
3 1761 03569 5378

ŒUVRES DE JEUNESSE

DE BALZAC

ILLUSTRÉES

CE VOLUME CONTIENT :

ARGOW LE PIRATE — JANE LA PALE — L'EXCOMMUNIÉ
LE CENTENAIRE — DOM GIGADAS

[illegible]

ŒUVRES DE JEUNESSE

DE BALZAC

ILLUSTRÉES

DESSINS

PAR J.-A. BEAUCÉ, E. LAMPSONIUS, ANDRIEUX, ED. COPPIN, ETC., ETC.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868


OCT 26 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

LA COMÉDIE HUMAINE

ŒUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC

ŒUVRES DE JEUNESSE

—

ARGOW LE PIRATE

I

M. Luc-Joachim Gérard entra en qualité de sous-chef dans l'administration des droits réunis aussitôt que cette branche du service des contributions fut organisée, et on aura sur-le-champ une idée fort claire du caractère de M. Gérard, si nous disons qu'en 1816 il était encore sous-chef dans la même administration.

Alors il comptait vingt-neuf ans consécutifs de service qu'aucun chef du bureau des pensions n'aurait pu lui disputer, car M. Gérard avait toujours eu le soin de tenir ses certificats en règle, et aucune administration ne possédait d'employé aussi exact et aussi minutieux.

Depuis l'an III de la République, M. Gérard avait adopté un costume dont il ne s'était jamais départi, et tous les matins, à neuf heures trois quarts, les habitants de la vieille rue du Temple voyaient passer l'honnête sous-chef, marchant du même pas, portant un chapeau *à la victime* et un gilet jaune, un pantalon et un habit de couleur marron arrangés avec une telle symétrie que jamais l'habit non plus que le gilet ne se dépassaient l'un l'autre, et l'on ne reconnaissait les limites du pantalon et de l'habit que par une chaîne d'acier au bout de laquelle la clef de la montre avait pour accompagnement un petit coquillage blanc tacheté de brun.



Sa figure exprimait tout son caractère. — Page 2.

Dans les premiers temps de son union légitime avec mademoiselle Jacqueline Servigné, cette dernière mettait chaque matin la tête à la croisée, et suivait des yeux *son Gérard* jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue; mais cette attention conjugale était tombée en désuétude au temps dont nous avons à parler, et si quelqu'un regardait alors par la croisée, ce ne pouvait être qu'Annette Gérard, la fille unique, l'enfant chérie de ce chaste couple qui, depuis vingt ans, cheminait dans l'étroit sentier de la vertu sans jamais nuire à personne, et sans chercher à couper à droite et à gauche les branches de ses voisins pour se faire un fagot d'hiver : cette famille était la crème des bonnes gens du quartier et la fleur de la bonhomie; de plus, M. Gérard était le plus ancien locataire de la maison qu'il habitait, et dont il était le pilier protecteur.

Arrivé à son bureau, M. Gérard, depuis un temps immémorial, mettait son habit marron dans une armoire, et prenait le dernier habit marron auquel il avait accordé les invalides, en le consacrant au service du bureau. Là il était au centre de son existence, car il avait fini par se faire un véritable plaisir des occupations de sa place, et l'or de la séduction, l'espoir d'avancer, ne lui auraient pas fait donner injustement le pas à un dossier sur un autre. Il avait l'amour de son état, et ses papiers, ses cartons étaient rangés avec une grosse élégance, avec une rigide propreté qui sentait l'*artiste* bureaucrate.

Satisfait d'exercer son empire par des circulaires sur les tabacs et par les commissions dont il chargeait ses garçons de bureau, il n'avait point d'ambition, ne comprenait pas ce que c'était qu'une intrigue, et, durant tout le temps qu'il siégea sur son fauteuil en bois de chêne peint en acajou, couvert d'un maroquin qu'il avait vu de couleur verte, et à clous dorés, il n'eut jamais d'ennemis, crut à l'amitié de quelques-unes de ses connaissances, et servit toujours d'autel conciliatoire aux partis divers, pour lesquels il était comme une borne placée au milieu de l'arène qu'on se partageait.

Sa figure exprimait tout son caractère : deux grands yeux bleus bien ronds, un visage aussi rond que ses yeux, le front sans aucune saillie, le nez gros par le bout et nul à sa racine, les lèvres épaisses et aptes à garder longtemps la même expression, qui tenait le milieu entre un rire complaisant et une grimace de bonté un peu niaise; enfin, ses cheveux étaient toujours collés contre les tempes et formaient deux boucles éternelles au-dessus de son front.

Il ne connut jamais la folle dépense de déjeuner à son bureau : du moment qu'il eut sa place, il accoutuma son estomac à aller de neuf heures à quatre heures sans rien prendre, et, pendant que les employés déjeunaient, il lisait le journal.

Ce fut en 1817, après avoir déposé le *Journal des Débats* sur le bureau du chef, qu'il trouva une lettre venant des bureaux du personnel. Le pauvre homme avait alors trente ans de service : il ouvrit la lettre fatale, et, après l'avoir lue, il lui prit un éblouissement comme à un homme qui voit un précipice. Dans cette lettre il se trouvait l'objet de l'attention spéciale de M. le directeur général des contributions indirectes, qui lui donnait le conseil de demander sa retraite, attendu que sa présence à l'administration devenait inutile et même impossible, en ce que son fauteuil n'était pas assez large pour le contenir lui et M. de la Barbeautière, ancien receveur des droits du grenier à sel de Brives-la-Gaillarde.

Quel coup de foudre!... A peine le père Gérard eut-il annoncé ce qui lui arrivait, que tous les employés du bureau accoururent et chacun, l'entourant, s'écria :

— Pauvre père Gérard!...

L'ex-sous-chef, en voyant les marques de l'intérêt qu'on lui témoignait, fut attendri et serra la main de ses employés. Tous faisaient une véritable perte, car, nul doute que M. de la Barbeautière ne serait pas aussi indulgent que son prédécesseur et ne fermerait pas les yeux, comme le bon Gérard, sur bien des petites inexactitudes. En effet, si quelque jeune homme arrivait à midi, ou restait quelques jours sans venir : « Il faut que jeunesse s'amuse!... » disait Gérard au chef. Si quelque surnuméraire pliait sous la besogne, le sous-chef l'aidait de sa longue expérience.

Aussi chacun lui promit de s'occuper avec activité du règlement de sa pension et lui tint parole. Pour le pauvre bonhomme, il était étendu sans force devant son bureau, n'osant regarder ses cartons et ses papiers, et gémissant sur sa vie future et sur un coup aussi imprévu. M. Gérard croyait ne pouvoir point cesser d'être sous-chef, comme un mourant croit qu'il doit toujours vivre.

Vers quatre heures, après avoir bien réfléchi à tout le vide qu'il allait trouver dans l'existence, après avoir songé à la réduction que cette retraite opérerait dans ses dépenses, après avoir calculé de quelle manière il apprendrait cette nouvelle à madame Gérard et à sa chère Annette, un furet de surnuméraire, qui s'était glissé au personnel, vint lui apprendre qu'on lui accordait une indemnité préliminaire de six mois de traitement. Cette nouvelle jetait quelque baume sur la plaie, et le père Gérard faisait déjà l'emploi de cette somme, en la consacrant au voyage que sa femme méditait depuis vingt ans, voyage tant de fois désiré et tant de fois remis, lorsque tout à coup un coup terrible fut porté au père Gérard : la porte s'ouvre, et un monsieur d'une quarantaine d'années, au visage sec, un peu hâve, habillé tout en noir, ayant une queue disposée en crapaud et des cheveux bien poudrés, entra et s'annonça pour être M. de la Barbeautière. A cet aspect et en comparant la maigreur de son successeur à l'honnête rotondité qui remplissait son pantalon brun, M. Gérard jeta un regard de compassion sur ses papiers et sur ses cartons, que son successeur avait l'air d'avaler d'une seule bouchée, et, lui montrant le fauteuil, il n'eut que la force de lui dire :

— Monsieur, voilà...

Et il n'acheva pas, implorant par un regard le secours du chef de bureau. Ce dernier installa la Barbeautière; et Gérard, après avoir salué tout le monde, se retira le cœur navré, avec la ferme croyance que tout irait à mal aux droits réunis, et que l'on mettait toutes les administrations de France à feu et à sang en les livrant à des inconnus.

Ce fut ainsi qu'il chemina à travers les rues de Braque, du Chaume et des Quatre-Fils, vers le second étage du numéro 131 de la vieille rue du Temple, où l'on n'était guère prévenu de la fatale nouvelle. L'appartement était composé d'une antichambre modeste, d'un salon à deux croisées, à la suite duquel était la chambre conjugale avec son cabinet, car l'appartement d'Annette se trouvait séparé par l'antichambre, et elle couchait dans une jolie pièce parallèle au salon : la cuisine était au-dessus, et, en regard de la cuisine, il y avait un autre logement occupé par M. Charles Servigné, neveu de madame Gérard et cousin d'Annette.

Ce jeune homme, âgé de vingt-sept ans, était fils d'un commissaire de police de Paris : il avait fini son droit, comptait parvenir, et brûlait d'être l'époux d'Annette; aussi était-il presque toujours chez M. Gérard, qui le voyait avec plaisir. M. Charles avait été grandement obligé par la famille Gérard pendant le temps qu'il faisait ses études et son droit à Paris : c'était une chose toute simple, puisqu'il était leur parent; néanmoins, si l'on réfléchit à la modicité de la fortune de M. et madame Gérard, on conviendra que ce n'est pas une chose ordinaire que d'avoir pendant huit ans un jeune homme presque tous les jours à sa table, et de l'aider en mainte et mainte occasion.

Charles était de Valence, patrie de sa tante, madame Gérard. Son père mourut de bonne heure à Paris, et sa mère, trop pauvre pour vivre dans la capitale, s'en retourna à Valence avec une fille, en laissant Charles aux soins de sa tante. Madame Gérard le mit au lycée en payant souvent les quartiers de sa pension, car madame veuve Servigné n'était pas assez riche pour en faire les frais à elle seule. Elle se saignait bien pour envoyer quelques petites sommes insuffisantes, mais les bons Gérard achevaient le reste pour procurer une belle éducation à leur neveu. Charles fut donc élevé avec Annette, et dès leur enfance ils eurent l'un pour l'autre beaucoup d'amitié : cette amitié fut, du côté d'Annette, la tendresse d'une sœur pour son frère, et du côté de Charles Servigné, un penchant décidé, de manière qu'à l'âge de dix-huit ans Annette pouvait bien se croire de l'amour pour Charles, et Charles pour Annette. Quand Charles sortait jadis du collége, Annette et la domestique allaient souvent le chercher; elle avait été la confidente de ses chagrins et sa protectrice auprès de son oncle et de sa tante.

Charles, ayant compris de bonne heure l'ordre social, avait vu qu'il n'y aurait jamais de ressources pour lui que dans la science et dans l'intrigue : aussi avait-il fait d'excellentes études. Le hasard le servit fort bien : il possédait un bel organe, une figure assez heureuse, mais où un observateur aurait remarqué peu de franchise, beaucoup d'ambition, et les plus heureuses dispositions pour sa profession d'avocat; une langue dorée, une manière insidieuse et complaisante d'envisager les principes, une logique serrée, mais prompte à tout justifier, le travail facile, la conception vive, enfin un de ces caractères dont on ne peut comparer la souplesse qu'à celle de l'eau qui se glisse dans toutes les sinuosités d'un rocher en en prenant les formes, également propre à couler sur un sable fin et à menacer de son écume les abords d'une montagne, à ravager une prairie comme à la féconder.

En ce moment ils étaient réunis tous les trois et attendaient M. Gérard pour dîner. Madame Gérard, femme d'une cinquantaine d'années, respectable, et n'ayant pour tous défauts que ces petits travers par lesquels nous devons tous payer notre tribut à l'imperfection humaine, était vêtue dans son genre comme son mari dans le sien : un bonnet de tulle brodé, orné de fleurs artificielles, lui enveloppait la figure en se rattachant sous le menton; un faux tour, exactement frisé de même depuis dix ans, cachait quelques rides, et une redingote à collet montant et de mérinos rouge ou bleu, composaient sa toilette. Elle était assise devant une table à ouvrage, et raccommodait, à l'aide de ses besicles, les bas de M. Gérard, tandis qu'Annette, de l'autre côté, ourlait un mouchoir à son cousin qui marchait à grands pas dans le salon, les bras croisés et parlant assez haut.

— Je vous assure, ma tante, disait-il, que mon oncle a eu grand tort de ne pas retirer de la chancellerie les pièces dont il avait appuyé sa demande pour obtenir la croix de la Légion d'honneur, car il s'y trouve des certificats constatant que le citoyen Gérard a offert un cheval à la Convention et l'habillement de trois gardes d'honneur à Sa Majesté l'ex-empereur; et au moment où l'on va épurer toutes les administrations, si quelqu'un de la chancellerie trouve ces renseignements, pour peu qu'il ait quelque cousin à placer, il fera facilement passer mon oncle pour un jacobin et un bonapartiste... avec cela la pendule que voici (et il montrait la cheminée du salon) a une aigle!

— Ah! s'écria madame Gérard, cette aigle y est depuis 1781; nous avons acheté cette pendule à la vente du duc de B...

— Cela ne fait rien, ma tante; vînt-il du mobilier du roi, cela n'en est pas moins un oiseau prohibé, et, dans les circonstances où nous sommes, il faut de la prudence : un moine doit chanter plus haut que son abbé; or, quand nous avons été chez M. de Grandmaison, le chef de division, avez-vous remarqué que mademoiselle Angélique, sa fille, a fait enlever les abeilles qui entraient dans cette ruche d'a-

[illegible] lui sert de pelote et dont l'a[illegible] une [illegible].

— Ah! s'écria Annette, j'entends les pas de mon père...

Et elle courut ouvrir elle-même la porte de l'appartement.

M. Gérard entra, l'air décomposé; il porta sa canne à sa place habituelle, posa son chapeau sur le piano de sa fille, s'assit sur un fauteuil, et lorsqu'il fut ainsi installé, chacun, dans un profond silence, attendit ce qu'il allait dire, non sans une sorte de terreur, car tous ses mouvements avaient été empreints d'une douloureuse solennité. M. Gérard, trop abattu, gardait le silence.

— Qu'as-tu, mon Gérard? dit sa femme.

— Ah! qu'as-tu, mon petit père? dit Annette.

— Qu'avez-vous, mon bon oncle, s'écria Charles.

Tout cela fut prononcé en même temps, et tous trois regardèrent M. Gérard.

— Je suis destitué!... répondit-il d'une voix faible; ainsi, ma pauvre Annette, plus de leçons de piano; ainsi, ma femme, plus de voyage à Valence; ainsi, Charles, il faudra penser à te faire un sort plus vite que je ne le comptais; et, du reste, fions-nous à la Providence, qui n'a pas laissé la veuve et l'orphelin sans secours.

— Mon père, dit Annette en embrassant M. Gérard, que rien ne soit changé; avec ma dentelle je pourrai gagner beaucoup; quant au piano, j'étudierai toute seule en me levant plus matin; quant au diplôme de mon cousin, j'ai des petites économies!... Vous aurez une retraite, eh bien! nous n'en serons que plus fixes et vous n'aurez plus à trembler pour votre place.

— Charmante enfant!... s'écria le vieillard.

— Qui est nommé à votre place, demanda le jeune homme avec une vive curiosité, le connaissez-vous?

— C'est un M. de la Barbeautière!... répondit Gérard avec un geste d'humeur.

A ce nom Charles parut étonné, mais personne ne s'en aperçut.

— Notre voyage à Valence sera donc encore remis? dit madame Gérard en regardant Annette, et nous ne pourrons pas revoir mon pays.

— Nous examinerons cette affaire-là quand ma pension sera réglée, répondit M. Gérard.

Dès ce moment l'ex-sous-chef prit une manière de vivre qui combla à peu près le vide opéré par son défaut d'occupation. Le lendemain de sa destitution, il se leva encore à la même heure, s'habilla et partit pour son bureau; ce ne fut qu'à moitié chemin qu'il se rappela qu'il n'était plus employé: il aurait volontiers offert de travailler gratis, mais Charles Servigné lui trouva des occupations qui le ravirent de joie.

En effet, dès lors le père Gérard ajouta à son costume un parapluie, et il s'en allait tous les matins aux audiences pour écouter plaider: il devint tellement assidu et si connu, que, souvent, dans les affaires importantes, les concierges lui gardaient sa place. De l'audience, il se rendait aux cours publics et écoutait les professeurs; il entendait quelquefois plusieurs cours de chimie; il éprouvait une véritable satisfaction à voir M. G... discuter sur la valeur de tel mot grec, et M. A... sur tel mot français; il courait, comme au feu, à toutes les expositions gratuites de tableaux et d'objets d'art; il ne manquait jamais les cérémonies publiques, l'ouverture des chambres, les séances; et lorsque tout cela lui faisait défaut, il allait observer dans les ventes comment les marchands poussent ce que les bourgeois veulent acheter, et comment ils s'entendent entre eux: il revoyait vingt fois les tableaux du Musée, les animaux empaillés du Muséum, les travaux publics, la parade à midi au château, et il occupait sa journée pour toutes ces choses-là comme un homme d'affaires pour ses rendez-vous.

Ainsi, s'il rencontrait un ami, il s'empressait de le quitter en lui disant: « Il faut que je sois à midi au Collége de France et à trois heures au Palais; » ou bien, si on le voyait faire faction à l'un des guichets des Tuileries, il répondait: « J'attends la sortie de tel et tel prince. »

Mais le comble de sa joie était lorsqu'il y avait aux Champs-Élysées quelque belle partie de boule: il suivait les joueurs et les boules avec une ardeur sans égale, et cependant une aventure fâcheuse le priva de ce spectacle. En effet, un jour qu'il était en sueur pour avoir couru avec deux joueurs intrépides, il se trouva que le jeu avait été si animé que toute la galerie ambulante avait fini par déserter: le père Gérard vint seul contre Marbeuf avec les deux virtuoses; un coup difficile à décider survint, et les deux joueurs, s'en rapportant à l'avis du père Gérard, il arriva qu'il fut obligé d'avouer qu'il ne savait pas le jeu, de manière qu'il n'osa pas retourner au carré du jeu de boules.

Pendant qu'il s'amusait ainsi, on régla sa pension d'une manière avantageuse, si bien qu'avec son indemnité, les arrérages de sa pension, les économies de sa femme, celles de sa fille, et l'emploi de son capital, il se trouva posséder, sa pension comprise, presque autant de revenu que lorsqu'il avait sa place. Alors il renonça à aller avec sa femme à Valence, et il fut convenu qu'elle irait avec Charles et Annette aux vacances prochaines, si, d'ici là, on économisait assez pour fournir aux dépenses d'un voyage d'un si long cours, pour le[illegible] Gérard [illegible] 'il se fit [illegible] de passer l'[illegible]. Le père Gé[illegible] it jamais sorti de Paris, ne se so[illegible] de se h[illegible] au péril à son âge, et il devait, pendant l'absence de sa f[illegible], se mettre en pension chez une voisine pour plus d'économie.

II

Annette, dont il a été question dans le chapitre précédent, était une jeune fille de dix-neuf ans: madame Gérard, sa mère, l'avait nourrie elle-même, parce que, dans le temps où elle accoucha d'Annette, M. Gérard s'était hasardé à lire l'*Émile* de Rousseau, dont les principes triomphaient alors. Annette fut donc toujours élevée sous l'œil de sa mère et selon les principes du philosophe genevois: ainsi elle ne fut pas emmaillottée, son corps ne fut comprimé par aucun lange, et le sang des Gérard coula, comme bon lui sembla, dans les veines d'azur qui nuançaient la peau d'Annette.

Madame Gérard, née dans le Midi, avait cette piété aveugle qui, sans raisonner, croit et pratique; elle était d'une dévotion exemplaire, et remplissait avec rigidité toutes les obligations imposées par l'Église; elle ne s'informait jamais de la conduite des autres, ne jugeait point sur les apparences, ne croyait qu'au bien, ne se mêlait de gouverner qui que ce fût au monde, et ne s'inquiétait que de son âme et de celles dont elle se croyait responsable devant le Seigneur.

Ainsi Annette fut élevée par un jeune abbé marseillais dans les salutaires principes de la foi chrétienne, et de bonne heure elle fut accoutumée à ne jamais manquer de se rendre à la grand'messe, à vêpres, complies, etc. Son jeune directeur avait une âme grande et une belle imagination; il était chrétien par conviction et non par état: aussi voyait-il dans les prières d'habitude autre chose que des mots: il comprenait le christianisme à la manière de Fénelon et de madame Guyon, et l'extase profonde de ces pieux personnages, leur anéantissement devant un principe infini, formaient le fond de sa doctrine.

Cette religion fut bientôt celle d'Annette, et de bonne heure son caractère en reçut une élévation qui ne pouvait se montrer qu'aux observateurs les plus attentifs ou dans les plus grandes circonstances. Dans la vie privée et insignifiante que menait Annette, on la voyait simple, douce, attentive à plaire, bonne pour tout le monde, et plutôt fière qu'orgueilleuse.

M. de Montivers, l'abbé qui dirigea avec complaisance son éducation, lui donna une instruction de femme: il lui laissa lire tous les bons auteurs de notre littérature et les plus fameux des littératures étrangères; il lui permit d'aller au théâtre voir représenter les bonnes pièces de nos grands tragiques, et prit un véritable plaisir à instruire Annette sommairement sur tous les points, de manière qu'elle pût remplir son rôle de femme dans telle condition que le sort voulût la placer. Marchande, elle aurait été une femme active, prudente, soumise; mariée à un homme ambitieux, elle l'aurait poussé vers les grandeurs; simple bourgeoise, elle se serait conformée à sa situation médiocre.

Néanmoins, M. de Montivers ne put empêcher Annette d'être un peu superstitieuse et craintive, aimant la recherche et l'élégance plus qu'il n'est permis à un chrétien qui doit mépriser toutes les superfluités de la terre. Elle avait même un attrait, une grâce bienveillante et des manières féminines qui l'auraient fait prendre pour une jeune personne un peu coquette, si on ne l'eût connue qu'à demi.

Cependant Annette Gérard, toujours simplement vêtue, aimée de son cousin, ne cherchait pas à faire ressortir tous ses avantages comme les Parisiennes en ont l'habitude: elle n'était même pas belle, mais elle avait une de ces figures que l'on ne voit pas avec indifférence. Sa physionomie était spirituelle, et néanmoins annonçait plus d'élévation et de noblesse que d'esprit; ses traits manquaient de régularité; sa bouche était grande; mais personne ne serait resté froid en voyant son sourire, l'expression de ses yeux de feu et la singulière beauté qui résultait de l'accord de sa chevelure noire avec un front d'une blancheur mate, blancheur que les Grecs exprimaient d'un seul mot et dont un de leurs empereurs a porté le surnom. Cette couleur rare est l'indice de la mélancolie jointe à la force, mais une force qu'il faut encore distinguer, en ce qu'elle ne se montre que par éclairs.

A l'âge où était Annette, elle ignorait elle-même son caractère et acceptait avec plaisir la vie obscure et simple que le hasard lui avait faite. Travailler à côté de sa mère, partager son temps entre l'église et ses occupations de femme, voir dans son cousin un époux sur le bras duquel elle pourrait s'appuyer, pendant toute sa vie se maintenir pure de pensée et d'action, réaliser l'idéal d'une sainte, telle était en peu de mots l'histoire de sa conduite. Elle n'avait en perspective

rien de ce qu'on appelle dans le monde les plaisirs; car, imitant la rigidité sainte de sa mère, elle n'allait que rarement au spectacle, et mettait quelque scrupule à jouir de ce divertissement permis. Enfin, ne portant sa disposition à la grandeur que dans sa manière d'envisager les principes religieux, et suivant la pente de l'esprit des femmes, qui les porte souvent à l'extrême, elle avait fini, à l'époque où nous nous plaçons, par tomber dans l'exagération de la vie ascétique.

Cette grande pureté qu'elle avait dans l'âme, et dont on doit avoir rencontré plus d'un exemple parmi les jeunes filles de cette classe de la bourgeoisie, Annette la supposait dans tous les cœurs; mais aussi, par suite de cette croyance touchante, elle était portée à donner à une action simple en apparence pour tout autre une extrême importance, à juger favorablement les hommes sur un mot, sur une action, sur une pensée. Ainsi on aurait pu lui dire mille fois que son cousin Charles Servigné était comme tous les jeunes gens de Paris, courant après le plaisir, et d'autant plus que, par sa modique fortune, il lui était interdit d'y songer; que le prix de la dentelle qu'elle faisait avec tant de peine en se levant si matin, et qu'elle lui donnait, lui servait à quelques parties dont il est difficile qu'un jeune homme se prive, elle n'en aurait rien cru, il n'en serait même pas entré dans son âme un seul soupçon contre son cousin; mais que Charles Servigné eût manifesté par quelque action que sa conduite manquait de pureté et de droiture, s'il eût été assez maladroit pour le faire apercevoir à sa cousine, Annette, après quelques avis sages, aurait été éloignée de lui par lui-même, et pour toujours, sans cesser de l'obliger.

Depuis qu'elle avait trouvé le moyen de gagner quelque argent avec sa dentelle, elle s'était fait un bonheur de n'être plus à charge à son père, elle avait pu satisfaire ses goûts sans crainte et sans reproche. Sa modeste chambre était même devenue trop élégante pour la fille d'un sous-chef: ce petit appartement donnait dans l'antichambre, comme on a pu le voir dans le chapitre précédent; par conséquent, il se trouvait dans l'angle de la maison qui, par hasard, faisait le coin de la vieille rue du Temple avec la rue de l'Échaudé; de manière qu'elle avait l'une de ses croisées sur la vieille rue du Temple et l'autre sur celle de l'Échaudé; mais comme les deux appartements du bas étaient d'une très-médiocre hauteur, ses croisées ne se trouvaient pas à plus de vingt pieds du sol des deux rues, si bien qu'un homme monté sur une voiture aurait pu atteindre à son balcon.

Ces détails sont nécessaires pour l'intelligence des faits qui vont suivre. Or, ce petit appartement d'Annette était tenu avec une propreté d'ange; elle souffrait rarement qu'on y entrât, et sa mère tout au plus en obtenait la faveur. Cette pièce carrée était ornée d'un tapis bien simple, mais toujours net et comme neuf; les croisées avaient des rideaux de mousseline qu'elle avait brodés de ses mains, et que, sans faste, elle avait attachés, par des anneaux, à un bâton doré, de manière qu'ils flottaient à grands plis: les meubles étaient de noyer, mais recouverts d'étoffes de soie blanche: tout autour de l'appartement, des jardinières étalaient le luxe des fleurs, et c'était là la plus grande dépense d'Annette: en hiver comme en été, il lui fallait des fleurs, et lorsque la nature faisait défaut, elle avait des fleurs artificielles; son lit était dérobé à tous les yeux par des rideaux doubles de mousseline, la cheminée était de marbre blanc et simplement ornée.

Depuis la destitution de son père, Annette se levait à quatre heures du matin, et jusqu'à huit heures elle travaillait à une superbe robe de dentelle dont la duchesse de N... lui avait donné le dessin. Elle espérait la vendre assez cher à la duchesse pour pouvoir payer l'impression du savant ouvrage sur lequel son cousin comptait pour obtenir une grande célébrité et marcher à la fortune, et cette robe devait payer aussi leur voyage à Valence. Sachant que le duc de N... protégeait Charles, elle espérait pouvoir lui faire parler par la duchesse, et cette recommandation, jointe aux mérites de son cousin, devait le faire avantageusement placer, au moment où l'on organisait l'ordre judiciaire, et où de grands changements allaient s'y opérer par suite des derniers événements de 1815.

Le cœur lui battait à mesure qu'elle avançait: enfin, un matin, elle courut porter à la duchesse la robe demandée, et elle en reçut un prix inespéré. Quelle joie et quel moment pour elle quand, arrivant à déjeuner à l'instant où, réunis autour de la table de famille, tous commençaient à s'inquiéter de sa course matinale! Elle entra, s'assit et, rougissant de bonheur, elle dit à Charles:

— Charles, voici tout ce qu'il te faut; et nous, voici pour une partie des frais de notre voyage!...

Et ce peu de mots fut prononcé avec cette simplicité et cet air de satisfaction qui doublent le prix de ces sortes de demi-bienfaits que les honnêtes gens appellent des devoirs, et elle crut en tirer mille fois trop de salaire quand on lui fit raconter à quelle heure elle se levait et comment elle travaillait et que le bon père Gérard s'étonna de n'avoir jamais rien entendu, lui qui s'éveillait si matin pour faire sa barbe et lire son journal.

Charles ne tarda pas à jouir du succès qu'il attendait, et le duc de N..., favorablement prévenu par le talent dont il avait fait preuve, lui témoigna assez d'amitié pour qu'il lui fût permis d'espérer d'être bientôt nommé à quelque emploi dans la magistrature amovible, celle qui offre le plus de chances aux ambitieux, en ce qu'elle présente plus d'occasions de servir le pouvoir. Alors il jura à Annette que toute sa vie il se souviendrait de ce bienfait, et qu'il lui vouait une tendresse que rien ne pourrait étouffer.

— Oui, chère cousine, lui disait-il les larmes aux yeux, vous pouvez compter que je n'aurai pas de relâche que je ne me sois rendu digne de vous; ce n'est pas assez de l'union que nous avons formée dès notre jeune âge, votre mari saura payer les dettes du cousin, et, en acquérant une honorable fortune, il vous mettra à la place où vous appellent vos talents et vos vertus.

— Ce que j'ai fait ne mérite pas tant de remercîments, et je serais malheureuse, Charles, si je devais votre amour à la reconnaissance.

Pendant cette scène, le père Gérard serrait la main de sa femme et sentait rouler quelques larmes dans ses yeux en regardant Annette.

Un mois après, madame veuve Servigné écrivit à Charles qu'elle était sur le point de marier sa sœur, à laquelle elle donnait en dot la maison de commerce de mercerie qu'elle avait été forcée d'entreprendre pour vivre à Valence, et que c'était l'occasion ou jamais de venir avec sa tante et sa cousine à Valence.

Cette fois le voyage fut irrévocablement décidé, et le père Gérard vit avec plaisir que le reste du prix de la robe de dentelle suffirait presque aux frais du voyage. On mit donc dans une bourse le présent d'Annette, et il fut décidé que le 1er juin l'on partirait pour la Provence. Annette insista longtemps pour que l'on ne partît que le 2; mais quand on la força d'en dire la raison et qu'elle avoua que c'était à cause du vendredi qui tombait le 1er juin, on se moqua d'elle, et M. Gérard l'emporta.

La veille du départ, madame Gérard fit venir la voisine, à laquelle elle confiait son pauvre Gérard, et elle entra avec elle dans les détails les plus minutieux sur le régime alimentaire et sur les soins de tout genre qu'exigeaient le tempérament et le caractère de son époux.

Madame Partoubat ayant souri à quelques-unes des recommandations de madame Gérard, cette dernière parut hésiter un instant:

— Ma chère madame Partoubat, ayez soin de ne jamais donner de veau à M. Gérard; car, voyez-vous, cela le dérange au point que lorsque j'ai le malheur de le laisser aller dîner en ville et qu'il en mange, eh bien, ma voisine, pendant quinze jours...

Elle eut peur de confier son Gérard à des mains assassines, mais elle continua:

— Ne souffrez pas non plus qu'il sorte sans mettre du liége dans ses souliers et sa noix dans la poche de son habit. Faites en sorte qu'il se couche toujours à huit heures, et qu'il ne se permette aucun excès, comme de boire de la bière, ou de prendre une demi-tasse, quand il va voir jouer au billard au *Café Turc*. Emmenez-le bien à la messe le dimanche, car quelquefois il fait l'esprit fort et ne va qu'à une messe basse. Au surplus, ma voisine, je suis parfaitement tranquille en le laissant avec vous.

— Oh! ma voisine, vous pouvez voyager sans crainte; M. Gérard sera chez moi absolument comme chez vous, et je ferai pour lui tout ce que vous pourriez faire vous-même.

Cette phrase ne calma qu'à demi les inquiétudes de madame Gérard, qui, pour le reste, s'en remit à Dieu et à la sagesse de son mari.

Là-dessus, M. Gérard, sa canne, son parapluie, etc., furent remis ès-mains de la voisine avec un cérémonial presque pareil à celui dont on a dû user pour remettre une de nos places fortes à la garde de nos alliés.

Le lendemain matin, M. Gérard n'eut garde de manquer d'accompagner sa famille aux diligences de la rue Montmartre, car il n'avait pas encore eu le coup d'œil du départ des diligences, et il s'en faisait une petite fête qui compensait ce que l'adieu de sa femme pouvait avoir de douloureux. On discuta longtemps la question de savoir si l'on irait à pied; mais Annette ayant sagement fait observer que leurs effets coûteraient plus qu'une course à faire porter par deux commissionnaires, la famille s'emballa avec les paquets dans un fiacre, et l'on arriva dans la cour des Messageries royales.

La diligence contenait neuf personnes dans la caisse du milieu; et, comme l'on avait retenu les premières places, Annette, sa mère et Charles se mirent au fond, laissant les six autres places à ceux qui devaient arriver; alors M. Gérard, qui furetait partout, vint leur apprendre qu'on n'attendait plus que trois personnes. L'heure de partir était déjà passée, et un militaire licencié sans pension, un peu plus mécontent que ne l'exige l'ordonnance, faisait grand tapage en exigeant que l'on partît sur-le-champ, lorsque l'employé du bureau vint lui dire que c'était une demoiselle et sa femme de chambre que l'on attendait, et que le beau sexe demandait toujours un peu d'indulgence.

Au bout d'un gros quart d'heure arriva un brillant équipage aux chevaux gris-pommelé, couverts d'écume; on entendit une voix flûtée montée à trois tons plus haut qu'il n'est convenable, et qui gémissait de la cruauté des horloges. Une jeune femme descendit avec un oreiller élastique et plusieurs autres objets, tels qu'un voile vert,

un éventail magnifique, des flacons, etc. : c'était la femme de chambre.

— N'est-ce pas une horreur d'être obligé de voyager par une diligence! disait la petite voix flûtée; quelle persécution! Comment, mais c'est une infamie! Enfin il faut bien s'y soumettre, et vous verrez qu'ils me feront payer une amende!

— Adieu...

Cet adieu fut dit d'une voix plus douce; plus tendre; malgré les efforts que firent le père Gérard, Charles et le militaire, pour avancer la tête, il leur fut impossible de voir quel était le monsieur qui se cachait dans un des coins de la brillante voiture.

— Allons, dépêchez-vous, disait l'employé; nous avons attendu!

— Mais, répondit-elle d'une voix en fausset, vous êtes fait pour cela, mon cher!

— Non, madame, dit de sa grosse voix l'officier décoré, nous ne sommes pas faits pour cela!

— Monsieur, répliqua-t-elle en montrant une des plus jolies figures qu'il fût possible de voir, je ne disais pas cela pour vous!...

Elle monta lestement et de telle façon, qu'on put voir sous son jupon garni de dentelle une jambe bien faite et un fort petit pied. Annette rougit en les apercevant.

— Ah! quelle horreur! s'écria l'inconnue en restant sur le marchepied, je suis sur le devant; mais c'est impossible! Monsieur l'employé, venez donc voir!...

A ce moment le postillon, la croyant montée, fouetta ses chevaux; elle fut jetée sur le devant, et la voiture partit la portière tout ouverte. Aux cris aigus que poussait l'inconnue, on arrêta; le conducteur, sans écouter, ferma la portière, et la voiture marcha d'autant plus vite qu'elle était de vingt minutes en retard.

— Ah! dit l'inconnue en prenant une pose intéressante et en clignant des yeux, je me trouve mal! Je ne saurais aller en arrière!... Justine, criez donc au conducteur d'arrêter! J'aime mieux courir le risque d'aller en poste et d'être découverte que de rester dans cette maudite voiture

Alors la compatissante Annette poussa le coude à Charles, qui n'attendait que ce signal pour offrir sa place à la jeune et belle inconnue : celle-ci l'accepta avec reconnaissance, et jeta au bel ami d'Annette un sourire bienveillant et protecteur. Lorsqu'elle fut assise au fond elle poussa encore quelques plaintes sur l'odeur effroyable de la voiture, et sur-le-champ vida dans un mouchoir un flacon d'eau de vanille distillée; elle chercha une position commode, fit signe à Justine qu'elle était assez bien placée; le militaire remua la tête en signe de dédain, et l'on traversa Paris au grand galop.

III

L'intéressante voyageuse avait fort bien remarqué le geste et le sourire dédaigneux du militaire, et elle s'en vengea en ne faisant aucune attention à lui et en prodiguant, au contraire, à Charles les marques de sa protection.

C'est ici le lieu de faire observer que Charles Servigné était un fort bel homme; nous avons dit que sa contenance prévenait en sa faveur; alors il n'y avait rien d'étonnant à ce que l'inconnue remerciât d'un air gracieux celui qui venait de lui céder sa place pour un voyage aussi long : mais le regard dont elle accompagna son discours, la façon dont elle regarda Charles, déplurent singulièrement à Annette, tandis que la rougeur du jeune avocat et le feu qui brillait dans ses yeux annoncèrent combien il était heureux de plaire à la belle voyageuse dont la beauté ravissante éclipsait la pauvre Annette comme un lis éclipse une violette.

Mademoiselle Gérard jeta un coup d'œil à Charles, et ce coup d'œil de la vertu impérieuse, sans lui déplaire, le gêna, en le faisant rentrer en lui-même. L'étrangère, qui paraissait fort rusée et qui d'ailleurs était accoutumée à de pareilles rencontres, s'aperçut de ce jeu muet des yeux des deux cousins et parut se faire un malin plaisir de les désunir; et, pour que son plaisir fût plus vif, elle chercha à acquérir la certitude de leur tendresse mutuelle.

— Mademoiselle et monsieur sont vos enfants, madame? demanda-t-elle à madame Gérard avec autant de politesse que d'indiscrétion.

— Non, madame, répondit la bonne femme qui aimait assez à causer, c'est un cousin et une cousine que nous marierons bientôt.

— Et monsieur est votre fils?...

— Non, madame, c'est mademoiselle qui est ma fille.

Sur cette réponse, la belle voyageuse jeta sur Annette un regard perfide et malin dont l'expression se donna visiblement en s'adressant ensuite à Charles.

Celui-ci, que sa cousine regardait fixement, n'osait se hasarder à contempler la charmante sirène; il rougissait comme un enfant, et, quoiqu'il eût eu déjà plus d'une aventure, il avait l'air novice en galanterie.

Cette rougeur, cet embarras, étaient pour l'inconnue un langage plus délicieux cent fois que les compliments les plus délicats; et, voyant une foule d'obstacles défendre ce jeune homme, son imagination cherchait déjà à les vaincre.

De son côté, Charles, à l'aspect de la richesse et du bon goût des vêtements de l'étrangère, en examinant à la dérobée ses manières, dont l'affectation lui parut d'une rare élégance, pensait que la dame appartenait à la plus haute société. L'équipage qui l'avait amenée, la défense qui lui était faite d'aller en poste, et sur laquelle elle ne s'était pas expliquée, tout confirmait cette opinion, et alors l'attention qu'elle lui accordait le flattait singulièrement.

Par instants, lorsque le regard d'Annette ne pesait plus sur lui, il contemplait la voyageuse avec un plaisir d'autant plus grand qu'il s'en faisait un crime, et que l'inconnue baissait les yeux avec une grâce charmante, et le regardait ensuite avec tant de vivacité qu'il était impossible à Charles de ne pas s'aventurer dans le monde des rêves avantageux où sa fatuité le mettait fort à l'aise.

Quand il fut certain que la dame prenait plaisir à le voir, alors il s'enhardit au point de la regarder à son tour, sans s'inquiéter de ce que les yeux d'Annette lui disaient. Il n'y avait pas un mot de proféré, et cependant tous trois se comprenaient mieux que s'ils eussent parlé.

Annette, pleine de finesse, jugea que, si elle paraissait blessée de l'attention de Charles pour l'étrangère, la pente de l'esprit humain le conduirait à chercher à plaire à la voyageuse; alors elle les laissa se parler des yeux autant qu'ils voulurent et ne regarda plus son cousin; mais, comme on cherche à défendre son bien, et qu'Annette, d'après son caractère, devait être plus jalouse qu'une autre, elle inventa une véritable ruse de femme. Elle commença par prétendre qu'elle était mal dans son coin, et elle offrit à la dame de prendre sa place.

Celle-ci, qui avait remarqué la jalousie d'Annette et qui ne s'était pas trompée au dépit qu'elle avait manifesté en cessant de regarder Charles, ne comprenait rien à cette manœuvre de la jeune fille; car Annette, en offrant son coin, mettait sa rivale en face de son cousin, de sorte que leurs genoux se touchèrent. Annette feignit de ne rien voir de ce secret manége, et elle se mit à parler bas à sa mère.

— Ma chère maman, lui dit-elle, vous seriez infiniment mieux au milieu, puisque vous ne dormez jamais en voiture, et j'aurais la tête appuyée à droite au lieu de l'avoir à gauche comme tout à l'heure.

Au premier relais, Annette changea avec sa mère, de manière que madame Gérard fut à côté de l'étrangère. Ce fut alors que les desseins d'Annette commencèrent à paraître dans toute leur étendue, et que sa rivale put admirer la politique profonde que la jeune fille avait déployée en cette occasion.

— Mon cousin, dit-elle avec un intérêt extraordinaire, oh! comme vous rougissez et pâlissez par instant! seriez-vous incommodé?

— Non, ma cousine, je suis très-bien, je vous assure.

Quelques instants après, Annette, saisissant l'instant où Charles rougissait, dit à voix basse à sa mère :

— Voyez donc comme Charles rougit! je suis sûre qu'il n'ose pas nous dire qu'il ne peut pas aller sur le devant; moi, cela ne me fait rien, et même je serais mieux dans son coin, j'aurais la tête absolument comme je l'ai là, et, de plus, je verrais bien plus de pays à la fois! Tu verras, ma mère, que si c'est moi qui lui dis de venir prendre ma place, il ne le voudra pas, parce que je dois être sa femme et qu'il aurait l'air de m'obéir.

Au relais suivant, madame Gérard s'étant convaincue que Charles rougissait, exigea qu'il vînt à la place d'Annette, et la jeune fille prit celle de son cousin d'un air froid et en dissimulant fort adroitement la joie de son triomphe.

Charles était dans le fond, sur le même rang que la dame, et il en était séparé par madame Gérard. Ils ne pouvaient plus ni se toucher ni se voir, et Annette les embrassait à la fois du même coup d'œil. Elle jeta un regard de supériorité sur l'étrangère; celle-ci se mordit les lèvres, jura de rendre la pareille et de se venger d'Annette. Charles, de son côté, piqué de la conduite de sa cousine, ne lui parla point et s'entretint avec l'inconnue.

Quand on s'arrêta pour dîner, il descendit le premier et offrit sa main en tremblant à la voyageuse, qui le remercia par un gracieux sourire; ce sourire lui parut d'un bon augure, et il semblait lui promettre beaucoup. Charles, après avoir conduit Annette et sa mère dans la salle de l'auberge, demanda au conducteur le nom de cette dame; alors le conducteur, tirant sa feuille, lui fit voir qu'elle était inscrite sous le nom de mademoiselle Pauline. A ce nom, le vieux militaire dit à Charles :

— C'est une actrice du théâtre de ***...

[illegible] en lançant à Charles un regard qui signifiait : Jeune homme, prenez garde!

Alors le conducteur, se penchant à l'oreille de Charles étonné, lui dit avec un air de mystère :

— C'est la maîtresse du duc de N...; elle voyage sous un faux nom et sans passe-port, car il lui est interdit de prendre ce congé; voilà pourquoi elle a été forcée de voyager par la diligence. M. le duc l'a conduite ce matin lui-même à la voiture dans son équipage; ils étaient venus la veille retenir les places.

Le conducteur s'éloigna.

Ce discours fut pour Charles un trait de lumière; il eut comme une révélation, et vit dans ce voyage le moyen d'arriver à la fortune et à une place brillante s'il pouvait plaire à Pauline et l'intéresser. Il rentra, et, loin de se mettre à côté de sa tante et d'Annette, il s'empara, sans montrer d'empressement, de la chaise qui était à côté de l'actrice, et Pauline rendit à Annette le regard de supériorité qu'elle avait reçu d'elle.

Annette, confuse pour son cousin, lui jeta un regard plein d'une douleur véritable; il n'osa pas le soutenir et baissa les yeux en feignant de ne pas la voir. Tout le temps du repas, il ne parla ni à sa tante ni à sa cousine; il chuchota avec l'actrice, et leur conversation parut fort animée : en effet, Charles voulut briller, et il y parvint; il fut spirituel et passionné : à la fin du repas, la courtisane lui marcha sur le pied pour le faire taire et lui donner à entendre que dès lors ils étaient d'intelligence et qu'il fallait mettre autant de soin à le cacher qu'ils avaient mis d'empressement à se l'avouer l'un à l'autre.

Ils sortirent ensemble et parlèrent longtemps dans la cour. A peine Charles avait-il quitté Pauline, qu'en se retournant, il vit venir Annette; elle était calme et pleine de dignité.

— Charles, dit-elle, je ne suis pas contente de vous.

— Ma chère cousine, répondit-il, j'ignore en quoi je puis vous déplaire.

— En voilà assez... répliqua-t-elle avec bonté.

On monta en voiture, et Annette dut être bien contente de Charles, car il fut empressé auprès d'elle et de sa mère, ne dit pas un mot à Pauline qui, de son côté, lui jeta parfois des regards de dédain, et s'entretint constamment avec sa femme de chambre. Annette fut rayonnante de joie et dupe du manége de l'actrice; elle chercha à dédommager Charles des soupçons qu'elle avait conçus, en se montrant affectueuse et expansive.

Quand on descendit, à onze heures du soir, pour souper et se coucher, car à cette époque les diligences ne marchaient que pendant le jour, Charles laissa l'actrice descendre seule, et ne parut en aucune manière faire attention à elle : à table, il se plaça à côté d'Annette, à laquelle il prodigua des soins; il fut même d'une tendresse qui aurait dessillé les yeux à toute autre qu'à Annette, et qui même fit sourire le vieux militaire.

Le lendemain matin, quand on se mit en route, Charles se mit dans son coin, et parut à Annette accablé de fatigue : en effet, il dormait d'un profond sommeil. Le vieux militaire le regardait d'un air moqueur, et semblait rire de l'actrice, qui, à chaque instant, se penchait pour voir Charles, et surmontait son propre sommeil pour veiller sur lui, sans pouvoir étouffer dans ses regards un sentiment vainqueur de toute dissimulation. Annette finit par s'apercevoir du manége de ce vieux militaire, qui s'était placé à côté d'elle, et un pressentiment terrible la fit frémir.

— Mademoiselle a sans doute peu dormi, dit le malin colonel, car elle a les yeux bien abattus et la figure fatiguée?

— C'est le voyage, répondit-elle d'un air de dédain.

— Alors, reprit-il, nous serons privés à Valence du plaisir d'applaudir votre admirable talent, car ce soir vous serez encore bien plus fatiguée, et vous n'avez guère de temps à rester dans votre patrie.

— C'est vrai, répliqua-t-elle sèchement.

— Oh! il y a des grâces d'état! ajouta malignement le rusé militaire avec un sourire moqueur.

Pauline, vaincue par la fatigue, s'endormit bientôt ainsi que sa femme de chambre. Alors Annette, que les paroles du militaire avaient singulièrement alarmée, lui demanda bien timidement :

— Monsieur, oserai-je vous demander quelle espèce de talent possède cette dame?

— C'est une actrice! répondit le colonel; et il jeta sur Charles, qui dormait, un regard ironique. Ce regard fit pâlir Annette, qui regarda le militaire de façon à lui inspirer de l'intérêt et de la pitié.

— Mademoiselle, dit-il tout bas, j'avais averti votre cousin par un mot; mais on ne peut pas empêcher les folies de la jeunesse. Écoutez-moi : je suis père, et j'ai une fille presque aussi aimable et aussi modeste que vous me paraissez l'être; je ne tiens pas assurément à lui donner un *Caton* pour mari, mais, si un jeune homme qu'elle dût épouser lui donnait le spectacle d'une faute, j'aimerais mieux me brûler la cervelle que de lui donner un époux qui lui aurait manqué d'égards au point de la rendre témoin d'une aventure de corps de garde.

Annette versa quelques larmes.

— Hélas! murmura-t-elle, nous sommes partis un vendredi, jour de malheur.

En ce moment on était sur le point de descendre une côte, lorsque l'on entendit le bruit d'une voiture qui paraissait emportée avec une extrême rapidité; ce bruit, dans l'état nerveux où était Annette, retentit dans son cœur : elle craignait tout, la pauvre enfant!... C'était une calèche élégante et légère qui semblait voler : elle passa comme un éclair, et Annette frémit en la suivant des yeux, car elle la vit entraînée au grand galop sur le versant d'une côte rapide : elle s'intéressait aux voyageurs que contenait cette voiture comme on plaint les passagers d'un bâtiment battu par la tempête; mais en voyant la brillante calèche atteindre le bas de la montagne, elle rentra dans la voiture, tranquille sur leur sort.

Tout à coup elle entend le bruit d'une chute, des voix confuses crient au secours. Annette, effrayée, en s'élançant, fit céder la portière qui n'était pas bien fermée, tomba à terre sans se blesser, et courut avec rapidité au secours des malheureux qui venaient de verser dans une fondrière.

IV

Annette fut bien vite auprès de la calèche, et s'avançant sur le bord d'un rocher, elle apparut comme un ange aux deux voyageurs qui gisaient au fond du ravin.

Le postillon n'était pas blessé, les deux inconnus en étaient quittes pour des contusions; mais les roues de leur calèche étaient brisées de façon à ne plus pouvoir servir.

Annette, tout émue, leur demanda s'ils n'avaient pas reçu quelque blessure grave : les deux inconnus restèrent dans l'étonnement le plus profond en apercevant, sur le bord de ce rocher et sur une route qu'ils venaient de voir déserte, une jeune fille, les cheveux épars. Ils la regardèrent avec surprise sans lui répondre, et Annette ne put soutenir le regard singulier de l'un d'eux : elle reçut à son aspect une impression indéfinissable, et, honteuse de se voir seule, elle rougit et se retira. Alors la diligence arriva; les voyageurs s'empressèrent de descendre et d'aider au postillon à dégager deux chevaux qui restaient vivants, car les deux autres avaient été écrasés : après avoir tout arrangé, on aida les deux inconnus à remonter sur la route.

Celui qui avait si fort ému Annette regarda la calèche et vit que les deux essieux étaient brisés de façon qu'il devenait impossible de continuer à voyager dans cette voiture : il tira alors sa bourse, donna quelque argent au postillon en lui recommandant de garder la calèche et de la faire raccommoder, et ajouta qu'à son premier voyage il la reprendrait.

Cette affaire terminée, il monta dans la diligence avec son compagnon, après avoir repris les effets de la calèche, et notamment un portefeuille assez grand auquel il parut donner l'attention que l'on a pour un objet précieux.

— J'aurais voulu, dit-il après être remonté, passer de jour le bout de la forêt de Saint-Vallier, car on dit qu'il y a des voleurs en ce moment, et il ne nous manquerait plus que cela pour avoir eu tous les accidents qui peuvent fondre sur des voyageurs.

En entendant ce discours, la pauvre Annette serra dans son sein l'or qui lui avait coûté tant de peine à acquérir, et dont chaque pièce représentait plusieurs journées d'un travail monotone : elle fit ce mouvement machinalement, car son cœur était rempli d'une douleur profonde que l'aspect de Pauline et de son cousin renouvelait à chaque instant.

— Vous avez été fort heureux, messieurs, dit Pauline; sur cent personnes qui verseraient ainsi, bien peu échapperaient à la mort.

Les inconnus ayant répondu par un signe de tête, personne ne fut tenté de renouer la conversation.

Alors chacun se mit à regarder avec curiosité les nouveaux venus, ainsi que l'on fait d'ordinaire, et cet examen se passa en silence. Celui des voyageurs qui paraissait le maître, et qui l'était en effet, pouvait avoir trente-cinq ans; il était basané, d'une taille moyenne, l'œil plein d'une énergie et d'une assurance prodigieuses.

Il était habillé de noir, malgré la saison : le luxe de son linge et le diamant énorme qui attachait sa chemise annonçaient un homme fort riche; mais ce qui saisissait tout d'abord, c'était l'air de majesté répandu sur ses traits, et qui paraissait provenir de l'habitude du commandement. Ses gestes, où respirait la conscience qu'il avait de sa supériorité, confirmaient l'impression que son aspect faisait naître.

On remarquait de singuliers contrastes dans la physionomie comme dans les lignes de son visage; la dureté et la bonté s'y confondaient

dans une expression dominante de grandeur et de force ; on sentait que, comme Pierre Ier, il aurait fait assassiner sous ses yeux les révoltés, mais que, comme lui, il aurait aidé l'enfant timide à sortir du cercle fatal en écartant les poteaux de l'enceinte où l'on égorgeait les strélitz et les familles des seigneurs insurgés. Enfin, la nature l'avait taillé en grand : ses épaules étaient larges, sa tête forte comme celle de tous les hommes en qui l'intelligence domine le sentiment de la vie matérielle, ses cheveux noirs frisaient d'eux-mêmes, et ses muscles saillants, sa barbe fournie, ses favoris épais, indiquaient une force de corps prodigieuse. En effet, quand il s'assit sur la banquette du milieu et qu'il posa sa main sur le dossier, il semblait qu'en pressant il lui eût été possible de briser ce qu'il touchait. Ses mains étaient d'une grosseur remarquable, et, quoique couvertes de gants blancs, elles paraissaient habituées aux travaux les plus rudes.

Ses manières étaient brusques, et l'on voyait qu'il devait avoir fait la guerre, car les militaires ne perdent qu'à la longue le ton et les manières qui les distinguent des autres hommes, diagnostic qui reste indéfinissable et qui échappe à l'analyse.

Après que chacun eut observé l'étranger et reçu avec plus ou moins de réflexion les impressions que sa vue devait faire naître, on examina son compagnon, et l'on s'aperçut qu'il régnait entre eux une liaison fort intime, bien qu'elle ne pût reposer sur l'égalité. Le second était grand, sec, maigre, nerveux, et il aurait pu fixer l'attention s'il n'eût pas été à côté du premier : il y avait chez lui moins d'idées et plus d'énergie, en ce sens qu'elle était tout le caractère et qu'elle entrait pour la somme totale des règles de la conduite : cet homme-là, une route prise, devait la suivre toujours, bonne ou mauvaise.

Pendant qu'on les examinait ainsi, de leur côté ils jetaient des regards observateurs sur leurs compagnons de voyage. Le coup d'œil du premier des deux inconnus ne fut pas favorable à Charles : cette figure mielleuse et régulière ne lui convint pas; il le témoigna involontairement par un geste qui exprimait à la fois l'aversion et le mépris : Charles feignit de ne pas l'apercevoir. L'étranger regarda assez attentivement l'actrice, mais il revint toujours assez cavalièrement à la figure d'Annette, et finit par lui dire en adoucissant sa voix :

— C'est vous, mademoiselle, qui êtes venue si vite à notre secours?... je vous remercie...

Annette s'inclina.

Toujours occupée de son cousin, elle acquérait de plus en plus les preuves de ce que le colonel lui avait dévoilé. La nuit approchait; on n'était plus qu'à sept lieues de Valence, et Pauline profitait de l'obscurité pour faire plusieurs signes à Charles. Annette resta plongée dans les réflexions les plus tristes, et sa vue était arrêtée sur l'homme extraordinaire que le hasard leur avait amené. De son côté, celui-ci regardait la figure d'Annette avec intérêt; car, expressive comme elle l'était, sa mélancolie s'y peignait à grands traits, et il se sentit entraîné vers elle.

Il faisait nuit noire; on traversait le bout de la forêt de Saint-Vallier, qui se trouve à quelques lieues de Valence, lorsque tout à coup la diligence s'arrêta, et le postillon eut beau fouetter ses chevaux, ils n'avancèrent pas. Le postillon descendit et jeta un cri d'alarme en trouvant des cordes tendues d'un arbre à l'autre, ce qui barrait le chemin : à peine le postillon eut-il crié, qu'une troupe d'hommes à cheval parut, entoura la voiture en montrant une forêt de canons de pistolet, si bien que les deux étrangers et le colonel virent qu'il n'y avait aucune résistance à opposer.

Un des brigands détela les chevaux de la diligence, les attacha à un arbre, et l'on entendit alors frapper à coups redoublés sur la malle de la diligence. Le chef de la bande rassura les voyageurs en leur disant qu'il ne leur serait fait aucun mal, puis il ordonna à ses gens de s'acquitter lentement de leur besogne en s'emparant des sommes qu'ils savaient être dans la voiture.

L'actrice se lamentait, et Annette tremblait comme la feuille : elle avait tiré la bourse de son sein pour la donner aussitôt et n'être pas fouillée; l'étranger ouvrit son portefeuille, et, avec une présence d'esprit étonnante, il défaisait sa cravate et y plaçait un gros paquet de billets de banque, lorsqu'un brigand parut avec une lanterne allumée, en priant les voyageurs de descendre l'un après l'autre.

L'actrice fut dévalisée avec promptitude; la pauvre mère Gérard n'offrit rien à la rapacité des brigands; on prit la montre de Charles, cinq cents francs au colonel, et Annette, en descendant, pria qu'on ne la touchât pas, donna en pleurant l'argent qui lui avait coûté tant de peine à acquérir, et en ce moment pensa encore au vendredi.

Les deux étrangers descendirent, mais chacun tenait un pistolet à chaque main, d'un air si déterminé, que les deux brigands reculèrent... Après avoir contemplé ces deux personnages, le chef de la bande accourut, et se mettant entre eux et ses gens :

— Ne tirez pas, s'écria-t-il, et respectez leurs effets!... diable!...

Alors toute la troupe accourut, et entourant à quelque distance son chef et les deux voyageurs, donna les marques d'un grand étonnement en les voyant converser paisiblement ensemble. Les voyageurs, qui se trouvaient plus éloignés encore, regardèrent cette scène avec terreur, et chacun d'eux crut avoir fait route avec les chefs suprêmes de quelque association secrète.

Ils contemplaient avec curiosité cette diligence arrêtée sur le grand chemin, les chevaux attachés à un arbre, le conducteur et le postillon, tristes et osant à peine se parler à voix basse, et au milieu les brigands protégeant l'étrange colloque de leur chef et des deux voyageurs.

— Parbleu, dit à voix basse le plus petit à son maigre et froid compagnon, je ne croyais guère me trouver en pays de connaissance avec ces brigands-là! Dis donc, ajouta-t-il en prenant le bras de son ami qui désarmait ses pistolets, combien leur donnes-tu de temps à vivre avant d'être pendus?

— Nous savons ce que nous risquons, dit le chef, et vous...

— Chut!... ou je te brûle la moustache! s'écria l'ami de l'étranger; tu es en mauvais chemin, Navardin!... Mais, puisque tu es leur capitaine, rends donc à cette jeune fille son petit trésor.

— Je t'en dédommagerai, ajouta l'étranger; allons, rends-le-lui! Elle est venue à notre secours la première, nous lui devons bien quelque reconnaissance.

Alors le capitaine, devant qui les brigands s'écartèrent, s'avança vers les voyageurs et rendit la bourse à la tremblante Annette; après quoi ses compagnons ayant laissé tous les voyageurs remonter dans la diligence, s'enfuirent au grand galop. On peut imaginer les divers sentiments qui partagèrent les voyageurs à l'égard des deux étrangers tandis qu'ils se rendaient à Valence, qui était la première ville qu'ils allaient rencontrer et le terme de leur voyage : cette route se serait faite en silence sans l'actrice, qui regrettait à chaque instant son cachemire, ses diamants et ses dentelles.

Annette ne savait que penser de la manière dont son trésor lui avait été rendu, et elle dit à l'étranger :

— Je ne sais, monsieur, si je dois me féliciter ou me plaindre d'avoir recouvré ma bourse par votre entremise...

— Il ne m'appartient pas, mademoiselle, répliqua l'étranger, d'éclaircir vos doutes sur ce point. Je n'ai pas entendu vous imposer la moindre reconnaissance, et vous pouvez même douter que je sois entré pour quelque chose dans cette restitution.

Annette se tut.

Le colonel regrettait fort ses cinq cents francs et ne pouvait s'empêcher de penser que les inconnus étaient de connivence avec les brigands. Cependant, en se rappelant leur chute, leur empressement à cacher leurs billets dans la cravate et leur surprise quand le chef des bandits avait paru reconnaître l'un d'eux, il devenait clair qu'ils n'avaient pas couru risque de la vie en brisant leur calèche pour le plaisir de présider à un vol auquel leur concours n'avait guère paru nécessaire, et surtout que, s'ils étaient complices de l'arrestation de la diligence, ils ne seraient pas remontés avec les voyageurs. Jamais aventure ne renferma plus d'aliments pour la curiosité, et néanmoins cette curiosité, toute vive qu'elle fût, ne pouvait pas se satisfaire, puisque l'on n'osait faire aucune question aux deux étrangers.

En s'approchant de Valence, Annette éprouva une sorte de peine : jusque-là elle s'était dispensée de parler à son cousin, et, se séparant de lui par la pensée, elle avait, cette journée, vécu comme loin de lui; désormais elle devait se trouver sans cesse avec Charles et dans une extrême contrainte qui nécessiterait une explication. A ce moment la lune se levait et jetait dans la voiture assez de jour pour qu'on aperçût les figures des voyageurs. Les yeux d'Annette s'arrêtèrent machinalement sur l'étranger, qui, ne se croyant pas observé, réfléchissait sans doute à des choses fort graves : son visage était farouche et exprimait une sombre méditation.

Annette tressaillit à cet aspect; un sentiment indéfinissable s'éleva dans son cœur; elle le prit pour de l'effroi et détourna lentement sa tête vers la campagne; mais elle fut ramenée par la curiosité vers cet homme qui apparaissait à son imagination comme un monument; elle baissa les yeux une seconde fois, et, par l'effet de cette chasteté pure qui faisait le principal charme de son caractère, elle s'ordonna à elle-même de ne plus contempler l'étranger.

La diligence roulait dans les rues de Valence; la voiture entra dans la cour d'une auberge, et le conducteur, en descendant, annonça qu'il avait été arrêté et volé. Il s'approcha du directeur de l'entreprise, qui, par hasard, se trouvait dans la cour, occupé à fumer sa pipe, et il lui dit quelques mots à l'oreille. Sur-le-champ le directeur sortit, et le conducteur resta dans la cour sans ouvrir la portière, sans aider aux voyageurs à descendre.

— Qu'attendez-vous donc? lui demanda le compagnon de l'étranger, ouvrez-nous!...

Le conducteur monta sur le marchepied et répondit que l'on avait été chercher du monde pour dresser un procès-verbal sur l'aventure de la nuit.

— Nous serons aussi bien au bureau que dans la voiture, répondit l'actrice.

Le conducteur ouvrit alors comme à regret, et tous les voyageurs descendirent en se dirigeant vers la salle. Comme l'étranger et son compagnon allaient entrer, le conducteur les arrêta et leur dit :

— Messieurs, voulez-vous avoir la complaisance de me dire vos noms, pour que je vous porte sur ma feuille?

— C'est inutile, répliqua l'étranger: puisque nous sommes arrivés, le directeur ne nous ayant pas vus, cela doit être votre profit.

— Impossible! messieurs, répliqua le conducteur.

— Oh! oh! reprit l'étranger en entrant dans la salle, ceci annonce des hostilités; eh bien, mettez M. Jérôme et M. Jacques!...

Et ils allèrent tous deux s'asseoir, l'étranger à côté d'Annette, et son compagnon entre Charles et l'actrice.

Une jeune servante était dans la salle, et l'étranger, au bout d'un instant passé dans le silence, lui dit :

— Mademoiselle, avez-vous ici des voitures?...

— Oui, monsieur.

— Pourriez-vous nous en trouver une que nous vous renverrions ce soir?

A ces mots, le conducteur faisant un geste qui signifiait que les étrangers ne s'en serviraient guère, sortit, pour reparaître un instant après avec trois gendarmes, le directeur et un monsieur habillé de noir.

— Il paraît que vous avez été arrêtés à Saint-Vallier? demanda l'officier de police, car c'en était un.

— Et volés, dit l'actrice.

— Ces messieurs, continua l'officier en désignant les deux inconnus, paraissent connaître les voleurs, à ce que l'on prétend?...

— Oui, monsieur, dit Charles en souriant.

— En ce cas, reprit l'officier, nous allons recevoir vos dépositions et ces messieurs me suivront.

A ces mots, il fit un signe aux gendarmes, qui s'avancèrent vers les deux inconnus.

Le front de l'étranger se plissa tout à coup, ses yeux s'animèrent, son visage exprima la plus effroyable colère.

— Jouons-nous la comédie? s'écria-t-il d'une voix tonnante; et sur le *oui* d'un jeune freluquet, allez-vous nous arrêter? Jour de Dieu! tout le monde est-il muet pour raconter ce qui s'est passé? et pour qui nous prend-on?...

L'officier de police, sans écouter cette véhémente apostrophe, demandait à chacun ses passe-ports, et chacun les cherchait. Alors l'étranger alla rapidement à l'officier de police, et, le saisissant par le milieu du corps, il le secoua de manière à lui faire jeter les hauts cris, et l'enleva à plusieurs pieds de terre, sans que les gendarmes, accourus au bruit, pussent l'empêcher.

— Cet homme-là, dit tout bas Pauline à Charles en riant, nous moudrait comme une meule écrase un grain de blé.

— Ah! criait l'étranger, je t'apprendrai la politesse et les belles manières, et dorénavant tu écouteras les gens qui te feront l'honneur de te parler, méchant pourvoyeur du bourreau!..

Les trois gendarmes tentèrent de s'emparer de l'inconnu; mais en un clin d'œil il les envoya à trois pas de lui; alors les gens de l'auberge, le conducteur, le directeur, les gendarmes et l'officier tombèrent tous sur lui et le continrent avec peine. Annette, tout effrayée, se serrait auprès de sa mère; l'actrice admirait la force merveilleuse de l'inconnu, tandis que le compagnon de ce dernier riait à gorge déployée.

Il alla vers son ami et lui dit :

— Tu n'en fais jamais d'autres!... Eh, laisse-les instrumenter! Ne sommes-nous pas à Valence?...

L'officier de police, voyant ce nouveau délinquant en liberté, fut épouvanté; car si l'un coûtait tant à arrêter, comment parviendrait-on à s'emparer de l'autre?... Alors il prit le parti de lui demander fièrement son passe-port.

— Imbécile, lui dit ce dernier, si tu nous arrêtes, que nous ayons ou n'ayons pas de passe-ports, qu'est-ce que cela fait à notre affaire, puisque tu nous prends pour des brigands? Tes gendarmes n'ont pas d'armes, tiens!...

Là-dessus il tira de son sein une paire de pistolets à deux coups et les mit jusque sous le nez de l'agent de la police valençaise, qui recula brusquement en disant :

— Monsieur, pas de mauvaises plaisanteries!

A ce moment, un piquet de gendarmerie arriva, et les deux amis furent mis ensemble au milieu des gendarmes; celui qui avait tiré ses pistolets les donna aux soldats qui les lui demandèrent. L'officier de police se mit en devoir de questionner les voyageurs.

Alors l'inconnu dit au maréchal des logis qui le gardait de le conduire à la préfecture; et comme on lui fit observer que le préfet n'était pas levé, il répondit qu'il se lèverait pour lui. Cette réponse surprit la cohorte, et l'air impérieux de l'étranger devint tellement imposant, que les deux prisonniers furent emmenés à la préfecture, au grand étonnement des voyageurs qui avaient contemplé cette scène avec des sentiments bien divers.



Le vieux militaire les regardait d'un air moqueur. — Page 6

V

L'officier, malgré l'absence du capitaine de la bande de voleurs, n'en continua pas moins de dresser son procès-verbal, et à mesure qu'on lui disait comment la chose s'était passée, il ne pouvait s'empêcher de s'apercevoir qu'il devenait impossible que les étrangers fussent complices de ce vol. Néanmoins il continuait, lorsque le maréchal des logis qui avait conduit les soi-disant brigands à la préfecture vint annoncer que M. le préfet venait de marquer de la joie en les apercevant; qu'ils étaient entrés sans façon dans sa chambre à coucher, et que les gendarmes l'avaient entendu rire au récit de l'aventure des étrangers; puis il apportait une lettre écrite par le préfet lui-même : l'officier de police la lut et parut décontenancé.

— Ils vont même déjeuner avec le préfet, ajouta le gendarme, et il leur prête sa voiture pour s'en retourner, car je viens d'apprendre par les domestiques que c'est ce riche Américain qui s'est rendu acquéreur du château de Durantal : cet homme-là a des millions!

— En tout cas, répliqua l'officier de police en souriant, il a aussi un fier poignet, car il m'a presque brisé les reins.

Sur le bruit qui courait dans Valence que la diligence avait été arrêtée et volée à Saint-Vallier, madame Servigné et sa fille accoururent au-devant de leurs parents, et entrèrent avec un petit garçon qui prit les paquets de nos voyageurs.

Charles, après avoir embrassé sa mère et sa sœur, alla s'entretenir avec Pauline et ne la quitta que pour suivre la famille, qui, se formant en bataillon serré, se dirigea vers le domicile de madame Servigné, lequel était situé dans une rue assez fréquentée de Valence. C'était une honnête boutique de province, ou, pour parler plus correctement, du département : on y vendait de tout, depuis du fil jusqu'à du lin, depuis la toile jusqu'au coton, soieries, draperies, même de la dentelle, de la parfumerie, des cachemires d'occasion, et ce magasin était un des plus fréquentés par les beautés valençaises.

Madame Servigné avait étendu son commerce et si heureusement fait ses affaires, qu'elle se trouvait propriétaire de la maison où elle demeurait : Annette et sa mère y furent reçues avec une cordiale franchise et avec cette chaleur de cœur que les gens du Midi mettent dans les moindres actes de leur vie comme dans les plus imposants.

On trouva dans le magasin le futur d'Adélaïde Servigné : c'était un homme d'une trentaine d'années, d'une figure peu avenante, l'œil sournois, le maintien embarrassé, petit, le front bas, les lèvres minces et les cheveux roux; du reste, il s'était fait aimer d'Adélaïde, et à cela il n'y avait rien à répondre. Annette éprouva, en voyant le prétendu, un mouvement d'aversion qu'elle réprima; mais il lui échappa le même geste par lequel l'étranger de la voiture avait témoigné sa répugnance pour Charles. Annette, comme toutes les personnes superstitieuses, accordait singulièrement de confiance à ces premières impressions, et elle observait avec une crédulité puérile les circonstances qui accompagnaient l'origine de toutes ses relations : ainsi elle remarqua qu'en apercevant M. Bouvier elle marcha sur un oiseau que l'on avait lâché en oubliant de le faire rentrer dans sa cage : la pauvre bête mourut, vivement regrettée par madame Servigné, qui aimait beaucoup les oiseaux, les chats, les chiens, trait distinctif de son caractère et qui doit conduire d'avance plus d'un lecteur observateur à supposer qu'elle était bavarde. En effet, la bonne femme ne tarda pas à donner des preuves de sa loquacité.

— Enfin vous voilà !... dit-elle lorsque tout le monde fut réuni dans une chambre haute qui servait de salon, quoique son lit y fût; ah ! que je suis aise !... Monsieur Bouvier, Jacques a-t-il fermé la boutique ?... Mais asseyez-vous donc, mesdames... Ah ! Charles, que tu es grandi !... et savant... Eh bien, viens donc que je t'embrasse encore... J'ai cru que vous n'arriveriez jamais..., et vous avez été volés encore ! Mais vous nous raconterez cela, j'espère... dans un autre moment..., s'écria-t-elle en voyant que madame Gérard ouvrait la bouche pour faire sa partie... Tenez, ma chère sœur, voici mon gendre, M. Bouvier; il est de Bayeux, en Normandie...

Ici la respiration lui manqua, et elle embrassa son fils tout en reprenant haleine.

En habile femme, madame Gérard saisit la parole, et la conversation devint un peu plus générale.

Enfin l'on installa les Parisiennes, et au bout de deux ou trois jours elles se trouvèrent aussi à l'aise chez madame Servigné que si elles y eussent habité depuis vingt ans. Une des premières occupations d'Annette fut de s'informer si l'on était près d'une église; car on approchait du jour de la Fête-Dieu, solennité que l'on célèbre dans tout le midi de la France avec une pompe remarquable.

Pendant la semaine qui précède ce grand jour, on célèbre, à la fin du jour, la magnifique cérémonie du salut; et la pieuse Annette n'aurait pas manqué, pour toute la fortune et les joies de la terre, cette imposante cérémonie.

Il y avait justement, au bout de la rue habitée par madame Servigné, une petite église où Annette crut pouvoir éviter les distractions inséparables des rassemblements nombreux.

Le lendemain de son arrivée à Valence, le soir, après dîner, Annette, qui avait marqué à Charles tout autant d'amitié que par le passé, lui demanda : Mon cousin, ne voulez-vous pas venir au salut avec moi ?... Aussitôt madame Servigné s'écria : — Mais, ma nièce, nous irons tous !... — Non pas moi, dit Charles avec un embarras visible, car j'ai précisément affaire à cette heure-ci.

Annette le regarda avec étonnement, il baissa les yeux. Cependant il avait parlé d'un ton si péremptoire, qu'il n'y avait aucune observation à faire, et la famille s'achemina vers l'église en le laissant seul. Avant d'entrer dans la chapelle, Annette vit dans la rue une affiche en gros caractères : c'était une affiche de spectacle qui annonçait que mademoiselle Pauline ne donnerait que trois représentations; la première était indiquée pour le soir même, et par l'heure du spectacle, Annette se convainquit que son cousin préférait le plaisir de voir mademoiselle Pauline à celui d'accompagner un instant au salut celle qui depuis l'enfance lui avait prodigué les marques de la plus tendre amitié.

Annette tressaillit. — Page 10.

A l'aspect de cette affiche, une foule de pensées vint assaillir Annette. — Quel charme exerce donc une semblable femme, se disait-elle, pour que dans un instant elle fasse tout oublier !... A-t-elle des secrets pour déployer en un jour plus de témoignages d'amour que nous n'en prodiguons en vingt années ? ou serais-je trop peu aimante ?... Grand Dieu ! vous aurais-je donc tout donné ?

A ce moment elle entrait dans l'église, et toutes ces pensées mondaines s'évanouirent comme une vapeur légère devant le soleil : elle renonça à Charles pour toujours, et elle prononça ces mots à voix basse en s'agenouillant : — O mon Dieu ! c'est donc à vous que je me donne !... et ce cœur sera tout entier brûlant pour vous à jamais dans cette parcelle de temps que nous appelons la vie, comme pendant votre règne qui durera toujours !

Elle releva lentement la tête, secoua les boucles de ses cheveux, qui retombèrent sur son cou d'albâtre; une espèce de tranquillité rentra dans son âme, elle ouvrit son livre et tomba sur ces mots : « Ce sera ton époux glorieux » (*Hic erit sponsus gloriæ*).

F... singulière coïncidence de ces paroles qu'elle entendit retentir dans son cœur comme prononcées par un ange qui se serait assis à ses côtés, elle releva ses yeux humides de pleurs, et contre un pilier composé de cinq petites colonnes assemblées elle vit dans l'obscurité la tête énorme et les cheveux bouclés de l'étranger de la voiture. Annette tressaillit, et son cœur fut frappé d'un tel coup, qu'on ne peut comparer son effet qu'à ce malaise qui précède une défaillance complète.

Cette apparition était-elle un effet de son imagination ou une réalité? Elle n'osa pas relever la tête pour s'en assurer, et, tenant son livre en tremblant, elle lisait involontairement : « Ce sera ton époux glorieux. » Ses idées superstitieuses vinrent l'assaillir, et elle fut frappée de la pensée que le livre parlait un langage divin qui déchirait le voile de l'avenir. Il y a des idées importunes qui, malgré de palpables absurdités, s'emparent du cerveau sans que la raison la plus sévère les en puisse chasser : Annette trembla si fort, que sa cousine s'aperçut de son agitation à celle de son livre.

— De quoi riez-vous, ma cousine, dit Adélaïde.

— Je ne ris pas, répondit Annette ; je viens d'être un peu indisposée ; mais je me sens mieux, ajouta-t-elle en craignant que sa cousine ne lui proposât de sortir. Elle voyait toujours malgré elle cette figure énergique dont les yeux lui avaient paru briller d'un feu surnaturel.

Le salut commença, l'église était parfumée des fleurs dont on l'avait ornée; une profusion de cierges répandait une brillante lumière qui, venant de l'autel, produisait un effet prodigieux, car le prêtre semblait marcher au sein d'un nuage lumineux formé par la fumée de l'encens.

Le chant de joie et la masse d'harmonie répandus par l'ensemble des voix avaient quelque chose d'imposant; mais pour ceux qui environnaient Annette, il régnait dans ces accords un charme de plus, car elle chantait avec une telle sensibilité, un goût si pur, une voix si juste et si flexible, que chacun aurait voulu l'entendre seule. Plusieurs personnes même cherchèrent dans les rangs des femmes celle qui faisait entendre ces mélodieux accents; mais Annette, agenouillée avec grâce et la tête penchée sur son livre, restait immobile comme un de ces anges que Raphaël représente prosternés devant le trône.

Quand le salut fut fini, Annette se leva; elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la colonne auprès de laquelle ce visage mâle s'était présenté à sa vue. Elle tressaillit encore davantage, car cette fois elle vit l'inconnu dans l'enfoncement de la chapelle; le faible jour qui s'échappait des vitraux et de l'autel sur lequel les cierges s'éteignaient ne le lui laissa voir que d'une manière incertaine et comme une grande ombre, ou plutôt comme une statue funéraire, car il était immobile, la tête inclinée, et plongé dans une profonde méditation : son ami l'accompagnait. Cet ami lui toucha le bras quand Annette le regarda, alors elle baissa la tête et ses yeux cherchèrent la terre. Elle frémit en y apercevant une tête de mort sculptée entre deux os, et elle remarqua que pendant tout le temps du salut elle était restée sur la pierre d'un tombeau.

Ces petites remarques, ces présages, ces rencontres, que l'éducation moderne ferait paraître puériles à la plupart de nos lecteurs, étaient pour Annette des événements qui faisaient une profonde impression sur son âme. Elle suivait donc sa mère dans un silence qui étonnait sa cousine, et non madame Gérard, car elle était habituée, en sortant de l'église, à voir Annette plongée dans la méditation.

Les deux cousines marchaient les dernières de la petite troupe que formait la famille. Après être sorties de l'église, elles entendirent les pas de deux hommes qui les suivaient de près.

— Ma cousine, dit Adélaïde, regardez donc l'un des messieurs qui nous suivent..., il a une figure singulière; c'est un visage de conspirateur. — Vous jugez légèrement les gens! répondit Annette sans se retourner, mais certaine qu'il s'agissait de l'inconnu.

... après la réponse d'Annette, Adélaïde se tut et pensa en elle-même que sa cousine était plus grave que ne le comportait son âge, et elle ... de ne point trouver en elle la compagne aimable et enjouée qu'elle avait attendue.

... peine avaient-elles fait quelques pas, qu'elles entendirent les deux étrangers discuter assez vivement; ils parlaient bas, mais cependant on pouvait, en prêtant attentivement l'oreille, saisir quelques mots de leur conversation, et l'on pense bien qu'Annette et sa cousine ... comme toutes les jeunes filles.

— Oui, je m'empêcherai d'y venir!... disait l'étranger; oui, sans doute. — Et pourquoi?... — Pourquoi!... parce que cela ne te convient pas, et que c'est assez d'une victime.

Ici les deux jeunes filles n'entendirent plus rien, si ce n'est un nom qui finissait en *ie*, comme Stéphanie, Mélanie, Virginie.

A ce nom, l'inconnu interrompit son compagnon en le priant de parler plus bas ; mais quand il vit que celui-ci affectait d'élever la voix, il ralentit le pas, de sorte que les deux cousines n'en purent entendre davantage.

Le peu de mots qu'Annette avait saisis de cette conversation mystérieuse, comme tout ce qui se liait dans son esprit au souvenir de l'inconnu, lui inspira en même temps de la crainte et de la joie, mais elle ne fit ... que le premier de ces deux sentiments ; sa modestie refoula le second dans les profondeurs de sa conscience.

Charles n'était pas rentré et ne parut même pas au souper de famille; Annette en fit tristement l'observation, et elle s'endormit bien avant dans la nuit sans avoir entendu rentrer son cousin.

Pendant les cinq jours que mademoiselle Pauline fut à Valence, Charles ne parut dans sa famille que pendant le temps strictement convenable; il ne dînait même pas toujours au logis, et il n'alla pas une seule fois au salut. Un jour qu'Annette sortait en même temps que son cousin, celui-ci fut montré au doigt par un jeune homme, qui dit à son compagnon quand Charles s'éloigna : — C'est l'amant de Pauline.

Enfin cette dernière partit : dès lors Charles fut tout entier à sa famille et n'eut plus d'autre dérangement que la nécessité de soutenir une correspondance qui parut très-active. Charles Servigné redevint très-empressé pour Annette : il semblait sentir qu'il avait de grands torts à réparer, et il revenait vers son amie d'enfance avec une ardeur, une tendresse, qui firent horreur à la jeune et intolérante dévote. Charles avait trop de tact et de finesse pour ne pas s'apercevoir de la froideur que sa cousine laissait percer toutes les fois qu'il s'agissait des sentiments intimes que ces deux jeunes gens, destinés l'un à l'autre, s'avouaient autrefois, et cette froideur contrastait chez Annette avec les prévenances amicales dont elle accablait son cousin dans toutes les circonstances ordinaires.

Il n'y avait plus que deux jours de salut, le samedi et le dimanche, jour de l'octave de la Fête-Dieu. Le vendredi soir, Charles, au souper, dit à sa tante que l'étranger qu'ils avaient reçu dans leur diligence était resté à Valence et qu'il était venu au spectacle dans la loge du préfet, mais que depuis deux jours on ne l'avait pas revu. — Il paraît, ajouta-t-il, que cet inconnu est fort riche; on ne lui donne pas moins de sept à huit millions; il y en a même qui disent douze : ainsi il était loin d'être capitaine de voleurs.

Annette rougissait en entendant parler de l'étranger, mais Charles ne s'en aperçut pas et continua de s'entretenir de lui en exaltant la magnificence du château de Durantal, la somptuosité du parc, les environs et le site ; car cette propriété était placée sur une hauteur dans les environs de Valence, du côté du midi, et le revenu s'en élevait à plus de quatre-vingt mille francs.

— Est-il marié? demanda madame Gérard.

— Non, répondit madame Servigné, dont la boutique était le rendez-vous de toutes les commères et qui savait tout ce qui se passait dans la ville et aux environs; mais, reprit-elle, une chose plus intéressante, c'est que l'on prétend que notre procureur du roi va être destitué, et c'est une nouvelle, ça! car il s'était vanté de rester en place, malgré sa conduite pendant les Cent-Jours...

Charles parut comme frappé d'une lumière soudaine en entendant cette phrase de sa mère, et il tomba dans un profond silence.

Ce soir-là, Annette, sa mère et madame Servigné venaient de se retirer, que Charles et Adélaïde, sa sœur, étaient encore pensifs, assis à la table de sa famille.

— Mon frère, dit la jalouse Adélaïde, croirais-tu, par hasard, être aimé de cette pie-grièche d'Annette?

— Est-ce que tu aurais à t'en plaindre? demanda Charles; car, pour en parler en de pareils termes...

— Moi! s'écria Adélaïde, non, et quoique son regard, sa mise, sa conduite et ses moindres discours soient un blâme continuel de la façon d'agir des autres, Dieu merci! pour ce que je la verrai, je ne crains guère la cousine Annette!... mais elle n'est pas de son âge, et je ne t'en parlais que pour toi : si tu crois qu'elle t'aime, tu te trompes...

— Comment cela?... répondit Charles étonné, je ne lui ai donné aucun sujet de plainte, et je ne crois pas...

— Eh bien, dit Adélaïde en l'interrompant, crois-moi, les femmes se connaissent un peu à cela : voilà cinq ou six fois que je remarque l'air dont Annette détourne la tête quand tu la regardes avec complaisance, et cet air-là n'est pas de bon augure pour toi.

— Je n'imagine pas qu'Annette puisse changer.

— Questionne-la, fais un essai, et tu t'en convaincras... Dis-moi donc, est-elle riche?

— Annette, reprit Charles, est riche en sentiments honnêtes et religieux ; du reste, quand son père et sa mère seront morts, elle pourra avoir mille écus de rentes.

— Eh mais, répliqua Adélaïde, cela vaut bien la peine d'entretenir la paix avec elle.

Cette conversation excita quelque défiance dans l'esprit de Charles, et il résolut de saisir la première occasion qui lui permettrait d'éclaircir ses soupçons. En effet, il ne pouvait croire qu'Annette fût instruite de son intrigue avec Pauline : l'extrême innocence de sa cousine excluait toute idée de perspicacité de sa part dans une semblable affaire, et Charles ne croyait pas s'être permis la moindre inconvenance qui pût le trahir. Cependant les manières d'Annette n'étant plus les mêmes, les discours d'Adélaïde plongèrent le jeune avocat dans une grande anxiété.

VI

Le lendemain était le dimanche de l'octave de la Fête-Dieu et le dernier jour du salut. L'inconnu ne s'était montré qu'une fois à la chapelle.

Par suite des sentiments qui se partageaient son âme, Annette avait craint et espéré à la fois une nouvelle apparition de son mystérieux poursuivant, et, en entrant comme en sortant, quand elle avait jeté un coup d'œil dans l'église, elle avait, chaque fois, éprouvé une sorte de désappointement. Du reste, ce mouvement était involontaire en elle, et cette phrase : — Il n'est pas venu... se formulait sans commentaire dans sa pensée intime.

Charles offrit son bras à sa cousine pour se rendre au salut; elle l'accepta, et il se plaça à côté d'elle. Le salut était commencé, et Annette chantait d'une voix douce et pure, quand elle sentit un inconnu venir se placer sur la chaise qui se trouvait à sa droite; elle trembla, car un secret pressentiment lui disait que ce ne pouvait être que l'étranger. Elle fut confirmée dans ses soupçons par l'impatience que Charles témoigna après avoir aperçu celui qui s'était placé auprès de sa cousine : il se levait, tournait la tête, regardait l'étranger, qui ne faisait aucune attention au manége de Charles, et dévorait des yeux le voile blanc qui descendait du chapeau d'Annette, en dérobant sa figure à tous les yeux. L'étranger recueillait en son âme les sons purs et harmonieux de cette voix céleste, et son émotion était visible; il n'avait point son compagnon, et rien ne troublait un plaisir auquel il s'abandonnait tout entier.

Charles bouillait d'impatience; il aurait voulu que le salut fût fini, et il se réveillait en son cœur plus que de l'amour pour sa cousine depuis que la présence de l'étranger lui révélait l'existence d'un rival qu'Annette aimait peut-être. Il avait cependant le plaisir de voir sa cousine immobile et les yeux fixés sur l'autel. Lorsque le salut fut fini, elle ne tourna même pas la tête, donna le bras à Charles, et sortit de l'église sans faire un seul mouvement pour voir l'étranger.

— Ma cousine, dit Charles, il fait un temps magnifique; nous avons une heure et demie à attendre le souper : voulez-vous vous promener dans la campagne? nous n'en sommes pas loin.

— Très-volontiers, dit Annette.

Et ils se détachèrent de la compagnie en se dirigeant vers le faubourg.

Arrivés à la fin du faubourg, ils entendirent sortir de dessous une treille, en dehors de la ville et à la porte d'une espèce de cabaret, les éclats de rire et les chants d'une troupe joyeuse. Quand Annette et son cousin passèrent devant cette treille, qui était séparée du cabaret par un espace assez grand, une voix s'écria : — La voici!... Et toute la troupe, se taisant, regarda sur le chemin. Annette et son cousin continuèrent à marcher; mais Annette conçut un secret pressentiment qui lui disait que c'était d'elle qu'on s'occupait sous cette treille ; et cependant il n'y avait aucune apparence qu'une jeune inconnue, depuis peu à Valence, fût le sujet de la conversation de ces hommes qui paraissaient appartenir à la classe inférieure du peuple. Néanmoins elle ne se trompait pas, et cette treille était en ce moment le rendez-vous de gens qui occupaient bien du monde. Il pouvait y avoir autour de trois tables oblongues une douzaine d'hommes au milieu desquels on distinguait un gendarme en uniforme.

La plupart des convives étaient habillés de vestes et paraissaient être des ouvriers endimanchés : quelques-uns avaient du plâtre à leurs habits; leurs chapeaux étaient couverts de quelques taches blanches de chaux, et l'un d'eux, mieux habillé que les autres, tenant en main une toise qui lui servait de canne, était placé au centre, à côté du gendarme, et semblait être l'entrepreneur qui les employait tous. Les figures de ces ouvriers étaient toutes assez caractérisées pour qu'on ne pût attribuer au hasard seul leur rassemblement en ce lieu; aucune n'était sans énergie, et chacune annonçait soit la ruse, soit la résolution : à l'union, à l'accord qui régnait entre eux, un observateur n'eût pas douté qu'un même but, qu'une même pensée ne les liât momentanément les uns aux autres. Leurs traits étaient fortement prononcés, leur teint bruni par le soleil, mais par le soleil qui brûle l'Afrique et allume les torrents de chaleur de la ligne. Il était facile de voir que ces hommes n'appartenaient pas à la France : l'un portait le caractère des têtes américaines, tel autre offrait le type anglais ou celui du Nord, tandis que d'autres avaient tous les traits distincts des Méridionaux. En un mot, rien ne pouvait mieux que cette étrange réunion donner une idée de ces célèbres flibustiers si remarquables par le mélange des races humaines, par le courage porté à l'excès, ainsi que par la résolution, l'amour du pillage et la cruauté qui les animaient.

Ils étaient à la fin d'un repas, et dans cet état d'ivresse et d'exaltation qui suit une conversation animée par les cris, les chants, les mets épicés et les vins chaleureux du Midi : leurs cris et leurs propos se ressentaient de leur ivresse.

— Vive la joie!... criait un homme au gosier desséché.

— Mais vivent les *sonnettes!*... répondait un autre.

— *Et requiescat in pace!*... disait mystérieusement un compagnon en jetant par terre une bouteille vide.

— Écoutez! écoutez!... s'écria l'un d'eux plus ivre que les autres, je vais chanter. Et, sans attendre, il entonna :

Si l'on pendait tous les voleurs
Qui volent sur la terre,
Il resterait moins de pendeurs
Que de vin dans mon verre.
. . . .

— Au diable la chanson!... dit le gendarme en interrompant le chanteur et en criant plus fort que lui; quand j'entends parler de corde et de supplice, cela me trouble la digestion.

— Ah bah! lui répondit un vieillard encore vert qui était à sa gauche; ne savez-vous pas que nous sommes sujets à une maladie de plus que les autres?

— C'est bien pour cela qu'il ne faut pas clocher devant un boiteux, répliqua le gendarme; d'ailleurs, s'il continue, je le frotte...

— Je voudrais bien voir cela, hussard de la mort! s'écria le chanteur en répétant :

Il resterait moins de pendeurs
Que de vin dans mon verre.

Le gendarme leva son sabre, et l'autre, saisissant une canne creuse qui formait le canon d'un fusil sans crosse, para le coup du gendarme; mais le petit vieillard et le maître maçon arrêtèrent la querelle naissante.

— Brigands, tenez-vous donc tranquilles!... nous ne sommes pas ici pour banqueter, colleter et nous tuer; il s'agit de choses importantes, et, si vous voulez toujours boire, écoutez-moi!

À ces paroles le calme naquit, et le maître maçon, désignant deux d'entre les compagnons, leur montra du doigt la porte du restaurateur et le chemin : comprenant ce que ce signe voulait dire, les deux ouvriers se mirent en sentinelle.

— Bah! dit le gendarme, toute la ville est au salut.

— Mes enfants, reprit le maçon à voix basse en s'adressant à toute la troupe qui s'amoncela autour de lui, vous saurez que John (et il montrait le gendarme) vient de m'apprendre que notre ancien et son lieutenant sont indignes du nom d'hommes, car ils ont donné à M. Badger, leur ami, le préfet de Valence, le signalement de tous ceux qui ont servi sous lui, et qu'il a reconnus l'autre jour, moi tout le premier!...

— C'est une horreur!...

— C'est une infamie!...

Et une foule d'autres exclamations partirent en même temps de tous côtés.

— Il faut piller sa baraque!... s'écria l'un.

— Piller, oui, reprit un autre; mais auparavant il faut tuer le vieux requin!

— Un vieux caïman comme lui ne mérite qu'une dragée dans le crâne!... ajouta celui dont la figure annonçait le plus de férocité.

Cette dernière parole, prononcée après toutes les autres et avec un fort grand sang-froid, semblait le résumé des pensées qui agitaient en ce moment les têtes de ces gens que le vin et les cris avaient plongés dans un état voisin de l'ivresse.

— Un moment, mes amis, dit le gendarme: piller sa cambuse, ce n'est pas l'affaire d'une minute, car il a avec lui une bonne tête; le lieutenant n'est pas homme à se laisser prendre par dix de nous, sans compter que l'ancien est rude à manier. Supposez que nous les ayons mis à la raison, croyez-vous que le pillage de Durantal ne fasse pas ouvrir les yeux à l'autorité, surtout après que notre dernière aventure nous a tant signalés?

— Signalés!... reprit celui qui vient d'être désigné comme le plus féroce de la troupe et que l'on nommait Flaimers; oui, signalés, nous le sommes, et celui à qui nous devons ce service, moi, je dis qu'il faut le tuer sans rémission.

— Tuer notre ancien! s'écria le plus vieux de tous, nommé Tribel, non, de par tous les diables!... c'est un brave homme et tel que jamais tillac n'en a porté de meilleur! Ne lui avons-nous pas juré de garder le secret? n'a-t-il pas toujours donné loyalement à chacun ce qui lui revenait dans les prises, et ne nous a-t-il pas tous enrichis? Est-ce sa faute si nous avons tout mangé comme des brigands que nous sommes, sans dire seulement un pauvre petit *Ave?* si nous avons fricassé nos sacs d'or comme des goujons? Lui, il a su garder les siens, qu'on les lui laisse!... Songez que c'est lui qui nous défen-

dait, et qu'il aurait plutôt sauté seul sur un tillac que de nous livrer!...

— Eh! s'écria le maître maçon, pourquoi nous a-t-il dénoncés aujourd'hui?...

— Oui, reprit Flatmers, c'est un traître!... le gros marsouin s'est enrichi, il tient à la vie, à la bombance et à ses millions; eh bien, il faut lui apprendre à vivre, et lui faire savoir que, si l'un de nous va à l'échafaud par sa faute, il épousera la veuve en secondes noces.

— Flatmers, Flatmers!... reprit le vieux Tribel, quel est celui de nous qui s'est présenté devant notre ancien comme étant dans le besoin à qui il n'ait pas donné quelque billet de mille francs?...

— Eh! quand je les ai mangés, je me moque bien de ses billets!...

— C'est mal, Flatmers, et tu es un coquin sans reconnaissance!... Mais je veux bien qu'il nous ait dénoncés!... moi, je vous répondrai que vous êtes des imbéciles et que c'est la faute du capitaine, car il a fraternisé avec lui sur le chemin: on l'a compromis; et, comme il a été déjà poursuivi, il n'aura pu échapper qu'en nous dénonçant.

— Eh bien, puisqu'on le poursuit, dit le maître maçon en faisant signe de la main pour demander silence, il faut le forcer à se rembarquer avec nous et à recommencer la course. Allons nous mettre, jour de Dieu! au service des insurgés d'Amérique; nous ferons un métier de braves gens, et nous ne serons plus des caroteurs de grandes routes. Quelle vie que de crever des chevaux à demander la bourse à des voyageurs sans le sou!... Risques pour risques, allons piller les possessions espagnoles en vrais marins!... Nous nous battrons en même temps pour la liberté, et nous deviendrons quelque chose; l'ancien sera amiral, et nous capitaines, lieutenants, officiers au service des républiques!...

Ce discours fut suivi d'un hourra général que le gendarme fut seul à ne pas partager.

— Qu'avez-vous donc?... lui demanda Tribel.

— Ce que j'ai, reprit-il, je sais que ceci est le meilleur parti, mais il a bien des difficultés: d'abord, l'ancien le voudra-t-il? Ecoutez: vous savez si jamais chef a, pendant dix ans, plus travaillé que lui: il n'a pas eu un moment de repos, et je gage mon sabre qu'il est resté garçon tout ce temps-là!... Il était toujours occupé de nos affaires, à l'affût des bâtiments marchands, des vaisseaux de guerre, plaçant, vendant les marchandises, si bien que nous n'avions que la peine de manger notre argent. Or, vous apprendrez que notre ancien est amoureux d'une jeune et jolie fille, et vous savez que ce qu'il a aux pieds il ne l'a pas dans la tête, que ce qu'il a dans la tête il ne l'a pas aux pieds: partant, je crois qu'un homme qui s'est fait une aussi jolie coquille que Durantal, et qui, après tant de fatigues et de privations, vient à avoir de l'amour pour une jeune poulette, aura de la peine à se mettre en campagne...

Un cri général, mais élancé à voix basse, fut le résultat de cette harangue.

— Tuons-la!...

— La tuer!... reprit Tribel, êtes-vous fous? prenez-la, cachez-la, dites qu'elle est morte, et forcez notre ancien à se rembarquer; mais pourquoi voulez-vous tuer une enfant quand il n'y a rien à gagner à sa mort?...

— Approuvé!... dit le maître maçon.

A ce moment les deux sentinelles revinrent en faisant signe de se taire, et le gendarme, allant voir quelles personnes s'approchaient, reconnut Annette et s'écria: — La voilà!...

On la regarda attentivement, et lorsqu'elle fut passée, Navardin, le capitaine, prit, de concert avec ses gens, les mesures nécessaires à l'enlèvement d'Annette.

Pendant que la pauvre Annette, qui ne se connaissait pas un seul ennemi dans le monde, était ainsi l'objet d'une conspiration formidable, elle marchait en silence dans la campagne, et Charles se trouvait assez embarrassé pour entamer la conversation par laquelle il voulait éclaircir ses doutes. — Ma cousine, dit-il enfin après un long silence, j'espère avoir bientôt une place.

— J'en serai enchantée pour vous, répondit Annette avec un air tout à la fois plein de froideur et de bienveillance; soyez certain que je prendrai toujours un bien grand intérêt à tout ce qui pourra vous arriver d'heureux...

— Comme vous me dites cela, ma cousine! on croirait qu'en sollicitant cette place, si je l'obtiens, je n'aurai travaillé que pour moi seul et que vous n'êtes pour rien dans cette affaire.

Charles, comme on voit, mettait sa cousine dans l'obligation de s'expliquer.

— J'y suis pour beaucoup, Charles, puisque je n'aurai plus d'inquiétudes sur votre sort et que vous serez honorablement placé.

— Je n'ai jamais eu d'inquiétudes pour mon sort, ma cousine, puisque vous devez être un jour ma femme.

— Ah! dit-elle vivement, Charles, je ne crois pas vous avoir fait la promesse de vous accepter pour mari; mais, l'eussé-je promis, vous ne devriez plus y compter: ces sortes de contrats sont subordonnés à des conditions que je n'ai pas besoin de vous expliquer; vous avez assez d'esprit, et, je l'espère, assez de délicatesse, pour me comprendre. Or, vous-même vous m'avez dégagée de la promesse tacite que quinze ans d'amitié avaient sanctionnée, et j'ai juré de n'être jamais à vous.

Annette avait parlé avec tant de chaleur, que Charles en était réduit à faire des gestes de dénégation; enfin il répondit avec une amertume ironique: — Lorsqu'on a l'intention de manquer à ses serments et de briser un lien que deux cœurs ont formé, on ne manque jamais de prétextes pour justifier sa conduite, et, comme le dit un vieux proverbe, lorsqu'on devient moins religieux on cherche des taches à la robe des saints: cependant, Annette, il vous serait difficile d'entrer dans le moindre détail et de trouver une base à une pareille accusation.

— Suis-je, s'écria Annette avec la dignité de l'innocence, suis-je d'un caractère léger, et me connaissez-vous l'habitude de chercher des prétextes?

— Mais enfin, ma cousine, en quoi ai-je manqué à mes serments? et à l'aide de quelle fiction me prouverez-vous que je ne vous aime plus et que j'ai cessé de vous marquer la tendresse, le respect, la fraternité dont je vous ai entourée dès notre enfance?

— Charles, si vous voulez me voir rougir pour la première fois de ma vie des paroles qui sortiront de ma bouche, je vais vous le prouver, ou, si vous m'entendez et que vous ayez encore quelque peu de respect pour moi, vous m'en dispenserez en rentrant en vous-même.

Charles Servigné, d'après cette phrase, commença à croire que sa cousine avait pu apprendre quelque chose de son intrigue avec Pauline; alors il comprit rapidement que, s'il en était ainsi, le cœur de sa cousine lui serait à jamais fermé. Il continua donc en ces termes, mais poussé par l'esprit de vengeance et de dépit auquel son âme s'ouvrait si facilement: — Ma cousine, je commence à entrevoir la lumière que vous voulez mettre sous le boisseau; ce n'est pas tant à cause de moi qu'à cause de vous que vous prenez le rôle d'actrice: vous craignez que je ne vous reproche le véritable motif de ce changement; je le devine, vous ne m'aimez plus!...

— Oui, Charles, je ne vous aime plus, interrompit-elle avec une noble franchise; oui, j'ai cessé de vous aimer dans le sens que vous donnez à ce mot, mais je vous aimerai toujours comme un frère!... Charles, on ne brise pas en un instant des liens que tant d'années ont rendus chers, on n'oublie jamais un frère! Toute ma vie je me souviendrai du plaisir que j'avais à vous aller chercher à Sainte-Barbe, à vous amener à la maison, à vous dire tout ce que j'avais dans le cœur, à recevoir toutes les sensations du vôtre, et quand vous ne seriez plus rien pour moi, que j'aurais à me plaindre de vous mille fois plus encore, il me serait impossible de ne pas vous tendre la main et de vous voir sans plaisir: fussiez-vous criminel, je traverserais des pays entiers pour vous sauver; mais faire route à travers une mer aussi orageuse que la vie sans pouvoir compter sur la constance de celui qui nous accompagne, oh! la femme est un être trop faible! mon cœur est plein d'amour, mais Dieu l'aura dès à présent tout entier si sa créature n'est plus digne de moi.

— Dieu, reprit Charles sans être touché du langage sublime d'Annette, Dieu m'a tout l'air d'être pour vous à Durantal.

— Charles, répliqua Annette en rougissant et d'une voix tremblante, j'ignore ce que vous voulez dire.

— Si vous l'ignoriez, vous ne rougiriez pas, reprit-il, et vous auriez pu me dire sans détour que l'étranger qui est venu probablement tous les soirs au salut est pour quelque chose dans le changement de vos sentiments à mon égard.

— Si vous étiez venu plus souvent au salut, vous sauriez, répondit Annette, qu'il n'est pas venu tous les soirs.

— C'est dommage! répliqua Charles avec ironie; mais comment expliquerez-vous l'heureux hasard qui l'a fait s'asseoir à côté de vous et ne pas vous quitter des yeux pendant tout le salut?...

— Il me semble, reprit-elle avec dignité, que je ne vous dois aucun autre compte que celui des motifs de notre séparation.

— Aussi vous gardez-vous bien d'aborder cette question-là.

— Charles, dit-elle, il faut en finir: apprenez donc que je sais combien cette actrice vous est chère; j'aurais préféré pour vous une tout autre femme; elle peut faire votre bonheur comme une autre, mieux qu'une autre même, à ce qu'il paraît... A ce mot les larmes gagnèrent Annette.

— O ma cousine! avez-vous pu croire... reprit Charles avec assurance.

— Charles, dit-elle en le fixant, ... argnez-vous un mensonge... vous pourriez m'abuser facilement ... un seul mot, et je vous aurais cru sur un seul regard si je n'avais pas des preuves convaincantes. Il a fallu, Charles, dit-elle avec bonté, tout le trouble inséparable d'un amour aussi violent que le vôtre pour que vous vous soyez oublié devant moi comme vous l'avez fait: ne vous ai-je pas vu?... Tenez, Charles, continua-t-elle en rougissant, je m'arrête; vous devez comprendre que je sais tout. Vous n'êtes plus, dit-elle, qu'un cousin que j'aimerai toujours d'une tendresse de sœur en plaignant vos écarts; mais, pour être votre femme, cessez de croire à cette union; vous ne m'aimez pas... Si vous m'aviez aimée, vous ne m'auriez pas tenu le langage que j'ai entendu.

— Ainsi, ma cousine, répondit Charles en prenant un air dégagé, vous ne me laissez même pas d'espoir : pour une jeune fille qui se pique de quelque dévotion, ce n'est guère imiter la clémence céleste, qui, au moins, donne quelque chose au repentir.

— Votre discours ne l'annonce guère.

— Ma cousine, continua Charles, je puis vous jurer que je ne suis point indigne de vous, que je n'ai jamais cessé un instant de vous porter l'amour le plus tendre, et que je donnerais mille fois ma vie pour vous.

— Ah! cessez, cessez, Charles! ces paroles n'ont aucun prix pour moi du moment qu'elles ont pu être adressées à d'autres et que je le sais.

— Eh bien, ma cousine, rien ne peut m'empêcher de croire qu'une âme comme la vôtre n'ait plus aucune indulgence pour celui qu'elle a aimé (ici Annette fit un signe de tête négatif), sans qu'il y ait une autre cause ; jurez moi donc que vous n'aimez pas le propriétaire de Durantal, l'étranger de la voiture.

— Comment, dit Annette, voulez-vous que j'éprouve un sentiment aussi vif pour un homme que j'ai à peine aperçu?

A ce moment ils entendirent le bruit d'un équipage ; ils se retournèrent et aperçurent une calèche qui venait si rapidement, qu'ils n'eurent que le temps de se ranger. Ils y jetèrent les yeux ensemble. Annette rougit, et son cœur battit en reconnaissant l'étranger.

Charles Servigné observa qu'un regard fut échangé entre l'inconnu et sa cousine, et mettant sa main sur le cœur d'Annette avant qu'elle pût l'en empêcher : — Annette, dit-il avec gravité, votre cœur, vos yeux et votre rougeur me donnent une terrible réponse!...

— Mon cousin, reprit-elle en lui prenant froidement la main et en le repoussant, à votre age et au mien ces sortes d'épreuves manquent de convenance.

— Il a, dit-on, dix ou douze millions! répondit Charles avec un ton perçant d'ironie.

— Voilà, dit Annette, une insulte qui ne devait pas m'atteindre et qui pourtant me blesse ; je ne croyais pas que Charles Servigné dût me faire sous-entendre un jour que je m'attacherais à quelqu'un par intérêt. Cette dernière phrase me fait voir que vous ne m'avez jamais comprise ; et si, me connaissant, vous l'aviez proférée, c'est une telle injure, qu'elle suffirait à m'éloigner de vous : au surplus, je vous pardonne tout, et, je vous le répète, rien n'altérera mon amitié...

C'était peut-être la première fois de sa vie qu'Annette parlait aussi longtemps : d'après son caractère méditatif, tout chez elle se passait dans l'âme, et elle restait presque toujours silencieuse et réservée. Cette scène était de sa vie la seule où elle se trouvât obligée d'entrer dans un pareil débat : aussi la jeune fille était-elle animée et soutenue par cet esprit d'innocence et de pureté angélique qui donnent tant de courage et de fierté. Après cette dernière explication, elle parut comme débarrassée d'un poids énorme.

Charles gardait un profond silence : en ce moment une rage sourde remplissait toute son âme, et un levain terrible de regret, de haine, de jalousie, de vengeance, fermentait dans son cœur. Il connaissait assez sa cousine pour savoir qu'elle était à jamais perdue pour lui, et, comme il l'aimait véritablement, comme elle absorbait tout ce qu'il pouvait éprouver d'affection véritable, on peut imaginer à quelle cruelle anxiété il était en proie.

Le chemin se fit en silence de son côté, car Annette affecta une tranquillité d'esprit qui redoublait encore l'angoisse de son cousin ; elle parut plus affectueuse que jamais, et montra dans sa conversation et dans ses manières plus de liberté qu'auparavant.

Revenu au logis, Charles versa toute sa rage dans le cœur de sa sœur, qui, loin de calmer sa haine, l'anima encore davantage, et sur la description que Charles lui fit du propriétaire de Durantal, Adélaïde s'écria : — Eh! c'est lui qui nous a suivies le premier jour que nous avons été au salut, et Annette a pris chaudement son parti quand je me suis avisée de le trouver laid.

Depuis quelques jours l'aversion d'Adélaïde pour Annette s'était augmentée sans que l'on pût assigner de cause certaine à cette répugnance : soit qu'Annette eût témoigné de l'éloignement pour les opinions acerbes de sa cousine, qui avait beaucoup d'aigreur dans le caractère, soit qu'Adélaïde sentît qu'Annette lui était supérieure, soit encore qu'elle fût mécontente de voir Annette renoncer à épouser son frère, on ne pouvait plus douter de son éloignement pour sa cousine.

Annette s'en aperçut bientôt ; mais, douce et humble comme elle l'était, elle pallia tout, et ces germes de dissidence ne parurent point aux yeux des deux mères.

VII

Le jour fixé pour l'union de mademoiselle Adélaïde Servigné avec M. Célestin Bouvier approchait, et tous les préparatifs de cette solennité conjugale se faisaient sans qu'il en coûtât beaucoup, car la boutique de madame Servigné avait fourni tout le trousseau de la mariée, et les deux cousines y travaillaient sans relâche.

Un matin, elles étaient toutes les deux au comptoir lorsqu'un homme d'une figure peu avenante entra, et, sous le prétexte d'acheter diverses marchandises, resta beaucoup plus de temps qu'il n'était nécessaire, causant avec M. Bouvier et s'informant de la famille, de l'époque du mariage, quelle était la mariée, etc., etc. Annette, qui se tenait toujours cachée derrière les marchandises étalées et baissait la tête le plus qu'elle pouvait, ce qui, par parenthèse, redoublait l'aversion d'Adélaïde, qui attribuait à l'orgueil ce qui n'était qu'un effet de la timidité d'Annette, et qui lui demandait mille petits services dont elle aurait fort bien pu se passer ; Annette, aux questions multipliées de l'étranger, l'examina, et, au moment où il allait se retirer, elle remarqua qu'il portait à son cou un cordon de montre de femme qui ne lui était pas inconnu : ce fut quand il sortit qu'elle se rappela que ce cordon en cheveux était celui de la montre de Pauline. Elle soupçonna l'acheteur d'être un des brigands de la forêt : les brigands la firent penser à l'étranger et à tout ce qui s'en était suivi : son apparition singulière dans l'église, le présage que lui avait fourni son livre de prières, et surtout la pierre sépulcrale sur laquelle sa chaise s'était trouvée placée. Enfin Annette, par-dessus tout, remarquait que son voyage avait été rempli d'événements presque tous malheureux : l'étranger avait manifesté de l'aversion pour son cousin ; de son côté, elle en avait ressenti pour M. Bouvier ; elle comme lui avaient eu le même geste de répugnance ; sa cousine ne lui plaisait pas ; sa tante épousait la haine d'Adélaïde ; enfin elle était dans une gêne singulière en habitant cette maison. Cette rêverie, à laquelle Annette était souvent en proie, portait un singulier caractère de souffrance au milieu de laquelle le souvenir et l'image de l'étranger venaient se mêler sans y apporter beaucoup de charmes.

Le soir Charles reçut une lettre pendant le souper et parut en proie à une joie qu'il dissimulait avec peine : au dessert, il annonça que, par le crédit du duc de N..., il venait d'être nommé à la place de procureur du roi près le tribunal de première instance de Valence, et qu'on allait, au moment où la personne lui écrivait, en expédier la lettre de nomination, etc.

— Ah! grand Dieu, mon cher fils! s'écria la mère Servigné, te voilà dans les honneurs! Diable! mais tu vas tenir un rang!... Sais-tu que j'ai des papiers qui prouvent qu'avant la Révolution nous étions nobles, et que mon grand-père allait aux états de Languedoc? Tu peux t'appeler de Servigné, mon enfant! et nous quitterons le commerce pour ne pas te faire honte... ou nous le ferons en gros.

— O mon frère, reprit Adélaïde en profitant d'une respiration de sa mère, que je suis aise!... laisse-moi donc t'embrasser!

— Mon neveu, dit madame Gérard, recevez mes compliments ; vous voilà un pied dans l'étrier, continuez et faites fortune : on ne vous souhaitera jamais autant de bien que moi...

M. Bouvier enchérit encore sur les félicitations, et finit en disant : — Eh bien, cousine Annette, vous êtes la seule qui ne disiez rien!...

— Ma fille, reprit madame Gérard, n'a rien à dire, puisque Charles est son prétendu. — Ce sont deux noces à faire, répliqua Adélaïde.

— Qu'en dites-vous, ma chère cousine? demanda Charles.

A ce moment tout le monde regardait Annette, qui, par son silence et la froideur de son maintien, avait attiré l'attention.

— Elle se repent, disait tout bas Adélaïde à son frère.

— Mon cousin, répondit Annette d'une voix émue, vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet : rien ne peut changer ma résolution.

— Vous êtes folle, cousine, reprit Charles en regardant tout le monde et faisant un geste qui annonçait qu'il allait expliquer ce que ces paroles avaient de mystérieux. Annette est fâchée contre moi et me boude parce que j'ai fait la connaissance de L..., la maîtresse du duc de N..., quand elle est venue ici sous le nom de Pauline et qu'elle a voyagé avec nous. Je pardonne volontiers à ma chère cousine en faveur de son inexpérience du monde et des intrigues nécessaires pour arriver : il faut ne pas connaître la société pour se fâcher d'une aventure aussi heureuse pour moi dans ses résultats, et je vous demande à tous si je n'aurais pas passé pour un sot de ne pas profiter d'une circonstance pareille?

— Et tu as bien fait! s'écrièrent ensemble madame Servigné, sa fille et son prétendu.

Madame Gérard gardait le silence.

— Charles, répondit Annette, cette dernière explication me confirme dans ma résolution. Je vous plains d'être arrivé par de tels

[illegible] qu'ils vous [illegible] pas hautes places, vous avez assez de mérite pour les occuper; mais vous perdez beaucoup dans mon esprit, et même trop, pour m'avoir jamais comme compagne dans la vie. N'accusez que vous-même de ce refus public, car vous ne deviez pas le provoquer d'après ce que je vous avais dit il y a peu de jours. Je serai éternellement votre amie, je disputerai à tout le monde ce titre, et je ne crois pas qu'on puisse vous aimer d'amitié autant que moi; mais voilà tout ce que je puis vous offrir. Nous avons été assez frères pour que cette explication de famille n'ait rien d'offensant; mais si quelque chose vous y blesse, je vous en demande mille fois pardon. Au surplus, le peu de fortune de mes parents me rendait un parti peu sortable pour vous aussitôt que vous auriez obtenu une place dans l'ordre judiciaire, et celle que vous occupez est tellement élevée, que je ne doute pas que vous ne trouviez dans votre union un autre moyen de fortune. Si je vous tiens ce langage peu séant dans la bouche d'une jeune personne, en ce qu'il a de franchise et une assurance beaucoup trop grande, c'est que la bonté de mon bien-aimé père et ma tendre mère ont pour moi m'ont fait croire que jamais ils ne disposeraient de moi contre mon gré.

Annette avait parlé avec tant de modestie, une telle douceur de gestes et de voix, que ses paroles eurent un charme profond dont aucune, excepté sa mère, ne fut touché; enfin son discours avait eu, de plus, l'importance qu'acquièrent les discours des personnes silencieuses; aussi Charles, ne s'attendant pas, d'après le caractère modeste d'Annette, à ce qu'elle le refusât aussi ouvertement, répliqua avec aigreur : — Ma cousine est amoureuse du propriétaire de Durantal, et il n'est donc pas étonnant...

— Charles, dit Annette avec le calme imposant de l'innocence, ne commencez pas votre ministère par une calomnie.

Servigné resta comme atterré sous le regard d'Annette.

On sent combien une scène pareille dut augmenter le froid qui régnait entre chacun; aussi le soir, lorsque madame Gérard se coucha, sa fille eut avec elle une grande conversation dans laquelle il fut convenu entre Annette et sa mère qu'elles partiraient aussitôt que le mariage serait terminé.

La noce devait se faire dans le local du restaurateur qui se trouvait dehors la ville et sous le berceau de tilleuls où l'on avait prononcé le nom d'Annette. Madame Servigné aurait bien voulu célébrer la fête autre part, surtout depuis qu'elle savait que son fils était nommé procureur du roi; mais sa maison n'offrait aucun moyen d'éviter cet inconvénient, et les maisons de ses amis étaient tout aussi petites et rétrécies que la sienne. L'orgueil naissant de madame *de* Servigné s'en tira en prétendant que la noce se ferait *à la campagne*.

Enfin ce jour arriva, et les détails d'une telle solennité sont tellement connus, que l'on ne trouvera pas extraordinaire que nous en fassions grâce au lecteur : qu'il lui suffise de savoir que l'on ne fit aucune faute d'orthographe dans les actes de mariage, que le prêtre n'oublia pas de demander le consentement aux époux, que la mariée avait une robe blanche, que le marié paraissait content, qu'il y eut assez de monde à l'église, qu'il y en eut plus encore au dîner, et nous arriverons alors à ce qui va intéresser beaucoup plus.

Sur les sept heures du soir, tous les invités se réunirent pour danser sous les tilleuls. Ces tilleuls étaient disposés en rond, de manière que leurs feuillages formaient un dôme de verdure et une salle où l'on dansait mille fois mieux que dans toute autre; car, où la joie peut-elle mieux s'épancher qu'en plein air?... Là, sans que l'âme se rétrécisse comme entre les murs boisés d'un salon, avec le ciel pour plafond, le soleil pour lustre, la terre pour plancher et le gazon pour siége, le moyen de ne pas danser avec plaisir?... Aussi dansèrent-ils avec cette franche gaieté du Midi, avec cet entraînement qu'on n'éprouve que sous le ciel méridional. L'orchestre ne valait pas grand'chose, le galoubet allait à faux, les ménétriers, s'ils avaient eu des airs notés, n'eussent guère distingué un *sol* d'avec un *mi*, mais l'on sautait de côté et d'autre comme si c'eût été la dernière fois que l'on dût danser sur la terre.

Il y avait un monde, un monde fou, comme on dit quelquefois; et la joie du Midi est bruyante!... Bien des gens ne conçoivent pas comment l'on peut s'amuser sans crier, et les gens de cette noce étaient tous de cet avis.

Madame Servigné et beaucoup de personnes de la famille remarquèrent dans la foule quelques figures brunes et revêches, joyeuses comme les autres, mais un peu plus enluminées, et s'étonnèrent de ne pas les reconnaître : plus d'une fois madame Servigné alla demander à son fils et à son gendre : — Connaissez-vous cet homme-là?... Et à ces questions Charles répondait : — Ah! dans une noce, les amis de nos amis sont nos amis... Et l'on ne sautait que de plus belle.

Annette se tenait toujours à côté de sa mère, évitant de danser le plus qu'elle pouvait; car cette grossière expression de joie, ce tumulte, ne convenaient guère à son âme chaste, pure et contemplative, amie du calme et de la paix, comme de la recherche et de l'élégance. La nuit arrivant, l'on suspendit à chaque tilleul des quinquets pour pouvoir continuer le bal. A l'instant où l'obscurité devint assez forte pour que l'on eût besoin de ces lumières, les gens étrangers à la noce vinrent insensiblement se grouper autour d'Annette.

L'un d'eux, très-bien vêtu, l'invita à danser.

La contredanse finissait par un tour de valse. Annette fit observer à son cavalier qu'elle ne valsait jamais; alors ce dernier lui dit très-poliment qu'à chaque tour de valse ils se retireraient en dehors du cercle pour laisser valser les autres, et qu'après ils reprendraient leur place pour figurer. Annette ne trouva rien d'extraordinaire à cette proposition. Pendant la première figure, son partner fit un signe à un autre homme assez âgé et très-bien vêtu, et sur ce signe il fut rejoint par lui. Annette trembla involontairement en le reconnaissant pour l'homme qui portait la montre volée à l'actrice : elle fut d'autant plus troublée de cette circonstance, que, par l'effet d'un hasard probablement combiné par son danseur, elle se trouvait loin de sa mère et placée du côté de la route où les voitures de ceux qui étaient invités à la noce étaient stationnées.

L'inquiétude d'Annette n'avait rien de fixe, elle était vague et ne pouvait porter sur rien, car elle ne se connaissait aucun ennemi; elle était environnée de plus de deux cent cinquante personnes, et rien ne pouvait lui faire redouter un malheur; cependant il y a de ces pressentiments qui en imposent, et qu'une jeune personne du caractère d'Annette était plus portée qu'aucune autre à écouter.

Sa frayeur fut bien plus forte et ses craintes devinrent sérieuses lorsqu'elle s'aperçut, en examinant son danseur, qu'il tournait les yeux sur la route, et qu'une des voitures, attelée de deux chevaux, s'approchait de l'endroit où elle dansait.

Une idée vague que l'étranger voulait peut-être l'enlever se glissa dans son âme; enfin, depuis que son partner dansait avec elle, elle entendait un bruit d'acier dont elle ne pouvait se rendre compte : elle crut d'abord qu'il venait de l'argent qui sonnait peut-être dans sa poche; mais, à force de l'examiner elle crut, par les formes des instruments qui paraissaient dans la poche de côté de son habit, que c'étaient des pistolets. Annette, profitant alors d'un balancé, y porta la main comme par mégarde et en acquit la preuve. Annette effrayée, mais sans le faire paraître, dit à son partner qu'elle se sentait si fatiguée, que, ne pouvant pas continuer, elle le priait de la laisser rejoindre sa mère; son cavalier, avec politesse, y consentit, et lui faisant observer qu'ils ne pouvaient pas traverser la contredanse, il lui donna la main et se mit en devoir de la guider en dehors du cercle, vers la place qu'occupait madame Gérard. Annette ne savait pas si elle devait le suivre et hésitait, lorsqu'une dispute s'éleva de l'autre côté, des cris se firent entendre, et tout le monde se porta vers l'endroit où la querelle éclatait. A ce moment la pauvre Annette sentit qu'on lui mettait un mouchoir sur la bouche : elle eut beau se débattre, elle fut enlevée par deux hommes et portée vers la voiture sans qu'elle pût jeter un seul cri et sans que l'on s'aperçût de sa disparition; car l'obscurité, le tumulte, tout favorisa cet enlèvement.

Cependant la pauvre Annette se débattait avec tant de courage pour ne pas être mise dans la voiture, que les brigands, craignant de lui faire mal, lâchèrent le mouchoir, et Annette fit entendre des cris perçants qui attirèrent l'attention. Madame Gérard vint chercher sa fille et ne la trouva pas; elle la demanda, et personne ne put lui dire où elle était; madame Gérard se mit à crier de son côté : la querelle finissait, et personne ne voyait Annette. Le silence s'établit, et la mère reconnut dans le lointain la voix de sa fille qui criait au secours; mais bientôt les cris cessèrent, et quoique des jeunes gens eussent couru dans la direction du lieu d'où la voix partait, ils ne virent rien. Cet événement fit suspendre le bal, et l'on doit juger du trouble et de la confusion que madame Gérard répandit dans l'assemblée par ses plaintes et par ses cris. L'indignation fut au comble : sur-le-champ quelques personnes montèrent à cheval, et sur l'avis que donna un domestique que les ravisseurs avaient pris le chemin de Durantal, ils s'élancèrent sur cette route pour la parcourir.

Lorsque Charles Servigné apprit cette circonstance, il en tira la conclusion qu'Annette était enlevée par l'étranger de la voiture; il la communiqua à sa mère, qui le redit à sa fille, qui le dit à son mari, de manière que tout le monde fut bien persuadé qu'Annette Gérard aimait le riche Américain possesseur de Durantal, et que c'était ce dernier qui l'enlevait. Le nouveau procureur du roi fut secrètement joyeux de pouvoir commencer son ministère par une affaire dans laquelle Annette se trouvait compromise, et où, en paraissant la venger, il vengeait son amour dédaigné et surtout le geste de mépris que l'étranger s'était permis dans la diligence. Ces pensées s'emparèrent malgré lui de son âme, et l'on peut dire qu'il y a peu d'hommes à l'esprit desquels elles ne se seraient pas présentées.

Pendant que la noce interrompue était en proie au tumulte et à la confusion et que madame Gérard pleurait sa fille, Annette criait toujours; emportée qu'elle était par cette voiture rapide, elle voyageait par des chemins de traverse et souvent ses guides parcouraient des champs ensemencés. Annette, voyant bien que ses cris étaient inutiles, se mit à pleurer sans écouter ce que lui disaient ses conducteurs. Ces derniers n'étaient plus les mêmes hommes qui l'avaient enlevée; l'un s'était trouvé à cheval en postillon, et l'autre dans la voiture; celui-là ne faisait aucune violence à Annette, et seulement l'empêchait de se jeter [illegible] de la calèche. Enfin, sur le sommet d'une colline, Annette aperçut deux hommes qui se promenaient; de loin

elle agita son mouchoir en appelant au secours. Elle crut voir ces deux ombres se mouvoir et l'un des deux courir avec une force et une agilité étonnantes : l'éloignement ne lui permettait pas de croire que l'on pourrait atteindre la calèche, et elle perdit toute espérance quand la voiture, entrant dans une gorge de montagnes, s'arrêta devant un rocher creusé, au fond duquel brillait une lumière.

— Mademoiselle, lui dit son conducteur, ne craignez rien, il ne vous sera fait aucun mal, et, dans quelque temps, on vous ramènera à Valence et chez vous, sans que vous ayez à vous plaindre de nous.

Annette, sans répondre un seul mot, entra dans la caverne avec les deux hommes qui la gardaient. On la conduisit vers le fond, où elle distinguait avec peine un lit et quelques meubles : il faisait humide, et le silence qui régnait lui permit d'entendre retentir sur la route, au-dessus du rocher, les pas précipités d'un homme.

Elle était parvenue au lit, une lampe éclairait faiblement quelques chaises et une table, et cette lueur rougeâtre se perdait sur les parois, de telle sorte qu'à cinquante pas on ne distinguait plus rien. Annette, effrayée, ne disait mot, lorsque tout à coup un homme fond sur les deux gardes et les terrasse avant qu'ils aient pu se reconnaître; il s'empare d'Annette, la prend dans ses bras, puis reprend sa course et franchit la caverne avec la même rapidité qu'il venait de mettre à la parcourir. Il sort, regagne le sommet du rocher, et court à travers la campagne en emportant Annette tremblante.

Cette dernière, pour ne pas tomber, avait été obligée de passer ses bras autour du cou de son libérateur, et, lorsqu'elle fut sur le rocher, la lueur de la lune lui permit de reconnaître l'étranger de la voiture à sa grosse tête frisée si remarquable. Annette alors ne savait plus si c'était un libérateur ou un ennemi : quoi qu'il en soit, elle ne cria plus et n'osa même pas se plaindre de la force avec laquelle ses deux jambes mignonnes étaient serrées : il paraissait mille fois plus fort et n'avoir rien à porter, tant il franchissait rapidement l'espace.

Après un gros quart d'heure pendant lequel l'étranger ne ralentit en rien sa course, Annette vit de loin une masse énorme d'arbres et les murs d'un parc : elle y arriva bientôt, et l'Américain, la posant à terre avec précaution, tira une clef de sa poche, ouvrit une grille et dit à Annette : — Vous voici à l'abri des poursuites de vos ravisseurs.

D'après cette phrase, la tremblante Annette n'eut pas autant d'inquiétude, et elle suivit l'allée sombre et tortueuse qui se trouvait devant la grille que son libérateur venait d'ouvrir. Ils marchèrent en silence et éclairés par la douce lueur de la lune qui perçait le sombre dôme de feuillage. Annette ne savait que dire, et l'Américain n'osait même pas la regarder. Enfin, après une marche assez longue, Annette aperçut les tours d'un vieux château, et elle ne tarda pas à arriver.

— Mademoiselle, dit l'étranger en cherchant à adoucir sa voix, je vous offrirais bien de vous reconduire à l'instant même où vous pourriez le désirer; mais la nuit est avancée, nous ne connaissons ni le nombre ni les intentions de vos ravisseurs, et je crois, sauf votre avis, qu'il serait plus prudent de rester à Durantal.

Annette, interdite, ne sut que répondre; elle regarda timidement l'étranger et baissa les yeux en apercevant cette grande, mâle et terrible figure qui semblait déposer tout ce qu'elle annonçait de pouvoir et d'énergie à l'aspect d'Annette. La jeune fille en fut en quelque sorte flattée, et l'étranger, interprétant son silence, tira un sifflet, et, sifflant trois coups, fit venir deux domestiques auxquels il demanda de la lumière : il attendit avec Annette sur le perron jusqu'à ce qu'ils fussent revenus.

Les deux domestiques accoururent avec des bougies, et guidèrent Annette et leur maître, à travers les appartements, dans un magnifique salon qu'ils éclairèrent aussitôt.

VIII

Annette fut surprise de la magnificence et du luxe qui régnaient dans la décoration du salon où elle entra. La succession rapide des événements dans lesquels elle venait de jouer un rôle si pénible ne lui avait pas laissé le loisir d'une réflexion bien profonde, et elle ne pouvait que se laisser aller à ce mouvement machinal des sens qui, dans les circonstances les plus importantes de la vie, amène souvent de singuliers résultats, tels que le silence quand il faudrait parler, et le langage de la folie quand il serait urgent de se taire, le rire au lieu de la gravité, et la gravité au lieu du rire.

Annette était assise sur un fauteuil de velours noir comme tout l'ameublement du salon. Une table de marqueterie très-riche la séparait de l'homme extraordinaire qui, depuis huit jours, passait et repassait dans ses rêves sans en être l'objet principal, comme dans la tragédie de Corneille dont la mort de Pompée est le sujet, ce grand homme plane sur la scène, où il ne paraît point mort, et semble éclipser César triomphant.

L'étranger, le coude appuyé sur la table, ne disait mot et paraissait embarrassé. Annette, toujours tremblante, garda le silence; mais, jetant un furtif regard sur son hôte et voyant sur sa figure les marques d'un combat intérieur, elle fut frappée une seconde fois de l'idée qu'elle était en quelque sorte à sa discrétion, et la terreur s'empara d'elle.

Quant à lui, il semblait en proie à une agitation si violente, que son caractère s'en démentait. Cette figure énergique et audacieuse prenait l'expression de la timidité, et bientôt des gouttes de sueur coulèrent sur son front, sans qu'aucune puissance humaine eût pu lui faire prononcer un seul mot : il se contentait de regarder à la dérobée la jeune fille qu'il venait de sauver, et ces regards trahissaient à la fois les sentiments tendres qu'elle lui inspirait et la sombre énergie de son âme.

Cette situation, précédée de tous les événements dont on vient de lire le détail, sans compter l'enlèvement extraordinaire et romanesque d'Annette, était grave pour tous deux, et il y avait quelque chose de solennel dans leur silence.

L'étranger se leva, sonna, et demanda, en la nommant, une demoiselle qui arriva bientôt, précédée de l'ami du maître de la maison : ce dernier, en entrant, jeta un regard moqueur sur Annette et sur son ami. Alors l'Américain, s'adressant à la jeune demoiselle, rompit le silence en lui disant de conduire Annette à son appartement, et de veiller à ce que ses moindres désirs fussent satisfaits. Annette se leva, balbutia quelques mots, et, saluant les deux amis, elle se retira lentement. En fermant la porte du salon, elle entendit son libérateur s'écrier avec un accent de dépit : — Mille sabords! j'aimerais mieux être devant une batterie de trente-six que devant elle!... j'étais comme une cire qui fond au soleil, sans énergie, sans force.

Annette n'en entendit pas davantage, car elle continuait de marcher en suivant la femme de chambre qui la guidait à travers les appartements. La phrase qui venait de parvenir à son oreille suffisait pour lui révéler l'étendue de la passion de l'étranger pour elle, et l'expression brusque de ce sentiment lui fut plus agréable qu'il ne convenait peut être à la douceur de son caractère et à la tournure tendre et rêveuse de ses idées. — Mademoiselle, lui dit sa femme de chambre en lui ouvrant une porte, vous voici dans l'appartement de Madame. — Que voulez vous dire? répondit Annette en l'interrompant. — Mademoiselle, répliqua la jeune fille, c'est le nom de cet appartement. Avant que monsieur achetât ce château, cette chambre avait toujours été la chambre à coucher de la maîtresse de la maison; et, comme monsieur n'est pas marié, cet appartement reste inhabité.

Cette explication satisfit Annette, qui, fatiguée des événements de cette journée, s'endormit bientôt avec cette naïve confiance qui est l'apanage des belles âmes.

Cependant la conversation, qui s'était entamée quand Annette sortit, avait continué. Il importe à la suite de ce récit que nous ne la passions pas sous silence. — Oui, continua l'amant d'Annette, une honte invincible me faisait rougir et trembler; je ne croyais pas qu'une jeune fille de cet âge pût m'en imposer à ce point. — C'est que probablement tu l'aimes... lui répondit son ami, car tu n'as pas eu les mêmes procédés avec cette petite Mélanie de Saint André, dont ta vengeance a causé la mort. Franchement, il est difficile de reconnaître le chef de la révolte à bord de la *Daphnis* dans l'homme qui tremble aujourd'hui devant une jeune fille, surtout après avoir passé toute sa vie sans faire attention aux jolies princesses que nos camarades et moi-même avons festoyées devant toi... Tu avais raison d'avoir honte!... Tandis que tu devrais ne songer qu'à de grandes choses, depuis une quinzaine te voilà occupé ici de niaiseries...

Ici l'inconnu, que le lecteur doit commencer à reconnaître, tourna la tête vers son ami et lui lança un regard foudroyant. — Je suis mon maître, lui dit-il, et souviens-toi que j'ai été celui de bien d'autres!...

— Morbleu! tu es encore le mien reprit le discoureur; mais j'ai des droits sur toi en ma qualité d'ami dévoué; on ne sépare pas l'arbre de l'écorce, et je dois te dire que tu es dans un mauvais chemin. Que diable feras-tu dans ce pays?... qu'y prétends-tu.... te convient-il de pourrir à Durantal auprès d'une fille qui ne sera jamais ta maîtresse et dont tu ne feras pas ta femme?..

— Pourquoi pas?... reprit-il vivement, si elle m'aime, si elle est digne de moi; pourquoi ne vivrais-je pas ici tranquillement avec toi, ma femme, mes enfants?... mes enfants! répéta-t-il avec force. Conçois-tu, après une vie aussi agitée que la mienne, le bonheur de presser des marmots dans ces mêmes bras qui ont étouffé plus d'un ennemi, qui ont serré si souvent la mort?... Vernyet, nous sommes des scélérats! poursuivit-il en élevant la voix.

— Attends, dit Vernyet en se levant et après avoir jeté un coup d'œil sur l'enfilade de pièces qui s'étendaient de chaque côté... non! il n'y a personne; continue...

— Nous sommes des monstres!... Le regard de cette jeune fille m'a fait voir cela mieux que je ne l'avais jamais vu : or, quand deux capitaines forbans, pirates, corsaires et féroces comme nous l'avons été, se trouvent avoir atteint un port de salut, se voient au milieu de dix millions, considérés ou prêts à l'être, c'est folie de ne pas rester tranquilles, de ne pas se croiser les mains derrière le dos en contemplant le présent, sans regarder l'avenir, ni surtout le passé.

— Tu le veux, dit Vernyet, soit... Mais, mille cartouches! ne restons pas en France, où à chaque instant nous pouvons être reconnus. Argow est signalé et Vernyet aussi!

— Argow peut l'être! ce n'est pas mon nom...

— Maxendi l'est aussi, reprit vivement Vernyet avec un sourire.

— Et je ne me nomme ni Argow ni Maxendi!...

— Qu'es-tu donc?... le diable?... l'antechrist?... quoi?...

— Je suis, reprit Argow, je suis un enfant de l'Amour, qui ne m'a pas, comme tu peux le voir, créé à son image. Quels furent mes parents, je l'ignore; mais ce que je sais, c'est que je suis de Durantal, et voilà pourquoi je veux rester en ce pays : Valence, comme tu le vois, est ma patrie.

— Ce sera désormais la mienne, dit Vernyet.

— Demain, continua Argow, demain je puis savoir quel est le nom sous lequel on m'a baptisé; car, en m'exposant sur la voie publique, on a eu soin de me mettre un petit écrit au cou, et le matelot qui m'a trouvé, ce pauvre Emmelinck, l'a toujours conservé. A Charles-Town, la veille d'être pendu, il m'apprit tout cela et me remit ce chiffon de papier. Comme voilà la seconde fois que je viens ici depuis trois ans, je n'ai pas encore songé à une pareille vétille; car, que l'on pende Argow, Maxendi, Jacques, Pierre ou Paul, cela m'est fort égal : quand on dispute sa vie à chaque minute, on s'inquiète peu de son nom; avant de penser à nommer son château, il faut l'empêcher d'écrouler. Cependant, sans savoir que je suis attendu, que je suis propriétaire de Durantal, j'ai pris par la grâce de Dieu et ma volonté, le nom de marquis de Durantal, puisque j'en possède le fief et que l'ancienne noblesse reprend ses titres... Du diable si l'on pense à chercher dans M. le marquis l'Argow de la *Daphnis*!... D'ailleurs, Badger est préfet ici, il le sera longtemps, et j'espère que nous pouvons être tranquilles.

— Monsieur le marquis, dit en riant Vernyet, voudrait-il se donner la peine de me montrer ses titres de noblesse?

Celui que nous appellerons désormais M. de Durantal se leva, et, faisant tourner par un secret le dessus de la table en marqueterie auprès de laquelle il était, il prit une liasse de papiers et se mit à chercher.

— Depuis deux ans et demi, dit-il, que nous sommes en France, nous avons toujours été comme des lévriers qui chassent au renard, courant après nos vieux chiens de brigands pour les faire taire, achetant et visitant des propriétés : je crois que voilà, depuis que je suis ici, le premier moment de repos... J'ai fourré là tous les papiers qui concernent la terre de Durantal, et je veux que le diable m'emporte si j'y trouve de l'ordre!... Il faudra, Vernyet, que tu sois mon intendant; tu verras mes fermiers, tu parcourras mes propriétés, les environs, nous nous mettrons bien avec tout le monde... Ah! voici!...

Les deux amis s'approchèrent avec curiosité et lurent sur un parchemin tout crasseux et qui sentait encore le tabac du dépositaire, la phrase suivante que l'on pourrait nommer une phrase baptistaire :

« Jacques, né le 14 octobre 1786, dans la paroisse de Durantal, fils de S... et de M..., baptisé le lendemain par M. M..., curé du lieu. »

— Ton extrait de baptême est facile à trouver, s'écria Vernyet; mais tes parents!...

— Mes parents, reprit le marquis de Durantal, je n'en connais qu'un : c'est ce pauvre Emmelinck qui me donnait du tabac, me faisait grimper sur les mâts, me barbouillait de rhum et de goudron. L'Océan est mon berceau, et le vieux matelot m'a servi de nourrice; si je l'eusse écouté, je serais resté honnête homme!... mais quand j'ai été pirate, il l'a été, pauvre bonhomme! il m'aurait suivi au diable...

— Eh! qui ne t'aurait pas suivi! s'écria Vernyet en frappant sur l'épaule de Jacques. Mais écoute-moi, Jacques, puisque Jacques est ton nom, ne te marie pas... Prends cette jeune fille pour maîtresse, et reste ce que tu es, un diable incarné, un instrument de fer de ce qu'on appelle le hasard ou la Providence : de temps en temps nous prendrons un brick, et, pour ne pas nous rouiller, nous irons nous dégourdir les doigts en frottant les Anglais ou les Espagnols, n'importe qui, pourvu que nous sentions les boulets nous friser la tête!... et puis après nous reviendrons ici tout joyeux; tu retrouveras ta chère enfant, et moi la mienne; elles viendront à notre rencontre... elles nous conduiront ici dans un petit paradis...



Le vieux matelot m'a servi de nourrice.

— Finiras-tu, reprit Jacques, et veux-tu ne pas me rompre la tête de tes sornettes! Ma main ne se lèvera plus que pour ma défense, mon pied n'écrasera plus personne que pour ma vengeance; enfin je veux vivre en bourgeois de la rue Saint-Denis et épouser cette jeune fille.. Entends-tu? voilà mon dessein; il est là. (Et il montrait son front).

— En ce cas, dit Vernyet, c'est une affaire finie, n'en parlons plus! mais me réponds-tu que madame Jacques ne mettra pas à la porte l'ami du capitaine?

— Jamais cela ne sera de mon vivant! ne sommes-nous pas frères?

— Allons, puisque je vivrai toujours avec toi, puisque nous serons toujours ensemble, le reste m'est indifférent : bonsoir.

Les deux amis se séparèrent en se donnant une poignée de main, et quelques instants après tout dormit dans le château.

D'après cette conversation, l'on doit voir que M. de Durantal ne croyait rencontrer aucune difficulté dans son projet d'épouser Annette, et il parlait de son amour et de ses desseins sur elle avec cette assurance qu'ont tous les gens habitués à ne trouver aucune résistance à leurs volontés : du reste, il n'est personne qui, riche comme l'était Argow, n'eût eu la même conviction.

Cependant Annette dormait, et son sommeil se ressentait des évé-

nements et de ses pensées de la veille. L'influence que les rêves avaient sur son esprit nous oblige à raconter celui qui la troublait alors. Elle rêvait, elle si chaste et si pure, et cette partie de son rêve l'oppressait comme un horrible cauchemar; elle rêvait qu'après bien des combats, touchée des preuves de tendresse qu'Argow lui avait prodiguées, elle l'avait admis dans cette chambre de Paris que nous avons décrite au commencement de cette histoire. Là, cet homme extraordinaire lui montrait un respect et une tendresse qui ne semblaient pas compatibles avec les manières et le caractère qu'on devait lui supposer d'après l'aspect grave et presque sombre de toute sa personne : parfois elle se rappelait l'avoir épousé, mais ce souvenir ne se réveillait en elle qu'à de longs intervalles; il faisait évanouir ses craintes et ses remords, et elle osait alors lui exprimer la tendresse qu'elle éprouvait pour lui ; mais tout à coup, pendant qu'elle appuyait sur son sein la tête puissante du pirate, elle apercevait une ligne rouge comme du sang et fine comme la lame d'un couteau qui faisait le tour du cou de son époux. A peine eut-elle vu cette marque fatale, qu'une sueur froide la saisit comme une statue; elle garda la même attitude, elle voulait parler et ne pouvait, et une horrible peur la glaçait. Elle s'éveilla dans les mêmes dispositions, tremblante, effrayée, et sentant battre son cœur.

Pour la superstitieuse Annette, un rêve était un avertissement du ciel; il émanait du domaine des esprits purs qui saisissaient l'instant où le corps n'agissait plus sur l'âme pour guider, par des images informes de l'avenir, les êtres que leur amour pour les cieux rendait dignes de l'attention spéciale de ces esprits intermédiaires qui voltigent entre la terre et le ciel...

Or ce rêve avait un sens qu'Annette n'osait même pas interroger : elle écoutait, tressaillait, et, dans son appartement faiblement éclairé par sa lampe, elle tâchait de ne rien regarder, parce qu'elle tremblait d'apercevoir cette tête de son rêve, et par-dessus tout elle voulait oublier cette ligne de sang. Elle se rendormit pourtant après avoir secoué sa terreur, mais son sommeil fut troublé par les mêmes images. Le point du jour la surprit en proie à l'irrésolution et à la terreur qu'un tel songe devait lui inspirer dans l'étrange position où elle se trouvait. Elle s'agenouilla, fit sa prière, une prière ardente dans laquelle elle rassembla toutes les forces de son âme pour prendre un essor vers les cieux. Se réfugiant ainsi, par un élan sublime, dans le sein même de la Providence qui régit les univers qu'elle a créés, Annette, plaintive et soumise, demandait face à face au Dieu que sa méditation lui faisait entrevoir le bonheur auquel chaque créature doit tendre, ou tout au moins la force de la résignation et le courage de supporter les épreuves de son pèlerinage terrestre.

Après cette prière, elle se trouva soulagée; elle venait en quelque sorte de déposer le fardeau de ses terreurs aux pieds de l'Eternel : c'était à lui de veiller sur son enfant confiant et timide. Elle se leva, ouvrit la fenêtre qui donnait sur les jardins et sur le parc, et, après en avoir franchi les trois marches, elle admira les belles campagnes de Valence inondées des flots de lumière du soleil levant. Elle se promena en admirant la beauté du parc, mais plus encore la magnificence des bâtiments immenses de Durantal. En parcourant les jardins, elle arriva à la cour d'honneur du château, et, après l'avoir examinée, elle vit une autre cour dans laquelle des valets nettoyaient une calèche élégante.

Annette entendit les valets causer entre eux, et le fragment suivant de leur conversation la convainquit de la pureté des intentions du généreux possesseur de Durantal.

— Pierre, disait un personnage qu'Annette ne voyait pas, vous mettrez à la calèche les deux chevaux blancs. Monsieur va partir dans l'instant pour Valence, et c'est Jean qui le conduira.

Annette, confiante comme l'innocence, ne s'était alarmée que pour sa mère : cependant la phrase qu'elle venait d'entendre lui causa une vive satisfaction ; il était clair que son hôte allait la reconduire à Valence, chez sa mère.



Ce procureur du roi était Charles. — Page 18.

IX

Alors Annette ne se trouvait pas loin de la porte d'entrée du château; mais comme cette porte était décorée à l'extérieur d'un hémicycle en pierre, mademoiselle Gérard était cachée par le renflement de ce demi-cercle : elle contemplait le château et restait pensive, car un pressentiment invincible lui faisait regarder ce château avec la complaisance et le vague espoir d'une possession éloignée.

En ce moment un homme franchit la porte et s'avança vers le château; Annette le vit et frémit : cet homme était celui qui avait dansé avec elle la veille, et qui lui avait paru le principal auteur de son enlèvement.

Aussitôt elle s'échappa par le côté des jardins, et avec la rapidité d'une biche poursuivie elle regagna sa chambre, et, sonnant avec force, elle ordonna à la femme de chambre, qui accourut, de dire à M. de Durantal de venir sur-le-champ. Argow ne tarda pas d'une minute. Annette était dans le salon qui précédait la chambre dans laquelle elle avait passé la nuit.

— Monsieur, dit-elle avec énergie, l'homme qui m'a enlevée vient d'entrer chez vous comme si le château lui était familier... Ayant donné à cette phrase l'air d'une interrogation, elle fixa les yeux d'Argow, qui lui répondit sur-le-champ : — Mademoiselle, je l'ignore; mais, quel qu'il soit, vous verrez jusqu'où ira ma vengeance. — Votre vengeance ! dit Annette blessée; mais il n'a offensé que moi...

A ce moment, un domestique entra et dit à Maxendi : — Monsieur, un inconnu vous demande... — Mademoiselle, dit Argow en se tournant vers Annette, ayez la complaisance de rester ici.

Maxendi se rendit à son grand salon, s'assit dans un fauteuil, dit qu'on pouvait faire entrer, et ordonna que tout le monde se retirât. — Capitaine, dit Navardin en entrant et gardant son chapeau sur la tête, tes gens ont décrété que tu te rembarquerais avec eux, et comme tu dépends d'eux, il faut que cela soit.

— Navardin, reprit Maxendi d'un ton de voix dont le flegme affecté

cachait la plus violente colère, tu remarqueras que tu m'as appelé *ton capitaine*, que tu as dit *mes gens*... continue...

— Eh bien, continua Navardin tremblant malgré tout son courage, je viens chercher ta réponse .. En effet, tu as dénoncé tous tes anciens camarades à la préfecture : ils sont forcés de fuir ou courent les plus grands dangers ; ils sont sans fortune et veulent en acquérir; or, pour n'avoir plus à te craindre, ils t'appellent au milieu d'eux : les possessions espagnoles sont révoltées, on peut courir la mer sans honte en se mettant à leur service.

— Navardin, répondit Argow d'une voix toujours croissante, si j'ai dénoncé mes anciens camarades, c'est qu'ils m'y ont forcé pour mon salut : s'ils n'avaient rien dit en m'apercevant dans la diligence, on ne m'aurait pas soupçonné. Il a été clair pour tout le monde que je devais vous connaître; obligé de parler, j'ai raconté à Badger, non pas ce que je savais, mais une histoire faite à plaisir. Voilà pour un point. Mes gens veulent de l'or, qu'ils aillent en chercher où bon leur semblera, je les ai assez gorgés... Mais à qui prétend-on que j'obéisse?... est-ce à eux de m'imposer des lois? réponds. Tu gardes le silence, car tu sais que c'est à eux de recevoir les miennes. Ils sont sans fortune, dis-tu? c'est qu'ils l'ont mangée, car chacun a eu sa part, et le dernier matelot a eu cent mille écus au moins, sans compter ce que vous dépensiez toutes les fois qu'on descendait à terre. Est-ce vrai?...

— Oui! répondit Navardin interdit.

— Tu crois que je dépends d'eux ! reprit Argow en imprimant à sa voix un caractère terrible. Mille bombes! je ne dépens de personne au monde, et un pistolet me fera toujours raison de ma vie; je ne l'ai pas risquée cent mille fois pour marchander maintenant, et vous n'avez pas le pouvoir de la mettre en danger!...

— Nous l'avons... dit Navardin.

— Et comment?

— Chacun de nous peut te dénoncer à l'instant.

— Ce serait un grand imbécile : car, d'abord, ou il serait gueux et voudrait de l'argent, ou il serait riche et aurait quelque chose à perdre. Riche, il ne me dénoncerait pas, parce qu'il périrait avec moi, et gueux, je lui donnerais tout ce qu'il me demanderait... après, je ne le craindrais guère; il se serait désigné !...

Ici la figure d'Argow, revenue à toute sa férocité primitive, exprimait, par son seul aspect, tout ce qu'il taisait.

— Ce n'est pas tout, dit Navardin; écoute! Nous t'avons juré le secret et nous te le garderons; mais nous avons pris un autre moyen! nous savons qui tu aimes!...

— J'en suis bien aise, dit Argow en saluant ironiquement Navardin.

— Et nous tenons en notre pouvoir la jeune fille que tu voudrais...

— Qui l'a enlevée?... s'écria d'une voix formidable Argow en se levant et interrompant Navardin, réponds !

— Moi cria Navardin.

— Ah! c'est toi qui as porté la main sur elle!...

Le terrible Maxendi faisait trembler par sa voix les vitres de l'appartement; il sauta sur le brigand, et le saisissant par le collet de son habit, il le contraignit à le suivre...

— Ah! disait-il, c'est toi qui as souillé par le contact de tes mains celle que nul n'est digne de toucher! viens, viens!... Et il l'entraîna. Il lui fit traverser tout l'appartement, et le jeta tout effrayé aux pieds d'Annette étonnée.

— Mademoiselle, lui dit-il, voici le coupable!... prononcez sur son sort, ordonnez, vengez-vous!...

— Monsieur, dit Annette tremblante à l'aspect de Maxendi en proie à une si violente colère, monsieur, je désire que nul ne se charge du soin de ma vengeance; seule j'ai été offensée; je lui pardonne!...

— Vous pouvez lui pardonner!..... mais, moi... je verrai!... Ce que ce dernier mot cachait n'était certes pas la clémence.

Laissons pour un moment Argow, Navardin et Annette dans cette singulière situation, et retournons à la porte du château. Vernyet y était accouru, parce qu'il avait aperçu Annette s'enfuir à toutes jambes, et, comme Navardin était déjà entré, il ne savait à quoi attribuer cette course précipitée, lorsque, regardant dans la campagne, il vit au bout de l'avenue cinq à six personnes qui se dirigeaient vers le château : trois de ces personnes étaient vêtues de noir, et un homme en robe noire les guidait. Vernyet crut qu'Argow et lui étaient découverts, et il cherchait en sa tête les moyens de se soustraire à cette attaque; mais, pendant qu'il réfléchissait, le procureur du roi arriva près de lui. Ce procureur du roi était Charles, soutenu d'un juge d'instruction et d'un commissaire : il avait, comme on voit, fait diligence, et brûlait de mettre à exécution ses projets contre son rival.

— Que veut monsieur?... demanda Vernyet d'un air arrogant.

— Monsieur, répondit Charles Servigné, j'ai le droit de vous interroger et celui de ne pas vous répondre.

— Encore faut-il que je sache, répliqua Vernyet, à quel titre, comment et pourquoi vous entrez à Durantal?

— Nous venons, répliqua pas doucement le juge d'instruction, faire des perquisitions relativement à une accusation d'enlèvement qui est portée contre M. de Durantal, au sujet d'une jeune demoiselle nommée Annette Gérard.

Ces paroles firent sourire légèrement Vernyet, qui, regardant alors le nouveau procureur du roi, le reconnut, lui tendit la main, lui prit la sienne et lui dit : — Eh! c'est notre cher compagnon de voyage! entrez, monsieur; vous serez bien reçu à Durantal, de quelque manière que vous y veniez, en costume ou sans costume. Diable, la justice valençaise est expéditive!... Charles ne savait quelle contenance tenir, ce ton léger n'annonçait pas la crainte. Il répondit néanmoins : — Monsieur, ne retardez donc pas son exécution; conduisez-nous au château avant que l'alarme y soit semée!... — Pierre, dit Vernyet, conduisez ces messieurs au salon.

Cette phrase sèche, plus sèchement dite encore, fut accompagnée d'un coup d'œil si méprisant, que Servigné se sentit violemment outragé, et Vernyet ne négligea rien pour cela, car il s'en alla lentement sans saluer le groupe.

Pendant que l'on dirigeait Charles vers le salon, Vernyet cherchait Argow, et il le trouva au milieu de la scène que nous avons interrompue pour raconter ce nouvel incident. — La justice, dit-il tout haut, vient de descendre ici...

Ces mots produisirent un notable changement : Navardin se leva brusquement, Argow porta sa main dans son sein, Vernyet se mit à rire, et Annette étonnée contempla ce tableau curieux. — Sors, dit Argow à Navardin; ce n'est pas à la justice à te punir...

Navardin sortit par le jardin, et Argow le suivit en le guidant vers une cave dont l'entrée se trouvait dans une grotte en rocaille.

Lorsqu'ils y entrèrent, Maxendi lui dit d'un ton inflexible : — Navardin, il faut mourir, car j'ai décidé que ce serait ta punition. Ai-je jamais seulement regardé vos maîtresses lorsque vous en aviez?... N'as-tu pas manqué à l'obéissance et au respect que tu me devais?... Or, où la justice n'a pas de prise, car je serais fâché de te voir entre ses mains, ma justice à moi s'exerce : obéis à ton capitaine... avance!... c'est ton dernier pas!...

Navardin, en entendant cette sentence sortir de la bouche de son ancien chef, trouva qu'il était dur pour lui, qui était devenu à son tour capitaine, de périr de cette manière, alors il se tourna brusquement, et, tirant un pistolet de son sein, il ajusta, presque à bout portant, son ancien capitaine, auquel il enleva une boucle de ses cheveux. — Ah! ah!... dit ce dernier en passant la main sur son front avec tranquillité, tu te fâches, mon vieux camarade, tu as le caractère bien mal fait!... En achevant ces mots, il ne lui laissa pas le temps de saisir son second pistolet, il le prit à bras-le-corps et le renversa par terre avec une force si supérieure, que celui-ci ne put lui opposer aucune résistance. Réunissant alors les deux mains du brigand sur sa poitrine, il les y fixa d'une manière invariable en les tenant sous son pied de fer, et pendant que Navardin cherchait à se sauver de cette espèce d'étau, Argow tirait tranquillement de sa poche un étui dans lequel se trouvait une épingle, il la prit et la plongea dans la poitrine du brigand, qui expira aussitôt que la pointe de cette arme d'un nouveau genre eut atteint le sang d'un vaisseau.

Maxendi revint vers la chambre d'Annette tranquillement et comme s'il eût accompli un devoir. Pendant qu'il avait vengé mademoiselle Gérard, il s'était passé une autre scène très-intéressante.

En effet, lorsque l'on eut introduit Charles et sa troupe dans le salon, au lieu de s'y arrêter, il avait continué, et, pénétrant jusqu'à la chambre où se trouvaient Annette et Vernyet, il fut stupéfait de revoir sa cousine, qu'il croyait sous les verrous.

En la voyant ainsi libre, son esprit malicieux en conclut sur-le-champ qu'elle s'était fait enlever volontairement, et pour excuser aux yeux du public son amour pour M. de Durantal, par l'idée que la force employée à son égard l'avait jetée à la merci des ravisseurs. Alors, satisfait de pouvoir se venger du mépris qu'Annette avait pour lui, et cela à la vue de tout le monde, il lui dit d'un ton plein d'affection et comme un père à sa fille : — Etes-vous libre, Annette?...

— Oui, Charles, je suis libre, répliqua-t-elle en appuyant sur cette syllabe.

— Oh! Annette, reprit Charles Servigné, si vous êtes ici volontairement, quelle singulière comédie la passion vous a fait jouer devant une assemblée tout entière!... Vous n'en avez sans doute pas prévu les effets, car j'ose croire, si toutefois votre caractère religieux ne m'en a pas imposé, que vous eussiez renoncé à votre dessein : votre mère est au désespoir; elle a pleuré toute la nuit, demandant sa fille à chacun. Cette nuit, qui, pour les nouveaux mariés, et pour votre tante, devait être une nuit de bonheur, a été une nuit de désolation!... Moi-même, ardent à venger l'ordre social outragé dans votre personne, j'ai armé les lois d'une célérité qui leur était inconnue : je me suis hâté; mes soupçons ont été bientôt pour moi des réalités; j'arrive, je vous trouve, et quelques heures ont suffi pour tout apaiser entre vous et votre ravisseur!... Oh! Annette, vous si religieuse, si grande, si candide, si pure, où vous retrouvé-je?... quel chagrin pour votre mère! il l'emportera au tombeau.

Le groupe, en entendant ces artificieuses et vindicatives paroles si bien colorées d'un air de vérité par les circonstances, trouva que le nouveau procureur du roi parlait avec une éloquence touchante : mais Vernyet, qui étudiait Charles et semblait lire dans ses yeux, devina que ce discours n'était pas sincère ; d'un autre côté, il était bien aise de voir Annette dégradée dans l'opinion publique, parce qu'alors Argow n'en ferait pas sa femme ; et cependant la haine secrète que le visage de Charles faisait naître en lui fut cause de sa réponse.

— Monsieur, lui dit-il, du moment que vous trouvez mademoiselle libre, vos fonctions cessent : retirez-vous donc et épargnez-lui de si inconvenants discours.

— Êtes-vous son ravisseur?... lui demanda Charles.

— Si je l'étais et qu'elle m'aimât, comme vous le supposez gratuitement, je vous aurais déjà jeté par la fenêtre, tout procureur du roi que vous êtes !

A ces mots qu'Argow entendit, il entra, et sa figure prit une expression terrible à l'aspect de ce groupe. Annette était tellement accablée sous le poids du perfide langage de son cousin, que, semblable à un agneau que l'on frappe, elle regardait fixement Charles sans pouvoir répondre un seul mot.

— Monsieur, reprit Charles avec une grande dignité, ce que je dis à mademoiselle, je ne le dis pas à titre de magistrat, c'est à titre de père, de cousin, d'ami.

— Mon cousin, mon ami, mon père, reprit Annette les larmes dans les yeux, aurait pu me parler en particulier ; il se serait surtout informé si j'avais été enlevée volontairement avant de le supposer... il ne m'aurait pas mis la mort dans le cœur en me disant que je tue ma mère !... Ici Annette, interrompue par ses larmes, tomba dans un fauteuil en se cachant le visage, et des sentiments bien divers s'emparèrent des cœurs.

— Qui la fait pleurer ici?... s'écria Argow en lançant un regard qui fit trembler tout le monde. Il palpitait de rage et semblait chercher sa victime... Je le saurai, dit-il, et malheur à lui !...

— Monsieur, dit Annette, vous me perdez en prenant ma défense !... Dites-leur donc que vous m'avez sauvée, que vous alliez me reconduire à l'instant ; que... je ne sais ; le monde pensera ce qu'il voudra, mais ma conscience est pure, elle est muette à me reprocher la moindre faute, et Dieu, ma mère, mon père, sont mes seuls juges !... Mais vous, mon généreux libérateur, cessez de parler comme s'il y avait entre nous un autre lien que celui de la reconnaissance.

— Qui peut expliquer un tel mystère?... demanda le juge d'instruction.

— Est-il besoin de l'expliquer? reprit Argow ; mais, s'écria-t-il, je vais vous parler à tous : vous allez retourner à Valence, écoutez-moi bien et suivez de point en point ce que je vais dire. On a enlevé mademoiselle. Je me promenais avec mon ami que voici, hier soir, et j'ai de loin aperçu une voiture de laquelle partaient des cris : j'ai couru, j'ai délivré mademoiselle : il était trop tard pour la reconduire à Valence ; j'allais le faire ce matin quand vous êtes venus. Mademoiselle a passé la nuit au château de Durantal, voilà la vérité. Si, dans Valence, quelqu'un ose tirer de ceci une conséquence défavorable à mademoiselle, je jure que lui ou moi périrons, et que, si je péris, celui que voilà me vengera !

Vernyet fit un signe de tête affirmatif.

— Ce n'est pas tout, reprit Argow ; je vous permets de publier partout que j'aime mademoiselle, qu'elle a en moi un serviteur, un ami dévoué ; que si jamais je me marie, qu'elle me permette d'oser aspirer à elle, je n'aurai jamais d'autre femme ; que quiconque cherchera à lui nuire sera mon ennemi mortel ; que, dussé-je dépenser un million, je la protégerai désormais contre toute attaque, et si quelqu'un se permet à ce propos un mot léger sur elle, je jure que le calomniateur mourra, ou, si je meurs de sa main, mon ami que voici me vengera !...

Vernyet fit un signe de tête affirmatif.

— Maintenant, messieurs, dit Argow en changeant subitement de ton, voulez-vous prendre quelque chose?... Pierre, des siéges !

— Quoi qu'il en soit, dit Charles, ceux qui ont enlevé mademoiselle Gérard avaient un but, et les lois violées réclament leur poursuite et leur châtiment ; notre ministère nous impose le devoir de chercher ce but et les auteurs de l'enlèvement.

Ici Argow reconnut en Charles le jeune homme de la diligence : cette reconnaissance lui fit froncer le sourcil, et sa physionomie reprit un caractère terrible. — Jeune homme, lui dit-il, vous vous trouvez sur mon chemin. (Il y avait un sens à ces paroles ; elles firent impression sur l'assemblée.) Prenez garde... Argow ne dissimula en rien l'aversion qui lui dicta ces derniers mots.

— Je n'ai fait que mon devoir, dit Charles, et nulle considération ne m'empêchera de suivre toujours ce qu'il m'indiquera ; mais je dois vous prévenir que ma cousine a tout mon amour, qu'elle m'est promise...

— C'est faux !... s'écria Annette en voyant Argow dévorer Charles des yeux ; je n'ai aucun motif qui ne parte de la vérité pour démentir ainsi mon cousin... Charles, vous savez que nous ne sommes rien l'un à l'autre, et, quand il n'en aurait pas été déjà ainsi, le discours que vous venez de tenir tout à l'heure sur une amie que vous connaissez dès l'enfance aurait suffi pour briser tout lien entre nous... Je comprends votre regard ironique, Charles, et je n'ignore pas que je suis à Durantal ; mais les sentiments que je dois à mon libérateur n'influent en rien sur ma protestation. J'ignore qui m'a enlevée ; mais ce que je sais, c'est que ce n'est pas monsieur, car depuis que je suis ici il n'a échangé avec moi que quelques paroles, et je n'ai pas donné mon aveu aux intentions qu'il vient d'énoncer. Vous me connaissez, Charles, et votre conscience doit vous crier que rien que la vérité ne sortira jamais de ma bouche. Maintenant, monsieur, dit-elle à Maxendi, ordonnez, je vous prie, qu'on me reconduise seule à Valence : malgré le plaisir que j'aurais à être présentée à ma mère par mon libérateur, je sens que...

— Non, mademoiselle, votre cœur vous dira, répondit Argow, que l'opinion de l'homme qui vient de vous insulter, comme de tous ceux qui lui ressemblent, ne saurait diriger votre conduite. Permettez que j'ose réclamer l'honneur de vous accompagner. Si vous avez passé une nuit sous les voûtes de Durantal, vous pouvez, sans qu'il en soit ni plus ni moins, être reconduite à votre mère par moi.

— J'en conviens, dit Annette, mais je vous prie de faire hâter notre départ.

Dans cette matinée, le caractère d'Argow venait de se déployer tout entier ; Annette avait brillé de toute son innocence, et Charles s'était montré tel qu'il devait toujours être, enclin à satisfaire ses passions sous le masque de l'intérêt général.

On déjeuna ; tout le monde fut réuni autour de la même table, mais peu de paroles furent échangées. Le juge d'instruction eut mille égards pour Annette, surtout pour le maître de la maison, qu'il savait être l'ami intime du préfet et riche à millions. Il lui parla de sa terre, du pays, de Valence, et parut enchanté qu'une semblable méprise lui eût procuré l'honneur de se trouver avec M. de Durantal, méprise qui, du reste, n'avait été faite que sur la volonté de M. le procureur du roi. Argow, à cette phrase par laquelle le juge rejetait tout sur Charles, regarda Servigné avec une énergique expression de haine.

Le déjeuner fini, on monta en voiture ; Annette fut seule au fond de la calèche ; son cousin et Argow se mirent sur le devant ; les autres personnes montèrent dans une autre voiture, et l'on partit pour Valence. En chemin, Annette dit à M. de Durantal que, toute flattée qu'elle devait être de lui avoir inspiré les sentiments qu'il avait manifestés, elle le conjurait de n'y point persister, et surtout d'empêcher que les circonstances de cette matinée, sous ce rapport, devinssent publiques. Argow resta muet.

X

La calèche élégante de M. de Durantal s'arrêta devant la modeste boutique de madame Servigné, ce qui produisit comme un spectacle pour tout le voisinage. La tante, la cousine et la mère d'Annette étaient, comme bien on le pense, accourues sur le seuil de la boutique, et le plus grand étonnement s'était emparé d'elles à la vue d'Annette dans ce brillant équipage. Adélaïde pensa soudain qu'elle épousait le millionnaire, et une effroyable jalousie s'élevait dans son cœur. Madame Gérard, pour le moment, ne voyait que le bonheur de retrouver sa fille ; et pour madame Servigné, oh ! elle parlait ! qu'elle eût joie, affliction, tout chez elle s'exprimait par un torrent de paroles.

Argow, sans s'inquiéter des interrogations et des exclamations de la mercière, descendit en donnant la main à Annette, rouge et confuse ; puis, la présentant à madame Gérard, il lui dit : — Madame, voici votre fille que j'ai eu le bonheur de pouvoir arracher à ses ravisseurs ; soyez persuadée qu'avant que la justice ait eu le temps d'essuyer ses lunettes et de secouer son jabot (en prononçant ces mots il regardait Charles et le juge d'instruction), on avait vengé votre fille : quant aux motifs de son enlèvement, dans lesquels je suis persuadé que mademoiselle n'était pour rien, c'est un mystère bien singulier que rien ne pourra découvrir. S'il m'était permis, madame, de réclamer un prix d'une obligeance aussi naturelle, je ne demanderais que l'honneur de pouvoir vous présenter quelquefois mon hommage et mes respects.

Madame Gérard, interdite de se voir pour la première fois de sa vie l'objet de l'hommage et des respects d'un millionnaire, balbutia quelques remerciments en accueillant la demande de M. de Durantal, qui remonta dans sa voiture et partit.

Adélaïde, sa mère et M. Bouvier avaient, pendant ce temps, examiné la figure de Charles, et l'embarras, l'air sombre de ce dernier, leur avait donné tellement à penser, que, pour la première fois peut-être, un profond silence régna pendant quelques instants. Lorsque chacun fut remonté, le silence d'Annette et celui de Charles excitèrent la curiosité au plus haut point; mais l'état de gêne dans lequel se trouvèrent ces deux acteurs, qui paraissaient instruits, fit que l'on se sépara mécontents les uns des autres. Quand madame Gérard et sa fille furent seules dans leur chambre, Annette se jeta dans les bras de sa mère, et, après lui avoir raconté ce que le lecteur sait déjà, voici ce qu'elle ajouta : — Ma mère, cette aventure va faire grand bruit dans Valence : mon cousin et ma cousine, d'après ce que Charles s'est permis de supposer, ne la raconteront pas à mon avantage; alors je ne crois pas que nous ayons d'autre parti à prendre que de quitter Valence au plus tôt. Revenues à Paris, les discours de Valence ne nous atteindront guère, d'autant plus que notre essai de voyage ne nous ayant point réussi, nous ne reviendrons plus dans ce pays.

Madame Gérard approuva fort ce parti, parce qu'elle ne se trouvait pas fort bien de l'hospitalité de sa sœur. En effet, les premiers jours, ces quatre femmes avaient été charmées de se revoir; mais bientôt madame Gérard s'aperçut : 1° qu'elle ne pouvait jamais parler; 2° qu'elle écoutait toujours les mêmes choses; 3° qu'Adélaïde était jalouse d'Annette, et que cette jalousie causait une foule de petites tracasseries insupportables; 4° qu'Adélaïde ayant fait partager sa haine à sa mère, et Charles ayant une animosité bien plus forte contre Annette, il s'en était suivi qu'on trouvait madame et mademoiselle Gérard de trop dans la maison; 5° qu'on n'avait pas tardé à le leur faire apercevoir. Alors il fut décidé que l'on quitterait Valence dans deux ou trois jours, et madame Gérard se garda bien de dire à Annette qu'elle la voyait avec peine s'éloigner de M. de Durantal, en qui elle entrevoyait un beau parti.

Pendant que la mère et la fille discouraient ainsi, Charles racontait les événements de la matinée à sa manière, c'est-à-dire que, par ses insinuations perfides, il faisait sous-entendre beaucoup plus de mal qu'il n'en aurait dit en parlant ouvertement contre Annette. — Mon Dieu! disait Adélaïde, qu'a-t-elle donc pour s'être fait enlever? je lui vois une taille comme une autre, des yeux qui ne parlent qu'à l'église, l'air d'une fille qui est toujours dans le cinquième ciel et dans les espaces imaginaires... Voyez donc, on lui donnerait le paradis sans confession... et cela se fait enlever!...

— Ce que j'y vois, disait la mère, c'est qu'elles vont rester longtemps chez nous, à moins que leur monsieur ne leur loue un bel hôtel à Valence, dame!... Annette va tenir un grand état!...

Nous passerons sous silence tout ce que l'amour-propre offensé, l'amour de parler, d'interpréter et la haine inspirèrent de vulgaire et de bas à ces deux femmes que nous allons bientôt perdre de vue. Au dîner, Adélaïde, après avoir accablé Annette de toutes ces petites et basses manœuvres que suggère la haine, et qu'il est impossible de définir et de décrire, parce qu'elles reposent dans l'air de la figure, dans le son des paroles et dans les regards, Adélaïde lui dit enfin ironiquement : — Ma chère cousine, vous comptez sans doute rester encore longtemps à Valence? je gagerais même que vous pensez à y demeurer...

— Non, répondit Annette; et ma mère... Elle s'arrêta comme pour laisser parler madame Gérard.

— Annette dit vrai, reprit en effet madame Gérard, je compte partir demain ou après-demain.

— Comment, ma sœur, s'écria madame Servigné, vous partez si vite!... oh! que j'en suis désolée!... Et qui peut vous faire sauver comme cela?... ce ne sont point vos affaires... ce n'est pas que vous soyez mal ici, ce n'est pas l'aventure de ce matin... qu'est-ce donc?... Vous ne voulez donc pas voir mon Charles paraître à l'audience d'après-demain au palais? C'est mal cela! après une si longue absence se revoir pour si peu de temps!...

Elle continuait toujours; mais Adélaïde, laissant parler sa mère, ajouta : — Si c'est notre petit établissement qui gêne ma cousine, qu'elle se rassure; mon frère a loué un très-bel appartement dans un hôtel à Valence; nous y demeurerons et ne ferons plus dans quelque temps le commerce qu'en gros.

Annette allait répondre, ce qui aurait fait un concert de trois voix, lorsque Charles, en parlant, imposa silence à tout le monde.

— Je suis désolé, dit-il, que ma cousine quitte Valence au moment où la place importante que j'occupe allait me permettre de lui faire voir la haute société de cette ville, et je croyais franchement que cette haute société ne lui serait pas désagréable.

— Mon cousin, dit Annette, je n'oublierai jamais que je ne suis que la fille d'un simple employé : la modique fortune de mon père ne me permet pas de si hautes prétentions.

— Ma chère sœur, répondait madame Gérard à sa sœur, qui n'avait cessé de parler bas à son oreille, la santé de M. Gérard et l'isolement dans lequel il se trouve ne nous permettent pas une plus longue absence. Si demain nous pouvons trouver des places, nous partirons... J'ai vu ma nièce, elle est heureuse et paraît devoir l'être longtemps avec M. Bouvier : ainsi je vous vois d'autant plus tranquilles que Charles vient d'obtenir un emploi fort élevé. Ce soir nous vous ferons nos adieux.

Cette détermination étonna fort la famille Servigné, et ce qui l'étonna encore davantage, ce fut de voir le lendemain Annette et sa mère faire leurs préparatifs de départ et leurs adieux. Charles ne put croire à cette résolution que quand il vit sa tante et sa cousine dans la voiture. Leurs adieux furent froids, et chacun, en se quittant, fut comme débarrassé d'un poids. Pour les Servigné, c'était le poids des bienfaits; pour Annette et sa mère, celui de la gêne de se trouver avec des êtres si peu en harmonie avec eux.

La famille Servigné avait conduit les voyageurs à l'hôtel des diligences, pour les accompagner jusqu'au dernier moment. En revenant au logis, Adélaïde, la première, aperçut de loin l'équipage d'Argow arrêté à la porte de la boutique; on hâta le pas, et Adélaïde, en faisant mille minauderies, apprit à Maxendi qu'Annette venait de partir pour Paris. Sur-le-champ il salua, et fit signe à son cocher, qui partit au grand galop.

On parla longtemps et beaucoup à Valence de cette histoire singulière, mais on finit, comme on aurait fait partout, par n'en plus parler. Nous quitterons donc cette ville, où nous serons bientôt ramenés par les événements.

Cependant Annette et sa mère voyageaient en silence Annette, en effet, avait beaucoup à penser. Jusqu'à ce fatal voyage sa vie s'était écoulée tranquille, pure et exempte d'événements; elle avait été circonscrite dans un cercle de devoirs fidèlement accomplis dans le travail, la retraite et la paix. L'horizon de ses espérances s'était borné à son mariage avec son cousin, et si ses regards se portaient plus loin dans l'avenir, c'était pour contempler les cieux, et songer, en faisant son salut, à acquérir l'éternelle félicité des anges. Pendant ce voyage, la source limpide de sa vie avait été troublée, son âme et sa prière avaient été constamment pures; mais elle venait de perdre l'ancre, sa vie n'était plus arrêtée à un but fixe : elle tendait bien toujours au ciel, mais elle avait perdu le compagnon sur lequel elle comptait pour arracher les épines du chemin et la soutenir dans cette route difficile. Le temps qui venait de s'écouler avait été marqué par des événements rares dans la vie, par des aventures véritablement romanesques; de plus, son cœur emportait une pensée involontaire, car, en dépit d'elle-même, elle pensait à cette multitude de circonstances parmi lesquelles il ne s'en trouvait pas une seule qui fût d'heureux présage, et qui toutes entouraient l'apparition d'un étranger, d'un inconnu qui paraissait l'aimer. Cet homme apportait avec lui un monde tout nouveau, la richesse, l'éclat, un nom distingué; ses voitures portaient l'empreinte d'armes héréditaires : de là une vie nouvelle, séduisante pour Annette, qui, d'une part, était portée vers le luxe et l'élégance, mais qui, de l'autre, craignait une vie dont la splendeur et les distractions lui rendraient encore plus difficiles le chemin du salut. Ensuite cet homme dont l'âme exaltée, violente, répondait à la bizarrerie de sa conformation, qui péchait par trop de séve comme un arbre aux branches luxuriantes, cet homme était-il un bon guide dans la vie?... Annette le connaissait-elle?... A cela elle se répondait, superstitieuse comme on sait, qu'il lui était apparu comme envoyé de Dieu...

Ce monde de réflexions plongeait Annette dans une incertitude cruelle et dans une méditation toute remplie de l'image de M. de Durantal. Au milieu de cette rêverie, la nuit arriva insensiblement. La mère Gérard dormait, les autres voyageurs, car la voiture était pleine, dormaient aussi. La lune se leva, de façon que l'on pouvait voir sur la route. Annette regardait machinalement le chemin et se rappelait les événements de son premier voyage. Depuis un instant elle entendait le bruit d'autres chevaux que ceux de la voiture : elle se recueillit pour s'en assurer; mais elle crut s'être trompée en ne les entendant plus, soit que ce bruit se confondît avec celui que faisaient les chevaux de la voiture, soit que réellement il n'y eut pas de chevaux étrangers.

Elle arriva bientôt à l'endroit où la calèche d'Argow s'était cassée. Le souvenir de cette aventure devint plus énergique, et alors elle examina en elle-même et plus attentivement le sentiment qu'elle portait à cet étranger. Elle fut troublée dans cette dangereuse méditation par le bruit croissant des chevaux qu'elle avait cru d'abord entendre; une crainte vague la saisit, et, regardant sur la route, le premier objet qu'elle aperçut ce fut, auprès de la portière, la figure d'Argow!... Il était à cheval et suivi d'un postillon.

Aussitôt elle se rejeta au fond de la voiture, et posa ses deux mains sur son cœur comme pour en arrêter les battements précipités : après ce premier moment de trouble une sensation indéfinissable partagea son âme entre le bonheur et la crainte, elle fut à la fois flattée de cet effort et chagrine en pensant qu'au jour quatre voyageurs allaient savoir qu'elle était l'objet de cette poursuite : en outre, cette brusque apparition répondait trop bien aux mouvements qui l'agitaient depuis tout ce jour, pour ne pas lui causer une vive émotion. Qu'allait-il faire?... quel était son but?... Le trot de ces deux chevaux retentissait dans l'âme de la jeune fille, et, malgré elle, une voix secrète lui disait : — Tu es aimée!

Il y avait dans cette certitude et dans l'impression qu'elle lui causait quelque chose de plus vif, de plus entraînant, pour un esprit de femme, que dans le sentiment qu'Annette avait éprouvé pour son cousin. Annette, comme bien on pense, ne dormit pas. De temps en temps elle voyait Argow avancer de quelques pas et regarder dans la voiture, épier un des regards de celle qu'il suivait ainsi, et la contempler avec ivresse. Au matin, il se trouva si fatigué, que, malgré toute sa force et l'habitude qu'il avait de souffrir, il suivait avec peine la voiture; quelquefois il la dépassait, mais souvent il restait en arrière. Les voyageurs, éveillés, s'amusèrent de ce manége, et comme le froid du matin contraignait Maxendi à s'envelopper d'un manteau, et qu'il était difficile de reconnaître à quelle classe il appartenait, les voyageurs riaient, et ce fut à qui plaisanterait sur le courrier. Parmi ceux qui se trouvaient dans la diligence, le voyageur qui était en face d'Annette ne tarissait pas.

— Ah! disait-il, il n'ira pas comme cela jusqu'à Paris! il faudrait être de fer!... S'il court après la fortune, il fait bien de courir vite! si c'est un solliciteur, je parie qu'il est Gascon; il n'y a que les Gascons capables de courir ainsi, etc.

Madame Gérard se réveilla et ne manqua pas de voir celui dont on parlait : elle jeta une exclamation, et regarda sa fille après avoir reconnu Argow. Annette rougit, et le silence qu'elle réclama de sa mère à voix basse intrigua les voyageurs. Heureusement qu'au moment où un regard d'Argow mettait le comble à la curiosité de ces derniers la diligence s'arrêta devant l'auberge où l'on devait déjeuner. Annette, sa mère et tous les voyageurs se trouvèrent réunis dans la salle, et ce fut alors qu'Annette trembla en voyant Argow entrer dans cette salle et demander le conducteur avec lequel il sortit.

Depuis l'aventure de son cousin avec Pauline, Annette, se souvenant de la gêne qu'elle avait éprouvée aux repas communs que l'on fait en voyage, s'était bien promis de n'en jamais prendre qu'en particulier avec sa mère; elle demanda donc une chambre. Aussitôt qu'elle fut rendue à cette chambre, dont les fenêtres donnaient sur la cour de l'auberge, elle entendit une vive discussion entre le conducteur et M. Maxendi. — Je vous offre cent francs! disait ce dernier.

— Mais, monsieur, je ne le puis pas!...

— Deux cents! continua Maxendi.

— C'est impossible!...

— Trois cents, quatre cents, cinq cents, mille francs, deux mille francs!

Et en disant cela la colère commençait à s'emparer de lui.

— Mais, monsieur, dit le conducteur, laissez-moi vous expliquer que ce n'est pas mauvaise volonté.

— Comment! dit Argow.

— Monsieur, ma voiture est complète : il n'y a pas de place, je suis sur l'impériale; je n'ai pas le pouvoir de déplacer quelqu'un.

— C'est vrai, répondit Argow; eh bien, faites venir celui qui se trouve en face de la jeune demoiselle qui est au fond.

Le conducteur reparut bientôt avec le voyageur.

— Monsieur, dit Argow, des raisons d'un ordre supérieur et que je suis obligé de taire me forcent de prendre votre place dans la voiture : je n'ai aucun droit à cela, et je ne puis m'en emparer qu'autant qu'il vous plaira de me la céder.

— Monsieur, répondit le voyageur, je ne puis vous céder ma place, parce qu'il faut que je sois à Paris après-demain pour affaires urgentes.

— Monsieur, nous perdons du temps, répliqua vivement Argow; je vous offre tout ce qui pourra vous dédommager.

— Rien ne le peut, monsieur.

— Eh bien, dit Argow, je vous offre une calèche pour vous, et je vous paye votre voyage en poste.

— Ah! s'il en est ainsi, s'écria le voyageur, j'accepte.

Argow proposa au voyageur d'aller à l'autre extrémité du village de S..., où sa calèche raccommodée devait se trouver, et ils s'en furent à l'instant même. Annette et sa mère, surprises, s'entre-regardèrent pendant quelque temps, et madame Gérard dit enfin à sa fille : — Mais, Annette, par quel événement cet étranger a-t-il pu se prendre d'attachement pour vous au point de faire de pareilles folies?

— Ma mère, je l'ignore, répondit-elle, je ne l'ai vu que deux ou trois fois à l'église, et lorsqu'il m'a délivrée et conduite à Durantal, nous n'avons échangé que quelques paroles dans lesquelles j'avoue que sa passion s'est déclarée, mais où il ne m'est rien échappé qu'il pût prendre pour un encouragement.

Au moment où l'on remonta en voiture, Annette aperçut le voyageur qui était vis-à-vis d'elle passer dans la calèche d'Argow, et la première chose qu'elle vit en reprenant sa place, ce fut M. Maxendi à celle du voyageur. Elle s'y attendait, et elle put alors se mettre dans la voiture avec un air d'indifférence dont Argow ne pouvait pas se fâcher. Cependant, Annette trouvant en elle-même que cette conduite emportait avec elle un air de culpabilité, réfléchissant enfin qu'elle agissait comme s'il y eût en quelque chose entre elle et lui, elle prit la parole en lui disant qu'elle ne s'attendait guère à voyager avec lui, et qu'il fallait une affaire bien importante pour lui avoir fait quitter si précipitamment Durantal.

Honteuse d'avoir parlé, et craignant en parlant de faire soupçonner quelque chose, elle attendit, tout émue, la réponse de M. Durantal. Argow balbutia, sans regarder Annette, quelques phrases insignifiantes et garda ensuite le silence. Il semblait en proie à une extrême agitation; mais quoique tout en lui exprimât la passion, aucune démonstration inconvenante ne lui échappa. Il ne regardait Annette qu'à la dérobée, et il évitait de s'approcher d'elle, comme si sa robe eût été la tunique de Nessus. Parfois il regardait madame Gérard avec une expression de soumission et de respect qu'Annette remarqua et dont elle lui sut plus de gré que de toutes les preuves d'amour qu'il lui avait données. Cependant elle aperçut plusieurs fois sur les lèvres des voyageurs un sourire qui lui déplut si fort qu'elle ne se sentit pas assez courageusement chrétienne pour le supporter sans murmure. Elle voyait clairement que la présence d'Argow lui valait cette manifestation offensante; aussi, au troisième relais, elle saisit un moment où les voyageurs étaient occupés par d'autres objets, et elle exprima en peu de mots à M. Maxendi combien sa démarche lui avait déjà causé d'embarras et presque de honte. Elle mit dans cette plainte plus d'aigreur qu'Argow n'eût dû en attendre d'elle; aussi, persuadé qu'il l'avait sérieusement offensée, il crut ne pouvoir mieux réparer sa faute qu'en renonçant au plaisir qu'il avait si chèrement payé; une larme brilla dans ses yeux, il s'inclina en silence, se fit ouvrir la portière, dit quelques mots au conducteur et disparut.

Ce fut une énigme pour tout le monde, excepté pour Annette, qui, vivement affligée de ce résultat inattendu de sa démarche, ne put cependant étouffer dans son âme un mouvement de joie en voyant l'empire qu'elle exerçait. Cet homme, qu'elle avait vu naguère déployer une si farouche énergie et qui semblait habitué à tout courber sous sa volonté, cet homme impétueux, après avoir tenté l'impossible pour se trouver auprès d'elle, renonçait, sur un mot de celle qu'il aimait, à un bonheur que personne n'eût cru pouvoir lui être facilement enlevé. Quoi qu'il en soit, elle fut triste après le départ de Maxendi : elle regarda quelquefois changer les chevaux, et jeta en même temps un furtif coup d'œil sur la route, mais elle ne le vit plus.

XI

Annette et sa mère arrivèrent à Paris sans encombre et sans autre aventure. En entrant dans la cour des diligences, Annette fut singulièrement surprise en apercevant M. Maxendi dans un brillant équipage. Il était posté dans un coin, épiant tout de l'œil, et lorsqu'il reconnut Annette il ne put cacher sa joie. De l'endroit où il était il la suivit des yeux, la contempla, examina ses moindres mouvements, et lorsque Annette et sa mère montèrent dans un fiacre, Annette entendit la voiture d'Argow suivre la leur.

Cependant, lorsque madame et mademoiselle Gérard furent parvenues à leur maison, bien qu'Annette se penchât et osât même se retourner, elle n'aperçut aucune voiture. Leur arrivée surprit beaucoup M. Gérard, qu'elles n'avaient point prévenu. Ce prompt retour était fait pour inquiéter; aussi, lorsque madame Gérard et sa fille entrèrent chez la voisine, le piquet sentimental que M. Gérard faisait avec cette dernière fut brusquement abandonné. Madame Gérard jeta un regard inquisiteur sur son mari et sur la voisine, et, toute dévote qu'elle fût, son premier mot à madame Partoubat fut : — Je trouve M. Gérard bien maigri!...

La voisine eut assez de politique pour ne pas répondre. Alors cette effusion de cœur, si naturelle entre un père qui revoit après un long voyage sa fille et sa femme, se déploya avec un abandon qui ne laisserait rien à désirer pour un romancier descriptif : les embrassements, les questions multipliées, la joie, le bonheur de revoir la maison, les longs discours et l'embarras de vouloir tout dire à la fois, rien n'y manqua.

Quoique M. Gérard ne fût guère observateur, aussitôt que les premiers élans de la joie furent passés et qu'il lui fut permis d'envisager sa fille chérie, il s'écria : — Oh! Annette, que tu es changée!... en bien! ajouta-t-il sur-le-champ.

— Eh! que trouvez-vous donc de changé en moi, mon père?... demanda-t-elle.

— Ce que je trouve, Annette? répliqua M. Gérard embarrassé d'expliquer tant d'idées, mais je ne saurais l'exprimer; tes traits sont restés les mêmes, mais ta physionomie est tout autre. On a raison de dire que les voyages forment la jeunesse : ta figure a pris un caractère qui en impose; enfin, je m'entends...

Le bon père Gérard apprit avec chagrin la conduite de Charles, et plaignit sa fille d'avoir perdu en lui un époux; il la plaignit d'autant

plus que l'ex-employé voyait en Charles un magistrat, et qu'un magistrat étant un homme employé par le gouvernement, selon les idées du bonhomme, sa fille se serait trouvée placée sur un des plus hauts degrés de l'échelle sociale. Annette et sa mère n'instruisirent pas M. Gérard de l'enlèvement d'Annette ni de la passion qu'elle avait inspirée, madame Gérard rangeant cette importante confidence parmi les choses qu'une femme ne dit à son mari que dans le silence de l'alcôve et dans le tête-à-tête de l'oreiller conjugal.

Quelques jours après, Annette, sa mère et son père avaient repris leur manière de vivre et leurs anciennes habitudes, et sans l'absence de Charles, le souvenir du voyage et la conquête de M. de Durantal, le lecteur pourrait voir ces trois personnages tels qu'ils sont représentés dans les premiers chapitres de cette histoire. Annette brodait et étudiait son piano, allait à la messe tous les matins, et vivait presque heureuse de n'avoir pas revu Argow depuis huit jours. Quant à M. Gérard, on connaît sa vie, et madame Gérard n'avait pas plus changé la sienne, si ce n'est qu'elle pensait toujours que le riche marquis eût été un beau parti pour sa fille ; du reste, elle se gardait bien d'en entretenir Annette, qui, de son côté, n'en parlait point, et craignait, sans se l'avouer, d'avoir éloigné pour toujours M. de Durantal.

Mais bientôt les pieuses méditations d'Annette à l'église eurent suffi pour lui faire reprendre son empire sur les mouvements de son cœur et pour la remettre dans un chemin dont elle trouvait qu'elle s'était trop écartée : ce chemin était celui d'un véritable mysticisme. Nous avons expliqué comment Annette entendait la pratique de ses principes religieux ; ainsi, pendant son voyage, elle n'avait pu se livrer à ces extases, que, nouvelle sainte Thérèse, elle allait chercher à l'église, hautes méditations où l'âme exaltée de la jeune fille s'élançait dans le domaine pur de la pensée et planait dans les cieux. Or, je le demande, est-il une vie plus séduisante que celle où, s'inquiétant peu de la terre et des besoins corporels, on laisse la forme végéter ici-bas, tandis que l'esprit jouit sans cesse de la contemplation des visions célestes ?...

Au bout de huit jours, et le premier dimanche qu'Annette passait à Paris, au moment où elle prenait sa place habituelle, elle aperçut, à dix pas d'elle, un homme assis près d'un confessionnal : elle reconnut aussitôt M. Maxendi. Il était là dans une attitude qui annonçait combien tout l'appareil de la religion lui était indifférent alors que la céleste créature qu'il adorait entrait dans l'église, son aspect produisit un effet extraordinaire sur Annette : comme jadis, elle mêla involontairement son nom à ses prières, et elle ne put s'empêcher de jeter, à travers son voile, des regards furtifs sur M. de Durantal.

Au sortir de l'église, il se présenta, salua madame Gérard, et l'accompagna jusque chez elle en lui demandant la permission de lui rendre quelques visites : madame Gérard l'accorda. Le lendemain, il ne manqua pas à venir : il fut reçu, et commença par chercher à gagner l'amitié de M. Gérard ; cela ne lui fut pas difficile. En effet, M. Gérard lui ayant raconté l'aventure qui l'avait privé de sa place aux droits réunis, M. Maxendi s'offrit à lui procurer un autre emploi qui ne l'empêcherait en rien de toucher sa pension. Au bout de trois jours, M. Gérard fut installé caissier d'une vaste entreprise qui obtenait le plus grand succès. Cette place valut à M. Gérard six mille francs d'appointements, et son exactitude, sa probité, le rendaient bien capable de l'occuper. On imagine facilement combien M. Gérard dut être reconnaissant envers l'homme qui le rendait à ses habitudes et à la bureaucratie : aussi ce bienfait donna-t-il à Argow la facilité de venir comme il le voulut dans ce modeste appartement qui renfermait sa vie et son bonheur. Il profita souvent de cette permission, mais il trouva toujours Annette froide et réservée. Un soir, Annette était dans sa chambre ; M. Maxendi causait avec madame Gérard, et en causant il tournait mainte et mainte fois la tête du côté de la porte, en attendant l'arrivée d'Annette.

— Monsieur de Durantal, lui dit madame Gérard, il est impossible de ne pas s'apercevoir que ma fille vous plaît : votre alliance serait pour nous un honneur auquel nous n'aurions jamais eu la pensée de prétendre. M. Gérard et moi sommes de même opinion, et c'est comme s'il vous parlait en ce moment : ainsi, sachez que, quant à nous, vous n'éprouverez de notre part aucune opposition à vos desseins, car je n'imagine pas qu'il soit entré dans votre cœur des projets que nous ne puissions approuver ; mais Annette est libre, elle est maîtresse d'elle-même, et il faut lui plaire.

— Madame, répondit Argow, à Valence et devant tout le monde, j'ai déclaré que jamais je n'aurais d'autre femme que mademoiselle Gérard, si toutefois je parvenais à lui plaire : si je n'ai pas encore osé vous parler de ce dessein, c'est que j'attendais d'avoir réussi auprès d'elle, et je vous jure que je n'épargnerai rien pour cela.

Madame Gérard, satisfaite de cette déclaration franche, entrevit avec joie l'élévation future de sa fille. Au bout de quelques jours, Annette, en se levant, vit Argow dans l'hôtel en face. Il examinait les fenêtres de la maison qu'elle occupait. Surprise de le voir dans cette maison, elle le dit à sa mère, qui prit des informations, et madame [illegible] apprit que cet inconnu avait en effet acheté cet hôtel, l'avait meublé, et y demeurait depuis quelques jours. Jamais homme ne déploya plus d'emportement et de chaleur dans une telle poursuite ; et cette âme, qui était tout énergie, ne pouvant rien embrasser à demi, se trouva, dès le début, plus avancée dans la carrière de l'amour qu'un autre au dernier pas. Cette ardeur flattait tellement Annette, que dès ce jour-là elle consentit à rester dans le salon lorsque M. Maxendi y viendrait.

Dès lors commença pour Argow l'ère d'un bonheur inconnu pour lui, et dans lequel il trouva des charmes inconcevables et des plaisirs dont il ne s'était jamais douté. En effet, quand il arrivait, il trouvait dans ce salon modeste un ordre et une régularité qui allaient à l'âme : il y voyait cette bonne mère, la simplicité en personne, à la même place, et lui indiquant de la main un siége habituel, comme s'il eût déjà été son fils ; il s'y asseyait, et tressaillait en voyant la place d'Annette vide. La bonne mère l'accueillait toujours avec le même sourire, et ce sourire avait un cachet de franchise qui excluait toute idée d'intérêt et de bassesse. Quand il entendait tourner la clef, tout son cœur battait, il se levait pour saluer Annette par un regard plein d'amour. Cette vue et l'influence de cette jeune fille étaient pour lui un bonheur inimaginable. Il la contemplait faire de la dentelle en admirant cette attitude religieuse et cette tranquillité d'âme qui répandaient tant de charme sur sa figure gracieuse, et lorsqu'il l'entendait parler, il atteignait le comble du plaisir.

Il faut avouer que l'esprit calme et religieux d'Annette mettait l'amour d'Argow à une rude épreuve : force lui fut d'aimer purement, car Annette ne lui permettait aucune des honnêtes et douces privautés qui donnent tant de charme au commencement de toutes les liaisons. Jamais il ne pouvait surprendre dans les regards d'Annette une autre expression que celle d'une douce et pure bienveillance. Du reste, nulle familiarité, nul abandon qui pût adoucir cette longue épreuve. Argow n'aurait pas, pour sa vie, osé risquer une parole d'amour, tant l'innocence d'Annette réagissait sur lui ! Il fallait donc qu'Argow vainquît tout un système religieux. En effet, Annette, ne voyant rien de si beau qu'une jeune fille pure et sans tache, aurait voulu être adorée, mais sans que rien pût la changer à ses propres yeux, et Argow ne connaissait pas assez le grand art de la séduction pour détruire une telle détermination : il fallait un événement.

Cependant l'habitude de la voir le rendait plus hardi ; souvent il lui parlait et tremblait moins en lui adressant la parole. L'âme, le langage et les manières d'Annette se reflétaient sur lui, et il prenait d'elle ce qu'un homme peut prendre des habitudes d'une femme sans dégrader son caractère. Il s'enhardissait dans l'amour, et son caractère ne pouvant se perdre tout à fait, un jour qu'il se trouva seul avec elle, il osa aborder une explication. — Annette, dit-il, je vous aime, et vous le savez, je vous en ai donné mille preuves ; mais, n'eussiez-vous que celle que je vous offre par le changement total de mes idées et de mon caractère même, vous devriez en être convaincue. Ne me sera-t-il donc jamais permis de voir un seul de vos regards tomber sur moi ?... avez-vous décidé que votre voix ne me serait jamais une voix de confiance et d'amitié ?... me fermez-vous votre cœur ?... Ah ! si vous pouviez, sans danger pour moi, connaître ce que je fus et ce que je suis, ah ! vous seriez moins sévère !...

Annette, surprise, rougit, et cette rougeur fit palpiter Argow. En ce moment, le ciel était pur, les étoiles scintillaient, la lune brillait, et, pour toute réponse, la jeune fille lui faisant contempler cet admirable spectacle, lui répondit après un long silence : — Celui qui a fait tout cela a tout mon amour : voyez les cieux, et comprenez la place que vous pourriez occuper dans mon cœur... L'amour, qui par sa nature est exclusif de toute affection, ne sera cependant que la seconde passion de mon âme.

— Ah ! s'écria Argow, comprenant pour la première fois de sa vie l'élévation des idées religieuses et apercevant un trésor dans l'âme d'Annette, ah ! chère Annette, tel sentiment que vous ayez pour moi, il me sera toujours doux et bienfaisant : je ne demande que la permission d'aimer, d'aimer à ma manière... et le ciel, dit-il avec énergie, ne vous enlèvera jamais rien en moi ; j'aimerai de toutes les forces de mon âme, vous serez pour moi tout au monde ! Jugez de la violence de cette passion : mon cœur se brisait en silence, et je souffrais sans oser vous parler ! Oui, mon amour est éternel : la paix, la tranquillité, ce qu'on appelle la monotonie du bonheur, aucune de ces fleurs qui couvrent et éteignent les jouissances humaines, ne pourra l'anéantir : heureux de pouvoir confondre toute cette énergie brûlante dont la nature m'a doué dans une passion pure et honnête. Oh ! Annette, que tardez-vous à me reconnaître pour votre appui, votre guide, comme vous serez le mien !...

Annette, effrayée de tant d'exaltation, recula de quelques pas. — Monsieur, dit-elle, aimez-moi, j'y consens ; mais souvenez-vous que cet amour ne devra jamais avoir d'autres témoignages que ceux qui jusqu'ici vous ont suffi !... Ah ! je vous en supplie, ajouta-t-elle avec le regard de l'innocence, laissez toujours entre nous un espace, je vous en aimerai bien plus, et vous, vous aurez de la joie en voyant toujours pure celle qui vous plaît... A ces derniers mots, elle baissa la voix et ses yeux se voilèrent timidement.

— Comment ! reprit Maxendi, vous déploierez devant Dieu tout ce

qu'il y a en vous d'amour et d'enthousiasme, et vous n'accorderez pas un regard à celui qui vous aime plus que vous n'aimez Dieu, oh! Annette !...

Annette se tut, mais, en se taisant, un doux sourire vint errer sur ses lèvres; Argow le vit, et, ivre de bonheur, il se jeta aux genoux d'Annette, qui, pleine de confusion, le contraignit de se relever. — Songez, lui dit-elle, que je n'aimerai jamais qu'un homme perde sa dignité devant une femme!... L'adoration ne convient qu'à Dieu!... devant lui seul il convient de s'humilier.

Cette scène changea néanmoins quelque chose aux manières d'Annette : elle devint plus affectueuse avec M. Maxendi, sans néanmoins lui donner l'espoir qu'elle changerait de sentiment quant à sa façon de considérer l'amour. Plus Annette usait de cette force de répulsion, et plus Argow s'avançait avec rapidité dans la carrière du seul amour qu'il pût éprouver, et Annette, par dévotion, se conduisait comme une coquette. Argow ne passait pas un jour sans la venir voir, et plus il acquérait de lumières sur le caractère d'Annette, plus son amour devenait passionné : il avait fini par avoir un respect religieux pour cette jeune fille et par douter qu'il fût digne de la posséder. S'il réussissait à se faire aimer d'Annette, il était évident qu'il serait au monde le seul être existant pour elle ; mais il commençait à s'effrayer de la difficulté de l'entreprise, et, par suite de cette difficulté, il s'acharnait de plus en plus à vaincre. Cette âme avait, par conséquent, comme toutes celles qui lui ressemblent, des moments d'horrible désespoir, des désirs sans mesure et des inspirations jalouses qui devaient porter Argow à des actions hors de tous sens et nuisibles même à Annette.

Un jour qu'elle s'occupait à broder et qu'il était à côté d'elle lui racontant ses périlleux voyages, dont il avait soin de taire les barbaries et l'affreux métier qui les nécessitait, au moment où il lui dépeignait le feu des deux équipages, les risques de sauter si le feu prenait au bâtiment, Annette, violemment intéressée, entendit la cloche de l'église voisine, et soudain se leva, prit son châle, son chapeau et rompit cet entretien.

Argow la suivit la mort dans l'âme, et sa contenance à l'église indiqua avec quel mépris il traitait ces choses saintes qui avaient un tel empire sur Annette qu'elles lui faisaient quitter son amant avec insensibilité. Argow ressentit une horrible jalousie, et pendant les vêpres les pensées les plus sinistres se glissèrent dans son âme ; il vint à douter d'Annette, et plus il contemplait cette céleste figure tout entière aux cieux en ce moment, plus il devenait furieux.

Au retour, il était nuit : Annette rentra dans son appartement avec les marques de la plus vive émotion ; car involontairement elle avait regardé M. Maxendi dans l'église, et son mépris pour la religion avait alors tellement percé dans son regard, qui ne savait rien cacher, qu'Annette avait pensé un moment que M. de Durantal pouvait ne pas croire en Dieu.

En se retirant, elle salua Argow avec tant de trouble, qu'il en fut frappé. Or, on saura qu'Argow avait souvent essayé de pénétrer dans l'appartement de la jeune fille ; cette prétention avait été le sujet de mille plaisanteries, et Annette avait signifié qu'il n'y entrerait jamais. Aussitôt qu'Annette se fut retirée, Maxendi salua madame Gérard, et sortit; mais, rentrant chez lui, il commanda de mettre les chevaux à sa voiture, et, dès que la nuit fut assez noire pour qu'il pût espérer que l'on ne distinguerait pas les objets, il plaça en sentinelle deux de ses gens à chaque bout de la petite rue de l'Echaudé, arrêta sa voiture sous les fenêtres d'Annette et résolut d'observer ce que faisait la jeune fille.

En effet, il avait remarqué avec quelle facilité l'on pouvait réussir dans ce dessein, et les lecteurs attentifs doivent se rappeler la description minutieuse que nous avons donnée de cette partie de la maison : alors on comprendra comment Argow, en montant sur le siége du cocher, parvint à atteindre le balcon d'Annette et à s'y cramponner. Il ne voulait que connaître les motifs qui amenaient Annette dans ce lieu si sacré que sa mère même n'y pénétrait que rarement. Le farouche pirate n'était guère homme à deviner que c'était par un excès de pudeur que la céleste fille dérobait à tous les yeux son lieu de repos. Alors, quand Argow fut arrivé sur le balcon et qu'il tâcha de regarder à travers les carreaux, il vit que la croisée était entr'ouverte. En ce moment, les horribles soupçons qui avaient voltigé dans son imagination devenant plus tyranniques, il se tapit et osa regarder dans l'appartement pour découvrir le mystère que couvrait cette retraite absolue.

Il vit Annette à genoux et les mains jointes : elle priait dans une extase angélique. Elle était si belle et si brillante en ce moment qu'Argow fut transporté : la fougue de son caractère ne lui permettait jamais aucune réflexion : il franchit donc l'espace, se trouva à côté d'elle sur le prie-Dieu, et mû par le rapide changement d'idées que ce spectacle inattendu avait amené en lui : — J'ai besoin de prier aussi, dit-il. Annette jeta un cri et resta stupéfaite en voyant Argow agenouillé. Cette apparition pouvait rentrer dans la classe des présages qui avaient toujours accompagné cet homme extraordinaire.

— Je priais pour vous!... dit-elle ; car vous n'avez jamais rien vu sur la route des cieux, vous n'avez jamais cherché à y lire, vous n'êtes pas religieux! enfin, je m'en suis aperçue tout à l'heure, et je demandais à Dieu qu'il vous convertît. Ah! ne comptez pas être l'époux d'une créature que vous n'accompagneriez pas dans l'autre vie comme dans celle-ci Vous avez mis entre nous une éternelle barrière dès aujourd'hui : l'âme d'un impie ne peut avoir aucun point de contact avec celle d'un être qui fait tout son bonheur des choses saintes, et une affreuse pensée empoisonnerait ma vie si l'homme que je prendrais pour guide m'abandonnait un jour, ou que, par ses maximes et sa conduite, il cherchât à m'égarer du chemin étroit que suit un vrai chrétien... Combien vous m'avez fait de mal à l'église !... Oh ! soyez religieux!...

— Annette ! Annette!... que me demandez-vous?... s'écria Maxendi étonné du sublime reproche de la jeune fille.

— Comment!... reprit-elle, à votre exclamation on dirait que cela est impossible, et que vous n'auriez jamais fréquenté les sacrements!...

— Jamais!... répondit-il.

— Jamais!... répéta-t-elle avec douleur. Quoi! les voûtes d'une église ne vous ont donc point révélé quelque secret sublime?... et votre cœur n'a pas tressailli quand vous avez entendu, il y a un moment, une assemblée s'écrier : *O mon Père!* sous les voûtes de ce temple bâti par l'homme, mais habité par Dieu ?...

— Je n'y suis entré que pour vous y voir!...

— Avez-vous communié quelquefois?...

— Jamais!...

— Etes-vous chrétien?...

— Je ne sais...

— On ne vous a donc jamais parlé de Dieu ?

— Je n'ai jamais entendu proférer ce nom qu'au milieu des blasphèmes de mes farouches compagnons.

Annette se tordit les bras et les leva vers le plafond. — Grand Dieu!... s'écria-t-elle. Et des larmes sortirent en abondance de ses yeux. Ah ! ta bonté céleste me découvre l'abîme!... M. de Durantal!... jamais... oh! non, jamais!... ou devenez plus grand que vous n'êtes, courbez votre front, humiliez-vous; et, quand vous aurez adoré Dieu, vous pourrez relever la tête pour recevoir l'hommage de toutes les créatures de Dieu!... sinon, ne me revoyez jamais!...

Argow était immobile; elle le regarda et lui dit : — Non, jamais!... car vous auriez le pouvoir, peut-être, de me faire tout abjurer pour être votre compagne; vous êtes bon, vous êtes honnête, je le crois, et je vous crois aussi trop généreux pour vouloir me perdre.

A ces mots, le pirate éprouva un tremblement et un frisson qu'il prit pour celui de la mort; cette phrase : *vous êtes bon et honnête, je le sais*, prononcée par cette jeune fille en larmes, souleva le rideau qui, par instants, lui cachait sa vie passée, et il se regarda avec horreur... Annette continua : — Je vous montre le danger que je cours, et je m'en fie à vous pour m'en garantir. Cependant je priais tout à l'heure, et vous avez senti le besoin de prier aussi... Ah! monsieur, si une voix secrète vous a fait précipiter sur cet oratoire, oh! écoutez la toujours!... suivez ses avis, et bientôt nous parlerons peut-être le même langage!... alors... oui, je l'espère... mais, au nom du ciel, laissez-moi, sortez!

Annette était en proie au plus terrible égarement. Argow, stupéfait, obéit par un mouvement machinal. Il sortait lorsqu'il se sentit arrêté... il tressaillit, se retourna, et vit Annette éplorée : elle appuya sa tête sur son épaule, et, de sa voix douce, elle lui dit : — Convertissez-vous, mon ami. Argow se sentit vivement ému, et une voix intérieure lui répétait ces douces paroles.

L'idée de faire le malheur de cette créature céleste le fit réfléchir sérieusement; et cet homme, qui avait vu mourir tant de ses semblables froidement et sans sourciller, pâlit devant une jeune fille!... il pâlit, et naguère une jeune fille mourante ne lui avait arraché qu'un sourire de joie et de vengeance, un sourire satanique! Il s'arrêta, la contempla, et lui dit en pressant sa main : — Adieu!... Mais, à ce mot, toutes les conséquences qui en dérivaient se déroulant à son esprit, il ajouta, mû par un reste de cette férocité qu'il déployait jadis : — Adieu, vous qui avez le sang-froid d'examiner l'opinion religieuse de celui que vous voudriez aimer... adieu ! car vous n'aimerez jamais!... Annette se sentit défaillir, elle tomba le visage contre terre, s'évanouit, et ne se releva qu'en proie à une violente fièvre.

XII

La secousse qu'Annette avait éprouvée était si violente, et avait porté sur tous ses sentiments à la fois d'une manière si cruelle, qu'elle fut obligée de garder le lit plusieurs jours, et le médecin déclara qu'elle

était sérieusement malade. Sa mère vint s'établir au chevet de son lit. Alors, sans qu'Annette le sût, M. de Durantal ne manqua pas un seul jour à venir au salon causer avec le père Gérard, et il apprit même le piquet pour faire la partie du bonhomme. Argow apprendre le piquet!... Le bonhomme Gérard était dans l'enchantement de se servir de la voiture de M. de Durantal, d'aller dîner chez lui, de le voir si assidu, et souvent il se disait avec orgueil : — C'est mon gendre!...

Les refus d'Annette n'entraient pas dans l'esprit de son père, il la grondait quelquefois, même sérieusement, chose qui jusque-là lui avait été impossible. Un soir, il vint auprès du lit d'Annette, et lui dit : — Ma fille, M. de Durantal est dans le salon, il n'a jamais osé venir te voir; il ne l'a pas demandé; il paraît qu'il faut que l'ordre vienne de toi; pourquoi mon Annette ne le voudrait-elle pas?

A ces mots le visage pâle d'Annette s'anima des vives couleurs de la santé, elle regarda sa mère, et, par un geste rempli de terreur, elle murmura doucement : —Ne cessera-t il pas de me poursuivre? M. Gérard tomba dans un profond étonnement, que ses deux grands yeux ronds n'exprimèrent que faiblement. — Ma mere, dit Annette quand M. Gérard fut sorti, s'il ne cesse de venir, il m'entraînera dans un affreux précipice. Je ne le hais pas, mais je ne l'aime pas assez encore pour quitter mon Dieu! Oh! non, Dieu est immuable, et les hommes changent!... Je l'ai déjà trop vu! Que l'on élève une barrière entre nous! Un impie!... Elle retomba sur son lit, et ne parla plus après avoir répété une seconde fois : — Un impie!

M. Gérard ayant apporté à Argow la réponse d'Annette, Argow cessa d'aller chez M. Gérard, et alors le bonhomme vint tous les jours dîner à l'hôtel de M. de Durantal, qui, par ce moyen, eut des nouvelles de la jeune fille. Annette, au bout de quelques jours, se trouva mieux, se leva et entra en convalescence. Dès lors on ne lui parla plus de M. de Durantal, ainsi qu'elle l'avait voulu, et, de son côté, elle garda sur lui le plus profond silence, si bien que l'on eût dit qu'elle ne l'avait jamais vu. Elle fut plus que jamais assidue à l'église, et, pour se donner tout entière à ses méditations religieuses, elle abandonna même l'étude de la musique, art qu'elle commençait à trouver trop profane. Argow ne manqua jamais un seul jour de se trouver à l'église, et il avait la délicatesse de se placer de manière à n'être pas aperçu d'Annette.

Mademoiselle Gérard devint de plus en plus silencieuse: la pâleur de son teint, loin de diminuer, parut augmenter. Enfin, un jour, étant à table, elle dit à voix basse : — Je souffre!... Ses parents accueillirent en silence cette parole empreinte de tristesse. Le soir, sa mère fit un effort pour obtenir d'elle que M. de Durantal fût reçu; elle s'y opposa constamment, et son système de sévérité devint tel qu'elle refusa à son père de chanter une romance qui parlait d'amour.

Séparée du reste du monde, elle commença à vivre ainsi par avance dans le ciel. Ce fut à cette époque qu'en France les missions commencèrent à faire assez de bruit pour que les missionnaires fussent admis à venir à Paris. Une mission fut annoncée à l'église que fréquentait Annette, et l'on doit juger de l'intérêt qu'elle y prit quand on saura que le curé annonça que ce serait M. de Montivers qui prêcherait. A ce nom, Annette ne doutant pas que ce ne fût son instituteur et son père en Dieu, témoigna la plus vive joie.

Attendu avec impatience, le jour où M. de Montivers devait prêcher arriva bientôt. Ce jour fut une véritable fête pour Annette; elle se para et fut une des premières arrivée à l'église et placée.

Que par l'imagination l'on se représente le lieu de la scène, une des églises les plus simples et la moins ornée de la capitale, mais ayant par cela même un caractère imposant, en ce qu'elle offrait moins de sujets à la distraction, et que sa pauvreté présentait un contraste avec la grandeur des idées qui s'agitaient dans cette étroite enceinte. Cette église ne suffisait point à la foule : une nuée de Parisiens attirés par la nouveauté du spectacle représentait, sauf les sentiments, une de ces assemblées de l'Église primitive. Un grand silence régnait. Aucune pompe religieuse n'ornait l'autel, il était couvert même de toiles vertes, et un crucifix placé devant la chaire faisait briller à tous les yeux le sublime spectacle qu'il offre à la pensée d'un chrétien. On attendait avec impatience, tous les yeux se fixaient sur la sacristie d'où devait sortir l'orateur sacré, le jour était faible, et les cœurs involontairement recueillis.

Tout à coup la porte s'ouvre, et l'on voit paraître un homme de trente-cinq ans, les yeux creux, les lèvres pâles, les joues livides; sa démarche est grave, son costume imposant de simplicité. A peine a-t-il paru, qu'il a imprimé une si haute idée de lui-même que chacun se recueille et se dispose avec intérêt à l'écouter : cet homme est l'abbé de Montivers, abattu par les jeûnes, les prières et les privations que lui impose son divin ministère.

Il monte en chaire, regarde l'assemblée, y plonge ses regards à plusieurs reprises, et, après les prières qui commencent ordinairement les sermons, il s'écrie :

« Mes frères, parmi vous tous il n'y a pas deux êtres qui soient venus avec un sentiment pareil entendre la parole sainte; espérons qu'en sortant vous aurez réuni vos cœurs dans une seule pensée et que j'aurai excité chez vous l'amour de la vertu.. Ecoutez-moi donc, non comme un homme, car à ce titre je dois être sujet à l'erreur, mais comme un faible instrument employé par l'Eternel pour servir ses desseins, et dont il fait résonner les cordes sous sa main sacrée.

« Esprit céleste, dont le moindre des rayons a rempli l'univers de lumière, daigne donc m'assister et me révéler les secrets de la majesté sainte ou de la bonté touchante! »

Ayant dit, il s'arrête pour reprendre avec une émotion visible :

« Mes frères, une vierge pure marchant avec humilité dans le sentier des vertus, soumise à Dieu, craintive, bienfaisante, vivait naguère; elle était belle, et la Providence s'était plue à prodiguer à celle qui avait les beautés de l'âme et l'amour des choses célestes les passagères perfections du corps. Elle fut aimée par un homme sourd à la voix de Dieu, et qui, cachant avec adresse ses sentiments irréligieux à celle qu'il adorait, réussit à lui plaire. Cheminant à pas lents dans



Il se retourna. — Page 28.

ce chemin si fleuri que l'on parcourt au commencement de la vie, ils s'aimèrent sous les yeux de leurs parents, qui se réjouissaient d'avance du long avenir de bonheur réservé à leur enfant. Ainsi l'on pensait sur la terre, et cependant dans les cieux les anges tremblaient à l'aspect d'une âme candide et souillée par le contact du proscrit d'Eden.

« On vit ces deux êtres approcher des autels, et le sacerdoce reçut et confirma leurs serments. Figurez-vous la joie du banquet : cette seule fête mondaine à laquelle l'Eglise sourit avec plaisir! Admirez la contenance de cette vierge pure, et les regards mutuels de l'époux et de la fiancée, doux regards qui, malgré leurs secretes joies, sont compris de tout le monde. Y a-t-il un visage chagrin? Quel homme ne contemplerait avec volupté le charme qui résulte du tableau de ces deux êtres unis au printemps de leur vie? Toutes les beautés s'y réunissent, toutes les fleurs de la vie s'épanouissent sous une brise de joie et de plaisir.

« Il a traîné cet ange d'amour dans l'iniquité, elle est morte dans l'impénitence finale, dégradée jusque dans sa beauté; en vain sur son lit de mort elle a étendu ses bras décharnés vers le ciel, en vain elle a retrouvé à l'instant d'expirer une parole digne de son premier âge, celui qui disait : *Dieu n'est pas!* était là; triomphant de ce réveil de l'âme, il a étouffé dans son sein le repentir, et retenu l'absolution que l'Eglise réservait à ses remords!...

« Qui de vous, chrétiens, ne fut le fiancé d'une âme belle, pure, vierge et saintement candide? Qui de vous ne l'a vue, dans son printemps, brillante d'affections pures et généreuses? A quelle époque en êtes-vous de votre mariage avec elle?... Frappez vos cœurs, et, sondant votre conscience, voyez jusqu'à quel point les saintes eaux d'une confession peuvent faire reprendre à votre épouse de gloire la blanche tunique qu'elle a portée jadis et que les crimes et les passions, enfants de la chair, ont souillée. S'il était ici un coupable, personne, pas même moi, n'oserait lui jeter la première pierre. Vous avez tous, tous! à vous reprocher d'avoir taché votre robe céleste! *Quis non peccavit!* Ne semez donc plus la terreur!...

« Arrêtez!..... c'est une voix divine qui vous en conjure! Regardez en arrière, et feuilletez votre livre de vie...

« Toi, tu as interprété les lois en ta faveur, tu as gagné un injuste procès et ruiné une famille. Toi, tu as trahi ta patrie. Vous, vous l'avez vendue. Toi, ayant promis à ton épouse foi et honneur, tu l'as délaissée. Vous, arguant des fautes de votre mari, vous vous êtes justifiée à vos propres yeux d'une vie de licence. Toi, un soir, quand ton oncle fut mort, tu tournas les yeux vers le coffre dépositaire de ses volontés, et, saisissant un testament que le vieillard crédule et séduit par tes semblants de franchise, t'avait lu, tu l'as livré aux flammes. Avec la mémoire de l'homme juste ont péri les bienfaits qu'il devait répandre et dont l'espoir avait adouci ses dernières épreuves.

« Ce sont là des fautes légères et que la loi ne peut atteindre!... Vous n'en passez pas moins dans le monde pour sages et honnêtes; on vous voit à la messe, vous n'avez fait banqueroute à personne, excepté à Dieu! et Dieu, pensez-vous, est un créancier obligeant, il est muet!... Il parlera, mes frères, il parlera, le glaive de la vengeance dans la main et la colère dans les yeux!... Il parle déjà, car votre conscience gronde.

« Trouvez-vous cette pénitence trop chargée?... Mais ici quelqu'un a insinué, par des manœuvres adroites, à un vieillard que ses neveux ne l'aimaient pas, et après dix ans il a fait éclore une exhérédation. Mais ici quelqu'un a refusé sa porte à des parents malheureux. Mais l'un de vous a été solliciter les juges, a envoyé vers eux sa femme pour les séduire; c'est elle qui a débité les arguments qui devaient égarer la justice; on a donné des fêtes, et, à force de soins et de démarches, vous avez étouffé une affaire fâcheuse. Vous, peut-être, si par un regard vous pouviez tuer à la Nouvelle-Hollande un homme sur le point de périr, et cela sans que la terre le sût et que ce crime inconnu vous fit obtenir une fortune brillante, vous n'hésiteriez pas un instant.

« Parlerai-je de ce qu'on appelle dans le monde des crimes? interrogerai-je celui qui marche tête levée et qui a empoisonné ses parents? car malheureusement les lois de la terre n'atteignent pas tous les coupables, et, par la finesse de certains qui sont découverts, on frémit de tout ce qui peut arriver... Dieu me garde de soupçonner qu'il y ait ici un tel coupable!...

« Mais, si affreux que soient ces crimes, il se commet mille atrocités sociales dignes de ce nom! Je m'arrête, mon indignation est trop forte, et je tremble!... Adorons Dieu, mes frères; recueillez-vous pour écouter la voix qui vous parle, car elle est d'accord avec cette voix intérieure qu'une main divine fait gronder dans vos cœurs.

« Croyez-vous échapper à Dieu après votre mort quand vous ne lui pouvez échapper de votre vivant?... Sur la terre, vous êtes encore à vous! eh bien, voyons si vous pouvez éviter ce Dieu que vous relégueriez au loin s'il vous était possible, et dont les temples vous fatiguent au milieu des villes. Coupables, cherchez un asile!...

« Tâchez de dérober à vos idées le lien qui les rattache toutes à l'idée première dont elles émanent, secouez ce fruit salutaire si vous pouvez.


Marie Stuart chantant avec Rizzio. — Page 30.

« Admirez un vaste effort de l'homme, une basilique immense! elle n'est grande que parce qu'à votre insu vous concevez mieux l'immensité par un de ses fragments, l'infini par l'immense : là, vous touchez Dieu comme un vaisseau touche dans l'Océan un grand récif. Entrez dans une vaste forêt, au crépuscule, qu'elle soit épaisse et que ses arbres forment une immense colonnade, et tâchez de ne pas trembler, car ce sentiment est le premier principe de la prière; prenez garde! vous vous prosternez alors devant toute la nature représentée par cette voûte de verdure, là, vous touchez encore à Dieu. Enfin, marchez, expliquez-vous le mouvement, la vie, mais prenez garde à vos pas; ils touchent à l'idée de Dieu! Prenez donc garde à tout! Aimez, et vous aurez un peu le sentiment du ciel!... Enfin, quoi que vous fassiez, Dieu, et toujours Dieu, vous accable : c'est une idée vivante, le sommaire des idées de l'homme! et une

main puissante, sans chercher des caractères, comme vous, l'a imprimée dans un livre éternel : LA NATURE ! elle s'y lit pour qui n'est pas aveugle : levez les yeux, et les cieux vous parleront plus haut que moi. Tremblez donc et frémissez si vous avez quelque chose à vous reprocher, ne fût-ce que d'avoir ri du malheur d'autrui. »

De cet exorde vulgaire et par lequel il s'était efforcé d'attirer l'attention de chacun, l'orateur s'éleva aux plus hautes considérations et aux mouvements oratoires les plus sublimes; son éloquence grandit avec les sujets qu'elle parcourut, et l'impression qu'il produisit fut générale et profonde.

Parmi les auditeurs qui paraissaient les plus touchés, on remarquait un homme placé dans un angle qui pleurait à chaudes larmes : Annette, émue et interdite, le regardait avec angoisse ; il s'efforçait de cacher son visage et ses pleurs. cet homme était Argow : les dernières paroles de M. de Montivers avaient éclairé son âme d'une lueur terrible, et le pirate, au souvenir de ses anciennes actions, n'espérait plus de pardon. Madame Gérard, craignant qu'il ne devînt l'objet de l'attention générale, s'approcha de lui, quitta sa place et lui dit : « Cachez-vous dans le confessionnal !... » Il y entra comme par instinct.

Après les prières qui suivirent la prédication, M. de Montivers entra dans le confessionnal où Argow l'attendait ; Annette et sa mère restèrent dans l'église. Annette pria avec plus de ferveur qu'elle ne l'avait jamais fai Elle priait les anges intercesseurs et Dieu de pardonner au repentir... Jamais voix plus pure ne s'éleva vers le ciel. Elle intercédait pour un amant, pour un époux, et son âme était remplie d'autant d'amour pour Dieu que pour sa créature.

Quand la foule se fut écoulée, M. de Montivers s'élança hors du tribunal avec les marques de la plus profonde horreur, en laissant M. de Durantal évanoui... — Secourez-le, dit-il, et il disparut épouvanté. Annette, rapide et légère, s'élança vers Argow; en le relevant avec peine, elle aperçut que ses cheveux, au sommet de la tête seulement, avaient blanchi tout à coup : elle tressaillit! La jeune fille donna le bras à ce redoutable et terrible corsaire qu'une parole avait anéanti ; il s'appuya sur le bras d'Annette sans la voir et comme s'il n'existait plus pour lui ni terre ni humains. Annette se garda bien, toute faible qu'elle était, de se plaindre du poids qu'elle portait : elle en était fière !...

M. de Durantal arriva, en proie au plus affreux tourment, jusqu'à la porte de la maison d'Annette : là il la regarda, poussa un cri en la reconnaissant, et s'enfuit avec rapidité comme s'il eût rencontré un objet terrible. Cette action plongea Annette dans le plus profond étonnement.

Elle rentra et fut pendant huit jours sans voir M. de Durantal. Alors ce fut elle qui se mit à la fenêtre pour savoir ce qui se passait dans la maison voisine : nul mouvement; tout y semblait mort. Elle envoya son père demander des nouvelles de M. de Durantal ; on répondit que monsieur n'était pas malade, mais qu'il était impossible de le voir.

Cette réponse causa une vive inquiétude à Annette : elle commençait à voir l'étendue de l'attachement qu'elle avait pour cet être extraordinaire, et elle frémit en s'apercevant de l'impétuosité du sentiment qu'elle éprouvait pour lui.

Le lendemain, elle l'aperçut à l'église : elle admira comme un beau spectacle, comme le plus beau qui pût s'offrir à des yeux humains, Argow en prières : ce visage avait, pendant ces huit jours de retraite profonde, contracté une expression de douleur, mais en même temps d'inspiration, qu'aucune parole humaine ne saurait dépeindre. Les sublimes idées du grand peintre qui traça la figure de saint Jean, dans Patmos, se trouvaient dans les traits de M. de Durantal, mais il y apparaissait de plus une douleur éloquente et profonde. Annette regardait cette prière et cette absorption comme son ouvrage, et elle s'applaudissait.

Au sortir de l'église, Annette, sa mère et M. Gérard entourèrent M. Maxendi et lui demandèrent à le voir avec une telle obstination, qu'il y aurait eu, de la part d'un chrétien, de la dureté de leur refuser cette grâce. — Je vous le demande, dit Annette, par l'amour du prochain.

Il vint donc dans ce salon, et retrouva tout dans le même état. Il jeta un profond soupir en s'asseyant, et il regarda Annette avec une tristesse qui la gagna. Ce regard était celui d'un banni qui, ne devant jamais rentrer dans sa patrie, avant de quitter le dernier village, jette un coup d'œil, l'adieu du cœur, à tout ce qui lui fut cher!...

La jeune fille eut l'âme serrée, et, venant à côté de lui, elle lui demanda de sa douce voix : — Pourquoi ai-je été si longtemps sans vous voir?...

Il y avait dans cette interrogation toute la finesse, toute l'innocente coquetterie qu'une vierge pure comme Annette pouvait y mettre sans sortir des bornes de la décence. Argow n'y répondit d'abord que par un regard terrible, et il ajouta : — *Nous sommes séparés à jamais!...*

Quel sens affreux la profondeur du jeu muet de sa figure et les sons de sa voix ajoutèrent à ses paroles ! Annette frissonna.

Il tressaillit à son tour, la regarda, et vit briller tant d'amour sur sa figure, que son expression de douleur disparut pour un moment ; mais, se levant bientôt, il s'en alla en disant : — Je vous aime assez pour vous fuir !... et il disparut.

Ces mystérieuses paroles étonnèrent M. et madame Gérard, qui avaient bien un peu de ce qu'on nomme du bon sens, mais qui n'en étaient pas assez pourvus pour deviner de semblables énigmes. Annette avait recueilli ces paroles, et elles germèrent dans son âme.

Il était clair qu'il existait un grand obstacle, et ce qu'Annette trouvait d'aussi certain, c'est qu'il ne venait plus d'elle. Étrange contradiction de l'esprit de la femme : tant que mademoiselle Gérard avait été recherchée et en quelque sorte poursuivie par Argow, elle s'était défendue de cet amour avec un soin qui pouvait passer pour de la répugnance, et maintenant que ce dernier semblait vouloir la fuir, l'amour dans l'âme d'Annette croissait avec une force étonnante. Annette s'en remit là-dessus, comme elle faisait pour tout, à la divine Providence.

XIII

Cependant, l'éloignement que M. de Durantal manifestait pour Annette devint si frappant de jour en jour, qu'elle résolut d'en savoir la cause, et, de même que naguère Argow avait sollicité une explication d'Annette afin qu'il y eût une parité complète, Annette voulut apprendre de M. de Durantal quel motif l'éloignait d'elle. Son amour-propre de femme lui semblait compromis, et à la fin elle s'inquiéta véritablement.

Un soir, elle sortit de l'église en même temps que Maxendi, elle marcha à ses côtés, et ressentit une vraie douleur en voyant qu'il ne faisait aucune attention à elle. Néanmoins elle continua et l'accompagna en silence jusqu'à la porte de son hôtel. Arrivée là, elle frappa, et, lorsqu'on eut ouvert, elle poussa la porte et se rangea pour laisser entrer Argow. Ce dernier passa sans regarder Annette, et ils arrivèrent ainsi jusqu'au milieu des appartements.

Là, M. Maxendi, se tournant vers elle, lui dit : — Annette, j'ai fait tous mes efforts pour mettre un monde tout entier entre nous deux, pourquoi voulez-vous le franchir? Tremblez ! .. car je vous aime, et cet amour peut causer votre perte!... Abandonnez-moi à mes remords.

— Je ne vous quitterai pas, dit Annette; votre repentir vous a lié à moi, et je veux savoir quel monde est entre nous!... Je n'ai pas déposé toutes les convenances en vous suivant jusqu'ici, pour ne pas vous entendre.

— Voulez-vous donc que l'orage vous brise?... Oh! dites-moi, m'aimez-vous assez pour tout oublier pour moi, pour quitter parents, amis, patrie?... Annette se tut.

— Savez-vous, continua Argow, que notre amour ne sera pas cette passion douce et calme dont je rêvais naguère les délices? Unir votre destinée à la mienne, Annette, c'est unir la plante délicate et pure qui porte le parfum le plus céleste avec celle qui ne distille que des poisons. Unie à moi, Annette, vous vous souilleriez comme l'âme dont a parlé M. de Montivers. Je ne suis plus digne de vous, et la vérité, en se montrant à moi, a emporté tout mon bonheur. Ah! quelle est la femme qui, vertueuse et touchante, voudra s'allier à moi pour rester perpétuellement au sein de la douleur, sans connaître ni la paix ni le repos ! Exposée à se voir sans asile, sans foyer, repoussée partout à cause d'un époux qui porte sur le front une marque éternelle de réprobation, comme la femme de Caïn elle verrait toujours le ciel d'airain, la terre deviendrait aride sous ses pas,... et ce n'est encore rien, mais..

— Non, dit Annette en l'arrêtant, ce n'est rien, car il n'y a là rien qui me puisse arrêter!

Ces mots, prononcés avec calme et résignation, firent une impression si grande sur Argow, qu'il regarda Annette et tressaillit en voyant l'amour le plus pur briller sur son visage.

— Eh bien! reprit-il avec une énergie terrible, écoutez; je vais mettre votre courage et votre dévouement à une terrible épreuve : je ne vous ai dépeint que notre destinée terrestre ; mais songez que, tout en vous apportant en dot une couche nuptiale trempée de larmes, vous aurez un cœur qui tremblera à chaque regard que vous jetterez sur moi Dans la nuit, vous serez en proie à un terrible sommeil qui sera troublé par tout ce que les remords ont de plus affreux; je vous montrerai les ombres sanglantes que je vois et qui me poursuivent; votre âme recevra des confidences qui rendront chaque nuit une nuit de crime, et vos mains délicates ne seront occupées qu'à essuyer la sueur froide de mon front! Voilà mes nuits!... voulez-vous de mes jours?

Sans cesse je prie, sans cesse je pleure; je n'ose regarder le ciel; la nature entière m'accuse, et la prière, les privations ne me paraissent jamais assez sévères!..

Oh! ce n'est rien encore! avec cet enfer ici-bas, je vous apporte aussi l'enfer véritable : votre époux ira avec les millions de damnés pousser des cris de rage, voguera sur les feux éternels, et rien, rien ne pourra me racheter : voulez-vous m'aimer maintenant?...

— Oui, dit Annette .. et pourtant je ne le veux pas, reprit-elle, car ce n'est pas l'effet d'une volonté; il faut que je vive, et, pour vivre, il faut que je sois à vos côtés. J'en aperçois maintenant une plus grande obligation : coupable, il faut que je vous embellisse cette vie. Eh! que lui restera-t-il donc à celui qui a forfait, si, perdant la vie future, on ne lui rend pas moins amère cette vie terrestre? Partout où vous serez je me trouverai heureuse si vous m'aimez. Non, vous ne parcourrez pas toute cette vie avec moi sans rapporter au ciel un gage de repentir; jamais la colombe n'a parcouru la mer sans trouver une branche de myrte pour décorer son nid, et nous chercherons ensemble à calmer le Tout-Puissant. Si la terre vous refuse du feuillage parce que vous l'avez trahie, je suis innocente, je lui en demanderai, elle m'en donnera, et je vous l'apporterai. Si l'on vous dénie un asile, je me présenterai la première, je séduirai les cœurs, parce que c'est pour vous que je prierai, et je vous introduirai en vous couvrant de mon corps.

Jamais je ne verrai le ciel injuste, la terre ne sera pas stérile, je n'aurai point de douleur, encore moins de la rage, parce que je serai à vos côtés, et la paix, le repos, l'innocence, viendront à vous, parce que je vous ouvrirai le trésor des célestes pardons .. Vous ai-je dit assez que je vous aimais? Maintenant, voulez-vous en savoir davantage? Comme je vous aime maintenant, je vous aimerai toujours. Ce n'est point à cause de votre rang : je vous aime, parce que vous êtes le seul être que la nature m'ait donné pour compagnon, je le sens... Les sentiments que je viens d'exprimer ne me nuiront même pas, parce que depuis que nous nous sommes vus vous êtes devenu pur, et je parle à mon compagnon dans le ciel comme sur la terre.

Pendant ce discours, il régnait dans l'attitude et sur le visage d'Annette une majesté radieuse, un air de grandeur et d'innocence qui réalisaient en elle tout ce que l'on se figure d'un être descendu d'un monde meilleur pour expliquer aux hommes les ordres du Dieu vivant. Il y avait, de plus, cette conscience de vertu qui repousse toute interprétation basse, des paroles surhumaines qui venaient de sortir de ses lèvres enflammées. Argow la contemplait avec une horrible fixité. Un tel dévouement lui donnait de l'espèce humaine une idée bien opposée à celle qu'il en avait prise lorsqu'il coulait à fond un bâtiment chargé de passagers et qu'il riait en voyant leurs mains tendues hors de l'eau avant de disparaître pour jamais. — Ah! s'écria-t-il, je ne dois point prétendre à me voir guider dans la vie par un ange de lumière et d'amour tel que toi, je te profanerais par mon souffle. Tes lèvres ne sont faites que pour les baisers des anges, tes mains sont trop pures pour s'allier, en priant, avec des mains telles que les miennes!... Elles ont donné la mort...

— Ah!... Ce cri d'Annette était si perçant, qu'il annonçait une révolution; en effet, elle s'évanouissait lentement comme une lampe qui meurt. L'effroyable douleur qui saisit Argow à l'aspect de cette touchante jeune fille pâle et presque morte était la première qu'il ressentait à ce point.

Quand Annette rouvrit les yeux, elle aperçut Argow, et voyant la terreur peinte sur son front, elle lui dit d'une voix renaissante : — La mort leur devait être justement donnée!... puisque c'est toi... Ah! ma tâche ne sera que plus belle si elle est plus pénible!... Et revenant à elle tout à fait, elle ajouta : — Nous marcherons ensemble désormais dans une voie de justice et d'humilité, je prierai et pour vous et pour moi...

— Non, s'écria Argow, c'est t'aimer que d'avoir le courage de te fuir; car ce n'est pas tout, être cher et céleste; tout ce que je t'ai dit déjà, peu mesuré à tes forces, n'est rien; je me tairai cependant, parce que l'horreur d'un tel avenir ne doit pas être présenté à une vierge aussi pure que toi!... Adieu.

— Ah! dit-elle en le regardant avec une profonde terreur, qu'y a-t-il de plus effrayant que ce que vous venez de dire?...

— Annette, la malédiction des hommes est plus terrible que celle de la Divinité : l'on peut espérer pour l'une, et l'autre est sans pitié...

— Ne peut-on fuir les hommes?... dit Annette

— Eh quoi! vous me suivriez au désert, loin, bien loin, vous!...

— Celle qui s'attache à l'être dont la main a donné la mort peut, je crois, le suivre partout. Si je suis près de vous, que m'importe le reste!... Annette, épouvantée d'en avoir tant dit, baissa les yeux, des pleurs s'échappèrent avec violence d'entre ses paupières, et elle s'enfuit sans oser jeter un dernier regard sur M. de Durantal. Si affreuse que fût une pareille scène pour Annette, elle n'en resta pas moins constante dans le sentiment qu'elle avait avoué à Maxendi; bien plus, cette immense obligation qui lui était imposée l'enhardit à l'aimer, elle vit de l'héroïsme là où d'autres ne verraient peut-être que du malheur et un sujet d'éloignement. En peu de temps son amour grandit et devint tout ce qu'il devait être, sublime et unique sur la terre.

Le caractère d'Annette excluait tout changement alors qu'elle avait décidé de parcourir telle ou telle route, et dès qu'elle eut prononcé à Argow l'assurance d'un éternel attachement, rien dans le monde ne pouvait plus la faire dévier de sa route. Il y avait deux jours qu'elle ne l'avait revu depuis cette épouvantable confidence. Un soir qu'elle travaillait dans sa chambre, la porte fit un léger bruit, elle se retourna et le vit à ses côtés. — Annette, dit-il en adoucissant les sons de sa voix, je puis bien prier sans toi, demander pardon de mes fautes à Dieu; mais élancer mon âme dans les cieux, ah! je sens qu'il me faut la tienne pour ce pèlerinage. Je viens, mon ange tutélaire, passer une heure auprès de toi, sentir la paix et l'innocence, confondre mon âme dans la tienne et monter dans le ciel sur les ailes de tes vertus.

Annette le regarda, car à ce tendre discours elle ne reconnaissait plus l'homme d'autrefois; il y avait une onction, une douceur nouvellement écloses dans ce cœur qui, la veille encore, était dur et sombre, même dans son amour. — Qui ne vous aimerait pas! dit-elle. Venez... Elle lui montra un fauteuil près de son piano et elle se prépara à jouer.

— Eh! comment, dit-elle en souriant comme doivent sourire les anges, comment avez-vous fait pour entrer dans cette chambre où nul homme ne pouvait venir?... dites... répondez!... On vous aime, et voilà tout ..

Ici, dans cette réponse, pour la première fois, Annette déployait cette amabilité, cette finesse qui la rendaient la plus séduisante des femmes. En parlant, son visage, ses gestes brillaient d'un charme indéfinissable.

Annette joua comme devait jouer Annette. Elle pouvait n'être pas d'une grande force, mais malheur à celui qui n'aurait pas tressailli en l'entendant! L'extase qui s'emparait d'elle en priant passait dans son jeu, et rien n'était indifférent sous ses doigts : la note la plus insignifiante avait un caractère de douceur et un charme indescriptibles.

Quand elle eut fini, elle contempla M. de Durantal, qui était comme enseveli dans une méditation; il écoutait les derniers sons comme s'ils duraient encore... — Eh bien! dit-elle, quand on pouvait avoir ce simple et pur plaisir d'entendre de la musique et ce qu'on aime, comment allait-on en mer courir des dangers? Que cherchiez-vous?... le bonheur!... Eh! monsieur, vous étendiez trop le bras, il est plus près de nous qu'on ne le croit. M'écoutez-vous?... Argow sourit pour la première fois de sa vie avec cet abandon, cette naïveté, cette franchise qui ne se trouvent réunis que dans le premier âge, alors que l'on aime pour la première fois; mais dans ce sourire il y avait un regret, et ce regret le rendait mille fois plus touchant.

Cette scène charmante, au milieu d'une chambre qui semblait habitée par l'amour et tout ce que les sentiments humains ont de plus délicat : l'ordre, la sagesse, la recherche et l'amitié modeste et pure, cette scène, disons-nous, était comme le prélude des mille autres scènes d'amour et d'innocence dont les jours d'Argow et d'Annette devaient s'embellir, c'était comme l'aurore d'une belle journée; et lorsqu'Annette exprima cette idée, Maxendi répliqua : — Pourvu qu'il n'y ait pas d'orage le soir!...

— Qu'importe l'orage! dit-elle, s'il y a une nuit profonde et silencieuse...

— Annette, reprit M. Maxendi, vous souvenez-vous qu'ici, un soir, vous m'avez dit : « Séparons-nous... » Ici donc, le soir aussi, moi je vous dirai : « Séparons-nous!... » Oui, Annette, car tel bonheur que votre chaste union me présente, l'idée que je suis un homme indigne du pardon céleste s'offrira sans cesse à ma pensée, une affreuse mélancolie sera toujours dans mon cœur, et vous ne trouverez rien en moi de ce qui doit charmer l'existence d'une fille aussi pure et aussi céleste que vous l'êtes.

— Mon cher monsieur de Durantal, est-ce que vous espérez vous faire répéter tout ce que je vous ai dit naguère? Oh! non, je ne puis le redire; car si j'avais su où devait m'emporter l'aspect de votre douleur, croyez qu'Annette se serait tue!... Je ferai à votre bonheur tous les sacrifices que peut faire une femme mais je ne ferai jamais celui de ma pudeur, car alors je ne serais plus femme. Ayez donc de la grandeur, monsieur; ne vous inquiétez plus du destin d'Annette, soyez un beau monument de repentir, et, comme un monument, laissez croître sur vous le lierre des murailles.

Argow, attendri par ces douces paroles, la regarda longtemps, et, sans doute, ses yeux avaient hérité de toute l'énergie de son âme, car Annette s'écria : — Oh! celui qui me regarde ainsi n'est point un criminel!...

— Ou s'il est criminel, dit Argow, c'est celui qui aimera le plus sur la terre!...

— Et qui sera le plus aimé, répliqua Annette; car ne m'avez-vous pas fait ouvrir mon piano... moi qui ne voulais plus exprimer l'amour ni par la musique ni par le chant!

Argow quitta Annette : il était enivré. Après une scène pareille, il ressentait en son cœur une tranquillité, une paix que ses remords

troublaient toujours trop tôt, et alors Annette devenait pour lui un véritable besoin.

XIV

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi au sein du bonheur le plus pur. Les scènes de cette vie d'amour et de joie offrent au pinceau des couleurs que bien des gens trouvent monotones, et de telles descriptions feraient reléguer cet ouvrage avec les romans de Scudéry et de l'Astrée. Alors nous nous contenterons de montrer Annette et Argow cheminant dans le même sentier. Aux yeux des anges, la pure Annette guidait vers le ciel un être malheureux, néophyte de vertu, qui, à chaque pas, regardait sa douce compagne en se demandant quel droit il avait à cette heureuse alliance!... et à chaque pas encore il lui disait : — Suis-je bien sur la route?

L'union d'Annette et de M. de Durantal n'était cependant pas encore décidée; car madame Gérard, sur les avis de M. de Montivers, s'opposa, pour un temps, à leur mariage. En effet, ce saint homme, effrayé de la confession d'Argow, mais témoin aussi de son grand repentir, voulait s'assurer de la sincérité de celui auquel Annette allait confier le soin de son bonheur. Il avait même insinué à madame Gérard que sa fille pouvait risquer beaucoup pour l'avenir. Les craintes de la mère disparaissaient cependant devant l'amour d'Annette et les témoignages de la tendresse de M. de Durantal; alors madame Gérard ayant confié à M. de Montivers qu'Annette était éprise d'Argow, et le bon prêtre ayant répondu : — S'ils s'aiment autant, unissez-les!... elle n'opposa plus de résistance au bonheur d'Annette.

Un jour Argow réussit, après bien des difficultés, à décider Annette, sa mère et M. Gérard, à venir entendre un concert spirituel : c'était aux Italiens, et pour la première fois depuis trois ans Annette franchissait le seuil d'une salle de spectacle. Elle eut un mouvement de stupéfaction en se voyant au milieu d'une si grande foule, car il y avait beaucoup de monde, et Argow, ne pouvant entrer dans la même loge qu'Annette, se contenta de se promener dans le corridor. A chaque morceau de chant, M. Maxendi accourait se placer derrière sa fiancée. Là il voyait une foule de personnes écouter la musique en arrêtant leurs regards sur Annette, dont la mise simple, si bien en rapport avec le genre de sa beauté, attirait l'admiration. Cette unanimité lui causa un vif plaisir d'amour-propre.

— Êtes-vous contente? demanda-t-il à Annette. — Non, répondit-elle. — Et pourquoi? — Parce que cette foule s'interpose entre nous, et qu'une heure passée en silence, mais passée à côté de vous, vaut tous les concerts du monde; rien, en fait de musique, rien n'est beau que la voix de ce qu'on aime.

— Au nom du ciel, dit Argow, ne me parlez pas ainsi, ou je ne pourrai attendre la fin du concert pour vous emmener.

— Il ne faut donc pas vous dire que ma mère consent à notre mariage et que bientôt... Annette s'arrêta. M. de Durantal était pâle, et ses yeux annonçaient que la simple annonce de ce bonheur était au-dessus de ses forces.

— Annette, ma chère Annette, dit-il à voix basse, épargnez-moi, je vous supplie...

Annette pleura en voyant des pleurs rouler sur le visage d'Argow.

— Auriez-vous envie de rester ici avec cette idée? demanda-t-elle à M. de Durantal, qu'elle voyait inattentif aux plus doux chants que le gosier d'une femme ait jamais modulés, car madame Malibran chantait.

— Oh! non, dit-il; partons, partons...

Ils laissèrent M. et madame Gérard seuls, et s'en retournèrent à pied dans le Marais, savourant la douceur de traverser Paris, en proie à une confusion et à un bruit dont leur cœur offrait le plus grand contraste.

Le lendemain, au matin, Argow était agenouillé dans son oratoire et priait avec ferveur quand tout à coup il fut interrompu par des éclats de rire immodérés. Il se retourna, et comme alors il montra sa tête, le rieur rit encore plus fort : Argow reconnut Vernyet. Maxendi attendit patiemment la fin de ce rire, et cette contenance de résignation, cette patience si peu en rapport avec le caractère du pirate, fut ce qui arrêta Vernyet.

— Que diable fais-tu là?... dit-il, et comme ta figure est changée!..

— Qu'a-t-elle d'extraordinaire?... demanda Maxendi.

— Quand on aurait mis, répondit Vernyet, un cataplasme de nénuphar et de concombre pendant quinze jours pour t'ôter toute physionomie, toute idée, toute force, on n'aurait pas mieux réussi. Quelle lubie as-tu?...

— Vernyet, reprit Argow, je pleure mes erreurs, nos crimes, et j'en espère le pardon.

— *Per sæcula sæculorum, amen*, répondit le lieutenant. Par le ventre d'un canon de vingt-quatre! es-tu fou?... Oh! mon pauvre capitaine! je vais faire dire des prières afin que le ciel te rende la raison.

— Vernyet, dit Argow, je prie le ciel qu'il te fasse voir le même jour qu'à moi et que tu te convertisses pour sauver ton âme!...

— Ventre-bleu! je veux que le diable m'emporte si jamais je change!... Quoi! ce serait vrai? le capitaine de la *Daphnis*, après s'être trompé en coulant à fond plus de deux mille pauvres diables, croirait que, s'il y a un paradis, on peut effacer ces petites erreurs de calcul social en disant des *Oremus*, en allant à l'église, en fricassant des œillades au ciel!... Mille millions de diables! si tu es sauvé, je rirai bien.

Cette idée fit encore une telle impression sur Vernyet, qu'il se mit encore à rire. Argow s'approcha de lui, et lui prenant le bras avec douceur, il lui dit : — Vernyet, je suis ton ami, et cette considération devrait t'engager à respecter mes opinions, quelles que soient les tiennes.

— Oh! lui répondit Vernyet, reste comme cela; tu es vraiment à peindre! feu le père Abraham n'avait pas l'air plus pathétique! d'honneur, tu es touchant. Oh! qu'un homme comme toi est bien mieux avec un chapelet et un scapulaire qu'avec un bon pistolet dans une main et une hache dans l'autre!... Argow, une fois que ce que j'appelle un homme a mis le pied dans un chemin en commençant sa vie, il doit, quand le ciel tomberait par pièces sur sa tête, le continuer courageusement. Nom d'un diable! si je puis, je mourrai entouré de soldats morts dans quelque combat où j'aurai brûlé plus d'une cartouche, brisé plus d'un crâne! Mon âme, si tant est qu'il y en ait une dans mon pauvre corps, s'exhalera au sein de la destruction et du carnage, et si le cri de victoire retentit à mon oreille, je serai joyeux comme un équipage à qui l'on crie : — Terre! après un voyage de deux ans. Comment! cela ne te remue pas?... Ah! mon pauvre capitaine, il n'y a plus d'espoir, la tête n'y est plus!... quelque chien t'aura mordu.

— Vernyet, répondit Argow avec calme, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour t'ouvrir les yeux sur ta conduite et t'engager à suivre mon exemple; si je n'y parviens pas et que mes discours te soient à charge, je ferai violence à mon amitié en me taisant, mais alors je ne t'importunerai plus; j'espère alors que tu imiteras ce silence à mon égard; cependant, plus tu me représenteras l'infamie de mon ancienne existence, et plus je t'aurai d'obligation; car tu redoubleras en moi la force et l'énergie pour demeurer dans le chemin de la pénitence. Des âmes ordinaires s'effrayeraient de t'approcher; moi, ton ancien ami, je veux l'être toujours, et la différence de nos opinions religieuses ne m'effraye point; laisse-moi prier, et dans quelques moments nous allons nous revoir.

— Eh mais, dis-moi au moins qui a pu te changer ainsi!...

— Annette, le ciel et le vertueux prédicateur que j'ai entendu.

— Annette, reprit Vernyet. Ah! si cette jeune fille a eu le pouvoir d'opérer de si grands changements, mon éloignement approche, et il faudra nous dire adieu.

— Jamais, dit Argow; tu seras son ami et tu l'admireras!...

— Ma pipe, mon allure, mes manières l'effrayeront.

— Non, parce que tu es mon ami.

— Voilà de tes équipées!... dit Vernyet; et regardant l'ameublement de l'oratoire et donnant un coup de pied au prie-Dieu, il s'en alla en s'écriant : — Qui l'eût jamais dit!... Il haussa les épaules, chargea sa pipe, et se croisant les bras, il s'alla promener dans le jardin de l'hôtel.

Ce jour-là, M. Maxendi introduisit Vernyet chez madame Gérard, et le lieutenant, à l'aspect d'Annette, devint aussi respectueux qu'il l'était jadis devant son capitaine. Malgré la tenue sévère de Vernyet, il déplut à mademoiselle Gérard, qui démêla dans les manières brusques du lieutenant et dans sa physionomie quelque chose de grossier et de rude. Aussi, quelques jours après, Annette demanda à M. de Durantal ce qu'était ce nouveau personnage.

— C'est mon ami, dit-il.

— Il a d'étranges manières, répondit-elle.

— Il faut lui pardonner, chère Annette, répondit Argow; nous autres marins nous conservons toujours quelques mauvaises habitudes du métier.

— Soit, mais il n'est pas religieux.

— C'est vrai, Annette, mais c'est mon ami.

— Il me glace le sang par sa présence, continua-t-elle, et j'ai quelque pressentiment que cet homme nous sera funeste, et cependant ce sentiment m'étonne, car je me sens, en général, de la bienveillance pour tout le monde. J'ai du plaisir à vous regarder; mais lui, je frissonne en l'apercevant...

— Annette, dit Argow, je vous aime autant que l'on peut aimer au monde; mais je crois que vous m'aimez, et si je vous répète encore *c'est mon ami*, je suis sûr que vous tâcherez de vaincre la répugnance qu'il vous inspire.

— Oui, puisque c'est votre désir, répondit-elle.

Un soir, Argow et Vernyet étaient réunis dans la chambre d'Annette, et cette charmante fille s'était abandonnée à toute l'innocente folâtrerie de son âge. Elle avait touché du piano, et les accords de sa musique avaient plongé les deux amis dans une rêverie qui se prolongeait encore longtemps après qu'Annette eut fini; tout à coup Vernyet se leva, fut à elle, et, dans un enthousiasme difficile à décrire, il lui dit en lui serrant la main : — Vous êtes un ange! mais en devenant l'épouse de M. de Durantal, vous ne savez pas tous les dangers que vous courez; moi. je me charge de vous en garantir; je serai toujours un démon, mais ce démon veillera sans cesse à votre bonheur. Je devine bien que vous devez ne pas m'aimer; mais si j : n'ai pas votre amitié, je vous forcerai à avoir de la reconnaissance, et vous serez tout étonnée un beau matin de mêler mon nom à vos prières.

Annette dégagea sa main de celle de Vernyet avec une espèce de dépit qui enchanta Argow, et elle ne répondit rien à ce discours.

Cependant l'époque du mariage approchait, et, toute joyeuse qu'Annette pût être de cette union, l'approche de ce moment la livrait à bien des réflexions dans son cœur. Par instants elle ressentait comme une terreur sourde que le souvenir des aveux de son époux excitait. Une nuit, elle eut encore le même rêve qui l'avait tant effrayée à Durantal, et le lendemain, lorsqu'Argow entra, elle l'examina avec un soin curieux et lui trouva une figure plus sombre qu'à l'ordinaire. Par instants elle jetait un regard sur son cou, et tâchait d'ôter de sa mémoire l'image de cette ligne rouge qui l'épouvantait si fort, et plus elle y mettait d'intention, plus cette ligne brillait à ses regards par-dessus les vêtements mêmes.

— Monsieur de Durantal, venez donc ici, lui dit-elle en lui montrant un tabouret sur lequel elle posait ordinairement les pieds. Argow y vint et s'y assit de manière que sa tête se trouva comme dans les mains d'Annette. Elle s'en empara et lui dit :

— Eh mais, vraiment, vous avez une tête bien grosse! et, passant à plusieurs reprises ses doigts dans les cheveux du pirate, elle cherchait à déranger la cravate qui lui cachait le cou.

La superstition dont elle était possédée lui faisait battre le cœur comme si elle allait commettre une faute, et ses regards incertains et comme confus se baissaient sur le cou et l'abandonnaient tour à tour...

— Pourvu, dit Vernyet à l'aspect de ce tableau, qu'il n'y ait que ta fiancée qui joue toujours comme cela avec ta tête!... Elle la remue comme si elle ne tenait pas!.,.

Ces mots firent pâlir Argow; il se leva brusquement, et ce mouvement permit à Annette de s'assurer qu'aucune ligne rouge n'existait sur le cou de M. de Durantal. Ce dernier alla droit à Vernyet et lui dit:

— Mon ami, de grâce, pas de plaisanteries semblables!

— Est-ce que tu en serais venu à craindre la mort? lui dit le lieutenant à voix basse.

Ici Argow jeta un regard à Vernyet qui lui imposa silence, et il ajouta :

— Je ne la crains pas pour moi!...

Cette scène brusque déplut à Annette, qui crut y entrevoir un mystère qu'on lui cachait, et, malgré l'assurance que lui donna Argow, sur ses questions multipliées, qu'elle ne contenait aucune chose qui pût l'alarmer, Annette n'en conserva pas moins des soupçons qui ne se dissipèrent qu'à la longue.

Chaque jour elle était comblée des présents magnifiques d'Argow, et ces présents, par leur nature, lui disaient que le jour de son mariage approchait de plus en plus.

Ce fut à cette époque que M. Gérard reçut une lettre de Charles Servigné. Il lui mandait qu'il avait l'espoir de monter à un poste encore plus élevé que celui qu'il occupait, et qu'il saisissait cette occasion pour lui renouveler ses instances au sujet de son mariage avec Annette : il lui apprenait que sa sœur et sa mère avaient abandonné le commerce de détail, et que, grâce à son influence, elles avaient réussi à fonder une maison de commerce qui prospérait et promettait les plus grands avantages.

M. Gérard répondit à cette lettre par l'annonce du mariage d'Annette avec M. le marquis de Durantal. et il finit en prévenant son neveu que les réjouissances de cette heureuse union se feraient au château de Durantal; il priait Charles d'engager toute la famille Servigné à s'y trouver.

Lorsque Charles lut cette lettre en famille un grand étonnement succéda à cette lecture. Adélaïde Bouvier sentit un secret dépit se glisser dans son cœur en apprenant qu'Annette devenait une dame de si haut rang et si riche. Pour Charles, il dissimula toute sa haine et garda le silence. Le soir, il était invité à un bal qui devait avoir lieu à la préfecture, et il répandit cette nouvelle dans toute l'assemblée, mais en tirant grande gloire pour lui de cette alliance. Le préfet, en l'apprenant, le complimenta avec une sincérité qui étonna Charles, surtout quand le préfet lui dit qu'il était l'ami intime de M. de Durantal. Charles s'applaudit alors de n'avoir parlé d'Annette et de son époux que dans un sens qui leur fût favorable, et il recommanda à sa sœur et à sa mère de n'en jamais parler qu'avec la plus grande amitié et la plus grande déférence. Aussi Annette et madame Gérard furent très-surprises en recevant de Valence une lettre pleine de tendresse et de compliments sur cette heureuse union. On regrettait même de ne pouvoir assister à la célébration de ce mariage, mais on attendait avec impatience l'arrivée des époux et la fête de Durantal.

Annette, son père et sa mère crurent aux sentiments exprimés dans cette lettre, et se réjouirent de ce que la nouvelle du mariage d'Annette n'avait pas été mal reçue par la famille Servigné.

Alors on pressa les préparatifs du mariage et du départ, et l'on fut bientôt à la veille de cette union tant désirée.

XV

M. de Montivers devait, avant de partir pour une mission, marier Annette avec Argow. Cette cérémonie était indiquée pour cinq heures du matin, parce que monsieur, madame Gérard et les nouveaux mariés devaient partir sur-le-champ pour Durantal, où Vernyet s'était déjà rendu afin de préparer le château et de le meubler de manière à ce qu'il fût digne d'Annette.

La nuit de cette union était arrivée. Annette, simplement mise, et M. de Durantal, dans le costume de rigueur, partirent, accompagnés de M. Gérard, de sa femme et des témoins.

Il y avait ce jour-là une fête particulière à l'église où ils allaient se marier, c'était la dédicace de cette église, et cette fête fut cause du plus grand saisissement qu'Annette pût éprouver.

Elle avait surmonté toute crainte, l'aspect d'Argow l'avait rendue à tout ce que l'amour a de plus tendre, et ces sentiments avaient mille fois plus de charme pour une vierge aussi pure qu'elle que pour tout autre, car en touchant au bonheur elle voyait la terre et les cieux lui sourire, et plus elle s'était interdit les émotions du genre de celles qui l'agitaient en ce moment, plus elle devait éprouver de charme à les savourer. Aussi, en ce moment de joie, elle brillait de toutes les beautés terrestres, et jamais elle ne s'était sentie si troublée que quand, en descendant de voiture devant l'église, Argow lui donna sa main qu'elle sentit trembler dans la sienne. Elle lui jeta un regard dans lequel toutes les harmonies de la terre se réunissaient; c'étaient la sainteté, la tendresse, l'amour, le respect, la joie, la beauté, la pudeur et la chaste confiance d'une vierge, confondus dans une seule expression: son haleine, sa respiration même, sa contenance, tout parlait et imprimait un sentiment de vénération en faveur de cette séduisante créature. S'il y avait eu une foule, elle se serait agenouillée devant une telle fiancée.

Elle s'avança en s'appuyant sur le bras d'Argow avec une complaisance qui révélait toute la tendresse qu'elle avait pour lui. Pour la première fois de sa vie elle allait entrer dans une église avec deux sentiments, celui d'une religion profonde et celui du plus tendre amour. Elle entra, leva les yeux, et une si grande terreur vint l'épouvanter, qu'elle resta froide et pâle entre les bras de M. Maxendi.

En effet, qu'on juge de l'impression que devait produire sur la superstitieuse Annette le tableau qui s'offrait à ses regards et ces paroles qu'une voix sinistre avait prononcées : *De profundis clamavi*, etc.

L'église était tendue de noir, et devant Annette était une bière autour de laquelle brillaient les pâles flambeaux du convoi : une tête de mort, des larmes, des os croisés, tels étaient les objets qu'elle aperçut, et, autour du cercueil, des prêtres, des parents pleuraient en continuant un chant lamentable. Il était encore nuit : l'église, sombre, ensevelie tout entière sous ce drap, semblait plus silencieuse, et les fatales paroles avaient retenti dans le cœur d'Annette avec toute leur signification.

Qu'on se figure, devant cet appareil, une jeune mariée, brillante de beauté, qui vient échouer sur cette tombe avec sa joie et son amour. Toutes les fiancées, dans cette fatale position, ne trembleraient-elles pas?... Mais combien mademoiselle Gérard dut-elle être plus effrayée, elle qui voyait partout des présages!...

Argow l'avait entraînée et conduite dans la sacristie.

M. Gérard y était déjà et se plaignait hautement de l'inconvenance d'une pareille cérémonie.

— Oui, monsieur, disait-il au sacristain et au vicaire, lorsque l'on a un mariage à célébrer concurremment avec un enterrement, on fait prévenir du moins les personnes, et elles retardent, si elles le jugent convenable, le moment de leur cérémonie!...

— Monsieur, répondit le vicaire, l'urgence est une raison suffisante : on ne pouvait pas attendre une heure de plus pour l'enterrement de la personne décédée, à cause du genre de maladie, et il nous a été recommandé même de le faire au matin...

— Mais vous pouviez me prévenir?

— Monsieur, dit le vicaire, j'avais ordonné que l'on vous fît entrer par une autre porte, et c'est une erreur du sacristain.

Cependant Annette, en qui cette dernière émotion avait redoublé toutes celles qu'elle éprouvait déjà, venait d'entrer dans la sacristie, soutenue par Argow : à peine assise sur un siége qu'on se hâta de lui présenter, elle s'évanouit.

Quand les soins empressés de sa mère et d'Argow lui eurent fait reprendre connaissance, elle parut pendant quelques instants privée de l'usage de sa raison, des paroles entrecoupées s'échappaient avec effort de ses lèvres et exprimaient la terreur qu'elle avait éprouvée; mais enfin reconnaissant la voix d'Argow :

— C'est lui!... s'écria-t-elle en ce moment. Alors elle releva doucement sa tête, ses yeux devinrent sereins, elle reprit peu à peu sa connaissance, sourit, se dégagea d'entre les bras d'Argow et se jeta au cou de sa mère.

A cet instant, M. de Montivers, qui arrivait et que l'on avait instruit de l'événement, s'approcha d'Annette, et lui dit de sa voix grave : — Ma fille, il est peu chrétien de s'abandonner à de pareilles terreurs. Dieu seul conduit les événements de la vie, et sa volonté seule en peut changer le cours!...

A cette voix imposante, Annette sentit le calme renaître dans son cœur, et la nuit ne servit plus qu'à jeter dans son âme toute la piété qu'exige cette cérémonie imposante, souvent unique, et à laquelle, dans la vie humaine, se rattachent tous les événements du reste de l'existence.

Certes, un des tableaux les plus poétiques que puisse présenter notre religion après celui d'un prêtre consolant un mourant, est celui qu'offraient Annette et son époux, réunis devant un simple autel, dont les cierges rougissaient faiblement la nef. On entendait à la porte de l'église les dernières prières des morts et le bruit du convoi qui sortait. Un prêtre vénérable voyait devant lui une jeune fille, l'amour de la nature, et un homme au regard inquiet, un grand criminel, recueilli par la bonté céleste, et qui semblait douter de son bonheur.

Frappé de ce spectacle, M. de Montivers, avant d'unir la vierge au criminel, leur dit d'une voix recueillie :

— Une seule âme, une seule chair, c'est ainsi que l'Église vous voit. Toute individualité cesse désormais entre vous, et, dans ces paroles, mes enfants, vous trouverez un traité tout entier sur les obligations du mariage; vous n'avez qu'à les commenter et à suivre tout ce que cette phrase renferme d'utiles préceptes. Désormais tout sera donc commun entre vous; j'imagine que vous n'êtes venus recevoir cette bénédiction nuptiale, le plus grand lien de la terre, qu'après vous être assurés que la douce conformité de vos goûts ne fera pas une chaîne de ce tendre lien, ou que la disparité de vos qualités ne servira qu'à rendre le mariage un état de grâce et de bonheur. Que cette parole que je vais prononcer vous soit un lien d'amour, qu'il soit de fleurs, qu'elles renaissent à chaque pas, et, si le malheur vous accablait, souvenez-vous de ce discours. Une seule âme, une seule chair!... car je vous unis. Conjungo, etc.

Ce mot prononcé, Annette était perdue!... et son terrible destin ne devait plus tarder beaucoup à s'accomplir. Mais gardons-nous d'anticiper sur ces funestes événements.

Toutes les cérémonies de la terre étaient terminées, Argow et Annette étaient à jamais unis, et la même voiture les entraînait vers Durantal.

Désormais Annette pouvait, sans crime, déployer toute sa tendresse pour l'homme qu'elle aimait, pour le seul qu'elle dût aimer. Argow, chose incroyable! avait acquis une foule de sentiments que la nature dépose dans toutes les âmes énergiques et qui peuvent ne pas se développer, mais qui n'en existent pas moins : la plus précieuse de ses qualités, et celle qu'on aurait attendu le moins d'Argow, était un respect et une délicatesse rares. Loin de voir dans sa jeune épouse une propriété que les lois lui donnaient, il se défit de tous ses droits et dit à Annette :

— Ma chère enfant, conservez, je vous prie, toute la liberté dont vous avez joui jusqu'à ce jour, restons amants, et que jamais le devoir seul nous dirige; suivons l'impulsion de nos cœurs.

— Oui, dit Annette. Et, jetant ses bras autour du cou de son époux, elle déposa un baiser sur son front.

— Ah! s'écria Argow, je deviens pur, je me lave de toute souillure en mêlant ainsi mon souffle au tien; j'espère mon pardon du ciel, si je continue longtemps une telle vie de bonheur! mon amour même sera une longue prière.

Avec quelle joie et quelle ivresse ils revirent cette route dont chaque borne était un monument pour leurs cœurs! Que l'on voie Annette heureuse de pouvoir se livrer, sous les auspices et aux regards du ciel, à toute l'exaltation de son âme, donner à sa force aimante envers la créature la même activité, la même expansion qu'à son amour pour les cieux, ne pas craindre de rendre ces deux sentiments rivaux! Voyez-la dans ce moment, car c'était le plus beau moment de bonheur qu'elle pût obtenir dans son apparition ici-bas. Regardez, elle est, le plus souvent, la tête appuyée gracieusement sur l'épaule de son époux, mais elle lui sourit, et ce sourire passe à travers des dents rivales des perles de l'Orient; une haleine pure comme son âme semble se jouer sur des lèvres amoureusement candides; ses mains, qui jusqu'alors n'ont tenu que de la blanche dentelle, et n'ont caressé, flatté que son père ou sa mère bien-aimée, ses mains s'entrelacent avec volupté aux mains terribles qui jadis ont remué les canons, manié la hache et lancé la mort. Pour un homme qui a connu l'Argow de la *Daphnis*, le spectacle de ces mains entrelacées est un mélange de terreur et de grâce. Les yeux d'Annette sont brillants, transparents comme ceux qu'un peintre a donnés à Marie Stuart chantant avec Rizzio, et ces yeux ravissants montrent à Argow la route; car en ce moment la voiture est à l'endroit où ce dernier manqua de périr et où mademoiselle Gérard vint lui apparaître comme un ange qui descendait des cieux. Quant à M. de Durantal, il semble toujours dire :

— Quel droit ai-je donc à tant de bonheur?...

Ils approchaient de Valence, qu'ils devaient seulement traverser, car il faisait nuit, le temps était à la pluie, et des nuages très-noirs sillonnaient le ciel. Annette proposa à M. de Durantal de s'arrêter à Valence; mais il lui objecta que, pour deux heures de plus qu'ils auraient à rester en voyage, ils feraient mieux d'atteindre le château. C'était une chose si indifférente, qu'Annette n'insista seulement pas, et l'on continua de voyager.

Ici une description succincte de la position du château de Durantal est nécessaire pour mille raisons : elle sera aussi abrégée que possible.

Le château de Durantal est situé sur une hauteur, les murs du parc se trouvent enceindre la montagne entière, et l'habitation domaniale, située à mi-côte, sépare en deux parties bien égales la largeur de cette côte, à gauche de laquelle est le village de Durantal. La grande route de Valence à F... vient aboutir au bas du parc, précisément en face du château; mais là, la route tourne à droite, au lieu de passer dans le village, de manière que cette montagne, au milieu de laquelle le château s'élevait, était flanquée à gauche par le bourg, et à droite par la grande route.

Il s'ensuit que les anciens propriétaires de Durantal avaient deux entrées différentes : d'abord cette avenue qui conduisait au château par la grande route à droite, cette avenue était pavée et donnait sur la principale façade du château : mais par la suite on avait, à travers le parc, ouvert une autre avenue qui conduisait, d'une autre façade, au village et à l'église de Durantal. Argow, en achetant cette propriété, avait regardé ces deux avenues comme trop longues pour arriver à son château. Il fit jeter des ponts sur les rivières factices du parc, et percer une avenue qui conduisait à travers la montagne, droit à la route. Il devait y avoir une belle grille, car, comme il comptait habiter la façade qui avait pour point de vue les plaines de Valence et la grande route, ce chemin montrait à tous les passants le château de Durantal dans toute sa splendeur.

Alors on voit qu'il y avait trois chemins différents pour arriver au château d'Argow; car Vernyet venait de faire terminer l'avenue qui y menait en droite ligne, et qui semblait être la continuation de la grande route. Ordinairement Argow désignait au postillon le chemin par lequel il voulait être conduit, et il était déjà arrivé deux fois qu'ayant affaire dans le village il s'était fait mener par Durantal.

Le hasard voulut que le postillon qui conduisait Argow en ce moment fût celui qui, les deux fois, l'avait mené par le village; il devait donc naturellement suivre la route précédemment indiquée, et Argow, tout entier au charme de voyager avec Annette, ne fit aucune attention à une chose aussi ordinaire.

Mais le chemin du village n'était pas le même au printemps qu'en été, et surtout lorsque, pendant deux heures, la plus furieuse pluie qui fût tombée de mémoire d'homme avait déployé sa rage sur la contrée : il y avait des ornières d'une étonnante profondeur, et, malgré toute sa science, le postillon douta de pouvoir arriver à Durantal.

Aux premières maisons du village, le postillon fut contraint de s'arrêter, car il n'était pas possible d'aller plus loin. La voiture de M. de Durantal courait risque de se briser, et le postillon tâcha de gagner le pavé qui se trouvait devant une maison qui avait assez d'apparence. Là, il se dégagea de dessus son porteur, nagea dans un océan de boue, et, après mille jurons, attrapa la chaîne d'une sonnette et sonna de toutes ses forces.

— Qui va là? demanda une vieille femme à la voix cassée?

— C'est un postillon embourbé qui voudrait...

— Un postillon! sainte Vierge! s'écria la vieille en interrompant le discours du claque-fouet, jamais chaise de poste n'a passé par le village de Durantal! c'est tout au plus si, en vingt ans, j'ai vu passer trois fois la voiture du seigneur... je n'ouvre pas.

— Vieille folle, ouvrez donc! c'est M. de Durantal...

Bah! la croisée était refermée et la vieille n'entendait plus.

— Ah! je vais te faire ouvrir! s'écria le postillon, et il se mit à sonner comme s'il s'agissait de l'enterrement d'un pape.

— Postillon, dit Argow, essayez plutôt de regagner la route neuve.

— Eh! monsieur le marquis, l'eau entre dans votre voiture; il vaut mieux envoyer chercher du monde au château, et, à travers le

pare, on viendra vous chercher ici quand la pluie aura cessé... Et le postillon de [illegible] toujours.

On entendit à l'intérieur un colloque de six ou sept voix de femme, et l'on vit de la lumière aller et venir.

Enfin l'on ouvrit, le postillon montra la voiture, et, à cet aspect, l'on voulut bien recevoir Annette et M. de Durantal : mais aussitôt que le postillon les eut nommés, il y eut un émoi général et un empressement étonnant. La vieille alla chercher un parapluie et un vieux tapis, et les deux époux entrèrent dans cette maison à dix heures et demie du soir.

Le postillon détela les chevaux, abrita la voiture et s'en retourna à grand peine.

Vous, lecteur, si jusqu'ici vous m'avez vu conduire mon char à peu près comme le postillon conduisait nos héros, espérez que désormais nous allons rouler avec trop de rapidité peut-être quand vous apercevrez le but.

XVI

La maison dans laquelle venaient d'entrer M. de Durantal et sa femme appartenait à une vieille demoiselle nommée mademoiselle Sarah Sophy. Cette demoiselle avait tenu à Valence, pendant fort longtemps, une maison de commerce qu'elle venait de vendre à M. Bouvier, le cousin d'Annette. Mademoiselle Sophy était la plus riche de tout le village de Durantal, et de tout temps sa maison avait été le rendez-vous des habitants les plus aisés ; elle était comme la reine de ce petit monde, et tant qu'au château les propriétaires furent absents, mademoiselle Sophy pouvait passer pour la première du village.

Or, dans tous les bourgs, villes, capitales, villages, hameaux de tout royaume européen, asiatique et africain, partout enfin où se trouvent agglomérés sept animaux qu'on décore du nom générique d'hommes, il se trouve aussi des intérêts qui se croisent, des amours-propres qui se froissent, des jalousies qui croissent, et la reine du monde, l'opinion, y vient sur-le-champ dresser ses tréteaux, et, comme un charlatan, parle sans cesse à la foule. Or, la maison de mademoiselle Sophy était l'endroit où l'opinion régnait; elle la dirigeait, la modifiait, et cela avait eu lieu, dans l'origine, par un motif qui n'était plus connu que des vieilles têtes à perruques de l'endroit, et ceux qui n'avaient pas l'honneur d'aller chez mademoiselle Sophy répétaient encore ces bruits dans ce qu'elle appelait leurs conventicules : nous allons les traduire fidèlement au lecteur. Cette société secondaire de la petite bourgeoisie de Durantal tenait son bureau chez l'épicière du village. Or, voyez-vous madame Jacotat au coin de son feu, dans son arrière-boutique, entourée de sept ou huit habitants, fermiers, tailleurs, boulangers, tous membres de la petite propriété, et les industriels du canton?

— Oui, répétait madame Jacotat, ma mère m'a dit que mademoiselle Sophy avait été jolie, mais très-jolie, à dix-huit ans; qu'elle avait été amoureuse, mais comme on l'était dans l'ancien régime, bien plus qu'aujourd'hui; elle était donc amoureuse et aimée d'un jeune homme, le fils d'un président à mortier du parlement. Mais les parents de l'amoureux n'avaient pas voulu les marier, et l'on m'a dit que c'est ce jeune homme qui lui a acheté sa propriété à Durantal. Elle y vivait dans la retraite, et le jeune homme venait la voir clandestinement la nuit. On dit que c'est le président actuel du tribunal à Valence, et qu'il a tant aimé mademoiselle Sophy, qu'il n'a jamais voulu se marier. Le fait est qu'à Valence elle allait souvent chez lui, et lui chez elle, de manière que cette vieille mademoiselle Sophy, qui fait tant sa dévote et sa vertueuse, n'en a pas moins eu un enfant de lui.

— Un enfant!... s'écriait-on.

— Oui, un enfant, et elle n'a jamais osé le garder avec elle : on ne sait pas ce qu'il est devenu. C'est un crime cela! une mère doit, quelque chose qu'on pense d'elle, ne jamais se séparer de son enfant! Elle ne parle jamais que de vertu ; elle a chassé la petite Jeanneton, parce qu'elle avait fait un enfant avec le dernier garde-chasse, ou avec un autre; n'importe! c'est le garde-chasse que l'on accuse : elle aurait dû plutôt la secourir!... mais voilà, on condamne dans les autres ce qu'on a fait soi-même... Ici l'épicière se croisa les bras... Mademoiselle Sophy, reprit-elle, est riche, alors on va la voir! on fait comme si l'on ne savait rien, et elle est reçue au château, c'est-à-dire elle l'était par les anciens seigneurs; mais le sera-t-elle par ceux-ci? c'est une question.

— Qu'est devenue Jeanneton?... demandait un des auditeurs.

— La pauvre petite!... reprit l'épicière infatigable, voilà ce qui lui est arrivé : le grand sec, qui est l'ami du nouveau propriétaire, l'a établie à dix lieues d'ici, je ne sais où. Elle a une auberge, une ferme, une habitation, quelque chose comme un immeuble enfin, et le garde-chasse a un emploi qu'il lui a fait obtenir par le préfet, son ami. Aussi l'on a grogné contre celui-là, qui a l'air d'un bien brave homme : il ne s'en fait pas accroire, il vient m'acheter du tabac à fumer quand il lui en manque et qu'il est hors du château, car il en a sa provision. Si j'étais en ville, j'achèterais bien ce tabac-là au prix de l'or! car c'est du tabac des îles, et je dis qu'il est fameux, car mon homme en a senti le fumet, et il s'y connaît! mais pour les gens de Durantal le nôtre est assez bon, les paysans ne sont pas au monde pour avoir leurs aises. Au surplus, le nouveau propriétaire fait travailler, c'est un brave homme! ça a autant d'écus que j'ai de grains de café!...

Ce fragment de la conversation de l'épicière instruit suffisamment le lecteur des antécédents de la vie de mademoiselle Sophy, antécédents qu'elle cachait avec un soin curieux et sous un masque de dévotion qui pouvait être sincère : les femmes sont toujours de bonne foi. Maintenant, avant d'introduire nos deux mariés chez eux, il n'est pas hors de propos de faire connaître les personnes qui se trouvaient alors chez mademoiselle Sophy, car elles doivent avoir une influence sourde et cachée sur leurs destinées. Le curé y venait souvent ; mais comme son rôle est très-court dans cette histoire, on peut se contenter de dire qu'au coin de la cheminée était un vieillard de cinquante ans, habillé, tourné et parlant comme tous les curés de village : il n'est là que pour la symétrie. Il écoutait avec patience, discourait quand il pouvait, et, depuis peu, le pouvait rarement, à cause de l'arrivée récente d'un personnage qui ne sera pas inconnu à ceux qui ont pu lire le *Vicaire des Ardennes*.

Ce personnage était la femme du maire : elle pouvait avoir trente-six à quarante ans, mais un léger embonpoint lui permettait d'en escroquer une petite partie. Elle était mariée depuis peu et venait... d'où?... c'était un secret qu'elle avait très-bien su garder, malgré son amour pour les confidences, l'art de phraser qu'elle possédait mieux que maint député loquace, et sa tendance à tout apprendre et à tout savoir. Elle était toujours bien mise, mais ses manières n'annonçaient pas une extraction bien élevée, et quoique toujours occupée à bien parler, à s'étudier, à affecter le bon ton et les belles manières, souvent une phrase, un proverbe commun la faisait ressembler à l'âne qui montre le bout de l'oreille sous la peau du lion. Il y avait six mois qu'elle était établie à Durantal, où son mari était arrivé un beau jour, muni d'une belle nomination à la place vacante de juge de paix.

Ce que l'on avait pu savoir de cette inconnue, c'est qu'elle devait toute sa fortune à un vieillard respectable, un ecclésiastique, qui venait de lui laisser toute sa fortune par son testament, et souvent elle parlait du respectable M. Gausse en termes d'héritier content. A ce dernier nom, l'on doit reconnaître Marguerite. Mais comment Marguerite a-t-elle pu subitement franchir l'espace qui se trouve entre une cuisine et un salon? c'est ce que le lecteur ne tardera pas à apprendre. Marguerite était mariée... mais à qui? à M. de Secq, juge de paix. De Secq ressemble bien à Lesecq. Nous allons donc encore rendre raison de cette nouvelle métamorphose du maître d'école qui jouait jadis un si grand rôle à Aulnay-le-Vicomte.

Lorsque Marcus-Tullius Lesecq fut possesseur des cent mille francs que lui donna Argow pour le laisser échapper de la prison d'Aulnay-le-Vicomte, où on l'avait arrêté par hasard, Lesecq se trouva trop grand seigneur pour rester maître d'école à Aulnay; il vint donc à Paris, et son premier soin fut de redemander ses anciens prénoms de *Jean-Baptiste*, dont il s'était dépouillé pendant la révolution pour prendre les glorieux noms de Cicéron, son auteur favori, qu'il ne comprit cependant jamais. Alors, en examinant avec soin son extrait de baptême dans l'original, il reconnut que l'L était formé de telle manière qu'il pouvait hardiment passer pour un D : on n'oserait pas affirmer que l'astucieux maître d'école n'ait pas un peu aidé à la lettre. Quoi qu'il en soit, il prétendit qu'il était noble, que les *Secq* étaient très-connus, et il alla dans le monde sous le nom de M. de Secq. La protection du seigneur d'Aulnay lui fit obtenir la première justice de paix qui viendrait à vaquer; mais cette justice de paix, qui devait être le premier bâton de l'échelle pour l'audacieux de Secq, lui fut enlevée au bout de quinze jours, par suite d'un changement de ministère; alors il eut soin de tellement crier, que, pour le dédommager de cette disgrâce et de son voyage, on le nomma maire de Durantal.

Pendant l'intervalle qu'il y eut entre sa nomination et ses sollicitations, qui furent longtemps infructueuses, il revint à Aulnay. Le curé était mort; Marguerite héritait au moyen du fameux testament qu'elle avait si longtemps poursuivi, et elle se trouvait riche de soixante à quatre-vingt mille francs. Lesecq, ou plutôt M. de Secq, redevint amoureux fou de l'aimable gouvernante, et ils réunirent ainsi une fortune de près de deux cent mille francs. Alors, quand M. de Secq fut destitué de sa place de juge de paix à Durantal et promu à la place distinguée de maire, il trouva très-honorable pour lui de rester dans un pays où l'on vivait à si bon marché et où il pourrait jouer un rôle; car il remplissait les fonctions de procureur du roi auprès du tribunal de paix, les jours où l'audience était consacrée aux affaires de police, et il voyait dans l'avenir que M. de Secq, inconnu comme maître d'école, cachant sa vie passée avec soin, maire de Durantal et riche de dix mille livres de rentes, serait pres-

que un personnage à Valence; et qui sait si les circonstances ne le pousseraient pas plus haut!

Voilà le récit des événements qui amenèrent Lesecq dans le pays qu'habitait un homme que, deux ans auparavant, il avait tenu en prison et qui lui avait fait sa fortune. Madame de Secq était donc dans le salon de mademoiselle Sophy. On voit d'ici qu'elle était la personne la plus haute en dignité, et que, passant pour noble, elle tenait le haut bout. Or, l'on doit deviner l'air, l'importance qu'elle affectait : elle roulait ses yeux avec mignardise, tâchait de parler bas, et, par instants, élevait fortement la voix, par suite de son ancienne habitude. Enfin, souvent M. de Secq la pinçait quand elle disait un *collidor*, une *casterolle*, *avan-zhier*, et une multitude de paroles semblables. Le sévère M. de Secq pouvait bien corriger les mots, mais les gestes!... ces autres mots d'un langage presque aussi important, c'était bien *la chose impossible*.

Avec madame de Secq, ou Marguerite, comme on voudra, étaient le receveur des contributions et sa femme, deux personnages assez indifférents, mais aimant la médisance et les caquets; un propriétaire de Durantal et sa femme tâchaient de mettre à fin, avec deux anciens marchands retirés, un boston dont on devait parler le lendemain, absolument comme dans la *Petite ville* de Picard. Ce propriétaire était un véritable hobereau, chicaneur, processif, tenant à sa noblesse, qui datait de cinquante ans, susceptible à l'excès, exigeant, impérieux et bavard, tel était M. de Rabon. Mais, au milieu de ce monde et à côté de madame de Secq était mademoiselle Sophy. Elle pouvait avoir soixante à soixante-six ans : son visage était très-bien conservé, mais elle se coiffait de manière à se vieillir; en effet, elle portait toujours un bonnet en baigneuse de soie noire et garni de dentelle noire; ses cheveux étaient poudrés et crêpés comme à l'ancienne mode; ses yeux gardaient une vivacité et une expression difficiles à rendre. On voyait qu'elle avait dû être extrêmement belle, mais bonne en aucune façon; seulement, à la vivacité juvénile de son regard et de ses gestes, on pouvait supposer que quelques amis peut-être pouvaient ne pas avoir eu toujours à se plaindre de ses façons. Sa physionomie exprimait l'orgueil, l'envie, et surtout une profonde dissimulation; néanmoins, à travers l'expression de ces diverses passions, apparaissait une inquiétude vague qui annonçait comme un remords, et un observateur prévenu par les caquets de Valence aurait reconnu que cette fille cherchait à racheter quelque faute envers la nature par la stricte exécution des petites et minutieuses pratiques de la religion.

Il sera très-utile, avant de reprendre M. de Durantal et Annette où nous les avons laissés, c'est-à-dire dans l'antichambre, avec toute la société qui était accourue, comme nous l'avons dit, de faire assister le lecteur aux derniers propos tenus par ce cercle de la haute société de Durantal. — M. et madame Bouvier vont venir au château, avait dit mademoiselle Sophy; car vous savez la grande nouvelle?... M. de Durantal épouse cette cousine de madame Bouvier, cette jeune personne qui a été enlevée!... Adélaïde l'avait bien prévu!... Au surplus, quelle que soit la nature des événements qui ont lié M. le marquis de Durantal avec mademoiselle Gérard, le mariage ratifie et efface tout. Nous verrons comment elle se conduira ici... elle est jeune... — Ah! dit madame de Secq, elle augmentera le *cercque* de notre petite société; car, lorsque ces messieurs étaient seuls au château, il ne pouvait pas y avoir moyen de fréquenter... — La dit-on jolie?... demanda madame de Rabon en interrompant. — Une figure de convention, répondit mademoiselle Sophy; elle a de la grâce. Au surplus, nous la *verrons*...

Ce fut à ce moment que la cuisinière, effarée et tout épouvantée, accourut en disant que des gens malintentionnés assiégeaient la maison, et après une courte délibération l'on se leva en masse pour courir recevoir M. et madame de Durantal, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent. Aussitôt que ces deux grands personnages furent introduits dans le salon, on les amena devant le feu, les parties furent quittées, et l'on vint se grouper autour d'eux. Mademoiselle Sophy offrit sa place à Annette, qui grelottait de froid, et sur-le-champ tous les visages prirent cet air courtisan et obséquieux que les inférieurs à petites idées affectent devant les gens élevés en dignité ou qui possèdent une grande fortune. Lorsqu'Annette se fut réchauffée et qu'elle eut promené ses regards sur cette assemblée, aucune des figures qu'elle aperçut ne lui plut; néanmoins elle leur adressa à toutes un gracieux sourire, et elle dit à mademoiselle Sophy :—Madame, nous avons interrompu le jeu... je vous en prie, continuez; je suis bien fâchée du dérangement que je vous cause, mais le temps horrible qu'il fait et l'erreur du postillon nous servent d'excuse...



Monsieur et madame de Secq.

Mademoiselle Sophy n'entendait pas; elle contemplait Argow avec une curiosité extraordinaire. — Comment!... le postillon..... madame... C'est la première fois, dit-elle, que j'ai l'honneur de voir monsieur le *marquis* de Durantal... — Madame, répliqua Jacques de Durantal, cessez de me donner un titre qui ne m'appartient pas... je ne suis point marquis...

Pour un caractère aussi fier que l'était jadis celui d'Argow, cet aveu aurait pu paraître coûteux, mais il le faisait dans toute la sincérité de son âme et par une profonde humilité chrétienne. Sur une certaine quantité donnée de femmes, il s'y en serait trouvé beaucoup que cet aveu aurait affligées ou choquées; mais pour Annette, elle aimait trop son mari pour lui-même, et cette phrase ne lui fit aucune impression. — Mais, monsieur, continua mademoiselle Sophy préoccupée, la terre de Durantal est pourtant un marquisat?... — Vous oubliez, répondit Argow, que cette terre ne m'appartient que depuis quelques années, et que le seul moyen de me faire pardonner d'en avoir pris le nom, c'est de n'en pas prendre le titre. — Habiterez-vous longtemps notre pays, madame?... reprit mademoiselle Sophy, se souvenant qu'Annette lui avait parlé; je vous prie de m'excuser : vous me disiez que le postillon... Avez-vous vu à Valence madame Bouvier?... — Nous n'avons fait qu'y passer, répondit Annette. Et en ce moment elle lança un regard à M. de Durantal comme pour lui dire : —Oh! sortons d'ici!... et que tous ces gens ne s'interposent

pas entre notre bonheur, comme jadis, aux Italiens, cette foule que nous avons fuie.

Ce regard fut compris par Argow, mais il le fut aussi par mademoiselle Sophy, qui en fut d'autant plus blessée qu'Argow demanda sur-le-champ si l'on ne pouvait pas envoyer quelqu'un au château. — Mes gens, dit mademoiselle Sophy d'un air composé, ne sont guère en état d'y aller par le temps qu'il fait; mais on peut éveiller quelqu'un dans le village — C'est inutile, dit Argow, car il me semble que le mur du parc passe auprès de votre jardin, et il y a précisément une porte qui donne sur une allée couverte. Attendez, madame, dit-il à Annette, dans un instant vous serez au château.

Argow s'élança et disparut; il fit sauter la porte, et malgré le vent et la pluie il vola vers Durantal avec la rapidité de l'éclair.

— Madame, dit mademoiselle Sophy, vous êtes sans doute mariée depuis peu?... — Madame, nous sommes sortis de l'église avant-hier au matin pour monter en voiture; l'hôtel de M. de Durantal n'était pas préparé pour me recevoir, et nous comptions passer la plus grande partie de l'année à Durantal, de manière que nous avons préféré y célébrer notre mariage, notre famille étant à Valence. — Il y a bien longtemps, dit mademoiselle Sophy, que je n'ai assisté à aucune fête au château de Durantal, dont les anciens propriétaires voyaient fort peu de monde. J'étais admise dans leur intimité, et je les regrettais beaucoup avant de vous avoir vue, madame, ainsi que M. de Durantal.

Assurément cette phrase signifiait : Invitez-moi!... mais Annette, qui la comprit parfaitement bien, jeta un regard scrutateur sur l'appartement et sur la maîtresse, et d'après cet examen ne crut pas devoir répondre à cette attaque d'une manière favorable, parce qu'elle ignorait si l'aspect de cette antiquité *durantalienne* conviendrait à son mari; alors elle se contenta de sourire en disant : — Je souhaite, madame, que, si jamais nous quittions ce pays, il nous reste en partant l'espoir de vous laisser des regrets plus durables. Y a-t-il longtemps que le château est inhabité? — Il est abandonné depuis la révolution; les propriétaires n'avaient plus assez de fortune pour y rester, car il faut la fortune immense de monsieur votre mari... — Il est donc bien riche?... dit Annette avec surprise. — Il faut qu'il le soit, car depuis un mois l'on a dépensé plus de six cent mille francs pour meubler et décorer le château : tout est venu de Paris. Comment se fait-il, madame, que vous ignoriez?...

A ce moment, Argow rentra dans le salon en disant : — Madame, il y a une voiture à la porte du parc. — Madame, dit Annette en se levant, je vous remercie de votre aimable hospitalité... Toute la compagnie se leva pour accompagner M. et madame de Durantal.

Arrivée dans la cour, Annette, en voyant l'eau et la boue, hésita à y mettre son joli petit pied; Argow la prit dans ses bras, et, saluant la compagnie, il l'emporta comme s'il eût tenu une fleur qu'il craignît de briser...

— C'est une *pie-grièche*, dit mademoiselle Sophy quand ils furent loin, et lui c'est un fort grossier personnage!...

La cuisinière effarée. — Page 32.

La société regagna le salon de mademoiselle Sophy en commentant cet oracle de la sibylle du lieu. Marguerite voulut prendre la défense de la jeune femme; mais cette contrariété aiguisait la langue de mademoiselle Sophy; elle parla contre les nouveaux mariés avec toute l'aigreur de la vanité blessée. *Indè iræ!*... Ce fut la source de bien des malheurs!..

XVII

Annette entrait donc en ce moment dans ce château que ses pressentiments lui avaient montré comme devant lui appartenir un jour, et la tendre dévote y entrait avec l'homme qui lui était apparu comme un *époux glorieux*. Elle mit pied à terre sous une voûte brillante; car le grand escalier avait à chaque marche deux vases de porcelaine dans lesquels les plus belles fleurs disputaient de parfums et de couleurs, et de cinq en cinq marches un élégant et simple candélabre supportait un globe de verre dépoli contenant la lumière, ce qui répandait un jour doux et voilé. La voûte et ses sculptures avaient été nettoyées; le portique du haut était décoré de quatre magnifiques statues, et les deux portes des appartements brillaient d'or et de moulures si délicates, que la jeune épouse, frappée d'une recherche en harmonie avec ses goûts, qui avaient été si bien étudiés, se pencha sur le bras de M. de Durantal, l'arrêta et lui dit : — Voilà le rêve de mon âme! elle se réveille en voyant son jour, son soleil!... Oh! que je suis heureuse!... Elle pressa Argow sur son sein et resta quelques minutes jouissant de cette douce pression comme de la plus grande joie de la terre. Elle aurait voulu arrêter le temps...

Ce n'était plus l'heure des pressentiments, des présages, où elle les tournait à son avantage; elle ne s'aperçut pas qu'elle avait un frisson causé par la fraîcheur de la voûte et par la présence des fleurs : enfin, elle ne marchait plus que d'enchantements en enchantements. Son époux l'introduisit dans ses appartements : rien n'était plus riche, plus élégant; la grâce, la beauté, la recherche des ornements, des draperies, des meubles, était sans égale; mais ce qui la flatta le plus, ce fut sa chambre à coucher. Elle était exactement copiée sur sa chambre de Paris, si ce n'est que chaque ornement était exécuté d'une manière bien supérieure. Le cachemire blanc remplaçait la percale, la soie, le mérinos, et les marbres, les dorures y étaient prodigués avec goût.

— Annette, dit Argow avec une visible émotion lorsqu'ils furent parvenus à l'appartement conjugal, cette chambre et ces appartements sont *les vôtres;* vous y serez toujours maîtresse, quelles que soient vos volontés. Ici votre mari ne sera jamais que l'amant le plus soumis, le plus tendre, le plus affectueux, l'amant des premiers jours de notre amour. Vos ordres n'auront pas le temps d'arriver sur vos

lèvres adorées, et ce sera toujours, comme aujourd'hui, un geste, un sourire, un regard qui, toujours compris, me diront vos chers désirs... et rien n'empêchera qu'ils soient exécutés... Oui, mon Annette, ajouta-t-il en saisissant sa main et en la couvrant de baisers, tu seras mon unique amour, l'être sur la tête duquel reposeront toute la vie, toute la félicité d'un malheureux indigne du ciel, de la terre, repoussé par toute la nature, mais qui ose prendre ton sein pour asile...

Elle entendait ces douces et tendres paroles avec un charme inexprimable. Quelques larmes de bonheur sillonnèrent ses joues, et lui servirent de réponse. — Cette scène, dit-elle, me fait à l'âme comme une fête de l'Église!... Où demeurerez-vous donc? demanda-t-elle avec embarras après un moment de silence... — Mes appartements, répondit il, sont là. .

Il ouvrit une porte, et Annette parcourut avec un ravissant plaisir les appartements d'Argow, qui se trouvaient en parallèle, car on avait consacré aux appartements des mariés toute l'aile du château qui avait sa vue sur la campagne de Valence.

— Ah! c'est bien, dit Annette, nous serons toujours ensemble, et je pourrai même vous entendre chez vous!...

En se retrouvant sous le portique de l'escalier, Argow lui montra une galerie décorée comme l'escalier, éclairée de même, et Annette arriva aux appartements de réception : alors, dans un salon immense et magnifique, elle retrouva M. et madame Gérard qui venaient d'arriver par l'autre route. Il était très tard, et après mille questions, madame Gérard, en mère discrète, conduisit sa fille dans la chambre qu'elle venait de à de nommer la chambre de Paris. Là, madame Gérard remplit les derniers devoirs d'une mère en préparant sa fille à remplir les premiers devoirs d'une épouse.

Au bout d'un mois, on jugea à propos de donner à Durantal une fête pour célébrer ce mariage, qui, depuis l'arrivée du jeune couple, occupait toute la ville de Valence. Ce fut M. Gérard qui, en qualité de bureaucrate, rédigea les invitations, et cette petite occupation lui retraça un moment son cher bureau dont l'absence se faisait sentir pour lui malgré tout son bonheur. Le jour fut indiqué, et les personnes invitées. Mademoiselle Sophy, le maire de Durantal et sa femme furent oubliés, par suite d'une méprise du bon père Gérard. Charles Servigné, madame Servigné, M. et madame Bouvier, furent priés, ainsi que le préfet, M. Bagder, les principales autorités de Valence et la haute société. Personne ne refusa, quoique dans le pays on commençât déjà à se demander quel était le propriétaire de Durantal, comment et où il avait amassé une si grande fortune, quel rang il occupait, etc.; mais les bruits que l'on semait sur la somptuosité du château, l'envie de voir une jeune personne épousée par amour, l'incertitude même de l'opinion publique sur le maître de cette belle propriété, furent cause de l'empressement de chacun à venir.

Adélaïde, sa mère et Charles furent avertis particulièrement par Annette que leurs appartements étaient préparés au château, et dans sa lettre madame de Durantal les conjura de venir aussi souvent qu'ils le voudraient, les assurant qu'ils seraient toujours les bienvenus. Trois jours avant la fête, Adélaïde, son mari, Charles et sa mère vinrent en effet au château de Durantal; mais l'affectueuse tendresse d'Annette et ses gracieuses attentions ne firent qu'augmenter la haine secrète de madame Bouvier, qui comparait toujours sa position à celle d'Annette, et qui ne pouvait pas penser que sa cousine oubliât la manière dont elle avait été reçue à son premier voyage. Alors, plus Annette témoignait d'amitié à sa cousine, et plus cette dernière l'accusait de fausseté, en croyant qu'elle agissait à contre-cœur. Pour Charles, en voyant celle qu'il devait épouser, celle qu'il aimait encore, briller ainsi au sein de l'opulence et s'y trouver comme dans son élément naturel, il sentait redoubler sa rage, et souvent cette pensée se trouvait dans son cœur : — Oh! si je pouvais détruire leur bonheur et descendre ici avec tout l'appareil de la justice, comme cela m'est arrivé déjà à tort!...

Adélaïde et son mari firent ce jour-là, avec leur mère, une visite à mademoiselle Sophy, à laquelle ils devaient encore des sommes considérables. Là Adélaïde parla un peu à cœur ouvert sur sa cousine, mais en y mettant toutefois des ménagements. — Nous vous verrons sans doute au bal? dit-elle à mademoiselle Sophy.

— Moi, pas du tout, répondit-elle, je ne suis pas invitée!... — Ni moi, dit aussi madame de Secq; il me semble cependant que M. et madame de Durantal auraient bien pu inviter les autorités du pays... Ce n'est pas pour la fête! qu'est-ce que ça nous fait à nous de voir *leux* salons, *leux* meubles, *leux* domestiques et eux-mêmes? mais c'est humiliant, et comme disait ce pauvre curé : — Il ne faut pas que la pelle se moque du fourgon. — *Satis est*, reprit M. de Secq, assez, assez, ma bonne amie. — Mais, dit M. de Babon à madame de Servigné, connaissez-vous ce M. de Durantal, le gendre de votre nièce? qu'est-il donc?... Tout le monde à Valence se demande cela... Il nous a dit ici, l'autre jour, qu'il n'était pas marquis; le préfet prétend qu'il est Américain; il y a une incertitude... — J'ignore, dit madame de Servigné, qui, heureuse enfin, se voyait interrogée et prenait la parole; ce que je sais, c'est qu'il a une fortune colossale : il nous a fait acheter beaucoup d'étoffes par un grand homme sec qui est son ami, et il a payé comptant. Cette affaire-là nous a fait un bien étonnant, car elle nous mettra bientôt à même, mademoiselle, de vous apporter une bonne somme; mais pour vous dire ce qu'est M. de Durantal, je l'ignore complétement. Il est ami du préfet, car le préfet vient... — Ah! il vient!... dit M. de Secq; mais c'est dommage que je ne m'y trouve pas! Si encore M. de Durantal venait à l'église, on pourrait le saluer, le voir; mais non, il vit renfermé et ne se promène qu'en voiture ou dans son parc : il a fait restaurer la chapelle du château et on y dit la messe, ce qui n'arrange pas notre curé : s'il fait des aumônes aux pauvres, c'est son grand sec d'intendant qui les remet, et il n'ôte pas même sa pipe de sa bouche pour vous parler. *Quousque tandem patiemini*, resterons-nous sans rien savoir bien longtemps?... — Ils ne sont même pas venus me revoir, me remercier... dit mademoiselle Sophy. — Oh! Annette n'a pas de tact, dit Adélaïde. — Je m'y suis présentée, reprit mademoiselle Sophy, et elle ne m'a pas reçue. — Elle ne vous a pas reçue!. . répéta Adélaïde avec un profond étonnement, et pourquoi donc madame ne vous a-t-elle pas reçue? — Madame n'était pas visible... répondit avec aigreur mademoiselle Sophy. — Voyez-vous cela!... madame n'était pas visible! répéta encore Adélaïde avec un air moqueur; elle va prendre des tons de grande dame, une petite ouvrière en dentelle!.. — Ah! elle a fait de la dentelle?... s'écria mademoiselle Sophy; il ne manquerait plus que son mari ait vendu du fil! Il a assez l'air d'un gros négociant, et il aura acheté la terre de Durantal comme une savonnette à vilain. Oh! si nous pouvions savoir son véritable nom! — Dieu sait si la bonne volonté me manque!... dit madame de Secq; tu sais, mon ami, comme je découvre les secrets. « Ce que femme veut, Dieu le veut, » disait le pauvre... — Nous le saurons quand nous voudrons, dit M. de Secq en interrompant l'inévitable citation de sa femme, car je puis demain le lui aller demander. — Et que ne le faites-vous?... s'écrièrent à la fois mademoiselle Sophy, M. de Babon, Marguerite et Adélaïde. — Ah! diable, *amica veritas sed magis amicus Plato*, ce qui veut dire j'aime la vérité, mais je crains le préfet. Lorsqu'on aime sa commune, on se garde de heurter les notabilités sociales, c'est ce que Cicéron explique dans le chapitre VII : vous le connaissez, M. de Babon, *de Republica*, du budget? — Mais, mon ami, reprit Marguerite, quand on a une fortune indépendante, on n'a besoin de personne, et l'on peut... — L'on peut, dit l'ex-juge de paix, être destitué.

L'on voit, d'après cette conversation, que la curiosité du cercle de mademoiselle Sophy était fortement excitée, que le besoin de connaître M. de Durantal formait un fond d'entretien qui ne devait tarir que lorsqu'on aurait découvert la vérité, que mademoiselle Sophy était piquée au dernier point de n'être pas invitée au bal, et que cet amour-propre blessé lui donnait l'envie de nuire aux propriétaires du château. De Secq était partagé entre l'envie de se glisser au château et son orgueil offensé. Quant aux autres membres de la société, ils suivaient l'impulsion donnée par mademoiselle Sophy, et le curé lui-même n'était pas content de ce qu'un autre ecclésiastique que lui eût été choisi pour être l'aumônier du château. Qu'on pense tout ce qu'ils supposaient d'un seigneur que l'on ne pouvait pas voir!..

Ce bal, dont il était tant question dans la contrée, se donna, et l'élite de toute la société de Valence s'y trouva. Le préfet prodigua à M. de Durantal ces marques d'affection qui prouvent une grande intimité entre deux hommes, et il fêta la jeune mariée comme si Annette eût été sa fille. Alors les autres personnages, suivant l'impulsion que leur donnait la conduite du premier magistrat du département, s'empressèrent autour de cette famille, et ne négligèrent rien pour se montrer des amis réels. On parcourut Durantal avec d'autant plus d'admiration qu'elle était véritable, et tous les invités restèrent une journée entière. Vernyct avait pourvu à tout, et cet ami fidèle, malgré la rudesse de ses manières, fut l'âme de cette fête. Argow et Annette n'eurent qu'à en faire les honneurs. Madame de Durantal semblait être prédestinée à jouer un tel rôle, et elle s'attira l'éloge vrai de tous ceux qui la virent : affable avec tout le monde, prévenante, gracieuse, sans prétention auprès des femmes, leur donnant des louanges délicates et paraissant s'oublier auprès d'elles, spirituelle de cet esprit de bonne compagnie auprès des hommes, elle imprima à cette journée et à la fête un cachet de grandeur, de bon ton et d'amabilité sans gêne qui fit regarder cette jeune femme comme une des plus précieuses conquêtes que pût faire la ville de Valence. Chacun s'en fit l'un à l'autre l'aveu, et tous désirèrent de lui plaire. Elle eut même le soin de se faire pardonner l'extrême magnificence de son château par les personnes chez lesquelles ce spectacle magique pouvait exciter l'envie ou la jalousie, et lorsque l'on parla de cette noce dans Valence, ce ne fut de tous côtés que discours flatteurs pour Annette et pour son mari.

A cette fête se trouva le président du tribunal de Valence, à qui mademoiselle Sophy avait dès le matin inspiré contre Argow des préventions que la rondeur de celui-ci et les prévenances de sa femme dissipèrent presque entièrement.

Charles et Adélaïde se trouvèrent alors les seuls dont les cœurs ne fussent pas à l'unisson. Charles, cependant, eut tous les dehors de

l'amitié la plus vive, mais ce luxe l'écrasait, il ne respirait pas à l'aise dans ces appartements somptueux, et lorsqu'il vit paraître Annette décorée de toute l'élégance d'une toilette fraîche et simple qui la rendait mille fois plus belle, il sentit dans son âme l'amour se réveiller dans toute sa violence, et en apercevant dans les traits d'Annette ce contentement radieux que produit le bonheur, il tressaillit, et sentit une haine horrible s'élever dans son cœur pour l'être qui lui avait arraché l'amour d'une créature dont il connaissait tout le prix. Il emporta de Durantal une aversion plus forte pour son cousin, mais il la déguisa assez bien à M. et à madame Gérard, pour que tous deux le crussent l'ami de leur famille comme auparavant.

Bientôt Durantal devint solitaire, car M. et madame Gérard retournèrent à Paris pour mettre ordre à leurs affaires, afin de pouvoir revenir promptement et rester désormais avec leur fille ; car M. Gérard allait donner sa démission de caissier, et réaliser sa petite fortune, de manière à pouvoir vivre avec son gendre. Le bonhomme avait trouvé le moyen d'établir une administration entière dont il s'était créé le chef : cette administration était celle de la fortune de son gendre, et il s'était même fait arranger à Durantal un bureau exactement semblable à celui qu'il occupait à Paris. Il ne resta donc plus au château que les deux mariés et Vernyet.

Aussitôt qu'Annette se fut habituée au changement que son nouvel état et l'habitation de Durantal apportèrent dans sa manière de vivre, elle adapta à cette nouvelle position sociale le plan de conduite qu'elle avait suivi jusqu'alors, et elle établit ses aumônes et ses devoirs sur une plus grande échelle ; elle commença une vie de bienfaisance et de bonté expansive qui fit goûter à Argow des plaisirs dont le malheureux ne s'était pas encore douté. Enfin, Vernyet lui-même fut attaché au char de la bienfaisante Annette, et il la suivit en grondant et en fumant toujours sa pipe, car Annette ne put jamais gagner cette réforme sur les habitudes de l'indompté lieutenant. Ces trois êtres si différents l'un de l'autre parcoururent dans un même but les environs et soulagèrent toutes les infortunes. Annette tenait un registre exact des familles malheureuses. Elle avait le soin de tout faire faire à son mari, comme pour grossir son trésor de bonnes œuvres dans le ciel, et racheter ses crimes par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

Si l'on veut connaître comment se passait leur temps, il ne faut que montrer l'intérieur de la chambre d'Annette. La voyez-vous assise dans l'embrasure d'une croisée ? elle travaille avec ardeur à des chemises de la toile la plus grossière, et elle ne lève les yeux que pour les reporter sur Argow. Ce dernier est entouré de plans et de cartes ; il s'occupe, avec Vernyet, de la construction d'un hôpital champêtre. Vernyet est là, les bras croisés ; il se promène de long en large ; il regarde ce tableau céleste, et il jure en lui-même, car il n'ose plus jurer tout haut : il n'a juré qu'une fois, et, pour tout l'or de l'Amérique, il ne voudrait pas revoir l'expression douloureuse et suppliante du regard qu'Annette lui lança. — Dire qu'une petite femme pas plus haute que rien, s'écria-t-il, a réussi à me faire tenir deux heures tous les dimanches dans une chapelle, moi, Vernyet !

Annette se mit à sourire en regardant son mari. — Continue, dit M. de Durantal ; tu parles d'or ?... — Oui, mais je jure bien par la quille de la *Daphnis* qu'elle ne me fera rien faire de plus... et c'est moi qui ai fait restaurer cette chapelle où je vais !... je n'y comptais guère : et c'est encore moi qui ai fait clouer tous ces tapis sur lesquels on ne peut plus cracher en fumant !.. voilà de beaux chefs-d'œuvre !... Et le pis, c'est de voir mon ancien s'amuser à tracer des hôpitaux !... des greniers à malades !... courir à la chasse des pauvres comme si c'étaient des ortolans !... ne plus fumer !... Je l'avais bien dit que tout tournerait comme cela... Si je ne me tiens pas bien boutonné, ils finiraient par m'encapuchonner, ils me marieraient, et je n'aurais plus l'envie de vivre en brave et honnête...— Brigand !... n'est-ce pas, dit Argow en l'interrompant, donner des horions et en recevoir !... perdre ton âme !... — Oh ! oui, reprit le lieutenant, je finirai par vous quitter, et j'irai m'engager dans quelque régiment de pousse-cailloux pour me faire brûler la cervelle avec quelques vieilles moustaches !... J'aime la fumée du canon !... — Quoi ! nous quitter !.. s'écria Annette, quitter vos amis ! votre petite prêcheuse qui veut votre salut, quitter Durantal !... ne plus sentir ces douces larmes couler quand je vous mène chez un malheureux !... Oh ! vous ne ferez pas une chose si cruelle... Eh bien ! je ne vous tourmenterai plus pour vous faire agenouiller au lever-Dieu ; vous fumerez dans les appartements. — Même dans le vôtre ?... dit-il en la regardant avec curiosité.

Ici elle jeta un regard plaisamment douloureux sur cette chambre étincelante de blancheur, elle prit Vernyet par le bras, et, le conduisant à un rideau de mousseline des Indes, elle lui dit : — Est-ce que vous auriez le courage d'enfumer cela ?... — Oui, répliqua-t-il. — Eh bien, soit ! s'il n'y a que cela qui puisse vous faire rester avec vos amis !... — Ah ! s'écria le lieutenant les larmes aux yeux, y a-t-il deux femmes comme vous dans le monde ?... Que le diable remporte les fusils, les canons, les haches, les sabres, les vaisseaux, même les fins sloops ! vivent les anges comme vous !... — Eh bien, dit Annette en lui souriant, aimez-vous un peu la religion, hein ? Convertissez-vous... soyez chrétien... — Oui, sois chrétien ! ajouta Argow de sa voix forte. — Oh ! pour cela, ne m'en parle jamais... Si vous voulez que je sois tranquille ici-bas, laissez-moi au moins la vie future, puisque vous dites qu'il y en a une, pour me battre et enrégimenter l'enfer... Tudieu ! voyez-vous les démons aller au pas de charge, virer à droite et à gauche ! Mais, par exemple, si les mauvais chevaux sont damnés, nous aurons une f.... cavalerie ! — Oh ! taisez-vous ! dit Annette en s'efforçant de garder son sérieux, vous me faites de la peine. — Veux-tu te taire !... s'écria Argow d'un air impérieux. Mais radoucissant sur-le-champ sa voix, il s'approcha de son ami, lui prit la main et lui dit avec l'accent de l'amitié : Tais-toi, je t'en prie, mon vieux camarade; veux-tu lui faire de la peine ? — J'ai tort... adieu, je m'exile pour trois jours !...

Il sortit. C'était ainsi que leurs jours se passaient, au sein de l'amitié, de la bienfaisance et de l'amour. Annette prodiguait tous les trésors de sa belle âme pour charmer la vie d'Argow. Toute la matinée était donnée aux doux plaisirs de l'intimité; ensuite on courait chez les malheureux les aider de conseils autant que d'argent, on travaillait avec courage aux layettes des accouchées, aux chemises des pauvres vignerons ruinés; on entremêlait ces travaux de chants, de prières et de musique, et chaque journée était trouvée trop courte; mais jamais ils ne purent dire, comme Titus, qu'il y en eût une de *perdue* ni pour l'amour ni pour la bienfaisance : aussi leur vie devint-elle pure comme l'azur du ciel !

XVIII

Au milieu de la route de Valence à F..., c'est-à-dire à dix lieues de Durantal, il y avait une petite maison qui était depuis longtemps abandonnée à cause du péril qu'il y avait à l'habiter; mais, depuis un mois, les voyageurs la revoyaient repeinte à neuf, bien réparée, et une enseigne qui portait *à la Jolie Hôtesse* invitait à s'y arrêter. Les contrevents étaient verts, les fenêtres du bas bien grillées par de bons barreaux de fer, enfin tout indiquait l'aisance; et, comme cette maison était située à moitié chemin de Valence à F..., la nouvelle hôtesse devait faire une fortune tout aussi brillante que ses prédécesseurs, car tous les voyageurs s'arrêtaient chez elle ; mais il faut dire aussi que tous les aubergistes y avaient été successivement assassinés et que les voleurs leur prenaient leur fortune aussitôt qu'elle valait la peine d'être prise.

Il fallait donc que celle-là eût fait un accord avec les malfaiteurs et leur payât une rente ! C'est ce que vous verrez !...

En ce moment, une jeune fille d'environ dix-huit ans, mise avec toute la recherche que comporte le costume de ce charmant pays, attendait sur la porte de l'auberge et regardait sur la route avec plus de curiosité qu'à l'ordinaire; car elle était curieuse de son naturel, défaut qu'annonçaient un charmant nez retroussé, des yeux en amande et de petites oreilles roses qui devaient entendre à travers une porte de quinze lignes d'épaisseur. Hélas ! il n'y a que les curieuses qui se perdent ! — Il ne viendra pas, dit-elle. Et, abandonnant son poste avec un peu d'humeur, elle vint se rasseoir dans un joli comptoir en regardant d'un air indifférent les voyageurs qui dînaient. — Mademoiselle, dit l'un d'eux, vous ne craignez donc rien dans cette maison si voisine de la forêt, et dans laquelle il est arrivé tant de malheurs ? — Oh ! dit-elle, j'ai des protecteurs : il y a ici tout auprès un garde-forestier qui, au premier coup de cloche, arriverait !... Et puis, je n'ai jamais d'argent ici... D'ailleurs on m'a dit que je n'avais rien à craindre... ensuite, nous sommes du monde ici, j'ai une servante et un garçon...

Comme elle achevait ces mots, elle entendit au loin le bruit du galop d'un cheval : — C'est lui ! c'est lui !... s'écria-t-elle. Et elle s'échappa en courant de toutes ses forces, sans s'inquiéter des voyageurs, qui s'en allèrent sans payer. Elle aurait en ce moment laissé prendre sa fortune entière. Elle accourut sur la grande route, au-devant du cavalier. — Ah ! te voilà donc enfin ! je t'ai attendu un jour, deux jours, des siècles !

Le cheval s'arrêta, elle le flatta de la main, le caressa, l'embrassa et lui dit : — Toi, ton orge est préparée, elle est vannée, criblée, et l'avoine aussi... — Bonjour, toi !... Et elle embrassa avec toute la ferveur de l'amour le cavalier qui était descendu. Il y avait dans ses mouvements, dans son parler, dans toute sa personne, une vivacité, un charme que rien ne peut rendre.

Vernyet (car c'était lui) passa la bride de son cheval autour de son bras, et soulevant Jeanneton, la jolie hôtesse, il la serra contre son cœur et la baisa au front. — Bonjour, petite... Et il sourit en la caressant de la main. — Viens donc vite, dit-elle en le tirant par l'ha-

bit, viens... je t'ai préparé un joli dîner dans la chambre en haut. — Quel cœur.... s'écria Vernyet en entrant dans cette modeste auberge.

Cette maison n'avait en bas qu'une vaste salle et une cuisine, au bout de laquelle était une chambre à coucher. Dans la grande salle il y avait au plancher d'en haut une vaste trappe : elle servait à monter dans le grenier qui se trouvait au-dessus, et ce, par le moyen de l'escalier le plus simple que les ingénieurs aient jamais inventé, une échelle. Mais au-dessus de la cuisine et de la chambre à coucher de la cuisinière était un autre grenier que Vernyet avait fait lambrisser et décorer fraîchement. On y montait par un petit escalier qui donnait dans la cuisine. C'était là chambre où Jeanneton avait préparé le repas et tout le reste.

Lorsque Vernyet y fut, elle le plaça dans un fauteuil antique et s'assit sur ses genoux, elle l'embrassa, le regarda, mais tout à coup elle se leva et redescendit. Elle alla conduire elle-même le beau cheval dans l'écurie, et disposa tout de manière à ce que rien ne lui manquât. — Il aurait été joli que ce fût Marie qui fit cela!... dit-elle en sortant de l'écurie. Elle remonta avec la promptitude de l'écureuil et revint s'asseoir sur les genoux de Vernyet. — Sais-tu une chose? dit-elle, mon pauvre *Bijou* est mort, ce pauvre animal! c'est à lui que je dois ton amour! il a bien souffert! y avait-il chevreau au monde plus joli que lui! Je n'aime pas qu'il soit mort, cela ne me dit rien de bon... Comme tu me regardes!. . — Es-tu folle!... dit-il. Tu l'as enterré, n'est ce pas? — Oui, dans la cave, sous la salle! je n'aime pas cet endroit-là! — J'y mourrai peut-être!... dit Vernyet en riant, et toi aussi. — Parlons d'autre chose, reprit-elle, je n'aime pas ton rire... Voyons, dis-moi, comment te trouves-tu dans cette chambre si simple en quittant les beaux appartement de Durantal? — Très-bien, ma pauvre petite. — Comment, pauvre! je suis la plus riche de toute la terre! j'ai ton cœur!... n'est-ce pas que je l'ai... qu'il est à moi? — Oui, petite; fais-en tout ce que tu voudras; car tu as tout ce que le hasard a mis d'amour en lui. Je ne peux rien donner au delà. Je suis brusque, bourru, j'aimais autrefois le tapage; mais, à tes côtés, je n'aime que la paix et la tranquillité. — Quand les impératrices auraient trente mille lieues de terre à gouverner, s'écria Jeanneton, elles n'auraient pas la dixième partie de mon bonheur!... Mais embrasse-moi donc, cher protecteur!... — Je ne sais comment j'ai fait pour t'aimer, dit Vernyet; j'ai toujours porté malheur à toutes celles que j'ai aimées : en Amérique, on a tué Jenny; à Saint-Domingue, on a brûlé Maya : que t'arrivera-t-il à toi? — Du bonheur. — Tu ne sais pas, dit Vernyet, que nous courons des dangers, tout riches que nous sommes. — Et lesquels? — Mais rien que d'être envoyés dans l'autre monde. — Sainte Vierge! que me dis-tu là! — C'est la vérité! — Oh! tu ris, ce n'est rien. — Mais si cela était!... — Si cela était, je mourrais avec toi!... Allons, viens te mettre à table, mangeons comme l'autre jour, avec la même assiette, la même fourchette, et buvons au même verre!

Elle l'entraîna et lui prodigua mille caresses pendant le repas.

On pouvait déployer un amour plus mystique et plus religieux, mais rien n'était si ardent et si tendre que le cœur de cette jeune fille. Elle aimait sans s'inquiéter des hommes, de leurs lois et du ciel. A peine savait-elle le nom de l'être qu'elle aimait : elle ne voyait que lui; les biens, les honneurs, les richesses, rien, rien ici-bas ne valait à ses yeux une caresse, un regard, un sourire, une parole. On voit qu'il en était dans cette obscure auberge comme dans le magnifique château de Durantal, et que le lieutenant y était aussi faible que son capitaine.

Pendant que ces deux hommes étaient ainsi aimés par deux jeunes et belles femmes, et adorés par tous les malheureux du canton (si bien qu'aussitôt qu'ils sortaient ils étaient suivis des bénédictions de chaque pauvre paysan), il y avait à Durantal un cercle de gens qui s'occupaient avec toute l'activité d'un comité-directeur de savoir l'histoire de leur fortune, de leur liaison, et qui brûlaient de connaître ce qu'ils avaient si grand soin de cacher. Ainsi Argow était placé dans son château comme sur un baril de poudre, et une étincelle pouvait tout faire sauter : aussi avait-il soin de vivre dans une retraite absolue. Déjà M. de Secq s'était présenté une fois en s'annonçant comme le maire de Durantal et n'avait pas été reçu; cette circonstance avait piqué la curiosité et aiguisé les langues.

— Comment! disait mademoiselle Sophy, il a positivement refusé de vous recevoir? — Oh! mon Dieu, oui!... — Mais c'est un parti pris! il faut qu'il y ait des raisons... C'est comme toutes ces aumônes et ces bienfaits... Croyez-vous que l'on dépense cent mille francs à bâtir, et cent mille écus à fonder un hôpital pour tout un canton, sans des raisons?... Ou c'est pour leur plaisir, ou c'est par conscience. — Le fait est, reprit Marguerite, que tout a une cause, et lorsque les gens sont tristes, c'est qu'il y a quelque anguille sous roche; lorsque les gens se renferment, c'est qu'ils courent des dangers à être vus... et, de tout cela, il résulte que leur conduite n'est pas claire. — Une singulière chose, dit M. de Rabon, c'est que lorsque M. le percepteur a voulu inscrire sur son rôle le nom du propriétaire, le grand sec, qui cache aussi son nom, lui a dit d'inscrire le nom de M. de Durantal sans nom de baptême. — C'est vrai! dit le percepteur. — Or, à Valence, continua M. de Rabon, il a refusé de fournir ses pièces pour être porté sur la liste des électeurs, et le conservateur des hypothèques, qui est mon parent, m'a dit que le contrat de vente de Durantal portait un autre nom que celui de Durantal. Il m'a promis de rechercher ce nom, qui est très-bizarre. — Oh! vous ne nous aviez pas encore dit cela!... lui répliqua mademoiselle Sophy. — Comment l'aurais-je pu faire! j'arrive de Valence, où je l'ai appris. — Et il n'y a pas de nom de baptême? demanda-t-elle. — Je ne vous dirai pas! répliqua M. de Rabon. — Des gens qui vont à sa chapelle, dit le receveur des contributions, prétendent qu'il est excessivement dévot, qu'il pleure quelquefois à la messe... et jamais on ne lui a vu la figure tranquille... Oh!... il est facile, ajouta-t-il, de s'apercevoir qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette figure-là! — Mais vous souvenez-vous, dit mademoiselle Sophy, que dans le temps il a donné au préfet tous les signalements des brigands de Saint-Vallier, et que néanmoins l'on n'en a pas trouvé un seul?

En ce moment, le curé entra, et l'on aperçut sur-le-champ les marques d'une vive agitation sur sa figure. Il salua, s'assit, et dit : — Il arrive quelque chose de bien singulier à Durantal!... — Et qu'est-ce?... demanda-t-on de toutes parts. — Voici, répondit le curé : ce matin, Marinet, le vieux jardinier de Durantal, est venu me trouver : cet homme a toujours été mon protégé, et, dans toutes les circonstances de sa vie, il m'a toujours consulté. Il était ce matin plein d'effroi. Hier au soir, il ordonnait aux ouvriers de creuser dans une grotte les fondations d'un petit mur que madame de Durantal a demandé que l'on fit à l'insu de son mari, parce qu'elle veut, m'a-t-il dit, placer à l'entrée de la grotte souterraine une table, un sofa, et, pour les préserver de l'humidité, elle adosse ces meubles à ce mur, qu'elle veut décorer ainsi. Marinet regardait faire les ouvriers, lorsqu'en donnant un coup de pioche l'un d'eux a enlevé, sans le savoir, des cheveux!... — Des cheveux!... s'écria-t-on. — Oui, et noirs comme du jais!... — Alors Marinet, reprit le curé, en voyant cette touffe au bout de la pioche, a dit aux ouvriers qu'il était trop tard pour continuer, il leur a fait laisser leurs outils et les a renvoyés. Quand il les eut reconduits, il revint à la grotte de rocaille, et il s'assura que ce qu'il avait vu était des cheveux d'homme. — Oh! quelle horreur! s'écria-t-on. — Gardez le plus profond silence là-dessus! dit le curé. Or, en examinant le terrain, continua-t-il, il sentit une odeur méphitique s'exhaler du trou que l'on avait commencé de faire. Il prit une autre pioche, et, pour vérifier des soupçons auxquels il n'osait pas croire, il continua de fouiller, et, après avoir écarté la terre, il découvrit le squelette d'un homme!...

A ces paroles, une profonde horreur se peignit sur tous les visages. — J'en suis encore tout tremblant, dit le curé. J'ai conseillé d'abord à Marinet de remettre le terrain comme l'avaient laissé les ouvriers, et ensuite de se taire jusqu'à ce que j'eusse réfléchi à la conduite qu'il devait tenir; et, en effet, il y a de grandes réflexions à faire, car personne n'a disparu du pays depuis que M. de Durantal y est : le corps peut être très-anciennement dans cet endroit, et les propriétaires actuels n'en rien savoir. Enfin, s'il y a eu un crime de commis, ce peut n'être pas lui : cet homme enterré là ne peut-il pas être un des maçons qui construisirent la grotte et qui aurait pu être écrasé?... — Oui, mais on saurait qu'il a disparu, s'écria de Secq. Enfin, s'il est vrai qu'il existe un corps, il y a, de telle manière qu'on envisage la chose, une contravention aux lois de police ou un crime. Quel que soit le coupable, je n'en ai pas moins le droit de descendre à Durantal avec le juge de paix, et de faire un bon procès-verbal, d'avertir le procureur du roi, et, si M. de Durantal n'est pas criminel, nous saurons toujours son véritable nom, sa famille, son pays, et, si par hasard nous avions découvert en lui un coupable, les autorités de Durantal auraient une certaine célébrité pour n'avoir pas été arrêtées par le nom et les richesses du coupable, comme Cicéron avec Verres... — Ceci devient très-grave, dit mademoiselle Sophy. — Dans une affaire semblable, fit observer le percepteur, il faut prendre bien des ménagements. — Il n'en faut jamais avoir avec le crime, répliqua mademoiselle Sophy, et l'immense fortune de M. de Durantal est acquise sans qu'on sache comment; de plus, remarquez, s'il n'avait pas acheté Durantal, comment s'appellerait-il?

A cette observation judicieuse chacun se tut.

— Il a donc un autre nom?... reprit de Secq, qui commençait à s'échauffer, et ce nom, pourquoi le cache-t-il?... Cependant il est vrai de dire aussi que le préfet le connaît, et que l'on m'a dit qu'il l'appelait quelquefois par ce nom-là, mais entre eux seulement!... Ici l'on peut dire *cave ne cadas*, gare le pot au noir! car il est ami du préfet et une démarche offensive... — Mais, monsieur de Secq, reprit mademoiselle Sophy, vous êtes tellement indépendant par votre fortune et vous jouissez d'une considération si éminente dans le département, que si quelqu'un est maltraité là-dedans, ce ne sera que le jardinier!... — Allons, *sic itur ad astra*, c'est-à-dire, je passe le Rubicon... j'irai, monsieur le curé!... vous pouvez m'envoyer Marinet et je me charge de tout. — Ainsi, dit mademoiselle Sophy, nous saurons à quoi nous en tenir sur le compte de nos grands seigneurs, et nous apprendrons le nom de baptême de M. de Durantal, si toutefois il a été baptisé, ce qui pourrait bien ne pas être, car il m'a tout l'air

d'un mécréant. Oh! monsieur de Secq, instruisez-nous de tout ce que vous aurez fait. — Oh! nous n'y manquerons pas, répondit Marguerite.

Voyons, de notre côté, comment au château l'on pouvait détourner l'effet de cette conjuration permanente qui venait de prendre une aussi dangereuse direction. Vernyct était revenu, et Annette, en le voyant le matin, le tourmenta beaucoup pour savoir comment et par où il était entré à Durantal.

—Mais, disait-elle, on ne vous a pas vu rentrer! il faut donc que ce soit de nuit. — C'est de nuit, reprit-il d'un air préoccupé. — Qu'avez-vous? dit Annette, comme vous répondez!.. Vous n'avez pas assurément passé la nuit à Durantal? — Non. — Et vous êtes revenu cette nuit? — Oui. — Ah! s'écria Argow, voici du mystère...— Vous êtes donc mystérieux? dit Annette en riant.

Vernyct ne répondit pas, il se contenta de regarder le délicieux tableau offert par ces deux êtres qui semblaient n'en faire qu'un seul si parfaitement bien que la voix de l'un semblait l'écho de l'âme de l'autre, et ce regard avait quelque chose de si douloureux qu'Annette dit à Vernyct: — On dirait que vous nous plaignez... — Peut-être!... répondit-il; et, se reprenant, il regarda Argow et lui dit d'une voix brusque: — Mon ancien, j'ai à te parler.

Cette parole avait quelque chose de si extraordinaire qu'Annette en fut alarmée. — Oh! qu'est-ce qu'il y a?— Oh mes amis, restez... Il n'y a rien qui vous doive inquiéter! répondit Vernyct; et un geste impérieux qu'il fit indiqua à Mavendi de venir.—Mon ami, lui dit-il à voix basse quand ils furent dans le salon, je t'ai dit que je restais un diable occupé à faire feu sur tout ce qui pourrait vous gêner... — Mon cher Vernyct, répondit sur-le-champ Argow, je te défends de te mêler en rien de mes affaires avec les hommes, s'il te faut, pour me garantir d'eux et de leur justice, commettre une seule action blâmable... Je sais qu'à chaque pas je cours des dangers; mais ce que je sais, c'est que, pour expier ma vie, il n'y a pas assez des pénitences et des autels ordinaires... Il n'y a qu'un autel pour moi, il se dresse partout, il n'y a qu'une pénitence, on la décrète partout: cet autel est sous la voûte du ciel, sur une place publique, on le nomme *échafaud*!... j'irai le jour que la justice humaine m'appellera, tout en cachant ces lugubres pensées à Annette, car il faut qu'elle les ignore... Mais, je t'en conjure, ne cherchons pas à défendre notre vie par des moyens affreux, cela n'est pas chrétien... et cesse surtout de veiller sur moi... je sais ce que peut ta protection. — Tu es maître de toi, reprit Vernyct; mais depuis que tu es devenu dévot, je suis redevenu mon maître, et je sais que j'ai hérité de toute l'énergie de mon ancien capitaine. — Non, tu ne l'as pas tout entière, s'écria Argow en levant ses mains vers le ciel, car tu n'as pas le courage du repentir. — Soit, reprit le lieutenant; mais écoute ce que je te demande, c'est peu, et ce peu c'est: « Sauve-toi, et sauve Annette! » — Pas de lâcheté!... dit Argow avec un terrible regard. — Je ne t'en conseillerai jamais! je te demande seulement de me laisser maître ici demain, et de rester dans ton appartement. — Non! dit Argow. — Que le diable t'emporte!... Et le lieutenant le laissa retourner auprès d'Annette. —J'espère, dit cette dernière en s'asseyant sur les genoux de son mari, que cette bouche-là va me dire ce que ces oreilles-là ont entendu, parce qu'une femme doit tout savoir... tout... Allons, dis, mon ami, j'écoute! — Annette, répondit-il en l'embrassant, n'écoute pas, je t'en supplie! Il s'agit d'affaires qui concernent Vernyct et qui ne pourraient t'intéresser en aucune façon.

Annette se leva et s'en fut dans un coin, s'assit et ne dit pas un mot. Argow l'y contempla et crut l'avoir fâchée; mais cette céleste créature, s'accusant même de cet instant de bouderie, revint s'asseoir près de son mari, et, l'embrassant avec amour, elle lui dit: — J'ai eu tort de t'interroger... je sais que tu me l'aurais déjà dit, si cela se pouvait.

Argow, attendri, se sentit plus disposé à la confiance par ce peu de mots d'Annette qu'il ne l'avait été par son dépit; il l'attira sur son cœur et lui dit: — Chère Annette, Vernyct est un complice, sa présence me rappelle à chaque instant mes crimes, et je l'aime pourtant, et je ne voudrais pas me séparer de lui.

Annette, à ce moment, tourna ses yeux vers le ciel, qu'elle regarda d'une manière si touchante, que si les anges virent couler ses pleurs la grâce du criminel a dû être obtenue. — Eh, mon ami, dit-elle, s'il a partagé tes erreurs, il est aujourd'hui de moitié dans tes bonnes œuvres: n'es-tu pas une seconde providence pour le pays, et ne vois-tu pas avec quelle joie il remplit tes messages de bienfaisance? Oh! vous serez sauvés tous deux... une voix me le crie!... Elle le prit dans ses bras et le serra contre son cœur en l'embrassant avec effusion... Oh! que je suis heureuse d'être femme et de t'avoir rencontré!

Argow était à ses pieds et les baisait avec l'ardeur de la folie. — Bénie soit la vierge qui rend au coupable une conscience, qui lui met la prière sur les lèvres et les pleurs dans les yeux! O mon ange! le ciel t'a envoyé pour me soutenir!...

Cependant Vernyct ordonnait de fermer toutes les portes et de ne laisser accès au château que par l'avenue qui donnait sur la grande route, et il s'était posté avec une longue vue marine pour examiner tout ce qui passait sur cette route. Il avait perpétuellement occupé Marinet, le jardinier en chef, et ne le laissait pas une minute en repos. Infatigable, il allait de la loge du concierge à l'appartement d'Argow, et paraissait dans une grande agitation d'esprit.

Enfin, le surlendemain de cette journée, c'est-à-dire le lendemain du jour où de Secq avait pris chez mademoiselle Sophy la détermination de descendre à Durantal avec le juge de paix, Vernyct aperçut, au moyen de sa *marine*, le maire en écharpe, et le juge de paix en costume, déboucher par l'allée, suivis du garde champêtre et du greffier. Il abandonna son poste, se hâta d'aller enfermer Argow et sa femme dans leur appartement, et revint dans la cour, prêt à recevoir la justice avec les moyens d'une défense formidable, dont le chapitre suivant va nous faire connaître l'explosion.

XIX

M. de Secq s'avança gravement vers le lieutenant, qui, sans attendre qu'il ouvrît la bouche, lui demanda: — Que voulez-vous?... absolument comme les suisses des ministères. — Monsieur, lui répondit de Secq, j'arrive au nom de la loi, du roi! — Etc.! ajouta le lieutenant en riant. — Monsieur, reprit de Secq sans se déconcerter, nous avons la plus profonde estime pour M. de Durantal et pour sa vertueuse femme, ils sont les bienfaiteurs de cette campagne; mais le rapport qu'on a transmis à l'autorité d'un fait singulier, je dirai même extraordinaire, nous amène... Nous sommes désolés de cette circonstance désagréable pour lui, mais nous avons pris les précautions qui marquent notre respect, nous sommes venus au matin... — Monsieur, reprit Vernyct en l'interrompant, j'ignore encore ce dont vous voulez parler; mais M. de Durantal est en ce moment à Valence, et vous ne le gênerez en rien. Ainsi, lorsque vous m'aurez expliqué le sujet de votre visite judiciaire, je vous aiderai de tout mon pouvoir à en atteindre le but... Voici, ajouta-t-il en souriant, la seconde que nous fait la justice, et la première était on ne peut plus déplacée. — Monsieur, répondit de Secq, voudriez-vous avoir la bonté de nous conduire à la grotte en rocaille qui se trouve dans le parc? et chemin faisant, je vous expliquerai l'objet de notre visite. Vous nous aurez excusé, *dabitis veniam*, lorsque vous saurez que nous serions répréhensibles de ne pas agir ainsi. Votre jardinier, monsieur, a découvert, en bêchant dans cette grotte, un cadavre.

Ici Vernyct se mit à éclater de rire, et de telle façon qu'il était obligé de se tenir les flancs. M. de Secq, le juge de paix, le greffier et le garde interdits, se regardaient les uns les autres, et de Secq, commençant à soupçonner quelque mésaventure, tremblait d'autant plus que le juge de paix, qui ne s'était prêté à cette démarche qu'avec la plus grande répugnance, lui lançait des regards foudroyants.

— Venez, messieurs, venez, leur dit Vernyct en riant toujours; et, prenant de Secq par la main comme une dame, il le guida en ajoutant: — Venez... dresser procès-verbal... Ils entrèrent dans le parc, et le juge de paix saisissant un moment où Vernyct était en avant, poussa le coude au maire et lui dit: — Quand je vous disais que vous alliez me compromettre. — *Pazienza*, comme dit Cicéron, répliqua de Secq en faisant bonne contenance.

Alors le juge de paix, se tournant vers son greffier, le garde champêtre et l'ouvrier qu'ils avaient requis de venir, leur ordonna de rester à l'entrée du parc: — Car, se dit-il, puisque nous allons faire une sottise, au moins n'ayons pas de témoins bavards. Quand ils furent arrivés à la grotte en rocaille, précisément à l'endroit où Vernyct et Argow avaient enterré Navardin, le chef des voleurs de la forêt de Saint-Vallier, Vernyct, regardant de Secq avec malignité, lui dit: — Voulez-vous que ce soient vos gens qui ouvrent la fosse de ce cadavre?... — Oh! monsieur, reprit de Secq, faites-le faire par votre jardinier.

Alors Vernyct appela un nègre qui leur était dévoué, à Argow comme à lui, car ils l'avaient sauvé de la mort, et lorsqu'il fut venu: — Milo, lui dit-il, prends cette pioche et mets à nu tout ce terrain-là!... — Maître, il avoir jà fouillé, car avoir vu, moi, Marinet regarder et mettre de côté la pioche et sti chevel...

En achevant ces mots, il montra au bout de la pioche la poignée de cheveux qui y était restée... — Le jardinier avait raison!.. s'écria de Secq en regardant le juge de paix étonné. — Pourquoi, dit Vernyct, Marinet a-t-il recouvert le corps et averti la justice avant de prévenir ses maîtres? Qu'on le fasse venir! mais, auparavant, laissez votre pioche et prenez-en une autre, puisque Marinet s'est gardé d'employer celle qui a des cheveux au bout. Messieurs, cette précaution-là annonce plus de raisonnement que n'en contient la cervelle de Marinet!...

Le maire rougit, car c'était lui et le curé qui avaient conseillé à Marinet d'agir ainsi. — Il aurait fallu, reprit Vernyet, au moins laisser le terrain en même état, puisqu'on laissait la pioche.

Pendant ce temps, le nègre mettait le corps à découvert : il le souleva avec sa pioche, et la plus grande confusion régna sur la figure des deux fonctionnaires de Durantal en voyant un chevreau et en reconnaissant que les cheveux noirs attirés par la pioche étaient des poils du chevreau. Ils les confrontèrent, reconnurent que le coup de pioche avait porté sur le ventre à l'endroit où les poils de la bête étaient le plus longs et le plus fournis, et ils se regardèrent l'un l'autre, en ne sachant que résoudre.

Alors le juge de paix alla vivement à la rencontre de Marinet ; et, lui faisant voir la pioche, il lui dit : — Reconnaissez-vous cela pour votre pioche, et cette touffe pour les cheveux? — Oui, monsieur, dit le jardinier. — A quelle heure avez-vous mis à nu le corps de la victime?... reprit de Secq en riant. — A dix heures et demie du soir, répondit le jardinier stupéfait. — Y voyiez-vous clair?... reprit le juge de paix. — J'avais, sous votre respect, une lanterne. — Vous n'aviez pas de besicles? reprit de Secq — Non, monsieur le maire. — Eh bien, je le crois, continua le maire. Allez, mon cher, vous êtes un imbécile, et vous ferez mieux d'avoir des longues-vues avant de compromettre les autorités. — Pourquoi, dit Vernyet, ne pas m'avoir prévenu d'une semblable chose?... — Monsieur, vous n'y étiez pas. — Marinet, dit Vernyet d'un air sévère, vous n'êtes plus au service de M. de Durantal ; je n'aime pas les valets qui cherchent à nuire à leurs maîtres : mais en faveur de l'ancienneté on vous fera une pension viagère de cent écus ; allez, et une autre fois ne prenez pas des chevreaux pour des hommes. — Maintenant, messieurs, poursuivit-il, c'est à vous à l'engager à garder le secret, et, quant à moi, je vous le promets.

Marinet restait stupéfait ; il s'en alla à la grotte, et voyant le chevreau, la pioche, la touffe : — C'était pourtant bien un homme!... s'écria-t-il. — Malheureux! lui dit de Secq, qui l'avait suivi, si tu répètes une calomnie semblable, et si tu ne gardes pas le silence sur tout ceci, gare à toi!...

Vernyet emmena les deux fonctionnaires vers le salon ; là il dit à son nègre de voir si M. de Durantal n'était pas revenu de Valence, et en prononçant cette phrase il lui lança un regard significatif.

— Messieurs, dit-il à de Secq et au juge de paix, M. de Durantal a bien regretté de n'avoir pu jusqu'ici vous recevoir, et son dessein était d'aller vous visiter ; mais, s'il est de retour, je me charge de vous faire connaître le bienfaiteur de la contrée, et de vous faire déjeuner avec lui, d'autant plus qu'il est assez nécessaire qu'il s'entende avec vous pour tout le bien qu'il projette de faire encore dans le pays. Il veut choisir parmi vous l'administrateur de l'hôpital qu'il fait construire et fonder une école gratuite d'enseignement.

— Oh! dit de Secq, je ne crois pas qu'il y ait en France un homme plus bienfaisant, plus vertueux que M. de Durantal ; je ne passe pas devant une chaumière que je n'entende la chanson de reconnaissance que les paysans ont faite pour lui et pour madame, et ils la chantent à leurs enfants... Que Dieu conserve longtemps un homme aussi utile!...

— Messieurs, je vous prierai de garder le silence sur votre expédition devant M. de Durantal, et en voici la raison : on n'inhume pas un chevreau dans un parc sans motif ; le voici : M. de Durantal a été nourri par une chèvre qu'il a aimée beaucoup, et c'est fort naturel.

— Oh! la belle âme!... dit de Secq.

— Oui, dit le juge de paix.

— Ce pauvre bouc dont vous avez vu la dépouille, reprit Vernyet, était le dernier enfant de sa nourrice, et M. de Durantal y tenait singulièrement : il est mort dernièrement, et je lui fais accroire qu'il vit toujours... vous sentez?

— Oh! très-bien, dit de Secq.

Maintenant, pendant que le nègre va lever les arrêts auxquels Vernyet avait condamné Annette et Argow, qui heureusement ne s'en étaient pas aperçus, expliquons cette énigme au lecteur. La nuit pendant laquelle Marinet, muni de sa lanterne, était allé fouiller la grotte était celle où Vernyet revint de chez sa chère Jeanneton. Il venait à travers le parc, et son cheval marchant sur les gazons ne faisait aucun bruit : le lieutenant avait aperçu Marinet et sa lanterne et l'avait épié. En le voyant explorer la grotte et sa pioche se lever et se baisser tour à tour, il comprit qu'il fouillait à l'endroit où lui et Argow avaient enterré Navardin. Il s'en fut donc à l'écurie, éveilla son nègre, lui demanda le plus profond secret, s'en alla pousser une reconnaissance sur le terrain, et là le pressant danger lui fit venir une idée lumineuse, ce fut de remplacer le corps du brigand par celui du chevreau chéri de Jeanneton, et de brûler Navardin dans de la chaux vive. Alors, dans la même nuit, au moyen de chevaux excellents, le changement eut lieu, et l'adresse du nègre amena une parfaite ressemblance.

Cette aventure fit réfléchir Vernyet au danger de n'être pas entouré de gens fidèles, et, à l'exception des trois nègres qu'ils avaient délivrés, il résolut de renvoyer tous les autres domestiques et de les remplacer peu à peu par les plus honnêtes de ses anciens corsaires, qui trouveraient ainsi une douce existence. Poursuivons. Milo, le plus fidèle des trois nègres et le plus intelligent, revint bientôt, disant que M. de Durantal arrivait à l'instant de Valence, et qu'il comptait bien que ces messieurs déjeuneraient à Durantal. Alors Vernyet laissa les deux héros du chevreau occupés à admirer la magnificence des salons du château, et il alla prévenir Argow qu'il aurait à déjeuner le maire et le juge de paix de Durantal.

Le jardinier revenait tout stupéfait, il aperçut dans le salon les deux magistrats, et mettant un pied sur les marches du salon, il leur cria : — C'était bien un homme! — Il est fou!... dit de Secq. — Mais sa folie peut nuire!... répliqua le juge de paix — Bah! s'il le répète, nous lui donnerons sur les doigts, répondit le maire enchanté de pouvoir déjeuner avec l'ami du préfet et dans ce château où il avait désespéré d'entrer. — Comment, dit-il au juge de paix, ces bécasses de femmes de chez mademoiselle Sophy, la revendeuse de caquets, qui fait des enfants et dit des *Oremus*, peuvent-elles chercher à noircir un homme comme M. de Durantal, le plus riche du département, le bienfaiteur de la contrée, *homo probus*, un homme d'or?... C'est de la canaille, *plebs, plebecula*, le commun des martyrs, et cela veut juger les grands!... M. de Durantal est assez puissant pour vous faire nommer juge au tribunal... Oh! c'est le plus estimable de tous les hommes!... vous allez voir, c'est un superbe homme, petit, mais large, fort, à ce qu'on dit ; il enlève une femme comme une plume, il est vrai que cela ne pèse guère : *levis femina*, dit Ovide. Il n'avait jamais porté madame de Secq.

A ce moment Vernyet rentra et leur annonça M. de Durantal. En effet, on entendit le bruit de ses pas dans l'antichambre : de Secq était devant la cheminée, et en face de la porte le juge de paix regardait la vue du parc par la fenêtre, et heureusement Vernyet causait avec le maire ; Argow entre, l'obséquieux de Secq lève les yeux, s'avance à sa rencontre, mais tout à coup s'arrête et pâlit ; Argow lui-même paraît en proie à la plus vive émotion. Le geôlier d'Aulnay reconnaît son prisonnier, celui auquel il doit sa fortune, et Argow, l'homme auquel il a dû la vie et qui est le maître de ses secrets. Vernyet, s'apercevant d'un seul coup d'œil de cet incident extraordinaire, prend de Secq par le bras, l'entraîne vers une embrasure de croisée, et pendant que dans le chemin le maire épouvanté lui dit à voix basse : — C'était un homme... le lieutenant lui répond : — Silence!... et l'enchante par un regard plein de cette puissance magnétique qu'on attribue à quelques serpents.

Pendant que le juge de paix saluait Argow stupéfait, le lieutenant dit au maire : — Trouvez donc un moyen de renvoyer le juge de paix, afin que nous restions seuls... et surtout contenez-vous!... Alors le lieutenant, sans se décourager, dit par la fenêtre à Milo, qui en toute occasion se tenait prêt à recevoir ses ordres : — Cours chez madame, et dis-lui de ma part de rappeler monsieur auprès d'elle et de l'y retenir : il y va de notre sûreté à tous — Monsieur le juge de paix, disait de Secq, auquel la réflexion était revenue et qui voyait dans cette affaire un moyen de fortune et d'élévation, vous devriez avoir la complaisance d'aller à Durantal prévenir nos chères moitiés que nous déjeunons ici. — Voilà qui est fâcheux! s'écria Vernyet, tous nos gens sont occupés en service extraordinaire ; mais nous en trouverons bien quelqu'un pour aller prévenir ces dames, à moins que M. le juge de paix ne préfère y aller ; mais par l'humidité qu'il fait, je ne souffrirai pas qu'il y aille à pied. — Milo!... Milo!... Il mettra les chevaux et vous mènera. — Mais, monsieur, il n'est pas nécessaire...

— Si, si! pas de façon! dit Vernyet. Eh bien, qu'as-tu donc? ajouta-t-il en voyant la morne contenance d'Argow, que t'arrive-t-il? tu es pâle!... — Je suis résigné!... répondit lentement Argow. — A bien déjeuner? répliqua Vernyet en riant. Milo, continua le lieutenant au nègre qui était revenu, mettez les chevaux, conduisez et ramenez M. le juge de paix... lentement, ajouta-t-il tout bas. — Monsieur, c'est inutile, je vous assure, disait le juge de paix... — Ah! dit Vernyet, vous faites des cérémonies! Mais qu'a donc Milo?... Durantal, il veut te parler. . — Monsieur, dit le nègre en s'adressant à Argow, Madame vous demande, elle n'est pas bien ..

Argow s'élança comme un trait, et Vernyet dit au juge de paix récalcitrant : — Dépêchez-vous donc!... dans une demi-heure nous déjeunerons... — Dites à ma femme que je suis désolé... ajouta de Secq. Le pauvre juge de paix s'en alla de force, comme Bazile dans Figaro.

— Monsieur, dit le lieutenant à de Secq, l'emmenant dans le jardin au milieu d'une vaste pelouse, votre étonnement à l'aspect de M. de Durantal n'est pas naturel : vous savez quelque chose sur lui, je suis son ami, et son ami à la vie et à la mort! La phrase qui vous est échappée me fait croire que vous êtes instruit!... Prenez garde! il s'agit d'aller rejoindre le chevreau! Aucune puissance humaine ne pourrait vous soustraire à votre sort, car je me dévoue au salut de mon ami. Voyons, que savez-vous? surtout ne me cachez rien!...

Il y avait une telle puissance dans cette dernière phrase, Vernyet la prononça en y déployant une volonté si forte, si impérieuse, que de Secq, tremblant et subjugué à l'aspect de ce visage contracté d'une manière terrible, lui répondit : — Monsieur, je sais que M. de Durantal était possesseur d'une terre à Vans-la-Pavée, qu'il a enlevé

mademoiselle Mélanie, qu'il a tué M. de Saint-André à A...y, et que le procureur du roi de cette ville l'avait signalé comme un pirate, sous le nom d'Argow... C'est moi qui fus chargé de veiller sur sa personne et il m'a donné cent mille francs pour le délivrer.

— Eh bien, monsieur, comment voulez-vous agir, en ennemi ou en ami?... Répondez sur-le-champ, et songez qu'une syllabe, un regard, une parole équivoque, vous donneront la mort, si, restant notre ami, ils vous échappaient, et que cela influât sur le sort de M. de Durantal; si vous restez ennemi, avant une heure vous n'existerez plus, car je vous tuerai! et je m'arrangerai de manière que cela tourne comme le chevreau, c'est-à-dire à la plus grande mystification de votre successeur. Si vous voulez vous taire, vous devenez notre ami, vous toucherez vingt mille francs par an pour prix de votre silence, et celui qui a fait M. Badger préfet servira de tout son crédit M. de Secq, afin de le faire parvenir...

— Monsieur, dit de Secq, jamais de ma vie je n'enverrai un homme à l'échafaud, fût-il mon ennemi personnel, encore moins celui qui m'a donné tout ce que je possède... Je ne puis pas répondre des événements et des circonstances, mais je ne crois pas avoir jamais à parler sur votre ami.

— En voilà assez!... reprit le lieutenant. Par le canon de ce pistolet!... Et il fit voir à de Secq effrayé un des pistolets qu'il portait toujours en cas d'attaque... Je te lie à moi! si tu manques à ta parole, ceci ne te manquera pas!... si l'on arrête Argow, tu meurs!.. mais aussi je te permets de parler si nous manquons jamais à satisfaire tes désirs. (De Secq tressaillait)... Sois donc calme, lui dit le lieutenant, et surtout songe à ne jamais t'adresser qu'à moi quand tu voudras quelque chose. Retiens cela! car si tu parles à Argow, je te brûle la cervelle! Maintenant rentrons.

En s'acheminant vers le salon, il lui dit encore : — Vous viendrez ici comme bon vous semblera, et vous en agirez comme un ami de la maison...

Argow et Annette étaient déjà dans le salon. Annette effrayée regardait Vernyet avec une sourde terreur; mais ce dernier lui dit à voix basse : — Ange du ciel, ne craignez rien... — Eh bien, monsieur, dit Argow à M. de Secq, il paraît que vous vous souvenez du punch d'Aulnay? — Je m'en souviendrai toujours, répliqua l'adroit de Secq, pour bénir la mémoire de mon bienfaiteur!

Ces paroles rendirent le calme à Argow, qui n'avait tremblé que pour Annette. Le juge de paix revint, le déjeuner fut gai, et Vernyet eut soin que Milo versât souvent du champagne au maire, et Milo était le seul qui servît à table, quoiqu'il y eût plusieurs domestiques habituellement. Quand les deux convives furent partis enchantés d'Annette, et que de Secq s'en fut avec le plus profond respect pour cette céleste femme, Vernyet dit en s'essuyant le front : — Jamais combat, pas même celui de Charlestown, ne m'a fait autant suer que cette journée!...

Annette lui prit la main, et la serrant avec amitié lui dit : — Brave homme!... oh! comment vous récompenser? j'ignore même l'étendue de vos services... — Vernyet, dit Argow, j'espère que rien de mal... — Enfant! répondit le lieutenant en levant les épaules. Il leur prit les mains à tous deux, les serra dans les siennes, et, les regardant avec attendrissement, il leur dit :

— Mes amis, écoutez-moi! il faut quitter la France, la quitter au plus tôt! quinze jours seraient déjà un retard fatal; profitons des avis du ciel. Je vais dès aujourd'hui m'occuper de votre départ. Je songe que jamais je n'ai vu de séjour aussi délicieux que celui des îles Bermudes. Là, nulle justice n'enverra de recors, de gendarmes, ni d'huissiers : c'est là que vous devez aller habiter. Nous emmènerons M. et madame Gérard; nous emporterons la charge d'un bâtiment de tout ce qu'il y a de commode, de joli, de précieux à Durantal et en France, et au moins vous serez sûrs de vivre sans alarmes, et vous y trouverez, je vous jure, les moyens d'être chrétiens comme partout, puisque c'est votre fantaisie. — Je n'ai rien à dire contre un projet aussi raisonnable, répondit Annette. — J'irai!... fut toute la réponse de Maxendi. — Cette réponse, dit Vernyet à Annette, est l'assurance d'un bonheur éternel.

Rien n'était en effet plus sage et mieux combiné qu'un tel plan; mais les événements qui se pressent vont nous apprendre comment la fatalité avait décrété que les pressentiments d'Annette, avant son mariage, étaient bien la voix de l'avenir.

XX

On comprend que tous les membres qui composaient la société de mademoiselle Sophy avaient été convoqués pour la soirée du jour où le maire et le juge de paix étaient descendus judiciairement au château de Durantal. Pour tout le littoral de la Méditerranée personne n'eût voulu manquer à cette assemblée, et mademoiselle Sophy avait même risqué le punch et les gâteaux pour aiguiser les langues.

De très-bonne heure le salon avait été décoré, les sièges préparés, les housses enlevées, et mademoiselle Sophy, prête aussitôt que son salon, ne tarda pas à voir arriver le curé, qui fut suivi de toute la société, moins M. et madame de Secq et le juge de paix.

— Nous saurons donc ce soir, dit mademoiselle Sophy, à quoi nous en tenir sur le seigneur de Durantal. — Il y a quelque chose de bien extraordinaire, dit M. de Rabon, c'est que j'ai appris que Marinet est renvoyé. — Renvoyé!... s'écria-t-on. — J'ai vu ce matin madame de Secq, dit madame de Rabon, et elle m'a dit que ces messieurs avaient déjeuné au château. — Et moi, dit le receveur des contributions, j'ai vu M. le juge de paix dans la calèche de M. de Durantal. — Voilà du nouveau! s'écria mademoiselle Sophy; au surplus, cela nous indique que ces messieurs sont instruits. — Ces messieurs, dit M. de Rabon, tardent bien, car j'ai six heures et demie.

Au bout d'une heure d'attente et d'impatience, M. et madame de Secq arrivèrent, suivis du juge de paix : mais il y eut un grand sujet d'étonnement pour la société, c'est que le juge de paix garda le plus profond silence, et qu'à toutes les instances M. de Secq répondit : — Nous avons fait une très fausse démarche, et rien n'était plus ridicule que l'histoire de Marinet. — Mais vous savez au moins qui est M. de Durantal? — Je l'ai vu, mademoiselle, et je n'ai pas été de but en blanc, *ex abrupto*, lui demander son âge, ses nom, prénoms et qualités.

Chacun se regarda et soupçonna quelque mystère, d'autant plus que de Secq et le juge de paix, détournant la conversation avec affectation, donnaient beaucoup à penser et témoignaient que les questions multipliées leur étaient à charge.

Lorsqu'on s'aperçut que leur volonté de se taire était inébranlable, on ne les tourmenta plus, et mademoiselle Sophy s'en alla auprès de Marguerite pour lui dire à voix basse : — Votre mari sait quelque chose qu'il nous cache. — Mais, reprit Marguerite, c'est qu'il ne m'a rien dit non plus, et j'ai bien vu qu'il y avait quelque anguille sous roche, car il est *tout chose;* lui, qui parle volontiers, n'a rien dit depuis qu'il est revenu; il est distrait; je lui ai demandé mon sac, il m'a apporté sa cravate; je l'ai bien tourmenté pour savoir ce qu'il avait appris, il m'a dit, mais en colère comme jamais je ne l'ai vu, qu'il voulait que je ne lui parlasse jamais de cela. C'est bien dur à une femme irréprochable comme moi et qui lui ai apporté une si bonne dot de ne pas savoir ce que mon mari apprend! — Vous comprenez, dit mademoiselle Sophy, qu'alors ce n'est pas une chose ordinaire. — Ah! il m'a dit que j'irais au château tant que je voudrais, qu'il me présenterait à madame de Durantal, et que nous y serions comme chez nous. — Mais!... s'écria mademoiselle Sophy, voilà qui est très-extraordinaire!... Monsieur Laurent, dit-elle au juge de paix, dites-moi donc un peu si l'on vous a invité à retourner au château, vous et votre femme? — Non, répondit le juge de paix. — Vous a-t-on fait autant d'accueil qu'à M. de Secq? — Oh! bien moins! car on avait pour lui mille prévenances, on lui a fait boire une énorme quantité de champagne, on s'est informé de sa femme, on l'a invitée... on ne m'a pas seulement parlé de la mienne! Il était placé à côté de madame, et elle lui parlait beaucoup plus qu'à moi : mais il est le maire aussi!... — Et ce corps?... dit-elle. — Ce corps, répondit le juge en riant, c'est une histoire qui ferait rire tout le monde de nous!...

Il y avait environ un gros quart d'heure que de Secq était chez mademoiselle Sophy lorsque, contre l'ordinaire, il fit signe à sa femme de s'en aller; et lorsque mademoiselle Sophy lui dit en riant : — Vous ne nous quittez pas?... — Si, répondit-elle, car M. de Secq le veut.

Une fille aussi fine et aussi astucieuse que l'était mademoiselle Sophy devait tirer bien des conséquences de la conduite de de Secq, et lorsqu'elle le vit partir avec le juge de paix, elle fit interrompre toutes les parties, et l'on se rangea avec la plus grande attention autour d'elle. — Avez-vous vu, dit-elle à cette assemblée furieuse d'être trompée dans son attente et dans sa curiosité, avez-vous vu quelque chose de plus singulier que ce qui arrive? Avez-vous remarqué comment M. de Secq a été froid et même malhonnête envers moi et même envers vous? comme il était distrait, préoccupé?... On l'a engagé à venir au château avec sa femme! il a été l'objet des attentions de monsieur et de madame, et le juge de paix a toujours été écarté. Il est maintenant devenu, et cela en un instant, l'ami de la maison. Or on n'est ami des grands que dans trois cas : quand ils ont besoin de nous, quand on sert leurs intérêts, ou quand on les fait trembler. Remarquez que c'est M. de Secq qui a été le préféré : quel besoin M. de Durantal a-t-il de lui? comment peut-il servir ses plaisirs?... en rien; mais aussi comment peut-il le faire trembler?... Oh! je le répète, il y a un mystère là-dessous, un mystère grave, et la préoccupation de M. le maire donne beaucoup à penser!... Si M. de Secq et sa femme sont bien reçus au château et que nous ne le soyons pas... je réponds qu'il y a un secret important.

La curiosité trompée de ce cercle dégénéra en une sorte de fureur, et le maire fut enveloppé dans la proscription; chaque soir on en

parla, et lorsqu'on apprit qu'au lieu d'un corps on avait trouvé un chevreau, tandis que le jardinier, malgré sa pension de cent écus, soutenait qu'il avait vu un homme, on tint chez mademoiselle Sophy les propos les plus défavorables sur de Secq et sur les habitants de Durantal. Mais ce qui donna quelque créance aux soupçons de mademoiselle Sophy, c'est la conduite de de Secq, que l'on observa. Ce dernier restait presque toujours enfermé sans sa femme, ou bien il allait au château. Il cessa par degrés, de voir mademoiselle Sophy, et défendit à sa femme d'aller chez elle. On le vit devenir rêveur, taciturne, sombre, et perdre en fort peu de temps une gaieté qui était connue. Marguerite avait initié tout le monde aux détails de son ménage et de sa fortune, et l'on savait que les biens de l'un et de l'autre consistaient en telle et telle ferme, et qu'ils n'avaient pas d'argent : cependant de Secq acheta pour trente mille francs une partie des terres qui étaient derrière sa maison, en annonçant l'intention de bâtir et d'arranger sa propriété. — D'où peut venir tant d'argent?... disait mademoiselle Sophy.

Enfin, qu'on se mette à la place du pauvre maire de Durantal! il avait le malheur de savoir lire, et il lisait le Code; il y jetait souvent un regard furtif, et connaissait la peine portée contre ceux qui ne font point de révélation sur les crimes dont ils ont connaissance. Sa conscience était tourmentée : or il y avait un grand changement dans ses manières, et, entre ses terreurs particulières, il y en avait une bien plus grande, c'est qu'il voyait toujours ce bout de pistolet que lui avait montré Vernyet. Ce grand changement dans sa conduite fut remarqué : sa femme était trop causeuse pour que le village ignorât que depuis sa visite au château M. de Secq ne dormait plus, qu'il parlait souvent seul, etc. ; et mademoiselle Sophy, le soir, tirait mille inductions malignes de l'intimité de de Secq avec M. de Durantal, et du changement frappant de son humeur et de ses manières. Elle en vint à dire : — Nous savons comment la femme a eu sa fortune, mais elle ne nous a jamais dit d'où venait celle de son mari... Qui est-il?... que faisait-il?... Où est Aulnay-le-Vicomte? et que s'est-il passé là?... Ils y ont demeuré toute leur vie, on doit savoir ce qu'ils y étaient ..

D'un autre côté, l'on apprit qu'au château l'on démontait toutes les pièces et que l'on faisait de grands préparatifs de départ, enfin l'on apprit que, malgré la saison avancée, les habitants du château annonçaient leur prochain départ pour Paris. Sur ces entrefaites, mademoiselle Sophy alla à Valence; et, comme elle connaissait tout le commerce, elle y dîna avec l'entrepreneur du roulage, qui lui dit qu'il avait un marché avec M. de Durantal pour transporter de Valence à Fréjus cent mille livres pesant, et qu'un emballeur de Valence allait gagner des sommes énormes à emballer tout le mobilier de Durantal. Quel nouveau champ de conjectures pour mademoiselle Sophy !...

Elle alla chez M. et madame Bouvier, y vit Charles, et, devant le procureur du roi, elle se donna carrière et étala tous ses griefs particuliers contre M. de Durantal et contre le pauvre de Secq, en mimant son récit des soupçons injurieux que leur conduite lui avait inspirés.

Elle fit remarquer l'obscurité, la complication de tous les détails de leur vie. — On dit à Durantal que l'on part pour Paris, et les meubles vont à Fréjus : on part après trois mois de séjour et après avoir annoncé un établissement éternel; on a meublé Durantal comme un palais, et on ôte tout, absolument tout, et cela arrive quelques jours après cette descente judiciaire qui avait pour objet un cadavre, et ce cadavre est, dit-on, un chevreau. Le jardinier persiste à dire que c'est un homme, le maire soutient le seigneur, le seigneur est sombre et sauvage, et son nouvel ami devient, tout comme lui, taciturne et rêveur... Qu'est-ce que M. de Secq? .. il est d'Aulnay-le-Vicomte... (Marguerite avait parlé, comme on voit.) Ne faudrait-il pas s'informer de sa vie, de sa fortune?... Ah! disait mademoiselle Sophy, si j'étais ce que vous êtes, monsieur Charles, il y a longtemps que j'aurais écrit à Aulnay, et appris, par les antécédents de la vie de M. de Secq, quel rapport il y a entre lui et M. de Durantal.— Il y a quelque chose, car tout s'accorde à prouver qu'il existe une complicité; de Secq, qui n'avait pas un sou pour meubler sa maison et qui comptait sur ses économies, vient d'acheter pour trente mille francs de terres, etc., etc...

Nous ne rapporterons pas tout ce que disait mademoiselle Sophy, guidée par sa haine et par sa curiosité; le lecteur, à qui nous avons développé ce caractère, dont chaque petite ville de France offre un ou plusieurs types plus ou moins complets, supposera tout ce que nous omettons à dessein. Charles Servigné écouta le long discours de mademoiselle Sophy avec la plus scrupuleuse attention, il la questionna, lui fit redire mainte et mainte circonstance, grava tous ces détails dans sa tête, et la quitta fortement préoccupé.

Elle revint à Durantal et raconta tout à son cercle, qui la complimenta sur son esprit, sur son intelligence, et qui admira la finesse de ses aperçus. Sans les vieilles filles, qui n'ont rien à faire qu'à s'occuper des autres, comment découvrirait-on tant de choses, et comment, sur de si faibles indices, bâtirait-on des romans entiers?... Tantôt M. de Durantal était un banqueroutier, tantôt il devenait un conspirateur. Ah! si mademoiselle Sophy eût été invitée au bal de M. Durantal, elle eût vu en lui le plus gracieux seigneur que la terre eût jamais porté! Un mois se passa de la sorte, et, au milieu de ce mois, mademoiselle Sophy avait reçu une lettre de madame Bouvier qui la priait de garder le silence sur M. et madame de Durantal, parce que tout ce qui s'était dit chez elle, sur eux, faisait le plus grand tort à sa cousine. Elle déplorait cette conduite et la conjurait de ne pas juger sans entendre.

Enfin, vers ce temps, les préparatifs de départ avaient été poussés par Vernyet avec une telle activité, qu'Annette avait écrit à son père et à sa mère de placer toute leur fortune sur la banque d'Angleterre, de venir les rejoindre sous huit jours et de se préparer à un grand voyage. On n'attendait plus qu'eux.

De son côté Vernyet avait acheté un vaisseau de transport et un

Argow.

vaisseau marchand qui mouillèrent à Fréjus, et dont il donna la garde et le commandement à deux anciens corsaires qui avaient servi sous Argow et qui lui étaient entièrement dévoués. Toute la fortune d'Argow avait été mobilisée, il ne restait en France que la terre de Durantal, l'hôtel de la vieille rue du Temple, la terre de Vans; mais cette dernière propriété, étant au nom de Vernyet, était depuis longtemps en vente, et c'est cette circonstance qui avait sauvé Argow des mains de la justice dans les Ardennes, car s'il eût possédé cette terre il n'aurait jamais pu lui faire perdre ses traces.

Il ne restait plus à Durantal que les deux appartements d'Argow et d'Annette, qu'on ne devait démeubler qu'après leur départ, et c'était l'infatigable Vernyet qui se chargeait de tout. Un soir, il était occupé à emballer des collections d'armes précieuses de la manufacture de Versailles, des haches, des pistolets, des carabines, parmi lesquelles se trouvait un tromblon, et cette arme terrible était jadis l'arme favorite de Vernyet et d'Argow.—Bah! dit-il en riant, je veux garder cette pauvre fille, on ne se sépare pas comme cela de la compagne de ses périls!

Annette trembla à l'aspect de l'horrible machine de destruction, et elle fut effrayée de l'adresse avec laquelle Vernyet en faisait jouer les ressorts.—Oh! dit-elle, emballez tout cela ailleurs, car cela me fait mal à voir. — Il y a cependant des armes plus terribles que vous caressez tous les jours.—Que voulez-vous dire? s'écria Annette.—Ne tenez-vous pas souvent embrassée la main de Jacques?..—Eh bien?... — Eh bien, regardez l'anneau qu'il a à son doigt...

En ce moment Argow rentra, et Annette, l'emmenant à côté d'elle, lui demanda, en jouant avec sa main, ce que contenait l'anneau qu'il portait.—D'où te vient cette fantaisie? lui demanda son mari. — D'où viennent les caprices des femmes? répondit-elle; mais on dit que c'est une arme...—Qui t'a dit cela?... — Vernyet!... — Eh bien, dis à Vernyet qu'il est un imbécile.—Merci, dit ce dernier en riant; mais le fait est que je le mérite, car j'oubliais qu'il n'y a que nous deux qui devons savoir ce que contient cette bague.

—Ah! je veux le savoir, car je ne fais qu'un avec Jacques.

— Es-tu fou?... dit Argow en poussant violemment Vernyet.

Comme il achevait, l'on entendit le bruit d'une voiture dans la cour, et l'on annonça Charles Servigné. Au moment où il entra, Vernyet tenait un poignard, et, poussé par Argow, il arriva juste en face de Charles, de manière que, ce dernier entrant brusquement, le poignard effleura son habit. — Ah! mon ami, dit Annette avec un peu d'humeur, allez emballer vos armes chez vous... vous m'avez fait trembler!

Vernyet sortit en murmurant : — Si je l'avais tué sans le faire exprès, j'aurais bien fait peut-être... cette figure-là m'a toujours déplu.

— Charles, dit Annette, vous nous resterez à Durantal quelque temps, j'espère?... — Mais on prétend que vous partez... — Ah! dit Annette avec un sourire, nous attendrons ma mère et mon père. — Allez-vous loin?... demanda Charles à Argow. — Nous ne sommes pas encore décidés.



. . . . . Et, soulevant Jeanneton.. — Page 35.

Telle fut la réponse ambiguë que les sévères principes de Maxendi lui permirent de faire. — Je viens vous apprendre, dit Charles, que j'ai l'espoir d'être nommé avocat général... à mon âge, c'est une grande faveur... — Mais vous la méritez, dit Annette.

Charles fut reçu par M. et madame de Durantal avec cordialité, et Annette, sentant que sa séparation avec son cousin allait devenir éternelle, mit à lui parler et à l'accueillir un affectueux empressement, une bienveillance si tendre, qu'il en fut vivement ému. Tous les souvenirs de son enfance se réveillèrent, et avec eux son amour pour sa cousine et l'amère jalousie que lui inspirait le bonheur d'Argow.

Le lendemain de son arrivée, Annette alla se promener avec lui dans le parc après son dîner; elle voulait lui montrer, dans une espèce de vallée suisse, des vaches, des taureaux, et une laiterie bâtie en marbre et presque semblable à celle du parc de Rambouillet. Arrivés ensemble au bas d'une petite montagne factice, ils s'assirent sur un banc en face de la prairie et à côté d'un massif d'arbres étrangers.

— Mon cousin, dit Annette, depuis ce matin vos regards semblent un voile qui cache quelque dessein. Je n'ai pas voulu vous parler de leur expression devant M. de Durantal; mais, dites-moi, n'avez vous rien à vous reprocher? Vous connaissez mon amitié pour vous, mon indulgence; j'ai pris le prétexte de vous montrer ma vacherie, qui est pour ce pays une chose curieuse, afin de vous parler de vous.

— Ma cousine, dit Charles avec une profonde émotion, je vous aime, que dis-je? je vous adore toujours!..... et toutes les fois que je vous verrai, je serai, comme vous le remarquez, combattu entre deux passions effroyables, mon amour pour vous et la haine la plus violente pour celui qui m'a tout enlevé...

— Quel discours!... ô Charles!... est-ce vous qui parlez ainsi d'un homme qui est tout pour moi!...

— Je comprends mon indélicatesse et tous mes torts; mais ma passion ne connaît plus de bornes, et je sens qu'il faut que je quitte ce pays... je le quitterai, Annette! J'ai demandé mon changement, j'espère être nommé avocat général bien loin, dans le nord de la France; là, je serai délivré de l'effroyable supplice de voir toujours unis et triomphants l'objet de ma haine et celui d'un amour sans espoir!...

A ce moment on entendit du bruit dans le feuillage, et Annette, apercevant son mari, fut près de se trouver mal. — Vous étiez là, monsieur? dit Charles. — J'y étais, j'ai entendu et je vous pardonne!...

Il s'était assis auprès d'Annette, qu'il s'efforçait de rassurer, lorsque Charles, se retournant, jeta un cri affreux. Un taureau échappé se précipitait sur eux, et rien ne pouvait les sauver de sa fureur, car la singulière scène qui venait de se passer ne leur avait pas permis de voir cet ennemi furieux qui n'était plus qu'à vingt pas d'eux, et que le châle rouge d'Annette excitait encore. Charles et sa cousine jetèrent ensemble un cri terrible, et la peur les glaça tellement, qu'ils restèrent immobiles... Tout à coup Argow défaisant sa bague en tira une épingle très-courte, et, se plaçant entre le taureau et Annette,

soutint le choc de l'animal, qui, après avoir renversé le banc de pierre, se retourna tout à coup et revint sur lui; mais Argow évita de nouveau les cornes menaçantes, et aussitôt qu'il eut effleuré la peau de l'animal furieux, ce terrible ennemi tomba mort.

L'étonnement d'Annette et de son cousin était égal à leur terreur, et ce n'est pas peu dire. Cette scène fut pour eux comme un songe, et ils regardaient le taureau mort et Argow tour à tour. Le mugissement de l'animal en tombant avait été horrible, et il leur semblait encore l'entendre. Annette étendait ses mains vers lui comme pour s'assurer que son époux vivait encore; mais, comme il tenait sa fatale épingle, il repoussa rudement sa femme de la main qui lui restait libre. — Oh! mon ami!... lui dit-elle avec douleur. — Mais, mon ange, veux-tu que je te tue?... — J'aime mieux la mort qu'un pareil geste! dit-elle. — Et par quel miracle, dit Charles, nous avez-vous sauvé la vie?... — Cette épingle, répondit Argow, est trempée dans le plus subtil poison de la terre, et il n'y a que les sauvages qui le connaissent; ce n'est même pas une épingle, c'est une arête de poisson.

Charles serra la main d'Argow avec reconnaissance et lui dit d'un air attendri : — Je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie, et je m'empresserai de le reconnaître.

Au bout d'une heure, Charles, qu'on était venu avertir, était parti pour Valence, après avoir montré la plus vive agitation. Annette resta dans une incertitude cruelle, car elle n'avait pas pu savoir de Charles la cause de ce départ précipité.

XXI

Charles, revenu à Valence, raconta à sa mère l'événement extraordinaire qui venait de changer ses dispositions pour Argow, et il s'écria : — Sans lui, Annette serait morte et moi aussi peut-être!... J'ai tant fait contre lui, que je dois désormais lui consacrer la vie qu'il m'a sauvée!...

Il sortit pour aller chez le juge d'instruction de Valence. En effet, on va voir quelle influence cette visite pouvait avoir sur le sort d'Argow. Un mois auparavant, Charles Servigné, lorsque mademoiselle Sophy vint voir Adélaïde, avait été frappé des singuliers indices que présentait la conduite de de Secq et de son cousin. Il avait réfléchi à cette affaire, et, porté par la nature de ses fonctions à chercher et à deviner les crimes, il avait fini par écrire au procureur du roi d'A...y, dont Aulnay-le-Vicomte ressortait, et il avait soumis, dans sa lettre à ce fonctionnaire, une foule de questions sur M. de Durantal, Vernyct, de Secq et Marguerite. Alors il était guidé par sa haine, et il avait présenté les questions d'une manière désavantageuse à son cousin.

Les recherches, les indices, les correspondances, avaient demandé un temps infini; mais une chose qui étonna singulièrement Charles, ce fut qu'il ne reçut jamais de réponse décisive de son collègue, et qu'au contraire ce dernier lui demandait des renseignements qui prouvaient que le procureur du roi d'A...y connaissait tous les personnages sur lesquels Charles avait appelé son attention. Enfin, la veille du départ de Charles pour Durantal, le juge d'instruction de Valence lui avait dit : — Nous avions depuis longtemps une correspondance avec Aulnay et A...y, nous avons maintenant toutes les pièces...

Cette phrase, que Charles entendit en silence et sans y répondre, lui fit voir que son cousin était gravement compromis. Toujours poussé par sa haine et par son envie, il s'était rendu sur-le-champ à Valence, pour exploiter à son profit la terreur qu'il comptait jeter dans l'âme de sa cousine; mais l'événement dont on vient de lire le récit, les paroles touchantes de son cousin, opérèrent sur son cœur une révolution étonnante, et, comme il savait que l'on ne pouvait commencer aucune poursuite contre son cousin sans lui, il accourait chez le juge prendre connaissance des papiers envoyés d'A...y et les enlever.

Arrivé chez le juge, on lui dit qu'il venait de partir pour se rendre chez lui. L'impatience que lui causa cette circonstance le fit revenir précipitamment. Il le trouva en effet, mais le juge était chez madame Servigné, et en arrivant dans le salon il entendit sa mère qui racontait au juge d'instruction la singulière manière dont son fils venait d'être sauvé de la mort; elle détaillait avec la complaisance des bavardes la propriété de cette arête empoisonnée, et, en entendant ce sujet de conversation, Charles maudit la légèreté de sa mère et se repentit d'avoir parlé. Son premier mot en entrant fut de dire : — Monsieur, donnez-moi au plus tôt les papiers qui concernent Aulnay... — Monsieur, dit le juge, c'est impossible, car cette affaire ne vous regardera pas; vous n'êtes plus procureur du roi à Valence, et M. le préfet vous remettra probablement votre nomination à de plus hautes fonctions... Je sais qu'il a reçu de G... un envoi qui vous concerne; je venais vous faire mon compliment.

Charles resta atterré, car il envisageait les conséquences de cette nomination intempestive, qui certes n'était pas favorable à M. de Durantal. — Et qui est nommé à ma place? — M. de Ruysan. — Quoi! mon substitut, celui qui m'en veut le plus à Valence!... Monsieur, continua Charles en s'adressant au juge, ayez la complaisance de passer dans mon cabinet, je voudrais avoir l'honneur de m'entretenir avec vous un instant.

Lorsqu'ils furent ensemble, Charles interrogea de l'œil le sévère magistrat qu'il avait en sa présence et lui dit : — Monsieur, depuis quand le procureur général vous a-t-il instruit de mon changement? — Depuis deux jours... — Grand Dieu! s'écria Charles, et depuis deux jours M. de Ruysan exerce?... — Oui. — Maintenant dites-moi si les pièces que vous avez reçues du procureur du roi à A...y incriminent fortement M. de Durantal. — Monsieur, il ne m'est plus permis de vous confier les secrets du tribunal, puisque vous n'en faites plus partie; mais ce que je puis vous dire, c'est que l'estime que le ministère a pour vous et la position dans laquelle cette affaire vous mettait ont été la cause principale de votre changement, dont on a voulu faire une faveur, car je l'ai appris à G..., où j'ai été avec M. de Ruysan consulter le procureur général. — Monsieur, je comprends!... dit Charles pâle et presque égaré; mais c'est une barbarie que de m'avoir caché l'arrivée des papiers d'A...y, car il y a longtemps qu'ils doivent être ici. — Monsieur, reprit le juge avec une dignité tempérée de bienveillance, si je l'avais su, je crois que j'aurais eu la faiblesse de vous en avertir; mais vous savez comme moi que nous basons notre opinion sur vos réquisitoires; enfin, c'est M. le procureur général qui a correspondu avec votre confrère... — Je perds du temps!... s'écria Charles. — Je le crois, lui répondit le juge avec un geste significatif.

Charles, glacé par cette réponse, s'aperçut à peine du départ du juge. — C'est donc moi, s'écria-t-il, dont la haine aura conduit un homme... où?... se dit-il. Il frissonna, s'élança dans le salon : — Ma mère! ma sœur!...— Qu'as-tu, Charles? — Gardez-vous de prononcer un seul mot sur M. de Durantal!... Adieu!... Et il sortit comme égaré, se dirigeant chez un loueur de chevaux pour pouvoir arriver à Durantal et prévenir sa cousine s'il en était encore temps.

Pendant qu'on selle un cheval et qu'on s'étonne que Charles se mette en voyage si tard, pendant qu'il cherche les moyens de salut qu'il peut suggérer à son cousin, rétrogradons un peu et voyons la cause du silence du juge d'instruction. Le procureur du roi d'A...y, voyant que M. de Durantal était le cousin de Servigné, crut que ce dernier voulait sauver Argow, et il adressa toutes les pièces au procureur général, en lui faisant observer de mener cette affaire importante avec le plus grand secret. Lorsque les pièces arrivèrent, il s'agissait de s'assurer par Lesecq si M. de Durantal était bien Argow, et le matin même du départ de Charles pour Durantal M. de Secq, mandé par la justice, avait été amené devant le juge.

— Vous ne vous appelez pas de Secq?... lui avait dit le magistrat avec cet air de conviction et cette autorité sévère qui en imposent même aux innocents. — Si, monsieur. — Non, vous vous appelez Lesecq. — C'est une erreur de copiste, et mon extrait de naissance... — A été falsifié, car l'encre qui d'un L a fait un D a paru quelque temps après... Mais ce n'est pas l'objet de notre conférence : vous avez été maître d'école, et vous ne possédiez rien?... — Oui, monsieur. — Vous êtes devenu riche le lendemain de la fuite d'un nommé Argow, arrêté par vous, par M. Devau, maire de votre commune, et par M. Marignon, le juge de paix, et ce fut à vous que la garde en fut commise... — Cela ne prouve rien, monsieur. — Cela prouve qu'il vous a donné de l'argent pour vous engager à le laisser évader, n'est-il pas vrai?

Ici Lesecq balbutia et voulut nier. — Allons, c'est vrai, tout Aulnay le certifie. — Monsieur, monsieur! dit Lesecq épouvanté. — Ce n'est pas tout, Argow, l'assassin de M. de Saint-André et l'affreux pirate qui a dévasté les mers, est de votre connaissance : vous l'avez revu?... — Non, monsieur!... s'écria Lesecq. — Monsieur, prenez garde! c'est M. de Durantal, et vous le savez...

Ici le pauvre maître d'école effrayé trembla tellement, qu'il chancela sur ses jambes et faillit tomber. Cette frayeur plut au juge, et un sentiment de commisération se glissa dans son âme pour le pauvre maire. — Monsieur, dit-il en le soutenant et en le faisant asseoir sur son fauteuil, la justice n'ignore jamais rien quand une fois elle veut scruter la conduite d'un homme, car avant de le mander, il faut que l'autorité ait des soupçons qui équivalent à des certitudes : or vous voyez que toute feinte est inutile; votre conduite est criminelle, car faire évader un assassin et recevoir son argent est un véritable crime, et si vous avez lu le Code, vous devez savoir quelle peine vous avez encourue; mais ce n'est rien auprès de votre dernière infraction aux lois. Comment, vous, maire d'un canton, chargé de veiller à la sûreté de tout un pays, vous reconnaissez un assassin, un pirate, un homme signalé comme le plus exécrable des hommes,

que toute la société poursuit, et vous le laissez faire ses préparatifs de départ en paix!... Monsieur, il n'y a qu'une confession franche qui puisse vous sauver, et il faut vous signaler par l'arrestation de ce misérable.

—Monsieur, dit Lesecq, quant à la confession, je la ferai; quant à l'arrestation, ne comptez pas sur moi. L'homme que vous voulez arrêter est mon bienfaiteur; faites de moi ce que vous voudrez, mais ne me forcez pas à trahir tous les sentiments naturels en faveur des lois sociales.

Cette scène avait décidé du sort de M. de Durantal, et son arrestation avait été ordonnée. Les gens chargés de cette expédition difficile avaient pris la grande route pour aller à Durantal, et quand Charles sortit du château pour venir à Valence détourner l'orage qu'il avait amassé sur la tête de son cousin, l'escouade de gendarmerie était sur la route de droite, un autre piquet avait pris le chemin du village, et des gendarmes déguisés rôdaient autour de la grille neuve par laquelle Charles était sorti : il n'avait pas rencontré d'obstacle, parce que les gendarmes l'avaient reconnu et qu'il était seul dans son cabriolet. D'un autre côté, Vernyet, le soir de l'arrivée de Charles à Durantal, ayant terminé tous ses préparatifs, avait, pendant la nuit, couru chez Jeanneton pour lui faire ses adieux. Il y était resté toute la journée, de façon qu'Argow et Annette étaient livrés sans défense à l'horrible assaut que l'on allait donner à Durantal.

Laissons Charles galoper sur la route, Vernyet chez Jeanneton, et revenons à Durantal, dans l'appartement d'Annette.

XXII

Il y avait environ une demi-heure que Charles était parti. Annette avait pleuré en le voyant s'échapper si brusquement et dans une agitation aussi grande. — C'est la dernière fois que je le vois, et il ne m'a pas même embrassée!... Ce qu'il a osé me dire aura déplu à Jacques... Elle tomba dans la rêverie : il faisait sombre, elle regardait le ciel. — O beau pays de France, dit-elle, je vais donc te quitter pour toujours!... j'irai prier, j'irai aimer sous un autre ciel... Il est vrai que l'on aime et que l'on prie sous tous les cieux, ils sont la voûte d'un grand temple; partout où il y a terre pour s'agenouiller on prie et l'on aime; au moins, dans ces îles charmantes, il sera en sûreté, rien ne menacera plus mon bonheur!...

Sa tête tomba sur sa jolie main, et des larmes délicieuses coulèrent sur son visage céleste; puis, le relevant tout à coup, elle dit vivement à une étoile qui brillait plus que les autres : — Oh! oui, bel astre, tu me dis qu'on lui a pardonné!...

Annette resta plongée dans une contemplation profonde, ses prières s'élançaient vers le ciel, mêlées de vœux et d'espérance qui n'avaient point le ciel pour unique objet, quand elle entendit des pas précipités dans le salon qui précédait sa chambre. — Ah! s'écria-t-elle, ma mère arrive, et nous partirons!...

A ce moment, un jeune et joli garçon de quinze ans entra brusquement avec un flambeau, il le posa sur la table, et Annette tressaillit en apercevant les marques d'effroi qui troublaient l'harmonie de ses traits purs et réguliers. — Ah! oui, s'écria-t-il d'une voix douce et flûtée, il n'y a que vous qui puissiez être Annette!... Il posa son doigt mignon sur la bouche d'Annette prête à parler, et dit à voix basse : — Chut!... ils sont encore ici... —Qui?... demanda Annette glacée d'horreur. — Les gendarmes!

A ce mot, madame de Durantal resta exactement dans la même position, ses yeux se fixèrent, sa prunelle ne vacilla plus, et elle eut l'air d'une statue posée sur un tombeau; elle devint pâle et tremblante, mais le jeune garçon lui fit comprendre la nécessité de s'armer de toute son énergie et surtout de tout son sang-froid.

— Ecoutez-moi, dit-il, je suis Jeanneton, l'amie de Vernyet; il est venu me faire ses adieux, et il voulait me laisser en France, quoiqu'il allât à l'île des Mules (elle voulait dire aux îles Bermudes); je n'ai pas pleuré, je l'ai bien embrassé et bien fêté; mais quand il est monté à cheval je me suis esquivée, j'ai pris les habits de mon garçon, et quand Vernyet a été sur la grande route à galoper, il a entendu le galop d'un autre cheval qui suivait le sien, il a demandé qui était là, j'ai répondu : — Jeanneton! et il n'a plus osé me refuser de le suivre... Voilà que nous arrivons à l'avenue de Durantal tout à l'heure et que nous entendons devant nous des chevaux comme s'il y avait beaucoup de monde, et à la lueur des étoiles nous voyons briller les chapeaux et les armes d'une troupe de gendarmes. Vernyet a vu qu'ils allaient à Durantal et m'a dit de tâcher de franchir le saut de loup qui est devant la statue de je ne sais qui, et de venir vous avertir de faire sauver M. de Durantal aussitôt qu'il aurait réussi dans un projet qu'il méditait; il m'a dit pour cela d'examiner ce qui se passerait, et, en cas de réussite, il m'a instruit de ce qu'il fallait faire. J'ai couru j'ai sauté par-dessus le fossé, et je suis arrivée au grand portail; là, avant que les gendarmes ne sonnassent, j'ai entendu Vernyet qui a crié de loin avec sa voix terrible : « Qui vive?... » et il a fondu sur l'escouade en disant : « Qui ose entrer en mon château à 1 heure qu'il est?... je ne loge pas de militaires à Durantal!... »

Alors il y a eu un chuchottement, et l'on a dit : « C'est lui!... c'est lui!... est-il seul?... courons!... » Après, j'ai entendu Vernyet crier : « Répondrez-vous?... je suis M. de Durantal!... »

Alors il était près d'eux; ils l'ont entouré, ils lui ont dit qu'ils venaient l'arrêter, il s'est laissé emmener!... C'est beau, n'est-il pas vrai, madame?... Ah! mon Vernyet est généreux!... — Oh! quel homme!... dit Annette, et vous, vous qui n'avez point parlé!...

— Chut! écoutez, ajouta la naïve Jeanneton; il m'a recommandé tout dans les plus grands détails et en une minute; c'est qu'il a une tête!... oh! c'est un bien brave homme!... Il faut, m'a-t-il dit, que madame Annette laisse ignorer à Jacques que j'ai été arrêté pour lui, et il faut l'emmener, par la petite porte du parc, chez un voisin : il en aura le temps, parce que je ne ferai connaître l'erreur qu'à Valence, et aussitôt je viendrai le sauver; mais, a-t-il ajouté, il ne faut pas lui dire ce qui se passe.

— Nous sommes perdus!... Jacques ne voudra pas!...

A ce moment, Milo, effaré, arriva et dit : — Madame, il y a des gendarmes postés dans l'avenue du village, et l'on dit que l'on vient arrêter monsieur... J'ai réuni tout notre monde, nous sommes dans la cour, nous avons des armes, et nous allons... — Milo, dit Annette, allez recommander aux gens de se tenir bien tranquilles et d'attendre mes ordres, et dites à M. de Durantal de passer chez moi à l'instant même.

Annette se leva, ses yeux brillèrent comme si elle eût reçu une force supérieure, et, s'élevant à la hauteur des circonstances, elle s'écria : — Mon enfant, nous le sauverons!... — Quelqu'un arrive, dit Jeanneton, Dieu!... c'est du bruit qui vient du dehors!... Elle courut à la fenêtre et cria : — Un gendarme!...

En effet, Annette stupéfaite aperçut le chapeau bordé de blanc et la tête d'un gendarme sur la pierre de la fenêtre; Jeanneton courut pour le précipiter, ce qui était facile, car il s'était servi pour monter du treillage qui était sous la fenêtre comme d'une échelle, mais la jolie hôtesse s'arrêta, car il cria : — *Ami!...* où est madame de Durantal?...

— C'est moi!... dit Annette.

— Ecoutez, madame, je suis un vieux marin, et j'aime trop mon ancien pour le voir égorger... J'ai le poste du village, je viens vous prévenir que le parc est gardé partout, et que si le capitaine n'est pas encore arrêté, vous pouvez le faire évader de mon côté; je suis à la porte qui conduit à la maison de mademoiselle Sophy, j'ai placé une échelle à vingt pas de cette porte, contre le mur qui sépare vos deux propriétés : mais allez doucement, que personne ne vous entende, je n'aurai pas d'oreilles.

— Que le ciel vous récompense!... s'écria Jeanneton; mais Vernyet est arrêté à la place de M. de Durantal, et ils l'ont emmené...

— Dieu soit loué!... s'écria le gendarme, c'est bien digne du lieutenant!... Eh bien, dit-il, nous ne tarderons pas à le savoir, mais sauvez-vous, parce que la justice va arriver pour saisir les papiers et pour verbaliser : ils sont chez l'adjoint du maire...

— Tenez, dit Annette en présentant au gendarme une épingle de diamant d'une grande valeur que portait Argow et qu'elle avait aperçue sur sa pelote, tenez, prenez, cette épingle appartient à celui que vous aimez...

— O généreuse femme! je me ferais tuer pour lui et pour vous!...

A ces mots, le gendarme, que l'on doit avoir reconnu pour celui qu'au commencement de cette histoire on a vu avec les maçons sous la treille, descendit doucement et regagna son poste. Mais au moment où sa tête disparaissait, M. de Durantal entra, et Annette se trouva dans le plus grand embarras, car voici ce que dit Argow : — Que me veux-tu?... comme tu es pâle!... qu'as-tu?... que demande ce jeune homme?...

Annette mentir!... c'eût été la première fois!... Elle restait dans une horrible angoisse, levant les yeux sur son mari, regardant Jeanneton et ne sachant que dire. Après avoir hésité pendant quelques instants : — Il s'agit, s'écria-t-elle enfin, de sauver quelqu'un, et j'ai compté sur ton secours; cette jeune enfant est venue m'avertir...

— Il n'y a pas un instant à perdre!... s'écria Jeanneton; il faut venir, monsieur, tel que vous êtes, car il n'y a que vous qui puissiez...

— Oui, dit Annette, il n'y a que toi qui puisses le sauver... Viens, je vais t'accompagner, et, en route, nous te dirons ce dont il s'agit; la chose est si grave que c'est ce qui cause mon effroi.

— Allons donc sur-le-champ, dit Argow, mais faisons mettre nos chevaux...

— Non, répliqua Annette, nous irons à pied à travers le parc, car c'est dans le village qu'il faut nous rendre... Et Annette s'élança en lui disant : — Viens donc!...

Argow étonné ne savait que penser, lorsque Jeanneton le prit par le bras et l'entraîna à travers la galerie. — Il s'agit, lui dit-elle, de venir au secours de Vernyct !...

Alors Argow épouvanté les suivit. Ils traversèrent les jardins et le parc en silence, car Argow ayant demandé à sa femme : — Comment se fait-il que Vernyct soit... Annette l'interrompit en lui fermant la bouche avec sa main, et dit à voix basse : — Chut !... silence !... Ils arrivèrent à la petite porte du parc par laquelle Annette était entrée quand elle vint à Durantal, et là Jeanneton mit une clef rouillée dans la serrure et ouvrit la porte sans faire le moindre bruit. On trouva en tâtonnant une échelle appliquée contre le mur du jardin de mademoiselle Sophy. Jusque-là tout allait bien, mais ils restèrent interdits car Annette dit à Jeanneton : — Comment ferons-nous maintenant ?...

Ils entendaient à cent pas d'eux le bruit des armes et des voix confuses, ce qui rendait leur position plus difficile. Alors Jeanneton dit à Argow : — Monsieur, voulez-vous monter sur cette échelle, et lorsque vous serez sur la crête du mur vous l'enleverez et la reporterez de l'autre côté pour descendre... — Mais à quoi cela vous servira-t-il ?... demanda Argow. — Chut ! dirent ensemble Annette et Jeanneton. chut !... silence !... et faites ce que nous vous disons. — Quand tu seras dans le jardin, ajouta Annette, restes-y jusqu'à ce que tu me voies venir ; c'est moi-même qui viendrai te chercher.

Lorsque Annette et Jeanneton virent M. de Durantal sur la crête du mur et qu'elles l'entendirent descendre, elles s'embrassèrent comme deux sœurs en s'écriant à voix basse : — Il est sauvé !... Alors elles ne songèrent plus qu'à se rendre chez mademoiselle Sophy pour implorer son secours et remettre le sort d'Argow entre ses mains. En ce moment toute la société de mademoiselle Sophy était réunie et s'entretenait des événements extraordinaires qui se passaient dans la commune de Durantal.

— Il y a, disait M. de Rabon, trois piquets de gendarmerie à cheval et de la troupe, et dans ce moment on arrête M. de Durantal !... — M. de Secq a été mandé et forcé de comparaître ce matin devant M. le juge d'instruction, et il n'est pas encore revenu, ajouta le percepteur. — Tout ce qui reluit n'est pas or, dit madame de Secq, et mon mari aura été dévoiler... — J'entends du bruit ! s'écria mademoiselle Sophy.

En effet, Annette et Jeanneton priaient la domestique de les faire parler à mademoiselle Sophy. Cette dernière, ouvrant la porte du salon, aperçut madame de Durantal, qui alors s'avança vers la vieille demoiselle et lui dit d'une voix émue : — Ah ! mademoiselle, M. de Durantal vient d'échapper aux poursuites de la justice !... il est dans votre jardin, et je viens vous supplier de le cacher dans votre maison pendant quelque temps : vous lui aurez sauvé la vie ainsi qu'à moi ; ma reconnaissance sera éternelle ! Oh ! sauvez-le ! je vous en conjure par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans le monde !...

Et en parlant ainsi elle se jeta aux genoux de la vieille fille étonnée et stupéfaite. Tout le monde accourut, et cette scène fut aussi pathétique qu'un romancier pourrait le désirer. Dix personnes entouraient mademoiselle Sophy, qui, froide et impassible, laissait la belle et touchante Annette à ses pieds. La pauvre enfant attendait avec anxiété un sourire, un mot, un regard attendri ; la vieille servante tenait un flambeau et restait en arrière, tandis que Jeanneton, se croisant les bras, s'écria : — Elle hésite, je crois !...

Ce mot fit regarder Jeanneton par mademoiselle Sophy, qui reconnut la jolie paysanne qu'elle avait fait chasser du village ; la colère alors l'emporta, et elle dit à madame de Durantal : — Si vous êtes conduite par cette petite gourgandine, je ne sais en vérité que penser de vous, madame !... — Gourgandine !... s'écria Jeanneton ; mademoiselle oublie qu'à dix-huit ans elle avait fait un garçon presque aussi beau que le mien, et qu'il y a entre elle et moi une différence : c'est que j'ai avoué mon enfant, et qu'aucune puissance humaine ne m'y aurait fait renoncer !

Annette se leva subitement, et, secouant violemment Jeanneton : — Vous nous perdez ! dit-elle avec un cri sublime, songez qu'elle peut livrer mon mari ! En effet, mademoiselle Sophy avait le visage bleu de colère ; elle s'écria : — Marie, allez prévenir M. l'adjoint que M. de Durantal est ici !

Annette ne jeta qu'un cri et s'évanouit ; mais dans l'assemblée il y eut un mouvement d'horreur qui fut rapide comme un éclair, et l'on s'écarta comme si la foudre eût tombé en éclats : M. de Durantal, poursuivi, n'inspirait plus qu'une pitié que le désespoir de sa femme changeait en un vif intérêt.

— Va, s'écria Jeanneton furieuse, vieille et laide sorcière, mère dénaturée ! puisses-tu retrouver le fils que tu as méconnu et le voir massacrer sous tes yeux sans pouvoir le sauver !... les tigres ont plus d'humanité que toi !... Elle s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit et sauta dans le jardin pour tâcher de sauver Argow. Cette vigoureuse et hardie tentative émut toute l'assemblée, qui jeta un cri d'épouvante en la voyant disparaître.

Annette rouvrit un œil mourant, et, trouvant en ce moment une noble énergie, elle se leva et s'écria : — Je le sauverai !... Elle se dirigeait vers la porte lorsqu'un autre personnage entra et la prit dans ses bras. C'était Charles !... Il avait rencontré Vernyct sur la route, et, voyant emmener un homme par un piquet de gendarmerie, il lui avait serré la main en signe d'amitié, en priant les gendarmes de le laisser parler à son cousin. On n'osa pas lui refuser cette faveur à cause du rang qu'il occupait dans la contrée, et Vernyct lui dit à voix basse : — Votre cousin est sauvé ! il est chez mademoiselle Sophy ; l'erreur ne sera reconnue qu'à Valence ; courez vite, et tâchez de le mettre en voiture : les relais sont préparés jusqu'à Fréjus ; le mot d'ordre, pour avoir des chevaux de cinq en cinq lieues, est : l'*Amour et Jeanneton*... — Chère cousine, dit-il, nous sommes sauvés !... où est-il ?...

A ce moment on entendit venir au grand galop des gendarmes, et l'on vit paraître à la porte l'adjoint du maire et le juge d'instruction avec des hommes qui portaient des flambeaux ; la vieille servante les avait rencontrés sortant du château. En les voyant, Charles resta anéanti.

Voici le nouvel incident qui amenait ces personnages, au milieu de la nuit, dans la maison de mademoiselle Sophy. En racontant les mille détails d'une telle catastrophe, on est obligé de laisser en suspens une action qui marche aussi vite que le balancier d'une pendule ; mais le lecteur retiendra que ce que nous racontons lentement se passait en réalité avec la rapidité de l'éclair.

Ainsi au moment où Charles, le juge, l'adjoint, le commissaire, la servante, entraient dans le salon, et pendant que les gendarmes cernaient la maison sur l'avis de la vieille Marie, Jeanneton cherchait dans le jardin et appelait M. de Durantal, qui ne venait pas, parce qu'il ne reconnaissait plus la voix d'Annette.

Lorsqu'à Valence madame Servigné raconta au juge d'instruction l'histoire de la bague, de l'épingle et du poison que M. de Durantal portait toujours avec lui, ce fut pour ce magistrat un trait de lumière sur le meurtre de M. de Saint-André, qui l'avait pendant fort longtemps occupé, et il jugea à propos de se transporter sur les lieux pour veiller à ce que cette bague fût trouvée sur M. de Durantal au moment où il serait arrêté. Voilà ce qui explique comment il rejoignit au château les personnes chargées de verbaliser. Il en sortait avec eux sur la nouvelle que le prévenu était déjà emmené, lorsqu'il rencontra la vieille servante, qui l'avertit que M. de Durantal était chez mademoiselle Sophy : alors le juge pressa le pas pour assister à son arrestation.

En arrivant, il demanda où était le prévenu, et personne ne put lui répondre. Cette scène forma un tableau vraiment curieux.

Autour de mademoiselle Sophy étaient les huit personnes qui composaient la société. L'étonnement se peignait sur toutes les figures, et celle de mademoiselle Sophy annonçait une vive agitation, car elle commençait à réfléchir... Le juge, l'adjoint, leurs suppôts, cherchaient des yeux M. de Durantal ; Charles, le coude appuyé sur la cheminée, dévorait des larmes amères qui coulaient sur son visage abattu ; Annette était debout, pâle, roulant des yeux égarés, et lorsqu'elle vit paraître le gendarme, qu'elle reconnut pour celui qui leur avait donné un bon avis, elle tomba à genoux, et comme si elle eût été seule, elle joignit les mains, et, levant les yeux au ciel, elle fit une prière éloquente ; plusieurs lumières éclairaient diversement toutes ces figures passionnées, et si l'on se pénètre de l'intérêt d'une semblable situation, on jouira d'un des plus beaux tableaux qu'un peintre ou un écrivain puisse offrir.

En ce moment un cri déchirant s'éleva du jardin et fit précipiter tout le monde aux fenêtres.

Trois gendarmes étaient entrés avec des flambeaux qui jetaient une lueur très-vive sur le jardin où M. de Durantal venait d'être arrêté par eux au moment où Jeanneton venait de le rencontrer et où elle se disposait à le faire évader. Las de disputer sa vie, dès qu'il avait vu les gendarmes s'avancer vers lui, loin de leur échapper par la fuite, il les avait prévenus et s'était remis entre leurs mains. C'est quand ils s'emparèrent de lui que Jeanneton jeta ce cri d'horreur. Elle fut arrêtée avec lui et amenée devant le juge, qui, sur-le-champ, se tournant vers le gendarme, lui dit sévèrement : — Et pourquoi êtes-vous venu nous avertir que l'on avait arrêté et emmené celui qui dit s'appeler de Durantal ?.., — C'était la vérité, dit Charles au juge, car j'ai rencontré l'escouade. — C'est Vernyct probablement !... dit Argow.

Charles fit un signe affirmatif, et un profond silence régna pendant un instant dans la salle.

— Mademoiselle, dit Charles au désespoir en se tournant vers mademoiselle Sophy, votre ouvrage est complet !... vos bavardages, vos soupçons, m'ont conduit à chercher la vérité ; vous avez livré le criminel que vous aviez perdu, vous méritez une couronne civique, car vous avez atteint le dernier degré des devoirs de l'homme en société ! mon plus vif chagrin, c'est que ma pensée et mes mains ne sont pas pures de cet héroïsme social, mais je ferai tant que je rachèterai ma faute ! — Et que ferez-vous, monsieur ? dit le juge en regardant Charles. — Ce que je ferai ! s'écria ce dernier, je défendrai mon cousin, et je le sauverai... s'il peut l'être. — Non, dit Argow avec calme, rien ne peut me sauver... il faut que les crimes soient expiés sur la terre... Et vous, mademoiselle, dit-il à mademoiselle

Sophy, la religion et mon Annette m'ont appris à bénir les instruments de la volonté céleste!

Annette s'était attachée à son époux, et elle l'embrassait avec une force et une tendresse qui semblaient tenir de la folie. Elle ne pleurait pas, ses yeux étaient secs et brûlants. — Est-ce qu'on ne me laissera pas avec lui, monsieur le juge?... dit-elle. — C'est impossible, madame, répondit-il. Annette baissa la tête.

Comme un ange, Jeanneton souriait et conservait de l'espérance; alors le juge, se levant, fit examiner à tout le monde les bagues que M. de Durantal portait à ses doigts. Bientôt on le sépara d'Annette, malgré les cris déchirants de celle-ci, et l'on emmena M. de Durantal, qui resta calme et résigné.

A ce moment, Charles arrêta le criminel et lui dit: — Mon cousin, je vous supplie de ne rien répondre à toutes les demandes que l'on pourra vous faire pendant vos interrogatoires. La loi, muette sur le refus d'un prévenu, lui accorde le droit de garder le silence, et le débat oral devant la Cour d'assises est le seul qui décide de votre sort. Je connais les lois, cette conduite ne les viole en aucune façon, et comme je connais aussi les ressources des lois, c'est la seule qui puisse vous sauver: jurez-moi d'agir ainsi et de vous renfermer dans un silence absolu... — Monsieur, dit le juge d'instruction, vous vous compromettez en donnant de tels conseils à votre cousin, et membre de la magistrature, vous ne devez pas... — Mon cousin, jurez-le-moi par l'enfant que porte ma cousine... — Oh! jure-le!... dit Annette en larmes. — Je vous le promets, dit-il. — J'y compte, répliqua Charles.

En les voyant partir, Annette poussa un grand cri, et, parcourant des yeux le salon, elle dit à mademoiselle Sophy: — Mademoiselle, je n'ai jamais maudit personne, je souhaite que Dieu vous pardonne; mais moi... oh! jamais!... vous m'avez ôté plus que la vie!...

Elle sortit, soutenue par Charles et par Jeanneton.

La société s'en alla sans saluer mademoiselle Sophy, qui resta seule avec la vieille Marie.

XXIII

Le lendemain, Annette et Jeanneton, qui avait repris les habits de son sexe, abandonnèrent le château avec Charles, et s'en allèrent à Valence, suivis de Milo et des deux nègres ses compagnons.

Annette laissa le château sous la direction d'un homme que Vernyct lui avait désigné comme actif et intelligent. Cet inconnu était un des brigands de la forêt, qui, reconnu par Vernyct et engagé à rentrer auprès de son ancien capitaine, avait de nouveau juré de défendre Argow et le lieutenant comme par le passé.

Annette rencontra à moitié chemin Vernyct que l'on avait relâché. — Mort de ma vie!... s'écria-t-il en montant dans la calèche où ils étaient tous trois, je le délivrerai, ou l'on m'enterrera sous les ruines de Valence!... — Et il y aura des gens qui vous prêteront main-forte! dirent deux paysans qui passaient; ils s'arrêtèrent, et regardant Annette ils la saluèrent et ajoutèrent: — Ayez bonne espérance, madame; nous venons d'un pays où, quand on a appris que le bienfaiteur du canton était arrêté, il n'y a eu qu'une voix pour jurer sa délivrance, fût-il coupable ou non... — Bonnes gens!... dit Annette, que vous réussissiez ou non, comptez sur ma reconnaissance!... Elle leur jeta sa bourse. — Sommes-nous malheureux! dit Vernyct; le départ était convenu, les relais mêmes préparés, car il semble que je me doutais de cela... Oh!... je le délivrerai!... Tout Valence parle de cette aventure, il n'y a pas une personne qui n'en jase avec son voisin; dans les rues, dans les maisons, c'est une nouvelle qui se commente, qui se répand, qui vole... ces imbéciles-là me montraient au doigt. Patience!... patience!... Et moi, il faut que je prenne garde à ma tête, car elle est chaude, et jamais je n'ai eu plus besoin de sang-froid...

Annette lui prit la main et la posa sur son cœur. — O digne ami!... dit-elle, rendez-le-moi! et, fussiez-vous un impie, je crois que j'obtiendrais votre grâce en sacrifiant pour vous ma vie tout entière!... — Que deviendrais-je, dit Charles, si nous ne réussissions pas, moi qui suis cause de tout?... — Vous! s'écria Vernyct, et que pouvez-vous faire pour réparer ce crime? — Je puis, dit Charles, être son avocat... — Et votre place de procureur? — Je ne l'ai plus... — Tant mieux, dit Vernyct. Ah! ajouta-t-il, bonjour, petite!... je ne te reconnaissais pas... Et il pressa la main de Jeanneton.

En arrivant à Valence, ils rencontrèrent M. et madame Gérard. — Ah! ma mère! s'écria Annette en la revoyant, que n'êtes-vous arrivée trois jours plus tôt!... nous serions tous heureux!... Et elle fondit en larmes.

M. et madame Gérard retournèrent sur leurs pas, et ils vinrent tous s'établir dans la maison de madame Servigné et d'Adélaïde, qui étaient au désespoir. Rien n'égala celui du père et de la mère d'Annette, car c'était du désespoir seul: il ne s'y mêlait aucun sentiment personnel, comme dans celui d'Annette, qui aimait Argow pour lui et pour elle-même. — Chère cousine, dit Annette en revoyant Adélaïde, je devais vous envoyer hier le dernier bienfait de celui qui m'est enlevé... tenez, je vous le remets moi-même.

En disant ces paroles elle tendait à Adélaïde et à son mari une quittance de soixante mille francs que madame Bouvier devait encore à mademoiselle Sophy. — Il vous aimait parce que vous m'apparteniez par les liens du sang, dit-elle les larmes aux yeux.

A ce trait toute la haine d'Adélaïde s'évanouit et fit place à une douleur réelle.

Un silence terrible régna entre tous ces personnages réunis, et au bout d'un gros quart d'heure Annette s'écria: — Mon cousin, faites en sorte que je puisse passer toutes mes journées avec lui... dans sa prison!...

Charles sortit et ne revint qu'avec toutes les autorisations nécessaires pour qu'Annette, Vernyct et lui entrassent dans la prison d'Argow à toutes les heures et pendant tout le temps que les interrogatoires et les formes judiciaires laisseraient au prisonnier.

Annette et son cousin se rendirent sur-le-champ à la prison. Ils trouvèrent Argow dans la chambre la plus commode du lieu. Elle était toute nue, un lit et une chaise composaient l'ameublement, et une foule de noms gravés ou tracés sur le mur et accompagnés d'inscriptions attestaient le désespoir, le désœuvrement et l'ennui de ses horribles prédécesseurs. La seule fenêtre de cette chambre était grillée, et dans l'espèce de galerie par laquelle il fallait arriver il y avait deux sentinelles, et au bout le logement du concierge.

Annette, en entrant, éprouva un horrible saisissement, elle ne retrouva des forces que pour se jeter dans les bras de son mari. Il était calme, un léger sourire errait sur ses lèvres, et il embrassa Annette avec cette douce et pure joie qui l'animait à Durantal lorsqu'il était assis près d'elle dans ces beaux lieux dont la magnificence le fascinait à son insu. Encore voyait-on dans ses traits cette teinte de satisfaction qui devait faire briller le visage des saints martyrs lorsqu'ils confessaient Jésus-Christ au milieu des tourments. Il semblait que l'assurance qu'il acquérait de pouvoir expier ici-bas des crimes commis sur la terre lui donnât encore plus de sérénité que la patiente expiation de sa conduite précédente. Il avait plus de confiance à ce baptême de sang qu'il devait recevoir qu'à cette robe d'innocence que ses bienfaits et ses remords lui faisaient revêtir aux yeux de Dieu.

Annette jeta un regard douloureux sur cette chambre, et reporta bien vite ses yeux sur Argow, comme si elle eût craint de s'être dérobé trop longtemps à elle-même le cruel bonheur de le voir.

— Ami, dit-elle, tu es bien mal ici! — Qu'importe, mon Annette? cette prison est un temple, puisque je t'y vois. — Comment, s'écria Annette, un homme aussi noble, aussi généreux, a pu commettre une action blâmable!... Oh! non, tu es innocent, je le dirai à toute la terre... au ciel, aux juges!... — Je suis coupable, Annette, répondit Argow; mais écoute-moi, je veux rester dans ton cœur ce que j'y fus toujours, un être que tu as rendu, par le céleste contact de ton âme, pur et digne d'avoir été innocent aux jours de son enfance, digne enfin d'avoir repris cette candeur sainte qui t'a toujours décorée de sa grâce virginale. J'exige, mon Annette, que tu vives dans la solitude. — Eh! je ne vivrai qu'avec toi jusqu'au dernier moment!... s'écria-t-elle. — J'exige, entends-tu, mon ange?... j'exige, c'est un mot que ma bouche ne t'a jamais adressé, je veux que tu ne puisses en rien connaître les détails horribles de ce qui se passera à la cour d'assises... tu me le promets?... — Oui.

Pendant cette scène, Charles, appuyé sur la muraille et les bras croisés, paraissait en proie à une agitation violente et à une profonde méditation.

— Mon cousin, dit-il, vous vous souvenez de votre promesse d'hier ou de ce matin? Lors de votre arrestation, vous m'avez juré de ne rien répondre pendant le cours de vos interrogatoires, telle demande qui vous soit faite. — Je tiendrai ma promesse. — Oui, dit Annette, c'est bien important, à ce que dit Charles, et il faut suivre son avis, mon ami; car, en fait de lois terrestres, il connaît ce qui est permis et ce qui est défendu. — Ma cousine, répondit Servigné, voulez-vous nous laisser seuls pour un instant?... — J'aime mieux, dit Annette, me fermer les oreilles, car je ne veux pas perdre un seul des instants que je pourrais employer à le voir. — Mon cousin, dit Charles à Argow, y avait-il des témoins du crime qui paraît avoir été commis à A.....y? — Aucun, car il n'y avait que Vernyct, et nous sommes une seule âme en deux corps. — Est-ce vous qui l'avez commis?... — Oui... A cette parole une grosse larme roula sur les joues d'Argow, qui passa ses mains sur son visage comme pour dérober ses remords à des yeux humains. — Il y a de l'espoir... beaucoup! mais il faudra obtenir de votre mari qu'il ne fera pas à l'audience des réponses qui lui soient défavorables... Si alors il voulait user d'une dénégation constante... — Oh! ne l'espérez pas!... s'écria Argow, je dirai toujours

la vérité quand on me la demandera. — Ma tâche ne sera que plus difficile, dit Charles, mais j'espère... — Tu espères, Charles?... Ah! tu me rends la vie!... dit Annette.

Chaque jour Annette vint le matin et s'en retourna le soir. Vernyet ne parut pas une seule fois; car, aussitôt qu'il sut que son ami était emprisonné, il repartit avec Jeanneton et on ne le revit plus à Valence. Charles, de son côté, s'occupa entièrement de l'affaire de son cousin, et ayant reçu l'ordre de se rendre à C***, où il était nommé avocat général, il envoya sur-le-champ sa démission et s'inscrivit comme avocat à la cour royale de G***.

Annette, ne voyant pas le danger imminent, et d'ailleurs ne pouvant se persuader que les crimes d'Argow fussent aussi grands qu'il le faisait souvent entendre lui-même, redevint, au bout de quelques jours, ce qu'elle avait toujours été, c'est-à-dire qu'elle ne s'occupa qu'à combler d'amour et de recherches son mari, dont la sublime résignation, le calme et la fermeté la rassurèrent. Elle reçut de beaucoup de personnes des marques d'intérêt, car généralement on la plaignait.

L'affaire fut instruite avec une célérité et une activité extraordinaires : cependant l'éloignement de tous les témoins à citer, qui se trouvaient pour la plupart à A.....y, à Aulnay-le-Vicomte et à Vans-la-Pavée, tous endroits situés dans le département des Ardennes, fit qu'il s'écoula encore deux mois avant que l'affaire ne fût portée au tribunal terrible du jury. Les magistrats qui composaient la chambre d'accusation étaient tous révérés, et quand on apprit qu'ils avaient décidé que M. de Durantal serait mis en jugement, la ville de Valence fut plongée dans l'étonnement, et les campagnes au milieu desquelles Annette et son mari avaient exercé leur bienfaisance active furent frappées de terreur, de façon que cette cause devint l'occupation de tout le pays, et l'on sait que les Méridionaux ne s'occupent pas d'une chose à demi.

M. Bagder, le préfet, était tellement connu pour être l'ami intime et dévoué de M. de Durantal, qu'il reçut sa destitution, quoiqu'il eût agi avec finesse pour conserver sa place au moment où il pouvait sauver son bienfaiteur. En effet, il avait affecté la plus grande horreur pour lui, et avait pris des mesures si sévères, que l'on commençait à l'accuser dans le public ; mais cette conduite n'empêcha pas que l'on ne crût pas, dans une semblable circonstance, devoir lui confier le soin d'administrer le département au milieu duquel on allait juger son ami intime.

Bientôt la cour d'assises fut convoquée, et il vint de Grenoble un conseiller de la cour royale pour présider. L'affluence fut extrême à Valence, et la curiosité publique était excitée au dernier point. On prit même des mesures envers la foule par qui l'on présuma que la salle des audiences pouvait être envahie, et l'on réserva des places pour les personnes de distinction. Les avocats réclamèrent même leurs bancs, car ils étaient intéressés à la lutte qui allait s'engager. En effet, Charles avait fait preuve du plus grand talent pendant le temps qu'il avait exercé les fonctions de procureur du roi, et son histoire avait couru la ville : on connaissait sa haine primitive pour M. de Durantal, son amour pour sa cousine, et l'on savait que c'était lui et mademoiselle Sophy qui étaient la première cause de l'infortune de M. de Durantal.

D'un autre côté, M. de Ruysan était l'adversaire, l'ennemi avoué de Charles. L'affaire de M. de Durantal paraissait peu douteuse; conséquemment la lutte entre ces deux talents devait être très-intéressante. Il est vrai de dire que la noble conduite de Charles et son refus de la place d'avocat général à C*** lui avaient conquis tous les suffrages et lui faisaient pardonner les torts qu'il avait eus envers son cousin, alors qu'il était procureur du roi.

Enfin le jour de la justice humaine arriva pour le criminel, et le premier jour, en présence d'une assemblée immense, les juges parurent sur leur tribunal, dans une salle majestueuse. Un grand crucifix était placé au-dessus du président, qui, entouré des juges, se trouvait en face du public. Les jurés étaient placés à droite, et le prévenu à gauche; le procureur du roi, M. de Ruysan, était presque à côté d'Argow, que des gendarmes gardaient à droite et à gauche, et Charles n'était séparé d'Argow que par la boiserie de l'espèce de stalle dans laquelle se trouvait l'accusé.

Quand Argow parut, tous les regards se portèrent sur lui avec une espèce d'avidité, et cette vue produisit dans l'âme des spectateurs des sentiments divers. Cette figure avait contracté un tel caractère de sublimité et de grandeur, il régnait une telle sérénité sur ce front où jadis brillait une énergie si sauvage, qu'il fut en un instant l'objet de la faveur générale. Les femmes surtout, connaissant par la voix publique la concorde et le bonheur qui régnaient dans son ménage, et la grandeur qui éclatait à Durantal, lui tenant compte enfin du dévouement profond d'Annette, furent influencées en sa faveur par son seul aspect. Le hasard avait voulu que les seules croisées de la salle fussent du côté des jurés, ce qui faisait que tout le jour tombait comme un rayon du ciel sur l'accusé, et qu'aucun des mouvements de sa figure ne pouvait échapper à ses juges. Au milieu du public privilégié on remarqua un homme debout contre une croisée; il observait les jurés, qui attendaient le choix qu'on allait faire d'eux, et il les observait avec l'attention du tigre, son regard fixe et perçant parcourait l'assemblée, et principalement les magistrats, avec une curiosité sauvage. Cet homme, fortement contracté, souffrant, pâle, abattu par de grands travaux et des souffrances physiques, était Vernyet!... Sa figure annonçait une grande douleur et de grandes résolutions.

Lorsque les jurés furent choisis, que les récusations furent exercées de part et d'autre, Vernyet remarqua chacun des douze juges que la société donne aux criminels, et il sortit. Tout le monde étant assis, le président ouvrit la séance et les débats, recommanda le plus grand silence, et un greffier lut l'acte d'accusation.

Nous allons en rapporter succinctement les principales circonstances, afin que le lecteur soit au fait de ces débats, et nous lui éviterons la prolixité nécessaire de l'acte, qui tiendrait trop de place dans un moment aussi critique.

« Depuis longtemps, y était-il dit, les puissances maritimes de l'Europe avaient été instruites de l'existence d'un pirate nommé Argow qui infestait les mers d'Amérique. »

A ce nom, il y eut un mouvement dans l'assemblée.

« Il était signalé à tous les gouvernements, et l'on savait que ses pirateries avaient commencé par l'anéantissement d'une flotte espagnole qui faisait voile pour Cadix. Ce pirate était un contre-maître de la frégate la *Daphnis*, commandée en 18.. par M. le marquis de Saint-André, contre-amiral au service de France, et qui s'y rendait pour recevoir les ordres du gouvernement. Argow avait soulevé l'équipage et s'était emparé du vaisseau après avoir déporté M. de Saint-André et les officiers qui lui étaient restés fidèles, et l'on remarqua que de tous ces officiers déportés sur un rocher stérile, M. de Saint-André seul a reparu en France.

« Longtemps tous les gouvernements, effrayés des pirateries de ce brigand, s'étaient concertés pour s'en emparer; mais son habileté, sa valeur, le dévouement de ses compagnons, le firent échapper à toutes les poursuites. Il vint un jour échouer sur une côte aux États-Unis, et, envoyé à Charlestown, il y fut condamné à mort; mais, s'étant rendu utile à l'*Union* par la vaillance de ses troupes, il obtint sa grâce.

« L'immensité de ses richesses lui fit penser à jouir du fruit de ses crimes. Il vint en France, décidé dès lors à vivre dans le repos, et, se fiant à son opulence et au genre de vie qu'il adoptait, il espéra demeurer impunément sur cette terre hospitalière.

« Il y aurait vécu, en effet, si la Providence n'avait ordonné qu'il se trahirait lui-même par de nouveaux crimes.

« En 181.., Argow, qui, depuis son retour prenait le nom de Maxendi, avait acquis plusieurs terres, et notamment la terre de Durantal. Un de ses amis, nommé Vernyet, sur la complicité duquel la justice n'a pas obtenu assez de preuves pour le faire paraître à côté d'Argow, avait acheté, soit pour le compte de son ami, soit pour le sien, une terre très-considérable à Vans-la-Pavée. Monseigneur l'évêque d'A...y en possédait une voisine de celle de Vernyet, et les appartenances de ces deux propriétés étaient tellement encadrées l'une dans l'autre, que Maxendi et Vernyet se rendirent exprès à A...y pour acheter la propriété de monseigneur l'évêque d'A...y.

« Monseigneur était le frère de M. de Saint-André, et ce dernier venait de rentrer en France, cherchant sa fille qu'Argow avait enlevée à Paris et retenait prisonnière dans son château de Vans, espérant épouser la fille de son ennemi, et l'obliger ainsi à se taire, si par hasard il revenait.

« Lorsque Vernyet et Argow se présentèrent chez monseigneur d'A...y, ils revirent M. de Saint-André, qui, n'écoutant que sa vengeance et la juste indignation que lui inspirait la vue d'un si grand criminel, envoya sur-le-champ chercher la gendarmerie pour le faire arrêter. Ce fut alors qu'Argow-Maxendi découvrit à son ancien chef la situation de mademoiselle de Saint-André.

« Le danger pressant dans lequel était sa fille obligea M. de Saint-André à différer de livrer aux lois son ancien matelot jusqu'à ce qu'il lui eût rendu sa fille, que ce dernier menaçait de la mort.

« Après cette entrevue, M. le marquis de Saint-André fut trouvé mort, et dans la nuit Argow partit. »

Voilà les faits principaux, et maintenant commence un autre ordre de faits.

« Argow avait intérêt à commettre ce crime, et les faits suivants vont établir sa culpabilité. . . . .

A ce moment, l'audience fut interrompue par un incident singulier qui donna lieu d'arrêter la lecture de l'acte d'accusation.

XXIV

M. de Rabon, qui était chef du jury, se leva et interpella ainsi le président : — Monsieur le président, une personne que je ne pourrais désigner, et qu'aucun de mes collègues n'a vue, vient de lancer sur notre table une note ainsi conçue :

« Si M. de Durantal est condamné à mort, le chef du jury et ceux des jurés dont la voix aura été contraire à l'acquittement périront, eux et leurs familles!... »

M. de Rabon remit la note au président, et M. de Ruysan fit sur-le-champ un réquisitoire auquel la cour obtempéra. M. de Ruysan sortit pour faire commencer les poursuites sur cet attentat, l'un des plus graves que l'on puisse commettre contre les lois du pays. L'audience fut troublée, et l'on chercha vainement l'auteur de cette menace, car Jeanneton, mise avec élégance, et placée auprès des jurés, ne fut reconnue par personne pour la Jeanneton qui gardait des chèvres à Durantal, et c'était elle qui, par le conseil de Vernyet, avait jeté ce papier sur le bureau des jurés. Ce petit manége fut favorisé par l'attention générale qu'excitait la lecture de l'acte d'accusation.

Après cette longue interruption, le greffier continua :

« Argow avait intérêt, reprit-il, à commettre ce crime, et les faits suivants établissent sa culpabilité.

« Monseigneur l'évêque d A...y, soupçonnant de ce crime le pirate dont il avait entendu les menaces, et voyant son frère mort, fit appeler la justice, et l'on examina avec soin le corps du contre-amiral.

« 1° On découvrit que la mort lui avait été donnée violemment, mais sans lésion, car son sang avait été décomposé par l'effet d'un poison subtil et d'un poison végétal qui ne laissait aucune trace. Cependant on découvrit à l'artère du bras une piqûre, et les médecins n'hésitèrent pas à déclarer que cette piqûre avait entraîné la mort subite.

« 2° En dépouillant les chairs avec précaution autour de cette piqûre, on aperçut un fragment de deux lignes environ de hauteur et d'une finesse imperceptible qui se trouvait dans la plaie. Les médecins, munis de ce résidu d'une substance inconnue, l'ont introduit dans le corps d'un chien, qui, à l'instant même où le fragment eut pénétré le tissu d'une veine, expira sans convulsions et sans agonie.

« Alors les recherches les plus minutieuses eurent lieu, et l'on vit sur le parquet les traces des pas d'un homme qui serait sorti par la cheminée. On examina la cheminée avec soin, et l'on reconnut, aux traces laissées dans son passage, qu'un homme s'était introduit par le tuyau de cette cheminée : le faîteau en avait été démoli, et les débris s'en trouvèrent dans la cour.

« Dans le jardin, on découvrit des pas d'homme imprimés sur le sable, qui, par l'effet du hasard, avait été ratissé dans la journée, et la mesure, la description minutieuse du pied, soit en allant, soit en revenant, a été prise.

« En examinant le haut de la cheminée, on découvrit un crampon de fer, il était neuf, et une marchande a déclaré en avoir fourni sept, dans la soirée pendant laquelle le crime a été commis, à un homme d'une taille moyenne, et elle a désigné Argow. On a en effet retrouvé les sept crampons sur la muraille de l'hôtel qui donne sur le jardin.

« La femme qui tient l'auberge où Argow était logé déclara que ce dernier avait été absent pendant une partie de la nuit et précisément à l'heure à laquelle le crime a été commis.

« D'après ces renseignements, on poursuivit Argow, qui se faisait appeler Maxendi; mais les recherches furent vaines, parce qu'il sut se soustraire à toutes.

« M. de Durantal a, au moyen d'une épingle formée par une arête de poisson, fait expirer un taureau furieux dans son parc; le fait a eu deux témoins que les liens du sang écartent de cette audience; mais l'on a raconté ce fait à toute la ville de Valence.

« La bague qui contient cette arme redoutable a été saisie sur lui au moment de son arrestation; cette épingle venimeuse est cassée à sa partie inférieure; le fragment trouvé sur le corps de M. de Saint-André s'y adapte exactement; la couleur du poison dans lequel elle est trempée est uniforme dans le fragment et dans l'épingle, et une foule de témoins reconnaissent M. de Durantal pour l'homme qui vint à A...y.

« Il y a identité dans la trace des pas observés à A...y et dans la forme comme dans la dimension des chaussures de M. de Durantal, etc., etc., etc.

« À ces causes, » etc...

Cet acte d'accusation était dressé et signé par le procureur général de la cour royale de G..., sans nulle participation du parquet du tribunal de Valence

Le lendemain, la séance fut ouverte dès le matin : l'affluence était encore plus grande que la veille. On commença par l'appel des témoins. Sur la liste, mademoiselle Sophy se trouva l'un des derniers, et elle était, au moment où l'interrogatoire commença, placée entre le bureau de M. de Ruysan et le tribunal de la cour.

— Comment vous nommez-vous? demanda le président à Jacques.

Il se leva et répondit : — Je ne m'appelle ni Argow ni Maxendi; j'ai pris le nom de Durantal, parce que je possédais cette terre, et qu'en effet je n'ai aucun nom propre... je m'appelle Jacques...

A ces mots, mademoiselle Sophy jeta un cri perçant; elle regarda avec la plus grande anxiété le prévenu et tour à tour le président du tribunal; puis elle parut en proie à un profond accablement.

— Où êtes-vous né?... demanda le président à Argow. — A Durantal, en 178 . — Où est la preuve de cette assertion?...

Jacques fit parvenir au président un vieux parchemin, et mademoiselle Sophy y ayant jeté les yeux s'écria d'une voix altérée : — Mon fils!... oh! j'ai livré mon fils!... Elle tomba, privée de sentiment; en tombant, sa tête porta sur le coin du bureau des juges, s'ouvrit, et le sang jaillit presque sur la robe du président.

Elle était morte autant par la violence du coup que par l'horrible révolution qui s'était faite en elle.

Cet événement causa une sensation extraordinaire, et sur-le-champ Charles s'élança vers mademoiselle Sophy, et, s'assurant qu'elle n'existait plus, s'écria :

— Cette mort subite, messieurs, nous prive d'une des plus fortes preuves en notre faveur; car vous ignorerez à toujours si cette demoiselle n'a pas eu deux enfants qui se ressemblassent tellement que les crimes de l'un pussent être attribués à l'autre. Je prends acte de ce moyen à l'instant même, pour faire voir qu'il entrait dans notre défense avant l'événement même, mais la cause présente des moyens de défense qui ne nous l'auraient fait employer que comme surcroît..

Cette observation de Charles produisit une grande impression.

En ce moment, le président de Valence, pâle et en proie à la plus vive agitation, déclara se récuser; sur un mot qu'il dit au président de la cour, cette récusation fut admise, et ces événements, en plongeant l'assemblée dans l'incertitude et dans l'effroi, aiguillonnèrent vivement la curiosité publique. La séance fut longtemps interrompue, car il fallut enlever mademoiselle Sophy. Enfin, le président, que cet événement avait, comme tout le monde, visiblement ému, reprit l'interrogatoire de l'accusé.

— Reconnaissez-vous cette bague pour vous avoir appartenu? — Je l'ai portée pendant longtemps... répondit Jacques. — Avez-vous servi sous M. de Saint-André? — Oui, monsieur. — Faisiez-vous partie de l'équipage de la frégate la *Daphnis*? — Oui, monsieur. — A quelle époque? — En 180.. — A quelle époque rentrâtes-vous en France? — En 181..— Avez-vous connu mademoiselle de Saint-André? — Oui, monsieur. — Est-ce vous qui avez été à A...y, chez monseigneur l'évêque, dans l'intention de lui acheter sa terre? — Oui, monsieur le président. — En quel temps? — Je ne saurais, en vérité, préciser l'époque de mon voyage.

Cette réponse causa un vif plaisir à Charles Servigné.

— Avez-vous vu M. de Saint-André, le contre-amiral, à A..y? — — Oui, monsieur le président. — Était-ce le soir ou le matin? — Le soir et le matin : je le vis deux fois. — Messieurs les jurés, dit Charles, remarqueront que l'acte d'accusation ne mentionne qu'une visite. — Quand êtes-vous reparti d'A...y? — Quelque temps après avoir vu M. le contre-amiral. — Êtes-vous resté, tout le temps qui s'écoula entre votre visite et votre départ, à l'hôtel d'Espagne, où vous logiez? — Non, monsieur. — Qu'avez-vous fait pendant ce temps?

Ici Charles se levant brusquement dit au président : — Monsieur, je m'oppose à ce que mon client réponde; car il avouera que pendant ce temps il a tué M. de Saint-André, et son aveu ne peut servir en rien, les lois n'admettant point l'aveu du prévenu, ou il gardera le silence et niera, alors de toute manière la question est inutile : il vaudrait mieux nous demander sur-le-champ : Êtes-vous coupable?

Le président se tut, mais M. de Ruysan s'écria d'une voix sévère : — Eh! depuis quand s'élève-t-il du barreau une voix qui impose des lois au pouvoir qu'a le président de diriger les débats? On vous interroge!... gardez le silence si bon vous semble; ne l'avez-vous pas gardé pendant toute l'instruction? — Nous en avions le droit, répliqua Charles. — Eh bien, usez maintenant encore de ce droit sans dicter des lois aux magistrats qui connaissent leurs devoirs, et à qui, vous, monsieur, avez moins que tout autre le droit de les apprendre! — Je n'insisterai pas, dit Charles, sur ce que cette réplique a d'insultant pour moi; une seule chose ici m'occupe et me passionne, c'est l'intérêt de la défense. — Accusé Jacques, d'où teniez-vous cette épingle ou cette arête de poisson? — D'un chef de sauvages de l'Amérique septentrionale. — Avez vous été arrêté à Charlestown et condamné comme pirate? — Oui. — Je ferai observer, dit Charles, que l'acte d'accusation n'a fondé en rien sa sévérité sur les prétendues pirateries de l'accusé. — Aussi, reprit le président, ne fais-je cette question que pour établir l'identité que vous annoncez vouloir détruire. — N'est-ce pas avec cette épingle que vous avez tué récemment un taureau dans le parc de Durantal? — Oui, monsieur le président. — Le chef de sauvages qui vous remit cette arête empoisonnée en avait-il plusieurs? — Je l'ignore, mais il est probable que,

connaissant le secret du poison dont elle était imprégnée, il pouvait en préparer de semblables à volonté. — Des gens de votre équipage étiez-vous le seul qui possédassiez une telle arme? — Je l'ignore. — Avez-vous communiqué seul avec ce chef? — Non, monsieur. — — Etiez-vous plusieurs de votre équipage?— Oui. — En est-il revenu beaucoup en France avec vous? — Tous ceux qui échappèrent aux combats livrés devant Charlestown pour en faire lever le siége revinrent avec moi en France. — Pourquoi, après avoir fait un établissement aussi considérable que celui que vous fondâtes à Vans-la-Pavée, n'y êtes-vous plus retourné après le meurtre de M. de Saint-André? — Les circonstances qui se sont succédé rapidement pendant deux ans et mes relations avec la famille Gérard ne me l'ont pas permis, mais je n'aurais jamais craint d'y retourner. Au surplus, cette terre n'est pas ma propriété, elle appartient à l'un de mes amis. — N'avez-vous pas été arrêté à Aulnay-le-Vicomte? — Oui, mais ce ne fut pas comme criminel; je fus l'objet d'une méprise. — Alors, pourquoi offrîtes-vous cent mille francs et les donnâtes-vous pour vous échapper? — Parce que je voulais être rendu à Paris au plus tôt, et le ciel m'est témoin que ce n'était pas pour échapper à des dangers; quant à l'offre que je fis d'une somme de cent mille francs, elle est expliquée par ma grande fortune et par mon empressement de me rendre à Paris.

Ici le président fit répandre du sable dans une partie de l'enceinte, ordonna à Jacques d'y marcher, et pria les jurés de voir la trace des pas et la marque des pieds d'Argow. Le greffier mesura exactement les dimensions de ces vestiges, et l'on passa à l'audition des témoins.

Le premier fut la maîtresse de l'hôtel d'Espagne, à A...y. Elle déclara qu'elle reconnaissait parfaitement Argow pour le voyageur qu'elle avait logé à l'époque indiquée par l'acte d'accusation. — Combien de temps a-t-il demeuré dans votre hôtel? — Un jour et la moitié d'une nuit.—Vous devez avoir apporté vos livres, et vous pouvez préciser le jour de son arrivée? demanda le procureur du roi. — C'est, dit l'hôtesse, le 25 octobre 182.. — Messieurs les jurés remarqueront, reprit M. de Ruysan, que c'est le jour de la mort de M. le marquis de Saint-André, car on s'aperçut de cet assassinat le lendemain matin, à six heures.

Le témoin interpellé ne put pas affirmer à quelle heure et pendant combien de temps l'accusé fut absent.

La servante de l'auberge, interrogée, affirma qu'on avait amené des chevaux de poste à une heure et demie du matin et que l'accusé était dans sa chambre à une heure précise.

On lui demanda quand il était sorti; elle répondit qu'il était sorti à huit heures du soir pour aller à l'évêché, et qu'il était rentré une heure après, mais qu'à compter de cette heure elle ne pouvait pas affirmer l'avoir vu sortir; cependant une circonstance qu'elle se rappelait fort bien, c'est qu'il sortit trois inconnus de l'appartement de l'accusé, et qu'à une heure du matin il s'était trouvé dans sa chambre sans qu'on l'eût vu rentrer. — La porte de l'hôtel était donc restée ouverte? — Oui, parce que nous avions beaucoup de personnes qui devaient partir. — Avait-il l'air agité? demanda Charles. — Non, répondit la servante, il paraissait fort gai.

Une marchande de ferraille à A...y, déposa que l'accusé, qu'elle reconnaissait sans peine, d'autant plus que quand on l'avait vu une fois on ne devait pas l'oublier facilement, était venu dans la soirée du 25 octobre 182.. pour acheter des crampons de fer. — Comment avez-vous pu le reconnaître? demanda Charles; vous avez, selon l'avis de plusieurs personnes, l'habitude de vous tenir dans une arrière-boutique, et vous n'éclairez jamais votre magasin. — Ce fut, dit-elle, à la lueur du réverbère... — Messieurs les jurés, dit Charles, jugeront jusqu'à quel point on peut croire à cette déposition si importante pour nous, car le réverbère n'est pas en face de la boutique... — Le réverbère est-il en face de votre boutique? demanda vivement M. de Ruysan. — Pas tout à fait, répondit-elle.

Ici le président déclara aux jurés que l'état de maladie dans lequel se trouvait M. l'évêque d'A...y, le caractère dont il était revêtu, et ses fonctions, n'avaient pas permis qu'il vînt faire une déposition orale, mais qu'on avait dressé à A...y un procès-verbal de son témoignage, et le président en donna lecture.

Cette pièce était tout entière favorable au système de l'accusation, et monseigneur rapportait un propos d'Argow annonçant évidemment l'intention qu'il avait de se défaire de son frère le marquis. Une foule d'autres témoins, mais dont les dépositions offraient peu d'intérêt, furent entendus, et bientôt la série des témoins à charge fut épuisée: on commença à entendre les témoins à décharge. Le premier fut M. Bagder, l'ancien préfet de Grenoble, qui déclara que le 11 octobre, à minuit, M. Maxendi était chez lui à Paris et avait assisté à un bal qu'il avait donné le soir du même jour. Cette importante déposition fut confirmée par douze témoins, personnages marquants qui avaient assisté à ce bal et qui reconnurent M. de Durantal.

Trois domestiques et le concierge de l'évêché, tous au service de M. l'évêque d'A...y, déclarèrent que, sur les neuf heures ou neuf heures et demie du soir, un inconnu, mais qui certainement n'était pas Argow, s'introduisit à l'évêché en se faisant conduire avec un gros paquet que l'on crut être celui de M. le contre-amiral, dans la chambre même de M. le marquis de Saint-André.

— Qui de vous l'a introduit? demanda M. de Ruysan. — C'est moi, répondit le valet de chambre de M. de Saint-André. — L'avez-vous vu sortir? demanda M. le président. — Je l'ai reconduit jusqu'à la porte des appartements. — Concierge, demanda le président, avez-vous vu sortir cet homme par la porte de l'évêché? — Oui, monsieur. —L'avez-vous vu rentrer? demanda Charles.—Je ne saurais répondre avec certitude. — La porte de l'évêché reste-t-elle ouverte habituellement? — Presque toujours. — Etait-elle fermée alors? demanda le président. — Je crois pouvoir dire oui, si ma mauvaise mémoire me le permet. — Dites oui ou non, répliqua Charles. — Je ne saurais, dit le témoin. — A quelle heure cet homme est-il entré? — Il était neuf heures et demie. — A-t-on défait le paquet qu'il portait? de-



Le greffier, le garde champêtre et l'ouvrier. — Page 37

manda le président aux trois domestiques successivement. — Oui, monsieur, répondit le valet de chambre; il contenait des effets, des papiers, des chiffons qu'on ne tarda pas à brûler, car on vit bien que c'était par dérision qu'on avait apporté ce paquet. — Faites le portrait de celui qui l'apporta. — Il était petit, gros, et avait l'air étranger : j'affirme cette partie de ma déposition. — Comment était-il habillé ? — Grossièrement; il portait même des souliers ferrés.

Ici Charles, faisant observer que la liste des témoins à décharge était épuisée, présenta à la cour une demande.

— Messieurs, dit-il, nous avons un témoin à produire, mais notre devoir n'est pas de poursuivre des coupables, et je n'ai d'autre but que le salut de mon client. Je demande donc si la cour trouvera bon que nous fassions intervenir une personne obligée de garder l'anonyme, mais dont la seule présence peut faire arriver à la découverte de la vérité. Nous demandons qu'il lui soit permis de se retirer sans qu'elle soit poursuivie, du moins à l'instant même; sans cela, nous renoncerions à l'introduire.

M. de Ruysan s'opposa fortement à un acte aussi insolite, et dit que toutes les formes judiciaires rejetaient cette étrange proposition; mais le chef du jury ayant déclaré que la conscience des jurés exigeait que la personne fût admise, la cour, après avoir délibéré, permit à l'avocat d'introduire le témoin. A ce moment un homme d'une taille énorme fendit la foule, arriva devant le président, et, posant sur le bureau une épingle absolument semblable à celle qu'on avait saisie sur Argow, il s'échappa sans qu'il fût possible de le retenir.

Cette scène se passa avec la rapidité de l'éclair, et Charles ajouta :

— Monsieur le président, et vous, messieurs les jurés, vous jugerez jusqu'à quel point nous sommes embarrassé, lorsque nous vous dirons, sous la foi du serment, qu'hier une lettre anonyme que voici (et Charles la déposa sur le bureau) nous offrit, sous la condition que j'ai eu l'honneur de vous exposer, de faire arriver sous les yeux du tribunal la principale pièce de conviction. J'ai répondu, comme la lettre me l'indique, de vive voix, en entrant à l'audience, que j'acceptais la proposition qui m'était faite, et je jure que j'ignorais comme vous ce qui devait en résulter.

La séance fut levée, et toutes les circonstances de ce procès extraordinaire, parmi lesquelles la dernière n'était pas la moins remarquable, aiguillonnèrent vivement la curiosité publique.

Parmi les juges, les jurés, les avocats, dans l'assemblée entière, personne n'avait pu seulement entrevoir l'être extraordinaire, qui semblait être sorti de dessous terre et s'être envolé; car la foule étonnée avait à peine gardé le souvenir de l'empressement avec lequel elle s'était rangée en haie pour le laisser passer sur le geste dont elle avait subi la puissance et l'autorité.

Le lendemain fut attendu avec d'autant plus d'impatience qu'il était vraisemblable que les plaidoiries auraient lieu et que la nuit le jury prononcerait son arrêt. Une multitude de paysans étaient venus des environs de Durantal pour apprendre le sort du bienfaiteur de la contrée.



Il cria : — Ami ! — Page 43.

Annette ignorait tout, et passait ses jours dans la prière et dans l'attente.

XXV

Le lendemain, la place sur laquelle est située le Palais de Justice était envahie par la foule, qui se précipita dans la salle des assises aussitôt qu'elle fut ouverte. L'accusé excita, quand il parut, un murmure de faveur et d'intérêt qui prouvait bien que les assistants ne l'avaient connu qu'à Valence ou à Durantal. Il était toujours le même, calme et d'une douceur qui n'avait rien d'affecté; ce jour-là même rien n'annonçait en lui l'incertitude cruelle qui devait l'agiter, ses traits étaient reposés, et l'expression du bonheur les animait, car il sortait de sa prison, où Annette l'avait comblé de mille preuves d'un amour qui grandissait dans l'infortune. En ouvrant la séance, le président fit passer aux jurés la seconde épingle qui avait été apportée la veille d'une manière si extraordinaire sous les yeux de la justice, et elle fut trouvée exactement pareille à celle que portait Argow, le fragment s'y rapportait également; de manière que, pour le moment, l'on n'apercevait aucun indice qui pût faire penser que l'une plutôt que l'autre eût donné la mort à M. de Saint-André.

Après avoir demandé à Charles s'il n'avait plus aucun témoin à faire entendre en faveur de l'accusé, le président donna la parole à M. de Ruysan pour soutenir l'accusation; mais ce dernier, par un adroit artifice, déclara qu'il s'en tiendrait à une réplique quand l'avocat de l'accusé aurait parlé, parce que l'accusation n'était que trop prouvée par les faits; que, pour lors, il se contenterait de paraphraser en concluant à la condamnation d'Argow. Un sourire de dédain parut sur les lèvres de Charles. Il se leva, et, en ce moment, le plus profond silence s'établit dans l'assemblée. Tous les yeux se tournèrent sur l'avocat, qui semblait être le centre de toutes les pensées de cet immense auditoire. Charles n'avait ni notes ni livres, il était seul debout et en quelque sorte sans armes devant les juges qui allaient prononcer sur le sort de son cousin. Jetant alors un coup d'œil plein de confiance sur les jurés, il parla ainsi d'une voix assurée :

« Je n'en appellerai pas, comme on le fait, à votre sagesse, la flatterie est inutile en de pareilles occasions, et l'on sait fort bien que des hommes impartiaux ne condamnent pas de gaieté de cœur un homme à mort; aussi, par le même motif, je n'emploierai pas, pour

vous convaincre, de ces arguments que l'on tire d'abstractions métaphysiques, qui font briller le talent de l'avocat aux dépens de la solidité de la défense; c'est dans les faits, et dans les faits tels que les dépositions les ont présentés, que j'irai chercher les preuves de l'innocence de mon client; et, en les expliquant avec bonne foi et simplicité, j'éclairerai plus facilement vos consciences qu'en appelant à mon aide des moyens oratoires contre lesquels vous êtes habitués à vous tenir en garde.

« Nous ne sommes plus au temps des quarts de preuves et des scrupules de probabilités pesés par des juges; la société vous députe pour juger en son nom, et le sentiment est un témoin que la loi vous permet d'interroger et d'opposer à ceux dont l'accusation s'appuie comme à ceux qui ont déposé en notre faveur.

« Les premiers vous ont assuré avoir vu Jacques de Durantal dans une réunion composée de l'élite de la société de Paris. Ces témoins n'ont plus revu depuis l'accusé : ils n'avaient que la vérité à dire, et ces témoins l'ont vu à Paris, à minuit, le 11 octobre. »

Ici Charles fit parvenir aux jurés le billet d'invitation de M. Badger à M. Maxendi pour cette soirée.

« Messieurs, reprit-il, ce nom de Maxendi est celui d'un chef de sauvages qui sauva la vie à mon client, car l'innocence doit tout expliquer, et ces noms que l'on vous a dit être supposés pour échapper aux poursuites sont l'effet de la reconnaissance; car celui d'Argow, que Jacques a porté jusqu'à ce qu'il eût pris celui de Maxendi, lui fut donné par l'équipage du premier vaisseau sur lequel il a navigué.

« Maintenant, messieurs, je pourrais vous donner à peser comment il a pu se faire que, le 13, au matin, Jacques de Durantal fût à A.....y, après être passé par Vans-la-Pavée et s'y être arrêté : mais le moyen de l'alibi est explétif, ce sera le dernier refuge de l'innocence; nous avons mille preuves à donner avant celle-ci.

« Vous connaissez la position de l'accusé et la mienne; c'est moi, son parent, qui l'ai en quelque sorte amené sur ces bancs!... Une femme, pour avoir empêché sa fuite, s'est punie devant vous!... Je défends mon parent, parce que s'il a beaucoup fait pour le crime, il a fait encore plus pour la vertu; aussi le sauver est mon plus cher espoir, et plus encore, c'est désormais un devoir pour moi, fût-il coupable!...

« Débutant par un tel aveu, il faut que je sois bien certain de son innocence et de la force de nos arguments; mais vous remarquerez que cette loyale franchise régnera dans tout mon plaidoyer; et c'est par l'effet de cette sincérité que notre justification ressortira, non pas des témoignages à décharge, mais des dépositions mêmes des témoins que le ministère public a fait comparaître.

« Je ne répondrai pas à l'accusation quand elle prétend que Jacques avait intérêt à faire périr M. de Saint-André; en temps et lieu on verra le contraire. Je prends donc les débats là où ils ont commencé.

« Jacques, disent les témoins, a été à huit heures et demie à l'évêché, il en est revenu à neuf, et depuis personne n'a pu vous affirmer qu'il soit sorti de son auberge. Première obscurité. On a ensuite établi devant vous qu'il était parti à une heure du matin.

« Voici donc une circonstance bien forte : pesez-la... Nul témoin à charge ne peut affirmer l'avoir vu sortir de l'auberge une fois qu'il y fut entré en revenant de l'évêché, à neuf heures; de neuf heures à une heure qu'il est parti, il y a quatre heures, et c'est pendant ces quatre heures que le crime a été commis, dit l'accusation. Quel est le devoir du ministère public? C'est de vous faire suivre un accusé dans toutes ses actions; il doit vous le montrer en quelque sorte marchant au crime et le commettant. Or, ici, l'accusation n'a pour preuve, au milieu de ces ténèbres, que la déposition de monseigneur l'évêque, et ce dernier peut être facilement réfuté dans son témoignage, car ce vieillard, prévenu par les antécédents de la vie d'Argow, a pu croire que l'assassinat de son frère était le fruit de la haine du subordonné contre un chef.

« Nous, messieurs, nous n'appellerons aucune hypothèse à notre aide. A son premier pas l'accusation chancelle, car elle ne peut pas prouver que le prévenu soit sorti de l'auberge.

« Maintenant, remarquez que la marchande de fer a déclaré avoir vendu des crampons dans la soirée, mais elle n'a pas précisé l'heure. Si l'accusé a commis le crime et qu'il prouve être revenu de l'évêché à neuf heures, il faut, pour que l'accusation soit fondée, qu'elle le montre sortant de son auberge, à neuf heures et demie au moins, pour acheter les crampons. Observez, messieurs, que nous procédons dans l'ordre adopté par l'accusation.

« Sorti de l'auberge, achetant des crampons, où serait-il allé?

« Il est constant qu'il est parti avant une heure. Serait-ce en deux heures et demie de temps qu'il aurait envahi l'évêché, tué M. de Saint-André, qu'il serait revenu à l'auberge et qu'il y aurait repris tranquillement son sommeil, sans être aperçu de qui que ce soit au monde, à travers tant d'obstacles? L'*Hôtel d'Espagne* était encombré de voyageurs, la porte était restée ouverte, ce qui suppose une grande surveillance, et aucun témoin ne peut vous dire : Je l'ai vu sortir, aller, venir dans les rues... La marchande de fer a une famille, son quartier est populeux... Que de vide dans l'accusation!... Bien plus, le réverbère de la rue était allumé, et voici une preuve qu'il aurait fallu surmonter l'impossible pour consommer ce crime : c'est que, le 11 octobre, les réverbères ne s'allument qu'à dix heures et demie, en raison du clair de lune; en voici l'attestation du maire d'A...y et de l'entrepreneur de l'éclairage. Ainsi l'accusé, d'après ces renseignements certains, aurait eu encore moins de temps.

« Or, dans cette soirée fatale, pendant que personne n'a vu sortir l'accusé, auquel il était bien permis de dormir après un voyage aussi rapide et aussi fatigant que celui qu'on lui attribue, on a vu, des témoins ont même conduit un inconnu qui n'est pas l'accusé; cet inconnu a déposé un paquet dont le contenu a prouvé qu'il s'était introduit dans l'hôtel avec l'intention d'y mal faire. On ne peut déterminer l'heure à laquelle il est sorti; M. de Saint-André est assassiné, et c'est nous que l'on accuse!... Il y a preuve contre l'inconnu et à peine soupçon sur l'accusé, et c'est lui qui est assis sur le banc du crime!...

« Ici je prie M. le président de faire rappeler deux témoins, le valet de chambre de M. le marquis et la servante de l'*Hôtel d'Espagne*, de qui j'espère obtenir deux renseignements décisifs. »

Les deux témoins rappelés, Charles écrivit au président deux demandes à faire. Le président demanda au valet de chambre à quelle heure M. le marquis de Saint-André s'était couché.

— A dix heures, reprit-il. — Comment pouvez-vous préciser ainsi l'heure? demanda le procureur du roi. — Parce que ce fut après avoir soupé et lorsque j'eus desservi à neuf heures et demie que monsieur causa avec son frère une demi-heure environ, et comme j'attendis tout ce temps et que ce fut alors que j'allai déshabiller M. de Saint-André, ces petits événements, suivis d'une si affreuse catastrophe, ont gravé dans mon souvenir l'heure du coucher de monseigneur et quelques-uns des incidents de cette soirée. — Les draps de l'accusé annonçaient-ils qu'il se fût couché dans son lit, à votre hôtel? demanda le président à la servante. — Oui, monsieur.

« Messieurs, reprit Charles, l'accusé, en se couchant à neuf heures et demie, n'aurait pris que deux heures et demie de repos pour se remettre de la fatigue de son voyage, et l'on n'oubliera pas que, s'il partit à une heure, ce fut pour aller chercher la fille de M. de Saint-André, qu'il s'était engagé à ramener le lendemain. »

— Pourquoi ne la ramena-t-il pas le lendemain? il n'ignorait donc pas la mort de M. de Saint-André, qui cependant ne fut connue du public qu'à dix heures du matin? demanda M. de Ruysan.

« Monsieur le procureur du roi, je n'imagine pas qu'un plaidoyer soit une controverse, et vous m'interrompez au moment où j'allais au-devant de l'objection. Vous saurez donc que mademoiselle de Saint-André ne voulut pas venir et qu'elle s'évada. Ceci est un fait démontré, et l'accusation établit elle-même que l'accusé fut alors incarcéré, non pas par la justice, mais par l'amant de mademoiselle de Saint-André, qui craignait son courroux, et s'il s'évada de la prison d'Aulnay, ce fut pour aller se venger de cet enlèvement.

« Pouvions-nous retourner à A...y? je le demande... Maintenant supposons que le véritable criminel soit cet inconnu, admirez comme de la part de l'accusé toutes ses démarches sont naturelles et justifiées!

« Il arrive à A...y après un voyage d'autant plus fatigant qu'il a été plus rapide, si tant est que ce soit lui, et, après avoir rencontré un homme qu'il ne s'attendait pas à trouver, qui peut le livrer aux tribunaux comme pirate, il fait un traité, permis à un père seul de le faire, par lequel M. de Saint-André s'engage à ne pas le livrer aux tribunaux, s'il lui rend sa fille.

« Remarquez que Jacques pouvait s'enfuir en Allemagne, qu'il avait

mille partis à prendre plutôt que de tuer M. de Saint-André. Or il sort, va se coucher, repose, et à minuit, fidèle à ses engagements, il vole chercher la fille de son amiral. J'ai dit le reste tout à l'heure. Est-ce clair? n'est-ce pas la vérité?... Messieurs, ce qui n'est qu'une probabilité va devenir une certitude. En effet, parmi les pas qu'on a mesurés dans la chambre de M. de Saint-André et ceux qui furent également mesurés dans le jardin, l'accusation a omis de dire qu'il s'en trouve d'étrangers, qu'on en a remarqué d'autres, et ces pas bien distincts, pourquoi ne seraient-ils pas ceux du véritable assassin? Il s'y trouve des traces exactement semblables à celles des pas du prévenu!... Messieurs, si l'accusation n'a plus que cette preuve, nous demandons qu'elle amène sur ce même banc des prévenus tous les hommes à qui cette ressemblance est commune. Mais ce qu'on n'a pas remarqué et ce qui jette encore plus d'obscurité sur l'accusation, c'est que l'on ne vous a pas dit dans quel sens allaient ces pas!... s'ils venaient de la cheminée au lit, du lit à la cheminée, ou de la porte de la chambre au lit; si, dans le jardin, ils venaient de l'hôtel au mur de clôture, ou du mur de clôture du jardin à l'hôtel. Ici je demanderai à l'accusation : par où pense-t-on que nous nous soyons introduits? Déterminez le terrain sur lequel nous devons nous défendre!... Voyons!... Est-ce par la porte?... Le concierge nous aurait revus, reconnus!... Par le jardin?... Il faut le prouver... et, sur trente maisons qui font face au jardin, nul habitant ne nous a vus!... Ensuite que de difficultés dans l'exécution!... tandis que nous n'avions que tout au plus deux heures. Eh! comment, messieurs, l'auteur du crime ne serait point cet inconnu qu'une marchande de fer a pu désigner faussement pour l'accusé à cause de l'éloignement du reverbère, que l'attestation du maire vous dit être à treize pas de la boutique, sur la gauche... Cet homme, une fois introduit, et que l'on n'a pas vu sortir, n'a-t-il pas pu se cacher dans l'hôtel après y être entré, et n'a-t-il pas calculé d'avance qu'il sortirait par la cheminée et par le jardin au moyen de sa corde et de ses crampons?

« Le fait est que M. de Durantal n'a pas paru à l'évêché, et que l'accusation est muette sur l'heure du crime. Nous, nous prouvons que cet assassinat a dû être commis au moins à minuit, car les crampons n'ont été achetés qu'à dix heures et demie, et, d'après les difficultés, il fallait au moins une heure et demie pour arriver à l'appartement de la victime... Or nous sommes partis à une heure, et nous avions dormi longtemps... Mais, messieurs, supposez le crime commis dans l'intervalle de dix heures et demie du soir à six heures du matin, rien ne l'empêche; ici l'accusation contre nous croule tout entière. Car, enfin, n'y avait-il que nous qui eussions intérêt à tuer M. de Saint-André? savez-vous ce qui existait entre lui et l'inconnu?

« Or, maintenant, quelle preuve avez-vous pour croire que c'est Jacques qui est monté par-dessus le mur, qui a franchi les étages de l'hôtel jusqu'au sommet, et comment?... Le dernier crampon se trouve au second étage : comment aurait-il monté jusqu'au second avec ses mains?... n'est-ce pas impossible?... n'est il pas plus naturel de penser que celui qui s'était introduit dans la chambre, sortant par la cheminée, a fiché ses crampons et y a attaché ses cordes, et qu'arrivé au second il s'est laissé couler jusqu'en bas au moyen de sa corde? Que d'obscurité! que de ténèbres dans l'accusation!...

« Demain, contre un inconnu, avec des circonstances moins aggravantes, j'en ferai un aussi lucide.

« Que l'accusation retrouve l'inconnu!... voilà le coupable!... »

Ici un murmure d'approbation, même de la part de quelques jurés, accueillit ce plaidoyer, qui parut embarrasser M. de Ruysan, qui semblait accablé... Il examinait pendant ce temps l'épingle d'Argow et celle que l'inconnu avait apportée...

« Maintenant, continua Charles, cet inconnu d'hier, qui a demandé un sauf-conduit, ne serait-il pas ce coupable qui, pressé par ses remords, est venu donner ainsi une preuve en faveur de l'innocent?...»

Ici Argow dit à voix basse : — Grand Dieu! quelle puissance vous avez donnée à la parole de l'homme!... Et il jeta un profond soupir.

« Que reste-t-il, continua Charles avec une énergie et une véhémence croissantes, que reste-t-il à l'accusation?... une épingle!... non, je me trompe, deux!... S'il était permis de plaisanter dans un sujet aussi grave, je voudrais vous égayer, messieurs, sur une accusation qui, prouvée, entraînerait la mort, et qui s'appuie sur deux épingles cassées comme sur des béquilles... Ainsi donc, tant que l'on ne prouvera pas que l'épingle de Jacques est celle qui a donné la mort, tant que l'on ne prouvera pas que la seconde est empoisonnée, vos épingles ne pourront pas nous atteindre.

« Nous ne dissimulons pas que l'accusation aurait été plus grave sur le chef des pirateries; mais si nous avons été condamnés en Amérique, nous ne le serions jamais en Europe, car devant des juges européens le corps du délit manquerait.

Ici Charles se livra avec une éloquence entraînante à la description des nombreux bienfaits par lesquels Jacques avait cherché à se faire pardonner ses erreurs. Il s'éleva à tout ce que l'art oratoire a de plus passionné et de plus persuasif, et il récapitula si bien tout ce que son plaidoyer avait de logique et de bonnes raisons que, lorsqu'il fut terminé, une salve d'applaudissements se fit entendre, et sur la place on cria unanimement : « Il est sauvé! »

M. de Durantal avait écouté Charles comme s'il eût parlé pour un autre que lui, et, lorsque M. de Ruysan se leva, il se tourna vers ce dernier avec une complète indifférence.

« Messieurs, répliqua M. de Ruysan, j'avoue que l'accusation a été attaquée avec habileté... »

A ces paroles, un murmure de joie s'éleva dans l'assemblée.

« Je conviens que, pour la soutenir sur le chef de l'assassinat de M. le marquis de Saint-André, il faut de nouvelles preuves; mais j'en ai une... une palpable...

« L'épingle de M. de Durantal et celle qui nous a été remise hier, non pas, comme le prétend l'avocat, par le vrai coupable, le fut par un ami de l'accusé, et ceci tient à un raisonnement très-juste et si naturel, que c'est le premier qui soit tombé sous le sens de l'avocat dans la défense. Mais voici ce que je remarque, c'est que l'épingle ou l'arête de poisson qui nous a été donnée hier est teinte de la même substance que celle qui couvre l'arête de Jacques; mais l'arête de Jacques, à l'endroit où elle est fracturée, n'est plus teinte à l'endroit de la fracture, puisque le poison dans lequel elle a été trempée n'a enduit que la surface, et celle qui nous a été adressée est recouverte de substance vénéneuse à l'endroit même où celle de Jacques n'en a point... »

Ici les jurés demandèrent unanimement à observer cette différence. Pendant qu'ils examinaient les deux pièces de conviction, M. de Ruysan requit le président de mander deux chimistes et deux naturalistes, et de soumettre les épingles à leur analyse. L'audience fut donc suspendue.

Pendant cette suspension, M. de Ruysan reçut deux lettres, et ces deux lettres excitèrent en lui une vive émotion. L'audience fut reprise à sa requête, et il déclara qu'une lettre anonyme venait de le menacer de la mort s'il persistait à vouloir faire condamner Argow. Il déposa la lettre parmi les pièces du procès en déclarant que rien ne pourrait l'empêcher de faire son devoir.

— Ces deux lettres, dit Charles, peuvent plutôt nuire que servir à l'accusé, car, à la place de M. le procureur du roi, j'agirais comme lui.

« L'autre lettre, s'écria M. de Ruysan, est la plus importante, car M. le procureur général m'annonce que demain l'inconnu, dont la défense s'est tant occupée, celui qui a pénétré dans l'hôtel de M. l'évêque d'A...y, a été retrouvé...

« En effet, messieurs, la présence de cet inconnu a été, pour le ministère public, l'objet de longues recherches dès l'origine des poursuites comme pendant le cours de l'instruction, et nous ignorons entièrement la nature des dépositions que fera ce nouveau témoin, elles peuvent être favorables ou défavorables, mais cette circonstance nous force à demander que la cour s'ajourne à demain pour entendre cette nouvelle déposition. »

On obtempéra à cette demande, et l'issue du procès fut encore reculée d'un jour. Le lendemain, même foule et même impatience. Les deux chimistes s'accordèrent à déclarer que la substance qui recouvrait l'épingle d'Argow leur était inconnue, tandis que celle qui enduisait la seconde était une substance connue et facile à composer. Les deux naturalistes reconnurent également que l'arête qui produisait l'épingle d'Argow provenait d'un poisson qui leur était inconnu, mais que l'autre provenait du saumon, et qu'on l'avait même taillée et arrangée.

Enfin parut le témoin si important dans le procès, l'inconnu sur lequel Charles avait rejeté tout le crime. Il fut contemplé avec une vive curiosité par toute l'assemblée, et l'on vit un Auvergnat petit, gros et tel que l'avaient dépeint le concierge et le valet de chambre.

On confronta l'Auvergnat avec ces deux témoins; ils déclarèrent que c'était bien lui qui s'était introduit dans l'hôtel de l'évêché.

L'Auvergnat déclara se nommer Jean Gratinat, être d'Auvergne et demeurer à V..., dans les montagnes du Cantal.

— Avez-vous été à A...y? demanda le président. — Oh! bien... répondit-il. — Combien y êtes-vous resté de temps? — Six mois. — Qu'étiez-vous venu faire? — Gagner ma vie. — Pourquoi vous êtes-vous en allé si tôt? — Parce que j'avais fait fortune. — Comment cela? — Un gros monsieur m'a donné douze mille francs et m'a fait reconduire dans une belle voiture à mon pays pour avoir porté un paquet à l'évêché... — Rien que cela! — Je devais, en outre, examiner l'intérieur de la maison, et lui indiquer où était située une chambre qu'il me désigna.

Une profonde terreur régna dans l'assemblée... Charles parut abattu. — Reconnaîtriez-vous l'homme qui vous a donné les douze mille francs? — Oui. — Est-ce l'accusé? — Non.

Cette réponse fut accueillie par un murmure d'étonnement. — Connaissez-vous l'accusé? — Oh! ben!... — Comment le connaissez-vous? — C'est lui qui m'a promis les douze mille francs, c'est lui qui m'a fait épouser Jeannette, c'est mon bienfaiteur... c'est à lui que j'ai donné les renseignements, et c'est lui qui m'a donné le paquet à porter à l'évêché. — Accusé Jacques, demanda le président, reconnaissez-vous cet homme pour l'avoir rencontré à A...y? — Oui!...

Alors M. de Ruysan prit la parole et soutint l'accusation avec une subtilité et une éloquence dignes d'un ministère plus humain.

Charles répliqua, mais son plaidoyer ne roula plus que sur des raisonnements spécieux. Il ne pouvait plus invoquer les faits en faveur de la défense, et son peu d'espoir perçait dans tous ses gestes et dans toutes ses paroles.

Le président résuma les débats avec talent, et posa la question, qui n'était nullement embrouillée. Les jurés entrèrent dans la chambre des délibérations et y restèrent pendant quatre heures et demie.

Au moment où ils rentrèrent dans la salle, il y eut un mouvement de terreur et d'attention dans l'assemblée, et le chef du jury énonça, avec les formes imposantes qui sont prescrites par la loi, le verdict de condamnation à la peine capitale.

Argow se leva, et, s'adressant aux jurés: — Messieurs, leur dit-il, s'il reste à l'un de vous quelque incertitude qui trouble le repos de sa conscience, qu'il se rassure; je déclare que je suis coupable... Puissé-je, en expiant mes crimes sur la terre, attirer sur moi la miséricorde céleste!...

Le criminel inspira par ces paroles une pitié qui se glissa dans tous les cœurs, et sur la place, lorsque la condamnation fut connue, il y eut une longue rumeur qui prouvait l'intérêt qu'il avait inspiré.

La salle était vide, Jacques dans la prison, et Charles, désolé, la mort dans l'âme, se rendit auprès d'Annette, pour la préparer à cette fatale nouvelle, qui faisait l'objet des conversations de toute la ville de Valence.

XXVI

Annette était assise dans le salon de madame Servigné la mère, elle était sur un fauteuil, et, pâle, égarée, elle regardait Charles, dont la pâleur et l'agitation lui révélaient l'horreur de la nouvelle qu'il apportait. M. et madame Gérard, mornes, abattus, changés à ne pas les reconnaître, étaient debout, près de madame Servigné, d'Adélaïde et de madame Bouvier. Tous rangés en cercle autour de Charles, ils attendaient avec une anxiété sans égale. — Faut-il parler? dit Charles avec effort. — Je suis chrétienne!... répondit Annette. — Il est condamné à mort!...

Madame Gérard et Adélaïde tombèrent évanouies... madame Servigné recula épouvantée; mais Annette se leva: ce mouvement, produit par une horrible convulsion, fit tomber son peigne, ses cheveux se déroulèrent et flottèrent épars sur ses épaules; elle n'y fit nul attention. — Charles!... viens!... s'écria-t-elle, sortons!... il me faut de l'air... j'étouffe!... sortons!... En parlant ainsi, ses yeux s'animèrent et brillèrent d'une expression d'énergie sauvage. Elle saisit son cousin, l'entraîna sans pouvoir lui dire un seul mot et descendit rapidement avec lui dans la rue.

Quand elle y fut arrivée, elle s'écria: — Ah! je respire!... En ce moment, l'horloge du palais sonna minuit. — Que voulez-vous faire? demanda Charles. — Ce que je veux!... s'écria-t-elle avec une énergie croissante, je veux une seule chose, le sauver!.. c'est mon éternelle pensée!... c'est ma vie! Ou l'amour n'est qu'un mot, ou je le sauverai!... J'ai en ce moment une terrible puissance!... viens, et tu vas voir comme je soulèverai tout un peuple. On l'aime, mille bras veulent le délivrer, il ne faut qu'une voix pour les rassembler, qu'une volonté pour les faire agir, il faut une âme à cette foule!... je serai sa volonté, son âme, sa vie!... Eveillez-vous!... au secours!... — Taisez-vous, ma cousine; vous allez vous perdre! — Eh! que m'importe de me perdre s'il est perdu pour nous!... Avenir, fortune et la vie, je veux tout sacrifier, je veux le sauver!... Holà! braves gens, venez ici! venez m'aider!... — Silence!... lui dit un homme enveloppé d'un grand manteau et dont le chapeau à larges bords était rabattu sur le visage... silence! si la parole avait pu le sauver, il devrait la vie à votre cousin. — C'est Vernyct!... s'écria-t-elle, il est sauvé!... — Vous tairez-vous!... dit Vernyct; ne prononcez pas un mot, et venez avec moi! J'allais vous chercher, car il n'y a que vous qui puissiez le déterminer à nous suivre: enveloppez-vous de ce manteau, et venez!... — Marchons!... dit-elle, marchons!...

Ils marchèrent en silence; mais, au détour d'une rue, ils furent arrêtés, et on leur demanda à voix basse: *Qui vive?* — *Daphnis et l'Ancien!* répondit Vernyct; puis, allant vers les trois personnes qui gardaient le passage, il leur demanda: *Où est Jeanneton?...* — *Nulle part*, répondirent-ils...

Alors Vernyct passa sans difficulté. . . . .

Nous allons décrire le plus succinctement qu'il sera possible la prison de Valence et sa position. Cette prison était un ancien presbytère qui, pendant la Révolution, avait reçu cette nouvelle destination. Ce presbytère était situé sur une petite place carrée à laquelle aboutissaient deux rues: l'une menait à Durantal, et l'autre à la route de Paris.

La place était formée par des maisons presque toutes bâties en bois, et les deux rues dont nous venons de parler étaient opposées l'une à l'autre en parallèle, de manière qu'elles longeaient les murs de la prison, qui alors se trouvait séparée par trois côtés de toute espèce d'habitation, car sa façade donnait sur la place, et de chaque côté étaient les rues.

La porte de la prison était bardée de fer, et chaque croisée, chaque issue, sur la place comme sur les rues adjacentes, étaient enjolivées de gros barreaux de fer et de treillages en fil de fer qui ne laissaient aucun espoir de salut; enfin, il y avait toujours à cette prison un poste très-considérable de soldats de la ligne, outre les gendarmes de service. Ce poste était situé à côté de la porte même, et la salle du corps de garde communiquait avec le rez-de-chaussée du presbytère. Il y avait toujours une sentinelle en faction à la porte de la prison, mais sa guérite était du côté gauche, parce que le poste étant à droite, avait sa sentinelle particulière, ce qui faisait deux hommes de garde pour la porte seule de la prison, sans compter les autres sentinelles.

L'administration, en raison du grand intérêt que le peuple avait manifesté pour Jacques de Durantal, et surtout à cause des lettres menaçantes que les magistrats avaient reçues, avait ordonné, dès le commencement du procès, de doubler la garde et de faire parcourir la ville à de fréquentes patrouilles.

Vernyct, que la délivrance d'Argow intéressait autant par l'affection qu'il portait à son capitaine que par les dangers et les difficultés de tout genre qu'elle présentait, avait résolu de venger son ami tout en le délivrant, et, dans sa haine contre la ville où les hommes l'avaient si justement condamné, il prit des mesures telles, qu'il fallait de grands secours à la prison pour empêcher cette délivrance.

En ce moment le terrible lieutenant, tenant Annette sous le bras, parcourait avec activité tous ses postes, car l'instant fatal approchait. Il avait donné pour signal le son de la cloche quand elle sonnerait une heure du matin.

Il avait réussi à rassembler, pendant tout le temps que le procès et son instruction durèrent, une trentaine de ses anciens corsaires; c'était tout ce qui en restait: il avait été à Vans-la-Pavée, à Paris, pour y recueillir tous les renseignements qui servirent si bien Charles dans sa première défense, et ensuite pour convoquer une réunion générale de ses anciens marins. Ceux que l'on a vus, au commencement de cette narration, arrêter la diligence, n'y manquèrent pas, et avec les trois nègres dévoués Vernyct réunit trente-sept hommes, qui tous, les nègres exceptés, avaient coopéré aux pirateries d'Argow. Vernyct les avait animés, et sa harangue eût fait pâlir celle de Catilina; tous prêtèrent le serment d'obéir à Vernyct comme jadis ils avaient obéi au capitaine; le but était la délivrance de l'Ancien (nom qu'ils ne cessaient, comme on l'a vu, de donner à Argow); que si l'on y parvenait, ceux qui resteraient en vie seraient transportés aux Bermudes, qu'on leur compterait une somme fixe, et qu'ils iraient ensuite où bon leur semblerait; que, s'ils ne délivraient pas leur Ancien, ils le vengeraient en désolant le pays jusqu'à l'extinction complète de leur bande.

Maintenant la suite va faire voir comment Vernyet s'y était pris pour délivrer son ami.

Il arriva sur la place avec Annette, qui, en proie à une horreur que rien ne peut rendre, ne réfléchissait plus et n'avait plus qu'une seule pensée, la délivrance de l'être qu'elle adorait.

— Qu'avez-vous là? dit-elle à Vernyet en sentant sur le dos de ce dernier une foule d instruments. — C'est une hache, mon tromblon et ma giberne. . — Dieu ! que va-t-il donc arriver ?... — Je ne sais pas encore comment cela se passera, mais nous sommes en guerre depuis que l'arrêt a été rendu ! — Le sauverez-vous ? — Oui, ou nous périrons ! — Tous? demanda-t-elle. — Oui ! — Tant mieux !... reprit-elle avec le regard et les gestes de la folie ; mais, Vernyet, écoutez... si l'on échoue, promettez-moi de me tuer!... car si je survivais... je ne me tuerais pas, moi !...

Un grand silence et une profonde obscurité régnaient en ce moment, et l'on n'entendait dans la place que les pas des deux sentinelles de la prison. Une heure sonna. .

Vernyet tressaillit, et Annette lui demanda ce qu'il avait.

— Nous allons commencer à ce moment une vie d'enfer !

Annette jeta un cri en disant : — Ah ! je ne pourrai jamais voir de telles scènes !... — Voulez-vous le sauver ?... — Oui !... dit-elle. — Eh bien ! fermez les yeux sur tout ce que vous allez voir !... la mort pourra vous atteindre: mais Jeanneton y est bien, elle, avec moi !... — Me voilà !... cria doucement une petite voix de femme. — Silence !... lui répondit Vernyet, et prends Annette avec toi, rends-toi dans la maison qui est au coin de la rue de Paris, et restes-y avec madame jusqu'à ce que Milo vienne vous chercher.

L'intrépide lieutenant resta seul, et à ce moment une ombre gigantesque, projetée par la lumière de la lune, qu'un nuage laissa paraître un moment, se dessina sur le pavé.

— Un... dit Vernyet. *Qui vive?*

Un homme parut et répondit à voix basse :

— L'*Ancien!*

Après un grand quart d'heure, trente-sept hommes avaient comparu ainsi, lentement et mystérieusement, devant Vernyet ; ils semblaient marcher sur du velours, car ils ne firent aucun bruit, et ils se rangèrent le long des maisons qui de l'autre côté de la place formaient le parallèle de la façade de la prison. Il les passa en revue pour s'assurer qu'ils y étaient bien tous.

Il se dirigea ensuite vers la rue qui menait à Durantal, et là demanda à une troupe également rangée contre les maisons si Jacob était venu... A ces mots, un homme de la taille et de la corpulence d'Argow se présenta, il était habillé absolument de même, et à quelques pas il devenait presque impossible de ne pas s'y tromper.

— Enveloppe-toi de ton manteau pour n'être pas reconnu, lui dit-il, et prends garde de te faire tuer, au risque de passer pour un lâche...

Enfin il s'assura par lui-même de l'arrivée d'une des voitures d'Argow, et il ordonna d'y atteler six chevaux qui se trouvaient dans une maison qu'il avait louée sous un nom emprunté. Il revint sur la place, et retournant à la maison dans laquelle Jeanneton avait peine à contenir Annette, il s'assura que trois chevaux sellés et bridés étaient prêts, ainsi que plusieurs déguisements.

L'horloge annonça en ce moment une heure et demie, et les nuages étaient tellement noirs et rassemblés qu'on ne pouvait rien distinguer à deux pas. Alors, à un signal donné par Vernyet, une boutique fut ouverte, un homme parut avec une torche, et les trente-sept brigands s'élancèrent sur le corps de garde et sur la prison avec la rapidité de l'éclair, trente-sept fagots furent lancés contre la porte, et l'homme à la torche y mit le feu.

A cette brusque et vigoureuse attaque, les sentinelles, sans crier *qui vive?* tirèrent ensemble et au hasard sur cette masse en criant :

— Aux armes!

Le poste entier sortit, mais il fut enveloppé et combattu par les assaillants.

La flamme attisée par l'homme à la torche s'éleva dans le bûcher préparé, et bientôt le feu prit à la porte de la prison.

Aux cris poussés par les soldats et par les brigands, tous les habitants de la place furent éveillés, et apercevant des flammes ils descendirent, sans seulement se vêtir, en criant :

— Au feu !... au feu !...

En ce moment, de tous les côtés arrivèrent des habitants, parmi lesquels était un bon nombre de paysans des environs de Durantal : Vernyet avait fait répandre parmi eux le bruit qu'on allait délivrer leur bienfaiteur.

La troupe des brigands combattait avec une détermination digne d'une meilleure cause. Au milieu d'elle était Vernyet, qui les dirigeait et les encourageait, quand tout à coup, sur un geste qu'il fit, ils se rangèrent en demi-cercle, et Vernyet dirigea sur le poste la décharge de plusieurs tromblons : tous les soldats furent tués, blessés ou mis en fuite. Alors le lieutenant, s'avançant vers la porte qui brûlait, commença de l'ébranler à grands coups de hache, ses hommes en firent autant, elle céda bientôt sous leurs coups. Ils entrèrent pêle-mêle par la porte principale, par celle de communication entre la prison et le corps de garde, et furent suivis de la multitude. La maison d'où l'homme à la torche était sorti brûlait, les habitants des maisons voisines déménageaient : cette place, qui un instant avant était muette, tranquille, sombre et vide, offrait en ce moment l'image d'une ville prise d'assaut.

La foule s'y précipitait par les trois issues que nous avons décrites. Le tocsin sonnait, on entendait au loin battre la générale, et cet affreux tumulte était augmenté par les cris horribles que poussaient les prisonniers, qui sentaient la fumée remplir la prison, et par les incendiés, qui sauvaient leurs effets en tâchant de se faire jour à travers la foule. A la lueur effrayante de l'incendie, on apercevait les flammes dans la prison, et une épaisse fumée s'élevait du faîte de ce palais du crime : il semblait que ce fût un volcan près de lancer une lave terrible et lumineuse.

On entendait un combat qui devait être sanglant dans l'intérieur de la prison : les détonations d'armes à feu, les cris surpassaient ceux de la place, et l'on voyait par la porte et par les fenêtres des poutres enflammées tomber, des prisonniers se sauver en désordre, les uns nus, les autres à demi vêtus ; les pompiers arrivaient avec leurs pompes ; le tumulte et la confusion, les cris et l'horreur étaient au comble, et tous ces attentats affreux se commettaient par des hommes plus affreux encore, et au profit d'un seul homme auquel la société devait donner la mort, et qui la méritait mille fois.

Au moment où l'attaque de la prison commença, Argow était à genoux dans sa prison et priait avec ferveur.

Les cris, la fumée, le tumulte, le tirèrent de sa méditation, et quand il se releva frappé par le bruit de la mousqueterie, il entendit de grands coups de hache que l'on donnait dans sa porte, et vit paraître Milo, Vernyet et plusieurs hommes ensanglantés, brûlés, et dont les figures annonçaient la chaleur d'une action dangereuse.

— Sauvez-vous !... vous êtes libre !...

Argow resta muet et immobile.

— Jacques, suis-moi ! lui dit Vernyet.

— Non ! s'écria avec indignation le criminel, vous avez sans doute emporté d'assaut la prison, vous avez...

— Ah ! le voilà qui déraisonne !... s'écria Vernyet en l'interrompant; allons, tais-toi !... Et toi, Milo, va chercher d'autres arguments. Vous, dit-il à ses brigands, gardez-le et ne l'écoutez pas !

En ce moment, des détachements de gendarmerie à cheval et des troupes de ligne arrivaient en hâte par les rues adjacentes et cherchaient à se faire jour à travers la multitude pour s'établir sur la place. A force de pousser, de battre et de fouler aux pieds cette multitude immense, la force armée avait fini par s'établir sur la place, et essayait de se mettre en ligne, toute confondue qu'elle était avec le peuple. Alors la foule, poussée par sa propre force vers la prison, se replia tout à coup et brusquement sur elle-même, et un détachement des brigands, jetant en signe de joie un terrible *hourra*, criait à la délivrance et portait en triomphe le criminel... La foule, rangée en demi-cercle devant la prison, les vit passer ; ce chœur, armé jusqu'aux dents et composé d hommes aux vêtements brûlés ou en désordre, éclairés par les lueurs de l'incendie, conduisit le *sosie* d'Argow vers la voiture que le peuple apercevait et dont les six chevaux hennissaient. A cette vue et au cri général : — Il est sauvé ; il est sauvé !... répété par des milliers de voix, l'escadron de gendarmerie à cheval, stimulé par le chef, fendit vigoureusement la foule ; mais au moment où il arrivait près de la voiture, elle partit au grand galop vers Durantal, et l'on vit l'escadron la poursuivre à toutes brides. Les brigands qui venaient de porter Argow à sa voiture se mêlerent à la foule ; mais tous, selon les instructions de leur chef, coudoyèrent, foulerent cette masse, et vinrent devant la prison se former en bataille.

Milo avait été chercher Annette et Jeanneton, il les fit passer par les débris d'un mur du jardin de la prison que l'on avait abattu, et

il les amena, à travers l'incendie, jusqu'à Argow, qui refusait obstinément de partir.

Plus on attendait, et plus la force armée, que sur les avis réitérés on ne cessait d'envoyer, mettait de régularité dans ses mouvements et de patience à s'ouvrir un chemin dans la foule que l'on faisait écouler. Le danger devenait pressant, et si Vernyct n'avait pas compté sur de grands délais, il avait pris des précautions en cas de malheur : aussi, en ce moment, tous les brigands se tenaient sous le porche enflammé de la prison et s'apprêtaient à soutenir un siége s'il le fallait et à s'enfuir par les derrieres aussitôt que le *sauve qui peut!* aurait été prononcé, car ils avaient un autre rendez-vous général après l'expédition. Ceux qui seraient blessés devaient être mis à mort par les vivants, et nul ne devait se laisser capturer.

Ce fut en ce moment critique qu'Annette et Jeanneton traversèrent les corridors enflammés et arrivèrent, conduites par Milo, dans la cellule où le criminel haranguait avec son ancienne énergie ses anciens corsaires, et tâchait de les faire rentrer dans le devoir et de les soumettre aux lois. Cet homme, condamné à mort, prêchant au milieu d'un incendie et s'obstinant à périr, offrait un tableau singulier.

— Tu ne veux pas te sauver!... s'écria Annette en se précipitant sur lui.

— Est-ce toi, mon Annette, qui m'encourages à sauver ma vie par de nouveaux crimes? ceux-ci ont été commis sans mon aveu, je n'en cueillerai point volontairement le fruit. Je suis condamné à mort!... je mourrai.

— Eh bien, soit! dit Annette, mais il est des morts glorieuses que l'on peut aller chercher quand on est condamné. Sauve-toi, je te suivrai partout; nous irons chercher une mort utile ou glorieuse, je ne t'en détournerai pas; mais, au nom du ciel, pas ici!... pas sur cet horrible échafaud!

— J'ai donc entendu encore ta douce voix! lui dit-il en se penchant vers elle et en la baisant au front.

Mais elle se dégagea brusquement de ses bras.

— Ecoute-la donc cette voix que tu aimais jadis, s'écria-t-elle, et vis pour léguer à ton fils un héritage de gloire, au lieu de l'opprobre de l'échafaud!... Viens!... viens!... suis-moi!... Qu'il vive!... qu'il vive!... s'écria-t-elle avec enthousiasme; et voyant l'incendie s'accroître, la fumée épaissir, elle sentit couler en elle un sang plus mâle et plus ardent. Elle regarda Argow, le saisit, et, le soulevant, elle l'emporta à travers les décombres et les poutres roulantes, en fléchissant parfois; elle fut suivie de Jeanneton et de Vernyct, et bientôt d'Argow lui-même, qui se sentit vaincu par tant d'amour et de dévouement.

A ce moment on entendit une horrible détonation, et le bruit des tambours annonça que les soldats avaient remporté la victoire. Vernyct courut à travers les flammes, il rallia les brigands épouvantés, il les réunit, et, ayant lancé une dernière décharge sur la troupe, il s'écria d'une voix tonnante : — Sauve qui peut!...

A cet horrible cri répété, ils s'élancèrent tous dans le jardin, et abandonnerent aux vainqueurs la prison, que l'incendie gagnait déjà. En longeant les murs de la prison, dans une rue étroite et qui était restée déserte, ils rencontrèrent un homme assis sur des décombres, qui, couvert de sang et de fumée, souleva la tête en les entendant approcher. Il fit d'abord un mouvement pour se lever, mais, ayant reconnu son capitaine et son lieutenant, il se rassit, et, portant la main à son bonnet par une vieille habitude militaire, il sourit convulsivement à Vernyct, qui, le regardant des pieds à la tête d'un air moqueur, lui demanda pourquoi il ne se hâtait pas de fuir.

— J'attends un camarade, répondit le brigand en jetant sur Vernyct un regard effaré. Puis s'efforçant encore de sourire et de détourner l'attention du terrible lieutenant : L'affaire a été chaude, dit-il, et nous nous en sommes passablement tirés; mais vous-même, mon officier, pourquoi ne vous hâtez-vous pas davantage? voilà le capitaine qui vous a devancé, vous allez le perdre de vue.

— Oh! dit tranquillement Vernyct, je sais où le retrouver... Et en parlant ainsi il prenait un des pistolets passés dans sa ceinture. Quand il l'eut chargé et armé : — Stephen, mon vieil ami, dit-il au brigand, dont les yeux étaient à moitié sortis de leurs orbites, tu connais la consigne, épargne-moi la peine de t'envoyer où tu sais bien!

— Mon lieutenant, s'écria Stephen d'une voix entrecoupée, je ne suis pas blessé grièvement, une balle m'a effleuré le bras, et voilà tout; bast! une égratignure, un rien; le vieux Stephen en a vu bien d'autres!

— Une égratignure! dit Vernyct en riant. Et prenant une des jambes du brigand, il la souleva et la fit ployer plusieurs fois en sens inverse du jeu de l'articulation.

— Mon pauvre Stephen, je voudrais avoir le temps de t'emporter d'ici, mais le capitaine s'impatiente, il faut que j'aille le rejoindre. Adieu, nous causerons une autre fois, ajouta-t-il en riant sourdement.

— Mon lieutenant, attendez; je...

Il ne put achever; Vernyct l'ajusta froidement et le renversa mort à ses pieds; puis, entendant marcher à quelques pas, il franchit d'un bond les décombres et se mit à fuir dans la direction de la route de Paris. Il rejoignit bientôt Annette, Jeanneton, Milo et Argow, qui s'étaient déguisés, et, montés sur de bons chevaux, ils se sauvèrent à toute bride sur la route de Paris, qu'ils abandonnèrent au premier chemin de traverse qui se présenta. Vernyct avait de l'or sur lui. Laissons-les fuir.

On finit à Valence par faire un cordon de troupes autour de la prison, qu'on laissa brûler; on dissipa la foule avec une peine infinie, on éteignit le feu des maisons, et trois jours après on chercha et l'on ensevelit les morts que l'on put retrouver dans les décombres. On avait arrêté une foule de personnes, l'ordre était rétabli, non sans peine, et diverses relations couraient par toute la contrée sur l'événement de cette nuit terrible. La moins exagérée portait le nombre des brigands à trois cents.

Parmi les personnes arrêtées, on n'en reconnut aucune qui fût suspecte. On n'avait pas encore de nouvelles de la voiture que les gendarmes poursuivaient, et la police de Valence agissait avec la plus grande activité dans tout le département pour parvenir à retrouver le criminel et les auteurs de l'horrible attentat dont on vient de lire les détails. Mais la multitude des témoins enfanta une multitude de versions, et l'autorité, occupée des nombreux incidents que cette affaire présenta, se perdit dans le dédale des mesures à prendre. On trouva, le quatrième jour, le corps du concierge et ceux de tous les employés de la prison. On reconnut sur la place les corps de huit soldats, de vingt personnes de la ville, et dans la prison neuf corps de personnes inconnues, que l'on présuma devoir être ceux des complices de Vernyct, attendu qu'ils étaient tous hommes, et qu'auprès des corps il y avait des armes. Voilà tous les renseignements que l'on eut et d'après lesquels on commença les poursuites. Nous laisserons cette affaire, et, dans le chapitre suivant, nous marcherons avec les fugitifs.

XXVII

Annette était en croupe sur le cheval d'Argow, Jeanneton sur celui de Vernyct, et le fidèle Milo galopait en avant pour lever les obstacles qui pouvaient s'opposer à leur fuite. Mais n'ayant éprouvé aucune difficulté à sortir de Valence, une fois qu'ils eurent atteint la grande route de Paris, ils lâchèrent la bride aux excellents chevaux que Vernyct s'était procurés, et en quatre heures ils mirent une quinzaine de lieues entre eux et Valence, et se trouvèrent dans la campagne, à l'abri de toute poursuite, jusqu'au jour où les événements de Valence devaient être officiellement transmis par l'autorité aux moindres fonctionnaires.

Ils avaient eu soin d'éviter tous les villages et toutes les habitations; mais dès que le jour parut ils furent forcés de chercher un asile, car le cheval de Milo était mort de fatigue, et cet avertissement leur prouva que les leurs ne tarderaient pas à les abandonner.

Alors Vernyct indiqua un village retiré dans les terres, et ils s'y rendirent. Annette n'avait pas cessé, pendant toute cette route si fatigante pour elle, de tenir son mari embrassé, et lorsque les circonstances le permettaient, elle le couvrait de baisers, et quand ses discours annonçaient qu'il désapprouvait cette fuite, elle lui rappelait, par de douces et tendres paroles, qu'elle portait dans son sein un enfant qu'il ne fallait pas abandonner. Cette Annette qu'on a vue si religieuse, si rigide, faisait céder maintenant la religion tout entière à son amour, et quand celui qui jadis ne connaissait même pas l'image du Christ lui disait qu'ils transgressaient toutes les lois divines et humaines, cette vierge pure répondait : — Si nous réussis-

sons, c'est que Dieu le veut!... paroles qui, de tout temps, ont été l'argument des vainqueurs.

Ils entrèrent tous dans une misérable cabane dont l'extérieur annonçait une auberge, et là Vernyet tint conseil avec Jeanneton et Milo, car Annette et Jacques étaient incapables de penser aux choses de ce monde : ils ne voyaient qu'eux, et encore le temps leur paraissait-il trop court. En ce moment ils oublièrent tout, car les habitants de la maison étaient absents, tandis qu'Argow cherchait à placer Annette sur une couche, qu'il avait chargée de tous les vêtements dont il pouvait se passer : de son côté, Annette tâchait de lui persuader qu'elle était bien et qu'elle ne souffrait pas.

Pendant qu'ils étaient ainsi presque heureux au sein du malheur, Vernyet, Milo et Jeanneton se consultaient sur le seuil de cette cabane.

— Nous avons encore deux jours et deux nuits au moins, disait Vernyet, avant que l'on se mette réellement à notre poursuite; mais alors tout sera contre nous... Que faire pour regagner Valence, Durantal et la route qui nous mènera à nos relais pour aller à A...m, où j'ai ordonné que nos deux vaisseaux nous attendissent, car on devait savoir qu'ils étaient à Fréjus, et j'ai sagement changé leur position. — Nous ne pouvons plus aller à cheval, dit Milo; monsieur, vous et moi irons bien à pied, mais ces deux dames... — C'est vrai, répondit Vernyet; eh bien! nous les abandonnerons... — Nous séparer de vous! s'écria Jeanneton, j'aimerais mieux marcher toute ma vie, sans me reposer une minute! Ah! vous ne nous connaissez pas!... — Madame!... criait-elle (et Annette accourut), madame! ils veulent nous laisser ici et s'en aller sans nous!... est-ce que vous ne vous sentez pas la force d'aller jusqu'au bout du monde à pied?... — Je n'irais pas seule, répondit Annette, mais avec lui! — Mais, dit Vernyet en admirant l'enthousiasme de ces deux êtres charmants, qui se tenaient par la main et regardaient le ciel, vous avez des souliers de satin et des bas de soie... — Quand nous les aurons usés, reprit Annette, nous prendrons des souliers de paysan. — Chère Annette! dit Argow en serrant sa femme dans ses bras.

L'ingénieuse sollicitude du nègre lui avait déjà fait trouver le pain noir des habitants de la cabane, et il faisait cuire les poulets qu'il avait attrapés et arrangés. Pendant qu'il apprêtait le repas, Vernyet dit à Argow : — Nous avons trente-cinq lieues à faire avant de regagner l'endroit où mes hommes seront rassemblés, et, pour être sûrs que nous pouvons nous rendre au mouillage où sont nos vaisseaux, il faut que nous y soyions dans deux jours : or, comme nous devons passer par les campagnes de Valence et de Durantal, car le rendez-vous est à une lieue de l'auberge de Jeanneton, dans la forêt, il est nécessaire de faire, pendant la nuit et par les routes de traverse, ce trajet périlleux. Une fois chez Jeanneton, nous sommes sauvés, car les relais sont préparés. — Vernyet, lui dit Argow, le ciel m'est témoin que tout ce que tu fais est contre ma volonté... — Ah! dit Vernyet, voilà encore du radotage!... Oh! mon pauvre capitaine, comme on t'a encapuciné!...

Milo vint leur dire que le repas était prêt. Quand les propriétaires de la cabane entrèrent et virent le nègre qui leur demanda ce qu'ils voulaient, ils furent saisis de frayeur; ce fut Jeanneton qui leur persuada de manger de leurs poulets avec eux, et qui les rassura en leur parlant patois. Le repas fini, Vernyet les surprit encore bien davantage en leur laissant deux pièces d'or et en leur recommandant le secret. Vernyet était de tous celui dont le costume devait donner le plus de soupçons : il avait sur sa tête un madras à moitié brûlé, son manteau l'était aussi de tous côtés; il portait une ceinture large et rouge qui contenait des pistolets; son tromblon, qu'il nommait *sa fille*, était passé en bandoulière avec un sac plein de balles et de charges de poudre, et ses bottes teintes de sang, de boue et de poussière, son pantalon rempli de taches, ses gros gants brûlés, tout annonçait et indiquait l'auteur de l'incendie de Valence. Aussi Milo gagna-t-il avec peine de pouvoir mettre en ordre les vêtements du lieutenant, et lorsqu'on se mit en route le bon nègre ne craignit plus de voir leur petite caravane arrêtée au premier village à cause de l'équipage du chef. Le tromblon, le sac, tout fut soigneusement caché sous le manteau, et le madras fut légué au premier fossé que l'on rencontra.

Milo resta constamment en arrière; Vernyet et Jeanneton, se tenant par la main, formaient l'avant-garde, et au milieu, à cent pas de distance et de Milo et de Vernyet, Annette et Argow marchèrent ensemble. — Ah! disait-elle, je l'aime bien mieux errant et vagabond que sous les verrous de cette horrible prison!...

Ils marchèrent tout le jour avec un courage inouï, et, malgré mainte et mainte alarme, ils réussirent à relaire, à pied et sans être aperçus, tout le chemin qu'ils avaient parcouru à cheval pendant la nuit. Ils arrivèrent, sur le soir, aux environs de Valence, mais du côté de Paris. Annette et Jeanneton étaient si fatiguées, qu'Argow portait sa femme, et le nègre Jeanneton. Les souliers de satin étaient déchirés, les pieds des deux femmes étaient ensanglantés, et cependant elles ne proféraient pas une seule plainte; lorsque Vernyet ou Argow les regardaient, elles trouvaient encore assez de force pour sourire, et les douces mains d'Annette caressaient, comme par instinct, les cheveux d'Argow, car elle était si horriblement fatiguée que c'était tout au plus si ses yeux pouvaient se soulever sur la campagne pour veiller au salut des fugitifs.

Alors la nuit était venue, et Vernyet, en s'orientant, reconnut qu'ils approchaient d'un bois épais; ne voulant pas se hasarder à entrer soit dans une auberge, soit dans un village, ils se jetèrent dans le bois. Ils y avancèrent avec précaution; Vernyet tenait *sa fille* toute chargée à la main, et allait en avant.

— Nous sommes là dans une belle salle pour passer la nuit!... dit Jeanneton. — Chut!... s'écria de loin Vernyet; au diable les femmes!... elles parlent toujours.

Ce chut les fit rester en suspens, ils s'arrêtèrent, et, dans le silence de la nuit, ils écoutèrent leurs cœurs battre avec violence. — J'ai une effroyable peur!... dit Annette à voix basse. — Soyons résignés!... lui répondit Argow. — Je te fatigue?... — Non...

Alors ils entendirent une voix rauque qui leur cria un *qui vive?* suivi d'un horrible jurement. — *Daphnis et l'Ancien!* répondit Vernyet, s'apprêtant à combattre. — *Où est Jeanneton?...* demanda joyeusement l'inconnu. — *Partout et nulle part!* répondit Vernyet, et sur-le-champ il dit à la petite troupe d'avancer.

Alors ils virent briller une lumière, et en un instant ils se trouvèrent dans une espèce de grotte au milieu de laquelle ils aperçurent un homme qui faisait griller un mouton tout entier... Vernyet reconnut quelques-uns de ses trente-sept acolytes, et ce brigand, après avoir témoigné la plus vive joie en voyant *son Ancien* et sa compagnie, raconta comment il avait été poursuivi tous les jours par les gendarmes, et comment il avait trouvé cet asile, comptant le lendemain regagner, au péril de sa vie, le poste indiqué par le lieutenant.

Les événements de la nuit et du jour qui venaient de s'écouler avaient fatigué à tel point les compagnons de Vernyet, la course à cheval et la fatigue morale, enfin tout ce qui avait agité Vernyet, que, après avoir partagé le repas du fugitif, ils succombèrent tous au sommeil. Quant à Vernyet, il se mit à boire avec ses compagnons, qu'il égaya fort en leur racontant les adieux du brave Stephen. Vers le milieu de la nuit, l'influence du vin plus que celle de la fatigue les plongea tous dans un profond sommeil.

Le matin, on tint conseil, et, grâces aux connaissances topographiques de l'un des compagnons d'infortune que Vernyet avait rencontrés, on connut parfaitement bien les chemins que l'on devait parcourir pour éviter Valence et Durantal, et arriver néanmoins à la forêt qui se trouvait non loin de la demeure de Jeanneton.

Le brigand leur promit de toujours aller un demi-quart de lieue en avant et de tirer un coup de carabine au moindre danger. — Si je rencontre les gendarmes, ajouta-t-il, n'ayez pas la moindre inquiétude sur mon compte, je ne cours aucun risque, car j'ai l'habitude de me sauver de leurs griffes.

La caravane se remit donc en marche; mais cette journée fut tout entière employée à faire des détours, des contre-marches, des courses rapides et tout à coup ralenties. Annette et Jeanneton avaient enveloppé leurs pieds mignons de linge, et s'étaient fait des sandales avec les débris d'un chapeau de feutre; alors elles purent marcher, mais lentement, et dans les grandes occasions Argow et le nègre les portaient.

Ils approchèrent de Valence, où on ne les cherchait certes pas : cependant ils ne tournèrent la ville qu'avec la plus grande difficulté; les chemins creux, les hauteurs, furent soigneusement suivis, et quand il fallait traverser une plaine, Annette et Jeanneton étaient employées comme à l'armée les éclaireurs.

Enfin la nuit vint, et ils n'avaient encore rien mangé depuis le matin, mais ils avaient réussi à aller en deçà de Valence, vers Durantal, et il ne leur restait plus que quinze lieues à faire pour gagner l'auberge de Jeanneton, où se trouvait le premier des relais préparés par Vernyet pour gagner le mouillage et s'embarquer.

A ce moment ils se trouvaient à cent pas d'un village distant de deux lieues de Valence et de trois lieues de Durantal. Le matelot se replia sur la caravane, et revint dire qu'il venait de voir une auberge séparée d'environ six cents pas du reste du village : elle était située sur la grande route, de manière qu'en cas de surprise on pouvait,

en trois bonds, se réfugier dans un endroit inaccessible qui lui était connu pour lui avoir déjà servi de retraite ainsi qu'à ses camarades. Il s'engagea à introduire sans danger la petite troupe, et sur cette assurance l'on se dirigea vers l'auberge.

Le matelot entra seul, et demanda trois chambres et un souper pour huit personnes. Ayant vu l'aubergiste seul avec sa femme, il ressortit, fit entrer Annette, Jeanneton, Vernyct et Argow, en masse, dans une salle basse contiguë à celle où se tenaient ordinairement les voyageurs. Quant à Milo, il lui dit de s'introduire par les fenêtres, parce qu'il était trop connu comme domestique de madame de Durantal.

En voyant passer ces cinq personnes dans un pareil équipage, la terreur s'empara de l'hôte et de sa femme, et pendant que Vernyct et Milo, qui était monté par la croisée, arrangeaient la table, on entendit la conversation suivante :

— As-tu vu comme ils étaient armés?

— Oui; mais que penses-tu de ces gens-là?

— Hum!... ils n'ont pas bonne mine... ce sont peut-être les brûleurs de la prison...

Alors le matelot entra subitement et leur dit :

— Comment! vous n'avez encore rien mis à la broche?... voulez-vous bien faire rôtir tout ce que vous avez!... Tenez, leur dit-il en leur montrant vingt pièces d'or que Vernyct lui avait remises, voilà ce que vous gagnerez ce soir si vous voulez observer deux choses, discrétion et silence... Cinq cents francs, ou votre maison brûlée... choisissez...

— Oh!... c'est tout choisi!... dit la femme; quand il viendra quelqu'un nous tousserons, et mon homme, pour ne pas vous déceler, car je vois qui vous êtes...

— Silence!... s'écria le corsaire.

— Vous servira par l'autre porte... Tenez, monsieur, voici la clef de la porte du jardin.

— C'est bon, dit le corsaire; allez vite en besogne...

Le souper ne tarda pas à être servi, et toutes les armes étaient préparées en cas d'attaque. Le souper terminé, tout le monde était trop fatigué pour se mettre en route; alors on résolut de coucher dans l'auberge. On dressa pour Vernyct et Argow une échelle appuyée contre la croisée de leur chambre; enfin le corsaire et Milo veillèrent toute la nuit en faisant sentinelle.

Il n'y eut encore aucun événement, et ils passèrent dans l'auberge même une partie de la matinée; mais, sur le midi, pendant qu'ils s'apprêtaient à quitter l'auberge et au moment où ils étaient tous réunis dans la chambre haute qui donnait sur l'escalier, ils entendirent entrer beaucoup de personnes, et l'aubergiste et sa femme tousser avec une violence et une complaisance très-significatives. La terreur les fit rester muets et sans force; ils prêtèrent l'oreille et entendirent la conversation suivante : — Eh bien, la mère, vous êtes donc enrhumée ce matin? — Oh! mon Dieu, oui, monsieur le brigadier; mais vous vous portez bien, à ce que je crois? — Parbleu, non, car depuis trois jours nous faisons un métier que jamais je ne pensais faire étant gendarme!... et voilà sept hommes qui sont sur les dents comme moi!... Vous savez ce qui s'est passé? — Oui, qui est-ce qui ne le saurait pas!... (Ici le matelot dit à voix basse à Vernyct : Ils ne sont que sept!) On m'a dit qu'il y avait eu au moins trente bourgeois de Valence de tués, une maison brûlée, sans compter la prison. — Bah! dit le gendarme en riant, elles étaient assurées!... Donnez-nous du vin... — Que venez-vous donc faire par ici? leur demanda-t-elle en leur versant à boire. — Vous ne savez donc pas, leur dit le brigadier en mettant son sabre entre ses jambes, cet enragé... Vernyct, qu'ils l'appellent, c'est un lion cet homme-là!... c'est lui qui a délivré son ami, M. de Durantal... N'avait-il pas fait courir après une voiture vide?... on ne l'a attrapé qu'à trente lieues de Valence, et l'on n'a trouvé qu'un bourgeois de Valence qui ressemblait à M. de Durantal. — C'est, par ma foi, drôle! s'écria l'hôtesse. — Oui, mais ce qui n'est pas drôle, c'est que nous avons crevé nos chevaux et que nous sommes revenus à pied. — Ah? c'est vous qui avez couru! — Oui, moi et bien d'autres; mais nous ne sommes revenus que sept, parce que l'on a laissé les camarades en surveillance sur toute la route. — Oh! dit l'hôtesse, ils ne peuvent pas vous échapper. — Hum! dit le gendarme, ce sont de fiers hommes!... — Qu'y a-t-il de nouveau à Valence?



Cet inconnu était un des brigands... — Page 45.

L'hôtesse leur versait du vin à chaque instant, et le corsaire, croyant qu'elle voulait les griser, fit signe à Vernyct de rester tranquille. Annette se mourait de peur et parlait à Argow pour le contenir, car il voulait se livrer plutôt que d'occasionner de nouveaux malheurs.

— Il y a, reprit le brigadier, que l'on a découvert que c'est Vernyct, l'ami de Jacques, qui avait mis tout en mouvement. On a arrêté bien du monde, et l'on fait des poursuites : on instruit une affaire dans laquelle tout le monde est compromis : les gens les plus inconnus ont eu peur, mais des témoins ont déclaré que madame de Durantal, son mari, son nègre, s'étaient enfuis par la route de Paris, et l'on est sur leurs traces... on les a vus je ne sais où, et il y a ordre de visiter toutes les auberges. — Dieu merci, ils ne sont pas dans la mienne, dit l'hôtesse, car je ne crois pas qu'il leur prenne envie de retourner à Durantal.

— C'est égal, il faut visiter tout... A boire! On a mis tout le pays en état de siége... Croyez-vous qu'on laissera des brigands rôtir la prison, le concierge, brûler la moustache à tout un poste, en risquant d'incendier une ville, délivrer un condamné, sans qu'on les extermine tous?... Vous n'avez personne en bas?...

Le brigadier se leva et visita la chambre où l'on avait dîné la veille.

— Diable! vous avez eu du monde! — Oh! ils sont partis. — Quels étaient ces gens-là? — Des marchands... — Restez, vous autres!... dit le brigadier en montant l'escalier. L'hôtesse pâlit, tout en espérant qu'ils se seraient sauvés. Le brigadier parvint à la chambre où étaient

rangés le corsaire, Vernyet et le nègre, et en ouvrant la porte il les aperçut qui tous trois tenaient leurs armes braquées. En les voyant il dit : — Oh! oh! chut, ami... c'est Golburn!... Allons, s'écria t-il à haute voix, la mère, il n'y a personne!...

Vernyet et Milo se regardaient avec le plus profond étonnement quand le corsaire leur dit : — C'est un des nôtres qui de tout temps a été gendarme...

Au bout de dix minutes, le brigadier remonta et leur dit : — Allez par N***, il n'y a encore personne, je crois; mais prenez bien des précautions, car nous sommes semés comme des cailloux, et dans chaque village il y a des postes de la ligne.

Depuis longtemps le brigadier était suspect, et il y avait toujours dans les hommes qu'on lui donnait à conduire un surveillant auquel son grade était promis si l'on pouvait le convaincre de perfidie et de trahison. Ce surveillant, en voyant Golburn retourner à l'auberge et laisser ses sept hommes sur le chemin, conçut des soupçons et revint avec précaution dans l'auberge : il y entra, et, montant l'escalier, il se montra brusquement avec son monde.

— Perdus! perdus!... s'écria le corsaire en voyant les chapeaux bordés et Golburn se ranger du côté des gendarmes en leur disant : — Vous voyez que je ne me doutais pas en vain que cette sorcière d'hôtesse nous cachait quelque chose... En avant!

Un combat très-vif s'engagea entre les gendarmes et les trois défenseurs d'Argow; mais après trois décharges de mousqueterie, les gendarmes abandonnèrent la place en laissant trois morts : le brave matelot avait une blessure si grave, qu'il pria le nègre de l'achever, afin de ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi.

Vernyet et le nègre avaient reçu deux balles, mais elles avaient porté dans les chairs; et, après s'être pansés, ils rejoignirent en hâte Argow, Annette et Jeanneton, qu'ils trouvèrent dans l'endroit indiqué par le matelot.



Vernyet et plusieurs hommes ensanglantés. —Page 53.

XXVIII

— Cette dernière affaire est la plus malheureuse! s'écria Vernyet, car ils vont être désormais sur nos traces; et, à moins d'une grande célérité, il sera difficile de leur échapper. Nous n'avons pas à balancer, il faut nous mettre en marche, car nous avons une nuit de repos, nous ne sommes plus guère qu'à dix lieues, et, à la nuit, nous prendrons le chemin à vol d'oiseau.

Ce discours ranima l'espoir dans le cœur d'Annette, qui heureusement ne réfléchissait pas encore, tant elle était absorbée par son amour et par les dangers qu'elle ne craignait que pour Jacques. Si une voix lui avait crié : — Annette, compagne des hommes les plus criminels que la terre ait portés, les veille dans leur sommeil!... elle eût demandé la mort à grands cris; en ce moment elle en était fière, elle regardait Argow avec orgueil... Tous ses pressentiments n'étaient-ils pas accomplis?... Non, il y avait une horrible image de l'avenir qui n'était pas réalisée.

Enfin ils se remirent en marche, et, après avoir passé deux nuits et un jour comme ils avaient passé les deux précédentes, c'est-à-dire en proie à des transes perpétuelles et à des terreurs si cruelles, qu'Argow commençait à trouver la mort plus douce qu'une telle vie, ils arrivèrent enfin au rendez-vous donné par Vernyet à sa troupe.

C'était dans l'endroit le plus épais d'une forêt. Des rochers et des cavernes faisaient de ce lieu une forteresse où cent hommes pouvaient tenir en échec plus de dix mille hommes de troupes réglées. Arrivé au chêne désigné, Vernyet dit à Annette, à Jeanneton et à Argow de s'asseoir en toute tranquillité, et qu'il espérait que désormais ils parviendraient au bord de la mer sans difficulté. Alors par trois fois il jeta un cri rauque et bizarre, et à l'instant on entendit du bruit dans les arbres, dans les rochers, et il sembla que tous les hommes qui parurent fussent sortis de dessous terre ou tombés du ciel.

— Combien êtes-vous? demanda Vernyet, sans les voir encore.

— Vingt-neuf! répondit une voix.

— Nous sommes trahis, je crois, dit Vernyet à voix basse, car je ne connais pas cette voix-là!...

— Qui es-tu? demanda-t-il.

— Flamers!...

— Bravo! s'écria Vernyet... Amis, apportez des lumières, que l'on veille à six cents pas à la ronde, et que l'on apporte des lits de mousse! Servez-nous un bon repas, et nous réglerons nos comptes.

A ces mots, un hourra s'éleva dans l'antique forêt, et bientôt on apporta des flambeaux : ces figures terribles et toutes marquées au coin de l'énergie et du courage le plus féroce effrayèrent Annette, qui se pencha dans le sein d'Argow.

— Ce sont eux qui l'ont délivré!... lui dit Vernyet. Cette phrase la fit regarder avec moins d'horreur ces brigands, qui souriaient en voyant au sein de la nuit, au milieu des rochers et du silence de la forêt, deux têtes aussi pures et aussi célestes que celles d'Annette et de Jeanneton. Jamais deux femmes n'éprouvèrent plus de marques de respect et de dévouement. Ces hommes grossiers, devant les fem-

mes de leurs chefs, devinrent soumis et dévoués. Elles n'avaient qu'à jeter un regard, il était interprété, et on courait au-devant de leurs moindres désirs.

On leur fit une tente de verdure, et tous donnèrent leurs habits pour préserver les deux femmes de l'humidité. Argow et sa femme entrèrent sous cet abri champêtre, autour duquel on plaça des sentinelles pour veiller à la sûreté des fugitifs.

Vernyet eut le sien; puis, le repas fini, le silence régna dans la forêt, comme si elle n'eût contenu aucun être vivant.

Vernyet leur distribua les sommes convenues, et quand ses instructions furent reçues par tous ses hommes, celui qui avait eu le commandement en son absence lui procura une grande surprise.

— Capitaine, dit-il, il n'y a plus rien à chercher, l'Ancien et nous tous sommes sauvés! — Comment? demanda Vernyet.

Alors le vieux Tribel le mena dans une avenue du bois, et là lui montra un de ces grands chariots qui servaient aux rouliers. Cette charrette était chargée de fausses caisses, ballots, etc., si bien imités, que Vernyet, regardant avec étonnement le corsaire, lui demanda ce que cela signifiait. Ce dernier fit un geste d'épaules en répondant : — Eh! mon lieutenant, êtes-vous fou de vouloir aller en poste gagner avec vos relais la côte et nos vaisseaux? vous seriez pris mille fois pour une. Tenez!... A ces mots il leva la masse de ballots qui semblait être derrière la voiture, et il fit voir à Vernyet que sous cette masse de tonneaux et de ballots, dont le poids semblait faire plier la voiture, ils avaient pratiqué très-ingénieusement une petite salle dans laquelle on avait artistement ménagé la place de deux personnes. Ils y avaient mis des vivres, et l'air venait par-dessous la voiture.

— Voyez-vous, mon lieutenant, l'un de nous mènera cela grand train, et à chaque relais on changera de chevaux; cela vaudra mieux qu'une voiture que les gendarmes peuvent visiter : car on peut frapper là-dessus; je leur défie de s'imaginer qu'il y ait du monde là dedans. L'Ancien et sa femme voyageront ainsi, tandis que vous et votre Janneton vous les rejoindrez comme vous pourrez.

— Et qui de vous a fait cela? — C'est un de vos nègres qui est adroit comme un singe; il a tout arrangé avec une telle dextérité, que nous étions tous à l'admirer... et tenez, voilà la lettre de voiture.

De ce moment, Vernyet ne douta plus du succès de l'entreprise, et il dormit avec une sécurité parfaite.

Le lendemain matin, il envoya Jeanneton à son auberge, car c'était chez elle qu'était établi le premier relais. Tout en promettant d'aller le rejoindre aussitôt qu'Argow serait passé, il lui enjoignit la plus grande prudence, et l'ayant conduite jusque sur la grande route, il la plaça à cheval en lui donnant un baiser d'espoir, et la suivit des yeux...

Quand il l'eut perdue de vue, il revint vers Argow et Annette, et leur montra avec la plus vive allégresse l'heureuse invention du nègre.

Annette serra la main de ce serviteur zélé et admira ce statagème impénétrable.

— Allons, ne perdons pas de temps, s'écria Vernyet, mettez-vous dans cette cachette, et voyagez pour arriver à bon port.

— Vous êtes un ange tutélaire! lui dit Annette les larmes aux yeux.

— Non! c'est un démon qu'il faut dire!...

A ces mots, il donna une poignée de main à Argow, qu'il embrassa contre son ordinaire, en lui disant :

— Adieu!.. en voilà pour jusqu'au moment du départ!... Je suis fâché de te quitter, mais n'importe! je veillerai sur la charrette; elle emporte mon plus cher trésor.

— Pourvu qu'il n'arrive rien de fâcheux!... dit Annette.

Argow était passif au milieu de tous ces dangers; il embrassa Vernyet à son tour, et lui dit :

— La bonne réunion pour les amis, c'est dans le ciel! tâche que nous soyons ensemble! Adieu.

Jacques et Annette furent enfermés dans leur cabane protectrice. On y attela quatre chevaux, et un brigand, vêtu en roulier, conduisit les fugitifs vers la grande route.

Vernyet, en les voyant sortir de la forêt, dit à ses hommes :

— Je ne m'en défends pas, je pleure en le voyant partir! Voilà depuis longtemps le seul péril que nous ne courrions pas ensemble!...

— Il se sauvera! fut le cri général.

Le lieutenant distribua encore une fois et de l'argent et ses instructions, convint d'un rendez-vous en cas de nouveaux malheurs, puis, se déguisant en paysan et cachant ses armes dans une hotte couverte de fruits, il se dirigea à travers les bois vers l'auberge de Jeanneton.

Pour la première fois de sa vie, Vernyet, soit parce que sa sensibilité avait été fortement excitée, soit par un pressentiment qu'on n'est pas maître de rejeter, était en proie à une terreur, une impatience, une mélancolie que son chant ne pouvait pas dissiper. Il courait à toutes jambes pour arriver plus vite à l'auberge de Jeanneton, et s'arrêtait soudain à cause du bruit de ses armes qui sonnaient dans la hotte. Il aurait voulu avoir accompagné Jeanneton, ou du moins être sur la route...

Il marchait rapidement, mais comme il suivait un chemin détourné, il était physiquement impossible qu'il arrivât avant la charrette.

Après avoir déployé tant de courage, tant de force, et fait de si grands efforts pour sauver un ami, il eût été doublement déplorable pour Vernyet de perdre le fruit de tant de dévouement et de voir Argow enlevé au moment où le succès couronnait une œuvre dont la réussite avait entraîné tant de crimes.

Vernyet, secouant toutes ses terreurs, se mit à marcher d'un pas ferme et soutenu en chantant la chanson des pirates, et bientôt il aperçut de loin l'auberge de Jeanneton. Il approcha, mais en arrivant il n'entendit aucun bruit dans la cour; tout paraissait morne et inhabité. A ce moment, il ne fut pas maître d'un mouvement de terreur. En entrant dans la cour, il siffla l'air par lequel il avertissait Jeanneton de son arrivée, et ne vit personne accourir;... il s'élança brusquement dans la salle, le même silence régnait au dedans; la cuisine de Jeanneton était vide... Se dirigeant alors vers la salle des voyageurs, il parvint au-dessous de la trappe que nous avons décrite plus haut, et trouva Jeanneton évanouie.

Pour cette fois, si la peur et ses vertiges sifflèrent aux oreilles du terrible lieutenant, ils ne furent que les avant-coureurs de la plus horrible colère qui l'eût jamais agité. Il tomba sur un banc devant le corps de Jeanneton, et resta pâle et muet comme elle.

Tout à coup il détourna ses yeux, et aperçut par la croisée la fatale charrette!... il ne sortit pas... tout lui disait que son ami et Annette avaient été découverts et enlevés!...

Il se leva, prit Jeanneton, la mit sur ses épaules, qu'il avait débarrassées de la hotte, et dans son désespoir il s'en alla à pas lents, armé de son tromblon en bandoulière et de ses pistolets à la ceinture, vêtu cependant en paysan; mais en sortant par la porte de l'auberge qui donnait sur la grande route, il heurta le corps du fidèle roulier, qu'il vit percé de balles.

L'air fit rouvrir les yeux à Jeanneton, elle jeta un cri faible et plaintif; ses mains, qui étaient pendantes, vinrent avec peine se retenir à la chevelure de Vernyet, et elle s'écria : — Que dira-t-il!...

Le lieutenant rentra, et, posant Jeanneton sur une chaise, il se mit devant elle à genoux, puis avec de l'eau, du vinaigre, il essaya de la faire revenir tout à fait : ses yeux errèrent quelque temps sans idées, enfin elle vit Vernyet, le reconnut, et se cachant le visage elle jeta un grand cri.

— Qu'est-il arrivé? dit-il. Jeanneton, raconte-le-moi, pour savoir s'il y a encore moyen d'y porter remède.

Jeanneton remua la tête deux fois d'une manière négative, puis, relevant Vernyet, elle le fit asseoir, pencha sa tête sur son sein et pleura.

— Hélas! dit-elle en entremêlant son discours de larmes et de sanglots, quand je suis arrivée j'ai trouvé mon auberge pleine de gendarmes déguisés en bourgeois, ils paraissaient être des voyageurs, et Marie me dit que depuis mon absence la maison avait toujours bien été; elle ajouta qu'il y avait un poste de gendarmerie à vingt pas de notre maison. Ceci me donna du soupçon sur les voyageurs, et quand je fus habillée en costume d'aubergiste, je vins leur demander pourquoi ils restaient à boire, au lieu de continuer leur route. Ils me répondirent que cela ne me regardait pas. Alors, en les examinant, je m'aperçus que c'étaient des gendarmes; cela me fit trembler, et je songeai que si la police avait su que ton premier relais était ici, elle avait dû naturellement s'emparer de mon auberge et y tenir garnison... Alors je dis à Georges d'aller au-devant de la voiture que je lui dépeignis, et d'avertir le conducteur de ne

pas s'arrêter chez moi... Comme Georges sortait, un des gendarmes déguisés lui barra le passage en lui disant impérativement : — On ne sort pas d'ici! vous êtes en surveillance!... Et il lui montra un papier.

La voiture arriva... Ils ne se doutèrent de rien; mais quand ils virent que l'homme dételait et allait mettre ses chevaux à l'écurie, ils l'accompagnèrent, lui firent mille questions, lui demandèrent ses papiers, et l'homme leur répondit imperturbablement en leur montrant des papiers dont ils parurent satisfaits. Alors, pour être plus sûr de son affaire, le roulier crut devoir temporiser, et il vint à table en faisant comme s'il avait coutume d'arrêter ici. Tout allait bien... mais au bout d'une heure, quand il voulut repartir, il prit les chevaux du relais... ils étaient différents des siens, les gendarmes l'avaient remarqué, ils eurent des soupçons... ils ont fait venir le poste voisin, ils ont entouré la voiture... ils l'ont prise!... L'homme a défendu M. de Durantal si bravement qu'il leur a tué cinq hommes, ils ont alors tous tiré sur lui!... il est là mort... Ils ont emmené Argow lié sur une charrette de paysan, et madame est sur un matelas que je lui ai donné... Pauvre petite femme, elle fait peur! elle l'embrasse!... elle le console!... lui est comme un saint! quoi! cela a fait pitié aux gendarmes!... Cette pauvre Annette est là, comme si j'y étais avec toi; elle ne prend garde à rien, elle ne voit que son mari... elle lui donne les plus doux noms, et je suis sûre qu'elle traversera tout Valence sans seulement s'en apercevoir. On aura beau être aux fenêtres et la regarder, elle ne verra que lui!... Est-ce du malheur!...

Vernyct blasphéma horriblement et s'écria :

— Vite, à cheval! à cheval!... courons, nous les rattraperons sur la grande route, et nous l'enlèverons... Non, c'est impossible... je suis seul!... Oh! je le vengerai de manière à faire trembler tout le pays! oui, je n'ai plus qu'à le venger!... et à mourir!... O mon pauvre capitaine!... un si brave homme!... qui sautait à l'abordage calme comme une fille qui s'avance pour ouvrir le bal... mourir comme un voleur!...

Il termina cette oraison funèbre comme il l'avait commencée, par un effroyable juron, et il dit à Jeanneton :

— Reste à ton auberge, j'y viendrai presque tous les jours à cinq heures du soir... tu me verras toujours... et je veux mourir à tes côtés!...

— Est-ce que nous pouvons mourir autrement? répondit Jeanneton.

Après l'avoir embrassée, Vernyct reprit ses habillements véritables, s'arma et s'élança vers le chemin qui conduisait à la forêt.

En ce moment, Argow et Annette arrivaient en face de leur château de Durantal : là, Annette, jetant les yeux sur leur misérable équipage, arrêta le chef de l'escorte et lui dit :

— Monsieur, par pitié, ne nous laissez pas entrer à Valence sur cette horrible voiture! M. de Durantal n'a jamais eu la volonté de vous échapper, et je crois que sa délivrance est impossible... Permettez que l'on aille chercher une voiture au château...

L'officier était le même qui se trouvait dans la diligence lors du premier voyage d'Annette à Valence, il condescendit à cette prière, et Annette eut la faible satisfaction de voir son mari dans sa voiture. Ils arrivèrent promptement à Valence. Chaque tour de roue était pour Annette une douleur, et, sans le contact de l'être auquel elle avait donné toute sa vie, elle serait morte cent fois; mais la patience, la résignation et les discours tendres que lui adressait Jacques la maintenaient dans un état que l'on peut imaginer, mais qu'il est impossible de décrire. Elle ne pensait pas, son amour seul la guidait... tout avait disparu devant le malheur d'un époux adoré... et où la société voyait un criminel, elle voyait le plus sublime des hommes. Elle lui avait pardonné, M. de Montivers l'avait absous, elle ordonnait par ses regards à tout homme de l'imiter.

Ils arrivèrent quelques heures avant la nuit à Valence : la ville était calmée, grâces aux soins de l'autorité; mais quand on apprit qu'on ramenait M. de Durantal, une foule immense suivit et escorta la voiture. M. de Durantal fut incarcéré, et sur-le-champ l'autorité déploya la force la plus imposante autour de la prison.

Ce fut là que se passa la scène la plus touchante et la plus attendrissante dont les murs d'une prison aient jamais été témoins. On voulut séparer Annette d'Argow, elle ne céda qu'à la force, et on l'entraîna mourante chez madame Servigné.

— Quelle barbarie! s'écria Charles en voyant sa cousine, ils vous séparent d'un homme qu'ils mènent demain au supplice, car les délais de l'appel sont expirés!...

— Grand Dieu! cria Annette, mon cousin, faites que je le voie!... que je vive le reste de ma vie!... Elle tomba sans connaissance sur le lit de madame Gérard, que ces événements avaient conduite au bord du tombeau.

Charles alla plaider cette cause de l'humanité devant les autorités, et il obtint qu'Annette resterait dans la prison de son mari jusqu'au matin.

Adélaïde, Charles, M. Gérard, la conduisirent à la prison et lui apprirent que M. de Montivers était arrivé à Valence... Elle leva les yeux au ciel et y jeta un regard de douleur.

— Mon Dieu! dit-elle, voici longtemps que je vous abandonne! mais quel calice amer!... Mes amis, prévenez M. de Montivers qu'il sera agréable à Jacques de l'avoir près de lui jusqu'à son dernier moment...

— Courage! lui dit M. Gérard.

— Oh! répondit-elle, j'en aurai tant qu'il vivra!...

La porte de la prison se referma.

XXIX

Annette frémit en voyant l'appareil de puissance déployé pour garder cet homme qui n'avait jamais songé à la fuite. Les cours, les corridors mêmes étaient garnis de soldats et de gardiens. Ce fut en arrivant à son cachot que cette terrible idée, dont elle n'avait jamais vu la conséquence face à face : — Demain il mourra!... lui apparut dans toute son horreur.

Quand on lui ouvrit la porte, Argow ne vit en elle que l'ombre d'Annette; il en fut douloureusement frappé.

Annette voulut parler, mais elle ne put proférer que ce seul mot :

— Demain!...

— Demain, reprit-il, ô ma chère âme! demain nous serons séparés pour un peu de temps!... Vis avec cette pensée que la mort est plus légère que le remords!... Va, l'enfer s'est réjoui quand il a vu que je m'efforçais d'échapper au supplice!... Il m'a tenté jusqu'au dernier moment, et, quand les complices de mes crimes m'ont délivré, l'odeur de la poudre, les cris, l'incendie, m'attiraient, m'appelaient... Un instant j'ai vécu de ma vie passée; mais je t'ai revue, ange du ciel! et maintenant la terre est pour moi trop étroite... L'amour que tu m'inspires est exempt de toute faiblesse, et je ne sais si c'est toi qui me fais aimer la vertu, ou si c'est la vertu que j'aime en toi... Reste donc en exil, ange tutélaire! reste pour achever l'expiation de mes fautes... Ta tâche n'est pas accomplie... rends mon fils vertueux... guide mon fils... et ne lui parle jamais de son père...

Une lampe accordée par faveur éclairait le cachot et répandait une lueur funèbre. C'était la dernière nuit du condamné, et quoique toute créature vivante s'écarte du meurtrier, Argow avait sur son cœur une femme qui couvrait ses mains de larmes et de baisers.

Tout à coup Annette effrayée jeta un cri perçant; en vain son mari la pressa-t-il de lui dire ce qui avait occasionné ce cri, elle se garda bien de lui dire la vision horrible qu'elle venait d'avoir : elle avait revu malgré elle cette ligne rouge sur le cou d'Argow, cette ligne fine comme la lame d'un couteau!...

— Annette, lui dit Argow avec calme, écoute! Oublie, je t'en supplie, le cruel moment qui s'apprête!... Songe que j'ai vu tant de fois la mort que je ne la crains pas... Sois digne de toi... grande, énergique!... et songe que je te fais ma dernière prière... Accorde-moi ce que je vais te demander... Quand je serai mort, ensevelis-moi toi-même, à la nuit, et que Vernyct fasse élever un modeste monument qui dise combien je fus criminel, mais combien aussi je fus repentant... Annette! Annette!...

Elle pleurait, son courage l'abandonnait...

— Tu mourras donc?... disait-elle. Et pendant quelques instants ce fut tout son discours. Elle se jeta à genoux, et dit avec ferveur :

— Dieu! père des hommes! tu le sauveras au moins! tu l'accueilleras dans ton sein!... Ah! que nous y soyions réunis à jamais!...

En ce moment, un rayon de la lune entra par les barreaux et vint illuminer Argow et Annette qui étaient à genoux: Annette regarda son époux, et le vit si brillamment éclairé, si resplendissant, qu'elle se leva et dit :

— Ah! voilà cet époux glorieux que me réservait l'avenir!... les cieux l'appellent, et c'est moi qui l'y ai conduite... Son dernier baiser m'a donné la mort! dit Annette en fermant la porte de la prison; je ne le verrai donc plus!...

Egarée, elle courait par toutes les rues de Valence sans pouvoir trouver son chemin. La fraîcheur du matin la faisait frissonner sans qu'elle s'en aperçût. Elle vit au loin des hommes qui travaillaient sur une place à la lueur de quelques falots. — Je leur demanderai mon chemin, dit-elle en s'avançant vers eux avec un frisson glacial; et, les yeux hagards, elle se pencha vers l'un d'eux en lui disant :

— Mon ami, quelle heure est-il?...

— Cinq heures.

— Pouvez-vous m'indiquer mon chemin?.

— Volontiers... où allez-vous?

— Pourquoi donc ces bois, ces charpentes?

— Elle est folle!... dirent en chœur les trois hommes à voix basse.

— Vous ne voyez donc pas que c'est la guillotine que j'ai élevée?... et que ce matin...

Elle n'entendit pas l'horrible mot, car l'infortunée jeta un cri et tomba.

A ces marques de douleur, on reconnut madame de Durantal; elle était là, à deux pas de l'hôtel de Charles; deux hommes la conduisirent à la porte, l'assirent sur la borne, sonnèrent et se retirèrent en disant : — Pauvre femme!...

L'autorité avait jugé à propos d'indiquer l'exécution pour le matin, afin de ne pas laisser le temps aux amis du condamné de réunir des forces et de commettre une seconde fois des attentats aussi grands que ceux dont Valence avait été témoin la nuit du jugement. Néanmoins, malgré toutes les précautions prises pour exécuter M. de Durantal devant le moins de monde possible, la nouvelle de son arrestation et celle de son supplice matinal semblèrent voler. L'on prévit, par l'espèce d'instinct qui anime les masses, que cette sanglante tragédie du peuple aurait lieu le lendemain : on vit passer, on entendit construire l'échafaud, et de toutes parts le peuple accourut.

La place était vaste, l'échafaud se trouvait au milieu, et il était gardé par un escadron tout entier de gendarmerie. Cette place ne semblait pas assez large pour contenir les flots du peuple qui s'y pressait. On ne voyait, du haut des fenêtres, qu'une mer agitée que formaient les têtes noires des hommes et les têtes garnies de bonnets d'une multitude de femmes. On était pressé comme pour une fête publique.

Les fenêtres étaient toutes ouvertes et garnies de spectateurs comme pour un tournoi. Si elles n'étaient pas pavoisées, il y avait, pour la commodité des gens qui regardaient, des coussins, des tapis... les fenêtres avaient même deux ou trois rangées de têtes.

Les uns riaient, les autres criaient, s'appelaient, il y avait un brouhaha comme au théâtre avant que la pièce ne commence : peu s'en fallait que quelques voix ne se plaignissent des retards. Cependant on doit dire que généralement le condamné excitait le plus grand intérêt, et lorsqu'on parlait de madame de Durantal, pas une âme ne restait froide à son malheur. On se racontait la manière dont Jacques avait été pris, et quelques-uns exprimaient le regret de ne pas avoir appris qu'il se fût enfui. Aussitôt qu'il paraissait quelque chose dans la rue par laquelle le tombereau devait passer, un murmure confus comme les sentiments qui le causaient s'élevait dans la place.

— Le voilà!... le voilà!... le voilà!... Ces paroles furent dans toutes les bouches, et cette voix collective fut comme le dernier mugissement d'une tempête qui cesse tout à coup. Les têtes se tournèrent vers un seul point, et un affreux silence régna sur tous les points occupés par la foule.

Il ne fut troublé que par le conducteur de la charrette qui fouettait son cheval et par le roulement des roues sur le pavé; cette fatale charrette avait paru, et, pour l'honneur de l'humanité, toutes les âmes s'étaient réunies dans une même pensée de commisération. Argow était dans le tombereau avec M. de Montivers, et pour ceux qui ne connaissaient pas le criminel personnellement, et sans le costume du vénérable prêtre, on eût pris M. de Montivers pour le condamné. Jacques de Durantal était à ses côtés et soutenait le bon prêtre qui pleurait.

— Allons, mon vénérable ami, vous qui m'avez réconcilié avec le ciel, du courage!... Notre séparation n'a rien de cruel, si les espérances de l'homme ne sont pas vaines : je vais être heureux et je quitte une enveloppe grossière pour ne plus garder... vous savez!... cette belle robe d'innocence... Oh! votre sermon... il est toujours là dans mon cœur.

En disant ces mots, Jacques regardait le ciel avec une expression angélique. Le char marchait entre deux haies silencieuses. En fermant les yeux, Jacques eût pu croire que la place était déserte.

Le malheur voulait que l'habitation de madame Servigné ne fût pas loin de cette place, comme on l'a vu, de manière que les cris de : « Le voilà!... le voilà!... » suivis de ce silence, parvinrent à l'oreille d'Annette.

— Ah! ils l'ont tué!... un seul coup!... s'écria-t-elle; et cette ligne rouge, la voilà...

Il fallut toute la force de Charles et de M. Gérard pour la contenir; elle les saisissait et poussait des cris inarticulés comme un être privé de raison.

— Ma fille!... ma fille!... disait madame Gérard d'une voix affaiblie... ma fille!...

— Ma fille!... répéta Annette, je n'ai plus de mère, de père! tous mes parents sont dans la place, maintenant, sur ce tréteau!...

Pendant un temps que nulle des personnes qui tenaient Annette ne put déterminer, on n'entendit que des plaintes incohérentes... des pleurs... des sanglots...

Cependant le char était arrivé à l'échafaud; Argow y monta, leva les yeux au ciel, dit à M. de Montivers :

— Je vous recommande Annette... Adieu.

La foule allait s'écouler en silence lorsqu'une scène effrayante eut lieu avec la rapidité de l'éclair.

A la chute du jour tout avait disparu, et le calme régnait seulement sur la place; car dans toute la ville on s'entretenait des derniers moments du condamné, et des sourdes menaces de vengeance qui circulaient dedans le public et dont les autorités recevaient à chaque instant l'insulte.

Toutes les mesures nécessaires furent prises afin que le dévouement insensé des complices d'Argow n'eût aucune suite fâcheuse; mais les gens qui savaient ce qu'avait déjà fait Vernyet et qui jugeaient son caractère aigri par les événements n'étaient pas sans de vives inquiétudes. On conseilla à M. de Rabon, le chef du jury, et à M. de Ruysan, le procureur du roi, de se tenir sur leurs gardes; mais ces derniers, soit courage civil, soit confiance dans les mesures de l'administration, restèrent dans la plus grande sécurité, protégés qu'ils l'étaient par leur conscience.

XXX

Quatre heures après l'exécution, Annette vivait encore, mais l'on a vu dans quel horrible état elle se trouvait. La chambre où gisait sa mère présentait un spectacle affreux. Tout à coup, au milieu de son délire, Annette s'assit devant le lit de sa mère, suspendit ses larmes

et ses cris, et tout le monde, rangé en cercle autour d'elle, attendit avec impatience ce qu'elle semblait avoir à dire.

— Il m'a dit de l'ensevelir!...

— Charles! c'est vous qui l'avez conduit là, sur la place! Il vous a pardonné cette nuit, en m'embrassant, il me l'a dit d'une voix touchante!... Il est mort, la terre est satisfaite. Eh bien! moi, Charles, je t'inflige pour peine d'aller redemander son corps... je dois lui obéir... il faut que nous l'ensevelissions... à Durantal, dans l'île des peupliers!... Va, Charles, tu me rendras un peu de calme.

Charles obéit en silence. Annette resta au chevet du lit de sa mère. Madame Gérard tourna lentement vers elle des yeux déjà sans vie, sans expression, et, regardant sa fille, elle lui dit d'une voix sépulcrale :

— Qu'est devenue mon Annette, heureuse, insouciante! espoir de ma vieillesse, ô ma fille!... il faut l'œil d'une mère pour te reconnaître.

— Ma mère!... mon fardeau est plus lourd que le vôtre... vous n'avez encore rien perdu!...

— Et l'honneur?... s'écria la mourante en se mettant sur son séant.

Annette baissa la tête et dit à voix basse :

— Je me trouve honorée de lui avoir consacré ma vie!... c'était une âme née pour être grande et généreuse; elle le fut trop tard!...

Madame Gérard prit les mains d'Annette, les porta sur son cœur, et lui dit :

— Ma fille, tu ne m'as jamais apporté que bonheur et consolation; Dieu nous frappe, il a ses raisons : sois à jamais bénie, car tu fus une fille tendre et une épouse grande et noble.

Elle retomba sur son oreiller en serrant la main d'Annette. M. Gérard s'approcha d'elle, et, devinant ses craintes, madame Gérard lui dit :

— Je vais très-bien, mon Gérard!... mais un faible sourire erra sur ses lèvres décolorées.

Au bout de deux heures passées dans l'angoisse et dans le silence, Charles parut et dit à Annette :

— Le corps de mon cousin est en route pour Durantal; quand vous voudrez, Annette, nous nous y rendrons.

— Sur-le-champ! dit elle. Elle embrassa son père en versant un torrent de larmes, et déposa un baiser sur le front de sa mère. Madame Servigné resta seule auprès de madame Gérard.

M. Gérard, Annette, Charles, M. et madame Bonvier, montèrent en voiture et partirent, à la chute du jour, pour Durantal.

— Hier, à cette heure, il vivait!... dit Annette.

Pendant tout le chemin, les trois cousins remarquèrent une effrayante altération dans les traits d'Annette, qui, n'étant plus soutenue par la présence de l'être qu'elle chérissait, avait perdu toute son énergie. Alors toutes les douleurs et les fatigues de cette semaine de désolation, qui se trouvaient comme suspendues, fondirent sur elle, et elle ressentit tous les maux physiques et intellectuels qu'elle devait éprouver; on l'entendit se plaindre comme si elle était seule : elle étouffait, elle voulut soulever la glace de la voiture, et n'en eut pas la force.

Charles versait des larmes amères en contemplant ce noble visage jadis si pur, si frais, si gracieux : toutes les veines du visage étaient marquées, les cheveux d'Annette étaient devenus durant cette journée blancs comme la neige : elle ne s'en apercevait pas; son souffle s'échappait avec peine d'entre ses lèvres bleuies; ses yeux, où toute sa vie semblait s'être réfugiée, étaient levés vers les étoiles, mais ils étaient secs et brûlants... Charles lui prit la main et la trouva glacée, alors il serra celle de M. Gérard, et le vieillard lui répondit par un regard découragé qui le remplit de terreur.

A moitié chemin, Annette se mit à chanter d'une voix pure et recueillie, comme si elle eût été parfaitement tranquille et heureuse. Ils se turent et l'écoutèrent en silence : son chant était grave, mais d'une mélodie extraordinaire; elle ne chantait rien qui fût connu, sa musique paraissait venir d'une improvisation. L'attendrissement les gagna tous, et ils admirèrent, au milieu du calme de la nuit et des champs, cette vierge, ce cygne, qui semblait dire adieu à la terre; elle avait les yeux constamment fixés sur une étoile, et la lumière des cieux, donnant sur son visage, y jetait d'avance l'auréole des saints.

En mettant pied à terre et en revoyant Durantal, Annette pleura... elle prit le bras de Charles et marcha avec assez de peine dans l'avenue; elle ne se plaignait pas de la faiblesse de ses jambes, mais de la dureté du sol. Charles craignit alors que sa cousine n'eût pas longtemps à vivre. Elle arriva dans son parc, sur lequel elle jeta un dernier coup d'œil. Elle regarda de sang froid l'île des peupliers, où elle vit briller de la lumière; mais, avant de s'y rendre, elle voulut monter dans son appartement, et là elle embrassa avec un plaisir amer tout ce que son mari avait coutume de toucher. Elle revit la chambre nuptiale et déposa un baiser sur la couche. La chambre était restée exactement dans l'état où elle la laissa le jour de l'arrestation de son mari. Elle distribua à tous ceux qui avaient servi à Durantal de l'argent, et lorsque le secrétaire fut vide, elle y découvrit sur des papiers quelques cheveux d'Argow qu'elle donna à son cousin en y joignant une boucle des siens. Puis, ayant parcouru les galeries, elle redescendit avec précipitation et sans retourner la tête; elle s'élança dans le parc, suivie de tous les domestiques, de Charles, de M. Gérard et d'Adélaïde.

On se mit en marche vers l'île des peupliers : les deux nègres portaient le corps de leur maître, et Annette jetait par instants un regard plein de douceur sur les formes que le linge laissait apercevoir. Elle tendait les mains comme pour toucher encore le seul être qu'elle eût aimé d'amour.

— Oh! elle est morte! se dit Charles.

Ce convoi silencieux passa à travers les riantes allées et les prairies de Durantal, la lune environnait le cortége de sa lumière pure, et l'on n'entendait que le bruit des pas et celui des feuilles.

Arrivés à l'île des peupliers, l'on déposa le corps de M. de Durantal à terre; Annette s'agenouilla et récita les prières de l'église. Quand cela fut fini, elle se retourna et dit : — Tous ceux qui t'ont connu, mon ami, sont là !... Je me trompe, ton plus fidèle frère n'y est pas!

— Il y est!... cria une voix sourde, et l'on vit une grande ombre s'avancer lentement. Mais, pendant que vous le pleurez, il songe à venger l'amitié!...

— Vernyct, dit-elle en l'amenant vers le corps gisant de son ami, la mort de tout ce qui a vie ne lui ôtera pas cette fatale ligne rouge. Renonce, sur sa tombe, à faire le mal, et deviens vertueux!

— Non!... Et le féroce lieutenant, levant ses mains vers le ciel, ajouta : — J'ai ma religion à moi... il sera vengé!...

A ce moment, les deux nègres, ayant descendu leur maître dans la fosse, avaient jeté une pelletée de terre; le bruit fit retourner Annette, qui voulait prier de sa douce voix l'ami de Jacques... En ne voyant plus de vestiges de cet être qu'elle avait chéri, elle jeta un cri, et tomba si précipitamment dans la fosse, que les deux nègres jetèrent sur elle une autre pelletée de terre; on se précipita pour la relever, mais elle était morte!... ses cheveux s'étaient écartés autour de sa tête, et leur blancheur, rendue brillante par le reflet de la lune, lui donnait l'aspect d'une sainte que l'on retirait de sa tombe... il n'y avait aucun espoir.

On n'osa point la séparer de celui qu'elle tenait embrassé par un dernier effort...

Vernyct s'avança et dit : — On m'a tué deux amis!... je veux deux victimes!... Et des larmes interrompirent le reste de son discours.

Il s'approcha de Charles, tira un portefeuille de son sein, et lui dit : — Voilà le reste de toute la fortune de Durantal; je n'en ai que faire, car j'ai pris tout ce qu'il fallait pour Jeanneton et pour récompenser mes amis!... je n'ai plus besoin de rien... Votre repentir est vrai : soyez donc le dépositaire de ces quatre millions, et faites-en ce que bon vous semblera .. Adieu!... Vous entendrez parler de moi, car je vais semer l'horreur dans tout le pays, mais quelque temps après on ne parlera plus du tout de Vernyct!

Il s'élança dans le taillis, mais on le vit promptement revenir, et, prenant Charles par la main, il le secoua fortement en lui disant d'une voix émue : — Je te recommande Jeanneton! Ne crois pas, quoiqu'elle se soit donnée à moi, qu'elle soit une créature indigne d'être aimée... Pour un honnête homme, c'est une autre Annette, s'il est permis de donner ce nom à une créature vivante... Adieu!...
On ne le revit plus.

Malgré toutes les précautions que l'on prit pour annoncer à madame Gérard la mort d'Annette, elle ne survécut pas longtemps à cette fille chérie; elle languit encore quelque temps, et finit par expirer dans les bras de son *cher Gérard*.
Ce ne sont pas ceux qui meurent qu'il faut plaindre!... Cette parole touchante est vraie, et M. Gérard le prouva. Par toute la douleur que le pauvre homme éprouva pour se séparer de ce bureau qu'il avait

dirigé pendant trente ans, on peut juger de celle qui l'envahit tout entier à la mort de sa femme. Il quittait un être avec lequel il avait cheminé presque toute sa vie. Jamais l'idée d'une infidélité ne lui était venue en tête, et il avait toujours pensé tout haut avec elle. Il pouvait revoir son bureau, mais revoit-on un être perdu pour toujours!... Il allait dans Valence sans but, sans idées (il n'en eut jamais beaucoup); mais, pour le pauvre homme, être sans guide et ne plus retrouver au logis le même visage qui lui adressait toujours le même sourire!... Il faisait pitié, même à ceux qui ne le connaissaient pas. Cette douleur passive, qui dure longtemps, et qui, ne se dévoilant en rien dans les actions, reste au fond du cœur et répand sur tous les actes de la vie une teinte d'indifférence, est tout aussi touchante que celle qui brise comme l'orage.

Il se retira à Durantal et y fit du bien sans éclat: il allait chaque jour arroser les fleurs qu'il avait plantées lui-même sur la tombe de ses amis. Enfin, il se rendait tous les jours sur celle d'Annette, par la pluie, le vent, le soleil, l'hiver, l'été, et l'affreuse catastrophe qui avait mis fin à son bonheur tranquille lui semblait toujours arrivée de la veille.

Le lecteur peut se retracer le sous-chef dont nous avons fait le portrait dans le premier chapitre de cet ouvrage, et il le verra de même, à la douleur près, car sa petite et habituelle grimace de bienveillance fut remplacée par le masque éternel de la plainte et de la mélancolie. Il ne vécut pas, il végéta dans un cercle de bienfaisance et de douleur. Madame Servigné, sa belle-sœur, remplaça sa femme auprès de lui.

Adélaïde et son mari prospérèrent. Charles passa en Amérique, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles. Cependant un jour la gazette de Colombie annonça la mort d'un jeune Français qui s'était dévoué pour une mission dangereuse. Adélaïde, en apprenant cette particularité, ne douta pas que ce Français ne fût son frère. Maintenant il ne nous reste plus à parler que de Vernyct et de Jeanneton.

Un grand mois s'était écoulé depuis l'exécution de M. de Durantal, et l'on avait cessé de parler de cet événement. Si parfois quelqu'un, dans les cercles de la société, venait à y penser, c'était pour dire :

— Eh bien, ces menaces qui ont tant effrayé les magistrats et les niais tardent bien à se réaliser! et cet homme qui a dirigé l'attaque de la prison, que devient-il?

— On n'en sait rien, répondait-on; il paraît même que, malgré tous ses soins, la police en a perdu la trace.

— Il est loin... disait un autre; quand on a hérité de la fortune de M. de Durantal, on a bien plus envie d'en jouir que de venir brûler les bicoques de Valence.

— Ma foi! à la place de M. de Ruysan, je demanderais mon changement... Cet intendant de M. de Durantal a annoncé par ses actes un grand caractère...

Cependant, au bout d'un mois, la curiosité s'était amortie : le procès sur l'évasion de M. de Durantal n'avait pas eu lieu, parce que l'on n'avait pas réussi à retrouver les vrais coupables, et rien n'indiquait à la police de Valence que Vernyct eût des intentions hostiles. On finit même à cette époque par se relâcher de la sévérité des mesures adoptées pour protéger ceux que l'ami du criminel avait en quelque sorte désignés, et l'on s'endormit sur cette haine sourde.

Le nouveau préfet de Valence donnait un bal, et tout ce qu'il y avait de distingué dans la ville y assistait : M. de Ruysan et M. de Rabon y étaient, et s'en allèrent vers les onze heures... A minuit, au milieu d'une contredanse, on entendit des cris affreux, des hurlements, et l'horrible bruit d'une multitude de trompettes qui par leurs sons semblaient convoquer toute la ville... On se porta en foule aux fenêtres, et l'on aperçut une vive lumière qui venait de la place sur laquelle avait eu lieu l'exécution d'Argow.

Sur-le-champ tout le monde s'y transporta dans la plus vive inquiétude, et en sortant l'on vit la multitude accourir dans le désordre de gens qui s'éveillent. Quel affreux spectacle se montra aux regards des spectateurs indignés!...

Quarante à cinquante cavaliers armés, masqués et couverts de grands manteaux noirs, parcouraient la place en suivant M. de Rabon et M. de Ruysan, que deux hommes traînaient impitoyablement. Chaque cavalier avait une torche, et, tenant les guides de leurs chevaux entre leurs dents, leur sabre d'une main et leur torche de l'autre, ils parcouraient la place avec des hurlements effroyables et en décrivant un cercle. Ce que l'on raconte des cannibales dansant autour de leurs victimes, ou plus encore l'horrible joie des égorgeurs de la Saint-Barthélemy ou des féroces septembriseurs, rien ne pourrait donner l'idée de cet épouvantable concert donné par la vengeance. Si tout le peuple accouru voulait faire un mouvement pour arracher les deux victimes, soudain les cavaliers se portaient vers l'endroit où les spectateurs faisaient mine de se révolter, et ils montraient sur-le-champ une forêt de carabines.

— Aux armes! aux armes!... criait-on de toutes parts..... Les uns couraient aux casernes, les autres aux postes voisins, et pour la seconde fois Valence était, au milieu de la nuit, en proie à la même épouvante et à la même terreur qui l'agitèrent la nuit de l'évasion de Jacques. Dans le lointain l'on entendit le bruit des chevaux de la gendarmerie qui accourait au grand galop et celui des tambours de la troupe de ligne qui venait au pas redoublé.

Alors le grand fantôme noir qui traînait M. de Ruysan s'arrêta, descendit de cheval, et le nègre qui tenait M. de Rabon en fit autant. Il y eut un cri d'horreur parmi la foule; mais les cavaliers ne firent qu'un mouvement, et cet horrible mouvement arrêta le zèle des habitants.

On voyait avec surprise des femmes en robes de bal et toute l'assemblée du préfet mêlées aux habitants. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, et chacun, une lumière à la main, regardait immobile cette affreuse scène qu'éclairait la lueur des torches.

Sur un échafaud improvisé au moyen de deux charrettes recouvertes des planches dont on les avait chargées pour les introduire dans la ville, M. de Ruysan et M. de Rabon se tenaient agenouillés et les mains liées; les deux nègres, armés chacun d'une hache, étaient debout auprès d'eux, et Vernyct présidait à l'exécution de son infernale vengeance.

Les deux têtes tombèrent en même temps.

— A la même place! cria le lieutenant.

A ce moment, la foule se précipita, la gendarmerie et les troupes arrivèrent, mais le lieutenant et Milo étaient remontés à cheval; les cavaliers fondirent sur la gendarmerie, tirèrent, presque à bout portant, leurs carabines, dissipèrent l'escadron, et disparurent avec une telle vélocité qu'il fut impossible de les poursuivre. . . . . .

Valence resta plongée dans la consternation la plus profonde, et l'autorité résolut de détruire ces brigands à quelque prix que ce fût.

CONCLUSION

Vernyct et ses quarante camarades n'ayant pas été atteints par la gendarmerie qui les poursuivait se retirèrent dans les bois, mais l'autorité ne tarda pas à prendre les mesures les plus vigoureuses pour détruire cette horde de brigands. Un régiment d'infanterie et toute la gendarmerie de Valence furent commandés par un habile officier qui fut obligé de combattre Vernyct et sa bande comme une troupe régulière. Pour Vernyct, aussitôt qu'il eut connaissance de la guerre qui lui était déclarée, il se mit en campagne et parcourut le pays en se livrant à des excès qui le rendirent le fléau de cette contrée.

Il tombait à l'improviste sur les postes des troupes et les détruisait; il arrêtait sur les routes, même en plein jour, et se livrait à toutes les cruautés que lui dictaient et son désir de vengeance et son naturel sauvage que les événements avaient aigri. Cependant, d'après les diverses aventures rapportées et dont on tenait registre à Valence, on remarqua que le lieutenant et ses complices ne faisaient jamais de mal aux paysans, aux ouvriers, aux malheureux, et même que sa vengeance ne s'exerçait que sur ceux qui faisaient partie de la classe la plus élevée de la société : ainsi il était impitoyable pour les gens de justice, les administrateurs ou ceux qui tenaient à l'administration; il était cruel pour les gendarmes et les moindres individus attachés à la police; souvent il ordonnait de laisser aller les soldats sains et saufs, et se contentait de retenir les officiers comme otages, quelquefois il donnait de l'argent à ceux qui en manquaient, et il payait tout ce qu'il prenait.

Dans les fréquentes rencontres qu'il eut avec les troupes, les officiers ne purent s'empêcher de lui rendre cette justice, qu'il était difficile de montrer plus de bravoure et d'audace que lui et ses gens. Sa

résistance fut si longue et son adresse était telle que l'on se vit obligé de lui faire des propositions qu'il n'accepta jamais.

Enfin, lorsqu'un de ses gens était blessé, qu'il devenait impossible de le transporter et qu'il était menacé de tomber au pouvoir de l'ennemi, il y avait ordre de l'achever, car Vernyet et ses gens craignaient par-dessus tout l'échafaud sur lequel Argow avait péri, et l'on a vu que l'impitoyable corsaire tenait à la stricte exécution de cette consigne. Lorsque le hasard voulait qu'un brigand tombât entre les mains des assaillants, Vernyet annonçait aussitôt l'intention de mettre à mort tous les prisonniers, et alors l'on échangeait le brigand contre un certain nombre d'officiers.

Cette lutte dura pendant un certain temps; mais, quelque habile que fût le lieutenant, il perdait souvent du monde, et il ne cherchait pas à recruter, quoique bien des mauvais sujets se fussent présentés à lui; de sorte qu'au bout de trois mois il se vit réduit à une douzaine d'hommes aussi adroits et aussi intrépides que lui.

Après la mort d'Annette et de son mari, Jeanneton s'était retirée à son auberge, et l'administration, instruite de la liaison qui existait entre le chef de cette bande redoutable et la jolie hôtesse, n'avait point inquiété Jeanneton, et semblait fermer les yeux sur l'espèce de complicité de la jeune paysanne. Ce silence était assez facile à interpréter, et Vernyet avait assez de ruse pour savoir qu'on ne lui laissait Jeanneton que comme un piége auquel on prétendait le prendre.

Néanmoins le rusé lieutenant n'en vint pas moins chez Jeanneton : c'était chez elle qu'il prenait ses repas, soit le jour, soit la nuit, lorsqu'il se trouvait dans ses parages. L'amour actif de sa maîtresse, les déguisements qu'il savait prendre, sa célérité, sa bravoure le préservèrent pendant longtemps des dangers qu'il courait. Quelquefois l'on séduisit les espions qui rôdaient dans l'auberge; souvent Vernyet se maintint par la force, mais le danger croissait, loin de diminuer.

Un soir, le lieutenant avait fait donner par ses douze hommes une alarme à tous les postes qui entouraient l'auberge, et, ayant éloigné tous ses ennemis par cette ruse qui lui était familière, il arriva à l'auberge où Jeanneton l'attendait avec impatience, car il y avait environ huit jours qu'ils ne s'étaient vus, et il l'avait fait prévenir.

Jeanneton, avec la même joie, le même amour que le lecteur connaît, préparait elle-même le souper de Vernyet : un feu brillant illuminait l'auberge, chacun de ses gens était aux aguets, et la jolie hôtesse tressaillit en entendant les coups de feu et les cris qui emmenèrent assez loin les surveillants et les troupes. Il était neuf heures du soir, la table mise dans la grande salle de l'auberge attendait le maître de Jeanneton, et comme cette dernière fermait la trappe qui se trouvait au milieu de la salle, et dont nous avons donné la description, le cri rauque par lequel Vernyet s'annonçait ordinairement se fit entendre, elle laissa sur-le-champ cette trappe ouverte, se jeta à bas de la table sur laquelle elle était montée, et courut au-devant du lieutenant.

Lui jetant les bras autour du cou, elle le couvrit de baisers, et l'emmena à cette table et devant ce foyer préparés pour lui avec tant de bonheur, et là elle redoubla ses caresses et ses questions.

— D'où viens-tu?... pourquoi as-tu été si longtemps absent? etc... Et, sans attendre les réponses, elle lui renouvelle encore un discours prouvant la nécessité de quitter un pays sur lequel il avait assez vengé la mort de son ami, lequel discours faisait toujours froncer les sourcils du lieutenant.

Cette fois il la regarda fixement et lui dit :

— Jeanneton, ne sais-tu pas que je cherche la mort? que la vie m'est odieuse sans l'ami qu'ils m'ont enlevé?

Jeanneton baissa les yeux, sa tête tomba sur son sein, et des larmes qu'elle chercha à cacher roulèrent sur ses joues.

— Jeanneton n'est donc rien pour toi?... dit-elle à voix basse.

Vernyet alors la prit sur ses genoux, et, sans lui répondre, embrassa les joues de Jeanneton partout où les pleurs avaient coulé.

— Est-ce qu'un moment pareil ne vaut pas toute une vie?... lui dit-il après un moment de silence.

Jeanneton l'embrassa et lui dit :

— J'oubliais que du jour où je t'ai aimé j'ai perdu la raison... Je dois partager toutes tes pensées : ainsi tes sentiments sont les miens...

Elle le regarda, et alors elle s'empressa de le débarrasser de son tromblon et de son sac, puis elle l'entraîna à table; mais cette petite scène l'avait tellement émue que sa gaieté semblait éteinte.

En ce moment, un homme à cheval passa sur la grande route sans que personne y fît attention : c'était un gendarme qui, voyant à travers les barreaux une vive lumière, jeta un coup d'œil, et, reconnaissant Vernyet, il s'empressa d'aller chercher du secours.

Le lieutenant et Jeanneton finirent par oublier le moment d'attendrissement qui les avait si fort émus, et la joie reparut au milieu de leur festin. Jeanneton folâtrait et riait lorsque tout à coup un bruit de chevaux lui coupa la parole, elle regarda à travers les croisées, et ses brillantes couleurs l'abandonnèrent. Vernyet riait de son effroi, quand le domestique de l'auberge entra et leur dit à voix basse :

— Ils viennent!... ils sont là!...

Jeanneton, frappée, répéta :

— Ils viennent!...

— Il y a des gendarmes!... et un bataillon entier de soldats!...

— Des soldats!... répéta encore Jeanneton immobile.

En effet, le stratagème du lieutenant avait été réitéré tant de fois, qu'à cette dernière il n'avait pas complétement réussi : les chefs des postes s'étaient contentés d'envoyer à la poursuite des brigands quelques soldats, en gardant la plus grande partie de leurs gens, que, sur l'avis du gendarme, ils venaient de mettre en marche sans faire de bruit.

— Jeanneton! s'écria Vernyet... Et l'infortunée, à ce son de voix, retrouvant toute sa raison, accourut en le regardant avec cette soumission passive à laquelle il l'avait habituée. — Jeanneton, répéta le lieutenant, ôte la table, mets une échelle à la trappe, et sortez tous!...

Les domestiques et Jeanneton exécutèrent cet ordre avec une célérité incroyable, et, pendant qu'ils dressaient l'échelle, Vernyet prenait son arme terrible et examinait si les amorces, les charges, la poudre, étaient en état.

Jeanneton, lui jetant un douloureux regard, le vit se réfugier dans le grenier, et elle sortit de l'auberge au moment où le bataillon entrait. Elle fut saisie par un gendarme qui la conduisit de l'autre côté de la grande route et la remit entre les mains de quelques soldats. Elle frémit en voyant son auberge cernée par toutes les troupes, et la certitude qu'elle acquit de la mort de celui qu'elle aimait la rendit immobile, blanche et muette comme une statue de marbre : ses yeux étaient fixes et attachés sur la partie du grenier où se trouvait Vernyet.

Ce dernier, réfugié au bord de la trappe, tenait son tromblon appuyé contre le plancher, cachait cette arme terrible sous un peu de paille, et son œil parcourait la salle avec curiosité.

Cette salle était pleine de soldats; la maison de Jeanneton fut bientôt parcourue et fouillée dans les moindres recoins, et quand on vint annoncer au chef que le lieutenant ne se trouvait pas, tous les yeux se portèrent sur l'échelle; alors, quand on aperçut Vernyet, il s'éleva un cri terrible : — En avant! s'écria le capitaine, qui grimpa le premier sur l'échelle. Sur-le-champ toute la troupe se groupa au bas de l'échelle, et quand elle fut couverte de soldats, le lieutenant impassible lâcha la détente de son tromblon, et avant qu'un seul fusil de ses nombreux adversaires ne l'eût couché en joue, l'échelle et la salle furent balayées, chaque soldat était couché, mort ou blessé, et ceux qui ne furent pas atteints se sauvèrent.

Vernyet avança la tête hors de la trappe; mais, voyant ce carnage, il essuya tranquillement son arme, la rechargea et se mit dans la même position.

Les autres officiers traitèrent les fugitifs de lâches, et une seconde fois un second détachement eut le même sort. Alors on tint conseil pour savoir quel parti prendre : Vernyet, assez fin pour ne pas ignorer que l'on ne reviendrait pas une troisième fois à l'assaut, débarrassa le plancher des morts qui l'encombraient, et, regardant par la fenêtre ses ennemis qui se consultaient, il hésita s'il ne se mêlerait pas parmi les morts en prenant l'habit de quelque soldat, lorsque tout à coup il vit qu'on lui ôtait tout moyen de salut, car on formait un cercle de troupes autour de la maison, et il vit allumer des torches.

En effet, on avait résolu d'incendier l'auberge et de l'entourer de manière à ce que Vernyet fût sur-le-champ fusillé s'il faisait mine de vouloir se sauver.

Jeanneton criait comme une folle et injuriait les troupes et les gendarmes, en exaltant le courage et l'adresse de Vernyet.

Les troupes disposées autour de l'auberge présentèrent à l'œil un cercle de fusils braqués sur la maison, et quelques soldats jetèrent

sur le toit et dans les salles des torches et des morceaux de bois allumés, tandis qu'à chaque décharge des fusils, les officiers, par une habile manœuvre, faisaient resserrer le cercle.

Jeanneton cessa ses cris à l'aspect des flammes, qui ne tardèrent pas à s'élever de sa maison, qui, au bout d'une demi-heure, brûla tout entière. A chaque fois que les flammes de l'incendie tombaient, agitées par le vent ou par des poutres qui semblaient se remuer vers un seul point, le cercle de troupes fusillait cette maison, en dirigeant les balles sur l'endroit où la flamme semblait indiquer la présence du lieutenant.

A minuit les flammes n'avaient plus trouvé d'aliments, tout était consumé, et à la lueur des torches et de l'incendie, dont il s'échappait encore quelques légères flammes, les soldats étaient tous arrivés autour du peu de maçonnerie qui subsistait encore, et à chaque fois que quelque chose remuait, les soldats, toujours épouvantés par Vernyet, tiraient précipitamment.

Ils venaient tous de décharger leurs fusils de cette manière sur ces ruines fumantes, et chacun, certain de la destruction du lieutenant, s'était approché, lorsque tout à coup, du sein de cette cendre noire, s'élève avec la rapidité de l'éclair un fantôme noirci qui hurle, se jette sur le côté le plus faible du cercle, le rompt, tue quelques soldats à coups de massue, et, à la lueur des lumières, les soldats épouvantés reconnaissent le lieutenant à ses vêtements de cuir, à ses formes sèches et maigres!... La stupeur s'empare de tout le monde... Vernyet, les mains brûlées, les cheveux en cendres, s'élance vers Jeanneton, qui s'élance elle-même vers lui. A ce spectacle, tout le monde les fuit, s'écarte, et, pendant qu'ils se tiennent embrassés, une dernière fusillade les réunit dans une même mort.

Le lieutenant s'était réfugié dans la cave de l'auberge dont la voûte l'avait préservé de l'incendie; mais ne pouvant supporter plus longtemps le défaut d'air et la chaleur, il avait préféré une prompte mort que partagea Jeanneton. On les trouva étroitement unis dans leur dernier embrassement, et le père Gérard les fit secrètement ensevelir à quelques pas d'Annette et d'Argow.

FIN D'ARGOW LE PIRATE.



Annette.

POISSY. -- TYP. JOUBERT.

COMEDIE HUMAINE

OEUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC.

ŒUVRES DE JEUNESSE

—

JANE LA PALE


Eugénie d'Arneuse.

— Il est donc riche, madame?

— Oh! très-riche, car il a un intendant. Quand je dis un intendant, c'est plutôt une espèce de *maître Jacques* cumulant les fonctions de valet de chambre, d'écuyer, de maître d'hôtel.

— En tout cas, s'il est riche, il n'est guère poli...

— Comment cela, ma chère amie?

— Comment?... Ne vous devait-il pas une visite? Quand on arrive dans un pays où se trouvent quelques personnes *comme il faut*, il me semble que l'usage exige...

— Certes, ma chère fille, tu es bien faite pour attirer l'attention; mais faut-il s'étonner qu'un jeune homme transporté tout à coup de Paris à Chambly ne cherche pas de relations dans une petite ville où il ne compte pas sans doute se fixer?

— Oh! si je l'ai remarqué, ce n'est pas pour m'en plaindre; nous ne sommes pas venues au village pour recevoir. — Il est vrai... Cependant cette grande résolution commence à me peser un peu. Il est pénible, ma chère amie, après avoir vécu entourée de toutes les recherches du luxe, de se voir confinée dans une maison de campagne, à dix lieues de Paris, et loin de tout secours en cas de maladie.

Ici l'on entendit du bruit à la porte du salon, mais l'entretien était trop animé pour que les deux dames en pussent être détournées.

— A qui le dites-vous? répondit la plus jeune. Croyez-vous, madame, que ce séjour soit de mon goût? J'ai toujours, vous le savez, *exécré* la campagne; mon rang, mes habitudes, m'appellent à Paris, que je ne reverrai peut-être jamais. Quand le monde vous paraît encore regrettable, croyez-vous qu'à trente-trois ans votre fille en soit assez lasse pour le fuir de son gré? Si j'ai accepté cet exil, c'est pour tâcher de rassembler, à force d'économie, les débris d'une fortune dissipée par le mari que vous m'avez donné.

Ce reproche blessa au cœur la pauvre mère, qui s'efforça de réparer sa maladresse par l'aveu vingt fois répété de ses torts; madame d'Arneuse l'interrompit.

— Allons, madame, le mal est fait, n'en parlons plus. Sa mort m'a rendu le repos, et toutes nos plaintes ne me rendront ni mes

cent mille livres de rentes ni mon hôtel. — Ah ! oui, s'écria la mère en soupirant, cent bonnes mille livres de rentes que ton père avait amassées avec tant de peine, et dont tu t'es vue dépouillée en quelques années — Si au moins il ne me restait pas une fille de ce triste mariage, j'aurais l'espoir de pouvoir me remarier.

Ici madame Guérin donna cours aux éloges exagérés que lui dictèrent la tendresse maternelle et le désir de rentrer en grâce ; madame d'Arneuse, à l'entendre, paraissait la sœur cadette de sa fille.

— Va, lui dit-elle en terminant, si ce jeune homme vient nous voir, il ne voudra pas croire que tu sois la mère d'Eugénie. — Y pensez-vous, madame ? M. Landon ne daignera pas nous faire cet honneur...

L'air d'ironie qui accompagna ces paroles pouvait seul faire voir combien était piquée la femme qui les prononçait.

— Mais pourquoi pas ?... Quelque jour, en passant, il entendra jouer le piano... ou chanter... et... ce jeune homme a du monde, dit-on ; il voudra savoir qui nous sommes. On dit qu'il est bien fait, spirituel ; et si ta fille... — Mais ma fille est encore trop jeune pour se marier...

Pour cette fois, le dépit en personne prononça cette phrase. Madame Guérin, voyant la rougeur de sa fille, se tut et continua de broder en regardant souvent par la fenêtre.

Eugénie, rentrant alors dans le salon, alla s'asseoir à côté de sa grand'mère ; mais, après avoir examiné le visage sérieux de sa mère et repris son ouvrage, elle se hasarda à dire bien doucement :

— Si M. Landon ne nous a pas fait de visite, c'est peut-être parce qu'il a trop de chagrin.

Cette phrase faisait supposer deux choses : d'abord que le léger bruit entendu à la porte du salon venait de la curieuse Eugénie ; elle avait voulu savoir ce qu'on disait en son absence, et la pauvre petite en avait bien le droit. Ensuite on pouvait conjecturer que la jeune personne n'était pas contente de voir expirer la conversation, surtout quand il s'agissait de M. Horace Landon.

— Mais, mademoiselle, à quel propos cette observation vient-elle... et qui a pu vous dire que M. Horace eût du chagrin ?

La jeune fille rougit, et, répondant à la seconde question en éludant finement la première :

— C'est Marianne, dit-elle, qui prétend l'avoir appris du domestique de M. Landon.

Détournée par cet innocent subterfuge, l'attention de madame d'Arneuse se porta tout entière sur un point qui prêtait à la contradiction.

— Eh bien, dit-elle, je tiens de Rosalie que M. Horace est très-gai ; mais, Eugénie, rappelez-vous bien que je ne veux pas que l'on parle chez moi de cet inconnu. Vous m'entendez !...

Un Oui, madame, timidement prononcé fut toute la réponse d'Eugénie, qui poussa un soupir et baissa les yeux sur son ouvrage, non sans envier le privilége acquis à sa grand'mère de travailler auprès de la fenêtre et de voir passer M. Landon à son retour de la promenade.

C'était un véritable tableau de genre que le groupe de ces trois femmes : la vieille grand'mère, ses lunettes sur le nez, brodait une collerette ; sa fille, tenant un livre, annonçait par sa pose et par sa mise que l'orgueil lui faisait dédaigner les travaux du ménage. Sa figure altière contrastait singulièrement avec la douceur empreinte sur le visage de la tremblante Eugénie, qui travaillait sans mot dire, et dont la jolie tête restait toujours penchée sur un sein gonflé de soupirs. La bonne grand'mère jetait de temps en temps un regard affectueux à sa petite-fille, qui répondait à cette caresse par un coup d'œil furtif qu'elle semblait vouloir dérober à l'inquisition de sa mère.

Cette famille habitait une jolie maison de peu d'apparence, située à l'entrée de Chambly, et où la vue s'étendait sur une campagne accidentée connue sous le nom de vallée de l'Ile-Adam. Cette vallée, moins célèbre mais plus riante que celle de Montmorency, qui la sépare de Paris, est couronnée par de vastes forêts et divisée en plusieurs vallons qu'embellissent les gracieux détours de l'Oise. De riants villages étagés sur les collines qui bordent les rives du fleuve jettent sur tout le paysage un air d'animation et de fête dont le charme ne laisse pas regretter les beautés sévères qui manquent à toute la contrée.

La scène que nous venons de rapporter se passait dans un salon régulier où deux fenêtres s'ouvraient sur des jardins et deux sur la rue. La grand'mère, que nous avons montrée brodant une collerette pour Eugénie, était âgée de soixante et quelques années ; sa fille avait trente-trois ans, ce qu'elle répétait si souvent depuis quatre ans, que tout Chambly le savait ; pour Eugénie, sa petite-fille, elle entrait dans cet âge charmant où le mariage est une terre promise sur laquelle on ne jette que des regards furtifs.

La grand'mère, madame Guérin, veuve depuis longtemps d'un fermier général, demeurait toujours avec madame d'Arneuse. Avant la révolution, madame Guérin avait marié sa fille à M. d'Arneuse, par suite de l'ambition qui portait tous les financiers à rechercher l'alliance des maisons nobles, et M. Guérin n'avait pas hésité à sacrifier une grande partie de sa fortune pour faire de sa fille une femme de qualité.

Cette union eut, comme la plupart des mésalliances, les suites les plus fâcheuses. Mademoiselle Guérin, devenue madame la marquise d'Arneuse, donna l'essor à l'orgueil, sa passion dominante. Elle punit sévèrement sa mère d'avoir désiré ce mariage ; elle l'écarta de son hôtel et la bannit de ses réunions. Madame Guérin dévora ses larmes sans se plaindre, et chercha même à excuser sa fille auprès de l'avare fermier général ; mais madame d'Arneuse, ivre de vanité, finit par ne plus recevoir sa famille.

M. d'Arneuse était le type du dissipateur. Il avait mangé une grande partie de sa fortune avant d'épouser mademoiselle Guérin ; ce mariage ne rétablit point ses affaires et ne fit que retarder de quelques années sa ruine, car la marquise, enchantée d'avoir le droit de *vivre noblement*, mit à honneur d'imiter son mari. Alors, quand les biens de M. d'Arneuse furent tout à fait dissipés et que son espoir ne reposa plus que sur des substitutions dont les effets étaient fort éloignés, il trouva dans les biens de sa femme une ressource que celle-ci lui abandonna volontiers et qu'elle contribua même à épuiser en peu de temps.

Au milieu de cette splendeur, il faut avouer que madame d'Arneuse, quoique coquette et vaine, sut conserver une réputation de vertu que le peu d'agréments de M. d'Arneuse dut rehausser aux yeux du monde. Cette réserve, dont l'orgueil et la sécheresse du cœur firent peut-être tous les frais, lui valut les hommages de quelques hommes à la mode. La marquise eut soin de laisser éclater leur poursuite, et plus encore ses dédains, et prit de là occasion, dans ses rapports avec son mari, de se targuer à tout propos de sa vertu comme d'un trésor chèrement acquis. Madame allait sans cesse au bal, à l'Opéra, faisant plusieurs brillantes toilettes par jour, laissant un intendant administrer ses biens, donnant des fêtes élégantes, ainsi que cela se pratiquait jadis ; monsieur jouant, ayant des maîtresses, crevant des chevaux, perdant des paris, comme on faisait, dit-on, autrefois, comme on fait peut-être encore aujourd'hui, finirent par se ruiner noblement. Le pauvre Guérin, avare comme doit l'être un fermier général qui a été laquais, mourut de chagrin en voyant s'évanouir en fumée le fruit de ses peines, de son usure et de ses travaux. Tout ce que l'on sait d'authentique sur la douleur de madame d'Arneuse, c'est qu'elle prit le deuil.

A cette époque éclata la révolution. Fidèle aux principes qui dirigeaient l'aristocratie, M. d'Arneuse émigra, ne laissant guère en France que des dettes. Sa situation était de celles où l'on se bat en désespéré ; ce fut le parti qu'il prit ; un duel lui fit rencontrer à Coblentz la mort qu'il avait cherchée en vain sur le champ de bataille. Passionné pour le jeu de trictrac, le marquis faisait avec un personnage important une partie dont les enjeux étaient considérables. Il se voyait sur le point de terminer un coup brillant qui devait lui donner un avantage immense. En effet, son adversaire avait entassé la fatale pile de misère ; mais le coin de M. d'Arneuse était vide, et M. S*** amena trois fois de suite *bezet*. D'Arneuse s'écrie aussitôt que les dés sont pipés, S***, irrité, fit à la joue de son adversaire ce qu'il avait fait au coin, c'est-à-dire qu'il la *battit à vrai*. Le jour, l'heure, le pré, les armes, les témoins furent choisis, et le lendemain M. d'Arneuse périt, regrettant moins la vie que la partie.

Cet excellent joueur ne fut pleuré de personne, pas même de sa femme, qui n'avait épousé que son nom. Cette mort vint assez à temps pour que madame d'Arneuse pût garder, toutes dettes payées et l'honneur sauf, mille écus de rentes, qui, par une fatalité singulière, se trouvèrent dépendre de la fortune de M. d'Arneuse. Eugénie était le seul fruit de leur union. L'obligation d'élever une fille en bas âge et de lui léguer des exemples de vertu fut une espèce de charge qui sembla déplaire à la jeune veuve.

Au milieu de ce grand naufrage, madame d'Arneuse ne conserva que son orgueil et ses prétentions : elle retrouva sa mère immuable dans sa bonté ; car madame Guérin consentit à vivre avec elle, pour joindre six mille livres de rentes qui lui restaient au faible revenu de sa fille ; et le village de Chambly, dix ans avant le moment où commence cette histoire, avait été choisi pour servir de tombeau aux grands airs de madame d'Arneuse : elle espérait, à force d'économie et de privations, pouvoir sortir de la médiocrité, et reparaître au grand jour de la capitale. C'était là tout son avenir.

Les résultats naturels de ces antécédents ont à peine besoin d'être énoncés : madame d'Arneuse, aigrie par ses malheurs, devint fort difficile à vivre ; à défaut de sensibilité, une vivacité toute nerveuse, qui lui était propre, la faisait rapidement passer des espérances les plus ambitieuses au plus profond découragement. Sa vie fut constamment mêlée de joie et de peines factices. Enfin, l'amour de la domination, qui est la passion de ces âmes hautaines, devint la source des seuls plaisirs réels qui lui restèrent, plaisirs dont sa fille et sa mère firent tous les frais. Eugénie avait à ses yeux mille torts ; le premier celui d'être née ; aussi la pauvre petite semblait-elle vouloir, à chaque instant, en demander pardon par le regard suppliant qu'elle jetait à sa mère. Ensuite, Eugénie avait une charmante figure, qu'embellissait encore un air de soumission et de douceur.

[illegible] faisait [illegible] émotion d'[illegible] vive, [illegible] que lui inspirait madame d'Arneuse, l'amour [illegible] et brillant dans les regards qu'elle portait sur sa [illegible] épris de sa tendre [illegible], et cette [illegible] prévenir les [illegible] désirs, plutôt par tendresse que par crainte d'[illegible]. Une joie enfantine animait son visage lorsque ses attentions n'étaient pas dédaignées, ou quand madame d'Arneuse les recevait avec moins d'indifférence qu'à l'ordinaire. Elle semblait comprendre la situation de sa mère, qu'elle plaignait et dont elle excusait les travers et les caprices.

La grand'mère, madame Guérin, souffrait de voir sa petite-fille traitée avec tant de rigueur ; mais sa tendresse pour madame d'Arneuse et sa faiblesse naturelle l'empêchaient de se prononcer hautement en faveur d'Eugénie. Elle-même, d'ailleurs, malgré son grand âge et le dévouement dont elle avait donné tant de preuves, n'était pas à l'abri des exigences de sa fille ; mais elle opposait à cette incessante tyrannie l'impassibilité de la vieillesse, et s'accusait elle-même des défauts de madame d'Arneuse, pensant qu'un mariage mieux assorti eût accru la fortune de sa fille, diminué son orgueil et adouci son caractère. Aussi n'intervenait-elle dans les querelles domestiques que pour recommander à Eugénie de ne pas heurter sa mère, de voler au-devant de ses désirs et de l'aimer toujours.

Madame d'Arneuse, au milieu de cette médiocrité de fortune, agissait comme madame de Montespan, qui, n'étant plus maîtresse de Louis XIV, exigeait encore les respects dus à une reine ; madame d'Arneuse voulait être servie comme lorsqu'elle avait cent mille livres de rentes. Or, Marianne et Rosalie, les deux seuls domestiques qui fussent restés à son service, avaient bien de la peine à représenter dignement l'ancienne maison ; aussi Eugénie prenait-elle une grande part aux soins que l'on prodiguait à sa mère : elle excusait les domestiques autant qu'elle le pouvait, et les suppléait pour tous les soins délicats qu'on ne peut attendre des subalternes. Reconnaissantes de cette condescendance qui ne compromettait en rien la dignité d'Eugénie, ces deux femmes ne gardaient leurs places que par affection pour leur jeune maîtresse, qui répandait un charme inexprimable sur les rapports même les moins intimes. Toutes deux déploraient secrètement la tyrannie qui pesait sur cette aimable personne, et Eugénie trouvait en elles un appui plus grand qu'on ne pourrait l'imaginer, car les deux bonnes formaient en sa faveur une ligue permanente ; et si l'on songe à quel point les maîtres sont entre les mains de leurs valets, on concevra facilement de quel secours Rosalie et Marianne étaient à la pauvre Eugénie.

Cette maison ressemblait donc à toutes les maisons du monde : calme à la superficie, mais troublée dans l'intérieur, et en proie à mille petites intrigues domestiques qui roulaient plutôt sur des sentiments que sur des faits. Pour achever ce tableau et le rendre complet, avant de revenir à ce qui se passe dans le salon, nous allons écouter ce qui se dit dans l'antichambre.

Une jeune et jolie fille repassait une robe de percale qu'elle venait d'étendre sur une couverture. Elle mettait à cet ouvrage une grande attention ; et, à la manière dont Rosalie plissait la robe, on eût pu deviner qu'elle travaillait pour mademoiselle.

— Avouez, Marianne, disait-elle à une femme d'une soixantaine d'années qui s'occupait de quelques détails de ménage, avouez que cette pauvre jeune personne serait bien heureuse si nous parvenions à la tirer d'ici.

— Malheureusement, répondit Marianne, il n'y a pas moyen, mais je donnerais bien la moitié d'un quaterne pour la délivrer.

— Eh bien, repartit Rosalie en abandonnant son fer et en venant s'asseoir auprès de la cuisinière, nous pouvons toujours l'essayer. — Eh! bonne sainte Vierge! comment?... s'écria Marianne en mettant les mains sur ses hanches et en regardant la soubrette avec une avide curiosité. — En la mariant avec M. Horace Landon, répondit la femme de chambre. — Il est beaucoup trop riche, et puis il a quelque amour dans la tête, il est triste. — Il est gai, répliqua Rosalie. — Il est triste! répéta Marianne d'un ton péremptoire. — Qui vous a dit cela? demanda Rosalie. — C'est sa femme de charge, répondit Marianne se croyant victorieuse. — Et moi, je le tiens de son valet de chambre! s'écria Rosalie en rougissant : M. Nikel, celui qui gouverne la maison de M. Landon ; il mène son maître par le bout du nez; il est le seul qui puisse le voir ; et c'est la vérité, il me l'a bien dit plus d'une fois...

A ces paroles, la cuisinière se tourna d'un air inquisiteur vers la femme de chambre :

— Est-ce qu'il vous ferait la cour?..... demanda-t-elle. — Je n'ai pas dit cela... répliqua Rosalie en baissant les yeux ; mais quand cela serait, j'aurais bien la force de me dévouer pour gagner M. Nikel et l'engager à marier notre demoiselle à son maître. — Dévouer! s'écria Marianne; saint Jésus! je me dévouerais plutôt mille fois qu'une!

A cette exclamation, la femme de chambre, abandonnant la place qu'elle occupait auprès de la cuisinière, reprit son fer, qu'elle passa silencieusement sur une percale d'une blancheur éblouissante, en réfléchissant à la phrase de Marianne.

— Est-ce que vous avez déjà vu M. Nikel? demanda Rosalie après un moment de silence. — Oui, répondit Marianne ; et c'est lui qui m'a dit que son maître avait cinquante mille livres de rentes, que c'était une maison d'or, que M. Landon ne prenait garde à rien, que les domestiques vivaient chez lui comme le poisson dans l'eau, qu'à Paris M. Landon possédait un bel hôtel ; et il m'a encore raconté que personne de chez eux ne pouvait découvrir ce qui l'avait obligé à venir habiter un petit village pour y vivre retiré, et tres-[illegible] ; mais il paraît que M. Horace n'aime pas trop la bonne chère, puisqu'il a une si mauvaise cuisinière, et qu'il la garde !...

Le ton de Marianne en prononçant ces dernières paroles rendit à Rosalie le souffle qu'elle avait perdu ; elle s'aperçut que Marianne ne cherchait en M. Nikel qu'un protecteur dont l'entremise pût l'élever à la place de cuisinière de M. Landon, et que dans cette espérance elle ferait tous les sacrifices nécessaires. La femme de chambre ainsi rassurée tourna la tête vers Marianne d'un air moins inquiet, et leur conversation finissant par l'aveu mutuel de leurs intérêts, elles convinrent de marcher chacune à leur but en s'entr'aidant et en dirigeant tous leurs efforts pour amener M. Landon à venir dans la maison de madame d'Arneuse.

— Cela sera d'autant plus difficile, dit Marianne en terminant, qu'il n'est pas dans l'intérêt de M. Nikel que son maître se marie ; aussitôt qu'il y aura une femme dans la maison, il perdra son empire, et je gage qu'il empêchera son maître de venir ici. — Si je parviens à lui plaire, pensait Rosalie, ce M. Nikel ne fera que ma petite volonté... — Si je deviens cuisinière, pensait Marianne, j'en dirai tant sur mademoiselle Eugénie.....

Ces dignes servantes s'imaginaient que M. Landon était un homme auquel on parlait aussi facilement qu'à leurs maîtresses, dont la détresse avait autorisé une certaine licence.

On doit bien s'imaginer que tout Chambly savait ce qui se passait dans la maison de madame d'Arneuse par l'organe de la digne Marianne, qui, de sa vie, n'avait pu retenir une demande ou refuser une réponse. On dit même qu'elle faisait souvent l'une et l'autre à la fois.

Pendant que les deux domestiques complotaient ainsi de marier mademoiselle Eugénie à M. Landon, le silence régnait toujours au salon. Eugénie avait fort bien vu passer M. Horace, le matin ; et, ayant remarqué le temps qu'il mettait à faire sa promenade, elle regardait la pendule pour calculer le moment de son retour. Jugeant enfin que cette heure désirée approchait, elle se leva, quitta son ouvrage et se mit au piano.

Cette petite manœuvre, tout innocente qu'elle était, annonçait évidemment qu'Eugénie pensait à M. Horace Landon. Ce ne pouvait être en effet que pour lui qu'elle se mettait au piano tous les jours à la même heure, et qu'elle exécutait les morceaux les plus brillants, juste au moment où il passait. Aussi conclurons-nous de cette adroite combinaison, si souvent répétée, qu'Eugénie avait conçu un petit plan de séduction qu'elle s'avouait peut-être ainsi : — A force d'entendre jouer, il voudra connaître la musicienne; alors, comme Marianne et Rosalie ont disposé tout le monde en ma faveur, on ne pourra que l'intéresser en lui rapportant ce que les heureux bavardages de Marianne ont appris sur mon compte : s'il est riche, il n'a pas besoin d'une femme qui lui donne encore de la fortune, il voudra donc voir la musicienne.... et s'il vient....,

Ce rêve de la jeune fille était aussi celui de madame d'Arneuse, qui ne s'arrêtait probablement pas, comme Eugénie, au point le plus intéressant de son roman ; en sorte que la maison ressemblait assez à l'un de ces forts dont les batteries étagées défendent l'approche d'un port militaire. Madame d'Arneuse avait aussi remarqué les heures auxquelles M. Landon passait et repassait. Chaque jour elle montait à sa chambre, abandonnait le salon à sa fille, et courait, sous quelque prétexte, s'établir à sa fenêtre pour foudroyer l'ennemi par un feu soutenu de regards, de gestes et d'attitudes qui ne paraissaient pas s'adresser à lui, bien qu'elles n'eussent pas d'autre objet.

Ainsi la première batterie faisait à grand bruit son explosion au rez-de-chaussée, où le piano d'Eugénie engageait l'action, tandis que madame d'Arneuse, au premier, lisait à sa croisée, ou regardait sur la route, etc... Enfin, souvent Rosalie, sur le seuil de la porte, établissait une troisième batterie qui tirait à bout portant sur Nikel.

Ces différentes manœuvres étaient toujours si habilement justifiées, que le diable en personne ne les eût pas crues dirigées contre lui. Quoi de plus naturel, en effet, que madame d'Arneuse montât dans sa chambre à quatre heures, pour y faire sa toilette du dîner ou pour y prendre un livre... Quatre heures, même à Chambly, ce n'est pas heure indue, et Eugénie pouvait jouer du piano sans encourir les plaintes des voisins et les reproches du propriétaire. Quant à Rosalie, elle avait cru entendre sonner à la grand'porte, ou bien elle courait chez la mercière pour acheter du fil.

Cependant madame d'Arneuse était en proie aux plus graves agitations : elle commençait à croire que sa fille avait l'audace de tracer sur ses propres lignes une parallèle qui allait plus directement à la place attaquée, et la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre les assiégeants. Eugénie venait de s'asseoir au piano et com-

mençait un charmant caprice, lorsque madame d'Arneuse s'écria : — Avez-vous oublié que j'ai la migraine, ou faites-vous du bruit à dessein? N'apprendrez-vous jamais à avoir une attention pour votre mère?...

Eugénie déconcertée fut loin de se douter que sa mère ne souffrait pas le moins du monde ; elle la crut naïvement ; et, restant interdite, elle la regarda avec sollicitude.

— Comment, ma pauvre enfant, s'écria madame Guérin, tu souffres!... Et la grand'maman, tournant la tête vers sa petite fille, lui fit signe d'abandonner le piano et de revenir travailler. La pauvre Eugénie, jetant un coup d'œil sur la pendule, poussa un soupir, regarda la croisée et reprit son ouvrage.

— Souffres-tu toujours beaucoup? demanda madame Guérin, après une demi-heure de silence. Et elle contempla sa fille avec un air de compassion. — Oui, madame ; et mon mal de tête est si violent, que je vais aller chercher de l'eau de Cologne.

A ces mots, madame d'Arneuse, entendant le pas d'un cheval, courut précipitamment vers l'escalier. La pauvre grand'mère croyant sa fille plus malade, la suivit avec inquiétude.

Eugénie, restée seule, n'osa toucher du piano, de peur qu'on ne la crût indifférente aux souffrances de sa mère; madame Guérin elle-même se serait courroucée. La jeune fille écoutait le pas du cheval, et elle le connaissait trop bien pour ignorer que M. Horace Landon allait passer.

Rosalie entre tout à coup, et s'écrie : — Mademoiselle, le voici! — Mais Rosalie!... Et la jeune personne dévoila son embarras par un de ces doux regards qui disent tout. Aussitôt la femme de chambre tranche la difficulté en sautant à la fenêtre; elle l'ouvre précipitamment, se saisit d'une assiette creuse pleine d'eau, et la vide dans la rue : alors Eugénie s'approchant ; toutes deux virent le jeune Horace Landon ; son cheval marchait paisiblement, Nikel suivait.

Rosalie arrêta son regard sur ce dernier avec l'assurance d'une soubrette de comédie ; mais Eugénie, timide et coquette en même temps, se rejeta brusquement en arrière, aussitôt que son regard eut rencontré celui du jeune homme. Nikel fit un signe d'amitié à la rusée soubrette qui lui souriait : Eugénie put, lorsqu'ils furent passés, contempler encore le [illegible] qui se garda bien de se retourner.

II

— Je voudrais bien savoir pourquoi vous vous êtes permis d'ouvrir cette fenêtre.... — Ce n'est pas moi, madame, répondit Eugénie. — C'est moi, s'écria Rosalie; je suis venue pour ôter l'assiette dans laquelle madame a voulu nettoyer elle-même son bougeoir de vermeil, et j'en ai jeté l'eau par la fenêtre. — Je le nettoierai moi-même toutes les fois que cela me plaira, entendez-vous?..... mais pourquoi Eugénie était-elle debout, rouge et décontenancée lorsque je suis entrée? — Madame, s'écria Rosalie, qui se hâta de répondre, mademoiselle, connaissant mon étourderie, a craint de me voir jeter par la fenêtre votre bobèche de cristal qu'elle croyait dans l'assiette...

— Pourquoi vous mêlez-vous de répondre pour ma fille? reprit madame d'Arneuse en interrompant Rosalie; et pourquoi entrez-vous au salon sans y être appelée.... J'entends que vous restiez dans l'antichambre, et que vous n'en bougiez que quand on aura besoin de vous. Tout va fort mal ici!... Sortez! Et vous, mademoiselle, remettez-vous au piano. — Mais, maman, votre mal de tête... — Il ne s'agit pas de ma tête, mais de votre piano : je veux voir si vous jouerez aussi faux qu'à l'ordinaire. — Allons, dit madame Guérin, allons, ma petite, obéis à ta mère. Quant à son jeu, dit-elle en s'adressant à madame d'Arneuse, tu en seras, je crois, contente. Puis s'adressant à Eugénie : — Allons, mon enfant, lui dit-elle, ne fâche pas ta mère.

Eugénie obéit sans murmurer et sans demander la raison de cette nouvelle fantaisie; mais, tout en jouant, elle cherchait ce qui avait pu dissiper si rapidement le mal de tête de sa mère et en même temps lui donner tant d'humeur.

La pauvre enfant pouvait-elle deviner que la seconde batterie venait de tirer en pure perte? que madame d'Arneuse ayant entendu ouvrir la croisée, ayant vu M. Landon regarder dans le salon, et surtout ayant remarqué le signe de Nikel, était devenue furieuse en songeant que sa fille avait remporté le premier avantage décisif, après vingt jours de *tranchée* ou plutôt de croisée ouverte!

Cette colère d'amour-propre fut [illegible] ; la grand'mère seule remercia Eugénie quand celle-ci eut terminé son morceau, encore le fit-elle avec les ménagements d'un homme de cour qui évite un disgracié, car elle déroba à sa fille le sourire qu'elle adressait à Eugénie. Le mouchoir de madame d'Arneuse étant tombé, sa fille se précipita pour le ramasser, et le lui présenta sans recevoir le froid *merci* qu'on accorde même aux indifférents ; enfin, madame d'Arneuse ne parla presque pas à Eugénie, et le lendemain matin son visage avait conservé la sévère expression de la veille.

Au déjeuner, le hasard voulut que la conversation tombât sur M. Horace Landon, et l'on se doute bien que ce fut madame Guérin qui en parla la première : aussitôt madame d'Arneuse déclara — qu'elle ne voulait plus entendre ce nom; qu'elle défendait d'ouvrir la bouche sur ce qui concernait ce merveilleux, impoli à l'excès, grossier, sans esprit, et qu'il ne me conviendrait pas de voir, ajouta-t-elle, quand même il en solliciterait la permission. Je ne me sens pas du tout disposée à recevoir des gens dont le ton est si différent du nôtre. C'est quelque fils de parvenu, quelque marchand retiré ; son nom n'est pas celui d'un homme comme il faut. — Mais, ma chère amie, ses gens l'appellent M. de Landon, dit madame Guérin. — Oui, madame, s'écria Rosalie avec finesse, il est noble! — Landon ou de Landon, cela ne signifie rien. N'a-t-on pas fait des nobles à la douzaine depuis quelque temps? Cependant ce nom-là n'aurait pas eu besoin d'être anobli, car c'est celui d'une des plus anciennes familles de France, à laquelle M. Landon n'appartient certainement pas, car il n'en a rien fait savoir, et ce sont là de ces choses qu'on a soin de ne pas laisser ignorer. Mais ce qui prouve mieux encore son origine plébéienne, c'est sa tournure : on le dit militaire, il n'est pas même décoré. Au reste, reprit madame d'Arneuse après un moment de silence, qu'on se souvienne de la manière dont il est arrivé dans ce pays! En vérité, quoique alors on ne l'ait pas arrêté et que depuis il ait donné les renseignements nécessaires, je ne puis qu'en penser très-mal : c'est quelque mauvaise affaire qui l'aura conduit ici ; car comment un jeune homme qui a cinquante mille livres de rentes préfère-t-il habiter un village plutôt que Paris? Ceci n'est pas clair. D'ailleurs, tout en sa personne trahit le défaut d'éducation première..... Il monte mal à cheval, il se tient sans dignité. Enfin, qu'on ne m'en parle plus ; cela m'irrite et m'agace.

En ce moment, la haine que madame d'Arneuse croyait porter au jeune Landon était arrivée à son comble, et l'on sait combien elle était exagérée dans ses sentiments. Ainsi, ce jeune homme qui, à son arrivée dans le pays, lui parut digne d'être reçu, et qui fut même désiré, devint, au bout de trois mois, l'objet de son antipathie. Chacun devinera pourquoi.

Malgré le haut point de défaveur où le jeune Landon était parvenu dans son esprit, madame d'Arneuse ne continua pas moins d'épier son passage ; car ce fut vers quatre heures et demie que, se plaignant du froid, elle voulut son châle ; Eugénie eut de son côté la satisfaction d'apercevoir que M. Horace, désirant sans doute écouter les sons du piano, arrêta le trot de son cheval, le fit marcher lentement le long de la maison, et reprit le trot une fois qu'il lui fut impossible d'entendre la musique. C'est, du moins, ce que supposa la pauvre enfant. Mais, hélas! elle ne savait pas que si M. Landon parut s'arrêter, ce fut par la volonté de Nikel, son domestique, et non par un effet de son propre mouvement. En effet, même à ce moment, il y eut entre Nikel et Rosalie un engagement sérieux dans lequel cette dernière remporta un avantage signalé.

Cette jeune femme de chambre était Languedocienne ; par conséquent vive, légère, animée, l'œil fripon et la tournure en quelque sorte agaçante; alors on peut concevoir comment, tout en servant sa jeune maîtresse, elle avait le plaisir de travailler pour son propre compte en attaquant le cœur de l'estimable Nikel.

Jamais Chambly n'avait été si tranquille, et sous aucun régime il n'y eut une disette d'intrigues, de rapports, de commérages, pareille à celle qui mettait à mal toutes les langues lorsque M. Landon y arriva, de manière que ces événements obtenaient une grande attention, et le public observait les mouvements de la maison de madame d'Arneuse et ceux de M. Horace avec encore plus de curiosité que les habitués de la Petite-Provence ne suivent sur une carte les mouvements des armées européennes, et l'on faisait généralement des vœux pour que mademoiselle Eugénie épousât M. Landon.

Il faut convenir que les discours suggérés par la haine à madame d'Arneuse n'étaient pas sans fondement, et la conduite de M. Horace, à son arrivée dans le village, prêtait assez à la médisance. A l'autre bout de Chambly s'élevait une belle maison séparée de toutes les autres. Elle était inhabitée, et le propriétaire n'avait jamais pu la louer, parce qu'elle exigeait de la part du locataire une fortune considérable : aussi, depuis quelque temps, s'était-il déterminé à mettre sur la porte cochère un petit écriteau économique sur lequel on lisait d'un côté *à vendre* ; et de l'autre *à loué*.

Cet écriteau, suspendu par une mince ficelle, tournait au gré du vent : or, le 15 janvier 1814, le vent soufflait de telle façon, que l'écriteau ne présentait aux passants que la face sur laquelle on lisait *à vendre*.

Ce jour-là, un jeune homme monté sur un cheval fougueux courait

à bride abattue en traversant la ville de Chambly. Un domestique le suivait.

L'air égaré du maître, ses yeux hagards, ses cheveux épars en désordre, firent croire à ceux qui le virent passer que c'était ou quelque prisonnier de marque, ou quelque criminel qui s'évadait.

Ce jeune homme ne paraissait faire aucune attention aux choses extérieures; et ce qui le prouva, c'est que son cheval s'abattit sous lui, qu'il tomba, qu'on le releva, que son domestique lui demanda s'il souffrait, et que, devant un cercle qui s'était formé autour de lui, il répondit : — Qu'est-ce? que me voulez-vous?...

Cette phrase donna lieu à une dernière conjecture, chacun pensa qu'il était fou.

— Ah! je le crains bien!... dit Nikel à ceux qui lui faisaient part de leurs soupçons pendant qu'on transportait son maître dans la maison où un lit fut disposé en peu d'instants.

Quand le jeune Horace reprit ses sens après un long évanouissement, il demeura pendant quelque temps plongé dans un accablement profond; puis, parcourant d'un regard effaré tous les objets qui l'entouraient. — Jane! s'écria-t-il. A ce moment il aperçut son valet de chambre, et recouvrant toute sa présence d'esprit : — Où sommes-nous? dit-il à Nikel; celui-ci le lui rappela. — Eh bien, reprit Horace, le hasard m'indique la retraite où je dois me fixer; ici mon cheval s'est arrêté, ici je vivrai obscur, et j'y trouverai peut-être la tranquillité à défaut de bonheur.

Il se mit alors à parcourir la chambre à grands pas, et ayant aperçu l'écriteau qui se balançait à la croisée, il se dégagea des bras de Nikel, qui voulut en vain le retenir, et s'élança dans la rue; il se mit à examiner la maison, au grand étonnement des habitants de Chambly, qui se figuraient qu'il avait au moins la jambe cassée. M. Landon loua sur-le-champ la maison et ne tarda pas à s'y établir.

Tel fut le début de M. Horace dans la ville de Chambly. Il était de nature à faire causer; aussi parla-t-on de cet événement singulier jusqu'à ce que Nikel eût donné peu à peu des renseignements qui satisfirent la curiosité publique.

M. Landon était âgé de vingt-sept ans; il avait perdu son père et sa mère pendant la révolution, et sa fortune, qui était alors considérable, se ressentit de cette cruelle perte : néanmoins, son tuteur, homme d'une probité sévère, en sauva une grande partie. Ce tuteur était un homme assez supérieur pour, dans ces temps de troubles, veiller par lui-même à l'éducation de son pupille. Ses soins presque paternels furent couronnés d'un plein succès; l'élève se trouva digne du maître. M. Horace était donc depuis longtemps livré à lui-même; il avait servi pendant sept ans dans les chasseurs de la garde et avait obtenu son congé.

Après ces documents, que Nikel ne répandit que lentement et comme pour calmer l'avide curiosité du public, on se contenta d'observer ce qui se passait dans la maison de M. Landon. Cette maison fut meublée avec soin. Les écuries, abandonnées depuis longtemps, revirent de beaux chevaux, et les domestiques du jeune homme arrivèrent bientôt. On espérait assez tirer parti des gens de la maison, mais leur taciturnité désolante étonna tout le monde, et l'on fut encore plus surpris d'apprendre qu'elle était commandée par M. Landon.

Alors on attendit avec impatience les premières démarches du jeune homme pour le juger en dernier ressort; mais il resta un mois entier sans se montrer; la curiosité devint bien vive, et arriva même à son comble, quand on sut, car tout se sait, qu'il ne bougeait pas du coin de son feu, où il passait la plupart du temps à lire. Nikel, chargé de la conduite de la maison, en était en quelque sorte le maître. Il n'y avait qu'un seul point sur lequel M. Horace fût scrupuleux; il exigeait un silence absolu, et s'emportait même, chose fort rare en lui, lorsqu'il entendait un bruit insolite. Faisant sa demeure favorite d'une chambre reculée qui avait vue sur la campagne, il n'en sortait que pour se promener dans son parc. Ainsi, pendant un certain temps, il régna dans le village de Chambly une inquiétude générale sur le nouvel habitant.

Ce fut au bout de ce mois, passé dans le silence et dans la mélancolie la plus profonde, qu'un matin, Nikel, ayant fini la chambre de M. Landon, prit sur lui de parler à son maître. Il le contempla d'abord pendant quelque temps : Horace regardait machinalement le feu; sa tête était appuyée sur la paume de sa main droite, dont le coude posait sur son fauteuil, et sa main gauche pendante annonçait par son immobilité une forte préoccupation. Ce spectacle, habituel pour Nikel, lui parut ce jour-là plus triste que jamais, et le fidèle serviteur s'enhardit au point de se placer d'abord au milieu de la chambre, à dix pas de son maître.

Là, posant son coude sur un meuble qui lui servit de point d'appui, il ne se soutint plus que sur sa jambe gauche, autour de laquelle il entortilla la droite; s'étant alors regardé dans la glace, il se trouva si bonne grâce, une tournure si philosophique et si argumentative, que, ne doutant pas du succès, il commença ainsi : — Savez-vous, monsieur, qu'en demeurant enseveli dans ce fauteuil, vous détruisez votre santé et perdez votre jeunesse?...

A ces mots, M. Landon [illegible] Nikel et l'[illegible] sans mot dire.

Nikel se croyait beaucoup plus d'esprit et de finesse qu'il n'en fallait pour conduire son maître, et la cause de cette bonne opinion qu'il avait de lui-même était dans le caractère d'Horace, qui avait une telle insouciance sur les insipides détails de la vie, qu'elle dégénérait en un dégoût complet pour les *choses*. Aimant trop les jouissances intellectuelles pour ne pas fuir les réalités que sa fortune lui permettait de négliger, s'agissait-il des *sentiments* ou des *personnes*, il retrouvait alors une énergie toute vierge et tout l'enthousiasme de la jeunesse. On conçoit alors l'espèce d'empire que pouvait avoir acquis sur le maître le valet de chambre. Nikel aimait sincèrement M. Landon, il le soignait avec affection et complaisance. Celui-ci avait éprouvé tant de fois l'attachement de Nikel, qu'il ne pouvait refuser une grande liberté au domestique. Ce dernier se permettait donc de donner son avis, de chapitrer son maître, avec respect, il est vrai, mais encore avait-il conquis le droit de remontrances comme les anciens parlements; et Landon en agissait comme le roi, il écoutait la remontrance et n'en faisait qu'à sa tête.

Alors, Nikel, profitant de l'espèce d'insouciance de son maître pour la conduite d'une maison, ne prenait, dans certains cas, l'avis de M. Landon que comme Richelieu venait prendre celui de Louis XIII. Mais il n'abusait pas de son autorité; seulement il régnait avec douceur sur tous les gens de la maison, faisait le beau parleur, et quand on proposait quelque chose, il répondait en s'identifiant avec M. Horace : *Nous verrons, nous avons le projet de, nous sommes d'avis*, et toujours *nous*. Marianne croyait le maréchal des logis Nikel (car il avait été maréchal des logis) aussi jaloux de son autorité que de ses intérêts; il n'en était rien : Nikel aimait sincèrement son maître, il savait que son maître l'aimait, et, content de son rôle, loin de s'opposer à quelque projet qui pût dissiper le chagrin de M. Horace, il eût été le premier à le proposer. Enfin Nikel était formé d'une argile pure, mais non pas sans défaut : enfant d'Adam, il payait sa quote-part dans le grand tribut d'imperfections que nous devons au malin esprit, et cette contribution personnelle ne l'empêchait pas d'être un brave, un digne homme, quoique parfois curieux et bavard.

Nikel vit bien que, la douceur du regard de son maître étant un encouragement, il pouvait parler sans rien craindre : jugeant alors que dans les cas désespérés il faut de grands remèdes, il procéda en jetant d'abord son maître dans l'étonnement.

— Savez-vous, dit-il en continuant, que Sénèque vous condamne tout à fait lorsqu'il établit que *les hommes de courage supportent les infortunes sans changer de caractère*... — Et où diable as-tu pris cela — Bravo, dit en lui-même Nikel; où je l'ai pris, monsieur, dans le chapitre V du *Traité des Passions*, où ce grand général a mis en déroute tous les arguments que des gens de la Grèce ont, à ce qu'il prétend, poussés contre lui, quoique je ne comprenne guère comment il se peut que ce Sénèque... — Mais, Nikel, tu as donc lu Sénèque?... dit M. Landon en changeant de posture, car il se porta sur un seul côté de son fauteuil pour regarder Nikel. — Oui, monsieur, je l'ai lu en le replaçant l'autre jour dans votre bibliothèque. — Tu n'as lu que ce passage là, je parie!... et tu es bienheureux d'avoir à me le citer. — Ciel! s'écria Nikel en décroisant ses jambes et en s'approchant de M. Landon; c'est ce qui vous trompe, mon général, car j'ai continué, et j'ai été bien plus content de mon auteur dans sa pièce du *Mariage de Figaro*. Voilà un homme!...

M. Landon se prit à rire, et Nikel interdit reprit sa première pose; et ayant retrouvé son point d'appui : — Oui, monsieur, c'est dans le volume suivant; il est, comme l'autre, tout relié en maroquin rouge.

Cette explication fit encore plus rire Landon, qui comprit alors la méprise de Nikel : le maréchal avait cru que des volumes de même format et reliés de la même manière devaient ne former qu'un seul et même ouvrage.

— Je vois bien que monsieur rit parce que je ne sais pas le latin, reprit Nikel; mais enfin, monsieur, toujours est-il que vous devriez sortir de votre léthargie, courir, monter à cheval, vous distraire : vous n'employez plus votre pauvre Nikel! un maréchal des logis réduit à n'avoir plus qu'une chambre à faire!... Nous avons tous sur le cœur le pain que nous mangeons. Je ne suis pas au fait de ce qui cause votre peine, et je ne dois pas même le savoir, à moins que monsieur ne me le dise lui-même; car Dieu m'est témoin que je ne ferais pas une enjambée, même à cheval, pour le découvrir. Je ne suis pas comme ceux qui vont au pas de charge dans la confiance de leurs maîtres; notre devoir est de les servir et de prendre leurs intérêts : c'est pour cela que je dis à monsieur qu'il devrait ne pas s'absorber et se complaire dans sa mélancolie : quoique je n'en connaisse pas les causes, je suis certain que monsieur conviendra qu'il a tort, et que Sénèque a raison. — Sénèque est mis là pour Nikel, dit en souriant M. Landon. — Et quand ce serait Nikel! est-ce parce que votre pauvre chasseur vous aurait montré le bon chemin que vous prendriez le mauvais? — Non, non, Nikel, reprit M. Landon, tu sais bien que je suis volontiers tes conseils, qui sont bons quelquefois.

— Monsieur veut rire, s'écria le valet de chambre avec un faux air de modestie où l'amour-propre triomphait; puis il reprit : Puisque monsieur cache obstinément la cause de son chagrin, on ne peut pas lui donner des consolations; mais, en tous cas, je ne persiste pas moins à prétendre que si monsieur montait son beau cheval, s'il allait au grand galop vers Cassan, comme lorsque nous avons chargé à Eylau, monsieur se dissiperait et finirait par reprendre un peu de gaieté. — Tu as raison, Nikel; c'est une lâcheté que de se laisser abattre par la douleur. — Ainsi, monsieur, interrompit Nikel, je vais faire seller *Magnifique*, vous apporter votre déjeuner, et nous partirons pour Cassan.

Horace était retombé dans son fauteuil; il avait l'œil fixé sur le feu; il ne répondit rien.

— Il est ensorcelé! s'écria Nikel en s'en allant.

Néanmoins, M. Landon, depuis cette matinée, prit une autre manière de vivre. Semblable à ces gens qui, tout glorieux d'avoir rencontré l'idée d'un homme supérieur, pensent qu'ils le conduisent : Nikel regarda ce changement comme son ouvrage. Alors la curiosité des habitants de Chambly eut lieu de se satisfaire. Horace se promenant quelquefois à cheval dans la campagne, ils le virent passer, et soudain chacun voulut expliquer ce qu'il y avait d'étrange dans ses manières; de là mille commentaires différents, tous appuyés sur les traces de violent chagrin qui paraissaient dans le maintien du jeune étranger.

En effet, l'âme d'Horace avait été altérée par une secousse trop forte pour revenir subitement à toute sa vie première; les ressorts trop fatigués n'avaient plus cette élasticité qui fait le charme du jeune âge; sa figure portait l'empreinte de la souffrance, et comme son âme, au premier aspect elle semblait flétrie; mais, en examinant Horace, on finissait par découvrir qu'il ne s'était seulement que froissé dans sa chute, et que l'âme pouvait fleurir encore. On reconnaissait d'abord en lui une inépuisable bonté qui n'excluait pas la finesse; spirituel, il était franc; libre dans ses manières et dans ses expressions, il devait déplaire à quelques-uns par sa facilité à obéir à toutes les impressions d'une imagination mobile; quoiqu'il parlât avec pureté, avec éloquence même, il se livrait néanmoins à des saillies qui s'accordaient mal avec sa manière habituelle de s'énoncer, mais fort bien avec l'ensemble de l'homme. Il savait cependant sacrifier aux convenances et avait parfois de la dignité. Sa figure, sans être belle, était si expressive, qu'elle traduisait innocemment les moindres mouvements de son âme. Il était petit, mais très-bien proportionné; la couleur de son teint, ses gestes vifs, tout indiquait en lui le défaut des tempéraments nerveux, cette exaltation dans la pensée, cette chaleur dans les sentiments, qui ne laissent jamais le temps de consulter la froide raison. Suivant ainsi l'inspiration du moment, tantôt Horace se livrait à une gaieté excessive, et tantôt il devenait mélancolique. Mais cette inégalité de caractère n'influait que sur la surface, car on retrouvait toujours en lui la bonté, l'enthousiasme et cette noble confiance de la jeunesse, d'où il résultait qu'Horace, n'ayant jamais rien de caché pour personne, introduisait le premier venu dans sa conscience avec une facilité qui lui nuisait au premier abord; aussi était-ce un bien grand miracle et une chose inexplicable pour Nikel, que M. Horace eût gardé pour lui seul la cause de sa retraite et de son chagrin.

Avec l'apparence de la légèreté, Landon était capable de constance; son chagrin ne céda point à sa nouvelle conduite. Il finit par contracter machinalement l'habitude de monter à cheval tous les jours avant son dîner, et les habitants s'accoutumèrent à le voir passer tous les jours et ne s'occupèrent plus de lui. Horace allait se promener au gré de Nikel dans les environs. Il pouvait plaisanter, rire, faire du bien; mais toutes ces actions portaient un caractère d'insouciance qui prouvait qu'il ne mettait pas toute son âme dans ce qu'il faisait; à travers la pensée du moment éclatait une autre pensée toujours vivante qui faisait pâlir tout ce qui ne se rapportait pas à elle.

Aussi les hommes les moins observateurs apercevaient-ils dans son maintien ou sur sa figure les traces de la douleur. On le plaignait involontairement, et les bonnes gens sous le chaume desquels il portait des consolations et des discours lui disaient tous : — Ah! monsieur, fasse le ciel que vous soyez plus heureux! Le malheur a un instinct qui lui fait deviner le malheur.

Quand l'homme riche est malheureux, ses peines prennent leur source dans les affections de l'âme; alors son désespoir a les formes moins acerbes que celles de l'infortune qui n'envie que les biens matériels.

Cette noble douleur de l'âme perce néanmoins dans tous les actes de l'existence, parce qu'elle est de tous les moments. Les autres ont des instants d'illusion et de rechute, celle-là est égale et toujours digne. Horace Landon la laissait voir avec une franchise qui ne lui faisait rien perdre de sa dignité et qui redoublait l'intérêt qu'inspirait sa personne.

Trois mois se passèrent ainsi, et le jeune homme vit arriver la belle saison avec indifférence.

Ce fut à cette époque, au milieu du mois d'avril, que les intrigues de Rosalie et de Marianne prirent un caractère plus grave; que madame d'Arneuse contracta l'habitude de faire avant le dîner une toilette qui la retenait dans sa chambre depuis quatre heures jusqu'à cinq; que la visite de M. Landon fut d'abord souhaitée, et son obstination à ne pas la faire regardée comme une déclaration de guerre. Il serait difficile d'expliquer les intentions de madame d'Arneuse. Voulait-elle essayer la puissance de ce qui lui restait de charmes, ou désirait-elle seulement rompre, par la société du jeune inconnu, la monotonie de son genre de vie? Quoi qu'il en fût, madame Guérin n'avait pas d'autre motif que ce dernier, car l'établissement d'Eugénie n'entrait guère dans sa tête que comme un événement possible, mais trop heureux, disait-elle, pour qu'il pût advenir à une famille que le bonheur avait abandonnée.

Eugénie, en apprenant l'arrivée de Landon, agit et pensa comme toutes les jeunes personnes. Elle se disait en riant : — Il sera mon mari. Une minute après elle n'y songeait plus. Lorsqu'il passa pour la première fois devant la maison, elle l'examina avec la folle curiosité de la jeunesse. Horace lui plaisait. Elle en plaisanta maintes fois avec sa grand'mère; mais elle finit par en rire si souvent, qu'une autre que madame Guérin eût trouvé la chose sérieuse. Enfin elle commençait à ne plus se permettre aucune plaisanterie et touchait du piano tous les jours à quatre heures. Horace Landon était loin de se croire l'objet d'une telle curiosité; il ne savait certes pas que dans une maison du village son nom, mis à l'index, donnait lieu à des scènes de famille, à des déchirements intérieurs. Nikel, de son côté, se sentait une violente inclination pour Rosalie; mais tous ces sentiments restaient enfermés dans le secret des consciences sans qu'aucun événement les eût fait éclater.

Telle était, au 15 avril 1814, la position respective des parties belligérantes. Le village attendait bien quelques événements, mais le présent n'offrait rien qui pût autoriser les moindres conjectures sur l'avenir.

III

La scène qui se trouve rapportée au premier chapitre de cette histoire se passa le 16 avril au matin; ce fut donc le lendemain 17 que Rosalie remporta cet avantage signalé sur le cœur du maréchal des logis. Cette victoire, dont la femme de chambre avait seule le secret, lui donna lieu d'espérer qu'elle ne serait que le prélude de plus grands événements, et elle se flatta de faire du salon de madame d'Arneuse le théâtre de la guerre.

Le pauvre Nikel avait, en effet, trop bien accueilli le malin regard lancé par la femme de chambre. On trouvera peut-être extraordinaire qu'un maréchal des logis et une soubrette languedocienne débutent en amour avec tant de délicatesse, mais il n'en est pas moins vrai qu'au moment où Rosalie regarda venir Nikel et où Nikel contempla Rosalie, le chasseur arrêta machinalement son cheval, et, sans suivre son maître, resta naïvement devant la porte de madame d'Arneuse. Le cheval laissa tout au plus deux minutes à son maître, c'en fut assez pour la Languedocienne; quant au chasseur, il était vaincu, il aurait voulu rester une heure, un an, toute sa vie... Il rejoignit son maître à contre-cœur pour la première fois.

Aussi, lorsqu'au retour de cette promenade Landon se mit à table, et que Nikel, la serviette sous le bras, une assiette à la main, debout derrière son maître, attendit l'ordre de s'asseoir, que celui-ci lui donnait quelquefois quand la promenade avait été longue, ses idées étaient déjà toutes renversées. Rosalie triomphait complétement, Nikel avait perdu la tête.

Horace ayant demandé du pain, Nikel lui présenta une cuiller; il apporta ensuite un morceau de pain à son maître, qui lui tendait son verre; il remit plusieurs fois sur la table les mets dont son maître avait déjà mangé. Le maréchal ne voyait plus que l'œil fripon de Rosalie, ce tablier relevé en triangle, qu'elle tenait de sa jolie main, et surtout certaine cornette garnie de mousseline qui entourait ses joues rondes et fraîches. La coiffure est assurément la partie de la toilette que les femmes soignent le plus; c'est aussi la plus indiscrète, elle révèle souvent les projets de séduction dissimulés avec le plus d'habileté. Les femmes qui se coiffent elles-mêmes portent toujours avec elles un sûr indice de leur caractère. Une dévote ne met pas son bonnet à rubans de couleur sombre comme ces femmes du monde qui passent une minute d'un quart d'heure à chiffonner leur gracieuse coiffure du matin.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui? dit Horace à Nikel. — L'avez-vous vue, monsieur? — De qui voulez-vous parler? Je n'ai vu personne aujourd'hui; il s'agira de quelque femme. — Ah! monsieur, vous l'eussiez remarquée autrefois. — Nikel, vous savez bien qu'en

général je n'aime pas les femmes. — Monsieur les aime peut-être en particulier.

Ici Horace regarda Nikel avec étonnement et lui dit en souriant :

— Ça, mon pauvre chasseur, te voilà donc amoureux? — Ah! monsieur, je me sens comme je n'ai jamais été. Certes, lorsqu'une figure me plaisait autrefois, je n'étais pas maréchal des logis de chasseurs pour rien, et j'allais en conquête aussi vite que le régiment. Tenez, monsieur, sauf votre respect et votre avis, je crois qu'il y a plusieurs amours. — Oui, Nikel, répondit Horace gravement, je le crois aussi. — Et il y en a un où l'on est timide comme un conscrit, et où on se laisse mener à la baguette comme un Prussien. — C'est quand on ressent plus d'amour qu'on n'en inspire, répondit Horace. — Monsieur a parfaitement raison; mais alors n'y aurait-il pas une marche toute particulière à suivre dans ce cas : par exemple, tomber à l'improviste sur l'ennemi pour emporter la place d'assaut, et... — Le véritable amour, dit Horace avec une gravité comique, est toujours respectueux. — Respectueux! reprit Nikel; mais alors, monsieur, il s'agirait donc de mariage? — Nikel, mon pauvre enfant, ne te fie jamais à une femme... Crois-moi. — Sauf votre respect, mon général, la plus mauvaise a toujours quelque chose de meilleur que nous.

L'innocente plaisanterie du maréchal ne parut pas avoir égayé Landon qui, cessant de répondre à Nikel, resta plongé dans une sombre méditation. L'honnête chasseur, se gourmandant en lui-même d'avoir fait peine à son maître, n'osait troubler cette rêverie; cependant, au bout d'une demi-heure de silence, il osa demander la permission de sortir. Horace y consentit par un signe de tête.

Nikel se mit sur le pied de guerre en revêtant sa veste de chasseur et tout ce que sa garde-robe pouvait lui fournir de plus séduisant; il partit en fredonnant une chanson et en faisant tourner sa canne comme pour se donner de la hardiesse, et, à n'en juger que par la force de la rotation, grande était sa timidité.

Le chasseur marcha d'un pas très-délibéré tant qu'il fut à une certaine distance de la maison de madame d'Arneuse; mais lorsqu'il en aperçut le toit, son cœur battit avec violence, il ralentit son pas, sa canne ne tourna plus, il en serra le cordon, se contenta de la traîner lentement et se mit à philosopher; c'était son faible.

— Comment se fait-il que mademoiselle Rosalie, que depuis deux mois j'ai vue presque tous les jours, me soit apparue aujourd'hui tout autre qu'à l'ordinaire; car enfin, la demoiselle Rosalie de ce matin n'est plus celle d'hier.

Le chasseur s'était arrêté tout court, et, chose inouie! il éprouvait en lui-même un sentiment qui tenait de la peur. En effet, savait-il si mademoiselle Rosalie le recevrait bien ou mal; s'il paraîtrait aimable? Là-dessus, ayant fait descendre son pantalon de manière à ce qu'il n'y eût aucun pli, ayant brossé les manches de sa veste et tiré le col de sa chemise, il avança de quelques pas; mais tout à coup il rétrograda comme si le feu d'une redoute inconnue l'eût foudroyé; il se tapit derrière l'angle d'un mur et resta dans cette position, incertain, rougissant, pesant la démarche qu'il allait faire et les paroles qu'il allait prononcer.

La cause de cette soudaine retraite était Rosalie elle-même, qui, postée depuis longtemps dans le grenier, avait aperçu de loin la démarche incertaine et la toilette du chasseur. Descendant alors avec prestesse, elle était venue se mettre en embuscade sur le seuil de la porte cochère; là, tranquille en apparence, feignant de ne pas voir Nikel, tout en jetant parfois de son côté un regard furtif, elle était prête à tourner brusquement la tête quand il serait près d'elle et à jouer la surprise.

En rétrogradant ainsi, le maréchal laissa voir son jeu; il permit à Rosalie d'apprécier le sentiment qu'elle inspirait; la soubrette comprit qu'elle était aimée, et en descendant de son grenier elle changea de rôle. Elle venait au seuil de la porte, humble et soumise, livrer son cœur au valet de chambre; mais en arrivant près de lui elle en avait déjà fait son vassal et avait décidé de déguiser son amour, de veiller sur tous ses mouvements, enfin de dominer Nikel et de le tenir en alerte.

Toute cette histoire repose sur la fausse manœuvre du chasseur, car les plus grands effets ne dépendent jamais que des plus petites causes; un ver microscopique a mis la Hollande à deux doigts de la mort en rongeant les digues qui la défendent de l'invasion de la mer; comment aurait-il pu, le pauvre Nikel, ignorant l'avenir, connaître l'influence fatale d'un pas plus ou moins accéléré? S'il eût marché droit à Rosalie, il serait arrivé, quoi? que la Languedocienne eût été trop heureuse des attentions du chasseur... et dans cette hypothèse les amours de Nikel auraient fini trop brusquement pour amener la capitulation qu'il devait signer.

Rosalie avait donc l'avantage. Quand elle jugea que le chasseur était sorti de sa cachette, elle tourna la tête vers lui avec une hardiesse mutine : une femme est toujours tout obéissante ou tout impérieuse.

Nikel, rassemblant alors son courage, rehaussa la touffe de cheveux qui garnissait le sommet de sa tête, abandonna sa position et prit le haut du pavé sans regarder la Languedocienne. Certes, si quelque chose pouvait rétablir l'équilibre et détruire le mauvais effet du pas rétrograde, c'était ce pas redoublé et ce dédain affecté pour le minois chaatisté de la soubrette. Un bon génie semblait crier à Nikel : — Courage! continue! et tu seras le... ton maître! Mais non, lorsque le valet de chambre parvint à l'endroit où était la servante, qu'il entendit le doux murmure des clefs agitées par elle, il sentit son cœur faillir, il tourna la tête, la tête lui tourna; il quitta soudain le pavé, et quand il fut arrivé en ligne, c'est-à-dire à deux pas de Rosalie, il s'arrêta.

Dans ce moment on commençait au salon une partie de piquet; Madame Guerin jouait contre sa fille et contre Eugénie. Tout à coup madame d'Arneuse se lève et sonne pour avoir de la lumière; Rosalie entendit la sonnette, mais elle décréta de ne pas bouger. Si Nikel eût été philosophe et observateur autant qu'il avait la prétention de l'être, cet événement eût pu lui rendre l'avantage.

Mais non; le valet de chambre, les yeux baissés, ne pouvait guère changer d'attitude; car, par bonheur ou par malheur, la soubrette était chaussée avec une coquetterie raffinée, et Nikel admirait deux petits pieds, agrément rare dans une soubrette, et que Nikel avait si souvent entendu vanter à son maître, qu'il avait fini par en faire lui-même le plus grand cas. Pendant qu'il cherchait ce qu'il allait dire, la femme de chambre, ayant à peine à déguiser sa joie, croisa ses bras l'un sur l'autre, de manière que la main droite caressait légèrement la partie supérieure du bras gauche, et tout son air semblait dire à Nikel : — Si tu as de l'empire sur M. Landon, il épousera mademoiselle Eugénie... Quant à toi, tu seras mon humble serviteur.

Le maréchal sentit qu'un silence de trente secondes est inconvenant auprès d'une femme, quelle qu'elle soit, surtout quand on admire ses pieds et que les pieds sont petits. Levant alors tout doucement sa tête, il se mit à contempler le visage mutin de Rosalie. Cette vue le fit tressaillir.

On doit se rappeler que Nikel avait la prétention de passer pour un bel esprit, qu'il s'étudiait à parler d'une manière distinguée; or voici comme il débuta : — Sur mon honneur, mademoiselle, voici une bien belle soirée

En prononçant cette phrase banale, Nikel regardait d'un air sentimental la maligne soubrette, qui, soutenant cette attaque en lui renvoyant des regards pleins de gentillesse et de coquetterie, répondit que la douceur du temps l'avait seule engagée à venir respirer le frais sur le seuil de la porte.

La conversation n'en demeura pas là, comme on peut bien le croire, et le chasseur ne tarda pas à entamer le chapitre des compliments. Rosalie accepta cet hommage de l'air d'une fille habituée aux éloges.

— Vous avez été militaire, monsieur Nikel, lui dit-elle enfin; combien de fois vous est-il arrivé de débiter de pareils compliments sans en penser un mot peut être? Cependant les pauvres filles s'y laissent toujours prendre quand ils leur sont adressés par de jolis garçons.

Nikel en ce moment trouva Rosalie dix fois plus belle. Celle-ci, comme on le voit, s'avançait en bon ordre de bataille, gardant ses rangs, s'emparant de tous les postes, s'établissant sur toutes les hauteurs.

— Je sais, mademoiselle, reprit le valet de chambre, que ces choses-là n'ont de mérite que quand on les pense; mais votre miroir vous a dit avant moi que tous ceux qui vous les adressent doivent être sincères, sous peine d'être aveugles...

En prononçant ces dernières paroles, il tacha de prendre la main de Rosalie; mais elle la retira en regardant Nikel avec assez de douceur pour le dédommager de la sévérité du geste.

— Il fait presque nuit, dit Rosalie; si vous vouliez entrer vous asseoir, nous serions mieux... La soubrette fit mine de s'en aller en avant l'air de dire : — Qui m'aime me suive.. Le maréchal s'élança dans la cour, et la femme de chambre se présenta dans la cuisine en traînant à sa suite Nikel tremblant et captif.

— Mais, Rosalie, dit la jeune fille, voilà une heure que l'on vous sonne pour avoir de la lumière! Prenez garde à vous, maman est en colère. Et Eugénie disparut.

— Comme elle est bonne, mademoiselle!... s'écria Rosalie en regardant Nikel. Puis elle sortit pour porter de la lumière au salon.

Nikel fut étonné de la beauté touchante d'Eugénie, et pendant l'absence de Rosalie il fit un retour sur lui-même pour considérer dans quelle affaire il s'embarquait : ses yeux erraient sur chaque instrument de cuisine; et, d'après leur nombre, leur éclat, la manière dont cette pièce essentielle était tenue, il prenait une assez haute idée de la maison de madame d'Arneuse.

Soit astuce, soit réalité, Rosalie revint dans un état qui acheva la défaite de Nikel; elle pleurait en essuyant ses yeux mutins du coin de son tablier.

— Que vous est-il arrivé, mademoiselle? s'écria l'honnête maréchal, dont l'âme tendre s'émut à cette scène inattendue — Hélas! je viens d'être grondée à cause de vous; pendant que j'étais sur la porte à prêter l'oreille à vos sornettes, madame m'a sonnée et je ne l'ai pas entendue. — Et vous avez été grondée pour moi!... Ah! mademoiselle!... Et Nikel, approchant sa chaise de celle de Rosalie, prit la main de la jolie pleureuse, et cette fois il la serra dans les

siennes. — Si je souffrais seule de l'humeur de madame, il n'y aurait que demi-mal; mais mademoiselle! ah! la pauvre enfant!... quel malheur pour elle d'être jolie!... Quel dommage qu'il n'y ait pas dans ce pays-ci un bon parti pour elle!... Comme elle rendra heureuse, en sortant d'une pareille prison, le mari qui l'en délivrera. — Je suis persuadé, dit Nikel, que vous ressemblez à votre jeune maîtresse. — Non monsieur Nikel; non, non, répondit Rosalie en remuant la tête d'une manière très-significative; moi, je ne suis qu'une pauvre fille, je n'ai pas de fortune; mademoiselle est riche : ce que j'ai, monsieur Nikel, c'est une bonne âme, et ce n'est pas à cela qu'on regarde maintenant.

Cette fois le maréchal ne pouvait éviter la botte, elle était trop directe; il n'y avait ni feinte, ni passe, elle allait droit au cœur : aussi n'y répondit-il qu'en tortillant le cordon de cuir de sa canne et en regardant alternativement et Rosalie et la canne, ou, si l'on veut, et la canne et Rosalie, de manière que l'on a toujours ignoré laquelle des deux excitait le plus vivement son attention.

— Cette fille-là, se disait-il en revenant chez son maître, cette fille-là est un trésor, tudieu!...

Cette lacune est indispensable; car toute périphrase serait sans énergie pour rendre les expressions du maréchal.

— Au surplus, continua-t-il, quel mal y aurait-il à me marier?... Elle me vaudra dix maîtresses!... Mais, mille tonnerres! elle m'a donné une fort bonne idée, et mon maître devrait venir faire quelquefois sa partie chez madame d'Arneuse, on le distrairait, et puis ne l'accompagnerais-je pas? S'il joue au salon, nous jouerons à l'antichambre, je serai près de ma Rosalie. Tous les soirs je la verrai... et, si l'on ne peut pas faire autrement, on l'épousera!... Elle est, morbleu! propre et gentille comme un cheval de lancier polonais.

Ce monologue de Nikel fait voir que la rusée soubrette avait avancé les affaires de sa maîtresse comme les siennes. Elle avait trop de finesse pour ne pas deviner les pensées de Nikel; aussi s'empressa-t-elle d'instruire Eugénie du succès de ses intrigues. Sans en rien témoigner, mademoiselle d'Arneuse en conçut quelque joie; elle espéra même, et ce faible espoir répandit quelque charme sur la vie malheureuse qu'elle menait.

Sur mon honneur, mademoiselle, voici une bien belle soirée. — Page 7.

— Allez, mademoiselle, vous serez madame Landon, disait Rosalie en la déshabillant; car M. Landon viendra ici, et il est impossible de voir mademoiselle sans l'aimer. — Rosalie, vous êtes folle! répondit-elle avec un sourire presque moqueur; gardez-vous bien de laisser supposer à personne que j'autorise ce badinage.

Du moment où Eugénie cessa de plaisanter sur M. Horace avec sa grand'mère, et qu'en le voyant passer tous les jours elle admira le cheval et le cavalier, l'enfantillage cessa pour faire place à un autre jeu de l'esprit. Toutes les jeunes personnes ont, à l'âge d'Eugénie, assez de penchant vers les idées romanesques; or, comme Landon était le premier homme qui s'offrît à ses regards, et qu'il n'avait rien de disgracieux, l'*étrangeté* de ses manières, sa mélancolie, tout servit à favoriser le penchant qu'elle eut à en faire dans son imagination le héros d'un petit roman. Elle écrivait ce roman tous les soirs, en le modifiant comme pour s'amuser; mais Dieu sait si elle s'y donnait un mauvais rôle!

En bâtissant ainsi des châteaux en Espagne, Eugénie s'habituait à penser à M. Landon, et tout en s'avouant qu'il ne lui était pas indifférent, en croyant de plus en plus qu'elle serait heureuse avec lui, elle était loin de connaître son propre cœur; un sentiment pur y grandissait à son insu, et l'amour n'était pas loin lorsqu'elle dit avec un accent enfantin :

— Rosalie, vous êtes folle!

La nuit elle rêva qu'elle épousait M. Landon.

Le lendemain, au déjeuner, Nikel, décidé à faire concourir son maître au succès de ses amours, employa pour l'engager à se présenter chez madame d'Arneuse tous les moyens que lui suggéra son adresse. S'il n'aborda pas ouvertement la question comme on peut bien le penser, au moins ne prononça-t-il pas un mot qui ne tendît indirectement à son but.

Il commença par établir que les intérêts et la réputation de son bon maître étaient tout ce qu'il avait, lui Nikel, de plus cher.

A ce début, Landon, ayant regardé le maréchal avec attention, crut qu'il s'agissait d'une chose sérieuse; Nikel, continuant alors avec feu, soutint en thèse générale qu'il ne pouvait pas souffrir que l'on mît en doute l'urbanité et la politesse des Landon; et en thèse particulière, que cette exquise réputation était en danger si monsieur n'allait pas faire de visites à toutes les bonnes maisons du pays, où monsieur paraissait vouloir toujours habiter, notamment à la maison d'Arneuse, etc., etc. Enfin il termina ainsi :

— Oui, monsieur, je le dis et je le répète, je ne vois pas ce qui vous empêcherait d'aller dans cette maison; vous vous y divertiriez toujours mieux que chez vous. — C'est vrai, Nikel. — Pourquoi refusez-vous donc de vous y présenter? — Je ne sais, mais j'éprouve une répugnance invincible à sortir de ma solitude. — Si je connaissais vos chagrins, je pourrais, monsieur, vous prouver peut-être qu'il vaudrait mieux vous dissiper et voir une jolie jeune personne, un ange... — Je doute que vous puissiez me persuader cela, interrompit M. Landon avec l'accent du maître. — Ah! monsieur, reprit l'adroit Nikel, vous faites bien voir là que vous la craignez. — Il n'est plus au monde une femme que je redoute. — En ce cas, monsieur a donc été amoureux?.. En faisant cette interrogation, le chasseur regardait son maître. Horace ne leva même pas les yeux; alors Nikel continua : — Si monsieur a été amoureux, il doit connaître les tourments et les infernales inquiétudes de cette passion...

A ces mots M. Landon regarda Nikel d'un air qui voulait dire : — Veux-tu me faire de la peine?...

Le maréchal comprit parfaitement ce regard; il savait bien que son maître avait été amoureux, et son envie d'apprendre tous les détails d'une aventure dont il ne connaissait que l'héroïne lui faisait sans cesse appuyer sur cet article malgré le silence obstiné de Landon et le chagrin qu'il lui causait. Cependant la plupart du temps le

remords le prenait en voyant qu'il tourmentait son maître, et dans ce combat entre sa curiosité et sa bonté, ce dernier sentiment l'emporta; en ce moment, il n'osa plus toucher cette corde, et reprit en ces termes :

— Ce que je faisais observer à monsieur était pour lui donner à entendre que je ne le sollicitais d'aller chez madame d'Arneuse qu'afin de rendre service au pauvre soldat qui lui a sauvé la vie à Eylau; et je ne rappelle, certes, pas l'effet de mon devoir pour vous décider, car vous êtes le maître, monsieur; je ne voudrais pas pour toute la gloire d'un de nos maréchaux vous causer la moindre peine!... Vous irez, ou vous n'irez pas; Nikel fera comme il pourra... — J'irai, Nikel, interrompit Horace d'un ton de voix plus doux. J'irai dès ce soir, demain, quand tu voudras, enfin! Va, mon brave, tâche de trouver une femme qui t'aime sincèrement, et tu seras plus heureux que ton maître!... — Vous êtes donc malheureux?... demanda Nikel avec l'accent de la plus tendre compassion, mais de la compassion curieuse. — En voilà assez; je ferai ce que tu veux... Laisse-moi! — C'est que monsieur connaît mon penchant pour le malheur; sans me vanter, j'ai su partager mon pain avec le pauvre, je n'ai jamais tué la poule du paysan, et j'ai toujours conduit les ennemis blessés à l'ambulance. — C'est bon, c'est bien; mais laisse-moi, Nikel...—C'est que je vois bien que vous allez tomber dans la mélancolie, et *j'aimerais mieux*, c'est-à-dire il serait convenable (puisque vous allez ce soir chez madame d'Arneuse) que vous vous promenassiez à cheval ce matin. — Je préfère rester.— Mais monsieur sait bien que *Brigand* n'est pas sorti depuis quinze jours! — Eh bien, monte-le! — Ciel! y pensez-vous, monsieur? moi, monter un des chevaux de monsieur! j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles! Si monsieur ne veut pas venir, je promènerai *Brigand* à la main. — Allons, Nikel, j'irai.

Nikel, se frottant les mains en signe de joie, se retira, et Horace sourit légèrement en voyant son valet de chambre persuadé qu'il avait remporté une grande victoire. Nikel était une si bonne âme, un si fidèle serviteur, que Landon ne voulut pas, en le détrompant, se priver de quelques scènes qui, pour la plupart du temps, le divertissaient.

IV

Landon et son fidèle sergent, d'après la résolution qu'ils avaient prise, se promenèrent donc beaucoup plus matin qu'à l'ordinaire. Eugénie, plus attentive que sa mère, fut seule à les voir passer.

A trois heures environ, le chasseur mit toute son adresse à faire adopter à son maître une mise recherchée; et la mélancolie d'Horace l'empêchant de s'apercevoir du manége de son domestique, il s'habilla tout comme le voulut Nikel.

— Monsieur, disait-il, quand il se vit en route avec son maître pour aller faire cette visite, vous reviendrez sans doute de vos préventions contre les femmes quand vous aurez vu combien cette jeune personne est intéressante et malheureuse...

— Elle est malheureuse!... dit Landon avec un accent de compassion, et comment?...

— Monsieur, c'est sa mère qui la tourmente un peu. Madame d'Arneuse est emportée, sa fille est douce, la mère aime le faste, et mademoiselle Eugénie aime la simplicité; or, monsieur sait bien qu'il y a des caractères si opposés, qu'ils ne s'accordent jamais entre eux, et alors la vie intérieure n'est pas commode. C'est précisément comme si l'on couchait avec un mauvais camarade. Toute maltraitée qu'elle est, cette jeune fille adore sa mère, Rosalie me l'a dit; et cette mère est aveuglée par une inexplicable antipathie, au point de ne pas reconnaître tout l'amour que sa fille a pour elle.

— Pourquoi ne m'as-tu pas instruit plus tôt de ces détails?

— Mon colonel, je ne savais pas si ce spectacle-là vous rendrait plus triste ou plus gai.

— Tu le sais donc maintenant?

— Non, mon colonel; mais j'avoue franchement que, malgré tout le désir que j'ai de vous voir aller chez madame d'Arneuse, je ne voudrais pas que votre bonté... vous fût à charge. D'ailleurs, monsieur, ajouta Nikel en faisant tourner sa canne comme pour enlever ses scrupules, vous trouverez là des distractions plutôt que chez vous. Ne prendrez-vous pas le parti de la fille contre la mère, comme le *petit tondu* a fait en Espagne? ce sera une petite guerre. Vous finirez par vous intéresser à la jeune personne, et... vogue la galère... mademoiselle Eugénie est jolie... Tenez, voici la maison; elle n'est pas mal!... Au surplus, si vous vous ennuyez, nous allons au trot, vous pourrez vous tirer au galop .. Mais voici la porte... entrez, mon colonel.



Horace Landon.

Horace, souriant de la franchise de son chasseur, lui serra la main, et Nikel, oppressé jusque-là, respira plus librement. Il trembla en frappant à la porte, et tressaillit en entendant les pas de Marianne, qui vint ouvrir.

Pendant qu'ils s'acheminaient, une tempête s'était élevée au salon.

— Notre voisin ne fait pas sa promenade aujourd'hui, avait dit madame Guérin.

— Il est sorti ce matin, lui répondit imprudemment sa petite-fille.

— Comment sais-tu cela? lui demanda sa grand'mère.

— Je l'ai vu ce matin vers dix heures; il allait à Cassan, repartit Eugénie avec d'autant plus de bonne foi, que sa mère semblait approuver ce discours par son silence.

— Vraiment, je vous admire! s'écria madame d'Arneuse, furieuse

d'avoir manqué le passage de Landon : vraiment, Eugénie, vous faites bien du cas de tous les ordres de votre mère... J'ai signifié que je ne voulais plus entendre parler de cet étranger; son nom même me déplait, m'irrite, et vous ne cessez de le prononcer! Maintenant, lorsque je voudrai quelque chose, je demanderai tout le contraire; ainsi, Eugénie, ma fille, parlez, et on dissez-moi de tout ce que fait et ne fait pas M. Landon. Et d'où savez-vous, je vous prie, qu'il aille à Cassan? l'avez vous suivi à cheval?

— Non, maman, répondit Eugénie en tremblant.

— Comment, non! vous m'étonnez! Il ne vous manque plus que de courir les champs avec lui!...

— Mais, ma chère amie, dit madame Guérin en interrompant sa fille, ce n'est pas la faute d'Eugénie, c'est la mienne, j'ai parlé la première de ce jeune homme.

— Qu'importe, madame : devait-elle répondre? l'interrogeait-on? depuis quand les enfants discourent-ils avec tant de liberté? Ah! de notre temps on se tenait tout autrement! Jamais une fille bien élevée n'osait lever les yeux, et mademoiselle voit passer le monde, sait où l'on va, ce qu'on fait. Nous demanderons pour vous le ministère de la police.

— Mais, maman, je n'ai pas cherché à le savoir; c'est le domestique de M. Landon...

— Eh bien, toujours!... Qu'est-ce que je viens de vous dire?... Ce nom me fatigue, et il faut l'entendre à chaque instant....

— Madame, voici M. Landon, s'écria Rosalie en entrant dans le salon avec un air de triomphe.

A ces mots, madame d'Arneuse resta tout interdite, et sa figure devint le théâtre d'une véritable péripétie comique. Le rouge de la colère expirante fit place à l'air d'une satisfaction froide; une aménité toute d'apprêt succéda si vite aux couleurs sombres de la sévérité, qu'on pouvait facilement supposer à madame d'Arneuse une grande habitude de ces jeux de physionomie; et cette mobilité dans le masque faisait mal présumer de sa franchise. Madame Guérin et Eugénie avaient précipitamment tourné la tête vers la porte; mais la jeune fille ramena lentement sa figure sur son ouvrage, soit coquetterie innée, soit crainte de sa mère.

— Madame, faut-il faire entrer?... demanda la malicieuse soubrette, dont l'air goguenard annonçait qu'elle avait entendu la dernière partie de la scène.

Madame d'Arneuse pencha doucement la tête, passa négligemment les doigts dans ses cheveux, rajusta son fichu, et jeta un coup d'œil dans la glace; sa conscience lui conseilla de s'envelopper dans un grand châle.

Les pas du jeune homme retentirent dans l'antichambre, et bientôt Rosalie rentra pour annoncer d'une voix sonore : — M. Horace de Landon; puis elle regarda Eugénie en lui lançant une œillade qui voulait dire : — En avant! Le chasseur l'eût du moins interprétée ainsi.

A l'aspect d'Horace, les trois dames se levèrent. Madame d'Arneuse lui montra un siége qu'elle avait déjà placé de manière à lui dérober la vue d'Eugénie; l'air moitié impérieux, moitié poli avec lequel elle l'accueillit, était un reproche tacite du manque d'égards dont elle le jugeait coupable.

Avant que les compliments d'usage eussent été échangés, le sourire à la fois triste et poli de M. Landon parut à madame d'Arneuse galant et presque admirateur. Regardant déjà ce sourire comme une sorte d'amende honorable, elle eut l'air de consentir à recevoir un hommage en laissant deviner qu'elle pourrait faire grâce en faveur de l'admiration : aussi répondit-elle par un coup d'œil plein d'amabilité.

— Madame, dit Horace, je viens vous faire une visite tardive, sans doute; mais les soins et les embarras d'un nouvel établissement, les chagrins qui l'ont causé, sont mon excuse.

En prononçant ces dernières paroles, son regard, qui s'était d'abord porté sur madame d'Arneuse et sur madame Guérin, s'était attaché sur Eugénie, qui se trouvait à côte de lui. La jeune fille, rougissant, se glissa doucement sur une chaise plus voisine de M. Landon, et, se gardant bien de jeter les yeux sur sa mère, elle essaya de continuer sa broderie.

— Eugénie, dit madame d'Arneuse avec une perfide bonté, tu n'y vois pas clair, ma fille; rapproche-toi de la croisée, ton ouvrage exige beaucoup de jour et surtout beaucoup d'attention, ajouta-t-elle en lui lançant un regard impératif qu'elle crut dérober à M. Landon.

— Est-ce mademoiselle qui joue si bien du piano? demanda Horace en examinant Eugénie avec l'intérêt que lui avaient inspiré les détails donnés par Nikel.

Eugénie, interpellée, resta debout, et se hasardant à regarder M. Landon, lui répondit : — Oui, monsieur... et c'est aux soins et aux conseils de ma mère que je dois le peu que je sais.

Par cette petite flatterie, Eugénie demandait à n'être pas forcée de lever le siége; sa mère ne disait mot; mais madame Guérin, enchantée de la phrase conciliatrice qui faisait à la fois l'éloge de la fille et celui de la mère, lui dit : — Viens, ma petite, viens ici et laisse ton ouvrage...

Eugénie alla donc toute joyeuse s'asseoir sur un fauteuil à côté de sa grand'mère; et comme madame Guérin se trouvait placée en face de M. Landon, Eugénie, pleine de reconnaissance, baisa la main de sa grand'mère avec une douce effusion de cœur.

— Il paraît, mesdames, que vous êtes bien aimées, dit Horace à madame d'Arneuse. — Ah! monsieur, repartit Eugénie, surprise du silence de la marquise, plus heureuse que la plupart des enfants, j'ai deux mères!

A ces mots, la jeune fille, ayant tourné les yeux, rencontra le regard de Landon. Son âme et celle du jeune homme furent comme en présence pendant un instant aussi rapide que l'éclair; Eugénie laissa lire dans ses yeux toute la candeur de son âme; elle voulait inspirer l'amour, elle le ressentit à son insu. Il lui sembla qu'en cet instant le cœur d'Horace avait compris le sien. Ce regard sympathique fut comme un talisman qui lia ses fantastiques méditations à la réalité; la couleur des cheveux de Landon lui plut; elle aima la vivacité de ses yeux, le son de sa voix, son langage, sa mise, enfin elle lui accorda les perfections dont elle le parait dans ses rêves.

Il arriva donc à la maîtresse le contraire de ce qui advint à la soubrette; et de toute éternité il avait été décidé que la tendre Eugénie recevrait des lois de M. Horace, tandis que Nikel obéirait à Rosalie.

Madame d'Arneuse et madame Guérin observaient M. Landon avec la curiosité naturelle en pareille circonstance; la grand'mère semblait chercher dans ses traits les indices d'un bon caractère, et la marquise examinait avant tout les formes extérieures et les manières. Le jeune homme, qui savait vivre, ne s'offensa nullement de cet examen, et, par une pente naturelle de notre amour-propre qui nous porte à vouloir paraître mieux que nous ne sommes, M. Horace s'étudia, sans trop d'affectation, à rester aussi éloigné de la familiarité que de la sèche et froide politesse du grand monde.

— Monsieur, dit madame d'Arneuse, votre intention n'est sans doute pas de rester toute l'année dans notre village; c'est pour un jeune homme de votre rang et de votre fortune un théâtre bien resserré. — Madame, j'y suis fixé pour toujours; c'est du moins en ce moment mon intention formelle. — Ah! monsieur, à votre âge peut-on prévoir ainsi l'avenir? Nous avions aussi résolu de ne jamais quitter Paris. Sans la révolution, nous n'aurions pas eu le plaisir de vous voir... à Chambly.

Ici madame Guérin s'étendit longuement sur l'ancien état de sa fortune et sur la vie élégante que sa fille menait à Paris avant l'époque où toutes deux s'étaient retirées à Chambly. Elle termina, comme à son ordinaire, en disant qu'il était bien dur à son âge d'être réduite...

— Ah! madame, dit madame d'Arneuse en l'interrompant avec vivacité, nous ne sommes pas encore si maltraitées; je connais beaucoup de maisons nobles qui le sont plus que la nôtre.

M. Landon se crut en cette occasion obligé de débiter quelques lieux communs sur cette thèse rebattue : que la fortune ne fait pas le bonheur. — Le bonheur, dit-il en terminant, est toujours à notre portée, toujours à nos pieds, c'est une fleur des champs; il ne faut que se baisser pour la cueillir; mais, comme elle est entourée de beaucoup d'autres fleurs, nous nous trompons sur le parfum, sur la couleur, et nous étendons trop les mains pour ne pas dépasser le but.

Cette agreste comparaison, que sa promenade du matin lui avait sans doute inspirée, eut un plein succès auprès de ces dames.

Une rougeur subite colora le visage d'Eugénie en entendant ces paroles et en voyant les yeux de M. Landon se fixer sur elle; elle n'était pas loin de lui, elle était simple, élevée modestement : ne ressemblait-elle pas à une fleur des champs?

— Ainsi, monsieur, reprit madame d'Arneuse, je vois que vous êtes venu à Chambly pour cultiver le bonheur.

— Ah! madame! il n'en existe plus pour moi!... répondit le jeune homme d'un accent de mélancolie qui intéressa vivement la mère et la fille.

Eugénie laissa parler son émotion dans ses regards et dans son attitude. Il lui sembla que l'infortune les réunissait déjà dans un même sentier de la vie.

Cette sollicitude inattendue frappa Landon, qui remercia la jeune fille par un regard... Madame d'Arneuse fit trembler Eugénie par le coup d'œil qu'elle lui lança.

— Oui, mademoiselle, répondit Horace, je suis malheureux..... Mais, ajouta-t-il en souriant comme pour donner le change, les chagrins des jeunes gens sont de courte durée...

— Eugénie, ma bonne, dit madame d'Arneuse en voyant que M. Landon accordait beaucoup trop d'attention à la jeune fille, ma chère enfant, tu serais bien aimable de m'aller chercher mon ouvrage.

Eugénie se leva en soupirant. Cette phrase était pour elle l'ordre secret de quitter le salon et de n'y plus reparaître sans être appelée par sa mère. En sortant, elle contempla M. Landon dans la glace jusqu'au dernier instant, en lui disant adieu du cœur.

Un geste impérieux de madame d'Arneuse, surpris par Landon, le mit à peu près au fait de cette scène, examinant alors la marquise

avec plus d'attention, il vit son visage quitter brusquement le masque de la sévérité pour reprendre les grâces d'une affabilité d'emprunt quand elle se tourna vers lui. C'en fut assez pour lui faire juger madame d'Arneuse. Au premier abord, les deux dames lui avaient déplu; mais à ce moment il acquit la preuve de toutes les assertions de Nikel, et il se sentit vivement intéressé par Eugénie. De son côté, madame d'Arneuse avait reçu cette première impression d'après laquelle on juge presque toujours en dernier ressort une personne que l'on voit pour la première fois.

Elle sentit tout d'abord que leurs âmes n'avaient aucun point de contact, et néanmoins Horace ne lui fut pas désagréable. Ce sentiment s'explique facilement. Madame d'Arneuse, n'étant pas noble d'extraction, outrait son rôle de marquise afin d'en obtenir les honneurs : et comme elle rendait intérieurement justice à la simplicité de ceux qui se sentent naturellement supérieurs, Horace lui imposa, malgré ses manières exemptes d'exagération, une sorte de respect involontaire. Alors, soit qu'elle fût séduite par la fortune de Landon, ou que le mystere dont il était entouré l'intriguât ; soit que, le trouvant d'un extérieur agréable, elle eût l'espoir de le consoler, le fait est qu'elle déposa ses préventions et commença par lui rendre en elle-même une pleine justice.

Elle daigna donc lui sourire, et d'un air moitié amical, moitié protecteur, elle lui dit : — Monsieur, si vous avez quelques moments à perdre, nous serons enchantées de pouvoir faire une connaissance plus intime avec vous. Notre intérieur est, comme vous le voyez, très-simple. Je me suis vouée à mon ménage, au travail, à l'éducation de ma fille, et je fais en sorte de me conformer, sans murmure, à la situation dans laquelle le sort m'a placée. Nous nous aimons toutes, et nous nous aidons mutuellement à porter le fardeau que les circonstances nous ont imposé.

— Madame, répondit Horace en faisant un geste par lequel il sembla se replier sur lui-même, j'userai quelquefois de votre aimable invitation : j'aime beaucoup la musique, quoiqu'elle éveille en moi de tristes souvenirs, ajouta-t-il d'une voix altérée. Puis, après un moment de silence, il reprit : Je vois ici un piano ; en revanche, je serais flatté que vous missiez à contribution ma bibliothèque, et, lorsque vous voudrez vous promener au loin, je serai charmé de vous voir accepter mes chevaux. .

— Vous êtes on ne peut pas plus galant, monsieur, répliqua sèchement madame d'Arneuse, mais vous me permettrez de n'accepter que vos livres, nous avons notre voiture.

A ces mots madame Guérin regarda madame d'Arneuse avec surprise, mais le sérieux de sa fille et l'orgueil qui régnait sur sa figure l'engagerent à retenir ses objections.

— Nous ne nous en servons pas souvent, dit-elle alors avec un sourire moqueur.

Enfin, après quelques propos insignifiants, M. Landon se leva, et saluant les deux dames, il sortit. Madame d'Arneuse, sans quitter sa place, lui rendit un salut tout à fait théâtral; mais madame Guérin ne le quitta qu'à la porte.

Nikel abandonna Rosalie en entendant les pas de son maître : et le chasseur, une fois dans la rue, se retourna pour voir encore la maison ; alors il crut apercevoir dans un étage supérieur où s'était déjà postée la femme de chambre une jeune figure qui contemplait Horace avec curiosité.

Aussitôt que M. Landon fut parti, madame Guérin dit à sa fille .

— Comment, ma chère amie, as-tu pu transformer en voiture une berline démantibulée qui se briserait à la premiere sortie?

— Croyez-vous, madame, que je veuille me laisser écraser par le faste de ce jeune homme? Pour qui nous prend-il donc, en nous offrant sa voiture?... En cela il a manqué d'usage: car, du reste, il est mieux que je ne le croyais.

Cette derniere phrase était chez madame d'Arneuse la premiere note de la gamme qu'elle se proposait de parcourir. Ce propos tenait dans son esprit le juste milieu entre la ligne où finissait la défaveur, où allait commencer la louange. C'était tout ce que son envie de rendre justice à M. Landon et de l'exalter par la suite pouvait lui faire dire pour s'accorder avec ce qu'elle avait avancé précédemment. Elle se servait ainsi de lignes imperceptibles pour ne jamais avoir l'air de changer d'opinion ; de maniere qu'il fallait être très-exact à retenir ses assertions précédentes, et vouloir encourir sa haine en les lui rappelant, pour lui faire apercevoir toute la mobilité de ses préventions.

La phrase de madame d'Arneuse semblait jeter le gant, et madame Guérin se serait tue toute sa vie plutôt que de ne pas le ramasser. Elle se hâta d'enchérir sur les éloges de sa fille.

— Oui, dit froidement madame d'Arneuse, il est assez bien. Comme elle prononçait ces mots, Eugénie rentra au salon, se doutant bien que, selon l'habitude constante de la maison, l'on devait s'occuper de M. Landon. — Eugénie, reprit-elle en s'adressant à sa fille, vous parlez beaucoup trop lorsqu'il y a des étrangers ; encore un peu, vous auriez tenu le dé de la conversation.

La pauvre enfant remarqua qu'il y avait moins d'aigreur dans le ton, dans l'accent et dans les paroles de sa mere, et cette douceur lui parut le signe évident de la faveur qu'avait obtenue M. Horace ; elle s'en applaudit pour lui, à ce qu'elle crut; mais en analysant bien ses sensations, elle aurait vu que l'espoir de revoir M. Landon était de moitié dans sa joie.

— Je vois avec plaisir, reprit madame Guérin, que ce jeune homme pourra nous faire une société agréable. J'aurais bien voulu lui demander s'il savait jouer au boston ; mais une premiere fois... — S'il ne le savait pas, dit Eugénie en tremblant, nous le lui apprendrions. — Eugénie, répondit la grand'mere, il aime la musique...

La jeune fille rougit et se tourna vers son piano comme pour le remercier. A tout cela madame d'Arneuse ne disait mot: mais ce silence était énergique, puisqu'elle souffrait avec plaisir que l'on s'entretînt de ce jeune homme impoli dont le nom était naguere proscrit par elle.

— Du reste, il paraît certain, bonne maman, qu'il est triste : car la mélancolie perce dans ses paroles, dans ses yeux, dans toute sa personne. — Bah! il est jeune et riche, et dans cette position-là les peines s'en vont comme elles viennent. — D'ailleurs, reprit madame d'Arneuse, d'après sa phrase mélancolique on devine bien la nature de ses petits chagrins, et si l'on voulait s'en donner la peine, on le distrairait bientôt... Les jeunes gens!... — Je ne le crois cependant pas d'un caractere inconstant, dit madame Guérin; sa figure promet de l'énergie...

On s'entretint ainsi du jeune homme et de sa visite jusqu'à l'heure du dîner, pendant lequel, au grand contentement d'Eugénie, la conversation ne changea pas de sujet, ce qui n'est pas extraordinaire ; dans un petit village, les moindres choses font événement.

Pendant qu'au salon on parlait de M. Landon, celui-ci cheminait avec son chasseur.

— Eh bien, Nikel, avait dit Horace, où en sont tes affaires avec ta Rosalie ? — Trop bien, mon colonel, trop bien. — Que veux-tu dire? — Je m'explique, monsieur; la rusée m'a tout à fait ensorcelé, et maintenant je l'aime trop pour y voir clair, je ferai quelque sottise... Ah! je réponds qu'elle me tiendra toujours la dragée haute, car elle s'aperçoit bien que je ne suis qu'un conscrit auprès d'elle. Croiriez-vous, mon colonel, que je n'ai pas encore osé lui baiser les mains, qu'elle a, par parenthèse, blanches comme du lait?... Enfin! s'écria le maréchal comme s'il lui fût survenu quelque réflexion désagréable, malgré toutes ces incohérences, elle a un cœur excellent, elle m'a attendri, car elle pleurait en me racontant les tours que sa maîtresse joue à cette pauvre petite créature, qui est bien un ange du ciel.

— Et que t'a-t-elle dit?

— Monsieur, quand elle a entendu fermer la porte du salon, elle s'est écriée : « Marianne! je parie que l'on a renvoyé mademoiselle chercher le mouchoir! » Pour lors elle est sortie, et apres quelques minutes elle est revenue et nous a dit : « Je ne me trompais pas; mademoiselle en a les larmes aux yeux!... »

— Elle pleurait?... s'écria M. Landon.

— Oui, monsieur, et voilà, continua l'impitoyable chasseur, voilà qu'elle nous dit que madame d'Arneuse était la femme la plus capricieuse, la plus changeante, la plus orgueilleuse; que son imagination vire et tourne comme un aide de camp aux jours de bataille. Enfin elle nous a fait le récit des infortunes de mademoiselle Eugénie si bien, quoi! qu'elle m'a crevé le cœur. J'aurais donné ma solde de retraite pour avoir douze mille livres de rentes à offrir à cette jeune fille-là avec ce cœur d'honnête homme qui bat sous ma capote, afin de la tirer d'un enfer pareil, si je n'aimais pas Rosalie, s'entend!... Et puis elle nous a encore conté combien cette demoiselle est bonne, qu'elle excuse les domestiques, qu'elle soigne sa mere, qu'elle l'aime malgré ses caprices, qu'elle joue admirablement du piano, enfin qu'elle mérite un trône comme un fuyard mérite une balle dans la tête!

Ce discours du chasseur produisit son effet. Poussé par sa bonté naturelle, Landon s'occupa involontairement du malheur d'Eugénie, et pendant le reste de la journée il se fit répéter plusieurs fois par Nikel les détails que celui-ci tenait de Rosalie.

Si Landon pensait à Eugénie, elle ne fut pas sans l'imiter un peu. Le soir elle eut de la peine à jouer avec sa mère, elle oubliait les cartes, faisait des fautes; et comme madame d'Arneuse, par suite de l'amour-propre qui formait la base de son caractere, n'aimait pas à perdre, elle gronda Eugénie. La pauvre enfant ne put donc se livrer à sa douce rêverie qu'au moment où elle se retira pour dormir, et comme dans les deux maisons tous les personnages se coucherent en pensant les uns aux autres, cette aventure se trouva dans cet instant aussi fortement nouée qu'un bon troisieme acte de tragedie

---

V

Le lendemain Nikel, revenant de promener Brigand, s'arrêta devant la maison; car Rosalie, qui l'avait vu arriver, n'avait pas man-

qué de venir se placer sur la porte pour recueillir au passage les flatteries du maréchal des logis.

— Comment cela va-t-il ce matin, ma belle demoiselle? dit Nikel en attachant la bride de son cheval à la chaîne de la cloche.

— Cela va bien, monsieur, répondit la soubrette en lui lançant une œillade gracieuse; votre visite d'hier a fait changer le vent; madame n'a encore grondé personne, pas même sa fille; madame Guérin fredonne les airs qu'on chantait de son temps; et quant à mademoiselle, tenez!... écoutez-moi ces traits-là, cela roule avec une rapidité de tonnerre; elle est au piano depuis ce matin, et ses doigts vont mille fois plus vite qu'à l'ordinaire; on sent, rien qu'à l'entendre, qu'elle n'est pas malheureuse ce matin; moi-même, monsieur Nikel, j'ai suivi le torrent et je chante les rondes de mon pays.

— Pourriez-vous m'apprendre, mademoiselle, reprit flegmatiquement le chasseur, qui a fait faire ce demi-tour à droite, ou quel est le général qui a ordonné ce quart de conversion?

— Ah! monsieur Nikel, nous sommes toutes ainsi bâties dans notre maison : il ne faut qu'un compliment pour nous enlever une migraine; flattez-nous bien, nous devenons aimables; une caresse, ce sont des amitiés à n'en plus finir; mais une mouche vient à voler, en moins de cinq minutes nous sommes méconnaissables, et de fil en aiguille on arrive à se reprocher des paroles qui datent de vingt ans, et tout cela vient...

— De la lune, sans doute! dit le maréchal en haussant l'épaule et en souriant d'un air moqueur et incrédule; à d'autres, mademoiselle; ce sont là des incohérences par trop fortes, et vous vous moquez de moi!...

— Je ne me moque point, reprit Rosalie; et toute jeune et étourdie que je paraisse être, je gouvernerais la maison si je le voulais. Je devine quand madame est en colère, et quand je veux la mettre de bonne humeur, je n'ai qu'à lui dire en l'habillant qu'elle est plus blanche que mademoiselle, et qu'elle paraît la sœur de sa fille...

— Mais voilà qui est fort mal, mademoiselle.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est mentir.

— Bah! reprit Rosalie, j'aime ces changements à vue, moi!... cela met un peu de variété dans notre vie : aussi bientôt madame desserre ses lèvres minces, elle commence par rire, elle finit par me croire, et la voilà gaie et charmante jusqu'au premier caprice. Quant à madame Guérin!... si voulez parler comme elle, l'écouter, lui répéter qu'elle a été jolie et riche, elle vous adorera; le dos tourné, si un autre vous accuse et dit : Tue, elle répond : Assomme. Elle vous cajole; mais c'est de la bonté si l'on veut... Elle est trop faible... Eh bien, monsieur Nikel, je ne veux pas me donner la peine de les mener, j'aime mieux rire de leurs scènes, regarder tourner ces girouettes, et me borner tranquillement à consoler mademoiselle, et à faire enrager Marianne jusqu'à ce que j'aie une autre victime, vous, par exemple.

— Toujours gentille et spirituelle! s'écria le chasseur en lâchant un gros soupir sentimental.

— Toujours, monsieur Nikel; malheureusement j'ai grand'peur que notre ordre du jour, comme vous dites, ne tienne pas longtemps; nous retomberons dans notre infortune, et cette pauvre demoiselle Eugénie restera toujours à la torture.

— Mademoiselle, dit Nikel en s'emparant des mains de la soubrette, pourriez-vous m'expliquer où vous en voulez venir?

— Ah! reprit Rosalie, je veux dire qu'il ne tiendrait qu'à vous de faire la pluie et le beau temps chez nous; comme votre maître a l'air d'une bonne âme, il ne demanderait pas mieux que de nous laisser toujours dans une douce température.

— Diable! mademoiselle, ceci s'embrouille, et si je reste ainsi devant vous à regarder sortir vos jolies petites paroles d'entre vos dents blanches, ce n'est pas que j'y comprenne rien, mais c'est parce que je vous aime. Au reste, voilà bien l'amour : comme le disait un trompette de mes amis, c'est le boute-selle de toutes les sottises!...

— Monsieur Nikel, j'aime à croire que vous êtes discret, et que l'on peut vous confier quelque chose...

— Mademoiselle, un militaire, quand il a fait deux heures de faction et un tour à la salle de discipline, garde un secret aussi bien que son cheval.

— Eh bien, monsieur le maréchal, reprit Rosalie en le regardant de manière à le rendre fou, si vous êtes pour longtemps dans le pays, si vous avez quelque empire sur votre maître, engagez-le à venir ici de temps en temps; s'il tourne chaque fois un petit compliment à madame, et tout se passera, la jeune fille respirera, on ne la grondera plus, elle sera heureuse enfin; et si votre maître a bon cœur, il sera heureux aussi d'adoucir le martyre de cette enfant!

— Eh bien! mademoiselle, si cela peut vous plaire, nous viendrons. — Ah! monsieur Nikel, je n'y ai d'intérêt que celui de mademoiselle; je voudrais la voir moins malheureuse.

— Mais moi, ma chère, je gagnerai à cela le plaisir de vous voir; votre aspect est si doux pour moi! et le jour où vous voudrez bien me dire que vous comptez sur ma constance, je ne regarderai plus aucune femme en face ni de côté..

Ici le chasseur fit un mouvement pour embrasser Rosalie, elle se recula brusquement; Brigand eut peur, cassa la corde de la sonnette et s'enfuit; Nikel courut après Brigand et Rosalie rentra dans la maison en riant.

Cette conversation ne fut pas sans résultat. Deux ou trois jours après, M. Horace, cerné par les savantes manœuvres de Rosalie, fut enfin amené dans le salon de madame d'Arneuse. La soubrette s'était servie de Nikel comme un habile général se sert des tirailleurs qui couvrent son armée, et le chasseur avait fini par vaincre la répugnance de son maître pour les deux dames. Le jour où le jeune homme se présenta chez elle, madame d'Arneuse, étant mise fort à son avantage, avait un air de fraîcheur et un vernis de beauté qui ne lui étaient pas habituels. Elle fut donc enchantée de l'opportunité de cette visite, et ce fut un premier motif pour trouver le visiteur à son goût. Au nom de Landon, prononcé par Rosalie d'une voix éclatante, les trois dames se levèrent, et chaque visage prit une gracieuse expression à laquelle le jeune homme répondit par un salut et par le sourire banal dont il voilait sa mélancolie.

Le soir voilait alors la campagne de ses teintes indécises et de ses ombres vaporeuses, le printemps répandait les trésors de ses jeunes parfums, et un dernier rayon de soleil jetait encore dans le salon une nappe de lumière rougeâtre : le silence de la campagne interrompu par les chants mourants des oiseaux, le mystère du crépuscule, l'espérance qui se révélait à elle, tout, pour Eugénie, rendit ce moment enivrant; ce fut un véritable enchantement, un bonheur dont elle fut longtemps à savourer toute la douceur. Elle se rassit timidement, pencha la tête sur son ouvrage, garda le silence, et, sans lever davantage les yeux sur M. Landon, se contenta de se fondre dans le charme qu'elle éprouvait à l'entendre parler. Elle se mit à recueillir chaque parole; et plus elle écouta, moins elle se sentit tentée de relever son front, car sa rougeur virginale et la naïve expression de sa félicité se seraient dévoilées à l'être le plus inattentif.

Elle avait lieu d'être contente : madame d'Arneuse, qui avait une grande prétention à l'esprit et au savoir, voulant déployer ses connaissances, amena la conversation sur la littérature, les arts, les sciences, et le jeune homme, facile comme il était, toujours prêt à rendre la bride à son imagination, discuta avec tout le feu de son caractère : tranchant comme les hommes qui ont vécu solitaires, et gagnant de l'aisance à mesure que la discussion s'animait, il finit par oublier où il se trouvait et par se croire avec des amis. Il se livra donc à toute la poésie, à toute l'originalité de ses idées; tour à tour familier, énergique, gai, triste, suivant les sujets. A la fin, la conversation, insensiblement détournée de son premier objet, tomba sur l'éducation : madame d'Arneuse soutenait que l'enseignement actuel était bien inférieur à celui d'autrefois, que les jeunes gens n'avaient plus autant d'égard pour les femmes, qu'ils perdaient du côté des belles manières et de la galanterie, etc.

— Ah! cela est bien vrai! s'écria madame Guérin; quelle différence énorme! Je voyais dans nos salons, avant la révolution, les hommes être aux petits soins, faire de la tapisserie, réciter des vers; mais aujourd'hui un homme croirait se compromettre en s'occupant des femmes autrement que pour se jouer d'elles.

— Mesdames, s'écria Landon d'un ton concluant, je conviens que la jeunesse d'aujourd'hui n'est pas celle de 1789.

En entendant cette année, madame d'Arneuse fit un mouvement comme pour se déclarer incompétente à juger le mérite de la jeunesse de cette époque.

— Mais, continua Landon, les temps aussi sont bien changés! Ce siècle a reçu un baptême de raison et de gloire qui donne une tout autre direction aux idées. — Voilà bien ce dont nous nous plaignons, répliqua madame d'Arneuse. — Quoi! madame, vous réprouveriez le règne de Napoléon, qui a pu dire en plein sénat : Où est le drapeau, là est la France! — La pensée est un peu nomade, repartit la marquise, enchantée de montrer tant d'esprit. — Vous réprouveriez nos conquêtes? — Les ennemis sont en France. — Nos institutions? — Votre noblesse n'a qu'un jour. — Tout ceci, madame, n'est pas l'éducation; nous sortons de notre sujet : je conviens que la noblesse d'autrefois était plus ancienne... — Plus nationale, monsieur, parce qu'elle s'appuyait sur les vieilles traditions. Nous étions les héritiers des premiers conquérants du sol. — Vous voulez dire des défenseurs, madame. — Oui, monsieur, je me trompais .. Ne connais-je pas tout ce que l'on a écrit sur l'origine de la noblesse et sur l'histoire! Mably, Raynal, Diderot, Lavoisier, Helvétius, j'ai vu tous ces messieurs. — Vous étiez donc toute petite, madame? — Ils venaient dîner chez mon père fort souvent... — Nous avions une si bonne maison! dit madame Guérin pour soutenir le mensonge de sa fille. Nous devions à notre cuisinier l'honneur de leur compagnie. Telle que vous me voyez, j'ai fait un boston avec Franklin, Kamikael et Voltaire : ils étaient fort aimables. Mais j'en ai fait un autre...

A ces mots, un sourire un peu ironique vint errer sur les lèvres de Landon, et madame d'Arneuse tenait déjà trop à l'estime du jeune homme pour n'en pas être très-piquée; aussi dit-elle à sa mère avec dépit :

— Ah! madame, faites-nous grâce de l'inventaire de vos bos-

ton ... Puis, s'adressant à Landon : — Allons, monsieur, soutenez votre thèse : vous avez assez d'esprit pour me convaincre, je me sens très-disposée à croire à la perfection de la jeunesse d'aujourd'hui.

— Je n'ai pas prétendu, madame, qu'elle fût exempte de défauts; je m'étonnais seulement de vous entendre regretter le temps où nous étions constamment à vos pieds : vous avez perdu des galants, mais vous gagnez des *amants*. Moins on voit les femmes, plus elles sont honorées.

— On dirait que vous avez peur de nous.

— Peut-être, madame.

— Vous êtes galant, vraiment!

— Ah! vous savez bien que mon *peut-être* n'est pas une injure. De nos jours, une passion influe sur la vie tout entière, et l'on ne doit pas s'y exposer avec étourderie, car si l'amour nous promène d'abord à travers les fleurs, il finit toujours par nous conduire au bord des précipices.

— Bienheureuses, monsieur, sont les femmes qui rencontrent dans leur vie un être qu'elles peuvent aimer comme la jeunesse actuelle mérite, selon vous, d'être aimée. Je n'ai pas connu cette félicité... Mariée par convenance, j'ai su me garder de cette licence de bon ton en usage de mon temps, mais j'avoue que je ne recommencerais pas deux fois mon existence. Vivre avec une âme vierge et aimante en se trouvant chargée de l'honneur d'une illustre maison est un supplice que j'ignorais avant d'épouser M. d'Arneuse!...

— Ma pauvre fille!..... s'écria madame Guérin.

— Ah! madame, répondit Horace, regardez-vous bien plutôt comme heureuse!... En même temps son front se couvrit d'un épais nuage de tristesse, et il ajouta d'une voix tremblante : — Oui! trois fois heureux, le moine, la religieuse, qui, retirés du monde, pour mieux résister au démon, atteignent silencieusement la vieillesse! S'ils ignorent comme vous (madame d'Arneuse sourit avec une feinte mélancolie) les vives jouissances de cet amour enivrant pour lequel les regards sont des caresses, le bruit des pas est une harmonie, la parole une musique divine, ils ignorent aussi la rage, le désespoir, causés par une trahison, et cette mort lente, cette consomption fatigante dont on est alors accablé.

Une douloureuse animation perçait dans les regards de Landon, dans ses gestes et dans toute son attitude. Aux derniers mots, sa voix, qui s'était graduellement affaiblie, prit un accent de mélancolie qui pénétra jusqu'au cœur des trois dames. Eugénie, qui, d'après l'ordre de sa mère, gardait un religieux silence, n'osa point lever les yeux sur le jeune homme, car elle se sentait prête à pleurer.

— Me voilà presque convaincue de la perfection du siècle : certes, autrefois on parlait avec moins d'enthousiasme... Vous n'avez pas les idées d'un militaire, monsieur...

— Non, madame, répondit-il avec tristesse... Et il y eut un intervalle de silence.

— Il est bien digne d'être aimé s'il conçoit ainsi l'amour! pensait Eugénie. En ce moment sa pose était naïve et charmante, elle regardait Horace avec l'abandon de l'innocence. Landon, s'étant tourné vers elle comme pour ne pas voir une image pénible et comme s'il eût voulu se rafraîchir le cœur par l'aspect de l'enfance, fut frappé du spectacle offert par cette figure de jeune fille. Sous les indices d'un profond amour il découvrit les traces d'une souffrance habituelle. Il remarqua la pureté des contours et l'éclat du teint de ce jeune visage, et dans l'expression il reconnut l'air tendrement soumis de la femme qui aime pour la première fois. Sans deviner encore ce qui se passait dans l'âme d'Eugénie, il admira la suavité d'un si parfait ensemble comme il eût admiré une tête de Raphaël.

Il rompit enfin le silence et dit avec une émotion comprimée : — Mademoiselle ne touche-t-elle pas du piano? Il y a bien longtemps que je n'ai entendu de musique. Il y avait un secret dans cette exclamation pleine d'amertume. — Longtemps! reprit naïvement Eugénie; j'ai joué avant-hier. Elle s'arrêta, un vif sentiment de peine avait brisé subitement sa voix.

En effet, la pauvre enfant parcourait le doux pays des chimères amoureuses, et le *longtemps* de Landon l'en avait brusquement arrachée. — S'il ne se souvient pas d'avoir entendu mon piano, il ne m'aimera jamais... Telle fut sa réflexion; et mettant son mouchoir sur sa figure elle essaya de quitter le salon.

Madame d'Arneuse, ayant remarqué l'attention avec laquelle Horace regardait Eugénie, s'était bien promis de la renvoyer; mais elle fut blessée d'être prévenue par sa fille et de la voir agir par un sentiment qui ne fût pas ordonné. Poussée alors par cette manie des tyrans qui croient perdre en pouvoir ce que leurs sujets gagnent en liberté, elle dit à sa fille : — Restez! sonnez pour avoir de la lumière; vous allez nous jouer un morceau, et nous tâcherons, ajouta-t-elle, de faire bien des fautes.

Il faut aux gens vraiment sensibles un sens à part pour deviner avec tant de promptitude la blessure involontaire qu'ils ont faite à une âme trop délicate; c'est ce qu'on appelle *savoir revenir*. Landon possédait cette qualité charmante; cet homme, parfois dépourvu de grâces, en avait alors de touchantes. Lorsque Eugénie, obéissant timidement à sa mère, se dirigea vers son piano, il alla ouvrir lui-même l'instrument, aida la jeune fille à chercher la musique, et tandis qu'elle joua, assis auprès d'elle, il la regarda avec des yeux pleins de douceur et qui semblaient implorer un pardon. Ce langage muet ne fut que trop bien entendu. Un malin génie semblait se plaire à égarer Eugénie par de fausses lueurs, pour la laisser éblouie au bord d'un précipice.

En effet, Landon, tourmenté par l'idée qu'il pouvait ajouter à la somme de malheurs intimes qu'Eugénie avait à subir, s'efforça d'être affectueux auprès d'elle. Alors la pauvre petite prit les témoignages d'une compassion généreuse pour les soins d'un amour naissant; elle s'abandonna doucement au bonheur de le voir à ses côtés, s'occupant d'elle et la regardant avec une expression de plaisir. Pleine de cette confiance naturelle au jeune âge, elle croyait avoir déjà jeté un premier *charme* sur son cœur; elle espéra du moins; et, dans ce moment trop fugitif, où tout était oublié, posant, non sans crainte, son pied sur une terre inconnue, elle savoura avec délices la première joie de sa vie.

Quand le morceau fut terminé, Landon, avec un sourire comme en savent trouver ceux qui connaissent la souffrance, dit à Eugénie : — J'ai entendu ce morceau presque aussi bien exécuté... — On n'a pas eu beaucoup de peine à le mieux jouer! s'écria madame d'Arneuse. — Par qui, monsieur? demanda Eugénie en tremblant. — Par vous-même, mademoiselle, répondit-il; il y a quatre ou cinq jours, après midi, je revenais de la promenade... votre fenêtre était ouverte...

L'accent qu'il mit dans cette phrase et la manière dont il souriait dirent assez à Eugénie qu'il cherchait à réparer sa faute. A ce moment la jeune fille feuilletait par maintien son livre de musique; la page qui tremblait n'accusait que trop son émotion; mais elle eut encore assez de présence d'esprit pour se plaindre de son extrême timidité.

Landon, revenant alors auprès de madame d'Arneuse, la complimenta sur l'éducation soignée qu'elle donnait à sa fille; puis, sans dire un mot d'Eugénie, il se mit à flatter la marquise avec emphase; il semblait, à l'entendre, que ce fût elle qui eût joué. Insinuant adroitement qu'il lui croyait un talent supérieur, il parut désirer vivement de s'en assurer et sollicita un prélude, une improvisation, un accord même, comme une faveur... Madame d'Arneuse se garda bien de détruire cette flatteuse opinion et reçut ces compliments avec la fausse modestie d'un poëte.

En entendant faire l'éloge de sa fille, il fut impossible à madame Guérin de se taire, et Landon écouta avec une complaisance unique la vieille grand'mère vanter les qualités de la marquise.

— Ah! monsieur, si vous l'aviez vue, dit-elle en terminant, avant la révolution, au milieu d'une cour composée des gens les plus remarquables de l'époque, c'est alors qu'elle était belle et bien mise, ayant les plus beaux chevaux, les équipages les plus élégants. — Oh! tout était simple, mais de bon goût, ajouta madame d'Arneuse. — Et le jour que tu fus présentée à la cour, on ne parlait que de toi à Versailles. — Oui, répondit-elle en poussant un soupir; c'était le 17 janvier 1789. — A quatorze ans, ma pauvre fille, nous t'avions déjà sacrifiée! si jeune, si belle! — Et je suis maintenant une vieille maman. — Ah! madame, reprit Horace, si nous sommes séparés de 89 par un siècle d'événements, votre visage nous fait souvenir que la dynastie nouvelle n'a qu'un jour. Pour qui ne sait pas la vérité, vous êtes la sœur de votre fille...

Horace avait déjà deviné le caractère de ses voisines, et n'épargnant plus dès lors un encens qu'on respirait avec tant de plaisir, il s'amusa non-seulement de la marquise, mais aussi de madame Guérin. Il soutint à celle-ci qu'elle avait dû être très-jolie, et ses compliments, tout exagérés qu'ils étaient, furent reçus avec reconnaissance. Madame d'Arneuse venait de montrer son esprit; cette fois elle crut avoir convaincu M. Landon de l'antiquité de sa race.

Alors madame d'Arneuse, après avoir reconduit M. Landon, revint lentement se placer devant la cheminée; et s'examinant quelque temps dans la glace, elle dit en passant ses doigts dans les boucles de ses faux cheveux : — Il a été très-bien, mais parfaitement bien ce soir, notre voisin; il est très-aimable. — Et toi, reprit madame Guérin, tu étais mise à ravir. — Maman était très-jolie, ajouta Eugénie en embrassant sa mère.

Madame d'Arneuse, comme pour la consoler, lui fit une légère caresse. — Ne vous ai-je pas toujours dit, répondit-elle, que ce jeune homme nous ferait une société? Mais c'est qu'il est on ne peut pas plus galant, distingué. — Et instruit! s'écria madame Guérin, ce jeune homme est un puits de science. — Oh! mais, charmant! continua madame d'Arneuse : de belles manières, bon ton, joli homme, il a tout pour lui : je gagerais qu'il est noble. — Il paraît avoir un bien bon cœur, dit tout doucement Eugénie. — Oh! oui, reprit madame Guérin; il éprouve peut-être quelque infortune de cœur, car il nous a dit certain mot avec une sensibilité qui m'a touchée. — Il est sans doute trompé par une coquette qui n'aura pas senti la valeur d'une âme comme la sienne, ajouta madame d'Arneuse d'un air qui disait parfaitement : — Je la sens, moi!

Enfin, à onze heures et demie du soir, après une conférence de

trois heures pendant laquelle chacune de ces dames parla selon ses vœux secrets, il fut reconnu et déclaré à l'unanimité que M. Horace Landon était un homme tel qu'on n'en voyait plus, un homme digne de madame d'Arneuse, un homme digne d'Eugénie. Quand madame d'Arneuse, la plus exagérée des trois et celle qui exaltait le plus le jeune homme, laissait apercevoir ses vues sur lui, madame Guérin applaudissait; si Eugénie soupirait doucement, sa grand'mère ne manquait pas de dire qu'elle éprouverait un vif plaisir à l'appeler son fils; alors, en quittant le salon, madame Guérin dit tout bas à sa fille : — Tu pourrais l'épouser. Et à sa petite-fille, lorsque madame d'Arneuse fut trop loin pour l'entendre : — Tu l'épouseras!

VI

La sensibilité d'Eugénie, refoulée dans son propre cœur par la sévérité de sa mère, y formait un foyer de sentiments qui, ne se déversant sur aucun objet extérieur, ne s'échappant ni dans ses discours ni dans ses actions (renfermée qu'elle était dans une maison solitaire et réduite à la société de ses deux mères), devaient se répandre avec effusion sur le premier être qu'elle jugerait digne d'être son protecteur; et comme ce caractère sourdement énergique était caché sous une grande timidité, résultat naturel de la gêne où la tenait sa mère, cette force aimante gisait dans son pauvre cœur comme une fleur sous la neige. Chez elle la sensibilité existait dans toute sa verdeur primitive; Eugénie vivait dans son cœur, seule et comme dans une [illegible] profonde.

Cette jeune fille, si résignée en apparence, devait donc bien plus souffrir d'un mot équivoque, d'un regard incertain, qu'une autre [illegible] du plus cruel abandon; enfin son cœur n'avait de place que pour un seul amour; et tel était son sort, que la sévérité de sa mère [illegible] augmenté sa timidité naturelle et l'ayant habituée à l'obéissance la plus soumise, elle était prédestinée à jouer toujours en amour le second rôle, c'est-à-dire le rôle du dévouement et de l'abnégation, qui est toujours celui des grandes âmes.

Une passion sérieuse venait d'entrer dans le cœur d'Eugénie, mais sa chaste réserve, la crainte qu'elle avait de sa mère, tout contribuait à en étouffer l'expression : ainsi les proportions ordinaires de l'amour, comme on nous le peint, n'existent pas dans cette histoire; un mot, un geste, un regard, y sont de grands événements. L'orage était dans le cœur, la paix sur les lèvres. Heureux celui qui, remontant le cours de sa vie passée, prêtera les charmes du souvenir à ce simple tableau.

Au bout de quinze jours, madame d'Arneuse s'était si bien engouée d'Horace, qu'elle ne négligea plus rien pour l'attirer chez elle. On commença par l'inviter cérémonieusement à dîner, afin de l'entraîner par degrés dans une intimité difficile à secouer. Une partie d'échecs avait été le motif de cette invitation et devait précéder le dîner.

Un trait assez saillant du caractère de madame d'Arneuse était une fausse [illegible] de sa dignité de femme. Elle voulait être toujours devinée : blessée de ramasser elle-même son gant, elle l'était encore bien davantage de n'être pas prévenue dans ses souhaits. Si l'on s'apercevait trop tard de son désir, elle aimait mieux le nier que le satisfaire aux dépens de sa vanité. Ainsi, lorsque Landon arriva, elle crut qu'il allait s'empresser de solliciter la partie d'échecs; à ses yeux c'était un devoir : or comme Horace, une minute après l'invitation, l'avait aussi profondément oubliée que si les échecs n'eussent jamais été inventés, il resta tranquillement à causer.

Madame d'Arneuse eut bien soin d'amener la conversation sur la cause première du dîner, et Landon s'écria : — Et notre partie d'échecs? — Ah! nous la réserverons pour une meilleure occasion; vous avez trop de plaisir à causer! répondit-elle d'un air piqué.

Horace de s'excuser en sollicitant, comme un bonheur, la partie d'échecs, et la marquise de refuser en prétextant le peu de temps, l'insouciance d'Horace, etc. Enfin Landon fut obligé de faire un siége en règle pour emporter l'honneur de jouer avec madame d'Arneuse. On commença donc; et Landon, voyant l'importance que la marquise attachait à un jeu où la science seule décide des succès, eut l'adresse de se laisser gagner, malgré son évidente supériorité.

Cette dernière circonstance acheva de lui gagner l'estime et l'admiration de madame d'Arneuse : M. Landon était, à son avis, un des plus forts joueurs qu'elle eût connus, un des hommes les plus aimables : enfin elle épuisa en sa faveur les termes les plus expressifs de son dictionnaire. Alors la joie naquit dans la maison, personne ne fut plus tourmenté : Eugénie respira et fut tout étonnée de sa félicité; madame Guérin, heureuse du bonheur des autres, caressa tour à tour sa fille et petite-fille, enfin la [illegible], admirant l'effet de ses [illegible] son œuvre par un succès complet.

Nikel ne cessa donc pas d'être son écho : plus d'une fois Landon s'endormit, le soir, aux discours du soldat, qui le félicitait d'avoir allégé pour un moment la chaîne pesante de mademoiselle d'Arneuse; et Rosalie, voyant les visites devenir plus fréquentes, engagea Marianne à semer dans le village le bruit du mariage prochain de M. Landon avec mademoiselle Eugénie. Tout Chambly s'en doutait déjà, et tout Chambly le désirait. Il ne restait plus qu'à faire parvenir les caquets du village aux oreilles d'Horace : Rosalie se chargea de cette difficile entreprise.

M. Landon ne tarda pas à accréditer, à son insu, les fausses nouvelles répandues par Marianne, en multipliant tellement ses visites, qu'il devint presque de la famille. Il serait difficile d'expliquer cette intimité autrement que par le désir qu'il éprouvait d'adoucir le sort d'Eugénie, qui lui paraissait de plus en plus intéressante : son antipathie pour madame d'Arneuse n'avait pas cédé à l'habitude de la voir, mais il avait fini par s'amuser d'elle comme d'une comédie vivante, et peut-être ce petit manége le divertissait-il réellement.

Bientôt la fière marquise ne rougit plus d'accepter la calèche et les chevaux de Landon. Chaque jour il venait faire des lectures, des parties d'échecs; les promenades aux environs se succédèrent, mais rien ne put adoucir la mélancolie de Landon. Heureux de procurer quelque plaisir à ses voisines, il jouissait de leur joie sans la partager; il n'eut même pas assez de confiance en elles pour les initier à ses actes de bienfaisance et les mener dans les chaumières où le spectacle des maux qu'il soulageait semblait le rattacher à la vie.

Deux mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels l'amour d'Eugénie s'accrut dans l'ombre et dans le silence; car la sympathie secrète qui l'unissait à Landon lui révéla chaque jour les nobles qualités de ce jeune homme. Dès lors elle ne vécut plus en elle-même, son âme tout entière passa dans celle d'Horace, et ce ne fut pas sans frémir qu'elle pénétra le secret de son propre cœur.

Un soir, par un hasard extraordinaire, elle se trouva seule pendant un moment dans le jardin près de Landon. Celui-ci, les yeux levés au ciel, paraissait plongé dans une extase mélancolique; Eugénie le regardait avec amour. En ce moment un nuage chassé par le vent vint cacher la lune, que Landon contemplait avec ravissement, et découvrit en même temps une étoile qui lança tout à coup une lumière vive et pure.

A cet accident si simple, Landon tressaillit et tourna lentement les yeux sur Eugénie, qu'il compara à cette étoile dont la douce lueur semblait le consoler en l'absence de l'astre qui l'éclairait naguère. Ce caprice des génies de la nuit, image sans doute trop fidèle de sa fortune, lui arracha des larmes qu'il essaya en vain de retenir et qui roulèrent lentement sur son visage. A l'aspect de ces pleurs, Eugénie fut saisie d'une émotion qu'elle ne put dérober à Horace. Celui-ci prit alors la main de la jeune fille et lui demanda avec intérêt la cause de son agitation; mais Eugénie se leva sans répondre, et s'appuyant sur Horace, qui s'était empressé de lui offrir son bras, resta muette aux questions qu'il lui adressait en la guidant sous les sombres allées du jardin.

Tout à coup la lune sortit du nuage qui la cachait, et le bosquet fut inondé d'une vive lumière. Eugénie, que les questions d'Horace embarrassaient, l'interrompit en lui disant : — Levez les yeux; l'astre que vous aimez a reparu, mais la petite étoile s'est cachée.

Horace n'avait entendu que les premiers mots d'Eugénie; il s'écria : — Ah! j'en accepte le présage! Puisse-t-elle ainsi...

Il n'acheva pas, mais ce peu de mots fut un arrêt pour Eugénie, que Landon sentit tressaillir. La pauvre enfant se soutenait à peine : Horace s'aperçut de son trouble et la fit entrer dans le salon, dont ils n'étaient pas éloignés. En arrivant, Eugénie se jeta sur une bergère où elle resta presque évanouie.

Horace, effrayé presque autant que confus, commença à soupçonner la véritable cause de cette indisposition soudaine. Déjà, à son insu, une foule de liens secrets l'attachaient à Eugénie. Il ne croyait pas trouver pour elle tant de sentiments dans son cœur.

Madame d'Arneuse et madame Guérin, interdites d'abord, n'empêchèrent pas Horace de rendre mille petits soins à Eugénie.

A ces mots « Mademoiselle se trouve mal! » Rosalie et Marianne étaient accourues et semblaient ne respirer que du souffle de la jeune fille. Quand elle eut repris ses sens, un regard de madame d'Arneuse les renvoya du salon; puis, par un autre regard, elle parut interroger Landon sur cet événement; celui-ci la comprit fort bien et lui répondit en attribuant à la fraîcheur du bosquet et à la rosée l'indisposition d'Eugénie.

Eugénie confirma cette supposition, remercia Horace par un signe de tête plein de mélancolie, puis elle se leva et dit qu'elle se trouvait infiniment mieux; pour en donner la preuve, elle gagna lentement son piano et en tira négligemment quelques accords. Pendant toute la soirée elle fut rêveuse et triste, et plus d'une fois ses larmes furent près de couler.

Landon partagea naturellement la préoccupation d'Eugénie, et fut distrait par la foule de pensées nouvelles que ce petit événement avait fait naître en lui : il contempla si souvent le visage d'Eugénie, que les deux dames, inquiètes, se regardèrent avec des signes d'in-

telligence, comme pour se demander : Qu'est-il arrivé? On fit une partie : lorsque ce fut au tour d'Eugénie de donner à couper les cartes, ses doigts effleurèrent ceux de Landon, on la vit pâlir de nouveau et rester un instant sans reprendre les cartes.

— Mais qu'avez-vous donc, Eugénie? dit sévèrement madame d'Arneuse. — Je souffre, madame, répondit-elle avec un accent déchirant. Et ses larmes, qu'elle retenait depuis longtemps, recommencèrent à couler.

Landon avait trop de bonté pour ne pas partager un peu la souffrance d'Eugénie comme il partageait sa préoccupation. L'idée qu'il pouvait plaire était si loin de lui, qu'il avait besoin d'acquérir les preuves les plus évidentes du sentiment qu'il inspirait; et alors il examina Eugénie avec tant de soin et d'attention, que madame d'Arneuse crut de son côté qu'il devenait amoureux.

Lorsqu'il vit les larmes de la jeune fille, Landon résolut de cesser toute relation avec cette famille; mais, par malheur, on avait projeté une partie pour le lendemain. On devait aller visiter le parc de Cassan, et au retour longer les bords de l'Oise. Horace se promit de trouver un prétexte pour ne plus voir madame d'Arneuse après cette promenade. Il se retira en pensant à tous les malheurs produits par un amour non partagé, malheurs qu'il ne connaissait que trop. Ne pouvant soupçonner toute la violence des sentiments d'Eugénie, il crut qu'il était encore temps de prévenir l'orage qui s'amassait sur la tête de cette jeune fille déjà si malheureuse.

De retour chez lui, Landon resta plongé dans la rêverie, et pour la première fois depuis longtemps une nouvelle image voltigea dans sa pensée comme une ombre légère. C'était déjà beaucoup pour lui, c'était peut-être tout ce qu'il pouvait attendre. Une heure s'écoula sans qu'il sentît peser sur son âme l'idée tyrannique à laquelle le sort l'avait condamné. Il pensa d'abord à la vie infortunée que menait Eugénie, aux moyens qui pourraient l'en délivrer, puis à la douceur de caractère qu'une pareille servitude n'avait point aigri, et à la reconnaissance qu'elle concevrait pour un libérateur; enfin il revit Eugénie avec cette angélique physionomie qu'il avait admirée au premier abord, et alors cette pensée traversa rapidement son âme : c'est qu'il y avait encore au monde des femmes dignes d'être aimées. Il frémit, et, comme un enfant qui chasse de sa main l'objet qui lui fait peur, il secoua toutes ces pensées qui le ramenaient toujours à la souffrance.

Quand, par son départ, Landon eut laissé le salon vide pour Eugénie, madame d'Arneuse, piquée de penser que sa fille eût obtenu la préférence sur elle, refusa l'offre qu'elle lui fit de la déshabiller : et lorsque la pauvre enfant voulut aller lui chercher sa toilette, elle lui ordonna très-durement de rester à sa place et sonna Rosalie. Elle témoigna son mécontentement à sa fille de la manière la plus dure et la plus affligeante pour un cœur aimant; elle ne lui répondait pas, repoussait ses attentions avec humeur et se détournait pour ne pas la voir. Eugénie jeta sur sa grand'mère un regard si soumis et si triste, que madame Guérin ne put s'empêcher de dire à sa fille :

— Qu'as-tu donc contre Eugénie?

— Rien, répondit madame d'Arneuse d'un ton qui signifiait le contraire. Est-ce qu'elle va encore pleurer? elle fera mieux de réserver cela pour une meilleure occasion; mais si elle croit que de pareilles affectations font trouver un mari elle se trompe : les hommes n'aiment pas qu'on soit toujours à se plaindre et à larmoyer; elle s'imagine sans doute que c'est de bon ton, elle aura vu cela dans l'Almanach des modes.

— Cette pauvre petite, reprit madame Guérin, ce n'est pas sa faute.

— Cela n'en vaut pas mieux, répondit aigrement madame d'Arneuse.

A ce moment la grand'mère dit tout bas à sa petite-fille :

— Demande pardon à ta mère, et couchez-vous sans rancune.

Courbée sous le poids de ses chagrins, qui venaient de s'accroître, Eugénie, en proie d'ailleurs à des douleurs physiques, attendait les paroles consolatrices qu'une mère doit à son enfant qui souffre, et cette scène, ces reproches injustes, l'empêchèrent d'entendre la voix de sa grand'mère; elle n'était pas assez forte pour résister à tant de choses, elle demeura comme pétrifiée.

— La voyez-vous! s'écria madame d'Arneuse en montrant Eugénie par un geste de colère; quel marbre!... quelle tendresse pour sa mère! Allez-vous-en, mademoiselle.

Eugénie s'approcha pour embrasser sa mère et lui souhaiter le bonsoir d'une voix respectueuse et timide; mais, madame d'Arneuse l'ayant repoussée avec violence, la jeune fille se retira le cœur brisé et fondit en larmes en entrant dans sa modeste chambre, seul asile où elle pût respirer quelquefois.

Quand elle eut quitté le salon, il y eut un moment de silence pendant lequel madame Guérin, n'osant excuser Eugénie, épiait le nouveau sentiment dont sa fille était agitée. Elle n'attendit pas longtemps : madame d'Arneuse, secouant la tête à plusieurs reprises, rompit le silence en disant avec un naturel étudié :

— Notre jeune homme se dément un peu.

— Oui, reprit madame Guérin, il avait ce soir de singulières manières.

— Je ne sais, continua madame d'Arneuse, mais il m'a semblé commun; définitivement, je crois que je n'en ferai pas ma société, il est par trop libre.

Là-dessus, saisissant avec adresse et avec une certaine justesse les imperfections du caractère d'Horace, elle en fit un portrait peu flatteur.

— Avez-vous remarqué quelle licence extraordinaire il met parfois dans ses discours? Il est irréligieux.

— Oh! je hais souverainement cela, dit madame Guérin; et puis il parle trop, il a souvent des manières inconvenantes.

— Non, réellement, ajouta madame d'Arneuse, ce n'est pas un jeune homme aussi accompli qu'il nous a paru d'abord; je l'ai toujours dit, vous n'avez pas voulu me croire, c'est un homme fort ordinaire.

Enfin, ce soir-là M. Landon n'était plus ce phénix cherché avec tant d'ardeur et qu'elles avaient été si heureuses de rencontrer. Madame d'Arneuse, redescendant l'échelle de son exaltation, revint par degrés à une opinion désavantageuse à Landon. Néanmoins elle s'endormit en se promettant bien de ne rien négliger pour paraître victorieusement dans la partie du lendemain.

Eugénie passa la nuit à gémir sur sa situation et à consulter son cœur. S'avouant avec effroi sa naissante passion pour Landon, elle sentit, tant elle avait la conscience de son amour et de sa force, que jusqu'à son dernier jour son cœur appartiendrait à Horace. Cette révélation ne fut pas sans charme pour elle, mais tout à coup une voix fatale lui criait que Landon avait déjà aimé et qu'elle n'aurait jamais tout son amour. Au-dessus de ces fluctuations apparaissait la prodigue et folle espérance, qui se levait dans son âme comme une aurore. Eugénie accepta l'avenir avec confiance, séduite par une pensée ingénue, la première qui vienne dans la tête des jeunes filles qui aiment, elle s'imagina que l'amour était si vaste, offrait par lui-même tant de plaisirs innocents et secrets qui ne dépassaient pas l'enceinte du cœur, qu'elle pouvait se borner à aimer sans être aimée. Elle trouvait déjà tant de bonheur à rêver ainsi à Landon. Elle espéra donc. Son amour n'était-il pas déjà devenu une égide sous laquelle elle défiait la sévérité de sa mère? Le souvenir de Landon effaçait les sillons de toutes ses douleurs. Elle pleurait, mais elle ne trouvait plus d'amertume à ses larmes.

Le matin, elle s'éveilla en pensant qu'elle allait passer une partie de la journée avec M. Landon. Ce bonheur présent l'absorba tout entière. Elle sourit à la nature, qui la favorisait. Le ciel était d'une admirable pureté. Eugénie en remercia Dieu. Elle s'habilla avec recherche, mais sans luxe, arrangea ses cheveux avec une gracieuse simplicité qui ajoutait au charme de sa figure, puis elle revêtit une robe de mousseline. Cette blanche toilette lui donnait l'air d'une vierge des cieux.

Elle entra chez sa mère, et, avec une effusion de cœur vraiment touchante, avec un oubli charmant du traitement qu'elle avait subi la veille, elle accourut pour l'embrasser. Sa mère se détourna et agit comme si sa fille n'eût pas été dans la chambre. Madame d'Arneuse était occupée avec Rosalie à rassembler toutes les ressources de l'art de la toilette pour rendre du prestige à ses attraits. La malicieuse femme de chambre lui donnait les plus perfides conseils : tout en la flattant et en paraissant mettre tous ses soins à parer sa maîtresse, elle s'efforçait de lui faire adopter une mise disgracieuse. A la fin, madame d'Arneuse, jetant un dédaigneux coup d'œil sur Eugénie, lui dit avec ironie :

— A quel bal comptez-vous aller?... J'espère que, si vous voulez venir avec nous, vous ne garderez pas une robe de mousseline, à moins que vous n'ayez envie d'en laisser un échantillon à chaque épine.

Eugénie sortit, changea de costume en soupirant, mit une robe d'indienne à guimpe de couleur foncée, et reparut aux yeux de sa mère, qui lui dit sèchement :

— Est-ce que vous êtes carmélite?

La pauvre fille courut mettre une robe de mérinos rouge, et madame d'Arneuse ne fit plus qu'une observation, c'est qu'Eugénie aurait trop chaud.

— N'auriez-vous pas dû, dit-elle, consulter votre mère avant de vous habiller, venir savoir quelle robe il me plaisait de vous voir porter? Vous n'avez donc pas de mère au monde?

Mais il n'était plus temps de changer; M. Landon arrivait. Eugénie resta donc avec une robe de mérinos à grands plis. A peine M. Horace fut-il au salon, à peine madame d'Arneuse entendit-elle les chevaux frapper la terre de leurs pieds, qu'elle devint charmante, retrouva gaieté, prétentions, air gracieux, et l'on partit pour Cassan au grand trot.

VII

Les deux dames occupaient le fond de la calèche. Eugénie se plaça sur le devant, à côté d'Horace, que souvent les cahots forçaient à effleurer ou le bras ou la chevelure de la jeune fille. La matinée était superbe, et l'admirable tableau de cette vallée enchanteresse déployait à chaque instant les plus riches trésors d'une nature toujours harmonieuse et pittoresque. Ce voyage fut pour Eugénie la première sensation de vrai bonheur qu'elle eût jamais éprouvée.

— La belle matinée! s'écria Landon après un long silence.

— Ah! répondit Eugénie d'une voix tremblante, cette matinée est la plus belle de ma vie! — Que voulez-vous dire, Eugénie? lui demanda sa mère avec un faux air de bonté.

— Jamais, reprit-elle avec calme, jamais la campagne ne m'a paru si riante; ce voyage est d'ailleurs pour moi d'une nouveauté qui me charme.

— Vous ne savez ce que vous dites! lui répliqua durement sa mère en lui lançant un regard qui lui imposa silence. Eugénie regarda Landon avec douleur, pencha la tête et se tut. Horace fut d'autant plus ému de cette soumission profonde, qu'elle se rapportait à ses réflexions de la veille; il admira Eugénie, et, dans la conversation qui s'entama sur le parc qu'ils allaient visiter, il eut soin de parler souvent à la jeune fille en lui marquant une attention toute particulière. Madame d'Arneuse en fut choquée au dernier point, et, avant d'arriver à Cassan, elle avait déjà pris avec M. Landon un air de hauteur et de dignité dont il devina facilement la cause; de son côté, il persévéra dans les soins qu'il prodiguait à Eugénie. Alors la pauvre grand'mère tâcha de pallier les mots un peu sévères que sa fille commençait à lancer à Horace, qui s'en amusait trop pour ne les pas provoquer.

Il avait eu soin de faire apporter un fort bon déjeuner dans le magnifique pavillon chinois du parc de Cassan, dont il connaissait le propriétaire. La journée se passa en promenades dans cette habitation charmante, où un ancien fermier général a déployé toutes les recherches du luxe et ménagé toutes les ressources du terrain.

Au détour d'une allée, Eugénie, voyant toute la mauvaise humeur que les attentions de Landon amassaient dans le cœur de sa mère, s'approcha de lui et lui dit à voix basse et d'un ton suppliant :

— De grâce, monsieur, ne me parlez plus; ma mère...

Elle rougit et ne put achever; puis, sentant son embarras croître, elle se réfugia près de sa grand'mère, décidée à repousser dès lors tous les soins du jeune homme, sacrifiant ainsi la plus vive des jouissances à la crainte d'affliger sa mère. Eugénie rejoignit madame Guérin au moment où madame d'Arneuse la quittait, après avoir tâché de lui faire partager ses nouveaux sentiments de haine contre Landon, et ses expressions avaient indiqué à la grand'mère combien cette aversion soudaine devait être déjà profonde, et surtout quel orage s'élevait contre Eugénie.



La marquise d'Arneuse

On revint le soir à pied, le long des bords de l'Oise; chacun était gêné; le silence régnait assez souvent. En effet, madame Guérin craignant tout de l'animation de sa fille tremblait de voir M. Landon s'éloigner de leur société, et dans cette hypothèse, son boston perdu sans retour et l'occasion manquée de marier Eugénie, étaient deux idées qu'elle ne pouvait envisager sans frémir. Eugénie ressemblait à ces passagers qui dansent sur le tillac en apercevant des nuages à l'horizon. Madame d'Arneuse, irritée des petits événements de la journée, hésitait entre le désir de voir encore Horace et l'intention de le bannir de sa maison; elle parlait peu, pensait beaucoup, et, comptant avec une sourde jalousie les regards que Landon jetait sur sa fille, sa fureur croissante lui conseillait de cesser de recevoir Landon. Quant à ce dernier, il se reprochait d'abandonner Eugénie à son malheur, sa conscience parlait, et... il écoutait sa conscience. Cette promenade fut donc consacrée tout entière à la méditation; chacun était en proie à un pressentiment différent, mais tous semblaient attendre un changement; et le calme de l'atmosphère, le bruissement des flots, les feux du couchant, l'air pur de la campagne, l'herbe même de la berge sur laquelle on marchait, et qui éteignait le bruit des pas, tout contribuait à entretenir ce silence plein de malaise.

Horace trouva enfin le moyen d'amener la conversation sur son prochain départ; il parla d'abord des événements politiques, de la chute de Napoléon, de la présence des étrangers, de l'arrivée des Bourbons, du retour de la paix, etc. Ses intérêts l'appelaient à Paris; il devait aller voir ses propriétés, reparaître à la nouvelle cour; enfin il annonçait à regret à madame d'Arneuse que, sans savoir l'époque de son retour, *dès demain*...

A peine eut-il prononcé ce mot, qu'Eugénie, qui marchait devant sa mère, se retourna et regarda Landon en pâlissant. A ce spectacle, madame d'Arneuse, qui avait sans doute atteint le plus haut degré de l'impatience et de la jalousie, poussa brusquement Eugénie en lui disant d'une voix rauque de colère :—Voulez-vous qu'on vous marche sur les talons?...

Une grosse racine que l'obscurité empêchait de distinguer fit trébucher Eugénie, qui perdit l'équilibre et tomba de toute sa hauteur hors de la berge. En cet endroit le rivage formait un talus, le long duquel Eugénie roula jusque dans les flots, après avoir essayé à plusieurs reprises de se retenir aux pierres, au sable, aux bruyères qu'elle entraîna avec elle. On la vit lutter contre la mort, élever les mains au-dessus de sa tête et disparaître dans les eaux. A cette place même, par malheur, l'Oise se trouvait profonde, et son courant était rapide.

Landon s'était jeté à la nage, et madame Guérin, versant de grosses larmes, tenait dans ses bras sa fille évanouie.

Madame d'Arneuse avait à peine repris connaissance, qu'elle commença à jeter des cris déchirants. Pendant que Landon plongeait pour trouver Eugénie, elle la demandait à sa mère et aux paysans

accourus au bruit. Mais son désespoir, quoique vrai, ne fut pas sans faste, tant l'habitude de poser était enracinée en elle : elle s'avança d'un pas saccadé vers le gouffre et le regarda d'un œil égaré, comme si elle eût voulu rejoindre Eugénie en expiation de sa faute. La contraction de son visage effraya madame Guérin et les spectateurs de cette horrible scène. Les sentiments naturels que madame d'Arneuse avait toujours pris à tâche d'étouffer reprirent sur elle tout leur empire, elle n'était plus que mère, et ceux mêmes qui ignoraient le moins ses torts les eussent oubliés en ce moment, à l'aspect de son désespoir.

Tout à coup un nouveau bouillonnement des eaux annonça Landon, qui parut au sein de la rivière traînant Eugénie par les cheveux; il la saisit d'une main par la taille, nagea de l'autre main, et fit tous ses efforts pour gagner le rivage, en cherchant des yeux un endroit où il pût facilement déposer le fardeau sous lequel il pliait déjà.

A la vue de sa fille, madame d'Arneuse donna les témoignages d'une joie aussi vive, aussi vraie que l'avait été sa douleur. Madame Guérin, muette et pâle, était déjà arrivée à la place où Landon essayait d'aborder; la vieille grand'mère se laissa glisser à travers les ronces, et, pleurant de joie, tendit ses mains débiles, qui, retrouvant les forces de la jeunesse, attirèrent Eugénie sur les roseaux.

A ce touchant spectacle, madame d'Arneuse descendit avec rapidité et enleva à sa mère l'honneur de ce dévouement, en saisissant Eugénie, qu'elle transporta sur le haut de la berge. Là elle s'empara de sa fille avec extase, la couvrit de baisers, et, tout à fait rassurée en sentant battre le cœur de son enfant, elle se livra à des démonstrations dans lesquelles son affectation habituelle reparut tout entière. Madame Guérin défaisait adroitement la ceinture et le corset de sa petite-fille, et alors Eugénie, ouvrant faiblement les yeux, jeta autour d'elle un regard indécis et chercha à reconnaître un libérateur que son cœur lui nommait par avance. — Eugénie, c'est moi!... parle-moi, mon enfant, je t'aime! je t'adore! assieds-toi sur moi!....

Et madame d'Arneuse l'embrassait avec force, l'entourait de son châle, de celui de madame Guérin, et la réchauffait dans son sein. A ce moment Eugénie, ayant encore une fois vainement cherché Landon, serra le bras de sa grand'mère avec force et dit d'une voix faible.

— Ah! que je suis heureuse d'entendre enfin ma mère!...

Madame d'Arneuse fondit en larmes et serra sa fille sur son cœur. Tous les chagrins qu'elle avait causés à cette aimable enfant lui apparurent dans leur vrai jour, et elle se jura de tout faire pour les réparer. Le regard de la jeune fille semblait saluer la nature. Madame Guérin, qui la contemplait avec inquiétude, chercha des yeux le libérateur de sa petite-fille.

Pendant cette scène il s'était précipité vers Beaumont; et quand on aperçut de loin sa calèche arriver et les chevaux couverts d'écume, on admira sa présence d'esprit et l'intelligente bonté de son cœur.

Il vit madame d'Arneuse tenant sa fille entre ses bras, dans une attitude étudiée.



Madame Guérin était déjà arrivée à la place où Landon essayait d'aborder.

— Eugénie, souffres-tu? lui disait-elle. Que sens-tu? Ah! la fatale promenade!... la cruelle journée!

— Ah! répondit-elle en regardant Horace, je ne me plains de rien.

Landon avait ouvert la voiture, et il aida madame d'Arneuse à porter Eugénie au fond de la calèche, où les soins du jeune homme avaient rassemblé tout ce qu'il fallait pour garantir Eugénie du froid qui devait la saisir. Madame d'Arneuse put alors déployer une minutieuse activité de soins plus ingénieux que tendres.

Landon donna l'ordre d'aller très-vite, et l'on arriva en un instant à Chambly.

Lorsque Eugénie, couchée dans le lit de sa mère par sa mère elle-même, eut déclaré ne ressentir aucun mal pour le moment, Landon monta auprès d'elle pour la saluer avant de se retirer; alors elle le regarda en souriant avec douceur et lui dit:

— Vous ne partirez plus maintenant! Ne serait-ce pas une cruauté que de se refuser à recevoir les témoignages de ma reconnaissance?

Landon s'assit auprès d'elle et ne répondit pas; inquiète de ce silence, elle n'osa insister et lui demanda soudain en rougissant: — Mais vous, monsieur... n'êtes-vous pas indisposé?... On ne pense qu'à moi, et vous donc?

Landon ne répondit que par un signe de tête et par un regard expressif; et, après avoir entendu le médecin déclarer qu'Eugénie serait rétablie le lendemain même, il se retira en saluant les deux dames avec une affectation cérémonieuse; quant à Eugénie, il lui dit adieu d'une voix très-émue. Après son départ, la jeune fille devint triste et rêveuse; mais la fatigue qu'elle avait éprouvée la plongea bientôt dans un profond sommeil. Madame Guérin saisit avec adresse ce moment pour faire à sa fille de légers reproches sur la manière dont elle se conduisait envers Eugénie. La grand'mère sortit même dans cette circonstance de son caractère, en osant prendre le ton qu'autorisaient son âge et sa qualité de mère.

— Crois-tu, ma chère amie, disait-elle, que ta fille, qui a vécu dans un isolement absolu, puisse voir impunément M. Horace? J'ai grand'peur qu'elle ne l'aime: alors nous devrions nous en assurer, et faire tous nos efforts pour la marier à ce jeune homme, c'est un bon parti!

— Jamais cet homme-là ne deviendra mon gendre, madame; je l'abhorre, je l'exècre, il m'est impossible de continuer à le voir..... N'est-ce pas à lui qu'il faut imputer le tort que je me suis donné envers cette pauvre petite?

— Mais si Eugénie l'aime, dites-moi, Sophie, que ferez-vous? La scène d'hier n'est-elle pas un avis? croyez-vous que ma vieille expérience reste dupe de ce malaise qui a saisi votre fille à son retour du jardin?

— Ma fille, répliqua madame d'Arneuse avec aigreur, ne peut et ne doit avoir d'autres sentiments que ceux qui lui sont inspirés par sa mère! Elle est trop bien élevée pour qu'on ait le droit d'interpréter son malaise d'une manière si désavantageuse. Si je l'ai grondée le soir, c'est uniquement parce qu'une jeune personne ne doit

pas se trouver mal devant un jeune homme. J'élève Eugénie sévèrement mais c'est pour son bien; trop de douceur rend les enfants ingrats.

— Eugénie est très-sensible, répliqua madame Guérin, et vraiment quelquefois tu la fais souffrir.

— J'ai toujours tort, madame; mais en cette occasion vous me permettrez, avant de marier ma fille, de faire des réflexions. Nous avons eu assez d'un mariage de convenance...

— Ah! ma pauvre fille, ne te fâche pas, ne me regarde pas ainsi: voilà vingt ans que je pleure ce fatal mariage. Allons, soit, Eugénie n'aime pas M. Landon; je me suis trompée.

Madame d'Arneuse avait prononcé, en opposition au jugement de sa mère, qu'Eugénie ne pouvait pas aimer Landon, c'en était assez pour qu'elle persistât dans cette opinion, malgré l'évidence même. Elle s'endormit en pensant à sa fille et au serment qu'elle avait fait en elle-même de la traiter moins sévèrement.

Pendant la promenade faite à Cassan, le chasseur était venu passer la journée auprès de Rosalie et de Marianne. Ces deux chefs de l'intrigue avaient longtemps à l'avance désigné ce jour pour frapper un grand coup. L'honnête Nikel en était venu au point où le voulait Rosalie, car il accomplissait la prophétie de son ami le trompette en s'apprêtant à faire toutes les sottises possibles. Par mille ruses, par mille phrases adroitement placées, par de douces promesses, on avait persuadé au chasseur de parler mariage à son maître.

— Ah! avait dit Rosalie, M. Nikel a tant d'esprit!

— Il est fin comme un brin de soie, ajoutait Marianne.

— Vous faites tout ce que vous voulez de M. Landon, continua Rosalie.

— Il le retourne comme un gant! répétait Marianne.

— Alors nous saurons bien vite si nous ferons deux noces ici!..... disait la soubrette.

— Ah! Rosalie, ma pauvre Rosalie! s'écria le chasseur, vous ne connaissez pas mon maître, il a des mots et des regards pires que des boulets de canon! et... gare la déroute!

Le chasseur s'en retourna donc chargé d'une mission délicate; mais, enflammé par les éloges, aiguillonné par son amour-propre, il avait déjà cent fois médité, vu, revu, étudié la manière dont il entamerait l'action avec son maître. Lorsque Landon arriva chez lui, que Nikel l'aida à se déshabiller, le chasseur mit une feinte lenteur à faire son service d'habitude.

— Par saint Jacques! monsieur, il vous est arrivé quelque aventure; vos habits sont mouillés comme une guérite.

— C'est que je me suis baigné.

— Devant ces dames?

— Devant ces dames.

— Ah! voilà une fameuse incohérence..... Bah! vous aurez sauvé quelqu'un qui buvait à la grande tasse! vous voilà bien!... Quelque jour vous laisserez le pauvre Nikel sans maître...

Landon garda le silence.

— Ah! j'ai deviné, poursuivit Nikel; vous aurez pêché quelque pékin!... Au lieu de risquer votre vie à sauver des fantassins, vous devriez bien plutôt sauver mademoiselle Eugénie.

— Que veux-tu dire?

— Ah! je m'entends...

— Voyons, parle!

— Mais, monsieur, tout le village répète depuis un mois que vous allez épouser mademoiselle Eugénie, que vous l'aimez... Elle a sans doute appris ce bruit-là, car elle vous aime aussi, monsieur; Rosalie sait tout cela... Moi, j'ai pris votre défense; j'ai dit que nous avions trop de fortune pour épouser une petite fille de campagne, gentille, il est vrai, mais qui n'a que dix mille livres de rentes à espérer: elle est malheureuse, c'est encore vrai, mais ce n'est pas une raison pour que, nous autres garçons, nous renoncions à notre indépendance.

— Cependant, interrompit Landon, ne cherches-tu pas à te marier?

— Moi, mon colonel, je l'avoue; mais Rosalie est à mes yeux tout aussi bien que sa maîtresse, et nos fortunes sont égales, nous n'avons rien ni l'on ni l'autre; c'est le moyen de ne pas nous brouiller au contrat: encore suis-je plus riche qu'elle, car j'ai un bon maître!... Ensuite, mon colonel, nous ne pouvons pas toujours rester garçons, il faut bien finir par avoir une femme, et quand on en trouve une qui nous aime, comme disait le trompette Duvigneau, c'est comme le pain de munition, il faut toujours en avoir sur soi: — il est souvent dur, — c'est vrai, disait Duvigneau; — il est noir, — c'est encore vrai; — le froment n'y domine pas, tant que vous voudrez, ajoutait Duvigneau; mais que de fois nous l'avons trouvé avec plaisir en Égypte, en Italie, en Espagne, en Russie! Il est fidèle au havresac, c'est l'ami du soldat, et à la Bérésina on le vendait au poids de l'or... Duvigneau avait de l'esprit, mon général.

— Tu prétends qu'elle m'aime? dit Horace d'un air rêveur.

— Rosalie en est persuadée... et la pauvre enfant est bien malheureuse! A votre place, mon général, je ne sais pas si... dame! on n'en rencontre pas souvent d'aussi jolies; c'est doux comme un mouton, simple comme un conscrit de 1812, c'est constant comme une giberne: et nous voyez-vous tous les deux sur les gazons de Lussy, en Bourgogne, vous, faisant sauter vos jolis enfants, et moi des petits Nikel! Ma foi, vivent l'amour et monsieur le major! comme disait Duvigneau. Pensez à cela, mon colonel.

— Ah! s'écria Landon, lorsqu'on ne peut plus répondre à l'amour qu'on inspire, ce serait une trahison que de laisser croître celui d'une aimable enfant!

— Bah! répliqua Nikel en faisant claquer ses doigts jusque par-dessus sa tête, il n'y a pas qu'une femme pour nous dans le monde. Un lancier de mes amis disait que le diable nous destinait toujours trois mauvaises balles... Le bon Dieu peut bien nous réserver trois filles...

— Laisse-moi, dit Landon.

Les événements de la journée avaient disposé Horace de telle manière, que les paroles du chasseur mirent le comble à son indécision. Un combat intérieur commença dans son âme, où s'élevèrent deux voix contraires qu'il écoutait avec une sorte d'impartialité: la première s'opposait à ce mariage en réclamant Landon tout entier pour une image sans cesse présente; l'autre plaidait en faveur d'Eugénie, qui promettait une reconnaissance sans bornes pour son libérateur, un amour inaltérable pour un époux de qui elle tiendrait à la fois la vie et le bonheur. La jeunesse et la beauté d'Eugénie parlaient aussi bien haut. Landon passa la nuit à écouter ces conseillers divers, et dans la matinée suivante il écrivit cette lettre à Eugénie:

« Mademoiselle, je me présentai pour la première fois chez madame votre mère, attiré par le vif intérêt que vous m'inspiriez d'avance. Je vous vis, tout en vous annonçait la souffrace; malheureux comme vous, j'admirai le courage avec lequel vous supportez vos peines. Cette première impression est devenue de jour en jour plus vive, et je n'ai plus d'autre désir au monde que celui de faire cesser des chagrins auxquels l'accident dont vous venez d'être victime ne mettra pas un terme. Vos rapports avec votre famille vont devenir plus délicats, et les torts dont madame votre mère doit se sentir coupable feront régner entre elle et vous une contrainte plus pénible que les plus mauvais procédés. Je vous offre un moyen d'échapper à ce supplice de chaque jour; accordez-moi votre main. Je ne me présente à vous qu'au seul titre d'infortuné. Peut-être confondant nos peines en allégerons-nous le fardeau. Je n'ose vous promettre un cœur digne du vôtre; mais, si vous ne trouvez pas en moi la vivacité d'une âme qui n'a point éprouvé d'orages, vous pouvez compter sur une paix inaltérable, sur une douce liberté, et peut-être sera-ce une tâche qui vous sourira, que de vivifier un cœur mort, de créer une nouvelle âme dans mon âme! L'espérance est encore jeune en vous; elle ne fait peut-être que sommeiller en moi, vous la réveillerez. »

Nikel reçut l'ordre de remettre cette lettre à Rosalie, pour que mademoiselle d'Arneuse la pût lire secrètement. Alors le chasseur partit, croyant bien cette fois avoir converti son maître; il prit un air dix fois plus important et coudoya deux domestiques en traversant la cour. En route, son imagination se donna carrière: il détermina l'époque du mariage d'Horace, réunit les deux maisons, s'en fit le *factotum*, épousa Rosalie, revint à Paris, et il était déjà dans l'hôtel de son maître quand il sonna à la porte de madame d'Arneuse.

— Victoire! dit-il à Rosalie en l'embrassant.

— Eh bien! eh bien! voulez-vous finir?

— Victoire! répéta le chasseur en remettant la lettre avec l'injonction de la donner en secret à mademoiselle d'Arneuse; va, Rosalie, tu auras de la peine à faire un sot de Nikel!

Rosalie lui répondit par une jolie petite moue, et ce ne fut pas sans surprise qu'elle apprit le succès de ses intrigues.

VIII

Le lendemain Eugénie se trouva mieux et put se lever. Sa mère, dont elle était devenue l'idole en peu d'instants, l'accabla de prévenances et de soins. Ainsi Rosalie, qui auparavant ne devait point servir mademoiselle d'Arneuse, reçut l'ordre d'aller l'aider à faire sa toilette. La femme de chambre, qui ne savait rien de l'aventure de la veille, sur laquelle chacun, mu par des sentiments plus ou moins délicats, avait gardé le silence, fut fort étonnée de ce changement subit, et surtout de l'amitié toute nouvelle que madame d'Arneuse témoignait pour sa fille. La jolie Languedocienne

monta précipitamment chez Eugénie pour trois raisons : d'abord elle était impatiente de connaître l'événement qui pouvait motiver ces variations importantes, car la curiosité marche en première ligne; ensuite la lettre de M. Landon brûlait la poche de son tablier et ce que Nikel venait de lui dire annonçait de bien plus grands événements du côté du sud-ouest, et ici son amour-propre se trouvait en jeu; enfin son bon naturel la portait à complimenter sa jeune maîtresse du bonheur qu'elle devait éprouver à retrouver le cœur d'une mere et en même temps la tranquillité.

— Mademoiselle, dit-elle en souriant et en singeant l'air digne de madame d'Arneuse, je viens, par ordre de madame votre mère, *habiller mademoiselle*. Il paraît que vous êtes en faveur aujourd'hui; pourvu que cela dure!

— Cela durera, Rosalie, je l'espère! De longtemps ma mère n'oubliera la journée d'hier.

— Qu'est-il donc arrivé, mademoiselle? dit la Languedocienne en s'appuyant sur son coude, dans la même position de curiosité attentive que Guérin a donnée à la sœur de Didon.

— Il ne m'est pas possible de vous le dire, Rosalie, et, si vous avez quelque attachement pour moi, vous ne ferez jamais aucune tentative pour le savoir...

Eugénie prononça ces paroles avec un air de bonté et tout à la fois de gravité qui imposa silence à Rosalie. Alors la soubrette, d'un air malicieux, glissa la main dans la poche de son tablier et en tira le billet de M. Landon. Elle le montra de loin à sa jeune maîtresse, qui rougit, se doutant bien d'où pouvait venir cette lettre, et qui, en la prenant, se mit à trembler, de façon que Rosalie ne put s'empêcher de lui dire :

— Eh bien, donc? En vérité, mademoiselle, vous l'aimez.

— Quelle folie! répondit Eugénie en s'efforçant de sourire, il n'en est rien, et je ne sais si je ne devrais pas porter cette lettre à ma mère!...

— Gardez-vous-en bien! Nikel m'a dit qu'elle était pour vous seule.

Eugénie lut la lettre en changeant plusieurs fois de couleur, la serra dans son sein, descendit au salon, où elle resta profondément préoccupée. L'agitation intérieure à laquelle elle était en proie, et qui assombrissait son visage, parut vivement inquiéter sa mère. Madame d'Arneuse fit remarquer à madame Guérin qu'Eugénie pâlissait et rougissait tour à tour, que ses yeux s'arrêtaient indifféremment sur le premier objet qu'ils rencontraient et finissaient par se remplir de larmes. En effet, l'idée de devoir la main de Landon à l'aveu tacite des torts de sa mère blessa Eugénie. Heureuse d'abord de l'offre contenue dans la lettre, elle découvrit facilement que Landon n'était pas inspiré par l'amour en l'écrivant, et alors elle fut saisie d'un chagrin qui devait faire de cruels ravages dans sa jeune et frêle existence.

Pendant toute la journée, combattue par des sentiments divers, elle flotta entre mille résolutions; mais son respect pour sa mère fut inflexible et bannit irrévocablement les espérances de son amour. Le soir elle écrivit en secret la lettre suivante à Landon :

« Monsieur,

« Vous êtes dans une grande erreur si vous me croyez malheureuse entre mes deux mères; je les aime de toute mon âme, et ce sentiment seul me rendrait heureuse, quand même mon affection pour elles ne serait pas payée de retour. Ces deux êtres chéris sont seuls à me protéger, à me guider dans la vie, et jamais je ne pourrais être autant aimée que par eux. Si faible que vous paraisse le sentiment qu'ils me portent, je serais heureuse qu'un époux répondît à la tendresse que j'aurais pour lui par une amitié aussi douce et aussi durable. Vous avez beaucoup vécu dans le monde, monsieur, et vous avez dû voir bien des familles affecter devant les étrangers une union qui n'existait plus dans l'intérieur : la nôtre, monsieur, est toujours et partout la même. La mère, vive, prompte, exaltée, doit porter dans ses reproches la vivacité qu'elle met aussi dans son amour. Peut-elle changer de caractère pour sa fille? N'est-ce pas à moi plutôt de me conformer à ce qu'il a de sévère, et ne dois-je pas avoir d'autant plus de reconnaissance pour les marques de tendresse qu'elle me donne, que cette tendresse n'est pas aveugle? Si ces témoignages vous ont paru faibles et rares, pourquoi m'en faire apercevoir? Je puis d'ailleurs regretter qu'il en soit ainsi, mais non le trouver mal!... Ai-je l'expérience que mes parents ont acquise pour que je me permette de les juger? Si ma mere est sévère pour moi, elle a certainement de grandes raisons pour l'être, et ce me serait une consolation suffisante de voir la violence qu'elle se fait pour agir quelquefois avec une apparente rigueur. Nous sommes faibles et destinées à souffrir, la nature et vos lois l'ont voulu ainsi : le mariage, tel qu'on me l'a dépeint, fait un devoir de l'obéissance passive; ma mere, en me faisant profiter de son expérience, veut sans doute m'accoutumer, longtemps à l'avance, à la soumission dont nous avons besoin dans la carrière d'épreuves que nous devons toutes parcourir plus ou moins heureusement; et si je blâmais ma mère aujourd'hui, peut-être, plus tard, quand elle ne sera plus là pour jouir de ma reconnaissance, penserai-je, avec un repentir bien amer, à l'ingratitude dont j'aurais payé les services qu'elle me rend. Vous l'avouerai-je, monsieur? je crois voir dans votre lettre un piége que vous me tendez pour connaître mon caractère. Est-ce bien vous, qui tant de fois avez excité notre attendrissement en nous parlant de vos affections de famille, qui aujourd'hui me poussez à calomnier ma mere?

« Quant à l'offre que vous me faites, je n'ai pas arrêté ma pensée sur ce point; il faudrait, pour que j'accueillisse une proposition si honorable, qu'elle me parût dictée par un motif auquel la pitié serait étrangère : dans ce cas même ce ne serait pas à moi de vous répondre. Il est, monsieur, un sentiment qui vivra éternellement dans mon âme, c'est la reconnaissance que je vous dois. Le lien qui m'attache à vous est indépendant de toutes vos actions et de votre conduite à mon égard; que vous restiez pres de nous ou que vous nous quittiez, que vous me témoigniez ou non de l'amitié, j'aurai toujours pour vous un sentiment presque religieux. Mes vœux vous suivront partout, quelle que soit la distance qui nous sépare, en quelque lieu que vous vous trouviez. Si, au printemps, je respire une fleur : Après Dieu et ma mere, je lui dois ce parfum! dirai-je. Ma reconnaissance m'associera à toutes les actions de votre vie, et rien de ce qui pourra vous réjouir ou vous attrister ne me sera indifférent. Souvent, le soir, ah! toujours! même lorsque je regarderai la lune roulant au milieu des nuages et que mon cœur s'élèvera vers le ciel, ma priere sera pleine de vous. Je suis heureuse, monsieur, d'avoir trouvé l'occasion de vous adresser une fois l'expression sincere du sentiment que je vous ai voué. Si, en vous répondant, mon cœur m'a entraînée au delà des convenances, je compte sur la noblesse de votre caractère et sur votre bonté pour excuser cet élan d'une jeune fille inhabile à cacher les mouvements de son âme.

« Eugénie d'Arneuse. »

Eugénie mouilla plus d'une fois cette lettre de ses larmes, et quand elle eut achevé, la pauvre enfant, environnée du silence de la nuit, resta longtemps absorbée par cette méditation où les pensées confuses et indistinctes se dirigent d'elles-mêmes vers un être ou vers un objet auquel on voudrait ne pas songer, mais en vain, puisqu'il est maître de toute notre âme. Cette rêverie, qu'on ne peut comparer qu'aux ondulations des flots qui se superposent sans aucun ordre apparent, et qui cependant arrivent toujours au rivage, cette rêverie est surtout le propre de l'amour, qui en tire sa plus grande force. On se complaît dans cette mélancolie, d'où l'on sort toujours plus épris de l'objet qu'on aime. Eugénie était secretement satisfaite des rapports qui s'établissaient entre elle et Landon : dans le fond de son cœur, elle espérait acquérir de l'empire en cachant ainsi sa petite coquetterie sous le voile de l'amour filial. Néanmoins elle discuta encore les moindres expressions de sa lettre, balança longtemps à l'envoyer, s'efforçant d'en préjuger l'effet et se perdant dans des suppositions contraires; pourtant il lui restait constamment plus d'espoir que de crainte : ne devait-elle pas être heureuse de voir une correspondance s'établir entre elle et Horace? Elle ne dormit qu'un instant et rêva mariage.

Le lendemain Rosalie fut enchantée d'avoir à porter une lettre; aussi elle partit, légère comme un oiseau, chantant, riant; une lettre était pour elle un signe certain du succes :

— Quand on répond à quelqu'un, disait-elle, on a bien envie de s'entendre avec lui.

Lorsque la fidele Languedocienne fut revenue, mademoiselle d'Arneuse, sachant qu'Horace avait reçu sa réponse et la lisait en ce moment même, se sentit assaillie par de nouvelles terreurs.

— Il ne m'aimera jamais, se disait-elle; il demande ma main, et je refuse!... Ma lettre est d'une dureté au commencement! il en sera blessé... Puisqu'elle est heureuse, dira-t-il, qu'elle reste avec sa mere... N'en aime-t-il pas une autre? Ce qu'il m'a répondu dans le bosquet prouve combien cette passion le préoccupe encore... Pourquoi ai-je été si fiere?... Ne dois-je pas me contenter de l'amour que j'ai pour lui? Une fois que j'aurais été sa femme, il lui eût été impossible de ne pas me chérir; j'aurais tout fait pour cela... maintenant j'ai coupé mon bonheur dans sa racine; il faut qu'il m'adore pour m'épouser!...

Quelquefois son cœur lui disait : Il t'adorera!... Enfin elle éprouva toutes les transes qu'une jeune fille timide doit ressentir apres une démarche si hardie.

Depuis qu'Horace avait offert à Eugénie de l'épouser, les réflexions les plus contraires à ce projet étaient venues en foule assiéger son esprit, par suite d'un caprice inexprimable de notre nature. Il se repentait sincèrement d'avoir cédé si étourdiment à son premier mouvement de bonté; il était triste, rêveur, et sa conscience grondait d'une action si peu en harmonie avec les sentiments de sa vie passée et de sa vie présente. Lorsque la lettre d'Eugénie arriva, il cherchait déjà les moyens d'éluder la fatale promesse qu'il avait faite. Il par-

courut donc avec avidité cette réponse, et, quand il eut fini de la lire, il se sentit délivré du poids dont il était opressé, il respira plus librement, et relut la lettre, semblable à un prisonnier qui se fait répéter plusieurs fois l'ordre qui le met en liberté, tant il a de peine à y croire.

Mais cette seconde lecture lui inspira un sentiment d'admiration pour Eugénie. A chaque ligne parcourue, il croyait entendre son doux organe ; l'amour et la soumission y parlaient avec tant de délicatesse, qu'il n'acheva pas sa lettre sans attendrissement. D'autres pensées l'assaillirent : Eugénie n'était-elle pas un ange de douceur? Façonnée, dès sa naissance, au despotisme et à la crainte, quel danger pouvait-il y avoir à l'épouser? Plus heureuse qu'au sein de sa famille, concevrait-elle jamais la pensée d'abandonner un protecteur, un ami, pour courir après d'autres plaisirs? Elle était belle, charmante!...

— Non! s'écria Landon, ce n'est pas elle qui trahirait son époux!.....

Ces mots ramenèrent les cruels souvenirs de ses malheurs, et après un combat déchirant une réflexion terrible l'éclaira soudain :

— *Elle* aussi, dit-il, paraissait pure et chaste! elle était plus belle, et j'ai reçu d'elle bien d'autres témoignages d'amour! Qui me répond de la constance d'Eugénie?... sais-je l'impression que produira le mariage sur son âme? Il lui sera facile de rencontrer un homme plus séduisant que moi... Mais, ajouta-t-il, n'ai-je pas juré de ne me fier à aucune femme? Irai-je hasarder une seconde fois ma vie sur l'être le plus frêle?.. Non.

L'arrêt était porté. Nikel attendait avec la plus vive curiosité l'effet que produirait la réponse d'Eugénie. Horace le sonna et lui dit d'aller chercher des chevaux de poste.

— Où monsieur va-t-il?...

Horace lui répondit par un regard qui frappa la langue du chasseur d'une soudaine paralysie. Nikel avait été militaire, et quand son maître commandait militairement, le maréchal des logis obéissait de même. D'ailleurs il ignorait si le départ de Landon s'accordait ou non avec les projets de mariage ; et quand il sut qu'ils allaient à Paris : — Nous allons chercher la corbeille, se dit-il.

Landon ne tarda pas à partir, et quand il sortit de Chambly, loin d'en oublier les habitants, il emporta la plus vive inquiétude sur le sort d'Eugénie. L'amour-propre lui faisait aussi désirer de savoir l'impression que son départ produirait sur elle.

Lorsque Landon passa devant la maison de madame d'Arneuse, les trois dames étaient dans le salon, dont les fenêtres ouvertes permirent à Eugénie de voir le voyageur de la calèche.

— M. Landon part! s'écria-t-elle.

Elle rougit et baissa la tête sur son ouvrage, enveloppant sa douleur dans le plus profond silence. A ce moment, elle reçut une commotion terrible : sa vie entière reposait sur cette tête chérie, et dans une seule minute le brillant édifice de ses espérances s'écroulait.

— Quel homme! s'écria madame d'Arneuse ; il nous quitte sans s'informer seulement de la santé d'Eugénie! c'est un cœur bien sec et bien froid ; je l'ai toujours dit.

— Ah! ma bonne amie, répondit madame Guérin, il peut avoir des affaires bien pressantes.

— Madame, il pouvait... il devait s'arrêter devant notre porte.

— C'est vrai, dit madame Guérin.

— Maudit soit le jour, continua madame d'Arneuse, où il est venu ici ; car depuis ce temps combien de malheurs nous sont arrivés! voyez comme Eugénie est pâle... Tu souffres, ma chère enfant!... L'air est trop vif... Rosalie, fermez les croisées... Et toi, ma bonne petite, viens ici, à côté de moi.

Eugénie vint appuyer sa tête contre le sein de sa mère et versa un torrent de larmes.

— C'est une crise nerveuse, dit madame Guérin ; vite, de la fleur d'oranger, vite, Rosalie, dépêchez-vous...

Lorsque la femme de chambre apporta le sucre, Eugénie, sans rien dire, refusa, par un mouvement de main, de prendre la cuiller : et, se tournant lentement vers sa grand'mère, sa mère et Rosalie, elle les effraya par l'expression de douleur qu'on lut sur son visage ; puis, gardant le silence, elle resta dans une morne tranquillité.

Depuis cette matinée sa santé parut s'altérer chaque jour davantage.

On la vit au salon, car pour elle il était riche en souvenirs. Elle y voyait Landon dans tous les objets qu'il avait en quelque sorte marqués au sceau de sa prédilection : Horace, ayant ses manies comme la plupart des hommes, aimait singulièrement à tourmenter quelque chose entre ses doigts en parlant ; il venait presque toujours s'asseoir auprès de la chiffonnière d'Eugénie pour s'emparer d'une paire de ciseaux avec laquelle il jouait pendant des heures entières : ces ciseaux devinrent l'objet d'un culte. Eugénie ne permit plus à personne d'y toucher : elle usa de mille petites ruses pour les dérober aux yeux de madame Guérin et de sa mère. Le piano, qu'Horace ouvrait souvent, lui retraçait plus vivement encore le dieu de son cœur : n'en écoutait-il pas jadis les accords avec une mélancolie attentive? La pauvre fille ignorait les terribles souvenirs que réveillait en lui la moindre mélodie. Enfin, mille fois par jour, en voyant la porte du salon, elle tressaillit en se disant : — Combien de fois il en a franchi le seuil, combien de fois il m'est apparu comme une étoile dans la nuit! Elle traça sur la chaise qu'elle donnait toujours à Landon une marque visible pour ses yeux seuls, et cette chaise sacrée devint pour elle une sainte relique. En regardant le salon, elle se disait : — Il le remplissait naguère de sa présence ; sa voix y résonnait ; il s'y promenait!

Bien plus, Eugénie, en parlant, s'efforça de prendre les expressions favorites d'Horace, ses gestes, ses manières, ses attitudes ; mille fois heureuse quand, après avoir retrouvé une de ses phrases, un son de voix, elle croyait l'entendre lui-même ; mais ces jeux terribles n'amenaient jamais qu'une plus cruelle certitude de sa perte. Cette pensée constante finit par fatiguer son cerveau. Elle resta des heures entières dans une effrayante immobilité, réunissant toutes les forces de son imagination pour revoir la figure de Landon : alors ses cheveux d'or pâle ombrageant son visage, ses yeux qui, malgré leur candeur, semblaient ceux d'une prophétesse écoutant l'avenir ou saisissant une vision du passé, ses lèvres, dont la pâleur annonçait qu'elles ne s'ouvraient qu'aux soupirs de la mélancolie, son attitude inclinée, tout révélait un ange mécontent du séjour de la terre ; elle semblait contempler la tombe avec ivresse et la voir comme un second berceau. Son sourire était aussi rare que les beaux jours en hiver : encore avait-il une telle expression, qu'on le voyait avec peine errer sur ses lèvres décolorées, semblable aux dernières lueurs du crépuscule.

Le nom d'Horace ne passa jamais de son cœur sur ses lèvres, et quand on prononçait ce nom chéri, détournant la tête avec adresse, elle dérobait sa vive rougeur aux yeux de ses deux mères, exagérant ainsi la pudeur et les soins délicats des jeunes filles pour leur premier amour.

Eugénie ne ressentit pas d'abord tous les chagrins de l'amour à la fois, elle y eût succombé ; mais ils vinrent insensiblement. Elle n'avait d'abord souhaité que de voir Horace. Cette simple prière, ce premier désir d'un amour naissant ayant été exaucé, heureuse, elle n'avait jamais porté les yeux plus loin. N'était-elle pas en droit d'accuser le sort et de le trouver bien rigoureux de lui avoir enlevé ce modeste bonheur? Mais elle souffrit bien davantage en raisonnant son amour. Elevée dans une extrême rigidité de principes, elle regarda sa passion comme un crime aussitôt qu'elle perdit l'espoir d'épouser Landon. Cet amour était le seul qu'elle devait éprouver dans sa vie ; or, si, comme tout le faisait présumer, elle se mariait un jour, quel sentiment apporterait-elle à un mari? Ne le tromperait-elle pas toujours en lui promettant un cœur qui appartiendrait tout entier à un autre? Alors sa rêverie était pleine d'amertume. Venaient ensuite des délicatesses de sentiment qui ne pouvaient être comprises que par sympathie et qui la tourmentaient sans cesse. Les femmes, par la tendance des lois, sont des créatures sacrifiées. Un homme qui aime a mille moyens de prouver son amour, de franchir les distances, de renverser les obstacles, de vaincre les répugnances ; il commande l'amour par l'obstination, par le dévouement, par la patience. Une femme, une fille, qui aiment et ne sont pas aimées, sont enchaînées : libres, elles triompheraient ; garrottées par les mœurs, elles n'ont plus qu'à s'envelopper dans leur amour et à mourir en silence! Telles étaient ses méditations, et son mal étendait sourdement ses ravages.

Ces tristes pensées devinrent de jour en jour plus fixes dans son âme et lui emportèrent par degrés sa force et sa raison. Tantôt elle voulait entendre beaucoup de bruit et se mettait à la fenêtre pour voir passer les voitures ; plus souvent elle désirait la solitude, et, restant le soir dans le jardin, elle consultait le ciel en se demandant : — Où est-il maintenant? Ainsi livrée à une passion funeste, ses jours se passèrent avec rapidité en emportant sa santé, autrefois si florissante. Quelques semaines s'écoulèrent d'abord sans que les symptômes du mal se découvrissent et devinssent alarmants ; il eût fallu une attention soutenue pour s'apercevoir de sa langueur.

Ainsi cette jeune fille, accoutumée à garder le silence, ne parut pas sortir de son maintien habituel.

Cependant elle manqua bientôt d'appétit. Sa mère la reprit quelquefois, assez sévèrement encore, de ce qu'elle répondait rarement juste aux questions qu'on lui adressait. Quand elle essayait de marcher, elle semblait vouloir se ranimer. Tout devint peine pour elle ; enfin de jour en jour tout prit à ses yeux une teinte de plus en plus indistincte, et la nature se couvrit pour elle d'un voile funèbre.

Le jour où sa mère s'aperçut qu'après avoir lu un livre tout haut Eugénie n'en avait rien retenu, elle frémit d'inquiétude et s'alarma d'autant plus, qu'Eugénie s'étant constamment appliquée à lui cacher sa maladie, elle en recueillit avec soin les symptômes qu'elle avait négligés d'abord ; et vus en masse ils lui parurent effrayants.

Alors madame d'Arneuse, par suite de cette exagération qui lui faisait dépasser en tout les limites du vrai, vit Eugénie beaucoup plus mal qu'elle n'était.

— Grand Dieu! disait-elle un soir à madame Guérin, serions-nous donc condamnées à perdre Eugénie... notre seule consolation, un

enfant si charmant, qui ne nous a causé d'autre chagrin que celui de sa maladie. Et de quoi souffre-t-elle? qu'a-t-elle?

— Tu ne veux pas me croire, répondit la grand'mère, quand je te dis que ta fille aime M. Landon.

— C'est bien aujourd'hui, s'écria madame d'Arneuse, que l'on meurt d'amour!

— Telle est pourtant la seule cause de la maladie d'Eugénie.

— Vous vous êtes mis cette idée dans la tête, reprit madame d'Arneuse, et vous y rapportez tout avec une ténacité inconcevable. Ma fille n'aime pas, elle ne peut pas, elle ne doit pas aimer sans l'aveu de sa mère.

— Allons, ma bonne amie, dit madame Guérin avec douceur, ne nous fâchons pas. Nous nous accordons à déplorer le dépérissement de notre fille, mais nous pouvons bien penser différemment sur la cause de son mal.

— La cause, répondit madame d'Arneuse, est sa malheureuse chute dans la rivière, et si j'ai le malheur de perdre cet enfant-là, je ne me pardonnerai jamais mes torts.

— Allons, s'écria madame Guérin, ne vas-tu pas te faire du mal? Tu me désoles, vraiment: sois tranquille, nous soignerons si bien Eugénie, qu'elle recouvrera la santé, surtout si M. Landon revient

— Au nom de Dieu, madame, ne me parlez jamais de cet homme-là! s'écria madame d'Arneuse. Eugénie l'aimât-elle, il ne serait jamais mon gendre.

Pour la première fois la mère et la fille étaient d'opinions différentes sans que madame Guérin sacrifiât son sentiment à celui de madame d'Arneuse; aussi leurs soins, quoique concentrés sur Eugénie, se ressentaient de la différence de leurs façons de voir. Madame d'Arneuse, voyant les symptômes devenir plus alarmants, ne douta plus que sa fille ne fût en proie à une maladie sérieuse et appela des médecins; alors sa sollicitude, qui ne pouvait pas s'élever au-dessus des soins matériels, tourmenta la pauvre malade en lui imposant la stricte exécution des ordonnances; tandis que madame Guérin, cherchant à guérir l'âme, tenait à Eugénie de consolants discours, et sans vouloir deviner son secret excitait son espoir en lui racontant une foule d'anecdotes analogues à sa position et dont le dénoûment était toujours heureux. Eugénie portait alors à ses lèvres la main de sa grand'mère, elle l'embrassait et préférait sa présence à celle de madame d'Arneuse.

Celle-ci, croyant sa fille à toute extrémité, en fit une espèce de dieu dans la maison; son despotisme devint encore plus exigeant quand il s'exerça en faveur d'Eugénie: il fallait respecter les volontés de mademoiselle et imiter madame d'Arneuse dans l'exagération de sa douleur. C'était se montrer indifférent que de ne pas se tordre les bras en apprenant qu'Eugénie avait passé une mauvaise nuit. Bientôt l'aspect même du salon où Landon était toujours présent pour Eugénie lui causa une émotion trop forte, et elle se résigna à rester dans son appartement. Sa mère, désolée, lui prodigua tous les secours, épia toutes ses actions; mais rien ne put lui faire découvrir la cause d'un mal vainement étudié par les médecins.

Quand on demandait à Eugénie quelles étaient ses souffrances, elle répondait, en tâchant de donner quelque animation à son regard, qu'elle ne ressentait aucun mal, mais qu'elle était faible.

Ses joues, naguère si fraîches, étaient déjà d'une extrême pâleur, ses jambes pouvaient à peine la soutenir, et lorsqu'elle voulait marcher, sa mère et Rosalie étaient forcées de lui prêter le secours de leurs bras. Un matin d'été que le ciel sans nuages brillait d'un éclat inaccoutumé, Eugénie descendait au jardin. En passant devant le salon, elle voulut y entrer pour revoir son piano, par une de ces fantaisies particulières aux malades en langueur. Soudain Rosalie s'élança pour lui éviter la fatigue d'ouvrir le piano. La femme de chambre avait déjà saisi la clef; mais Eugénie, semblable à Blanche de Castille qui força son enfant à rendre le lait qu'une dame de la cour lui avait fait prendre, courut par un mouvement convulsif, prévint Rosalie, essaya avec l'air du dépit la clef qu'elle avait déjà profanée, et avant de s'asseoir elle l'embrassa pour se justifier. A cette action qui parut insensée, parce qu'on en ignorait le motif, madame d'Arneuse regarda Rosalie en pleurant, et la Languedocienne remua la tête comme pour dire: — Mademoiselle est bien mal! Eugénie essaya de jouer, ses doigts trop faibles ne firent qu'effleurer les touches; alors elle fondit en larmes, promena ses yeux sur le salon, sembla lui dire un dernier adieu, et dès lors elle n'y rentra plus. Le mal était à son comble: elle mourait.

IX

Après avoir été témoin de cette scène, Rosalie rentra dans la salle à manger, s'assit sur une chaise et pleura; puis, regardant Marianne, elle s'écria: — Pauvre mademoiselle! elle n'a plus longtemps à vivre. Est-ce malheureux que des êtres aussi bons s'en aillent de la terre! En vérité, le ciel en est peut-être jaloux. Qu'est-ce que nous faisons, nous autres, ici-bas?... Il vaudrait mieux que l'une de nous.... La vieille Marianne, qui était en ce moment occupée à ranger la salle, se retourna vivement en entendant ces mots, et le regard qu'elle lança à Rosalie marquait un tel attachement à la vie, que la femme de chambre resta muette: — Il vaudrait mieux, reprit aigrement la vieille cuisinière, que personne ne mourût!... Elle est donc bien malade? ajouta-t-elle en se radoucissant. — Hélas! le remède n'est pas facile à administrer, répondit Rosalie; il me paraît certain que mademoiselle se meurt d'amour pour M. Landon, et c'est moi qui suis la cause de tout cela, puisque je lui disais toujours qu'elle l'épouserait. A ces mots, elle fondit en larmes, et ajouta: M. Landon est parti, et je n'ai même pas vu Nikel, de manière que je ne sais pas ce qui se passe; mais son départ a été déterminé, j'en suis sûre, par la lettre de mademoiselle. — Une lettre! s'écria Marianne, que mademoiselle écrirait à un jeune homme? — Certainement, puisque c'est moi qui ai porté la lettre. — Eh bien, reprit la cuisinière, il faut faire revenir M. Landon en écrivant à M. Nikel. Je sais écrire, moi! mais vous me dicterez.

Rosalie accueillit avec joie cette idée, et les deux bonnes employèrent toute la soirée à écrire au valet de chambre la lettre suivante:

Lettre de Rosalie à Nikel.

« Monsieur Nikel, je suis bien chagrine de ne plus vous voir, et je voudrais bien savoir si vous reviendrez; car voici déjà deux jeunes gens qui me demandent en mariage; cependant je n'ai guère le cœur à me marier; car, outre le chagrin de votre absence, je pleure tous les jours en voyant l'état désespéré de mademoiselle Eugénie, qui se meurt, on ne sait de quoi. Les médecins de ces pays-ci n'y connaissent rien et disent que c'est la poitrine qui est malade; mais moi je sais que la maladie de langueur de mademoiselle n'a commencé que le jour qu'elle a été à Cassan; aussi beaucoup de gens disent-ils qu'elle aura attrapé une fraîcheur dans le parc; moi qui garde quelquefois mademoiselle quand madame est trop fatiguée, je ne crois pas que ce soit une fraîcheur, parce qu'elle a les yeux si renfoncés et si brillants, que l'on voit bien que c'est plutôt quelque feu qui la mine sourdement. Ses doigts sont maigres, ses joues pâles, et son plus grand plaisir est de tourmenter ses ciseaux dans ses doigts, comme le faisait votre maître. Si vous pouviez l'envisager une minute, vous ne la reconnaîtriez presque plus. C'est bien dommage que les belles personnes soient toujours celles qui meurent! Je souhaite, monsieur Nikel, que vous conserviez toujours votre bonne santé, et que vous ne m'oubliiez pas à Paris, car je pense toujours bien à vous. « Rosalie Grandvalais. »

Le jour où Rosalie mit cette lettre à la poste, l'état de la pauvre Eugénie empira sensiblement, et la fièvre à laquelle elle était en proie depuis longtemps prit un caractère plus grave: il s'y mêla un délire effrayant. Rosalie était la gardienne de sa jeune maîtresse, car en ce moment les deux dames étaient à dîner. Toute la journée il avait fait une grande chaleur, quoique le soleil eût été couvert par des nuages. La fenêtre de l'appartement était ouverte, et le plus grand silence régnait. Le ciel avait cette couleur terne qui assombrit toutes les pensées. Eugénie semblait reposer. Sa tête charmante conservait, au milieu de la couleur du linge, une blancheur plus douce et déjà semblable à celle de la mort. Ses beaux yeux semblaient fermés par un sommeil paisible, et ses longues paupières, jointes à ses sourcils, dessinaient sur ses joues deux larges cercles noirs. Sa belle chevelure, rangée à la vierge, était divisée en bandeaux, et son immobilité lui donnait l'apparence d'une sainte exposée à l'adoration des fidèles. Ses mains étaient jointes; de ses lèvres pâles et entr'ouvertes s'exhalait, par intervalles inégaux, un souffle pur que Rosalie écoutait avec angoisse. Tout à coup la jeune fille se leva comme en sursaut, et s'écria: T'aimera-t-elle plus que moi?... Oh! reviens, c'est la seule faveur que je désire... Que je te voie! et je meurs heureuse!... heureuse mille fois!...

Rosalie, effrayée, descendit en appelant madame d'Arneuse, qui apaisa sa fille et la veilla jusqu'au matin, craignant à chaque instant

que cette nuit ne fût la dernière. Aussitôt que Nikel reçut la lettre de Rosalie, il s'empressa de la faire lire à son maître. Depuis son retour à Paris, Landon avait été poursuivi par le souvenir d'Eugénie: une voix intérieure lui reprochait sa conduite envers elle, et souvent la noble et touchante figure de la jeune fille lui était apparue au milieu du fracas des événements politiques. Obligé, malgré son insouciance, de prendre soin de son avenir politique comme de sa fortune, Horace fut forcé de reparaître dans le monde, où il cherchait à s'étourdir en se plongeant dans les plaisirs et dans les fêtes, lorsque la lettre écrite à Nikel vint réveiller les pensées qui combattaient au fond de son cœur pour mademoiselle d'Arneuse. Si son amour-propre était occupé de l'effet produit par son absence, son cœur fut vivement ému en apprenant combien il était aimé. La lettre trembla longtemps dans ses mains, et alors une nouvelle lutte s'éleva dans son âme. Rien n'en donnera mieux l'idée que la lettre qu'il écrivit à son tuteur, après avoir flotté pendant quelque temps dans la plus cruelle incertitude.

Lettre de Landon à M. Guérard, à Neuilly.

« Mon digne ami, l'habitude que j'ai contractée, et qui me sera toujours chère, de vous consulter dans les situations délicates de la vie, me fait recourir à vous en ce moment. Vous connaissez mon caractère et ce que vous avez appelé la *furia Oraziana*. Votre âge, votre expérience des hommes et des choses, vous mettent à même de prononcer. Voici les faits, jugez en souverain, sans appel. Ma passion pour Jane Smithson, la seule femme au monde que je puisse aimer, est née pour ainsi dire sous vos yeux; vous savez donc mieux que moi-même si un cœur comme le mien peut s'ouvrir à un autre amour.

« La trahison de cette fille trop aimée me laisse sans avenir, sans espoir de bonheur. J'avais, comme je le dis souvent, hasardé toute ma cargaison de bonheur sur ce vaisseau fragile, et le naufrage a été complet; après mon désastre, j'ai été me confiner dans un village, ne voulant plus voir les hommes, et résolu à ne plus vivre que dans le passé. Dans ce village s'est rencontré une jeune fille que l'on peut dire belle, même après avoir connu Jane; une jeune fille que j'aimais à voir, mais qui ne m'a jamais inspiré qu'un intérêt purement fraternel. Je puis marcher toute ma vie à ses côtés sans attendre d'elle de grandes joies ni de grandes douleurs. Cependant, comme je veux garder toujours à Jane, bien que je la méprise, une place dans mon cœur, après m'être imprudemment avancé, j'ai saisi tout à coup une occasion que m'a présentée la jeune fille pour faire une prompte retraite, imaginant qu'elle aurait bientôt perdu tout souvenir de moi.

« Je me suis trompé; cette jeune enfant se meurt d'amour pour moi, j'en ai la preuve. Sans doute, mon digne ami, vous rirez de voir votre élève se vanter d'exciter une passion semblable, et adressée à tout autre qu'à vous, cette lettre paraîtrait dictée par fatuité.

« Il n'en est rien, je vous assure; vous me connaissez depuis assez longtemps pour penser que je n'avance pas à la légère une telle assertion. Ainsi vous comprenez ce que ma position a d'embarrassant. Eugénie d'Arneuse possède tout ce qu'on doit attendre d'une femme, douceur, amour, soins délicats; elle est charmante : mais que lui apporterais-je en retour? un cœur flétri par les tourments d'un autre amour, car le souvenir de Jane vivra toujours en moi. Que faire?... l'humanité ordonne d'épouser Eugénie, et la délicatesse semble me le défendre!... Conseillez-moi, vous qui vivez loin du monde et qui le connaissez bien. »

Quelques jours après, M. Landon reçut la lettre suivante :

Lettre de M. Guérard à Horace Landon.

« Mon jeune ami, je vous ai répété souvent qu'il y a en vous une énergie qui peut vous conduire au bien comme au mal, mais qui ne vous permettra jamais de vous arrêter dans la voie bonne ou mauvaise où vous vous serez engagé. Mettez-vous donc promptement à l'abri de vos propres égarements. J'aperçois pour vous un port après l'orage. Si la jeune fille dont vous me parlez est telle que vous me la peignez, hâtez-vous de vous réfugier auprès d'elle. L'amour est bien souvent venu de l'habitude, croyez-moi; vous ne tarderez pas à aimer une femme dont vous me faites un portrait si flatteur, consultez-vous. Cependant, avant votre mariage, examinez soigneusement votre cœur et sachez si dans vos sentiments pour miss Smithson, le mépris l'emporte sur l'amour. S'il n'en est pas ainsi, racontez fidèlement votre histoire à mademoiselle d'Arneuse; qu'elle connaisse bien le cœur sur lequel elle doit reposer. Si malgré ces confidences elle vous aime encore assez pour vous livrer sa vie, je ne vois pas que vous puissiez être malheureux avec elle. Croyez-en votre vieil ami, et décidez-vous promptement. Adieu. »

Cependant la pauvre Eugénie dépérissait de jour en jour. En proie à une douleur croissante, madame Guérin et madame d'Arneuse ne quittaient plus le chevet de leur enfant chéri, et, par une fatalité dont les exemples sont communs, elles découvraient alors toutes ses perfections; mais à cette heure elles la voyaient languissamment couchée sur un lit de misère, et leur espérance était comblée lorsque Eugénie levait sur elles des yeux ternes qui semblaient ne plus rien voir. Si, par hasard, elle souriait aux tendres soins dont elle était l'objet, il s'élevait alors dans sa chambre une joie qui eût fait frémir un étranger; enfin elle était arrivée à un tel degré de faiblesse, que le moindre bruit lui causait une douleur affreuse; et telle était l'intérêt qu'elle avait inspiré dans le village, que les paysans avaient d'eux-mêmes étendu de la paille devant la maison et qu'ils mettaient un jeune enfant en sentinelle pour prévenir les postillons de ne pas agiter leur fouet en passant sous les fenêtres de la jeune malade. Enfin une désolation silencieuse régnait dans toute la maison.

Un soir, à l'heure où le calme de l'atmosphère, les premières ombres de la nuit, les derniers parfums des fleurs, la fraîcheur de la rosée, donnent tant de charmes à la campagne, la pauvre Eugénie, attirée par la vague ressemblance de ce déclin d'un beau jour avec le déclin de sa vie, rassembla ses forces pour se lever, et, jetant un triste regard sur sa chambre en désordre, dans laquelle se déployait un luxe tout médicinal, dit à voix basse : — Cet air me pèse, Rosalie, je veux sortir; je sens que j'en aurai la force.

En effet, elle parvint, après de longs efforts, à se tenir debout, et quand elle fut dans les bras de Rosalie, elle lui dit à l'oreille : — Je veux m'éteindre comme le soleil au milieu des champs... en plein air! Heureusement la femme de chambre seule entendit, elle détourna la tête et pleura. — Rosalie, ajouta-t-elle, comme il peut faire froid dans le jardin, donnez-moi cette robe que j'avais le jour où nous allâmes à Cassan avec M. Landon.

A ce mot elle s'appuya plus fortement sur Rosalie, ses yeux jetèrent un feu passager, une vive rougeur colora ses joues... Ce nom chéri sortait de sa bouche pour la première fois, et il lui semblait que sa voix allait trahir le secret de son cœur.

Eugénie en ce moment semblait éprouver ce soulagement que la plupart des malades prennent pour un rétablissement complet, et qui n'est que le dernier degré de l'épuisement et l'avant-coureur de la mort. On a remarqué dans les hôpitaux que les phthisiques meurent pour la plupart le lendemain du jour où ils ont demandé leur sortie. Eugénie marcha, elle voulut descendre au salon; mais quand elle fut assise sur la chaise où Landon avait coutume de s'asseoir et qu'elle regarda tour à tour le piano, les fenêtres, et qu'on ouvrit la porte, elle ressentit tout à coup une si forte émotion, qu'il lui sembla que les derniers liens qui retenaient son âme venaient de se briser, et elle se dit : — Voici mon dernier soir!... Alors elle lui demanda, avec le despotisme des malades, à être transportée au bosquet où le secret de son amour lui avait échappé, et elle voulut s'asseoir, malgré les supplications de sa mère, à cette même place où elle avait regardé avec lui cette étoile à laquelle elle s'était si souvent comparée.

Elle contempla les cieux, et, voyant la même planète briller d'un éclat vif et pur : — Nous ne nous ressemblons plus! lui dit-elle; que je serais heureuse si mon âme s'envolait vers toi; car il t'a regardée un instant avec plaisir. Mais la lune a reparu et tu as pâli devant elle. On la crut folle, surtout quand elle exigea qu'on la laissât dans la plus profonde solitude. Le crépuscule favorisa le rêve qu'elle appelait, la campagne était à peine éclairée, un silence solennel régnait, et la lune ne se montrait pas encore à Eugénie, qui put admirer son étoile chérie qu'aucun astre rival n'éclipsait encore. Après un recueillement extatique, la jeune fille crut entendre la voix de son bien-aimé, et s'abandonnant aux délices de sa vision, elle se livra tout entière à l'innocente joie d'avouer sa passion à la face du ciel et de tirer du fond de son cœur l'image qu'il renfermait pour l'admirer en toute liberté.

— Je crois être pure, se disait-elle, et je n'ai pas une pensée qui ne soit pleine de *lui*. Oui, c'est peut-être une consolation d'avoir vécu toute sa vie en un moment et de descendre au tombeau comme les vierges du ciel! Que cette soirée est douce! O nature! que tu es belle encore! Pourtant il n'est pas là. En murmurant ces plaintes, sa parole était plutôt un souffle harmonieux qu'une voix. Insensiblement elle s'abîma dans sa rêverie, et toutes les forces de son âme se concentrèrent dans le désir qui les brisait en les exaltant sans cesse.

Le jardin n'était plus éclairé que par les dernières lueurs du crépuscule, et Eugénie, levant les yeux au ciel pour contempler son étoile, parvint au dernier degré de l'extase. Elle se sentit rendue à la santé par l'effet de cette puissance que donnent une méditation et une volonté forte aux intelligences en qui la foi domine le jugement. Elle vit de ses yeux Horace tel qu'il lui était apparu lors de sa première visite; ses cheveux bouclés paraissaient au-dessus de son front comme une flamme céleste; il lui souriait, et dans ses traits brillait tout l'amour qu'elle désirait lui inspirer. Eugénie retenait son haleine, de peur qu'un souffle ne rompît le charme de cette vision. Tout à coup le feuillage du bosquet s'agita, et Eugénie s'écria : — Le voici! le voici!

Madame d'Arneuse, madame Guérin et Rosalie, cachées à quelques

pas, épiaient la jeune fille ; à son faible cri, elles parurent aussitôt et la trouvèrent évanouie dans les bras de Landon. Sa tête reposait sur le sein d'Horace, et cette pâle figure, au milieu d'une forêt de cheveux épars, ressemblait à une statue de marbre blanc couchée parmi les feuilles de l'automne. Les yeux noirs de madame d'Arneuse foudroyèrent Landon, à qui elle arracha sa fille. — Vous lui avez donné la mort ! s'écria-t-elle. Et elle disparut, suivie de la femme de chambre.

Landon accompagna avec inquiétude madame Guérin, qui, par un geste amical, cherchait à pallier le reproche tragique de sa fille ; elle emmena le jeune homme au salon, et là elle lui raconta la maladie de sa petite-fille, tâchant de lui peindre adroitement l'amour dont elle supposait qu'Eugénie était victime. Landon paraissait à la vieille grand'mère le meilleur médecin d'Eugénie ; aussi essaya-t-elle de le mettre dans la nécessité de s'expliquer, car elle avait assez de finesse pour deviner que son retour inopiné donnait quelque espérance ; et pour être la première à connaître ses secrets sentiments, confiance dont les grand'mères sont jalouses, elle termina en lui disant : — Hélas ! monsieur, je suis restée seule votre protectrice, car vous avez inspiré à ma fille une répugnance que j'ai vainement combattue.

Landon écouta ce long discours en admirant la chaste fierté de cette jeune fille, qui avait eu le courage de garder le secret de son amour, et il s'applaudit de sa résolution en découvrant de si nobles perfections dans la femme qu'il voulait épouser. Colorant alors son absence par une fable, il remercia madame Guérin et lui dit : — Votre bienveillance me sera d'autant plus précieuse, madame, qu'elle m'aidera sans doute à vaincre les obstacles que l'éloignement de madame d'Arneuse pour moi pourrait opposer à un dessein que je me trouve heureux de vous confier. En demandant par votre intermédiaire la main de votre petite-fille, je verrai peut-être ma proposition favorablement accueillie.

— Monsieur, répondit madame Guérin en cachant avec peine sa joie, vous sentez que je n'ai aucun droit à disposer de ma petite-fille ; mais, dit-elle en lui lançant un sourire plein de grâce, je puis vous promettre mes soins et vous donner beaucoup d'espoir. — Madame, repartit Horace en lui baisant la main, j'ose vous regarder dès ce soir comme ma mère.

Et il se retira, laissant madame Guérin livrée à une joie qui la suffoquait.

En effet, un secret était la chose la plus lourde que la bonne dame pût porter, elle ne tardait jamais de s'en débarrasser ; elle monta donc bien vite à l'appartement de sa petite-fille, où elle trouva madame d'Arneuse déclamant contre Horace. — Il est venu chez moi, disait-elle, de la manière la plus indécente. N'a-t-il pas failli causer la mort de ma chère fille par la peur qu'il lui a faite ? N'est-ce pas, ma bonne petite ? ajouta-t-elle en se tournant vers Eugénie. Je suis sûre que tu te sens fort mal.

Eugénie laissa échapper un léger sourire, que madame Guérin n'interpréta pas de la même façon que madame d'Arneuse.

— Va, continua cette dernière, je te promets que ma porte lui sera fermée, comme à l'auteur de tous nos maux, et nous ne le reverrons plus, j'espère.

Madame Guérin, tout étonnée de cette sortie, ne savait plus si elle devait annoncer sa nouvelle ; néanmoins, après plusieurs signes faits secrètement à sa fille, elle parvint à l'emmener au salon, où elle lui découvrit le brillant avenir qui se préparait pour Eugénie. — Comment ! s'écria madame d'Arneuse, M. Landon ne pouvait-il pas m'instruire la première de ses intentions ? Il me semble que c'est à une mère... — Aussi, ma chère amie, compte-t-il bien t'en parler. Vas-tu t'offenser d'une confidence ! — Quand il m'aura fait sa demande, madame, je verrai ce qu'il sera convenable de répondre. Eugénie n'est guère éprise de lui, et d'ailleurs la pauvre enfant n'est pas dans un état qui permette de lui parler de mariage. — Ces sortes de conversations, répliqua la grand'mère, n'ont jamais retardé la convalescence d'une jeune personne. — M. Horace est fort riche, dit madame d'Arneuse. — Il est très-aimable, ajouta madame Guérin.

Madame d'Arneuse ne répondant pas, la grand'mère hasarda en faveur de son protégé un éloge que sa fille écouta sans donner aucune marque de répugnance, et la conversation continua. Alors, soit que madame d'Arneuse eût entrevu le ridicule de ses prétentions personnelles, soit que son dépit disparût devant l'idée de marier Eugénie aussi avantageusement et de recouvrer ainsi elle-même la liberté et l'opulence, Landon redevint son héros. Elle l'adopta sur-le-champ et se mit avec une singulière vivacité d'imagination à régler d'avance l'avenir de ses enfants : ils passeraient leur vie tantôt à la ville et tantôt à la campagne ; Eugénie, peu faite à diriger une grande maison, à faire les honneurs d'un salon, à recevoir dignement, laisserait tous ces soins à sa mère ; et madame d'Arneuse, regardant Horace comme un sujet de plus dans son empire, s'admira, guidant ces deux enfants à travers les défilés de la vie, dominant toutes leurs pensées et se faisant l'âme de toutes leurs actions ; elle mènerait encore une existence selon ses goûts, elle reparaîtrait dans le grand monde entourée du brillant prestige de la richesse et protégeant son gendre de l'éclat de son nom. Cette union était convenable : dans sa position c'était un bonheur ; enfin la tête lui tourna au point que, regardant l'accomplissement de ses désirs comme infaillible, elle monta précipitamment chez sa fille, renvoya d'un air mystérieux la femme de chambre, et, s'asseyant au chevet du lit de la malade :

— Ma chère enfant, dit-elle d'une voix qu'elle tâcha de rendre bien douce, comment te sens-tu ? — Oh ! bien mieux, ma mère ; maintenant je suis sûre de guérir, répondit Eugénie, surprise de l'air diplomatique qui régnait sur la figure de sa mère. — Alors, ma petite gentille, continua madame d'Arneuse en essayant de donner à ses traits rigides un air folâtre qui leur était entièrement antipathique, j'ai à t'entretenir d'une affaire très-importante. Écoute-moi bien : je t'ai élevée de manière à laisser ton cœur dans une indifférence précieuse pour les jeunes personnes, comme tu le sauras un jour (ici elle leva les yeux au ciel), et je crois, ma bonne petite, avoir complétement réussi.

Eugénie rougit.

— Il s'agit d'un mariage pour toi. Je viens te consulter ; car je ne veux pas, comme font dans ce cas tant de mères, t'imposer mes volontés. J'ai toujours été bien douce envers toi, et tu pourras choisir ton mari en toute liberté, je t'assure. Nous avons jeté les yeux sur un jeune homme ; tu nous diras ce que tu en penses. — Oh ! ma mère, s'écria Eugénie en proie à une terrible angoisse, comment puis-je songer au mariage dans l'état où je suis ? Songez que je n'ai aucune expérience. — Comment, Eugénie, vous avez de la répugnance pour le mariage ? Vous croyez-vous assez belle et assez riche pour trouver des prétendus tous les jours ? Vous êtes jeune, tâchez de l'être longtemps. Quant à votre ignorance, soyez sûre que mes conseils ne vous manqueront jamais. — Ma chère maman, dit Eugénie les larmes aux yeux, j'aime mieux rester toujours auprès de vous. — Nous ne nous séparerons pas, mon enfant. — Je n'ai pas encore dix-sept ans. — Comment, Eugénie, vous vous obstinez à refuser un établissement honorable ? Au surplus, reprit madame d'Arneuse en jetant à sa fille un regard dont la sévérité la fit frémir, c'est votre affaire, comme je vous l'ai dit ; mais il me semble que M. Landon est... — M. Landon ! s'écria la jeune fille en versant tout à coup un torrent de larmes et en tombant comme évanouie sur son lit. — J'en étais bien sûre, dit madame d'Arneuse à madame Guérin. Vous voyez, madame ! Avais-je raison de soutenir qu'elle le haïssait ? — La pauvre petite, répondit la grand'mère étonnée, s'il lui était indifférent ! — Ah ! s'écria madame d'Arneuse, elle s'y accoutumera. Comment ai-je fait, moi ? Et aussitôt qu'elle se portera mieux, nous verrons à ..

Elle s'arrêta au bruit que fit Eugénie en se retournant. Madame d'Arneuse regarda sa fille et la vit qui lui souriait à travers ses larmes. L'amour brillait dans les yeux de la jeune fille comme le soleil au milieu des nuages, et la joie unie à la pudeur avait coloré subitement son pâle visage. Palpitante et d'une voix troublée :

— Ma mère, dit-elle, ce ne sont pas des larmes de chagrin... il me sera doux de vous obéir si... — Aimeriez-vous M. Landon ? demanda madame d'Arneuse déjà courroucée.

Eugénie baissa les yeux, rougit et garda le silence. — Comment ! s'écria sa mère en lui lançant un regard fixe et sévère, comment, Eugénie, vous aimiez M. Landon sans m'en avoir rien dit, sans me consulter ! Vous avez manqué de confiance en moi ! vous connaissez bien peu mon cœur et vos devoirs ; mais c'est une chose affreuse !... Je vous laisse, mademoiselle ; vous vous marierez bien sans moi ! — Que fais-tu ? s'écria madame Guérin ; ne te l'avais-je pas dit ?... Vas-tu gronder ta fille ?... vois, elle se trouve mal !... Eugénie, ma petite, ce n'est rien, tu l'épouseras : *il t'aime !...*

A ce mot magique, Eugénie regarda sa grand'mère d'un air presque stupide ; peu à peu le sourire reparut sur ses traits, elle leva les yeux, et des larmes de bonheur sillonnèrent lentement ses joues. Elle aurait voulu se mettre à genoux et prier... Elle prit la main de sa grand'mère, la mit sur son cœur, qui battait avec violence ; et alors madame d'Arneuse, qui avait cru devoir s'apaiser, se rapprocha du lit, regarda sa fille avec bonté et lui accorda son pardon. L'espérance et la joie s'étaient emparées de toutes ces âmes naguère en proie à l'ennui et à la tristesse.

Si la marquise fut déterminée dans sa clémence par quelque réflexion d'intérêt, ou si ce fut un sacrifice fait au désir de rendre sa fille heureuse, c'est ce que nous regardons comme inutile d'examiner. Landon exerçait dans cette maison l'influence du soleil sur la nature lorsqu'au mois de mars, dissipant de sombres masses de nuages, il fait succéder l'azur le plus pur au manteau des orages. Eugénie s'abandonna joyeusement à l'amour, madame d'Arneuse complota son avenir, madame Guérin remercia Dieu du bonheur qu'il lui envoyait sur ses vieux jours, Rosalie se regarda comme la plus habile soubrette du royaume, et chacun, faisant mille projets, attendit le lendemain avec une vive impatience.

X

Le lendemain M. Landon, persistant dans ses projets de mariage, se présenta et fut reçu avec un cérémonial extraordinaire : lorsqu'il entra, madame d'Arneuse, quittant à peine sa bergère, lui montra d'un air solennel une chaise qui se trouvait à côté d'elle. Après quelques propos insignifiants, Horace fit sa demande, et la future belle-mère, avec un ton moitié familier, moitié hautain, lui répondit qu'elle n'apercevait aucun obstacle à cette union, et que, quand on aurait fait toutes les démarches que les gens comme il faut exigent en pareille occasion, ce serait à lui à obtenir le consentement de madame d'Arneuse.

— Vous sentez, monsieur, dit-elle, que je laisse ma fille parfaitement libre... mais Eugénie est susceptible de s'attacher beaucoup; elle est d'une douceur d'ange : elle est un peu musicienne; je l'ai parfaitement élevée; elle peut devenir une femme brillante, et quoiqu'elle ne soit jamais sortie de Chambly, elle sera très-bien placée dans un salon : ayant été moi-même à la cour autrefois, car... j'y fus présentée précisément en 89; j'ai eu soin de lui donner des manières distinguées... elle est tout à fait bien.

Alors elle trouva l'occasion de prononcer son propre éloge en ayant l'air de faire celui d'Eugénie.

Prenant un petit air d'autorité maternelle et de dignité familière, elle tendit la main à Landon, qui embrassa sa mère d'adoption avec cordialité. Madame d'Arneuse, fière de cette marque d'amour filial et le regardant comme de bon augure, essayait déjà de faire sentir sa supériorité à son gendre; mais son masque de grandeur ne devait pas tenir longtemps. Dans le cours de la conversation, Landon annonça que, la noblesse ancienne reprenant ses titres en vertu de la charte que Louis XVIII venait d'octroyer, il était redevenu duc de Landon

— Comment, monsieur... vous seriez le chef de cette noble et illustre maison... qui...

La joie lui coupa la parole et elle regarda son gendre avec respect. — J'imagine, madame, qu'une telle bagatelle vous importe fort peu, dit Horace : quant à moi, noble ou plébéien, ce m'est tout un... — Oh! monsieur, je pense comme vous; une fois qu'on possède ce frêle avantage, on le méprise; c'est comme jadis notre pauvre Académie, tout le monde voulait en être, et une fois admis on n'y mettait pas le pied; mais mademoiselle d'Arneuse, monsieur, ne fera pas rougir vos ancêtres... — Ah! madame, je tiens si peu aux honneurs, ajouta Landon, que je me permettrai de vous cacher mes titres et charges jusqu'à ce que je sache quelle conduite il convient de tenir dans la nouvelle situation politique où nous nous trouvons...

Ainsi Landon fut reçu chez madame d'Arneuse comme le fiancé d'Eugénie à la fin de l'été, et depuis l'hiver précédent la jeune fille l'adorait en secret. L'opulence, l'amour, la jeunesse, la beauté, s'unissaient enfin pour promettre à ces deux amants un long avenir de bonheur. Bientôt Eugénie, simplement mise et soutenue par sa grand'mère, entra au salon. Elle connaissait le mystère de cette entrevue, comme le prouvaient son maintien embarrassé et la rougeur de son visage; elle s'assit en silence, et sans oser même lever les yeux, après avoir adressé à Landon un timide salut. Celui-ci lut, avec un bonheur mêlé de peine, les preuves d'amour écrites sur le front d'Eugénie : elle était maigrie, ses doigts étaient effilés, ses joues un peu creuses, ses yeux renfoncés; mais tant d'amour perçait au milieu de ce ravage, que Landon ne trouva point pesant l'engagement qu'il venait de contracter; il tressaillit même en entendant parler Eugénie, dont la voix semblait avoir acquis une mélodie qui allait droit à l'âme.

— Croiriez-vous, dit-elle, que vous m'avez fait peur hier?...

A ce moment elle pensa qu'il était là, qu'elle ne le perdrait plus, et, faiblissant sous le poids du bonheur, elle laissa échapper de douces larmes, qu'elle essaya vainement de cacher à Horace, dont le cœur, ému d'un sentiment qui ressemblait beaucoup à l'amour, oublia peut-être pour un instant l'image chérie de Jane : il regarda Eugénie, et cette fois elle se crut aimée : — Je me nourrirai donc en paix de sa chère présence, se dit-elle... Et la sereine expression de l'amour heureux vint animer ses traits.

Lorsque Landon se leva pour partir, elle le suivit des yeux comme une hirondelle suit le premier essor de ses petits, et longtemps elle écouta le bruit de ses pas. Elle contempla le salon, qui maintenant semblait revivre et se parer d'un lustre nouveau; elle soupira doucement, regarda la chaise qu'il venait de quitter, et se jeta dans le sein de sa mère, comme pour donner cours à des sentiments qu'elle ne pouvait contenir. L'événement de la veille, loin d'abattre Eugénie, lui avait sur-le-champ donné de la vigueur; car dans ces sortes de maladies la santé semble être aux ordres de l'âme : la jeune fille était plus forte et la mort avait fui.

— Allons, Eugénie, lui dit sa grand'mère, te voilà heureuse! Ceci doit encore te faire plus chérir ta mère, s'il se peut, et suivre ses bons avis... Que je suis contente! cela me rappelle mon jeune temps...

Et madame Guérin se mit à fredonner. — Eugénie, reprit madame d'Arneuse avec gravité, j'ai bien des conseils à te donner pour la conduite que tu dois tenir dans la circonstance présente. — Ecoute bien ta mère, ma petite, dit madame Guérin. — Il faudra, continua madame d'Arneuse, t'appliquer à n'être ni trop froide ni trop empressée, et cependant témoigner de la joie. Rosalie t'habillera tous les jours; nous verrons à te parer de notre mieux... Surtout, ma fille, sois toujours occupée quand il sera ici; étudie-toi à ne jamais, dans la conversation, dire quelque chose de malséant, pèse bien tes paroles, conserve un maintien modeste : cependant, mon enfant, lorsque tu seras mariée, songe à tenir ton rang, car tu seras duchesse... — Duchesse!... s'écria madame Guérin. — Duchesse de Landon! répéta madame d'Arneuse avec emphase... Eh bien! Eugénie, tu ne parais pas contente?... qu'as-tu donc? — Tous les duchés du monde me sont fort indifférents, répondit-elle. — Veux-tu ne plus vivre que pour l'amour? lui répliqua sa mère, ton mari a du mérite, mais la naissance a bien son prix; sache soutenir l'éclat d'un pareil nom... et surtout ne manque pas ce mariage par d'aussi folles idées... Et voyez donc, dit-elle à madame Guérin, le malheur veut qu'elle soit malade et pâle dans ce moment. — Dépêche-toi de reprendre tes jolies couleurs, ajouta madame Guérin.

Enfin les deux mères s'efforcèrent de lui dicter la manière dont elle devait exprimer ses sentiments et les graduer comme les *crescendo* d'une sonate; elles oubliaient qu'à pareille époque de leur vie elles avaient trouvé dans leur cœur autre chose que les avis maternels. Ces recommandations ressemblaient beaucoup au Mémoire que l'on donna à Louis XV pour la tenue de son premier lit de justice : « Ici le roi froncera le sourcil, là le roi s'adoucira, plus bas le roi fera un signe de tête, plus loin le roi saluera. » Eugénie devait sourire à son entrée, sourire à sa sortie, sourire à chaque mot. Eugénie écoutait et riait dans son cœur, dont un seul battement l'instruisait bien mieux que toutes ces leçons. Aimer n'est ni un art ni une science, c'est un instinct de l'âme.

Dès ce jour le duc de Landon vint chez la marquise d'Arneuse avec l'assiduité d'un prétendu; les promenades, les parties de plaisir, firent de chaque jour un jour de fête. Dans cette douce intimité, Eugénie apprit que son amour pouvait encore s'accroître. Elle vit ainsi se découvrir par degrés toutes les nobles qualités qu'elle avait seulement entrevues dans Horace; puis elle se mit à étudier les goûts, les pensées, les sentiments de son ami, pour s'y conformer en tout : douce fut la peine et courte fut l'étude, car Eugénie avait si bien identifié son âme à celle de son bien-aimé, qu'elle ne pouvait plus exister que pour lui. Comme son visage n'était que l'expression de ce qui se passait dans son cœur, sa beauté primitive était revenue promptement à la suite du bonheur. Cependant cette fidélité ne resta pas longtemps sans quelques nuages, car madame d'Arneuse, reprenant son empire à mesure que sa fille revenait à la vie, ne tarda pas à s'immiscer dans les relations des amants, et voulut commander l'expression des sentiments d'Eugénie comme les évolutions d'une parade.

Pour les amants, le monde et ses usages, la société et ses lois, les mœurs et leurs exigences, les plaisirs, le langage, tout disparaît pour faire place à des rapports nouveaux qu'Eugénie conçut avec une merveilleuse facilité; un regard, un sourire, étaient pour elle autant de questions ou de réponses; un mouvement de tête résumait tout son amour, et son moindre signe valait mille fois mieux que tout le jargon de la politesse. Un jour Landon lui apporta une jolie boîte à ouvrage; sans mot dire, elle la posa sur la cheminée, puis, regardant Horace dans la glace, elle le remercia par un léger sourire et par un signe de tête. Quand il fut parti, madame d'Arneuse dit à Eugénie : — En vérité, ma chère amie, je ne vous conçois pas; votre prétendu vous offre un des plus jolis cadeaux que l'on puisse faire, un bijou fort cher enfin, et vous le jetez là sans rien dire, sans le remercier; c'est vraiment étonnant! vous feriez croire que vous n'avez reçu aucune éducation; le pauvre jeune homme en a été touché. — Cela me fait de la peine pour lui, ajouta madame Guérin. — Enfin, continua madame d'Arneuse, vous êtes aujourd'hui mal coiffée et très-mal habillée. Si cela continue, j'ai grand'peur de voir échouer le mariage. — Ah! ma chère maman, dit Eugénie, est-ce qu'un présent est au-dessus de son amour? — Ah! vous en savez probablement plus que moi, mademoiselle; à votre aise... mais comme je n'ai pas envie de vous voir rebuter M. le duc par vos sottises, apprenez à le recevoir mieux que vous ne le faites. Il arrive la plupart du temps que vous restez ébahie à le regarder; sachez donc causer, répondre, et l'attacher par mille petites familiarités permises qui font le bonheur des amants. L'autre jour il vous complimente très-galamment, vous recevez cela sans répondre par une phrase gracieuse; hier il vous dit que vous chantez comme un ange, vous ne pouvez pas lui dire que vous n'avez eu que moi pour maîtresse; ah! vous ne faites guère valoir votre mère! — Allons, reprit madame Guérin, ne te fâche pas, elle aura soin une autre fois d'observer toutes ces délicatesses... Vois-tu, mon cœur, dit-elle à Eugénie, il faut bien écouter ta mère, tu

n'as qu'elle au monde, c'est tout notre bien; elle est si bonne! vois si elle épargne la moindre chose pour ton trousseau. — Et voyez comme elle m'en remercie! plus on fait pour les enfants, moins ils en sont reconnaissants! répondit madame d'Arnense, qui voulait que ses soins maternels fussent reçus comme des faveurs.

Il y avait d'ailleurs de l'injustice dans le reproche qu'elle adressait à Eugénie. Si réellement le trousseau était magnifique et au-dessus de la fortune de madame d'Arnense, son amour pour sa fille n'entrait pour rien dans cette dépense, elle était toute d'ostentation. Eugénie n'avait pas de dot, et madame d'Arnense, embarrassée par son orgueil, cherchait à se mettre, au moins dans les petites choses, de pair avec M. Landon, ce qu'elle ne pouvait faire dans les grandes. Elle soutenait même parfois que leurs maisons étaient aussi anciennes l'une que l'autre. Ainsi Eugénie avait à essuyer mille petites contrariétés qui lui faisaient acheter son bonheur. Sa mere osait l'accuser de manque de grâce avec celui qu'elle aimait, et elle frémissait si Horace lui prenait la main, tressaillait au moindre bruit de ses pas, allait secrètement caresser Brigand, son cheval favori, et faire causer Nikel, qui ne tarissait pas en louant son maître. Quand Landon arrivait, elle avait des pressentiments qui l'avertissaient de son approche, et souvent elle se surprenait à penser ce qu'il disait... Aussi le jeune homme s'applaudissait-il chaque jour de sa résolution, en admirant avec quelle ferveur il était aimé. Mais, plus Eugénie prodiguait à Landon les témoignages d'un amour inaltérable, et plus il se sentait oppressé par des sentiments pénibles : obligé d'initier cette jeune fille aux mystères de sa vie passée, pouvait-il prévoir le résultat de cette triste confession? L'amour d'Eugénie était-il assez profond pour souffrir une rivale sans cesse présente à la pensée de son époux?

Aussi souvent Horace pensait-il qu'il valait mieux ne rien dire; mais Guérard lui avait si fortement recommandé de faire cette sinistre confidence, que plus souvent encore il songeait aux moyens d'obéir à son vieux tuteur. Bientôt ces idées devinrent tyranniques. Landon, sans cesse préoccupé, craignant de perdre Eugénie, tourmenté par sa conscience, effrayé même au souvenir de Jane, laissa paraître sur son front des nuages de chagrin qu'il ne put dérober aux yeux attentifs d'Eugénie. Elle ne regarda plus Horace qu'avec une curieuse inquiétude; craintive, elle tâcha de deviner les secrètes pensées qui l'agitaient; elle examina son maintien, ses gestes, interprétant jusqu'aux inflexions de sa voix. D'abord elle s'imagina que ce changement pouvait provenir d'elle-même, avoir été causé par les imperfections de sa personne ou de son caractère, et elle trembla d'avoir déplu à son ami. Elle se chagrina, pleura en secret, et examinant avec soin, elle se rappela tout ce qu'elle avait dit, sans trouver jamais dans son cœur autre chose que les pensées de l'amour le plus tendre. La pauvre enfant demeura agitée d'une anxiété affreuse en voyant toujours s'accroître la tristesse de Landon sans pouvoir en pénétrer le motif.

Un soir ils se trouvèrent seuls au salon, assis près de la croisée qui donnait sur le jardin. La lueur grise du crépuscule avait fait place aux pâles ténèbres, et l'aspect imposant des cieux étoilés avait plongé les amants dans un religieux silence, quoique chacun d'eux semblât vouloir parler à l'autre : jamais Horace n'avait paru si agité à Eugénie, et jamais peut-être elle ne s'était elle-même senti tant d'impatience. Enfin l'un et l'autre paraissaient craindre et désirer tour à tour de parler. Cette scène était tout à la fois douce et cruelle; mais, quand Eugénie, ayant levé les yeux à la dérobée, aperçut Horace qui, les bras croisés, la tête penchée, se tenait auprès d'elle sans avoir l'air de songer même qu'elle existât, elle trembla tout à coup, son inquiétude se changea en une certitude de malheur, et elle eut un moment d'horrible souffrance. Cependant elle s'arrêta encore à l'admirer à cet instant où son visage, plein de mystère et de passion, ressemblait à ces figures auxquelles les grands artistes ont su donner une empreinte surnaturelle en conservant l'apparence de la réalité. Tout à coup Horace se retourna vers Eugénie, mais ses yeux restèrent mornes en rencontrant ceux de la jeune fille. Elle fut prête à s'évanouir; sa peine se changea promptement en joie, car Landon ayant penché sa tête vers elle, leurs cheveux se confondirent et éveillèrent en eux une chaste et mélancolique volupté, par un contact si léger, que l'âme paraissait être seule à la sentir. Horace prit la main de la jeune fille, la pressa, et, la sentant trembler, il fit tous les mouvements d'un homme qui voudrait parler et que la crainte de mal dire en empêche. Eugénie, que tant d'émotion suffoquait, se leva d'un air désespéré, et, s'arrêtant subitement comme glacée, elle laissa rouler sur ses joues deux larmes, dernier langage de l'amour.

Alors Landon porta lentement à ses levres la main d'Eugénie; mais la jeune fille, ne pouvant plus supporter cet horrible état de doute, retira sa main avec vivacité, après cependant qu'un baiser y eut été déposé, et elle dit avec angoisse : — Vous m'aimerez, n'est-ce pas?...

A ces paroles Horace tressaillit, et, passant la main sur son front pour en essuyer la sueur : — Eugénie, Eugénie!... répondit-il, nous sommes séparés par un obstacle que je n'ai pas la force de lever!... Il s'arrêta. — De grâce, achevez, que craignez-vous?... — Je crains que ce ne soit un grand malheur pour vous de m'avoir rencontré.

Elle fit un mouvement de surprise et sourit légèrement.

— Oui, continua-t-il, je ne puis plus aimer comme vous aimez, et... vous en souffrirez. — Je souffre en ce moment, dit-elle, plus que vous ne le sauriez croire ; dès mon enfance le malheur m'a poursuivie, je n'ai pas nourri une pauvre bête qu'elle ne soit morte; pas un oiseau n'a vécu gardé par moi, la fleur que je cultivais se fanait au lever du soleil, j'ai pensé coûter la vie à ma mère; et ce n'est pas tout, je vous vois, je vous perds aussitôt!... vous revenez, et, un mois s'est à peine écoulé, que votre front s'obscurcit : vous êtes triste, je le vois bien..... Y a-t-il déjà une nouvelle infortune entre nous? quel est-il, cet obstacle qui nous sépare? — Ne le savez-vous pas? lui dit Horace; ne faut-il pas vous raconter ma vie et vous faire connaître le cœur sur lequel vous comptez?... Si j'étais indigne de

Un soir, ils se trouvèrent seuls au salon. — PAGE 25.

vous?... Eugénie frissonna; mais en ce moment l'étoile qu'elle avait choisie brillait de tout son éclat; ce fut pour la jeune fille un présage céleste de bonheur devant lequel ses craintes s'évanouirent. — Tenez, répondit-elle alors, voyez-vous cette étoile? c'est la mienne; comme sa lumière est pure! Allez, nous serons heureux. Regardez-la, je vous en prie; je ne l'ai jamais vue si belle. Landon soupira, la reine des nuits se levait majestueuse; il la montra aussi à Eugénie, qui ne regarda que la main de son bien-aimé. — Qu'avez-vous donc à me dire? demanda-t-elle après un moment de silence; me laisserez-vous ainsi dans l'incertitude? Landon l'arrêta par un signe. — Demain, Eugénie, demain je vous révélerai le secret de mon cœur, et vous verrez si vous pouvez unir votre destinée à la mienne. — Qu'importe mon bonheur, si je me suis consacrée au vôtre, si je ne puis vivre que dans votre ombre! comme ces astres qui ne brillent que du reflet du soleil, mon âme est le reflet de la vôtre. Vos maux sont les miens... parlez, confiez-les-moi, je vous en prie, parlez; vous m'avez épouvantée.....

A ces paroles, les yeux d'Horace se mouillèrent de larmes d'attendrissement, et Eugénie pleura parce qu'il pleurait. Il voulut répondre, son cœur était trop plein; il regarda quelques instants encore la jeune fille avec une expression indéfinissable, mêlée d'effroi et de tendresse, et il s'échappa en la laissant stupéfaite du désordre de ses paroles et de ses manières. — Demain! se dit-elle: qu'a-t-il donc à m'annoncer?... Mon bonheur se flétrira-t-il comme les roses que je cultivais?...

Elle resta en proie à une terreur d'autant plus profonde, que la cause en était cachée sous un impénétrable voile, et que, dans une telle incertitude, l'avenir ne pouvait lui offrir aucune image consolante. Son sommeil fut agité de songes pénibles, et le matin, quand Rosalie l'habilla: — J'ai rêvé, lui dit elle, que je nageais dans une rivière. — Était-elle trouble? — Oui. — Marianne prétend que cela signifie malheur. — Et mes dents tombaient, ajouta Eugénie. — Ruine complète! répondit Rosalie en riant; quand Marianne rêve ainsi, elle perd toujours à la loterie! Vous pâlissez, mademoiselle? — Ce n'est rien, répliqua la jeune fille. Cependant ces paroles avaient produit sur elle une affreuse impression.

Elle attendit avec une douloureuse impatience l'arrivée de Landon, et quand elle entendit le bruit de ses pas elle frissonna; Horace était sombre, sa voix altérée glaça Eugénie. Ils allèrent se promener avec madame d'Arneuse et madame Guérin: en marchant, Horace garda un silence inquiet; il évita même de regarder Eugénie, qui à chaque pas sentait augmenter sa terreur. — Il semble, se dit-elle, qu'il s'agisse de ma vie. Landon répondit aux questions de madame d'Arneuse d'un air si distrait, qu'elle cessa bientôt de lui adresser la parole, et, rejoignant sa mère qui marchait en avant, elle laissa Eugénie seule avec Landon. — Mademoiselle, dit-il alors d'une voix entrecoupée, il m'est impossible de vous raconter moi-même les événements de ma vie... et il faut cependant que vous les connaissiez... Je prendrai donc quelques jours pour vous en écrire les détails... alors vous prononcerez sur notre union. Vous vous croyez malheureuse, Eugénie... ah! vous verrez que des fleurs mal arrosées, des oiseaux qui meurent privés de liberté, ne font pas encore de vous une victime du sort; le malheur se repait de fleurs plus belles, de sentiments plus précieux: s'il vient à nous, prenez garde, il n'est pas toujours vêtu de couleurs sinistres, il arrive souvent entouré du brillant cortége des joies de la vie, il sourit; sa parole est flatteuse, ce n'est que trop tard, et quand on lui appartient déjà, qu'on sent qu'il est enfin venu. Espérons que la sueur glacée dont mon front se baigne à ce seul souvenir ne passera pas sur le vôtre...

Il lui pressa doucement la main: Eugénie essaya de déguiser sa terreur sous un sourire; bientôt elle se plaignit du froid, hâta sa marche et revint à la maison sans prononcer une parole. Au sein du bonheur, elle se sentait frappée par la fatalité, et, redoutant les déceptions de Tantale, elle n'osait se baisser pour recueillir les fleurs que l'amour jetait à ses pieds. Une semaine entière se passa sans qu'elle reçût la moindre nouvelle d'Horace; et cette semaine fut plus pénible pour elle que toutes les souffrances de sa maladie: les réflexions les plus sinistres l'absorbèrent. — Et cependant, se disait-elle, que puis-je apprendre de plus douloureux? qu'il ne m'aime pas? et il m'aime, puisqu'il m'épouse. Indigne de moi!... m'a-t-il dit, lui, si noble, si généreux!... Son chagrin ne peut donc venir que d'accidents qui nous sont étrangers, et, une fois mariés, nous pouvons vivre loin du monde; alors quel malheur peut nous atteindre?... Telles étaient ses pensées, partagées entre l'effroi et la curiosité; de sorte qu'elle redoutait et désirait à la fois de voir arriver le fatal écrit qui devait, d'une manière ou d'une autre, faire cesser son incertitude.

Enfin le huitième jour, Nikel vint apporter à Rosalie un assez gros paquet de papiers adressés par son maître à mademoiselle d'Arneuse. — Tenez, ma belle, il faut remettre ceci à votre jeune demoiselle et en secret: prenons garde à nous, ces écritures sont pleines de poison; le général est mille fois plus triste depuis qu'il y travaille qu'en arrivant ici... — Dites moi donc, monsieur Nikel, cela n'empêchera pas les noces, j'espère? — Je ne pense pas; le colonel a l'air d'aimer votre demoiselle... — Pourquoi donc, monsieur le maréchal, dites-vous le colonel, le général, le capitaine? qu'est donc votre maître enfin? avant de nous marier, nous devons savoir qui nous épousons. — Il est!... suffit, s'écria le chasseur d'un air sévère... J'allais oublier la consigne! Ah! Duvigneau avait bien raison quand il disait que l'amour est le boute-selle de toutes les sottises; mais encore quelques jours et nous serons mariés... alors .. — Oh! alors, répliqua la soubrette, vous ne ferez plus que mes volontés.

Pour toute réponse, le chasseur se contenta de faire claquer ses doigts par-dessus sa tête, et il embrassa Rosalie sans que la Languedocienne pût se défendre des libertés du chasseur. En effet, depuis les accords, il gouvernait militairement ses amours, et Rosalie, en approchant du but, n'était plus si forte; la course avait été sans doute trop longue. Néanmoins la soubrette, curieuse d'apprécier l'importance du volumineux paquet qu'elle tenait, se débarrassa de Nikel en le repoussant avec une vigueur peu féminine. Le chasseur porta la main à son front, et, saluant militairement, répondit avec gaîté: — Merci, mon capitaine!

Rosalie trouva bientôt le moyen de s'acquitter de sa commission. Elle fut toute surprise de voir sa jeune maîtresse serrer soigneusement les papiers et garder le silence. — Mais qu'est-il donc arrivé, mademoiselle, pour que vous soyez aussi triste? Savez-vous qu'hier au salon ces dames parlaient de vous comme déjà mariée? — Ah! Rosalie!... Rosalie!... Ce fut toute la réponse d'Eugénie, et la Languedocienne revint auprès de Nikel, stupéfaite de voir qu'elle ne tenait plus tous les fils de l'intrigue qu'elle avait si bien nouée. — Que de mal aurons-nous eu pour en faire une duchesse!..... dit-elle à Nikel.

Aussitôt que dans la maison chacun fut endormi, mademoiselle d'Arneuse, qui voulait consacrer la nuit à lire le manuscrit de Landon, se prépara à cette pénible veille. Bien des sentiments l'agitaient lorsqu'elle rompit l'enveloppe qui contenait les papiers, et l'importance dont cette lecture devait être pour le bonheur de sa vie remplit ce moment de solennité: ses mains étaient froides quand elle déploya ces pages qui allaient lui parler; elle observa la tristesse de la nuit; elle écouta les gémissements de la pluie et en tira de sinistres présages. Le cri plaintif d'un oiseau, les oscillations de sa lampe, le craquement d'une boiserie, les coups répétés d'une araignée, le vol même d'une mouche, tout excitait son inquiétude et contribuait à rendre les battements de son cœur plus profonds et moins rapides. Elle aurait voulu que le vent fût moins lugubre, la nuit plus calme, en un mot, que la nature compatît à ses souffrances au lieu de les augmenter. La cloche, en sonnant minuit, la fit tressaillir de peur, soit qu'au milieu du repos des êtres vivants ce bruit, produit par une chose inanimée, lui semblât affreux en lui-même, soit qu'Eugénie n'eût pas dépouillé les terreurs enfantines que cause cette heure à laquelle se rattachent tant de superstitions; mais le premier motif de sa peur existait dans son propre sein: son amour était menacé; des pressentiments douloureux s'élevaient dans son âme. Nous devons pardonner à Eugénie des sensations qui sembleront ridicules à qui ne partage pas sa situation, et cependant il existe peu de femmes capables de lire sans effroi, dans la solitude de la nuit, un écrit qui doit décider de l'avenir de leur amour. Mademoiselle d'Arneuse trouva la lettre suivante enveloppée avec les papiers.

« Mademoiselle,

« Je vous envoie ce fatal écrit; il est baigné de mes pleurs. J'ai conçu de votre caractère une trop noble idée pour ne pas vous parler franchement; le malheur donne une forte trempe à l'âme, je vous ai donc retracé les émotions de mon cœur, telles que je les ai ressenties. Après avoir rempli ce devoir, j'aurai le courage d'ajouter, quand même cet aveu devrait nous être à tous deux funeste, qu'en me rappelant mon premier amour, bien qu'il soit aujourd'hui sans espoir, j'ai senti à ma souffrance que celle qui en fut l'objet règne toujours au fond de mon âme. Je frissonne en faisant ainsi retomber sur votre existence une part du fardeau qui pèse sur la mienne. Maintenant vos forces sont la mesure de nos espérances, oserez-vous vous charger de mon avenir?... Si, après avoir lu cette lettre, vous pouvez encore me consacrer votre vie, je vous offre en échange la plus tendre affection; mais si, trouvant ma destinée trop malheureuse, vous détournez la tête, je ne vous en blâmerai pas, et moi... Cet effort vers le bonheur sera le dernier. »

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, que vais-je lire?... Des larmes obscurcirent ses yeux, et à peine vit-elle les premières ligne du manuscrit qu'elle déroula lentement.

HISTOIRE DE JANE LA PALE

OU

MÉMOIRES D'HORACE, DUC DE LANDON-TAXIS

« A l'âge de cinq ans, mademoiselle, je fuyais ma patrie, sauvé par ma mère, dont le courage et la présence d'esprit avaient dérobé ma tête à l'échafaud; mais nous laissions derrière nous mon père en prison; et à peine nos pieds touchèrent-ils la terre étrangère, que nous apprîmes à la fois sa condamnation et sa mort. Ce coup terrible écrasa ma mère, elle périt à la fleur de l'âge. Je me rappelle qu'alors, craignant sans doute pour moi les dangers d'un monde où j'allais être seul, et ne sachant plus à qui confier son enfant, elle me serra dans ses bras mourants comme si elle eût voulu m'emmener avec elle. Quoique les autres événements de mon enfance soient gravés dans ma mémoire comme les confuses images d'un songe, ce souvenir m'est toujours resté présent. On ne voit point impunément le dernier soupir d'une mère! A ce moment nos biens étaient à l'encan, nos honneurs détruits, mon berceau proscrit, ma jeunesse sans guide, et la longue et brillante fortune d'une maison historique périssait dans un obscur village d'Allemagne sans le dévouement d'un vieillard!

« Mon père avait pour intendant un procureur au parlement de Paris; c'était un de ces vieux serviteurs dont la fidélité passe de génération en génération comme un des biens du patrimoine. Guérard nous fut légué par mon aïeul, chez lequel il avait débuté par être commis d'un secrétaire : son intelligence ayant été remarquée, mon grand-père l'avait fait élever avec tant de soin, l'avait protégé avec une telle bienveillance, qu'en 89 Guérard était devenu l'un des hommes les plus remarquables de son corps; ses connaissances, son instruction, son esprit, égalaient son attachement à notre famille, dont il faisait presque partie. Lorsque l'orage éclata, mon père fut étonné d'apercevoir son intendant rangé parmi les plus fameux adversaires de la monarchie. Guérard est toujours resté républicain; mais dans les efforts qu'il fit pour sauver mon père, nous reconnûmes une justesse de calcul digne d'un homme d'Etat. Son dévouement faillit même le perdre, on le jeta dans la même prison que son maître, et la voix consolatrice du fidèle serviteur fut la dernière que mon père entendit avant de marcher à l'échafaud.

« En restant mon unique appui, Guérard retrouva de nouvelles forces; dès qu'il fut sorti de prison, il vola me chercher en Allemagne, me ramena sur le sol paternel, me fit rayer de la liste des émigrés, protesta de mon dévouement à la République, acheta ceux de mes biens que l'on vendait, arrêta la dilapidation des autres, me mit à l'abri des fureurs révolutionnaires en me cachant à tous les yeux, et s'occupa de mon éducation avec tant de soin et de succès, que j'entrai, jeune encore, dans cette école célèbre, l'une des plus belles créations de la République. En 1807, n'ayant pas encore vingt ans, je sortis de l'Ecole polytechnique, bien recommandé par nos illustres maîtres. La faveur dont Guérard jouissait alors et l'amour de Napoléon pour les grandes familles me valurent une lieutenance dans un régiment de cavalerie, arme que je préférais à toutes les autres. Le fanatisme guerrier dont j'étais animé me fit solliciter d'être envoyé sur-le-champ à une armée active, et j'arrivai assez à temps pour me distinguer pendant le cours de la campagne par quelques actions d'éclat dont je recherchais avec avidité les occasions.

« Alors Guérard, prêt à abandonner son poste éminent par suite du chagrin que lui causait le despotisme impérial, fit habilement valoir mon enthousiasme et profita d'un moment où Napoléon pouvait être séduit par l'éclat de mon nom pour m'obtenir dans la garde impériale le grade que j'avais dans la ligne. Satisfait de m'avoir placé dans un poste si brillant pour un jeune homme qui venait d'entrer dans la carrière militaire, heureux d'avoir attiré sur son fils adoptif l'attention du souverain, l'incorruptible Guérard, entouré de l'estime publique, se retira à Neuilly comme dans un ermitage, et mit toute son ambition, tout son orgueil en moi. Alors, comme aujourd'hui, mon nom prononcé avec quelque éloge le faisait palpiter de joie, et mes visites étaient pour lui des fêtes. Seul il administre mes biens et prend soin de mes revenus. Il est mon guide et mon soutien dans la vie. Il partage mes joies comme mes peines, et son existence semble même n'être qu'un long reflet de la mienne. Notre amitié est telle, que je ne lui ai jamais demandé les comptes de mon héritage. Je lui laisse le soin de ma fortune comme à un bon père, et sa prévoyance est si grande que mes prodigalités n'ont jamais épuisé les sommes qu'il dépose pour moi chez son banquier. Mais, mademoiselle, la nature semblable au sort qui favorise les joueurs avant de les ruiner, fut même prodigue envers moi: j'avais trouvé un père, elle me donna un ami. Vous demanderez comment j'ai pu devenir tout à fait malheureux. Ah! vous verrez bientôt avec quelle pompe la vie s'est présentée à moi.

« Quand, au sortir de l'Ecole polytechnique, je me rendis à l'armée, j'y fus accompagné par un jeune Italien nommé Annibal Salviati. Nous avions passé ensemble nos examens pour être admis à l'école, et dès lors nous nous étions sentis entraînés l'un vers l'autre par une vive sympathie. Une douce conformité d'âge, de mœurs et de caractère resserra les liens de notre amitié. Annibal était orphelin comme moi, comme moi il cherchait un frère au milieu du monde; tout conspirait à nous unir. Mon ami est d'une belle taille, ses yeux jettent du feu, son organe est flatteur, son parler poétique; ses cheveux noirs bouclent naturellement sur un front plein de noblesse, et ses traits séduisants sont encore embellis par ce teint olivâtre qui donne un caractère si passionné aux figures méridionales. Inégal d'humeur comme moi, l'expansion est chez lui plutôt un besoin qu'une qualité, et il possède par-dessus tout cette grâce indéfinissable qu'il a fallu appeler le *je ne sais quoi;* il est brave, généreux, spirituel, modeste; il excelle à tous les arts d'agrément, et je ne peux lui reprocher qu'une aveugle jalousie, passion qu'il doit sans doute à sa patrie et que mon amitié a vainement combattue. Tour à tour gais et tristes l'un et l'autre, nous avons recueilli de cette discordance originale un contraste perpétuel de douleur et de joie, une consolation dans les maux, une vivacité dans les plaisirs, une espérance infatigable, une chaleur d'amitié qu'il serait difficile de vous peindre. Mêlant ainsi nos affections, confondant nos pensées, nous soutenant l'un l'autre, nous avons plus d'une fois remercié le hasard qui nous avait unis. Salviati, pour ne pas me quitter, voulut servir dans la cavalerie, malgré la répugnance qu'il avait pour cette arme, répugnance qui était peut-être un pressentiment; car à cette première rencontre où nos jeunes courages obtinrent de flatteuses approbations, Annibal, en me sauvant la vie, reçut une blessure qui le força de quitter l'armée. Il revint à Paris, où la protection de Guérard lui fit obtenir le titre de maître des requêtes et la place de secrétaire auprès d'un ministre. Sa fortune fut aussi rapide dans la carrière administrative que la mienne à l'armée. Vous pouvez facilement imaginer, mademoiselle, la brillante perspective qui s'offrait à nos regards : riches tous deux, tous deux puissamment protégés, bien accueillis dans le monde, nous marchions de fête en fête, essayant de toutes les illusions, déployant nos ailes vers la moindre lueur, heureux enfin comme on l'est à vingt ans quand le destin semble se plaire à jeter à nos pieds toutes les fleurs de la vie, et quand, les mains pleines, nous envions de l'œil les couleurs éclatantes de celles que nous ne pouvons pas saisir.

« Telle est, mademoiselle, l'histoire de ma vie extérieure, voilà tout ce qui intéresse la plupart des hommes; mais ma vie intérieure, cette succession de sentiments orageux dans un cœur tranquille en apparence, forme une histoire bien autrement importante. Je vous raconte cette vie avec une candeur de sauvage; ne faut-il pas vous montrer tout entier l'homme qui doit vous accompagner toujours?

« Lorsqu'au milieu de l'année 1808 je ramenai à Paris Annibal blessé, j'obtins, en outre de ma promotion dans la garde, un congé de deux mois afin de pouvoir soigner mon ami. Vers la fin de septembre, Salviati entra en convalescence, et je devais le mener à ma terre de Lussy, en Bourgogne, pour achever sa guérison à la campagne, lorsqu'un jour la promenade matinale que je lui faisais faire nous conduisit jusqu'au boulevard Saint-Antoine. — Tu n'as pas vu cette jeune fille? me dit Salviati. — Non, lui répondis-je. — Eh bien! retourne-toi et regarde-la. Je me retournai pour la voir et je la vis. — N'est-ce pas original? me demanda-t-il. — Oh! très-original, lui dis-je avec un sourire forcé. — Voilà comme je me représente le vampire dont nous a parlé ce jeune Anglais à Coppet. Je ne répondis rien. — Aurais-tu froid? reprit Salviati, tu trembles. — Va tout seul, lui dis-je en l'abandonnant... Il me regarda d'un air inquiet et finit par sourire en me voyant attendre la jeune fille et mesurer mon pas au sien. — Annibal, ne te moque pas de moi, et si tu m'aimes, laisse-moi seul. Il s'en alla avec la soumission de la véritable amitié.

« Soigneusement enveloppée dans une espèce de manteau d'étoffe commune, mais d'une propreté recherchée, cette jeune fille semblait vouloir dérober ou ses formes ou sa toilette aux regards des curieux; sa tête était même cachée presque tout entière sous un grand chapeau de paille blanche, et sa figure seule avait attiré l'attention d'Annibal. En effet, la jeune inconnue était d'une pâleur effrayante, et son visage ressemblait exactement à celui d'une statue, quand, sortant des mains du sculpteur, le marbre, vierge encore des injures de l'air, jette une molle et blanche lumière; le tissu de sa peau avait une telle finesse, une transparence si vive, que je croyais voir couler dans ses veines à peine bleuâtres, non pas du sang, mais le lait le plus pur. Au milieu de cette blancheur éclatante, ses deux lèvres étaient comme deux branches de corail; le reflet des longs cils de ses larges paupières baissées jetait sur sa joue une légère vapeur noire, et la flamme humide lancée par son regard en paraissait plus brillante encore; mais

ses yeux et ses sourcils noirs tranchaient bien davantage sur la couleur éblouissante de sa figure. Ses cheveux étaient cachés par un voile négligemment noué sous son menton. Sa démarche avait je ne sais quoi de magique, car j'ignore d'où peut venir cette ondulation délicieuse qui régnait dans le moindre mouvement de sa personne; le bruit même de ses pas retentissait à mon oreille comme une douce harmonie, et je la suivais comme entraîné par le courant d'un fleuve.

« Elle avait pour guide un vieillard simplement habillé, dont la marche lourde et tremblante contrastait avec la légèreté de la sienne. La figure de cet homme était d'une laideur repoussante, ignoble peut-être au premier aspect; mais, pour peu qu'on le contemplât, on reconnaissait tant de bonté, un tel accord dans les traits, une tranquillité si noble, un front serein si bien accompagné de cheveux blancs comme la neige, qu'on oubliait presque sa laideur. Il était impossible de ne pas être vivement intéressé par cette alliance singulière de la laideur et de la beauté, de la vieillesse et de l'enfance. On ne voit pas sans une émotion profonde une rose sur une tombe et l'hirondelle sous un monceau de neige; aussi je cherchais vaguement à deviner le sentiment qui les unissait. Chaque pas du vieillard attirait l'attention de la jeune fille, et les moindres gestes de la jeune fille excitaient les soins du vieillard; enfin l'entente parfaite de leurs mouvements, l'accord de leurs yeux, celui de leurs âmes, auraient fait croire qu'ils avaient une seule vie pour tous deux. Bientôt je me trouvai devant l'église de Saint-Paul, ignorant comment j'étais arrivé jusque-là. En montant le perron, le vieillard et sa compagne furent assaillis par des pauvres qui accoururent vers eux comme les oiseaux de la campagne sur le blé; il donna quelques pièces de monnaie à la jeune fille, qui les remit aux mendiants. J'ignorais le véritable motif de cette action, mais je fus attendri par ce raffinement de tendresse. Je les suivis sous les voûtes sacrées de l'édifice, marchant avec une sorte de souffrance. Ils prirent de l'eau bénite, s'avancèrent vers un autel, s'agenouillèrent. Je les suivis encore, et je ne m'agenouillai point; mais, tapi derrière un pilier, je m'applaudis d'être placé de manière à voir la jeune fille au moment où elle relèverait la tête de dessus son livre de prières. Mes jambes chancelaient, et parfois mes yeux étaient fatigués comme dans les songes, lorsqu'on cherche à voir avec les yeux du corps ce qu'on ne voit qu'avec les yeux de l'âme.

« Le vieillard, quittant sa protégée pour aller à la sacristie, tourna plusieurs fois la tête vers elle avec une paternelle sollicitude, et revint aussitôt en ramenant un prêtre. Alors de ses mains tremblantes il débarrassa la jeune fille de sa pelisse et l'aida à étendre sur sa tête une voile blanc comme la neige qui n'a pas encore touché la terre. Je la vis tout entière : ses cheveux tombèrent sur son front en boucles aussi noires que les fruits du troëne, et me rappelèrent cette image de Milton : *Un rocher d'albâtre environné de nuages.* Elle était vêtue d'une robe blanche, et le prêtre lui jeta, en montant à l'autel, un regard qui dévoila le mystère de cette scène. Elle joignit les mains et pria. Je répétai involontairement les paroles saintes que parfois elle prononçait à haute voix; puis, rougissant en lui voyant tourner une page, me levant quand elle se levait, pliant les genoux quand elle s'inclinait, je me recueillis comme elle, me prosternant devant la créature pendant qu'elle adorait le Créateur, extase aussi pure que celle des séraphins confondus dans la lumière du Trône? Le silence profond de l'église et le jour sombre qui y régnait m'imprimèrent une sorte de terreur : l'air était brûlant, ma main presque humide, mes vêtements lourds. Que vous dirai-je? comment vous peindre des joies aussi passagères, et cependant si durables, si profondes? Je ne voyais plus que cette tête; chaque geste de la jeune fille donnait un charme de plus à ma vision; elle semblait se mouvoir dans une atmosphère lumineuse, et son moindre mouvement amenait un nouvel accident de lumière : tantôt elle était éclairée par le jour mélancolique du dôme; puis, quand elle s'inclinait, ses vêtements se teignaient des couleurs de l'arc-en-ciel sous les reflets des vitraux des chapelles latérales; les images, luttant avec le soleil au-dessus de l'édifice, la plongeaient tour à tour dans l'ombre ou dans la lumière; enfin, la chute de son voile et la main qui le relevait aussitôt, son souffle, la vapeur légère qui se jouait autour de ses lèvres, la pureté des contours de son visage, ses paupières vacillantes, tout donnait à mon âme une joie nouvelle, à mes yeux de nouvelles fêtes.

« Tout à coup le prêtre se retourna, et elle leva sa figure vers le prêtre. Il tenait l'hostie suspendue; et dans ce moment il paraissait sur les marches de l'autel comme un ange médiateur. La jeune fille le contemplait avec une joie pure, elle rayonnait comme une sainte. Il jeta sur elle un regard de bonté puissante; et soudain releva sa tête vers la voûte, comme si tous les chérubins venus sur des nuages d'or et groupés en cercle harmonieux eussent souri à cette fête de la terre, à ce premier banquet de la vierge. Il me sembla qu'un reflet de cette lumière qui enveloppe le trône de Dieu jetait son éclat inimitable sur ces trois êtres confondus dans une même admiration. Une molle et voluptueuse langueur m'avait saisi, j'étais comme assoupi, rêvant, et plongé dans un monde nouveau, je serais resté là toujours! Le prêtre déposa le pain de vie sur les lèvres de la jeune fille qui baissa aussitôt la tête; les cieux ouverts s'étaient refermés soudain. Je pleurai en voyant des larmes rouler dans les rides du vieillard, et je demeurai comme un homme ivre, ne pouvant plus me soutenir. Lorsque ma fatigue fut passée, que mes jambes ne tremblèrent plus, je cherchai la jeune fille des yeux; elle avait disparu. Je me précipitai dans la rue et je ne la vis pas; je parcourus tout le quartier, et il me fut impossible de la retrouver; nulle trace n'avait marqué son passage, personne ne l'avait vue. L'effroi s'empara de mon âme, et je devins comme un enfant resté seul dans la nuit. Demain! me dis-je; et je revins lentement chez moi, après avoir été revoir avec une attention presque stupide le lieu où Salviati m'avait dit : Tu n'as pas vu cette jeune fille? Ne pensez pas, mademoiselle, que mon enivrement m'ait alors laissé analyser mes sensations comme je le fais en ce moment. Ce n'est que bien tard, au contraire, que le souvenir est venu m'apporter ces images, comme au bord de la mer les flots jettent sur la grève tous les débris d'un vaisseau brisé par l'orage; et maintenant je dois vous faire observer que les longues études dont Guérard s'était servi pour fatiguer l'ardeur de ma jeunesse, les occupations de l'école et mon amour de gloire m'avaient laissé dans le calme le plus profond. Jusqu'alors ma fougue s'était emparée des sciences, le monde ne m'avait offert qu'un tourbillon de plaisirs dont les atteintes venaient mourir à mes pieds sans les effleurer; ainsi je naissais à la vie avec d'autant plus de force que le sentiment avait plus longtemps dormi dans mon cœur. »

— Eh quoi! se dit Eugénie en laissant tomber le manuscrit, cette âme si exaltée, si grande, serait à moi!... Mais reprenant bientôt les papiers, elle continua .

« Le lendemain arriva, et dès le matin je rôdais tour à tour sur le boulevard et dans la rue Saint-Antoine; enfin j'entrai dans l'église, espérant que la jeune inconnue y viendrait : que de fois j'allai de l'autel au portail, cherchant à l'apercevoir, et du portail à l'autel, trouvant chaque fois un nouveau plaisir à revoir la pierre sur laquelle elle était la veille! Mon front dégouttait de sueur, je sentais les innombrables minutes du temps comme les angoisses d'une douleur, et j'interprétais l'absence de la jeune fille de mille façons bizarres. Chaque personne qui entrait me faisait frissonner; enfin les dalles de l'église brûlaient mes pieds, et ma situation devint si intolérable, que j'allais sortir quand la jeune fille parut. Elle entra et s'agenouilla devant l'autel de la Vierge; je la contemplai avec d'autant plus de bonheur, que, depuis qu'elle avait disparu, je m'étais occupé à me rappeler les moindres traits de son visage. Elle était sans manteau, vêtue simplement; sa taille était svelte, elle me parut avoir tout au plus quinze ans. En la voyant ainsi, je tremblai de ma propre ivresse. Bientôt elle sortit avec son guide, et je les suivis lentement, craignant d'être aperçu, les perdant de vue, les rejoignant soudain; mais, arrivé à la place Royale, je les vis entrer dans une maison qui formait le coin de la place et de la rue de Turenne. Avec la naïveté d'un enfant, je ne songeai point à pénétrer dans la maison; satisfait de ne plus pouvoir perdre la jeune fille de vue, et ne pensant même pas qu'il était possible que cette maison ne fût pas la sienne, je me contentai de l'examiner longtemps, en cherchant à deviner l'étage qu'elle devait occuper; quand je me sentis fatigué, je retournai chez moi, comptant simplement revenir le lendemain à Saint-Paul. Ce fut ainsi que pendant quatre ou cinq jours je vécus innocemment du bonheur d'aller contempler la jeune fille priant à l'autel de la Vierge. Mon imagination ne voyageait pas au delà. J'étais heureux de me nourrir ainsi de sa vue, et je me sentais assez d'amour pour vivre de mon amour même. Avec l'imprévoyance enfantine du nègre, qui, ne pensant pas qu'il dormira le soir, vend le coton de sa couche, je jouissais du présent avec ivresse, ignorant la joie que me causerait une parole prononcée par elle. Alors j'étais séparé du désir de presser sa main par une plaine aussi vaste, aussi brûlante que le grand désert : je pensais à *elle* dans le silence des nuits; je me préparais à aller à Saint-Paul comme pour un long pèlerinage; je causais longtemps avec Salviati, qui riait en déplorant mon délire : n'étais-je pas fou quand je versais dans son âme le torrent de mes pensées? Souvent je lui disais que son cœur même ne me suffisait pas, que j'aurais voulu pouvoir tout dire à la nature entière; mais plus souvent encore je voulais tout cacher, et, craignant même ses regards, je me réfugiais dans mon âme.

« Cette première joie que je croyais sans fin fut bientôt épuisée, et je m'accoutumai presque au tressaillement qui me saisissait à la vue de la jeune fille. Enfin bientôt elle cessa d'aller à Saint-Paul. Alors je tombai dans le désespoir : je voulus, avec le despotisme d'un enfant gâté, entrer dans le sanctuaire habité par elle. J'attaquai cette idée avec fureur, je me tourmentai en moi-même pour l'exécuter, et alors je fus en proie à une véritable folie. Le jour était trop vif pour moi, le bruit me faisait mal, tout me gênait. Ma divinité m'était ravie au moment même où je voulais me rapprocher d'elle, respirer son souffle, effleurer ses vêtements, entendre sa parole, apprendre son nom pour le prononcer mille fois, lui parler pour lui plaire, au moment enfin où je voyais encore une autre vie à épuiser. L'amour, le véritable amour ne passe-t-il par milles teintes avant

d'arriver à la lumière, comme l'insecte s'ensevelit dans un tombeau de soie avant de déployer ses brillantes ailes?

« Salviati me conseilla de séduire le portier :

« Tu apprendras bien certainement par lui l'histoire de ton vieil« lard, me dit-il, et je pourrai dresser quelque machine pour te « donner tes entrées au logis, car tu es incapable d'ouvrir une « porte! » Je lui sautai au cou en lui disant qu'il avait plus d'esprit que tous les Crispins de théâtre, et je courus à la place Royale, emporté par je ne sais quelle frénésie de joie et de bonheur. Quand, arrivé devant la porte, je saisis le marteau que sa main avait touché, le sifflement de la peur retentit à mes oreilles, et il me sembla que mon cœur cessait de battre. Était-ce le bruit des ailes de mon ange? était-ce un pressentiment de malheur?... La porte s'ouvrit, je me trouvai sous le portique de la maison habitée par elle. J'entrai dans la loge d'un air embarrassé; je rougissais; mais, en voyant un vieil homme courbé sur un habit qu'il raccommodait, je m'assis, et prenant courage : — N'avez-vous pas ici des étrangers? lui dis-je. Cette question, faite par un jeune homme décoré, sortant d'une voiture élégante, l'intimida. — Monsieur, répondit-il, tous nos locataires sont de fort honnêtes gens, tous tranquilles, et le gouvernement... Il ne s'agit pas du gouvernement, répliquai-je en lui glissant une pièce d'or dans la main, je veux seulement avoir des renseignements sur un vieillard, sur une jeune fille dont le visage est pâle... Alors le concierge remua sa tête chenue d'une manière significative, et me dit : — Le vieux bonhomme se nomme Smithson; je ne crois pas que la jeune personne soit sa fille; mais il y a quelque mystère là-dessous : on ne les voit jamais; ils sortent rarement; ils sont Anglais, et demeurent au second. Ce sont de fort honnêtes gens, qui ne font point attendre leur terme, mais qui ne sont pas riches. M. Smithson copie de la musique, et la jeune fille joue toute la journée de la harpe. Je n'en sais pas davantage, car ils ont une domestique nommée *Nelly*, qui ne parle pas plus qu'un mur.

« Après cinq ans, la voix cassée du vieux portier retentit encore à mon oreille, et le souvenir de cette scène est aussi frais que si elle s'était passée hier, tant ma mémoire est puissante quand je l'interroge sur les moindres détails de cette longue ivresse. J'accourus à Annibal, comme s'il eût été chargé de penser pour moi. Il écouta gravement le récit que je lui fis et se mit à jouer une de ces scènes où le valet cherche à démontrer à son maître, embarrassé, la fertilité de son génie. Je le pressais de me trouver quelque expédient, et il termina ses plaisanteries en me disant : — Cherche la *Bataille d'Hastings!* La *Bataille d'Hastings* était un mauvais opéra que nous avions fait ensemble à l'École polytechnique; et quand il prononça cet arrêt, je le suppliai de ne pas se moquer plus longtemps de ma souffrance. Il répondit par sa phrase : Cherche la *Bataille d'Hastings!* J'eus mille peines à trouver ce manuscrit, jeté parmi nos papiers inutiles. — Ne vois-tu pas! s'écria Salviati en saisissant l'opéra, que c'est à cette œuvre que nous devrons le bonheur de contempler cette pâle beauté! En effet, son père copie de la musique : alors il est musicien ou copiste; si c'est un copiste, il est misérable, et nous enlevons la fille; s'il est musicien, il est encore plus misérable, et nous enlèverons encore la fille pendant qu'il fera la musique de l'opéra. — Salviati, lui dis-je, partage mon respect pour *elle*, ou je te renie pour mon frère. — Oh! oh! cela devient sérieux! Mais, mon pauvre Horace, poursuivit-il, rends justice à ce dilemme triomphant : Sir Smithson est-il copiste? tu iras voir copier toutes les partitions de ton compositeur; est-il musicien? ce sera certainement un Amphion, et tu le conjureras de prendre la lyre pour donner quelque prix à ton poëme. Je te ferai même une musique baroque que tu lui porterais à copier dans la première hypothèse, ou dont tu serais mécontent dans la seconde. Il ne s'agit plus maintenant que d'enlever les suffrages du sénat comique en lui livrant des assauts réitérés au rocher de Cancale. — Salve! mon cher Salve! lui dis-je en trépignant de joie, veux-tu me sauver la vie encore une fois, me guérir d'une fièvre qui me dévorerait? mets-toi sur-le-champ à l'ouvrage. Je suis incapable de raisonner, d'agir; je suis un enfant; prends mes lisières et guide-moi.

« Il sourit et tint parole à son sourire. Le comité ne résista pas longtemps à nos dîners, à notre crédit, à nos recommandations; enfin la pièce fut reçue; Annibal eut bientôt broché une musique d'écolier. Si, pendant tout le temps que prirent ces intrigues, je restai privé de ma lumière et dans une obscurité profonde; si je ne murmurai point de ne voir que les murs de *sa* maison, c'est alors qu'à chaque instant brillait l'espérance d'entrer dans le temple habité par *elle*. La nuit, le jour, à toute heure, une ombre s'élevait devant moi, s'animait lentement, grandissait, s'enveloppait de vêtements éclatants comme la lumière : et cette ombre, c'était *elle!* je la voyais non plus comme à l'autel de la Vierge, froide, calme, sans expression; non, je donnais à sa pâle figure le ravissant sourire que je souhaitais, et souvent je disais à Salviati : — Vois comme elle est belle! Enfin, par une charmante matinée d'automne, je partis pour la place Royale, accompagné d'Annibal, qui me faisait répéter ma leçon. — Ne te trompe pas! me cria-t-il quand il me vit descendre de voiture et courir sous l'arcade. — Montez au second, me dit le vieux portier. Qu'on m'explique par quel phénomène ces paroles amenèrent la sueur sur mon front et la crainte en mon cœur. En gravissant l'escalier avec rapidité, je sentais croître dans mon sein une chaleur humide et profonde. Arrivé en un clin d'œil à la porte, je m'arrêtai soudain comme si j'eusse rencontré un invincible obstacle, et dans le silence j'entendais résonner les fortes pulsations de mon cœur. Je sonnai en tremblant, et les sons qui retentirent dans cet appartement me causèrent cette douloureuse sensation qui nous saisit quand un bruit aigu rompt la profonde paix de la nuit. Une femme dont les pas traînants me chagrinèrent parut et m'introduisit sur ma demande. Une fois que j'eus mis le pied dans cet appartement, je crus avoir atteint la terre promise, je respirai plus librement dans un air moins lourd; mais j'étais ébloui, et je ne recouvrai la vue qu'en me trouvant à mon insu assis devant le vieillard. — Que désire monsieur? Ces mots me réveillèrent en sursaut. Je crois me souvenir que mes yeux parcoururent alors la chambre avec une curiosité si avide, qu'elle avait sans doute excité cette brusque demande; mais, en ne voyant pas la jeune inconnue, la mémoire me revint, je répondis en rougissant et cherchant à répéter mot à mot la leçon de Salviati :

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous apporter la musique d'un opéra... — Comment, dit-il en m'interrompant, ai-je l'honneur d'être connu de vous? je suis étranger. — Une dame irlandaise, lady Pagest, que j'ai le plaisir de voir souvent, m'a beaucoup parlé de vous et de vos talents. A ce moment sa figure parut s'animer, ses yeux brillèrent, et je ne le trouvai plus aussi laid. — Les Irlandais! s'écria-t-il, cela ne m'étonne pas, c'est moi qui le premier fis connaître leurs airs nationaux!

« Là mon embarras cessa, car j'eus assez de présence d'esprit pour deviner qu'il était musicien. — Monsieur, repris-je, voici le motif de ma visite : l'opéra que je vous présente est reçu au théâtre Feydeau; le sujet en est pris dans l'histoire d'Irlande; lady Pagest, à qui je me plaignais il y a quelques jours de la médiocrité de mon compositeur, me dit qu'elle avait entendu parler par plusieurs Irlandais de sir Smithson : — S'il est ici, comme on le prétend, je l'aurai bientôt découvert, ajouta-t-elle, et vous pourrez vous adresser à lui, car c'est l'homme qu'il vous faut. Hier au soir, monsieur, j'ai su votre demeure, et ce matin je suis accouru vous offrir mon poëme. — Je n'ai jamais entendu parler de lady Pagest... répondit-il, et je ne sais peut-être pas assez le français pour... Ces mots me glacèrent d'épouvante. La *Bataille d'Hastings!* s'écria-t-il en prenant le manuscrit; ô Erin! Erin! (1) (et il tremblait d'enthousiasme) pour toi mon feu éteint se rallumera, et, tout accablé que je puisse être sous le poids de la vieillesse et de l'infortune, pour toi, Erin, je retrouverai la lyre de mon jeune âge!... En prononçant ces mots sa physionomie révéla toute la noblesse de son âme. — Eh quoi! vous seriez malheureux? lui dis-je avec intérêt. — Et que vous importe? répondit-il avec la brusquerie anglaise. — Comment! m'écriai-je, n'êtes-vous pas un homme? et si votre infortune est de celles que l'or peut adoucir, lisez dans mes yeux, vous verrez que je me trouve heureux d'être riche, que j'ai un cœur que vous avez gagné, que je suis tout à vous. Voyez mon front, est-il de ceux qui sont marqués du sceau de l'égoïsme! Il me contempla en souriant avec ironie; puis, après un instant de silence, il me prit la main et me dit : — C'est bien!

« L'homme vertueux a-t-il autour de lui, comme les fils des dieux de la Fable, un nuage qui le préserve de toute souillure, et celui qui l'approche entre-t-il dans une sphère céleste, où leur âme laisse-t-elle échapper un divin fluide qui donne aux gestes, aux paroles, une puissance magique? Cette phrase me fit rougir. Je ne méritais pas de l'entendre, car ma générosité était toute de calcul, et j'expiai ma faute en vouant au vieillard une amitié désintéressée. — J'aperçois là une harpe, dis je en cherchant à cacher mon embarras, n'est-ce pas la vôtre, n'êtes-vous pas quelque barde déguisé? Et je regardais tour à tour les deux portes, désirant bien vivement recueillir quelques renseignements sur la jeune fille dont il m'était interdit de parler. A ce moment une des portes s'ouvrit, et soudain l'inconnue parut; mais en m'apercevant elle se rejeta brusquement en arrière. Le vieillard lui dit alors quelques mots en anglais; et, tout interdite, elle s'avança lentement les yeux baissés, puis, faisant une salutation embarrassée, elle s'assit à quelques pas de moi. Le frémissement de sa robe, le bruit léger de ses pas, retentirent dans le silence comme les sons dont Schiller a dit : On les sent comme une brise du soir. Croyez-vous, me dit sir Smithson, que je puisse être tout à fait malheureux? — Vous êtes marié? lui demandai-je avec effroi. — Non, répondit-il en souriant, vous voyez mon Antigone.

« La jeune fille leva ses longues paupières et le remercia par un regard. Deux fois et à la dérobée elle glissa sur moi un regard empreint de cette taciturnité naïve d'un enfant que l'aspect d'un étranger effraye. A peine osait-elle faire un mouvement; et moi je ne jouissais pas du charme de me trouver auprès d'elle, car mon âme

(1) Les Irlandais donnent ce nom à leur pays.

était plongée dans une sorte de stupeur semblable à celle que doivent éprouver les gens qui passent subitement de la misère à l'opulence; d'ailleurs je crus que j'allais rester là toujours. Bientôt la peur de paraître indiscret me prit, et je me levai en demandant la permission de venir m'informer quelquefois de l'opéra. Le vieillard me répondit de manière à me faire croire que je ne serais pas importun. Je sortis, et ce fut alors que je me reprochai mon silence, ma précipitation, mon défaut de présence d'esprit; mais j'avais le cœur plein de joie. Mademoiselle, il n'y a dans ce récit nul charme, nul accident qui puisse vous le rendre intéressant, et cependant cette scène si rapide abonde en sentiments; mais comment vous les décrire? où trouver des images pour exprimer cette timide pudeur dont s'enveloppent nos premiers vœux, ce tressaillement intérieur que nous éprouvons auprès de notre idole, et cette hésitation dans la pensée, dans la parole, et cette crainte dans les regards, cette audace dans les vœux, ce sourire fixe, enfin ce délire comprimé qui fatigue et que l'on aime? C'étaient, hélas! des émotions vierges dont le charme est à jamais détruit.

« Jusqu'à ce jour j'avais aperçu cette jeune fille comme dans un songe; tout ce que je pouvais me dire à moi-même pour me rendre raison de mon ivresse, si toutefois je raisonnais, c'est qu'elle me semblait *la plus belle des femmes;* mais maintenant j'allais en quelque sorte marcher pas à pas dans son âme, reconnaître sans doute en elle un de ces êtres descendus des sphères célestes, admirer ses perfections, étudier les nuances de son caractère comme les mille beautés de son visage. Ainsi mon cœur ne passait pas d'un ciel à un autre sans en parcourir les brillantes merveilles; je montais de lumière en lumière jusqu'à cette région où les âmes brûlent toutes du même feu. Je vous épargne le détail des degrés imperceptibles qui, de visite en visite, établirent une sorte d'intimité entre elle et moi. Des volumes entiers ne suffiraient pas à décrire cette multitude de sentiments, de scènes intérieures, ces riens qui ont tant de prix, ces mots qui valent des discours. D'ailleurs quelle expression pourrait peindre ces mystères des âmes qui, par une lente et graduelle succession de pensées, d'entretiens, se mêlent, s'infusent en quelque sorte, et deviennent une seule âme? Irai-je aussi vous expliquer ces autres mystères de la beauté vivante? vous dire quelle magique auréole se pose sur un visage adoré? la lumière est plus vive, l'ombre passe, les teintes se nuancent, l'iris de l'œil brille ou s'éteint, et chacun de ces accidents révèle une grâce nouvelle, peint un sentiment qui passe d'une âme dans une autre comme le son dans l'écho, tout est voix, pensée, amour et cette magie s'enfuit comme l'écharpe humide de la terre au matin; elle était là, elle s'est dissipée, le charme du lendemain n'est plus celui de la veille.

« Enfin je passai presque toutes les soirées chez sir Smithson, attiré non-seulement par la jeune fille, mais aussi par une certaine tranquillité dans la vie, par une égalité dans les manières qui me séduisait en eux. Leur appartement était toujours tenu avec la simplicité anglaise; les meubles brillaient par la propreté; ils semblaient immobiles; tout annonçait le calme, la paix de l'âme. Rien n'effrayait l'œil comme chez le riche; on y reconnaissait sur-le-champ je ne sais quelle secrète harmonie entre les êtres et les choses. Pendant longtemps la jeune fille resta dans son appartement, et cette conduite si opposée à celle qu'autorise la liberté des jeunes miss me causa le chagrin le plus vif. Enfin le jour où je crus être assez l'ami de sir Smithson pour lui demander quelque chose, je lui exprimai le désir d'entendre la jeune fille jouer de la harpe, car ce soir-là j'avais résolu de la voir. Sir Smithson l'appela, elle vint. Elle était vêtue de sa robe de mousseline blanche, et ses cheveux noirs, tombant en boucles, donnaient à sa pâle figure un charme inexprimable. — Vous allez l'entendre, me dit sir Smithson avec joie. Elle s'assit devant nous, saisit sa harpe, leva au ciel des yeux qu'animait le génie, et puis elle joua. Cette harmonie me pénétra comme la lumière quand elle traverse un corps diaphane; je ne me sentis plus vivre, mon âme n'eut plus qu'un sens, et les sons, s'élevant d'abord comme un nuage de parfums qui monte au ciel, me parurent venir d'en haut, semblables aux voix entendues par les bergers de l'Evangile. Je restai dans une attitude de stupeur, retenant mon haleine comme si elle eût dû troubler ces divins accords. La jeune fille jeta deux fois les yeux sur moi, deux regards de flamme. Quand elle se leva, mon œil inquiet la suivit. — Pourquoi ne reste-t-elle jamais? dis-je à sir Smithson. — Depuis quelque temps elle est plus recueillie, me répondit-il. Je tressaillis. — Mes aiguillettes feraient-elles peur à votre fille? lui répliquai-je. — Jane n'est pas ma fille. — Et qu'est-elle donc? d'où lui vient sa pâleur et quelle est votre histoire? — Chlora! s'écria-t-il, reviens, mon enfant; monsieur est notre ami.

« Elle vint s'asseoir en silence auprès de moi, voilant toujours ses regards sous ses larges paupières, qu'elle ne soulevait que pour contempler le vieillard, comme si elle eût craint de me voir. Sir Smithson me prit les mains et me dit avec onction : — Je vous crois bon, vous êtes notre ami, le seul que nous ayons dans Paris, je vais vous dire mon histoire. Et alors il nous fit un long récit que je vais abréger. Il n'avait jamais été marié, et de sa nombreuse famille il ne lui restait qu'un frère, encore s'était-il écoulé dix-huit ans depuis leur dernière entrevue. A cette époque son frère partait pour l'Italie où il devait épouser une femme qu'il adorait; et la dissidence de leurs opinions religieuses était cause qu'il n'avait jamais reçu de ses nouvelles depuis leur séparation. — Voilà, dit-il en montrant la jeune fille, voilà celle qui me tient lieu de tout sur la terre, et son histoire est un épisode de la mienne. On donnait à Londres un de mes opéras lorsque la salle de Drury-Lane brûla. Mistriss Jenny-Duls, danseuse célèbre, éprouva une telle frayeur à l'aspect de l'incendie, qu'elle mourut dans mes bras. Elle était grosse; ne trouvant pas de chirurgien au milieu du tumulte, j'eus le courage de pratiquer l'affreuse opération qui sauva cette chère enfant. Par un phénomène inexplicable, la pâleur de la mère avait passé sur le visage de la fille, et c'est pour cela que vous m'entendez souvent la nommer Chlora ou Chlore, ce nom doit lui rappeler sans cesse qu'elle a été conquise sur la mort.

« Après cette explication, il reprit le cours de son histoire : le pauvre homme, jusqu'à trente ans, avait goûté toutes les délices de la vie d'artiste; attachant sa barque à tous les rivages, s'arrêtant où il se trouvait bien, fuyant rapidement dès que les nuages lui annonçaient un orage. Ne voulant que les fleurs de la vie, il se souciait peu de l'avenir et ne s'attachait qu'à jouir du présent; il mena enfin l'existence aventureuse et pittoresque de ces hommes dont les triomphes trouvent souvent pour capitole un hôpital magnifiquement bâti, comme disait en souriant le vieillard. — Oui, mon jeune ami, continua-t-il, j'ai cru dans mon jeune âge que tout en irait toujours ainsi; que les fêtes, les chansons, les festins, les amis et la vie oisive entoureraient toujours le *convive du nectar*. Ces riantes idées sont vraies, sont belles à vingt ans; mais quand j'en ai eu cinquante il m'a fallu quitter le brillant palais que je m'étais construit. N'ayant pas fait de provisions pour mon hiver, j'ai voulu mettre à profit mes prétendus talents; j'ai trouvé ma veine glacée, ma verve éteinte, les amis, ainsi que je le fis peut-être moi-même aux jours de mon bonheur, s'enfuirent loin de moi, les femmes ne me virent plus du même œil; je n'étais plus jeune et j'étais pauvre; n'avais-je pas mangé mon blé en herbe en vendant chacune de mes productions aux directeurs de théâtre? Les barbares, ils me laissèrent affamé devant la porte de leurs salles de festins : j'avais la gloire, eux l'argent. Ainsi je me trouvai bientôt, à l'âge de soixante ans, n'ayant plus rien que de charmants souvenirs et un grand fonds de philosophie. Loin d'accuser le ciel, je n'accusai que moi-même, et je cessai même bientôt de me dénigrer en approuvant tout ce que j'avais fait, comme étant pour le mieux, par la grande raison que nous ne sommes plus maîtres du passé. Alors je résolus, à l'âge de soixante-six ans, de passer en France et d'essayer d'y faire fortune. Je vins à Paris avec Jane, elle avait cinq ans. Cette chère petite me fut d'un rare secours, car il arrive un âge où nos affections et le besoin d'aimer qui brûle toujours un cœur tendre ne peuvent plus se porter sur les êtres qui charmèrent notre jeunesse. Les femmes ont raison de nous fuir; un vieillard est comme un enfant gâté qui a tous les défauts d'un homme joint la tristesse d'un malade. Et pourtant à mon âge celui qui n'a pas une âme à laquelle il puisse rattacher la sienne est un être complétement malheureux. On a bien des amis, mais y en a-t-il beaucoup?... si j'en avais eu un seul, serais-je ici? A ces mots, je saisis la main du vieillard, et notre attendrissement fut égal. Le moment de silence qu'il y eut nous laissa jouir de toute notre sensibilité, et nos âmes s'entendirent comme celles de deux amis habitués depuis trente ans à penser ensemble. Jane nous contempla avec des yeux humides de joie : ce n'était plus l'extase, mais la douce émotion de la prière. — Et, reprit-il, l'ami le plus affectueux et le plus expansif procure-t-il à notre âme ces plaisirs purs que l'on ressent à cultiver la plus belle des fleurs, à regarder naître ses couleurs, à contempler son lent épanouissement?.. Quelles chastes voluptés dans la liaison d'un vieillard et d'une jeune fille, quand cette liaison a pour but de faciliter la vie à un être faible et charmant de candeur, de grâces, de tendresse! On recueille la première flamme de ce foyer caché dans son cœur, on a ses premières caresses, son premier amour, et l'on se sent rajeunir en écoutant ses naïves confidences.

« A cet instant je vis Jane qui, la tête appuyée contre l'épaule de son père adoptif mêlait sa chevelure noire aux longs cheveux blancs du vieillard et me regardait avec un mol abandon. De ses yeux à demi fermés s'échappait un rayon vraiment céleste. — Tenez, me dit-il, croyez-vous qu'il y ait rien de plus doux au monde que cette pression caressante par laquelle cette chère enfant me témoigne son affection? Il la prit dans ses bras, et déposant sur son front un baiser de vieillard, un de ces baisers chastes et brûlants tout à la fois, il s'écria : — Oh! oui, tu me dois de la reconnaissance!... non que je l'exige, ajouta-t-il en changeant de ton brusquement; mais ne t'ai-je pas inspiré de bonne heure ce qui fait le charme de la vie, une philosophie douce, une décente gaieté? n'ai-je pas développé en toi une sensibilité profonde? et toi, ma fille, tu aimeras!... Tu es pieuse, tu garderas ta parole; et dans telle situation que te place le sort, j'espère que tu auras toute la force et la grandeur que le ciel laisse aux femmes; tu ne perdras jamais ces richesses-là, non plus

que les talents que je t'ai donnés. Enfin je t'ai légué tous mes trésors, mon enfant, assurant ainsi ton bonheur moral; le reste n'est pas en mon pouvoir, l'homme n'est maître que de son âme; les jours et les événements appartiennent à Dieu. Aussi, mon jeune ami, Dieu nous a-t-il affligés; vous saurez, dit-il en me regardant, que Paris me fut aussi funeste que Londres : j'acquis la triste certitude que partout où les hommes sont entassés ils perdent en sensibilité ce qu'ils gagnent en intelligence et en bonheur matériel par la communication de leurs idées et par l'association de leurs forces. Je végétai longtemps, donnant des leçons d'anglais et de musique, travaillant autant que je le pouvais à mon âge. Je vous épargnerai le récit des événements qui nous ont fait descendre par des lignes imperceptibles jusqu'à cet état de médiocrité, d'indigence, dirai-je, dans lequel nous vivons aujourd'hui, car notre situation présente est triste. En rassemblant toutes mes ressources, j'ai à peu près réuni quarante livres sterling de rente qui nous suffiront, j'espère, à moins, dit-il en nous regardant d'un air ironique, que notre opéra ne nous donne une fortune; mais, sans la refuser, je ne la souhaite plus. Avec notre système d'économie, une bagatelle est devenue une jouissance. Une parure pour Chlora, un meuble, choses qui feraient sourire un riche de pitié, nous procurent d'innocentes joies Leur possession ne satisfait-elle pas une masse de désirs longtemps comprimés; et, dans la vie, le bonheur n'est pas autre chose. L'imagination est une fée; sous sa baguette le plus beau diamant, le dernier coquillage de la terre, sont égaux et prennent le rang qu'elle daigne leur assigner. Or, il faut songer que si la vie de l'homme est là (il montrait sa tête), elle est encore bien plus là (et il montrait son cœur).

« Vous voyez, mon ami, si je vous crois digne de ce titre en vous dévoilant ce que nous fûmes, ce que nous sommes; en vous le disant, je n'ai pas semé mon infortune dans un mauvais cœur : vous me comprenez? Il me serra la main. Tel fut à peu près le récit de ce bon vieillard. A chaque mot son âme tendre s'échappait de ses lèvres; il enchaînait par ses discours; et il était impossible de l'écouter sans attendrissement Je m'étonnais qu'il n'eût pas réussi en France; mais nous sommes si insouciants! Insensiblement la jeune fille s'était rapprochée de son bienfaiteur, et depuis le moment où elle l'avait pressé si tendrement, elle était restée sur son sein comme sous l'aile protectrice de la philosophie. Sa jeune tête aux contours fins et purs, ses cheveux abondants, sa bouche entr'ouverte, la naïveté de sa pose, tous les trésors de la vie qui brillaient en elle, formaient un riche contraste avec cette tête de vieillard dont le large front, ombragé par de longs cheveux blancs, était creusé de rides parallèles, dont les yeux n'avaient plus qu'un feu sec, dont les contours étaient flétris. La jeune fille était là comme une violette éclose dans le creux d'un vieux saule.

« Les derniers sons de la suave musique vibraient encore à mon oreille, mêlés aux dernières paroles du vieillard; le silence qui leur avait succédé, ce tableau, le charme de cette soirée, avaient éloigné de moi toute idée terrestre. J'étais prêt à dire comme les apôtres sur la montagne : *Dressons une tente et restons ici!...* Nos regards se confondirent, et, pénétré d'attendrissement, je m'écriai les larmes aux yeux : — Et moi aussi je suis orphelin!... Alors l'accent de ma voix, les traits de mon visage, mon geste, eurent une magnifique puissance, car Jane se leva soudain, et le vieillard, me tendant la main, me dit avec la voix de l'âme : — Voulez-vous être mon fils?... Je me précipitai sur son sein et je l'embrassai avec effusion. Quand je relevai ma tête, Jane était là, des larmes la rendaient encore plus belle; et, me prenant la main, elle me dit d'une voix tremblante : — Vous serez donc mon frère?... Son attitude inspirait une douce confiance sans l'exprimer encore; elle était émue, mais craintive. Sa tendresse n'avait-elle pas franchi la chaste enceinte de son âme? Aussi, toute confuse, elle baissa les yeux, et, comme la Galatée de Virgile qui s'enfuyait pour être suivie, elle cacha sa tête dans le sein du vieillard. Telle fut sa première parole d'amour. Elle retentit souvent à mon oreille, mais alors elle tomba dans mon cœur comme le cri de grâce dans celui du captif. A ce moment elle sembla me tendre une main secourable, et nous entraîner dans le même ciel. L'habitude de nous voir devint un besoin de nos cœurs, et notre mutuelle timidité fut pendant longtemps pour tous deux la source d'un charme nouveau. Ah! le malheur a voulu que nos mains moissonnassent la moindre fleur éclose sur les bords de notre chemin!

« Bientôt, à notre insu, vint insensiblement une délicieuse entente dans la pensée, une même intention dans les mouvements, une même vie dans les regards, une identité parfaite dont nous sentîmes les charmes sans pouvoir les définir. La timidité resta, mais l'embarras disparut. Nous étions libres et livrés à cette précieuse communauté de pensées, d'actions, qui existe entre un frère et une sœur. Quand j'arrivais pour les voir, il me semblait que j'entrais chez moi; le vieillard et la jeune fille m'attendaient : parlait-elle, j'accourais; souhaitais-je un regard, je l'obtenais; nous avions les jeux de l'enfance comme nous en avions la pureté; enfin, quand je voulais l'entendre chanter, j'apportais la harpe, et soudain elle se rendait à mon désir avec cette tendre soumission qui semblait m'accorder un secret empire. Aussi le moindre de ses signes était un ordre auquel j'obéissais avec une joie qui lui disait : Je suis à toi! Mais la nature de mon caractère me condamnait à dévorer ces enivrantes délices avec la même avidité qui m'avait fait passer du bonheur de la voir en secret à celui de venir vivre auprès d'elle, et de cette joie aux voluptueuses émotions de la folle espérance. Je m'accoutumai trop vite, hélas! à cette vie d'innocence et de paix. Je voulais... Que voulais-je? aujourd'hui je suis embarrassé de le dire, je suis honteux d'avoir si peu vécu dans ce matin de l'amour, et je ne peux expliquer cette progression dans mes désirs que par un instinct terrible qui pousse toujours l'homme vers de nouveaux rivages. Eût-il l'univers tout entier, son œil inquiet se tournerait vers les cieux. Je voulais alors savoir si j'étais aimé, je voulais savoir si cette chère créature était à moi!... Et à qui pouvait-elle appartenir? J'étais le premier, le seul être qu'elle eût aperçu sur sa route. Aujourd'hui mille preuves d'amour reviennent à ma mémoire comme des remords. Combien de fois elle resta sans faire un point à sa broderie, croyant travailler en m'écoutant! avec quelle naïveté elle contemplait mon uniforme! comme elle tremblait en touchant les aiguillettes, et comme elle tressaillait quand je lui parlais! Je n'étais pas content du bonheur d'être *attendu!* de savoir que dans un coin du globe un être aimable et faible me voyait comme son seul protecteur, me donnait tous ses soupirs, reconnaissait mon approche au bruit de mes pas, accourait à ma rencontre, épiait un regard, conservait dans son cœur chaque parole comme un monument, chaque sourire comme une fête, et, par cet entier dévouement, marchait vers la perfection de l'amour sans croire aimer! Je voulais plus, je voulais qu'elle confessât son amour, quand moi-même je ne l'osais pas encore. J'étais comme ce monarque insensé de l'Ecriture qui, possédant la Judée, voulait s'enorgueillir de sa progre grandeur en comptant ses sujets.

« Un soir que ses idées avaient jeté sur mon front un voile d'inquiétude, sir Smithson nous laissa seuls par hasard. Jane était depuis un moment penchée sur sa harpe, et, rêveuse parce que je rêvais, elle en tirait des sons vagues comme nos pensées. Je n'osais parler, elle était muette. La lampe se trouvait placée derrière nous; alors la lumière, en glissant autour d'elle, la laissait presque dans l'ombre, et sa chevelure enveloppait son visage; elle me regarda et tressaillit; je vins m'asseoir auprès d'elle, et, levant mes yeux suppliants vers les siens, je saisis sa main pour la presser doucement. — Oh! s'écria-t-elle, Horace, ne me prenez jamais ainsi la main!... Elle quitta sa place et courut s'asseoir loin de moi; alors je pleurai. M'observant à la dérobée, elle revint avec un délicieux abandon en voyant couler mes larmes, et, tout émue, me dit : — Horace, vous aurais-je fait de la peine? — Oui, répondis-je... Elle parut en proie à une vive douleur. — Ecoutez, chère Chlora, repris-je en la regardant avec une tendre sollicitude, nos âmes s'entendent et nous ne parlons pas : n'y a-t-il pas entre nous un monde de pensées qu'un mot peut détruire comme un rayon de lumière dissipe la nuit? — Oh! oui, dit-elle avec naïveté. — Eh bien! continuai-je, m'aimez-vous comme je vous aime? — Oui, répondit-elle avec un sourire d'innocence et une simplicité d'attitude qui m'imprimèrent un respect profond. — Mais m'aimez-vous comme je vous aime, autant que je vous aime? — Je ne sais, dit-elle avec un regard où se peignaient confusément la pudeur et l'amour, mais je croirais que c'est plus, car je ne vous aurais jamais demandé si vous m'aimez. — Pourquoi? répondis-je dans mon désir de prolonger le charme de cette scène. — Parce que j'en étais sûre! — Ange céleste! m'écriai-je; et, poussé par mon ivresse : N'y a-t-il pas, lui dis-je, une dissonance entre ce *vous* et j'aime? est-ce là le mot du cœur? Elle baissa les yeux, qu'elle releva soudain pour me regarder avec un embarras qui peignait son amour; puis, voilant encore une fois ses regards, elle s'assit en silence, semblable à ces généreux coursiers qui se couchent quand on leur demande une tâche au-dessus de leurs forces, et elle pleura. Je tombai à ses pieds. — Reçois donc, m'écriai-je, le don de mon âme! sois ma sœur, sois *ma femme*, je t'aime, et pour toujours!

« J'ignore le torrent d'idées que j'exprimai, mais je sais qu'elle pleurait de joie et que je tenais ses mains embrassées lorsque sir Smithson entra... Jane ne changea pas d'attitude, elle reporta seulement ses yeux brillants à travers ses larmes sur son protecteur immobile, qui nous regardait avec inquiétude. — Ami, me dit-elle, je t'ai écouté!... sans te faire taire, ajouta-t-elle en se retournant vers son père, j'ai pris plaisir à t'entendre!... Oh! mon cœur en est gonflé! Il m'a semblé, Horace, que tu parlais pour moi... Ah! ajouta-t-elle, je t'aime depuis longtemps! — Mauvaise, dit sir Smithson en l'interrompant et en venant s'asseoir entre nous deux, pourquoi donc me l'avez-vous nié l'autre jour? — Mon père, dit-elle avec un sourire tout à la fois plein de la finesse d'une femme et de la naïveté d'un enfant, c'est que je voulais qu'il fût le premier à l'entendre. — Enfants! s'écria sir Smithson avec un indulgent sourire, aimez-vous... soyez heureux!... Jeune homme, me dit-il, si tu ne l'avais pas aimée j'aurais été à toi un jour, et, te prenant la main, je t'aurais dit : — Ami, tu as une belle âme! je l'ai reconnue au seul son de ta voix, à ton geste, à ton front; sans cela tu ne serais pas mon ami. Ecoute :

Chlora est un ange, épouse-la. Tu l'aurais épousée. Vous auriez été heureux, parce que vous êtes nés au même ciel! aujourd'hui je réponds de votre bonheur; je suis vieux, et les vieillards voient quelquefois dans l'avenir; ils en sont plus près que tous les autres. Mais, mes chers enfants, je n'aurais pas sitôt parlé que vous; j'eusse attendu quelques années; vous êtes trop jeunes. Horace, à peine es tu majeur, et Chlora n'a pas encore seize ans! Va, mon ami, cours au champ d'honneur, acquitte ta dette envers ta patrie, et reviens; tu trouveras Chlora telle qu'elle est aujourd'hui... Je serai son protecteur jusqu'à ce que je l'aie unie à une plus durable protection... Mes chers enfants, ajouta-t-il en nous rassemblant sur son sein et en nous contemplant avec orgueil, vous serez le plus beau couple de la terre!...

« Jane leva les yeux au ciel et les reporta sur moi en tenant la main du vieillard. Cette muette réponse, qui disait : « Après Dieu, c'est toi! » cette attitude, ce groupe... ah! je vois tout encore... Malheureux! Comme deux anges qui vont en mission sur la terre, et, s'ignorant l'un l'autre, ne se reconnaissent qu'au moment où la flamme céleste brille au-dessus de leurs têtes, nous avions été deux mois entiers livrés au charme de marcher de jouissance en jouissance dans une carrière au milieu de laquelle la religion et la musique nous avaient servi de tendres interprètes; réunis maintenant, nous confondîmes nos âmes en une seule, et dès lors s'ouvrit une ère nouvelle de sentiments plus tendres. Nous allions parler cœur à cœur, nous étions amants! Voilà, mademoiselle, comment la vie s'est ouverte pour moi. »

A cet endroit Eugénie s'arrêta, ses larmes l'empêchaient de lire, son cœur était gonflé, elle respirait à peine, un poids horrible l'oppressait. — Que leur est-il donc arrivé?.. se dit-elle tout émue de ce tableau que la lettre d'Horace déroulait devant ses yeux. Elle reprit bientôt sa lecture.

« La fin de ce jour, le plus beau de ma vie, compléta le bonheur qui l'avait commencé. Jane prit sa harpe et joua d'inspiration. Toutes les impressions qui l'avaient assaillie dans cette journée trouverent dans la musique un divin interprete, le seul qui pût recevoir et redire les confidences de cette âme naive. Le lendemain, quand je racontai cette scène à Salviati, ses yeux brillèrent d'une expression que je n'avais jamais observée en lui; il me sauta au cou, m'embrassa et me dit : — Horace, tu es heureux, toi! tu as trouvé le plus grand bien! Oh! j'en jouis autant que toi! ne suis-je pas ton ami, ton frere? Tu es aimé, et je ne le serai jamais, moi! où trouver une autre Chlora? — Oh! lui dis-je, j'avoue qu'elle est unique!... Je m'arrêtai en lui parlant, car je vis ses yeux se remplir de larmes. Il me serra la main pour me remercier de mon silence, et me dit avec un son de voix que je n'ai point oublié, car il m'a dévoilé toute son amitié : — Je ne puis plus être ton confident, ton bonheur me tue!... attends que je sois aimé!.. — Noble ami, lui dis-je, ton amitié, celle de mon tuteur, celle de sir Smithson, et... l'amour de Chlora, c'est trop de bonheur pour un seul!... Oh! que je vive!... nul n'est plus heureux que moi sur la terre! Dès lors mes jours se passèrent tout entiers auprès de sir Smithson et de sa fille adoptive. J'abandonnais mon hôtel dès le matin pour n'y rentrer que le soir. Les jours nous paraissaient des heures, et les heures des minutes. Je ne suis jamais entré dans la chambre où elle demeurait sans voir errer le plus doux sourire sur ses lèvres adorées. La naïve liberté qui régnait dans nos discours, dans nos enfantines caresses, n'eût pas effarouché les anges. Jamais il n'y eut sur terre d'amour plus pur, plus vivement senti; mille fois ma pensée fut prévenue par la sienne, comme mille fois nos mouvements furent ordonnés par la même volonté. Que d'heures entières nous passâmes à nous regarder en silence, détachés de toute affection terrestre, comme dans un rêve ou comme lorsqu'on regarde le ciel!

« Un souvenir entre tous les autres m'est resté. Elle était occupée à broder, et je baisais à la dérobée tout ce qu'elle avait touché. Elle feignait de ne pas me voir et riait. *Elle riait!* Je crois devenir fou en me rappelant ce rire. Une lueur surnaturelle semblait l'environner, ses cheveux étaient ornés d'une rose blanche. Le caractère virginal de ses traits n'excluait en rien l'amour qui brillait dans ses yeux, et sa tête, doucement penchée comme pour fuir un regard qu'elle savourait avec bonheur, ajoutait à toute sa personne une grâce que l'on croyait deviner pour la première fois. Le jour, car elle était placée dans l'embrasure d'une croisée, passant à travers les rideaux de mousseline, ne tombait que sur elle et semblait la caresser doucement; tout à coup elle se retourna, et tirant de son sein une petite croix noire qu'elle portait toujours, elle me dit : — Embrasse plutôt ce gage d'un autre amour, et je pourrai confondre mes deux cultes en un seul!... Je couvris la croix de caresses; mais, emporté par mon ardeur, je déposai sur sa main un baiser brûlant. Elle la retira avec un petit geste d'humeur et me dit : — Horace, c'est trop! Le feu s'échappa de ses yeux comme un éclair quand elle ajouta : — Tu me fais mal! mon amour ne te suffit-il pas?

« Laisser voir tout son amour lui paraissait un crime, et un jour elle déchira une lettre pour éviter de me la montrer.

« Elle m'aurait donné de l'orgueil, disait-elle.



Monsieur, tous nos locataires sont de fort honnêtes gens. — Page 29.

« Honteux à mon tour, je m'en allai à côté de sir Smithson, qui écrivait sa musique, et je me mis à regarder les notes qu'il traçait en fredonnant. — Jugez-moi, lui dis-je à voix basse, suis-je coupable pour lui avoir embrassé la main? — La question, me dit-il en souriant, est difficile à résoudre : Jane est et n'est pas votre femme; mais ne vous plaignez pas de sa colère, dit-il en s'interrompant. Et il se retourna vers elle. — Elle méconnait, dis-je assez haut, la nature de l'amour qu'elle m'inspire : c'est l'adoration la plus pure. J'avais à peine achevé ces mots que je sentis ses lèvres se poser sur mon front. Je me retournai sur-le-champ, je la vis prosternée, disant, avec un accent comique plein de reproche, d'amour et de gaieté : — Aurais-je offensé mon maître? Enfin chaque minute en amenait une semblable, et toutes étaient marquées par la plus douce folâtrerie. Je ne m'attache, mademoiselle, à vous peindre ce profond amour sous tous ses aspects, dans toutes ses phases, que pour vous bien faire sen-

tir toute l'horreur de la catastrophe qui mit fin à mon bonheur quand je fus trahi par Jane. Ces détails vous feront comprendre en même temps combien il faut que vous m'inspiriez de confiance pour que je mette mon sort entre vos mains. Chaque jour notre amour croissait, à notre grande surprise. Chlora s'était imposé la loi de se conformer à mon caractère. Elle s'efforçait d'être habituellement gaie, parce que la gaieté me plaisait, et cependant la mélancolie lui était plus naturelle ; car à elle plus qu'à tout autre il appartenait de rire comme les anges et de pleurer comme eux. Elle sacrifiait ainsi ses plus chères pensées à mon bonheur. Pour moi, elle aurait voulu, disait-elle, rassembler en elle toutes les perfections; pour moi, il me semblait qu'elle n'avait rien à désirer.

« Ce soin perpétuel de voler au-devant de tous mes vœux, ce contentement de voir mes pensées les plus fugitives devenir la loi sacrée d'une créature plus parfaite que moi ont peut-être flatté mon jeune amour-propre, et telle est la cause secrète de la passion qu'elle m'inspirait. Quoi qu'il en soit, le son et l'écho, deux glaces polies se renvoyant le même reflet, sont d'imparfaites images de notre union; elle était arrivée à toute la perfection que les sentiments peuvent avoir sur cette terre. Irai-je évoquer parmi de douloureux souvenirs d'autres scènes pour vous convaincre de la supériorité de cette trop chère créature ! J'ajouterais à mon chagrin et je ne vous donnerais qu'une faible idée de cette vie céleste. Ah! croyez plutôt que Jane n'avait d'autre mérite que celui de me plaire, que j'étais aveugle, et laissons périr la mémoire de tant de bonheur. Un jour j'arrivai plus tôt que de coutume; ses cheveux étaient encore emprisonnés dans quelques fragments de l'ouverture de notre opéra. — Sainte Thérèse! dit-elle en riant, quand vous parliez à Dieu vous ôtiez vos papillotes. Dieu me préserve donc de paraître jamais devant le roi de la terre sans être parée! Et elle s'enfuyait avec un ensemble de gestes et de peureuses précautions, me regardant, m'évitant de manière à exciter cette folâtrerie si douce pour un cœur, et murmurant elle disait : — Il ne m'arrêtera pas, vous verrez que j'aurai la honte de courir à lui.

— O Jane! tu t'arrêteras, lui dis-je. Elle me regarda, restant stupéfaite d'apercevoir sur mon visage l'expression du chagrin. J'avais reçu l'ordre de partir, et je ne savais comment le lui apprendre. Elle accourut près de moi, m'amena vers son père et, me prenant la main, me dit : — Qu'as-tu donc ? avec un accent, un regard, une contenance qui me donnèrent une plus haute idée de son amour que tout ce qu'elle avait répandu de bonheur, de grâce et de gentillesse sur deux mois et demi que j'avais passés auprès d'elle. Quelquefois une voix m'éveille la nuit et j'entends : — Qu'as-tu donc? Jane est là, avec son geste, son regard... Je la vois et je frissonne; il me semble qu'elle me dit : — *Je t'aime toujours!*

Le vieillard dit en me regardant avec anxiété : — Quel malheur nous est donc arrivé, mon ami? — Un seul mot vous le fera connaître, lui dis-je. Je pars. Jane tomba presque rouge dans mes bras en disant : — J'étouffe et j'ai froid. Je la réchauffai sur mon cœur, je la couvris de baisers. Elle revint à elle, et voyant mes yeux lui sourire elle sourit à son tour. — Il est encore là! dit-elle avec un reste d'effroi. Oh! ajouta-t-elle, ne nous quitte pas d'une minute jusqu'au moment fatal ! Cette crainte de Jane répandit sur les derniers instants que nous devions passer ensemble une mélancolie qui me montra combien je lui étais cher. — Ne viens plus en uniforme ! me dit-elle un jour après avoir embrassé mes épaulettes sans que je m'en fusse aperçu. Ordinairement, le soir, elle me disait *adieu ;* désormais elle ne prononça plus ce mot cruel. Il ne lui échappa aucune plainte; elle fut parfois gaie, affectant une force qu'elle n'avait pas. Elle s'occupa toujours de sa harpe avec enthousiasme et mit la même exaltation dans ses improvisations, mais il ne s'y trouvait plus cette harmonie ineffable dont la cause secrète est dans la sérénité du cœur. Elle me regarda bien avec le même sourire, mais il y avait sur ses yeux un voile de tristesse inexplicable. Un soir, au milieu d'une conversation qui ne roulait pas même sur mon départ, elle dit tout à coup : — Cette guerre me sera fatale.

« Elle s'habilla avec la même élégance, mais il se rencontrait quelquefois des oublis dans sa toilette. Elle voulut un jour que je lui amenasse le cheval que j'avais acheté pour m'en servir à la campagne; elle descendit dans la cour et resta longtemps à le flatter et à le caresser. Un autre aurait accusé le chef du gouvernement, se serait plaint de son ambition, de son insatiable cruauté ; elle était Anglaise, elle l'aurait pu; non, elle gémissait en secret et n'accusait personne. — Horace, me dit-elle un soir, ce matin je suis allée à Saint-Paul, je me suis assise sur la *même chaise*, j'avais le même livre, c'était la même église, les mêmes prières, c'était toujours Dieu enfin; eh bien! j'ai senti que je n'étais plus la même, je mêlais involontairement d'autres idées à ma pieuse méditation; les mêmes paroles n'avaient plus le même sens pour moi; je ne puis plus prier sans toi!... Aussi, ajouta-t-elle, j'ai dit à Dieu que c'était lui qui m'avait donné mon amour, et qu'il ne nous condamnerait sans doute pas.

« A chaque moment, il sortait de sa bouche et à son insu les paroles les plus tendres et les plus touchantes ; elle était née pour aimer. On voyait que la douleur que lui causait mon départ était un sentiment qui l'absorbait et qui se trahissait en tout et malgré elle.

Sa harpe répétait : — J'aime et je souffre! Son attitude le redisait encore; le son seul de sa voix indiquait la pénible situation de son âme, et son regard la reflétait sans cesse; elle s'asseyait comme une personne à qui tout est insupportable, et ce spectacle me remplissait moi-même d'une tristesse amère qui s'augmentait encore à la vue des efforts qu'elle faisait pour me sourire aussi doucement qu'autrefois.

« Quant à sir Smithson, il ne craignait pas de se plaindre, et la douleur de ce vieillard était effrayante; elle ressemblait à celle d'une mère qui, dans un incendie, voit périr son dernier enfant. Il me suivait des yeux comme s'il ne devait plus me revoir; rien ne pouvait le ranimer : il était morne et accablé.

« Enfin le jour fatal arriva. Lorsque Jane et son père me virent en-

La place Royale.

rrer en habit de voyage, elle s'écria : — C'est donc vrai! Elle resta immobile et comme pétrifiée par l'horreur de sa situation. En présence du désespoir elle regrettait les affreuses anxiétés dans lesquelles elle venait de vivre.

« Je devais dîner avec Jane et son père : nous dînâmes, c'est-à-dire que tous les trois nous fûmes assis autour d'une table sur laquelle on servit des mets : — Qu'il parte! s'écria Jane avec un geste désespéré, et elle s'enferma dans sa chambre sans qu'aucune prière pût l'en faire sortir. — Horace, disait-elle, que je n'entende même pas ta voix! J'embrassai M. Smithson et je partis.

« Telle fut l'aurore d'un amour qui dura cinq années et qui fut toujours aussi pur. Jamais deux âmes ne s'emparèrent l'une de l'autre avec une telle force. L'amour, la jeunesse, la beauté, l'opulence, radieuses, m'ouvraient le seuil de la vie; toutes les existences comparées à la mienne ne me semblaient que ténèbres. Avec quelle fierté je regardais la foule des hommes au milieu desquels je marchais!

« La veille de mon départ, j'avais indiqué à Jane et à son père Salviati comme un ami dévoué, dont la position au ministère de la guerre devait nous être d'un grand secours, et il leur rendit en effet d'importants services.

« Au moment où je partais, nous nous trouvions vers la fin de l'année 1808, je me rendais à l'armée d'Allemagne, et par la suite je passai en Espagne, pour n'en sortir que furtivement, au commencement de la fatale année de 1814. Vous savez, mademoiselle, combien ces cinq années furent orageuses; j'obtins rarement des congés, et lorsque j'arrivais à Paris, je passais toutes ces journées de grace auprès de Jane. Telle vous l'avez vue, telle elle fut toujours. Il faudrait vous répéter les mêmes choses. Afin d'éviter de m'appesantir sur une histoire dont chaque détail renouvelle mes douleurs, je vais ajouter ici la correspondance de mon ami Salviati. Je choisirai parmi ses lettres celles qui suffiront pour faire connaître la suite de mon histoire, mais n'attendez pas de moi que je vous donne une seule de ces lettres de Jane dont il sera question. Elles sont soigneusement cachetées, et jamais l'enveloppe n'en sera brisée. Je ne puis même, sans une émotion profonde, voir l'endroit où elles sont déposées; alors mes yeux sont comme éblouis, ma tête se trouble, je me sens embrasé par un feu dévorant : Jane est là vivante, elle me parle, je la vois; il faut sortir, car je succomberais sous le faix trop pesant de ces terribles souvenirs.

Première lettre d'Annibal à Horace.

« Il y a réellement du plaisir à être ton ami : la belle miss Jane me regarde avec quelque bienveillance. Je lui apporte les bulletins de la grande armée, et Dieu sait avec quelle avidité ils sont lus, et tout cela pour un petit capitaine de chasseurs qui, dans ce moment, trotte inaperçu parmi cent mille hommes. Je vois venir de belles comtesses, des duchesses, des femmes de généraux; elles traversent la cour du ministère, et, sans craindre de crotter leurs jolis pieds, elles montent, sollicitent des nouvelles de leurs maris, avec ardeur, j'en conviens, mais demandent aussi, et cela du ton de l'indifférence, si un de leurs parents, un jeune capitaine, a été épargné. Elles remuent ciel et terre si, par hasard, nouvelle leur manque sur le petit capitaine; elles mettent en l'air gens, voitures, employés, elles vont même jusqu'au ministre!... Au quartier du Marais vit obscurément une jeune fille qui, par la seule vertu de son sourire, obtient chaque jour, avant tout Paris, l'assurance que l'amour de ses regards galope au son de la trompette en toute liberté. Amitié, voilà ton ouvrage! Elle veut être mon ami, parce que tu m'aimes... Tu es son unique pensée. Elle est vêtue de blanc, mais elle porte une ceinture noire et des ornements de deuil, et tout cela sans la moindre affectation. Elle prononce rarement ton nom, et quand elle l'entend elle n'est pas maîtresse d'une émotion profonde. Ce que j'ai le plus admiré en elle, et ce dont tu ne m'avais pas parlé, c'est cette expression de dévouement qui éclate au milieu d'une naïve ingénuité; son nez fin, dont les lignes appartiennent encore à l'enfance, forme un singulier contraste avec la douleur grave qu'expriment sa bouche et ses yeux. Ah! pourquoi te l'ai-je montrée? J'ai fait un grand plaisir au père et à la fille en leur apportant la carte du théâtre de la guerre, et le lieu où campe ton régiment est pour eux le quartier général. Une épingle à laquelle une banderole est fixée annonce que là vit le bien-aimé, et les yeux de Jane se tournent à chaque instant vers cette carte. Horace, heureux ami! tout a été couronné par un de ces événements qui me feraient rester comme une statue, éternellement agenouillé devant une si noble créature. Tu m'avais vanté son talent, cette brillante inspiration, cette harmonie angélique; si je voulais te rappeler tes discours, vingt pages ne me suffiraient pas; tu sens que j'étais curieux d'entendre cette merveille. J'arrive il y a quelques jours, décidé à tout faire pour obtenir cette faveur. Je la demande humblement, au nom de notre amitié, on me le refuse, j'insiste. Jane se lève : l'enthousiasme d'une prophétesse animait ses regards; elle marche à sa harpe, prend un couteau, coupe en un instant toutes les cordes, puis me regarde fièrement et se rassied. Elle était sublime! Un frisson s'est glissé jusqu'à mon cœur. Mon ami, voilà de la musique supérieure à celle que tu as pu entendre.

« De quelle foule de questions je suis accablé sur ton compte! avec quel bonheur, avec quelle joie je réponds! Je raconte nos aventures de collége, notre entrée dans le monde. Elle tressaille, pleure et rit quand je dis que depuis ton arrivée à Paris je n'ai pu te décider à aller dans aucune assemblée; quand je vante ton amour pour les arts, l'ingénuité de ton caractère, ta bonté, ta bienfaisance, et cette nonchalance d'existence, cette heureuse disposition de l'âme qui te font trouver plus de bonheur dans une douce conversation au coin du feu, entre deux ou trois amis, que dans le grand monde. Elle ne t'aime pas, Horace, elle t'adore! Chaque fois je sors le cœur pressé, désirant une Chlora, et pénétré de l'impossibilité d'en trouver une seconde. Eh! qu'elle soit laide, pourvu qu'elle soit gracieuse; qu'elle brise les cordes de sa harpe en mon absence, qu'elle porte mon deuil et que je vive au fond de son âme! Dans le monde, au bal, je prends pitié de toutes ces pauvres petites créatures harnachées comme des chevaux de cortége, chargées de plumes, de parures. Elles aiment comme elles se lèvent, se couchent, s'habillent, babillent, mangent et se déshabillent tous les jours... Adieu, il faut que j'aille au ministère. Tu trouveras ci-incluses les lettres de ton ange. »

Deuxième lettre d'Annibal Salviati à Horace Landon.

« Je te félicite de ta nomination au grade de chef d'escadron, mais tes exploits font frémir ta chère Jane. Plus je la vois et plus je m'étonne : le temps n'affaiblit en rien sa douleur et son amour. On dirait, à l'entendre parler de toi, que ton départ ne date que d'hier. L'empereur a passé une revue aux Tuileries, elle y était. En l'apercevant, elle a éprouvé une émotion fort vive. L'amitié dont elle m'honore, le charme de ses manières, l'agrément de sa conversation, m'ont enivré; ma visite du soir est un besoin pour moi. Je doute qu'elle soit aussi brillante en ta présence que parmi nous; son amour doit lui ôter tous ses moyens. J'ai admiré l'étendue des connaissances que son vieil ami lui a fait acquérir, et dont elle ne fait jamais parade comme les Parisiennes. Je t'envoie ses dépêches, dans lesquelles elle te recommande, m'a-t-elle dit, de ne jamais exposer sans motifs graves des jours qui lui appartiennent. La santé du pauvre Smithson n'est pas très-bonne. Jane t'envoie son portrait. Combien on doit être brave quand on porte sur la poitrine une image aussi gracieuse. Quant à ton ami, il répète sans cesse que tu es trop heureux, et, s'il ne t'aimait pas autant, il envierait ton bonheur bien davantage. Il me prend souvent des envies de ne plus voir l'enchanteresse. Adieu. »

Troisième lettre de Salviati à Landon.

« Aussitôt que j'ai appris la nouvelle de ton affaire à S*** et que j'ai su que tu avais été blessé si dangereusement, j'ai couru chez tes amis pour atténuer le terrible coup que devait leur porter cette nouvelle; car tu es cité dans les feuilles. O cher ami! lorsque j'entrai et qu'elle aperçut mon air triste, elle jeta un cri horrible, renversa lentement sa tête, dont les cheveux se déroulèrent, et s'écria : — *Il est mort!* Je courus à elle, lui jurant sur l'honneur que tu vivais. Elle me regarda d'un œil hagard et me dit d'une voix mal assurée : — Ne me cachez rien, j'ai du courage. Je lui ai tout raconté. — Y a-t-il une lettre? demanda-t-elle. Je lui dis que non. Elle resta immobile et silencieuse pendant toute la soirée; il n'y avait plus personne pour elle dans le monde.

« Le lendemain je m'empressai, dès le matin, d'aller savoir de ses nouvelles; on m'a dit que le père et la fille étaient absents. Voici trois jours qu'on me fait la même réponse, et la plus vive inquiétude m'a saisi. Je m'empresse de t'écrire et vais faire des démarches pour apprendre ce qu'ils sont devenus. Donne-moi de tes nouvelles, je t'en supplie. »

Lettre de M. Horace Landon à M. Annibal Salviati.

« Ne cherche plus nos amis, mon cher Salviati; voici mon aventure. Dans la journée de......., j'étais avec mon régiment sur l'aile gauche; c'était une bien chaude affaire; mais nos gens enrageaient, nous avions l'ordre de ne pas marcher. L'affaire ne se décidait pas, et il y avait précisément en face de nous un carré composé de bonnes troupes. La nuit arrive, l'ordre de donner nous est transmis, grands cris de joie, nous partons. Arrivé à portée de fusil, je me suis approché du colonel, qui m'aime, comme tu sais, et je lui ai dit : — Je gage, colonel, que ces gens-là masquent une batterie... — Nous verrons bien!... répondit-il d'un air sévère. Notre régiment a été balayé, le colonel est mort... mais le reste de nos hommes a chargé, et nous avons emporté le poste après une lutte terrible. Je suis resté le seul officier. Pendant que nous nous rendions maîtres de cette

partie de la ligne, on triomphait sur l'autre, et ce fut au sein même de la victoire qu'un dernier coup m'atteignit à la poitrine. L'armée a marché en avant, et on m'a laissé dans le petit village de S... avec une grande quantité de blessés; on m'a établi dans une misérable cabane allemande bâtie en bois. La blessure était si grave, qu'on m'a tenu pour mort pendant longtemps. Je suis resté étendu sur mon lit, immobile, souffrant, et presque sans connaissance. Le chirurgien a retiré pièce à pièce le portrait de Jane, qui était entré dans ma plaie. Je ne te dirai pas combien de temps je suis resté aveugle. Une nuit, à la lueur d'une mauvaise lampe, je distinguai, à travers le voile étendu sur mes yeux, une ombre légère ; elle voltigeait dans ma chambre. J'accusai ma raison égarée, et je mis cette apparition sur le compte des songes. Tantôt elle veillait au chevet de mon lit, tantôt elle arrangeait la chaumière, en apportant dans cet asile de la souffrance l'esprit d'ordre et de propreté qui distingue les femmes. Était-ce Jane?... Je crus d'abord à la présence de quelque béguine allemande. Chaque minute me semblait être ma dernière heure, et je n'avais pas toute la sensation que comportaient mes douleurs. Cette ombre légère et ces soins me tourmentaient beaucoup. La nuit, je la voyais toujours les yeux fixés sur les miens, et dans mon délire je reconnaissais parfaitement l'expression des yeux de Jane.

« Enfin, ce matin, je sentis une main si douce et si tendre faire à ma blessure une friction avec un soin si minutieux, recommencer avec tant de patience, y mettre une légèreté, une douceur si grandes, que j'eus l'idée que ce pouvait être elle!... Oh! il faut avoir passé par ce monde inconnu de douleur pour s'en figurer les émotions : les objets ne paraissent plus sous leurs couleurs et dans leurs dimensions véritables; les forces du corps sont anéanties à tel point que lever la main est un supplice : la parole est difficile; on rassemble tout ce qu'on a d'énergie, et on ressemble encore à une vraie machine. Ainsi tu peux, cher Salviati, te figurer combien mes perceptions étaient confuses. Ce fut alors que je levai la main pour saisir une autre main qui me sembla la sienne, et je pus prononcer son nom. J'entendis le murmure confus des voix, les expressions de joie, mais bientôt je retombai dans ma première faiblesse. Ce fut quelques jours après, une nuit que, n'ayant plus de fièvre, éprouvant un bien-être qui me faisait croire que je *renaissais*, j'aperçus, à la douce lueur d'un flambeau nocturne, ma chère Jane, dont les yeux, attachés sur les miens, semblaient se complaire à me veiller. Je la reconnus alors... et je l'appelai doucement. Elle me prit les mains, les baisa, me dit : — Reste calme... et me montra son père qui dormait dans un grand fauteuil... Quel délicieux moment, quelle joie au milieu de la souffrance! Smithson était maigre, ses doigts effilés, toute sa figure déposait de sa vigilante tendresse. La cabane était devenue un temple. Depuis ce moment, soit que la certitude de la présence de Jane ait agi sur moi, soit que ses soins aient augmenté avec son espérance, ma guérison fit des progrès rapides, et j'eus dès lors le touchant spectacle de son attentive tendresse : une mère ! une mère qui soigne son enfant chéri !

« Elle me raconta comment, le jour même de la nouvelle, elle était partie avec son père; elle me peignit ses angoisses, ses craintes d'arriver trop tard, de ne pas retrouver ma trace; enfin sa terreur quand elle m'aperçut aux portes de la mort, mais elle ne dit rien du reste. La délicatesse des soins d'une femme, Salviati, ne peut être appréciée que par ceux qui en ont été l'objet; j'admire maintenant son adresse à deviner mes pensées : elle voit avant moi qu'un rayon de soleil trop fort me blesse, et gaîment elle attache un mouchoir au rideau, drape un châle devant la fenêtre; je n'ai pas le temps de désirer. Avant-hier, le vieillard s'est penché sur mon lit et m'a dit : — Horace, ordonnez qu'elle se couche; voici vingt jours qu'elle n'a pas dormi!... Le vieillard pleurait. Elle a consenti à prendre du repos en voyant le chagrin que m'avait causé une telle confidence. Ce matin, à mon réveil, j'ai entendu les sons les plus doux, le chant le plus pur. Jane était penchée sur une harpe et me regardait en chantant. Cette délicieuse musique m'a pour un instant rendu toutes mes forces. La raison, le courage sont revenus. Je me suis levé, elle m'a donné son bras, m'a conduit, aidée par le vieillard, sur un banc de gazon, sous un peuplier. Vois-tu ce tableau ! le soleil était brillant, le ciel était sans nuages : que la nature m'a paru belle! avec quel bonheur je l'ai saluée! Jane me pressait la main, je l'appelais du doux nom de sœur... elle pleurait!... Oh! si tu pouvais la voir mesurer ma nourriture et me la faire prendre! Sa fatigue cesse, elle revient à la santé avec moi, nous croissons ensemble : elle semble vivre tout à fait de ma vie, respirer de mon souffle. Dans tout le village on l'a nommée l'*Ange!* Jane a quelque chose d'imposant qui la fait respecter partout; elle a cet attrait et cet empire qui arrêtent un mot sur des lèvres impures... elle est reine! Non, mon cher Salviati, tu ne connaîtras jamais Jane, car tu ne l'as pas vue dans l'asile de la souffrance, tu ne l'as pas vue sur son trône de gloire, répandant toutes les richesses de sa présence et de son esprit dans une humble cabane... Ma tête se fatigue, j'ai fait écrire cette lettre pendant son sommeil, elle m'aurait empêché de la dicter; Jane est mon second médecin, il faut obéir quand elle ordonne. Toutes ses facultés sont tendues vers un seul but qu'elle poursuit avec une opiniâtreté extraordinaire ; elle a voulu ma santé comme elle veut mon bonheur, comme elle veut mon amour!...

« Adieu, cher Salviati; sois désormais sans inquiétude, et envoie-moi, je te prie, une assez forte somme ; j'ai une horrible peur : tout ce qui s'est fait ici serait-il aux frais de sir Smithson ? Grand Dieu! quarante livres sterling de rentes!... le capital en serait bien attaqué. Je pense au moyen de leur faire constituer mille écus de rentes sans qu'ils puissent me refuser. Adieu, écris-moi, car on proclame sourdement que la paix va se conclure, et je voudrais savoir la vérité.»

« Mademoiselle, à cette époque je fus ramené à Paris, où je restai six mois à recouvrer ma santé. Mais laissez-moi ensevelir dans le fond de mon âme le souvenir de ces jours de bonheur, et reportons-nous brusquement à la fin de cette désastreuse campagne de 1815 : j'étais alors en Espagne, et la correspondance qui suit vous peindra fidèlement tous mes malheurs. »

Quatrième lettre d'Annibal Saviati à Horace Landon.

« Notre vieil ami est bien dangereusement malade : tous les malheurs, comme tu vois, nous accablent à la fois. Tu dois rester à ton poste, il est périlleux; je tâcherai de te remplacer, mais je ne saurais te cacher qu'il n'y a plus guère d'espérance. Jane est au désespoir!... Adieu, je t'envoie une lettre qui t'en dira plus que la mienne. »

Lettre de sir Smithson à Landon.

« Mon fils, je suis aux portes de la tombe, et cette lettre est un testament : quand vous la recevrez, c'est du fond de mon cercueil que s'élèvera ma voix. Landon, quand je te vis pour la première fois, je devinai facilement que je n'étais pas seul l'objet de ta visite. Ma fille chérie te plaît; tu l'aimes, elle t'adore. Je te la lègue, prends soin de son bonheur : je te confie une âme digne de la tienne. Après de cruelles inquiétudes sur le sort de ma fille, je la rattache dans la vie à un être bon et généreux... ma tâche est remplie; je meurs comme j'ai vécu, sans regret, sans envie, les yeux tournés sur vous, ô mes enfants! Ne te vois-je pas à mon chevet? Adieu! songez que mon ombre vous accompagnera sans cesse. Adieu donc, toi, le protecteur de ma chère Chlora!... »

Cinquième lettre d'Annibal Salviati à Horace Landon.

« Ton digne ami n'est plus! il souffrait déjà depuis longtemps lorsqu'il prit le parti de se mettre au lit. J'ai vu Chlora, sans cesse à ses côtés, suivre avec une douleur croissante les progrès du mal; c'est te dire tout en un mot.

« Aussi attentifs l'un que l'autre, ne quittant jamais des yeux le lit dans lequel reposait le juste, marchant légèrement pour éviter le bruit, veillant ensemble, nous comprenant d'un regard, nous entendant comme une seule âme pour tout ce qui pouvait être soulagement et bien-être au malade, nous ressemblions à deux anges gardiens chargés d'adoucir les derniers moments d'un prophète.

« Il n'a pas laissé échapper une seule plainte, son visage a toujours respiré une résignation sublime, et il a conservé jusqu'au dernier moment ce léger sourire qui disait tant à l'âme. Souvent la nuit, quand, à la lueur tremblante de la lampe, nous le regardions dormir et que nous nous parlions du geste et des yeux, je l'ai vu soulever sa paupière pesante pour jeter un coup d'œil d'inquiétude sur sa fille adoptive. Hier au soir, nous étions assis à son chevet, le silence régnait. Depuis le matin, toutes les facultés du vieillard paraissaient affaissées, et, le visage penché sur lui, nous écoutions avec anxiété sa pénible respiration, craignant que chaque suspension trop longue n'eût annoncé son dernier soupir. La lueur des flambeaux donnait au visage de sir Smithson la pâleur de la mort!... Tout à coup le vieillard releva lentement sa paupière par un dernier effort, et nous montra l'œil éteint de la mort; cet œil sans expression, sans regard. Nous avons frémi comme si nous n'eussions plus vu que l'ombre de notre père.

« Chlora, dit-il d'une voix qui s'éteignait, ma fille, je suis ton père!... Quoique la force de ton âme me fût bien connue, j'ai gardé ce pesant secret sur mon cœur, craignant de te faire rougir. Je l'ose maintenant qu'un autre *moi* te reste... J'aurais désiré vous voir... mais l'heure de l'éternité sonne pour moi!... Il s'arrêta, lui jeta un dernier regard de tendresse et de regret et rendit le dernier soupir. Jane et moi sommes tombés ensemble à genoux, et, nous tenant par la main, nos âmes ont accompagné un instant celle du juste, et le matin nous a surpris à genoux!... Oh! je ne veux plus voir Jane!... et cependant dans l'horrible crise où elle se trouve, je suis forcé de te remplacer. Elle n'a pas encore versé une larme et sent tout son malheur sans le comprendre encore. Quels soins ne faut-il pas lui prodiguer! je vais lui tenir compagnie chaque jour, ne plus la quitter; mais par quels secrets lui cacherai-je le vide affreux qu'elle va

sentir. Elle entendra les accents d'une voix qui lui est à peine connue, elle recevra les soins d'un être qui ne lui est point cher. Adieu.»

Sixième lettre d'Annibal Salvati à Horace Landon.

« Jane va mieux; elle a pleuré. Elle a daigné m'écouter et prendre quelque nourriture. Quel spectacle! je donnerais volontiers ma vie pour adoucir sa peine... Aventure extraordinaire, mon cher Orazio! le sir Smithson d'Italie était à Paris, cherchant son frère, et l'annonce du décès de sir Smithson dans les journaux lui a fait découvrir la demeure de Jane. Il est arrivé hier; sa présence la prive tout à coup de la faible succession de son père. Heureusement tes mille écus de rentes sont constitués de manière à rester à la pauvre enfant. Par ma première lettre, je te donnerai des renseignements sur nos hôtes nouveaux, car sir Georges Smithson a une fille. »

Septième lettre d'Annibal à Horace.

« Maintenant, Orazio, miss Jane est sauvée. L'image de son père est comme une ombre qui l'accompagne sans cesse, et pour comble de douleur elle vit au milieu d'une foule d'objets qui tous lui parlent du vieillard. Cependant miss Cécile, la fille de sir Georges, lui a plu, et cette amitié naissante apporte quelque adoucissement à ses chagrins. Rien n'est plus original que le contraste produit par la réunion de ces trois êtres. Sir Georges Smithson est un homme de cinq pieds huit pouces; il est maigre, sec, nerveux. Son visage est sévère, il garde une imperturbable gravité, et, même quand il regarde sa fille, ses traits conservent leur rigidité habituelle. Ses habits noirs ont quelque chose d'antique et de patriarcal; il a des cheveux gris, porte un chapeau à larges bords rabattus, semblable à ceux des quakers, sort rarement, parle plus rarement encore, tutoie tout le monde, et quatre fois par jour lit la Bible avec sa fille; c'est un puritain renforcé, digne du temps de Cromwell.

« Miss Cécile est une jeune fille presque aussi grande que son père; elle est svelte, élancée; et comme Jane, quand elle marche, on dirait d'un jeune peuplier balancé par les vents, tant ses mouvements sont gracieux et souples. Sa figure brune est laide au premier aspect, mais on y reconnaît bientôt une grande originalité, et ses yeux bleus ont je ne sais quoi de sauvage et de fier. Elle porte toujours, par l'ordre de son père, une robe noire à grands plis qui ressemble assez au costume de nos religieuses et qui monte jusqu'à son cou. Sir Smithson permet à peine à sa fille de laisser voir sa taille, la ceinture est à peine tolérée; car l'ornement le plus simple est strictement interdit à la jeune miss; ses cheveux sont toujours exactement partagés en deux bandeaux au-dessus d'un front éclatant; elle n'a même pas le droit de friser des cheveux châtains qui cachent son cou sous de grosses boucles brunes. En vain le vieux puritain cherche-t-il à retenir dans les tristes voies du puritanisme cette fille de l'Italie, le naturel triomphe : elle tremble devant son père, dont un seul mot de reproche la fait pâlir; aussi, sans examiner la raison ou son goût, elle lui obéit avec la servilité d'un muet de sérail; elle garde auprès de sir Smithson une morne contenance, et, baissant les yeux, ne hasardant pas un mot, elle reste immobile comme une statue. A-t-elle franchi le seuil de la porte et se trouve-t-elle avec Jane, c'est une gaieté folle, une pétulance d'écolier, une exaltation, un amour pour la parure, une amabilité, un feu... la fierté de ses yeux a disparu, elle est charmante! L'autre jour Chlora lui avait donné une boucle d'acier bronzé pour mettre à sa ceinture, elle s'en para joyeusement et folâtra comme un papillon, tant elle était heureuse de ce présent. En entrant dans le salon, sir Georges aperçut cet ornement, et, regardant tour à tour sa fille et cette ceinture, — Cécile! a-t-il dit, et la pauvre enfant rendit la boucle avec une froide impassibilité qui m'étonna.

« Tu peux facilement imaginer la souffrance d'une âme comme celle de Chlora en présence d'un caractère semblable; c'est la glace et le feu, l'exaltation du génie et la froideur du cloître. — « Avez-vous été jeune? demandait hier Chlora à sir Georges. — J'ai toujours été tranquille. — Avez-vous eu des amis? — Ils sont morts. — Avez-vous du plaisir à les voir? — D'abord, mais je m'y suis accoutumé. — Avez-vous aimé?... Sir Smithson la regarda avec une telle insensibilité, qu'elle s'arrêta. — Vous ne prenez donc pas de plaisir à voir les belles créations des arts, à ressentir les émotions d'une musique délicieuse, à contempler un beau tableau? — L'admiration pour les ouvrages des hommes me fatigue, mais la prière et la contemplation ne me lassent jamais. — Êtes-vous heureux?... Il revint à sa première réponse : — Je suis tranquille? — Mais votre fille, a dit Jane, vous attache à la vie?... — Il tourna lentement les yeux sur Cécile et la regarda avec plaisir, mais sans passion. — Connaissez-vous la douleur? lui dit Chlora. — J'ai obtenu le calme!... et il prit la Bible. C'est un stoïcien sans grâce, sans cette grandeur qui jadis leur donnait de l'héroïsme. Je ne crois pas que Jane reste longtemps en présence de cette statue de glace. Elle a pris Cécile en amitié, et cette pauvre jeune fille adore Chlora. N'est-ce pas la première créature dont le cœur lui ait été ouvert? elle s'y réfugie comme dans un asile...

Huitième lettre d'Annibal à Horace.

« Suis-je ton ami, ne le suis-je pas? Oserai-je d'une main hardie te réveiller au bord du précipice, ou te verrai-je périr sans rien tenter pour te sauver? Je sais que tu me donneras à tous les diables; mais je veille sur ton amour comme un chien sur le trésor de son maître, et j'aboie parce que j'entends du bruit : ceci est brusque, mais tu me connais, et tu apprécieras ma franchise. La figure de Jane est une de celles sur lesquelles le moindre trouble de l'âme apparaît, comme le moindre souffle du vent sur une source. Depuis trois jours cette belle physionomie, jadis empreinte d'un sentiment impérissable, a changé. Jane est distraite, rêveuse; elle commence des phrases sans les achever, parce qu'elle pense à je ne sais quoi de terrible : ses yeux n'ont plus la même expression de calme et de sérénité ou d'amoureuse rêverie; elle pleure quelquefois; elle tressaille au moindre bruit, elle ne parle plus de son père, elle ne parle plus de toi; elle ne me voit pas encore avec peine, elle sent que ce serait donner trop de soupçon, mais elle m'accueille avec un plaisir qui me paraît joué. Elle lutte, et lutte peut-être avec courage contre un fantôme qui semble lui apparaître à tous moments. Cécile et Chlora ont des conférences ensemble, et souvent elles se font des signes qui ne m'échappent point. Que te dirai-je? ces indices sont aussi légers que l'ombre projetée par une figure quand la lune se lève : je les aperçois, mais je n'en comprends pas la force cachée. L'accent d'un mot, l'insouciance d'un regard, ne se décrivent pas.

« L'autre jour je l'ai vue, à son insu, se promener; elle était parée; elle qui pendant ton absence traîne de longs habits de deuil! Elle est bien en deuil; mais la femme a un art merveilleux pour glisser la joie dans un cortége de douleur et les crêpes de la douleur dans un habit de fête. Hier, miss Cécile voyant ton portrait en parut enthousiasmée : — Si vous connaissiez l'original, ai-je dit, vous sauriez que nul pinceau ne rendra l'expression de son visage. — C'est vrai! a répondu Jane. Je ne pourrais, même de vive voix, te peindre la froideur de son accent. Le soupçon s'est furtivement glissé dans mon âme, mais rien ne le justifie. Je suis effrayé du mal que te causera la lecture de cette lettre : mais que veux-tu? je t'aime comme un homme doit aimer. Attends encore ma prochaine dépêche avant de te désespérer, et crois que je suis abusé par quelque vain fantôme...

Neuvième lettre d'Annibal à Horace.

« Non, non, elle est pure comme un beau ciel, comme la neige de mes Alpes chéries; c'est une créature toute céleste! Je l'ai tourmentée, gênée, épiée; l'enfant qui lève ses mains timides vers les cieux au moment où l'intelligence commence à poindre dans son âme n'est pas plus candide qu'elle. Je m'incline devant elle! Sois heureux, Horace... Cependant je suis bien certain que ces deux jeunes filles-là me cachent un secret. Est-ce une plaisanterie? oui, car Jane et miss Cécile sont depuis quelque temps d'une gaieté folle. Elles jouent comme des enfants et méditent quelque espieglerie, car les entretiens dont on me bannit avec un joyeux mystère sont fréquents, et je ne crois pas que ces deux jeunes fille soient assez perfides pour couvrir une trahison sous les riantes joies d'un commerce aussi naïf : voilà ce que je me répète. Eh bien! ce mystère me tourmente.

Dixième lettre d'Annibal à Horace.

« Quelle terrible situation! Mon amitié pour toi me fait éprouver toutes les angoisses qui te déchireraient si tu étais présent à toutes les scènes qui se passent ici, et qui varient comme les visages de ces deux jeunes filles. Je vis incessamment menacé par un orage, les nuages s'amoncellent et disparaissent soudain; je suis balancé par un flux et un reflux continuels d'espérances, de chagrins et de soupçons qui me tuent. Hier au soir j'ai éprouvé une émotion affreuse que tu vas partager; écoute... Miss Jane se trouvant très-fatiguée, Cécile s'est levée et lui a proposé de se retirer dans leur appartement. Alors le vieux puritain a jeté un regard terrible sur sa fille, qui ne s'en est pas aperçu heureusement, car elle se serait évanouie de frayeur. Sir Smithson, lui ai-je dit, votre religion défend-elle aux jeunes filles d'être indisposées? — Non, frère, a-t-il répondu. — Et pourquoi avez-vous regardé miss Smithson avec tant de colère? — Parce que je la vois en danger ici, répliqua-t-il. Chlora est une véritable fille d'Ève; ses grâces séduisantes et ses talents mondains le prouvent assez. Elle est attachée à la terre, et je crains même qu'elle ne préfère une créature au Créateur. — Je crois qu'il

en est ainsi, lui répondis-je... Le vieux puritain m'a contemplé avec terreur. — Mais comment voulez-vous donc que l'on vive ici-bas? — On y est en épreuve, et nous ne devons penser qu'à la sainte et redoutable éternité! — Bien, lui dis-je; mais puisque vous avez une fille, vous avez été marié; vous n'avez pas toujours eu le ciel pour unique pensée... Laissez donc les jeunes filles se marier comme vous l'avez fait; quand elles seront plus âgées, elles songeront à leur salut, comme vous faites à présent. — Qu'elles se marient, dit-il, mais qu'elles n'aient pas d'amants, et qu'elles ne se chargent pas d'or et de bijoux, pures inventions du démon! — Eh! repris-je, quand voyez-vous des amants ici? — Il en vient, dit-il d'un ton grave (à cette parole je frissonnai de rage); la femme qui veut se parer et qui se pare ne cherche pas seulement sa propre satisfaction; tu le sais, frère, il y a dans l'Écriture : *Je me suis levée pour aller ouvrir à mon amant chéri... mes mains avaient répandu les parfums en rosées. (Surrexi ut aperirem dilecto meo... manus meæ stillaverunt myrrham et digiti mei pleni.)*

« Entends-tu, Horace? *il vient des amants!* La première impression calmée, les réflexions que tu fais en cet instant se sont présentées en foule à mon esprit. Cette phrase du vieillard ne me concernait-elle pas? Sir Smithson, entraîné par une défiance aveugle, ne pouvait-il pas avoir pris le change sur moi? Jane t'a donné tant de preuves d'un amour immuable, qu'elle ne saurait être soupçonnée d'inconstance; enfin cet amant ne serait-il pas plutôt celui de Cécile!... J'ai embrassé cette idée avec une espèce de fureur. Je suis revenu plus souvent et à des heures différentes chez Jane, espérant recueillir quelques indices qui pussent éclaircir ces nouveaux soupçons. Cécile, mon pauvre Horace, est l'innocence même; et où aurait-elle trouvé un amant? Elle est à Paris depuis trois mois, n'est pas sortie dix fois, et quand elle sort, son père l'accompagne, et regarde sans cesse autour de lui, comme un dragon qui veille sur un trésor. Je me suis repenti de l'avoir accusée; mais alors quelle chute! ne faut-il pas que mes soupçons retombent sur Jane, sur Jane!... C'est tout dire. Maintenant j'ai l'âme assiégée par le souvenir de tous les exemples de légèreté donnés par les femmes. Ces histoires souvent fabuleuses, mais toujours assises sur ce principe vrai, que la femme est une créature essentiellement mobile, viennent tour à tour se dérouler à mon esprit, et je frémis! Mais ne faut-il pas considérer Jane comme un de ces êtres chez lesquels la perfection de la beauté féminine n'exclut pas la stabilité de sentiments qui est notre partage? ne t'ai-je pas dit un jour qu'elle avait l'âme d'un grand homme? Adieu. »

« *Fragment d'une autre lettre d'Annibal à Horace.*

« Je songe, mon cher Orazio, que tu dois avoir entre tes mains les preuves les plus certaines de la fidélité ou de la trahison de Jane. Ne t'écrit-elle pas? chacune de ses lettres n'est-elle pas le reflet de sa pensée? n'a-t-elle pas l'âme trop fière pour vouloir dissimuler ses sentiments, même coupables? et si j'ai observé l'inquiétude de ses yeux et le trouble de ses discours; si, malgré ses efforts pour paraître toujours la même, elle n'a pu me cacher sa préoccupation, ne peux-tu pas, toi, scruter le fond de son cœur? Il te suffit, pour cela, de comparer les lettres d'aujourd'hui avec celles d'hier. On a beau vouloir les déguiser, les pensées qui prédominent en nous percent toujours dans nos écrits!... En vérité, ma situation est affreuse. Je ne dors plus. Tu me connais, Horace; tu sais si je suis fier, hautain, si jamais l'idée d'une bassesse a pu souiller mon âme; eh bien! voilà que je descends à l'ignoble office d'espion. Je vais sourdement épier les actions d'une créature toute céleste!... Je vais... ah! Horace, que la sainte amitié a des devoirs cruels! ne nous ordonne-t-elle pas d'achever l'ami qui languit sur le champ de bataille, atteint d'une mortelle blessure?...

« *Douzième lettre d'Annibal à Horace.*

« ..... Hier sir Georges Smithson lisait à haute voix l'évangile de la femme adultère. — Vous voyez, lui dis-je, quand il eut fini, que Jésus pardonnait aux filles de Baal, et votre devoir est tout tracé... Les deux jeunes miss m'ont regardé avec effroi, et Jane a *rougi :* tu sais de quelle émotion cette rougeur est l'indice. — Mon devoir, dit le vieux puritain avec une tranquillité vraiment horrible, je le connais! ma fille n'aura jamais besoin du pardon du Sauveur : elle ne ferait qu'une faute, moi vivant!... A cette phrase prononcée comme un arrêt, Jane s'est appuyée sur Cécile, et toutes deux sont sorties. Cécile soutenait sa cousine presque évanouie.

« *Dernière lettre d'Annibal à Horace.*

« SUSCRIPTION.

« Tu auras sans doute été surpris de mon silence, mais j'ai pris le parti d'en faire une espèce de journal, et je te l'envoie. Je n'ai pas la force de t'en dire davantage.

« Octobre 1815.

« Mon pauvre Horace, je marche de lumière en lumière, de douleur en douleur. Tu as du courage, je t'écrirai la vérité. Tu sais qu'au-dessus de l'appartement de Jane il existe une longue mansarde dépendant de son logement; jusqu'ici cette mansarde était inhabitée. Hier seulement j'ai aperçu je ne sais quel air de nouveauté aux fenêtres de ce grenier. Le lendemain je suis revenu, je suis monté comme par megarde, et je n'ai pas eu honte de regarder à travers la serrure. Horace, tout est fini, je le crains bien!... Tu n'es plus aimé! La magnificence du peu de meubles que j'ai pu voir m'a étonné. J'ai pris le soir même, en sortant, l'empreinte de la serrure, et j'ai le lendemain trouvé un homme habile qui m'a promis de me fabriquer une clef.

« Du 17.

« J'ai la clef, je cours à la place Royale, j'arrive, et je monte à cette fatale mansarde! J'en reviens sans avoir vu Jane. Ah! mon pauvre Horace, je tremble encore de rage! Quel est le démon, la fée?... Non, c'est l'amour qui a présidé à la création de ce voluptueux palais où il a prodigué ses enchantements!... Mais quel prince a pu semer ainsi l'or à pleines mains, et, nouveau Jupiter, franchir mystérieusement les murs d'airain qui gardent cette Danaé nouvelle? par quels artifices magiques a-t-on dérobé à mes vigilants regards les pas des ouvriers qui ont décoré avec tant de luxe cette amoureuse retraite?

« Cet ignoble grenier a été distribué en trois vastes salons, et les lignes disgracieuses des combles se trouvent cachées sous la soie dont les rouleaux nuancent et s'enlacent disposés avec un goût remarquable. Mes pieds ont partout foulé les tapis les plus somptueux, et dans les angles rentrants des tableaux m'ont offert les couleurs les plus fraîches et les plus suaves figures. Ici c'est un vase magnifiquement doré, là une statue d'albâtre, plus loin des porcelaines dignes d'un souverain, et des fleurs fraîches écloses charment les regards et enivrent les sens. Mais je ne te parlerai que de la chambre à coucher : c'est un temple de volupté, un véritable chef-d'œuvre en ce genre. Les fenêtres sont garnies en verre dépoli; les murs sont cachés par des draperies d'une mousseline éblouissante que bordent de larges bandeaux de soie bleue; le tapis est à fond blanc, semé de fleurs bleues; tout le reste de l'ameublement est en harmonie avec la délicatesse des tentures; le lit est de forme antique et drapé avec une élégance voluptueuse; il était encore dans le désordre où l'avait laissé l'amour. Une coquille d'agathe était suspendue au milieu de la chambre et servait de lampe; auprès du lit je remarquai une paire de pistolets, et sur un riche divan de velours bleu je vis les habits d'un jeune homme : ils paraissaient y avoir été jetés à la hâte. Je suis promptement sorti; tout mon sang bouillonnait, mille pensées s'élevaient dans mon âme. J'étais comme au milieu d'un tourbillon. Je songeais à la richesse du séducteur, à l'élégance de ses mœurs, trahie par les recherches de ce lieu de délices. Je le voyais beau, noble, brave, élégant dans ses manières et de parole gracieuse; je voyais la faiblesse de la femme mise aux prises avec toutes les vanités humaines; Jane n'avait pu résister, etc., etc.

« Il est impossible, me disais-je, que le vieux portier ne sache rien sur le nouvel habitant de cette maison... J'entrai brusquement dans sa loge et je lui dis : — Vous avez un nouveau locataire dans la maison? — Non, monsieur, m'a-t-il répondu. — Vous vous moquez de moi; je suis entré dans son appartement et je l'ai vu. — Ah! si monsieur le connaît, c'est différent! a-t-il répondu. — Mais, lui ai-je demandé, quel est-il? A cette question, imprudemment lâchée, il m'a regardé de son air inquisiteur que tu dois connaître et s'est enveloppé dans un profond silence. J'ai tenté de le séduire, il a repoussé l'or, rien n'a pu le fléchir. Ainsi toutes les précautions sont habilement prises et l'inconnu n'est pas un étourdi : mais cet homme-là sort, marche, vient, entre... Je découvrirai ce mystère... Je tuerai ton rival... ma tête est en feu. Une fruitière demeure dans la maison voisine; j'ai voulu la gagner, j'ai réussi; elle vient de m'apprendre que le vieux portier a marié dernièrement sa fille unique en lui donnant dix mille francs de dot... Dix mille francs!... payer si cher la langue d'un portier! Je porterai le flambeau dans ce mystère, dût-il en jaillir un incendie; je te vengerai! . . »

« Mardi, 20

« Aujourd'hui j'apprends que le magicien est un jeune homme. Je me suis mis en sentinelle pour le guetter : mon espion m'a dit qu'il sortait bien rarement, et toujours si lestement, de si grand matin, qu'il était presque impossible de le surprendre. Ce n'est point un sylphe, et mes yeux le verront, je l'ai juré! Je ne m'occupe plus de Jane, ni de Cécile, ni du puritain; je suis sur la trace de ton rival, et jamais tigre n'aura mieux suivi sa proie que je le suivrai. »

« Mercredi, 21.

« Je l'ai vu rentrer; il était onze heures et demie; une voiture l'a jeté au coin du boulevard Saint-Antoine : c'est un grand jeune homme, l'obscurité ne m'a pas permis de distinguer sa figure. A demain; je serai sur le boulevard à cinq heures du matin. »

« Jeudi soir.

« Horace, j'étais ce matin sur le boulevard vers quatre heures et demie : à cinq heures, une brillante voiture attelée de deux chevaux anglais est venue s'arrêter près de la mienne; des gouttes de sueur inondaient mon front, et, malgré le froid, dans ma fureur impatiente, je courais de la place Royale au boulevard, du boulevard à la porte de Jane. Je n'ai pas attendu longtemps; un jeune homme de vingt-cinq ans environ est sorti de la maison; il était vêtu très-simplement; il m'a regardé d'un air inquiet, car je l'examinais avec une sombre curiosité. Il est blond, ses cheveux bouclent naturellement; il a l'air doux, mais fier; son visage est distingué, sa tournure noble et gracieuse; ses yeux bleus sont aussi tendres que des yeux noirs sont ardents. J'ai jugé au caractère de sa physionomie, et à tout l'ensemble de sa personne, qu'il devait être Anglais... Oh! s'il peut être Anglais, me disais-je, malheur à lui! en deux heures je puis le faire emprisonner!...

« Il est monté dans sa voiture, et moi dans la mienne. Après mille détours par lesquels il semblait vouloir se dérober à ma poursuite, il est arrivé à l'hôtel de l'ambassadeur de Naples. Le soir même, je suis allé à l'ambassade. On y donnait un bal, j'ai vu mon étranger. J'ai demandé à madame B... le nom de ce jeune inconnu; elle s'est défendue de répondre pendant environ une demi-heure, mais j'ai fini par lui déclarer, au nom de B..., que je prenais ces renseignements dans l'intérêt même du jeune homme, qui courait des dangers. — Annibal, m'a-t-elle dit, je me confie à votre honneur, et, en vous disant le nom de l'étranger, vous le protégerez : jurez-le-moi... Impatient de tout apprendre, je l'ai juré, Horace!... Le jeune homme reconnaissant en moi son espion du matin, et voyant la familiarité qui régnait entre la duchesse et moi, ne pouvait pas déguiser le trouble affreux auquel il était en proie. Lui parlait-on, il ne répondait pas; forcé de danser, il jetait sur moi d'impatients regards...

« — C'est, me dit madame de B..., le fils de lord C..., le ministre anglais. A ce nom tu sens quelle fut ma surprise. Ton rival est donc un compatriote, le fils d'un homme qui, dans le pays de Jane, est presque roi; il en a tout le pouvoir sans l'éclat. Ce jeune homme s'est donc présenté dans toute la splendeur de la jeunesse et de la beauté, à la jeunesse et à la beauté même; il est venu entouré du cortége des souvenirs de la patrie. Il a dû apparaître à Jane comme la patrie elle-même; il a parlé! Il a parlé le doux langage qui charme une Irlandaise... enfin il a sur toi d'incontestables avantages.

« Le père est immensément riche, mais la fortune du fils est indépendante; sa mère est morte en lui laissant trente mille livres sterling de rentes. J'ai su tous ces détails de madame de B..., et j'ai découvert le motif de l'intérêt qu'elle prend à lui : n'a-t-elle pas une fille à marier? Aussi m'a-t-elle ajouté que le jeune homme était retenu ici *pour une affaire amoureuse*. — Or, dit-elle, je suis certaine que cet amour n'ira pas loin, parce que le père a déjà refusé une fois son consentement, en annonçant à son fils qu'il le déshériterait s'il épousait cette jeune fille. — La connaissez-vous? lui ai je dit. — Non, mais je sais qu'elle est Anglaise, m'a-t-elle répondu. — Voilà où j'en suis, Horace : crois-tu qu'il y ait de l'espoir? et que faire? »

« Mardi.

« Mes recherches sont vaines, il m'est impossible de découvrir quand et comment sir Charles C... est parvenu à voir Jane. Cette intrigue diabolique restera toujours dans les ténèbres au sein desquelles elle a pris naissance. »

« 1er novembre.

« C'en est fait, mon cher Horace, tu es trahi. Je compte sur une fermeté peu commune en te traçant cet arrêt terrible. Mais tu t'envelopperas dans une froide résignation; je te connais, ami. J'ai longtemps reculé devant l'affreuse vérité, maintenant la lumière m'aveugle. Un amour de six années n'était-il pas toujours là, plaidant la cause de Jane. Enfin tout est rompu, un autre a su lui plaire. Une grande âme comme la tienne doit laisser à Jane le sacrifice d'un amour qui ne saurait plus la rendre heureuse. Je ne suis pas assez insensible pour exiger de toi cette fermeté stoïque qui brave toutes les douleurs; non, la perte de Jane encore vivante mérite, je ne dirai pas des larmes, nous autres hommes nous n'en devons répandre que de joie, mais le même désespoir que si la mort l'avait ravie. Ton amour s'ensevelira dans une amitié courageuse. Au moment où tu liras ces lignes, songe qu'il est au monde un être qui partage et sent ta douleur; maintenant rassemble toute ta fermeté.

« Après avoir recueilli les renseignements que me donna madame de B... chez l'ambassadeur de Naples, j'ai avidement cherché les moyens d'éclaircir mes soupçons. Je suis allé voir Jane. Cette jeune fille me confond, elle est toujours tendre, affectueuse .. rien ne trahit les secrètes émotions qui l'agitent sans doute; cependant elle est changée, elle est en proie à des souffrances dont elle s'efforce en vain de dérober la violence et la cause à mes regards. Horace! Horace!... Du reste, hier encore la scène était la même, rien n'annonçait le trouble et le désordre des passions dans cette tranquille retraite. Le vieux puritain semble cependant vouloir retourner en Italie avec sa fille, car les affaires de succession du pauvre Smithson n'ont pas été difficiles à régler; et, comme sir Georges Smithson frémit à chaque instant des dangers que court sa fille en vivant dans l'amitié d'une fille aussi mondaine que Jane, son départ me paraît certain.

« Tu sais qu'il existe à l'autre coin de la place une maison de laquelle il est facile de voir ce qui se passe chez Jane, les appartements se trouvant tous sur la même ligne et de pareille hauteur à la place Royale. Je résolus alors de me tenir en sentinelle dans un appartement de la maison voisine pendant tout le temps qui me serait nécessaire pour acquérir les tristes preuves de l'amour de Jane pour le fils de lord C....

« Le lendemain même, le portier de cette maison fut à moi, et il me laissa la liberté de m'établir dans le grenier, où, muni d'une longue-vue et tapi dans un endroit propice à mon espionnage, je restai toute la journée et toute la nuit. A une heure du matin environ je vis briller une lumière dans l'appartement de miss Jane, et à travers les rideaux j'aperçus distinctement les ombres de trois personnes. Je reconnus facilement le jeune homme dont un instant auparavant j'avais entendu la voiture s'arrêter au coin de la rue de Turenne; il riait et folâtrait avec miss Chlora. La nuit, les rideaux, tout conspirait contre moi, je ne pus voir que ces ombres sinistres qui voltigeaient. Tantôt dans le silence de la nuit j'entendais quelques sourds accents de cette harpe divine, tantôt l'ombre d'une jeune fille dans les bras de sir C... se projetait sur les plis de la mousseline, et je frissonnais. Enfin ils ne tardèrent pas à disparaître, la chambre rentra dans une obscurité profonde, et soudain la lumière illumina successivement les différentes croisées de la voluptueuse mansarde. Mais bientôt miss Cécile, rentrant dans son appartement, ouvrit sa croisée; et, comme si l'aspect de ce bonheur l'eût trop agitée, qu'elle eût besoin de la vue d'un ciel étoilé pour se consoler de sa solitude, elle resta plongée dans la rêverie, contemplant les nuages qui fuyaient avec rapidité à travers les flambeaux de la nuit. Alors mon dernier espoir m'abandonna, et je fus saisi d'un froid qui pénétra jusqu'à mes os.

« Ami, cherche un prétexte, viens, accours, tombe comme la foudre, charge-toi seul du soin de ta vengeance. J'irai au-devant de toi aussitôt que tu seras arrivé en France, car tu ne manqueras pas, j'espère, de m'écrire un mot d'avis. Adieu. »

« Hélas! Eugénie, vous auriez un tableau bien imparfait de cette catastrophe si je gardais le silence sur la situation dans laquelle je me trouvais lorsque cette dernière lettre alluma dans mon cœur tous les feux de l'enfer. Les Français étaient séparés les uns des autres en Espagne, et, semblables à des citadelles semées dans une contrée, ces restes de nos armées se défendaient au milieu d'un pays où les murs, les arbres, les fontaines recélaient des ennemis. Accablé par la chaleur du climat, par les longues marches, par tous les soins qu'exigeaient notre subsistance précaire et notre sûreté menacée, je portais déjà un cruel fardeau, lorsque ce dernier malheur vint m'accabler.

« Jusque-là les terreurs d'Annibal n'avaient point encore attaqué mon amour, je dormais tranquille, me confiant au sourire de Jane. Hélas! mademoiselle, ses lettres changèrent insensiblement; à ces chères expressions d'un immortel amour, qui me ravissaient, succédèrent lentement des expressions encore tendres, mais dénuées de cette exaltation qui est la vie du cœur. Je ne m'en aperçus pas, car nous n'étions point de ces amants dont la flamme est dévorante parce qu'elle dure un jour. Bientôt son style eut de la tiédeur, puis il perdit cette chaleur dont l'amour est le principe. Enfin ses lettres devinrent froides par des teintes aussi imperceptibles que les dégradations de la lumière au coucher du soleil; alors les avis de Salviati prirent à mes yeux beaucoup de gravité, alors s'élevèrent en moi d'horribles doutes que mon cœur repoussait, des soupçons démentis par une voix secrète; l'image de Jane planait toujours devant mes yeux comme un soleil et dissipait tous ces nuages. Mais je reçus la dernière lettre de Salviati; il s'y trouvait une lettre de Jane dont l'indifférence me glaça, et un démon s'empara de moi; je fus emporté par je ne sais quelle puissance infernale, car je n'avais plus la conscience de ma propre existence.

« Aussitôt je quittai l'armée, disant que ma blessure reçue à S.... s'était rouverte et demandait les plus grands soins. Le poste que j'occupais était envié, on me savait incapable de commettre une lâcheté; j'obtins sur-le-champ un congé, je partis.

« J'ignore moi-même en quelles intentions j'allai à Paris : dans le torrent d'idées, de sensations, de projets qui s'entre-choquaient, je

ne distinguais rien; une espèce d'instinct me guidait et j'obéissais aveuglément. Je traversai la France, les malheurs de ma patrie ne me touchèrent point; ce ne fut que longtemps après, et à Chambly même, que je me rappelai les événements politiques comme une vision de mon enfance. Au milieu des souffrances de cet horrible cauchemar, j'entrevoyais la vengeance comme une nécessité, l'amour de Jane comme un espoir, et ces deux pensées étaient seules à tourmenter mon cœur. La vigueur de ma jeune imagination et les événements terribles qui la fatiguaient enfantèrent un chaos de souffrances morales et physiques sous lequel ma raison faillit succomber. Enfin j'arrivai à Orléans; j'y trouvai Annibal. A ma vue il se précipita dans mes bras et m'accueillit par un silence qui me fit connaître toute l'étendue de mon malheur. Je le vis pâlir, rougir tour à tour et n'oser lever sur moi des yeux dans lesquels je crus voir briller une larme, et je le connaissais assez pour savoir que son dévouement n'était égalé que par mon infortune.

« — Et Jane?... fut ma première parole. Il baissa la tête par un geste plein de mélancolie. — L'as-tu prévenue de mon arrivée? — Enfant! s'écria-t-il. Et son regard exprima la pitié. Il m'était si difficile de croire à sa trahison que je ne cessais point d'agir et de parler comme si elle était toujours à moi. — Hélas! lui dis-je, c'était cette année même que nous avions attendue pour notre union. A ce terme, je devais acquitter les obligations que le bon père Smithson m'avait imposées par sa lettre dernière. A cette idée, je restai stupéfait en pensant que le souvenir de cette union de nos cœurs, célébrée si religieusement par cet être divin dans une scène qui ne sortira jamais de ma mémoire, ne s'était pas élevé dans le cœur de Jane pour défendre mon amour. Depuis ce moment, n'étions-nous pas époux?

« Annibal, profitant alors de l'abattement dans lequel je tombai, me raconta en peu de mots que Jane était mère, que son séducteur était parti depuis deux mois pour l'Angleterre, dans l'espérance de fléchir son père, qu'enfin le puritain venait de perdre sa fille. Ce récit me causa des convulsions affreuses; une fièvre cérébrale, causée par ces secousses terribles, me contraignit de rester à Orléans. Tantôt j'appelais la mort à grands cris, et alors Annibal, veillant sur moi, me dérobait mes armes; tantôt je refusais toute nourriture, ou je voulais m'enfuir.

« Annibal employait pour me calmer toutes les ressources de l'éloquence, et il agissait avec moi comme les chefs de parti avec les masses populaires. Tantôt il me disait : — Eh bien! allons *la* tuer, elle et son amant! Je reculais d'horreur, comme si j'eusse vu une mare de sang, et je refusais d'accomplir le vœu que j'avais exprimé avec fureur. Tantôt il me parlait de sa vive affection pour moi, de la part qu'il prenait à mes chagrins, et sa douce voix apaisait mes souffrances. — Oui, lui dis-je un jour avec un sang-froid qui l'épouvanta, l'amour fait de l'homme un tyran! Eh! quel droit avons-nous d'exiger qu'une pauvre créature qui vit sous l'influence despotique des sens aime toujours parce que nous l'aimons? Mais c'est une folie, c'est vouloir qu'il n'y ait au monde ni hasard, ni plaisirs, ni erreurs... Annibal crut d'abord que ces paroles m'étaient dictées par l'ironie que mon désespoir affectait souvent. — Partons, dit-il. — Partons, répondis-je, je ne crains rien : je puis regarder maintenant Jane sans être ému. Je disais vrai; quelquefois l'âme a de ces retours et trouve des forces nouvelles en se repliant sur elle-même, semblable à Antée, qui puisait un nouveau courage en touchant la terre. J'arrivai à Paris, et, suivi de Salviati, j'accourus chez Jane. Angoisse affreuse! je franchissais, à la poursuite du malheur, ce même chemin que jadis je me faisais un jeu d'abréger en courant m'enivrer de ses regards. — Tu pâlis! me dit Annibal quand j'arrivai rue de Turenne. — Je ne crois pas, lui répondis-je, mais j'ai froid. J'ai vu la porte de la maison, j'ai monté les marches de l'escalier, et j'ai fait retentir cette sonnette, dont jadis les tintements. . . . .

« J'ai pris un moment de repos, Eugénie; j'étouffais. N'y a-t-il pas un monde de douleurs dans ce dernier mot? J'ai repris courage, je vais poursuivre.

« Alors je l'entendis, je la reconnus sans la voir, elle accourait de ce pas léger si connu de mon oreille. Souvent autrefois elle accourait ainsi; aujourd'hui elle accourt, joyeuse auprès d'un autre. Rien n'a manqué à cette catastrophe. C'était *elle!* A ma vue elle jeta un cri perçant; je la vis frissonner et rougir; je frémis. Cette rougeur était chez elle l'indice de la plus grande douleur. Que la honte la rendait belle! Elle me jeta un regard, et je me sentis fasciné par une puissance inconnue; toutes mes idées se confondirent, et je restai en contemplation devant elle. — Est-ce *toi?* s'écria-t-elle; dans quel moment, hélas!

« Je m'avançai sans lui répondre; elle me suivit en silence dans le salon. Là un autre spectacle s'offrit à mes regards : un homme, ou plutôt un squelette, habillé de noir, tenait un livre dans ses mains décharnées. Notre arrivée n'opéra en lui d'autre changement qu'une vacillation lente et monotone dans ses yeux, qui roulèrent dans leur orbite de telle façon, qu'en s'arrêtant sur nous ils ne me semblèrent pas avoir changé d'attitude. — Ce n'est pas *elle*, dit-il avec une douleur si profonde, que ma douleur se tut devant l'angoisse paternelle. Il ne se leva point, ne fit aucun mouvement, et ses yeux revinrent contempler la chaise qu'*elle* avait occupée pour la dernière fois. Je souffrais; j'avais du bonheur à revoir Jane, même infidèle; j'étais stupéfait à la vue du puritain; en un mot, j'étais ivre. Voir cet appartement! être à cette même place où sir Smithson avait uni nos deux mains dans les siennes! oh! ce sont des angoisses que personne ne comprendra. Un autre homme eût tué Jeanne ou l'eût accablée de reproches; moi, je sentis ma fureur expirer à son aspect, et ma bouche, qui s'ouvrait pour l'accuser, exprima par un triste sourire les sentiments confus dont j'étais agité. Alors sir Georges, qui m'examinait d'un air sombre, s'écria gravement : — La joie des hommes est une insulte pour qui n'a plus de fille! (La joie!) J'ai cru voir l'ombre du roi Lear.

« Je me retournai vers Jane, elle pleurait! A ce spectacle, je fus près de me jeter à ses pieds; mais une femme de la campagne sortit de la chambre à coucher, et Jane courut lui parler à voix basse. Annibal se pencha vers moi pour me dire : — C'est la paysanne qui prend soin de son fils; depuis quinze jours elle va tous les matins à Sèvres... Mon cœur à cette phrase redevint de marbre. Annibal s'éloigna pour nous laisser seuls, en me faisant signe que le puritain ne comptait plus parmi les vivants. En effet il regardait constamment *cette chaise*, lui qui voulait tuer sa fille à la première faute qu'elle commettrait.

« Jane revint précipitamment à moi, et, me prenant la main avec cet abandon qui me charmait jadis, elle me dit : — Enfin te voilà!... A cette phrase, sir Smithson leva brusquement la tête et nous regarda; Chlora baissa les yeux. — Ma lettre t'a parlé, dit-elle, de circonstances fâcheuses; mais avant tout laisse-moi te dire que je t'aime!... Sa bouche prononça cette phrase avec l'accent d'autrefois. — Eh bien! continua-t-elle, pourquoi ton étonnement? Soudain elle regarda la pendule avec effroi : — Midi! s'écria-t-elle; Horace, adieu! adieu! Reste ici! dans deux heures je reviens à toi. — Comment! lui dis-je avec une sourde colère, j'arrive, tu ne m'as pas vu depuis deux ans!... depuis deux ans! et voilà quel est ton accueil, tu me fuis. Que te dire? trouverai-je des mots pour qualifier tes perfidies? — Grands dieux! qu'as-tu? me dit-elle en me regardant avec un étonnement parfaitement joué. — Où vas-tu? lui demandai-je. Elle resta muette, et par un mouvement involontaire elle regarda la pendule. — L'heure te presse? lui dis-je. Elle fit un signe de tête affirmatif en me contemplant avec un effroi qui me calma soudain. — Jane! lui dis-je plus doucement en lui prenant la main et la baisant avec ardeur. A ce geste, le vieux puritain se leva, dirigea sur nous des yeux étincelants de rage, ses lèvres tremblèrent, et il s'écria : — Voilà comme on les perd! — Votre heure de prier vient de sonner! lui cria Jane. Le vieillard avait jeté sa Bible par terre, il n'entendit rien et se rassit en silence. — Jane! où vas-tu, mon ange, et que vas-tu faire? lui demandai-je dans le désir de commencer avec calme cette fatale scène.

« — Ami, dit-elle avec un son de voix enchanteur et en mettant son doigt sur mes lèvres, ceci est un secret qui ne m'appartient pas : en aurais-je pour toi? Je suis bien aise de t'apprendre que ta femme sera discrète!... Elle tremblait, mais elle accompagna cette phrase d'un sourire et d'une expression qui semblaient appartenir à l'innocence. Alors une infernale idée s'empara de moi, je pensai qu'elle espérait encore me tromper et qu'elle avait résolu de m'épouser pour cacher son déshonneur... Elle s'était éloignée de quelques pas, et quand je la vis sortir aussi froidement, je sentis redoubler ma fureur, j'ouvrais même la bouche pour lui dire un éternel adieu, lorsque tout à coup elle revient à moi, m'enlace, me serre dans ses bras, m'embrasse avec amour. — Tu n'as encore rien adressé au cœur de ta pauvre Jane, me dit-elle à voix basse, et tu m'arrives après deux ans d'absence! et je te revois dans un état déplorable! et tu me jettes de sinistres regards! et tu frissonnes... Au nom du ciel! qu'as-tu? — Jane, lui dis-je en la pressant sur mon cœur, après deux ans, quelle affaire assez pressante peut jeter tant de froideur sur l'accueil que tu me fais? — Une affaire!.. s'écria-t-elle avec étonnement, une affaire!... Connais-tu quelque affaire qui m'empêchât de rester un an tout entier devant toi, occupée à te regarder, sans me rassasier de ta chère vue? Une affaire!... non, c'est un devoir sacré! un jour tu pourras me comprendre, c'est *un devoir* enfin!... mais je te connais et je pars tranquille. Il y a pour toi dans cette chambre des souvenirs qui me défendront de tes soupçons... Elle m'embrassa en pleurant, me montra du doigt le puritain, disparut en étouffant ses sanglots, et me laissa en proie à je ne sais quelle espérance. Dans ses regards j'avais reconnu la céleste expression de son amour, rien n'était changé. Ma colère expirait; ma langue se glaça par trois fois, quand trois fois je voulus exprimer un reproche. Elle triomphait de moi!... ou plutôt je croyais toujours à son amour.

« — Annibal, m'écriai-je, il existe un mystère que je ne saurais éclaircir!... Annibal vint à moi sans embarras et me parla de la fausseté des femmes. — Songe, lui dis-je en l'interrompant, qu'il me faut des preuves! qu'il me faut l'évidence, pour balancer un seul de ses sourires!... Ces preuves, si Annibal ne me les eût pas don-

nées, je l'aurais tué. Aussi je lui dis : — Annibal, si tu t'étais trompé, évite-moi alors que je reconnaîtrai ton erreur... Il sourit, et ce sourire me fit trembler. Je marchais sur un fil entre deux précipices. Ne fallait-il pas renoncer à Chlora ou à un ami, voir s'évanouir un des deux rêves de mon cœur?...

« Pendant que j'étais plongé dans cet égarement ; que, jeune encore, j'offrais le même spectacle que ce vieux puritain privé de sa fille, Annibal entendit un grand bruit de chevaux, il courut à la fenêtre, revint précipitamment, et, me prenant par la main : — Horace, me dit-il, du courage, de la prudence, ne t'emporte pas!... Songe qu'il faut, pour tout découvrir et acquérir la preuve de cette horrible trahison, garder un sang-froid imperturbable. Alors j'entendis un jeune homme se précipiter dans la maison ; il sonna : le vieux puritain, ébranlé dans le fond du cœur, se leva de l'air d'un prophète inspiré, et, levant les bras au ciel, il s'écria, comme un enfant joyeux : — La voilà!... c'est elle!... Je ne sais plus ce qu'il fit, car dans ma rage je m'élançai dans l'antichambre et je courus ouvrir moi-même.

« Je fus surpris, je l'avoue, en voyant mon rival. Si la beauté des formes, la candeur de l'expression, annoncent une grande âme, ce jeune homme est digne de Jane ; il me regardait avec des yeux si pétillants de joie, que cette vue me rendit ma fureur. Il me souriait, et peut-être allait-il me sauter au cou et m'embrasser. — Monsieur, lui dis-je en me contenant avec peine, qui venez-vous chercher ici? — Monsieur, me répondit-il avec cette émotion que cause à un homme joyeux l'obstacle imprévu d'un homme en colère, miss Jane n'est-elle pas ici? — Non, monsieur, lui répliquai-je. — Il faudrait cependant que je la visse à l'instant même! je lui apporte de la joie... — Monsieur, lui dis-je en me contenant avec peine, miss Jane est sortie... Mon agitation le frappa, il me regarda d'un air indécis et me dit : Sortie?... oh! ne me trompez pas! si elle était ici, inquiète, souffrante, qu'elle ne fût pas visible, portez-lui mon nom, et sur-le-champ... — Monsieur, m'écriai-je, et je vous ai dit la vérité, miss Jane est sortie. — En ce cas, dit-il en réfléchissant, Jane est à Sèvres...

« Je restai anéanti : ce mot Jane, cette certitude du lieu même où elle se trouvait... oh! alors un nuage s'étendit sur mes yeux. Annibal me soutint, je me réveillai dans ses bras. — A Sèvres! à Sèvres!... m'écriai-je avec fureur en m'assurant que mes pistolets étaient sur moi. — Il a quatre chevaux à sa voiture, me dit Annibal ; nous ne l'atteindrons pas... — En eût-il cent! il n'ira pas si vite que moi! lui dis-je. Nous partîmes.

« Encore un peu de courage : mon récit, chère Eugénie, touche à sa fin. Ici, je vous ferai observer que, telle rapidité que je mette à vous exprimer les gestes, les regards, les paroles qui ont marqué pour moi cette journée, rien ne peut vous peindre l'horrible célérité des scènes qui la remplirent ; l'histoire de mes sentiments serait aussi par trop pénible, vous connaissez mon caractère ; je vous raconterai seulement les faits... Hélas! jamais catastrophe ne fut plus habilement amenée par le hasard! L'image de Jane avait combattu des doutes inspirés par ses lettres et confirmés par celles d'Annibal ; un faible espoir me restait encore, l'aspect de Jane m'avait rendu la vie ; la rencontre de sir Charles C... venait de me plonger dans le néant. Je courais à Sèvres chercher la mort. Nos chevaux haletaient en entrant dans le village ; mais avec une célérité inouïe nous avions atteint, rencontré, dépassé la voiture de mon rival. Attelée de quatre chevaux, cette infernale voiture allait avec une effrayante rapidité, et il a fallu que ma rage ait passé dans l'âme de ces deux chevaux que vous connaissez, pour que nous ayons obtenu environ une dizaine de minutes d'avance sur sir Charles C...

« En arrivant à Sèvres, nous aperçûmes un fiacre dans lequel j'avais cru voir Jane : il était arrêté à quelques pas d'une maison vis-à-vis de laquelle se trouvait un restaurateur. Je vis de mes yeux Jane descendre de cette voiture. Alors nous entrâmes dans la cour de l'auberge, après avoir confié nos chevaux au maître, qui était venu lui-même à notre rencontre. Je franchissais déjà la cour pour m'élancer dans la maison de Jane, quand je me sentis arrêté par Salviati, qui me dit : — Vas-tu commettre des imprudences, te montrer pour ne rien savoir?... Prenons des renseignements! Crois-tu qu'on ignore à qui cette maison appartient? Nous montâmes dans une salle dont les croisées permettaient de voir la maison, et je fis venir l'aubergiste. Le hasard voulut que ce fût un ancien militaire qui avait servi sous mes ordres. — Mon brave, lui dis-je, connais-tu le pays?... — Comme une consigne, répondit-il. (Car il semble que ma mémoire ne me fasse grâce d'aucun détail ; les moindres circonstances sont toujours présentes à mon esprit ; et les paroles, je les entends ; les gestes, les individus, les nuages même qui couraient alors dans le ciel, je les vois.) — Voilà pour toi, lui dis-je en lui jetant ma bourse ; écoute, tu vois cette maison?... par qui est-elle occupée? — Monsieur, répondit-il, cette maison est louée à une jeune Anglaise... Il poursuivit, et les détails qu'il me donna confirmèrent et mes soupçons et les accusations d'Annibal, qui pendant mon colloque avec l'aubergiste était à la croisée. — Horace! s'écria-t-il, voici la femme que tu as vue ce matin chez miss Jane... Je m'approchai de la fenêtre, je reconnus la paysanne. Jane était aussi à la fenêtre, et regardait dans la rue en donnant les marques de la plus vive inquiétude.

« — Voulez-vous que j'attire cette femme ici? me demanda l'aubergiste. J'y consentis par un geste convulsif, demeurant le témoin impassible des efforts que fit l'hôte pour amener la paysanne devant nous. Elle vint, et, pour qu'elle ne me reconnût pas, je m'enveloppai dans mon manteau. — Quel est le nom de la personne à laquelle vous louez votre maison? lui demanda Annibal. Elle refusa de répondre. On lui présenta de l'or, elle refusa et voulut se retirer. Alors je tirai mon portefeuille, et, lui montrant des billets de banque, Annibal lui proposa un prix exorbitant pour ses confidences. Elle regarda tour à tour les billets et sa maison ; puis succombant à l'appât du gain, elle dit à voix basse : — C'est miss Jane Smithson!... Je n'en entendis pas davantage, un voile épais tomba subitement devant moi ; je fis signe de la main qu'on éloignât cette femme, et je me précipitai vers la fenêtre dans l'intention de me jeter sur le pavé, pour qu'*elle* fût obligée de passer sur mon corps en retournant à Paris, mais la vue de mon rival m'arrêta soudain. Sa voiture était arrêtée à quelques pas, et il allait à pied, demandant de maison en maison la demeure de son enfant. A cet aspect, je devins immobile, et, le contemplant avec une sorte de calme : — Jane l'aime donc! Ils sont heureux!... me dis-je. Je ne sais à quelle cause m'attribuer ce moment de relâche que me donna la douleur. Le jeune lord était le bonheur même ; il parlait à tout le monde, et rencontrant la paysanne, il l'interrogea, l'embrassa dans son délire, courut avec elle jusqu'à la maison, dont la porte s'ouvrit pour lui. Alors ma rage me revint tout entière ; elle revint d'autant plus violente, que je voyais la preuve de tout ce que j'avais pu soupçonner de pire, et l'anéantissement des espérances qui m'étaient restées malgré tout.

« Haletant, déchirant mes habits, armant, désarmant mes pistolets, je ne criais pas, je rugissais soudainement, le torrent où ma pensée était emportée ne me laissant pas le pouvoir de m'arrêter à des mots, à des phrases ; je n'avais plus rien d'humain, j'étais comme un tigre affamé, j'avais besoin de sang. Annibal ne cherchait point à me calmer et se contentait de veiller sur mes moindres mouvements. J'allais, par un mouvement précipité, du mur à la fenêtre et de la fenêtre au mur, absolument semblable aux animaux carnassiers enfermés dans leur loge ; ce n'étaient plus des idées qui se pressaient dans mon cerveau, des myriades de pensées aiguës qui passaient en me déchirant de leur essor. Ah! l'on souffre bien moins pour mourir!... Tout à coup je vis le jeune lord sortir de la maison de Jane en donnant les marques d'une profonde inquiétude. Il laissa la porte ouverte. Sur-le-champ j'ouvre la croisée, je mesure de l'œil la distance, je m'élance, je saute sur le chemin sans me blesser ; à peine sentais-je mon corps! Je me dirige rapidement vers cette maison, qui m'attirait comme un gouffre fatal, et, quand j'y parvins, la terre, les corps, les objets, tout avait disparu sous les flots d'une lueur surnaturelle : mes sensations étaient si vives, si multipliées, que mon âme avait subjugué, anéanti mon corps ; je m'agitais dans une sphère inconnue, que je ne puis comparer qu'à ce monde étrange dans lequel s'accomplissent nos rêves ; je marchais comme marche l'ombre, l'*esprit;* enfin le langage manque à peindre de telles scènes.

« Me voici dans cette maison : un escalier se trouve devant moi ; j'entends les vagissements plaintifs d'un enfant et la douce voix de Jane! Mon emportement s'était évanoui ; une sueur froide baigne mon front. Je pose mon pied sur la première marche, avec la précaution d'un voleur nocturne préparant l'assassinat : je n'ai point fait de bruit ; la marche est franchie ; une seconde, une troisième, nul bruit. J'arrive au seuil sans avoir écrasé un seul grain de poussière, je retiens mon haleine, le moindre souffle retentit dans mon oreille comme jadis une parole de Jane en mon âme ; je suis devant la porte de la chambre où est l'enfant ; Jane et la paysanne y sont aussi. Je n'ai aucune honte de regarder par cette porte entr'ouverte, et j'ai la vertu, le courage (que dire!...) de contenir mes cris en voyant Jane, cette Jane qui m'adora, bercer l'enfant d'un autre!... lui sourire, et quel sourire!... Elle lui souriait enfin, et chantait pour apaiser ses souffrances! Elle venait sans doute de l'allaiter! Qu'elle était belle! que dis-je, belle?... divine, sublime!... Était-elle coupable?... mon cœur me criait : — *Non...*

— *Elle est perdue pour toi!...* me dit une voix terrible ; et une force invincible, cette force qui brise notre poitrine pendant un long cauchemar, me clouait à cette porte. — *Oh! mon Dieu! la trouvera-t-il?...* fut la seule parole que prononça Jane avec les signes d'une profonde douleur. Je m'élançai hors de cet infernal repaire et regagnai mon auberge dans un état qui aurait fait pitié à Jane elle-même. Je trouvai Annibal au désespoir : — Dieu soit loué!... s'écria-t-il en me voyant l'embrasser, et, les yeux secs, lui dire : — Perdue!... perdue!... perdue à jamais!... Ce fut alors que commença la folie : je tombai dans une démence sombre, et mes yeux hagards effrayèrent l'aubergiste et Annibal. Mon ami fit de moi ce qu'il voulut ; nos chevaux étaient sellés, il me mit sur le mien et m'entraîna. Je sortais lorsque lord C... parut : nous nous arrêtâmes l'un devant l'autre. — Tout votre bonheur est là!. . lui dis-je en montrant la maison. —

Oui... répondit-il. — Aimez-la bien!... m'écriai-je; et je m'enfuis, car je sentis que j'allais lui faire sauter la cervelle.

« Je revins à Paris, et pendant la route j'écoutai les discours que me tint Annibal, mais je n'y compris rien; sa voix me semblait une musique vague; je savais qu'il me parlait, mais mon âme était morte. Cependant mes dents s'entre-choquaient de froid; je riais, et mes yeux brûlants me refusaient des pleurs; je n'étais pas en proie à une souffrance aiguë, mais ma main ne savait plus guider mon cheval. Arrivé chez moi, je fis venir Nikel et lui commandai de tenir deux chevaux prêts; puis, prenant Annibal dans mes bras : — Mon ami, lui dis-je, mon frère!... Les larmes me coupèrent la parole. — Tais-toi, me dit-il; les larmes d'un homme sont terribles!... — Ami, je vais te quitter pour toujours!... Je dis adieu à la nature entière... Annibal, tu n'as plus d'ami... Adieu, je vais vivre où le hasard m'indiquera une place, mais je vivrai obscur, gardant un silence absolu. Personne ne sait *son* nom, je ne l'entendrai donc pas! Je l'aimerai toujours, tu pourras le *lui* dire si tu *la* rencontres... Qu'elle soit heureuse et qu'elle oublie mon infortune! je lui pardonne. Ne fais aucune démarche pour me revoir, et si tu apprends que j'ai succombé au chagrin, viens graver sur la tombe de ton ami : — *Il aima!*... Je suis fier de mon amour. Adieu. Vainement Annibal essaya de me détourner de ce projet, il lui fallut me quitter. Guérard m'a dit que, désespéré de m'avoir perdu, il s'était réfugié à Tours : Salviati est le modèle des amis! Quand Nikel vint me dire que les chevaux étaient prêts, je lui ordonnai de m'accompagner, et une fois à cheval je partis au grand galop. Où? L'instinct invincible de la passion me conduisit, hélas! sur les boulevards, et en un instant j'arrivai à la place Royale. *La* revoir! *la* revoir, mademoiselle, me sembla le plus grand bonheur! Oui, *la* revoir, même perdue pour moi! —Eh! oui, criais-je tout haut, je la verrais comme un beau tableau, comme une image des perfections célestes! A qui mon admiration nuira-t-elle? empêchera-t-elle celui dont jadis elle a sauvé la vie, qu'elle a serré dans ses bras, de rester comme une ombre de sa brillante vie, comme une statue qu'elle éclairera des feux de son bonheur?.... eh bien! je demanderai cette faveur à genoux à mon rival... et il y aura encore au monde une joie pour moi! N'ai-je pas assez de force dans l'âme pour aimer sans espoir?... N'étais-je pas heureux quand je m'enivrais de la voir prier à Saint-Paul?... O malheur! elle avait quinze ans alors!... six ans se sont écoulés, et ma félicité a été successivement portée à son comble et renversée sans espoir.

« Je montai rapidement chez Jane, agité par des pensées bien différentes de mes pensées d'autrefois... Ah! si l'on savait lire dans les mouvements humains, que d'angoisses, de terreurs et même de joies on eût découvert dans mes gestes et dans mes pas, langage souvent plus expressif que la parole! Je sonnai, j'entrai, je parcourus l'antichambre, le salon; tout était désert : j'entendis parler chez Jane, j'ouvre... je reste stupéfait : Eugénie! le même enfant que j'avais vu à Sèvres!... il était chez elle, dans le même berceau; elle le balançait, elle avait pleuré!... Le vieux puritain aux cheveux blancs souriait à l'enfant et le regardait d'un air hébété comme regarde la démence... Jane me sourit, mais soudain elle jeta un cri en voyant mon visage. C'était celui d'un maître irrité, d'un bourreau!... plus d'amour, plus d'espoir! la mort siégeait sur mon front, inflexible, terrible!... Elle s'élança sur moi, je la repoussai. Elle alla tomber sur le vieux puritain, qui, étonné, la retint dans ses bras... — Malheureuse! m'écriai-je, tu m'as tué!... Nous sommes quittes, je te devais la vie... — Est-ce *lui?*... lui!... dit-elle. A ce mot, je ne sais quel démon s'empara de moi, je vis la chambre tout en feu; j'avais saisi mes pistolets, l'enfer me souriait, je crois, mon doigt lâcha la détente... A travers la flamme produite par la détonation, je vis Jane se débattre et venir à moi en souriant avec innocence; je n'avais atteint personne... Je me sauvai, poursuivi par mille furies et par ce sourire de Jane, plus cruel que les voix infernales qui aboyaient à mes oreilles. Au milieu de ce tumulte, j'entendis Jane parler et courir; mais je fuyais, je montai à cheval, faisant signe à Nikel de me suivre, et je partis comme un éclair. Jane est descendue jusque dans la rue, car en détournant je la vis pâle, échevelée, essayant de me rejoindre... mais rien n'a pu m'arrêter. Je me suis trouvé bientôt à Chambly; mon cheval s'abattit devant la maison que j'habite, je regardai cet accident comme un ordre d'en haut, j'obéis. Vous savez le reste.

« Jamais, depuis ce jour, le nom de Jane n'a été prononcé devant moi. Par moments, j'entends encore sa voix, je revois ce sourire qui me fait tant de mal; il m'assassine! J'ignore en quelle contrée elle a porté ses pas. Souvent son fantôme arrive à moi plein de grâce, de charme! Je la vois folâtrant, je vois ses yeux noirs, ses joues pâles, ses cheveux, sa robe blanche, et, penchée sur sa harpe, elle me chante une ballade irlandaise qui parle d'amour.. Souvent aussi elle se lève, terrible, menaçante, me montre deux fosses funèbres, deux croix, deux noms! Voilà mes rêves, voilà ce qui absorbe toutes mes pensées! aussi ma jeunesse est-elle flétrie. Maintenant vous connaissez le cœur sur lequel vous voudriez asseoir votre bonheur! Pardonnez-moi, mademoiselle, d'avoir soulevé le voile qui dérobait à votre candeur le pitoyable spectacle du monde. Ah! si nous unissons nos destinées, nous n'habiterons pas les villes!

« A présent ma tâche est remplie. Vous allez prononcer sur notre sort : si votre réponse m'est favorable, mademoiselle, elle dissipera sans doute les nuages qui chargent mon front, et, j'ose l'espérer, le jour où nous serons unis Jane cessera de m'apparaître et mes souvenirs de m'accabler. Cette espérance rafraîchit mon âme épuisée par les efforts qu'il m'a fallu faire pour vous retracer ainsi les cruelles agitations de ma vie. »



Chère Eugénie, votre innocence vous empêche de concevoir le mal. — Page 44.

— Ah! m'aimera-t-il autant?... s'écria Eugénie en laissant tomber ces pages funestes; et, s'abîmant dans une profonde rêverie, elle resta longtemps livrée aux réflexions aussi nombreuses que cruelles que cette lecture éveillait en elle. Ce moment était pour la jeune

fille un de ceux où l'âme, planant au-dessus de la vie, juge l'avenir par le passé et se sent capable de lutter avec la destinée.

Mais Eugénie aimait, elle ne réfléchit pas longtemps sur ce qu'elle devait craindre ou espérer, et ne sonda point ses pressentiments, mais, s'oubliant bientôt entièrement, elle ramena toute sa pensée sur les malheurs de son bien-aimé. Comme tous ceux dont l'âme a toujours été froissée, mademoiselle d'Arneuse était douée d'une expérience précoce. Le malheur rend observateur, il ne s'avance qu'avec circonspection, tandis que l'homme accoutumé à réussir procède brusquement et sans examiner. Eugénie aperçut tout de suite un défaut de clarté et de liaison dans les détails de cette catastrophe, qu'elle déplorait par amour pour Horace ; elle accusa surtout le jeune homme d'avoir jugé son amie avec trop de précipitation et de colère ; se mettant à la place de Landon, elle s'approcha de Jane. — L'as-tu donc trahi? lui demandait-elle ; as-tu cessé de l'aimer ?... Et alors, se rappelant la dernière entrevue des deux amants et comment leurs âmes s'étaient entendues, se rappelant enfin toute l'histoire si chaste et si touchante de cet amour, elle y trouvait une réponse suffisante et n'hésitait pas à absoudre Jane de parjure ; mais soudain revenaient à la mémoire d'Eugénie toutes les preuves de la trahison ; d'un côté, cette correspondance connue de Landon, et d'où l'amour s'était graduellement retiré ; de l'autre, les faits accablants racontés par Annibal. Ne fallait-il pas un coupable?... Discutant alors les moindres circonstances, elle restait horriblement embarrassée pour condamner ou Jane ou Annibal. La répugnance qu'éprouvent les belles âmes à supposer la perfidie lui faisait toujours absoudre Salviati, et la cause de Jane, étant celle des femmes et de l'amour, intéressait doublement Eugénie, de sorte qu'elle accusait Landon lui-même et cherchait à le convaincre au moins d'emportement. — Une femme, disait-elle, qui le voit peut ne pas l'aimer ; mais celle qui l'a connu, qui a vécu dans *son* âme, ne doit jamais le trahir... Tout à coup Eugénie songea avec terreur que tout son bonheur avait sa source dans la faute qu'elle reprochait à Landon, et ce sentiment d'égoïsme, qui n'abandonne jamais l'amour, vint lui suggérer que si quelque fatale erreur avait amené cette rupture, ce n'était pas à elle de la découvrir ; elle essaya donc, mais vainement, de combattre le penchant qui l'entraînait à aimer sa rivale et à la plaindre. Les âmes nobles, échappées de la même source, ne tendent-elles pas à se réunir ici-bas ?

Le jour surprit Eugénie plongée dans cette méditation pénible, et quand elle descendit appelée par la cloche qui annonçait le repas du matin, ses deux mères, frappées du changement de ses traits, de sa préoccupation, de ses distractions, se firent un signe d'intelligence.

— Vous n'êtes plus reconnaissable aujourd'hui, Eugénie, lui dit sa mère en rentrant au salon ; vous ne dites rien. — Il me semble, ma mère, répondit-elle en souriant d'un air abattu, que je n'ai jamais beaucoup parlé. — Eugénie, je n'aime pas de telles répliques ; une mère doit toujours avoir raison. — Ecoute bien ta mère, ma petite, dit madame Guérin à voix basse. — Eugénie, continua madame d'Arneuse, que s'est-il passé entre vous et monsieur le duc? Voici huit jours que nous ne le voyons plus ; votre gaieté a fui, votre figure est tellement changée, que je suis inquiète de votre santé... M'écoutez-vous? — Oui, madame. — Eh bien, qu'est-il donc arrivé? — Rien, madame. — Rien? reprit madame d'Arneuse avec ironie ; j'en suis ravie! Eugénie, songez que si vous manquez ce mariage je vous ferai entrer dans ce couvent que l'on vient d'établir... — J'y consens, madame, reprit Eugénie ; et son accent annonçait qu'alors elle accepterait la solitude avec joie. Les deux mères étonnées gardèrent le silence, et Eugénie attendit avec anxiété le moment où elle serait seule et où elle pourrait répondre à Landon ; mais n'ayant de liberté que pendant la nuit, ce fut la nuit qu'elle écrivit, sans craindre d'être surprise, cette lettre méditée pendant toute la journée :

Lettre de mademoiselle d'Arneuse au duc de Landon.

« J'ai senti bien cruellement toute mon infériorité devant la magnifique image que vous avez présentée à mes regards !... Certes, comme Jane, en votre absence, je pourrais briser les cordes d'une harpe, porter des vêtements de deuil. J'affronterais tout danger et je sourirais à la mort que m'enverrait votre main. Je ferais toutes ces choses comme Jane. Oh ! j'essayerais même de vous donner de plus puissants témoignages d'amour ! Nulle âme ne peut être plus dévouée que la mienne : mais je sens que la pauvre Eugénie, ensevelie depuis sa naissance dans un obscur village, n'aura jamais l'éclat, la beauté, les talents de miss Jane. Non, non, je ne saurais pas, avec une grâce aussi enchanteresse, vous exprimer mon amour ; tout ce que je sais, c'est que je vous aime. Oui, je vous aime plus que vous ne pouvez le croire, et vous allez connaître mon cœur. Ecoutez : il est impossible que Jane ait cessé de vous aimer, et... je vous sacrifie ma vie en vous répondant de sa fidélité. Jane vous aime toujours. Allez, courez sur ses traces, et pour croire qu'elle se soit parjurée, attendez que sa trahison vous soit aussi bien prouvée que son amour. On a calomnié en elle la vertu la plus pure, j'ignore comment on a pu arriver à la noirceur, je puis vous transmettre la voix de ma conscience, mais il est au-dessus de mon courage d'étudier cette cruelle vérité ; je n'aurais pas la force d'en écouter les preuves.

« Allez donc auprès de Jane, et... si vous obéissez à la lumière que je viens de faire briller devant vous, ne songez pas à moi : dès mon enfance (je l'avoue aujourd'hui), j'ai été façonnée à la douleur, le ciel m'a sans doute réservé une vie tout amère. Vous pourriez trouver dans cette résignation de la grandeur, du courage ; il n'y a, monsieur, que de l'amour, et je suis sans mérite.... N'y a-t-il pas quelque douceur à s'immoler au bonheur de celui qu'on aime?

« Comment oser écrire ce que je voudrais vous dire encore? Si vous retrouvez votre amie, vous devinez que je n'aurai plus rien à chercher dans ce monde, et alors je voudrais... Comment achever? Puisque j'aime Jane, elle aussi m'aimera, et, sœurs en amour, elle me laissera vivre et mourir à l'ombre de son bonheur et sous votre protection, plus heureuse mille fois que si j'avais vécu longtemps sans vous connaître.

« Horace, aujourd'hui je suis maîtresse de moi, je puis rester votre amie et mourir ; mais si demain j'avais le droit de reposer mon bras sur le vôtre, je veux votre cœur tout entier, je le veux en despote ; je serais jalouse du nom seul de Jane prononcé dans votre sommeil... Hélas ! y a-t-il au monde des créatures semblables à Jane? ne serait-ce pas une création à laquelle vous auriez prêté vos propres perfections? L'avez-vous bien vue? ne vous avait-elle pas fasciné? et ne vous a-t-elle trahi que parce qu'elle n'était pas aussi parfaite? Hélas ! elle a été élevée par un être sublime ! un ange vous avait offert un ange. Eh bien, daignez être pour Eugénie ce que sir Smithson a été pour sa fille ; vous me formerez à l'image de cette belle créature, j'étudierai avec ardeur ce qui vous plaira, et... vous m'aimerez au moins comme votre ouvrage !

« Enfin une espérance me reste au milieu de mes larmes : c'est que, si je n'ai pas été trouvée digne de votre premier amour, vous serez, vous, le premier, le dernier amour d'Eugénie ; et pourrez-vous ne pas être touché de ma tendresse et ne pas finir par m'aimer?... Ne désirais-je pas votre bonheur aux dépens du mien? Hélas! être votre Eugénie !... être à vous, que je vois si grand! Vos écrits me font trouver mon âme petite : vous m'avez inspiré un respect que je suis heureuse de vous porter. Regardez-moi comme votre création, ce titre me sera doux. Puis-je espérer?... Oh ! mon cœur se brise !... Amie ou épouse, je serai glorieuse de mes sentiments, ne voyant que petitesse à vous déguiser combien vous m'êtes cher. Laissez-moi donc vous prendre la main, vous regarder en face et vous dire : — Ami, êtes-vous content de ma réponse? Eugénie mérite-t-elle votre amitié?... Je n'ai plus qu'une crainte, c'est de trouver la vie trop courte pour vous prouver mon amour !... Adieu, j'ose encore espérer. EUGÉNIE. »

Au matin, la fidèle Rosalie porta secrètement cette lettre à Horace. Eugénie resta d'abord plongée dans les angoisses d'une morne attente ; ses regards avaient quelque chose de farouche, elle se sentait comme suspendue entre la vie et la mort, elle frissonnait au moindre bruit, et, pâle, tremblante, elle fut obligée de laisser son ouvrage : incapable de rien faire, elle sortit de la maison et se mit à courir follement à travers le jardin, éprouvant le besoin de déverser dans une extrême agitation du corps la cruelle activité de son âme.

IX

La profonde préoccupation d'Eugénie, l'absence de Landon, et la tristesse qui, chez tous les deux, avait précédé cette confidence solennelle, donnaient depuis huit jours les plus vives inquiétudes aux deux mères ; dans le cercle étroit de leur vie, ces incidents étaient des événements aussi importants que l'est une déclaration de guerre pour un souverain. Aussi Rosalie avait déjà prévenu sa jeune maîtresse que les conférences du soir roulaient entièrement sur les causes secrètes d'une situation si désespérée ; et madame d'Arneuse, trop acariâtre pour dissimuler longtemps, fit sentir à sa fille le poids d'une colère concentrée.

Pendant les huit jours que durèrent les chagrins des deux amants, les idées de madame d'Arneuse avaient complétement changé. En effet, du moment où elle apprit que son gendre était duc, duc de Landon, un Landon-Taxis, un jeune homme aussi distingué par son esprit que par ses manières, possédant une fortune considérable, des terres, des châteaux, un hôtel à Paris, cachant avec mystère un grade sans doute supérieur et des décorations méritées, madame d'Arneuse ne tarda pas à s'enthousiasmer de nouveau pour son gendre : Landon devint son idole, elle se trouva fière d'une telle alliance, et, au milieu d'une gloire si éclatante, elle ne vit plus sa fille que comme une tache au soleil. Eugénie était-elle digne d'un homme aussi distingué, d'un cavalier si accompli?... Lui enviant même secrètement son bonheur, elle ne se borna plus bientôt à s'immiscer dans l'amour de sa fille ; reprenant cet air inflexible qu'elle avait déposé le jour où elle avait vu Eugénie dans les bras de la mort, ma-

dame d'Arneuse redevint d'autant plus impérieuse, qu'elle sentait son pouvoir près de lui échapper et qu'elle voulait prévenir la rébellion. Eugénie, absorbée par les pensées de son amour, laissa voir qu'elle ne sentait plus le bras pesant de sa mère; alors la marquise, furieuse, accordant à Landon la place qu'Eugénie devait occuper dans son cœur, ne jeta plus sur celle-ci que des regards d'indignation et de colère.

Pendant que la jeune fille parcourait le jardin, sa mère et sa grand'mère avaient commencé une longue conférence, jugeant qu'il était urgent d'examiner la position respective des deux maisons et de porter de prompts remèdes aux dangers que courait la gloire des d'Arneuse. La marquise avait eu soin d'abord de fermer la porte du salon; cette porte, au sujet de laquelle on faisait de quotidiennes observations à Rosalie, ressemblait à celle du temple de Janus, mais avec cette différence que fermée elle annonçait la guerre entre l'antichambre et le salon.

Séparées par une table de jeu, les deux dames se regardaient avec l'attention de deux avares pesant de l'or: l'une tenait son ouvrage d'une main, ses lunettes de l'autre, et madame d'Arneuse feuilletait machinalement un livre. — Eugénie, dit-elle à voix basse, aura fait quelque sottise!... Puis elle remua verticalement la tête de droite à gauche, de gauche à droite, et ce geste ne lui paraissant pas assez expressif, elle le commenta en soupirant et en levant les yeux au ciel, ce qui voulait dire : — Qu'une mère est souvent à plaindre!... — Voilà huit jours qu'*il* n'est venu!... répondit madame Guérin; qui, par ces paroles, mit le feu aux poudres. — Vous verrez, s'écria madame d'Arneuse, qu'Eugénie manquera ce mariage!... et que le malheur nous poursuivra en tout... en tout! répéta-t-elle en frappant sur la table : voilà huit jours que le duc n'est venu!... Cette petite sotte là ne lui convient pas, ou elle aura commis quelque faute... Elle est froide comme marbre, elle change à vue d'œil, elle est laide!..... Elle ne m'écoute pas, et croit avoir plus d'expérience que nous. Ah! la méchante fille! elle me donne la fièvre!..... Si elle n'est pas duchesse de Landon, je mourrai de chagrin!... Perdre la seule occasion qui puisse se présenter de reparaître à la cour et dans le grand monde avec éclat..... et tout dépend d'elle!... Ah! je ne lui retrouverai ma foi pas un prétendu comme celui-là!...

En entendant cette philippique, madame Guérin laissa tomber sur le tapis un mouchoir qu'elle marquait des initiales E. L.; l'entretien s'animait trop pour qu'elle pût tirer un seul point de plus. — Comme tu t'effrayes, ma chère amie! Eugénie est triste, mais c'est tout simple; elle n'a plus que huit jours à être demoiselle : le jeune homme ne vient pas! eh bien, ne faut-il pas qu'il fasse ses apprêts?... — Une semaine sans venir!... répéta madame d'Arneuse, et Eugénie a les larmes aux yeux. — Hélas! répondit madame Guérin, n'étais-tu pas triste aussi, toi, la veille de ton mariage? — C'était un pressentiment!... dit madame d'Arneuse. — Oh! oui, ma pauvre fille; ce jour-là est bien la cause de tous nos malheurs! Ici les deux dames soupirèrent simultanément, et la fille répondit à sa mère : — Effets naturels de votre ambition! vous m'auriez déshéritée si je ne m'étais pas soumise. — Allons, allons, ma fille, c'était écrit là haut! que veux-tu? le mal est fait.

— Oh! oui! s'écria madame d'Arneuse, mais il ne s'agit pas de moi; tâchons de questionner Eugénie et d'apprendre la cause de cette rupture... Je veux que ce mariage-là se fasse, et il se fera! Maintenant Eugénie ne dira pas un mot, ne se permettra pas un geste, un regard que je ne l'aie ordonné. En conduisant ainsi l'affaire, elle réussira peut-être;... après... cela ne me regardera plus. Enfin, après de longs discours et une multitude d'hypothèses, madame Guérin termina en disant : — J'espère, ma chère amie, que tu ménageras cette petite; elle est gentille!... — Mais je pense, reprit madame d'Arneuse, qu'elle n'a pas à se plaindre! Si j'ai un reproche à me faire, c'est de la traiter avec trop de douceur!...

A ce moment la porte du salon s'ouvrit et Eugénie parut; elle marchait lentement, les yeux baissés et le front altéré. Parvenue au milieu du salon sans rien apercevoir, elle se sentit saisie avec force par le bras, et sa mère, la conduisant devant une glace, lui dit d'un ton sévère : — Si M. le duc venait!... Voyez votre figure! vous avez encore vos papillottes, et vous êtes à faire peur!... — Mais, maman... — Chut! lui dit madame Guérin, écoute ta mère. — Eugénie, lui dit madame d'Arneuse, qu'avez-vous?... Elle ne répondit pas. Qu'avez-vous, Eugénie?... — Mais, maman, rien, je vous assure! — Comment, rien?... vous êtes triste, et M. le duc reste huit jours sans nous faire une seule visite... — Eh! madame, puis-je le forcer?... — Je sais fort bien, mademoiselle, que vous êtes assez gauche pour l'éloigner; mais que s'est-il passé entre vous? je veux le savoir!... Eugénie garda encore le silence. — Eh bien! ajouta madame d'Arneuse en lançant à sa fille un regard terrible, répondrez vous à votre mère?... A ce moment Eugénie ne trembla plus comme jadis, et, soit que déjà son courage s'accrût avec les circonstances, soit qu'elle se sentît plus forte à la veille d'avoir un protecteur, elle regarda sa mère en face et lui répondit doucement : — Ah! ma mère, pourquoi vous plaire à me tourmenter?...

Madame d'Arneuse se tourna vers sa fille, et, les lèvres presque blanches de colère, lui dit d'un son de voix dont elle chercha vainement à déguiser le trouble : — Le joug de votre mère vous est donc bien pesant pour lui parler ainsi? vous croyez-vous déjà mariée? Il faut mon consentement, mademoiselle. Ah! je vous ai trop gâtée, et voilà la récompense de mes soins : aucune confiance en moi, des plaintes, des reproches! Est-ce donc pour nous punir que le ciel nous donne des enfants?... Si jamais vous en avez, Eugénie, je ne souhaite pas qu'ils vous ressemblent... vous seriez trop malheureuse!... Eugénie pleurait à chaudes larmes; mais, sans faire attention à ces marques de sensibilité, sa mère ajouta : — Retirez-vous, mademoiselle, on ira vous chercher à l'heure du dîner. Eugénie se leva, franchit avec rapidité les escaliers, les appartements, afin de ne pas rendre les domestiques témoins de sa douleur, et, arrivée dans sa chambre, elle put au moins y pleurer en liberté. Pendant le dîner, madame Guérin intercéda vainement en faveur d'Eugénie, le dîner se passa sans que madame d'Arneuse eût l'air de savoir qu'il y eût à sa table une jeune fille triste et souffrante qui était sa propre fille. Rosalie haussa plus d'une fois les épaules à l'insu des convives, et la tristesse de mademoiselle fut le sujet d'une longue discussion entre elle et Marianne : tout ce qui agitait le salon avait toujours un contre-coup dans l'antichambre. Il en est ainsi partout, et l'on ne saurait l'empêcher; un maître aurait beau ne rien dire, ses laquais seraient muets afin de l'imiter.

La pauvre Eugénie, confinée dans sa chambre, se trouvait heureuse de pouvoir penser à Horace sans être interrompue, lorsque madame Guérin vint la trouver : — Ma chère enfant, tu as fâché ta mère, et il ne faut pas bouder aussi les uns contre les autres, cela me fait mal vois-tu... Allons, viens, descends, prends ta jolie petite mine, ne sois plus sérieuse : tu entreras et tu commenceras par demander pardon à ta mère. — Et de quoi? dit Eugénie. — Je n'en sais rien, répondit la grand'mère, mais demande-lui toujours pardon, embrasse-la bien *gentiment*, faites la paix et ne la troublons plus. Ta mère en sait plus que toi, mon enfant, et tu dois l'écouter; tâche de ne pas la contrarier; elle est ta mère, ne veut que ton bien, ne peut que te donner de bons avis... Viens.

Eugénie se laissa ramener au salon, et vint s'offrir à sa mère avec l'air candide d'un enfant : elle implora timidement son pardon en balbutiant les mots de reconnaissance, de devoir, respect, etc. Madame d'Arneuse tendit gravement la joue à sa fille, et lui dit avec un geste dramatique : — Me direz-vous maintenant pourquoi M. Landon... — Maman, répondit Eugénie en l'interrompant, il m'est impossible de vous répondre... — Allons! s'écria la grand'mère, tu vois bien qu'elle ne sait seulement pas ce que tu veux lui dire... elle souffre de l'absence de M. Landon et n'en devine pas les motifs : n'est-ce pas, mon enfant?... Eugénie garda le silence et on en resta là. Mais cette paix ne fut qu'une courte trêve; au bout d'une demi-heure, ces mots : — Eugénie, allez vous habiller, prononcés comme un arrêt par madame d'Arneuse, renvoyèrent de nouveau la jeune fille dans sa chambre.

A peine Rosalie commençait-elle la toilette de sa jeune maîtresse, que Marianne annonça au salon M. le duc de Landon. En entendant ce nom et en voyant paraître son gendre chéri, madame d'Arneuse sut facilement prendre un air gracieux et enjoué. — Eh! bonjour, *mon ami*, voilà un siècle que nous ne vous avons vu... Elle se leva, et, tendant la main à Horace, elle s'approcha de façon que le duc se trouva forcé de l'embrasser. — Que vous est-il donc arrivé? j'ai été vraiment dans l'inquiétude. — Et moi aussi, dit madame Guérin avec une sensibilité vraie. Horace ne pouvait que saluer de la tête. En s'asseyant il baisa la main de madame Guerin. — Daignez m'excuser, mesdames, dit-il, j'ai été indisposé, accablé d'affaires, de soins... — Indisposé!... s'écrièrent à la fois les deux dames; seriez-vous encore malade? vous êtes changé! voulez-vous prendre quelque chose? parlez... Qu'avez-vous eu? mon Dieu! — Oh! rien, répliqua Landon... Cependant son front s'assombrit lorsqu'il prononça ces derniers mots.

Madame d'Arneuse avait trop de finesse dans l'esprit pour ne pas voir, à l'air et aux manières d'Horace, qu'il n'avait point varié dans son projet de mariage et qu'il n'avait nulle envie de retirer sa demande. Cette perception lui ayant rendu toute sa gaieté, elle déploya vis-à-vis de son gendre toutes les ressources de son adresse, toutes les ruses de sa coquetterie, essayant, comme une fée, de décrire autour de lui un cercle magique d'où il n'aurait ni le pouvoir ni l'envie de s'échapper.

— Mais je ne vois pas mademoiselle Eugénie! s'écria Landon aussitôt qu'il put se soustraire aux obsessions de la marquise. — Eugénie! répondit-elle en jouant la surprise, elle est dans sa chambre; elle s'habille, cette chère enfant. Si vous saviez comme elle est aimable! C'est au moment d'être séparée de son enfant, de perdre son unique bien, dit-elle en cherchant à pénétrer les intentions de son gendre, c'est alors que l'on sent à quel point on y tient : tous ces jours-ci Eugénie a été vraiment étonnante; elle est d'une douceur, d'une sensibilité... Méchant, de nous enlever notre joie! — Vous

l'enlever!... madame! s'écria Horace avec une imprudente vivacité; j'espère que nous ferons une même famille.

— Bien, pensait madame d'Arneuse, je serai maîtresse chez mon gendre; j'aurai mes gens, mon hôtel, mes voitures, ma terre, etc. Allons, dit-elle, pénétrée de la plus vive joie, venez, que je vous embrasse, mon pauvre ami! j'avais besoin d'un fils tel que vous!... Ah! vous m'êtes bien cher!...

Madame Guérin lui tendit la main, serra la sienne en s'écriant : — Mon cœur m'avait bien dit que j'aurais un petit-fils...

Horace fut tout étonné de rester froid à ce manége et de ne trouver rien à répondre à ces expressions pathétiques. Involontairement il avait comparé cette scène à celle où sir Smithson lui offrit sa fille; ce souvenir le rendit morne et distrait.

— Souffrez-vous? lui dit aussitôt madame d'Arneuse, dont la sollicitude ne concevait que la douleur physique.

A ce moment Eugénie entra, elle salua Landon du plus doux sourire, et, sans interrompre la partie d'échecs que sa mère avait commencée avec Horace, elle s'assit auprès de madame Guérin, de manière à pouvoir, dans l'ombre où elle se trouvait, contempler son bien-aimé; religieusement elle examina son visage, ses cheveux, ses yeux, interrogeant son front, épiant ses pensées, et quand elle rencontra ses regards, elle sentit son cœur s'épanouir comme une plante au soleil du matin. Elle voyait en lui non-seulement l'homme qui s'était rencontré pour recueillir son cœur, mais un être auguste paré de ce charme que nous trouvons aux illustres infortunes, une âme dont toute la richesse lui était connue.

Un premier regard, recueilli avec reconnaissance, ne sembla-t-il pas lui dire : — Désormais tu seras pour moi ce qu'aurait dû être Jane!... Tout ne lui souriait-il pas dans l'univers?... La cloche qui sonna pour annoncer le dîner tira Eugénie de sa douce rêverie, et la jeune fille se plaignit en elle-même de la rapidité des heures. Au dîner, l'on convint de signer le contrat dans quatre jours, et de conduire aussitôt après les deux amants à l'autel. En écoutant ces conventions, Eugénie tressaillit et resta stupéfaite de trouver de la douleur au milieu de sa joie.

Après le repas, la fraîcheur du soir invita à la promenade; madame d'Arneuse était trop politique pour ne pas laisser sa fille causer librement avec Landon : elle ne les suivit donc que de loin. Lorsqu'ils arrivèrent près du bosquet, Horace, montrant alternativement à Eugénie et son étoile chérie et l'astre des nuits, lui dit : — Vous comprenez aujourd'hui les paroles vagues que je prononçai quand nos cœurs s'entendirent ici pour la première fois. — Aussi vous répéterai-je, Horace, en vous montrant cet astre, que Jane est pure comme lui. — Chère Eugénie, dit-il avec une profonde émotion, votre innocence vous empêche de concevoir le mal — Ah! je me tairai volontiers, reprit-elle en retenant ses larmes. Eh bien, vous consentez donc à faire le bonheur d'Eugénie?... Elle le regarda avec une simplicité touchante; et Landon, savourant le charme de cet aveu, se contenta de baisser la tête par un mouvement plein de grâce; et Eugénie dit encore : — Oh! mon cher, oui, bien cher Horace! je ne comprends point ces conditions dont les hommes ont imaginé d'entourer l'union céleste de deux cœurs qui s'aiment. Nous sommes seuls. Une de vos paroles, un regard de vos yeux, me seront plus sacrés que toutes les pompes imaginables : jurez-moi de me protéger toujours, de vous laisser aimer par moi, de ne jamais repousser loin de vous une créature qui ne peut vivre qu'à vos côtés. Je ne vous demande pas de me promettre un éternel amour, c'est folie : tant de circonstances... Elle s'arrêta, des pleurs inondèrent son visage, et elle s'écria : — Il y a dans mon âme une frayeur que je ne puis expliquer, je ne sais si elle vient de la force de mes sentiments, ou s'il faut l'attribuer à cette scène... mais je tremble comme devant le malheur, et vous êtes là... vous!...

Ils avaient, sans s'en apercevoir, quitté le bosquet, le jardin, et au milieu des champs gravi une éminence assez élevée d'où l'on découvrait toute la campagne; la lueur de la lune était plus douce. Ils se sentaient emportés par une de ces extases connues des seuls amants. Le calme de la nature avait quelque chose de solennel et semblait l'interprète de leurs cœurs dans les moments de silence. Il y avait auprès d'eux une pierre couverte de mousse qui, s'élevant comme un monument, leur parut un autel digne de la simplicité de leurs serments. — Eugénie, dit Horace en s'emparant de ses mains qu'il serra avec effusion, Eugénie, Jane est, je le vois, un fantôme qui vous poursuivra sans cesse : écoutez-moi donc bien. Je tiens encore à elle par le souvenir de mes premières douleurs; mais les joies pures que vous m'avez données m'attachent à vous pour la vie. — Je vous crois et je suis en ce moment la plus heureuse des femmes.

Elle appuya sa tête sur l'épaule d'Horace, qui la baisa au front avec la tendresse d'un amant. — Maintenant j'existe, dit-elle, maintenant j'ouvre les yeux à une nouvelle vie, et cette heure sera éternellement présente à ma pensée; elle sera le *charme* devant lequel fuiront mes craintes. Souvenez-vous-en toujours aussi .. alors elle me sera doublement chère.

Ils revinrent à pas lents et en silence. Arrivés à vingt pas de la porte, Horace, ému comme Eugénie par les diverses sensations qu'il avait éprouvées, et regardant cette jeune fille comme son seul espoir (il était sans parents, sans famille), la prit dans ses bras, la serra avec force, et, l'embrassant, lui dit : — Oh! oui, Eugénie, ne crains rien. A ce moment parut madame d'Arneuse, qui, s'avançant d'un pas grave et dans une attitude comiquement imposante; s'écria : — Mes enfants, vous n'êtes pas sages... Elle crut remplir à merveille son rôle de mère, et cette phrase, son accent, détruisirent soudain le charme auquel Eugénie et Horace étaient soumis. Au milieu d'un divin concert une crécelle avait crié. — Vous avez raison, madame, répondit gravement Horace, douloureusement affecté de voir qu'il vivrait avec un être dont il ne serait jamais compris. Pendant le temps qui s'écoula entre cette soirée et le jour du mariage, Eugénie eut bien encore à supporter de petites contrariétés : elle aurait maintes fois désiré aller se promener le soir avec Horace; mais madame d'Arneuse lui interdisait formellement de passer le seuil de la maison, car il était contre les convenances de laisser voir le bout du pied d'une jeune fille promise; elle eut bien des moments d'orage, ils furent pour elle semblables au bruit de la pluie pour celui qui repose sous un toit hospitalier; un regard, une parole d'Horace, guérissaient les blessures faites par sa mère. Une nuit elle rêva même que Jane reparaissait et brûlait le palais habité par elle; mais elle secoua toute superstition en se voyant si près de saisir le bonheur.

Le jour du contrat, Horace arriva de bonne heure, et, trouvant toute la famille réunie au salon, il jeta en riant une lettre à madame d'Arneuse et lui dit : — Si vous aimez les dignités, ma mère, et je vous soupçonne de cette faiblesse, vous aurez un gendre général, grand'croix de la Légion, commandeur de Saint-Louis, etc. — Un commandeur! s'écria la marquise (à ce mot, l'ombre de l'ancien régime apparut à ses yeux), un commandeur! Elle voyait déjà des talons rouges. La cause de l'avancement extraordinaire de Landon était très-simple : il avait pour cousin le duc de P... Ce vieux seigneur, en rentrant en France avec le roi, n'oublia pas Horace; et comme, au retour de nos princes légitimes, on venait de réunir les deux noblesses, les deux armées sous la même enseigne et par les mêmes faveurs, le duc de P... avait représenté qu'on pouvait, sans craindre d'exciter l'étonnement, combler d'honneurs un militaire aussi distingué que Landon. Son départ de l'Espagne, quand il revint à Paris attiré par la trahison de Jane, fut présenté sous un nouveau jour, et le fit regarder comme un de ceux qui étaient restés fidèles au fond du cœur L'éclat de son nom, le désir qu'avait le duc de P... de rendre sa famille puissante, tout contribuait à mettre Landon dans une situation politique très-brillante; son cousin l'avait peint comme un des fidèles soutiens du trône. Aussi le vieillard, charmé de la gloire militaire d'Horace, finissait-il sa longue épître en donnant à son cousin l'espoir de s'asseoir bientôt auprès de lui sur les bancs de la chambre héréditaire. Eugénie, peu touchée de ces nouvelles, sentit mieux que jamais combien son caractère était différent de celui de sa mère; elle ne partagea ni la joie ridicule de celle-ci ni l'enthousiasme puéril de madame Guérin.

Ce jour était alors un jour de triomphe pour tout le monde; Rosalie chantait victoire. — Les contrats signés! s'écria-t-elle, après sept mois de marches et de contre-marches; est-ce là conduire une intrigue? — Allons, mademoiselle, répondit le maréchal, vous serez maintenant mon chef de file. — Je le sais bien, dit-elle en riant; aussi mes talents sont-ils récompensés! M. le duc nous dote de huit cents livres de rentes. — Et je serai cuisinière d'une duchesse! s'écria Marianne. La joie régnait partout.

Le 12 octobre 1814 fut le jour désigné pour le mariage. En attendant, on forma la maison de madame la duchesse de Landon-Taxis. Nikel resta le valet favori et Rosalie première femme de chambre; Marianne eut une pension, et le reste de la maison fut choisi par Eugénie, qui voulut attacher à sa personne des gens dont elle avait déjà soulagé la misère. Eugénie et Horace désiraient tous deux faire un voyage à la terre qu'ils possédaient en Bourgogne; au mois de novembre seulement ils consentaient à venir habiter leur hôtel à Paris. Landon abandonna à sa belle-mère le petit hôtel Landon; car madame d'Arneuse, dévorée du désir de reparaître dans le monde, avait refusé, au grand contentement des époux, de les suivre à Lussy. Elle fit observer que sa présence était nécessaire à Paris, où elle aurait à diriger la restauration de l'hôtel Landon et à le meubler au goût d'Eugénie, qu'elle consulterait pour la moindre tenture, les couleurs, les bois, les dorures, les étoffes, les meubles, etc. Ces soins, ces détails annonçaient la plus grande opulence, et Eugénie croyait rêver; elle demandait naïvement à Horace s'il ne se ruinait pas. Landon lui apprit que le vieux Guérard avait si bien administré ses revenus, que sa fortune était doublée, et ce vieil ami lui avait annoncé, en outre, qu'il tenait en réserve une somme de cinq cent mille francs pour les frais du mariage de son cher élève.

Au milieu de cette joie, madame d'Arneuse éprouva un chagrin violent : Landon n'offrait pas une épingle à Eugénie. Cette aimable enfant l'avait exigé d'avance et en secret d'Horace; mais aux yeux de madame d'Arneuse un mariage sans corbeille ne devait pas être heureux. Aussi, quand, après bien des questions faites avec sa finesse ordinaire, elle apprit que cet ornement principal d'un mariage

comme il faut manquerait absolument, elle dit en confidence à madame Guérin : — Il se dément un peu, notre jeune homme; je ne l'aurais pas cru avare. Mais le lendemain les superbes présents apportés par Landon aux deux dames lui valurent les compliments les plus affectueux; et le soir madame d'Arneuse dit à sa mère avec un air de conviction : — Ne vous ai-je pas toujours répété qu'il était impossible de refuser à M. Landon une magnificence bien entendue? Aux moindres détails de sa conduite on reconnait un homme qui a de la grandeur. La veille du mariage arriva, et Eugénie fut tout étonnée de l'intérêt que sa toilette et sa figure inspirèrent à ses deux mères. — Eh! ma pauvre enfant, lui dit madame Guérin en l'embrassant, j'aperçois à ta joue une petite tache rouge. Viens, viens. Et la grand'mère lui donna une eau souveraine pour faire disparaître ce défaut. A tout instant ses deux mères la regardaient avec une inquiétude mêlée d'intérêt. Parfois madame Guérin prenait les mains d'Eugénie, et les serrant avec tendresse, disait : — Pauvre petite! Madame d'Arneuse la contemplait aussi en souriant et s'écriait : — Mon enfant, c'est pourtant demain! Rosalie, Languedocienne qu'elle était, souriait en entendant ces discours. Cette tendresse du moment, exprimée par mille réticences, semblait voiler un mystère, et Eugénie était trop heureuse pour chercher à le deviner. Rosalie et Nikel en étaient déjà à tu et à toi; Marianne prétendait même les avoir vus s'embrasser; mais pure jalousie de femme! M. Landon ayant envoyé ses gens à Lussy et vendu sa maison de Chambly à son ancien propriétaire, coucha, la veille de son mariage, chez madame d'Arneuse. Alors tous les personnages de ce drame dormirent sous le même toit : dormirent!... veillèrent. Cette conduite n'était pas très-orthodoxe, mais l'aspect de la couronne ducale avait dissipé tous les scrupules de madame d'Arneuse.

II

A la pointe de jour Eugénie ouvrit sa fenêtre; elle aperçut à l'horizon de gros nuages noirs qui annonçaient un orage : — Quel malheur, se dit-elle, que le temps ne soit pas beau pour notre voyage!...

A ce moment elle vit entrer sa mère, qui, s'asseyant auprès d'elle, lui dit : — Ma fille, M. le duc de Landon a voulu partir après la bénédiction nuptiale pour sa terre de Lussy, sans être accompagné de votre mère; j'ai cédé... (ce mot parut très-difficile à prononcer à madame d'Arneuse); c'est vous dire, Eugénie, que votre situation et la mienne sont tout à coup changées : si votre mère a fait plier sa volonté devant les désirs de votre mari, vous devez vous soumettre, vous, à ses moindres caprices. Cette conduite m'a déplu : il vous emmène loin de nous au moment où des soins affectueux sont plus que jamais nécessaires; alors je suis forcée de vous donner ce matin les avis qu'une mère doit à sa fille...

Là, madame d'Arneuse fit une pause, et Eugénie, pour la première fois, était tentée de sourire à l'aspect du masque de gravité mystérieuse qui couvrait le visage de sa mère. — Eugénie, reprit-elle, l'honneur d'une femme est son bien le plus précieux... Madame d'Arneuse s'arrêta encore, et, jugeant qu'il fallait débuter par des généralités, elle poursuivit ainsi : — L'honneur cependant sera maintenant d'obéir à ton mari en tout. Nous sommes les plus faibles, mon enfant, et c'est par la ruse que nous obtenons quelque pouvoir en ménage. — Oh! maman, je n'aurai jamais besoin de ruse, je l'aimerai! voilà toute ma science : faire sa volonté sera mon plus grand bonheur. — Bien, ma fille, ce sont là les principes que je vous ai inculqués; mais écoute : il n'y a pas de femme qui ne veuille être la maîtresse... tu peux penser autrement en ce moment, mais ta mère a deux fois ton âge et connaît la vie! or je t'engage à bien suivre mes conseils, à n'en prendre jamais que de moi, et surtout à toujours me dire ce qui se passera entre ton mari et toi, même dès le commencement de ton mariage; alors nous prendrons des mesures, Eugénie, pour que tu puisses être tout à fait heureuse. Ah! ma chère enfant, il y a deux grands systèmes à suivre pour s'emparer du cœur des hommes : moi, j'ai débuté par les larmes, les attaques de nerfs, les vapeurs, et j'ai reconnu qu'il était infiniment plus aisé de leur imposer notre empire en saisissant le pouvoir avec audace et en leur disant en face qu'ils ne nous valent pas. A force de leur répéter la même chose, ils finissent par nous croire, de guerre lasse... Tu sens que je ne te parlerai pas du parti de la douceur : se soumettre est la plus grande sottise que puisse faire une femme. A chaque instant Eugénie témoignait son désir de répondre, mais aussitôt madame d'Arneuse lui imposait silence et continuait : — Ce n'est pas là tout, j'ai une foule de choses à te dire... Ici elle fut heureusement interrompue par l'arrivée de Landon.

En écoutant ce discours, Eugénie rendit grâce à Horace d'avoir exigé un mois de solitude à Lussy, et son âme pure applaudit par instinct à la délicatesse de cette conduite. Bientôt neuf heures sonnèrent. Accompagnés de madame d'Arneuse, de madame Guérin, de Rosalie et de Nikel, ils se rendirent à la mairie de Chambly et à l'église; puis à dix heures le postillon fit entendre son fouet. Une calèche de voyage attendait les deux couples. Puis vinrent les adieux de madame la marquise d'Arneuse à sa fille et à son gendre : ce fut une scène pathétique et jouée avec assez de naturel. Elle commença par serrer Eugénie dans ses bras et sut trouver quelques larmes qui firent un très-bon effet; puis elle la regarda de temps à autre d'un œil morne, elle lui tendait la main et pressait la sienne avec un tendre sourire. — Pauvre petite!... Enfin, quand Eugénie se leva, madame d'Arneuse la retint dans ses bras sans vouloir la rendre à Landon. Alors Eugénie, étonnée de ce luxe de tendresse, s'accusa d'avoir mal jugé le cœur de sa mère. Pour madame Guérin, elle était sincèrement affligée et ne pouvait pardonner à son petit-fils l'idée bizarre d'emmener ainsi Eugénie : aussi, lorsque madame la duchesse de Landon fut partie, que les deux mères rentrèrent dans le salon désert, madame Guérin, regardant sa fille, s'écria : — Certes, tel n'était pas l'usage avant la révolution! — Le jour qu'il nous a parlé des mœurs et du monde, je me doutais de tout ceci. — Pourvu qu'il ne lui arrive rien! — Quelle originalité de nous laisser seules et sans société! — Pauvre petite, que va-t-elle devenir? Telle fut la litanie de madame Guérin. Celle de madame d'Arneuse était bien différente : — Je vais donc quitter Chambly! — Nous allons habiter Paris et un bel hôtel! — Je vais être occupée à monter la maison de ma fille! — Recevoir des visites de toute ma famille et des parents de mon gendre! — Enfin voilà Eugénie duchesse! — Ah! c'est un beau mariage! — Nous n'en pouvions pas faire un moindre! — Eugénie a un long voyage à faire. — Pauvre petite, que va-t-elle devenir sans moi?...

Là les deux dames se trouvèrent à l'unisson et continuèrent sur ce ton pendant une partie de la journée, tout en s'occupant des préparatifs de leur départ. Bientôt elles se rendirent à Paris et s'installèrent avec joie au petit hôtel Landon. Là elles reçurent la cour et la ville, et ce fut bien autre chose : pour la marquise, les plaisirs, les réceptions, les attitudes de reine, la toilette, tout revint avec plus de fureur qu'au premier âge. A l'inconstance et aux caprices près, Marianne prétendit que madame n'avait pas eu un moment d'humeur. Elle rajeunit, et il n'est pas besoin de faire observer qu'elle partageait les sentiments et les opinions de la haute aristocratie : — Les d'Arneuse!... Ah! les d'Arneuse!... prrr, les d'Arneuse!...

Enfin, pour bien connaître madame la marquise, laissons de côté son équipage aux armes des d'Arneuse, ne faisons pas mention du chasseur, des laquais en livrée rouge et or, et entrons dans le salon du petit hôtel Landon; voyons-le, non pas décoré avec cette simplicité noble qui indique la grandeur sans faste, l'opulence sans la petitesse du parvenu, mais orné de tapis précieux, de meubles dorés, de draperies rouges, en un mot le salon d'un agent de change millionnaire ou d'un prince de nouvelle création. Madame d'Arneuse est entourée de ses parents, qui depuis peu daignent la reconnaître et la voir. Elle est mise, non plus avec cette mesquinerie dont elle rougissait à Chambly, mais avec un luxe ridicule. Elle porte une robe de velours bleu de ciel; les dentelles, les fleurs, tout est prodigué. — Madame, lui dit-on, vous avez conclu pour mademoiselle d'Arneuse un très-beau mariage... — Oui, madame; M. le duc de Landon était un parti fort avantageux, j'en suis satisfaite... L'air dont elle accompagne ses paroles veut dire : — Maintenant que la noblesse reprend ses droits, une d'Arneuse aurait pu trouver mieux!... Sur sa figure, mobile comme celle de Célimène, mille sentiments divers se succèdent : elle sourit à l'un, reçoit froidement l'autre, écorche celui-là par un mot, caresse celui-ci, change vingt fois d'expression et de caractère : elle est sérieuse, grave, et tout à coup vive, enjouée; elle politique et parle modes; détruit la Charte et sape une réputation; prend un air imposant, et ne retient pas une idée triviale, reste de son éducation première. Elle est spirituelle, fine, occupe tout son salon d'elle-même, règne, contente une foule d'esprits superficiels, et à peine se trouve-t-il un seul cœur qui la juge! Celui-ci la croit franche, celui-là la trouve dissimulée. Les années n'ont rien enlevé à la vivacité de ses sensations, à la pétulance de ses manières. C'est la corde qui dans le feu petille, s'élance, se tourne, se retourne; à l'humidité, s'assouplit, se plie, s'allonge, s'amollit, et qu'un souffle d'été détendra tout à coup. Enfin, à l'examiner froidement, on devine, dans le mouvement excentrique qui l'agite, le besoin qu'elle éprouve de se fuir elle-même.

Madame Guérin, simplement mise, est reléguée dans un coin : heureuse quand elle trouve un notaire, un avoué (les affaires exigent quelquefois leur présence), ou l'un de ces jeunes gens qui ne connaissent pas encore le monde; alors elle s'empare avec adresse de ces humbles comparses et réussit quelquefois à faire sa partie. Le soir, quand le salon est vide, madame d'Arneuse entrevoit sa mère : — Eh bien! maman, avez-vous fait votre boston? — Oui; M. Giraud... — Oh! quel nom allez-vous chercher là? mais est-ce que je reçois de ces gens-là, moi?... — Mais il est notaire... — Eh! qu'est-ce qu'un notaire, madame?... Quand Eugénie sera de retour, il faudra balayer mon salon, et que mon gendre n'y trouve que des gens comme il faut... A ces mots elle salue sa mère, et madame Guérin se dit : — Toujours la même... Elle gémit, mais elle l'aime : c'est sa fille, la seule qu'elle ait eue; c'est l'arbre auquel elle s'attache, son

agile, le seul être au monde qui s'intéresse ou doive s'intéresser à elle. Au moment où Eugénie monta dans la calèche qui l'entraîna vers la Bourgogne, elle entra dans un nouveau monde. Voyager avec celui qu'on aime, voyager rapidement, se sentir emportée avec lui par un même mouvement, et, comme dans un nuage, voir les pays entiers, l'aurore se lever, le soleil se coucher chaque fois sur des sites nouveaux, et avoir pour point de vue un horizon immense, pouvoir, à l'aspect d'un charmant paysage, d'une côte vineuse où mille voix chantent la vendange, presser une main chérie, et, sans dire un mot, faire tout entendre par un regard, telle est la peinture imparfaite du bonheur d'Eugénie. Elle goûtait pour la première fois une volupté pure et sans mélange; la voix de sa mère ne retentissait que par souvenir à son oreille ; elle se sentait comme délivrée d'un fardeau, elle était heureuse enfin! Et quand sa pensée et ses yeux étaient distraits pour un moment de son propre bonheur, elle voyait Nikel et Rosalie heureux et sans nul souci. Souvent Eugénie versa des larmes de joie sur le sein d'Horace, qui goûtait pour la première fois le bonheur d'être aimé plus qu'il n'aimait lui-même. Il avait presque oublié Jane, et Eugénie vit errer sur ses lèvres un rire franc et dégagé de mélancolie. Loin de tous les yeux, ils se livrèrent à leur amour avec toute la fougue des premiers désirs. N'existe-t-il donc pas de grandes et de nobles âmes que le bonheur ne conduit pas à la satiété?

Eugénie eût désiré vivre toujours loin de Paris auprès de son bien-aimé. Cette solitude était pour elle un monde : une fleur qu'elle avait vue s'épanouir la veille et qu'elle avait fait admirer à Horace devenait un souvenir pour le lendemain ; elle s'entourait ainsi des monuments de son amour. Mais ce désert qu'elle avait peuplé de riantes images, il fallut bientôt le quitter. Les lettres de sa mère se succédèrent si pressantes, qu'Eugénie, après quatre mois, fut obligée de retourner à Paris. Elle y revint avec douleur, et quand sa voiture roula entre ces rangées de maisons si tristes, elle eut un pressentiment de malheur qui se dissipa promptement à la voix d'Horace. Eugénie surprit agréablement sa mère en lui annonçant une grossesse. Madame d'Arneuse accueillit sa fille avec tant de joie et de tendresse, qu'elle ne remarqua pas d'abord le changement prodigieux opéré par Landon dans l'esprit et dans les manières d'Eugénie. En revoyant après quatre mois une fille dont la situation dans le monde, la beauté, la richesse, étaient pour elle des titres de gloire qui flattaient si fortement son amour-propre, madame d'Arneuse lui prodigua des soins *presque maternels*. Elle fit observer à Eugénie avec quel scrupule elle avait suivi son goût et ses désirs pour l'ameublement de son hôtel, elle l'initia aux mystères de la société au sein de laquelle elle vivait, lui raconta ses plaisirs, sa vie, espérant bien partager avec sa fille les joies de la frivolité, les pâles illusions du monde. Alors, durant ce premier mois, madame d'Arneuse, enivrée, ne vit pas tout de suite qu'Eugénie d'Arneuse était devenue madame la duchesse de Landon. Ce n'était plus une jeune fille craintive et taciturne : elle s'exprimait avec grâce, elle avait acquis des manières nobles et attrayantes; Landon, enfin, dans le désir de la soustraire à l'autorité maternelle, lui avait inspiré la conscience de sa propre valeur et de sa propre force. Loin de partager l'enthousiasme de sa mère à l'aspect de son hôtel et de ses gens, elle examina tout froidement et parcourut ses appartements sans donner aucune marque d'étonnement. Elle administra sa maison avec une facilité, une prestesse, une habitude qu'elle possédait naturellement. Elle parut au cercle de sa mère comme son devoir l'y obligeait, mais sans le fréquenter habituellement, et eut soin de s'y tenir comme une étrangère, laissant sa mère maîtresse dans son salon pour l'être elle-même dans le sien. Bientôt ce changement total, cette indépendance, cette séparation dans les intérêts, étonnèrent madame d'Arneuse ; et à la fin de l'hiver elle fut surprise de voir sa fille rester au coin du feu avec son mari au lieu de la suivre chez la Catalani et au bal.

Alors, en montant en voiture avec madame Guérin, elle lui dit : — Je ne sais pas, mais je trouve Eugénie prodigieusement changée. — En mieux? répliqua la grand'mère. — Non, répondit madame d'Arneuse; elle a oublié que je suis sa mère et n'a plus pour moi les mêmes attentions! Demoiselle, elle était plus aimable... Son devoir ne l'obligeait-il pas à me suivre? Elle est d'une réserve ridicule! Ah! je me souviendrai longtemps du silence imperturbable qu'elle a opposé à toutes mes questions, quand, à son arrivée, je lui demandais de me dire tout ce qui s'était passé entre elle et son mari. Là elle m'a blessée au cœur. — Eugénie est chaste! dit madame Guérin avec émotion. — Je suis sa mère, répondit madame d'Arneuse en prenant un air de dignité. — Quand une fille est mariée, ma chère, il ne faut jamais l'accuser, car un mari... — Ne doit jamais l'emporter sur une mère! répliqua madame d'Arneuse. Madame Guérin se tut en voyant régner sur la figure de sa fille une expression de sévérité redoutable. Madame d'Arneuse avait réellement ressenti pour sa fille et pour son gendre une amitié qui, sans être bien tendre, était cependant tout ce que son cœur pouvait atteindre; mais, arrivée à cette élévation, la mobilité de son caractère lui faisant une loi de redescendre, comme d'ailleurs, dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, on descend toujours plus rapidement qu'on ne s'élève, il était probable que la marquise ne tarderait pas à trouver des motifs pour détester Eugénie et Horace. En effet, la noblesse du maintien d'Eugénie devint roideur; le soin qu'elle prenait de gouverner sa maison, défiance de sa mère; ses manières nobles, de l'orgueil; les grandeurs lui avaient tourné la tête; elle écrasait sa mère par son luxe; un dîner donné sans que madame d'Arneuse y assistât indiquait le mépris de ses parents. De telles dispositions ne tardèrent pas à changer en contrainte la réserve qu'apportait Eugénie dans ses rapports avec sa mère, et madame d'Arneuse, toujours arrêtée comme par un rempart d'airain quand elle essayait de reprendre quelque empire sur sa fille, arriva bientôt au dernier degré d'exaspération. Alors, examinant le changement qui s'était introduit dans la manière d'être d'Eugénie depuis qu'elle habitait Paris, elle se répandit en plaintes sur l'ingratitude des enfants, la philosophie du temps, les mœurs, le peu de religion du siècle, etc. Ces idées fermentèrent dans sa tête, et son mécontentement se corrobora sans qu'un seul motif raisonnable fût nécessaire pour cela. Il semblait que madame d'Arneuse fût contrariée d'un bonheur constant. Un an s'était à peine écoulé qu'elle était redevenue aussi aigre et aussi sévère avec sa fille qu'elle l'était au commencement de cette histoire, et elle n'avait plus même pour excuse, dans son injustice, l'ennui que lui causait alors une vie en opposition avec ses goûts.

Eugénie, sans se tourmenter comme autrefois de la mauvaise humeur de sa mère, redoubla d'attentions et d'empressement pour elle. Pendant trois mois madame d'Arneuse chercha vainement l'occasion d'éclater. Landon conservait avec sa belle-mère un tel décorum, que, malgré son envie de se fâcher contre lui, elle ne pouvait rien trouver à redire à sa conduite. Eugénie et Horace, se fiant dans leur amour mutuel et heureux chaque jour d'un bonheur nouveau, déploraient, sans s'en inquiéter, les caprices de leur mère, et s'étonnaient du malheur de certaines constitutions; ils pensaient, dans leur bonté filiale, qu'il fallait, au sujet de ces travers, accuser les nerfs plutôt que le cœur de madame d'Arneuse, et nous pensons de même, mais par une autre raison. Un soir madame d'Arneuse, recevant des compliments sur la satisfaction qu'elle devait éprouver de voir sa fille tenir dans le monde un rang distingué et jouir d'une considération flatteuse : — Ah! madame! répondit-elle, si le monde est satisfait, je n'ai rien à dire. Eugénie, en entendant ces mots, eut de la peine à retenir ses larmes. Quand le salon fut vide, la duchesse, étant seule avec sa mère et madame Guérin, demanda l'explication de cette phrase. La question, faite avec une espèce de timidité, sembla rendre à madame d'Arneuse toute sa supériorité, et, sans prendre garde au mal qu'elle pouvait faire à une jeune femme sur le point d'accoucher : — En quoi vous m'avez déplu, ma fille?... en rien... non, en rien : seulement vous vous affranchissez chaque jour de vos devoirs, et moi, bonne que je suis, je le souffre; vous n'avez plus aucune affection pour moi; les grandeurs vous tournent la tête. Madame va à la cour!... madame voit des diplomates, des ministres; cette société l'a rendue tout à coup une femme d'État; vous dirigez votre maison sans me demander un conseil : aussi tout y va de travers. Vous promettiez d'être une femme aimable, douce, gentille : vous êtes fière... vous ne connaissez que votre mari vous l'aimez bourgeoisement; je ne sais quelle folie sentimentale m'a ravi le cœur de ma fille.. Un jour vous saurez ce que vaut une mère! vous verrez que son cœur est toujours le même, et un jour vous en aurez peut-être besoin... Vous *me retrouverez*, Eugénie; vous aimer avec constance sera ma seule vengeance. *On peut perdre un mari*, une mère est immuable dans sa tendresse... »

Eugénie, à ces sinistres prophéties prononcées avec enthousiasme, jeta un cri d'effroi; elle regarda sa mère qui, les bras levés, l'œil enflammé, la parole éclatante, ressemblait à une devineresse expliquant un songe; puis elle lui dit : — Ma mère, pouvez-vous m'affliger ainsi?... Vous m'accusez d'aimer mon mari, vous me reprochez un sentiment si naturel! n'est-ce pas un devoir écrit dans mon cœur... — Vous pourriez bien dire, reprit madame d'Arneuse, que vous tenez ces principes de moi... je me suis donné assez de peine à vous former, pour que vous me rendiez justice... — Madame, répondit froidement Eugénie, je n'oublierai jamais ce que je vous dois; mais si, en vous rendant mes devoirs, je viens à essuyer de tels reproches, ils sont trop pénibles et trop peu mérités pour que je ne me les épargne pas. — Madame!... répéta ironiquement madame d'Arneuse, madame!... une mère!... une mère qui l'a faite duchesse!... A ces mots Eugénie embrassa sa grand'mère, s'approcha pour embrasser sa mère, mais madame d'Arneuse se recula d'un pas, et madame de Landon sortit les larmes aux yeux.

L'imagination de madame d'Arneuse lui représenta sa fille comme perdue pour elle... — Mais qui l'avait ainsi perdue?... Horace! Eh! sans doute, se dit-elle un matin, c'est lui; il serait désolé si la mère et la fille s'accordaient et si Eugénie écoutait mes avis ; il est la cause de nos malheurs (car c'étaient déjà des malheurs)!... Alors elle dressa le catalogue des défauts de son gendre, les compta, les grossit à son microscope, et tout à coup son langage changea; Eu-

génie rentra en grâce. — Oui, sa fille était heureuse sous le rapport de la fortune et des honneurs, mais son mari n'avait pas un caractère aimable, il était d'une humeur inégale, difficile à vivre, jaloux, jaloux au point de lui enlever, à elle, le cœur de sa fille... La pauvre petite souffrait... Elle essaya de morigéner Horace comme s'il eût été son fils, mais Horace ne fit que rire de ces tentatives et complimenta sa belle-mère sur son talent pour débiter des sermons. Ce dédain irrita madame d'Arneuse plus que n'eût fait une sérieuse opposition; son amour-propre surtout en fut blessé. Aussi quel redoublement de haine contre son gendre! que de plaintes répétées à l'oreille des bonnes amies et sous l'éventail! « Mon gendre est un homme sans procédés!... il n'aime pas sa femme; c'est un égoïste, ma chère; il est jaloux, même de moi!... Oh! il faut vivre avec les gens pour les connaître. Je n'ai cependant pas à me plaindre de lui, ma chère; il est respectueux avec moi et rend même ma fille heureuse : on ne peut pas peindre ces nuages qui troublent une famille!... Enfin il m'a enlevé le cœur de ma fille; elle en souffre, je ne peux pas lui donner un avis, un conseil; elle est obligée de faire à sa tête... Excellent mari, du reste, mais original, fantasque, ombrageux. Enfin, le croiriez-vous? ils vont à la cour quand ils veulent, ils ne m'y ont pas menée une seule fois!... C'est une bagatelle, mais cela donne l'idée de leur conduite. » Sa bonne amie la quitte pour danser et se trouve interrogée par une autre bonne amie. — Que vous disait donc madame d'Arneuse? — Ah! ma chère! une folle!... cette femme-là n'est jamais contente; sur un lit de roses, elle trouverait un pli... La voilà maintenant qui prétend que son gendre n'aime pas Eugénie...

Par ces propos et par mille autres, madame d'Arneuse sapait sourdement la réputation d'Horace, et le duc s'aperçut trop tard peut-être de l'importance que pouvaient acquérir de tels discours. En épousant Eugénie, il avait juré de prendre soin de son bonheur, de veiller à sa tranquillité, et il voyait avec peine que le dédain qu'il affectait pour les manœuvres de madame d'Arneuse n'empêchait pas celle ci de redoubler ses efforts pour essayer de ressaisir quelque empire sur sa fille. Le duchesse souffrait déjà de cette mésintelligence intérieure, et Horace résolut d'imposer silence à sa belle-mère. Il serait difficile de déterminer les causes de la scène qui eut lieu quand il voulut s'expliquer; les acteurs eux-mêmes perdirent le souvenir de ces premières paroles, que les regards, les intentions, les gestes enveniment, et de ces nuances qui font passer d'une phrase aimable par la forme à une réponse ironique, de l'ironie à la plainte, de la plainte à l'irritation. Madame d'Arneuse semblait ne pas redouter ces sortes de scenes, soit qu'elle eût besoin d'émotions, soit que l'âpreté de son caractère les lui fit rechercher. On eût dit en effet qu'elle courait au-devant des discussions comme les âmes fortes au-devant des dangers. Madame d'Arneuse fut vivement choquée de s'entendre dire par son gendre que les *honnêtes gens* devaient avoir pour principe de couvrir les torts de leurs amis d'un manteau protecteur, loin de prendre le public pour confident de peines souvent imaginaires... Enfin, lorsque Landon, poussé à bout par sa belle-mère, déclara qu'il voulait que sa femme restât maîtresse absolue chez elle : — Je vous entends, répondit madame d'Arneuse, je suis de trop dans votre hôtel. je vous gêne, ma présence vous humilie. Soyez tranquille, je ne vous importunerai pas longtemps. — Ma mère, vous ne nous importunez jamais, et vous donnez un autre sens à mes paroles. — Oui, je sais que je prends tout de travers : lorsque ma fille refuse par votre ordre de me présenter chez l'ambassadeur de Naples, je dois croire sans doute qu'elle est fière de moi... Ici madame d'Arneuse commença à dérouler le tableau de tous les griefs qu'elle avait dessein de reprocher à son gendre, et Landon impatienté ne put se défendre de lui peindre la cruelle mobilité de ses affections, en lui rappelant quelques traits qui prouvèrent combien Eugénie avait souffert dans son enfance. A ce moment l'inimitié de madame d'Arneuse devint terrible, elle résolut de se séparer pour toujours de son gendre et de sa fille. — Son cœur, disait-elle, était ulcéré: elle ne voulait jamais les revoir...

Par une volonté expresse de Landon, le bien d'Eugénie était resté à madame d'Arneuse; et lorsqu'elle se vit établie au petit hôtel Landon, elle avait réalisé la fortune de sa fille et celle de sa mère, afin d'acheter la terre d'Arneuse, qui, par un hasard extraordinaire, était alors en vente, et les cent mille écus de la marquise ne suffisant pas aux frais de cette acquisition, Landon avait donné cent mille francs à sa belle-mère pour lui procurer la jouissance de posséder son ancien fief en entier. C'était donc à sa terre d'Arneuse qu'elle comptait se réfugier, suivie de madame Guérin, à laquelle elle avait fait épouser son ressentiment. En apprenant ce projet, Landon se mit à rire, espérant bien que les plaisirs de Paris et les couches d'Eugénie ramèneraient bientôt la marquise au sein du tourbillon où elle trouvait la vie. Le lendemain de cette explication et pendant que madame d'Arneuse faisait ses apprêts, Landon et sa femme eurent soin de lui laisser le champ libre en s'absentant de la maison, où leur situation était fausse et pénible. Le soir Horace et Eugénie allèrent se promener à pied, et le hasard les conduisit vers le boulevard Saint-Antoine. — Eugénie, dit Horace à voix basse et en tremblant, c'est là que pour la première fois j'ai rencontré Jane Smithson.. Et il lui montrait l'endroit même où Salviati lui avait dit : — Tu n'as pas vu cette jeune fille?

La duchesse frissonna et ne répondit rien. A ce moment même et au nom de Jane, un homme, appuyé sur l'arbre même qui servait de monument à Landon pour reconnaître cette place, se leva et passa lentement devant eux. La faible lueur qui éclairait alors le boulevard donnait à ce personnage l'apparence d'une ombre. Eugénie pres a le bras d'Horace, et, comme elle, Horace remarqua la pâleur de l'inconnu, sa maigreur, la roideur de ses mouvements, l'animation de ses yeux, la bizarrerie de son attitude et de ses gestes; en lui tout était sombre. Bientôt à l'étonnement de la duchesse succéda une sorte d'effroi quand elle vit cette figure s'agiter, suivre leurs pas, les regarder avec des yeux inquiets, semblable à un mauvais génie qui décrivait de longs cercles autour de sa proie avant de s'en saisir. Landon, sentant Eugénie trembler, se pencha pour l'interroger : — J'ai peur!... dit-elle. Il l'entraîna plus vite, pour fuir l'inconnu, qui volait sur leurs traces. Landon, s'apercevant qu'Eugénie pâlissait, s'arrêta soudain et se retourna vers ce sombre compagnon de route pour le forcer à la retraite. Au moment où Landon et l'étranger se regardèrent en face, Eugénie sentit tout le corps de son mari frissonner, comme si la fièvre l'eût tout à coup envahi; il resta muet, immobile. La duchesse stupéfaite essaya de contempler l'inconnu, mais elle fut contrainte de baisser les yeux devant la farouche expression de son visage. Cet homme semblait cloué sur le sol, et lui aussi gardait le silence. Enfin il tendit sa main à Horace, et Horace la prenant s'écria : — Est-ce bien toi?... — Oui, c'est moi!... répondit Annibal d'une voix sinistre. Après avoir prononcé ces mots, il regarda tour à tour Horace et Eugénie, et cherchant avec peine une lettre cachée dans son sein, il la tendit à Horace. Alors sur ses lèvres flétries vint errer un sourire satanique exprimant à la fois le désespoir du damné, ses remords et l'horrible jalousie que lui inspire la vue des anges de lumière. Horace prit la lettre sans avoir la force de dire une parole. Annibal se pencha vers l'oreille de son ami et ajouta à voix basse : — Je vais à ton hôtel .. tu me trouveras dans l'appartement que j'occupais autrefois... Puis il disparut avec la rapidité de l'éclair. — Quel est cet homme?... demandait Eugénie à Horace pour la seconde fois, et Horace n'entendait pas. Il avait serré la lettre dans son sein, et marchait précipitamment. La duchesse, renfermant ses craintes au fond de son cœur, respecta le silence de son bien-aimé. Landon monta en voiture et se rendit promptement à l'hôtel. En arrivant, le duc prit son vieux concierge à part et lui dit : — Vous n'avez pas sans doute encore vu Annibal? Le concierge fit un signe négatif. — Eh bien! préparez son ancien appartement, et quand il viendra vous le conduirez vous-même sans répondre aux questions qu'il pourrait vous adresser... Je vous charge de recommander le même silence à Nikel, qui m'avertira de son arrivée.

Le duc trouva dans la cour Eugénie, qui l'attendait avec anxiété, et pour la première fois Landon se plaignit en lui-même de l'amour d'Eugénie; il regretta d'avoir vécu dans une telle intimité, qu'il lui fût devenu impossible de dérober à sa femme une seule démarche. Il essaya de ne pas voir les regards pleins d'amour et de soumission qu'elle jetait silencieusement sur lui, et fut forcé d'admirer sa réserve. Ils arrivèrent ensemble dans leur appartement, et là, Landon n'osant pas renvoyer Eugénie, se mit à lire loin d'elle la lettre suivante :

Lettre d'Annibal Salviati à Horace Landon.

« Tours.

« Mourir, oh! oui, mourir lorsque la conscience vous assassine, quand le cœur est mort, que l'air vous étouffe, que la lumière est odieuse, la mort est un bienfait du ciel. Combien de fois ne l'ai-je pas appelée! et... la flatteuse voix, les riants mensonges de l'espérance m'engageaient à poursuivre ma route. Aujourd'hui, plus d'espoir! une voix terrible me crie : — Voici Caïn! Un regard s'arrête-t-il sur moi, je voudrais m'ensevelir dans les profondeurs de la terre. J'ai vécu cent ans, mourons! Ah! cette idée rafraîchit mon cœur. La tombe est silencieuse, plus de reproches; elle est obscure comme la nuit, je ne verrai plus Jane. Ce soir elle a prononcé mon arrêt : — Sortez! a-t-elle dit. Oui, je vais sortir. Après quinze mois, infernale créature, après quinze mois passés près de toi, après avoir espéré chaque jour de te plaire, tu te lèves terrible et menaçante, semblable à l'ange qui, de son épée flamboyante et de ses yeux éclatants, défendait à l'homme l'entrée du jardin. Ah! que cet écrit me serve de testament et qu'il apprenne à ceux qui le liront quelles mains ont creusé ma tombe. Hélas! pendant quinze mois j'ai essayé de charmer la solitude de Jane, de la plus aimable, de la plus touchante des femmes. Chaque jour j'arrivais, et d'une voix amie j'adoucissais son chagrin. O supplice! j'étais dévoré des flammes du désir et je couvrais ma passion insensée sous les dehors d'une sincère amitié. Elle demeurait froide et sévère, environnée de mes feux. Elle a vu ma vie s'éteindre lentement sans me dire : — Ami, souffres-tu? sans même me consoler

par un regard. J'ai désiré souvent entendre ses chants divins et les magiques concerts de sa harpe. La mort aurait desséché ses doigts avant qu'ils eussent effleuré les cordes harmonieuses. Que de fois j'ai voulu la tuer pour l'entraîner avec moi loin du monde. Hélas! je concevais bien ce nouveau crime loin d'elle; mais comment le consommer en la voyant? Tout à l'heure, poussé par la passion, le désespoir, le désir, je suis tombé à ses pieds, je les ai mouillés de mes larmes; j'ai parlé, j'ai raconté les douleurs d'un amour qui me dévore depuis cinq années; j'ai dépeint ce long supplice sans qu'une seule de mes paroles pût blesser sa craintive innocence. — Taisez-vous! Je me suis tu. Mais, hélas! mes regards ont parlé. — Sortez! Je suis sorti; je ne la reverrai plus. J'ai dit adieu à la vie. Elle attend son bien-aimé. — Il reviendra! dit-elle. Et sa voix, son geste, son regard témoignent de sa noble confiance. — Il reviendra! Il reviendra, cruelle, si je le veux. Si je le veux! Horace! ombre chère et sacrée, ami que j'ai tant outragé, tu m'apparais, et voilà que je pleure. Ah! c'est à toi que je dois adresser cet écrit funèbre; il t'apportera tout à la fois la joie, la joie enivrante de savoir que Jane ne t'a jamais trahi, et la douleur d'apprendre la mort d'Annibal. Que dis-je, la douleur? Si tu me voyais, ta main vengeresse ne se plongerait-elle pas justement dans mon sang? ne suis-je plus Caïn? n'ai-je donc plus assassiné mon frère? Reçois donc en expiation de mes crimes l'horreur et le désespoir de toutes mes nuits. Accepte, en réparation de mes offenses, les angoisses de cinq années, angoisses affreuses, car j'éprouvais à la fois tes douleurs et les miennes; mais non, rien ne peut expier mes crimes, ils sont aussi grands que mon désespoir. Écoute : il me reste à te faire l'aveu de ma trahison, et j'aurai quelque mérite à tes yeux en me refusant à cette horrible tentation, qui me tourmente encore, de tuer Jane. Je te la laisse, brillante de beauté, de vie, d'espérance, d'amour. Va, elle t'a cruellement vengé.

« Jadis, en me prenant pour confident de ton amour, tu as allumé dans mon cœur cette passion qui a causé nos malheurs. La jalousie m'a dévoré, j'ai aimé Jane. Oh! frère, longtemps j'ai résisté, longtemps j'ai combattu son amour, j'ai appelé l'orgie au secours de ma raison; j'ai cherché la vertu dans le vice; mais l'ivresse du vin n'a point dissipé l'ivresse de l'amour, et les poignantes émotions du jeu n'ont pu distraire ma pensée de l'unique objet qui l'absorbe. Alors j'ai voulu t'assassiner... oui, je l'ai voulu. Une nuit je suis entré chez toi, tu dormais. Te voir dormir et t'entendre au sein de la nuit murmurer mon nom quand j'étais là, un stylet à la main!... La force m'a manqué; mais le démon m'a attaqué avec d'autres armes, et sa voix m'a dicté un plan qui n'a que trop bien réussi. J'ai falsifié les lettres de Jane. Toutes celles que tu as reçues pendant ton séjour en Espagne sont fausses, et j'ai mis une sorte de gloire à composer cette correspondance, dans laquelle le sublime amour de Jane a décru jusqu'à l'indifférence par des nuances imperceptibles. J'ai commencé cette intrigue peu de temps après la mort du vieux Smithson, car si Jane n'eût pas été sans guide et comme livrée à mes coups, vous ne m'auriez plus revu, j'aurais été mourir en de lointains climats; mais l'arrivée de sir Smithson et de Cécile m'a donné les moyens de réussir. En effet, Cécile était aimée de sir Charles C..., et je conçus l'audacieux projet de te faire croire que sir Charles était l'amant de Jane. Hélas! de loin je pouvais agir en toute liberté et t'abuser à mon gré; mais quel écueil que ta présence!... pouvais-je t'empêcher de venir toi-même reconnaître cette prétendue trahison de Jane? Et je continuais... oui, je marchais vers mon but, incertain du succès, mais aveuglé par l'espérance, un regard de Jane m'enivrait! enfin j'espérais que ta bravoure te serait funeste. Ce vœu fratricide, je l'ai cent fois formé pendant que je t'écrivais avec une joie infernale : — Horace, garde-moi tes jours, qui m'appartiennent... J'imaginais te porter malheur en te donnant souvent de semblables avis. Bientôt je découvris la grossesse de miss Cécile, et j'appris que Jane se dévouait entièrement pour sauver sa cousine de la fureur d'un père. Hélas! par quelles expressions te peindre la scène sublime qui eut lieu entre les deux cousines? Caché dans les replis des rideaux de leur appartement, j'en fus le témoin invisible. — Cécile, disait-elle, si ton père découvre ta faute, songe que je prends tout sur moi, ton enfant sera le mien, ce sera moi qui te louerai près de Paris une maison où tu seras soustraite à tous les regards, je te couvrirai de mon corps, et .. mon honneur ne court aucun danger... Je connais Horace : devant lui j'avouerais sir Charles pour mon amant, un sourire lui dirait que c'est un jeu! Une lettre pleine d'amour t'instruisait de ces événements, je la remplaçai par celle qui devait t'amener à Paris au moment où je jugeais que ta présence ne pouvait nuire au succès de cette fatale intrigue. Lorsque sir Charles C... se vit au moment d'être père, il courut implorer sa famille, espérant obtenir la permission d'épouser miss Cécile. En son absence, la pauvre enfant donna le jour à un fils, et, sir Charles C... tardant à revenir, Cécile devint folle : elle avait abandonné l'enfant qu'elle nourrissait pour aller sur les chemins demander à tous les passants des nouvelles de Charles. Lorsque tu arrivas d'Orléans, Jane se trouvait obligée.. . . . . »

A ce moment, Horace, en proie à une sauvage fureur, froissa cette lettre entre ses mains, la jeta au feu par un mouvement convulsif, et ses dents choquèrent avec bruit; puis, frissonnant comme s'il eût été en proie à une fièvre mortelle, les yeux fixes, il parcourut la chambre en rugissant, car les mots arrivaient à sa bouche en cris inarticulés; mais tout à coup, à l'aspect d'Eugénie, qui, pâle et tremblante, suivait d'un œil épouvanté ses moindres mouvements, il vint se rasseoir sur un fauteuil, garda une attitude tranquille, et, passant la main sur son front en sueur, il retrouva un de ces faux airs de calme sous lesquels les hommes de courage cachent de profondes douleurs. Nikel entra, fit un signe à son maître, et Landon, sans prononcer un seul mot, s'élança et disparut.

XIII

Horace arriva sur le seuil de l'appartement où se trouvait Annibal, et il tremblait tellement que Nikel fut obligé d'ouvrir la porte lui-même. A l'aspect d'Annibal, Horace resta immobile et stupéfait, sa fureur s'éteignit, il frissonna et se tut. Salviati, à l'époque où son ami l'avait quitté, était d'une beauté remarquable : en le voyant dépouillé de tous les agréments qu'il avait admirés lui-même, Horace ne put se soustraire à une émotion douloureuse; ses cheveux noirs étaient épars, en désordre; son front livide menaçait comme celui du fou! A la vue de Landon, il détourna la tête, ses dents claquèrent et rendirent un son métallique; il tendit à Horace une main froide; ses yeux étaient attachés sur la table qui se trouvait auprès de son lit, et sur laquelle Landon vit des papiers et plusieurs flacons pleins de vin, parmi lesquels était une fiole à demi-pleine d'une liqueur brune. Soudain Annibal releva la tête, et, lançant à Horace un éclair plutôt qu'un regard, il lui dit : — Je viens de m'empoisonner, et... je m'enivre.

Landon s'avança précipitamment comme pour lui porter secours, la pitié étouffant tout autre sentiment; mais un geste impérieux d'Annibal désigna une chaise sur laquelle il se laissa tomber, et Salviati, avec un sourire ironique, lui dit : — Va, laisse-moi mourir... Il pencha la tête sur sa poitrine pour cacher sa honte, et reprit : — Horace! je me suis mis, comme un lâche, dans la situation d'un enfant auquel personne ne fera jamais que des caresses, parce qu'il est faible et débile, et cela pour exercer encore une sorte d'empire... Je veux! osai-je vouloir?... Je serais mort loin de toi, mais te voir, Horace! te voir et entendre ta voix me pardonner... oh! pour cela je souffrirais mille morts!... — Te pardonner!... à toi, mon bourreau!... — Eh! s'écria le moribond d'une voix éclatante, n'as-tu pas été le mien? — J'étais aimé, moi!... — Et moi j'aimais... — Elle m'appartenait. — Non, c'est moi qui te l'ai montrée. — Tu m'as assassiné!... — Je meurs!... — Meurs donc, traître!... — Horace, jadis tu m'appelais du nom d'ami!... — Tu n'es plus rien pour moi. — Je meurs, Horace! et... tu seras heureux, toi!... tu l'épouseras, elle t'attend. — Tais-toi!... tais-toi!... s'écria Horace en fureur. — Oh!... répondit Annibal, un mot de toi calmerait mes souffrances, et je mourrais heureux!...

Landon fut attendri; il tendit la main à Salviati, qui s'en empara avec une sorte de rage, et fondit en larmes. Alors sa figure devint sereine, et pendant un moment elle recouvra tout l'éclat de la jeunesse. — Me pardonnes-tu, ami? Horace baissa la tête, et le moribond effrayé s'agita en frissonnant. — Où est-elle donc? demanda Horace. — Elle est à Tours!... tu la reverras!... Ah! Horace! ce mot seul expierait des milliers de crimes... Annibal se tut un moment et reprit : — Tu la verras ensevelie dans une maison funèbre, dans ce qu'ils appellent le *Cloître*... je ne l'ai jamais traversé sans terreur... Je te répéterai ce que jadis tu as dit à sir Charles C...: — Rends-la heureuse... A ce dernier mot, Annibal trembla de tous ses membres, et avec tant de force, qu'il écarta par cette convulsion les draps dont il était couvert, puis il se leva menaçant : Landon lui répondit par un regard farouche; il retomba sur sa couche avec effroi. — Croirais-tu que je t'ai calomnié au point de lui annoncer que tu étais marié?... Horace frissonna. — Alors elle s'est levée, m'a regardé en disant : — Que m'importe, s'il m'aime!... Horace poussa des cris inarticulés, en restant néanmoins immobile et semblable à un fou.

Bientôt Annibal, en proie à des convulsions affreuses, fut hors d'état de prononcer une seule parole; il poussa des gémissements sourds et profonds, en indiquant à Landon le chevet du lit : il souleva, par un geste désespéré, l'oreiller sur lequel il se débattait, et montra des papiers; Horace s'en saisit, et Annibal, avec un sourire qui vint errer sur son visage décomposé comme un rayon de lune sur des ruines, lui dit : — Ce sont les véritables lettres de Jane... je les sais par cœur... Horace les parcourait déjà avec avidité, mais un soupir de son ami les lui fit déposer sur la table, et il contempla en silence, mais avec une inexprimable douleur, l'agonie de cet infortuné : c'était là cet ami naguère florissant et remarquable par sa beauté; des larmes roulèrent dans ses yeux; Annibal les vit et les remercia par un regard. Alors, avec les regards effrayants d'un avare qui compte son or, il détacha silencieusement un ruban noir de son

cou et montra dédaigneusement la couleur à Landon. Le portrait de Jane la Pâle roula sur le lit. Cette peinture était due à un pinceau célèbre, et il était facile de voir que la voluptueuse ivresse de la figure avait longtemps fait le bonheur du mourant. Annibal tendit le portrait à Horace, pour lui indiquer qu'il le lui donnait, mais il le ramena précipitamment vers lui en ajoutant à ce geste un regard significatif.

Landon interpréta ce langage secret, et réussit à disposer cette image de manière qu'Annibal pût la voir jusqu'à son dernier soupir. Il fit un mouvement de tête et dit : — Que de bonté!... Ah! tu me pardonnes? — Oui, dit Horace. — Horace! ma mort est bien douce!... Une lumière magique rendit encore à son visage l'éclat de la jeunesse; il regarda l'image de Jane. — Elle est belle, mais terrible!...

Telle fut sa dernière parole : un instant après il parut s'endormir et ne se réveilla plus. Horace, en voyant son ami exhaler le dernier soupir, resta pendant quelque temps en proie à une sombre terreur. Le portrait de Jane gisait sur ce corps, et pour la première fois cette belle créature reparaissait brillante à ses yeux, mais entourée du spectacle le plus lugubre : cette sinistre pensée passa comme un éclair; Landon prit aussitôt sa résolution avec une énergie qui la rendit irrévocable. Il sortit, appela Nikel, et lui dit : — Annibal est mort, je te charge d'empêcher que l'on étourdisse la duchesse de cette aventure. Le testament de Salviati est sur la table, il expliquera cet événement, mais tu empêcheras surtout que dans l'hôtel on s'entretienne de cette aventure, et tâcheras de faire passer le convoi, de grand matin, par le petit hôtel... Entends-tu?... — Oui, mon général. Horace prit la main de son chasseur, lui dit d'une voix émue : — Adieu, Nikel!... et fit quelques pas; Nikel courut, et l'arrêtant : — Pourquoi donc adieu, mon général? quand vous iriez au diable... je dois vous accompagner. — Tu n'es pas assez discret. — Ah! faut-il que ce soit mon général... — Eh bien! Nikel, dit Horace à voix basse, pas un mot, ou je te brûle la cervelle. — Suffit, mon général. — Alors reste ici trois jours pour exécuter les ordres que je viens de te donner, et tu viendras me rejoindre à Tours: mais garde-toi de faire une seule démarche qui puisse trahir ton voyage, tout serait perdu... Nikel s'inclina.

Landon, jetant un dernier coup d'œil plein de pitié sur Annibal, sortit de ce fatal appartement. En traversant la cour, ses regards se portèrent malgré lui sur l'appartement d'Eugénie. Elle était à sa fenêtre, épiant avec la sollicitude de l'amour le moment où Horace rentrerait, et en l'apercevant elle quitta la croisée pour courir au-devant de lui. — Horace, dit-elle d'une voix troublée, qu'est-il donc arrivé?... Il garda le silence. Quand tous deux furent parvenus dans la chambre, la lumière permit à la duchesse de remarquer le changement des traits de Landon, et elle s'écria avec un douloureux accent : — Tu es pâle!... oh! qu'as-tu donc, mon amour?... — Eugénie, dit Horace, Annibal est venu!... — Oui! dit-elle avec un sourire convulsif. — Il est mort tout à l'heure entre mes bras... Eugénie respira. Landon reprit : — Eugénie, cet événement me contraint de faire un voyage. — Tu vas partir?... dit-elle, partir en ce moment?... — A l'instant. — Me quitter au moment où ta pauvre Eugénie va te donner un enfant!... un fils, mon ange!... ton fils ne t'arrêtera-t-il pas?... — Je reviendrai, Eugénie. — Dois-je l'espérer?... dit-elle en pleurant. Ah! je vais partir avec toi!... — Cela est impossible. — Pourquoi? — Veux-tu risquer ta vie, celle de notre enfant?... — Eugénie, ne me force pas à te refuser. Mon voyage exige la plus grande célérité... — Ecoute, Horace, dit-elle en l'interrompant, tu es embarrassé... mon cœur est le tien, et je le sens gêné, oppressé!... Souffres-tu? je veux ma part de ton chagrin. Ta fortune, ton honneur sont-ils compromis?...





Elle fit un pas, et, se mettant à genoux... — Page 64.

Landon s'assit, croisa ses bras sur sa poitrine et resta absorbé dans une profonde rêverie. — Il ne m'écoute pas, dit-elle avec désespoir. Elle se mit à le contempler à la dérobée et surprit les regards presque effrayants qu'il lui lançait par intervalles : alors il y eut un moment de silence, pendant lequel Eugénie essaya de secouer les sinistres pressentiments dont elle était agitée. Horace se leva pour aller dans son cabinet. — Où vas-tu? dit-elle. Cette incessante inquisition de l'amour, qui fait le charme de la vie intime, devient au jour du refroidissement une insupportable tyrannie. Landon, égaré par le malheur qui l'accablait, jeta un regard de maître à sa femme (en ce moment Eugénie était *sa femme*); il lui répondit : — Eh! pour Dieu! ma chère, laissez-moi!... Je vais dans mon cabinet chercher l'argent nécessaire pour mon voyage.. Ce ton, qui tout à coup discordait avec une année entière d'amour et de confiance, fit frissonner Eugénie; ses yeux devinrent secs, elle pâlit, refoula sa douleur au fond de son âme, le regarda avec amour, et d'une voix pleine de douceur : — Mon ami, dit elle, je te le demandais pour savoir si je pouvais t'éviter une peine!... Landon, trop ému, voulut sortir. — Tu pars! s'écria-t-elle, et... sais-tu ce que vaut une minute pour ton Eugénie? Laisse-moi t'accompagner, je te verrai quelques instants de plus! Sa figure suppliante et craintive respirait l'amour, et, ses genoux tremblants ne pouvant plus la soutenir, elle se prosterna aux pieds d'Horace.

Landon voulait prendre les fausses lettres qu'Annibal lui avait fait parvenir jadis, afin de dévoiler à Jane Smithson la trame odieuse dont il avait été victime, et, comme un criminel qui efface les vestiges d'un assassinat nocturne, il eut peur qu'Eugénie ne le vît toucher à ces papiers qu'elle ne connaissait que trop et ne devinât l'affreuse vérité; car les femmes qui aiment ont un sens si délicat pour ce qui concerne leur unique bien, que Landon craignait même un regard : il refusa donc cette faible grâce à Eugénie. Elle baissa la tête sur son sein, se tut et ne poussa même pas un soupir. En un moment Landon revint avec une telle rapidité, que, quand sa femme releva son visage baigné de pleurs, elle le trouva à ses genoux. Il lui prit les mains, les couvrit de baisers, la saisit dans ses bras, et, en proie à un délire croissant : — Adieu! dit-il, adieu!... — Horace, tu reviendras pour voir ton enfant? — Oui. — Tu reviendras pour consoler ton Eugénie de ses douleurs? — Oui. — Ne manque pas à re-

venir ; je mourrai si je ne te revois bientôt. — Oui !... et il se leva pour partir. — Et tes chevaux ?... — Je vais à pied jusqu'à la voiture... — Seul ? — Oui, seul... Eugénie se leva, ouvrit la croisée et attira son mari près d'elle ; puis, lui montrant le ciel dans toute sa magnificence et la lune qui roulait entre des nuages de bronze : — Horace, tu n'abandonneras jamais ton Eugénie... tu es mon protecteur, ma vie, *tu es à moi!*... tu me dois le bonheur !... Ah ! tu me l'as promis par un regard, par un baiser !... Pars donc, mon amour, je ne crains plus rien !... Landon se tut, serra la main d'Eugénie en versant des larmes, embrassa sa femme dans une étreinte d'amour et de désespoir et disparut. Eugénie resta clouée à cette fenêtre, attendit que son mari parût dans la cour, écouta le bruit de ses pas, le suivit des yeux, l'entendit ouvrir la porte, et lorsqu'il la ferma elle crut avoir vu Horace tomber dans un gouffre.

Malgré sa noble confiance, la duchesse resta en proie à de tristes réflexions qui se succédèrent avec rapidité. C'était la première absence dont elle subissait le supplice, elle en ignorait les motifs. Hélas ! rien n'est affreux comme les premiers moments qui suivent le départ d'un être qui nous est cher et avec lequel surtout on a contracté une longue habitude de bonheur. Alors il n'y a plus ni heures, ni jours, on souffre, et, sans qu'on puisse désirer la mort, on a trop de la vie. Les pensées arrivent en foule, et on ne les coordonne plus ; tout est machinal. Eugénie prévoyait vaguement tout le malheur de sa situation, mais elle en ignorait la cause ; elle ne pouvait qu'en pressentir les suites. Le lendemain matin, sa mère vint la voir et la trouva changée. Eugénie lui apprit le départ subit de son mari avec une simplicité affectée et en lui cachant la peine que ce voyage lui causait. — Je ne m'en irai certes pas ! dit madame d'Arneuse à madame Guérin ; abandonner ma fille dans l'état où elle est !... Un mari seul en est capable ; moi, rien au monde ne m'arracherait d'ici. Les hommes ont des affaires importantes que nous ne comprenons pas, ajouta-t-elle, et cette absence inconcevable me force à rester auprès de ma fille !... — Je reconnais là ton bon cœur, dit madame Guérin. — Ma mère, je vous remercie, car la solitude me serait cruelle... — N'est-ce pas, ma fille? Abandonner sa femme quand elle est sur le point d'accoucher !... — Ma mère, ne l'accusez pas, je connais son cœur, et la nécessité seule... — Allons donc ! c'est mal, très-mal, c'est affreux !... Cet homme-là, je l'ai toujours dit, a un cœur sec... il est égoïste...

On apprit dans la journée la mort d'Annibal, et Nikel ayant réussi par ses soins à étouffer les détails de cette aventure, cet événement fit croire à madame d'Arneuse que son gendre pouvait avoir des affaires sérieuses à traiter. Eugénie se livra sans résistance à tous les caprices de sa mère, qui ne trouva plus en elle qu'une fille craintive et soumise ; il semblait que l'âme d'Eugénie eût suivi Landon. Elle restait constamment distraite, rêveuse, et ne remerciait même pas sa mère des soins qu'elle lui prodiguait avec une activité, un empressement extrêmes. Madame d'Arneuse, ravie d'avoir trouvé un prétexte honorable pour rester à Paris, enchantée de la soumission de la duchesse, avait subitement changé d'opinion : — Elle avait enfin, disait-elle, reconquis tous ses droits sur le cœur de sa fille, et M. le duc de Landon seul avait causé la mésintelligence qu'elle déplorait depuis si longtemps... Quatre jours après le départ de Landon, Rosalie entra chez sa maîtresse et lui dit : — Madame, le valet a fait comme le maître, il s'est enfui... — Pauvre Rosalie !... — Oh ! madame, répondit-elle, je ne m'afflige pas !... si Nikel est avec M. le duc, je suis tranquille, et si mon traître m'a quittée sans me dire adieu, c'est marque certaine d'un prochain retour. — Dieu le veuille, Rosalie ! — Oh ! mon Dieu ! comme madame est triste ! elle ne prend même plus aucun soin de sa toilette ; je pourrais l'habiller de travers sans qu'elle me dît un mot...

Plongée dans une morne douleur, chaque jour la duchesse attendait le lendemain avec une impatience croissante : tout la fatiguait, elle aurait voulu dévorer le temps ; le passage des voitures lui causait une sensation si douloureuse, qu'on fut obligé d'empêcher le bruit de la rue d'arriver jusqu'à elle. Tout à coup les lettres vinrent à manquer, l'existence lui devint à charge, et, chose digne de remarque, plus elle souffrit, moins elle se plaignit : sa douceur et sa résignation augmentèrent avec sa peine.

Le terme de sa grossesse la surprit au milieu de ces angoisses. Elle se souvint d'avoir écrit jadis à Horace que souffrir pour *son* bonheur, mourir même, serait pour elle une sorte de joie, et ce souvenir lui rendit quelque courage. Madame d'Arneuse attendait son gendre avec impatience, mais on ne reçut aucune nouvelle de lui. Eugénie fut gardée par ses deux mères, et à tout moment elle appelait Horace. Elle eut un fils, et pleura de joie en remarquant la parfaite ressemblance de l'enfant et du père ; elle voulut le nourrir, et son chagrin fut souvent allégé par le plaisir qu'elle éprouvait à contempler cette vivante image de son bien-aimé. Plus d'une fois on la vit sourire quand sa mère disait : — Apportez monsieur le marquis de Landon... Mais ce sourire était plein de tristesse. Madame d'Arneuse entoura de son ostentation habituelle les soins qu'elle prodigua à sa fille ; elle semblait à tout moment accuser son gendre en montrant avec quel zèle elle le remplaçait. — Il ne m'écrit pas ! disait Eugénie. Quel nom donnerons-nous à son fils ?... Elle leva cette difficulté en le nommant Horace-Eugène. — C'est la meilleure manière de nous rendre inséparables !... dit-elle avec amertume. Au milieu de ces événements, madame d'Arneuse devint souveraine maîtresse dans la maison de sa fille. Elle en éprouva une joie que, par décence, elle aurait bien voulu cacher ; mais son bonheur ne fut un secret pour personne : elle proclamait ses ordres avec une dignité, avec une habitude, un instinct du commandement qui la rendaient heureuse, ne fût-ce que de la manière dont elle s'acquittait de ces nobles fonctions. Quelquefois elle daignait se familiariser avec les gens et leur demandait : — Monsieur le duc n'arrive donc pas? Hélas ! que je désirerais voir monsieur le duc ici ! Ma fille peut devenir bien dangereusement malade !... Alors son activité d'esprit et de corps trouvant une pâture, elle joua très-bien son rôle de mère auprès d'Eugénie. Si parfois cette tendresse avait encore une expression dure, il fallait en accuser son naturel et la nécessité, disait-elle, d'en imposer à une jeune femme qui répugnait à se conserver la vie...

Madame d'Arneuse, au milieu de sa profonde douleur, conservait une singulière présence d'esprit : elle était ingénieuse et fertile en ressources pour tromper Eugénie sur le temps écoulé depuis l'absence de son mari, et madame Guérin admirait les inventions nouvelles par lesquelles elle savait distraire sa fille. Une circonstance qui aggravait chaque jour le chagrin d'Eugénie, était ce défaut de nouvelles : madame d'Arneuse se procura plusieurs lettres de Landon, et avec une patience incroyable, elle découpa tous les mots nécessaires pour fabriquer une lettre qu'elle avait composée à l'avance ; puis, rassemblant ce *pasticcio* sur une feuille de papier, elle en fit tirer un *fac-simile*, imita assez adroitement sur l'adresse de Landon le timbre de la poste, et présenta cette lettre à Eugénie. On peut juger de la joie qu'éprouva la duchesse à la lecture de cette lettre, qui expliquait assez bien le silence de Landon depuis trois mois ; Eugénie ne discuta pas le mérite du style, qui ressemblait assez peu à celui de Landon. Heureuse mille fois, elle laissa tomber le papier quand elle lut la recommandation que lui faisait son mari de donner à son fils les noms réunis d'Eugène et Horace. — Ah ! s'écria-t-elle en pleurant, il m'aime ! il m'aime toujours !... Nous avons encore cette chère et précieuse communauté de pensées, ce sixième sens des amants !... Dès lors son chagrin se dissipa, elle recouvra quelque tranquillité, et ne soupçonna point la sincérité de cette lettre ; sa santé revint même dans tout son éclat.

Quelques mois se passèrent ainsi, et Eugénie espéra en vain d'autres lettres, car madame d'Arneuse n'osa pas recommencer deux fois la même supercherie : elle avait cru faire ainsi gagner à Eugénie le moment où Landon serait de retour, et Landon ne revint pas. Alors la duchesse retomba promptement dans ses premières alarmes : le fantôme de Jane la Pâle lui apparut, elle l'accusa de la désertion d'Horace ; la mort d'Annibal ne confirmait que trop de tels soupçons.

La mère et la grand'mère d'Eugénie avaient coutume, depuis que celle-ci était malade, de venir le matin dans sa chambre, et souvent elles s'y rendaient avant son réveil. Un jour le hasard voulut que la duchesse s'éveillât sans faire aucun bruit, elle entendit ses deux mères chuchoter à voix basse. Aussitôt elle ferma les yeux, feignit de dormir et écouta. — Quelle affaire assez pressante peut retenir Landon cinq mois hors de chez lui sans donner signe de vie?... Serait-il mort?... disait madame d'Arneuse. Eugénie frissonna. — On me trompe... pensa-t-elle avec effroi. — Il y a quelque mystère là-dessous, répondit madame Guérin, et il est probable que nous ne le découvrirons pas, mais certes il est arrivé quelque événement important. — Quel événement? reprit madame d'Arneuse. Landon n'a éprouvé aucun échec dans sa fortune, et le duc de R*** a dit l'autre jour qu'on allait le nommer pair de France... — Tout cela est bien, reprit madame Guérin en interrompant sa fille, mais je ne sais pas que ce jeune homme, mort il y a six mois, est mort empoisonné. — Empoisonné ! s'écria madame d'Arneuse, et par qui ?... serait-ce... — Il s'est empoisonné lui-même : il paraîtrait qu'il s'est puni de je ne sais quel crime dont il était coupable envers Landon. Eugénie jeta un grand cri et s'évanouit. Son heure était venue. Pour elle la vérité fatale avait lui dans tout son jour. — Je suis abandonnée ! s'écria-t-elle, je suis trahie !... Puis tout à coup, se voyant dans les bras de sa mère, elle se tut. Aux questions multipliées de madame d'Arneuse, elle répondit constamment que ses exclamations avaient été causées par un rêve.

Madame d'Arneuse et madame Guérin furent abusées par le calme apparent sous lequel Eugénie déguisa son désespoir. Mais la contrainte qu'elle s'imposa redoubla ses tourments, on la vit bientôt tomber dans un profond anéantissement. Elle bannit de sa présence sa mère, sa grand'mère, son enfant même, qu'elle ne vit plus que pendant le temps strictement nécessaire pour l'allaiter ; elle annonça même l'intention de le sevrer, elle qui trouvait tant de bonheur et mettait tant d'orgueil à le nourrir !... Dévorée par la jalousie et par le désespoir, elle renferma héroïquement ses souffrances dans son âme, toute expansion lui étant interdite par la sécheresse de madame d'Arneuse et par la banalité de madame Guérin, qui toutes deux lui prodiguèrent d'impuissantes et maladroites consolations. La du-

chesse avait été accoutumée à remplir les devoirs imposés par la religion, elle était vraiment pieuse, mais elle avait négligé Dieu pendant l'année de bonheur qui venait de s'écouler ; car il est à remarquer que l'amour est de toutes les passions celle qui se suffit le plus à elle-même et qui écarte des autels les âmes amoureuses qui doivent y trouver un jour leur dernier refuge : alors Eugénie courut aux pieds du Dieu vivant, et son cœur y resta muet. Vainement elle essaya de prier, le ciel était vide pour elle, Landon régnait seul dans son âme. Après avoir langui pendant longtemps, elle se rattacha tout à coup à la vie avec une sorte de fureur. Ce paroxysme lui rendit toute son énergie ; elle résolut d'aller chercher son époux, de reconquérir ce bien qui lui appartenait, au moins en vertu des lois humaines. Ce projet lui apparut sous son vrai jour. — Irai-je, pensa-t-elle, redemander au nom des lois un cœur que mon amour et mes soins n'ont pas su conserver ?... Elle conçut alors le dessein sublime de se retirer à Lussy pour y mourir en emportant le secret de ses douleurs ; puis tout à coup la jalousie lui montra les deux amants épouvantés par son arrivée. Mais elle prit le change sur ses véritables sentiments quand elle se crut inspirée par la haine qu'elle portait à sa rivale. L'amour seul la poussait à ce dernier parti : *le voir!...* périr sous ses yeux s'il la repoussait, ou obtenir la faveur de vivre là où il vivait ; elle aurait bien des souffrances à supporter, mais elle pourrait au moins glaner quelques regards. Et... son enfant!... son enfant ne vaudrait-il pas un sourire à la mère ?... Elle résolut de partir.

Alors, avec toute la finesse des femmes, elle chercha les moyens de découvrir le lieu où Jane et Horace s'étaient retirés. En s'occupant ainsi de son départ, ses douleurs se calmèrent. Eugénie se sentait renaître en pensant qu'elle allait infailliblement revoir son bien-aimé, et peut-être était-il encore tout à elle. Elle se rendit à la place Royale. En approchant de cette maison, longtemps habitée par Jane Smithson et où Landon avait été si heureux, elle fut saisie d'un tremblement convulsif, elle hésita même longtemps à entrer. Elle aussi allait questionner le concierge !... Elle ne trouva plus ce vieillard qu'Horace lui avait dépeint ; un jeune homme lui apprit où le vieux portier s'était retiré. Il habitait Vincennes : Eugénie y courut ; car lui seul savait ce qu'étaient devenus les anciens locataires. — Madame, lui dit-il, miss Cécile Smithson a épousé lord C... et j'ai vu là un beau mariage ; deux enfants qui s'aimaient bien, deux anges, puis, ma petite dame, auprès d'eux était miss Jane Smithson, jadis si belle et déjà flétrie, malheureuse, éplorée... Ah ! excusez, madame, si je pleure, mais cette douleur est toujours là, sur mon cœur... Je leur dois tout, cet asile, ce champ. Alors, madame, elle était abandonnée... — Abandonnée !... s'écria Eugénie. — Abandonnée par un jeune officier qu'elle aime, et... elle seule au monde sait aimer ! Pour la distraire, lord et lady C... ont voulu l'emmener avec eux à Tours, mais rien ne pourra la consoler... Elle a cependant consenti à les suivre... Il me semble encore que j'assiste au départ de miss Jane : elle m'ordonna de faire porter dans la cour tous les meubles qui étaient dans son appartement, et elle les a brûlés, madame... Elle ne voulait plus voir ce qu'avait vu et touché ce jeune homme... Elle a dû mourir de chagrin... Eugénie tressaillit : était-ce de joie ou de douleur ? Elle l'ignorait elle-même. — Etes-vous sûr qu'elle soit à Tours ?... — Je le crois, madame, et elle doit y être seule, car lord et lady C... ont passé par Paris il y a environ un an. — Seule ! s'écria Eugénie, seule !... Elle disparut. A quelques jours de là, madame d'Arneuse et madame Guérin, plongées dans un étonnement profond, soumettaient Eugénie à ces différents chefs d'accusation : — Pourquoi Eugénie avait-elle quitté Paris sans prévenir sa mère du but de son voyage ?... — Emmener Rosalie, une fille sans expérience ! quelle folie !... — Agir sans demander de conseils ! — Quels événements extraordinaires pouvaient donc autoriser une semblable conduite ?... — Quels malheurs n'arriveraient pas à des femmes d'une si grande jeunesse livrées à elles-mêmes ! — Telle est l'ingratitude des enfants !... Enfin le courroux des deux dames s'apaisa. Des mille sentiments qui les agitèrent successivement il ne resta plus que la curiosité, le seul qui soit impérissable chez les femmes : elles cherchèrent à le satisfaire par tous les moyens qu'elles purent imaginer.

XV

Jane la Pâle avait choisi pour sa retraite le quartier le plus solitaire de la ville de Tours. Le seul aspect de sa demeure révélait la sombre mélancolie qui la lui avait fait chercher. Empreinte de la sombre couleur que lui ont léguée les siècles, la cathédrale de Saint-Gatien est environnée de grands bâtiments aussi noirs que les arcs nombreux qui soutiennent sa grande nef, et à l'endroit où, derrière l'abside, les arceaux se réunissent et abondent, comme pour protéger le tabernacle, est une place morne et silencieuse ; l'herbe y croît entre les pavés, elle est presque toujours déserte. A peine dans le jour trois ou quatre habitants passent-ils à travers cette enceinte, et alors leurs pas retentissent dans le silence. Non loin du chœur s'élève une maison qui faisait jadis partie du cloître, comme l'indiquent les pignons séculaires, sa forme antique, la construction des croisées et la teinte sombre des pierres. Auprès de cette maison est le séminaire, plus loin les bâtiments de l'archevêché. La fabrique, en employant pour son usage presque toutes les constructions qui dépendaient jadis du domaine de l'église, semble avoir abandonné par grâce aux victimes du monde cette habitation solitaire. Là demeurait Jane, gardée par une double enceinte de paix et de mystère. Parfois cette effrayante solitude était troublée, mais par les mille voix du peuple et par les chants religieux qui, traversant les murs, venaient mourir à son oreille comme le bruit du monde qu'elle avait quitté.

C'est là que Landon put oublier en un instant tous les maux qu'il avait soufferts. Il fut saisi d'admiration pour Jane en traversant cette solitude glaciale. Il regarda l'entrée du cloître, et une voix lui disait : — Ici finit le monde... Il regarda la maison de Jane, et la même voix lui dit : — Là elle est ensevelie ! .. Landon s'arrêta, et des larmes coulèrent sur son visage. A ce moment il perdit tout souvenir d'Eugénie et il entra dans une vie nouvelle. Il allait revoir Jane, la revoir enveloppée de l'éclat d'un amour sans tache... Elle n'avait pas failli, elle, aux saintes promesses du premier amour ! et lui... comment oserait-il s'asseoir au banquet céleste, ivre encore des plaisirs d'un amour parjure ?... Vivre auprès d'elle à côté d'un précipice... qui devait l'engloutir peut-être... Il contemplait cette maison dont l'aspect agitait son cœur plus puissamment que toutes les joies d'un hymen détesté. Jamais Eugénie n'avait, avec tout son amour, excité dans son âme une sensation aussi délirante. Il avança lentement, souleva le marteau de la porte, et le coup retentit dans son cœur.

Une jeune fille d'une dizaine d'années environ parut et resta debout, inquiète, en le voyant entrer et regarder avec curiosité cette cour silencieuse : des rosiers, des chèvrefeuilles, des jasmins encore fleuris, tapissaient les murs. Horace revint vers la petite fille et lui dit : — C'est ici que demeure miss Jane Smithson ? — Oui, monsieur. — Elle y est, sans doute ?... demanda-t-il en restant dans une affreuse anxiété. — Non, monsieur... Puis la petite fille, le regardant d'un air malin, ajouta tout bas : — Mademoiselle nous a recommandé de répondre ainsi à tout le monde. — Elle y est donc ? .. — Non, monsieur ; maintenant elle est à la messe. — Seule ?... reprit Horace. — Oh ! non ; mademoiselle ne sort jamais sans Nelly... Nelly était la nourrice de Jane ; depuis l'âge de vingt-cinq ans elle avait suivi les destins du père et de la fille : c'était un de ces domestiques que Sterne appelle d'*humbles amis*. Alors Landon, s'asseyant sur une marche avec cette naïveté enfantine qui revenait en lui, compagne du bonheur et du véritable amour, prit la jeune fille sur ses genoux, et tirant quelques pièces d'or de sa bourse, il les lui montra en lui disant : — Réponds, mon enfant, à toutes mes questions, et tu auras tout cet or-là pour toi... La petite fille parut chagrine ; elle remua la tête et dit : — Je vous répondrai et je ne veux pas de votre argent... Votre fortune ne vaut pas un sourire de mademoiselle, et elle me gronderait, elle qui ne gronde jamais, si elle apprenait que sa petite Gertrude s'est fait payer une réponse... Je ne devrais rien dire, mais je parlerai, parce que vous ressemblez au portrait du bon ami de mademoiselle. . celui qu'elle attend... Pourquoi pleurez-vous ?... Vous faites comme Nelly quand elle entend miss s'écrier : — Aujourd'hui, Nelly, c'est aujourd'hui !... Eh bien ! Nelly pleure, et elle dit tout bas que mademoiselle est folle, mais je sais bien qu'il n'en est rien, car elle m'apprend à lire.

Landon, charmé du babil de Gertrude, l'embrassa... — Eh bien ! vous dites donc, mon enfant, que Jane ne reçoit personne ? — Jane !... s'écria Gertrude en colère, voulez-vous bien dire Jane Smithson ! — — Allons, ne nous fâchons pas ; réponds-moi. — Oui, monsieur, depuis un an, depuis le jour que lord et lady C... sont partis, miss... entendez-vous ? miss Jane n'a vu personne... excepté un jeune homme, l'ami de celui qu'elle aime, et... il y a quatre jours... le soir, il a commis une faute, et mademoiselle l'a banni... Il était devenu maigre... maigre ; il faisait peur... Là, Gertrude baissa la voix et dit : — Nelly prétendait qu'il aimait miss... — Mais il faut toujours, répondit Horace, que miss Jane voie quelqu'un, quand ce ne serait qu'en se promenant. — Nenni, reprit Gertrude avec vivacité, mademoiselle ne sort pas ; et quand elle va à la messe, elle met un grand voile noir bien épais... — Pourquoi noir ? — Elle est toujours en deuil. Elle est belle !... on dirait qu'elle s'habille ainsi par coquetterie... elle est si blanche ! — Vous l'aimez bien ?... — Si je l'aime !... ah ! monsieur, miss Jane est une mère pour moi ! — Et vous dites qu'elle ne sort jamais ? — Oh ! quelquefois Nelly fait la malade ; et alors, le soir, au crépuscule, elle va se promener sur le bord de la Loire, et elle marche lentement, elle parle de *lui* à Nelly ; parce que Nelly *le* connaît. Horace pressa Gertrude sur son cœur et l'embrassa. — Ecoute, mon enfant, lui dit-il, laisse-moi entrer dans les appartements de miss Jane — Entrer chez mademoiselle !... s'écria Gertrude avec effroi, êtes-vous fou ? mais personne n'y entre... Entrer chez mademoiselle !... Venez, dit-elle en se levant et ouvrant la porte sur le seuil

de laquelle ils étaient assis, voici la pièce où tout le monde vient parler à Nelly, mais mademoiselle ne voit jamais personne. — Et où miss Jane recevait-elle donc Annibal? — Ah! reprit Gertrude avec naïveté, dans le salon qui est là... Et traversant les appartements, elle conduisit Horace à l'habitation de Jane. Parvenu au vestibule, Landon aperçut une très-belle statue de marbre. Elle représentait l'Amitié gravant sur un arbre les noms de Cécile et de Charles; il soupira en voyant cette invitation constante faite à Jane de se rejeter dans le sein de l'amitié. — Eh bien! venez donc, lui dit Gertrude en lui montrant un salon décoré avec cette simplicité anglaise qui s'accordait merveilleusement avec les goûts de Jane. Tout y respirait l'ordre, la propreté, la noblesse et une élégance sévère.

Landon s'avança, par un mouvement brusque, à la porte de la chambre à coucher de Jane, et l'ouvrit avant que Gertrude, qui s'élança sur lui, arrivât assez tôt pour l'en empêcher. La petite fille fondit en larmes en criant : — Monsieur, mon bon monsieur, je vous en supplie! n'entrez pas! mademoiselle me renverrait sans pitié... Et elle tomba aux genoux d'Horace. Horace ne l'écoutait pas, il regardait avec étonnement son portrait qui était d'une ressemblance étonnante. Il courut avec une sorte de dépit arracher un crêpe qui le couvrait, et aux cris de Gertrude il lui montra le portrait. Gertrude, soit stupeur, soit plaisir, resta muette en reconnaissant l'original : elle pensa vaguement qu'il était possible que ce monsieur fût l'ami de sa maîtresse, et dès lors elle laissa Landon maître de la maison. Des pleurs inondèrent le visage d'Horace en voyant la harpe de Jane : ses cordes étaient brisées pour la plupart, et à peine en restait-il une dizaine des plus grosses. Landon, se souvenant avec ivresse qu'il avait autrefois coutume d'accorder la harpe de Jane, répara le désordre du temps, et déchirant le crêpe qui mettait en deuil cette joyeuse compagne de ses amours, cette confidente des premiers transports de celle qu'il aimait, il attacha aux cordes de la harpe une rose qu'il venait de cueillir dans le jardin de Jane. Une chaise contrastait par sa simplicité avec l'élégance des autres meubles, c'était la chaise sur laquelle il s'asseyait jadis auprès de Jane, à la place Royale; il s'y assit avec une sorte de délire, et sur la table, devant lui, il reconnut toutes les lettres que, pendant ses longues absences, il avait écrites à son amie. Ces lettres étaient tout usées, presque noires, et en plusieurs endroits des larmes en avaient effacé les caractères. Horace écrivit sur l'enveloppe de la correspondance ces paroles de l'Evangile qui lui vinrent à la mémoire : « Mon fils que voici était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé; apportez promptement la plus belle robe pour l'en revêtir... »

Tout à coup il éprouva un désir si violent de voir Jane, qu'il s'élança hors de la chambre, emporté par un mouvement de folie : — Ma petite, dit-il à Gertrude, garde-toi bien d'avertir miss Jane de mon arrivée. — C'est donc bien vous, répondit-elle, qu'elle appelle *toi!*... Landon était déjà sorti et courait à la cathédrale. Il entra dans ce vaste édifice, et, connaissant trop bien Jane pour la chercher au milieu de la foule, il s'avança lentement le long des chapelles latérales, jetant son regard aussi loin qu'il pouvait atteindre. Arrivé près d'une chapelle dédiée à la Vierge, il reconnut Jane Smithson. Elle était séparée de lui par divers groupes de femmes agenouillées, elle priait!... Il la contempla longtemps en silence, admirant son attitude suppliante, l'abandon de sa tête, l'onction de sa pose, la douleur qu'elle exprimait, et alors ce moment devint pour lui d'une frappante solennité. Le moindre son fut une voix, le moindre accident un présage. On chantait un passage du *Dies iræ*, et Landon frissonna involontairement. Il regarda Jane : elle était bien comme jadis à Saint-Paul au pied des autels, mais à Saint-Paul il l'avait admirée vêtue d'une robe blanche, présage de bonheur, d'une vie céleste et pure; aujourd'hui, elle pleurait en longs habits de deuil... il la regardait avec amour, mais aussi avec douleur... Elle lui apparaissait comme le doux génie de la religion, comme ces anges de la mort que la sculpture représente éplorés sur les tombes. Il détourna la tête et pleura, mais bientôt il s'endurcit contre ces sinistres présages, et après avoir passé plusieurs fois devant la grille de la chapelle, il se dit : — Je l'ai vue et je ne la perdrai plus!... Quand je la reverrai, elle ne sera plus vêtue de noir.

XV

— Nelly, dit Jane en sortant de l'église, ma pauvre Nelly, ce que tu redoutes est arrivé, je suis folle, j'ai cru entendre son pas dans l'église : ne l'as-tu pas vu?... il n'y a que lui qui marche ainsi... Elle soupira, et Nelly répondit : — Miss, allons plus vite, voici des gens qui vous regardent. Jane précipita son pas. — Tu as raison, Nelly, tu me réponds comme à une folle; mais, que veux-tu, si je suis folle, c'est par amour, et par amour pour lui. Nelly, n'ai-je pas toujours dit qu'il reviendrait? et, je t'assure, c'était son pas. Elle arriva chez elle, et en voyant la petite fille : — Qu'as-tu, Gertrude? dit-elle, tu parais étonnée de me voir... — Je n'ai rien, mademoiselle... Elle rentra dans son appartement, et, parvenue dans sa chambre à coucher, elle regarda le portrait de Landon en disant : — O mon Dieu! tu es muet! et je payerais une parole de ma vie!... Elle ne pouvait voir que le portrait, l'absence du crêpe ne la frappait pas encore. Elle jeta les yeux sur la cheminée et sonna Gertrude. — Gertrude, dit-elle, on a touché à ces papiers... — Ce n'est pas moi, mademoiselle! — Et qui donc?... — Gertrude rougit et baissa les yeux. — Qui est venu ici? s'écria Jane, est-ce Annibal?... — On m'a défendu de le dire, répondit Gertrude. — On est entré ici! reprit Jane en laissant échapper un geste d'horreur. — Oui, répliqua la petite fille effrayée. — Qui? qui?... réponds moi! A-t-on emporté quelque chose?... Qui donc?... parle... — Il a dit que vous verriez bien!... Jane, craignant qu'Annibal ne se fût livré à quelque violence, en proie d'une autre part à l'espérance d'un bonheur auquel elle n'osait croire, tourmentée enfin par mille pensées qui la torturaient, restait immobile, et déjà sur ses joues apparaissait une terrible rougeur, quand elle tomba soudain dans les bras de Nelly et de Gertrude; puis jetant un grand cri : — C'est lui! dit-elle... Elle avait jeté les yeux sur la harpe. Elle resta quelque temps évanouie : Nelly effrayée lui faisait vainement respirer des sels, et déjà Nelly et Gertrude tremblaient lorsqu'elle ouvrit ses yeux mourants. Ils se portèrent sur le tableau, et voyant que le crêpe avait disparu : — C'est lui!... répéta-t-elle d'une voix faible, Nelly, il est ici, il est venu! Ah! Nelly, je me meurs! Nelly pleurait, et Gertrude tout interdite se taisait. — Gertrude, s'écria-t-elle avec force, tu l'as vu? — Oui, mademoiselle, il ressemble au portrait. — C'est donc bien lui!... je n'en puis plus douter! Ah! Nelly! que je suis heureuse, et... c'est lui que j'ai entendu dans l'église, j'en suis sûre!... Elle se leva tout à coup, parcourut ses appartements comme enivrée. — Il revient! disait-elle... Arrivée devant la statue de l'Amitié : — Sir Charles, et toi, Cécile, vous aviez tort!... oh! bien tort! il est revenu, et, s'il m'aime?... ce n'est pas une question! O bien-aimé, c'est toi! dit-elle au portrait, je vais te revoir, t'entendre, te parler... — Nelly, ma Nelly, des fleurs dans tous les vases, ôte toutes les housses aux meubles, que tout prenne un air de fête, tout, jusqu'aux pavés de la cour; je voudrais les joncher de fleurs et de feuillage. Toi, Gertrude, tu vas m'aider à quitter mon deuil, je veux revêtir la blanche parure qui plaisait tant à ses regards. — Gertrude, qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait?... Que tu es heureuse d'avoir eu son premier regard, sa première parole!... Viens m'habiller, tu me conteras tout.

La folie dirigeait tous les mouvements de Jane : le moindre bruit la faisait courir à la fenêtre et regarder la porte; lorsque Gertrude lui tendit sa robe pour qu'elle la passât, loin de se prêter à cette nécessité de la toilette d'une femme, elle s'échappa et courut appeler Nelly. — Nelly, ma Nelly, tu sens que je ne veux pas qu'il me quitte une minute! — Ma Nelly, il dînera avec moi. — Nelly, un joli dîner, les mets les plus simples, les plus frais, les plus recherchés, un dîner d'amants enfin. — Et surtout, personne que toi ne nous servira, ne nous dérangera..... Je le servirais à genoux avec tant de bonheur!... Va, Nelly, guette-le dans le cloître et avertis-moi!... Sois bien sûre que mon cœur sera trop faible quand tu me diras : — Miss, le voici!... Elle revient, elle chante; ce n'est plus le jour qui l'éclaire, c'est une lumière divine. Elle est habillée et s'assied. Assise, elle se lève et va demander à Nelly : — Vient-il? — Pas encore, miss. Elle frappe du pied, elle revient, se rassied. Elle se lève, regarde le portrait, passe ses doigts sur sa harpe, en tire un accord céleste, jette les yeux sur ses lettres, lit la phrase écrite par Landon, reconnaît l'écriture, y colle ses lèvres, baise ce qu'il a écrit, tressaille, et mille fois s'écrie : — Ah! que je suis heureuse!... Elle court. — Nelly, vient-il?... Le : *Pas encore, miss!* tombe sur son cœur comme un poids; elle retourne s'asseoir et attendre. Attendre! attendre ce qu'on aime, est-ce un bonheur, une peine, un supplice?... ou plutôt, n'est-ce pas tout cela à la fois? En revoyant la harpe et la rose et la phrase et le portrait, elle s'attache à tous ces objets, les contemple : — O mon ange! dit-elle, oui, c'est toi, car toi seul au monde connais ces délicatesses de sentiment!... Elle va et vient, consulte toutes les pendules, examine si tout est en ordre, comme pour se donner une occupation, et s'écrie : — Oh! si je connaissais sa demeure!... L'impatience la gagne, son sang court dix fois plus vite dans ses veines; enfin, fatiguée comme si elle avait fait une longue route, elle se couche sur un sofa, et son imagination seule s'agite et se tourmente, son corps n'a plus de forces.

Tout à coup elle entend Nelly; alors elle court, et Nelly n'a eu que le temps de faire un signe, Jane est déjà sur le seuil de la porte, elle attend le coup de marteau; Landon frappera sur le cœur de Jane. Il a frappé, elle ouvre la porte et s'élance, de ses deux mains elle s'empare de lui, elle est sur son cœur, elle l'embrasse; il lui rend en pleurant ses caresses, et le chemin qu'ils font ainsi jusqu'à la harpe est rempli par un seul baiser. Ils se regardent, pleurent et se taisent. Enfin, après ce silence enivrant, après ce moment où l'on croit ne pas vivre assez : — Ah! dit Jane, je n'ai demandé qu'une seule grâce au ciel, et je l'obtiens : c'est de te voir! Parle,

mon bien-aimé; ta voix, après un an d'absence, c'est... oh! rien ne peut l'exprimer! te voilà donc!... là, près de moi!... — Oh! oui!.. pour toujours... — Horace, dit-elle, je savais bien que tu reviendrais, mais j ignorais cette joie nouvelle. J'ai eu bien des tourments pendant ces deux années : je te vois... ô toi que j'aime!... tout est oublié!... Landon fondit en larmes; dans ce peu de mots il retrouvait son amie : il ne sortait pas des lèvres de cette chère créature un seul mot de regret. Il avait passé deux ans sans lui écrire un seul mot; en la quittant il avait emporté la vie, l'âme de celle qu'il aimait; il la revoyait, et la grâce, la joie d'autrefois était celle d'aujourd'hui : le dédain le plus méprisant pour une femme n'excitait pas même un regard de reproche. Non, elle était sûre d'être aimée L'homme qui l'honorait de son amour n'avait pas pu se tromper; ce qu'il avait fait était bien, elle soumettait humblement son intelligence à la sienne : le soleil s'était caché, il luisait maintenant, voilà tout : elle avait pleuré ne le voyant plus, elle lui souriait aujourd'hui en le retrouvant. Toutes ces réflexions tombèrent dans le cœur de Landon, comme un orage; il ne pouvait que répandre des pleurs et contempler Jane dans un saint recueillement. — Si le bonheur n'avait pas ses larmes, dit-elle en essuyant les yeux d'Horace par un geste plein de grâce, je t'en voudrais de pleurer en me voyant; mais les grandes joies sont mêlées de tristesse... Ce mot attira sur le front d'Horace un nuage qui se dissipa soudain. — Comme tu fais voir, à ton propre insu, s'écria-t-il, que j'ai sans c... e été présent pour toi!... A ces mots, Jane le prit par la main, et, le promenant dans les appartements avec une feinte gravité, elle lui dit : — Mon seigneur et maître pourrait-il me montrer où il n'est pas?... En prononçant cette phrase, elle y mit l'accent de cette gaieté de cœur qui n'appartenait qu'à elle; puis, le serrant dans ses bras, elle s'écria en lui montrant son visage : — Oh! regarde ces yeux, regarde-les! tu leur dois un baiser pour toutes les larmes qu'ils ont versées depuis deux ans. Landon la prit dans ses bras, et l'asseyant sur ses genoux il lui dit : — Chère âme, j'ai à te parler pendant longtemps... n'ai-je pas à t'apprendre une foule de choses?... — Quand tu parlerais toute la vie, et que toute la vie, agenouillée devant toi comme les anges devant Dieu, j'écouterais le doux son de ta voix, je ne me lasserais pas de t'entendre, de te voir, après t'avoir perdu, après être restée plus d'un an sans te voir? Que dis-je, un an? et ces deux autres années passées en Espagne, pendant lesquelles j'ai souffert les plus cruelles inquiétudes? et ce retour affreux?... car vous avez de terribles comptes à me rendre... Comment, reprit-elle en faisant un geste plein de grâce, comment j'ose interroger?... oh! non, mon Horace, tu me diras ce que tu voudras!... n'es-tu pas là, sur mon cœur?... ne sais-je pas que tu m'aimes?... Cependant il est une chose que je veux savoir : pourquoi as-tu voulu me tuer?... te souviens-tu de ce coup de pistolet? Quelle peur tu m'as faite!..

A ces mots Landon, accablé, serra Jane dans ses bras avec force, et lui dit : — Tu es un ange!... — Je le crois bien! dit-elle. Ne sont ce pas des anges qui servent Dieu, s'agenouillent en silence pour l'adorer, écoutent sans interroger, comprennent un regard, brûlent d un feu pur et parcourent de l'œil l'éternelle immensité sans y trouver de fin, sans en être accablés? N'est-ce pas là ma vie?... N'es-tu pas la plus belle image que le Créateur ait laissée de lui-même ici-bas?... et comme je suis un ange femme, c'est-à-dire un peu faible, ce bonheur si grand m'accable quelquefois, comme en ce moment, par exemple; et si je n'avais pas ton sein pour reposer ma tête, que deviendrais-je?... En parlant ainsi elle lançait à Landon un de ces regards magiques dont la brûlante expression fait jaillir tous les sentiments de l'âme par les yeux. Horace, immobile, admirait en silence : — Tu n'es pas changée, dit-il enfin, tu es toujours belle! A travers la douce blancheur de ton visage brille je ne sais quelle expression céleste... Elle fit une révérence toute moqueuse en disant : — Merci, monseigneur!... Qu'on est heureuse de plaire à Votre Grandeur!... — Et tu n'es plus en deuil .. ajouta Landon, comme s'il se répondait à lui-même. — Oh non! dit-elle, la vie et le bonheur sont revenus avec toi. Mais, mon amour, conte-moi donc tes aventures... ne suis-je pas femme et curieuse comme Eve? .. Elle se mit alors à genoux sur un coussin, et appuyant son coude sur Horace, elle posa son menton dans sa main, et, dans cette attitude toute contemplative, elle s'apprêtait à l'écouter avec l'extase du bonheur Le duc se mit à jouer avec les boucles de la chevelure de Jane, et lui dit : — En te racontant ce qui s'est passé je n'ai pas de torts à expier : nous avons été victimes de la plus affreuse trahison!... Annibal est mort, il s'est empoisonné!... Jane laissa échapper un mouvement d'horreur.

Alors Landon, sans faire mention de son mariage avec Eugénie et de tous les événements qui pouvaient s'y rapporter, raconta succinctement à Jane tout ce qui s'était passé. Lorsqu'il eut terminé, il tira de son sein les papiers remis par Annibal et les fausses lettres, puis tous deux ils comparèrent les deux correspondances avec cette joie que les naufragés échappés à la mort mettent à raconter leurs peines. Jane était plongée dans un étonnement profond : une semblable trahison emportait avec elle des idées toutes nouvelles pour son âme; elle qui n'avait jamais vu les hommes que sous le plus bel aspect, elle qui, n'étant jamais sortie du cercle habité par Annibal, Horace, sir Smithson, le vieux quaker, Charles C... Cécile et Nelly, s'imaginait que tous les hommes étaient semblables à ceux qu'elle avait connus. Elle demanda à son cher Horace si de pareilles aventures arrivaient souvent dans le monde : sur sa réponse, qui fut toute misanthropique, elle se tordit les mains avec une énergique expression de douleur, et leva les yeux vers le ciel, comme pour se réfugier dans un monde plus digne d'elle; puis, se jetant dans le sein d Horace, elle s'écria : — Oh! je veux rester toujours là! ton cœur sera mon seul refuge sur cette terre! Oh! moi, moi si confiante! moi qui avais si bien présumé de toi, que, pour sauver Cécile j'aurais, je crois, embrassé sir Charles C... devant le puritain! Moi infidèle!... mais, Horace, si je ne t'avais jamais aimé, tu me connais assez... tu l'aurais su le premier. Va, si jamais je te trahis, je te permets de me tuer!...

Après un moment de silence, elle dit : — Ainsi, je t'avais perdu pour jamais, et je te retrouve aussi aimant, aussi fidèle. Oh! je puis tout pardonner à Annibal en faveur de sa confession, et ce ne sera pas ma voix qui s'élèvera jamais contre lui!... Horace, nous sommes unis pour toujours!... — Pour toujours!... répéta le duc de Landon, qui dans ce moment avait tout oublié. Le pas lourd et tremblant de Nelly se fit entendre. Jane, jugeant que le dîner était servi, entraîna Horace vers la salle à manger. Le repas, mille fois interrompu, se prolongea dans la soirée. Nous n'essayerons pas de redire la vivacité de leur joie et leurs confiants discours, extases divines, grâces indescriptibles. La nuit était venue que les deux amants se croyaient encore à leur premier baiser; enfin Horace sortit, après avoir promis de revenir le l...d...main. En repassant dans le cloître, il n'eut plus aucune pensée sinistre, il ne fit même aucune attention au silence imposant qui naguère l'avait épouvanté, et au singulier spectacle que présentaient les accidents de la lune, dont la lumière colorait à peine ces hautes et sombres constructions : — Ange du ciel, disait-il, comme en sa présence tout s'éclaircit, devient calme et serein. Tous mes chagrins ont fui... Elle m'a enivré, mon cœur suffit à peine à porter tant de bonheur!... En effet, Horace était absolument comme s'il n'eût jamais quitté Jane. Le moment où il l'avait revue s'était confondu avec celui où il l'avait abandonnée, si bien que l'intervalle disparaissait entièrement. Son cœur n'avait de place que pour le bonheur et pour l'amour. Aucun nuage ne vint ternir cette belle aurore de sa passion renaissante; le souvenir d'Eugénie ne se mêla point à sa méditation nocturne. Eugénie n'existait plus pour lui : il repoussa comme un remords le souvenir de cette aimable créature, et, abandonnant son avenir tout entier au hasard, il résolut d'acheter à tout prix les quelques instants de bonheur que lui promettait l'illusion de son amie; il vécut dès lors sous l'empire du même charme qui l'avait subjugué la première fois qu'il vit Jane à Saint-Paul.

Le lendemain et les jours suivants il la revit et ne la quitta plus; satisfaisant ainsi à ce besoin impérieux que l'on éprouve de voir sans cesse l'objet qu'on aime, surtout quand une longue absence nous l'a rendu plus cher : mais il n'est rien au monde que l'âme de l'homme, véritable abîme, ne sache épuiser, et cette première soif de l'amour, ce temps de délices où le sentiment se repaît de riens et jouit en égoïste de sa propre existence, furent bientôt passés. Alors Eugénie apparut à Landon : elle apparut terrible! Autant ses premières jouissances avaient été vives, autant ses réflexions furent cruelles. Il y a dans la vie une situation affreuse : être aimé, avoir un autre cœur que le sien dans lequel on verse les pensées les plus fugitives qui s'élèvent en l'âme, et en garder une seule, une terrible qu'il faut ensevelir et par laquelle on se sent rongé. Bientôt Nikel arriva et rendit compte à son maître des événements dont il avait été témoin. Landon frissonna plus d une fois lorsque le fidèle maréchal lui peignit en termes énergiques la douleur de *madame*. Enfin il fit signe de la main à Nikel de se taire, et, sentant qu'il devait subir toutes les conséquences de sa position, il emmena le chasseur dans la campagne, et là il l'instruisit sommairement de toutes les circonstances de son histoire. — Tu vois, lui dit-il en terminant, dans quelle situation je me trouve : je te l'ai confiée parce qu'il ne faut pas qu'un mot, une gaucherie détruisent mon bonheur... — Mais qu'allez-vous faire?... demanda Nikel par suite de la liberté que Landon lui avait laissé prendre à Chambly. Landon regarda le chasseur en fronçant les sourcils et dit : — Je n'en sais rien encore; mais, quoi qu'il arrive, j'ai compté sur toi!... Quand tout un tribunal te ferait une question nuisible à ton maître et que l'échafaud t'attendrait, Nikel, j'ai cru à ton silence. — Suffit, mon général!... Et Nikel, faisant un salut militaire, ajouta : — Je veillerai sur mes mouvements et sur ma langue comme une vedette sur des Cosaques, et ce ne sera pas votre pauvre troupier qui vous nuira. — Ne parle donc à personne, sois muet sur tout ce qui me concerne, et reste comme le chien qui suit son maître et devine sa pensée dans ses regards. — Vous serez obéi, mon général...

Ce jour-là Horace et Jane allèrent se promener sur le bord de la Loire! ils voyaient à l'autre rive cette chaîne de rochers, de vallons, de vignobles si pittoresques, et, assis sur l'herbe, ils respiraient la

fraîcheur des eaux en admirant cette nature si belle et si variée; le silence régnait entre eux : Jane avait remarqué (échappe-t-il quelque chose à l'œil d'une femme qui aime?) la mélancolie qui se mêlait aux actions, aux gestes, aux paroles, aux regards d'Horace, et elle aussi était devenue rêveuse, peut-être pour se conformer aux secrètes pensées de son bien-aimé. Le ciel était pur, les ombres du soir tombaient en laissant encore apercevoir les costumes des paysannes qui regagnaient en chantant leurs demeures creusées par étages dans les rochers; on voyait la fumée des cheminées s'échapper des touffes de pampres; de loin, des voiles blanches apparaissaient sur le lac limpide que forme la Loire en cet endroit; les chants monotones des paysannes jetaient une teinte de mélancolie dans ce tableau que Jane faisait admirer à Horace; mais à l'instant même où son attention paraissait absorbée tout entière par les beautés du paysage qui se déroulait sous ses yeux, sa pensée errait bien loin de là : elle avait fait asseoir son bien-aimé pour l'entretenir, à la face du ciel, d'un sujet dont la solennité l'eût étouffée dans un salon; pour en parler, il lui fallait l'air pur de la campagne : en ce moment ils étaient assis sur un promontoire élevé; les arbres mêmes ne leur montraient que le sommet de leur feuillage agité par la brise, et leur vue planait sur cette scène magique. A chaque minute Chlora se disait : — Parlerai-je?... Elle regardait Horace qui lui souriait tristement, et la parole expirait sur ses lèvres; un bateau passait-il : — Quand il aura atteint cette île verte, se disait Jane, je parlerai... Le bateau était bien loin de l'île et Jane ne pouvait que presser la main de son bien-aimé en s'écriant : — La belle soirée!... Landon répondait par une phrase admirative. — Et pourquoi ne le laisserais-je pas commencer?... car il m'en parlera... pensait Jane.

Il est peu de personnes qui n'aient éprouvé ce petit supplice des âmes timides et de toutes celles dont la franchise attend un grand bien ou un grand mal de ses révélations. Enfin, pour amener la conversation sur le sujet qu'elle voulait traiter, afin de dissiper d'un mot, d'un regard, la mélancolie de son cher Horace, elle lui dit pendant que son cœur battait à briser sa poitrine : — Croirais-tu que, entre autres folies, Annibal a voulu me persuader que tu étais marié?... Landon serra la main de Jane avec force, et lui répondit : — Il me l'a avoué... Cette apparente tranquillité couvrait un orage terrible. Il cessa de presser la main de Jane, qui, le regardant, ajouta : — Tu es presque triste depuis deux jours... Puis, se hâtant de continuer : — Je sais pourquoi... Landon tressaillit. — Qu'il m'est doux, reprit-elle, de t'avouer à la face de la nature entière que tu m'es cher!... Tu sais, Horace, il y a longtemps que ces deux mains ont été ainsi réunies! et une âme céleste, un ange, doit en ce moment, du haut des cieux, nous regarder avec la même ivresse, le même sourire qui brilla jadis sur son visage quand, nous découvrant ici-bas, il dit : — Vous ferez le plus beau couple de la terre!... Ai-je de la mémoire, Horace?... Chasse donc ta mélancolie, car Jane la partage, et n'en connaissons-nous pas le remède? Je t'aime, mon Horace!... A ces mots, craignant d'en avoir trop dit, elle versa quelques larmes et réfugia sa tête sur le sein d'Horace, comme dans un asile; puis la relevant tout à coup, elle lui dit avec vivacité : — Ta mélancolie seule a descellé ma bouche; t'avais-je bien compris?... Ne tardons pas à nous marier!... ajouta-t-elle. — Oui!... répondit Landon égaré. — Grands dieux! ai-je dit quelque chose qui t'ait déplu?... Horace l'embrassa sans répondre et la ramena en silence; en franchissant le seuil de la maison, il songea qu'il n'avait rien dit, et voyant que Jane respectait sa rêverie, il affecta pendant le reste de la soirée une gaieté folle, un enjouement excessif, qui rassurèrent complétement son amie. Elle connaissait trop la franchise d'Horace pour imaginer qu'il pût jouer un sentiment; et d'ailleurs son imagination, en cent ans, n'eût pas trouvé une combinaison d'événements qui l'empêchât d'épouser Horace. Ce dernier avait la gaieté de don Juan quand il invita la statue à souper. — L'instant est donc arrivé de prendre un parti!... disait-il en revenant le soir à son auberge. Il se consulta pendant toute la nuit. — Si je reste à la voir ainsi, en six mois je deviendrai comme Annibal, et je mourrai comme lui... De toutes parts j'aperçois la mort, car je ne peux vivre que là où elle est; une minute d'absence me ronge le cœur!... et... pour la posséder, il faut l'épouser!... N'y a-t-il que ce moyen?... Il s'arrêta sur cette dernière pensée; l'enfer était dans son âme, l'égoïsme s'y déploya : il maudit les lois sociales, argumenta contre elles, les convainquit de barbarie, et s'arrêta enfin à la possibilité de posséder Jane sans enfreindre les lois qu'il venait d'accuser.

XVI

Le lendemain, Landon emmena Jane sur les coteaux du Cher. Elle le trouva changé : il prétexta une indisposition. Ils parcoururent un pays enchanteur, des prairies, des arbres, des villages, une nature animée, variée. Landon ne savait comment ramener l'entretien de la veille. Enfin, surmontant cette répugnance qui lui fit éprouver les mêmes sentiments que Jane avait combattus la veille, il lui dit, en parcourant un chemin bordé de haies qui traversait le haut d'une colline : — Dans peu, chère âme, nous serons unis, et nous voyagerons dans une région où l'amour s'accroîtrait, si chez nous il n'était pas arrivé à son plus haut degré. Le visage de Jane devint radieux, et elle l'écouta avec un plaisir inexprimable. — Mais, ma chère, pourquoi nous lier? Elle laissa échapper un mouvement de surprise. — Que savons-nous si cette contrainte... Elle s'arrêta, éleva avec vivacité ses mains sur la bouche de Landon, la lui ferma pour l'empêcher de parler, et lui dit d'une voix entrecoupée : — Tais-toi... tu me fais mal. Elle se tut aussi, réfléchit un moment, et, le regardant avec dignité, mais sans froideur, elle lui dit : — Je t'ai compris, Horace... A cet accent Landon tressaillit et rappela tout son courage. — Écoute-moi bien, continua-t-elle, exprime une seconde fois ce désir avec la réflexion qu'il suppose... je suis à toi. Elle était debout, la main droite sur son cœur, et tendait l'autre à Horace; alors Landon se sentit rapetissé comme lorsque, dans un rêve, nous comparaissons devant la foule des anges qui nagent dans l'immensité du ciel; il baissa les yeux. — Imagines-tu dans le monde un lien plus sacré que cette confiance? dit-elle, et pour nos deux âmes y a-t-il des cérémonies qui les attachent plus l'une à l'autre? Mais, écoute : je n'ai pas vécu dans le monde, toi seul m'as appris naguère qu'il existe des traîtres, des lâches, des cœurs corrompus; veux-tu t'exposer à la cruelle injure d'entendre flétrir celle que tu aimes? Je ne parle pas pour moi, Horace, rien ne peut m'affliger; aimée de toi, je m'avouerais avec gloire, à l'univers entier, *ta maîtresse*. Je sais bien que de pareils outrages ne nous atteindront pas, l'enceinte du cloître a enfermé ma douleur, elle enfermera ma joie. Nous n'avons pas besoin du monde. L'univers pour moi commence ici, il finit là (et elle frappa sur le cœur de Landon); ainsi je ne crains rien. Mais on n'a pas fait ces petites lois humaines pour des âmes élevées; s'il n'y avait que des cœurs généreux, il n'y aurait pas eu un seul législateur. Je n'ai pas étudié, ma raison seule m'a dit tout cela. Or, pourquoi ne pas faire à cette foule un sacrifice qui nous coûte si peu? N'es-tu pas libre? ne le seras-tu pas toujours autant? D'ailleurs, si notre union te devenait insupportable, tu recouvrerais bientôt toute ta liberté, je cesserais de vivre aussitôt que tu aurais cessé de m'aimer.

Le sentiment profond qui animait Jane se révélait dans ces paroles aussi simples que tendres. Il y avait tant de vérité dans son accent, tant de charme et de puissance dans sa pose et dans sa physionomie, que Landon fut vaincu. Il connaissait assez le dévouement de son amie pour savoir que, s'il le voulait, il acquerrait le soir même tous les droits d'un époux; mais il savait aussi que, malgré les délices de l'amour, ce sacrifice, en opposition avec la chaste éducation de Jane et ses idées anglaises, serait pour tous deux un éternel sujet de douleur. Alors, ne voyant plus d'issue, il dit, avec un sourire qui jouait l'enjouement et la condescendance : — Pardonne cette épreuve, ma chère vie! je n'ai pas voulu te faire de peine, dans trois semaines nous serons mariés.

Ces derniers mots étaient pour Landon un arrêt irrévocable. Il pensait, au reste, pouvoir trouver des accommodements avec le malheur de sa situation, et cela en s'y prenant de la manière la plus simple. Jane revit enfin son cher Horace tel qu'il était jadis, et retrouva en même temps sa gracieuse sérénité : elle était heureuse de ce que la tristesse qu'elle avait avec inquiétude remarquée depuis quelques jours sur le front de son amant n'eût pas d'autre motif, et elle raillait Horace sur sa facilité à se tourmenter. Le soir même Nikel partit en poste, avec les instructions de son maître, pour aller chercher tous les papiers nécessaires au mariage de Jane et du duc. Voici sur quelles circonstances Landon asseyait son espoir : lorsqu'il avait épousé Eugénie, les bans n'avaient été publiés qu'à Chambly, où, par un hasard fort heureux, son domicile était établi depuis le temps voulu par la loi; d'ailleurs, ayant toujours été à l'armée, il avait peu habité Paris avant d'être marié, et alors il n'était connu que comme M. Landon, officier de la garde impériale. Lorsqu'il vint avec sa femme s'établir dans son hôtel sous le nom du duc de Landon-Taxis, on dut croire généralement qu'il venait d'en faire l'acquisition. Ces diverses particularités diminuaient beaucoup le danger qu'eût offert la publication des bans. A la mairie d'abord, personne ne les lisait; l'employé et le maire ne connaissaient probablement pas le duc, qui d'ailleurs avait enjoint à Nikel de déclarer uniquement M. Horace Landon; son acte de naissance, dressé pendant la révolution, ne contenait aucun autre nom ni qualité; il était fondé à espérer que de ce côté on ne concevrait aucun soupçon. Quant à la paroisse, la chose était plus difficile à arranger; mais Nikel devait faire en sorte que, sur la feuille destinée au prêtre qui devait lire les bans à haute voix, le nom de Landon fût assez mal écrit pour qu'on pût prendre quelques lettres pour d'autres, et lire Randon, Landau, Loudon, Vandon, etc. Nikel devait rester à Paris pour avoir l'œil à tout, ne revenir que muni de tous les papiers, et, au préalable, envoyer à Landon les actes nécessaires pour que les formalités fussent aussi remplies à Tours. Nikel partit et exécuta tous les ordres de son maître. Landon reçut bientôt les papiers, et, pendant que son domestique agissait à Paris avec un

succès complet, il veilla lui-même à ce que les publications n'éprouvassent aucun empêchement à Tours. Quelquefois il frémissait de crainte en pensant que si, par un de ces hasards malheureux qui sont si fréquents, madame Guérin allait précisément dans ce moment entendre la messe à l'Assomption elle ne pouvait manquer d'être frappée par son nom, bien que défiguré, et alors être portée comme instinctivement à prendre des informations. Il réfléchissait cependant, avec une joie mêlée d'amertume, que les couches de sa femme mettraient assez de désordre dans l'hôtel pour empêcher les dames d'aller à la messe; alors Eugénie lui apparaissait, il la voyait pour lui en proie à une double souffrance, il songeait qu'il était père enfin! mais une minute passée auprès de Jane dissipait tous ces nuages, et il ne restait plus dans le cœur de Landon que cette gêne qu'on éprouve à cacher un secret. Pour Jane, heureuse de voir approcher l'époque de son mariage, elle s'abandonnait à une joie naïve. Gracieusement posée sur les genoux de son bien-aimé, elle lui prodiguait d'innocentes caresses. Souvent elle passait ses bras autour du cou d'Horace, et, s'appuyant sur son cœur, elle disait : — J'avoue que je n'aperçois rien au delà de mon bonheur. Tu ris, Horace? Eh bien, moi, je ne demanderais au mariage que d'assurer cette félicité. Je pleure de joie, continua-t-elle, quand je pense que nous vivrons toute notre vie ainsi réunis, nous aimant toujours avec une égale tendresse, et séparés du monde par un cercle de lumière que personne ne franchira. Que la mort nous surprenne ainsi, ta main dans la mienne, tes yeux se confondant aux miens par un regard. Ah! cette mort sera calme et suave comme une belle nuit d'été. M'écoutes-tu? — Si j'écoute? Ah! tes paroles sont une divine musique qui retentit jusqu'au fond de l'âme!

Quittant alors les genoux d'Horace, elle courait à sa harpe et ajoutait aux délices de ces tendres épanchements le charme enivrant d'une mélodie en accord avec les élans de leurs cœurs. Elle chantait en levant les yeux au ciel comme pour adresser au Créateur l'offrande de sa félicité. Landon l'admirait pendant qu'elle se livrait à ses inspirations, il l'admirait surtout lorsque la harpe, ne pouvant plus suffire à son exaltation, elle demeurait enfin comme en extase. Alors son visage était vraiment surhumain. Landon se prosternait à ses pieds et implorait la permission de recueillir les larmes qui débordaient dans ces yeux « dont la lumière était faite pour être adorée et non pour adorer. » C'est ainsi qu'ils vivaient dans un perpétuel ravissement : plus heureux que le reste des hommes, ils ne rencontraient aucuns des obstacles dont l'amour est toujours entouré. Horace lui-même en était venu à oublier le plus souvent l'abîme sur le bord duquel il se trouvait. Pour Jane, elle n'apercevait aucun nuage, de quelque côté qu'elle portât ses yeux. Elle était sûre de son ami et ne dépendait de personne : quelle crainte eût-elle pu concevoir? Les deux amants, entièrement renfermés dans leur amour, loin du monde et même de la terre, cheminaient ensemble comme dans une voie céleste, respiraient un air plus éthéré, et l'on pouvait les comparer aux anges qui se meuvent dans les régions lumineuses et dont la pensée est un éternel hymne d'amour. Il serait, du reste, aussi difficile que fastidieux de détailler l'existence de Landon et de Jane pendant ces jours d'attente et de douces épreuves, délicieux préludes à un bonheur infini. Le récit de cette vie serait aussi monotone que les scènes qui la composaient étaient charmantes et pleines de nuances pour les amants. Il arrivait bien quelquefois que les innocentes coquetteries de Jane et ses naïves caresses faisaient désirer impatiemment à Landon que le délai légal fût expiré, mais bien souvent aussi il était prêt à dire, comme sa bien-aimée, qu'il était impossible d'être plus heureux qu'ils n'étaient. On trouverait difficilement deux êtres plus respectueux l'un pour l'autre, plus chastes, plus discrets; et cette pudeur, cette retenue, s'accordaient parfaitement avec la familiarité; car l'innocence (le véritable amour ramène souvent à l'innocence) joue ainsi autour du feu sans péril. N'y a-t-il pas un Dieu pour les enfants? Si donc de cette situation bien rare dans nos mœurs (on sait par quel enchaînement de circonstances Jane avait été préservée du contact du monde), il résultait pour Landon quelques souffrances, elles servaient, pour ainsi dire, à aiguiser son bonheur et amenaient seulement quelques scènes de colère enfantine dont l'expiation était pleine de charmes.

Un soir Landon contemplait Jane tout en songeant à ce qui lui restait à subir d'attente et de formalités. Il venait de repasser dans son âme les plus doux souvenirs de ses amours. Son imagination avait remonté le cercle des heures enivrantes qu'il avait passées auprès de sa bien-aimée, qui en ce moment se taisait, respectant la méditation d'Horace. Il la comparait à elle-même, examinant, avec la timide avidité de l'amour qui se contraint, ses charmes et ses formes si pures et si élégantes; il revoyait la jeune vierge de Saint-Paul, frêle et angélique beauté, et il voyait aussi la femme de vingt-deux ans, belle d'une beauté tout aussi chaste, mais ayant des contours plus pleins, des lignes plus pures, plus achevées, les traits plus éloquents, et enfin plus d'éclat et de vie. Landon était ivre. Ce trésor, cette créature unique, elle lui appartenait pour toujours! Jane s'approcha, mais lentement, comme un cygne qui se laisse admirer volontiers; elle regarda son bien-aimé, et, s'inclinant, posa légèrement ses lèvres sur celles d'Horace. — Jane, s'écria-t-il, au nom du ciel, laisse-moi!... je t'avais défendu de m'embrasser ainsi... cruelle!... Et, quittant le siége qu'il occupait, il alla s'asseoir dans un coin. Jane, interdite et silencieuse, se retira avec la soumission d'un enfant. Elle jeta sur Landon des regards furtifs et plaisants qui donnèrent une grâce enfantine à sa figure imposante; puis, au bout d'un quart d'heure passé dans un profond silence, elle se rapprocha lentement et offrit à Horace un baiser qu'elle se plut à lui refuser quand il voulut le prendre. Heureusement le dévoué chasseur arriva bientôt, apportant, au grand contentement d'Horace, les papiers nécessaires pour le mariage. Le jour où Landon vint annoncer à Jane que le lendemain serait leur jour nuptial, il entra tout joyeux, respirant le bonheur, et s'écria : — Terre! terre! nous abordons!... Jane, que me donnes-tu pour ma nouvelle? — Que puis-je te donner? répondit-elle, je n'ai rien que tu ne possèdes! — Laisse-moi prendre un baiser!... Elle se leva et courut l'embrasser avec l'inexprimable abandon de l'innocence. — Ah! dit Landon, voilà un baiser de fiancée... Il assit Jane sur ses genoux et savoura lentement un de ces longs baisers qui révèlent toutes les délices de l'amour. Jane pencha la tête, ses longs cheveux se déroulèrent, elle rougit, baissa les yeux, et cacha son visage, qui trahissait des émotions qu'elle avait à peine soupçonnées jusqu'alors. Elle était presque honteuse d'avoir témoigné tant de joie. — Oui, chère, demain! oui, demain! tu seras à moi... Jane baissa les yeux en gardant le silence.

Nikel et l'hôte du *Faisan* (c'était le nom de l'hôtel où Landon demeurait) furent les témoins que choisit Horace. Il récompensa assez généreusement l'hôte qu'il quittait, pour que ce dernier fût un témoin sans prétention et que l'on pût le congédier après la cérémonie. Nous ne dirons pas l'impatience de Jane. Le matin, à neuf heures, l'heureux couple se rendit à l'église. Jane était mise avec la plus grande simplicité, et sa toilette ne différait en rien de celle de la veille. Ils entrèrent à l'église sans être remarqués. Nikel était sombre, mais il essayait de cacher sa tristesse. Landon fut marié à la chapelle où il avait rencontré Jane. Lorsque le prêtre lui demanda s'il ne connaissait aucun obstacle à son union, il répondit négativement avec assurance, et il vit Nikel pâlir; lui-même en ce moment fut troublé : mais là le crime était consommé. « Comment aurait-il pu échapper aux séductions?... un être si beau, dont les accents harmonieux semblaient dérobés au ciel même, plongé dans un ravissement que les séraphins auraient été orgueilleux de partager! Oh! il sentit, hélas! trop bien cette douce magie, et son transport fut chèrement payé... Douce fut cette heure, quoique chèrement conquise, et pure autant que pouvait l'être une chose de la terre : alors le soleil glorieux vit, pour la première fois devant l'autel de la religion, deux cœurs unis par les liens dorés de l'hymen jurer de vivre et de mourir en aimant; alors le front de la vierge porta pour la première fois cette guirlande d'hyménée qu'un second vœu ne peut ni replacer ni faire refleurir après qu'elle est fanée! Union bénie!... seul asile paisible et sûr où l'amour, après sa chute et son exil du ciel, puisse encore trouver une patrie dans ce monde ténébreux!... Cependant jamais le Très-Haut ne regarda une faute d'un front moins sévère. La colère de la justice se changea presque en sourire avant d'attendrir le coupable. » Il devait être puni cruellement, mais l'heure du supplice et celle de la récompense n'étaient pas venues en même temps. Pour Jane, en sortant de l'église, elle ignorait combien ses célestes beautés étaient fatales à la vertu, et « lorsqu'elle rencontra les yeux de son bien-aimé, elle cacha l'éclat des siens dans le sein de son amant, sa joie même fut tempérée par cette humble pensée : — Quel droit ai-je donc à tant de bonheur? » Comme ces jeunes enfants qui, dans la fougue de la jeunesse, commettent une faute, et qui, loin de l'œil sévère du maître, dévorent le charme de désobéir, mangent avec délices le fruit défendu et s'amusent d'autant plus que, peut-être, dans le lointain gronde l'orage des punitions, ainsi Horace savoura cette journée.

XVII

Le mythe ingénieux que la Grèce a transmis jusqu'à nous, le roman de Galatée et de Pygmalion, ne se soutient, comme la charmante mythologie à laquelle il se rattache, que par de gracieuses allusions à d'éternelles vérités. Certes, jamais l'aventure de l'amoureux sculpteur n'eut sur la terre une plus belle, une plus fidèle image. Jane était Galatée, et les foudres de l'Amour faillirent la consumer. Alors elle s'embellit de charmes nouveaux; et si le feu de ses yeux devint plus vif, elle baissa plus souvent ses longues et belles paupières; sa modestie s'accrut en proportion de son bonheur, sa chasteté fut plus minutieuse, et ses regards ne prirent leur expression d'amour qu'à l'insu de Landon, en silence, à la dérobée, parce qu'elle en connaissait la puissance. Si la froideur avait pu paraître sur sa figure, elle eût été froide, mais elle n'était que réservée, même en présence de sa chère

Nelly. Elle fit prévaloir la coutume pleine de décence qui veut, en Angleterre, qu'une chambre nuptiale soit un lieu sacré dont l'entrée est interdite même aux serviteurs, et elle résolut de chercher une jeune femme de chambre qui, seule, fut chargée de l'entretien et des soins que réclamaient le sanctuaire. Comme elle, Landon voulut rester dans cette profonde solitude. Le cloître leur était devenu cher, et d'ailleurs la situation de leur maison leur permettait de sortir par un faubourg sans être vus de personne : c'était pour eux un précieux avantage. Landon avait chargé Nikel de lui acheter une voiture à Paris, et la voiture arriva. Le chasseur était revenu avec des chevaux, il fut exclusivement chargé de cette partie de l'administration domestique, et Jane put jouir ainsi de toutes les douceurs d'une opulence tranquille et sans éclat. Leur maison était commode, les prodigalités de sir Charles en avaient embelli l'intérieur selon le goût de Jane, et c'était celui d'Horace. Nikel, Nelly et Gertrude leur formaient un domestique fidèle, discret. Quelquefois, au milieu d'une nuit de bonheur, Landon, appuyé sur le cœur de Jane, ne pouvait s'empêcher de songer à la fragilité de son bonheur. Alors Jane l'accablait des plus douces caresses, lui parlait le langage le plus affectueux, le plus doux qui jamais ait flatté des oreilles humaines, et Landon répondait toujours avec amour, cachant ainsi au fond de son cœur une pensée bien cruelle. Quel supplice ! et au sein de quel bonheur ! C'est le père qui cache sa détresse à sa famille, qui répand sur ses enfants les jouissances à pleines mains, et qui, le lendemain peut-être, leur dira, au milieu de leurs tendres félicitations : — Il n'y a plus de pain pour nous !...

Quelques mois s'écoulèrent ainsi, et si Landon se souvint du temps qu'il avait passé près d'Eugénie, ce fut comme d'un songe pénible. La pauvre duchesse était éclipsée par cet astre nouveau. Les plaisirs les plus vifs goûtés avec elle pouvaient-ils approcher de ces torrents de bonheur, de cette inépuisable source de voluptés qu'il devait à sa belle maîtresse? Jane savait revêtir toutes les formes; elle ressemblait au beau portrait de la Joconde. Le spectateur devine sur cette figure si bien idéalisée tous les sentiments imaginables, et choisit à son gré celui qui l'attache davantage. Enfin, quand elle n'aurait pas eu tous ces avantages, Jane n'était-elle pas aimée? seule aimée?... Horace aimait bien Eugénie, et la preuve, c'est que si, par hasard, un souvenir trop vif lui représentait la douleur dans laquelle elle devait être plongée, des larmes involontaires roulaient dans ses yeux ; il aurait donné toute sa fortune pour qu'on vint lui dire : — Eugénie a un amant !... Sa vie avec la duchesse fut une douce nuit, sa vie avec Jane était une journée d'été lorsque le soleil radieux darde ses rayons au milieu du ciel. Ils passaient leurs jours au sein de la nature la plus pittoresque, et trouvaient trop court ce temps dont les innombrables minutes tombent goutte à goutte sur l'homme : les promenades silencieuses, le soir, au bord des eaux, les soins de leur propre amour, les bienfaits, le soulagement des malheureux, les voyages sur la Loire, au sein des paysages variés que présentent ses bords, les discours charmants, les vives caresses, et la mutuelle confiance des âmes, une pensée commune exprimée par l'un quand l'autre commençait à la concevoir, tout concourait à leur faire tout oublier. Ils ne formaient qu'une seule âme, un seul être. Enfin, dit encore notre poëte : « C'étaient deux mortels qui n'avaient qu'un cœur dans chaque pensée, se répondant comme l'écho qui répète de colline en colline les sons d'une musique aérienne avec tant de fidélité, qu'on cherche en vain quel est l'écho et quels sont les accords; dont la piété est tout amour, et dont l'amour, quoique unissant leurs âmes dans une douce étreinte, n'appartient pas à la terre, mais au ciel. » Ainsi deux glaces polies, placées vis-à-vis l'une de l'autre, se renvoient leur lumière et ne réfléchissent que les cieux! Aussi Horace n'était-il occupé qu'à chercher les moyens de rendre son bonheur éternel en le préservant des dangers qui le menaçaient. Un soir il revenait de Tours en guidant son amie à travers les sentiers qui couronnent les rochers de Vouvray, de Rochecorbon et de Saint-Symphorien : ils avaient joui de l'éclat d'une de ces belles journées d'automne où la nature semble se parer encore une fois avant de s'envelopper de ses vêtements de deuil. Ces rochers éclairés le soir par les derniers rayons du soleil, qui répand à cette époque une lueur rougeâtre, la pureté des eaux du fleuve, l'aspect des plaines qui séparent la Loire du Cher, tout rappelait à Jane l'Écosse, qu'elle avait habitée avant de venir en France et à un âge qui ne laisse que des souvenirs confus. Elle s'arrêta sur la crête du roc, contempla longtemps ce paysage et dit à Landon avec attendrissement : — Il y a un site semblable en Écosse... Qu'il est beau dans mon souvenir! Il me semble revoir là-bas l'endroit où je jouais dans mon enfance; mais ce pays-ci est plus doux à voir... c'est le tien... — Crains tu le froid ? lui demanda Horace. — Est-ce que je crains quelque chose auprès de toi? — Eh bien ! asseyons-nous. — Mon ange, reprit-elle, promets-moi que nous irons ensemble en Écosse ; il me sera doux de revoir ces lieux charmants; ils te plairont !... Tu ne réponds pas?

Landon était absorbé, le bonheur lui avait presque ôté la faculté de réfléchir. Par ces mots Jane lui indiquait un moyen d'échapper au malheur. — Oui, dit-il, aller en Écosse, y chercher une terre superbe, immense, y transporter mes biens, y vivre toujours loin du monde, de la France surtout...—Qui te parle d'abandonner la France! s'écria-t-elle; me crois-tu capable d'exiger un tel sacrifice?... ta patrie n'est-elle pas la mienne? — Nous irons, chérie, nous irons avant peu et nous habiterons désormais les lieux de ta naissance. — J'ai été élevée en Écosse, mais je suis née à Dublin, et Dieu nous garde d'aller à Dublin !... Voyager en Écosse, n'est-ce point un songe?... dis-tu vrai ? — Oui, répondit Horace en sortant de sa rêverie; et alors son regard, reprenant une expression moins indécise, montrait à Jane que Landon ne l'avait point écoutée. — Qu'as-tu donc?... lui demanda-t-elle avec étonnement. — Quelle fatalité !... s'écria-t-il brusquement. En effet, Jane avait prononcé : — Qu'as-tu donc! avec le même accent et le même intérêt qu'elle mit à le dire lorsque Landon partit pour l'armée, au temps de leurs premières amours, et... en ce moment il méditait encore de s'éloigner. Ce rapport le frappa, et, après avoir expliqué la cause de sa surprise : — Oui, mon ange, dit-il, oui, nous quitterons la France, et pour toujours; nous chercherons un vallon solitaire, et nous y vivrons loin du monde... A son tour, Jane, surprise et comme frappée par une vive et soudaine lumière, lui dit : — Sir Charles a une terre en Écosse, allons nous établir auprès de Cécile; nous aurons pour voisins des gens qui, s'aimant comme nous, comprendront toutes les exigences de l'amour : nous jouirons de notre liberté sans nous gêner par de sottes convenances; nous resterons en silence dans notre manoir si nous voulons, nous irons les trouver s'ils le veulent, et réunis à eux, séparés d'eux à notre gré, nous vivrons de la vie des anges. Ils redevinrent joyeux, et Jane ne pensa même pas à demander à son bien-aimé la cause de cette détermination. Mais le soir elle interrogea Horace, qui rougit sans répondre; elle s'en aperçut, et reprit : — Tu rougis, méchant! parle, dis-moi, est-ce un secret? Oh ! vite, dis-le-moi; tu sais bien que je ne le confierai qu'à mon bien-aimé. — Chère, répondit Landon, qui avait eu le temps de se remettre, je fuis la France par lâcheté!... — Toi, lâche ! s'écria-t-elle avec un divin sourire, toi le plus noble ! le plus courageux !... — As-tu oublié, répondit-il, que je suis au service?... que d'un moment à l'autre je puis être forcé d'accepter quelque mission périlleuse? Une tête chérie par toi n'est pas plus à l'abri des balles qu'une autre. — Oh! cher ! tu me fais frémir ! s'écria-t-elle, oh ! oui, partons, et arrange-toi pour qu'on ne puisse pas t'arracher de mes bras, même en Écosse !... Landon fut heureux d'avoir trouvé ce prétexte. — J'ai payé ma dette à l'État, reprit-il, je puis me retirer sans honte : il ne faut pas, cher ange, que notre bonheur soit troublé... Jane le serra dans ses bras avec effroi, et ses baisers furent plus doux, les caresses de Landon plus vives.

Le lendemain la tristesse s'empara de Jane, car Horace lui dit : — Mon cher ange, dans peu j'irai à Paris. — Pourquoi ? — Ne faut-il pas réaliser ma fortune, donner ma démission, obtenir l'autorisation de quitter la France?... Oh! ne crains rien, ma promptitude sera en raison de mon amour, et mon absence ne durera pas quinze jours. — Laisse-moi t'accompagner, dit-elle; voyager avec toi est un bonheur suprême. En effet, quand je marche auprès de toi, appuyée sur ton bras chéri, moi qui jadis me trouvais lasse au bout de cent pas, je sens que j'irais à pied jusqu'à Rome. Quel sera donc cet autre plaisir de penser ensemble vaguement, emportés par une voiture rapide sur une route qu'on voudrait rendre éternelle! Je pars, n'est-ce pas?... — Chérie, ce voyage, qui te semble charmant, serait pour toi un supplice insupportable; tu resterais seule à Paris pendant des journées entières : pourrais-je t'emmener partout? Non, je partirai seul. Pour la première fois Jane avait à déployer cette soumission aux volontés d'un bien-aimé, charme le plus puissant d'une femme, respectueux devoir d'un véritable amour. En sentant qu'elle obéissait, elle éprouva une sorte de joie : — *Tu le veux*, dit-elle, je resterai malgré les vœux secrets de mon cœur. Ce voyage ne nous sera-t-il pas funeste?

Je ne rêverai plus que faucons, que réseaux,

dit-elle; mais elle se prit à rire, et, le regardant avec une douceur d'ange, elle ajouta : — Je voudrais que tu m'ordonnasses quelque chose de plus cruel, j'obéirais encore. Horace tomba à ses pieds, saisit ses mains et lui dit : — O charme de mon cœur!... non, ta patrie n'est pas la terre!... Il baissa la tête sur les genoux de Jane et versa quelques pleurs en silence. Elle le vit, et lui serrant la main : — Écoute, dit-elle, la première fois que tu m'as quittée, tu as été blessé; la seconde fois, tu m'as crue infidèle : que m'arrivera-t-il maintenant? — Bien, j'espère, répondit-il d'une voix entrecoupée : que le ciel nous protége !... — On dirait que tu crains? Landon s'échappa sous prétexte d'aller préparer son voyage. — Heureusement, dit-elle, j'ai encore quelques jours à le voir !... Landon revint à la nuit : en traversant le cloître, il aperçut une figure noire, debout, devant sa maison : il approcha. Une femme vêtue de noir passa lentement à ses côtés et se perdit dans les hautes et sombres murailles du cloître : il entendit le froissement des étoffes qui couvraient ce fantôme, et il frissonna involontairement. Le passage rapide de cette ombre lui jeta un froid de glace jusque dans le cœur : — C'est ma femme ! dit-il avec terreur. Puis rappelant son courage : — Ne

serait-ce pas une vision de mon cerveau troublé? pensa-t-il; je veux, parbleu! en être certain... Apercevant l'ombre de cette femme en deuil projetée dans le cloître par la lueur du seul réverbère qui éclairât ce triste lieu, il courut, et, malgré ses recherches, il ne trouva personne. Alors, en proie à un effroi mêlé de superstition, il s'arrêta silencieusement et prêta l'oreille, espérant encore entendre le bruit des pas du spectre. Des soupirs étouffés semblèrent sortir des arceaux de la cathédrale, il se dirigea de ce côté; mais, après l'inspection la plus minutieuse, il ne découvrit rien qui pût justifier l'illusion de ses sens. — Elle m'apparaît dans mes songes, dit-il, elle peut bien me poursuivre le soir!... Honteux d'avoir obéi à cette faiblesse, il se hâta de rentrer chez lui. — Grand Dieu! s'écria Jane en le voyant entrer, qu'est-il arrivé? Horace, tu es pâle!... — Alors je te ressemble, dit il en riant: et il s'assit auprès d'elle. — Jure-moi, dit-elle, que tu n'as fait nulle fâcheuse rencontre. — Non, je t'assure... Elle respira plus librement, et, l'embrassant : — La tranquillité d'une femme, ajouta-t-elle, dépend du moindre pli qui se forme sur le front de celui qu'elle aime... Le matin même Eugénie était arrivée à l'hôtel du *Faisan*. Le voyage lui avait rendu de la force et de la santé. Rosalie remarqua même que le visage de sa maîtresse quittait son expression de douleur à mesure que l'on approchait de Tours. Quand la voiture roula sur la levée et que la duchesse aperçut les clochers de Saint-Gatien, elle sourit, embrassa son fils avec joie et Rosalie dit : — Madame ne paraît pas avoir été malade. — Je suis tout à fait bien, répondit Eugénie.

Pendant la route, la jeune duchesse avait fait à sa fidèle Languedocienne, sinon une confidence entière, du moins une relation succincte des principaux événements qui l'amenaient à Tours, prévoyant bien que l'adresse de Rosalie lui serait plus d'une fois utile. La femme de chambre avait promis une discrétion sans bornes et une fidélité à toute épreuve. Sans comprendre la sublimité du caractère de sa maîtresse, elle l'aimait trop pour ne pas lui obéir aveuglément. Le hasard voulut que la duchesse descendit à l'hôtel du *Faisan*, où Landon avait séjourné pendant quelque temps. L'infortunée dut bien souvent et avec bien de l'amertume songer au premier voyage qu'elle avait fait dans la même voiture avec un époux chéri, de qui elle ne voulait point encore se plaindre. La place d'Horace était restée sans être occupée, et Eugénie la respecta même au point de n'y pas poser son enfant. Cette place vide lui rappelait en effet son bien-aimé alors qu'elle semblait elle-même en être aimée, et cela seul combattait les plus cruelles visions de son imagination. Lorsque la duchesse, qui ne s'était fait prudemment connaître que sous le nom de comtesse de Taxis, fut assise dans l'appartement qu'elle avait choisi, sa première pensée fut pour dire à Rosalie : — Par quel moyen découvrirons-nous *leur* demeure?... Et elle fondit en larmes. — Ah! madame, ce sera difficile! vous ne voulez ni compromettre personne ni vous montrer, m'avez-vous dit : n'importe, je ne manque pas de ruse... Et en parlant ainsi la soubrette frappait le parquet de petits coups de pied réitérés et regardait par la fenêtre : — J'irais bien à la promenade publique, dit-elle, il doit y en avoir une ici, mais monsieur n'est pas homme à aller se promener en public avec celle qu'il aime. — Oh! non! dit la duchesse en balançant son enfant comme pour l'endormir. — Eh bien! trouves-tu un autre moyen?... Rosalie, sans répondre, s'élança comme un trait hors de la chambre et se rendit dans la salle commune. — Quel est, dit-elle à l'hôte, ce garçon que vous avez mené sous votre remise et auquel vous montriez cette voiture?... Rosalie indiquait de la fenêtre la berline dans laquelle Landon était venu à Tours. Cette berline avait été vendue par Nikel à l'hôte du *Faisan* lorsque Landon crut se fixer à Tours. Nikel et l'hôte étaient devenus grands amis, et le chasseur venait emprunter la berline pour le nouveau voyage qu'entreprenait son maître. — Connaissez-vous cet excellent garçon, mademoiselle? répondit l'hôte à Rosalie. — Mais je crois l'avoir rencontré quelque part. Quel est son nom? — Nikel, mademoiselle; c'est le valet de chambre d'un jeune homme nouvellement arrivé dans notre ville, et qui vient de s'y marier. — Vous nommez le jeune homme? — Horace Landon... Il a épousé une Anglaise de la plus grande beauté. Je suis peut-être le seul qui l'ait vue... j'étais un des témoins... — Landon!... Landon!... répéta Rosalie; ne demeure-t-il pas... — Rue Racine, dans le cloître... — Je me trompe, mon cher monsieur, le valet m'est aussi inconnu que le maître.

Rosalie, consternée, remonta précipitamment et se résigna à apprendre cette fatale nouvelle à sa maîtresse en usant des plus grandes précautions. Un affreux silence suivit ce récit. La duchesse était pâle et comme foudroyée. — Marié! s'écria-t-elle enfin d'une voix déchirante; marié!... Je veux y aller sur-le-champ... Rosalie, quelle heure est-il?... Dans le cloître, dites-vous? Ne me parlez pas, vous m'empêcheriez d'entendre. On vient, je crois; non, non, personne ne pense à moi... Marié! Et cet enfant, bourreau, tue-le donc aussi, puisque c'est moi qui te l'ai donné!... Eugénie avait les yeux fixes, elle était debout et tendait son enfant; Rosalie le prit, et pensa avec terreur que sa maîtresse devenait folle. La duchesse se promena lentement autour de la chambre: son air était égaré, sa poitrine haletante. — Oh! oui, poursuivit-elle, Jane est une créature céleste... je suis loin de pouvoir lui être comparée... je sais que tu dois l'aimer mieux que moi... mais tu savais, toi... que je mourrais... oui, je mourrai!... Rosalie, à qui désormais pourra-t-on se confier?... La duchesse demeura comme anéantie pendant quelques minutes; tout à coup elle revint à son enfant, qu'elle avait déposé sur le sofa, elle le pressa contre son sein avec effusion. — Pauvre être! dit-elle, tu as une mère bien malheureuse! elle n'était née que pour souffrir : malheureuse pendant son enfance, malheureuse encore aujourd'hui, elle est enfin destinée à toujours souffrir, elle expiera une année de bonheur par des tourments sans fin!... O cher Horace! si tu voyais ton enfant... si tu le voyais ainsi dormir, tu aurais peut-être pitié de sa mère!... Elle pleura alors abondamment, et Rosalie comprit qu'il n'y avait pas d'autre soulagement aux maux de sa maîtresse que celui que la nature lui offrait ainsi. — Horace serait mort de douleur si, apprenant que Jane lui est restée fidèle, il lui eût fallu vivre séparé d'elle!... Moi seule je suis de trop!... Si je meurs, je ne serai pas regrettée; je ne demande que d'être plainte!.. pas autre chose. Mais mon enfant n'est-il pas aussi le sien? ne doit-il pas l'aimer?... Tout à coup, frappée par une pensée nouvelle, elle se leva, et par un violent effort redevint entièrement calme. Il semble que les femmes, dans leurs moments d'énergie, soient plus fortes que les hommes. — *Il* est perdu! dit-elle... Rosalie, partons!... partons! Elle s'arrêta et pâlit. — Il est ici! dit elle, et je ne *le* verrais pas!... Un regard, même indifférent, me serait, je crois, si doux!... Son amour, sa tendresse, étaient revenus avec la raison, et son courage était égal à son infortune. — Rosalie, j'irai!... je le verrai. — Mais, madame, songez donc... — Je le verrai en secret, rassure-toi!... Elle sortit le soir, contempla longtemps cette maison asile du bonheur : sa souffrance fut horrible, elle y trouva pourtant une sorte de charme. Il y a en effet deux douleurs : la douleur héroïque et sublime, qui s'asseoit sur une tombe et se repaît de l'image d'un ami qui n'est plus; et il y a la douleur plus timide, mais non moins profonde, qui fait tout souvenir funèbre et se consume dans une muette solitude. Eugénie rentra. — Madame, il faut vous mettre au lit, lui dit Rosalie. — Tu crois? — Oui, madame, vous êtes glacée. — Que ne suis-je morte!... Elle se coucha cependant, et la fidèle Rosalie voulut passer la nuit auprès d'elle.

XVIII

Les apprêts du voyage de Landon se firent lentement. Jane, usant de la finesse que déploient les femmes quand elles veulent satisfaire sourdement un désir, créait des retards et multipliait les obstacles. Néanmoins la veille du départ arriva : le temps était la seule chose qu'elle ne pouvait empêcher de marcher. La tristesse de Jane avait redoublé : quelquefois elle s'élançait dans les bras de Landon et disait : — Ne pars pas! reste avec cette pauvre Jane qui t'aime tant!... — Mon ange, répondit Landon, si tu le veux, je vais rester, mais ce serait agir comme les enfants, qui mettent la main devant leurs yeux pour ne pas voir l'objet qui les effraye. — Tu as raison, tu as toujours raison : nous autres, nous ne sommes que faiblesse; mais les Écossaises ont le *don de seconde vue*, et j'ai été élevée en Écosse. Je pressens quelque malheur : ta voiture est-elle solide? Si tu allais verser en route, ne va pas... — Folle! — Oui, tu as encore raison, l'amour est une folie. — Le temps était superbe malgré le froid, le ciel était sans nuages, le soleil brillait et la campagne avait encore un reste de verdure. Jane voulait se promener avec Horace pour la dernière fois avant son départ; Landon y consentit. Ils sortirent de Tours par le faubourg Saint-Étienne et marchèrent en silence le long de la levée d'Amboise. — Je ne connais, disait-elle, rien d'affreux comme l'absence; j'ai toujours souffert par elle. Ils se reposèrent à une demi-lieue environ de la ville sur une grosse pierre qui se trouvait au bord de la levée. — Horace, dit Jane, regarde comme tout va prendre le deuil de ton absence : vois ce nuage à l'horizon, il ressemble à un crêpe, il annonce de la neige pour demain. Demain! comment puis-je prononcer ce mot? Demain tu me quittes... Être quinze grands jours, quinze siècles sans te voir, sans t'entendre! Au moins dis-moi bien ici, sur cette pierre, ah! dis-moi bien que tu m'aimes! je serai longtemps sans l'entendre, dis-le-moi si bien, que tes paroles retentissent toujours à mon oreille... J'écoute mon bien-aimé. — Jane, je vous aime! répondit Horace avec une gravité profonde. O mon unique amour, poursuivit-il en la pressant contre son cœur; et ayant regardé sur la route pour s'assurer qu'il ne pouvait pas être vu, il l'embrassa. Tu ignoreras, j'espère, combien je t'aime!... Que sais-tu, dit-il avec énergie, si dans ce moment même je ne te sacrifie pas honneur, patrie, et... plus encore?... — Que signifient ces mots?... s'écria-t-elle. Landon se mit à rire. — Ne t'ai-je pas dit que je t'aime?... — Oui, mais tu m'as effrayée... et je ne veux pas qu'un sentiment d'effroi se mêle dans mon âme au souvenir d'une si douce fête. — Jane, continua-t-il avec le tendre accent qui la charmait si

puissamment, qu'elle serait éternellement restée dans une attitude de respect, occupée à savourer ses paroles. ma chère, possédons-nous le sublime langage des archanges pour parler de leur vie? L'homme en tombant perdit toute mémoire de cette langue céleste, et les doux regards, les étreintes, les exclamations de l'amour, sont tout ce qui nous en reste. Tu la parles, toi, cette langue harmonieuse quand ta harpe résonne, quand tes yeux lancent la flamme. A tes côtés, je deviens tout âme, toute divinité... je te ressemble enfin... Hélas! je peux sentir mon bonheur, mais le décrire, je ne saurais : tout ce que je puis dire, c'est qu'où tu es là est la vie pour ton Horace. — N'entends-tu pas des soupirs étouffés? s'écria Jane.

Tous deux écoutèrent, regardèrent autour d'eux, et n'ayant vu personne ils revinrent se tenant par la main, ravis, heureux, et Jane était moins inquiète : ils marchaient comme les anges dans un nuage de feu. Lorsqu'ils furent assez éloignés pour ne plus voir le lieu de la scène, Eugénie sauta avidement sur la pierre. C'était elle qui, témoin invisible de cette scène, n'avait pas réussi à étouffer ses soupirs et ses larmes. La levée d'Amboise est une digue faite pour préserver les plaines qui séparent la Loire du Cher, et Eugénie, en se glissant au bas du talus, avait pu suivre les deux amants, qui marchaient sur le sommet de la levée. Quand ils se reposèrent, elle avait trouvé dans cette digue une excavation assez profonde qui lui permit de se dérober à leurs regards et d'entendre leur conversation. — Eh bien! Rosalie, dit elle, y a-t-il de l'espoir? La Languedocienne était muette. — Si Nikel, répondit-elle en retrouvant la parole, se jouait ainsi de moi, je lui arracherais les yeux! — Pauvre enfant! et tu crois aimer!... Quel organe enchanteur a cette créature!... — Laquelle, madame? — Ah! toutes deux! dit Eugénie en pleurant. Il s'est assis là (et elle regardait la pierre) : voici la trace de son pied (sans Rosalie elle eût baisé le sable). Bien cruel et bien cher! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel. Venez, Rosalie, voici l'heure de coucher son fils!... Elle soupira, mais elle avait entendu la voix de son bien-aimé. Cette voix lui avait déchiré le cœur comme le cri de liberté qu'écoute un prisonnier, mais elle l'avait entendue... Jane accompagna son mari jusqu'à Blois, puis elle obtint d'aller à Orléans, mais là Horace fut inflexible. Jane repartit pour Tours, après avoir écouté longtemps sur la route le bruit de la berline. Quand elle rentra chez elle, elle trouva la maison vide, affreuse. Sa chambre, ce temple sacré, lui déplut : n'était-ce pas l'endroit où, pour être seuls, ils se réfugiaient? En la rangeant elle même, elle pensa qu'elle n'avait pas encore trouvé de femme de chambre : elle voulait une autre Nelly, plus jeune, plus vive. Gertrude, toute gentille qu'elle était, ne savait rien; sa jeunesse ne lui permettait pas de grands travaux. Jane s'estima heureuse d'avoir une distraction : s'occuper du choix d'une nouvelle Nelly, c'était chose sérieuse, et Jane comptait au moins dérober quelques jours à la tristesse. Une âme chagrine a besoin de mouvement et d'activité. Jane mit sur-le-champ Gertrude et Nikel en campagne.

Le chasseur eut recours à son ami, l'hôte du *Faisan*. Rosalie aperçut encore son mari causant confidentiellement au milieu de la cour. L'envie de savoir ce qui se passait chez la rivale de la duchesse, et, mieux que cela, le plaisir d'épier un mari, firent descendre la Languedocienne. Elle manœuvra comme un chat qui a peur de se mouiller les pattes, et, saisissant un moment où l'hôte et Nikel, qui se promenaient en long dans la cour, lui tournaient le dos, elle parvint à gagner, sans être vue, une sorte de bûcher d'où elle pouvait tout entendre. — Madame Landon voudrait qu'elle eût une certaine éducation, disait Nikel à l'hôte. — C'est donc une dame de compagnie que madame Landon désire? répondit l'hôte. — A peu près, dit Nikel; il faut cependant qu'elle puisse faire la chambre, mais voilà tout!... Ils s'éloignèrent, et Rosalie n'entendit plus rien. Bientôt ils revinrent. — Votre maître est donc parti?... — Oui... Elle gagnerait sept à huit cents francs. — Vraiment? — Et une rente après quelques années de service... Leur marche les dirigeant vers l'autre bout de la cour, Rosalie attendit. — Mais, disait l'hôte en revenant, j'ai une de mes cousines qui, si les quatre cents francs de rentes sont certains, pourrait... — Pourvu qu'elle plaise... Ils étaient encore trop loin pour que Rosalie pût saisir la suite, mais au retour : — De la Havane, disait l'hôte avec surprise. — De la Havane! répéta Nikel, et d'un goût! ah! jamais vous n'aurez fumé meilleur cigare!... Cette fois, la Languedocienne s'esquiva en reconnaissant que le chasseur était incorrigible, et que, nonobstant ses promesses, il fumait toujours en secret. Elle commenta tout ce qu'elle avait surpris et en instruisit Eugénie. — Et que m'importe qu'elle veuille une femme de chambre! s'écria la duchesse, cela me rendra-t-il Horace? D'ailleurs, à quoi pensai-je?... je ne plairai plus!... Rosalie se retira. — Il est perdu pour moi! répéta-t-elle; et cependant le voir, c'est toute ma vie! Pourquoi ne serais-je pas son esclave, sa servante?... Elle parcourut sa chambre à grands pas, s'assit, se leva, sentit la sueur inonder son dos et le froid la gagner tout à coup. Elle acquérait en ce moment une énergie nouvelle. — Oui, s'écria-t-elle j'en aurai le courage! nulle femme n'aura porté si loin le dévouement de l'amour!... La jalousie, sentiment qui n'abandonne jamais entièrement le cœur le plus aimant quand il est offensé, lui laissait entrevoir une vengeance bien légitime au milieu de ses souffrances.

Elle appela Rosalie : — Mon enfant, lui dit-elle, que je t'embrasse pour ta nouvelle!... — Laquelle? — Ne veut-*elle* pas une femme de chambre? Ce sera moi!... — Y pensez-vous, madame? — Ce sera moi, vous dis-je!... elle regarda Rosalie, et Rosalie se tut. Mon enfant, si monsieur le duc était au logis, je ne pourrais jamais être reçue; mais en son absence on m'acceptera, alors je *le* défie de me chasser... Pas un mot, Rosalie. — Votre enfant, madame? Elle frémit. — Ce sera un obstacle, mais je le vaincrai! Rosalie, vous vous logerez dans la maison qui se trouve vis-à-vis de la *leur* : tu l'achèteras, s'il le faut, et quelle que soit la somme dont tu puisses avoir besoin pour cela, je te la donnerai: si *mon* enfant n'était pas souffert dans *sa* maison, je l'aurais, au moins, à deux pas, sous mes yeux. D'ailleurs ne faut-il pas que vous me serviez?... Ainsi, donc, achète cette maison, il le faut... Cherche-moi vite un tablier, cours acheter un bonnet, et que dans deux heures j'aie mon costume...

Rosalie sentit qu'il y avait dans ce projet des idées trop élevées ou un plan trop difficile à concevoir pour elle. Elle sortit, et sans se creuser la tête à deviner les raisons qui engageaient sa maîtresse à jouer un tel rôle, elle s'empressa de lui obéir. En moins de trois heures elle en fit une des plus jolies soubrettes qui eussent porté le tablier. La duchesse recommanda à Rosalie de quitter l'hôtel du *Faisan* quand elle aurait trouvé à se loger et de mettre la voiture en lieu sûr : les armes des Landon étaient peintes sur les panneaux.

Eugénie courut chez sa rivale avec tant de précipitation, qu'on eût dit qu'elle craignait de voir son dessein renversé par quelque réflexion. Elle tâchait de ne plus penser à rien. Elle entrevoyait bien des chagrins, des instants cruels; mais elle vivrait sous le même toit qu'Horace, elle le verrait, lui obéirait : — Il ne m'empêchera pas, se disait-elle, de l'aimer... ainsi je serai presque heureuse : cette vie-là est encore préférable à la mort... et... sans lui je mourrais... Elle arriva rue Racine, frappa, entendit les pas de Nikel. Il ouvrit. — Dieu du ciel! madame la duchesse! s'écria-t-il. — Nikel, dit Eugénie, silence!... Immobile, il la regardait d'un air effaré. — Nikel, reprit la duchesse, pas un mot, ou vous perdez votre maître! Il faut me traiter devant *Madame*... *madame* enfin, et ses domestiques, comme si j'étais une femme de chambre, si *elle* m'accepte!... Surtout pas d'imprudence, pas d'indiscrétion; vous tueriez trois personnes par un mot... Allez annoncer à la maîtresse de la maison qu'il se présente une femme de chambre, allez!... Vous êtes pâle, ajouta-t-elle, ne nous perdez pas, raffermissez-vous!...

Le pauvre chasseur marcha, mais lentement; la foudre tombée à ses pieds ne l'aurait pas tant étourdi. Il arriva dans le salon et bégaya sa commission. — Qu'avez-vous, Nikel? lui dit Jane. — C'est qu'elle est jolie comme un ange... mon général. — Le pauvre garçon! il est fou! — Plait-il, madame?... le duc. — Elle se nomme madame Leduc? reprit Jane, faites entrer. Le pauvre chasseur eut encore assez de présence d'esprit pour prévenir la duchesse qu'elle se nommerait désormais madame Leduc. Eugénie parut à la porte du salon. — Donnez-vous la peine de vous asseoir, lui dit Jane avec un son de voix plein de bonté. Eugénie s'assit, regarda sa rivale et ne put lui refuser son admiration : Jane surpassait le portrait idéal que la duchesse avait imaginé jadis en lisant l'histoire des amours de Landon. La figure d'Eugénie s'altéra : les deux sentiments contraires sur lesquels roulent toutes nos affections, la haine et l'amitié, se disputèrent son cœur. Tantôt elle se sentait prête à tout sacrifier au bonheur de cette belle créature et de Landon, et tantôt sa jalousie lui suggérait de porter la douleur et la mort dans ces deux cœurs ennemis de sa joie. Jane était assise sur un divan, et, le coude appuyé sur un coussin, elle retenait dans sa main sa tête pleine de mélancolie, mais respirant aussi le bonheur et l'amour. Elle regardait avec intérêt Eugénie, qui, modestement placée sur une chaise à quelques pas de sa rivale, baissait et relevait ses yeux tour à tour : malgré les tourments qu'elle éprouvait, sa contenance était calme. — Avez-vous déjà servi, madame? lui demanda Jane. — Oui, madame, répondit Eugénie avec une douloureuse expression, mais je n'ai servi qu'un maître. — Vous êtes, m'a-t-on dit, d'une bonne famille. — Oui, madame. — Vous avez donc éprouvé des malheurs? — Oui, madame, de bien grands. — Vous vous appelez madame Leduc; mais quel est votre nom de baptême? — Joséphine, madame. — Eh bien, Joséphine, approchez-vous de moi. (Elle lui montra le divan.) Là, bien. (Elle lui prit la main.) Contez-moi vos malheurs... — Madame, dit Eugénie, j'étais placée auprès d'un officier peu fortuné, il est vrai... mais... — Oh! j'entends le *mais*, dit Jane; tout ce que vous m'ajouteriez serait inutile, mon enfant; vous avez aimé!... O Dieu de bonté! je te remercie! Vous avez aimé, et vous êtes malheureuse!... Ah! vous me comprendrez, vous! Votre figure annonce une belle âme... vous serez pour moi une amie... Au moins je ne verrai plus *leurs* yeux me regarder froidement... Pardon, continuez... — J'ai un enfant!... dit Eugénie en rougissant. — De *lui*? — De *lui*, madame. — Pauvre femme!... Quel âge a-t-il? — Huit mois, tout à l'heure. — Mais que vous est-il donc arrivé! — Il m'a abandonnée!... Elle ne put retenir un torrent de pleurs. Il m'a abandonnée, et... il est mort, mort pour moi!...

Jane prit la main d'Eugénie pour la serrer sur son cœur. A ce moment Eugénie se leva, dégagea sa main et s'élança vers la fenêtre pour respirer l'air extérieur; sa rivale l'avait écrasée par ses pleurs. Bientôt elle revint, et frissonna quand Jane, lui reprenant les mains, ajouta : — Joséphine, vous amènerez votre enfant dès ce soir, nous en aurons soin; j'adore les enfants, je veux bercer le vôtre, lui chanter des chansons pour l'endormir. Je connais maintenant toute votre histoire : elle a bien du rapport avec la mienne. Eugénie la regarda avec stupeur. — Mais moi, je suis plus heureuse que vous; mon bien-aimé est revenu, le vôtre reviendra peut-être. — Il est mort pour moi, madame. Il ne m'aime plus! — Et... vous avait-il dit qu'il vous aimait? Eugénie baissa la tête et la releva en agitant ses sourcils comme si elle fût soudain devenue folle — C'est donc un lâche? reprit Jane. — Oh! non, s'écria Eugénie en laissant échapper un sourire de dédain. Son heureuse rivale aperçut le sourire, et, pressant alors Eugénie sur son cœur, elle s'écria : — Ah! vous aimez, je le vois. Il y eut un moment de silence, pendant lequel elle examina Eugénie avec attention. — Madame, reprit Jane avec une vive émotion, soyez mon amie. Le seul service que je vous demanderai sera de faire ma chambre avec moi; du reste, vous aurez un appartement à vous, vous mangerez seule et vous viendrez avec moi aussitôt que mon mari sortira. A ce titre d'amie, vous nous rendrez mille petits services à table : je n'aime pas, quand je suis avec *lui*, que des domestiques écoutent, entrent, sortent et nous voient. Je voudrais alors une âme amie qui comprît l'amour et ses exigences. Vous m'entendez, n'est-ce pas? Quant à votre fortune, ne craignez rien : vous savez que mon mari est très-riche, vous n'avez qu'à demander. Si cent louis de rentes perpétuelles vous conviennent, nous vous les assurerons. Tenez-vous à rester en France? — Partout où vous serez, madame, je me plairai. — Nous allons voyager en Écosse. Eugénie frissonna. — Un peu plus tard, se dit-elle, je l'aurais tout à fait perdu. Elle trouva son affreuse situation préférable à celle dans laquelle elle aurait alors été plongée. — Eh bien, continua Jane, c'est convenu, ma chère, ce soir même vous viendrez, n'est-ce pas? — Oui, madame; je vous rends mille grâces de votre bonté. — Eh! non, Joséphine, c'est moi qui vous remercie. Avec quel plaisir nous causerons ensemble. Je vous parlerai de mon cher Horace. Ah! votre présence m'a donné un moment de joie. *Il* est absent, et j'étais triste quand vous êtes arrivée. Je l'aime, mon enfant, comme vous aimiez vous-même. A ce moment Eugénie aperçut le portrait de Landon et pleura. Heureusement Jane attribua ces larmes aux souvenirs qu'elle avait réveillés. — Que je m'en veux, dit-elle, de vous rappeler vos malheurs. Allons, amenez-moi votre enfant et restez avec moi : deux jeunes folles comme nous feront un beau ménage. Mais, dites-moi, pourquoi portez-vous ainsi des rubans de deuil? — Pourquoi, madame? Est-ce une question? Jane baissa les yeux : elle avait eu l'orgueil de croire qu'elle seule savait aimer. Cette divine créature alla à Joséphine, et, déposant toute jalousie, heureuse de rencontrer une âme digne de la sienne, elle embrassa sa rivale avec une touchante effusion de cœur.

Eugénie sortit. Chlora avait exercé sur elle son empire, comme elle avait séduit à son tour sa belle rivale. En un moment ces deux âmes, que les circonstances rendaient ennemies, s'étaient senties de la même nature; et si l'on suppose aux belles âmes une commune origine et une tendance à se réunir, elles s'étaient identifiées à leur insu. — C'est une sirène, se dit Eugénie en sortant; elle attire pour donner la mort. — Elle est charmante, pensa Jane, je l'aime déjà. Eugénie avait eu un espoir, il était détruit : elle acquit la conviction que jamais elle n'éclipserait Chlora, et cette cruelle certitude ne servit qu'à l'affermir dans la résolution qu'elle avait formée, de lutter d'amour avec Jane. La jeune duchesse trembla en présentant son enfant à sa rivale. Elle croyait que la ressemblance causerait quelque malheur, oubliant qu'il faut être mère pour bien connaître les traits d'un enfant. Jane le trouva charmant. — Quelle envie cela donne d'être mère! Mais, ma chère, vous êtes d'un luxe... Votre enfant a une robe; et quel bonnet! une dentelle d'Angleterre. — Ah! madame. — Ma chère, écoutez : appelez-moi Jane quand nous serons toutes seules. Quand j'aime, moi, c'est tout de bon. — Un enfant, continua Eugénie, est tout l'orgueil d'une mère. — Et le père, qu'est-il donc? Mais Jane s'arrêta en pensant au malheur d'Eugénie. — Ma chère, reprit-elle, vous me sauvez la vie, vous et votre enfant; je serais morte cent fois d'impatience si je n'avais pas une occupation qui me prît la nuit et le jour. J'aurai à veiller, n'est-ce pas? à aller, venir, chanter, pour endormir votre cher petit, le faire manger; alors je n'aurai plus dans l'âme cette pensée affreuse : — Tu es seule... il n'est plus là! Eugénie aperçut un avenir affreux. — Supporterai-je, se dit-elle, le spectacle de leur amour? Le soir même elle fut installée dans cette maison, dans cette maison pleine d'un bonheur qui n'était pas le sien. Elle aida Jane à préparer la chambre nuptiale, et quand elles eurent fini : — Joséphine, dit Jane, je ne coucherai jamais ici. Nous irons ensemble dans le salon là-haut : il y a deux lits, nous soignerons votre enfant tour à tour, vous pourrez dormir. La vue de cette chambre me tuerait.

Eugénie connut ainsi tout à coup le caractère adorable de sa rivale; elle admira cette inépuisable bonté, cet esprit doux et gai, et cette amitié touchante (presque aussi pure que son amour) dont elle accablait une personne inconnue. La duchesse, en prenant la fatale résolution de servir Jane et son mari, n'avait pas vu toutes les souffrances de cette situation; elle aurait préféré la mort. Le lendemain Jane reçut une lettre de Landon, elle la lut à Eugénie; la pauvre duchesse aurait bien voulu baiser l'écriture. Jane la baisa devant elle. La duchesse épia un moment où elle resta seule, et, relisant cette lettre pleine de tendresse, elle tâcha de se persuader que ces brûlantes expressions d'amour s'adressaient à elle. Elle songea (ce fut une pensée tout amère) qu'elle n'avait pas reçu un seul mot de Landon après en avoir été abandonnée si cruellement, et que jamais le duc ne lui avait parlé si tendrement. Elle fut encore bien plus mortifiée : Jane reçut une lettre tous les jours, et Landon l'instruisait de ses moindres démarches, tandis que pendant l'année de bonheur passée avec lui il avait souvent gardé le silence sur ses occupations. Chaque événement amenait un contraste, et le contraste excitait les pensées les plus cruelles pour Eugénie. Néanmoins la duchesse trouva quelque plaisir à suivre ainsi Horace dans les détails les plus minutieux de sa vie, et elle eut des remercîments à adresser au Dieu qui mesure le vent à la brebis nouvellement tondue. Elle avait bien des souffrances, mais çà et là aussi quelques consolations; elle finit même, malgré son horrible jalousie, par écouter avec un calme apparent les récits que Jane lui faisait de son amour pour Landon. Jane parlait alors pour toutes les deux, et Eugénie pouvait par instants oublier la contrainte qui lui était imposée; puis elle était si bien façonnée à la douleur depuis sa jeunesse. Sa rivale avait les soins d'une mère pour Eugène, elle pleurait même sur le sort de la prétendue Joséphine. Comment Eugénie aurait-elle pu ne pas lui pardonner de l'avoir innocemment emporté sur elle? Rosalie réussit à louer un appartement dans la maison voisine, elle s'y établit, et il y eut bientôt une reconnaissance mémorable entre elle et le maréchal des logis. Quand Nikel aperçut sa femme : — Je me doutais bien, s'écria-t-il, que mon chef de file ne tarderait pas à se montrer. — Tu m'as joué un joli tour, répondit Rosalie en le regardant d'un air moitié fâché, moitié joyeux; viens chez moi, nous avons à causer. — Sera-ce long? répliqua le chasseur, qui cherchait à plaisanter. — Aussi long que cela me plaira, coureur! Rosalie et Nikel s'expliquèrent, reconnurent qu'ils en savaient autant l'un que l'autre sur le compte de leurs maîtres, et restèrent animés du même dévouement, l'un pour monsieur, l'autre pour madame. Un mois se passa de la sorte. Jane déployait cette fausse activité des personnes qui souffrent et qui essayent de se tromper elles-mêmes, de donner le change à leur âme par de vaines occupations. Sa peine était aussi vive qu'au moment du départ de Landon. — Il avait dit quinze jours, et voici un grand mois! disait-elle à Eugénie du ton d'une tristesse profonde.

XIX

On était au milieu du mois de mars; le froid avait repris avec une certaine intensité; le ciel était sombre et les toits étaient couverts de neige. La maison qu'habitait Jane avait redoublé de taciturnité : on aurait pu, sans le facteur de la poste, s'y croire au bout du monde. Un matin les deux épouses, assises au coin du feu dans le salon, travaillaient après leur déjeuner; Eugène jouait à leurs pieds; Chlora regardait la pendule, ainsi qu'Eugénie, car l'heure de la poste approchait. Nelly entre et donne la lettre à sa maîtresse, qui l'ouvre avec sa précipitation accoutumée; à peine y a-t-elle jeté les yeux, qu'elle la laisse échapper de ses mains. — Il arrive aujourd'hui pour dîner!... entendez-vous, ma chère?... il arrive, Joséphine! embrassez-moi!... Qu'avez-vous? vous changez... — C'est vous qui m'avez fait peur! votre exclamation... je n'ai su ce que c'était... Eugénie rassembla toute sa résolution; l'instant fatal approchait. — Comprenez-vous quelles doivent être ma joie et mon impatience?... Songez donc, il s'approche à chaque instant! — M. le duc sera sans doute aussi heureux que vous de cette réunion?... — Pauvre enfant! son malheur lui est toujours présent... Peut-être avez-vous eu une semblable scène avec votre ami!... Oh! non, pas une, mais mille!... Mais je vous demande pardon, ma bonne Joséphine, ce n'est pas votre Leduc qui arrive, c'est bien mon Horace!... Eugénie frémit de son imprudence. Quel mouvement elles répandirent toutes deux dans la maison! avec quelle promptitude elles donnèrent à tout un air de fête! Jane voulut, à prix d'or, avoir des fleurs, et défendit qu'on laissât un seul flocon de neige dans la cour. D'abord elle ne s'aperçut pas qu'Eugénie était plus ingénieuse qu'elle, qu'elle la surpassait en activité. Elle se crut bien secondée, et s'en applaudit sans le remarquer autrement. N'avait-elle pas dit à Eugénie, un moment avant de recevoir la lettre de Landon : — Joséphine, vous êtes vraiment ma sœur!... La pauvre duchesse aida sa rivale à quitter ses vêtements de deuil et à faire une toilette brillante, quoique simple.

Aider sa rivale à paraître plus belle!... Eugénie avait une âme trop élevée pour sentir cette atteinte mesquine; elle se réservait pour de plus nobles souffrances. Quand Jane fut habillée, Eugénie lui dit : — Ma chère, voulez-vous que je quitte mes rubans noirs?... cela vous attristerait... — Je n'osais pas vous le demander, ma chère belle; mais si vous m'offrez vous-même ce sacrifice, j'accepte... — J'y vais, dit Eugénie avec émotion. La duchesse alla se faire habiller par Rosalie, et Dieu sait si jamais celle-ci s'était donné plus de mal pour rendre sa maîtresse séduisante!... Ce moment était bien solennel pour Eugénie. Heureusement l'agitation de Jane l'empêcha de remarquer celle de sa favorite. Elles apprêtèrent ensemble le festin, et disposèrent la table et le service au milieu d'un salon secret que Jane avait consacré uniquement aux repas d'amour. Là, tout était simple : les porcelaines, les cristaux, les bougies, les flambeaux, les fleurs, ne flattaient que les sens et non la vanité. Joséphine seule, élégamment vêtue, devait y pénétrer pour servir les amants. Auprès du divan sur lequel s'asseyaient les deux convives était une harpe. Jane voulait, au moindre désir de son époux chéri, pouvoir l'enivrer de ses chants. Dans cette retraite, le luxe ne fatiguait point les regards : l'amour seul, un amour sans art comme sans fadeur, présidait dans les moindres dispositions faites par les deux rivales. La journée leur parut bien longue. Eugénie eut soin de mettre son enfant sur le passage d'Horace, désirant que ce fût le premier objet qui frappât les regards de son mari.

On entendit bientôt le roulement d'une voiture : Rosalie était à sa fenêtre, Nikel à la porte; Eugénie tâchait de se contenir et tressaillait au moindre bruit : Jane s'était précipitée hors du salon. Tous les acteurs de cette scène étaient agités diversement à la vérité, mais aucun n'était indifférent. Jane fut saisie à l'entrée de la maison par Landon, qui s'écriait : — Diable d'enfant! j'ai manqué l'écraser... Il embrassa sa bien-aimée, appela Nikel, qui emporta Eugène. Landon ne l'avait seulement pas regardé. Il serra Jane dans ses bras avec transport, et, sans dire un mot, il la ramena dans la salle qu'on avait préparée pour le recevoir. Tous deux s'assirent sur le divan qui se trouvait placé devant la table, au-dessus de laquelle un lustre était suspendu, et Jane, pressant les mains de Landon entre les siennes et contemplant son mari avec ivresse, s'écria : — Te voilà donc, mon chéri! te voilà pour toujours! plus de séparation! — Non, oh! non, répondit Landon avec l'accent du bonheur, et dans quelques jours nous partirons pour l'Ecosse.

— Chéri, j'ai écrit à sir Charles et à Cécile de venir nous chercher. — Tu as bien fait; mais ne parlons pas, laisse-moi te regarder en silence! longtemps... toujours... Tout à coup Landon s'arrêta, comme surpris désagréablement, et prêta l'oreille. — On pleure ici! dit-il. — Es-tu fou? répondit Jane en riant : qui peut pleurer ici quand tu arrives? Tu rêves, mon bien-aimé. — On pleure, répéta Landon. — C'est Joséphine qui broie du sucre. — Quelle est cette Joséphine? — Ma femme de chambre, mon chéri, un ange que j'ai rencontré par bonheur, c'est-à-dire, elle est venue se présenter... Je lui ai donné l'intendance de la maison, et c'est elle qui désormais nous servira. Les amants devraient tous avoir quelqu'un chargé de penser pour eux... Mais, Horace, c'est une amie. — Et quelle est cette femme? — C'est la veuve d'un soldat; elle a été trompée, abandonnée; l'enfant que tu tenais est à elle... Mais, mon amour, de quoi t'occupes-tu? n'es-tu pas auprès de moi?... Elle l'embrassa, et, le regardant avec une sorte de piété : — Que je suis heureuse!... Un mois, un grand mois d'absence! As-tu le courage d'avoir faim, toi? veux-tu dîner?... Elle sonna. Au bout de quelques minutes, Nikel se présenta. — Nikel, toujours Nikel!... Où est donc madame Leduc?.. demanda Jane en laissant échapper un petit geste d'humeur qui contrastait d'une manière piquante avec le contentement dont était empreinte toute sa personne. — Madame Leduc s'est brûlée le doigt, elle va venir... — Quelle est cette madame Leduc? demanda Horace, qui s'inquiétait de tout. — Madame Leduc est Joséphine. Joséphine est madame Leduc!... Oh! mon Dieu, mon ange, que le bonheur te rend bête!... Et Jane se jeta au cou de Landon et l'accabla de caresses, où se noya l'anxiété du jeune homme.

Madame Leduc se faisant attendre, les deux amants restèrent absorbés dans la contemplation l'un de l'autre, ne pouvant satisfaire leurs âmes, longtemps privées d'un pareil bonheur. Silencieux et ravis, ils avaient enlacé leurs mains, l'ivresse du bonheur brillait dans leurs yeux... une douce extase les enlevait à la terre... Eugénie entre, arrive jusqu'à la table, y pose en tremblant les mets qu'elle apportait; tout à coup, en voyant des mains blanches, des manches de velours, Landon lève la tête, il voit *sa femme!*... la duchesse qui, les yeux baissés, n'osait regarder son mari!... Landon ne put que se pencher sur le dos du divan, et demeura comme anéanti. Jane, à cet aspect, se leva tout éperdue, posa sa main sur le cœur de son ami, et en sentant s'éteindre les battements : — Il se meurt! s'écria-t-elle d'une voix dont l'accent déchirant fit pâlir Eugénie. Cette dernière, dont le trouble ne fut pas remarqué, sortit comme pour chercher des secours. Landon restait toujours sans mouvement et sans vie, ses yeux étaient fermés, et Jane, incapable de faire un mouvement ni d'avoir une pensée, le regardait d'un œil étincelant et fiévreux.. Elle n'aurait pu crier, et elle respirait à peine : on eût dit qu'elle voulait par la puissance de son regard rappeler Landon à la vie. Mais bientôt elle sentit le cœur reprendre ses pulsations un moment suspendues, elle tressaillit, et, muette, attentive comme l'est une mère près de son enfant malade, elle vit enfin Horace ouvrir lentement les yeux, mais ce ne fut pas pour chercher ceux de son amie. Il ne songeait encore qu'à la vision qui l'avait épouvanté, et d'un œil inquiet il parcourait tous les coins de la salle. Son air était égaré, son geste menaçant; et Jane effrayée l'épiait avec terreur. — Tu ne vois donc pas ta pauvre créature?.. dit-elle en adoucissant sa voix si douce. Landon, à ces mots, recouvra un peu de calme; il regarda sa bien-aimée, la serra dans ses bras comme pour protester que rien ne pourrait le séparer d'elle, et lui dit d'un ton assez tranquille ou plutôt morne : — Je ne sais quelle convulsion m'a assailli le cœur... Le bonheur, mon amour, est bien près de la douleur!... Jane le regardait toujours avec anxiété, mais elle se rassura à mesure que Landon reprit ses sens. — Comment te trouves-tu? — Tout à fait bien... Il s'arrêta... Eugénie était là, et il semblait craindre de parler devant elle. — Eh bien!... reprit Jane. — Je suis mieux, mon ange... Ce dernier mot fut prononcé à voix basse. Enfin Landon revint tout à fait à lui, en réfléchissant qu'Eugénie, si elle eût voulu le perdre, n'eût pas attendu jusqu'à cette heure, et alors son visage contracta l'expression d'une gaieté nerveuse, comme celle de l'homme qui veut faire bonne contenance devant le danger; mais Jane redevint trop joyeuse pour s'apercevoir de la contrainte qui régnait dans les manières de Landon. Eugénie reparut pour les servir; elle ne leva pas les yeux sur Horace, elle n'en avait pas la force : il lui semblait que si son regard eût rencontré celui de son mari, elle serait tombée morte. Landon l'examinait sans rien comprendre à sa conduite : tant qu'Eugénie était là, le silence régnait. — Comme tu regardes Joséphine? dit Jane. — C'est qu'elle est fort jolie! répondit Landon.

La duchesse faillit s'évanouir en entendant cette voix aimée, mais elle voulut demeurer dans la salle. L'heure des supplices avait sonné pour les deux époux : l'apparition d'Eugénie était comme la foudre tombant sur la meule que le laboureur a élevée avec un soin avare, et qui consume tout en une seconde. La duchesse épia un moment où Landon ne la voyait pas et le regarda. Elle frémit des angoisses qu'il devait éprouver et le plaignit. Elle sentit aussi son amour croître et grandir au point de souhaiter de mourir pour qu'il fût heureux sans mélange. Puis, en le voyant près de sa rivale, une pensée involontaire et rapide comme un éclair passa dans son âme — Si Jane mourait!... Elle se hâta de sortir; la réflexion vint bientôt : — Si elle mourait, ne mourrait-il pas aussi... *lui!*... Non, non, se dit-elle, j'ai tout le bonheur que je puisse avoir!... quel bonheur!... Elle pleura. Landon, tout brûlant et en proie à une fièvre horrible, se réfugia avec Jane dans cette chambre, tabernacle de son bonheur : là il se trouva en sûreté, il ne voyait pas Eugénie. Les caresses de Jane le transportèrent, loin de toutes ces pensées, dans un cercle étouffant de joie et de volupté. — Je voudrais, disait-il, consumer toute ma vie ce soir, je voudrais que mon âme, échappée par tous mes pores, allât s'ensevelir dans ton sein. Ne comprenant pas la réalité de ces paroles, Jane remercia son bien-aimé par un sourire... Landon était comme un homme qui, ayant acquis le pouvoir et la richesse au prix de son âme, voit approcher l'heure à laquelle le démon viendra le réclamer comme sa proie : en présence de la mort, il voudrait rassembler toutes les jouissances de la terre et les étreindre toutes à la fois. Le lendemain Jane s'échappa de cette chambre après avoir furtivement embrassé son mari, et vint ensuite le réveiller en lui apportant *son fils.* — Tiens, mon ange, lui dit-elle, peut-on voir une plus jolie petite créature?... Je suis jalouse de Joséphine : est-elle heureuse d'avoir un si bel enfant!... Elle avait mis l'enfant sur le lit, et Eugène, comme par instinct, tendit les bras à son père. C'était son fils! et cependant les caresses qu'il lui prodigua étaient mêlées de souffrance. Cette souffrance horrible, qui tarissait jusqu'aux joies de la paternité, décida du sort de Landon. Au milieu de la journée, quoique Eugénie respectât la douleur de son mari au point de ne pas se montrer à lui, Horace dit à Nikel de ne laisser monter personne dans la chambre où il se rendit; mais la duchesse, qui épiait tous ses mouvements, l'y suivit. Elle connaissait trop bien l'âme d'Horace pour n'avoir pas deviné son projet. Elle demanda à entrer, il refusa; elle ordonna d'un ton impérieux, il serra ses armes et lui ouvrit. Eugénie s'approcha lentement de lui, et durant un moment elle le contempla avec une morne douleur. — Eugénie, dit-il, mon cœur m'en dira mille fois plus que tous vos reproches; votre seule présence est une torture pour moi. — Une torture! répéta Eugénie. — Oui, je sais que je vous ai ravi votre repos, votre bonheur, votre jeunesse... Ah! Eugénie! — Monsieur, dit la duchesse en réprimant toutes ses sensations pénibles, je ne suis plus *Eugénie* pour vous, je ne suis plus même votre femme, regardez-moi comme morte... morte, entendez-vous!... Vous vouliez vous tuer!.. Il fit un geste de dénégation, elle montra l'endroit où il avait caché les pistolets. — Est-ce du fond de votre cercueil que vous nous direz adieu?... Vivez, je le veux; votre vie est à moi... Vous resterez

l'époux de Jane, dit-elle en élevant la voix ; Eugénie peut-elle balancer dans votre âme une si belle créature!... Eugénie vous donna-t-elle jamais, en jetant tout son cœur dans le vôtre, un seul des ravissements que vous cause l'aspect de Jane?... Elle est digne de votre amour ; je ne suis rien, rien pour vous, dit-elle avec un accent de rage, mais vous m'accorderez, j'espère, pour toute grâce, de vivre à l'ombre de votre bonheur, de me consumer en silence : j'ai assez de force dans l'âme pour mourir ainsi... Je vous *génerai* peut-être... Ne vous contraignez pas, donnez carrière à votre amour... cela me tuera plus tôt! Vous n'aurez pas la barbarie de repousser votre enfant de votre sein paternel, c'est votre aîné, votre héritier... vous serez son père!... A ces mots elle alla chercher les pistolets et les garda. — Quant à cette lettre, dit-elle, que vous écriviez, déchirons-la... Elle la déchira... — Retournez auprès de votre femme, rendez-la heureuse, et... si l'on pleure dans la chambre voisine, ne vous en inquiétez pas. Aujourd'hui, monsieur, je réclame de vous le douaire dont je vous parlais dans la lettre que je vous écrivis avant notre mariage : si vous retrouviez Chlora, disais-je, je serai votre amie... Elle pleura à chaudes larmes et tomba sur une chaise. Landon, se précipitant à ses pieds, essaya de lui prendre la main; mais elle se leva brusquement, et, retirant sa main : — Monsieur, lui dit-elle, vous n'êtes plus mon époux! une caresse de vous serait un affront!... Je vous aime, mais pour moi seule, comme je vivrai pour moi seule; pour tout le reste je suis morte; je n'ai plus de mère, plus de grand'-mère, plus de fils, plus d'époux, je n'ai personne au monde!... Je puis agir comme il me plaira. Sachez d'abord que, maîtresse de vous deux par ma conduite et par mes droits, j'entends rester ici!...

La duchesse était vraiment imposante. Horace, écrasé par cette force de volonté qu'il ne connaissait pas à Eugénie, n'osait lever les yeux. La duchesse n'avait seulement pas rappelé le serment qu'elle avait reçu à la face du ciel et de la terre, et par lequel Horace avait juré de la protéger. Jugeant que tous les mots humains ne signifiaient rien dans une pareille position, Landon ne répondit à Eugénie que par un regard de soumission. Ce regard la perdit, son attitude majestueuse s'humilia, elle dit en pleurant ; — Horace, te servir comme une esclave sera encore un bonheur... Est-ce que, si tu étais mort, je ne vivrais pas avec ton portrait? j'aime encore mieux te voir!... et... si tu as pitié de moi, quand Jane ne te verra pas, soutiens mon courage par un regard d'ami... — Quelle affreuse situation!... car je t'aime, Eugénie... — Oui, dit-elle, mais j'apprécie ce que vaut cet amour... Ecoutez, reprit-elle après un moment de silence, telle bizarre et terrible que soit notre position, il n'en est aucune, fût-ce même de voir la hache du bourreau toujours prête à tomber sur son cou, à laquelle l'homme ne puisse s'habituer. Horace, les plus dures angoisses de la nôtre sont épuisées en ce moment... Tu ne t'accoutumeras que trop à celle-ci... et ce n'est pas toi qu'il faut plaindre!...

Landon se sentait anéanti, surtout quand elle ajouta : — Si vous voulez aller en Ecosse, partez; mais laissez-moi vous suivre... Je vous conseille même de quitter la France; il faut vous mettre à l'abri des lois... Landon frissonna. Et croyez-moi, continua-t-elle, ne conservez aucun intérêt en France; vendez tous vos biens. Je n'exige pour moi qu'une chose, c'est que mon enfant soit reconnu par vous comme votre héritier... Landon la regarda et répondit : — Oui!... Ce fut tout ce qu'il put dire. Alors Eugénie s'enfuit, tout étonnée d'avoir eu tant de courage. Horace abandonna cette chambre d'où il avait résolu de ne pas sortir vivant, et il revint auprès de Jane. Eugénie avait brillé d'un si grand éclat, qu'il fut tout surpris de regarder Jane d'abord avec moins de ravissement, mais au premier sourire il retrouva tout son amour. Jane possédait à un trop haut degré les sens exquis de l'amour pour ne pas apercevoir les plus légères teintes d'inquiétude qui pouvaient altérer la pureté du front de Landon. Aussi la préoccupation où cet événement laissait Horace ne lui échappa-t-elle point : sans la lui reprocher, elle chercha à la dissiper, elle y parvint. Elle en demanda la cause, Horace l'attribua à ses affaires, — qui, dit-il, s'étaient compliquées; il avait une terre à vendre en Bourgogne; sa démission n'était pas encore acceptée...

Jane prit sa harpe et improvisa une mélodie bouffonne où parfois le sentiment combattait la gaieté. Eugénie était dans le salon voisin, elle entendit cette délicieuse harmonie. — Que suis-je, se dit-elle, auprès de cette sirène!... quels charmes pourraient avoir les accords de mon piano?... Elle pleura. Jane chanta ensuite une chanson d'amour. — Il l'écoute, il l'admire!... pensait la duchesse. Eugénie eut ainsi des douleurs pour tous les instants, et plus elle souffrait, plus elle sentait croître son énergie. Sa santé même ne fut pas altérée de ces secousses si profondes, son visage conserva sa fraîcheur. Ne fallait-il pas qu'elle gardât ses avantages pour balancer ceux de sa rivale? Landon même ne pouvait disconvenir que la duchesse se trouvât dans une situation supérieure à celle de Jane. Eugénie ne perdait donc pas tout espoir : elle donnait un grand soin à sa toilette, et en même temps elle comprenait que, plus elle s'abaisserait et souffrirait, plus elle deviendrait intéressante aux yeux de leur commun époux. Jane prodiguait les enchantements à pleines mains, mais Eugénie avait aussi un charme bien puissant, celui du malheur. La pauvre Eugénie, sans faire tous ces raisonnements, était guidée par le désir de reconquérir Landon ; elle s'abusait dans cet espoir : elle ne voyait pas que le mouvement des boucles de la chevelure ou le frôlement de la robe de Jane causait plus d'émotion à Horace que le sourire et les premiers pas de son enfant. Il en était toujours avec Chlora au premier baiser, aux paroles balbutiées, aux premières étreintes où l'on croit mourir.

Bientôt les souffrances de Landon s'accrurent et le rendirent plus malheureux peut-être qu'Eugénie ; en effet, la grandeur et la sensibilité de son âme lui firent partager toutes les douleurs d'Eugénie. Il n'osait rester quand la prétendue Joséphine entrait pour faire la chambre nuptiale, il n'aurait pu soutenir son regard. L'abnégation perpétuelle qu'Eugénie faisait d'elle-même arrachait souvent des larmes à Landon et le ramenait vers de funestes pensées. Pouvait-il être heureux avec un remords éternel et l'appréhension continuelle d'une catastrophe? Les animaux sentent l'orage, l'homme ne peut-il pas sentir le malheur, surtout lorsque c'est à l'âme qu'il doit s'adresser? Aussi Landon devint de jour en jour plus inquiet, plus craintif, et Chlora partagea tous les sentiments de Landon involontairement et sans les analyser. Elle reçut une réponse de lady Cécile C... Sa cousine lui annonçait qu'elle viendrait avec son mari et son père au mois de mai, que sir Charles C... leur cherchait une terre voisine de la leur, selon ses désirs. Landon fut enchanté d'apprendre ces nouvelles; il lui tardait d'aller en Ecosse. Alors Jane, ne pouvant supporter la gêne où vivaient leurs cœurs, essaya de tourmenter Landon, de le fâcher, de le sortir de sa mélancolie par des émotions. Elle s'efforça enfin de l'égayer, mais elle n'y réussit pas; il lui fut prouvé que Landon n'était plus entièrement heureux auprès d'elle. Elle attribua ce changement à la vie sédentaire qu'il menait, et se reprocha de le tenir ainsi dans la solitude. Eugénie voyait tout, et le chagrin de Chlora la rendait triomphante. Un mois se passa de la sorte. Au milieu de ce brillant festin, une main invisible avait tracé les mots funèbres écrits jadis sur les murs de Babylone, et les trois convives, bien qu'ils n'en comprissent pas le sens, les regardaient avec terreur.

XX

Un matin, en l'absence de Landon, Jane, travaillant avec Eugénie, lui fit part des vagues inquiétudes dont son esprit était rempli. — Ah! ma pauvre Joséphine, lui dit-elle, je suis en proie à un doute mille fois plus cruel que la vérité. Horace a quelque chagrin qu'il me cache. Je suis bien certaine de son amour, oh! oui, car souvent je le regarde à la dérobée et je m'aperçois qu'il m'étudie avec une complaisance charmante. Quand je lui fais de la musique, ce concert n'est que l'accompagnement de cette éternelle mélodie : — *Chlora, je t'aime!* Ses regards me le disent, mais le feu de ses yeux est couvert d'un nuage, et ce n'est certes pas ce voile de lumière qui se forme lorsqu'une chaleur est trop forte; non, c'est un chagrin, un combat. Cette nuit j'ai entendu ou cru entendre des mots qui m'ont fait frémir. Eugénie répondit de l'air dont on berce les enfants : — Ce n'est rien, ma chère. Et ses yeux brillèrent de joie. Chlora lut dans les yeux d'Eugénie; le ton de cette réponse l'émut. Ce fut un éclair, mais l'un de ces éclairs qui annoncent l'incendie. Elle examina Joséphine, s'aperçut pour la première fois qu'elle n'avait que dix-huit ans, qu'elle était d'une beauté ravissante, et, se regardant avec elle dans la glace comme pour mieux comparer leurs beautés contrastantes, elle eut une idée affreuse pour elle : ce fut *qu'on pouvait aimer Joséphine*. En une minute elle devint jalouse; elle quitta le salon et se réfugia dans sa chambre pour recueillir ses idées. Alors, sans ordre, sans liaison, les pensées suivantes se présentèrent à son imagination frappée. — Ne serait-ce pas la première sensation de l'amour qui l'aurait fait trouver mal en voyant Joséphine le jour qu'il revint? Il ne l'a jamais regardée avec indifférence, et depuis ce jour son chagrin n'a fait que croître. Presque toujours il court au-devant d'elle chercher les mets qu'elle apporte, pour lui en éviter la peine, sans doute. Oh! non, c'était pour que nous fussions seuls... non... Comme les yeux de Joséphine brillaient de joie! Elle l'aime peut-être sans le savoir. Mais non, elle en aime un autre. Elle est mise avec une recherche, elle a des parures divines. Où les prend-elle? Elle est toujours habillée comme si elle avait une femme de chambre, et ses toilettes sont trop élégantes pour ne pas venir de Paris. Quelle est donc cette femme? Elle est plus jeune que moi, elle a des manières de princesse, etc., etc.

En une heure elle parcourut un espace immense, et s'avança dans la passion de la jalousie comme jadis dans la belle carrière de l'amour. Landon entra : elle l'épia avec une inquiétude, un soin de mère; elle suivait ses mouvements, ses gestes, comme s'il eût tenu le fil de sa vie, et c'était exactement cela. A cet instant Landon, ne s'apercevant pas de l'effroi de sa bien-aimée, lui demanda : — Pourquoi Joséphine n'est-elle pas avec toi? Chlora tressaillit. — Notre chambre n'est-elle pas sacrée? répondit-elle. — Ne la fait-elle pas

avec toi? — Oui, mais elle en sort aussitôt qu'elle est faite et n'y rentre plus. Il y avait de la sécheresse de part et d'autre, et cependant tout était naturel. Chlora, épouvantée de ces questions qui lui auraient paru fort simples la veille, vint se mettre à genoux devant Horace; il lui sourit (souvent elle prenait cette attitude en se jouant). — Horace, dis-moi que tu m'aimes toujours. — Folle! répondit Landon, je te le répète pour la millième fois. — Eh bien! je le veux : répète-moi que tu m'aimes comme au premier jour. — Mieux! dit-il avec l'accent du cœur. Elle s'assit sur ses genoux, s'enchaîna à son cou, et regardant ses yeux : — Que penses-tu de Joséphine? Il rougit; elle remarqua cette subite rougeur et trembla. — Que veux-tu que je t'en dise? Elle est jolie, elle est bonne. Landon était embarrassé. — Sais-tu, reprit-elle, que je vois les taches du soleil? — Il y en a, répondit-il. Elle quitta ses genoux, se leva, le regarda. — Que me dis-tu? — Qu'il y a des taches au soleil, s'écria-t-il en éclatant de rire, et que tu es folle ce matin. — Oui, Horace, oui, traite-moi de folle.

Elle se mit à pleurer. Landon la prit dans ses bras et la conjura de lui apprendre le sujet de ses pleurs. Elle en était honteuse; cependant elle lui avoua qu'elle doutait de son amour. Horace éclata de rire de si bon cœur et la rassura si bien, qu'elle rougit de ses soupçons; mais le temps des souffrances était venu pour elle. Le lendemain, cette douce et belle créature, travaillant avec Eugénie, lui dit : — Croiriez-vous, ma petite, que j'ai été assez sotte hier pour vous croire amoureuse de mon Horace? Eugénie devint rouge, tremblante, et son cœur palpitait avec une telle force, que Chlora l'entendit battre. — Qui a pu vous faire croire cela? répondit-elle. — Bien, dit Jane. Cette fois, la rougeur et la surprise d'Eugénie la convainquirent de la présence du danger. — S'il ne l'aime pas, se dit-elle, elle l'aime. Cependant une accusation aussi grave aux yeux de Jane ne pouvait pas s'établir sur de si faibles indices; elle pouvait être persuadée, mais elle voulait des preuves. Elle les épia l'un et l'autre avec un soin cruel : les regards, les discours, tout prit un sens nouveau pour elle. Un tourment perpétuel empoisonna les paroles les plus tendres de Landon et ses baisers et ses caresses. Elle se surprit à regarder Eugénie avec l'expression de la haine. L'égoïsme de l'amour se développa chez elle avec une force singulière : elle usa de mille détours, de mille soins pour faire rentrer Eugénie dans un pur état de domesticité; elle la bannit du salon, sous prétexte qu'elle pouvait entendre les discours de Landon. Eugénie obéit avec joie et passivement; elle croyait que Jane ne devenait pas jalouse sans raison. Bientôt Jane s'abstint de tous les noms d'amitié qu'elle donnait jadis à Eugénie, et Eugénie, courant au-devant de ses vœux, l'appela toujours madame; enfin le visage de Jane prit même une expression sévère; Eugénie ne lui demanda aucun compte de ce changement de manières, seulement elle se renferma dans la stricte exécution de ses devoirs.

Un matin elle entra, et Jane frémit en voyant la recherche et la coquetterie qui avaient présidé à la toilette d'Eugénie. — Joséphine, lui dit-elle, vous devriez avoir un tablier pour m'aider. — J'en portais un le jour que je me présentai chez madame, répondit Eugénie. — Eh bien! reprenez-le. La duchesse obéit et ne quitta plus le costume d'une femme de chambre, mais ce costume était fort élégant. Ce jour-là Jane, en faisant le lit avec Eugénie, acquit une preuve de son malheur. Il ne restait plus à poser que les deux oreillers, et Jane laissait Joséphine les arranger. Jane était devant la cheminée et regardait dans la glace la jeune duchesse; celle-ci, croyant ne pas être vue, déposa un baiser sur l'oreiller de Landon. Jane rougit et renvoya Eugénie. Quand elle se trouva seule, elle se mit à pleurer avec cette naïveté de sentiment qu'on ne trouve que dans l'enfance, où nous avons recours aux larmes lorsqu'un autre enfant touche à des choses jugées que nous croyons inviolables. Pendant qu'elle pleurait ainsi, songeant au malheur d'avoir une rivale secrète, Nelly entra. Dans le désordre où était Jane, elle ne songea pas qu'il fallait que Nelly eût à faire une confidence bien importante pour qu'elle osât entrer dans un endroit sacré où elle n'avait jamais pénétré. — Milady me pardonnera, dit Nelly, si je viens ici; mais j'ai des choses si importantes à dire à milady, que... — Parlez, Nelly, parlez. — Mais, milady, c'est peut-être mal à moi de vous apprendre ce que j'ai surpris. — Et qu'avez-vous surpris, Nelly? — Ce que j'en fais, reprit la nourrice, c'est parce que vous êtes tout pour moi, que vous êtes ma fille; car je vous ai nourrie de mon lait. — Mais vous devenez vieille donc, ma pauvre Nelly; allons, parlez sans périphrases. — Milady, j'ai vu milord embrasser la main de cette petite Joséphine. — En es-tu bien sûre? s'écria Jane en se levant d'un air menaçant. — Bien sûre! Si je ne l'avais vu qu'une seule fois! Et cela dit bien des choses! Ah! dit Nelly. Et elle lui serra fortement la main. — Voilà qui m'annonce la mort. C'est ma mort, Nelly. Jane se tordit les mains. — Je ne suis plus aimée! non. O douleur! Elle tomba sur sa chaise et y resta immobile. — Ce n'est pas tout, milady. — Eh bien! qu'y a-t-il encore? hâte-toi de m'apprendre tout. — Nikel est d'intelligence avec une petite créature nommée Rosalie qui demeure en face, et cette Rosalie lui demandait ce matin : — Comment va madame la duchesse? — Bavardage, Nelly. Il n'y a pas de duchesse ici. — Mais ils parlaient de celle qu'on nomme Joséphine. Nelly eut beau parler encore pendant longtemps, Jane n'entendait plus. Nelly se retira. L'infortunée fut tirée de sa méditation par une voix chérie; Landon était à ses côtés. — Qu'as-tu, mon amour? lui dit-il; tu es presque rouge. — Et il ne m'aime pas! s'écria-t-elle en le voyant. Oh! si, si, tu m'aimes! Et elle le pressa fortement sur son cœur. — Jane, dit Horace, j'exige que tu m'avoues ce qui te rend si sombre, si inquiète. — Horace! je t'ai vu baiser la main de Joséphine.

Landon se mit à rire, et lui répondit avec une feinte candeur qui en imposa à Jane : — Tu as fait de Joséphine une amie : en agissant ainsi, tu l'as mise à sa place. Ce n'est pas une domestique, m'as-tu dit; c'est vrai : elle a reçu une bonne éducation, elle a les manières, les connaissances, le ton d'une femme de bonne compagnie. Je me suis donc conduit sur ta parole avec elle comme avec une femme du monde, et si je lui ai baisé la main l'autre jour, tu me verras toi-même la lui baiser souvent ainsi; c'est un usage de pure politesse en France : c'est même une telle marque d'indifférence, que, dans les sociétés où cet usage s'est conservé, on ne reconnaît l'amant de la maîtresse de la maison qu'au refus qu'on lui fait de cette faveur trop banale pour lui. — Landon, répondit Jane, abolissons ici cet usage. — Tu serais jalouse?... s'écria Horace avec surprise. — A déchirer une rivale! répliqua Jane. — Veux-tu que je t'apprenne à tirer le pistolet? demanda Horace en riant. — Comment tout ne se calmérait-il pas en ta présence? dit-elle en l'embrassant; je veux te croire, je veux croire tes regards, tes paroles, ton sourire!... Elle joua de la harpe et déploya tout son génie. — Oh! non! s'écria-t-elle, non, personne ne te charmera comme moi!... je l'espère, du moins! ajouta-t-elle en revenant à lui, et tu ne seras jamais si bien aimé! Tout s'était dissipé : son inquiétude en présence de Landon ressemblait à ces brouillards qui se forment au lever du soleil, disparaissent quand il brille et reviennent à son coucher. Horace lui frappa doucement sur l'épaule et lui dit : — Mon ange, nous avons été bien malheureux pour avoir cru aux apparences... Confie-toi donc, je t'en prie, au cœur de ton Horace, qui est à toi seule et tout à toi. Ce n'était pas encore assez pour Jane des paroles si douces, si flatteuses, prononcées avec tant d'amour par Landon; la passion qui la dominait est la seule qui soit si exigeante : Jeanne pensa donc à renvoyer Eugénie. Quelques jours après elle prit soin de se trouver seule avec elle au salon. — Ma chère enfant, lui dit-elle après plusieurs propos insignifiants, toutes réflexions faites, nous ne vous emmènerons pas en Écosse, nous ne vous ferons pas quitter votre patrie. — Je la quitterai volontiers, madame : j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire en entrant à votre service. — Mais cela ne se peut plus aujourd'hui. Écoutez, Joséphine, vous aimez M. Landon!... et il n'est pas convenable que vous restiez avec nous; je suis franche, voilà le véritable motif de ma résolution. Eugénie, sentant ses larmes couler, ne put que répondre : — Ah! madame!... — Voyons! s'écria Jane, dites la vérité : l'aimez-vous? — Oui, je l'aime! répondit Eugénie avec chaleur et en pleurant, oui! — Eh bien, ma chère Joséphine, vous voyez bien qu'il est important pour vous de nous quitter, car vous savez combien je l'aime... vous seriez malheureuse!... et votre intention n'est pas de... Elle s'arrêta en regardant Eugénie. — Eh quoi! s'écria la duchesse, j'ai demandé si peu, va-t-on me le retirer?.. Qu'on me laisse mourir en paix!... Oui, madame, je l'aime autant que vous!... Je sais que vous l'avez adoré la première; aussi me résigné-je. Mais comment vous, vous si belle, si bonne, si grande, si généreuse, car vous l'emportez en tout sur moi... eh bien, comment avez-vous eu l'idée de priver une malheureuse créature de son seul plaisir, de son seul bien?... Mais les grands n'ont pas le droit d'empêcher les pauvres de regarder le soleil! Que vous ai-je fait? Croyez-vous que je puisse vous enlever son cœur? Comparez-vous à moi et jugez... Me défendrez-vous de m'asseoir à la porte de votre palais?... non, vous ne le ferez pas, car vous savez bien qu'un de vos regards lui fait tout oublier... Vous voulez donc me tuer? c'est me tuer, madame!... et vous vous croyez bonne! Oh! que suis-je donc moi? car vous ne me connaissez pas... fasse le ciel que vous restiez toujours dans cette ignorance!... et je prends Dieu à témoin que jamais je ne troublerai volontairement votre bonheur!... Ayez pour moi la même bonté : soyez grande, généreuse, seulement comme moi... Enfin j'ai un enfant... ne tuez pas sa mère!...

Jane resta stupéfaite à ce torrent de prières prononcées de l'accent le plus touchant, le plus suppliant, par une rivale qu'elle ne pouvait s'empêcher de trouver redoutable. — Pauvre enfant!... s'écria-t-elle, je frémis... Oui, je suis bonne... mais comment compter-vous supporter un tel spectacle?... je vous donne la mort. — Oh! dit Eugénie avec un sombre courage, ceci est mon affaire! Vous n'aurez pas à compter mes larmes, qui ne couleront point devant vous, et je vous jure que jamais je n'attenterai à votre bien... Il est sacré pour moi... si, ajouta-t-elle, vous me laissez ici, près de vous, près de lui... — Je suis confondue, répondit Jane; vous parlez comme si vous pouviez détruire mon bonheur... — Ah! madame! répliqua Eugénie avec vivacité, je n'ai pas dit cela. Jane mit ses deux mains devant son front et dit : — Il me vient trop de pensées, elles m'étouffent! cessons cet entretien qui me tue; nous le reprendrons une autre fois... Eugénie sortit, elle était suffoquée. Jane, restée seule,

frémit en pensant au feu, à l'énergie, à l'amour déployés par Eugénie dans cette scène si cruelle pour toutes deux. — Cette fille-là, se dit elle, finira tôt ou tard par être aimée... je perdrai Horace .. Elle tomba dans une mélancolie profonde et y resta plongée pendant assez longtemps. Dès lors une sourde et profonde terreur régna dans l'âme de Jane comme elle régnait dans celle d'Eugénie et de Landon, et ces trois êtres dont les sentiments étaient si purs, si généreux, commencèrent à éprouver les tortures que devait entraîner la situation fausse et étrange dans laquelle ils se trouvaient jetés. Leurs gestes, leurs regards, leurs moindres paroles, tout en eux respira l'amertume et la défiance. Ce fut alors que le duc aperçut toute l'étendue de sa faute. Jusqu'à ce jour la passion l'avait aveuglé, le danger de sa position ennoblissait à ses yeux le crime irréparable que l'amour lui avait fait commettre, mais dès lors il comprit que sa vie n'était pas seule de l'enjeu : dans le premier moment il voulut tout déclarer à Jane. Celle-ci parla la première. Toujours dominée par une jalousie qui faisait taire sa bonté, elle avait calculé qu'Horace seul pouvait renvoyer Eugénie.

Un matin donc, après toutes les caresses dont elle accablait Landon toutes les fois qu'elle voulait obtenir de lui quelque chose, elle lui dit : — Horace, j'ai une grâce à te demander... — Je m'en doutais! répondit-il en riant. — Méchant! comme il se moque! Allons, écoutez-moi et ne badinez pas; c'est la chose la plus sérieuse qui se soit jamais agitée entre nous. Il se mit à genoux, et badinant avec une croix noire que Jane portait toujours depuis une des premières et des plus touchantes scènes de son amour, il la regarda avec attention. — Mon ami, Joséphine t'aime... — Toujours Joséphine! s'écria Landon en lui lançant un regard où la terreur étouffait tout amour. — Oui, toujours, dit Jane. Mais, reprit-elle, je ne veux pas compromettre mon amour!... Elle t'aime, te dis-je! je le sais. — Comment cela? — Elle me l'a avoué. — Eh bien? — Elle m'a suppliée de la laisser ici, j'y ai consenti; mais elle me tue avec son amour! Use donc de ton autorité de maître, congédie-la!... que demain je ne la voie plus entre toi et moi, ou je meurs de douleur... — La renvoyer!... s'écria Landon épouvanté; mais Joséphine n'est pas une domestique, et sa fortune... — Nous lui donnerons tout l'or qu'elle voudra!... qu'elle prenne tout ce que tu possèdes, tout, mais qu'elle me laisse respirer en liberté l'air que respire mon Horace, que je puisse te voir à mon aise! Elle m'assassine avec son amour!... Elle t'adore, elle m'effraye. Landon fronça les sourcils. Jane ne lui avait jamais vu cette expression de colère : elle resta immobile, le regarda fixement et attendit avec une horrible anxiété. — Jane, dit-il en baissant la voix, Joséphine doit rester avec nous toujours!... Tu es par trop jalouse!... et cependant tu as tout mon amour. Deux larmes sillonnèrent ses joues. — Eugénie restera!... ajouta-t-il d'un air sombre. — Que dis-tu? — Joséphine restera! répéta-t-il en rougissant. — Tu l'aimes! s'écria Jane, et elle tomba privée de sentiment. A cette vue Landon se sentit défaillir : il appela Eugénie, et ensemble ils aidèrent l'infortunée à reprendre ses sens. Elle jeta un cri en voyant la duchesse et fit un geste pour l'éloigner; Eugénie obéit. Les attentions, les soins de Landon, ne purent calmer les impatiences et les tourments que Jane endura depuis ce moment, bien qu'Eugénie ne se montrât plus à ses yeux. Jamais elle ne fut plus douce, plus aimante, plus soumise; se résignant à son malheur, elle redoubla d'amour pour Horace : elle semblait prévoir qu'on le lui arracherait, et elle s'attachait à lui comme un naufragé à un débris de son navire. Elle ne le laissa plus sortir un instant de cette chambre où elle le charmait par ses discours et par son chant; puis, comme une magicienne, elle prit mille formes : tour à tour gaie, folâtre, mutine, exigeante, capricieuse, souveraine, humble, elle essayait de toutes les séductions, de tous les sentiments, rassemblait toutes les perfections, et après avoir épuisé les ressources de son charmant caractère : — Penses-tu à Joséphine? lui demandait-elle avec la timide soumission de l'amour. Landon lui prouva par sa constance et par son ivresse que son cœur avait peine à supporter tant de bonheur. Alors Jane, heureuse et s'étourdissant de sa propre activité, déploya de nouveaux charmes, inventa de nouveaux plaisirs... Elle eût rassasié Landon si le véritable amour connaissait la satiété. Enfin la jalouse créature n'avait d'autre ambition que de ne pas laisser à son bien-aimé le temps de penser à Eugénie. Cette longue ivresse fut le chant du cygne.

XX

Après une semaine passée au milieu de ce voluptueux enivrement, un soir, Jane, Eugénie et Landon se trouvèrent réunis pour la première fois depuis le jour où la défiance les avait divisés. Ils étaient tous trois dans le salon, assis devant le feu Jane avait retrouvé sa tranquillité; sa belle figure était calme. Comme sa conduite, ses discours, ses manières, ses longues extases, et même les talents extraordinaires qu'elle déploya sur la harpe pendant les huit jours qui s'étaient écoulés, avaient autant participé de l'amour que de la folie, Landon admirait en silence la paix qui régnait dans cette âme de feu agitée si violemment naguère par l'amour et par la jalousie. Eugénie avait su par Landon l'état d'irritation dans lequel Jane avait vécu, et alors la duchesse avait décidé de ne plus habiter la maison de Jane. Landon et Eugénie se jetèrent un regard d'intelligence pour se féliciter du changement qui s'était opéré si promptement dans son cœur. En effet, Chlora voyait Eugénie sans frémir. Le malheur voulut que ce regard fût surpris par Chlora. Elle se leva brusquement, et éclatant tout à coup : — Démon, dit-elle à Eugénie, tu veux ma mort! A ce cri Eugénie frissonna, et, se levant à son tour, elle répondit d'une voix douce : — Madame, je ne sais si ce sacrifice n'avancera pas pour moi le terme fatal déjà si rapproché!... Oui, dit-elle à Landon en se retournant vers lui à un geste qu'il fit, je ferai cette dernière offrande au bonheur de mon bien-aimé... Oui, madame, mais écoutez-moi bien... Je vais quitter votre maison, oui, je l'abandonne!... vous ne me verrez plus, et votre bonheur restera sans mélange. Jane tomba aux genoux de Joséphine, et, l'interrompant, elle s'écria : — Tu es un ange sous la forme d'une femme — Oh! vous ne savez pas tout! reprit Eugénie en faisant un geste pour lui imposer silence; mais, si je vous laisse en paix, vous ne me contrarierez plus. Ainsi, en quelque lieu que vous alliez, vous me souffrirez dans le voisinage, moi et mon fils... vous ne nous refuserez pas la vue de notre soleil... Ecoutez : je serai comme une âme... j'errerai autour de votre maison, épiant, guettant Horace à son passage; vous ne me verrez pas... je ne troublerai point vos joies et je serai semblable à ces figures qu'on voit dans les nuages; elles paraissent et soudain s'éclipsent... Suis-je trop exigeante?... — Joséphine, répondit Jane en sanglotant, tu vaux mieux que moi, mais aussi tu n'as pas goûté le bonheur d'être à lui. Eugénie regarda tour à tour Jane et Landon avec un triste sourire. — Tu es un dieu sauveur! poursuivit Jane, mais achève ton sacrifice... Elle se leva brusquement. — Pars ce soir, car j'ai peur que l'enfer ne souffle sur mon bonheur et ne le fasse évanouir! la mort est là peut-être!... que sais-je? Accomplis ton dessein avec courage, et tu seras sublime, mille fois plus grande, plus belle que la pauvre Jane!... Pars, pars ... s'écria-t-elle avec une nouvelle force, et son insistance avait quelque chose de féroce. Eugénie regardait Landon à travers ses larmes, et la malheureuse ne voyait plus rien — Et pourquoi donc partirait-elle?... s'écria une femme qui ouvrit tout à coup les portes du salon. Ce cri répandit l'épouvante. — Oh! voici un spectre que j'ai vu cette nuit! dit Jane en tombant sur son divan Eugénie était stupéfaite, Landon lui-même resta immobile. Madame d'Arneuse, la tête haute, le visage irrité, l'œil étincelant, s'avança lentement vers eux. Elle aimait comme on sait, à produire de l'effet, et elle y réussissait rarement, à cause de la prétention qui perçait dans ses moindres gestes; mais en ce moment le sentiment d'une injure à venger, la gravité des circonstances, tout concourut à donner à son air, à ses traits, à son entrée en scène, une dignité réelle. Elle apparut comme la tête de Méduse : ayant entendu les dernières paroles de Jane, elle éclata ainsi avec une violence que rien ne put arrêter : — Pourquoi donc partir? Est-ce à elle, est-ce à ma fille à quitter cette maison, si elle appartient à M. le duc de Landon?... Il y eut un moment de silence. — Dans quel état vous retrouvé-je, Eugénie?... êtes-vous donc servante ici?... Et vous, monsieur, vous, l'auteur de tous ces maux, l'auriez-vous souffert? Pourquoi, malheureux, lui inspirâtes-vous de l'amour? ce fut donc pour perdre d'un souffle sa jeunesse, sa beauté, son innocence? l'œil d'une mère a peine à la reconnaître... Vous avez violé ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes!.. vous avez semé la mort sur votre passage : ma mère est mourante, monsieur... et moi, mon amour de mère m'a seul donné la force d'accourir jusqu'ici.

Elle s'avança brusquement vers Eugénie, qui, plongée dans une sorte de torpeur, s'abandonna aux caresses furieuses de sa mère. Madame d'Arneuse la serra vivement dans ses bras, et, la pressant d'une main sur son cœur, elle agita l'autre comme une prophétesse; puis, trouvant quelques larmes, elle reprit d'un ton lamentable : — Hélas! j'avais bien dit que cette union serait fatale!... Ma pauvre Eugénie!... Puis, se tournant vers Landon, elle essaya de l'accabler par ces mots : — Monsieur, vous êtes un monstre!... et je rougis de vous parler plus longtemps!... Dans quel moment vous a-t-on nommé pair de France!... Tenez, voici vos lettres... Et elle jeta sur la table des papiers que personne n'avait aperçus. — Votre cousin, le duc de V..., vous ayant vainement cherché pour vous annoncer cette faveur royale, s'est enfin adressé à moi et m'a mis ainsi sur vos traces. Voilà comme on honore aujourd'hui la bassesse!... — Lui! s'écria Jane, lui! le plus noble, le plus vertueux!... Et Eugénie approuva cet éloge par un signe de tête déchirant. Mais madame d'Arneuse, ne laissant pas la parole à Jane, l'interrompit par un regard foudroyant — C'est à vous, madame ou mademoiselle, que je vais parler... Vous avez détruit par vos séductions le bonheur d'une famille, pour satisfaire une passion éphémère. — Pauvre femme! dit Jane avec un mouvement de pitié qui fit frémir madame d'Arneuse. — Ne savez-vous

pas, continua cette dernière encore plus enflammée par cette marque de dédain, que ma fille était sa femme, sa femme légitime, à laquelle il avait juré foi et protection, amour et fidélité au pied des autels? vous l'avez rendu le plus criminel de tous les hommes, vous avez appelé sur sa tête la vengeance des lois. Et en quel moment a-t-il abandonné ma fille? quand elle allait le rendre père! Madame d'Arneuse, éplorée, tomba sur un fauteuil et se cacha le visage dans ses mains; mais elle se releva soudain, et, désignant son gendre par un geste tragique : — Il mériterait l'échafaud!... et nul de nous ne l'y conduira! Il savait bien, le malheureux, qu'il trahissait des âmes nobles qui sauraient taire son infamie!... — Sa femme! sa femme! répétait Jane avec une profonde terreur. Elle regarda Eugénie... — Oh! madame!... et moi, moi, que suis je donc!... Madame d'Arneuse se souvint du sourire de mépris que Jane lui avait adressé, et, se levant avec dignité : — Ce que vous êtes, madame? ai-je besoin de vous le dire?... Et elle rendit à Jane le regard dédaigneux qu'elle en avait reçu.

A ces mots Landon se réveilla, et, comme ces boulets qui, sur les champs de bataille, semblent morts, mais qui tout à coup se relèvent et renversent tout sur leur passage, il s'élança sur sa belle-mère avec la force et les gestes de la folie, puis, grinçant des dents, écumant de rage : — Veux-tu la tuer, furie? n'as-tu pas assez de ta fille et de moi? La saisissant alors à travers le corps il l'enleva et l'emporta.— Voulez-vous m'assassiner, parce que je dévoile vos crimes? s'écria-t-elle. Landon, sans l'écouter, la transporta dans une chambre et l'y enferma. Horace n'avait rien entendu jusqu'au moment où madame d'Arneuse prononça cette phrase si insultante pour Jane, et dont, grâce à son ignorance de nos mœurs, celle-ci comprit à peine le sens; son réveil avait été terrible, car alors il avait senti tout d'un coup l'étendue de son malheur. En rentrant dans le salon, il aperçut Jane assise d'un côté de la cheminée et Eugénie de l'autre. Elles étaient immobiles et n'osaient se regarder. Eugénie pleurait; Jane avait les yeux secs et brûlants, son visage était pourpre. Landon voulut parler, il se tut; il essaya de les interroger par un regard, et ses yeux restèrent baissés vers la terre; il était immobile, et les deux femmes n'osèrent lever les yeux sur lui. Ils étaient là tous trois comme des statues de marbre sur le socle d'une tombe. Tout à coup Jane poussa un soupir, et, se parlant à voix basse, elle dit : — Oui, je suis une malheureuse! oh! bien malheureuse. Six mois d'un tel bonheur devaient être payés bien cher. Ah! je suis frappée à mort. — Madame, lui dit Eugénie, fuyons, fuyons la France, ce soir même, et nous serons heureuses en quelque contrée lointaine où personne ne viendra nous ravir notre époux. Ne sommes-nous pas deux sœurs? ne l'aimons-nous pas de même? Jane regarda fixement Eugénie; elle fit un pas, et, se mettant à genoux : — Madame, dit-elle avec l'accent que l'on met à une fervente prière, je vous demande pardon. Oh! accordez-le-moi. Je vous connais maintenant tout entière. Gardez Horace, il est à vous. Moi, je suis frappée au cœur. Cette femme-là m'a tuée d'un regard. Elle baisa la main d'Eugénie, qui, la relevant soudain, la pressa sur son cœur. — C'est un legs que je te fais, dit Jane, car il était bien à moi. Je ne crois pas qu'une créature ait pu l'aimer avant moi, si ce n'est sa mère, et au moment où je te serre dans mes bras, ô ma sœur! au moment où je te le donne, un instinct secret me dit qu'il m'aime. — Cruelle, je ne le sais que trop! répondit Eugénie. Alors elles se tournèrent ensemble vers Horace, et le voyant chanceler, elles le soutinrent jusqu'au divan, où il perdit connaissance. En voyant la souffrance de cet être chéri, la source de leurs maux comme de leur bonheur, elles éprouvèrent de nouvelles peines qui éclipsèrent les autres, et, rivalisant de soin, elles retrouvèrent le courage de l'amour. Quand Horace eut repris ses sens, il aperçut Jane et Eugénie agenouillées devant lui, veillant avec une égale sollicitude sur celui qu'elles aimaient du même amour, semblables enfin à ces deux âmes dont le Dante a dit :

> Quali colombe dal disio chiamate
> Con l'ali aperte, e ferme, al dolce nido
> Volan per l'aër dal voler portate.

A cet aspect, plus faible qu'elles, car il semble que dans certaines occasions la nature donne aux femmes un courage inouï, Landon fondit en larmes; mais tout à coup, songeant que son bonheur était détruit, que madame d'Arneuse leur avait ravi toute espérance, la rage sécha ses pleurs, et, se levant avec impétuosité, il courut à la chambre où sa belle-mère était renfermée. Il s'avança lentement vers elle, et avec l'expression d'un froid désespoir : — Sortez, madame, lui dit-il, sortez d'une maison où votre présence vient d'apporter le malheur et la mort. Votre âme sèche et froide ne comprendra jamais les maux que vous avez causés. Une fois en votre vie vous aurez produit de l'effet : vous avez assassiné une créature dont l'amour et les vertus imposaient silence aux douleurs de votre fille; vous m'avez tué, et votre fille mourra. Elle mourra, madame, et elle ne sera pas heureuse, car rien ne l'attache plus sur cette terre. Madame d'Arneuse, suffoquée par la colère, était immobile, et ses yeux attachés sur le duc de Landon sortaient presque de leur orbite, sa figure avait pris une teinte bleuâtre et ses traits se contractaient fortement; à ce moment elle jeta un cri rauque, et d'une voix entrecoupée par la rage, elle s'écria : — Ce discours est digne de votre immoralité, monsieur. Ainsi vous rejetez sur moi la cause de vos crimes. C'est moi qui suis peut-être l'auteur du projet honnête que vous complotiez; et vous ne rougissez pas de l'infamie de votre conduite! Il vous plairait assez que ma fille mourût, monsieur, mais son attachement pour vous a sans doute cessé. Je n'ai pas le cœur aussi froid que vous le dites, monsieur, car en vous voyant j'ai cru que vous veniez à mes pieds implorer un pardon que je me sentais prête à vous accorder; mais... vous n'en êtes plus digne, et les tribunaux vont prononcer entre vous et moi. La justice vous dira combien de lois vous avez foulées aux pieds.

Landon, lui lançant un sourire de pitié et de dédain, marcha vers la porte et l'ouvrit. Madame d'Arneuse se leva avec toute la dignité qu'elle pouvait avoir, et sortit en s'écriant : — O ma fille! à quel homme t'ai-je livrée? Le lendemain, Jane ne se leva point; elle se plaignait d'une faiblesse générale. Pendant les jours suivants le mal augmenta avec une effrayante rapidité; Landon et Eugénie restèrent constamment à son chevet. Tout à coup, regardant la figure altérée de Landon : — Eugénie, dit-elle, voilà donc ce regard qui nous a perdues!... Le duc de Landon appela des médecins, il en vint plusieurs; ils examinèrent Chlora, discutèrent pendant longtemps, tâtèrent le pouls de la malade, et, après une longue consultation, ils se retirèrent. L'un d'eux fut chargé de remplir une douloureuse mission auprès de Landon : — Monsieur, lui dit-il, n'appelez plus de médecins et donnez à madame tout ce qu'elle demandera... Un matin, sir Charles C... et Cécile, arrivés depuis la veille à Tours, entrèrent brusquement dans la chambre de Jane, où Landon les introduisit, dans l'espoir que le saisissement et la joie amèneraient une crise favorable. Jane leur sourit. Elle était dans son lit, les mains jointes, sa croix noire était suspendue à son cou. Le tableau d'Atala n'offre qu'une imparfaite image de sa pose et de sa beauté. Ses deux lèvres, déjà blanches, étaient entr'ouvertes, ses cheveux noirs encadraient le contour de sa pâle figure, et ses yeux n'étaient point fermés, son âme semblait y trouver un dernier asile; ils scintillaient comme des étoiles à travers ses longs cils, et elle souriait. Selon ses désirs, on l'avait entourée des fleurs les plus fraîches et les plus odorantes. Landon, pâle, abattu, les cheveux en désordre, l'air égaré, était immobile au chevet de sa bien-aimée : leurs mains se joignaient, et, sans parler, ils s'entendaient des yeux. Eugénie, sombre et silencieuse, épiait les ordres que donnait son époux, et, avec une merveilleuse dextérité, elle servait les désirs de sa rivale et d'Horace. Bientôt le jour devint trop vif pour Jane, et la lumière douce qui passe à travers la mousseline répandit sur cette scène un jour mystérieux. Tout à coup le visage de Jane la Pâle devint radieux; on eût dit qu'elle conversait avec les anges : ses regards ne furent alors ni troublés ni effrayants comme ceux des malades qui meurent dans le délire. Elle fut gracieuse et belle jusqu'à son dernier soupir. — Là-haut, dit-elle, nous nous aimerons toujours, et j'espère que nos âmes seront exemptes de cette horrible jalousie qui me tue... Ne me plaignez pas... j'ai été bien heureuse. Là, ses yeux se ternirent, la pâleur de son visage ne jeta plus que l'éclat du marbre. — Où est-*il*? demanda-t-elle.— Jane, me voici! je presse tes mains, je te regarde... — Et je ne te vois plus!... Deux larmes roulèrent sur ses joues. Elle saisit les mains de Landon, les mit sur sa poitrine par un mouvement d'une horrible lenteur, et, quand elle les sentit, elle les serra fortement sur son cœur; puis sa respiration devint embarrassée, elle serra encore les mains d'Horace comme pour l'entraîner avec elle, et, tournant la tête vers lui, elle expira. Au mouvement que fit sa belle tête, Horace, Eugénie, Cécile et sir Charles C... tombèrent à genoux; Horace seul ne se releva point.

FIN DE JANE LA PALE

POISSY. — TYP. BOURET.

COMÉDIE HUMAINE

OEUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC.

ŒUVRES DE JEUNESSE

L'EXCOMMUNIÉ

I

Les deux cousins.

(EXPOSITION.)



Charles VI.

La fin du quatorzième siècle et le commencement du quinzième virent la France livrée à une longue anarchie, dont la minorité et la démence du roi Charles VI furent les principales causes. Les souffrances de ce prince lui gagnèrent l'affection et la pitié de ses sujets, qui le nommèrent le *Bien-Aimé* et ne le confondirent jamais avec les oppresseurs qui régnaient sous son nom.

Le siècle désastreux qui s'ouvrit alors ne finit qu'au règne de Louis XI, qui, en abattant l'orgueil des grands feudataires de la couronne, sut créer un royaume aux rois de France.

En effet, pendant la période que nous venons de désigner, le royaume proprement dit ne formait pas une étendue de pays bien considérable : la Bretagne était un État indépendant gouverné par le fameux Montfort, contre lequel marchait Charles VI lorsqu'il fut atteint d'un premier accès de démence ; les comtés de Foix et d'Armagnac appartenaient à la famille d'Armagnac, qui joue un rôle si important dans l'histoire du quinzième siècle ; la Navarre et le Béarn étaient possédés par le roi Charles le Mauvais ; la Provence avait pour souverain Louis III, roi de Naples, père du bon René ; le duc de Berry avait le Languedoc ; et les ducs d'Orléans, d'Anjou et de Bourbon étaient maîtres de leurs apanages, sous la seule condition de réversibilité et d'hommage à la couronne ; les Anglais possédaient la Guienne et Calais, et le duc de Bourgogne régnait en maître absolu sur la Bourgogne, le Charolais, la Flandre et sur une partie de la Picardie ; son mariage avec Marguerite de Bavière l'avait rendu l'un des plus puissants princes de l'Europe. Le petit nombre de provinces auquel se trouvait réduit le domaine de la couronne était enclavé parmi les possessions de ces grands seigneurs, qui devaient bien, à la vérité, au roi de France, fidélité, hommage, et au besoin l'appui de leurs troupes, mais qui, au moindre sujet de division, faisaient marcher ces mêmes troupes contre leur souverain. Alors le moindre baron se faisait une gloire d'imiter les grands feudataires, et si le royaume était livré à l'anarchie, les provinces elles-mêmes

étaient en proie à la division. Charles V, avant réussi à délivrer la France des Anglais repoussés par son grand connétable Duguesclin, était mort sans avoir désarmé entièrement les *grandes bandes* et les *compagnies franches*, soldatesque effrénée qui, n'étant plus employée à faire la guerre, se mit à ravager le royaume, et les efforts mal combinés qu'on tenta pour les détruire demeurèrent sans effet, parce qu'ils ne partaient pas d'un centre commun. Ainsi l'autorité du roi était méconnue partout. Les justices seigneuriales paralysaient l'action des commissaires royaux, que l'on savait gagner. Alors la loi du plus fort était la seule reconnue, et chaque seigneur, chaque ville ou chaque monastère se défendait comme il pouvait. Tout était confusion et pillage : les crimes, les vengeances les plus atroces, avaient insensiblement passé dans les mœurs. Enfin, au milieu de ces désordres, la profusion était extrême, parce que le pillage offrait une ressource intarissable. Les rangs parmi la noblesse étant confondus, les plus petits seigneurs s'arrogeaient les droits des plus grands princes, et le premier gentilhomme assez riche pour entretenir quelques hommes d'armes ne mettait point de bornes à ses exactions.

Ce fut pourtant à cette époque que s'assemblèrent les cours d'amour, car la chevalerie était encore en honneur ; mais une licence effrénée avait remplacé, dans les mœurs, dans les manières et dans la conversation, cette fleur de galanterie qu'on admirait encore dans le siècle précédent. A peine se trouvait-il encore quelques familles préservées de la contagion. Les mœurs étaient tellement corrompues, que certains objets d'un usage familier, et jusqu'aux pâtisseries, avaient des noms et des formes obscènes ; les pères, en parlant à leurs filles, se servaient des expressions les plus grossières, et le costume des femmes semblait avoir moins pour but de les vêtir que de favoriser leur libertinage.

Sous ces rapports, les mœurs de notre siècle ne nous ont pas permis d'offrir un tableau exact de cette époque : le lecteur, en parcourant ces pages, se rappellera cette licence que nous nous bornons à mentionner, et son imagination suppléera aux détails dans lesquels nous ne pouvons entrer. Les ecclésiastiques eux-mêmes se mêlaient d'intrigues et partageaient tous les plaisirs des séculiers, quelques abbés levaient des troupes, et plus d'un évêque était encore marié. L'architecture, cette histoire vivante des mœurs, se trouvait dans un état de dégradation complète, les arts étaient abandonnés, les modes indécentes et bizarres, les usages confondus, les fêtes brillantes de la chevalerie tombées en désuétude, et enfin le débordement était d'autant plus général, que les princesses elles-mêmes donnaient l'exemple de tous les désordres.

Telles furent les circonstances au milieu desquelles Charles VI, encore mineur, monta sur le trône ; et, bien que cette époque de notre histoire soit une des plus généralement connues, nous croyons devoir faire précéder ce récit d'un aperçu simple et rapide de la forme du gouvernement.

Charles V laissa pour guider son fils ses quatre frères, qui étaient les ducs d'Anjou, de Bourbon, de Bourgogne et de Berry : ces quatre seigneurs gouvernèrent l'État pendant la minorité du prince. Le commencement de son règne fut marqué par des séditions et par des malheurs plus étonnants peut-être que ceux de toutes les révolutions suivantes; mais on doit attribuer ces premières infortunes de la capitale, qui en fut le théâtre, aux quatre oncles du roi.

En effet, le duc d'Anjou avait des droits à un trône qu'il voulait conquérir, c'était celui de Naples, et l'enlèvement des trésors de Charles V fut le prélude de son gouvernement. Ses collègues s'approprièrent, de leur côté, les bijoux, l'argenterie et les meubles de la couronne, de manière qu'il fallut lever des impôts énormes et des taxes nouvelles qui causèrent la révolte des *maillotins*.

Paris fut réduit et perdit tous ses priviléges. Les bourgeois furent désarmés et conduits journellement au supplice, et on leur retira même leur Hôtel de ville. Mais le duc d'Anjou avait entassé des sommes immenses qui furent absorbées par sa malheureuse expédition, au retour de laquelle il mourut, accablé de regrets et de dettes. Le duc de Berry, efféminé, voluptueux, magnifique, ne se mêla des affaires que par vanité. Le duc de Bourbon, dévot, économe, consciencieux, joua constamment, pendant cette longue anarchie, le rôle de médiateur. Le dernier, Philippe, duc de Bourgogne, père de Jean-sans-Peur, avait plus de véritable ambition que les princes ses frères, et ne voyait dans le pouvoir autre chose qu'un instrument de plaisir et de fortune : aussi parut-il dans le gouvernement en maître. Il blâmait les excès de ses deux frères, qu'il dominait de toute la hauteur du génie.

Nous n'entrerons pas dans le détail des intrigues de ces divers personnages. Charles VI arriva à sa majorité, prit les rênes du gouvernement, montra un caractère fougueux ; et lorsqu'il vit son frère, le duc d'Orléans, épouser Valentine de Milan, il voulut se marier et prit pour femme la fameuse Isabeau de Bavière. Le peuple commençait à respirer sous le gouvernement du roi et de sa jeune épouse, qui s'aimaient, dit la chronique, *comme de véritables bourgeois*, lorsque Charles VI, allant soumettre Montfort, duc de Bretagne, qui avait fait assassiner Clisson dans Paris, perdit la raison à l'aspect d'un fantôme qui lui apparut en plein jour au milieu de la forêt du Mans. L'apparition de cet homme fut toujours un problème pour les historiens, qui se sont perdus dans une foule de conjectures. Alors, des trois oncles du roi, le duc de Bourgogne fut celui qui prit le plus de part à la tutelle, et il ne trouva d'autre antagonisme qu'un personnage célèbre de ce temps, son neveu, le duc d'Orléans, frère de Charles VI.

Nous passerons encore sous silence les événements bien connus de cette autre époque du règne de Charles VI. Le roi, avant sa folie, fut aimé d'Isabelle; ensuite il prit beaucoup de goût pour les soins affectueux, mais aussi purs que désintéressés, de Valentine, sa belle-sœur, tandis qu'Isabelle se lia étroitement avec le duc d'Orléans ; et si le peuple a toujours prétendu que cette liaison fut coupable, la vérité historique nous force à dire que la reine Isabelle ne prit jamais la peine de démentir ce bruit : ainsi ce fut le duc d'Orléans qui gagna le plus à cet échange inconvenant. Le roi n'éprouva jamais qu'une tendre amitié pour Valentine, que l'histoire nous montre comme le modèle des femmes, tandis que dans la suite Isabelle mena une vie très-scandaleuse.

Pendant long-temps le pouvoir passa tour à tour des mains du duc de Bourgogne en celles du duc d'Orléans. Souvent le roi eut des moments lucides, pendant lesquels il approuvait ou modifiait les actes de ses tuteurs. Nous nous contenterons de faire observer qu'après plusieurs rechutes, Charles VI, en 1403, fixa le gouvernement d'une manière irrévocable pour l'avenir. Par un édit, il créait un conseil d'État présidé par la reine, à laquelle il donna le pouvoir de régente, et composé des princes du sang, du connétable, du chancelier et des ministres. Le parlement enregistra cet édit, et le conseil jura de le maintenir.

Pendant que la France était en proie aux maux divers causés par ce gouvernement vacillant, le hasard avait voulu que l'Église fût aussi livrée à une anarchie temporelle, et la chrétienté se trouvait dans la même confusion que la France. Depuis longtemps un schisme scandaleux désolait les vrais chrétiens : il s'était élevé deux conclaves, l'un à Rome, l'autre à Avignon ; tour à tour ils élisaient leurs papes, et ces papes avaient leurs colléges et leurs adhérents. Le conclave de Rome avait élu Urbain, et celui d'Avignon Clément. En 1394, Clément étant mort, Avignon lui donna pour successeur un Catalan nommé Pierre de Lune, le plus inflexible et le plus intraitable de tous les hommes : ce Catalan ne consentit jamais à résigner la tiare.

Ce fut dans cette conjoncture que la France, désirant mettre fin au schisme, convoqua, sous la présidence du conseil de régence, une assemblée générale de la France, dans laquelle on décréta de se remettre sous l'obédience du pape de Rome, quoique dans cette assemblée trente-cinq personnes se fussent opposées à la soustraction d'obéissance au pape d'Avignon.

Ces éclaircissements sont nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre ; car, à cette époque, les questions religieuses avaient autant d'influence sur le sort de la nation que les questions politiques, et ce fut alors que le clergé, quoique tourmenté par les écorcheurs et par les grandes bandes, et souvent mis à contribution, conquit le plus de priviléges. Le joug religieux n'était pas tout à fait secoué par les grands; il arrivait un moment où la religion reprenait son empire, et alors ils croyaient acheter l'indulgence du ciel par de pieuses libéralités.

En 1404, quelque temps après que le roi eut fixé le gouvernement ainsi que nous l'avons dit plus haut, le duc de Bourgogne périt assassiné, laissant pour successeur son fils, le comte de Nevers, surnommé depuis Jean-sans-Peur. Alors commença cette lutte, cause de tant de malheurs pour la France pendant un siècle environ, car alors arrivèrent au pouvoir deux hommes dont les débats, la haine réciproque, les vertus et les vices furent fatals au repos public, et élevèrent ces vivaces querelles des Armagnacs et des Bourguignons, qui n'ont fini que sous le fer des bourreaux de Louis XI.

Ces deux hommes étaient Jean-sans-Peur et le duc d'Orléans, tous deux nés au même mois de la même année, enfants des deux frères, et alors âgés de trente-deux ans ; mais ces étranges rapports entre deux princes rivaux s'arrêtaient là, car on ne vit jamais deux caractères plus opposés appelés à gouverner une même nation dont l'état moral et politique demandait union dans les chefs et unité dans la direction des affaires.

Le duc d'Orléans était gai, ouvert, insouciant; il n'avait pas la moindre étincelle de ce qu'on nomme le génie des affaires : il n'aimait l'autorité que pour la faire servir à son faste, à ses plaisirs et à sa vanité. La situation politique de la France ne lui donna pas l'occasion de montrer sa valeur; mais on peut présumer qu'il était brave, d'après les qualités et même les vices de son caractère. Ne sachant rien dissimuler, il commettait des inconséquences et donnait de l'avantage à ses ennemis, sans même s'en apercevoir. Ne connaissant bien que les femmes, il vivait avec les hommes sur parole, et se confiait à leur discrétion, tout il était disposé à leur accorder les qualités qu'il refusait aux femmes : aussi, pendant qu'il trompait ces dernières, était-il constamment trompé par les premiers. Indolent et facile, il avait une bonté de caractère qui ne partait peut-être pas du

cœur et que ses actes démentaient souvent. En discussion, il se rendait toujours à une bonne plaisanterie, et sacrifiait souvent tout au plaisir d'en faire une mauvaise.

Spirituel et sensible, généreux, passionné, il aimait les femmes avec ardeur, et il en était aimé de même. La dissolution de ses mœurs avait passé en proverbe, et pour exprimer qu'une femme n'était pas sans reproche, on disait qu'elle avait été à Orléans. Le duc avait en effet rassemblé dans cette ville un sérail dans lequel il renfermait ses heureuses victimes. Il eut même des maîtresses publiques. Valentine prit soin des nombreux bâtards qu'il laissa et parmi ces derniers il y en eut un qui devint fameux sous le nom de Dunois. Le duc d'Orléans était généreux et même prodigue, et cependant ses dépenses folles le rendaient intéressé comme un fils de famille qui, pour retenir une courtisane, cherche de l'argent à tout prix. Aussi ne voyait-il dans le pouvoir qu'un moyen de battre monnaie, et trafiquait-il de tout dans ses moments de gêne.

Malgré tout ce que la nature lui avait donné d'avantages pour plaire au peuple, il en fut haï parce qu'il n'en fut pas connu, et parce qu'il dédaigna toujours l'opinion d'une nation superstitieuse et ignorante dont il méprisait les préjugés. Quoique en maintes circonstances il affectât les dehors d'une grande piété, il n'en imposa jamais au peuple. En effet, il allait aux églises publiquement, mais il s'y rendait avec la reine Isabelle, ce qui rendait nuls, aux yeux du peuple et du clergé, tous ses actes de dévotion; car son rival, Jean-sans-Peur, ne manquait pas de relever ce que cette conduite avait d'inconvenant et de contradictoire.

Une des plus grandes fautes de ce prince fut le mépris qu'il affecta pour l'Université, puissance alors colossale en France, et surtout à Paris. Le duc avait été même jusqu'à contredire ce corps important dans l'affaire du schisme des deux papes, et le voyage qu'il fit à Avignon pour voir Pierre de Lune et l'engager à persister lui valut la haine de l'Université, qui anima tellement les Parisiens contre lui, qu'à sa mort le peuple témoigna la plus grande joie.

La vie de ce prince offrait une foule d'aventures romanesques et d'intrigues dont le dénoûment était souvent sinistre.

Il croyait que le plaisir n'était jamais payé trop cher, et il ne marchandait pas plus l'amour que le bonheur de la vengeance.

Il se mêla du gouvernement par vanité et parce qu'il trouva un antagoniste contre lequel il lui plaisait de lutter. Peut-être, s'il eût été sans rival, se fût-il écarté des affaires.

Le duc de Bourgogne, au contraire, était sombre et aimait le pouvoir pour lui-même. Il avait un grand empire sur ses passions et savait dissimuler. Grand homme de guerre et profond politique, il aurait certainement fait un des rois les plus illustres de la France. En effet, il exerça toujours, même pendant cette longue anarchie, une influence surprenante sur son parti et sur les Parisiens; car les grands débats pour le pouvoir eurent toujours la capitale pour théâtre, et, dans la lutte des deux cousins et des deux partis qu'ils créèrent, Paris fut le terrain souvent ensanglanté sur lequel se passèrent les scènes les plus importantes de cette époque dramatique.

Le duc de Bourgogne ne voulait partager l'autorité avec personne. Il était impétueux et violent; mais ce caractère, qu'il transmit à son petit-fils Charles le Téméraire, apparaissait plutôt dans les grands desseins qu'il mettait à exécution que dans sa conduite. Il n'était pas homme à s'emporter et à s'abandonner à la colère; mais, toujours calme et réfléchi, il ourdissait des trames invisibles et préparait sa vengeance. Le duc de Bourgogne aurait ordonné, par politique, un massacre dans mille occasions où son cousin aurait pardonné. Autant le duc d'Orléans portait de licence dans ses mœurs, dans sa vie privée, autant Jean-sans-Peur mettait d'austérité dans la sienne. Son cortége était toujours composé d'hommes d'armes, d'ecclésiastiques sévères et de soldats, tandis que celui de son cousin offrait le spectacle gracieux d'une foule de courtisans somptueusement vêtus, gais, impudents, et suivis de pages élégants, parmi lesquels le peuple apercevait souvent des femmes déguisées. Par suite de l'importance que Jean-sans-Peur donnait aux moindres actes, il ne fit jamais paraître de mépris pour son rival; mais il entretenait une foule d'agents qui avaient grand soin de relever toutes les fautes commises par le duc d'Orléans, afin de grossir la foule des mécontents.

Tels étaient les deux hommes qui régnaient sur la France au moment où commence ce récit; et, comme il se rattache aux événements de l'année 1407, nous dirons quelques mots sur ceux qui suivirent la mort du duc de Bourgogne, père de Jean-sans-Peur.

Aussitôt que les deux cousins furent en présence, ils s'observèrent l'un l'autre, en appliquant à cet examen les différentes qualités qui distinguaient leurs caractères. Le duc d'Orléans, soutenu par la reine, crut devoir marcher sans déguisement au pouvoir, et son rival commença par dissimuler ses projets. Il se borna d'abord à demander, en qualité d'héritier de son père, l'entrée au conseil; on ne put refuser de l'y admettre, et il signala son début par de violents discours dans lesquels il plaignit la misère du peuple, qu'Isabelle et le duc ruinaient par leurs prodigalités, et ce plaidoyer lui gagna l'affection des Parisiens, auxquels il fit entrevoir que sous son administration ils recouvreraient leurs priviléges, dont on les avait privés lors de la [illegible] du duc d'Orléans était si grand [illegible], que Jean, [illegible], abandonna Paris et se retira dans ses États. Il fut regretté du peuple, qui croyait avoir trouvé en lui un défenseur.

Il assembla secrètement une armée considérable, et revint tout à coup à Paris en manifestant des intentions hostiles. A l'approche de cet ennemi formidable, le duc d'Orléans et la reine s'enfuirent à Melun, et laissèrent Jean-sans-Peur triompher à Paris, où il fut proclamé le *père de l'État*. Charles VI lui confirma ce titre par la sanction qu'il parut donner à tous ses actes. Pendant que la reine et le duc d'Orléans réunissaient des troupes pour soumettre leur rival, ce dernier assembla le conseil, protesta adroitement qu'il ne voulait aucune part dans le gouvernement, mais qu'il exigeait que l'on remédiât aux désordres d'une administration ruineuse pour l'État, et il annonça les intentions les plus pacifiques, tout en remplissant Paris de soldats. Alors ses deux oncles, les ducs de Berry et de Bourbon, voyant la guerre près de s'allumer, offrirent leur médiation aux deux cousins, et il se fit un accommodement dans lequel l'ambition du duc de Bourgogne trouva largement son compte.

Les deux princes déposèrent les armes et conclurent un traité de paix. Les principales conditions furent que le duc de Bourgogne gouvernerait conjointement avec son cousin d'Orléans, et le Bourguignon eut soin de laisser l'administration des finances à son compétiteur, jugeant que cette partie délicate ne servirait qu'à faire haïr son voluptueux et prodigue cousin, auquel l'argent était toujours nécessaire; ensuite les oncles obtinrent de leurs neveux qu'ils emploieraient leur ardeur pour le bien de l'État aussitôt que la saison le permettrait. On se jura de part et d'autre une amitié inaltérable; les deux cousins s'embrassèrent et couchèrent dans le même lit, ce qui, dans ce temps, était la plus grande marque de confiance et d'affection que deux hommes pussent se donner. La reine revint à Paris, où elle fit une entrée triomphale, entourée de ses dames richement parées : elles étincelaient de diamants. Les deux cousins marchèrent aux côtés de la litière, et tout le peuple de Paris applaudit avec transport au touchant spectacle que donnait l'union des deux princes. Ce que le peuple ne sut pas, c'est qu'après le repas somptueux et le *Te Deum*, auquel les deux cousins assistèrent, ils se partagèrent le trésor public; mais les bourgeois de Paris n'en dansèrent pas moins.

Les deux cousins parurent tenir ce qu'ils avaient solennellement promis; car l'année suivante, c'est-à-dire en 1407, ils publièrent qu'ils allaient s'occuper d'entreprises utiles à la France. Alors le duc d'Orléans assembla une armée et partit pour reconquérir la Guienne et les provinces qui restaient aux Anglais; mais son dessein était de piquer la générosité du duc de Bourgogne et de l'éloigner du centre du gouvernement. Le Bourguignon comprit cette manœuvre; il accepta le défi, mais en ayant soin d'annoncer que son intention était d'aller reprendre Calais. De cette façon il se trouvait plus près de Paris, et à portée de surveiller les mouvements de la capitale. Ainsi l'on voit que la défiance et l'inimitié des deux cousins étaient les mêmes, malgré leur accord apparent : l'un assiégeait Calais avec des forces considérables, et l'autre faisait le siége de Blaye et de Bourg à la fois, afin de s'emparer de Bordeaux.

En ce moment les deux cousins, tous deux âgés de trente-six ans, attiraient tous les regards de la France, et ils étaient également appuyés par de nombreux partisans, car la nation se partageait entre eux. Nombre de provinces, cependant, ainsi que nous l'avons fait observer, gouvernées par leurs seigneurs ou en proie à l'anarchie, ne s'inquiétaient en rien de ce qui se passait à la cour; mais, lors même que les princes n'eussent eu que Paris pour juge de leur valeur, c'en était assez pour exciter à un haut degré leur jalousie et leur ambition, et tous les deux prirent les plus grandes précautions pour réussir. L'entreprise de chacun d'eux porta le caractère de celui qui la dirigeait.

L'armée du duc d'Orléans fut sans discipline, et, chaque soldat prenant les mœurs de son chef pour modèle, les maladies, les désertions, les désordres de tout genre, firent débander les troupes et lever le siége de chaque ville.

Jean-sans-Peur avait assuré le succès de son expédition par des mesures habiles, et tout annonçait qu'il devait réussir. Alors le duc d'Orléans fit publier par la reine un ordre du roi qui enjoignait au duc de Bourgogne de revenir à Paris de manière qu'il évita par ce moyen l'humiliation dont l'aurait couvert le succès de ce terrible rival; et, de son côté, quittant secrètement son armée, il fit renouveler la trêve avec l'Angleterre, et après avoir revu son cousin avec les apparences d'une cordialité fraternelle, il s'empressa de licencier ses troupes, afin de ne pas laisser trop longtemps son compétiteur seul à Paris. A ce moment on atteignait la fin de l'année 1407, époque où commence le récit qui va suivre.

II

Le monastère et le château.

A trois milles environ de la ville de Tours, sur la levée d'Orléans, on remarque un énorme rocher creusé de telle façon, qu'il offre une vague ressemblance avec le croissant de la lune; sur le sommet de l'arc, à la partie la plus éloignée du centre, se dresse une tour sombre et haute, supportée par un fragment de muraille dont les fondations, presque à jour, dépassent encore de plus d'un pied le rocher sur lequel elles sont assises. Cette tour, nommée la *Lanterne de Roche-Corbon*, est le dernier vestige de l'un des plus anciens et des plus forts châteaux de la Touraine. Ce monument de la puissance féodale tire son nom de l'usage auquel il était destiné, car on aperçoit encore les petites embrasures par lesquelles le vigilant factionnaire examinait la campagne pour avertir les habitants du château en cas d'attaque.

Au commencement du quinzième siecle, le rocher, dont les flancs abritent aujourd'hui une nombreuse population de vignerons, s'avançait jusqu'à la Loire, à laquelle il servait de quai pendant plus d'une lieue, et il n'y avait aucune trace de la *levée* que l'on a construite à grands frais, et sur laquelle passent les voyageurs. C'était précisément à l'endroit où la lanterne est située que s'élevait le chateau de Roche-Corbon, antique demeure du héros de cette aventure.

Le chateau qui formait l'habitation principale des barons de Roche-Corbon était précédé d'une vaste cour carrée dans laquelle on aurait pu ranger en bataille deux cents hommes d'armes; cette cour était entourée d'une épaisse muraille aux angles de laquelle s'élevaient d'énormes tours crénelées. L'entrée principale avait pour ornement une de ces tours plus considérable que les autres, et la porte était défendue par un large fossé sur lequel s'abaissait au besoin un pont-levis. Quant à la partie du château habitée par le seigneur, elle était composée de deux tours rondes plus petites que les autres, et séparées par un corps de logis percé d'étroites croisées en ogive. Ce manoir, posé comme l'aire d'un aigle sur le sommet du rocher, avait la vue de plus de cinquante mille arpents de terre qui se trouvaient de l'autre côté de la Loire. Le rocher, terrassé à grands frais d'étage en étage, offrait l'apparence d'un jardin, car on avait déguisé les terrasses par des plantations; et précisément, au bord de l'eau, une longue et épaisse muraille servait de fortification et mettait le château à l'abri de toute surprise du côté du fleuve.

Rien de plus pittoresque et de plus varié que le paysage qui se déroulait alors que l'on descendait à travers ce jardin aerien pour venir respirer la fraîcheur des eaux, sous l'ombrage des tilleuls qui bordaient le rempart du côté de la Loire. En effet, la riviere forme en cet endroit un vaste bassin qui, à cette époque, présentait l'aspect d'un lac; car, le fleuve n'étant pas contenu par la levée que Louis XI fit commencer du côté d'Amboise pour préserver les campagnes qui séparent le Cher et la Loire, ce fleuve répandait alors sa nappe brillante et pâle sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui résultaient de la nature du sol, et Tours, comme Venise, semblait élever du sein des ondes ses murailles défendues par de grosses tours: les eaux, comme une glace pure, réfléchissaient donc, sur une immense étendue, le beau ciel de la Touraine. Dans le lointain, au midi, l'on apercevait les tours de la plus ancienne cathédrale de France et les bâtiments de Saint-Julien; leurs fleches hardies, qu'on apercevait à travers le feuillage des iles dont la Loire est semée, mêlaient aux beautés de ces lieux le souvenir de l'introduction du christianisme dans les Gaules; plus loin, la vue s'arrêtait sur Saint-Symphorien, faubourg de la ville de Tours, qui est posé sur le penchant d'une colline comme un village des Alpes et tout à côté s'élevaient les batiments de la célèbre abbaye de Marmoutiers. Ce monastere, le village et la cathédrale, situés sur les deux rives de la Loire, étaient séparés par des espaces que les eaux, les arbres, les rochers, accidentaient heureusement, et tout était disposé comme en amphithéâtre. Les eaux venaient mugir aux pieds de la belle chatelaine, qui, en tournant la tête, parcourait un autre horizon immense borné par les jolies collines qui s'entassent depuis Amboise jusqu'à Azai, devant lesquelles coule le Cher. Les prairies, les eaux, les villages, les forêts, semblaient placés par la main d'un habile décorateur. Enfin, ce vaste paysage était d'autant plus complet, que, de chaque côté du chateau, le rocher sur lequel il semblait assis offrait par sa stérilité le contraste le plus frappant. Le jardin du seigneur de Roche-Corbon se trouvait au milieu des bruyeres jaunatres qui garnissaient les flancs de cette roche inculte comme une touffe de fleurs sur des ruines.

On était au commencement du mois de novembre, qui, dans la Touraine, offre encore de belles journées : le soleil, en se levant, frappait les arbres du jardin que nous venons de décrire; un air frais, mais semblait plutôt appartenir au printemps qu'à l'automne, agitait doucement leurs feuilles, la campagne paraissait ornée d'une beauté nouvelle. En ce moment un homme d'une trentaine d'années environ sortit par une porte qui se trouvait au milieu du corps de logis dont nous avons parlé, et se mit à parcourir à grands pas les différentes terrasses qui conduisaient jusqu'à la Loire. Il regardait tour à tour la rive opposée et le chateau dont il sortait, comme s'il y eût en dans sa pensée une alliance entre Roche-Corbon et les rives du Cher. Arrivé sous l'allée de tilleuls, il s'avança jusqu'à la galerie de pierre qui surmontait cette terrasse, et, mettant la main sur ses yeux pour les garantir du soleil, il examina avec attention le rivage opposé.

Cet inconnu était d'une taille au-dessus de la moyenne, mais sa physionomie était de celles où brillent le courage, l'audace et une supériorité native. Ses yeux perçants et noirs étaient ombragés de sourcils bruns, épais et fort mobiles, ce qui donnait beaucoup d'expression à son visage. Ses cheveux noirs, retombant en boucles épaisses sur ses épaules, annonçaient qu'il était d'un sang noble, car à cette époque les longs cheveux formaient une des marques extérieures de la noblesse. Il portait en outre une espece de toque nommée *chaperon*, d'une étoffe très riche, ornée sur le devant d'une plaque d'or au milieu de laquelle brillait un gros diamant. Son justaucorps tres-serré dessinait de belles formes, et ses brodequins, ouverts sur le côté, étaient, suivant la mode du temps, prolongés en pointe; du reste, tout annonçait en lui une vigueur extraordinaire.

Tel était le jeune baron de Roche-Corbon ou de la Roche-Corbon, le descendant d'une antique et noble famille, et, comme il sortait du lit, il ne portait à sa ceinture aucune arme, mais sur sa poitrine on distinguait un petit cor qui lui servait à appeler les domestiques. La beauté du tableau qui s'offrait à ses regards ne paraissait pas l'occuper, et lorsqu'il cessait de regarder la rive opposée, il reportait ses yeux en terre comme un homme affligé de sa situation présente, ou il examinait son chateau et celui de la Bourdaisière, que l'on distinguait au milieu de la colline du Cher, où s'elevaient ses tours blanches par le soleil.

En effet, le jeune baron avait de grands sujets de réflexion, et en jetant un coup d'œil rapide sur l'état de ses affaires, on sera promptement initié dans ses plus secrètes pensées. A cet effet, nous allons parcourir à la hâte l'arbre généalogique de la famille des Roche-Corbon.

Parmi les premiers seigneurs qui se croisèrent en France, on remarque Ombert, seigneur de Roche-Corbon, défenseur de la foi et gentilhomme tourangeau. Cet Ombert de Roche-Corbon comptait déjà de nombreux aïeux, parmi lesquels il était avec orgueil le premier seigneur tourangeau qui eût embrassé le christianisme.

Il passait pour constant dans la famille qu'Ombert III avait protégé saint Martin contre les embûches de ses ennemis, et que ce digne seigneur lui découvrit dans les domaines une grotte au fond de laquelle ce saint apôtre de la Touraine se réfugia pendant longtemps. Enfin, il était certain que, grâce aux libéralités et aux bons sentiments de cette noble famille, saint Martin put, grace à une donation de quelques arpents de roche, fonder son célèbre monastere, le premier qui ait existé en France et qui reçut par la suite le nom de Marmoutiers, en corruption de *majus monasterium*, le plus grand *moutier*.

Les seigneurs de Roche-Corbon ne se doutaient probablement pas du mal que causeraient les traditions de la famille à l'un de leurs descendants, car alors ils se seraient bien gardés de se vanter de leur zèle pour la religion et saint Martin. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain que les seigneurs de Roche-Corbon furent parmi les premiers barons chrétiens, parmi les premiers barons croisés, et que ce fut à leur générosité que saint Martin dut la fondation de Marmoutiers. Ce qui peut prouver la prétention de la famille à cette haute illustration chrétienne, c'est que depuis la premiere croisade, époque à laquelle l'usage des armoiries s'établit en Europe, les sires de Roche-Corbon portèrent toujours dans leur écusson une croix d'argent dans un champ d'azur.

Enfin il paraît que les Ombert de Roche-Corbon furent, dans les temps les plus reculés, possesseurs de grands biens en Touraine, car on retrouve leur nom dans les chroniques les plus anciennes, et ce nom est toujours cité avec honneur; mais lorsque l'histoire a pour auteur un moine, il remarque particulierement leur dévouement à la foi catholique. Malgré cette splendeur respectable, il semblait que le ciel eût décrété que cette noble famille irait en décroissant, et ce décret a été en effet si bien exécuté, que de nos jours il ne reste plus pour le rappeler à nos souvenirs que cette tour antique, cette lanterne de Roche-Corbon, qui, semblable à un fantôme, apparaît au voyageur sur les coteaux de Touraine, et dresse au-dessus des collines sa tête noircie par le temps.

Cependant, à l'époque où commence notre histoire, le jeune Ombert de Roche-Corbon était encore l'un des plus grands seigneurs de la province, et ce qui prouvait la splendeur ancienne de sa famille et les services qu'elle avait rendus au pays et aux divers souverains, c'est que le fief de Roche-Corbon ne relevait alors que de la tour du Louvre, c'est-à-dire que le jeune chatelain que nous venons de présenter à nos lecteurs ne reconnaissait d'autre suzerain que le roi de France.

Mais les temps étaient bien changés : au lieu de ces vastes et belles

possessions dont la famille s'enorgueillissait dans les siècles précédents, le baron n'avait plus que son fief, et, si vaste qu'il fût, il ne pouvait pas remplacer les terres que la famille avait perdues au temps des croisades et pendant les guerres qui déchirèrent la France sous les règnes précédents. La perte la plus sensible fut celle que les religieux de Marmoutiers venaient de faire supporter au père de notre jeune héros, quoiqu'ils tinssent tout des libéralités de la famille. Ce procès avait allumé entre le château et le monastère une haine d'autant plus vive, que la perte du procès était nouvelle et l'injure encore brûlante. Le père du baron en avait été si touché, qu'il ordonna à son fils, en mourant, de l'ensevelir dans la chapelle du château, refusant ainsi la gloire d'aller se faire ronger aux vers de Marmoutiers, où la famille avait une sépulture d'honneur.

Voici en peu de mots le sujet de ce procès. Les anciens preux de la France, comme ceux des autres pays, n'étaient pas plus habiles dans l'art de déchiffrer les chartes que dans celui de les écrire. Or, Ombert III, en recueillant saint Martin, lui avait dit : — Tu es un saint homme; en conséquence, je t'accorde une retraite... Cette retraite fut Marmoutiers. Tant que le saint et Ombert III vécurent, il ne s'éleva entre eux aucune difficulté; mais après la mort de l'un et de l'autre, les religieux demandèrent pour leur sûreté une charte qui leur assurât la possession de leur solitude. Ils présentèrent donc un parchemin que les Roche-Corbon signèrent à la pointe du poignard. En l'an 853, le monastère et les chartes furent détruits par les barbares; alors, à la prière d'Eudes II, comte de Touraine, et de la famille de Roche-Corbon, le monastère fut rebâti tel qu'il était au moment où commence cette histoire (car depuis il fut construit sur un plan plus vaste et plus magnifique), et l'on y plaça un chef d'ordre de bénédictins de la congrégation de Saint-Maur.

Alors ces nouveaux religieux, qui n'avaient plus rien de commun avec saint Martin que son abbaye, redemandèrent une nouvelle charte aux descendants du donateur, et comme la famille de Roche-Corbon n'en savait pas plus en 853 qu'en 371, époque de la fondation de l'abbaye, les moines firent eux-mêmes la charte, qui fut conçue dans des termes assez ambigus.

En 1450, cette abbaye, dont les seigneurs de Roche-Corbon avaient toujours été les protecteurs, élut pour abbé un Périgourdin nommé Hélias, et dès lors, sous ce chef ambitieux, l'abbaye prit une attitude hostile à la maison de Roche-Corbon. Sous les abbés précédents, le monastère avait commencé par s'affranchir de toute redevance envers le fief dont il relevait par la nature de la donation et de sa position, puis il finit par conquérir des priviléges qui firent de la communauté une véritable puissance en Touraine. L'un de ces priviléges fut de ne dépendre d'aucune juridiction ecclésiastique, comme le fief ne reconnaissait lui-même aucun autre suzerain que le roi, ce qui fit que le procès de l'abbé dom Hélias et de Jacques Ombert ne put avoir d'autres juges que des arbitres.

En 1550 donc, l'abbé Hélias prétendit que toute la partie du fief de Roche-Corbon qui se trouvait entre le village de Saint-Symphorien, faubourg de Tours, et le château de Roche-Corbon, devait appartenir au monastère; le procès fut gagné par les moines, grâce à une adroite interprétation de la charte de concession. Jacques Ombert appela cette conduite une *noire ingratitude*, l'abbé Hélias prétendit qu'on n'y devait voir que l'exercice d'un *droit*, mais dès lors une guerre terrible s'alluma entre le monastère et le château, et Jacques Ombert ne manqua jamais une occasion de vexer ses voisins, auxquels il voua une haine éternelle; aussi son fils fut-il élevé dans la crainte de Dieu et l'exécration des religieux, sentiment qui devait avoir une grande influence sur sa vie.

En effet, lorsque Jacques fut mort et que son fils lui succéda, il imita la conduite de son père, en y mettant cette vigueur de jeunesse et cet emportement que lui donnait le sentiment de l'injustice du monastère. Il refusa aux religieux le passage sur ses terres, les laissa se défendre eux-mêmes sans leur porter secours, ce qui les mit souvent dans un grand embarras. En effet, dans ces temps malheureux, les provinces de France étaient livrées au pillage. Nous avons déjà parlé des ravages qu'exerçaient les *grandes compagnies*. Ces gens de guerre, habitués à vivre de rapines, parcouraient les campagnes, assiégeaient les abbayes, les châteaux, et mettaient tout à contribution. Les riches seigneurs se défendaient en entretenant des hommes d'armes, et ils protégeaient ainsi leurs possessions. L'abbaye, privée de l'appui du seigneur de Roche-Corbon, soutint plusieurs assauts, et, grâce aux provisions que dom Hélias faisait, et aux fortes et hautes murailles du monastère, les religieux en furent quittes pour des privations et pour la peur, et sauvèrent leurs trésors. Ainsi Ombert ne négligea aucun moyen de leur prouver sa haine héréditaire. Cette sourde guerre entre le monastère et le château dura jusqu'au commencement du quinzième siècle.

A ce moment l'abbaye avait acquis une splendeur et une puissance bien supérieures à celles des barons de Roche-Corbon. Les abbés avaient obtenu qu'à l'avenir l'abbé de Marmoutiers serait toujours chanoine d'honneur du chapitre de Saint-Martin de Tours, lequel chapitre avait le roi de France pour abbé et les plus grands princes pour dignitaires. L'influence de l'abbaye en Touraine était considérable, ses richesses étaient immenses, et, attendu qu'elle ne reconnaissait aucune juridiction, il était très-difficile de se garantir de ses entreprises, et la force ouverte n'aurait pas réussi; alors le jeune baron s'était attiré un puissant ennemi dont la haine monastique devenait d'autant plus dangereuse, qu'elle se cachait dans l'ombre.

Le monastère était toujours sous le gouvernement de l'abbé Hélias, vieillard presque centenaire, qui s'était attiré la plus grande considération en Touraine et une réputation extraordinaire par son savoir, de sainteté, de politique, et sa longue et heureuse administration. En 1504, l'abbé Hélias avait fait partie de la grande assemblée qui résolut de remettre la France sous l'obéissance du pape de Rome, et le jeune baron Ombert, qui venait en ce moment de succéder à son père, fut élu député; mais n'ayant pas pu se rendre à l'assemblée, il avait envoyé une protestation par laquelle il demandait que la France restât sous l'obéissance du pape d'Avignon, le seul auquel il voulait se soumettre. Nul doute que sa protestation, rédigée par un autre, ne fût l'effet de la détermination qu'il avait prise de contrecarrer l'abbé Hélias en toute occasion.

Lorsque celui-ci fut de retour, les vexations du jeune baron avaient été si cruelles pendant son absence, qu'il résolut de frapper un grand coup pour réduire l'ennemi du monastère. Les circonstances étaient favorables. La France se trouvait en proie à l'anarchie, et l'abbaye exerçait une grande influence dans le pays. Pendant quelques années, l'abbé souffrit patiemment les injures de son ennemi et attendit le moment où le jeune baron se rendrait coupable de quelque haute irrévérence envers le clergé pour attirer sur lui la colère du ciel. Le monastère lui en présenta les occasions avec une maligne complaisance. Enfin, lorsque la mesure des iniquités du baron fut comblée, en 1407, époque à laquelle commence notre récit, l'abbé, récapitulant toutes les attaques du jeune Ombert, dressa un réquisitoire monastique où les différents actes du baron étaient montrés comme impies et schismatiques; et arguant enfin de la fameuse protestation du baron, il résolut de l'excommunier, et annonça cette intention en avertissant par trois fois le jeune Ombert, selon la coutume du temps. Trois fois le baron refusa de comparaître au tribunal de l'abbé. Celui-ci répandit le bruit que le jeune Ombert allait être excommunié comme schismatique, et à cette époque les suites d'une excommunication étaient encore terribles. Les motifs des censures étaient, pour une semblable peine, trop légers, et ce fut ce qui irrita le plus le jeune Ombert. Dom Hélias avait prévu que le ressentiment du baron fournirait de nouveaux et terribles prétextes à la fatale sentence. En effet, quinze jours avant la matinée à laquelle nous commençons cette histoire, le baron, suivi de ses hommes d'armes et de ses gens, était venu demander compte à l'abbé d'une conduite aussi étrange envers le descendant des bienfaiteurs de l'abbaye. Comme il entrait au grand galop dans la cour de l'abbaye, l'abbé sortait de la chapelle en habits sacerdotaux; soit que sa vue eût transporté le jeune homme de colère, soit que son cheval se fût effarouché en voyant cette troupe de moines, il renversa l'abbé Hélias et mit le trouble dans le sacré cortége. Ce dernier ne voulut entendre aucune explication, foudroya de ses reproches le jeune imprudent, et traita cette maladresse d'attaque à main armée sur un ministre du Seigneur. Cette aventure l'engagea à poursuivre ses desseins contre le jeune baron, d'autant plus que l'on verra par cette histoire combien de motifs donnaient lieu de croire que l'abbaye sortirait triomphante de cette lutte et abattrait l'orgueil du château.

On voit par l'exposé de tous ces faits, qui sont en quelque sorte l'avant-scène de notre narration, que le jeune seigneur de Roche-Corbon avait matière à réflexions; mais si l'on pensait que la crainte de l'excommunication le préoccupât pendant qu'il jetait ses regards sur les rives du Cher, on se tromperait étrangement. Le baron se moquait, en véritable soudard, des foudres que l'abbé Hélias tenait depuis quinze jours suspendues sur sa tête, et malgré le bruit que cette affaire faisait déjà dans le pays, le jeune baron n'en chassait pas moins, et surtout n'en saisissait pas avec moins d'empressement toutes les occasions d'humilier les moines de l'abbaye.

Les soucis dont son front était chargé avaient une cause plus importante pour lui. Le jeune baron était marié depuis quelques mois; il avait épousé une des filles du seigneur de la Bourdaisière, dont le château, situé sur les rives du Cher, pouvait être aperçu des fenêtres de Roche-Corbon. Ombert n'examinait la campagne avec une attention si scrupuleuse que parce qu'il avait envoyé un message à son beau-père, et il attendait que le vieux seigneur de la Bourdaisière, dont les petites-filles furent si célèbres dans notre histoire, parût sur le rivage opposé, afin de l'aller chercher avec une barque qui était attachée au bas de la plate-forme sur laquelle le baron se promenait à grands pas.

Il venait de laisser sa chère Catherine dans un état fort inquiétant, et il donnait les marques de la plus grande impatience; parfois il s'arrêtait pour regarder le bord opposé, et, ne voyant rien, il se remettait à marcher en sifflant, comme s'il rappelait son faucon favori, ce qui était chez lui le signe d'une vive impatience. Lorsque son beau-père se fut fait encore attendre quelques moments, il lâcha deux ou trois fois un juron énergique; mais comme il le prononçait

pour la dernière fois, il aperçut un cavalier qui faisait voler le sable sous les pieds de son cheval de l'autre côté de l'eau. Descendant alors les marches de l'espèce de port à l'abri duquel était sa barque, il s'élança sur ses rames et se dirigea vers le point où devait aborder le seigneur de la Bourdaisière.

III

Le mendiant.

Ombert atteignit le rivage opposé au moment où son beau-père mettait pied à terre et confiait son cheval à son écuyer. Ce seigneur de la Bourdaisière était grand et gros, sa démarche et ses manières annonçaient un vieux soldat.

— Eh bien, Ombert, dit-il à son gendre, tu as une mine bien triste ce matin! qu'est-il donc arrivé?... En achevant ces paroles, le digne seigneur sauta dans la barque, et son poids la fit enfoncer de quelques lignes. Il rétablit sur sa tête presque chauve un chaperon assez simple que le mouvement de son corps avait déplacé, et il continua ainsi : — Catherine a donc demandé à me voir?...

— Vous allez, répondit Ombert, la trouver bien changée!... ce n'est plus aujourd'hui cette Catherine dont la figure était si fraîche, les couleurs si vives, le front si pur... non, non, ce n'est plus la Catherine que vous m'avez donnée; une profonde mélancolie s'est emparée d'elle : elle ne tourne plus les yeux sur moi avec la même expression qu'autrefois. J'y crois retrouver cette timidité qui me charmait en elle lorsque je la connaissais à peine et que je ne pouvais la voir que dans la joyeuse salle de votre château, et cependant je suis son mari!... Elle aime maintenant la solitude et ne veut plus sortir, elle est silencieuse et distraite à me désespérer.

— Que me dis-tu là? répliqua le vieux seigneur ému; dans son enfance, naguère encore, n'était-elle pas insouciante et joyeuse? son regard vif et animé répandait la vie au cœur de tout le monde : soupçonnes-tu ce qui a pu la changer à ce point?

— Je ne crois pas que ce puissent être mes débats avec ces damnés moines qui veulent m'excommunier...

— T'excommunier!... s'écria le vieux seigneur avec un saint effroi, par Jésus! que me dis-tu là? voici une nouvelle qui n'est pas encore venue jusqu'aux collines du Cher... Sainte Marie! qu'as-tu donc fait pour t'attirer la menace d'une semblable calamité?

— Est-ce que vous donnez dans ces rêveries-là?... répondit Ombert; ne savez-vous pas que ces enragés bénédictins m'ont volé une bonne partie de mon bien et que nous sommes en guerre?...

— Oui; mais excommunié!... ah! c'est cela qui trouble et chagrine ma chère Catherine! je la connais, elle est chrétienne comme toute notre famille.

— Si c'était cela, elle m'en parlerait, répliqua le baron, mais elle garde le silence.. ..

— De peur de t'affliger.

— Oh! ce n'est pas cette crainte qui la rend si tendrement plaintive et mêle à son sourire une amertume qu'elle semble vouloir cacher. Quelquefois je tremble de la voir expirer dans mes bras. Tout à l'heure encore je la regardais endormie; ses paupières closes, son teint presque décoloré, offraient l'image de la mort; j'ai posé mes lèvres sur les siennes pour m'assurer qu'elle respirait encore. J'ai cherché à la distraire, je lui ai donné le spectacle d'une grande chasse, c'est un divertissement qui lui plaisait jadis. Je lui apporte de l'or, des bijoux, des parures, elle les accepte, et, en s'apercevant que tous mes soins ont pour but de lui plaire, elle en semble plus attristée. J'ai quelquefois pensé que j'avais un rival, mais ce soupçon est absurde, Catherine ne m'a jamais quitté, elle ne voit personne, et la seule fois qu'elle sortit de Roche-Corbon, ce fut pour aller à Tours avec moi voir passer l'armée du duc d'Orléans: je l'ai menée aux fêtes que nous avons données alors. Je ne pense pas que parmi cette foule elle ait pu être courtisée, puisque personne ne s'est montré aux environs depuis cette époque... Ah! si j'avais un rival!...

La barque était arrêtée au milieu du fleuve, le jeune Ombert immobile avait abandonné les rames, et ses yeux semblaient jeter des flammes.

— Mon fils, dit le seigneur de la Bourdaisière, réconcilie-toi au plus vite avec ces bons religieux de Marmoutiers; ils ont attiré sur toi la colère du ciel, et...

— Me réconcilier avec des gens qui veulent envahir l'héritage de mes pères, qui font la guerre au descendant de leurs bienfaiteurs!... qu'ils aillent au diable!... je me moque de leurs sentences papales, et nous verrons comment ils se défendront contre mes hommes d'armes!

— Sainte Vierge! s'écria le vieux de la Bourdaisière, tu veux donc attirer à Roche-Corbon toutes les bannières de la Touraine? tu veux donc faire assiéger et détruire de fond en comble ton château?

— Je voudrais bien voir cela!... répondit le jeune baron en prenant une attitude guerrière, alors je mettrais sur pied tous mes vassaux et tous mes hommes, et je ferais fondre sur les assiégeants tout le plomb des vitraux de mon château, en attendant que vous me vinssiez en aide; Roche-Corbon et la Bourdaisière réunis mettraient la Touraine à sac.

— Nenni!... répliqua le vieux seigneur en caressant légèrement le troisième étage d'un menton rebondi, je ne tirerai jamais l'épée contre les élus du Seigneur! Viendriez-vous, beau-fils, me tirer de l'enfer une fois que j'y serais entré? et si j'encourais une moins forte peine en vous secourant contre une croisade prêchée par dom Hélias, seraient-ce vos prières qui me tireraient du purgatoire, mécréant que vous êtes?... Je te l'ai déjà dit, Ombert, prends garde à ton salut!

— Eh! laissez donc, mon père! lorsque je serai réellement dans la peine, m'abandonnerez-vous pour les sottes joies d'une récompense incertaine! Eh! qui sait ce que nous deviendrons? Vous avez beau vous signer, vous savez bien que je suis un bon et brave jeune homme, et que Dieu le père regardera à deux fois peut-être à damner un fin écuyer comme moi qui coure la bague comme pas un et qui ne ménage pas ses os en campagne.

Comme le jeune baron achevait ce philosophique discours, ses yeux se tournèrent du côté du monastère, et tout à coup il cessa de ramer, tant son attention fut captivée par le spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Nous avons dit qu'entre le monastère et le château il s'étendait un long rocher capricieusement dentelé par les eaux de la Loire, qu'il surplombait. Or on avait tracé sur cette roche inculte un petit sentier qui conduisait au monastère; ce sentier partait d'une porte pratiquée dans le mur qui entourait le jardin en commençant à la fortification, sur laquelle était l'avenue de tilleuls, et qui remontait le long du rocher jusqu'aux murs d'enceinte du château. Le baron, pour interdire aux religieux l'usage de ce sentier périlleux, qui conduisait à travers son parc aérien sur la route de Blois, et faisait éviter ainsi un grand détour, tenait toujours sa porte fermée. Dans ce moment il aperçut un inconnu bizarrement vêtu, qui paraissait cheminer avec peine dans ce sentier rocailleux en se tenant aux racines et aux bruyères qui croissaient sur le roc. Le malheureux ignorait probablement le danger de cette route suspendue au-dessus des eaux, car il atteignait les endroits les plus difficiles sans chercher à les éviter. L'éloignement ne permettait pas de distinguer les traits de l'imprudent qui tentait ce dangereux passage. Ombert lui cria : — Ne savez-vous pas que ce chemin est sans issue et que vous risquez de vous tuer?

Avant que la voix du baron fût parvenue à l'oreille du voyageur ce dernier glissa et tomba entre des ronces qui formaient comme une sorte de haie au-dessus des eaux : il y resta environ une minute; mais l'effort qu'il fit pour saisir des branches et remonter sur le rocher donnèrent une impulsion aux ronces, qui se courbèrent et cessèrent de le soutenir; il tomba dans la Loire, qui était rapide et profonde en cet endroit. Sur le-champ le jeune Ombert se dirigea avec adresse vers le point où le malheureux avait disparu, et, priant son beau-père de maintenir la barque à peu près à la même place, il se défit promptement de son chaperon et de son justaucorps, et se jeta dans le fleuve.

Il est fou! murmurait le vieux de la Bourdaisière, que l'exercice qu'il prenait, joint à une vive inquiétude, faisait suer à grosses gouttes; le voilà qui risque sa vie pour un homme qu'il ne connaît pas, et il insulte ces braves bénédictins!...

Mais, en parlant ainsi, ce digne seigneur observait avec une vive inquiétude les bouillonnements du fleuve qui se déplaçaient par instants, car il aimait son gendre comme un fils. Enfin le jeune baron reparut, et, aidé par son beau-père, il rentra dans la barque en y attirant un corps roide et privé de sentiment.

— Belle pêche!... s'écria le vieillard en regardant les vêtements de l'inconnu, c'est le plus sale mendiant qui jamais ait été pendu!...

— Allons donc! repartit le jeune homme en s'essuyant la tête et en chassant l'eau de ses longs cheveux, la corde qui lui ceint les reins est encore assez bonne pour le soutenir à deux pieds de terre; eh là! mettez-lui la tête sur le bord de la barque; il reprendra haleine s'il veut; moi, ma besogne est faite.

Alors le jeune baron reprit les rames, tout mouillé qu'il était, et aussitôt qu'il arriva à l'espèce de port dans lequel il attachait sa barque, il sonna plusieurs fois de son cor et commença à gravir les marches de l'escalier en pierre qui menait sur la plate-forme aux tilleuls, sans plus s'inquiéter du mendiant.

— Roch, dit Ombert à un vieux serviteur qui parut le premier, voyez si ce chien que j'ai pêché vit encore : vous le ferez sécher et le remettrez dans son chemin... Puis, se ravisant : — Je vous ordonne d'en avoir soin, entendez-vous?...

Koch regarda les vêtements mouillés de son maître et secoua deux ou trois fois la tête en signe de mécontentement, puis, levant au ciel sa main gauche, la seule dont il se servit, il s'achemina lentement vers l'endroit où était la barque.

Le baron et son beau-père, remontant les différentes terrasses, arrivèrent un à plateau sur lequel était situé le château. En passant avec précaution sous les fenêtres des appartements, ils gagnèrent l'entrée de l'habitation qui donnait sur la cour. Le seigneur de la Bourdaisière regarda les murs d'enceinte avec une espèce de satisfaction, et sourit au tableau qui se présentait à ses regards au milieu de la cour. Sept ou huit hommes d'armes et leurs écuyers nettoyaient leurs armures et leurs lances qui brillaient comme si elles eussent été d'argent; des valets pansaient de beaux chevaux, tandis que sur le pont levis baissé un factionnaire montait la garde, muni d'une arquebuse et d'un cor de chasse, car dans ces temps de trouble une troupe d'*écorcheurs* ou une *grande compagnie* commandée par plusieurs seigneurs sans argent pouvait venir à passer, et l'on vivait au milieu de la paix comme si l'on eût été en guerre. C'était au point que, lorsque le châtelain voulait se promener, deux sentinelles montaient dans les lanternes, et l'on tenait toujours des cavaliers prêts à le secourir en cas d'attaque.

Le jeune baron avait réuni dix hommes d'armes, et c'était une force assez imposante pour le garantir de toute espèce d'attaque, car ses vassaux nombreux auraient pu lui fournir encore une bannière de cinq à six cents hommes. A cette époque, tout le luxe des seigneurs consistait à entretenir des hommes d'armes : c'étaient des cavaliers très-redoutables, car ils étaient bardés de fer, ainsi que leurs chevaux, et un homme d'armes était toujours suivi d'un écuyer et de trois cavaliers auxquels il apprenait à monter à cheval, à se servir de la hache et de la lance, en deux mots, la *théorie* du noble métier du pillage. Alors dix hommes d'armes formaient un corps de quarante chevaux : quelquefois l'on nommait la réunion de ces cinq hommes *lance*, parce qu'ils étaient rassemblés autour du cavalier, et *cent* lances, à cette époque, formaient un corps de cinq cents hommes de cavalerie, corps redoutable si l'on songe à la manière dont ils étaient armés.

Au-dessus d'un perron de trois à quatre marches s'élevait une porte en ogive, dont les chambranles étaient décorés de fines colonnettes. Cette porte, très-étroite, donnait accès dans une grande salle carrée : le seigneur de la Bourdaisière y entra, suivi de son gendre. Cette salle, voûtée, était jonchée de paille fraîche; elle n'avait d'autre ornement que les épieux dont le jeune baron se servait à la chasse, ses armes, son cor, ses armures. On y voyait un grand buffet de bois de noyer noirci qui portait alors le nom de dressoir, et sur lequel étaient placés la vaisselle d'argent, les aiguières de table, les chandeliers, le linge. Ce dressoir était ordinairement le présent des noces, et, selon la noblesse des époux, il avait un, deux ou trois étages.

Les deux barons accrochèrent leurs chaperons à deux clous plantés à cet effet dans la muraille, et à leur entrée des chiens qui se trouvaient dans une pièce voisine firent entendre leurs aboiements, parvinrent à forcer la porte de leur chenil et accoururent autour de leur maître. — Tout beau, mes enfants! s'écria Ombert d'une voix forte; et il leur donna quelques coups qui les firent rentrer dans le devoir, puis il prit un fouet accroché à la muraille, et les reconduisit lui-même dans leur chenil, qu'il ferma plus soigneusement.

Ombert introduisit alors son beau-père dans une autre salle immense et un peu mieux décorée; elle avait une porte de sortie sur les jardins, et c'était par là qu'Ombert descendait sur la Loire. Au milieu de cette pièce lambrissée de vieux chêne noirci était une longue et vaste table toute dressée et chargée de quelques mets. Les chaires du maître et de Catherine étaient placées au haut bout, et leur forme déjà passée de mode annonçait que ces meubles étaient héréditaires. L'écusson de Roche-Corbon surmontait les dossiers grotesquement travaillés. L'un de ces siéges, garni d'une étoffe assez précieuse, indiquait la place de Catherine; des bancs de bois servaient de siéges aux commensaux : du reste, tout était propre et soigné, ce qui fit sourire complaisamment le seigneur de la Bourdaisière. — Ah! ah! depuis que nous avons une châtelaine, tout me paraît un peu mieux, en tout point, qu'autrefois; ma fille est une bonne ménagère.

Ombert soulevait alors une grande tapisserie antique qui servait de porte : posant un doigt sur ses lèvres, d'un air mystérieux, il fit approcher le vieux seigneur d'une autre pièce dont le luxe contrastait singulièrement avec la sévérité des deux autres. Les deux barons s'arrêtèrent en essayant de ne faire aucun bruit et se complurent dans le délicieux spectacle qui s'offrait à leur vue.

Le plancher était couvert d'une riche tapisserie, les vitraux coloriés ne laissaient passer le jour qu'à regret, ce qui répandait une sorte de mystère sur cette scène gracieuse. Les murs étaient tendus d'étoffes précieuses, et les poutres étaient sculptées et coloriées, la propreté la plus minutieuse régnait dans toutes les parties de la salle. Du milieu du plafond pendait une lampe de cuivre. Tous les meubles, en bois de noyer, étaient décorés de sculptures merveilleuses d'arrangement et d'exécution, et qui, brillantes et polies, semblaient être de bronze. Devant une des croisées, une jeune femme d'une vingtaine d'années était assise, les yeux fixés sur une Bible manuscrite dont la tranche était dorée et le vélin éblouissant de blancheur; sa pose était gracieuse et naturelle : accoudée sur le pupitre de son prie-Dieu, elle appuyait son front sur l'une de ses mains, l'autre tenait le livre ouvert sur ses genoux. Elle semblait appâlie par une souffrance morale. Ses cheveux se partageaient en deux bandeaux, et, après avoir dessiné sur son front d'albâtre une ogive d'ébène, retombaient en boucles ondoyantes sur son cou. Elle portait sur la tête un chapeau de velours noir qui faisait un creux au milieu et se relevait au-dessus de chaque tempe en forme de ruche; un diamant fixé au milieu de son front par une fine chaîne d'or étincelait entre ses deux bandeaux. Ses longues paupières baissées projetaient sur ses joues des ombres indécises.

La jeune châtelaine était vêtue d'une longue robe sans ceinture qui montait jusqu'à son cou en dessinant toutes ses formes; l'étoffe, retombant à grands plis, laissait passer seulement la pointe aiguë de ses souliers mignons; sur sa robe étaient brodées les armes de son mari écartelées de celles de son père. Elle épelait à demi-voix et à grand'peine quelques mots qui sans doute expliquaient l'une des enluminures du Missel, quand la respiration haletante du vieux seigneur de la Bourdaisière vint distraire son attention. — Ah! s'écria-t-elle avec l'accent de la joie et toute rouge de bonheur. Elle tourna ses yeux encore pleins de larmes vers la porte où son père et son époux, s'appuyant l'un sur l'autre, la contemplaient avec une joie mêlée d'inquiétude. Elle se leva précipitamment et courut avec légèreté vers son père, qui la reçut dans ses bras et la baisa au front.

— Oh! mon père! dit-elle d'une voix émue, qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu! Puis elle tendit sa main blanche à Ombert. Mais à des yeux plus exercés que ceux du vieux seigneur et d'Ombert, qui n'avaient jamais beaucoup étudié les femmes, l'expression qui accompagna ce geste eût paru tenir autant du remords que de la pudeur.

Le vieux gentilhomme les pressa tous les deux dans ses bras, et, les regardant ainsi réunis sur son cœur, leur dit : — Que le ciel vous bénisse! il y a aujourd'hui trois ans que je ne vous ai vus.

— Ce jour-là, j'étais bien heureuse! répondit tristement Catherine.

— Ne le serais-tu donc plus? répliqua vivement Ombert en lançant un regard soupçonneux à sa femme.

— Hélas! répondit elle avec une naïveté pleine de charme, alors je croyais pouvoir faire votre bonheur; maintenant je crains...

— Parle! mon enfant... dit le père.

— Je crains, continua-t-elle en baissant les yeux et la voix, de ne pas vous exprimer assez bien ma tendresse...

— Si tu l'éprouves aussi vive qu'au premier temps de notre amour, je suis heureux et ne demande rien de plus; mais tu voudrais m'aimer et tu ne le peux... Oh! Catherine! souviens-toi de nos jeux... de notre enfance heureuse!

— Quelle pensée! s'écria Catherine en levant ses yeux sur Ombert avec plus de sévérité qu'il ne convient à l'innocence.

— Je ne t'en fais pas un crime, reprit vivement le jeune baron; mais cette douleur qui fait pâlir tes joues ne serait-elle pas l'effet d'un combat... du souvenir d'un passé plus cher que le présent?

— Ah! mon père! s'écria Catherine, sauvez-moi; dites à votre fils combien mes jours s'écoulèrent purement auprès de vous! défendez votre sang!

Le vieux de la Bourdaisière examinait avec attention sa fille chérie et gardait le silence; ses yeux se portaient plus d'une fois sur les riches peintures de la Bible que Catherine examinait quand ils la surprirent, et derechef il regardait Catherine.

— Ma chère! répondit Ombert en prenant la main de sa femme, pardonne mes soupçons à mon amour; mais, dois-je te l'avouer? il y a quelques nuits, dans ton sommeil, je t'entendis murmurer d'un ton plaintif ces mots : Malheureuse, malheureuse Catherine!...

— S'il est vrai, cruel! à vos yeux un malheureux est donc toujours un coupable?...

Le ton avec lequel Catherine prononça ce peu de mots, irréprochables en eux-mêmes, mécontenta le vieux seigneur.

— Ma fille! murmura-t-il en secouant la tête... Catherine l'interrompit... — Oui! s'écria-t-elle, oui! je suis bien coupable, bien coupable de vous affliger ainsi tous deux... Et, fondant en larmes, elle tomba sur un siége qui se trouvait près d'elle.

Ombert s'éloigna en silence, en laissant le père et la fille épancher dans le cœur l'un de l'autre leurs plus secrètes pensées.

— Catherine, dit le vieillard, qu'as-tu? parle! ce n'est pas un père, c'est un ami qui t'interroge.

A ces paroles, Catherine rougit; elle voulut parler, mais un visible embarras la retint. Levant enfin les yeux sur son père, elle lui dit :

— O mon père bien aimé! à vous ou à Dieu seul j'adresserais une pareille plainte. Lorsque vous m'avez présenté Ombert pour époux, mon cœur l'a choisi, tout en lui m'a charmée; mais d[illegible]

quelques mois j'ai bien souffert... Ici elle se jeta dans les bras de son père comme pour cacher son visage, et, en versant un torrent de pleurs, elle ajouta : — Rendre heureux l'époux que vous m'avez donné est un devoir sacré; j'y mets tous mes soins; je l'estime, je l'aime, je l'adore, mais les beaux jours de votre Catherine ont fui avec son innocence, et la châtelaine de Roche-Corbon est la plus malheureuse des femmes. Elle releva la tête, et ses yeux brillèrent à travers ses larmes comme un rayon brisé par le courant des eaux. — Enfin, continua-t-elle d'une voix éteinte, depuis quelque temps mon sort me semble insupportable... O mon père!... Et elle se tut, craignant peut-être d'en trop dire.

Le vieux sire de la Bourdaisière avait toujours eu pour habitude d'aller droit au but avec les femmes; il ne crut pas devoir, en cette occasion, se départir de sa coutume : aussi, sans s'arrêter à pénétrer les mystères dont Catherine enveloppait sa demi-confidence :

—Est-ce Ombert, reprit la Bourdaisière, qui t'a donné cette Bible?

Catherine rougit et baissa les yeux.

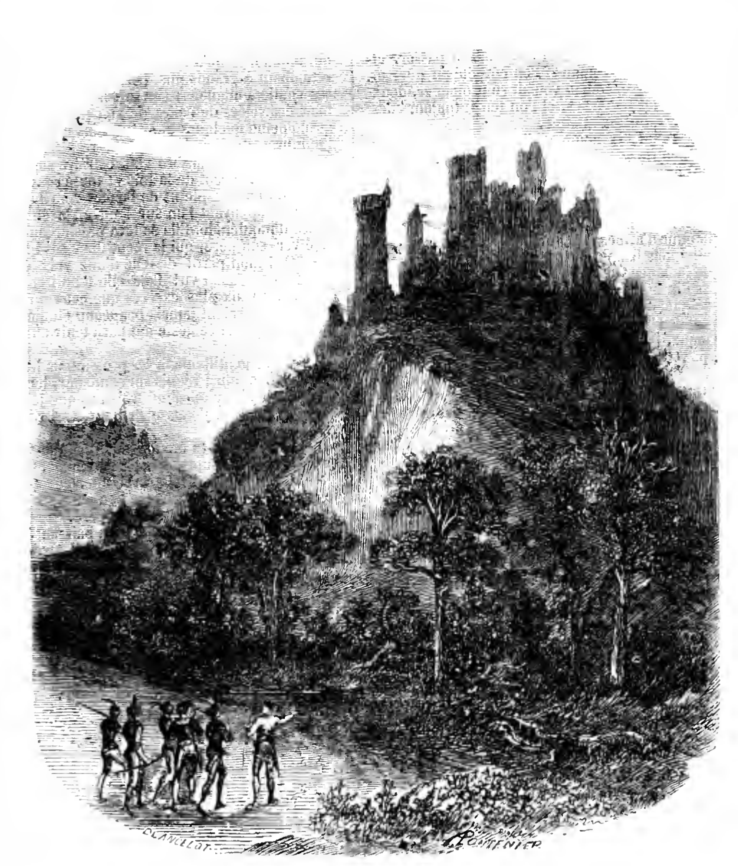
— Non, mon père; c'est le vieux bénédictin qui m'apprenait à lire il me l'a remise un matin, il y a un mois environ; j'ai cru que c'était l'ouvrage des religieux de Marmoutiers, et je n'ai pu m'en assurer, car il n'est plus revenu depuis lors, sans doute à cause des différends d'Ombert et de l'abbé, et tout à l'heure j'essayais de lire l'inscription.

— Ma fille, répondit le vieillard ému jusqu'au fond de l'âme, je prie le ciel de te rendre la paix; attends tout du temps... mais songe bien que la terre sera plus légère sur ma cendre si un jour, en approchant de ma tombe, qui la renfermera, tu peux me jurer que tu as rendu ton époux heureux par ton amour. Le rôle des femmes est sur la terre un perpétuel sacrifice. Si tu n'es pas heureuse, n'oublie pas que les regrets les plus amers sont plus légers à porter que le moindre remords. Le vieux seigneur prit la Bible, la tourna et retourna dans tous les sens, et finit par la remettre sur le prie-Dieu en disant :

— C'est un fort beau présent...

Puis, prenant le bras de Catherine, il le mit sur le sien et la conduisit dans l'autre salle, car le cor venait d'annoncer le dîner, qui était le repas du matin à cette époque.

La figure du sire de la Bourdaisière avait toujours un air d'hilarité et de satisfaction qui se manifestait par un tic qui lui était particulier, surtout à l'approche du repas; mais depuis la confidence de Catherine, son visage s'allongea, et le son du cor ne fut pas assez puissant pour séparer ses gros sourcils noirs qu'avait rapprochés l'aveu mystérieux de sa fille.



Le château de la Roche-Corbon.

IV

L'abbé.

Lorsque Catherine parut avec son père, une quarantaine de personnes qui se trouvaient dans la grande salle s'inclinèrent avec respect et attendirent que la dame et le vieux seigneur fussent assis ; mais Catherine, n'apercevant pas Ombert, hésitait à se mettre à table, lorsque le baron parut, revêtu d'un autre habit, car le sien avait été endommagé par son bain forcé. Au milieu de la foule on distinguait un vénérable ecclésiastique d'une soixantaine d'années, dont le visage respirait la bonté et la douceur; il était vêtu de sa soutane noire et paraissait préoccupé. Quand les maîtres se furent placés, le chef des hommes d'armes, les pages, les cavaliers et les gens les plus honorables de la maison se mirent devant la table en laissant une distance respectueuse entre eux et le groupe des deux seigneurs. Le chapelain dit alors le bénédicité, et, après avoir béni les mets, il s'assit ainsi que les maîtres; les commensaux allaient les imiter, lorsqu'on entendit la voix de Roch le Gaucher, qui entra, suivi du mendiant sauvé par Ombert.

— Non, s'écriait l'inconnu, je ne veux pas quitter ces lieux sans voir le bon seigneur qui m'a sauvé la vie... laissez-moi entrer !

Malgré les efforts du vieux majordome, le mendiant parut à la porte, regarda attentivement toutes les personnes qui étaient assises autour de la table, et devint alors l'objet de la curiosité générale. Son visage était sillonné d'une multitude de rides, et sa peau, luisante et jaunie, avait l'aspect du cuivre; ses cheveux, coupés carrément sur le front, croissaient librement sur sa nuque. Il portait pour habit une sorte de sac de toile grossière serré au milieu de son corps par une corde. Ses souliers avaient une forme très-éloignée de celle qui était en vogue, sa jaquette était rapiécée en plusieurs endroits, enfin il tenait à sa main un bâton qu'il n'avait jamais lâché, même en tombant dans la Loire, et qui se terminait en crosse. Ce singulier personnage promenait ses petits yeux verts sur toute l'assemblée, sans paraître embarrassé de se trouver en si bonne compagnie ; ses mouvements, libres et aisés, ne manquaient pas d'une sorte de grâce et de noblesse. — Messeigneurs, dit-il enfin, et vous, ma très-noble dame, faites-moi connaître, je vous en conjure, celui

qui m'a sauvé la vie ! demanda-t-il en s'inclinant légèrement. — Que t'importe, puisque tu es en vie !... lui répondit Ombert.

— Ma reconnaissance sera peut-être plus d'une fois utile à mon libérateur, répliqua le mendiant, surtout si, par hasard, c'était vous, le seigneur de la Roche-Corbon... car les grands ont plus souvent besoin des petits que vous ne le pensez.

— Allons, lui répliqua brusquement Ombert, sieds-toi là-bas, au bas bout de la table, et mange, car je veux que tu sortes content du château de la Roche-Corbon.

Le mendiant passa au bas bout de la table, s'assit sur une escabelle et parcourut l'assemblée d'un œil inquisiteur. Il arrêta un moment sa vue sur Catherine, et prit plaisir à admirer l'adresse qu'elle mettait à saisir les mets avec ses doigts sans les trop salir, car dans ce temps les fourchettes n'étaient pas encore en usage, et les dames avaient plus d'une difficulté à vaincre pour manger proprement. Catherine, délicate comme elle l'était, usait d'adresse et maniait si bien son couteau et son pain, qu'elle avait rarement recours à la nappe pour essuyer ses doigts mignons. Lorsqu'elle eut compris qu'Ombert avait sauvé le mendiant, elle jeta à son mari un regard qui le fit tressaillir de joie.

— Où va Ta Seigneurie, manant ? demanda le sire de la Bourdaisière.

L'inconnu lança à ce nouvel interlocuteur un regard méchant et moqueur, et répondit avec une insultante brièveté :

— Où tu iras, seigneur.

A peine cette phrase fut-elle prononcée, que Roch le Gaucher renversa de sa main le mendiant, qui fit la culbute derrière son escabelle, et un homme d'armes, le saisissant par la corde qui lui ceignait les reins, l'enleva pour le jeter dehors.

Dans cette position, l'imperturbable mendiant tourna sa tête jaunie vers Ombert et lui dit :—Cela ne m'empêchera pas de vous secourir au besoin, messire.

Cette scène étrange avait interrompu le déjeuner, et l'homme d'armes tenant le mendiant était le centre de tous les regards.

— Pends-le aux créneaux de la tour ! s'écriait le sire de la Bourdaisière, et prends garde que la corde ne casse !

— O mon père, dit Catherine émue, pour une parole inconsidérée, allez-vous ôter la vie à ce pauvre homme ? Je conviens qu'il le mérite, mais votre colère tombe trop bas pour ce matin.

Ombert, surpris de l'audace du mendiant et du calme qui régnait sur ses traits, malgré la singulière posture dans laquelle il se trouvait, prenait intérêt à lui. Il se joignit à Catherine pour tâcher de fléchir le vieillard irritable, et quand il crut y avoir réussi il fit un signe et dit :

— Bertram, laisse-le aller en paix ! le seigneur de la Bourdaisière



Le duc de Bourgogne.

lui pardonne... Et toi, mendiant, sois plus circonspect à l'avenir, en songeant au danger que tu viens de courir !

— Grand merci ! reprit le mendiant, dont le visage était passé de la couleur du cuivre jaune à celle du cuivre rouge.

Bon gentilhomme, au lieu d'aller à Paris, je reste quelque temps dans ce pays, et le ver que tu as dédaigné d'écraser pourra bien empêcher un beau chêne d'être abattu.

A ce mot le mendiant se redressa, choisit sur la table quelques bons morceaux qu'il mit dans son bissac, et sortit d'un air grave et posé qui laissa l'assemblée dans le plus grand étonnement.

— Ce païen-là, reprit la Bourdaisière à demi-voix et essuyant sa barbe et ses doigts à la nappe, ce païen-là a fait allusion à ta situation, et le fait est qu'elle n'est pas brillante.

— Que voulez-vous dire ? répliqua Ombert en l'interrompant.

— Je veux dire que si ces bons moines lancent contre toi cette excommunication dont ils t'ont menacé, je ne sais trop ce que tu deviendras : tout le monde t'abandonnera, tu seras seul dans ton château, et tu ne trouveras pas même un cuisinier, car... aye !... aye !... s'écria le vieux seigneur, qu'as-tu donc ? prends-tu mon pied pour une enclume ?

En effet, le jeune Ombert, mécontent d'entendre son beau-père discuter sur de telles matières devant ses gens, qui tous, à l'exception de quelques hommes d'armes, étaient fort religieux, voulait à toute force faire taire le sire de la Bourdaisière.

— Vous qui êtes connu des bons pères, et dont l'attachement à la religion est si grand, répondit alors Ombert, pourquoi ne tenteriez-vous pas un effort en ma faveur. L'autre jour j'ai voulu obtenir une explication de ce vieil abbé, et Bertram est témoin que je n'avais que de bonnes intentions : le malheur a voulu que mon cheval ait bronché et que dom Hélias se soit laissé tomber de peur sur son sous-prieur ; alors toute la volière s'est mise à chanter, il a été impossible de nous entendre... Allez-y, voyez ce qu'ils veulent, et tout s'arrangera.

— A la bonne heure, s'écria le vieux seigneur, c'est parler d'or ! comme dit mon vieux chapelain Robert, et comme il est dit je ferai.

Alors Catherine alla chercher dans l'armoire dont nous avons parlé une aiguière d'argent, la remplit d'eau et la présenta à son père, qui se lava les mains, puis elle lui offrit encore elle-même une serviette peluchée selon l'usage du temps ; alors le père embrassa sa fille sur le front en lui disant :

— Merci, Catherine.

Après ce peu de mots, dits d'un ton à la fois doux et sévère qui révélait des nuances de sentiment plus délicates que l'on n'aurait pu en attendre de la lourde organisation de ce brave seigneur, le véné-

Le chapelain se leva, prononça les Grâces, et Catherine, suivie de Marie, sa femme de chambre favorite, rentra dans son appartement. A ce signal chacun se retira, laissant Ombert et la Bourdaisière seuls dans la salle.

— Eh bien, dit ce dernier à Ombert, je vais me rendre sur-le-champ à Marmoutiers; ce sera bien le diable si je n'arrange pas ton affaire.

— Allons donc choisir parmi les chevaux celui qui vous conviendra le mieux, reprit Ombert.

Les deux seigneurs sortirent, et le jeune baron dirigea ses pas vers l'écurie.

Entre chacune des tours qui se trouvaient de distance en distance dans le mur d'enceinte on avait pratiqué, dans l'épaisseur même de la fortification, des salles, des appartements, des écuries, enfin ce mur était habité par tous les gens du château, et, le toit de ces constructions étant une voûte solide, on communiquait par une galerie supérieure à toutes les tours. C'était vers l'un de ces bâtiments que se dirigeait Ombert, lorsque tout à coup un faucon vint s'abattre sur son bras, cherchant à se placer sur son poing.

— Bertram! Roch! Christian! s'écria Ombert en fureur, qu'on aille me chercher Grild le fauconnier!... Laisser échapper mon faucon chéri, le seul qui ait plu à Catherine! il me le payera, le coquin!

Roch le Gaucher, tout vieux qu'il était, amena par sa ceinture un petit homme dont la figure ressemblait assez à celle d'un chat-huant; il se soutenait avec peine, et ses yeux hagards semblaient souffrir de l'éclat du jour et de l'impression de l'air. Ombert fut encore plus en colère de le trouver ivre, et prenant un bâton, il le lui montra, ce qui fit pousser des cris inarticulés au fauconnier.

— Lorsqu'il sera dans son bon sens, corrigez-le! dit Ombert à Roch le Gaucher. Celui-ci leva les yeux au ciel à l'aspect d'un tel désordre parmi des gens qu'il avait la charge de conduire, et emmena Grild en murmurant.

Pendant ce temps, le sire de la Bourdaisière avait été à l'écurie et ramenait un très-beau cheval sur lequel il monta en disant à Ombert : — Les choses faites ne sont plus à faire. Et il essaya de donner un air de sentence à ses paroles en contractant ses deux lèvres par la petite grimace qui lui était habituelle.

— Roch, s'écria Ombert, Roch, à cheval! le sire de la Bourdaisière ira-t-il tout seul au monastère? Allons, mon Gaucher, à cheval!

En entendant cet ordre, le petit vieillard encore vert sauta vers l'écurie, et avant que le sire de la Bourdaisière et Ombert fussent convenus des concessions à faire à l'abbé Hélias, il parut, monté sur un fort beau cheval, et se rangea derrière ses maîtres avec une promptitude, un silence et des manières qui annonçaient une longue habitude du service militaire.

Alors Ombert sonna du cor, et la sentinelle du pont-levis livra passage au sire de la Bourdaisière et à son vieil acolyte. Roch le Gaucher était en quelque sorte le maire du palais de Roche-Corbon, où il remplissait les divers emplois affectés depuis aux intendants. Roch avait accompagné Ombert XXIV en Palestine, et il avait eu la douleur de le voir succomber dans l'esclavage. Roch ne s'était soustrait à la mort qu'en reniant la foi catholique, et comme il avait fait serment de la main droite sur le Coran, il avait condamné cette main infidèle à une perpétuelle inaction; peu s'en était fallu même qu'il ne se la coupât : mais à Rome, où il était allé demander l'absolution de son crime, le grand pénitencier l'avait engagé à conserver ce membre au service de Dieu, ce que Roch avait compris dans le sens qu'il ne devait point le mettre au service des hommes.

Ce vieillard avait près de quatre-vingts ans; il était petit, vif, éveillé, et de plus fort vigoureux encore; son front était saillant, ses yeux gris et enfoncés, son nez pointu, et tout son corps d'une maigreur surprenante. Il portait toujours des habits d'une couleur foncée, et ses cheveux blancs s'échappaient de dessous un bonnet de couleur marron, surmonté d'une plaque d'or aux armes de Roche-Corbon. Son dévouement à cette noble famille était aussi grand que son attachement à la religion catholique, apostolique et romaine, et si ces deux sentiments mis en opposition depuis quinze ans par la conduite des Ombert envers le monastère élevaient en lui des combats assez plaisants, sa longue expérience, son habitude de régir les domaines, lui avaient acquis le droit de parler assez librement à son maître et lui donnaient une grande autorité sur les vassaux et les gens du château. Roch était en quelque sorte un *fac-simile* du pouvoir du baron et le pivot sur lequel roulaient les affaires de la baronnie. Jamais le bailli, le sénéchal, les francs-archers, le curé du village, ne se seraient adressés à d'autres qu'à Roch avant de paraître devant le seigneur, et Roch n'abusait aucunement de cette autorité.

En ce moment il suivait le sire de la Bourdaisière avec un visible contentement. En effet, depuis que le baron avait été cité trois fois par l'abbé Hélias, Roch avait eu une peine infinie à revenir au château. Le vénérable Boniface lui-même, pauvre prêtre, avait longtemps hésité entre le courroux des bénédictins et celui des barons ses bienfaiteurs; Roch le Gaucher lui avait représenté que pour un seul homme il allait priver tout un peuple des secours de la religion, et que son devoir était de rester jusqu'au dernier moment pour éveiller le repentir dans l'âme de son maître. Cette dernière raison avait convaincu Boniface, et l'air soucieux qu'on lui a vu pendant qu'il récitait le bénédicité venait de ce que l'endurcissement du jeune baron allait le forcer à quitter le château; car il ne se sentait pas assez fort, en cas d'excommunication, pour lutter contre les bénédictins, qui l'auraient fait interdire et condamner comme fauteur de l'hérésie. Or Roch le Gaucher, depuis ces fatales citations, ne voyait en l'avenir que des malheurs, et voici comment il exprima ses craintes au sire de la Bourdaisière. Lorsqu'ils furent sur le chemin qui menait au monastère par le haut de la montagne, il fit avancer son cheval près de celui du sire de la Bourdaisière par une imperceptible gradation, et finit par se trouver presque à côté du seigneur sans que ce dernier pût s'en formaliser en rien, car Roch mit à ce petit manége une attention et une lenteur qui décelaient le respect qu'il avait pour ses maîtres, et qui sans doute eût fait rire le bon seigneur s'il s'en fût aperçu. Comme la transition d'un tel acte à une tentative de conversation eût été peut-être trop rapide, Roch commença par tousser deux fois légèrement, puis il soupira profondément à plusieurs reprises, enfin il se hasarda à commencer ainsi :

— Que Dieu et ses saints, et surtout notre Seigneur Jésus, aident votre sagesse dans son entreprise; car, si vous réussissez, monseigneur, vous m'ôterez un poids de cent livres que j'ai sur l'estomac, sans parler du service que vous rendrez à monseigneur votre gendre. Non, en vérité, je ne vis pas depuis que nous sommes cités par Sa Révérence l'abbé dom Hélias. Dire qu'une maison comme celle des Roche-Corbon serait excommuniée! Que deviendrait le pauvre Roch, lui qui a déjà renié Dieu une fois! Je suis obligé, voyez vous, d'être plus chrétien qu'un autre, et je ne sais si je pourrais risquer ainsi mon âme en servant un excommunié! J'aimerais mieux mourir, car je ne trahirais ni mon maître ni Dieu.

— Bah! reprit le sire, saint Pierre a renié trois fois Jésus, qui était son Dieu et son maître.

— Oui, mais c'était un saint, répondit le pauvre Roch, et le père Boniface dit que les apôtres prenaient des licences qui ne nous sont pas permises. Mais, sire, ce qui m'effraye, c'est que si mon maître était excommunié tout le monde l'abandonnerait; car, grâce à mes soins, tous les gens du château sont religieux et pour tous les trésors du pape ne compromettraient pas le salut de leur âme. Tous les matins ils vont à la messe du père Boniface et vivent en état de grâce, à l'exception de ces damnés hommes d'armes qui sont pires que les mécréants, car ils ne croient même pas en Dieu. Ainsi, mon bon seigneur, il faut user d'adresse et de politique, car j'aimerais mieux voir le baron mon maître mort ou ruiné que de le voir excommunié! et cependant Dieu m'est témoin que je l'aime plus que moi-même.

— Ruiné! hum!... mort! hum! hum! telle fut la réponse du seigneur de la Bourdaisière, qui commençait à apercevoir des difficultés dans sa mission, et des suites plus fâcheuses qu'il ne l'avait cru à l'excommunication : ses fermiers, ses serfs, ses gens, lui payeront-ils ses dîmes, ses loyers et ses redevances?

— Je ne le crois pas, répondit Roch, à moins qu'il ne les prenne lui-même à l'aide de ses hommes d'armes, si ces derniers lui restent fidèles... mais vous savez que pour un marc de plus par an Bertram et sa troupe serviraient l'abbaye : mon jeune maître n'a pas fait la guerre avec eux, et ces gens-là ne connaissent que leur paye; mais soyez certain que l'abbé Hélias ordonnera à tout le monde de laisser notre maître dans l'abandon, sous peine d'être excommunié comme lui.

— Diable! diable! dit encore le vieux la Bourdaisière, voilà qui est sérieux... et à quoi je n'ai point encore songé. Vrai Dieu! j'ai de la religion, mais, si l'on me mettait mes domaines en interdit, je sens que j'aurais bien de la peine à m'empêcher de frotter les auteurs d'une telle mesure.

A ce moment ils aperçurent, en descendant le chemin creusé dans le roc, les hautes murailles et les nombreuses constructions qui composaient à cette époque le monastère de Marmoutiers. Ces bâtiments étaient situés précisément au bas du rocher qui régnait tout le long de la côte, si bien que l'abbaye semblait taillée dans la masse de cette roche blanchâtre, et le fait est que les moines y avaient pratiqué des appartements. Le monastère était donc dominé dans toute son étendue par la montagne au sommet de laquelle les religieux avaient depuis quelque temps planté de la vigne. Les murs de Marmoutiers s'avançaient jusqu'au bord de la Loire, et la porte principale de l'abbaye donnait sur le fleuve. On arrivait à cette porte par deux chemins. Celui de Roche-Corbon était creusé dans le roc, et venait aboutir à une plate-forme assez vaste que les moines avaient conquise sur les eaux de la Loire. Cette espèce de digue servit sans doute de modèle à la levée que l'on construisit bien plus tard de ce côté du fleuve. L'autre chemin allait directement à Saint-Symphorien. Cette route était prise sur le rocher et facilitait l'abord du monastère du côté de Saint-Symphorien qui s'élevait en amphithéâtre. A un demi-mille plus haut, l'espace qui se trouvait entre la Loire et le rocher devenait assez large, et les jardins de l'abbaye étaient situés dans cette plaine.

La vue de ces hautes et épaisses murailles, qui n'avaient dans leur ensemble aucun ordre et qui n'offraient qu'une masse informe de bâtiments de divers styles, ajouta encore à la perplexité du vieux seigneur de la Bourdaisière : sa figure, ordinairement riante, fleurie, était devenue soucieuse, et trahissait la fatigue que lui faisait éprouver la nécessité de réfléchir, nécessité que d'ordinaire il subissait le plus rarement possible. Il se résignait cependant à ce labeur pénible, et les embarras de sa négociation l'occupaient moins peut-être que l'état dans lequel il avait trouvé une fille chérie dont il avait cru jusqu'alors voir assuré le bonheur, et qu'il voyait maintenant en proie à un chagrin dont il ne pouvait pénétrer le mystère. Mais quand il vit approcher l'instant critique, en entendant sonner les cloches du monastère, toutes les difficultés du moment se présentèrent en foule à son esprit, et il aurait bien voulu pouvoir se faire assister par Roch, à qui il enviait tacitement sa connaissance des affaires et son heureuse loquacité.

En arrivant à l'abbaye, ils virent de loin le mendiant assis sur une pierre à l'ombre de quelques tilleuls qui se trouvaient aux portes du monastère. Il mangeait avec insouciance et avec le plus grand calme les provisions qu'il avait faites à la Roche-Corbon. Le mendiant regarda le sire de la Bourdaisière d'un air goguenard, comme s'il eût compris l'embarras du vieux seigneur, de même qu'il avait prévu son arrivée au monastère; heureusement pour lui, le sire de la Bourdaisière était beaucoup trop absorbé pour s'en apercevoir. Roch descendit de cheval pour sonner.

Lorsque le Gaucher eut nommé le visiteur et expliqué en peu de mots l'objet de la visite, le tourier les laissa passer en leur disant qu'ils trouveraient l'abbé Hélias au réfectoire, car l'heure du repas venait de sonner. Le frère mit les chevaux à l'écurie du monastère, après avoir indiqué le réfectoire aux deux arrivants.

Ceux-ci traversèrent donc, au milieu du silence le plus absolu, les cours de l'abbaye; ils regardèrent avec curiosité les fenêtres étroites et les murs solides de ces constructions monastiques : ils aperçurent un mouvement extraordinaire dans les bâtiments extérieurs de l'abbaye dans lesquels on avait l'habitude de loger les étrangers. Ils virent une épaisse fumée sortir de la cheminée de la cuisine, et des religieux courir de chambre en chambre de cet air affairé que la plus petite aventure donne aux gens qui vivent habituellement dans la retraite.

Roch et la Bourdaisière virent avec étonnement cette activité insolite, et le Gaucher, qui avait une intime connaissance de la tranquillité ordinaire de l'abbaye, s'écria :

— Oh! il y a du nouveau ici! Vous verrez que c'est à cause de mon pauvre maître. Depuis trente ans je n'ai pas vu pareille alerte.

En effet, deux jeunes religieux portaient, l'un des vases de fleurs fraîches et choisies avec goût, et l'autre des flacons de vin; un troisième parut, qui apportait deux miroirs d'acier encadrés dans un ouvrage en filigrane qui brillait comme s'il fût à peine sorti des mains de l'ouvrier. Ceux qui venaient des appartements des étrangers emportaient du linge, des meubles et toutes sortes d'objets qui ne paraissaient point à l'usage ordinaire des moines.

— Mon frère, dit Roch à l'un de ces derniers, pourriez-vous nous conduire au réfectoire?

Le frère les guida sous une voûte obscure, et, leur montrant une porte, il la leur désigna comme donnant accès au lieu de la réunion de tout le couvent, et cependant on n'entendait pas le moindre bruit.

— Comment, dit Roch au frère, personne n'annoncera-t-il à dom Hélias le seigneur de la Bourdaisière?

A ce nom le jeune frère donna ce qu'il tenait à un autre religieux, et leur ouvrit la porte, en passant le premier afin de les annoncer. Roch et la Bourdaisière entrèrent dans une longue et immense salle au milieu de laquelle s'élevait une table aussi longue que la salle elle-même; de chaque côté de cette table étaient assis des religieux mangeant dans le plus grand silence. Ce réfectoire n'avait aucun autre ornement qu'un grand crucifix placé au fond de la salle. Les murs, en voûte, étaient garnis, jusqu'à trois pieds au-dessus du sol, d'une boiserie de châtaignier très-propre, et les vitraux étaient remarquables par la diversité et par l'éclat de leurs couleurs. Toutes les têtes se tournèrent avec une vive curiosité vers les arrivants, et un sourd chuchotement se fit entendre. Les deux vieillards devinrent l'objet d'un tel examen, que Roch et le sire de la Bourdaisière purent croire qu'ils étaient attendus depuis quelque temps. Les moines étaient tous vêtus d'une soutane blanche, par-dessus laquelle ils portaient une robe noire relevée sur le côté, et leur scapulaire étroit retombait sur leurs épaules, en laissant leur tête nue. C'eût été un aspect bizarre pour un étranger que toutes ces têtes rasées, dont les crânes blancs et luisants avaient pour ornement une lisière de cheveux très-courts. Le chuchotement des moines devint assez bruyant, alors un sifflement impérieux de l'abbé les fit rentrer dans leur réserve précédente, et le mouvement simultané de toutes ces têtes leur donna l'aspect d'une réunion de marionnettes dirigées par le ressort d'une mécanique. L'abbé était assis dans une haute stalle au fond du réfectoire, et au-dessus de sa tête était placé le grand crucifix dont nous avons parlé; devant son siége était dressée une table qui, au lieu d'être chargée de mets, était couverte de copies et de manuscrits. En effet, l'abbé Hélias, trop âgé pour prendre ses repas avec ses religieux, assistait aux leurs, afin d'examiner leurs ouvrages pendant ce temps et leur adresser des reproches ou des louanges.

L'abbé Hélias était un beau vieillard à cheveux blancs; son costume n'avait rien de plus orné que celui des autres religieux, excepté quand il officiait, car alors il était revêtu du costume magnifique des abbés mitrés qui étaient à la tête des chefs d'ordre des bénédictins. En ce moment dom Hélias n'avait qu'une soutane blanche et une sorte de rochet de soie violette sur laquelle brillait une croix d'argent. Il était d'une grande maigreur; ses yeux noirs semblaient jeter des éclairs à travers les sourcils blancs qui les cachaient à demi. Les pommettes de ses joues et son front étaient extrêmement saillants. la peau blanche qui les recouvrait était plus fraîche et plus tendre que ne le comportait son grand âge. Ses lèvres minces semblaient se dévorer l'une l'autre, et son menton sévère était plus ridé que le reste de son visage. L'âge, les travaux et l'austérité de sa vie avaient courbé sa taille. Néanmoins le vieillard s'efforçait de tenir la tête droite, et son attitude était pleine de vigueur et de majesté.

De tous les défauts qu'on reprochait à cette époque aux ordres religieux, dom Hélias n'avait que celui de donner trop d'extension aux devoirs de sa charge, et d'ouvrir trop facilement l'oreille aux conseils d'envahissement que lui donnaient quelques-uns des membres les plus influents de la congrégation. Il s'abusait alors sur l'esprit de secte qui l'animait, et croyait, en servant les intérêts du monastère, ne prendre que ceux de la religion. Du reste, il s'était toujours montré charitable, bienfaisant, juste surtout, plein de condescendance pour les inférieurs, mais inflexible et hautain avec ses égaux, simple et et digne avec les grands personnages.

Il tenait une copie sur vélin d'un manuscrit grec très-précieux, et il notait de l'ongle les fautes que le calligraphe avait laissé glisser dans cette œuvre de patience et d'érudition. Dom Hélias n'avait pas levé la tête : lorsque les moines firent entendre leurs chuchotements, il les avait rappelés à l'ordre par son petit sifflement habituel, et il expliquait à dom Guidon, son sous-prieur, quelques abréviations du manuscrit grec, lorsque le religieux vint lui annoncer le seigneur de la Bourdaisière.

Un nuage passa sur son front, et il jeta un coup d'œil rapide sur Guidon pendant que le vieux seigneur s'approchait de lui.

Guidon, le sous-prieur, était un homme d'une quarantaine d'années, et il remplissait auprès de son abbé la fonction que les conducteurs donnent à ces jeunes chevaux vigoureux qu'ils placent à la tête d'un attelage en arbalète et qu'ils laissent s'abandonner à leur ardeur, tandis que souvent les autres ne font que trotter. Ce sous-prieur jouait un grand rôle au monastère et au château : c'était lui qui avait toujours, en quelque sorte, jeté de l'huile sur le feu et animé le monastère contre la baronnie. Du reste, son extérieur dissimulait merveilleusement son esprit de ruse et de politique tortueuse. Il était de moyenne taille, gros, frais et bien nourri; de longues paupières noires, presque toujours baissées, semblaient n'être ainsi développées que pour cacher l'éclair oblique de son regard sournois; ses traits étaient pleins de mignardise, son air doucereux et modeste, ses mains potelées, son pied gras et petit, son maintien réservé, sa démarche composée; du reste, son savoir était grand, mais il en tirait vanité plus qu'il ne convenait à un homme d'église. Tel était dom Guidon, sous-prieur de l'abbaye. Son caractère avait une ressemblance générale avec celui des Tourangeaux, car il était de Touraine, et même de Roche Corbon. Sa famille avait eu à se plaindre des seigneurs du lieu, et, lorsque le jeune Guidon chercha un refuge dans le cloître, il était facile de présumer que l'air du monastère n'affaiblirait pas son ressentiment.

Lorsque le jeune novice annonça le sire de la Bourdaisière, dom Guidon répondit au coup d'œil de l'abbé par un regard triomphant qui semblait dire : — Les Philistins veulent capituler... mais il ramena bientôt ses yeux vers la terre d'un air de modestie, et il tâcha néanmoins de les tourner de côté, pour examiner la contenance du sire de la Bourdaisière. Ce dernier, suivi de Roch, se tenait debout devant l'abbé, dans le plus grand silence, lorsque dom Hélias, interprétant la taciturnité du bon seigneur, lui dit d'un ton superbe :

— Vous pouvez parler devant la communauté, digne sire de la Bourdaisière, car je présume que votre mission a pour but les intérêts de la religion autant que ceux de votre gendre.

A ce mot, Roch le Gaucher poussa un soupir et regarda les moines avec envie. Le sire de la Bourdaisière tournait entre ses doigts sa toque qu'il avait retirée à l'aspect de l'abbé. Il prit enfin la parole :

— Votre Révérence, dit-il, pensera peut être comme moi que, lorsque les intérêts de la religion se trouvent confondus avec l'intérêt des nobles seigneurs qui la protégent, on ne peut pas traiter de telle matières en public.

A ce moment un jeune religieux entra dans le réfectoire, et, s'avançant vers le prieur, lui dit quelques mots à l'oreille. Dom Hélias fit un mouvement de tête et répondit à Labourdaisière : — Eh bien, seigneur baron, vous serez satisfait. J'ai à visiter un appartement du

monastère; chemin faisant, nous parlerons de ce qui procure à la communauté l'honneur de votre visite.

A ces mots, l'abbé, abaissant son capuchon sur sa tête, sortit du réfectoire, suivi de la Bourdaisière, de Roch et du sous-prieur.

V

Les voyageurs

L'abbé se dirigea, à travers les cours, vers les appartements dans lesquels Roch avait remarqué tant d'agitation, et pendant le chemin la Bourdaisière, que tous ces délais impatientaient, entra brusquement en matière et dit à l'abbé : — Votre Révérence a-t-elle résolu de me faire l'honneur de me dire pourquoi elle tourmente mon gendre, ce qu'elle exige de lui et sur quels actes elle a fondé ses menaces d'excommunication?

— Ce que j'exige de lui, s'écria l'abbé avec hauteur et en redressant la tête, c'est une soumission complète, une amende honorable en public, à la cathédrale de Saint-Gatien, où il se rendra pieds nus, un cierge en main, pour demander à rentrer dans le sein de l'Église!... Et, ajouta l'humble sous-prieur à voix basse, qu'il fasse quelque pieuse fondation pour racheter sa faute.

Le vieux seigneur crut rêver en entendant l'abbé parler ainsi.

— Faire une fondation!... s'écria-t-il, et avec quoi, de grâce?... n'est-il pas sans argent, et lui reste-t-il d'autre ressource, si vous continuez vos persécutions, que d'aller joindre ses hommes d'armes à ceux de quelque écorcheur, d'appeler ses vassaux à son aide et de mettre votre monastère et ses possessions à feu et à sang.

L'abbé répondit à cette explosion par un sourire d'ironie, et le sous-prieur eut peine à dissimuler sa joie : — Votre seigneurie ne parle pas sérieusement, dit-il avec douceur.

— Fort sérieusement, par ma foi!...

— Eh bien, si telles sont les intentions de votre gendre, dit l'abbé, nous soutiendrons la guerre; l'abbaye a ses vassaux, et les foudres de l'excommunication pourront réduire le rebelle au seul appui de son bras.

— Mon honorable maître, dit Roch en se glissant entre eux, n'a pas témoigné de telles intentions, et le seigneur de la Bourdaisière a exprimé seulement la crainte qu'une rigueur excessive ne poussât son gendre à des extrémités fâcheuses, et qu'il serait d'un grand scandale que Vos Révérences n'aient pas cherché à éviter.

— Assurément!... dit la Bourdaisière, en remerciant le Gaucher par un regard.

— Qu'Ombert de Roche-Corbon s'humilie! répondit l'abbé avec un geste impérieux, qu'il fasse une amende honorable! Croit-il que cinq années de persécution et l'outrage récent qu'il a fait à la majesté divine puissent être l'objet d'une transaction honteuse pour Dieu et sa sainte religion? S'il vous a chargé de négocier de pareils intérêts, vous avez accepté une imprudente mission, car vous auriez déjà dû vous éloigner d'un relaps et d'un hérétique.

— Il est l'époux de ma fille... dit le vieux seigneur avec dignité en montant les marches d'un escalier en colimaçon

— Votre fille vous sera rendue, répondit l'abbé. L'excommunication ne relève-t-elle pas de tous les serments?... Elle deviendra veuve, puisque son époux sera mort et retranché de la communion des fidèles.

— Hélas! s'écria Roch épouvanté.

— Qu'il y pense, reprit l'abbé, car demain il ne sera peut-être plus temps, et dans deux jours son repentir ne serait plus admis. Le saint jour du dimanche éclairera sa pénitence ou sa condamnation.

En achevant ces mots, l'abbé entrait dans une chambre simplement meublée, mais qui avait été sans doute nettoyée avec soin. L'abbé se tut, pour examiner si tout était disposé suivant ses ordres. Un feu clair brillait dans une cheminée antique si vaste et si haute, qu'on pouvait s'y tenir debout. De là ils passèrent dans une autre chambre tapissée en entier. Sur la cheminée étaient des fleurs, des vases, et un sablier pour indiquer l'heure. Les meubles étaient plus élégants que ceux dont on se servait même pour les étrangers de distinction; et, d'après cette recherche, il était facile de deviner que les religieux attendaient quelque hôte d'importance.

Mais rien n'était comparable au luxe que les moines avaient déployé dans la chambre à coucher. Le lit était en étoffe de soie du Levant, le plancher tapissé, les murs garnis d'un cuir noir relevé par la représentation en dorure d'une chasse; les meubles couverts d'étoffes précieuses, paraissaient étrangers au mobilier de l'abbaye. Sur la cheminée étaient plusieurs friandises recherchées, des figues de Malte, des raisins d'outre-mer, du sucre presque blanc dans un vase de cristal, de l'hydromel et de l'hypocras, les deux boissons les plus recherchées de ce temps, et les religieux y avaient joint deux pots pleins du vin qu'ils avaient recueilli récemment d'une vigne plantée sur le haut de leur rocher sauvage. Les pères n'avaient point oublié le drageoir aux épices et les fruits confits. Des miroirs, ornés de cadres travaillés en arabesques, étaient attachés de chaque côté de la cheminée, dans laquelle un feu petillant réjouissait la vue; les draps étaient fins et blancs comme de la neige.

L'abbé Hélias regarda tout avec une curieuse attention, et il fit observer qu'on avait oublié des chandeliers et de la bougie La manière dont il examinait cette chambre meublée avec un luxe royal, le peu de cas qu'il semblait faire du sire de la Bourdaisière, offensèrent ce dernier. Alors, quoique Roch le tirât par le pan de son justaucorps de chamois, il dit à l'abbé : — Je souhaite que tout ceci ait une fin heureuse pour vous, mais la rigueur de votre arrêt n'est pas faite pour convertir le baron, et il a des amis en Touraine.

Le sous-prieur se tourna vers le sire de la Bourdaisière et lui répondit : — Le monastère ne manque peut-être pas non plus d'amis, et les préparatifs dont vous êtes témoin annoncent de reste qu'il en attend...

En ce moment on entendit résonner la cloche qui surmontait le portail de l'abbaye; quelques minutes après, un vieux moine à la démarche tremblante vint avertir l'abbé que les hôtes qu'il attendait approchaient de l'abbaye. Alors dom Hélias, se tournant vers la Bourdaisière, lui dit avec le geste d'un supérieur qui veut congédier un inférieur : — Vous entendez, mon fils? allez engager votre gendre à se soumettre, s'il ne veut pas que la colère du Seigneur ruine en un seul jour le château que ses ancêtres ont mis tant d'années à élever... qu'il fasse une amende honorable et quelque fondation...

— Il suffit! interrompit la Bourdaisière avec hauteur. Et, se couvrant la tête il poussa Roch dans l'escalier, et descendit suivi des trois religieux.

Malgré la précipitation avec laquelle Roch et le vieux seigneur regagnèrent la première cour du monastère, ils furent accompagnés des trois moines qui se dirigeaient vers le portail avec une curiosité et une préoccupation qui étaient peut-être le premier contre-sens de ce genre que leur conduite eût offert jusqu'à ce jour.

L'abbé, s'appuyant sur son acolyte, s'avança jusque sur la route, et vit, en effet, arriver de Saint-Symphorien quatre cavaliers enveloppés d'un nuage de poussière. En apercevant l'abbé, le mendiant s'accroupit derrière un arbre, et, protégé par un monceau de pierres qui servaient à réparer la digue, il se cacha pour examiner les survenants sans être vu de personne. Bientôt les quatre cavaliers arrivèrent au portail du monastère. les deux premiers étaient remarquables, l'un par l'élégante simplicité de sa mise, et l'autre par l'extrême richesse de son costume, le troisième avait l'air d'un domestique de confiance, et quand ils furent devant l'abbaye ils s'arrêtèrent sur un mouvement du cavalier qui était le plus simplement vêtu, et dirent au quatrième : — Georges, retournez à Saint-Symphorien, et que chacun y observe la plus grande discrétion .. Le premier qui parlera sera pendu pour la première fois, de peur qu'il n'y revienne. Surtout que l'on ne *prenne* rien chez le paysan, dans le pays. Vous aurez soin de rembourser tout ce qu'on aura dépensé.

— Des fonds ont sans doute été disposés à cet effet? répondit le cavalier, qui s'arrêta sur cette interrogation.

Cet homme était revêtu d'une cotte de mailles et portait un casque très brillant, il paraissait le chef de quelque compagnie d'hommes d'armes, son armure était riche, et ses éperons d'or, sa selle, garnie de clous d'argent, indiquaient un personnage important. A sa réponse, l'inconnu fronça les sourcils, d'un air mécontent qui ne paraissait pas devoir lui être habituel; son regard était doux et ses traits réguliers.

— Des fonds!... répéta gaiement un nouvel interlocuteur, dont le riche costume contrastait avec la simplicité du premier : n'y a-t-il donc pas des juifs dans le monde, et la ville de Tours a-t-elle été depuis peu délivrée de ce fléau de la chrétienté et des fils de famille? Va toujours! qui sait si nous ne battrons pas monnaie ici?... Et il montra le monastère par un geste.

L'inconnu, cette fois, sourit lui-même gracieusement. — Savy, tu parles d'or! s'écria-t-il; si j'étais roi, je ferais de toi mon surintendant des finances. — Saint-André!... ajouta-t-il en s'adressant au cavalier, on m'enverra mes équipages.... Et il montrait gaiement le chaperon qu'il avait sur la tête.

Le cavalier partit au grand galop, et alors l'abbé s'avança vers les deux inconnus d'un air respectueux et digne qu'un fin sourire accompagna. — Nous arrivons, dit-il, à votre rencontre avec l'antique simplicité des premiers chrétiens; la réception que peuvent vous faire de pauvres moines ne sera pas sans doute digne de vous, mais, certes, ce ne sera que dans tout ce qui regarde les agréments de la vie, car nulle part vous ne trouverez des cœurs qui vous soient plus dévoués... Et l'abbé appuya sur ces dernières paroles.

Le plus jeune et le plus simplement vêtu des deux cavaliers fit un signe de tête gracieux à l'abbé et descendit de cheval en disant à voix basse à son compagnon : — Voici bien trois bonnes têtes de cafards !... Qu'en dis-tu, Savy?

Se tournant alors vers l'abbé avec les marques d'une déférence pleine de gravité, l'inconnu lui répondit : — Je suis déjà venu dans votre abbaye à votre insu et à celui de toute la communauté, et je me suis, mon père, si bien trouvé de votre hospitalité ordinaire que je serai peut-être mieux chez vous aujourd'hui que chez moi... au moins y serai-je tranquille et n'aurai je point de combats à livrer. N'est-il pas vrai, Savy?

— Pour des combats, reprit Savy, nous en aurons peut-être.

L'inconnu fit encore un signe plein de grâce à son compagnon. — Eh, pardieu! j'aperçois sous ce capuchon, dit-il en montrant le vieux moine rusé, une figure de connaissance ! Qu'en dis tu, Jacob?

Jacob était le dernier des inconnus, celui dont les manières et la figure annonçaient le domestique de confiance, le valet chéri que tous les gens d'une grande dignité prenaient à cette époque pour intime confident et qu'ils choisissaient parmi leurs valets, comme à Rome les empereurs les choisissaient parmi les affranchis.

Jacob s'avança et commença avec le vieux moine une conversation dont le ton familier indiquait combien son maître était puissant.

— Ah! l'abbé! s'écria le jeune seigneur, vous avez là un véritable duplicata de Satan! — Il a toujours eu le génie des affaires, répondit l'abbé en rectifiant ainsi la phrase de son hôte, afin de sauver l'honneur monastique

L'abbé et ses trois hôtes se dirigèrent vers les appartements qu'on avait préparés, et les deux autres religieux restèrent sous le portail. Le sous-prieur et le vieux moine s'examinèrent l'un l'autre pendant quelque temps sans parler. Guidon caressait de la main son menton bleuâtre et rebondi; il jetait au vieux moine des regards furtifs par lesquels il semblait infuser ses pensées au frère Luce, et ce dernier, semblable au chien qui attend un signe de tête de son maître, semblait dire : — Je vous entends !... Ses yeux brillaient sous son capuchon d'une expression de malice infernale. Ce religieux était le démon familier du couvent : vieilli dans la ruse et dans l'intrigue, il entendait à demi-mot et faisait la guerre en renard, animal avec lequel sa figure avait quelque analogie.

— Frère Luce, dit enfin le sous-prieur après avoir regardé les tours du château de Roche-Corbon, pourquoi avez-vous cessé les leçons de lecture que vous donniez à la châtelaine de Roche-Corbon?...

— J'ai cru voir que mes soins pour elle déplaisaient à Sa Révérence...

— Nous ne vous l'avons jamais dit, frère Luce, répondit le sous-prieur en lançant un regard de côté sur le frère.

— J'y vais aller, répliqua le vieux bénédictin.

— Frère Luce, dit le sous-prieur avec un air de flatterie et en appuyant sur les moindres paroles, dom Hélias connaît votre discrétion et votre rare intelligence, et, d'après cette haute opinion qu'il a de vous, je crois qu'il n'enchaîne pas votre langue; je ne pense pas que l'intention de Sa Révérence soit que l'on ignore que le monastère reçoit des étrangers; je ne lui ai pas entendu dire qu'il voulût qu'on gardât le secret sur ce point... ainsi vous agirez à cet égard comme bon vous semblera... Ce jeune cavalier vous connaît, à ce qu'il paraît?...

— Non, mon frère, répondit malignement le vieux bénédictin, je ne connais que son valet Jacob, homme intelligent et dévoué; c'est lui qui m'a remis ce livre de prières que vous avez tant admiré. J'ai cru rendre mes leçons agréables à la châtelaine en les lui faisant prendre dans ce Missel, mais Jacob supposait à son maître des intentions qu'il a sans doute oubliées, s'il les a jamais eues.

— Il faut le croire, répondit le sous-prieur, car il est trop noble et trop religieux pour persévérer dans un si coupable projet.

— J'imagine que ce livre d'Heures vient de lui? dit le vieux moine.

— Il serait possible, répliqua Guidon.

Frère Luce prit congé du sous-prieur et partit pour le château de Roche-Corbon. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il rencontra le mendiant, et bientôt ils furent rejoints par Roch et par la Bourdaisière qui avaient pris un détour.

Ces deux derniers n'avaient fait qu'entrevoir les trois inconnus, car l'abbé avait paru prendre à cœur de les cacher à tous les regards. En effet, au lieu de les conduire par les cours, il les guida par les galeries du monastère et les introduisit bientôt dans le magnifique appartement qui leur avait été préparé.

— Pardieu! s'écria l'inconnu, auquel ce jurement paraissait familier, mon cher abbé, jamais une jeune fille amoureuse de sa toilette n'a été parée comme l'est votre appartement, et Votre Révérence paraît avoir plus de goût que la vie du cloître n'en donne d'ordinaire.

— Je ne regrette qu'une seule chose, répondit dom Hélias, dont la figure sévère parut s'adoucir malgré les formes cavalières de l'inconnu; c'est que, ignorant que vous auriez un compagnon, nous n'avons disposé qu'une chambre de maître; la seconde n'est préparée que pour votre valet.

— Il n'importe, répliqua vivement l'inconnu en regardant son compagnon, Savy couchera avec moi. Ce dernier s'inclina avec respect. — Eh bien! l'abbé, quelles nouvelles avez-vous dans ce pays? Votre jolie châtelaine de Roche-Corbon sait-elle lire?...

— Je l'ignore, répondit Hélias, mais vous arrivez à propos pour avoir le spectacle d'une excommunication, spectacle imposant et salutaire.

— Comment donc! s'écria Savy, mais cela nous divertira fort!

— Le moment pourrait être mieux choisi, reprit l'abbé; cette cérémonie terrible est plus imposante que gaie.

— Excusez ce jeune étourdi, répondit l'inconnu; c'est un véritable écureuil qui remplace très-bien le fou que monseigneur le roi a perdu depuis qu'il s'est avisé de devenir fou lui-même. Savy ne sait que sauter de branche en branche et casser des noisettes, n'est-ce pas?... Et l'inconnu joua pendant quelques minutes avec l'oreille gauche de Savy... Mais qu'est-ce que Votre Révérence excommunie?

— Le sire de Roche-Corbon... reprit l'abbé.

A ce nom l'inconnu et Jacob s'entre-regardèrent avec un air de surprise et d'intelligence. Alors dom Hélias exposa assez brièvement les événements qui font la matière du second chapitre de cette histoire. Pendant que le prieur racontait les griefs du monastère, le sous-prieur était entré et avait appuyé son supérieur dans le récit des vexations qu'avaient subies le monastère.

— Je comprends parfaitement, dit alors l'inconnu quand l'abbé eut fini; mais pourriez-vous m'indiquer l'époque à laquelle vous avez lancé vos premières citations?

— Il y a environ un mois, répondit le sous-prieur.

— J'entends!... répliqua l'inconnu en regardant tour à tour Jacob et le sous-prieur.

— Messeigneurs, dit l'abbé en se levant, vous devez avoir besoin de repos, je vous laisse... Voici, ajouta-t-il en montrant au coin de la cheminée un sifflet d'argent, et si vous avez besoin de quelque chose, le frère Luce monterait aussitôt. Je vous prie de recevoir les vœux de tout le monastère pour votre repos et pour votre salut.

— A ces mots, le digne abbé se dirigea vers la porte, en affectant plus qu'à l'ordinaire un air d'aisance et de dignité.

— L'abbé est d'un grand âge! dit finement Jacob au sous-prieur.

— Et c'est un grand malheur! reprit dom Guidon, car jamais le monastère n'aura un plus digne chef!

— Avoir frappé un saint homme comme celui-là! dit Savy; mais si les nobles ducs, et si le roi, notre sire, en étaient informés, le domaine du coupable serait confisqué au profit de l'abbaye!

— Ah! ah! Savy, s'écria en riant l'inconnu, je te devine.

— Il n'y a pas de doute, reprit le sous-prieur, que si monseigneur n'était pas si indulgent il aurait déjà cité le baron Ombert à la table de marbre, car il relève du Louvre.

— N'est-ce pas le seul de cette province? dit l'inconnu

— Oui, monseigneur, et la politique ne désavouerait pas cette mesure ..

— A propos, mon digne *abbé*, dit Savy en interrompant le sous-prieur, nous n'avons pas d'argent et nous avons compté sur vous, car les trésors de Marmoutiers passent en proverbe.

— Vous voulez rire, reprit le sous-prieur en tirant une grosse bourse de peau de loutre; mais tenez, messire, en voici un échantillon... Les juifs ne voient point notre or, et si vous le trouvez de poids, il ne tiendra qu'à vous d'en avoir davantage.

— Et que faut-il faire pour cela? dit l'inconnu, qui regardait le sous prieur avec attention.

— Demandez, monseigneur.

— Prends, prends, Jacob, dit alors en riant l'inconnu. Puis, prenant le drageoir, il se mit à manger un raisin d'outre-mer, tout en contemplant le moine, qui, les yeux baissés, et debout, gardait une humble contenance. Allez en paix, mon père, continua l'inconnu avec un sourire ironique, je vous comprends, le diable et vous ne faites qu'un. Votre prieur m'a déjà touché deux mots de l'affaire qui vous occupe, et le hasard vous a bien servis en me faisant chasser la femelle de votre lievre, car sans cela je veux que le feu Saint-Antoine me brûle si j'aurais sacrifié le baron.

— Croyez-vous donc qu'on puisse se sauver d'entre leurs griffes? dit Savy en riant La Providence a plus d'une voie, et la baronne pouvait échapper à son sort.

— Oui, mais si je n'étais venu ici avec Jacob il y a quinze jours environ, ils ne l'auraient pas cité Allons, convenez-en, l'abbé.

Ce titre, qu'on lui conférait pour la seconde fois fit sourire Guidon malgré lui, et il répondit : — Nous n'avons été conduits dans cette affaire que par l'intérêt de la religion et de notre saint-père le pape, qui étaient outragés.

— Il suffit, répliqua l'inconnu; nous parlerons d'affaires un autre jour.

Le sous-prieur s'inclina et se retira à pas lents et sans bruit, comme s'il eût marché sur du velours.

— Vous verrez, dit Savy, qu'ils vous achèteront la baronnie et qu'ils vous vendront la baronne.

— Chut! Jacob... dit l'inconnu en riant, il est encore là!...

— Eh! tant mieux! répliqua Savy. En effet, l'on entendit tousser le sous-prieur.

— Ah! pardieu! s'écria l'inconnu en sautant et en frappant sur l'épaule de Savy, pourvu que j'enlève ma Catherine, voilà tout ce que je demande; pour elle je donnerais pouvoirs, biens, enfer, paradis, moines, tout, jusqu'à moi, jusqu'à toi, Savy!

— Grand merci! reprit ce dernier, pour moi et pour tous les autres.

— Oh! non... dit l'inconnu; car jamais je n'ai aimé que Catherine, c'est mon unique passion.

— Et ta femme! dit Savy, dont la familiarité croissait avec celle l'inconnu.

— Ma femme! répondit gaiement ce dernier, je la respecte trop un l'aimer encore.

— Mais l'Isabeau?

— Eh bien! elle n'en saura rien, répondit encore l'inconnu; d'ailleurs on peut bien aimer deux femmes à la fois. Mais parlons d'autre chose : quel bon tour jouerons-nous à ces bons moines intéressés? Conseille-moi, Savy, que faut-il faire?

— Leur laisser croire qu'ils prendront la baronnie, et les en empêcher quand vous aurez enlevé Catherine.

— Madame la baronne ne voudra jamais vous suivre, dit Jacob; elle est très-religieuse et aime encore un peu son mari.

— Après, voyons, dit l'inconnu.

— Eh bien, il n'y a, je crois, que les moines qui puissent, par leur excommunication, la séparer du baron, de façon qu'elle puisse se considérer comme veuve : c'est ce que le vieux moine m'a fait sous-entendre, car il ne parle jamais ouvertement de rien.

— Alors, vois-tu, Savy, ils n'excommunieront qu'après avoir vu l'ordre qui déclarera Ombert félon et déchu de ses droits et qui donnera la baronnie au monastère; ainsi il n'y a pas moyen de rire de tout cela.

— D'autant, reprit Savy, que notre beau cousin mettra des bâtons dans les roues.

— Raison de plus, Savy; je m'embarrasse peu du grand-prévôt L...! qu'il aille dans ses domaines faire le roi, l'espace ne lui manquera pas

A ce moment l'on entendit du bruit dans l'escalier, où plusieurs voix confuses semblaient annoncer une dispute.

— Mes nobles seigneurs, dit le frère tourier, voici un paysan qui apporte des effets qu'il ne veut remettre qu'au comte Adhémar.

— Allez, Jacob, dit l'inconnu, il vous prendra facilement pour le comte Adhémar; vous êtes assez bien vêtu pour cela.

Jacob reparut bientôt avec un paquet assez gros.

— Ah! c'est bon! Georges a pensé à moi; je vais m'habiller, Savy, et nous irons voir Catherine; tu admireras, car je le veux, ce nouveau chef-d'œuvre de la nature. Oh! chère Catherine, tu seras à moi, ou j'y perdrai la vie!

Le comte Adhémar, puisque c'est ainsi que l'inconnu se faisait appeler, parcourut sa chambre à grands pas en regardant Jacob, qui étalait les diverses parties de l'habillement de son maître. Savy se retira dans l'autre chambre pour réparer le désordre de sa toilette, et le comte resta seul avec son fidèle valet de pied.

Adhémar avait trente-six ans; mais la fraîcheur de son teint, la blancheur de sa peau, lui ôtaient en apparence quelques années. Il était de moyenne taille, mais bien proportionné; son visage était plein; une bouche vermeille et des dents très-blanches donnaient un grand charme au sourire qui errait toujours sur ses lèvres; son front était très découvert et large, son nez était aquilin, ses yeux bleus et longuement fendus annonçaient une grande franchise, enfin l'abord du comte était fort agréable : cette figure, pleine de vie et de fraîcheur, était constamment enjouée; ses manières avaient une grâce infinie, mais on voyait en lui une grande facilité à changer de ton et de tenue.

— Jacob, dit-il, j'espère que tu vas m'habiller de manière à me faire regarder d'un bon œil, car Savoisy va, j'en suis sûr, essayer de plaire à la belle.

— Il n'y réussira pas comme vous, dit Jacob; le petit seigneur n'est pas de force à lutter avec vous.

— Tais-toi donc, il pourrait l'entendre; tu sais qu'il prétend le contraire, et que je suis de son avis.

Adhémar chaussa des brodequins dont la pointe était assez modeste et prit un vêtement que nos ancêtres nommaient haut-de-chausses, nom certainement plus poétique que celui dont nous nous servons actuellement; l'étoffe de ce vêtement nécessaire était en soie du Levant, finissait à deux doigts au-dessus du genou, et les gros plis étaient terminés par une large bordure de velours noir, étoffe dont était faite aussi la ceinture par laquelle le haut-de-chausses s'attachait au milieu du corps. Ce vêtement était terminé par une espèce de fraise, mais très petite, car ce ne fut que dans les siècles suivants que les fraises des hommes commencèrent à prendre assez d'extension avec l'habillement des courtisans. Les longs cheveux châtains du comte retombèrent en boucles cendrées sur ses épaules, et Jacob les souleva pour aider son maître à revêtir son pourpoint d'une étoffe très-brune et très-simple; les manches, selon la mode de la cour, étaient extrêmement larges et ressemblaient assez à celles que la mode vient de faire abandonner aux femmes de notre époque. Tel était le costume négligé alors à la mode parmi les courtisans; les grands princes, en cérémonie, y joignaient une dalmatique, et à quelques variations près on peut le voir ainsi peint sur les anciennes cartes.

Le comte arrangea ce vêtement avec un goût qui donna à sa toilette une grâce que l'on ne peut guère imaginer, car il faudrait avoir vu ce costume avec des yeux plus âgés de quatre cents ans que ne le sont les nôtres. Puis, peignant avec négligence le petit bouquet de barbe qui ombrageait son menton, il jeta sur sa tête un riche chaperon orné de diamants fort gros et de perles : tout cela fut fait avec l'insouciance apparente d'un petit-maître content de lui, et, frappant sur l'épaule de Jacob, il le remercia par un sourire.

— Eh bien! Savy, dit-il en entrant dans l'autre chambre, pardieu! tu m'éclipses encore; ta barbe sent les épices comme la boutique d'un pharmacien; tes cheveux sont comme un drageoir de financier, toutes les odeurs s'en exhalent; un pourpoint de drap d'or! et le haut-de-chausses... oh! serviteur... je suis perdu!

A ce mot, le comte parut vaincu; il prit le bras de son favori, et sortant ensemble du monastère, tous deux se dirigèrent vers le sentier où le mendiant avait failli perdre la vie.

VI

L'entrevue.

— Quel site enchanteur! s'écria le comte à l'aspect du vaste horizon qui se déployait sous ses yeux; quel bonheur ce serait de passer sa vie, loin du monde et du bruit, aux pieds d'une jolie châtelaine. Oh! que cet Ombert est heureux!...

— Oh! oui, bien heureux! reprit ironiquement Savy, et dans peu il n'y aura personne dans le royaume qui ne lui porte envie.

A peine avaient-ils fait une centaine de pas, qu'ils rencontrèrent le frère Luce. Le vieux moine s'arrêta, et, relevant un peu son capuchon : — Messeigneurs, leur dit-il, je vous engage à ne point suivre ce sentier, car il est très-périlleux et ne conduit qu'aux murs du jardin du seigneur de Roche-Corbon : vous trouverez la porte fermée, et je ne pense pas que la dame veuille vous l'ouvrir, car son mari est à la chasse, et elle se promène seule sur la terrasse du bord de l'eau, ainsi prenez le chemin du haut si vous voulez vous promener en sûreté, car les sentinelles vous apercevront peut-être.

— Savy, dit Adhémar, l'université nous en veut en diable, elle nous fouetterait si elle pouvait; mais si nous voulons la ruiner nous n'avons qu'à lui donner ce vieux diable pour recteur, il nous servirait bien... Mon révérend, vos paroles ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd, et je parlerai de don Luce au duc d'Orléans.

— Ah! mon cher seigneur, dit frère Luce en jetant un regard plein de finesse au comte, le monastère et les intérêts de la sainte religion me donnent assez d'occupation, et votre serviteur n'a plus qu'à penser à son salut.

Là-dessus le frère, après avoir, par un dernier coup d'œil, montré les jardins de Roche-Corbon au comte Adhémar, ajouta : — Je viens de donner une leçon à la jeune châtelaine; elle a fait bien des progrès et lit presque toute seule dans sa Bible : c'est une bonne chrétienne; si nous n'avions que des âmes qui lui ressemblassent, le digne abbé ne serait pas obligé de lancer les foudres de l'Eglise; cette bonne dame craint l'enfer par-dessus tout, et elle est obéissante à la voix de la religion.

— Vous êtes donc son directeur dans la voie du salut? reprit Savy.

— Non, mon digne seigneur, mais elle a grande confiance en moi, et je lui ai tout à l'heure représenté, par ordre de Sa Révérence, les graves inconvénients de l'excommunication du baron son mari, car si nous le retranchons de la communion des fidèles, il sera tenu pour mort parmi les vrais fidèles, et elle devra s'en séparer pour sauver son âme. Je l'ai engagée à rendre le seigneur de Roche-Corbon docile aux disciplines de notre sainte mère l'Eglise.

— C'est bien, frère Luce; vous serez récompensé de vos travaux.

Alors le frère, saluant les deux seigneurs, les dissuada encore de

s'aventurer dans le sentier périlleux, et s'en alla sur la réponse que fit le comte qu'il ne haïssait pas le danger. En effet, les deux amis se mirent à sauter sur les aspérités du rocher, et s'amusèrent même à se pousser l'un l'autre sur les endroits les plus dangereux, comme pourraient le faire deux écoliers. Le comte prit goût à ce divertissement, et rit beaucoup d'avoir jeté Savy sur les buissons; pourtant, s'il ne lui eût pas tendu la main à propos, Savy serait assurément tombé dans la Loire comme le mendiant. En apercevant les murs d'enceinte du parc et les tours du château le comte s'arrêta, répara le désordre de sa toilette, et prit sur-le-champ une contenance pleine de grâce. — Attention! Savy, dit-il, voici l'ennemi!

A ce moment ils étaient arrivés précisément à la porte du jardin, et ils contemplaient avec attention la hauteur désespérante du mur, lorsque le comte, entendant la voix de Catherine, saute brusquement sur son favori, grimpe sur ses épaules, et, atteignant de ses deux mains la crête du mur, il se lance avec l'agilité d'un écureuil dans le jardin, laissant Savy stupéfait et désappointé. L'organe enchanteur de Catherine avait suffi : Adhémar était transporté, ivre, bouillant, et toutes les fois qu'il s'agissait d'amour il franchissait tous les obstacles comme il venait de franchir le mur du parc.

Catherine se promenait en effet sous les tilleuls, et son dessein, en y venant, avait été d'éviter la visite du comte, qui avait fait sur elle une vive impression. Aux premiers temps de son mariage avec Ombert, elle avait été à Tours voir les fêtes que la ville avait données au duc d'Orléans lors de son passage. Ce fut au milieu de ces fêtes que l'inconnu lui avait apparu sous le nom d'Adhémar : alors Catherine, tout éprise qu'elle était du baron, ressentit ce mouvement indéfinissable qui agit peut-être autant sur les sens que sur l'âme, et qui n'est encore que le pressentiment de l'amour; aux premières paroles du comte, Catherine se mit à rougir, et lorsque Adhémar lui prit la main elle la retira précipitamment, de crainte de se trahir.

Le comte fut comme le protégé d'une fée; car, pendant trois jours que durèrent les fêtes et même après le départ du duc d'Orléans, il se glissa toujours auprès de Catherine, et l'éloquence de sa voix, le charme de ses manières, achevèrent de lui gagner le cœur de la jolie châtelaine. Il y avait à peine quinze jours que, revenant de l'expédition de Guienne et passant à Tours, il s'était introduit pour quelques heures au château, sous l'armure d'un homme d'armes, et chaque fois qu'il s'était montré aux yeux de Catherine, c'était avec un éclat, une grâce, une majesté même, qui rendaient la pauvre châtelaine mille fois plus triste et plus rêveuse après son départ. Au moment où Adhémar franchissait le mur du jardin, Catherine marchait vers le mur opposé; au bruit que fit le comte en sautant légèrement dans le parc, elle se retourna et jeta un cri; ce cri, comprimé par la crainte, se perdit dans le feuillage des tilleuls, et Catherine, stupéfaite, presque défaillante, appuya sa jolie tête contre un arbre; le vent souleva toutes ses boucles; le comte était auprès d'elle, et ses yeux, toujours tournés du côté opposé, se refusaient à voir l'objet d'un amour qu'elle se reprochait comme un crime. Le comte, se voyant dédaigné, baisa respectueusement la robe de Catherine, et quelques pleurs s'échappèrent de ses yeux.

— Qui soupire près de moi? dit Catherine presque égarée.

— C'est moi qui pleure, Catherine, dit le comte, c'est moi le plus malheureux des hommes; je ne puis plus vivre qu'aux lieux où vous êtes : il me faut respirer l'air que vous respirez, et vous êtes ma vie.

Catherine fit un mouvement comme pour ramener sa tête, mais elle la laissa encore tournée du côté opposé.

— Au moins, regardez-moi, c'est tout ce que je demande; laissez que je voie ce visage adoré dont le gracieux souvenir, dont les ordres exprès m'ont fait arracher à la fureur des soldats les vieillards, les enfants et les femmes.

— Il est donc vrai, dit Catherine sans détourner la tête, que pour moi, qu'en mon nom on faisait grâce aux vaincus!... O ciel! s'écria-t-elle en regardant enfin le comte, et je suis seule, et je l'écoute! ah!... j'aurai la force de fuir... Elle fit quelques pas, mais le comte lui dit : — Arrêtez, Catherine, ou, si vous me fuyez, je vous suivrai partout!...

— Barbare, dit-elle, la douleur me tuera! vous avez troublé ma vie, je suis malheureuse, et malheureuse par vous! laissez, laissez ma main, ces baisers sont des crimes!

— Catherine, dit le comte, comment peux-tu être malheureuse? n'es-tu pas belle et pure comme les anges? tu es reine en ce monde, et tout ce que tu voudras faire sera bien. Honte à qui t'accusera!... N'es-tu pas tout bien, toute vertu, tout honneur? seras-tu moins bonne, moins touchante, moins pure, pour aimer un être qui t'adore, et la religion t'ordonne-t-elle de rendre le mal pour le bien?

— Oui, ma religion, la foi jurée, tout m'ordonne de haïr celui qui veut m'égarer loin des voies du salut.

— Et le peux-tu?... dit le comte en saisissant la main et le bras de Catherine, qu'il regarda avec des yeux pleins d'amour. Catherine se tut, baissa les yeux, et, par-dessous ses longs cils on aurait dit qu'un feu sombre éclairait ses joues pâles.

— Ah! Catherine! dis que tu ne me hais pas, dis-le, et je meurs content! va, jamais tu ne seras plus tendrement aimée, et pourtant tu ne veux pas me dire que tu ne me hais pas!

— N'en ai-je pas trop dit en restant près de vous? Laissez-moi.

— Achève! je te quitte après t'avoir entendue.

— Si je ne te l'ai pas dit, ne t'ai-je pas laissé voir que je t'aime... et j'en meurs! mais je veux mourir innocente. Grâce! grâce pour moi, je t'en conjure!... fuis, éloigne-toi, et je puis mourir encore pure de tout crime... A ces mots, Catherine, versant des larmes en abondance, s'écria : — N'êtes-vous pas assez flatté de savoir que, loin de vous, dans le silence et dans la douleur, une pauvre plante se fanera lentement, que vous serez aimé malgré moi-même, et que cet amour me conduira au tombeau!... Loin de vous une jeune femme méconnue et peut-être oubliée fera de vous son dieu et l'objet constant de toutes ses pensées.

— Tu m'aimes, s'écria le comte, oh! Catherine, tu m'aimes!... Et Adhémar, saisissant la main de Catherine, l'abandonna subitement et s'appuya sur l'arbre, à la place où Catherine s'appuyait un instant auparavant.

— Non, je ne vous aime pas, reprit Catherine épouvantée du bonheur de son amant, c'est Ombert que j'aime! je l'aime encore plus que vous... Il y a en moi quelque chose que je ne puis exprimer... je n'imagine pas que vous soyez plus aimant, plus courageux, plus loyal, plus franc, plus grand enfin que mon cher et bien-aimé Ombert! Non, vous ne le valez pas, lui, il est le chéri de mon âme. Un charme que je ne puis dompter m'attire malgré moi vers vous, mais je vous hais, Adhémar, je veux vous fuir. Soyez grand, généreux, que ce soit la dernière fois que nous nous soyons vus! Je me mets sous votre garde, Adhémar, vous avez mon secret vous pouvez me perdre à présent. Mais, non, mon digne et loyal maître, vous me sauverez de vous, de moi... dites-le... A ces mots la châtelaine, rayonnante d'espoir, regarda le comte avec des yeux où il lisait les derniers efforts de la vertu et le premier triomphe de l'amour; car, en prononçant ces paroles délirantes, le désespoir, la passion et la sainte vertu avaient tour à tour animé Catherine.

— Catherine, dit le comte en la serrant dans ses bras, ne crains rien; ce n'est pas à toi de mourir, toi le plus beau chef-d'œuvre qui soit sorti des mains de la nature! toi, toute grâce, toute beauté, tout amour, c'est à moi!... Ne crains donc rien, pleure sur ma destinée précoce! aime-moi; mais, quoi qu'il puisse arriver, j'aurai, j'espère, toute l'estime que tu accordes à ton CHER Ombert.

— Tes paroles, dit Catherine, me donnent froid... Tais-toi, taisons-nous, et parcours avec moi, dans le plus profond silence, cet espace, et que j'aie au moins dans mes souvenirs un moment dégagé de toute crainte, un moment où, sous le plus beau ciel de France, devant le plus beau paysage, j'aie marché avec calme et avec amour, en te prenant le bras, en m'appuyant sur toi comme sur le gardien de mon honneur et de ma vertu.

— Catherine, répondit le comte, celui qui t'aime ne peut être un vil séducteur; toute âme devient grande en cherchant à s'unir à la tienne. Heureux d'être aimé, je ne vivrai plus désormais que dans mes rêveries, et nous n'aurons pas cessé un seul instant d'être vertueux, car je n'oublierai jamais que ce ne sont pas mes armes que je vois briller sur ta robe.

Le comte, pendant toute cette scène, y fut toujours simple et naturel, quoiqu'on eût pu voir qu'il s'observait sans cesse; ses manières, exemptes d'affectation, avaient un charme infini; ce n'était plus cette légèreté qu'il venait de déployer avec Savy, ce n'était plus ce laisser-aller qu'il affectait avec les moines, et son maintien faisait ressortir tous ses avantages extérieurs sans fatuité et sans intention apparente. Il semble qu'auprès de l'être qu'on aime il descende autour de nous ce nuage de perfections dont les anciens dieux mythologiques entouraient leurs pas ou leurs apparitions. Catherine l'admirait à la dérobée, et, lorsqu'ils marchèrent ensemble sous la voûte de feuillage des tilleuls, elle sentit son cœur battre et son âme flattée plus que jamais par l'accord de leurs pas et de leurs sentiments.

— Oh! si nous pouvions toujours rester ainsi! dit elle dans son extase. Et ses yeux, après avoir parcouru le paysage et le beau bassin des eaux, vinrent se fondre dans le regard du comte.

— Comme tu brillerais dans une cour! reprit le comte; à ta démarche imposante et à ton regard on te croirait une reine, et tu es digne de l'être...

— Ami, dit-elle avec un son de voix touchant, je te rendrai ta Bible car elle me brûle les mains quand je la touche, et je ne veux plus penser à toi.

— Le baron ne te mènera-t-il jamais à la cour? continua le comte, feignant de ne pas l'entendre; tu éclipserais la reine, qui est si belle et si jalouse de sa beauté... tu aurais un monde d'adorateurs, et l'on te célébrerait comme la plus belle. Marguerite de Saint-André, Valentine, Isabelle, Odette, la petite reine, ne seraient plus que tes vassales.

— Cesse, dit-elle, de me transporter dans un pays de fées. Je n'aime que la Touraine, et surtout les bords de la Loire; mais, par-dessus tout, les coteaux de Vouvray et l'esplanade de Roche-Corbon, parce que c'est là que je te vois, que je t'ai vu, que je veux là rester

et mourir en paix. Pourtant, la cour, ce doit être bien beau, mais je mourrai sans l'avoir vue...

— Que parles-tu de mourir! reprit le comte, l'amour te conduira au pays de tes rêves, car je sais que la cour est ce pays-là. L'amour, si tu lui cèdes, te mettra au-dessus des reines, et j'en sais qui seront jalouses de toi. Mais l'amour est un maître jaloux; s'il veut bien qu'on ne cède pas sans combattre, il ne permet pas qu'on ait combattu sans céder.

— Félon! s'écria Catherine avec feu, quel discours me faites-vous entendre!... fuyez!...

— Oui, reprit le comte, car j'entends le cor du sire votre époux... Et lui lançant un regard plein de finesse, il lui baisa la main et sauta sur la muraille avec la légèreté d'un chevreuil.

En le voyant marcher sur la crête du mur, Catherine fit un geste d'effroi.

— Anges du ciel, je l'aime! s'écria-t-elle, et vous ne m'avez pas défendue! Que ferai-je à présent que vous me laissez seule quand je suis déjà toute à lui? Oh! si l'on pouvait faire deux parts de soi-même! On dit pourtant, ajouta-t-elle à voix basse, qu'il y a des femmes impies qui l'ont fait. Des larmes obscurcirent le feu de ses yeux, et elle caressa machinalement les boucles noires qui tombaient sur son cou.

—Tu peux compter, dit Savy au comte, que c'est la dernière fois que je t'accompagne dans une pareille expédition. Que ton insouciance te fasse tout négliger, c'est bien, mais ton ami!

A l'aspect de Savy le comte fut pris d'un fou rire et il s'écria:—C'est vrai, tu voulais montrer tes beaux ajustements, et je t'ai fait perdre une toilette! ah! c'est mal!

Adhémar riait avec plus d'abandon.

—Tu peux compter, lui répliqua Savy, que je te jouerai un tour semblable. Mais es-tu avancé dans ta conquête? ta belle...

—Ah! cher Savy, lui répondit le comte en l'interrompant, j'ai commencé par m'amuser de Catherine, j'ai pris cette aventure en riant et comme toutes les autres: mais plus je vois cette femme et plus je suis entraîné sur un terrain que je fuis d'habitude. Franchement, je suis amoureux comme un jeune page qui courtise une grande dame; la tête me tourne et je suis perdu, car je veux emmener Catherine à la cour, et Lisbeau s'en apercevra! Mais, pardieu, je m'en moque; que tout aille au diable! j'aime mieux Catherine: elle a pris un ascendant sur moi... mais voilà ce que c'est, vois-tu! Nous sommes de francs étourdis, et même mieux que cela, et quand nous rencontrons une femme vertueuse nous sommes encore bien forcés de baisser les yeux et de la respecter.

— Tu as donc joué la passion?

— Que dis-tu, joué!... ce n'est que trop véritable. Pleure, Savy, pleure sur la raison de Louis, car il est amoureux.

Ce fut ainsi que les deux amis regagnèrent le monastère.

Un repas exquis les attendait.

Le cuisinier du couvent avait déployé toutes les ressources de l'art culinaire de cette époque, et les moines avaient décoré la salle du festin des ornements les plus recherchés et les plus riches.

Aucun importun ne vint troubler le repas, et l'abbé lui-même s'abstint de paraître.

Alors les deux amis purent se livrer à toute la gaieté que les soins intéressés des moines excitèrent en eux.



Catherine.

VII

Préparatifs et projets.

Catherine était allée beaucoup plus loin qu'elle ne le croyait dans la scène qui venait de se passer entre elle et le comte. En effet, depuis un mois qu'elle ne l'avait vu, elle avait craint de ne plus le revoir. Vertueuse d'intention, la jeune dame avait eu le courage de combattre l'invincible penchant de son âme. Les effets de cette lutte étaient si cruels, qu'elle semblait devoir y succomber, et son mari, comme on l'a vu, craignait de perdre sa Catherine. Jusque-là elle avait toujours repoussé le comte mais sa passion pour lui devenait si forte, qu'elle ne put en contenir l'expression. Ainsi, à plus d'un lecteur Catherine semblerait coupable si l'on oubliait la sévère retenue de sa conduite pendant toute sa vie, sa piété et l'amour qu'elle éprouvait encore pour son mari. Il est difficile d'exprimer la présence de deux sentiments qui paraissent, au premier coup d'œil, exclusifs l'un de l'autre dans le cœur d'une femme; mais en y réfléchissant on finira par comprendre comment Catherine pouvait aimer un ami d'enfance, le seul homme qu'elle eût vu et celui que la nature lui avait en quelque sorte indiqué comme le seul qu'elle pût chérir et adorer. Tous les reproches qu'on pourrait lui adresser ne seraient pas aussi vifs que ceux qu'elle s'adressait elle-même. Aussitôt qu'elle ne vit plus le comte, elle tomba dans une tristesse morne qui ressemblait au désespoir: ses yeux pleins de larmes s'arrêtèrent sur la Loire, et les plus sinistres pensées l'accablèrent.

— Où vais-je? pensait-elle; le devoir et l'amour m'enchaînent ici. J'aime ce servage, et j'aime Ombert, et je ne sais quels rêves m'entraînent toujours ailleurs... Quoi! j'ai osé lui dire que je l'aimais!... j'ai marché appuyée sur son bras!...

Elle frémit, frissonna, et alors elle eut horreur d'elle-même ; elle était comme le joueur qui n'aperçoit pas sa ruine tant qu'il est devant le tapis, mais qui se tue en sortant, lorsque l'enivrement est passé et qu'il ne voit plus que la mort.

— Oh ! j'en mourrai !... se dit Catherine, car je ne puis cesser de l'aimer. Quel monde il apporte avec lui ! les arbres me semblaient plus beaux, cette Loire plus limpide... je ne le reverrai plus ! Je ne veux plus le voir.

Elle s'assit sur un banc de pierre, et, penchant sa tête contre un tilleul, elle oublia que le cor avait annoncé le souper, qui, à cette époque, se prenait à quatre ou cinq heures, après la chasse. Le soleil qui se couchait faisait briller le diamant dont le front de Catherine était orné ; ses yeux étaient baissés, des larmes roulaient le long de ses joues, et la jolie châtelaine agitait par distraction le sac qui pendait le long de sa hanche.

— Eh bien, Catherine, lui dit une voix bien connue, te voilà encore à pleurer ! qu'as-tu ? veux-tu me faire mourir de chagrin ? tu oublies l'heure des repas, tu pleures le jour, tu gémis dans ton sommeil !

— Ombert ! Ombert !... Et Catherine, se jetant sur le sein du jeune baron, passa ses bras autour du cou d'Ombert, et, versant des larmes, parut chercher un refuge dans le cœur de son époux. Ombert, je t'aime ! tu es bon, généreux, plein de courage, tu es mon seul bien-aimé ! Et, n'en pouvant pas dire davantage, elle le couvrit de baisers, sans s'apercevoir qu'ils n'étaient pas dans leur chambre nuptiale, elle si chaste et si pure, et qui défendait à Ombert un regard amoureux en présence d'un serf !

— Ma chère Catherine !... va... nul ne pourrait t'aimer autant que moi !... N'es-tu pas reine dans ce séjour ?... Loin d'imiter ces farouches barons dont les femmes sont les vassales, n'es-tu pas maîtresse de tous les biens comme du cœur d'Ombert ?... Oh ! que tu m'enchantes ! j'avais besoin de ton baiser pour me consoler... ton père vient de partir !...

— Il est parti !... s'écria Catherine, je comptais sur lui pour me... pour nous défendre !...

— C'est aussi pour cela qu'il nous a quittés, reprit vivement Ombert. L'insolente réponse de dom Hélias ne nous laisse plus d'espoir, il faut se résoudre à guerroyer... Tu m'aimes assez pour ne pas craindre d'être seule avec moi dans ces cruelles circonstances ; toute la Touraine va peut-être fondre sur la Roche-Corbon, mais ton père m'a promis son secours, et si je puis surprendre le monastère, ces insolents religieux une fois soumis, nous n'aurons pas à craindre qu'on vienne assiéger la Roche-Corbon et son château.

— Attaquer le monastère !... s'écria doucement Catherine, mais tu attireras sur toi la colère du ciel et tu perdras ton âme... Songe que je veux être avec toi dans le ciel et que je veux être sauvée, quand ce ne serait que pour implorer ta grâce aux pieds de Dieu ! S'il faut faire une amende honorable, mon ami, pense qu'il n'y a nulle honte à courber la tête devant Dieu. Ne la courbez-vous pas quelquefois devant nous ? ajouta-t-elle. Ombert lui sourit en l'embrassant, enchanté de la grâce que Catherine avait mise à prononcer cette dernière phrase, et lui dit : — Si l'abbé t'avait chargée de sa réponse, je me serais, je crois, humilié !... mais l'époux de Catherine ne doit pas se déshonorer.

— Mon doux ami, dit-elle en l'embrassant au front, que j'aime cette grandeur et ce courage !...

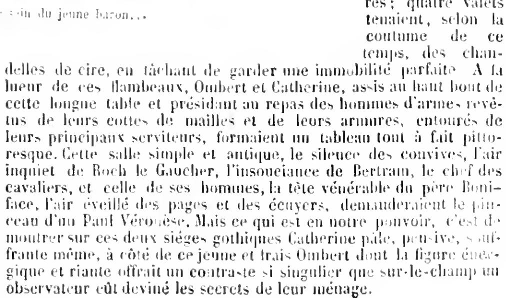
A ces mots, le cor se fit entendre une seconde fois du côté du jardin, et le baron s'écria : — Le Gaucher nous appelle !

Gravissant alors ensemble les jardins, ils se dirigèrent vers la salle. Catherine put comparer les deux sensations qu'elle éprouvait dans ces deux promenades différentes. Celle qu'elle avait faite au bras du comte avait torturé son cœur, que se disputaient la joie et le remords. En montant les terrasses avec Ombert, elle était tranquille, elle regardait le ciel avec calme, avec fierté, et s'avouait à elle-même le plaisir pur qu'elle ressentait à s'appuyer sur ce bras protecteur. Ombert satisfaisait à ce besoin de l'âme qui consiste à trouver un cœur ami où l'on dépose tous ses sentiments ; le comte avait, au contraire, apporté avec lui l'idée de toutes les voluptés, de toutes les joies du ciel. Le jour où ce dernier obtiendrait une partie du sentiment que Catherine avait pour son mari, le comte devait triompher.

Le jour était assez vif au dehors, mais dans la salle les formes étroites des croisées et des vitraux chargés de plomb rendaient les flambeaux nécessaires ; quatre valets tenaient, selon la coutume de ce temps, des chan-

V. A. BEAULÉ. PISAN.

Et Catherine, se jetant sur le sein du jeune baron...



delles de cire, en tâchant de garder une immobilité parfaite. A la lueur de ces flambeaux, Ombert et Catherine, assis au haut bout de cette longue table et présidant au repas des hommes d'armes revêtus de leurs cottes de mailles et de leurs armures, entourés de leurs principaux serviteurs, formaient un tableau tout à fait pittoresque. Cette salle simple et antique, le silence des convives, l'air inquiet de Roch le Gaucher, l'insouciance de Bertram, le chef des cavaliers, et celle de ses hommes, la tête vénérable du père Boniface, l'air éveillé des pages et des écuyers, demanderaient le pinceau d'un Paul Véronèse. Mais ce qui est en notre pouvoir, c'est de montrer sur ces deux siéges gothiques Catherine pâle, pensive, souffrante même, à côté de ce jeune et frais Ombert dont la figure énergique et riante offrait un contraste si singulier que sur-le-champ un observateur eût deviné les secrets de leur ménage.

— Eh bien, Bertram ! s'écria Ombert, nous allons monter à cheval et donner ou recevoir des horions ! on ne se plaindra plus de rester oisif...

— Encore un an, dit Bertram, et j'étais rouillé dans ma cuirasse. Nous entendrons donc le cri de la Roche-Corbon a la rescousse ! Jarndieu ! la lame de ma dague a soif.

— Roch, reprit Ombert en interrompant l'homme d'armes et en s'adressant au Gaucher, dont la figure semblait s'être allongée de quelques lignes, Roch, avez-vous fait publier mon ban dans tous les villages, afin que les vassaux soient prêts ? Les seigneurs de Vernoux, de Mennaye et autres nous doivent leurs secours...

— Je le ferai publier, répondit Roch

— Dépêche-toi, mon brave Gaucher, et publie aussi que le seigneur de Roche-Corbon abandonnera le pillage du monastère à tous les soldats...

— Le pillage du monastère ! s'écria Bertram.

— Le pillage du monastère ! s'écria Boniface.

— Du monastère ... dit Roch.

Ces trois exclamations partirent en même temps, mais furent suggérées par des sentiments bien divers. Le vieux prêtre se leva, et à la vue de ses cheveux blancs le silence se rétablit.

— Ombert, seigneur de la Roche-Corbon, dit le père Boniface en regardant avec émotion le jeune baron, jamais la main du vieux prêtre ne se lèvera pour maudire l'enfant qu'elle a baptisé; il implorera toujours le ciel pour ta prospérité et pour ton salut, mais trouve bon qu'il se retire de la maison de l'impie. Je n'oublierai jamais que, pendant quarante ans, j'ai prié dans la chapelle de ton château; je te bénirai toujours, mais la religion et mon ministère m'ordonnent de t'avertir que tu prends une fausse route, et qu'il ne faut pas s'attaquer aux choses saintes. Pour la première fois, je ne te souhaite pas de triompher de tes ennemis. Que le ciel te prenne en pitié! Adieu!... Boniface fit quelques pas; puis, se retournant, il ajouta :

— Et vous, fauteurs de la rébellion et de l'impiété, songez que vous perdez votre âme et que l'enfer refermera sur vous ses portes pour l'éternité, si vous prenez part a cette guerre impie, si vous n'obéissez pas aux ordres de Dieu...

Ces paroles du vieux prêtre firent impression sur la plupart des serviteurs; mais Bertram, que le pillage du monastère mettait en belle humeur contre son ordinaire, s'écria :

— Que la carcasse du diable vous serve de voiture!... Adieu, mon père... Nous ne boirons plus d'eau bénite, et au moins tous ces gaillards-là, dit-il en montrant les cavaliers et leurs écuyers, vont devenir de bons et braves écorcheurs...

— Silence, Bertram!... s'écria le baron, jamais mes hommes d'armes ne seront des écorcheurs, et s'ils manquent à de vénérables ecclésiastiques tels que le père Boniface, je les chasserai de chez moi. Quant à vous, mon père, vous resterez ici jusqu'à ce que j'aie fait le siége du monastère, car je ne suis pas d'humeur à laisser ébruiter mes desseins, et le premier qui en parlera pourra porter longtemps trace d'un fer chaud sur la langue. Cependant voyez, père Boniface, si vous voulez me faire serment de ne point parler! alors je vous laisse libre.

— Je m'y engage... Adieu!... adieu, car je prévois bien des malheurs...

Le vieillard, jetant un dernier regard sur la salle et sur les convives, s'éloigna avec les marques d'un profond chagrin. Bertram grognait encore dans son coin comme un chien de ferme qui a reçu une correction, et se promettait intérieurement de se dédommager de son temps d'inaction sur les vassaux du monastère.

Cette scène termina la journée au château. Elle avait été remplie d'événements assez importants, et qui annonçaient des scènes sanglantes et désastreuses. Catherine et Marie sa première femme rentrèrent dans la chambre où le matin la châtelaine lisait sa Bible, et à la lueur d'une lampe antique grotesquement travaillée elles s'occupèrent de tapisserie, ouvrage alors fort à la mode chez les princes et les seigneurs. Ombert, de son côté, travailla avec Roch pour savoir quels étaient les vassaux en retard dans leurs payements, et dresser une liste de ceux qui serviraient dans la petite armée que le baron voulait former. Ce travail fit pousser à Roch de longs soupirs. Sur les huit heures du soir Marie apporta des conserves, du pain, des fruits, et après ce léger repas, lorsque le baron eut fait avec Roch une ronde exacte dans le château, le vieux serviteur ordonna à la sentinelle de la tour de sonner le couvre-feu. A ce signal toute lumière devait s'éteindre dans la baronnie, à moins de privilége.

Ombert, fatigué de la chasse qu'il avait faite le matin avec son beau-père, ne tarda pas à se rendre dans la chambre à coucher de la châtelaine, et le silence régna dans tout le château.

Pendant qu'Ombert prenait ainsi avec Roch tous les moyens de se faire rendre justice lui-même, résolution dans laquelle il n'avait été fortifié que par l'anarchie qui régnait alors dans l'État, car, disait-il à son beau-père pendant la chasse, les deux frères du roi ont d'autres lièvres à courir et ne penseront pas à ce qui se passe en Touraine, je recouvrerai tous mes biens et je réduirai le monastère; pendant qu'il méditait ainsi la ruine du couvent fondé par ses ancêtres, les deux étrangers avaient de leur côté arrangé pour le lendemain une folle partie. Lorsqu'ils eurent fini leur repas, qu'une conversation animée prolongea pendant plus de trois heures, ils se retirèrent dans la chambre que les moines leur avaient préparée; en y entrant, le comte aperçut la grosse bourse de peau de loutre que le sous prieur avait apportée.

— Jacob! s'écria-t-il, tiens : envoie cet argent à Georges, afin que l'on paye tout à Saint-Symphorien, car les *gens du comte Adhémar n'ont pas le droit de prise*. Georges n'a-t-il pas demandé de l'argent comme les autres? de l'argent, c'est un mot que j'entends toujours sonner à mes oreilles... Répète-lui bien que le prévôt pendra le premier homme qui aura parlé de moi!... Et, sans examiner le contenu de la bourse, le comte la jeta à Jacob.

— Louis, dit négligemment Savoisy en détachant les aiguillettes qui nouaient les bouffons de son justaucorps, il me vient une idée.

— Une idée! et d'où te vient-elle?

— Écoute, tu me dois certes un dédommagement, une indemnité, car tu m'as joué ce matin un bien vilain tour...

— Eh! que veux-tu? la voix de Catherine m'a ensorcelé! j'aurais, je crois, sauté par-dessus la Loire...

— Encore ta Catherine! laisse-moi te dire comment nous pourrons la voir demain...

— Ah! ah! dit le comte en jetant son chapeau sur un fauteuil. Puis, s'asseyant et passant ses doigts avec nonchalance dans ses cheveux dont les boucles se jouaient sur son collet : Parle, parle... ajouta-t-il.

— Il faudra, reprit Savoisy, nous déguiser en bénédictins...

— Pardieu! dit le comte en faisant un saut, tu as raison! où prends-tu tant d'esprit?... C'est, pardieu! une excellente idée, nous nous divertirons fort. Quant à moi, je compte parler du nez à tout le monde, excepté à ma Catherine...

— J'imagine, reprit Savoisy, que notre vieux renard de bénédictin nous donnera les moyens de nous déguiser, et nous ferons, j'espère, honneur au froc.

— Certainement, répéta le comte à plusieurs reprises en se complaisant dans ce projet, dont il oubliait tous les dangers en faveur de l'idée plaisante d'aller faire le moine dans le château de son rival... Ah! Savy, ajouta-t-il après un moment de silence, que je suis heureux de t'avoir pour ami!... Et se levant, il alla le prendre par la tête et l'embrassa... Tu me plais, ton caractère est absolument comme le mien, et je crois que nous sommes plus frères que je ne le suis avec Charles...

— Eh! eh! répliqua Savoisy, le vieux sage, ton père, aimait beaucoup le mien, et ma mère était bien jolie...

— Es-tu fou? c'était tout ce que pouvait faire mon père que d'aimer Jeanne, ma pauvre mère; il était plus sage, en effet, que ne le seront jamais ses fils, et ce sera peut-être de toute sa race le seul homme qui n'aura pas eu de maîtresse.

La plus séduisante des qualités du comte était son aimable franchise; tout ce qu'il disait ou faisait partait du cœur et avait le charme irrésistible de la gaieté qui n'est pas jouée; ses mouvements étaient naturels, et en général les hommes qui aiment passionnément les femmes ont assez de ressemblance avec Adhémar. Après bien des propos extravagants, les deux amis se couchèrent dans le même lit. En ce moment l'abbé Hélias prenait son repas frugal et se disposait aussi à se coucher.

Le vénérable abbé avait en ce moment pour acolyte son sous-prieur et dom Luce, ses deux ministres. Il était assis dans un grand fauteuil de cuir noir qui reluisait comme de l'ébène, et au-dessus de sa tête s'élevait, sur le dossier, une mitre artistement sculptée. Devant lui était une table, et sur cette table un vase de grès fin, plein d'un vin précieux. Dom Hélias achevait de manger quelques fruits cuits. Ses deux ministres, si différents d'attitude et de figure, comme d'esprit, regardaient tour à tour le feu qui brillait dans une vaste cheminée et la figure sévère de l'abbé. Il était facile de voir qu'une grave discussion venait d'avoir lieu, car voici les dernières paroles du sous-prieur : — La conduite politique des hommes qui se trouvent à la tête d'autres hommes ne peut pas toujours être conforme aux règles et aux lois qui régissent la conduite des particuliers.

— Encore un coup, dit l'abbé, ne parlons plus de ce moyen, il répugne à ma justice et à toute loyauté; le domaine de Roche-Corbon doit nous être acquis, sans doute, mais ce n'est pas à nous à le demander.

— On pourrait faire sous-entendre... dit frère Luce.

— Non .. répondit impérativement l'abbé; au lieu de songer à ces manœuvres, songez bien plutôt à rendre les effets de l'excommunication terribles; nous ne devons pas frapper un coup inutile, ce serait avilir la religion, et ce ne sont pas les intérêts du monastère qu'il faut considérer, c'est le bien de l'Église. Voyez les fermiers, et qu'ils refusent leurs payements à l'excommunié; voyez les vassaux, et qu'ils lui refusent leurs services; qu'aussitôt que la sentence sera fulminée, ce qui tardera peu, que tout ce qui entoure Ombert s'éloigne de lui.

— Même sa femme? dit le frère Luce avec un sourire assez expressif.

—Elle verra si elle peut satisfaire à son devoir et à la religion à la fois, répondit l'abbé; mais lorsque l'excommunication aura été lancée, il faut qu'Ombert en sente immédiatement tout le poids... Dom Guidon, vous verrez même à soudoyer ses hommes d'armes pour le compte du monastère, nous en avons besoin pour notre défense, et nous n'avons pas besoin d'épargner à cet égard. Allez en paix!... Et il leur donna sa bénédiction.

Les deux moines se regardèrent en sortant.

— Sa Révérence en sait plus long que nous, dit le frère Luce, car le baron n'a pas d'enfant, et si on le sépare de sa femme, et qu'il n'en trouve pas d'autre, le domaine nous reviendra et nous aurons du terrain pour planter de la vigne.

Là-dessus les deux moines se séparèrent. Ainsi se termina cette journée, pendant laquelle le monastère et le château, ayant juré depuis longtemps la perte l'un de l'autre, préparèrent chacun de son côté des moyens formidables pour arriver promptement à ce but. Certes les bénédictins étaient loin de se douter de l'attaque méditée par Ombert; l'avantage paraissait être du côté de ce dernier, et à moins de la protection du ciel ou de quelque événement inattendu, le monastère devait succomber.

VIII

Le lièvre au gîte.

Le lendemain matin, après leur dîner, les deux amis, déguisés en bénédictins par les soins de dom Luce, qui les avait endoctrinés, partirent pour le château de Roche-Corbon en suivant la route qui les menait à l'entrée principale.

Lorsqu'ils eurent atteint le haut de la côte et qu'ils purent voir la campagne, ils aperçurent au loin une troupe de cinquante à soixante cavaliers. Les armures et les lances brillaient au soleil, et à la tête de cet escadron, qui galopait avec assez de prestesse, ils remarquèrent le jeune baron, dont l'équipage militaire était plus brillant que celui des autres cavaliers...

— Qu'est ceci? demanda le comte à Savy, je gage que ce jeune Saint-André fait quelque chose de sa façon!

— Tu ne vois pas qu'ils sortent du château de Roche-Corbon, répliqua Savy, et que le jeune baron va à la chasse suivi de tout son monde?

Loin d'aller à la chasse, Ombert allait veiller à la disposition des cinq ou six cents hommes qui s'étaient rassemblés par ses ordres dès le matin, et qui commençaient à se mettre en bataille aux environs du rocher qui dominait le monastère.

Le comte et son favori, bien éloignés de se douter du véritable objet de cette cavalcade, continuèrent à se diriger vers le pont-levis du château, en essayant maintes et maintes fois de se donner l'un à l'autre leur bénédiction, en parlant du nez à qui mieux mieux. La démarche cavalière des deux amis formait un contraste perpétuel avec la robe blanche et noire qu'ils portaient, et l'on ne pouvait se figurer l'effet qu'elle produisait qu'en les comparant à des hommes habillés en femme et qui cherchent à singer les grâces d'un autre sexe. Arrivés à quelques pas des fossés : — Vois donc, Savy, dit le comte, est-ce une tête d'homme ou un pigeon de cuivre grotesquement travaillé que j'aperçois au-dessus de cette grosse pierre au bord du fossé?...

— C'est quelque grenouille qui hume l'air, dit Savy.

— Homme, cheval, bête, quadrupède, bipède ou poisson, dit le comte gravement en levant la main et en étendant les doigts, je te donne ma bénédiction et je t'enjoins de reprendre ta véritable forme!

A cette injonction, la bête se leva, et le mendiant parut dans tout l'éclat de sa laideur.

— Eh! eh! voilà un animal que j'ai vu quelque part!... dit le comte en reculant de quelques pas avec les marques du dégoût.

— Mais *j'y vais* quelquefois, répliqua le mendiant.

Savoisy partit d'un grand éclat de rire et s'écria : — Pour le coup, il t'a deviné!... — Oh! oh! il est impossible, dit le comte, que cette bête féroce ait reçu le baptême, et je vais le sauver de l'enfer.

A ces mots, le comte s'avança brusquement vers le mendiant, et, le poussant dans les fossés, il le fit rouler dans les eaux bourbeuses en lui disant : — Je te baptise, etc.

Le mendiant eut beaucoup de peine à regagner le bord de la fortification et s'écria : — Beau fils de France, mon baptême pourra vous valoir l'extrême-onction... Souvenez-vous du visage de cuivre.
— Qu'est ceci? reprit le comte, sais-tu à qui tu parles? Certes, dit le mendiant, et vous n'êtes pas plus bénédictin que comte.

Adhémar regarda Savy avec surprise; mais ce dernier lui dit : — Laisse-le là : c'est un bohémien qui, à force de mentir, devine parfois assez juste sans le savoir... Et les deux amis continuèrent leur chemin en laissant le mendiant barboter à son aise.

Arrivés au pont-levis, ils firent signe à la sentinelle de faire lever la herse, et Roch, qui les aperçut, car il venait de la baisser lui-même après le départ de son maître qu'il avait suivi des yeux, obéit à cette injonction.

— Mes révérends pères, dit le vieux majordome, apportez-vous des paroles de paix? venez, car il est temps encore...

— Mon fils, répondit le comte en essayant de parler du nez, tout n'est pas perdu, le saint monastère nous envoie vers votre maîtresse, parce que sa sainteté et ses bons principes sont connus, et que, si nous pouvons l'amener à écouter notre voix, elle obtiendra la grâce de son mari.

— Entrez, entrez, mes révérends pères, dit Roch, étonné cependant de voir le capuchon de Savy qui sautillait par l'effet du rire que ce dernier contenait avec beaucoup de peine.

— Louis, dit-il, c'est maintenant à mon tour à parler, j'ai préparé un beau sermon...

Les deux bénédictins, conduits par Roch le Gaucher, furent introduits dans la chambre de Catherine. Elle était alors dans l'espèce de salon en tapisserie qui précédait sa chambre à coucher et que le lecteur connaît déjà. Elle tenait un fuseau et filait en regardant une des plus belles peintures de la Bible qui était ouverte sur son prie-Dieu. Marie filait aussi à quelque distance. La jeune châtelaine était habillée comme aux jours précédents; car, dans ce temps, les robes étaient fabriquées de telle sorte, que quatre ou cinq vêtements de ce genre composaient pour bien longtemps la garde-robe d'une femme de très-haut rang, et parmi ces robes il s'en trouvait que l'on gardait toute la vie.

Lorsque le vieux serviteur, levant la tapisserie, annonça les deux bénédictins et que Catherine eut regardé le comte, elle jeta un cri perçant : — Vous ne venez pas excommunier, sire? s'écria-t-elle avec cette présence d'esprit qui n'abandonne jamais les femmes dans les moments les plus critiques.

— Non, très-noble dame... répondit ironiquement Adhémar; car Savoisy, en extase devant le charmant tableau qu'offrait cette scène, était resté immobile à l'aspect de la jolie châtelaine. Il admirait ses formes élégantes, le charme répandu sur sa figure par la rougeur qui colorait ses joues, et le feu pur de ses regards. Le vieux majordome laissa même retomber sur Savoisy la porte en tapisserie sans qu'il s'en aperçût. Noble dame, dit Adhémar en s'avançant vers Catherine dont le rouet était renversé et la quenouille à terre, nous venons, au nom du saint monastère de Marmoutiers et de l'amour... du prochain, essayer de prévenir la ruine de votre noble maison ..

Marie regardait avec étonnement les figures gracieuses des deux révérends bénédictins, et un certain air d'incrédulité régnait sur sa figure; elle contempla tour à tour et avec finesse les diverses expressions de ces trois visages, crut apercevoir sur celle de sa maîtresse le désir de parler sans témoin aux religieux, et, lançant à la châtelaine un regard malicieux, elle lui dit : — Madame, vous avez oublié, ce matin, de distribuer de l'ouvrage à vos femmes, voulez-vous que je m'acquitte de ce soin? — Comme tu voudras, Marie, mais reviens promptement... Et Catherine ajouta avec affectation : — Mon père, alors expliquez-moi les motifs de votre visite.

Lorsque Marie voulut passer par la portière en tapisserie, Savoisy fut encore plus étonné d'apercevoir la figure malicieuse et piquante de la demoiselle, et, soulevant la portière, il sortit avec elle en entamant une conversation assez leste, à laquelle il ne tarda pas de joindre des façons que son costume rendait passablement inconvenantes. Marie, épouvantée de l'audace du bénédictin et de son air dégagé, s'échappa avec souplesse et comme un poisson qui glisse de la main du pêcheur. Savoisy la suivit.

— Imprudent!... s'écria Catherine quand elle fut seule avec le comte, comment avez-vous osé...

— Pour te voir, mon cher amour, répondit-il, je passerais à travers les flammes d'un bûcher, et pour un seul de tes sourires je donnerais le monde!... Et, s'agenouillant avec grâce auprès d'elle, il lui prit la main, la baisa avec un air de soumission et de bonheur qui fit briller ses traits comme s'ils eussent été frappés d'un reflet de soleil; et, la regardant, il ajouta : Catherine, t'arrive-t-il parfois de dire : Je fais le bonheur, par ma seule présence, d'une créature de Dieu!... Ah! si tu savais combien je t'aime! enfin, j'envie à ces portraits austères sculptés sur les boiseries de cette chambre le bonheur qu'ils ont de te contempler! Tiens, mets ta main sur mon cœur! et il prit la main de Catherine, sens-tu comme il palpite? si tu ne m'aimes plus, bientôt il cessera de battre!

— Assez! dit Catherine, qui ne pouvait se refuser au plaisir de

sentir battre le cœur de cet amant si fougueux, si ardent et pourtant si soumis; mais bientôt, le repoussant avec vivacité : Fuis! s'écria-t-elle, emporte avec toi ce douloureux bonheur qui fait vivre et me tue!...

— Ah! ne crains rien! s'écria le comte, tu peux m'aimer!... dans peu nous pourrons nous livrer sans crime à toute l'ardeur d'un amour éternel!... Il ne se passera pas un jour que je n'essaye à te rendre plus heureuse!

— Que veux-tu dire? s'écria Catherine.

— Ils vont excommunier Ombert; ton mariage sera déclaré nul tu redeviendras Catherine, et tu me suivras à Paris dans le palais d'un fils de France! tu seras reine! tu auras une cour! je serai ton premier esclave! tu seras libre! et ton amour ne sera plus un crime!

— Jamais, jamais! sors, démon! tu me tentes! jamais je n'abandonnerai mon cher Ombert!... Quoi! malheureux, repoussé de tous, il serait abandonné par sa Catherine! mais il ne croirait plus en Dieu! non, jamais, je le jure!...

Catherine était debout, rayonnante d'indignation.

— Qu'est ceci! reprit le comte, car le mot lui était familier, Catherine, adieu! adieu... je vais mourir... mourir loin de toi; mais songe que seule tu me tues, et que c'est pour toi que je mourrai! Des larmes roulèrent dans les yeux du comte, et ces larmes émurent tellement Catherine, qu'elle lui dit : — Adhémar, il y aurait eu quelque grandeur à être criminelle en te suivant... alors j'aurais tout sacrifié à l'être que j'aime, honneur, vertu, religion, tout!... mais abandonner un malheureux quand il n'a plus que moi pour refuge! Je pourrais être infidèle à Ombert, riche, heureux et puissant... mais je mourrai près de l'excommunié! Ce n'est plus un crime que tu veux arracher de moi, c'est une lâcheté! La nature peut entraîner invinciblement à un amour coupable; mais elle n'ordonne pas de manquer à la sainte amitié. Ombert est mon ami, mon frère, et pour lui je sacrifie tout! J'aurais pu me tuer pour toi, mais je me voue à lui... Adieu!... je ne te verrai plus!

Le comte ne parut point étonné de ce mélange de faiblesse et de grandeur, d'amour et de trahison, de ces aveux et de ces réticences. Il connaissait un peu les femmes; mais, admirant le noble caractère et l'âme délicate de Catherine, il lui dit lentement : — Catherine, je t'admire!... je me tais... sur ton ordre je te quitte... adieu pour toujours!... ce n'est pas sur cette terre que nous nous reverrons! ton regard m'a glacé!... un mendiant tout à l'heure m'a prédit une fin prochaine... sois toujours grande et pure!... adieu.

L'amour du comte était sincère, cette scène l'avait ému, et Catherine lui paraissait si belle, qu'il versa de rage et de regret des larmes qui attendrirent la chancelante Catherine. — Ne plus te voir, cruel!... ah! ne parle pas ainsi!... Et, s'élançant vers lui, elle osa l'entourer de ses bras délicats... Ta mort, et celle de Catherine!

Involontairement leurs bouches se rencontrèrent; Catherine tomba évanouie. Le comte, retrouvant son sang-froid à l'aspect d'une scène qui lui était familière, mais qu'il était habitué à voir jouer avec moins de naturel, jeta un coup d'œil exercé autour de la chambre.

En ce moment il se passait sur le perron du château une autre scène aussi comique que celle-ci était pathétique : Savoisy déjà avait réussi à convoquer tous les serviteurs d'Ombert qui restaient au château, et, monté sur le perron comme sur une chaire, il leur disait : — Votre maître, mes chers frères, va être excommunié!... Or savez-vous ce que c'est qu'un excommunié? c'est un homme dont le seul contact damne ceux qui l'approchent; il faut le fuir, c'est une peste; son regard donne la mort éternelle, et nul de vous, j'espère, ne voudra jouer son salut... Vous, fauconnier, dit-il à Grild, il faut donner la volée aux faucons, car ils sont à l'excommunié... Vous, sous-collecteur de la dîme, vous ne devez plus vous occuper des revenus de l'impie, ils appartiennent à Dieu, et l'excommunié au diable. Tous ceux qui lui rendront service seront excommuniés comme lui, et...

Comme il allait poursuivre, on entendit un grand bruit de chevaux, le pont-levis se baissa avec fracas, et Ombert entra au grand galop jusqu'au perron; son cheval était en sueur, et l'espèce de cotte de mailles qui le recouvrait semblait un vêtement de neige, car l'écume du cheval sortait par tous les points.

— Trahison! s'écriait Ombert en fureur, trahison! tuez-les! à mort la robe blanche!

Il était suivi d'une dizaine de cavaliers qui seuls avaient pu, grâce à la bonté de leurs chevaux, arriver avec lui.

A l'aspect du seigneur, dont tous les traits annonçaient la rage, Savoisy courut avertir le comte à l'instant où celui-ci déposait Catherine sur un des meubles de la chambre, et il fut suivi par Ombert, qui, la dague à la main, étincelait de fureur et s'efforçait d'atteindre le moine.

Cette scène fut si rapide, que tous les spectateurs restèrent stupéfaits à la même place, et les hommes d'armes attendirent les ordres du baron.

— Perdus! perdus! s'écria Savoisy. Et l'on entendit les éclats de la voix retentissante du terrible baron, qui parut sur-le-champ l'épée haute. Sa fureur devint un désespoir horrible à l'aspect de sa femme dans les bras du moine. Il fit tomber sa dague sur Savoisy; celui-ci n'opposa pour sa défense que le rouet saisi à la hâte, qui fut fendu par la moitié.

Le baron, étonné de voir ses deux adversaires encore sur pied, grinça des dents et s'écria : — Par saint Martin, le diable vous protége! mais tiens, séducteur infâme!... et il dirigea un coup circulaire pour enlever la tête du comte.

A ce moment Catherine ouvrit les yeux, jeta un cri perçant, et Savoisy, qui avait saisi une chaise, garantit encore le comte, puis il repoussa vigoureusement le terrible baron en s'écriant : — Louis, sauve-toi!

Le comte, ouvrant la croisée, sauta dans le jardin, Savoisy l'imita. Ombert resta muet, ses lèvres blanchissaient sous l'écume et ses yeux lançaient des éclairs. Enfin, il sortit en criant : A cheval! parcourez l'enceinte du château et tuez tous les moines sans rémission .. Bertram, Jacques, et vous, sire de Preuilly, à la rescousse, au galop!... ils sont dans le jardin et ne peuvent m'échapper... Roch, empêchez que personne ne sorte!... Je suis trahi!... trahi!...

La rapidité avec laquelle se succédaient ces ordres était égalée par celle qu'on mettait à les exécuter. En ce moment les sentinelles des deux lanternes, qui avaient vue sur les chemins qui menaient au monastère, sonnèrent le cor d'alarme. Ombert s'élança dans le jardin avec une vigueur qui lui fit sauter d'une terrasse à l'autre, et, comme le tigre qui s'élance sur sa proie, il parcourut les jardins en une minute, malgré l'embarras que lui causaient ses armes. Arrivé sous les tilleuls, il aperçut le comte qui donnait la main à Savoisy pour grimper sur le mur. Il devina alors pourquoi les sentinelle avaient averti. Il bondit, mais sa lance ne frappa que la muraille, où elle se brisa.

Remontant alors la terrasse avec rapidité, il revint au perron, sauta sur son cheval et partit au galop. Il espérait arriver par la route du haut bien avant que les deux moines fussent parvenus au monastère. Les aspérités et les dangers de la route lui laissaient l'espoir de surprendre les fugitifs; il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et, en sortant du château, il sonna du cor avec force pour rappeler tous ses cavaliers. Ces derniers, ignorant la cause d'une telle rage, ne comprirent pas son appel et continuèrent à veiller autour des fortifications.

Le jeune baron arriva seul sur la plage devant Marmoutiers, et, dans son impatience, il fit monter Gibby sur le sentier périlleux. Le pauvre animal tremblait sous le poids de son maître, dont il semblait partager la fureur. Là Ombert sentit redoubler sa colère en voyant les deux moines qui avaient détaché sa propre barque et voguaient tranquillement sur le fleuve; le courant les entraînait rapidement, et la barque allait d'autant plus vite, qu'elle était poussée par un vent d'est.

— Scélérats! leur cria Ombert, vous serez pendus aux tilleuls du monastère, et votre abbaye sera réduite en cendres!

— Ah! Louis, disait Savy dans la barque, nous avons fait là une escapade d'écolier,

— Il est bien temps de s'en apercevoir quand les choses sont faites, répondit le comte. Mais écoute donc : n'est-ce pas ce damné baron qui nous poursuit de ses menaces?

— Avant trois heures j'aurai mis à sac votre couvent!

Les deux voyageurs passèrent presque sous les yeux d'Ombert, et ce dernier, immobile de rage, leur adressa d'horribles imprécations.

— C'est lui! dit Savoisy : il nous suivrait ainsi jusqu'à l'endroit où nous débarquerons, feignons plutôt d'aller à l'autre bord.

Lorsque le baron vit que les deux bénédictins se dirigeaient sur l'autre rive du fleuve, il regagna son château à toute bride, et les deux amis retournèrent au monastère.

Cette scène peut être comparée à l'étincelle qui tombe sur un tonneau de poudre. Le baron, qui n'avait peut-être pensé qu'à effrayer l'abbaye par le déploiement de forces imposantes, jura la destruction des religieux; et telle était sa fureur que, chemin faisant, il chargea des fermiers qui portaient à l'abbaye leurs redevances en nature, et qu'il leur ordonna de diriger sur le château les denrées destinées aux religieux.

IX

Roche-Corbon à la rescousse.

Cependant le baron se calma un peu pendant le temps qu'il mit à regagner son château, et il commença à réfléchir sur la scène qui

venait de se passer. Son cheval marchait à pas lents, et Ombert était si préoccupé, qu'il se croyait seul, quoiqu'il fût entouré de cinq à six paysans collecteurs, auxquels il était en quelque sorte indifférent de porter leur blé, leur vin, etc., au château plutôt qu'au monastère; chassant leurs ânes devant eux, ils n'osaient seulement pas parler, car à chaque mouvement que faisait Ombert ils craignaient les horions dont le jeune seigneur était peu ménager.

En arrivant auprès du château, ils aperçurent le mendiant garrotté, et Bertram, qui, une corde à la main, descendait de cheval, probablement pour pendre le pauvre homme. Il avait attendu le baron à cet effet. Les paysans regardèrent ce spectacle d'un air indifférent; mais le mendiant, à la vue du baron, se mit à crier : — Holà! mon très-cher sire, laisserez-vous dans l'embarras le meilleur de tous vos amis, dans un moment surtout où il vous en reste si peu?

Ombert ne disait mot, et Bertram, interprétant ce silence à sa guise, avait passé le nœud fatal au cou du mendiant, lorsque le baron leva les yeux et s'écria : — Bertram! laisse en paix cet animal immonde, et qu'il s'aille faire pendre ailleurs, car il avait dit vrai... Par saint Martin! vieux chien, si tu avais menti, je t'aurais fait tirer à quatre chevaux!

— Écoutez, beau sire, répliqua le mendiant, que l'homme d'armes délivrait, voulez-vous un bon conseil?... si vous avez tué les deux bénédictins, prenez le large, car c'est vous qu'on tirerait à quatre chevaux.

— Or çà, dit le baron, depuis le nouveau règne, la peau d'un moine a donc bien monté en valeur?

A cette réponse, le mendiant haussa les épaules, et portant sur le jeune Ombert ses deux petits yeux verts d'une façon fort expressive, il lui dit en l'interrompant avec un geste d'autorité : — Les avez-vous tués?...

— Non! dit le baron avec un geste d'humeur.

— C'était pourtant une bien belle occasion, répliqua le mendiant froidement; mais, ajouta-t-il, en voilà assez, mon camarade; dans quelque temps nous nous reverrons sur la route de Paris, et comme vous allez plus vite que moi, je puis prendre l'avance; quand vous irez à l'hôtel Saint-Paul appeler de la confiscation de vos domaines, vous aurez peut-être besoin de Jehan le Réchin. Adieu, mon fils. Montjoie Saint-Denis n'est pas loin.

Les paysans étaient fortement ébahis de l'audace du mendiant, qui, après avoir dit adieu au baron, lui tourna le dos avec un sang-froid merveilleux; puis il se dirigea vers le chemin qui conduisait à la route d'Orléans.

— Que faut-il faire de ce gueux? demanda Bertram, qui s'apprêtait à courir jusqu'au mendiant.

— Qu'il aille au diable! répondit Ombert tout pensif... ce païen-là sait bien des choses que j'ignore... Donnant alors un coup d'éperon à son cheval, le baron rejoignit le mendiant en un clin d'œil, et fut suivi de Bertram. Si tu n'es pas le diable ou le Juif errant, qui es-tu, s'écria Ombert, et d'où tiens-tu ce que tu viens de m'annoncer? ce sont toutes choses à venir...

— Beau mérite, dit le mendiant sans s'arrêter, de prophétiser des événements accomplis!... Et il continuait toujours sa route sans regarder Ombert.

— Sais-tu que je pourrais te faire brûler comme sorcier?...

— Ce fagot-là vous coûterait plus cher que le siége du monastère, car vous perdriez un grand protecteur dans la personne du Réchin, tout petit qu'il paraisse. Et l'imperturbable mendiant marchait toujours.

Soit que l'audace du Réchin fit pressentir à Ombert une puissance occulte à laquelle il n'eût pas été prudent de se heurter, soit que le bon naturel du baron l'emportât et qu'il hésitât à reprendre au mendiant une vie qu'il lui avait déjà donnée deux fois, il se contenta de l'envoyer à la male heure, et revint sur ses pas.

— Allons, Bertram, rassemble tous tes cavaliers; ton poste est à la porte principale de l'abbaye; j'irai moi-même diriger les autres forces, et avant deux heures le monastère sera cerné! Et le baron, se dirigeant vers le château, sonna du cor à plusieurs reprises.

Aux sons bien connus qui indiquaient le rappel, cinquante à soixante cavaliers parurent de divers côtés, et à l'aspect du baron dont l'armure était facile à reconnaître, ils se rangèrent avec empressement autour de lui

L'impétuosité d'Ombert ne pouvait pas lui faire oublier l'état dans lequel se trouvait Catherine lorsqu'il apparut si brusquement dans sa chambre; alors la colère à laquelle il était en proie en voyant que l'avis donné par le Réchin était vrai de tout point lui avait fait insulter Catherine avant de savoir si elle était coupable. En ce moment, malgré la multitude de pensées qui l'agitaient, Catherine, pâle, évanouie, levant sur lui un œil mourant qu'elle avait aussitôt refermé, se présenta à son souvenir, et il entra brusquement au château, suivi par ses hommes d'armes, auxquels la conduite du sire de Roche-Corbon commençait à paraître folle.

Ombert aimait trop Catherine pour n'être pas touché du spectacle qui s'offrit à ses regards quand il entra dans la chambre où était la châtelaine. La tête de Catherine était nue et ses cheveux épars, Marie la tenait sur son sein et regardait sa maîtresse avec une touchante expression de douleur. La pose de Catherine exprimait la fatigue et l'abattement que lui avaient causés tant d'émotions successives, ses bras pendaient sans force à ses côtés, tout son corps était incliné : on eût dit que la vie avait abandonné son beau corps.

A ce spectacle, la pâleur des joues de Catherine passa sur celles du baron. Il s'approcha lentement et presque en frissonnant. La châtelaine leva doucement ses yeux sur lui, les baissa aussitôt, et ses lèvres murmurèrent quelques mots qui ne furent point entendus. Ce regard douloureux fit tomber Ombert à genoux, il ne dit pas un mot, prit avec précaution la main de Catherine, la porta en silence à ses lèvres, et fit signe à Marie de s'éloigner.

Marie se leva, regarda sa maîtresse à plusieurs reprises, gagna la porte, et en soulevant la tapisserie elle jeta un dernier coup d'œil à Catherine, qui, pour cette fois, sourit faiblement à sa favorite.

Ombert s'assit sur l'escabelle que Marie venait de quitter, et reprenant Catherine entre ses bras, il lui dit avec douceur : — Ne pardonneras-tu rien à la violence d'un amour qui est tout à toi? ne vois-je pas que tu m'aimes? et ai-je songé à te demander l'explication de la scène étrange dont j'ai été témoin? Un mendiant qui me regardait compter de l'œil les vassaux nombreux que je réunis pour nous venger de l'abbaye m'avertit que deux religieux sont auprès de toi! j'arrive furieux, et je les trouve!... Avant seulement de connaître la nature de l'outrage, j'ai volé sur leurs traces pour te venger, ils m'ont échappé.

Si Catherine n'eût pas été déjà prévenue par Marie, sa joie aurait pu la trahir, mais elle s'observait avec soin, et son masque resta de glace.

— Mais ce soir le monastère sera réduit en cendres... Catherine, dit-il après un instant de silence, n'as-tu rien à me dire?

Sans doute il restait à Catherine plus de forces que son maintien n'en annonçait, car elle eut celle de mentir. Elle fit comprendre à Ombert qu'introduit sous le prétexte de traiter avec elle des intérêts du baron et de ménager un accord entre le château et le monastère, l'un des religieux, qui lui était inconnu, avait osé lui offrir un asile dans l'abbaye, en l'engageant à fuir un excommunié. Ombert avait paru à l'instant où la surprise et l'indignation lui ôtaient la force d'appeler ses gens pour chasser le moine insolent qui lui faisait un si affreux tableau des torts et des crimes de son époux et des malheurs qui attendaient la compagne de l'excommunié.

Ombert la regardait avec ivresse, les couleurs renaissaient sur les joues de Catherine, ses yeux avaient repris leur éclat.

— Infâmes!... s'écria Ombert en se levant, ils veulent donc aussi m'enlever ma Catherine!... qu'ils délient mes vassaux du serment de fidélité, qu'ils fassent confisquer mes biens, qu'ils m'isolent de l'univers, rien ne m'arrachera un soupir si ma Catherine me reste... Et cette infâme proposition t'a émue!... Ah! je suis donc aimé!... Il s'agenouilla et prit la main de Catherine.

L'élan généreux du baron fit passer un frisson au cœur de Catherine. Elle eut un amer regret de tromper ainsi un époux qu'un mot d'amour, un semblant de caresse, jetaient dans un si naïf enchantement; et, déplorant les fautes où l'entraînait déjà sa fatale passion, elle versa des larmes, qui certes durent être recueillies par l'ange des repentirs sincères.

Ces larmes furent regardées par Ombert comme une nouvelle preuve de tendresse, et il les baisa sur les joues de Catherine.

— Ah! malheur aux bénédictins!... dit-il en s'éloignant. Catherine, à ce soir!... fais préparer le repas des vainqueurs et ne sors pas du château... Adieu!... Il s'éloigna en soupirant d'aise et de remords à la fois.

— Ah! dit Catherine, je suis bien malheureuse!... Elle se prosterna sur son prie-Dieu en contemplant une image de la Vierge; elle la supplia dévotement de venir à son secours, de l'aider à dompter l'amour qui l'entraînait vers Adhémar, comme aussi de sauver Adhémar de la colère du baron.

Ce dernier montait en ce moment à cheval, et, suivi de ses cavaliers, il franchissait le pont-levis et galopait vers le monastère; ses hommes d'armes, joyeux d'entrer en campagne, chantaient et lançaient mille lazzi sur les moines, dont ils se partageaient d'avance les trésors.

En effet, les dispositions qu'Ombert avait prises pour le siége de l'abbaye faisaient présager le succès de son entreprise. Le matin, trois cents hommes avaient été réunis, et cinquante d'entre eux, commandés par un des seigneurs qui relevaient du fief de Roche-Corbon, devaient se trouver sur la crête de la montagne qui dominait le monastère; les cent cinquante autres, conduits par le sire de Vernon, autre feudataire de la Roche-Corbon, avaient l'ordre de pénétrer par les hauteurs dans les jardins de Marmoutiers et d'enceindre ainsi l'abbaye tout entière du côté de Saint-Symphorien. Les murailles du monastère qui se trouvaient du côté de Roche-Corbon et l'entrée de Marmoutiers étaient les endroits que le baron avait résolu d'attaquer en personne, et de cette manière les religieux, cernés de toutes parts, devaient infailliblement succomber. L'attaque était assez vive, assez prompte pour que l'abbé n'eût pas le temps

d'appeler à son secours, et l'on devait apprendre le succès de l'audacieuse entreprise du baron avant même la nouvelle du siége du monastère. La réussite devait tout justifier.

Telles étaient les dispositions et les raisonnements d'Ombert, qui s'avançait rapidement vers le monastère en espérant que tout ce qu'il avait commandé pour le siége serait prêt. Il éprouva une véritable satisfaction lorsqu'en arrivant au chemin creux qui descendait au monastère il aperçut une troupe nombreuse de serfs qui conduisaient des échelles, des pierres, du bois, et tout ce qu'il avait ordonné d'apporter par l'organe de Roch le Gaucher.

A cette vue le baron, faisant sentir l'éperon à son cheval, se précipita avec impétuosité vers l'espèce de place qui se trouvait devant la porte du monastère et fut suivi de tous ses hommes d'armes. Cette troupe, enveloppée d'un tourbillon de poussière, fut aperçue par les assiégeants qui étaient déjà parvenus sur le sommet du rocher, et, du haut comme du bas de la montagne, il s'éleva un cri de guerre qui retentit dans l'enceinte du monastère en y portant la terreur. Les moines avaient déjà fermé leurs portes; et, comme la troupe qui devait entourer le côté des jardins était aussi parvenue au pied des murailles, l'abbaye était tout à fait cernée, et les religieux, réunis chez l'abbé, attendaient en silence les ordres de leur vénérable chef.

Lorsque le vieux dom Luce vint annoncer que l'étendard de la Roche-Corbon flottait sur le haut du rocher, sur la place qui précédait l'entrée du monastère, et que l'heure de l'assaut était près de sonner, les moines tressaillirent et dom Guidon pâlit; mais l'abbé Hélias, se redressant encore, parut ne plus sentir le poids ni les glaces de l'âge; il jeta un regard calme sur tous les religieux comme pour leur reprocher leur terreur, et d'une voix ferme il leur dit : — Allez à la chapelle, il est l'heure de commencer notre office du matin; allez, mes frères, dom Guidon me remplacera; invoquez surtout le Seigneur pour le sire de Roche-Corbon; pour ce qui est de nous, que la sainte volonté de Dieu soit faite. il saura bien défendre, s'il le veut, ceux qui se sont dévoués à sa cause. Allez...

Dom Hélias, par un geste plein de puissance et de véritable grandeur, leur communiqua son courage et sa fierté; les moines sortirent silencieusement, se rendirent à la chapelle; et au moment où les cris de guerre : *Roche-Corbon à la rescousse!* furent répétés par les échos du monastère, les cloches sonnèrent avec force, et les chants des religieux prosternés dans leurs stalles montèrent vers le ciel.

Lorsque dom Hélias se trouva seul avec le frère Luce, sa figure quitta subitement l'expression de fierté qu'elle avait contractée, et l'abbé, s'asseyant dans son vieux fauteuil, dit à dom Luce : — Mon frère, nous sommes en danger, et je ne sais jusqu'à quel point les deux seigneurs que nous avons ici voudront nous secourir; ils sont gens à trouver matière à divertissement dans ce siége.

— Non, non, répondit le frère avec un sourire sardonique, car j'imagine que ce sont eux qui nous auront attiré ce déluge de gens d'armes, et ils doivent être intéressés à sauver le monastère.

— Bien! reprit l'abbé, mais écoutez, mon frère, je ne me soucie pas que dom Guidon se trouve souvent en rapport avec les étrangers et surtout dans la circonstance critique où nous sommes : c'est sur vous seul que je me repose, mon vieux et fidèle ministre, dit Hélias en souriant à Luce autant que sa figure froide et sévère lui permettait l'expression de la bienveillance. Allez les instruire de notre danger, tâchez qu'ils nous en délivrent, et une fois que nous aurons tout obtenu d'eux, que cela nous serve de leçon, et qu'à l'avenir on se souvienne à Marmoutiers qu'il est difficile et dangereux de recevoir souvent de pareils hôtes.

Le frère Luce s'inclina et fit quelques pas vers la porte.

— Il sera excommunié, s'écria l'abbé avec un peu plus de chaleur qu'il n'en faisait paraître ordinairement; jusqu'ici j'avais retenu la foudre, mais cette dernière attaque est trop publique, trop grave... Le malheureux! Son caractère audacieux et franc m'avait plu... Il sera abandonné de tous, même de sa femme, car elle a affaire à un trop grand ennemi pour résister longtemps.

L'abbé, voyant le frère Luce, s'arrêta soudain, il prit un air presque sévère, et du doigt montra la porte au bénédictin, qui, s'inclinant avec respect, sortit et se dirigea vers les appartements des deux hôtes du monastère.

Pendant que ceci se passait dans l'intérieur de l'abbaye, au dehors le siége commençait avec une activité effrayante, et le baron semblait souffler dans le cœur de chacun la rage qui l'animait. Il avait déjà parcouru la ligne qui entourait le monastère depuis le haut de la montagne jusqu'à la Loire, du côté de Saint-Symphorien, en recommandant, sous peine de mort, de ne laisser sortir aucun être vivant des murs de Marmoutiers : il promettait les plus grandes récompenses à ceux qui suivraient ses ordres, et il était revenu devant la place de l'abbaye, endroit où devaient commencer les opérations du siége.

La façade de l'abbaye était composée d'une grosse tour carrée très-large et bâtie en grosses pierres; l'épaisseur des murs ne donnait pas l'espoir de pouvoir les détruire promptement, et la hauteur de cette tour, surmontée par une toiture ronde, ne permettait pas l'escalade. La porte qui fermait l'entrée du monastère était épaisse et bardée de fer; ce fut cependant sur cette porte que le baron fonda toute son espérance : il ordonna à ses ouvriers de démolir la partie de la tour dans laquelle la porte était scellée, et des hommes armés de haches essayèrent de briser ce rempart monastique.

Pendant que l'on procédait ainsi, sans rencontrer aucun obstacle, à la démolition de l'abbaye, les cinquante cavaliers du baron veillaient, sur toute la ligne, à ce que les ordres de leur chef fussent exécutés, et ils regardaient dans les environs si rien ne s'opposait à ses desseins.

Ombert, fatigué de voir résister si longtemps à la hache et au marteau une porte de bois et de fer, ordonne d'allumer un grand feu et de la brûler. Le bois fut bientôt amassé, le feu fut apporté et commençait à consumer la porte : dix à douze cavaliers, rangés autour du baron, dont les yeux petillaient de joie, regardaient les flammes qui semblaient caresser l'antique bâtiment. Les cris avaient cessé; une foule de paysans, de serfs, d'hommes d'armes, de fantassins, attendaient en silence et avec impatience l'ordre du baron pour se précipiter dans l'abbaye, lorsque Bertram, qui, avec quelques hommes d'armes, s'était dirigé vers Saint-Symphorien, fit entendre un cri et parut bientôt devant le baron en traînant un moine à sa suite.

Tous les yeux se tournèrent sur le chef farouche des cavaliers de Roche-Corbon : il chassait devant lui frère Luce, et chacun se rangea pour les laisser passer. Le moine regarda la porte incendiée avec une vive expression de douleur, et l'assemblée, muette, épia avec curiosité les regards, les gestes, la contenance du baron, en attendant l'arrêt qu'il allait prononcer.

Bertram était sur son cheval, il tenait le bout d'une corde passée autour du cou de dom Luce, et ses yeux sournois regardaient Ombert avec une sorte d'impatience. Dom Luce, sans capuchon, la tête nue, et sans autre ornement que quelques cheveux blancs qui dessinaient une demi-couronne au-dessus de sa nuque, avait les mains pendantes, et son regard, plein d'une fine ironie, se promenait tour à tour sur la foule ou sur le baron. Ce dernier était descendu de cheval et s'appuyait sur les flancs de sa monture, sa visière était levée; il croisa les bras et dit à dom Luce :

— N'est-ce pas toi qui as donné à la dame de Roche-Corbon une Bible dorée?

— Non, sire, répondit le moine, mais c'est moi qui la lui ai portée.

— De qui la tenais-tu?

— De notre saint abbé.

— N'importe, c'est toi qui venais presque tous les jours au château et qui t'efforçais de rompre les liens qui unissaient la femme à son mari; c'est toi qui, sous prétexte de montrer à lire à la châtelaine, lui enseignais la félonie, science où vous êtes tous de grands clercs... Qu'on le pende à l'un de ces tilleuls!...

Ombert se retourna brusquement pour ne plus voir le moine, et dit à ses ouvriers qui avaient cessé d'attiser le feu de la porte pour être témoins de cette scène. — Allons, païens, chauffez! chauffez! ou, pardieu! je vous mets au travers de la maîtresse bûche.

Bertram, donnant alors un coup d'éperon à son cheval, força le pauvre Luce à courir, malgré son grand âge, vers le lieu du supplice.

X

Montjoie Saint-Denis!

Le moine, ainsi traîné par Bertram, fut suivi d'une foule de paysans empressés de savoir comment mourait un moine; mais le farouche homme d'armes leur cria : — Comment! glands de potence! vous n'avez pas honte de commettre un sacrilége en venant voir ce digne moinillon donner la bénédiction avec ses pieds! Arrière! manants! ou je prends deux de vous et les pends aux côtés du frère pour mettre encore une fois Dieu entre deux larrons!

A ces douces paroles chacun s'empressa de tirer au large. Lorsque le moine se vit seul avec le chef des hommes d'armes, il lui jeta un regard plein de compassion et lui dit : — Quel dommage qu'un

brave homme comme vous, Bertram, coure le risque d'être pendu dans quelques heures!...

— Que dis-tu là, chien de moine? répliqua Bertram! allons, avance, oiseau de malheur!

— Je serais un oiseau de bonheur, mon brave, si tu m'avais laissé continuer : que gagnes-tu avec le sire de Roche-Corbon? deux marcs par an, tout au plus.

— Pardieu! si je gagnais deux marcs, je ne me plaindrais pas de la misère des temps.

— Comment, Bertram, mon ami, tu ne gagnes pas deux marcs et tu perds encore ton âme au service d'un excommunié! Que dirais-tu donc si je t'offrais le moyen de gagner trois ou quatre marcs par an et deux marcs par chaque homme?

— Impossible! s'écria Bertram, tu veux me séduire, et si je te laisse l'usage de ta langue dorée encore quelques minutes, tu me prouveras qu'il fait nuit.

— Certes, il fera nuit pour moi si tu me pends; mais tu ne me pendras pas, honnête Bertram, par trois raisons; la première, c'est que tu veux gagner trois marcs; la seconde, c'est que je te donnerai les trois marcs, et la troisième, c'est qu'avant une demi-heure tu verras de quel danger je t'aurai préservé.

— Si tu me prouves jamais que je suis en danger! s'écria Bertram, je consens à te donner la vie.

— Eh bien! dit le moine en souriant, écoute-moi bien : dans sept ou huit minutes, et ce n'est pas un terme si long que tu ne puisses me l'accorder, si tu ne vois pas paraître de nombreux défenseurs du couvent, tu serreras le nœud; mais si ma promesse n'est pas vaine, jure-moi de t'engager au service de l'abbaye, toi et tes gens, à raison de trois marcs d'argent pour toi et de deux marcs par homme.

Bertram était descendu de cheval et tenait la corde qu'il avait déjà passée dans une branche de tilleul et qu'il se disposait à nouer au cou du moine, non sans une grande incertitude. L'habile bénédictin vit bien, par la contenance du grand prévôt du sire de Roche-Corbon, qu'il y avait peu de chose à faire pour se sauver; alors il ajouta :

— Sept minutes, ce n'est pas bien du temps pour songer à sauver son âme et à gagner une meilleure paye; mais il faut tout concilier, mon brave défenseur, et il ne faut pas que, pour me sauver en ce moment, tu te perdes; va dire à ton maître que tu as exécuté ses ordres, et je t'absous du péché de mensonge.

— Ma mère m'a toujours dit, répliqua Bertram, qu'il fallait me défier des moines, des femmes et des chats!... Puis, remuant la tête, il se mit en devoir d'accomplir son funèbre ministère avec une lenteur qui témoignait de ses scrupules intéressés.

— Eh! dit frère Luce, je ne suis ni chat ni femme, et je ne suis plus moine, puisque me voici à moitié pendu!

— Allons, s'écria Bertram, souviens-toi bien de tes promesses, et si tu y manques, je ne te manquerai pas, foi d'écorcheur! Au surplus, afin que tu n'échappes pas à ma vengeance, je vais te remettre en bonnes mains... Hola! cria-t-il, Lécuyer, viens, mon enfant!

Au cri de Bertram, un grand homme d'armes accourut au galop, et, sur un signe de son camarade, il descendit de cheval et prit la corde que lui tendit Bertram.

— Lécuyer, lui dit-il, tiens Sa Révérence en respect, et ne lui donne la liberté que lorsque je te le dirai ou si tu nous voyais en fuite. Des raisons majeures me forcent d'en agir ainsi. — Amen! dit Lécuyer; et là-dessus Bertram, montant à cheval, regagna en un clin d'œil l'endroit où était le baron.

En ce moment la porte était consumée, les barres de fer qui la garnissaient et les gonds restaient seuls et jetaient une vive chaleur, la rougeur du fer montrait combien le feu avait été violent, et Ombert faisait signe de débarrasser le passage des cendres, du fer et des pierres, afin de pouvoir entrer dans le monastère, dont on apercevait les cours à travers un nuage de fumée. Le baron monta à cheval, baissa la visière de son casque, sonna du cor pour faire ranger ses hommes d'armes et rassembler son monde, puis il attendit avec impatience que les ouvriers eussent fini. Les cloches ne cessaient cependant pas de sonner, et le silence profond du couvent, dont les cloches semblaient être l'unique voix, contrastait singulièrement avec les cris de victoire que les gens du baron faisaient entendre du haut du rocher, que l'on répétait autour des murailles de l'abbaye, et qui se confondirent avec le cri de guerre de : *La Roche-Corbon à la rescousse!* que le baron fit entendre, et qui fut redit par tous les hommes d'armes.

Au moment où le baron s'élançait, on aperçut du côté de Saint-Symphorien un nuage de poussière qui suivait le bord de la Loire avec la rapidité d'une trombe. Du sein de ce nuage s'élança le cri terrible de : *Montjoie Saint-Denis! France! France!* et les gens du baron et le baron lui-même s'arrêtèrent frappés d'étonnement. En regardant ce torrent venir, ils virent briller des panaches, des cottes d'armes, des fers de lances, des armures, et bientôt Ombert ne put pas douter qu'une centaine de lances accouraient défendre le monastère. Stupéfait de la présence d'une telle force dans la contrée, le jeune baron, interdit, immobile, vit à cent pas de lui le commandant de la troupe; c'était un grand et bel officier, dont l'armure damasquinée en or, le casque étincelant, le beau cheval et les armes annonçaient un personnage de haute importance.

En un clin d'œil cet officier, le même qui avait accompagné les deux voyageurs au monastère, fondit sur le baron; Ombert, à une attaque aussi brusque, recouvra tout son courage; il fit reculer son cheval de quelques pas, et donna au chevalier inconnu un si terrible coup de lance, qu'ils manquèrent l'un et l'autre de perdre les arçons. A ce moment Ombert fut entouré par dix ou douze autres officiers, et il s'aperçut que toute résistance était inutile. Jetant alors les yeux autour de lui, il vit que ses hommes, sans en excepter Bertram, avaient tous pris la fuite, et lorsqu'il regarda le haut de la roche il aperçut des hommes d'armes qui s'emparaient de ceux qui jouaient moins bien des jambes que les autres. Une sourde rage s'éleva dans son cœur, et, parcourant le cercle d'officiers dont il était entouré : — Ne saurai-je donc, dit-il avec un accent douloureux, à quel loyal chevalier je puis me rendre? — Vous êtes libre, sire de la Roche-Corbon, lui répondit le chevalier qui l'avait si fortement attaqué; nos instructions ne portent pas de vous retenir captif; seulement je vous avertis en ami de mieux choisir votre heure une autre fois pour assiéger une abbaye!

En cet instant un cavalier arriva à bride abattue, et s'approchant avec respect de l'inconnu qui parlait à Ombert : — Monseigneur, dit-il, que faut-il faire des prisonniers?

— Les pendre! répondit brièvement l'inconnu.

— Chevalier, dit le baron en l'interrompant, permettez-moi, tout votre obligé que je suis, de vous demander grâce pour ces pauvres gens! ce sont mes vassaux; ils devaient me suivre.

— Ils ne devaient pas vous suivre dans une entreprise aussi sacrilége que celle-ci, répliqua durement l'inconnu, et votre châtiment sera plus cruel que le leur; cependant, je consens, Saint-Vallier, à ce que l'on ne pende de ces soldats d'un jour que le neuvième sur dix, et dites-leur bien qu'on n'aurait pendu personne s'ils ne s'étaient pas attaqués à l'Église et à notre sainte religion.

— Si vous avez des vassaux, dit Ombert en élevant la voix, pourriez-vous me dire le châtiment que vous leur infligeriez s'ils refusaient de vous suivre et de vous obéir?

— Je l'ignore, répondit en souriant l'inconnu; mes vassaux sont parfois de rudes jouteurs. En terminant ces mots, le chevalier examinait sa cuirasse, que le coup de lance du baron avait faussée.

Là-dessus il tourna brusquement le dos à Ombert, et donna des ordres pour placer des cavaliers à différents endroits, afin de prémunir le monastère contre toute autre attaque. On lui obéit avec une promptitude et une soumission qui donnèrent à Ombert lieu de croire qu'il avait en affaire à quelque officier de marque ou à quelque seigneur puissant. Ombert ne connaissait en Touraine aucun sire assez grand pour mener avec lui une centaine de lances et traîner à sa suite des chevaliers aussi distingués que ceux dont l'inconnu était entouré; d'ailleurs un gentilhomme de Touraine, tout partisan qu'il aurait pu être de l'abbaye, n'eût pas affecté envers Ombert un dédain aussi marqué. Accoutumé à commander et jugeant les hommes par leur mérite personnel et non par l'éclat de leur cortége, il se révolta contre le mépris dont il se voyait accablé.

Il attendit avec patience que l'étranger eût donné ses ordres, et lorsque tous les postes eurent été assignés et que les cavaliers s'y furent rendus, Ombert s'approcha du commandant et ouvrit la bouche pour lui adresser la parole; mais ce dernier, se tournant vers les officiers qui l'entouraient et montrant de la main le reste des gens d'armes, dit à haute voix : — Messieurs, vous êtes aux ordres de dom Hélias, le vénérable abbé de Marmoutiers : il vous congédiera lorsqu'il le jugera convenable.

Et l'inconnu, sans faire attention à Ombert, qui avait la contenance d'un homme qui demande audience, piqua des deux et disparut au grand galop en se dirigeant vers Saint-Symphorien. — Ne pourrais-je donc savoir, dit Ombert aux hommes d'armes qui se trouvaient à ses côtés, d'où vous êtes tombés et à qui vous appartenez?

Le silence du groupe servit de réponse, mais un moment après un jeune homme s'avança et dit à Ombert : — Nous sommes commandés par le comte Adhémar, l'ami le plus intime de monseigneur Louis d'Orléans, frère du roi de France. Ce jeune seigneur revenait de Guienne avec monseigneur d'Orléans, mais il s'était séparé du gros de la troupe avec ses hommes, afin de visiter l'abbé dom Hélias, à qui il est uni par des liens de parenté. Maintenant que vous êtes instruit de ce que vous vouliez savoir, recevez un dernier avis : vous attaquer à nous serait folie; regagnez votre castel et tâchez de conjurer l'orage qui va fondre sur votre tête.

Alors, sur un signe du jeune homme, la troupe entra dans l'abbaye, et le silence régna sur cette plage naguère si animée. Ombert se trouva seul, et en regardant autour de lui il ne vit plus que les eaux de la Loire, les campagnes, le ciel, les rochers, et çà et là des hommes d'armes qui, descendus de cheval, s'abritaient sous les tilleuls, tandis que sur tous les points du monastère des archers en sentinelles annonçaient par leur contenance et leur attention à veiller sur la campagne qu'une force imposante protégeait l'abbaye.

Ces trois heures d'attaque, de combats, de délivrance soudaine, les événements de cette matinée enfin, semblèrent au baron tenir du songe; immobile sur son cheval, il croyait rêver. Il était assailli par trop de sensations pour qu'un sentiment dominât dans son âme, et il ne songeait pas encore qu'il se trouvait terrassé et sous le poids de la vengeance de ses ennemis.



Le combat. — Page 23.

Il donna machinalement un coup d'éperon à son cheval, qui par instinct regagna le chemin du château de Roche-Corbon. Au moment où Ombert, gravissant le sentier creusé dans le roc, arriva à la jonction de la route qui menait à son parc, une figure étrange se montra derrière un rocher; de rares cheveux blancs couronnaient un crâne jaunâtre, une ironie cruelle animait deux yeux malins, et la bouche, plissée par mille rides, lui sembla prête à lancer un sarcasme diabolique.

La robe noire et le capuchon firent croire à Ombert que c'était l'ombre du frère Luce qu'il avait ordonné de pendre; mais bientôt ces paroles résonnèrent à son oreille :

— Le triomphe de l'impie est de courte durée !

Ombert, furieux, leva sa lance; mais le rusé bénédictin se déroba aux coups qui menaçaient sa tête en se cachant derrière un quartier de roche, et lorsque Ombert se fut éloigné de quelques pas, le moine fit encore entendre ces mots :

— Tout arbre qui porte de mauvais fruits sera coupé et jeté au feu. Ces mots firent songer le baron, qui comprit cette allusion à l'excommunication dont il était menacé. Il fut en proie à une sourde rage en pensant aux effets de cette sentence; il connaissait assez ses vassaux et le peuple tourangeau pour savoir qu'on obéirait aux ordres de l'abbé Helias. Les petits seigneurs qui dépendaient de la baronnie de Roche-Corbon seraient enchantés de trouver une occasion de se délier de leur serment et de l'hommage lige qu'ils lui devaient; ses fermiers, ses tenanciers, enfin tous les serfs mêmes, qui, courbés sous la discipline ecclésiastique, redoutaient plus le contact d'un excommunié que celui d'un lépreux, allaient refuser leurs redevances, et ne manqueraient pas d'éviter même d'approcher du château. Cependant le jeune baron pensa que les hommes d'armes, ses domestiques et tous ceux qui habitaient le château ne l'abandonneraient pas, et, se fiant sur le secours de son beau-père et de ses amis, il reprit courage et arriva bientôt à son antique manoir. Il ne put retenir un soupir lorsque, regardant au-dessus de la porte du pont-levis, il aperçut son écusson sculpté en relief sur la pierre, et qu'il vit la croix défendue avec tant de gloire par ses ancêtres.

Il entra, et dans la vaste cour d'honneur il entendit Bertram parler avec chaleur à tous ses hommes d'armes rassemblés : parmi ceux-ci se trouvaient des vassaux, des paysans, des serfs, etc. A l'aspect du baron, le silence régna, chacun se tourna vers le maître avec respect, mais avec un mouvement de curiosité et néanmoins d'insouciance difficile à exprimer, et que l'on pourrait comparer à la contenance des courtisans qui voient venir un ministre déchu. — Holà ! Roch, Bertram ! s'écria aigrement le baron, personne ne vient-il à ma rencontre ! Lâches coquins que vous êtes, vous avez fui devant l'ennemi! je croyais avoir des hommes à mon service : n'êtes-vous donc que des écorcheurs qui n'ont de courage que devant des serfs désarmés et qui s'enfuient devant les premiers soudards qu'ils aperçoivent?... — Ma foi, répondit Bertram avec insolence, telle envie que l'on ait de se battre, encore n'est-il pas moins vrai que c'est folie à cinquante hommes d'en affronter cinq cents !

Ombert réprima un mouvement de colère, jugeant avec sagesse qu'un acte de sévérité serait hors de saison, et il répondit :

— Est-ce Bertram, le chef de mes hommes d'armes, qui parle ainsi?...

Puis, descendant de cheval, il s'avança précipitamment vers le perron, le franchit et se réfugia dans la salle où se tenait habituellement Catherine.

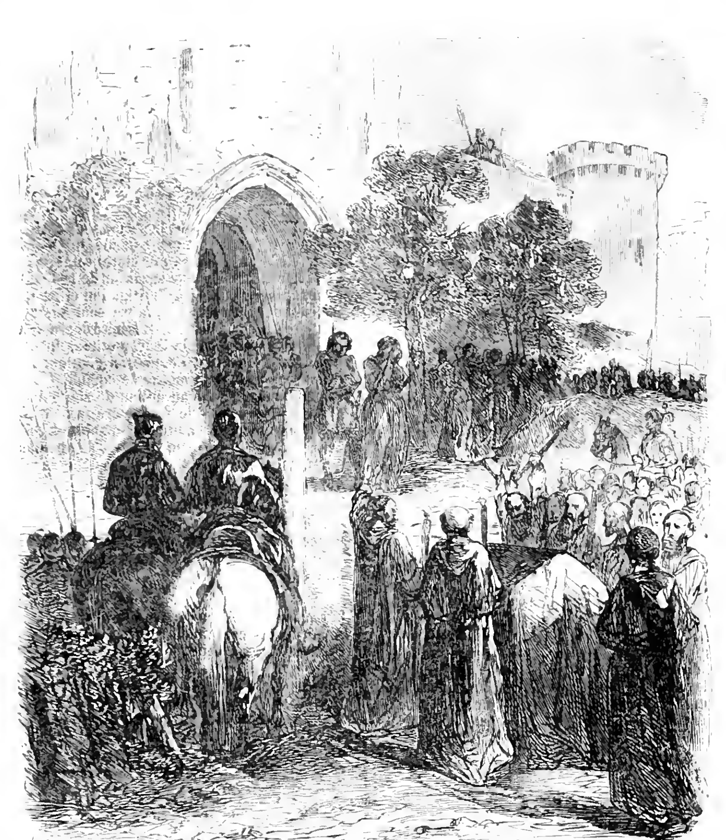
— Je suis vaincu, dit-il avec douleur, et nous sommes tous à la merci des moines ! Ils ont fait sortir de dessous terre une légion de chevaliers, d'archers, de combattants, et pour le moment ce serait folie de les attaquer. Si nous ne vivions pas comme des ours dans une tanière, nous saurions ce qui se passe autour de nous, mais j'ignore même ce qui se fait à Tours quand je n'y vais pas.

— Mon ami, dit Catherine en s'asseyant sur les genoux d'Ombert, je le sais, moi! Gautier le Brun, ton sénéchal, est revenu il y a deux heures de Tours, et il n'y est bruit que de l'excommunication que l'on doit fulminer contre toi demain. Tout le monde en parle, tous les paysans le savent, c'est à qui viendra pour être témoin de ta honte ; on va jusqu'à prétendre que l'archevêque et le clergé de Tours assisteront dom Hélias ! — Eh bien, je les braverai tous ! s'écria Ombert : qu'ils viennent ! Pardieu, je leur ouvrirai les portes de Roche-Corbon; ils pourront, si bon leur semble, venir m'excommunier jusqu'ici ; je montrerai le dédain que m'inspirent leurs momeries, et pour faire voir que je suis toujours en vie, je parlerai à

dom Hélias après l'excommunication. Qu'ils prennent mes domaines, mais qu'ils me laissent ma Catherine!

Catherine versa quelques larmes, et, prenant le casque de son mari, elle alla le poser sur une escabelle couverte, puis elle détacha l'épée, la ceinture qu'elle avait brodée elle-même avant leur union; s'agenouillant avec grâce, elle se mit en devoir de défaire tout le reste de son armure. Elle semblait prendre plaisir à remplir tous ces petits devoirs et à accabler Ombert de soins et de prévenances, précisément parce que son cœur était en proie à un autre amour. Elle combattait de tout son pouvoir les sentiments qui la dominaient malgré elle, semblable à un poltron qui, en l'absence de l'ennemi, déploie un courage et une activité guerrière qui l'abandonnent au moment du danger.

Lorsqu'elle eut en quelque sorte présidé à la toilette d'Ombert, qui revêtit ses habits de ville, le cor annonça le souper, et ce repas se fit dans un silence absolu, qui prouva bien que tous les habitants du château étaient en proie à de sérieuses réflexions. Parmi les convives, Roch le Gaucher se fit remarquer par une tristesse vraie et profonde. Il leva maintes et maintes fois les yeux sur la voûte pour s'assurer que les pierres de l'antique château ne tombaient pas sur le premier baron impie qui l'habitât. Il regardait Ombert avec compassion, et à plusieurs reprises les larmes lui vinrent aux yeux. Le reste de la journée se passa sans autre événement important; le soir, Catherine alla respirer la fraîcheur des eaux sous les tilleuls, et du haut des terrasses elle regarda au loin sur le chemin qui conduisait au monastère.



L'excommunication.

XI

L'excommunication.

Le lendemain, au moment où le baron, sortant de table, se disposait à passer avec Catherine dans le salon de tapisserie, les cloches du monastère sonnèrent comme si un grand personnage fût mort.

Ce tintement lugubre n'a pas reçu de nom en France, et depuis quelque temps le mot anglais *glass* est employé avec quelque succès.

Le *glass* de la mort sonnait donc au monastère, et sur-le-champ Ombert s'écria avec un accent de regret :

— L'abbé Hélias serait-il mort?...

Catherine et le baron s'arrêtèrent, et tous les habitants du château qui mangeaient avec les maîtres restèrent dans la vaste salle en écoutant bouche béante. Un vague effroi agitait le cœur de chacun, lorsque tout à coup les deux sentinelles des lanternes qui dominaient la côte du monastère sonnèrent le cor d'alarme, et Grild le fauconnier, qui jamais n'entrait dans les appartements, accourut, et ses pas, qui retentirent sous la voûte, firent tourner tous les yeux du côté de la porte. — Ah! monseigneur, s'écria Grild épouvanté, et dont la figure annonçait une terreur profonde, nous sommes perdus, on vient vous excommunier. J'étais sur le haut de la roche à dénicher des faucons, lorsque j'ai entendu les cloches et le chant des prêtres. Venez. — Mauvais drôle! répliqua Ombert, est-ce donc quelque chose de si redoutable que des prêtres qui chantent? S'ils viennent, qu'on leur ouvre les portes!

A ces mots, le baron regarda l'assemblée et vit que son indifférence était loin d'être partagée par ses gens. Catherine elle-même devint pâle, tremblante; elle jeta un regard étonné sur son mari, et s'appuya sur lui, car elle chancelait. — Venez, Catherine, venez, dit Ombert, du haut de la terrasse nous verrons cette procession...

A ces mots il ouvrit la porte qui donnait sur les jardins et mena Catherine sur le haut d'une balustrade en pierre d'où l'on apercevait le chemin creux qui conduisait du monastère au château, par le haut du rocher.

L'air était pur, le ciel couvert de nuages argentés qui empêchaient le soleil de paraître, de manière que l'on pouvait distinguer au loin la disposition de cette assemblée. Ombert, malgré toute sa fermeté, éprouva quelque émotion à l'aspect qui s'offrait à ses yeux. Sur deux lignes parallèles marchaient lentement des hommes d'armes dont les armures et les chevaux étaient somptueux : entre cette haie de cavaliers, les religieux du monastère, rangés en deux lignes, la tête nue, et revêtus du grand costume blanc et noir de l'ordre de Saint-Benoît, s'avançaient en psalmodiant lamentablement les hymnes des morts. Au milieu de cette double haie de moines armés de cierges noirs marchaient quatre novices portant un cercueil. Deux prêtres les suivaient; l'un tenant l'eau bénite, l'autre la sentence d'excommunication. Deux ouvriers chargés chacun d'un énorme poteau accompagnaient les prêtres qui portaient la sentence d'excommunication écrite sur du parchemin. Cette partie du cortége était à la tête de la procession et précédée d'un porte-croix qui élevait dans les airs le signe de la rédemption voilé d'une étoffe noire. Un grand espace séparait cette première partie de la procession de douze prêtres de la cathédrale de Tours, qui, vêtus d'aubes blanches, portaient des cierges noirs éteints; enfin, à quelque distance encore de ces derniers, venaient l'abbé dom Hélias et le sous-prieur, qui marchaient aux côtés de l'évêque de Tours... Le clergé de la cathédrale suivait ces grands dignitaires de l'ordre ecclésiastique, et plusieurs chanoines du fameux chapitre de Saint-Martin les accompagnaient.

L'évêque et dom Hélias semblaient lutter de richesse et de splen-

deur par leurs costumes, et cette partie de l'assemblée brillait d'un luxe sacerdotal qui ne servait pas peu à imprimer le plus grand respect à une foule immense qui suivait ce cortége imposant, et dans lequel étaient renfermés tous les insignes du pouvoir militaire et du pouvoir ecclésiastique. Cette foule de peuple ressemblait à une vaste prairie émaillée de fleurs de toutes couleurs et agitées par le vent, car c'était à qui se précipiterait pour montrer le chemin et suivre les religieux. L'éloignement ne permettait pas de distinguer les vêtements de dom Hélias et de l'évêque; mais on voyait briller l'or et l'argent à profusion, et le reflet des nuages argentés par les rayons qu'ils retenaient faisait étinceler les pointes des deux mitres de ces chefs de l'Église. Le chant monotone se mariait aux sons des cloches funéraires, et le silence du reste de la campagne rendait les échos plus fidèles à répéter cette triste harmonie. Elle était même transmise par les eaux, et jamais le paysage ne fut animé par une semblable cérémonie. On voyait même des barques sillonner le fleuve, et, au loin, des hommes et des femmes en retard accourir avec la même avidité que le peuple, aujourd'hui comme dans tous les temps, met à voler sur les pas d'un homme qui marche au supplice.

On voit que dom Hélias, pour produire un plus grand effet sur le peuple et porter un coup plus sûr à son terrible antagoniste, avait profité du secours que le comte Adhémar lui avait sans doute prêté, pour venir excommunier le baron devant son propre château, imitant ainsi ce pape qui vint excommunier un roi de France au cœur de son royaume. Le baron, si intrépide qu'il pût être, n'était pas préparé à se voir donné en spectacle, et, qui pis est, présenté comme un objet d'horreur à tout un peuple, et il tressaillit involontairement à l'aspect de cette croisade. Pour Catherine, elle était en proie à une si grande épouvante, qu'elle ignorait où elle se trouvait, et lorsque les derniers personnages de cette foule disparurent sur la hauteur et que le son du cor annonça la présence du porte-croix devant le château, Catherine se laissa entraîner par Ombert, sans savoir ce qu'elle faisait.

Ombert fut suivi d'une centaine de personnes qui habitaient le château avec lui, et, les précédant sans manifester aucune crainte, il s'avança vers le pont-levis et ordonna de le baisser; puis, avec une assurance que les moines traitèrent d'impudence, il alla se poster sur l'espèce d'esplanade qui se trouvait devant les fossés du château. De grands ormes ombrageaient cette place, et il resta debout, entouré de ses gens, auxquels vinrent se joindre un grand nombre de vassaux que le bruit de cette terrible cérémonie avait attirés. Alors Ombert vit venir avec assurance la procession, et tous ses adhérents, en voyant son attitude et l'insouciance affectée de son visage, furent enhardis à rester auprès de leur suzerain. Ils se rangèrent en demi-cercle. Catherine était appuyée sur le baron et cachait son visage dans ses mains. De l'autre côté, Roch se tenait près de son maître; les hommes d'armes, les pages, les écuyers, les valets, les fauconniers, le cou tendu, les yeux fixes, restèrent dans un silence absolu, et cette partie du tableau, ombragée par les ormes dont les feuilles tombaient une à une, offrait un piquant contraste avec le reste de la scène. Les habillements somptueux d'Ombert et de sa femme tranchaient sur cette masse de serfs et d'hommes d'armes aux cuirasses brillantes; plus loin s'élevaient les hautes murailles noires du château, et, sur la tour d'entrée, les deux sentinelles s'étaient avancées, et appuyées sur leurs pertuisanes, elles se penchaient sur les créneaux. Dans le lointain brillait la croix, et on entendait vaguement le chant des religieux.

Enfin le cortége arriva lentement, et à une cinquantaine de pas de distance du baron et de ceux qui l'entouraient les hommes d'armes s'arrêtèrent, et à mesure qu'ils parvinrent à l'endroit où la croix était posée, ils se placèrent en décrivant un vaste demi-cercle. Les bénédictins imitèrent cet ordre, et derrière les cavaliers la foule abonda et sembla une mer orageuse qui inonde une plage. Les quatre moines qui portaient le cercueil le déposèrent au milieu du cercle décrit par les religieux et les hommes d'armes, et couvrirent cette bière d'un vaste drap noir sur lequel étaient brodées des flammes rouges; puis les douze prêtres vinrent l'environner sur deux lignes parallèles, et les deux partis furent en quelque sorte en présence.

Les deux ouvriers, protégés par des hommes d'armes, allèrent planter les poteaux sur les bords des fossés du château, et le prêtre qui tenait la sentence d'excommunication alla se placer auprès des poteaux. dom Guidon, se détachant du reste du cortége, vint, suivi de deux religieux, se poster en dehors du cercle, et approcha même assez près du baron, si bien que les deux religieux se trouvèrent à quelques pas de Catherine. Tous les deux avaient la tête couverte de leur capuchon, et les deux officiers qui commandaient les hommes d'armes vinrent se placer derrière eux.

A ce moment, le clergé de la cathédrale et les chanoines du chapitre de Saint-Martin arrivèrent. L'évêque et l'abbé Hélias parurent dans tout leur éclat; leurs têtes étaient couvertes de mitres d'or; l'évêque portait ces brillants vêtements qui distinguent encore aujourd'hui ces prélats, et que nous sommes dispensés de dépeindre. Dom Hélias était couvert d'une dalmatique toute brochée d'or, mais qui n'était pas fendue sur les côtés comme celles que les prêtres ont aujourd'hui; sur la poitrine se réunissaient des glands d'or d'un magnifique travail, et de sa dalmatique s'échappaient les longs plis d'une robe blanche travaillée à jour comme la dentelle. Sa figure sévère, sur laquelle semblaient siéger la justice et l'inflexibilité, n'annonçait en rien que le prélat assistât à un triomphe; ses sourcils étaient immobiles, ses yeux brûlants et secs ressemblaient à ceux d'un prophète dénonçant la vengeance du Dieu vivant, et cette figure antique contrastait avec celle de l'évêque, qui, beaucoup plus jeune, avait un visage plein et très coloré.

A ce moment les chants cessèrent soudain, et le plus majestueux silence régna dans la campagne; on eût dit que les murs mêmes écoutaient, et que les ombres des ancêtres, planant sur les fortifications, venaient assister à une cérémonie inouïe dans les fastes de la famille. On entendit seulement les pleurs de la jolie châtelaine, que tout cet appareil avait émue.

Au milieu du silence et de l'attention générale, l'évêque prit un livre, et, entouré des douze prêtres qui allumèrent leurs cierges noirs, il prononça à haute voix la formule de l'excommunication suivante en latin, mais que nous avons traduite et abrégée :

« Sous l'invocation du Dieu tout-puissant, au nom de son Fils et du Saint-Esprit; avec l'assistance de la bienheureuse Vierge Marie et des saints apôtres Pierre et Paul, avec le pouvoir remis entre nos mains par eux, et avec le secours de tous les saints, martyrs, confesseurs et évêques, nous excommunions, anathématisons, damnons et rejetons hors du sein de notre sainte mère l'Église, Joseph Ombert, baron et seigneur suzerain de la Roche-Corbon, Vernon, Monnaye,... etc., lequel, à l'instigation et persuasion du diable, a renié l'obéissance du vrai pape, notre seul souverain pontife, et qui, non content de persister dans son hérésie, a fait une guerre continuelle au saint monastère de Marmoutiers, institué par saint Martin, et, méprisant les avis à lui donnés, a continué la guerre pendant dix ans, jusqu'à ce que, pour mettre le comble à ses forfaits, il soit venu en armes frapper l'abbé au milieu de son abbaye, et récemment encore ait essayé de brûler le monastère, crime qu'il aurait accompli sans le secours que Dieu a prêté à sa sainte Église, dont Marmoutiers fait partie; damnons, excommunions, anathématisons également ses fauteurs, complices et adhérents, qui ne se sépareront point de lui à l'instant même. »

A ce moment toute l'assistance cria d'une seule voix et avec une même intonation qui fut terrible et lugubre : *Fiat! fiat!* c'est-à-dire qu'il soit ainsi! Puis l'évêque, s'avançant, s'écria avec plus de chaleur encore :

« Mon Dieu, place-les sur une roue la face contre le vent, et qu'ils soient brûlés comme une forêt; poursuis-les de ta tempête, couvre leur face d'ignominie, qu'ils rougissent et soient punis dans les siècles; que leurs fils soient orphelins, leurs épouses veuves; qu'ils vivent peu de jours; qu'ils mendient leur pain; que leurs biens passent en d'autres mains; que chacun leur refuse le pain, l'eau, le feu, l'hospitalité, à peine de partager les effets de cette excommunication, et qu'on les fuie comme une peste maudite! Leur contact donnera la mort, à moins qu'ils ne se repentent et ne fassent une fructueuse pénitence dans le sein de notre sainte mère l'Église. »

Et encore tous, d'une seule voix, avec une sourde intonation, s'écrièrent : *Fiat! fiat! Amen.* Alors les douze prêtres jetèrent avec fureur leurs douze cierges par terre aux environs du cercueil, et deux religieux, s'avançant en dehors du cercle, prirent des cailloux et les lancèrent au loin comme pour atteindre le coupable.

Le prêtre afficha la sentence prononcée par l'évêque sur les deux poteaux, et prononça à haute voix que quiconque toucherait à cette sentence jusqu'à ce que le coupable eût été reçu à résipiscence serait lui-même excommunié. En ce moment les cloches de l'abbaye sonnèrent comme pour un simple enterrement; alors dom Hélias, s'avançant vers le peuple, prononça ce qui suit en langue vulgaire :

« Mes chers frères, priez pour l'âme et le repos de votre seigneur le sire Joseph Ombert de la Roche-Corbon, il est retranché de la communion des fidèles! il est mort!

« Mes frères, le sire de la Roche-Corbon est devenu la proie du malin esprit, et quiconque l'approcherait serait aussitôt damné. Quiconque ne se séparera pas de lui à l'instant même sera excommunié comme lui. »

A ce moment l'effroi se répandit parmi tous ceux qui se trouvaient près d'Ombert, et sur-le-champ, comme si c'eût été un seul homme, tous ses gens s'éloignèrent en masse et se réunirent à la foule stupé-

faite et en proie à la terreur. Tous les yeux se tournèrent sur Ombert, autour de qui il ne resta que Roch et Catherine. Le baron jeta un regard de pitié sur ceux qui l'abandonnaient, et serra la main de Roch qui fondait en larmes. Les sentinelles de la tour, sur un signe de Bertram, étaient descendues et s'étaient réunies au peuple.

L'abbé continua : « Le chrétien qui dans la suite donnerait asile ou secours à l'excommunié serait, comme lui, retranché de la communion des fidèles. Au nom de l'excommunication que notre digne évêque vient de fulminer, sachez que tous les serments de fidélité sont déliés, et que tout le monde est quitte envers lui, à moins qu'il ne reçoive l'absolution. »

A ce moment, Roch épouvanté fit quelques pas, et s'éloignant lentement et à regret de son maître, il se perdit dans la foule en fondant en larmes. Ombert reçut un coup violent, mais il ne laissa pas paraître son émotion.

« Enfin, dit l'abbé, Catherine de la Bourdaisière n'est plus la femme de l'excommunié, elle est veuve, nous la délions de tout serment prononcé devant les autels, et si elle reste près de l'excommunié, elle aura le même sort que lui. »

Catherine, en entendant ces paroles, regarda Ombert en pleurant; et, s'éloignant de lui de quelques pas, elle le regarda avec des yeux pleins d'amour et de terreur. Alors le religieux qui se trouvait près d'elle leva son capuchon de façon à n'être vu que de la châtelaine, qui reconnut Adhémar.

A ce moment on jeta de l'eau bénite sur le cercueil, et les prêtres entonnèrent le lugubre *De profundis*, qui acheva de répandre l'horreur dans l'assemblée. Ombert avait croisé ses bras sur sa poitrine et restait immobile d'indignation; ses yeux lançaient des éclairs sur cette foule étonnée qui l'examinait avec curiosité; et se voyant en spectacle, il tourna la tête du côté de Catherine; mais ne la trouvant plus, car elle s'était avancée jusqu'auprès du comte, il s'en crut abandonné, et alors, plein d'un horrible désespoir, il allait s'élancer dans son château, lorsqu'un autre incident vint ajouter le comble à son malheur.

Le *De profundis* était terminé, les prêtres restèrent immobiles, et un cri général s'éleva, ce fut : *Mort à l'excommunié!*

Du sein de l'assemblée du clergé un héraut d'armes s'avança jusque sur le pont-levis, où était alors Ombert. La présence de ce héraut, dont la jaquette toute brochée d'argent et d'or était embellie des armes de France et qui les portait gravées sur une masse d'argent, fit retourner brusquement le baron. Montjoye Saint-Denis était suivi de deux trompettes qui sonnèrent du cor.

Le baron étonné lui dit : — Que me veut-on encore?

Le héraut, se reculant avec gravité, prononça à haute voix la citation suivante :

« De par Charles le sixième, roi de France *occupé*, mais en son nom de par messeigneurs Louis de France... duc d'Orléans et Jean duc de Bourgogne... et de par dame Isabelle, notre reine régente, nous citons Joseph Ombert, baron de Roche-Corbon, à comparoir d'hui à quinzaine, en notre palais du Louvre, pour se relever du crime de félonie dont il est déclaré coupable, à peine de perdre les biens, possessions, fiefs et domaines qu'il tient de nous. »

Telle est la substance de la citation de Montjoye Saint-Denis, le roi des hérauts d'armes de France. Nous n'avons pas rapporté textuellement l'assignation royale, à cause de sa longueur.

Quand le héraut eut fini, une sourde rumeur d'étonnement éclata dans la foule, et le baron désespéré, sans regarder le héraut qui afficha la citation, se précipita dans son château, dont il ne put lever le pont-levis.

Le cortége reprit la route de l'abbaye, et, au bout de quelques heures, la foule s'étant insensiblement dissipée, il n'y avait plus personne sur le vaste plateau où était assis le château de Roche-Corbon; le silence régnait dans la campagne, et toute l'assemblée était rentrée au monastère, où un repas somptueux attendait les fulminateurs de l'excommunication.

Cette assemblée avait été comme une inondation, les vagues étaient venues avec fracas, et les vagues s'étaient retirées sans bruit et doucement, emportant avec elles les débris d'une antique famille, sa renommée, sa fortune; et dans ce grand naufrage la voix imposante de la religion et l'éclat de ses cérémonies avaient écrasé la puissance des rois, car la citation d'Ombert ne produisit aucune impression sur la foule que l'excomunication avait épouvantée.

XII

Les adieux.

Ombert avait une de ces âmes fortes dont tout le malheur est de se trouver dans un siècle indigne d'elles. Les persécutions, les infortunes, pouvaient aigrir son caractère, et alors cette force de l'âme deviendrait cruauté, vengeance, barbarie, et c'était ainsi qu'une injustice amenait un seigneur, de vertueux qu'il aurait été, à commander une bande d'assassins ou à se venger par le meurtre; car, dans ces temps déplorables, la licence qui laissait les crimes impunis rendait fréquente les actions les plus blâmables; assassiner son ennemi, de quelque rang qu'il fût, était chose ordinaire.

Pour le moment Ombert était en proie à un dédain farouche pour l'espèce humaine. Il regarda d'un œil presque ironique la vaste cour de son château toute déserte, et dans laquelle, hier encore, se pressaient deux cents serviteurs. Le silence le plus profond régnait, et si l'on songe à toutes les idées que la cérémonie de l'excommunication avait dû élever dans l'âme du jeune baron, on conviendra que rien n'était plus solennel que ce silence. Ombert, seul au milieu de ces hautes et vastes murailles noircies par le temps, finit par se trouver des torts, et à s'avouer qu'il aurait dû penser à l'effet de l'excommunication sur un peuple imbécile, et que s'il avait prévenu la croisade de dom Hélias.....

A cette pensée son âme tout entière se révolta, et avec calme et sang-froid, avec cette ferme volonté de l'homme de courage, il contempla son malheur face à face, il en parcourut l'étendue froidement, se vit en horreur au peuple tourangeau, et, par conséquent, obligé de quitter son château désert, où les fermiers se garderaient bien de venir; il se souvint sans effroi de la citation du Louvre, parce qu'il espéra dans la justice du roi ou de ses gouvernants; et, ne voyant rien d'affligeant pour lui, il marcha vers ses appartements avec ce sombre courage d'un soldat qui s'avance dans la mêlée; alors il songea que Catherine et son fidèle domestique l'avaient aussi abandonné, des larmes de douleur et de rage roulèrent le long de ses joues.

— Tout! s'écria-t-il, tout m'a fui!... L'amour! l'amitié!... Si j'avais eu des enfants, ils m'auraient quitté!...

Il touchait en ce moment à la rampe de son perron, et, gravissant les marches avec lenteur, il entra dans la salle nue où étaient ses armes, il s'assit sur une escabelle, et alors, enfonçant la porte de leur chenil, ses chiens sautèrent sur lui avec une espèce de rage d'amitié.

Ces pauvres animaux lui léchèrent les pieds, les mains, et, voyant qu'ils n'étaient pas rudoyés comme à l'ordinaire, ils grimperent sur lui, et lui caressèrent bien doucement le visage. A cette vue Ombert pleura, mais ce fut de joie; il caressa ses chiens à son tour, les flatta de la voix, de l'œil et de la main, et les pauvres bêtes répondirent encore avec plus de joie aux caresses de leur maître. — Vous m'êtes fidèles, vous!... leur disait Ombert, rien ne vous empêche de m'aimer! Et les chiens d'aboyer et de crier de joie.

Ombert sortit, et ils le suivirent, le regardant, s'arrêtant quand il s'arrêtait, épiant ses volontés et ses mouvements; Ombert fut à l'écurie, ouvrit la porte et appela son cheval par son nom : — Gibby! Gibby! Et le noble animal, se retournant à cette voix connue, vint lentement à la porte et présenta sa tête à son maître. Les chiens, ayant en quelque sorte compris la tristesse d'Ombert, s'étaient groupés silencieusement et le contemplaient presque tristes eux-mêmes; ils semblaient chercher autour de lui dans la cour ce qu'il cherchait lui-même, et ils étaient tout étonnés de trouver le château vide et Ombert sans suite.

L'un d'eux était le chien favori de Catherine : lorsque la porte du chenil avait été forcée, il avait couru, selon son habitude, à la chambre de sa maîtresse; ne la trouvant pas, il parcourut le château, et en ce moment il revint en poussant des hurlements rauques et lugubres par lesquels ces animaux témoignent leur douleur. Ombert se tourna vers lui, en le regardant avec pitié, et lorsque leur maître examina *Lidi*, tous imitèrent simultanément le mouvement du baron.

Enfin se tournant du côté de son cheval, il le flatta de la main et lui dit : — Mon pauvre Gibby! nous allons faire une longue route ensemble! et tu goûteras l'avoine de Paris!... Fasse le ciel que tu ramènes un baron à Roche-Corbon!

Après ce petit soliloque, le jeune baron revint dans ses appartements, où chaque objet lui causa une douleur mortelle : le magnifique fauteuil élevé de Catherine et les vastes bancs de la table

hospitalière, symboles d'un amour et d'une bonté qui venaient de recevoir leur salaire ordinaire, l'ingratitude. Ombert examina pièce à pièce, comme s'il eût voulu prolonger des adieux si pénibles, tous ses instruments de chasse, les cors, les épieux, les coutelas, les filets que des têtes de cerfs aux bois superbes rangées au long de la muraille supportaient gravement; désormais il ne devait plus y avoir de plaisir et de divertissements pour le jeune baron. Tout cela n'avait d'attrait pour lui qu'à cause des souvenirs qui y étaient attachés, mais son œil morne ne trahissait aucune espérance. Ombert, ayant achevé ce triste inventaire, s'arrêta un moment au milieu de la salle comme anéanti; puis, la pensée lui revenant tout d'un coup, il releva brusquement la tête et sortit à pas pressés comme lorsqu'on veut accomplir quelque chose sur-le-champ, de peur de l'oublier. Il descendit dans la cour, entra dans la fauconnerie, en tira l'un après l'autre tous ses faucons, les débarrassa de leurs grelots, et leur rendit la liberté; tout cela silencieusement, avec la même expression terne et froide. Les oiseaux, qui avaient été négligés depuis la veille, rendus à leurs habitudes sauvages par la faim qui les aiguillonnait, et ne se sentant d'ailleurs ni empêchés ni rappelés, s'élevèrent rapidement dans les airs et se perdirent bientôt. Un seul resta, c'était un gerfaut de la plus grande beauté, dont les nobles dispositions avaient été développées par des soins tout particuliers, et qui était devenu, à cause de sa docilité, le favori de Catherine, en même temps que par sa force, son adresse et son courage, il faisait l'orgueil du vieux Grild, le fauconnier. Il se posa obstinément sur le bras de son maître, qui le caressa et s'écria avec amertume: — Il n'y a donc que les hommes qu'on ne puisse apprivoiser tout à fait!....

Tout à coup le faucon prit sa volée; il monta comme une flèche à une hauteur prodigieuse d'où il s'abattit sur une bande effarée de ramiers que son œil perçant lui avait fait découvrir, venant du côté de Marmoutiers, chassée peut-être par les autres faucons, et il redescendit vers Ombert, tenant entre ses serres une blanche colombe. Le baron, d'abord étonné, avait suivi de l'œil cette chasse improvisée et y avait pris quelque intérêt; son visage s'était un peu ranimé, car l'homme est toujours accessible à la distraction, si accablé qu'il soit.

— Bravo! bravo! mon beau et valeureux Luisant, va, c'est de bonne prise, c'est un pigeon de ces moines félons; déchire-le malgré ses gémissements, Catherine n'est pas là pour te demander sa grâce. Il est juste qu'il meure. Puissé-je un jour tenir aussi sous moi mes ennemis! Qu'ils n'attendent de l'excommunié ni grâce ni merci, pas plus que je ne leur demande à présent.

Cela dit, Ombert retomba dans son sinistre recueillement, et, laissant Luisant savourer son sanglant festin, il rentra dans l'intérieur du château. Dans la salle d'armes, l'aspect de ces nombreuses panoplies, de ces glorieux trophées, marques de la puissance toujours respectée de ses ancêtres, ajouta au sentiment de l'abandon et de l'abaissement où il se trouvait, lui, le dernier rejeton de l'antique famille de Roche-Corbon. Il avait ainsi parcouru, revu toutes les parties du château, à l'exception de la chambre de Catherine. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta. Cette dernière épreuve était la plus sensible. En sondant toutes ses autres plaies, il avait pu conserver son impassibilité, mais ici le cœur lui défaillit; il pressa son front et ses yeux de ses deux mains, comme pour empêcher son esprit de s'égarer et pour ne pas verser des larmes. Longtemps sa main resta posée sur la porte avant qu'il pût se décider à l'ouvrir.

— Hélas! disait-il, que vais-je faire dans cette chambre? Elle devrait maintenant rester close comme une tombe, car mon bonheur est passé pour jamais. Catherine ne m'aime plus: m'a-t-elle jamais aimé? Quelques vaines paroles chantées par un moine arrogant et cupide peuvent-elles éteindre l'amour? Non, elle ne m'aimait pas, et cela est affreux à penser. Elle se réjouit sans doute à présent de n'être plus liée à mon sort. Je lui étais odieux: c'était là le secret de sa tristesse.

En parlant ainsi, Ombert ouvrit machinalement la porte et souleva la portière. Que devint-il lorsqu'au fond de la chambre il aperçut Catherine assise dans la haute chaise de chêne sculpté où elle s'asseyait d'habitude. Elle avait les deux mains jointes et posées sur ses genoux, et la tête penchée sur son sein. Son visage avait perdu ses dernières couleurs et semblait être de marbre blanc, et l'immobilité que la jeune femme conserva lorsque son mari entra ajoutait encore à cette similitude. Ombert crut rêver.

— Catherine! s'écria-t-il, est-ce bien toi?

Catherine tressaillit vivement, comme si elle se fût réveillée; mais les traces que les larmes laissaient sur son visage montraient assez que la douleur l'avaient seule absorbée à ce point. Elle leva sur son mari des yeux étonnés où la pensée n'était point encore revenue. — Oui, dit-elle, c'est moi, mon Ombert; tu as bien tardé à revenir.

Ombert s'était jeté à ses pieds. — Pardon! pardon! ma Catherine! s'écriait-il, j'ai blasphémé, j'ai pu croire que tu m'avais abandonné, que, ne m'aimant pas, tu avais saisi avec empressement le prétexte de mon excommunication pour te séparer de moi. Ces misérables moines qui s'imaginent pouvoir à leur fantaisie briser des liens que Dieu lui-même a formés, et moi, plus misérable encore, qui n'ai pas su connaître le cœur de ma Catherine! Oh! pardon! mais, quand je ne t'ai plus vue, ma raison a achevé de m'abandonner. Je suis si malheureux! n'importe, j'ai eu tort, mais enfin, tu me pardonneras, puisque tu m'aimes encore. Croirais-tu que j'avais interprété ta tristesse et tes larmes comme des signes de haine? Je le vois bien maintenant, mes chagrins seuls causaient les tiens: tu avais sans doute aussi le pressentiment de tout ce qui devait m'accabler. Tu es pieuse et tu ne voudrais pas me voir brouillé avec l'Eglise. Va, on abuse bien du nom de Dieu. Cependant, il le faut, je me soumettrai, je ferai tout ce qu'on exigera de moi, sauf ce qui serait contraire à l'honneur et à la noblesse de mon nom, et ensuite nous vivrons tranquilles et séparés des hommes. Ils m'ont tous trahi, Roch lui-même! mais toi seule m'es nécessaire.

Catherine, pendant tout ce discours, demeura les yeux baissés et conserva son attitude d'accablement, mais les larmes qui sillonnaient en abondance ses joues décolorées et les sanglots qui s'échappaient de sa poitrine oppressée montraient à quel point elle était émue. Comment, au fond de son cœur, répondait-elle à cet amour si tendre et si profond? et comment avait-elle pu mériter tant de tourments? car elle aimait Ombert, Ombert était son frère, son ami, son époux; elle l'aimait depuis l'enfance; elle l'aimait, parce qu'il était loyal et bon; elle l'aimait aussi parce qu'il était malheureux. Pour rien au monde elle n'eût voulu ajouter à ses maux, et elle se fût sacrifiée avec joie pour lui. Comment cet autre amour dont Adhémar était l'objet avait-il pénétré dans un cœur déjà si bien rempli? Ce sentiment même était-il de l'amour? Catherine ne retrouvait dans cette passion impétueuse et âcre aucun des caractères de la tendresse sereine et candide qu'elle avait pour son mari; souvent elle haïssait et maudissait Adhémar pour les pensées étranges et mauvaises qu'il lui inspirait.

Catherine n'avait pu répondre à Ombert qu'en lui tendant la main, soit pour le relever, soit pour lui accorder le pardon qu'il implorait. Ombert s'était assis à ses pieds sur une escabelle, et, tenant entre ses mains la main blanche et délicate de Catherine, il la contemplait en silence. Il fut effrayé du bouleversement moral autant que physique que dénotait le visage de sa femme, et de nouveau il ne put s'empêcher de penser qu'il y avait dans cette douleur un mystère qu'il ne pouvait pénétrer.

— Catherine, dit-il enfin d'une voix douce et triste, tu ne veux donc pas me parler? J'avais retrouvé un peu d'espérance en te voyant, mais je vais penser que tu aurais préféré ne plus me revoir...

— Oh! non, ne dis pas cela, Ombert; mais cette terrible cérémonie m'a épouvantée et je ne puis en remettre mon esprit. As-tu entendu que, si je reste avec toi, je suis menacée de la damnation éternelle, et pourtant, si tu me quittes, je suis perdue. Non, mon Ombert, n'est-ce pas, je ne dois pas me séparer de toi? Ils voulaient m'emmener déjà.

— Qui, ces moines toujours? les infâmes! comment Dieu ne m'a-t-il pas laissé accomplir l'œuvre de ma vengeance sur eux? sa justice y était intéressée, mais le démon ne pourra pas toujours les protéger.

— Oh! garde-toi de les braver encore. Tu le vois, il faut céder.

— Non! par l'âme de mon père, qui m'a appris à haïr tous les moines, et surtout ceux de Marmoutiers. Il prévoyait tout ce que son fils aurait à souffrir par eux. Des fils de paysans engraissés des bienfaits de mes ancêtres! Ignominie et trahison! Je leur pardonnerais encore leur ingratitude et leurs spoliations, je leur pardonnerais de m'avoir ravi la meilleure part de mon domaine seigneurial, d'avoir détaché de moi mes vieux serviteurs, d'avoir excité mes vassaux à la rébellion, oui, je pourrais oublier toutes ces choses, mais avoir voulu m'enlever ma Catherine, c'est là une offense que je ne leur remettrai jamais! Je suis aise, vraiment, qu'on m'ait cité au banc du roi. Monseigneur le duc d'Orléans est un noble et vaillant prince; je lui dirai les choses, et il ne pourra souffrir que l'on traite de cette indigne façon un gentilhomme, un loyal feudataire de la couronne auquel le roi doit aide et protection.

— Ombert, est-ce bien vrai? tu pars, c'est toi qui m'abandonnes!

— Il le faut, mais je reviendrai promptement, et pour cela je partirai sur-le-champ: cependant tu demeureras chez ton père, bien que lui aussi se soit retiré de moi. Tu veilleras de là sur nos domaines; car les moines ne croiraient pas pécher, je pense, en s'appropriant les biens d'un excommunié.

— Ainsi tu iras seul à Paris, sans avoir personne pour te consoler?

— Oh! ma chère Catherine, tes paroles sont un baume pour mon âme; va, ta pensée me soutiendra; mais il n'est pas possible que tu m'accompagnes, je ne puis me faire à l'idée qu'il te faudrait supporter les répulsions de cette foule stupide.

— Hélas! si Dieu voulait accepter ces humiliations comme une pénitence!

— Est-ce à toi de faire pénitence? toi, ange de bonté et de douceur, tu n'as rien à expier. Quand je serais coupable, est-ce une raison pour que tu le sois aussi? La pitié envers le malheur, si mérité qu'il soit, peut-elle jamais être un crime?

Catherine garda de nouveau le silence; son sein était violemment agité, et son cœur l'était plus encore. Sa conscience haletait sous les étreintes de la passion. Elle eût voulu pouvoir suivre son mari, et elle désirait rester dans les lieux où se trouvait Adhémar. Elle pensa avoir satisfait à son devoir en demeurant dans le château maudit, en bravant les menaces ecclésiastiques, et en laissant à son mari de prononcer sur ce qu'elle avait à faire. Tout conspirait à la précipiter dans l'abîme où le vertige l'entraînait, et désormais la lutte devenait inutile.

A ce moment le faucon favori étant entré par la fenêtre qu'il avait trouvée ouverte vint se poser sur le dos de la chaise de Catherine, et descendit de là sur le bras de la jeune femme, qui le caressa d'abord, et puis soudain le chassa avec un geste d'horreur.

— Vois, dit-elle à Ombert en lui montrant l'empreinte sanglante qu'avait laissée sur sa manche de lin l'ongle de l'oiseau carnassier, vois quel sinistre présage! — Quoi! s'écria le baron, une la Bourdaisière peut s'effrayer de l'aspect du sang! Je vois là, au contraire, un augure favorable; cette empreinte est un sceau de victoire. Je te prie d'emporter et de me conserver ce noble et fidèle gerfault qui fait cause commune avec moi contre mes ennemis.

Ombert siffla alors pour appeler Luisant, mais le noble oiseau, dont la fierté avait été blessée de l'accueil de Catherine, ne vint point à cet appel, et au contraire reprit sa volée au dehors. Comme le sire se penchait à la fenêtre, ses yeux furent frappés par un spectacle qui lui fit sur-le-champ oublier son faucon favori.

— Que veulent encore ces maudites robes blanches? s'écria-t-il, les téméraires! ils devraient craindre de me pousser à bout!..... Holà! mes pères, que venez-vous faire ici? Je suis toujours seigneur de ce château jusqu'à ce qu'il en soit ordonné autrement. Retirez-vous donc. Depuis que vous m'avez excommunié, je n'ai plus ni serviteurs ni vassaux, mais j'ai gardé mes chiens, et j'ai peine à les retenir. Voilà longtemps qu'ils n'ont chassé.

Les moines que le sire de Roche-Corbon interpellait ainsi de la fenêtre étaient au nombre de trois. Le pont-levis étant resté baissé, ils avaient facilement pénétré dans la cour du château, et ils se concertaient sans doute pour savoir comment ils devaient pénétrer à l'intérieur quand Ombert les avait aperçus. L'un de ces moines était l'astucieux frère Luce, qui montrait à découvert sa tête chauve; les deux autres étaient soigneusement cachés sous leur capuchon. Sur la menace que leur fit Ombert de lâcher ses chiens sur eux, ils se retirèrent vers l'entrée de la cour, et le frère Luce s'étant hypocritement signé: — Nous venons, dit-il, signifier à Catherine de la Bourdaisière l'article de la sentence d'excommunication qui lui est applicable. — La dame de la Roche-Corbon est malade et ne peut vous recevoir maintenant. — La dame de la Roche-Corbon n'existe plus, dit alors un des deux autres moines, c'est à Catherine de la Bourdaisière que nous avons à parler.

Le son de cette voix, bien que déguisée, avait arraché Catherine à son apparente torpeur; elle s'était levée comme pour s'avancer vers la fenêtre, mais soit que sa faiblesse l'en empêchât, soit qu'une réflexion soudaine l'arrêtât, elle se rassit.

— Ombert, dit-elle à son mari, laisse entrer ces moines. Elle n'en put dire davantage. — Tu le veux, répondit le seigneur, eh bien! qu'ils viennent et que Dieu leur inspire de modérer leur langue! — Au nom du ciel! pas de violence, s'écria Catherine, cela me ferait mourir.

Ombert ayant dit aux religieux qu'il leur était permis d'entrer, un instant après, les trois moines vrais ou supposés se trouvaient dans la chambre de la dame. Ombert était debout et appuyé dans le renfoncement de la vaste fenêtre, ses bras étaient croisés sur sa large poitrine, et une expression de mépris errait sur son mâle visage. Catherine était toujours pâle et immobile, mais elle avait relevé la tête, et ce n'était pas sur le frère Luce qu'elle attachait les yeux pendant que celui-ci lui parlait.

Après avoir relu l'article de la sentence qui déclarait Catherine de la Bourdaisière veuve sous peine d'ignominie et des flammes infernales, le moine, sans paraître ému des signes de colère et des regards enflammés de l'excommunié, continua ainsi: — Ma fille, l'Eglise est une puissance miséricordieuse; elle ne sévit contre les rebelles qu'après les avoir avertis et réprimandés. Nonobstant sa défense, vous êtes restée dans la société d'un excommunié: pourquoi avez-vous agi de cette sorte? est-ce parce que cet homme était votre mari autrefois? Ignorez-vous que l'Eglise a le droit de délier comme elle a celui de lier? Monseigneur l'abbé, ayant appris que vous étiez demeurée au château, nous a donc envoyés vers vous pour vous admonester et vous enjoindre de le quitter sans délai. Vous trouverez au monastère de Marmoutiers une retraite convenable à votre rang et à votre position.

Ombert, qui suivait de l'œil les évolutions par lesquelles un des moines, celui qui avait parlé dans la cour et dont la voix avait si vivement ému Catherine, tâchait de se rapprocher de la dame, Ombert alors quitta la fenêtre. — Vous avez fini, dit-il, mes révérends; eh bien, convenez que pour un excommunié j'ai bien de la patience de vous avoir écouté jusqu'au bout. Mais, croyez-moi, restez-en là, et ne vous obstinez pas à avoir une réponse. — Nous parlons à Catherine de la Bourdaisière, reprit paisiblement le religieux. Catherine jeta sur Ombert un regard suppliant qui arrêta la fureur de son mari, portée au comble par le calme arrogant des moines.

— Mes pères, dit-elle, je suis soumise à l'autorité de l'Eglise; je n'attends pour quitter cette demeure que la venue de mon père, dont le château doit naturellement me servir de retraite.

Le frère Luce insistait pour que la dame quittât le château sans délai, le second moine continuait à s'approcher de Catherine, et le troisième, ayant à demi relevé son capuchon, regardait d'un air railleur le sire de Roche-Corbon. Cette scène aurait certainement eu un résultat fâcheux pour quelqu'un des assistants, et l'intervention de Catherine fût bientôt devenue impuissante, si le vieux et vénérable baron de la Bourdaisière n'était arrivé sur ces entrefaites.

Comme on le sait, ce vieillard n'avait point assisté à la fulmination de la sentence; il s'était retiré dans son château dès qu'il avait vu Ombert déterminé à attaquer le monastère. Cet abandon ne prouvait point qu'il aimât peu son gendre: il lui eût donné aide contre le diable en personne; mais contre des moines, il savait que c'était absolument inutile et qu'il ne ferait que se perdre lui-même sans être d'aucun secours au baron de Roche-Corbon. Sa vieille expérience lui avait confirmé que rien ne peut prévaloir contre l'Eglise. Roch le Gaucher, qui, ainsi que le vieux baron, se trouvait tiraillé entre sa dévotion timorée et son attachement pour l'excommunié, s'était rendu de Roche-Corbon à la Bourdaisière, où il avait porté la nouvelle des désastres de son maître. Le sire de la Bourdaisière, pour concilier ses craintes religieuses avec sa tendresse paternelle, avait attendu jusqu'au soir, à l'heure où la campagne devait être déserte, pour venir voir son gendre, le consoler, le conseiller, enfin savoir ce que Catherine voulait faire. Le baron était venu seul, suivi de loin par Roch le Gaucher, qui était demeuré au pied du rocher, ses faibles poumons ne pouvant respirer l'air que respirait un excommunié. Personne ne les avait rencontrés; aussi le sire fut-il aussi déconcerté que contrarié lorsqu'il se trouva en présence de trois moines qui le surprenaient ainsi en flagrant délit de charité hérétique.

Dom Luce se tourna vers lui, et le regardant d'un œil sévère:

— Messire, lui dit-il, il faut que vous soyez bien sûr de votre damnation pour vous soucier aussi peu des injonctions de l'Eglise.

— Je suis amené ici, au contraire, par mon obéissance et mon respect pour la puissance ecclésiastique, mes pères, car je suis venu pour emmener ma fille, qui n'a plus d'autre protecteur que moi.

— Nous sommes aussi les protecteurs des veuves, dit le troisième moine, qui semblait avoir grande envie de placer un mot.

Catherine se leva.

— Je suis prête, dit-elle à son père. Adieu, Ombert... Et elle suppléa à ce qu'elle ne pouvait lui dire par un regard d'un amour et d'une tristesse ineffables. Le comte Adhémar, que l'on a déjà deviné sous sa robe de moine, déguisement auquel il prenait goût, était en ce moment tout près d'elle.

— Demain, dit-il. Et ce seul mot, prononcé avec un accent jaloux et passionné, fit passer un nuage sur les yeux de Catherine et remonter le sang à ses joues. Le sire de la Bourdaisière sortit avec elle sans avoir osé jeter un coup d'œil sur son gendre. Les trois moines sortirent ensuite d'un air de triomphe et d'insulte qui ne put cependant arracher ni un mot ni un geste au fougueux Ombert. L'excommunié avait compris enfin qu'il ne devait point dépenser vainement son énergie et qu'un noble silence convenait à son infortune. D'ailleurs, il venait d'avoir la preuve que Catherine ne l'aimait point comme il eût voulu être aimé et comme il eût mérité de l'être: ce qui avait été longtemps un doute était devenu par ce dernier fait une conviction; mais, ce qui restait toujours une énigme pour lui, c'était la manière d'être de Catherine, tant personnelle que par rapport à lui, et surtout l'intelligence mystérieuse qu'elle semblait entretenir avec les moines de Marmoutiers, intelligence qu'il avait plutôt devinée que saisie. Une idée affreuse avait même traversé son esprit et fait rougir son front, mais il l'avait repoussée comme honteuse.

— Non, dit-il, il ne peut y avoir là-dessous que des intrigues religieuses et des dévotions féminines; mais Catherine ne m'aime point, voilà qui est bien réel. Toutes ces réflexions se pressaient dans son esprit pendant que du haut de son perron il regardait partir ensemble sa femme, son beau-père et les bénédictins, c'est-à-dire ce qu'il aimait et ce qu'il détestait le plus au monde. Ce n'étaient pas les

moines qui devaient causer ses plus grandes douleurs. Catherine était montée sur son cheval, qui se trouvait tout prêt, et le vieux baron sur le sien, et les moines avaient retrouvé leurs mules, qu'ils avaient laissées en dehors du château. Catherine, en passant le pont-levis, se retourna et fit un dernier signe d'adieu à Ombert, qui, renfermé dans sa sombre immobilité, n'y répondit pas. Le comte Adhémar recueillit à la sortie un regard qui aurait étouffé tous ses remords s'il en avait eu; mais, au reste, sa conscience était depuis longtemps paralysée et ne pouvait se réveiller que dans la satiété. Sa victoire était complète, à la vérité, mais il n'avait pas cherché uniquement un succès d'amour-propre.

XIII

Le départ.

Ombert, demeuré seul et se sachant bien véritablement abandonné du monde entier, excepté de ses ennemis, et convaincu qu'il ne devait rien attendre que de lui-même, se sentit pourtant plus calme. Il n'y avait plus d'incertitude, et partant plus de combats en lui. Il prépara donc avec beaucoup de présence d'esprit tout ce qui lui était nécessaire pour son voyage, il rassembla ce qu'il avait de bijoux pour suppléer à l'argent qui lui manquait. Les seigneurs qui habitaient leurs terres à cette époque avaient rarement besoin de numéraire; la plupart des redevances se payaient en nature. Au reste, Ombert n'était pas si étranger aux coutumes des villes, qu'il ne sût trouver quand il le faudrait de serviables usuriers prêts à échanger une bourse de florins contre quelques arpents de terre de Roche-Corbon; ce qui l'embarrassait davantage, c'était de n'avoir point d'écuyer et de laisser son château à l'abandon. Il se dit que le hasard y pourvoirait, et ayant achevé tous ses préparatifs il songea à prendre quelque repos. La fatigue de tant d'émotions lui procura un sommeil encore agité de rêves pénibles.

Au point du jour, le baron descendit dans la cour et entra dans ses écuries, où les hommes d'armes qui la veille encore étaient à son service n'avaient laissé qu'une seule des montures du baron.

— Tes beaux jours sont passés, ma pauvre Gibby, dit Ombert en caressant sa jument favorite; nous allons avoir bien du mal tous deux; mais que le ciel me maudisse si je n'ai pas plus soin de toi que de moi!

— Oh! oh! messire, le malheur vous a déjà rendu plus affable: c'est bien, et mon suffrage doit vous faire plaisir.

A ces mots, prononcés inopinément par une voix dont le timbre ironique lui était déjà connu, le baron se retourna surpris et se trouva en face de l'étrange mendiant, de Jehan le Réchin, dont les haillons étaient rendus encore plus bizarres par la quantité de paille qui y était restée attachée. Le mendiant avait évidemment passé la nuit dans l'écurie, où il s'était arrangé de son mieux.

— C'est encore toi! dit Ombert; comment te trouves-tu ici?

— D'abord parce que la porte était ouverte, ensuite parce que je n'ai pas voulu manquer à vous faire mes adieux. Je n'abandonne pas mes amis, moi!

— Drôle, je ne suis pas d'humeur à souffrir les insolences, et je n'ai besoin de personne pour te chatier.

— Ne vous mettez pas en émoi; je sais que vos actions sont meilleures que vos paroles.

— Enfin que me veux-tu?

— Je vous veux du bien, comme vous le verrez, et je vous en ai déjà fait, car vous me devez la conservation de cette jument, que vos diables d'écorcheurs voulaient emmener, et que, sur mes représentations éloquentes, Bertram, le chef de ces honnêtes gens, a consenti à vous laisser. Maintenant vous allez à Pais: j'y serai en même temps que vous. Je vous ai promis ma protection, je tiendrai ma promesse; et ne vous mettez pas en peine de me chercher, je vous trouverai bien, moi.

— Tu es donc le diable!

— Je n'ai l'air en ce moment que d'un pauvre diable en effet; mais, si le proverbe a tort de dire que l'habit ne fait pas le moine, il aurait raison de dire que les haillons ne font pas le mendiant. Je commencerai par vous donner quelques bons conseils, messire. N'attendez jamais qu'il sorte d'une robe autre chose que perfidies et trahisons, que la robe soit noire, blanche ou armoriée, qu'elle recouvre un moine puant, un juge crasseux ou une blanche dame.

Ombert tressaillit à ces dernières paroles, car le mendiant l'avait touché au vif, tout en ayant l'air de jeter ses sentences à l'aventure.

— Je suis bien fou, dit le baron, d'écouter ainsi tes divagations; je ferais mieux de songer à me mettre en route.

Il alla chercher les harnais, amena Gibby dans la cour et se mit à l'équiper. Le Réchin le suivit.

— Faites, dit-il, je vous approuve, jamais de délais; faites ce que vous avez à faire, cela ne m'empêchera pas de vous parler, ni vous de m'écouter. Il ne faut dédaigner personne ni comme ennemi ni comme ami... Vous avez déjà éprouvé la moitié fâcheuse de cette vérité. Tâchez de ne pas prendre l'autre moitié à rebours. Or donc, pour procéder méthodiquement, savez-vous ce dont il faut se pourvoir pour voyager en sûreté quand on ne peut pas, comme moi, être un glorieux mendiant? Trois choses sont nécessaires: un bon cheval, c'est le meilleur serviteur, le vôtre me semble parfaitement solide; une bonne épée, c'est le meilleur ami, la vôtre est, je crois, des mieux trempées; enfin, une bonne bourse, c'est le meilleur domaine; mais je ne crois pas la vôtre bien garnie, tout l'or de ce pays a passé l'eau. Heureusement, votre ami le Réchin est là pour vous aider de sa bourse royale.

Ce disant, le mendiant tira de sa besace une bourse ronde et pesante et la tendit à Ombert, qui la prit et l'ouvrit sur-le-champ, ne sachant si ce singulier personnage ne cherchait point à s'amuser de lui, mais la bourse était réellement remplie de beaux et bons ducats d'or reluisant.

— J'approuve cette disposition, reprit le Réchin, ne vous fiez jamais à rien ni à personne qu'après mûr examen. Écoutez les paroles, mais ne croyez que les actes.

— J'accepte, reprit le bon baron, bien que je ne te connaisse pas; il est clair que si tu me prêtes, c'est que tu crois pouvoir le faire en toute sûreté. Combien y a-t-il?

— Mille ducats.

— Eh bien! tu as ma parole pour gage et j'y joins mon château.

— Je ne prête point sur des gages aussi aventurés que votre château; je n'accepte que votre parole. Maintenant, voici trois préceptes qui vous seront utiles: en partant, ne laissez rien derrière vous; ainsi, brûlez votre château, répudiez votre femme et maudissez vos enfants; en marchant, ne regardez que votre but, et jamais ni à droite ni à gauche, et quand vous serez arrivé, sachez attendre l'occasion et ne la laissez point échapper. J'ai dit: au revoir.

En achevant ces mots, prononcés de ce ton demi-bienveillant, demi-ironique, qui laisse celui auquel il s'adresse dans la cruelle perplexité de ne savoir s'il doit remercier ou se mettre en colère, Jehan le Réchin adressa au sire de la Roche-Corbon un signe de main familier et protecteur, et sortit du château.

Ombert, qui, durant ce colloque, dont il n'avait pas perdu un mot, avait achevé de harnacher son cheval, suivit le mendiant d'un regard incertain et étonné, et après l'avoir vu disparaître, demeura un instant pensif et immobile. Cet homme était une énigme qui eût embarrassé des esprits plus subtils que n'était celui du baron. Ses paroles à sens couvert qui, sous une apparence de généralité, renfermaient assurément des allusions à des choses existantes, ou même à des choses qui n'étaient point encore accomplies, ses allures mystérieuses, le contraste de ses grossiers vêtements délabrés avec sa faculté à s'exprimer et avec la possession de sommes aussi considérables, tout cela devait naturellement donner matière à des réflexions. D'ailleurs, par deux fois, en faisant allusion à la légèreté des femmes, il avait fait bouillonner le sang jaloux d'Ombert. Mais celui-ci avait attribué au hasard cette désagréable coïncidence, et n'étant pas homme à se heurter longtemps contre ce qu'il ne pouvait comprendre, il se dit qu'après tout il n'avait pris aucun engagement avec le mendiant, et qu'ainsi sa condition était peu importante à connaître. Qu'il soit ce qu'il voudra, s'écria-t-il, son or est de bon aloi et ses conseils me semblent sages. Je suis résolu à les suivre.

Il fit sortir son cheval du château, et ayant amassé du bois sous la porte, il alluma ce bûcher; bientôt le feu se communiqua au pont. Ombert demeura patiemment sur le bord du fossé jusqu'à ce que les flammes eussent dévoré les madriers du pont-levis, qui craqua et s'abîma, tandis que les chaînes de fer retombaient contre la muraille. Gibby, effrayée par la flamme, par la fumée et par le bruit, piétinait et tirait sur sa bride.

— Au moins, dit le sire, il en coûtera quelque chose à ceux qui voudront mettre le pied dans le manoir de mes ancêtres.

Il leva la tête et contempla d'un œil morne ces hautes et formidables tours ces vastes murailles, ce château orgueilleux, jadis si rempli, si animé, si retentissant, maintenant vide et muet; puis, abaissant sa tête, il parcourut du regard la vaste étendue de ses domaines et des fiefs qui en relevaient, possessions établies par une succession

immémoriale et que des moines lui disputaient aujourd'hui! Il compara la grandeur de ses pères à sa propre misère; il songea à ce qu'ils étaient, à ce que lui-même était la veille, et, se voyant ainsi seul, abandonné, réduit à accepter les services d'un misérable bohémien, il fut tenté de se précipiter du haut de ce rocher dont il portait le nom. Mais cet accès de désespoir ne dura qu'une seconde, et, faut-il le dire? ce fut la pensée de Catherine qui vint ranimer Ombert. Il l'aimait tant, et il la connaissait si bonne, si douce, si angélique, qu'au fond de l'âme il espérait toujours en être un peu aimé.

— A coup sûr, pensait-il, elle n'aime personne autre!

Rappelant donc son courage, il s'élança sur son cheval, et, caressant le cou de l'animal, il descendit dans la plaine.

Le baron se dirigea par le même chemin qu'il avait pris la veille, pour aller donner l'assaut à l'abbaye; mais combien son équipage et son maintien étaient différents! Il avait espéré passer devant Marmoutiers sans rencontrer personne; mais son entrevue avec le Réchin et le bris du pont-levis avaient pris quelque temps, et le soleil montait déjà à l'horizon. Il était dit qu'Ombert boirait son humiliation jusqu'à la lie.

La journée s'annonçait magnifique comme celle qui l'avait précédée. Une vapeur rosée et diaphane flottait comme une gaze légère au-dessus du large lit du fleuve; le vent du matin balançait les cimes des peupliers, dont l'ombre s'allongeait sur les eaux, et d'harmonieux murmures s'échappaient de l'herbe ondulante des prés. Jamais la nature ne s'était réveillée plus fraîche, plus parfumée, plus riante, plus joyeuse. Les oiseaux chantaient, la rosée scintillait, les fleurs s'épanouissaient, l'herbe frémissait, et ce spectacle enchanteur resserrait encore le cœur d'Ombert, qui malgré tout ce qu'il avait souffert, aimait ce beau pays qu'il lui fallait quitter et qu'il espérait à peine revoir.

Il fut arraché à cette amère rêverie par un bruit de chevaux et par des cris de chasse. Il leva la tête et vit venir à lui une troupe de chasseurs en brillant et nombreux équipage. Si contrarié que pût être le baron d'une telle rencontre, sa fierté l'empêcha de le faire paraître, et il continua à s'avancer le front haut, et sans presser ni ralentir le pas de son cheval; car il s'était aperçu que l'attention des chasseurs se portait vers lui. C'étaient des personnages de distinction, comme il était facile de le voir aux plumes et aux joyaux qui ornaient leurs chaperons de velours, ainsi qu'à la magnificence des livrées. Ombert reconnut encore les armoiries de France, dont l'aspect l'avait déjà étonné lors de sa déconfiture. Il pensa donc qu'il se trouvait de nouveau en présence de cet arrogant chevalier auquel il avait failli faire mordre la poussière et qui avait cependant témoigné au sire de Roche-Corbon un singulier dédain. Ce dédain ne pouvait provenir que de la haute position de l'inconnu, et nullement de sa supériorité dans les armes. Ombert se perdait dans ses réflexions. Toutes ces circonstances mystérieuses qui accompagnaient sa ruine en redoublaient le poids. Il se sentait attaqué par des ennemis invisibles et ne savait où diriger sa défense.

Les chiens qui avaient suivi Ombert s'étaient précipités en avant à la vue de la cavalcade et l'avaient saluée par de redoutables aboiements; mais, chassés à coups de pierres et de fouets par les piqueurs, ils étaient revenus en hurlant vers leur maître, qui, irrité de ce traitement, poussa son cheval en avant et s'apprêtait à gourmander ces insolents valets. Tout à coup des cris s'élevèrent contre lui : — L'excommunié! l'excommunié! et des menaces s'y joignirent bientôt. Les effets auraient suivi, assurément, car Ombert n'était pas homme à reculer devant le danger; mais un des seigneurs, celui à qui tout le monde marquait de la déférence, s'avança à son tour, et, frappant de son fouet ceux de ses gens qui se trouvèrent près de lui, il obtint à l'instant un silence complet.

— Qu'est-ce à dire, coquins! s'écria-t-il, à quoi vous arrêtez-vous? Il s'agit de chasse à cette heure et non d'excommunication; c'est aux hérons qu'il faut courir sus à présent.

Quoique Ombert se trouvât, selon toute apparence, sauvé d'un imminent danger par l'intervention de ce seigneur, il y avait dans les paroles que celui-ci avait prononcées tant de hauteur que l'excommunié en fut encore plus blessé que des vociférations des valets; aussi ne fit-il aucun remercîment et passa-t-il d'un air de bravade devant toute la chasse; mais il eut la mortification de voir que personne ne songeait à s'offenser de l'expression qu'il affectait. L'attention du comte Adhémar, que l'on a déjà reconnu, s'était portée tout entière sur un magnifique chien-loup qui suivait le baron de la Roche-Corbon. C'était, de fait, un des plus précieux animaux que l'on pût voir pour la taille, l'élégance des formes, la force et l'intelligence.

— Vois donc, Savy, quel admirable chien! quelle poitrine! que le croupe! quel feu dans les yeux! Son poil est aussi noir que doit être celui du diable!

— Ou que sont les yeux de votre Catherine?

— Tu blasphèmes, malheureux! Ce chien me fait envie.

— Voulez-vous que je le demande au maître?

— Tu es fou, Savy; demander l'aumône à un malheureux qui n'a plus rien! D'ailleurs, tu risquerais de te faire excommunier.

Les deux seigneurs se regardèrent en riant et Savoisy, faisant retourner son cheval, rejoignit au galop le sire de Roche-Corbon, qui se trouvait déjà à une portée d'arbalète.

— Holà, messire, cria-t-il, je veux vous parler!

— A moi? L'abbé Helias vous l'a-t-il permis?

— Il me remettra ce péché.

— Or çà que me voulez-vous, messire?

— Vous demander ce beau chien, qui de longtemps ne pourra vous servir. Ce serait dommage de laisser s'engourdir un si vaillant animal bien taillé pour la chasse.

Ombert regarda un instant le jeune étourdi.

— Vous êtes jeune, messire, lui dit-il, mais vos paroles me semblent plus jeunes encore que votre barbe. Ce ne sera jamais la bonté de votre cœur qui vous entraînera dans le danger, mais bien la légèreté de votre esprit. Ce n'est point assez d'être pervers, il faut être prudent. Nous nous retrouverons peut-être.

Cela dit, il tourna son cheval, et Savoisy, un peu confus, revint vers les chasseurs, qui l'accueillirent avec des rires de moquerie.

— C'est un rustre, dit il au comte Adhémar, et à ta place je ne serais pas si fier de l'avoir emporté sur lui.

— Pourquoi es-tu donc si déconcerté de ce qu'il peut t'avoir dit?

— Bah! c'est que je n'ai pas l'habitude d'échouer dans ce que je tente. Après tout, tu avoueras que c'était une entreprise plus hasardeuse que la tienne.

— Savoisy, tu es malade : je t'avais averti qu'il était périlleux de parler à un excommunié. Mais j'espère que la chasse va te remettre. En avant! J'ai besoin aussi de distraction. Jusqu'à ce soir, c'est bien long.

Cependant Ombert poursuivait son chemin, et il n'était pas encore arrivé à la hauteur de Saint-Symphorien qu'il eut à essuyer une nouvelle rencontre dont le résultat fut bien différent de ce qu'on pourrait imaginer, sachant que le baron de la Roche-Corbon s'y trouva en présence de Bertram l'Ecorcheur.

— Je me rendais à votre château, messire, dit le soudard en accostant effrontément le maître qu'il avait trahi la veille.

— Et qu'y allais-tu faire, lâche et misérable traître?

— J'allais vous offrir mes services.

— Bertram, rends grâce à mon mépris, qui seul te garantit du châtiment que mérite ton insolence; mais crois-moi, passe ton chemin et ne provoque pas davantage ma colère.

— Par tous les diables de l'enfer! je vous jure, monseigneur, que je suis loin de songer à plaisanter. Ecoutez-moi une minute seulement. Je ne suis pas un homme d'armes, moi, je suis un écorcheur, je ne me bats pas pour la gloire, mais pour le profit; je ne fais point de serments, je fais des marchés. Ainsi, hier, je vous ai quitté, mais je ne vous ai point trahi. M'aviez-vous soldé d'avance? non; en bonne justice, j'étais donc libre? D'ailleurs, j'ai manqué être pendu pour votre service. Ce genre de mort m'a toujours déplu, et mon dévouement pour vous en avait été considérablement refroidi. D'autre part, ce gros moine que vous m'aviez ordonné de pendre, ce que j'ai eu tort, j'en conviens, de ne pas exécuter, m'avait promis une paye double si je voulais m'enrôler au service de l'abbaye. Le choix ne pouvait pas être douteux. Ce matin donc je suis allé me présenter au monastère, croyant être reçu à bras ouverts; mais on m'a fait répondre qu'on n'avait nul besoin de moi. Ainsi j'ai été joué par le moine, qui n'avait d'autre but que de m'amadouer, afin que je ne le pendisse pas. Au reste, la cour de l'abbaye était pleine d'hommes d'armes. La ville en est remplie aussi. Ils arrivent de Guienne, et l'on assure que le frère du roi est dans les environs. J'ai eu quelque envie de prendre du service dans les bandes royales; mais ce service ne me convient pas, et j'ai mieux aimé revenir à vous.

— Et tu as pu croire que je voudrais te reprendre?

— Pourquoi non? Ne suis-je pas un brave soldat?

— Fidèle surtout.

— Oh! soyez tranquille, j'ai reçu avant-hier une bonne leçon. Je pendrais un évêque désormais, si vous me l'ordonniez. Croyez-moi, acceptez mes services, vous n'aurez pas à vous repentir. Vous allez avoir une rude partie à jouer, et deux épées valent mieux qu'une, outre que je suis homme de conseil.

Ombert restait stupéfait de l'audace de cet homme.

— Au fait, pensa-t-il, celui qui a le Réchin pour conseiller peut bien prendre Bertram l'Ecorcheur pour écuyer. S'il n'est pas fidèle, il est franc au moins. Il pourra bien se tourner contre moi, mais non me frapper par derrière.

D'ailleurs le baron n'avait pas le choix. Il devait se rappeler qu'il

était un excommunié, un maudit, et il devait peut-être de la reconnaissance à Bertram pour n'avoir pas craint de l'approcher.

— Çà, lui dit-il, l'excommunication ne t'effraye pas?

— Nullement, monseigneur; je l'ai trop souvent méritée, pour la craindre.

— Bien, et que t'avait promis ce moine?

— Trois marcs.

— Je t'en donne cinq, dont voici la moitié.

— Cinq marcs! par le diable! vous êtes un généreux seigneur! Vous pouvez être certain que je vous suivrai jusqu'au bout du monde: je ne trouverai jamais une pareille paye, et, de plus, je n'aurai qu'un seul maître, ce qui compensera l'ennui de n'avoir point de subalternes! L'écorcheur se plaça derrière le baron redevenu son maître, et celui-ci continua sa route. Quand il fut arrivé au sommet de la colline qui domine la ville de Tours, du côté du nord, il s'arrêta de nouveau, son regard parcourut la vallée et se fixa vers le point où se trouvait le château de la Bourdaisière. Ombert adressa dans son cœur une dernière invocation à Catherine, un dernier adieu au château de ses pères, un coup d'œil de menace à l'abbaye de Marmoutiers, puis il se retourna brusquement et descendit au trot la colline.



XIV

Le camp des bohèmes.

Au second jour de marche, Ombert avait retrouvé toute son énergie : la diversité des objets, les nouvelles politiques qu'il recueillait sur son passage, les riants aspects de la route, l'éclat d'un beau soleil, et surtout les joyeux propos de son écuyer, avaient presque effacé l'impression de ses récents outrages. Plein de confiance dans l'évidence de ses droits et dans l'équité du monarque, auprès de qui il allait les faire valoir, ne soupçonnant rien des intrigues obscures et des mystères scandaleux qui voilaient le trône aux sujets, il avait fini par se faire illusion sur sa situation réelle et par se croire l'accusateur de ces moines qui le forçaient à comparaître en accusé devant le prince.

Je verrai ce jeune duc d'Orléans dont on dit tant de bien et tant de mal, pensait-il, je lui parlerai en gentilhomme; il verra en moi une victime de ce clergé qu'il doit connaître, qu'il doit haïr; car il aime les femmes et il a dû trouver plus d'une fois les sacrements sur son passage. C'est un prince de noble race, il se souviendra des services de mes aïeux, dont le sang s'est mêlé sur plus d'un champ de bataille à celui des princes de sa maison, et il ne souffrira pas que le baron de Roche-Corbon soit réduit à se mettre à la solde d'un écorcheur. Après avoir ainsi réglé son avenir, comme il n'aimait pas que les affaires traînassent en longueur, le jeune baron prit enfin ses espérances pour une certitude, et oublia presque le but de son voyage, qu'il ne cessa point cependant de poursuivre activement. Le souvenir de Catherine ne l'avait pas abandonné, car l'amour lui tenait au cœur bien plus fortement que la haine, et, surtout à l'heure où le jour commençait à baisser, il se rappelait avec un charme plein d'amertume la belle châtelaine de Roche-Corbon, dont les tendres soins lui manquaient à chaque nuitée.

Mais en arrivant à l'hôtellerie la fatigue de la route, la nécessité de prendre soin des chevaux, le repas longtemps attendu, l'entretien des voyageurs dans la grande salle commune, les rixes que le vin élevait et finissait par assoupir, tout contribuait à chasser les noires pensées et les doux souvenirs, et le baron ne tardait pas à s'endormir gardé par son fidèle Flint, tandis que Bertram, plus éveillé que son maître, après avoir longtemps cherché l'ivresse au fond des pots, trouvait le sommeil sous la table.



Ombert.

Le lendemain au point du jour tout était prêt, les chevaux sellés et bridés. Ombert n'avait plus qu'à payer la dépense, ce qu'il faisait toujours sans marchander, et à boire le coup de l'étrier que l'hôtesse lui présentait quand il était en selle. Pour Bertram, il ne buvait jamais le matin, c'était du moins sa prétention, et quand il lui arrivait de trinquer après minuit, ce qu'il faisait souvent jusqu'à trois ou quatre heures, il s'imaginait seulement prolonger la soirée. Le baron, dont les goûts s'éloignaient de la vie tranquille que le hasard lui avait faite jusqu'alors et que l'amour avait pu seul lui faire supporter, jouissait singulièrement, sans se l'avouer, de sa liberté et des hasards de son voyage. Muni d'argent pour plus de jours qu'il ne lui était jamais arrivé d'en prévoir, monté sur un cheval de race qui faisait l'admiration de tous les cavaliers qui passaient sur la route, suivi d'un écuyer toujours prêt à jouer de la dague, il appelait les dangers d'une mauvaise rencontre en homme qui a besoin d'éprouver un courage que l'instinct seul lui révèle. Il pensait, chemin faisant, aux romanesques aventures des anciens chevaliers errants, à ces récits fabuleux dont sa noble mère l'avait bercé, et que répétait encore tout un siècle assez ignorant pour les croire, trop corrompu pour tenter de les réaliser.

Ombert, qui, élevé dans la retraite, n'avait connu ni les plaisirs des grandes villes ni les hasards de la guerre, et qui se rappelait avec enivrement le seul tournoi où il eût combattu et les applaudissements que la foule des dames de Tours avaient donnés à sa force et à sa hardiesse, avait assez de foi pour croire aux enchantements des légendes et des fabliaux, et assez de courage pour les bra-

ver. Mais, comme rien de ce qu'il voyait ne lui en annonçait l'approche, il se bornait à désirer quelque rixe modeste dans laquelle il pût mettre sa bonne armure à l'épreuve et sa dague au service de quelque noble cause, dût-elle se présenter sous l'aspect d'une jeune et belle damoiselle ou dame, orpheline ou veuve... en tout bien et tout honneur, s'entend, et toujours comme dans les romans de la chevalerie.

Mais le sort, qui semblait prendre à tâche de contrecarrer le jeune baron en tout point, ne lui offrait que des rencontres désespérément placides et riantes. Tantôt c'était un bon gros curé de campagne suivi d'un maigre et jaune sacristain, qui lui souhaitaient un bon voyage et le poursuivaient de bénédictions importunes; tantôt une noce de village qui, la viole en tête, lui jetait en passant des bouquets et de joyeux vivats. Puis venaient des jongleurs effrontés qui effarouchaient Gibby de leurs gambades, et qui répondaient par de folles grimaces ou par des gestes obscènes aux malédictions de Bertram et à l'aumône du baron. Partout où passait celui-ci, sa bonne mine, l'aisance de ses manières, son habitude du cheval qui révélait un gentilhomme, et surtout son air de résolution, lui attiraient des œillades des jeunes filles et les hommages subalternes.

Il traversa ainsi Blois, Orléans et une partie du Gatinais, sans la plus petite aventure, et il se vit bientôt si près de Paris, que les soucis de l'affaire dont tout son avenir dépendait commencèrent à remplacer les rêves indécis auxquels il s'était laissé bercer par les loisirs de la route. Il approchait de Fontainebleau, dont il avait pris la direction afin de traverser une forêt sur laquelle circulaient les bruits les plus étranges, et aussi afin d'éviter la route que devait suivre le duc d'Orléans qui arrivait de la Guienne, et dont les courriers avaient mis toutes les auberges en réquisition. Fontainebleau n'était alors qu'un bourg misérable près duquel s'élevait un château que la cour n'avait pas visité depuis longtemps, et qui ne réveillait alors aucun des souvenirs élégants, amoureux, poétiques, splendides, qu'elle doit au règne de François Ier. La journée s'était passée comme les précédentes, le plus paisiblement du monde, le soleil se couchait derrière un rideau tremblant de bouleaux dont les feuilles toujours vacillantes disputaient un reste de vie à la brise du soir.

Mais une agitation extraordinaire animait toute cette route, qu'Ombert s'était attendu à trouver solitaire, et qui l'était en effet pour la plupart du temps. Des courriers se succédaient rapidement et se croisaient en échangeant des messages; plusieurs lourdes voitures chargées avaient passé dans la journée, et un peloton d'hommes d'armes à cheval venait de traverser la route au grand galop. Le silence s'était cependant rétabli dans la partie de la forêt que parcourait Ombert, le vent même s'était calmé, et le soleil venait de disparaître derrière une colline bleue qui fermait l'horizon. Les écureuils sautaient de branche en branche; de grands cerfs se montraient tout à coup au détour des halliers, s'arrêtaient étonnés, puis bondissaient et disparaissaient sous les clairs taillis de mélèzes.

L'ardent Hunt s'élançait à leur poursuite; mais sur un sifflement de son maître il s'arrêtait brusquement, revenait sans murmurer, et, pour employer son activité contenue, sautait follement au devant de Gibby, qui, habituée à ces jeux, posait avec précaution ses pieds à terre pour ne point blesser son joyeux compagnon. Tout à coup le bruit de plusieurs chevaux se fit entendre, le baron ralentit le pas et fut bientôt rejoint par une cavalcade qui fixa toute son attention. Deux femmes masquées qui paraissaient jeunes à leur tournure et à la manière fringante et leste dont elles tenaient leurs chevaux en bride, étaient escortées de quatre cavaliers dont deux les précédaient, tandis que les deux autres les suivaient de fort près.

La cavalcade.

— En vérité, disait l'une d'elles, messieurs les archers, il n'était besoin de nous faire violence pour nous mener où vous nous conduisez; il vous eût suffi d'expliquer le but de ce voyage, et de nous nommer le prince auquel nous sommes destinées. Nous savons que monseigneur ne voyage point sans s'assurer des relais de femmes, comme des relais de chevaux; et nous trouvons de fort bon goût cette façon de mener l'amour en poste. En vérité, pour ma part, je suis vraiment flattée d'avoir mon jour dans les plaisirs de monseigneur; nous avons entendu parler du luxe de ses écuries et du prix qu'il paye un bon cheval, et nous ne pouvons penser qu'il soit moins libéral et moins magnifique en amour. Nos craintes et notre résistance étaient fondées seulement sur l'apparence qu'il y avait pour nous d'être seulement dévolues aux brutalités de goujats tels que vous. Ceci paraît vous offenser, messieurs; bornez-vous à me laisser soupçonner votre dépit, et prenez garde de l'exprimer par quelque inconvenance, de peur que je ne vous fasse pendre ce soir en vous accusant auprès de monseigneur d'avoir voulu essayer ses montures.

— Sommes-nous loin encore, murmura timidement la seconde voyageuse, qui paraissait souffrir du ton dégagé de sa compagne.

— A une heure de marche environ, répondit l'un des quatre archers.

— Ah! tant mieux, s'écria brusquement la première amazone, je trouverai ce soir ma litière avec plaisir, car je commence à être lasse.

Ombert, qu'un tel dicours et les mœurs étranges qu'il révélait

avaient plongé dans un étonnement profond, crut distinguer dans le ton amer de l'une des deux voyageuses et dans l'abatiement de la seconde une secrète invocation contre une violence partie de si haut lieu, qu'il eût pu être téméraire d'y résister ouvertement. Il résolut sur-le-champ de répondre à cet appel, dût-il lui en coûter la vie, et il méditait déjà son attaque quand un nouvel incident suspendit l'exécution de ce hardi projet. Un cavalier qui faisait partie de la troupe qu'Ombert se proposait d'attaquer, mais qui se tenait en arrière, de sorte que le baron ne l'avait pas remarqué d'abord, venait de reconnaître dans Bertram un ancien camarade avec qui il avait *écorché* autrefois. Après les premiers compliments, la conversation s'était établie sur un pied de confiance et d'amitié, et Ombert la surprit à l'instant où le cavalier inconnu la menait ainsi qu'il va suivre.

— Oui, disait-il en s'interrompant fréquemment pour maudire et gourmander un personnage invisible, oui, mon vieux camarade, il était écrit que nous finirions mal tous deux. (Satan ! te tiendras-tu en repos) Te voilà, m'as-tu dit, au service d'un excommunié; moi j'ai fait mieux, je me suis mis aux gages de Satan en personne. Allons donc ! Et Ombert entendit résonner le gantelet de fer de l'homme d'armes sur un corps qui rendit un son étouffé.) Chaque jour, c'est quelque nouvelle fantaisie de l'enfer qui nous met tous aux champs. Voilà maintenant qu'en voyage il lui faut chaque soir à souper plusieurs convives en jupon, et l'on nous envoie à l'avance pour lui préparer ses relais; mais le pis est qu'il est fort difficile ; il a chassé ces jours derniers deux de ses gens, l'un pour lui avoir amené une fille de joie, l'autre pour avoir fait reparaître à son souper une petite blonde qu'on lui avait déjà servie un mois auparavant. Cette blonde était une dame de Nemours qui était devenue amoureuse du prince, de sorte que Gauthier n'y a rien perdu ; il avait été grassement payé et il est entré au service du mari de la dame; quant à l'autre...

Un son aigu, strident, et qui ressemblait plus à un sifflement qu'à un cri, fit tressaillir tout à coup le baron, qui ne tourna point la tête, car sa curiosité était vivement excitée par un récit qu'il aurait craint d'interrompre, et il brûlait d'entendre enfin prononcer le nom du prince dont il entendait raconter de si étranges choses.

— Te tairas-tu, serpent? s'écria l'écorcheur.

Autre sifflement prolongé.

— Qu'y a-t-il? voyons, tu t'ennuies, patience ! nous voici bientôt arrivés.

Un grognement sourd fut la seule réponse qu'obtint l'archer, qui reprit son discours interrompu.

— Ce matin nous perdions tous la tête; voilà qu'au lieu de coucher à Etampes il se décide à passer par Fontainebleau. Nous n'avons rien de prêt, car nous comptions sur les camarades qui étaient de service aujourd'hui. Retourner à Etampes eût pris trop de temps. Nous sommes allés à la maraude, et pour ma part je n'avais rien trouvé, et je rentrais à vide, quand je rencontre sur la lisière du bois une enfant de quinze ans au plus, jaune comme un coing, avec des yeux de jais, et que je soupçonne d'être née en Egypte il y a plus de cent cinquante ans, mais qui ne paraît pas son age, comme on dit. Elle était chargé d'un sac plus gros que tout son corps, et qu'elle traînait à grand'peine. Le sac était plein de poules, de pigeons, de canards, de lapins et autres volatiles qu'elle avait sans doute enlevés dans les villages environnants, suivant la mode de Bohême, et qu'elle portait à son clapier ou au sabbat, car nous sommes au samedi, si je ne me trompe. J'ai mis la main sur la sorcière, que j'ai enfermée dans son poulailler ambulant, et j'ai attaché le sac, comme une botte de foin, à l'arçon de ma selle; mais la petite fée me donne du fil à retordre, et j'aurai bien de la peine... Holà ! mignonne, soyons calme !...

En ce moment Ombert tourna la tête et remarqua pour la première fois le sac dont parlait l'homme d'armes.

— Pour le coup, ajouta celui-ci, monseigneur ne se plaindra pas que toutes les femmes se ressemblent. En voici une...

Il poursuivait sur ce ton quand Ombert, s'apercevant que la jeune fille passait la tête par un trou qu'elle avait pratiqué au sac avec ses dents et qu'elle s'efforçait d'élargir, résolut de commencer par elle l'œuvre de délivrance qu'il méditait. Il tira sa dague qui était fort bien affilée, et, s'avançant vers l'homme d'armes étonné, il trancha d'un seul coup la corde du sac qui tomba aux pieds du cheval. L'archer avait à peine eu le temps de se mettre sur la défensive, que la prétendue sorcière avait disparu dans le bois sans oublier d'emporter le sac, qui contenait sans doute encore quelques victimes de sa maraude. L'écorcheur recula de quelques pas et demanda avec respect au baron le motif d'une intervention si brusque et si inattendue; les autres cavaliers accourus au bruit s'étaient rangés près de leur compagnon. A leurs questions précipitées Ombert répondit qu'il entendait que les deux dames enlevées fussent sur-le-champ remises en liberté, et qu'il se chargeait de la responsabilité de cet acte auprès du seigneur d'Orléans, qu'il croyait incapable d'avoir autorisé de semblables violences.

— Prenez garde à ce que vous faites, messire, dit avec modération le plus âgé de la troupe, vous n'avez pas affaire ici à de simples archers seulement, et c'est un gentilhomme de monseigneur qui vous engage en ce moment à abandonner une entreprise peu réfléchie et dans laquelle vous ne sauriez avoir l'avantage contre cinq hommes bien armés.

— Il n'y a ici qu'un gentilhomme, interrompit brusquement Ombert, et il n'aura pas grand'peine à faire tourner bride à cinq rufiens comme vous, qui abusent du nom d'un noble prince pour opprimer les sujets de Sa Majesté. A moi, Bertram! ici Flint! et que Dieu soit en aide à la bonne cause!

Il avait à peine achevé ces mots, que Flint, s'élançant à l'apel de son maître, fit cabrer le cheval du prétendu gentilhomme, qui tomba engagé sous sa monture et tenta en vain de se relever pour prendre part au combat. Les quatre archers se réunirent alors pour attaquer Ombert qui se défendait vaillamment, soutenu par Bertram ; Flint, qui harcelait sans cesse les chevaux, mit le désordre dans la troupe ennemie, et fut d'un grand secours à son maître qui n'eut qu'un seul adversaire à combattre à la fois. Le baron mit ainsi deux des archers hors de combat, et vint en aide à son écuyer au moment où Bertram faisait mordre la poussière à celui des deux ennemis qui le pressait le plus vivement. Quant à l'ancien ami de Bertram, il ne put se résoudre à combattre sérieusement un vieux camarade, et après avoir échangé avec lui, pour l'honneur, quelques passes, il prit le galop vers Fontainebleau sans retourner la tête. Ombert mit alors pied à terre, et s'avança courtoisement vers les deux dames, dont la plus avisée lui adressa ce peu de mots :

— Messire, vous êtes une fine lame et un brave gentilhomme, vous nous voyez émerveillées de la passe d'armes dont vous nous avez donné le divertissement. Daignez nous faire connaître maintenant notre libérateur...

Le baron se nomma et balbutia quelques compliments avec modestie. La dame lui répondit alors : — Recevez nos remercîments, et comptez, monseigneur, que ce soir à souper nous divertirons fort le duc d'Orléans en lui racontant les prouesses du baron de Roche-Corbon. En achevant ces mots, elle tourna bride et s'élança à la suite de l'écorcheur sur la route de Fontainebleau. La seconde hésita un instant, tira un de ses gants roses et parfumés, l'offrit d'une main tremblante à Ombert, puis piqua des deux et rejoignit sa folle compagne qui riait encore aux éclats.

La confusion du baron fut grande; il jeta un coup d'œil sur ce champ de bataille qu'il venait d'ensanglanter, ordonna à Bertram d'aider le seul des hommes d'armes qui ne fût point blessé à se dégager de dessous son cheval, puis il partit au trot après avoir serré sous son corselet le gant que la plus humaine des deux dames venait de lui donner. La nuit était venue, sombre et froide comme une nuit d'octobre. Bertram, qui comprenait la mésaventure du baron, n'osait point lui adresser la parole; on n'entendait d'autre bruit que les pas des chevaux, et Ombert, dans ce silence solennel, méditait les dernières paroles de Jehan le Réchin :

— N'attendez jamais qu'il sorte d'une robe autre chose que perfidie et noire trahison.

Et, malgré lui, chaque fois que le sinistre adage retentissait à son oreille, la robe armoriée de Catherine passait et repassait devant ses yeux. La perversité native de la femme venait de lui apparaître tout entière dans la mystification dont il avait été l'objet, il pensait au prestige du rang d'un prince tel que le duc d'Orléans, à la situation malheureuse d'un pauvre baron dépossédé, excommunié, banni, et il se félicitait presque de n'avoir pas été suivi par sa Catherine, dont la beauté aurait pu attirer l'attention du prince ou de ses limiers. Il cheminait ainsi depuis une demi-heure environ, quand, arrivé à une étoile où huit routes se croisaient uniformes et sombres, il s'arrêta un instant pour s'orienter; mais il ne put parvenir à le faire, et il avait pris le parti d'attendre le passage de quelque voyageur pour recevoir une indication précise, quand un jeune gars, enveloppé d'une blouse de toile grise qui tombait jusqu'à ses talons, et le visage ombragé d'un chapeau de paille à larges bords, se dressa devant lui sur la route où il paraissait avoir dormi. Bertram l'interrogea, et l'enfant, qu'on distinguait à peine à la lueur des étoiles, répondit en bâillant et en se frottant les yeux, qu'il allait lui-même à Fontainebleau, et qu'il servirait volontiers de guide aux voyageurs. Quand, à force de répéter ce peu de mots que sa voix enrouée et son accent bizarre rendaient presque inintelligibles, il fut parvenu à se faire comprendre, il s'élança d'un bond sur la croupe de Gibby, et prenant aux mains du baron étonné les guides du noble animal qui piaffait et hennissait avec une singulière expression de terreur, il enferma Ombert entre les rênes. Passant alors ses deux jambes autour de celles du baron, il força celui-ci de donner de l'éperon à sa monture, qui s'élança en soufflant par un étroit sentier dont l'accès était caché sous des broussailles que Gibby franchit en bondissant. Flint s'élança en hurlant sur les traces de son maître, et Bertram mit son cheval au galop sans rien comprendre à la scène dont il était acteur, mais

résolu de n'abandonner en aucune circonstance, par crainte du danger, un maître qu'il aurait trahi par intérêt sans le moindre scrupule.

Ombert, inaccessible à la crainte, examina rapidement sa position, et, persuadé qu'il avait affaire à un être surnaturel, résolut d'abord de ne lui point opposer une résistance vaine et par conséquent sans dignité; mais, au bout d'un instant, le souffle pur et calme de son étrange compagnon, qui appuyait sur lui sa tête et semblait s'être endormi sur son épaule, lui rendit quelque confiance dans les moyens humains, et il commença par reprendre les guides de son cheval, que l'enfant lui abandonna sans résistance. Il voulut d'abord en user pour ralentir le galop; mais il comprit bientôt qu'à défaut des éperons dont il était redevenu maître, un agent qui lui échappait aiguillonnait la pauvre bête. A ce moment il sortait du fourré qu'il avait traversé avec tant de rapidité, et la lune qui se levait blanchissait une vaste clairière qui s'élevait au nord en amphithéâtre, et que bornaient de toutes parts de noirs rideaux de pins. Ombert tourna la tête et fut frappé de la noblesse et de la régularité du profil de son guide, qui, se levant debout sur la croupe du cheval et s'appuyant d'une main familière sur l'épaule du baron, désigna à celui-ci, vers le centre de la plaine, une masse coupée d'ombres et de clairs d'où s'élevaient plusieurs colonnes de fumée.

Ombert comprit que le village de Fontainebleau lui était désigné et que son jeune compagnon lui avait fait prendre un chemin de traverse. Dès lors tout s'expliqua pour lui, et il rougit d'avoir vu dans des circonstances si vulgaires une intervention surnaturelle; puis le sexe de son guide était devenu pour lui un problème, et il ne pouvait se défendre d'une émotion indéfinissable en sentant sur son cœur une main dont la souplesse nerveuse tenait à la fois de la femme et du jeune garçon; cette main lui semblait brûlante, et la chaleur qu'elle avait communiquée à la source du sang mâle des la Roche-Corbon se répandait subtilement dans tout son corps. Il ôta son casque pour étancher la moiteur de son front, mais une étoffe moelleuse l'avait doucement caressé avant qu'il eût pu dégager des rênes sa main gauche alourdie. Il voulut parler, mais un vague embarras le retint. Immobile, oppressé, il subissait les soins caressants de cet être inconnu à qui ses sens donnaient un nom que repoussaient les apparences, quand tout à coup celui-ci commença dans une langue étrangère, mais pleine de douceur, et avec l'accent d'un jeune homme nubile, une chanson qui fit rougir Ombert des sensations involontaires qu'il venait d'éprouver. Stupéfait et confus, il accusait l'aveugle nature qui livre les sens de l'homme à de si étranges méprises, et il ne pouvait se pardonner d'avoir à son insu et dans un rêve passager donné un rival à sa Catherine. Le jeune chanteur termina sa première stance par un son de poitrine dont la gravité fit résonner l'armure du baron, qui voulut arracher de son corselet la main qui s'y était glissée; mais tout à coup l'inexplicable créature qui se jouait de lui commença un second couplet dans lequel sa voix, s'élevant d'une octave, parcourut avec agilité les tons les plus aigus de la voix féminine. Surpris, ému, charmé plus encore de l'accent passionné de ce chant mystérieux que des difficultés musicales qui s'y trouvaient vaincues, Ombert pressait sur son cœur la main qu'il avait voulu repousser, quand un troisième couplet le replongea dans son incertitude et dans une confusion de sentiments vraiment fatigante pour un homme simple et, pour ainsi dire, tout d'une pièce comme il était. Cette fois, la voix merveilleuse passait avec rapidité des sons les plus aigus aux plus graves, sans qu'aucune note intermédiaire adoucit la brusquerie de ces transitions abruptes; l'étrangeté de ces vocalisations, dont le secret est dû au Tyrol, et qui sont maintenant vulgaires, jointe au charme qu'elles recevaient d'un talent musical que la passion élevait, en cet instant, jusqu'au génie, ébranla les nerfs du baron, un voile s'étendit sur ses yeux; suffoqué par les battements précipités de son cœur, il abandonna les guides de son cheval qui reprit immédiatement le galop, et il se laissa tomber dans les bras de son guide. Cependant, les sons bizarres qui avaient causé son trouble se succédaient avec une rapidité croissante, mais leur expression devenait d'instant en instant plus ironique et plus amère, semblable aux éclats d'une joie infernale. Ils berçaient le baron dans une lourde rêverie, dont la souffrance avait un charme âcre et poignant fait à la taille de sa large organisation; bientôt ils se confondirent avec une rumeur croissante qu'Ombert ne chercha pas à s'expliquer. Si en ce moment ses yeux n'eussent pas été voilés par une des mains de son guide, il aurait pu voir que les rochers qu'il avait pris de loin pour un village cachaient l'entrée d'une gorge profonde dans laquelle il descendait rapidement. Mais, entraîné par son penchant pour l'aventure et par l'attrait du merveilleux, il s'abandonnait à l'inexplicable et capricieuse direction que le hasard lui avait imposée. Tout à coup Gibby s'arrêta, le baron ouvrit les yeux et fut frappé par l'éclat subit d'une vive lumière, dans laquelle tourbillonnaient des formes étranges, en qui il crut voir les sombres hôtes du Sabbat. Quant son premier éblouissement fut passé, Ombert se vit avec étonnement entouré de figures hâves et grotesques, les unes sinistres et les autres bouffonnes; toutes le contemplaient avidement et dans une singulière immobilité qui contrastait avec l'agilité prodigieuse de plusieurs mains qui s'occupaient à déboucler ses cuissards et toutes les pièces de son armure, autant pour s'en emparer sans doute que pour le mettre hors d'état d'opposer de la résistance à une plus complète spoliation. Le baron se mit alors en devoir d'arrêter cette habile manœuvre, mais il ne trouva point son épée, qu'il vit briller à quelques pas entre les mains d'un nain qui en faisait parade; son poignard lui avait été également dérobé. Réduit aux armes naturelles qu'on n'avait pu lui enlever, il voulut asséner sur la tête du plus hardi de ces larrons un coup que son gantelet aurait pu rendre redoutable, mais son mouvement fit tourner la selle dont les sangles avaient été coupées, et il tomba lourdement sur la bruyère, qui amortit un peu la violence du choc. En un instant il fut réduit à une immobilité complète par la cohue des assaillants qui s'emparèrent de chacun de ses membres, et il se croyait sans doute à sa dernière heure, quand une voix bien connue, tonnant à ses oreilles avec l'accent d'une autorité souveraine, dissipa en un instant la foule qui l'entourait.

— Mon hôte, lève-toi, et sois le bienvenu!

A ces mots, prononcés en langue française et qui succédaient à une énergique apostrophe qu'il n'avait pu comprendre, Ombert se dressa rapidement sur ses pieds et se trouva en face de Jehan le Réchin. Son étonnement fut moins grand de rencontrer cet homme en un tel lieu et en pareille compagnie, que de voir le changement qui s'était opéré dans la personne et dans le costume du mendiant. L'ironique humilité de son maintien avait fait place à une dignité réelle : sa taille s'était miraculeusement redressée, et il ne paraissait pas avoir plus de quarante ans; un costume pompeux et bizarre relevait sa bonne mine; ses yeux étincelaient dans l'ombre qu'un turban de soie écarlate projetait sur son visage basané, et une majesté sauvage resplendissait dans tous ses traits. Le baron dissimula sa surprise comme il convenait à un homme de son rang, et son regard seul exprima à son libérateur une reconnaissance qui ne changea rien au ton de supériorité qu'il crut devoir prendre avec lui, ainsi qu'il aurait fait avant cette aventure. Le Réchin ne se méprit point sur le rôle qu'il avait à jouer en cette rencontre. Il se montra moins familier qu'au château du baron, et il commença par faire rendre à celui-ci ses armes, pendant qu'il ordonnait qu'on fit reposer son cheval. Bertram, qui aurait suivi son nouveau maître en enfer, arriva sur ces entrefaites, précédé par Flint qui bondissait de joie, et le Réchin ordonna que l'on prit soin de l'un et de l'autre, sans oublier la monture de l'écorcheur. Puis le baron ayant consenti à parcourir les domaines du mendiant, celui-ci lui expliqua, chemin faisant, comment, averti par un espion de la troupe, que le baron de la Roche-Corbon venait d'être amené au camp, il s'était empressé, lui, chef et roi absolu de la bande, de se rendre sur le lieu où ses gens commençaient leur honnête métier.

— La Bohême, dit-il en terminant, vous doit, monseigneur, une grande reconnaissance, et vous vous êtes fait parmi ses enfants des amis qui ne vous manqueront pas au besoin; notre puissance, pour être absconde et souterraine, n'en est que plus active. Les rois ne l'ont pas toujours méconnue, et les personnages les plus élevés en dignité la prennent quelquefois à leurs gages.

— Un simple baron, répondit en souriant Ombert, ne saurait donc la dédaigner sans outrecuidance; aussi, mon hôte, je me mets sous cette haute protection, et peut-être ne tarderai-je pas à en avoir besoin, car je viens d'offenser mortellement un prince dont j'aurais dû peut-être me ménager l'appui.

— J'en connais un, repartit le Réchin, qui saura mettre un frein à la colère du prince; voilà, monseigneur, celui dont l'appui pourra vous être utile..... tant qu'il aura besoin de vous, ajouta-t-il avec un rire amer. Bien que ces derniers mots eussent échappé au Réchin comme un retour de sa pensée sur ses propres affaires, ils firent impression sur Ombert, qui s'en souvint plus d'une fois par la suite.

Cependant il examinait avec curiosité l'asile que la tribu nomade dont il était l'hôte pour une nuit avait su se créer dans cette gorge solitaire. Une tente circulaire et ouverte sur le milieu en occupait le centre; cette tente était composée de lambeaux d'étoffes diverses de tissus et de couleurs; un grand feu était allumé au milieu et paraissait n'avoir pour but que d'échauffer cette salle ouverte à tous les vents du ciel, et qui abritait les chevaux, les hommes et le bétail qui s'y trouvaient confondus sans aucun ordre apparent. Les cuisines étaient dressées en dehors de la tente et adossées pour la plupart aux rochers; des broches y tournaient, étalant l'espoir du souper qui paraissait devoir être prochain, et que contemplaient d'un œil avide des enfants en bas âge et des chiens adultes. Ce lieu était aussi le rendez-vous des animaux jongleurs qui servaient au besoin de gagne-pain à la troupe; un ours tournait une broche d'un air bénin, et un singe, encore paré d'une toque empanachée, se brûlait les doigts en tirant de la braise des grillades qu'un enfant lui disputait avec avantage. Quant aux hommes et aux femmes de tout âge qui circulaient dans ce Capharnaüm, Ombert admirait l'extraordinaire expression d'intelligence et d'activité qui animait leurs traits souvent irréguliers, mais

rarement désagréables. Il lui sembla que la laideur, dans cette race étrangère au sol de la France, n'avait point ce caractère de vulgarité et d'hébétement qui est propre à la vieille nation gauloise, tandis que la beauté s'y rattachait à un type plus harmonieux et plus sévère que celui dont la race franque était encore à cette époque l'originaire distinction. Quand il eut parcouru tout l'espace occupé par les sujets de Jehan le Réchin, celui-ci termina de la sorte les détails qu'il avait donnés à son hôte sur des mœurs si nouvelles pour lui :

— La Gorge aux Loups que vous venez de visiter, lui dit-il, est fortifiée contre les attaques du populaire et des archers de Sa Majesté par une terreur superstitieuse que nous avons su répandre à vingt lieues à la ronde ; nous nous sommes en outre ménagé autour de Paris plus d'un asile du même genre, mais c'est ici que nous avons établi notre quartier général. A vrai dire, ce lieu, non plus que ceux où nous avons coutume de nous réunir, n'offre pas toutes les conditions d'élégance et de commodité qu'on trouve à la Roche-Corbon, mais aussi n'est-il pas dans le voisinage de l'abbaye de Marmoutiers. Je ne vous ai raconté de nos mœurs et de nos usages que ce qui pourrait vous échapper dans le court séjour que vous ferez près de nous, car j'ai voulu vous ménager quelques surprises qui laisseront de profondes traces dans votre esprit juste et sain, en dépit d'une éducation où la nature s'est vue toujours contrariée. Vous ne prendrez ni nos principes ni nos mœurs, car ils ne sauraient convenir à un homme placé dans le monde comme vous l'êtes, et dont les premières impressions ont été purement sociales. Mais plus d'une fois peut-être, quand la vie vous aura révélé ses secrets et quand ses chaînes commenceront à vous peser, assis au foyer hospitalier du château de vos pères, vous pencherez la tête et vous songerez à la vie insouciante et libre des bohémiens. Deux fois vous m'avez vu intervenir dans votre destinée avec une autorité qui a dû vous surprendre, plus d'une fois encore je vous apparaîtrai en des difficultés que, réduit à vos propres forces, vous ne sauriez surmonter, et que vous me verrez éluder sans effort. Souvent, sans doute, des actes que vous avez coutume de trouver condamnables et que les apparences vous rendront odieux, nous mettront mal dans votre esprit, et demain peut-être dans l'homme qui vous parle vous ne verrez qu'un scélérat ; pensez alors à la protection désintéressée et à l'inviolable reconnaissance de Jehan le Réchin ; souvenez-vous du regard qu'il vous adresse en ce moment, et ne prononcez pas dans une cause obscure ; n'écoutez que votre cœur noble et généreux, une voix s'y élèvera toujours en faveur du mendiant que vous avez sauvé, du père que vous avez rendu à sa famille errante. En achevant ces mots, Jehan conduisit le baron sous la tente où le souper était dressé sur des nattes qui servaient de sièges et où se roulaient déjà, pêle-mêle, hommes et femmes, enfants, vieillards, l'ours, les singes, le nain, les chiens savants, enfin tout ce peuple sauvage et grotesque que le Réchin appelait sa famille. Les pots luisaient de toutes parts au milieu des groupes sans nombre, la venaison fumait à la clarté des torches, et le foyer jetait vers le ciel une colonne de flamme petillante et joyeuse ; tout révélait le projet d'une orgie effrénée. Le baron se laissa désarmer pour être plus à l'aise ; puis, ayant chaussé des babouches étincelantes de paillettes, il s'enveloppa dans un large cafetan et s'étendit joyeusement près de son hôte sur la première natte qui se rencontra sous ses pieds.

Tout en satisfaisant un appétit digne des premiers âges, le baron jetait les yeux autour de lui et paraissait préoccupé ; Jehan en fit la remarque, et son malin sourire embarrassa quelque peu le baron, qui sentait, sans se l'avouer peut-être, que sa curiosité n'était pas innocente ; il retint pendant quelque temps une question près de lui échapper ; mais, peu habitué à combattre ses impressions, il demanda enfin à son hôte, d'un ton qu'il s'efforça de rendre indifférent, si la fée ou le gnome qui lui avait servi de guide tarderait longtemps encore à sortir de terre ou à tomber des nuages. En achevant ces mots, il leva la tête vers le Réchin, mais il ne put entendre la réponse du chef ni voir l'expression sardonique qui anima en ce moment son visage de cuivre ; car deux mains que ses sens reconnurent s'abaissèrent tout à coup sur ses yeux, et une voix toute féminine murmura près de son oreille ce mot : — Devine !..... Ombert devina sans doute, car il ne put parler. Quand il rouvrit les yeux, le Réchin avait disparu : à sa place, se tenait debout, dans un gracieux embarras, une créature en qui il reconnut la taille de la jeune fille qu'il avait délivrée et le profil du jeune garçon qui lui avait servi de guide. Mais à cette heure toute incertitude était dissipée, le baron contemplait une femme. La bohémienne s'était parée de tout ce qu'elle avait de plus précieux et de plus rare. Ses longs cheveux étaient ornés d'une multitude de pièces de monnaie de tous les temps et de tous les pays, qui sonnaient autour de sa tête ; des perles, des pierres précieuses, des grains d'ambre et des fils de corail brillaient au milieu de ses tresses noires ; un gros saphir jetait de sombres feux au milieu de son front ; sa taille était serrée dans un corset de satin bleu broché d'argent ; une ample et longue robe blanche de cachemire, étoffe alors inconnue en Europe, entourait ses hanches nerveuses, et, s'ouvrant à la pointe de son corset, laissait voir des jambes fines et rondes serrées dans un caleçon de soie blanche rayée de bleu ; son cou, sa poitrine, ses épaules, ses bras et ses pieds étaient nus, et sa peau brune paraissait ne recevoir aucune impression de l'air frais de la nuit. Elle croisa les jambes, et s'assit à la façon des Orientaux, en rougissant de plaisir sous les regards dévorants que lui jetait Ombert ; elle parla et fit voir des dents noires et luisantes comme le jais, sa bouche exhalait le parfum du benjoin. Ombert ne s'étonnait de rien ; tels sont, pensait-il, les usages de la Bohême.

— Je m'appelle Zéa, lui dit la jeune fille ; je suis née il y a treize ans dans ce bois ; ma mère est sous une yeuse de quatre ans ; j'ai mis un signe sur l'écorce. Une fille de Bohême ne connaît point son père, mais on trouve que je ressemble au chef, et je sens que je l'aime comme j'aimais ma mère. Toi, tu es Ombert ; dans ta tribu on t'appelle baron : cela veut dire chef et fils de chef ; tu n'as qu'une seule femme, elle ne t'aime pas, et tu l'aimes parce qu'elle est blanche ; moi je t'aime, et tu ne m'aimes pas, parce que je suis noire. Telle est la vie ; ma mère m'a dit cela.

En prononçant ces derniers mots, Zéa jeta sur ses bras polis et sur son épaule dorée un regard qu'elle releva ensuite sur Ombert avec coquetterie ; mais elle avait réveillé un souvenir dont elle ignorait la puissance. Les yeux d'Ombert s'étaient remplis de larmes, il les tenait baissés pour dissimuler sa faiblesse, et il portait lentement les morceaux à sa bouche, pendant que Zéa continuait son babil enfantin. Tout à coup il l'interrompit.

— Zéa, lui dit-il, le Réchin, qui vous a parlé de Catherine, vous a-t-il dit pourquoi elle ne m'aime pas ?...

— Non, répondit la bohémienne avec douceur, mais je l'ai deviné...

— Eh bien ? dit Ombert avec tendresse en prenant sa main.

Zéa rêva un instant, et lui dit en le regardant :

— Le jour, tes yeux cherchent ses yeux, et la nuit, tes lèvres n'attendent pas les siennes... Près d'elle, tu soupires comme le ramier dans les bois, et tu gémis comme tout mortel dont le cœur est blessé... Quand son regard tombe sur toi, tu te sens ému jusque dans les entrailles, et le frémissement de ta voix décèle le trouble de ton cœur... Quand tu lui parles, tu t'arrêtes parfois tout à coup, et tu trembles de lui avoir déplu... Voilà pourquoi elle ne t'aime pas.

Ces mots étaient accompagnés d'une pantomime si touchante, et la bohémienne, en les prononçant, se donnait si bien tous les torts qu'elle reprochait à Ombert, que celui-ci, vaincu par cet ingénieux témoignage d'une tendresse humble et soumise, ne voulut pas lui rendre l'ingratitude dont la sienne avait été payée ; il connaissait trop bien les tourments de l'amour dédaigné pour vouloir les causer lui-même, et, en cédant aux mouvements impétueux de son cœur, il crut obéir aux inspirations de la seule pitié.

— Non, s'écria-t-il en attirant la bohémienne dans ses bras, je ne veux pas vous croire !... Non, chère enfant, un noble cœur ne peut être insensible à tant de passion. Laisse-moi croire que l'amour attire l'amour, et laisse-moi te le prouver.

En parlant ainsi il pressait Zéa sur son cœur ; mais, avant que ses lèvres eussent pu effleurer celles de la bohémienne, celle-ci, glissant comme une couleuvre entre ses bras, bondit au-dessus de sa tête. Etonné, il la chercha des yeux, et la vit à quelques pas de lui sur les genoux d'un jeune gars de sa tribu à qui elle prodiguait les plus tendres caresses.

Ombert sentit au cœur un froid mortel, il serra convulsivement les poings, et prenant un flacon de vin qui se trouvait à sa portée, il le vida d'un trait en appelant l'ivresse au secours de son pauvre cœur défaillant. En ce moment un léger bruit lui fit tourner la tête, et dans les yeux perçants de Jehan le Réchin il lut la fatale sentence : — N'attendez jamais qu'il sorte d'une robe autre chose que perfidie et noire trahison !

Le baron, irrité de la supériorité que les circonstances donnaient si fréquemment sur lui à un homme d'un rang si inférieur au sien, traita le bohémien avec quelque hauteur. Jehan le laissa exhaler sa mauvaise humeur pendant quelques instants ; enfin il prit la parole :

— Quand le malade s'emporte contre le médecin, dit-il en souriant, c'est un signe que la guérison est proche ; quand le voyageur commence à maltraiter son guide, c'est qu'il aperçoit de loin le clocher de la ville où il est attendu. Puisse bientôt mon hôte, initié aux secrets de l'amour et à la science de la vie, oublier dans un profond repos les épreuves passagères auxquelles il devra la sagesse !

Ombert ne comprit point le sens de ces paroles mystérieuses, mais il fut touché du ton affectueux qui les accompagna ; il fit signe au bohémien de s'asseoir près de lui, et se livra avec abandon à la gaieté que les joyeux discours de son hôte lui rendirent bientôt, et qu'un vin généreux contribua à entretenir. Cependant l'orgie grondait autour de lui comme un orage ; les cris rauques ou glapissants, les défis insensés, les joyeuses chansons, les épanchements larmoyants, éclataient à son oreille au milieu d'une rumeur confuse, tous les sons étaient discordants, toute forme était altérée ; déjà les

yeux sortaient de leurs orbites, chaque bouche était contractée ; les gestes avinés, les postures obscènes se croisaient, se confondaient aux yeux d'Ombert, dans un chaos que les fumées du vin lui dérobaient par intervalles, et au milieu de ce tableau mouvant que la clarté des torches n'éclairait qu'à regret surgissait d'instant en instant une forme suave qui jetait autour d'elle une vive lumière ; mais cette vision, fugitive comme un éclair, laissait l'âme d'Ombert dans une nuit profonde qui se dissipait lentement et qu'il eût voulu prolonger.

Cependant ses yeux restaient ouverts, et ses sens recevaient de tous les objets extérieurs des perceptions confuses, ou incomplètes et faussées; le sentiment de la réalité s'altérait graduellement en lui, la vie se rapprochait du rêve et s'y brisait en s'y réfléchissant, comme un rivage qu'on voit s'allonger en tremblant dans le miroir d'une eau courante.

Tout à coup les groupes des buveurs s'ébranlent, se confondent, une force inconnue les emporte dans une ronde immense, comme un vent d'orage fait tournoyer les feuilles sèches dans les bois. Ombert se lève et veut fuir, mais il cherche en vain une issue. Tantôt un énorme serpent aux écailles changeantes déroule autour de lui des anneaux éblouissants et qui se succèdent sans fin, tantôt, penché sur un courant rapide, il voit passer les flots et se sent gagné par le vertige; mais voilà que des eaux sort une femme belle et nue, l'écume du fleuve étincelle parmi ses noirs cheveux, et des gouttes brillantes ruissellent et sautent de son épaule sur ses seins bruns; elle tend les bras, et souriant avec des dents d'ébène : — Viens, dit-elle. Ombert s'élance, mais le courant l'entraîne loin des bords. Roulé entre deux foules dont l'une s'écroule sans cesse devant ses pas tandis que l'autre se rue avec fureur sur lui, Ombert rêve qu'il est bercé par le vaste océan dont la voix mugit à ses oreilles. Il ne veut point lutter contre les flots dont il est le jouet, il s'abandonne à leur caprice ; mais des profondeurs de l'abîme une voix monte jusqu'à lui, il tressaille, et ses yeux plongent sous les vagues. Là, parmi des formes sans nom, parmi ces créations insensées que la nature a reléguées loin du soleil, la perfide Zéa livre sa bouche aux baisers d'un vieillard insolent qu'Ombert a déjà rencontré sous les flots dorés de la Loire. Le méchant vieillard rit des menaces d'un rival dédaigné; Ombert, transporté de fureur, s'efforce en vain de parvenir jusqu'à lui, les flots mugissants le repoussent, l'emportent, l'élèvent jusqu'au ciel et le jettent inanimé sur le rivage.

Quand Ombert reprit ses sens, il se trouva mollement étendu à quelques pas de la tente sur un lit de bruyère fraîche; les pâles rayons de la lune glissaient à travers les feuilles d'un bouleau et éclairaient une douce figure qui se penchait sur lui et le contemplait de l'air d'une mère inquiète, une bouche fraîche et souriante se posa doucement sur la sienne.

— Serre-moi sur ton noble cœur, mon brave Ombert, lui dit Zéa, je suis à toi, je suis vaincue, ne crains plus de me voir échapper de tes bras!

XV

Une fâcheuse reconnaissance.

A la pointe du jour, Ombert fut réveillé par les hennissements de Gibby, qu'il aperçut à quelques pas, sellée et harnachée. Zéa tenait la jument par la bride. La bohémienne avait revêtu un costume qui se composait d'un pourpoint court de velours bleu passé et d'un haut-de-chausses de laine à raies rouges et noires, qui, fort étroit le long des jambes, s'élargissait au-dessus de la taille, et dissimulait sous les bouffantes de soie rouge qui s'échappaient par des crevés le léger épanouissement des hanches de la jeune femme. Bertram avait attaché son cheval à un arbre, et il présentait au baron les diverses pièces de son armure, qui brillaient aux premiers rayons du soleil. Ombert eut quelque peine à reprendre ses sens; il jetait autour de lui des regards étonnés.

Le sommeil du matin, après une nuit de bonheur, est profond et difficile à secouer.

Quand le baron eut aperçu Zéa, qui souriait malignement et dont les yeux étincelaient dans l'ombre d'un bicoquet de feutre gris orné de quelques plumes de coq, il rougit et se hâta de revêtir son armure, après quoi il monta à cheval. Zéa lui attacha ses éperons et sauta en croupe derrière lui, après lui avoir indiqué la direction qu'il devait prendre pour sortir de la Gorge aux Loups. Flint aboyait et bondissait follement devant Gibby, et Bertram suivait silencieusement son maître. Au détour d'un hallier qui formait l'entrée du ravin, Jehan le Rechin parut tout à coup aux regards du baron, qui l'avait parfaitement oublié, ou plutôt qui ne se l'était pas encore rappelé.

Le bohémien avait repris les haillons sous lesquels Ombert l'avait vu pour la première fois. Il souhaita au voyageur une heureuse arrivée et lui indiqua un gîte qu'il lui conseilla de choisir de préférence à tout autre.

— Cette hôtellerie, dit-il à Ombert, convient sous tous les rapports à un seigneur dont le rang est élevé et la situation un peu basse. Les bohémiens ne vous y inquiéteront pas, et pourtant ils auront l'œil sur vous et vous serviront, à votre insu, en amis humbles et fidèles... Ce conseil, poursuivit Jehan, est le seul qu'il me convienne de vous donner. Je connais la jeunesse et sais combien elle est rétive aux enseignements qui ne lui viennent point des événements. La nécessité vous jettera parmi les nôtres, vous y serez reçu en frère. Jusqu'à ce jour, que le hasard vous guide! Il protége souvent les hommes qui vous ressemblent; mais il faut l'aider au besoin, car souvent l'audace est impuissante sans le conseil.

Ombert, habitué au langage mystérieux et solennel du bohémien, sourit avec douceur à son hôte et lui dit adieu de la main; puis il se dirigea, à travers la clairière, vers un fourré que la bohémienne lui indiqua.

Il fallait éviter la ville de Fontainebleau, où Ombert aurait pu faire une fâcheuse rencontre : le duc d'Orléans devait partir de grand matin et suivre une route qui longeait, pour le plus souvent, la rive gauche de la Seine jusqu'à un village de cette rive où plusieurs bateaux l'attendaient pour le transporter à Paris avec les principaux personnages de sa suite. Il s'agissait donc pour Ombert de gagner, à travers la forêt, un point de cette même route qui se trouvât au-dessus de celui où le duc d'Orléans devait l'abandonner. Ombert confia de nouveau à la bohémienne les guides de son cheval, et s'abandonna pour cette fois en toute confiance à sa petite amie, qui peut-être méditait déjà quelque trahison.

Chemin faisant, quand Ombert eut vaincu l'embarras juvénile qui le condamnait au silence, une conversation intime et fraternelle s'établit entre son guide et lui. Zéa lui raconta la vie chanceuse et libre des bohémiens; répondant toujours avec franchise et naïveté aux questions d'Ombert, elle lui exposa la rigoureuse et farouche logique sur laquelle est basée toute la morale de ces peuplades indisciplinées qui fondaient alors sur l'Occident comme ces nuées de sauterelles dont il est question dans les saintes Écritures; puis elle lui parla de ses jeunes années, de sa mère, une enfant comme elle, de sa mère qu'elle aimait si tendrement et qu'elle avait tuée. A ce mot, qui raisonna dans le babil enfantin de la jeune fille comme le cri de la chouette au milieu de la chanson du rossignol, Ombert tourna la tête avec étonnement vers la bohémienne.

— Quoi! s'écria-t-il, par mégarde sans doute?

— Hélas! non! dit en soupirant Zéa. Monseigneur, voici : la violette fleurit avant le lis, et les boutons d'or des prés avant les roses. A douze ans, ma mère avait une fille qu'elle appelait Zéa; à huit ans j'étais plus grande que ma mère, et nous étions bien enfants toutes deux. Un jour que nous cherchions des fraises dans ce bois, nous parvînmes en haut de la Roche qui pleure. A ce moment, votre roi Charles VI, qui pour lors n'était pas *occupé* et qui prenait le divertissement de la chasse, vint à passer avec sa suite. Tous les jeunes seigneurs qui formaient son escorte nous jetèrent en passant des paroles moqueuses et douces à la fois. L'un d'eux, qui marchait à la droite du roi, me sembla beau et brillant comme Aldéboran dans sa gloire; il nous regarda avec des yeux étincelants. Le roi lui dit alors : — Mon frère, voilà deux ribaudes qui doivent être de votre goût... Celui à qui le roi disait : mon frère... rougit et baissa les yeux. Je ne sais ce qu'il répondit, mais il ralentit le pas de son cheval, et quand il fut un peu en arrière il détacha son écharpe, qui était toute brodée d'or, et il me la jeta, car c'était à moi, j'en suis sûre; puis il partit au galop en criant : A l'hôtel Saint-Pol, belle mie!... Je m'élançai sur l'écharpe, qui était restée suspendue aux branches d'un bouleau nain, et que ma mère, jalouse, s'efforçait déjà de saisir. Nous luttâmes longtemps sur la pente glissante du rocher, mais je fus la plus forte; la pauvre Djerrid tomba et s'efforça de m'entraîner dans sa chute. Je parvins à me retenir aux branches du bouleau, et en deux bonds je fus auprès d'elle. Hélas! il n'y avait plus de ressource, son front était horriblement ouvert; elle tourna les yeux vers moi et me sourit avec douceur; puis, me montrant du doigt l'écharpe, elle fit signe qu'elle la désirait; je courus la chercher, elle contempla longtemps les signes qui s'y trouvaient brodés, puis elle me dit, en me montrant un petit écusson d'azur où brillaient trois fleurs de lis d'or : — Zéa, c'est l'écharpe d'un prince... Ce furent ses dernières paroles. Je l'avais appuyée contre un arbre, et, age-

mouillée devant elle, je pleurais sur son cœur. Pendant ce temps, ma pauvre mère m'avait fait un turban de l'écharpe brodée, et ses doigts l'ajustèrent à mon visage jusqu'au moment où je pris son dernier soupir dans son dernier baiser. Je creusai moi même sa tombe, et j'y plantai une petite yeuse que la dent des jeunes faons a épargnée. Mais je ne suis point allée à l'hôtel Saint-Pol, et j'ai pris en haine ce frère du roi que j'aurais aimé s'il ne m'avait point coûté ma pauvre mère.

— Et voilà sans doute, interrompit Ombert, pourquoi vous opposiez hier une si farouche résistance au pourvoyeur du prince? Ce souvenir seul...

— Oh! s'écria Zéa, que le ton piqué du baron rendit à sa folle gaieté, ce n'était pas la seule raison peut-être; et vous oubliez que je n'étais pas en toilette de cour; j'avais oublié mon écharpe, et le prince m'aurait prise pour une ribaude, à me voir sortir de la poche d'un de ses archers. Oh! ce n'est pas ainsi que je veux le revoir, car je l'aime et je le hais en même temps. Croiriez-vous qu'hier, en cherchant à lui échapper, je me reprochais une haine injuste et qui me privait du bonheur d'appartenir, ne fût-ce qu'entre deux soleils, au plus noble prince de la terre.

Ombert se mordit la lèvre et garda le silence.

Au bout de quelques minutes, Zéa poursuivit d'un ton rêveur et comme si elle eût répondu à ses seules pensées :

— Et pourtant, il faut qu'il périsse... Le sang veut du sang... Pauvre jeune seigneur! si noble et si beau!...

Ombert enfonça ses éperons dans les flancs de l'innocente Gibby, qui piaffa et fit entendre un hennissement douloureux.

Zéa flatta de la main la victime de ses étourderies et lui adressa quelques encouragements d'un ton plein de douceur.

Après une assez longue pause, Ombert, qui ne pouvait dissimuler son dépit, s'écria enfin brusquement et en homme qui se soucie peu d'adoucir et de ménager une transition :

— Et l'amour! l'amour, enfin! car vous m'avez parlé de tout ce matin, excepté de l'amour. Vous avez sans doute sur ce sujet des idées aussi étranges que sur la religion et sur la morale. Qu'est-ce que l'amour en Bohême?

— L'amour! répondit Zéa en étouffant à grand'peine le rire qui commençait à la gagner; et elle répéta en serrant faiblement Ombert sur sa poitrine et en pressant de ses genoux les genoux du baron : L'amour... Elle semblait rêver et resserrait de plus en plus les liens magnétiques dont elle étreignait son amant. L'amour des lis pâles de la Touraine, dit elle enfin. C'est un souffle passager qui les courbe et les relève tour à tour, mais qui ne les brise jamais. L'amour des roses de Paris, c'est un parfum suave et fugitif que le vent emporte et disperse.

— Fort bien! dit Ombert avec amertume, mais le parfum de la violette des bois n'est-il jamais emporté par la brise? tous les buissons des chemins ne l'accrochent-ils pas au passage? et le bouton d'or des champs refuse-t-il les sucs amers de son calice à tous les papillons de l'air? Mais laissons ce langage oblique où vous êtes plus habile que moi et où je sens que je m'embrouille, il ne s'agit point ici d'équivoquer sur des images et de cacher de méchantes pensées sous un langage fleuri comme l'autel de saint Martin en la cathédrale de Tours. Répondez moi, Zéa, et ne m'ôtez pas le courage de vous gronder en me serrant ainsi sur votre cœur perfide, dont la noirceur se déguise aussi sous ses fleurs. Qu'est-ce que l'amour d'une bohémienne? parlez.

— L'amour d'une bohémienne, répondit gravement Zéa, c'est la reconnaissance du plaisir.

— Quoi! rien de plus?

— Rien de plus : mais n'est-ce pas assez?

— Pour vous peut-être.

— Et pour vous, donc? s'écria Zéa, dont l'accent devint tout à coup bref et impétueux, pour vous qui me parlez, n'est-ce pas déjà trop? et ne chasserez-vous pas demain le souvenir importun de cette nuit dont vous rougissez déjà peut-être? Quand les charmes que j'ai murmurés hier autour de vous auront cessé d'agir comme un parfum qui s'évapore, quand mes bras qui vous ceignent n'échaufferont plus votre sang, que vous restera-t-il de cette nuit heureuse, hors le remords et la fatigue du plaisir? car les nuits de Bohême, cher novice d'amour, ne sont pas des nuits de Touraine. Oh! je sais bien ce qui m'attend, et l'espoir est un piége dont les appâts me sont connus. Oh! vous m'aimiez hier, hier j'étais votre Zéa, la châtelaine était vaincue, vous gémissiez comme un enfant timide, vos regards demandaient merci, vous étiez à la fois mon sire et mon vassal, vous étiez mon Ombert; et demain, si la bohémienne, escortée de l'ours et du nain, vient à mener ses jongleries sous un balcon chargé de belles dames et de nobles seigneurs, le sire de la Roche-Corbon détournera la tête en rougissant et entraînera sa blonde châtelaine, dont les yeux bleus et langoureux chercheront le comte Adhémar.

Ombert tressaillit vivement, mais il se contint, espérant que Zéa lui en apprendrait davantage. Zéa, penchée sur le flanc de Gibby, suivait sur le visage du baron l'effet de ses paroles; après une courte pause, elle poursuivit :

— Voilà ce qu'ils nous offrent, et ils exigent en retour que notre pensée les adore et les suive de loin, comme on dit qu'ils adorent leur Dieu, et que jusqu'au tombeau nos sens mêmes leur soient fidèles. Nous autres filles d'Egypte, nous naissons trop près du soleil pour n'y pas voir plus clair dans les affaires de ce monde, et nous laissons cette religion aux femmes d'Occident, qui en ont tant et de si diverses à la fois. L'amour d'une bohémienne, c'est un long souvenir et une tendre bienveillance; il ne se nourrit point de promesses et de serments, il n'a point inventé des mots creux et sonores pour parer les simples dons de la bonne nature; il croit que le plaisir est saint, et il le prend pour Dieu : s'il n'en a point d'autres, du moins il sert bien celui-là...

Ombert, qui n'avait pas écouté ces derniers mots, interrompit la maligne prêcheuse.

— Zéa, lui dit-il, peut-être avez-vous raison, et sans doute on a tort d'exiger en amour plus qu'on ne peut donner... vous m'avez promis votre bienveillance, la mienne vous suivra partout. Quant à la reconnaissance dont vous avez parlé, je sens que je vous en dois plus qu'à toute autre... c'est un aveu qu'il me plaît de vous faire. Mais vous m'avez rappelé vous-même des devoirs et des sentiments que vous m'aviez fait oublier; ne m'en veuillez donc pas si je vous interroge sur un sujet où vous paraissez avoir des lumières qui me sont refusées. Ce n'est pas au hasard que vous avez prononcé le nom du comte Adhémar, et j'ai compris l'allusion que vous avez faite à son amour pour Catherine. Cessez un jeu cruel et dites-moi toute la vérité : cet amour du comte est-il partagé?

— Je l'ignore, répondit Zéa, et peut-être l'ignore-t-elle aussi, mais je le saurai. Qui peut rien comprendre à vos sentiments à tous? vous avez tout embrouillé avec de grands mots : peut-être l'aime-t-elle comme j'aime le duc d'Orléans.

— Mais ce comte Adhémar, qui est-il et d'où lui vient sa puissance mystérieuse?...

— Il ne tiendra qu'à vous de le savoir sur l'heure. Ecoutez...

Le baron prêta l'oreille et entendit un bruit confus de voix mêlé au pas de plusieurs chevaux.

La bohémienne poursuivit :

— Monseigneur le duc d'Orléans va passer en compagnie du comte Adhémar : vous plaît-il de les voir tous deux? Bien des mystères vous seront alors expliqués, mais cette rencontre ne sera peut-être pas sans danger pour vous.

Comme Zéa l'avait prévu, le baron sourit avec dédain; prenant aux mains de la bohémienne les guides de Gibby, il franchit rapidement la lisière d'une route que son guide lui avait fait longer à dessein depuis plus d'un quart d'heure, et il aperçut à trente pas un cortége d'hommes armés. Afin de rencontrer en face les cavaliers qui composaient cette troupe, il adossa son cheval à la lisière, et fit signe à Bertram, de qui il avait été rejoint, de prendre la même attitude, mais à quelques pas en arrière. Cependant le cortége approchait. Parmi quelques hommes armés de toutes pièces Ombert aperçut deux cavaliers vêtus de longues robes couvertes de velours garni de fourrures. Il reconnut aussitôt Adhémar et l'écervelé Savoisy. Le premier était couvert d'un chaperon orné d'une longue plume blanche flottante, son écharpe était de même couleur; ces deux seigneurs marchaient en tête de la troupe et s'entretenaient familièrement. Les cavaliers qui formaient leur escorte se tenaient respectueusement écartés.

Savoisy sourit imperceptiblement en apercevant le baron, mais le comte parut ne faire attention qu'à la bohémienne. Il s'arrêta tout à coup, et se pencha vers Savoisy, à qui il adressa quelques mots à demi-voix. Cependant Ombert, qui n'avait plus rien à apprendre, mais qui ne pouvait se défendre de quelque embarras, se tourna vers Zéa et lui dit à voix basse :

— Je vois bien le comte Adhémar, mais où est le duc d'Orléans?

— Le duc d'Orléans, répondit Zéa, est celui des deux jeunes chefs qui va m'adresser la parole.

Comme elle achevait ces mots, Ombert s'aperçut que la bohémienne avait jeté autour de son cou une écharpe blanche semée de fleurs de lis d'or.

Cependant le cavalier à la plume blanche adressant à la bohémienne un regard plein de dédain et de courroux :

— Quel est ce jeune gars, dit-il, qui promène ainsi à travers champs les fleurs de lis de France?

Zéa se laissa glisser de la croupe de Gibby, et mettant un genou en terre :

— Monseigneur, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforça de rendre à la

fois tremblante et mâle, ce don me vient d'une sœur à qui Votre Altesse...

— Il suffit, s'écria le prince évidemment radouci, je me souviens confusément de cette histoire; tu m'en rappelleras les détails à Paris, où je t'ordonne de me suivre!

En achevant ces mots, le prince désigna à la bohémienne le cheval d'un de ses hommes d'armes. Ce cavalier se trouvait être précisément celui qu'Ombert avait démonté la veille. Le baron, malgré la sourde colère qui s'élevait en lui, ne put s'empêcher de sourire du hasard de cette rencontre.

Le gentilhomme du prince fut vivement piqué de l'expression d'ironie qu'il vit passer sur le visage de son vainqueur. Il s'approcha du duc d'Orléans et lui parla à voix basse en désignant Ombert; mais sa délation n'obtint pour réponse qu'un regard dédaigneux du prince, qui fit prendre le trot à son cheval et s'éloigna rapidement, suivi de son escorte.

Ombert avait ce privilége des organisations heureuses, qui consiste en une certaine aptitude à se laisser façonner par le sort. Ses fautes venaient de son inexpérience plutôt que du défaut de sens. Il devait se tromper souvent encore, mais non pas retomber dans les mêmes erreurs. Quelques heures de conversation l'avaient préparé à tout attendre de la bohémienne; aussi ne fut-il que médiocrement surpris de cette nouvelle escapade. Il jugea sur-le-champ que la fugue subite de Zéa cachait quelque projet qui se liait aux manœuvres secrètes du Réchin, et un reste de confiance qui se trouva bien placé par hasard lui fit ajouter foi au regard affectueux que la bohémienne lui avait jeté en partant.

Mais un autre point l'occupait et l'inquiétait davantage. Il avait dans le duc d'Orléans un rival paré de toutes les séductions dont il se croyait lui-même dépourvu, et tout lui donnait à penser que Catherine aimait le prince et peut-être aussi le simple gentilhomme. Tous ses projets se trouvaient renversés par l'identité du duc d'Orléans et du comte Adhémar. Il avait heurté dans son double rôle l'homme entre les mains de qui il avait d'abord résolu de remettre son sort, et si la conduite digne et mesurée du comte lui donnait lieu d'attendre beaucoup de la générosité du prince, il se sentait lui-même trop mortellement offensé par tous deux pour rien demander à l'un ou à l'autre. En même temps il commençait à voir clair dans ses affaires. L'audace inouïe des moines de Marmoutiers s'expliquait par la puissance de leur protecteur, et le lien qui unissait le prince et l'abbaye cessait d'être un mystère du jour où il devenait évident que les intérêts de l'un et de l'autre se servaient mutuellement.

Les moindres circonstances, qui avaient été pour lui autant de problèmes obscurs, recevaient de ce jour nouveau une solution naturelle. La tentative d'enlèvement dont Catherine avait failli être la victime, peut-être résignée, ne contribua pas médiocrement à le mettre sur la voie. Sous le capuchon du moine audacieux qu'il avait poursuivi il voyait passer le bout de la plume blanche du duc d'Orléans. Toutes ces idées assaillaient le baron pendant qu'il prenait un frugal repas dans une auberge isolée. Il admirait que le sang royal eût failli deux fois ruisseler sous sa dague, et il ne pouvait s'empêcher de frémir en songeant que lui-même avait trébuché deux fois aux planches de l'échafaud.

Chaque découverte en entraînait plusieurs autres; sa mémoire excitée lui rendait les moindres détails de ce combat aux yeux bandés qu'il avait livré contre tant d'ennemis acharnés à sa perte; et, dans cette tempête d'hypothèses qui l'assaillaient comme des vagues, tous les mystérieux avis de Jehan le Réchin lui apparaissaient comme autant de phares qui l'illuminaient tout à coup. A ces lueurs soudaines il apercevait de toutes parts des récifs, des bas-fonds, des brisants, des écueils, mais il cherchait en vain le port.

En somme, quand il se remit en route, il avait compris que sa position ne s'était pas aggravée par le fait, mais qu'elle s'était seulement révélée; et il s'affligeait moins de la voir si fâcheuse, qu'il ne se réjouissait de la bien comprendre au moment où il allait travailler sérieusement à l'améliorer.

Toutefois, avant de livrer bataille, il résolut de passer ses troupes en revue et de jeter un coup d'œil sur l'armée de ses adversaires : à cet effet, il appela Bertram, qu'il chargea de ce dénombrement. L'écuyer accepta respectueusement la nouvelle dignité où l'élevait son maître.

— Monseigneur, lui dit-il, la revue de vos troupes ne demandera pas un bien long temps. L'élite se compose de Bertram l'écorcheur et du fidèle Flint, que vous avez vu hier à l'œuvre. Cette petite armée, qui en impose moins par le nombre que par sa bonne tenue et par sa valeur éprouvée, sera soutenue par un corps d'auxiliaires dont vous avez pu admirer hier et ce matin encore le campement imprenable et la merveilleuse discipline. Je veux parler des Egyptiens et bohèmes que commande le joyeux ribaud Jehan le Réchin.

Après avoir ainsi parlé, Bertram commença à faire défiler devant le baron l'état-major de l'armée ennemie.

Le pape et l'anti pape se présentèrent les premiers, montés sur deux haquenées blanches qui trottaient paisiblement de front; ils étaient suivis du sacré collége, qui se divisait en deux files. Puis venait tout le haut clergé de l'Europe; au milieu des évêques, qui marchaient les derniers, Bertram fit remarquer au baron l'évêque de Tours, dont la démarche n'était pas la moins martiale. Les chefs d'ordre venaient ensuite; parmi eux l'abbé dom Helias, chape et mitré, se distinguait par sa bonne tenue. Ce dernier cortége, éblouissant et bigarré, ne mit pas moins d'une grande heure à parader devant le baron, qui fit bonne contenance, sauf qu'il bailla deux ou trois fois assez franchement à ce gros d'ennemis. Quand le chef d'ordre des capucins, qui venait le dernier, eut passé à son tour, Bertram prit la parole en ces termes :

— Nous avons jugé à propos, monseigneur, d'épargner à Votre Seigneurie le dénombrement du menu de l'armée ennemie, en ce qui touche à la partie ecclésiastique, attendu que les diacres, sous-diacres, curés, vicaires, chanoines, religieux de tous ordres, chantres, bedeaux, sonneurs, enfants de chœur et autres qui composent ce menu, s'élèvent, pour la part de la seule Touraine, au nombre de septante-sept mille et cinq cents, relevé fait en la dernière année, qui était mil quatre cent six, ce qui donne pour la présente année, attendu les progrès toujours croissants de notre sainte religion, l'appoint d'octante mille. Ayant achevé cette période, Bertram souffla quelque peu et fit remarquer au baron une seconde troupe qui s'avançait en bon ordre. En tête chevauchait le roi Charles le sixième, armé de toutes pièces, couvert de la couronne de France, qui ne ressemblait pas mal à un bourrelet, et maintenu en selle par des lisières que tenaient, à droite le duc d'Orléans, et à gauche le duc de Bourgogne. Ombert observa avec une secrète joie que les deux princes se jetaient en dessous des regards courroucés, et il tira de cette remarque un augure favorable à son entreprise.

Après les gentilshommes de la maison du roi, qui se composait de deux femmes jeunes et belles et de quelques marmitons laids et crasseux, après les gentilshommes familiers de messieurs les princes, qui étaient en grand nombre, tous blasonnés et bardés d'acier brillant relevé de damasquinures d'or fin, et porteurs des insignes de leurs charges, s'avançaient les grands feudataires, tous les grands noms de France, représentés par des hommes de fer larges et carrés et faisant plier sous leur poids leurs chevaux de bataille.

Tout ce que les journées d'Azincourt, de Poitiers et de Crécy avaient épargné de sang noble était là, car les grands feudataires étaient suivis des seigneurs qui relevaient d'eux. Ombert, qui ne relevait que de la couronne de France, versa des larmes de rage quand il vit sa place vide entre le vidame de Meulan et le baron de Montmorency; il jura de mourir ou de reconquérir son rang.

Cependant la nuit, qui était descendue, empêcha le baron de jouir du splendide coup d'œil qu'offraient les hommes d'armes, qui continuèrent pendant longtemps à défiler devant lui au commandement de Bertram, qui était dans son centre et qui ne se lassait pas de désigner à son maître les différents corps dont se composait l'armée ennemie, et de lui expliquer le maniement des armes dont chacun de ces corps était pourvu, comme aussi de lui donner les noms des chefs les plus considérables.

Tout à coup la lune se leva large et rouge, mais échancrée à sa base de pointes noires et aiguës que le baron reconnut, sur l'indication qui lui avait été donnée, pour la flèche flanquée de quatre clochetons qui surmontait l'église de Saint-Victor. Cette église était la paroisse d'un village du même nom. C'était là qu'Ombert avait résolu de passer la nuit, afin d'arriver le lendemain de bonne heure à Paris, dont il n'était plus éloigné que d'une lieue environ.

Près du pont qui passait la Bièvre, Bertram trouva une hôtellerie où il fit préparer des lits, et un repas auquel le baron ne fit point fête.

C'était la veille d'un grand jour.

XVI

Inspection du champ de bataille.

Le lendemain, au point du jour, le baron se mit en route : il n'avait plus que pour une heure de chemin. Le sommeil lui avait rendu toute son énergie et une partie de la confiance ingénue qui formait

a base de son caractère. Deux points lui mettaient l'esprit en repos. — Premièrement, pensait-il, j'ai raison, et, secondement, Catherine est maintenant à l'abri des poursuites de ce damné duc d'Orléans. L'intérêt qu'il pouvait avoir à me trouver dans mon tort doit avoir cessé de l'aveugler; puisqu'il a abandonné son entreprise contre le plus cher de mes biens, nul doute qu'il ne contribue volontiers aujourd'hui à me faire rendre les autres. Qu'il ne me porte pas une vive amitié, c'est ce qu'il est facile de comprendre; mais sa conduite prouve qu'il a de l'estime pour moi et qu'il n'a pas oublié les bons coups dont je l'ai gratifié ainsi que quelques-uns des hommes de sa suite. De par le diable, il ne voudra pas se priver d'un serviteur qui lui vaudra mieux, après tout si l'Anglais revient en France, que ce troupeau de moines puants qu'il a mis à mes trousses. Mais un point m'embarrasse encore; il s'agit d'apprendre s'il a réussi ou non à m'enlever le cœur de Catherine. Je saurai cela de Zea. Dans le premier cas, entre lui et moi c'est une guerre à mort; dans le second, j'irai, malgré les bévues que j'ai commises envers lui, me remettre à la garde de sa générosité, car il me paraît bonne à servir qu'une telle démarche est d'un gentilhomme qui a le cœur à sa place.

Après avoir ainsi résumé l'examen de sa position, Ombert se raffermit sur sa selle en homme qui se prépare à soutenir le choc de l'ennemi, et, faisant prendre le trot à Gibby, il se trouva en quelques minutes sous les murs de Paris.

Arrivé en vue de la porte Saint-Victor, qui était encore fermée, il prit un sentier qui longeait la muraille de Charles V, passa sans s'arrêter devant la porte Bordelle et gagna la porte Papale, dont la herse venait de se lever; il traversa le pont levis au milieu des laitières et des marchands fruitiers qui s'y pressaient en foule et qui le regardaient avec ébahissement, car son armure et son cortége avaient un caractère de gothique chevalerie depuis longtemps passé de mode.



Il appela Bertram, qu'il chargea de ce dénombrement. — PAGE 39.

Quelques timides quolibets s'élevèrent même sur son passage, et ne tardèrent pas, quand il fut à distance, de se changer en un concert qui résonna désagréablement à ses oreilles.

Tout était leçon pour Ombert.

— Voilà, pensa-t-il, des manants à qui le rang en impose moins qu'à nos paysans de Touraine. Ce peuple-là doit être difficile à mener, et tout doit être différent en ce pays de ce que j'ai vu jusqu'ici. Il s'agit de se bien tenir sur ses gardes.

En devisant ainsi à part lui, Ombert s'enfonce dans un dédale de rues tortueuses et noires dont les maisons se groupent sur le versant de la montagne Sainte-Geneviève.

Cette partie de la ville offre aux yeux du baron un aspect qu'il ne sait comment qualifier. Le mot *pittoresque* n'était pas inventé ni près de l'être.

Personne ne s'était encore imaginé que les maisons eussent pour principale destination de fournir des effets à la peinture.

Et d'ailleurs Ombert, depuis qu'il s'est mis en voyage, semble avoir adopté pour principe le fameux *nil mirari* du sage. Tout ce qu'il voit n'est pas fait pour l'engager à s'en départir, et puis le baron n'est pas un *homme d'art*. Habitué aux larges et hautes salles de son château, aux habitations propres, commodes, spacieuses de la ville de Tours, il n'aime pas à voir le terrain ménagé comme l'étoffe d'un habit dont les rognures sont précieuses.

Il passe donc sans s'arrêter devant de sales et hideuses masures qui s'appuient familièrement sur de gracieux édifices.

Semblable à un homme affairé qui traverse rapidement une foule où se coudoient d'élégants gentilshommes et des manants déguenillés, il ne demeure à considérer ni les porches des nombreux colléges, ni les portails des églises plus rares, ni les ruines de la vieille enceinte de Philippe-Auguste, ni les pignons bourgeois, moussus, rapiécés, boursouflés, ruisselants, hérissés de noires cheminées, percés de mansardes fleuries.

Tout cela cependant grotesque, barbare, vulgaire, dans quelques parties, délicat, orné, grave, splendide, joyeux, sublime dans quelques autres, tout cela en masse est étourdissant; car l'Université, c'est une ville qui a des lois, une langue, un art, des mœurs à part, et à elle seule une ville où les archers de la prévôté et les sergents du guet ne s'aventurent qu'à contre-cœur, et d'où ils ne sortent jamais sans y laisser quelque chose, ne fût-ce qu'une oreille; une ville que le roi appelle *ma fille aînée*, fille quelque peu irrévérencieuse et dissolue; une ville où il se donne plus de coups, où il s'échange plus d'idées en un jour que dans tout le royaume en un mois; une ville où un baron excommunié est plus en sûreté qu'en aucun lieu du monde, et où néanmoins il ne s'avance qu'avec circonspection, dans la crainte de coudoyer une franchise pointilleuse ou de marcher sur le pied d'un privilége querelleur. Du reste, une ville active et laborieuse, une ville qui se couche tard et se lève matin. Voyez, le soleil n'a point encore paru, et le moulin de Sainte-Geneviève commence à démener ses bras comme un homme qui se réveille. Le collége de Navarre a depuis longtemps les yeux ouverts, et il en a cent comme Argus. Un seul demeure encore fermé, c'est la fenêtre du régent. Saint-Jacques-du-Haut-Pas bâille de toute la largeur de son portail roman; son clocher ronfle et va chanter; celui de Saint-Magloire lui a déjà donné le ton.

L'Abbaye dort profondément et aussi le monastère des Chartreux,

Le four banal, ardent Cyclope, ouvre un œil chassieux et rouge.

Voilà messire Nicholle Baudoyer, docteur régent en décret, qui sort du clapier peu décent de Gaftière la Hoche-Crouppe ; de sa mansarde ouverte, la blanche fille, à demi nue, d'une main fait la figue au cuistre à cheveux gris, et de l'autre envoie un baiser de sa bouche rose à Bastien le Gaucher, son amant, qui la guette au coin d'une ruelle. L'écolier s'achemine en sifflant vers le logis de la ribaude.

Maître Nicholle le régent va baissant la tête et rase le mur de si près, qu'il n'y fait point ombre. Dom Loïs Rigault, le chanoine, qui sort on ne sait d'où, l'accoste, l'examine du haut en bas, et lui dit d'un ton grave :

— Maître Nicholle, vous venez de mettre le pied dans la boue !

— Dom Loïs, répond le docteur après avoir tourné autour du prêtre, où avez-vous posé votre soutane hier au soir, qu'on la voie aujourd'hui si pleine de duvet ?

Cependant Ombert se dirige vers la rue des Mauvais-Garçons, que les passants lui indiquent complaisamment.

Voici les Trois-Mores aux visages ronds, noirs et luisants, aux yeux d'émail, aux lèvres rouges sang de bœuf.

L'hôtelier, debout sur le seuil de sa porte, aperçoit Ombert et se découvre respectueusement ; il a reconnu l'hôte qui lui est annoncé. Aussitôt il s'avance et tient la bride au baron, qui met pied à terre, puis il indique à Bertram une porte qui conduit aux écuries.

Les valets de l'auberge s'empressent d'offrir leurs services à l'écuyer.

Le baron traverse une cour et un jardin au fond duquel un corps de logis séparé lui offre un appartement préparé à la hâte, avec moins de goût que de luxe. Ombert reconnaît une mystérieuse protection dans les soins dont il est l'objet.

L'hôtelier, silencieux et grave, attend les ordres du baron, qui se fait servir un léger repas, dont Bertram mangera la desserte dans une chambre voisine, et dont Flint happe déjà les meilleurs morceaux. Puis un juif est mandé ; il étale des vêtements élégants et splendides. Ombert choisit un costume grave et riche, qu'il paye sans marchander. Au juif oblique, humble, silencieux, discret, succède un barbier inévitablement bavard et confiant.

Le baron, forcé d'entendre l'histoire des longues querelles des barbiers et des chirurgiens, entre lesquels vient d'intervenir une ordonnance royale, se laisse malgré lui distraire au récit de ces plaisants débats ; bientôt il fait plus, il interroge : alors le barbier ne tarit plus, il met son auditeur au courant des affaires du jour, il l'informe du retour des ducs d'Orléans et de Bourgogne, de leur réconciliation, dont personne n'est dupe ; des amours scandaleuses de la reine et de son beau-frère ; des différends survenus entre l'Université et la prévôté de Paris ; de la vive sympathie qu'inspirent au bon peuple les malheurs du roi Charles le Bien-Aimé ; de la haine qui poursuit le duc d'Orléans et tous ses partisans, et de la façon dont le duc de Bourgogne a su se concilier la faveur publique. Ombert écoute avec intérêt ces détails, pendant que sa barbe longue, noire et fournie, tombe sous les rasoirs du barbier, qui n'épargne que deux fines moustaches, et au bas du menton une touffe qui s'allonge en pointe. Déjà ses cheveux, coupés carrément sur le milieu du front, cachent ses deux oreilles sous deux nappes luisantes, ou, pour parler le langage du temps, sous deux abat-vents. Le baron choisit quelques parfumeries, et quand l'infatigable discoureur passe des réponses aux questions, il se décide à le congédier ; mais Bertram est obligé de marcher sur les pieds du barbier jusqu'à ce que celui-ci soit arrivé jusqu'à la porte, que l'écuyer referme brusquement.

Cependant Ombert a revêtu le costume élégant et simple qu'il vient de choisir. Bertram, de son côté, n'a pas perdu son temps ; il a quitté sa vieille armure et pris des vêtements qui laissent sa profession douteuse ; et Gibby, paré d'un caparaçon neuf et d'une bride dorée, hennit fièrement dans la cour.

Le baron, qui se dispose à sortir de son appartement, voit s'avancer vers lui un jeune homme de bonne mine, svelte, bien fait, élégamment vêtu, et dont toute la personne l'intéresse au premier abord, mais il rougit subitement en reconnaissant sa propre image réfléchie par un miroir d'acier poli ; toutefois il lui reste de sa méprise une impression qui le dispose favorablement pour tout le jour.

A quoi passera-t-il son temps ? il est déjà midi ; il consacre le reste de la journée à méditer les opérations du lendemain et à parcourir la ville.

Il sort, et les regards des passants confirment la bonne opinion qu'il vient de prendre de lui-même. Alors il s'abandonne au plaisir d'enfant de se voir élégamment vêtu et de servir de point de mire aux œillades des jeunes filles : il sait que l'enfant redeviendra homme au besoin. Elevé dans un château solitaire, sous les yeux d'un père grave et jaloux de son autorité, Ombert, qui n'a jamais connu sa mère, a passé presque sans transitions du joug paternel sous le joug conjugal. Les grandes passions sont, de leur nature, austères et mélancoliques : celle que Catherine lui inspira dès l'enfance, toujours assombrie de craintes et de défiance, a étouffé en lui l'essor d'une jeunesse ardente et folle. Nul doute qu'élevé à la cour le jeune sire de Roche-Corbon n'eût donné dans quelques-uns des travers de la jeune noblesse du siècle, mais ce torrent si longtemps contenu ne jaillira plus désormais en inondations dangereuses : peut-être arrosera-t-il quelquefois les prés environnants, peut-être franchira-t-il sur quelques points ses digues, mais



L'hôtellerie des Trois-Mores.

où est le grand mal ? et d'ailleurs la faute n'en est-elle pas à la volage châtelaine? Que n'est-elle restée à portée de retenir le fleuve dans son lit, et d'en détourner, au profit de son propre clos, les irrigations bienfaisantes.

Plus le baron pénètre au cœur de Paris, et plus les mille accidents d'une confuse agglomération d'hommes commencent à l'intéresser. Sa préoccupation cède à la diversité piquante des objets et des scènes qui frappent ses yeux. Bientôt, parvenu au bas de la rue Saint-Jacques, il aperçoit la Seine et ses quais bordés de palais, dont quelques-uns l'emportent, il est contraint de se l'avouer à lui-même, sur le château de la Roche-Corbon. La population tout entière se présente à ses yeux sous un aspect riant et favorable : seigneurs, bourgeois, marchands, écoliers, hommes d'armes, la grande dame et la petite fille, la fille folle et la prude bourgeoise, tout se montre en habits de fête, et les cloches, qui sonnent à grande volée, rappellent à Ombert que le saint jour du dimanche n'a pas encore été fêté par lui.

Tout en passant le Petit-Pont, il en appelle à Dieu lui-même de l'anathème prononcé par les hommes, et bientôt, arrêté sur le parvis de Notre-Dame, il admire avec recueillement la grande cathédrale, et se joint de cœur aux fidèles dont les chants lui rappellent des temps plus heureux; puis il s'approche de l'édifice et examine avec intérêt les sculptures des trois portails.

Cependant l'office venait d'être terminé, et les trois portes vomissaient la foule bigarrée qui bientôt encombra le parvis. Ombert, qui planait sur cette mer changeante de toute la hauteur de son destrier, apprit que la reine Isabeau allait sortir de l'église, accompagnée du duc d'Orléans et suivie de ses dames; il résolut de voir passer ce royal cortége, dont la tête ne tarda pas à se montrer. Une chaise roulante, la première qu'on eût vue en France, attendait près du grand portail la reine, qui, fort avancée dans sa grossesse, ne pouvait plus monter à cheval. Cette grossesse était la sixième, je crois, tant était féconde l'occupation du roi son époux.

Le duc d'Orléans marchait à droite de la chaise et s'entretenait avec la reine, de façon qu'Ombert ne vit point celle-ci, mais il vit le prince se détourner parfois vers la foule, qui s'ouvrait, en murmurant, sur son passage, et jeter un regard froid et dédaigneux sur ce peuple dont la haine s'aigrissait encore aux sarcasmes insolents et aux rires moqueurs des jeunes seigneurs de la suite du prince. Parmi ces derniers était Savoisy, plus frêle, plus brillant et plus fat que jamais; il parut ne point reconnaître le baron, qu'il regarda d'un air distrait. Les dames de la reine venaient ensuite, montées sur des haquenées et sur des mules richement caparaçonnées. Quelques jeunes fils à longues plumes caracolaient autour d'elles. Une de ces dames parut à Ombert merveilleusement belle; elle était blonde, un air de faiblesse et de nonchalance ajoutait un charme répandu sur toute sa personne. En apercevant le baron, elle rougit, et son visage exprima une grande surprise, et ensuite quelque bienveillance; puis elle fit signe à un page qui, sur quelques mots murmurés à son oreille, fendit la foule et manda le baron au nom de sa maîtresse. Ombert, étonné, le suivit; arrivé près de la dame, il s'informa, dans les termes les plus courtois, de ce qu'il pouvait faire pour lui être agréable, assurant qu'il était tout à son service, mais aussi qu'il ne se rappelait pas jamais l'avoir vue jusqu'alors.

Cependant la jeune dame rougissait, faisait un peu la moue et ne répondait pas; tout son petit corps, frêle et souple, s'agitait fort gentiment en signe d'impatience. Le baron, qui commençait à perdre contenance, balbutiait quelques excuses et de nouvelles questions, quand, suivant la direction des regards de la belle inconnue, qui tenait les yeux baissés, il aperçut qu'elle n'était gantée qu'à demi. Ce n'est pas tout : dans le gant rose et brodé qu'elle lui indiquait d'une main blanche et unie il reconnut le frère jumeau de celui qu'il avait reçu d'une dame masquée, gage d'une reconnaissance douteuse pour un service inopportun.

A cette vue, Ombert laissa échapper une légère exclamation, à laquelle la jeune femme répondit par un sourire un peu contraint, puis elle adressa un regard timide au baron, et son visage se couvrit d'une rougeur plus vive. Ombert dissipa promptement l'embarras de la jolie aventurière; il se répandit en compliments qui furent gracieusement accueillis, mais il se garda de hasarder une seule question.

La jeune dame remarqua avec étonnement une si grande réserve.

— Nul doute, sire chevalier, dit-elle à Ombert, que votre curiosité ne soit quelque peu excitée par deux rencontres si diverses. Si la seule courtoisie, et non le mépris ou l'indifférence, vous retient de m'interroger, j'irai moi-même au-devant de vos questions; mais un plus long entretien ne serait pas ici sans danger pour tous deux. Ce soir je suis de service auprès de madame la reine, mais demain je pourrai vous recevoir à l'hôtel Saint-Pol, où je suis logée, si toutefois vous ne craignez point trop d'entendre les dolentes confidences de la plus grande peine d'amour qui fut jamais. J'ai en outre beaucoup de choses à vous dire et un grand service à vous demander.

Ombert s'inclina respectueusement.

— Au revoir, sire chevalier, poursuivit la dame; demain, à l'heure du souper, s'il vous prend fantaisie de rôder aux environs du logis de madame la reine, mon page vous rencontrera sans doute et vous conduira près de moi. Mais peut-être serez-vous effrayé par les semblants d'un rendez-vous d'amour avec une dame si mal pourvue d'attraits que je le suis...

En achevant ces mots, l'inconnue poussa un long soupir et laissa tomber sa tête sur son sein; puis, comme elle s'était un peu écartée, elle piqua sa mule, qui prit le trot, et laissa le baron au milieu d'un compliment assez galamment tourné.

Ombert la suivit des yeux en songeant, puis il se décida à regagner le cortége et à le prendre pour guide jusqu'à l'hôtel Saint-Pol, dont il ne connaissait que le nom. Il se trouvait alors dans la rue de la Juiverie, qui n'était que la continuation de la rue Saint-Jacques et qui traversait la Cité. Quand il eut passé le pont Notre-Dame, il suivit le quai jusqu'au pont aux Changeurs, et pénétra dans la ville par la rue Saint-Denis. Quelques ruelles le conduisirent alors sur la place où s'élevait l'hôtel Saint-Pol. Il fit le tour de l'immense édifice et se fit indiquer les principaux logis qui s'y trouvaient. Puis il s'enfonça dans des rues tortueuses qui dégorgeaient la foule endimanchée sur les places fréquentées des édifices publics et des palais royaux et privés. Chemin faisant, il s'enquérait du nom et de la destination des bâtiments qui lui paraissaient avoir quelque importance, et les questions qu'il adressait aux passants lui donnaient lieu d'admirer dans le peuple parisien cette exquise urbanité qui se change si fréquemment en une férocité aveugle. Bientôt il se trouva de nouveau au bord de la Seine et à peu de distance de la tour de bois qui fermait Paris au couchant. Il suivit alors le quai jusqu'au pont aux Changeurs, qu'il traversa. La rue de la Barillerie le conduisit au pont Saint-Michel, au bout duquel s'ouvre encore la rue de la Harpe. Ici Ombert reconnut son quartier au bruit que les étudiants commençaient à mener par les rues. La nuit tombait, et à mesure que les églises se vidaient, les cabarets commençaient à s'emplir; quelques bourgeois attardés se hâtaient de regagner leurs foyers, et passaient en s'esquivant au milieu des bandes d'écoliers et de filles qui traversaient la rue en chantant. Ombert, qui se dirigeait vers les hauteurs de l'Université, s'étonnait du mouvement qu'offrait cette partie de la ville. Plus il approchait de son logis, et plus les scènes dont la rue était le théâtre devenaient foncées en violence et en gaîeté bruyante. Étourdi par ces rumeurs croissantes, il lui semblait gravir la spirale d'un clocher dont le bourdon est en pleine volée; bientôt il put se croire sous le vent même du carillon. Il traversait la rue du Fouarre, où un grand nombre d'écoliers venait par habitude, aux jours fériés, se délasser des jours ouvrables, afin de tirer de la rue et du peu de bourgeois et de docteurs qui l'habitaient une vengeance hebdomadaire pour un ennui quotidien.

Enfin le baron arriva sain et sauf au logis des Trois-Mores, où il laissa sa monture aux soins des valets d'écurie, car Bertram était déjà hors d'état de prendre soin de sa propre personne; puis, ayant changé de costume pour ne point être distingué de la populace au cœur de laquelle il voulait se plonger, il alla chercher son repas du soir dans une taverne obscure, afin de continuer ses études sur les mœurs parisiennes, qu'il lui importait de connaître.

Cet examen le divertit beaucoup. Il reconnut que les étudiants de Paris avaient poussé l'orgie bien au delà des limites qu'elle avait jusqu'alors atteintes dans la Touraine. Au milieu de ce pandæmonium, il aperçut dans la pénombre des tavernes plus d'un jaune visage qu'il avait déjà vu grimacer quelque part. Parmi les cris et les blasphèmes, il reconnut à l'éclat et au volume du son comme à l'énergie du langage, des voix qu'il avait entendu hurler et maugréer ailleurs.

Plus d'une fois jeté dans une rixe que lui suscitaient sa tournure de gentilhomme, sa modestie et sa sobriété, il vit ses adversaires engagés tout à coup dans une autre querelle et bientôt écrasés ou mis en fuite. Les auxiliaires que le hasard semblait lui envoyer au moment où sa vigueur était près de céder au nombre paraissaient ne le point connaître et se battre pour leur propre compte.

En regagnant son logis, il admirait ce hasard protecteur, quand tout à coup la Gorge aux Loups lui revint en mémoire.

Quelques heures plus tard, Ombert, après un léger somme, prenait son repas du matin en songeant à sa rencontre de la veille et à son rendez-vous du jour, quand sa porte s'ouvrit brusquement : il leva les yeux et vit avec effroi se dresser sur le seuil le spectre du vieux sire de la Bourdaisière. Le bon seigneur était presque méconnaissable; son ventre tombait sur ses genoux comme une outre vide.

Ombert stupéfait ne put que s'écrier : — Et Catherine !...

— Perdue! enlevée! je vais vous conter tout cela; mais, au nom du ciel, mon gendre, prenez pitié d'un homme à jeun depuis trente-six heures!

Le baron connaissait son beau-père, il lui abandonna son propre siége devant un chapon entamé, vida un flacon de vin de Beaune

dans un large hanap qu'il plaça à la droite du vieillard; puis, ayant croisé ses bras sur sa poitrine, il commença à se promener de long en large dans la chambre avec une farouche résignation.

Quand la première fougue du vieux baron fut apaisée, il commença un récit qu'il interrompit souvent pour étouffer les derniers cris d'un appétit plutôt las que rassasié, comme celui de Messaline.

Ce récit, dégagé des interjections, des exclamations, des hoquets et des soupirs du bon seigneur, apprit à Ombert que Catherine avait été enlevée dans le trajet de la Roche-Corbon à la Bourdaisière. Le vieux seigneur, d'abord attaché à un arbre, puis délivré par des paysans, avait mis à réquisition le cheval d'un de ses vassaux et suivi sans débrider la litière qui emportait sa fille. Il était persuadé que Catherine avait été amenée à Paris, mais il avait perdu sa trace un peu avant Melun, où le prix de son cheval, fourbu et mourant, l'avait seul empêché de mourir de faim sur la route, car il s'était traîné à pied jusqu'à Paris, et ce trajet lui avait pris deux jours. Enfin, dit-il en terminant, épuisé de besoin et de lassitude, chassé comme un truand par tous les hôteliers, qui flairaient ma bourse vide, j'arrive hier, sur la fin du jour, à la porte de l'hôtel Saint-Pol, et je m'assieds sur un banc de pierre, offrant au diable d'abord vous, mon gendre, puis ma fille, et enfin ma part de l'autre vie, le tout pour une tranche de lard et un morceau de pain... Ici le vieux hobereau porta le hanap à ses lèvres et se mit à boire à petites gorgées.

Ombert bondit et s'écria :

— Eh bien! eh bien! eh bien!

La Bourdaisière poursuivit :

— Et un morceau de pain; car la faim, mon gendre, est mauvaise conseillère; sur un banc de pierre, ai-je dit. Tout à coup je vois sortir de l'hôtel une troupe de jeunes cavaliers éventés : je reconnais les deux seigneurs qui ont présidé à l'enlèvement de votre femme; je me jette au-devant du premier, je prends son cheval par la bride, je supplie, je menace, je jure qu'il me rendra ma fille ou qu'il me foulera aux pieds de son destrier.

— Qu'est-ce ceci? s'écrie-t-il en riant, voici le spectre qui a rendu fol le roi mon frère.

A ces mots, je reconnais le duc d'Orléans, qui, profitant de mon étonnement, dégage de mes mains la bride de son cheval et prend sur-le-champ le galop; un des gens de sa suite me renverse dans la boue, et j'aurais été foulé aux pieds des chevaux si un jeune page, sorti tout à coup du palais, n'était venu m'aider à me remettre sur mes jambes. J'allais le remercier de ses soins et lui demander s'il n'était point, par hasard, de la bouche du roi ou de quelqu'un des princes, quand il m'adressa ce peu de mots :

— Que cet accident, monseigneur, vous enseigne à user de prudence : apprenez que votre fille est aujourd'hui en sûreté et à l'abri des poursuites du prince. Quant à votre gendre, il est logé dans l'Université, à l'hôtellerie des Trois-Mores, où la cuisine est excellente.

En terminant, il prononça un mot barbare qui devait me servir de passe et me donner accès auprès de vous, et en deux bonds il disparut. Je me dirigeai alors vers le quartier de l'Université, et j'arrivai enfin à l'hôtellerie des Trois-Mores, qui sentait comme baume. Il était six heures du soir : vous étiez rentré, puis ressorti; l'heureux Bertram était déjà hors d'état de me reconnaître; Flint, qui aurait pu constater mon identité, hurlait dans votre chambre, dont vous aviez emporté la clef, et j'avais oublié le mot de passe! l'hôtelier fut inflexible, il me ferma sa porte.

Désespéré, je descendis vers la Seine en roulant dans ma tête de sinistres projets; mais je m'arrêtai sur la place du Petit-Châtelet : là, je rôdai autour des cuisines et aux portes des talmelliers et rôtisseurs, qui tous, en ce maudit pays, exigent qu'on les paye à l'avance, quand un tumulte éclata dans un cabaret : j'y entrai et m'assis devant le couvert d'un homme que j'avais vu sortir précipitamment et prendre sa course vers le pont Saint-Michel. J'ignorais que cet homme venait d'assommer l'hôtelier; je fus arrêté à sa place par les cavaliers du guet, avant d'avoir mangé une bouchée, mon gendre! Sous les verrous je me rappelai le mot de passe, quelque chose comme *allahkerim*. Ce dernier coup faillit m'être fatal : je m'endormis en maugréant. Enfin, ce matin, la méprise des gens du guet a été reconnue : remis en liberté, je me suis traîné jusqu'ici comme j'ai pu; et une seule chose m'étonne, c'est d'avoir repris si tôt l'habitude de boire et de manger que je croyais avoir perdue.

Depuis longtemps Ombert n'écoutait plus; debout, en face du vieux sire, la tête penchée sur la poitrine et les mains jointes sur sa braguette, il prenait patience, de l'air d'un homme qui, collé à sa vitre, attend pour sortir que la pluie ait cessé. Enfin, il s'écria :

— Pauvre vieillard! combien la douleur vous a changé et amaigri! .. combien de cruelles épreuves! et quand je pense qu'hier, sans ce jeune homme qui vous sauva...

Ombert savait que son beau-père ne répondait jamais directement aux questions qui lui étaient adressées, et il tâchait de mettre le vieillard sur la voie des éclaircissements, sans laisser percer son impatience et sa curiosité.

Le bon gentilhomme répondit d'abord à celle des exclamations qui l'avait le plus frappé.

— Amaigri... la douleur... oui! la douleur sans doute, mais aussi la diète, mon gendre.

— Assurément, mais je ne puis m'empêcher de frémir quand je songe que sans ce jeune page...

— A propos! s'écria la Bourdaisière, ce page!...

La mine avait été bien conduite, il ne s'agissait plus que d'y mettre le feu.

— Mais, au fait, ce page, comment se fait-il qu'il connaisse ainsi nos affaires et qu'il ait pu me donner votre adresse?

— Bah! fit Ombert qui voulait avoir le signalement du page, vous aurez laissé parler tout haut votre douleur, et un marmiton de ce logis aura surpris votre nom et le mien au passage; le jeûne avait sans doute affaibli votre tête et troublé votre vue.

— Corbœuf! un marmiton!... Plût au ciel!

Pour le coup, le fort allait sauter. Le vieillard poursuivit :

— Je vous parle d'un page tout blasonné de France, d'un jeune garçon mince comme une guêpe et beau comme une fille. Sans lui...

— Là! là! s'écria le baron, ne nous écartons pas. Visions que tout cela; beau-père, gageons que vous n'avez pas distingué seulement si ce gars était brun ou blond.

— Sans lui, vous dis-je, j'étais mort; pour ce qui est du duc d'Orléans, c'est un prince de royale tournure, et qui monte fort bien à cheval, de plus...

— Ah! oui, parlez-moi du duc d'Orléans, dit Ombert en grinçant des dents, et laissons ce jeune varlet. Vous disiez donc que le prince est bon écuyer?

— Brun ou blond, brun ou blond, murmurait la Bourdaisière.

Ombert osait à peine respirer.

— Blond comme le poil follet des griffes de Satan, avec des yeux bleus comme mon ceinturon quand il est bien luisant.

Le vieux seigneur était démonstratif comme mon oncle Tobie, et en parlant ainsi il frottait son baudrier.

Ombert regarda cette pièce du costume de son beau-père et se réjouit en la voyant noire comme du jais.

— Un marmiton! poursuivait la Bourdaisière, un marmiton qui parle égyptiaque et phénicien comme un clerc en magie.

L'explosion était complète, et l'ingénieur satisfait.

— En ce cas, dit Ombert qui avait reconnu Zéa dans les comparaisons élégantes du vieux seigneur, je n'y comprends absolument rien; et, à dire vrai, tout cela me paraît mystérieux et inexplicable; à moins que, depuis que Jésus-Christ m'a renié pour sien, Mahom n'ait résolu de se mêler de mes affaires.

Le baron ne voulait pas instruire son beau-père des rapports qu'il avait eus avec les bohémiens; sur ce point il resta muet, mais il laissa parler sa haine contre le duc d'Orléans, qui était évidemment le ravisseur de Catherine, et il engagea le vieillard dans les projets de vengeance qu'il méditait. Le peu de mots prononcés par Zéa ne le rassurait que médiocrement. Il comprenait fort bien que Catherine était hors du pouvoir du prince, mais n'avait-elle pas été entre ses mains un jour, une heure? cette pensée le torturait. Il brûlait de voir la bohémienne et de l'interroger. Mais, quelle que fût la solution de ce grave problème, où son honneur, son amour, sa vie, étaient intéressés, il jurait au duc d'Orléans une haine éternelle, et se promettait, dans son duel avec un ennemi si puissant, de ne reculer devant aucun moyen qui pût assurer sa vengeance. La perte de ses biens et de son rang avaient cessé de l'occuper, et il eût échangé volontiers la certitude de ne les jamais recouvrer pour celle de frapper au cœur l'homme qui par deux fois avait porté les mains sur Catherine.

Cependant la Bourdaisière ne tarissait pas; Ombert saisissait dans les récits diffus du vieillard quelques détails intéressants, et laissait passer le reste, comme un vanneur secoue les fétus légers mêlés aux grains plus lourds, qui restent seuls dans le van.

XVII

Le dernier coup

Quelques heures se passèrent ainsi, pendant lesquelles le baron reprit un peu de calme. Il fit disposer un appartement pour son beau-père, qu'il laissa entre les mains du juif et du barbier, chargés de rendre au vieillard le costume et l'air d'un gentilhomme; il chargea en outre son hôte, qui était un homme grave et sensé, de surveiller le barbier et de le mettre à la porte aussitôt qu'il aurait fini sa besogne, puis il monta à cheval et se rendit chez un baigneur.

Tant de nouveaux sujets de préoccupation ne lui avaient point fait oublier l'heure du rendez-vous. Il s'était muni du gant rose qu'il devait rendre à la dame inconnue, et les soins qu'il prenait à sa toilette de corps annonçaient qu'à son insu peut-être une arrière-pensée quelque peu cavalière s'était barricadée dans un coin de son cervelet. Arrivé chez le baigneur, qui était logé à quelques pas de l'hôtel Saint-Pol, Ombert congédia Bertram, à qui il ordonna de rejoindre le sire de la Bourdaisière, puis il s'abandonna aux délices du bain.

Une heure après, il sortit d'une mer de parfums et d'essences, éveillé, fringant, rose, et il commença à se promener autour de l'hôtel Saint-Pol.

Le vent s'engouffrait parfois dans son surtout de velours noir fourré de martre zibeline, recherche exquise pour le temps, et découvrait son justaucorps de damas couleur de pensée, broché de rinceaux d'or.

A le voir si bien paré et pourléché, comme on disait alors, l'oreille rose, la plume au vent comme une flamme, et la moustache bravement retroussée, nul ne se fût douté de la situation misérable et des sombres projets du baron. Le fait est qu'il avait mis ses soucis de côté, et qu'il avait ajourné au lendemain toute affaire sérieuse.

Sa haine était de celles qu'on peut laisser dormir, parce qu'on sait qu'elles s'éveillent au besoin, et Ombert ne craignait pas de laisser refroidir son courage. Le jeune page de la veille ne tarda point à paraître : il posa mystérieusement un doigt sur sa bouche et fit signe à Ombert de le suivre. A chaque fois qu'une sentinelle ou un majordome s'enquérait du nom et des qualités du baron, celui-ci laissait parler son guide et admirait la présence d'esprit et la sagacité précoce qui s'acquièrent au service des dames. Enfin, après avoir traversé de vastes cours et des jardins magnifiques, il arriva au pied d'un petit escalier à vis, orné d'une balustrade découpée à jour. L'escalier s'enroulait fort gracieusement sur lui-même, et grimpait comme un pampre au long d'une grosse tour ronde et ventrue qui ressemblait à un tonneau. Le page montra du doigt à Ombert l'escalier, et entra lui-même dans la tour par une porte du rez-de-chaussée. Quand le baron eut franchi quelques marches, il s'arrêta tout à coup; une vive contestation paraissait engagée à la porte que le page lui avait désignée.

— Je vous répète, monsieur de Savoisy, disait une suivante, que je vous connais fort bien et que vous ne ressemblez point au portrait qui m'a été fait par madame de la personne qu'elle attend ce soir.

— Et moi je vous jure, damoiselle, répondait Savoisy, que c'est à moi que madame de Vic a donné rendez-vous. Pour première preuve de ce que j'avance, voici un bracelet fort précieux que je vous offre et vous prie de porter pour l'amour de moi; pour seconde preuve, je vous prendrai un baiser entre le nez et le menton, et je crois que nous devons tomber d'accord.

— Point, monseigneur; gardez vos bijoux dont je n'ai que faire; quant au baiser, vous ne l'aurez point de mon gré, et vous n'entrerez point. Ce rendez-vous n'est pas ce que vous imaginez; le cavalier que madame attend ce soir est un ami de son mari, et, de plus, il est porteur d'un gant de madame auquel je dois le reconnaître. Pouvez-vous me montrer ce gage?

— Cordieu! ma mie, s'écria le jeune comte, je suis bien bon de solliciter ici par prière ce que je puis obtenir par la force!

En achevant ces mots, il s'efforçait d'entrer malgré la suivante, qui résistait sans appeler, quand Ombert jugea à propos d'intervenir. Il prit Savoisy par le bras, et, le tirant à part :

— Monseigneur, lui dit-il, vous plairait-il de me suivre à quelques pas d'ici?

Savoisy, pensant qu'il s'agissait d'un duel, fit bonne contenance et descendit à la suite du baron. Mais son étonnement fut grand quand il vit celui-ci se diriger vers l'hôtel des Lions.

— Que me veut ce diable d'homme? pensait-il.

L'hôtel des Lions était une ménagerie qui devait son nom à la grande quantité de lions que les rois de France y faisaient nourrir. Quelques-uns de ces animaux étaient enfermés dans des cages de fer, d'autres erraient plus librement dans des cours creusées dans le sol et entourées d'un garde-fou.

Ombert, sous la conduite du page, avait traversé l'hôtel des Lions, et il avait remarqué un de ces monstres que sa vigueur et sa férocité avaient fait reléguer seul dans une des cours qui était la plus éloignée des gardiens. C'était là qu'il conduisait Savoisy

La lune était déjà levée et brillait dans le ciel encore rouge au couchant. Quand il fut parvenu auprès du garde-fou, Ombert jeta dans la cour une échelle qui se trouvait à sa portée, puis il posa son riche surtout sur le bord de la balustrade, et tirant de sa poitrine le gant rose de la dame de Vic, il le montra au jeune comte.

— Monseigneur, lui dit-il, vous avez entendu que le porteur de ce gage sera reçu chez madame de Vic. Il ne tiendra qu'à vous de le lui présenter dans un quart d'heure, mais il faut auparavant le mériter. Il vous souvient que dans votre enfance on vous conta qu'un puissant roi de ce royaume, bref de taille, mais grand de cœur, disputa un jour sa couronne à deux bêtes farouches, afin de donner à ses courtisans une preuve de son courage. Aujourd'hui, mon jeune seigneur, nous autres, simples gentilshommes, nous affrontons de tels périls comme d'autres courent la bague, pour un rien et par jeu, pour le gant rose d'une dame, tant les hommes ont grandi depuis le roi Pépin en prouesse et galanterie.

En achevant ces mots, Ombert jeta dans la cour du lion le gant de la dame de Vic.

Il se fit un silence.

Savoisy pâlissait et cherchait peut-être une défaite : tout à coup il se souvint de ses ancêtres, et le sang de son cœur jaillit à son visage; il jeta un regard au-dessous de lui, et vit le lion qui dormait ou feignait de dormir sur les débris de son repas du soir, à l'extrémité opposée de la cour.

— Soit, dit-il, et maintenant au plus agile!

En parlant ainsi, il sauta lestement dans ce champ de bataille creusé comme une fosse, et dont le pavé n'était pas à plus de vingt pieds au-dessous du sol. Ombert s'élança après lui, et enleva à la pointe de sa dague le gant que Savoisy était au moment de saisir.

Le lion ne fit pas un mouvement, et les deux chevaliers pouvaient remonter sans risque; mais Ombert ne se contenta pas d'un triomphe si facile; il renversa l'échelle que Savoisy avait déjà dressée contre le mur, et après avoir fait tournoyer au-dessus de sa tête sa dague, à laquelle était fixé le gant, il secoua son arme, l'air siffla, le gant alla frapper le mufle du lion.

Le monstre tressaillit comme s'il eût été piqué par une guêpe, puis il se dressa lentement, bâillant, détirant ses membres comme un chat, et feignant de ne point voir ses deux imprudents adversaires.

Enfin il fit entendre un rugissement sourd et commença à battre ses flancs de sa queue, mais sans faire mine d'avancer.

Cependant Savoisy avait tiré sa dague, et, voyant qu'il n'y avait aucun moyen d'esquiver le combat, car Ombert avait mis un pied sur l'échelle renversée et la tenait fixée au sol, il s'était rangé auprès du baron, mais à un pas en arrière.

Ombert, impatient, se tourna vers Savoisy et lui dit :

— Eh bien, monsieur de Savoisy, voici un lion d'humeur fort débonnaire : irons-nous à lui?

— Oh! non! s'écria Savoisy, qui parlait de la gorge, il vaut mieux l'attendre, je crois.

— Je le voudrais ainsi, dit Ombert, mais il faut en finir... Etes-vous prêt, monsieur?... Et il tourna la tête vers Savoisy.

Mais la lutte s'était trop longtemps prolongée, et le jeune courtisan était à bout de son courage; ses joues étaient marbrées de teintes violettes, ses lèvres pâles se plissaient encore dédaigneusement, mais ses dents claquaient et ses yeux se fermaient malgré lui.

Ombert eut remords de l'avoir réduit là, il le secoua par le bras, et l'encourageant d'un ton à la fois sévère et bienveillant :

— Allons, monsieur, lui dit-il, pensez à votre père, qui dort couché dans les caveaux de Notre-Dame.

Savoisy fit encore un effort, il redressa la tête et se remit un peu; mais ses yeux, qui se rouvraient, rencontrèrent le lion dont la crinière se hérissait et dont les rugissements croissaient comme le bruit d'un orage qui s'approche. A cette vue, sa raison s'égara, et il perdit toute pudeur et tout empire sur lui-même. Il s'échappa des

mains d'Ombert, qui lui tendait en vain l'échelle et l'engageait à remonter, et il se réfugia dans une excavation pratiquée dans la maçonnerie. Cette sorte de niche, où un appât attirait le lion quand le gardien voulait nettoyer la cour, pouvait être close par une grille qu'un ressort tenait en ce moment levée et qui se baissait au besoin comme une herse pour enfermer le lion.

Savoisy, que la terreur rendait aveugle et sourd, s'était à peine blotti dans cet asile, où il se croyait à l'abri de tout danger, que le lion poussa un rugissement plus perçant; une épaisse vapeur jaillit de ses naseaux.

Ombert s'élança et baissa la herse. Quand il leva les yeux, le monstre avait repris son attitude calme et fixait sur lui ses yeux fauves.

Tous deux se contemplèrent pendant un moment.

Cependant le lion semblait s'affaisser sur lui-même comme s'il eût voulu se coucher. Ombert, las de tant de délais, ramassa l'échelle qui se trouvait à ses pieds, la brandit au dessus de sa tête, et la lança contre le noble animal, qui en reçut le choc sans sourciller, mais dont les yeux lancèrent un double éclair; tout à coup sa queue se roidit comme un ressort qui se détend, et en deux bonds il se trouva aux pieds d'Ombert.

Le téméraire chevalier ne fit point un pas en arrière, il enfonça sa dague dans la gueule ouverte du lion, qui brisa comme un verre cette arme de parade, et de la main gauche il planta un poignard dans la nuque du monstre, la lame pénétra entre deux vertèbres et trancha la moelle épinière.

Tous deux roulèrent dans l'arène et furent couverts du sable que leur choc avait fait voler; mais Ombert seul se releva, il posa un pied sur le corps du lion, qui râlait et bavait une écume sanglante, et retira avec un grand effort son arme, qui était engagée dans la plaie; puis ayant réparé le désordre de ses vêtements, il ramassa le gant de la dame de Vic et s'approcha de la grille derrière laquelle Savoisy se tenait accroupi dans une attitude de morne désespoir et de confusion.

— Monseigneur, lui dit Ombert, vous ferez mieux une autre fois; un bon gentilhomme peut sans honte reculer devant un adversaire aussi nouveau pour lui, et un gros d'Anglais ne vous eût point vu lâcher pied, j'en réponds. Je pourrais me venger en vous laissant ici, mais à Dieu ne plaise que je couvre de honte un nom comme le vôtre. Sortez! ma seule vengeance sera de vous laisser l'honneur d'une victoire moins difficile à remporter que vous ne l'avez cru, et qui pourrait d'ailleurs me nuire auprès de messieurs les princes. Pour vous, qui vivez dans leur intimité, on vous pardonnera facilement la mort de ce brave lion. Si vous consentez à me rendre ce service, je vous demanderai en outre votre dague en échange de la mienne qui est brisée.

Savoisy, versant des larmes de honte et de regret, se dépouilla de sa dague et attacha à son côté le fourreau vide du baron.

— Hélas! monseigneur, dit-il à Ombert, prenez tout ce qu'il vous plaira, je ne tiens plus à rien depuis que vous m'avez ravi l'honneur.

— Point, dit Ombert, l'honneur ne vous est point ravi, et vous avez fait ici mieux que je n'attendais de votre éducation efféminée, et aussi de votre âge, qui est encore fort tendre. Cette leçon vous servira; quittez une arrogance qui ne vient point de vous, mais gardez toute votre fierté. Je réponds à vous de vous-même; recevez-en ce gage.

Et il lui tendit la main; Savoisy recula d'un pas.

— Ah! monseigneur, s'écria-t-il, je suis deux fois vaincu; j'en veux croire la parole d'un homme tel que vous. Oui, vous me rendez l'estime de moi-même; mais je ne croirai pas à la vôtre, et je n'accepterai point la main que vous m'offrez si généreusement, à moins que vous ne consentiez à m'imposer un châtiment.

— Lequel? dit Ombert étonné.

— Celui dont les vieux chevaliers, que vous égalez en valeur et en courtoisie, infligeaient aux vaincus. Je veux, monseigneur, rendre un récit fidèle du haut fait dont vous m'avez rendu témoin à la dame que vous aimez le mieux.

— J'y consens, répondit Ombert en lui prenant la main, et je vous autorise à conter cette histoire à la baronne de Roche-Corbon, s'il vous arrive de la rencontrer par hasard.

Ombert appuya sur ces deux derniers mots en souriant sans amertume, puis il sortit de la cour à l'aide de l'échelle, qu'il tira après lui et qu'il replaça au lieu où il l'avait trouvée.

Il se dirigea ensuite vers l'escalier tournant, au pied duquel la suivante de madame de Vic l'attendait dans une vive anxiété. Il montra le gant rose à la jeune damoiselle, et fut introduit dans une salle richement ornée, où il était attendu par la dame de Vic, qui ignorait la scène qui venait d'avoir lieu.

Diane de Vic n'avait point d'âge : il y avait des jours où l'on pouvait lui donner moins de dix-huit ans, et des jours où elle en avait trente; son aplomb en certaines affaires égalait sa légèreté en d'autres. Elle avait l'esprit de l'intrigue, elle avait la persévérance, mais elle n'avait pas la patience, qui est le génie de l'intrigue.

Veuve d'un vieil époux qui avait consenti à payer les faveurs de la cour par un complet renoncement à celles de sa femme, Diane était retombée depuis peu de temps sous le joug du seigneur de la Houssaye, son père, vieux serviteur du roi Charles le Sage.

L'estimable hobereau, indigné des mœurs de la nouvelle cour, s'était depuis longtemps retiré dans ses terres, où Diane, élevée sous ses yeux, avait subi de loin l'influence des mœurs de son temps, sans doute en vertu de cette loi physique qui fait bouillonner périodiquement le vin dans les caves pendant la saison des vendanges.

Diane n'avait jamais connu la comtesse de la Houssaye, qui était morte en lui donnant le jour. Jamais vipère plus svelte, plus agile, plus frétillante, plus sifflante, plus diaprée, n'avait déchiré le ventre de sa mère.

A peine mariée, elle avait entraîné le sire de Vic à la cour, où les derniers jours du vieillard avaient été dorés de quelques dignités tardives dont l'éclat l'avait aveuglé sur les désordres de Diane.

Le seigneur de la Houssaye, tant que vécut son gendre, se contenta de gémir dans ses garennes, sises tout auprès de Nemours; mais à la mort du sire de Vic il ramena sa fille sous le toit paternel et lui infligea la plus active surveillance. Mais, comme on ne songe pas à tout, il fut permis à Diane d'entretenir une étroite liaison avec une de ses cousines, la dame de Sambrejeu, femme sans mœurs et sans tenue, qui était parvenue à fasciner le seigneur de la Houssaye son oncle au point que celui-ci lui confiait souvent Diane, qu'elle emmenait avec elle à Nemours.

Or les deux cousines ne pouvaient être en plus mauvaise compagnie que quand elles se trouvaient en tête-à-tête. Un jour qu'elles prenaient ensemble le divertissement d'une promenade à cheval qui avait pour but un double rendez-vous, il leur arriva d'être rencontrées par les gens du duc d'Orléans, qui les enlevèrent comme on l'a vu dans un précédent chapitre.

Diane, pendant le temps qu'elle avait passé à la cour, avait tout mis en usage pour séduire le lieutenant général du royaume, non qu'elle éprouvât pour lui un goût plus vif que tous ceux qu'elle avait déjà satisfaits, mais afin d'arriver aux affaires à l'aide de la faveur du prince et de l'empire qu'elle espérait prendre sur lui. Mais, trop pressée de se donner, comme la plupart des femmes, car son cœur avait fini par être de l'enjeu, elle avait échoué devant l'inconstance du prince; comme tant d'autres elle avait eu son jour.

Le duc d'Orléans était doué d'un tact très-fin, et il avait en outre une grande expérience de l'amour sérieux, qui n'était plus pour lui qu'une de ces langues mortes qu'on sait à fond, mais qu'on ne parle pas.

Il avait deviné Diane, et de ce jour elle ne lui avait plus inspiré que du mépris et presque du dégoût.

Il avait donc constamment repoussé les avances de la jeune ambitieuse, et s'était toujours refusé à renouer avec elle, lâcheté qu'il commettait parfois en faveur d'autres femmes quand le caprice lui en venait.

Dans plusieurs occasions, mais surtout dans une circonstance récente, il avait profondément humilié Diane en lui préférant à Fontainebleau Berthe de Sambrejeu, qui était moins belle que sa cousine, mais qui avait pour elle l'attrait de la nouveauté et celui d'un genre d'esprit qui plaisait fort pendant une heure.

Après cette cruelle soirée, suivie d'une nuit solitaire, outrée et résolue à regagner le prince ou à se venger de ses dédains, Diane avait pris le parti de se rendre à Paris avec sa cousine, qui, oubliée comme un rêve par le duc d'Orléans, était partie le matin pour retourner à Nemours. Il n'en était pas de même de la dame de Vic, artificieuse et pleine de grâces à la fois composées et naïves; elle parvint à intéresser, par des demi-confidences et par d'adroites flatteries, Isabeau de Bavière, sa royale rivale, et elle avait reparu la veille aux yeux du prince, forte de la faveur de celle qui la devait le plus redouter et haïr.

Le duc d'Orléans n'avait qu'un mot à dire pour faire tomber Diane du rang où elle était montée; mais ce mot, Diane de Vic savait que le duc d'Orléans ne le dirait jamais à Isabeau de Bavière.

Après tout, ce n'était qu'un acheminement.

Ainsi placée, la dame de Vic avait tourné les yeux autour d'elle et avait rencontré pour la seconde fois ce baron de Roche-Corbon, dont la mine hautaine, le courage et la rare vigueur l'avaient d'abord intéressée. Elle avait appris de Berthe de Sambrejeu, qui tenait ces détails du prince, les outrages que le duc avait prodigués au baron, et elle s'était plu à voir dans le beau gentilhomme un vengeur, un

amant, et peut-être aussi un moyen de transaction avec le prince, dont elle espérait tenir un jour la vie entre ses mains.

Car Diane n'avait point analysé l'état de son cœur à l'endroit du duc d'Orléans ; tant de sentiments opposés y étaient en lutte, qu'elle ne formait point de projets arrêtés.

Il s'agissait seulement pour elle de réunir des éléments qui pussent servir à sa haine ou à son amour, à sa vengeance ou à sa fortune, et provisoirement à ses plaisirs.

Le baron lui offrait tous ces éléments à la fois.

Quand il sortit de chez elle, le confiant Ombert n'avait plus un secret pour la dame de Vic. Il avait conclu avec elle une alliance offensive et défensive; elle avait affermi et dirigé ses projets, et il était bien convenu qu'il viendrait chaque soir lui rendre compte de ses démarches.

— Enfin, disait-il en se frottant les mains et en s'enfonçant sous ses fourrures car l'air du matin était frais ce jour-là, enfin j'ai une amie et je sais par où commencer !

Et il se dirigeait vers l'hôtel du duc de Bourgogne : comme il tournait l'angle du mur, il se sentit doucement touché à l'épaule.

XVIII

Le page.

Avant d'aller plus loin, nous croyons nécessaire ou plutôt convenable de jeter un coup d'œil en arrière et de faire une courte halte, pour donner aux traînards le temps de nous rejoindre. D'ailleurs, les dernières fredaines du héros de cette histoire pourraient avoir indisposé le lecteur ou la lectrice contre lui; il est temps de rappeler les griefs dont il cherche à se consoler et à se venger en même temps, et qui seuls peuvent expliquer et peut-être excuser sa conduite quelque peu légère. Revenons donc à la châtelaine de Roche-Corbon; et d'abord, sans parler des entrevues secrètes que son illustre amant a su obtenir d'elle, et qui sont relatées en leur lieu et place, nous demanderons s'il est croyable qu'on ait pu la transporter à Paris tout à fait contre son aveu; que pendant un trajet de cent lieues elle n'ait pas une fois trouvé le moyen d'échapper à ses ravisseurs, et qu'en un temps où une dame de Vic et une dame de Sambrejeu trouvent un chevalier assez courtois pour les délivrer malgré elles, comme on l'a vu plus haut, une honnête femme ne rencontre pas dix champions tout prêts à se faire rompre les os pour lui rendre la liberté.

Non, et l'on est contraint d'admettre qu'avant de la quitter le ravisseur avait eu le temps d'obtenir son pardon, et qu'il ne rejoignit son cortége qu'après avoir fait de sa victime une complice.

S'il en était de la sorte, on serait en outre conduit à supposer que le ressentiment de Catherine n'aurait pas été bien profond, car il avait cédé à quelques mots échangés à la hâte.

Le comte Adhémar, obligé d'escorter le duc d'Orléans, n'avait pu distraire que quelques heures des devoirs de sa charge, il avait fait ce coup à l'insu du prince, et même de la plupart de ses gens. C'était là du moins ce qu'il avait affirmé à Catherine, en la suppliant de céder à la violence qu'il se voyait contraint de lui faire, et en lui jurant que des circonstances de la plus haute importance le contraignaient d'abandonner aux soins des subalternes celle qu'il aurait voulu ne pas quitter d'un jour. Il ne devait plus la revoir qu'à Paris.

Parmi les circonstances auxquelles le comte avait fait allusion, il en était une qui eût suffi à expliquer son absence dans un moment où il avait des faveurs à demander et des pardons à obtenir.

La reine avait fait prévenir le duc d'Orléans qu'elle irait à sa rencontre si sa santé le lui permettait. On comprend que le prince, jaloux de faire à sa royale amie un accueil digne de son rang, devait tenir à la présence du comte Adhémar, dont le ton, l'esprit et toute la personne agréaient fort à madame Isabelle. D'une autre part, le comte ne pouvait pas emmener Catherine avec lui et la rendre spectatrice des désordres du prince ; n'eût-elle pas été reconnue et conséquemment compromise au milieu de tous ces soudards; puis elle eût nécessairement attiré les regards du prince, et le comte était fort jaloux.

Bref, les choses étaient ce qu'elles devaient être : l'amant aimé n'a-t-il pas raison en tout ce qu'il fait? Catherine, qui n'avait montré au comte que de l'indignation, commença par trouver qu'il agissait fort cavalièrement avec elle; puis elle avait aperçu mille raisons qui l'excusaient, sans s'avouer à elle-même la seule qui pût l'absoudre.

Cependant il s'en fallait de beaucoup que ce nouvel amour eût chassé tous les souvenirs d'une affection plus sainte et plus ancienne. Les derniers malheurs du baron l'avait rendu intéressant. Catherine pensait à lui aussi souvent qu'à son amant, en qui Ombert n'avait pas trouvé, lors de sa chute, la délicatesse et la générosité qu'en pareille circonstance un rival aurait pu attendre de lui.

Ombert pouvait être un mari trompé, mais non pas un mari ridicule; on ne voyait en lui ni la présomption, ni l'aveuglement, ni la frivolité, qui découragent l'intérêt et qui prêtent à rire. D'ailleurs la violence bien connue de son caractère laissait toujours planer sur l'avenir de ses disgrâces conjugales la probabilité d'un dénoûment tragique. Aussi n'avait-il point cessé d'être pour Catherine un objet de respect et d'appréhension plutôt encore que de pitié.

Ce dernier sentiment était rarement inspiré par Ombert; il y avait dans ce rude et solide baron une énergie vivace qui le rendait encore redoutable, alors qu'il semblait avoir lui-même tout à craindre, et les moines de Marmoutiers, au fort de leur triomphe, ne tenaient pas leur ennemi pour abattu. On le savait parti pour Paris, où il pouvait trouver des ressources inattendues. On se rappelait l'air altier et farouche dont il avait accueilli les anathèmes de l'Église et la citation du roi; ces arrière-pensées empoisonnaient la joie et la paix monacales.

Le vieux dom Hélias lui-même, en respirant l'air frais du matin sur sa terrasse, fronçait légèrement les sourcils à chaque fois qu'il voyait à travers les brumes de la Loire la tour ennemie se dresser menaçante sur son vieux roc.

Il avait défendu qu'on rétablît le pont-levis et qu'aucun des moines s'introduisît dans le château, que l'amour chez quelques vassaux, et la crainte parmi le plus grand nombre, protégeaient contre toute tentative de spoliation.

Cependant le voyage de Catherine s'était poursuivi et terminé sans aventures. Le chef de son escorte, homme de moyen âge et de manières qui sentaient plus le soudard que le gentilhomme, n'avait jamais échangé avec elle que le peu de mots exigés par les soins d'un service attentif et respectueux, et les hommes d'armes qui protégeaient sa marche ne l'avaient jamais approchée.

Arrivée de nuit à Paris, et introduite avec mystère dans une maison de chétive apparence, mais dont l'intérieur était pourvu de toutes les recherches du luxe, Catherine avait retrouvé avec bonheur le service des femmes qui lui avait manqué pendant plusieurs jours.

Mais ces nouvelles caméristes (chose étrange!) étaient aussi discrètes ou plutôt moins instruites que le silencieux personnage qui l'avait amenée. Depuis deux jours, qui lui avaient semblé bien longs, elle attendait quelque changement à cette vie monotone, quand un page de bonne mine fut introduit près d'elle à un instant où, accablée de son isolement, elle pleurait sur cette Bible qui lui était seule restée de tant de biens perdus, de tout un passé si loin d'elle.

Le page mit un genou en terre, et tirant une lettre de sa jaquette :

— Belle madame, dit-il, voici qui séchera vos larmes, si, comme je n'en doute pas, l'absence les fait seule couler.

Catherine, trop vivement émue pour remarquer l'inconvenante familiarité de ce propos, se saisit avidement de la lettre et se hâta d'en rompre le sceau ; mais à peine eut-elle jeté les yeux sur le vélin :

— Hélas ! s'écria-t-elle, votre maître, beau page, a trop bien pensé de moi s'il m'a crue assez docte pour déchiffrer ce précieux grimoire : il me faudrait une heure pour l'épeler, et mon impatience ne saurait souffrir ce délai...

— Bien que peu clerc, madame, je pourrai vous assister en ce point, car monseigneur a dicté cette lettre devant moi, et Dieu merci, ma mémoire en est fraîche.

— Quoi ! devant vous?...

— Oh ! je n'étais pas seul ! car je ne suis pas encore entré si avant dans sa confidence, monseigneur ne dit devant moi que ce qu'il veut bien qui soit su de tout le monde.

— De tout le monde !

— Mais à peu près, les maris exceptés; il y avait là quelques seigneurs compagnons de mon maître, et parmi eux monseigneur d'Orléans, que le récit de votre enlèvement a passablement diverti : on s'est fort égayé surtout de monsieur votre père et de la mine qu'il faisait attaché à cet arbre... Vous voyez bien que je sais tout cela. Quoi ! vous pleurez ?..... là ! gageons que c'est au sujet de votre père. Maladroit que je suis, j'aurais dû taire ceci ; l'amour filial est ce qui meurt en dernier dans le cœur d'une fille, cela survit à bien des choses. Pardon, madame, oh! je vous ai manqué!...

— Trêve d'excuses insultantes... Mais, au nom du ciel, au nom de

votre mère, jeune homme, parlez-moi de mon père; on m'a séparé de lui violemment et contre mon aveu, j'ignorais qu'il pût être insulté par celui en qui j'avais mis toute ma confiance. Maintenant je crains tout; parlez, qu'est-il advenu de mon père?

— Ne voulez-vous pas avant tout, madame, prendre lecture de ce billet?

— Mon père! mon père! s'écriait Catherine en versant un torrent de larmes.

— Je lui ai parlé de vous hier au soir; je vous parlerai de lui ce matin, mais si je soulève de votre cœur la lourde peine qui l'oppresse, n'obtiendrai-je point quelque merci, ma belle dame, pour celle dont je suis atteint? Si vous avez des beautés qui me touchent, j'ai des secrets qui vous importent; et je sens qu'un baiser de votre bouche rose pourra seul délier ma langue qu'enchaîne le trouble où vos yeux m'ont jeté.

En débitant ces mots avec une grâce affectée et mutine, le page s'était effrontément rapproché de Catherine; en terminant, il osa l'attirer vers lui; mais elle le repoussa vivement.

— Sortez! sortez! lui cria-t-elle; et, suffoquée de douleur, de honte et de colère, elle se laissa tomber sur une chaise qui se trouvait près d'elle.

Le page, debout et la tête inclinée, la contempla longtemps d'un regard profond et singulier; lorsque enfin Catherine écarta ses mains qui voilaient son visage, l'expression sérieuse et solennelle du jeune homme la saisit tout à coup, et elle comprit qu'il y avait un mystère dans toute la scène qu'il venait de jouer.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, où suis-je, et que veut dire tout ceci?

Le page, tombé à deux genoux devant Catherine et baisant le bas de sa robe :

— Vous êtes, madame, répondit-il, dans une des maisons de plaisance d'un grand seigneur qui vous abuse. Vous êtes dans un de ces palais dont les reines règnent peu de jours. Aujourd'hui servies, adorées, entourées de respects menteurs, d'hommages ironiques, d'insultes de bas lieu; demain chassées ou échangées et réduites à des ressources qu'il n'est pas besoin que je vous nomme. Mais vous ne me croyez point, sans doute, et vous pensez qu'admise à la cour comme votre rang l'exige, un impénétrable mystère entourera votre liaison. Détrompez-vous, madame, il n'en peut être ainsi. Le patronage du comte Adhémar ne saurait vous produire avec éclat dans une cour autre que celle des Miracles, et son amour n'est pas de ceux qui ennoblissent une femme. Les mauvais lieux de Paris sont riches de ses abandons. C'est pendant une orgie qu'il a dicté cette lettre où il se plaint des devoirs qui le retiennent loin de vous, et cette lettre n'est pas la seule que j'aie à remettre aujourd'hui, en voici deux dont le sceau est le même, vous pouvez comparer : cette adresse est à *mademoiselle Orphise*, et cella-ci à *madame Jehanne, mes seules vraies amours*. Vous pâlissez, ah! c'est d'amour encore!

Après un instant de silence :

— Ah! madame, poursuivit-il en joignant les mains, que tout ceci vous touche et vous éclaire! Vous comprenez bien maintenant que j'ai manqué au respect que je vous porte pour vous rendre à celui que vous vous devez à vous-même, et pour vous faire apercevoir votre situation actuelle dans toute son horreur; car enfin tout autre que moi, chétif, eût pu se rendre plus coupable, et votre beauté est de celles qui font oublier le danger. Mais votre dédain me prouve que vous avez en votre force une confiance trop naïve; c'est encore là un danger contre lequel je veux vous prémunir. Sachez donc qu'ici toute femme est à la merci de mon maître comme de ceux qui savent les secrets du logis.

Et le page poussa un ressort caché sous une frange de la chaire dont le dossier se renversa. Catherine, saisie par des liens invisibles et réduite à une immobilité absolue, jeta un cri qui fut arrêté sur ses lèvres par les ardents baisers du page; alors, dans une dernière convulsion de rage, elle fit gémir sans les rompre les liens qui l'étreignaient, puis ses yeux à demi voilés blanchirent, sa tête qui luttait retomba mollement en arrière, et des yeux jaloux n'auraient pu distinguer dans ses traits et dans la molle attitude de son beau corps si elle avait perdu tout sentiment ou toute colère de l'outrage.

Quand ses yeux revinrent au monde, elle se vit assise et crut avoir rêvé; à ses pieds était le page, dont le pourpoint ouvert laissait échapper la gorge dorée de Zéa.

Cette vue fit tressaillir Catherine, qui s'inclina vers la bohémienne et lui tendit la main; cependant elle rougissait, soit que la vie revînt par degrés à ses joues, soit qu'un reste d'incertitude luttât dans son esprit contre l'aspect rassurant des charmes de la bohémienne.

Zéa baignait de larmes la main de la châtelaine; il y avait dans cette douleur un nouveau mystère que Catherine crut avoir pénétré.

— Pauvre fille, dit-elle, il t'a donc aussi trompée, car tes pleurs me disent assez que tu es ma rivale?

— Oui, ta rivale, dit Zéa, qui songeait à Ombert. Mais je n'ai pas été trompée. On ne trompe que les grandes dames. Une fille telle que moi ne vaut pas un mensonge.

— Mon enfant, dit-elle en interrompant Zéa, tu es sans doute quelque fée, car tout en toi est étrange et mystérieux, et tu as jeté sur moi tes charmes qui ont troublé ma pauvre tête; il y a des instants où je lis dans tes yeux le saint amour d'un ange, et d'autres où j'y vois briller une flamme qui n'est pas du ciel. Tu m'as montré des dangers et des crimes dont je n'avais pas le soupçon. En moi est entrée une autre âme qui n'est pas sœur de celle que Dieu m'a donnée; ton regard me repousse et m'attire; en tout autre lieu je te fuirais peut-être, mais ici je m'attache à toi, il faut que tu m'arraches à ces pièges, à ces noirceurs.

Et, se levant précipitamment, elle courut s'agenouiller sur les marches d'un prie-Dieu à l'autre extrémité de la chambre qui était un oratoire. Zéa s'élança auprès d'elle, et, la saisissant dans ses bras :

— Ne crains rien de moi, bonne sœur, lui dit-elle, il faudra bien que d'abord je me venge, car, vois-tu, oh! tu me fais bien souffrir sans en avoir aucun soupçon; mais au fond je sens que je t'aime, et le bonheur te reviendra par moi. Ecoute, je vais te quitter, il le faut, mais quand la nuit sera tombée je reviendrai, tu m'entendras siffler près de cette fenêtre, il y aura une échelle, un asile sûr et tout ce qu'il faudra, et je t'emmènerai et je te parlerai de ton père, de ton Ombert qui t'aime, de ton Ombert que tu perdrais à jamais si tu passais une nuit de plus sous ce toit, car alors tu serais coupable.

— Coupable! murmura Catherine en jetant au page un regard inquiet, hélas! suis-je donc innocente?

— Innocente, n'importe : les anges de ton Dieu ne sont pas innocents, et pourtant ils ne peuvent être coupables. Un docteur t'expliquera ces subtilités quelque jour.

En achevant ces mots le page serra Catherine dans ses bras en lui disant adieu; l'orgueilleuse châtelaine lui rendit caresses pour caresses. Une communauté de peines avait rendu sœurs ces deux femmes, que d'étranges hasards pouvaient seuls avoir rapprochées, et cette séparation, qui ne devait durer que quelques heures, leur arracha de ces torrents de larmes dont les yeux des femmes recèlent d'intarissables sources.

Demeurée seule, Catherine un peu soulagée s'étonna du calme où la laissait la certitude d'une trahison qui ruinait toutes ses espérances. Tout ce qu'il y avait en elle d'énergie avait été dépensé dans la scène où elle venait de jouer un rôle si animé quoique passif. Elle tomba dans un accablement qui n'était pas sans quelque charme; bientôt ses souvenirs l'entourèrent de ce vague réseau des songes qui émousse au regard les angles trop aigus de la réalité; ce beau page aux seins bruns, cette douce rivale dont les caresses venaient d'endormir sa douleur, l'avait initiée aux premières délices d'un sentiment nouveau pour elle, car Catherine avait ignoré jusqu'alors combien l'amitié chez les femmes a de baume à répandre sur les blessures de l'amour.

Cependant la nuit était tombée, le signal convenu arracha Catherine à cette douce extase et lui rendit tout à coup le sentiment de sa position; nul obstacle imprévu ne vint adroitement suspendre la péripétie pour faire haleter la poitrine du lecteur à venir. La fenêtre ouverte et l'échelle posée, Catherine monta, puis descendit, et se trouva dans un jardin dont le mur fut franchi par elle et par son guide d'une façon aussi vulgaire.

— Hâtons-nous, dit le page, nous n'avons pas une minute et pas une parole à perdre, il est là sur nos pas. J'ai rencontré à un quart d'heure d'ici son escorte qu'il a laissée, au coin de la rue des Manteaux, près d'un cabaret où elle doit l'attendre. Il n'a gardé qu'un page près de lui.

En terminant, il fit sauter Catherine sur un cheval que tenait par la bride un cavalier déjà connu du lecteur, et s'étant placé en croupe, il s'empara des rênes et partit au galop.

Après un demi-quart d'heure environ, les chevaux reprirent le pas.

— Nous avons maintenant assez d'avance, dit le page, pour laisser souffler nos montures.

— Assurément, repartit le second cavalier, une allure moins pacifique pourrait attirer l'attention du guet, et ceci ressemble trop à un enlèvement pour qu'il n'y trouve rien à redire. Ce n'est pourtant qu'une restitution, j'espère?

— Oh! pas encore, nous n'allons point, cher maître, à l'hôtellerie des *Trois-Mores*, ce serait passer trop vite de l'extrême froidure à la grande chaleur; il y a, si je compte bien, quatre grands mois entre janvier et juin, nature fait tout mesurément, ainsi ferons-nous s'il plaît au maître.

— Où allons-nous donc, en ce cas?

— A l'hôtel de Bohême.

— Il suffit, je comprends, et ce projet fait honneur à une jeune

tête. Mais parlons d'autre chose. Où avez-vous pris pour ce soir licence de courir les rues? le service d'un page n'est-il pas auprès de son maître? Je vous croyais plus avancé dans la confidence du prince.

— Il comptait sur moi pour ce soir, mais son attente a été trompée, et le sera demain aussi, et tous les jours suivants encore. La place n'était pas tenable, tant ces jeunes seigneurs ont d'étranges pensées en tête. Maître, devinez-moi bien vite, car j'ai honte à parler, à vous si sage, des dangers que j'ai courus parmi ces débauches.

— Ils ont donc reconnu ton déguisement?

— Au contraire, et je vous avoue que j'ai préféré vous déplaire... Bref, en fuyant ce soir l'hôtel Saint-Pol, je n'osais point tourner la tête, c'est un mauvais parti. N'est-il pas écrit quelque part qu'une femme fut changée en statue de sel pour avoir tourné mal à propos la tête? On ne me verra plus chez le duc d'Orléans; cherchez une mouche où bon vous semblera, il n'en manque point à la ruche; d'ailleurs on commençait à se méfier de moi.

Ici le second cavalier, qui n'était autre que Jehan le Réchin, interrompit son interlocuteur dans une langue étrangère qui paraissait familière à tous deux, car leur entretien se poursuivit sur un ton animé.

Après environ un quart d'heure, la petite cavalcade, ayant débouché sur une place située à peu de distance de la porte Saint-Antoine, s'arrêta tout à coup en face d'un hôtel de modeste apparence.

— Où sommes-nous ici? dit Catherine, que la cessation du mouvement arracha au demi-sommeil qui l'avait surprise dans les bras de la bohémienne.

Le Réchin prit la parole :

— Vous êtes, madame, devant le seul palais qu'épargnerait le feu du ciel si Dieu venait à le souffler sur cette ville, ce qu'il ne fera point pour causes majeures à moi connues. Sous ce toit habite la plus pure vertu, la plus douce beauté, la plus digne infortune de France.

— Ah! c'est madame Valentine, l'épouse du duc d'Orléans! Ainsi s'écria Catherine.

— Vous avez nommé, madame, la seule protectrice qu'il nous convint de vous offrir; maintenant...

— N'achevez pas, j'ai tout compris; le comte Adhémar est un des favoris du prince, il a par lui l'oreille de madame la reine, il m'aurait reprise partout; mais le palais de Valentine est inviolable, même aux méchants. Mon séjour dans un si noble asile répondra de moi à Umbert; oh! vous voyez que je comprends, et tout cela cet enfant l'a pensé; mais je ne suis donc pas seule au monde, il y a quelqu'un qui m'aime et qui veille sur moi, j'ai une sœur en toi, cher frère!

Et Catherine attendrie serrait dans ses bras et couvrait de baisers le page qui venait de la poser à terre, et qui lui rendait caresses pour caresses.

Un grand bruit résonna tout à coup aux oreilles des deux amies, c'était le marteau de la porte que le Réchin leva et laissa retomber par trois fois, après quoi le bohémien remonta à cheval, Zéa le suivit, et tous deux se retirèrent dans un des angles de la place dont l'ombre leur permit de voir sans être vus.

— Qui va là? fit une voix cassée.

— Ouvrez! ouvrez! s'écria Catherine, c'est une veuve, c'est une infortunée qui veut parler à la duchesse d'Orléans.

La porte s'ouvrit lentement et se referma de même sur Catherine.

Le baron de la Roche-Corbon avait bien couru quelques risques.

— Ores, dit le Réchin, regagnons la bohème, noire.

— Mon cœur reste à la blanche, murmura Zéa en se retournant vers l'hôtel.



Jehan le Réchin.

XIX

L'oratoire de la duchesse d'Orléans.

Un vieux et grave majordome précéda Catherine jusqu'à la porte d'un appartement où, après quelques pourparlers, elle fut introduite par son guide.

Une duègne vêtue de couleurs sombres et embéguinée comme une nonne, la fit asseoir dans une espèce d'antichambre et disparut sans bruit par une porte latérale.

Restée seule, Catherine jeta les yeux autour d'elle.

Cette salle, comme le péristyle, comme les escaliers, était haute et sombre; une lampe d'argent suspendue au plafond par une triple chaîne lui donnait l'aspect d'un tombeau.

Le silence et la gravité de cette demeure tournèrent les pensées de Catherine vers la solitude du cloître.

— Oh! le repos! le repos! pensait-elle, une cellule étroite, une croix de bois noir, un escabeau de chêne, et, tout le jour, assise auprès d'une croisée qui s'ouvre sur la mer, où voit au loin passer de blanches voiles.

La jeune et volage baronne était à ce point de son rêve quand une voix douce et connue l'éveilla. Elle tressaillit, et se levant précipitamment : — Quoi! toujours lui! murmura-t-elle à demi-voix. Surpris de cet étrange accueil, un enfant de treize ans se tenait devant Catherine qu'il regardait avec étonnement, et, déconcerté, il froissait dans ses mains son bonnet de velours. La duègne qui l'escortait prit alors la parole :

— Madame la duchesse vous députe, madame, ce jeune messager qui est son fils, à cette fin de vous introduire auprès d'elle. C'est la coutume de ma bonne maîtresse d'habituer ainsi ses enfants à commercer gracieusement avec les dames et humainement avec les

affligés. Ces devoirs font partie de l'éducation d'un prince. L'égarement de la douleur où vous êtes plongée a quelque peu troublé monseigneur au premier abord, mais le voici qui se remet et qui va vous offrir la main pour passer dans l'oratoire où madame sa mère veut bien vous recevoir.

Catherine entendit à peine ce discours prudent.

— Pardonnez-moi tous deux, monseigneur et madame, dit-elle, pardonnez-moi le trouble où m'a jetée l'accent de cette voix..... c'est un rapport étrange qu'une grande ressemblance de traits rend plus étrange encore.

Cependant le jeune prince, docile aux conseils de sa gouvernante, et encouragé par l'expression qui animait les yeux charmants de Catherine, offrit timidement sa main à la baronne, et la conduisit à travers un salon d'apparat jusqu'à un oratoire où elle aperçut la duchesse qui brodait, assise sous le manteau d'une haute cheminée.

Le second fils de Valentine, assis aux pieds de sa mère, jouait comme un jeune chat avec les pelotons de soie qui bigarraient une large corbeille.

Bien que prévenue par le bruit qui en courait depuis longtemps en France, Catherine ne put contempler sans étonnement la merveilleuse beauté de la duchesse.

Cette beauté, qui survécut à la douleur et à la mort même assez longtemps pour que l'art des mouleurs en ait pu éterniser l'image, brillait de tout l'éclat d'une jeunesse qui n'était plus, d'une sérénité impossible.

Valentine était vêtue de velours noir fourré d'hermine; sa tête nue ressortait au milieu d'une auréole étincelante que figuraient de larges épingles d'argent disposées dans sa chevelure suivant les règles d'une coiffure milanaise que les femmes du peuple ont conservée jusqu'à nos jours en Lombardie.

Séparées en ogive sur le front et plaquées sur les tempes, de larges nappes de cheveux encadraient ses joues dans l'ébène.

Elle était plus belle ainsi que les madones et les anges de pierre qui décoraient les trois portails de Saint-Martin de Tours Catherine la prit pour une sainte et s'agenouilla devant elle. La duchesse alors se leva et fit asseoir la jeune femme sur un tabouret placé près de sa chaire, puis, ayant congédié ses enfants et leur gouvernante, elle prit dans ses mains une des mains de Catherine, qui était fort émue, et la rassura par quelques mots pleins de douceur.

Le nom de la Roche-Corbon était connu de la duchesse, qui avait fort à cœur les affaires de ce beau royaume de France dont elle avait fait sa patrie, et qui avait rencontré dans plus d'une légende ces glorieux Ombert, dont la race n'avait plus d'autre rejeton que le mari de Catherine. Elle écouta avec intérêt le récit du différend survenu entre les moines de Marmoutiers et le baron de la Roche-Corbon. Elle se fit donner sur l'origine de ces débats des détails qui annonçaient en elle une connaissance approfondie des affaires, et elle promit sa protection.

Ce premier point approfondi, il restait encore à Catherine la tâche délicate de raconter son enlèvement et sa fuite. Dès les premiers mots, Valentine comprit l'origine de tous les malheurs du baron, l'intervention de ce comte Adhémar, qu'elle déclarait ne point connaître, lui fut aussitôt expliquée, et un regard jeté à propos sur Catherine acheva de l'éclairer, car elle s'entendait mieux encore aux affaires de cœur qu'à toutes autres.

— Mon enfant, dit-elle à Catherine quand celle-ci eut terminé, avez-vous bien usé de franchise avec moi, et n'avez-vous rien autre à me dire? N'est-ce pas surtout contre vous-même que vous venez chercher un refuge près de moi? parlez, dites-moi tout; voyez en Valentine, une amie, une sœur. Quoique loin de vos dix-huit ans, je ne pourrais être la mère d'une fille de votre taille. Que mon grand âge ne vous effraye donc point, non plus que ma réputation d'austérité; peut-être l'amour a-t-il fait seul les frais de ma vertu.

Catherine, fondant en larmes, laissa échapper l'aveu des faiblesses de son cœur, en jurant qu'elle était guérie; Valentine ne se contenta point d'une confiance aussi restreinte, elle exigea de longs récits qu'elle écouta avec tant d'intérêt et d'indulgence, que la jeune pénitente finit par s'étendre avec complaisance sur les détails de sa confession.

Intéressée par tant de candeur, animée par ses contagieuses confidences d'amour, la duchesse se départit de sa réserve habituelle, et parla de ce long supplice que lui faisait endurer l'inconstance de son époux. Ce qui étonna fort Catherine, ce fut d'apprendre qu'auprès de Valentine le duc d'Orléans était tendre et respectueux, et que le bruit des mauvais traitements qu'il faisait subir à cette intéressante femme était aussi calomnieux que ridicule.

— Ne croyez pas tout ce qu'on débite sur mon prince, disait la duchesse à sa nouvelle amie, tous ces propos viennent de la Bourgogne; Louis est léger, mais il est juste et bon : il me consulte, il m'apprécie, il m'aime, il me reviendra, j'en suis sûre, mais il est entraîné loin d'une tendresse trop facile et trop monotone par l'appât des difficultés, puis il se trouve retenu loin de moi par la honte d'avoir cédé à des séductions qu'il méprise et qu'il m'a juré trop de fois d'éviter. Vous le verrez bientôt, car je l'attends depuis deux jours, et c'est pour lui qu'on a repris cette coiffure milanaise qui nous reporte au temps des premières amours, vous le verrez, vous jugerez son cœur. Vous l'entendrez mettre à mes pieds de royales rivales...

Le duc d'Orléans

Demain, sans doute, car il est trop tard aujourd'hui et je ne l'attends plus. Dix heures!... Quel désordre!... il faut se mettre au lit. Bonsoir, cher petite, donnez-moi votre front. Madame de Bevilacqua vous conduira dans la chambre qui vous est destinée. Je vais faire dire aux enfants leur prière du soir. Adieu, n'oubliez pas la vôtre et demandez le repos de l'âme; celui du corps, Dieu vous l'a donné sous mes ailes.

Catherine suivit la dame de Bevilacqua qui venait de ramener les enfants, et fut bientôt remise par elle aux soins d'une femme de chambre française. Un appartement simple et de bon goût comme tous ceux qu'elle avait traversés ou aperçus depuis son arrivée avait été disposé pour la recevoir, et à cet effet pourvu entre autres meubles d'une table garnie de fruits, de conserves, d'hypocras et d'épices.

Catherine se félicita de n'avoir pas été traitée en héroïne de roman. Tout en faisant honneur à cette collation frugale, elle admirait la modeste élégance des soins dont elle se voyait entourée, et elle comparait cette absence de tout appareil et de toute recherche inutile au luxe effronté et courtisanesque de la demeure qu'elle venait de fuir. Plus tard, le lit carré et à colonnes surmontées d'un couronnement lui rappela les nuits conjugales de la Roche-Corbon: et nul songe adultère n'osa soulever les courtines honnêtes que la chambrière ferma sur Catherine en lui donnant respectueusement le bonsoir.

Le lendemain, en s'éveillant, Catherine aperçut auprès de son lit une garde-robe complète que sa camériste s'occupait de déployer pour lui donner le choix. La duchesse éveillée depuis longtemps l'attendait pour partager avec elle son repas du matin.

Après les premiers compliments, Valentine prit la parole :

— J'ai peu dormi cette nuit, dit-elle, et j'ai beaucoup pensé à vous, mon enfant; croyez-moi, vos épreuves seront passagères et le bonheur habitera encore avec vous ce vieux manoir de la Roche-Corbon. Peut-être même, attendu votre légèreté, n'est-ce pas un grand mal qu'il vous ait pris envie de courir le monde et d'aborder la cour. Ce sont deux fantaisies qui vous convertiront bien vite à la solitude et à la campagne. Quant aux moines de Marmoutiers, n'en prenez nul souci; le duc d'Orléans, à ma requête, assoupira cette affaire qui ne tournerait point à son honneur, car ce comte Adhémar, que je me charge de vous faire oublier, a compromis dans cette équipée le nom d'un fils de France. Le duc est ainsi fait, il est au dernier qui lui parle, ou plutôt au premier qui l'amuse. Ce jeune gentilhomme que je ne connais point est sans doute une de ses liaisons de Guienne; il l'aura pris en gré dans une escarmouche, ou dans une orgie, et il l'envoie ici avec une partie de sa maison, comme si Paris ne regorgeait pas de ces damoiseaux qui font toutes les sottises que le public met sur le compte de mon pauvre Louis. Nous verrons ce jeune étourneau, et je me charge de vous en dégoûter.

— Ah madame! je sens déjà que je le hais!

— Pas encore, chère Catherine, et ce n'est pas un mal que vous n'ayez pu passer sitôt de l'amour à la haine, trop de mobilité vous ferait tort dans mon esprit. D'ailleurs, si j'en juge par votre récit, c'est un personnage dont le mépris seul doit vous faire justice.

— Oh! le mépris! madame, si l'inconstance était toujours punie par le mépris...

Valentine sourit avec finesse, et posant un doigt sur le coin de sa bouche, elle regarda malignement Catherine qui rougit et baissa les yeux.

En ce moment, les enfants se précipitèrent essoufflés dans le chambre, la duchesse pâlit, se leva, et fit quelques pas vers la porte en s'appuyant sur tous les meubles.

— Pardonnez-moi de vous avoir surprise, disait le duc d'Orléans en la serrant dans ses bras, c'est un plaisir cruel que je ne puis me refuser de contempler ce trouble où vous jette ma vue. Valentine, ma sainte, ah! vous ne changez pas, vous! vous conservez à votre Louis le seul cœur où il soit fier de régner. Viens, assieds-toi là, près de moi, madonna mia; qu'as-tu fait de tout ce long temps? as-tu reçu mes vers? as-tu pensé à moi? Oh! dis-le-moi, je le sais, mais n'importe, dis-le, dis-le toujours. Isabeau a-t-elle manqué à te saluer la première?... Mais qu'est ceci? là, près de cette table, une femme pâmée! Vous vous troublez... Aidez-moi, madame... Ah! ah! ah!... voilà un coup fort habilement ménagé!

— Louis, je vous jure... J'ignorais comme vous, mon Dieu! mais je comprends à peine...

— Je vous crois, madame, je vous crois. Valentine n'a jamais menti; mais souffrez que je me retire; le personnage que je joue ici est au moins ridicule, et ne vous en prenez qu'à votre vertu si de longtemps je ne sens trop coupable pour me présenter devant elle. Vous m'enverrez mes enfants, je vous prie.

— Louis, entendez-moi, donnez-moi un instant, un seul instant, je vous supplie... Mon prince!..

Le duc s'inclina jusqu'à terre et sortit.

Cependant les soins de madame de Bevilacqua avaient ranimé Catherine qui fondait en larmes aux pieds de la duchesse. L'adorable bonté de Valentine ne se démentit point en cette occasion; nulle aigreur ne trahit le ressentiment involontaire et passager que lui inspirait sa rivale. Elle s'efforça de la consoler avec une grâce dont le savoir-vivre fit d'abord tous les frais et que la charité rendit bientôt sublime.

— Chère fille, dit-elle à Catherine en la retenant dans ses bras, comment vous tiendrais-je rigueur? votre excuse n'est-elle pas dans mon cœur? ne sais-je pas qu'il faut l'aimer?

— Oh! oui, mais je sais, moi, qu'il vous aime. Dans quel abîme ai-je failli tomber! Ah! vous me sauverez, madame! vous m'avez appelée *votre fille*, oh! je veux l'être par mon respect et par mes soins; vous me guérirez d'un amour insensé, vous ne m'abandonnerez pas!

— Non, sans doute, mais il faut fuir, nous partirons ensemble. Il lui serait trop difficile de vous regagner, mon enfant, pour qu'il vive sans le tenter. Il n'aime à remporter que des victoires impossibles. Oh! c'est un terrible conquérant d'amour, je vous jure. Il y a dans votre fuite et dans votre séjour chez moi un mystère qu'il voudra percer, et je ne veux plus qu'il vous voie. Je fais cet honneur à votre candeur, à vos grâces. Madame de Bevilacqua, vous mènerez les princes à l'hôtel Saint-Pol ce soir avant cinq heures, et dans la nuit nous partirons pour Château-Thierry; toute ma maison me suivra.

La duchesse revint sur cet ordre; le départ fut retardé de quelques jours pendant lesquels ses instances furent vaines pour ramener le duc, qui répondit toujours fort courtoisement aux missives de sa femme, mais qui s'obstina à ne point paraître devant elle; il lui adressa même quelques stances en langue italienne. Cette féroce courtoisie recélait un raffinement de coquetterie masculine dont la duchesse fut blessée. Elle crut sa dignité intéressée à cette fuite qu'elle avait d'abord annoncée, et le départ fut résolu. La veille au soir, madame de Bevilacqua, en ramenant les jeunes princes qu'elle avait conduits à l'hôtel Saint-Pol, annonça que le sire de Savoisy demandait à la duchesse l'honneur d'être admis devant elle; Valentine ordonna qu'il fût introduit.

— Ceci est un piége, dit-elle à Catherine; je savais bien qu'on ne vous perdait pas de vue. Ce Savoisy est l'âme damnée du prince.

Savoisy se présenta avec moins d'aisance que de coutume: il rougit en saluant Catherine, ce qui étonna fort la duchesse, qui le connaissait.

— Madame, dit-il à cette dernière, je sens trop bien qu'au point où en sont les choses dont je suis instruit, un entretien particulier ne saurait m'être accordé par madame de la Roche-Corbon, pour ne pas vous demander la grâce de m'exécuter devant vous, bien qu'il n'eût pas été prévu que le supplice de ma vanité aurait plus d'un témoin.

— Dio santo! monsieur, qu'allons-nous donc entendre? Il nous faudra pâlir sans doute, car vous avez rougi, je crois.

— Après un tel arrêt, il ne me reste plus qu'une consolation, madame, c'est d'avoir, grâce à ma grande jeunesse, quelques années encore devant moi, pour racheter votre estime et votre faveur.

Après ce compliment, Savoisy raconta avec détail sa mésaventure de la fosse aux lions avec les suites que nous avons omises. Il dit comment, obligé d'appeler les gardiens, et trouvé par eux auprès du lion mort, il défrayait depuis ce jour les conversations de la cour et de la ville; comment son triomphe le poursuivait partout, et comment enfin le duc d'Orléans, à qui il n'avait rien voulu céler, avait exigé, dans son enthousiasme pour le baron, et par le désir qu'il avait de réparer les torts qu'il s'était donnés envers un si noble seigneur, que la baronne fût instruite au plus tôt du haut fait et de la générosité de son époux.

Bien qu'il n'appuyât sur ces détails qu'avec une gaieté forcée, Savoisy mit dans son récit tant d'esprit et de simplicité, que la duchesse, qu'il avait fait sourire et songer tour à tour, se sentit désarmée et lui tendit la main comme le baron avait fait. Savoisy s'agenouilla pour savourer une faveur si précieuse, et baisa la plus belle main du siècle, avec un respect sans mélange.

Pour Catherine, elle se sentait émue et blessée, humiliée et flattée à la fois; il y avait dans toute cette aventure un gant rose qui ne lui seyait point. La duchesse discerna ce mouvement de jalousie et en tira un bon augure. Savoisy avait d'abord résolu d'épargner ce détail à la baronne, mais le duc d'Orléans l'avait judicieusement détourné de ce parti, connaissant trop bien le cœur des femmes pour ne pas laisser ce relief de plus au baron.

Sous la même inspiration, Savoisy raconta en outre : le fait d'armes de la forêt de Fontainebleau, la délivrance des deux dames et

de la bohémienne en qui Catherine reconnut avec ébahissement Zéa. Mais il ménagea le duc et feignit que les ravisseurs fussent de véritables larrons ou écorcheurs, s'autorisant du nom du prince pour couvrir leurs violences et s'assurer l'impunité.

Il termina en déclarant que monseigneur d'Orléans voyait avec regret un si noble et si vaillant homme que le baron dominé par une femme artificieuse dont chacun démêlait facilement les intrigues, et qui, par vengeance féminine et mâle ambition, le poussait vers les Bourguignons avec qui il complotait déjà; que lui, duc d'Orléans, après ce qui s'était passé, ne pouvait faire les avances, mais qu'il verrait avec plaisir que la duchesse ramenât le baron avant qu'il se fût compromis dans quelque méchante affaire.

Valentine se prêta gracieusement à cette combinaison; elle écrivit un mot que Savoisy se chargea de remettre au baron.

Quand les deux amies furent seules, Catherine demanda timidement à la duchesse si le baron serait admis près d'elle.

— Y pensez-vous, ma fille? lui répondit en souriant Valentine, un excommunié! Oubliez-vous que vous parlez à une Italienne! Vous ne le verrez pas de longtemps encore; il vous reste à tous deux bien des péchés à expier, bien des pardons à obtenir; en attendant une absolution finale et mutuelle, allez vous reposer, ma chère, nous partirons demain au point du jour.

— Mais, murmura Catherine, cette dame au gant rose?

Valentine leva lentement les yeux sur la baronne. Devant ce sublime modèle de la résignation, Catherine sentit ses remords s'éveiller; ce regard avait écrasé sa douleur. Elle baissa la tête, se couvrit les yeux de ses mains, et se glissa hors de la salle.

XX

L'hôtel d'Artois.

C'était une main jaune et calleuse, la main
Qui, sans prendre souci ni du rang ni du titre,
Arrêta le baron au détour d'un chemin,
Et le fit rester court à la fin d'un chapitre;
Jaune comme un sou neuf, comme un vieux parchemin,
Hormis un peu de lie ou de sang à la vitre
De ses ongles crochus bordés d'un pur carmin,
Soit qu'elle eût, dans le fond du vieux quartier romain,
Du nectar bourguignon soulevé plus d'un litre,
Ou filé sans quenouille un jour sans lendemain
A quelque vil suppôt du prévôt inhumain.

Elle ne tremblait pas, quoique vieille, la main du Panurge bâtard, du mendiant hautain, *Deus ex machinâ*, monarque dérisoire, qu'au milieu du premier tome de cette histoire un baron philanthrope, un glorieux parrain, Ombert, en le péchant dans les eaux de la Loire, a baptisé du nom de Jehan le Réchin.

Le baron, que l'ubiquité de ce personnage n'étonnait pas moins que le lecteur, et qui, d'ailleurs, commençait à se croire assez fort pour se passer d'un tel guide, accueillit froidement le bohémien, qui se mit à son aise, sans franchir les bornes du respect, en homme qui a mesuré de près ce qu'en tout temps on appelle les grands personnages.

Il comprit dès le premier abord que le jeune gentilhomme se sentait appuyé, et l'heure indue à laquelle il le surprenait sortant de l'hôtel Saint-Pol ne lui laissait aucun doute sur la nature des relations qui fondaient la confiance dont son maintien faisait preuve. Il se plut donc à redoubler d'humilité et à s'effacer devant le baron, qui en prit avantage et fit bientôt comprendre au bohémien qu'il le servirait mieux pour ce jour-là en prenant congé de lui, qu'en s'attachant à ses pas comme il paraissait vouloir le faire. Il arriva même qu'ayant aperçu tout à coup l'hôtel d'Artois, que madame de Vic lui avait indiqué, il donna congé à son hôte de la gorge aux Loups plus brusquement qu'il n'était nécessaire. Le Réchin sourit avec moins d'amertume que de malice, puis il s'inclina profondément et fit ce qu'on appelle une fausse sortie; mais, revenant promptement sur ses pas :

— A Dieu ne plaise, dit-il, que je cherche à pénétrer les profondes combinaisons qui préoccupent en ce moment le baron de Roche-Corbon, au point de lui faire méconnaître le plus humble de ses amis; mais, dans la supposition où il aurait reçu depuis quelques heures le conseil de se jeter dans les bras du duc de Bourgogne, et à cet effet de se rendre ce matin même à son hôtel, qui est proche, j'aurai le courage de lui donner quelques indications sans lesquelles il pourrait faire chaque jour une course inutile.

Monseigneur le duc de Bourgogne est en ce moment l'homme le plus empêché du royaume, et il n'admet auprès de sa personne que ses meilleurs amis, et quelques subalternes qui sont à ses projets ce que la main est à la tête. Le baron de Roche-Corbon n'est donc ni assez élevé ni assez intime pour rencontrer le noble duc en son hôtel, où il se fait céler, et la faveur du roi lui-même ne l'y pourrait faire admettre à cette heure; de plus, le prince est trop attaché aux intérêts de la sainte Eglise pour donner accès près de lui à un baron excommunié, bien qu'il accueille tous les jours le bohémien Jehan dont l'orthodoxie est au moins douteuse.

Maître Jehan se connaît trop bien pour offrir sa protection au baron de Roche-Corbon, mais il est maître d'un secret qu'il aura l'imprudence de livrer à un jeune chevalier honoré de la faveur des dames. Que celui-ci apprenne donc qu'en l'hôtel du duc de Bourgogne toute porte s'ouvre devant le nom de *Notre-Dame* accompagné du signe de la croix, le tout jeté à propos et sans affectation dans l'oreille et devant les yeux d'un vieux majordome aveugle et sourd en apparence, mais qui entend et voit fort bien quand le service de son maître l'exige.

Après avoir ainsi parlé, le Réchin salua de nouveau, et, devançant le baron, il se dirigea vers une ruelle qui coupait la rue Mauconseil à l'angle du palais. En passant devant cette rue, pour gagner le portail, Ombert vit le bohémien se glisser dans l'hôtel par une porte latérale.

Le duc n'était point visible à cette heure, comme Jehan l'avait prévu; mais sur les instances d'Ombert, qui se recommanda de Notre-Dame, et se signa en prononçant le nom de la mère de Dieu, le vieux majordome, qui était tel que le bohémien l'avait décrit, se ravisa, prêta l'oreille, ouvrit un œil, regarda fixement le baron, et se décida à le remettre aux soins d'un valet de chambre qui l'introduisit dans une salle voisine du cabinet où le duc de Bourgogne achevait une longue veillée.

Ombert attendit pendant environ un quart d'heure; on parlait haut dans la salle voisine; deux fois il crut distinguer la voix du bohémien. Enfin la porte du cabinet s'ouvrit. Un homme de moyenne taille, pâle et vêtu d'une longue robe de damas de couleur sombre, s'arrêta sur le seuil, et après un léger salut recula de quelques pas en faisant signe au baron d'avancer. Quand Ombert eut refermé la porte et se fut assis sur le siége que lui avait désigné le prince, celui-ci reprit un travail qui ne l'absorbait pas assez complétement pour l'empêcher de jeter à la dérobée sur Ombert des regards ternes et froids dont la distraction apparente couvrait un sérieux examen.

Ombert, pendant ce temps, observait lui-même avidement. Le visage du duc Jean offrait ce caractère de cauteleuse rudesse que l'on sait être propre à tous les princes qui se sont faits amis du peuple; la courbure accentuée de son nez et la finesse de sa peau rappelaient cependant le type des Valois, dont la distinction native dominait une affectation de rondeur et de simplicité familière à sa politique.

Quand il eut parcouru des yeux quelques parchemins griffonnés qui l'occupaient moins sans doute que la physionomie hautaine et ingénue d'Ombert, le duc se tourna d'un air riant vers le baron, et, se renversant en arrière :

— Maintenant, lui dit-il, je suis tout oreilles, monsieur, et pour épargner des discours inutiles à un homme qui doit, si je ne me trompe, préférer l'action aux paroles, je vous dirai d'abord que je sais qui vous êtes et ce qui vous amène, et que, les faits posés, il me suffit d'un seul de vos regards assurés, francs, directs, pour compter que nous serons amis avant qu'il soit longtemps. Mais parlez-moi d'abord du plus sérieux de vos griefs, de l'offense qui vous fait oublier la perte de vos biens, car vous êtes ici devant un redresseur de torts, sachez-le bien; devant un homme qui entre dans la querelle de ses amis de corps et d'âme, de la tête et du bras; à un homme qui pensait à vous avant que vous n'eussiez fait un pas vers lui, et qui se disait à part soi que son ressentiment serait plus fort s'il venait à se grossir du vôtre. Ah! c'est un fleuve maintenant, un fleuve qui débordera sans tarder. Mais parlez, j'ai besoin, en voyant approcher le jour de la vengeance, de refaire la liste des crimes de cet homme, car, s'il faut l'avouer, mon cœur saigne parfois... Mais le bien de l'État, le salut du roi notre sire, tout me conduit, tout me commande... Les princes mes oncles sont de véritables bourgeois, qui se soucient autant que de cela des affaires de ce beau royaume. Tout le faix retombe sur moi; j'ai prié Dieu d'écarter de moi ce calice, j'ai pleuré devant lui, j'ai sué des sueurs de sang, rien ne

n'y peut servir; cette pensée m'enveloppe comme un cilice. Hier j'ai communié avec lui pourtant; aussi tout à l'heure encore j'hésitais, et voilà qu'il faut que j'apprenne de nouvelles noirceurs! Non, plus de faiblesse, cela est écrit d'ailleurs, Jehan me le disait il n'y a qu'un instant. Parlez, c'est Dieu qui vous envoie... Dieu ou l'autre, il n'importe.

Le duc s'était animé par degrés, il marchait à grands pas dans la chambre, les mains croisées derrière le dos. De grosses gouttes de sueur ruisselaient sur ses tempes, et il paraissait hors d'état d'entendre les détails qu'il exigeait d'Ombert. Celui-ci n'en commença pas moins le récit des événements rapportés au commencement de cette histoire, et il montra en ce point plus de sens que l'auteur de cette chronique, car son récit dura moins d'un quart d'heure. Il passa rapidement sur son différend avec les moines, mais il n'omit aucune des circonstances qui pouvaient mettre en lumière la part que le duc d'Orléans avait prise dans toute cette affaire. Cette dernière partie de son discours fit de nouveau lever le prince qui s'était rassis, et captiva toute son attention. Tantôt il souriait avec amertume, tantôt ses mains, qui avaient repris leur attitude familière, se tordaient avec angoisse, puis ses sourcils se rapprochaient, et ses dents serrées contractaient violemment tous les muscles de son visage. Le masque froid et digne qu'il avait pris par habitude en recevant Ombert était tombé, et avec lui tout souvenir de l'étiquette.

— Ainsi deux fois, dit-il au baron, deux fois sa vie vous a échappé par miracle, et vous l'avez presque sentie au bout de votre dague... Mais c'est donc à la mienne que vous le réserviez, Seigneur, et c'est donc moi que vous avez choisi pour tout remettre en bon état dans cette malheureuse France, vendue à l'étranger comme une courtisane. Ainsi voilà l'état qu'il fait de l'honneur de nos femmes à nous autres gentilshommes français! Et ne croyez pas, monsieur de Roche-Corbon, qu'ici vous soyez le plus outragé; sans parler de moi, qui le suis comme vous, vous pourrez voir en cet hôtel un de nos amis que je veux vous faire connaître, le sire Aubert de Flamenc, seigneur de Canny, un brave homme de guerre qui pour le moment est ici caché, et qui partira quand tout sera fait, car il serait trop chargé si on le savait à Paris. Or que croyez-vous que notre duc ait fait à celui-là? Après avoir séduit sa femme, il la lui montra toute nue, ne lui cachant que le visage. Le bruit en est public depuis un an. Non, cela ne peut durer, prenez courage, et croyez en moi, un grand parti est pris et tout est mesuré; vous saurez ces détails quand il faudra agir, et ce sera bientôt; en attendant, nous emploierons votre intelligence et votre activité. Il nous faudra peut-être au dernier moment quelque émotion populaire que nous dirigerons selon qu'il conviendra, car il a des partisans et des amis dévoués, j'entends ceux dont les crimes s'abritent à l'ombre des siens; la reine a bien ses gens aussi, et tout ce côté de la Seine pourrait prendre les armes. Donc il s'agit d'animer les écoles qui s'agitent depuis longtemps, et si les Orléanais font mine de soutenir ou de vouloir venger leur prince, nous les écraserons sans pitié. J'ai le peuple pour moi, mais d'autre part il faut conduire ces gens-là. Quand le peuple est en marche, il fait beaucoup de chemin dans un jour. Un homme peut bien le lâcher, mais il n'y a que Dieu seul qui l'arrête. Le peuple aime le changement, et l'état de son roi commence peut-être à le lasser. Qui sait jusqu'où pourrait s'étendre une sédition? Les Parisiens sont aveugles dans leur haine comme dans leur amour, les oncles du roi sont aimés; il y a le duc de Berry qui caresse les halles, le roi de Sicile n'est pas mal vu non plus, et il planterait là le mieux du monde son royaume d'outre-mer pour celui de France, s'il prenait fantaisie au peuple de le lui offrir.

— Quoi! dit naïvement Ombert, vous penseriez...

— Rien, absolument rien, tout ceci est un rêve, une supposition, sans autre fondement que la légèreté du peuple, ce qui n'est pas après tout un léger fondement. Car on ne sait qu'attendre d'un peuple en mouvement. C'est une machine dont l'inventeur lui-même a, je crois, perdu le secret. Mais pour en revenir à ma supposition, si une telle révolution arrivait sans que nous eussions pris nos mesures pour faire respecter l'autorité royale, que pensez-vous qu'il adviendrait?... Je mets toute chose au pire, je vois le trône renversé, le roi mis à mort ou chassé condamnablement, le duc d'Orléans écrasé avec son parti... Vous avez étudié Paris, depuis ces quelques jours vous avez parcouru l'Université; on ne marche pas ainsi dans un nouveau pays sans regarder autour de soi, sans écouter ce qu'on entend, ou tout au moins sans entendre ce qu'on n'écoute pas: parlez donc; lequel des oncles de monseigneur le roi vous paraîtrait avoir des chances au cas susdit?

Ombert n'hésita qu'un instant. Dans le fond de la salle, une porte s'était tout à coup et sans bruit entr'ouverte, et le regard expressif du Bèchin désignait énergiquement le duc de Bourgogne, qui, tout entier à un discours qui le passionnait fort, n'entendit, ne vit rien.

— Monseigneur, dit Ombert, qui prenait en ce moment une leçon de haute politique, à vous parler franchement, depuis mon arrivée je n'ai pas entendu prononcer le nom d'un seul des oncles de monseigneur le roi Charles, à qui Dieu veuille conserver la vie et rendre bientôt la santé! mais vous aurez à me pardonner de vous dire qu'au cas dont vous avez parlé le duc de Bourgogne courrait un grand risque de se voir imposer une couronne qu'il ne lui serait peut-être pas permis de refuser, attendu les machinations de l'Anglais au dedans du royaume et ses entreprises au dehors.

— Le duc de Bourgogne! s'écria le prince en affectant une grande surprise. Mais ceux qui ont pensé cela sont fous! Qui sont ces ennemis du roi de France?

— Ces ennemis du roi de France, monseigneur, interrompit Ombert, ne sont pas à coup sûr des amis du roi d'Angleterre.

— Ni du duc d'Orléans, repartit le prince pour rentrer dans un sujet de conversation qui n'était le principal que pour Ombert, car je puis vous jurer qu'il n'y a plus de rapprochement possible entre cet homme et moi. Prenez donc confiance; d'une ou d'autre manière, tout cela se terminera à l'avantage commun. Laissez-vous diriger par le bohémien; ce drôle est le plus merveilleux instrument qui soit jamais tombé entre les mains d'un politique. Il m'a servi parfois en de fort grandes choses; ne craignez point qu'il vous compromette, c'est un homme prudent et que d'ailleurs on peut désavouer au besoin; je vous préviendrai en outre que je ne lâche jamais la corde qui doit un jour le pendre, et que je ne suis pas entre ses mains comme il le croit. Jehan vous introduira dans les assemblées secrètes que tiennent les écoliers et leurs régents. Nous avons besoin d'un gentilhomme en ce moment pour leur donner confiance en mes paroles, car le Bèchin ne leur paraîtrait pas un agent suffisamment recommandable. Prenez cet anneau qui vous cautionnera près d'eux, montez-les comme il vous plaira, j'ai toute confiance en vos talents; il y a en vous l'étoffe d'un politique, et j'ai reconnu cela sur-le-champ. Vous avez un coup d'œil plus exercé qu'on n'aurait pu l'attendre de votre âge, et vous jugez sainement la position... Au revoir, monsieur le baron, j'attends en ce moment quelques-uns de mes fidèles; il y aura demain ici une réunion où de grandes choses seront arrêtées, vous y serez, monsieur; le Bèchin vous donnera l'heure, qui n'est point encore fixée: là vous nous direz ce que vous aurez fait.

Ombert s'inclina respectueusement et sortit.

En repassant devant l'hôtel Saint-Pol, il jeta les yeux sur une croisée derrière laquelle se dessinait une blanche forme de femme, et il se mit à jeter son gant en l'air et à le rattraper comme par jeu tout en marchant.

Les choses sont en bon train. Voilà ce que signifiait ce signal convenu.

Chez le baigneur, il trouva son cheval et son écuyer; de là il se rendit à l'hôtellerie des Trois-Mores. Comme il passait devant Notre-Dame, il aperçut trois religieux qui se promenaient sur le parvis, dissertant avec quelque chaleur. Bien qu'ils lui tournassent le dos, Ombert reconnut au costume et à l'air dom Luce et dom Guidon. Ceux-ci tressaillirent quand, arrivés à l'extrémité du parvis, ils revinrent sur leurs pas et reconnurent à leur tour le baron qui se trouvait alors près d'eux, et qui leur jeta en passant un regard froid et dédaigneux. Le personnage qui marchait escorté des deux bénédictins portait le froc des cordeliers. Ses deux mains fourrées dans ses manches et sa tête inclinée sur sa poitrine lui donnaient une attitude de réflexion qu'expliquaient les gestes animés et le débit chaleureux du frère Luce. Celui-ci portait les mains à son cou au moment où il aperçut Ombert, d'où le baron conclut que le moine en était à ce point de son récit où il avait à exposer le danger qu'il avait couru lors de l'attaque du couvent. Il s'arrêta subitement à la vue du baron et de son écuyer; cette interruption tira le cordelier de son recueillement, quelques mots prononcés à demi-voix par dom Guidon achevèrent de l'instruire. Il échangea alors un regard avec Ombert, qui fut frappé de la physionomie ouverte et avenante de ce personnage, que les deux bénédictins paraissaient consulter.

— A ne m'en rapporter qu'à ce coup d'œil que monseigneur le duc de Bourgogne a vanté en moi ce matin, pensa Ombert, ce bon moine joue ici le rôle de Notre Seigneur Jésus-Christ entre les deux larrons.

L'éducation politique du baron n'était pas terminée, et ce jugement prouverait au besoin qu'il pouvait encore se perfectionner dans la science du physionomiste. L'homme qu'il jugeait si favorablement était le cordelier Jean Petit, l'un des hommes les plus instruits et les plus fourbes de son temps. Il appartenait en secret au duc de Bourgogne. On voit que les ambassadeurs de dom Hélias auraient pu choisir un meilleur confident.

XXI

Les ruines de Vauvert.

En approchant du pavillon écarté où il était logé, Ombert s'étonna du grand bruit qui partait de sa chambre, et il pensa que son hôte en avait disposé pendant son absence ; mais, comme il gravissait péniblement la vis qui conduisait à cet appartement, la voix du sire de la Bourdaisière le rassura sur ce dernier point, tout en l'inquiétant sur plusieurs autres. Il lui sembla que cette voix parcourait tour à tour des tons si élevés et si graves, et parfois si étrangement modulés, qu'on aurait pu supposer, avec quelque fondement, que le vieux gentilhomme pleurait, riait ou chantait.

Ombert, en homme d'action, ne s'arrêta point sur l'escalier pour résoudre ce problème dans les conditions où il était posé, ce qui est une propension familière à tous les philosophes; mais il ouvrit brusquement la porte et se prit corps à corps avec le fait. Certes il aurait pu passer une heure sur l'escalier dans cette attitude fatigante qui fait porter les deux tiers au moins du poids du corps à une jambe pliée et privée par conséquent d'une grande partie de sa force, avant de supposer ce qu'il vit du premier moment en entrant dans la salle.

Le sire de la Bourdaisière était assis devant les débris d'un repas qui devait avoir été passable, à en juger par les reliefs dispersés çà et là sur la table. Le vieux sire pleurait et gémissait le plus lamentablement du monde. A sa droite riait bruyamment un vieux hère à qui ses chausses et ses larges bottes de buffle donnaient tout l'air d'un gentilhomme campagnard; et à sa gauche se tenait, les mains pendantes, la tête inclinée sur la poitrine, et chantonnant d'un ton lugubre et pitoyable, un vieillard vêtu de noir des pieds à la tête, chauve comme un genou, et pourvu d'une barbe blanche qui ne nuisait point à l'air imposant de toute sa personne. Ces deux inconnus, qui tournaient à peu près le dos à la porte, ne virent point d'abord le baron, ce fut le sire de la Bourdaisière qui aperçut le premier son gendre.

A cet aspect, le vieux sire sentit sa langue clouée à son palais, et les larmes dont il accompagnait le récit qu'Ombert avait interrompu tarirent magiquement. Malgré son ivresse, il reconnut son gendre dès le premier abord, et il éprouva quelque honte à être surpris en compagnie et dans un état mal séant à son âge. Cependant, résolu de payer d'assurance, il désigna le baron à ses hôtes et le leur présenta comme son gendre.

Ceux-ci se levèrent aussitôt et s'inclinèrent profondément sans interrompre les exercices qui paraissaient absorber toutes leurs facultés morales, car le premier ne cessa point de ricaner, tout en retenant des deux mains ses brayes qu'il avait dénouées pour mettre à l'aise son gros ventre, et le second poursuivit d'un ton mâle une sorte de psaume bachique.

Ombert, comprenant l'état dans lequel se trouvaient ces trois personnages, salua sans mot dire, et, s'étant aperçu qu'ils étaient entrés dans cette période de bavardage et d'obstination qui est une des plus avancées de l'ivresse, il résolut de les pousser aux dernières conséquences de l'orgie, afin de disposer d'eux comme bon lui semblerait, ce qui ne doit point faire supposer au lecteur qu'il eût sur eux des vues coupables. Ombert était un homme de mœurs trop douces et trop régulières pour s'arrêter à un projet autre que de rentrer dans la paisible possession de son domicile envahi.

A cet effet, il fit substituer aux débris qui jonchaient la table quelques mets à sa convenance et des flacons pleins d'un vin généreux, qu'il se mit à distribuer largement à ses hôtes, sans s'oublier lui-même.

Le sire de la Bourdaisière, à cet aspect inattendu, se blâma d'avoir méconnu son gendre en craignant ses reproches, et il entreprit de lui donner quelques renseignements sur ses hôtes; mais la tâche était au-dessus des forces de ce bon seigneur; son récit, incidenté de détails inutiles, ponctué de hoquets déplacés, ne put jaillir des limbes de son cerveau que par des saillies incomplètes ; l'interjection y dominait hors de toute mesure les autres parties du discours ; les noms de Vic, de la Houssaye, de Sambrejeu, s'y trouvaient confondus et entrecoupés des exclamations suivantes : — Malheureux père! fille infortunée! Mort au duc! vengeance!

Le baron, surpris d'entendre prononcer par son beau-père des noms qu'il croyait lui devoir être inconnus, comprit qu'il existait quelques rapports entre ses deux hôtes et les personnages que ces noms désignaient. Il ne tenta point d'obtenir de la Bourdaisière des renseignements plus précis, car il savait qu'à défaut de l'ivresse sa funeste habitude d'éluder les questions directes eût rendu tout éclaircissement impossible ; et il résolut d'attendre, pour obtenir quelques détails, que la raison fût revenue à ses convives. Aussitôt que ceux-ci furent transportables, Ombert manda son hôte, qu'il chargea de les déposer dans l'appartement du sire de la Bourdaisière; quant à ce dernier, Ombert le fit déshabiller par Bertram et coucher dans son propre lit, l'aubergiste ayant déclaré que sa maison était pleine, et qu'il ne pouvait disposer d'aucune chambre en faveur des deux inconnus. Le sire de la Bourdaisière, qui avait conservé l'usage de la voix, même en perdant l'usage de la parole, protesta longtemps par des gémissements lamentables contre une mesure aussi arbitraire, mais le sommeil eut enfin raison de ses plaintes, et Bertram ayant tiré le rideau sur la faiblesse du vieillard et réparé les désordres de ses deux acolytes, Ombert put goûter lui même auprès d'un feu clair et pétillant les délices d'une sieste qu'un peu de fatigue lui avait rendue nécessaire.

En s'éveillant, une heure après le coucher du soleil, il aperçut aux nouveaux reflets du foyer que Bertram n'avait point cessé d'entretenir la jaune figure du Rechin qui, accroupi dans les cendres, et l'œil fasciné par la braise, semblait converser extatiquement avec les salamandres qui se tordaient et dansaient devant lui.

— Eh bien, maître, dit le baron, que regardez-vous là, de cet air mélancolique et possédé?

Le bohémien tressaillit, comme si Ombert l'eût réveillé.

— Monseigneur, dit-il, le feu a pour nous des mystères que je ne saurais vous dévoiler en un jour. Nous adorons en lui l'image la plus sensible de la pensée, qui est le plus dissolvant et le plus actif de tous les éléments, car il ne faut pas moins d'une heure à celui-ci pour dévorer quelques misérables tronçons de bois sec, et il y a telle combinaison de la pensée qui en moins d'une minute fait d'un homme sain un cadavre.

— Mon maître, repartit Ombert, vous me paraissez faire un étrange et ridicule abus de cet élément que vous dites si décevant et si rétif, et j'aperçois dans le tissu de votre glose des trous à passer le poing. D'abord, en faveur du feu que je n'adore pas comme vous, mais que j'estime davantage, je citerai la foudre, qui ne met pas un bien long temps à terrasser un homme sain ou malade, il n'importe, et j'ajouterai, sans parler des incendies, qui ne prouvent pas médiocrement la puissance de votre Dieu, que je vis il y a cinq ans, sur le marché de la ville de Tours, jeter au bûcher un bohémien de votre tempérament à peu près, qui fut rapidement changé en quelque chose qu'on aurait à peine osé appeler un cadavre. Or je doute qu'il y ait au monde une pensée qui pût aller aussi vite en besogne. Mais sans parler davantage du feu qui est un terrible compère, il y a dans le coin de cette cheminée un estoc des mieux affilés, qui, entre les deux mains d'un gentilhomme, besognerait aussi lestement, je vous jure, que la plus farouche pensée qui ait jamais traversé le cerveau d'un bohémien.

— Puisque vous me donnez franchise de philosopher avec vous monseigneur, dit Jehan, j'entreprendrai de vous répondre. Vous venez de vous échauffer comme s'il s'agissait de défendre votre baronnie, et comme si vous sentiez la puissance de votre caste indirectement attaquée par la prépondérance que j'attribue aux idées sur les choses. En ceci vous avez fait preuve de discernement ou d'instinct, car le temps est proche, peut-être, où les alchimistes ne seront pas seuls à savoir que la foudre dont vous parlez est improprement nommée le feu du ciel, où la pensée allumera des incendies plus rapides, plus redoutables que ceux qui dépeuplent les villes, qui dévastent les bois. En ce temps-là les bohémiens de mon tempérament seront nombreux ; et tel de ces mécréants qui aurait peine à soulever cet estoc, si léger aux mains d'un gentilhomme, fera tomber au tranchant de la pensée les mille têtes de ce colosse dont l'estoc a fondé la puissance et la gloire. Oubliez-vous que le levier, qui est la plus formidable combinaison des forces, n'est rien sous la main qui le met en jeu, et que cette main elle-même est le levier de la pensée?

— Maître, interrompit le baron, vous raisonnez trop bien : pour moi, si j'étais roi de France, je me ferais raison des bohémiens, qui sont de dangereux sujets, au moyen d'un levier dont la combinaison est des plus simples ; il se compose d'une poulie et d'une corde avec le premier soliveau venu pour point d'appui.

— Si vous étiez roi de France, monseigneur, vous feriez des bohémiens dont il s'agit un levier pour déraciner duchés, baronnies, et vous prendriez votre peuple pour point d'appui.

— Vrai Dieu! j'aimerais mieux lutter corps à corps avec chacun de mes barons que de lâcher de tels limiers sur ma brave noblesse. Un roi est un gentilhomme, après tout, et celui qui reniera le premier ce beau titre, je tiens sa mère pour ribaude d'un bohémien, et son fils pour roi sans couronne et peut-être sans tête.

— Pour le dernier point, je suis de votre sentiment ; et voilà pourquoi je jugerais la pensée un élément plus dissolvant et plus actif que le feu lui-même, car son triomphe ne gît qu'en ses ravages ; mais la pensée elle-même est un fait dont les suites s'enchaînent avec une inexorable rapidité, et mieux vaut marcher avec elle qu'entreprendre de lui résister.

— Vous parlez en bohémien, maître Jehan.

— Et vous en gentilhomme, monseigneur ; aussi je vous admire et vous envie, car en ce temps mes pareils sont encore sujets du gibet et de la corde, et les hommes de votre rang et de votre courage meurent dans leur lit ou sur un champ de bataille, ce qui est fort doux. Aussi me verrez-vous accepter les charges de ma caste d'aussi grand cœur que vous braverez celles de votre rang, si les moines de Marmoutiers vous le rendent.

— Les moines de Marmoutiers, dit Ombert, sont aussi des bohémiens.

— C'est, reprit le Réchin, la pire variété de l'espèce ; mais nous les cernons, en ce moment, à votre insu, comme au leur, et je puis vous jurer que vos affaires sont en bon train. N'êtes-vous pas certain de la protection du duc de Bourgogne ?

— Je l'espère, mais s'il échoue !

— Craignez plutôt qu'il ne réussisse, car c'est dans la prospérité que les princes ont le moins de mémoire. Si jamais celui-ci atteignait au but qu'il se propose, et qu'il vous a laissé entrevoir ce matin, j'aurais, moi, tout à craindre, et vous fort peu à espérer ; mais je ferai en sorte qu'il ne soit qu'à demi satisfait.

— Fort bien, car j'avais déjà quelque scrupule de le servir dans une entreprise au préjudice de monseigneur le roi, bien que l'état déplorable de celui-ci mène la France à mal ; mais peut-être monseigneur le duc n'aspire-t-il qu'à la régence, dont la reine s'est montrée indigne, et dont le duc d'Orléans sera bientôt débouté, je l'espère.

— Si jamais le duc de Bourgogne est régent du royaume, il est à supposer que le successeur du roi Charles se nommera Jean III et non pas Charles VII, à moins que le duc de Guyenne ne prenne à cœur de venger son oncle.

— A ce propos, je reconnais, dit Ombert, que la mort du duc d'Orléans est décidée ; mais ce que j'ignore encore, c'est le moyen que l'on veut employer pour le contraindre au combat, à moins que ce ne soit au milieu d'une émeute que le duc de Bourgogne, ou quelqu'un de ses gentilshommes, tel que le sire de Flamene, ou moi, qui sommes les plus offensés, ne l'abordions les armes à la main.

— Je crois que les chances ne seront pas égalisées dans cette affaire comme dans un tournoi, et qu'on n'usera pas de tant de courtoisie. Il n'y a qu'un guet-apens qui puisse nous faire raison d'un si grand personnage.

— J'avoue qu'un tel moyen m'inspire quelque répugnance.

Le Réchin secoua la tête avec impatience :

— Voilà, dit-il, ce que j'ai toujours craint. Comme si des gens de cœur avaient besoin de faire à chaque instant montre de leur courage. Les affaires sont les affaires. Si les choses se passent ainsi, monseigneur, je ferai en sorte que vous n'y preniez part que lorsqu'il y aura des dangers à courir.

— Fort bien ; mais que vais-je faire dans cette assemblée ?

— Encourager les écoles à soutenir monseigneur de Bourgogne au cas où un soulèvement viendrait à se déclarer, et leur promettre, en cette occasion, l'appui du noble duc et de ses gens dans toutes les prétentions de l'Université.

— Eh bien, soit ! partons, la soirée est fort avancée, et j'en veux être quitte à minuit.

Le bohémien leva en même temps les yeux et les épaules et poussa un soupir, puis il suivit Ombert qui sortit en recommandant à son hôte le sire de la Boutaisière.

Mais celui-ci, qui avait entendu la fin de la conversation d'Ombert et du Réchin, était déjà dans la rue. Il suivit de loin son gendre qui, guidé par le bohémien, se dirigeait vers les ruines de Vauvert. Les conspirateurs, pour se réunir, avaient fait choix de ce lieu écarté où l'on ne devait point craindre d'interruptions inopportunes. Les veilleurs de nuit, le guet et les autres gens du prévôt n'auraient eu garde d'y pénétrer, peu curieux de vérifier si les effrayantes légendes qui s'y rattachaient avaient ou n'avaient pas de fondement. De ces histoires ou de tous ces dires superstitieux, très-répandus sans doute au quinzième siècle, le seul lambeau qui soit resté dans la circulation est la locution proverbiale du diable de Vauvert, auquel le bon Pantagruel renvoyait son ami Panurge. De ceci nous pouvons inférer, maître François Rabelais n'étant point un historien inconséquent, que ce diable n'était point aussi méchant que noir. Ainsi le pensaient également les conspirateurs qui, au moment de l'arrivée d'Ombert et de son guide, remplissaient déjà l'enceinte des ruines. Divisés en groupes, ils discutaient d'une voix basse et grave. De temps en temps une énergique malédiction, un éclat de voix impatient sur-le-champ réprimé, jaillissaient de ces sombres chuchotements. La scène n'était éclairée que par les rayons de la lune. Bien que la blonde Diana regardât alors Paris face à face, sans que le plus léger voile de brume vînt ternir ses yeux d'azur, le lecteur pourrait accuser nos conjurés d'étourderie pour avoir si aveuglément compté sur la clarté de cet astre féminin et s'être dispensés de tout autre luminaire ; mais sans invoquer la constance bien connue et inattaquable de l'amante d'Endymion, nous dirons que sa présence n'est ici qu'une coïncidence parfaitement indifférente, qu'un hasard heureux pour nous seuls dont la curiosité va toujours cherchant des visages de connaissance ou des figures qui l'intéressent. Quant aux conjurés, ils n'ont point besoin d'y voir pour se reconnaître et pour se confier. Un léger attouchement, un son presque insaisissable, leur suffisent. Nous ne savons si le duc de Bourgogne, Jean sans-Peur, figure parmi les chefs de l'ordre maçonnique : ce qu'il y a de certain, c'est que les partisans de ce prince populaire avaient adopté pour emblèmes l'équerre et le niveau, tout ainsi que les francs-maçons, et comme eux aussi se servaient de signes mystérieux pour se reconnaître entre eux. Ombert avait été mis par le Réchin au courant de ces pratiques : il n'éprouva donc aucune difficulté à pénétrer dans le cœur de l'assemblée. Ce n'était point cependant sans quelque répugnance que le bon chevalier se prêtait à ces grimaces qui, disait-il, sentaient à la fois le moine et le nécromant, deux espèces d'êtres qu'il avait également en exécration. Il eût préféré un mot d'ordre chevaleresque, et s'était tu sans se montrer satisfait quand Jehan lui avait représenté qu'un mot était plus facile à surprendre qu'un signe. Le bohémien était beaucoup trop modeste, en exprimant par un signe singulier les moyens qu'il possédait pour communiquer avec les autres adeptes sans recourir à la parole. Un signe ! disait-il : il ne quittait jamais son homme, surtout lorsque c'était quelque jaune visage comme lui, sans en avoir échangé une demi-douzaine, très-variés toujours, et qui certes pouvaient plus facilement surprendre qu'être surpris. Il y avait donc à Vauvert des figures que l'on devait sans étonnement rencontrer dans une réunion nocturne, et qui auraient pu tenir convenablement leur place au sabbat, dans une débauche, une de ces débauches où le sang coulait aussi volontiers que le vin, et même dans une embuscade de voleurs : masques angulaires et basanés de chats ou de bohémiens, larges faces de truands abrutis, trognes ribaudes et avinées d'écoliers tapageurs, voilà ce qui se présenta d'abord aux yeux d'Ombert. Mais au centre de l'assemblée se trouvait un groupe de personnages tout différents qui présidaient sans trop de gêne ce conventicule composé d'éléments si bizarres et si difficiles, quoique leurs visages austères et capables fussent en contraste parfait avec leurs accoutrements cavaliers, les façons de leurs compagnons, le lieu et l'heure de la scène. Ce fut vers eux que Jehan le Réchin se dirigea : quoiqu'il se plût avec les gens de sa sorte, on a pu voir qu'il ne dédaignait pas ceux des classes plus élevées, et qu'il les fréquentait même au delà des exigences de sa position. Au reste, c'est un reproche qui ne lui est pas applicable en cette occasion.

— Vraiment, disait une voix doctorale, monseigneur le duc de Bourgogne se hâte peu de nous envoyer un ambassadeur. Si lente résolution et prompte exécution s'accordent ensemble, la besogne une fois entreprise ne dormira point dans ses mains ; mais quand sortira-t-elle de sa tête ?

— Ne savez-vous pas, messire, répondit le Réchin arrivant à propos, que pour faire le bon vin il faut que le raisin soit mûr ?

Le recteur et les régents, car ces personnages n'étaient rien moins que les sommités de l'Université, se tournèrent aussitôt vers l'audacieux et métaphorique interrupteur qui, sans déchoir de son imperturbable effronterie, se laissa complaisamment examiner. La prestance étrange du bohémien n'avait rien de commun avec la dignité d'un ambassadeur, et certes il était permis aux révérends de se méprendre quelque peu sur sa qualité.

— Tu es bien hardi, ribaud, d'introduire tes facéties au milieu de nos graves préoccupations.

— En ce cas, je tremble pour monseigneur le duc de Bourgogne qu'il ne soit trouvé bien hardi par vous, messire, de m'avoir, moi chétif et indigne, député vers une aussi respectable assemblée,

Et afin qu'on ne pût se méprendre au sens ironique de ses paroles, le bohémien les accompagna d'un geste circulaire et d'un ricanement qui firent naître quelques murmures parmi les écoliers ; mais l'intérêt était trop vivement excité pour prendre le change au premier incident. Le Réchin savait cela à merveille : sa hardiesse n'était guère que de la perspicacité.

— Toi, l'envoyé du duc de Bourgogne ? L'envoyé du diable plutôt !

— Possible tous les deux, messire. Voici, au reste, qui vous prouvera que je ne suis point un imposteur.

Le Réchin saisit alors sans cérémonie la main du baron et la présenta aux révérends.

— N'ayez peur, messeigneurs, ce n'est point un ergot de Satanas, mais bien une main chrétienne où gît le propre anneau de monseigneur le duc, empreint de son cachet, et que chacun connaît.

— Malgré cet insigne, nous pourrions encore hésiter, car il n'est pas possible qu'un si puissant et noble prince ait pu ainsi placer sa confiance.

— Ah! messire, le temps n'est peut-être pas loin où les princes aimeront mieux s'appuyer sur les manants et les rustres, que sur les chevaliers et sur les clercs. Mais ne vous mettez davantage en souci, je ne suis que l'introducteur du véritable envoyé de monseigneur de Bourgogne. C'est un chevalier d'ancienne chevalerie, et qui peut à tous égards vous porter la parole.

Cela dit, le bohémien céda la place à Ombert, qui jusque-là s'était tenu dans l'ombre, attendant, avec sa patience accoutumée, que son compagnon eût terminé ses jongleries.

— Eh bien, sire chevalier, reprit le recteur de son ton doctoral qui lui avait quelque peu échappé pendant son colloque avec le Rechin, monseigneur le duc de Bourgogne est-il enfin décidé à procurer à l'Université la satisfaction éclatante qu'elle réclame pour ses priviléges violés? Nous devons déclarer que si nous ne l'obtenons immédiatement nous nous retirerons de France et irons chercher ailleurs une protection que tout le monde ne nous refusera pas. Que feront cependant les écoliers que nous laisserons privés d'enseignement et de retraite?

— Oui, clama Bastien le Gaucher, que ferons-nous? pense-t-on que nous travaillerons quand nous trouvons que c'est déjà trop d'étudier?

Il était dit qu'Ombert ne pourrait se saisir de la parole. Il fut heureux pour lui que la grossière saillie du Gaucher vint arrêter à sa source le flux de l'éloquence du recteur. Celui-ci pourtant ne tança point l'irrévérend écolier; l'Université était non-seulement un corps enseignant, mais encore une institution active. Sa puissance ne résidait point seulement dans les idées de ses maîtres, mais encore dans les bras de ses sujets, dont un grand nombre n'étaient enrôlés sous sa bannière qu'à titre de soldats. Dans un temps de crise on devait ménager des gens qui n'étaient pas très-assidus sur les bancs des colléges, mais qui se seraient battus vaillamment pour leurs priviléges.

— Messire, dit Ombert, si le duc de Bourgogne eût voulu encore attendre et patienter, il ne m'aurait point député vers vous. Je n'entends rien aux subtilités politiques et pense que l'occasion est toujours bonne quand on a de bonnes épées. Monseigneur de Bourgogne n'est pas maître souverain dans la bonne ville de Paris. Le cours régulier de la justice est entravé du fait de madame la reine et de monseigneur le duc d'Orléans, lequel est un rebelle et un hérétique, un fauteur du pape de Rome, tandis que le pape d'Avignon.....

— Prenez garde, mon fils, s'écria le recteur, ne vous prononcez ni pour l'un ni pour l'autre. La soustraction d'obéissance est inévitable en pareil cas. En effet, chacun des élus n'est que le représentant d'une fraction de l'Eglise qui est une et ne saurait être partagée...

— Je n'entends pas davantage à ces subtilités théologiques. Quand j'aurai fait mon message, vous pourrez, si vous le désirez, messire, discuter sur ce sujet avec mon compagnon, qui est grand partisan de la pensée et des mots vides de sens. Pour moi, j'ai à vous dire de la part de monseigneur le duc de Bourgogne que, puisqu'on refuse justice à vos plaintes et à vos supplications, vous êtes en droit d'essayer de la menace. Faites interrompre les études; que les écoliers se montrent en force et armés; qu'ils crient hautement à la violation de leurs priviléges et demandent réparation. Et si le prévôt de Paris trouve mauvais que l'on trouble ainsi ce qu'il appelle la tranquillité publique, ne vous faites point faute de rudoyer ses gens. Les hommes d'armes de monseigneur le duc seront prêts à vous soutenir. Et alors, Dieu soutienne le droit! Ceci est-il de votre goût, mes maîtres? ajouta Ombert en se tournant vers les écoliers et les soudards qui s'étaient rapprochés du groupe principal pour entendre le baron. Une acclamation unanime ne lui laissant aucun doute sur les sentiments de cette partie de ses auditeurs, Ombert se ressouvint que c'était avec le recteur qu'il devait traiter

— Dieu nous est témoin, s'écria le vénérable personnage en levant les yeux au ciel, que nous avons tout fait pour éviter ces déplorables extrémités. Que le mal retombe sur ceux qui ont levé la main contre l'arche sainte!

— Amen! dit le cordelier Jean Petit.

— Tout va bien, Allah ker'm' dit Jehan le Réchin.

— Je suis de votre avis, mon respectable guide, dit Ombert, qui n'avait répondu que par un salut à l'imprécation dolente du recteur, ainsi partons.

— Non pas, sire chevalier, je ne pourrai remplir de cette nuit l'emploi dont vous avez bien voulu me gratifier près de votre personne. Votre mission est finie, la mienne ne l'est pas. J'ai à prendre avec ces honnêtes gens quelques arrangements nécessaires.

— Mais, vrai Dieu! me faut-il rester à ta suite?

— Ne vous emportez pas; je vous donne un guide qui vous conduira aussi sûrement que moi par tous les détours de Paris, et qui vous sera peut-être d'aussi agréable compagnie.

Et il présenta au baron Zéa, l'intrépide et l'inévitable Zéa, couverte cette fois d'une cape d'étudiant, et qui demanda au baron s'il craignait de se trouver seul avec elle. Tous deux quittèrent les ruines de Vauvert.

XXII

Les événements marchent.

Comme le lecteur pourrait s'étonner que le baron n'ait rien trouvé à répondre à la sorte de reproche que Zéa vient de lui adresser sous forme interrogative à la fin du précédent chapitre, nous le prierons de considérer que nous ne sommes point sténographes, et que nous ne pouvons nous croire obligés à rapporter les moindres mots sortis de la bouche de nos personnages, mais seulement les plus importants. Il est vrai que le sire de la Roche-Corbon n'est point un bavard, et qu'il est tel de ses compagnons qui eût pu, à plus juste titre, nous suggérer cette réflexion sensée, mais un peu tardive. Nous pourrions encore répondre qu'elle nous a été inspirée dans le but de préserver le digne chevalier d'un travers devenu incurable chez quelques-uns des gens qui l'entourent. Ombert est d'un caractère intéressant et que sa facilite rend accessible a toute sorte de contagion : il a plus que tout autre le droit d'être traité avec égard et mesure. Pour ôter le prétexte à toute réplique, il nous est d'ailleurs facile de dire que la bohémienne n'attendit point la réponse du baron, qui fut un peu embarrassé du ton demi-provocateur, demi-ironique, dont elle l'avait interpellé, assez pour avoir besoin de réfléchir avant de parler, pas assez cependant pour rester immobile cloué à sa place.

Pendant quelques minutes, Zéa marcha en avant et Ombert la suivit, en admirant l'allure dégagée et l'air délibéré de cette jolie créature qui, avec ses jambes fines, sa taille svelte, son manteau arrondi sur le bras droit, son gracieux col et sa tête penchée vers l'épaule gauche, formait bien la plus charmante silhouette d'écolier de quinze ans qui se fût jamais dessinée aux rayons du flambeau nocturne.

— Zéa, dit Ombert rejoignant tout à coup son guide, vous êtes une fille singulière et capricieuse. Votre humeur varie aussi souvent que votre costume. Je dois dire, à la vérité, que la bouderie convient aussi bien que la joie à votre visage, et que vous portez d'une égale aisance la jupe et le pourpoint. N'y a-t-il donc en vous que de la coquetterie?

— Messire, répondit la bohémienne d'une voix lente et triste, et sans cesser de regarder devant soi, vous avez fait de rapides progrès dans les sciences de ce pays; vous savez qu'il faut prévenir une accusation par une autre : mais pourquoi vous hâter ainsi? Je ne vous ai point fait de reproches, vous savez emmieller vos paroles de compliments; pourquoi me parler ce langage nouveau? les hirondelles, qui viennent comme ma race des pays du soleil, ne se prennent point avec des appeaux.

— Zéa, je suis habitué à vous entendre parler en énigmes. Tout ce que je puis comprendre à ceci, c'est que vous avez quelques griefs contre moi. Ne détournez point la tête, parlez-moi, si vous voulez, votre langage païen; mais qu'au moins votre voix soit joyeuse et que je vous voie me sourire.

— Autrefois, messire, quand les nuages du ciel m'attristaient, je n'avais besoin que de fermer les yeux et de regarder en moi pour que mon front s'éclaircit. Maintenant, c'est en vain que je regarde le bleu du ciel et que je donne ma joue à caresser à l'haleine pure de la nuit, ce n'est plus sur mon front qu'est la tristesse, c'est dans mon cœur!

— L'air de Paris est trop pesant pour nous, Zéa; on respire plus à l'aise, on marche plus librement sur les collines de la Touraine et dans les déserts de Fontainebleau.

— Quoi! messire, vous vous souvenez encore de votre patrie! de

la patrie de votre femme! et vous n'avez pas oublié le nom des lieux où vous rencontrâtes la bohémienne Zéa! Je suis fâchée que ma vue vous reporte à des souvenirs si peu dignes de vous, tel que vous êtes aujourd'hui.

— Méchant enfant! vous raillez sans pitié. Je ne suis point changé, Dieu m'en est témoin. Le jour qui me réunira à ma chère Catherine dans le château de mes pères sera un jour bien heureux pour moi; celui où je devrai renoncer à vous, Zéa, m'attristera pour longtemps.

Ce que disait Ombert n'était point très-chevaleresque. *Les servir toutes, n'en aimer qu'une* était un précepte admis en théorie, mais qui devait être quelquefois oublié dans la pratique par des hommes qui, ainsi que le sire de la Roche-Corbon (et l'ayant choisi pour principal acteur, nous devons nécessairement le regarder comme le type de son époque), se laissaient plutôt guider par leurs sensations que par le raisonnement.

— Oui, poursuivit le baron, je le sens, je vous aime, Zéa, cela est aussi vrai qu'il est vrai que j'aime Catherine; pourtant j'ai tort de comparer ces deux sentiments. L'un est plus profond sans doute, mais l'autre est plus attrayant. J'imagine qu'il y a là quelques sorcelleries. J'avais pu croire d'abord que vous vous étiez laissé prendre à vos propres enchantements. Ah! vous avez bien plus que moi oublié les rochers de Fontainebleau, Zéa!

— Nullement, messire, et d'ici à peu de jours, demain peut-être, je partirai pour les aller revoir.

— Et vous croyez que je vous laisserai partir, enfant! non, non! je ne vous quitterai plus.

— Mais je vous quitte, moi, messire.

— C'est un jeu, je suppose, Zéa, je le trouve cruel. Ne voulez-vous point y mettre fin?

— Rien n'est plus sérieux; mais cessons ce débat dont je souffre plus que vous. Tout ce qui vous entoure est sérieux; prenez garde, Ombert, vous avez mal placé votre confiance! Ah! poursuivit-elle, interrompue par une pensée tyrannique, j'aurais pu me contenter d'occuper la seconde place; mais n'être rien que ce qu'une autre femme jeune ou artificieuse pourrait être, jamais! Adieu, messire, vous devez vous reconnaître ici. Hâtez-vous, de peur de faire attendre madame de Vic.

— Qu'est-ce à dire? s'écria impétueusement le baron. Diane n'est rien pour moi, je ne la verrai plus.

— Oui, maintenant, vous oubliez Diane pour Zéa, parce que vous êtes près de moi. Dans quelques instants, vous m'oublierez à mon tour près d'elle. Messire, vous reconnaissez mal le sacrifice que vous a fait une si noble et si chaste dame. Vous avez intérêt à la ménager; moi qui suis votre amie et une pauvre fille bohème, pourquoi vous souciez-vous de moi?

— Zéa, je jure par tous les saints ou par tous les diables, comme il vous plaira, que c'est vous que j'aime!

— Eh bien! je m'enfuis avec cet aveu. Ombert, adieu, encore une fois; gardez-vous de rien confier à cette femme, et ne laissez point échapper mon nom dans ses bras.

En achevant ces mots, la bohémienne, qui s'était tenue à distance d'Ombert depuis que la conversation avait pris une tournure un peu vive, s'élança vers le baron, lui saisit la main, y imprima légèrement ses dents, et bondissant comme un chevreuil, disparut en un instant au détour de la rue.

Le premier mouvement de l'amoureux chevalier avait été de la poursuivre; mais n'ayant point encore jeté de fil mnémonique dans le dédale parisien et n'étant guidé par aucun indice, ni moral, ni matériel, car l'existence de cette fille étrange était aussi mystérieuse et fantasque que sa course était rapide et silencieuse, Ombert changea promptement de pensée. Il s'arrêta, prêta l'oreille, frappa du pied avec colère et désappointement, puis revint tranquillement sur ses pas. Le baron ne s'amusait jamais, comme les enfants et les esprits faibles, à trépigner et à pleurer devant une impossibilité; connaissant sa force, il ne la dépensait jamais en pure perte.

En ce moment, Zéa n'existait plus pour lui. Il se trouvait tout près de la porte dérobée de l'hôtel Saint-Pol, qui lui donnait accès chez madame de Vic: il était en quelque sorte dans le cercle d'attraction de la sirène, et il n'aperçut aucun motif pour ne pas céder au charme nouveau qui opérait sur lui.

Le baron tourangeau n'avait pas fait d'aussi rapides progrès dans la politique que dans la galanterie. Il est bien difficile de mener de front ces deux études absorbantes à un égal degré, et il n'a été donné d'être maître passé dans l'une et l'autre à la fois, qu'à quelques organisations vraiment prodigieuses.

Soit qu'il n'eût pu s'arracher que fort tard des bras de madame de Vic, soit qu'il se fût égaré de nouveau sur les traces de Zéa, peut-être même pour ces deux motifs réunis, Ombert n'arriva qu'assez tard à la grande réunion dont le duc de Bourgogne, lui-même, lui avait parlé. Le vieux portier se montra encore plus sourd, et nous dirions aussi plus aveugle, si ce n'était une absurdité, qu'il ne l'avait été la première fois qu'Ombert s'était adressé à lui.

Notre héros venait de répéter, pour la troisième fois sans succès, le mot de passe, et était tout prêt à essayer de faire intervenir, dans son monologue, le nom du diable, celui de Notre-Dame se trouvant impuissant, lorsque le Réchin vint à son aide et lui épargna un blasphème, ce qui est énorme, et l'ennui de s'en retourner comme il était venu, ce qui est quelque chose.

— Je crois, dit le bohémien, que votre seigneurie est encore dans l'embarras. Vous êtes heureux de trouver partout des amis. Pourtant je voudrais que vous n'en vissiez pas dans chacun des hommes ou des femmes que vous pouvez rencontrer.

— Par le chef de mon père, s'écria Ombert, si ce n'était respect pour monseigneur le duc et aussi pour les cheveux blancs de cet obstiné vieillard...

— Et très-fidèle serviteur, pourriez-vous dire aussi, messire.

— Fidèle, je le crois, mais il ne s'agit point de cela ici. Ne suis-je point pour monseigneur de Bourgogne?

— Ah! messire, il est si facile de se tromper en ce temps-ci! on sait si peu pour qui sont des gens qui la plupart du temps ne le savent pas eux-mêmes! Je ne parle pas pour vous, messire; mais lorsque les maîtres doivent avoir la bouche close, les serviteurs font bien de fermer les yeux et les oreilles.

— Eh bien! fais en sorte que cet homme les ouvre de bonne grâce, ou, par Dieu! je passerai sans sa permission.

Le vieux cerbère, abusant de la faculté que possèdent quelquefois les sourds d'entendre ce qu'on leur dit à voix basse, laissa le Réchin s'approcher et lui parler à l'oreille. Sa figure resta impassible; il n'ouvrit point la bouche, seulement il avertit Ombert, par un signe de main, qu'il était libre d'entrer dans l'hôtel.

La position armée que tous les princes et particulièrement le duc de Bourgogne, tenaient à cette époque, leur permettait de rassembler leurs partisans sans éveiller les soupçons, du moins plus que de coutume; car les sujets fidèles, les partisans de la monarchie devaient être continuellement inquiets par la permanente rébellion des grands vassaux de la couronne.

Le duc de Bourgogne n'avait donc pas eu besoin de voiler des semblants d'une fête ou d'un festin cette austère réunion, ce qui eût été d'ailleurs fort peu dans ses goûts. Le choc des hanaps n'était pas nécessaire pour provoquer l'étreinte des diverses pensées de haine qui animaient tous ces hommes contre le duc d'Orléans, haines héréditaires, haines d'ambition, de jalousie, d'amour-propre; haines sombres et invétérées, haines bouillantes et jeunes, haines ingrates, haines dévouées et aveugles, sur lesquelles s'élevait la haine mortelle et implacable de Jean-sans-Peur, résultat de toutes les passions réunies et dont l'intensité était portée au comble par la question d'être ou de ne pas être, c'est-à-dire, ici, d'être ou de ne pas être régent. L'assemblée n'était point composée d'éléments aussi divers qu'on pourrait l'inférer d'après l'humeur populaire de ce prince, qui était trop bon politique pour risquer un conflit entre la hauteur des nobles et la susceptibilité des bourgeois, conflit où il n'aurait certainement rien gagné. Il pensait aussi, sans doute, que si la popularité ne fait point déroger un prince, il n'en est pas de même pour les seigneurs d'un moindre rang. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout en se posant comme le champion des intérêts populaires, il ne choisit jamais de favoris dans les rangs du peuple, ce que fit souvent son hautain et spirituel antagoniste.

Au milieu de ses barons et de tout l'entourage de sa puissance féodale, Ombert retrouva le duc tel qu'il l'avait vu seul à seul dans le secret de son retrait de travail. Il portait le même costume sombre et sévère, son visage gardait l'expression taciturne et vague sous laquelle il avait accoutumé de déguiser les agitations de sa pensée et ses investigations extérieures. Près de lui se tenait un homme de grande taille, puissant d'épaules et terrible de mine, qu'il nomma du nom de Saint-Georges.

Ombert regarda avec curiosité ce chevalier qu'il ne connaissait que par sa grande réputation guerrière, et qui était cité comme le plus illustre et le plus ferme champion de Bourgogne. C'était en effet un de ces hommes d'airain comme le siècle en offrait quelques-uns, et qui, réunissant toutes les conditions héroïques, un cœur de lion, et une vigueur athlétique, était fait pour servir de bras droit aux têtes fortes. Tel fut Tanneguy Duchâtel, tel était le sire de Saint-Georges. Ce fier seigneur, accoutumé sans doute à exciter l'admiration, ne répondit aux regards d'Ombert que par un coup d'œil presque farouche, dont celui-ci ne se formalisa pas, imaginant que ce pouvait être une expression habituelle. Le jeune baron ne s'étonna pas davantage du ton et de l'air de réserve dont on accueillit ses questions; mais il fut surpris au dernier point de la présence de son beau-père en ce lieu.

Le vieux sire de la Bourdaisière parlait d'une façon vraiment fort animée à quelques têtes grises ou chenues qui lui accordaient une attention aussi sincère de leur part que divertissante pour Ombert.

Qui eût jamais pensé trouver un conspirateur dans ce vieillard si fort adonné aux jouissances de son âge, si ami du repos et des consolations de la table. Quelle dissimulation profonde! et que devint, en cette occurrence, l'opinion de César sur les hommes sobres! Ombert, moitié pour jouir de cette plaisanterie du hasard, moitié dans l'intention d'en épargner quelques conséquences à cet honnête seigneur auquel il était vraiment attaché, s'approcha adroitement de lui, et montra tout à coup sa jeune et brune figure au milieu de cet auditoire décrépit et deteint; mais l'aspect d'Ombert ne produisit point son effet ordinaire sur le vieux et cependant tout nouvel orateur, qui releva la tête, et d'un ton mécontent et ferme dit à son gendre ces paroles qui auraient dû devenir proverbiales comme le discours de l'âne de Balaam :

— Vous tiendriez mieux votre rang parmi des écoliers, messire, que parmi des gens sensés.

— Mais, répondit Ombert, les écoliers sont aujourd'hui au nombre des gens sensés, j'entends des partisans de monseigneur le duc de Bourgogne.

Cette réponse légèrement sophisticale et détournée embrouilla la logique toute primitive du vieux seigneur. Ombert se disposait à poursuivre ce premier succès, mais il fut obligé de renoncer au projet de retraite qu'il formait pour son beau-père, en voyant le duc de Bourgogne se diriger de son côté.

— Monsieur le baron, dit le prince à Ombert, d'ici à deux jours nous aurons tous justice des insultes que nous a faites la cour. Si vous n'avez point perdu le goût de la vengeance, il vous sera loisible de le satisfaire; je veux qu'il y ait autant de coups donnés que d'insultes reçues, puisqu'on ne peut, malgré tant de crimes, tuer qu'une seule fois.

Ombert assura le duc de son entier dévouement à la cause qu'il avait embrassée, et ajouta que si le ressentiment des injures que lui avait fait essuyer le duc d'Orléans n'était plus le seul motif qui le portait à se ranger sous la bannière de Bourgogne, il n'en était pas moins persistant dans sa haine et son désir de vengeance.

— Bien, messire, répliqua le duc, je vous tiens pour un loyal et hardi chevalier. Quand il faudra jouer de l'estoc et baisser les piques, nous vous ferons appeler. Tout le monde ne sait pas se servir de toutes les armes.

Ombert ne s'inquiéta pas longtemps de l'obscurité que présentaient parfois les paroles du duc, il ne se demanda même pas à quoi était utile cette réunion. Confiant dans la sagesse du prince et dans la promesse qu'il lui avait faite de l'employer bientôt activement, il retomba dans les préoccupations passagères qui lui servaient à se distraire de ses peines réelles et profondes : car, en son âme, il n'avait point transigé avec son amour ni avec sa haine. Ces deux sentiments n'avaient rien de commun avec les sensations superficielles auxquelles le chevalier s'abandonnait, moitié par curiosité, moitié pour occuper son active organisation.

Après avoir confié son beau père au Réchin et à son écuyer, le baron se dirigea, suivant son habitude de chaque soir, vers l'hôtel Saint-Pol, et se trouva, en peu de temps, aux pieds de Diane de Vic, plus belle, plus enivrante, plus caressante que jamais. La lumière des lampes était toujours très-favorable à la beauté de cette femme; mais ce soir-là, ses yeux avaient un éclat, ses manières une vivacité, sa voix un charme vraiment particulier. Ombert attribua ce redoublement de passion, chez sa maîtresse, à la pensée des dangers qu'il allait bientôt courir et qui amèneraient peut-être une séparation. En homme qui croyait à la mission angélique des femmes, et qui les aimait, il ne put s'imaginer autre chose, et il s'abandonna tout entier aux séductions de la gracieuse et amoureuse Diane.



Ombert vit alors un homme et un enfant étendus sanglants.. — Page 53.

Suivant sa coutume, il lui renarra ses occupations de la journée, appuyant surtout sur ce qu'il avait vu à l'hôtel d'Artois, et n'omettant que ce qui était peut-être le moins important à cacher, c'est-à-dire ses distractions galantes. Quoique la passion du bon chevalier pour madame de Vic ne fût guère que la transformation de celle qu'il portait au sexe féminin en général, il n'en évitait pas moins tout ce qui eût pu lui causer la moindre peine, le moindre souci. Qui n'eût craint, en effet, de froisser cette frêle et douce créature prête à s'affaisser sous le poids de chaque sensation, et qui, loin de pouvoir supporter les tourments de l'amour, semblait s'anéantir dans ses jouissances! Il est vrai que le lendemain Ombert la retrouvait aussi vive, aussi éveillée, que si elle se fût endormie au couvre-feu; mais, quoique la psychologie fût une science alors peu connue que le baron n'était point homme à pressentir, il pouvait se dire, avec un peu de cette bonne volonté qu'ont les amants les moins absurdes, que c'étaient là miracles de sentiments. Un homme plus avancé eût pensé probablement que sous ces fins tissus de peau blanche, transparente et satinée, se cachaient des nerfs d'une vigueur et d'une élasticité peu commune, et que le sentiment qui leur donnait le ressort était peut-être plus physique que moral. Le lecteur verra par la suite quelle de ces opinions s'approchait davantage du vrai : nous nous bornons à lui apprendre ici qu'aucune n'y arrivait parfaitement.

Diane avait écouté avec beaucoup de patience les confidences d'Ombert. On eût même dû croire qu'elle y prenait un certain intérêt. Cependant elle ne lui fit point de questions, et, l'interrompant au moment où il allait se livrer à des considérations sur l'étrangeté de l'apparition de son beau-père à la réunion des conjurés : — Com-

ment, dit-elle d'une voix admirablement courroucée, d'ici à quelques jours vous allez partir, vous mettre en campagne, et qui sait? ne jamais revenir peut-être, car ce sera une guerre cruelle et acharnée, et vous n'avez à me parler que du duc de Bourgogne et de votre beau-père! Je respecte fort l'un et l'autre; mais je crois l'avoir assez longuement prouvé.

— Diane, ma chère, si ce discours vous déplaisait, que ne m'avez-vous parlé plus tôt? En vérité, j'aurais préféré vous parler d'amour, et vous m'avez fait une méchanceté dont vous porterez la peine.

— Laissez ma main, Ombert, je suis décidée à ne plus vous aimer.

— Mais vous haïssez toujours le duc d'Orléans?

— Est-ce au tour de celui-là maintenant? Voyons, qu'avez-vous à m'en dire?

— Que dans deux jours il aura probablement cessé de vivre.

— Ah! dites-vous vrai? de qui le tenez-vous?

— Du duc de Bourgogne lui-même.

— Pauvre prince! il va expier bien rudement ses fautes!

— Comme vous le plaignez! Diane; je devrais être jaloux; mais non, je ne vous aime que davantage. Vous êtes aussi bonne que vous êtes gracieuse et belle. Laissez-moi, je vous prie, défaire cette natte de cheveux.

La belle se laissa faire complaisamment; elle paraissait triste et absorbée, et Ombert crut même voir briller une larme dans ses yeux. Il s'empressa de l'essuyer avec un baiser.

— Ah! dit la sirène avec un soupir qui paraissait bien venir du fond du cœur, Ombert, vous ne me connaissez pas encore. Vous êtes comme les autres : moi-même j'ai cru que ma haine était implacable, et maintenant...

— Oui, maintenant plaignez-le si vous voulez, car votre bras, ma belle, n'est pas assez fort pour le sauver.

— Ce bras n'est pas aussi faible que vous le croyez, messire, dit Diane de Vic en relevant sa jolie tête blonde et déployant son bras arrondi et blanc comme l'albâtre. Ainsi posée avec ses cheveux en désordre, ses sourcils et ses lèvres légèrement contractés, elle avait réellement un air d'énergie qui surprit le baron, et qui pouvait lui expliquer quelques lettres de la charade jouée sous ses yeux dans la forêt de Fontainebleau; mais Diane se laissa de nouveau retomber dans sa nonchalante distraction. Ce fut au tour de l'amant de prendre le ton du reproche.

— Vous vous êtes plainte de mes longs discours tout à l'heure, madame; moi, je me plains de votre long silence à présent.

— Ne me querellez point, Ombert, je me sens triste ce soir.

— Ce qui me flatterait beaucoup si le duc d'Orléans était à ma place et que je fusse à la sienne.

— Vous êtes bien injuste, messire; car c'est vous qui m'avez ainsi changée. En vérité, j'ai tant d'amour pour vous dans le cœur, qu'il n'y a plus de place pour tout autre sentiment.

— J'ai tort! j'ai tort! dit Ombert transporté; Diane, je suis un fou, et vous êtes un ange; j'implore mon pardon à deux genoux.

Pour toute réponse, Diane jeta ses deux bras autour du cou du chevalier, et, baissant lentement la tête, l'embrassa chastement sur le front.

— Et puis, dit-elle, quand vous m'avez parlé des dangers qui menaçaient le duc d'Orléans, j'ai pensé à ceux que vous affrontez aussi. Je ne sais pourquoi je m'imagine que je vous vois ce soir pour la dernière fois.

Ombert se prit à rire, et se félicitant de n'être point très-accessible aux idées superstitieuses, fit observer à Diane que, lors même que ses pressentiments devraient être justifiés, c'était une raison pour profiter du temps qui leur était laissé.

— En vérité, si vous continuez, poursuivit-il, je finirai par m'attrister moi-même; car notre tête-à-tête commence à me rappeler mes dernières entrevues avec Catherine, je veux dire la baronne de Roche-Corbon.

— Eh bien! dit madame de Vic piquée, ce doit être pour vous un souvenir doux et triste.

— Très-doux et très-triste, reprit le baron gravement. Puis changeant de ton et se rapprochant de la capricieuse beauté : Ma chère Diane, dit-il, il nous manque pour un tête-à-tête conjugal quelque chose qui n'est point nécessaire dans un tête-à-tête amoureux.

— Et quoi?

— C'est d'être mari et femme.

Ceci sembla à Diane une raison suffisante pour changer d'humeur et devenir aussi folle, aussi rieuse qu'elle venait de se montrer plaintive et langoureuse. Elle déroula tous les serpents de la séduction pour enlacer le cœur d'Ombert. Elle oublia le passé et l'avenir dont elle venait de se montrer si soucieuse, pour s'enivrer de son bonheur présent. Elle jura qu'elle n'avait jamais aimé véritablement qu'Ombert, elle le lui répéta en se roulant à ses pieds, en se suspendant à son cou, en s'asseyant sur ses genoux, en le serrant dans ses bras; elle fut tour à tour emportée, passionnée, tendre, grave, folâtre; véritable Protée féminin, elle revêtit toutes les expressions de la passion, excepté les larmes dont elle savait qu'il ne faut point abuser pour deux raisons : parce que c'est ennuyeux d'abord, et ensuite parce que les yeux s'en ternissent.

Le baron était transporté au septième ciel. Il y avait loin, en effet, de ces tourbillonnantes voluptés aux tranquilles jouissances de l'hymen qu'il avait presque seules connues; car ses amours avec Zéa avaient été un éclair que ses sens surpris n'avaient pu apprécier. Cependant on doit lui rendre cette justice, qu'il ne blasphéma point ses souvenirs conjugaux, tout en s'abandonnant aux charmes d'un amour illicite.

Un souper exquis avait été préparé pour servir d'intermède aux enchantements de madame de Vic. Ombert y fit honneur. Quant à la dame, elle se borna à effleurer quelques mets du bout de ses dents ou de ses doigts, et regarda son amant, le servant et l'amusant de gracieuses plaisanteries. Puis elle lui prépara avec un soin charmant un grand hanap de vin épicé que le chevalier vida à sa santé. Quelques instants après, il était endormi dans les bras de Diane.

Quand il se réveilla, au bout d'un laps de temps qui ne pouvait être bien long et par suite d'une secousse assez violente, il se trouva entre les mains de gens d'assez mauvaise mine qui lui parurent être des gardes de la prévôté.

Cette vue acheva de libérer son cerveau des fumées d'amour et de vin qui l'offusquaient. Par un effort brusque et désespéré auquel ne s'attendaient pas ses ennemis, il leur échappa et bondit vers l'endroit de la chambre où il se rappelait avoir déposé ses armes; mais on s'en était déjà emparé.

— Rendez-vous, messire, lui dit le sergent, et nous ne vous tuerons pas.

— Vous êtes des lâches et des misérables! dit Ombert; que me voulez-vous?

— Nous avons ordre du duc d'Orléans et du prévôt de Paris d'enlever le baron de Roche-Corbon; nous devons maintenant nous borner à l'emmener.

Toute résistance se trouvant inutile, Ombert se résigna et se remit entre les mains du sergent. Tous les gardes se jetèrent aussitôt sur lui.

— Allons, dit le sergent, c'est bien assez de deux; parce qu'il ne se défend plus, vous voulez tous l'attaquer.

— Vous êtes un brave homme, dit Ombert. Ayez soin de mes armes, je vous prie; vous devez savoir qu'un homme tient à son épée.

— Plus qu'à sa tête souvent, à ce qu'il paraît. Mais je ferai ce que vous désirez, d'autant plus que cette épée me plaît fort et que la dague est fort bien ouvragée. Beaucoup de gentils-hommes m'ont laissé leurs armes à garder en pareille occurrence. J'en ai chez moi de quoi armer une compagnie.

Comme il finissait ces mots, on introduisit Ombert dans une salle basse de l'hôtel Saint-Pol, où il aperçut, à sa grande stupéfaction, son beau-père en personne ainsi que deux autres vieillards, tous trois bien et dûment garrottés, et aussi entourés de gardes de la prévôté. Quelques personnages vêtus de noir ou de rouge, qui se trouvaient dans le fond de la salle, parurent à Ombert d'un augure encore plus sinistre que tout ce déploiement de soudards.

— Ah! mon gendre, s'écria le sire de la Bourdaisière, je suis bien aise de vous voir : au moins nous souffrirons ensemble.

— Mort de ma vie! s'écria le baron, est-ce qu'on oserait ainsi, contre toute justice, porter la main sur des gentil-hommes? Mes maîtres, apprenez que je suis feudataire de la couronne.

— Ce n'est pas là ce que nous avons à vous demander, messire, dit un des hommes noirs, mais bien tout ce que vous savez sur un complot ourdi contre notre gracieux seigneur et maître Charles VI, roi de France; contre madame la reine et le très-puissant prince Louis, duc d'Orléans, lieutenant général du royaume.

Ombert refusa de répondre à toutes les questions qui lui furent adressées, niant la compétence des juges auxquels on l'avait ainsi déféré, et qui, disait-il, semblaient plutôt des tourmenteurs que des justiciers. Au reste, la précision de l'interrogatoire n'aurait pu lui laisser l'espoir de combattre des renseignements trop exacts et dont il n'était malheureusement pas difficile de deviner la source. Le bon chevalier se regarda comme perdu et ne s'occupa plus qu'à rassembler ses forces pour demeurer digne et calme sous un coup aussi inattendu.

L'interrogatoire ne fut pas plus heureux vis-à-vis des trois vieux seigneurs, qui ne purent comprendre grand'chose aux questions qui leur furent posées. L'un chantait, l'autre sifflait et le troisième divaguait. A cette triple manière de ne pas s'exprimer, le lecteur a dû reconnaître, comme Ombert, les trois hôtes convives de l'auberge des Trois-Mores, les trois faibles et respectables vieillards frappés dans la personne de leurs filles; enfin, pour les nommer, les sires de la Houssaye, de Chenelles et de la Bourdaisière, que les archers, envoyés à l'hôtel des Trois-Mores, avaient arrêtés en même temps.

— Ainsi vous persistez dans vos coupables dénégations? dit le juge.

Le sire de la Houssaye chantonnait.

Le sire de Chenelles sifflait.

Quant au sire de la Bourdaisière, il répondit à peu près ce qui suit :

— Vous voulez qu'il y ait un complot, mon Dieu! je ne demande pas mieux! Mais je ne suis occupé qu'à la recherche de ma fille; hors de là j'ai à peine le temps de dîner et de dormir.

— Je suis exactement dans le même cas, dit le sire de la Houssaye.

— Et moi de même, dit le sire de Chenelles.

— Comment peut-on s'imaginer que je conspire, reprit le sire de la Bourdaisière; mais, regardez-moi, messires, voyez mes cheveux blancs et ma décrépitude. Allons, mon gendre, aidez-moi donc, parlez; n'avez-vous pas à vous reprocher quelque forfanterie? Avez-vous offensé quelque mécréant qui, pour se venger, nous aura joué ce traître tour?

Ombert ne répondit point à son lamentable beau-père, et le juge voyant que les accusés repoussaient ses représentations, donna ordre à l'un des hommes rouges de remplir son office.

— Comme nous sommes pressés, dit le tourmenteur, nous commencerons par le vieux seigneur qui vient de faire un discours si touchant! Je n'ai point ici tout mon attirail; mais n'importe! une table et quelques seaux d'eau me suffisent pour soulager la conscience des pécheurs les plus endurcis.

Ombert essaya vainement de défendre son beau-père, qui opposa lui-même une résistance tout à fait désespérée et passablement énergique pour un homme décrépit. Réduit à l'inaction, le vénérable vieillard ne put l'être aussi facilement au silence.

— Je n'en boirai pas seulement un verre! C'est impossible! en vérité!... Je ne sais rien! que voulez-vous me faire avouer? C'est un empoisonnement qu'une telle question. Mon Dieu! prenez pitié de moi!

— Je m'étais douté, dit le bourreau, au visage rosé de ce vénérable seigneur, qu'il ne devait pas avoir pour l'eau un goût bien prononcé, mais je n'avais pas imaginé que l'on pût jamais concevoir une horreur si profonde pour ce liquide naturel. Quelle fortune nous avons là! Messire, puisque vous refusez de parler...

— Comment parler? Je crierai, je hurlerai même, mais je n'avalerai pas une goutte de cet homicide breuvage!

— C'est pure eau de Seine, messire, et je vous assure qu'après en avoir bu quelques huit ou dix pintes, vous ne la repousserez plus avec tant de chaleur.

Pendant ce colloque animé, maître Tortebras, tourmenteur juré de la justice de Paris, bourreau d'humeur caustique et parfaitement inexorable, avait, à l'aide de ses assistants ordinaires et de quelques soldats, fixé solidement sur la table l'infortuné seigneur de la Bourdaisière, après lui avoir au préalable glissé sous les reins le fourreau d'acier d'un estoc. Puis à l'aide d'une pince et d'un entonnoir il se mit en devoir de le métamorphoser en tonneau; mais point, hélas! en tonneau de vin de Vouvray ou de Bourgogne. Après la première pinte, le patient garda un sombre silence, il semblait humilié autant que désespéré; mais après la seconde, il déclara qu'il parlerait, qu'il dirait tout, demandant seulement qu'on le détachât.

Aussitôt qu'il fut remis sur ses pieds, il rejeta l'eau qu'on venait de lui faire avaler, soit que ce fût un résultat des émotions qu'il avait éprouvées, ou de l'invincible antipathie de son estomac pour cette boisson insolite.

— Je crois que c'est tout, dit-il.

— Eh bien! reprit l'homme noir, êtes-vous résolu à avouer...

— Que je n'ai jamais entendu parler de complot, oui, non-seulement je l'avoue, mais je le déclare et je le signerais même au besoin.

— Prenez garde, reprit l'homme noir, vous vous jouez de la justice...

— Mais il me semble que ce serait me jouer moi-même! Maudite eau! je crois que je n'en reviendrai pas! Comment croire que je m'exposerais à de pareils affronts plutôt que de parler! Si je savais quelque chose! Ah! je maudis tous les conspirateurs. Au nom du ciel! faites-moi donner un verre de vin de Touraine! un seul! je vous prie, ou vous allez me voir expirer!

— Allons donc! le vin fait perdre la mémoire, et nous voulons qu'elle vous revienne : il faut donc, au contraire, vous donner de l'eau, dit le Tortebras, chargé du rôle comique.

Comme il se disposait, sur un signe du juge, à recommencer ses opérations aquatiques, le sire de Savoisy se précipita dans la salle, suivi seulement d'un écuyer; il remit au juge une charte dont il le pria de prendre lecture, et, sans attendre davantage, il ordonna aux gardes de la prévôté de relâcher leurs prisonniers et de leur laisser toute liberté.

— Monsieur le baron, dit-il à Ombert avec une gracieuse courtoisie, je suis encore en reste avec vous, car le service que je viens de vous rendre ne m'a fait courir aucun danger. J'espère être arrivé assez tôt pour vous soustraire à tout mauvais traitement.

— Je vous remercie de grand cœur, messire de Savoisy, répondit Ombert, car la mort que je braverais volontiers à la guerre vient de m'apparaître bien ridiculement laide à travers les grimaces de ce maître bourreau.

— Vous êtes tous libres, messieurs, dit l'homme noir avec un sourire menteur.

— Grand merci! messire, répondit Ombert, car ce mot paraît vous coûter fort.

— Monsieur, reprit le sire de Savoisy, le duc d'Orléans ne pose aucune condition à la grâce qu'il vous accorde; il serait venu en personne vous assurer de son peu de rancune, si, au moment où il se disposait à quitter madame la reine pour se rendre ici, le sire de Courteheuse ne l'était venu quérir au nom du roi notre sire. Monseigneur sait que vous n'êtes pas de ceux qui se vendent, et c'est pourquoi il souhaiterait que vous puissiez un jour vous attacher à lui.

— Je ne saurais, messire, vivre à la cour, dont l'apprentissage serait trop rude pour moi qui ne suis plus assez jeune pour retourner à certaines façons.

— Messire, vous voyez quel cas fait le régent de ces façons qui vous sont odieuses.

Ombert ne répondit point à ces paroles qui venaient d'éveiller la douleur dans une plaie que l'agitation l'avait jusqu'alors empêché de sentir; le jeune chevalier eut la délicatesse de ne point faire de nouveau allusion à la trahison de madame de Vic, bien qu'après tout on pût voir plutôt de la surprise et de la honte chez le baron que de la colère amoureuse. Après avoir reçu les remercîments d'Ombert et des trois patients, Savoisy les guida lui-même jusqu'à la porte dérobée de l'hôtel Saint-Pol.

— Adieu, messire, dit-il à Ombert; si vous ne passez plus par cette porte, vous n'aurez point le chagrin de vous la voir ouvrir par moi, encore moins par monseigneur le duc d'Orléans, mais n'oubliez pas que la grande porte de cet hôtel ne vous sera jamais fermée.

— Vous êtes un courtois chevalier, messire de Savoisy. Que Dieu vous garde, vous et votre maître!

— Voilà, messire, un souhait qui, j'espère, sera exaucé, car je le tiens pour sincère.

Et il s'éloigna après avoir remis secrètement une lettre à Ombert. Les trois vieux seigneurs se disposèrent, sous la conduite de l'écuyer de leur jeune libérateur, à regagner l'hôtellerie des Trois-Mores. Ombert, peu soucieux de leur compagnie, prit une autre direction avec l'intention de tourner du côté de l'hôtel d'Artois avant de gagner le pont Saint-Michel. Le sire de la Houssaye chantait, le sire de Chenelles sifflait, et le sire de la Bourdaisière maudissait l'eau sous toutes ses formes, rivière, étang, fontaine et question. Mais Ombert avait fort à penser : les reproches et les avis de Zéa, les avertissements du Réchin, les atroces plaisanteries de madame de Vic, lui revenaient en mémoire. Il ne comprenait rien à la conduite de cette femme, ni aux caresses passionnées dont elle l'avait accablé au moment de le livrer aux tenailles du bourreau. Les sens émoussés de cette noble courtisane avaient-ils donc besoin de se ranimer à l'odeur du sang? Son amour avait-il besoin d'être exalté par la présence d'un supplice, ou bien n'était-elle qu'intrigante et corrompue, et cruelle seulement par légèreté! Puis Ombert se prit à penser au duc d'Orléans, à sa conduite généreuse, et il commença à se sentir quelques scrupules de tremper dans un complot qui vraisemblablement devait amener la mort du prince. Ce terme fatal de deux jours le saisit au cœur, et il s'en alla roulant dans sa tête des expédients pour avertir le régent du danger qu'il courait, toutefois sans compromettre ni le duc de Bourgogne ni aucun des conjurés. Ombert, cependant, en rêvant ainsi, s'était fort éloigné de la route qu'il avait compté suivre; l'habitude l'avait d'abord porté vers l'hôtel d'Artois, puis il avait suivi machinalement les rues qui s'étaient offertes à lui. Tout à coup il fut arraché à sa rêverie par un grand bruit de chevaux et de gens tel que celui d'une émotion populaire. Des flèches sifflerent au-dessus de sa tête : une troupe d'hommes armés, les uns à cheval, les autres à pied, déboucha dans la rue criant au feu. A leur tête était un homme en chaperon rouge qui, ayant aperçu Ombert à la lueur des torches, ralentit le pas de son cheval, et lui dit d'une voix dont le son bien connu fit tressaillir le baron :

— Vous venez trop tard, messire, la besogne est faite. Aussi bien était-ce trop rude pour vous; mais je ne renonce pas à vos services. Tout n'est pas fait : l'épée achèvera ici ce que la dague a commencé.

Ombert allait répondre et peut-être d'une façon dangereuse pour lui, quand il se sentit saisir le bras énergiquement.

— Qu'importe, dit le Réchin, car c'était lui, qu'importe qu'on le croie, vous pouvez protester en vous-même.

Cependant la troupe avait disparu.

— Ainsi, dit Ombert, craignant d'interroger le Réchin, ils ont avancé.....

— Et terminé, comme vous allez le voir, dit le Réchin.

Ombert, conduit par le bohémien à deux rues de celle où il se trouvait, marcha environ cinquante pas, et vit alors un homme et un enfant étendus sanglants sur le pavé et horriblement mutilés. C'était le duc d'Orléans et son page. La lumière d'une lampe allumée sous une image de Notre-Dame éclairait vaguement les cadavres après avoir éclairé les meurtriers.

Jehan arracha Ombert à la contemplation de cet affreux spectacle, et le quitta après lui avoir indiqué sa route.

De retour en l'hôtellerie où son beau-père, qui l'avait précédé, se livrait aux délices d'un souper réparateur, Ombert s'enferma au

verrou dans sa chambre, et, se promenant de long en large et à grands pas, il se mit à passer en revue dans sa tête les événements de cette grande journée. Tous s'effacèrent bientôt devant le plus solennel, qui était le dernier.

Il s'étonna de trouver une si amère saveur à cette vengeance qu'il s'était promis de savourer avec délices, et il se félicita de n'être entré pour rien dans l'ignoble guet-apens dont son ennemi venait d'être victime. Il faut avouer cependant que les détails de cet assassinat faisaient plus d'impression sur Ombert que le fait en lui-même; le baron était de son époque, malgré les tendances philanthropiques, les théories avancées et les mœurs douces que les préoccupations du chroniqueur lui ont prêtées durant le cours de cet ouvrage. Or, en ce temps, où le courage personnel était l'unique vertu estimée de la multitude, un homme qui en avait donné autant de preuves que le duc Jean, échappait au reproche de lâcheté qui s'attache de nos jours à tout assassinat.

On pouvait donc prévoir que l'impression d'horreur que lui avait laissée la scène de la rue du Temple ne tarderait pas à se dissiper, et que la joie d'être délivré d'un rival triompherait bientôt du souvenir même des dernières bontés du duc d'Orléans.

Ce souvenir, qui empoisonnait le triomphe d'Ombert, lui rappela naturellement la lettre qu'il avait reçue de Savoisy. Cette lettre était ainsi conçue :

« Un ami de la duchesse d'Orléans voit avec regret le sire de Roche-Corbon livré aux machinations d'un prince ambitieux et d'une femme artificieuse. Cette double alliance ne peut que nuire à ses intérêts en élevant une barrière insurmontable entre lui et un adversaire qui cherche l'occasion de réparer ses torts. En cessant de contrarier les efforts de ses amis, le baron de Roche Corbon ne tarderait pas à recouvrer en même temps sa Catherine et les biens que lui garde Valentine. »

Cette lettre fut un coup de foudre pour le baron. Mais, comme il n'était pas homme à se lamenter longtemps sur des faits accomplis, il comprit qu'il ne lui restait plus qu'à s'attacher de corps et d'âme au duc de Bourgogne, sur qui s'appuyaient désormais toutes ses espérances; et s'étant affermi de ce dernier projet, il se jeta sur son lit sans quitter ses vêtements, car le bohémien l'avait averti de se tenir prêt à tout événement.

Jehan ne se fit pas longtemps attendre; une heure avant le point du jour, il éveilla le baron en l'avertissant que son écuyer tenait son cheval prêt dans la cour, ainsi que celui qu'il avait fait acheter la veille pour le sire de la Bourdaisière.

Le vieux seigneur devait repartir pour la Touraine et attendre en paix dans son manoir l'issue de la crise politique.

Les sires de la Houssaye et de Chenelles emmenaient madame de Vic. Le dernier de ces deux seigneurs ne pouvait manquer de retrouver madame de Sambrejeu, sa fille, qu'il était venu chercher à Paris, pendant que celle-ci retournait à Nemours, séjour habituel de son père.

Quant à Ombert, tranquillisé sur le sort de Catherine qu'il savait attachée à la personne inviolable de Valentine de Milan, il ne lui restait plus qu'à quitter en grande hâte Paris, où le séjour des deux moines de Marmoutiers pourrait le compromettre gravement par une délation. Le duc de Bourgogne promettait de faire lever l'excommunication et la citation royale qui pesaient sur le baron; mais, prévoyant que les affaires politiques absorberaient toute son activité pendant les premiers mois, il engageait Ombert, qui n'avait point encore fait la guerre, à rejoindre en Flandre le sire de Jumont, qui poursuivait, au nom du duc, la guerre contre les Liégeois. Un certain nombre d'hommes d'armes arrivés de Bourgogne étaient mis à ses ordres, et l'attendaient à une journée de Paris.

Cette mission ne pouvait manquer de convenir à Ombert, qui l'accepta avec reconnaissance. Une nombreuse cavalcade sortit donc de l'hôtellerie des Trois-Mores, un peu avant le lever du soleil, et, après de longs adieux, se divisa en plusieurs bandes qui s'écoulèrent par des rues opposées.

La dame de Vic, tout occupée de dompter son cheval qui rongeait son frein et bondissait d'impatience, ne put assister aux adieux.

Le baron tournait l'angle d'un mur, quand Zéa tout essoufflée se jeta devant Gibby qui la reconnut et ne s'effraya point.

— Monseigneur, dit-elle à Ombert en passant une laisse au cou du brave Flint, voici un compagnon qui se perdrait dans la mêlée ; souffrez qu'il retourne avec moi à la Gorge aux Loups. Peut-être, au retour, passerez-vous par là pour l'y reprendre.

Et sans attendre la réponse d'Ombert, la bohémienne entraîna le fidèle animal dont les abois plaintifs se perdirent bientôt dans les rumeurs croissantes de la ville qui s'éveillait.

XXIII

Le départ et l'attaque.

Le pont-levis du grand et du petit Châtelet s'était abaissé devant le sire de Roche-Corbon, et son fidèle écuyer Bertram. Ils avaient côtoyé la muraille déjà noircie de l'église des Saints-Innocents et le portail tout neuf de la petite chapelle de Saint-Leu; et, grâce à l'ardeur de leurs chevaux, ils se trouvaient, un quart d'heure après leur départ de l'hôtellerie des Trois-Mores, assez loin dans la campagne, lorsqu'un chevalier de haute stature parut tout à coup devant Ombert, la visière baissée, ce qui annonçait un messager inhostile, et lui dit d'une voix rauque :

— Baron de la Roche-Corbon, suivez-moi, il se trouve à deux pas d'ici des gens qui ont besogne à vous confier.

Ombert jeta un regard sur le chevalier qui venait d'interrompre si brusquement le cours de ses rêveries, et ne fut pas médiocrement étonné de reconnaître le sire de Saint-Georges, le Goliath du parti bourguignon, qu'il avait vu naguère chez le prince.

Des questions adressées à un pareil homme fussent restées sans réponse; Ombert ne lui répondit donc qu'en galopant sur ses traces. Ils arrivèrent bientôt devant une masure qui semblait inhabitée, et, laissant leurs chevaux à la garde de Bertram, ils pénétrèrent dans la bicoque.

La première personne qui frappa les regards d'Ombert, fut le duc de Bourgogne lui-même.

Le prince, vêtu d'une casaque d'archer, était seul et appuyé contre le chambranle d'une vaste cheminée où brûlaient lentement quelques morceaux d'écorce. Il paraissait plongé dans une profonde méditation, et les plis de son front, presque entièrement cachés sous une toque de drap brun orné d'une simple fleur de lis d'étain, retombaient sur ses sourcils, ce qui donnait à sa physionomie un indéfinissable aspect.

Le bruit que les deux chevaliers firent en entrant l'arrachèrent tout à coup à ses réflexions; il leva les yeux, reconnut Ombert, et un sourire imperceptible glissa sur son visage pâle, impassible et sévère.

— Monsieur le baron, dit le prince, les bonnes intelligences sont plus difficiles à trouver que les bonnes lances, dans ce beau royaume de France. J'ai réfléchi, vous ne partirez pas avec mes hommes d'armes de Bourgogne pour le pays de Liége; c'est Saint-Georges qui conduira à Jean de Bavière les secours que je lui ai promis.

Le châtelain de la Roche-Corbon laissa voir sur son visage le déplaisir que lui causait cette nouvelle.

— Ne soyez pas si prompt à vous chagriner, reprit le duc qui s'aperçut de cette généreuse sensation La mission que j'ai à vous confier maintenant n'est ni moins périlleuse ni moins difficile; elle exige du courage, de la présence d'esprit, elle exige surtout la pratique d'une vertu bien rare, l'oubli et le pardon des injures.

Jean-sans-Peur jeta lentement ces derniers mots en les accompagnant d'un sourire amer. Il reprit : — Écoutez-moi, messire de la Roche-Corbon, les derniers événements qui viennent de se passer me mettent, de fait, à la tête de l'administration du royaume : je voudrais signaler mon avénement aux affaires par un grand acte de réconciliation religieuse, et je crois le moment favorable.

Un nouveau pape vient de s'asseoir à Rome sur le trône pontifical, il a pris le nom de Grégoire XII, et s'est engagé, avant et après son exaltation, à éteindre le schisme qui afflige depuis trop longtemps la chrétienté. C'est vers lui que j'envoie des agents habiles, et ce sont ces agents, dépositaires de mes secrets et de ceux de l'État, que je confie à votre garde, à votre vigilance, à votre bravoure. Me promettez-vous, sire de la Roche-Corbon, ajouta le duc d'un ton plus solennel et en appuyant sur chaque mot, de leur accorder l'appui de votre vaillance pendant le voyage, et celui de votre prud'homie et de vos conseils pendant toute la durée de votre ambassade?...

— Je le jure, monseigneur, interrompit énergiquement Ombert en mettant la main sur le pommeau de son épée.

— Je reçois votre parole, reprit le duc, et j'y crois. Changez donc la direction de votre voyage, et quittez le nord pour le midi..... Vous rejoindrez mes ambassadeurs à Dijon, et vous prendrez le commandement de leur escorte. Voici, ajouta le duc en tirant un anneau de son doigt et en le présentant à Ombert, ce qui servira à vous faire reconnaître. Partez, messire, partez en hâte, j'ai à cœur de vous savoir bientôt à Rome.

Puis après une pause :

— Songez, ajouta-t-il, que le duc de Bourgogne vous compte au nombre de ses plus fidèles chevaliers, et qu'il ne vous oubliera pas.

Ombert mit un genou en terre, baisa la main que le duc lui abandonnait avec une dignité courtoise, et, s'élançant sur son cheval, gagna, suivi de Bertram, la route de Dijon.

Malgré l'extrême diligence que firent Ombert et son compagnon, il ne parvint à rejoindre les envoyés de Jean-sans-Peur qu'à quelques lieues au-dessus de la ville de Mâcon. A la vue de l'anneau du prince, les hommes d'armes qui formaient l'escorte ne firent aucune difficulté de le reconnaître pour leur chef. La bonne mine, l'attitude martiale et la courtoisie du jeune baron lui attirèrent tout d'abord l'affection de sa troupe, mais la confiance et l'orgueil qu'il inspirait à ses gens d'armes ne furent pas partagés par les ambassadeurs du prince, qui, à sa vue, se blottirent dans leurs litières comme s'ils eussent vu le diable en personne.

— Sur l'âme de mon père, se dit Ombert, voilà des gens d'église qui ont le nez fin... ils sentent que je suis un excommunié. Qu'importe, allons toujours leur présenter mes hommages; je hais leur robe, mais je dois respecter et faire respecter leur caractère de prêtre et d'ambassadeur.

Et en finissant ce monologue, il haussa tout à fait la visière de son casque, et l'épée basse, et en faisant faire quelques voltes élégantes à son destrier, s'approcha de la splendide litière des deux frocards.

Mais sa surprise fut extrême quand il reconnut, dans ces deux prêtres, dom Guidon, sous-prieur de l'abbaye de Marmoutiers, et le frère Luce! les deux artisans de son malheur! Les perfides conseillers de l'abbé Hélias, et les Mercures encapuchonnés du duc d'Orléans, se trouvaient entre ses mains, à la portée de sa dague! Il n'avait qu'un geste à faire, et le sang de ces deux suppôts de Satanas coulait en expiation de son honneur et de son amour outragé.

Mais la loyauté chevaleresque du baron triompha des sentiments de vengeance qui bouillonnaient dans son cœur, il se remit en mémoire la promesse qu'il avait faite au duc de Bourgogne, les discours de ce prince, la sainteté de ses serments; il résolut d'immoler sa haine à l'obéissance qu'il devait à son seigneur

— Avouez, mes pères, dit-il en s'efforçant de sourire, que vous étiez loin de vous douter qu'au baron de la Roche-Corbon tomberait l'honneur de vous servir de guide et de sauvegarde. Dieu a ainsi arrangé les affaires de ce monde, il a voulu que les oppresseurs fussent quelquefois protégés par les opprimés

— Monseigneur le duc de Bourgogne, répondit dom Guidon, qui, plus maître de ses sensations que le frère Luce, avait déjà recouvré sa présence d'esprit, sait bien ce qu'il fait; il a voulu nous investir de sa confiance, de celle du roi et de l'État, et il a voulu confier la garde de nos personnes et l'inviolabilité de notre rang à l'un des plus braves et des plus hardis chevaliers de France. C'est bien: nous lui en rendrons nos très-humbles actions de grâces.

L'astucieux moine, en faisant allusion à l'ambassade dont il était chargé, rappelait à Ombert d'une manière indirecte qu'il était, ainsi que le frère Luce, couvert d'une égide sacrée, et que le châtelain de la Roche-Corbon ne pouvait sans crime user de représailles envers les députés de l'abbaye de Marmoutiers. — Confessez au moins, mes révérends, continua Ombert en laissant tomber une à une les paroles qui filtraient comme des gouttes de plomb entre ses dents serrées, que monseigneur de Bourgogne aurait pu faire un choix plus heureux. La France compte, quoi que vous en disiez (car je n'accepte pas vos éloges, mon révérend père), des milliers de chevaliers aussi braves que je puis l'être. Et je ne suis, mes pères, vous le savez, qu'un excommunié.

Ombert avait prononcé ce dernier mot d'une voix basse et stridente, et, pour le dire, il s'était approché si près de la litière, que l'écume qui s'épanouissait à la bouche de son coursier couvrait la pourpre des coussins de la litière, et que la plume de son casque se balançait sur la tête chauve des deux moines.

Le frère Luce frémit de tout son corps.

— La porte du bercail est toujours ouverte à la brebis égarée qui revient à la voix du pasteur, répliqua dom Guidon, et les trésors de notre sainte Église sont inépuisables.

— Oui, ajouta frère Luce dont la voix chevrotante décelait la terreur, le roi David, adultère et meurtrier d'Uri, trouva grâce devant Dieu. Ce grand prince, ce grand guerrier, écouta les remontrances du prophète Nathan, il s'humilia sous la main du Très-Haut. Comme David, messire de la Roche-Corbon, vous pouvez reconquérir le titre d'enfant de Dieu qui vous est retiré, mais qui ne vous est point ôté.

Le baron regarda le frère Luce, et les flammes qui s'échappaient de ses prunelles ardentes semblaient vouloir dévorer ce tabernacle gomorrhéen d'impudicité, de bassesse et d'imposture.

Le moine continuait de trembler.

— Eh bien, soit! mes révérends, dit Ombert en redressant la tête et laissant flotter la plume de son casque avec liberté, soit, j'accepte vos espérances, et je crois fermement que, les uns et les autres, nous serons jugés selon nos œuvres. En attendant, remplissons respectivement nos devoirs et advienne que pourra...

Comme Ombert avait à peine dépassé les blanches mules qui tiraient la litière pour se remettre à la tête de son escorte, il fut accosté par Bertram.

— Monseigneur, lui dit l'écuyer, j'ai de bons yeux, je m'en vante, et je reconnais un homme dix ans après l'avoir vu pour la première fois. L'un des deux frocards que nous conduisons avec une si mirifique courtoisie est le frère Luce, celui que je devais pendre selon vos ordres, et que je n'ai pas pendu à mon regret: il a beau prendre toutes sortes d'attitudes pour masquer son visage, j'ai démêlé ses traits: dites un mot, monseigneur, et je vais réparer le temps perdu et racheter ma faute en l'accrochant au premier chêne un peu solide que nous rencontrerons sur la route.

— Bertram, répondit Ombert, toutes les saisons ne sont pas bonnes pour faire la moisson: non-seulement je te défends de nourrir une semblable pensée, mais encore je t'ordonne de rendre à ces moines tous les hommages dus à leur robe. Veille uniquement à ce qu'ils ne s'échappent pas, et colore la surveillance active que tu exerceras sur eux par des démonstrations de respect: je réponds, sur ma tête, de leurs personnes au duc de Bourgogne.

— Cela suffit, monseigneur, repartit Bertram, vous serez content de moi, et je serai plus ponctuel dans cette circonstance que dans l'autre; quoiqu'à vrai dire je me plaise moins à honorer un moine qu'à l'envoyer au diable.

L'écuyer tint parole. Dans les hôtelleries où le cortége était obligé de s'arrêter, Bertram servait de majordome, d'échanson, de maître d'hôtel, et même de page aux deux moines; il ne les quittait pas plus que leur ombre, allait au-devant de leurs moindres désirs et s'étudiait à leur plaire en toutes choses. Frère Luce, aguerri par les bons procédés que l'excommunié avait pour lui ainsi que pour son compagnon, voulut quelquefois entamer le chapitre des souvenirs de l'attaque de l'abbaye, mais Bertram ne lui répondait que par des soupirs et des élancements d'yeux vers le ciel, et la reconnaissance en restait là.

Le cortége arriva ainsi jusqu'aux Alpes qu'il traversa sans encombre par le mont Jovis ou de Jupiter, appelé des lors, comme aujourd'hui, le mont Saint-Bernard. L'aspect de ces effroyables ossements de la terre n'inspirait au baron ni à ses compagnons qui, sans en excepter les gens d'église, n'étaient pas de grands clercs, de ces pensées sublimes, de ces paroles extatiques qui sortent aujourd'hui par milliers du cerveau de nos touristes. Ombert ignorait que les chemins, qu'il suivait le long des précipices et sur la crête des gouffres, avaient été tracés par Hercule, par Annibal et par César. Les gigantesques barrières de l'Italie et de la France ne lui rappelaient pas ces vers immortels de Pétronius Orbiter:

> Exuit omnes
> Quippe moras Cæsar, vindictæque actus amore
> Gallica projecit, civila sustulit arma
> Alpibus aeriis: ubi Graio numine pulsæ
> Descendunt rupes, et se patiuntur adiri.

Seulement il ne put s'empêcher de remarquer que la Roche-Corbon ferait une piteuse figure auprès de ces masses indestructibles dont les pieds touchaient aux enfers et dont les sommets, couverts de neige, se perdaient au milieu des nuages.

Ils entrèrent enfin dans le Milanais, et les hommes d'armes commençaient à se plaindre de n'avoir point eu, dans le trajet, des périls à affronter et d'ennemis à combattre (ce qui alors était une espèce de miracle), lorsqu'un soir, comme ils apercevaient les clochers aigus de la petite ville de Solenza, où ils devaient passer la nuit, ils furent assaillis tout à coup dans une gorge étroite par un nombre considérable de gens, qu'à la diversité de leurs armes, de leurs costumes et de leurs langages, Ombert jugea être de ces malandrins ou écorcheurs qui, tantôt par troupes formidables, tantôt par faibles détachements, infestaient les routes de France, d'Espagne et d'Italie.

— Çà, mes camarades, s'écria Ombert en baissant la visière de son casque, vous vous plaigniez naguère de n'avoir point eu d'occasion de signaler votre valeur pendant notre long voyage. Dieu nous offre une aventure favorable pour la déployer: montrons à ce ramas de brigands et d'assassins ce que peut le courage de douze hommes de France; et mettons-les en déroute au cri de guerre de notre nation: Montjoie Saint-Denis!

Ces paroles étaient à peine prononcées que le valeureux baron était déjà l'épée à la main au milieu de ces hordes affamées de sang et de pillage; ses hommes d'armes le suivirent la lance en arrêt, et cet escadron d'élite fit d'abord un affreux carnage dans les rangs tumultueux de cette canaille; mais les brigands avaient l'avantage du nombre et de la connaissance des lieux. Ils cédèrent avec habileté un terrain qu'ils ne pouvaient disputer avantageusement, et se répandirent sur les deux côtés du ravin, et de là firent pleuvoir des quartiers de rocs, des flèches et des arbalètes sur la litière, sur Ombert et sur les hommes d'armes.

— Rendez-vous! rendez-vous! clamait une voix dolente qui sortait de la litière, pour l'amour de Dieu et de la sainte Trinité, rendez-vous, messire de la Roche-Corbon, sans cela nous sommes des gens perdus; ces mécréants nous égorgeront, j'en suis sûr.

Cette voix était celle de frère Luce; le sous-prieur Guidon conservait, comme de coutume, plus de sang-froid et de dignité.

— J'ai promis de vous défendre, répondit Ombert, mais je n'ai pas promis de faire une action indigne d'un gentilhomme, et d'un

Français. Nous nous sauverons tous ou nous périrons tous, mais je ne me rendrai jamais.

— Noël! noël! noël! clamait encore le frère Luce.

Cependant Ombert voulant donner le moins de chances possibles à l'ennemi qui redoublait ses attaques avec une fureur croissante, fit marcher ce qui lui restait de gens d'armes devant la litière pour se frayer la route, et chevauchant lui-même avec Bertram, à côté de ce singulier *palladium*, faisant face à droite, à gauche, en avant, et repoussant avec une intrépidité peu commune les attaques effrontées de quelques enfants perdus trop après à la curée, et qu'excitaient les splendides dorures du char ecclésiastique. Mais ni les savantes dispositions stratégiques d'Ombert, ni la vaillance et l'opiniâtreté de ses hommes d'armes ne purent arracher la victoire. Un nouvel hourra de brigands mieux combiné que les précédents vint jeter le trouble et la confusion dans les rangs des Français.

Accablé par le nombre, et se défendant avec l'impétuosité du lion, chaque soldat trouva une mort glorieuse. Bertram en faisant à son maître un rempart de son corps perdit la vie. Enfin Ombert, lui-même, qui n'avait pas cessé un seul instant de combattre auprès de la litière, tomba percé de coups, et les derniers rayons du soleil couchant éclairèrent les funérailles d'une poignée de braves commandés par un excommunié.

XXIV

Le château de Solenza.

Quand notre intrépide chevalier eut repris ses sens, il se trouva couché dans un lit somptueux, dont les courtines, les rideaux et les couvertures de damas rouge s'épanouissaient comme autant de buissons ardents aux rayons du soleil qui filtrait à travers des abat-jour de bois de sandale. Il promena autour de lui des regards interrogateurs, et il comprit que la pièce où il se trouvait devait faire partie de quelque splendide château ou de quelque résidence royale. En effet les solives sculptées et dorées du plafond, les armoiries prodiguées sur les volets, sur les boiseries, sur les marbres de la haute cheminée, et jusque sur les escabeaux de la chambre, indiquaient suffisamment au premier aspect la puissance et le rang du possesseur.

Ombert chercha à renouer la chaîne de ses idées : il se rappelait bien les circonstances de son voyage avec le sous-prieur de Marmoutiers et le frère Luce; le combat qu'il avait livré dans les montagnes, la défaite qui en avait été le résultat, mais là se terminaient ses sensations; il ne pouvait s'expliquer les circonstances qui avaient précédé ou accompagné son arrivée dans le lieu où il se trouvait.

Ombert parcourut encore une fois des yeux avec une curiosité impatiente toute l'étendue de sa vaste chambre; il vit alors, dans un angle qui avait probablement échappé à ses premières investigations, un homme assis devant une table chargée de livres, et qui paraissait méditer profondément. Cet homme, vêtu d'une longue simarre de velours noir brochée d'argent, tournait le dos à Ombert et ne s'était point encore aperçu de son réveil.

— Où suis-je? demanda le baron d'une voix haute et claire.

A ces paroles l'inconnu se leva avec précipitation, et s'avançant vers le lit :

— Vous êtes, seigneur, répondit-il, chez Valentine de Milan, dans le château de Solenza.

La voix, la démarche, la figure de cet homme, frappèrent tout à la fois l'intelligence du baron, qui reconnut, sous les riches vêtements que portaient les médecins juifs et arabes au service des princes, Jehan le Réchin.

— Quoi! Jehan! s'écria Ombert en se mettant sur son séant, en croirai-je mes yeux? Est-ce bien vous?

— C'est moi-même, monseigneur, répondit le bohémien; il y a six semaines que je veille auprès de vous comme une mère veille auprès du berceau de son premier-né. Mes soins, grâce au ciel, ont été couronnés de succès, vous êtes sauvé, et dans trois jours au plus votre guérison sera complète.

— Six semaines! fit Ombert. Sauvé! Ai-je donc été, Jehan, en danger de mort?

— Les blessures que vous avez reçues, monseigneur, en défendant vos persécuteurs, étaient nombreuses et graves. J'ai cru un instant que mon art et mes soins échoueraient. La vigueur de votre tempérament et votre jeunesse ont été heureusement pour moi de puissants auxiliaires, et la mort a été vaincue.

— Mais il me semble, continua Ombert, qu'un seul sommeil sépare ce jour de celui où j'ai été blessé.

— Je le crois bien, monseigneur, car j'ai le secret de perpétuer le sommeil jusqu'au moment où la guérison est assurée. Qu'il vous suffise de savoir que vous avez été transporté par mon ordre du champ de bataille dans ce château, et que la veuve du duc d'Orléans a bien voulu abandonner cette partie de son manoir à l'excommunié et à l'Esculape arabe qui s'était consacré à son salut.

— Et Catherine? Catherine? Jehan, dit Ombert.

— Voilà un souvenir qui prouverait au besoin l'accomplissement de votre guérison, interrompit le Réchin en souriant, votre Catherine est ici, dans ce château, auprès de Valentine.

— Catherine est ici! s'écria Ombert. Ah! Jehan, courez la chercher, courez lui dire que son amant, que son époux, l'aime toujours, et que la première pensée de son cœur, que la première parole de sa bouche, a été pour elle! Courez, Jehan, courez...

— Un instant, un instant, monseigneur, répliqua Jehan avec un flegme bohémien, n'embrouillons pas nos affaires. Ne vous rappelez-vous donc pas que vous êtes excommunié, et que la très-honorée dame Valentine de Milan fait profession d'une piété scrupuleuse? Madame Catherine ne pouvait pas et ne peut entrer ici.

— Quoi? dit amèrement Ombert, Catherine a su que je touchais aux portes du tombeau, et elle n'a pu transgresser une fois, une seule fois, les lois barbares qu'on lui imposait!

— Par où serait-elle entrée dans cette chambre? monseigneur : les portes en sont murées depuis que nous y sommes installés, et à moins d'être oisel ou papillon, votre Catherine n'aurait pas su comment y pénétrer. Mais si, pour nous séquestrer du reste des vivants, on a fait le contraire de ce que Samson a fait à la ville de Gaza, en récompense, Valentine a établi un *tour* à l'instar des couvents dans cette muraille qui est en face de votre chevet. C'est par là qu'on nous passait les choses nécessaires à votre traitement et à ma subsistance. C'est par là aussi que votre Catherine venait avec sa douce voix me demander vingt fois par jour de vos nouvelles. J'ai souvent entendu, monseigneur, ses sanglots, ses soupirs, ses larmes, quand je lui donnais peu d'espoir de conserver votre vie. Depuis quelques jours j'ai joui de son allégresse, de son bonheur, car je lui avais annoncé votre guérison prochaine; mais prenez un peu de patience, monseigneur, votre femme ne peut tarder à venir, et si vous ne pouvez la voir, vous pourrez du moins lui parler.

— Oh! Jehan! vous me comblez de bonheur! fit Ombert.

— Maintenant, reprit le bohémien, qui s'était assis sans façon sur le pied du lit du baron, maintenant que votre cœur est rassuré sur l'amour et sur l'attachement que vous porte votre Catherine, parlons un peu de vos autres affaires. Votre expédition n'a pas été heureuse, vous le savez de reste; or donc, ce serait folie de retourner en France, où des persécutions vous attendraient peut-être encore. Le duc de Bourgogne, je le sais, vous a fait de belles promesses; mais, en supposant qu'il en ait l'intention, pourra-t-il les tenir? J'en doute; son pouvoir ne durera pas, et la mort méritée du duc d'Orléans ranimera les brandons de la guerre civile et favorisera la guerre étrangère. Jean-sans-Peur pourrait peut-être un jour subir le même sort que son rival. Mais ne cherchons pas à deviner l'avenir, arrêtons-nous au présent. Votre retour en France serait donc sans utilité pour vous et même dangereux pour les vôtres. Choisissez un asile sous le ciel pur de cette noble Italie. Retirez-vous, par exemple, en Sicile; un roi débonnaire y règne, vous y serez heureux, et vous y coulerez auprès de votre Catherine des jours exempts d'orages. Je me résume, seigneur de la Roche-Corbon, vous avez une vaillante épée, un nom illustre, de l'or, une femme belle, vous êtes encore jeune, vous êtes brave, vous avez fait sous le patronage du duc de Bourgogne l'apprentissage d'un homme politique, et vous pouvez aller loin en Sicile comme en France.

— Et la patrie? s'écria le baron.

— Et la liberté? répondit le Réchin, la comptez-vous donc pour peu de chose, et l'une n'est-elle pas préférable à l'autre?

— Mais, interrompit Ombert, vos raisons, comme toujours, maître Jehan, sont spécieuses. J'ai une épée, c'est vrai, qui fait ma gloire; j'ai une femme, c'est encore vrai, qui fait mon amour; mais où voyez-vous, je vous prie, que j'ai de l'or; de celui que vous m'avez prêté jadis il ne m'en reste guère, si toutefois il en reste, et les moines de l'abbaye de Marmoutiers se sont probablement mis en mesure de neutraliser pour longtemps les redevances de mes vassaux de la Roche-Corbon.

— Votre réponse résulte de votre ignorance des événements, repartit le Réchin, et il s'est passé depuis six semaines bien des choses dont il faut vous instruire. Apprenez donc que le sire de Savoisy a acheté, quelques jours après la mort du duc d'Orléans, et selon les instructions de ce prince, le vaste domaine de votre beau-père, pour créer l'apanage d'un bâtard chéri du régent, le jeune comte de Dunois. Le seigneur de la Bourdaisière a reçu en bons et beaux écus et agnelets d'or le prix de la vente, et il s'est empressé, muni de ce trésor, d'arriver auprès de sa fille. Il est ici, et vous le verrez bientôt, et vous n'aurez pas grand'peine, je pense, à décider ce digne gentilhomme à s'établir en Sicile; car, si je ne me trompe, le vin des environs de Syracuse n'est pas inférieur à celui qu'on récolte sur les coteaux de la Touraine.

— Allons, dit Ombert, nous verrons cela. Mais les moines confiés à ma garde, que sont-ils devenus?

— Ils sont maintenant, répondit Jehan, dans les chaudières de Satan, où ils ont envoyé tant d'autres. Votre chute a été le signal de leur mort; le sous-prieur a succombé en sage, le frère Luce en lâche. Il aurait, pour racheter ses jours, renié sa foi devant Dieu ; mais on n'a pas accepté le marché, et les écorcheurs l'ont expédié promptement. Vous êtes vengé, monseigneur, et ce qu'il y a de plus beau en cette occurrence, c'est que vous avez tout fait pour ne l'être pas. Aussi, cette loyale et courageuse conduite doit apaiser les craintes de votre conscience, si toutefois elle en a sur l'excommunication que les moines de Marmoutiers ont fulminée contre vous. Il est d'ailleurs des accommodements avec le ciel, et surtout avec l'Eglise, et si vous y tenez absolument, le pape de Rome ou celui d'Avignon pourra bien vous absoudre moyennant quelque argent.

— Païen! fit Ombert.

— Pour en finir sur ce chapitre, reprit le Réchin, je vous dirai que si vous avez perdu, dans la bataille, votre très-honorable écuyer Bertram, l'ancien écorcheur, j'ai su... je veux dire on a su sauver de la bagarre votre fidèle coursier...

— Ma Gibby ! exclama le baron. Maître Jehan, ajouta Ombert en branlant la tête, vous m'avez tout l'air d'avoir sauvé deux fois ma Gibby des griffes des écorcheurs et des brigands.

— Permettez-moi de ne point répondre à cette question, monseigneur, interrompit le Réchin. Il est des services que l'on doit recevoir comme la rosée du ciel, sans s'inquiéter d'où ils viennent.

— Ne prenez pas en mauvaise part ma réflexion, Jehan, reprit Ombert, je vous ai trop d'obligations pour chercher à pénétrer malgré vous les mystères qui enveloppent votre existence. Et à ce propos, Jehan, je n'oublie pas que vous m'avez prêté sur ma seule parole mille ducats; il faut que sur l'argent qu'a reçu mon beau-père je vous le rende. Jehan, cela est de toute justice.

— Les mille ducats me sont rentrés, et votre seigneurie aurait tort de s'en inquiéter davantage; le duc de Bourgogne m'avait donné une délégation pour les toucher sur les annates que dom Guidom et dom Luce emportaient à Rome.

— Mais, fit Ombert, qui commençait à suivre le fil ténébreux de toutes ces aventures, monseigneur de Bourgogne avait-il aussi donné une délégation sur la vie de l'homme qu'il avait chargé de les défendre?

— Cela peut être, dit le Réchin, mais on y a mis bon ordre. Quoi qu'il en soit, apprenez encore que, tandis qu'on éloignait sous un prétexte brillant le sous-prieur dom Guidom de l'abbaye de Marmoutiers, l'abbé Helias mourait, et que le cordelier Jean Petit, âme damnée de monseigneur de Bourgogne, était élu à sa place. Pour éviter un schisme dans l'abbaye où le sous-prieur comptait beaucoup de partisans, il ne devait pas reparaître. Or, monseigneur, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas, c'est un axiome de politique et de bohémien.

— Ah! fit Ombert comme un homme que l'on conduit de surprise en surprise, et qui se trouve réduit à ne plus prononcer pour formuler son admiration que ces monosyllabes; ah!...

Puis, après une pause :

— C'en est fait, dit-il au Réchin, je me retire en Sicile, Jehan, si toutefois ma Catherine et mon beau-père y consentent.

— Demandez-leur donc, répondit le bohémien, car je les entends l'un et l'autre derrière le tour.

Et presque aussitôt une voix douce, pure et limpide comme celle d'un archange se fit entendre; Ombert respirait à peine, il avait reconnu la voix de Catherine.

— Jehan, disait-elle, comment va ce matin mon cher Ombert?

Jehan ne répondit pas et pria par un geste le baron de garder le silence.

— Jehan! Jehan! Jehan! Ah! mon Dieu, continua-t-elle, en s'adressant à son père, serait-il arrivé quelque malheur! le mieux dont Jehan m'avait parlé ne se serait-il pas maintenu? Jehan! Jehan! Ah! si Ombert était plus mal, si...

Et elle se lamentait avec frénésie.

On entendit alors le sire de la Bourdaisière.

— Catherine, Catherine, disait-il avec sa grosse voix, il ne faut pas se désoler comme cela. Si Ombert était mieux hier, il n'y a pas de raison pour qu'il soit plus mal aujourd'hui.

C'était puissamment raisonné.

— D'ailleurs, Jehan est là, il cherche peut-être dans son grimoire, à l'heure qu'il est, une nouvelle théorie pour achever la guérison. On peut compter sur l'attachement de cet homme là. Tranquillise-toi, Catherine, tranquillise-toi.

Mais Catherine ne se tranquillisait pas du tout, elle pleurait, elle gémissait, ses mains frêles et délicates frappaient rudement la muraille, et elle s'écriait en sanglotant :

— N'être séparée de mon Ombert que par l'épaisseur de quelques pierres, et ne pouvoir arriver jusqu'à lui! et il se meurt peut-être! et il me demande peut-être! O mon Dieu! que je suis malheureuse!

Et elle redoublait ses coups en pleurant et en appelant : — Jehan! Jehan! Jehan!

Ombert ne voulut pas ou ne put pas se contenir plus longtemps.

— Catherine! ma Catherine! cria-t-il, tu m'aimes toujours, mes maux sont oubliés, ma félicité est de retour.

— Ombert! Ombert! c'est toi, cria de son côté Catherine. Est-ce bien toi? Ah! que ta voix me fait de bien!... que je suis heureuse!...

— Oui, ma Catherine! c'est bien moi, je suis guéri maintenant, bien guéri.

— O Dieu! dit Catherine, te voilà donc rendu à mes vœux et à mon amour, le ciel n'a point été sourd à mes prières. Mais, dites-moi, mon père, ajouta-t-elle en s'adressant au vieillard, ne suis-je pas sous la fallacieuse influence d'un songe, d'une illusion?... Parlez-lui, mon père, afin que mes doutes se dissipent.

— Mon gendre, est-ce bien vous? dit messire de la Bourdaisière; êtes-vous enfin tout à fait rétabli?

— Oui, oui, mon père, c'est bien moi, en chair et en os, je vous jure, qui, appuyé en ce moment sur mon démon familier Jehan, envoie des baisers et des fleurs à travers la muraille à ma chère Catherine.

— A la bonne heure donc, dit messire de la Bourdaisière, en se rengorgeant comme s'il eût fait un exploit digne de Roland.

— Catherine, reprit Ombert, dans trois jours d'ici, me suivras-tu, Catherine... cette fois-ci?

Ce dernier mot était plus qu'un reproche, c'était un souvenir amer pour Catherine; il retentit jusqu'au fond de son âme, elle répondit cependant aussitôt :

— Partout, Ombert.

— Nous irons chercher un refuge en Sicile. Catherine, y consens-tu?

— Le pays que tu habiteras, mon Ombert, sera le mien, sera celui de mon père, qui ne veut plus nous quitter.

— C'est vrai, ajouta le sire de la Bourdaisière, j'ai mieux aimé abandonner la France que ma fille.

— Eh bien, Catherine, Jehan nous conduira, dans trois jours, avec sa troupe, jusqu'au plus prochain port de mer. Là nous nous embarquerons, et nous irons loin du monde oublier nos chagrins, nos malheurs, et fonder la félicité de l'avenir.

— O mon Ombert! quelle joie d'être pour jamais réunis!

— Dans trois jours je te verrai, Catherine, dans trois jours cette affreuse muraille sera renversée, et je pourrai voler dans tes bras.

— Je vais prendre, dès demain, congé de la noble et charitable duchesse d'Orléans, dit Catherine; dès demain Valentine de Milan sera instruite de ma résolution suprême... O cher Ombert! ces trois jours vont me sembler trois siècles.

— Il faut pourtant que ces trois siècles se passent, dit le Réchin, qui ne s'était point encore mêlé jusque-là de la conversation, mais il est urgent de se retirer, madame la baronne; songez que je suis responsable de monseigneur votre époux, et si les émotions qu'il vient d'éprouver se prolongeaient, je ne pourrais, en conscience, répondre de rien.

Cet avis du Réchin hâta la retraite de Catherine, qui s'éloigna du tour après avoir renouvelé cent fois les adieux les plus tendres au seigneur de la Roche-Corbon.

— Oh! Jehan, dit alors Ombert, vous venez de bien avancer ma convalescence, je vous assure. La voix de ma Catherine a achevé de me raffermir le cœur.

— Votre seigneurie est donc bien sûre de n'avoir point, par la suite, de fâcheux souvenirs, repartit le bohémien avec une intention marquée?

— Eh! mon ami, quelle femme n'a point eu dans sa vie une heure de faiblesse?

— Vous avez raison, monseigneur, et j'ajouterai : quel est l'homme qui n'a point commis, dans la sienne, deux infidélités au moins?

Jehan faisait ainsi allusion à la double intrigue que le seigneur de la Roche-Corbon avait filée, presque simultanément, avec la dame de Vic et la bohémienne Zéa.

Ombert rougit et baissa les yeux.

— Dans trois jours je serai heureux, fit-il comme pour absoudre sa conscience. Catherine sera sur mon cœur.

— Oui, monseigneur, interrompit le Réchin, mais vous ne la serrerez pas sur votre cœur dans ces domaines et appartements de Valentine de Milan. Votre qualité d'excommunié vous fait d'abord une loi de vous éloigner d'ici au plus tôt, pour épargner la susceptibilité religieuse de la duchesse d'Orléans; puis ensuite Catherine retrouvera son époux; mais qui rendra le sien à Valentine? Il faut épargner l'image du bonheur aux infortunés, et il faut prendre pitié d'un amour qui n'a plus d'autre horizon qu'un sépulcre.

— Vous avez raison, maître Jehan, répondit Ombert, stupéfait de trouver dans le bohémien une si forte dose de sensibilité, et j'avoue que si j'ai parfois été surpris de vos syllogismes crochus, de vos apophthegmes borgnes et de vos déductions apocalyptiques, je le suis encore plus aujourd'hui de rencontrer chez vous une délicatesse et un tact de sentiments que j'étais loin d'y supposer.

— Grand merci, monseigneur, répliqua le Réchin en poussant un grand éclat de rire, mais quand vous fouillerez la terre dans votre jardin de Sicile, si par fortune vous rencontrez un vase grossier, mal façonné, ébréché par l'usage et par le temps, gardez-vous bien de le

dédaigner et de le rejeter avec mépris; ces vases, monseigneur, contiennent ordinairement de l'or ou des vins généreux, c'est-à-dire les deux choses dont les hommes ont le plus besoin au monde.

Pendant les trois jours d'attente, Catherine était venue régalièrement s'entretenir avec son époux, et ne se lassait point de lui peindre sa joie et ses projets pour l'avenir. Enfin le délai que Jehan le Réchin avait indiqué comme nécessaire à l'affermissement de la santé d'Ombert expira, et on rendit la liberté à l'excommunié et au prétendu médecin arabe. Le sire de la Bourdaisière fut chargé, tant au nom de sa fille qu'en celui d'Ombert, de porter à Valentine de Milan l'expression de leur gratitude et de leur reconnaissance. Le bon vieillard s'acquitta tant bien que mal de son ambassade, et rejoignit à quelques lieues de Trieste sa fille et son gendre, que le Réchin venait enfin de réunir.

Ils arrivèrent tous ensemble dans la petite ville de Trieste, dont le port ne s'était pas encore enrichi des dépouilles de la superbe Venise. Un navire aux blanches voiles, à la proue sculptée, à l'allure coquette et pimpante, était prêt à recevoir le seigneur de la Roche-Corbon, sa femme, son beau-père, leurs serviteurs, leurs chevaux et leurs richesses.

Le Réchin prit congé d'eux sur le rivage, près de la barque qui devait les conduire au vaisseau.

— Monseigneur de la Roche-Corbon, dit-il à Ombert en terminant ses adieux, nous partons pour la Hongrie, où nous allons rejoindre des frères, dont nous sommes séparés depuis longtemps. Je ne sais si nous reviendrons en Italie et en France, où il n'y a plus rien à faire, depuis que tout le monde se mêle de piller; mais, quel que soit le pays que Jehan le Réchin parcourra, vous pouvez compter sur lui. Si son bras, si sa tête peuvent vous servir, appelez moi, je viendrai, serait-ce au delà des mers et par delà les précipices de l'Atlas et du Caucase. Vous savez, ajouta-t-il à voix basse, que j'ai des yeux et des oreilles partout, et que dans les palais comme dans les places publiques, dans les montagnes comme dans les forêts, le démon familier de la Bohême se rencontre à chaque pas.

Ombert, que le malheur et l'expérience avaient rendu presque philosophe, embrassa Jehan, et Catherine lui tendit la main en signe d'adieu; le bohémien mit un genou en terre, ôta sa toque, et la lui baisa.

Ils entrèrent tous dans la barque, et Jehan, resté sur le rivage, ne cessa le langage des gestes que lorsqu'il les vit aborder le vaisseau.

Ombert et Catherine avaient à peine mis le pied sur le tillac, que Flint, le brave chien de la Roche-Corbon, s'élança sur eux en aboyant et en faisant mille contorsions joyeuses.

Un jeune homme vêtu à la mode des pêcheurs siciliens vint se placer presque aussitôt entre eux. Ils le regardèrent à la fois et reconnurent Zéa.

— Je vous aurais vainement attendu dans la Gorge aux Loups, dit-elle à Ombert; j'ai, je crois, bien fait de vous ramener Flint, reprenez-le et pensez quelquefois à la forêt de Fontainebleau.

— Toujours, fit Ombert.

Puis se retournant vers Catherine :

— Madame, lui dit-elle, il y a dans la vie des jours d'absinthe et de miel : dans quelle catégorie rangerez-vous la journée que vous avez passée avec le page du comte d'Adhémar?

— Dans celle de miel, murmura Catherine en rougissant beaucoup et abandonnant sa main morte d'émotion à Zéa.

— Or sus donc, adieu, ma belle. Adieu, mon Ombert, dit la brune jeune fille, l'hirondelle ne reste pas dans le nid du rossignol, elle vole et le laisse chanter. Adieu encore une fois; conservez Flint, il porte à son cou le mot magique qui enchaîne le bonheur.

Et avant qu'Ombert et Catherine eussent eu le temps de lui répondre, Zéa s'était précipitée dans les flots. Elle disparut un moment, mais bientôt on la vit gagner avec rapidité le courant et aborder le rivage où Jehan le Réchin et ses compagnons l'attendaient.

Par un mouvement spontané de curiosité, Ombert et Catherine regardèrent au cou du brave Flint. Il portait un collier d'argent incrusté de corail et où on avait tracé en grosses lettres sur le métal ce mot : *Fidélité!* Catherine et Ombert se regardèrent quelque temps sans proférer une parole.

Cependant la baronne dit à son mari :

— Ombert, ce chien est un emblème, cette devise une leçon que Zéa nous a laissés.

— Oui, ma Catherine, répondit Ombert en étreignant amoureusement sa femme; mais en avions-nous besoin désormais?

— Eh! eh! Ombert, pourquoi pas? la constance des hommes est si fragile!

— La fidélité des femmes est si frêle!

— Et le gant rose?

— Et la Bible de dom Luce?

Ils étaient but à but.

Le vaisseau cingla alors à pleines voiles vers les côtes de la Sicile, et Flint joyeux vint se coucher entre l'excommunié et Catherine.

Poissy. — Typ. Bouret.

CONCLUSUM

Il se trouve des lecteurs exigeants qui veulent à toute force connaître le sort des personnages d'un roman qui a eu le bonheur de les intéresser. Si notre ouvrage est du nombre de ces élus (ce dont nous n'avons pas l'intention de nous flatter), c'est un devoir pour nous d'indiquer sommairement ce que devinrent nos héros.

Le seigneur de la Roche-Corbon métamorphosa une partie de l'or apporté par le sire de la Bourdaisière, en marbre, en bois, en prairies et en pré, c'est-à-dire qu'il acheta dans les environs d'Agrigente et non loin des ruines de Syracuse un magnifique domaine qu'un seigneur sicilien était obligé de vendre pour complaire à ses créanciers juifs et maures. Ce château, d'architecture lombarde et byzantine, ne valait certainement pas, aux yeux des seigneurs de Roche-Corbon et de la Bourdaisière, les manoirs qu'ils avaient laissés en Touraine (car le soleil de la patrie prête à toutes choses un charme qu'on ne rencontre nulle part); mais, à tout prendre et à tout pondérer, une seule des tourelles du château de Minutolo valait les sept donjons, les quatorze clochers et les soixante poternes gothiques des glorieuses tours de la Bourdaisière et de Roche-Corbon.

Le nouveau domaine d'Ombert était borné au nord par les admirables ruines du temple de Segeste, au sud par les colonnes éparses du temple de Castor et de Vénus genitrice. Du haut des galeries et des terrasses qui régnaient autour de leur château, Ombert pouvait contempler cette joyeuse mer de Sicile, dont les flots transparents semblent n'être faits que pour réfléchir les grappes dorées de ses vignobles, les chapeaux de fleurs de ses nautoniers, les étendarts pacifiques de ses splendides galères.

L'âme active du jeune gentilhomme français se trouvait ainsi partagée entre les magnificences d'une gloire antique et les félicités d'un bonheur présent.

Sa belle Catherine lui donna, dans cette nouvelle patrie, des preuves d'un amour chaste et ardent : le voisinage du temple de Vénus génitrice lui porta bonheur, elle rendit Ombert onze fois père dans un espace de huit années. Cette nombreuse postérité ne diminua pas l'opulence de la famille. Comme Jehan le Réchin l'avait prédit, Ombert fut accueilli avec empressement à la cour de Palerme, ses services furent acceptés : on confia à sa vaillance et à ses lumières des affaires de haute importance, et le succès qu'il y obtint lui valut de nobles récompenses et une grande popularité.

Quant au sire de la Bourdaisière, il s'accoutuma parfaitement au climat de Sicile, et on le trouva un jour méditant comme Archimède entre deux amphores, l'une pleine de vin de Calabre, l'autre pleine de vin de Sicile. Ses méditations étaient si profondes que la mort vint, comme autrefois le soldat romain, et qu'elle le frappa sans qu'il s'en aperçût.

Il ne paraît pas qu'Ombert se soit fait affranchir de l'excommunication lancée contre lui par les moines de Marmoutiers. Cependant il est prouvé par des pièces authentiques qu'il se rendit plusieurs fois à Rome pour différents motifs, et que les divers papes qui se suivirent le traitèrent avec une grande faveur. Il reçut peut-être, dans une de ces conférences papales, une absolution générale *in articulo mortis*.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1674, lors de l'expédition du duc de Vivonne en Sicile, la noblesse sicilienne comptait encore au nombre de ses gentilshommes les plus braves et les plus distingués le comte Rocca Corboni. Or, sans encourir le blâme des étymologistes et des philologues, on peut penser avec quelque raison que ce comte Rocca Corboni n'était autre que le descendant du baron excommunié.

Ombert n'entendit plus parler de Jehan le Réchin. Les troubles survenus en Bohême par l'hérésie de Jean Huss, vers 1415, et qui dégénérèrent en guerre cruelle et acharnée, employèrent probablement les loisirs de l'ancien monarque de la Gorge aux Loups.

Quant à Zéa, un moine du Carmel, qui parut en Sicile vers 1520, prétendit l'avoir vu brûler en grande cérémonie devant la cathédrale de Cologne. Cette brune et courageuse fille, maltraitée par l'amour, résolut d'amortir les ennuis de son cœur, et Thalestris, iconoclaste, se mit à la tête d'une troupe qui ravagea les palais, les châteaux, les églises, et qui détruisit en trois ans, dans vingt contrées, plus de chefs-d'œuvre que la main des hommes n'avait pu en former en quatorze siècles.

Zéa fut prise et paya de sa vie la nouvelle édition qu'elle venait de donner de la folie d'Érostrate et de Léon l'Isaurien.

Elle chanta en montant sur le bûcher, et prononça en souriant le nom d'Ombert et de Catherine, noms que les spectateurs qui entouraient l'échafaud prirent pour des noms de démons et de génies malfaisants.

La bande de Zéa se dispersa, mais sans se dissoudre. Elle existe encore aujourd'hui : on appelle, comme dans le quinzième siècle, la collection des hommes qui en font partie, la *Bande noire*.

FIN DE L'EXCOMMUNIÉ.

ŒUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC

ŒUVRES DE JEUNESSE

—

LE CENTENAIRE

I

Le rocher de Grammont. — Le général. — La jeune fille. — Serment.


Le vieillard. — Page 5.

Il est de ces nuits dont le spectacle est imposant, et dont la contemplation nous plonge dans une rêverie pleine de charme. J'ose dire qu'il est peu de personnes qui n'aient ressenti dans l'âme ce vague ossianique produit par l'aspect nocturne de l'immensité des cieux.

Cette espèce de *songe de l'âme* prend la teinte du caractère de celui qui l'éprouve, et cause alors, soit du plaisir, soit de la peine, soit encore une sorte de sentiment qui participe de ces deux extrêmes, sans être l'un ou l'autre.

Jamais on ne rencontrera, je crois, un site plus propre à faire naître les effets de cette méditation, que le charmant paysage que l'on découvre du haut de la montagne de Grammont, et une nuit autant en harmonie avec de pareilles idées que celle du 15 juin 181. En effet, des nuages de figures bizarres formaient de magiques et mobiles constructions aériennes qui, poussées par un vent rapide, laissaient au firmament des espaces sans voile; la lune jetait une lueur pâle et souvent éclipsée qui ne colorait que les extrémités et les feuilles extérieures des arbres, sans pénétrer les sombres masses de feuillage qui se dressaient dans la campagne comme de noirs fantômes.

Il avait plu pendant la matinée, et le sol amolli étouffait le bruit des pas; le vent ne soufflait que par rafales, et sa violence ne se déployait tout entière que dans la haute région des nuages : la nuit était donc calme et majestueuse.

Au milieu de ces circonstances, on apercevait les plaines riantes de la Touraine et les vertes prairies qui, du côté du Cher, précèdent la capitale de cette province.

Le feuillage sonore des peupliers dont la campagne est semée semblait se plaindre sous l'effort de la brise; la chouette funèbre, la corax, faisaient entendre leurs cris lents et plaintifs. La lune argentait la vaste nappe d'eau du Cher; quelques étoiles scintillaient çà et là au milieu des nuages et à travers une blanche vapeur; enfin la nature, plongée

tans le som[illegible] par [illegible] rêver. En ce mom[illegible] l'armée tout entière de l'armée d'Espagne revenait à Paris pour y prendre les ordres du souverain.

Les troupes atteignaient Tours, dont leur arrivée allait rompre le silence.

Ces vieux soldats au teint hâlé marchaient jour et nuit et traversaient leur patrie en secouant la poussière recueillie sur le sol indompté de l'Espagne. On les entendait siffler leurs airs favoris; le bruit fugitif de leurs pas retentissait au loin, et au loin dans la campagne étincelaient les baïonnettes de leurs fusils.

Le général Béringheld (Tullius), abandonnant sa division, s'était arrêté à la demeure de Grammont; et ce jeune ambitieux, revenu de ses rêves de gloire, contemplait la scène qui s'était offerte subitement à ses regards.

Afin de pouvoir se livrer en paix au charme qui l'avait saisi, le général mit pied à terre, renvoya les deux aides de camp qui l'accompagnaient, et, ne gardant que Jacques Butmel, surnommé Lagloire, ancien garde consulaire, son domestique dévoué, il s'assit sur un tertre de gazon en cherchant un nouveau thème pour sa vie future, et en pensant à tous les événements qui avaient rempli sa vie passée. Il appuya sa tête sur sa main droite, en posant son coude sur ses genoux, et dans cette attitude il arrêta ses regards sur le charmant village de Saint-Avertin, en les reportant cependant quelquefois vers les cieux, comme s'il eût cherché des avis dans ce livre mystérieux.

Le vieux soldat s'était assis, et, la tête sur l'herbe, il paraissait ne penser à rien autre chose, si ce n'est à dormir un moment, sans s'inquiéter du motif qu'avait eu le général pour s'arrêter, au milieu de la nuit, sur la montagne de Grammont.

Nous donnerons une parfaite idée du caractère de ce brave homme, en disant que les moindres désirs de son maître étaient pour lui ce qu'est un firman du Grand Seigneur pour un vrai croyant.

— Ah! Marianine, m'es-tu restée fidèle? s'écria Béringheld après un moment de méditation.

Ces paroles s'échappèrent involontairement du cœur attristé du général, puis il retomba dans la rêverie profonde qui s'était emparée de lui.

Il y avait environ dix minutes que Tullius regardait la prairie, quand il aperçut une jeune fille, vêtue de blanc, s'avancer avec précaution à travers la campagne: tantôt elle marchait précipitamment, tantôt elle ralentissait sa course en se dirigeant toujours vers le bas de la montagne, sur le sommet de laquelle Béringheld était assis.

En examinant avec attention tous les mouvements de cette jeune fille, le général crut d'abord que la démence l'entraînait à cette promenade nocturne; mais, lorsqu'il vit une faible lumière éclairer le flanc du rocher, il changea d'opinion: sa curiosité fut piquée au dernier point, car la tournure et les manières de la jeune fille annonçaient qu'elle appartenait à une famille que l'on pouvait ranger dans ce qu'on appelle la haute classe.

Sa démarche, sa taille, étaient gracieuses; elle avait garanti sa tête de la fraîcheur de la nuit par un châle posé avec grâce; sa ceinture, de couleur rouge, tranchait sur la blancheur de sa robe; enfin cette course solitaire et nocturne, cette démarche inégale et la lumière qui colorait le bas de la roche de Grammont formaient un ensemble de circonstances faites pour justifier la curiosité de Béringheld et ce qui s'ensuivit.

Il quitta sa place et se mit à descendre la colline pour rejoindre la jeune enfant, qui se trouvait déjà sur le pont du Cher; son dessein était de lui parler avant qu'elle n'arrivât au bas du rocher.

A peine le général eut-il marché trois pas, qu'un rayon de la lune, donnant sur une espèce de bocage qui décore le penchant de la montagne, lui fit apercevoir une vapeur blanchâtre et fort mobile qu'il reconnut pour une épaisse fumée qui s'échappait du sein de ce rocher.

Cette circonstance le surprit d'autant plus, que la saison où l'on était alors expliquait mal la présence d'un foyer à l'endroit où la jeune fille se dirigeait.

Béringheld avait une énergie, une force de désir, qui ne lui permettaient pas de modérer ses sentiments; son cœur était plein d'une chaleur entraînante qu'il portait dans tout; aussi il se mit à courir, et il descendit la montagne plutôt comme un loup qui s'élance sur sa proie que comme un jeune homme qui s'empresse d'aller donner un conseil à l'imprudence ou protéger la faiblesse.

La jeune fille l'aperçut, et, voyant briller les ornements de l'uniforme du général, elle conçut une crainte bien naturelle Croyant pouvoir dérober sa manœuvre à l'œil perçant de Béringheld, elle quitta la levée, s'avança plus lentement à travers les arbres des prairies et tâcha de se cacher avec soin derrière les troncs des ormes, dans les redans de la levée ou sous les [illegible].

Néanmoins, tel soin qu'elle prît, il lui fut impossible de donner le change au général, qui se trouva bientôt à peu de distance du tertre où elle s'était réfugiée. Elle s'arrêta en s'apercevant qu'elle ne pouvait éviter l'étranger qui la poursuivait.

Béringheld, de son côté, mû par je ne sais quel sentiment, garda sa position et se mit à examiner de plus près la jeune inconnue.

Il est de ces physionomies qui trahissent sur-le-champ les sentiments de l'âme par des signes certains, et que reconnaissent d'un coup d'œil ceux qui ont observé la nature.

En un moment le général devina le caractère de la jeune fille: ses yeux, grands, ronds et brillants, annonçaient par leur mobilité une âme facile à exalter; son front large, ses lèvres assez épaisses, semblaient dire combien son cœur était grand, généreux et fier de cette fierté qui n'exclut pas la confiance et la bonté.

Il ne faut pas croire, d'après cela, que cette jeune fille fût belle, mais elle avait ce qu'on appelle de la physionomie, un air distingué, et ce qui plut bien davantage à Béringheld, un *air inspiré*.

Tout ce qui dans le visage de l'homme révèle l'exaltation se trouvait si bien rassemblé dans les traits de la jeune solitaire, que le général n'hésita pas à voir en elle une jeune fille guidée par une passion violente.

Tout en elle annonçait la tristesse et la souffrance plutôt que la mélancolie. Au reste, il était facile de voir que cette douleur n'avait pas sa source dans une maladie physique inhérente au sujet, mais que cette noire préoccupation se basait sur des circonstances pour ainsi dire externes.

Le général n'eut pas plutôt fini son examen, qu'il s'avança vers le tertre d'où l'inconnue, debout et attentive, regardait Béringheld avec un sentiment qui tenait de l'inquiétude, de la crainte et de la curiosité.

Ici je dois faire observer que Tullius portait son chapeau de général de telle sorte, que la saillie de la corne faisait une ombre sur son visage.

Alors ce ne fut guère que lorsqu'il mit le pied sur le tertre de gazon que la jeune fille put apercevoir la figure du général. Aussitôt qu'elle l'eut envisagé, elle recula de quelques pas en laissant échapper un mouvement de surprise que Béringheld prit pour de la frayeur.

— J'espère, mademoiselle, dit le général, que vous ne trouverez pas étonnant que je me sois empressé de venir vous offrir mon secours, en vous voyant seule, à la nuit, au milieu de ces prairies, lorsque des militaires passent à chaque instant sur cette route. Si ma présence vous importune, et si mon offre vous paraît une indiscrétion, parlez... Je suis le général Béringheld; ce titre et peut-être ce nom vous persuaderont que vous n'avez rien à craindre de moi.

Au nom de Béringheld, la jeune fille se rapprocha du général, et, sans qu'elle proférât une parole, les yeux toujours fixés sur le visage du célèbre guerrier, elle s'inclina respectueusement; mais sa révérence portait le caractère d'étonnement et d'indécision qui régnait sur sa figure; en se relevant, elle regarda encore avec l'attention de la stupeur les traits de Tullius.

Le général, à l'aspect de l'attitude extatique de la jeune inconnue, fut convaincu cette fois qu'elle était en proie à une aliénation mentale. Il la regarda douloureusement et s'écria:

— Pauvre malheureuse!... quoique je n'aie pas sujet de me louer de la constance et de la raison de ton sexe, je ne puis m'empêcher de te plaindre. Au moins ton état prouve que tu ne sentais pas faiblement et que tu aimais avec délire.

— Eh! général, qui vous porte à penser ainsi sur mon compte?... L'étonnement dans lequel je suis n'a rien que de très-naturel, et je puis facilement vous l'expliquer, sans manquer à ce que j'ai promis. Je vais à un rendez-vous...

— Un rendez-vous, mademoiselle?...

— Un rendez-vous, général, répliqua la jeune fille d'un ton et d'un accent qui suffirent pour déconcerter Béringheld; un rendez-vous dont je me fais gloire; mais l'homme que j'attends vous ressemble tellement, que la vue de votre figure m'a plongée dans un profond étonnement.

A peine la jeune fille eut-elle prononcé ces paroles, que la stupeur qui s'était emparée d'elle passa dans l'âme intrépide du général; il pâlit, il chancelle, et à son tour il regarde l'inconnue avec des yeux égarés.

Il y eut un moment de silence pendant lequel l'étrangère examina le changement de visage du général, et ce fut elle qui parla la première

— Puis-je demander à mon tour comment il se fait que mes paroles aient interdit le général Béringheld?

Le général, en proie à de[illegible] souvenirs pénibles, s'écria:

— Est-ce un jeune homme?...

— Général, je ne puis répondre à votre question.

— Si mes soupçons sont fondés, mademoiselle, vous courez les plus grands dangers, et je ne sais par quels moyens vous les faire apercevoir.

— Monsieur, reprit-elle avec un léger sourire, je ne risque absolument rien; ce n'est pas la première fois que je viens à ce rendez-vous.

Le général fit le geste d'un homme qui se sent soulagé d'un grand poids.

— Mon enfant, dit-il avec le ton d'un père, je séjournerai peut-être à Tours; nul doute que je vous reverrai dans la société. Vos manières, votre ton, m'annoncent une jeune fille, espoir d'une famille distinguée; pour votre honneur, acceptez mon bras... et retournez à la ville : un secret pressentiment me dit que vous êtes le jouet de celui que vous attendez, et... tôt ou tard, il vous arrivera malheur... Il est encore temps, venez...

La jeune fille laissa échapper un mouvement de hauteur qui faisait voir que ce soupçon la blessait.

— Ah! pardonnez-moi, mademoiselle, reprit Tullius; si vous ne m'inspiriez aucun intérêt, je ne vous tiendrais pas ce langage; et... pour peu que les motifs de ce rendez-vous soient fondés sur un sentiment profond, vous me voyez prêt à vous servir avec tout le zèle d'une ancienne amitié.

Comme il finissait ces paroles, onze heures sonnèrent à Saint-Gatien. Les sons apportés par le vent furent scrupuleusement comptés par l'inconnue.

— Général, dit-elle, je suis venue assez vite et j'ai le temps de vous expliquer par quelle circonstance une jeune fille de mon âge, de ma tournure, de ma naissance, se trouve, au milieu de la nuit, dans les prairies du Cher, attendant un bizarre signal, tandis que ma famille me croit plongée dans un sommeil paisible... Je me dois à moi-même d'éclaircir des soupçons qui ne manqueraient pas de me rendre demain la fable de la ville, car vous ne pourriez vous empêcher d'en parler.

Elle accompagna ces dernières paroles d'un sourire légèrement ironique, qui donna à sa physionomie une grâce piquante.

— Hélas! mademoiselle, je vous en conjure par tout ce que vous avez de plus cher, par votre mère, par vous-même, dites-moi si l'homme qui vous fait venir à cette heure dans un lieu écarté est jeune ou vieux... s'il est vrai qu'il me ressemble!... Je frémis, moi, soldat accoutumé à tout ce que la guerre a de périls et d horreurs, je frémis pour vous... Si *c'était lui!*... pauvre enfant!...

— Général, dit-elle en prenant une attitude sévère et que la lumière pâle de la lune rendait propre à frapper l'imagination, général, ne me questionnez pas... Il y a plus : lorsque j'aurai fini mon simple récit, lorsque j'entendrai le signal, ne suivez point mes pas, ne me retenez point, jurez-le-moi.

— Je le jure, dit le général d'un ton grave.

— Sur l'honneur? reprit-elle avec l'air de la crainte.

— Sur l'honneur, répéta le général.

En ce moment Béringheld regarda la colline; il vit la fumée plus noirâtre, plus abondante, former un nuage épais.

La jeune enfant se retourna aussi de ce côté avec une visible anxiété, en arrêtant quelque temps sa vue sur la lumière vacillante et faible qui s'échappait du bas de la montagne.

Elle et Béringheld s'examinèrent après avoir regardé ensemble le rocher, et ils restèrent un moment plongés dans des réflexions qui semblaient coïncider entre elles, à en juger par l'expression de leurs visages.

Enfin la jeune fille dit encore au général

— Jurez-moi de ne point aller au *Trou de Grammont*, c'est-à-dire à l'endroit où brille cette lumière; jurez-le-moi, général...

Cette demande fut accompagnée d'un air suppliant et d'une crainte qui dévoilaient combien la jeune fille avait peur d'être refusée.

— Je vous le promets, répondit le général.

La joie innocente qui se manifesta chez l'inconnue prouvait la candeur virginale de son âme. Elle s'assit en arrangeant son châle sur le gazon, et, montrant du doigt au général une pierre qui lui servit de siége, elle attendit que quelques militaires fussent passés, ainsi qu'un médecin qui, revenant à cheval de quelque visite pressée, s'était arrêté sur la route en cherchant à reconnaître les personnes qu'il apercevait vaguement.

Il parut regarder le général et la jeune fille avec étonnement, mais bientôt après il partit au grand galop.

Alors la jolie Fanny [illegible] à peu près en ces termes.

II

Histoire de la jeune fille. — Le manufacturier — Sa maladie. — Le vieillard — Fanny s'échappe.

« Il n'y a rien qui soit aussi peu naturel que ma course nocturne; or, vous devez juger s'il a fallu qu'un bien grand intérêt me la fit entreprendre, et surtout que je ne fusse pas maîtresse de me soustraire à cette nécessité.

« Mon père est un des plus riches fabricants de la ville; il emploie beaucoup d'ouvriers, en sorte que son existence est précieuse à une foule de familles qui ne vivent que par lui. Son extrême bienfaisance, sa bonté, lui ont concilié l'estime de toute la ville, l'amour de beaucoup de personnes, et une grande popularité.

« Je suis sa fille unique, il m'aime tendrement; et moi, monsieur, je l'aime autant qu'une fille peut aimer... son père. »

A ces mots une larme s'échappa des yeux de la jeune fille et roula le long de ses joues.

« J'ai fait, reprit-elle, tout ce que j'ai pu pour répondre à ses soins; je me suis efforcée de lui procurer toutes les jouissances que donnent les perfections d un enfant; j'ai eu le bonheur d'acquérir des talents. Aussi tous les jours je remercie le ciel de ce qu'il m'a créée musicienne, puisque les sons de ma voix apaisent les douleurs de mon père. »

La jeune fille ne put contenir ses pleurs.

« Ah! monsieur, continua-t-elle, on n'a rien souffert lorsqu'on n'a pas eu le spectacle déchirant de la maladie mortelle d'un père que l'on chérit. »

Elle fit une légère pause, et, après avoir essuyé ses beaux yeux noirs, elle reprit :

« Il y a trois ans que mon père, ayant besoin d'augmenter le nombre de ses ouvriers, fut obligé d'aller à Lyon pour en choisir : il ramena de cette ville un vieillard très-expérimenté dans l'art de teindre la soie; ce fut au brillant des couleurs que cet ouvrier sut préparer que mon père dut la célébrité de ses manufactures et sa réputation. Cet ouvrier mourut un an après; mon père lui avait donné des soins très-empressés, ainsi qu'il en agit avec tous ceux de ses ouvriers qui tombent malades.

« Depuis ce moment mon père est en proie à la plus cruelle maladie qui ait affligé un homme vivant, si tant est qu'il existe. Je suis loin d'accuser personne, mais ce mal a commencé presque aussitôt que mon père eut reçu le dernier soupir de son ouvrier. »

— Est-il bien mort? demanda Béringheld.

— « Oh! oui, monsieur, car les médecins ont ouvert son cadavre... mais il semble que son dernier souffle ait légué la douleur à mon père.

« D'abord il ressentit un affaiblissement total, qui ne lui permit pas de se montrer à ses ouvriers, et ce fut de son lit qu'il dirigea leurs travaux : c'est moi qui lui servis d'interprète, et, tâchant d'imiter sa bonté, je me suis attiré une bienveillance et un amour qui n'étaient dus qu'à lui.

« A cette débilité graduelle a succédé une douleur dans tous les os de son corps; le siége de cette douleur mortelle est dans le cerveau; d'horribles élancements dans cette partie de la tête donnent le signal et se répètent dans toute la machine... [illegible] le moindre bruit, un léger souffle, redoublent sa souffrance; il semble, dit-il, qu'une force inconnue lui tire les yeux vers l'intérieur de la tête par un mouvement lent et cruel et qui se manifeste quelquefois par des convulsions visibles.

Il ne peut manger!... la nourriture la plus légère [illegible] la plus

pure, surchargent tellement son estomac trop faible, qu'il éprouve une fatigue horrible : par moments son pouls s'arrête, il tombe alors dans un état d'atonie alarmant, et il semble près d'expirer. Un nuage l'environne, et... il se plaint de ne plus me voir.

« Le linge le plus fin, le tissu le plus doux, lui causent des souffrances inimaginables : le satin sur lequel il repose n'est pas encore assez uni. Les élancements de cette douleur profonde se communiquent à toutes ses fibres, c'est-à-dire que ses cheveux, sa peau, ses cils, sont douloureux ; que ses dents semblent se décomposer ; que son palais brûlant se dessèche ; des gouttes d'une sueur froide sortent péniblement de ses pores et sillonnent son front ; on dirait que la mort va le saisir, et il l'accuse de lenteur... Souvent je l'entends, dans son délire, accuser sa Fanny ; souvent il croit voir des monstres informes qui le tourmentent.

« Il me montre alors ou plutôt me décrit de grandes ombres qui l'effrayent et qui étalent, dit-il, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : ou bien ce sont des serpents avec des têtes de femme, des singes qui rient comme doit rire Satan, et au milieu de ce délire ses douleurs prennent un caractère plus grave, ses membres se roidissent, tout son corps prend l'aspect d'un cadavre : ses yeux sont secs, fixes, ses cils hérissés... il écume, et cherche en vain à exprimer ses souffrances par des plaintes que ses lèvres refusent d'articuler... Et, monsieur, celui qui souffre tout cela est mon père !... Je ressens ses maux, je les vois, je ne puis les soulager. O mon père !... à quoi te sert ta fille ?..

« A quoi ?... reprit Fanny avec une espèce de délire, ne dis-tu pas que tes mets ont plus de saveur quand je te les présente ? ne suis-je pas la seule qui sache essuyer ton front ? mes mains ne sont-elles pas les seules dont tu puisses endurer le contact ?

« Dans ces crises, une douce musique le calme quelquefois. Ah ! monsieur, avec quelle crainte mes doigts caressent légèrement les touches de mon piano ! la pédale ne me paraît jamais assez sourde ; les compositeurs n'ont jamais de morceaux assez vaporeux : je voudrais que les sons fussent aussi doux que je les imagine. Quand je chante, je tâche que ma voix soit caressante et veloutée, je m'étudie longtemps et d'avance avant de lui chanter une romance. Je voudrais que l'on m'enseignât quelque chose qui pût plaire à mon père, qui pût charmer son oreille et ses yeux sans lui causer aucune fatigue. Heureuse quand, après avoir joué, lu ou chanté quelques morceaux, je vois les paupières de mon père se fermer ; quand, après un moment de sommeil, son œil rencontre l'œil humide de sa fille, et que, sa main cherchant la mienne, il la presse et me dit : — Fanny, merci, ma fille... j'ai dormi... »

Fanny, croyant tenir la main de son père et entendre sa voix plaintive, s'arrêta ; son œil attendri fut inondé de pleurs qu'elle retint... enfin, quittant la main du général, elle continua :

« Tous les médecins les plus savants de la France et de l'étranger ont été appelés : tous sont venus ; leurs remèdes n'ont eu aucun effet ; mon père n'en a reçu aucun soulagement, et de jour en jour ses souffrances ont empiré.

« Elles sont parvenues au plus haut degré de douleur que l'homme puisse endurer sans mourir ; il lui faut sa résignation, sa vertu, la conscience de l'utilité dont il est à tant de malheureux qui le regardent comme leur providence, et il compte sans doute pour quelque chose l'amour de sa fille ; sans tout cela il se donnerait sans doute la mort... Souvent il en a eu la pensée ; alors, je lui représentais avec force toutes ces considérations, et... il se résignait.

« Depuis longtemps j'ai le spectacle navrant de cette maladie, il est chaque jour nouveau ; chaque jour mon cœur saigne. Hélas ! mes mains n'ont pas encore une seule fois sans trembler présenté à mon père sa boisson ou ses mets quand il peut manger !... Ah ! si je pouvais partager sa souffrance ! si cruelle qu'elle soit, je sens que j'aurais la force et peut-être aussi le courage de l'imiter dans son noble silence.

« Jamais souverain ne recevra des témoignages d'un amour aussi tendre : les ouvriers ont payé une sentinelle pour qu'aucune voiture ne passât autour de sa maison ; [illegible] dans les manufactures se fait à force de bras ; c'est une calamité dans la fabrique lorsqu'un orage se déclare, et chacun est dans la peine en songeant qu'il est impossible d'empêcher que le bruit du tonnerre ne parvienne à l'oreille de mon père.

« On m'attend tous les matins avec anxiété pour savoir comment il a passé la nuit, il n'est pas un ouvrier qui manque en sortant le soir d'adresser une prière à *Notre-Dame de Bon-Secours*, dont l'église se trouve en face de la manufacture ; enfin l'on a obtenu du curé que les cloches ne sonnassent jamais, et le dimanche ce sont les ouvriers qui vont dans les maisons annoncer l'heure des cérémonies.

« Aussi, lorsque mon père reste [illegible] heures sans souffrir, je cours le leur apprendre, et il en est qui [illegible] de joie ! Ils ont pris sur leur salaire pour destiner une somme très-forte à l'homme qui guérira leur père... »

En disant cela, Fanny paraissait dominée par un sentiment hors nature ; une espèce de fanatisme animait ses regards : ses yeux noirs, fixés sur la voûte céleste, firent croire au général qu'une main divine pouvait seule guérir le père de la jeune fille, et que s'il mourait elle le suivrait dans la tombe.

En ce moment, un léger bruit se fit entendre, il partit du *Trou de Grammont*, et Fanny tourna la tête avec une précipitation curieuse vers cette colline ; elle la regarda avec attention, puis elle reprit ainsi :

« Vous voyez, général, que l'amour filial est le seul qui m'inspire ; si rien ne m'affligeait, j'ai la franchise d'avouer que je ne serais pas en cet instant vierge de cœur ; mais l'aspect de l'infortune de ce père bien-aimé fait seul frémir toutes les cordes de mon cœur, et vous pouvez juger qu'il n'y a que l'intérêt de cet être chéri qui puisse me guider à cette heure dans ces prairies.

« Il y a environ quinze jours qu'un ouvrier me prit à part et me dit qu'il avait rencontré dans le pays *un être*... (permettez-moi, général, de me servir de ce terme pour le désigner ; ce que j'ai promis, je dois l'exécuter : la vie de mon père et la cessation de ses maux y sont attachées ; et, quand elles n'en dépendraient pas, reprit-elle, je serais tout aussi fidèle à mon serment)... *un être*, dis-je, auquel il avait vu faire jadis une cure très-extraordinaire, et que, quelque grave que parût la maladie de mon père, il répondait que, si cet homme le voulait, mon père serait guéri.

« L'ouvrier me conduisit dans cette avenue et me dit que nous ne tarderions pas à le voir passer. En effet, après trois soirées pendant lesquelles je l'attendis en vain, je l'aperçus se promener lentement : alors, général, j'abordai cet ange, et mes prières l'ont attendri. Il m'a promis la guérison de mon père, en m'avouant que des circonstances malheureuses exigeaient qu'il se cachât... — *J'ai promis tout ce qu'il a voulu !...* »

La jeune fille prononça ces paroles avec un air de mystère qui faisait soupçonner qu'elle attachait une grande importance à ce qu'elle taisait.

« Tous les soirs, continua-t-elle, je viens chercher les sucs salutaires qui calment les douleurs de mon père : sans le voir, cet homme a tout deviné, et voici dix jours que toute souffrance a cessé graduellement, que les nuits n'ont plus que douze heures pour mon père, et qu'il les passe à dormir ; il commence à manger ; son délire a disparu ; mais j'en ai hérité, car je suis en proie à une folie de joie et de bonheur. Aujourd'hui, ce fut une fête pour la moitié de la ville : mon père s'est levé, a revu ses ouvriers et ses manufactures... il a pleuré de joie en apercevant les métiers, et à ce spectacle touchant chacun versait des larmes. Demain, général, mon père sera hors de tout danger..... car, selon ce que m'a dit hier cet homme, je fais aujourd'hui ma *dernière* course (Béringheld frémit) ; en effet, j'accours avec bonheur chercher le breuvage qui doit dissiper les derniers vestiges de cette cruelle maladie... Cependant, ajouta-t-elle, je doute encore de sa guérison, tant je voudrais être sûre qu'il ne souffrira plus. »

Fanny se tut.

Elle regarda avec étonnement le général, dont le visage exprimait la terreur et l'abattement ; le récit de la jeune fille l'avait plongé dans une méditation profonde, et ce ne fut qu'après un long silence qu'il s'écria :

— Et cet homme me ressemble ?

— Je vous l'ai dit.....

— Ah ! jeune fille, vous risquez votre vie !... Si mes conjectures ne me trompent pas, votre père est guéri .. Je connais le *vieillard* !..

A ce mot, la jeune fille étonnée regarda le général avec curiosité, mais il continua :

— Certainement, vous allez à la mort !... Le général prononça ces paroles avec un ton de conviction qui aurait fait trembler toute autre que Fanny.

Aussitôt on entendit un bruit assez semblable à celui que produit une crécerelle, et Fanny s'élança ; mais Béringheld, plus prompt encore, la retint dans ses bras en s'écriant :

— Non, vous n'irez pas !...

— Général, dit la jeune Fanny avec le cri sublime du désespoir et de cette rage féminine qui contracte et dénature les traits de la beauté, général ! vous manquez à votre parole ! — Sa voix expira de fureur. — Monsieur, vous n'avez pas le droit de me retenir... Monsieur, vous le savez, venez... O mon père, dit-elle en rassemblant les

forces de sa voix et en sanglotant, ô mon père! si tu meurs, n'accuse que lui!... Monsieur, je me tuerai sur la place!... [illegible]

Certes il fallait de bien grandes et de bien fortes raisons pour que Béringheld violât son serment.

La jeune Fanny s'évanouit de colère. Tullius, effrayé, la déposa sur le gazon et courut à la rivière chercher de l'eau pour la secourir; alors il se fit mille reproches intérieurs sur sa conduite : en effet, si ses conjectures étaient fausses il devenait très-coupable, car il pouvait causer la mort du père de Fanny.

Néanmoins ses pressentiments avaient tant de force, qu'ils contrebalançaient dans son esprit tout le tort et la violence de sa conduite. Il revint précipitamment en tenant à deux mains son chapeau rempli d'eau. Quel est son étonnement! il trouve la place vide! Fanny avait disparu, et quand il regarda vers le rocher il aperçut, à la faveur de la lune, le grand châle rouge qui trahissait en voltigeant la course légère de la jeune fille. Un frisson mortel parcourut le corps du général, la stupeur le fit rester immobile; il contempla la fuite de Fanny, le châle la lui montra sautant un fossé, puis un buisson la lui déroba; il la revit encore, elle disparut, revint et enfin elle entra dans le Trou de Grammont.

Béringheld, jugeant que de toutes manières il était inutile de la poursuivre, remonta sur la levée et s'en vint, à pas lents, chercher son vieux Lagloire, qui probablement dormait encore sur le haut du rocher. Tout en marchant, le général ne pouvait détacher sa vue du Trou de Grammont.

— Si elle n'y périt pas ce soir, j'avertirai son père, car je n'ai pas de serments à tenir!... Au surplus, il est possible que je me trompe!...

Telles étaient les pensées du général, réduites à leur plus simple expression. Quand il lui fut impossible d'apercevoir la grotte, il se contenta de l'aspect de cette faible lumière qui colorait le bas de la roche.

Il approchait de cet endroit lorsque de sourds gémissements parvinrent à son oreille; ces gémissements plaintifs, semblables à ceux d'un enfant, ou même à ceux d'un mourant qui périt violemment, retentirent dans le cœur du général avec d'autant plus de force, que le silence de la nuit était plus profond, ses soupçons réels pour lui, et Fanny intéressante. Il resta glacé, l'œil fixé sur cette lueur qui dès lors lui sembla errer et qui bientôt s'éteignit...

Un mouvement machinal le portant à regarder le haut de la montagne, ses yeux n'aperçurent plus le nuage de fumée. En ce moment un dernier cri se prolongea faiblement, et bientôt rien n'interrompit plus le silence de la nuit.

Le général resta stupéfait : il lui semblait qu'il était l'auteur de la mort de cette jeune fille; il croyait toujours entendre ce dernier cri plaintif suivi d'un horrible silence.

— Général, s'écria le vieux Lagloire, que diable se passe-t-il dans ce trou?... jamais le dernier serrement de main d'un camarade qui descend la garde sur le champ de bataille ne m'a ému comme ce qui vient de me réveiller.

— Courons, Lagloire! je veux m'en assurer!... dit Tullius.

Aussitôt le général et son soldat se précipitent à travers les buissons, les inégalités de la *levée* et les arbres du bocage; ils redoublent d'ardeur pour arriver à l'endroit où la lumière avait brillé; néanmoins le général emploie mille précautions pour que sa marche et celle de son soldat fassent le moins de bruit possible.

Lagloire a remarqué l'altération des traits de son général : il en conclut qu'il doit s'être passé quelque chose de bien extraordinaire, pour que l'impassible guerrier ait montré de l'étonnement.

III

[illegible] vieillard. — Ses traits. — Le sacrifice. — La ressemblance — Douleur du général. — Histoire d'un ouvrier.

Béringheld et son soldat furent bientôt arrivés à l'endroit que l'on appelle le Trou de Grammont : ils s'en approchèrent doucement, et Lagloire, sur l'ordre de son général, s'accroupit derrière le tronc d'un arbre : Tullius en fit autant. Ils prêtèrent une oreille attentive au moindre bruit, ca[illegible] du rocher et, ainsi suspendus au-dessus de la grotte, ils ne tardèrent pas à être témoins d'une scène que l'acteur principal ne destinait sans doute pas à des yeux mortels.

Du fond de cette retraite, un vieillard s'élance, et Béringheld frémit en croyant le reconnaître à la pâle lueur de la lune.

Ce personnage extraordinaire était d'une taille gigantesque; il n'avait de cheveux que sur le derrière de la tête, et leur blancheur jetait un éclat singulier, car ils ressemblaient plutôt à des fils d'argent qu'à cette neige pure qui décore le front chauve des vieillards. Son dos, sans être voûté, annonçait une étonnante caducité. Les proportions osseuses de ses membres n'étaient pas en rapport avec sa grande taille, et cette ossification paraissait n'être recouverte que par une carnation légère, en comparaison de ce qu'elle devait être pour des os d'une grosseur si énorme.

Quand il fut sorti, il fit quelques pas, se dressa sur ses pieds, et se retourna pour examiner le rocher sur lequel il était possible qu'il eût entendu du bruit; alors Béringheld put se convaincre de ce dont il voulait s'assurer, en achevant de reconnaître l'inconnu. Quant à Lagloire, aussitôt qu'il aperçut le vieillard face à face, tout accoutumé qu'il était à des spectacles insolites, il tressaillit d'épouvante.

Le front du grand vieillard semblait taillé dans le granit; une imagination vive aurait cru y voir la mousse verte qui pousse sur les marbres en ruine. Ce front sévère eût merveilleusement convenu à une statue du Destin : il en eût parfaitement rendu l'inflexibilité.

Mais rien ne pourrait donner une idée des yeux de cet être extraordinaire; les sourcils, d'une couleur passée, paraissaient comme le fruit d'une végétation forcée, et la main du temps qui s'efforçait de les arracher était évidemment combattue par une force supérieure. Sous cette bizarre forêt de poils hérissés s'étendaient au loin, sous le front, deux cavités noires et profondes du fond desquelles un reste de lumière, un jet de flamme, animaient deux yeux noirs qui roulaient lentement dans de vastes orbites.

Les appendices de l'œil, c'est-à-dire la paupière, les cils, la prunelle, la cornée, le point lacrymal, étaient morts et ternes; la pupille seule jetait un éclat vif et concentré. Cette singularité de l'individu étonnait plus que tout le reste, car elle imprimait à l'âme une sorte de frayeur involontaire.

Les joues du vieillard, ayant perdu toutes les couleurs vitales, tenaient plutôt du cadavre que de l'homme vivant, cependant elles étaient fermes quoique ridées outre mesure, et la grosseur des os maxillaires ne contribuait pas peu à cette rudesse de la peau. Sa barbe, longue, blanche et clair-semée, ne servait guère à rendre l'inconnu vénérable; elle ajoutait au contraire, par son désordre et sa bizarre disposition, au surnaturel de cette tête.

Le vieillard avait un large nez dont les narines aplaties offraient une ressemblance vague avec celles d'un taureau : enfin cette similitude pouvait être complétée par une bouche d'une grandeur démesurée, remarquable, non-seulement par la pose bizarre des lèvres, mais encore par une tache noire qui se trouvait précisément au milieu.

Cette tache noire paraissait être l'effet d'une cautérisation, et l'on eût dit une soudure.

Les jambes massives de l'étranger annonçaient une force musculaire telle que, lorsqu'il était debout, on eût cru qu'aucune puissance ne serait assez vigoureuse pour l'ébranler sur ces deux soutiens immuables.

Néanmoins cette carrure, cette épaisseur, procédaient, je l'ai déjà dit, du système osseux.

Ce vieillard était maigre, son ventre n'offrait aucune saillie; d'après ses gestes, on pouvait croire que le sang coulait lentement dans ses veines; aucune vivacité ne se faisait sentir dans cette masse cadavéreuse; enfin il offrait une parfaite image de ces chênes deux fois séculaires dont le tronc noueux est vide, qui durèrent encore longtemps sans vivre, et qui semblent assister au spectacle du développement lent mais actif des jeunes arbres qui seront un jour témoins de la mort de ces rois des forêts.

L'ensemble du visage de ce vieillard présentait une grande et belle masse, et les contours, la forme, l'ampleur, offraient une ressemblance frappante avec la jeune figure du général Béringheld : dans le monde, on y eût reconnu un air de famille.

Quoi qu'il en soit, l'aspect de ce vieillard imprimait à l'âme un ordre d'idées très-étranges : on aurait voulu ne point l'avoir vu, et cependant son aspect enchaînait le regard par une sorte de fascination magnétique. On se prenait à contempler cet homme avec les sentiments que développe en nous la vue d'un monument qui porte les traces d'une haute antiquité, mais qui, solide sur sa base, promet encore des siècles de durée.

Les peintres et les statuaires qui nous ont produit le Temps n'ont pu offrir de cette divinité une image aussi parfaite que celle qu'offrait ce vieillard.

Son costume, très-simple, ne se rapprochait d'aucune mode connue; mais, sans s'éloigner de l'habillement d'alors d'une manière trop singulière, il ne paraissait tenir d'aucun temps. Il jeta, en sortant du Trou de Grammont, un vaste manteau de couleur carmélite, dont le tissu paraissait d'une grande finesse.

Aussitôt que le grand vieillard fut sorti de la grotte, qu'il eut jeté un rapide regard sur le bocage qui surmonte le rocher, il s'avança dans la prairie, il examina le vide de la campagne. Il ne revint qu'après s'être assuré d'une solitude profonde, car il monta jusque sur la levée, et il s'éloigna assez pour voir si des piétons n'arrivaient pas par la route de Bordeaux qui forme un coude au-dessus du Trou de Grammont... Enfin, après tous ces préambules et après ces recherches faites avec la soigneuse prudence de la vieillesse, il s'enfonça de nouveau dans la grotte.

— Eh bien, général? demanda Lagloire à Béringheld.

Le général, immobile et stupéfait, fit signe du doigt à son soldat de ne pas parler. Le vieux sergent, imitant le général, tâcha de lui dire, à force de signes, que le vieillard lui ressemblait; mais un léger bruit interrompit Lagloire, qui regagna le tronc de son arbre, dont il s'était un peu écarté.

Le frémissement des feuilles et des broussailles causa un faible tressaillement à l'inconnu; il rentra un moment dans sa grotte comme pour y déposer ce qu'il tenait, et il en ressortit sur-le-champ, en levant son énorme tête. Il arrêta longtemps sa vue sur l'endroit où le froissement des feuilles indiquait la présence de quelque être vivant. Alors le général et Lagloire se blottirent de leur mieux et tournèrent bien légèrement, à mesure que le vieillard se plaça à divers endroits pour se convaincre que ce bruit n'était pas produit par des êtres humains.

Il s'avança comme pour gravir la roche, mais il s'arrêta, parut réfléchir, et, croyant peut-être, comme on peut le présumer d'après le mouvement qui lui échappa, que des animaux causaient ce léger bruissement, il revint à la grotte et reparut bientôt en portant sur ses épaules un sac qui contenait un fardeau d'un volume assez considérable, mais qu'il soulevait facilement et qu'il posa à terre sans bruit.

Le vieux soldat montra du doigt au général que le sac était lié avec la ceinture de la jeune fille; Béringheld frissonna, et des larmes lui furent arrachées par l'infortune de Fanny.

Le fardeau déposé, le vieillard disparut encore; il revint avec le châle de la jeune fille, le mit sur le sac, et tirant de son sein une substance blanchâtre, il la déposa sur le cachemire rouge : en un instant, sans détonation, sans flamme, sans effort, le sac, la ceinture, le châle et tout ce que renfermait la toile furent anéantis de manière à ce qu'il n'en resta ni trace, ni odeur; seulement une légère fumée s'exhala dans les airs. Le vieillard parut examiner avec attention d'où venait le vent, pour se soustraire à la maligne influence de cette fumée bleuâtre qu'il évita comme si elle était mortelle.

— J'aimerais mieux me trouver devant une batterie de canons de douze qu'ici! murmura Lagloire.

— Moi aussi... répondit Béringheld en essuyant ses larmes.

— Est-ce que ce serait le corps de cette jeune fille?... demanda le vieux soldat.

— Silence, dit le général en mettant un doigt sur ses lèvres.

En effet le vieillard s'était retourné : il ramassa son manteau, s'en couvrit et s'élança dans l'avenue de Grammont. Ce qui surprit le plus Lagloire, c'est que le gigantesque vieillard, avant de se diriger vers la levée, regarda l'endroit où il avait anéanti son fardeau, et que des larmes s'échappèrent de ses yeux morts. Son attitude fut un moment celle de la mélancolie et du regret, mais un geste inexplicable termina cette courte rêverie.

Béringheld, agité par une émotion dont la violence tenait à des causes secrètes, faillit s'évanouir quand l'attention et la curiosité ne soutinrent plus son courage.

Le vieux soldat, fort étonné de l'abattement dans lequel son maître était plongé, aida Tullius à se relever, et, le soutenant avec le soin d'un père, il le conduisit jusqu'au sommet de la colline; là ils aperçurent le grand vieillard marcher d'un pas ferme vers la ville de Tours. Le général le montra à son fidèle serviteur par un geste qui exprimait énergiquement l'horreur que ce vieillard lui inspirait.

— On lui soldera son compte, général!...

Béringheld agita lentement la tête, comme pour exprimer qu'il en doutait, et que les mains mortelles ne pouvaient rien sur le vieillard.

— La jeune fille est donc morte?... demanda Lagloire en regardant son général avec cette attitude sombre et pensive qui est propre aux vieux militaires, lorsqu'ils sont gravement affectés.

Tullius contempla son soldat avec douleur : un instant de silence régna, et Lagloire, sentant ses yeux se mouiller, s'écria :

— Allons donc, général, jamais je n'ai pleuré, pas même lorsque j'ai vu tomber mon vieux Lenseigne! Sortons d'ici.....

En ce moment le bruit de plusieurs voitures se fit entendre : Lagloire, apercevant des fourgons et la berline de Béringheld, courut donner l'ordre au soldat qui la conduisait d'arrêter à la descente de la montagne; et quand il revint il guida son maître abattu vers la levée.

Le général marcha lentement en regardant le vieillard qui s'avançait d'un pas lent dans la majestueuse avenue qui conduit aux *Portes de fer* de la ville de Tours. Arrivé à l'endroit où il devait monter en voiture, il jeta les yeux sur le tertre où Fanny lui avait raconté son histoire; il y vit briller un objet dont il ne put se former aucune idée : alors il s'élança vivement vers la prairie, et, lorsqu'il fut près du tertre, il reconnut le collier que portait la malheureuse jeune fille; il s'en saisit, puis, regardant une dernière fois le paysage des prairies du Cher, le Cher lui-même, la roche de Grammont, la grotte, le bocage et le tertre, il s'achemina tout pensif et regagna sa voiture : le cocher fouette les ardents coursiers, et la berline fend les airs, en résonnant sur le pavé. Bientôt la voiture rejoignit le vieillard, qui marchait si lentement qu'on ne s'apercevait pas qu'il changeât de place; sa démarche était grave et droite, il semblait que le chemin de cet être bizarre fût tracé sur une ligne fatale dont il ne pouvait s'écarter. Lorsque la berline fut derrière lui, il ne se dérangea pas, ne détourna même pas la tête; les roues effleurèrent légèrement son manteau sans qu'il parût s'en apercevoir.

Au moment où le général et son soldat passèrent à côté de cet étranger, ils le regardèrent de nouveau et furent frappés d'une nouvelle singularité qu'ils n'avaient point encore remarquée et qui les plongea dans un grand étonnement.

Lorsqu'ils avaient vu l'étranger sortir du Trou de Grammont, le feu de ses yeux, bien que vif et mobile, s'éteignait par instants et semblait se ranimer avec peine : on eût dit la flamme mourante d'une lampe qui va s'éteindre; maintenant cette flamme lui parut vive, pétillante, perçante, et surtout d'une horrible mobilité. Le général et Lagloire se regardèrent l'un l'autre en silence, et, lorsqu'ils furent à cinquante pas de l'endroit où ils avaient revu l'inconnu, Lagloire dit à son maître :

— Mais, général, ne serait-ce pas là l'*esprit* dont ma tante Lagradna et mon oncle Butmel parlaient si souvent à Béringheld, et qui a fait tant de train au village?

Le général, en proie à une agitation violente, ne répondit rien, car Lagloire se tut, et Béringheld tomba dans une rêverie que son vieux soldat respecta.

Ce fut au milieu de cette méditation, dans laquelle il resta longtemps absorbé, que le général arriva près de Tours, sans avoir proféré une parole.

Cette ville est fermée du côté du midi par deux belles portes de fer : ces portes remplacent le pont-levis qui jadis s'y trouvait, lorsque Tours était fortifié. De larges fossés s'étendent de chaque côté de cette grille qui interrompt les remparts, et les pavillons de l'octroi municipal ont succédé aux tours qui devaient y être autrefois.

Lorsque le bruit de la voiture se fit entendre à cet endroit, deux hommes du peuple, grossièrement vêtus, s'avancèrent sur le chemin, de manière à ce que la voiture ne pût passer outre. Les signes que ces deux hommes se faisaient, l'air extraordinaire de leurs figures mystérieuses, inquiétèrent Lagloire, qui, bien qu'il vît la barrière à quatre pas, n'en sauta pas moins à terre; et, mettant sa main sur son sabre, retroussant sa moustache, il tourna autour d'eux comme s'il poussait une reconnaissance.

Le postillon, à l'aspect de Lagloire frisant sa moustache, et de deux hommes qu'il toisait, retint ses chevaux : cette cessation d'un mouvement rapide tirant le général de sa rêverie, il mit la tête à la portière pour voir ce qui causait cette interruption.

Un des hommes s'était saisi du mors des chevaux avant que le cocher les arrêtât; mais Lagloire, prenant cet inconnu par le collet de sa veste, avait déjà énergiquement procédé à son interrogatoire par un gros juron.

— Sergent, dit le camarade de cet ouvrier, nous sommes de braves gens, ouvriers de la manufacture de M. Lamanel. Nous sommes inquiets d'une personne que vous devez avoir vue, si vous venez de Grammont, et nous voulions vous en demander des nouvelles.

A ces pacifiques paroles, le sergent lâcha la veste de l'ouvrier et dit :

— De qui voulez-vous parler? car nous venons du haut de cette montagne.

— Avez-vous rencontré, répondit l'autre ouvrier, une jeune fille vêtue d'une robe de percale, à ceinture rouge; elle portait sur sa tête un châle en forme de coiffure, et.....

— Oui, interrompit brusquement Lagloire.

A cette réponse, la figure inquiète de chaque ouvrier fut animée par une joie céleste, et ils se regardèrent comme pour se féliciter d'une heureuse nouvelle.

Le général, ayant entendu ce colloque, appela Lagloire. Ce dernier fit approcher les deux ouvriers de la portière où était Béringheld : toutes les réponses de l'ouvrier convainquirent le général qu'il voyait en ce moment le même ouvrier dont Fanny l'avait entretenu, celui qui découvrit à la jeune fille l'existence, le pouvoir et la présence du vieillard.

Alors Béringheld donna l'ordre de ranger sa voiture contre le parapet du rempart, afin de laisser le passage libre, et il dit d'un ton sinistre qui glaça l'ouvrier :

— J'ai vu la jeune fille dont vous me parlez; je ne sais ce qui vient de lui arriver; elle m'a raconté le sujet de sa course nocturne. Mais vous qui l'avez entraînée à consulter le vieillard, d'où le connaissez-vous?... dites-moi toutes les circonstances qui vous le firent voir, ne me déguisez rien. Vous parlez au général Béringheld... Je vous jure, sur mon honneur, que, quand vous seriez coupable d'un crime, votre secret ne serait jamais divulgué par moi. Parlez; de mon côté je vous dirai ce qu'est devenue la pauvre Fanny.

Malgré ces paroles, l'ouvrier hésita, regarda le général, la route, son camarade et Lagloire, avec une inquiétude et une sorte de honte qui se manifestèrent par une rougeur subite.

Ce silence, piquant la curiosité du général, il dit à l'ouvrier :

— Regardez-moi bien, et voyez combien je ressemble au vieillard·

L'ouvrier frémit.

— J'ai eu, continua le général, de si étranges rapports avec cet inconnu, que les moindres détails qui le concernent m'intéressent vivement. Parlez donc, j'attends votre récit avec impatience.

Subjugué par le ton impératif et persuasif à la fois qui accompagnait ces simples paroles, l'ouvrier fit éloigner son camarade. Lagloire resta, parce que le général répondit de son silence et de sa fidélité; l'ouvrier n'eut pas de peine à y croire, aussitôt qu'il eut jeté un regard sur la figure toute romaine de Jacques Butmel, dit Lagloire.

HISTOIRE DE L'OUVRIER.

S'appuyant alors sur le panneau de la portière ouverte par Béringheld, l'inconnu, parlant à voix basse et de manière à n'être entendu que des deux personnes auxquelles il s'adressait, s'exprima en ces termes :

« Général, je suis d'Angers, où j'étais boucher bien longtemps avant la Révolution.

« Le bourreau vint à mourir sans postérité, et le malheur voulut que le sort me désignât pour le remplacer !... »

A ces mots, que le narrateur ne prononça qu'avec une répugnance marquée, Lagloire fit un demi-tour à droite, et se mit à siffler pour ne plus rien entendre. A cette manœuvre du soldat, les yeux de l'ouvrier s'emplirent de larmes qu'il retint; le général dissimula sa répugnance et encouragea l'ouvrier à poursuivre le récit qu'il avait commencé.

« Général, reprit l'ouvrier tout ému, personne, en cette ville, excepté ma femme, ne sait l'horrible fonction que j'ai remplie jadis.

« Nous étions en 1780 environ; j'étais marié depuis quelque temps; ma femme tomba dangereusement malade : un cancer et une fièvre pernicieuse compliquèrent ses souffrances, et sa mort paraissait assurée, car aucun médecin ne consentit à venir soigner la femme du bourreau.

« Un soir, ma femme semblait près de rendre le dernier soupir. J'étais assis à côté de son lit et je tournais le dos à la porte; tout à coup j'entends crier les gonds : ma femme se réveille, lève les yeux, jette un cri terrible et s'évanouit. Je me retourne et je reste frappé de stupeur!... il me sembla voir le premier criminel que j'avais exécuté.

« Cette ombre s'avança lentement vers moi : c'était un grand vieillard... A son regard je compris qu'il vivait. Je me levais, quoique tremblant, pour le questionner, lorsqu'il m'ordonna par un signe de me rasseoir.

« Il prit un siége et tâta le pouls à ma femme. Après cet examen, il se retourna vers moi et me promit de guérir la malade si je voulais... »

A cet instant l'ouvrier hésita; mais, pressé par le général, il lui dit enfin tout bas :

« Il me demanda le corps d'un homme vivant. »

Béringheld frémit. Le bourreau épiait avec une curieuse anxiété l'expression de la figure du général; jugeant cependant que le mouvement d'horreur qu'il venait de manifester n'avait rien qui le concernât, il ajouta promptement : « J'acceptai!

« Mais, reprit-il après un moment de silence, ce ne fut qu'après bien des combats et après plusieurs visites de cet étrange personnage dont les raisonnements me persuadèrent, ou plutôt l'amour violent que je portais à ma femme m'y détermina.

« A chaque visite, le vieillard, par un raffinement cruel, suspendait les souffrances de ma femme et arrêtait les progrès de son mal, en me promettant sa guérison aussitôt que j'aurais consenti à la terrible proposition. J'adorais Marianne, et ses plaintes me fendaient le cœur!

« Alors, un soir, je promis qu'à la première exécution je détacherais de la potence le criminel avant que la corde l'eût fait périr, et que je le livrerais au vieillard.

« Je l'ai fait, général! dit l'ouvrier. Que de gens ont commis de plus grandes fautes pour leurs maîtresses! Que vous dirai-je de plus? ma femme fut guérie, elle vit encore, et toujours elle ignorera de quel prix j'ai payé son existence. »

Ces derniers mots jetèrent le général dans une horreur profonde. L'ouvrier continua :

« Les circonstances qui accompagnèrent les visites de cet être bizarre se sont presque effacées de ma mémoire, par suite des événements de la Révolution; il en est de même de ce qu'il faisait pour amener la guérison de ma chère Marianne : tout ce que j'ai retenu, c'est qu'il ne s'est jamais servi que de ses deux mains et de liqueurs qu'il apportait cachées sous son manteau, de telle manière que jamais je n'ai pu les apercevoir. Ma femme était presque toujours *endormie* quand il s'en allait; il défendait à chacun, même à moi, de s'approcher d'elle : à son réveil, elle ne se souvenait de rien; j'avais beau la questionner sur les drogues que le vieillard lui faisait prendre, elle ne me répondait pas et me regardait d'un air étonné.

« Depuis trente-deux ou trente-trois ans que ces singuliers événements me sont arrivés, je n'ai pas revu ce vieux médecin; je n'ai point osé lui demander ce qu'il fit du criminel, qui, du reste, méritait plutôt dix morts qu'une! Tout ce que je sais, c'est qu'il n'en est pas resté de traces.

« Enfin, général, il y a quinze jours j'allais à Grammont : j'aperçus un mendiant couvert des haillons les plus ignobles; je ne sais quel sentiment me poussa à examiner ce pauvre : je reconnus le vieillard! Ma stupéfaction me fit rester en face de lui, et après un moment de silence je lui rappelai le bourreau d'Angers... Il se mit à sourire. Alors je lui dis qu'il y avait un malade bien précieux pour la ville, et qu'il devrait bien le sauver.

« Je lui parlai de notre maître, de sa jeune fille... Il me questionna beaucoup sur le caractère de mademoiselle Fanny, sur les signes particuliers de son visage... Mes réponses le satisfirent singulièrement, et il finit par me dire que, si je voulais voir mon maître guéri, je n'avais qu'à prévenir sa fille; que ce ne serait qu'avec elle qu'il converserait et qu'il communiquerait, parce que des raisons d'une haute importance l'obligeaient à rester caché.

« J'ai tu à mademoiselle Fanny toutes les circonstances qui me concernaient; mais, général, son père va mieux, et elle se rend toutes les nuits... »

— Elle se rendait!... s'écria le général, tiré de sa rêverie par le nom de Fanny.

A cette exclamation, l'ouvrier apercevant entre les mains du général le collier d'acier que portait Fanny et que Béringheld agitait en le regardant avec attendrissement, l'ouvrier resta immobile et comme frappé de la foudre.

— Malheureux! dit le général, tu ne pouvais savoir où tu conduisais la fille de ton maître.

L'ex-bourreau, les yeux hébétés, et stupéfait, ne pouvait prononcer

cer une seule parole; les idées les plus épouvantables terrassaient toutes ses facultés.

— Tu n'as pas changé de métier, dit Lagloire avec un accent terrible, la jeune fille est morte, et c'est toi qui en es cause...

Le pauvre homme, s'approchant des mains du général, s'inclina sur le collier d'acier de Fanny, y déposa un baiser respectueux, et après ce muet hommage il tomba évanoui.

En le voyant gisant à terre, son compagnon accourut précipitamment; il s'empressa de le relever, mais l'ouvrier mit la main sur son cœur, comme pour indiquer que là était le siége de son mal et qu'il se sentait mourir; il rassembla ses forces pour dire à son camarade :

— J'ai tué mademoiselle... Fa'...a ...anny. La difficulté qu'il eut à prononcer ce peu de mots annonçait qu'il ne lui restait plus que peu de forces. Sa pâleur croissait de minute en minute, et la clarté du ciel permit de voir ses yeux qui luttaient contre les ombres de la mort; bientôt il serra, par une dernière tentative, la main de son compagnon, son œil resta fixe, et toute chaleur abandonna son corps.

L'ouvrier et Lagloire le mirent sur leurs épaules et le portèrent contre un parapet en pierre qui se trouve au-dessus du rempart, à l'entrée de la ville. Le compagnon, ayant déposé son camarade, lui ferma les paupières, s'agenouilla religieusement à ses côtés et récita une prière.

Lagloire, mû par ce sentiment inné dans le cœur de l'homme, se mit aussi à genoux et joignit sa douleur à celle de l'ouvrier qui implorait le ciel.

Cette scène lugubre eut pour témoins les gens de la barrière et le général, qui ne cessait de penser à Fanny.

Enfin Béringheld, laissant Lagloire sur ce lieu de misère, ordonna d'entrer dans la ville et de le mener à la maison qui lui était destinée. Le général y arriva bientôt. Il se coucha, mais ce fut vainement : le sommeil ne put approcher ses paupières; il ne cessa de penser à Fanny et à tous les souvenirs que cette aventure, ainsi que la rencontre du vieillard, devait éveiller en lui.

Cependant sur le matin il parvint à s'endormir. Il fut bientôt tiré de ce repos salutaire par les scènes terribles qui seront décrites dans les chapitres suivants.

Lagloire avait eu ses raisons pour rester aux Portes de fer avec l'ouvrier compagnon du mort. Il voulait attendre le vieillard qu'il soupçonnait être l'assassin de Fanny, le suivre et le désigner à la vengeance publique.

Le vieillard, marchant toujours avec lenteur, parut enfin, et Lagloire le désigna à l'ouvrier.



Croyant pouvoir dérober sa manœuvre... elle tâcha de se cacher. — Page 2.

IV

Lamanel. — Sédition des ouvriers. — Le vieillard tremble. — On veut venger Fanny.

Au point du jour, le père de Fanny se réveille; il jette un coup d'œil à la place où sa fille se trouvait toujours. Il ne la voit point. Alors il se tourne sur le côté dont il souffre le moins, et il attend avec impatience l'arrivée de cette fille chérie. Il tâche de prolonger ce demi-sommeil si doux qui suit toujours le réveil; il ne fait aucun mouvement pour atteindre le cordon de la sonnette, afin de demander Fanny, parce qu'il présume qu'elle repose, et qu'il respecte le sommeil de celle qui le veilla tant de nuits.

Cependant les ouvriers arrivaient ponctuellement à la vaste manufacture : tous, étonnés, contemplent en entrant le compagnon de l'ouvrier expiré, qui, pâle, abattu, assis auprès de Lagloire, jetait des regards furtifs sur chaque personne qui entrait. Il semblait attendre pour parler que tous les ouvriers fussent réunis.

Le spectacle énergique que présentait la douleur de l'ouvrier et du vieux militaire agit tellement sur l'esprit de chacun, que personne ne se mit à l'ouvrage; les contre-maîtres eux-mêmes s'approchèrent de ce groupe de douleur et n'osèrent parler.

Lorsque l'ouvrier eut examiné l'assemblée, reconnu tous ses camarades, il se leva, et ce simple mouvement, annonçant quelque chose de sinistre, imprima la terreur.

— Mademoiselle Fanny est morte! dit-il.

— Morte! cria l'assemblée.

— Elle est morte, et morte assassinée!

Le silence de la mort n'est pas plus profond que celui qui régna dans le vaste atelier où deux cents personnes, glacées par la douleur, restaient immobiles et les yeux attachés sur l'ouvrier et le vieux soldat.

— Il ne reste plus de traces de mademoiselle Fanny!... Ses seules traces sont dans notre souvenir...

A ces mots, quelques pleurs coulèrent.

— Il est impossible de prouver son assassinat. Le camarade que voici m'a conduit à l'endroit où elle a péri; il n'existe aucune preuve. Mais son assassin est dans la ville, à la place Saint-Etienne, où nous l'avons suivi.

La douleur imprimée aux esprits par la mort de cette jeune fille tant aimée était encore trop dominante pour que l'idée de la vengeance s'emparât des cœurs, et s'il est possible de représenter la stupeur par l'idée du sommeil, on dirait que l'assemblée n'était pas éveillée.

— Hier encore elle était là... dit un ouvrier.

— Ici elle m'a parlé! s'écria un autre.

— Pauvre jeune personne! Comment cela s'est-il fait?... demanda un des contre-maîtres.

— Je l'ignore, dit l'ouvrier, et, quand je le saurais, mademoiselle Fanny n'en serait pas moins morte!...

En ce moment un murmure sourd et grossissant commença à se faire entendre : ce fut alors que Lagloire, qui n'avait rien dit, se levant et regardant l'assemblée avec un air de résolution, s'écria d'une voix tonnante :

—Eh! ne la vengerez-vous pas?

Cette parole acheva de mettre le comble à la fureur qui s'emparait de cette masse. Tous sortirent en foule, poussés par cet esprit de justice qui s'empare souvent des multitudes.

La nouvelle de la mort de Fanny se répandit dans la manufacture, dans le faubourg, dans la ville, avec une rapidité effrayante.

Pendant que les ouvriers parcouraient les rues en semant cette fatale nouvelle, le père de Fanny, entendant sonner à sa pendule une heure à laquelle il était impossible que sa fille ne fût pas levée, tira le cordon de sa sonnette.

Le malade attendit patiemment; ne voyant paraître personne, il sonna une seconde fois, et une seconde fois personne n'accourut à cet appel, qui suffisait toujours pour faire accourir, au défaut de Fanny, des domestiques empressés.

Une commande importante devait être expédiée dans la matinée; le malade ne vit point paraître son secrétaire ni le chef d'atelier de sa manufacture. Alors une inquiétude vague s'empare du père de Fanny : il essaye ses forces et parvient à se lever.

En s'apercevant qu'il pouvait marcher dans sa chambre d'un pas assez assuré, il se dirige vers l'appartement de sa fille, il ouvre sans bruit la porte de la chambre, il s'avance vers le lit, et il tressaille de joie en le voyant parfaitement en ordre, car il s'imaginait que Fanny pouvait être malade. Il s'aventure dans les escaliers : le silence de la maison le frappe de terreur; il n'aperçoit personne dans les cours, ses jambes tremblent sous lui; néanmoins il s'achemine vers les ateliers; il en approche et n'entend pas de bruit; il entre, il les trouve vides!

Seul et abandonné dans sa propre maison, ne pouvant avoir aucune idée du malheur qui l'attendait, il se dirigea vers l'entrée de son vaste établissement, d'où partait le sourd murmure de plusieurs voix. Il arrive, et son oreille est frappée de ces mots prononcés par un des ouvriers à qui le funeste événement venait d'être annoncé :

— Quoi! mademoiselle Fanny vient d'être assassinée?

— Oh! mon Dieu, oui!

Le pauvre père, accablé, tomba sur le sable de la cour, en s'écriant :

— Ma fille!

La femme de chambre de Fanny, la seule qui fût restée dans la maison, accourue à ce cri et au bruit de la chute, traîna le père de Fanny jusque sur une marche, l'assit, appuya sur ses genoux la tête du vieillard et lui prodigua des secours. Une autre scène, encore plus terrible se passait en ce moment sur la place Saint-Etienne. Les ouvriers, au nombre de deux cents, avaient traversé toute la ville en grossissant leur troupe de leurs amis, de leurs familles, et d'une partie des habitants, qui tous s'intéressaient à la jeune Fanny.

Chemin faisant, des circonstances de plus en plus magiques volaient de bouche en bouche et exaltaient d'autant les imaginations de cette multitude ivre de vengeance; les soldats arrivés de la veille s'y joignirent, attirés par la nouveauté et par le désœuvrement.

Cette foule, arrivée à la grande rue, était déjà tellement considérable, que cette rue, trop étroite pour contenir le torrent, ressemblait dans toute sa longueur à un parterre de théâtre.

Cette foule déboucha sur la place Saint-Etienne, qu'elle envahit tout entière : là, elle réveilla le grand vieillard et le général Béringheld, qui, par hasard, était logé à l'archevêché, par le plus effroyable tumulte qu'un peuple ivre et soulevé par la colère ait fait entendre.



Eh! ne la vengerez-vous pas.

— Justice!... justice!... Arrêtez l'assassin de Fanny!... Qu'on s'empare de l'homicide!... A mort!... En prison, en prison l'assassin!... il a massacré Fanny!... Fanny!... Qu'on le punisse!... qu'on nous le donne!... Où est-il? l'assassin! l'infame!... Vengeons un père!... Vengeance! vengeance! Que la garde vienne!... qu'on l'emprisonne!... Forcez les portes!... Entraînez-le!... Justice!... Allez chercher la garde!... Où est la garde?... Justice! justice!... Arrêtez l'assassin!... Qu'il meure sur l'échafaud!... Nous ne lui ferons aucun mal, mais qu'on nous le donne!... qu'on le livre à la justice!... Courez chez le procureur impérial!... Au tribunal!... Qu'on l'égorge plutôt!... Brisez ses fenêtres!... Qu'on le traîne!... A la voirie!... Son corps à la voirie!... Le vieillard!... qu'on livre le vieillard!... Emparez-vous du coupable!... Qu'il meure!... il a tué Fanny!... Qu'il meure! le vieillard! le vieillard!... Qu'on le livre!... sur-le-champ!...

Un moment, cette foule arrêta ses vociférations; mais ce silence

n'en fut que plus horrible, et une multitude de voix enrouées partirent de gosiers desséchés.

— Brisez les portes!... Le vieillard!... le vieillard!... Livrez-le à la justice!.. En prison!... qu'on lui fasse son procès!... qu'il meure! qu'on l'étrangle!... A la voirie!... Faites justice!... Fanny! Fanny!.. Le vieillard!... Brûlez la maison!... Vengeons notre père!... A la voirie, le vieillard!... A mort!...

Un violent combat était engagé à la porte de la maison : les gens qui l'habitaient l'avaient barricadée : mais la foule se ruait contre ses murs, de telle sorte que ceux qui se trouvaient le plus près de l'habitation couraient risque d'être écrasés; en sorte que pour leur propre sûreté ils cherchaient à enfoncer les portes, et ils montaient vers les fenêtres. Mais, le mouvement d'impulsion croissant avec les imprécations, ils furent forcés, sous peine d'être écrasés, de repousser l'effort; en sorte que la place Saint-Étienne offrait l'image d'un flux et reflux de têtes véritablement effrayant pour les nombreux spectateurs qui se montraient aux fenêtres.

Ces mouvements arrêtèrent les cris : il n'y avait plus que les extrémités de la foule et quelques voix solitaires du milieu qui s'écriassent encore :

— Arrêtez l'assassin!... Vengez Fanny!... En prison!... Qu'on l'entraîne!... Justice!.. lorsque d'autres cris de joie se firent entendre du côté de la rue de l'Archevêché; l'on entendit :

— Voici le maire!... voici le procureur impérial!... voici la garde! Place!.. rangeons-nous!... On vient l'arrêter!... place!...

En même temps le général Béringheld et son état-major débouchaient par le cloître Saint-Gatien, et les tambours annonçaient l'arrivée de cette force armée.

— Vengez Fanny!... Arrêtez l'assassin!... A mort!... Livrez-le!... criait-on toujours en laissant passer le maire, le commissaire et le procureur impérial en costume, car ils avaient prévu que cette mesure était nécessaire.

Pendant qu'à travers cette multitude agitée les autorités civiles et judiciaires se frayaient avec peine un chemin très-étroit qui se comblait subitement après leur passage, le général Béringheld, à la tête de son état-major, ordonnait, sous des peines sévères, aux soldats de sa division qui se trouvaient dans la foule d'en sortir et de se rendre à leurs logements.

Parvenu devant la maison qu'habitait le vieillard, le général, condescendant à la prière du maire et du préfet, plaça des soldats qui se joignirent à la garde départementale, et l'on déploya une force imposante. Il en était grandement temps, car la porte de la maison asile du vieillard ne tenait presque plus, et le substitut du procureur impérial, accompagné du maire, d'un commissaire de police et d'une escouade de gendarmerie, entrèrent dans la maison.

Elle était déserte : tous les locataires l'avaient abandonnée en emportant leur argent. La foule, cernant la maison de tous les côtés, facilita la sortie des habitants par les fenêtres; car cette multitude effrénée n'en voulait qu'au vieillard : aussi ce n'était qu'après que chaque personne se faisait reconnaître qu'on la laissait s'enfuir.

Le substitut parcourut toute la maison : Béringheld, le maire et les autres personnes l'accompagnaient. Lorsque le secrétaire répondit à la foule que le vieillard ne s'y trouvait pas, les vociférations recommencèrent :

— Qu'on brûle la maison!... on la rétablira! nous la payerons!... Justice!... Il s'y trouvait, on l'y a vu!... etc.

Enfin, le général et le groupe des personnes qui visitaient la maison arrivèrent dans la pièce la plus vaste qui donnait sur la rue, et un gendarme, regardant dans la cheminée, aperçut le vieillard suspendu dans cet endroit, au milieu du tuyau de cheminée.

Le vieillard se voyant découvert descendit, et le peuple, attentif à ce qui se passait dans cette chambre dont les croisées étaient ouvertes, poussa des cris de joie à l'aspect du vieillard.

— Il est arrêté!... Victoire!... Vive le maire!... Vive le substitut!... Victoire!... Vive notre maire!... Livrez-nous l'assassin!... La prison!... A bas les soldats! il n'en faut pas!... Nous le conduirons à la prison!... Livrez l'assassin!.. Vive notre maire!... Victoire!... A la voirie le scélérat!... Qu'on le déchire!...

Le grand vieillard tremblait de tous ses membres; son visage exprimait une terreur puérile. Il s'assit sur un fauteuil sans dire mot.

Le substitut, le maire et le commissaire s'assirent autour d'une table; le général Béringheld se tint debout contre une des croisées, en demandant à la foule du silence par un signe de main. La multitude se tut, et son dernier cri fut : Justice! justice!...

Lorsque le silence régna dans la place, le vieillard reprit courage; il s'avança contre la croisée, et, voyant la force armée qui le protégeait, sa peur s'évanouit. Il alla droit à Béringheld, lui fit un signe de tête, qu'il accompagna d'un sourire sardonique; le général troublé ne répondit que par un salut.

Le grand vieillard s'avança vers la table autour de laquelle le substitut et les autres fonctionnaires se parlaient, pendant qu'un secrétaire s'apprêtait à écrire les dépositions. Il s'agissait de décerner un mandat d'arrêt, et l'on s'apercevait qu'il fallait un juge d'instruction.

Un gendarme fut détaché pour aller en chercher un.

Arrivé près de la table, le vieillard regarda ces apprêts d'un air ironique qui aurait glacé la main du secrétaire s'il l'avait aperçu; puis il dit aux fonctionnaires :

— Savez-vous, messieurs, contre qui vous procédez?

— Non, monsieur, interrompit le maire; nous commençons le protocole d'usage, et dans un instant nous allons vous interroger... Vous sentez que nous sommes portés à ce que nous faisons par notre devoir, et qu'il est très-possible que vous soyez innocent de ce dont la voix publique vous accuse. Une fois justifié, s'il n'y a aucun indice suffisant pour vous inculper, nous serons encore forcés, je crois, de vous emprisonner pour assurer votre propre vie contre cette foule à qui il sera très-difficile d'expliquer votre innocence, et personne ici ne serait à l'abri de sa fureur; car les soldats qui sont sous les fenêtres n'ont pas de cartouches, et si un soulèvement avait lieu, je ne vois aucune précaution qui puisse mieux vous soustraire au danger.

Le vieillard était resté dans une immobilité parfaite; les assistants furent stupéfaits de son attitude et des singularités que nous avons décrites : ce ne fut qu'après un moment de silence que le maire demanda au vieillard son passe-port et ses papiers.

V

Le vieillard est en danger. — Dépositions. — Le général est compromis. — Fureur du peuple. — Lamanel protége le vieillard.

Sur la demande du maire, le grand vieillard, tirant un portefeuille de forme antique, lui présenta une simple lettre.

Après l'avoir lue, le maire, étonné, la passa au procureur impérial.

Cette lettre était un ordre écrit par le ministre de la police luimême, signé par l'empereur et contresigné du ministre. Cet ordre prescrivait de *laisser voyager en toute sûreté, de prêter secours et de n'inquiéter en aucune manière* le citoyen *Béringheld*. Son signalement, écrit au dos et signé du ministre, était très-exact, et, comme on sait, facile à faire et à reconnaître.

Au nom de Béringheld, le substitut et le maire se retournèrent par un mouvement spontané vers le général, et furent frappés en même temps de surprise, en reconnaissant la ressemblance qui existait entre le vieillard accusé et le brave officier.

Le substitut, se levant, s'approcha du général, et lui dit à voix basse :

— Général, serait-ce votre père?...

— Non, monsieur, répondit Béringheld.

— Est-il au moins votre parent?

— Je l'ignore.

— Monsieur, dit le substitut du procureur impérial au grand vieillard, l'ordre de Sa Majesté ne suffit pas pour nous dispenser de vous arrêter, si des circonstances aggravantes y donnent lieu; cette pièce ne fait pas mention du cas où vous vous trouvez; elle ne peut en aucune manière arrêter le cours de la justice.

A ce moment, le juge d'instruction entra dans la chambre. On donna l'ordre au commissaire de police de chercher dans la foule les personnes qui avaient à déposer dans cette affaire, et au bout d'une demi-heure on vit paraître Lagloire, l'ouvrier de la barrière, la femme de l'ouvrier mort, le commis de l'octroi, le médecin qui avait traversé l'avenue de Grammont à la nuit, et le conducteur du fourgon du général.

La foule, avec la constance énergique que déploient les masses animées par un sentiment violent, restait toujours dans la place Saint-Étienne, et s'accroissait au lieu de s'écarter. Çà et là les ouvriers de la manufacture entretenaient la fureur générale par leurs récits et leurs discours.

— Vous n'avez pas d'autres papiers? demanda le juge au grand vieillard.

— Non, monsieur.

— Pas d'extrait de naissance?

— Non, monsieur.

— Quel est votre âge?...

A cette question, le vieillard se mit à sourire légèrement, et ne répondit pas.

Chacun le regarda avec étonnement, et l'on ne put se défendre d'un mouvement de terreur à l'aspect de cette organisation monumentale.

En l'interrogeant, le maire baissait les yeux pour ne pas voir ce filet de lumière qui brûlait d'un feu rouge et clair en s'échappant du fond des yeux de l'accusé.

— Votre âge? répéta le juge.

— Je l'ignore, dit le vieillard.

— Où êtes-vous né?...

— Au château de Béringheld, dans les Hautes-Alpes, répondit-il.

Le général tressaillit involontairement en entendant nommer le lieu de sa propre naissance, le château de son père, enfin le domaine qui lui appartenait encore.

— En quelle année? dit le juge avec un air d'abandon et sans paraître attacher de l'importance à sa question.

— *En mil*... Le vieillard s'arrêta comme s'il eût aperçu un précipice, et s'écria en colère :

« Enfants d'un jour, je ne répondrai plus que devant mes juges : à la cour d'assises, si l'on m'y traîne!... Ce n'est que là que je dois répondre. »

— Comme il vous plaira, dit le juge.

Alors on écouta les diverses dépositions : le médecin accoucheur déclara avoir vu, sur les onze heures environ de la nuit dernière, mademoiselle Fanny Lemanel assise dans la prairie qui se trouve contre le pont du Cher; il l'avait reconnue à sa coiffure, à sa ceinture et à son châle. Mais il dit avoir encore aperçu près d'elle un militaire; il ajouta qu'il n'était pas sûr que ce fût le général Béringheld, quoiqu'il en eût la taille et les décorations.

Aux derniers mots de cette déposition, tous les yeux se tournèrent sur le général, qui rougit.

Le juge d'instruction, adressant la parole au général Béringheld, lui demanda s'il était vrai que ce fût lui.

Béringheld dit que c'était la vérité.

L'ouvrier déposa que l'un de ses camarades, mort de douleur en apprenant la mort de Fanny, avait accompagné Fanny jusqu'aux Portes de Fer, et qu'elle n'était plus revenue.

La femme du mort déclara que son mari lui confia, sous le secret, qu'il avait indiqué l'accusé à Fanny comme pouvant sauver son père, parce que c'était le même homme qui l'avait sauvée, elle, d'une maladie mortelle, et que mademoiselle Fanny se rendait tous les soirs au Trou de Grammont.

Le conducteur du fourgon fit observer qu'il avait escorté le vieillard depuis le pont du Cher jusqu'aux Portes de Fer, entre minuit et une heure, la nuit dernière.

Lagloire déclara avoir entendu, à onze heures et demie, des cris déchirants sortir du Trou de Grammont; qu'auparavant il avait entrevu une jeune fille dans la prairie; que son général et lui avaient été témoins de l'évasion du vieillard, il raconta la disparition du fardeau, puis il invoqua le témoignage de son général.

Alors l'attention des magistrats redoubla, toute l'assemblée se tourna vers le général Béringheld avec la curiosité la plus vive, et le juge d'instruction lui ordonna de déposer tout ce qu'il savait.

Le général, à cet ordre donné avec toute l'autorité magistrale des membres de l'ordre judiciaire, laissa échapper un mouvement de hauteur et garda le silence.

Cette circonstance étonna le groupe de magistrats qui, se regardant déjà entre eux, témoignaient par leurs fréquents coups d'œil qu'une même pensée s'emparait de leurs esprits : cette pensée était que le général pouvait être complice du crime, et l'on doit convenir que l'attitude du général, sa pâleur, ses regards, son inquiétude, prêtaient de la vraisemblance à cette conjecture, surtout lorsque l'on comparait ce maintien de criminel avec l'assurance du vieillard, qui, tranquille, jouait avec son vaste manteau, en effrayant par un regard ceux qui se hasardaient à l'examiner.

Le vieux Lagloire, s'avançant près du général, lui dit d'une voix suppliante :

— Est-ce que mon général voudrait déshonorer son vieux soldat en faisant croire par son silence que j'ai menti?.. Je sais que ce corbeau-là, dit-il en montrant le juge, vous a fait peu décemment sa question... mais, général... Au surplus, vous êtes le maître, et mon honneur, ma vie, vous appartiennent.

Le juge pardonna l'expression du vieux soldat en espérant que le général parlerait; mais ce dernier garda encore le silence, par des motifs que lui seul connaissait; ces difficultés, produites par l'honneur et la probité du général, furent promptement levées par le vieillard.

— Général, dit-il en lui tendant et lui serrant la main, que les services que je vous ai rendus, que notre connaissance intime, ne vous empêchent pas de tout déclarer!... je le désire même!...

Le vieillard proféra ces derniers mots avec un sourire digne de Satan; il semblait voir ce roi des enfers, tel que l'a dépeint Milton, se levant dans le Pandémonium et se moquant des anges.

Le général s'avança, et, regardant parfois le vieillard, il raconta succinctement ce qui fait la matière des premiers chapitres de cet ouvrage.

Pendant ce récit, le vieillard, immobile et la figure calme, resta dans la même position; son visage cadavéreux et blême ne remua point; ses yeux secs et flamboyants furent fixés sur le maire, et il ressemblait plus à un cadavre qu'à un homme vivant.

Quand le général eut fini, le substitut fit son réquisitoire, le juge signa le mandat d'arrêt, en faisant observer au vieillard que les circonstances qui l'inculpaient lui semblaient beaucoup trop fortes pour ne pas nécessiter son arrestation.

Lagloire et les autres témoins sortirent alors; ils annoncèrent à la foule curieuse que le grand vieillard, l'assassin de la belle Fanny, allait passer. A cette nouvelle, les cris que nous avons rapportés recommencèrent avec une violence étrange.

En entendant cette explosion, le vieillard tressaillit; l'horrible peur à laquelle il était en proie lorsqu'on le trouva dans la cheminée revint l'agiter. Cette terreur le rapprochait du reste de l'humanité, et le spectacle de ce vieillard craignant la mort, et la craignant d'une manière ignoble, inspirait un profond dégoût.

— Croyez-vous, dit-il en tremblant au maire et au juge, qu'il me soit facile de passer à travers cette multitude furieuse sans aucun danger!... Votre devoir est de me protéger, et vous le devez autant pour vous que pour moi, car ils ne vous distingueront pas de moi dans leur rage fanatique. *Je connais les excès du peuple!... J'ai de l'expérience*, et cette foule ne diffère point de celle qui égorgeait à la *Saint-Barthélemy, au dix août, en septembre*, pendant *la Ligue*, etc.

Le ton de conviction et l'organe du vieillard rendaient sa terreur contagieuse; et le maire, écoutant les vociférations de la foule, fut convaincu que Béringheld courait véritablement risque d'être mis en pièces, car on criait avec un acharnement sans égal :

— A la voirie!... Qu'on nous livre l'assassin!... qu'il meure!... etc.

Le magistrat, s'avançant à la fenêtre, demanda du silence par un signe de main et harangua la multitude qui, ne pouvant entendre son discours, l'accueillit par des acclamations de :

— Vive notre maire! il va livrer le vieillard!... A mort l'assassin!...

Un effroyable cri de joie s'élança dans les airs et fit trembler le vieillard, qui se voyait déjà en proie à la fureur de ce peuple effréné.

— Général! s'écria-t-il de sa voix sépulcrale et à demi éteinte, mettez vos troupes sous les armes pour protéger ma sortie et mon chemin jusqu'à la prison.

— Je ne demande pas mieux, répondit Béringheld, mais cette mesure me paraît inutile : mes soldats ne feront pas feu sur le peuple; d'ailleurs ils n'ont pas de cartouches, et la foule aura bientôt rompu leurs rangs.

— Essayons, dit le maire.

Le vieillard fut placé entre le général, le maire, le juge, le substitut, le secrétaire, le commissaire et l'escouade de gendarmerie; mais quand la foule vit les apprêts du départ, sans ménagements pour les plus avancés, elle se rua sur la maison avec une telle furie, que le bataillon placé par le général Béringheld fut dispersé comme les débris d'un vaisseau par une mer courroucée.

On rentra sur le champ, et l'on barricada les portes. La foule recommença ses cris avec une fureur croissante.

Pour sauver ce peuple aveuglé d'une sanglante catastrophe et du

malheur d'une procédure qui coûterait la vie à bien des victimes de cette exaltation, si l'on venait à déchirer un homme qui n'était encore qu'en prévention, le maire eut une idée qui ne pouvait manquer d'avoir un plein succès.

Il dépêcha un gendarme et un secrétaire vers le malheureux père de Fanny. Le secrétaire eut ordre de l'instruire des circonstances où l'on se trouvait, du service éminent qu'il allait rendre au peuple, et de lui intimer l'ordre de se rendre à la place Saint-Étienne pour protéger le vieillard que l'on accusait d'avoir assassiné sa fille.

On trouva le père de Fanny dans un état déplorable : sa raison, sans l'avoir abandonné, succombait sous le chagrin dont il était accablé; ses yeux secs, n'ayant pas encore versé une seule larme, restaient fixes sur le siége où Fanny avait l'habitude de s'asseoir. Rien ne faisait effet sur lui.

Le secrétaire exécuta les ordres du maire. Son récit fini, le père de Fanny parut n'avoir rien entendu. Alors, le secrétaire, épouvanté du péril que couraient et la foule assemblée et ceux qui seraient ses victimes, représenta au malheureux père, avec l'énergie que donnent de pareilles circonstances, quel service il rendrait à la ville et à cette foule égarée.

— Convenait-il que l'assassin de Fanny fût déchiré par la populace? ne fallait-il pas qu'il périt sur l'échafaud?... On dirait que le père se serait fait justice lui-même! ne devait-il pas retenir ses ouvriers?.. etc.

Lamanel, mû par une inspiration soudaine, retrouve tout à coup des forces : il se lève.

— J'irai, dit-il.....

Tout à coup, d'un pas ferme, il s'avance, suit le secrétaire, le gendarme, et paraît obéir à une force surnaturelle.

Cependant la foule continuait ses vociférations; son acharnement, croissant à chaque minute, était arrivé à son plus haut degré : l'effroi régnait dans la maison du vieillard, la situation devenait de plus en plus critique, et il est impossible de décrire les agitations de l'âme de ceux qui jouent un rôle dans ces sortes de scènes! Quelle terreur saisissait les magistrats en écoutant ces clameurs répétées depuis le matin.

— Qu'ils meurent tous!... criait-on, ou livrez le vieillard!...Vous ne sortirez pas!... Enfoncez ces portes... A mort l'assassin! Vengez Fanny!... Qu'on déchire le meurtrier!... Que l'homicide meure! Livrez-le! A la voirie!... A l'échafaud!... Qu'on l'égorge!... A mort!... A bas les soldats!... Le vieillard! le vieillard!... Livrez-le!... Qu'il meure!...

Tout à coup, à l'extrémité de la foule, un silence auguste et solennel commence; il gagne insensiblement et par degrés toute cette multitude. Elle forme d'elle-même un chemin respectueux devant un seul homme dont la figure abattue, la douleur et les souffrances éteignent les passions dans l'âme des spectateurs; devant son geste tout s'abaisse. A son coup d'œil les ouvriers se retirent, et ce magique tableau frappe d'autant plus les cœurs qu'il succédait à une scène d'un tumulte effrayant.

Le contraste était aussi complet que l'imagination la plus poétique pourrait le désirer.

Le père infortuné s'avance au milieu de cette haie silencieuse et parvient à la maison. Il monte, il entre dans la pièce où se trouvait l'assassin présumé de sa fille. A son aspect il frissonna, s'assit sur un fauteuil, car les idées qui lui troublèrent le cœur furent trop rapidement violentes. Un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux et il s'écrie :

— Fanny!... Fanny!... ma fille!

Le général Béringheld, s'approchant de Lamanel, tira de son sein le collier de Fanny, le présenta à ce père désolé en lui disant :

— Voilà la dernière chose qu'ait portée votre fille.

Lamanel regarde le général, lui prend la main, la serre contre son cœur sans proférer une parole; mais quel geste! quel regard! quelle éloquence!... quelle muette douleur et quel remercîment!...

— Je voudrais qu'il me fût permis d'en garder un anneau, reprit le général.

Lamanel contempla le collier avec regret; avec regret il en détacha un fragment et le tendit au général.

On se mit en marche : le général soutenait le père de Fanny, qui protégea, par sa présence, celui qu'on accusait du meurtre de sa fille; les magistrats suivaient.

Quand on aperçut le grand vieillard, ses proportions gigantesques, ainsi que les circonstances surnaturelles qui le distinguaient du reste des hommes, il s'éleva un sourd murmure qui grossissait; déjà des cris partaient du sein de la foule, déjà le vieillard se réfugiait derrière le corps du père de Fanny, avec tous les indices d'une peur véritablement hideuse, lorsque Lamanel, se retournant, fit signe de la main et regarda l'assemblée avec cet air douloureusement suppliant qui l'avait calmée une fois.

Le bruit cessa.

Un silence morne et farouche s'établit, semblable à celui qui régna dans Rome quand les cendres de Germanicus la traversèrent : le vieillard fut conduit à sa prison sans aucun autre accident. Avant d'y entrer, le gigantesque étranger dit au père désolé :

— Votre fille existe!...

Cette parole fut prononcée d'un ton qui en détruisait la vérité : le vieillard ressemblait à ces médecins qui cherchent à faire croire à l'agonisant que la santé est à son chevet.

Aussi, malgré cette ironique consolation, le pauvre Lamanel fut repris d'une attaque si violente, qu'il mourut dans la nuit en prononçant sans cesse le nom de sa chère Fanny.

Un concours immense de peuple entoura la prison jusqu'à la nuit.

Le geôlier raconta que lorsqu'il eut verrouillé la porte du cachot sur le vieillard, il l'entendit murmurer de sa voix sépulcrale :

— Je suis sauvé!...

VI

Fuite. — Le général quitte Tours. — Ses mémoires.

Les événements de cette journée se trouvaient tellement liés à toute la vie du général Tullius Béringheld, qu'il était impossible qu'il ne fût pas gravement affecté. Il résolut de rester à Tours, pour connaître à fond l'être extraordinaire que jusqu'alors il n'avait qu'entrevu, et, puisqu'on tenait ce nouveau Protée enchaîné, de pénétrer le mystère qui enveloppait son existence.

Il fit appeler son général de brigade, lui remit le commandement de la division, ordonna d'aller à plus petites journées, puisque l'empereur ne devait se trouver à Paris que longtemps après l'arrivée des troupes. Pour lui, il avait résolu de prendre la poste, après être resté à Tours le temps nécessaire pour satisfaire sa curiosité. Les troupes quittèrent la ville dès le lendemain.

Le lendemain soir, le général passa la soirée chez le préfet; il y trouva le juge d'instruction chargé de l'affaire du vieillard, ainsi que le substitut impérial et le maire. Sur la fin de la soirée, ces magistrats, restés seuls avec le général, le prièrent de se rendre dans le cabinet du préfet; là, ce dernier lui dit :

— Général, il paraît certain que vous connaissez l'individu qui fait en ce moment le sujet de toutes les conversations de la ville : notre curiosité est arrivée à son plus haut période, et nous désirerions bien connaître.....

Le préfet en était là lorsque son secrétaire particulier ouvrit la porte de son cabinet et se présenta.

— Monsieur le comte, dit-il, je viens vous annoncer, ainsi qu'à monsieur le maire, un nouvel incident qui n'est pas le moins extraordinaire de l'affaire qui occupe toute la ville de Tours : c'est que le vieillard a disparu. Le geôlier n'a pas quitté la prison; il a été constamment entouré de personnes dignes de foi; les sentinelles n'ont rien vu, et, lorsque le geôlier est entré dans la prison pour apporter au détenu le repas du soir, il a trouvé la chambre vide, sans aucune trace qui accusât son évasion.

Chacun resta stupéfait, excepté le général. Les fonctionnaires se regardèrent et le substitut s'écria :

— Certes, messieurs, je suis loin d'être superstitieux et crédule, mais je vous assure que cet homme m'a si bien glacé par son aspect que je n'osais l'envisager, et que je suis obsédé par une idée que je ne puis empêcher d'errer dans mon imagination : c'est que cet homme possède un pouvoir surnaturel.

— Je suis très-disposé à le croire, fit observer le maire; la seule chose qui pourrait changer mon opinion à cet égard, c'est la terreur que nous avons pu remarquer en lui quand il s'est vu en présence du peuple irrité. Cette peur de la mort le dépouille, à mes yeux, de

ce pouvoir surnaturel que vous lui attribuez... Cependant j'avoue qu'il y a dans tout ceci quelque chose qui confond la raison humaine.

— Nous ferons, interrompit le préfet, un mémoire détaillé de ces événements; nous l'enverrons au ministère de la police générale, et, si l'on ne découvre pas le lieu de la retraite du vieillard, si les recherches constatent qu'il n'est pas dans l'étendue de l'empire, vous laisserez là, je crois, messieurs, une procédure qui devient inutile par le manque de preuves et de faits.

— En effet, dit le juge d'instruction, il est impossible de baser sur ces faits un acte d'accusation.

— Et il serait difficile de le soutenir, ajouta le substitut.

— Général, continua le préfet, vous savez que nous n'avons aucun droit à vous demander de satisfaire notre curiosité : après vous avoir témoigné le désir d'apprendre ce que vous pouvez savoir sur cet être bizarre, vous serez à même de nous en instruire ou de nous refuser cette satisfaction; dans le cas où vous voudriez bien nous mettre au fait de ces circonstances, nous vous jurons tous qu'elles seront ensevelies dans nos consciences.

— Messieurs, dit le général, si le vieillard est échappé, je puis vous assurer que vous ne le reverrez jamais en cette contrée!... d'un autre côté, sa fuite me déconcerte autant que vous, sans que j'en sois étonné; je vous avoue que je comptais pénétrer ici ce mystère dont s'enveloppe cet être extraordinaire, et j'avais l'idée vague qu'il lui serait difficile de se tirer de la position fâcheuse où il était. Puisqu'il s'est évadé, mon séjour à Tours devient inutile, je partirai demain. Mais si vous vous proposez de faire un mémoire à l'empereur et à la police générale, je sens que je dois vous donner tous les renseignements qui sont en mon pouvoir : ma vie tout entière se trouvant liée à ces éclaircissements, il y a longtemps que j'en ai consigné, dans un écrit, les bizarres événements qu'il me serait impossible de séparer des circonstances qui concernent le vieillard. Je vous enverrai le manuscrit avant mon départ : je vous le confie, monsieur le préfet, et je compte sur votre obligeance pour me l'adresser à Paris, avec la relation fidèle de ces derniers événements. Je remettrai soigneusement le tout à Sa Majesté et au ministre de la police générale.

Alors on se sépara : les magistrats firent leurs adieux au général. Le lendemain, l'on peut se figurer l'étonnement dans lequel toute la ville fut plongée en apprenant la fuite du vieillard. Il y eut autant d'opinions différentes que de personnes, et les conjectures ne manquèrent pas.

Le général Béringheld partit; mais, une demi-heure avant de monter en voiture, Lagloire avait porté chez le préfet un paquet cacheté qui renfermait les mémoires du général, écrits par lui-même.

Le soir même, les magistrats qui avaient paru dans l'affaire du vieillard se réunirent chez le préfet; il décacheta l'enveloppe du manuscrit et lut ce qui suit à différentes reprises :

HISTOIRE DU GÉNÉRAL BÉRINGHELD.

Avant de commencer l'histoire du général, il est nécessaire de rendre compte des circonstances bizarres qui précédèrent sa naissance : on y trouvera, par une singularité remarquable, plus de renseignements sur le vieillard que dans la suite de sa vie, mais seulement jusqu'au moment où nous le reprendrons sur la route de Paris.

Son père, le comte de Béringheld, était le dernier rejeton d'une famille illustre dans les annales de la France.

Avant que la France devînt un royaume, les comtes de Béringheld habitaient les contrées du Brabant, où ils avaient une petite principauté : ils déchurent sensiblement. Enfin, du temps de Charlemagne, ils vinrent en France. Des services rendus à l'empereur leur concilièrent l'amitié de ce grand prince, qui leur acheta leur comté, dont le château avait été pillé et détruit par les Saxons. Charlemagne leur concéda en échange un comté situé au pied des Alpes : il donna même à ce comté le nom de Béringheld; mais ce ne fut que bien tard que le nom primitif s'éteignit, et qu'il fut remplacé par le mot tudesque de Béringheld.

Les comtes de Béringheld furent alors occupés pendant longtemps à transplanter en France leur fortune; tout entiers au soin de se rendre respectables par de nombreuses possessions, par une grande quantité de vassaux et un château fort vaste et bien situé, ils tombèrent, quant à la renommée et à la gloire militaire, dans une espèce d'oubli; ce ne fut guère que sous le règne de Philippe le Bel qu'ils reparurent à la cour et à la guerre avec un éclat qui les rendit célèbres. Ils furent comptés parmi les grands vassaux, et le chef de cette famille se voit souvent dans l'histoire comme un des grands officiers de la couronne de France.

Nous passons sous silence les hauts faits et les circonstances qui concernent cette famille. Elle arriva à son plus haut degré de gloire et de prospérité sous les règnes de Henri III, Henri IV et Louis XIV; mais, à partir du règne de Louis XIV, elle se tint éloignée de la cour, sans rien perdre cependant de l'importance que ses richesses lui donnaient dans tout le royaume. Il semblait qu'un génie protégeait cette famille au milieu des grandes secousses qui agitèrent la France depuis le règne de Charles IX jusqu'à celui de Louis XV. Les terres, les biens, la considération, en un mot le matériel de la vie fut scrupuleusement conservé et toujours agrandi. Rien ne dégénéra de ce qui est au pouvoir de l'homme. Il n'y eut que l'esprit et les qualités morales de l'âme qui vieillirent; car les races d'hommes ne peuvent pas toujours se soutenir, et il en est des familles comme des plantes, qui perdent de leur qualité en restant sur le même terrain.

Le père de Tullius, héritant de l'espèce d'abâtardissement qui s'était emparé du moral des comtes de Béringheld, se trouva l'être le plus superstitieux qu'il fût possible de voir : un de ces hommes dont la vue n'excite que le sentiment de la compassion. Bon par caractère, il n'avait jamais pu jouir de l'amour de ses vassaux, parce que les gens qui le gouvernaient commettaient sous son nom des exactions et des violences.

L'espèce d'infirmité morale qui se faisait sentir dans le caractère du comte de Béringheld s'augmenta singulièrement à la mort d'un de ses oncles, commandeur de l'ordre de Malte. Cet oncle, avant de mourir, appela son neveu : ils eurent ensemble une longue conférence dont le sujet influa visiblement sur l'esprit du comte. Ce fut depuis cette époque que le pouvoir du confesseur de Béringheld devint beaucoup plus étendu, et son ascendant sur l'esprit du comte ne fut un mystère pour personne.

En 1779, la famille Béringheld fut réduite, par la mort du vieux commandeur, à ce seul comte Étienne de Béringheld, qui, par la réunion des biens de toutes les diverses branches éteintes, devint un des plus riches seigneurs de France et le plus ignoré. Il épousa l'héritière de la maison de Wellevn-Tilna, qui, de son côté, était aussi le dernier rejeton de cette famille, et qui, de même que Béringheld, était sans esprit et sans caractère. Il semblait qu'un malin génie se fût amusé à réunir ces deux nobles infirmités.

Le comte et la comtesse de Béringheld vécurent dix ans sans avoir d'enfants, et les bruits les plus injurieux coururent sur le révérend père André de Luna-la, le confesseur du comte.

Nous allons essayer de rendre compte de quelques-uns des cris que poussèrent les cent voix de la renommée.

On prétendait que le commandeur avait fait à son neveu une confidence extraordinaire qui embrassait l'existence totale des Béringheld, et qui concernait surtout leur fortune prétendue illégale.

On répétait au sujet de cette confession du moribond tous les bruits qui coururent sur ce commandeur et sur sa famille.

Ce commandeur fut toujours accusé de sorcellerie, de magie blanche et noire; la vente de son âme au diable n'était pas plus oubliée que son goût pour la chimie et la physique, et que la recherche à laquelle il se livrait envers un membre de sa famille. Nous allons expliquer ce fait d'une manière plus claire.

La famille Béringheld, ainsi que toutes les familles, s'était dès longtemps divisée en une multitude de branches. Ce fut en 1450 que George Béringheld eut, pour la première fois depuis l'origine de la famille, *deux fils* qui vécurent tous deux; l'aîné fut nommé George, et le second Maxime : de manière qu'en 1470, sous Louis XI, la famille se sépara pour la première fois en deux branches, car Maxime eut un fils.

Alors Maxime, ayant de la postérité, obtint le titre de comte, et ajouta le nom de *Sculdans* à son nom, afin que la branche cadette fût toujours distinguée de la branche aînée.

Cette branche *cadette* en forma d'autres, et cet assemblage des branches *cadettes* de la maison de Béringheld devint une autre maison puissante, en héritant des biens que ses membres acquéraient lorsqu'il ne se trouvait pas d'héritier direct. Ce fut le commandeur Béringheld-*Sculdans* qui rassembla sur sa tête les immenses richesses de cette maison *cadette*, et qui, par sa mort, les reporta dans la branche aînée, représentée par le comte Étienne, père du général dont il est question.

Revenons au fils du premier comte Maxime Béringheld-Sculdans, fondateur de la maison Sculdans, car c'est sur ce fils que roulait toute l'histoire.

Ce fils du premier comte Maxime Béringheld-Sculdans était l'objet d'une effrayante légende. Ce Béringheld, second comte Sculdans, s'adonna aux sciences abstraites; il vécut avec les savants de ce

temps, visita l'Inde et la Chine; il assista à la découverte du nouveau monde, parcourut le globe dans tous les sens, et vécut depuis l'année 1470 jusqu'en 1572, qu'il disparut, le jour même de la Saint-Barthélemy.

Cette longue existence lui fit donner le surnom de *Centenaire*. On prétendait que son esprit revenait sur la terre; et l'on citait toutes les fois qu'il rendait des visites à sa famille. Le fait est que la dernière fois qu'il vint à Béringheld, ce fut en 1550, et il fit présent de son portrait: on fut étonné de trouver au centenaire une vigueur, une force, qui ne sont pas ordinairement l'attribut de la vieillesse. On ne le vit plus depuis ce temps; mais la tradition prétendait que le centenaire apparaissait dans les grandes occasions, et que c'était lui dont le pouvoir magique protégeait la famille.

Voilà comment cette confuse histoire se rapportait au commandeur Sculdans: on disait que ce vieux commandeur s'était mis à la recherche du centenaire, d'après une vision qu'il avait eue en Espagne, et d'après un mémoire présenté au ministère espagnol sur une aventure arrivée au Pérou; que le commandeur, ayant fait le voyage, et s'étant convaincu de l'existence de son aïeul, mourut pour l'avoir aperçu subitement.

Il s'en était, disait-on, ouvert à son neveu le comte Étienne avant d'expirer, et cette confidence, reportée par le comte de Béringheld au tribunal de la confession, était le fondement du pouvoir du père André de Lunada, ex-jésuite. Il aurait par là possédé les moyens de perdre le comte, dont les possessions étaient dues à la sorcellerie; et ce père André, abusant de la faiblesse de son pénitent, caressait l'idée de s'emparer des biens de la famille Béringheld en empêchant le comte par les scrupules religieux qu'il savait faire naître en lui, d'avoir des héritiers.

Tels étaient en 1780 l'état dans lequel se trouvait la famille de Béringheld et les bruits qui couraient sur cette illustre maison. Ce préliminaire indispensable évitera toute obscurité par la suite.

Le château de Béringheld était un des plus vastes et des plus romantiques qu'il fût possible de voir. Situé au milieu des montagnes pittoresques qui commencent la grande et belle chaîne des Alpes, il luttait, par sa hardiesse et par l'étendue de ses constructions, avec les monts sourcilleux qui l'environnaient. Le mélange des architectures qu'on remarquait dans ses diverses parties le rendait vraiment intéressant sous le rapport de l'art et attestait sa haute antiquité et les transformations qu'il avait subies.

Les vastes jardins du château s'étendaient jusque sur les versants des Alpes, et les plus beaux points de vue, les plus belles vallées, dont la nature seule avait fait les frais, embellissaient cet imposant séjour.

Le château était précédé par une grande cour, au bout de laquelle se trouvait une grille où commençait une immense prairie garnie d'arbres, et après cette prairie on avait laissé subsister ce qu'on nomme un tournebride. Ce tournebride était un bâtiment où demeurait le premier concierge du château. Cette construction tenait au village dont elle formait la première maison, et le concierge avait fini par conquérir le droit de vendre de l'avoine, des fourrages et du vin.

Les voyageurs s'arrêtaient à cette sorte d'auberge tenue par le concierge, et c'était à cet endroit que se rassemblaient les domestiques du château ainsi que les plus riches habitants du village. De ces conciliabules partaient les bruits que nous avons rapportés succinctement, afin d'éviter au lecteur de les entendre conter par Babiche, la femme du concierge, la présidente-née du cercle du tournebride.

Le 28 février 1780, il se tenait à ce tournebride une séance à laquelle on peut faire assister le lecteur pour le mettre au fait de l'événement qui empêcha la famille Béringheld de s'éteindre.

Il était neuf heures du soir, un vent de bise harcelait avec tant de vigueur la porte démantelée du tournebride, qu'à chaque instant on croyait qu'elle allait être emportée. Chacun des assistants se rapprochait de plus en plus d'un feu de bois de sapin qui jetait tant de clarté, que l'on n'avait pas besoin de chandelle.

Le gros concierge, habitué à entendre régulièrement les voix glapissantes des collègues de sa femme Babiche, dormait dans un coin de la cheminée. A l'autre coin était la sage-femme du village, vieille sorcière qui cumulait avec ses fonctions *obstétriques* le droit de dire la bonne aventure, de jeter des sorts, de nouer l'aiguillette, de guérir avec des paroles magiques et des simples bien choisis. Elle avait environ quatre-vingt-dix ans, et sa figure desséchée, sa voix rauque, ses petits yeux verts, ses cheveux blancs qui s'échappaient de dessous un mauvais bonnet, ne contribuaient pas peu à fortifier les idées qu'elle entretenait sur son compte.

Ayant vu naître la population presque entière du village, connaissant les généalogies de chacun, les mystères de la naissance, les histoires de chaque famille, il était impossible qu'elle ne fût pas une autorité et une puissance redoutable dans le village de Béringheld, surtout lorsque les pères l'avaient représentée à leurs enfants en bas âge comme une sorcière, ou tout au moins comme une femme à vénérer.

Après elle venait Babiche, grosse femme fraîche et jolie; près de Babiche était le plus fort épicier du lieu, nommé Lancel. Trois ou quatre commères octogénaires tenaient le milieu.

Le gros concierge avait à sa gauche le garde général des forêts de la couronne, homme aimable, instruit, musicien, marié depuis peu, et qui, ne trouvant pas accès au château, venait quelquefois écouter les nouvelles qui se débitaient au cercle du tournebride. Il était l'homme d'affaires de plusieurs maisons dont les propriétés se trouvaient aux environs; sa femme, extrêmement jolie, et d'un caractère assez aimable pour briller sur un plus vaste théâtre, venait rarement à cette assemblée, où sa dignité se serait trouvée compromise.

— Le père de Lunada a fait renvoyer ce matin le jeune homme que madame avait pris en affection, disait la concierge; il ne laissera pas, si cela continue, une seule tête qui soit du genre masculin. J'ai toujours peur, lorsqu'il passe à cette grille et qu'il jette sur cette maison son grand œil sournois, qu'il n'aperçoive mon pauvre Lusni.

— Me voici! s'écria le concierge endormi qui, s'entendant nommer par sa femme, crut que sa despotique moitié l'appelait.

— Le fait est qu'il prend de rudes précautions pour s'assurer le gâteau, dit une des commeres.

— N'est-ce pas pitoyable de voir périr une des plus nobles familles et les anciens protecteurs de tout le village?

— Ne calomniez pas ce saint homme! s'écria le politique concierge; qui sait s'il n'est pas à rôder ici près?

— A quoi servirait au père de Lunada de posséder les biens immenses de la famille Béringheld? repartit le garde des forêts; il n'a pas d'héritiers; il jouit dès à présent de toute l'opulence qu'il peut souhaiter; son ordre est aboli. Partant je n'aperçois aucun but dans sa conduite, et si madame la comtesse n'a pas d'enfants, c'est qu'elle est stérile ou bien que M. le comte...

— Si le comte et sa femme viennent à mourir, il ne restera pas grand'chose au révérend père!... s'écria Babiche; il jouit, c'est vrai, mais il ne possède pas!

A ces mots la vieille sage-femme agita sa tête de droite à gauche, ce qui fit tomber ses cheveux blancs sur son cou noir et ridé. Elle leva vers le ciel ses mains décharnées; chacun se tut, car ces préambules annonçaient que Marguerite Lagradna voulait parler. On se serra donc les uns contre les autres, et tous les yeux furent attachés sur la sage-femme, dont les yeux brillants roulaient avec vivacité.

VII

La sorcière. — Ses discours. — Prédictions. — Arrivée de l'*esprit*.

— Malheur à Lunada!... Malheur! s'écria Lagradna, malheur à lui s'il veut toucher à la fortune des Béringheld! Elle est sacrée!... Tous ceux qui ont cherché à l'envahir sont *mal morts!*...

Lagradna prononça ce peu de mots avec une intonation qui glaça l'assemblée; elle paraissait tellement pénétrée de ce qu'elle disait, qu'elle faisait passer chez les autres la conviction qui l'animait.

— D'ailleurs, continua-t-elle après un instant de silence, et en regardant les solives du plafond, la race des Béringheld ne doit pas s'éteindre, elle durera autant que le monde!... que ce monde-ci...

Et Lagradna frappa la terre avec la longue canne qu'elle portait toujours.

— Il y a longtemps que je sais cela, ainsi que la prédiction de *Béringheld le Centenaire*.

Et elle chanta d'une voix rauque et cassée :

Ma race ne mourra
Que lorsqu'il nous cherra
Une grosse montagne
Dans la rase campagne
De la Vallinara :
Ainsi lors périra
Le dernier de ma race,
De ma race que rien n'efface.

En chantant ces mauvais vers d'une voix chevrotante, Lagradna avait imprimé une attention singulière à ses auditeurs.

— Comment voulez-vous qu'une montagne écrase quelqu'un dans la Vallinara? Vous avez entendu la prédiction? reprit-elle d'une voix sonore et en se levant debout dans la chaumière, qui parut alors trop petite; eh bien, j'ai vu, ce matin, celui qui l'a faite!... Oui, je l'ai vu! et voilà la seconde fois de ma vie. La première, ce fut lorsqu'en 1704, — écoutez! — on avait accusé le comte Béringheld le XXXVI[e] de la mort de la jeune Pollany, dont on trouva le squelette dans le souterrain de la tour carrée. L'arrêt de la mort était à la veille d'être rendu, les biens allaient être confisqués. Il faisait nuit noire et je revenais des montagnes par la Vallinara; le vent soufflait, et les forêts grondaient comme le tonnerre. J'avais peur et je marchais en chantant la complainte de Béringheld le Centenaire. Arrivée au milieu de la Vallinara, je vis une grande masse noire se mouvoir dans l'obscurité, et éclairée par deux petites lueurs bien distinctes; comme je me dirigeais vers Béringheld et que la masse allait aux montagnes, nous devions nous rencontrer. D'abord, je crus que c'était Butmel qui venait à cheval à ma rencontre. . . . .

A ces mots, la sage-femme tomba sur sa chaise, resta immobile, et des pleurs, s'écoulant de ses yeux, roulèrent dans les sillons formés par les rides de son visage. Cet accès de douleur dans un âge si avancé fit tressaillir l'assemblée, qui se souvint alors que Lagradna n'avait jamais été mariée; qu'elle n'avait aimé qu'une fois dans sa vie; que Butmel, son amant, fut celui sur lequel le crime du meurtre de Pollany fut rejeté d'une manière inconcevable et par une trame invisible; qu'on le transféra à Lyon où il fut condamné à mort; enfin qu'il mourut accusé d'avoir tué Pollany; que toutes les fois que le nom de Butmel sortait de la bouche de Lagradna, elle tombait dans une rêverie qu'il ne fallait pas interrompre, sous peine de la voir livrée à un accès de folie. Bientôt Lagradna reprit :

— Il me semblait déjà le voir avec son sourire, son chapeau sur l'oreille, un bouquet à la main, et la joie peinte sur le visage. Pauvre Butmel! dit-elle en regardant la terre, quel est l'infernal génie qui t'a fait mettre à mort pour un crime que tu n'avais pas commis? Toi, un crime! toi, l'âme la plus honnête!... et Pollany était mon amie, la tienne... Ah! pauvre Butmel!... Mais, dit-elle avec un accent déchirant, tu es dans les cieux, avec les anges!

Lagradna levait les yeux dans une attitude d'extase et de pieuse confiance. Bientôt elle revint à elle, et continua son récit :

— Ce n'était pas lui que je croyais apercevoir dans la Vallinara! Je marche toujours... je vais! je vais!... Je vois que les deux lumières sont deux yeux, la masse, un homme; et cet homme, un cadavre.

Une horreur indéfinissable s'empara des assistants à ces mots prononcés avec des repos, des accents et des gestes qui donnaient à Lagradna l'air d'une sibylle sur le trépied. On croyait voir ce qu'elle dépeignait; le feu éclairait à peine la chambre, colorée par un reflet rougeâtre; la sorcière inspirait une respectueuse terreur à son crédule et rustique auditoire.

— Ce cadavre! continua-t-elle d'une voix à faire trembler les plus aguerris, c'était l'esprit de Béringheld le Centenaire; je l'ai reconnu!

— Comment? demanda le garde des forêts, puisque c'était la première fois que vous le voyiez.

— Comment? reprit Lagradna avec volubilité; mon père ne l'avait-il pas aperçu en septembre de l'an 1652, quand Jacques Lehal fut emporté de son chalet sans qu'on l'ait jamais retrouvé, et quand le comte Béringheld apprit la mort de celui contre lequel il devait se battre en duel le lendemain. L'adversaire du comte était un comte de Vervil; tous deux devaient se battre à mort, et Vervil passait pour fort exercé au maniement de l'épée; le trépas de Béringheld paraissait donc inévitable. Ce redoutable adversaire mourut à deux lieues d'ici, dans le col de Namval : une pierre énorme tomba sur son carrosse... Mon père *a vu l'esprit* détacher la pierre... Alors il me raconta comment il avait entendu dire à son grand-père que l'esprit ne paraissait jamais sans qu'il arrivât des malheurs à ceux qui menaçaient les Béringheld, et qu'une mort sinistre annonçait ou révélait toujours l'apparition du Centenaire.

Mon père, à cette époque, m'avait déjà tout détaillé, et, lorsque je rencontrai l'*esprit* du Centenaire, comme je vous le disais tout à l'heure, je reconnus sa voix qui n'a rien d'*humain*, cette voix qui parle comme celle des vents et des tempêtes; alors je n'ai pas pu soutenir la lumière de ses yeux; quand il a passé, j'ai aperçu sa grosse tête blanche; ses pas n'ont point retenti sur le sable, il était léger comme le vent, et, comme ma tête se trouvait sortie du fossé qui me cachait, j'ai vu, lorsqu'il a levé son pied, j'ai vu ses os desséchés qu'aucune chair ne recouvrait.

Aussi l'arrêt fut cassé, l'affaire du comte de Béringheld appelée à Paris où on l'acquitta, et Butmel a été la victime! . . . .

Des pleurs coulèrent encore, et la vieille se tut. On n'osa pas interrompre son silence; d'ailleurs l'aspect vénérable de la misère d'amour de cette femme inspirait un profond sentiment de compassion. Elle agita sa main décharnée, la tendit, et, découvrant ses os, elle dit :

— Cette main a été jeune, recouverte d'une peau douce, et Butmel la pressait souvent... Mais maintenant je vis, mon bras est desséché, et Butmel est mort!... Je suis morte aussi... mon cœur est mort... On croit que je vis!...

Sachez, reprit-elle d'une voix sonore et ferme, sachez que j'ai revu l'*esprit* ce matin. Malheur au père Lunada s'il convoite les biens de la famille Béringheld! L'*esprit* est dans la contrée, j'ai revu la neige de sa tête, les os de ses pieds; il était sur le sommet du *Péritoun*. Assise au bas de la montagne, j'ai pensé m'évanouir en apercevant que le vent impétueux n'agitait pas son grand manteau brun, et qu'il se tenait ferme sur ses pieds; j'ai cru qu'il m'annonçait ma mort, j'ai demandé dans le village si quelqu'un n'avait pas disparu... Le Centenaire jetait un œil de feu sur les vieux murs du château. Ah! notre comtesse aura un enfant, allez! c'est Lagradna qui vous le dit, retenez-le bien!... Et vous, monsieur Véryno, prenez garde à votre femme : elle est jolie comme Pollany (le garde des forêts tressaillit de fureur); et vous, Babiche, prenez garde à Lusni : il ressemble, pour la taille, à Jacques Lehal (la concierge se signa et dit un *Pater*). L'*esprit* voltige sur la contrée!... Il est rare de le voir deux fois par siècle... Il y aura du nouveau; car, si l'esprit n'emporte pas quelque âme avec lui, il ferait plutôt revenir des morts!...

Le feu s'était éteint sans que personne osât se lever pour y remettre du bois; il s'échappait du foyer, des cendres, une flamme bleuâtre qui parfois éclairait le pâle visage de Lagradna. Au moment où elle se rassit, un violent coup de vent se fit entendre et la cloche du tournebride retentit.

Personne ne se leva pour aller ouvrir, parce que l'on supposait que le vent avait seul agité la cloche; mais tout à coup, lorsqu'on n'y pensait plus et que le vent était apaisé, la cloche fut sonnée avec une vigueur et une constance qui prouvèrent qu'un être de chair et d'os remuait le pied de biche qui se trouvait terminer la chaîne; alors le chien se mit à aboyer d'une manière qui sembla lugubre.

Personne ne fit mine de se lever.

— Eh bien! Lusni, mon ami! s'écria Babiche.

— Allons-y tous, répondit Lusni à l'interpellation cadencée de sa femme.

A ces mots, Lusni jeta dans le foyer une poignée de branches de sapin : une lueur subite éclaira la chambre; le garde des forêts alluma une chandelle, et Babiche, Lagradna et Lusni se dirigèrent avec le garde vers la grille.

— Viendrez-vous? s'écria une voix rauque et forte.

— C'est lui! dit Lagradna; que vient-il chercher?

— Qui, lui? demanda Véryno.

— Béringheld le Centenaire.

Le groupe resta cloué par la peur à moitié chemin de la grille, et la chandelle indiqua, par le vacillement de sa lueur, la terreur du bon Lusni, qui se repentit d'avoir écouté Lagradna.

— Viendrez-vous? répéta la voix terrible qui accompagna cet ordre d'un ton de maître.

— Allons donc, venez! s'écria une voix douce et qui se rapprochait davantage du flexible organe des hommes.

Lagradna, arrachant la lumière au concierge, se dirigea lentement vers la grille; Babiche, poussé par la curiosité, la suivit; Véryno eut honte de se voir surpassé en courage par deux femmes, il s'avança donc sur leurs pas; alors Lusni fit quelques démonstrations, mais il se tint à une honnête distance. Quant aux trois commères, elles se groupèrent sur les marches du tournebride.

— Depuis quand cette grille ne s'ouvre-t-elle plus au premier coup de cloche? dit encore la voix terrible pendant que Lagradna faisait résonner la serrure.

— Depuis que Butmel est mort! répondit Lagradna.

A peine eut-elle achevé ces mots, qu'un long éclat de rire fit trembler les vitres du château. Tous les assistants furent glacés d'épouvante.

— *Butmel vit encore!* dit la voix.

Un moment de silence suivit cette phrase, et des larmes amères sillonnèrent le visage de Lagradna.

— Vous êtes à Béringheld! proféra encore cette voix.

Elle partait du gosier d'un homme d'une stature énorme. Il s'adressait en ce moment à un autre homme en uniforme, qui, depuis qu'il était arrivé, ne cessait de lorgner sa valise, de brosser son habit en se servant de ses manches, et de regarder s'il ne lui manquait rien; il ne s'occupait que de lui et de son cheval. Le géant, après avoir montré le château, jeta un coup d'œil sur le groupe, et ce coup d'œil sembla à tous les assistants faire pâlir la lumière de la chandelle.

Le guide de l'officier disparut avec une effrayante rapidité; toutefois l'on entendit le galop d'un cheval.

— L'avez-vous vu? dit Lagradna au concierge, à sa femme, au garde-chasse et aux trois autres vieilles femmes; quel œil! Ne croyez pas que ce soit un cheval qui galope!..... l'esprit s'amuse.

Le groupe resta immobile, ne regardant personne, ou plutôt craignant de voir

— Que diable avez-vous donc? leur demanda l'officier, qui avait fini l'inventaire de sa propre personne, et qui s'amusait de l'effroi peint sur les figures.

Il descendit de cheval, passa soigneusement son bras dans la bride, et il reprit :

— Je vous garantis que mon guide monte un véritable cheval encore! Jamais je n'ai eu tant de plaisir à causer avec un homme. Il ne m'a rien demandé pour le service qu'il m'a rendu; c'est fort poli, car il était en droit d'exiger quelque chose.

— Votre guide, un homme? dit Lagradna, vous avez fait route avec un esprit! — Que veut cette folle avec son esprit?... reprit l'officier en fronçant le sourcil. Allons, conduisez-moi au château.

— L'avez-vous vu? demanda Lagradna.

— Moi, pas du tout! il fait noir comme dans un four! et, quand on a une valise!... dit-il en regardant avec inquiétude la croupe de son cheval. Allons, continua l'officier en voyant tous les yeux tournés sur sa valise, allons, menez-moi au château.

Le concierge saisit sa lumière, mit sa main du côté du vent pour qu'elle ne s'éteignît pas, et il guida l'étranger à travers l'avenue; Lagradna et Babiche suivirent, afin d'ouvrir la seconde grille qui devait être fermée.

Il régnait dans l'habillement de l'inconnu une régularité, une tenue qui donnaient l'idée d'un caractère exact et minutieux. Les traits de sa physionomie ne démentaient pas cette opinion : on l'aurait plutôt pris pour un bon négociant que pour un militaire, personnage ordinairement décidé et aventureux.

— Si ce n'est pas une indiscrétion, pourrais-je vous demander où vous avez pris ce guide? dit la sage-femme à l'inconnu.

— Je me suis égaré, répondit-il, au moment où je franchissais les montagnes qui précèdent la Val... ven...

— Vallinara! s'écria la sage-femme.

— C'est cela même, reprit l'étranger; alors j'ai entendu le galop d'un cheval qui me suivait; j'attendis que le cavalier fût arrivé près de moi. Je lui demandai le chemin de Béringheld; il m'y conduisit fort obligeamment, et, pendant la route, il me parla d'une foule de choses peu connues, d'anecdotes curieuses.

— Qui ne concernent certes pas le temps présent!..... répliqua Lagradna.

— C'est vrai, dit l'officier, frappé d'étonnement à cette réflexion.

— Vous n'avez donc pas regardé ses yeux de feu?

— Il avait une lumière, dit l'officier.

— La lumière!... c'était ses yeux, s'écria Lagradna.

A cette observation, l'étranger resta immobile d'étonnement, et il murmura tout bas :

— Serait-ce mon médecin? Des yeux de feu! Que ne l'ai-je examiné!

— Et cette voix? reprit la sage-femme.

— *C'était la sienne!* s'écria l'officier stupéfait.

Pendant que l'officier s'avançait vers le château, il s'y passait une scène dont le récit suffira pour dépeindre les personnages qui l'habitaient.

Dans une antique salle à manger, autour d'une table bien servie, étaient le comte, sa femme et le père de Lunada. Devant le révérend père, on voyait des débris de différents mets les plus exquis, ce qui prouvait authentiquement que la fleur de son teint et la fraîcheur de sa carnation étaient soigneusement entretenues par les attentions des maîtres du château. Les vins les plus recherchés et mille friandises venaient d'être prodigués au père de Lunada, lorsque, se tournant vers la comtesse, il se plaignit que l'on n'eût pas encore ajouté de lit de plume à son coucher.

— Ce n'est pas, ma fille, par sensualité que je fais cette demande.

— J'en suis bien persuadée, répondit une jeune femme placée dans un fauteuil dont le dos était d'une hauteur énorme, et où elle paraissait ensevelie.

— Mais pourquoi, reprit Lunada, dans cette vie ne pas profiter des commodités qui peuvent la rendre agréable. Le Seigneur ne les a permises que pour dédommager ses serviteurs de leurs combats avec le démon. Mon fils, envoyez-moi de cette liqueur dont la bouteille se trouve devant vous; je crois que si ma digestion ne se faisait pas



La comtesse de Béringheld.

bien, je ne pourrais pas prier avec toute la ferveur que l'on doit mettre à de tels actes.

Le comte donna la bouteille à un laquais

— Vos prières n'ont pas encore réussi à nous faire avoir des enfants, dit le comte de Béringheld.

— Mon fils, Dieu est sage et ne fait rien en vain : s'il a permis la dispersion de notre *société*, ce fut pour punir la terre ; et si vous n'avez pas encore de postérité, ne l'attribuez qu'à vos péchés. Il faudra redoubler vos pénitences, vos austérités, vos jeûnes ; j'y joindrai mes prières.

— Mon père, fit observer la comtesse, ne pourrait-on pas consulter des gens de l'art pour savoir s'il n'y aurait pas des moyens...

A ces mots, l'effroi se peignit sur la figure de l'ex-jésuite.

— Y pensez-vous? lutter contre la volonté de Dieu !

A cette exclamation, la comtesse se tut, sa figure reprit cette impassibilité froide que donne l'extrême dévotion. Son mari, la bouche béante, les yeux étonnés, regardait le visage de son confesseur, dont l'expression était le véritable baromètre de toute la maison. — Il n'y a rien à attendre que de Dieu! reprit le père de Lunada.

Cependant il faut convenir que le dessein du père de Lunada n'était pas aussi criminel qu'il pourrait le paraître. Le révérend père faisait autrefois partie de la société célèbre des jésuites. A l'abolition de cet ordre, il se réfugia en Italie, et, revenant en France quelque temps après, il fut accueilli par le comte de Béringheld. Le père de Lunada était très-instruit, mais il avait une profonde ignorance sur certaines matières : convaincu de la vérité de la religion, mais encore plus convaincu de la grandeur de l'ordre des jésuites, son caractère présentait un singulier mélange d'esprit et de simplicité, de bonté et d'astuce, d'ambition et de modestie. Sans faire du père de Lunada un fanatique, un homme de génie ou un ambitieux, la société de Loyola lui avait inculqué ses principes et sa religion particulière qui, à chaque instant, contrariaient ses idées naturelles.

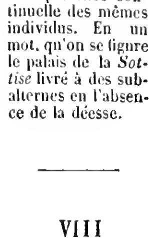
Il s'ensuivait un singulier combat dans la conduite, les idées et le caractère du révérend père.

Ainsi le père de Lunada désirait, si le comte de Béringheld ne devait pas avoir d'enfant, que la fortune de la maison lui revînt plutôt qu'à l'Etat ; mais il n'aurait pas commis la moindre action qui eût exigé de l'énergie pour s'en rendre maître et empêcher le comte et sa femme d'avoir des héritiers. L'on peut assurer que l'empire que le révérend père exerçait sur les maîtres du château n'avait rien de despotique ; il résultait des circonstances bizarres qui permirent la réunion de trois êtres aussi faibles, parmi lesquels le père de Lunada



Le général Tullius Béringheld.

se trouva le plus fort. Ainsi le château présentait le maussade aspect de ces trois êtres cheminant dans la vie, n'ayant pour s'y conduire que le flambeau de l'ex-jésuite, flambeau composé de toutes les décisions de l'Eglise, que le révérend père appliquait selon son intérêt ; et, comme tous ceux qui gouvernent, il était jaloux de son autorité : c'est ce qui faisait que, n'étant pas précisément le maître, il avait à batailler avec des gens qui le rendaient odieux sans qu'il en donnât de grands motifs. Ainsi l'on errait au château de Béringheld dans un labyrinthe d'intrigues domestiques, de petites tracasseries, etc., que la faiblesse des maîtres et la hardiesse des domestiques entretenaient toujours ; et, dans un château habité par un petit nombre de personnes, on doit sentir combien ces riens étaient augmentés par les bavardages et la présence continuelle des mêmes individus. En un mot, qu'on se figure le palais de la *Sottise* livré à des subalternes en l'absence de la déesse.



VIII

L'officier angevin. — Sa frayeur. — Béringheld le Centenaire est au château. — Départ précipité.

Nous avons laissé l'officier s'avançant, sous l'escorte de Lagradna, de Babiche et du concierge, vers le noble manoir du comte de Béringheld, à qui le révérend père de Lunada vient de prononcer l'arrêt formidable par lequel il décidait que, quant à la procréation d'un héritier présomptif de la famille des Béringheld, il n'y avait plus rien à attendre que de l'intervention divine. A cette ordonnance sacerdotale, le comte baissa la tête d'un air confus, et sa femme lui lança un regard qu'il serait très-difficile d'expliquer.

Le comte sourit à sa femme d'une manière plus significative qu'à l'ordinaire, et tout ceci, d'après le caractère de ces deux époux, indiquait quelque chose d'extraordinaire. En effet, la proposition de se livrer au bras séculier pour faire cesser la stérilité de la comtesse avait été méditée, pendant un mois entier, entre les deux époux : ils examinèrent longtemps, avant de la présenter à leur confesseur, si elle ne renfermait aucune hérésie, et s'ils pouvaient s'en occuper ; la comtesse avait même osé parler du pouvoir de Lagradna, mais cette femme sentait trop la magie et le fagot pour que le comte osât la faire venir. La comtesse, enhardie par l'espoir d'avoir des enfants, se contenta de caresser cette idée en secret.

Ce fut au milieu du silence, pendant lequel les époux réfléchissaient au peu de succès de leur proposition, que le concierge vint avertir qu'un étranger demandait à parler à monseigneur.

— Faites-le entrer, dit le comte.

Aussitôt l'officier se présenta et salua le comte en le regardant avec attention : puis il s'exprima en ces termes :

— Monsieur le comte, il y a quelques mois que je suis revenu des États-Unis, où j'ai servi loyalement les insurgés. En les servant, j'ai reçu un coup de feu que je n'ai pas pu rendre, ce qui fait que je le dois aux soldats anglais du lord Cornwallis. Après avoir inutilement payé des chirurgiens d'outre-mer, qui ne m'ont pas guéri, je m'en retournai en France pour arrêter ma maladie, dont les suites étaient assez graves pour devenir mortelles. Après avoir consulté et *payé* inutilement les hommes les plus célèbres, je résolus d'aller finir mes jours aux lieux de ma naissance (je suis d'Angers. Le hasard voulut que je fusse logé dans la maison où demeurait le bourreau; je ne m'en aperçus que trop tard, ajouta l'officier en voyant le mouvement qui échappa au comte, à sa femme et au père de Lunada; mais au total le bourreau me parut riche et ne devoir rien à personne.

Sa femme était à la mort, et j'entendais dire à chacun qu'il devenait très-étonnant qu'elle ne mourût pas, d'autant plus qu'aucun médecin ne la soignait. Elle commença bientôt à aller mieux.

Je vous demande pardon, mais tout ceci se rattache à ma présence en ces lieux, et d'ici à Angers le chemin a vu de mon argent, et l'argent est rare!...

Soupçonnant du mystère, voyant le mari soucieux, j'examinai ce qui se passait. Dormant peu à cause de mes souffrances, je finis par apercevoir que toutes les nuits un vieillard, remarquable par plusieurs singularités, et entre autres par une étonnante caducité, s'introduisait dans la maison. Étonné de ce mystère, je questionnai le bourreau; il m'apprit que cet homme lui avait promis de guérir sa femme, je ne sais pas à quelle condition : cela ne me regardait pas. La nuit suivante, j'attendis ce vieillard à son passage, en lui demandant de me guérir, s'il en avait le pouvoir. Il me regarda, monsieur le comte!... Ah! je puis dire que jamais la figure de cet homme ne sortira de ma mémoire! une flamme noire.....

En ce moment l'officier, ayant regardé par hasard les tableaux qui garnissaient les murs de la salle, jeta un cri et tomba sur une chaise, en désignant du doigt un des portraits. Chacun se retourna pour le voir : c'était le portrait de Béringheld-Sculdans, surnommé le *Centenaire*.

Une vive anxiété se montra sur le visage de chacun.

— Le voyez-vous?... s'écria l'officier terrifié; ses yeux me fixent et s'animent encore. Je viens de les voir flamboyer. C'est *lui!*...

Ce qui redoubla la stupéfaction de l'étranger, c'est qu'il put lire au bas du cadre du portrait cette inscription : *Béringheld, anno* 1500.

— Je vous jure, répéta l'officier, que les yeux du portrait m'ont lancé le feu clair que j'ai remarqué dans les yeux du vieillard, et qu'ils ont remué.

Le père de Lunada, effrayé, regardait alternativement et le comte Béringheld qui était pâle comme la mort, et le portrait dont les yeux noirs n'offraient point le feu diabolique dont parlait l'officier.

— Voyez, continuait ce dernier, quelque chose agite la toile!...

Personne n'osa bouger pour vérifier le fait, et le comte sonna.

— Saint-Jean, ôtez ce cadre...

Et Béringheld indiquait du doigt, en tremblant, le portrait de Béringheld le Centenaire.

Saint-Jean fit de vains efforts pour enlever le cadre qui semblait scellé dans le mur. Les spectateurs se regardèrent avec étonnement, et le père de Lunada, conservant, malgré le sentiment qui l'agitait, un sang-froid qu'il devait à son instruction et à l'habitude de se combattre, demanda :

— Enfin, monsieur, pourrait-on savoir ce qui vous amène ici?...

— Vous ne tarderez pas à le savoir!... mais où en étais-je? demanda l'étranger troublé qui ne cessait de regarder le portrait.

— Au vieillard... répondit le comte en tremblant.

— Cet être surnaturel sourit à ma demande et me dit ces mots, que leur singularité m'a fait retenir :

— Enfant d'un jour, tu veux donc vivre ta journée?... j'y consens. Je te guérirai, mais jure-moi d'accomplir ce que je vais t'ordonner... et tu seras guéri!

Rien n'était plus juste; je fis le serment, et j'atteste le ciel que j'avais l'intention formelle d'y tenir.

— Je veux de toi, reprit le vieillard d'une voix cassée et près de s'éteindre, qu'un bien léger service! c'est de porter et de remettre toi-même une lettre que je te donnerai pour le comte de Béringheld, en son château.

Et il m'indiqua le chemin de ce village; il me dépeignit même l'entrée, le tournebride et les montagnes. Monsieur le comte, je fus promptement guéri, je trouvai la lettre sur ma table le lendemain de ma guérison, et je m'empresse de m'acquitter de ma promesse.

En achevant ces mots, l'officier présenta une lettre au comte de Béringheld, en ajoutant :

— Maintenant je ne dois plus rien à personne.

Ce dernier la prit en tremblant, l'ouvrit et lut ce qui suit :

« Le comte de Béringheld doit savoir que sa race n'est pas destinée à s'éteindre.

« Le 1er mars de l'année 1780 un homme se présentera en son château pour lever tous les obstacles.

« On aura soin qu'aucune personne étrangère à la famille ne se trouve dans les grands appartements du château de Béringheld le jour indiqué.

« Le médecin arrivera la nuit et devra trouver la comtesse au lit, dans la chambre d'apparat du château.

« B. S. »

Tel était le contenu de ce singulier message. Le comte pâlit, présenta cette lettre à sa femme, et fixa ses yeux sur le visage de la comtesse. Quand elle eut achevé, elle regarda son mari, et tous deux, mus par la crainte, se tournèrent vers le père de Lunada.

Celui-ci baissa les yeux et ne parut avoir aucune envie d'apprendre ce dont il s'agissait, persuadé que tôt ou tard les deux époux l'en instruiraient. Cette habitude d'une artificieuse discrétion était ce qui assurait le plus l'ascendant du père de Lunada sur ses nobles hôtes.

La figure pâle du comte n'exprimait rien que de vague, tandis que le visage de la comtesse indiquait une joie véritable; mais cette joie était visiblement affaiblie par la crainte que le père Lunada ne vît un cas de conscience dans un événement qui paraissait aussi surnaturel.

On ne pouvait pas parler d'une telle affaire devant l'étranger. Après quelques paroles insignifiantes, le comte ordonna de le conduire à l'appartement destiné aux amis qui visitaient quelquefois le château, et lorsque l'officier fut parti la comtesse s'écria :

— Quelque mystère qui règne dans cette aventure, je ne puis pas m'empêcher de me réjouir, si elle a l'heureux résultat que l'on nous annonce.

— C'est naturel, dit le comte.

— N'est-ce pas après-demain le 1er mars? continua la comtesse.

— Je ne sais, répondit Béringheld.

— C'est demain le 1er mars, répondit le jésuite.

— Ah! oui, demain, dit le comte.

— Demain!... répéta sa femme avec un mouvement de surprise et de crainte; je ne croyais pas que...

Et elle tomba dans une profonde rêverie.

— Adieu, mon fils, que la paix soit avec vous! dit le prêtre en prenant sa lumière et se dirigeant lentement vers la porte.

Telle chose que pût dire la comtesse, elle ne tira de son mari que les monosyllabes *oui* et *non*, elle n'obtint même pas un sourire, un regard, et la phrase d'amitié que le comte avait souvent sur ses lèvres quand il parlait à sa femme. Au moment où elle se levait pour s'en aller, l'on entendit le bruit de plusieurs voix confuses; la porte s'ouvrit précipitamment, et Lagradna parut en s'écriant :

— J'entrerai!... Monseigneur, dit-elle en profitant de la terreur que son aspect séculaire devait produire, je ne puis pas vous cacher que l'esprit de Béringheld le Centenaire rôde dans la contrée et qu'il est dans le château! Je l'ai vu entrer!...

A ces mots, l'effroi le plus grand s'empara du comte, de sa femme et des deux domestiques qui avaient voulu empêcher Lagradna d'entrer. Le comte fit signe de la main à la sage-femme de se taire, puis il ajouta, après un moment de silence :

— Allons trouver le père de Lunada.

Il n'y avait plus que le valet du comte et la femme de chambre de la comtesse qui ne fussent pas couchés; ils suivirent leurs maîtres, ainsi que la vieille sage-femme, et l'on se dirigea vers l'appartement du père de Lunada.

Saint-Jean portait les deux flambeaux, et ce groupe silencieux traversa les longues galeries du château.

Le comte était le plus tremblant; mais, pour ne pas le faire pa-

raître, il marchait avec assurance. Tout à coup un cri perçant retentit dans les galeries, et l'on conçoit facilement la peur que ce cri dut exciter dans l'âme de gens d'un esprit assez faible, seuls dans un vaste château, loin de tout secours, au milieu d'une nuit sombre, accompagnée de toutes les circonstances bruyantes des vents de l'équinoxe d'hiver. Saint-Jean laissa tomber les deux flambeaux; il y en eut un qui brûla toujours, en répandant une faible lueur qui se perdait dans cette immense galerie. On s'arrêta pour écouter, et, malgré le vent qui s'engouffrait, malgré les cris des oiseaux nocturnes, le bruit des bois et des eaux, l'on entendit des pas rapides... Un homme parut à l'extrémité de la galerie; il s'arrêta, éleva sa lumière pour distinguer ceux qui étaient dans cet endroit, et la comtesse, qui n'avait pas les mêmes motifs que son mari pour trembler de tout ce qui venait d'arriver, reconnut leur hôte qui s'approchait avec toutes les marques de l'effroi.

— Monsieur le comte, dit-il d'une voix altérée, je suis brave et je ne crains pas de me mesurer avec le premier venu, pourvu que ce soit un homme de chair et d'os comme moi!... Vous m'avez offert l'hospitalité avec franchise, je vous dois des remercîments... acceptez-les... car pour un empire je ne resterais pas dans votre château; je viens d'y revoir mon médecin, mon guide, et votre ancêtre!...

A ces mots chacun sentit les vertiges de la peur et resta immobile, retenant son haleine.

— Oh! j'ai bien reconnu l'original du portrait qui se trouve dans votre salle! je lui dois la vie, je le sais; mais je l'ai payé en accomplissant ce qu'il m'a demandé : je n'ai rien à lui ni lui à moi, et maintenant je me soucie fort peu, d'après toutes ces circonstances, de me retrouver avec lui. J'aime mieux être à cheval, dans la *Vallinara*, égaré même, et cette nuit, que dans votre château, avec ce diable d'homme qui me paraît abuser du respect dû à son grand âge. Car, si j'ai bien lu l'inscription du portrait, l'original est né, ou s'est fait peindre en 1500?... je ne suis ni religieux ni superstitieux; je conviens qu'il y a des effets bizarres dans la nature, on peut se ressembler de plus loin; ce peut être un jeu!... mais je suis bon gentilhomme angevin, croyant en Dieu, voulant vivre tranquille : je laisse les grands seigneurs s'amuser comme ils veulent... par ainsi, je n'entreprends pas d'expliquer ce que je viens de voir de mes yeux, parce que cela ne me regarde pas; seulement je suis prudent, je n'aime ni la justice séculière ni la justice ecclésiastique... ce sont de bonnes institutions, néanmoins!... En conséquence, comme tout ceci devient par trop étrange, adieu, *Monseigneur!*... Vous n'aviez rien à moi ni moi à vous, j'ai rempli mon serment, je suis quitte; peu m'importe ce qu'il en adviendra, c'est votre affaire! J'ai l'honneur de vous saluer.

Là-dessus l'étranger, brossant sa manche blanchie par le mur, salua profondément le comte de Béringheld et descendit rapidement l'escalier. On l'entendit se diriger vers les écuries, il amena son cheval dans la cour, déposa sa lumière sur le perron et s'éloigna au grand galop...

IX

Apparition. — Lunada réduit au silence. — La comtess au lit.

On peut imaginer la terreur qui s'empara de ce groupe en voyant un brave militaire préférer de s'en aller par une nuit froide et orageuse, à rester dans un château habité par un être sur lequel on savait qu'il existait de tout temps à Béringheld les traditions les plus contradictoires, mais les plus étranges, selon toutes les versions.

Le comte ordonna à Saint-Jean de se rendre dans sa chambre et de l'y attendre; il pria sa femme de se retirer dans la sienne; puis il se dirigea seul vers l'appartement du père de Lunada.

Béringheld trouva le révérend père lisant son bréviaire. En apercevant le comte, il le déposa sur sa table, et, fermant les yeux, mettant les deux premiers doigts de sa main droite contre sa joue en rabattant le reste de sa main sur les lèvres, il parut disposé à écouter le comte.

— Mon père, dit Béringheld, la révélation que je vous ai faite au tribunal de la pénitence lors de la mort du commandeur Sculdans..

— Je l'ai oubliée, mon fils! s'écria l'adroit jésuite, elle ne peut être rappelée qu'en confession.

— Qu'importe, mon père, vous l'avez regardée comme une instigation du démon; mais aujourd'hui l'existence de l'être que m'a signalé mon oncle Béringheld au lit de mort ne peut plus être révoquée en doute; il est au château...

— Il est au château!... dit le prêtre en se levant avec toutes les marques de la frayeur.

— Lagradna et l'officier l'ont vu, ajouta le comte.

— Ce ne peut être que le démon, ou bien votre ancêtre aura fait un pacte avec l'ennemi des hommes.

— Jugez, mon père, reprit Béringheld, jugez, si le commandeur est mort de frayeur, de ce qui doit nous arriver à nous qui n'avons assurément pas son courage!...

— Mon fils, le Seigneur est juste, il ne permet point que le tentateur soit le plus fort.

— Que faire? dit le comte, car *il* ordonne que tout étranger soit mis hors du château, demain soir, pendant toute la nuit, et *il* doit lever les obstacles qui nous empêchent d'avoir de la postérité...

— Que me dites-vous?... s'écria le père de Lunada. Voyons cette lettre.

Le comte la donna à l'ecclésiastique qui la lut. Le père de Lunada ne manquait pas d'une certaine fermeté, et ses premières réflexions lui prouvèrent que le diable n'écrivait point, qu'il était physiquement impossible de lui résister; il pensa aussi intérieurement que la présence des êtres de cette nature n'avait jamais été un article de foi, que depuis longtemps cette idée était reléguée parmi les rêveries.

Cependant dans cette occurrence un grand nombre de circonstances se présentaient d'une manière surnaturelle; puis il vint à se rappeler que plusieurs prisonniers de l'inquisition, sûrs de la mort, avouèrent posséder un pouvoir qui leur était inconnu, et dont ils ne pouvaient se rendre compte; enfin les exécutions de plusieurs sorciers lui revinrent dans la mémoire. Il tomba dans une rêverie que son pénitent n'osa point interrompre, et le résultat en fut : que l'on devait se tenir sur ses gardes, armer du monde, et qu'il passerait la nuit du 1er mars à la porte de la chambre d'apparat avec l'eau bénite, les livres saints et le saint-sacrement; que chacun se mettrait en prière; que l'on prendrait toutes les précautions nécessaires pour résister, soit au démon, soit à des hommes; enfin que la comtesse ne devait pas s'exposer à cette aventure mystérieuse.

Le comte, rassuré par les paroles du bon prêtre, se disposait à sortir lorsqu'il entendit un léger bruit.

— Je crois, dit-il, que l'on marche dans le corridor.

— Chut!... s'écria le père de Lunada.

Ils s'arrêtèrent et retinrent leur haleine.

La porte parut remuer; le prêtre et le comte se sentirent glacés d'horreur, quand le mouvement devint en effet réel, et quand, la porte ouverte, un vieillard, d'une taille élevée, s'avança lentement vers eux. L'effroi s'empare des deux spectateurs. Le vieillard s'arrête, il les regarde fixement, et ils sont cloués comme par une force supérieure, inévitable, hors nature.

Béringheld reconnaît son ancêtre, l'original du portrait, mais accablé par la plus effrayante vieillesse, et par une décrépitude telle, que nulle créature humaine n'en a jamais offert l'exemple. Le comte fut frappé de la plus profonde terreur; depuis cette apparition, il devint sujet à des absences, et sa raison, sans l'abandonner entièrement, lui faisait défaut par intervalles. Alors il tombait dans une rêverie profonde.

Cette grande ombre et l'apparence de vie qui l'animait firent dresser les cheveux du père de Lunada; il appelait vainement à son secours le pouvoir de la raison pour chasser le froid qui se glissait dans son âme; il ne pouvait révoquer en doute la présence de cet être bizarre.

Le vieillard lève son bras, et du doigt il montre et désigne le comte de Béringheld, qui crut voir s'ouvrir les gouffres infernaux.

— Comte de Béringheld, laissez-nous seuls!... et ne craignez rien, ma présence n'est jamais pour votre famille qu'une source de prospérités!...

Les sons de cette voix profonde qui semblaient sortir d'une voûte avaient une espèce de bienveillance, un ton d'amitié qui cependant ne rassuraient en rien. La force intérieure, au-dessus de la force physique, déployée par le seul mouvement du bras de cet homme qui paraissait sortir de la tombe armé de tous les pouvoirs surnaturels, cette force morale qui résulte de la force de la volonté, sub-

jugna le comte. Il sortit, le visage décomposé, les yeux égarés et la tête dans un état de désorganisation difficile à rendre.

Pendant que ceci se passait dans l'appartement du confesseur, la comtesse, que nous avons laissée dans la galerie avec la sage-femme, s'était tournée vers cette singulière femme qui ne semblait point étonnée de cet événement extraordinaire, comme pour lui demander ce qu'elle en pensait.

— Madame, lui dit Lagradna, rien n'est plus vrai...

— Venez dans ma chambre, interrompit la comtesse, et vous m'apprendrez tout.

Madame de Béringheld s'assit à côté de la cheminée, et elle fut stupéfaite d'entendre Lagradna lui dire :

— Madame, vous aurez des enfants, croyez-moi. Il y a deux heures je parlais ainsi, et, je le répète, l'esprit qui veille sur la famille Béringheld ne se montre que dans des occasions importantes. Ce grand vieillard ne se nourrit pas de nos aliments! mon aïeul l'a vu tout aussi vieux que je viens de le voir!... le père de mon aïeul l'a rencontré, en 1577, au pied d'une montagne du Chili, et je ne me rappelle que bien imparfaitement l'histoire d'une jeune Péruvienne qui mourut dans un grand vase de terre, et que mon bisaïeul a enterrée. Il y avait alors des gens qui poursuivaient le Centenaire pour le livrer à l'inquisition : mais il échappait, disait-on, à toutes les poursuites. Quoi qu'il en soit, mon bisaïeul a dit à mon grand-père que les bruits qui couraient sur le Centenaire s'éteignaient, en ce que la mort de ceux qui l'avaient vu ou qui s'en plaignaient empêchait de donner un corps aux recherches. Les mémoires faits aux ministres se perdaient et les grands ne croyaient plus à ces récits, parce que l'on revenait de la magie et des grandes sciences ; que plus on allait moins l'on y croyait, et qu'ensuite le vieillard se faisait rarement voir deux fois dans le même endroit.

C'est à lui que la famille Béringheld doit sa splendeur! On l'a rencontré sous diverses formes, quelquefois à pied, comme un mendiant, d'autres fois dans un brillant équipage, sous le nom d'un prince.

S'il arrive, madame la comtesse, soyez sûre que vous aurez de la postérité.....

Le récit incohérent de Lagradna plongea la comtesse dans un état extraordinaire ; elle s'étonna d'avoir pu entendre une suite de phrases qui paraissaient dictées par la folie, et cependant une curiosité invincible l'agitait, à cause de la coïncidence des idées de la sage-femme avec l'ordre intimé par la lettre qu'elle avait lue.

— Mais, dit la comtesse, on m'empêchera certainement de me trouver demain soir, seule, dans l'énorme chambre d'apparat de Béringheld, et ce n'est que là.....

— Madame, répondit Lagradna, pourquoi faut-il que vous y soyez?

— C'est l'ordre donné par une lettre.....

— Ecrite par le Centenaire! s'écria la sage-femme ; allez-y, madame, et pour cela mettez tout en œuvre.

— Mais comment y parvenir?

— Il faut, ajouta Lagradna, témoigner la plus grande répugnance, vous coucher ici de bonne heure, et pendant la nuit vous acheminer et rester dans la chambre, je m'y cacherai si vous voulez.

Le désir d'être mère est la plus énergique passion d'une femme, et l'on en a vu beaucoup remplir pour arriver à ce but des conditions plus difficiles que celles qui se trouvaient imposées à la comtesse ; comment eût-elle pu balancer? elle avait déjà décidé en elle-même d'obéir aux ordres de l'auteur de la mystérieuse lettre.

La sage-femme venait de sortir, laissant la comtesse plongée dans la rêverie, lorsque le comte entra chez sa femme. Elle fut effrayée de l'expression qu'il portait sur son visage, et Béringheld, s'asseyant sur un fauteuil, passa la nuit tout entière sans dire un seul mot.

Jamais le père de Lunada n'ouvrit la bouche sur la scène qui s'était passée entre lui et l'étrange personnage que Lagradna appelait un *esprit*. Le bon prêtre est mort sans que, même à son chevet funèbre, il en ait dit un mot; et, lorsqu'on lui parlait de cette entrevue, le révérend père témoignait énergiquement que les questions qu'on lui faisait à ce sujet étaient, à ses yeux, indiscrètes.

Quoi qu'il en soit, le matin il descendit, comme à son ordinaire, dire la messe. Lorsqu'il vit le comte de Béringheld, il calma par des discours très-sages la fureur de son pénitent; il tâcha de lui prouver qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans l'apparition dont ils avaient été témoins, et il ajouta :

— Mon fils, vous ne devez rien négliger de ce qui concerne la gloire et la postérité de votre illustre famille; vous auriez quelque chose à vous reprocher si vous ne cherchiez pas à profiter des avis d'un inconnu; il n'en peut rien résulter de malheureux pour madame la comtesse, puisque personne n'a intérêt à sa perte; et, mon fils, le Seigneur a des voies qui semblent quelquefois bien écartées. Ainsi, je vais obéir moi-même en me retirant du château pour cette nuit ; et, si nous avons le bonheur de vous voir de la postérité, je me consacrerai bien volontiers à son instruction.

— Mais, mon père, s'écria le comte, qui vous porte à penser?...

Le moine s'était déjà éloigné, et s'en allait, à pas précipités, vers le village, à travers la longue prairie qui se trouvait entre le château et le tournebride.

Le comte, ne sachant à quoi s'en tenir, resta toute la journée plongé dans l'irrésolution la plus cruelle.

— Monsieur le comte, dit la comtesse, que pensez-vous de cette lettre, et que devons-nous faire?

— Tout comme vous voudrez, madame!

— Croyez-vous qu'il y ait du danger?

— J'en pense ce que vous en pensez.

— Ferais-je bien d'aller dans la chambre d'apparat? demanda la comtesse.

— Très-bien, dit Béringheld.

— Mais, si je n'y allais pas, monsieur le comte?

— Vous en êtes maîtresse, répondit-il.

— Lagradna a préparé la chambre ce matin, reprit madame de Béringheld.

— Eh!... s'écria le comte. Puis il retomba dans une rêverie dont il fut impossible de le tirer.

Le soir arriva ; la comtesse s'habilla, et, laissant son mari seul dans les appartements du château, elle se rendit à la chambre d'apparat, qui se trouvait au milieu de la façade du château, du côté du parc. Elle y trouva la vieille sage-femme qui avait tout préparé. Onze heures sonnèrent, et Lagradna, sur l'ordre de la comtesse, se retira après avoir allumé une lampe qu'elle posa sur la cheminée. Cette lampe jeta une faible lueur, insuffisante pour éclairer la vaste chambre où devait coucher madame de Béringheld.

X

Le comtesse enceinte. — Ce qu'on en dit. — Accouchement extraordinaire. Tullius au monde.

Rien ne perça sur les événements de cette nuit, et le cercle qui se rassemblait chez le concierge du château en fut réduit aux conjectures. Le lendemain et les jours suivants le visage de la comtesse ne trahit point les secrets de cette nuit mystérieuse.

Nous imiterons sa réserve. Son mari lui-même ne fut pas favorisé d'une confidence; seulement au déjeuner elle laissa échapper ce peu de mots :

— Enfin nous aurons donc un enfant!

— Vous croyez? dit le comte.

— J'en suis certaine! répondit-elle.

— Le ciel en soit béni!

Cette exclamation mit fin à leur entretien sur ce sujet.

Le père de Lunada revint au château. Trois mois après la joie régna dans le village, dans le château et dans les environs, lorsque la nouvelle officielle de la grossesse de madame la comtesse fut annoncée.

Mais on ne put empêcher que les bruits les plus absurdes, tous éloignés de la vérité, ne courussent, et que les circonstances qui avaient accompagné cette grossesse ne fussent rapportées avec des commentaires et des observations dont la malignité fit quelquefois les frais.

Malgré son éloignement, son peu d'étendue, le village de Béringheld possédait un notaire; et, qui est plus, un notaire homme d'esprit. Son dos n'offrait pas une surface parfaitement égale, sa figure de fouine annonçait la fausseté; mais tout cela ne pouvait l'empêcher d'être notaire et d'avoir de l'esprit ; cependant son esprit ne lui donnant pas d'occupation ni d'actes à faire, il parlait plus qu'il n'écrivait; or il se permit de dire, en apprenant toutes ces circonstances,

que madame la comtesse, ayant plus de bon sens qu'on ne le croyait et cachant son jeu sous une niaiserie affectée, s'était jouée de son mari, du confesseur et de toute la maison; que, s'entendant avec Lagradna, l'*esprit* de Béringheld le Centenaire et l'officier ne formaient qu'une seule et même personne; que, d'après ce qu'on rapportait, il penchait à croire que cette personne était identique avec celle d'un jeune mousquetaire fort spirituel qui, quinze jours avant cet événement, se trouvait dans la ville voisine, et qui tous les étés chassait dans les montagnes; qu'enfin dans le dix-huitième siècle il devenait honteux de croire aux revenants et aux sorciers.

Là-dessus, et en réponse au petit notaire, Lagradna, montant sur son trépied prophétique, faisait observer que l'*esprit* n'avait pas quitté la contrée, et que tôt ou tard il arriverait malheur au petit notaire s'il continuait à tenir de semblables propos.

Si mille personnes se rangèrent du parti de Lagradna, le notaire voyait aussi beaucoup de monde se mettre de son parti; donc il y avait deux factions à Béringheld, mais toutes deux furent réduites au silence.

Quelque temps après avoir répandu ces calomnies, qui se trouvaient colorées d'une teinte légère de vérité, le petit notaire bossu revenait de faire un inventaire lucratif; il traversait la redoutable Vallinara monté sur sa mule, et à la nuit noire un fermier qui suivait le même chemin heurta contre le tabellion évanoui; il le ramena au village de Béringheld, et ce pauvre notaire bossu mourut dans la nuit des suites d'une frayeur.

Entouré de tous les secours possibles, son visage ne montra jamais que l'expression la plus hideuse de la peur; ses yeux, en convulsion, erraient dans l'appartement comme s'il eût redouté d'y rencontrer quelque chose d'horrible; et à toutes les questions qu'on lui adressa il ne put répondre autre chose que :

— Oui, je l'ai vu!... je l'ai vu!

Lagradna, qui ne manquait pas de pérorer dans la chambre, s'écria que c'était probablement le comte Béringheld le Centenaire.

A ce mot, le petit notaire essaya de produire un signe de tête affirmatif, mais il rendit le dernier soupir sans pouvoir achever ce mouvement de tête : ses membres se retirèrent et se rétrécirent par l'effet de la violente convulsion qui termina sa vie.

Cette mort imprima la terreur la plus profonde dans le village, au château et dans les alentours; l'on n'osa plus sortir pendant la nuit, et la Vallinara fut regardée comme un lieu très-dangereux.

La grossesse de madame de Béringheld se passa très-heureusement, car elle ne ressentit aucune de ces douleurs qui assaillent ordinairement les femmes enceintes.

On remarqua qu'elle regardait très-fréquemment le portrait de Béringheld-Sculdans, surnommé le Centenaire. Quant au comte, il baissa singulièrement pour le moral et pour le physique. On fut étonné de voir la comtesse s'entretenir souvent avec la vieille sage-femme qui lui raconta tout ce qu'elle savait sur l'*esprit* de Béringheld : madame la comtesse prenait un singulier plaisir au récit de ces aventures, que Lagradna amplifiait considérablement. La sage-femme, au moyen de ces histoires mystérieuses, s'ouvrit l'entrée du château et s'attira l'attention et les bonnes grâces de la comtesse.

Enfin le mois de novembre arriva : la vieille sage-femme assura positivement que Béringheld le Centenaire n'avait pas encore quitté le pays ni les montagnes; elle ajouta l'avoir aperçu sur le sommet du Péritoun, son pic favori; et Lagradna, prenant texte de cette apparition, prédisait une foule de malheurs.

Le comte, voyant que ces discours produisaient un effet dangereux sur l'esprit de sa femme, et n'aimant pas d'ailleurs ce sujet de conversation qui lui causait toujours des attaques de mélancolie, défendit de parler désormais au château de ces traditions et de tout ce qui concerne son ancêtre.

Mais on ne pouvait empêcher que la comtesse n'eût appris par la vieille sage-femme :

1° Que le commandeur Sculdans avait révélé au comte de Béringheld l'existence du chef des branches cadettes de la maison de Béringheld;

2° Que Sculdans le Centenaire causa, par son apparition, la mort du commandeur, et que l'*esprit* du Centenaire s'était montré le 28 février 1780, année dans laquelle on se trouvait, aux environs du château et dans le château, etc., etc.

Enfin Lagradna n'oubliait pas l'histoire de Butmel, condamné à être tiré à quatre chevaux à Lyon, celle de la Péruvienne, celle du comte de Vervil, etc., etc.

Ce fut ainsi que l'on arriva jusqu'au 2 novembre. La comtesse s'étonnait elle-même de n'être pas encore accouchée; et, comme elle ne ressentait aucune douleur, l'on n'avait pris aucune précaution pour s'assurer d'un homme de l'art, car Lagradna jusque-là suffisait pour conduire madame de Béringheld, qui se confiait singulièrement dans les lumières de la sage-femme.

Cette année, le mois de novembre se trouvait exempt des brouillards et des froids qui l'affligent le plus souvent. Les arbres gardaient encore quelques feuilles d'un jaune foncé, qui tombaient au moindre effort du vent.

La comtesse, assise à sa fenêtre, admirait les riches teintes du crépuscule qui, dans les Alpes, ne manque jamais de produire des effets pittoresques : le soleil colorait le ciel et les créneaux du château de reflets d'un rouge éclatant. Aussi le comte, enseveli dans une profonde rêverie causée par quelques mots que sa femme venait de prononcer et qui se rattachaient à Béringheld le Centenaire, se tenait debout sans mot dire.

En ce moment, des douleurs extraordinairement vives saisissent madame de Béringheld; elle se plaint, se retire de la croisée et s'assied. Les souffrances se répétèrent avec plus de violence. Alors le comte fit monter à cheval un domestique et le dépêcha à la ville voisine, afin qu'il ramenât promptement un homme de l'art; car, d'après la grosseur démesurée du ventre de la comtesse, on présumait qu'elle donnerait peut-être le jour à deux jumeaux.

Les douleurs devenant plus pressantes, le père de Lunada fut obligé d'aller lui-même chercher Lagradna.

Elle arriva, les cheveux blancs épars et le visage effaré; en cet état, elle dit à l'oreille du comte, en entrant, qu'elle venait d'apercevoir le Centenaire debout sur les créneaux qui surmontaient la chambre de la comtesse, et que, malgré le vent qui s'élevait, son manteau brun n'était même pas agité.

Les cris de la comtesse devinrent déchirants, et bientôt Lagradna déclara tout bas que madame se trouvait dans le plus grand danger, et qu'il fallait un secours plus qu'humain pour la sauver.

La désolation régnait dans le château; le comte de Béringheld, effrayé et n'étant pas de caractère à pouvoir soutenir de tels assauts, pleurait à chaudes larmes en voyant sa femme près de périr et en l'entendant pousser des cris affreux.

Lagradna, assise à côté de la comtesse, n'osait prendre sur elle de commencer une opération aussi difficile qu'urgente, et, laissant la nature livrée à elle-même, elle se contentait d'annoncer le danger.

Au milieu du trouble excité par un tel événement, au moment où la comtesse, arrivée au dernier degré des souffrances humaines, succombait et se taisait; que Lagradna, regardant le comte immobile et stupide, lui faisait signe que sa femme allait expirer en ne pouvant se débarrasser de son enfant, et qu'il fallait une opération dangereuse; qu'elle n'oserait l'entreprendre sans y être formellement autorisée, on entend des pas lourds résonner dans la galerie; la porte s'ouvre avec fracas et le grand vieillard paraît!...

Le comte s'évanouit à ce spectacle.

Lagradna seule ose contempler ce terrible contemporain de trois siècles écoulés.

Cependant le vieillard s'avance; il parle, et sa voix s'adoucit pendant qu'il examine la comtesse. Il lui prend les mains et les presse; il la charme et endort ses souffrances.

La nature fait un dernier effort, et la comtesse est mère.

La sage-femme, pendant une si étrange et si simple opération, restait plongée dans l'étonnement le plus profond. Elle sortit de sa stupeur sur un geste impératif du vieillard, et s'empressa de prodiguer à la comtesse les soins qu'exigeait son état.

La jeune mère délivrée fut replacée commodément dans son lit par le Centenaire, qui lui glissa à travers les dents une liqueur dont les effets puissants firent reparaître les couleurs vitales sur ses joues : un doux sommeil s'empara d'elle... Alors l'étranger se livra à un singulier exercice : il consistait en des mouvements d'une lenteur incroyable, par lesquels il semblait qu'il commandât aux maux et à la nature.

Lagradna remarqua que, bien qu'il s'étudiât à ne pas toucher à la comtesse endolorie, qu'il semblait craindre d'approcher, les efforts de cet étonnant vieillard n'en enlevaient pas moins le reste des souffrances, et le visage de la malade rayonnait à mesure que le magique médecin se fatiguait à cette bizarre opération. Bientôt elle aperçut (chose incroyable!) des gouttes de sueur s'échapper du crâne gris et massif de l'être surnaturel qu'elle envisageait.

Toute la puissance céleste qu'il déployait avait, en sortant de sa vaste machine, envahi la chambre trop étroite pour ce vainqueur de la mort. Lagradna ne voyait plus rien qu'à travers une vapeur bleuâtre... Enfin le nuage s'épaissit, et la vieille sage-femme tomba évanouie; il en fut de même du comte, dont les sensations furent peut-être encore moins précises que celles de Lagradna, car il était moins familiarisé qu'elle aux scènes dont il venait d'être témoin.

Enfin Lagradna se réveille. La chambre est purifiée. A la lueur de plusieurs bougies, la sage-femme étonnée aperçoit l'effrayant colosse souriant à un garçon trois fois plus gros que ne doit l'être un enfant qui vient au monde; les yeux du vieillard étaient mille fois plus pétillants, et le feu qui s'en échappait n'avait rien que de doux. Bientôt il déposa l'enfant sur le lit de la mère, fit un signe impératif à Lagradna, en lui montrant sur la table de nuit une liqueur que la comtesse devait prendre: et, regardant encore une fois l'enfant et la mère, il se disposait à partir. Lagradna croyait déjà le voir s'envoler par la croisée, se dissiper en fumée ou s'évanouir par degrés comme un reflet de soleil qui cesse, lorsque, surmontant sa peur par l'effet de son silence et de son *enchantement*, elle se met à genoux et s'écrie:

— Butmel!... puisque vous êtes maître de la vie et de la mort, rendez-moi Butmel.

Lagradna crut voir un horrible sourire sur les lèvres de cet homme: alors elle eut regret à sa question.

Tout à coup le Centenaire lève son grand bras par un mouvement à la fois plein de puissance et de majesté; il lui montre l'orient et dit d'une voix solennelle:

— Tu le reverras!

A cette voix, à ce son qui semblait s'échapper d'une voûte et qui imprimait à l'âme l'idée de la voix d'Horeb ou de Sinaï, Lagradna, tremblante, n'osant interpréter cette parole sinistre, resta agenouillée et les mains tendues vers cet être bizarre qui, se tournant vers la malade, lui posa la main sur le front en dirigeant sur cette place tout le feu vif de ses deux yeux qui brillaient comme deux bûchers. Puis il se retira à pas lents et sans bruit.

Il passe devant le comte, s'arrête, lui tend la main, serre la sienne et disparaît de la chambre, de la galerie, du château et de la contrée. Personne, depuis cette apparition, ne le vit plus. Le comte tint sa main toujours tendue; celle de l'étranger était glaciale et avait passé à la sienne le froid mortel des pôles.

Lagradna jeta un cri perçant en remarquant que le gros enfant ressemblait parfaitement au vieillard, avec cette différence qu'il portait un caractère de jeunesse et de fraîcheur partout où la décrépitude des tombeaux et le froid de la mort se faisaient sentir chez le Centenaire. A ce cri le comte accourut et fut frappé d'étonnement; ses organes se dérangèrent pour toujours. Cette dernière scène fut trop forte pour son imagination puérile: dès lors l'enfance fut son état, et la mort devint la seule chose qu'on pût lui souhaiter en voyant sa triste existence.

La nuit était très-avancée. Lagradna et le comte achevèrent de la passer au chevet de la comtesse, dont le visage calme et reposé souriait en dormant. L'aube ne tarda pas à blanchir les créneaux du château; et, lorsque le jour fit pâlir la lumière des bougies, la comtesse se réveilla!... Quel réveil!...

— Souffrez-vous, madame? dit Lagradna.

— Moi, pas du tout, répondit-elle.

— Vous avez bien souffert? reprit le comte.

— Quand donc? dit-elle en caressant son enfant dont les yeux étaient déjà ouverts.

L'étonnement de la sage-femme fut grand à ces paroles, ou plutôt il n'y a point d'expression pour le rendre: elle resta ébahie, regardant tour à tour le comte et la comtesse.

Le délire d'une mère qui voit son premier-né peut s'excuser, mais ce qui prouva que la comtesse n'avait qu'un bien faible souvenir des événements de la nuit, tout en sachant qu'elle était mère, c'est qu'elle se leva comme à son ordinaire, et qu'elle prit le grand air à sa fenêtre.

— Madame, vous risquez votre vie!... s'écria la vieille sage-femme.

— *Il* m'a *dit* que non; — la surprise fut au comble, — *il* m'a *dit* que je n'avais rien à craindre.

Et la comtesse, comme se souvenant d'une recommandation que Béringheld le Centenaire lui aurait faite, se tourna vers sa table de nuit et but la liqueur d'un seul trait.

— Personne ne vous a parlé? dit le comte.

— Personne! s'écria-t-elle avec un léger accent d'ironie, il m'a parlé toute la nuit.

— Qui?...

— *Je ne sais*... j'en ai un souvenir confus, comme celui de mes douleurs et de mon sommeil. *Il* n'est pas d'une organisation commune: ses os sont dix fois gros comme les nôtres, ses nerfs sont solides, ses fibres comme des tuyaux de fer.

— Qui? dit le comte.

— *Lui!* répondit-elle avec naïveté.

— Mais... fit observer le comte terrifié.

— Je n'en sais pas davantage, reprit-elle.

A ce dernier mot, elle regarda son enfant qu'elle berçait, sans s'étonner de la ressemblance qu'il avait avec le portrait de Béringheld-Sculdans, dit le Centenaire; et elle lui présenta son sein, en ayant eu la joie de lui entendre jeter un cri; première jouissance! il lui sembla que son enfant lui avait parlé.

— Il est né le jour des *Morts*, dit Lagradna.

— *Il est peut-être destiné à vivre longtemps*, répondit la comtesse.

Tout le château fut plongé dans une surprise inexprimable en apprenant toutes ces circonstances, qui furent encore rendues plus incroyables par les commentaires qu'on y ajouta. Il passa pour certain dans toute la contrée que le *diable* avait accouché madame de Béringheld, et que le fils du comte était un effrayant prodige. Au milieu du tumulte et des bruits, madame de Béringheld resta calme et ne s'occupa que de son enfant, qu'elle idolâtrait.

XI

Butmel et Lagradna — Histoire de Butmel — Enfance de Tullius.

Le comte de Béringheld fit baptiser son fils par le complaisant père de Lunada, avec le nom de Tullius: c'était celui du premier chef de cette famille antique.

Marguerite Lagradna retourna chez elle le lendemain du baptême; la comtesse lui avait donné une somme d'argent considérable en lui disant:

— Tiens, Lagradna, c'est par *son* ordre que je te remets cette petite fortune; *il* m'a dit de te répéter les mots qu'*il* a proférés après ta prière pour revoir Butmel.

Lagradna, se rappelant que madame de Béringheld dormait alors du plus profond sommeil, et que *l'homme* s'était contenté de poser la main sur le crâne de la comtesse, ne mit plus en doute que l'*esprit* de Béringheld ne sortît de la tombe, par un décret du ciel, pour opérer de telles merveilles.

— Je ne veux pas, m'a-t-il dit, que Lagradna souffre plus longtemps, le terme est expiré; si je l'avais su plus tôt, si j'étais venu en ces lieux auparavant, j'aurais allégé par la fortune sa misère d'amour!... Qu'au moins elle soit heureuse tout à fait pendant quelque temps.

La comtesse, en répétant ces mots exactement, paraissait les retenir gravés dans son âme par une force supérieure et immuable dans ses effets. . . . .

. . . .

Lagradna se dirigeait vers sa chaumière, à l'instant où le soleil dorait les montagnes des magnifiques couleurs de son couchant; des nuages orageux s'élevaient lentement à l'orient et semblaient les linceuls du jour près de finir.

Le village, placé dans un site pittoresque, resplendissait de toutes les beautés de la nature; mais son aspect ne laissait plus à la sage-femme qu'un douloureux plaisir et redoublait sa mélancolie.

En effet, cette soirée ressemblait exactement à celle où Butmel avait reçu d'elle l'aveu de son amour.

La pauvre femme ne put chasser ce souvenir, et de douces larmes roulèrent dans ses rides.

Tout en ne croyant pas à la prédiction du Centenaire, elle marchait entourée du prestige enchanteur de la nature, en sentant son cœur se rajeunir; et déjà sa démarche n'avait plus cette pesanteur des pas de la vieillesse...

— Enfin, se dit-elle, si Butmel doit revenir, ce ne peut être que dans cet instant...

Elle approche, et sur le banc qui garnit sa porte ombragée par un rosier planté de la main de Butmel elle voit un vieillard en cheveux blancs, fidèlement assis à la place qu'autrefois Butmel occupait, et

qui ne fut jamais occupée par d'autres. La vieille s'avance. . elle reconnait Butmel qui lui tend les bras! Ses pieds poudreux, son front couvert de sueur et son attitude annoncent qu'il revient d'un long voyage.

— Butmel! mon cher Butmel!...

— Marguerite!... ma chère Marguerite!...

Les deux vieillards mêlent l'argent de leurs chevelures; la sage-femme, en délire, montre avec un geste de folie le collier de grains de verre qui ne quitta jamais son cou, et Butmel lui fait voir la modeste tasse qu'elle lui a donnée.

HISTOIRE DE BUTMEL.

Après que les larmes enivrantes de la joie eurent cessé de couler, lorsque Lagradna et son cher Butmel furent seuls devant un foyer de branches de sapin, que l'amante, presque centenaire, eut demandé par quel concours d'événements ils se revoyaient après plus d'un demi-siècle, voici en peu de mots ce que répondit Butmel :

— On m'emmena à Lyon où un arrêt du grand conseil enjoignait de me juger. Mon procès ne fut pas long : deux ou trois témoins que je ne connais pas, et dont les noms ne m'indiquaient pas qu'ils fussent d'ici, déposèrent contre moi. Ma condamnation me parut écrite avant seulement que ces trois honnêtes gens eussent parlé. Ils en dirent bien plus qu'il n'en fallait pour me faire passer pour un épouvantable criminel... Je n'ai même pas retenu leurs noms! Ma perte était jurée, et, quand j'aurais été sûr de vivre, je ne leur en aurais jamais voulu. Cependant il y en eut un qui me sembla un bien grand scélérat : je le plaignis au fond de mon âme. Je n'avais pour moi que mon innocence et mon langage simple et naïf : je fus condamné. L'on me reconduisit dans ma prison ; je me mis à penser à toi, à ta douleur!... je songeai combien tu serais plus malheureuse que moi, puisque tu me survivrais!

Lagradna s'approcha de Butmel, prit sa main desséchée, la serra dans les siennes, qui ne l'étaient pas moins; et, reportant cette main chérie sur son cœur, elle rassembla tous les feux de l'amour dans le regard attendri qu'elle jeta sur ce vieillard en cheveux blancs.

— Vois mes rides, dit-elle, vois les traces de ma douleur!... tu es le seul homme qui soit entré dans cette chaumière depuis que tu en es parti!...

Il y eut un moment de silence. Bientôt le vieux Butmel reprit :

— La veille de mon supplice arriva bien vite (Lagradna frémit). Je dormais du plus profond sommeil, et je rêvais à toi, lorsque j'entendis dans mon rêve le bruit d'une lourde chute ; elle fut suivie des sons d'une voix sépulcrale qui m'appelait par mon nom : — « Butmel!... Butmel!... » Cette voix avait dans mon songe une telle réalité, que je me réveillai... Juge de ma terreur quand, au milieu de mon cachot souterrain, que des murs épais environnaient, j'aperçus un homme d'une haute stature. Je frémis encore d'horreur en pensant à sa chevelure, à son front et à la grosseur de ses membres. Il tenait une lampe et me regardait avec une tendresse qui me fit trembler. La porte de fer qui fermait ma prison n'était point ouverte : l'idée d'un pouvoir surnaturel s'empara de mon esprit à l'aspect de cet être, auquel je ne pouvais assigner aucune place dans la création.

— C'est l'*esprit* de Béringheld le Centenaire.

— Ce fut justement l'idée que j'eus! il me dit d'une voix sourde, qui n'avait plus les caractères de la voix humaine, car c'étaient des sons rauques presque indéfinissables : « Butmel, tu es innocent, je le sais! Le vrai coupable devait se soustraire à la peine que les enfants des hommes appliquent à leurs semblables, parce qu'il est des actions nécessaires. Cette raison plus qu'humaine ne peut pas être expliquée à ceux qui ne vivent qu'un jour. Apprends que le comte Béringheld était innocent aussi; mais la justice humaine ne pouvait se passer d'une victime, et pour ton malheur je t'ai choisi!... »

— Ces mots me jetèrent dans un grand trouble, et je ne pus trouver une parole.

« Je dois donc, continua-t-il, te délivrer et ne pas souffrir que tu meures. Suis-moi, et regarde ce que la connaissance de tous les lieux où l'homme réduit son semblable au désespoir me donne de puissance pour devancer quelquefois le bourreau quand on est criminel!... et pour sauver l'innocent. »

— A ces paroles, il porta sa main dans la voûte, et une énorme pierre, qu'il soutint sans fatigue, se détacha : il me prit par les pieds et m'éleva dans le vide formé par l'absence de cette pierre; puis, me remettant la lampe, il m'ordonna de me placer à gauche, et, plaçant ses mains sur le bord de la voûte brisée, il s'enleva par la seule force de ses poignets jusqu'à ma place. Dans un clin d'œil il fut à mes côtés, une corde fixée dans la pierre qui gisait en bas lui servit à la remettre à sa place, dans le cintre humide de mon cachot; et, unissant nos forces, nous l'attirâmes jusqu'à ce que le vieillard, examinant une ligne noire tracée de notre côté, jugea qu'elle était arrivée au niveau de toutes les autres. Du mortier se trouvait tout préparé; il la maçonna de manière à ce que dans vingt-quatre heures il devenait impossible de reconnaître par où nous nous étions enfuis.

Nous rampâmes dans un boyau très-étroit qui nous conduisit dans un des égouts de la ville, et de là sur le Rhône, où une barque nous attendait.

Tout ce que m'ordonna cet être magique portait un tel caractère; il régnait dans toute sa personne une si grande conscience de sa force plus qu'humaine, qu'il semblait savoir d'avance que personne ne lui résisterait.

Son ascendant sur moi m'empêcha de faire une seule réflexion; je n'avais pas le courage de penser; et, lorsque je voulais lui parler, ma langue était comme glacée dans ma bouche. En fuyant ainsi, je m'avouais criminel...

Telle fut l'idée que j'eus lorsque nous fûmes à Marseille. Le vieillard m'emmena sur un vaisseau, et nous partîmes pour la Grèce que nous traversâmes; puis nous arrivâmes en Asie sans que mon guide eût prononcé une seule parole devant moi. Il savait toutes les langues et jetait l'épouvante dans toutes les âmes. Il me conduisit jusque dans les Indes, dans un pays dont j'ignore le nom.

Nous traversâmes une foule de pays et de nations, et partout mon guide miraculeux allait trouver, dans un endroit écarté des villes, des vieillards ou des femmes qu'il plongeait, par son seul aspect, dans le plus profond étonnement, et auxquels il parlait leur langue. A voir les hommages qu'on lui rendait, il était facile de présumer qu'on le prenait pour un *dieu*. Les uns lui remettaient des plantes, objets des plus longues recherches; les autres, des produits minéraux, ou des raretés qui ne se rencontrent qu'une fois par siècle, telles que la graine du *Soan-Leymal*, ou la boule qui se forme dans la cervelle du tigre, et que les Tartares nomment *likaï*.

Enfin nous arrivâmes sur les bords d'un fleuve large, rapide, qui coule au pied d'une montagne extraordinairement élevée. Le grand vieillard me fit gravir cette montagne : environ à la moitié, nous rencontrâmes une grotte profonde à l'entrée de laquelle était un vieillard vénérable. Aussitôt qu'il aperçut mon guide, il se prosterna à ses pieds et les baisa. Le Centenaire ne parut pas faire grande attention à ces marques de respect auxquelles il paraissait habitué.

— Butmel, me dit-il en français (c'étaient les premiers mots que je lui entendais prononcer depuis Lyon), Butmel, vous ne pouviez rester en France où vous auriez été découvert; et, par une foule de raisons, vous ne pouvez plus y rentrer : la première, c'est que je ne le veux pas; celle-ci doit suffire.

Vous ne manquerez de rien en ces lieux; vous serez choyé. L'on vous fera vivre longtemps; vous jouirez de tout, excepté de la liberté; car je vous défends de passer le pied de cette montagne. Lorsque la face des pays que nous avons quittés sera renouvelée, lorsqu'une génération aura passé, si vous vivez encore, alors vous pourrez revoir votre patrie! Fussé-je au bout de l'univers, je donnerai l'ordre de votre départ, et ces vieillards, dépositaires sacrés d'une science inconnue, entendront ma voix, verront mon signal; alors le jour où vous serez libre vous sera signifié.

Ayant dit, il se tourna vers le vieillard, s'entretint avec lui dans un idiome barbare; puis le lendemain disparut, accompagné d'une foule de vieillards singulièrement vêtus, qui tous le contemplèrent avec respect et le suivirent longtemps des yeux.

L'on m'assigna pour demeure une grotte tapissée de coquillages et ornée d'une foule de choses. L'on me prodigua toutes les jouissances de la vie orientale; mais, toutes les fois que je voulais franchir le pic de la montagne, je trouvais un homme armé qui s'élançait sur moi.

Sur cette montagne, je fis connaissance avec des hommes et des femmes de diverses nations; ils m'apprirent leurs langages; et tous ces êtres, enlevés à leur patrie par les bras de mon guide, me contèrent les choses les plus surprenantes : leurs aventures semblaient se disputer les événements les plus surnaturels où toujours le Centenaire jouait le principal rôle.

Je t'en raconterai souvent, et tu frémiras plus d'une fois. Je fis la

remarque suivante : tous ces individus obéissaient ponctuellement à leurs gardiens qui paraissaient les aimer. A certaines heures, le gardien arrivait, prenait la main de celui dont la personne lui était confiée, et sur-le-champ l'homme ou la femme baissait la tête en suivant ce qu'ils nommaient le *brahmine*. Je les questionnai plusieurs fois sur cette singularité; personne ne put me répondre; il n'y en eut qu'un qui, une seule fois, me dit :

— *Je vais dormir!*

Enfin, il y a environ *neuf mois, vers le 1er mars* 1780, mon brahmine me dit que le Centenaire venait de lui ordonner de me laisser partir; enfin, que tu m'attendais; car il t'appela de ton nom de Marguerite Lagradna. Je fus stupéfait. Je partis... et me voici!...

Lagradna l'interrompit. — Butmel, dit-elle, le Centenaire était ici il y a deux jours; il y était il y a neuf mois, et il y a neuf mois, lorsque je lui ouvris la grille, je lui criai : — Butmel! Butmel! Il fit entendre un effroyable éclat de rire, et me répondit *que tu n'étais point mort!*

Butmel, après un long silence, s'écria :

— L'on m'a raconté des choses plus extraordinaires encore! Marguerite, craignons Dieu! et ne cherchons pas à pénétrer de pareils mystères. . . . .

. . . .

Telles furent toutes les circonstances qui accompagnèrent la naissance du général Tullius Béringheld : nous les avons rapportées avec la plus grande fidélité, parce que le général paraît dans son manuscrit y attacher une espèce d'importance.

Ce n'est pour ainsi dire que maintenant que commence la vie du général.

Nous verrons par la suite comment elle peut se lier à tous les événements du passé, du présent et de l'avenir de cette histoire.

XII

Mort du comte. — Enfance de Tullius. — Ses dispositions — Comment la Révolution n'atteignit pas la famille Béringheld. — Véryno.

Madame de Béringheld voulut nourrir elle-même son enfant, à qui elle prodigua tous les soins ingénieux et tendres que l'amour maternel inspire aux intelligences les plus bornées; il semblait que cette âme, faible et nulle dans tout le reste, eût été dédommagée par la nature en recevant une puissance de tendresse où s'étaient réfugiés tout l'esprit et tous les sentiments qui peuvent animer l'âme d'une femme. Son fils lui tenait lieu de tout; elle l'adorait, se contentait d'un geste, d'un regard, et une douce correspondance semblait s'établir entre les yeux de la mère et du fils.

Elle jouissait, par une mesure continue, suave et délicieuse, de tous les plaisirs des mères. Elle assistait au développement de ce petit être comme à un spectacle, et les soins pénibles qu'exigeait sa faiblesse étaient sa plus douce occupation.

Nul visage étranger ne s'interposa entre elle et son fils, dont elle eut tous les sourires; elle entendit son premier mot, elle le vit former son premier pas.

Le père de Lunada prit aussi beaucoup d'affection pour le petit Tullius, et il remarqua dans l'héritier de cette maison des indices qui prouvaient qu'il en serait le régénérateur.

Quant au comte de Béringheld, il mourut un an après dans un état d'imbécillité qui laissa peu de place aux regrets.

Depuis longtemps madame de Béringheld avait au fond du cœur porté le deuil de son mari.

La mort du comte produisit sur elle l'effet d'une nouvelle que l'on annonce à quelqu'un qui en est instruit depuis longtemps.

Il avait nommé le père de Lunada tuteur de son fils, conjointement avec la mère; mais le bon père ne prit qu'un pouvoir tout à fait en dehors des attributions de la comtesse. Il le fit naturellement et de lui-même; car, depuis que la comtesse avait un fils, le caractère de cette faible femme avait pris une sorte de consistance; son âme paraissait retrempée.



Lyon, — Page 23.

L'enfance du jeune Tullius offrit des singularités assez remarquables, en ce qu'elles présageaient ce qu'il deviendrait un jour. Il déploya dès l'âge de huit ans une ténacité et une ardeur extraordinaires dans tout ce qu'il entreprenait.

Rien, sous sa main, n'était indifférent; et jusque dans les palais de sable que ses doigts enfantins élevaient on distinguait une précoce intelligence des proportions et des lignes.

Les artistes cherchent l'accord dans ce qu'ils nomment le beau idéal. Il avait une singulière aptitude pour découvrir, chercher et trouver; mais, une fois qu'il arrivait à son but, qu'il parvenait à un résultat, tout était dit : il volait à une autre conquête.

Par exemple, un jeu nouveau le captivait tout entier; une fois appris, il n'y trouvait plus aucun plaisir. Il en était de tout ainsi.

Tullius tendait toutes ses facultés à la conquête; mais il n'aimait que le combat, jouissait peu de la victoire, et se lassait promptement

du repos. Le père de Lunada s'étonna des progrès que Tullius fit dans les sciences faciles que ce bon jésuite lui enseigna, et il s'étonna encore plus du dégoût que le jeune homme manifesta pour les richesses monastiques et l'ergotage des théologies.

Les idées de Tullius grandirent avec lui d'une manière étonnante : sa mère, au comble du bonheur de cette perfection, l'idolâtrait ; et le jeune Béringheld fut habitué à voir tout plier sous sa volonté. Cette obéissance de la part d'êtres plus grands et plus forts que lui, loin de le rendre despote et capricieux, lui démontra, une fois pour toujours, qu'il ne fallait jamais rien demander que de juste et d'honnête.

Il agissait en cela bien autrement que tous les enfants ; cette anomalie indiquait déjà un homme extraordinaire que la raison éclairait de bonne heure.

Les mathématiques lui plurent singulièrement ; il en apprit tout ce que le bon père de Lunada en savait ; il en sut même bientôt davantage.

Au milieu de toutes ces qualités il y en avait une qui brillait au suprême degré : c'était une tendance prononcée à l'exaltation, unie à la grandeur chevaleresque de ses aïeux.

Régulus était son héros de prédilection.

Quand on causait avec ce jeune enfant, on oubliait la laideur originale et spirituelle de son étrange figure, pour admirer la vivacité de ses reparties et la noble candeur des sentiments qu'il exprimait dans une élocution aussi facile que brillante.

Néanmoins on remarquait encore (c'est au père de Lunada que nous devons ces observations), on voyait, dis-je, que cette tendance à tout découvrir l'amenait à un profond dégoût pour les choses humaines, à une mélancolie extrême ; et l'on pouvait répondre que ce jeune génie ne vivrait qu'en trouvant un sujet inépuisable de recherches et de travaux. Une fois qu'il était détrompé de sa croyance sur telles choses que ce fût, son enthousiasme cessait, tout finissait, et il fallait un autre aliment à sa curiosité et à son ardeur. A le voir, on aurait dit qu'un feu subtil circulait dans ses veines, et cette grande activité ne diminuait en rien sa bonté naturelle et sa pitié touchante.

Ainsi, l'on peut imaginer avec quelle aptitude et quel enthousiasme il parcourut le champ vaste des sciences.

La bibliothèque de Béringheld lui fournit tous les livres qui lui étaient nécessaires.

Il les dévora plutôt qu'il ne les lut.

Son amour pour sa mère l'emportait sur tous ses goûts et sur toutes ses passions naissantes, et il sacrifiait tout au désir de lui plaire, malgré une violence naturelle qui ne cédait à aucun des moyens ordinaires de répression.



Le représentant.

Aussi l'heureuse mère vivait de la vie de son fils, et tremblait souvent en songeant avec quelle furie les passions se déchaîneraient dans cette âme énergique et amoureuse des extrêmes.

De grandes vertus ou de grands crimes, selon le hasard des circonstances, tel est l'avenir que promettent ces caractères destinés à imposer aux hommes l'admiration ou la terreur.

Pendant sa première enfance, il embarrassait souvent son précepteur par des questions qui annonçaient en lui une forte préoccupation des grandes choses, et par des réponses où se déployait la critique fine et sagace d'une intelligence encore libre des préjugés qui font la base de toute éducation.

Plus tard, quand il put juger son maître, il le consulta moins souvent que les livres qu'on avait mis à sa disposition.

A dix ans, attaché par le merveilleux, il écoutait avec avidité les récits que la vieille Lagradna et Butmel lui faisaient tour à tour des mystères de sa naissance, des traditions qui couraient sur son ancêtre Béringheld-Sculdans le Centenaire, lequel vivait encore, quoique né en 1450, et qui parcourait l'univers depuis trois siècles et demi en conquérant toutes les sciences et tous les pouvoirs occultes.

On sent tout ce que ces faits merveilleux, racontés par Lagradna et Butmel, qui en avaient été témoins, devaient produire sur l'imagination du jeune enfant, ami de tout ce qui tenait au romanesque et à l'extraordinaire.

Quant aux faits que la sage-femme avait appris de son père et de son grand-père relativement à Béringheld le Centenaire, ils se coordonnaient si bien, qu'il était impossible de n'y pas croire, et Tullius ne se trouvait heureux qu'entre les deux centenaires encore amoureux, qui lui racontaient ces histoires d'une voix cassée, dans une chaumière et au coin d'un feu qu'ils tenaient, disaient-ils, de la libéralité du Centenaire. Puis toutes les histoires des habitants du mont Coranel étaient une mine féconde que le vieux Butmel rendait inépuisable par la manière lente dont il les racontait.

Ces prodiges, ces enchantements, les diverses descriptions du Centenaire, et les formes bizarres sous lesquelles il apparaissait dans tous les pays du monde, se gravaient dans la jeune tête de Tullius : il admirait le bonheur de cet être privilégié qui devait connaître toutes les sciences, savoir toutes les langues, toutes les histoires, et qui portait dans son cerveau la somme totale des connaissances humaines.

Ainsi, dès sa plus tendre enfance, Tullius était frappé de la vérité de ces récits, et, lorsqu'il rentrait au château, en regardant sur le Péritoun pour tâcher de voir le grand vieillard, il demandait à sa

mère si les histoires du ménage centenaire étaient véritables, et ma dame de Béringheld, prenant un air grave, lui répondait :

— Tullius, j'ai vu le Centenaire, c'est à lui que je dois la vie : quand je vous mis au monde, nous aurions péri vous et moi sans le secours de sa science. Tullius, vous le verrez quelque jour, car il vous aime.

— Mais, petite mère, disait l'enfant, est-ce qu'il a trois cents ans?

— Je l'ignore, Tullius; tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vu le vieillard que t'a dépeint la vieille Marguerite.

— Et je lui ressemble?...

A ces mots, et pour ne pas répondre, la comtesse prenait son enfant dans ses bras et le couvrait de baisers : mais, peu satisfait de ces réponses, Tullius retournait chez Lagradna pour se faire répéter les merveilleux récits de sa naissance et des apparitions du Centenaire.

A douze ans, Tullius ne rêvait que des Grecs et des Romains; il parcourait les montagnes en leur donnant les noms de tous les lieux célèbres dans l'histoire, et là il s'échauffait en voyant le Péritoun baptisé du nom de Capitole; il admirait les Thermopyles, le cap Sunium, et la Vallinara était tour à tour la plaine de Chéronée, Orchomène, le champ de Mars et le Forum.

A quinze ans, il comprit les mystères de la vie sociale; il s'aperçut que l'on gouvernait les hommes en leur mettant un frein comme à des chevaux, c'est-à-dire en se rendant maître de leurs goûts, en flattant leur amour-propre et en servant leurs passions. Il vit le monde divisé en deux classes distinctes, les grands et les petits. Il conçut que tout homme devait d'abord, pour son propre bonheur et pour pouvoir faire celui des autres, s'efforcer de se ranger dans la classe des plus puissants.

A seize ans, il ne pensa plus qu'à la gloire, aux batailles et à tout ce qu'il y a de sonore et de creux dans la vie humaine.

Le pouvoir, les hauts faits, les triomphes, le séduisirent; et la trompette éclatante qui réveillait Thémistocle vint étourdir son oreille.

C'est ici, c'est à cet âge que nous allons le prendre, en passant sous silence ses chasses dans les montagnes, ses courses et ses espiègleries qui toutes cependant portaient un singulier caractère d'originalité et accusaient des idées qu'il n'est pas permis à tous les enfants de laisser percer, sous peine d'être des *génies* et de se faire détester par les parents dont les enfants sont des imbéciles.

On était en 1797.

Les effets de la Révolution avaient été nuls pour le village et le château de Béringheld, que leur situation rendait inaccessibles aux conséquences meurtrières du système d'alors.

Le jeune Béringheld, étant mineur, ne pouvait être l'objet d'aucune envie et d'aucune haine.

D'un autre côté, le représentant du peuple et le chef du département dont le village de Béringheld fit partie se trouvèrent d'anciens moines, amis du père de Lunada, et avec lesquels il avait eu des correspondances secrètes touchant la compagnie de Jésus (correspondances autrefois criminelles qui pourraient bien expliquer comment l'*esprit* du Centenaire avait imposé silence au révérend père lors de leur fameuse conférence nocturne). Ainsi le père de Lunada, tuteur du jeune de Béringheld, préserva son pupille et sa mère de tout danger.

C'est ici le moment de parler du garde général des bois de la couronne et de sa jeune et aimable femme. Ce garde, nommé Véryno, fut chargé, par le père de Lunada, de l'administration de tous les biens de la famille Béringheld.

Lors de la mort du comte, l'immensité des propriétés de celui-ci ne les rendait pas propres à être gouvernées par le père de Lunada ni par madame de Béringheld. Véryno, en dirigeant cette vaste fortune, était dans son élément; la nature l'avait créé tout à la fois honnête homme et habile administrateur.

A l'époque où tout citoyen pouvait prendre sa part de souveraineté générale, Véryno favorisa le premier élan de notre révolution, dont il ne prévoyait pas les excès.

Il réussit à réaliser les sommes que la famille Béringheld possédait à Paris, chez plusieurs banquiers; et, prévoyant des malheurs, il eut le bon esprit d'envoyer cet or à Béringheld, où il dormit enfermé soigneusement.

La maison Béringheld possédait encore de grands châteaux dans plusieurs départements : partout l'on n'y vit que l'homme d'affaires Véryno, que la protection des personnages qui se succédèrent dans ce qu'on appelait le gouvernement républicain rendait invulnérable.

Enfin l'honnête Véryno fit entendre à madame de Béringheld que ses châteaux inutiles devaient être abattus, parce que leur destruction par l'ordre du citoyen Béringheld, son fils, lui procurerait de l'argent sans diminuer les revenus, et, ce qui serait encore plus précieux, une sauvegarde par une espèce d'approbation au système alors en usage. De plus, Véryno semait la nouvelle que le jeune Béringheld allait se rendre aux armées comme simple soldat.

Ces manœuvres savantes et l'habileté de Véryno parèrent tous les coups, et la maison de Béringheld ne souffrit en rien de la tourmente révolutionnaire.

Un seul jour, en l'absence de Véryno, l'ordre fut expédié d'arrêter madame de Béringheld et son fils comme *aristocrates;* mais une puissance invisible envoya le signataire à l'échafaud.

Véryno reçut des avis très-salutaires d'un homme qu'il ne rencontrait jamais. Ce fut ainsi que ce sage administrateur augmenta les capitaux de la famille Béringheld et les siens propres par des opérations tracées dans certaines lettres anonymes qui ne le trompèrent jamais.

Toutes ces explications données, nous allons entrer dans les détails de la vie du général.

XIII

Désirs de Tullius — Fuite projetée. — Elle échoue. — Une marquise tombe des nues.

On était en 1797.

Le jeune Tullius, âgé de dix-sept ans, effrayait chaque jour sa tendre mère en ne parlant que des armées françaises, de leurs succès, de leurs revers, et de son envie démesurée d'aller partager les lauriers dont la jeunesse française faisait une si ample moisson.

— Suis-je fait pour passer ma vie dans un château gothique, au milieu de ces montagnes, et pour vivre en hobereau, sans que l'on puisse dire après moi : — Il fut un Tullius digne de ses ancêtres !

— Mon fils, il y a des gloires qui ne font pas trembler les mères sur la vie de leurs enfants, disait madame de Béringheld.

— Les sciences, répondait le vieux père de Lunada, offrent un vaste champ où l'on moissonne des lauriers que des malheurs partiels ne souillent jamais. Mon Tullius, voyons! découvre une planète, sois Newton, sois orateur, sois poëte, s'il le faut, et ton nom, mon enfant, passera d'âge en âge !...

A ces mots, l'œil du jeune homme s'enflammait; il voyait une larme sur la joue de sa mère, et il courait l'essuyer en l'embrassant.

Alors madame de Béringheld détournait l'ardeur de son fils sur un autre sujet, en lui parlant d'aller à la recherche de Béringheld le Centenaire. Alors elle obtenait quelques journées de répit, car le jeune homme songeait profondément lorsqu'il examinait les mystères renfermés dans le fait de l'existence de Béringheld-Sculdans.

Cent fois il lisait et relisait la lettre mystérieuse qui paraissait écrite par le personnage qui assista sa mère dans sa couche laborieuse; les initiales qui servaient de signature lui semblaient évidemment celles des noms de Béringheld-Sculdans.

Un événement vint ajouter à ses incertitudes sur la vraisemblance d'un pareil fait, que sa raison lui faisait révoquer en doute. Véryno, l'intendant, arriva au château; et, rendant compte de toutes ses opérations, il parla de lettres anonymes : Tullius demanda sur-le-champ à les voir pour les comparer à celle du 28 février 1780.

Véryno, tirant de son portefeuille la première venue, présenta la suivante :

« Sortez de Paris aujourd'hui, parce qu'un mandat d'arrêt est décerné contre vous par le parti qui triomphe.

« Rentrez après-demain, parce qu'il n'y aura plus de danger.

« Vendez vos assignats aussitôt que vous le pourrez, car ils vont tomber dans le discrédit.

« B. S. »

Le jeune Tullius frémit et pâlit en reconnaissant l'écriture du billet mystérieux; mais il triompha promptement de cette première faiblesse, et sentit redoubler sa curiosité en reconnaissant qu'on ne pouvait mettre en doute l'existence d'un être mystérieux qui protégeait sa famille.

Enfin, les nouvelles de l'armée devinrent de nature à tout contre-balancer dans l'esprit du jeune Tullius; et, sans rien dire, il se disposait, le 10 mars 1797, à partir de Béringheld avec Jacques Butmel, neveu du fiancé de Lagradua, lorsqu'une aventure l'arrêta.

Un des soins du père de Lunada, et même son soin principal, avait été de préserver le jeune homme du *péché de la chair*, pour nous servir des expressions du vieux jésuite; il y était parvenu en maintenant Tullius dans une tension d'esprit continuelle au moyen des études et des travaux dont il le surchargeait.

D'un autre côté, il ne lui peignait les femmes que des couleurs les plus sombres; il lui démontrait qu'en se livrant aux femmes on se préparait des chagrins produits par leurs petites passions et leurs fantaisies qui nous subjuguaient par une singulière loi de la nature; que les grands hommes ne conservaient leur génie et leur activité qu'en ne perdant pas leur énergie dans ce commerce matériel et sans charme.

Enfin le bon père, qui avait toujours un faible pour son ordre, assurait à Tullius que ce qui avait rendu sa Société si puissante, c'est que tous ses membres faisaient vœu de chasteté, ce qui tournait ces esprits élevés vers les hautes spéculations de la science, de la politique et des lettres.

Madame de Béringheld n'était pas tout à fait de l'avis du bon père; mais elle ne trouvait point d'arguments victorieux quand le père de Lunada lui disait que son fils se sauverait de l'enfer par la chasteté, et que du reste le goût des femmes se développerait toujours assez tôt en lui.

Madame de Béringheld pensait que si cette privation devait procurer à son fils la félicité des anges, il fallait bien en prendre son parti, parce qu'un bonheur éternel valait beaucoup mieux que quelques instants d'un bonheur fugitif.

Alors le père de Lunada faisait observer qu'il n'y avait pas de privation pour Tullius, parce qu'on ne désire pas ce qu'on ignore.

La comtesse, tout en se taisant et malgré sa grande dévotion et sa confiance dans les avis de Lunada, ne pouvait s'empêcher de souhaiter au fond de l'âme de voir son fils le plus heureux possible : or, comme une femme sait à quoi s'en tenir sur cet article, elle trouvait son fils malheureux.

Elle n'osait toucher cette corde si sensible; mais elle aurait de bon cœur sacrifié quelque chose pour qu'une femme du monde, entre trente et trente-cinq ans, habitât un château à une lieue du sien ; que cette femme fût belle, spirituelle, et que, sage héritière des maximes d'une cour détruite, elle aimât les jeunes gens plutôt que les hommes d'un certain âge.

Tullius, ignorant sur cette partie autant qu'il était savant sur d'autres, n'en ressentait pas moins ce que saint Augustin appelle *des avis de la nature*. Chaque fois que dans les montagnes il rencontrait une jeune fille jolie, à la taille svelte, il s'enflammait, la regardait, n'osait lui parler ni lui serrer la main, et l'embrasser lui paraissait impossible.

On voit qu'il n'existait pas de lycées dans cette partie de la France; car si le jeune Béringheld y avait été mis seulement vingt-quatre heures, je réponds qu'il aurait, au sortir de classe, embrassé les jeunes filles sans rougir ou en rougissant.

Cependant Véryno, l'intendant, avait eu en 1781 une fille qu'il nomma du doux nom presque italien de Marianine; elle entrait alors dans sa seizième année. Souvent elle rencontrait le jeune Béringheld dans les montagnes; mais, comme ils étaient aussi timides l'un que l'autre, leurs discours n'allaient pas seulement jusqu'au demi-tiers de l'alphabet de l'amour, et leurs promenades n'aboutissaient guère qu'à cueillir des fleurs, prendre des oiseaux, ou chasser; Tullius emportait un fusil, et Marianine l'accompagnait et portait le gibier.

Marianine et Tullius, bien qu'ils eussent un doux penchant l'un pour l'autre, en restèrent au serrement de main; cependant la jeune fille, comparativement plus âgée, était aussi la plus avancée dans l'alphabet; et Béringheld, tout laid qu'il se présentait à sa jeune et timide imagination, ne lui en paraissait pas moins le plus joli garçon du monde, ayant l'âme la plus belle et la plus franche que l'on pût trouver.

La tendre Marianine n'exprimait rien qu'avec un sourire, et ce sourire prenait une nouvelle grâce lorsqu'elle parlait à Tullius. Pour elle, Béringheld déployait toutes ses forces, son éloquence, son savoir.

Ces deux êtres charmants s'aimaient sans que le jeune homme s'en doutât; pour Marianine... elle en avait bien quelques soupçons.

Ainsi, le 10 mars, Béringheld se disposait à quitter ses chères montagnes, le bon Lunada, Marianine et sa mère : il devait partir pendant la nuit, et il ne rentra au château qu'après être convenu avec Jacques du signal et des apprêts.

Le déjeuner se passa d'une manière silencieuse; madame de Béringheld remarqua en tremblant l'expression inaccoutumée du visage de son fils; ce visage était un miroir fidèle des pensées qui se pressaient dans son âme. On y lisait comme dans un livre.

Or, on ne quitte pas une mère adorée, on ne la laisse pas dans le chagrin, sans faire de sérieuses réflexions, et madame de Béringheld, trop peu physionomiste pour les deviner, était toutefois trop bonne mère pour ne pas voir que son fils avait de l'inquiétude, et qu'il roulait quelque projet dans sa jeune et bouillante cervelle.

Le jeune homme se leva brusquement après le déjeuner, et passa de la salle à manger sur le perron du château; sa mère l'y suivit doucement.

— Qu'as-tu donc, mon fils? tu fronces le sourcil, et ta figure ressemble à celle de ton ancêtre le Centenaire!...

Et elle se mit à sourire, mais ce sourire déguisait une inquiétude mortelle.

Tullius s'était détourné; la pauvre mère, inquiète, examinant toujours le visage de son fils, y vit briller des larmes qui firent couler les siennes : à son tour Tullius regarda sa mère, et, la prenant dans ses bras, il la serra avec force en l'embrassant à plusieurs reprises.

— Tu as du chagrin, Tullius, dis-le-moi! ce n'est peut-être rien, et si c'est quelque chose nous serons deux à pleurer.

Ces touchantes paroles ébranlèrent l'âme du jeune voyageur.

En ce moment, ils virent, dans l'avenue qui précédait le tournebride, un cavalier singulièrement habillé qui faisait galoper son cheval à bride abattue, tellement que le coursier semblait avoir pris le mors aux dents.

Tullius ne connaissait dans le pays personne assez habile pour diriger un cheval avec autant de dextérité, et, ce qui dérangeait encore plus les conjectures qu'il formait, c'est que le cavalier, vêtu de blanc, portait un chapeau à plumes que l'éloignement ne permettait pas de distinguer.

Bientôt le cheval franchit le tournebride; alors Béringheld aperçut une robe, un chapeau de femme, un grand châle, et cependant les jambes du cavalier androgyne pendaient de chaque côté du cheval, et étaient chaussées par des bottes à l'écuyère.

En une minute la prairie est franchie; le cheval tout sanglant tombe mort au perron.

Tullius arrive assez à temps, et est assez adroit pour saisir dans ses bras une femme qui se serait infailliblement tuée : il la pose à terre ; elle se dégage en riant de ses bras, monte lestement les marches qui résonnent sous le fer de ses bottes éperonnées, qui sont aussitôt couvertes par une longue robe de drap; puis, posant son doigt sur le nez de Tullius :

— Merci, beau page! lui dit-elle.

Aussitôt elle se tourne vers madame de Béringheld et lui dit !

— Suis-je un bon écuyer, comtesse?...

— Eh! par quelle aventure vous trouvez-vous, ma chère, dans un pareil équipage? s'écria madame de Béringheld.

— Ah! vous allez le savoir!

Et la jeune femme jette avec grâce ses bottes à droite et à gauche; elle sort de chaque énorme botte les deux plus jolies jambes et les deux plus jolis petits moules à souliers de satin blanc que l'on puisse voir; puis, prenant la comtesse par la main, elle entra en chantant dans la salle, s'assit et demanda à manger en ôtant son chapeau.

Alors elle laissa voir ses beaux cheveux noirs et un cou qui semblait tourné par Myron, et posé sur ses épaules par Phidias.

L'esprit, la gentillesse, la pétulance, l'ensemble gracieux de tous les mouvements de cette sylphide avaient pétrifié le jeune Tullius : il ne pouvait concevoir l'idée d'une pareille femme, car madame de Béringheld et le reste des femmes du village, Marianine exceptée ainsi que sa mère, ne lui représentaient pas le sexe de manière à lui en donner une haute idée. Marianine, la belle Marianine, était d'un genre de beauté tout opposé à celui de l'inconnue, dont la vivacité et la grâce piquante plongeaient le jeune Béringheld dans un profond étonnement.

La singulière phrase par laquelle elle l'avait remercié de lui avoir sauvé la vie, le peu d'importance qu'elle paraissait y attacher, son joli mouvement pour chasser ses grosses bottes, son pied délicat

sa jambe si bien faite et la recherche de toute sa personne, furent autant de traits qui changèrent les idées du pauvre Tullius.

On peut juger de son empressement à suivre l'inconnue et à se tenir à côté de sa mère, en fixant les yeux sur l'étrangère.

La jeune femme, en le voyant serré contre la robe de madame de Béringheld, se mit à rire et s'écria :

— Il a l'air d'un petit poulet qui ne peut sortir de dessous l'aile de sa mère... Pourquoi l'ai-je appelé beau page? je m'en repens, en vérité!...

Ces paroles et le fin sourire dont elle les accompagna piquèrent au vif Béringheld, qui rougit et jura en lui-même de montrer qu'il était digne au moins du beau nom de page.

— Mais me direz-vous, ma chère... reprit la comtesse.

— Oui... oui... dit la jolie femme qui mangeait avec un appétit admirable. Je pense, chère amie, que vous avez entendu parler de tout ce qui se passe; eh bien! nos marquisats ne sont plus de mise, et depuis sept ans la nation cherche un autre costume... Ah! dit-elle en s'interrompant, nous portons les cheveux à la *titus*, des robes à la *grecque*, des chapeaux à la *victime*, il y a des femmes à qui tout cela va fort bien.

Et l'inconnue, de manger, de sourire de la manière la plus aimable; chaque mouvement était une grâce, chaque geste un attrait, chaque parole une perle qu'elle jetait.

—Depuis longtemps nous passions pour polis, reprit-elle, et autrefois on n'aurait pas souffert que l'on emprisonnât une marquise de Ravendsi : tout est changé. Un beau matin, sans attendre que j'aie fait ma toilette, on m'a claquemurée sans me demander : *Es-tu chien, es-tu loup?*... Ce n'est pas tout, ma chère amie, on a voulu me tuer; conçois-tu cela?... Un jeune officier des mousquetaires gris m'a fait sauver de ville en ville, de forêt en forêt, et j'ai gagné ce pays-ci. Arrivée à G... l'on m'a reconnue, je ne sais comment.

— A ta beauté, reprit madame de Béringheld.

— Peut-être! dit la marquise en riant et montrant les plus jolies petites dents à travers deux lèvres de corail; bref, j'ai trouvé là un honnête citoyen, car on s'appelle *citoyen* aujourd'hui; ma chère, nous sommes des *citoyennes!*... Ce citoyen donc se nommait Véryno.

— C'est notre intendant.

— Ah! vous avez encore des intendants!... s'écria la marquise de Ravendsi : les nôtres ont levé le masque! ils se trouvent aussi riches que nous; en vérité, tout change!... Quoi qu'il en soit, ce matin j'ai pris la culotte de peau d'un gendarme, son cheval, ses bottes, et me voilà. Je me suis un peu hâtée, car on avait mis des gens à ma poursuite... mais pour la forme. Un ancien jésuite, l'ami de je ne sais quel père de Lunada, que vous devez avoir ici, lequel jésuite ou capucin est maintenant représentant indigne du peuple français, a pris sur lui de fermer les yeux, et le citoyen Véryno m'a dit que je ne serais point inquiétée ici. Quant à mes biens, mon hôtel, mes diamants et mes robes, qui soignera tout cela?... néant. Mais, comme disaient nos gens avant d'être peuple, le soleil luit pour tout le monde, par conséquent il doit luire pour les marquises.

Cette volubilité, l'esprit que madame de Ravendsi mettait dans ses moindres paroles, ses gestes, ses sourires, sa moindre attitude, firent éprouver au jeune Béringheld les effets de l'*incantation*. Il était immobile et suivait de l'œil tous les mouvements vifs, mutins, légers, de cette jeune femme.

Madame de Ravendsi fut flattée au dernier point de ce muet hommage, de cette admiration stupide, qui prouvent la beauté d'une femme bien plus énergiquement que les paroles les plus exaltées et les compliments les plus sincères.

— Pour quelque temps, ma chère comtesse, vous serez mon soleil et ma providence, sans que je vous souhaite de venir prendre votre revanche à Ravendsi.

— Vous êtes ici chez vous, dit madame de Béringheld avec le sang-froid et la gravité qui ne l'abandonnaient que lorsqu'il s'agissait de Tullius.

Cette phrase, ainsi prononcée, avait un caractère de vérité, de franchise, qui mettait à l'aise.

— Je ne croyais pas, reprit la comtesse, que vous dussiez venir ici en proscrite, après vous avoir vue si brillante à la dernière fête de la cour, dans l'hiver de 1787.

— Vous n'êtes donc pas revenue à Paris depuis? interrompit la marquise.

La comtesse montra par un geste que son fils avait rempli tous ses moments.

Le jeune Béringheld embrassa sa mère.

La journée fut pour Tullius un moment : quand la nuit arriva, quand Jacques vint faire le signal convenu, Béringheld descendit et dit à son confident que leur départ n'aurait lieu que dans quelques jours.

Je ne crois pas que l'on puisse dépeindre ni rendre par des paroles les millions d'idées qui se pressent dans la tête d'un jeune homme pendant la nuit, lorsque dans la journée il a entrevu vaguement, et pour la première fois, qu'une femme tient dans ses mains son bonheur, et que nous dépendons tous d'elle.

Tullius ne rêva que de madame de Ravendsi; il étudiait en lui-même tout ce qu'il pourrait lui dire; il arrangeait d'avance ses phrases, il repassait dans son imagination les grâces mutines qui se jouaient sur cette jolie figure pleine de vivacité et d'esprit, et il ne savait que penser de ce nouveau sentiment qui se glissait dans son âme.

Il comparait la marquise à Marianine, et il s'étonnait de ce que Marianine ne fit naître en lui que des sentiments doux et suaves, tandis que le souvenir d'un geste de Sophie de Ravendsi l'éblouissait, en excitant chez lui une foule de désirs : l'une parlait au cœur, l'autre aux sens et à la tête.

XIV

Déclaration d'amour. — Chagrin de Marianine. — Bonheur de Tullius.

Un jeune oiseau qui voltige de branche en branche; un cygne qui se joue dans les eaux d'un lac; un coursier qui déploie ses forces et se livre à sa gaîté fougueuse dans la prairie qui l'a vu naître, un cristal dont les facettes resplendissent au soleil, les caprices d'un enfant adoré, ne sont que d'imparfaites images de madame de Ravendsi : après avoir cherché dans les trois règnes de la nature d'imparfaites images de cette aimable femme, il ne me reste plus qu'à laisser le champ libre à ce que l'on n'a rangé dans aucune catégorie.

Je veux parler de l'imagination, de ce don céleste dont j'aime à croire le lecteur pourvu en abondance. Qu'il se figure donc notre pétillante marquise pourvue de toutes les grâces qui ont fait damner chacun de nous au moins une fois en sa vie.

A côté de ce portrait, plaçons Tullius Béringheld, encore étranger aux tons et aux manières qui forment le code des petits-maîtres, disant ce qu'il pense tout haut; tour à tour brusque ou emprunté, gauche dans les compliments qu'il essaye, enthousiaste, oubliant tout ce qu'il sait pour déchiffrer le *livre d'amour*, et paraissant n'y rien comprendre; consultant le père de Lunada qui n'en sait pas plus long que lui, n'osant regarder madame de Ravendsi qui se moque enfin du jeune novice, aimant jusqu'à l'ironie qui le transperce d'outre en outre, et l'on pourra juger que tout a bien changé depuis quinze ans au château de Béringheld.

Un mois après l'arrivée de cette pétulante marquise, le jeune Tullius était déjà méconnaissable, et sa mère jouissait en secret des changements que les observations piquantes de madame de Ravendsi produisaient dans les manières de son fils.

Enfin, un soir, Tullius était assis sous un peuplier, à côté de la marquise, qui jouissait presque sérieusement d'une soirée de ce beau mois de mai qui voit les premières feuilles et les premiers boutons.

— Je n'avais jamais imaginé que la campagne pût être plus belle qu'une décoration d'Opéra, dit madame de Ravendsi.

— L'Opéra est donc bien beau? s'écria Tullius, si les hommes ont pu donner l'idée d'un pareil spectacle : voyez, madame...

Et Tullius se fit le *cicerone* enthousiaste des merveilles naturelles qui avaient frappé la marquise.

Il parla avec une éloquence dont la source était dans son cœur et dans les yeux de la marquise qui sentait sa légèreté vaincue; elle resta les yeux fixés sur cette figure dont les traits irréguliers respiraient le génie et l'enthousiasme.

— Je vous aime! dit enfin Tullius avec cette voix qui, naguère sonore et majestueuse, avait descendu tout à coup aux timides intonations de la prière.

Ce mot rendit la marquise à elle-même; elle se mit à rire et s'écria :

— Il y a un mois que je le sais!... Mais, ajouta-t-elle avec un ton qui transporta Béringheld de joie et de bonheur, il n'y a qu'une heure, qu'une minute que la mémoire de ma tête a passé dans mon cœur.

Béringheld ne sachant pas que pour ces cas-là il y a des phrases toutes faites, se contenta de serrer la marquise dans ses bras et de s'asseoir à côté d'elle, en la regardant avec une vive expression de tendresse et de reconnaissance.

Madame de Ravendsi s'aperçut bien de l'ignorance du jeune homme à ces mouvements dictés par la seule nature, et elle se mit à rire, ce qui rendit Tullius honteux et tremblant : il crut que la marquise se moquait de lui, et il exprima son chagrin avec énergie.

— Pauvre enfant! s'écria madame de Ravendsi; allons, levez-vous, ajouta-t-elle avec cet accent de tendre compassion et de douce ironie qui est si familier aux femmes.

Aussitôt elle prit le bras du jeune homme en s'appuyant un peu, ce qui mit le comble à l'embarras et à l'incertitude de Tullius, qui ne dit plus rien jusqu'à ce qu'il fût au château.

Madame de Ravendsi laissa Béringheld se plonger dans cet océan de délices qui vient inonder l'âme d'un homme, lorsqu'il a dit : *J'aime*, et qu'il s'aperçoit que celle à qui ce mot est adressé répond à tout ce qu'il signifie; mais la marquise, vive et spirituelle, s'attacha à cette âme naïve beaucoup plus qu'elle ne s'y était attendue, et elle entraîna Tullius dans le vaste champ d'un sentiment réel.

Néanmoins elle n'en resta pas aux premières lettres de l'alphabet, et, sans aller jusqu'au Z, on peut affirmer, d'après les aveux du général, que madame la marquise fit épeler à son jeune ami beaucoup plus que les deux tiers, ce qui doit s'arrêter à la dix-sept ou dix-huitième lettre.

On doit concevoir avec quelle ardeur une jeune imagination et un homme du caractère de Béringheld se jetèrent dans la carrière qu'ouvre cette première sensation : bien que son cœur ne ressentît rien pour la marquise (ce dont il ne s'apercevait pas), comme cette femme intéressait vivement son imagination et ses sens, il s'ensuivait une espèce de reflet moral qui faisait croire au jeune homme que cette passion était réellement ses premières amours.

La marquise avait subjugué tellement son âme, que, depuis qu'elle habitait le château, Marianine fut effacée du souvenir de Tullius, de telle sorte qu'il semblait qu'il ne l'eût jamais connue; et cependant on pouvait hardiment répondre que le nom de Marianine était le seul qui se fût gravé dans son âme et dans son cœur d'une manière ineffaçable; et, s'il eût été dans les montagnes, s'il eût vu Marianine, le prisme brillant de l'amour de la marquise se serait brisé comme une bulle de savon qui heurte contre un rocher.

Mais Béringheld, rangé sous une domination trop puissante, ne sortait même pas du château et ne connaissait qu'une seule place, celle qu'occupait madame de Ravendsi.

Si la marquise n'eût mis aucun sentiment de tendresse dans l'*éducation* du jeune Tullius, elle aurait joué un rôle qui la rendrait, aux yeux de certaines personnes, une femme d'un caractère vil : cependant cette manière d'agir aurait sauvé le jeune Béringheld d'un précipice vers lequel il courait à grands pas.

En effet, subjuguée par le contact de cette âme sublime et portée vers tout ce qu'il y a de noble et de généreux, la marquise suivait la pente que Béringheld imprimait à un sentiment partagé, et madame de Ravendsi, oubliant sa vie passée, le temps, les lieux, les circonstances, s'abandonnait au charme inexprimable de faire le bonheur d'un hommage digne d'elle, le premier qu'elle eût rencontré, malheureusement trop tard.

Elle avait trop de finesse et d'esprit pour ne pas s'apercevoir que Béringheld ne l'aimait pas d'amour; et, pour empêcher qu'il ne s'en aperçût lui-même, elle le tenait sans cesse en haleine, et mêlait à ses caresses ravissantes un empire tel, que, tout en condescendant à chaque désir elle gardait une dignité et un vouloir qui contrastaient singulièrement avec son genre d'esprit, ses grâces piquantes, ses saillies et ses manières qui ne semblaient pas comporter cette domination; enfin, c'était une maîtresse toujours *maîtresse*.

Le château de Béringheld paraissait à Tullius ainsi qu'à sa charmante amie le seul lieu qu'il y eût dans l'univers : leurs jours se passaient dans une succession de plaisirs d'autant plus vifs, que l'esprit et le goût en faisaient presque tous les frais.

La jeune marquise semblait versée dans toutes les sciences et elle écoutait son ami avec une attention qui le charmait. Madame de Béringheld brillait par la seule expression de sa joie.

Cette mère, cette tendre mère, n'avait jamais passé de moments aussi agréables, surtout quand elle venait à songer que la marquise sauvait à son fils les dangers de la guerre qu'il ne pensait plus à braver.

Enfin le jeune Tullius, livré à toutes les illusions de la jeunesse et de l'inexpérience, croyait son amour éternel comme celui de la marquise.

Cette dernière ne partageait peut-être pas cette confiance juvénile, et il lui échappa de dire un jour en riant à la comtesse :

— Votre fils est charmant; il a la bonne foi de me demander si je l'aimerai toute ma vie!...

Cet enthousiasme profond qui n'appartient qu'aux grandes âmes, et qui leur donne de si nobles et de si vives jouissances, est aussi en elles la source de bien des chagrins.

Ces cœurs qui battent pour l'immense n'éprouvent rien que d'infini : par suite de cette destination qui les ravit aux cieux, ou les plonge dans un enfer de souffrances, parce qu'ils ne connaissent point les lignes imperceptibles qui marquent les limites des extrêmes.

Le jeune Béringheld avait, comme nous l'avons dit, une disposition naturelle à la mélancolie, et le dégoût ne tardait pas à s'emparer de lui lorsqu'il avait atteint une *sommité* quelconque, lorsqu'il était parvenu au bout d'une carrière.

Madame de Béringheld, n'ayant pas assez de connaissance du cœur humain, ne concevait aucune crainte pour son fils; mais le père de Lunada voyait poindre un nuage à l'horizon.

L'amour du jeune Béringheld ne pouvait être un secret pour personne : dans tout le village, il n'était bruit que de madame de Ravendsi et du jeune Tullius.

Ces discours parvinrent à l'oreille de Marianine; ils firent pâlir ses joues rosées. Elle aimait le compagnon de ses courses, elle l'aimait d'amour.

Si madame de Ravendsi était pétulante, vive et sémillante, Marianine réunissait les qualités contraires dans un même degré de perfection.

Marianine, pâle de cette pâleur qui n'exclut pas les couleurs timides de l'innocence, Marianine, touchante et contemplative, portée à la méditation par son caractère et par les belles scènes que, depuis son enfance, elle admirait sans cesse au milieu de ses montagnes, ne devait concevoir que des sentiments qui égalaient en pureté l'air raréfié que l'habitant des vallons a peine à respirer sur les cimes des Alpes. Elle était belle et grave.

A la voir tristement assise sur un rocher pendant de longues heures, chacun eût deviné que la première lueur d'amour qui brillerait à ses yeux éclairerait ses derniers pas dans la vie; qu'elle serait belle de toutes les beautés de l'âme comme elle avait toutes les perfections du corps.

Aussi son père et sa mère l'idolâtraient; elle était tout leur amour, leur orgueil, leur joie, leur vie.

Un instant ils eurent le chagrin de craindre que sa taille svelte, sa jolie taille pleine de volupté, de grâces et d'élégance, ne tournât; un savant chirurgien ordonna de faire faire au bras droit beaucoup d'exercice; alors Marianine devint une jeune chasseresse. Elle parcourait avec un arc et des flèches les montagnes solitaires qui bordaient le château de Béringheld.

Comme nul danger ne la menaçait, en ce que les gardes forestiers lui formaient une escorte sans cesse sur pied, elle se livra au penchant qui l'entraînait vers les bois et les hautes cimes où ses rêves déployaient un vol plus hardi, dans un air plus libre et plus pur.

Béringheld et Marianine avaient contemplé ensemble les torrents, les tapis de mousse, les glaciers, le lever et le coucher du soleil; Marianine aimait Tullius, elle l'aimait comme elle devait aimer, pour toujours.

Lorsqu'on apprit chez l'intendant que Tullius était épris de madame de Ravendsi, Marianine changea de couleur, et la mélancolie s'empara dès lors de son âme.

Que pouvait-elle espérer?

— M'a-t-il dit dit : Je t'aime, pensait-elle; ah! pourquoi me suis-je tue? pourquoi n'ai-je pas pris sa main et n'ai-je pas avoué que mes yeux le voient encore alors même qu'il n'est plus là?

Elle parcourut les montagnes, elle regarda les torrents qu'ils traversaient jadis ensemble; elle épia ce qui se passait dans le parc, elle imprima ses pas légers dans les sentiers affectionnés par Béringheld. Elle s'assit sur la pierre où il était, lorsqu'un jour, au coucher du soleil, le jeune mathématicien lui dévoila, par un discours plein d'éloquence, les secrets du ciel : par quel accord et par quelles lois la terre tournait sur un axe immortel, tracé par l'imagination humaine au milieu de ce globe, objet de tant d'investigations savantes!... elle croyait l'entendre toujours.

Ces lieux pleins de poésie avaient pour elle tous les charmes des souvenirs, mais le souvenir pour elle était une arme à deux tranchants.

La mélancolie de Marianine décolora son délicieux visage, et dans l'ensemble de sa conduite un œil habile aurait découvert la tristesse de l'amour dédaigné.

Elle avait une telle connaissance de Béringheld, qu'elle s'écriait :

— Ah! s'il le savait!...

Mais la fierté de Marianine prenait le dessus, et elle n'osait se traîner au château.

Elle s'était imaginé que la laideur de Tullius le lui laisserait fidèle en le mettant à l'abri de la recherche des autres femmes :

— Son âme se sera dévoilée!... pensait-elle.

Aucun ami tendre n'essuyait ses larmes, car elle pleurait en secret, et les forêts, les torrents, les rochers, étaient ses seuls témoins. Sa voix ne se faisait plus entendre aux pâtres et aux chevriers qui jadis s'arrêtaient pour écouter ses moindres accents.

Sa mère devint inquiète; souvent son père lui pressa la main en lui demandant si elle n'était pas malade, et elle répondait :

— Non, mon père.

Mais cette triste parole, dénuée d'expression, inquiétait encore davantage.

Béringheld ignorait l'état de la douce, de l'aimable compagne de ses jeux et de ses courses. Comment aurait-il pu l'apprendre? puisque, sans cesse à côté de madame de Ravendsi, il dévorait chaque saillie lancée par cette bouche charmante dont il imaginait que tout le corail lui appartenait à jamais.

Deux mois s'écoulèrent, et ces deux mois furent pour Tullius un long jour de bonheur : il se figura que toute sa vie se passerait ainsi; les idées de gloire fuyaient sur l'aile des rêveries et des songes, et l'amour avec toutes ses douceurs paraissait à Béringheld la seule chose digne d'occuper la pensée et le cœur de l'homme.

Le père de Lunada aurait voulu que son élève ne mît pas toute son âme dans cette passion, et il regrettait d'être trop vieux, ce qui l'empêchait de guider Tullius.

Souvent le vieillard, l'arrêtant dans la galerie, lui disait d'un air grave que ses cheveux blancs et sa longue soutane rendait imposant :

— Mon enfant, malheur à celui qui met toute sa fortune dans un vaisseau avant d'avoir regardé s'il ira jusqu'aux Indes.

Mais l'œil de Sophie était si séduisant, son corps si bien fait, son sourire si fin!...

Sa mère, effrayée de ce que le bon père pressentait, lui disait quelquefois :

— Mon fils, les femmes ne sont pas tout dans le monde, il y a des harmonies qu'il faut observer, il y a des nécessités qu'il faut subir, et, lorsqu'on ne les a pas aperçues et qu'elles arrivent, on se désespère. Prends garde, mon fils!

Mais un geste de Sophie emportait tout... Sophie était si jolie!

Si Sophie eût dit dans un accès de gaieté :

— Béringheld me déplaît, brûlons-le... on le rebâtira, Béringheld et ses antiques tours auraient été consumés.

Si Tullius eût appris que Marianine, cette jeune fille si touchante, se mourait, un coup d'œil et un geste de Sophie aurait arrêté la course rapide de Tullius.

Si Sophie avait dit : — Meurs pour moi! Béringheld aurait tendu sa tête à la hache.

Enfin Tullius oubliait tout, jusqu'à son ancêtre, dont il ne parlait plus, quoique à son âge on ne dût respirer que pour rechercher la vérité d'un pareil fait.

XV

Désastres. — Madame de Ravendsi quitte le château. — Douleur de Tullius. — Sa première entrevue avec Marianine.

Si Béringheld avait une passion aussi violente pour madame de Ravendsi, c'est qu'il était bien persuadé que sa maîtresse la partageait dans toute son étendue, et que rien au monde, autre que lui, ne pouvait l'occuper ni la toucher.

L'âme de Tullius était constituée d'une manière si forte, que l'amour satisfait, sans crainte ni espoir, heureux de toute la béatitude du paradis, durait et ne paraissait pas devoir finir, bien qu'il n'aimât madame de Ravendsi que faiblement en comparaison de l'amour qu'il aurait conçu pour Marianine, si Marianine se fût présentée à ses regards au moment où il conçut l'amour et tous ses charmants mystères.

Le mois de septembre arriva : Tullius, pour la première fois depuis bien longtemps, était allé dès le matin se promener dans les montagnes, après avoir laissé la marquise seule dans son appartement.

Béringheld rentre au château en pensant qu'il va trouver son amie en proie à toutes les délices d'un voluptueux réveil : il se figure d'avance voir sa main errer nonchalamment sur un mol oreiller que le sommeil n'a pas encore abandonné; son œil, redoutant la clarté du jour, se fermer, s'ouvrir tour à tour; il savoure d'avance les douceurs de ces jeux innocents qui suivent le réveil, et que les plaisanteries, l'air moitié content, moitié boudeur, de la marquise, rendaient si charmants. Il marche, léger, heureux et plein d'amour, en méditant ce qu'il fera : il arrive dans la longue galerie, et, aussitôt qu'il y entre, les éclats de rire et la voix de la marquise se font entendre.

Béringheld s'imagine que sa mère l'a devancé; il approche. Les sons masculins de la voix d'un homme résonnent dans la chambre et parviennent à son oreille.

Alors il ralentit sa marche, assourdit ses pas, et il écoute un long discours prononcé par un inconnu dont les expressions et le ton indiquent un homme d'une haute classe; parfois la marquise rit et paraît folâtrer. Béringheld croit entendre le frémissement léger des plus doux baisers.

Il approche, sans rougir d'épier ainsi sa maîtresse, parce que la jalousie est une passion basse qui ne calcule jamais, et ces mots viennent frapper son oreille.

— En vérité, monsieur le marquis, cet air de proscrit vous sied à ravir!

— Vous trouvez?

— Comment donc! jamais vous n'avez été si séduisant... je ne sais si c'est parce qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu et que vous avez pour moi tout le charme de la nouveauté; mais qui vous reconnaîtrait sous cet habit de paysan... Ah!... ah!... ah!...

Là-dessus la marquise de plaisanter, le marquis de répondre, et il s'ensuivit une grêle de baisers entremêlés de rires que les saillies de Sophie provoquèrent.

Béringheld, stupéfait, reste dans cette galerie, immobile comme une statue.

Cette scène lui prouve une intimité qui porte tout le cachet de celle qui s'est établie entre lui et madame de Ravendsi. Sa tête tout entière se bouleverse, ses idées se brouillent et se pressent tellement dans leur tourbillon, qu'il n'a aucune pensée fixe.

— Comment! si je vous suivrais? certainement. Aussi bien, disait-elle, je commence à m'ennuyer dans ce château : il n'y a ni bal, ni plaisirs d'aucune sorte, et, dans un exil, on change chaque jour de lieu, on craint, on espère, et l'on voit du monde; ici, on m'enterrerait...

A ces paroles, Béringheld s'avance furieux, et au bruit de ses pas la marquise s'écrie :

— Cache-toi, cachez-vous !...

— Comment, madame ! dit Tullius le visage pâle et les yeux égarés, comment...

Il s'arrête, et la voix lui manque à l'aspect de l'air tranquille de la marquise qui s'approche de lui, le serre dans ses bras, lui met son joli doigt sur la bouche, et l'entraîne en fermant sa porte et en lui disant :

— Chut, Tullius !...

Béringheld, stupide et pétrifié, se laisse conduire, et la marquise est avec lui dans le parc, sous un peuplier, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître et d'arranger ses idées.

— M'expliquerez-vous, Sophie, dit-il en la regardant avec une rage concentrée et en refusant de s'asseoir à la place qu'elle lui indiquait, m'expliquerez-vous l'étrange scène qui vient de se passer ?...

Elle se mit à rire avec une grâce mutine et fit un geste de tête plein d'une compassion maligne qui redoubla la colère de Tullius.

— Le rire n'est plus de saison, Sophie; quand on a flétri l'existence tout entière d'un homme, on doit, ce me semble...

— Mais, mon cher Tullius, vous êtes charmant. Ah !... votre figure est trop sublime de dépit pour que je le calme ; laissez-moi jouir de ce spectacle... vrai !...

— Ce n'est pas par des plaisanteries que vous comptez me répondre, j'espère ?

— Et s'il ne me plaît pas à moi de répondre ? croyez tout ce que vous voudrez... Vraiment, vous êtes plaisant d'avoir une volonté !...

— Comment ! cet homme paraît avoir sur vous les mêmes droits que moi, vous semblez l'aimer...

— Pourquoi pas ? dit-elle avec un sourire plein de finesse.

— Et vous m'aimez !... et vous osez profaner le nom, le nom sacré d'amour ! Allez ! Adieu, madame, adieu ; puisque votre front ne rougit pas, puisque la colère de celui qui devrait vous êtes cher ne vous cause qu'un accès de gaieté, puisque ma peine, une peine qui va jeter de l'amertume sur toute ma vie, ne vous importe en rien, adieu !

La marquise riait toujours; enfin elle s'écria :

— Quel sermon !... mais vous êtes pathétique en vérité ; vous seriez admirable en chaire, et je vous conseille d'entrer dans les missions étrangères ; vous prêcherez à merveille les *infidèles*.

— Quel est cet homme ? demanda Béringheld d'un ton absolu et avec un regard qui fascina la marquise.

— Eh ! c'est mon mari !...

Cette phrase et ce mot étourdirent tellement Béringheld, que le tonnerre serait tombé dans ce moment à deux pas de lui, il ne l'aurait pas entendu. La marquise parla longtemps sans qu'il comprît un seul mot.

Enfin, revenant de son abattement, il s'écria :

— Eh quoi, cet homme vous a aimée, il vous a épousée ! vous vous aimiez donc ?..

A cette considération, la marquise ne put retenir un long éclat de rire :

— S'aimer, reprit-elle, mais ce n'est pas nécessaire pour se marier. Oh ! mon pauvre Tullius ! vous n'avez donc aucune idée des choses de ce bas monde ?

— Oh ! bien bas ! dit Tullius avec une expression sardonique. Quoi ! vous avez pu trahir un homme qui vous chérissait, qui vous a épousée ! Ah !... que n'ai-je su cela !...

— Que ne l'avez-vous demandé ? répondit-elle brusquement.

— Ainsi, vous n'êtes point à moi !... Toutes les paroles par lesquelles vous m'enchaîniez n'ont pas été prononcées pour la première fois !... Nous ne marcherons pas toute notre vie ensemble !...

A ces mots, qui furent prononcés avec l'accent d'une profonde douleur, une larme coula sur sa joue enflammée et il tomba dans une rêverie accablante.

La marquise le fit asseoir à côté d'elle et lui prodigua de touchantes caresses ; elle lui parla longtemps pour lui expliquer, d'une manière plausible et par un discours rempli d'esprit et de considérations originales, les maximes qui régissaient la vie d'une femme dans le grand monde ; elle lui dévoila la perversité des mœurs avec une telle bonne foi, en appuyant sa conduite sur tant d'exemples, que Béringheld ne savait plus que penser.

Le tableau qu'elle déroula devant ses yeux était neuf pour lui : la vertu peinte comme une chimère, l'amour comme une illusion, le changement comme un besoin, la constance comme un ridicule, et le plaisir comme le seul guide à suivre. Rien ne fut oublié, et le discours de la marquise était une image fidèle de ce siècle de corruption, une belle *Catilinaire* contre la vertu.

Béringheld reconnut dans les paroles de Sophie un ton de conviction qui lui navra le cœur ; il reconnut aussi qu'elle l'avait aimé de bonne foi, mais autant qu'elle pouvait aimer, et comme une femme du caractère de madame de Ravendsi devait aimer.

Tullius, rentrant en lui-même, s'avoua qu'il portait la punition d'être né trop tard, et, s'imaginant que madame de Ravendsi faisait une exception, que le cœur tendre de cette femme ne chérissait que lui, s'il tomba dans un chagrin profond, du moins une consolation vint adoucir sa peine : il crut être le seul aimé.

Cinq ou six jours après, il fut témoin dans le parc d'une scène du même genre entre madame de Ravendsi et un autre inconnu, ami de M. de Ravendsi.

Il en demanda tristement l'explication : elle fut courte.

— C'est, dit Sophie, le premier amant que j'ai eu.

Tullius ne répondit que par un mouvement convulsif pareil à celui d'un criminel qui souffre la torture, et qui, ayant enduré les premières douleurs, ne peut empêcher son corps de trahir l'émotion que lui cause le dernier coup.

Dès ce moment, le jeune Béringheld fut en proie à la plus profonde mélancolie : il tomba tout à fait de ce faîte de bonheur et de volupté où il s'était fait un asile.

Cet événement décidait pour toute sa vie de sa manière de penser. Il jugea la femme un être trop faible pour s'élever aux sentiments de l'infini ; en un mot, il fut détrompé d'une illusion qu'il s'était créée et ce fut dans l'une des grandes scènes de la vie, et sur l'un des principaux sentiments de l'homme que porta son premier dégoût.

En effet, il avait parcouru une carrière immense ; il se trouvait au bout, et son âme vide éprouvait le malaise qu'un ambitieux ressentirait après avoir conquis la terre.

La coupe qu'il croyait remplie et inépuisable gisait, ne contenant plus qu'une lie d'absinthe.

Il se mit à maudire la vie ; rien ne l'émouvait : il recommençait chaque journée en répétant les mêmes choses avec un dégoût insurmontable, et il ressemblait à une machine qui se meut par un mécanisme ingénieux.

Sa mère ne pouvait le consoler, et le père de Lunada se mourait en ce moment.

Béringheld, sans cesse au lit de son vieil instituteur, et témoin de son dernier débat avec la mort, le trouvait heureux, et, jugeant du peu de valeur de l'existence par l'aspect du chevet funèbre du jésuite, il raisonnait sur la vie comme un homme attaqué du spleen.

Le chevalier d'A....y, le marquis de Ravendsi et sa femme, partirent du château et se dirigèrent vers la Suisse, afin de rejoindre leurs parents et leurs amis émigrés. Ce départ ajouta encore à la mélancolie de Tullius, par l'indifférence réelle qui perça dans la tendresse affectée de la marquise.

— Adieu, mon jeune ami, lui dit-elle ; j'espère que j'occuperai une place dans votre cœur.

Puis elle se mit à rire en montant à cheval et dit à Tullius :

— Nous sommes au même perron où naguère vous m'avez vue pour la première fois ; en vérité, je voudrais qu'un peintre peignît votre figure d'aujourd'hui et celle de ce temps-là.

Cette légèreté fit mal au jeune Tullius ; néanmoins il suivit de l'œil madame de Ravendsi jusqu'à ce qu'il la perdit de vue, et encore contempla-t-il longtemps la marque que son joli pied avait laissée sur le sable.

Le caractère que Béringheld manifesta dès sa plus tendre enfance le destinait à une vie malheureuse, et, marchant de dégoût en dégoût, il devait arriver au milieu de sa carrière blasé sur tout, après avoir tout parcouru, tout essayé, tout apprécié.

L'on juge bien qu'il dut être entièrement abattu par ce premier coup qu'il avait reçu sans défense et alors que toutes ses facultés se déployaient avec une énergie croissante.

Ces événements jetèrent dans l'âme de Marianine un faible éclair de joie.

L'amour véritable qu'elle portait à Béringheld lui fit partager sa mélancolie, mais alors Marianine ne pleura plus : son chagrin lui fut doux et sa joie céleste; elle pensa que Béringheld reviendrait dans les montagnes; elle y retourna pleine d'espoir, le cœur gros de consolations toutes prêtes pour son jeune ami.

Les échos, qui avaient oublié sa voix, répétèrent quelques chansons d'amour; l'onde, qui ne voyait plus son visage, réfléchit quelquefois ses traits quand elle examinait si les roses renaissaient sur ses joues.

Son œil se fixait plus souvent sur le château, et elle aurait voulu que sa pensée, franchissant les espaces, allât souffler dans le cœur flétri de Béringheld une brise d'amour et de pitié qui ravivât son tendre ami, l'objet constant de ses pensées.

Voyez-vous sur un rocher désert, couvert de feuilles mortes que l'automne laisse tomber de sa pâle couronne; voyez-vous un jeune homme assis vers le soir sur une pierre antique? Il contemple tristement l'aspect de cette soirée dont les événements sont en harmonie avec l'état de son cœur.

La nature semble mourir, elle reçoit les adieux du soleil qui se retire, les montagnes sont rougeâtres, le ciel est terne et n'a plus cette pureté *italique* dont il brille en été.

— Si la nature s'enveloppe d'un crêpe, elle renait au printemps, se dit-il, mais moi, mon âme est ensevelie pour toujours, et l'amour n'existe plus pour moi. Le char brillant et chargé de roses dans lequel je me voyais emporté s'est brisé pour toujours. La femme est indigne de moi ou je ne suis pas assez souple pour elle... La vie est une déception, une minute, et vivre ou ne pas vivre est indifférent..... Là dessus, il courbe sa tête sur sa poitrine et il écoute les sons funèbres de la cloche du village, car on enterre le père de Lunada.

En cet instant, une jeune fille accourt vers lui, elle accourt avec une joie naïve et innocente qui se dévoile par ses pas bondissants qui ressemblent à ceux d'un faon qui rejoint sa mère; mais, lorsqu'elle aperçoit l'œil de Béringheld, ce regard profond du désespoir tranquille et cette sévérité majestueuse qui résulte d'une méditation dernière, elle s'arrête.

Une aimable timidité se peint dans sa contenance, et Marianine parait demander pardon, comme si elle avait offensé; tout en sollicitant la permission d'approcher, son attitude dit qu'elle va se retirer, mais sa figure et l'ensemble de sa personne désirent le contraire.

Néanmoins, à l'aspect de la douleur de son ami, elle se repose sur son arc, et son âme finit par s'identifier avec celle de Tullius.

Marianine attend un sourire et un mot pour courir s'asseoir sur la mousse de la grande pierre où est Béringheld : une larme s'échappe de ses beaux yeux noirs et coule sur ses joues quand elle voit que le compagnon de ses jeux ne lui dit rien.

Alors elle dépose toute fierté féminine, elle s'avance, s'assied près de Béringheld; elle prend la main de Tullius et lui dit :

— Tullius, tu as du chagrin! j'aime mieux pleurer avec toi que de rire avec tout le monde.

Le jeune homme regarde Marianine avec étonnement, mais il secoue la tête et reprend son attitude mélancolique. — Ah! Tullius, je préfère des injures à ton silence! Dis-moi, Marianine n'est-elle rien pour toi? — Rien, répondit tristement Béringheld.

Marianine fondit en larmes avec cette ingénuité des enfants de la nature; elle regarda Tullius d'un air qui disait :

— Vois mon teint et mes lèvres décolorées : tu es cause de cette pâleur.....

En ce moment, un berger de la plaine fit entendre les faibles sons d'une musique champêtre; les accents de cette flûte pastorale semblaient prophétiques : ils redisaient le refrain d'une chanson d'amour. Marianine espéra.

— Tullius, dit-elle, tu crois avoir aimé?...

L'infortuné se tourna vers la jeune fille et fit un signe de tête qui peignait sa souffrance.

— O Tullius! l'amour ne vit que de sacrifices... t'en a-t-on fait?...

Marianine s'arrêta; elle craignit de trop exagérer celui qu'elle faisait en ce moment, et, ne pouvant plus soutenir l'aspect du triste sourire d'un être qui ne l'entendait pas, elle lui serra la main, se leva, et, versant des larmes amères, elle s'éloigna à pas lents, en retournant sa belle tête. . . . .

. . . .



Marianine.

Béringheld revint seul au château : sa léthargie sombre effraya sa mère.

XVI

Béringheld aime Marianine. — Scène d'amour. — Il veut partir. — Il obtient un brevet. — Recommandation de sa mère. — Adieux.

Les paroles de Marianine, le son de sa voix, ses manières naïves, la beauté contemplative de sa figure aérienne, réveillèrent au fond

de l'âme de Béringheld des souvenirs puissants. Il frémit en s'apercevant, au bout de quelques jours, que toutes ses facultés étaient absorbées par Marianine.

Alors il put comparer la différence qui existait entre un amour véritable et l'amour factice que lui avait inspiré madame de Ravendsi; cependant il résolut de ne plus se confier à une mer aussi orageuse avant d'avoir des gages certains d'un amour plus grave et plus durable que celui de la belle marquise.

Quelques jours après cette entrevue, il retourna vers la pierre couverte de mousse où Marianine était venue le trouver.

En gravissant la montagne, il l'aperçut assise sur ce fragment de rocher, et la place qu'il avait lui-même occupée était religieusement respectée. — Marianine, dit-il avec une crainte indéfinissable, j'arrive entraîné par le charme de tes discours; j'ai interrogé mon cœur, j'y ai trouvé ton image, et c'est toi que j'aime d'amour.

Ce furent ses premières paroles; elles tombèrent une à une, et il restait interdit en pressant la main de Marianine.

Pour bien comprendre l'extase de la jeune fille en entendant ces mots, il faudrait dépeindre la scène magique qui s'offrait à ses regards : une paisible vallée au pied des Alpes, un village posé avec élégance, une vue admirable, et une prairie colorée par les feux naissants du jour.

Marianine pleure de joie, elle veut répondre et ne trouve qu'un doux sourire qui brille à travers ses larmes comme un pâle rayon de printemps.

— Mais, poursuivit Béringheld, sais-tu ce que c'est que l'amour?

— Quand je le saurais, je voudrais l'ignorer pour te l'entendre décrire et apprendre de toi si je t'aime.

En prononçant ces derniers mots, Marianine laissait apercevoir qu'elle était convaincue de ce qu'elle mettait en question : la nature apprend aux femmes cet art d'exprimer ce qu'elles ressentent par des mots qui semblent dire précisément le contraire.

— Marianine, aimer c'est cesser de vivre en soi, c'est ne faire dépendre toutes les affections humaines, la crainte, l'espoir, la douleur, la joie, le plaisir, que d'un seul objet; c'est se plonger dans l'infini, n'apercevoir aucune borne au sentiment, se consacrer à un être, de telle sorte, que l'on ne vive, que l'on ne pense que pour le rendre heureux; mettre de la grandeur dans l'abaissement, trouver de la douceur aux larmes, du plaisir à la peine, et de la peine dans le plaisir; enfin rassembler en soi toutes les contradictions.

— Ah! je t'aime! dit tout bas Marianine.

— C'est, continua Béringheld en s'exaltant, c'est vivre dans un monde idéal, magnifique et splendide de toutes les splendeurs, car on doit trouver le ciel plus pur et la nature plus belle; on doit n'avoir que deux manières d'être et deux divisions de temps; car, les fleurs fussent-elles épanouies, le ciel fût-il de l'azur le plus pur, tout se ternit alors; le monde ne renferme qu'un individu, et cet individu est l'univers pour les amants...

— Ah! je t'aime! murmura encore Marianine.

— Aimer, cria Béringheld le visage en feu et déployant toute l'énergie de son âme, c'est avoir mille choses à dire quand on ne se voit pas, et n'en exprimer aucune alors qu'on est près l'un de l'autre; c'est donner autant que l'on reçoit, mais s'efforcer mutuellement de donner plus, et combattre de sacrifices.

— Ah! je suis sûre d'aimer! répondit Marianine, dont l'expression extatique aurait pu faire croire qu'elle écoutait avec ses yeux. — Tu aimes, Marianine? dit Béringheld

— Oui, répondit-elle en rougissant.

—Alors tu es dévouée à la peine et au chagrin, pour un coup d'œil, pour un mot douteux.

A ces mots, Marianine baissa la tête en pensant à la souffrance qu'elle avait ressentie lorsque Béringheld avait reçu si froidement et dans un si morne silence les consolations qu'elle était venue lui apporter.

— Alors, reprit Tullius, tu t'es tellement confondue avec un autre, qu'il n'y a plus trace d'individualité en toi; tu vis d'une autre vie que la tienne, et cependant tu te sens exister par le bonheur d'un autre; alors tu abjurerais la croyance, tu quitterais ton père.

— Mon père!...

— Ta mère.

— Ma mère!...

— Ta patrie.

— Ma patrie!...

— Sur un seul de ses regards, sur son premier ordre; et la religion, la patrie, l'honneur, tout ce qu'il y a de sacré, n'est plus pour toi qu'un grain d'encens que tu feras fumer en son honneur. Tu renonces à tout pour son sourire...

— Oui, dit-elle en baissant la voix.

— Mais, reprit Béringheld, alors un tel amour est l'exaltation de toutes nos qualités sensibles; c'est une inspiration continuelle, c'est porter la poésie dans son cœur, dans sa vie, et s'élancer aux cieux en dédaignant la terre; alors on est capable des plus nobles efforts, des plus grandes actions, car l'amour ne vit que dans les choses extrêmes.

Marianine était absorbée dans le plus doux ravissement; pour Béringheld, quand son exaltation ne trouva plus de termes qui ne lui parussent incomplets, il tomba dans une rêverie profonde, son regard se noya dans celui de la tendre et contemplative Marianine, et un auguste silence servit de voile à ce moment plein de charmes où leurs deux âmes s'unirent à jamais.

Leurs mains étaient entrelacées; par instants ils se regardaient avec amour, puis leurs yeux erraient du ciel aux montagnes et des montagnes à la vallée.

Le général Bonaparte. — Page 35.

Alors Béringheld reconnut les délices des premières amours, en sentant que chez lui l'âme participait tout entière à ce charme qui s'enfuit comme la jeunesse, comme les nuages du ciel ou comme les visions d'un songe.

Mais il comprit aussi qu'il n'était plus digne de la jeune fille : cette pensée tourmenta son cœur chaste et plein d'une noblesse inconnue à ceux qui naissent dans le tourbillon social.

La pauvre Marianine, après cette grande scène, embellie de tous les feux d'un cœur pur, croyait arriver au temple du bonheur.

Tout à coup Béringheld, confus, la regarde.

— Marianine, tu es pure comme cette neige voisine du ciel, que rien n'a souillée; ton âme est la goutte de rosée que recueille une jeune fleur, et moi je ne suis plus digne de toi.

La jeune fille garda le silence, mais son regard parlait en improvisant toutes les consolations de l'amour le plus tendre.

Elle ne comprenait rien, mais l'instinct de la tendresse lui faisait deviner que Béringheld était affligé.

Ce regard fit naître dans l'âme de Tullius des sensations qui lui révélèrent toute l'étendue de la tendresse qu'il conservait pour la belle Marianine.

Il en fut effrayé en songeant que ce prisme éblouissant pouvait se briser tout à coup; et, jugeant de ses chagrins futurs par celui que lui avait causé madame de Ravendsi, il se leva par une inspiration soudaine, et, saisissant la main de Marianine, il attira la svelte jeune fille sur son sein, la pressa avec force, déposa un baiser sur ses lèvres, et, lui disant : Adieu ! il versa un torrent de larmes sur ses joues parées de l'incarnat de l'espérance, puis il s'échappa brusquement en la laissant en proie à la plus vive inquiétude.

Elle vit son ami s'enfuir à travers les rochers; il détournait la tête souvent, et reprenait ensuite sa course.

Alors une vive douleur fit éprouver à la jeune fille les plus cruels tourments, car elle ne savait comment s'expliquer cette brusque issue a un si doux entretien.

Marianine revint à pas lents, et cette scène d'amour ne sortit jamais de sa mémoire. . . . .

Béringheld retomba dans sa profonde mélancolie; toutes ses réflexions, assombries par cette sorte d'empirisme qui lui était naturel, lui prouvèrent que l'amour éternel était une chimère, et qu'il se préparait un avenir de malheur.

Néanmoins l'image gracieuse de Marianine et sa propre tendance à l'exaltation combattaient fortement les craintes et les arguments de Tullius.

Quoi qu'il en soit, il résolut de finir cette lutte en renonçant à jamais à l'amour, jusqu'à ce qu'une femme lui eût donné des gages certains de cette fidélité qu'il exigeait.

Il se rendit quelque temps après chez Vérvno, qui était lié avec un des membres du Directoire, et il obtint du père de Marianine qu'il fit des démarches pour lui procurer un brevet d'officier, ainsi qu'une recommandation pour le général en chef des armées d'Italie.

Il demanda le secret à Vérvno, et s'occupa des préparatifs du départ, en tâchant de les dérober à l'œil pénétrant de sa mère.

Jacques Butmel reçut une seconde fois l'ordre de se tenir prêt à accompagner Tullius, qui n'attendit plus que l'arrivée du brevet.

Marianine ne pouvait douter de l'amour de Tullius; mais, lorsqu'elle apprit ses projets, elle versa des larmes bien amères qu'elle dévora en secret.

Madame de Béringheld ne tarda pas à s'apercevoir, comme le lui avait prédit le père de Lunada, que l'enfant qui à six ans passait dix fois en une heure d'un jeu à un autre, qui à huit ne trouvait plus rien pour satisfaire son ardeur, qui à douze dévorait les sciences, à dix-huit ans serait las de l'amour; que, altéré de gloire, il finirait par convoiter la puissance; et qu'à trente ans il mourrait de chagrin si quelque chose d'immense n'engloutissait alors son activité, son ardeur pour l'inconnu et les grandes choses.

Aussi le bon père avait-il dirigé l'esprit de Béringheld vers les sciences naturelles, qui, offrant toujours des découvertes sans fin, pourraient le tenir en haleine.

Pour le moment, Tullius en était arrivé à désirer la gloire, et sa mère comprit que rien au monde ne l'empêcherait de quitter une vie paisible qui ne serait jamais en harmonie avec son caractère.

Un soir, elle fit appeler son fils, qui, toujours enseveli dans une rêverie profonde, ne pouvait chasser Marianine de la place qu'elle occupait dans son cœur.

Béringheld trouva sa mère assise au coin de l'énorme cheminée de sa chambre à coucher; elle ne se dérangea pas, et, montrant du doigt à Tullius une chaise placée à l'autre coin, elle le força à s'y asseoir par un mouvement impératif plein d'une solennité que Tullius ne connaissait pas à sa mère.

— Mon fils, vous voulez abandonner votre mère, votre mère qui vous aime tant !... Je le sais, dit-elle en apercevant un geste de son fils, je ne puis l'empêcher, mais je dois m'acquitter d'un devoir que j'ai juré de remplir. Le jour que je vous mis au monde, le mystérieux protecteur de notre famille m'a enjoint de vous redire en son nom des paroles que je n'ai entendu qu'une fois sortir de sa bouche, et qu'il m'avait prévenue que j'oublierais jusqu'au jour où vous témoigneriez le désir de vous livrer à des dangers inévitables : écoutez-les, mon fils. Je vais vous répéter ces mémorables paroles qu'il m'est permis de me rappeler aujourd'hui, par la puissance invisible qui m'a dominée jusqu'à ce jour.

Les voici.

A ce moment madame de Béringheld se leva, se recueillit, et dit avec une émotion visible :

« Je puis t'empêcher de mourir, mais je ne puis t'empêcher d'être tué; je ne puis veiller sur toi et te donner l'immortalité que si tu consens à ne point t'éloigner du château de tes pères, à moins qu'ailleurs le hasard ne nous fasse rencontrer. »

Madame de Béringheld se rassit et se tut.

Tullius, en entendant ces singulières paroles, fut plongé dans un étonnement causé en partie par l'aspect de la profonde conviction de sa mère et par l'enthousiasme que dévoila son regard.

Il voulut la questionner; elle fit signe de la main qu'une émotion trop vive l'empêchait de répondre.

La douleur que madame de Béringheld témoigna aurait sans doute arrêté son fils, beaucoup plus que l'avis bizarre qu'il crut émané de Béringheld le Centenaire, ou de l'être qui portait ce nom; mais, peu de temps après cette scène, Tullius reçut de Paris un brevet de capitaine et une lettre très-flatteuse qu'il devait remettre à Bonaparte; alors son départ fut irrévocablement décidé, et il résolut de soutenir le choc que les adieux de sa mère et ceux de Marianine devaient lui faire attendre.

Il est cinq heures du soir : madame de Béringheld est debout sur le perron du château; elle regarde tour-à-tour la place que son fils vient de quitter et le chemin qu'elle a parcouru avec lui : le château, la campagne, la nature, lui paraissent vides, elle n'est plus où est son fils, mais son âme le suit; les pleurs sillonnent les joues de cette mère désolée.

— Je l'ai vu pour la dernière fois, se dit-elle, je mourrai sans le revoir !...

Et elle rentra le désespoir dans l'âme.

Au dîner, quand elle verra la place vide de son fils, elle dira pendant plusieurs jours qu'on aille l'avertir; elle entrera dans sa chambre comme pour le chercher; la cloche de la grille ne pourra pas désormais être agitée sans qu'elle tressaille; on ne tirera pas un seul coup de fusil dans les montagnes sans qu'elle pense à son fils; les journaux seront lus avidement, et, encore plus souvent, son oratoire la verra priant pour que la guerre épargne l'amour de ses regards; elle n'aura plus qu'une pensée, et cette pensée sera triste; enfin elle ne vivra pas longtemps, parce que le chagrin la dévorera.

En ce moment elle pleure; elle ne pleurait pas quand elle a embrassé son fils, parce que Tullius a couvert le visage maternel de larmes sincères, et que l'œil sec de sa mère l'a effrayé; il a chancelé, mais le bruit du fusil de Jacques l'a rendu à lui.

Alors sa mère l'a escorté jusqu'aux montagnes : elle n'était pas fatiguée en le suivant; ce n'est qu'en revenant que ses jambes ont plié sous le fardeau de sa douleur, car ces mots ; — Adieu, ma mère ! retentissent toujours à son oreille, ainsi que le triste accent et le bruit des derniers pas de son fils.

Pauvre mère !...

Chaque nuit et chaque aurore verront ses larmes, et son ombre réclame ici un soupir de toutes les mères qui ont connu de telles douleurs.

Une autre scène presque aussi terrible, — qui osera prononcer entre ces deux douleurs? — attendait Tullius sans qu'il s'en doutât.

La timide Marianine a pleuré solitairement; elle n'a pas importuné son jeune ami de ses larmes, car elle a compris que son amant devait aimer la gloire; alors elle a pleuré, sans cependant vouloir le détourner de ses projets

Mais peut-elle renoncer à le voir avant son départ?

Non, non, elle veut jouir de la douleur de son dernier regard; et, jalouse de l'amour maternel, Marianine, usant de l'adresse naturelle aux amants, s'est informée de Jacques par quel chemin de la montagne Béringheld, son cher Béringheld, doit passer.

Le chemin se trouve situé non loin de cette roche, témoin de leur premier baiser : alors Marianine s'est échappée de la maison paternelle; et, longtemps avant que Béringheld soit sorti du château, elle est assise sur le banc de pierre; elle y attend le passage de son bien-aimé, en prêtant l'oreille au moindre bruit.

On était dans la froide saison de l'hiver, aux premiers jours du mois de janvier 1797.

Un reste de lumière blanchâtre, fruit des derniers rayons du soleil qui glissaient sur la neige, éclairait le deuil de la nature : Marianine tremblait et brûlait à la fois; le torrent glacé avait cessé de murmurer; les bergers ne répétaient plus de joyeux refrains; tout était en harmonie avec la situation de son âme : la nature semblait participer à son chagrin par ce manteau de neige, comme jadis à sa joie par les teintes pures et délicates de l'aurore.

Pendant que Marianine attend, les pieds dans la neige, Béringheld marchait vers les montagnes en s'étonnant de n'avoir pas vu cette Marianine qui lui avait témoigné tant de tendresse, cette désertion le confirmait dans ses terribles résolutions d'oubli; et, dévorant en silence cet affront, il laissait parler Jacques, qui calculait les distances et les jours pour savoir à quelle époque ils seraient arrivés à Vérone, théâtre de la guerre, et s'ils pourraient prendre part à la bataille annoncée.

Béringheld gravit la montagne; alors ses pas sont facilement distingués et une voix douce s'écrie :

— C'est lui!...

Après avoir pensé que Marianine l'abandonnait et avoir bu tout un calice d'amertume, au moment où Béringheld en épuisait la lie, entendre cette voix à cette place fut pour lui une sensation poignante.

En cet instant la lune, paraissant à l'horizon, couvrit, comme par enchantement, les vastes rochers d'une écharpe de lumière large et argentée, que les reflets des glaciers et des neiges diapraient des plus douces couleurs.

L'émeraude, le saphir, les diamants et les perles ornèrent l'aurore de ce beau soleil des nuits, qui vint éclairer la scène des adieux de l'amour.

Marianine fit remarquer à Béringheld ce merveilleux spectacle, et ses yeux, pleins d'amour, suivirent la course de cette belle planète lumineuse.

— Tullius, la nature a toujours déployé ses richesses pour nous, elle applaudit à nos amours.

— Et tu étais là!... s'écria Béringheld.

— Oui, j'y étais, répondit-elle, attendant le dernier regard que tu jetterais sur ta patrie, afin de mêler à ce saint amour le souvenir de Marianine, de Marianine qui t'aimera toujours!... qui t'aime, un peu pour elle, dit-elle en souriant du sourire des anges, mais encore plus pour toi!... qui te pardonne de préférer la gloire des armes à l'amour, et qui a tâché, Tullius, de te dérober la vue de ses larmes.

— Marianine!... s'écria Tullius ébranlé, mais s'endurcissant pour ne pas le faire paraître, je réponds à tant d'amour que je veux t'oublier, que je le tâcherai du moins! Quant à toi, Marianine, je t'ordonne de ne plus penser à moi.

A ces mots la belle enfant se mit à pleurer en regardant son ami avec effroi.

— Mon Tullius, dit-elle, je t'aime!...

— Marianine, tu le crois, tu es de bonne foi en ce moment; mais dans quelques années tu ne m'aimeras plus, et... j'ai rêvé un amour éternel! cet amour n'est pas dans la nature de l'homme, qui reçoit à chaque minute une nouvelle existence; ainsi ne cherche pas à m'être fidèle... je ne l'exige ni ne l'attends de toi.

Marianine, loin d'être brisée par de si cruelles paroles, sembla trouver en elle-même les ressorts d'une énergie nouvelle, et, saisissant la main de Béringheld, elle s'écria avec une voix qui peut passer pour le cri sublime de la vérité et du sentiment outragé :

— Béringheld, par cette lumière pure qui va se couvrir d'un nuage, par ces rochers immuables, par cette place sacrée pour moi, par toute la nature, je jure de n'aimer que toi! c'est sur cet autel, éclairé par l'astre des nuits, que je me fiance à toi pour jamais... Va, fût-ce dans vingt ans, tu retrouveras Marianine fidèle, si la douleur d'être séparée de toi ne l'a point fait mourir. Adieu....

Et aussitôt la jeune fille, laissant parler tout son amour dans un dernier regard, s'échappe avec la légèreté d'une gazelle.

Béringheld resta tout ému de cette sublime protestation contre ses odieux soupçons, protestation que la jeune fille prononça avec un noble enthousiasme et que solennisait encore la scène majestueuse qui entourait les deux amants.

Jacques vit des larmes couler sur les joues du jeune soldat :

— Général, lui dit-il, à la gloire!

Et, marchant avec enthousiasme au pas de charge, il entraîna Béringheld.

XVII

Bataille de Rivoli. — Bataille des Pyramides. — Le Centenaire aux Pyramides.

Le 15 janvier 1797, au matin, Jacques et le capitaine Béringheld arrivèrent à Vérone, et Tullius se présenta sur-le-champ au général en chef.

Bonaparte était à la veille de livrer la bataille de Rivoli; il consultait la carte, lorsque le jeune Béringheld entra dans son cabinet en présentant la lettre du membre du Directoire.

Le général leva la tête et resta frappé de la singulière physionomie de Tullius.

Il lut la lettre, grava le nom et la figure dans sa mémoire; et, quittant un instant sa méditation guerrière, il se mit à questionner Béringheld.

Nous ne ferons point parler ici Bonaparte : qu'il suffise de dire que le général prit une haute idée de cette jeune tête : il le plaça dans la quatorzième demi-brigade, lui donna un mot pour se rendre à son poste, qui était à Rovina, et le quitta en lui disant :

— Monsieur, j'espère que nous nous reverrons. A demain.

Par une circonstance des plus singulières, Béringheld justifia dès le lendemain l'horoscope que Bonaparte venait de tirer.

Le jeune sous-lieutenant se trouva faire partie du corps d'armée qui, à la bataille de Rivoli, attaqua sous Joubert la gauche des Autrichiens.

L'armée française était assise sur trois collines.

Une brigade française défendait à droite les hauteurs de San Marco, que l'ennemi s'efforçait de reprendre; deux autres brigades occupaient les hauteurs de gauche, appelées Trombalaro et Zoro, enfin la quatorzième brigade, celle de Béringheld, fut portée au centre, à Rovina.

La bataille commença.

Les avant-gardes autrichiennes, déjà repoussées sur San Giovanni, occupaient une bonne partie de nos forces.

Un bataillon dans lequel se trouvait Béringheld, entraîné par l'ardeur du débutant et de Jacques qui ne cessait de crier : *A la gloire!...* s'avança pour emporter San Giovanni.

A ce moment, la colonne autrichienne de Liptay attaqua les Français de gauche avec des forces supérieures; et, profitant d'un ravin qui protégeait ce mouvement, les Autrichiens prirent en flanc une brigade qui, pour n'être pas coupée, fut obligée de rétrograder.

Alors la quatorzième brigade fut débordée à sa gauche, et, pour se retrancher sur la droite, qui se maintenait, elle fut dans la nécessité d'abandonner la compagnie commandée par Béringheld.

Ce dernier, séparé avec une poignée de braves, entra dans San Giovanni par un effort inouï, et s'y défendit avec une intrépidité, une chaleur de courage, qui arrêtèrent les Autrichiens.

Bonaparte voyait la conséquence funeste que ce débordement de la gauche de sa ligne pouvait amener.

Il quitta la droite et accourut pour réparer le mal, car il ne s'agissait de rien moins que d'empêcher une colonne ennemie de déboucher sur le plateau de Rivoli.

Apercevant l'ennemi déborder, il ne concevait pas ce qui pouvait faire un obstacle à ce que Liptay triomphât; et, tout en envoyant l'infatigable Masséna avec sa trente-deuxième brigade, Bonaparte, ayant laissé la droite et le centre de l'armée qui triomphaient, examinait ce qui occupait l'ennemi autour de San Giovanni.

C'était Béringheld qui défendait le village, et Berthier qui, à la tête de la quatorzième, maintenait cette position, en envoyant d'autres bataillons pour soutenir Béringheld. Masséna vint les dégager, et l'on rétablit le combat par une brillante résistance.

Berthier, Masséna et Joubert présentèrent le jeune officier à Bonaparte, quand ce dernier arriva dans cet endroit pour changer de position, par suite de la retraite de l'ennemi,

Le général en chef sourit en reconnaissant le jeune homme de la veille.

Cette conduite ferma la bouche à ceux qui éprouvaient la tentation de murmurer de la nomination parisienne du jeune Béringheld au grade de sous-lieutenant,

Ce fut à ce combat de San Giovanni que tout le bataillon donna à Jacques Butmel le surnom de Lagloire, qui lui resta.

Cette campagne fut terminée par la paix de Campo-Formio.

Le jeune Béringheld revint à Paris avec le général en chef, et il vit les honneurs que l'on décerna à cette armée de héros dont il avait fait partie.

Béringheld habita le brillant hôtel de sa famille : il y reçut le général en chef, qui, dès lors, méditait son expédition d'Egypte.

Il avait jugé Béringheld, et il ne lui cacha pas son dessein, en lui disant qu'il comptait sur lui en qualité de chef de bataillon.

Tullius fut ébloui de l'idée d'aller visiter cette terre antique et glorieuse, et il accepta avec joie l'offre de son général. . . . .

. . . .

Le voici maintenant sous le ciel brûlant, sous le ciel d'airain de l'Egypte.

La bataille des Pyramides vient d'être livrée; il est neuf heures du soir; le canon a cessé de gronder; les cris de victoire retentissent et les rappels se font entendre.

Le colonel du régiment de Tullius a succombé.

Bonaparte, témoin de la belle conduite de son aide de camp, lui a attaché les épaulettes du colonel expiré, puis il a ordonné à Béringheld de poursuivre les fuyards et de revenir bivaquer à Giseh.

Les mameluks combattent en fuyant; mais le terrain, surtout devant les fameuses pyramides, est jonché de leurs corps.

Tullius passe sans saluer l'antique monument qui fatigue le génie des ruines; tout entier à son devoir, il court, il vole et dissipe le reste des ennemis qui se retirent au loin.

Lorsque Béringheld eut disposé son régiment, que toute l'armée eut bivaqué, il retourna vers le général en chef, fit son rapport et assista au repas où il reçut les louanges des divers généraux, et l'amical serrement de main, beaucoup plus précieux, du général en chef, qui confirma sa nomination au grade de colonel, en faisant observer que Béringheld n'était pas majeur.

Mais aussitôt que Tullius a rempli ses devoirs, il s'échappe, laisse l'armée dormir, et revient vers les pyramides, attiré par son génie et son goût pour le grand et le sublime.

La nuit brille de tout l'éclat des nuits de l'Orient, et rien n'interrompit le silence auguste de la nature, si ce n'est les derniers soupirs que rendent les mameluks dépouillés.

A mesure que Tullius avance, ses idées s'agrandissent; ces énormes monuments qu'il a vus depuis le commencement du jour croissent encore à ses regards et dans son imagination : à peine s'il prend garde aux cris des blessés, que l'on n'est pas encore venu chercher ou que l'on a oubliés.

Il s'assied sur les débris d'un caisson et s'abîme dans une rêverie profonde en contemplant ces orgueilleuses cimes qui diront éternellement que là fut le peuple d'Egypte.

Ce spectacle, qui intéressera tous les hommes, ne devait être rien en comparaison de celui qui vint s'offrir aux regards de Tullius.

Il était plongé dans la méditation et ne voyait que cet audacieux sommet dont la silhouette échancrait si nettement le sombre azur des cieux, lorsqu'un léger bruit se fit entendre vers la base de la pyramide ; il lui sembla qu'elle parlait.

Il abaisse sa vue et n'ose en croire son œil !...

L'être indéfinissable que Marguerite Lagradna, que Butmel, que sa mère, lui ont si bien décrit, est debout au pied de l'immense construction, et le regard du vieillard semble dire :

— Je durerai tout autant !

Béringheld reste immobile de stupeur en le voyant disparaître sous le monument en entraînant de chaque main un mameluk blessé.

Sans témoigner aucune émotion de leurs cris déchirants, l'impitoyable vieillard les traîne dans le sable, qu'ils saisissent en vain.

Le vieillard achevait son quatrième voyage, et déjà les souterrains de la pyramide contenaient huit mameluks; en ce moment, le jeune Béringheld s'approche afin d'examiner son ancêtre, si par hasard il revenait une dernière fois : tout à coup il entend des cris déplorables sortir sourdement de l'ouverture du vaste monument, et tout rentre bientôt dans un silence solennel.

Une horreur indéfinissable s'empara de Tullius; l'idée de la mort ne l'avait pas épouvanté sur le champ de bataille inondé de mourants; et, bien que ces mameluks dussent inévitablement périr de leurs blessures, car on avait emporté tous ceux dont l'état laissait quelque chance de guérison, leurs cris de désespoir et de rage ne laissaient pas de l'émouvoir.

Ces cris, suivis d'un profond silence, remuèrent toutes ses fibres, et il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

Les histoires racontées par Lagradna revinrent s'offrir à sa mémoire; l'idée que cet homme pouvait vivre depuis quatre siècles prit de la consistance, et cette tradition ne lui parut plus une chimère.

Au bout d'une grande heure, qu'il passa tout entière à réfléchir sur cette scène étrange et à contempler la pyramide, il vit paraître une ombre énorme qui se projetait en avant, et, s'étant retourné, il se trouva face à face avec un homme qui ressemblait parfaitement au portrait de Béringhel-Sculdans, surnommé le Centenaire.

Le premier mouvement de Tullius à l'aspect de cette masse immobile fut de reculer de quelques pas.

— Le sort t'a protégé jusqu'à ce jour, mais il peut se lasser. Tullius ! Tullius ! il est encore temps de suivre mes avis !...

Ces mots, sortis de la large bouche de cet étrange personnage, vinrent frapper l'oreille de Tullius, qui resta cloué comme par l'effet d'un charme ; mais, quand le nuage étendu sur ses yeux se fut dissipé, il chercha en vain le grand vieillard.

Le Centenaire avait disparu.

Béringheld se frotta les yeux comme s'il sortait d'un songe, ou comme si l'éclat insolite de ceux du Centenaire les eût fatigués.

Il revint à son quartier en croyant toujours voir cette magnifique pyramide humaine pliant sous le faix de trois siècles.

Le feu sec et flamboyant de son œil infernal, les mouvements lents et solennels de cet être bizarre, avaient tellement frappé son imagination, qu'il ressentait une fatigue nerveuse dans tout son corps.

Il arriva harassé, et dans son sommeil il retrouva le Centenaire.

Tullius avait trop bien reconnu les traits originaux et presque sauvages tracés sur le portrait de Sculdans le Centenaire, pour se refuser à croire que c'était ce personnage qu'il avait contemplé la veille.

Mais, voyant une impossibilité trop forte à ce que deux êtres se ressemblassent à un tel degré de perfection *physionomique*, et en retrouvant cet être avec les mêmes cheveux blancs et la même caducité que Lagradna avait contemplée alors qu'elle était jeune, Béringheld dut être en proie à la plus violente curiosité, car il ne pouvait plus douter de ce que son œil avait contemplé.

Cette aventure singulière attira toute son attention, quoiqu'il fût à l'aurore de ses désirs de gloire, d'ambition et de pouvoir.

XVIII

Béringheld en Syrie — La peste de Jaffa. — Encore le Centenaire. — Tullius en France.

Cependant Béringheld, emporté par le mouvement rapide de la guerre et par le torrent des idées de grandeur qui l'assaillaient, fut tiré de ses méditations par les dangers croissants, par la nécessité de se trouver sur les champs de bataille, et surtout par la détresse de nos armées.

Sans oublier le Centenaire, il n'y pensa plus aussi souvent.

Le général en chef avait porté la guerre en Syrie, et l'effroyable fléau de la peste se déchaînait sur nos armées.

Un ancien couvent de moines grecs, situé sur une hauteur auprès de Jaffa, servit d'hôpital principal, et la garde en fut confiée au colonel Béringheld.

Il déploya, dans cette charge dangereuse de ce danger qui n'a pas d'éclat, un courage vraiment héroïque.

Ce vaste monastère était ruiné, il n'en restait que l'église.

Ce fut là que l'on transporta les malades dont on n'espérait plus la guérison.

La nef offrait un spectacle où toutes les douleurs et tous les sentiments de la nature humaine se réunissaient pour élever un temple à la Souffrance.

Sur les carreaux disjoints, chaque pestiféré s'était fait une petite place.

Là, enveloppés dans des manteaux, couchés sur une paille infecte, ces Français, loin de leur patrie, se livraient au plus sombre désespoir.

Les figures livides de ces guerriers, qui tremblaient devant une telle mort, formaient le tableau le plus terrible qui se soit présenté à l'imagination des hommes.

Les cris ne retentissaient que faiblement sous cette voûte qui jadis répétait les prières des *caloyers*. Aujourd'hui la prière est vaine, et la voûte ne laisse point monter jusqu'à Dieu les vœux des mortels.

Le jour se glisse à peine par des croisées à ogives; il répand sur ce vaste tombeau une faible lumière, et les cris des oiseaux réfugiés dans les sommités de ce bâtiment trois fois séculaire se mêlent aux plaintes des enfants de la France.

L'un, dans un coin, appuie sa langue desséchée contre les parois humides, afin de trouver une fraîcheur qui calme sa souffrance.

Un autre, assis sur son séant, garde la même attitude : il se tait, ses bras sont croisés, son œil regarde la terre, et sa sublime résignation fait frissonner d'horreur, par l'ensemble imposant d'une douleur toute romaine ou plutôt toute française.

Il est âgé, il sait souffrir.

Plus loin, un jeune homme penche sa tête affaiblie; il va rendre le dernier soupir. Il a la main sur son sabre, il essaye de sourire, et ce sourire de jeune homme déchire l'âme autant que la sombre résignation du vieillard.

Il en est un qui cherche la main de son compagnon d'armes pour pour lui dire adieu; il prend cette main, il la touche, elle est glacée: son ami est mort; il va le suivre.

Un vieux soldat s'écrie douloureusement :

— Je ne verrai plus la France!...

Un jeune tambour répond :

— Je ne verrai plus ma mère!...

— A boire! de l'eau! crie un groupe altéré, qui se lève en masse et réclame avec une fureur sauvage un faible allégement à ses maux.

Non loin de ce groupe en furie, qui semble soulever le marbre d'une tombe commune, on entend des guerriers qui lancent des quolibets et des plaisanteries, afin que le génie de la nation apparaisse même dans la tombe.

Un concert de plaintes se mêle à ces divers tableaux : il semble que chaque pierre parle, que chaque pilier réponde, et cette multitude de têtes endolories et expirantes donne une sorte d'image des enfers, une grande vision des palais de Satan.

Quelques-uns meurent en se serrant la main, d'autres en s'embrassant. Deux ennemis se réconcilient et ont l'un de l'autre des soins qui attendrissent.

On expire en criant : — Vive la France! d'un autre côté : Vive la république! et ces cris de triomphe contrastent avec le silence de mort qui règne dans d'autres parties de l'édifice.

Pour compléter le tableau des sentiments humains, on voit des soldats compter leur argent et le faire résonner.

On aperçoit avec peine deux mourants qui se disputent de la paille ou de l'eau; d'autres qui s'empressent d'hériter de ce que laisse leur voisin; ils meurent en recueillant l'eau citernée, et ce précieux héritage passe de rang en rang jusqu'à ce que celui qui a le plus longtemps résisté l'ait absorbé avant d'expirer lui-même.

On respire un air de feu; on n'entend que des soupirs, on ne voit que la mort, et cette mort pâle et affreuse qui s'avance à pas lents.

C'est le palais de la Douleur : des mourants sur des cadavres.

Béringheld parcourt ce champ funèbre en versant le baume des consolations; il est béni par les malheureux qui l'entourent.

Au milieu de ce tableau, on voit une femme pleine de sensibilité qui s'est dévouée au culte de la souffrance, et qui prodigue ses soins touchants; elle apparaît comme une divinité, elle recueille une ample moisson de louanges et de touchantes expressions de reconnaissance.

Le soleil glisse quelques-uns de ses rayons mourants sur cette scène d'horreur; bientôt la nuit d'Orient vient apporter une fraîcheur accueillie par un concert d'exclamations.

Béringheld est sorti; il regarde le ciel.

Son âme, brisée par l'aspect des douleurs humaines, cherche un instant de relâche; il s'assied sur une colonne en ruines, en attachant son œil sur le tas de morts que l'on sort du couvent et que l'on brûle.

A ce moment, une exclamation partie du poste qui est à l'entrée du couvent lui fait retourner promptement la tête, et il aperçoit le Centenaire se glisser dans l'asile de la souffrance, semblable à une ombre qui sort de la tombe.

Béringheld rentre dans le monument pour être témoin de l'étonnement général produit par l'aspect de cet être bizarre qui réussit à faire taire tous les sentiments, les réunissant dans un seul qui n'abandonne jamais l'homme : la curiosité.

Le Centenaire est au milieu de ce temple de la mort; il place sur un débris d'autel un grand vase dont il allume le contenu, la flamme brille, et l'air se purge des miasmes pestilentiels qui l'épaississent; cette lumière bleuâtre se reflète sur le visage de l'inconnu. Le colonel effrayé remarque la chair cadavéreuse et les rides séculaires du vieillard immobile et muet, qui remue la liqueur enflammée; elle change l'atmosphère, et les mouvements, l'attitude de l'étranger, lui donnent l'air d'un Dieu.

Lorsque l'air est devenu pur, le grand vieillard parcourt les rangs en distribuant de faibles portions d'une liqueur contenue dans une grande amphore antique, qu'il tient sans peine et qu'il remue avec une facilité qui donne une haute idée de sa vigueur.

Béringheld n'osait le troubler dans ses fonctions; bientôt il tressaillit en le voyant s'avancer vers lui.

Son ancêtre a en effet visité chaque soldat, il est à dix pas de Tullius; il s'approche, et, lui jetant un sourire glacial, il lui dit :

— Imprudent!

Puis, détachant le manteau bleu qu'il avait sur ses épaules, il en enveloppa son descendant, en ajoutant :

— Avec cela, tu ne crains plus rien.

— Qui es-tu? lui demanda le colonel stupéfait.

A cette interrogation, le vieillard regarda Béringheld de manière à le fasciner et à le rendre immobile; il lui tendit la main, prit la sienne, et répondit :

— L'immortel!

Cette voix foudroyante retentit sous la voûte, qui parut s'ébranler.

Qu'on ne s'étonne pas de la stupéfaction de tous ceux qui voyaient cette étrange créature, car l'homme le plus hardi se sentait envahi par un sentiment dominateur qui semblait s'échapper du corps de ce personnage magique, et distiller la terreur par un fluide invisible et pénétrant.

Néanmoins, Béringheld fit la démonstration de vouloir suivre le vieillard, qui se disposait à visiter de nouveau chaque pestiféré; mais l'inconnu, arrêtant le colonel par un mouvement de main, lui dit de sa voix sépulcrale :

— Restez là ! moi seul puis maintenant parcourir cette enceinte.

En effet, il ordonna à la femme, aux soldats et à toutes les personnes qui n'étaient pas malades, et qu'il désignait par un mouvement impératif de son index, de sortir sur-le-champ.

Il demeura seul avec les pestiférés, car il ferma la porte.

Le groupe de ceux qu'il venait de renvoyer entoura le colonel, qui, en proie à une rêverie profonde, ne s'apercevait pas de l'odeur insolite, inconnue et pénétrante, qui s'exhalait de son manteau.

Chacun regardait Tullius dans un silence curieux ; et l'impression produite par l'aspect de ce vieillard dura une partie de la nuit, jusqu'à ce qu'un soldat s'écria :

— Quel regard !

— Il m'a fait mal, dit la jeune femme.

— Il vous ressemble, colonel, continua un adjudant.

Béringheld frissonna.

— Il a au moins cent ans, dit un de ceux qui transportaient les cadavres.

— Qui est-ce ? demanda une autre personne.

Béringheld ne répondait pas.

A ce moment la porte s'ouvre, le grand vieillard paraît ; il est accablé de fatigue : son œil est terne, ses traits sont décomposés. Il pousse un soupir, et, sans faire attention à ceux qui le regardent, il traverse le groupe qui se partage respectueusement, et il dit d'une voix éteinte :

— Ils sont guéris.

Puis il marche d'un pas lent vers le chemin de la montagne et disparaît.

Tremblants pour la vie des malades, tous s'empressent d'entrer dans la nef de l'église : un silence effrayant régnait, et, à la lueur du point du jour, on vit chaque soldat étendu.

On s'approche et l'on distingue le léger souffle d'un doux sommeil; une teinte de santé, l'absence des douleurs, brillaient sur leurs visages moins pâles, et tous avaient au bras droit une incision cruciale bouchée avec une substance noire, en qui l'on reconnut du papier brûlé.

L'air est pur, une odeur légèrement sulfureuse règne dans l'édifice, et le spectacle terrible qui, peu d'heures avant, terrassait l'imagination, a cessé tout à fait.

Un soldat s'éveille, se lève, prend ses vêtements, s'habille, et, lorsqu'on court à lui, lorsqu'on l'interroge, il ne répond à rien, s'étonne des questions, ne comprend pas comment on lui a fait une incision, et ne sait qu'une seule chose, c'est qu'il est guéri. Il en est ainsi de tous, et les huit cents soldats sortent, se rangent en bataille, et baisent tous la main de leur colonel.

L'étonnement le plus grand s'empara de ceux qui ne pouvaient douter d'avoir vu le vieillard; on se rendit au quartier général, où des récits plus ou moins fabuleux furent répandus sur cette apparition et sur cette nuit mystérieuse.

Tous les soldats qui avaient quelque atteinte de la maladie se rendirent à l'église, et l'influence de l'air qui y régnait, celle des fluides bienfaisants dont le vieillard avait chargé les murs, firent disparaître les symptômes de la peste.

Ce fut vers cette époque que la maladie s'arrêta.

Le général en chef était seul dans son cabinet, lorsque le colonel vint lui faire part de cette singulière aventure, en lui cachant toutefois ce qui concernait les faits qu'il connaissait dès son enfance, et ce qui se rattachait à sa famille.

— Colonel, dit le général en attirant Béringheld dans un coin, j'ai vu ce vieillard ; c'est à lui que je dois... bien des avantages... ajouta le général avec ce regard perçant qui le distinguait du reste des hommes, mais, dit-il encore, vous lui ressemblez, colonel !...

— C'est vrai.

— Quel homme !... et quel regard ! répondit Bonaparte. Ce sera la seule fois de ma vie que j'aurai tremblé !...

Nous n'entrerons pas dans le détail des faits qui se passèrent en France et en Europe depuis le retour de Bonaparte jusqu'à la guerre d'Espagne; seulement nous dirons succinctement ce qui se rapporte à notre héros.

On sait que Bonaparte affectionna beaucoup ceux qui le suivirent en Égypte.

Béringheld fut successivement nommé général de brigade et général de division.

Lorsque le consul parvint à l'empire, Béringheld lui servit souvent d'ambassadeur dans diverses cours de l'Europe.

Ce fut alors que notre héros, arrivé à un haut point de puissance et de célébrité, jugea par lui-même de ce qu'était la vie des grands.

En atteignant le but de tous ses vœux, il tomba dans le dégoût des choses humaines, et il s'aperçut que, sur le premier trône du monde, avec autant de pouvoir et de gloire qu'on pouvait en désirer, on restait le même homme qu'auparavant ; que rien ne variait la vie ; que, pour nous servir de ses expressions, le boire, le manger, le sommeil d'un souverain, étaient identiques avec ceux d'un pauvre hère, à la seule différence que l'un boit dans le cristal un vin empoisonné, et que l'autre boit tranquillement dans le creux de sa main ; que, si l'un mange dans l'argent des mets exquis, l'autre mange sans soucis, dans l'argile, des aliments grossiers ; que le lit de plume du premier est quelquefois très-dur; qu'il ne désire plus rien quand l'autre jouit du trésor des souhaits que son imagination, sans cesse tendue vers ce qui lui manque, lui fait former.

Béringheld, privé depuis son départ du plaisir ineffable de voir sa mère et Marianine, se livrait d'avance à la joie suprême qu'il éprouverait en jouissant de leur surprise, quand il se trouverait entre elles deux et dans le château, avec les marques de pouvoir et les insignes de ses dignités.

Il brûlait le pavé avec les roues de sa calèche, afin de ne pas perdre un seul instant : ne s'agissait-il pas de revoir sa mère, la plus tendre des mères ?...

Il arrivait à G... lorsqu'un courrier, envoyé par le préfet Véryno, lui apprit que madame de Béringheld venait de mourir en prononçant le nom de Tullius, se plaignant doucement de ne pas l'avoir revu, et disant que la mort lui avait semblé bien amère. Marianine avait été constamment au chevet de la mère de son bien-aimé et n'avait pas cessé de prodiguer à madame de Béringheld les soins d'une fille tendre et dévouée : du reste, elle n'écrivait pas une ligne au général.

Au moment où Béringheld était livré à la plus profonde douleur et se reprochait de n'avoir pas écrit à sa mère pour la prévenir des courts instants de séjour à Paris que ses missions, ses importantes fonctions, lui permirent rarement, et qu'il ordonnait de se diriger vers Béringheld, un autre courrier, dépêché par le souverain, lui remit une dépêche qui le rappelait sur-le-champ à Paris, où le monarque le souhaitait pour lui donner des instructions et lui confier le commandement d'une armée en Espagne.

Ce message surprit Béringheld, qui était tombé depuis quelques mois dans une sorte de disgrâce auprès de l'empereur, à propos de cette même guerre à laquelle il s'était montré ouvertement opposé.

D'une autre part, il vit dans cette décision impériale une preuve d'estime, et il partit pour l'Espagne avec l'idée d'y périr dans un combat, et de terminer glorieusement une existence qui lui était devenue à charge.

C'est ici le lieu de faire la remarque que cette maladie morale s'empare toujours des âmes telles que celle de Béringheld, lorsqu'on arrive au point d'élévation où il se trouvait assis.

Il se voyait un des plus riches propriétaires de France, et il ignorait lui-même l'étendue de sa fortune ; il ne connaissait pas de plaisir qu'il ne pût atteindre ; il était rassasié de pouvoir ; il ne prenait de l'amour que le plaisir, et son illustration lui donnait fort à faire.

Les sciences humaines ne lui offraient plus rien ; il faut cependant excepter la chimie, qu'il n'avait pas eu le temps de cultiver.

Dans de semblables circonstances, et pour une âme comme celle de Béringheld, la vie n'était plus qu'un mécanisme sans prestige, une décoration d'opéra dont il n'apercevait que les ressorts et les machines.

Alors, lorsque toute curiosité est satisfaite, que l'on est au bout

de ses désirs, le bonheur est mort, la vie sans charme, et la tombe est un asile désiré.

La mort de sa mère rembrunissait encore toutes ses réflexions, et il partit donc en 18.., pour l'Espagne, avec la ferme volonté de laisser son corps sur cette terre orgueilleuse

---

XIX

Combat de L***. — Maladie du général. — Histoire de la jeune Espagnole. — Le général à la mort. — Fin de ses mémoires.

Le courage audacieux de Beringheld et la bonté touchante que déploient tous ceux dont l'âme est attaquée par cette singulière maladie qu'on appelle aujourd'hui le spleen lui concilièrent l'amour des soldats.

La mort ne voulait pas de lui et refusait une offrande présentée si souvent et avec une opiniâtreté si soutenue.

Bonaparte était en Espagne et dirigeait lui-même toutes les opérations.

A une affaire, la dernière à laquelle il assista, Béringheld acheva de se dégoûter de la guerre.

Les Espagnols, réfugiés sur une montagne qui n'avait qu'une seule pente accessible, la balayaient par le feu soutenu de deux batteries habilement placées.

Ce point ainsi défendu était un obstacle aux projets de Bonaparte, qui voulait rendre complète la défaite de l'ennemi; l'opiniâtre résistance des Espagnols paraissait l'irriter vivement.

Quatre fois les grenadiers de sa garde étaient montés, mais quatre fois ils étaient revenus décimés et renonçant à cette dangereuse tentative.

Au moment où Béringheld, à la tête d'un corps de cavalerie polonaise, arrivait annoncer la déroute d'une partie opposée, Bonaparte ordonnait à l'élite de ses officiers de le suivre, et, poussé par une sourde rage, il se dirigeait vers la hauteur.

— Qu'on ne me parle pas d'impossible, rien ne doit être impossible à mes grenadiers! disait-il d'une voix sévère au chef qui venait excuser ses soldats.

— Sire, répondit l'officier, si vous l'exigez, nous allons y retourner et mourir!

— Vous n'en êtes plus dignes!... c'est à mes Polonais que je réserve l'honneur d'enlever cette batterie. A vous, Béringheld!...

Un homme méchant aurait cru que Bonaparte voulait se défaire d'un général dont le génie transcendant l'inquiétait.

Sur le désir de son souverain, Béringheld fait signe à sa troupe et gravit la montagne au galop; il arriva avec vingt hommes sur le plateau, où il massacra les Espagnols et s'empara de la batterie.

Le reste du détachement couvrait le chemin.

Cette charge fit tressaillir l'empereur et son état-major. Mais lorsque Béringheld revint auprès de Bonaparte avec le reste de son détachement, il revint avec le germe d'une maladie mortelle, allumée par l'émotion extraordinaire que lui causa cette moisson de braves sacrifiés inutilement; car on pouvait cerner la montagne et bloquer les Espagnols qui seraient morts de faim, ou bien auraient été forcés de se rendre.

On laissa Béringheld et une grande partie de sa division à cet endroit: le général resta aux prises avec une maladie que les médecins de l'armée déclarèrent mortelle.

Ses soldats, consternés, furent plongés dans la douleur à cet arrêt qui circula dans la ville; chacun pleurait un père, et les officiers un ami.

Avant que le général tombât malade, il s'était singulièrement intéressé à une jeune Espagnole; et pendant sa maladie il en demandait souvent des nouvelles.

Elle demeurait dans la maison voisine de l'hôtel du général.

Inès avait aimé un jeune officier français avec toute l'ardeur des filles de l'Espagne.

Le frère d'Inès, fanatisé par la présence de l'ennemi sur le sol de sa patrie, fit le serment de massacrer tout Français qu'il rencontrerait armé ou désarmé, jeune ou vieux, ami ou ennemi.

Don Grégorio assassina l'amant de sa sœur au moment où ce dernir sortait de sa maison.

Inès entendit le dernier cri du jeune Français et recueillit son dernier soupir.

Elle devint folle; sa folie n'avait rien que de touchant.

Constamment assise sur un banc de pierre, à la place où son cher Fréderic succomba, elle regardait la tache que son sang avait imprimée sur les carreaux de marbre blanc et qu'elle n'avait point permis qu'on enlevât; elle ne prononçait pas une seule parole. A onze heures du soir seulement, elle jetait un faible cri et disait :

— Grégorio... ne le tue pas! grâce!...

Après avoir prononcé cette phrase solitaire, elle pleurait de nouveau en silence.

On déposait des aliments sur la fenêtre de sa maison déserte, et elle n'y touchait jamais que lorsqu'elle ne pouvait plus supporter la faim.

Elle ne faisait aucun mouvement, gardait la même attitude, laissait ses beaux cheveux épars; jamais elle ne souffrit qu'on lui enlevât sa robe tachée de sang. Semblable à la statue du désespoir, elle souriait tristement à ceux qui la questionnaient ou qui s'arrêtaient; mais ce sourire était le même pour tous et portait ce cachet d'aliénation qui déchire l'âme des gens les plus insensibles.

A toute heure de jour et de nuit on la voyait assise à la même place, et, si par hasard elle s'en éloignait, c'était pour aller à la porte par laquelle elle introduisit Fréderic; et là, paraissant écouter, elle tendait son joli cou de toutes ses forces; son oreille avide écoutait un bruit imaginaire pour tout le monde, mais qui s'était gravé dans son souvenir, et ses yeux errants sur le jardin cherchaient à voir un objet souhaité. Au bout de quelques instants elle s'écriait :

— La porte se ferme; le voilà.

Et elle s'élançait, puis elle croyait tenir Frédéric dans ses bras : elle l'embrassait et le conduisait vers sa chambre; mais alors elle jetait un effroyable cri, et, détrompée, l'œil sec, le visage décomposé, elle revenait à sa place.

Dans le jour, on la voyait quelquefois, mais rarement, regarder à côté d'elle comme si elle eût aperçu son ami : elle le contemplait attentivement.

Son œil terne reprenait de la vie et de l'expression : rien n'était étonnant comme ces passages rapides de la vie à la mort.

De vague et d'indéfini, son regard, par des teintes insensibles, arrivait à exprimer tout ce que les souvenirs de l'amour pouvaient lui donner de plus tendre et de plus exalté; puis, par des dégradations imperceptibles, il redevenait terne et fou.

Un soir, le général, près de succomber sous l'effort croissant de la maladie, demanda des nouvelles de cette jeune martyre de l'amour.

Un officier lui répondit que quelque chose d'extraordinaire s'était passé la nuit dernière dans la maison d'Inès; que, depuis le matin, elle répétait :

— Quel œil!... c'est un lustre infernal et éblouissant!... c'est le diable!... N'importe, je deviendrai sa servante, puisqu'il va me faire revoir Fréderic...

Puis elle avait mis une robe brillante, elle arrangeait ses cheveux, et l'officier ajouta qu'il venait de la voir dans la plus somptueuse parure, regardant sans cesse dans la rue avec une expression délirante et disant sans cesse :

— Il ne vient pas!... il ne vient pas encore!...

Des nuages noirs obscurcissaient la nuit splendide de l'Espagne; la plaine où est située Alcani se colorait d'une teinte sombre, une chaleur étouffante jetait sur la terre un manteau pesant, et l'on avait ouvert les croisées de la chambre du général.

L'officier venait de finir le court récit de la nouvelle folie d'Inès, et il était parti après avoir serré la main brûlante du général.

En effet, ce colonel ayant remarqué la profonde altération des traits de Béringheld, qui, pendant ce discours, était aux prises avec la mort, sentit que ce spectacle était trop pénible pour lui, et, n'ayant pas le courage de le soutenir, il quitta cette chambre in-

nèbre où il ne resta plus que deux chirurgiens qui se jetaient un regard d'inquiétude et de désespoir.

Cette fatale nouvelle, que l'officier supérieur annonça dans l'hôtel, y répandit la consternation.

La cour se remplit d'une foule de soldats et de monde.

On soupirait en silence en interrogeant de l'œil et du geste un des chirurgiens qui se trouvait à la fenêtre.

Le général avait encore un reste de connaissance, et son âme faisait encore ses fonctions; des vestiges de pensée et de souvenir erraient dans sa tête souffrante.

Au milieu de cette scène, un grand homme d'une stature colossale se présente à la porte de l'hôtel, s'avance d'un pas lent en cachant sa tête énorme sous un manteau de couleur brune; il traverse la foule, monte l'escalier, et il entre dans la chambre du général, dont les yeux se fermaient.

Les deux chirurgiens sont glacés d'épouvante à l'aspect des mouvements lents et indécis de l'étranger, mais surtout par l'impassible rigueur de ses traits et l'infernale splendeur de ses yeux.

Le vieillard s'approche du lit, tâte le pouls du malade, et aussitôt se dépouille de son manteau et arrose la chambre en répandant des gouttes d'une liqueur contenue dans une fiole : aussitôt un froid pénétrant se glisse dans l'air, et le général, qui mourait accablé de chaleur, ouvre les yeux. La première chose qu'il envisage, c'est le front sévère de son ancêtre; il tressaille et s'écrie :

— Laissez-moi mourir, je le veux !

— Enfant !... répondit avec une expression de pitié la grosse voix sourde et caverneuse de l'étranger, je veux que tu vives !... On t'a dit que je puis t'empêcher de mourir, mais non d'être tué.

A ces mots, le général se met sur son séant et regarde son ancêtre en lui demandant : — Etes-vous Béringheld le savant, né en 1450?... Si cela est, je consens à vivre pour vous connaître !...

Sans répondre, le vieillard agita ses cheveux blancs, par un lent mouvement de tête; Béringheld crut voir errer sur ses lèvres cautérisées au milieu le léger sourire que l'homme que l'on flatte ne peut s'empêcher de laisser paraître.

— Dans deux heures je viens te sauver !... dit le spectre en imposant ses mains sur le crâne du général et en dirigeant sur cette partie le double éclair de ses yeux flamboyants.

Un calme profond s'empara de Béringheld, et le vieillard, en s'en allant, ordonna aux deux chirurgiens de rester tranquilles et d'empêcher que qui que ce fût entrât dans la chambre.

Les chirurgiens cherchèrent les traces de la liqueur qui venait d'être répandue.

Ce fut en vain.

Le grand vieillard s'enveloppa de son manteau, et, cachant sa tête chenue sous une espèce de capuchon, il sortit de l'hôtel.

Il se dirige vers la croisée où la jeune et belle Inès, le sourire de l'espérance sur les lèvres, attendait avec impatience.

Il se place en face de la folle, dérange son capuchon, et la fixe par un de ces regards absolus qui attirent et dominent.

La jeune fille devint pâle comme la mort, regarda une dernière fois la trace du sang de Frédéric, et, comme elle la regardait longtemps, le vieillard, las d'attendre, lui cria lentement de sa voix sépulcrale :

— Que t'importe?... n'est-il pas mort? Entends-tu? il est mort, mort !... Viens que fais-tu dans cette vie?...

Inès baisse la tête, ouvre la porte, la fait tourner sur ses gonds, qui depuis six mois n'avaient pas crié, et elle suit le vieillard.

Deux habitants furent témoins de cette scène singulière. . . . .

. . . .

Il est deux heures, l'orage a cessé, la nuit a repris sa solennité; le grand vieillard entre dans la cour de l'hôtel du général : la cour est vide, il monte l'escalier, il rencontre les deux chirurgiens éplorés qui l'arrêtent et lui font signe d'écouter.

L'affreux râlement de la mort retentissait dans l'escalier; le général mourait!

En un saut rapide comme la pensée, le vieillard est au chevet de Béringheld.. . . . .

. . . .

Les chirurgiens étaient restés dans l'escalier; ils furent témoins de la sortie du Centenaire, qui tenait entre ses mains une fiole qui paraissait vide. Le vieillard ne reparut jamais dans le pays.

Les chirurgiens et le médecin trouvèrent le général endormi. Bientôt il se réveille; mais il ne lui reste aucun souvenir de ce qui s'est passé, seulement il sait que le milieu de ses lèvres a été brûlé, et il y porte souvent les mains.

Trois jours après, il passa une revue de toute sa division.

On lui donna un grand repas par lequel l'armée qui se trouvait sous ses ordres voulut célébrer la guérison miraculeuse de son général.

Ce fut alors que l'on instruisit Béringheld des singulières circonstances de sa cure.

Des soldats avaient aperçu pendant l'orage le grand vieillard guider Inès vers une caverne; il en était sorti sans sa jeune compagne : elle



A ce moment, la colonne de Liplay attaqua les Français — Page 35.

ne reparut plus. Les idées les plus horribles errèrent dans l'âme du général.

Quatre ans s'écoulèrent sans qu'il revît son ancêtre.

Ici se terminaient les mémoires de Béringheld. Voici ce qu'il avait ajouté avant de les remettre au préfet :

« L'être dont il a été question hier est absolument le même que celui que j'ai rencontré aux Pyramides, à Jaffa, et qui m'a sauvé la vie en Espagne.

« Il eût mieux fait de me laisser périr, car la vie m'est à charge, et je ne vis plus que pour découvrir cet étonnant mystère.

« Fatigué des grandeurs, du pouvoir, de tout, je vais remettre ma démission entre les mains de l'empereur, et m'adonner avec ardeur à rechercher cet être bizarre dont la vie est un problème. »

Et en lui-même il avait ajouté :

— Si je ne réussis pas à le résoudre, je retourne à Béringheld, et si Marianine est fidèle à son énergique serment de la montagne, je vais lui porter une âme régénérée et la récompense de son amour.

En achevant ce manuscrit, les magistrats se trouvèrent en proie à un singulier sentiment d'horreur; ils croyaient voir le vieillard, et ils se regardaient les uns les autres avec l'expression de la peur.

Lorsqu'on se retira, le préfet réclama le silence le plus absolu sur cette lecture.

On fit une copie du manuscrit et il fut envoyé au général Béringheld, avec la relation des événements qui s'étaient passés à Tours, afin qu'il transmît ces documents au ministre de la police générale. Nous allons suivre le général pendant la route qu'il tenait pour aller à Paris.

XX

Toujours le grand vieillard. — Le général le rejoint. — Le château ruiné et son propriétaire. — Histoire d'une jolie femme racontée par un postillon. — Le général approche de Paris.

Par la lecture de l'exposé succinct du caractère et des événements principaux de la vie du général Tullius Béringheld, on voit de quelle nature étaient ses réflexions lorsqu'il s'assit sur le haut de la montagne de Grammont.

Rien ne l'attachait plus à l'existence, si ce n'était l'espoir de retrouver Marianine, car cette âme déshéritée de ses espérances de tout genre aimait à se reposer dans l'espoir consolant d'un véritable amour.

Mais lorsqu'il eut aperçu le vieillard, lorsque les scènes dont la ville de Tours fut le théâtre lui montrèrent ce qu'il nommait son ancêtre d'une manière positive; qu'il fut convaincu que c'était un homme extraordinaire à la vérité, mais enfin un homme purement et simplement, les idées du général prirent une autre direction, et Marianine ne devint plus chez le comte de Béringheld qu'une pensée secondaire; l'idée principale de Tullius fut la recherche du singulier pouvoir, et surtout du secret de la longévité de cet être bizarre.



Sur le désir de son souverain, Béringheld fait signe à sa troupe... — Page 39.

Tandis que la berline du général roulait vers Paris, ses réflexions prenaient donc une autre teinte moins sombre, moins funèbre, et il commençait à reprendre intérêt à la vie.

Puis il apercevait un champ immense où ses recherches ne s'étaient pas encore aventurées.

Ce champ si vaste était celui des sciences naturelles, dont les bornes indéfinies laissent toujours l'esprit humain dans l'espoir d'une découverte, même après avoir soulevé quelques coins du voile dont s'enveloppe la nature.

En effet, le général ne concevait la possibilité de l'existence du vieillard que par le moyen des secrets d'une science pour laquelle le mot impossible n'a plus de sens.

Mais le dernier événement dont il avait été témoin le faisait frémir, et il n'osait s'enfoncer dans l'abîme des pensées horribles qui naissaient à ce souvenir. Il commentait les paroles de sa mère; il comparait entre eux les divers effets que le vieillard produisait, et il arrivait encore à penser que son ancêtre joignait au pouvoir de prolonger sa vie des pouvoirs encore plus extraordinaires.

L'on sent combien les réflexions d'un homme doivent devenir profondes à l'aspect d'une immortalité physique et devant l'espérance de nouveaux pouvoirs qui lui promettent un empire absolu sur les choses de ce monde.

Sur un esprit faible, de pareilles idées conduisent à l'aliénation, et le père de Béringheld y avait succombé.

Mais il est de fait que notre âme reçoit une atteinte grave d'une telle connaissance, et il n'est pas un seul homme que l'espoir d'une découverte, même de peu d'importance, n'ait pas agité fortement.

En proie au nouvel ordre de choses qui venait d'allumer chez lui

une passion qui, cette fois, devait absorber toute sa vie, Béringheld arriva à Maintenon, plongé dans une profonde rêverie.

Il sortit de sa voiture pendant que l'on changeait de chevaux, et il entendit alors dans l'écurie une conversation entre deux postillons, et cette conversation était de nature à l'intéresser vivement.

Elle avait lieu entre un vieux postillon qui revenait et un postillon plus jeune qui préparait, pour un camarade, les chevaux destinés au général.

— Je te dis que c'est lui!...

— Bah! c'est impossible.

— Je l'ai reconnu, il n'était pas changé, et pas un de ses cheveux, blancs comme le tuyau d'une pipe neuve, n'a bougé, seulement ses yeux m'ont semblé plus renfoncés que la dernière fois, et je veux que mon fouet casse lorsque j'aurai à me tirer d'une ornière, s'ils n'étaient pas brillants comme le bouton d'une veste neuve qui reluit au soleil. Ce géant-là en sait long.

— Eh bien, mon ancien...

— Mon ancien, interrompit le vieux postillon, je crois que notre homme n'en connait pas; car lorsque je l'ai mené en 1760, il avait déjà plus de cent ans, à moins qu'il ne soit né comme il est avec ses sourcils de vieille mousse et son front de pierre de taille; quant à sa peau, elle est dure comme le cuir de ma selle.

— Je donnerais bien un écu pour le mener, reprit le jeune postillon, et six francs pour le voir.

— Je le crois! dit le vieux postillon, et tu y gagnerais encore... Tiens, Lancinot, mon ami, escarquille tes yeux et regarde-moi ce napoléon tout neuf! c'est mon pourboire : aussi je l'ai mené ventre à terre, car il m'a dit comme ça, quand j'eus enfourché mon porteur :

« Garçon, que je sois à la poste prochaine à midi, il y a un louis pour toi. »

— Lancinot, dit le postillon en prenant le bras de son jeune camarade, il y a été à onze heures et demie!... aussi j'ai ramené les chevaux au pas. Cet homme-là, vois-tu, c'est quelque prince d'Allemagne!...

Le jeune postillon sortit avec les chevaux du général, qui poursuivit sa route.

Arrivé à la poste suivante, il demanda des nouvelles de celui qui le précédait, et il dépeignit le vieillard. Le postillon qui l'avait conduit était au cabaret et hors d'état de fournir aucun renseignement sur quoi que ce fût. Le général n'en put tirer que cette phrase :

— Ah! quel homme!.... quel homme!...

Béringheld perdit enfin la trace du vieillard, car à la poste suivante le postillon avoua au général avoir conduit la magnifique voiture du vieillard à une ancienne résidence royale, qui se trouvait à deux lieues dans les terres.

Tullius, laissant alors Lagloire garder son équipage, monta à cheval et se fit guider par le postillon vers ce château.

Au bout d'une heure, Béringheld se trouva dans une avenue immense et ténébreuse, car les arbres avaient au moins deux cents ans, et il aperçut un vaste bâtiment dont les abords en ruine attestaient une négligence coupable de la part du propriétaire.

Le général met pied à terre, prie le postillon de l'attendre et de cacher les chevaux derrière les troncs des arbres de l'avenue; puis il se dirige vers l'entrée de cette somptueuse demeure.

L'herbe croissait sur les murs dégradés, et le beau pavillon du concierge était entouré d'eaux croupies et verdâtres, de plantes sauvages, de decombres et d'animaux malfaisants.

On ne voyait plus les pavés de la cour circulaire qui était d'une immense étendue, et le gazon qui l'avait envahie gardait encore l'empreinte des quatre roues d'une voiture que le général remarqua s'être dirigée vers les écuries.

Les fenêtres du château, les portes, les marches du perron, les barrières qui entouraient les murs, tout tombait en ruine, et les oiseaux de proie s'étaient emparés depuis longtemps du faîte de cette belle construction.

Le général, étonné, chercha la chaîne de la cloche. Ce ne fut pas sans peine qu'il l'a trouva, et les sons qui retentirent dans cette enceinte ruinée semblèrent une plainte de l'édifice.

Le silence se rétablit, et personne ne parut.

Le général sonna une seconde et troisième fois sans qu'aucun être vivant se présentât.

Déjà il escaladait la grille, lorsqu'il vit un petit vieillard sortir des écuries qu'il ferma lentement, et se diriger d'un pas tardif vers la principale grille dont le général s'empressa de lever le siége.

Le petit vieillard arriva à la porte, et son aspect causa au général un moment de surprise.

Ce personnage était un nain, âgé au moins de quatre-vingts ans; ses traits offraient quelque ressemblance avec le grand vieillard; mais sa physionomie était aussi ignoble que celle du vieillard était imposante et sévère.

Ce petit vieillard leva sur Béringheld un œil éteint et demanda d'une voix mourante :

— Que voulez-vous?...

— N'est-il pas arrivé quelqu'un tout à l'heure à ce château?

— Peut-être, dit le petit concierge en regardant les bottes du général.

— N'est-ce pas un vieillard? demanda Béringheld.

— Cela se pourrait bien, repartit sèchement l'inconnu.

— Quel est le propriétaire du chateau? reprit le général.

— C'est moi.

— Mais, reprit Tullius, je n'entends pas parler de vous, mais d'un autre homme beaucoup plus grand que vous ne l'êtes.

— Libre à vous...

Le général, impatienté, continua :

— Monsieur me permettrait il de visiter ce magnifique château?

— Pourquoi faire? dit le petit homme en rajustant sa perruque, qui avait la couleur du tabac d'Espagne.

— Pour le voir, répondit Béringheld de mauvaise humeur.

— Mais vous le voyez, et si cette façade ne vous contente pas, tournez par le premier chemin à gauche, vous pourrez admirer la façade des jardins.

— Mais l'intérieur, les appartements...

— Ah! je comprends : vous êtes un curieux, un amateur?

— Oui, dit le général.

— Eh bien, monsieur le curieux, je n'ai pas l'habitude de faire voir mes appartements, et je n'aime pas les visites.

— Monsieur, je suis le général Béringheld.

— Vous m'en voyez fort aise.

— Et je puis obtenir un ordre de Sa Majesté...

— Ah!

— Pour entrer de force ici...

— Oh!

— Il s'y passe des choses extraordinaires...

— Fort extraordinaires.

— Criminelles...

— Criminelles; car il est très-extraordinaire de voir un étranger venir insulter un honnête homme qui paye bien ses contributions, qui obéit aux lois et n'a rien à démêler avec personne.

Là-dessus, le petit vieillard croisa ses mains derrière son dos et s'en alla à pas lents, sans seulement retourner la tête.

D'après le ton et les manières de ce singulier personnage, le général prévit que, quand même il s'introduirait de force, il ne verrait rien dans le château, ou que le vieillard avait donné à son concierge les moyens d'écarter les curieux; il se décida donc à retourner à la poste, et, tout en cheminant, il demanda au postillon des renseignements sur le château et ses propriétaires.

— Général, répondit le guide, ce château, à ce que m'a dit ma mère, appartenait avant la Révolution à la famille de R......x; quand la Révolution commença, le duc émigra, et l'on vendit son château. Il fut acheté en 1791 par un petit homme d'une cinquantaine d'années, que vous avez dû voir, quoiqu'il se montre bien rarement. Il cultive lui-même un champ planté de pommiers et un jardin garni d'arbustes et de plantes singuliers qui lui fournissent sa nourriture; mais il y en a qui disent qu'il est sorcier... Vous m'entendez, général? ajouta le postillon avec un fin sourire qui signifiait que le guide ne croyait pas aux sorciers. On n'aperçoit M. Lerdangin que tous les ans chez le percepteur, auquel il apporte la contribution qu'il paye pour son parc et son château. Généralement on le croit fou : j'ai entendu conter à ma mère une histoire singulière sur son père et sur sa mère, car il est des environs. C'est tout au plus si je me la rappelle.

— Voyons, dites-la-moi, reprit le général.

— Il s'agissait, continua le postillon, d'un géant dont la mère de ce propriétaire était amoureuse, et l'inconnu venait toutes les nuits chez madame Lerdangin, sans qu'elle pût savoir d'où, par où, ni comment. Il paraît, à ce que disait ma mère, que madame Lerdangin aimait prodigieusement le géant, qu'elle n'avait jamais vu que de nuit. Vous m'entendez, général?..

La première fois qu'il vint, ce fut, disait ma mère, une nuit d'hiver que madame Lerdangin était toute seule; son mari, faisant le commerce, voyageait alors. Elle se couchait et se trouvait même au lit, disait ma mère lorsque sa porte s'ouvrit... et à cet endroit, général, ma mère ne disait plus rien.

Mais madame Lerdangin était extrêmement fraîche et jolie, et son mari, jaloux, laid et brutal. Jaloux, parce qu'il paraît, disait ma mère, que le pauvre cher homme aurait laissé finir le monde; et brutal, parce qu'il craignait que sa femme... Vous m'entendez, général?

Madame Lerdangin aimait la parure, et l'inconnu lui laissait toujours de l'or à foison; il paraît, à ce que disait ma mère, que ce géant inconnu était un homme, mais un homme! Vous m'entendez .. général?

Le général se mit à sourire en voyant la gaieté de ce postillon, dont la figure riante et l'air avantageux annonçaient l'orateur champêtre du village, et qui, sans doute, appuyait toutes ses histoires de l'autorité de sa mère.

— Comment vouliez-vous, général, que la jolie petite madame Lerdangin ne devînt pas grosse? Quand elle le fut, elle eut des envies, et notamment celle de connaître le père de son enfant Elle croyait, à ce que disait ma mère, que c'était un fermier général qui habitait à six lieues de là, mais ma mère lui remontra que jamais un fermier général ne faisait de neuvaines... Vous m'entendez, général?

M. Lerdangin revint et résolut de se défaire de sa femme; il l'emmena avec lui sous prétexte d'aller à une fête, et madame Lerdangin en revint tout effarée. Quant à son mari, il paraît, à ce que disait ma mère, que l'inconnu l'avait anéanti au moment où il assassinait sa femme; car on n'a plus revu M. Lerdangin.

Cette jolie petite femme, une nuit, vit le géant sortir d'une voiture et se diriger vers la porte du jardin de sa maison : alors elle cacha une lampe, et lorsque le géant fut au lit, elle se leva et accourut avec la lumière... Il paraît, à ce que disait ma mère, qu'elle aurait vu un monstre, car elle tomba évanouie, et l'on n'a plus jamais entendu parler du géant. Vous m'entendez, général? Toute cette histoire est facile à deviner; les femmes savent nous jouer plus d'un tour, et... Ne vous mariez pas, mon général!

Madame Lerdangin mourut en mettant au monde le petit homme qui est devenu le propriétaire de ce beau château. Vous entendez, général, que les écus du géant l'ont aidé à cet achat?... Mais il paraît, à ce que disait ma mère, que le géant avait revu son fils pour lui communiquer des secrets de magie blanche et noire; le fait est qu'il vit singulièrement, et que cette voiture, qui arrive au château tous les dix ou vingt ans, je ne sais, donne furieusement à penser.

Le général était parvenu au relais; il monta dans sa voiture, tout pensif, en s'écriant :

— Cet homme me poursuivra sans cesse... diable!...

Tout à coup le général aperçut un bonnet tendu et il entendit une voix qui lui cria :

— Vous m'entendez, général?...

Béringheld reconnut que sa préoccupation l'avait empêché de récompenser son guide; il lui jeta un écu pour boire et un autre écu pour la manière dont il racontait.

Le voyage du général n'eut plus que des détails vulgaires.

Roulant vers Paris sans autre aventure, il rejoignit facilement ses troupes avant qu'elles y fussent entrées.

XXI

Marianine.

Depuis que les journaux avaient annoncé que le général Béringheld ramenait à Paris, par les ordres du souverain, la division qu'il commandait en Espagne, les personnes qui travaillaient à leur fenêtre, et qui, par conséquent, remarquaient tout ce qui se passait dans la rue, voyaient chaque jour un équipage vert-d'eau se diriger vers la barrière des Bons-Hommes à la même heure, et revenir le soir.

Une femme jeune et belle était dans cette voiture, avec une femme de chambre. Certes, les bourgeois du Gros-Caillou et les jeunes filles qui, sous l'œil de leurs mères, se ménageaient un petit coin dans les carreaux en tirant un peu le rideau de mousseline, ne péchaient pas par défaut de conjectures.

A l'aspect du teint décoloré et de l'abandon de la belle inconnue, les vieillards qui venaient digérer leur dîner sur le Cours, en appuyant leur menton sur leur canne et regardant les passants, s'accordaient tous à penser que cette jeune femme se mourait de la poitrine.

Les jeunes filles, ayant remarqué la beauté des panneaux de l'équipage, et derrière la voiture une riche livrée, opinaient que la jolie femme attendait le retour d'un colonel qui n'était pas, était, ou devait être son mari.

Les mères, ne voyant pas dans cette affaire-là de mari pour leurs filles, n'y faisaient aucune attention; cependant, comme il faut que la partie principale joue toujours son rôle, et que la langue d'une mère vaut celle d'une fille, les mères finirent par remarquer que la jeune femme était animée et presque rose d'espoir en allant à la barrière, et pâle, presque mourante, en revenant.

Le domestique d'une maison où la mère et la fille faisaient peut-être assaut de curiosité se hasarda à aller, par le conseil d'une femme de chambre, à la barrière, et là il découvrit que, depuis deux jours, le landau s'avançait jusque sur le chemin de Versailles.

Enfin un ci-devant jeune homme du Gros-Caillou, croyant que la jeune femme prenait l'air à défaut de pouvoir prendre autre chose (car les médecins ne vous engagent à respirer l'air que lorsque la science est à bout); ce ci-devant jeune homme, spéculant déjà sur cette conquête, envoya son laquais boire avec le cocher, lorsque le landau s'arrêterait.

Alors le jeune homme sut par son laquais, qui ne s'enivra pas, que la belle inconnue était la fille de M. Véryno, préfet, ancien membre du conseil des Cinq-Cents.

La fidèle Marianine venait en effet, chaque jour, épier le retour du comte de Béringheld, et les treize années d'absence n'avaient rien changé à la pureté et à l'ardeur de son amour; enfin, pour tout dire, elle aimait même sans espoir, et sa fierté égalait toujours son amour.

Lorsque Béringheld fut parti pour l'armée, Marianine renferma sa passion dans le fond de son cœur. Elle chercha dès lors à se rendre digne d'être l'épouse de l'être dont les premiers pas dans la carrière de la gloire avaient été des pas de géant.

Son père, ayant donné des gages de son dévouement à la république, fut lancé dans l'administration, et arriva par degrés à des postes tellement élevés, que Marianine eut le cœur rempli d'une joie secrète en voyant que son amant ne serait pas dégradé par son alliance.

Elle prit les leçons des meilleurs maîtres.

L'étude de la peinture, de la musique, de la littérature et des premiers éléments des sciences lui paraissait un plaisir, quand elle songeait que c'était pour Béringheld qu'elle ornait son esprit.

Chaque bulletin de l'armée causait un serrement d'effroi à son pauvre cœur, et, quand la lecture du journal était achevée, et qu'elle était enfin rassurée sur son bien-aimé, elle se livrait à l'espoir de le revoir encore.

Sa chambre était toujours encombrée des cartes des pays que parcourait le corps d'armée auquel Béringheld était attaché; et, chaque matin, chaque soir, le joli doigt de Marianine suivait les progrès de nos armées : une épingle fixée sur certains points indiquait le séjour de Béringheld.

Alors la charmante enfant questionnait tout le monde sur les mœurs de ces différents pays : si l'on s'y trouvait bien, si les Français y étaient aimés, les femmes belles, la ville jolie, les vivres chers, les habitants aimables à vivre, etc.

Le bulletin annonçait-il une bataille pour tel jour, Marianine, pâle, les yeux en pleurs, ne peignait, ne chantait, ne touchait sa harpe que lorsque des nouvelles rassurantes mettaient fin à son inquiétude mortelle.

Chaque jour elle regardait sur la carte l'endroit où il devait être, et lui adressait de douces paroles comme si elle le voyait.

Sa chambre n'était parée que de deux tableaux : l'un représentait la scène des Alpes, quand Béringheld vint la trouver assise sur la pierre couverte de mousse; l'autre, celle de leurs adieux.

Le portrait du général était d'une ressemblance parfaite.

Le malheur voulut que, toutes les fois que les troupes françaises revinrent à Paris, Véryno fût obligé de rester dans un département éloigné, et l'amoureuse Marianine ne put jamais voir son cher Béringheld au milieu de la cour, brillant de gloire, d'opulence, de renommée, et peut-être fidèle!...

L'hôtel qui se trouvait à Paris vis-à-vis du bel hôtel de Béringheld

fut à vendre : Marianine pressa vivement son père de l'acheter, en se servant d'une foule de considérations étrangères à son amour.

Elle ne concevait pas que son père pût se passer d'un hôtel à Paris, lorsque de jour en jour il devait être infailliblement appelé pour présider à quelque administration? D'ailleurs, ne fallait-il pas un hôtel pour séjourner pendant leur apparition dans la capitale? la fortune de son père n'était-elle pas assez considérable pour cela? ne fallait-il pas se loger auprès du général auquel son père avait à rendre des comptes de dix années de gestion? Ne valait-il pas mieux être près d'un ami, d'une personne de connaissance?

L'hôtel fut acheté.

Pendant ce long espace de temps, mille partis se présentèrent pour Marianine; plusieurs haut placés l'aimèrent véritablement.

Marianine refusa tout : dignités, fortune, amour.

Au milieu de tant de soins divers et d'inquiétudes si poignantes, la jeune et jolie chasseresse des Alpes ne perdit rien de sa beauté.

Souvent, élégamment parée, entourée d'une foule d'admirateurs, on la voyait tout à coup s'arrêter au milieu de l'élan d'une gaieté vive et toujours décente, et demeurer tout à coup pensive et recueillie.

Parlait-on des succès de nos armées dans le salon de la préfecture, le nom de Béringheld frappait-il son oreille, tour à tour elle rougissait, elle pâlissait, ne se sentait pas d'aise. Ah! qu'alors un jeune postulant, un vieux solliciteur, un employé destitué, étaient sûrs d'obtenir sa protection; elle aurait, je crois, souri à un ennemi, si elle en avait eu!

Le nom de Béringheld, une louange au général, produisaient sur elle un effet magique.

Tels étaient les indices qui révélaient dans Marianine une passion que les plaisirs du monde n'avaient pu étouffer.

La mort de la mère de Marianine suivit de près celle de madame Béringheld.

Marianine fut alors chargée de conduire la maison de son père, et elle montra combien elle avait de sens, de sagesse et d'ordre bien entendu et exempt de parcimonie.

Lorsqu'on répandit la nouvelle du retour en France de l'armée commandée par le général Béringheld, Marianine fit entendre à son père qu'il devait aller à Paris, pour réclamer du souverain l'effet des promesses qu'ils en avaient reçues.

Il ne s'agissait de rien moins que de fixer à Paris M. Véryno par une direction générale.

En effet, il entrait dans le plan de Bonaparte de mêler à la cour les vieux républicains avec les anciennes colonnes de la féodalité, et personne n'était plus franchement républicain que Véryno.

On doit s'en apercevoir en trouvant son nom dénué de la qualité de comte ou de baron que Bonaparte prodiguait avec tant de complaisance.

Véryno avait constamment refusé toute distinction aristocratique, et il fut un des censeurs sévères de l'avénement du premier consul au trône impérial; en un mot, il eut le malheur d'être du nombre de ces honnêtes gens dont la stabilité, en fait d'opinion, est traitée d'opiniâtreté par les uns et de fermeté par quelques autres.

Véryno partit donc pour Paris avec sa fille, qu'il ne craignait pas d'exposer aux séductions de la capitale.

Il connaissait la passion de Marianine pour Tullius, et il ne voulut pas lui refuser l'innocent plaisir de revoir son idole.

Mais, à son arrivée à Paris, Véryno fut alité par une maladie qui ne mettait point sa vie en danger, mais qui menaçait de durer fort longtemps.

Marianine, qui lui prodiguait les soins les plus tendres, allait chaque soir au-devant de Béringheld, et chaque matin elle montait dans les greniers de son hôtel, pour voir si l'on ne faisait pas des préparatifs dans celui du général.

Depuis huit jours elle venait à la barrière des Bons-Hommes, et bien inutilement; aussi elle était triste. Ses gens la voyaient toujours enfoncée dans une profonde rêverie, qui pour elle avait du charme, et que l'on n'osait interrompre.

Sa harpe fut abandonnée, les pinceaux restèrent empaquetés; elle ne put s'occuper que de Béringheld; et, lorsqu'elle n'était pas sur le chemin de Versailles, on la voyait assise près du lit de son père, le visage dans sa jolie main, et les yeux arrêtés sur le portrait de Béringheld.

Enfin, un matin, elle déjeunait, lorsque le vieil intendant monta le journal; elle interrompt son déjeuner, décachète, lit, et s'écrie :

— Il vient!... il vient!... ce soir!...

Et vite, elle sonne, resonne, casse les cordons, se promène, s'impatiente; la femme de chambre arrive :

— Je vais m'habiller. Qu'on mette les chevaux. Quelle robe prendrai-je? comment me coifferai-je? quelle ceinture?...

Une multitude de questions se pressent, et la femme de chambre reste interdite à l'aspect de cette pétulance de la douce Marianine.

— Julie, l'empereur est revenu; il a donné l'ordre de revenir à marches forcées. Les pauvres soldats!... n'importe! Ah! qu'il a bien fait de les presser!... ce soir!...

Julie ne comprit pas davantage.

— Mais que faites-vous là, Julie? arrangez tout.

Puis, prenant le journal, elle relit tout haut :

« Le général Béringheld est arrivé hier à Versailles où un ordre de Sa Majesté l'a prévenu qu'elle voulait voir défiler aujourd'hui sa division dans la cour des Tuileries... »

— Julie, allez donc tout préparer pour ma toilette. Hippolyte me coiffera... Vous l'enverrez chercher; qu'il vienne au plus tôt... quel bonheur!

Aussitôt elle monte au grenier de l'hôtel, et tressaille de joie en voyant dans la cour du général un domestique nettoyer une voiture arrivée de la veille, les persiennes ouvertes, et un grand mouvement régner dans toutes les parties du bâtiment.

Elle redescendit au plus tôt, et revint examiner sous quel vêtement elle reparaîtrait aux yeux du général.

Après bien des hésitations, elle alla chercher le tableau qui représentait la scène de ses adieux à Béringheld, et résolut d'être habillée comme à cette époque où son cœur fut si cruellement agité.

Une simple robe blanche, que l'on arrangea sur-le-champ semblable à celle de la jeune chasseresse, ses cheveux retombant sur ses épaules par des milliers de boucles, son front presque caché par une charmante résille, telle fut sa parure que les souvenirs de l'amour rendaient plus délicieuse et pleine de charmes.

Longtemps avant que les troupes arrivassent, les habitants du Gros-Caillou virent passer l'élégante voiture dans laquelle Marianine, brillante et belle de toutes les beautés possibles, s'agitait en regardant en avant.

Un reste de fierté, de pudeur, lui fit emporter un voile, se réservant de le déposer...

Elle attend une heure, deux heures, trois heures, et elle commence à craindre. A quatre heures, elle tressaille en entendant dans le lointain le roulement des tambours.

Il est impossible de rendre la sensation cuisante et acérée qui fit refluer tout son sang vers le cœur.

Ce roulement lui disait qu'enfin elle allait revoir, après quinze années d'absence, et quelle absence!... celui que, dans les montagnes de son pays natal, elle avait choisi pour idole, celui qui depuis ce temps était l'objet constant de ses pensées, celui qui tenait en son coup d'œil son âme et sa vie, dans ses mains tout son bonheur!...

Le roulement approche; bientôt la poussière s'élève en nuages dont Marianine n'est point incommodée. Enfin elle entend le pas cadencé de cette masse de soldats; elle voit leurs visages basanés et leurs yeux qui s'égayent à l'aspect de la capitale de la mère patrie.

— Vois-tu, Julie, dit Marianine tremblante d'émotion, vois-tu?

Les tambours ont cessé leur bruit discordant, l'air rebondit au son des instruments guerriers; l'état-major paraît...

Quel regard!... que de choses il exprime! Oui, Marianine contemple le général Béringheld contenant la fougue d'un cheval andalous.

Hélas! l'attitude calme de Tullius, ses décorations, son brillant uniforme, cette pompe, les cris de : Vive l'empereur! Vive la France!... qui sont poussés par les soldats, c'en était trop pour l'amoureuse Marianine; elle s'évanouit, et son bonheur ne dura qu'un instant.

Julie, effrayée, donne l'ordre au cocher de retourner à l'hôtel... Marianine revient à elle, et voit que sa voiture suit l'état-major; alors un regard attendri remercia Julie de son heureuse idée.

Enfin Marianine, au comble du bonheur, peut s'enivrer à son aise de son bonheur; tantôt sa voiture devance le groupe d'officiers, et tantôt elle le suit... Mais si elle a pu contempler en liberté son Tullius environné d'officiers, couvert de décorations et de blessures, le général n'a pas encore revu sa tendre et fidèle Marianine.

Plusieurs fois les officiers et Béringheld avaient regardé l'équipage, et chacun d'eux plaisantait en cherchant à découvrir sur le visage du chevalier aimé une rougeur de plaisir qui le décelât.

On ne put imputer la présence de Marianine à aucun de ceux qui formaient le cortége du général, et chacun s'en défendait à l'aspect du voile de la belle Marianine. Enfin, elle déposa toute fierté, et, saisissant le moment où le landau se trouvait presque à côté de Tullius,

elle laissa tomber son voile, et le général, qui la regardait avec une curiosité maligne, resta tout stupéfait.

Il s'approche, Marianine tressaille, et elle entend Tullius s'écrier à voix basse :

— C'est vous, Marianine ?...

— Oui, répondit-elle, c'est Marianine ; elle n'a pas changé !

— Je le vois, car voilà son costume des montagnes... La parure de son printemps a revêtu son été plein de charme.

— Tullius !...

Ce simple mot prononcé par Marianine formait la plus énergique des interrogations : aussi le général l'entendit et cessa de mettre en doute l'amour de Marianine.

— Mon ami, oui, je t'aime, et je n'ai jamais douté de ton amour : aussi j'ai déposé toute crainte et tout embarras, et je le dis, parce que ce ne fut pas un sacrifice pour moi : j'éprouvais trop de douceur à venir ici chaque jour.

Béringheld avait, en écoutant ces tendres paroles, un air pensif qui effraya Marianine, et elle s'écria en saisissant la main de Tullius :

— O Tullius ! dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que je te suis toujours chère ?... Oh ! tu m'aimes toujours, n'est-ce pas ?...

Le général était heureux et pourtant paraissait troublé.

Il regarda du côté des Tuileries et vit que son état-major allait bientôt y arriver.

Ce mouvement, dont Marianine ignorait le motif, lui brisa le cœur.

— Tullius, si tu m'abandonnes, je vais mourir !... Oh ! oui, mais quand je serai morte, tu diras, en voyant le village du pied des Alpes : « Tout change dans la nature; il y avait ici un cœur qui n'a pas changé, et qui ne battait que pour moi ! Ce remords me sera une douce vengeance. »

En prononçant ces mots, elle fondait en pleurs.

Le général saisit la main de son amie, y déposa un baiser, puis il partit au grand galop pour rejoindre son état-major, sans regarder Marianine qui revenait à la vie.

Elle courut aux Tuileries pour revoir encore le général qui rangeait ses troupes en bataille.

— Regarde, Julie, comme il a bonne grâce !... il est bien changé depuis le jour où il quitta les montagnes, mais je ne sais sous quel habit je l'aime le mieux.

Le souverain passa les troupes en revue et rentra dans son palais avec le général.

Alors Marianine revint chez elle, et ne cessa de contempler l'hôtel du général et d'écouter si sa voiture allait le chercher aux Tuileries ou en revenait.

XXII

Béringheld reconnait la constance de Marianine. — Mariage projeté et interrompu. — Véryno est banni.

A onze heures du soir une voiture arrive au grand galop et s'arrête à la porte de l'hôtel de Marianine. Un pressentiment la fait courir vers son vestibule, et elle entend le pas de Béringheld qui gravit les escaliers.

Ils sont dans les bras l'un de l'autre.

— Tullius ! s'écria-t-elle en versant des larmes de joie, je reconnais le Tullius que je rêvais !

— Marianine !... c'est donc toi, toujours tendre, toujours fidèle, constante, Marianine !

Le général venait d'entendre aux Tuileries, au cercle de l'empereur, un sénateur raconter la conduite de mademoiselle Véryno, qui refusait tous les partis, et qui ne se marierait, disait-il en fixant Bonaparte, que sur un ordre de Sa Majesté.

Béringheld, au comble du bonheur, s'était échappé pour accourir aux pieds de Marianine.

Elle se trouvait trop heureuse pour le quereller sur sa longue absence et sur ce qu'il n'avait pas écrit un seul mot qui pût consoler son pauvre cœur ; non, elle tenait sa main dans la sienne et le contemplait dans un doux ravissement ; il semble que le moment où ils se sont quittés se rapproche tellement du moment présent, que l'intervalle soit anéanti et qu'il n'y ait pas eu d'absence.

Leurs cœurs sont jeunes de sentiment, ils n'ont rien perdu malgré la distance des lieux et du temps, et ils s'épanchent l'un dans l'autre.

— Marianine, dit enfin le général, ton père va recevoir sa nomination à l'emploi de directeur général d'une administration ; mais, chère amie, je repartirai bientôt; l'empereur a refusé ma démission et m'a ordonné de me rendre en Russie. A mon retour, Marianine, ah ! j'espère que ce sera bientôt, je t'épouserai, car je t'aime comme nous nous aimions jadis, quand nous parcourions ensemble les cimes glacées des Alpes.

A ce souvenir, Marianine, voyant qu'elle avait toujours vécu dans la mémoire de Tullius, porta la main de son ami à ses lèvres reconnaissantes, et y déposa un baiser avec l'effusion d'une vive reconnaissance.

— Tullius, dit-elle, pourquoi reculer notre bonheur? Je ne sais, mais un délai me semble attirer l'infortune : on craint toujours de ne pas arriver quand on a désiré si longtemps.

La naïveté de ces paroles, la douce ivresse de Marianine, la simplicité de son âme, causèrent au général une émotion qu'aucune femme ne lui avait fait éprouver jusqu'à ce jour.

— Tu es, dit-il, la femme de mon cœur, de ma pensée, la seule chose qui puisse m'attacher à l'existence. Eh bien ! Marianine, je te laisse maîtresse, ordonne.

— C'est à moi d'obéir, dit-elle avec la docilité d'un enfant et la douce soumission d'une femme, je crains d'avoir trop demandé.

Mais son regard prenait de l'empire sur le général.

— Non, non, s'écria Tullius, je retourne au château et j'y encourrai la disgrâce de l'empereur plutôt que de te causer la moindre peine.

— Béringheld, si tu es utile à ton pays, j'attendrai. Trois cent mille Français ne doivent pas souffrir de l'amour d'une femme. Cependant, dit-elle avec un charmant sourire, si l'on pouvait tout concilier... ah ! je serais bien heureuse... je te suivrais à l'armée... je... que ne ferais-je pas?

Béringheld embrassa Marianine, lui dit adieu et rentra chez lui. Marianine le regarda traverser sa cour; elle suivit la lumière dans les escaliers, et elle ne put dormir de la nuit : son bonheur l'étouffait.

Le général se rendit le lendemain aux Tuileries. Il revint dîner avec Marianine, et, dès qu'il entra, son front chagrin annonça à la pauvre enfant que ses efforts avaient été vains.

Elle changea de couleur.

— Marianine, Sa Majesté m'emmène avec elle, et me promet le bâton de maréchal .. je ne sais pas si je resterai huit jours à Paris.

Les yeux de Marianine se remplirent de larmes.

— Tullius, que je suis malheureuse !... je n'entrevois que dangers et chagrins.

Marianine devint triste, mais cette tristesse était compensée par le bonheur de voir encore Tullius.

— Que faire ? lui demanda celui-ci.

— Mais... nous marier au plus tôt, répondit-elle avec naïveté.

— Ah ! ma chère amie, qui le désire plus que moi ?

— Moi !... dit-elle encore, parce que je t'aime de tous les amours à la fois. Quelque chose en moi me chagrine et me couvre le cœur de deuil : oui, je crois que ces instants fugitifs seront les derniers de ma vie... Lorsque je vins au monde, Lagradna a prédit que je mourrais malheureuse. Je ne sais, mais, en ce moment où tu m'annonces ces nouveaux délais, cette prédiction me revient en mémoire, et je ne puis m'empêcher de frissonner. Cette guerre cruelle, ton courage, tout m'épouvante... Au moins, si j'étais à tes côtés, si je te suivais... Mais pour cela il faudrait... Tu m'entends, Tullius !

— Ah ! tu me fais frémir !... Mais, dit-il avec un léger mouvement de tête, j'oublie que tu es femme et que je suis homme; ces petites superstitions sont un de vos charmes.

— Eh bien, je ne veux plus parler ainsi, répondit-elle, parce que je ne veux causer que du plaisir à mon Tullius. J'espere qu'au moins nous profiterons de ces huit jours pour voir ce Paris si célèbre que je n'ai pas voulu visiter sans toi.

— Oui, mon amour, oui... Il y a plus, je vais obtenir du grand juge des dispenses pour notre union ; et, si l'agrément de l'empereur s'y joint, peut-être nous mariera-t-il aux Tuileries, dans sa chapelle, avant mon départ.

Marianine tomba dans un véritable délire.

Cependant nous ne devons pas oublier de rendre compte d'une des principales circonstances de l'entrevue du général avec Bonaparte.

Tullius lui remit tous les documents qui concernaient le grand vieillard.

Lorsque Napoléon eut jeté un coup d'œil sur ce dont il s'agissait dans ces papiers, qu'il eut parcouru la description que l'on a lue au commencement de cet ouvrage, il lança à Béringheld un sourire indéfinissable.

Bonaparte était superstitieux comme tous les grands hommes, et son sourire était singulièrement expressif.

Avait-il connaissance des pouvoirs de l'*esprit* de Béringheld le Centenaire? les désirait-il? on ne peut rien expliquer, et le général, auquel nous devons cette remarque, n'a plus entendu Bonaparte parler de cet homme extraordinaire.

Cependant aussitôt l'empereur expédia l'ordre de rechercher le Centenaire avec le plus grand soin, et, quels que fussent les soupçons qui planeraient sur lui, de ne lui faire aucun mal, de le traiter avec distinction.

Par tout ce qu'il écrivit, on s'aperçut bien qu'il attachait une grande importance à l'arrestation de ce singulier personnage; mais il n'en témoigna rien verbalement.

Quelque temps après, le préfet de Bordeaux fit savoir, par une dépêche télégraphique, qu'avant que l'ordre de Sa Majesté arrivât le grand vieillard dont il était question, montrant un ordre de l'empereur qui défendait de le gêner en rien dans ses opérations, etc., s'était embarqué sur une chaloupe qui l'avait conduit vers un bâtiment anglais. Le préfet, ignorant si Sa Majesté ne se servait pas de cet être extraordinaire pour quelque dessein secret, l'avait laissé partir sans obstacle.

Bonaparte parut très-affecté de cette nouvelle, et une instruction fut donnée à la police générale de l'empire. L'ordre de l'empereur que portait le Centenaire devait désormais être considéré comme nul et non avenu, et injonction secrète aux grandes autorités de s'emparer de ce nouveau Protée, de l'envoyer au souverain en tel lieu qu'il se trouvât. . . . .

. . . .

Les huit jours pendant lesquels le général séjourna à Paris s'écoulèrent rapidement pour lui et pour Marianine.

Tullius partageait son temps entre l'hôtel de Véryno et le château des Tuileries, où d'importantes questions se traitaient. Dans les discussions que ces questions soulevèrent, le souverain prit une haute idée des talents de Béringheld.

Le père de Marianine, enfin rétabli, rendit ses comptes au général. Ce bon père fut en proie à la joie la plus vive en voyant que l'absence n'avait rien changé aux sentiments de Tullius pour Marianine, et que les honneurs, la gloire, la richesse, n'altéraient point le brillant caractère de son ami.

Ce vieillard, qui ressemblait à ces Romains, à ces vieux républicains de Corneille et de David, sourit à l'avenir de bonheur qu'un amour si tendre et si constant promettait à ces deux enfants.

Ces huit jours furent dans la vie de Marianine le premier instant de vrai bonheur qu'elle eût goûté. La jeune femme savourait le délice d'une vie pure, d'une vie pleine, et cette volupté ne ressembla point à toutes les voluptés humaines qu'un point d'amertume corrompt toujours, car Béringheld conçut l'espoir d'épouser Marianine.

Bonaparte avait consenti avec joie à cette union qui mariait le sang d'un patriote avec le sang des anciens comtes de Béringheld, antiques piliers du système féodal.

Le grand juge reçut l'ordre de donner les dispenses de la première publication.

Marianine fut présentée partout comme la future de l'illustre général, fêtée au cercle de la cour, admirée, louangée du souverain lui-même; Marianine nagea dans un océan de voluptés.

La scène française la vit avec son ami; plus d'une fois ils avaient senti leurs cœurs battre à l'unisson devant le magnifique spectacle de la nature des Alpes; ensemble ils admirèrent les grandes compositions du théâtre, et leurs louanges, leur extase, s'accordèrent parfaitement. Marianine visita les monuments de notre capitale, appuyée sur le bras de son bien-aimé.

Assis à côté l'un de l'autre, dans la même voiture, emportés par de rapides coursiers, ils parcouraient cette ville fertile en tant de spectacles, et le mouvement étourdissant dont ils étaient entourés ne parvint que rarement à les distraire l'un de l'autre.

Au milieu des sublimes pensées de trois siècles, en contemplant le Musée, ce magnifique monument élevé par les peintres de tous les âges de la modernité, Marianine serrait le bras de Tullius et le regardait d'un air qui disait tout, lorsqu'elle était, soit devant les *Bergers d'Arcadie* du Poussin, soit devant les tableaux de Raphaël. Une tête du Corrége, une tête du Guide, de l'Albane, suffisaient pour leur donner une douce fête d'amour.

Rien ne fait plus sentir le charme de l'union des âmes que cette admiration mutuelle, cette spontanéité de pensée, à l'aspect des grands ouvrages de l'homme.

Enfin, ce qui mit le comble à la joie de Marianine, c'est qu'une difficulté soudainement élevée par une cour d'Allemagne arrêta le départ de l'empereur, et qu'elle conçut véritablement l'espoir d'épouser Béringheld; ce dernier même partagea cette espérance, parce qu'il crut entrevoir que le départ de Bonaparte serait encore plus retardé que le souverain ne le pensait, car celui-ci s'était imaginé qu'un mot écrit à la cour de B..... par sa main toute-puissante suffirait pour lever tous les obstacles. Alors on peut s'imaginer la joie de la tendre Marianine: elle ne dormit plus.

Enfin l'heureux jour approchait.

Tous réunis, un matin, dans la somptueuse salle à manger de l'hôtel du général, ils déjeunaient en se livrant au charme de cette aurore du bonheur... Tout à coup un aide de camp de Bonaparte entre, salue, et, la main au chapeau:

— Général, dit-il, Sa Majesté m'envoie vous prévenir que les obstacles élevés par la cour de B..... ont été levés par notre ambassadeur.

— Qu'y a-t-il? demanda Marianine tremblante et pâle.

— L'empereur part à quatre heures, et il vous a réservé une place dans sa voiture, afin de pouvoir en chemin vous donner ses dernières instructions... C'est votre corps d'armée qui va commencer les opérations...

En achevant ces mots, l'aide de camp se retire, et l'on entend dans la cour son cheval s'élancer au grand galop.

Quel passage de l'extrême joie à l'extrême chagrin!...

Marianine n'eut même pas la force de maudire l'adresse du savant diplomate; elle n'eut pas le loisir de souhaiter d'autres difficultés, car sa belle tête se pencha sur le sein du général, et elle y resta pâle, abattue, ne soupirant point d'abord, ne versant point de larmes et n'osant pas regarder Tullius.

Ce dernier contempla Véryno douloureusement, et le vieillard se tut.

Lorsque Tullius fit un mouvement, Marianine, relevant sa noble tête, jeta un cri d'effroi.

— Laisse-moi te suivre, mon ami? s'écria-t-elle.

Et son œil était sec de désespoir.

— Cela ne se peut, Marianine, l'empereur ne le voudrait pas.

— Voilà ce que c'est qu'un maître! s'écria Véryno.

— Mais, continua le général, aussitôt que nos armées auront repris leur brillante position, je reviendrai sur-le-champ.

— Hélas! nous reverrons-nous?... dit-elle tristement, je viens d'être si heureuse, que je crains de ne plus retrouver un tel jour.

Comment dépeindre les regards par lesquels elle foudroyait tous les apprêts du départ?

Lorsque le général, en habit de voyage, vint la serrer dans ses bras, lorsqu'il vint déposer sur ses lèvres décolorées le baiser du départ, il fallut l'arracher des bras de son amant.

— Souviens-toi, Tullius, dit-elle au général, souviens-toi de mon pressentiment!

— Marianine, sois forte, répondit Béringheld, rappelle-toi nos adieux dans les Alpes; et il la prit sur ses genoux, caressa ses beaux cheveux, en lui tenant un long discours rempli d'amour et de consolation.

Elle le crut, car elle croyait tout ce qu'il disait; mais, lorsqu'il monta dans sa voiture pour se rendre aux Tuileries, elle s'élança dans sa calèche en s'écriant:

— Je veux le voir jusqu'au dernier moment!... Hélas! ce sera peut-être véritablement le dernier.

Les deux voitures entrèrent dans la cour des Tuileries, et là elle jeta un regard courroucé au souverain qui lui sourit doucement en passant, puis elle contempla une dernière fois Béringheld, que le char impérial entraîna bientôt avec rapidité.

La jeune femme resta à la place où était la voiture pendant longtemps; mais enfin elle revint pâle, abattue, sans force; tout lui devint insupportable. Elle passa les huit premiers jours dans une mélancolie funèbre, voyant toujours le dernier geste d'adieu que le général lui avait adressé. Et souvent elle redisait d'un air sombre:

— Oh! cet adieu, c'est le dernier!

La pauvre enfant, l'œil fixé sur une carte de Russie, errait dans les forêts fatales aux armées françaises. Le nom de Béringheld était sans cesse sur ses lèvres. Elle tomba enfin sérieusement malade, quand, au bout de six mois, elle vit que le général ne revenait pas, et que des affaires périlleuses, des combats sanglants, avaient lieu tous les jours.

Marianine avait épuisé tout ce que le sort lui avait départi de bonheur en ce monde.

Véryno avait la moitié de sa fortune placée dans les entreprises d'un célèbre banquier; ce dernier s'enfuit, laissant ses affaires dans le plus grand désordre, et il fut déclaré en banqueroute.

Depuis longtemps Véryno, qui avait acheté des biens nationaux, se trouvait en procès avec le domaine de la couronne pour sa principale acquisition: il perdit son procès en cour impériale, au moment où il croyait que la protection du souverain aurait fait cesser la contestation. Il se hâta d'en appeler en cassation, et écrivit à Béringheld de solliciter lui-même l'empereur.

Le général, dans un des combats les plus sanglants de la campagne, fut dangereusement blessé et fait prisonnier. Cette nouvelle mit le comble à la consternation de Marianine; elle ne se leva plus de son lit et fut bientôt en proie à une fièvre ardente.

Ce fut alors qu'un dernier coup du sort vint réduire au désespoir le père de Marianine.

Il était l'ami intime des généraux qui ourdirent alors une conspiration contre Bonaparte; cette conspiration avait pour but le rétablissement de la république. Sans participer tout à fait à cette conjuration, Véryno reçut les confidences de ces généraux, et vit avec une joie secrète une entreprise dont la liberté de la France était l'objet. Véryno, fidèle à ses principes, ne les dissimulait jamais, même au sein des assemblées et à la cour. Cette immutabilité d'opinion lui avait concilié l'estime de tous les honnêtes gens, et son simple nom, sa boutonnière vide de rubans, les services qu'il déclarait ne rendre qu'à la patrie, prouvaient énergiquement sa persévérance républicaine.

Cette conspiration fut de courte durée, et son issue funeste à tous les conjurés, dont Paris apprit presque à la fois l'entreprise, le jugement et la mort. Véryno fut destitué et menacé d'une instruction judiciaire, s'il ne consentait de lui-même à subir un bannissement indéfini.

Le ministre de la police engagea Véryno, par l'organe d'un ami commun, à s'exiler promptement et à attendre que le courroux du souverain fût passé, promettant qu'il ne négligerait rien pour le calmer et obtenir son retour, et se faisant fort de le justifier. On se doute bien que Bonaparte n'accueillit pas la demande de Véryno, quant au procès pour les biens de la maison de B..... et la cour de cassation confirma l'arrêt.

Marianine, mourante, ne put accompagner Véryno : elle resta à Paris, vendit l'hôtel, réunit les débris de la fortune de son père, se défit du brillant équipage, des domestiques, qui la quittèrent les larmes aux yeux, et, ne gardant que Julie, elle prit modestement la diligence et alla rejoindre son père aussitôt que sa santé le lui permit. Au milieu de tous ces chagrins, le plus cuisant était celui de n'avoir aucune nouvelle de Béringheld, qu'une imagination exaltée lui montrait en Sibérie, exilé, souffrant, et succombant au froid, à la fatigue, à la maladie, à ses blessures.

Véryno s'était réfugié en Suisse; la présence de sa fille chérie jeta du baume sur les plaies de ce vieillard respectable. Il avait choisi un asile modeste, une petite maison dans les montagnes : il cultiva son jardin; Julie tâcha de suffire aux soins de la maison, et Marianine, dans cette cruelle position, trouva un courage inouï, ce genre de courage que déploient les caractères méditatifs. Elle tacha de surmonter sa douleur, afin de ne pas ajouter le spectacle de sa propre douleur aux autres chagrins de son père; mais ces soins délicats et ces pieux efforts n'échappèrent point au malheureux Véryno.

Marianine ressemblait à une jeune fleur qu'un ver ronge dans sa racine : elle est élégante, elle a encore des couleurs, mais on la voit pâlir et s'étioler en dépit du soleil et des ondées vivifiantes. Marianine pleurait en secret; ses attentions pour son père portaient un cachet de mélancolie que rien ne put effacer.

Leurs moyens ne leur permirent pas d'avoir les journaux : le père de Marianine allait à pied, tous les trois jours, les lire à la ville voisine. Alors la jeune fille inquiète, pâle, s'avançait à la rencontre de son père, s'asseyait sur un quartier de roche qui ressemblait à celui des Alpes, et, quand elle apercevait les cheveux blancs du vieillard, elle accourait par un premier mouvement; mais, à l'aspect de la tristesse du visage paternel, elle pleurait, n'osait faire une question, et lorsque, de retour au chalet, elle se hasardait à demander : — Eh bien! mon père?... Véryno répondait tristement : — Il n'y a rien, ma fille. Marianine ce soir-là ne faisait pas de musique, Julie et Véryno ne parlaient point, et, quand ils s'étaient séparés pour la nuit, le sommeil ne visitait ni la couche des deux infortunés ni celle de leur compagne dévouée.

Six mois se passèrent ainsi : le vieillard résigné, souffrant de la cruelle douleur de sa fille mourante, et Marianine voyant avec joie le marbre de la tombe se soulever pour elle. Cet asile du malheur avait de la dignité : la propreté la plus recherchée y tenait lieu de luxe; Marianine, vêtue en paysanne, faisait de la dentelle; Véryno cultivait le jardin de ses mains débiles; et tous, partageant également le fardeau de l'infortune, l'auraient trouvé léger si la douleur de Marianine n'eût été mêlée d'inquiétudes et de vagues espérances qui la rendaient inconsolable. Parfois elle souriait comme pour diminuer, par cette apparence de joie, la mélancolie de son âme presque morte; mais quel sourire!... Son père détournait les yeux et Julie en pleurait! Marianine ne se plaignait pas, mais on eût préféré des cris déchirants à sa sombre et courageuse conduite. On se gardait bien de prononcer le nom de Tullius ou de Béringheld.

Cependant le soir sa harpe ne résonnait guère sous les beaux peupliers, que son souvenir et son image ne présidassent au petit concert; souvent Marianine, se croyant seule, s'écriait, en fixant dans les airs un objet chéri qu'elle croyait y voir :

— Tu m'entends, n'est-ce pas?... tu penses à moi!...

Le vieillard et Julie échangeaient un regard, puis baissaient la tête et restaient plongés dans une morne douleur.

D'autres fois, imaginant tout à coup que Béringheld était mort, Marianine, regardant de son œil terne le disque argenté de la lune, jouait un air mélancolique, et parfois elle s'écriait :

— Ton âme est sur ces nuages légers! elle voltige dans les airs! elle m'appelle; ah! je t'entends!... j'irai te rejoindre bientôt!...

Alors le vieillard arrêtait le bras de sa fille, et lui disait :

— Marianine, c'est assez, rentrons; il est tard!...

La harpe ne résonnait plus, chacun se couchait en silence, et Julie entendait Marianine pleurer toute la nuit.

Cependant les événements qui devaient précipiter Bonaparte du haut de son trône approchaient, et Véryno ne voyait dans les papiers publics aucune nouvelle de Béringheld... Enfin un jour le vieillard, qui ne se lassait pas d'aller à la ville voisine, s'y dirigea pour la centième fois, et il vit un journal qui annonçait que le général Béringheld vivait et qu'on venait de l'échanger.

Marianine attendait son père sur la roche, il faisait presque nuit; tout à coup elle entend des pas tellement précipités, qu'elle ne reconnaît pas la démarche de son père... Elle se lève; le vieillard, succombant à sa fatigue, arrive en sueur et lui crie :

— Béringheld vit!... il commande le corps d'observation.

Cette tendre amante tomba dans les bras de son père, et sa joie se manifesta par un torrent de larmes; elle ne dit rien, le bonheur étouffait sa voix.

Marianine, presque évanouie, fut ramenée par son père au petit ermitage. Un peu de joie se glissa dans l'âme de la pauvre fille...

— Il vit, se disait-elle, il vit... je ne puis plus l'épouser! mais il vit!...

On fit une petite fête en l'honneur de cette nouvelle. Marianine plaça à table le portrait du général; elle cueillit elle-même les fraises de son père, on but du vin de cette France tant souhaitée; on exprima mille vœux pour les succès de nos armées qui défendaient le sol chéri, et Marianine se livra au plus doux espoir. L'âme grande et généreuse de Tullius lui était trop connue pour qu'elle pût se croire oubliée depuis qu'elle était tombée dans l'infortune; mais, dans cette nouvelle position, sa fierté renaissante lui ordonnait de ne pas faire un pas vers Béringheld; et, fût-il venu la chercher en Suisse, elle l'aurait attendu jusque dans la modeste salle de l'ermitage.

XXIII

Marianine en France. — Détresse de Véryno. — Marianine au désespoir. — Elle court à la mort.

Voyez-vous une jeune femme, vêtue d'une robe d'indienne bleue bien simple, conduire un vieillard en cheveux blancs dans l'allée principale du Luxembourg?... Avec quel soin elle l'assied sur un banc de pierre, quoique à côté du banc il y ait des chaises!... Comme elle prend garde à tout avec un air de tendresse! C'est Antigone guidant son père.

Cette femme est pâle, maigre, exténuée; elle est jeune, elle est belle; ses yeux noirs brillent d'un éclat sauvage sous un front blanc et froid comme celui de la statue qui n'est pas loin d'elle. C'est une plante jeune, belle, élégante, qu'un peu d'eau ferait renaître; un seul regard d'un soleil bienfaisant lui rendrait ses éclatantes couleurs et sa beauté; mais maintenant elle est décolorée. La jeune fille semble se traîner et dire au vieillard :

— Je te précéderai dans la tombe!

Cette femme, c'est Marianine... Qu'ai-je dit? Marianine... C'est Euphrasie, et le vieillard c'est Masters, son père.

Un avis donné par un ami fidèle avait prévenu Véryno et sa fille qu'ils pouvaient rentrer en France en prenant la précaution de changer de nom et d'habiter à Paris un quartier retiré, et que leur position s'améliorerait *peut-être!*

Sur ce mot *peut-être* et sur l'espérance que Marianine a conçue de revoir *peut-être* Béringheld qui défend le sol de la patrie, Véryno a vendu son asile; il n'a pas hésité à compromettre ses derniers moyens d'existence en entreprenant un voyage coûteux, et le père et la fille se sont logés dans le faubourg Saint-Jacques, à un second étage, encore trop cher pour leurs faibles ressources.

Véryno, homme d'honneur dans toute l'acception de ce terme, ne

voulut pas compromettre l'ami fidèle qui lui avait transmis un dangereux avis.

Personne ne fut donc instruit de son nom supposé, excepté son ami, qui, seul, connut la demeure des proscrits et fut très-sobre de visites : il appartenait à l'administration dont Véryno avait autrefois été le chef, et le moindre soupçon aurait pu lui faire perdre sa place.

Il y avait deux mois que Marianine et son père habitaient le faubourg Saint-Jacques, où ils supportaient toutes les privations que leur gêne leur imposait : mais ce qui causait le chagrin de Marianine, c'est qu'elle seule, dirigeant la dépense de la maison, voyait les ressources diminuer dans une effrayante progression. Elle cachait à son père cette source de détresse, car elle ne pouvait se résoudre à retrancher quelques modestes jouissances à ce vieillard infortuné.

Lors de la vente de l'hôtel, et avant leur exil, Marianine n'avait pas voulu placer la somme assez considérable qui provient de cette vente, de peur d'essuyer de nouvelles banqueroutes. Elle crut bien faire en la laissant dans les mains de l'acquéreur; et, tirant de temps à autre des portions sur ces fonds de réserve, elle finit par les épuiser. Enfin, pour revenir de Suisse, elle avait demandé le reste de cette somme, et cette dernière ressource allait tous les jours en diminuant.

Un matin, Marianine, prenant Julie à part, lui dit :

— Ma pauvre Julie, vous nous avez donné de grandes marques d'attachement, soyez certaine de notre reconnaissance!... Mais, ajouta-t-elle en pleurant, nos faibles ressources ne nous permettent pas de vous garder plus longtemps. Julie, continua-t-elle en lui prenant la main, je voudrais sauver à mon père le chagrin d'apprendre cette triste position. Écoutez...

Julie pleurait à chaudes larmes.

— Écoutez, Julie, il faut que je vous renvoie pour quelque cause; faites-la naître... sans cela mon père devinerait que, si je ne vous garde pas, c'est parce que je n'en ai plus le moyen... et cela lui porterait le coup de la mort...

— Mademoiselle... je ne puis me séparer de vous... Je... vous servirai pour rien... je partagerai votre mauvaise fortune comme la bonne... Ah!... mademoiselle, ne me refusez pas!...

Et Julie, essuyant ses yeux avec son tablier, se mit aux genoux de Marianine en se plaignant de son ingratitude envers une servante dévouée.

— Mademoiselle, vous épouserez le général, allez... je vous le prédis!.. Accordez-moi, par son souvenir que j'invoque, la grâce de rester à votre service sans gages.

A ce souvenir, à ce mot, Marianine tendit la main à Julie et l'embrassa. Le vieillard, entendant pleurer, s'était approché à pas lents : il avait tout écouté. Il entre, s'assied à côté de Marianine, et s'écrie :

— O ma fille!... ô Julie!...

Quel silence s'ensuivit!...

Véryno se soumit aux plus sévères privations, mais le cœur de sa fille se serra de douleur. La plus stricte économie régna dans le petit ménage, et cette femme si belle, si brillante, qui naguère faisait l'ornement des cercles les plus distingués, se mit à broder pour soutenir la dépense de la maison.

Les efforts de Marianine furent vains ; elle vit arriver le moment d'une effroyable détresse ; et, pour comble de chagrin, elle s'aperçut que Julie la trompait et faisait payer les choses beaucoup moins cher qu'elles ne coûtaient; qu'elle passait les nuits à blanchir, savonner et repasser, afin d'éviter de la dépense et de soutenir ses maîtres dans une sorte de luxe de propreté.

Le chagrin de Marianine arriva au dernier degré : son père ne sortait plus et passait la journée assis dans une vieille bergère de velours d'Utrecht jaune, et mangeait le moins possible, prétextant qu'il n'avait pas faim. Bientôt l'on fut obligé, pour avoir la même quantité d'aliments, de les prendre d'une nature plus grossière. Julie pleurait la nuit, et, connaissant le caractère de sa maîtresse, n'osait s'ouvrir à personne.

Marianine espérait mourir; mais mourir sans revoir Béringheld! mourir sans lui parler! mourir en laissant son père expirant de faim!... A ces pensées, une horrible énergie exaltait Marianine et la soutenait.

Enfin, l'époque du payement du loyer approcha, et Marianine s'aperçut avec un mouvement de terreur qu'elle n'avait pas de quoi solder cette dépense.



Alors le jeune homme sut par son laquais... — Page 43.

Le pauvre malheureux vieillard était à sa fenêtre dans sa bergère, et Marianine à ses côtés : il faisait presque nuit. Elle pensait à cet épouvantable dénûment, et ses yeux égarés ne versaient point de larmes.

— Qu'as-tu, ma fille?... dit le vieillard, tu souffres?

— Non, mon père...

— Tu soupires, ma chère Marianine?...

— Non, mon père, laissez-moi, je vous en supplie...

La voix de Marianine n'était plus la même; il y avait une altération, un penchant à la colère.

— Eh quoi! ma fille, tu ne te confies pas à ton pauvre père!...

— Mais, mon père, n'avez-vous pas ce qu'il vous faut? n'êtes-vous pas servi? n'êtes-vous pas content? Eh! mon Dieu! vous n'avez qu'une douleur!... ceux qui souffrent de tous côtés aiment quelquefois la méditation!...

Ces derniers mots avaient l'accent du reproche.

Le vieillard regarda sa fille avec une expression de docilité, de regret, de souffrance paternelle, de surprise, qui fit tomber Marianine à genoux :

— O mon père!... pardon!... C'est, je crois, la seule fois de ma vie que je vous aurai manqué de respect, pardon!...

La voix d'un parricide qui demande grâce n'aurait pas eu un accent aussi cruellement déchirant.

— Va, dit le vieillard, tu seras toujours Marianine!... et il serra sa fille dans ses bras. Pauvre enfant, cet instant est le plus beau de ma vie!... tu as fait frémir toutes les cordes de mon cœur. J'avais tort, ma fille!... il est des infortunes devant lesquelles le silence est un devoir. Marianine n'avait pas un denier, et le lendemain il fallait payer le terme; elle pensait à ce qu'elle devait faire, lorsque son père, ignorant cette détresse, l'interrogea. A cette méditation pénible se joignaient de nouvelles peines d'amour... On venait d'apprendre que le général Béringheld avait été blessé à Montereau! Quelle nuit passa Marianine!...

Le lendemain, elle obtint quelques jours de répit du propriétaire. Elle rentrait de cette visite où son courage et sa fierté avaient éprouvé un rude choc, lorsqu'elle s'était abaissée à la supplication devant un homme bien loin de comprendre la manière d'obliger des malheureux; tout à coup ses yeux tombent sur les deux vues des Alpes, les seuls ornements de sa chambre presque nue.

A cet aspect, une idée la saisit; mais cette idée lui fit verser un torrent de larmes. Elle n'osa en faire elle-même le sacrifice; Julie les emporta, et, y mettant la fatale inscription : *A vendre*, elle s'en alla dans le quartier populeux de la capitale.

Trois jours elle revint sans avoir trouvé d'acheteurs, on ne regardait même pas les deux tableaux. Le désespoir s'empara de l'âme des deux femmes. Julie médita de mettre en gage ses vêtements et le peu de bijoux qu'elle possédait.

Enfin, le quatrième jour, un marchand vint offrir deux cents francs des deux tableaux chéris.

Voyant combien Marianine tenait à ces paysages, il s'imagina qu'ils étaient de quelque grand peintre : alors, pour tenter la jeune femme, il fit sonner l'or et l'étala sur une table... Marianine hésita longtemps entre cette somme et les deux souvenirs; elle reporta ses yeux pleins de larmes sur les tableaux, sur le métal... enfin l'infernal besoin l'emporta. Elle fait un signe de douleur : le marchand la comprit, et la pauvre enfant perdit sa vision des Alpes...

Ce qui resta de cette somme, après qu'on eut payé le loyer, ne devait pas conduire loin le pauvre ménage... Qu'il me soit permis d'épargner les détails déchirants de cette misère hideuse. . . . .

. . . .

Toutes les ressources étaient épuisées. Il ne fut plus possible à Marianine de soutenir l'aspect du visage décoloré de son vieux père résigné, dont le morne silence semble avoir été deviné par l'immortel auteur du *Retour de Sextus*. Marianine préféra la mort.

Julie déserta la maison; elle s'en alla chez des amis pour emprunter quelque argent, sans en prévenir sa maîtresse, dont la délicatesse eût refusé ce dernier sacrifice.

Après avoir regardé une dernière fois la nudité des lieux où elle laissait son père, Marianine, lui donnant un baiser suprême et le saluant avec respect, abandonna pendant la nuit cette tombe anticipée. Elle se retire et ferme doucement la porte.

— Elle s'en va quand j'ai faim!... s'écria le vieillard avec la voix de la folie.

— Mon père, je ne m'en vais pas, dit Marianine en rentrant.

Véryno était levé; il regarda sa fille d'un air égaré, et, lui prenant la main qu'il serra :

— Reste, ma fille! ma chère fille!..... s'écria-t-il d'un son de voix déchirant.

— Non! lui cria Marianine.

Le vieillard, la fixant avec une effroyable énergie et reprenant un instant son terrible ascendant de dignité paternelle, lui montra la porte par un geste despotique.

Marianine sortit en criant :

— Il ne me manquait plus que ce dernier coup! Ah! Marianine! tu n'as plus qu'à mourir!...

En proie au sombre désespoir, elle marchait lentement, et sa préoccupation était si forte, qu'elle s'achemina vers la grille du Luxembourg, ne se doutant pas qu'elle la trouverait fermée.

— Avant cet horrible geste et ce regard vengeur, ne m'a-t-il donc pas souri?... se disait-elle; ne m'a-t-il pas nommée d'une voix défaillante, *sa chère fille?*... Oui!... mais comment le nourrir?... O mon pauvre père! mon tendre père! que diras-tu lorsqu'on viendra t'annoncer que ta fille n'est plus.

Elle arrive sur la place de l'Observatoire; elle chemine en regardant d'un œil sec l'astre de la nuit qui brillait d'un éclat vif et pur entre les plis de quelques sombres nuages. La lune semblait combattre de sa lumière douce ces géants aériens, et les contours des nuages s'argentaient de ses reflets.

— Je n'ouvrirai donc pas cette grille? disait Marianine égarée.

— Qui-vive? s'écria la sentinelle en entendant parler et remuer fortement la grille.

— Eh quoi! tout me repousse! continua-t-elle en gémissant.

— Qui-vive? cria une seconde fois le factionnaire en se reculant.



Lagloire.

— Fatale grille! il faudra donc prendre le chemin le plus long pour aller à la rivière.

— Qui-vive?...

— Le soldat, ayant appuyé la crosse de son fusil sur son sein, le dirigea dans l'ombre; et son doigt, cherchant la detente, allait satisfaire l'imprudente Marianine, lorsque aussitôt une énorme voix, qui sembla sortir de dessous l'Observatoire, cria : — Citoyen!... et ce seul mot glaça le soldat de terreur.

En même temps un homme d'une taille gigantesque, saisissant Marianine, la transporta rapidement dans la rue de l'Ouest. Marianine n'appartenait plus à ce monde... elle se laissa emporter, et le grand vieillard courut l'asseoir sur une pierre aussi froide qu'elle... absolument semblable à un aigle ou à un condor qui, ayant saisi une proie dans la plaine, la rapporte sur le sommet de son rocher désert, en ôtant de sa serre cruelle cette blanche brebis, déjà morte d'effroi...

XXIV

Séduction de Marianine. — Elle secourt son père. — Elle retourne voir le vieillard. — Puissance du Centenaire.

Nous avons laissé Marianine au moment où un vieillard d'une taille colossale venait de l'asseoir sur une pierre...

— Jeune fille! lui cria-t-il d'une voix sépulcrale, vous vous seriez donc laissé tuer?

Marianine, égarée, roulant des yeux hagards, rassembla lentement sur sa tête ses beaux cheveux qui s'étaient détachés, et elle répondit lentement :

— A quel danger étais-je donc exposée?...

— Le factionnaire à qui vous ne répondiez pas se disposait à tirer sur vous. Il vous parlait cependant assez haut.

— Je ne l'ai pas entendu..., répliqua la jeune fille.

A cette réponse, le vieillard reconnut le ton, l'accent et les gestes qui accusent une raison troublée.

— Enfant, dit-il alors, personne, sur la terre, ne connaît le malheur comme moi; les douleurs sont mes vassales; le condamné qui doit marcher à la mort, la jeune fille folle d'amour, le parricide, le fils qui ne peut soutenir la vue de la souffrance de son père, celui qui ne veut pas survivre à son déshonneur, la mère qui perd son enfant, l'homme près de commettre un crime, les soldats qui, sur le champ de bataille, appellent la mort quand leurs blessures sont incurables, enfin tout ce qui souffre et désire la mort la trouve en moi. Je suis le juge et l'exécuteur... Sans cesse je parcours les réceptacles de la misère, les prisons, les dégoûtants hospices des aliénés, les palais de l'opulence rassasiée, les lits de mort du crime, et il n'est donné à aucun homme de me tromper... Tu souffres, jeune fille?

En entendant ces sombres paroles, Marianine se sentit glacée de terreur : elle essaya de contempler, à la lueur argentée de la lune, l'être extraordinaire qui lui parlait, mais cet aspect ajouta à son épouvante. L'homme était d'une stature colossale, et ses formes massives étaient enveloppées d'un manteau de couleur carmélite. Quand elle rencontra le regard perçant de l'inconnu, la naïve Marianine laissa échapper un geste d'horreur; elle fit un mouvement pour fuir, mais elle se sentit retenue par la main froide et sèche du vieillard.

— Tu m'examines, dit-il, et mon aspect t'effraye; cependant, tel que tu me vois, le monde invisible est soumis à mes ordres; et tout ce que tu peux désirer, je le tiens en ma puissance. Jeune enfant, l'on accepte de moi sans rougir, parce que je remplace ce que l'homme appelle la Providence ou le hasard.

A mesure que Marianine écoutait l'étranger, sa voix singulière semblait chanter et devenait plus mélodieuse : le son de cet organe se glissait suave dans son oreille; le serpent qui jadis entretint la première femme dut parler comme cet être extraordinaire qui dirigeait tous les rayons de son regard sur le front blanc, pur et virginal de Marianine, en tenant toujours sa main dans les siennes.

— Écoute, enfant d'un jour, reprit-il, cherche à me connaître, tu trouveras en moi la puissance d'un dieu, et, pour te prouver mon pouvoir, je vais te dire en deux mots toute ton histoire.

Marianine tressaillit, une puissance magique la fit rester à côté du vieillard qui adoucissait l'éclat importun de ses yeux, et le proportionnait à la faiblesse de Marianine. Il garda toujours la main de la jeune fille, scruta son visage avec l'attention d'un médecin, examina tous ses traits, et enfin sa figure sévère exprima l'étonnement, et une maligne joie amena sur ses lèvres un sourire contraint.

Il semblait qu'il trouvât un objet vainement cherché depuis longtemps. Il donna à sa voix une expression paternelle et dit à celle qu'il voulait séduire :

— Pauvre enfant, je te plains!... tu aimes, et le sentiment que tu éprouves est ta première et sera ta dernière passion! tu n'es pas heureuse!... et, si tu as un père, une famille, la faim et la misère menacent leur vie sous tes yeux : tu es fière, tu as reçu une brillante éducation, tu souffres et tu cours à la mort, au suicide! Insensée!... La mort! tu ne la connais pas, et tu n'as pas encore vu comme moi beaucoup d'hommes à leur dernier soupir... Tous regrettent la vie, parce que la vie est *tout!*..

A ce mot le vieillard parut croître de dix pieds, son accent avait une force de conviction qui fit trembler Marianine; elle commença à revenir à elle et fut surprise de la justesse des conjectures du vieillard.

— Ah! reprit-il, ce n'est que quand la vie nous échappe que la cruelle vérité se fait entendre, et que tous les vains systèmes s'écroulent. Jeune fille, si tu en étais, au fond de la Seine, à ta dernière gorgée d'eau, à ta dernière pensée, tu regretterais qu'un bras vigoureux ne vînt pas te saisir...

Marianine, *charmée*, sentait en elle-même ses pensées funèbres se dissoudre comme un glaçon fondu par les feux du soleil. Elle dit au vieillard :

— Mais que faire?

— Vivre! répondit le Centenaire.

— Comment!... s'écria la jeune fille.

— Écoute-moi, dit le vieillard : Tu voulais mourir? regarde-toi *comme morte!*... (Marianine frémit.) Désormais tu n'existes plus, je m'empare de ton corps, et je te jure qu'il restera entre mes mains aussi pur que ton âme... *Tu m'appartiens donc!* viens ici quelquefois les soirs; je te comblerai de tout ce que la nature, le pouvoir, la richesse, ont de plus splendide. Tu seras reine, tu pourras épouser ton amant, le couronner, et... pour toute cette royale opulence, je n'exige d'autre récompense que de te voir quelquefois me demander la permission de vivre... Tu ne cours aucun danger avec moi, car tu avais à en courir, pauvre enfant!... (Ce mot fut dit avec une expression diabolique.) Nous sommes loin de tout secours, la sentinelle ne quitterait pas son poste, et, avant de laisser tes cris parvenir à des oreilles humaines, j'aurais accomplis tous mes desseins : quant à ma force, tiens!...

Aussitôt, sans qu'elle pût jeter un cri, il prit Marianine, et, la saisissant par la taille comme une poupée, jouet fragile, il posa ses jolis pieds sur la paume de sa main gauche; puis, l'élevant dans les airs, il tendit son bras, et, après avoir mis sa belle tête à douze pieds de terre, il replaça la jeune fille à l'endroit où il l'avait prise.

Marianine effrayée sentit son cœur se gonfler.

Le colosse avait déployé dans ses mouvements et dans ses paroles une ironie et une puissance qui rendirent Marianine muette; elle était en quelque sorte emportée par la pensée dans un monde surnaturel.

— Songe, reprit le vieillard, que mon regard tue un homme, que la force qui réside dans mon bras égale, dans sa mortelle promptitude, l'arme la plus tranchante; mais, tiens, vois ma tête chenue (et il lui montra son énorme tête qui s'abaissa par un mouvement d'une horrible lenteur), vois ce crâne vieilli; penses-tu qu'un centenaire ait des désirs?... qu'il puisse être redouté d'une jeune beauté? Va, jeune fille, verse tous tes chagrins dans l'abîme de mon cœur; il est fécond en consolations, et tu vois avec moi tout le cortége d'un bon père : la douceur, l'humanité, la tendresse; j'ai la main pleine, et je ne demande qu'à répandre les richesses dont je ne suis que le distributeur. Je parcours la terre et fais oublier les injures du sort, aussi implacable pour le crime que juste pour le malheur, terminant les misères incurables et guérissant toutes les plaies, rachetant les *effets d'une nécessité cruelle* par une multitude de bienfaits.

Cette voix, devenue par degrés douce et harmonieuse, portait dans l'âme de Marianine les idées les plus bizarres; elle restait à côté de cet homme avec un plaisir inexprimable, et elle admirait ce monument humain, en doutant de la réalité des objets qui frappaient sa vue. Elle croyait rêver. . . . .

. . . .

. . . .

— Songe, jeune fille, continuait l'auguste vieillard en qui Marianine croyait voir et entendre un barde, songe, disait-il, que les dieux de la terre punissent le parricide, et ton père se meurt peut-être; il t'accuse, il t'appelle! Quelle joie de revenir chargée d'or! de le voir, au milieu de l'abondance, savourer, sur le déclin de la vie, toutes les douceurs d'une existence heureuse! Il te pressera la main, t'embrassera et te dira : — O ma fille!

Marianine sentit des larmes couler sur ses joues à cette image à laquelle les gestes du vieillard donnaient une sorte de vie.

— Et pour tout cela je ne te demande que de venir quelquefois

revoir le pauvre Centenaire... Mon enfant, tu voulais mourir, ne vaudrait-il pas mieux mourir pour sauver ton père?

Cette horrible proposition n'épouvanta point Marianine. . . . .

. . . .

— Alors, s'écria le vieillard, je vais t'apporter ton salaire!.

Marianine recula d'horreur à ce mot; mais le vieillard poursuivit, en dirigeant l'éclair de ses regards et toute l'énergie de sa volonté sur le visage de la jeune fille :

— Jeune fille, je te comprends, car, lorsque je le veux ainsi, nulle pensée n'est sécrétée à mon insu par un cerveau humain; mais je t'ai assez donné de preuves de décrépitude et de jeunesse, de force et de débilité, de pouvoir et de faiblesse, pour changer tes idées à mon égard. La réunion de toutes les contradictions humaines, de tout ce qu'il a d'insolite, ne te suffit-elle pas? Est-ce en ma présence que les sentiments humains doivent se déployer? Que signifie ta honte devant celui qui retranche ce qui lui plaît de la vie de l'homme sans le faire mourir; qui dompte tous les maux; qui transporte une créature humaine à cent, à mille, à dix mille lieues, sans qu'elle sorte de sa place, sans qu'elle paraisse remuer? Tout m'obéit dans la nature, non pas en masse, mais en détail : j'en suis le maître, je ne dépends ni de la mort ni du temps, je les ai *vaincus!*... Regarde ce crâne vieilli? il a été réchauffé par un soleil plus vieux de quatre cents ans que celui qui t'a éclairée ce matin. Tu me croiras ange ou démon, peu m'importe; mais écoute bien ceci : tu accepterais de l'or d'un prince, pourquoi donc refuserais-tu l'immortel?...

A ce mot, Marianine, clouée à sa place par un invincible pouvoir, sentit sa mémoire, ses facultés, s'enfuir comme des ombres; elle tomba dans un état qui tenait le milieu entre le sommeil et la veille; les traits de son visage étaient devenus immobiles, ses yeux brillants étaient arrêtés sur la voûte céleste; et, lorsque le grand vieillard fut arrivé à la fin de son discours, elle crut entendre les accords des harpes divines. Elle voit (et cependant sa volonté expirante n'a plus la force de commander un seul mouvement à ses muscles), elle voit le vieillard disparaître par une marche tellement languissante, qu'on ne peut en donner l'idée que par celle d'une fumée qui se dissipe : les yeux de Marianine suivent cette ombre qui s'évanouit vers l'Observatoire, et bientôt elle n'aperçoit plus rien. . . . .

. . . .

Marianine entend sonner une heure; elle veut fuir, une force magique la retient, car elle se rappelle vaguement que le vieillard lui a dit :

— Attends-moi!...

Marianine pense, mais ses pensées suivent une direction imprimée par un mouvement qu'elle ignore : sa tête s'exalte et son extase dure un temps indéfini! Enfin, au milieu d'une profonde obscurité, elle aperçoit une masse lumineuse s'approcher lentement; bientôt elle distingue la tête du vieillard, et une voix lui crie :

— Ton père meurt... cours!...

Et le colosse disparait en disant :

— A demain! . . . .

. . . .

Un son extraordinaire a frappé l'oreille de la fille de Véryno.

Marianine, immobile, stupéfaite d'une scène qui semble appartenir au rêve, frotte, par un mouvement machinal, ses beaux yeux noirs fatigués; et, à la lueur de la lune, elle aperçoit briller la couleur de l'or à travers la toile grossière d'un sac.

— Mon père se meurt, dit-elle, pourquoi ne me vendrais-je pas pour le sauver?...

Cependant, les étonnantes paroles du vieillard revenant à sa mémoire, un effroi involontaire la fait frissonner. Elle ramassa le sac et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à le transporter sur la pierre, tant il était lourd.

Marianine contemplait ce trésor en se livrant à mille réflexions contradictoires; mais l'idée de rendre l'abondance à son père et d'entourer ses derniers pas dans la vie de toutes les splendeurs de la richesse l'emporta.

— Quand ce serait l'ennemi des hommes, un assassin..... pourvu qu'il ne me demande rien de déshonorant, qu'il n'attaque que *moi!*..... ne dois-je pas secourir mon père?...

A cette idée, elle souleva le sac trop pesant, en essayant de le mettre sur son épaule délicate..... des pas se font entendre, et la peur saisit la tremblante Marianine : elle dépose son or derrière la grosse pierre et se cache... On approche, on se dirige vers l'endroit où est Marianine : c'est une femme, elle s'assied et pleure.

— Il n'y a plus d'amis, dit-elle.

Et sa tête retombe sur sa poitrine.

A ces paroles, Marianine a reconnu Julie, elle se lève; Julie, effrayée, jette un cri, mais elle voit sa maîtresse pâle et les yeux égarés, qui, d'un geste délirant, lui montre, à la blanche clarté de la lune, le trésor pesant.

Les plus horribles idées se glissèrent dans l'âme de Julie... Elle regarde sa maîtresse d'un œil sec de désespoir; elle ne sait si elle doit admirer ou reculer de terreur, et, dans ce moment empreint du sombre cachet de la misère, de la faim et de l'horreur, Marianine s'écrie de sa douce voix :

— Julie, mon père aura du pain!...

Cette phrase fit revenir la servante à elle; elle jette sur sa maîtresse un regard observateur, et l'aspect de sa figure pâle, mais sublime d'innocence et de douleur, arrêta toutes les idées de Julie; elle en rougit comme d'un crime. Alors elles prennent silencieusement cette masse d'or, et la portent à pas lents en s'acheminant vers la demeure de Véryno. . . . .

. . . .

Le vieillard avait reçu d'une manière passive le dernier regard de sa fille : en proie à une horreur involontaire, il la suivit des yeux lorsqu'elle disparut, et ce coup d'œil, lentement funèbre, annonçait une douleur profonde... Véryno, sentant une faim dévorante, n'avait osé en parler à sa fille : il attendait la mort avec joie..... ses yeux s'affaiblissaient déjà : à peine s'il pouvait faire un mouvement.

— Elle ne revient pas!... murmurait-il.

Et il écoutait avec anxiété sonner les heures ralenties.

A onze heures le vieillard se leva et parcourut son appartement en fouillant partout, pour voir s'il ne s'y trouverait pas quelques débris du dernier repas pour assouvir sa faim.

— Elles n'ont rien laissé, dit-il, et je suis seul! Il est tard... si je meurs, qui me fermera les yeux?...

Il vit un morceau de pain desséché, et il essaya de le broyer. Enfin le malheureux vieillard, succombant d'inanition, tomba et ne put se relever.

— Ma fille! criait-il par instants, ma fille! tu m'as abandonné... Peut-être es-tu morte!... car ta maigreur et ton chagrin d'amour, tes douleurs, sont plus que suffisants... Marianine!... ma chère Marianine!...

A l'instant où le vieillard ne disait plus rien, et qu'un sombre désespoir s'était emparé de lui, Julie et Marianine entrèrent.

Cette dernière jette un cri de désespoir à l'aspect des cheveux blancs de son vieux père, qui brillaient sur le carreau; la lampe s'éteignait; il ne régnait plus qu'une lueur semblable par sa faiblesse au peu de vie qui restait au vieillard; rien ne manquait à cette scène d'horreur.

Marianine lève ses bras au ciel; Julie, épuisée, abandonne aussi le fardeau, et l'or roule et résonne sur le plancher.

Le vieillard se réveille, et, avant d'avoir vu tout cet or, il s'écrie :

— Ma fille... j'ai faim... je... meurs!...

Julie saisit une poignée de pièces d'or et s'échappe avec la rapidité de l'éclair, tandis que Marianine, les larmes aux yeux, soutenait son vieux père et le conduisait vers sa bergère. Là, son premier mot, fut :

— Marianine?...

Ce mot jeté après que Véryno eut contemplé ces flots d'or qui roulaient encore par la chambre fut une interrogation sublime. La voix de l'honneur parlait plus haut que celle de la faim.

La fière Marianine soutint le coup d'œil de son père et n'y répondit que par un sourire.

A cette *réponse*, le vieillard attire sa fille sur ses genoux débiles et dépose un baiser sur son front.

Julie revint avec des provisions de tout genre, et un festin splendide eut lieu. La servante et le vieillard mangèrent avec avidité; mais Marianine, préoccupée de la scène magique à laquelle elle devait cet or libérateur, mangea tristement. L'effroi régnait sur sa figure, et l'image du grand vieillard était sans cesse présente à sa mémoire.

— Quoi! se disait-elle, je ne m'appartiens plus!

Puis, ne pouvant croire à une aventure aussi singulière, elle cherchait à se rendre compte de cette vision.

— Ma fille, tu es triste, plus triste qu'hier, et cependant nous sommes dans l'abondance! Je présume que notre banquier nous aura remboursés?...

A cette parole, Marianine tressaillit de plaisir; cette interrogation fut pour elle un trait de lumière; elle projeta sur-le-champ de porter au mystérieux vieillard, en remboursement de la somme qu'il lui avait donnée, les créances que son père espérait recouvrer dans la liquidation de son banquier.

Alors Marianine participa à la joie de son père, et il n'y eut plus qu'une pensée qui l'attristât :

— Si je le voyais!... se disait-elle en songeant à Tullius.

Le repas fini, on compta la somme que Marianine venait d'apporter, et l'on y trouva trente-cinq mille francs.

Le lendemain, la première course de Julie fut d'aller racheter les deux tableaux.

Lorsque le soir arriva, Marianine s'achemina vers le Luxembourg. Dans la grande allée, elle trouva le vieillard qui se promenait à pas lents, et chacun s'arrêtait pour contempler ce géant : il était vêtu simplement, et n'avait plus son manteau; un chapeau de forme moderne couvrait son front et ses cheveux d'argent; des lunettes empêchaient de voir le filet de lumière qui s'échappait de ses yeux caves:

enfin il tenait sa main desséchée sur ses lèvres ; et, dans cette contenance méditative, il n'y avait plus que sa taille gigantesque et les énormes proportions de sa tête qui le distinguassent du reste des hommes.

— Ma fille, dit-il d'une voix douce mais sourde, je t'attendais...

Et il alla s'asseoir sur un banc. Marianine le suivit, entraînée par un sentiment de respect et de soumission qui s'empara d'elle aussitôt qu'elle fut à côté du vieillard ; en vain elle s'efforçait de repousser cette nouvelle disposition qui s'emparait de son âme par une gradation insensible et en même temps insurmontable.

Cette disposition s'accrut encore en elle lorsque le vieillard eut retenu pendant quelques instants la main de Marianine dans la sienne ; celle de l'étranger communiquait une froideur de glace. Marianine, n'osant retirer sa main, porta l'autre sur celle du vieillard, et la trouva d'une intolérable chaleur. Il semblait qu'entre cette main brûlante et celle de Marianine tout le froid d'un pôle s'était insinué par une couche aussi fine qu'une ligne géométrique.

— Jeune fille, dit le vieillard, quel est ton nom? car il est parmi les femmes une *amante* que je ne dois pas approcher.

— Je me nomme Euphrasie Masters, répondit Marianine, sans savoir que rien ne pouvait lui être plus funeste que de dissimuler son véritable nom.

En entendant celui d'Euphrasie, le vieillard fit un geste, et il découvrit ses lèvres et son menton. Comme le jour durait encore, Marianine fut stupéfaite en reconnaissant que le vieillard ressemblait à Béringheld d'une manière frappante.

Alors tout ce qu'elle avait entendu dire sur l'*esprit* de Sculdans le Centenaire lui revint dans la mémoire, et une certaine horreur dompta les sentiments qui la maîtrisaient. Ce combat interne la fit rester immobile et muette.

En ce moment, l'heure à laquelle on ferme les grilles arriva, et Marianine suivit machinalement le grand vieillard, qui l'entraîna vers la pierre où la veille il l'avait entretenue de choses si incohérentes et si bizarres.

— Monsieur, dit Marianine, vous m'avez obligée avec une bonté dont je ne saurais trop vous remercier ; mais, puisque vous paraissez si bienfaisant, je viens vous proposer un arrangement auquel vous ne pouvez guère refuser votre assentiment. Mon père est créancier d'une somme de trois cent mille francs, due par une célèbre maison de banque qui, dans ce moment, a rétabli ses affaires : je vous offre de prendre des valeurs pour une somme égale à celle que vous avez eu la générosité de nous prêter ; vous soulagerez par là le cœur de mon père et le mien ; nous sommes trop fiers pour recevoir, même d'un prince, à titre de don.

Le vieillard se prit à sourire et dit :

— C'est bien, mon enfant, je ne demande pas mieux...

A ces mots, Marianine, enchantée de pouvoir échapper à cet être magique, tira de son sein les papiers ; mais le vieillard, lançant à Marianine un regard profond, se saisit de sa main, et il lui dit :

— Ma fille, il est nuit, comment voulez-vous que je voie ces papiers?... Quoique le *Centenaire* ne ramasse jamais ce qui tombe de sa main, il consent à ce que le fleuve retourne vers sa source ; que son argent rentre dans son trésor. Mais viens dans mon palais, et, à la lueur d'une lampe immortelle, nous lirons ces caractères tracés par la main de ceux qui ne vivent qu'un jour. Ne veux-tu pas, jeune fille, toi qui désespères d'épouser celui que tu aimes, ne veux-tu pas le voir? Là, une lueur surnaturelle peut te le montrer, en quelque lieu qu'il soit. Tu entreras dans l'atmosphère pure de la pensée, tu parcourras le monde idéal, ce vaste réservoir d'où sortent les cauchemars et les *ombres* qui soulèvent les rideaux des agonisants, cet arsenal des incubes et des magiciens ; tu visiteras l'ombre qui n'est causée par aucune lueur, l'ombre qui n'a point de soleil!... tu verras au delà de l'étroit horizon de la vie ! tu te remueras sans te mouvoir ; et, l'univers n'étant plus pour toi qu'un lieu simple dépouillé de toutes ses formes, de ses circonstances de temps, de couleur, de substance, tu contempleras ton amant!... Cette vue ne dépend ni du temps, ni d'aucune circonstance dirimante. Les verrous d'une prison, les murs épais d'un fort, la distance des mers, tu franchiras tout, enfin tu le verras.

— Cela se pourrait-il! s'écria involontairement Marianine, prête à payer de sa vie le bonheur de revoir Béringheld.

Le vieillard se mit à sourire dédaigneusement, et ce sourire avait une telle force de conviction, que la jeune femme se sentit envahie par le plus violent désir qui jamais ait assailli le cœur d'une femme ; mais en ce moment tous les récits dont on la berça dans son enfance lui revinrent dans la mémoire, et elle dit au vieillard avec la naïveté la plus enfantine :

— On m'a dit que l'on court des dangers auprès de toi, que ta voix est comme celle d'une sirène pour ceux que tu charmes, et qu'elle épouvante le reste des hommes ; enfin, n'es-tu pas Béringheld-Sculdans, surnommé le Centenaire?... Es-tu corps ou esprit!... Que veux-tu de moi!...

— Silence, interrompit le vieillard, ne m'adresse point de questions.

En achevant ces mots, le vieillard tomba dans un silence profond : il prit la main de la jeune Marianine, et, la tenant dans les siennes pendant quelques minutes, il dirigea sur cette main tout le feu de ses yeux ; puis il s'éloigna lentement, après avoir dit à Marianine :

— Viens demain ; tu verras celui que tu aimes!...

Marianine reprit le chemin de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, en éprouvant un violent désir d'éclaircir ce mystère.

— Que risqué-je?... se disait-elle.

XXV

Vision de Marianine. — Béringheld à Paris. — Scène au café de Foi. — Toujours le Centenaire.

Le lendemain, Marianine pensa toute la journée au plaisir qu'elle aurait si l'inconnu pouvait lui montrer le général.

— Enfin, se dit-elle, ne dois-je pas aller lui rendre la somme que nous lui devons!...

Ce motif et l'espoir la décidèrent...

Aussitôt que la nuit fut venue, Marianine sortit et courut vers l'endroit où le vieillard la conduisait. Elle ne l'y trouva pas, et son désir s'augmenta singulièrement par cette attente ; elle éprouva tous les tourments de cette espèce de supplice de l'âme.

Enfin elle entendit le pas lourd du vieillard, elle aperçut indistinctement la vive lumière de ses yeux. Alors le vague soupçon d'un danger la fit tressaillir, et dès ce moment elle fut en proie à tous les vertiges de la peur.

Marianine sent ses deux mains prises dans les mains glacées du vieillard : elle essaye de se défendre, mais une puissance invincible, irrésistible, charge ses paupières d'un tel poids, qu'elles s'abaissent malgré elle.

Une sensation vive et douce inonda Marianine, une fois que, fatiguée d'un vain combat, elle se laissa aller au torrent... elle succombe...

Son cerveau, tranquille et rendu inhabile à donner le signal des sensations et à recevoir des idées, ne fait plus sentir son influence morale. La nuit règne sur l'existence de Marianine, et tout ce qui a vie en elle semble l'avoir abandonnée.

Pour rendre cet état, elle se servit d'une comparaison que nous emploierons à cause de sa justesse. Elle se trouvait, au dedans d'elle-même, dans la situation où l'on est lorsque l'on attend, dans une nuit profonde, les effets magiques de la fantasmagorie. On est dans une chambre, devant une toile tendue ; les yeux ont beau se fatiguer, ils n'aperçoivent rien ; mais bientôt une lueur faible illumine la toile sur laquelle vont se jouer de clairs et de bizarres fantômes qui grossiront, diminueront et s'évanouiront à la volonté du physicien.

Mais cette chambre est le cerveau de Marianine... Au bout d'un temps incertain, une clarté indéfinie commence à poindre dans sa nuit : cette lumière a le vague de celle des rêves... Enfin elle finit par devenir de plus en plus réelle et brillante ; et Marianine, sans bouger de sa place, se sent emportée avec une rapidité sans égale, et, au milieu de ces sensations de lumière et de voyage, elle aperçoit le vieillard qui ne la quitte pas : tantôt il s'évanouit, tantôt il reparaît à sa vue, et, quand elle ne l'aperçoit pas, elle le sent toujours à ses côtés.

Marianine ne put jamais préciser le temps de cette vision, puisque aucune circonstance humaine n'agissait plus sur elle ; mais il arriva un moment où elle perdit de vue le vieillard, et où elle n'eut plus que le spectacle suivant :

A travers un léger nuage diaphane, lumineux, et comparable à une gaze, elle *vit* une auberge ; cette auberge était sur le devant d'une rue ; elle *lut* au-dessus de la porte : *Vanard, aubergiste, loge à pied, à cheval ;* elle vit l'enseigne : *Au Soleil d'or ;* elle monta un escalier grossier et ouvrit elle-même la porte d'une chambre au premier, sans que personne lui adressât la parole, *car on ne la voyait pas : elle passait* au travers des corps solides sans qu'ils en parussent altérés en aucune sorte. En ouvrant la porte elle jeta un coup d'œil par une fenêtre sur une cour, et vit la berline du général Béringheld : elle vit les armes sur le panneau, et en entrant dans la chambre elle poussa un cri...

Elle voyait Tullius, qui ne se dérangea pas.

Alors Marianine, oubliant qu'elle était invisible, se mit à pleurer.

Béringheld était assis sur une chaise, devant une table grossière; il achevait d'écrire une lettre à son intendant. Marianine lit la lettre dans la pensée de Tullius : celui-ci ordonnait à son intendant de faire les plus actives recherches pour retrouver Marianine; il lui donnait des billets pour les ministres de la police, de l'intérieur et de la guerre, afin qu'il fût aidé dans ses recherches. Tout à coup Marianine entendit le bruit du canon.

Tullius l'entendit aussi; il se leva, et, se promenant à grands pas, il s'écria :

— Pauvre France! O mon pays!... au moins je t'aurai bien payé ma dette, car j'ai délaissé pour toi Marianine et son père...

— Tullius! s'écria Marianine, Tullius!...

Elle le serra dans ses bras, et Tullius marchait comme si rien ne le touchait.

Marianine couvrit son visage de ses pleurs! Il marchait toujours!... la jeune fille souffrait le martyre.

A ce moment, Lagloire entra et dit :

— Général, il faut partir, l'ennemi approche!...

Marianine, comme si la lampe de la fantasmagorie s'éteignait, tomba dans la plus profonde obscurité et ne vit plus rien.

Elle retomba dans le même état de vague qui l'avait saisie auparavant. Elle était passive comme le jouet qu'un enfant tourmente.

Elle resta longtemps dans cet état et ne se souvint dans la suite que d'avoir vu Béringheld, et de la promesse qu'elle fit au vieillard de venir dans quatre jours, à onze heures du soir, aux environs de l'Observatoire, à l'entrée d'une maison qui se trouvait au milieu d'un grand jardin encombré de ruines et de constructions inachevées. Elle aperçut vaguement et le chemin et l'entrée de ce bâtiment où elle promit de se rendre.

Il lui resta l'idée vague d'un combat très-rude qu'elle avait soutenu avant de promettre, mais le grand vieillard triompha. . . . . .

. . . .

Marianine s'était rendue dans la rue de l'Ouest, à dix heures du soir; le vieillard s'était trouvé à onze heures près d'elle, et à onze heures et demie elle cessa de nouveau d'exister.

Marianine se réveille en proie à des sentiments indéfinissables. Elle croit se trouver rue de l'Ouest à onze heures et demie du soir; il est *dix heures du matin!...* et elle est dans son lit, dans sa chambre, chez son père...

Elle ouvre les yeux bien péniblement : elle voit Julie et Véryno assis à son chevet.

L'espace de temps qui s'est écoulé entre onze heures et demie de la veille et dix heures du lendemain, est retranché de son existence, et elle n'en garde que deux souvenirs.

Elle a vu Béringheld, et elle a promis au vieillard de se rendre dans quatre jours à son palais. De plus, elle sent en elle-même une obligation solennelle de taire toutes ces circonstances.

A chaque instant de la journée elle voulut instruire son père, mais une puissance invincible retint sa langue captive.

— Tu as bien souffert, ma fille!... fut le premier mot de Véryno.

— Comment vous trouvez-vous ce matin, mademoiselle?... continua Julie.

— Que voulez-vous dire? leur répondit Marianine étonnée.

— Le médecin a cru que tu n'en reviendrais pas, dit son vieux père; tiens, regarde, Marianine...

La petite femme, au comble de la surprise, contempla son père, et vit ses yeux gonflés et encore rouges des pleurs qu'il avait versés. Elle se mit à rire, et ce rire franc et plein de jeunesse, de force et de santé, loin de rassurer le vieillard, l'épouvanta.

Il fit signe à Julie, et Julie de son côté tressaillit; ils crurent que Marianine devenait folle.

Enfin on lui apprit que le matin, vers une heure, elle était rentrée, les yeux fixes, la langue tellement glacée, qu'elle n'avait pas prononcé une parole, et que, sans répondre à toutes les questions qu'on lui fit, elle se coucha d'une manière machinale, et comme si elle eût été seule, quoique en présence de son père qu'elle ne voyait pas; qu'alarmé d'un pareil état on avait été chercher un médecin qui venait de s'en aller, après avoir prononcé qu'aucun secours humain ne pouvait la tirer d'un état dont il n'existait pas d'exemple dans les annales de la médecine; qu'à chaque fois que le médecin, Julie ou son père l'avaient touchée, elle murmurait sourdement un cri plaintif...

Marianine ne conçut rien à un pareil récit, et au grand étonnement de son père et de Julie, elle se leva et ne parut aucunement indisposée. . . . .

Béringheld et Lagloire se trouvaient en effet dans un village aux environs de Paris. Le général, apprenant les événements de Fontainebleau et l'abdication de Bonaparte, monta dans sa berline et se rendit à Paris.

Nous allons laisser le général Béringheld dans son hôtel, désolé de ne pas retrouver Marianine et son père, ayant envoyé en Suisse pour savoir où ils avaient passé pour revenir en France, etc. Nous abandonnerons aussi la tendre Marianine, qui ne cesse de penser à son amant, qui apprend par les journaux qu'il vient d'arriver à Paris, et qui jure de ne pas faire un seul pas pour aller à sa rencontre.

La fierté de Marianine s'était accrue pendant ses malheurs; cependant des larmes coulent sur ses joues quand elle pense à ce jour de joie et de bonheur, ce jour où elle revit Béringheld revenant d'Espagne.

— Je pouvais, disait-elle, aller au-devant de lui alors! j'étais dans un magnifique landau, fille d'un préfet, riche!... maintenant, je suis pauvre, fille d'un proscrit : c'est à lui de venir! . . . .

Un soir, au Palais-Royal, et dans un coin du café Foy, sept à huit personnes étaient réunies autour de deux tables de marbre sur lesquelles étaient éparses des tasses vides et des soucoupes dans lesquelles il restait quelques morceaux de sucre.

— Il est singulier, dit un petit homme en mettant dans sa poche les restes de son sucre, il est même étonnant que le gouvernement n'ait pas fait des recherches sur des choses aussi étonnantes : des faits semblables méritent son attention...

— Monsieur, répondit un homme de figure blême, il y a longtemps que cette science est connue, et tout ce que vous trouvez de si extraordinaire résulte de cette même science, qui demande des esprits capables de s'adonner tout entiers à la connaissance de la nature; mais il y a longtemps que, dans un de mes ouvrages, j'ai signalé ce qui vous étonne, et j'ai moi-même été témoin d'expériences curieuses.

Les cinq autres personnes hochèrent la tête en signe d'improbation, et la victoire demeura au petit homme incrédule, qui s'écria :

— Rêveries, mon cher monsieur; j'ai connu Mesmer et son baquet; mais il faut reléguer cela avec les magiciens du quinzième siècle, avec les faiseurs d'or potable, avec les alchimistes, l'astrologie judiciaire, et je ne sais combien de prétendues sciences dont les fripons abusent pour tromper d'honnêtes propriétaires.....

Et le petit homme, s'échauffant, continua :

— C'est comme les rose croix qui cherchaient le secret de la vie humaine...

A ces mots, un vieillard qui n'avait pas prononcé une seule parole depuis le commencement de la soirée parut prendre intérêt à la conversation. Il était placé dans l'angle même; comme il était assis sur un tabouret extrêmement bas, il dissimulait sa grande taille et semblait de niveau avec tous les autres; son chapeau était baissé sur ses yeux.

Quand il vint chercher une place, il ne fut pas remarqué au milieu de la foule dont le café était rempli; mais lorsqu'il s'assit, chacun des habitués du groupe l'examina en tâchant vainement de se rendre compte de l'ampleur extraordinaire de ses vêtements. Les vieillards se regardèrent comme pour se consulter; mais l'inconnu, le nez enseveli dans sa redingote, parut sommeiller après avoir pris un demi-bol de punch; alors on cessa de s'occuper de lui.

On commença par parler des derniers événements politiques, mais, la conversation s'épuisant, on en était venu à parler des progrès des sciences, et entre autres de la chimie, qui marchait de découverte en découverte.

— Y a-t-il, disait le petit rentier habillé de noir, y a-t-il un seul rose-croix, un seul faiseur d'or, un astrologue, un alchimiste, qui ait avancé d'une ligne le magnifique édifice des sciences humaines? et cependant combien d'honnêtes propriétaires et rentiers ont-ils abusés! ..

Le vieillard, arrêtant le bras de l'homme à figure pâle par un mouvement brusque, se tourna vers le petit rentier, et ces dispositions de la part de l'étranger silencieux attirèrent l'attention du cercle, qui devint muet et attentif.

— Monsieur, votre figure ronde annonce un propriétaire, et le peu de saillie des signes de votre visage indique que les sciences ne vous ont pas exclusivement occupé! Avouez que les soins et l'entendement de certains propriétaires, bourgeois de cette ville, qui n'ont pas été plus loin que Montargis, ne vont pas au delà de la conduite d'un procès pour le mur mitoyen de leur maison du Marais; car vous y demeurez, n'est-ce pas? et avant dix heures vous serez rentré.. Alors, mon cher monsieur, avouez qu'il est au moins inconsidéré pour ces sortes de gens de vouloir parler des sciences! ils barbotent dans cette vaste mer, et s'y trouvent comme un batelier d'eau douce dans la mer du Spitzberg, ou plutôt ils ressemblent à ce rat de la table, qui prenait une taupinée pour les Alpes

A ce début, aux accents de cette voix cassée, il y eut plusieurs savants qui vinrent se joindre au groupe des vieux habitués : plusieurs s'accoudèrent, et l'on écouta l'étranger sans faire attention aux gestes de mécontentement du petit propriétaire.

— Monsieur, vous avez parlé des rose-croix, ainsi que d'une science que l'on méprise en ce moment, et vous en avez parlé avec ce dédain des gens qui n'ont rien approfondi. Quant aux rose-croix... n'est-ce rien que de se hasarder dans une science qui a pour but de

rendre la vie de l'homme plus longue et presque éternelle? de rechercher ce qu'on nomme le *fluide vital?...*

Quelle gloire pour un homme de le découvrir, et, au moyen de certaines précautions, d'acquérir une vie aussi durable que le monde. Le voyez-vous thésauriser les sciences, ne perdre rien des découvertes particulières, poursuivant avec constance, sans cesse et toujours, des recherches sur la nature; s'emparant de tous les pouvoirs, parcourant tout le globe, le connaissant dans ses plus petits détails; devenant à lui seul les archives de la nature et de l'humanité; se dérobant à toutes les investigations en se réfugiant dans tous les pays; libre comme l'air, évitant les poursuites par une connaissance exacte des lieux, des souterrains sur lesquels les villes sont assises. Tantôt revêtant les haillons de la misère, et le lendemain prenant le titre d'une maison éteinte et voyageant dans une voiture magnifique; sauvant la vie des bons et laissant mourir les méchants. Un tel homme remplace le destin il est presque un dieu sur la terre!... Il a dans sa main tous les secrets de l'art de gouverner et les secrets de chaque Etat; il apprend enfin à quoi s'en tenir sur les religions, sur l'homme et sur les institutions... Il regarde les vains débats de cette terre comme du haut d'un nuage, il erre au milieu des vivants comme un soleil; enfin il traverse les siècles sans mourir.

A cette idée, le vieillard se haussa un peu, son chapeau se dérangea et les auditeurs commencèrent à chanceler en eux-mêmes; la main desséchée du vieillard faisait des mouvements significatifs qu'ils tremblaient d'interpréter.

— Croyez-vous, dit le colossal vieillard en se redressant, que les sacrifices coûtent pour une pareille existence, et, s'il faut en faire de cruels, qui de vous ne les oserait!....

A cette question, les auditeurs se sentirent en proie à une horreur indéfinissable.

— Et, si un homme a trouvé ce fluide vital, pensez-vous qu'il soit assez simple pour le dire?... Il en profitera dans le silence, il tâchera d'échapper aux regards des hommes d'un jour; il regardera couler le fleuve de leur vie, sans chercher à en faire un lac. Fontenelle me disait que s'il avait la main pleine de vérités, il la tiendrait fermée: il pensait juste... Ecoutez-moi, monsieur, dit-il au petit propriétaire, l'avant-dernier rose-croix vivait en 1550: c'était Alquefalher l'Arabe, le dernier grand-maître de l'ordre; il trouva le secret de la vie humaine dans le souterrain d'Aquila; mais il mourut pour n'avoir pas su ménager le feu de sa cornue. Depuis, que de pas a faits la science en marchant avec cette science que vous méprisez, et avec la vraie médecine!

A ces mots le vieillard s'arrêta, et, regardant l'assemblée étonnée, il fit le geste d'un homme qui s'aperçoit d'une faute qu'il commet et que son adversaire ne voit pas encore. Alors le vieillard se leva, sa taille gigantesque étonna tous les assistants. Le vieillard leur lança un coup d'œil qui les plongea dans une terreur involontaire. Puis il s'en alla lentement. Ceux qui purent être témoins de sa démarche conçurent l'idée de l'alliance bizarre de la vie et de la mort réunies dans un seul être.

Le Centenaire disparut comme une ombre, et l'étonnement le plus profond régna dans le café.......................

....

XXVI

Le général à la poursuite de son ancêtre. — Il fait la police au café. — Fierté de Marianine. — Le jour fatal arrive.

Au milieu des grands événements dont, à cette époque, Paris était le théâtre, cette aventure du café de Foy ne fut presque pas répandue, et par conséquent elle ne fit pas grande sensation. Ceux qui la racontèrent furent bafoués par ceux qui l'écoutèrent, et bientôt les premiers craignirent de s'être laissé tromper par leurs yeux et par leurs oreilles.

Cependant cette aventure parvint jusqu'au général Béringheld. Il était alors livré à des recherches très-actives pour découvrir Marianine, et cette occupation l'absorbait tout entier; le souvenir du vieillard cédait à celui d'une amie si tendre et si dévouée.

On sait que chez Béringheld aucun sentiment ne régnait à demi, et depuis qu'après quatorze ans d'absence Marianine était venue à sa rencontre et qu'il l'avait trouvée fidèle, toutes ses pensées volaient au-devant de cette charmante fille.

Si les dangers de la France, l'agitation des combats, les peines d'une captivité assez longue et la lutte sanglante dans laquelle la France venait de succomber, l'empêchèrent de voir Marianine et de secourir son père dans sa chute, il ne les avait jamais oubliés; et, lorsque après deux ans d'absence forcée il revit son hôtel, sa première pensée fut à Marianine.

Il parcourut tous les ministères, et questionna l'acquéreur de l'hôtel; il envoya Lagloire en Suisse: tout fut inutile, les recherches furent vaines, et le désespoir du général n'eut point de bornes.

Tullius était depuis deux jours rentré à Paris pour toujours, ayant donné sa démission et quitté pour jamais la cour, lorsque, le lendemain de son arrivée, il entendit parler de la scène du café de Foy.

Un moment il ne pensa plus à Marianine; il quitta le salon où il se trouvait, et s'en alla sur-le-champ au Palais-Royal, comptant trouver un des témoins oculaires et peut-être revoir l'homme qui l'occupait depuis le commencement de sa vie, et qui voltigeait comme une ombre autour de lui.

Au moment où le général arriva près d'un groupe, un homme que l'on écoutait avec attention leva la tête et fut frappé de stupeur; il s'arrête et s'écrie:

— Le voici!.

Le général reste immobile et attend que l'effarouchement du cercle se soit calmé: un murmure prolongé régnait toujours et quelques personnes disaient:

— Pourquoi ne pas l'arrêter?...

— Messieurs, dit le général en s'asseyant, je vois, d'après votre étonnement, que vous parlez précisément d'un homme sur lequel je viens chercher ici des renseignements, puisqu'on dit qu'il a paru ici. Cet homme me ressemble.

L'orateur fit un geste d'assentiment.

— Mais, messieurs, ce ne peut être moi, car je suis le général Béringheld... Chacun s'inclina.

Que je ne vous dérange pas, et continuez, je vous prie.

— Monsieur le général, dit l'orateur, l'homme à qui vous ressemblez est venu hier ici pour la seconde fois; je vous raconterai plus tard ce qui se passa lors de sa première apparition, je vais reprendre mon récit et finir pour ces messieurs:

— Hier, on parlait donc des Bourbons, et entre autres d'Henri IV et de son règne... Un homme décoré du cordon rouge se trouvait là (et il désigna le coin où l'inconnu s'était placé); ses vêtements annonçaient un homme de l'ancienne cour; il portait des lunettes vertes et s'enveloppait dans une vaste redingote. Un avocat, qui s'entend assez en finances, parla de Sully, et, comparant ce grand homme à nos ministres modernes, il exaltait l'affabilité et les talents du vieux ministre huguenot. Mais le vieillard, l'arrêtant au milieu de son discours, lui dit: « Sully, affable!... Jeune homme, si vous avez connu la porte d'une prison, vous pouvez avoir une idée de l'affabilité de Sully: c'était l'homme le plus hautain de son temps, et il n'y avait pas de grand à la cour qui ne conspirât contre lui. Je l'ai vu bien près d'être disgracié... »

A ce mot, vous jugez quelle fut notre surprise: nous crûmes que sa tête se dérangeait; mais son air de profonde conviction nous fit persister dans notre première opinion. Alors le jeune avocat continua la conversation, en excitant le vieillard qui nous raconta des anecdotes des temps les plus reculés. Il parlait quelquefois à la première personne, en se mêlant comme acteur. Il avait soigné François I[er] et Charles IX... enfin, les choses les plus curieuses, racontées avec esprit et originalité, sortirent de sa large bouche. Mais bientôt un habitué dont je ne sais pas le nom, venant s'asseoir à notre groupe, parut frappé d'étonnement et nous dit que cet étrange personnage était l'homme dont on parlait. En entendant sonner dix heures, le vieillard se leva et nous étonna tous par sa taille colossale!... mais ce qui nous surprit encore bien plus, ce fut, lorsqu'il ôta ses lunettes vertes, le regard infernal qu'il nous lança.

— Je le connais, dit Béringheld, et je sais ce que vous voulez exprimer...

A ces mots, chacun regarda le général avec étonnement; mais l'intrépide discoureur continua:

— Le jeune avocat se mit à la poursuite de ce cadavre ambulant. J'ai revu le jeune homme ce matin: le vieillard est monté dans une voiture de place, l'avocat suivit en cabriolet. Le vieillard s'est arrêté dans la rue de l'Ouest, contre le Luxembourg; le jeune homme se fit descendre un peu plus loin, pour examiner ce que deviendrait cet étrange personnage. Alors il le vit se diriger vers l'Observatoire, à l'extrémité de la rue: à l'endroit le plus désert, il aperçut une jeune femme d'une trentaine d'années qui attendait.

— Ah! la malheureuse! s'écria le général, que je la plains!

L'horreur qui parut sur le visage de Béringheld frappa tout le monde.

— Tout à coup, continua l'orateur, le vieillard se retourna, et, regardant autour de lui, il aperçut le jeune homme qui se trouvait à dix pas de lui... En un clin d'œil il fut auprès de l'avocat..... Mais le jeune homme, telle supplication que j'aie pu lui faire, n'a jamais voulu m'en dire davantage: il paraît qu'alors le vieillard l'a forcé de

retourner sur ses pas. Par quel moyen?... je l'ignore; ce que je puis dire, c'est que, plus j'ai pressé l'avocat, plus une certaine terreur se peignait sur son visage, et il m'a dit en me quittant : — Mon ami, ce que je puis vous conseiller pour votre tranquillité, c'est de ne pas parler de ce vieillard; et, lorsque vous le rencontrerez, s'il est à gauche, prenez à droite, et, si vous êtes en face, gardez-vous bien de le heurter!... Décidément la police et le gouvernement devraient avoir l'œil sur un homme qui paraît si extraordinaire et qui peut être dangereux.

— La police, reprit un petit homme sec avec un ton de suffisance qui le trahissait, la police en sait plus que vous ne pensez sur cette affaire.

— Oui, ajouta le général, car si monsieur est employé dans cette partie, il doit se rappeler que l'ordre d'arrêter cet inconnu fut donné il y a environ deux ans...

Le petit homme sec regarda Béringheld avec étonnement, et comme un simple franc-maçon qui rencontre un officier du *Grand-Orient;* le général ne répondit à ce regard que par le coup d'œil foudroyant du mépris.

— Je conçois, dit-il, que vous écoutiez ceci avec plaisir... vous seriez charmé de saisir ce vieillard; mais apprenez que par la seule force de son bras il tuerait trois hommes comme vous.

Le petit homme sec, ayant entendu que celui qui parlait était le général comte de Béringheld, se retira sans souffler mot.

Le général se retira tout pensif et revint à son hôtel. Il fit rappeler sur-le-champ Lagloire.

Le vieux soldat parut aussitôt devant son général, en tenant respectueusement sa main collée sur le bord de son bonnet de police.

— Présent, mon général!...

— Lagloire, dit Béringheld, tu dois te souvenir de ce grand vieillard que nous vîmes, il y a quatre ans, sur la route de Bordeaux?

— Si je m'en souviens, général! à l'article de la mort je verrais encore cet œil et ce crâne, brillants comme un fusil de munition.

— Eh bien, Butmel, il est en ce moment à Paris, dans le quartier du Luxembourg, à côté de l'Observatoire; il rôde dans ce pays-là, et tu dois me le découvrir.

— Si c'est la consigne, général, on la suivra; l'ennemi sera poursuivi, battu, pris et enfoncé.

— Mais, Lagloire, pas de violence; emploie la ruse, et, comme tu pourras avoir besoin d'argent, tiens!...

Le général indiqua au vieux soldat son secrétaire ouvert.

— Tu auras soin, dit en souriant Tullius, de rafraîchir ton quartier général.

— Si c'est aussi la consigne, répondit Lagloire en riant, on la suivra!...

— Ne reviens pas, ajouta Béringheld, sans m'avoir trouvé sa demeure, le nom d'une jeune fille qu'il doit séduire en ce moment; et, si tu réussis, demain matin nous chercherons sept ou huit de mes anciens grenadiers.

— S'il en reste! dit tristement Lagloire; mon général oublie que dans notre dernière heure de conversation avec les Russes il y en a beaucoup à qui la parole a manqué. Où sont-ils?... Dieu le sait!...

Et le sergent leva les yeux au plafond avec un geste plein d'une mélancolie brusque qui émut le général.

Le sergent retroussa sa moustache, s'en alla lentement, et laissa le général en proie à une foule de réflexions. . . . .
. . . .
. . . .

Les événements politiques qui venaient d'avoir lieu permirent à Véryno de reprendre son véritable nom et de songer à réclamer de ses nombreux amis les moyens de sortir de son état d'abandon.

Le premier auquel le vieillard pensa fut le général Béringheld.

A ce nom, Marianine arrêta son père.

— Y pensez-vous, mon père; pouvons-nous aller solliciter Tullius, lorsque avant de partir il jura de m'épouser? ce serait une démarche trop humiliante et pour vous et pour moi!... C'est au général à venir nous chercher dans notre asile, et je suis certaine qu'il ne nous a pas oubliés.

— Ma fille, ton observation serait vraie si tu m'accompagnais, je le conçois; mais rien n'est plus naturel que j'aille le revoir... Comment veux-tu qu'il trouve notre demeure, lorsque j'ai changé de nom et que je suis dans un quartier perdu? Telle bonne volonté qu'il ait, peut-il deviner notre logement dans une ville comme Paris?

— Eh bien, mon père, je préfère rester dans cette demeure le reste de ma vie, que de vous voir aller, en cheveux blancs, chez celui qui devait porter le nom de votre fils. O mon père! je vous en supplie, attendez... peut-être demain, bientôt, vous serez en position de vous satisfaire; ne chagrinez pas Marianine!... votre fille!...

Le vieillard céda. Il promit de ne pas revoir Béringheld, et Marianine, après cette légère discussion, retomba dans la noire mélancolie qui s'était emparée d'elle depuis trois jours.

Elle devait, le lendemain, se rendre chez le vieillard, et le vague soupçon de quelque danger s'était emparé d'elle, sans que cette pensée pût triompher de sa répugnance et l'empêcher de se trouver au rendez-vous. Une force invincible l'y contraignait; mille raisons la décidaient à s'y rendre : la curiosité, le désir de restituer au vieillard la somme qu'elle lui devait, l'espoir de revoir encore Béringheld par le pouvoir de cet être magique, et alors de lire dans l'âme de Tullius et de s'assurer qu'il pensait encore à l'épouser, ce qui la déciderait à accompagner son père à l'hôtel du général.

Cependant la tristesse qui s'était emparée de Marianine depuis la nuit où elle avait rencontré le vieillard pour la première fois n'échappait pas plus à Julie que les courses de sa maîtresse.

Julie, au milieu de mille qualités, avait un défaut : elle était curieuse, et le lendemain de la soirée pendant laquelle Marianine promit au vieillard d'aller à son palais, Julie parcourut tout le quartier, et apprit que Marianine s'était rendue au Luxembourg et avait suivi un vieillard trop facile à reconnaître pour qu'on n'en ait pas fait à Julie une exacte description.

Julie crut que Marianine retournerait chaque soir; elle fut bien trompée en voyant sa maîtresse rester au logis pendant trois jours. La mélancolie, l'air taciturne de Marianine, inquiétèrent alors bien vivement Julie.

Enfin le jour où Marianine devait se rendre à la maison du vieillard arriva. En faisant sa toilette, elle se regarda tristement dans la glace, et soupira en voyant combien sa belle figure était altérée.

On remarquait encore cependant son expression qui perçait à travers les marques de sa douleur; l'âme grande et méditative de la chasseresse des Alpes répandait un lustre sur ce visage flétri.

— Puis-je souhaiter qu'il me voie!... s'écria-t-elle.

Et elle versa quelques larmes.

Julie habilla sa maîtresse en silence.

— Mademoiselle, aurez-vous besoin de moi dans l'après-dîner?

— Oh! Julie, je n'aurai bientôt plus besoin de personne! tu pourras sortir si cela te fait plaisir; je sortirai de mon côté...

Julie méditait déjà le dessein d'aller trouver le général Béringheld et de l'instruire de l'état de la fière et tendre Marianine.

XXVII

Marianine fait ses adieux. — Julie va chez le général. — Pressentiment de Marianine. — Elle arrive chez le Centenaire.

Cette journée fut marquée au coin de la tristesse la plus profonde. Marianine brodait à côté de son vieux père, et à chaque instant elle regardait la pendule avec un effroi visible : il lui semblait que sa vie arrivait à son terme, et la marche rapide de l'aiguille la faisait frémir.

Véryno contemplait sa fille avec plaisir, mais on voyait facilement sur sa figure une certaine inquiétude, et il laissait percer le désir d'être seul.

En effet, le bon vieillard avait bien promis à Marianine de ne pas aller chez le général, mais il ne s'était pas engagé à ne pas lui écrire pour l'informer de sa demeure; et la présence de sa fille le gênait, car elle ne manquerait pas de désapprouver cette ruse.

Le soir arriva au milieu d'un combat perpétuel d'interrogations et de prétextes que le vieillard trouvait, et que la pâle et rêveuse Marianine repoussait adroitement.

A mesure que l'heure avançait, le malaise de la jeune femme devenait plus inquiétant.

Elle appela Julie, et s'en alla avec elle dans sa chambre.

— Julie, dit-elle, si je ne reviens pas ce soir, je vous autorise à aller chez le comte Béringheld; ma fille, ajouta-t-elle en pleurant, pour lui prouver combien je l'aimais, tu n'auras qu'à raconter ma vie : depuis deux ans, il ne s'est pas écoulé une minute pendant laquelle son souvenir ne se soit mêlé à toutes mes pensées. Au surplus, tu lui remettras cette lettre... si je ne reviens pas, ajouta Marianine, qui semblait contenir la mort dans son sein... Adieu, Julie!

La fidèle servante embrassa sa maîtresse en pleurant, mais elle se promettait bien en elle-même de ne pas attendre que sa maîtresse

fût sortie pour courir chez le général et sauver par là Marianine, à qui elle soupçonna le dessein de mourir.

Julie s'enfuyait lorsqu'elle se sentit arrêtée sur l'escalier par Véryno, qui guettait le passage de la servante.

— Tiens, Julie, dit le vieillard, prends cet argent, monte en voiture, et cours chez le général Béringheld; tu lui présenteras cette lettre, et je ne doute pas qu'il ne vienne ici sur-le-champ. Ma fille se meurt, et je ne puis souffrir plus longtemps le spectacle de ses souffrances... Va, ma Julie, et que le ciel nous soit favorable! Emploie tous les moyens possibles pour parvenir au général; mais, s'il n'y était pas véritablement, laisse la lettre à son vieux soldat, et prie-le, au nom de Véryno, de la remettre lui-même au général.

Julie s'éloigna rapidement.

Véryno rentra, et sa fille, après un moment de silence, vint s'asseoir à ses côtés, et préluda à ses adieux par mille petits soins dont il ne pouvait deviner le motif, mais qui l'étonnèrent par le mélange de regret, de plaisir et de mélancolie qu'il crut y remarquer.

L'incertitude qui en résultait dans l'esprit de Véryno, la crainte que Marianine ressentait, répandirent sur cet instant quelque chose d'indéfinissable.

— Adieu, mon père!...

Véryno tressaillit involontairement : il jeta un regard inquiet sur sa fille.

— Et pourquoi sortir, Marianine?... tu vas me laisser seul!...

— Je le laisse peut-être seul pour toujours! se dit en elle-même la tremblante Marianine.

Et cette réflexion la fit rester silencieuse.

— Tu ne réponds pas?...

Elle n'entendit même pas la demande de son vieux père étonné de la fixité de ses yeux.

— Ma fille!... qu'as-tu donc?... répéta-t-il.

— Je n'ai rien, mon père, dit-elle avec un geste déchirant, et sans remuer ses yeux attachés sur un objet imaginaire; mais, vois-tu, il ne m'épousera jamais, et la tombe m'appelle... Oui! *il le faut*... D'ailleurs, mon père, j'ai promis!...

Le vieillard, stupéfait, écoutait sa fille en silence et ne comprenait rien aux discours égarés de la pauvre Marianine. Elle pressentait qu'elle allait au-devant de la mort, et ce pressentiment répandait dans son âme une vague mélancolie; et, malgré ce soupçon, elle se sentait dominée par une force surnaturelle qui l'entraînait auprès du vieillard.

Elle se disait :

— Je vais mourir, je vais abandonner Béringheld que j'aime, et que je crois fidèle; *mais il faut que j'aille* à ce souterrain que j'ai entrevu.. Mon père ne peut vivre sans moi; ma mort le tuera... mais *il faut*; oh! oui, il le faut. J'aperçois une vie de volupté, de bonheur, décorée de tout ce que le luxe, l'opulence, la richesse, les honneurs et l'art de faire des heureux ont de plus brillant et de plus enchanteur... Je vois une tombe noire, profonde et silencieuse... *il faut* que je m'y précipite.

— Mais, ma fille, disait Véryno, que veux-tu dire et quelle est cette mystérieuse nécessité dont tu me parles?

— Adieu, mon père, adieu...

— Marianine, tu reviendras bientôt, ne me laisse pas seul longtemps; promets-le-moi!...

— Oui, mon père, adieu.

Et elle l'embrassa avec un délire d'amour filial qui aurait dû éclairer Véryno.

Il suivit sa fille de l'œil, l'accompagna jusque dans la rue, et ne remonta que lorsqu'il ne la vit plus . . . .
. . . .

Une fois qu'elle eut disparu, une horrible terreur s'empara de ce père désolé. . . . .

Marianine marche et se débat contre une volonté qui n'est pas la sienne, mais ses détours et ses hésitations n'aboutissent qu'à lui faire reprendre le chemin qu'elle a vu idéalement et vers lequel un souvenir vague la conduit. Elle regarde le ciel que la nuit envahit; elle dit adieu à tout ce qu'elle voit, mais elle marche toujours; son cœur est déjà mort et ses idées n'ont plus de force que pour lui désigner ses derniers pas.

— Non, dit-elle, je veux résister et m'arrêter dans mon chemin!...

Elle s'assit sur une pierre, car elle était plus fatiguée que si elle eût fait une route longue.

Après une méditation profonde, elle se leva en disant : *J'ai promis!* et elle se remit en marche en murmurant doucement contre sa destinée.

Il existait jadis derrière l'Observatoire un terrain assez vaste; il formait un jardin : depuis l'on a bâti sur cet emplacement.

Les arbres et les plantes de ce jardin croissaient en liberté et n'offraient aucun indice de culture. Ce jardin était encombré d'une multitude de ruines et de démolitions : d'énormes pierres de taille gisaient et annonçaient, par leur teinte noirâtre et les mousses qui les couvraient, que les constructions vastes qu'elles devaient former n'avaient encore existé que sur le plan de l'architecte.

Les bâtiments dont ces ruines étaient entourées y projetaient de grandes ombres, et les arbres dont les branches s'étendaient sans direction redoublaient l'obscurité de ce lieu, dont la porte, autre ruine, restait ouverte et laissait le champ libre à la curiosité et à la convoitise des voleurs.

Au bout du jardin s'élevait un porche dégradé formé par des arceaux de brique, enfin deux ou trois fenêtres fermées par des persiennes brisées paraissaient indiquer que cette demeure singulière était habitée.

Parfois les voisins avaient vu un vieillard sortir de ce bâtiment ruiné, et sa tête blanchie errer au milieu de ces décombres, mais c'était par ouï dire, et depuis 1791 on ne l'apercevait plus. On ne regardait cet enclos que par hasard, et l'on traita de folle une femme de chambre qui prétendait avoir revu le vieillard dernièrement dans l'enclos même.

Cette femme de chambre s'appuya du témoignage d'un cocher d'une maison voisine, qui soutint la vérité de l'assertion de la femme de chambre.

Les plaisants répondirent qu'ils n'avaient pas toujours dû voir bien clair, et que leur imagination faisait tous les frais de cette histoire.

C'était vers cet endroit que Marianine s'acheminait; bientôt elle y parvint, et s'arrêta de nouveau lorsqu'elle se trouva au milieu de cet ensemble imposant. Elle s'assit sur une pierre, et si quelqu'un avait pu la voir, à la nuit, la tête penchée, le regard fixe, la figure pâle comme le reflet de la lune, il aurait cru avoir aperçu l'*Innocence* pleurant sur les malheurs de la terre, avant d'y faire son dernier pas...

Elle regrette peu son séjour, mais elle y jette un dernier coup d'œil...

XXVIII

Récit de la campagne de Lagloire. — Julie instruit le général. — Béringheld découvre le danger de Marianine.

Pendant que Marianine courait à la mort, le général attendait avec impatience le retour de son vieux soldat. Il tressaillait à chaque fois que résonnait le lourd marteau de la porte de l'hôtel; et, lorsque le général accouru à la croisée, ne reconnaissait pas Lagloire, il revenait s'asseoir en laissant échapper un geste de dépit.

Il était neuf heures du soir lorsqu'il entendit les pas pesants de son vieux soldat. Il court lui-même ouvrir la porte au grenadier qui secouait sa pipe dans la cheminée du salon.

— Allons donc, Lagloire!... allons donc!...

— Voyez-vous, mon général, le respect veut que j'éteigne...

— Eh! fume tant que tu voudras, mais, si tu as appris quelque chose, raconte-le-moi au plus tôt!...

Lagloire murmura tout bas :

— Il est bon là, le général, de vouloir que je fume devant lui! et le respect donc!...

Il déposa sa pipe et suivit Béringheld en retroussant sa moustache.

— Assieds-toi, Lagloire!... allons!...

— Non, général, cela ne se peut pas non plus...

Et l'obstiné Lagloire resta debout.

— Allons, allons, dépêche-toi, sieds-toi! Lagloire fit un mouvement. Ne te sieds pas, fais ce que tu voudras, mais plus de préambule, et dis-moi tout.

— Général, je me suis rendu au Luxembourg, selon la consigne : j'ai demandé dans tous les bouchons avoisinants si l'on voyait passer un certain vieillard que j'ai dépeint de mon mieux, et personne n'a pu me donner de réponse satisfaisante... *Pour lors*, j'ai fait volte-face, et j'ai changé de batterie ; je me suis mis en sentinelle, et j'ai monté une garde autour de l'Observatoire.

Hier au soir, j'ai vu le vieillard sortir de sa caserne, et je l'ai suivi jusque dans le Luxembourg : *pour lors*, en apercevant des bourgeois qui se le montraient et chuchotaient, je me suis mêlé, sans faire semblant de rien, à leurs groupes, en leur montrant ma décoration, afin de n'être pas pris pour une mouche. *Pour lors*, général, j'ai trouvé une vieille perruque qui m'a donné quelques renseignements sur notre *oiseau*. Il paraît qu'il n'y a guère que quinze jours qu'on l'a vu dans le quartier : et la surveille une jeune personne était venue le trouver dans la grande allée du Luxembourg où mon *vieux pékin* l'avait aperçue. J'ai demandé le nom de la jeune fille, mais... néant.

Elle est pâle, grande, maigre, elle a des yeux brillants comme une platine neuve ; le front large et blanc ; les cheveux noirs comme une giberne bien luisante, et, du reste, elle promène quelquefois son vieux père... Cette jeune fille, m'a dit ma vieille perruque de chiendent, est malheureuse, et il est aisé de voir qu'elle souffre du cœur. . . . .

. . . .

A ces mots, le général pensa à Marianine, et il n'écouta plus Lagloire qui, s'apercevant de la rêverie de son général, s'arrêta comme s'il eût entendu : Halte.

— Fort bien Lagloire... continue.

— Alors, général, j'ai offert à ce vieux papa d'aller boire une goutte, mais il m'a refusé net : *pour lors*, j'ai fait un demi-tour à gauche et j'ai regagné le poste.

— Quel poste ?...

— Un petit cabaret d'où l'on peut voir ce qui se passe dans la rue où est l'entrée du jardin de notre vieux *Sempiternel*. J'ai poussé une reconnaissance sur le terrain : je n'y ai vu qu'une vieille masure qui ne tiendrait pas contre un coup de fusil, et auprès un amas de pierres, comme si l'on avait ruiné une fortification.

Pour lors, je suis revenu au quartier général, et, lorsqu'il a fait nuit, que le vieillard fut rentré dans son fort, je l'ai suivi en tirailleur, manœuvrant à travers les pierres, les ronces et les arbres. Le bonhomme est rentré dans sa coquille, je l'ai suivi... Ici, général, commence la magie : le nid était vide, et j'ai eu beau parcourir la petite maison, je n'y ai trouvé que des appartements en ruine, des portes ouvertes, et pas de vieillard. Cependant, général, foi de sergent de grenadiers, je l'ai vu entrer.

— Allons, Lagloire, mes chevaux, et courons à cette maison...

— Un instant, général !... j'ai encore un petit renseignement... Je revenais ce matin par le faubourg Saint-Jacques, lorsque je rencontrai un ancien camarade.

Pour lors, nous renouvelâmes connaissance en mettant un petit brin d'eau-de-vie en tiers, lorsque la marchande s'écria :

— Tiens, voilà cette jeune personne !...

Aussitôt la mère et la fille sautèrent sur le pas de la porte et ne rentrèrent qu'en se disant :

— Et elle y va toute seule...

Pour lors, je dis :

— Qu'est-ce que c'est donc que cela, la mère ?

— Oh ! dit-elle, c'est une jeune personne, c'est-à-dire, elle a bien trente ans, et elle a une histoire sur son compte, parce qu'elle est revenue à la nuit chez elle, qu'elle ne croyait pas y être..... et M. Flairault, le clerc du commissaire de police, a dit à ma fille que cette jeunesse voyait un vieillard qui semble ne pas vivre et que l'on allait pincer. Cela a étonné dans le quartier, parce que, depuis qu'elle est ici, elle a paru bien honnête, et, voyez-vous...

Pour lors, général, je me suis fait indiquer la demeure du clerc du commissaire, et, muni de la recommandation de mademoiselle Paméla Balichet, la fille de la grosse marchande, j'ai attendu le clerc jusqu'à ce soir qu'il est revenu. Après quelques petits préambules et une *syllabe monétaire*, dit Lagloire en faisant le geste de compter de l'argent, il m'a déclaré à voix basse que cette jeune fille demeurait rue Saint-Jacques, n° 509, et que son père avait été autrefois proscrit, à cause d'une conspiration du temps du règne du *petit tondu*.

— Lagloire, c'est elle !... Grand Dieu ! c'est lui ! ..

— Qui, général ?

— Marianine, Véryno !...

Et le général Béringheld se leva précipitamment. — Non, mon général : il se nomme Master et la jeune fille Euphrasie ; ce ne sont pas eux. *Pour lors*, je suis revenu.



Le Luxembourg.

Le général tomba dans la rêverie et n'en sortit qu'en s'écriant :

— N'importe, Lagloire, courons ! il faut sauver cette victime !

— Et laquelle, général ?

— Va, Lagloire, cours ! dis qu'on mette les chevaux noirs, prends ton sabre et courons...

A peine Lagloire était-il sorti que le concierge frappa trois petits coups à la porte de la chambre où le général se promenait à grands pas, et il parut bientôt.

— Monsieur le comte, une jeune fille veut absolument vous parler à vous-même.

Béringheld, croyant que c'est Marianine, renverse le concierge et

s'échappe .. Il vole à travers les appartements et les escaliers, et arrive à la porte. Il aperçoit Julie et ne la reconnaît pas. Une pâleur mortelle se répandit sur son visage quand il vit son erreur, et il se retourna sans rien dire. Julie courut auprès de lui.

— Monsieur, c'est à l'insu de ma maîtresse que je viens vous trouver; mais mademoiselle n'a pas longtemps à vivre, si vous ne la revoyez pas. M. Véryno.....

A peine ce mot fut-il prononcé que Béringheld regarde la femme de chambre et s'écrie :

— Eh quoi ! c'est vous, Julie !...

Il lui semblait déjà voir Marianine.

L'accent qui présida à cette simple phrase était celui du bonheur.

— Où est Marianine?... où est-elle?... dites!...

— Hélas! monsieur le comte, elle est bien mal, elle m'a donné une lettre pour vous, en cas qu'elle ne revienne pas ce soir; mais je n'ai pas attendu... j'ai dans l'idée...

— Donne !...

Et le général se saisit de la lettre de Véryno. Il la décachète, et, reconnaissant l'écriture de son vieil ami, il tend la main à Julie pour lui demander la lettre de Marianne, que Julie voulait encore retenir.

Lettre de Marianine à Béringheld.

« Adieu, Tullius, je t'ai chéri jusqu'à mon dernier soupir; ma dernière parole et mon dernier souffle furent pour toi ! je puis te le dire maintenant .... Heureuse si j'avais pu te voir et jouir de ta vue, expirer dans tes bras et te prouver que mes serments ne furent pas vains. Je trace ces caractères en y attachant toute mon âme et tout mon amour : en lisant ces lignes, vois ta Marianine chercher tes yeux pour y déposer son dernier regard. Je me flatte que ce testament d'amour sera souvent relu par toi, que tu n'oublieras pas celle qui l'écrivit, et qu'elle vivra toujours dans ta mémoire. J'emporte avec joie cette idée, elle me console... Je vais mourir, Tullius : un secret pressentiment me l'annonce. Adieu.

« Ta Marianine des Alpes. »

« Hélas! ce mot me rappelle une foule de doux moments les plus beaux de ma vie, si je n'avais pas eu huit jours de bonheur avant cette fatale campagne, source des malheurs de la France et des nôtres. Adieu pour toujours!... pour toujours!... »

Le général, ému, tenait cette lettre à la main et versait des larmes.

— Pauvre Marianine, où est-elle?...

— Ah! monsieur, je l'ignore! A présent, dit Julie, elle doit être sortie et personne ne sait où elle va !...

Un affreux soupçon se glissa dans l'âme du général : sa figure se décomposa; il regarda Julie, et, d'une voix faible, il lui demanda :

— Où demeurez-vous ?...

— Au faubourg Saint-Jacques.

— Grand Dieu! c'est elle!... le vieillard!.....

— Ah! monsieur, vous connaissez donc cet inconnu avec lequel elle a des relations?... Ah! qu'elle est triste depuis qu'elle l'a vu!...

Béringheld, évanoui, n'entendait plus rien. Il revint à lui en s'écriant :

— Mes chevaux! .. et il courut à l'écurie, aux remises, presser les domestiques.

— Laurent, dix louis si vous arrivez en un quart d'heure rue du Faubourg-Saint-Jacques, n° 309.

Aussitôt le général fait monter Lagloire, Julie et Laurent : on traverse Paris au grand galop, on brûle le pavé!...

— Monsieur, disait Julie, il y a neuf mois que nous sommes revenus de Suisse, mais monsieur a été obligé de changer de nom pour pouvoir rester à Paris. Nous avons été dans la plus grande détresse, et mademoiselle n'a jamais voulu vous faire donner avis de sa position.

— Quelle fatalité! quelle mauvaise honte!... fierté mal placée! un ami!... son mari!... Ah!...

— Enfin, depuis cinq jours, mademoiselle est revenue de la rue de l'Ouest avec une somme considérable...

L'effroi du général fut à son comble : il déchirait de rage les broderies de son habit, et, se jetant par la portière, il criait : — Laurent, au grand galop!.. plus vite!... et Laurent monta la rue Saint-Jacques au grand galop en répondant : — Nous perdons les chevaux!...

— Arriverons-nous à temps?... disait le général.

— Faut l'espérer, répondait Lagloire, qui, mettant la tête à la portière, criait gare à ceux qui se trouvaient et devant et derrière la voiture qui semblait emportée par un vent furieux.

Enfin l'on arrive à la demeure de Véryno. Le général monte l'escalier de bois avec une rapidité sans exemple; il entre dans l'appartement de son vieil ami.

Véryno était seul. Sa lampe jetait une faible lueur, et le vieillard la tête appuyée dans ses mains, réfléchissait; et son œil, fixé sur le siége que Marianine occupait d'ordinaire, annonçait que toutes ses pensées entouraient sa fille chérie.

Au bruit de la porte le vieillard se redresse, il lève ses yeux gros de larmes, et il aperçoit le général dans un état difficile à décrire. Sa figure terrifiée, son attitude effrayante, causèrent à Véryno une émotion si forte, qu'il reconnut Béringheld sans oser lui parler.

— Marianine?... fut le premier mot que prononça le général.

— Elle est sortie, fut la réponse de Véryno.

Béringheld se tordit les bras et leva les yeux au ciel avec une expression de douleur, de crainte et d'effroi, qui n'échappa à personne.

Il s'approcha lentement de son vieil ami, le serra dans ses bras sans mot dire, laissa couler ses larmes sur le visage du vieillard, et, se tournant vers Lagloire, il lui fit signe de descendre.

Le général laissa le vieillard plongé dans l'étonnement le plus profond; une crainte vague, un effroi glacial, s'emparèrent de lui, et il regarda Julie d'un œil interrogateur. Julie ne répondit rien à cette tacite demande, et le silence régna; seulement, le vieillard étonné se promena d'un pas faible dans cet appartement vide pour lui!...

Pendant ce temps, le général et Lagloire couraient vers l'endroit que Béringheld le Centenaire avait choisi pour sa demeure. Ils y arrivèrent, guidés par l'espoir d'arriver assez à temps pour sauver Marianine. Ils entrent dans ce terrain qui semblait le palais du génie des destructions et le temple de la Terreur.

Le général promène un œil curieux sur cette vaste enceinte : son regard se porte sur la maison presque détruite; la lune, se dégageant des ombres épaisses d'un gros nuage, illumina tout à coup le porche de cet antre sauvage.

Un spectacle magique *stupéfia* le général : en effet, le grand vieillard lui apparut dans l'enfoncement de la maison. Il portait sur ses épaules Marianine évanouie; sa belle tête était appuyée sur celle du Centenaire, et le jais de ses longs cheveux se mêlait à l'argent de ceux du vieillard; les bras de la malheureuse fille pendaient sans force sur les épaules du vieillard. Le vieillard la portait avec indifférence et comme un fardeau sans vie.

Cette belle tête pleine de douceur, ces yeux éteints, fermés, et la pâleur de Marianine, encore rendue plus blanche par ce rayon subit de la lune, contrastaient avec le feu qui sortait des yeux du vieillard . c'était la mort emportant un mourant.

Ce spectacle était plus qu'effrayant pour le général, car il savait que Marianine allait à la mort. Aussi, à peine eut-il aperçu le vieillard et sa proie qu'il se précipita avec la rapidité d'un boulet vers la maison ruinée.

Il entre et ne voit plus ni l'un ni l'autre; il parcourt les salles et ne leur trouve point d'issue; il examine le plancher sous lequel le vieillard s'est abîmé, et il n'y voit aucune trappe.

Lagloire est stupéfait, mais il court chercher de la lumière, des armes, des instruments : le vieux soldat s'exalte pendant cette course et jure de tout détruire plutôt que de ne pas retrouver Marianine.

— A moi! les amis du 3e régiment! voilà l'ennemi! s'écria-t-il.

Trois ou quatre personnes, entendant crier Lagloire, le suivirent vers le cabaret où il avait déjà établi son quartier général, lors du blocus qu'il fit pour découvrir la demeure du Centenaire, et le hasard voulut que ce fussent des anciens soldats du régiment de Lagloire. .

. . . .

XXIX

Marianine aux Catacombes. — Apprêts de sa mort — Sa vision dernière

Aussitôt que le vieillard fut dans le souterrain avec sa proie, il se hâta de profiter de l'évanouissement de Marianine pour la transporter à ce qu'il avait nommé son palais. La fraîcheur des caves profondes qui commencent sous l'Observatoire, et dans lesquelles le vieillard avait un accès secret, saisit Marianine, et elle s'éveilla de l'espèce de sommeil auquel elle était en proie.

Un mortel effroi s'empara de son âme lorsque la lueur faible de la lampe que tenait le vieillard lui montra l'horrible séjour qu'ils traversaient.

La jeune fille, n'ayant jamais entendu parler des Catacombes, fut terrifiée à leur aspect.

Ces montagnes d'ossements rangés avec une régularité ironique, ce silence éternel, à peine troublé par les pas de celui qui la soutenait, et, plus que tout cela, la présence de cet être extraordinaire qui participait par tant de détails aux habitants des tombes, tout contribuait à la mettre sous le *charme* invincible de la peur, et cet état lui ôtait l'énergie et les moyens de se soustraire à son sort; elle ne pouvait que suivre cet être magique qui la posa à terre aussitôt qu'il s'aperçut qu'elle n'était plus évanouie.

Ils marchaient déjà depuis bien longtemps en silence, et ils allaient se trouver au bout des catacombes, lorsque la pauvre Marianine, rassemblant ses forces, s'arrêta en disant :

— Où me menez-vous?

— Au Louvre... Tiens, jeune fille, regarde!

Et le vieillard lui montra la voûte.

— Nous sommes au-dessous de la Seine, et dans un instant tu entendras le bruissement de l'onde.

— Mais à quoi me sert-il d'aller au Louvre?

— Tu y verras un palais où toutes les sciences se sont donné rendez-vous; tu contempleras une habitation où tous les pouvoirs se sont réunis; si tu veux voir ton amant, tu le contempleras à loisir; si tu es malheureuse, tu cesseras de l'être...

Le vieillard avait un accent sardonique qui fit frémir Marianine.

Enfin elle se leva et suivit le Centenaire, qui marchait au milieu de ce silence effrayant qui accompagne l'exécuteur entraînant une victime à l'échafaud.

Bientôt ils arrivèrent à un endroit où une masse énorme de pierre qui commençait au sol dont elle faisait partie, et continuait jusque par delà la voûte, annonça qu'ils avaient atteint le but de leur voyage souterrain. La bizarre disposition de cette masse de pierre indiquait que là aussi la génération passée qui avait exploité cette carrière s'était arrêtée, soit parce que la nature de cette matière n'était plus la même, soit parce que la mine ne fournissait plus rien.

Marianine s'assit sur un bloc de pierre : ses yeux, sans force et dénués de toute expression vitale, errèrent dans les sinuosités de ce rocher souterrain, sur les trous qui gardaient encore les marques des travaux de l'homme, sans qu'elle osât regarder le Centenaire ni retourner la tête.

Au milieu de ce silence de mort on n'entendait que le bruit des filtrations de l'onde qui tombait goutte à goutte, et dont le retour successif pouvait à lui seul plonger l'âme dans la mélancolie.

Cependant le Centenaire, cherchant dans la voûte un objet qui lui paraissait familier, parvint, après quelques instants, à le trouver.

Alors, sans que Marianine, qui avait atteint un degré inconnu de souffrance passive, pût être étonnée de ce nouveau prodige, elle vit machinalement, et comme un spectacle ordinaire, cette masse énorme de pierre s'enlever dans les airs, et le Centenaire attacher une chaîne de fer, sortie de la voûte, à un grand anneau scellé dans les parois de cette roche.

Alors la jeune fille aperçut un autre souterrain dont l'obscurité était faiblement combattue par une lueur qui ne servait qu'à rendre l'obscurité plus profonde.

Cette triste lumière, qui s'échappait des fentes d'une porte placée au bout de cette galerie, colorait d'abord assez fortement les deux côtés de ce sombre corridor souterrain, mais cette lueur venait de mourir par des teintes insensibles, de telle façon que l'endroit où se trouvait Marianine était dans une obscurité profonde. Cet effet naturel portait dans l'âme une telle émotion, que la fille de Véryno fut en quelque sorte tirée de son abattement, et qu'elle jeta un grand cri.

— Voilà le portique de mon palais! s'écria le vieillard en saisissant Marianine et en la faisant entrer dans ces lieux nouveaux pour elle.

Elle fut agréablement surprise en sentant qu'elle marchait sur un parquet de bois, recouvert d'un tapis moelleux. La voûte et les parois de cette galerie étaient tapissées de velours noir, drapé avec élégance et rattaché par des agrafes d'argent.

Marianine, au milieu du luxe royal de cette galerie, retrouva quelque peu de courage, et elle se mit à effleurer de sa jolie main le velours et les ornements, semblable aux mourants qui cueillent des fleurs et font des projets jusqu'au bord de la tombe.

Marianine suivait le vieillard de loin : tout à coup son pied heurte contre une masse sonore dont le bruit sec l'effraye; elle regarde à ses pieds, et, à la lueur qui devenait plus forte à mesure qu'ils avançaient, elle croit reconnaître un squelette dont la main décharnée tenait encore un morceau de la tapisserie.

Marianine frémit à l'horrible idée qu'elle eut sur-le-champ des sacrifices que son guide avait dû faire pour obtenir un secret inviolable sur sa demeure souterraine.

Alors toute cette splendeur se ternit, et elle ne pensa plus qu'à la mort des ouvriers que le vieillard avait employés, et ces réflexions la conduisirent à penser qu'elle ne sortirait plus de cette tombe.

Elle se retourna comme pour s'enfuir, mais, aussitôt qu'elle eut levé les yeux, elle rencontra le Centenaire qui lui barrait le passage. Elle tressaillit à l'aspect des regards d'horreur qu'il jetait sur elle.

— Quel est ce mystère? demanda-t-elle en lui montrant les os du squelette par un geste accusateur.

Le Centenaire souriait dédaigneusement, et, au milieu du silence, l'éclat de son rire sardonique effraya la jeune fille.

— Tu crois que je l'ai fait mourir?...

Marianine tressaillit en voyant avec quelle sagacité le vieillard découvrait ses pensées.

— Euphrasie, continua-t-il, cinquante hommes des différents siècles qui se sont écoulés ont travaillé à cette demeure de *gnome;* il n'en est pas un seul qui ait jamais su que je l'employais à édifier mon palais... Lorsque je sacrifie une créature vivante, c'est malgré moi et contraint par une irrévocable fatalité... Marchons...

Ils arrivèrent enfin au fond de la galerie, et là, avant d'entrer, Marianine remarqua une foule de choses précieuses disposées avec art.

Au milieu de ces curiosités, elle vit des morceaux de bois brûlés posés respectueusement sur un velours comme une chose précieuse.

— Qu'est-ce? dit-elle en regardant le grand vieillard.

— C'est, répondit-il, quelques fragments du bûcher de *Jeanne d'Arc;* à côté, voici une des dernières pierres de la Bastille; plus loin, ce crâne est celui de Ravaillac; ce livre est la Bible de Cromwell; cette arquebuse a appartenu à Charles IX. Contemplez bien cette mappemonde, c'est celle du grand Christophe Colomb; voici le voile de la reine Elisabeth! un collier de sa sœur Marie; une cravache de Louis XIV, une épée de Ximenès, et une plume du cardinal de Richelieu; ce n'est pas celle qui a signé l'ordre d'exécuter ce pauvre Montmorency, mais celle qui écrivit *Mirame.* Tenez : ceci est un anneau de Sixte-Quint; enfin tous ces objets sont des souvenirs qui me rappellent tous mes amis et les siècles passés.

En achevant ces mots, le Centenaire poussa la porte, et un autre spectacle frappa Marianine étonnée.

Elle aperçut une vaste pièce circulaire dont une étoffe précieuse tapissait les murs. Sur une table immense, couverte d'une serge verte, une lampe de bronze paraissait éclairer éternellement ce lieu d'horreur.

En effet, plusieurs crânes humains étaient sur la table; des squelettes avançaient leur tête hideuse, ils semblaient ricaner tout haut et appeler Marianine.

Lorsqu'elle porta les yeux d'un autre côté, elle frissonna en voyant des instruments d'acier qui scintillaient et semblaient la menacer; des sphères, des cartes, des os, des objets bizarres, dont elle ne put distinguer les formes ni les couleurs, s'offraient de toutes parts à ses yeux. Elle ne vit point de livres : seulement, des parchemins desséchés, à moitié déroulés et couverts de caractères indéchiffrables, formaient toute la bibliothèque du Centenaire.

Marianine, étourdie, stupéfaite, parcourait de l'œil cet appartement souterrain, qui avait l'air de contenir tous les secrets de la nature.

Tout à coup elle ressaisit sa pensée, et son premier mouvement

fut de chercher à fuir; elle se retourne, elle n'aperçoit plus d'issue, et, comme par enchantement, il s'est élevé derrière elle un fauteuil caché par un drap noir, ou du moins elle dut penser que le contour de l'objet caché par ce drap fatal était un siége... Elle chercha le vieillard comme pour l'interroger, et elle fut glacée d'effroi.

Le Centenaire s'était placé sur son fauteuil; il avait ôté tout l'attirail et les vêtements qui déguisaient ses formes, et la lumière blanchâtre de la lampe tombait d'aplomb sur son crâne jaune et luisant comme les têtes de mort qui étaient éparses sur la table.

Mais ce qui épouvanta bien plus Marianine, ce fut le changement qui s'était opéré sur la figure du personnage singulier qui se trouvait devant elle. L'attitude du Centenaire et la rigidité de ses manières auraient imposé au plus intrépide.

Tous les indices de la cruauté venaient d'apparaître sur son visage. Il n'osait regarder sa victime, qui, pâle, les cheveux épars, et belle de candeur et d'innocence, semblait l'interroger des yeux au défaut des paroles qu'elle ne pouvait prononcer. On eût dit Marie Stuart, seule avec son bourreau, attendant le coup mortel dans cette salle que Schiller représente ornée d'un luxe royal.

Marianine remarqua bientôt sur le visage du vieillard tous les indices d'une imminente et horrible dissolution : le feu sombre de ses yeux pâlissait insensiblement.

Au moment où la jeune victime le contemplait avec le plus d'attention, il la regarda, et le coup d'œil furtif que Ugolin jeta sur le cadavre de son dernier enfant fut moins féroce et moins profond.

Tout à coup il se leva, et, comme s'il eût senti la vie l'abandonner, il fut forcé de se traîner et de s'appuyer sur les meubles pour rassembler quelques objets aussi étranges que tous ceux qui meublaient son étrange palais.

Il apporta un tube en verre qui finissait en chalumeau, et dont l'extrémité était garnie en platine : il le posa, avec la précaution de la vieillesse, sur sa table; il y joignit des fioles dont Marianine ne put apercevoir le contenu, car une substance formée par un alliage de plusieurs métaux emboîtait chaque vase, dont la partie supérieure restait seule à découvert.

Lorsqu'il eut posé sur la table tout ce dont il semblait avoir besoin, il prit un mortier en or et le plaça près de Marianine, qui regardait ces apprêts avec une curiosité mêlée d'effroi.

— Pourquoi? dit-elle doucement au vieillard, pourquoi tout ceci?

Le cri d'une hyène qui trouve une proie longtemps cherchée n'est pas plus sauvage que le rire du sorcier.

— Quelle voix! s'écria Marianine; oh! laissez-moi m'en aller, car je n'existe pas...

— Ta vie est à moi, reprit le vieillard; tu me l'as donnée, elle ne t'appartient plus...

— Et qu'en voulez-vous faire? demanda-t-elle avec ingénuité.

— Quand tu l'auras appris, tu seras bien près de l'oublier, répondit laconiquement le Centenaire.

— Grand Dieu! s'écria Marianine en se tordant les bras et en levant les yeux vers la voûte.

Alors elle eut sujet de frémir en voyant au-dessus de sa tête une immense cloche d'une substance diaphane, et qui paraissait ne tenir qu'à un fil; elle jeta un cri d'horreur, et, heureusement pour elle, elle tomba à côté du fatal instrument que cachait le drap noir.

Le Centenaire continua ses apprêts avec une stoïque impassibilité, et il ne releva même pas Marianine, qui tâcha de ramper de son mieux pour regagner la porte devenue invisible; mais le vieillard de temps en temps jetait un coup d'œil sur les mouvements de sa proie.

En ce moment, un bruit assez extraordinaire fit retentir le souterrain par lequel ils étaient arrivés; le vieillard, étonné, écouta longtemps; mais, comme le bruit cessa soudain, il n'y fit plus aucune attention.

Une lueur d'espérance se glissa dans l'âme de Marianine : elle était à genoux et cherchait à découvrir ce que voilait ce lugubre drap noir; en portant la main de ce côté, elle sentit une chaleur intolérable; alors elle n'osa pas s'assurer si le feu caché dont l'influence était si violente brûlait sous la grotte, ou s'il était contenu dans un vase. Elle regarda au-dessus du drap noir, et elle vit s'élever une vapeur translucide dont la présence était annoncée par le mouvement des objets qui se trouvaient en deçà.

— Allons! s'écria le vieillard en s'avançant vers la jeune fille, relevez-vous!

Marianine se leva et courut se réfugier du côté opposé, en paraissant redouter l'approche du vieillard. Ce dernier se mit à sourire de l'effroi de la victime, et lui dit :

— Euphrasie, tu es en mon pouvoir, et rien ne peut t'y soustraire... Quelle est l'oreille qui entendrait tes cris, le bras qui te défendrait? Nous sommes à deux cents pieds du sol sur lequel marchent les hommes tes semblables...

— Et Dieu?... dit Marianine.

Un effroyable sourire vint errer sur les lèvres cautérisées du Centenaire; alors, en apercevant ce rire sardonique digne de Satan, la jeune fille s'écria :

— Ah! je suis perdue... je le vois.

Un nouveau sourire, mais triste et profond, effleura les lèvres du vieillard qui, contemplant silencieusement la beauté de cette créature de Dieu qu'il allait briser comme une fleur, se prit tout à coup à verser d'abondantes larmes.

Marianine, en tombant aux genoux de son bourreau, éleva vers lui ses mains suppliantes et lui dit d'un son de voix qui eût attendri un tigre :

— Au moins, laissez-moi prier Dieu... quelques instants...

— Si la mort peut ainsi vous sembler moins amère, priez, ma fille; j'y consens...

En achevant ces mots, le vieillard retourna sur son fauteuil, et, examinant tour à tour les substances que renfermaient les fioles, il en composa un mélange, pendant que Marianine, agenouillée sur un carreau de velours, où peut-être d'autres victimes avaient prié avant elle, éleva vers le ciel ses innocentes supplications.

— Hélas! dit-elle tout haut, peut-être dois-je remercier l'Éternel de me dévouer à ma mort prématurée; c'est m'épargner de bien vives douleurs. En effet, grand Dieu! la somme de mon infortune a jusqu'ici surpassé celle de mon bonheur, et, pour quelques instants fugitifs, que de peines!... S'il en fut ainsi pendant la plus belle moitié de ma vie, n'était-ce pas un triste augure pour le reste?...

Cette idée parut la calmer; elle se releva calme, et, s'approchant du vieillard :

— Me voilà prête, lui dit-elle.

Le Centenaire, étonné de sa résignation, la regarda avec douceur.

— Pourriez-vous me dire, reprit-elle, ce que je vous ai fait pour que vous vouliez me tuer!...

— Pourquoi t'es-tu trouvée sur mon chemin? Ne m'as-tu pas avoué que tu allais à la mort, que tu la désirais?...

— Moi! s'écria-t-elle, j'ai désiré la mort!... ah! je ne la connaissais pas!...

— Puisque tu voulais mourir, ne vaut-il pas mieux que ton souffle vienne prolonger ma vie?... Mais, jeune fille, mon souffle est fondé sur le tien; je te plains si tu m'as trompé!... si tu aimes la vie, il la faut quitter .. Que ne m'as-tu prévenu?... j'aurais cherché d'autres victimes! Maintenant, il n'est plus temps... je sens que la vie m'abandonne, que le fluide vital me manque... Ta mort est maintenant une *nécessité*. Pauvre enfant! je te regretterai plus que tous ceux que tu laisses sur la terre; et... il est des souvenirs bien cruels pour moi!...

En achevant ces derniers mots, le Centenaire paraissait oppressé, et un reste de sensibilité triomphait des froides et tristes vérités que son *omniscience* lui avait fait conquérir.

— Alors, répondit Marianine, employez votre art divin; plongez-moi dans le sommeil de l'âme, et faites-moi voir celui que je chéris... Alors, vous vous emparerez de ce souffle dont je n'ai plus besoin... car, s'il n'a pas cherché à me revoir, c'est qu'il ne m'aime plus.

Le vieillard parut enchanté de cette proposition qui sauvait à Marianine les douleurs de l'agonie, et qui lui ôtait à lui-même le terrible spectacle d'une victime qui se débat contre la mort.

Un rayon de joie vint ranimer son visage, qui prenait déjà l'aspect de celui d'un squelette, et il s'empara de Marianine. . . . .

. . . .

. . . .

DERNIÈRE VISION DE MARIANINE.

Marianine tomba dans une nuit plus profonde que celle des cieux, entra dans le vaste royaume dont le territoire commence où finit celui de l'univers, ce domaine où nul ne pénètre sans être à la fois et *mort* et *vivant*, où l'homme fait comparaître toute nature en dehors d'elle-même, comme si un miroir en réfléchissait les moindres secrets : ce domaine où règne un pouvoir qui coupe la terre entière comme avec un rasoir tranchant, et qui en découvre les trésors les plus cachés; où l'on appelle involontairement les plantes et les animaux par leur nom ; où l'on comprend les idées de tous les peuples; où l'on traverse l'univers. Admirable empire dans lequel on oublie tout pour ne garder qu'une agréable sensation comparable au charme d'un rêve de bonheur; enfin, où l'homme ne garde de lui-même que la précieuse élaboration qui forme la pensée.

Marianine n'est plus dans le souterrain.

Son beau corps y reste, il est vrai, mais son âme voltige au gré de la volonté d'un être dont elle ne peut secouer le joug dominateur : il semble qu'il ait la baguette magique dont les Orientaux arment leurs divinités fantastiques.

Cependant, malgré cette épaisse nuit, elle sentait un danger imminent, et il lui semblait vaguement que l'on allait lui causer de la douleur.

Au bout d'un temps indéfini elle commença à *voir jour en elle-même*, et, cette fois, l'*aurore qui se levait dans son âme* eut une teinte blanchâtre, semblable à la lueur que jette une lampe nocturne contenue dans un vase d'albâtre.

Elle se mit alors à marcher dans le souterrain qu'elle venait de parcourir avec le vieillard; mais sa marche ne rendait aucun son, son souffle ne faisait point résonner la voûte, et elle eut beau frapper les montagnes d'ossements, elle n'entendit aucun bruit.

Une clarté soudaine *la fit s'avancer* avec une vitesse incroyable; elle *entendit* le bruit d'une foule de voix confuses, et alors elle se dirigea du côté des personnes qu'elle *pressentait* venir.

Pour arriver plus tôt, elle se pencha (comme pour y puiser plus de force) sur l'*ombre* du Centenaire qu'elle *sentait* à ses côtés, sans cependant le voir ni l'entendre, quoiqu'elle *sût* qu'il était là.

Ayant acquis ainsi une plus forte dose d'*incorporéité* et une énergie qui ressemblait à celle de l'*animalité physique*, elle *vit* soudain un tableau qui lui fit jeter des cris de joie; mais, bien que Marianine employât pour crier toutes ses forces corporelles, elle n'articula aucun son.

En effet, le général Béringheld, Lagloire, trois soldats, Véryno, Julie, le cocher de Tullius, formaient le groupe *aperçu* par Marianine : les uns tenaient des flambeaux, et les autres, armés de pioches, creusaient le plancher de la maison du Centenaire.

— Courage, amis! criait Butmel, empoignez-moi les pioches *à la première capucine!* le général donne *cent louis* si c'est fini dans une heure.

— Deux cents! s'écriait le général, et le double si nous sauvons Marianine.

A ces paroles, Véryno, qui arrivait, comprit le danger de sa fille, et tomba presque mort entre les bras de Julie.

Le général, trop occupé des fouilles, ne fit pas attention à l'évanouissement du bon vieillard, il saisit une pioche et se mit à travailler : ce que voyant, Lagloire frisa sa moustache, lâcha un juron en disant :

— Ah! mon général, laissez-nous faire : le respect...

— Marianine!... Marianine!... répondit Tullius en déchargeant de tels coups sur le carreau, que les murailles parurent s'ébranler. Nous n'aurons que son corps! s'écria-t-il.

— Mon père se meurt! cria Marianine de sa douce voix; Tullius, tu creuses à gauche, c'est à droite; il n'y a qu'une grande pierre à soulever... elle est là!...

L'*extraordinaire* de cette magique vision, c'est que la fille de Véryno ne se trouvait encore qu'à moitié du chemin des Catacombes, qu'elle était séparée par une voûte de soixante pieds de terre du lieu où se passait la scène, et qu'elle la *voyait*, non pas par la vertu du sens attaché aux organes de l'*œil extérieur*, mais par une *vision interne;* de manière que c'est encore un problème à résoudre, de savoir si les lieux s'approchaient et comparaissaient en *elle*, ou si c'était elle qui se trouvait transportée sur ces lieux.

Enfin, *elle y arriva*, et quand elle se trouva près de la voûte, elle la traversa comme s'il n'eût pas existé de barrière entre elle et le groupe des travailleurs.

Elle jeta un cri de bonheur qui ne fut pas plus entendu que ses autres cris; elle déposa sur le front de son père un tendre baiser dont il ne parut pas s'apercevoir.

Elle eut beau dire : en vain elle se jeta dans les bras de Béringheld et le serra dans une étreinte d'amour, le général n'en continua pas moins à donner des coups terribles sur les dalles de marbre.

Alors, bien que Marianine eût déjà eu un exemple de sensibilité (comme elle n'en avait pas gardé le souvenir), ce fut comme la première fois, et elle se mit à pleurer à chaudes larmes en s'essuyant avec ses beaux cheveux noirs.

— Bravo! s'écria Lagloire, je tiens le pourquoi! Général, voici une pierre qui se disjoint.

Marianine, pleurante et chagrine, ne prit point part à la joie du groupe; elle s'assit à côté de son cher Tullius; et elle se complut dans l'admiration où elle fut plongée en contemplant l'ardeur qu'il mettait à cette fouille.

Le général pâlit de bonheur et d'espoir quand Lagloire lui montra la pierre immense dont chacun tâcha de deviner le secret.

— Enfin, général, s'écria Jacques Butmel, nous allons entrer au quartier général de notre vieux brigand de Cosaque.

— Il doit y avoir un contre-poids, murmura Véryno, car pour soulever cette masse, je ne crois pas qu'il y ait d'autre moyen.

— Le voici, le voici!... s'écriait Marianine en saisissant le ressort caché qui faisait pencher le contre-poids.

Mais, elle eut beau essayer de le faire mouvoir, la pierre n'en resta pas moins à sa place.

— Au diable le contre-poids! répondit Lagloire.

Et, fouillant dans les gibernes des soldats, il en retira des cartouches, les ficela, et, les faisant entrer de force aux quatre coins de la pierre, il tira son briquet, sa pipe, son amadou (objets qui ne le quittaient jamais), et, regardant les trois soldats, il leur dit :

— Vous, mes vieux troupiers, vous allez rester avec moi! Général, papa Véryno, et vous, joli petit fusil de munition, dit-il en s'adressant tour à tour au général, à qui il fit une salutation respectueuse, à Véryno et à Julie, à qui il passa sa main sous le menton : vous allez vous retirer dans la rue : lorsque l'explosion sera faite, que nous serons maîtres de la place, vous reviendrez! Allons... général, il faut évacuer la caserne, je commande la manœuvre aujourd'hui.

Tout le monde se retira, et Lagloire resta avec les trois camarades qu'il avait rencontrés, il sema de la poudre et y mit le feu lorsqu'il eut amené la traînée à une distance honnête.

La pierre sauta. Marianine se trouvait debout sur cette pierre, et elle ne ressentit aucune secousse, et, lorsque la pierre laissa un vide, Marianine ne changea pas de place.

Tout le monde revint examiner l'endroit où Marianine pleurait toujours en s'apercevant qu'on ne la voyait point.

Une salve de cris de joie s'élança dans les airs quand on reconnut les marches d'un escalier, et Lagloire, oubliant que le gouvernement avait changé, s'élança dans le souterrain avec les trois grenadiers, en criant : *Vive l'empereur!...* de Maroc, ajouta-t-il prudemment en entrant dans le souterrain. . . . .

Marianine erra encore bien faiblement en les suivant des yeux, mais tout disparut, et le tableau devint indistinct par degrés, comme lorsque l'esprit perd la trace d'un souvenir, s'il est possible de comparer un objet matériel aux effets de la pensée.

Enfin, semblable à Eurydice lorsqu'elle échappa aux bras de son époux, son âme n'étant plus éclairée sembla revenir habiter le beau corps qui gisait dans l'horrible amphithéâtre du vieillard.

Néanmoins Marianine sentit qu'au moment où elle ne *vit* plus rien, le Centenaire l'abandonnait, et que ses mains glaciales avaient cessé d'errer sur son beau corps. . . . .
. . . .

FIN.

Marianine est-elle morte? le Centenaire existe-t-il encore? l'a-t-on revu?... Tout ceci n'est-il qu'une fiction, ou le délire d'une imagination malade ...

A toutes ces questions, l'éditeur ne peut répondre que par la phrase que Socrate trouvait la plus difficile à prononcer pour l'homme : *Je ne sais*. .

Paris, 18 avril 1820

NOTE DU PREMIER ÉDITEUR.

Paris, 20 août 1822.

Ici se terminait, en effet, tout ce que je m'étais procuré de renseignements sur le Centenaire.

Ce qui m'empêcha longtemps de publier tous ces documents en les réduisant aux formes et aux proportions d'un récit, c'est que j'ai senti que ce dénoûment qui ne dénoue rien, ne satisferait jamais la curiosité de ceux qui cherchent dans un livre une action soumise aux règles de l'art dramatique, et qui veulent absolument un cinquième acte et un mariage, sans tenir compte à l'auteur des sensations qu'ils ont éprouvées avant d'arriver à la dernière page, et qui regardent comme nulles toutes les peines de l'auteur, s'il ne prend pas encore celle de lui laisser un jouet.

On m'aurait surtout reproché le vague qui règne dans ce dernier chapitre, et l'âme, je le sens, est douloureusement affectée en supposant que Marianine a dû succomber. Enfin on voudrait peut-être savoir ce que devint le Centenaire.

Du moins, tels furent les sentiments qui m'agitèrent quand je rassemblai ces manuscrits. Je vais rendre compte du hasard qui fit tomber entre mes mains les lettres qui formeront la conclusion.

J'ai un frère dont j'ignore le sort, puisqu'il s'est embarqué, depuis cinq ans, pour faire le tour du monde. Ce frère, avant de partir, me remit une partie des renseignements qui servent de base à cette histoire, et, comme il s'occupe beaucoup des *sciences naturelles*, qu'il est fort distrait, il me donna la liasse incomplète : sans les amis puissants qui m'ont servi, cette liasse m'aurait été fort inutile.

Le bruit de la mort de mon frère s'est répandu, il y a six mois, et, comme nous sommes plusieurs frères (l'on finira par les connaître), l'on mit les scellés sur son cabinet : il y a environ deux mois qu'en les levant je reconnus les lettres de l'écriture du général Béringheld.

Ayant déjà fait mes preuves dans l'art de soustraire des papiers, lors de mon aventure au Père-Lachaise (voyez la préface du *Vicaire des Ardennes*), on pense bien que je n'hésitai pas à m'emparer des précieuses lettres qui vont former la conclusion de cette histoire : et ce, à la barbe de mes frères.

Mon frère (le mort présumé) était un véritable savant, il avait un système particulier sur la *nature des choses*. C'est un esprit mathématique qui va de preuve en preuve et qui ne marche qu'avec l'*analyse* (il prétend qu'on ne fait rien sans elle); comme depuis longtemps j'ai pris à gauche, et que j'ai tout donné à l'imagination, je me moquais souvent des prétendues découvertes de mon frère, de ses idées et de ses systèmes. Il avait fini par me regarder comme indigne de ses confidences; et cette explication doit faire deviner le motif qui le portait à me cacher l'aventure qui lui donna lieu de connaître le général Béringheld.

Attendu que ce n'est que récemment que j'ai trouvé ces pièces importantes, je n'ai pas eu le temps d'en changer la forme, et je les publie telles qu'elles me sont parvenues sans y rien retrancher. Je prie le lecteur de suppléer aux transitions qui lui paraîtront un peu brusques.

HORACE DE SAINT-AUBIN.

CONCLUSION

LETTRE DE M. DE SAINT-AUBIN L'AINÉ A JAMES GORDON.

Paris...

« Mon cher ami, il y a plus d'adeptes que nous ne le croyions, et j'ai une peur effroyable que les pouvoirs que nous avons conquis n'entrent bientôt dans le domaine public. Écoute ce qui m'est arrivé.

« Hier, après t'avoir quitté, je suis allé à l'assemblée de Jeannes, qui, tu sais, demeure au bout du monde. Tout ce que nous eûmes à faire nous prit bien plus de temps que nous ne l'avions cru, et minuit arriva bientôt. Je revenais à près de deux heures du matin, et j'étais, je crois, à six cents pas de distance de l'hospice des Enfants-Trouvés, lorsque j'entendis des cris perçants. Je me dirigeai vers l'endroit d'où je présumais qu'ils partaient, et je vis sortir de cet enclos que je t'ai fait remarquer souvent un homme emportant une femme dans ses bras... Je crus que c'était un enlèvement, parce que, la lueur de la lune ne laissant pas bien distinguer les objets, je ne vis pas parfaitement le visage de la femme, dont les cheveux épars et la pose me donnèrent lieu de penser que les cris que j'avais entendus étaient jetés par elle. Soudain je m'élançai, et, saisissant violemment le ravisseur, je lui enlevai sa proie en me dirigeant vers la maison d'un boulanger chez lequel je voyais de la lumière.

« Aussitôt que j'eus cette femme entre les bras, elle se mit à gémir d'une singulière façon. Je fus forcé de la rendre, car l'inconnu qui la tenait m'arrêta dans ma course et me la redemanda avec un ton et des manières qui me prouvèrent que ce n'était point un malfaiteur. Alors je l'aidai à transporter cette jeune femme évanouie jusque dans une maison devant laquelle un équipage était arrêté.

« Là, nous entrâmes dans la loge d'un concierge qui paraissait tout en émoi, comme si un événement extraordinaire eût eu lieu dans le quartier. On déposa le corps de la jeune femme sur un lit, et, quand elle y fut, le jeune homme, examinant sa pâleur, la crut morte. Alors il se livra au plus affreux désespoir auquel un homme puisse être en proie; mais je le calmai soudain, car, après avoir tâté le pouls de celle qu'il appelait sa chère Marianine, je lui dis qu'elle vivait encore; il me regarda d'un air étonné et porta pendant longtemps ses yeux sur moi et sur la jeune femme.

« Soudain je pris une lumière, et, faisant rougir un fil de laiton, je le mis tout rouge dans la main de Marianine. L'inconnu frissonna et se mit de nouveau à gémir quand il vit l'immobilité de Marianine, qui ne poussa pas une plainte, bien que sa peau fût brûlée par le fil de laiton.

« Alors, prenant la main de l'inconnu, je lui dis : — Monsieur, je vous réponds de cette jeune fille, et bénissez le hasard qui a voulu que nous nous rencontrassions, car elle serait morte sans pouvoir sortir de la léthargie où vous la voyez plongée.

« Aussitôt je la *réveillai:* elle jeta son œil étonné sur moi; mais, quand elle vit l'inconnu, son œil ne fut plus terni par les nuages du *sommeil;* il brilla d'une lumière presque surnaturelle, et elle s'écria d'un son de voix charmant : — Tullius!...

« A ce mot, l'inconnu la prit dans ses bras, sortit rapidement, la jeta dans la voiture en criant à son domestique : — Laurent, cent louis si tu nous emportes comme le vent à la poste aux chevaux. Tu ne rencontreras pas de voitures, ainsi au grand galop!

« Je l'arrêtai, et le priai, pour toute récompense, de m'envoyer la relation de l'aventure singulière par laquelle la jeune fille avait été *endormie;* je lui donnai mon adresse, ou plutôt je la lui jetai, car sa voiture partit comme un éclair, et, au moment où elle partit, je les vis s'embrasser, et la jeune fille poser sa tête sur l'épaule de son amant.

« Tu sauras qu'elle était belle comme une statue antique; je n'ai jamais entrevu de formes plus suaves, et, malgré son extrême pâleur et sa maigreur, elle était encore admirable de formes et touchante d'expression.

« Comme j'étais extrêmement fatigué, je suis rentré en disant au vieux concierge que je reviendrais le lendemain savoir de lui les incidents dont il voulut me faire le récit.

« Tu vois, mon cher Salvator, que nous ne sommes pas les seuls à nous occuper de cette science dont les prodiges surpassent les miracles de l'ancienne magie et expliquent ceux de plus d'un faux prophète; car nul doute que le magnétisme n'ait été connu des anciens.

« Le lendemain je suis revenu : j'ai appris que l'inconnu était le général Béringheld, et que trois heures après mon départ on avait entendu d'effroyables cris partir d'une maison située sur le terrain dont je t'ai parlé plus haut et que je t'ai déjà fait remarquer; on ajoutait que le père de la jeune fille, une femme de chambre et un vieux soldat en étaient sortis en y laissant, disaient-ils, trois grenadiers aux prises avec le démon.

« Voilà ce que j'ai extrait de plus clair de tout le bavardage du vieux portier. Lorsque j'aurai reçu des nouvelles de mon général, je t'en dirai plus long sur toute cette aventure, et, en attendant, je suis ton dévoué, etc. »

LETTRE DU GÉNÉRAL COMTE DE BÉRINGHELD A M. VICTOR DE SAINT-AUBIN, L'AINÉ, MÉDECIN.

« Monsieur, vous m'avez fait promettre de vous expliquer par quelle aventure singulière la jeune fille que vous m'avez vu enlever avait pu se trouver dans l'état dont vous l'avez tirée.

« Si je vous ai quitté si brusquement après avoir reçu de vous un service que des millions n'acquitteraient pas, je vous prie de me laisser commencer cette lettre par vous exprimer une reconnaissance sans bornes, et par vous assurer que mon crédit, mon cœur et ma bourse sont désormais tout à votre service.

« Pour peu que vous ayez aimé, ce qui pourrait bien être à votre âge, vous me pardonnerez le délire qui m'a fait, dans le premier mouvement de ma joie, oublier un libérateur pour m'occuper uniquement de soustraire l'être que je chéris le plus au monde à de cruelles influences qui n'ont cessé de nous poursuivre depuis la guerre de Russie.

« Le peu de mots que nous avons échangés m'ont prouvé que vous vous occupiez beaucoup des sciences, et l'inconcevable service que vous m'avez rendu m'a fait entrevoir que vous possédiez un des secrets de l'être extraordinaire dont j'ignore encore le sort.

« Reportez-vous, monsieur, à cette nuit de terreur et de souffrance, et voyez-moi, suivi de quatre vieux militaires, m'élancer dans l'immense abîme des Catacombes, pour y chercher celle qui depuis longtemps y avait été entraînée par un vieillard sur lequel je vous donnerai plus tard des renseignements qui vous feront connaître toute l'horreur de la position dans laquelle je me trouvais. Qu'il vous suffise pour le moment d'apprendre que ce vieillard l'y avait emmenée pour la faire périr.

« Nous errâmes longtemps dans ces souterrains, mais l'ardeur qui

nous animait, et je ne sais quel ange protecteur des amants m'ont conduit à suivre obstinément la même route.

« Ah ! monsieur, quel spectacle !... Au fond des Catacombes, après avoir parcouru toutes ces montagnes d'ossements, nous arrivons à une grotte dont nous brisons la porte, et j'aperçois ma chère Marianine dans l'état dont vous l'avez si généreusement tirée, et près d'être jetée par ce vieillard au milieu d'un appareil qu'une cloche d'airain allait recouvrir. Je m'élance, et, surmontant une terreur invincible, je ravis au vieillard sa proie, pendant que trois de mes soldats couchent en joue ce monstre et le tiennent ainsi en respect.

« Alors une peur affreuse se manifesta sur le visage de cet être extraordinaire, et il me cria pendant que je m'enfuyais : — Mon fils ! mon fils !... Je n'en entendis pas davantage, et je parvins à m'échapper. Je puis me vanter d'avoir, comme Orphée, et plus heureux que lui, arraché mon épouse aux enfers.

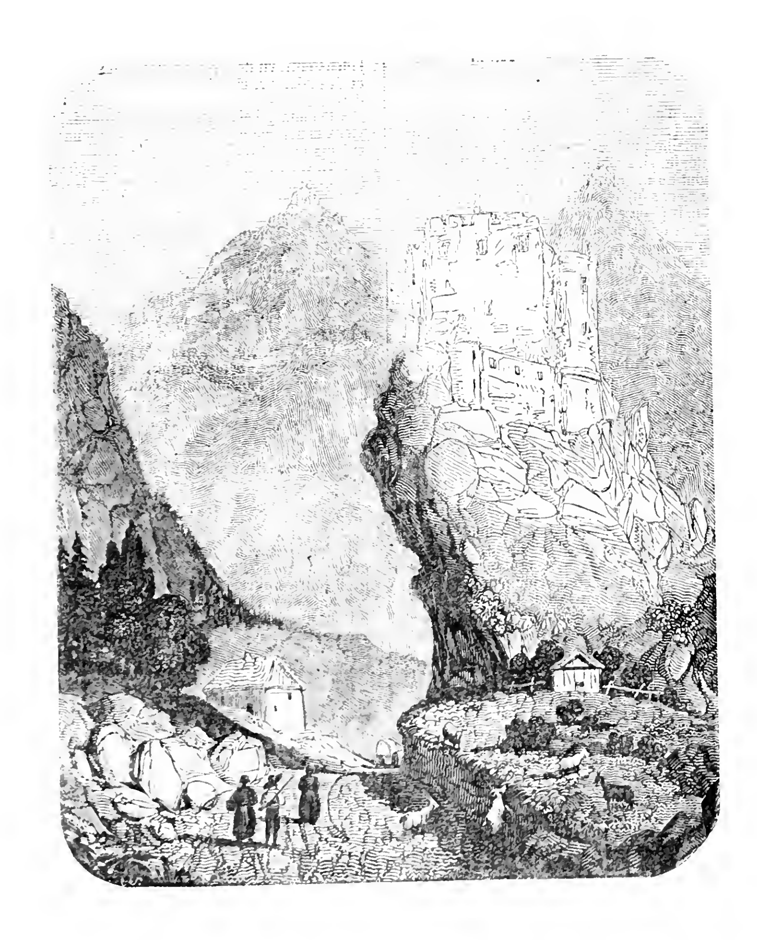
« Comme je n'ai point revu M. Véryno ni mon soldat, je ne puis pas vous donner d'autres détails. Quant à vous instruire de l'aventure qui mit Marianine au pouvoir du Centenaire, je vous enverrai sous peu des papiers dont le contenu vous étonnera beaucoup peut-être.

« Apprenez que depuis trois jours je suis réuni à ma chère Marianine, et que j'ai dépêché un courrier à son père, pour qu'il vienne être témoin de notre bonheur.

« *Signé* BÉRINGHELD.

P. S. « Quand vous voudrez nous faire l'honneur de venir à Béringheld, vous y serez bien reçu, et je vous avoue que je serais curieux de recevoir sur les mystères de cette aventure des lumières que vous m'avez paru posséder. »

FIN DU CENTENAIRE.



PARIS. — TYP. BAUTRUCHE.

COMÉDIE HUMAINE

ŒUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC.

ŒUVRES DE JEUNESSE

—

DOM GIGADAS

I

Les Meyran

L'habitant du nord de la France, accoutumé à entendre préconiser la parfaite homogénéité qui recommande sa belle patrie à l'attention des politiques, ne manque pas de sujets d'étonnement lorsque, pour la première fois, il en visite les provinces méridionales. Sous les cieux purs et brûlants de ce pays, au milieu de cette riche et étrange végétation, frappé également de l'aspect original de ces populations vives et tranchées où ressortent toujours les types primitifs, et de l'énergique accent de leurs dialectes scandés et sonores, il pourra bien se demander s'il est encore réellement en France, si ce sont bien là des Français, questions qui, proférées tout haut, provoqueraient souvent des réponses négatives. Le Provençal, en particulier, s'honore médiocrement du titre de Français, si peu qu'il le prend et le donne ordinairement comme injurieux, ayant soin d'en altérer seulement la dernière syllabe. En effet, qu'ont de commun ces hommes bruns et nerveux, tantôt graves et tantôt bruyants, impétueux et paresseux, avec les natures patientes et uniformes, les physionomies émoussées et pâteuses des véritables Français? Rien absolument ne les relie à eux, excepté les lois, auxquelles, même de nos jours, les Provençaux n'ont jamais été complétement soumis.



Dom Gigadas.

Dans les grandes villes et dans toutes les parties de nos provinces méridionales qui sont accessibles au commerce, ces différences de mœurs sont sans doute fort aplanies; mais elles ne s'effaceront jamais tout à fait, car elles tiennent en grande partie au climat, sur lequel la civilisation n'a pas une influence appréciable. Il y a d'ailleurs assez longtemps que le niveau agit, pour supposer que tout son effet soit produit. On trouve aussi quelques points reculés, quelques cantons ingrats que leur situation ou la nature du sol ont entièrement préservés du progrès, et où l'observateur peut encore reconnaître des caractères collectifs, des usages indigènes et des croyances natives. Telle est la région qui avoisine les embouchures du Rhône, et dont une partie appartient à l'ancienne Provence et l'autre au Languedoc. Telle du moins elle était encore

il y a peu d'années, car l'hydre de la spéculation a récemment étendu jusque-là un de ses bras polypeens. En attendant le succès fort hypothétique de leurs plans d'amélioration, les compagnies auxquelles ces déserts sont aujourd'hui en proie ont toujours commencé par altérer également et la race des habitants et la physionomie du pays. L'industrie n'y gagnera probablement pas grand'chose, mais la poésie et l'art y perdront beaucoup.

Cette région est divisée par la nature en trois parties qui portent des noms différents.

Celle qui est située à gauche des embouchures du Rhône, entre le grand bras du fleuve et le torrent de la Durance, est appelée la Crau, vaste plaine de cailloux coupée de canaux abandonnés.

Le delta de sables et de marécages compris entre les deux bras du Rhône prend le nom de Camargue.

A droite est la petite Camargue et le territoire d'Aigues-Mortes.

Ces trois cantons, que l'on n'est pas habitué à considérer ensemble, et qui cependant se rattachent par les mœurs de leurs habitants et leur aspect également sauvage, quoique varié, forment un demi-cercle dont la corde, inclinée de l'ouest à l'est, se trouve formée par la ligne de la Méditerranée, et dont la ville d'Arles marque le point culminant. Le littoral des différentes parties est occupé par des étangs salés et peu profonds. Le sol, partout également plat, indique un terrain d'alluvion. Nous n'étendrons pas davantage cette description topographique, qui, quoique très-succincte, suffit à montrer le théâtre de cette histoire. Les autres détails nécessaires trouveront naturellement leur place dans le cours du récit.

La ferme de Meyran, où nous avons obtenu les mémoires sur lesquels ce récit est basé, est située entre Trinquetaille et Saint-Gilles, sur la rive droite du petit bras du Rhône et à environ un quart d'heure de marche de la rivière. C'était autrefois un bel et respectable château, ceint de grands bois et de nobles domaines, comme c'est aujourd'hui une bonne et notable ferme, entourée de bonnes terres et de gras pâturages. Il ne reste plus des anciens bâtiments que le portail, deux tours noires et moussues dont il est flanqué, et quelque bout de rempart. Dans la partie du fossé qui n'est pas comblée, on a pratiqué un abreuvoir pour le bétail, qui sert aussi aux ébats des canards et des oies. Le pont-levis a été remplacé par une chaussée pavée. A quelle époque ce domaine a-t-il changé de maître et de destination? c'est ce que nous ne saurions préciser. Ce qu'il y a de certain, et nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage, c'est qu'il était encore au dix-septième siècle le patrimoine des seigneurs de Meyran, et que ses tours et son enceinte crénelée se montraient alors sinon intactes, du moins dans leur entier. Les légères cicatrices empreintes par les guerres partielles sur les flancs du vieux manoir attestaient seulement sa solidité, et la sombre teinte que le temps lui avait donnée justifiait l'orgueil de ses maîtres.

Au dix-septième siècle, cependant, la famille de Meyran était déjà bien déchue de sa grandeur et de son importance. Le temps n'était plus où elle dominait de sa bannière cinquante pennons de chevaliers, comme lorsque Emery de Meyran suivit le roi saint Louis au saint voyage d'Égypte. Elle ne pouvait pas non plus, comme au temps d'Henri IV, répandre à flots le sang de ses enfants, sans craindre que son nom pût s'y perdre. René de Meyran, l'ami de l'amiral de Coligny, zélé protestant et l'un des plus chauds partisans d'Henri IV, vit sept gentilshommes de son nom, dont trois étaient ses fils, périr diversement au service de ce prince.

— J'ai encore trois enfants et de neveux autant, que j'élève à vivre et à mourir ainsi pour Votre Majesté, répondit le vieux guerrier à son roi qui le plaignait de ses pertes.

Plusieurs lettres de la main du monarque témoignèrent de la reconnaissance qu'un tel dévouement lui inspira, et la famille de Meyran, jusqu'alors toute provinciale, se trouva impatronisée à la cour. Mais cet arbre vigoureux dont les rameaux semblaient n'être arrachés par la guerre que pour faire place à de nouveaux rejetons, et dont la sève était intarissable quand elle était prodiguée, se flétrit et dépérit au sein de la paix et loin du sol natal. Des membres nombreux de cette vaillante famille, les uns moururent sans postérité, d'autres furent retranchés par le duel; un dernier fut étouffé par l'air de la prison, et, en 1659, époque où commence cette histoire, il ne restait plus pour soutenir cette maison, jadis si florissante, qu'un vieillard et son petit-fils.

Le vieillard était le fils de René de Meyran. Après l'assassinat de Henri IV, il s'était retiré dans son manoir, d'où il sortit pour aller à la Rochelle défendre sa religion, et où il rentra après la défaite des protestants, traités par Richelieu avec aussi peu de respect que s'ils eussent été des séditieux ordinaires. Il refusa toujours de prendre part aux intrigues de cour, considération qui porta le ministre à l'épargner; mais son fils s'étant jeté dans la conspiration de Cinq-Mars ne put échapper à la Bastille, où il mourut après une année de détention, ne laissant qu'un fils auquel le vieux seigneur se dévoua tout entier, comme à l'unique héritier de son nom.

Cet enfant, qui fut nommé René, en mémoire de son bisaïeul, fut élevé dans la plus rigide pratique de la religion réformée et dans l'horreur des cardinaux, des ministres et d'une cour ingrate et corrompue. A l'âge de vingt ans, il n'avait guère quitté le manoir paternel; mais, d'ailleurs, il était instruit de tout ce qu'il convenait alors à un gentilhomme de savoir. Son grand-père et le chapelain du château avaient soigneusement cultivé son esprit; sa mère, qu'il n'avait perdue que depuis deux ans, et qui n'était rien moins qu'une Rohan, avait eu le temps de polir ses manières; enfin, l'écuyer de son aïeul lui avait montré à faire des armes, à monter à cheval, et d'heureuses dispositions, une bonne constitution, un exercice constant, avaient bien secondé ces divers instituteurs.

Après la mort de sa mère, René se trouva à peu près livré à lui-même : car son aïeul, usé par ses chagrins plus que par l'âge, était alors bien infirme, et ne sortait plus de sa chambre. Malgré sa figure austère et ses principes rigides, comme c'était un homme excellent et raisonnable, il n'exigea point que son petit-fils se fît impotent, parce que lui-même l'était devenu. Pourvu qu'il le vît matin et soir, et qu'il connût l'emploi de son temps, il le laissait parfaitement libre, sous la surveillance de Bertrand, le vieil écuyer. René n'avait garde d'abuser de cette confiance. Bien que ses vingt ans n'eussent point échappé à l'inquiétude que cet âge éveille d'ordinaire dans une organisation saine et active, il ne s'était point avisé de distractions autres que la chasse et les exercices. A peine une fois par mois poussait-il jusqu'à Arles ou jusqu'à Nîmes; et, s'il revenait songeur de ces incursions, si la nuit d'après son sommeil était agité et troublé de quelques apparitions insolites, le lendemain une chasse à courre ou une expédition dans les marais de la Camargue lui rendait toute sa tranquilité. Un observateur peut-être eût pronostiqué que ces palliatifs ne seraient pas longtemps efficaces, peut-être eût-il pensé que l'activité de ce jeune homme, à force de tourner sur elle-même, ne pourrait manquer de s'échapper comme une pierre s'échappe de la fronde, et qu'il eût été besoin de lui donner quelque aliment; mais le vieillard n'avait plus des yeux capables d'une telle prévision. Content de la sérieuse attention que son petit fils prêtait à ses paroles et du zèle qu'il témoignait pour la religion souffrante, il s'applaudissait de son ouvrage, et se disait que rien désormais n'en pouvait altérer la perfection. Ce jeune arbrisseau, abrité sous sa main, n'avait plus qu'à achever d'y grandir; nul souffle humain ne l'arracherait désormais du roc où ses racines s'étaient lentement établies, et ne l'empêcherait de devenir une des colonnes du protestantisme : car c'était pour cela, autant que pour la continuation de sa race, que le seigneur de Meyran avait, avec tant d'amour, gardé son fils dans la solitude.

René était assurément protestant de cœur et d'esprit; cependant il y avait bien un peu de feintise dans l'enthousiasme religieux dont il faisait montre devant son aïeul. A l'âge où il était arrivé, les préceptes doivent être mis en action, sous peine de s'effacer. Il écoutait toujours avec la même soumission les sermons du chapelain; mais il ne méditait pas longtemps sur leur objet. Ses vœux pour la restauration du protestantisme en France étaient aussi ardents; mais, quoiqu'il n'en dît rien, il ne pouvait se cacher à lui-même qu'il ne s'y mêlât un profane espoir de guerre et d'aventures. Enfin il était forcé de s'avouer qu'il ne ressentait que bien peu d'éloignement pour la société des catholiques, quoiqu'il professât pour la cour et les ministres la haine qu'un bon fils il devait vouer aux persécuteurs de son père. Bref, il se trouvait en plein sur la voie de tiédeur qui mène à l'indifférence, tandis qu'on le croyait plongé dans les rayons du plus chaud enthousiasme. Il s'accusait lui-même de ces mauvaises dispositions, et les cachait pour ne point affliger son père, qu'il aimait et vénérait au même degré.

II

Paulin.

Un soir qu'un peu d'ennui l'avait laissé réfléchir à l'état de son esprit plus qu'il n'est habituel à son âge, René fut interrompu par la venue de son piqueur, auquel il avait ordonné de préparer la chasse pour le lendemain matin. Le valet, jeune Provençal à cheveux noirs et à face basanée, bien bâti et bien découplé, se présenta devant son jeune maître sans rien dire, mais avec un air d'embarras qui attendait très-éloquemment un encouragement à parler.

— Eh bien, qu'y a-t-il? Es-tu venu ici pour regarder le plancher de ma chambre? — Non, monsieur; mais n'avez-vous pas commandé une grande chasse pour demain? — Oui, Bertrand a dû te le dire et cela suffit. — Sans doute, monsieur; nous savons bien que M. Bertrand a votre confiance, autant que notre amitié a tous. — Tu

n'as pas besoin de me faire l'éloge de Bertrand; c'est un vieux serviteur de ma famille dont je sais plus de bien qu'on ne pourrait m'en apprendre. — Je le sais, monsieur; aussi ne voulais-je vous parler qu'au sujet de la chasse. — Paulin, il faut que tu sois le Provençal le plus lent qui existe; autrement que deviendrait la vivacité de caractere dont on les gratifie? — Il y en a de vifs et de posés, monsieur : la nature est toujours variée.

Cette phrase favorite du piqueur avait toujours pour résultat d'égayer René. Il sourit, et dit d'un ton moins aigre : — Je vois avec plaisir que tu reviens à ton état naturel d'où cette chasse t'a fait sortir, je ne sais pourquoi. Est-ce que mon cheval ou mes lévriers sont malades, ou bien avais-tu autrement disposé de ma journee? — Non pas de la vôtre, monsieur, mais de la mienne, répondit le Paulin, s'enhardissant tout à coup aux manières radoucies du jeune seigneur, qui plaisantait rarement avec ses gens. — Ah ! que veut dire ceci, drole? Depuis quand mes projets doivent-ils faire place aux tiens?

Le piqueur recommença à balbutier, disant que c'était une grâce qu'il demandait; que d'ailleurs le temps n'était pas favorable pour une chasse à courre et que les chiens n'auraient pas de nez.

— Paulin, si les chiens sont d'accord avec toi, je n'ai plus rien à dire, interrompit René. Peut-on savoir au moins ce qui te tient au cœur?

— Vous dites bien, reprit le Provençal en soupirant. Oui, c'est par le cœur que je suis tenu. Demain est le 25 mai, c'est la fête aux Saintes-Maries… — Qu'a de commun avec ton cœur cette solennité idolâtre? Serais-tu d'aventure devenu catholique? — Non, monsieur, non. A Dieu ne plaise ! je suis bon protestant et je le serai toujours. Mais on ne place pas ses affections comme l'on veut. Elles se placent elles-mêmes sans faire attention aux différences de religion, pas plus qu'à celle du rang. — Es-tu donc amoureux de Marie Jacobé ou de Marie Salomé, mon pauvre garçon? — Non, monsieur, mais d'une autre Marie qui n'est point aussi paisible que ces deux saintes, mais qui est certes plus séduisante qu'elles ne furent jamais. — Et qui fait aussi des miracles, à ce qu'il paraît; car je ne t'aurais pas cru capable d'être ému par quoi que ce soit, surtout par les yeux d'une femme. Je le croyais aussi il y a quelques jours, avant d'avoir retrouvé Marie, qui a été ma compagne d'enfance. Sa mere demeurait porte à porte avec la mienne, et nous nous aimions déjà. Depuis je l'avais oubliée ; mais, en la revoyant, tous mes souvenirs sont revenus et avec eux beaucoup d'autres choses; de sorte que j'en perds le boire et le manger…

— Et que mes chiens y perdent leur nez, c'est là le pire.

— Oh ! monsieur, il faut bien que la première émotion se passe. Je réparerai cela, je vous le jure. Il y a autant de variété dans l'homme que dans la nature.

— C'est tres-vrai, l'ami. Mais quel besoin as tu de la fête des Saintes-Maries pour voir ta belle?

— Ah ! monsieur, le malheur veut que Marie soit justement au service de mademoiselle de Lamperiere, la fille de ce Lamperière qui a fait tant de mal à votre famille…

— Parle avec révérence d'un gentilhomme qui a l'honneur d'être notre ennemi, drôle.

— Pardon, monsieur. Eh bien ! la fille de M. le marquis de Lamperière habite depuis trois mois le chateau de Lagny, que son pere a volé à votre oncle, dont Dieu bénisse la mémoire. Vous pensez bien, monsieur, que je ne voudrais pas aller là, même pour voir ma chere Marie.

— Je conçois que tu ne t'en soucies pas, n'importe pour quelle raison.

— Oh ! monsieur, ce n'est pas la crainte, je vous assure.

— Dis-moi, Paulin, mademoiselle de Lamperiere est-elle cette jeune dame que nous rencontrames, il y a un mois peut-être, en revenant de Nimes, et dont le cheval voulait absolument suivre le mien ?

— Précisément, monsieur. Pauvre animal ! il ne pouvait savoir que votre route était bien différente de la sienne, il ne pouvait pas reconnaître toute la variété de la nature. Marie n'était pas encore là à cette époque. Quel malheur qu'une si belle créature soit ainsi enfoncée dans un gouffre de perdition ! Mais je l'en retirerai ou je m'y jetterai moi-même, ce qui est impossible.

— Et c'est pour commencer à la convertir que tu veux aller te mêler à tous ces pèlerins imbécéiles ou jongleurs qui vont pendre demain des images de cire ou de verre aux murs de la chapelle des Saintes? Tu me diras si l'eau du puits est devenue bien douce, et tu m'apporteras sans doute un peu de poussière de la pierre miraculeuse, pour prix de ma complaisance.

— Oh ! monsieur, je n'entrerai pas dans l'église, je verrai Marie seulement sur la place ou sur la greve.

— Est-ce qu'elle accompagne sa maitresse à ce pèlerinage?

— Oui, monsieur. Je ne sais si je pourrai lui parler; mais pourvu que je la voie seulement passer, je serai heureux.

René considérait avec étonnement cet homme grossier, ce misérable valet à qui étaient dévolus des bonheurs capables de compenser son obscurité et d'ennoblir ses sentiments terrestres. Le jeune seigneur, beau, fier et savant, n'avait pas dans tous ses souvenirs d'enfance un seul de ces amours gracieux et innocents qui nous apparaissent plus tard comme des chérubins, avec une tete blanche et rose, des cheveux blonds et boucles des ailes diaprees, et au lieu de corps de nuages tendres et légers ; il n'avait pas, le gentilhomme, a placer dans ses projets d'avenir une seule de ces belles idoles plus complete mais non plus véritables, que la jeunesse crée à l'image de quelque figure mortelle. Le piqueur, lui, avait tout cela, quoiqu'il ne sût pas en distiller la quintessence. Hélas! les pots grossiers trouvent toujours leurs couvercles ; il n'en est pas de même des beaux et précieux vases.

René ne put donc s'empêcher d'éprouver un léger mouvement d'envie, et il dit avec humeur à Paulin que, puisqu'il était assez attaché à son maître terrestre pour ne point aller dans un lieu qui lui deplût, il pouvait bien en faire autant pour son maître céleste et suprême, et qu'il devait être assez content de n'être pas autrement puni de l'inconvenance qu'il avait commise en lui demandant de favoriser ses rendez-vous.

Comme Paulin se retirait tristement et lentement, mais sans répliquer, car il connaissait l'humeur impérieuse du jeune seigneur, celui-ci lui dit d'un ton plus doux :

— Je ne chasserai point à courre demain; j'irai tirer des oiseaux dans la Camargue, et tu viendras seul avec moi.

III

Les Saintes-Maries.

Le lendemain, le soleil se leva dans un horizon sans nuages; une brise fraiche agitait les feuilles des vieux ormes compagnons et contemporains du vieux château, et promettait de tempérer les ardeurs du midi; car en Provence, une belle journée du mois de mai ne garde pas longtemps la fraiche humidité du matin. René était pâle et soucieux : ses yeux fatigués annonçaient qu'il avait mal dormi Il se leva de bonne heure ; mais après s'être vêtu et équipé pour la chasse, il demeura pres d'une heure en rêverie auprès de sa fenêtre les yeux tantôt fixés sur le vif azur des cieux ou sur la verdure tendre des arbres et ne regardant sans doute ni les uns ni les autres, mais plutôt en lui-même. Enfin son attention se fixa sur un faucon qui, descendant du haut de l'air, enfermait peu à peu dans les spirales de son vol un pauvre pigeon fasciné. Ce spectacle devait intéresser un chasseur. Il n'est rien de plus beau à voir qu'un lévrier qui enleve un lievre, si ce n'est un faucon qui lie un oiseau. La noble chasse au faucon, tant aimée de nos ancêtres, était alors bien tombée en désuétude, mais on la cultivait encore dans les provinces éloignées, et René en était particulierement amateur. Cependant ce jour-là sa disposition était si étrange, qu'au moment où l'oiseau de proie, arrivé à son point, s'abattait sur sa victime, René saisit vivement son fusil qui se trouvait près de lui tout préparé, et il tira. La portée était bonne et le coup bien ajusté, car le faucon et le pigeon tomberent tous les deux.

— Diable, s'écria René en se penchant par la fenêtre, je n'ai fait qu'abréger ses souffrances. Est-il mort? cria-t-il à Paulin, qui, se promenant dans la cour, était accouru au bruit.

— Non, non, monsieur, il a seulement les plumes des ailes coupées, et il est étourdi de la chute. Je ne lui vois pas de sang Mais, en vérité, je crois que c'est votre gerfaut Gorgerin que nous avons perdu il y a trois mois, la premiere fois qu'on le lançait. Je suis bien aise de le retrouver, car c'est un noble oiseau plein de qualités, si on parvient à le discipliner.

— Mais le pigeon, le pigeon? demanda René.

— Ah ! le pigeon, il doit etre bien malade, car les ongles de Gorgerin sont bien aigus ; mais non, il n'a pas grand'chose, c'est une jolie colombe blanche, vraiment. Ah ! ah ! il a un ruban bleu à la patte, et sur le ruban je vois des lettres !

— Vraiment ! Eh bien, garde-le, je vais descendre.

Cet incident léger, mais singulier, avait tout à fait distrait René de sa mélancolie ; il descendit en grande hate, et, sans regarder Gorgerin, que Paulin lui présentait d'abord, il prit avec un grand ménagement dans ses deux mains la colombe toute tremblante, et sur le ruban bleu bordé d'argent qui entourait ses pieds roses il lut le nom de Louise de Lamperiere. S'il vous est arrivé quelquefois de trouver un mouchoir ou des gants imprégnés d'un parfum féminin, si cela a suffi pour vous faire batir tout un roman et vous [illegible] de l'ame.

vous comprendrez que René tressaillit en lisant ces mots, et que son visage se colora subitement. Sinon, vous pouvez, comme Paulin, préférer le faucon.

— Mets ce pauvre oiseau dans une cage, Paulin, et engage mes gens, s'ils ne veulent me mettre en courroux, à faire en sorte qu'il ne lui arrive pas malheur. C'est de la comtesse que je te parle.

— Et Gorgerin, monsieur, est-ce qu'il faut le tuer?

— Non, puisqu'il faisait son métier. Il est fidèle au fauconnier; mais je ne crois pas qu'il en fasse jamais rien.

— Ah çà, vous l'avez donc reconnu, monsieur, que vous avez tiré dessus?

— A une pareille distance, es-tu fou? je voulais seulement l'empêcher de tuer ce pauvre animal.

Ceci passait l'intelligence de Paulin, qui se borna en conséquence à remplir les ordres de son maître.

René, après avoir fait à son grand-père sa visite accoutumée, monta sur son cheval d'arquebuse, et partit plus joyeusement que ne le faisait augurer son mélancolique lever.

Quant à Paulin, il ne savait s'il devait être ou fâché ou satisfait; il pensait que, si la veille il lui avait été refusé d'aller aux Saintes-Maries, ce matin il se trouvait pourtant sur le chemin, de sorte qu'il avait autant de raison pour se réjouir que pour s'attrister; mais l'un pouvait fâcher son maître et l'autre le porter à changer de nouveau d'avis par humeur de se voir deviné. Ainsi, il tâchait de garder une figure impassible. Bientôt au reste la chasse s'empara du gentilhomme et du piqueur, et ces soins firent diversion aux pensées de l'un et de l'autre, pensées qui n'étaient peut-être pas sans avoir un lieu commun.

Quoi qu'il en fût, le maître et le valet, l'un tirant, et l'autre rechargeant le fusil et ramassant les pièces abattues, et tous deux échangeant quelques paroles sur les coups singuliers, se trouvèrent au bout d'une couple d'heures sur la route qui va d'Arles aux Saintes-Maries, et réciproquement. Cette route, d'habitude fort solitaire, et que l'on peut parcourir en entier sans rencontrer un seul être vivant, était alors aussi peuplée qu'une rue de Paris, et présentait un spectacle que les yeux d'un solitaire devaient trouver curieux et ceux d'un jeune homme attrayant. Les belles filles d'Arles passaient dans tout l'éclat de leurs atours printaniers, les unes brunes, les autres blondes, presque toutes également remarquables par la fraîcheur de leur teint et par la régularité de leurs traits. Arles est proverbiale pour la beauté de ses femmes, et maintenant que tout est dégénéré, elle justifie encore cette réputation. On peut la traverser en entier sans voir un laid visage, au rebours de Paris, où l'on peut se promener tout un jour sans découvrir une jolie femme. C'est un héritage que cette ville impériale tient du peuple-roi, et qui, mieux que des théâtres et des statues, témoigne de l'amour que les Romains lui portaient.

Au dix-septième siècle, les Arlésiennes se vêtaient d'un costume qui rappelait celui des antiques Romaines, et qui s'alliait bien avec leur beauté imposante. La partie la plus remarquable de ce costume était le drolet, sorte de tunique à manches courtes, qui se mettait par-dessus la robe et qui a été remplacée par la mante espagnole. Leur coiffure a changé aussi; mais dans tous les temps elles se sont fait remarquer par la coquetterie de leur chaussure, qui compose une partie d'autant plus importante de l'habillement, que leurs jupes ne descendent guère qu'à mi-jambe.

Alors comme aujourd'hui, elles employaient de préférence les étoffes claires et brillantes; mais leurs robes dessinaient les hanches au lieu de les ensevelir sous des plis innombrables. Qu'elles y prennent garde, les aimables filles, un étranger qui ne ferait que passer dans leur ville pourrait en inférer que l'exquise pureté de leurs formes commence à s'altérer, et quiconque y séjournera deux jours attestera que ce serait calomnie.

René s'était donc arrêté à regarder au passage toutes ces belles et brillantes créatures, les unes à pied, les autres à cheval ou assises sur des charretons, riant de leur bon rire amoureux, ou babillant dans leur harmonieux langage avec des voix à la fois veloutées et vibrantes, qu'elles accompagnent de façons et de gestes d'une grâce inimitable, car rien chez elles n'est perdu pour la séduction.

Plus d'une tête se retourna vers le jeune chasseur, mais il n'y fit guère attention; l'ensemble de ce tableau mouvant était assez frappant pour que d'abord on ne s'arrêtât point aux détails. Et puis, comment choisir dans ce flux de beautés qui se ressemblent presque toutes et qui pour un adorateur de Mahomet eussent semblé être une houri [illegible] de son paradis? Les hommes formaient des groupes séparés, suivant une coutume générale dans les pays méridionaux, et leur costume sévère et large formait avec celui des femmes un contraste d'un bel effet. Quoique nerveux et bien faits, les Arlésiens n'approchent pas de leurs femmes pour la noblesse et la beauté des formes; c'est une de ces races où l'on observe entre l'homme et la femme des différences analogues à celles qui séparent le mâle de la femelle chez certains animaux.

René voyait avec un dégoût qui prenait sa source dans son éducation [illegible] des malades interrompant la [illegible] cette [illegible], les uns se traînaient eux-mêmes à l'aide de bras et de béquilles, d'autres portés sur des brancards ou des voitures, et tous témoignant un fervent espoir de guérison; mais quel catholique eût voulu les retrancher de cette scène dont ils étaient l'âme? Sans eux, elle eût perdu son caractère naïf et n'eût plus été qu'une parade vide de sens, une sorte de *Longchamps* subalterne.

Les pèlerins n'appartenaient pas tous aux classes de la bourgeoisie et du peuple. De temps en temps on voyait se mêler à leurs rangs des litières armoriées et entourées de valets galonnés, qui ne pouvaient contenir que de nobles dames, quels que fussent leur âge et leur figure. On voyait même un assez grand nombre de gentilshommes chevauchant avec une suite proportionnée à leur rang et à leur fortune; alors l'impiété n'était point encore du bon ton, et la religion n'était point entrée dans le domaine de la mode. Elle faisait partie des sentiments et non du costume. Les équipages des gens nobles arrêtaient les regards de René, mieux que ne faisaient les groupes les plus riants et les plus fleuris des Arlésiennes. Le jeune homme semblait chercher quelque visage de connaissance.

— Je ne crois pas, dit-il à Paulin, avoir vu passer la livrée de Lamperière. Ainsi tu n'auras pas perdu grand'chose.

— Elle n'a pas dû suivre cette route, monsieur; d'ailleurs Marie ne pouvait pas être aux Saintes avant midi, et il n'est guère à présent que onze heures.

— En vérité, poursuivit René, c'est une singulière tentation; mais j'avais quelque curiosité de voir ce cortége rassemblé. Il me semble que ce doit être un spectacle varié et divertissant. Après tout il n'y a pas grand danger pour moi à voir de près ou de loin la sotte idolâtrie de ces ignorantes gens.

Paulin, fidèle à son système de neutralité, ne répondit rien et se borna à suivre son maître qui, sans plus songer à la chasse, poussa son cheval dans la direction des Saintes-Maries. A mesure qu'ils en approchaient, le chemin était de plus en plus encombré par la foule des pèlerins qui débordaient même dans les champs situés de chaque côté. Les cavaliers étaient obligés de mettre pied à terre pour ne point causer d'accidents. Dans ce pays désert, la science de la voirie est si peu avancée, que l'on n'a point prévu le cas où deux voitures peuvent se rencontrer ou se dépasser sur une route, et lorsque ces circonstances se présentent, il faut suivre et rétrograder jusqu'à ce que l'on trouve un embranchement pour s'y réfugier.

La petite ville des Saintes-Maries était bien loin de pouvoir fournir des logements à tout ce monde. Elle n'avait pas envie, pour le plaisir de se gonfler d'une population si nombreuse, de crever dans ses murailles comme la grenouille dans sa peau; mais elle s'était ceinte d'un camp dont les tentes blanches lui formaient comme un vêtement de fête et abritaient ses visiteurs, dont quelques-uns pourtant étaient obligés de bivaquer. Le retour de ce jour, unique pour elle dans l'année, avait éveillé de grand matin la vieille et taciturne église, qui, regardant à travers les créneaux qui la couronnent comme une forteresse, et se voyant toujours choyée, faisait joyeusement chanter ses cloches.

René eut quelque peine à loger ses chevaux, et n'y parvint qu'en en délogeant d'autres à prix d'argent, ce dont il ne se fit pas scrupule: son éducation solitaire ne l'avait pas habitué à de grands ménagements. Cependant, soit par une communication magnétique de la ferveur qui animait toute cette foule dont il était pressé, soit l'influence des miracles qui fermentaient dans l'air, ou simplement l'effet que le spectacle solennel devait produire sur une vive imagination, toujours est-il que le jeune seigneur protestant se sentit plus pénétré qu'il n'eût voulu l'avouer à son aïeul et à lui-même. Suivant le mouvement général, il fut bientôt porté sur la place qui se trouve sur le flanc de la trois fois sainte église. Là il s'arrêta, et, spectateur unique, il se plaça sur une petite élévation d'où il pouvait voir à l'aise les nombreux acteurs de cette solennité. Les uns entraient dans l'église pour demander des grâces, offrir des *ex-voto* en reconnaissance de celles qu'ils avaient précédemment obtenues, ou simplement pour faire leurs dévotions; les autres en sortaient rayonnants de zèle, d'espoir ou même de joie, car déjà dans les groupes animés qui entouraient le lieu saint on racontait les miracles qui venaient d'avoir lieu et ceux qui s'étaient accomplis depuis la dernière fête. Un enfant était tombé du haut de l'église par l'un des machicoulis; sa mère éplorée n'avait eu que le temps de le recommander aux saintes, et elle l'avait trouvé en bas tranquillement assis sur le gazon d'une tombe. On montrait des gens qui, venus avec des infirmités et des béquilles, n'emportaient que les dernières; des possédés qui chantaient des cantiques en l'honneur des saintes femmes qu'ils blasphémaient le matin, des sourds qui commençaient à entendre, et des aveugles près de devenir borgnes. Outre ces miracles épanouis, il y en avait beaucoup qui germaient, n'étant pas de nature à éclater tout d'un coup, comme celui dont avait été l'objet une femme qui, frappée d'une stérilité de dix ans, avait l'année précédente eu recours à l'intercession des saintes pour en être délivrée, et revenait cette année avec un enfant sur chaque bras, chaque enfant tenant un marmouset de cire destiné à l'ornement de la chapelle et à l'édification des pèlerins.

IV

Mademoiselle de Lamperière

Tandis que René regardait ces choses et écoutait ces dires avec un certain intérêt, comme il était en vue, il fut reconnu par quelques personnes et devint bientôt l'objet d'une attention peu bienveillante. Il s'en aperçut et ne s'en émut point. Les mots d'hérétique et de protestant, qui, plusieurs fois, parvinrent à son oreille, et les coups d'œil sombres qui indiquaient que ces mots lui étaient bien adressés, ne lui inspirèrent que de dédaigneux sourires. René était naturellement intrépide, et d'ailleurs il ne connaissait point le danger.

—L'ami, cria-t-il tout à coup à un paysan qui s'obstinait plus que les autres à le regarder, au lieu de rester ainsi les yeux stupidement fixés sur moi, vous feriez mieux de faire place à cette jeune dame que vous arrêtez.

L'homme se retourna lentement, sans paraître se soucier beaucoup de cet avis impérieux; mais il n'eut pas plutôt vu la personne en faveur de qui il lui était notifié, qu'il ôta respectueusement son chapeau et se rangea de l'air le plus empressé. La jeune femme répondit à ce salut par une légère inclination de tête, qui avait été précédée d'une autre plus marquée et adressée à René comme un remercîment. Celui-ci, qui avait reconnu en elle mademoiselle de Lamperière, comme Paulin, dans la suivante qui l'accompagnait, avait pu reconnaître sa chère Marie, fendit aussitôt la foule et alla se placer près de la porte de l'église, sans avoir d'intention bien précise, mais se mettant là à tout hasard et attendant ensuite, comme doivent le faire, sur la foi d'un coup d'œil les jeunes gens curieux du beau sexe et des aventures. Le paysan qu'il avait apostrophé était venu se placer en face du jeune seigneur, qui se trouva obligé de lui accorder quelque attention.

Le costume de cet homme ne différait en rien de celui des bergers ou des fermiers du pays; il portait comme eux une veste brune, des culottes courtes attachées avec des jarretières rouges, des guêtres de cuir, la *taillors* ou ceinture de laine rouge et verte, et un large chapeau en feutre gris et grossier; mais il se distinguait entre tous par l'élévation de sa taille, la beauté de ses traits et de ses formes, et surtout par l'expression noble et intelligente de son visage et par la dignité de sa personne. Il tenait à sa main droite un fusil, compagnon presque inséparable du paysan provençal, et sur le bras gauche une grande veste ou vêtement de dessus qui, ployée à l'envers, montrait une doublure d'un rouge éclatant. Sa pose était un peu cherchée: il relevait la tête et se penchait de manière à faire ressortir tous ses avantages, ce que l'on pouvait pardonner encore à un homme qui n'avait pas atteint l'âge de trente ans. La singulière considération qu'on lui témoignait, et qui ne pouvait provenir ni de l'âge ni du rang, intriguèrent un peu René, moins que s'il n'eût été distrait par la pensée de mademoiselle de Lamperière, dont il n'attendit pas longtemps la réapparition, à ne parler que mathématiquement toutefois; mais la pendule morale qui a nos désirs pour ressorts et notre pensée pour balancier est trop variable pour qu'on l'emploie comme mesure du temps.

Au bout d'un quart d'heure, la jeune beauté, car c'était une beauté, eut achevé ses dévotions. Comme elle n'avait point d'infirmités à guérir ni d'autre grâce à implorer, il faut croire que ce temps lui avait suffi et que rien ne l'avait portée à se presser. Ce qu'il y avait de certain pourtant, c'est qu'en sortant de l'église ses yeux se rencontrèrent tout d'abord avec ceux de René, qui en sentit son cœur bondir violemment dans sa poitrine. Quant à la demoiselle, nous aurons la discrétion de ne point examiner si son corset n'était pas, par contre-coup, plus agité que de coutume, ou, pour parler un plus beau langage, si les vagues de son sein, en se gonflant avec véhémence, n'annonçaient pas qu'un orage menaçât son âme. A vrai dire, elle ne nous eût pas laissé le loisir de rien examiner ni de poétiser un seul distique, car ses pieds, auxquels elle ne regardait pas, trébuchèrent contre les marches qu'il leur fallait monter pour la mener hors de l'église, et elle serait tombée peut-être si René ne se fût précipité pour la soutenir. Dès lors toute son agitation et sa rougeur devaient passer sur le compte de cette chute, qui eût pu avoir une issue plus fâcheuse.

— Il n'est pas étonnant, dit le paysan à la grande taille et à la belle figure, qu'il arrive malheur aux catholiques quand ils souffrent que des hérétiques viennent insulter les saintes femmes jusque chez elles.

A ces paroles prononcées en français et avec très-peu d'accent, René, à qui la prestance de cet individu déplaisait, s'impatienta et leva son fouet pour l'en frapper; mais il fut arrêté soudain par la main de mademoiselle de Lamperière. Avec une présence d'esprit au-dessus de son âge et un air de gracieuse condescendance qui seyait parfaitement à son rang et à sa noble et rayonnante beauté, la jeune dame s'adressa au paysan qui s'était mis en défense: — Vous voyez bien, lui dit-elle, que je n'ai cependant pas de mal, et que c'est au secours de monsieur que je le dois.

Ces simples mots apaisèrent comme par magie les murmures menaçants qui se faisaient entendre parmi les témoins de cette scène, dont la piété et la fierté étaient également intéressées. Le provocateur avait pris une attitude soumise. Il était profondément incliné, la tête découverte et la main sur la poitrine. —Je ne croyais pas, mademoiselle, dit-il avec quelque galanterie, me trouver jamais en état de guerre vis-à-vis de vous. Je me reconnais coupable, quoique involontairement, et il ne tiendra pas à moi de réparer cette faute. J'attends vos ordres et vous promets de les exécuter sans les discuter.

—Mes ordres!... mais je n'ai rien à vous ordonner, Gautier. Vous reconnaissez que vous avez eu tort, cela suffit.

Se retournant alors vers René, qui écoutait ce colloque avec un peu de contrainte, mademoiselle de Lamperière le pria de vouloir bien lui donner la main et l'aider à traverser cette foule dont l'épaisseur était effrayante. René accepta cette offre avec reconnaissance, et s'acquitta avec une grâce et une aisance innées d'un office assez nouveau pour lui. Ils marchèrent ainsi jusqu'en dehors de la ville, c'est-à-dire pendant environ deux cents pas, et ils s'arrêtèrent sur la grève plate et coquilleuse qui s'étend au sud des murailles des Saintes-Maries, au pied desquelles la mer vient mousser quand souffle le *mistral*. Là, il leur fut loisible de respirer un air pur et frais rempli de senteurs marines, et il leur devint nécessaire de s'expliquer, tandis que les valets allaient chercher leurs chevaux. Comme René ouvrait la bouche pour formuler quelque galanterie relative au bonheur qui venait de lui échoir, mademoiselle de Lamperière l'interrompit: —Vous m'avez rendu plusieurs services aujourd'hui, monsieur; je vous en ai peut-être rendu un en vous empêchant de vous emporter pour une offense que vous pouviez mépriser; mais je ne crois pas que je sois par là dispensée de reconnaissance, et je vous prie de recevoir tous mes remercîments. Puis-je savoir seulement à quel nom je dois les adresser?

René répondit, en s'inclinant, qu'il était loin de trouver la reconnaissance pesante vis-à-vis d'une si noble et si gracieuse dame; mais que les services dont elle voulait bien lui savoir gré étaient en grande partie le fait du hasard, qui, ajouta-t-il, m'a en même temps servi et desservi; et pour ce qui est de mon nom, j'aurais peut-être désiré qu'il vous restât caché; mais je ne veux ni désobéir à une dame ni avoir l'air de répudier le nom de mes pères. Je suis le petit-fils du comte de Meyrau.

— C'est un des meilleurs et des plus anciens noms du Midi. Une fille de mon père peut l'entendre sans répugnance, malgré les querelles qui, je le sais, ont longtemps divisé nos familles. Mais, poursuivit-elle avec un tout aimable enjouement, c'est si vieux et nous sommes si jeunes!

René n'acquiesça qu'à demi et par politesse à cette phrase conciliatrice. Ses haines de famille étaient une partie de son héritage, dont il ne pouvait faire si bon et si prompt marché. Il n'eût pu y renoncer sans croire que son blason en fût terni et qu'il se désistât d'un des plus précieux priviléges de son rang. Cette manière de voir ne s'accordait pas précisément avec ses empressements pour la fille de l'ennemi héréditaire de sa maison, mais quel est le cœur qui n'enferme pas des sentiments contradictoires? Il faut songer que c'était la première femme qui se fût offerte à René, entourée d'incidents quelque peu prestigieux et dans des circonstances favorables pour le toucher. Il pouvait donc être porté à faire en faveur de la fille une exception motivée par son sexe et qui ne préjudiciât point au ressentiment dont il était tenu envers le père. Les femmes, à bien prendre, n'ont point de caste ni de famille. D'ailleurs l'éducation de René n'avait point été si austère qu'il n'eût lu quelques romans de chevalerie, et il y avait vu plus d'une fois comment, après tous les combats, les façons et les expiations nécessaires, un mariage pouvait réunir deux familles séparées depuis des siècles par la plus sanglante rivalité. Quant à la différence des religions, elle n'était pas aussi grande que si la demoiselle eût été mahométane comme telle princesse sarrasine qui avait pourtant épousé un chevalier chrétien, s'étant au préalable convertie par amour à la vraie foi.

Après un moment de silence un peu gênant peut-être pour deux amants aussi neufs, René instruisit mademoiselle de Lamperière du bonheur qu'il avait eu le matin de sauver de la serre d'un faucon une belle petite colombe qui lui appartenait sans doute.

— Oui, monsieur, elle est à moi, et je vous remercie bien vivement. Ma pauvre petite Bianca! que je serai aise de la revoir! Et sa compagne qui la pleure à présent le sera encore plus que moi. Voilà, monsieur, une obligation qui fait décidément pencher la balance de votre côté.

V

Gautier

Sur ces entrefaites, les valets revinrent avec les chevaux. René présenta son genou à mademoiselle de Lamperière pour l'aider à se placer en selle. Il admira sans doute la petitesse de son pied et en savoura la pression ; puis il s'élança sur son cheval, et, profitant de la permission tacite que la jeune dame lui donnait de l'accompagner, il s'avança avec elle jusqu'au bord de la mer, dont les flots tranquilles et les côtes sans accidents n'offrent là qu'un spectacle peu remarquable. — Après tout, fit la demoiselle, ceci est assez triste. — Pensez-vous, mademoiselle, repartit René, que tout ce qui peut plaire doive rendre joyeux ? — Vraiment, la gaieté est une bonne chose. — Je connais peu le rire, et j'eusse été malheureux si rien ne pouvait dédommager d'en être privé. — Dieu, qui a fait l'homme et la femme l'un pour l'autre, avait sans doute ses raisons en arrangeant qu'ils ne pouvaient jamais se comprendre parfaitement. Eh ! eh ! après tout, cela n'est pas nécessaire pour faire connaissance.

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton demi-solennel, demi-ironique par un troisième interlocuteur, sur lequel l'attention du jeune couple se trouva naturellement attirée. C'était un petit vieillard enseveli dans une cape brune, et qui, assis sur le bord d'un bateau de pêcheur échoué sur le sable, paraissait s'être livré aussi à la contemplation de la mer.

— Quoi ! s'écria Louise, est-ce vous, *Domine ?* Comment vous trouvez-vous ici ? Pourquoi ne vous a-t-on pas vu au château ? Mon père va-t-il donc arriver ?

— Voilà des interrogations bien vives, mademoiselle, pour un pauvre vieil esprit comme le mien ; j'essayerai cependant d'y répondre. Pour commencer par le dernier point, qui est le plus important, je vous dirai que monsieur votre père est encore à Paris, et que vous pouvez être sans inquiétude sur sa santé. Quant à moi, je ne suis point allé à Lagny, parce que je n'avais nul message à vous porter, et que d'ailleurs j'étais triste. Je suis venu en ce lieu pour tâcher de voir comment les saintes s'y prennent pour opérer si rapidement des guérisons qui nous donnent tant de mal, à nous pauvres médecins terrestres ; mais, quoique femmes, elles ne me paraissent pas disposées à dévoiler leur secret. Comment je suis ici maintenant ? Mais en chair et en os, selon toute apparence et aussi en pensée depuis que je vous ai aperçue avec ce jeune gentilhomme, mademoiselle.

— Bien, *Domine*, je vois avec plaisir que votre esprit a moins vieilli que vous ne le dites. Mais vous ne me demandez pas comment je me porte moi-même ?

— Ce serait, madame, de la part d'un homme de ma profession une question inconvenante et assez sotte. A votre vue seule je puis m'assurer et vous assurer que vous vous portez bien, fort bien, on ne peut mieux, mieux que votre compagnon, surtout.

— En vérité, dit René étonné et presque choqué de la familiarité du vieillard, serais-je donc si malade sans m'en douter ?

— Il n'est point nécesaire que vous le sachiez, monsieur.

— Comment cela ? dit René en riant. Il me semble...

— Ah ! monsieur, interrompit mademoiselle de Lamperière, je vois que vous ne connaissez pas dom Gigadas, autrement vous n'exigeriez pas qu'il vous explique tous ses dires.

— Mademoiselle, reprit le vieillard, vous dévoilez bien légèrement mon incognito. Comment voulez-vous que je m'explique maintenant ? D'ailleurs, le lieu même n'est pas trop convenable. Sachez, monsieur, continua-t-il en se retournant vers René, que je ne suis pas seulement médecin, et que mes regards vont plus loin que les choses apparentes et présentes. Il y a en vous et autour de vous beaucoup de mauvaises influences ; mais nous en triompherons avec l'aide de Dieu et l'agrément des saints. Ne riez pas, mademoiselle, car c'est très-sérieux.

Cela dit, le singulier vieillard salua, et s'en alla à pas lents le long de la mer, et bientôt il parut très-occupé de ramasser les coquilles éparses sur le sable.

Louise et René, après l'avoir un instant suivi des yeux, mirent leurs chevaux au trot et gagnèrent la route sans rentrer dans la ville. Marie et Farion, qui de leur côté mettaient le temps à profit, suivaient à une petite distance. Le valet de mademoiselle de Lamperière se tenait lui-même par discrétion à quelque distance de ce couple subalterne.

Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin lorsqu'un coup de fusil tiré derrière eux et par-dessus leurs têtes, sur un beau flamant qui avait attiré leur attention, les fit retourner subitement. Bien que volant à une grande élévation, l'oiseau avait été frappé à la tête ; il s'abattit lourdement sur la terre où il demeura sans bouger, ses belles ailes roses et noires étendues dans toute leur envergure, son cou et ses pieds allongés. L'auteur de ce coup remarquable n'était autre que l'individu qui avait tenu tête à René, et que mademoiselle de Lamperière avait nommé Gautier. Il était monté sur un petit cheval blanc à tous crins et plein de feu, de la race qui s'élève en liberté dans les pacages salés de la Camargue. Il avait déjà replacé sur son dos son long fusil, et retenait un gigantesque chien de montagne qui eût voulu s'élancer dans l'eau pour ramasser la victime gisante parmi les joncs d'un îlot. — Oh ! oh ! dit René en s'approchant de lui, vous êtes un adroit tireur, et, j'en réponds, un homme aussi hardi que vigoureux. Je suis fâché de vous avoir menacé tout à l'heure. Envoyez-moi votre oiseau pour nous réconcilier. Voici ma bourse en échange.

— Monsieur, répondit Gautier froidement et fièrement, mon oiseau est à vous si vous voulez le prendre. J'ai voulu seulement essayer si je me rappelais mon ancien métier. Pour la bourse que vous m'offrez, je n'en ai nul besoin, et, en aucun cas, je ne voudrais l'accepter.

— J'espère qu'au moins vous ne refuserez pas ma main, monsieur, et si des excuses...

— Ne m'en faites pas, monsieur. L'affront que vous m'avez fait publiquement ne saurait pas plus être effacé par des paroles que par de l'argent.

— Que prétendez vous donc alors, monsieur ? demanda le jeune seigneur d'un ton hautain.

— Rien que rester votre ennemi ; car la seule satisfaction qui pût valoir ici, vous me la refuseriez sans doute, et vous feriez bien. Un gentilhomme ne doit pas déroger. Je ne le suis pas, mais je suis bon catholique, et, à ce titre encore, il ne doit y avoir rien de commun entre nous. Les catholiques et les protestants ne peuvent être unis qu'à la façon de la colombe et du faucon que vous avez séparés ce matin. Vous êtes vous-même assez bon tireur, monsieur, pour que l'adresse des autres ne vous étonne pas, et d'assez bonne race, après tout, pour ne pas la craindre.

— Assurément, monsieur, j'ai fait tout ce que je pouvais et ce que je devais. Je me retire. Soyez mon ennemi tout à votre aise.

Comme dans les dernières paroles de Gautier il se trouvait quelques mots qui semblaient lui être adressés, mademoiselle de Lamperière éleva alors la voix, et lui dit un peu vivement qu'il montrait un fanatisme et des prétentions fort déplacés, et qu'elle espérait que, sans plus de réflexions, il allait changer de ton et réparer ses torts ; mais cet homme singulier ne répondit qu'en la saluant aussi humblement que possible, et, mettant son cheval au galop, il disparut par un chemin de traverse.

— Cet homme, dit René, ne me paraît pas aussi méprisable que je l'avais pu croire d'abord, et que vous me l'avez dit vous-même, madame. Sa figure, sa tournure et sa façon de s'exprimer ne se sentent point de la condition que son équipage annonce. On le prendrait facilement pour un seigneur déguisé.

— Point ; ce n'est qu'un simple berger : son nom est Gautier Violais.

— Êtes-vous certaine de cela, madame ?

— Très-certaine. Sa mère a été au service de ma grand'mère. Comme il montrait de l'intelligence, mon père le prit en affection et voulut en faire quelque chose. Son éducation a été excellente. Il a voyagé ; il a même fait la guerre ; mais son mauvais caractère et son orgueil ridicule lui ont toujours nui, et l'ont obligé de revenir se faire berger dans son pays. Du reste, il a toujours témoigné le plus grand dévouement pour notre famille : c'est là, sans doute, la cause de sa conduite envers vous. Et puis, on a beau faire, ces gens-là sont toujours aveuglés par leurs préjugés populaires.

Ces derniers mots soulevaient une question où René se fût peut-être encore trouvé en opposition de sentiments et d'idées avec sa belle compagne. Il changea donc le sujet de la conversation, et parla du singulier vieillard qui s'était, un peu auparavant, jeté à travers l'entretien des deux jeunes gens.

— Ainsi, dit René, j'ai enfin vu ce fameux dom Gigadas dont j'entends parler depuis si longtemps.

— Vous ne l'aviez jamais vu ? Je ne croyais pas qu'il y eût personne par ici à qui il fût inconnu. A la vérité, il est presque toujours absent depuis quelques années ; cependant il parle souvent de votre famille, et il semble la connaître.

— En effet, il a été autrefois attaché à mon grand-père et à mon père. J'en ai souvent entendu parler par nos vieux domestiques, tantôt comme d'un très-habile et savant homme, tantôt comme d'un joyeux compère, tantôt comme d'un rusé coquin. Il est maintenant espion du cardinal, à ce que l'on dit : ce n'est point un titre pour se présenter au château de Meyran.

— Je ne crois pas, monsieur, que *Domine* soit disposé à espionner pour le compte de personne, quoiqu'il le fasse peut-être parfois pour sa propre satisfaction. Il est fort indépendant de caractère, et nullement intéressé. Le peuple le regarde comme une sorte de sorcier bienfaisant. Les gens de sa classe en font assez de cas pour qu'il ait été plusieurs fois consul à Arles. Ses paroles, toujours bizarres et emphatiques, renferment souvent de sages conseils, et des personnes du rang le plus élevé ne dédaignent pas de le consulter. Il recherche, par goût plutôt que par vanité, les personnes d'une condition au-dessus de la sienne, quoiqu'à l'entendre il ait eu quelquefois à s'en plaindre. Voilà ce que j'ai ouï dire à mon père sur son compte. Quant à moi, je l'aime beaucoup : il est malicieux, sans être méchant ; il sait d'ail-

leurs beaucoup de choses, et le mystère dont il s'entoure est plus amusant qu'effrayant.

— C'est au moins un personnage très-singulier Il doit être fort âgé, car je l'ai toujours entendu nommer le vieux Gigadas.

— Personne ne l'a vu jeune; il était déjà blanc et ridé lorsqu'il vint à Arles. On le croit Italien; mais il ne s'explique jamais sur cet important objet : du reste, il parle toutes les langues. Il est médecin, chirurgien, apothicaire, astrologue, alchimiste, mécanicien, poete même. Il sait tout, et il étudie toujours : il prétend qu'il a encore une longue carriere devant lui; et il est si vert et si leste, que cela me semble fort probable Pourtant il a eu bien des chagrins, et il est tres-sensible : il a perdu successivement tous ses enfants; et, quoiqu'il regarde comme indigne d'un sage de se laisser aller à l'affliction, il est parfois sombre et taciturne comme les déserts que nous traversons : celui qui le fait parler alors ne doit pas redouter les traits du sarcasme.

— Je croirais plus volontiers à la malignité de sa langue qu'à la tendresse de son cœur : car personne, et jusqu'à mon vieil écuyer, qui est aussi dur que l'acier, ne parle de dom Gigadas qu'avec une certaine circonspection. Cela peut venir d'ailleurs de l'appréhension du pouvoir occulte et réel qu'on lui attribue. Quant à moi, sans votre assertion, madame, j'aurais cru son cerveau un peu dérangé.

— Il n'en est rien, soyez-en sûr. Il dit souvent que ce n'est pas uniquement sa faute si on ne le comprend pas.

— Je le souhaite pour lui, quoique ses dernières paroles dussent me faire désirer que ses discours n'aient pas toujours un sens caché.

Un moment de silence suivit alors. René était plus occupé qu'il n'eût voulu l'avouer de ce vieillard, dont les paroles, obscurément ironiques, lui étaient tombées sur la conscience; puis il lui avait annoncé des dangers inconnus, présage toujours désagréable, si peu fondé qu'il soit. Ce fut mademoiselle de Lamperière qui la première interrompit cette rêverie par quelqu'un de ces propos insignifiants qui n'ont pour but que d'en amener d'autres. Les deux amants défilerent alors le chapelet de lieux communs que deux amoureux commencent toujours par réciter ensemble.

La jeune dame était du même âge que René : mais elle connaissait bien mieux que lui le monde et les tours du langage, quoiqu'elle eût été bannie fort jeune de Paris par la mort de sa mère. Elle avait été élevée à Marseille par une tante qui, vieille et infirme, avait récemment quitté cette ville, par peur des troubles qui l'agitaient, pour venir habiter le château de Lagny, où sa niece s'ennuyait fort. Cette jeune personne n'avait en effet d'autre distraction que la promenade, sous l'escorte obligée de ses domestiques, et la différence d'éducation devait lui rendre cette réclusion bien plus pénible qu'à René. La coquetterie de mademoiselle de Lamperiere était aussi décente que possible, et ne la portait pas à désirer rien autre chose que d'avoir, non loin de sa demeure, un beau et noble jeune homme qui pensât à elle, et qui, cherchant à la rencontrer, brisât quelquefois la monotonie désespérante de ses promenades. Que cela pût être dangereux, elle était assez étourdie pour ne pas l'examiner, assez innocente pour s'en étonner, et assez fiere pour le nier.

L'histoire *della palomba liberata* fut d'un merveilleux secours à ces aimables enfants. La reddition de l'humble oiseau fut débattue comme celle d'une ville conquise. René protesta qu'il ne le remettrait qu'entre les mains de sa maîtresse, craignant trop qu'autrement il ne lui arrivât un nouvel accident, dont lui, René, serait responsable, et qu'il ne se pardonnerait pas. D'un autre côté, il ne pouvait aller au château de Lagny : le cas était donc des plus embarrassants. Pour terminer, mademoiselle de Lamperiere dit enfin qu'elle irait, suivant son habitude de chaque jour, se promener le lendemain matin sur le bord du Rhône, vis-à-vis de l'île des Passereaux, et que là, en présence de Marie, pourrait s'effectuer la remise de la captive. Cet arrangement ne pouvait pas rencontrer d'opposition, et la satisfaction qu'en éprouva René fut telle, qu'il déploya pendant tout le reste du voyage une grace de pensée et une facilité d'élocution dont il était lui-même étonné, et dont jouissait sans détour la fée qui avait fait jaillir ces dons des replis de son âme, où jusqu'alors ils étaient demeurés inutiles et ignorés.

Quoiqu'on eût mis les chevaux au pas pendant la négociation, comme cela était nécessaire pour la mener sagement, et qu'ensuite on leur eût, malgré leur acces d'impatience, conservé la même allure, on finit cependant, tout en devisant doucement et ingénument, par arriver au lac de Saint-Gilles. Après le passage de la riviere, René, à la requête de mademoiselle de Lamperière, la laissa continuer sa route sans l'accompagner plus loin

---

VI

Les rendez-vous.

René était demeuré sur le bord de la rivière à regarder s'éloigner mademoiselle de Lamperiere, qui, s'avisant un peu tard qu'elle avait lentement voyagé, mit son cheval au galop et disparut promptement. René se dirigea alors vers le château de Meyran. Il était rêveur, on le croira sans peine, et plus d'une fois il retourna la tête, comme s'il eût craint que sa charmante compagne ne fût déjà perdue pour lui. Son regard se fixa tristement sur les sombres tours du manoir paternel qui se dressait devant lui, austere et désagréable comme un reproche qu'on ne veut point écouter. L'ombre glaciale et protestante de ces murailles solitaires contrastait grandement avec le beau rayon du soleil nouveau et catholique qui venait de réchauffer le cœur du jeune gentilhomme, et qui, loin d'en être éteint, ne pouvait qu'en devenir plus brillant et plus précieux. Avant de pénétrer sous le portail, René interpella son domestique qui rêvait de son côté, quoique moins mélancoliquement sans doute.

— Il me paraît, lui dit-il, que tu n'es pas partout aussi perclus de langue qu'en ma présence. Tu as raconté là bas l'histoire de ce matin à qui a voulu l'entendre. Je sais bien que c'était un coup trop remarquable pour que tu pusses t'en taire; mais si, pour y joindre celui du flamant, tu dis un mot de tout ce qui s'est passé aujourd'hui, tu attireras sur ton dos une série de coups d'une autre espece, et qui peut-être ne seront pas de ton goût.

De ces paroles péremptoires, Paulin conclut simplement qu'il était urgent qu'il se tût, et prit facilement une résolution qui servait ses propres intérêts. Décidé à se laisser aller au courant qui le sollicitait, et à voguer les yeux fermés sur le fleuve inconnu de l'Amour, sans écouter les tristes voix des préceptes rigides qu'il laissait sur la rive, le lendemain René se rendit dès la pointe du jour sur le bord du Rhône. Il vint seul, apportant la colombe dans sa carnassière, et il eut tout le temps de parcourir et de détailler le lieu où devait se passer cette entrevue. Le choix en faisait honneur au goût et à la prévoyance de mademoiselle de Lamperière : car on eût difficilement trouvé un site heureusement agreste et qui convînt mieux à de tendres rendez-vous. C'était une petite prairie basse ou un *segonal*, comme on dit dans le pays, qui, entraînée dans le lit même de la riviere, et couverte par les eaux à l'époque des grandes crues, conservait pendant les chaleurs une fraîcheur charmante. Des figuiers aux feuilles larges et opaques, et de grands peupliers blancs que des vignes sauvages enlaçaient jusqu'au sommet de leurs guirlandes vigoureuses et chevelues, formaient à ce réduit un abri naturel contre les vents, le soleil et les regards des passants Il était caché également à la vue de l'autre rive par une petite île semblable à une corbeille de saules, de ronces et de roseaux où chantaient incessamment des essaims d'oisillons, d'où lui était venu sans doute le nom d'île des passereaux. Une petite cabane ruinée et envahie par la végétation avait autrefois abrité dans cet îlot quelque pêcheur, et y figurait encore comme une gracieuse fabrique.

La jeune dame arriva enfin, apres s'être fait attendre juste le temps convenable. Il va sans dire qu'elle était accompagnée de Marie. René l'aborda avec un peu plus d'embarras que la veille, vu qu'il avait eu beaucoup plus de temps pour se préparer, et leurs saluts furent aussi cérémonieux et aussi soigneusement accomplis que si leurs pieds eussent foulé le tapis d'un salon à regards d'Argus et non l'herbe d'un pré mystérieux. La demoiselle se dédommagea de cette contrainte en embrassant et caressant sa chere petite colombe. René offrit de lui livrer le faucon coupable; mais mademoiselle de Lamperiere, qui, en noble fille, avait quelquefois chassé à l'oiseau, répondit qu'elle faisait beaucoup d'estime d'un vaillant gerfaut, et que, si celui-là voulait devenir soumis et n'attaquer que le gibier qu'on lui désignerait, elle lui pardonnerait volontiers. Cependant la suivante, véritable Arlésienne, à la jambe fine et aux yeux noirs, s'était tout d'un coup éprise d'une grande envie de papillons, et courait pour en attraper, afin sans doute de ne point rester inoccupée. Son éloignement rendit un peu de liberté à l'entretien. On se promena, puis on s'assit. On recommença de se promener, et le jeune homme offrit son bras à la demoiselle qui l'accepta. On s'assit de nouveau, mais cette fois derriere un épais buisson, car le soleil devenait brûlant. La conversation avait subi des phases semblables. Des phrases polies et des compliments enjoués, on en était venu aux pensées banales et à des insinuations assez sérieuses sur l'amour, entremêlées de réflexions sur la singularité de leur rencontre et de leur position. On parla des impulsions irrésistibles, du bonheur de deux cœurs bien unis de liens indissolubles, de belle flamme et d'éternelle constance, toutes choses que les pauvres enfants ne connaissaient qu'en théories, et qu'ils récitaient bucoliquement en guise de préparation et de catéchisme amoureux. C'était une véritable bergerie, du Racan tout pur. La bergere, qui s'était édifiée de la lecture de Clélie et de l'Astrée, et qui avait souvent assisté à de galantes conferences entre les beaux esprits et les belles dames de la Provence, pouvait se montrer plus savante et mettre en ses dires plus de finesse et de recherche. Le berger suppléait à ce qui lui manquait de ce côté par une vivacité et une expression passionnée qui eussent été plus grandes encore si la réserve de sa compagne ne lui eût imposé.

LA BERGÈRE.

Ce n'est point au milieu des vains soins de la ville,
Mais dans la paix des champs que peut naître l'amour.

LE BERGER.
Un cœur pur et sincère est partout son asile.
Et ce dieu le préfère au céleste séjour.
LA BERGÈRE.
Ah! le temps est passé des amours éternelles.
Les bergers, m'a-t-on dit, se rient de leurs serments.
LE BERGER.
Il en est cependant qu'on trouverait fidèles
Mais sans doute on rirait de ces parfaits amants.

Ainsi controversaient-ils, sauf le rhythme ; car il n'est pas certain que cette passion naissante se révélât, comme l'ivresse des compagnons de Pantagruel, par une manie de versifier. Il fallut ce jour-là se séparer sans qu'un aveu eût été basardé, et même sans se promettre, autrement que des yeux, de se revoir bientôt, tant ils étaient dominés par cette bienheureuse et charmante timidité qui fait trouver plus de jouissances dans la vue seule de l'objet aimé, que plus tard dans la réussite complete et prévue d'un plan de séduction. Dans le premier âge, l'amour est un poëme; plus tard, ce n'est qu'une entreprise.

Deux jours s'écoulerent pendant lesquels René ne revit pas mademoiselle de Lamperière. Il en passa les matinées sur le bord du Rhône, assis à la place où elle s'était assise, place où il eût voulu élever un autel, pour qu'elle ne fût pas profanée.

Le soir, il alla errer aux alentours du château de Lagny, dont il s'approcha plus qu'il n'avait encore fait; mais ce fut en vain. En revanche, son image ne le quitta point un instant. Il se rappelait toutes ses perfections, sa grâce, son esprit, et dans ses réflexions il achevait de déifier cette séduisante créature. Tout occupé de s'éprendre d'elle, il ne se demandait point quel retour il en pouvait espérer. Il ne songea pas une seule fois aux obstacles nombreux qui devaient traverser son amour; mais la fatalité ou le demon, comme on voudra l'appeler, y avait songé pour lui et se réjouissait déjà sans doute des maux qui en résulteraient. René n'était point encore assez habitué à la dissimulation pour que l'inquiétude de son cœur ne le rendît pas soucieux. Son aïeul lui-même s'en aperçut, et, l'attribuant à l'ennui d'une inaction que l'âge de son petit-fils ne pouvait plus souffrir, il lui dit que bientôt peut-être il y aurait quelque chose à faire pour lui. Cette parole, qui naguère eût rempli de joie le jeune homme et l'eût fait rêver de combats et de gloire, le trouva pour lors indifferent, et il se borna à répondre que son aïeul connaissait ses sentiments, et qu'il espérait que dans l'occasion sa conduite y répondrait. A peine s'aperçut-il qu'il mentait. C'était l'habitude qui faisait mouvoir ses lèvres, tandis que sa pensée était devers Lagny.



Gontier.

Le troisieme jour, tandis que René était à regarder couler l'eau du Rhône, n'attendant point encore mademoiselle de Lamperière, parce que la matinée était trop peu avancée, il entendit un pas léger froisser l'herbe derrière lui, et, en se retournant, il la vit, belle, souriante et toute rose, soit de la marche, soit d'émotion. Les transports de René, que l'attente avait fait fermenter, réclatèrent au choc de cette surprise. Il se précipita vers sa maitresse.

— Ah! Louise, s'écria-t-il, j'ai cru que je ne vous reverrais jamais.

— Ce n'a pas été ma faute, repondit-elle ingénument.

Et tout fut dit. René dit à Louise qu'il l'aimait, qu'elle était tout pour lui, sa vie, sa pensée, ses espérances : il la supplia de ne poin s'offenser de sa hardiesse, protesta qu'il n'avait pas été maître de lui en la voyant si subitement, promit de tâcher désormais de l'aimer en silence, si elle le voulait, et jura de l'aimer toujours et malgré tout. A quoi la belle répondit, comme elles répondent toutes, par quelques mots entrecoupés dont le ton seul indique le sens, et qu'il faut que leur interlocuteur leur arrache et leur apprenne à répéter intelligiblement en les répétant d'abord lui-même sous forme d'exclamations plus ou moins bruyantes, plus ou moins folles, suivant le lieu, le temps et les circonstances.

— Hélas! et moi aussi, je suis insensée.—Parlez! Faut-il que je vive ou que je meure?... — Que voulez-vous que je vous dise? Ne vous ai-je point écouté? — Eh bien? — Ah! quelle cruauté! — Moi cruel! quand je meurs à vos pieds, attendant un mot de pitié.—Ah! plût à Dieu que ce sentiment vous suffît! —Au moins laissez-moi espérer que vous m'aimerez un jour. — Oh! mon Dieu, ne voyez-vous donc pas... — Que je vous importune? — Que je vous aime! — Vous m'aimez! tu m'aimes! elle m'aime! Ciel! terre! ai-je bien entendu? est-ce possible? Répétez-le, au nom du ciel, que je l'entende encore une fois, mille fois, toujours. Et la chère créature répete doucement ce mot, qui semblait n'être sorti de sa bouche que comme un soupir suprême, *novissimum verbum*.

Elle le répete encore en souriant tristement, et encore, jusqu'à ce qu'elle arrive par degrés à l'expression la plus passionnée qu'elle soit susceptible d'y mettre. Rarement cependant est-elle obligée pour cela de recommencer jusqu à mille fois, et quant à *toujours*, c'est un mot qui s'intercale sans aucune signification dans tous les discours des amants, comme *félicitations* dans les récitatifs des opéras italiens, comme *à la bonne heure!* dans les conversations des marins en mer, et tous ces mots ne servent que pour arrondir les phrases et comme une ponctuation articulée.

— M'aimerez-vous toujours? — Toujours! Et vous? — Toujours!

C'est un mot très-doux à l'oreille et sur lequel la note joue très-

bien, voilà tout. C'est une caresse et non un serment. Personne ne s'y trompe, que ceux qui prennent plaisir à être trompés, et ceux-là assurément n'ont pas le droit de se plaindre.

Louise et René étaient donc convenus qu'ils s'aimaient d'un amour mutuel qui s'était révélé à eux dès la première fois qu'ils s'étaient rencontrés sur le chemin de Nîmes; car il en est toujours ainsi : du moins on le dit et on se le laisse dire. L'amour aspire non-seulement à l'éternité à venir, mais à l'éternité passée. Puis ils tombèrent également d'accord de s'aimer toujours, malgré tous les obstacles qui s'opposeraient certainement à leur union, et ils avaient d'autant plus de raison de parler ainsi, que c'était peut-être à cause de ces obstacles qu'ils se dépêchaient tant et tenaient si fort à s'aimer. N'ayant point d'anneaux qu'ils pussent échanger, ils se contentèrent de joindre leurs mains, ce qui valait mieux, du moins pour le moment, et Louise, ayant cueilli une petite branche de vigne, la rompit en deux et en donna une partie à René. De tous les gages d'amour, ceux qui proviennent des végétaux sont assurément les plus emblématiques; mais, en les donnant, on est ordinairement de bonne foi, et c'est une malice du hasard qui fait sans doute que l'on s'avise plutôt de cueillir une fleur qui doit bientôt s'en aller en poussière, que de ramasser un caillou qui durerait éternellement. Il faut convenir aussi que la fleur est plus gracieuse et plus commode : il en est de même des amours faciles et passagers.

Quand l'ivresse des premiers serments fut un peu calmée, les amants furent bien obligés de redescendre du ciel sur la terre et de jeter un coup d'œil sur leur avenir, coup d'œil qui fut timide de part et d'autre, leurs désirs se trouvant dès l'abord en opposition avec des volontés respectables. Ceci mêla de l'ombre à leur joie; mais bientôt leur jeunesse reprit le dessus, et ils burent à longs traits les délices d'une tendre causerie, chacun ne regardant plus que dans les yeux de l'autre, qui lui renvoyaient précisément l'impression qu'ils en recevaient, comme il arrive de deux miroirs placés parallèlement, lesquels, dans cette situation, nous offrent une image de l'infini aussi vide, aussi insaisissable que les projets éternels des amants.

En attendant, Louise et René résolurent de profiter du présent qu'ils avaient à eux, soit que l'avenir dût être heureux ou malheureux, vaste ou borné, et ils se promirent de se voir chaque jour dans ce lieu charmant et consacré par leur double aveu. Rien n'y troubla d'abord leur bonheur, et nul vent jaloux ne souffla sur le buisson ardent de leur amour, qui brûlait, au bord du Rhône, comme le buisson que vit Moïse au bord du Nil, d'une flamme toujours renaissante et alimentée par elle-même. Mais un matin, René, qui avait été retenu un peu tard par une indisposition de son aïeul, trouva au rendez-vous non pas sa maîtresse, comme il s'y attendait, mais un pêcheur qui, assis sur le bord de la petite île, s'occupait flegmatiquement à raccommoder des filets. Ce qui était plus grave, c'est que la cabane avait été restaurée et les buissons qui l'encombraient élagués; ces soins annonçaient chez le nouvel insulaire des projets d'occupation peu favorables au mystère de la prairie.



La Ferrade — PAGE 10.

— Holà ! mon homme, cria René, vous ne devez pas trouver beaucoup de poisson à cet endroit. Vous n'avez qu'à aller m'attendre au château de Meyran, je vous arrangerai d'une bonne pêcherie dans un étang, et d'abord je vous dédommagerai de celle que vous avez perdue. — Merci, monsieur, répondit le pêcheur avec un calme légèrement ironique, je me plais beaucoup ici, et je ne pêche que pour m'amuser. Cette cabane a appartenu à mon père; je l'ai rachetée, ce n'est pas pour la revendre. Il me paraît que je trouverai toujours à m'en débarrasser; car, ce matin, il est déjà venu une jeune dame qui m'en a offert tout ce que je voudrais.

René fut contraint de s'en retourner. Comme il traversait la cour du château, très-contrarié de ce contre-temps, et ruminant par quels moyens il pourrait y remédier promptement, il fut arrêté par le vieux Bertrand, osseux et gigantesque soudard que René avait toujours vu aussi ridé et aussi vigoureux, et qu'il eût imaginé quelquefois être une machine à ressorts d'acier recouverts de parchemin, n'eût été son dévouement et sa bonne humeur.

— Monsieur le vicomte, dit l'écuyer d'une voix rude et creuse, il y a de singulières nouvelles et qui vont vous dérider, ce qu'elles auraient pu faire pour moi aussi autrefois, mais à présent, au contraire, le rire me ride.

— Paulin te dira la raison de cela, Bertrand. Mais qu'y a-t-il donc? — Il y a, monsieur, que ce matin j'ai rencontré tout près d'ici se promenant de long en large, un serviteur de la maison Lamperière; une espèce de berger savant, nommé Gautier. Comme je me préparais à lui demander ce que je pouvais faire pour lui et à lui donner à choisir entre une volée de coups de bâton et deux ou trois lardons, il m'a abordé, disant qu'il avait à me parler. Savez-vous ce qu'il m'a conté? Que vous courtisiez sa jeune maîtresse, et que vous vous trouviez incessamment sur son chemin, ajoutant, chose assez sage, qu'il ne pouvait résulter de cela que des maux, et qu'ainsi il était du devoir des bons serviteurs des deux familles de faire leur possible pour les prévenir, et il m'a invité à en parler au préalable à M. le comte. Après tout, c'est un garçon qui parle fort bien.

— Et que lui as-tu répondu?

— Moi, monsieur, je lui ai ri au nez et lui ai dit que si jamais un

gentilhomme de votre nom se trouvait sur le chemin des Lamperière, ce ne pouvait être qu'avec un dessein de vengeance; car, lui ai-je dit, vos maîtres sont les débiteurs des miens, et s'ils n'ont plus de sang à nous donner, il nous est permis de nous payer autrement. Vous pensez bien que je ne voulais que le railler. Il m'a quitté en m'appelant brigand, hérétique; je lui rendrai cela quelque jour, mais ce ne sera pas en paroles. Eh bien! monsieur, comment trouvez-vous la plaisanterie?

— Médiocre, répondit René. Ce Gautier est un impertinent drôle qui mériterait d'être châtié pour lui apprendre à retenir sa langue; mais il m'est impossible d'admettre dans leur étendue tes principes de vengeance, même envers nos plus cruels ennemis.

— Bah! monsieur, quand vous ferez un peu pleurer cette belle demoiselle, cela ne laverait pas le sang que son père a tiré à votre oncle de Bonvillac, cela ne rachèterait pas la prison qu'il a procurée à votre père, puisque tous deux en sont morts.

— C'est pourquoi je ne dois pas songer à une vengeance si peu proportionnée, et d'ailleurs injuste.

— A la bonne heure, monsieur. Aussi n'ai-je voulu que soutenir l'honneur de la maison. Comme vous pouvez le croire, je ne répéterai pas cela à M. le comte.

— Et tu feras bien.

VII

La Ferrade.

Ayant ainsi mis fin à cette conversation peu agréable pour lui, René se retira dans sa chambre, où il s'engagea dans une série de réflexions qui ne l'étaient pas davantage. Sa conscience protestante et féodale, endormie par le bonheur sans nuages qui avait protégé les commencements de sa passion, se réveilla moins sous l'influence des reproches que le hasard lui avait fait subir, que sous celle d'une première contrariété; car les remords sont frères puînés des regrets. Il se voyait comme enfermé dans un chemin sans issue, bordé d'un côté d'une rivière de sang qui représentait le passé, et de l'autre d'un torrent de larmes qui figurait l'avenir. Cette perspective n'avait rien que de lugubre. René frémissait en pensant que son union avec Louise ne pouvait s'accomplir que par la mort de deux hommes dont les signatures auraient hurlé de s'accoler sur le même parchemin: l'un de ces hommes était le marquis de Lamperière, qui n'avait nulle envie de mourir; l'autre était le grand-père de René, ce noble et vénérable vieillard pour lequel son petit fils eût donné tout le sang de ses veines; mais lui sacrifier son amour, c'était impossible. Le vicomte n'alla pas jusqu'à se dire qu'il eût été sage de ne pas s'engager dans une voie si difficile; c'eût été encore un blasphème, et il voulait adorer à la fois des dieux dont les cultes étaient incompatibles. Il se borna donc à maudire le sort, et se résigna à attendre, mais non plus de cette attente insouciante et douce qui lui était loisible la veille, mais d'une attente impatiente et douloureuse. Une seule entrave avait tout changé pour lui à l'horizon, ou, pour mieux dire, l'avait contraint à y regarder. Une lettre de Louise, que Paulin vint lui apporter, interrompit sa tristesse: Louise lui apprenait ce qui l'avait empêchée de se trouver le matin dans la petite prairie, et, en outre, que quelqu'un ayant donné l'éveil à sa tante, il lui avait été défendu de se promener sans être suivie d'un domestique, sous prétexte que les chemins n'étaient pas sûrs. Il était donc nécessaire de changer le lieu et l'heure de leurs entretiens, et de se voir désormais le soir dans le bois qui se trouvait entre Lagny et Meyran. Suivaient des protestations de tendresse ineffable et ineffaçable!

Là-dessus René cessa d'accuser la fatalité, et pensa qu'il fallait tâcher de paralyser la malveillance de ce Gautier, qui était indubitablement l'auteur de tous ces mécomptes; mais ce n'était pas facile, car cet homme était insaisissable. L'argent ni la force ne semblaient avoir d'action sur lui: l'argent, il avait prouvé qu'il le méprisait; la violence, son assurance montrait qu'il avait des moyens de s'en garantir. René pensa donc que le plus sûr était que Louise, qui semblait avoir sur cet homme une influence extraordinaire, lui ordonnât le silence. Il lui vint un instant dans l'idée que ce Gautier pourrait être son rival; mais il rejeta cette pensée et n'attribua ses démarches qu'au zèle d'un serviteur et au ressentiment d'un homme du Midi. Le soir, les deux amants se retrouvèrent avec plus d'enivrement que jamais, et parlèrent aussi plus sérieusement qu'ils n'avaient encore fait, tant ils avaient été effrayés par ce premier avertissement. Louise avait rencontré Gautier, qui avait nié, avec un air d'innocence parfait, avoir rien dit, n'ayant d'ailleurs rien vu ni sans doute rien à voir; après quoi il s'était confondu en expressions de respect et de dévouement d'où il avait été impossible de le faire sortir.

Louise et René en furent donc réduits de nouveau à s'envelopper d'oubli, à quoi ils parvinrent bien vite.

René ne revit qu'une seule fois le hardi paysan qui avait osé se poser et agir comme ennemi en face de lui. C'était à une *ferrade* dans la Camargue: on appelle ainsi une sorte de solennité sauvage et pastorale où l'on marque les nouvelles bêtes des troupeaux de taureaux sauvages que renferme cette île; c'est un spectacle curieux et qui attire d'ordinaire du monde. Mademoiselle de Lamperière ayant voulu assister à celle-là, René s'y trouva aussi, bien qu'il ne pût qu'y voir de loin sa maîtresse, et qu'il pouvait l'entretenir le soir pendant une heure; mais à cet âge, et dans les premiers temps d'une liaison, on fait de ces choses-là: qui n'est pas resté une heure en faction pour voir sortir du théâtre ou de quelque autre lieu sa bien-aimée, après avoir passé la journée auprès d'elle?

Suivant l'habitude, on avait formé, avec des charrettes et des pieux, une enceinte circulaire où se trouvait réservée une seule issue; en face de cette espèce de barrière s'élevait un amphithéâtre où les spectateurs s'étaient placés. Le troupeau de taureaux remplissait le pâturage. Ces animaux, d'une race particulière, noirs de la pointe des cornes à l'extrémité de la queue, ce qui contrastait avec la robe blanche des chevaux qui habitaient pêle-mêle avec eux ces déserts, étaient d'une férocité ombrageuse que leur aspect annonçait parfaitement. Pour s'en emparer l'un après l'autre, leurs gardiens, armés de longues lances à trois pointes ou tridents, les poursuivaient, les détachaient du troupeau, les cernaient, et l'animal furieux se précipitait par l'entrée ouverte, seule issue qui lui fût laissée dans l'enceinte fatale, et qui était aussitôt fermée derrière lui; alors les gardiens mettaient pied à terre, le harcelaient, et, saisissant le moment favorable, le renversaient sur le flanc. La personne que l'on voulait honorer descendait alors des gradins et marquait la victime dont la peau fumait et frémissait. Lorsque cette personne avait repris sa place, on lâchait le taureau qui, après avoir vainement cherché à se venger de ses agiles vainqueurs, fuyait par l'issue que l'on avait rouverte et courait dans la campagne en mugissant et frappant la tête de ses cornes.

On en avait marqué déjà un assez grand nombre de cette manière, lorsque l'on en amena un qui se faisait remarquer par sa vigueur et sa fougue. Plusieurs fermiers et habitants du pays étaient descendus dans l'arène et prenaient part à la bataille; Gautier se distinguait parmi les plus adroits et les plus intrépides: ce fut lui qui eut l'honneur de renverser ce redoutable animal. Un des gardiens alla présenter le fer à René, qui ne crut pas devoir le refuser; mais au moment où il le posait sur la cuisse du taureau, celui-ci se releva impétueusement, soit que la douleur lui eût inspiré un effort irrésistible, soit qu'il eût été mal tenu par Gautier et les gardiens qui l'aidaient. Le jeune seigneur avait été culbuté dans la poussière, et parmi les spectateurs cette chute avait excité des éclats de rire qui avaient couvert le cri que Louise ne put s'empêcher de jeter. René se releva avec une rapidité que peuvent seuls apprécier ceux à qui il est arrivé de choir ainsi honteusement, sans se faire de mal, sous les yeux de la dame de leurs pensées: il courut vers le taureau et lui barra hardiment le passage. Comme il s'était souvent mesuré avec ces animaux dans ses excursions, et que sa vigueur était doublée par la colère, il l'empoigna par les cornes, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie, et, lui ramenant en même temps la jambe en avant, il lui fit perdre l'équilibre et le renversa écumant et furibond.

— Paulin, cria-t-il à son domestique, prends le fer et marque une seconde fois ce terrible monstre, pour lui apprendre à en agir plus respectueusement avec un gentilhomme, et pour montrer à ces gens comment on tient un taureau.

Paulin fit ce que son maître lui ordonnait. Les gardiens, que cette preuve de vigueur et de bravoure avaient pénétrés de respect, étaient revenus aider René, et tout se passa dans les règles.

VIII

Cabri.

René avait bien deviné: Gautier était l'homme de la cabane. Cette frêle habitation était construite, comme toutes celles des bergers de la campagne, avec des pieux dont l'intervalle était rempli de roseaux: elle n'avait d'ouverture que la porte tournée vers le nord, afin d'éviter également le soleil et le mistral; le fond en était arrondi, et le comble surmonté d'une croix inclinée: ces frêles demeures sont toutes placées ainsi sous la sauvegarde du signe de la rédemption. Leurs habitants ont besoin des pensées de la religion pour supporter leur vie pénible et taciturne, et de ses talismans pour pouvoir s'endormir sans crainte aux mugissements de l'ouragan, qui, dans cette

région plate, se déployant avec toute sa violence, déracine souvent des arbres vigoureux et enlève les faîtes des maisons de pierre, tandis qu'il glisse sur les buissons pliants de tamarins et sur la surface rampante des cabanes. L'intérieur de la maison de Gautier répondait à l'extérieur : on n'y voyait point de cheminée; une place noircie au pied du pilier qui supportait le comble en son milieu et une ouverture correspondante au toit, indiquaient comment on y suppléait. L'ameublement ne consistait qu'en deux lits ou plutôt deux niches qui en tenaient lieu, bâties dans les coins avec du bois brut et des roseaux, un grand coffre, deux ou trois escabeaux, et quelques planches où étaient rangés des plats et des écuelles de faïence jaune ou rougeâtre. Les seuls objets qui fissent disparate dans ce ménage grossièrement pastoral étaient une table couverte de tout ce qui est nécessaire pour écrire, et un harnais militaire complet, accroché contre une des parois, près du manteau et du fusil du berger.

Le soleil venait de se coucher dans toute la splendeur de sa pourpre méridionale, et l'atmosphère en gardait une teinte rosée qui rafraîchissait la vue, tandis que de la terre sourdait la fraîcheur plus réelle des nocturnes vapeurs. On entendait s'élever à la fois dans la plaine les bêlements des moutons, les aboiements des chiens, les coassements argentins des petites grenouilles vertes, les cris des oiseaux sauvages, et mille autres bruits vagues formant un concert mystérieux et plaintif; car les voix de la nature prennent toujours au crépuscule un accent mélancolique qui pénètre dans le cœur, et le calme comme le refrain d'une berceuse enfantine. Une jeune fille se promenait en chantant à l'entour de la cabane de Gautier, et, regardant incessamment la campagne, semblait attendre le retour du maître. Un gros chien, couché à terre et dressant ses oreilles velues à chaque bruit de pas qui résonnait au loin, partageait cette attente; mais, tandis que l'animal, la tête sur ses pattes, conservait une taciturne gravité, l'enfant allait et venait, et montrait une agitation nerveuse qu'elle révélait surtout par la façon dont elle chantait; sa voix suave et pure possédait une élévation et un éclat extraordinaires, et produisait par instants un effet pénible et agaçant comme celui que produit l'harmonie. Ses chants, bizarrement entrecoupés et interrompus subitement, appartenaient à tous les pays : une barcarole italienne s'y entait sur une ronde française, et une valse allemande sur une romance andalouse : c'était l'harmonie la plus discordante qu'il soit possible d'imaginer.

Tout à coup le chien se leva et s'élança comme un trait. La jeune fille en fit autant, et, se laissant guider, mais non dépasser, par son compagnon, arriva en même temps que lui auprès du berger, dont le cheval, excité plutôt qu'effayé par l'arrivée de ce tourbillon, se cabra, rua, et, contenu par son cavalier, se réduisit enfin à changer son trot habituel en une allure plus vive. Mais, tandis que le chien témoignait à son maître sa joie de le revoir, en gambadant et en aboyant, la jeune fille, avec une adresse et une agilité surnaturelles, avait sauté sur la croupe du cheval, s'y était agenouillée et avait enlacé Gautier de ses deux bras; elle le serrait avec force, l'embrassait et poussait de petits cris de joie aigus et inarticulés, enfantins comme ses caresses et ses manières. Trouvant que le grand chapeau du berger la gênait, elle le lui ôta et le jeta au chien, et alors elle se mit à frotter comme un chat sa petite tête sur l'épaule et les cheveux de Gautier, qui, accoutumé sans doute à ce manége, se laissait faire gravement, ne répondant à toutes ces chatteries que par quelques mots bienveillants.— Assez, lui dit-il enfin, assez, Cabri.

Et la jeune fille sauta aussitôt à terre avec une prestesse qui justifiait le nom qui lui était donné, courut à la cabane, revint de nouveau vers le cavalier, et, quand celui-ci fut arrivé et eut mis pied à terre, elle lui sauta de nouveau au cou, et incontinent se mit à desseller le cheval et le conduisit sous un petit hangar attenant à la cabane où cet animal était abrité, quand il ne préférait pas errer sur le pâturage. Cela fut exécuté en un clin d'œil. Cabri rentra, alluma une lampe, donna un escabeau au berger, le fit relever pour placer sous lui quelques coussins, l'embrassa encore, ce dont elle ne pouvait se dispenser pendant plus d'une minute, puis elle lui apporta ce qu'elle avait préparé pour son souper. — Je n'ai pas faim, dit Gautier. La jeune fille reporta alors le pain et les assiettes sur la planche d'où elle les avait tirés. — Cela ne t'empêche pas de souper, petite.

Mais l'enfant n'était pas de cet avis; elle prit un escabeau et y resta pendant quelques instants assise, dans une immobilité aussi étrange que sa turbulence, et fixant des regards inquiets et avides sur le berger. Cet examen ne lui révéla sans doute rien d'extraordinaire, quoique Gautier fût un peu soucieux, car elle vint bientôt se placer à ses pieds, auprès du chien, et là, se posant gracieusement, elle lui dit d'une voix douce et humble :

— Tu n'as rien, n'est-ce pas? — Rien, mon enfant. Je m'ennuie seulement comme à l'ordinaire. — Je voudrais bien savoir quelque chose pour te rendre gai. Veux-tu que je danse, veux-tu que je chante? ou bien faut-il prier le bon Dieu pour chasser le démon qui te tourmente? — Non, viens plutôt sur mes genoux. Cabri ne se le fit pas répéter; elle s'accroupit tout entière, en repliant ses jambes sous elle, sur les genoux robustes du berger, qui peu à peu se prit à jouer avec elle comme avec un enfant ou un jeune chat. A n'en juger que par sa taille exiguë et la délicatesse de ses membres, à n'écouter que son rire naïf et vibrant, et ses discours puérils, cette singulière créature ne paraissait en effet qu'un enfant; mais sa chemise fendue par devant laissait voir une gorge déjà formée et bien détachée de la poitrine, qui décelait au moins quinze ou seize ans. Du reste, rien dans ses manières ingénues n'annonçait que cette nubilité eût éprouvé le besoin de s'épanouir; rien dans celles du jeune homme ne tendait à l'éveiller : c'était la familiarité d'un frère et d'une sœur, et non celle de deux amants. Cependant Cabri était jolie dans toute sa personne : elle avait la tête petite, même pour sa taille; deux nattes de cheveux dorés, aussi grosses que le bras, que leur poids faisait souvent dénouer, lui tombaient alors jusqu'aux jarrets. Son teint était de ceux sur lesquels le soleil n'a pas de prise, et sa peau la plus fine du monde : ses joues n'avaient pas de couleur plus vives que tout le reste de son corps, qui était d'un rose charmant semblable à celui qui teint le cou d'un flamant : ses yeux étaient bleus, très-grands, parfaitement beaux, quoique l'expression en fût un peu égarée; son nez était retroussé et délicatement modelé, ni plus ni moins que les nez des belles dames de la cour de Louis XIV, dont Largillière nous a légué les portraits; sa bouche était petite et vermeille, ses dents irréprochables; son cou et ses épaules étaient faits au tour; sa taille aurait pu tenir entre les dix doigts, et, n'ayant jamais été gênée par un corset, elle possédait une grâce et une liberté très-rares; les jambes et les bras étaient à l'avenant, fins, nerveux, et cependant potelés; les pieds étaient des bijoux à enchâsser dans l'or d'Ophis le plus pur, tant ils étaient mignons et bien faits, bombés au cou-de-pied et arrondis au bout; mais, certes, ces petits pieds, accoutumés à si bien user de leur agilité, eussent été trop empêchés dans cette riche et lourde chaussure, pour que nous la leur souhaitions sincèrement : la pantoufle de Cendrillon leur eût beaucoup mieux convenu. Quant aux mains, elles étaient bien un peu rouges; mais, du reste, tout aimables, et rien ne pouvait les endurcir. Tel était l'enfant avec lequel jouait le jeune berger, sans être autrement ému. Il était pourtant lui-même dans l'âge où la séve de la jeunesse fermente incessamment, et tout en lui dénotait une organisation passionnée et inflammable; mais probablement sa passion avait pris un autre cours, et il n'avait pas été élevé dans la perpétuelle préoccupation des rapports les plus intimes des deux sexes. Cet enfant avait encore grandi sous ses yeux, il s'était habitué à la voir s'habiller et se déshabiller innocemment devant lui, comme s'il eût été sa mère; et, parce que ses épaules et ses hanches s'étaient arrondies, et que la gorge lui avait crû, ce changement s'étant opéré insensiblement, il n'avait point conçu pour elle d'autres sentiments; et, n'étant point flétri par la corruption, il n'avait pu songer à abuser de la tendresse filiale que lui témoignait la jeune fille. Pour celle-ci, on ne pouvait pas dire qu'elle aimait le jeune homme : elle l'adorait. Son cœur était pétri de feu et d'éther, comme celui de toutes les créatures dont elle procède, Mignon, Fénella, Esméralda, ondines, sylphides, salamandres, et toutes les forces aimantes de ce cœur s'étaient concentrées sur Gautier : c'était à la fois son père, sa mère, ses amis et ses frères qu'elle aimait en lui, car elle avait de la sensibilité à déverser dans toutes ces affections; elle vivait réellement de son âme, ne pensait qu'en lui, et elle n'avait pas une idée, pas une sensation qui ne procédât de lui. Ainsi, elle était heureuse, mais non troublée de sa présence; ses caresses lui causaient une impression délicieuse, mais ses sens n'en recevaient point de commotion; elle ne voyait et ne cherchait rien de plus doux que de folâtrer avec son ami. Cela est faux sans doute, sans aucune espèce de vraisemblance, mais il en était ainsi. A vrai dire, la petite avait la raison peu saine, sans quoi il est probable qu'elle eût été promptement éclairée, et un baiser sur la bouche, un regard chargé de la moiteur du désir, eussent bientôt fait raison de la paternelle austérité du berger; celui-ci voyait d'ailleurs dans la folie de la pauvre Cabri un nouveau motif de la respecter, quoiqu'un roué y eût trouvé peut-être un attrait pour éveiller ses sens fantasques et blasés.

Cependant Gautier, tout à fait déridé, prenait dans une de ses mains les deux mains de l'enfant, qui tâchait de se débarrasser en se tordant et en mordant ces entraves; puis il la faisait sauter sur ses genoux ou s'amusait à la faire soudain bondir et crier en la chatouillant; le gros chien prenait part de temps en temps à ces jeux, en grondant sur un ton bienveillant, et réclamant de la patte quelque caresse qui lui était dérobée. Le fidèle animal prouva que ces distractions ne lui faisaient pas oublier néanmoins ses devoirs de surveillant, car il s'élança dehors en aboyant, sans que les oreilles moins exercées du berger et de Cabri eussent pu percevoir du bruit au dehors; mais une voix d'homme s'éleva promptement pour gourmander le chien. Gautier se leva précipitamment et sortit.

IX

Le marquis de Lampérière.

Gautier rentra avec un individu auquel il témoignait un respect et un empressement qui annonçaient un personnage d'importance, et qui devait en outre posséder des droits particuliers à sa déférence. C'était un homme déjà sur le déclin de l'âge, un peu voûté, d'une figure fine et blême, non sans quelque fausseté dans la physionomie. Il était vêtu d'un riche costume de voyage, vert, brodé d'or. Il s'assit, d'un air de fatigue, sur le siége grossier qui lui était présenté. — Tu ne m'attendais pas ce soir? dit-il à Gautier. — Je ne vous attendais plus, monseigneur, répondit celui-ci. Vous reconnaîtrez vous-même que vous venez un peu tard. Il y a du nouveau depuis ma dernière lettre; et j'allais vous écrire à l'instant. Je vois que vous ne venez pas de Laguy. — Non, je suis venu d'Arles ici directement. J'ai laissé ma suite au baron, afin de ne point faire connaître nos relations. Je me suis hâté autant que possible: mais j'ai été obligé de m'arrêter à Aix et à Marseille, où j'avais des missions à remplir: car la sédition fermente toujours dans ces villes. Les affaires du roi devaient passer avant les miennes. — Je doute cependant, monsieur le marquis, qu'elles fussent aussi pressantes. — Vraiment! Qu'est-il donc arrivé? Attends... Qu'est-ce que ce meuble à deux oreilles que j'aperçois là dans l'ombre? Je ne suis pas habitué à en admettre de pareils en tiers dans mes conversations. — Vous pouvez parler sans crainte devant cette enfant, monseigneur, elle vous entendra, mais elle ne vous comprendra pas. En un mot, elle est folle. — Raison de plus pour la renvoyer, mon ami; elle pourrait répéter nos paroles comme un perroquet, et serait incapable d'apprécier une défense.

Gautier fit signe à Cabri, qui sortit sans murmurer.

— Elle est fort bien, cette petite, dit le vieux seigneur; et elle est folle? Elle me semble cependant avoir une rare intelligence pour l'obéir. Je trouve cette soumission fort raisonnable. Plût au ciel que toutes les femmes fussent folles de cette façon! M. le cardinal en eût trouvé sa besogne moins pénible.—La vôtre, monseigneur n'y eût pas perdu non plus. — Ah! sans doute; mesdames de Longueville et de Chevreuse, et madame la Palatine, m'ont donné plus de mal pour les amener à récipiscence que tout le parlement de Paris. — Et mademoiselle votre fille vous donnera peut-être plus de peine que celui de Provence, monseigneur. — Pour ceci, j'en doute. Ce n'est qu'une enfant, et il ne s'agit ici que d'enfantillage. Dans notre temps, ce n'est plus l'amour, mais l'ambition qui occupe les femmes. — Les femmes de la cour, monseigneur, c'est possible. — Eh bien! Gautier, ma fille sera avant peu une femme de la cour. Mais dis-moi jusqu'où elle est allée avec ce jeune homme. — Jusqu'au château de Meyran, monseigneur. — Comment! que veux-tu dire? — Je veux dire simplement, monsieur le marquis, que mademoiselle votre fille, sachant votre venue, est allée ce soir se réfugier près du fils de votre ancien ennemi, qu'elle a choisi pour son ami et son protecteur. — Diable! ceci est contrariant. Ah çà! le vieux comte est dans le complot? — Nullement, monseigneur. Tout cela se passe à son insu, et, s'il le savait, il en serait plus fâché que vous.

— Je lui rendrai donc le service de l'en instruire. Il y a bien longtemps que je n'ai eu l'occasion de lui être utile. Depuis l'affaire de son fils, il doit m'avoir oublié. Allons! il aura peut-être le plaisir de me voir avant de rejoindre ses aïeux et ses enfants. J'irai ce soir même chercher ma fille, Gautier, quoique je sois bien fatigué. Mais, du train dont ils mènent leur passion, je ne sais vraiment où ils pourraient s'arrêter. Qu'en dis-tu?

— J'ai toujours pensé qu'il ne faut remettre au lendemain que ce qu'on ne peut faire sur-le-champ, monseigneur. Je suis d'ailleurs certain que l'innocence de mademoiselle de Lampérière et l'amour vraiment sincère et profond que ce jeune homme paraît avoir conçu pour elle sont de bonnes garanties contre les inquiétudes que doit vous inspirer cette situation.

— L'innocence et l'amour, mon cher Gautier, sont un loup et un agneau qui ne passent guère de nuits ensemble sans que le premier ne dévore le second. J'ai eu tort d'annoncer mon arrivée. Aussi comment s'imaginer que ce marmot, car il n'a que vingt ans à peine, tout emmailloté qu'il est de psaumes et d'évangiles, eût mené une intrigue avec une pareille habileté et si lestement. Je vois bien qu'il faut que ma fille l'ait aidé.

— L'amour les a aidés tous deux, monseigneur, et en un mois, quand on se voit tous les jours, on fait bien du chemin sous sa conduite.

— Ainsi ils se voyaient chaque jour, malgré ce que tu as pu faire. En vérité, je suis touché de cette tendresse. Pauvres enfants! ils seraient bien d'être séparés. Allons! j'accorderai un mois à ma fille pour n'y plus penser. Et quant à l'autre, il en pourra prendre à son aise.

— Je vous avertis, monseigneur, que ce n'est point un homme méprisable : il a un caractère hardi et un esprit pénétrant; il est d'ailleurs brave et fait pour être distingué en tous lieux. Il a su donner le change à l'écuyer de son père, que j'avais averti de ses relations avec votre fille; il a montré là une adresse et un aplomb qui eussent fait honneur à un courtisan. Je l'ai vu, menacé par toute une foule, conserver un air de supériorité hautaine, et, quand, pour le rendre ridicule, je l'ai fait culbuter par un taureau sauvage, il s'en est vengé en renversant le taureau, et n'a pas daigné me jeter un coup d'œil de colère. Croyez-moi, s'il était catholique et que le roi rendît sa faveur à sa famille, vous ne pourriez désirer de gendre plus noble ni plus digne.

— Voilà un bel éloge, très-généreux de ta part, Gautier, et que j'ai, j'espère, écouté avec patience. Après tout, je ne suis pas fâché que ce jeune homme ait des qualités et des talents propres à lui faire supporter l'affliction que je suis contraint de lui causer. La fille d'un premier gentilhomme de la chambre peut épouser un pair de France, mais un proscrit-né, c'est impossible. Ce serait trop présumer de mes propres forces. Maintenant, parlons de tes affaires. Quels sont tes projets? Je ne suppose pas que tu aies envie de rester confiné dans la Camargue à garder des moutons et à faire l'amour avec cette petite blonde, quelque folie et folle qu'elle soit?

— Pardon, monseigneur, mais je dois vous dire qu'il n'est nullement question d'amour entre cette jeune fille et moi!

— A la bonne heure! les femmes ne doivent entrer dans la vie d'un homme sérieux que comme une distraction, et ..

— Je vois, monseigneur, que vous ne me comprenez pas encore. J'aime cette enfant comme si elle était ma fille, et je me conduis avec elle comme si j'étais son père.

— Vraiment! ah çà, et dans quel but?

— Je n'en ai aucun. J'ai trouvé cette petite, il y a deux ans, sur une place publique de Lyon, où elle dansait et faisait des tours de force devant le public. Sa gentillesse et son air craintif et souffrant m'ont intéressé à elle. Je l'ai arrachée au moyen de menaces et de quelque argent aux balladins avec qui elle se trouvait, et qui l'avaient probablement volée autrefois. Les mauvais traitements avaient altéré son esprit autant que sa santé. En retrouvant l'une, elle n'a pas retrouvé l'autre; mais elle a conçu pour moi une reconnaissance qui est sans doute un nouveau trait de folie, car c'est une vertu à peu près inconnue chez les gens sains de raison. Je me suis moi-même fort attaché à elle, et quand je me suis retiré dans cette solitude, je l'ai emmenée avec moi. Elle me distrait par son babil et sa vivacité; mais je rougirais d'avoir formé sur elle d'autres desseins. Je la respecte comme doublement innocente.

— A la vérité, j'avais oublié que tu es un rigoriste. Cette histoire est vraiment bizarre, et tes scrupules ne le sont pas moins. Qui sait? c'est peut-être une princesse enlevée. A-t-elle quelque signe, quelque amulette au moins qui pourraient la faire reconnaître? Se souvient-elle d'avoir vécu autrement?

— Non, monseigneur; elle n'a conservé aucun souvenir ni rien qui puisse indiquer son origine. J'ai jugé seulement à son teint et à sa figure qu'elle ne pouvait être bohémienne.

— C'est sagement jugé. Je te conseille pourtant de ne pas trop te fier à la sagesse ni à la double innocence de ta pupille. Parlons de toi, maintenant. Que comptes-tu faire?

— Je n'ai pas d'autre désir, monseigneur, que de rester ici. Je tâcherai d'y faire fructifier les avances que vous avez eu la bonté de me faire, et de me procurer à prix d'argent l'indépendance qui m'est nécessaire, à défaut d'autres choses qu'un obscur paysan comme moi ne peut atteindre. Je ne puis parvenir à rien dans le monde. Eh bien! je m'en retire. L'existence libre et contemplative qui m'est réservée dans ces déserts vaut mieux assurément que la condition d'un curé de campagne, d'un soldat aux gardes ou d'un scribe de procureur.

— L'ambition te tient toujours dans ses griffes, je le vois, Gautier.

— Non, monseigneur, non, j'en suis parfaitement guéri. Les blessures que m'a faites ce vautour achèvent chaque jour de se cicatriser. Je ne suis pas content, mais je suis tranquille. J'ai renoncé aux livres, aux voyages, aux projets insensés et aux vaines espérances. Je veux désormais vivre et mourir ici, comme un berger, puisque je ne suis pas bon à remplir d'autres fonctions.

— Je ne crois pas ce que tu dis là, Gautier. Tu ne dois pas rester dans cette obscurité, et tu ne peux pas le désirer.

— Le désirer, non, monseigneur, mais seulement m'y résigner. Il faut bien m'arrêter, puisque tous les chemins manquent sous mes pieds. Ne les ai-je pas tous tentés?

— Et c'est là le mal, mon ami. La persévérance seule conduit au succès. Tu as renoncé à l'église en sortant du séminaire, à l'épée après avoir fait deux campagnes, et au barreau au bout de trois ou quatre procès. Est-il étonnant que tu ne sois ni évêque, ni maréchal de France, ni lieutenant-criminel?

— Je n'ai jamais, malgré mon orgueil, désiré rien de déraisonnable, monseigneur; je ne me suis retiré d'une carrière qu'après avoir acquis la certitude que tous mes efforts pour avancer ne pourraient

jamais que faire tourner sous mes pieds la position obscure à laquelle j'étais condamné, absolument comme un écureuil fait tourner sa cage. J'ai eu le bon sens que n'a pas cet animal, de sentir que je me fatiguais inutilement.

— Tu ne me parais pas compter pour beaucoup ma volonté et mon pouvoir à te protéger?

— Votre protection, monseigneur, ne fera jamais de moi un gentilhomme. Vous oubliez que cette qualité est indispensable pour être prélat, général ou magistrat. Être bon théologien, brave soldat ou légiste habile, ne sont que des conditions secondaires.

— En ceci tu te trompes encore, Gautier. L'exclusion de la naissance n'arrête jamais que les esprits vulgaires, et n'est pas applicable aux talents supérieurs. Fabert, qui est le fils d'un libraire, est devenu maréchal. Mais avant de donner un laissez-passer au génie, faut-il encore qu'il ait fait ses preuves.

— Croyez, monseigneur, que le malheur qui m'oblige à me bannir de la société ne me porte pas à la maudire. J'étais né sans doute pour être un gentilhomme et non pour le devenir.

— Ceci est subtil, Gautier. Tu es donc bien résolu à t'endormir dans ton désespoir : tu es bien résigné à te résigner.

— Oui, monseigneur, je suis fixé irrévocablement ici. La religion, qui ne m'a jamais abandonné, me facilitera ce sacrifice dont la partie la plus pénible est déjà accomplie. Je m'habituerai peu à peu à ne plus penser. Je redeviendrai peu à peu un paysan, ce que je n'aurais jamais dû cesser d'être, et je trouverai enfin du bonheur dans cette vie uniforme et douce comme celle d'une plante. Et puis ce qu'il y a de plus consolant, c'est qu'il y a un terme à tout cela.

— Hélas! oui; c'est ce dont mes infirmités m'avertissent plus souvent que je ne le voudrais. Ainsi, Gautier, rien ne pourrait te convier à une nouvelle tentative.

— Rien au monde, monseigneur.

— Et si je te proposais de t'emmener avec moi à la cour?

— Alors, monseigneur, je prendrais d'abord la liberté de vous demander si c'est pour me faire remplir un emploi d'espionnage comme celui que vous m'aviez procuré près du parlement d'Aix, ou bien pour continuer à surveiller mademoiselle votre fille, ce à quoi tout mon dévouement pour vous ne me pourrait déterminer plus longtemps.

— Ah! ah! tu as toujours les mêmes scrupules. Il faut te défaire de ces idées. Tu y parviendras facilement en appelant cette délicatesse sottise, et ce que tu nommes espionnage une mission de confiance. Il n'y a que des mots dans toutes les choses. Au surplus, il ne s'agit pas de tout cela. Tu seras mon secrétaire, et je trouverai bien vite l'occasion de te faire connaître au cardinal-ministre. La faveur est aussi un talisman universel. Acceptes-tu?

— J'avoue que je balance un peu avant de reprendre le fardeau d'inquiétudes dont j'étais parvenu à me délivrer. Mon nom grossier ne me paraît pas bien fait pour figurer à la cour.

— N'est-ce que cela? Nous le changerons pour celui de mon fief de Varillas que je te donnerai en toute propriété. Gautier de Varillas, cela sonne comme un nom de vieille chevalerie.

— Je suis confus de toutes ces bontés, monseigneur, et ne sais comment je pourrai les reconnaître.

— En te laissant guider par moi mon ami, et en acceptant également ce que je te donne et ce que je te propose. Ma fille sera assez riche pour ne pas s'opposer à ce don bien léger. Elle se mariera bientôt, et alors le vieillard se trouvera bien solitaire, si tu n'es pas là pour lui servir de fils.

— Je vous suivrai, monseigneur, à cette considération. Si j'avais cru que mes soins pussent jamais vous être de quelque prix, je n'aurais pas annoncé mes projets de solitude d'une façon si absolue.

— Tu es presque mon enfant, Gautier. Ta famille est depuis si longtemps attachée à la mienne; je t'ai vu naître. Mon père avait vu naître ta mère et ainsi de suite. Tu vois bien que c'est à toi que revient le droit de me fermer les yeux. Si, en attendant ce moment, il te tombe quelque aubaine entre les mains, tu les auras toujours assez libres pour me rendre ce service dont, après tout, je serai tenu de te faciliter l'exécution. Gautier se jeta aux pieds du vieux seigneur qui le releva et l'embrassa avec une expression d'attendrissement qui ne paraissait pas très-habituel à sa physionomie caustique, de même que ses dernières paroles contrastaient avec ses autres discours, d'ordinaire ironiques et pleins de fiel. — Quant à ta petite protégée, reprit le marquis, eh bien! nous l'emmènerons aussi. Cela me fait penser qu'elle est toujours restée dehors depuis que tu l'as renvoyée. Appelle-la, car la rosée n'est pas chaude, et son costume m'a semblé bien léger.

A la voix de Gautier, la jeune fille sembla tomber au milieu de la cabane; mais la vue de l'étranger calma soudain sa turbulence, et ce fut une charmante statue. — N'ayez pas peur de moi, petite, dit le vieillard, je suis un ami de votre ami. Dites-moi, voulez-vous venir à la cour?

Cabri leva ses grands yeux sur celui qui lui parlait ainsi, et alla sur la pointe du pied se placer sous le bras de Gautier. Sa frayeur se dissipa tout à fait quand elle se trouva ainsi abritée : elle avança sa jolie tête en souriant et en montrant ses dents fines et blanches : puis elle se mit à chanter d'une voix basse ces vers qui ne pouvaient assurément passer pour une réponse :

Dans la nuit sereine,
Dont la lune est reine,
Je prendrai mon vol.
Fuyant le bocage,
Où fait son ramage
Le gai rossignol;
J'irai vers la terre
Qu'aiment les corbeaux,
Des morts qu'on révère
Dépouiller les os.

— Voilà, dit le marquis, une vilaine chanson; mais la voix est charmante. Ainsi la pauvrette est décidément folle. Je suis sûr qu'elle réussira très-bien à la cour, quoique les fous n'y soient pas rares; mais leur folie n'est pas aussi gaie que celle-ci. — Je ne voudrais pas, dit Gautier, que cette enfant pût devenir le jouet de qui que ce soit, pas même d'une princesse. Elle mérite mieux la pitié que le ridicule. — Bah! les pauvres d'esprit sont très-heureux; c'est l'Évangile qui le dit : ainsi tu dois le croire. Après tout, tu seras libre de faire coucher la petite dans ta chambre, à Paris comme ici, et d'en faire ce que bon te semblera. Maintenant je vais aller faire ma visite à mon voisin; je ramènerai ma fugitive à Lagny, et dans deux jours elle changera d'air et d'idées; tu seras prêt pour nous accompagner? — Je le suis, monseigneur.

Le marquis de Lamperière quitta alors la cabane, et, conduit par Gautier, il rejoignit son équipage. Sans se reposer autrement, il se remit en route; car il avait l'habitude de n'écouter que la voix de sa volonté, et ne se laissait arrêter ni par ses propres aises ni par celles de personne.

— Est-ce que nous allons quitter cette cabane? dit Cabri à Gautier, quand celui-ci fut rentré. — Oui. Cela te fait-il de la peine? — Non, non, j'en suis bien contente. Nous irons dans un pays où il n'y a pas de ces vilains moucherons qui font tant de mal, n'est-ce pas? — Dans le pays que nous allons habiter, mon enfant, il y a des animaux à figure d'hommes et de femmes dont les blessures sont plus dangereuses que celles de ces insectes, et dont il n'est pas plus facile de se garantir, quoiqu'ils soient beaucoup plus gros. — Oui; mais nous emmènerons Braudigne avec nous, mais Braudigne les prendra par le cou.

Le jeune berger interrompit le babillage de Cabri, pour se livrer au nouvel accès de la fièvre d'ambition rallumée dans son sein aux paroles du marquis. A la première tentation, toutes les résolutions qu'il s'était imposées s'étaient évanouies. Au premier souffle venu de ce monde contre lequel il n'était pas assez abrité, le lac trompeur de son âme avait retrouvé ses tumultueuses oscillations. Le souvenir triste et philosophique de ses premières déconvenues s'était effacé, et mille pensées d'avenir, mille rêves bouillonnants, mille images confuses, mais brillantes, lui apparaissaient. Gautier était ambitieux, ambitieux de la pointe des cheveux au bout de l'orteil. Quand les passions vénéneuses de la civilisation s'implantent ainsi dans une franche et primitive organisation, elles y prennent un accroissement démesuré, un empire sans bornes.

X

La salle du Croisé.

La nouvelle de la prochaine arrivée de son père avait été comme un coup de foudre pour Louise. Un soir, tandis qu'elle attendait le moment d'aller trouver son ami, pensant à tout ce qu'elle avait à lui dire ou se berçant du souvenir de leurs propos de la veille, on apporta une lettre à sa tante. La vieille dame, après l'avoir lue posément, la replia, ôta ses lunettes, et d'un air mystérieux appela sa nièce. — Louise, dit-elle, votre père arrive après-demain. Il me défend de vous en rien dire; mais je pense qu'il est mieux de vous épargner le saisissement que vous eût causé notre brusque séparation. — Comment, ma tante, est-ce que mon père voudrait m'emmener? — Hélas! oui, mon enfant. Quoique je vous aie servi de mère et que j'aie eu pour vous une tendresse et des soins maternels, je n'ai pas de droits sur vous. — Je ne veux pas vous quitter, ma tante. Assurément je ne manquerai jamais au respect que je dois à mon père; mais je lui dirai que m'arracher d'ici, c'est-à-dire d'auprès de vous, c'est vouloir me faire mourir! Qu'est-ce que mon père pourra faire de moi? — Chère enfant! que cette tendresse m'est douce! Je crains bien, malheureusement, que votre père n'y soit pas aussi sensible que moi. Habitué à vivre à la cour et à n'admettre d'autres nécessités que celles de la politique, il ne croit guère aux affections du cœur. Il n'écoutera ni mes plaintes ni les vôtres. Il a demandé et obtenu pour vous une place parmi les filles d'honneur de la reine.

... ignorance que ce qui est une faveur pour lui soit un supplice pour ...

La tante versa alors quelques larmes qui coulèrent lentement le long de ses joues arides et qui se perdirent dans le torrent épanché des yeux de Louise. La bonne dame, stupéfaite de ce débordement de tendresse, essaya alors de consoler sa nièce par la perspective des plaisirs qui l'attendaient à la cour, brillante alors de tout l'éclat que jetait autour de lui un roi jeune, beau et galant; elle lui parla des hommages que sa beauté et son esprit lui attireraient et du bel établissement que sa qualité de riche héritière ne manquerait pas de lui procurer: mais toutes ces considérations que Louise, un mois plus tôt, eût très-bien entrevues d'elle-même, avec des yeux parfaitement secs et un esprit entièrement libre, n'avaient plus de sens pour elle, et demeuraient impuissantes à la calmer. Toute sa vie s'était concentrée dans son amour; tout l'univers était renfermé pour elle dans le coin de terre qui se trouvait entre Laguy et Meyran. Elle l'avait ... avec René, aussi imprévoyant qu'elle et que tous ceux qui aiment pour la première fois, ou même qui aiment véritablement, vu qu'on croit toujours en ce cas aimer pour la première fois.

Les pauvres enfants en étaient venus bien vite à se persuader que leurs innocents projets seraient protégés par le ciel, et ils vivaient dans cette douce confiance à laquelle on pourrait peut-être appliquer une épithète un peu moins agréable. Louise avait donc été atterrée d'abord par la menace que le sort lui jetait ainsi sans pitié au milieu du concert charmant de son bonheur; mais, après avoir payé son tribut larmoyant à la faiblesse nerveuse de son sexe, elle se raffermit et prit la résolution de ne pas céder sans combattre. Elle sentit que son père ne pouvait avoir beaucoup d'égards pour son désespoir de quitter des lieux où elle n'avait pas été élevée, ou même la société peu gracieuse de sa seconde mère. Elle savait d'ailleurs qu'elle ne devait pas compter sur le secours de madame de Forbin, sa tante, bonne et faible personne qui, après avoir vécu soumise à son mari par nécessité, s'était soumise à son frère par besoin, et qui n'imaginait pas qu'une femme pût jamais concevoir le dessein de lutter contre les événements. Depuis qu'elle avait acquis de l'expérience, Louise avait cessé de prendre au sérieux la passive sensibilité de la vieille dame. Madame de Forbin était assurément un mauvais guide pour une jeune fille, à ne juger que par les résultats de l'éducation de sa nièce. Trop loin de la jeunesse pour la comprendre, et d'un esprit trop étroit pour avoir acquis l'expérience que les années ne donnent pas toujours, elle avait, sans songer à mal, exalté l'imagination de Louise par des affectations de sensibilité, et sa coquetterie par des adulations imprudentes et ridicules; par ses petites ruses féminines toujours innocentes, elle lui avait enseigné la dissimulation. Tout cela n'eût eu sur une organisation insignifiante aucun résultat durable et important; mais ces germes légers s'étaient développés chez Louise en raison de la force de son caractère et de l'activité de son esprit. C'était ainsi que deux éducations entièrement opposées, l'une trop molle, l'autre trop rigide, avaient eu chez Louise et chez René une conséquence pareille. Tous deux s'étaient rencontrés au même point, l'un fatigué de sa liberté, l'autre de sa contrainte. Tout avait donc concouru à faire éclater une sympathie que la jeunesse et la solitude ... à établir.

Nous devons excuser Louise de l'étrange et aventureux parti qu'elle prit ingénument dans son embarras, et qui était blâmable, en vérité, car il n'avait pas le sens commun. Accoutumée à être traitée avec la plus grande indifférence par son père, qu'elle ne voyait que bien rarement, et toujours préoccupé par les affaires d'État, par les intrigues de cour qui étaient sa vie, elle avait pensé qu'il n'aurait ni beaucoup de sollicitude ni beaucoup de temps à perdre pour découvrir le lieu où elle se serait réfugiée. La possibilité d'un éclat ne l'effrayait même pas: car, dans ses idées, il nécessiterait son mariage avec René, union qui ne pouvait pas être amenée par des pourparlers ni par les moyens ordinaires. Louise raisonnait mal sur le compte de son père. Si elle l'eût mieux connu, elle aurait su que rien ne le détournait d'un projet arrêté dans son esprit; qu'il n'était pas homme à mettre en balance la satisfaction de son ambition et de son amour-propre personnels avec celle du cœur de sa fille; qu'enfin il était assez adroit pour calculer toutes les chances d'une position et éviter celles qui ne lui auraient pas convenu.

Nous devons dire que René n'accueillit pas sans un peu de surprise et de répugnance cette proposition d'enlèvement: mais il était trop amoureux pour ne pas savoir cacher cette première impression. L'amour, en effet, vit de tromperie et de ruse, comme l'amitié de confiance et d'abandon. Il est vrai de dire, pourtant, que certaines amours sont en même temps des amitiés. Outre que le succès de cette fuite ne lui paraissait rien moins que certain, René ne put s'empêcher de trouver l'idée légèrement audacieuse. C'était à peine si lui-même eût pu la concevoir. Mais il avait pour s'y rendre deux motifs excellents: c'est que d'abord il n'avait rien de mieux à proposer, et qu'ensuite il est bien difficile à un homme de reculer là où une femme avance. Bientôt ce qui lui restait encore de raison et de raisonnement s'évanouit aux étreintes contagieuses du délire de Louise. Dans cette crise inattendue, la jeune amie avait à la fois dépouillé presque toutes ces tuniques d'apparence, de réserve et de coquetterie où le cœur féminin s'enveloppe comme la nature enveloppe les bulbes des plus belles fleurs, et qui tombent successivement au gré de la corruption, jusqu'au jour où l'indifférence lui enlève la dernière; mais ici c'était au contraire l'innocence et la passion qui avaient produit ce changement subit; et l'amour de Louise, dans sa divine et chaste nudité, n'en était que plus séduisant. René but les yeux fermés la coupe de folie que lui présentait cette sirène naïve, d'autant plus excusable qu'elle avait commencé par s'y enivrer elle-même. Il n'était pas arrivé à l'âge où l'on sait se dérober aux emportements d'une maîtresse adorée par quelque phrase comme celle-ci: « Madame, je vous aime trop pour donner les mains à une démarche dont vous ne tarderiez pas à vous repentir amèrement; » ce qui est l'équivalent honnête de cette autre phrase: « Madame, vous avez le diable au corps; quant à moi, du moment où l'amour me donne de l'ennui, il cesse de m'amuser. » Loin de là, René essuya les larmes qui noyaient les beaux yeux de Louise, jura que ce ne serait jamais de sa faute si elle pleurait, bien que la douleur semblât lui prêter de nouveaux charmes, et il mit à sa disposition, non pas son cœur et sa personne, qui lui appartenaient déjà, mais aussi tout le château de ses ancêtres, qu'il souhaitait de voir un jour la reconnaître hautement pour dame et légitime souveraine.

Il y avait dans le vieux manoir une aile depuis longtemps inhabitée. C'était là que se trouvaient les grands appartements où les ancêtres de René avaient tenu table et donné des fêtes splendides aux seigneurs de la contrée; mais, depuis quelque funeste événement dont ces lieux avaient été le théâtre, les sires de Meyran avaient transporté leur habitation dans une autre partie du château, et les vieilles salles d'honneur, sombres et sévères, étaient chues peu à peu en mauvaise réputation. Malgré l'esprit de scepticisme des protestants, les domestiques du château n'avaient pas un mépris sincère pour les légendes surnaturelles qui se rattachaient à ces appartements; ils ne s'y hasardaient jamais qu'à leur corps défendant, quoiqu'ils se raillassent parfois de la superstitieuse faiblesse des gens entichés de pareilles croyances. Au reste, leur force d'esprit n'était pas souvent mise à l'épreuve, et jamais revenants n'avaient été moins troublés que ceux des vieilles salles de Meyran.

Il n'est pas besoin de dire que René ne partageait nullement ces terreurs, et qu'il n'éprouvait d'autre émotion que celle qui naissait au souvenir de la grandeur ou des malheurs de sa famille. Il était allé quelquefois dans ces appartements chercher des inspirations pour son humeur rêveuse et triste, et Bertrand était le seul qui se souciât de troubler ses méditations. Encore ne le faisait-il que sur l'ordre de son vieux maître, auquel il ne lui était pas possible de désobéir. Toujours est-il que la figure dure et grotesque du vétéran conservait une impression singulière et de mélancolie après les incursions qu'il était obligé de faire sous ces lambris mal famés. On était donc sûr d'y trouver un asile secret et spacieux, sinon commode. Il fut convenu que ce serait celui de Louise, et, le lendemain soir, en effet, elle s'y rendit avec Marie, sous la conduite de René et de Paulin, qui avaient secrètement pris les dispositions nécessaires pour les recevoir, autant du moins qu'il leur avait été possible. Louise avait écrit à sa tante que ne pouvant se résoudre à suivre son père à la cour, elle s'était retirée dans un couvent où elle resterait jusqu'à ce qu'il lui fût permis de continuer à vivre comme elle avait vécu jusque là, c'est-à-dire à sa guise. Elle ne donnait aucun motif de cet étrange coup de tête. Le dessein de la jeune dame était bien réellement de choisir une retraite plus convenable par la suite; mais elle voulait auparavant s'assurer d'un couvent où elle pourrait demeurer sans être connue, et, au préalable, elle s'était mise à l'abri en un lieu où son père ne s'aviserait pas de la venir chercher.

René fut fort surpris, pour ne pas dire effrayé, de trouver un grand feu qui brillait, comme un incendie au milieu de la nuit, dans l'âtre noir et caverneux de la pièce la plus maudite du logis abandonné. C'était une salle immense, tendue de velours brun, avec des vitraux sombres et une vaste cheminée enfumée. On l'appelait la salle noire, soit à cause de son obscurité, soit en mémoire des tragiques événements qui s'y étaient accomplis. Eymeri II, seigneur de Meyran, y avait tué de sa main le seigneur de Canaden, dans une rixe survenue à la fin d'un festin qui devait sceller la réconciliation de ces deux familles, depuis longtemps ennemies, et qui ne servit qu'à faciliter une vengeance préméditée ou fortuite. Eymeri fit de ce crime horrible une rude et longue pénitence. Il se croisa, et ne revint dans sa patrie qu'après avoir reçu d'un saint ermite l'assurance que la justice divine était satisfaite; mais celle des hommes ne l'était pas: au bout de dix ans, jour pour jour, le jeune seigneur de Canaden, fils de celui qui avait été tué par Eymeri, surprit, à la tête de ses vassaux, le château de Meyran, où l'on célébrait alors la naissance d'un héritier longtemps désiré, et vengea le meurtre de son père, à la place même où son sang avait coulé. Depuis cette époque, la salle noire avait été plus d'une fois encore fatale aux membres de la maison de Meyran, qui, pour expier le crime commis par leur aïeul sur la personne sacrée de son hôte, avaient pris la coutume bizarre de s'y faire porter quand ils se sentaient sur le point de passer de vie à trépas.

René se hâta donc d'introduire les deux jeunes filles dans la chambre et le retrait gothique qu'il leur avait destiné tout à fait à l'extrémité de cette partie des bâtiments. Inquiet et troublé, il se préparait à aller demander la raison des apprêts inaccoutumés qu'il voyait dans ce lieu, lorsque le vieil écuyer se présenta à lui. Le visage ténébreux de Bertrand le rendait digne d'être concierge céans.

— Qu'y a-t-il donc, Bertrand? demanda le jeune seigneur. Est-ce que mon père serait tres-malade?

— Pas qu'il paraisse, monsieur. Au contraire, il semble plus fort et plus animé que depuis plusieurs années; mais, voyez-vous, il y a une vieille centurie qui dit : Qui songe à la tombe y tombe. Et cette salle est vraiment le tombeau de votre famille.

— Mon grand-pere veut-il donc venir ici?

— Oui, monsieur; il n'attendait que votre arrivée pour s'y faire porter. Je ne veux pas vous affliger, mais priez Dieu qu'il en sorte vivant. On disait autrefois que l'esprit de votre aïeul Eymeri le croisé, que nos ennemis appellent Eymeri le traître, revenait dans cette salle. Le ministre a beau nous dire que c'est une superstition romaine et impie que de croire aux revenants et aux esprits, je ne peux m'empêcher de frissonner toutes les fois que je viens ici, et de penser que, revenants ou non, l'air de ces appartements lugubres n'est pas bon à respirer pour tout ce qui tient à votre maison. Ce n'a jamais été qu'avec peine que je vous ai vu y entrer et y passer souvent des heures entières. On dirait qu'un sort nous entraîne toujours vers les lieux qui doivent nous être funestes. N'est-ce pas ici que votre oncle prit, avec le jeune marquis de Lamperière, une querelle qui, d'abord assoupie, finit par causer sa mort? N'est-ce pas dans cette salle même que fut arrêté votre père, pour être jeté à la Bastille, et n'en sortir que mort? Toutes ces pensées me reviennent ce soir, monsieur, et Dieu veuille que ce ne soit pas comme le hurlement des chiens.

— J'espère, Bertrand, que ce ne sera rien.

Le vieillard ne répondit qu'en secouant sa tête blanche et carrée, et suivit son jeune maître auprès de son aïeul. Le comte était assis dans un grand fauteuil et enveloppé d'une robe de velours noir, sur laquelle une barbe blanche et vénérable descendait librement; car le rigide seigneur était demeuré fidele aux coutumes de sa jeunesse, et n'avait jamais voulu adopter la barbe en pointe, qui avait remplacé sous Louis XIII la barbe large du Béarnais. Ni les pressentiments de Bertrand ni les craintes de René ne les porterent à faire des représentations au vieux seigneur sur les ordres qu'il avait donnés; car son autorité était absolue chez lui, et n'y avait jamais été gênée par aucun droit de remontrance.

Quand le vieillard se trouva dans cette salle sinistre où depuis l'arrestation de son fils il n'était pas entré, il demeura d'abord absorbé dans une rêverie douloureuse qui semblait passer comme des nuages sur son front large et reluisant. Sans doute il voyait des yeux de la pensée tous les hommes qui avaient porté son nom surgir autour de lui et se pencher comme des ombres, la plupart tristes et sanglants, qui lui demandaient comment il avait tant tardé à les rejoindre avec le faix de douleurs qui le courbait. C'était pour son petit-fils que le vieillard avait survécu à ses enfants. Le vieux chêne n'avait résisté à la foudre que pour abriter son unique et tendre rejeton, jusqu'au jour où il pourrait supporter le poids d'un blason auquel n'avait manqué aucune des illustrations féodales et nobiliaires. Le comte arrêta alors ses regards sur son jeune héritier, qui se tenait près de lui, respectant sa rêverie, et déjà courbé et triste comme si le fardeau des destinées eût pesé sur lui, et qu'il eût été marqué au front d'un signe funeste.

— René, dit le vieillard, j'ai vu cette nuit l'esprit du Croisé. J'avais toujours regardé l'histoire de ses apparitions comme une fable inspirée par l'orgueil et répandue par la crédulité; mais j'ai été convaincu par le témoignage de mes yeux et de mes oreilles. J'étais dans mon lit, je venais de lire dans l'Évangile la parabole de l'enfant prodigue, et je songeais au jour où votre père était revenu aussi à la maison paternelle. Hélas! on ne me laissa pas le temps de me réjouir!... Alors, levant les yeux, je vis, du fond de la chambre, un guerrier qui se dirigeait lentement vers moi. Je compris au frémissement de ma chair que c'était un esprit. Quoiqu'il fût armé de toutes pièces, son pas ne produisait aucun bruit. Il portait une croix blanche sur la poitrine; sa tête était découverte, son visage était pâle et son cou ensanglanté. Il était tel enfin que le représente le vitrail noirci de cette fenêtre. Il s'avança jusqu'au bord de mon lit, et je sentis son souffle sur mon front; il posa la main sur le livre sacré, me montra du doigt ce passage qui faisait sans doute allusion à son histoire : « Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur converti que pour dix justes qui persévèrent. » Apres quoi il disparut en me faisant un signe de la main, comme s'il voulait me faire entendre qu'il m'attendait bientôt. Mon fils, Dieu ne permet pas sans motif que les lois de la nature soient interverties. Que ce soit une âme ou un signe, l'avertissement muet que m'a donné cette figure m'a été envoyé d'en haut. L'heure de ma mort, que je savais bien être peu éloignée, sonnera avant que le soleil ne se leve, et moi-même je ne me coucherai plus que dans le cercueil.

René avait écouté son aïeul avec une sorte de terreur, comme s'il eût entendu la voix d'Eymeri le Croisé lui-même. En effet, le vieux seigneur ne semblait plus déjà appartenir à ce monde. Son visage, d'une blancheur mate, faisait encore ressortir le feu qui sortait de ses prunelles, ordinairement voilées, et jamais son petit-fils n'avait été frappé comme alors du contraste étrange que les sourcils noirs du vieillard formaient avec sa barbe entièrement blanche. Sa parole, habituellement austère et ferme, avait pris une expression vague qui convenait au récit d'une apparition surnaturelle, et semblait à René un présage plus certain encore que la fin de son aïeul était proche. C'était un rude coup qui tombait sur l'enfant qui, depuis quelque temps, marchait au milieu des rêves; et le réveil lui arrivait subit et douloureux, et le laissait entouré de sinistres fantômes. Malgré les infirmités et le grand âge du vieux comte, René, ne le voyant point malade, n'avait point encore songé que sa mort fût imminente. La veille encore il l'avait laissé tel qu'il le voyait depuis longtemps. Un jour s'était écoulé, et le vieillard, comme une lampe à laquelle l'huile a manqué tout d'un coup, n'était plus que l'ombre de lui-même. Sa fière et vigoureuse intelligence, qui jusque-là n'avait point fléchi, était devenue le jouet de quelque vaine et fébrile illusion, et vacillait au souffle des superstitions qu'elle avait jusque alors méprisées et raillées. René avait une sorte de religion pour son aïeul, qui avait été le dieu tutélaire de son enfance et le gardien de sa jeunesse. Ce vieillard, également bon et sévère, était pour lui une image de la Divinité. Saisi par l'idée de cette perte douloureuse qui ne s'était point encore présentée à lui, le jeune homme se jeta à genoux et pleura sur les mains de son aïeul comme s'il eût pleuré sur son tombeau; mais le comte sembla soudain se réveiller.

— Mon fils, dit-il de sa voix noble et grave, ce n'est point l'heure de pleurer. Avez-vous pensé que Dieu voulût me condamner à vivre toujours? Relevez-vous et m'écoutez.

— Mon père, dit le jeune homme en sanglotant, que deviendrai-je sans vous, sans vos conseils? Je suis bien jeune et bien dépourvu d'expérience. Et pourquoi songer ainsi à une mort qui peut encore être éloignée?

— Mon enfant, Dieu ne nous prend point au dépourvu, et nous ne devons pas mépriser les avis qu'il nous envoie. Il y a longtemps que je me prépare à cette séparation, et j'ai tâché de vous y préparer aussi, en vous inspirant des sentiments chrétiens qui vous consoleront dans vos peines et vous empêcheront de vous croire jamais seul au monde. Vous êtes d'ailleurs arrivé à l'âge où il est bon de vivre par soi-même. Ma mort achevera de faire de vous un homme. Mon œuvre sera ainsi accomplie. Ce sont des hommes qu'il faut à la religion aujourd'hui, et non pas des vieillards sans force et des enfants sans pensée.

— Ah! mon père, en vous entendant parler ainsi de m'abandonner, je me sens si faible et si vide, que je ne pense pas prêter beaucoup d'aide à notre sainte religion persécutée.

— Ne vous laissez point ainsi abattre, mon fils; vous ne m'avez jamais désobéi; soyez donc ferme et calme, parce que je le veux. Avant de vous parler de mes dernieres dispositions, je ferai mes adieux à mes domestiques, et je vous léguerai en leur présence mon autorité sur eux. Allez, donnez des ordres pour qu'ils se réunissent ici.

René voulut en vain représenter à son aïeul qu'il se fatiguerait à cette cérémonie en parlant si longuement; il répond t que ce n'étaient plus ses forces, mais ses moments qu'il devait ménager. Quand les domestiques se trouvèrent tous réunis, ce qui se fit d'autant plus promptement que déjà la maison était en rumeur, le ministre lut à haute voix la prière, comme c'était la coutume. Puis le vieux comte prit la parole, apprit à ses serviteurs qu'il sentait son heure approcher, les remercia de leurs fideles services et leur recommanda le même dévouement pour son petit-fils, qui allait le remplacer dans son autorité et aussi dans sa sollicitude pour eux.

A ce discours, toute l'assemblée, fondant en larmes, montra à quel point elle avait su apprécier les vertus et la bonté de ce maître vénérable. C'étaient pour la plupart des serviteurs héréditaires de la famille de Meyran, dont l'affection et le dévouement à leur seigneur étaient passés dans le sang et étaient devenus des sentiments innés. Le comte adressa quelques mots à plusieurs d'entre eux qui l'avaient servi depuis sa jeunesse, et Bertrand ne pouvait être oublié.

— Adieu, lui dit-il; Bertrand, tu as été mon écuyer et celui de mon fils, tu le seras encore de mon petit-fils. Ne te désole pas si cette fois je pars sans t'emmener; je t'attendrai un peu plus loin. — Et moi, monseigneur, je désire ne pas vous faire longtemps attendre. — René a encore besoin de toi, Bertrand. Maintenant qu'il est arrivé à l'âge d'agir, tes services lui manqueraient plus que mes conseils.

Le vieux seigneur congédia alors ses domestiques et demeura de nouveau seul avec son petit-fils. — René, lui dit-il, vous êtes né à une époque funeste pour toute la France et surtout pour nous. Alors qu'un ministre cruel achevait de briser la noblesse et la réforme qui avaient naguere conservé le trône à son maître légitime, j'ai combattu pour ma religion et pour mes droits, comme j'avais combattu pour mon roi. Quand mes efforts ont été impuissants et

[illegible] a fallu céder, je suis revenu [illegible] pour conserver le nom de mes pères et aussi pour aider un jour au triomphe de la sainte cause, car Dieu mettra un terme à nos épreuves. Je vous ai garanti contre le souffle envenimé du siècle. Je vous ai fait, dans la solitude, une jeunesse pure et sereine. C'était ainsi, et non dans le bruit des villes et l'agitation insensée de la cour, que devait grandir un vengeur de nos martyrs. Je le pressens, mon fils, les temps ne sont pas éloignés où Sion sortira triomphante de ses ruines. Beaucoup de ses enfants ont été assez lâches pour abjurer son souverain et renier les promesses divines ; [illegible] est cependant encore dont la foi est demeurée intacte, et qui seront prêts quand il le faudra à s'armer pour elle. Les Bouillon, les Rohan, les Soubise, noms de glorieux et de saint souvenir, se trouveront à la tête ; et vous, mon fils vous ne serez pas des derniers à les suivre. La Noblesse et la Religion, qui, dès le premier abord, se sont reconnues pour sœurs, retrouveront à la fois leur indépendance. Je ne verrai pas ce triomphe sur la terre ; mais je le verrai de plus haut, et mon esprit sera avec vous. Vous trouverez chez moi, René, des lettres et des papiers qui vous instruiront de la situation de la Religion, des dispositions des seigneurs et des espérances qu'il faut concevoir. L'année prochaine, le synode général des églises de France se tiendra à Loudun. Il se peut que cette assemblée soit une nouvelle ère. Il ne me reste plus maintenant qu'à vous parler d'un projet que j'ai formé pour assurer votre bonheur sur cette terre de passage. Vous êtes le dernier de votre nom, mon fils, et tout vous dit [illegible] de le laisser éteindre.

— Oh ! mon père, comment dans un moment si triste voulez-vous que je songe à l'avenir ?

— Mais je dois y songer [illegible] Depuis [illegible] notre [illegible] est liée avec [illegible] de Serizy. Ma [illegible] une fille de cette maison. C'est une race de vieille chevalerie qui ne s'est jamais abâtardie à la cour et qui n'a jamais failli à la foi protestante depuis qu'elle l'a embrassée. C'est dans son sein que je vous choisis une compagne ; c'est vous que Gérard de Serizy, mon frère et mon compagnon d'armes, a désigné pour l'époux de sa fille.

— Mon père, il m'est impossible de vous entendre parler à la fois de votre mort et d'un mariage pour moi.

— Pourtant, mon fils, l'une a dû me faire songer à l'autre. Quoique jeune, vous devez savoir que le temps marche vite et que la durée de notre vie est incertaine ; ne refusez pas à votre aïeul mourant une dernière consolation. Promettez-moi de vous conformer à mon vœu le plus cher et de vous unir à la femme que je vous ai destinée ; ce sera une union également heureuse pour vous et profitable à la cause de notre religion. Me le promettez-vous, mon fils ?

— Mon père, en vérité je voudrais... mais je ne puis maintenant. Pardonnez-moi... j'ai l'esprit si troublé.

— René, vous me connaissez mal si vous pensez que je veuille vous interdire toute espèce de réflexion et d'examen. Après m'avoir rendu les derniers devoirs, vous quitterez ce château qu'il vous serait pénible d'habiter seul, et vous irez à Serizy où vous trouverez des consolations près de mon vieil ami et de sa jeune fille. Votre fiancée est, dit-on, aussi douce et aussi belle que noble. Elle a été comme vous élevée dans la solitude et la paix ; vous ne pouvez faillir à l'aimer, et vous ne reviendrez au château de vos pères qu'avec elle. Promettez-moi de faire ce que je vous demande là, mon fils.

— Mon père, cela m'est impossible : il me serait encore plus pénible d'exiler ainsi ma douleur loin de votre tombeau. Je vous en supplie, n'exigez pas cela de moi.

— Quoi ! vous vous refusez à ma dernière prière, mon fils ? Quelle répugnance pouvez-vous avoir contre un projet que je vous demande seulement d'apprécier. René, soyez confiant avec moi comme vous l'avez toujours été. Auriez-vous fait vous-même un autre choix ?

— Oui, mon père.

— En ce cas, pourquoi ne m'en avoir rien dit ?

— Mon père, je ne sais, je craignais... — Vos craintes étaient ou puériles ou peu gracieuses pour moi, mon fils. Je croyais avoir mérité, par mes soins et mon indulgence, que vous me fissiez connaître tous vos sentiments et toutes vos actions.

— Assurément, je serais plus qu'ingrat si je ne le reconnaissais, mon père ; mais je craignais que vous n'eussiez vous-même projeté pour moi quelque union.

— Vous avez eu tort de penser que je voudrais jamais contraindre votre cœur. Si je ne l'avais pas cru libre, je n'aurais pas ainsi insisté pour que vous vous rendissiez à un vœu que j'aurais accompli avec plaisir, je l'avoue. Mais n'en parlons plus. — Je vous en prie, mon père, reposez-vous ; vous devez être las d'avoir ainsi parlé. Votre voix me semble altérée.

— Je me reposerai bientôt, mon enfant, de toutes mes longues fatigues ; mais je veux auparavant connaître le nom de celle qui vous facilitera le chemin aride de la vie. Je suis certain que vous n'avez pu songer qu'à une femme dont l'écusson puisse s'allier sans honte à celui de Meyran.

— Mon père, je ne puis dire qu'elle doive bientôt être unie à moi. Elle a elle-même des parents.

— Il n'est pas de famille qui puisse refuser de s'allier à nous, mon fils ; les Rohan eux-mêmes ne l'ont pas dédaigné.

— Aussi n'est-ce pas cela, mon père, mais...

— Eh quoi, serait-elle d'une famille anoblie ou même de bour-



Mademoiselle de Lanpérière. — PAGE 5.

geoisie; ce serait notre première mésalliance. Mais en ce moment, où je suis près de paraître devant celui pour qui tous les rangs sont égaux, je me sens moi-même peu de force contre les préjugés de la naissance, et je ne voudrais pas vous obliger à sacrifier votre bonheur à l'orgueil de vos pères et de vos enfants.

— Rassurez-vous, mon père, celle que j'aime est d'une race ancienne dans le pays.

— Cela vaut mieux, mon fils; pourquoi donc hésiter encore à me la nommer. Serait-elle née dans le sein de la religion romaine? ceci serait un malheur véritable; mais enfin ses yeux peuvent s'ouvrir, et, quand elle sera mieux instruite, elle embrassera la vraie foi

— Oh! mon père, que vous êtes bon et indulgent! je n'aurais pas cru qu'il me fût possible d'apprendre à vous aimer davantage.

— La mort est féconde en enseignements, mon fils. N'oublie donc pas que tu parles à un moribond. J'attends, pour ne plus songer qu'à l'éternité, que tu m'aies satisfait. Dis-moi le nom que je te demande, dis-le-moi, je le veux.

— Mon père, c'est... mademoiselle de Lamperiere. — Que dites-vous, malheureux enfant? quel nom venez-vous de prononcer devant moi et dans ce château où il ne peut résonner que comme une malédiction? Quels sentiments nourrissez-vous dans votre cœur? Vous aimez la fille de l'assassin de tous les vôtres et de votre père, du tourmenteur de ma vieillesse, qui me poursuit même jusqu'au bord du tombeau, car sans doute vous êtes de complicité avec lui. C'est lui qui a préparé ce piége, vous n'avez pu, vous n'auriez pas osé tout seul me causer une pareille douleur!

— Mon père, j'ignorais, quand je la vis, qu'elle fût la fille de notre ennemi, et je l'ai aimée malgré moi.

— Mais que prétendez-vous donc? Vous ne croyez pas que jamais deux races ennemies depuis mille ans puissent se confondre. Quel monstre sortirait d'une pareille union! Mon fils, dites-moi que vous détestez vous-même cette passion funeste; que vous l'arracherez de votre cœur. Dites-le-moi, que je ne meure pas avec la pensée que vous devez vivre déshonoré!

— Mon père, je vous en supplie, calmez-vous, ne m'accablez pas de votre colère. Je suis bien malheureux!

— Un mot, et je vous bénis.

— Ce mot, je ne puis le dire, car je sens qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire qu'il soit vrai, et je ne mentirai pas devant vous.

— Malheureux! et vous ne craignez pas de tuer mon âme prête à s'échapper de mon corps! Allez, si je n'avais connu votre mère, votre vertueuse mère, je vous renierais pour mon enfant. Mais il n'est pas possible que vous y ayez songé. Cette enfant, cette jeune fille, avez-vous pensé qu'elle sort de deux races également teintes du sang de nos ancêtres! Sa mère était une Canadeu.

— Nos ancêtres ont eux-mêmes versé le sang des siens.

— Eh bien! est-elle aussi assez lâche pour vous aimer! Soyez heureux alors, si l'on peut l'être avec la malédiction d'un père.

— Je vous en conjure, mon père, ayez pitié de moi.

— Ne m'appelez plus votre père. Je ne le suis plus.

— Au nom du ciel! ne me repoussez pas. Nous sommes innocents tous les deux, et jamais vous ne m'aviez défendu d'aimer cette jeune dame.

— Il aurait fallu que je pusse imaginer une pareille monstruosité, et jamais, jamais!... Ah! j'ai été pour vous trop bon, trop indulgent, et Dieu me punit!

— Non, mon père, soyez-le encore, et...

— Vous osez me proposer de participer à votre crime! Est-ce donc de la démence? René vous avez bien peu de moments à réfléchir. Dites-moi que vous renoncez à cet amour dénaturé sinon ma malédiction sera sur vous.

— Je sens que toute ma vie est dévouée à cette passion. Je puis mourir, mais non m'en défaire.

— Au nom de votre père, que le père de cette femme a fait mourir en prison, au nom de mon autre fils qu'il a tué de sa main, au nom de votre mère dont il a mis toute la vie en deuil, mon fils, ne m'obligez pas à vous maudire.

René demeura muet et comme pétrifié. C'était un spectacle terrible que de voir face à face ce vieillard et ce jeune homme, le premier, à demi dressé sur un de ses bras, étendant l'autre d'un geste menaçant, l'œil en feu et les joues colorées comme si l'indignation eût ranimé le flambeau de sa vie, tandis que le second, pâle, tremblant, les mains jointes et les yeux baissés, semblait un criminel déjà frappé à mort par sa condamnation. — Vous ne répondez pas! dit le vieillard. — Je vous ai déjà répondu, mon père. Le vieux seigneur se leva entièrement et se tint sur ses pieds sans chanceler, ce qu'il n'avait pu faire depuis longtemps. — Sois maudit, dit-il d'une voix puissante et avec un signe foudroyant. Et il retomba lourdement sur son fauteuil, la tête penchée et les mains pendantes.

René, à cette parole, la plus affreuse qui puisse tomber sur la tête d'un fils, s'était jeté à genoux et s'était traîné aux pieds du vieillard. — Mon père, disait-il avec des larmes et des sanglots déchirants, révoquez cette horrible parole, si vous ne voulez me voir expirer sur la place. Mon père, je vous en conjure, écoutez-moi, parlez-moi! Si vous saviez... Eh bien! oui, je ferai tout ce que vous voulez : je renoncerai à Louise. Elle-même comprendra qu'il le faut. J'épouserai mademoiselle de Serizy, quand vous voudrez, mon père. C'est vrai, j'étais in



Dormesme — PAGE 19

sensé ; pardonnez-moi, au nom de mon père et de ma mère qui m'ont légué à vous ! Le vieillard rouvrit alors faiblement les yeux sans paraître voir son petit-fils, remua la main et poussa un long et dernier soupir.

— Serait-il possible? s'écria René à demi égaré. Mon père, je vous en supplie, entendez-moi. Je ferai tout ce que vous voudrez. Tout!... Oh! mon Dieu! n'est-ce pas la première fois que je vous ai désobéi. Plus rien... Il ne m'entend plus... Non, il m'aurait pardonné... Il est mort, mort, mon bon père... Et il m'a maudit!... Tout cela est-il possible? Ah! les morts ne reviennent jamais à la vie... autrement il reviendrait pour me dire qu'il ne me maudit plus.

Le malheureux enfant se leva alors et se mit à marcher d'un pas désespéré au travers de cette salle lugubre, funeste encore une fois à sa famille. Un léger bruit se fit entendre au fond de l'appartement. C'était Louise qui, tourmentée du bruit qui était arrivé jusqu'à elle, profitait du silence qui y avait succédé pour tâcher de découvrir ce qui se passait. — Ah! Louise, lui dit René, mon père m'a maudit, et j'ai renoncé à vous. Il est mort, voyez! mort en me maudissant. — René, ne m'abandonnez pas, je vous en prie, si vous ne voulez pas que je meure aussi. Je ne vis que pour vous aimer. — Hélas! pourquoi m'aimez-vous? Si vous saviez comme la colère d'un père est terrible! — René, vous ne m'aimez donc plus? — Vous verrez, Louise, si je vous aime. Mais laissez-moi. Ah! si mon père vous avait vue, il m'aurait pardonné. Laissez-moi, on vient. Il ne faut pas qu'on sache jusqu'à quel point mon père a eu raison de me maudire.

Bertrand, qui n'avait pu vaincre plus longtemps son inquiétude, entra au moment où la jeune fille venait à regret de disparaître.

— Ah! dit René, tu avais raison de dire que cette salle était funeste pour nous. Mon père n'est plus, et moi... Le jeune homme ne put achever. Son corps céda enfin aux violentes secousses qui avaient ébranlé son âme. Il tomba sur le parquet, la face contre terre, aux pieds de son aïeul, comme une victime aux pieds de son juge. Déplorable sentence qui préparait au condamné une longue agonie, et qui [illegible] celle du juge en une seule torture dont l'angoisse avait été sans doute inexprimable.

XI

Louise rendue.

Le [illegible] Bertrand fut épouvanté de voir s'anéantir ainsi en un instant [illegible] famille de ses maîtres. Demi-mort lui-même et ne sachant à qui [illegible] ou de l'héritier mourant il devait donner ses soins, il allait [illegible] du secours, lorsqu'un étranger entra dans la salle. C'était [illegible] le marquis de Lamperière. — Qui êtes-vous? lui demanda [illegible], et que voulez-vous? — Il est nécessaire que je parle au [illegible], répondit le marquis. — Celui qui portait ce nom il y a une heure n'est plus de ce monde, et celui qui le porte maintenant n'est pas en état de vous entendre. — Voilà qui est malheureux. J'attendrai alors que le jeune homme ait repris ses sens. Ainsi le vieux comte est mort. Il était plus âgé que moi, de beaucoup d'années [illegible].

Bertrand cependant avait relevé son jeune maître et l'avait placé sur un fauteuil. — Puisque vous avez connu l'aïeul, dit-il à l'étranger, [illegible] pas de veiller sur le petit-fils un moment, jusqu'à ce que je sois allé chercher de l'aide?

— [illegible]ment, mon ami, je serais ingrat si je refusais de faire quelque chose pour cet enfant qui n'est qu'évanoui, j'espère. Voilà, [illegible] seul, voilà pourtant un singulier emploi pour le marquis de Lamperière. Si j'étais vindicatif, je pourrais bien jouir de voir en pareil état les ennemis de ma famille. Mais pourquoi leur en voudrais-je? Je leur ai fait plus de mal qu'ils n'auraient voulu et pu m'en faire. Puis je n'ai pas de fils à qui laisser cette vieille haine. Et ma fille me semble disposée à la regarder comme un [illegible]. [illegible] Comme le jeune homme est pâle. Vraiment il a une charmante figure. Il tient plus de sa mère que de son père. Il en est ordinairement ainsi. Quelle différence entre lui et son [illegible] était fortement trempé. Le chagrin ne le flétrissait pas [illegible]. Il a toujours son air fier et [illegible]. La mort l'a vaincu [illegible].

[illegible] commençait à reprendre connaissance, lorsque le vieil écuyer [illegible] domestiques, effarés comme sont toujours [illegible] qu'ils ont perdu le chef auquel ils étaient habitués, [illegible] eux-mêmes que pour leur jeune maître. Quelques [illegible] vinrent baiser les mains inanimées de leur seigneur et les mouiller de larmes silencieuses. Puis on emporta respectueusement le corps hors de la salle. René, ranimé par les soins de Bertrand, avait rouvert les yeux et jetait des regards mornes sur ces gens qui s'agitaient autour de lui. Le marquis, retiré un peu à l'écart, promenait sur ce spectacle un œil stoïque qui, en s'arrêtant sur le jeune seigneur, prenait un peu de l'expression de celui d'un bourreau épiant chez sa victime le retour de la vie pour recommencer à la torturer.

Bientôt il ne resta plus auprès de René que le ministre et Bertrand, qui lui offraient tous deux les consolations qui étaient à leur portée. Le marquis, auquel personne, dans le trouble où l'on était, n'avait fait grande attention, attendait le moment favorable pour lui porter aussi les siennes, qui, bien qu'elles fussent sans doute les moins tendres, devaient être les plus efficaces. La plaie toute saignante que portait le jeune homme était en effet plus facile à envenimer qu'à adoucir ; mais personne n'en pouvait sonder la profondeur.

— Mon fils, disait le ministre, Dieu ne nous a pas créés pour cette terre. Elle n'est qu'un lieu de passage et la mort, loin d'être un malheur, est une délivrance et comme une naissance céleste, après la naissance terrestre, pour ceux qui ont vécu fidèles comme votre vénérable aïeul, et qui meurent de la mort du juste.

— Oui, monsieur, écoutez le ministre, disait Bertrand. Bien sûr, monsieur le comte est heureux maintenant, et s'il souffre encore, ce doit être de vous voir dans une pareille affliction.

— Mon fils, c'est offenser le ciel que de se révolter ainsi contre ses décrets. La faiblesse que vous montrez ne convient ni à un chrétien ni à un gentilhomme.

— Monsieur, songez que monsieur le comte nous a recommandés à vous et que vous devez vivre pour nous. Vous êtes notre père maintenant.

— Mes amis, dit alors René d'une voix qui sortait de sa poitrine comme d'un tombeau, je vous remercie ; mais ma douleur est trop récente pour que je puisse la maîtriser. Demain, plus tard, je serai mieux et je vous écouterai. Ce soir, j'aurais plutôt besoin d'être seul.

— Monsieur, dit alors le marquis en s'approchant, je respecte vos larmes. Je suis père et je n'aimerais pas à penser que ma fille pût sécher les siennes avant que le corps de son père fût rendu à la terre. Jamais douleur ne fut plus juste que celle qui vous accable. Il m'a fallu un motif sacré pour me décider à troubler le recueillement dont vous avez besoin, et en outre j'ai été encouragé par les importunités dont vous entourent cet ecclésiastique et ce domestique. Mais je serai plus bref qu'eux. Accordez-moi seulement une minute d'entretien solitaire, et...

— Monsieur, dit le ministre, vous choisissez étrangement votre temps : il me semble que les convenances...

— N'ont rien à démêler avec le devoir sacré que, je le répète, j'ai à remplir ici. Si vous vouliez vous écarter un peu, je n'aurais besoin que de dire mon nom à votre maître pour qu'il consentit à ce que je lui demande.

René, dont les nerfs affaissés avaient vibré sous l'accent mordant et hautain de l'étranger, fit signe que l'on agit comme il le désirait. — Je suis le marquis de Lamperière, monsieur, dit celui-ci à voix basse. — Laissez-moi seul avec monsieur, dit René en se levant soudainement. Le ministre et Bertrand sortirent, sans doute fort étonnés et faisant des conjectures sur le secret de cet étranger qui avait un tel pouvoir sur leur jeune seigneur.

— Monsieur, dit René, vous n'avez pas besoin de m'en dire davantage, je sais pourquoi vous venez. — Vous ne vous trompez pas, monsieur. C'est pour cela en effet. Puis-je savoir où vous avez conduit ma fille? — Elle est ici, monsieur. — Ah! vous reconnaissez que la place n'est pas tenable. A vous parler franchement, j'en suis bien aise. — Ce n'est point dans un pareil moment que je voudrais engager personne à désobéir à son père, et mademoiselle votre fille moins que personne. — Je vous suis obligé, monsieur, de votre préférence pour elle, et surtout du respect que vous témoignez pour mon autorité paternelle. J'aime à croire que ma fille partagera vos sentiments en ceci comme pour le reste, mais ne perdons pas de temps. — Un mot, seulement, monsieur. Songez que les pères doivent se frapper la poitrine pour les fautes de leurs enfants, et que la colère ne répare rien. — Diable! j'espère qu'il n'y a rien de plus à réparer. Au surplus, soyez tranquille, je ne suis point un tyran. Seulement vous comprendrez que vos relations avec ma fille doivent être finies. Une scène d'adieux serait superflue. — Je ne suis point en état, monsieur, d'encourir une nouvelle émotion. Je vais donner des ordres à mon domestique, qui est dans le secret de ceci. Il vous facilitera le moyen de sortir sans être aperçu de mes gens. — A merveille! nous nous entendons parfaitement. Maintenant que mes affaires sont faites, permettez-moi de vous offrir mes compliments de condoléance sur la perte douloureuse et irréparable que vous venez de faire. — Je les reçois pour ce qu'ils valent, monsieur. Si l'ennemi de ma maison est ici à cette heure fatale, je ne dois en accuser que moi. Adieu, monsieur. — Adieu, monsieur. J'espère que ni moi ni les miens n'abuserons davantage de votre hospitalité.

René sortit, et, ayant écrit à la hâte quelques mots d'adieux à sa maîtresse, il remit ce billet à l'aulm et lui donna des ordres pour commencer l'extradition de la pauvre Louise; puis il se retira dans son appartement, où son domestique devait venir lui rendre compte de ce qui se serait passé.

La jeune dame, après sa courte apparition dans la salle noire,

était demeurée en proie à une anxiété qui rendait sa position presque aussi douloureuse, presque aussi insupportable que celle de René. Cette mort et cette malédiction qui étaient entrées avec elle dans ce château étaient faites pour lui inspirer de lugubres réflexions. Elle se roidissait en vain contre ces événements de toute l'obstination de la jeunesse et de la passion ; sa faiblesse féminine était la plus forte, et l'obligeait à jeter en arrière un regard déjà repentant, non pas qu'elle fût effrayée du malaise matériel auquel une héroïne de vingt ans est toujours supérieure, quand elle ne l'a pas éprouvé, mais elle redoutait l'abandon qui résulterait pour elle de la douleur et de la tristesse de René. Elle avait besoin d'être soutenue, encouragée, rassurée ; car les femmes n'ont jamais que des éclairs d'énergie, après lesquels elles retombent dans la mollesse d'âme et l'irrésolution d'esprit qui leur sont naturelles et qui leur conviennent. Au lieu de cela, elle sentait que non-seulement elle ne pourrait exiger de son ami de douces paroles et d'aimables cajoleries qui la distrairaient, mais qu'elle serait même privée de la consolation de le consoler d'un malheur auquel elle s'avouait qu'elle avait pour beaucoup contribué, bien qu'innocemment. La tristesse en amour est supportable lorsqu'elle est accompagnée d'épanchements, mais la tristesse sombre et taciturne l'épouvante et le glace. Marie essayait, tant bien que mal, de raisonner sa maîtresse ; mais la pauvre fille avait elle-même perdu l'éloquence de sa gaieté devant la sombre perspective qui remplaçait si subitement l'horizon riant qu'elle s'était habituée à contempler. Elle était d'ailleurs catholiquement et méridionalement impressionnable, et l'aspect de ces appartements antiques et sévères la remplissaient de terreur. Elle n'était pas sans avoir entendu parler du Croisé : aussi, au bruit le plus léger qui arrivait à son oreille s'interrompait-elle dans les consolations qu'elle tâchait de trouver ; puis, toute tremblante, elle promenait autour d'elle un regard furtif, comme si elle eût craint de voir surgir le fantôme indigné et menaçant du vieux baron.

Ce fut une apparition non moins formidable et plus naturelle, quoique moins prévue encore, qui vint changer ces angoisses en stupeur. Ce fut, non pas le sire de Meyran dans son armure d'acier, mais le marquis de Lamperière dans son habit vert et or qui parut sur la scène. Pensant que c'était René qui se souvenait enfin d'elle, Louise se précipita vers la porte que le vieillard se donnait le plaisir d'ouvrir avec une lenteur faite pour exciter l'impatience de sa fille ; mais à la vue de son père, dont le visage n'avait pourtant rien de courroucé et conservait son calme moqueur, elle recula, poussa un cri étouffé et se cacha le visage de ses deux mains.

— Il me paraît que je ne suis pas le bienvenu, dit le marquis, mais les pères sont indulgents. Rien ne rebute leur tendresse. Voyant que vous vous dérobiez à la mienne, je suis venu vous chercher. Votre cœur est trop sensible pour n'être pas touché de ma persévérance et de mon amour ; je viens d'attendrir l'homme qui a le droit de me haïr le plus ? A vrai dire, je l'ai pris dans un bon moment. — Je suis prête à vous suivre, mon père. — C'est admirable, en vérité ! il n'y a rien de tel qu'un accès de folie pour rendre raisonnable. Louise, ce n'est ni le lieu ni l'heure de vous faire des reproches que vous-même sans doute vous ne vous épargnez pas. Pauvre enfant ! vous êtes plus à plaindre encore qu'à blâmer. Vous sentirez un jour à quel point vous vous êtes abusée en mettant tout votre appui sur ce sentiment que l'on appelle l'amour, et qui est plus fragile qu'un roseau, plus vain que la fumée. Vous comprendrez qu'il n'y a de liens solides que ceux de la nature, et de bonheur que dans l'accomplissement des devoirs dont le plus sacré est sans contredit l'obéissance filiale.

Après ce sermon, auquel il ne manquait qu'un peu d'à-propos et d'onction, le bon père embrassa sur le front sa fille interdite. — Partons, mon enfant, continua-t-il, il y aurait de l'indiscrétion à demeurer plus longtemps dans cette maison, où la désolation habite. Quant à vous, ma mie, dit-il en s'adressant à Marie, vous pouvez rester, si bon vous semble : vous n'êtes plus au service de ma fille. — Quoi ! monsieur, dit Louise, vous voulez punir cette enfant de m'avoir servie fidèlement ? — Croyez, Louise, qu'il m'en coûte beaucoup de rien faire qui vous déplaise et de troubler la joie de notre réunion ; mais ayez un peu de confiance en moi. Je vous assure qu'avant peu vous reconnaîtrez que cette mesure était convenable. Adieu, vous, la belle enfant, je ne vous oublierai pas.

Marie ne se permit pas de répliquer autrement que par un torrent de larmes dont elle mouilla les mains de sa jeune maîtresse. Le marquis, interrompant cette scène touchante, à regret, disait-il, car le temps pressait, emmena sa fille de ce lieu de refuge qui l'avait si mal garantie. Paulin les conduisit par des escaliers et des passages dérobés jusqu'au dehors de l'enceinte du château.

— Tu as bien gagné ta récompense, l'ami, dit alors le seigneur au valet. La voici, j'espère que tu la trouveras assez lourde. J'ajouterai, si cela peut te faire plaisir, que tu as droit à toute ma reconnaissance : sans toi, j'eusse été fort empêché et n'aurais pu agir si sûrement, si promptement ni si secrètement. — Je vous remercie, monsieur le marquis ; mais j'aurais désiré que vous me permissiez d'entrer à votre service. C'est dans cet espoir que j'ai tâché de vous être agréable... — Diable, ceci est très-différent. Tu n'as pas été autorisé à concevoir de telles espérances, et je ne puis dire que je les approuve. Tu m'as donné des preuves d'obligeance, mais non de fidélité : j'aime assez qu'un domestique possède cette dernière qualité. Je puis donc te promettre de me servir de toi dans l'occasion, mais constamment, ce serait superflu. Votre jeune maître me semble très-doux ; vous auriez tort de le quitter. Au surplus, cela vous regarde. Pour ce qui me regarde, moi, je vous conseille de ne plus vous en occuper et d'oublier tout ce dont vous avez été témoin ce soir et auparavant ; sinon je vous promets que vos souvenirs seront bientôt interrompus.

Cela dit, le marquis tourna le dos au valet confus, que la soif de l'or avait poussé à trahir la confiance de son maître. Qui eût jamais pu imaginer que tant de perfidie se cachât dans cette bonne tête et bien portante, et pût s'unir à une soumission si humble et à un amour de si candide expression. A la vérité l'œil était un peu en dessous, le bas du visage épais et grossier dénotait de la bassesse ; mais, malgré ces indices, on pourrait encore s'étonner de l'art que Paulin mit à cacher sa félonie, si l'on ignorait l'empire de la cupidité et de l'ambition sur les hommes. Ces vices n'empêchaient pas le piqueur d'aimer Marie, ni même d'aimer son maître jusqu'à un certain point. Un célèbre politique, qui est mieux que nous à même d'en juger, a dit que la loyauté de tout homme dépend de la somme qu'on y met. La position intime de Paulin avait permis au marquis de mettre le prix à sa fidélité, et le valet en avait encore [illegible] quelque peu pour son usage particulier. Avant de recevoir la bourse du père, il avait glissé à la fille le billet de René, dont il eût pu faire un autre usage.

La honte du mépris qui était en quelque sorte l'escompte de son lucre éveilla le remords dans le cœur de Paulin. Il se promit sincèrement de ne plus s'y exposer, et, serrant la bourse dans sa poche, il alla donner quelques minutes à sa belle affligée, qu'il eût mise dans un étrange embarras en lui découvrant ses allures : si Marie était capable de trahison, ce n'était pas pour un appât si vil. Elle eût donc été portée par caractère à repousser avec horreur un homme à la merci duquel elle se trouvait et que la nécessité l'obligeait de ménager ; mais la dissimulation de Paulin lui épargna la peine de se contraindre, et le misérable essuya très-amoureusement les larmes de la jolie Arlésienne.

XII

M. de Quesmes.

René, revenu du premier étourdissement de sa douleur, et délivré des consolateurs qui, comme les médecins, ne peuvent qu'irriter un mal incurable, avait pris l'attitude digne qui remplace bientôt le désespoir dans une organisation noble et ferme, et qui est un symptôme de longues et profondes souffrances. Nous ne détaillerons point les angoisses de son insomnie : il est facile de les imaginer. Après son adolescence calme, pure et religieuse, il se trouvait, pour le premier égarement de sa jeunesse, frappé d'une malédiction ineffaçable, et dévoué à jamais aux remords. Certes, il pouvait se croire en droit d'accuser le ciel.

Le jeune homme voulut encore une fois voir son aïeul avant que le voile funèbre ne fût étendu sur lui. Il s'agenouilla auprès du lit, baisa avec larmes la main qui, après l'avoir tant de fois béni, et avoir soutenu son enfance avec tant d'amour, s'était appesantie sur lui de tout le poids d'une dernière colère.

— Vous avez été bien sévère pour moi, mon père, dit René, et pourtant je ne blasphémerai pas votre mémoire. Vous avez brisé d'un mot l'œuvre de vingt de vos années. De votre dernier souffle vous avez flétri ma vie, que vous aviez si précieusement conservée ; vous avez desséché dans son dernier rejeton la race de vos pères, dont la perpétuité était votre plus cher souci. Que votre nom soit béni, mon père ! Que votre dépouille repose en paix dans le tombeau paternel, monseigneur ! Vous avez bien souffert pendant votre longue vie ; mais votre plus cruelle douleur est celle qui vous attendait à la fin. Non, je ne vous maudirai point ; c'est moi qui ai été coupable, et c'est la mort qui a été inflexible. Si elle ne se fût hâtée de se mettre entre vous et moi, vous m'auriez pardonné, car vous m'aimiez comme votre sang et comme votre ouvrage, car je suis le fils de votre fils, car ma mère était pour vous comme un ange, et vous ne voudriez pas lui dire que vous avez maudit son enfant. Oh ! mon père, vous révoquez sans doute maintenant dans le ciel cette parole de colère qui m'a froissé contre la terre. Hélas ! vous l'avez dit, je suis né à une époque de malheur. Je n'ai pas été, comme vous, coulé d'un airain pur et solide. Je n'ai pas été trempé au feu des guerres civiles. Je ne suis qu'une cire molle, et j'ai subi l'influence des ennuis et des doutes de mon père. J'ai été abreuvé des larmes de ma mère autant que de son lait. N'ai-je pas, dès mon enfance, senti la faiblesse de mon âme peser sur ma tête et la courber ? n'ai-je pas toujours porté au front un signe de tristesse et de souffrance innées ? n'ai-je pas été souvent

me repaître, à l'écart, de vaines rêveries et de larmes sans cause? Hélas! vos instructions étaient pour moi un aliment trop fort et résonnaient dans mon sein comme les paroles d'une langue morte. La solitude, qui élève les hommes forts, a achevé de m'enivrer. Je n'étais pas à votre hauteur, ô mon père! Je n'ai pu partager l'énergie de vos sentiments d'un autre siècle. Vous n'avez pu comprendre, vous, que j'eusse ainsi dégénéré. Je ne vous fais point de reproches, ô mon père! mais je méritais plutôt votre pitié que votre courroux; vous le voyez à présent. Laissez-moi prendre votre main et la poser sur ma tête, comme vous aviez coutume de faire le soir après la prière. Laissez-moi croire que vous entendrez sans colère mon pas troubler le silence de votre sépulcre, et que vous ne me défendez pas de reposer un jour auprès de vous et de ma mère. Ce sera sans doute bientôt.

Les funérailles du vieux comte furent simples et austères, comme toutes les cérémonies où préside le rite protestant, qui n'est, en quelque sorte, que l'abrégé ou le squelette du rite catholique, et qui, avec l'orgueilleuse prétention de ne parler qu'à la raison de l'homme, a dépouillé la religion de tout son appareil extérieur aussi bien que de tout son attrait mystérieux, et l'a réduite à n'être plus qu'une science humaine.

René trouva la force de rendre les derniers devoirs à son aïeul et conduisit lui-même le deuil. Suivant un ancien usage féodal, conservé jusqu'à cette époque, Bertrand menait devant le cercueil le dernier cheval qu'avait monté son maître, caparaçonné et équipé comme pour la guerre. Le fidèle écuyer, avec cet instinct que les vieux serviteurs acquièrent souvent à force de dévouement, jetait des regards inquiets vers son jeune maître, comme s'il eût compris toute l'étendue de son malheur, et que celui qui restait était plus à plaindre que celui qu'on ensevelissait. Le cortége était composé de quelques seigneurs protestants du Languedoc et de la Provence, des tenanciers du château et d'un grand nombre des habitants protestants de Saint-Gilles, qui professaient une vénération héréditaire pour les seigneurs de Courchival, leurs protecteurs et leurs guides depuis un temps immémorial.

Après que l'on eut déposé le cercueil du vieux comte dans la sépulture de sa famille, le ministre adressa aux assistants un discours en harmonie avec sa figure grave et exempte de l'empreinte des passions. Sans s'étendre sur la grandeur et sur l'antiquité de la famille de Courchival, il rappela les vertus et la résignation chrétienne du chef qui venait de lui être enlevé, exhorta son héritier à suivre l'exemple de son aïeul et recommanda à tous l'humilité et la confiance en Dieu, qui leur étaient nécessaires dans ces jours d'épreuves.

René remercia brièvement toute l'assemblée de la preuve d'estime et de respect qu'elle venait de donner à la mémoire de son aïeul, offrit aux seigneurs qui s'y trouvaient l'hospitalité de son château, en les priant de l'excuser si, dans un moment aussi triste, il manquait quelque chose à leur réception. Il se déroba ensuite aux compliments de condoléance et à toute cette étiquette funéraire qui commençait à l'accabler. Un jeune homme, qui pouvait avoir un an ou deux de plus que lui, et que sa douloureuse préoccupation l'avait empêché de remarquer, se présenta alors à lui.

— Monsieur, lui dit-il, je suis votre cousin germain, Antoine de Quesmes; nos mères étaient sœurs, comme vous savez. Si je n'ai point réclamé l'honneur de porter la tête du comte, votre aïeul et mon grand oncle, honneur qui m'appartenait de droit, c'est que je suis obligé de garder l'incognito. Recevez-en mes excuses, et l'assurance de la part très-vive que je prends à votre douleur comme à votre deuil. — Je le crois, monsieur, répondit René; je regrette seulement que notre connaissance se fasse sous d'aussi fâcheux auspices. Vous êtes, dites-vous, dans l'obligation de rester inconnu; si vous croyez pouvoir trouver un asile au château de Meyran, il est à la disposition du neveu de ma mère. — Je vous remercie, monsieur, d'avoir prévenu la prière que je venais vous faire et dont notre parenté adoucit, j'espère, l'indiscrétion. — Assurément; mais vous ne trouverez pas, je vous en avertis, beaucoup de distractions dans l'exil que vous choisissez. — Ce serait à moi au contraire à vous en procurer, monsieur. — Mais ce n'est au pouvoir de personne, je dirais, pas même au pouvoir de Dieu, si je ne craignais de blasphémer, dit René d'un accent qui mit fin à la conversation. Les deux jeunes gens gardèrent jusqu'au château un silence qui convenait plus aux circon[illegible] qu'à leur âge.

VIII

[illegible]s.

[illegible] de Louise [illegible] à mettre en ba[illegible] de la [illegible] la légèreté de la jeune dame, qui lui refuserait sa compassion? René, par l'excès de sa douleur, était dispensé de toute espèce de honte et de confusion; mais il n'en était pas de même de Louise, qui, prise au trébuchet comme un oiseau, baissait la tête, et, en outre de ses angoisses intérieures, était encore contrainte d'essuyer l'ironie de son père. Le vieillard ne semblait occupé que du triomphe qu'il venait d'obtenir sur sa fille, et nullement de ses erreurs, qu'il avait eu soin pourtant de couvrir du manteau de son adresse. Madame de Forbin elle-même ne s'était pas doutée que sa nièce se fût dérobée un instant à sa surveillance, et la disparition de Marie avait été facilement expliquée au moyen d'une de ces officieuses nécessités, morts, maladies ou accidents, qui sont toujours à notre service durant notre vie, et pas toujours comme fictions.

Malgré l'éloignement de sa complice et la gêne plus morale que matérielle où elle se trouvait, Louise vint à bout de faire parvenir à René une réponse au triste et laconique billet d'adieux qu'elle avait reçu en quittant Courchival, et qui était ainsi conçu:

« Adieu, Louise; tout est ligué pour nous séparer, et la mort et la vie. Je ne dois jamais vous revoir, mais je ne puis cesser de vous aimer. Je ne vous demande qu'un souvenir; car vous seriez malheureuse en m'aimant, et la compassion m'est inutile. »

« Et moi, répondit Louise, pensez-vous que je puisse à mon gré cesser de vous aimer? Pensez-vous que je le voulusse? Non, non, le jour que je vous ai donné ma foi, je vous la donnai sans retour. Personne, pas même vous, René, ne pourrait me dégager du serment que vous fit mon cœur; rien ne pourrait me faire repentir de l'avoir prononcé. Ne connaissais-je pas bien alors toute son étendue? Ne savais-je pas dans quel labyrinthe de peines et de prohibitions j'engageais ma vie? La pensée ne m'en a pas effrayée; la réalité ne m'en effraye pas davantage. Vos douleurs seules causent mon affliction. Vos souffrances ne sont-elles pas les miennes? Mais, René, je vous en supplie, ne dites pas que vous refusez mes consolations. Ne me défendez pas de pleurer avec vous. Oh! surtout, ne dites pas que vous renoncez à moi. Laissez-moi attendre et espérer qu'un jour nous serons réunis. Pourquoi nous serions-nous aimés ainsi malgré nous? Si nous avons mal fait, ce fut involontairement, et le ciel ne voudra pas nous infliger un châtiment sans bornes.

« René, j'ai peur maintenant que vous ne me blâmiez de n'avoir pas assez combattu le penchant qui m'entraînait vers vous; que vous ne trouviez que j'ai agi sans retenue: cette idée va me rendre bien malheureuse. Que je voudrais vous voir, mon ami, voir vos yeux se tourner sur moi sans colère, entendre encore une fois votre voix si douce m'assurer que vous n'êtes pas changé pour votre pauvre Louise! Hélas! il n'y faut pas songer. Je ne puis même espérer que vous pourrez m'écrire d'ici à longtemps. Comme je vais souffrir au milieu de ce monde brillant et glacé, dans cette cour où je serai obligée de lutter incessamment avec les tortures de mon cœur! Je voudrais bien mourir! Certes, si je croyais que ma mort ne serait pas une nouvelle douleur pour vous, il n'y aurait rien qui me rattacherait à la vie! » etc., etc.

René lut, relut, baisa et serra précieusement la lettre de sa maîtresse, pour la relire et la baiser encore; quant à l'influence que cette lettre exerça sur les résolutions de René, elle fut à peu près nulle sur le moment, sa pensée était trop péniblement attachée vers le passé pour que l'avenir lui apparût autrement que comme un nuage funèbre et uniforme, et non, comme d'ordinaire, sous la forme de nues bigarrées dont l'aspect changeant permet à l'imagination d'y voir toutes les figures et les présages qu'il lui plaît d'y chercher.

Une seconde lettre, d'une tout autre nature, fut remise au jeune seigneur le même jour que celle de Louise. Voici quelle en était la teneur:

« Monsieur le comte, vous avez parmi vos domestiques un nommé Paulin qui a toute votre confiance et qui la mérite très-peu; il m'a vendu pour quelques pièces d'or un secret que vous lui aviez imprudemment permis de pénétrer.

« J'ai été obligé de me servir de cet homme dans une circonstance qui intéressait une famille à laquelle je suis attaché; je m'en dédommage en vous avertissant de son infidélité, qui pourrait vous être funeste dans une occasion plus importante. L'homme qui se permet de vous donner un avis est celui qui a osé se dire votre ennemi. Quant à son nom, il ne vaut pas d'être connu de vous. »

Comme Paulin, ne pouvant supporter les reproches et surtout les menaces de sa conscience, avait disparu du château dès le lendemain du terrible jour où nous avons appris à le connaître, il n'en fut pas autre chose. René n'apprit pas sans quelque amertume cette trahison; il faisait un triste et pénible apprentissage des hommes, obligé à la fois de les détester et de les mépriser, ce qui est certainement funeste pour la vertu. Quand, au milieu de l'inexpérience et des illusions de la jeunesse, on est saisi par ce que la vie a de mauvais et qu'on se sent froissé par la méchanceté des hommes, il est rare que l'on écoute plus la douleur que la colère qu'on en ressent, et le désir de la vengeance porte à faire ce qu'on réprouve: une fois qu'on a commencé on continue. Le vice a des séductions propres à tous les caractères.

XIV

Le mirage.

Le marquis de Lamperière demeura à Lagny quelques jours de plus qu'il ne comptait faire. Le voisinage de ce seigneur, connu pour être un confident du cardinal Mazarin, engagea M. de Quesmes à se retirer pendant quelque temps dans la Camargue, refuge accoutumé de tous les gens des pays avoisinants qui redoutent d'être enfermés entre quatre murailles. Assurément il leur serait difficile de trouver un lieu où l'objet de leur crainte se présente moins à leur vue : il n'y a pas dans toute cette île une seule clôture faite de pierres; on n'y trouve même pas de cailloux. Le jeune conspirateur avait d'ailleurs reçu d'Arles l'avis que le château de Meyran n'était point pour lui une retraite sûre et que sa fuite paraissait être épiée. Au surplus, son humeur facile et aventureuse ne fut pas bien vivement contrariée de la nécessité qui lui était imposée de revêtir un costume de berger et de parler le provençal ou même de ne pas parler du tout; il regarda cela comme un des inconvénients de la profession, inconvénient qui n'était pas sans avoir son côté agréable. Une prison de quatorze lieues d'étendue n'est pas commune : il y a bien des gens qui pourraient y faire tenir la liberté de toute leur vie. René demeura donc de nouveau seul avec sa douleur; il continua d'arpenter tristement et la tête basse son appartement, tandis que son cousin, le nez au vent et l'esprit dégagé, courait à travers les marais et les étangs du *Delta* du Rhône. Comme on peut le conjecturer, les deux jeunes gens n'avaient point eu encore beaucoup de communications, et ils étaient bien loin de toucher aux confidences. René savait seulement que son cousin était compromis dans les troubles qui agitaient alors la Provence, et celui-ci croyait que le jeune comte n'était affecté que de la mort de son aïeul; il s'étonnait un peu de l'excès d'une affliction qui eût pu être adoucie par des considérations de toute sorte.

Quelle innocente sensibilité! pensait-il. Quand il aura un peu vu le monde, il comprendra qu'on ne doit pas se laisser ainsi dominer par son cœur. Que diable! si tous les enfants mouraient de chagrin en perdant un de leurs parents, cela ne ferait pas les affaires de la race humaine : il n'y aurait de sauvé que les bâtards, et ce serait immoral.

Sans discuter la moralité de ces sentiments, très-raisonnables d'ailleurs, nous devons dire ici que, malgré la corruption de ses idées, il se pourra faire que M. de Quesmes soit un cœur parfaitement honnête et excellent : la vertu d'instinct et la vertu de principes sont rarement identifiées, et c'est là une des causes principales du petit nombre des élus.

Antoine se mit à chasser et à courir la plaine, comme s'il n'eût dû faire rien autre chose toute sa vie. Dès le second jour, il lui arriva un accident qui eût pu en effet terminer là sa carière : étant arrivé sur le bord d'un étang salé qui présentait une vaste plage de sable coquilleux, desséchée par le soleil et unie comme un champ de manœuvre, il lui prit la fantaisie de pousser jusqu'à l'eau qu'il apercevait à quelque distance; mais cette eau était plus éloignée qu'il n'avait pu le croire, car il avait beaucoup fait de chemin sans s'en être sensiblement rapproché. Attribuant ce phénomène à la difficulté d'apprécier les distances en rase campagne, il poursuivait son entreprise avec l'active opiniâtreté de son âge et de son tempérament, lorsqu'il entendit derrière lui un bruit de chevaux et de voix qui le fit se retourner; il fut fort étonné de voir que le lieu qu'il venait de quitter était ou semblait être recouvert d'eau dans laquelle se réfléchissaient les maisons situées au bord de l'étang et qui bordait l'horizon entier. Cette inondation subite était d'autant plus étrange qu'elle s'était opérée dans le silence le plus fantastique. L'air n'était agité que par des souffles lents et fugitifs. Le jeune homme, un peu troublé par ce changement de décoration, réfléchit promptement que l'eau ne pouvait acquérir une grande profondeur sur cette plage unie; mais il fut plus sérieusement inquiété par les façons de deux hommes équipés comme des bergers ou des pâtres du pays, et qui venaient sur lui à bride abattue, en lui faisant signe d'arrêter. S'imaginant qu'ils pouvaient être des estafiers déguisés qui le poursuivaient, il lança son cheval au galop, dans le dessein de prendre de l'avance pour pouvoir ensuite regagner le rivage; mais il n'avait pas fait vingt pas que le terrain devint mou et comme délayé. Le cheval y enfonçait jusqu'à mi-jambe et fut bientôt arrêté tout à fait, malgré les très-vaillants coups d'éperon dont son cavalier lui labourait les flancs. Le malheureux animal ne pouvait que s'effarer sur place et souffler, plus de la peur du danger qu'il courait que de la douleur du chatiment que son maître lui infligeait.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? se demanda le jeune seigneur. Suis-je dans le pays des fées? J'ai bien peur que ces deux enchanteurs qui viennent ne me délivrent que pour me jeter dans d'autres liens.

Cependant il sentait que son cheval s'enfonçait lentement dans la vase. Heureusement pour lui, tandis qu'il perdait ainsi du terrain, les autres en avaient gagné. — Tron de dious! lui cria une voix rudement accentuée, vous voulez donc périr! — Laissez votre cheval en repos, dit une autre voix plus humaine. Allons! vous aurez eu plus de peur que de mal. — Je croyais plutôt le contraire, dit Antoine de Quesmes à ces gens qui, arrivés près de lui, avaient dépouillé toute apparence hostile et qui semblaient être l'un un fermier et l'autre un gardien de chevaux. Diable! je ne sais pas trop si je pourrai me retirer de là tout seul. — J'en doute, monsieur, dit le fermier; mais nous sommes venus pour vous aider. Nous avons fait ce que nous avons pu pour vous faire retourner; mais nous étions sans doute trop loin pour être entendus de vous. — C'est ma faute, répondit le jeune gentilhomme, je suis obligé de ne pas trop me laisser approcher, et je me suis méfié de vous : voilà tout! — Vous auriez mieux fait de vous méfier de la gare, dit le pâtre, qui, ayant mis pied à terre, s'était approché avec précaution.

Malgré les larges semelles qui débordaient tout autour de ses souliers et qui l'empêchaient un peu d'enfoncer dans ce sol perfide, il ne se hasarda pas jusqu'auprès de M. de Quesmes; mais il lui jeta un bout de la longe de crin qui lui servait à attacher son cheval au pâturage, et par ce moyen il put l'aider à se dégager, ce à quoi pourtant le jeune homme ne parvint pas sans efforts et sans être obligé de se faire hisser sur cette boue où il ne pouvait marcher. — Vous aurez eu moins de peine à y entrer qu'à en sortir, lui dit le Provençal en roulant sa longe avec cet air morne que les paysans du Midi affectent souvent de garder lorsqu'ils plaisantent. — Grand merci, mon ami, dit le jeune homme en se secouant, je n'oublierai pas le service que vous venez de me rendre. Monsieur, dit-il à celui de ses libérateurs qui se distinguait de l'autre par son langage et ses manières, je suis Antoine de Quesmes, neveu du duc de Rohan par ma mère, et petit-cousin de M. de Simiane, grand sénéchal de cette province, ce qui ne m'empêche pas de fuir en ce moment la justice du roi. J'ai été assez sot pour prendre au sérieux les criailleries de nos sénateurs d'Aix. Je me suis mis en tête d'ajouter à l'histoire de la Fronde un appendice provençal; mais on m'en a bientôt dégoûté : un honnête homme peut prendre part à une guerre civile, mais non à un tapage populaire. Par malheur, on ne se tire pas de là comme de tout autre mauvais lieu, seulement avec du dégoût et de la honte, et le repentir ne suffit pas pour absoudre de telles fautes; aussi suis-je obligé de me cacher jusqu'à ce que j'aie obtenu ma grace, et sans vous je n'en aurais peut-être plus eu besoin dans peu de temps, car j'étais vraiment scellé sur ma selle, et j'aurais pu mourir de faim dans ce lieu sans que personne vînt à mon secours. — Il n'était pas besoin de la faim, monsieur, dit le fermier; regardez.

M. de Quesmes se retourna, et à la place où il avait été arrêté il n'aperçut plus qu'une concavité peu prononcée. Quant au cheval, il avait totalement disparu : l'animal, soulagé du poids de son cavalier, avait recommencé à se débattre avec violence, et ses efforts désespérés n'avaient eu pour résultat que d'exciter la fondrière à engloutir la proie qui lui restait. Ceci fit passer un nuage sur les yeux du jeune homme et un frisson le long de son épine dorsale.

— Comment, dit-il, mon cheval est là dedans, et si je suis dehors je le dois au hasard d'abord, et à vous ensuite? Monsieur, je suis le vôtre à la vie et à la mort. Je suppose que c'est quelque persécution qui vous oblige, comme moi, à vous travestir en berger, à mener paître vos brebis dans ces aimables lieux où un lièvre pourrait mourir de faim, quoique la terre y dévore un cheval en une minute. — Monsieur, vos suppositions me flattent; mais si je me travestis jamais, ce sera quand je quitterai ce vêtement. — A d'autres! Allons donc! pensez-vous que vous me tromperez ainsi? Dites-moi votre nom, de grâce, et si jamais vous avez besoin de moi, écrivez-moi le lieu et l'heure, et signez, ce sera assez. Tout ce que je possède est à vous, mon âme, mon épée, mon manteau et ma maîtresse, si j'en ai encore une. — Tout misérable que soit mon nom, je vous le dirai, monsieur, et si vous persistez dans votre reconnaissance, il sera possible que je la mette un jour à l'épreuve. Je me nomme Gautier Violais.

— Voulez-vous, monsieur, me reprocher ma confiance précipitée pour des inconnus? Après tout, vous avez raison. Je suis un fou : je dirais mon nom sur la place Royale, à Paris, au risque d'éveiller quelque écho dans la Bastille. Je ne m'offenserai pas de votre méfiance : ce que je donne, je ne le retire jamais. Ainsi, demandez-moi, quand vous voudrez, au nom de Gautier Violais, de vous prêter ma vie, elle sera à votre service. Notre exil ne durera pas toujours, s'il plaît à Dieu. — Le mien dure depuis que je suis né, et quand finira-t-il? je n'en sais rien. — Il y en a plus d'un qui est encore dans ce cas; cependant c'est rare, et vous m'inspireriez de la curiosité si vous ne vouliez rester inconnu. Mais je voudrais bien quitter ce lieu où il me semble sentir trembler la terre sous moi. — Il n'y a aucun danger de ce côté du poteau; quand vous voyez des pieux ainsi plantés dans les étangs, ayez soin de passer du côté où l'écorce est enlevée, et, pour mieux faire encore, n'y allez pas sans nécessité. Maintenant, monsieur, nous sommes à vos ordres. Choisissez de ces deux chevaux celui qui vous plaira, et, si vous le permettez, je vous conduirai à ma cabane, où vous pourrez vous reposer et vous sécher.

— Il est vrai que je suis bien en désordre, et je ne ferai pas mal de commencer par prendre un bain dans cette eau que je vois devant nous, quoique je ne sache comment elle a pu y venir depuis une demi-heure. — Ce bain vous nettoierait peu. Cette eau n'est qu'une illusion : c'est ce que les savants appellent le mirage. Quoique j'y sois habitué, je me laisse abuser quelquefois par ces singuliers effets. — Où, monsieur, sommes-nous donc en Syrie? — Non, car je n'aperçois point de palmiers. — Il n'y a pas d'eau là-bas? — Pas une goutte. — Et là? et tout autour, enfin? — Pas davantage. — C'est étrange. Je n'avais jamais cru qu'on dût attribuer ces singuliers prestiges qu'à la terre des enchantements et des croisades. — Le mirage peut se produire dans toutes les plaines unies comme celle-ci. — Au moins n'est-ce plus qu'une plaisanterie qui ne peut avoir d'inconvénient plus grave que de faire allonger la langue et ouvrir les yeux à ceux qui ne sont pas au fait; mais être enseveli à l'improviste sans avoir affaire ni aux médecins, ni aux curés, ni aux fossoyeurs, cela me paraît fort peu agréable, moralement et physiquement. Ce pauvre cheval, je n'ai pas même eu le temps de lui dire adieu.

En parlant ainsi, le jeune aventurier avait enfourché le cheval du gardien, qui n'avait pas paru le moins du monde affecté par la nécessité de traverser à pied cette plaine de sable illuminée et chauffée par un soleil ardent, un soleil d'été de la Provence, dont les rivages respirent parfois le souffle de l'Afrique à peine attiédi par celui de la mer. Cet homme n'avait remercié M. de Quesmes de ses promesses que par quelques mots insoucieux. La vie pastorale mène nécessairement à la contemplation et donne toujours à ceux qui la pratiquent une dignité remarquable. L'homme qui vit continuellement avec Dieu, la nature et son âme, doit avoir un profond dédain pour les vaines paroles et les ridicules agitations auxquelles les habitants des villes ont recours pour distraire leurs yeux de ces trois abîmes de la pensée où se résume tout ce qu'il y a de grand et de vrai.

Gautier se pilota sans peine sur cette mer de sable humide, plus trompeuse encore que l'onde. Tout en trottant, il raconta à l'Achates qu'il venait de se conquérir comment, l'ayant vu s'engager dans l'étang, il avait de suite pensé que le hasard ne manquerait pas d'abuser de son inexpérience pour le conduire vers un point dangereux, et qu'en conséquence il s'était incontinent dirigé vers lui.

— Vous me connaissiez donc? dit M. de Quesmes. — Nullement; mais vous vous êtes logé chez le frère du gardien qui était avec moi. Il me le dit, vous voyant passer de loin, et un peu après il ajouta : « Le jeune homme pourra payer cher la bravade qu'il a voulu faire. Il y a un écueil sur la garde. » Je ne sais, en vérité, s'il se serait remué pour vous secourir. — Je ne dois donc la vie qu'à vous, monsieur, et à la Providence qui me fait la mine de corriger parfois le hasard. Qu'en pensez-vous?

Gautier ne répondit que par un geste intraduisible de scepticisme négatif.

— Sans doute, vous n'êtes pas payé pour croire en elle. Eh bien, je dis donc que je préférais n'avoir à dépenser que des actions ou des paroles pour m'acquitter d'un service reçu, n'étant que peu fourni de reconnaissance sonnante, en ma double qualité de cadet de famille et de vagabond. — Que cela ne vous trouble pas, monsieur, cet homme n'a besoin de rien; il vit et mourra sur le dos de son cheval.

On arriva bientôt à la cabane du berger. Cabri attendait Gautier comme elle faisait toujours quand il n'était pas là, et les éclats de sa voix vibrante éveillèrent au loin l'attention du jeune gentilhomme.

— Qu'est cela? dit-il; quel est ce rossignol égaré dans ces déserts? — C'est, répondit Gautier, une enfant qui demeure avec moi. — Elle a une voix divine, je vous le jure. — J'avoue que je ne suis pas très-sensible aux charmes de la musique. — C'est fâcheux pour vous, dans votre position actuelle surtout; voulez-vous me permettre d'écouter un instant? — A votre aise, monsieur.

Cabri chantait une chanson provençale, une espèce de sirvente que nous avons traduit en français quoiqu'elle doive y perdre beaucoup; mais nous l'avons fait parce que la plupart de nos lecteurs, pas plus que nous, n'entendent l'idiome original. Voici les paroles; quant à l'air, autant en emporte le vent :

Je ris des amants fidèles
Qui, délaissés par leurs belles,
Pleurent de leurs trahisons.
Que ne prenaient-ils l'avance?
[illegible]
[illegible] les mots, non les raisons.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Enferment de traîtres cœurs.
A vos amis, vos maîtresses,
Ne faites point de promesses,
Pour n'être jamais trompeurs.

Il est très-remarquable que les fous, considérés dans le monde comme n'ayant pas le sens commun, sont, au contraire, dans toutes les histoires, doués d'un esprit très-profond et au besoin même prophétique, tandis que les personnages censés raisonnables y agissent comme de véritables écervelés totalement dépourvus de jugement et de prévoyance : il est loisible à ceux qui écrivent les histoires de les arranger ainsi, et ils peuvent bien avoir pour les fous un peu de partialité. N'oublions pas toutefois que des peuples qui sont les aînés de la race humaine ont toujours regardé comme sacrés ceux dont l'esprit n'habite plus avec le corps, et ont toujours cherché des augures dans leurs actions et leurs paroles désordonnées. Nous avons nous-mêmes un proverbe qui dit qu'il ne faut point mépriser les avis d'un fou. Les insensés ne sont plus comme les hommes dirigés par leur libre arbitre; mais ils agissent, comme le reste de l'univers, sous l'impulsion immédiate du grand moteur, et les allusions au présent et à l'avenir, qui prennent place en leurs discours sans qu'ils en aient la conscience, sont semblables aux voix que les animaux et toute la nature font entendre à l'approche de quelque événement menaçant.

— Elle chante vraiment comme un ange, dit M. de Quesmes, et choisit ses chansons avec une sagesse diabolique. — La pauvre enfant est pourtant folle, dit Gautier. — Folle de quoi ou de qui? — Folle d'esprit, monsieur. Je ne pense pas que son cerveau ait jamais été bien ordonné; et diverses circonstances ont développé cette disposition.

La jeune fille fut un peu troublée par l'aspect d'un étranger, et ne se livra pas à ses démonstrations habituelles envers le berger; elle s'arrêta à considérer le jeune gentilhomme, auquel elle inspirait une égale curiosité, et qui la regardait d'un air à la fois étonné et charmé.

— Cette enfant, comme vous l'appelez, dit-il à Gautier, me semble bien près d'être une très-jolie femme. C'est une fée véritable. Une telle compagne doit fort adoucir votre exil : elle possède tous les dons, et sa folie me semble un attrait de plus. Peste! je ne vous plaindrai pas davantage. — Cette enfant, monsieur, est ma fille adoptive. — Ah! c'est différent. Je vous en fais mon compliment.

M. de Quesmes était trop poli pour se récrier contre une assertion aussi étrange, et il lui était libre d'en penser ce qu'il voulait, mais non de dire ce qu'il en pensait à un homme qui venait de lui sauver la vie. — Voici, pensa-t-il, l'homme le plus discret qui soit au monde, s'il n'est pas le plus singulier. Qui ne deviendrait fou de cette adorable petite fille? Et ses yeux, amoureusement fixés sur la jeune fille, ne se gênaient pas d'exprimer le ravissement qu'elle lui causait. Cette attention était sans conséquence, vu l'état mental de celle qui en était l'objet. Et cependant, sage, étourdie ou folle, une femme comprend toujours ce langage muet, mais pénétrant, et quand il lui est parlé par un beau jeune homme à l'œil noir, à la mine délibérée et fière, il lui est difficile de n'en pas être touchée. En ce cas, les femmes ne diffèrent qu'en la manière de répondre. Cabri répondit à la sienne à ce bienveillant et gracieux étranger : elle vint en souriant lui présenter sa joue finement veloutée; le jeune homme y posa aussitôt ses lèvres, et, ne se bornant pas là, il releva le menton de la petite et lui donna sur la bouche un beau baiser de grand seigneur.

Gautier était resté témoin de cette scène à la fois enfantine et voluptueuse. Quoiqu'il n'eût réellement pour Cabri qu'une affection paternelle sans aucune espèce d'arrière-tendresse, il ne put se défendre d'un vif mouvement de jaloux déplaisir. Ne voit-on pas des pères jaloux de leurs propres filles, des frères jaloux de leurs sœurs, et enfin nombre de jeunes gens jaloux de leurs chiens, et de vieilles filles jalouses de leurs chats?

— Que faites-vous donc, Cabri? lui dit-il durement, et ne la tutoyant pas pour la première fois de sa vie.

La jeune fille était rouge comme une cerise, et passait le bout de ses doigts sur ses lèvres émues. Semblable à l'enfant dont la main ignorante a froissé par hasard les cordes d'un instrument de musique, elle écoutait avec étonnement la note qui frémissait dans son sein. A la réprimande du berger, elle tressaillit, et, confuse, baissant la tête, elle rentra dans la cabane à pas lents. Cela indiquait que quelque chose d'extraordinaire l'agitait. Du seuil elle jeta à Antoine un regard furtif, puis un autre à Gautier, dont la figure sévère la fit se cacher au fond de sa niche de roseau, où on l'entendit sangloter et murmurer.

— Pauvre petite! dit M. de Quesmes, ne la grondez pas, puisqu'elle est folle. Elle est vraiment intéressante! J'espère que vous n'attachez point d'importance à ce que je viens de faire? — Pas plus que vous n'en pouvez attacher vous-même, monsieur, répondit Gautier presque sèchement. — Hum! pensa le vicomte, c'est un brave homme assurément, mais il m'a tout l'air d'un sot.

M. de Quesmes, après s'être reposé et nettoyé le mieux possible,

voyant que la jeune fille était décidée à ne point reparaître, se disposa à partir.

— Çà, dit-il à Gautier, je reviendrai vous voir. C'est une trop grande fortune de rencontrer en un tel désert une figure de gentilhomme et une voix humaine, pour que je veuille la négliger. — Je vous suis encore une fois obligé, monsieur, de vos favorables préventions, mais je ne pourrai avoir l'honneur de vous recevoir. Je quitte demain ces lieux. — Ah! Et que faites-vous de votre compagne, je veux dire de votre fille adoptive? — Je l'emmène avec moi à Paris. — Vous êtes rentré en grâce? — Je ne suis que le fils d'un paysan, monsieur, et je n'ai jamais eu le privilége de pouvoir être disgracié. Je rentre seulement dans la vie pour tenter encore une fois la fortune. Si je ne réussis pas, comme il est probable, je reviendrai m'enterrer dans ces déserts où je suis né. — Bien, bien. S'il plaît à Dieu, je ne tarderai pas à vous suivre. Quand vous aurez besoin de mes services, je me recommande à vous. — Cela n'est point à oublier, monsieur. J'aime à croire que vous tenez à vos promesses autant qu'à vos idées.

M. de Quesmes n'eut point d'autres aventures à raconter à son cousin, lorsqu'il retourna quelques jours après au manoir de Meyran. Hormis quelques vols de grand chemin qu'il se permit pour passer le temps, hormis, c'est-à-dire quelques baisers ravis aux jeunes filles qu'il rencontrait par hasard, et qui étaient reçus tantôt bien, tantôt mal, il ne lui survint aucune distraction. On n'a pas tous les jours le bonheur de faire une partie avec le trépas.

— Il est singulier, dit René, que vous vous trouviez lié d'obligation envers un homme qui est mon ennemi déclaré. — Bah! Voilà en effet une chose étrange. C'est donc un gentilhomme, quoiqu'il dise le contraire de façon à en faire douter. — Il paraît que non; mais ce n'est point, en tout cas, un homme vulgaire.

René fut bientôt amené, par cette conversation, à confier à son jeune cousin toute l'histoire de ses amours avec mademoiselle de Lamperière; car, une fois que l'on met le pied sur la pente de la confiance, on ne s'y arrête pas facilement. Il ne lui cacha que la malédiction de son aïeul, ce qui était très-pardonnable. — Vous avez dû, dit-il en terminant, trouver ma douleur un peu exagérée, car vous ne connaissiez pas toute l'étendue de mon malheur. Placé entre des devoirs sacrés et une passion que je ne puis arracher de mon cœur, je ne vois devant moi que souffrance ou remords. — En vérité, mon cher cousin, répondit Antoine, je ne puis vous trouver si tant à plaindre. Épouser mademoiselle de Lamperière que vous aimez, ou mademoiselle de Serizy qui est charmante, c'est là une alternative qui n'a rien de cruel et qui ne m'embarrasserait pas de la même façon que vous. — Vous oubliez que je ne puis obtenir l'une et que je ne veux pas réclamer l'autre. — Mais je sais aussi que les empêchements à l'une et à l'autre de ces unions dépendent de vous entièrement. — Je ne vous comprends point. — Tenez, mon cousin, je vais vous parler franchement et comme à un homme. D'abord persuadez-vous qu'il n'y a point d'amour invincible. — Ne me dites point cela. Je sens en moi le contraire. A Dieu ne plaise que cette naïve et sublime passion soit dépouillée de son caractère divin. — Je vous passe le sublime et la naïveté, mais, dites-moi, si demain vous appreniez que mademoiselle de Lamperière fût votre sœur, que feriez-vous? — Je mourrais. Que voudriez-vous que je fisse? — Que vous changeassiez votre amour divin en un amour fraternel, et que vous jetassiez alors les yeux sur une autre beauté. Ce serait très-certainement le parti que vous prendriez de vous-même. — A quoi bon raisonner sur des impossibilités? dit René du ton des gens qui ne veulent pas reconnaître la supériorité d'un argument sans réponse. — En vous prouvant, mon cher cousin, qu'il est des circonstances où l'amour n'est pas indépendant de notre volonté, on pourrait facilement arriver à l'y soumettre constamment. — Ce serait là une consolation presque aussi triste que la réalité qui m'afflige. — Vous êtes donc bien résolu à ne céder ni au vœu de votre aïeul ni à celui de votre cœur? — Il m'est impossible de songer à l'un plus qu'à l'autre. — Je ne connais mademoiselle de Serizy que de réputation. La renommée est trompeuse, mais, pour l'idole de votre cœur, je l'ai vue de mes yeux, et je déclare que toutes les expressions de louanges seraient au-dessous de la vérité. Jamais notre noir castel ne pourra s'éclairer des rayons d'un astre plus charmant. Vous êtes merveilleusement heureux que je ne sois qu'un cadet de famille. Je veux être jugé par le président lui-même si je ne vous disputais cette conquête uniquement pour vous faire prendre une résolution.

René ouvrit la bouche pour faire une réponse légèrement acide, mais il la retint sur ses lèvres. Il ne put s'empêcher de réagir assez vivement, n'étant pas encore arrivé au point de regarder comme insignifiante une plaisanterie qui mordait sur les plus chers sentiments de son cœur.

— Oui, poursuivit de Quesmes encouragé par l'impression qu'il avait produite, je me ferais votre rival d'abord par amitié; mais à un tel jeu on se pique facilement, et je le prendrais au sérieux avant peu de temps. Et si vous ne vous décidiez pas, je pourrais bien finir par décider votre divinité à m'écouter. Je lui crois un caractère très-véhément: la pusillanimité, même fondée sur les motifs les plus sacrés, doit être un mince mérite à ses yeux.

— Brisons là-dessus, mon cher cousin, car il n'y a rien qui attriste plus une douleur récente que la plaisanterie.

— Je parle très-sérieusement. Je dirai tout. Renoncez à la religion de vos pères pour reprendre celle de vos aïeux; allez à la cour, où votre conversion vous fera caresser et employer; le marquis de Lamperière viendra avant peu vous prier de ne point oublier sa fille. Tout cela va de soi-même.

— Oui, ce serait simplement se déshonorer.

— Je n'ai pas alors le talent de me faire comprendre. Ce que je viens de vous dire, je ne le ferais pas, parce qu'il y a encore des héritiers dans la foi protestante que ma fidélité pourra toucher; mais je ne serais pas autrement arrêté. Se déshonorer en se convertissant à la foi catholique! Comment cela? nos aïeux se sont-ils déshonorés en embrassant la réforme? Les motifs de leur changement étaient sans doute plus nobles que les nôtres ne le seraient. Ils étaient animés par le vif esprit d'indépendance et par l'intérêt de la noblesse entière, ils faisaient acte de révolte. Nous ne ferions, nous, que nous soumettre, et nous y serions conduits par notre intérêt personnel. Cela est triste, mais tient tout à fait aux temps où nous vivons. Ce n'est pas notre faute si la noblesse a perdu son beau droit de remontrance à main armée, et nous ne pouvons tout seuls le reconquérir. Voyez quelle misérable parodie de guerre civile a été la Fronde, où les seigneurs ont été obligés d'étayer leurs droits de l'appui des parlements, institution qui n'a pas trois cents ans d'existence. Je vous parle en homme d'expérience. La noblesse, épuisée de sang et de ressources, n'est plus assez puissante pour embrasser tout le royaume: il faut qu'elle se réunisse autour du roi, qui est, après tout, son chef naturel. Le roi est le premier gentilhomme de France. C'est près de lui que nous devons chercher un appui, et en le servant nous servons encore notre cause. Mais si nous continuons, comme nous l'avons fait depuis un siècle, à porter à droite et à gauche notre épée, nous ne ferons que nous affaiblir en pure perte. Si nous restons dans un coin à bouder, nous laisserons la prépondérance passer en d'autres mains, aux parvenus ou aux gens de robe, et la nation apprendra à se passer de nous. En nous soumettant, au contraire, nous regagnerons peu à peu tous nos priviléges et nos établissements, jusqu'à ce que nous puissions relever entièrement la tête.

— Et qu'alors on nous l'abatte d'un seul coup de hache?

— Cela vaudrait mieux que d'être ridiculisés comme les héros de la Fronde. L'échafaud ne déshonore pas comme une chanson.

— Mais si l'on dédaignait nos soumissions?

— Oh! nous sommes encore assez forts pour capituler avec les honneurs de la guerre, si nous ne pouvons plus combattre!

— Cette discussion est bien oiseuse, et ne me dit pas...

— Oiseuse, mon cousin. Ah! vous êtes bien comme tous les seigneurs terriens. Préoccupés de leurs intérêts du moment, ils ont perdu tout esprit de caste et ne songent point à l'avenir de la noblesse. Il n'y a que les pauvres gentilshommes comme moi qui s'éprennent de semblables choses. Bah! il faut chercher à faire sa paix et sa fortune séparément.

— Vous êtes donc décidé à suivre désormais la cour?

— Je suis, j'espère, en chemin de m'y rendre.

— Et à abjurer la religion réformée?

— Assurément, si j'y trouve le moindre avantage.

— Je n'ai pas été accoutumé à regarder la religion comme une affaire de mode et comme un moyen humain. Je crois à la mission apostolique des réformateurs.

— Comme vous croiriez à l'infaillibilité du pape, si vous eussiez été élevé dans la religion romaine. Je ne suis pas très-instruit dans le dogme, mais je connais un peu l'histoire du protestantisme, et je ne vois rien que d'humain dans son origine et dans les motifs qui portèrent nos pères à l'embrasser. Reste encore à savoir si leur intérêt même n'eût pas dû les en écarter, et s'ils ne furent pas, entre les mains des novateurs, un instrument bon à briser, après son service fait. Nous serions plus embarrassés que l'Église si l'on nous demandait de qui nous tenons nos droits. Il faut prévenir les questions qu'on ne saurait résoudre.

— Je ne suis point en humeur de controverser. Je serais seuleme curieux de savoir quel est le théologien qui a si adroitement sapé v croyances.

— Ce n'est point un prêtre, mais un vieil apothicaire chez lequel je suis resté quelques jours à Arles, un véritable sage, ou, pour mieux dire, un trésor de toutes les sagesses; car celle qui convient à l'un ne convient point à l'autre, et il en a pour tout le monde. Pour finir d'un trait son éloge, c'est un homme que l'on eût brûlé il y a seulement cinquante ans, si toutefois il n'eût su rester dans l'obscurité.

— Mais, reprit René, qui suivait ses pensées plutôt que les paroles de son cousin, est-il nécessaire de renier ma religion pour aller à la cour? On y voit, ce me semble, nombre de seigneurs, et des plus grands, qui n'ont point été obligés à ce sacrifice de leur conscience.

— Soyez certain qu'ils y viendront tous. Le roi n'est point, dit-on, favorable aux protestants, et il vaut mieux rentrer au bercail avant

d'y être forcé. Ce n'est point encore nécessaire, mais utile ; plus tard ce sera nécessaire, mais inutile.

— Louise elle-même ne pourrait avoir pour moi que du mépris si je me parjurais ainsi.

— Elle ne vous en saura peut-être pas beaucoup de gré ; car les femmes ne sont pas fort reconnaissantes ; mais, si elle vous aime, elle n'y verra rien, sinon que vous vous serez rapproché d'elle. Quant à vous, mon cher cousin, voyez-y encore les honneurs et l'éclat qui conviennent à votre fortune.

— Ah! dit René, je ne crois pas que nous puissions jamais nous entendre. Et, en disant ces mots, le jeune comte regardait son cousin de l'air dont un ermite regarde une fille de joie en lui jetant à la figure un *Vade retro, Satanas!*

— J'ai été tout comme vous, reprit celui-ci : j'ai pensé comme vous pensez aujourd'hui, et je ne m'en suis pas tenu aux idées, puisque j'ai tenté de les exprimer par les armes ; à la vérité c'était plutôt pour mon plaisir que pour la gloire de la religion et de la noblesse. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'agitation éclaircit singulièrement la vue et le jugement. Depuis que je les ai mesurés de près, j'ai pris en grande pitié tous ces préjugés que l'on regarde comme des vérités jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par d'autres, et je me suis résolu à m'en servir, mais à ne jamais me laisser duper par eux.

Cette conversation, développée dans beaucoup d'autres, fut féconde pour René en réflexions. De semblables pensées avaient déjà assailli son esprit dans la solitude ; car les idées sont dans l'air et se communiquent magnétiquement. Mais sa douleur avait rejeté les séductions plutôt par pudeur cependant que par chasteté. Si, dans les jours où il était entièrement désintéressé, il avait soupçonné que son éducation pouvait être un peu surannée et dépourvue d'application, il avait dû être porté à s'élever au-dessus d'elle, du moment où elle lui avait été gênante et oppressive; mais nul n'a les dents assez fortes pour ronger seul les liens qui l'attachent aux préjugés de son enfance. Il faut que le frottement du monde y coopère ; il faut que la vie ait fourni à notre âme d'autres mobiles. René n'avait pas besoin du deuil qui l'entourait de toutes parts et se suspendait à tout ce qui frappait ses sens, pour que son cœur ressentît du remords de la rébellion de son esprit. Il n'était pas encore assez exercé aux sophismes de l'égoïsme social pour disséquer ses sentiments et leurs objets. Il ne savait pas faire accorder le respect et l'amour dus à ceux qui nous ont donné le sang de nos veines, avec le mépris de leurs enseignements, qui sont comme le sang de l'âme. Mais d'ordinaire la pratique n'attend pas la théorie; si ce n'est pourtant aux époques d'imitation et d'éclectisme, où l'on n'a pas assez d'énergie pour agir, et où tout se passe en paroles.

XV

Les deux cousins.

Ce qui contribua beaucoup à détrôner chez René la logique de la morale absolue, c'est qu'il ne reçut point de lettres de Louise. En proie à cette fébrile agitation de l'attente que connaissent tous ceux qui ont aimé, il se trouvait plus accessible aux tentations, et, ne pouvant tenir en place, plus disposé à prendre un chemin où tant de motifs l'entraînaient. Les bourdonnements, les tintements, les vibrations des nerfs, s'accordent avec la voix des passions et n'effacent que celle de la raison. René avait beau se représenter que Louise était sans doute gardée à vue, qu'elle lui avait donné trop de preuves de son amour sans bornes pour qu'il pût la croire déjà changée; en vain il se rappelait toutes ses tendres protestations, son abandon, sa lettre d'adieux, si dévouée et si aimante, la conclusion de toutes ces récriminations justificatives n'en était pas moins qu'elle eût dû lui écrire. C'était juste : l'Académie eût peut-être prononcé autrement : mais une cour d'amour, tribunal plus compétent en cette circonstance, n'eût pas manqué de juger comme l'amoureux jeune homme.



Le cheval y enfonçait jusqu'à mi jambe. — PAGE 21.

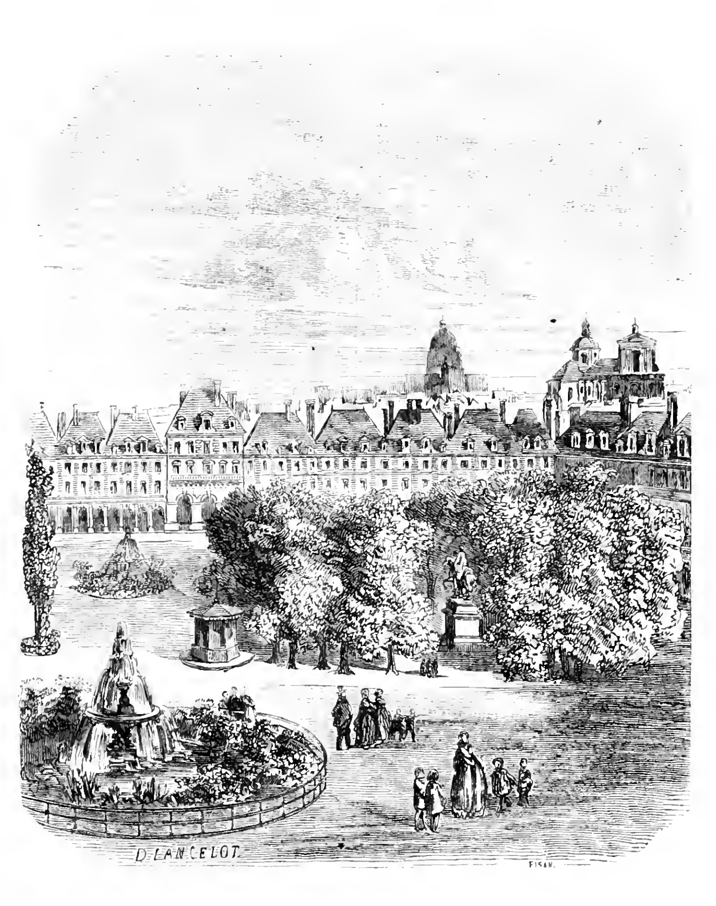
René commença donc à bâtir de sombres romans de jalousie. Oubliant qu'il avait presque rendu à sa maîtresse les serments qu'elle lui avait faits, il la regardait comme liée à sa destinée par les maux qu'elle y avait introduits. Elle était à lui éternellement, et il jurait que, de gré ou de force, elle ne serait jamais à nul autre. C'était peu généreux : les héros de roman sont d'ordinaire plus soumis aux caprices de la dame de leurs pensées, même quand ils leur sont ennemis; ils doivent se résigner à souffrir seuls et ne se venger d'une inconstante qu'en lui disant : Vivez heureuse, je vais mourir. Mais René était d'un caractère tyrannique et sombre : il n'avait pas, sous l'aile de colombe de sa mère, dépouillé entièrement les qualités de la race de faucons dont il descendait. Ses passions n'étaient pas vives, mais tenaces. L'habitude qu'il avait prise de concentrer ses sensations faisait que ses sentiments s'alimentaient sans cesse eux-mêmes, comme une plante dont on retrancherait les branches serait ainsi contrainte

à étendre ses racines. Ne jetant rien au dehors de ce qui l'oppressait, il était obligé de s'agiter dans son âme, qui en recevait de plus profondes empreintes.

Malgré l'attitude taciturne que s'imposait le jeune comte, le redoublement de ses angoisses n'échappa point à M. de Quesmes ni au vieux Bertrand. Celui-ci était éclairé par son dévouement à son maître; le premier l'était par sa malicieuse expérience. Bertrand croyait fermement que son jeune seigneur était sous l'obsession des fantômes; ses consolations ressemblaient à des conjurations, et avaient pour résultat d'impatienter René, qui conservait à peine au vieux et maladroit serviteur la bienveillance qui lui était acquise. Parfois il venait entr'ouvrir la porte de l'appartement de René, et, quand il le voyait assis la tête dans ses deux mains ou debout comme une statue, les yeux fixes comme s'ils apercevaient quelque objet invisible aux yeux des autres hommes ou comme s'ils regardaient en dedans, le vieil écuyer levait alors silencieusement les yeux et les mains au ciel, et des larmes suintaient de ses paupières desséchées. A cet aspect désolant, il se demandait s'il était destiné à voir ainsi se consumer à petit feu le dernier représentant de cette famille qu'il avait si longtemps servie et qu'il aimait plus que son salut éternel. Quelquefois il s'approchait avec un air de timidité touchant chez un homme de cet âge et de cette trempe, et demandait si monsieur le comte n'avait pas envie de chasser.

— La chasse, disait-il essayant de plaisanter, est un exercice bon au corps et à l'âme, et, en chassant un daim dans la plaine, vous chasserez peut-être le malin esprit qui vous tourmente. — Je te remercie, Bertrand, répondait le jeune homme, mais le son du cor n'a plus d'attrait pour moi. Je ne sais s'il a quelque pouvoir sur les esprits, mais il serait impuissant contre ma douleur, qui est le seul démon qui me tourmente.—Oui, murmurait le vieil homme en s'en allant, c'est bien là un des symptômes. Il nie son mal, parce que ce n'est pas lui qui parle. Ah! pauvre enfant! que le ciel te délivre!—Que diable as-tu donc à murmurer ainsi? disait alors le jeune comte remarquant l'air étrange de l'écuyer. — Oh! monsieur le comte, il ne faut pas prendre le nom du diable en vain plus que celui de Dieu. Pardon, je disais seulement.. En vérité, vous m'avez troublé en m'interpellant si subitement. — Mon pauvre Bertrand, tu as l'esprit presque aussi malade que le mien. Laisse-nous donc tous deux tranquilles. Une fois pour toutes, je ne veux ni de chasse ni d'aucune autre distraction. Va, je finirai par me consoler de façon ou d'autre... Je crois, se disait René à lui-même, que tous les gens qui m'approchent sont frappés de vertige ou s'entendent pour me faire devenir fou. Ah! oui, fantôme ou de quelque nom qu'on l'appelle, il y a une malédiction sur ce séjour et sur ceux qui l'habitent, sur moi d'abord. Tout ce que ma main saisit se rompt ou se dérobe. Je reste seul abandonné comme dans le désert. Louise elle-même, pour qui j'ai bravé la colère d'un père expirant, Louise m'a oublié. Serait-il possible que le ciel épousât ainsi les haines humaines? Ou bien est-ce que les volontés paternelles doivent toujours être sacrées et être accomplies sans examen? Quel affreux abîme est-ce donc que la vie? Et à quel guide se fier pour ne pas s'y perdre?

Antoine de Quesmes lisait ce qui se passait dans l'âme de son cousin, comme il eût pu lire dans un livre. Sa clairvoyance, qui s'aiguisait par l'habitude de l'observation, n'était point arrêtée par les nuages qui voilaient le front de René. Cependant il ne se pressait point de lui offrir son secours contre les furies qui le torturaient. Il savait que la curiosité effraye la confiance, et qu'il faut laisser cette timide fleur s'épanouir lentement d'elle-même, sinon elle se renferme dans sa tunique silencieuse pour ne plus en sortir. D'ailleurs il voulait attendre que René se fût assimilé les idées nouvelles qu'il avait jetées dans son âme, et qui devaient mieux y fermenter dans la solitude et la réflexion que sous l'agitation d'une controverse répulsive.



La place Royale. — PAGE 30.

M. de Quesmes était à la fois un homme d'action et un contemplateur, prenant la vie comme elle lui venait, et s'occupant avec un égal intérêt du spectacle d'une tempête populaire ou de quelque étude psychologique. Il attendait donc patiemment que son cousin vînt de nouveau à lui. Quand il l'avait assez regardé souffrir, il allait se promener dans la campagne, ou montait sur la grande tour du château pour regarder l'horizon immense que l'on y découvrait, et qui s'étendait depuis Tarascon et les Alpines jusqu'à la Méditerranée, qui le bordait au midi comme une ligne d'argent. Puis il chassait un peu, causait beaucoup, n'importe avec qui, et se créait de tout une occupation. Il semblait enfin avoir totalement oublié sa position précaire. De fait, il n'y pensait pas : y songer était inutile. Il avait semé, il attendait la récolte. Pourquoi se serait-il impatienté? Les affaires n'en eussent pas marché plus vite et le temps lui en eût paru plus long. Caractère heureux assurément! ses actions n'étaient peut-être pas toujours dictées par la raison; mais ses sensations étaient toujours subordonnées à la logique, et, s'il faisait des folies, il en subissait les conséquences en sage.

Cette organisation refroidie plutôt que froide, raisonneuse plutôt que raisonnable, qui comprenait tout, mais qui ne ressentait rien qu'à son aise; ce caractère à la fois actif et réfléchi, était de tout point le correctif de l'éducation rêveuse et intolérante de René, de son apathique et inquiète inexpérience. Celui-ci n'avait point encore

dans son individualité de lignes bien accusées : comme l'argile qui sort des mains du modeleur, il n'avait été façonné qu'à l'ébauchoir inanimé des préceptes vieillis de son aïeul. Ses contours amollis par la contemplation avaient besoin d'être ravivés par le ciseau des événements et usés par la civilisation, qui durcit et polit en même temps. Comme tous les caractères du deuxième degré, comme toutes les natures qui, douées de puissance, manquent cependant de ressort, il était destiné à l'imitation, mais à une imitation ambitieuse qui pouvait le mener plus loin que ses modèles ou pour mieux dire ses instigateurs. Antoine de Quesmes était fait pour le désillusionner, mais non pour le décourager.

Au contraire, le jeune aventurier, en ramenant son cousin dans les limites de la réalité, lui montrait, par son exemple, qu'elle valait mieux que toutes les fictions de l'imagination. Il lui apprenait aussi à estimer les choses à leur juste valeur et à ne point toujours les regarder à travers le prisme fallacieux des mots qui servent aux habiles à tromper les sots, mais qui ne doivent jamais les abuser eux-mêmes. Enfin Antoine faisait table rase dans l'âme de son cousin, il en chassait toutes les idées mortes qui la peuplaient comme des fantômes, quoique ce ne fût pas précisément ceux que Bertrand imaginait, pour faire place aux idées vivantes et fécondes que les faits devaient bâtir sur ce terrain neuf et solide. Ce n'était pour lui qu'une expérience, il avait déjà passé l'époque de l'amitié enfantine qui se dévoue à un individu. Il ne conservait qu'une bienveillance native dont l'utilité lui était démontrée, qu'une expansion juvénile déjà égoïste qui le portait à répandre ses lumières, sans qu'il se souciât d'en ménager l'éclat douloureux à des yeux trop faibles. Plus tard cette disposition encore généreuse ne pouvait manquer d'être étouffée par le dédain et par la crainte de se créer des compétiteurs dangereux. Il faut du temps pour arriver à la complète sécheresse. Après avoir appris à ne pas être bon pour l'amour du prochain, il reste à savoir une terrible maxime : ne plus être bon même par plaisir, mais uniquement pour l'utilité. Ce n'est pas le tout d'être intéressé, il ne faut pas se permettre même la prodigalité égoïste; il faut être avare. Antoine était encore prodigue comme la jeunesse l'est toujours : il avait deviné les mondaines dispositions de René sous l'écorce encore tendre de sa chaste adolescence, il avait voulu voir combien de temps il faudrait pour les mettre à jour, sans s'inquiéter s'il ne pourrait pas un jour en trouver son chemin entravé. Il satisfaisait ainsi le besoin de néophytisme commun à toutes les jeunes croyances; il ne savait pas encore affermer en lui-même sa supériorité.

— Mon cousin, lui dit enfin René un soir que M. de Quesmes venait de faire un pompeux éloge du sexe féminin et avait déclaré que les femmes étaient des anges sur la terre, des abeilles divines qui distillaient sans cesse le miel sur toutes nos blessures; mon cousin, dit René avec humeur, je ne connais pas aussi bien que vous ce sexe bienfaisant, mais je sais que je porte une plaie incurable dont l'auteur est une femme. — Après vous toutefois, mon cousin, dit Antoine d'un ton caressant, et vous ne souffrez pas de maux que votre amie ne partage. — Je suis réduit à le supposer, et ce n'est point assez pour un amoureux. Louise ne m'a point écrit depuis son départ, depuis un mois. — Elle ne l'a pu, sans doute. — Elle ne m'a pas accoutumé à la voir s'arrêter devant les difficultés. — Il est très-vrai qu'ayant trompé la surveillance de sa tante, elle pourrait tromper aussi celle de son père. — Et qu'ayant trompé ses parents, elle peut me tromper aussi, n'est-ce pas? — C'est vous qui l'avez dit, mon cousin. — Non, reprit René se réfutant lui-même, comme l'on fait dans la passion; non, j'aime mieux tout supposer que de croire à un pareil changement. Ce serait plus que de la perfidie; ce serait de l'ingratitude. — A votre tour, je vous reprocherai de dépouiller l'amour de son indépendance, de sa naïveté. Ce n'est point une vertu, comme la reconnaissance, songez-y. C'est un sentiment qui existe par lui-même et dont les objets et les motifs sont indifférents. Ne vous fâchez point, mon cher cousin, vous ne pouvez en juger comme moi, sans partialité. Passionné comme vous l'êtes maintenant, vous attribuez à votre amour particulier tout ce qui n'appartient qu'à l'amour dégagé de ses terrestres applications. Il faut que cela soit ainsi. Il faut que l'on aime une femme avant d'aimer les femmes; que dis-je? les femmes avant d'aimer l'amour! — Je n'aimerai jamais que Louise, et je sens que, si j'étais obligé de la détester, cette haine s'étendrait à tout son sexe.

— Eh bien! vous vous trompez : elles seules savent guérir les blessures qu'elles ont faites, et il y a un fabuliste qui nous l'apprend. Vous croyez à votre maîtresse, moi je crois à l'amour. Lequel vaut le mieux? — Je ne le déciderai pas, car je ne suis pas libre de sentir comme vous. — D'accord, mais vous êtes libre d'aller à Paris, où votre belle vous attend certainement. — Vous savez les motifs de convenance qui m'en empêchent. — Et vous savez aussi si je les approuve. — Et puis à quoi bon? — Mais à vous tirer d'incertitude, ce me semble. Mademoiselle Lamperière est fille d'honneur de la reine, m'avez-vous dit? Eh bien! il vous sera facile de la voir à la cour, où vous avez tous les droits possibles de vous présenter. — J'aurais bien mauvaise grâce à m'y montrer ainsi vêtu de deuil et triste comme je le suis. D'ailleurs, vous oubliez que mon grand-père et mon père y ont laissé des souvenirs qui ne me feraient pas accueillir bien favorablement. — Bon Dieu! qui pense à cela aujourd'hui? Quelle est la famille, à commencer par la famille royale, qui, depuis un siècle, ne se soit pas entachée de rébellion, si toutefois ce n'est pas une gloire plutôt qu'une tache? Le marquis de Lamperière n'a-t-il pas figuré tour à tour dans la grande et dans la petite Fronde? En est-il moins bon courtisan aujourd'hui? Quant à votre tristesse, vous errez, si vous pensez que la cour soit le temple de la gaieté. — Non, c'est assez d'avoir involontairement désobéi à mon aïeul en aimant la fille de son ennemi, je ne veux point encore oublier la défense qu'il m'a faite de jamais retourner à la cour.

— Permettez-moi de vous dire, mon cher cousin, que votre aïeul ne pouvait avoir l'expérience de ce qui existe aujourd'hui. Il vous parlait comme il aurait pu parler à votre père. A présent, nous n'avons plus rien à faire qu'auprès du roi. Je me suis convaincu qu'il était temps de renoncer aux vieilles traditions de nos pères. Nous ne pouvons plus être les pairs du roi, mais ses premiers sujets. Voulez-vous donc rester toute votre vie confiné dans votre manoir et vous faire le fermier de vos domaines? A ce sujet, mon cher, je ne saurais mieux vous répondre qu'en vous citant ce sonnet qui, s'il n'est pas de Voiture, est au moins d'un poëte très-avisé :

> Cœur féminin est trois fois plus léger
> Que l'air, ou l'onde, ou la flamme, ou la nue.
> Point d'élément ni de mer inconnue
> Qui, plus que lui, soit fertile en danger!
>
> Sans cesse, à droite, à gauche, il se retoue,
> Jette des feux, ou va tout naufrager;
> Lors il s'apaise, en glaçon il se mue,
> Et n'a raison que celle de changer.
>
> Puisqu'il n'est pas de boussole qui puisse
> Nous présager le vent de son caprice,
> Tout bonnement, prenons-le comme il vient.
>
> Vouloir s'y fier, ce n'est point du courage,
> Mais bien sottise : on doit, pour être sage,
> Tout en attendre, et n'en espérer rien.

XVI

Dom Gigadas.

Deux jours après celui où eut lieu la conversation rapportée à la fin du précédent chapitre, les deux cousins étaient silencieusement attablés, le souper venait d'être servi, lorsqu'on annonça à M. de Quesmes qu'un vieillard venait d'arriver au château avec des lettres pour lui : il ne voulait, avait-il dit, les remettre qu'en mains propres. Antoine se tourna vers le jeune comte pour lui demander l'autorisation de donner des ordres chez lui; à quoi celui-ci acquiesça avec empressement.

On introduisit alors le messager. Cet inconnu était un petit vieux très-vert de corps, très-rouge de figure, ayant des yeux gris brillant comme des escarboucles, et des cheveux blancs très-touffus, mais singulièrement amoureux de la ligne droite. Il était vêtu de noir. Son costume, semblable à celui des médecins, était d'une minutieuse propreté et d'une ampleur démesurée pour sa charpente grêle qu'il renfermait plutôt qu'il ne l'habillait. Les épaules, les coudes et les genoux aigus du vieillard poindaient sous les plis flottants de son pourpoint et de son haut de-chausses comme des récifs sous les vagues de la mer, et présentaient un spectacle d'un intérêt incroyable et dont l'œil ne pouvait se détacher, tandis qu'involontairement on se prenait à se demander : perceront-ils ou ne perceront-ils pas? Cela, au reste, parfaitement droit, solide, et en bon état, gesticulant, s'agitant, se démenant infatigablement, avait l'air d'être mû par des ressorts d'acier plutôt que par des muscles de chair. Cela avait un air sérieux et déterminé. C'était une physionomie grave et immobile comme celle de Polichinelle, qui formait avec les incessantes pantalonnades des jambes, des bras et du torse un contraste passablement bouffon. C'était bien le bonhomme le moins vénérable que l'on pût montrer. Partout, même à Sparte, il eût été difficile, sans rire, de se lever devant ses cheveux blancs.

Il entra en marchant à grands pas, comme s'il eût pris du champ, et frappant les dalles de ses bottes trop grandes, armées d'éperons traînants, avec un bruit où s'unissait agréablement celui d'un soufflet et celui d'un paquet de clefs. Il s'arrêta tout près du jeune comte, qui put croire que l'intention de cet individu était d'arriver à M. de Quesmes par le chemin le plus direct, en franchissant tous les obstacles qu'il rencontrerait, homme, table ou chaise. Le vieillard, sans être déconcerté du mécontentement qui se répandit sur le visage du jeune seigneur, ni des éclats de rire de de Quesmes, fit trois pas en arrière,

salua profondément en se pliant à trois reprises en deux, comme les enfants lorsqu'ils jouent au saut de mouton, et en faisant passer son chapeau de sa main droite à sa main gauche.

— Salamaleikum! dit-il d'une petite voix criarde. Dieu vous bénisse, messeigneurs. Voici : votre serviteur est vieux, il est cassé, et cependant il n'a point voulu remettre en des mains étrangeres le message qui lui était confié, et il a juré de ne rien porter à sa bouche qu'il n'eût accompli sa mission.

Antoine, qui paraissait au fait des façons de ce personnage, s'était levé de table, et, prenant le petit vieux par les bouts de ses épaules comme pour le fixer : — Ah! lui dit-il, soyez le bienvenu, *pater Gigadas, doctissime doctor!* Nulle visite ne pouvait m'être plus agréable que la vôtre. Seyez-vous donc d'abord, et... — Seigneur comte, j'ai fait vœu également de ne toucher d'autre siége que la selle de mon cheval avant de vous avoir remis ce que je porte ici. — Par le ciel! il faut que ce soient de bien grandes nouvelles ! — Signor, si, *nuntia ingentissima!*

Et le vieillard arracha des profondeurs de la poche de son manteau un paquet dont le volume justifiait parfaitement l'épithete qu'il venait d'employer. Avec la prestesse et la grâce d'un singe qui épluche une noix de coco, il enleva successivement sept enveloppes dont il avait lesté deux lettres de taille raisonnable. — Ah! dit Antoine en étendant la main pour les prendre, je commençais à croire que je ne les aurais jamais. — Mon fils, répondit le petit vieux en retenant les lettres encore, cette parole n'est point raisonnable : vous ne pouvez douter de ma ponctualité, et vous savez qu'en vertu de la loi des contrariétés, que je vous ai expliquée, votre impatience ne peut avoir pour résultat que de me rendre plus lent, et cela en dépit de moi-même. — Allons! dit Antoine en souriant, je finirai peut-être par les avoir un jour ! — L'une de ces lettres, continua le vieillard stoïquement, les tournant et les retournant, est cachetée de noir, l'autre de rouge. Laquelle voulez-vous lire la première, seigneur?—Cela m'est indifférent, vénérable docteur. — En ce cas, prenez-les toutes deux.

Tandis qu'Antoine, dont la curiosité s'était rallumée au sujet de ce bizarre vieillard, s'empressait de prendre connaissance de ses lettres, Gigadas, sur l'invitation de René, s'assit aupres de la table, cassa un morceau de pain de la grosseur d'une noix, le croqua lestement en faisant grimacer sa bouche et en montrant des dents blanches et fortes, puis il se versa environ deux doigts de vin de Lunel, éleva le verre à la hauteur de ses yeux pour admirer la belle couleur de topaze de ce breuvage capiteux, salua le jeune comte et but lentement et en fermant à demi les yeux. Cela fait, il recula un peu sa chaise de la table et se renversa à la maniere des gens dont l'estomac est plein et satisfait.

— En vérité, dit-il, mon corps épuisé avait besoin de cette nourriture. Tant que ma volonté a été tendue par la mission que j'avais à remplir, je ne me suis point aperçu de ma fatigue; mais je l'ai sentie tout entière quand rien ne m'en a plus distrait. C'est naturel : un levier, pour agir, a besoin d'un point d'appui.

Il prit alors dans sa poche un petit étui d'ivoire très-joliment sculpté et en retira un cure-dent dont il se servit consciencieusement comme eût pu faire un gourmand après un repas de plusieurs services. René le regardait avec un étonnement facile à comprendre, s'attendant, comme vous aussi peut-être, cher lecteur, à le voir danser sur la tête ou faire tourner les plats sur la pointe de son doigt; mais le vieillard, comme absorbé par le travail de sa digestion, se tenait aussi tranquille qu'il s'était montré turbulent et fixait sur le jeune seigneur des regards voilés par la réflexion.

— C'est la seconde fois que nous nous voyons, monsieur le comte, lui dit-il; mais je n'ai pas eu besoin de deux regards pour reconnaître l'héritier de Meyran. Les traits de votre visage résument aussi bien l'histoire morale de votre famille que les quartiers de votre blason en résument l'histoire matérielle. C'est le portrait de votre pere, poli par les larmes de votre mère, comme le visage de votre père était le portrait de votre aïeul, poli par l'air de la cour. — Avez-vous donc connu mon père? demanda René. — Je l'ai connu, trop connu. Il n'était guère plus âgé que vous n'êtes maintenant, c'était un jeune et vaillant seigneur qui se désolait d'être contraint de dissiper dans les intrigues de cour et les demi-conspirations une activité et une vigueur dignes des plus beaux temps féodaux; ne se souciant pas du reste de s'appliquer à la politique, aliment qui remplace aujourd'hui en grande partie la guerre. Aussi mourut-il jeune, parce qu'il n'avait rien à faire. — Voici un coup bien inattendu! s'écria M. de Quesmes. Mon frère de Genouillac vient de mourir après trois jours de maladie; ma mère va être bien désolée : c'était son Benjamin. — Mauvaise comparaison, dit le vieillard. Benjamin était un cadet de famille. Pour votre compte, comment prenez-vous cette nouvelle? — Moi, j'aurais le droit de ne pas répondre à cette question : c'était mon frère et je suis son héritier. Je n'ai pas désiré sa mort; je suis bien aise qu'il me laisse des consolations. Mes vertus et mes vices ne vont pas plus loin. J'en suis seulement fâché à cause de ma mère. Il faudra que je sois sage pour sécher ses pleurs. — Le titre de vicomte, trente mille livres de rentes en bonnes terres et un beau château vous aideront dans cette résolution. — Assurément. Pourquoi ferais-je des folies à présent? Mais voyons l'autre lettre.

— Monsieur, reprit le vieillard en se retournant du côté du comte de Courchival, vous n'aurez pas la longue vie de votre grand pere; mais vous ne mourrez pas aussi jeune que votre pere. Je crains pourtant que vous ne vieillissez plus tôt que lui. Votre inquiétude ne se portera pas à l'extérieur comme la sienne : elle exercera ses ravages à l'intérieur. — Vous vous connaissez en divination, monsieur? demanda René avec quelque dédain. — J'ai étudié les sciences auxquelles on donne ce nom, et qui sont plus mathématiques que pythoniques, comme m'en a convaincu une longue expérience. Autrefois, on avait en elles une croyance absolue : c'était un tort; maintenant on les rejette entierement : c'est un tort beaucoup plus grand. Chaque homme, je ne dirai pas chaque femme, parce qu'elles n'ont en général que des existences planétaires, chaque homme porte en lui-même, dans son caractère et dans ses facultés, l'ensemble de sa destinée. C'est un privilége du libre arbitre. On peut donc lire le grand mot de son existence sur son front où son âme se réfléchit. Quant aux détails secondaires qui dépendent des autres hommes, il est impossible de les prévoir. — Auriez-vous la bonté, savant nécromancien, interrompit M. de Quesmes, de lire sur mon front ce que je viens de lire moi-même dans cette lettre? — Ce n'est pas difficile, dit Gigadas en étendant le bras et ayant l'air de suivre du bout du doigt des caracteres visibles pour lui seul sur le front du jeune seigneur; ne cherchez pas à me dérouter par cet air refrogné : vous ririez aux éclats, que ce serait la même chose. Ce ne sont pas les muscles de votre face que je consulte. — Eh bien! vous ne devinez pas? — Non; mais je vois clairement que vous venez de recevoir une nouvelle satisfaisante, dont l'intérêt est effacé par l'intérêt plus émouvant de la premiere. — Bah! vous n'y êtes pas. C'est une lettre de M. de Simiane, le grand sénéchal, qui me fait ses compliments de condoléance et qui m'annonce en même temps l'oubli de mes erreurs. Je suis autorisé à me retirer à Paris ou dans mes terres. — Prenez garde, dit le vieillard, vous mettez trop d'emphase dans ce mot. Le cardinal Mazarin m'a accordé mon pardon avec sa magnanimité ordinaire. Ce que je ne puis comprendre, c'est que ce soit à la sollicitation du marquis de Lamperiere. Je ne connais ce seigneur en aucune façon, et je n'imagine pas quelles raisons il aurait de s'intéresser à moi.

— Ce Gautier qui vous a sauvé des sables, dit René, est le favori du marquis et a pu le faire agir pour vous. Il suffit d'avoir rendu service à quelqu'un pour le servir encore. — Cela ne me plaît pas, dit Antoine. Je trouve peu séant que cet homme, sous prétexte qu'il m'a sauvé une fois la vie, s'établisse ainsi mon protecteur à perpétuité. — C'est un drôle, dit Gigadas, je vous engage à le bien morigéner. — Vraiment! n'est-il pas désagréable qu'on me fasse ainsi contracter des dettes à mon insu? — Maintenant que vous avez de quoi les payer surtout! — Il s'agit ici d'obligations d'honneur et de reconnaissance, qui, entre gentilshommes, sont sans conséquence; mais qui sont pénibles à l'égard d'un inférieur. J'y mettrai ordre. — Et vous ferez bien. — Voyez un peu comme il est gracieux pour le vicomte de Genouillac d'être forcé de subir le patronage du sieur Gautier Violais, valet d'un valet! — Faut-il que je m'applique un peu cette phrase, monsieur le vicomte? — Ah! pere, je n'ai jamais songé à vous regarder comme un créancier. Vous êtes la sagesse et la science incarnées. Il n'y a pas de honte à vous être redevable, à vous qui voyez le monde à vos pieds. Je ne parle pas de votre ancien attachement pour ma famille, car je sais que vous auriez fait pour tout autre ce que vous avez fait pour moi. — Si toutefois cet autre m'eût intéressé; mais vous sentez que je suis trop payé par vos louanges. J'ai toujours aimé votre caste, et j'ai trouvé que le grand merci d'un seigneur valait toute la reconnaissance d'un marchand. Ne vous mettez donc pas en peine de mes services ou de ceux de tout autre. Adieu! mes jeunes seigneurs, je m'en retourne à mes fourneaux. J'ai bien peu de temps à leur donner à présent. Que la bénédiction d'un vieillard attire sur vous celle du Très-Haut! Puissiez-vous avoir le courage nécessaire pour supporter dignement vos épreuves! — Je vous suis obligé de votre bienveillance et de vos souhaits, monsieur, dit René; mais je ne souffrirai pas que vous quittiez mon château à une pareille heure. Rien ne vous presse; vous passerez ici la nuit.

— *Mille grazzie, signor conte,* mais je vais à l'instant remonter sur mon palefroi, qui a eu, comme moi, le temps de faire un repas substantiel et de se reposer en digérant. Rien ne me presse, dites-vous. Vous ne savez donc pas que je suis à la recherche de la poudre d'immortalité? Car ce doit être une poudre, non un breuvage; l'humidité étant amie de la corruption, c'est-à-dire de la vie mortelle, c'est par dessiccation que l'on peut arriver à prolonger la vie indéfiniment. Je suis déjà bien avancé dans mon œuvre. J'ai quatre-vingts ans, tel que vous me voyez, ou peu s'en faut. Je suis arrivé jusqu'à cet âge sans infirmités, en dégageant par un régime habilement calculé toutes les parties agissantes de mon corps des parties alourdissantes. Il me reste à trouver la matiere purifiante qui devra remplacer les aliments grossiers et épais desquels nous nous empâtons. J'avais commencé une expérience dont j'attendais de bons résultats; vous sentez que je dois être impatient de la reprendre. Ah! je ne suis pas si fou, moi, que

de me consumer à la recherche de la poudre de projection, quoique ce ne soit peut-être pas une folie. Mais, grand Dieu! à quoi bon de l'or, si l'on n'a pas des siècles devant soi, pour faire un vaste usage de cet agent tout-puissant? Quand je me serai assuré quelques cinq cents ans de vie, il sera temps de songer à la pierre philosophale. Adieu donc, messeigneurs. Vous voyez que mes moments sont précieux. Monsieur le comte, je vous demande pardon d'avoir troublé de ma voix glapissante le silence de votre manoir. Monsieur le vicomte de Genouillac, je vous présente mes compliments, comme il vous plaira de les prendre.

— J'irai vous voir, docteur, avant de quitter le pays. Vous voulez absolument partir? Vous faut-il une escorte? — Je n'en ai pas besoin : je suis armé, dit le vieillard en montrant un flacon à goulot de métal. En pressant un ressort, il fit sauter le couvercle, qui en découvrit un second percé de trous comme un crible. Ce flacon, poursuivit-il, contient un corrosif assez violent pour qu'une goutte suffise à donner la mort. — Diable! n'allez pas le casser dans votre poche. — A quoi serait-il bon que je mourusse ainsi?

Le petit vieillard, après avoir de nouveau exécuté son triple salut avec accompagnement de chapeau, sortit de la salle. Antoine seul le suivit et se donna le plaisir de le voir grimper sur un immense cheval qui paraissait aussi dans une voie de dessiccation assez avancée, ce qui ne l'empêcha pas en partant d'exécuter quelques courbettes à son honneur et à celui de son cavalier, et tous deux, se démenant à qui mieux mieux, disparurent dans l'obscurité. Il est à supposer que, si quelqu'un rencontra ce couple digne du sabbat, il fut moins tenté de lui crier : Arrête! que de se recommander à son patron.

— Ce vieillard, dit René à son cousin, quand celui-ci rentra, est assurément l'homme le plus sage qu'on puisse trouver dans la peau d'un fou. Ce cerveau octogénaire est un chaos raisonnable. Vous n'êtes pas encore habitué à ses bizarreries. Il faut du temps avant de savoir quand le docteur Gigadas parle sérieusement. Croyez-vous qu'il ne soit jamais occupé d'alchimie autrement qu'en paroles? Il ne tient pas si fort à la vie. Il ne redoute que les infirmités, et tout son secret pour s'en garantir consiste en une sobriété vraiment merveilleuse. Sa bonté n'est pas moins étonnante que sa sagesse et son savoir. Il rend service à tout le monde continuellement, avec la même simplicité. Je suis certain qu'il ne nous a quittés que pour retourner auprès du lit de quelque malade. Il fait le bien par passion, pour son plaisir et en égoïste. — Est-il catholique? — Il va à la messe; mais, comme je vous l'ai dit, il professe, ou, pour mieux dire, il nourrit des idées particulières sur la religion, qu'il m'a laissé seulement entrevoir. Du reste il a un mépris parfait pour le protestantisme et lui préfère beaucoup la religion turque. — C'est un être étrange! Etes-vous sûr que ce ne soit pas un farfadet? — Je n'en jurerais pas. J'ai voulu, en ne vous en parlant pas, vous laisser toute la surprise de son aspect et de ses allures.

— Je l'avais aperçu une fois déjà, mais il n'était pas *incuerpo*. Il m'avait paru aussi moins babillard. Il a été attaché autrefois à ma famille, à laquelle il a rendu de grands services, comme à presque tous les gentilshommes de ce pays qui ont été compromis dans les troubles. Cela ne l'empêcha pas d'être, à ce qu'on dit, très-près de l'oreille du Mazarin, sans pourtant qu'il y mette rien de nuisible à personne. — Je m'étonne comment il a cessé de paraître ici. — Il habite Paris le plus souvent : puis c'est son habitude de fuir les gens qui lui sont obligés. Ainsi, poursuivit Antoine avec un ton et un air de tristesse fort convenables, mon pauvre frère est mort! Il avait dix ans de plus que moi, et je ne sais pas si je l'ai vu dix fois dans ma vie. Il est tranquille à présent! Genouillac est un beau domaine. Ce pauvre frère! Je suis bien heureux qu'il n'ait pas voulu se marier et qu'il n'ait pas eu d'enfants de sa première femme. Il faudra que je me marie, moi! Je n'ai plus de frère, et la substitution passerait à des collatéraux, aux Simiane, qui n'en ont pas besoin. Voyons, mon cousin, parlons franchement. Voulez-vous sérieusement vous occuper de mademoiselle de Lamperière? — Vous savez si j'en suis constamment occupé. — Oh! oh! depuis une demi-heure mon oreille est devenue singulièrement dure pour tout ce qui peut s'appeler le langage du cœur. Je ne vous demande pas, cher petit cousin, si vous voulez rêver à la beauté de votre belle et soupirer solitairement pour elle, mais si vous voulez vous occuper activement de vous assurer avec sa main, qui est belle et blanche, sa fortune qui est des plus claires?

— Mais, mon cher cousin, vous me semblez mettre en cette investigation un intérêt... — Un intérêt bien naturel; jugez-en : Si vous laissez ces choses sur ce pied, comptez que quelque muguet de la cour vous prendra votre beauté. Elle ne vous a pas écrit?... — Son père l'a fait sans doute surveiller. — Sans doute; à Dieu ne plaise qu'en un mois... Non, non... Mais vous me semblez avoir besoin d'années pour vous décider, et il n'est pas probable qu'il soit possible ni agréable même à la demoiselle de vous attendre. Je ne vois donc pas pourquoi, à votre défaut, je ne me présenterais pas. — Présentez-vous, mon cousin; je ne m'y oppose nullement.

— Vous me donnez cette autorisation bien sèchement, mon cher. Je suis prêt à accepter tous les délais raisonnables, je vous le répète; voyons, six mois, un an. — Pour aller rejoindre mes ancêtres, est-ce là ce que vous me demandez? — Faites attention que je ne suis pas votre héritier. — Qu'importe qui ce soit? — Je voulais seulement vous avertir, au cas où c'eût été une épigramme, qu'elle n'avait pas porté juste. — Ne m'en veuillez pas, mon cousin, de mon humeur morose. Je suis dans une telle perplexité d'ennuis, que je n'ai pas la faculté de me montrer gracieux pour personne; mais je puis encore prendre part à tout ce qui vous arrive d'heureux et de malheureux. Je suis charmé pour vous que vous soyez libre enfin de fuir ce triste séjour et ma compagnie plus triste encore; et je désire de tout mon cœur que vous réussissiez dans toutes vos entreprises. — J'espère, moi, que vous ne tarderez pas à prendre aussi une résolution et à prendre le dessus avec cette maudite tristesse.

— Maudite, en effet, dit René d'une voix altérée; le seul parti que j'aie à prendre, mon cousin, c'est de me faire casser la tête à la guerre. — Vous oubliez votre bien-aimée! Que deviendrait-elle sans vous? D'ailleurs la paix est au moment de se conclure : l'âge de fer est passé; l'âge d'or va le détrôner à son tour.

René se retira alors dans sa chambre. Comme il arrive d'ordinaire, l'aspect de la fortune de son cousin avait encore assombri et aigri son humeur, et il avait la bonté de se savoir mauvais gré de cette disposition acariâtre que le sage Gigadas eût su lui expliquer par la loi des contrariétés. M. de Quesmes, demeuré seul, se mit à se promener comme un homme dont les nerfs ont reçu un violent ébranlement et qui se dédommage de la contrainte qu'il lui a fallu s'imposer devant témoins. — Bah! se dit-il, je n'ai pas le moindre chagrin de la mort de mon frère : ce sont de ces choses qu'on peut s'avouer à soi-même, et, après tout, on n'est pas maître de ses sentiments. J'ai une assez belle fortune; avec ce marchepied, je ne serai pas embarrassé pour m'élever à une honnête hauteur : j'épouserai mademoiselle de Lamperière, que René me le permette ou non. C'est une femme difficile à mener; tant mieux! cela m'entretiendra la main. Je ne sais trop pourquoi je presse ainsi mon cousin de paraître à la cour. J'ai le pressentiment que nous ne resterions pas longtemps unis, quoique parents : il est d'autant plus difficile de savoir ce qu'il pense, qu'il ne le sait peut-être pas lui-même; ce n'est pas comme moi qui suis la franchise même! Je ne dissimule que par nécessité : il est vrai que c'est presque toujours nécessaire. Allons, poursuivit le jeune seigneur en se versant une grande coupe de vin, je bois au repos de l'âme du défunt vicomte de Genouillac et à la santé de son successeur!

XVII

Le départ.

Le lendemain, sans plus attendre, M. de Quesmes partit du château pour aller prendre possession de son héritage, et de là se rendre à Paris. Son impatience, qui s'était effacée devant la nécessité, ne souffrait plus de délais, maintenant que la carrière était rouverte devant lui. — A bientôt! dit-il à René en le quittant. Le jeune comte ne répondit à cette parole demi-amicale, demi-sarcastique, que par un geste incertain et un sourire triste comme l'action de ceux qui restent.

Cette incertitude et cette tristesse n'existaient plus guère cependant que dans l'extérieur de notre héros; sa physionomie, comme celles de toutes les personnes d'un caractère contenu, avait besoin de quelque temps pour se mettre de niveau avec son âme calme et sérieuse le plus souvent; n'oscillant qu'au souffle orageux de la passion, elle ne s'émouvait pas au moindre souffle de la pensée. Les leçons de M. de Quesmes avaient trouvé un terrain bien préparé et avaient germé silencieusement. René ne regardait plus que comme un malentendu fâcheux cette malédiction qui avait failli d'abord l'anéantir : avis aux pères de ne pas s'en tenir aux paroles, s'ils veulent que leurs enfants n'oublient leur colère suprême. Les préceptes sévères, les instructions absolues, les défenses de son aïeul, paraissaient aussi au jeune comte devoir être soumis à l'examen de sa propre expérience. Ainsi en ira-t-il toujours; et, de fait, si le jugement des enfants est trop jeune, celui des pères n'est-il pas souvent trop vieux? Quant à l'amour de René pour mademoiselle de Lamperière, il n'était pas pour avoir diminué dans l'isolement où le pauvre jeune homme se trouvait réduit : c'était le seul lien qui rattachât son existence à la vie. L'ignorance où il était de la persistance des sentiments de sa maîtresse avait encore irrité et par ainsi vivifié et solidifié les siens. La jalousie et l'amour-propre excitaient de leur souffle inquiet et remuant cet amour à dispositions un peu contemplatives, pour ne pas dire indolentes. René ne pouvait donc tarder à abandonner son exil; mais il était retenu par l'habitude de toute sa vie, et il lui fallait plus d'un effort pour se débarrasser d'un pareil joug. Le départ de son cousin fut un argument décisif en faveur de sa passion, dont la force était attestée par la résistance même qu'il opposait à ses tentations. René fixa dès lors intérieurement le jour où il secouerait les langes de l'inaction et où il commencerait à être

homme et à agir par lui-même et non plus sous la tutelle de son éducation.

Un soir, René revenait de se promener à cheval, suivi de Bertrand; il avait gardé le silence le plus absolu pendant toute sa promenade; mais quand il fut arrivé au pied de la petite colline qui formait un glacis naturel au pied des murs du château, il s'arrêta et adressa au vieil écuyer cette interpellation dont le ton prouvait qu'elle n'était pas l'expression d'une distraction, mais d'une idée faisant corps avec l'objet de la méditation du jeune seigneur : — Éprouverais-tu bien de la répugnance à t'éloigner de ces lieux où depuis tant d'années tu as pris racine? — Ce ne serait pas sans peine, répondit le vieillard, que je perdrais de vue le tombeau de votre aïeul, qui fut mon maître pendant plus de soixante ans. Ce sera le perdre encore une fois. A mon âge, quand on part, on n'est pas sûr du retour; cependant mon devoir est de vous suivre, et je ne voudrais pas laisser à un autre, tant que je vivrai, le soin de veiller sur vous. Serait il question de faire une campagne du côté de la Rochelle?

En disant ces derniers mots, les yeux du vieux soldat brillèrent sous ses longs sourcils blancs, comme des étincelles sous la cendre qu'un souffle agite. — Non, répondit René, c'est à Paris que je vais. — A Paris! dit l'écuyer en tressaillant; ce n'est pas un voyage bien long, alors, car l'air de cette ville n'est pas bon pour votre famille. — Je ne sais, reprit René avec froideur; mais il ne sied ni à mon âge ni au nom que je porte de demeurer ainsi dans l'oisiveté et dans l'obscurité : c'est une honte que je n'aie pas encore vu la guerre; je dois aussi paraître à la cour... — A la cour! à la cour! dites-vous, s'écria l'écuyer avec un effroi croissant et une emphase en harmonie avec sa double exclamation. Ah! monsieur le comte, cette idée ne vous serait jamais venue tout seul. Je me trompe fort, si elle ne vous a été soufflée par ce jeune fanfaron, votre cousin, qui se donne des airs de conspirateur et qui a pris si cavalièrement la mort de son frère. A la cour, qui a fait emprisonner votre père! et autant dire qu'elle l'a fait mourir! à la cour que votre grand-père a tant maudite! Y avez-vous bien pensé, monseigneur? Croyez-vous qu'il ne soit pas plus séant pour vous de régner ici dans vos domaines, de gouverner vos vassaux, comme l'ont fait vos pères, et d'y veiller au maintien des droits que vous avez hérités d'eux? croyez-vous que ce ne soit pas mieux que d'aller vous confondre parmi les courtisans d'un ministre insolent, d'un Italien qui ne regarde le royaume que comme une mine d'or, et les affaires que comme un jeu qu'il embrouille et débrouille à son bon plaisir?

— Tu oublies que nous avons un roi, Bertrand, un roi petit-fils d'Henri IV. — Je n'en sais rien : on n'en parle guère, et il laisse bien opprimer les fils de ceux qui ont remis son aïeul sur le trône. Il me semble suivre plutôt l'exemple de son père, dont je ne veux pas dire de mal; mais bien des gens s'en seraient mieux trouvés pour le salut de leur cou et pour la liberté de leurs jambes, s'ils s'étaient toujours tenus à distance de lui ou de son ministre. Non, monsieur le comte, le fils de vos pères n'a rien à faire à la cour. Et, quant à la guerre, attendez : je me rappelle avoir entendu votre aïeul, quelques jours avant sa mort, dire quelques paroles qui me font espérer de pouvoir encore tirer l'épée pour notre sainte cause. — Tout est changé aujourd'hui, Bertrand, et changera encore davantage. Nous avons un jeune roi qui aime sa noblesse : il ne la laissera pas opprimer. Le temps est passé où chacun était obligé de se faire droit lui-même. Pourquoi le roi de France voudrait-il humilier ses gentilshommes? N'est-il pas un de nous? — Je ne suis qu'un vieux soldat, monsieur le comte : je ne puis avoir de réponse à tout. Je parle d'après ce que j'ai vu : comme les hommes ne changent pas, je crois que les choses doivent toujours être à peu près de même. — Tu ne veux donc pas m'accompagner, Bertrand? — Dieu m'est témoin que le premier jour qu'il me faudra passer sans vous voir sera bien triste pour moi, monseigneur, et tous ceux qui le suivront ne le seront pas moins jusqu'à celui qui vous ramènera dans le château de vos pères! Mais à quoi pourrais-je vous être utile à la cour? Ne vaut-il pas mieux que je demeure ici? Je vous y attendrai. Puissiez-vous bientôt revenir, afin que je puisse aller aussi reposer mes os sous la terre. — Eh bien! Bertrand, tu seras mon sénéchal. Je pense que tes fonctions ne seront pas aussi pénibles qu'elles l'eussent été il y a deux cents ans. Allons, mon vieil ami, ne prends pas cet air sombre et abattu. Ne faut-il pas que je sache ce qui se passe dans le monde? je reviendrai, si je n'y puis trouver ma place.

Mais les paroles de René n'avaient pas plus de pouvoir pour dissiper la tristesse de Bertrand que les arguments de celui-ci n'en avaient eu pour ébranler la résolution de son jeune maître. Le lendemain le comte se rendit à Arles, pour quelques arrangements, et aussi pour se procurer un domestique qui pût au moins le servir durant le voyage. Le premier point rempli, il lui vint dans l'idée, pour s'aider dans le second, de recourir à la sagesse du docteur Gigadas. Les singularités de ce personnage lui donnaient d'ailleurs quelque envie de le revoir. L'apothicaire était connu dans Arles comme saint Trophime, et René n'éprouva aucune difficulté à se faire indiquer sa demeure, qu'il ne trouva pas cependant sans peine, car il fut obligé, pour y arriver, de gravir jusqu'au sommet des Arènes, à travers le dédale de petites rues tortueuses que l'inculte civilisation du moyen âge avait laissées s'attacher comme des plantes grimpantes à ce gigantesque monument des Romains.

Cette maison, bâtie en partie des rognures dérobées au revêtement granitique des gradins de l'amphithéâtre, était semblable à toutes les habitations communes de la ville. La porte était surmontée d'une planche de bois noirâtre qui avait pu être jadis un écriteau; elle était ouverte, et, en soulevant un rideau de toile rouge placé devant l'entrée pour arrêter les rayons du soleil sans empêcher l'air de circuler, on pénétrait de plain-pied dans une pièce meublée seulement de quelques siéges. Sur les tablettes qui garnissaient tout le pourtour des murailles, on voyait, au lieu des ustensiles de cuisine qui d'ordinaire y fainéantent, une très-respectable collection de fioles et de bocaux pharmaceutiques. Devant la porte, une trappe conduisant dans quelque caveau se trouvait assez maladroitement placée et aurait pu, chez un homme moins soigneux que M. Gigadas, lui improviser parfois des pratiques. Dans le coin, à droite, débouchait un grossier escalier de bois, à lourde rampe, menant à l'étage supérieur.

Un enfant de cinq ou six ans, aux yeux noirs, d'une grandeur presque difforme, à la peau lisse et jaune, à l'air sérieux, jouait silencieusement au milieu de la chambre. A l'aspect de René, il se leva tout droit, fixa sur l'étranger son regard d'une mélancolique fierté, et, sans attendre d'être interpellé, il cria d'une voix métallique et scandée : — Hé! moussu Gigadas! Puis il demeura immobile, posant l'index de sa main gauche sur sa lèvre inférieure qui découvrait, épanouie, des dents fines et transparentes comme des perles. Il n'était vêtu que d'un sarreau de toile, sans manches et sans ceinture, et ses petits membres nus montraient une perfection de formes digne du ciseau. — Bien, bien, je descends, cria d'en haut la voix plus maigre que cassée de l'apothicaire.

Comme le vieillard ne se pressait pas, René, qui n'avait rien à réclamer de la pharmacie, monta l'escalier et se trouva dans une espèce de Pandémonium chimique et scientifique, véritable chaos de cornues, d'alambics, de creusets, de récipients, de tubes, de livres, de plantes, de boules, de mortiers, d'oiseaux, de quadrupèdes, de reptiles empaillés et de nombre d'autres objets dont la nomenclature serait aussi longue que fastidieuse, tout cela entassé, enchevêtré dans un désordre qui n'eût pas été sans attrait pour le pinceau d'un maître hollandais, et qui était fort embarrassant pour quiconque n'en avait pas la clef. René, arrêté sur le seuil, regardait ce curieux tableau de l'air d'un navigateur qui se dispose à jeter la sonde ou d'un chasseur qui s'apprête à traverser un marais. Gigadas s'était levé de l'immense fauteuil où il était niché à l'autre extrémité de son laboratoire, et, avec un empressement mêlé de circonspection, il se dirigeait vers le jeune seigneur en louvoyant et en lui adressant quelques exclamatives excuses. — Monsieur le comte, en vérité, je ne m'attendais pas à l'honneur que vous me faites! Si j'avais pu prévoir, assurément... Diable! diable! *que sacco?...*

Ces trois derniers mots dont le ton devint imprécatif n'étaient plus, comme on peut bien le penser, dirigés du côté de René. Ils furent arrachés au vieillard par un fracas épouvantable qui remplit soudain le laboratoire, où tout s'ébranla, dansa et se brisa comme dans un tremblement de terre. Une table lourdement chargée de vases et de flacons avait été renversée, était tombée sur d'autres poteries, les avait écrasées, avait accroché quelques conduits, et, comme tout se touchait et se tenait dans ce fragile tohu-bohu, l'éboulement avait gagné tout à l'entour et n'avait rien laissé d'entier. Des nuages de poudre s'élevèrent du sein de ces ruines odoriférantes, d'où s'écoulaient aussi, en filets capricieux, des liquides de couleurs diverses. Tout ce désastre avait été occasionné par un homme avec lequel le docteur était en conversation au moment de l'apparition du comte de Meyran. Cet individu, en apercevant René, avait été saisi d'une épouvante pareille à celle d'un chat surpris en flagrant délit, et, ne voyant aucune issue pour s'enfuir, il était allé se blottir dans un coin pour se dérober aux regards. La précipitation n'est pas adroite, et il eût fallu une adresse surnaturelle pour courir sans encombre dans ce labyrinthe. Aussi le malheureux avait-il tout bouleversé, et maintenant, effaré, il courait à travers les tessons comme s'il eût eu à cœur d'achever l'ouvrage qu'il avait si bien commencé et de ne pas laisser la moindre consolation au pauvre apothicaire. Celui-ci, remis de sa première émotion, avait croisé tranquillement ses bras et assistait, d'un œil parfaitement sec, à la destruction des instruments et des produits de son labeur, attendu qu'il ne pouvait l'empêcher.

Avec sa longue robe noire, sa tête blanche, son air sardonique et sa prestance bizarre, il avait l'air d'un magicien de qui le démon familier s'est révolté et se permet de commettre chez son maître des dégâts qu'il sera bientôt contraint de réparer. — Bien! bien! disait-il, j'espère que rien n'en réchappera. Prenez garde, l'ami, tous les morceaux n'en sont pas bons. Pardieu! je n'ai jamais vu de conscience qui criât si haut que la vôtre : si vous ne l'entendez pas, c'est mauvaise volonté. *Euge! mi fili!*

L'homme ne l'écoutait pas, il était monté sur la fenêtre; mais le premier coup d'œil qu'il jeta au dehors le rappela subitement à la raison, et il demeura là dans l'attitude pantoise d'un lâche placé en-

ne deux dangers qui l'épouvantent également. — Il n'est pas encore tout à fait fou, dit le vieillard, j'ai cru un moment qu'il était résolu à faire ce saut périlleux. — Va-t'en, imbécile! dit René. Crois-tu que je m'abaisserai jusqu'à mettre la main sur un coquin tel que toi? Va-t'en, puisque tu n'as pas le bon esprit de te rendre justice toi-même, et de t'épargner la pendaison.

Paulin, que l'on a déjà reconnu, ne se le fit pas répéter. Sans prendre congé de l'apothicaire, il fit un saut au bout de l'appartement, un autre jusqu'en bas de l'escalier, et nous ne supposons pas qu'il s'arrêta à embrasser l'enfant qui jouait dans la boutique, ni même à causer avec les voisins. Le docteur regarda avec quelque tristesse le gâchis effroyable dont il était entouré, et dit d'un ton qui pouvait passer pour la parodie de celui du prophète Jérémie : — Ce que c'est que de tout! deux minutes ont suffi pour confondre et souffler de nouveau ce que des années avaient séparé et subtilisé! L'ordre le plus savant est devenu un informe chaos!... — Je suis désolé, interrompit René, d'avoir causé ce malheur par mon apparition indiscrète, et, si je pouvais... — Bah! reprit Gigadas, n'y pensons plus. Aussi bien je serai plus libre d'esprit pour exécuter ce que je projette. Quant à ce coquin, je suis obligé de lui pardonner en faveur des renseignements précieux qu'il m'a procurés.

René étant descendu avec l'apothicaire lui apprit l'objet de sa visite. — Un domestique? dit Gigadas. Si vous désiriez seulement un compagnon, je vous le trouverais plus facilement et sans aller bien loin, car c'est moi-même. — Est-ce une plaisanterie? — Nullement : il faut que, sans délai, je me rende à Paris; car c'est surtout à mon âge qu'il ne faut rien remettre au lendemain. Je croyais avoir quelque temps à passer dans ces parages; mais je viens d'apprendre de ce Paulin quelques détails qui m'ont remis sur la trace d'un bijou précieux que je croyais perdu sans ressource. Mon pauvre vieux cœur d'alchimiste n'est pas encore transmué en plomb, et il a été violemment ému. Ah! c'est une histoire qui ne serait pas sans intérêt pour vous; mais je préfère ne pas vous la raconter, car, si je ne réussis pas, il vaut mieux qu'elle demeure inconnue. Eh bien! monsieur le comte, voulez-vous m'accorder votre protection, ou, autrement, voulez-vous accepter ma compagnie? — Assurément ce n'est pas une offre à refuser; mais je compte partir demain. — Je suis prêt à partir de suite, moi; mais je puis attendre jusqu'à demain. Je vous aurai un domestique, quand je devrai le fabriquer moi-même.

René se disposait à prendre congé de son hôte, quand celui-ci prenant dans ses bras l'enfant de qui nous avons parlé : — Voyez ce petit-là, dit-il, il est certainement de pur sang romain; c'est un rejeton [illegible] des maîtres du monde. Beauté, noblesse, intelligence, il y a tout cela dans cette figure. Il descend peut-être d'un sénateur ou d'un chevalier. Eh bien! son père est savetier et sa mère je ne sais quoi. Je l'ai pris chez moi, ne voulant pas que la misère dégradât une si admirable créature. Je pensais à lui laisser ce que je possède; mais il est possible que mon voyage en absorbe une grande partie, et... — Assez, dit l'enfant qui s'ennuyait et désirait être rendu à ses ébats. Gigadas le remit à terre. — Il a raison, dit René. Ne soyez pas inquiet sur le sort de cet enfant, vous pouvez l'amener demain au château. Bertrand aura soin de lui, et je vous promets de ne jamais oublier moi-même votre protégé. — Vous faites vraiment là une bonne œuvre, dit l'apothicaire. C'est mieux placer l'aumône que de la jeter à des culs-de-jatte.

Le lendemain, dès le point du jour, le bonhomme arriva à Meyran sur sa [illegible] chaque année. Il était équipé pour le voyage, portait des bottes fortes et un fouet garni d'une douzaine d'énormes nœuds. Son marmot était placé sur le devant de la selle. Un grand gaillard à physionomie candide le suivait, monté sur un cheval de louage. — Je vous ai trouvé, dit l'apothicaire à René, la perle des domestiques, un homme très au fait du service, et qui est sourd-muet. Celui-là ne trahira pas vos secrets. — Diable! dit le comte, il me semble aussi qu'il aura bien de la peine à comprendre mes ordres et à les faire comprendre. — Ne croyez pas cela, monsieur le comte. Avant un mois, vous serez tout à fait habitué à cet homme, et, croyez-en le conseil de mon expérience, vous ne vous en repentirez pas. René prit le parti d'emmener avec lui le fils d'un de ses fermiers, qu'il avait d'abord dédaigné, laissant au docteur les agréments intacts de son [illegible] valet. Bertrand accompagna son jeune maître jusqu'au [illegible]. En lui disant adieu, il laissa tomber sur ses mains deux grosses larmes de vieillard, plus touchantes que tous les torrents qui [illegible] des femmes et des enfants. Le vieux écuyer [illegible] qu'il eût vu disparaître la petite cavalcade [illegible] il s'en revint triste et découragé au château.

XVIII

Paris.

M. de Quesmes n'avait fait que passer par son domaine du Dauphiné. Après avoir donné quelques jours à consoler sa mère et à visiter cette partie de son héritage, il avait eu hâte d'aller à Paris prendre possession de ce que sa fortune avait de plus brillant. Il ne voulait pas tarder à reparaître avec lustre à la cour, où il s'était vu naguère confondu dans la foule des courtisans passagers. Il fut accueilli par le roi et par le cardinal-ministre avec une bonté systématique, et par la reine mère avec quelque sécheresse. Car cette princesse avait en tant à souffrir des rébellions, qu'elle ne pouvait, même par politique, se montrer bienveillante pour un rebelle. Le vicomte s'en consola facilement par la réflexion qu'elle n'était pas jeune, et que Louis XIV se montrait plus disposé à prendre conseil de la clémence et de la douceur de son ministre que du vindicatif et tout espagnol caractère de son auguste mère.

Une des dernières démarches du vicomte fut d'aller visiter le marquis de Lamperière, qui le reçut avec distinction, mais qui nia avoir aucun droit à sa reconnaissance. — Je n'ai contribué en aucune façon à votre retour en grâce, monsieur le vicomte, lui dit-il d'un air de bonhomie passablement ironique. Il y a pour cela une excellente raison : c'est que j'ignorais même que vous eussiez pris part à la sédition d'Aix, dont je me suis pourtant occupé. Je crois, poursuivit-il en cherchant dans ses souvenirs, avoir entendu prononcer votre nom à mon secrétaire : si vous le connaissez, comme il est maintenant au service de monsieur le cardinal, il est possible que ce soit lui... — Je suis fâché, dit le vicomte, de ne pouvoir lui adresser de suite mes remercîments : la succession de mon frère me permettra de les accompagner de témoignages plus solides de ma gratitude. — J'espère, monsieur, dit alors le marquis avec plus de dignité qu'il ne s'en donnait d'ordinaire, qu'il n'était pas dans votre intention de me payer d'une telle reconnaissance, au cas où je me fusse employé pour vous? — Je n'ai pas perdu le sens à ce point, marquis; mais quoique nous soyons tenus de faire respecter nos gens, nous ne devons pas entendre ce respect comme celui qui nous est dû à nous-mêmes. — Gautier n'est pas un homme ordinaire, monsieur. — Aussi ne lui témoignerai-je pas une reconnaissance ordinaire.

Le vicomte prit ainsi congé du vieux marquis, de qui il espérait bien cette fois s'être fait un ennemi. Antoine était un de ces hommes qui, tout en distillant des théories mondaines et des formules de corruption, se laissent bien souvent entraîner par des mouvements irréfléchis, et, pour n'avoir pas su réprimer un soubresaut de leur amour-propre, se suscitent des obstacles et des barrières qu'ils tâchent ensuite, par quelque arrangement sophistique, de faire concorder avec les plans bâtis, pendant le sang-froid, dans leur esprit. Assurément un homme qui nourrissait quelques projets d'ambition n'avait pas intérêt à se brouiller avec le marquis de Lamperière, qui possédait un esprit des plus intrigants, une langue des plus malignes, joints à la faveur du tout-puissant ministre; mais M. de Quesmes avait peut-être calculé qu'avec les gens chez qui les bons procédés ne sont pas toujours payés de retour, il est indifférent de s'en permettre de mauvais. Par ce dernier moyen, on arrive parfois à se faire craindre et à se faire des alliés de gens dont il est de toute impossibilité de se faire des amis.

L'hôtel occupé par le marquis était situé près de la place Royale, alors le quartier du beau monde, et qui n'est plus de nos jours qu'un beau quartier. La cour de cet hôtel était plantée dans le fond de grands arbres, suivant la coutume de l'époque. Les grands seigneurs devenus citadins aimaient à voir ainsi sous leurs yeux un échantillon de leurs futaies. Comme de Quesmes, après avoir quitté le marquis, traversait la cour pour regagner sa chaise, il aperçut sous l'abri déjà jaunissant et éclairé des tilleuls une jeune fille en qui il reconnut sur-le-champ la jeune fille de la Camargue; car il avait gardé de cette mélodieuse, gracieuse et bizarre créature, un souvenir très-vif. Le goût du baiser qu'elle lui avait offert en le voyant pour la première fois était souvent revenu aux lèvres du jeune homme, et il s'était bien promis de faire quelque tentative pour renouer une connaissance commencée sous d'aussi charmants auspices. Peut-être, malgré la beauté de Cabri et le romanesque de leur première rencontre, Antoine l'eût-il bientôt oubliée au milieu des préoccupations et des distractions sans nombre qui allaient l'assaillir dans la sphère brillante et agitée où sa vie était transportée; mais, en se trouvant dès l'abord rapproché d'elle par le hasard, [illegible] un tressaillement qui le surprit lui-même, et il s'arrêta à regarder la jeune fille.

Cabri lui tournait le dos, elle était assise sur un banc et occupée elle-même à regarder deux tourterelles qui se poursuivaient sur le sable de l'allée : tout à coup elle se leva, ramassa un petit caillou, le jeta aux amoureux oiseaux qui s'envolèrent effarouchés, et, se retournant brusquement, elle se trouva en face du jeune seigneur.

Son visage était transfiguré par une émotion que, dans son innocence, elle avait prise pour du courroux, ses yeux étaient humides et brillants, et son sein se soulevait profondément. Le vicomte, malgré son expérience galante, n'avait jamais vu la beauté féminine en ouvrée d'un si charmant rayonnement. Ce fut comme une apparition : la petite, rougissant d'être ainsi regardée, jeta un cri léger et s'enfuit en bondissant comme un chevreuil surpris; elle s'arrêta sur le seuil pour envoyer à Antoine un regard furtif qui traversa le cœur du jeune homme comme un trait, et un baiser qui prouvait qu'elle ne l'avait pas non plus oublié.

Le vicomte ne s'occupa plus que de chercher un moyen de revoir à son aise cette petite fée qui paraissait si bien disposée à son égard; le hasard, cet habile inventeur d'intrigues, ce grand fabricateur d'imbroglios, vint à son aide et lui épargna la moitié de la peine : le vicomte était un soir au Luxembourg, où il faisait sa cour à Mademoiselle, qui s'ennuyait fort, comme toutes les personnes réduites à l'inaction et dénuées d'influence après avoir joué un grand rôle politique.

— Ah! dit la princesse, si ma pauvre folle était ici, elle me distrairait par ses coq-à-l'âne et ses lubies! Il n'y a pas de jour où je ne la regrette. J'aime les fous, ils ont la naïveté des enfants et ne sont pas incommodes comme eux. — Madame, dit le vicomte de Genouillac, si Votre Altesse veut le permettre, je lui indiquerai une folle cent fois plus originale et plus amusante que celle dont elle déplore la perte. — Ah! monsieur, que je vous en aurais de reconnaissance! Je vous en prie, amenez-la-moi dès demain. — Malgré tout mon désir d'obéir à Votre Altesse, je ne puis lui amener moi-même cette folle : elle appartient au marquis de Lamperière. — Et le marquis n'est pas de mes amis; mais, n'importe! c'est une raison pour qu'il doive me procurer des distractions.

Cette manière de voir était sans doute aussi celle du marquis. Deux jours après, Cabri fut introduite au Luxembourg, où sa gentillesse, ses chansons, sa danse et surtout ses divagations lui procurèrent un succès complet; elle devint la coqueluche de toutes les dames de la cour : c'était à qui l'obtiendrait de Mademoiselle, pour un jour ou même pour une heure, et pendant une couple de semaines la jolie folle fut promenée d'hôtel en hôtel, accablée de cadeaux, mangée de caresses et bercée sur les genoux des grandes dames, ni plus ni moins qu'un singe ou qu'un petit chien. Elle se laissait faire avec une docilité charmante, et ne se lassait jamais des fantaisies dont elle était l'objet; mais sa faveur ne pouvait durer bien longtemps. Elle était d'une beauté trop remarquable pour que les regards de tous les hommes ne se fixassent pas sur elle avec une complaisance qui ne pouvait manquer bientôt de donner de l'humeur aux femmes. D'ailleurs la naïveté avec laquelle elle laissait apercevoir les émotions de ses sens virginaux effaroucha la pruderie de la princesse : la pauvre Cabri eut donc à essuyer quelques réprimandes, quelques brusqueries dont le résultat immédiat fut de la faire se reployer sur elle-même comme une sensitive qui ne se relèverait plus. Ainsi avait-elle agi à l'égard de Gautier. Son intelligence, dont le désordre n'excluait ni la mémoire ni l'imagination, n'était pas capable de raisonnements compliqués. Semblable aux chats qui oublient une foule de caresses pour ne se souvenir que d'un seul mauvais traitement qui les a suivies, elle n'entendait rien au système des compensations; comme ces fiers et susceptibles animaux, elle n'était accessible qu'à des sentiments égoïstes.

Le vicomte avait toujours gardé les yeux fixés sur elle et avait eu soin seulement de ne pas s'approcher assez pour faire soupçonner ses desseins ou pour inspirer à la jeune fille quelque incartade qui eût révélé leur intelligence. Le jeune homme se borna à attendre le moment favorable pour la prendre dans ses bras et l'emporter. C'était la seule façon raisonnable de s'y prendre avec elle : les allures ordinaires de la galanterie eussent été ici des plus maladroites. Il n'était pas le seul, d'ailleurs, qui convoitât cette proie. Un soir, comme il quittait le Luxembourg, en compagnie de MM. de Rochefort et de Créquy, il entendit une voix aiguë de femme, qu'il lui était impossible de méconnaître, appeler du secours à quelque distance : il suffit à ces messieurs de dégainer pour mettre en fuite quatre hommes occupés à transporter Cabri dans un carrosse qui la ramenait dans une chaise qui devait sans doute l'emporter. Cabri se jeta au cou de son libérateur et se cramponna avec une véhémence qui indiquait la détermination de ne plus se séparer de lui. Le vicomte prit un air embarrassé. — Qu'allons-nous faire de cette enfant, dit-il? Je pense que le mieux est de la ramener au Luxembourg. — Elle ne paraît pas de cet avis, dit M. de Créquy. Allons, mon cher vicomte, ne faites pas le scrupuleux; vous voyez bien que cette petite se jette à votre tête littéralement. Parbleu! elle vaut la peine qu'on ne la laisse pas tomber à terre. — Et que dira Mademoiselle? — Et que vous importe ce qu'elle pourra dire? D'ailleurs elle n'y pensera même pas : le caprice qu'elle a eu pour cette folle est déjà passé : la grande Mademoiselle n'est pas faite pour s'occuper longtemps de semblables futilités.

Le vicomte, après avoir demandé le secret à ses amis, regagna son carrosse avec l'enfant, et, une demi-heure après, il était enfermé avec elle dans sa chambre à l'hôtel de Genouillac. La petite, en entrant, dit qu'elle était bien fatiguée et qu'elle avait eu grand'peur. Sans attendre que le jeune homme l'y engageât, elle s'arrangea de la façon la plus commode pour se reposer. Nous supposons qu'il est inutile d'en dire davantage.

Le surlendemain, M. de Quesmes eut occasion d'apprendre que les secrets confiés aux courtisans ne sont pas mieux placés que ceux dont les femmes sont dépositaires. Partout où il se présenta, les hommes lui firent des compliments demi-ironiques, demi-jaloux, sur sa bizarre bonne fortune; et les femmes lui lancèrent quelques malignes allusions, et parlèrent du malheur d'un homme dont les sens blasés ont besoin d'être réveillés par des difformités morales ou physiques. Le vicomte eut l'air de ne pas comprendre que cet aphorisme fût asséné sur sa propre tête, il abonda dans ce sens le plus innocemment du monde, cita des exemples à l'appui, et s'étonna de ce qu'il ne suffisait pas à ces imaginations dépravées de trouver des maîtresses sans cœur et sans esprit; mais probablement ces difformités-là, disait-il, sont trop communes pour paraître piquantes.

Chez la reine mère, le marquis de Vardes, alors en grande faveur auprès du roi, et en cette qualité très-fier et peu ami de la contradiction, s'approcha de M. de Quesmes.

— Monsieur le vicomte, dit-il avec une affectation d'humilité, vous devez être fier, car vous êtes le premier homme qui l'ait emporté sur moi dans une affaire où il s'agissait de femme. Je ne suis point jaloux : les consolations ne me manquent guère. Pourtant, comme vous avez rossé mes gens, ce qui est contre l'usage entre gens de qualité, je vous prierai de vouloir bien m'accorder la faveur d'un rendez-vous amicalement et sans bruit. — Monsieur, une telle prière me fait honneur et n'est pas pour être discutée longtemps. Je suis à vos ordres à partir de demain au point du jour, pour vous servir de mon mieux et en la façon qui vous conviendra. MM. de Créquy et de Rochefort, qui ont vu le commencement de l'affaire, en verront la fin, si toutefois vous le permettez.

Le résultat de ce colloque fut que M. le vicomte de Genouillac reçut un grand coup d'épée dans le côté, et que le marquis de Vardes fut blessé lui-même assez grièvement au bras; mais ni l'un ni l'autre ne fut mis en danger par sa blessure. Cabri, qui s'était montrée fort taciturne et fort morose vis-à-vis de son amant, après la nuit où l'énigme du trouble de ses sens lui avait été probablement expliquée, nous ne saurions dire, à sa satisfaction, Cabri témoigna un grand effroi et pleura beaucoup en le voyant rapporter chez lui tout pâle de visage et avec ses habits ensanglantés. Elle ne voulut pas le quitter un seul instant, et fit preuve, dans tous les soins qu'elle lui rendit, d'une prévoyance et d'une attention dont jusque-là elle n'eût pas été susceptible, comme si le double ébranlement que venait de subir son organisation eût remis son intelligence en équilibre, ou que la passion, en s'éveillant dans son âme, eût rassemblé en un faisceau des facultés éparses. Pendant plusieurs jours, le malade, en ouvrant les yeux, rencontra constamment le regard fixe des grands yeux bleus de la jeune fille, dont l'expression singulière le surprit plus d'une fois, troublé qu'il était par la fièvre. La petite main de Cabri fut la seule qui s'approcha des lèvres du jeune homme pour lui offrir à boire; et, quand celui-ci déposait un baiser sur ces jolis doigts, l'enfant lui faisait un signe de défense dont il n'eût pas été facile d'interpréter le sens. Après quelques jours, elle cessa de se tenir sans en bouger auprès du lit de son amant, comme si elle eût compris qu'à mesure qu'il reprenait ses forces le tête-à-tête devenait dangereux. Et, de fait, la position du vicomte était des plus impatientantes : le désir de savourer en entier ce fruit enivrant où il n'avait pu que poser la dent eût bien pu le rendre un peu imprudent.

Les choses en étaient là quand, un matin, un carrosse amena à l'hôtel de Genouillac le comte de Courchival et le docteur Gigadas. Leur arrivée ayant été annoncée au vicomte, celui-ci se trouva assez fort pour vouloir les recevoir. — Eh bien! dit-il à son cousin, vous voilà déjà! Ce n'est pas un reproche au moins, ajouta-t-il; mais j'aurais voulu que ma blessure fût guérie, pour me laisser libre de vous recevoir en personne. — Nous ne sommes pas heureux dans nos rencontres, dit René. — Non, mais j'éprouve de ceci plus de contrariété que de douleur. Ah! docteur, vous êtes le bienvenu doublement, chez un ami et chez un malade. Mais comment êtes-vous ici? — Je vous le dirai plus tard, répondit le vieillard. Et maintenant je voudrais que vous eussiez mieux profité des leçons de sagesse que je vous ai données, ou des leçons de votre maître d'escrime : car j'aurais eu besoin de votre assistance pour cette affaire qui, soit qu'elle réussisse ou non, prendra sans doute ce qui me reste de jours.

Comme il parlait ainsi, une porte s'ouvrit au fond de l'appartement, et Cabri entra. A la vue des étrangers, elle parut indécise si elle s'avancerait ou s'en irait; mais le docteur se leva subitement, courut à elle, et, la prenant par la main, se prit à la considérer avec une attention inquiète. — Au nom du ciel, demanda-t-il au vicomte, quelle est cette jeune fille? — Cette jeune fille, répondit le vicomte sans s'étonner de l'air troublé du vieillard qu'il connaissait pour un mime assez habile, cette jeune fille?... Eh bien, c'est la cause de ma blessure. On la nomme Cabri; on dit qu'elle est folle. Pour moi, je la

trouve charmante. — Mais d'où vient-elle? qui est-elle? — Je l'avais vue en Provence. Je l'ai retrouvée ici... — Elle habitait avec un berger nommé Gautier, n'est-ce pas cela? — Précisément; mais d'où vient que vous vous intéressez à ce point à son sort? — Je vous le dirai quand vous aurez répondu franchement à une question : Que fait ici cette enfant? — Ah! docteur, ceci est indiscret. Voyez donc comme vous faites rougir cette pauvre petite. Mais, du diable, vous avez l'air sérieux et menaçant comme un inquisiteur. Êtes-vous donc mon rival? — Oui, oui, je le suis. Répondez-moi donc! — Ah çà, voyons, qu'avez-vous fait de vos yeux de lynx, docteur? Est-ce que les choses ne parlent pas assez d'elles-mêmes? J'espère maintenant que cette comédie est finie. — Il n'y a rien de comique dans ceci, dit tristement le vieillard. Oui, c'est vrai, la chose était assez claire; mais on espère toujours l'impossible. Monsieur de Quesmes, je ne puis m'irriter contre vous, puisque vous avez agi sans savoir ce que vous faisiez; mais malheur à vous, car la Providence ne dresse jamais de semblables piéges à ceux qui ne sont pas dans une mauvaise voie. Cette jeune fille est la sœur de votre cousin, et la fille de ma fille.

XIX

Une reconnaissance.

Il y a des gens que l'on ne prend jamais au sérieux avant d'y avoir regardé à deux fois, de peur d'être pris soi-même pour dupe. La phrase théâtrale de Gigadas ne produisit donc pas sur ses auditeurs tout l'effet qu'on eût pu en attendre si elle eût été prononcée par une bouche plus sévère. René souriait et attendait la terminaison de cette scène d'un air plus patient que curieux. Cabri essayait doucement et silencieusement de dégager sa petite main molle et blanche du bracelet osseux et basané que les doigts du vieillard lui avaient soudé au poignet. Antoine s'était soulevé sur son coude autant que le lui avait permis sa blessure, et soutenait sans rire, mais non sans en avoir envie, le regard irrité du grand-père improvisé. — Docteur, lui dit-il, ne plaisantez pas d'une manière si sérieuse. Cette enfant, votre petite-fille et en même temps sœur de mon cousin, comment nous arrangez-vous cela? — De la main gauche, comme vous voyez, répondit le vieillard qui tenait en effet la jeune fille de sa main gauche tandis qu'il étendait la droite vers le vicomte, comme s'il se fût apprêté à le maudire. — Au nom du ciel! dit alors René soudainement intéressé et qui se leva vivement, dites-moi s'il y a quelque vérité dans ce que vous nous dites, monsieur, et si vous pouvez nous en donner des preuves. — Je ne sais, dit Gigadas, si c'est maintenant bien nécessaire. — Très nécessaire, reprit M. de Quesmes, qui commençait à se sentir contrarié. Si cette jeune fille peut être comparée à la Grecque Hélène, pour les débats qu'elle excite, croyez que, pour ma part, je ne ressemble point au Troyen Pâris, et que, sans avoir recours à personne, je saurai la garder comme mon bien, à moins que vous ne me démontriez bien clairement vos droits plus anciens et plus respectables sur elle. — Ah! monsieur le vicomte, vous n'agissez pas bien avec moi. Je vous ai donné assez de preuves de dévouement pour que vous ne me croyiez pas capable de vous tromper à plaisir. — Assurément, docteur; mais vous pouvez au moins vous tromper comme tout autre. Est-il étonnant que je ne veuille pas me résoudre de suite à avoir été blessé pour rien, ou du moins pour presque rien, ce qui est encore plus triste? — Je vous remercie de vos consolations, répondit amèrement le vieillard, elles sont au moins inutiles. Avez-vous besoin d'autre preuve que celle qui ressort de la ressemblance de cette pauvre victime avec M. le comte de Courchival? — Cette ressemblance ne m'a nullement frappé, et maintenant même que j'en suis averti, il m'est impossible de l'étendre au delà de la couleur des cheveux et des yeux. — C'est, monsieur, qu'on voit moins avec les yeux qu'avec la volonté. Mais peut-être, et Dieu le veuille! l'enfant n'a-t-elle pas oublié son nom. Madelaine, Madelaine, ne vous souvenez-vous plus d'Arles et de votre grand-père? pauvre chatte! Cabri leva ses beaux yeux sur le visage du vieillard, et agita la tête en signe d'affirmation intelligente. — Vous voyez, monsieur, s'écria Gigadas, vous voyez! j'espère que vos doutes sont entièrement dissipés. Elle m'a bien certainement reconnu, ainsi que son nom. Elle se rappelle même sa ville, et... — Votre sang paternel vous monte trop vite à la tête, cher docteur. L'enfant est très-singulière, elle m'a sauté au cou la première fois qu'elle m'a vu : ce n'était pas qu'elle me reconnût. — Peut-être, dit l'apothicaire. — Et, quant au nom, elle a compris seulement que vous l'interpelliez. Vous allez voir aussi : Rosette, Rosette, viens t'asseoir ici, petite. Vous voyez qu'elle m'a compris également.

En effet, Cabri, à la voix de son ami, avait glissé subtilement sa main hors de celle du vieillard, et était allée s'asseoir auprès du lit. — J'espère, poursuivit le vicomte, que vous êtes convaincu maintenant, mon cher docteur, que vous avez trop vu avec votre volonté ou votre imagination, comme vous voudrez. Laissez là cette enfant et les folles idées par lesquelles vous avez troublé le plaisir de notre réunion. — J'y laisserai plutôt mes os, monsieur le vicomte. Cette enfant est ma petite-fille. Je le sais, je le vois, je le sens. Rien ne me coûtera pour la ravoir, pour l'arracher à l'horible série de maux et de douleurs où vous voulez la plonger. Je remuerai tout, je ferai venir des témoins,



Le combat. — PAGE 31.

Toute la ville d'Arles témoignera pour moi. Je m'adresserai, s'il le faut, au roi, à la reine, à M. le cardinal. Et ne croyez pas que je manque de moyens pour parvenir jusqu'à eux et pour me faire écouter. Ah! voilà votre reconnaissance! Eh bien, je suis dégagé aussi de toute mesure envers vous et envers tout le monde. — Monsieur Gigadas, dit alors René de qui l'intervention devenait nécessaire, calmez-vous, je vous prie. Ne serait-il pas nécessaire de nous expliquer, avant tout, comment il se fait que votre petite-fille soit aussi ma sœur, comment enfin... — Comment cela se fait, monsieur, comment?... C'est que je suis, moi, un sot triple et quadruple, un âne renforcé, une oie stupide, un fou à lier avec de bonnes chaînes de fer, qui, au lieu de m'occuper sagement d'alchimie, ai toujours, et malgré tout, eu la fureur de m'intéresser pour les grands seigneurs et de venir à leur aide...— Mais je ne vois pas... — Ah! vous ne voyez pas, monsieur le comte, vous ne voyez pas, dites-vous? Eh bien, puisqu'il le faut, je vous ferai toucher les choses du doigt. Je vous dirai que, pour prix de mon zele et de mes bons offices infatigables, je n'ai trouvé, chez tous ceux de votre, race qu'ingratitude, noirceur et malveillance. Le cardinal de Richelieu, que j'avais guéri de ses premieres douleurs, et à qui j'avais donné du contre-poison, a voulu me faire brûler comme empoisonneur, disant que je n'avais pu étudier le remede qu'en étudiant d'abord les poisons. Une grande dame, qui, à force de séduction, m'avait amené à lui rendre un service, le plus grand qu'il fût en mon pouvoir de lui rendre, a tenté de me faire assassiner pour être plus sûre de ma discrétion. Il est vrai qu'elle reconnut ses torts ensuite, et qu'elle m'envoya cette bague en me promettant d'avoir recours de nouveau à moi dans l'occasion. Enfin, monsieur, sans chercher tant d'autres faits, votre père, lorsque, poursuivi par la serre du cardinal de Richelieu, je l'ai, au risque de ma tête, caché dans Arles (et, s'il n'eût voulu aller à Meyran, on ne l'aurait pas arrêté), votre père n'a rien trouvé de mieux, pour me témoigner sa reconnaissance, que de séduire ma fille, et c'est de là qu'est venue cette enfant. Il est vrai qu'elle était charmante et qu'elle seule m'a consolé de la mort de ma pauvre fille. Quand elle me fut enlevée, pendant un voyage que je fis à Paris pour M. d'Adhémar, je n'ai trouvé aucun de mes illustres clients qui m'aidât sérieusement dans mes perquisitions pour la retrouver. Aujourd'hui, après l'avoir pleurée pendant dix ans, le hasard me la fait retrouver, et M. de Quesmes, pour qui j'ai peut-être fait quelque chose, M. de Quesmes, au pouvoir de qui elle se trouve, n'est pas satisfait de l'avoir déshonorée. Il veut qu'elle boive jusqu'à la lie la coupe d'infamie et de misère où il l'a fait boire le premier en emmiellant ses bords. Il se bouche les oreilles quand je lui crie du fond de mes entrailles : C'est ma fille! Il ne s'excuse que par des ironies du surcroît de douleur qu'il m'a causé. Vous, cependant, monsieur, vous qui avez à réparer envers moi la faute de votre père, vous de qui le sang coule aussi dans les veines de cette infortunée, vous demeurez froid et distrait. Vous ne m'aidez pas de votre raison contre la passion de votre cousin que la mienne heurte peut-être. — Mon cousin, dit alors René, je ne sais ce qu'il vous semble de ceci. Pour moi, je crois fermement qu'il en est comme le docteur le dit. Il ne s'agit point de la reconnaissance que nous lui devons l'un et l'autre. Nous sommes nous-mêmes intéressés en cette affaire. Je pense qu'il doit nous suffire que cette jeune fille puisse être de notre sang, pour que vous ne désiriez pas en faire une fille de joie. — Je ne suis pas assez fort en ce moment pour lutter contre vous deux, répondit le vicomte. Je me sens très-fatigué, et, quoique toutes ces parentés me paraissent encore fort embrouillées, il faut cependant en finir. Tout ce que je puis faire, c'est de laisser à la petite de décider la chose et de choisir entre nous. J'espère que cet arrangement contentera tout le monde. Cabri, voilà un homme qui se dit votre grand-père, et qui veut vous emmener. Voulez-vous aller avec lui ou rester avec moi?



Le cardinal de Richelieu.

La jeune fille se leva resta quelques instants immobile et les yeux baissés comme si elle eût réfléchi profondément. Le vieillard, également immobile et retenant son haleine, fixait sur elle ses regards encore aiguisés par son amour et sa volonté paternels. Soit qu'il exerçât ainsi une fascination que M. de Quesmes, malade, ne pouvait combattre, soit que l'enfant, renaissant à l'intelligence, eût en effet compris sa situation et la portée des discours qu'on avait tenu devant elle, toujours est-il que cette épreuve eut un succès tout différent de celui que le vicomte avait prévu, ainsi que le lecteur. Cabri prit la main du jeune homme, elle y posa lentement ses lèvres : — Adieu, lui dit-elle, adieu! et se retournant brusquement vers le vieillard : Allons-nous-en tout de suite, ajouta-t-elle, tandis que ses yeux gonflés et son menton contracté montraient ce que lui coûtait cette résolution. — Dieu a jugé pour moi! s'écria le père tout rayonnant. — Seriez-vous en effet sorcier? dit le vicomte. — Oui, messieurs, puisque vous voulez le savoir, et à votre service toujours. J'ai réussi, je n'ai plus de rancune. — Allons-nous-en, répéta Cabri ou Madelaine d'une voix d'enfant douce et chagrine et sans se retourner. — La petite a raison, dit le vicomte, emmenez-la promptement, car sa fantaisie est la plus légère girouette qu'on puisse voir, et vous ne seriez peut-être pas bien aise qu'elle virât de nouveau. — Soyez tranquille! ce soir, sans plus tarder, je serai en route pour Arles. — Quoi! vous nous quittez

ainsi? dit René. — Hélas! oui. Mais vous reviendrez bien dans le pays avant que je sois mort, et vous me retrouverez vôtre comme par le passé et malgré le passé. Je ne suis pas pour guérir, à mon âge, de tels travers. — Docteur, vous êtes le meilleur des hommes, dit le vicomte, pardonnez-moi mon incrédulité. J'ai mis vos leçons en pratique, voilà tout. Maintenant que le premier moment d'humeur est passé, je suis vraiment aise que vous ayez retrouvé votre fille. N'oubliez pas que c'est à moi que vous devez d'avoir sitôt réussi dans votre recherche. — Mieux eût valu la retrouver un peu plus tard, et... Mais il ne faut point parler de cela. Avant de m'en aller, je vous apprendrai seulement ce précepte : Qu'il ne faut point tendre des piéges à son maître. — Docteur, dit René, je n'oublierai pas pour ma part que cette enfant est la fille de mon père. Ne l'oubliez pas non plus. — Non, non, monsieur le comte, je m'en souviendrai dans mon testament. Je vous crois un excellent légataire. Adieu, messeigneurs. Dieu vous préserve de mal faire, et il ne vous arrivera pas malheur. — Adieu, adieu! dit Madelaine comme si c'eût été un écho éloigné.

Elle entraîna son aïeul hors de la chambre. Le comte de Courchival les suivit et rentra au bout de quelques minutes.

— Ouf! dit le vicomte, voilà une aventure vraiment romanesque; quoiqu'elle ait bien son côté désagréable et qu'elle se soit terminée un peu brusquement, je ne voudrais pas pour beaucoup l'avoir évitée. — Elle a cependant un côté fort désagréable, comme vous dites, mon cher cousin. J'avoue qu'il m'est pénible de penser que ma sœur, même illégitime... — Oh! en êtes-vous là? Je voulais parler de ma blessure. Pour ce qui est de la parenté, d'ailleurs peu prouvée, qui a surgi devant nous comme un fantôme, je n'ai pas le loisir de m'en occuper. Il est impossible que nous ne repassions pas quelquefois par les chemins où ont passé nos pères. C'est un malheur dont on se console quand il nous est révélé, en pensant qu'il doit arriver souvent sans qu'on le sache, et à un pire degré. Vous n'êtes pas de mon avis? — Non, je ne puis voir cela si légèrement. — Parlons donc d'autre chose. Où en êtes-vous de vos affaires et de vos amours, ce qui est à peu près la même chose?

René colora de son mieux à son cousin la détermination qu'il avait prise de renoncer à la solitude et de se rapprocher de la cour, de se rengager dans ce tourbillon où sa famille avait été si rudement ballottée et meurtrie, et de secouer le joug de l'éducation dont son aïeul l'avait chargé comme d'un préservatif capable de le tenir à l'écart. Il ne voulut pas avouer que l'amour et surtout le dépit eussent seuls produit ce changement. Il ne voulut pas non plus en faire honneur à la raison et à l'éloquence de son parent. Il dit qu'il s'était senti honteux de son inaction; qu'il était d'une naissance et d'un âge incompatibles avec le repos et l'obscurité; qu'il ne pouvait pas seul combattre le mouvement du siècle, et qu'ainsi il n'avait qu'à choisir entre l'inertie ou une coopération qui pouvait, après tout, être glorieuse. Au surplus, il comptait, avant de prendre un parti, examiner mûrement les choses.

— Votre examen est tout fait, lui dit le vicomte. Ne vous faites pas plus fort que vous n'êtes, petit cousin. Voulez-vous, plutôt que de réfuter oiseusement vos raisons, que je vous parle de votre belle? — Volontiers, dit René, d'autant plus que je n'ai pas reçu de ses nouvelles depuis qu'elle a quitté le Languedoc. — Ah! voilà donc le mot de l'énigme! — Je ne sais comment m'expliquer ce silence, en vérité, à moins qu'elle n'ait employé ce moyen pour m'obliger à venir à Paris. — Bien trouvé, mais ne vous y fiez pas. — Vous me faites cruellement souffrir, vicomte. Qu'y a-t-il? dites-le-moi promptement, au nom du ciel! — Eh bien! sachez, mon cher comte, que votre belle maîtresse n'est ni morte ni incarcérée; qu'elle est toujours fraîche, souriante et tout à fait gracieuse et charmante, en un mot l'un des astres de la cour. Son vieux marquis de père est plus en faveur que jamais; mais... — Qu'importe le père! dit René qui se leva impétueusement, pâle et tremblant de colère amoureuse. Quoi! si vite et si complétement oublié! c'est impossible! Je ne le croirai qu'après l'avoir vu. A la cour, il ne faut pas juger des sentiments des gens à l'air de leur bouche. Je voudrais la voir, le soir, dans sa chambre, seule... — Vraiment, je le crois bien! Mais je ne vous ai point dit, mon cher, qu'elle ne cachât rien au fond de son cœur. Je ne suis pas si présomptueux. D'ailleurs, je me suis peu approché d'elle. De tous les seigneurs qui suivent la cour, il n'y a que le chevalier de Gramont qui soit assez singulier et assez audacieux pour importuner de ses attentions les femmes sur lesquelles le roi paraît avoir jeté les yeux. — Le roi, dites-vous? le roi a jeté les yeux sur mademoiselle de Lamperière? — On le dit. — Mais elle, que dit-elle? — Je l'ignore; mais, à en juger par son air, toujours ouvert et agréable, cette préférence me paraît ne pas lui déplaire. Il est très-possible que son amour-propre seul soit mis en jeu dans cette affaire. Quelle est la femme qui ne serait fière et heureuse d'occuper la première le cœur royal? — Il y a une femme qui aurait dû rejeter loin d'elle cette pensée : c'est Louise de Lamperière. Elle n'a pas même hésité à me trahir, à renier son premier amour! Vous avez bien mal agi avec moi, mon cousin. Vous deviez m'avertir de cela! — M'auriez-vous cru? — N'importe! — Il importe très-bien! J'espérais que l'oubli viendrait aussi et alors... — Adieu, dit René qui ne l'écoutait plus et ne pouvait pas rester irrité sur une pareille nouvelle. — Qu'allez-vous faire? — Je veux sans délai me faire présenter à la cour, puisqu'il n'y a que là que je puisse la rencontrer. — Soyez prudent, je vous en conjure. Le maître est jaloux, et, quelque jeune qu'il soit, il ne souffre guère qu'on aille sur ses brisées. Vous pourriez vous perdre à jamais par un éclat. — Je songe bien à cela! Non, non; s'il faut, pour habiter auprès du roi, lui sacrifier non-seulement ses haines de famille, mais son amour de jeunesse, devenir semblable à un mannequin sans âme, n'avoir plus de passions sous son regard, j'aime mieux retourner d'où je viens, me perdre comme vous le dites. Adieu, j'espère que vous serez bientôt guéri, avant moi sans doute. — Je donnerais beaucoup pour n'être pas retenu au lit par cette blessure maudite. Encore une fois, gardez-vous... — Allons, poursuivit le vicomte tandis que René s'éloignait à grands pas et d'un air sombre et résolu, le voilà parti! Dieu sait où il s'arrêtera! Qui dirait que sous cette enveloppe douce et paisible il se cache une âme si bouillonnante! Ce qu'il y a d'excellent, c'est qu'il se fâche aussi contre moi. Ce jour n'est pas heureux pour moi. Ma pauvre petite fille! je ne la verrai donc plus!

XX

La cour.

La cour de France était alors privée pour quelque temps de l'homme qui représentait dans cet Olympe renaissant le personnage suprême du Destin, aux lois duquel Jupiter même se soumettait sans conteste : nous voulons parler du grand cardinal Mazarin, le plus puissant génie politique qui ait marqué son nom dans l'histoire. Il était alors occupé à l'œuvre de la paix des Pyrénées, qui fut son plus beau titre de gloire, puisque ce traité mit fin à des discordes qui avaient arrosé de sang notre territoire et ébranlé la monarchie jusque dans ses fondements, qu'il nous rendit le grand Condé, et que, plus tard, il permit à la France de s'avancer de trois pas, c'est-à-dire de trois provinces, vers ses limites naturelles, et plaça un petit-fils de Louis XIV sur le trône doré de l'Espagne et des Indes. C'était ainsi que devait se terminer la carrière de ce ministre, qui fut toujours maître de lui comme des circonstances. Banni du royaume, proscrit et mis hors de la loi par le parlement, haï de la noblesse et du peuple, qui ne voulaient voir en lui qu'un étranger et ne réfléchissaient point que ses talents et ses services l'avaient assez naturalisé, Mazarin levait des armées à ses dépens pour défendre la France, que les troubles ouvraient de toutes parts aux envahissements, et il la protégeait mieux encore par sa stratégie diplomatique. Souple quand il le fallait et audacieux à propos, toujours habile et dominant les événements et les hommes, il fit enfin plier devant lui l'esprit de sédition, endémique parmi les Français, et le génie ambitieux, mais moins élevé que le sien, du cardinal de Retz; et, quand il rentra triomphant dans Paris, il se sentit assez fort de cœur et d'esprit pour ne s'arrêter à aucune vengeance particulière et pour n'avoir pas besoin de cimenter par le sang son pouvoir, basé sur le génie, qui suppléait, par une loi providentielle, le pouvoir royal en tutelle, comme l'autorité du cardinal de Richelieu avait suppléé la faiblesse du roi Louis XIII. Mazarin l'emporta sur ses prédécesseurs par une qualité que l'on s'est toujours accordé à regarder comme le plus bel ornement de la souveraineté, c'est-à-dire la clémence. Persécuté, il méprisa les injures; puissant, il les pardonna. Homme d'esprit et de belle compagnie, il ne se vengeait que par des traits gracieux ou spirituels des plaisanteries et des chansons que faisaient de lui les seigneurs et le peuple. Il donnait volontiers la réplique aux premières, et, quant aux autres, il en riait et pouvait dire : Qu'ils chantent, pourvu qu'ils payent. Notez que cette bonté de caractère ne dégénérait pas en pusillanimité, et n'alla jamais à produire des inconvénients. Il faisait très-bien embastiller les plus grands seigneurs et même des princes du sang; mais il ne fit point élever d'échafauds, car il savait que la saignée est un remède extrême et qu'il faut seulement employer au défaut des autres, et largement alors, pour détruire le mal dans son principe, et non pour le conjurer. Il n'en eut point besoin; l'époque où il vécut fut une époque de transition et non une crise de vie et de mort : son génie en a fait une ère fixe, et a dégagé dès son aurore le soleil des nuages qui l'eussent obscurci peut-être jusqu'en son midi. Mazarin a réellement fermé le règne des grands seigneurs, successeurs des grands vassaux, et ouvert le règne de la monarchie absolue. Après ces considérations, nous avouons qu'il nous est difficile d'examiner bien sévèrement les défauts de cet homme, quoi-

qu'il soit assez grand pour n'avoir pas besoin qu'on les oublie. Il est vrai qu'il n'oublia pas ses intérêts, tout en servant ceux de son pays adoptif, et qu'il sut amasser des trésors immenses tout en démêlant les difficultés du gouvernement; mais, dans sa position, il était nécessaire qu'il eût un grand état et des moyens de se faire des créatures. Il est vrai qu'il accumula trois duchés réunis dans sa famille, qu'il allia et dota royalement ses trois nièces; mais, outre qu'il est très-excusable de se montrer bon parent, autant qu'on le peut, n'était-il pas convenable que, jouant en France un rôle si grand et si élevé, il y fût bien établi en domaines et en dignités, et bien soutenu de parentés et d'alliances? Enfin, nous ne dissimulerons pas même ceci : il est parfaitement avéré qu'il gagnait perpétuellement au jeu et que son bonheur n'était pas uniquement fondé sur l'habileté de ses combinaisons; mais il ne faut pas oublier que toute espèce de ruse était alors admise pour corriger le hasard et soutenir les calculs qui seuls président aujourd'hui aux chances des cartes et des dés : tout le monde trichant, personne ne trompait.

On a aussi reproché au cardinal d'avoir prolongé autant que possible la minorité, et dans cette pensée d'avoir tenu le jeune roi dans l'ignorance des affaires. La première partie de cette accusation tombe devant cette question : Le royaume avait-il besoin d'être gouverné par une main expérimentée? La seconde a l'air d'une plaisanterie, quand on voit ce que fut Louis XIV et de quelle façon il sut tout diriger par lui-même, sitôt après la mort du ministre. Les aveugles détracteurs des siècles monarchiques ne se sont point aperçus que, dans cette assertion, leur haine se trouvait en contradiction avec elle-même; en dénigrant le ministre, ils n'ont point vu qu'ils agrandissaient le roi de qui le génie, quelque lumineux qu'il fût, n'aurait pu cependant, dans le gouvernement, deviner beaucoup de choses pour lesquelles une longue initiation est indispensable. Ce n'est point ici la place de venger ce grand roi des attaques calomnieuses dont il a été l'objet de la part de la littérature contre-historique de notre siècle. Louis XIV n'avait point encore conquis l'Alsace, l'Artois, la Flandre et les Evêchés; il n'avait pas encore bâti Versailles et achevé le Louvre; il ne tenait pas dans sa main la France, comme un faisceau vigoureux dont les forces ne pouvaient plus s'user et s'éparpiller. Il n'était encore que le pupille du cardinal de Mazarin, le fils respectueux de la blanche et fière Anne d'Autriche, un prince gracieux et enjoué, déjà remarquable par la grandeur de son air et le soin extrême qu'il avait de sa dignité; mais on ne pouvait guère prévoir qu'il serait un jour le monarque le plus redoutable de l'Europe, en même temps que le plus aimable cavalier de son royaume, aussi jaloux de la domination que des observances de l'étiquette, aussi propre aux affaires qu'aux plaisirs, aussi appliqué aux unes que curieux des autres. Comme s'il eût eu la révélation de la vaste carrière qu'il devait parcourir, il ne montrait aucune presse de s'y élancer et de se faire entièrement connaître : les fruits les plus précoces ne sont pas les meilleurs. C'est un axiome dont son successeur devait démontrer la métaphorique vérité.

Le jeune roi, tout en étudiant les ressorts de l'État et en méditant sur les devoirs d'un souverain, ne paraissait donc occupé que des plaisirs de son âge et du côté brillant de son rang sans pareil. La cour, longtemps errante et traquée par la rébellion, avait repris enfin paisible possession du Louvre et des autres résidences royales. Une foule de jeunes et galants seigneurs de la génération, qui avait grandi à l'écart durant les troubles de la Fronde, se pressaient autour du jeune roi, semblables à l'essaim de papillons dorés que soulèvent les rayons du soleil levant. C'était tout d'abord Monsieur, frère du roi, trop beau pour un garçon, et qui, par cette raison, se plaisait, dans toutes les mascarades, à revêtir le costume féminin; prince spirituel du reste, et qui eut, une fois dans sa vie, la force d'être brave. C'était les princes de Lorraine, de Bouillon et de Savoie, et parmi eux cet Henri de Guise, petit-fils du deuxième Balafré, que l'on pourrait appeler le dernier des Guise, et que l'on nommait le héros de la Fable, par opposition au grand Condé, ce héros tout historique; c'était le duc du Lude, si savant en ajustements; MM. de Créqui, si parfaits convives; MM. de Villeroi et de Villequier, danseurs accomplis; c'était le spirituel chevalier de Gramont, ce beau joueur, si cruel aux femmes, que son esprit d'opposition galante n'avait pas encore fait exiler; le beau marquis de Vardes, qui passa le premier pour favori de Louis XIV; le comte de Guiche, la fleur des hommes à la mode, beau et railleur par excellence; M. de Roquelaure, ce malicieux bonhomme; M. de Marsillac, le premier des mauvais sujets de bel air; le petit marquis de Peguilin, qui fut Lauzun, et qui ne faisait alors que de paraître, mais déjà décidé et hautain, de manière à présager qu'il ne resterait pas dans une médiocre fortune; le marquis de Bellefonds, le premier coureur de bague après le roi; le marquis d'Humière, depuis duc, maréchal et grand maître de l'artillerie; le marquis de Richelieu, héritier d'un nom naguère terrible, qui ne retentissait maintenant que dans les ruelles et les boudoirs, à qui son amour du cérémonial valut d'être duc et pair; et tant d'autres, porteurs pour la plupart de noms qui devaient leur lustre aux guerres civiles, mais ne songeant plus qu'à briguer la faveur royale et à se montrer aussi parfaits courtisans que leurs devanciers avaient été frondeurs et rebelles audacieux. Tout était renouvelé dans cette cour : les habits, le langage et surtout les esprits. Les vieux qui restaient encore, la grande Mademoiselle, qui avait fait tirer le canon sur le roi; le duc de Beaufort, roi des halles; le duc de la Rochefoucauld, tous les héros adversaires du Mazarin, étaient entièrement régénérés et donnaient les premiers l'exemple de la soumission et de la flatterie; le cardinal de Retz, échappé de sa prison, disputait encore son archevêché, mais uniquement pour ne pas céder trop tôt; la redoutable famille d'Épernon était ensevelie en province. Turenne était devenu l'homme de la cour, Condé faisait négocier sa rentrée. C'en était fait de la guerre civile, jadis si chère à la noblesse, et qu'elle regardait presque comme son plus beau privilége; les parlements l'avaient gâtée en l'usurpant et en l'appliquant à leurs griefs entortillés.

Dans cette cour jeune et galante, les femmes étaient une partie trop importante pour que nous puissions nous dispenser d'en parler. Si nous n'avons point commencé par elles, comme c'est d'usage, c'est que nous avons entrepris le tableau par le côté politique; cela doit faire excuser une inversion qui autrement serait insupportable et dénoterait un manque de savoir-dire ridicule. Aucune cour ne fut plus florissante en beautés. Les femmes, condamnées à la retraite et à l'ennui depuis longues années par les troubles, s'empressaient de venir briller et jouter de grâces et de coquetterie sur ce théâtre qui leur était rouvert et où les attendaient de précieux et charmants suffrages et des plaisirs à leur choix. Nombre d'entre elles sont devenues historiques : il suffit de nommer la princesse Henriette d'Angleterre, la princesse de Conti, la comtesse de Soissons, mademoiselle de Mancini, mademoiselle Hortense, ces trois dernières, nièces du cardinal, et qui ne démentaient ni leur pays ni leurs parents pour la beauté et pour l'esprit; mesdames de Créqui, de Chaulnes, d'Humière; madame de Guiche, qui fut mariée à treize ans et put avoir des amants à soixante; mademoiselle de Villeroi; madame de Châtillon, le plus tendre cœur qui fut onques; madame d'Olonne, la femme qui fit le plus de passions, qui en feignit beaucoup et qui n'en eut pas une. Nous sommes contraints d'en passer beaucoup et des plus illustres. Il y en eut, parmi ces astres souriants et gracieux, qui ne firent que luire un instant à l'horizon et qui s'éclipsèrent soudain dans le mariage, la vie de province ou le cloître : ainsi fut-il de mademoiselle de la Mothe, qui faillit être aimée du roi; de la célèbre Menneville, beauté qui étonnait au point d'empêcher l'amour; de mademoiselle Gourdon, sans laquelle toute tête était incomplète : ainsi fut-il de l'héroïne de cette histoire, à laquelle il faut bien finir par revenir.

Mademoiselle de Lamperière était parmi les filles de la reine mère : les demoiselles qui y étaient admises obtenaient ainsi un brevet de beauté aussi bien que de grande noblesse. Anne d'Autriche ne voulait voir autour d'elle que des jeunes personnes bien faites et d'agréable figure : nous trouvons ce luxe bien entendu et tout à fait royal; il ne laissait pas toutefois d'avoir son inconvénient. Le roi, voyant chaque jour et dans l'intimité toutes ces belles créatures, ne pouvait manquer, jeune et porté à la galanterie comme il l'était, d'en aimer ou du moins d'en désirer quelqu'une, et les encouragements ne lui étaient pas refusés; pourtant, comme s'il se fût essayé dans les affaires d'amour à la majestueuse circonspection qu'il apporta depuis dans les entreprises plus graves, il ne se pressait point de choisir. Il avait déjà fait l'amoureux de plusieurs femmes; mais il ne s'était point attaché à elles, et, en les honorant de ses attentions, il n'était point allé jusqu'à les compromettre, ou, pour mieux dire, jusqu'à les élever au titre de maîtresse. Sa passion pour la comtesse de Soissons s'était évanouie comme un caprice d'adolescent; le goût qu'il témoigna pour mademoiselle de la Mothe-Houdancourt dura moins encore et ne tint pas contre une représentation de sa mère. La belle en fut pour ses espérances et les courtisans pour leurs conjectures. Comme il fallait bien pourtant que le roi parlât à quelque femme ou fille de la cour; qu'il suffisait qu'il l'entretînt deux fois pour prêter aux caquets, ce fut alors au tour de mademoiselle de Lamperière de fixer l'attention de la cour. Son air rêveur et sa fraîche pâleur, qui contrastaient avec le brillant de ses yeux, et le caractère de sa physionomie vive et méridionale, la firent distinguer du roi. Un jour, il lui envoya quelques objets de toilette qu'il avait gagnés à la loterie, jeu que sa nouveauté mettait fort à la mode, bien qu'on ait éprouvé depuis qu'il n'avait pas besoin de cet attrait pour être séduisant. On remarqua que le soir à la comédie le roi tint constamment ses regards attachés sur la belle Provençale (ainsi la désignait-on); qu'il ne fit nulle attention au spectacle, que pourtant il aimait passionnément, et que la reine fut obligée de lui répéter deux fois une question, distraction extraordinaire chez lui et qui montrait à quel point il était occupé; enfin, dans une fête qui fut donnée à l'Arsenal, le roi mena mademoiselle de Lamperière, et lui parla toute la soirée. Cela fit un fracas véritable. Il n'en fallait pas tant assurément pour étourdir la pauvre Louise et faire trêve à ses peines, sinon les bannir tout à fait. Les femmes la considéraient avec jalousie, les hommes l'entouraient de respects : le vieux marquis souriait et voyait peut-être passer devant lui les fleurons de la pairie. Tout cela ne devait

être, encore une fois, qu'un rêve. Il était écrit que Louis XIV ne se donnerait point de maîtresse avant d'avoir donné une reine à la France, afin de procéder méthodiquement en toute chose; mais ce n'est pas là notre affaire : nous sommes arrivés au point de conjonction des deux étoiles errantes de notre histoire.

René alla visiter le maréchal de Schomberg, avec qui son grand-père avait conservé quelques relations d'amitié. Le vieux guerrier lui fit un accueil cordial et dont la franchise un peu rude se sentait des habitudes des camps, où il avait passé la plus grande partie de sa vie. — J'espère, lui dit-il, que vous n'avez pas quitté vos terres pour venir à la cour les transformer en habits d'or et d'argent, arrondir vos jambes dans les ballets et tourmenter votre esprit dans la conversation des mijaurées de cour, comme font tous les jeunes seigneurs d'aujourd'hui, qui portent des épées où le fourreau et la poignée ont dévoré la lame, de sorte que ce n'est plus une arme, mais un bijou! Je ne sais, en vérité, comment ils s'arrangent avec les noms de leurs pères. Je souffre de leur conduite, comme s'ils étaient tous mes enfants. Pourtant il en reste quelques-uns dont le sang n'a pas dégénéré; mais ils sont rares; je désire que vous ne fassiez pas comme les autres. J'ai assez connu votre aïeul et votre père pour vous souhaiter de leur ressembler et d'avoir seulement plus de bonheur qu'ils n'en ont eu. — Ce souhait m'oblige de toute façon, monsieur le maréchal. Je venais en effet dans le dessein de demander du service et de suivre l'armée plus que la cour, mais je crains d'être arrivé trop tard. — Il est vrai que l'on parle fort de la paix et que l'on s'en réjouit beaucoup. Pour moi, elle ne me plaît guère, et je n'y crois pas qu'elle ne soit faite. Je n'aime pas les Espagnols. Une alliance avec eux ne saurait produire de bien ni durer longtemps. Nous aurons de nouveau la guerre, et vous ne ferez pas mal de prendre place et d'être prêt pour l'événement.

Le maréchal servit donc de parrain au jeune comte quand il se présenta à la cour. Le roi n'aimait pas les visages sérieux ni les deuils sévères; aussi René ne parut-il lui plaire que médiocrement. — De quelle famille est ce gentilhomme? demanda-t-il à M. de Rhodes, que sa charge de grand maître des cérémonies obligeait à être versé dans la généalogie, science que le roi se piquait de cultiver — De la famille de Courchival, qui porte ce nom de temps immémorial, sire. Il n'a pas eu de peine à faire ses preuves. — Il est singulier que je n'en aie jamais entendu parler. — Son père est mort très-jeune et son grand-père a vécu fort retiré, dit le maréchal de Schomberg, qui, devinant ce qu'il y avait, s'était rapproché du roi et voulait éviter des explications qui eussent été malveillantes pour un nouveau venu. Son bisaïeul, sire, a été l'un des compagnons de Henri IV, votre glorieux aïeul, à qui il fut fidèle dans la bonne et dans la mauvaise fortune. — Fidèle jusqu'à la messe, dit le duc de Roquelaure, qui plaisantait à tort et à travers, et toujours de l'air du monde le plus sérieux. — Ah! dit le roi. Ce sont des religionnaires; c'est leur affaire. Nous ne régnons pas sur les consciences. On peut être protestant et sujet fidèle; n'est-il pas vrai, monsieur de Schomberg? — J'en ai peut-être donné quelques preuves à Votre Majesté, sire, et j'espère vivre assez pour lui en donner encore. Le désir de ce jeune gentilhomme serait de m'imiter en ce point, et d'obtenir votre agrément pour une compagnie de cavalerie. — Est-ce que son revenu ne lui permet pas de suivre la cour? — Je le crois au contraire fort riche en terres, sire. — Eh bien! qu'il se marie. Maintenant qu'il y a la paix, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Là-dessus le roi congédia le maréchal et quitta l'appartement pour passer chez la reine. René, n'ayant point d'espoir qu'il pût voir ce soir-là mademoiselle de Lampérière, et encore moins lui parler, ne demeura qu'autant que l'exigeaient l'accueil et les compliments de MM. de Rohan, ses parents très-proches, qui, n'ayant point encore de prétentions à la principauté, pouvaient se montrer affables à leurs alliés.

Le maréchal de Schomberg reconduisit René, qui, par respect, ne le questionna pas. Aussi y eut-il d'abord un peu de silence entre eux, et le jeune comte rêvait déjà à ses amours et se creusait la poitrine par des pensées jalouses et amères, quand le maréchal lui adressa enfin la parole : — Je crains que nous n'ayons quelque peine à réussir, dit-il.

— Il ne faut donc se fier à personne? répondit René, de qui la pensée éveillée par le son s'exprimait machinalement tout haut. Je ne suis pas heureux, ajouta-t-il en se reprenant.

— Il ne faut pas pourtant se désespérer. Je verrai M. le cardinal à son retour, et je ne doute pas que nous ne vous obtenions la permission de vous faire casser les bras au service du roi, en la posture qui convient à votre naissance. — Assurément le cardinal peut beaucoup, dit René, répondant toujours à sa pensée en même temps qu'au maréchal; mais auparavant il faudra voir...— Sans doute, puisque les temps sont ainsi faits; vous ferez bien, en attendant, de tâcher de vous rendre agréable, et, à ce sujet, je vous dirai que le roi n'aime point les airs lugubres. A votre âge, cela ne sied pas, malgré la perte récente que vous avez faite. Il faut se raisonner : c'est le sort commun de perdre quelque jour ses parents. — C'est qu'il est rare et bien triste de se trouver isolé comme je le suis! — Il faut donc vous marier, ainsi que me l'a dit le roi. Il aime qu'on l'imite en tout, et il n'a pas tort assurément de veiller à ce que les vieux noms ne puissent s'éteindre. Ces dernières paroles portaient trop juste au défaut de la cuirasse de René, pour qu'il pût y répondre. Aussi bien était-il arrivé chez lui.

La cour n'était alors occupée que du voyage de Saint-Jean-de-Luz, où le roi de France et le roi d'Espagne devaient se rendre chacun de leur côté pour s'embrasser et ratifier ainsi le traité conclu entre leurs plénipotentiaires. Louis XIV y devait en outre épouser l'infante d'Espagne, comme en effet cela eut lieu. Tout le monde faisait ses préparatifs pour paraître à ces noces avec la magnificence convenable. Il s'agissait de flatter le goût du roi par la richesse des ajustements, et aussi d'éblouir une nation rivale qui de tout temps s'est distinguée par le luxe des costumes. On peut juger, par de tels mobiles, que les seigneurs n'épargnèrent rien pour être splendides, et que les tailleurs firent des merveilles pour les satisfaire.

Avant le départ, le surintendant Fouquet donna une grande fête dans sa maison de Vaux, où furent Leurs Majestés et tout ce qui suivait la cour. Malgré l'étendue des appartements et des jardins, il y eut une presse immense et un peu de désordre. On donna là une représentation des *Précieuses* de Molière, comédie toute bourgeoise, et qui, par cela même qu'elle se passait dans une région tout à fait inconnue de cette noble assemblée, devait y plaire davantage. — Que pensez-vous de cela? demanda le roi au sieur Dangeau, demi-seigneur à qui Boileau eut la bonhomie, si ce ne fut pas une malice, d'adresser sa satire sur la noblesse. — Sire, ce n'est pas dans le goût espagnol qui a jusqu'à ce jour régné sur la scène. Il ne s'y trouve point d'imbroglio, rien qui surprenne; tout y est simple et rappelle ce qu'on voit de ses yeux à la ville. — Peut-être n'est-ce pas plus mauvais à cause de cela Ce pourrait bien enfin être là le goût français, interrompit le roi. L'auteur est un homme d'esprit. — Ces bourgeois ont une façon de s'exprimer bien peu mesurée, dit la reine Anne d'Autriche, de qui les oreilles étaient aussi délicates que les autres organes. — Ce n'est pas la faute de Molière, reprit le roi. Il est trop modeste d'ailleurs pour exercer son talent sur les ridicules des gens qui sont au-dessus de lui, bien que probablement il s'en trouve à la cour comme à la ville.

Après la comédie, il y eut bal et souper. Les bosquets furent illuminés, afin que les dames pussent y goûter le frais sans prêter à la médisance. Le roi, voulant garder le décorum à cause de son mariage très-prochain, demeura à causer avec la reine et les princesses; il est vrai aussi que mademoiselle de Mancini était là, de qui le roi, depuis quelques jours, paraissait rechercher l'entretien. On sait que les nièces du cardinal étaient de la compagnie habituelle de la famille royale. La conversation roulait, comme il était naturel dans les circonstances, sur des questions de métaphysique amoureuse qui n'étaient pas encore passées de mode.

— Les personnes d'un certain rang, disait le roi, sont bien malheureuses, en ce qu'elles ne peuvent jamais être sûres d'être aimées pour elles-mêmes. — Mon fils, répondit la reine, je puis vous dire, sans que l'amour maternel m'aveugle, que cette inquiétude ne peut être votre fait. — Aussi, dit mademoiselle d'Orléans, est-il nécessaire de séparer la qualité de la personne. Pour moi, j'estime que notre rang fait partie de nous-même, autant que tout autre avantage, et que, s'il est vrai qu'un savetier peut inspirer de l'amour, ce n'est pas une raison pour les princes de s'affliger, mais bien plutôt de mépriser un bonheur si vulgaire. — Je crois, dit la reine, qu'il n'est pas de sujet où ma nièce ne sût introduire l'étiquette et la préséance. — Ma cousine, reprit le roi, a des sentiments de fierté qui vont bien à sa naissance. Elle a été souvent mon second pour maintenir la grandeur de notre maison. A présent elle me dépasse à relever l'état des princes en général; mais elle oublie que, pour être roi, on n'en est pas moins homme; et, ne jugeant que par elle, elle pense qu'il doit toujours être possible de se nourrir des soins de sa dignité et des ressources de son esprit, sans avoir besoin d'affection et des délassements d'un commerce où le cœur soit intéressé. J'avoue, pour moi, que je ne me sens pas aussi fort, et que je suis porté à regretter les jours où il était permis à un chevalier, si grands que fussent son rang et sa maison, d'aller, couvert d'armes sans écusson, faire briller sa prouesse aux yeux de sa fiancée et se rendre maître de son cœur avant de l'être de sa personne. — Ce discours, dit la reine en riant, me rappelle le jour où vous vouliez vous battre contre mon frère pour terminer la guerre tête à tête. Les jeunes gens ne sont touchés que de la gloire personnelle, qui cependant est la moindre de toutes. — C'est aussi la seule qu'on ne puisse contester, repartit le roi. — Si Leurs Majestés le permettent, dit Mademoiselle, je puis raconter une histoire qui a trait à ce dont nous parlions, et que j'ai lue il y a longtemps; mais elle m'a frappée et m'est toujours demeurée. — Cela nous aidera à attendre le jeu, dit la reine. — Je vous écouterai d'autant plus volontiers, dit le roi de son air le plus gracieux, que l'on vous dit aussi agréable conteuse que sage conseillère, ma cousine. — Votre Majesté me fait trop d'honneur. Je n'ai que de la mémoire et du bon sens, et mon malheur a voulu que j'agisse longtemps en insensée et que je ne puisse l'oublier. — Je ne sais pas, je ne veux pas savoir à quoi vous faites allusion, dit le roi. De grâce, ne nous faites pas languir

davantage. — Je commencerai donc. Et d'abord je vous avertirai que l'histoire se passe en Asie, mais dans cette Asie dont mademoiselle de Scudéri, la première, je pense, nous a révélé l'existence. Les royaumes de Mysie et de Paphlagonie étaient depuis longtemps divisés par une guerre où tour à tour ils l'avaient emporté et qui les avait tous deux fort affaiblis. Enfin le trône de Mysie échut à un jeune roi qui, à force de victoires, contraignit son antagoniste à lui demander la paix et à lui offrir sa fille en mariage pour plus de sûreté, car le roi de Paphlagonie était déjà d'un certain âge. — Voilà, interrompit le roi, deux royaumes et deux rois que, sauf les noms, je croirais plutôt européens qu'asiatiques.

— Votre Majesté verra qu'il n'en est rien, poursuivit Mademoiselle. Ici cesse toute ressemblance, car la princesse de Paphlagonie, sans avoir été au préalable épousée par un ambassadeur extraordinaire, fut envoyée vers la capitale de Mysie, dont j'ai oublié le nom. Je me rappelle seulement que ce n'est point Paris. Le cortége était nombreux et magnifique, la dot nulle; c'était l'usage du temps et du pays. On portait seulement au roi de Mysie des présents plus curieux que riches, comme oiseaux bleus, parfums d'Arabie, étoffes de paille et dragées superfines, en la confection desquelles excellaient les Paphlagoniens. Comme la princesse voyageait en litière, le chemin s'allongeait fort, et l'ennui ne tarda pas à s'emparer d'elle. Ses dames d'honneur ne savaient quel conte lui faire : il n'était pas alors question de modes. La princesse bâillait donc continuellement et ne mangeait quasi plus. L'ambassadeur de son père, vieux et sage ministre, mais qui, s'il avait jamais été galant, avait bien oublié dans les affaires l'art de divertir les dames, se désolait de cette tristesse et craignait qu'elle n'influât d'une manière fâcheuse sur la beauté de la princesse et sur les dispositions de son fiancé; mais il ne trouvait d'autre remède à y apporter que de bâtonner les esclaves qui portaient la litière, afin de les hâter. La princesse, qui était bonne et de plus très-peureuse, défendit qu'on les pressât ainsi. Et toujours son ennui empirait, jusque-là qu'elle en pleura et parla très-durement à tout le monde de ce qu'on ne savait pas la distraire. En cet état, un soir qu'on s'était arrêté dans un bois d'orangers pour y dresser les tentes, car en ce pays on rencontre peu de villes, un ménestrel vint offrir ses services à l'ambassadeur, qui le congédia durement; mais la princesse le fit aussitôt rappeler et voulut l'entendre. Pour abréger, elle goûta fort et sa personne et son chant, passa une grande partie de la nuit à l'écouter et par ainsi à le regarder, lui fit des questions auxquelles il répondit avec une grâce parfaite, lui demanda s'il voulait l'accompagner pendant le reste du voyage, et fut tout heureuse qu'il acceptât. Pour l'ambassadeur, il était aux anges. Dès lors, plus d'ennui, plus de dépit chez la princesse, plus d'inquiétude chez le ministre, plus d'embarras ni de reproches pour les dames d'honneur. La conversation du jeune et beau ménestrel était plus agréable encore que sa voix; il possédait surtout l'art de faire des compliments détournés, toujours respectueux et délicats. La princesse prit bientôt plus de plaisir à l'entendre causer qu'à le faire chanter. Dans une occasion qui se présenta, il montra d'ailleurs une qualité que les dames, surtout celles de grande maison, ont toujours tenue en grande estime. Le cortége ayant été attaqué par une bande d'Arabes, et presque mis en déroute, il tint tête aux bandits, en tua plusieurs de sa main, et, presque blessé lui-même, il rallia les gens de l'escorte et remporta enfin la victoire. Cette action acheva d'éprendre la princesse, qui s'était déjà fort embarquée; elle déchira son voile pour bander les blessures de son défenseur, qui n'eut plus de doute de l'amour qu'il avait allumé dans ce jeune et noble cœur. Je dois dire cependant, pour l'honneur de la princesse de Paphlagonie, que ces aveux ne se firent qu'en mots couverts, qu'il n'y eut point de gages échangés ni d'autres folies, et que l'ambassadeur n'y vit absolument rien. Bien loin de là, il se promit d'intercéder près de son maître pour placer à la cour ce jeune homme si brave et si bien fait. On arriva enfin à la capitale de Mysie. En approchant, la princesse était redevenue triste, et son conducteur avait été bien aise d'être au terme du voyage, car il n'espérait pas une seconde rencontre. La princesse fut présentée au roi destiné à être son époux, en qui elle fut bien étonnée de reconnaître le ménestrel. Cet étonnement, comme on pense, était mêlé d'un plaisir qui au surplus ne dura guère. — « Madame, lui dit le roi, pardonnez-moi si j'ai désiré vous connaître et vous éprouver à l'abri d'un déguisement. Je ne veux épouser qu'une princesse dont les sentiments soient tout entiers à sa dignité et qui soit reine avant tout. Je n'ai point l'outrecuidance de penser qu'aucun homme ne l'emporte sur moi pour les agréments, et vous ne m'avez pas donné lieu de penser que la considération de votre rang vous empêchât d'y être sensible. Notre connaissance se terminera donc ici. Je vous promets de conserver toute ma vie le souvenir de votre affection et le voile dont vous avez étanché mon sang. » La princesse n'eut rien à répondre, et il lui fallut s'en retourner comme elle était venue.

— Ainsi, dit la reine, la curiosité du roi fut cause que la guerre recommença. — Pour cela, répondit Mademoiselle, l'histoire n'en parle pas. — Je m'étonne, dit le roi, que la princesse ait pu se méprendre sur la qualité de son compagnon. — C'est ce qui n'arrivera jamais à Votre Majesté, dit Mademoiselle, qui faisait sa cour d'une façon aigre-douce, entremêlant toujours la louange et la satire; mais, s'il en eût été autrement, il n'y aurait pas eu d'histoire. — C'est juste, non pas l'histoire, sur laquelle je ne déciderai pas, mais votre réflexion, ma cousine. On ne m'avait pas trompé, vous contez merveilleusement. Avez-vous toujours votre folle? — Non, sire, elle m'a quittée. Il y a quelques jours, elle est venue prendre congé de moi avec son grand-père qu'elle a retrouvé, à ce qu'il paraît. Elle avait parfaitement l'air d'une fée en compagnie d'un enchanteur. Je ne l'ai pas regrettée autant que Capitor, qui était toujours gaie et toujours bavardant, au lieu que celle-ci était parfois d'une taciturnité insupportable. — Elle avait d'ailleurs un grand défaut pour une folle, dit le roi : elle était trop jolie. Le roi se mit alors à causer en particulier avec mademoiselle de Mancini.

Trois demoiselles vêtues en bergères du Lignon, c'est-à-dire dans le costume auquel on était alors convenu de donner ce nom, venaient de descendre le perron du château de Vaux. Elles avaient congédié leurs bergers au bas des marches. Ceux-ci s'étaient retirés en les saluant profondément et sans insister pour les accompagner. C'étaient pourtant trois jolies et magnifiques bergères. Leurs habits étaient de toiles d'argent lampassées, relevés de bordures roses, avec des gorgerettes et des tabliers de velours noir, des manchettes et des collerettes de fine toile de Hollande écrue, et des dentelles d'or et d'argent sur toutes les coutures. Elles étaient coiffées en cheveux noirs sans poudre, avec des nattes tombantes, et portaient des chapeaux de velours noir, posés de côté sur le sommet de la tête, et tout couverts de plumes couleur de feu, de rose et blanc. Les houlettes n'avaient pas été oubliées et répondaient au reste de l'ajustement : elles étaient en vernis et garnies d'argent avec des rubans assortis. Les pierreries seules variaient ce galant et splendide uniforme. L'une des bergères était parée de diamants, l'autre de rubis et la troisième d'émeraudes. Ajoutez à cette description des visages tout aimables, des teints qui ne devaient leur éclat qu'à la jeunesse et au plaisir, des épaules les plus rondes et les plus blanches du monde, des tailles d'une finesse plus que pastorale, et vous croirez sans peine qu'on n'avait guère vu de bergères si brillantes et si gracieuses. Elles s'avançaient d'un pas lent et cadencé au milieu d'une large allée dont le sable tamisé n'avait garde de crier sous leurs petits pieds délicatement chaussés de satin blanc. La nuit était délicieuse, fraîche sans être froide, et voilée de nuages légers où l'orage n'eût pu se cacher, une de ces nuits que l'été et l'automne se partagent amicalement. Les bosquets offraient un aspect magique. Ils étaient enveloppés d'un réseau lumineux qui semblait comme une phosphorescence des arbres et des buissons, où partout l'on avait caché les lampes qui produisaient cet effet. C'était une clarté douce et sans éclat, et sans interruption, qui, laissant les regards percer librement en tout sens, donnait aux objets variés qu'ils rencontraient un air d'étrangeté qui n'était rien moins que désagréable. Des groupes de beaux seigneurs et de belles dames, tous dorés, argentés, émaillés, brillants et gracieux, erraient dans les allées et autour des bassins, passaient, se croisaient, s'arrêtaient ou s'asseyaient sur le bord des gazons et sur les bancs de marbre, et ni le bruit des pas, ni les éclats de rire, ni les chuchotements, n'empêchaient l'oreille de savourer les murmures charmants et mélancoliques des naïades de Vaux, auxquelles le bon la Fontaine se plaignit si mélodieusement de la disgrâce de leur maître, son bienfaiteur et son ami.

Pour en revenir aux trois bergères et pour vous dire leurs noms, c'étaient Monsieur, frère du roi, mademoiselle de Gourdon et mademoiselle de Lampeyrière. Monsieur avait beaucoup de penchant pour mademoiselle de Gourdon, qui était aussi une des filles de la reine mère. En ce moment, il était fort occupé à lui persuader de s'habiller en homme à la première fête; la demoiselle s'en défendait, moitié riant, moitié se piquant. Monsieur s'arrêta pour trouver de meilleurs arguments, de façon que mademoiselle de Lampeyrière, continuant de marcher, se trouva bientôt seule et éloignée de ses compagnes. Louise était rêveuse et presque triste. Elle était pourtant bien belle dans cette toilette qui semblait avoir été choisie exprès pour elle, et des rubis faisaient admirablement ressortir l'ébène soyeux de ses cheveux et la chaude blancheur de sa peau. Elle avait été fort admirée pour sa beauté et pour sa danse. D'où venait donc cette vapeur nébuleuse qui obscurcissait son front? Était-ce seulement une de ces bouffées de tristesse qui, au milieu de l'étourdissement des plaisirs, s'échappent d'une âme qui sent leur vide? Était-ce chagrin de l'attitude indifférente que le roi avait subitement reprise à son égard? Était-ce remords de sa propre inconstance? ou bien le nom de René ne lui était-il pas jeté à la pensée par un pressentiment plutôt que par le souvenir? Il pouvait y avoir de tout cela dans cette rêverie. Juger de la sorte est le moyen de moins se tromper.

Le comte de Courchival avait eu soin de se tenir dans la foule pour n'être pas aperçu de Louise, qui l'eût alors évité, et il guettait l'occasion de l'accoster avec la patience que donne une forte résolution, confiant du reste qu'elle ne pouvait lui manquer. Quittant brusquement le chevalier de Gordes, parent de son cousin, qui lui faisait les plus piquants récits sans s'apercevoir de n'être pas écouté, René vint se présenter de face à mademoiselle de Lampeyrière, au moment où, arrivée à l'extrémité de l'allée, la belle s'arrêtait, indécise si elle re-

tournerait sur ses pas ou tournerait par un autre chemin. Elle tressaillit et se troubla, mais sans jeter de cri de surprise. Comme son père l'avait prédit elle était promptement devenue une femme de cour. — Quoi! vous ici, monsieur? dit-elle sans avoir grande conscience de ses paroles. — Moi même, mademoiselle, répondit René d'une voix dure et en s'inclinant toutefois de l'air le plus respectueux. Vous êtes bonne de m'ôter d'abord tout embarras et de m'indiquer par un mot la façon dont je dois maintenant m'exprimer en vous parlant. Je vous supplie de croire que je n'ai pas l'intention de vous troubler longtemps. J'ai voulu seulement vous féliciter de l'heureux changement qu'a produit en vous l'air de la cour, et des agréables espérances que vous êtes en droit de concevoir. Vous pouvez maintenant être assurée de tout mon respect. Je vous demande sincèrement pardon d'avoir osé vous aimer. Adieu.

Cela dit, il la salua, et, sans attendre de réponse, il s'éloigna rapidement. Le chevalier de Gordes pensa qu'il était fou. Ce n'était pas trop s'éloigner de la vérité. Quelques instants après, le marquis de Vardes entra dans le salon où le roi regardait le jeu de mademoiselle de Mancini, qui tenait les cartes pour lui. Le marquis avait ou se donnait un air extrêmement ému. — Qu'avez-vous donc, de Vardes? demanda le roi. — Sire, mademoiselle de Lampeyrière vient de s'évanouir dans le jardin, et j'ai aidé à la ramener dans la maison, car il ne paraît pas qu'elle revienne de sitôt. Le roi fit un mouvement comme pour sortir, mais il se contint. — Qui était avec elle? demanda-t-il. — Sire, je crois qu'elle était seule; mais elle venait d'être quittée par un gentilhomme qui est, je crois, son compatriote, et qui se nomme le comte de Courchival. — Bien, dit le roi. — Courchival, dit la reine mère dont la mémoire était excellente, c'est un nom qui a beaucoup figuré dans les guerres et dans les conspirations du dernier règne. — Ah! vraiment, fit le roi. — Et le jeu continua sans qu'il fût davantage question de cet incident dans le cercle du roi; mais on en parla longuement dans les autres groupes, et la conclusion de tous les discours était celle-ci : Décidément, c'est mademoiselle de Mancini qui a la chance.

XXI

Le cœur d'une jeune fille.

Le lendemain, René reçut de M. de Schomberg une invitation de passer chez lui pour quelque affaire fort importante.

— Le roi, dit le maréchal au jeune comte, vous fait défendre de reparaître à la cour. Il a bien voulu me charger moi-même de cette commission, afin d'éviter l'éclat. — Je remercie fort Sa Majesté, répondit René, mais vous surtout, monsieur de Schomberg. — Voilà un mauvais début, repartit le maréchal, naturellement peu complimenteur. Il paraît que vous avez été fort imprudent. Vous avez parlé d'une façon peu respectueuse à une femme que le roi a remarquée. On dit cela, et on y ajoute force suppositions qui ne tarderont pas à être données comme des histoires. Je ne vous ferai pas de questions. Je pense que vous ne doutez pas de la part que je prends à votre disgrâce. Elle est d'autant plus grande, que je ne serai pas à même de vous servir. Je pars pour le Portugal, où j'aurai le plaisir de pouvoir être ennemi des Espagnols. Je crains qu'il ne soit bien difficile de rentrer en grâce auprès du roi. Voulez-vous venir avec moi?

René remercia le maréchal comme il le devait, et refusa son offre, fort heureusement pour nous et pour notre histoire, qui eût trouvé là un dénoûment trop fantasque et mal ménagé. Il ne lui donna aucune explication, ce à quoi une connaissance si récente l'autorisait parfaitement. Notre héros n'était point d'ailleurs d'humeur fort communicative, et ne s'embarrassait point de ce que l'on pouvait lui trouver d'étrange. Il dit seulement qu'il ne pouvait pas se décider si promptement à quitter son pays, qu'il espérait que l'arrêt dont il était frappé ne serait point irrévocable; qu'au surplus il était assez jeune pour attendre quelque temps.

Durant cet entretien, le comte de Courchival affecta un calme qui était bien loin de son cœur, et qui n'était pas la suite nécessaire de l'insomnie douloureuse et inquiète de sa nuit. Rentré chez lui, il se livra seul à une rage que comprendront les gens à qui il a pu arriver de se trouver dans l'impuissance de se venger après avoir reçu un outrage dont leur cœur saignait autant que leur fierté. Il avait beau se dire que l'objet de son amour était indigne, que la disgrâce qui le frappait n'était qu'illusoire, il ne se résolvait pas à pardonner à Louise les souffrances qu'il avait endurées pour elle, ni au roi sa rivalité dédaigneuse. Son humiliation se tournait en ressentiment. A défaut d'un repentir venant du cœur, la vengeance lui apparaissait comme une expiation de ses crimes : car il était encore loin d'avoir abjuré son éducation et sa religion, le protestantisme couvait encore dans son intérieur; il n'avait été qu'amorti par la passion qu'il contrariait, et quand le vent de la colère avait soufflé sur l'amour, il remontait à l'esprit du jeune comte en sombres et austères bouffées. René remua au van de sa pensée orageuse mille projets insensés et sanglants que leur peu de consistance fit naturellement évanouir. Il avait dit qu'il était assez jeune pour attendre. Il se résolut donc à attendre et à supporter sa double disgrâce avec le flegme le plus indifférent en apparence, tandis qu'il poursuivrait l'occasion de faire éclater son ire. Il était déjà quelque peu vengé par le mépris qu'il avait témoigné à Louise, par la hardiesse avec laquelle il avait heurté la barrière que les regards du roi élevaient autour d'elle. C'en était assez pour lui faire prendre d'abord patience. Il savait que le parti protestant avait encore en France de vastes et profondes racines, et que la sève ne lui manquait pas, mais seulement le soleil et la culture, pour pousser de nouvelles et vigoureuses branches. Le nom du jeune comte, le souvenir et les relations de son aïeul, devaient promptement l'initier dans le cœur même de ce parti, et son ambition, son esprit indépendant, son ressentiment, étaient flattés de l'idée d'y introduire ou d'y raviver le ferment de la conspiration. Déjà il caressait l'espoir de faire retentir son nom aux oreilles de ce monarque qui l'avait chassé de sa cour comme un valet, de troubler son orgueilleuse domination et peut-être de traiter avec lui. Sa fierté seigneuriale s'indignait de la servilité qu'il avait aperçue parmi la noblesse de cour, et qui était si loin de la demi-égalité établie autrefois entre le suzerain et ses feudataires. Il eût été beau, dans sa pensée, d'être le champion de la féodalité expirante, pour ne pas dire expirée, et de périr en s'opposant au torrent envahisseur de la royauté absolue. Les motifs d'amour-propre qui les avaient produites se perdirent bientôt dans ces grandes conditions, mais la blessure de son amour le ramenait souvent à la pensée de Louise, et il ne pouvait s'empêcher de soupirer en songeant à leurs doux entretiens au bord du Rhône, sous les peupliers et la vigne sauvage ou sous la charmille antique. De là aussi il était ramené à cette nuit fatale où il avait été maudit du dernier soupir de son aïeul, et, pour soutenir les reproches pesants et douloureux de sa conscience, il était contraint de se roidir de résolutions courroucées. Il se promettait d'apaiser les mânes du vieillard en leur faisant respirer la fumée du manoir de Lagny, qu'il ne pouvait manquer d'incendier quelque jour. On voit qu'il y avait dans ces rêves beaucoup de jeunesse et peut-être aussi beaucoup d'amour.

René pensa qu'en se dévouant à de si sombres et si audacieuses entreprises il devait commencer par se donner des appuis naturels et ne pas rester dans l'isolement où il se trouvait sous le rapport positif, tout en conservant celui de son intelligence. L'alliance projetée pour lui avec la famille riche et puissante de Serizy était toute trouvée. Il n'hésita plus à l'accepter. C'était bien la peine de s'être tant tourmenté et d'avoir tant tourmenté les autres! René, s'étant buté à cette façon de procéder, partit de Paris sans voir personne, pas même son cousin, avec qui il se fût trouvé embarrassé et auquel il en voulait pour diverses raisons, entre autres parce qu'il allait se conduire à son égard d'une manière qui n'était pas précisément franche.

Le château de Serizy était situé dans le Haut-Poitou, proche Châtellerault. Le marquis de Serizy avait été lieutenant général de la province; mais il avait depuis longtemps vendu cette charge et ne tenait aucun emploi. Il se livrait tout entier aux soins de ses domaines et aussi aux affaires de sa religion, à laquelle il était tout dévoué. C'était un petit vieillard sec et bien portant, et, pour le caractère, tout le pendant du comte de Courchival, quoique moins sévère de principes et d'un esprit moins élevé. Il reçut René à bras ouverts. — Je vous attendais de jour en jour, mon fils, lui dit-il. Vous avez bien tardé à venir demander des consolations au vieil ami de votre famille. René lui conta que des affaires l'avaient obligé d'aller à Paris; qu'il avait voulu voir la cour, et que le nom et le souvenir de son père l'en avaient fait bannir. — Oui, dit alors le marquis, je sais qu'ils ont la mémoire longue. Nous, non plus, nous n'oublions pas.

Il voulut de suite présenter son hôte à sa fille. Mademoiselle de Serizy (Geneviève-Clotilde-Angélique de Serizy) était une grande personne de seize à dix-sept ans, point belle si la régularité est inhérente à la beauté; mais gracieuse au possible et sentant la distinction des pieds à la tête. Elle charmait au premier coup d'œil et révélait à chaque instant de nouveaux agréments. Ses yeux n'étaient pas grands, mais les regards à la fois vifs et caressants qui en jaillissaient toutes les fois qu'elle soulevait ses paupières, dédommageaient de ce défaut et ne laissaient pas remarquer qu'ils n'étaient ni noirs ni bleus, mais d'une de ces teintes indécises et dorées qu'on enveloppe sous la terne épithète de gris; ses cheveux n'étaient de même ni blonds ni bruns, mais d'un châtain clair et cendré, du reste soyeux et abondants; sa bouche était peut-être grande, mais de si doux et si jeunes sourires y naissaient continuellement malgré elle, qu'on n'eût pu la désirer plus étroite; son profil, un peu courbe, moins pur que les profils droits, attestait l'origine franche; ses mains, ses pieds, sa

taille et sa peau étaient dignes d'une châtelaine; sa voix surtout était divine : d'un timbre voilé et cependant fraîche et mélodieuse, elle se glissait jusqu'au cœur.

René ne remarqua point tout cela pour lors. Il était tout entier à ses pensées politiques. L'attention qu'il eût donné à une femme n'eût pu que lui rappeler Louise de qui la beauté éclatante et rigoureuse n'était pas pour céder aux grâces ondoyantes et modestes de mademoiselle de Serizy.

— Voilà, dit le marquis à sa fille, le comte de Courchival, de qui le grand-père a été mon ami le plus cher, et que je vous prie de regarder comme un frère, car il est pour moi comme un fils.

La demoiselle répondit à cela par une belle révérence, en signe de soumission, et se mit à examiner à la dérobée le jeune comte, ce qui lui fut d'autant plus aisé que celui-ci ne s'occupa nullement d'elle. René avait trop de traits de ressemblance avec cette jeune fille pour qu'il pût lui plaire beaucoup. Quoique d'une beauté incontestable, il n'avait point la prestance et l'air cavaliers qui séduisent les femmes au premier coup d'œil, et surtout les jeunes personnes. Il avait besoin d'être étudié pour qu'on s'aperçût de tous ses avantages, et, en ce moment, il ne se présentait point sous un jour favorable pour le faire ressortir. La sérénité était indispensable à ses traits noyés et délicats. Les plis qu'y creusait le souci juraient avec leur ensemble tranquille, et les rides sur son front s'arrangeaient mal et n'avaient point cette noblesse quelquefois attrayante qu'elles prennent sur des fronts qui couronnent des traits accentués et nerveux. La politesse froide et distraite avait quelque chose de blessant pour une jeune fille accoutumée aux attentions et qui les aime. Enfin, la comparaison qu'elle pouvait faire de lui et de son cousin devait beaucoup lui nuire; ce dernier, beau cavalier dans toute la force du terme, l'œil noir et vif, la moustache brune, le nez au vent, la mine ouverte et brune, était resté dans le souvenir de la douce et romanesque Geneviève comme le type héroïque de l'amant que rêvent toutes les jeunes filles sous la rubrique d'un mari. M. de Quesmes, durant un séjour qu'il avait fait l'année précédente dans le Poitou, avait fort visité le château de Serizy, et, à tout hasard, il s'était empressé près de la fille du marquis : rompu comme il l'était au commerce des dames, spirituel et bien instruit du beau langage, il ne lui avait pas été difficile de surprendre une enfant dont le cœur s'épanouissait à peine aux rêveries de l'adolescence, et qui ne jetait encore qu'un regard timide vers les ombrages mystérieux de l'amour, pour reporter aussitôt ses yeux sur les pelouses riantes où court l'enfance insoucieuse. Fatigué des intrigues, des liaisons rapides et de tout ce qu'on nommait alors galanterie, il se plut à savourer cet amour voilé, vague et enfantin, dont un regard, une rougeur passagère, un mot indifférent prononcé d'une voie émue, furent tous les aveux, toutes les faveurs. Il partit, emportant précieusement ce souvenir comme un dernier parfum de sa jeunesse déjà endurcie et défleurie; mais sa vie errante, ses aventures, le firent bientôt évaporer. Il n'en était pas ainsi pour Geneviève; elle avait nourri avec constance ce premier feu de son cœur, flamme divine et pure, tout essentielle, semblable à celle qui devait unir Adam et Eve avant leur chute, et qui, s'éveillant dans l'âme avant le réveil des sens, se dissipe d'ordinaire sans avoir eu recours à la volupté, sans laisser de cendre, mais non sans qu'il nous reste un souvenir aussi durable qu'éthéré.

Dans son innocence, elle se croyait engagée à l'égard d'Antoine. Contente de rêver à lui sous les ombrages de Serizy, ou le soir à sa fenêtre en contemplant les étoiles (ce qui est un des symptômes de ces amours ingénus), elle ne mettait pas de doute qu'il ne vînt quelque jour réclamer ses droits, et elle s'endormait paisiblement dans cet espoir. Elle avait appris récemment et l'héritage qu'il avait fait, et en gros le reste de son histoire; aussi, ne le voyant pas arriver, elle était un peu découragée, mais non piquée ni courroucée, car nul sentiment terrestre ne s'allie à ces flammes candides. Nous avons vu que pourtant le vicomte n'avait point oublié cette charmante enfant; mais il ne s'était point pressé de se rendre à ses pieds, où il ne pouvait déposer d'autre hommage que celui de sa main. Il avait voulu jouir d'abord de sa nouvelle position et des facilités qu'elle lui donnait. Mademoiselle de Serizy était d'ailleurs bien jeune, si bien qu'il s'était laissé prévenir par son cousin sur la vague renonciation duquel il faisait beaucoup trop de foi. Geneviève n'était pas sans avoir entendu quelque chose du projet que l'on avait formé de la marier au jeune comte de Courchival; mais ce projet ne l'avait en rien troublée, jusqu'à ce moment où il venait de lui apparaître vivant et flagrant dans la personne de son fiancé. Elle s'échappa donc aussitôt qu'elle le put pour aller dans sa chambre donner à ses yeux la liberté de pleurer, à son sein celle de battre et de se soulever au gré de son cœur tout gonflé : c'était là toutes les protestations qu'elle pouvait se permettre contre la violence qu'elle devait subir sans qu'on s'en doutât. Bien que son père fût pour elle d'une bonté extrême, il ne lui serait jamais venu à l'esprit, pas plus qu'à toutes les demoiselles bien nées de cette époque d'obéissance filiale, qu'il lui fût possible de se refuser à une proposition de son père, et de lui dire pour raison qu'elle avait elle-même disposé de son avenir. L'absence de M. de Quesmes la laissait absolument sans secours. Enfin, il n'est pas certain qu'elle n'eût pas trouvé plus de force à résister, si son prétendu eût été vieux, laid et dégoûtant, au lieu d'être beau et jeune. Nous ne croyons pas que l'aversion que l'amour nous inspire pour tout ce qui n'est pas la personne aimée aille jusqu'à ne faire aucune distinction entre les individus; ceci soit dit sans déchirer le bandeau, sans empiéter sur le privilége d'aveuglement du dieu Cupidon, qui ne s'empare jamais de nous entièrement et nous laisse toujours un peu hommes et femmes, c'est-à-dire plus ou moins raisonnables.

Le marquis de Serizy mit tout d'abord René au courant des espérances, des projets et de l'état de la religion. Beaucoup de seigneurs étaient encore huguenots, parmi lesquels les Rohan, les la Force, les Roye, étaient les plus considérables. Le synode national des églises réformées de France devait se tenir très-prochainement, et, bien qu'il fût impossible, à cause de la présence des délégués du roi, d'y traiter ostensiblement d'autres affaires que celles qui se rapportaient aux institutions, il servirait à couvrir des conférences partielles plus importantes. Les huguenots comptaient sur la mort du cardinal, et il fallait que tout fût prêt pour une levée d'armes quand elle arriverait. Dans le désordre inévitable d'un changement de règne (car alors c'étaient les ministres qui regnaient, et les rois n'étaient que leurs prête-noms, encore fort transparents), il serait facile de se rendre maître des anciennes places de sûreté dans le Poitou et le Languedoc, où la religion dominait encore. Pendant les guerres de la Fronde, où les protestants n'avaient pris aucune part, ils s'étaient fort multipliés; l'union qui régnait entre eux augmentait beaucoup leur force, et ils pouvaient espérer de recouvrer non-seulement leurs anciens priviléges, mais d'en obtenir de nouveaux. Tout le parti était sourdement organisé : des chefs étaient nommés, des lieux de ralliement étaient assignés, et à jour dit, une armée de cent mille hommes, aguerris par l'habitude de la défense personnelle, et plus formidables encore par le fanatisme que par le nombre, pouvait jaillir de ce sol tant arrosé par le sang de leurs pères. Il est merveilleux de voir comme les hommes savent toujours s'entendre et s'unir pour une œuvre d'agression et de destruction, tandis qu'ils sont si mous et si divisés quand il s'agit de résister et de conserver : la possession énerve. Il n'y a que ceux qui n'ont rien qui soient capables d'action. Voyez Rome s'élançant de ses collines pour conquérir le monde, et, quand elle est devenue l'empire romain, quand, en partageant son territoire, elle pouvait faire à chacun de ses citoyens un royaume, elle succombe sous le choc de quelques hordes barbares et inconnues que ses armes avaient dédaignées jadis dans leurs marécages et leurs forêts glacées. Voyez les Gaules asservies et partagées par une poignée de Francs! Voyez l'Asie, l'Afrique, la Grèce et l'Espagne dévorées par une armée d'Arabes qui ne savent que marcher droit devant eux, et ne sont arrêtés en France que par la main de Dieu. Partout le triomphe est aux audacieux, à ceux qui frappent le premier coup. L'homme n'est pas comme le sanglier : la vue de son propre sang l'affaiblit. De sa blessure l'animal ne sent que la douleur qui l'irrite; dans la sienne, l'homme pressent la mort qui l'effraye : au contraire, l'aspect du sang de son adversaire l'encourage et l'excite, comme s'il subissait en lui un instinct carnassier que n'a pu détruire entièrement la civilisation.

Le marquis de Serizy était fort chagriné des conversions ou apostasies qui devenaient fréquentes parmi les protestants tenant à la cour. Il regardait la cause de la noblesse comme liée intimement à celle du protestantisme. Cette opinion, alors accréditée et qui amena la perte de la noblesse, tirait son fondement des guerres de la Ligue, alors qu'une opposition commune, bien que diversement motivée, avait amalgamé deux causes bien distinctes, pour ne pas dire opposées. Les nobles se soulevaient pour s'opposer également aux envahissements de la domination royale et de la force populaire; la Réforme, ennemie de toutes les intitutions alors établies, mais trop faible encore pour les heurter toutes de front, s'appuya sur celle qu'elle put le plus promptement attirer à elle; les seigneurs se laissèrent séduire à des idées novatrices, qui devinrent pour eux une affaire de mode, et dont ils ne comprirent ni ne calculèrent la portée : pour jouer imprudemment avec une arme passagère, ils commirent la faute mortelle de soutenir de leur indépendance toute privilégiée des principes d'indépendance générale qui devaient nécessairement tourner plus tard contre eux, lorsqu'ils auraient filtré dans les masses populaires, plus rétives, mais aussi plus tenaces. Nous, qui avons vu et senti, qui voyons et qui ressentons encore la catastrophe sanglante et les déplorables résultats de cette lutte perfide, il nous est facile de juger et d'analyser la conduite de la noblesse dans toutes ses phases; mais le marquis de Serizy et tous les autres, élevés au milieu des ténèbres, ne voyaient dans le protestantisme qu'une question religieuse, qu'il était de leur honneur de soutenir et d'étayer matériellement. Ils ne croyaient faire ainsi qu'un acte de franchise et de liberté personnelle, et maintenir simplement leur droit nobiliaire d'opposition sans croire que ce droit pût s'étendre et leur devenir préjudiciable; peut-être aussi étaient-ils secrètement poussés du besoin de guerroyer à domicile, enraciné dans les races féodales par les combats chevaleresques.

René, qui ne cherchait dans la rébellion qu'une vengeance immédiate, adopta sans contradiction toutes les raisons du marquis. Le vieillard, charmé de sa docilité et de l'ardeur qu'il montrait pour en venir à l'exécution, l'initia complétement à tout le mécanisme et l'action secrète de ce grand corps qui ne semblait, à l'extérieur, que végéter, voilant sous un feint engourdissement son ambition et son ressentiment. Le jeune comte ne tarda pas à parler du désir qu'il avait de conclure promptement l'union qui avait été projetée entre son aïeul et le marquis. Celui-ci trouva ce désir fort sage et s'en tint honoré. Il fut résolu que le mariage se conclurait dans le plus bref délai possible, afin d'être ensuite tout entier aux affaires. Le marquis communiqua sur-le-champ cette disposition à sa fille, qui répondit la phrase banale en pareille circonstance, savoir : qu'elle n'avait pas d'autre volonté que celle de son père. Ce n'était pas dire qu'elle n'aurait pas eu d'autre désir.

Quelque préoccupé que fût René par le souvenir devenu si pénible de son premier amour et par ses grands projets, il ne put s'empêcher de remarquer l'air sérieux et presque contrit duquel Geneviève accueillit la communication de son père. Il savait bien qu'il n'y avait eu aucune parole d'amour entre elle et son cousin, et la grande jeunesse de la demoiselle éloignait toute idée d'une passion secrète, si toutefois on peut donner le nom de passion à un sentiment si vague et si clos. Il pensa qu'elle avait été effarouchée de la brusquerie de cet arrangement, et peut-être aussi de la mine revêche et de la taciturnité du mari qu'on lui jetait ainsi à la tête, et qui ne lui promettait pas un hyménée bien riant ni bien gracieux. Malgré la disposition intolérante de son âge, qui le portait à rendre toutes les femmes responsables de la trahison de Louise, et tous les hommes solidaires de l'outrage qu'il avait reçu du roi, René, naturellement généreux, se sentit quelque commisération pour cette innocente victime, sur laquelle il faisait retomber impitoyablement son malheur, et il voulut au moins lui adoucir les bords du calice où il fallait qu'elle bût. Il sentait ou croyait sentir qu'il n'aurait jamais à lui donner l'amour qu'elle méritait certainement, et dont son organisation tendre et frêle lui ferait peut-être un besoin : au moins devait-il lui témoigner les attentions auxquelles elle avait droit et qui pouvaient lui donner le change.

XXII

Suite.

Le jour était déjà fixé pour le mariage. Il devait se célébrer au château même, ce qui, joint aux habitudes retirées contractées depuis longtemps par le marquis, abrégeait extrêmement les formalités. Le contrat ne pouvait éprouver aucune difficulté, mademoiselle de Serizi étant fille unique et héritière des biens de sa famille, et René n'ayant à solliciter l'agrément de personne. Le comte avait donc toute liberté d'entretenir mademoiselle de Serizy, et le marquis, tout occupé de correspondance et d'élucubrations factieuses, les laissait fort souvent en tête-à-tête. Geneviève s'habitua promptement à la présence de René et ne chercha plus à l'éviter, mais elle demeura toujours sur la réserve avec lui, et lui répondait d'une froideur et d'une brièveté qui faisaient bientôt tomber la conversation. Comme chez René, la rêverie avait eu une grande part à son éducation. C'était une organisation à la fois logique et exaltée. La vie simple et solitaire contribue à développer dans l'esprit ces deux qualités, qui ne s'excluent qu'en apparence. Mais mademoiselle de Serizy ne portait pas en elle ce poison inquiet, ce besoin d'agitation, triste privilége du sexe masculin, que les femmes n'usurpent que par exception et dans des milieux de désordre et de corruption. Elle était née pour la vie tendre et conjugale, pour une union intime et concentrée en elle-même. Elle était comme le lierre fidèle et caressant, qui aime à suspendre ses étreintes aux mêmes rameaux, à redoubler ses embrassements autour du même tronc, mais qui aussi envahit l'arbre entier, ne lui laisse plus respirer les zéphyrs qu'à travers ses guirlandes, l'abrite et l'emprisonne, le décore et le dépouille, le dévore et le soutient à la fois. Quoique les écorces du lierre et du peuplier glissent d'abord l'une sur l'autre, et manquent de points d'attache, à force de se frôler, ils finissent par s'unir, d'abord faiblement, puis davantage à chaque saison, et bientôt leurs sèves et leurs feuillages se confondent tellement, qu'on ne saurait les distinguer. Peut-être en était-il ainsi de Geneviève et de René, peut-être leurs âmes étaient-elles épouses. Leurs caractères n'avaient de semblable que l'épiderme, et la répulsion que la nature établit entre les animations de même essence ne devait être que momentanée, à moins que la fatalité et la démence, qui portent les hommes à se déchirer eux-mêmes les flancs, ne vinssent élever entre eux quelque circonstance, quelque fait comme une barrière insurmontable.

René avait fini par se piquer un peu de la bouderie obstinée de mademoiselle de Serizy. A son âge, il est difficile de rester longtemps insensible aux dédains d'une femme, même d'une femme qui n'exerce sur nous aucune séduction. L'amour-propre fait faire autant et plus de frais que l'amour. Un soir ils étaient assis tous deux sur un banc de gazon moussu abrité par un grand chêne, au centre d'un bois percé en étoile, qui touchait aux jardins du château. La nature prenait aux rayons du soleil incliné un aspect d'une mélancolique magnificence. Le couchant était chargé de vapeurs de pourpre qui s'éteignaient dans la brume à l'autre côté de l'horizon, et la rose qui teignait l'atmosphère n'empêchait pas d'en sentir la fraîcheur croissante. Les ombrages frissonnaient sous leurs vêtements dorés, et s'apprêtaient à revêtir le linceul de neige dont les couvre l'hiver, mort passagère et renaissante de la nature végétale. René et Geneviève gardaient leur silence accoutumé et se tournaient le dos à demi, l'un regardant le coucher du soleil, l'autre caressant d'une main distraite le cou d'un beau cygne qui la suivait familièrement, et qui s'était couché à ses pieds sur le sable humide. Le jeune homme et la jeune fille rêvaient tous deux ou pensaient, montrant des physionomies à l'unisson du cadre qui les entourait.

René comparait cette taciturne et austère soirée aux fraîches et gazouillantes matinées des bords du Rhône. Sa destinée avait marché du même pas que l'année. Après le printemps, où il avait respiré en même temps les premiers parfums des fleurs et de l'amour, l'été lui avait apporté l'orage et les feux jaloux. Il n'avait fallu qu'une saison pour faner et dissiper ses espoirs et ses illusions, cette verdure de sa jeunesse. Le découragement et l'impuissance avaient envahi son âme, comme l'automne avait envahi la nature, et il sentait déjà, à travers ces signes déplorables, le froid de l'engourdissement final, comme on sentait l'hiver à travers l'infécondité de l'automne. Sa colère, seul sentiment qui surgît encore dans son âme froissée et abattue par la tempête, et autour duquel pût graviter son existence, s'émoussait et s'ébranlait déjà, rouillée et mince par l'impatience, premier symptôme de la faiblesse. Il s'était révolté, et maintenant il s'effrayait du temps que demandait l'accomplissement de ses vengeances. Attendre l'occasion! attendre la mort d'un ministre, et le concours de cent volontés, de cent intérêts étrangers! Savait-il lui-même jusqu'où il irait? Savait-il si sa volonté ne serait pas bientôt glacée par une de ces paralysies morales qui suivent souvent les grands ébranlements de l'âme. Enfin, René ressentait l'influence languissante de la saison et du crépuscule dans laquelle on est surtout accessible quand la douleur nous a récemment meurtri, et il éprouva le besoin de parler, de se retourner vers sa jeune compagne, vers cette enfant qui semblait avoir le pressentiment de la triste destinée où elle allait se trouver enserrée. Ainsi, lorsque le vent souffle et gémit au dehors, l'enfant éprouve le besoin de se rapprocher du sein de sa mère, moins pour réchauffer ses membres que pour ranimer son âme qui s'attriste de la tristesse de la nature.

— N'est-ce pas, dit René d'une voix qui, dépouillée de toute son inflexibilité, ne fit point tressaillir la jeune fille en interrompant le monologue de ses pensées; n'est-ce pas qu'il est étrange de nous voir ainsi engagés et unis pour notre vie par un accord de nos pères? Tandis que les hommes échouent presque toujours dans les projets qu'ils forment pour eux-mêmes, comment se fait-il qu'ils puissent ainsi influer sur l'avenir de leurs enfants? La Providence veut-elle nous apprendre à respecter l'autorité paternelle en la défendant des atteintes railleuses du hasard? Pourtant, de cette façon nous nous connaissons encore moins qu'on ne se connaît d'ordinaire avant de se lier par le mariage. Une parole de nos pères nous a dispensés de tous discours préalables. — Il est vrai, fit Geneviève. — Est-ce un bien, est-ce un mal? poursuivit René, je ne sais. Je ne serai jamais assez hardi pour décider rien qu'après l'événement. — C'est plus sûr, dit encore Geneviève contrainte de répondre par les pauses que faisait René. — Ah! reprit le jeune homme, que vous êtes heureuse, mademoiselle, de n'avoir jamais étendu vos regards au delà de ce beau séjour où vous êtes née, où vous avez été élevée. Sans doute, il est bien cruel à moi d'apporter mon ombre dans votre riant soleil; mais il le faut, cela doit se faire. Je voudrais renoncer à votre main que je n'en serais pas libre. Notre mariage est fait là-haut. — Comment cela? demanda Geneviève. — N'avez-vous jamais, reprit René, été entraînée par une influence mystérieuse, tyrannique et inexplicable à agir d'une façon que votre raison réprouvait? N'avez-vous jamais senti votre volonté comme enfermée dans la volonté du démon? Non, sans doute, cela ne vous est jamais arrivé. Votre âme, aussi pure que celle de l'enfant qui vient de naître, est toujours abritée par les ailes de votre ange gardien. Nulle passion n'y a jeté son souffle pénible. Vous vivez sans désirs et sans regrets. Jamais vos regards ne se sont étendus au delà des ombrages de Serizy, au delà du jour du lendemain. L'avenir est pour vous une énigme indifférente. Le passé est

dans votre mémoire comme un chant innocent et joyeux que vous chanteriez encore si ma triste présence ne le faisait expirer sur vos lèvres. — Mais vous-même, dit alors Geneviève, de qui ces paroles clair-obscures excitaient la curiosité, vous ne faites que quitter les lieux où vous avez grandi. Vous n'avez vu ni le monde ni la guerre, et la cour à peine. Comment donc savez-vous toutes ces choses? — Regardez, répondit le comte, cette ride qui partage mon front par le milieu. Il y a un an, elle n'existait pas. Mais quand leur germe est dans notre âme, il ne faut pas de longues souffrances pour creuser les rides à l'extérieur. Déjà ployé par les malheurs de mes pères, il n'a fallu qu'une première douleur pour me briser. — Vous l'aimiez donc beaucoup? — Qui? demanda René subitement alarmé.

— Mais votre grand-père, répondit Geneviève du son de voix le plus simple, et qui dut rassurer le jeune comte.

— Oui, beaucoup, reprit-il alors; aussi était-il au monde le seul être qui m'aimât. Maintenant, je suis seul.

— Mon père vous aime beaucoup, dit faiblement la jeune fille

— Il est vrai, et j'ai tort de ne point compter son amitié; mais au jeune âge on a besoin d'être aimé uniquement d'un sentiment absolu, comme nous aime une mère ou un vieux père...

— J'éprouve, dit Geneviève en l'interrompant, quelque chose de cette influence secrète dont vous me parliez tout à l'heure, et qui nous domine malgré nous. Il me semble que, quand je voudrais refuser de vous épouser, ma langue ne pourrait articuler un non.

— Ce mariage vous effraye donc bien?

— Je suis si jeune et...

— Et moi si vieux, est-ce là ce que vous vouliez dire?

— Non, assurément, mais nous nous connaissons si peu!

— Se connaît-on jamais bien? Les hommes ne peuvent-ils pas se déguiser? Au moins vous me rendrez cette justice, que je n'ai pas cherché à me farder à vos yeux? Ah! Geneviève, pardonnez-moi de vouloir unir votre destinée si pure à la mienne si troublée déjà! Mais, que voulez-vous? Je ne puis rester isolé comme je suis. Je suis plus à plaindre qu'à blâmer. Vous êtes bonne, je crois...

René prit la main de la jeune fille, qui le regardait avec un air de commisération étonnée, et qui le laissa faire; il y posa faiblement et respectueusement ses lèvres. Le marquis de Serizy, qui venait dans une des allées aboutissant au banc où les deux jeunes gens étaient assis, fut témoin de leur apparente intelligence. Il sourit en les abordant. — Mes enfants, leur dit-il, vous oubliez les heures, et que les soirées commencent à devenir bien fraîches, surtout dans le bois. Et l'excellent homme embrassa sa fille sur le front et serra la main de René, qu'il emmena ensuite pour lui communiquer quelques lettres.

Ce fut là toute l'explication qu'eurent ensemble les fiancés avant la célébration de leur mariage, qui ne tarda pas au delà d'une semaine. Comme s'ils eussent été tous les deux honteux de la faiblesse où ils s'étaient laissés aller, ils retombèrent l'un dans sa sombre préoccupation, l'autre dans sa molle réserve, et s'évitèrent comme d'un commun accord. Cependant on eût pu découvrir dans les rares paroles qu'ils s'adressaient des tons plus liquides, des inflexions plus intimes, produites par le contact fugitif où s'étaient trouvées leurs âmes, et qui annonçaient entre eux une intelligence involontaire. Ce n'est jamais impunément que deux âmes qui doivent souvent être en présence l'une de l'autre se montrent quelque coin de leur nudité, ne fût-ce que pendant un instant. Le jour fatal arriva enfin. Le marquis et le comte étaient allés la veille à la ville pour faire les emplettes, les arrangements nécessaires, et aussi quelques invitations. René ayant désiré que le mariage fût tenu secret jusqu'au dernier moment, on n'avait point envoyé de lettres au loin, et mademoiselle de Serizy se trouvait seule au château, avec une vieille cousine de son père, qui devait lui servir de mère.

Geneviève s'était levée de bonne heure. A son réveil, la pensée du changement que ce jour allait amener dans son existence, pensée sur laquelle l'imminence de la chose ne lui permettait plus de s'étourdir, l'avait saisie au cœur, et avait répandu dans tout son sang une fébrile inquiétude. Dans une organisation de sensitive comme la sienne, l'idée du mariage aurait toujours éveillé de craintifs frissons, que rendaient plus pénibles les auspices sévères sous lesquels allait s'accomplir celui-ci, et les causes de répulsion que nous avons indiquées.

Bien que le soleil n'eût pas encore effacé le givre dont la nuit avait poudré la plaine, Geneviève était allée se promener dans le bois. La tête baissée, elle foulait d'un pas lent et traînant les feuilles desséchées qui jonchaient la terre, elle se berçait de la plaintive harmonie qui s'en exhalait. Les douleurs imaginaires de l'ingénuité se voilent volontiers dans la brume de l'automne, elles en reçoivent un soulagement.

Alors aussi nous aimons à ce qu'on pleure avec nous, et nous en sommes consolés. Mais les douleurs réelles d'un âge plus avancé ont besoin de se réchauffer au soleil. Une nature froide pèse sur leurs plaies véritables, et, quant aux larmes de la sensibilité passagère, on sait alors ce qu'elles valent. On a assez de ses peines intérieures sans chercher au dehors des motifs d'attendrissement. C'est qu'alors on subit les douleurs, et dans la jeunesse on se les invente et on les nourrit autant qu'on peut. Mademoiselle de Serizy nourrissait ainsi les siennes en se promenant dans une allée que, dans le secret de son cœur, elle avait nommée l'allée des Souvenirs. C'était là que M. de Quesmes lui avait dit les



Ce fut là toute l'explication qu'eurent ensemble... — PAGE 41.

plus jolies phrases, et avait attaché sur elle ses regards les plus émus et les plus émouvants. Aussi était-ce un adieu qu'elle venait dire à cette allée, et elle songeait même aux moyens de la faire fermer et d'empêcher que dorénavant personne n'y passât. Charmant et innocent enfantillage comme il n'en éclôt que sous des tempes encore ombragées de ces boucles plus blondes et plus soyeuses qui bordent le front des enfants, et que l'innocence conserve à celui des vierges! Comme Geneviève était au plus profond de ses ressouvenirs et de ses désespoirs enfantins, elle entendit dans les feuilles le bruit d'un pas précipité, et, en se retournant, elle vit venir à elle la personne qu'elle attendait le moins assurément, M. de Quesmes. Elle crut d'abord qu'elle rêvait; mais c'était bien lui. Il était en costume de voyage, botté et éperonné, le fouet à la main, ce qui, dans un cavalier aussi galant et aussi formaliste, indiquait un grand empressement. Il était fort pâle et défait : sa blessure en était probablement la cause, mais, aux yeux de mademoiselle de Serizy, qui n'avait point connu cette circonstance, cela pouvait passer sur le compte d'une douloureuse émotion. Malgré la surprise, elle avait, avec la timide pudeur de son âge, renfermé sur-le-champ dans son âme tout ce qui l'agitait, et nulle trace n'en était demeurée sur son visage coloré légèrement par l'air froid du matin. Elle avait déjà, par anticipation, quelque chose de la dignité de l'épouse, qui, si elle n'est point maîtresse des impressions de son cœur, sent qu'elle doit, au moins, ne point les laisser transpirer, et en dérobe tous les battements sous les chastes plis du voile nuptial.

— Je suis heureusement inspiré, mademoiselle, dit le vicomte après les premiers compliments, sans avoir été averti. J'arrive juste pour votre mariage, auquel je m'intéresse doublement à cause de vous et de mon cousin. La pauvre Geneviève ne put répondre à cette phrase équivoque que par une révérence. Elle avait besoin de se raffermir avant de risquer de parler. — J'en ai appris la nouvelle à Blois, poursuivit-il, et j'ai fait diligence, afin d'assister à la célébration. J'espère que ma présence ne sera point regardée comme indiscrète. Seconde révérence de la demoiselle. — Tout le monde trouve cette union des mieux assorties, et moi, en particulier, elle est faite pour m'enchanter. Mon assentiment est, sans doute très-inutile, mais si l'on ne parlait que des sujets qui nous touchent directement, la conversation serait bornée. — Mon père, dit alors Geneviève, sera charmé de vous voir, et je suis fâchée qu'il ne se soit point trouvé ici pour vous recevoir, mais il ne peut manquer d'arriver d'un instant à l'autre. — Je savais que je vous trouverais seule, mademoiselle. Un silence suivit cette parole lancée directement. — Je ne suis point seule, dit enfin Geneviève. Madame de Pardaillan, qui doit me servir de mère, est au château. Elle s'inquiète peut-être de mon absence. — Madame de Pardaillan n'est point si matinale. Ce besoin de se promener le matin ne tient que les demoiselles qui sont sur le point de se marier, et qui attendent leur fiancé, ou bien encore les gentilshommes qui, comme moi, n'ont point de beaux rêves à faire sur l'oreiller. — Et qui, comme vous aussi, ont toute liberté d'agir à leur guise, ajouta Geneviève d'une voix un peu plus animée que précédemment. — Ah! dit M. de Quesmes rompant la glace tout d'un coup, malheur à moi de n'avoir pas usé de cette liberté pour accourir ici dès que j'ai eu une fortune à déposer à vos pieds! Oui, il est vrai, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même de mon malheur. Mais comment m'imaginer, quand je vous ai vue, l'an dernier, jouant et courant encore comme un enfant dans cette même allée où nous sommes, comment m'imaginer qu'un an à peine écoulé votre sort serait irrévocablement fixé, qu'une barrière invincible vous séparerait de moi, et que ce serait mon cousin... — N'oubliez pas, interrompit mademoiselle de Serizy, que j'étais fiancée à lui dès lors par la volonté de mon père, et que ce soir je serai sa femme. — C'est donc bien de votre consentement, mademoiselle? On ne vous force donc pas... — Je ne puis comprendre ce que vous voulez dire, monsieur le vicomte. — Alors, pardonnez-moi, mademoiselle, car je me suis trompé grossièrement, mais aussi bien cruellement; j'avais cru... Mais à quoi bon parler des imaginations nées des désirs de mon cœur, puisque maintenant tout est dit? Oubliez tout le reste, et recevez seulement mon compliment. Mon cousin est assurément un parti très-satisfaisant : le nom, la fortune, la figure, l'esprit, tout y est. Il n'a pas encore de position; mais cela ne peut manquer de venir. — Et puis, dit mademoiselle de Serizy, il est si seul, si triste! — Ah! voilà! dit le vicomte. Pour ce dernier avantage, il lui est commun avec bien d'autres. N'importe! — En vérité, reprit Geneviève, voilà une querelle bien étrange! — Je vous supplie encore une fois de m'excuser, mademoiselle, je suis souffrant. — En effet, vous êtes fort changé. Permettez-moi donc de vous quitter, et d'aller donner des ordres... — Oh! ne vous occupez pas de moi, je vous en supplie. Je ferai peut-être mieux de repartir sur-le-champ. — Vous ne le pouvez, monsieur; mon père ne le trouverait pas bon. — Eh bien! je boirai le calice jusqu'à la lie.

Geneviève quitta alors le vicomte. Elle marcha jusqu'au château d'un pas lent et convenable; mais arrivée à l'escalier, elle le monta rapidement jusqu'à sa chambre. Son premier soin, en y entrant, fut de se regarder dans le miroir de sa toilette, sans doute pour voir si son visage avait su, aussi bien que ses discours et sa voix, se défendre de tout symptôme d'émotion trop vive. Puis elle se jeta à genoux et y demeura un quart d'heure immobile, les mains jointes, les yeux fixes, et roidie dans la volonté d'une prière mentale. Elle ne se releva que lorsque son sein eut cessé de se soulever tumultueusement et eut repris sa calme respiration, et elle ne regarda point à sa fenêtre, qui donnait pourtant sur l'allée des Souvenirs. Semblable au guerrier qui, en attendant le combat, soupire et s'amollit le cœur au souvenir de la patrie et des liens qui l'y rattachent, s'affermit soudain à la vue de l'ennemi, elle s'était trouvée forte au moment du danger. Sa pudeur virginale et sa fierté de demoiselle avaient couvert son cœur comme une cuirasse et comme un bouclier. Elle pouvait être contente d'elle. Elle avait fait vaillamment et noblement, et Dieu avait été pour elle. Sa fuite avait été un triomphe.

Antoine, demeuré seul dans le bois, après avoir vu disparaître mademoiselle de Serizy, avait coupé d'un coup de fouet une pousse tardive et rougeâtre de chêne qui n'en pouvait mais. — Allons, dit-il en maugréant, je suis battu par ces enfants. La petite fille est déjà comtesse jusqu'au bout des ongles. L'esprit de contradiction est si fort enraciné dans la femme, qu'elle veut même contredire ses propres sentiments. J'aurais bien dû me souvenir du sonnet que je citais à mon cousin :

. . . . . Il faut, pour être sage,
Tout en attendre, et n'en espérer rien.

C'est parfaitement vrai, et j'ai été, moi, parfaitement fou. Au diable! Il faudra donc chercher ailleurs. C'est dommage, car cette dot eût merveilleusement fait pour m'aider à payer mon régiment et réparer la brèche que mon damné, non, mon excellent frère a pratiquée au domaine de Genouillac, sans compter celle que je suis menacé d'y faire moi-même. Par chien! non, je ne m'en irai pas, je me donnerai le petit plaisir de gêner leur joie jusqu'au bout. Je m'amuserai fort des regards de compassion que je pourrai surprendre à la demoiselle. Et puis, je suis curieux de voir la mine que me fera mon traître de cousin. Ah! je lui promets bien de revenir le visiter dans six mois d'ici.

Ce soliloque n'était pas inutile pour expliquer l'entretien précédent, et nous apprendre jusqu'à quel point nous devions ajouter foi à la passion dont M. de Quesmes y avait fait montre, passion un peu en discord avec ce que nous connaissons de son scepticisme et de sa légèreté. C'était un de ces caractères qui ont la manie de parader continuellement, vis-à-vis d'eux-mêmes aussi bien que des autres, et qui s'abusent souvent les premiers, qui s'enivrent de leurs rôles, et qui, ensuite en dépouillant le personnage, vont jusqu'à déchirer leur propre vêtement, toujours au delà ou en deçà du vrai, et n'accusent jamais la médiocre température voilée sous une glace ou des ardeurs superficielles. Il eût dû naître comédien, car le rôle de courtisan devait finir par lui sembler monotone.

Le marquis et le comte ne se firent pas longtemps attendre. Le premier, tout affairé et tout rayonnant, fit à M. de Quesmes un accueil à la fois cordial et distrait, lui dit que c'était le ciel qui l'envoyait, et le laissa bientôt aux soins de René, qui gardait son imperturbable gravité. —Avouez, mon cousin, dit le vicomte, que j'aurais le droit de me plaindre de vous. — Je ne dis pas non, répondit René. — D'abord, poursuivit Antoine, pour la façon dont vous êtes parti de Paris sans me venir voir, me sachant malade. — Le comte de Charny et le chevalier de Béthune m'avaient rassuré sur votre état, et je n'étais point disposé à faire des confidences à personne. — A moi moins qu'à personne, je le conçois. Ensuite, je serais peut-être aussi fondé à me plaindre du peu de franchise de vos procédés avec moi au sujet de mademoiselle de Serizy. Vous aviez à peu près renoncé à vos droits sur elle en ma faveur. — Depuis cette époque, les circonstances ont changé. — Il est vrai : d'ailleurs vous pouvez arguer de ce que votre renonciation n'avait point été formelle; mais au moins deviez-vous m'avertir et m'éviter de venir me casser le nez, comme je le fais en ce moment, ce qui est fort peu gracieux. Enfin, vous avez gagné la partie, mais ce n'est pas en jouant cartes sur table. — J'ai eu des raisons pour agir ainsi. Je savais que vous trouveriez facilement un parti aussi brillant que celui-ci, et moi, je n'avais pas le loisir de chercher. Enfin, il n'y avait entre vous et mademoiselle de Serizy aucun engagement de cœur. — Qu'en savez-vous? Croyez-vous à tout ce qu'on dit? — Je crois au témoignage de mes yeux. — A la bonne heure. Au surplus, je ferai, quant à la forme, la part qu'a dû y apporter le fiel de vos disgrâces; et, quant au fond, je n'oublie pas que j'ai été votre hôte et que je vous ai quelques obligations. — Qu'à cela ne tienne, mon cousin, vous êtes relevé de ces obligations, fort légères en vérité. — Ah! très-volontiers. J'accepte, et de grand cœur. En échange, je vous promets de ne pas manquer l'occasion de prendre ma revanche du tour que vous m'avez joué. — A votre aise. Il ne tiendra pas à moi que ce jeu ne continue. — Comptez que j'aurai toutes les facilités pour vous répondre; car il est probable qu'avant un mois je serai bon catholique et d'autant mieux en cour. — C'est à merveille. Changeant ainsi de religion, vous n'aurez point de difficulté

à changer d'amour — Sur ce dernier point, je vous le cède, mon cousin. J'espère vous prouver que je suis cependant capable de constance. — Bravo! cette hostilité occupera notre existence. La mienne en avait besoin. — Comme nous sommes ici sur un terrain que nous devons respecter, je crois pourtant qu'il serait convenable de conclure une trêve jusqu'à demain. Quoique ennemis, nous n'en sommes pas moins de même race et de même sang, et il y a des égards dont nous ne pouvons nous dispenser. Demain je gagnerai pays. — Soit, j'accède à votre proposition, à charge de revanche pour le jour de vos noces. — Jusqu'à demain donc, je suis votre cousin et votre assistant. — Et moi tout à vous. Excusez-moi sur l'occupation d'un pareil jour, si je ne vous tiens pas courtoise compagnie. — Par exemple, ce cher cousin, je voudrais bien voir que vous vous gênassiez en rien pour moi. A propos, avez-vous des nouvelles de votre sœur? — Prenez garde, mon cousin, vous rompez déjà la trêve. Je suis bien aise cependant d'avoir occasion de vous dire qu'à défaut d'autres motifs d'inimitié entre nous, votre conduite envers cette enfant en a créé un éternel. Peu m'importe que le hasard soit pour beaucoup dans votre crime! Je ne puis pas m'attaquer au hasard — Vous avez raison, mon cousin. Dieu protège ceux qui aiment et soutiennent leurs parents.

René sortit sur cette phrase qui réveillait en lui de douloureux souvenirs, et laissa le vicomte enchanté de la joute de persiflage qu'il venait de livrer, et où il avait eu enfin le dernier mot. Il était comme les joueurs habiles qui n'aiment à gagner que les parties savamment disputées. Il voulait vaincre et non pas égorger. Cet état de satisfaction momentanée lui permit de donner à sa toilette tous les soins convenables. Le costume serré et galant que l'on portait alors était admirablement propre à faire ressortir sa belle taille, et convenait on ne peut mieux à sa mine et à sa tournure cavalières. Il était en deuil aussi bien que son cousin, et cette circonstance tournait à l'avantage de celui-ci, qui n'eût pu autrement soutenir la comparaison, du moins aux yeux des femmes, plus touchées d'ordinaire d'une figure mâle et fière que d'une beauté délicate et détaillée. René avait senti, de son côté, le besoin de se parer. Ses cheveux blonds tombaient en boucles épaisses et soyeuses sur un col de point de Venise, et il portait une profusion de dentelles. Cette magnificence un peu efféminée ne lui était point ridicule, à cause de sa jeunesse et du caractère reposé et pur de sa tête, dont les traits tout adolescents eussent mieux convenu au page qu'au chevalier d'une dame, sans leur expression pensive et profonde. Une moustache brune et veloutée tranchait sur la pâleur de son visage, dont le ton mat et uni contrastait harmonieusement avec le noir brillant et capricieux du satin de son justaucorps. Au résumé, il était fort bien ainsi. Il pouvait ne pas plaire, mais non être trouvé laid.

Le contrat fut signé le soir avant le souper, où ne se trouvèrent que de purs protestants, en petit nombre, alliés ou anciens amis du marquis. Mademoiselle de Serizy, virginalement vêtue de blanc et parée de diamants et de perles, gardait toujours sa réserve, qui n'allait point cependant au delà de celle qui sied en pareille circonstance. Le comte de Courchival était d'une taciturnité qui ne lui messeyait pas non plus, et que la singularité de son air empêchait de trouver étrange. Ce fut M. de Quesmes qui tint durant tout le repas la clef de la conversation. Il se fit gloire de ne laisser percer aucun dépit et de montrer un esprit plus libre, plus brillant, plus enjoué que jamais. Il fut extrêmement goûté de toute la compagnie, qu'il amusa fort par le récit burlesque de la sédition de Provence, et de ses propres mésaventures dans l'île de la Camargue. Il trouva piquant ensuite d'intéresser tous ces esprits huguenots et provinciaux à la description des fêtes et des magnificences de la cour; il assaisonna si finement et si gracieusement cette description, qu'elle fit épanouir jusqu'aux fronts sévères du marquis et de madame de Pardaillan.

M. de Serizy lui demanda des nouvelles de quelques seigneurs protestants qui suivaient la cour, et dit à ce propos qu'il ne concevait comment ces seigneurs pouvaient rester attachés à la cour, après la façon ingrate et cruelle dont leurs frères en avaient été traités, ajoutant qu'ils feraient mieux d'apostasier entièrement. — Sur ce dernier point, je suis de votre avis, monsieur le marquis, dit le vicomte; aussi me convertirai-je très-incessamment. Comme chacun se récriait à ce blasphème : — Ne voyez-vous pas, dit le marquis, que ceci est une plaisanterie de M. de Quesmes? Il n'y a que son air de sérieux. Ne vous y trompez pas. — Sérieux ou plaisant, reprit le vicomte, je le pense comme je le dis, et le ferai comme je le pense. — Oh! dit le vieux seigneur, celle-ci est trop forte. Vous aurez beau faire, je n'y mordrai pas. — Vous le croirez au moins quand vous le verrez. — Je ne le verrai pas et je ne le crois pas. — Si je n'étais retenu par la crainte d'effrayer ces dames, je vous ferais un serment capable de vaincre votre crédulité, monsieur le marquis. — Ce détour est très-adroit, dit René. — Adroit vous-même, mon cher cousin; car il n'est pas certain que vous ne vous convertissiez pas encore avant moi. — Vous parlez de conversion et nous d'apostasie, dit le comte; il nous est peu facile de nous entendre.

René et Geneviève furent mariés à minuit, dans la chapelle et par le chapelain du château. Tout se passa on ne peut mieux. Les fiancés prononcèrent avec une gravité parfaite et sans la moindre marque d'hésitation le mot qui les faisait époux, et le ministre les bénit avec toute l'autorité et l'onction désirables. M. de Quesmes n'eut pas à enregistrer le moindre augure défavorable. Ainsi fut scellé ce nœud indissoluble où se trouvaient serrées cependant bien des causes de trouble et d'ennui. C'était aux yeux du monde une union aussi bien assortie que possible, et le monde n'avait peut-être pas tort : il y avait entre les deux époux un accord moral et physique qui devait triompher des répulsions passagères basées uniquement sur des circonstances. — Quand René entra dans l'appartement de la comtesse de Courchival, il la trouva assise dans un grand fauteuil placé aussi loin que possible du lit. Elle était enveloppée d'une robe de chambre de taffetas blanc, les bras croisés sur son sein et le cou entouré d'une écharpe, si bien qu'on ne lui voyait que la tête, ce qui ne l'empêchait pas d'être charmante dans cet ajustement. Elle était de ces femmes dont les séductions sont toutes voilées et échapperaient à l'analyse et qui charment plus par la façon gracieuse dont s'arrangent toujours les plis de leur vêtement, que d'autres par l'exhibition des beautés les plus vivantes.

Geneviève, à la vue du comte, fit un mouvement pour se lever, mais celui-ci, sans mot dire, la prit aussitôt par la main et la reposa sur son fauteuil; puis il alla prendre un siége et s'assit auprès de la jeune fille, qui le suivait d'un regard onduleux et inquiet. René était encore dans son costume de la journée. La lumière qui éclairait la chambre plus abondamment qu'il n'est d'ordinaire ne montrait sur son visage, toujours pâle, que l'expression de douce gravité et de sérénité nébuleuse qui lui était habituelle. — Geneviève, dit-il d'une voix posée et demi-confidentielle, je sais très-bien que vous ne m'aimez pas. Assurément je n'ai pas le droit de m'en fâcher. Vous avez accompli maintenant tout ce que je pouvais attendre de vous. J'ai demandé votre main à votre père, il me l'a accordée; vous vous êtes soumise. Je ne sais pas si cette soumission vous a causé quelques larmes secrètes, quelques insomnies ignorées, car j'ai toujours vu sur votre front la même sérénité candide, et je ne pouvais certes prétendre à m'immiscer dans le sanctuaire de votre cœur. Miné par de grandes et profondes douleurs que plus tard je vous confierai, trop jeune cependant pour m'envelopper d'avance dans mon linceul, j'avais besoin de liens qui me rattachassent à la vie, et je ne me sentais pas la force de rechercher, de cultiver votre affection. Je vous ai épousée. Vous êtes attachée à moi irrévocablement; vous portez mon nom, il faut bien que vous vous intéressiez à moi. Cela me suffit. Vous n'avez à redouter de moi aucune tyrannie. Je suis votre ami, votre protecteur, rien de plus. Vous pouvez continuer à vivre sous ma tutelle aussi tranquille que vous avez vécu sous celle de votre père. Je ne vous importunerai jamais. Peut-être aurais-je dû vous donner d'avance ces explications, mais je n'ai pas voulu risquer la moindre entrave à notre mariage. J'ai pensé que vous ne pourriez pas toujours m'éviter. Vous voyez maintenant que vous avez eu tort de me craindre autant. Me pardonnerez-vous de vous avoir épousée? — Je n'ai pas le droit de vous en vouloir, puisque vous êtes malheureux. Vous agissez généreusement avec moi; je vous remercie. — Vous serez donc mon amie? — Oui, votre amie. — Et vous n'aurez pas peur de moi? — Comment cela se pourrait-il? répondit-elle en lui tendant spontanément sa main, dont René effleura légèrement avec ses lèvres le satin moite et rosé.

Le comte se retira, laissant la jeune fille livrée aux réflexions que devait faire naître en elle une pareille péripétie. Le lendemain matin, son beau-père entra dans sa chambre avec un sourire malicieux dans les plis qui cerclaient ses yeux. — Eh bien! mon gendre? dit-il. — Eh bien! monsieur mon beau-père, répondit tranquillement René. — Pardieu, vous savez bien ce que je veux vous demander. — Sur ma parole, je ne vous comprends point. — Allons donc! vous savez bien, je suppose, que vous n'avez point passé la nuit dans votre chambre. — Je sais parfaitement le contraire. — Voilà une discrétion qui frise le mensonge, mon ami, car votre lit n'est pas même foulé. — Cela est tout simple, je ne me suis pas couché. — Voulez-vous dire que vous n'avez pas dormi? — Non, car j'ai dormi quelque peu ce matin dans mon fauteuil. — Allons! il faudra donc que j'interroge madame de Pardaillan. Heureusement votre visage n'est pas si discret que votre bouche. — Ce n'est point de la discrétion, mais de la franchise. Madame de Courchival a dormi aussi tranquillement que mademoiselle de Cerizy a dormi hier : du moins il n'a tenu qu'à elle. — Ouais! s'écria le marquis ouvrant des yeux effarés, est-ce vraiment vrai? Et alors qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que, par hasard, mon gendre, vous ne sauriez pas pourquoi ou comment l'on se marie? — J'ai, reprit froidement René, des idées sur tout cela. Je connais encore très-peu madame de Courchival... — Alors, monsieur, pourquoi l'avez-vous épousée? — Pour faire connaissance avec elle. N'est-ce pas un bon moyen? — Peut-être, mais vous vous en servez fort mal. — Je n'ai point agi de la sorte sans beaucoup de réflexion... — Trop, parbleu! C'est ce dont je me plains. — Enfin, je ne crois pas qu'une jeune fille puisse, malgré toutes les cérémonies nuptiales possibles, déposer d'un jour à l'autre la pudeur craintive de son âge, ni qu'elle

puisse savoir mauvais gré à l'homme qui a pour elle de semblables ménagements et qui veut attendre que ses droits soient ratifiés par un amour amené insensiblement par l'intimité. — Au nom du ciel! qu'est-ce que c'est que ces subtilités-là ! Nous donneront elles des enfants? Ma fille, monsieur, est votre femme. Il me semble que cela peut la dispenser de devenir votre maîtresse. En vérité, je me suis bien trompé sur votre compte. — Je vous supplie, mon cher beau père, de suspendre votre jugement et de me laisser faire Le bonheur de votre fille, le mien, dépendent de la manière dont je me conduis. Genevieve, vous le savez, est une âme d'une rare delicatesse et qu'un rien pourrait froisser à jamais. — Oui, je sais, elle est un peu romanesque. Je ne dirai donc plus rien, mais faites au moins, mon gendre, qu'elle vous aime bientôt.

Le vicomte de Genouillac partit de Serizy comme il l'avait promis à son cousin. — Il parait, mon cher, lui dit-il en le quittant, que vous vous êtes très-bien conduit. Votre beau-pere me l'a dit. Je vous laisse savourer votre lune de miel. Adieu.

Il lui serra la main, monta à cheval, et, après avoir passé la grille: — A bientôt! lui cria-t-il.

XXIII

Sic omnia certa.

Il y eut d'abord fort peu de changement dans la vie des habitants du château de Serizy, quoiqu'il y en eût un fort grand dans leur état. Le comte faisait chaque soir une visite d'un quart d'heure à sa femme, et cette visite se passait toujours en conversations abstraites ou même banales. Le marquis, de son côté, ne manquait jamais, chaque matin, de s'informer à son gendre du point où en étaient les choses, et s'en allait toujours affligé et courroucé de la réponse négative de René; mais il avait cessé de lui faire des reproches ou des représentations : vieux et faible, il subissait l'influence d'une volonté jeune et tenace. Peu à peu cependant la confiance s'établissait entre René et Genevieve. Ils en etaient venus promptement à la fraternité. Du côté de la jeune fille surtout, c'était bien la tendresse voilée, les attentions muettes d'une sœur pour un frère. Quand elle voyait se rembrunir le nuage qui voilait continuellement le front du jeune comte, elle venait à lui, lui prenait la main, et, par quelque mot gracieux dits de sa voix la plus douce, elle tâchait à le distraire et à le faire sourire, et de jour en jour elle y réussissait mieux. Le père, témoin de ces petites scenes d'une tendresse qui lui semblait suffisamment conjugale, venait alors vers son gendre : — Eh bien! lui disait-il à l'oreille, il me semble que ceci est assez clair. Ma fille vous aime maintenant tout à fait. Si vous ne le voyez pas, c'est mauvaise volonté. — Il n'est pas encore temps, répondait René. — Prenez garde au moins de laisser passer le bon moment, s'il ne l'est pas déjà, répliquait le vieillard.

Ceci n'était pas dépourvu de sens. En effet, la position où le comte s'était placé vis-à-vis de sa femme était très-délicate et très-difficile à changer. Elle eût demandé, pour être ramenée aux conditions conjugales, une habileté et une application que René ne pouvait apporter. Le sentiment fraternel qui unissait maintenant les deux époux était un nouvel obstacle : la réserve et la pudeur qui le caractérisaient étaient moins faciles à surmonter que l'antipathie et la défiance précédentes. Il en est ainsi de toutes les positions fausses, c'est-à-dire, contraires aux lois naturelles: la contrainte même qu'elles imposent les consolide et devient un gage de leur durée.

On conçoit sans peine que, soit par l'indiscrétion involontaire du marquis, soit par l'indiscretion tres-volontaire des domestiques, soit enfin que les choses parlassent d'elles-mêmes, la singularité des relations du comte et de la comtesse n'avait pu rester secrete, et que, devenue un piquant sujet de conversation pour les châteaux voisins, elle avait dû être fort diversement interprétée. La sévérité de René et l'ingénuité de Genevieve déconcertèrent toujours les allusions que l'on faisait parfois devant eux; mais le pauvre marquis en était très-affecté, et il semblait que ce fût lui-même que l'on incriminât.

Heureusement le synode commença pour lors à s'assembler, et les visites qui affluerent à Serizy, les conventicules qui s'y tinrent, ceux auxquels le marquis et son gendre eurent à assister, soit à Loudun même, soit dans les environs; enfin, toutes les préoccupations politiques et dogmatiques, effacerent bien vite celles d'un autre genre. Genevieve se trouva livrée à elle-même comme autrefois, libre de rêver sans que nul regard interrogateur se fixât sur elle. Elle pouvait croire que son mariage n'était qu'un rêve, et parfois, en effet, il lui semblait que toute son existence, depuis quelques mois, n'était qu'illusion, tant son émotion intérieure, qui n'avait pu se répandre au dehors, lui avait laissé de bourdonnement dans la pensée. Quand une alarme n'est suivie d'aucun combat, les palpitations en durent souvent plus longtemps, ou du moins elles sont plus sensibles et plus pénibles, en ce que l'équilibre se trouve interrompu faute d'une agitation extérieure qui eût servi de contre-poids. Geneviève s'étonnait de l'indifférence avec laquelle elle prenait le souvenir de M. de Quesmes. Dans la situation grave où elle était engagée quand elle l'avait revu, son imagination, ce flambeau aux lueurs capricieuses et chatoyantes, avait dû pâlir sous la clarté sévère de l'examen. Dépouillé des gracieux reflets, des étincelantes réverbérations qu'il avait empruntées à la première, le héros n'avait paru sous le second qu'un homme froid, ironique et faux. Nous ne voudrions pas jurer que, quelque pure, quelque angélique que fût l'âme de Geneviève, son amour-propre n'eût pas été aussi blessé que son cœur de la facilité avec laquelle le vicomte avait pris son parti de renoncer à elle, et de la liberté, des grâces d'esprit dont il avait fait montre à ses noces. Elle se disait à ce sujet qu'à la vérité on ne devait pas se fier aux apparences, puisqu'elle-même avait dû paraître au vicomte bien froidement oublieuse : mais au moins avait-elle gardé le silence. Il est vrai encore que ce silence lui était obligatoire. Enfin, elle parvenait quelquefois à excuser entièrement son amant, et alors elle n'en sentait pas moins qu'il lui était bien réellement devenu indifférent. Il en est souvent ainsi en amour. Une accusation est un arrêt. Geneviève se dépitait ingénument de cette inconstance sans cause, du moins sans cause qu'elle voulût s'avouer; car René, comme on pense, y était bien pour quelque chose, et de jour en jour sa figure noble et pure revenait plus souvent se présenter à l'esprit de la jeune fille; de jour en jour son caractère doux et sombre, son esprit poétique et gracieux, devenaient plus intéressants à Geneviève. C'était compassion, se disait-elle à elle-même. Elle pouvait se tromper ainsi pendant quelque temps. Elle avait voulu cesser d'aimer M. de Quesmes et se fâchait de n'avoir pas eu pour cela de combat à subir. Elle voulait aimer son mari, mais elle eût désiré n'arriver à ce résultat que sous l'influence du devoir et non de l'inclination. Enfin, elle était réduite à déguiser l'amour sous les semblants d'une tendre pitié dont elle ne laissait percer encore que ce qui ne pouvait la trahir. Elle se demandait déjà si elle ne s'était pas abusée en croyant aimer M. de Quesmes; mais ceci est un sophisme commun à tous les cœurs féminins :

Ce qui n'est plus pour eux a-t-il jamais été :

Nous n'avons jamais de maîtresse qui ait connu l'amour avant de nous connaître, quelle que soit sa vie, quelles que soient ses aventures. Elles nous le disent, non-seulement parce qu'un tel aveu nous flatte, mais encore parce qu'elles-mêmes se le persuadent et sont bien aise de le persuader. De cette façon, en effet, leurs fautes ne sont que des erreurs, leur inconstance devient de la sagesse. Elles se sont trompées; elles recommencent. Honneur au courage malheureux!

Geneviève était une de ces organisations sur lesquelles le devoir est tout-puissant, sans être pourtant ni terrestres ni positives; mais c'est là le point qui règle toutes leurs actions, même à leur insu, et comme une loi naturelle; c'est le fil qui, lorsqu'elles s'élèvent sur les ailes de l'imagination, les garde de se perdre dans les nues. Ainsi elle s'était éprise de M. de Quesmes comme de quelque chose de beau et d'aimable, mais il n'avait dû jamais le savoir; s'il l'avait deviné, c'était en vertu de cette fatuité inhérente à la jeunesse, qui, semblable à la verge des adeptes, découvre les trésors cachés et en indique aussi qui n'existent pas. Obligée d'épouser quelqu'un qui lui était inconnu, elle avait su contenir ses larmes et toute sa douleur; mariée, elle devait aimer son mari uniquement parce que c'était son devoir, et oublier tout le reste. C'était une nature parfaite où toutes les facultés se contre-balançaient et se trouvaient dans un rapport exact; elle devait donc, par cela seul, être préservée de toute divagation, et, prenant toujours la voie véritable, s'y maintenir par son propre poids. L'inquiétude que lui causaient les oscillations d'un changement prescrit par le devoir même était comme un tribut qu'elle payait à la faiblesse de l'humanité, où elle était une exception sans en être pourtant entièrement séparée.

Tandis que Geneviève errait en ces rêveries et écoutait tous les murmures de son cœur, en observait le travail, René se plongeait dans les souterrains du protestantisme, armé de sa pensée vindicative comme d'un fil qui l'empêchait non pas de se perdre, mais de s'arrêter, tout à l'opposé du fil que Thésées reçut de la blonde fille de Minos. Hélas! il était obligé de s'y tirailler continuellement pour ne pas céder à l'envie de s'asseoir qui le prenait devant les difficultés sans nombre qui embarrassaient ses pas. Il était fatigué de l'attente molle et silencieuse qu'il lui avait fallu subir, et il retournait souvent la tête vers la place charmante qu'il pouvait occuper aux côtés de sa femme, si douce, si bonne, si consolante. D'ailleurs, le dédain prenait bien vite en lui le dessus de la haine; s'il suivait encore sa

pensée, c'était faiblesse plutôt qu'énergie, c'était par honte de céder ainsi vis-à-vis de lui-même, c'était difficulté de se débarrasser d'une résolution qu'il avait si violemment embrassée, c'était la crainte de détruire le seul intérêt qui restât dans sa vie; car, bien que de son côté il sentît naître en son cœur pour Geneviève une tendre affection, le temps était loin où cette affection pourrait remplir le vide que lui avait laissé l'oubli de Louise. C'était bien un véritable amour, celui-là, un amour absolu, profond, intime, fécond en racines et en fleurs, et dont il était bien difficile aux froids rameaux de l'hymen de remplacer jamais la séve exubérante et parfumée. René le sentait, et il se roidissait contre le besoin de repos qui s'emparait de ses sens alourdis, pensant avec raison que ce repos ne pourrait durer longtemps, et serait bientôt troublé par une fièvre interne dont l'agitation extérieure lui sauverait mieux les souffrances. Ainsi, il persévérait dans la vengeance non plus par passion, mais par raison. Quelle misérable machine que la volonté humaine!

Déjà, au reste, il ne pouvait plus songer à donner l'impulsion, mais à se laisser emporter par le courant. Son impétuosité, son ardeur conspiratrice, avaient fait sourire dans leurs vieilles moustaches les oracles et les sommités de la religion et du parti protestant. Le nom respecté du vieux comte de Courchival n'inspirait pour son héritier que de la bienveillance de la part des seigneurs, et de celle des ministres une considération qui n'allait pas jusqu'à la déférence.

Malgré la position hostile des huguenots vis-à-vis de la cour, ils ne laissaient pas de montrer, pour ceux d'entre eux qui s'y trouvaient attachés ou qui tenaient des emplois considérables, un respect soit calculé, soit involontaire. René et le marquis de Serizy, l'un à cause de sa grande jeunesse, l'autre à cause de son peu de tenue, ne firent donc au synode que des figures secondaires, et telles qu'ils en eussent fait partout où leurs noms et leurs fortunes eussent été connus. Le marquis de Serizy était un de ces hommes comme il en flotte toujours dans toute espèce de conspiration, qui en sont les membres les plus actifs, les plus dévoués, qui ont la confiance de tous, sans exercer aucune autorité; que leur air inoffensif empêche toujours de soupçonner, qui coopèrent en effet sans penser à mal et comme s'ils faisaient une chose toute simple : aussi n'en recueillent-ils jamais ni gloire ni profit, et n'en ont-ils pas cherché. Ils ne sont ni ambitieux, ni cupides, ni vindicatifs : ils sont conspirateurs, cela leur suffit.

René s'aperçut bientôt de la véritable position de son beau-père dans le parti, et vit que, s'il pouvait avoir de lui tous les renseignements possibles, il devait renoncer à employer son autorité, soit pour s'étayer, soit pour imprimer quelque secousse dans le sens qu'il désirait. Il eut la sagesse de ne pas s'obstiner à se mettre en avant, et il prit le parti de conspirer pour ainsi dire dans la conspiration, se bornant à relever toutes les inductions favorables à son idée, à fomenter les ressentiments, en un mot à se faire boute-feu, s'il n'était flambeau. Il ne tarda pas à être distingué par quelques uns des personnages les plus influents, regardé par les uns comme un homme précieux, par d'autres comme un esprit dangereux, et par tous comme une organisation peu ordinaire. Parlant peu et toujours à propos, sa parole grave et concise attirait toujours l'attention. La rapidité de ses aperçus, la vigueur de ses conclusions, le mordant de ses réflexions, formulées avec une logique impitoyable, étonnaient dans un aussi jeune homme de qui la figure semblait au premier abord si efféminée, si peu d'accord avec un esprit mâle et vif.

On le regardait, et alors on apercevait au milieu de ces traits noyés et irréprochables une expression de hauteur et de force qui imposait et embarrassait à la fois. Son ascendant n'était pas de ceux qu'on subit sans contestation : on craignait de céder à une fausse apparence. D'ailleurs l'éducation solitaire de René n'avait pu lui apprendre l'art de gagner les hommes pour les dominer, de leur dorer la pilule toujours amère d'une supériorité qu'ils n'avalent jamais qu'en rechignant et qu'ils digèrent mal, si on la leur ingurgite en leur tenaillant le nez et le menton. L'arbre qui a grandi seul vit seul : nul arbre ne vient, quand il est déjà à sa hauteur, mêler son ombrage au sien, hors peut-être quelque liane caressante et jalouse.

Ainsi le comte sentait les obstacles se multiplier à mesure qu'il voulait avancer, comme le nageur qui sent l'onde répondre à chacun de ses efforts par un effort répulsif. Il disait : Marchons, et, au lieu de marcher on venait tournoyer autour de lui. Ah! malheur à celui qui veut asservir à sa passion individuelle la passion d'une multitude. Un instinct de défiance s'élève bientôt contre lui; deux génies se trouvent en présence et se sentent : il faut que l'inférieur se soumette et ne prétende plus à marcher de front. Quoique René dominât de l'intelligence tous les hommes qui se trouvaient réunis là, le principe agissant chez lui, sa passion, ressort déjà détraqué, ne pouvait prétendre à plus de puissance que l'esprit d'ambition religieuse qui animait cette assemblée; aussi, malgré tous ses efforts, ne pouvait-il s'y impatroniser entièrement. On l'y avait traité en enfant d'abord; maintenant on l'y traitait en étranger, et certes il ne pouvait y avoir d'autre cause à cette conduite que celle dite ci-dessus : car tout devait rendre le jeune comte de Courchival cher aux protestants. Il était pur de toute relation avec les catholiques et avec la cour; il était d'un sang fidèle, d'une famille qui avait une des premières embrassé la réforme, et qui l'avait soutenue de l'épée et de tous les moyens humains, sans parler de ses vœux et de ses prières. Il montrait lui-même un fanatisme intelligent et sincère. Il était le beau fils du vénérable et excellent marquis de Serizy; tout était donc garant pour lui. Ses cautions étaient irrécusables, et pourtant on n'avait pas foi en lui. Était-ce révélation du passé qui bouillonnait encore dans son cœur? était-ce pressentiment de l'avenir qui fermentait peut-être déjà dans sa cervelle? Qui pourra jamais rendre compte des motifs par lesquels agissent les hommes rassemblés?

René, pour sa part, ne prenait pas le change sur les sentiments qu'il inspirait. Il les attribuait parfois à ce que son aventure à la cour avait peut-être transpiré; mais, la partie secrète et importante ne pouvant pas en être connue, cette disgrâce devait au contraire être un gage de plus en sa faveur. A la vérité, M. de Quesmes avait déjà pu parler et machiner quelque chose; mais, outre qu'un tel procédé n'eût guère été dans les façons de faire de son cousin, jamais dans les discussions les plus vives il n'était échappé à aucun de ses contradicteurs une allusion à ce qui causait sa ferveur suspecte: aussi ressentait-il le dépit que nous donne toujours une défiance légitime, mais non légale, si l'on peut parler ainsi, juste sans être raisonnée. Nous ne voulons jamais admettre que les hommes puissent avoir de l'instinct et qu'ils aient le droit de s'éloigner de nous pour des fautes dont nous sommes sûrs qu'ils n'ont pas eu connaissance. Le comte n'était pas dans une disposition à pardonner aucune injure, et bientôt il conçut pour tous ses coreligionnaires une haine véritable. Son âme était livrée aux Furies, dont les groupes divers et hostiles la déchiraient en s'y battant. La malédiction paternelle avait vigoureusement germé. La porte par laquelle l'infortuné était entré dans la vie était funeste. La voie qu'il suivait ne pouvait lui offrir que des douleurs; il fallait recommencer son existence, et quel homme, même à l'âge de René, croit qu'il puisse revenir sur ses pas! On est ainsi fait : une fois engagé dans une route odieuse, on ne gravit pas une montagne pour en chercher une qui soit plus facile; l'habitude, plus stupide encore que la paresse, nous fait rester dans l'ornière et nous y embourbe davantage, au lieu de tenter un effort victorieux pour fuir à travers champs. Ainsi René, dégoûté, découragé par la marche, ulcéré contre ses compagnons, n'en continuait pas moins à marcher vers un but qu'il ne voyait plus et qu'il ne se souciait plus beaucoup d'atteindre; seulement il se dédommageait de la contrainte qu'il s'imposait en répandant son aigreur autour de lui, et en se promettant bien de ne pas toujours garder dans son cœur ces haines nouvelles dont le mépris serait une satisfaction suffisante.

Nous n'introduirons pas le lecteur dans le sein même du synode, qui était, comme les états généraux de la république, semi théocratique de la réforme : là se discutaient les points de doctrine et les budgets des églises, et les réclamations plausibles qu'on voulait adresser au gouvernement. Une assemblée plus confidentielle eut lieu au château de Serizy, assemblée comme il y en a toujours à côté des réunions en quelque sorte officielles. Il s'agissait dans celle-ci de discuter l'opportunité d'une demande au roi tendant à obtenir la réintégration des anciennes places de sûreté, dont la privation rendait la conservation de l'édit de Nantes à peu près illusoire et soumise au bon plaisir des gouverneurs et des chefs catholiques.

M. de Ruvigny, agent et envoyé de la religion auprès de la cour, le comte de Roye, le marquis de la Force et la plupart des seigneurs étaient opposés à cette démarche, qui leur semblait sans aucune chance de réussite, et propre seulement à inspirer des soupçons et peut-être à provoquer des mesures oppressives. Ils représentaient le parti conservateur parmi les réformés, estimaient la position du protestantisme en France parfaitement établie et durable, et regardaient le prosélytisme comme une utopie sans fondement et même fâcheuse. Le marquis de Serizy, le chevalier de Rohan, jeune ambitieux qui espérait jouer dans une guerre civile le rôle que son grand-oncle avait joué; le comte de Courchival, quelques autres seigneurs, vieillards ou jeunes gens, et les ministres presque en totalité, soutenaient la proposition. Parmi ces derniers, le plus ardent et le plus influent, le plus remarquable, à coup sûr, était le révérendissime Daniel Sauvegrain, député de l'église de la Rochelle. C'était un vieillard de plus de soixante-dix ans, le véritable prêtre sectaire, emporté, inflexible, foudroyant, sophiste d'autant plus habile, qu'il semblait toujours inspiré. Bien que d'une taille ordinaire, encore courbée par l'âge, il paraissait, au premier aspect, de proportions au-dessus de la plupart des hommes, tant le caractère de puissance de sa tête était frappant : son front large, élevé et entièrement chauve, était coupé de trois rides austères où se lisait également le courage du martyr et celui du persécuteur, deux fanatismes qui s'allient souvent. Il eût également représenté Samuel ou Jérémie. Ses longs sourcils gris tombaient jusque sur ses yeux et se hérissaient dans les moments de fougue, comme s'ils se fussent écartés pour laisser passer ses regards flamboyants et irrités; son nez aquilin et sa bouche dédaigneuse se rapprochaient l'un de l'autre et faisaient siffler presque constamment le souffle de ses narines. C'était, au résumé, une grande et terrible

figure, mais qui respirait plutôt l'enivrement de l'erreur que la sainte inspiration de la vérité. Les passions humaines, l'opiniâtreté, la colère, la haine de la résistance, l'orgueil, y avaient une large part et y dénotaient le faux prophète : le véritable homme de Dieu porte au front une autorité éclatante ou sombre qui n'a pas besoin, pour dominer, du secours convulsif des autres traits.

Daniel Sauvegrain témoignait peu d'amitié à René, quoique celui-ci appuyât toujours ses discours et ses propositions; mais il repoussait son aide comme le prêtre repousse à l'autel celle du laïque profane; il était impatienté de sa coopération, comme le vieux soldat, dans son courage farouche, s'impatiente de la témérité inquiète du conscrit. D'ailleurs, quoique la lumière qu'il portait ne provînt pas du foyer divin, elle ne l'en éclairait pas moins, et il avait lu sans doute dans le cœur du jeune homme.

M. de Ruvigny, esprit sage, froid et d'une rare finesse, en tout l'opposé du ministre, quoiqu'il fût très-attaché à sa religion, comme depuis il le prouva, montrait au contraire faire grande estime de René; mais il avait démêlé promptement le son creux et faux de ses discours et de son fanatisme, et il l'embarrassait souvent par ses sourires de scepticisme. Il ne manquait jamais, toutes les fois qu'il causait avec René, de détourner adroitement la conversation du terrain politique pour l'engager dans des questions purement abstraites, et jamais il ne donnait au jeune comte d'explication matérielle ni de réponse positive, ce qu'il tournait au reste avec tant de tact et de grâce, qu'il n'y avait pas moyen de s'en offenser. René se trouvait, entre le ministre et lui, dans la position d'un homme qui, voulant en secourir un autre, recevrait un coup de bâton de celui-ci et une poignée de main de l'adversaire. Je ne conçois guère de position plus déconcertante; ce serait certainement à étrangler les deux hommes. Cette idée passait en effet quelquefois par la tête de René; mais comment s'attaquer au sublime Daniel, ce lion hérissé et bondissant; et par où attaquer le subtil courtisan, insaisissable serpent?

— Ainsi, disait le véhément Sauvegrain de sa voix impérieuse dont rien ne détournait la tonitruante allure, ainsi vous êtes satisfaits de garder les troupeaux des Égyptiens, et vous vous confiez en la clémence de Pharaon. Vous vous dites : Le roi n'oubliera pas ce que nos pères ont fait pour les siens. Vous croyez qu'après des générations écoulées on se souvient des services rendus, quand vous, pour quelques années où l'on vous a permis de respirer, vous oubliez tant d'injures reçues, vos villes mises à sac, vos prêtres, vos soldats et jusqu'à vos enfants massacrés, vos temples violés, vos libertés anéanties. Je vous le dis, moi, Joseph est oublié. La tyrannie a posé sur nous sa main jalouse; elle ne l'en retirera pas qu'elle ne nous ait écrasés. Ce sera en vain que vous courberez la tête sous le joug, que vous vous montrerez habitués aux rigueurs, que vous broierez jour et nuit le mortier, et que vous creuserez les sillons avec vos ongles; même à ces dures conditions, on ne vous laissera pas multiplier longtemps : on craindra toujours le moment du réveil. Vous êtes soumis, vous deviendrez esclaves; esclaves, on vous prendra vos nouveau-nés, et, pour les racheter, il faudra que vous sacrifiiez aux idoles. Et Dieu vous abandonnera; il ne suscitera point Moïse pour vous défendre et vous conduire, car vous aurez rejeté ses avertissements. Oui, je vous le dis, c'est là ce qui vous arrivera, et le jour n'en est pas éloigné; il y a des signes aux cieux et sur la terre. Le repos même dont on vous laisse jouir en ce moment est sinistre : on veut vous égorger durant votre sommeil. N'a-t-on pas déjà fait ainsi? O Israel! réveille-toi donc, car l'arche sainte est menacée; lève-toi, que tes ennemis te contemplent! Et ils trembleront, ils seront contraints de se rendre à tes justes demandes, ou, s'ils refusent, la main de Dieu sera sur eux. La victoire ne peut nous faillir.

— Je ne crois pas, mon père, dit M. de Ruvigny, que les choses se passent d'une manière si simple ni si grande. Sa Majesté ni ses ministres ne consentiront jamais à nous rendre des places de sûreté. A la moindre menace de soulèvement, on réunira toutes les forces du royaume pour nous réduire, et l'on profitera de l'occasion pour nous enlever tous nos priviléges. Je ne crois pas qu'il en soit autre chose. Le temps des interventions divines est passé. — Ah! s'écria le ministre, vous êtes assez hardi pour prononcer cela! Homme de peu de foi, ce n'est pas ainsi que l'on invoque cette intervention et qu'on l'obtient. — Mais, dit René à M. de Ruvigny, vous avouez vous-même, monsieur, et personne n'est mieux que vous à même d'en juger, vous avouez que la cour ne cherche qu'un prétexte pour nous opprimer. Il me semble que nous sommes, par cela seul, autorisés à prendre la défensive. — Eh! qu'importent de tels intérêts? s'écria encore le vieux Daniel; sont-ce les raisonnements humains qui doivent nous guider ou bien la voix de Dieu? — Pour le coup, répliqua M. de Ruvigny, je suis de votre avis, mon père. N'oublions pas que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, et rendons à César ce qui appartient à César. Suivons notre religion, mais ne cherchons point à former un parti. Le roi ne s'opposera jamais à ce que nous exercions notre culte; nous aurons pour cela toute liberté. Mais si nous voulons aussi l'indépendance temporelle, je le répète, on nous écrasera et l'on aura raison; car il ne doit point y avoir deux pouvoirs dans le royaume. Prenez-y garde : ce sera le parti protestant qui aura tué la religion protestante.

— Je ne crois pas, monsieur, dit René, que l'une puisse exister sans l'autre : c'est l'âme et le corps. Puisqu'on a contre nous des moyens matériels d'opposition, il nous faut des moyens pareils de résistance. — Quant aux deux pouvoirs qui ne peuvent exister ensemble dans le royaume, dit le marquis de Serizy, vous oubliez, monsieur, que pendant plusieurs siècles il y en a eu beaucoup plus de deux, sans qu'on s'en trouvât plus mal. — C'étaient des pouvoirs qui s'échelonnaient ou se balançaient, et non pas des puissances nécessairement rivales, répondit Ruvigny.

— Pourquoi chercher ainsi à vous déguiser, clama de nouveau le ministre, j'entends votre pensée à travers vos paroles. Ce n'est pas pour la religion que vous craignez, c'est pour vous-mêmes. Ce n'est pas à sa tranquillité que vous tenez, mais bien à la conservation de vos places à la cour, de vos emplois, de vos biens, de vos loisirs seigneuriaux. Vous n'êtes protestants que de nom; vous n'avez point renoncé aux pompes de Satan en renonçant à Satan, et vous renierez votre foi le jour où ce compromis ne sera plus possible. Beaucoup d'entre vous l'ont déjà fait. Eh bien! continuez; hommes orgueilleux, séparez-vous des humbles artisans de la foi. Vous n'êtes pas dignes d'être comptés parmi les sauveurs d'Israel. Oui, tous, retirez-vous; alors nulle voix humaine ne s'élèvera contre la voix de l'Éternel. — Mon père, dit le marquis de la Force, vous nous traitez bien durement, et vous n'avez pas non plus bonne mémoire. La noblesse a été le plus constant et le plus fervent appui de la religion. Il n'est pas un seul d'entre nous qui n'ait dans sa famille quelque martyr, et dont les biens n'aient été fort amoindris dans les guerres religieuses. — Oui, continua le ministre, reprochez à Dieu ce que vous avez fait pour lui. Il n'a pas été reconnaissant, n'est-ce pas, et vous en avez assez? Vous voulez essayer d'un autre maître. Je vous dis, moi, que vos pères n'ont fait que ce qu'eussent pu faire les hommes les plus obscurs. Ah! dites-vous, ils ont soutenu la religion. N'y ont-ils pas plutôt cherché un appui pour leur ambition, comme d'autres font aujourd'hui? — Ceci s'adresse à vous, messieurs, dit M. de Ruvigny aux seigneurs partisans du mouvement. — Nos pères sont morts pour la religion, dit le marquis de la Force. — Dieu les a jugés, reprit le ministre. Ils sont morts, mais la religion vit et vivra éternellement. Oui, la sainte cause triomphera sans vous et malgré vous. Elle sera un jour souveraine dans ce pays où on la souffre à peine, où elle est obligée de se cacher et de recevoir avec reconnaissance la maigre aumône de ses tyrans. Et vous, vous serez effacés du livre de la vie, parce que vous aurez douté. Vous verrez si Dieu a besoin de votre protection. — Voilà, dit M. de la Force, un vieillard bien factieux et bien violent. Je commence à trouver cela insupportable.

— Il est singulier, dit René, comme l'esprit de domination est inhérent à la robe, quelles que soient sa nature et sa couleur. — Prenez garde, lui répondit en souriant M. de Ruvigny, vous passez dans notre camp. Messieurs, ajouta-t-il en élevant la voix, je n'ai qu'une réponse à faire à de semblables incriminations, mon avis est que l'état de la religion est assuré et durable, et que nous devons nous contenter de la liberté spirituelle qu'on nous laisse et qu'on ne songera jamais à nous ravir, si nous restons tranquilles; que si l'on s'obstine à énoncer et à soutenir des prétentions qui ne peuvent manquer de provoquer une guerre d'extermination, ce ne seront ni les emplois ni la faveur qui m'empêcheront de voler au secours de la religion menacée. — On nous trouvera aussi, dirent tous les seigneurs qui avaient partagé l'opinion de Ruvigny. — Et vous, messieurs, dit celui-ci au marquis de Serizy et au comte de Courchival, sera-ce alors pour vous une raison de vous retirer? — Vous ne le pensez pas, monsieur, répondit René. — Nous allons travailler pour vous mettre à l'épreuve, dit le marquis. — Regardez le ministre, messieurs, dit le chevalier de Rohan.

Le vieillard avait en effet une attitude digne d'être remarquée. Les bras croisés sur sa poitrine, il fixait sur le noble groupe un regard à la fois méprisant et haineux. — J'ai entendu soutenir, dit René, que la noblesse avait été dupe en se jetant dans la réforme, et qu'elle avait nourri là un monstre qui l'égorgerait. Le révérend Sauvegrain me rappelle ce dire par les regards farouches qu'il nous lance en ce moment. — Quel rapport peut-il y avoir entre les priviléges de la noblesse et la façon dont on prie Dieu? dit M. de Ruvigny. — J'en vois beaucoup, dit le marquis de Serizy; mais les deux causes, loin d'être ennemies, sont intimement liées l'une à l'autre. L'indépendance religieuse ne peut que venir en aide à la nôtre. — Assurément, répondit-on. L'histoire l'a déjà amplement prouvé. — Vous rejetterez d'au milieu de vous ceux qui habitent avec les infidèles et qui s'allient avec eux, dit la voix tonnante du ministre.

On peut juger, par cet échantillon de la discussion, s'il fut possible aux fidèles de s'entendre et de prendre une détermination. La scission qui achevait de s'opérer entre la noblesse et la réforme ôtait à celle-ci beaucoup de sa force d'action, du moins momentanément. Cette scission s'accomplissait ainsi pendant la paix, comme par une

simple précipitation, entre deux éléments qui n'avaient pu être mélangés que par de violentes secousses, mais jamais combinés. Dans la disposition douteuse et fatiguée où se trouvait alors le comte de Courchival, ce phénomène ne pouvait manquer de le saisir et de lui inspirer bien des réflexions. Il comprit que le mouvement de la réforme n'était plus de nature à être détourné dans le sens des passions d'un individu; que c'était en effet plus qu'un parti, que c'était une idée, un principe qui vivait de sa vie propre, et, n'ayant pas besoin de la protection de tel ou tel homme, ne pouvait se soumettre à les servir. Il rit de sa folie d'avoir songé à diriger cette machine fatidique et à s'en faire un instrument. Les acerbes paroles du ministre Sauvegrain lui grondaient encore aux oreilles et lui semblaient comme ces tonnerres souterrains qui présagent les tremblements de terre, comme la menace d'une puissance qui ne se révélait pas encore. Puisqu'il rejetait et dédaignait ainsi la noblesse, il avait donc un autre appui. Lequel? la bourgeoisie? le peuple? Mais alors la bourgeoisie était si calme, si soumise; le peuple était si peu de chose, si nul même, que René conclut que le ministre était fou. Le sort en était donc jeté, il fallait renoncer à toute idée de vengeance; car c'était y renoncer que d'en attendre l'occasion sans pouvoir en aucune façon la préparer. Eh bien! cette pensée achevait d'accabler le comte. Sa vie ne lui apparaissait au travers que comme un désert. Pourquoi s'était-il fermé la cour? pourquoi s'était-il enchaîné dans le mariage? Quelle existence obscure et sans intérêt allait-il mener, privé de sa liberté et de toute occupation? A vingt-deux ans, certes, cette perspective était triste. Pourtant Geneviève était bien douce, bien charmante, bien capable de le consoler; mais peut-on passer sa vie à être consolé? Enfin René était dans cette situation pénible et mortifiante où l'on se trouve quand, après avoir marché étourdiment à travers la vie, comme font tous les jeunes gens, on voit, en se retournant pour la première fois, que l'on a commis d'irréparables sottises. On éprouve alors la même douleur d'avoir gâté sa vie, qu'un enfant d'avoir fait quelques taches dès le matin à son blanc fourreau des dimanches. Il pleure, puis il se dit que les taches ne s'effaceront pas sous des larmes, il reprend courage; de nouvelles taches surviennent, il ne pleure plus, et bientôt le fourreau est si sale que rien n'y paraît plus. Cependant la chaste et paisible adolescence de René devait l'empêcher de prendre son parti aussi vite que tout autre. Sa conscience ne s'était pas défloréе dès l'enfance. Il avait d'ailleurs l'orgueil de la pureté, et n'eût pas voulu avoir à rougir devant lui même.

Comme il était occupé le soir de ces pensées qui l'attristaient et l'absorbaient au point de lui avoir fait oublier sa visite de tous les soirs à sa femme, le marquis de Serizy vint le trouver dans sa chambre. Le vieillard avait l'air extrêmement jovial. Il s'étendit dans un fauteuil, croisa ses jambes l'une sur l'autre, appuya ses coudes sur les bras du fauteuil, à la manière des gens qui se préparent à une conversation agréable, et, regardant René d'un air amusant : — Vous ne devineriez pas, lui dit-il, ce qu'on vient de me dire? C'est ce qu'il y a au monde de plus plaisant. On dit que vous étiez amoureux de mademoiselle de Lampeyriere, et que vous vouliez l'épouser. On ajoute que c'est là ce qui vous a fait bannir de la cour. N'admirez-vous pas l'invention? Mademoiselle de Lampeyriere!... la dernière personne à laquelle vous auriez songé! Ah! ah! ah! vous pouvez vous imaginer comme j'ai ri d'une semblable histoire.

Le marquis avait la manie de l'incrédulité. René ne riait nullement, comme on peut croire. — Ce qui la complete, continua le marquis, c'est que votre cousin en est l'auteur. C'est le pendant de l'histoire de sa conversion. Il a vraiment une imagination bien bizarre. Mais est-ce que vous vous fâcheriez de cela? Allons donc! qui voulez-vous qui le croie?

— Je ne puis, répondit René, ni m'en fâcher ni en rire. C'est vrai. — Comment, vrai? Vous raillez aussi, je crois. Vous m'avez fait peur avec l'air sérieux dont vous avez dit ce mot! — Je ne raille point. J'ai en effet aimé mademoiselle de Lampeyriere, mais je n'ai jamais dû l'épouser. J'ai été en effet banni de la cour pour avoir eu avec elle un entretien à la suite duquel elle s'est évanouie. Voilà tout. — Il n'en faut, pardieu, pas davantage pour m'ôter l'envie de rire, dit le marquis en se levant. Comment se fait-il alors que vous ayez épousé ma fille? Vous l'avez prise comme un pis-aller. Je vous en suis obligé pour elle. — J'ai épousé votre fille, monsieur, parce que c'était le vœu de mon grand-père et aussi le vôtre, et parce que j'ai cru pouvoir vivre heureux avec elle. — Vivre heureux! il me semble que vous ne vivez d'aucune façon avec elle. Je m'explique maintenant votre étrange humeur, mais je ne m'explique pas le mariage; car enfin ce n'est pas pour mon héritage. — Monsieur, dit fièrement René, nous annulerons le contrat quand vous le désirerez. J'avais besoin de liens de famille pour me consoler de l'isolement où me laissaient la mort de mon seul parent et l'abandon d'une femme que j'aimais comme on aime la première fois, voilà les motifs de ma conduite. Quant au reste, l'explication en est dans la jeunesse de ma femme et dans la froideur qu'elle m'a témoignée. — Froideur! froideur! je n'ai pas vu cela, monsieur. — Moi, je l'ai sentie. Madame de Courchival se plaint-elle de moi? — Non, non, pauvre enfant! — C'est ce qui me justifie.

Le marquis se retira, laissant à René un nouveau sujet d'ennuis et de réflexions désagréables. M. de Quesmes ne s'endormait pas. René avait bien réellement en lui un ennemi. C'était une pensée d'autant plus incommode que le jeune comte ne pouvait se dissimuler qu'il avait eu les premiers torts, et que maintenant il n'avait pas l'avantage des armes. Puis cette découverte ne pouvait manquer d'amener entre son beau-père et lui des altercations, des hostilités sourdes, qui lui rendraient le séjour de Serizy insupportable, et qui achèveraient d'exaspérer son hypocondrie. Il éprouvait ce besoin de changer de place qui s'empare toujours des gens mélancoliques, comme s'ils ne devaient pas emporter avec eux le voile funèbre qui leur assombrit tous les objets; aussi se promit-il de saisir le premier prétexte pour aller visiter ses terres du Languedoc et de la Provence, afin d'échapper aussi à son beau-père, au synode, aux projets de conspiration et même à sa femme, dont la touchante sérénité lui semblait comme un reproche continuel. Que ne pouvait-il se fuir lui-même?

Une lettre de Bertrand, reçue le surlendemain, vint à propos pour motiver ce voyage et l'empêcher de ressembler en effet à une fuite. Il était question dans cette lettre de quelques contestations qui eussent pu se régler sans sa présence; mais, comme aussi sa présence ne pouvait nuire, c'en fut assez pour le décider à partir sans délai. Lorsqu'il annonça cette résolution, Geneviève leva sur lui un regard auquel il ne put se méprendre.

— Non, lui dit-il, je ne puis vous emmener. Ce sera un voyage fort rapide et qui vous ennuierait. D'ailleurs, rien n'est préparé à Courchival pour vous recevoir, mais je vous promets de faire arranger votre appartement, de revenir promptement, et tout différent de ce que je suis. — Cela est à désirer, dit le marquis grondant à demi-voix. — Ne craignez-vous pas, dit la comtesse, que la vue de ces lieux ne réveille au contraire vos douleurs? — C'est un remède violent, mais qui peut réussir, reprit René. Si je suis incurable, eh bien! vous m'abandonnerez. — Jamais, repartit vivement Geneviève. Je ne le dois ni ne le puis.

René était trop occupé de l'idée de son départ pour être touché, comme il eût dû l'être, de l'expression presque passionnée que mit la jeune fille dans cette parole. Il la serra dans ses bras, l'embrassa tendrement sur le front, et alla tout disposer pour son départ. Une heure après il était en route, plus soulagé et plus joyeux qu'il ne l'avait été depuis un an. Qu'y avait-il de changé dans sa destinée? Rien assurément. Mais, quand on est encore jeune, un départ égaye toujours. Il s'y trouve toujours je ne sais quel espoir d'aventures et de découvertes qui sourit à une imagination poétique. Puis on est libre, on est délivré de ses habitudes de tous les jours. Le repos fatigue à la longue. Il faut marcher. On est content de ne pas être encore perclus ni stupide. Cette satisfaction s'émousse bien vite, mais elle n'en a pas moins été utile. Les chagrins ne sont plus aussi cuisants après une distraction.

La cour était alors en Provence, coïncidence qu'il n'est pas inutile de noter. Depuis longtemps cette province n'était pas tranquille. Le roi voulut la voir mettre à la raison. Le cardinal Mazarin trouva un moyen bien simple pour la pacifier, ce fut de gagner le président d'Oppède qui était à la tête des révoltés. Le président déclara qu'il n'avait jamais voulu agir contre le roi, mais seulement contre M. d'Angoulême, gouverneur de la province; si le roi était résolu à punir les séditieux, il n'en était plus, et se chargerait même volontiers de seconder M. de Mercœur dans son expédition contre eux.

L'arrangement se conclut sur ce pied-là.

M. d'Oppède expia pleinement son erreur en faisant pendre et en envoyant aux galères, sans miséricorde, les gens qui avaient été assez criminels pour se laisser pousser par lui à la révolte. Il ne balança pas davantage à exiler les membres de son parlement qui avaient eu l'audace de l'aider à rendre des arrêts séditieux. Ce fut fort bien fait. Il fallait des exemples. On prit les gens qui n'étaient pas bons à autre chose qu'à en servir. Il ne s'agissait pas de punir tous les coupables, ce qui eût été impossible, mais de pacifier la province chose fort importante. M. le premier président en vint à bout plus rapidement qu'on eût pu faire sans lui avec une armée deux fois plus considérable. On épargna, avec son aide, et des hommes et de l'argent. Ne mérita-t-il pas bien la confiance et la faveur du roi? Aussi ne lui faillirent-elles pas. On le laissa maître de tout, et aussi de se charger seul de la haine des habitants. C'était encore très juste.

M. de Quesmes, qui avait rejoint la cour, eut de son côté le plaisir de voir lier pour les galères un officier qui avait servi avec lui dans le régiment de Valois, et qui n'avait pas été en six mois aussi turbulent que lui en six semaines. Le don de l'à-propos est une belle chose.

— Je commence à craindre, dit le vicomte, que M. le premier président ne finisse par se souvenir de moi. Je désirerais savoir s'il procède par ordre alphabétique ou par ordre chronologique; car il ne paraît pas avoir commencé par les plus criminels.

Ce mot fut promptement rapporté à M. d'Oppède, qui répondit sans s'émouvoir qu'il n'avait pas droit de rappeler ce que le roi avait oublié, qu'il donnait la préférence pour les châtier à ceux qui étaient les premiers pris et aussi aux habitants du pays. Ce président était non-seulement un homme d'action, mais encore un homme d'esprit.

Il y avait un proverbe provençal qui disait : « Le parlement et la

Durance ruinent la Provence. » Notez que l'on mettait le parlement en premier lieu. Or, cette année-là, la Durance était plus désastreuse que jamais. Le parlement ne pouvait rester en arrière. Aussi, à quoi pensaient ces étourdis de Provençaux de prendre, pour se mutiner, le temps où toutes les autres provinces étaient rentrées dans l'obéissance, où l'on n'avait pas non plus de guerre étrangère qui occupât les troupes, et où le roi se promenait dans les provinces avoisinantes? Ils s'étaient montrés également malavisés et peu respectueux. Ils méritaient que Dieu déchaînât tous ses fléaux.

Pendant toutes les exécutions, pendant que l'on pendait et fouettait les séditieux proprement dits, que l'on exilait et déposait les fauteurs de la rébellion, que l'on bâtissait une citadelle pour tenir les Marseillais en bride, le roi visitait les différentes villes de la Provence. M. le cardinal avait rejoint la cour à Toulouse. Ainsi, il était avec Leurs Majestés en Provence. Le ministre était alors à l'apogée de sa gloire et de sa grandeur. Il avait victorieusement conclu la paix avec l'Espagne, et le mariage de Louis XIV avec l'Infante, non sans avoir inséré dans le traité quelques clauses captieuses qui rendaient illusoire la renonciation aux droits de succession. La France entière chantait les louanges du Mazarin. Le roi d'Angleterre sollicitait la main d'une de ses nièces. En outre, le cardinal se faisait vieux et goutteux. Il pouvait donc se regarder désormais comme à l'abri de toute vicissitude, et jouir paisiblement de sa fabuleuse destinée.

La cour vint à Arles vers le milieu du mois de janvier, et y séjourna quelques jours, pendant lesquels Leurs Majestés firent plusieurs excursions dans les environs. Malgré la grande dévotion de la reine mère pour toutes les reliques, elle n'osa pas pourtant entreprendre le pèlerinage des Saintes-Maries, ni s'aventurer au travers de la Camargue. M. de Quesmes faisait des descriptions si effrayantes des dangers de cette île inconnue, de ses marais et de ses sables perfides, de ses taureaux et de ses chevaux farouches, que toutes les dames et même l'intrépide mademoiselle de Montpensier en avaient le cauchemar, et que la curiosité cédait devant la peur. La Provence était alors peu explorée : les relations du temps parlent de cette province de France comme d'un pays tout à fait étrange par son aspect et par les mœurs de ses habitants, qui ne semblent guère moins étonner nos bons aïeux que la Chine et les Chinois ne pourraient nous étonner aujourd'hui.

Le roi, par considération pour les dames, et aussi sur ce qu'on lui rapporta que l'île de la Camargue était alors entièrement submergée par la mer et par le Rhône, n'y alla point, mais il voulut visiter la petite ville d'Aigues-Mortes, à jamais célèbre pour avoir vu s'embarquer le roi saint Louis et ses barons allant conquérir l'Egypte. Ce n'est pas l'unique titre de gloire de cette petite cité. Sans remonter bien haut, le fait d'avoir seule de toutes les villes de France conservé le drapeau blanc sur ses remparts pendant le règne des cent jours devrait lui mériter au moins quelque attention.

Comme le temps des princes est précieux, le roi voulut profiter du trajet d'Arles à Aigues-Mortes pour prendre le divertissement de la chasse du héron. L'archevêque d'Arles, monseigneur François Adhémar de Monteil de Grignan, prince de Salon et de Montgradon, était grand amateur de chasse, ce qui à cette époque ne paraissait nullement inconvenant à un grand seigneur ecclésiastique. Il avait les plus beaux équipages en chevaux, en chiens et en oiseaux; il se trouva honoré que le roi daignât s'en servir. On chevaucha quelque temps sur le bord du Rhône sans rencontrer de hérons. Le roi commençait à s'impatienter et eût été fort contrarié d'être obligé, à leur défaut, de chasser d'autres oiseaux, car il aimait dès lors que ce qu'il avait projeté s'exécutât littéralement. Mais le hasard n'avait garde de lui jouer aucun tour.

Au bruit des coups de fusil et de pistolet tirés par les piqueurs, on vit enfin une troupe de hérons s'émouvoir dans un marécage et se mettre sur leurs ailes au cri de : A la volte! qui était le cri particulier à cette chasse. Le roi voulut avoir le plaisir de jeter lui-même le hausse-pied. On appelait ainsi un tiercelet dressé à pousser le héron en haut, en le harcelant et sans engager le combat avec lui. Le seigneur qui remplaçait le grand fauconnier prit l'oiseau des mains du chef des piqueurs, et le mit sur le poing de Sa Majesté, qui le lança sur le héron le plus vigoureux et le plus criard. L'action s'engagea aussitôt. Le héron monta presqu'à perte de vue, sans que son habile et tenace adversaire se laissât entamer ni donner le change. On découvrit alors les autres oiseaux, et le vol entier s'élança comme une volée de flèches.



Mademoiselle de Serizy. — PAGE 59.

Le héron se défendit vaillamment; mais il avait trop à faire. Blessé cruellement, il faiblit bientôt, descendit en tournoyant et vint s'abattre enfin sur le sec à peu de distance du lieu d'où il était parti. On lâcha un lévrier qui lui cassa le cou, pour l'empêcher de blesser les oiseaux. Un piqueur lui coupa la tête et la donna au seigneur qui faisait l'office de grand fauconnier, lequel, suivant l'usage, la présenta au roi. Tandis qu'on faisait la curée aux gerfauts et aux sacres qui venaient de combattre, d'autres vols attaquaient les autres hérons qui tournoyaient stupidement en l'air au-dessus du marais. Le roi prenait un grand plaisir à la chasse et montrait une humeur ouverte et un air gaillard qui contrastaient avec sa réserve habituelle.

La chasse avait lieu à peu de distance du pont de bateaux de Saint-Gilles, précisément en face du château de Courchival. Le roi remarqua ce beau et sévère monument féodal et demanda à qui il appartenait. Le chevalier de Gordes, capitaine des gardes, qui était du pays, se chargea de la réponse, personne ne se souciant beaucoup d'ailleurs de prononcer le nom d'un homme disgracié.

— Ah! dit le roi, je m'étonnerai moins à présent de la morgue de ce jeune homme. Un tel manoir annonce une famille ancienne et puissante. On doit avoir une vue magnifique du haut des tours, et découvrir tout le pays à dix lieues à la ronde. Il me prend envie d'y monter. Envoyez quelqu'un s'informer si M. de Courchival est chez lui. Vous êtes son parent, je crois, Genouillac, vous devez savoir ce qu'il devient. — Sire, Votre Majesté m'excusera, mais, quoique proche parent du comte de Courchival, je ne l'ai jamais beaucoup connu. Depuis ma conversion, d'ailleurs, je suis devenu en horreur à mes alliés protestants. — Nous verrons à vous dédommager de ce désagrément, vicomte, répondit le roi qui se mit alors à causer en particulier avec Colbert, tout en se dirigeant vers le château.

Les courtisans gardaient le silence, fort étonnés de cette lubie du roi, et y cherchant une pensée. M. de Quesmes ruminait dans son esprit quelle méchanceté il pourrait adresser à son cousin, car pour songer à lui jouer un tour sous les yeux du roi, il était trop prudent. Il savait que le maître pourrait voir là un manque de respect, et il ne voulait pas compromettre sa faveur naissante pour une vengeance dont il avait le loisir, et dont il ne se souciait même que par réflexion, car son amour propre était plus vindicatif que son cœur.

Le comte était arrivé chez lui de la veille. Il ne pouvait, dans sa position, songer à se présenter devant le roi. Son étonnement fut donc extrême quand il vit la cavalcade prenant le chemin de son château et quand il apprit que le roi y venait, sachant bien à qui il appartenait. Il fit baisser le pont-levis et ouvrir les portes, mais il n'alla point au-devant du roi et ne se montra point. Quand le cortége entra dans la cour, il ne s'y trouva que le vieux Bertrand. D'ailleurs tout était ouvert, et le vieux château avait ainsi un air d'accueil singulier.

— Qu'est ceci? s'écria le roi. Sommes-nous donc dans un château enchanté? dans le palais de la Belle au bois dormant? Il ne paraît pas bien certain que ce vieillard ait la faculté de parler et de se mouvoir. — C'est peut-être quelque trahison, sire, dit Colbert. — Bah! répondit le roi en jetant sur la sombre façade et sur son cortége un regard circulaire; mais je croyais que M. de Courchival était chez lui. — Sire, dit alors le vieil écuyer, mon maître, ayant encouru la disgrâce de Votre Majesté, a craint de lui déplaire en s'exposant à ses regards, et il est prêt à se retirer pour laisser ce château à votre disposition. — Voilà, dit le roi, une délicatesse qui ne saurait me déplaire; mais nous ne sommes pas ici dans notre logis; nous sommes dans celui de M. de Courchival, qui a toujours le droit de nous en faire les honneurs. Il peut donc venir vers nous sans crainte.

Sur cette parole, il y eut plus d'empressement pour chercher le comte qu'il n'y en avait eu pour répondre à la première question du roi. René se présenta dans une attitude humble et avec un air contrit très convenable. Il se jeta, sans rien dire, aux genoux du roi qui parut touché, et, le relevant avec bonté, lui dit d'un ton demi-sévère, demi-paternel, qu'il savait prendre malgré sa jeunesse :

— On nous assure, monsieur, que vous conspirez contre nous. Nous sommes venu nous-même voir ce qu'il en est.

— Sire, répondit René, quoique la disgrâce de Votre Majesté doive profondément troubler l'esprit de ceux qu'elle accable, je ne suis point encore insensé, et je n'ai pu concevoir une telle pensée.

— Bien, monsieur. Nous savons d'ailleurs que vous vous êtes occupé de soins qui ne s'allient guère avec ceux d'un complot.

— Sire, j'ai eu besoin de consolation. Je me suis souvenu que Votre Majesté avait dit à M. de Schomberg que je devrais me marier. Je me suis marié.

— Nous ne voyons aucun mal là dedans, monsieur, tout au contraire. Madame de Courchival est-elle ici avec vous?

— Non, sire, je ne suis venu ici que par nécessité; autrement, je n'aurais jamais osé m'approcher du séjour de Votre Majesté.

— Nous sommes content de votre soumission, monsieur. Nous vous autorisons donc à demeurer dans ce pays autant que vos affaires le demanderont. Si vous avez ensuite un peu de loisir, nous vous engageons à attendre nos ordres pendant quelque temps.



Le chevalier de Vallavoir — PAGE 54

Le roi se souvint alors du premier motif de sa visite au château de Courchival et voulut monter sur la plus haute tour, d'où la vue était en effet admirable et s'étendait depuis la mer et les Alpines jusqu'à Beaucaire. En partant, il engagea de nouveau le comte à attendre ses ordres en ce lieu. L'homme à qui Louis XIV avait fait l'honneur de le disgracier était par cela seul élevé à ses yeux. C'est ce qui justifie l'attention qu'il avait accordée à René, et qui, au premier abord, peut sembler extraordinaire.

Quoique notre héros ne fût point entièrement à l'abri de la fascination qu'exercent la présence et la parole royale, cet incident changea bien peu la disposition de son esprit, peut-être par la raison qu'il ne devait apporter aucun changement dans sa destinée. L'âme pressent presque toujours l'avenir; mais ce prophète que nous portons tous en nous-mêmes n'est pas plus écouté que les autres.

En se retrouvant dans les lieux où sa destinée s'était nouée, où sa vie avait été empoisonnée comme à sa source, René avait senti qu'il ne pouvait conjurer la fatalité qui pesait sur lui que par quelque résolution violente et désespérée. La malédiction de son père qu'il portait dans son sein comme un trait envenimé qui gangrenait son âme ne pouvait pas s'y endormir : il fallait qu'elle en fût arrachée. Deux idées venaient tour à tour se présenter à l'esprit de René comme les seuls remèdes à sa souffrance : c'était ou un mouvement excessif ou un repos absolu, un voyage en des régions inconnues, une de ces expéditions où l'on ne songe pas au retour, des mers immenses à parcourir, des climats de feu ou de glace à affronter, des combats, des tempêtes, des privations, des dangers de toute sorte, ou bien une solitude complète, une grotte dans le désert; et passer sa vie entière sans voir un visage humain, sans dire une parole, à regarder le ciel et à percer son cœur.

Arrivé à ce point, il n'est point étonnant que le jeune comte se sentît peu ému de l'espoir de reparaître un jour à la cour, et qu'il n'eût point brigué de faveur à la porte du palais qui l'avait doublement outragé naguère. La misère matérielle rend humble, mais les malheurs de l'âme mènent à l'indifférence. L'amour de René pour mademoiselle de Lampeyrière n'était pas cependant entièrement effacé; mais, s'il est vrai qu'il y ait dans l'amour souvent autant de haine que d'affection, il se trouve aussi dans la durée de ce sentiment une période de flamme et une période de glace, une époque de passion, d'emportement et de soumission, et une époque de dédain et de sombre silence où l'on voit, sans changer de visage, à ses pieds, l'objet aimé pleurant, mais [illegible] sans que le cœur se torde et souffre horriblement. Alors Cupidon laisse Psyché errer et mendier, et la livre sans pitié aux fureurs de sa mère. Alors pourtant l'amour n'en existe pas moins; mais il faut qu'il ait satisfaction de l'outrage qui lui a été fait et qu'il ne veut pas punir lui-même.

Aussitôt que René eut appris que la cour était retournée à Aix, il se rendit à Arles pour voir le vieil apothicaire dont la sagesse était toujours bonne à écouter, et aussi cette jeune fille, seule créature au monde qui tînt à lui par les liens du sang, et à qui, en cette qualité, son intérêt ne pouvait jamais faillir, quelles que fussent ses peines et ses douleurs. On oublie une maîtresse, un ami, mais jamais une sœur : les entrailles ont meilleure mémoire que le cœur.

L'apothicaire était dans son perchoir. Sa fille Madeleine jouait en bas avec le petit Romain. Ils ne s'émurent ni l'un ni l'autre de l'arrivée de René, et la jeune fille lui adressa même un petit salut de connaissance. Le comte trouva le vieillard au milieu de son laboratoire, dont le carnage n'avait été que médiocrement réparé, et qui avait l'aspect d'un temple où les iconoclastes ont passé. Gigadas n'avait plus ni son activité ni sa gaieté anciennes. En deux mois, il était vieilli de dix années, il était courbé, et, chose singulière! engraissé. On voyait qu'il avait renoncé à sa poudre de dessiccation, mais c'était moins, sans doute, faute d'en faire usage qu'il s'était ainsi alourdi, qu'à cause de quelque pensée accablante que le travail de ses mains ne détournait plus de son front. Ce vieux tronc si sec, si vivace, si vert encore, quoique défeuillé, s'était subitement vermoulu au cœur, et montrait une ruine imminente. Il quitta les livres et les papiers où il était enfoncé, pour saluer le jeune seigneur avec une gravité qui fit peine à celui-ci, par le contraste qu'elle offrait avec ses sautillements d'autrefois. Ils se regardèrent tous deux un instant en silence avec une douloureuse curiosité.

— Vous me trouvez vieilli, dit le vieillard le premier. Je puis vous en dire autant, monsieur le comte; mais vous en êtes à votre première épreuve, et moi à ma dernière. Vous vous faites homme, et moi je me fais poussière. — On ne résiste pas toujours à la première épreuve, je crois, répondit René. — Mais on meurt toujours de la dernière, repartit le vieillard. — Voilà de funèbres idées, maître. Qu'avez-vous donc fait de votre vieille jovialité? — Vous ne croyez pas, j'espère, que ce soit la pensée de la mort qui me l'ait ravie. N'ai-je pas le moyen de prolonger ma vie? Mais voici ce qui a tué à la fois ma volonté, ma gaieté et mon corps.

Et le vieillard montra à René une feuille de papier où était tracé le dessin d'une main couverte de lignes et de figures géométriques et astronomiques.

— Qu'est-ce que cela? demanda le jeune homme. — C'est la main de ma fille, répondit le vieillard d'un air piteux, qui eût pu paraître comique à des gens qui n'auraient point souffert (ce qui est à peu près dire des gens qui n'auraient point eu d'âme), mais qui ne donna nullement envie de rire à René. Oui, poursuivit l'apothicaire, la main de ma fille! et tous les signes funestes y sont, non ceux qui indiquent des vices ou des crimes, pauvre innocente! elle ne peut pas pécher, mais les signes de vie brève, et ceux de mort violente. Regardez plutôt! — Je ne vois, dit doucement René, que des lignes qui s'entre-croisent.

— Ah! c'est vrai, vous n'êtes pas chiromancien. C'est qu'à force de regarder ces lignes, elles sont devenues pour moi animées et parlantes. Mais, voyez, la ligne de vie, ou *cardiaca*, est si courte, qu'elle ne va pas jusqu'au milieu du mont de Saturne. La ligne hépatique est d'une finesse extrême et terminée par un X. Il n'y a rien de plus fatal. Puis des signes de mort violente sans nombre. Voici une ligne qui coupe la ligne de vie, la ligne hépatique et la ligne *mensalis*. Croyez-vous que dans cette main si potelée et si pure une ligne si peu ordinaire puisse exister pour rien? Non, c'est impossible, et c'est un signe funeste et qu'une longue expérience m'a appris à regarder comme irréfragable. Il y a plus. Ces deux rameaux qui s'échappent de la ligne *mensalis* vers les doigts *index* et *medius*, annoncent certainement qu'elle mourra par l'épée. Comment voulez-vous, continua-t-il d'une voix étouffée, qu'une âme que l'espoir seul avait nourrie jusqu'ici puisse résister à cela? Vous ne pouvez pas savoir quelle tendresse je porte à cette enfant, moi qui n'ai de la bienveillance pour tout le monde. Hélas! vous ne connaissez pas encore toute l'étendue de mon malheur. Je vois, moi, dans ma main toutes les marques de longévité. La ligne *restricta* qui y vient quatre fois, le *carpus*, ou la *rasata*, indiquent que je dois atteindre quatre-vingts ans et par conséquent survivre à ma pauvre petite Madeleine, dont la mort est toute prochaine. N'est-ce pas affreux? Après tout, cela vaut mieux ainsi. Que serait-elle devenue après moi?

— N'est-elle pas ma sœur? dit René vivement ému en prenant les mains du vieillard dans les siennes. — Elle l'est certainement, et j'aurais foi dans votre volonté de la protéger. Mais qui sait quelle sera votre destinée à vous-même? Laissez-moi regarder votre main. — Non, non, quand je vois un sage tel que vous se laisser ainsi influencer par ces vaines idées, je crains qu'elles ne s'emparent aussi de moi. Je croyais la chiromancie abandonnée aux diseuses de bonne aventure. — Vous avez raison, répondit tristement le vieillard. Oui, la science est funeste, mais elle n'est pas vaine. L'Écriture elle-même nous apprend que Dieu a inscrit notre destinée dans notre main : *Qui signat in manu omnium hominum ut noscant singuli opera sua.* N'est-ce pas Job qui parle ainsi? ***Cheiromantica, per anagramma, sic omnia certa.*** L'expérience me l'a assez démontré.

René renonça alors à combattre ces idées dont le vieillard était irrévocablement blessé, et que la discussion ne faisait qu'enfoncer plus avant dans son esprit. Il lui raconta à son tour ses douleurs, les pensées qui le poursuivaient aussi sans relâche, et lui demanda si, dans ses trésors de sapience, il pouvait trouver un calmant à cet état de douloureuse inquiétude où il ne pouvait plus durer.

— C'est, répondit le vieillard, le signe d'une crise prochaine dans votre destinée; vous pouvez vous en tenir assuré, et cette pensée doit par avance vous soulager.

Comme ils en étaient là, la jeune fille se glissa dans la chambre sur la pointe du pied et vint murmurer quelques mots à l'oreille de son grand père, dont les yeux se remplirent de larmes.

— N'est-ce pas encore un présage terrible? dit-il à René. Depuis quelques jours elle ne songe qu'à aller se promener dans le grand cimetière, dans les Champs-Élysées. — Je vous reconnais bien, dit alors l'enfant à René. Voulez-vous venir avec moi?

XXIV

Dénoûment.

René, en quittant le vieillard, reprit le chemin de son manoir avec cette hâte propre aux gens dont l'esprit est malade. Le vieil écuyer vint à sa rencontre. Il avait l'air très-ému. Bon! pensa René, il sera arrivé quelque chose. Bonheur ou malheur, je m'en réjouis.

— Monsieur le comte, dit Bertrand, il vient de venir au château une jeune dame qui ne veut parler qu'à vous. Comme elle est en deuil et qu'elle a l'air fort triste, j'ai pensé que sa visite ne vous serait pas agréable... — L'aurais-tu donc renvoyée? s'écria René. — Je ne l'ai pu, monsieur, elle a voulu vous attendre. — Et où est-elle? — Dans la salle noire. C'est là qu'elle a voulu aller. Je n'ai pas eu besoin de lui montrer le chemin. J'ai été obligé de la laisser faire. Sa présence me troublait comme une apparition de l'autre monde, et, en vérité, son air, ses manières, sa voix, sont si étranges...

Sans en écouter davantage, René poussa son cheval, traversa au galop l'avenue, le pont et la cour, sauta à terre sans attendre que son valet vînt lui tenir l'étrier, et monta quatre à quatre l'escalier de la tour d'Eymeri. Arrivé à la porte de la funeste salle, il s'arrêta un

instant pour reprendre haleine et calmer un peu les battements de son cœur qui menaçaient de rompre ses attaches; mais la porte de la salle s'ouvrit soudain. René recula involontairement devant la figure qui se présenta alors à lui. C'était mademoiselle de Lampeyrière, mais quel changement! Elle était d'une pâleur verdâtre que la vie n'emprunte jamais qu'à une mort prochaine. Ses lèvres étaient livides et tremblantes, ses sourcils contractés, et ses yeux avaient un éclat plus sinistre encore que l'abattement de ses autres traits. Assurément elle aurait pu être prise pour une créature de l'autre monde. On n'eût pas pu dire qu'elle fût ni changée, ni vieillie, elle était morte, et ressemblait à ce qu'elle avait été comme un spectre peut ressembler à un vivant.

— Dieu merci! dit-elle d'une voix brève et horriblement altérée, vous arriverez encore à temps! Mais dépêchons nous.

En prononçant ces étranges paroles, elle prit René par la main.

Le jeune homme se sentit glacé jusqu'au cœur de l'impression de cette main, qui était d'une froideur moite et frissonnante, aussi surprenante que le reste.

— Madame, lui dit-il, au nom du ciel! qu'avez vous, et que puis-je faire pour vous? Vous n'êtes pas bien, ce me semble?.. — J'ai un peu froid, mais ce n'est rien, ce sera bientôt fini : on ne meurt pas de cela. Venez. Asseyez-vous là, plus près de moi. De quoi avez-vous peur? Vous voyez que je suis tranquille. Je veux seulement causer avec vous. — Mais, madame, je ne puis comprendre... — Je vous expliquerai tout. Laissez-vous faire et laissez moi dire.

René céda à la fascination stupéfiante qu'exerce sur une imagination superstitieuse tout ce qui a l'air surnaturel. Il s'assit sur le siége que Louise avait disposé d'avance près du fauteuil où le vieux comte était mort, et qui depuis était toujours resté à la même place. Elle-même se laissa tomber dans ce fauteuil.

— René, dit-elle alors en se penchant vers lui, je sais que vous êtes perdu pour moi. Je vous ai oublié un instant, vous avez eu le droit de m'oublier tout à fait. M'avez vous en effet oubliée? — Cette question, madame, a droit de me surprendre, et je ne vois pas à quoi il peut être utile d'y répondre. — Non, vous ne m'avez pas oubliée; c'était impossible. Mais vous me haïssez, je le vois. Eh bien! j'aime encore mieux cela qu'une froide indifférence. René, je vous ai trahi, et cependant je vous aimais. Ne dites pas non. Vous savez bien que je vous aimais. — En Provence. — Partout, toujours. Hélas! je me suis trahie moi-même. Mon orgueil a été flatté de voir le roi et la cour à mes pieds. — Je conçois cela parfaitement, madame. Je vous assure que je vous trouve maintenant très-excusable. — Non, non, ne dites pas cela. Oh! j'ai eu tort, bien tort. J'ai été bien coupable, et vous avez raison d'être dur pour moi. Mais ce n'a jamais été que de la coquetterie, je vous le jure. Vous savez, toutes les femmes sont coquettes, surtout dans notre pays. Oh! combien je déteste cet engagement d'un moment. Oui, ce n'est pas trop de ma vie pour l'expier. — Vous vous jugez trop sévèrement, madame. Vous vous êtes d'ailleurs découragée trop tôt. Je ne doute pas qu'avec toutes vos grâces et votre esprit vous n'eussiez promptement ramené le roi et triomphé de vos rivales. Vous savez sans doute que le roi a passé ici avant-hier. C'était lui peut être que vous cherchiez à y rencontrer, et, à son défaut, vous avez voulu exercer votre talent sur moi. J'espère que j'ai montré assez de patience, et que nous terminerons cette scène dont il m'est impossible de deviner le but. — Ah! vous ne voulez pas m'écouter. Mon Dieu! je ne puis déjà plus parler. J'avais pourtant bien des choses à vous dire. Mais tout s'est en allé. René, je sais que vous êtes marié, que vous avez une femme digne de vous et que vous aimez; je sais, moi, que je suis une malheureuse qui ne mérite pas d'être foulée sous vos pieds. Je ne viens donc pas vous demander de m'aimer encore. Je n'ai voulu que vous revoir encore une fois... — J'espère, madame, vous revoir plus d'une fois. Je retournerai bientôt sans doute à la cour. — Je n'y serai plus. René, grâce, grâce! je vous en conjure. Dites-moi que vous me pardonnez tout le mal que je vous ai fait. Je ne le mérite pas, je le sais; mais j'ai tant souffert, tant pleuré, je me repens si profondément, et... regardez-moi. — Vous avez l'air souffrant, en effet, madame, et dans l'intérêt de votre santé, de votre réputation, vous devriez... — Ah! mon Dieu! il ne me pardonnera pas. Pendant qu'il en est temps, René, je vous en supplie, dites-moi que vous me pardonnez, car il faut que je m'en aille. Ah! je crois que c'est fini!

A ces mots prononcés d'une voix brisée et déchirante, René, qui jusque-là avait évité d'arrêter ses regards sur mademoiselle de Lampeyrière, la regarda. Elle était renversée dans le fauteuil, les paupières closes sans mouvement et sans respiration apparente. Il la crut morte. Ce spectacle et cette pensée brisèrent son inflexibilité.

— Quoi! s'écria-t-il, elle aussi! Mais qu'y a-t-il donc en moi? Louise, Louise! revenez, revenez. Oui, je vous pardonne; oui, je dirai tout ce que vous voudrez. Ah! encore cette fois il est trop tard.

Et il se jeta aux genoux de la jeune fille comme il s'était jeté aux genoux de son aïeul, anéanti, épouvanté de ce nouveau coup de foudre qu'il avait attiré sur sa tête.

— Ah! dit Louise en revenant à elle faiblement et agitant vers lui ses mains engourdies, j'ai entendu, mais j'avais peur de ne plus pouvoir répondre. Vous m'avez pardonné. Voulez vous me le dire encore? — Oui, oui, je vous pardonne. Mais qu'avez vous, au nom du ciel? — Rien, rien! je suis empoisonnée! — Empoisonnée! Malheureuse enfant! vite, je vais chercher du secours. Je puis vous secourir moi-même. Dites-moi quel poison vous avez pris?..

— Arrêtez, dit Louise en se levant et le retenant avec force. Que voudriez-vous qu'on dît en me trouvant chez vous? Je ne sais ce que c'est que ce poison, mais il est lent, je le sens. Il n'y a pas de secours possible, et je serai morte avant qu'un médecin puisse arriver. — Ah! que je voudrais mourir aussi! Louise, pourquoi avez vous fait cela? N'avez vous pas songé que c'était un crime? — Je le sais, mais il le fallait. Autrement vous ne me croiriez pas. Et puis, de cette façon, je ne pourrai plus vous être infidèle. Écoutez, René, vous me pardonnez de tout votre cœur, n'est-ce pas? — Oh! oui, oui. Pourquoi ne l'ai-je pas dit de suite? Mais je reste là, insensé! Et le poison te dévore cependant. Laisse-moi... Qu'importent à cette heure les considérations du monde! — Écoute-moi, mon René! Oh! je puis bien te nommer ainsi, puisque je meurs. Ta femme même n'en pourrait être jalouse. Écoutez-moi, je crois que j'aurai encore assez de force pour aller jusqu'à Lagny. Puisque tu le veux, j'enverrai chercher un médecin, mais je sais, moi, que c'est inutile. — Eh bien! partons de suite, partons! — Un moment encore. C'est ici que ton aïeul t'a maudit, n'est-ce pas? C'est moi qui ai attiré cette malédiction sur ta tête. Eh bien! moi qui vais mourir aussi, je te bénis et je prie le ciel de prendre ma mort pour expiation. — A votre tour, Louise, grâce et pour moi et pour vous! Venez. — Non, pas par là, par l'escalier dérobé. Voici la clef. Je l'ai retrouvée où je l'avais laissée.

René emporta la jeune fille plutôt qu'il ne la conduisit jusqu'à Lagny. Elle lui parla durant le chemin, lui représentant que sa mort était nécessaire pour tous deux; qu'elle n'avait rien à faire dans la vie; qu'il n'en était pas de même de lui; que, morte, il lui serait permis de l'aimer, mais que, vivante, il ne le pourrait. Elle lui fit promettre de se consoler. René lui répondait sans l'entendre. Elle voulut s'asseoir au bord du petit bois qui avait été le second lieu de leur rendez vous.

— Vous ne voulez pas me laisser mourir ici? lui dit-elle. Non. Eh bien, je vous obéirai. Ah! je suis trop heureuse!

Arrivée près de la porte du château, elle s'arrêta et regarda si personne ne se trouvait là, elle serra René dans ses bras par un mouvement convulsif, et lui dit un adieu dont rien ne pourrait rendre la suprême expression.

— Il faut nous quitter, lui dit-elle. Adieu pour jamais! Je n'ai aimé que toi. — Hâtez-vous, lui dit René qui la regarda pénétrer dans le château d'un pas chancelant. Quand il ne la vit plus, car elle n'eut pas la force de s'arrêter pour lui dire encore adieu, il s'élança, rentra à Courchival, demanda son cheval, arracha la selle des mains du valet qui n'allait point assez vite, et en une minute il fut parti. En une demi heure il était à Arles, car il n'y avait point alors de médecin à Saint-Gilles. — Monsieur, dit-il au médecin, mademoiselle de Lampeyrière se meurt, il faut que dans une demi-heure vous soyez auprès d'elle. — Oui, monsieur. — A Lagny. — C'est impossible. — Du tout, j'en suis venu en moins de temps. Soyez tranquille, je fouetterai votre cheval et ce sera moi qui vous payerai. — J'irai, monsieur.

Par bonheur pour le médecin, il se trouva qu'il était bon cavalier, comme la plupart des habitants du pays, mais il ne dut jamais se souvenir qu'en frémissant de cette course furibonde. Il était minuit quand ils arrivèrent à l'entrée de l'avenue de Lagny.

— Je vous attends ici, dit René au médecin. Vous viendrez me rendre compte de ce que vous aurez vu. Pas un mot de moi.

Nous n'essayerons pas de décrire l'angoisse de René pendant cette attente. Le médecin revint au bout d'un quart d'heure.

— Eh bien? — Il n'y a rien à faire, monsieur. Tout est fini — Morte? — Elle l'était quand je suis arrivé. J'ai proposé de faire l'ouverture du corps, car la maladie ne me paraît pas claire; mais un prêtre s'y est opposé et a dit que la demoiselle l'avait elle-même défendu. — Venez avec moi, monsieur.

Le médecin suivit René.

— Voici votre salaire, lui dit le comte en lui mettant un rouleau d'or dans la main. Oubliez que c'est moi qui suis allé vous chercher. — Oui, monsieur le comte. — Vous pouvez à votre choix passer la nuit ici ou vous en retourner.

Le médecin préféra partir. Pour René, il ne prit que le temps de changer de cheval. Bertrand voulait le suivre, mais son maître le lui défendit péremptoirement. Le lendemain matin le comte était à Aix.

XXV

Suite

Mademoiselle de Lampeyrière n'était pas la première femme qui, après une infidélité beaucoup plus coupable et plus consommée que celle qu'elle avait à se reprocher, se soit rattachée à l'amant qu'elle a trahi, en reprenant pour lui un amour désespéré. Comme elle ne pouvait point épouser René, il fallait bien qu'elle mourût. Un moyen terme n'était pas dans son caractère.

Dès son arrivée à Aix, le comte se rendit au logis du cardinal, qui était à l'archevêché. Quoiqu'il fût de grand matin, on voyait déjà dans la cour des équipages et des chaises qui annonçaient des visites autres que celles nécessitées par les affaires du gouvernement. Comme le roi, le ministre avait le privilége de recevoir des dames dans sa chambre, après son lever et même avant, et les dames ne laissaient pas chômer ce privilége. Le cardinal était pour ainsi dire assiégé continuellement par elles, non-seulement par intérêt, mais par plaisir, non-seulement à cause de sa puissance, mais aussi de ses qualités séduisantes. L'homme n'était pas moins choyé que le ministre. Il faut se souvenir en effet que ce fut l'homme qui fit la fortune du ministre.

L'archevêché, séjour passager de Mazarin, était alors gardé par sa compagnie de mousquetaires, qui le suivait partout, et qui devint, après sa mort, la seconde compagnie des mousquetaires du roi. Cette compagnie changea pour lors la livrée rouge et or du cardinal pour prendre l'incarnat, le bleu et le blanc, qui étaient les couleurs de la livrée royale, mais elle garda sa devise : un trousseau de flèches vibrées avec ces mots : *Alterius Jovis, altera tela*, ce qui était assez fier.

Pour parvenir auprès du ministre (car c'était là le but de son voyage à Aix), le comte se servit du moyen le plus simple. Il s'adressa au sous-brigadier qui commandait les gardes de la porte, et le pria de faire remettre au cardinal une lettre qu'il lui donna. L'officier, qui était un jeune gentilhomme de bonne famille, n'eut garde de prendre René pour un importun ordinaire, et, avisant un page qui baillait dans la cour, il l'appela et lui remit le message en lui recommandant de le remettre promptement.

— Soyez tranquille, dit-il ensuite à René. Fallût-il passer par les trous des serrures, avant cinq minutes il aura remis votre lettre à monseigneur le cardinal.

René, voulant attendre le résultat de sa démarche, entama conversation avec le jeune officier, ce qui ne lui fut pas difficile. De tout temps les jeunes militaires ont été d'une humeur aussi communicative que celle des vieux est rébarbative. Le comte causa des fêtes que promettait le mariage du roi, avec cette apparence d'ardeur qui convient quelquefois les états violents de l'âme. Cette épreuve ne dura pas longtemps. Un huissier vint bientôt, guidé par le page, s'informer si le gentilhomme qui venait d'envoyer une lettre au cardinal se trouvait encore là.

— C'est monsieur, dit le jeune officier. S'agit-il de l'arrêter? Monsieur, je regrette beaucoup que notre connaissance...

Le page poussa un éclat de rire immodéré, et l'huissier sourit dans sa gravité. — Il n'y a rien de pareil, dit celui-ci. Je suis chargé seulement de prier monsieur de me suivre chez monseigneur le cardinal. — Ah! c'est différent, dit l'officier sans se déconcerter. Monsieur, je vous fais mon compliment. — Il n'y a pas de quoi, monsieur, je vous assure, dit René.

Conduit par l'huissier, le comte monta l'escalier tout peuplé de domestiques, traversa l'antichambre toute pleine de seigneurs de la cour et du pays, attendant le réveil du ministre, qui ne devait pas se réveiller pour tous ce jour-là, et il fut introduit dans la chambre à coucher où Mazarin se trouvait seul. Si la pompe, non pas qui [illegible], mais tout à fait royale, qui entourait le cardinal ministre annonçait bien ce qu'il pouvait, rien en lui ne montrait les préoccupations inséparables de la conduite d'un grand État. On ne le trouvait point toujours, comme le cardinal de Richelieu, environné de secrétaires, bardé de papiers, cachetant continuellement ces fils d'encre qui sont comme le sang de la diplomatie, et s'épuisant à pousser les ressorts de sa machine. Richelieu aimait à étaler son travail; Mazarin, au contraire, semblait mettre tous ses soins à dérober le sien : le premier avait besoin d'effrayer Louis XIII du fracas des affaires, le second voulait dérober ses [illegible] et se les faire aussi [illegible] il semblait que tout [illegible] dans sa tête; aussi, quoique son âge ne fût point encore avancé, était-il déjà usé par ses efforts intérieurs. Quoique sa maigreur fût extrême, sa figure, parfaitement régulière, n'en conservait pas moins son expression agréable et noble : son front était toujours celui d'un homme de génie, son regard pétillait toujours d'esprit, sa bouche était toujours gracieuse. On disait des lors qu'il mettait du rouge pour déguiser la pâleur de ses joues. L'obligation où il était de porter toujours des vêtements écarlates lui en faisait une nécessité, et il jouait un rôle assez pénible pour partager un privilége qu'on ne conteste point aux acteurs.

Il reçut le comte de Courchival dans son lit ou sur son lit; car la simarre fourrée qui l'enveloppait et qui se répandait sur le lit en larges plis empêchait de bien distinguer sa situation : cette simarre était rouge comme la calotte qu'il portait au sommet de la tête. Sa lèvre supérieure était ornée d'une moustache retroussée dont l'ébène, peu d'accord avec la teinte grisonnante de ses cheveux, n'a point été incriminé par l'histoire, qui ne peut songer à tout.

— Monsieur le comte, dit-il au jeune seigneur le plus gracieusement du monde, je suis fâché de vous voir, car j'avais à vous faire transmettre un avis de Sa Majesté, que votre impatience va, à mon grand regret, me contraindre d'ajourner. — Monseigneur, répondit René, l'affaire qui m'a fait demander une audience à Votre Éminence n'a rien de commun avec celle qu'elle paraît croire. — Il faut donc, monsieur, que vous veniez pour affaire qui intéresse le service du roi? — Oui, monsieur. — En effet, votre lettre porte cela; mais je sais qu'on emploie souvent ces mots comme une formule pour faire ouvrir les portes. Eh bien! monsieur, parlez, je vous écoute. — Votre Éminence saura d'abord que j'appartiens à la religion réformée. — Prétendue réformée, interrompit le cardinal.

— Prétendue réformée, reprit René, ce qui m'a mis à même de connaître les menées que pratiquent dans son sein des ambitieux et des fanatiques. Sous le couvert du synode ils tiennent des assemblées séditieuses où ils discutent des plans de rébellion et cherchent des prétextes pour troubler la paix du royaume. — Les insensés! mais que veulent-ils donc? ne jouissent-ils pas encore de tous les priviléges qui leur furent concédés par le roi Henri le Grand? Ne sont-ils pas libres et tranquilles? N'ont-ils pas des temples et des chaires à leur suffisance? — Cela ne leur suffit pas, monseigneur; ils voudraient avoir des garanties matérielles et songent à demander la réintégration de leurs anciennes places de sûreté.

— Voilà qui passe toute imagination! Il faut vraiment que le délire les ait tous saisis. Oui, oui, on les leur rendra leurs places de sûreté! vous verrez que c'est pour les leur rendre qu'on les leur a reprises. Le moment aussi est admirablement choisi! Au fait, ce pays-ci s'est bien révolté presque sous les yeux de Leurs Majestés. Ces Français n'attendent d'occasion que celle de leur fantaisie; c'est une nation bien nommée. Et quels sont, monsieur, les instigateurs de cette mauvaise plaisanterie, les chefs de cette sorte de conspiration? — Je supplie Votre Éminence de me dispenser de lui nommer personne; je lui dirai seulement que les ministres, pour la plupart, poussent ardemment à la révolte; mais que tous ceux de la religion qui tiennent à quelque chose désirent la continuation de ce qui est présentement. — Je ne vous en demanderai pas davantage, monsieur. Avant l'œil éveillé sur eux, il ne me sera pas malaisé de connaître les uns et les autres. Je vois que ces gens-là veulent absolument se faire chasser de France; car à présent on ne sera pas obligé de les massacrer. Au surplus, ce ne sera pas moi qui ferai cette expédition; il suffira, pour qu'ils se tiennent encore en repos quelque temps, de leur retrancher leurs synodes nationaux. Ah! messieurs les prédicants, vous voulez encore mener du bruit; nous ne serons pas si sots que de vous laisser concerter. Or çà, monsieur le comte, vous en avez donc été aussi? — Oui, monseigneur : la curiosité et le besoin d'action m'ont porté à me mêler d'abord à ces délibérations; mais je m'en suis retiré, voyant à quel point elles devenaient factieuses et folles.

— Vous avez très-sagement agi pour votre âge. Et quel est le prix que vous mettez à votre perspicacité ou à votre repentir? — Je n'ai aucune grâce à demander, monseigneur. Mon intention est de m'en aller de ce pas en quelque monastère et de m'y ensevelir entièrement, de façon que personne dorénavant n'entende parler de moi. Comme je suis marié, cette disparition sera pour ma femme un motif de faire casser son mariage, d'autant plus que je n'ai jamais eu aucune relation avec elle. Je supplie Votre Éminence de vouloir bien lui être favorable en cette affaire, si elle juge que l'avis que je lui ai apporté mérite quelque considération. — Vous m'adressez là une sollicitation que je ne pouvais guère prévoir, monsieur, et vous prenez un étrange parti, sur lequel je ne vous blâmerai ni ne vous louerai, ne connaissant pas vos raisons; cependant, que deviendront vos biens, qui, dit-on, sont fort considérables? Les mettez-vous aussi en religion? — Non, monseigneur, ils demeureront à madame de Courchival, qu'elle se remarie ou non. Je supplie encore Votre Éminence de vouloir bien prêter les mains à cet arrangement. — Pour le coup, monsieur, je ne puis rien comprendre à ce qui vous

d'rige. Il n'importe. J'agirai selon que vous le désirerez. — Je puis expliquer à Votre Eminence ce qui l'étonne fort : j'ai épousé mademoiselle de Serizy sans l'aimer et sans en être aimé, nous sommes restés étrangers l'un à l'autre. Nous ne pourrons jamais être heureux ensemble. Il y a d'autres plaies encore sur ma vie : j'ai reçu du ciel l'avertis ement de renoncer au monde : je veux lui obéir sans délai. Cependant serait-il juste que cette jeune fille, qui est ma femme, restât liée d'une chaîne indestructible et fût condamnée à une solitude éternelle, parce qu'elle m'a rencontré une fois sur son chemin? Non, non! je souhaite qu'elle se remarie. Le vicomte de Genouillac, mon cousin, avait songé avant moi à la rechercher : elle n'avait pas de répugnance pour lui. J'espère que cette union pourra s'accomplir avec la faveur de Votre Eminence. — Vos demandes, monsieur, sont assez singulières et désintéressées pour que je me laisse aller à y accéder. Je serais bien aise de savoir en quel couvent vous comptez vous retirer. — Je l'ignore encore, monseigneur. Je laisserai sans doute au hasard le soin d'en guider, et suis résolu à être dans le cloître comme si j'étais dans le sépulcre. — Allez donc, monsieur, et que Dieu vous conduise!

On a peut-être étonné de voir que René, un jeune homme et un gentilhomme qui devait, en cette double qualité, être pétri de candeur et de loyauté, trahît ainsi et subitement sa religion et son parti; mais à cette époque les trahisons politiques n'étaient point idéales comme aujourd'hui, et, après tout, elles n'en sont pas moins ordinaires. Alors il était admis, comme nous l'avons déjà dit, de tricher au jeu, et la politique était un jeu comme un autre. Qu'on lise l'histoire de la Fronde, on y verra tous les acteurs, tous les héros, se jouant continuellement les uns les autres par dessous jambe, le cardinal de Retz ayant des nocturnes conférences avec la reine mère et Mazarin, et le jour ameutant la bourgeoisie et la populace, Condé prenant parti un jour pour le parlement et le lendemain pour la cour, la grande Fronde et la petite Fronde s'aidant et se combattant successivement, et tous les intérêts individuels s'enchevêtrant tellement, qu'on a peine à retrouver dans ce labyrinthe la direction providentielle de la guerre.

René, à la vérité, avait été élevé à l'abri de la corruption du monde; mais l'esprit d'un siècle est dans l'air, et devient, pour ainsi dire, épidémique autant que contagieux; puis, dans l'irritation où vivait son âme, il ne pouvait attacher grande importance aux moyens. Quand une pensée le saisissait, il n'en voyait que l'accomplissement. Ainsi, quand il avait voulu se venger, dans la première période de ses souffrances, la colère lui avait fait fausser la parole qu'il avait donnée à son cousin, et vouer une pauvre jeune fille à une union nécessairement malheureuse. Et maintenant que l'abattement lui était venu, il ne reculait pas devant une double félonie pour conquérir sa destinée et réparer le mal qu'il s'était fait et qu'il avait fait aux autres. Malheur à celui qui dès sa jeunesse, s'habitue aux voies tortueuses, malgré lui il sera toujours contraint à le déloyauté. Les circonstances conspireront contre lui, et il ne saura plus voir le droit chemin.

Tandis que René était à l'archevêché, il se passait dans un logis voisin une scène qui se liait intimement avec celles dont nous venons d'être témoins. C'était chez le marquis de Lampevrière, qui, n'étant point en année, n'avait pas été obligé de se rendre au lever du roi. Il était, comme nous l'avons dit, un des quatre premiers gentilshommes de la chambre, cette charge n'étant pas alors exclusivement réservée à des ducs et pairs comme le voulut depuis Louis XIV, pour relever la domesticité royale.

Le marquis était donc dans son lit, songeant soit aux ordres qu'il avait reçus la veille de Sa Majesté, au sujet des vêtements du mariage, soit à quelque intrigue ambitieuse et aux chances d'agrandissement qu'il pouvait encore espérer, soit encore à sa fille, non qu'il eût remarqué le déclin moral de sa santé, mais parce qu'il s'en allait grand temps de l'établir. Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit avec violence, et il vit entrer Gautier Voldis pâle, effaré et haletant. Le berger était aussi bien changé depuis qu'il était devenu le sieur de Varizaoles, l'un des secrétaires du cardinal-ministre pour les affaires étrangères, et ce changement n'était pas dû uniquement à une impression récente. Ses tempes s'étaient dégarnies, et ses cheveux noirs étaient mêlés de fils argentés. Sa poitrine s'était creusée et ses traits ossifiés. Ainsi la dernière épreuve de son ambition, au lieu de le satisfaire, l'avait découragé et épuisé. Sa fatale pensée, réduite au désespoir, s'était tournée contre lui et le broyait dans ses étreintes dévorantes.

— Ma sœur est morte, monsieur, dit-il en entrant, avec l'accent d'une fureur longtemps concentrée.

— Votre sœur? Qui donc, Gautier? répondit le marquis en se soulevant violemment.

— Ma sœur, votre fille, si vous aimez mieux, monsieur. Mais à cette heure il ne s'agit plus de feindre ni de se taire. Je suis votre fils, votre bâtard, je le sais. Croyez-vous que je ne l'aie pas deviné depuis longtemps? Vous n'avez pas le cœur assez bon, monsieur, pour m'avoir sans raison protégé et soutenu comme vous l'avez fait. Qu'avez-vous fait de cette enfant que je vous avais confiée? Elle ne vous était rien, elle. Vous l'avez chassée de chez vous, et elle est morte sans d'autre comme ma sœur. Oui, ma sœur est morte. Elle s'est empoisonnée. Et c'est vous qui l'avez poussée là par votre infâme et sordide ambition; pour la faire duchesse, ou, mieux encore, pour la faire maîtresse du roi; vous n'avez pas voulu qu'elle épousât un homme qu'elle aimait, parce que cet homme était d'une famille disgraciée; car, pour des haines de famille, il n'y a pas chez vous de place à aucun sentiment de quelque élévation. Tout y est pris par l'intérêt et par je ne sais quels calculs auxquels j'ai dû sans doute les marques de votre tendresse. Belle tendresse, en vérité! Voyez où elle m'a mené. Vous avez trop fait ou pas assez. Oh! que je voudrais que ma misérable mère pût m'entendre la maudire! Stupide servante, va! Mais vous, méchant vieillard, sachez bien que je vous maudis, que je vous exècre, que je vous renie au nom de ma sœur et au mien. Vous avez été juste assez notre père pour cela. Ma pauvre sœur! si belle, si bonne, si charmante, si bien faite pour être heureuse, morte ainsi misérablement! empoisonnée! mais je la vengerai, je le jure. Puisque je ne puis vous tuer, vous, ce sera l'autre. Qu'il soit coupable ou non, il faut que quelqu'un meure. Moi au moins. En tout cas, ça ne tardera pas. Soyez tranquille!

Tandis que Gautier fulminait ces paroles, le vieillard s'était laissé tomber en bas de son lit et s'était traîné en chemise sur ses genoux décharnés jusqu'aux pieds du jeune homme irrité.

— Gautier, lui disait-il d'une voix éteinte et suppliante, Gautier, vous traitez cruellement un vieillard qui ne vous a jamais fait que du bien, qui vous a tendrement aimé.

— Suis-je votre fils, monsieur?

— Ne vous ai-je pas toujours traité comme si vous l'étiez, Gautier?

— Pas de subterfuge! suis-je votre fils? le suis-je?

— Eh bien, oui, tu l'es. C'est vrai.

— Alors laissez-moi. Je suis pressé.

— Gautier, tu ne m'abandonneras pas ainsi. Ecoute, dis-moi! Ne m'as-tu pas dit que ma malheureuse fille, ta sœur, enfin...

— Oui, elle est morte. Vous pouvez la faire enterrer. Moi, j'ai d'autres devoirs à lui rendre.

— Morte, mon Dieu! mais où donc, et comment?

— Elle s'est empoisonnée, je vous l'ai dit, de désespoir d'avoir cédé un instant à vos suggestions et d'avoir perdu à jamais celui qu'elle aimait. Je le lui rendrai, si je peux. On est venu me chercher à Arles. Quand je suis arrivé, elle était froide.

— Mais où donc, encore une fois? Je l'ai vue hier matin.

— Eh bien hier soir, à Lagny, puisque vous voulez le savoir. Au lieu d'aller chez sa tante, elle est allée à Courcheval, puis à Lagny, où elle est morte. Mais je comprends le motif de votre anxiété. Je vois où tendent vos questions. Vous êtes inquiet de l'éclat que cela va faire. Vous craignez d'être obligé de quitter la cour. Non, non, rassurez-vous : tout s'est bien passé. On n'en parlera pas. Ah! vieillard sans âme et sans entrailles, cette mort ne te distrait même pas de ta misérable ambition; elle ne te fait pas songer à la mort et au jugement de Dieu, qui viendra pour toi demain ou après-demain. Ouvre les yeux sur toi, vois tes membres déjà semblables à ceux d'un squelette, et qui se refusent à te soutenir. Tâche, si tu peux, de te repentir de ta vie entière, car il n'y a pas une seule bonne action, et cherche qui te fermera les yeux; car, pour moi, je n'en aurai pas le loisir. Adieu, relevez-vous. Un père, quel qu'il soit, ne doit pas rester aux genoux de son fils. — Hélas! dit le vieillard d'une voix soumise, je ne le puis tout seul.

Gautier, malgré son inhumaine exaspération, fut touché de cette parole. Il releva le marquis et le posa sur le fauteuil.

— Adieu, lui dit-il. Que le ciel vous pardonne, s'il y a un pardon pour l'insensibilité et la méchanceté! Je vais venger ma sœur ou mourir. Je suis mort déjà pour vous.

— Gautier, s'écria le vieillard avec autorité, je vous ordonne de demeurer. Vous êtes mon fils, vous devez m'obéir. Je ne veux pas être privé de mon dernier enfant.

— Ah! dit le jeune homme en riant amèrement, des ordres! Vous vous y prenez un peu tard pour réclamer votre paternité.

— Je vais vous faire arrêter. Je ne veux pas...

— Silence! ou vous me forcerez à tout dire. Songez à ne pas laisser à des domestiques le soin du corps de votre fille.

— Gautier, au moins dis-moi que tu reviendras.

— Jamais.

Le jeune homme sortit alors. Il se rencontra face à face dans la rue avec René. Tous deux s'arrêtèrent. Le diable n'avait pu se dispenser à ménager cette rencontre. Si elle n'eût eu lieu, il y eût eu guet-apens.

— Monsieur le comte, dit Gautier, je vous cherchais.

— Pour moi, monsieur, je ne cherche plus personne.

— Nous avons quelque chose à démêler ensemble cependant.

— J'ai fini avec le monde, monsieur. Ne m'arrêtez pas. Je vous demande pardon de vous avoir offensé autrefois. C'est tout ce que je puis faire.

— Monsieur, vous vous méprenez singulièrement. Hier n'est pas assez loin pour que vous puissiez l'avoir oublié.

— Mais je veux être oublié, moi.

— Demandez cela à d'autres, monsieur. Je suis le frère de mademoiselle de Lampeyrière. Vous me devez compte de sa mort, de la façon qu'on doit l'entendre entre gentilshommes. En deux mots, il faut que je vous tue ou que vous me tuez.

— Quoi ! monsieur, un événement qui brise à tous deux notre vie est-il un motif pour nous entr'égorger ? Allez, je mourrai bientôt.

— On se console, monsieur. Vous êtes la cause première des malheurs de ma sœur. Si vous lui survivez, je ne veux pas avoir à me le reprocher.

— Je ne puis pas partager vos sentiments. La vie du frère de Louise est sacrée pour moi.

— Celle du meurtrier de ma sœur m'appartient. Du moins j'ai le droit de la jouer contre la mienne.

— Encore une fois, c'est impossible. Vous changerez de pensée, monsieur.

— Changer ! croyez-vous donc que j'aie longtemps à vivre, moi aussi ?

— J'espère que non pour vous.

— Alors vous devez consentir à ma demande.

— Jamais ! jamais !

— Jamais ! Mais vous ne savez donc pas, monsieur, que je m'attache à vos pas, que je vous insulterai, que je dirai tout ? Ah ! il y a peut-être plus de lâcheté que de générosité dans votre refus, plus de crainte pour votre vie que de douleur de cette horrible mort. Je vous dis qu'il faut du sang, le vôtre ou le mien.

— Parlez plus bas, monsieur, dit René. Je ferai ce que vous voudrez. Au fait, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, cela vaut encore mieux.

— Dieu merci ! ce sera un combat à mort, monsieur.

— C'est ainsi que je l'entends. Quel sera le lieu et l'heure ?

— Le lieu, les Champs-Élysées d'Arles. Puissions-nous y rester tous deux ! L'heure, le temps qu'il faut pour nous y rendre la décidera.

— C'est bien. Occupez-vous des armes et de vos témoins.

— Nos épées suffiront à tout.

— A mon tour je puis exiger quelque chose. Nous ne devons pas nous battre comme des bandits. Il faut des témoins !

— Soit ! j'en trouverai. Un seul, c'est assez. J'aurais voulu ne pas vous quitter.

— Monsieur, vous oubliez à qui vous parlez. Je serai au rendez-vous, dis-je. Je vous le jure sur mon honneur, s'il le faut.

— Ah ! j'ai peur qu'il ne vous arrive quelque accident. Songez que votre journée m'est engagée.

— Vous vous défiez bien de ma mémoire, monsieur. Allez, ce n'est pas pour nous que l'oubli est fait.

— A ce soir donc.

— Je vous attendrai. Mais faites vite.

— Oui, je me dépêcherai ; car ma sœur attend aussi.

René n'avait pas fait quelques pas seul dans la rue, qu'il se sentit toucher le bras. C'était le jeune officier auquel il avait parlé à l'archevêché.

— Monsieur, lui dit celui-ci, je vous ai vu de loin parler à M. de Varignoles. Il m'a semblé que votre conversation ne se passait pas toute en compliments et qu'elle devait être suivie d'une entrevue d'autre sorte. Vous me plaisez autant que votre adversaire me déplaît. Ne trouvez donc pas indiscret que je vienne vous offrir mes services ; je me nomme le chevalier de Vallavoir.

— Et moi le comte de Courchival. Votre offre, monsieur, ne peut que me flatter et vient à propos.

— Oh ! voyez-vous, je flairerais un duel à une lieue de distance. Maintenant que l'on fait la paix, il n'y a pas de raison pour qu'il revienne jamais de guerre, et que deviendrions-nous sans les affaires particulières. Çà ! je suis votre second à pied ou à cheval, au pistolet comme à l'épée, et j'espère ne pas trahir votre confiance. Et où est le rendez-vous ?

— Aux Champs-Élysées d'Arles. Mais, monsieur, je ne puis user de vous qu'à deux conditions : c'est que vous vous résignerez à n'être que spectateur du combat et à ne point en connaître les motifs.

— Voilà de dures conditions, monsieur, la première surtout. Mais jusqu'à Arles vous aurez le temps de réfléchir, et je vais toujours me munir de mes armes. Vous concevez que si le second de M. de Varignoles me provoque, je ne pourrai galamment refuser de lui tenir tête. Vertudieu ! j'ai du bonheur que ceci n'ait eu lieu qu'après ma garde faite.

Gautier, en quittant René, s'était rendu chez le vicomte de Genouillac.

— Monsieur le vicomte, lui dit-il, je sais que vous avez fort à cœur de me payer du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre. Je viens vous offrir l'occasion de vous acquitter.

— Vous ne sauriez me faire plus de plaisir, mon cher Gautier. — J'ai une affaire pour ce soir. Voulez-vous me faire le plaisir de me servir de témoin. — De grand cœur, pardieu ! Mais de vous regarder battre, cela ne peut me faire quitte de la vie que vous m'avez sauvée. Si vous me demandiez d'être votre second ou de me battre moi-même avec vous, ce serait différent. — Quand vous saurez que c'est à M. de Courchival que j'ai affaire, vous changerez peut-être d'avis, monsieur le comte. — Mon cousin, diable ! On pourra trouver cela mal. Enfin, j'ai promis ; je ne me rétracterai pas. Je n'ai pas, au surplus, grands ménagements à garder avec lui, et je dois passer par-dessus tout pour vous obliger. Je suis à vous. Où allons-nous ? — A Arles. — A Arles ! Du diable ! Je ne pourrai être revenu ce soir pour voir monsieur le prince, qui paraîtra en public avec le roi pour la première fois. Après tout, j'aurai le temps de le voir. Partons. — Monsieur, ce sera moi maintenant qui vous serai redevable.

Le comte et son compagnon arrivèrent les premiers au lieu désigné. Ils descendirent de cheval à l'entrée du cimetière, et pénétrèrent à pied dans cette antique et funèbre enceinte voilée d'une double désolation, celle de la mort et celle du temps : sous la terre des ossements, et des ruines dessus.

— Ouf, dit le chevalier, il faut convenir que vous êtes un rude cavalier et un homme singulier, monsieur le comte. Quel voyage désordonné et silencieux ! Mais cela me plaît. J'aime le mystère et les aventures : celle-ci sera complète si je puis échanger quelques coups d'épée.

Le soleil était à demi couché et ne lançait plus que des rayons rougeâtres et paisibles. Les jeunes gens s'arrêtèrent auprès d'un cippe antique qu'ombrageait un large cyprès, le seul qu'on aperçût dans la vaste étendue des Champs-Élysées.

— Voilà une excellente place, dit l'officier en essayant du pied l'herbe serrée et fine de la pelouse ; ni glissante ni raboteuse.

René s'était mis à examiner l'inscription du tombeau : c'était celui d'une jeune fille morte à dix-huit ans.

— Çà, lui dit son compagnon qui n'aimait pas cette taciturnité, vous connaissez l'escrime, j'espère. Voulez-vous faire quelques passes pour vous dégager la main ? Votre épée est-elle bonne ? D'où est la lame ? — Je ne sais, répondit René froidement ; mais soyez tranquille. Je me conduirai bien. — J'en suis persuadé. Mais qu'est-ce cela ? N'avez-vous pas entendu du bruit ? Est ce que par hasard quelque fantôme romain se voudrait mettre de la fête ? — Ce sera peut-être un hibou qu'éveille l'approche de la nuit, répondit René, les yeux fixés toujours sur le marbre couvert de symboles funéraires, ou bien ce sont nos hommes qui arrivent.

— Le diable m'emporte, s'écria le chevalier, si à vous voir, on ne croirait pas que vous êtes venu ici pour méditer plutôt que pour vous battre. Il faut que vous soyez bien sûr de votre affaire pour garder une telle froideur ! — J'en suis sûr, en effet.

— Je vous en fais mon compliment. Au surplus, je ne crois pas le secrétaire bien habile sur la tierce et la quarte ; mais il a l'avantage de la taille. Ah ! pour le coup, voici nos adversaires. Je commençais à craindre qu'ils ne vinssent pas avant la nuit.

— Qu'importe qu'on y voie ou non, dit René sans lever la tête.

— Tiens ! c'est vous, Vallavoir, dit Genouillac en arrivant. Malheureux enfant ! Vous voulez donc vous faire renvoyer de votre corps. Si vous vous fourrez ainsi dans tous les duels, cela ne peut tarder. On s'apercevra certainement de votre absence.

— Vous croyez, colonel. Eh bien ! j'espère alors que vous ne me refuserez pas, par manière de consolation, de mesurer votre épée avec la mienne ; vous me ferez honneur et plaisir.

— Êtes-vous donc fou ? Oubliez-vous que je suis l'ami de votre famille et très-particulièrement de votre frère ?

— Aussi ne vous demandé-je cela que comme une marque d'amitié.

— Messieurs, dit alors Gautier, il se fait tard ; veuillez songer à nous. Le comte de Courchival est entièrement d'accord avec moi : il ne nous reste qu'à en venir aux mains. — Je suis à vos ordres, monsieur le secrétaire, à présent et plus tard si vous le désirez, dit le bouillant mousquetaire.

— Vallavoir, vous perdez tout à fait la tête, lui dit le vicomte ne pouvant s'empêcher de sourire. Nous ne sommes ici que comme

juges du camp. Faisons donc notre devoir. Mon cousin, continua-t-il en s'adressant au jeune comte, je vous prie de m'excuser si je me trouve d'un autre côté que du vôtre; mais je n'ai pu refuser ce service à M. de Varignoles, et j'ignorais d'ailleurs que ce fût contre vous quand j'ai accepté. — Je ne vous en veux pas mon cousin, lui répondit René. — Je crois que vous auriez tort, du moins pour ceci.

Les deux témoins s'occupèrent alors de mesurer les épées; celle de René se trouva plus courte.

— Il n'importe, dit le comte, j'ai le bras plus long.

— Comment l'entendez-vous? lui dit son second, étonné de cette parole que René avait prononcée sans la comprendre. Vous êtes, pardieu, beaucoup plus petit. Mais voici la mienne; une très-bonne arme!... Je vous jure, dit-il en s'interrompant, que j'entends des frôlements par là : il faut voir ce que ce peut être.

— L'enfant! dit M. de Quesmes, il a peur des revenants. — Je n'en ai pas peur quand je les vois. — Mais on ne les voit jamais, chevalier. Allons! tâchez donc d'être grave comme il convient aux fonctions que vous remplissez.

Ils remirent alors les armes aux mains des combattants, en croisèrent les pointes, et se retirant à deux pas en arrière : — Allez, dirent-ils; que Dieu décide du droit! Et n'oubliez pas le salut, ajouta le vicomte.

Cette recommandation était inutile. Les deux jeunes gens étaient au fait du cérémonial usité dans les rencontres. Ils se saluèrent et saluèrent les témoins avec l'épée, puis, ôtant leurs chapeaux de la main gauche, ils s'en firent un second salut, les jetèrent derrière eux par-dessus leur tête, se saluèrent de nouveau avec l'épée et commencèrent. Gautier fondit sur le jeune comte avec une impétuosité qui annonçait en lui l'intention d'en finir du premier coup. René para en reculant avec une habileté qui faisait honneur à la science du vieux Bertrand; mais il ne riposta pas.

— Très-bien fait! cria Vallavoir. A votre tour maintenant.

Mais René, malgré cet avertissement, resta sur la défensive; Gautier revint aussitôt à la charge, recula, et, voyant son adversaire découvert, lui poussa tout à coup une botte terrible; mais ce ne fut pas René qui la reçut. Une forme blanche, qui avait jailli comme une apparition, s'était jetée entre les deux épées et était allée tomber avec un grand cri aux pieds du vicomte. Les combattants s'arrêtèrent stupéfiés.

— Qu'est-ce que c'est? demanda René. — Ah! ciel! s'écria M. de Quesmes, c'est cette pauvre Gabri.

C'était elle, en effet. Elle était étendue sans mouvement sur la terre, la tête renversée. Le vicomte essaya de la soulever : elle retomba avec cette pesanteur obstinée qui annonce la mort.

— Quoi! elle est morte, dit le comte. — Je le crois, répondit le vicomte; c'est épouvantable. — Elle a eu le cœur traversé, dit le chevalier, montrant un large flot de sang qui s'échappait de la poitrine de l'enfant et teignait déjà ses vêtements blancs.

Gautier regardait stupidement sa lame rougie jusqu'à moitié et se tournait vers le soleil couchant, comme pour voir si ce n'était pas lui qui produisait cet effet.

— Monstre! s'écria René en s'élançant vers lui, c'est toi qui l'a tuée! Défends-toi maintenant, car je vais t'enfiler comme un chien.

Gautier tomba presque en même temps percé de part en part, et emportant dans sa chute l'épée de son adversaire. René revint aussitôt auprès de la jeune fille, que le vicomte agenouillé tenait entre ses bras et considérait avec un mélange de douleur et de terreur. Le chevalier de Vallavoir, debout, l'air effaré, tournant sa tête à droite et à gauche, ne savait plus s'il était encore de ce monde.

— Est-elle réellement morte? demanda René en se penchant aussi sur le corps de Madeleine. N'y a-t-il plus rien à faire?

— Rien absolument. Elle n'a pas fait un mouvement; ses mains froidissent déjà. Pauvre enfant! quelle destinée!

— Ma pauvre sœur! Ah! c'est le dernier coup. Pourquoi ne me suis-je pas laissé tuer de suite. Oh! mon Dieu! que va devenir son père. Il me le disait pourtant. Ma sœur! ma sœur! Gabri! Madeleine!

— Sa sœur! dit une voix lamentable qui semblait sortir de terre, sa sœur! Oh! quelle affreuse vengeance! Mon Dieu! je n'avais pas demandé cela : elle n'était pas coupable, elle.

— Misérable! tu n'es pas mort, toi, dit René en se retournant.

— Un prêtre! au nom du ciel! un prêtre, si vous êtes chrétiens! Je n'ai pas une heure à vivre! je vous jure. Ne me laissez pas mourir en réprouvé. Monsieur le vicomte, vous direz à mon père que je lui ai pardonné : c'est le marquis de Lampeyrière qui est mon père.

— Tais-toi, malheureux; laisse-nous pleurer.

— Un prêtre, je vous en conjure. Ils ne m'écoutent pas! Oh! mon Dieu! seul jusqu'à la mort! Ah! pourquoi ai-je été impitoyable? Hélas! ma sœur aussi est étendue sans vie. Et moi aussi je pleure, avec mon sang et non avec des larmes.

— Monsieur le comte, je crois qu'il y a de la barbarie à refuser à cet homme les secours de la religion. Je vais envoyer un des valets chercher un prêtre à Arles, dit Vallavoir revenant à lui. — Faites ce que vous voudrez. — Qu'allons-nous faire du corps de cette malheureuse enfant? demanda M. de Quesmes. Il est impossible de la porter à son père : il le faut cependant.

— A la même heure! dit René. Oui, il a raison : c'est une vengeance! C'est ainsi que les innocents meurent toujours, et que les coupables restent. Il est heureux, lui; il va mourir aussi, absous du mal qu'il a fait.

La nuit était entièrement tombée; elle avait enveloppé cette scène de mort d'un voile sombre et brillant à la fois qui en bannissait l'horreur, et son haleine froide et silencieuse avait comme engourdi pendant une minute les acteurs encore vivants de ce drame. Tout à coup ils furent éveillés par les accents chevrotants d'une voix que René reconnut en frémissant. Le vicomte se leva et jeta rapidement son manteau sur le cadavre de Madeleine.

— Dieu merci! voici du monde, disait l'apothicaire, car c'était lui. Messieurs et mesdames, je vous souhaite le bonsoir. Je ne viens pas vous déranger. Non, il n'y a pas de dames, c'est égal : quoi que vous fassiez ici, ce n'est pas mon affaire d'y regarder. Dites-moi seulement... Mais en vérité c'est, je crois, monsieur le comte, ajouta-t-il en découvrant la lanterne qu'il portait à la main, et monsieur le vicomte aussi. Eh! messieurs, comment êtes-vous encore ici à cette heure? — Nous nous promenons, maître, répondit René.

— La nuit est très belle, mais terriblement froide, et on se heurte continuellement. Eh bien! dites-moi, n'avez-vous pas rencontré ma fille par là? — Rencontré votre fille? Non.

— Elle doit être pourtant ici; ce matin elle m'avait demandé de l'y laisser aller. Vous savez, elle n'avait que cette promenade en tête. Je l'ai refusée : elle n'a rien dit; mais tantôt, tandis que j'étais allé visiter une voisine, elle s'est échappée, et voilà deux heures que je la cherche. Elle mourra s'il faut qu'elle passe la nuit dehors. A propos, monsieur le comte, j'ai découvert dans sa main un signe qui me paraît contre-balancer ceux que je vous avais montrés. Oh! j'ai été si heureux de cette découverte, que j'ai dormi la nuit dernière, ce qui ne m'était pas arrivé depuis un mois. Mais que fait-elle, cette malheureuse enfant? Par où peut-elle être passée? Madeleine! Madeleine! Elle ne me répondra pas, la méchante!

— C'est que sans doute elle ne vous entend pas; elle est peut être rentrée tandis que vous la cherchez. — Croyez-vous? Mais non; elle ne saurait pas retrouver son chemin. Elle m'a déjà joué ce tour une fois; mais il ne faisait pas si froid.

— Est-ce le prêtre? demanda Gautier. Oh! mon Dieu! dépêchez-vous! — Non, dit le vieillard, c'est un médecin. Mais qui est-ce donc qui parle ainsi? Comment! un homme par terre, avec une épée au travers du corps et noyé dans son sang. Et vous ne me disiez rien, messieurs! Ah! vous vous promenez, dites-vous. C'est horrible, savez-vous; il faut que vous soyez devenus fous. Voyons, éclairez-moi, monsieur, que j'examine ce malheureux jeune homme.

— Mon père, disait Gautier, l'absolution! Je me repens de mon orgueil, de ma dureté, de tout! L'absolution! Je meurs!

— Pour l'âme, je n'y peux rien, dit l'apothicaire; et pour le corps, pas davantage : c'est un coup mortel. Ah! messieurs, dans un lieu consacré, vous porter à de tels actes, c'est bien mal! on doit respect à la paix des morts, sans parler de celle de Dieu et du roi. Mais que faites vous ainsi immobiles? Est-ce donc pis qu'un combat?

— Antoine, dit René à voix basse à son cousin, je vous assure qu'il y aurait de l'humanité à massacrer ce vieillard.

— Maître, dit le vicomte, nous attendons nos chevaux. Sachant que tout secours était inutile, nous n'avons pas voulu vous affliger d'un pareil spectacle.

— En effet, dit le vieillard, j'ai souvent été appelé à voir de telles scènes, mais aucune ne m'a causé une si violente impression. Voyons donc si tout est bien désespéré. Oh! mon Dieu! que devient ma pauvre enfant pendant ce temps-là?

— Voici comme j'ai arrangé les choses, dit le chevalier en revenant et d'une voix qui avait repris toute son assurance. J'ai envoyé quatre chevaux à Arles pour quérir un prêtre et un médecin. J'en amène un pour la jeune fille, et un autre...

— Ah! s'écria l'apothicaire en se relevant tout à coup, il y a une jeune fille; et où est-elle? — Tiens! qu'est-ce que c'est encore que cette apparition? dit Vallavoir. — Silence, lui dit M. de Quesmes.

— Oh! j'ai entendu, monsieur le vicomte. Je me doutais qu'il y avait encore autre chose. Oui, oui, un enlèvement. Et ce malheureux est mort peut-être en la défendant. Mais me voilà, moi, vous allez me la rendre. Allons, rendez-la-moi. Où est-elle? — Elle s'est échappée maître, dit le vicomte. — Il ne s'agit pas de votre fille, lui dit-

même temps René. Est-ce que je ne suis pas là? Croyez-vous que je me prêterais à ce qu'on enlevât ma sœur?

— Echappée! Pas ma fille! Voici qui n'est pas clair, messieurs.

Projetant rapidement autour de lui la lumière de sa lanterne, il aperçut alors le manteau sous lequel se dessinait vaguement une forme humaine, que ses yeux perçants et exercés reconnurent sur-le-champ. Il s'y élança et la découvrit avant qu'on eût pu l'arrêter. René ne put que lui enlever sa lanterne. Le vieillard jeta un éclat de rire railleur et triomphant.

— Ah! ah! dit-il, le tour est plaisant; l'enfant s'amusait de m'entendre la chercher! mais te voilà prise, ma petite. Allons! viens, Madeleine. Monsieur le vicomte ne l'en empêchera pas. Mais, c'est vrai, elle doit avoir eu bien peur. Il n'y a plus rien, te dis-je, relève-toi. Tu sais bien que je ne suis pas assez fort pour te porter, puisque c'est toi qui me soutiens. — Qu'est-ce que c'est? hurla-t-il soudain quand, se baissant pesamment vers elle, il sentit sa main froide et roide. — Elle est morte! Oui! c'est du sang. Oh! quelle plaie! Juste au cœur. Messieurs, vous allez me dire tout de suite qui l'a tuée.

— C'est, dit René, l'homme qui est là par terre.

— Contez-moi comment cela s'est fait.

Le vieillard écouta sans l'interrompre le bref récit que lui fit M. de Quesmes.

— Eh bien! dit-il à René quand ce fut fini, qu'est-ce que je vous disais avant hier?

René ne répondit pas. Ce calme était plus effrayant qu'une douleur qui s'arrache les cheveux. Le vieillard s'agenouilla, découvrit sa tête chenue et blanche, et, levant vers le ciel ses mains tremblantes et ses yeux qui ne pleuraient pas :

— Grand Dieu! dit-il, vous avez jugé qu'elle avait assez souffert, vous l'avez retirée de cette terre d'épreuve. Soyez béni! Ce sera un bel ange pour une sphère plus brillante et plus pure que la nôtre. Ne m'oubliez pas trop longtemps, ô grand Dieu! et faites que mon âme soit digne d'être réunie à la sienne et à celle de sa mère!

— Un prêtre! l'absolution! dit Gautier se réveillant encore d'un de ces sommeils qui précèdent le sommeil éternel.

Le vieillard alla à lui, lui prit la tête et lui dit :

— *Absolvo te in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. Vade in pacem, anima infelix, sanguine Christi et tui quoque redempta.*

Comme si son âme eût eu besoin en effet de ces catholiques paroles pour achever de se dégager des liens du corps, le moribond, aussitôt qu'elles eurent été prononcées, se souleva convulsivement, étendit les bras en avant et retomba en poussant un profond et dernier soupir.

L'apothicaire lui ferma les yeux et la bouche, lui étendit les bras le long du corps, et retira de sa poitrine l'épée qui y était restée.

— Ce n'a pas été sa faute, dit-il. Le moment était venu. Il n'a pas été plus coupable que son épée. Comment se nommait-il?

— Gautier Violais, sieur de Varignoles, dit le chevalier qui soufflait dans ses doigts, et s'ennuyait fort du silence et de l'inaction qu'il lui fallait garder.

— Gautier Violais! Est-il possible que je ne l'aie pas reconnu? Dix années, et la mort par-dessus, changent bien un visage. C'était un beau et fort jeune homme, mais il avait quelque chose au front qui enseignait une vie stérile. Il n'a pas trouvé sa place dans le monde. Mort en duel? non, non, il est mort parce qu'il n'avait plus rien à faire ici-bas. Oh! il a dû bien souffrir en voyant ma fille mourir de sa main, car il avait été son ami et son père. Puis ils ne se sont rencontrés que pour mourir l'un par l'autre. Et pourtant je ne crierai pas à la fatalité, mais je m'inclinerai devant la Providence. Elle a réuni deux belles âmes, et qui s'étaient purement aimées. Que Dieu soit béni! Cher ange, continua-t-il en revenant auprès de sa fille et en versant sur son visage toute la lumière de sa lampe, que sa dépouille est encore belle! On dirait qu'elle dort. Elle n'a pas beaucoup souffert, n'est-ce pas? Ses yeux et ses lèvres se sont fermés tout seuls. Vous êtes étonnés, messieurs, de me voir si tranquille. Je ne l'étais pas avant. Mais à présent que c'est fini, que faire? Il faut que vous vous en alliez, messieurs, que vous fuyiez. Il y a bien assez de moi pour garder ces deux corps. Ils ne s'en iront pas. Mais vous, il faut que vous partiez promptement, tandis que vous le pouvez. — Pourquoi nous en aller? dit René. — Parce que vous seriez mis en prison, pendus peut-être. Que sais-je? — Eh bien! qu'importe? — Vous laissez-vous ainsi abattre? Regardez-moi et rougissez. Messieurs, emmenez-le. Laissez-moi seulement un cheval, si vous en avez un qui ne vous soit pas nécessaire.

Le vieillard s'assit alors sur le cippe qui avait servi à marquer le lieu du combat.

— Ah! dit-il, je le reconnais, c'est le tombeau de Tullie. Que de fois je me suis attristé sur le sort de cette jeune Romaine dont le marbre nous a transmis le souvenir à travers tant de générations. Que de fois je me suis écrié ici : — Belle et aimée! et morte à dix-huit ans! Et je songeais à la douleur de ses parents, morts aussi depuis des siècles. Ce tombeau d'une jeune fille inconnue m'inspirait un mystérieux intérêt que ne m'ont jamais fait éprouver les tombes des rois et des héros. C'était sans doute un pressentiment de cette nuit où je m'écrie encore : — Belle et bien-aimée, et morte à dix-huit ans! Mais, hélas! c'est sur ma fille que je crie ainsi. Le malheureux père que je plains, c'est moi-même, hélas! et je ne suis pas mort!

Pendant ces lamentations, le chevalier de Vallavoir avait ramassé son épée, M. de Quesmes avait pris son manteau, et tous deux se disposaient à emmener René. Celui-ci se dégagea, vint au vieillard lui prit les mains, et lui dit :

— Mon dernier lien est rompu. Je vais faire comme vous. Je vais attendre. — Dieu vous a éprouvé. Vous fournirez une longue carrière. Enfant, pour être vieux de bonne heure, cela n'empêche pas de l'être longtemps. Adieu.

Les trois jeunes gens partirent alors, laissant le vieillard et les deux morts ensemble.

— Il me semble, disait le chevalier, que je vais voir sortir une ombre de chacune de ces pierres. Je puis, pensait-il en lui-même, dire que j'ai eu là une journée comme il est donné à peu de gens d'en avoir. Quelle histoire à raconter! C'est dommage que le colonel n'ait pas été d'humeur à échanger quelques coups d'épée! La peste! de la façon dont cela s'arrangeait aujourd'hui, je ne sais pas trop où j'en serais.

Ils arrivèrent bientôt à leurs chevaux. René agissait comme on agit dans l'ivresse, sans que la volonté s'en mêle, par habitude.

— Mon cousin, lui dit le vicomte, devant de pareils événements, nous devons oublier toutes nos dissensions et nos démêlés précédents. Cette affaire est très-grave. Elle fera beaucoup de bruit. — Beaucoup, dit le chevalier. Il n'y a pas de doute. — Et il n'y aura pas besoin que vous vous en mêliez, chevalier. Il faudra donc, mon cousin, que vous sortiez de France, car le roi paraît avoir hérité de la sévérité de son père contre les duellistes. Vous n'avez pas le temps de retourner chez vous. Nous irons seulement à Arles. Là nous trouverons les premiers secours. Il est urgent de gagner de l'avance. — Je vous jure, mon cousin, qu'il m'est indifférent d'être pris ou de ne pas l'être. J'irai tant que mon cheval voudra aller, et ensuite... — Eh bien! je vous accompagnerai moi-même jusqu'à la frontière. Je vous trouverai des chevaux et de l'argent. Pour moi, j'en serai quitte pour un exil de quelques mois à ma garnison. Allons! en selle. Vallavoir, je vous engage à regagner Aix, et à ne pas dire un mot à qui que ce soit du motif de votre absence. — Soyez tranquille, répondit le jeune homme. Monsieur le comte, je suis à vous à la vie, à la mort. Je vous accompagnerais, s'il n'était plus utile pour vous que je retourne de suite à Aix. Je vous conjure de ne pas m'oublier, si vous avez besoin de quelque chose en France. J'espère que nous vous reverrons bientôt. — Je ne crois pas, monsieur, dit René. — Allons, quelques années de voyage en Italie ne sont pas la mort d'un homme. — Vous avez des termes bien heureux, Vallavoir.

Le jeune homme partit alors pour Aix, suivi de son domestique, tandis que les deux cousins se dirigeaient vers Arles. Ils rencontrèrent en route le prêtre et le médecin.

— Messieurs, leur dit M. de Quesmes, nous avions pris l'alarme trop vite. L'homme pour lequel nous vous avions envoyé chercher est en route pour Aix. Soyez assez bons pour retourner.

Arrivé à Arles, le vicomte fit repartir son domestique pour chercher le vieillard, et quitta lui-même la ville avec des chevaux frais qu'il s'était facilement procurés. Ce fut fort bien fait, car, dès le lendemain, cette tragique histoire fut rapportée au roi et au cardinal, qui ordonnèrent incontinent de poursuivre ceux qui y avaient figuré, et firent rédiger un édit où les anciennes peines contre le duel étaient remises en vigueur.

Le vicomte tint parole à son cousin. Il le conduisit jusqu'à la frontière, et sut lui trouver pour sa fuite des facilités que René n'eût jamais imaginées tout seul. Celui-ci ne sortit de sa stupeur que pour faire part à son cousin de ses projets de retraite, où les derniers événements n'avaient pu que le confirmer et l'instruisit aussi des mesures qu'il avait prises relativement à sa femme et à lui-même. M. de Quesmes ne lui fit aucune représentation, de quoi René ne lui sut pas mauvais gré : car il n'était pas en état de concevoir des pensées de dessous. Le comte persista aussi dans sa volonté de ne rien dire du lieu où il voulait se retirer.

Ce fut auprès de Nice qu'ils se quittèrent. Ils s'embrassèrent étroitement, d'une façon qui n'eût pu, certes, être conjecturée trois mois plus tôt.

— Vous ne voulez donc pas me dire où vous allez, mon cousin, dit le vicomte, ni me promettre de m'écrire? — Je ne le puis; mais je n'en conserverai pas moins le souvenir du service que vous venez de me rendre. Adieu.

Et il partit sans retourner la tête. M. de Quesmes le suivit des yeux tant qu'il put le voir.

XXVI

Conclusion.

Trois longues années s'étaient écoulées depuis l'époque où se passèrent les événements que nous venons de rapporter. Le cardinal de Mazarin était mort quelques mois après le retour de Saint-Jean-de-Luz, et Louis XIV avait prononcé cet *à moi* qui, pour n'être pas chanté en aussi haute gamme que *l'ego sum papa* du pape Sixte Quint, n'en produisit pas moins d'ébahissement et n'en eut pas moins de retentissement. La reine mère n'avait guère survécu à son favori. Elle était morte en priant le prêtre qui l'administrait de prendre garde à salir ses saintes coiffes avec les saintes huiles, ce qui prouve, dit mademoiselle de Montpensier, que nous conservons nos bonnes et nos méchantes habitudes jusqu'à la mort. Le roi Philippe IV, beau-père de Louis XIV, était mort aussi vers ce temps, et la paix avec l'Espagne avait été de nouveau troublée.

La mort de la reine mère avait complété l'émancipation du roi, qui, jusque-là, avait gardé quelques secrets sur ses amours illégitimes, et n'avait point déclaré de maîtresse. Mademoiselle de la Vallière fut, comme on sait, la première qui porta ce titre uni à celui de duchesse.

On a beaucoup parlé de la timidité de cette beauté, et des sentiments de honte et de repentir qu'elle aurait longtemps cumulés avec ceux de l'amour avant de leur donner le dessus. La longue et austère pénitence qu'elle accomplit a droit assurément de toucher, mais non de faire rejeter les relations du temps qui nous montrent mademoiselle de la Vallière gardant en présence de la reine une assurance et un aplomb qui indignaient jusqu'à madame de Montespan, et allant même jusqu'à faire passer son carrosse à travers champs, en présence de toute la cour, afin d'arriver plus tôt auprès du roi. Et voilà justement comme on écrit l'histoire. Enfin, il ne faut pas oublier qu'elle ne se décida à se retirer dans un cloître que lorsque le cœur du roi lui fut enlevé sans espoir de retour.



Le cardinal Mazarin. — Page 52.

Trois ans après la triple catastrophe qui a ensanglanté et assombri le précédent chapitre, un moine entrait vers six heures du soir à Arles, par la porte du Pont ou de Trinquetaille. C'était le jour du jeudi saint. Suivant une coutume que nos provinces du Midi ont empruntée à l'Espagne et à l'Italie, les confréries de pénitents parcouraient les rues de la ville avec une quantité de flambeaux. Tous ces fantômes blancs, noirs, bleus, violets et gris, offraient sous ces lueurs mouvantes un spectacle bizarre et lugubre. La population affluait autour des églises et des chapelles, pour assister au salut. Plus d'une jeune fille, plus d'un jeune homme s'y rendaient aussi, dans une intention de galanterie, et plus d'un homme couvait sous le voile de pénitent quelque pensée de vengeance, le tout sans préjudice à la dévotion. Il est faux que l'on ne puisse faire deux choses à la fois. On peut fort bien, en tenant ses yeux fixés sur un livre de prières, donner ou recevoir un billet avec la main. On peut porter un flambeau de la main gauche et un couteau dans sa main droite, et chanter encore des psaumes qui couvrent un cri d'agonie.

Notre moine ne portait pas de flambeau, mais un bâton qui lui avait été plus utile pour voyager. Sa robe était blanche. Son capuchon, qui se dessinait par derrière en pointe, encadrait son visage sans le cacher, et laissait voir des traits réguliers et graves, une barbe brune et épaisse, des joues pâles, mais pleines. C'était un homme à la fleur de l'age, et sa figure était de celles qui, formées de bonne heure, restent longtemps immobiles. Il marchait à pas lents, regardant autour de lui d'une façon qui annonçait moins la curiosité que le souvenir. Après avoir suivi la grande rue, il prit à gauche, et entra dans la place de la cathédrale au milieu de laquelle s'élève un obélisque tout uni, que depuis l'on a dédié au roi Louis XIV. Arrivé devant l'église, il s'arrêta, considéra quelques instants le symbolique portail où un artiste du treizième siècle a sculpté dans le marbre une figuration du jugement dernier, puis il monta le perron, s'agenouilla sur le pavé sacré, et y demeura longtemps abîmé dans la méditation, sans être distrait par les regards curieux et les remarques qu'il excitait parmi la foule remuante des Arlésiens. Ayant été heurté par un pénitent violet, qu'offensait probablement la blancheur de sa robe, il ne releva pas même la tête, et se contenta de se reculer un peu.

— Il faut, dit une vieille femme, que cet homme soit un bien grand saint. — Ou un bien grand pécheur, repartit le pénitent.

— Celui qui pense d'abord le mal le porte souvent en lui même, dit alors le moine en se relevant.

— Seigneur ! s'écria une jeune femme qui accompagnait la vieille.

— Qu'avez-vous donc, belle Marie ? lui dit à l'oreille le pénitent. Est-ce que ce serait par crainte pour moi que vous vous écriez ainsi ? Je serais trop heureux de le croire, quoique je vous puisse assurer que ce moine n'est pas capable de me manger.

La honte tacite du pénitent devait faire aisément ajouter foi à cette dernière assertion; mais il ne parut pas que sa voix donnât du prix aux paroles qui l'avaient précédée, car la jeune femme n'y avait fait attention, et pénétrant rapidement dans l'église, elle sortit aussitôt par une porte latérale. Le moine avait, sur son exclamation, baissé brusquement son capuchon, et, descendant le perron, avait tourné vers la place Saint-Julien, que l'on appelle aussi place des Hommes, parce que c'est là que se rassemblent, le dimanche matin, les ouvriers qui se louent pour les travaux de la campagne. Le milieu de la place est défendu des voitures par un petit mur de pierres, et on a planté des arbres sur un des côtés, pour former un abri pendant l'été. Arrivé là, le moine parut hésiter sur la direction qu'il prendrait, lorsque la jeune femme qui se nommait Marie passa auprès de lui en l'effleurant, comme pour attirer son attention. Si c'était là son but, elle ne le manqua pas, car le voyageur s'arrêta et se mit à la suivre des yeux. Elle entra dans une auberge qui existe encore de nos jours au fond de la place. On a seulement remplacé l'image peinte de saint Julien qui lui servait d'enseigne par une inscription en lettres d'un pied, portant : *Hôtel de France et de l'Europe.* Le moine se décida à suivre la jeune femme, et à pénétrer aussi dans l'auberge. Son apparition dans la cuisine, qui servait, bien entendu, de salon d'entrée, parut donner de l'humeur à l'aubergiste.

— Vous demandez qu'on vous indique notre couvent, mon père? lui dit-il d'un ton bourru. De quel ordre êtes-vous? Carme déchaussé ou chaussé, capucin, bernardin, augustin? — Je suis trop fatigué pour marcher davantage, répondit celui-ci, je voudrais coucher ici.— Bah! vous n'auriez pas grand chemin à faire. — N'importe! je n'irai pas plus loin. — Est-il têtu, ce moine! Eh bien! mon père, puisque vous le voulez, je vais vous faire monter le grenier. Je vous prierai seulement de ne pas trop abîmer la paille. Une botte vous suffira bien. — C'est une chambre que je veux, repartit le moine tranquillement. Que ma robe ne vous effraye pas; je suis en état de payer. — Oui, oui, avec des indulgences. Enfin, il faut bien se résoudre à souffrir cela! — Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda alors la jeune femme en entrant avec un enfant sur le bras. Est-ce que par hasard vous refusez de loger le révérend père? — Du tout, seulement il veut une chambre. — Eh bien! voulez-vous donc qu'il couche à l'écurie? Venez, mon père, je vais moi-même vous conduire. — Du tout, vous avez été assez longtemps à l'église aujourd'hui, pour n'avoir pas besoin de vous confesser ce soir. Occupez-vous de la maison. — Ah! c'est donc là ce qui vous donne de l'humeur! Vous devez cependant savoir à quelles conditions je vous ai épousé. Vous êtes bien heureux que je sois bonne catholique. Sans moi, il y a longtemps que personne ne voudrait plus mettre le pied chez vous. N'avez-vous pas de honte de rester hérétique, quand tous les seigneurs se convertissent, et qu'il n'y aura plus que vous bientôt dans le pays? — Les seigneurs sont les seigneurs, et moi je suis un simple hôtelier. Nous avons, eux et moi, des raisons différentes. — Vous n'avez de raison d'aucune espèce. N'êtes-vous pas honteux de me quereller ainsi devant monsieur... devant ce révérend père, veux-je dire? — Eh bien! je vais lui donner une chambre, à votre révérend. Laquelle? La plus belle, sans doute? — Mais certainement!

La dispute allait recommencer sur de nouveaux frais, si le moine, qui d'abord avait paru s'y intéresser assez, jugeant que tout doit avoir des bornes, n'avait subitement arrêté les paroles au gosier du mécréant et disgracieux aubergiste, en lui faisant sonner aux oreilles une bourse ou aumônière dont les mailles en fil de fer laissaient percer l'éclat du contenu. Cet argument imprévu convainquit l'hôte, qui conduisit alors le voyageur dans la chambre la plus belle de sa maison, qu'il eût pu modestement appeler la moins laide, et poussa la politesse jusqu'à lui demander s'il voulait souper.

— Je ne pense pas, lui dit-il, qu'avec des moyens tels que les vôtres, vous soyez chargé d'un bissac?

Mais le moine, qui avait conservé son capuchon rabattu, lui répondit que le repos seul lui était nécessaire.

— Pourvu, dit l'aubergiste en rentrant dans son laboratoire, que ce ne soient pas des *agnus Dei* et des médailles de cuivre qui remplissent sa bourse! — Ah! si vous avez besoin de tant regarder pour distinguer l'or du cuivre, lui répondit sa femme, je ne m'étonne pas... — De quoi! — De tout! de ce que vous ne puissiez voir que la religion catholique vaut mieux que la vôtre, par exemple. — Marie, tu vois bien que c'est toi qui me tourmentes à présent!

Ce ton suppliant que prenait le mari n'annonçait pas que la paix dût se rétablir sur-le-champ, car les femmes ne sont pas des vainqueurs généreux. Heureusement les soins de leur commerce vinrent occuper les époux et les séparer, de sorte que le flux de la discorde conjugale ne se manifesta dans la soirée que par quelques fusées éparses.

Peu à peu la mouvante illumination des rues s'était effacée. Chacun était rentré chez soi, et pénitents de toutes couleurs se trouvaient uniformisés sous le vêtement nocturne vulgairement appelé chemise, ne différant seulement que par son degré de finesse et de propreté. Le guet avait fini de presser les dévotions tardives, et le silence le plus complet, l'obscurité la plus parfaite, régnaient sur la vieille ville de Constantin. L'auberge de Saint-Julien était fermée depuis longtemps. Les époux avaient eu le temps de se réconcilier ou tout au moins de s'endormir. Tous leurs hôtes avaient cessé de faire entendre d'autre bruit que celui des ronflements. Le moine seul, malgré le besoin de sommeil qu'il avait annoncé, ne s'était pas couché. Il était resté assis, occupé à réfléchir, ou bien attendant quelque chose avec cette patience que donne l'habitude d'une vie régulière et silencieuse. Depuis qu'il avait entendu sonner minuit aux horloges nombreuses de la ville, il avait cependant montré un peu d'inquiétude. Il s'était levé, avait fait quelques pas, puis, prenant la chandelle, il était allé se regarder dans le miroir suspendu à la muraille.

— Je me serai trompé, disait-il, elle n'a pu me reconnaître. Je suis entièrement méconnaissable, heureusement! Cependant il est triste de penser que si peu de temps suffise pour nous défigurer.

En ce moment la porte de sa chambre s'ouvrit sans faire le moindre bruit, et la femme de l'aubergiste entra sur la pointe des pieds, referma doucement la porte et vint vers le moine, qui s'était lui-même avancé vers elle.

— Tu m'as donc reconnu, petite? dit le révérend père. Mais j'oublie que tu es devenue une respectable matrone.

Et la prenant par le menton, il lui donna sur les joues deux baisers que la jeune femme lui rendit avec une vivacité toute méridionale.

— Oh! je n'ai pas eu besoin de vous regarder ni de vous écouter pour vous reconnaître. Je vous ai vu et je vous ai entendu; c'était bien assez. Bien sûr! je n'espérais pas vous rencontrer ce soir. Pourtant j'avais toujours idée que vous reviendriez dans Arles, et je ne suis pas la seule. Mais quelle surprise! et quelle joie!

Et elle se jeta de nouveau au cou du moine, et l'embrassa aussi vivement que la première fois. L'étranger était visiblement ému. On voyait qu'il n'était pas blasé sur les témoignages d'affection.

— Tu as donc épousé ton Paulin, toi? lui dit-il. — Ah! mon Dieu, oui, monsieur le comte. — On dirait que tu n'en es pas bien satisfaite?

— Oh! si, si. Ce n'est pas lui qu'il faut blâmer, mais tous les hommes. Il vaut autant qu'un autre; on ne peut pas demander davantage. Il est sournois, opiniâtre, ennuyeux, jaloux, querelleur et protestant; mais il est fort bête, et cela suffit pour réparer bien des choses. — Je vois, petite, que tu as conservé ton heureux caractère. Ainsi tu es contente de ton sort? — Oh! mon Dieu, oui. Maintenant je n'aurai rien qui m'inquiète. — Tu me croyais donc mort? car je ne vois pas d'autre changement. — Comment, est-ce que vous n'êtes pas revenu pour toujours? Ah! j'oubliais! Est-ce que par hasard vous seriez moine tout de bon?

René renversa son capuchon en arrière pour toute réponse, et montra une forêt de cheveux blonds que, comme ceux de Samson, le fer n'avait jamais touchés, et que la Douleur, de ces ciseaux ébréchés qui déracinent plus qu'ils ne coupent, n'avait pas sensiblement éclaircis.

— A la bonne heure! s'écrie Marie avec des yeux où petillait la satisfaction et en frappant ses mains l'une contre l'autre. Oh! maintenant je vous retrouve tout entier. Savez-vous que j'ai eu bien peur que vous ne fussiez reconnu par ce vilain capitaine Borel? — Je ne me souviens pas d'avoir rien connu de ce nom, dit René. — Mais lui vous a connu. C'était un ami de Gautier Violais, mais qui ne lui ressemble guère. Gautier était bon, quoiqu'il ait causé bien des malheurs. Celui-ci est un méchant homme. Cela ne l'a pas empêché de prospérer. Il est à présent capitaine du guet. Il est toujours fourré ici, et veut toujours me parler, mais il m'a toujours déplu. C'était lui qui avait acheté l'île des Passereaux, et qui y faisait le pêcheur. Je ne sais si vous vous le rappelez.

— Oui, oui; tout est encore là, et là aussi, dit René en montrant son front et sa poitrine. — Oh! mon Dieu, que je suis sotte! s'écria la jeune femme.

Et elle prit la main du jeune homme qui sourit et chassa, en secouant sa tête, le sombre nuage qu'avaient jeté ces paroles sur sa physionomie amortie.

— Ce n'est pas ta faute, ma petite, lui dit-il avec douceur, si tu ne peux me toucher sans mettre le doigt sur une cicatrice douloureuse. Parle-moi tout de même. Ta voix me fait plaisir. Il y a si longtemps que je n'ai causé avec une femme.

Mais la pauvre Marie n'osait plus dire un mot, ne trouvant rien dans sa pensée qui n'eût trait au passé.

— Qu'est devenu le pauvre apothicaire? lui demanda René après un moment de silence.

— On l'a enterré la semaine dernière, répondit Marie.

— Quoi ! il a vécu jusque-là ! Je regrette bien de ne pas l'avoir revu.

— Ah ! c'eût été sans doute une grande consolation pour lui, quoiqu'il ne parlât jamais de vous ni de rien. Du reste, il était comme à son ordinaire toujours prêt à marcher pour tout le monde, à donner des conseils et à préparer les médicaments qu'on lui demandait. Il a conservé jusqu'au dernier jour toutes ses facultés. Chaque soir, il allait s'asseoir pendant une heure sur la pierre de sa fille, qu'il avait fait enterrer à l'endroit où elle était morte. Une fois il ne revint pas. On alla voir ce qu'il était devenu. On le trouva assis, la tête dans ses mains. On le toucha, il était mort.

— Oh ! je regretterai toujours de n'avoir pas hâté mon voyage d'une semaine. Et cet enfant qu'il aimait tant, qui s'en est chargé ?

— Tout le monde se l'est disputé ; mais, comme madame la comtesse n'a pas d'enfants, c'est à elle qu'il est échu.

— Quelle comtesse, petite ?

— Eh ! votre femme. Je vous demande pardon du manque de respect, mais c'est vous qui me forcez à parler ainsi.

— Je voudrais l'interroger et je n'ose, dit le comte en se levant et faisant le tour de la chambre. Comment se fait il que tu aies cette auberge ?

— Parce que nous l'avons achetée. Paulin avait un peu d'argent. Madame la vicomtesse nous a aidés, et....

— Quelle est cette vicomtesse, ma chère ?

— C'est la femme de votre cousin. Pardon encore une fois...

— Ah çà ! ma femme, sa femme, la comtesse, la vicomtesse ! Je ne comprends rien à ce que tu me dis.

— Moi, monsieur le comte, je comprends encore moins à ce que vous voulez dire et que vous ne dites pas.

— C'est vrai. Voyons, écoute-moi. C'est ma femme, n'est-ce pas, que mon cousin a épousée ?

— Celle qui devait l'être.

— Hein !

— Oh ! mais vous ne savez donc rien de ce qui s'est passé ? Alors, préparez-vous à des étonnements. Ah ! mon Dieu ! par où vais-je commencer ? Quoi ! vous n'avez entendu parler de rien ? Vous avez donc été bien loin ?

— Oui, assez loin, et j'ai vécu trois ans sans voir personne. Depuis que je suis rentré en France, j'ai dû m'interdire les questions pour ne pas être reconnu, car on m'aurait arrêté. Je suis toujours banni.

La porte de la chambre s'ouvrit ici brusquement, et l'aubergiste parut en léger costume, un flambeau à la main, irrité, terrible, mais surtout fort comique. René s'était sur-le-champ recouvert le visage.

— Ah ! madame la coquine ! s'écria l'époux abandonné, voilà donc de vos dévotions ! Vous quittez furtivement le lit conjugal au milieu de la nuit pour aller conter vos vieux péchés à un vilain moine, et surtout, je crois, en faire de nouveaux. Il est heureux que je me sois aperçu sur-le-champ de votre absence, autrement j'aurais ..

— Sur-le-champ ! s'écria Marie, joliment sur-le-champ. Il y a plus d'une heure que je suis sortie. Vous n'avez pas le sommeil si léger !

— Comment, impudente, tu oses me parler de la sorte ! Tu es bien heureuse qu'il n'y ait pas de mal de fait, va ! Et ils restent là tous les deux sans s'émouvoir ! Vit-on jamais effronterie pareille ?

— Et vit-on jamais sottise semblable à la vôtre ? Venir crier comme cela au milieu de la nuit et dans ce costume, encore ! Allez vous recoucher. J'ai à causer avec ce père de choses qui ne vous regardent pas.

— Ah ! tu veux me pousser à bout, ma mie ! Allons ! vite, remonte à ta chambre où je causerai avec tout à l'heure. Et vous, mon beau confesseur nocturne, sus ! qu'on décanille ! Si la porte ne vous sourit pas, je vais vous aider à passer par la fenêtre.

— Je crois, dit René en se découvrant de nouveau et se levant, que vous aurez plutôt envie de vous y jeter que de m'y jeter, maître Paulin, quand vous m'aurez regardé avec plus d'attention.

— Ah ! quoi ! monsieur le comte ! Oh ! c'est différent. Ma femme peut rester tant qu'elle voudra. Tu peux rester, Marie. Je conçois, je conçois ; oui, oui, vous devez avoir beaucoup de choses à dire. Monsieur le comte, je vous demande pardon... Mais, diable ! il fait très-froid, il faut que j'aille me recoucher. D'ailleurs, je ne suis pas en équipage.

— Vous avez plus d'un pardon à me demander, Paulin, dit René, j'espère que vous n'allez pas me dénoncer.

— Oh ! monsieur le comte, je n'ai pas besoin de cela à présent.

— Eh bien ! s'écria Marie, qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà la joie que vous montrez du retour de monsieur le comte, votre maître, votre bienfaiteur. Lourdaud ! allez vous recoucher. Excusez-le, monsieur le comte. Maintenant que la jalousie ne le tient plus, il dort debout. La nuit, il n'est absolument bon à rien ! Allons, tenez, je vais vous reconduire à votre chambre.

Paulin, qui ne demandait pas mieux que de s'en aller, fit tout ce que voulut sa femme, qui redescendit bientôt.

— Pour sa peine, dit-elle, je l'ai enfermé à clef. Ainsi nous n'avons plus rien à craindre de lui. Ce n'est pas qu'il soit capable de tramer rien de mal contre vous, mais il est bavard, et si on venait le demander de bonne heure, il pourrait dire quelque chose. Comme nous avons beaucoup à dire, il faut que nous soyons tranquilles. Je ne sais en vérité par où commencer, car j'ai peur de vous affliger.

— Eh bien ! je t'aiderai. Ma femme, qu'est-elle devenue ?

— Elle n'a voulu consentir à ce qu'on cassât son mariage, comme on disait que vous le désiriez.

— Cela d'abord n'a rien d'affligeant pour moi. Mais ne m'as-tu pas dit que le vicomte est marié. Qui a-t-il donc épousée ?

— Il a épousé mademoiselle de Lampeyrière.

— Une parente de ..

— Non, elle-même. Que voulez-vous ? Vous étiez marié. Vous ne reveniez pas. Son père était mort. Ce n'était pas sa faute si elle était encore en vie. Il a bien fallu qu'elle fît une fin. Et la religion ..

— Ah çà ! de qui me parles-tu ? Rêvé-je ? Louise de Lampeyrière n'est pas morte ! Elle ne s'est pas empoisonnée ! Est-ce une plaisanterie ? Ma chère Marie, je t'en prie, épargne-moi. Songe...

— Comment ! comment ! vous ignorez aussi cela ? Mais oui, vous êtes parti la veille du jour... Cependant cette histoire est si extraordinaire... Non, elle n'est pas morte ! .. Elle n'était qu'en léthargie. Voici comment cela s'est passé : M. Gigadas voulut embaumer sa fille. Le médecin qu'il a envoyé chercher pour l'aider se trouva précisément celui qui était allé à Lagny pour mademoiselle Louise. Soit qu'il n'y connût rien, soit qu'il fût troublé par la course rapide qu'il venait de faire, il ne l'examina pas bien et il déclara qu'elle était morte, comme vous savez. Il dit quelques mots de cette mort devant l'apothicaire, qui, l'ayant interrogé, alla prendre quelques drogues, monta à cheval, et sans rien dire à personne, courut sur-le-champ à Lagny. La pauvre demoiselle était sur son lit, gardée par deux vieilles femmes dont c'est le métier. Et le cercueil était déjà prêt. En arrivant, le docteur cria aux vieilles de s'en aller. — Vilaines harpies, leur disait-il, cette proie n'est pas encore pour vous, elle n'est pas morte. Comme elles se rebiffaient, il les jeta à la porte, et commença à donner ses secours à la chère personne, si bien qu'au bout d'une heure elle ouvrit les yeux et revint à la vie. La première parole qu'elle prononça fut votre nom. Puis, voyant où elle était, elle ne dit plus rien. Le docteur passa la nuit auprès d'elle, à la soigner, à lui parler, à l'encourager et à lui faire des représentations qu'un prêtre n'eût pas mieux dites. Songez qu'il venait de perdre sa fille, et de quelle manière encore ; que son corps tout sanglant n'était pas encore dans la terre, et dites s'il y a beaucoup d'hommes qui aient été aussi forts et aussi bons. Il expliqua comment il se faisait que mademoiselle, en croyant s'empoisonner, ne fit que s'endormir d'un profond et immobile sommeil. Elle était allée lui demander du poison secrètement, en lui offrant une somme considérable. Comme elle était masquée, il ne la reconnut pas, mais il ne la refusa pas. Elle aurait pu, en effet, aller ailleurs. Il lui donna donc une préparation qui produisait l'effet que vous savez. Quand le vieux marquis arriva le matin, qu'on lui dit que sa fille était vivante et que Gautier était mort, il tomba sans mouvement à terre, et, deux jours après il mourut sans avoir repris connaissance. Vous savez comme il aimait Gautier. On a dit qu'il était son père, mais je ne le crois pas, car le vieux marquis ne m'a jamais eu l'air bien galant. De sorte que mademoiselle Louise au lieu de mettre les autres en deuil, le prit elle-même. Peu de temps après, madame la comtesse vint dans le pays, et elle a toujours habité Courchival depuis. M. de Quesmes, qui venait de passer quelques mois au château d'II pour votre affaire, alla pour la voir. On disait qu'ils s'étaient aimés autrefois, et qu'il l'épouserait, mais madame la comtesse ne voulut pas le recevoir, et depuis trois ans elle a vécu dans une retraite absolue. Elle a fait tout au monde pour savoir ce que vous étiez devenu, elle a envoyé des gens en Lahle, partout. Tous ceux qui arrivent de ce pays-là, nous avons ordre de les lui envoyer. Elle ne vient que très-rarement à la ville, seulement aux grandes fêtes de l'année, pour faire ses dévotions, car elle s'est fait instruire dans la religion catholique, ainsi que son père, et tous les deux ont abjuré devant monseigneur l'archevêque.

— Vraiment ! dit René.

— Oui, et c'est parce qu'elle a su que vous aviez le dessein de vous convertir qu'elle a pensé à cela. Oh! elle vous aime bien aussi, celle-là. Si vous saviez comme elle est triste!

— Bonne et chère Geneviève!

— Oh! oui, bien bonne! Quoiqu'on n'aime pas les étrangers ici en général, il n'y a personne qui ne l'aime. Je suis bien contente de voir que vous ne la détestez pas tout à fait.

— Moi, la détester! Pauvre ange! C'est elle qui devrait me haïr! Mais moi, il faudrait que je fusse un monstre!

— Je puis donc vous parler du mariage de mademoiselle Louise?

— Oui, oui, conte-moi tout. Cette pauvre Louise! ah! je suis bien heureux aussi qu'elle soit vivante! Quand je pense qu'on eût pu l'ensevelir ainsi! Cela fait frémir!

— Ah! certes, elle l'a échappé belle! Eh bien donc, un an après, M. le vicomte revint à Arles pour les affaires du roi, car il s'était mis de suite en faveur. Il était un peu parent de la tante de mademoiselle, de madame de Forbin, dont vous nous avez peut être entendus parler. Il alla la voir. Je crois qu'il y avait bien aussi dans son fait un peu de curiosité de voir mademoiselle. Il paraît qu'il avait fait beaucoup de folies avec les autres jeunes seigneurs de la cour et que son bien était plus qu'entamé. Les dettes le rongeaient. Mademoiselle était excessivement riche. Il passa par la tête de votre cousin de l'épouser. Ce qu'on avait dit d'elle n'avait jamais été à attaquer son honneur, et puis je ne crois pas qu'il soit très-scrupuleux. Si bien qu'il lui fit la cour. Vous savez comme il est aimable et enjôleur. Il est beau garçon; ah! bien vieilli, par exemple, depuis trois ans. Mademoiselle s'ennuyait beaucoup de sa solitude. Le repos ne put pas lui convenir. Elle s'était bien jetée dans la dévotion, à la vérité, mais elle était encore trop jeune pour qu'elle pût se contenter de cela. Enfin, je ne sais pas si elle devint amoureuse de votre cousin, mais toujours est-il qu'elle l'épousa, il y aura deux ans à la Trinité. Ainsi elle est retournée à la cour, où M. le vicomte est sur un très-beau pied. Ils viennent passer le printemps à Laguy, et maintenant ils y seront davantage, parce que M. le vicomte a été nommé pour notre sénéchal. Madame la vicomtesse a déjà eu un enfant, et elle est encore grosse.

— Tuez-vous donc après cela! dit René. Ainsi elle est heureuse dans ce mariage?

— Dame! heureuse! Rien ne lui manque assurément; mais c'est une personne qui ne saura jamais se fixer. Quand elle est ici, elle ne songe qu'à retourner à Paris, et, à Paris, son mari dit qu'elle soupire toujours après le voyage de Provence. Elle est redevenue gaie cependant; mais sa femme de chambre m'a dit qu'elle a déjà des cheveux blancs. Il est vrai que les cheveux noirs blanchissent plus tôt que les autres; cependant les miens, qui sont bien noirs aussi, ne font pas mine de changer. Je ne crois pas non plus qu'elle vous ait tout à fait oublié. Sa femme de chambre m'a dit aussi qu'il y avait eu un grand éclat entre elle et son mari pour une boucle de cheveux blonds qui pouvait bien venir de vous, et qu'elle n'a jamais voulu lui donner. Au fait, il avait tort. Comment peut-il croire qu'elle puisse vous oublier? Et comment peut-il l'exiger? Il lui fait bien d'autres infidélités, lui! Il n'y a pas de jolie fille dans la ville à qui il n'en conte. Et, Dieu merci, il y en a assez. Moi même, quoique mariée, si j'avais voulu...

— Pauvre Louise! Elle n'a pas été créée pour le bonheur, pas plus que moi. Ah! tu avais bien raison, Marie, de me dire de me préparer à la surprise. Certes, j'étais loin d'imaginer que les choses pussent tourner de la sorte. Louise ressuscitée qui épouse mon cousin! qui retourne à la cour! Quelle étrange vicissitude! Mon Dieu, comme vous vous jouez de nos volontés!

— Et vous donc, monsieur le comte, vous sous une telle robe! Qui aurait jamais pensé cela aussi, quand vous vous moquiez des pèlerins des Saintes-Maries?

— Moi aussi, tu as raison, Marie! Et le dessous est encore plus chargé que le dessus. Et que d'autres étonnements!... Ma femme, cette enfant qui ne pouvait me voir, et qui avait si bien le droit de séparer sa destinée de la mienne, et qui, lorsque je suis parti, me pleure, me cherche, me redemande, se fait catholique pour avoir au moins cela de commun avec moi, et repousse l'homme qu'elle lui avait plu autrefois. Et le marquis, ce fanatique protestant, qui se convertit à la vieillesse, tandis que ce maraud de Paulin reste obstinément attaché à la religion où il a été élevé. Il a raison après tout, sans le savoir. Et le vieux Gigadas, qui survit à sa fille, et retrouve, après cet horrible coup, toutes ses facultés qui s'étaient troublées devant de vains présages de chiromancie! Pas si vains cependant, car ils se sont accomplis; mais la Providence nous donne de ces leçons pour nous humilier dans notre science et dans notre incrédulité. Et le marquis de Languevert, ce mauvais et sardonique vieillard, ce père si froidement dur pour sa fille, qui tombe mort en apprenant le trépas de son fils! Est-ce assez incroyable? O destinée! comme tu confonds la prévoyance humaine! O Providence! il faut toujours finir par reconnaître que tu sais mieux que nous ce qui nous est bon! Donc Geneviève, qui m'a attendu, qui ne s'est point lassée de son espoir solitaire, qui savait, car les belles et pures âmes reçoivent des révélations du ciel, qui savait que le pauvre pèlerin reviendrait et aurait besoin de ses angéliques consolations! Elle a deviné que c'était elle qu'il me fallait maintenant, que je saurais enfin la comprendre, l'aimer et me faire aimer d'elle. Ange, sois béni! Oui, je veux désormais te consacrer toute ma vie, n'avoir pas une pensée, pas un regard, pas un souffle qui ne soit pour toi, ne pas faire un pas qui ne tende vers toi. Ah! c'est là qu'est le bonheur, c'est dans cette union intime et calme de deux âmes qu'il doit se trouver, s'il existe sur la terre, et non dans une passion impétueuse, dans une inquiétude insensée ou dans une orgueilleuse solitude!

Marie regardait le jeune homme avec admiration. René était en effet fort beau en ce moment, avec ce simple et noble costume et l'inspiration qui remplissait son visage.

— Comme votre femme va être heureuse! dit-elle.

— Dis-moi, Marie, elle est triste, m'as-tu dit? Cette tristesse a-t-elle pris sur sa santé?

— Non, pas trop, du moins en apparence. Elle est bien pâle à la vérité, mais elle est toujours belle; elle a l'air si grande dame et pourtant si doux! Elle est toujours très grasse.

— Grasse! Elle était si mince et si délicate autrefois. Il n'y a donc que toi, mon enfant, qui ne sois pas changée. Tu es toujours jolie, vive, bonne et joyeuse.

— Monsieur le comte est bien bon. Mais, n'est-ce pas que mon mari ne mérite pas une femme comme moi?

— Assurément non! Et il n'a pas le droit de se plaindre si tu écoutes ceux qui te le disent.

— Oh! par exemple! je me pendrais plutôt que de lui jouer le moindre tour, quoiqu'il le mérite souvent bien. Il y en a beaucoup à ma place...

Le jour était proche lorsque la gentille Arlésienne alla retrouver son époux et lui rendre sa liberté. Celui-ci dormait très-profondément, sans se soucier de son emprisonnement, et ne chicana sa femme que de le réveiller si matin. Pourtant c'était un mari des plus jaloux.

Marie amena Paulin pour qu'il témoignât à René sa joie de le voir enfin de retour et bien portant. L'enthousiaste balbutia gauchement quelques mots où l'on entendait seulement : Monsieur le comte, je suis bien heureux, et pardonnez-moi.

— L'imbécile! il n'est pas encore réveillé, dit Marie.

— Tu sais bien que si, ma mie, répondit le malencontreux époux.

— Moi! je ne sais rien du tout, repartit vivement la jeune femme en rougissant.

— Paulin, dit alors le comte, je comprends que le plaisir de me revoir t'empêche de t'exprimer; mais je sais que tu n'es pas toujours aussi perclus de langue. Tâche pourtant de ne pas parler de moi, et cette bourse, qui a produit sur toi un tel effet, hier soir, t'appartiendra.

— Il ne la prendra pas, monsieur le comte, s'écria Marie. Je l'empêcherai bien de rien dire, moi.

— Ce sera donc à toi qu'elle reviendra, Marie.

— Encore moins. Allons donc, monsieur!

René voulut se rendre à Courchival sans autre aide que son bâton. Il avait à cœur d'accomplir entièrement son pèlerinage expiatoire. De quels sentiments son âme ne fut-elle pas agitée quand il revit de loin les tours du manoir paternel, d'où il avait été banni par trois arrêts accumulés, celui du destin, celui de la volonté et celui de la loi. Le second de ces arrêts était révoqué, le troisième pouvait l'être facilement; mais le premier, le plus funeste de tous, celui qui avait enfanté les deux autres, serait-il enfin adouci? René l'espérait; les consolantes nouvelles qui avaient salué son retour à Arles avaient réveillé dans son sein l'essaim vague et souriant des illusions, rajeunies par un long sommeil. Il ne pouvait croire que le sort lui eût, pendant trois ans, gardé précieusement un trésor pour le lui ravir à son arrivée; que sa destinée seule formât une exception au milieu de toutes ces destinées contemporaines qui s'étaient aplanies et calmées, et que la durée de ses remords dût encore prolonger son épreuve. Cette âme pure et charmante, qui s'était ainsi attachée à lui de loin, et dont le bonheur et le malheur éternel dépendaient de lui, avait sans doute fléchi le ciel en sa faveur. Sans doute, c'était cette mystérieuse union qui l'avait empêché de s'engager dans d'autres liens incompatibles.

C'était la secrète attraction de cet aimant qui, par une courbe insensible, l'avait enfin ramené au port. Comme le passager ignorant, il n'avait pu comprendre la navigation qu'en abordant.

On concevra sans peine que toutes ces idées ne devaient pas se coordonner bien méthodiquement dans son esprit, mais seulement y traverser, comme des éclairs, les vapeurs qui montaient de son cœur gonflé. René avait pu revoir en passant l'île des Passereaux, sans qu'une ombre livide vînt se dresser devant lui et épouvanter ses pensées consolantes. Louise n'était plus dans sa vie qu'un épisode entièrement dénoué. Elle ne pouvait plus avoir d'influence sur son avenir. Et comment n'eût-il pas bien auguré de son avenir, quand le passé même, bonheur inespéré! s'éclaircissait derrière lui?

En approchant du château, le comte avait ralenti son pas, par une raison analogue à celle qui nous fait ouvrir tranquillement une lettre où nous allons lire notre vie ou notre mort. Nous craignons toujours, si discrets que nous soyons, que la fatalité ne s'irrite de notre empressement, et ne se plaise, pour nous faire pièce, à métamorphoser sous nos doigts les fleurs en épines. Comme René allait quitter le chemin, il aperçut venir une troupe à cheval, il s'arrêta. La cavalcade passa devant lui : c'étaient son cousin et sa cousine, M. de Quesnas et Louise, suivis de leurs domestiques.

— Ah! dit le vicomte en l'apercevant, voici encore un moine que l'on envoie à la châtelaine pour ne lui rien apprendre. Peu à peu son château va devenir une auberge pour les religieux errants. Bon appétit, mon père!

— Pouvez-vous railler aussi hors de saison, monsieur! dit Louise en saluant le religieux qui ne pensa guère à lui rendre son salut.

— Hors de saison, si vous voulez, mais non hors de raison, repartit son mari. Je ne puis penser tranquillement à la vie que mène cette pauvre comtesse. Ou son mari l'a oubliée, ou il est mort, et alors...

— Nous ne savons jamais ce qui peut être arrivé, monsieur.

— Voilà qui est parfaitement vrai, se dit René en lui-même. Louise de Lampeyrière ne m'a pas reconnu. Comme elle est changée! Pour mon cousin, il me semble toujours le même, et n'être guère converti que de nom.

Le comte entra dans la cour de son château. Un cri de joie s'éleva à sa porte. C'était le petit Bonami qui accourait à lui, à cheval sur un long bâton qu'il faisait piaffer et caracoler avec une rare habileté.

— Voilà un capelan, voilà un capelan! criait-il. Nous allons le conduire de suite à madame la comtesse. Venez, Bertrand. Suivez-moi, mon père.

— Je crois que tu iras bien tout seul, répondit le vieil écuyer, qui, pesamment assis sur un banc de pierre, chauffait au soleil ses membres roidis par l'âge, et qui n'arrêta pas sur le survenant ses regards ternis.

— Oui, certainement, j'irai tout seul, ne te dérange pas, mon vieux Bertrand, répondit l'enfant avec une comique gaîté.

— C'est plus fort que moi, grommelait l'écuyer, tandis que l'enfant guidait René vers la comtesse. Je ne peux pas voir sans déplaisir une de ces robes en venir ici, malgré l'accueil que leur fait notre maîtresse. Quand je pense que mon jeune maître est peut-être comme cela. Mais c'est impossible! Que dirait le vieux comte, s'il revenait au monde?

L'enfant conduisit le comte dans la salle noire qui a déjà joué un si grand rôle dans cette histoire. C'était cette partie du château que la comtesse avait voulu habiter, précisément à cause des vieilles légendes et des nouveaux événements qui s'y étaient accomplis. Dans la situation étrange où elle se trouvait, elle avait trouvé un charme à s'entourer de ces souvenirs et de ces impressions mélancoliques. Elle avait fait quelques changements dans les appartements, mais pas assez pour leur ôter leur physionomie tristement attrayante. L'antichambre et la salle étaient tendus de gris, comme pour le deuil des veuves; Geneviève était elle-même vêtue de blanc, comme une fiancée. Ainsi naturellement, par suite de cet harmonieux instinct qui guide toujours les poétiques organisations, tout, autour d'elle, était d'accord avec elle, et devenait l'emblème et de son sort et de ses sentiments. Elle était assise auprès de la cheminée sombre et vaste qui avait vu mourir l'aïeul de René, qui avait entendu les adieux prématurés de Louise. Un large feu flamboyait dans l'âtre noirci. Une lampe allumée se trouvait sur une table, pour suppléer aux rayons du jour, que les vitraux obscurcis des fenêtres ne laissaient pénétrer qu'à peine dans la salle. La comtesse travaillait silencieusement avec ses femmes à une grande tapisserie. On eût dit Pénélope attendant le retour d'Ulysse; mais Geneviève, plus heureuse dans son malheur que la reine d'Ithaque, n'était pas contrainte à défaire la nuit le travail du jour pour déjouer des poursuites auxquelles elle avait su ne pas laisser de prétexte.

L'enfant, qui n'avait pas abandonné son coursier accommodant, et que trois années avaient rendu aussi bruyant qu'il était jadis taciturne, se précipita tout à coup au travers de ce silence, et vint à la comtesse en lui criant qu'il lui amenait un capelan. Geneviève embrassa le petit sur le front, et, le renvoyant d'un signe de sa blanche main, se leva et alla vers René qui s'était arrêté vers la porte, les mains dans ses manches et le visage caché dans son capuchon.

— Vous venez d'Italie, mon père? lui dit-elle avec une voix et une figure doucement anxieuses.

— Oui, madame, lui répondit René.

Il n'eut pas plutôt prononcé ces deux mots, que la jeune dame, se tournant brusquement vers ses femmes, leur dit de la laisser seule. Pendant les deux minutes de délai que demanda l'exécution de cet ordre, elle fut obligée de s'appuyer à une console, et de se tourner vers la fenêtre pour cacher le tremblement de son corps et la rougeur de son visage.

— René, s'écria-t-elle, dès que la porte se fut refermée, René! c'est vous, c'est toi, n'est-ce pas?

Et sans attendre sa réponse elle se jeta dans ses bras. Elle était bien sûre de ne pas se tromper. René la serra contre sa poitrine, puis, la voyant pencher la tête et clore ses paupières, et sentant qu'elle fléchissait, il la prit sur ses bras comme un enfant, et la porta dans un fauteuil où il l'assit. Lui-même s'agenouilla devant elle, et, lui prenant les mains, les couvrit de baisers, attendant ainsi qu'elle revînt à elle. De tels évanouissements ne sont jamais inquiétants. Quand elle rouvrit les yeux, elle le regarda un instant sans mot dire, puis, lui tenant la tête entre les deux mains :

— Mon René, lui dit-elle, relevez-vous. Vous ne devez pas rester ainsi.

— Geneviève, lui répondit le jeune homme, vous m'avez donc pardonné?

— N'êtes-vous pas revenu?

— Et vous m'avez attendu! Vous m'avez aimé, parce que j'étais malheureux et proscrit! Oh! comment ai-je pu mériter tant de bonheur?

— Mais vous, vous m'aimez donc aussi?

— Me croirez-vous si je vous le dis?

— Oui, si vous le répétez bien souvent.

— Eh Dieu! toute ma vie!

Telle fut la reconnaissance des deux époux, bien éloignée de la froideur de leurs adieux. C'est que, pendant trois ans, ils avaient eu le temps de voir clair dans leur cœur et d'oublier les habitudes de réserve qu'ils avaient prises l'un à l'égard de l'autre. En se revoyant après une si longue séparation, la surprise avait fait déborder des sentiments qu'ils ne savaient plus comprimer. Nous disons ceci surtout pour Geneviève. L'émotion de la jeune femme avait fort aidé celle de René qui avait plus de bonne volonté que d'amour réel, ce que l'on concevra sans peine. Son âme avait surtout besoin d'affection. Après avoir vécu trois ans repliée sur elle-même, et s'être retrempée dans les eaux pures du désert, elle se relevait au grand air, affamée d'enlacements et de tendresse. Aussi sa plus grande raison pour aimer sa femme est qu'il en était aimé.

— Il faut, dit Geneviève, quand les exclamations furent un peu épuisées, il faut que vous écriviez à votre cousin, pour qu'il vous obtienne promptement votre absolution. Je ne pense pas que cela puisse offrir bien des difficultés; mais on pourrait vous mettre en prison pendant quelque temps, si vous vous montriez de suite. Il est encore préférable peut-être de rester caché ici.

— Je viens, dit René, de voir passer mon cousin se rendant à Arles.

— Avec sa femme?

— Avec sa femme!

— Cette vue a dû vous causer bien de l'émotion? — Sans doute,

mais moins encore que la vôtre, chère Geneviève ! — Eh bien ! dit la jeune femme en ne répondant que par un sourire de plaisir à cette flatteuse parole, je m'en vais faire courir après lui. Il ne peut être encore bien éloigné, et j'espère qu'il pourra et voudra bien retourner sur ses pas.

Elle sortit un instant pour donner les ordres nécessaires.

— En vérité ! pensait René, il fallait que je fusse aveugle pour ne pas m'éprendre de cette divine créature ! — Pendant ce temps, dit la comtesse en rentrant, vous me direz tout ce qui vous est arrivé pendant ces trois longues années. Mon chéri ! où donc étiez-vous allé ? Personne ne vous avait jamais rencontré.

— Ce n'est pas étonnant, car je n'ai pas mis le pied sur une route pendant tout ce temps-là. Mon histoire n'est pas bien longue à raconter : ces trois années ont été pour moi aussi immobiles que l'année qui les avait précédées avait été agitée ; immobile, du moins à la surface, car il m'a fallu bien du temps pour arriver à reconquérir du calme, et mon âme a éprouvé encore bien des péripéties et des révolutions en elle-même. Lorsque mon cousin m'eut quitté, je continuai à suivre la route qui était devant moi, et de laquelle on apercevait souvent la mer. J'étais presque privé de sentiment ; cependant j'éprouvais encore le besoin de composer mon maintien et je devais avoir à peu près l'air d'un homme qui voyage pour son plaisir. Je m'arrêtais quand mon cheval semblait fatigué ou lorsque je me sentais moi-même défaillir ; du reste je n'aurais pas idée des lieux par où je passai, si je ne les avais revus à mon retour. J'aurais pu aller toute ma vie ainsi, si un jour l'aspect d'un couvent ne m'eût rappelé le projet que j'avais formé de me mettre en religion. Ce projet ne m'avait pas abandonné ; mais il fallait que le hasard m'en facilitât l'exécution. Je ne pouvais pas chercher un couvent, il fallait qu'il vînt à moi ; il y vint en effet, mais pour m'empêcher de me faire moine au lieu de m'y engager. Les voies de la Providence sont impénétrables. C'était un beau couvent, assis, comme à l'ordinaire, au penchant d'une colline, et regardant la mer par-dessus les grands arbres qui l'environnaient. Il était tard ; je n'avais pas trouvé de gîte ou bien j'avais passé sans les voir : mon cheval prit de lui-même le chemin du couvent, et je le laissai faire. Je ne m'aperçus où j'allais qu'en y arrivant. Je me figurai, comme on se figure toujours dans les moments d'inertie morale, non peut-être sans raison, que c'était la main de Dieu qui m'avait guidé en ce lieu, et je résolus de n'en plus sortir. Je me fis sur-le-champ conduire auprès de l'abbé, auquel je demandai de m'admettre parmi les novices : c'était un vieillard sage et fin, et qui avait connu le monde. Il vit tout de suite ce qui m'avait pu amener à ce parti ; en me parlant avec douceur et me questionnant adroitement, il parvint à me faire répandre devant lui tous mes chagrins et à sonder toute mon âme. Quand cette sorte d'examen fut achevé, il me dit que je pouvais demeurer dans le monastère et prendre part à tous les exercices des religieux ; mais que avant trois ans il lui serait impossible de recevoir mes vœux. — « Si Dieu a décidé que vous devez vous retirer du monde, ajouta-t-il, trois ans ne changeront pas sa décision ; mais si vous avez encore quelque chose à y faire, cette épreuve vous aura été bonne pour guérir les blessures qui vous épuisent et vous rendent incapable de bien juger de votre état. De toute façon vous n'aurez pas à vous repentir de ce délai. Mais, voyez, vous voulez vous consacrer à une religion que vous ne connaissez même pas. Avant de vous faire religieux, il faut songer à vous faire catholique. » On ne pouvait parler plus doucement et plus sagement. Je n'avais pas d'objection à faire, et je m'abandonnai entièrement à la direction de cet excellent prêtre. D'abord il tâcha de me réconcilier avec moi-même ; il montra la folie et la monstruosité de l'idée de fatalité dont j'étais poursuivi ; il me consola avant de m'instruire. Il se fit en quelque sorte médiateur entre mon esprit et mon âme : il me fit sentir que l'une était moins malade encore que l'autre ; que celle-ci était moins coupable que celui-là n'était insensé. Il simplifia mes crimes et mes fautes sans les excuser, et m'apprit que le désespoir n'était pas une expiation, et qu'il y avait beaucoup d'égoïsme dans cette fuite du monde que je croyais tout en Dieu. Quand il me vit calmé et capable non-seulement de l'écouter, mais de l'entendre, il commença à m'initier à la pure et splendide doctrine de la religion catholique. Je goûtai avidement ces préceptes si divins et ce culte si bien approprié à l'âme humaine, si tendre, si prévoyant de nos faiblesses et de nos douleurs, qui sans cesse nous soutient, et, nous doutant, nous aide à prier et à pleurer, nous apprend à nous élever vers Dieu, ou même fait descendre Dieu vers nous. Je trouvai tout de suite non-seulement une consolation, mais un véritable bonheur dans tous ces pieux exercices, dans ces mystiques enseignements. La religion protestante est si froide, si sèche, si pâle, nous met si peu en contact avec Dieu, que c'était pour moi comme une découverte des rapports de l'homme avec la Divinité. Mon âme s'épanouissait aux chants sacrés, comme s'ils lui eussent parlé directement. Souvent il m'arrivait de me relever le visage baigné de larmes après m'être prosterné à terre pendant l'élévation de la sainte hostie. Non-seulement j'étais exact à tous les offices, à toutes les prières, mais il m'arrivait de me relever pendant la nuit pour venir me prosterner devant l'autel éclairé d'une seule et languissante lampe. Oh ! oui, m'écriai-je, Seigneur, gardez-moi dans votre sanctuaire, par pitié, ne me renvoyez pas ! Le monde a été si mauvais pour moi et votre temple m'est si doux ! Hélas ! il y avait encore de la faiblesse dans cette ferveur, de l'égoïsme dans cette vocation. Je n'osais pas encore laisser mon âme à elle-même, et je voulais m'étourdir aussi sur tout ce que je laissais derrière moi. Votre image, chère Geneviève, était celle qui me troublait le plus souvent ; tantôt elle m'apparaissait avec un air de reproche, tantôt elle m'apportait de jaloux frissons. Alors j'aurais voulu être lié irrévocablement, ou bien je ne me croyais pas encore assez loin : je désirais être envoyé à quelque mission lointaine, en Barbarie ou en Palestine. Je suppliais l'abbé d'abréger l'épreuve. C'était pour lui une raison de la maintenir : il savait que, si je me cramponnais ainsi au cloître, c'était parce que la tentation m'entraînait dehors. Il voyait dans mon cœur comme dans un livre ; quelquefois aussi il me passait dans la tête des idées fantasques, comme de me faire pirate ou bandit, et de venir ravager ce monastère hospitalier qui ne voulait pas de moi pour toujours. C'était le sang que j'avais respiré qui me troublait sans doute ainsi la cervelle ; car ces rêves horribles s'emparaient de moi surtout depuis que ce malheureux Gautier et ma pauvre sœur m'étaient apparus : le meurtre amène avec lui le vertige. L'homme teint de sang éprouve le besoin de s'élever contre Dieu et de blasphémer ce vengeur suprême. Ce ne fut que la troisième année que la résignation me vint avec le véritable repentir. Je pleurai mes fautes avec mon âme et non plus avec mes yeux. Mes prières, moins fébriles, moins exaltées, furent plus profondes. Je sentis que je n'avais pas le droit de m'ensevelir dans un cloître sans être revenu prendre congé de ce monde que j'avais quitté comme un lâche fugitif ; que je devais aller voir si personne n'y avait plus besoin de moi. Une voix secrète m'avertissait que vous étiez toujours là, ma douce et bonne Geneviève, et que mes remords recevraient quelque adoucissement nouveau. Enfin, sur le conseil de l'abbé, je suis revenu. Voilà tout.

— Certes, c'est bien assez, dit Geneviève. Ce bon abbé ! je l'aime.

— Je ne crois pas qu'il ait existé d'homme plus vénérable, plus sage et meilleur, si ce n'est peut-être ce pauvre apothicaire ! Quand je partis, il m'embrassa en me disant : Si les flots refusent de reconnaître votre navire depuis si longtemps échoué, revenez alors au port pour n'en plus sortir.

— Eh bien ! vous avez trouvé un autre port.

— Où, si j'eusse été sage, je serais depuis longtemps.

— Oh ! ne pensons pas au passé.

M. de Genouillac avait été fort surpris du message de la comtesse. Il s'y rendit néanmoins sur-le-champ.

— Que se passe-t-il donc, madame ma cousine, lui demanda-t-il en entrant, pour que vous me procuriez si inopinément le bonheur de vous voir qui m'est si rarement donné ? Faut-il aller en Turquie, en Espagne ou même à Paris ? Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, mais j'aimerais encore mieux rester ici.

— Monsieur le vicomte, je vous suis obligé de votre galant dévouement, désormais ce ne sera plus à moi que vous pourrez vous plaindre de ma solitude, mais à ce révérend père.

— Comment ? madame, dit le vicomte en jetant sur le moine un regard de travers. Oh ! mais, par le diable, je crois que c'est vous, mon cousin. Oui, oui, il fallait cela pour que votre femme fît ainsi courir après moi. Je regrette de n'avoir pas amené la mienne. Eh bien ! soyez le bienvenu.

Les deux cousins s'embrassèrent assez cordialement.

— J'espère que ce froc n'est qu'un déguisement, dit le vicomte.

— Pas autre chose. C'est assez, je crois, d'une robe dans un ménage. — Et puis, s'il y a quelque chose de pire qu'un moine, c'est un moine défroqué. Ah ! que voulez-vous, je n'aime pas les moines. Vous en êtes bien un peu la cause, ma belle cousine ; j'ai enragé bien des fois de voir ces maudites robes traverser librement cette porte qui m'était fermée impitoyablement. J'ai été sur le point d'injurier mon cousin. Qui diable vous aurait reconnu aussi, mon cher ?

— Moi, monsieur, je n'ai pas eu besoin pour le reconnaître, d'un grand examen, dit la comtesse.

— Aussi, madame, êtes-vous un ange, vous.

On parla alors d'affaires. Le vicomte assura que la grâce ne pouvait être refusée, et que dans quinze jours le comte aurait toute liberté de résider dans ses terres et même en Provence.

— Quant à la cour, il faudra un peu plus de temps pour y revenir.

— Je ne demande rien de côté-là, dit René.

— Et que comptez-vous donc devenir, mon cher cousin? Songez que nous avons de nouveau la guerre.

— J'avoue que je serais en effet bien aise de voir le feu; cela est indispensable à un gentilhomme, mais les carrousels de la cour ne me paraissent pas nécessaires pour établir sa noblesse et la rehausser.

— Vous serez toute votre vie un homme singulier. Quoi, comptez-vous vous ensevelir à jamais dans votre château? Mais, mon cher, vous y mourrez d'ennui avant un an.

— Cependant, madame de Courchival y est bien restée depuis trois ans sans quasi en sortir.

— Oh! quand on est seul, on peut faire de ces choses-là; on peut se nourrir de douleur, mais non d'ennui, je vous le répète.

— Vous vous ennuyez donc bien à Lagny, mon cousin?

— Pas trop, mais mon secret pour cela est de n'y rester jamais.

— Monsieur le vicomte, vous donnez là à mon mari des leçons bien audacieuses et bien prématurées, interrompit alors la comtesse.

— Ce sont plutôt des plaintes que des leçons, madame.

— Eh bien! mon cousin, j'espère, moi, n'avoir besoin de ne me plaindre que du passé, et de ne prendre des leçons que de mon cœur.

— A merveille! Vous êtes en bonnes dispositions, je souhaite qu'elles durent. Je m'en vais, car on a affaire à moi là-bas. Je m'occuperai de suite de votre affaire. Et sans doute il ne faut pas revenir vous voir qu'elle ne soit terminée.

— Peut-être, dit la comtesse, vos visites seraient-elles remarquées et feraient soupçonner quelque chose.

— Oui, vous avez raison, madame. D'ailleurs vous devez avoir bien des choses à vous dire. O trop heureux époux! non, je ne troublerai pas vos charmants entretiens. Comptez néanmoins sur moi.

Il fallut donc que René se résignât à demeurer quelque temps comme un étranger dans la demeure de ses pères, et à conserver son vêtement monacal, quoiqu'il eût tout à fait renoncé à toutes les résolutions qui le lui avaient fait prendre. Bertrand et la femme de chambre de la comtesse furent seuls mis dans le secret. Comme nous avons déjà décrit beaucoup de reconnaissances, nous pensons que le lecteur nous dispensera de celle du vieux écuyer. Tout ce que nous en dirons, c'est qu'elle fut aussi pathétique que l'on pouvait l'attendre. Dès le soir même de son arrivée, le comte voulut aller au tombeau de son aïeul.

— O mon père! lui dit-il, êtes-vous apaisé, et le courroux du ciel est-il enfin satisfait?

— Oui, dit une voix derrière lui. Nous serons heureux maintenant. C'était Geneviève, qui l'avait suivi.

— Ah! dit René, vous avez le droit de répondre pour lui, puisque vous êtes sa fille selon son choix, et à présent aussi suivant le mien.

La réclusion de René fut, comme on pense, bien adoucie par Geneviève. Le mystère que les deux époux étaient obligés de mettre dans leurs entrevues vint encore resserrer et emmieller leur union. C'était l'amour avec tous ses charmes et ses grâces, mais sans le trouble empoisonné qu'il mêle à ses faveurs.

Le marquis était alors absent de Courchival. Il n'y revint que deux jours après que René eut repris ostensiblement possession de son nom et de ses droits. Comme l'accord entre les deux époux était désormais aussi parfait que possible, il oublia tous ses anciens griefs contre son gendre, pour s'unir au bonheur de sa fille.

Le comte ne revit pas de près sans émotion madame de Genouillie, mais tous deux surent se contenir et s'interdirent toute allusion au passé. Le vicomte s'amusa souvent à le leur rappeler, mais leur silence et leur contenance toujours convenables vainquirent enfin cette obstination singulière à railler sur un sujet qu'on eût pu croire peu agréable pour lui.

— Au moins, disait-il un jour, vous pourrez vous donner la consolation de marier nos enfants. Ma cousine ni moi n'y mettrons d'opposition.

— Mon cousin, je ne laisserai pas tomber cette parole, répondit René. Vous avez un garçon et une fille. Quel que soit donc le sexe de l'enfant qui va bientôt me naître, je le marierai dans votre famille.

— J'accepte, mon cousin, quand ce ne serait que pour donner à nos enfants le plaisir de nous désobéir.

Ce fut une fille qu'eut madame de Courchival. Louise en fut la marraine. Le même jour, madame Paulin était accouchée de deux jumeaux, d'un garçon blond et rose, et d'une fille des plus brunes, ce qui donna à l'aubergiste l'occasion de se récrier et de faire récrier les autres sur la variété de la nature qui faisait naître ensemble des enfants si différents, et l'un d'eux si différent aussi de son père et de sa mère, tous deux entièrement bruns.

— Ouais, dit le vicomte, il faudra que je m'occupe d'une femme pour ce petit blondin-là. Le retour de mon cousin vous a porté bonheur, ma chère Marie. Il faudra que j'envie son sort jusqu'au bout.

Paulin se confondit en remercîments envers le vicomte, et ce fut lui cette fois qui eut à blâmer sa femme de son silence.

Malgré le bonheur toujours nouveau qu'il trouvait dans l'amour de sa femme, et le goût qu'il prenait à la vie de famille, le comte voulut aller servir en Flandre comme volontaire, ce dont son cousin lui obtint la permission. Son histoire avait été répandue à l'armée par quelques officiers qui l'avaient vu en Provence. On se préparait donc à le railler quelque peu; mais le chevalier de Vallavoir qui était devenu un duelliste consommé, et pour lors brigadier des mousquetaires, déclara qu'il était l'ami intime du comte de Courchival, et qu'en mal parler ce serait l'insulter lui-même.

— Au surplus, ajouta-t-il, il est fort capable de mettre tout seul les rieurs de son côté; car je l'ai vu dans une affaire percer de part en part un homme de cinq pieds huit pouces, et c'est un coup que je n'ai jamais pu reproduire.

René ne donna pas occasion au chevalier de mieux étudier ce fameux coup qui lui troublait la tête; mais il montra qu'il n'avait pas besoin d'être animé par la passion pour être brave, et se conduisit devant l'ennemi de la manière la plus convenable. Du reste, il fut bientôt aimé des gens avec lesquels il se trouva en contact durant la campagne. Il était devenu aussi doux, aussi sociable, aussi accommodant, qu'il était autrefois intraitable et réservé. Son affabilité n'était cependant qu'à la surface; pour peu qu'on voulût pénétrer plus avant et arriver avec lui à l'intimité, on était arrêté par une glace impossible à rompre. Il avait pris son parti sur les hommes: il voulait bien vivre avec eux, mais non pas en eux. Il souffrait leur compagnie et tâchait de leur être agréable, mais il n'avait pas besoin de leur amitié. René fit de cette façon plusieurs campagnes; mais il ne voulut jamais prendre aucun emploi. En Franche-Comté, s'étant distingué par une action d'une rare intrépidité, presque sous les yeux du roi, Louis XIV voulut le voir et lui donner lui-même la permission de se représenter à la cour, dont le comte ne profita que deux ou trois fois. Son bonheur ne fut troublé que par le chagrin de ne point avoir d'enfant mâle qui pût continuer son nom. Sa fille aînée épousa en effet dans la suite le fils de son cousin, et confondit enfin les familles longtemps divisées de Courchival et de Lampeyrière. Le comte ne voulut pas de substitution, et la suite a montré qu'il avait raison, puisque la famille de Lampeyrière s'éteignit elle-même à la génération suivante.

Maintenant, lecteur, que nous vous avons scrupuleusement instruit

du sort de tous les personnages qui ont figuré dans cette histoire, et même de leur descendance, si vous aimez les moralités, ne pourrait-on fermer ce livre par celle ci, savoir : Que, s'il y a quelque chose de plus vain que la destinée humaine, c'est la volonté humaine, et que l'homme n'est jamais ni tout bon ni tout mauvais, qu'il y a de vilaines et mauvaises choses dans les meilleures, et du bon et du beau chez les pires, ce qui doit faire prendre à la fois l'humanité en pitié et en souffrance.

FIN DE DOM GIGADAS.



Mademoiselle de la Vallière. — PAGE 57.

POISSY. — TYP. BOURET.

ŒUVRES DE JEUNESSE

DE BALZAC

ILLUSTREÉS

CE VOLUME CONTIENT :

L'HÉRITIÈRE DE BIRAGUE — JEAN-LOUIS — LA DERNIÈRE FÉE

LE VICAIRE DES ARDENNES — L'ISRAÉLITE

POISSY. — TYP. BOURET

ŒUVRES DE JEUNESSE

DE BALZAC

ILLUSTRÉES

DESSINS

PAR J.-A. BEAUCE, E. LAMPSONIUS, ANDRIEUX, ED. COPPIN, ETC., ETC.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

ŒUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC.

ŒUVRES DE JEUNESSE

—

L'HÉRITIÈRE DE BIRAGUE

ROMAN PRÉLIMINAIRE

C'E-T-A-DIRE

PRÉFACE

CHAPITRE PREMIER.

Franche explication.

Comme nous sommes et avons toujours été des gens extraordinairement modestes, et cela sans que personne s'en soit jamais aperçu, nous allons apprendre au public de quelle manière cet ouvrage se trouve paraître à l'abri de deux noms célèbres que vous ignorez sans doute... A qui s'en prendre?

Il n'est aucun des habitants de la bonne ville de Paris qui ne sache que rue Saint-Germain-des-Prés il existe une poste aux chevaux, invention admirable, et que, par parenthèse, on doit à la curiosité de Louis XI. Or donc, ceux qui ont de l'argent, et qui veulent arriver promptement d'un lieu à un autre, se servent de ce moyen de transport.



Le gros monsieur.

CHAPITRE II.

Les héritiers.

On a remarqué que les gens riches ou puissants entraient toujours la tête haute partout où ils vont; ce ne fut pas ainsi que se présentèrent rue Saint-Germain-des-Prés, le 8 août dernier, deux hommes habillés de noir de la tête aux pieds. Comme ces deux hommes (c'était nous) avaient des figures d'héritiers (ce qui ne veut pas dire qu'elles fussent tristes), ils se regardèrent d'un air sournois.

Le gros monsieur (c'était moi) s'écria d'une voix retentissante : — Des chevaux et un postillon pour Tours!

Le petit monsieur (c'était moi) s'écria d'une voix de haute-contre : — Des chevaux et un postillon pour Tours!

Remarquez que nous parlâmes en même temps, car sans cela moi et moi nous vous eussions évité l'ennui d'une répétition fastidieuse.

Entraînés par la force irrésistible que l'on nomme surprise, nous fîmes chacun trois pas en arrière, ce qui, par conséquent, en mit six entre nous deux. — Vous allez à Tours, monsieur? — Oui, monsieur.

Ici il y eut un silence de cinq minutes.

CHAPITRE III.

Histoire du silence.

S'il fallait vous rendre compte des pensées qui nous agitèrent pendant cinq minutes, nous serions obligés de vous dire que *j'eus* sur-le-champ l'idée que ce petit homme noir pouvait bien être un mien cousin... luxe de parenté dont je me serais fort bien passé dans la succession que j'allais recueillir. — Ah! mon cher cousin, l'expression de luxe de parenté est un peu trop forte; néanmoins, comme j'eus la même idée, ne la rayons pas, elle servira pour nous deux.

CHAPITRE IV.

Continuation du silence.

D'après ces soupçons, je formai de suite le projet d'empêcher mon homme d'arriver à Tours le premier.

Moi, je formai le même projet, et avec d'autant plus de raison, que le gros monsieur avait la main dans sa poche, probablement pour en tirer un pourboire séducteur qui devait lui donner deux postes d'avance. — Moi, pour en venir à mes fins, je lui offris poliment ma voiture, dans l'intention de ne plus le perdre de vue, et de le jouer à la première occasion. — Moi, dans la même intention, j'acceptai de suite, et lui proposai de plus de partager les frais.

Sur ce... nous nous rapprochâmes... et nous voilà partis.

CHAPITRE V.

Les trois postes.

...... Nous courûmes trois postes sans rien dire. . . . . .

CHAPITRE VI.

Le grand mot.

— Monsieur, dis-je à mon compagnon à la quatrième poste, puis-je savoir, sans indiscrétion, ce qui vous conduit à Tours? — Une succession, monsieur!

Soupir de part et d'autre. — Quel est le parent respectable que vous avez eu le malheur de perdre? — Hélas!... tant qu'il vécut, il s'appela dom Rago. — Prieur des bénédictins? — Oui, monsieur. — Vous êtes son neveu? — Oui, monsieur. — Au premier degré? — Oui, mon sieur; et vous. — Au premier degré par les hommes. — Moi, ce fut, dit-on, par les femmes.

Devions-nous rire, devions-nous pleurer? vous allez le voir.

CHAPITRE VII.

La reconnaissance.

— Ah! mon cher cousin! combien je suis joyeux!...

Nous mentions comme deux Gascons. — Votre nom, mon cher ami? .. — Le vôtre, mon cher ami!...

Nous étions polis comme deux courtisans qui veulent se supplanter. — A. de Villerglé! — R'hoone! — C'est lui!... — C'est lui!...

C'était bien nous.

CHAPITRE VIII.

Les vers du nez.

— Mon cher ami, alliez-vous souvent voir ce digne oncle? dis-je, tremblant qu'il n'y eût un testament en sa faveur. — Et vous? répondis-je, mû par la même crainte...

..... Sur ce, nous sûmes à quoi nous en tenir, et, préférant un tiens à deux tu l'auras, nous posâmes les bases du traité suivant.

CHAPITRE IX.

[illegible]

Considérant que les avocats et avoués de Tours sont aussi madrés que ceux de Normandie, et que, par conséquent, le testament de dom Rago, qu'il pourrait avoir fait, peut contenir des clauses de nullité, et donner auxdits avocats et avoués pâture à nos dépens, je demande :

Art. 1er. — Que chacun de nous renonce aux avantages que notre oncle aura pu lui faire. — Accordé.

Considérant qu'il n'y a rien de plus beau que l'union et la confiance entre héritiers qui ne peuvent en agir autrement, je demande à mon tour :

Art. 2. — Que la succession soit partagée en frères, selon que le veut l'impitoyable Code. — Accordé.

Après trente-cinq heures de tâtonnements et de discours plus ou moins adroits, nous tombâmes ainsi d'accord; et ce fut l'huissier de Château-Renaud qui nous fournit les deux feuilles de papier timbré qui nous donnèrent une assurance mutuelle contre les écarts de nos consciences..... Après cela, que l'on vienne dire que la méfiance existe!...

CHAPITRE X.

Arrivée à Tours.

Nous voici à Tours, et logés à la *Tour d'Or*. Après avoir copieusement dîné, nous nous informons, et cela avec la décence convenable, du respectable ex-prieur; on nous l'apprend; nous courons comme des Basques, et nous frappons à sa porte.

CHAPITRE XI.

La gouvernante.

— Que veut monsieur?...

C'était à moi que s'adressait la demande.

— Madame, répondis-je, j'ai l'honneur d'être le neveu du vénérable dom Rago. — Ah! monsieur! quel digne oncle vous aviez là!

Ici la gouvernante se mit à pleurer si fort, que nous pensâmes qu'elle avait un gros legs.

— Et cet autre monsieur? reprit-elle. — Madame, dis-je à mon tour, j'ai pareillement l'honneur d'être neveu du défunt. — Quoi! tous deux? — Tous deux, répondîmes-nous en poussant un soupir. — Entrez, messieurs...

A la vue de l'intérieur de la maison, nos deux visages s'épanouirent:... il y avait de quoi. Figurez-vous que partout on voyait des... du... Ah! ce serait trop long à expliquer;... le fait est que nous rîmes dans nos barbes... A propos de barbe, en avez-vous, cousin?

CHAPITRE XII.

Lecture du testament.

..... L'homme noir continua : Je donne et lègue à madame Scrupule, ma gouvernante, ma batterie de cuisine et ma cave... *Item*, ma garde-robe... *Item*, mon argenterie...

— Voilà bien des *item*, cousin?... — Hélas!...

Item... et je déclare mes neveux, ci-dessus nommés, mes légataires universels, à charge par eux d'acquitter les différents legs, etc., etc.

— Madame Scrupule, dis-je tout bas à la gouvernante, puis-je en conscience accepter les charges de la succession? — Le puis-je, dis-je aussi? — Ah! mes chers messieurs! les bénéfices surpassent de beaucoup... — Vous nous le promettez, bonne madame Scrupule? — J'en suis garante... — Mais, dis-je, nous n'avons ni les meubles... — Ni la cave. — Ni l'argenterie. — Ni les habits. — Ni le linge. — Ni les tableaux. — Ni l'argent comptant.

Nous parlions chacun à notre tour.

— Ni les bijoux. — Vous avez le reste, mes chers messieurs. — Et de quoi se compose-t-il?... — D'une bibliothèque magnifique, composée de trente-sept gros livres, et d'un coffre de moyenne grandeur, dans lequel mon maître m'a dit, encore avant de mourir, qu'il avait renfermé ce qu'il avait de plus précieux. — En or?... — En diamants?... — Messieurs, il y avait probablement de tout cela. — J'accepte la succession, dis-je, alléché par l'idée du coffret. — J'accepte pareillement. — Signez, messieurs, dit l'homme noir.

Nous signâmes...

CHAPITRE XIII.

La liquidation.

Tous comptes faits, toutes dettes apurées, nous eûmes... trois cents francs à donner, moyennant quoi la bibliothèque et le bienheureux coffret furent à nous...

Ouvrons, cousin... — Ouvrons!...

CHAPITRE XIV ET DERNIER.

L'héritage.

Le coffret est sur la table; la serrure est brisée, et nous trouvons... De l'or? — Non. — Quoi donc?... — Sept ou huit énormes cahiers d'écriture bien menue. — Ce fut tout! — Ah! mon Dieu! oui!... La gouvernante riait sous cape, le notaire *idem*, les amis *idem*, les indifférents *idem*;... nous seuls gardions notre sérieux... Cependant je me hasarde à jeter les yeux sur la succession de l'oncle. Je lis une page, le cousin en lit une autre; bref, au bout de cinq minutes, nos visages se dérident, et nous finissons par rire d'aussi bon cœur que la gouvernante, le notaire, les amis et les indifférents...

Lecteur, vous allez juger si nous eûmes tort de rire :... notre succession dépend de vous... bien vous bénisse, et nous aussi. — *Amen.*

L'HÉRITIÈRE DE BIRAGUE

CHAPITRE PREMIER.

Notre ennemi c'est notre maître;
Je vous le dis en bon français.
LA FONTAINE.

Depuis l'établissement du gouvernement féodal, gouvernement absurde, bien que coordonné avec un art infini, la France a presque toujours été la proie d'une anarchie pour ainsi dire légale, puisqu'elle était la suite nécessaire de la constitution politique du royaume. Grâce à cette constitution, le despotisme des rois était le seul refuge des peuples. Aussi ne vit-on jamais ces derniers se révolter contre leur maître, quelque dur qu'il fût dans l'exercice de l'immense pouvoir dont il s'était emparé. Cette indifférence brutale dans laquelle la nation vécut accroupie neuf cents ans environ, est certainement la critique la plus juste et la plus énergique de la féodalité.

Parmi les diverses périodes de notre histoire, il n'en est pas de plus honteuse que celle que renferma la régence de Marie de Médicis. Jusqu'à ce jour, les Français, ignorants et barbares, avaient au moins conservé les vertus des esclaves, la gaieté et l'insouciance; mais alors ces dernières, empreintes du caractère national, disparurent, et la France italianisée offrit un spectacle vraiment scandaleux. On vit les hommes les plus vils arriver au pouvoir à l'aide du mensonge, du parjure et du poison; on vit les provinces ravagées fiscalement par leurs petits Concinis particuliers, et ces haines religieuses si sagement calmées par l'édit de Nantes diviser de nouveau les citoyens.

La plus déplorable de toutes ces calamités était la démoralisation de la haute classe: les grands de la cour de Marie n'avaient que trop bien saisi le génie de la nation de leur souveraine... Leurs réunions n'offraient point de franchise; chacun était sur ses gardes, et deux rivaux d'amour ou d'ambition tremblaient mutuellement, puisque depuis la mode des essences et des gants parfumés, la bravoure n'était plus un refuge.

Cependant, tout en étant fort peu scrupuleux sur les moyens de parvenir au but qu'ils ambitionnaient, les descendants des Francs ne s'étaient pas encore entièrement dépouillés de toute espèce de *vergogne*. Le remords, et plus souvent la crainte de déshonorer l'antique renom de leurs ancêtres, maîtrisaient ces âmes barbares. L'ambition, l'amour, la vengeance, leur faisaient commettre sans scrupule les crimes les plus odieux, et néanmoins ils auraient sacrifié l'ambition, l'amour, la vengeance même pour anéantir les traces d'actions qu'ils regardaient avec justice comme la honte de leur sang.

En ces temps-là donc, Mathieu XLVI, comte de Morvan, l'aîné d'une des plus nobles et des plus grandes maisons de la Bourgogne, se faisait remarquer par ses richesses et son influence. Nous ne nous étendrons pas sur sa généalogie; nous nous contenterons d'apprendre aux lecteurs que le sang des comtes de Morvan était le plus pur de la féodalité, et cela appert de la lecture des chartes de cette famille, qui prouvent que, sur les trente-cinq comtesses de Morvan qui eurent le cœur sensible, aucune n'eut à se reprocher un attendrissement roturier.

Mathieu XLVI habitait le château de Birague, demeure héréditaire du chef de sa maison. Ce château était un des plus vastes et des mieux fortifiés de la haute Bourgogne. Il avait cet aspect formidable et grandiose qui charme et fait naître dans l'âme le sentiment excité par les grandes masses, ouvrages des hommes. Les guerres en avaient ruiné quelques parties; ces ruines ajoutaient encore à la beauté de l'édifice, en témoignant à combien de destructions réitérées il avait résisté.

Mathieu XLV, père du Mathieu régnant, avait péri dans la traversée de Calais à Douvres, chargé d'une mission pour Élisabeth. Ce Mathieu fut un généreux soldat, ami de Henri IV. Son caractère sévère tenait de celui de Sully, dont il avait l'inflexibilité: aussi le jeune comte, étant devenu éperdument amoureux de la belle Mathilde de Chanclos, fille d'un gentilhomme campagnard des environs de Birague, défense absolue lui fut faite de penser à cette union disproportionnée. Malgré cet ordre impérieux prononcé avec la dureté d'un vieux guerrier accoutumé à l'obéissance passive de ses soldats, le comte de Morvan, qui possédait l'entêtement héréditaire de la famille, n'en continua pas moins ses visites à ce que Mathieu XLV appelait la gentilhommière du capitaine de Chanclos.

Cette passion s'accrut dans le silence, et se fortifia par les obstacles. Mathilde paraissait mériter ce violent attachement. Sa beauté, ses grâces et le retour surtout dont elle payait la flamme de son amant exaltèrent au dernier point la frénétique ardeur du jeune comte. Il jura, dans un de ces paroxysmes d'amour si fréquents à son âge, qu'il posséderait à tout prix la belle maîtresse dont la vue enivrait ses sens.

En vain Mathieu XLV lui présenta les belles et laides héritières des plus nobles et des plus riches familles, non-seulement du pays, mais de la France; en vain les Courtenay, les Retz, les Béthunes, etc., etc., lui soumirent leur orgueil, en lui offrant cinq ou six grains de vanité, et cinq ou six parchemins de plus avec la personne de leurs demoiselles, le jeune comte, s'enveloppant dans une morne tristesse, refusa tous ces avantageux partis. Enfin il devint sombre, mélancolique, et ce chagrin, loin de se dissiper, s'augmenta chaque jour qu'il vit Mathilde. La fleur de la jeunesse, qui devait s'embellir encore par le charme d'un tel amour, disparut chez lui. Il se plaignit, forma des vœux sans doute; mais on ignore le secret de ses entretiens avec sa maîtresse, car la vaste forêt fut un témoin silencieux.

Cependant ce charme inexprimable, cette douce mélancolie du sentiment dont l'amour naissant revêt deux cœurs qui s'aiment, étaient ignorés par Mathilde et son amant. L'âme altière du jeune comte, brisée, flétrie par la résolution de son père, que Mathilde lui peignait comme inébranlable; les espérances trahies, les craintes, le terrible avenir qui semblait les menacer, tout contribuait à mêler quelque chose de sauvage à ces entretiens qui doivent être si doux et si charmants. Mathieu XLV, persistant à conserver l'honneur de sa race et de son nom, eût laissé son fils se consumer sans espoir, s'il ne fût descendu dans la tombe bien à propos pour satisfaire l'ambition de la demoiselle de Chanclos. Aussitôt son père expiré, le jeune comte, devenu le Mathieu privilégié, se hâta de donner sa main à la belle Mathilde. Ce fut dans l'antique chapelle de Birague que se fit le mariage. Des bruits coururent au sujet de cet hymen. La disparition du chapelain, qui arriva bientôt après, et la précipitation avec laquelle le jeune comte épousa sa maîtresse, firent dire que la tombe du vieillard avait servi d'autel aux époux, qui semblaient craindre le réveil d'un homme sommeillant à jamais.

Mais alors dix-sept ans s'étaient écoulés depuis ces événements presque oubliés; Mathieu XLVI ne possédait qu'une fille qui le chérissait avec une tendresse sans égale. La comtesse Mathilde avait conservé sa beauté, mais celle d'Aloïse commençant à l'inquiéter gravement, elle pensait à la marier.

La jeune héritière de Birague aurait été bien reconnaissante de l'intention de sa mère, si, comme tout devait le lui faire croire, c'eût été à son cousin le chevalier d'Olbreuse qu'il lui fût commandé de donner sa main. Loin de là, la comtesse avait conçu le projet tyrannique d'imposer l'homme de son choix à la douce et tendre Aloïse.

Le protégé à qui elle destinait tant de charmes était un certain

marquis Villani, Italien, venu en France à la suite du maréchal d'Ancre. Ce marquis était un fort beau cavalier. Mais, en dépit de ses traits vrais et délicats, et de la richesse de sa taille, sa physionomie avait une expression qui éloignait la confiance. Impatronisé dans la noble famille de Morvan, l'ultramontain avait mis tous ses soins à capter la bienveillance des maîtres de la maison. Complaisant et flatteur, il avait réussi au delà de ses espérances à s'insinuer dans les bonnes grâces de la comtesse. Une femme de quarante ans n'est jamais *louangée* impunément. Quant au comte, à peine fit-il attention au nouveau visage introduit chez lui, ce n'était qu'un habit doré de plus; et d'ailleurs, comment aurait-il pu s'occuper d'un personnage tel que Villani? Un sentiment profond semblait dominer son être. Sa paupière voilait un œil morne toujours fixé vers la terre, il paraissait craindre les regards d'autrui, et vouloir leur dérober ses pensées. Ses vêtements négligés, son air sombre, tout enfin dans lui inspirait sinon la terreur, du moins un sentiment pénible. Cette cruelle maladie donna lieu à des soupçons qui furent sur-le-champ détruits par mille traits de bienfaisance, et cependant le comte Mathieu n'en restait pas moins un homme difficile à juger. Sa conduite présentait les contrastes les plus étonnants. Ses paroles et son maintien faisaient voir qu'il était sans cesse reporté vers un autre spectacle que le spectacle présent: l'avenir et le passé semblaient tout pour lui. Il éprouvait néanmoins, en contemplant l'innocence et le calme de la vie de sa fille, une volupté qui aurait été délicieuse, sans l'amertume secrète qui empoisonnait toutes ses jouissances.

Quel que fût donc son amour pour sa fille, la vie solitaire qu'il menait, jointe à sa profonde mélancolie, donnaient à la comtesse un pouvoir presque sans bornes sur la jeune et charmante Aloïse. Enfin le comte avait promis à son frère, le grand sénéchal de Bourgogne, d'unir leurs deux enfants. Mathilde jura de rompre une alliance que les convenances et l'amour rendaient si désirable, et pour cela elle résolut de profiter de l'absence du chevalier d'Olbreuse, qui allait quitter Birague et sa jolie cousine.

— Oui, marquis, disait-elle à Villani, quel que soit l'amour d'Olbreuse pour ma fille, quels que soient les engagements de mon époux avec le grand sénéchal de Bourgogne, son frère, je vous donnerai la main et la fortune d'Aloïse. — Mais voudra-t-elle obéir?... — Je commanderai. — Le comte permettra-t-il que vous disposiez du sort de sa fille?... — Le comte cédera à mes prières... J'ai des droits à ses égards; et je sais d'ailleurs comment il faut agir avec lui. — D'Olbreuse enfin... — Je le bannirai du château... — Votre charmante fille ne pourra peut-être pas l'oublier?...— Détrompez-vous, marquis; Aloïse n'éprouve pour son cousin que de l'amitié... — Remarquez, cependant, comtesse, avec quelle intimité ils causent... Tenez, les voilà qui traversent les cours... Aloïse s'appuie sur le bras du chevalier... elle lui abandonne sa main... il la presse, et ose la baiser... comtesse, est-ce là de l'amitié?... — Oui, vraiment, jaloux que vous êtes!... ne voyez-vous pas qu'ils se font leurs adieux?...—Comment?... — D'Olbreuse quitte à l'instant Birague; son service l'appelle à Paris auprès du roi... Il ne tiendra qu'à vous, marquis, de profiter de son absence pour entourer Aloïse de toute la séduction de l'amour... vous vous y entendez si bien!...

Le marquis prit la main de la comtesse et la porta à ses lèvres... il fallait remercier Mathilde du compliment qu'elle venait de laisser échapper, et l'adroit Italien ne manqua pas l'occasion de répandre le doux poison de la louange.

Tandis que Villani et la comtesse scellaient le traité qui sacrifiait l'innocence et la beauté, Aloïse et son cousin avaient gagné la dernière cour du château. Ils y trouvèrent le vieux intendant Robert, et plusieurs domestiques de la suite d'Olbreuse, qui tenaient par la bride les impatients coursiers du jeune voyageur. Un dernier adieu fut prononcé, et d'Olbreuse monta à cheval, emportant en croupe l'amour et l'espérance.

— Christophe, dit le vieux Robert à un piqueur, vois comme l'espoir et l'honneur des Morvan galope avec noblesse. — Il monte à cheval presque aussi bien que M. le capitaine de Chanclos, mon ancien maître. — Quelle comparaison oses-tu faire! reprit l'intendant, le rouge de l'indignation sur la figure; un Morvan mis en parallèle avec un petit gentillâtre!... — Petit!... pas si petit, dit Christophe; le capitaine a cinq pieds six pouces.

A cette naïveté qui prouvait la profonde ignorance de Christophe en fait de blason et de généalogie, Robert s'écria: « O Mathieu XLIV!... »

Pour bien apprécier le sens de cette exclamation, il est indispensable d'instruire le lecteur du caractère original de l'intendant des Morvan: c'est ce que nous allons faire, tandis que la comtesse Mathilde prépare des fêtes superbes, dont le but secret est de fournir un nouveau triomphe à sa vanité, et de procurer au marquis Villani les moyens de séduire la jeune imagination d'Aloïse.

La famille de Robert servait, de père en fils, la noble maison de Morvan; aussi l'intendant actuel s'intitulait-il avec orgueil Robert XIVe du nom. Le vieillard avait une grande probité, chose rare de tout temps chez les intendants. Il jouissait de la confiance de son maître, et la devait aux services qu'il avait rendus tant à Mathieu XLIV qu'au père du comte régnant. De plus, on l'avait vu combattre sous la bannière de son seigneur pour la cause de Henri IV.

Le vieux serviteur imitait le comte; il était mystérieux comme lui; néanmoins il n'allait pas jusqu'à la mélancolie. Le bonhomme avait l'air de cacher quelque chose sous sa gaîté ordinaire, qui ne paraissait plus que par instants. A le considérer, on aurait cru que la caisse de l'intendance était vide, et cependant, malgré les profusions et le luxe de Mathilde, la splendeur de la maison de Morvan était loin de tomber en décadence.

Robert avait dans la famille l'espèce d'autorité d'un homme expérimenté qui possède toute la confiance de ses maîtres: souvent il plaignait le comte d'une manière extraordinaire; il était comme identifié avec son chagrin; mais comme l'honneur de la famille le guidait en tout, peut-être était-ce parce que jamais il n'y avait eu de comte de Morvan hypocondriaque qu'il déplorait la misanthropie du chef de la maison, celui à qui, selon toutes les apparences, il devait remettre en mourant le bâton d'ivoire, marque distinctive de sa longue et glorieuse intendance.

Depuis l'arrivée du marquis de Villani, le vieillard était devenu plus sombre encore. Inquiet de la présence de cet homme, il l'était bien plus de celle de Jéronimo, son domestique; Jéronimo voyait tout, entendait tout, furetait partout, et Robert s'en alarmait.

Le clairvoyant serviteur apercevait le dessein de la comtesse; il s'intéressait beaucoup aux amours d'Adolphe et d'Aloïse; le bonhomme trouvait que cette union rétablirait l'honneur de la famille, que Mathieu XLVI avait ébréché, disait-il, sous son intendance, en épousant Mathilde de Chanclos.

Aloïse aimait beaucoup le vieil intendant, qui la comblait d'attentions, prévenait ses désirs, et l'entretenait toujours d'Adolphe, beaucoup plus surtout depuis l'arrivée du marquis de Villani. Aloïse ne comprenait pas les craintes de son vieux confident.

Quoique le château fût très-peuplé, une tour froide située au nord restait toujours inhabitée. Par une bizarrerie singulière, le comte avait ordonné que la dernière habitation de son père fût respectée: tout y était conservé, et depuis sa mort personne n'eut la permission d'y pénétrer. Tel était l'état du château de Birague. Bientôt une foule de curieux s'y rendit de toutes parts, attirée par l'éclat des fêtes annoncées.

CHAPITRE II.

> L'orgueil et la fierté sont deux armes, offensive et défensive. La première est un glaive acéré, l'autre un bouclier.
>
> LADY MORGAN.

Le château de Birague, malgré l'immensité de son enceinte, aurait été loin de contenir tous les visitants, si la belle comtesse de Morvan, enorgueillie de sa beauté, du rang et de la splendeur de la maison de son mari, n'eût oublié dans ses invitations tout ce qui ne tenait pas à la première noblesse de la province; et en cela, comme en plusieurs autres circonstances, elle prouva que l'amour de sa famille ne l'aveuglait pas; car ni le capitaine de Chanclos, son père, ni la jolie Anne de Chanclos sa sœur, ni enfin aucun de ses parents paternels, ne furent conviés aux fêtes qu'elle préparait.

Le comte Mathieu ne voulut point partager la préoccupation de Mathilde; il répara autant qu'il était en lui un oubli injurieux pour la famille de sa femme. Le capitaine de Chanclos, son beau-père, et Anna, reçurent donc de sa part un message pressant et poli.

De Chanclos, après avoir mûrement réfléchi sur le contenu de la lettre de son gendre, fut d'avis, pour plusieurs raisons qu'il se donna la peine d'énumérer à Anna, de se dispenser de paraître aux fêtes de Birague.

— Premièrement, disait-il, tu ne peux, Anna, te présenter chez ma fille la comtesse Mathilde d'une manière indigne de la maison de Chanclos, qui, soit dit entre nous, en vaut bien un autre. Pour y paraître d'une façon convenable à ta naissance, il te faudra acheter robes, chaussures, linge, etc., etc. Pour avoir ces choses et tous les etc., etc. qu'elles entraînent, il me faudra au moins te donner dix pistoles; or, pour te donner dix pistoles, il faut les avoir; et Dieu sait, Anna, si tu les as jamais vues dans mon château... Secondement, ajouta le vieux guerrier, il te faudra... — Ah! papa! interrompit Anna en riant, dispensez-moi de toutes les autres raisons; la première est si bonne, qu'elle me suffit. — Ce que j'en dis, Anna, est pour te faire voir que je ne veux pas agir avec toi en tyran. — J'en suis persuadée, cher papa; mais, cependant, si vous vouliez me permettre de me rendre à l'invitation de mon noble beau-frère, je ferais en sorte de paraître au château de Birague d'une manière digne de votre nom,

et cela sans qu'il vous en coûtât rien. — Et comment donc, ma fille.... — En disposant, cher papa, d'une partie des petits bijoux que je tiens de la générosité du comte Mathieu. — Mais, Anna... — Ah! papa! vous êtes si bon, si bon, que vous ne me refuserez pas?

La jolie espiègle n'attendit point la réponse; elle courut à son père, et, l'embrassant tendrement, en obtint la permission si ardemment désirée.

— Cette petite bohémienne fait de moi tout ce qu'elle veut, dit le capitaine en allant seller le vieux compagnon de ses campagnes, qui vaguait çà et là dans une prairie assez maigre. Ces diables de bals font tourner la tête aux jeunes filles, et il faut à tout prix y aller... Mais peut-être Anna s'en trouvera-t-elle bien: elle est jeune, de bonne maison, et aussi jolie pour le moins que sa sœur Mathilde, lorsqu'elle épousa, il y a dix-huit ans, l'héritier des Morvan... Qui sait si un pareil bonheur ne l'attend pas dans le grand monde?... J'espère cependant qu'elle conservera mieux que sa sœur les mœurs simples de la médiocrité, et que la fortune et les grandeurs ne corrompront pas son heureux naturel.

Telles étaient à peu près les réflexions qui agitaient le capitaine de Chanclos, en préparant de ses nobles mains la monture qui devait le conduire au beau château de Birague. Cette besogne faite, le soin de sa parure l'occupa sérieusement. Il endossa sa vieille cuirasse de peau de buffle, suspendit à son côté l'épée qu'il tenait d'Henri IV, et que, par respect pour celui qu'il appelait *l'aigle du Béarn*, il avait décorée du nom d'*Henriette;* puis, botté, éperonné, casqué, il enfourcha le vieux *Henri*, lequel, après deux heures de marche, conduisit le père et la fille à la porte du château de Birague, où l'officier de Chanclos et Anna firent une entrée assez grotesque. Avant d'aller plus loin, il est bon de prévenir le lecteur que chez messire de Chanclos tout se nommait *Henri*, *Henrion*, ou *Henriette*, tant était grand le fanatisme du bon capitaine pour son *invincible maître l'aigle du Béarn*.

L'officier de Chanclos était peu connu chez son gendre, et l'équipage dans lequel il se présenta aurait très-certainement fourni matière aux railleries de la livrée, si l'air peu endurant du capitaine et la formidable épée pendue à son côté n'en avaient imposé à la valetaille.

— Drôle que tu es, dit-il d'un ton brusque à un valet qui le regardait d'un air ironique, tu ferais mieux d'aller annoncer à ta maîtresse l'arrivée de son père, que de rester là les bras croisés... Marche donc, ajouta-t-il en lui donnant sur l'oreille un coup de son gant qu'il tenait par un des doigts; on dirait que tu as la goutte. — Le valet, étonné de cette admonition, obéit sans murmurer; il conduisit le capitaine et la tremblante Anna à travers plusieurs appartements magnifiques, jusqu'à l'antichambre de la comtesse.

En apercevant son père et sa parure un peu surannée, l'orgueilleuse Mathilde rougit de dépit, et se leva à peine pour le recevoir et lui adresser les salutations d'usage, encore les fit-elle d'un air si froid, si contraint, qu'il fut facile à tous ceux qui étaient présents de voir combien l'arrivée de ses proches contrariait la maîtresse du château. L'officier de Chanclos était vif, était père, et se croyait aussi bon gentilhomme que chevalier qui fût en France; il ne put donc souffrir patiemment l'impertinente politesse de sa fille, et encore moins l'ironie qui perçait à travers les saluts étudiés de sa noble compagnie. « Sur mon honneur, s'écria-t-il, ma fille Mathilde est une impudente comtesse, et vous êtes trop polis, messieurs, pour me donner un démenti. — Nous sommes trop galants pour ne pas le faire, » répondit le marquis de Villani en s'inclinant vers la comtesse.

Le capitaine mit fièrement la main sur son épée, et la tira à moitié du fourreau; mais, jetant un regard sur ce qui l'entourait, il renfonça sa *Henriette*, en s'écriant: « Fi, Chanclos! fi! il n'y a ici que des femmes, et moins que des femmes!... » Puis, prenant le bras d'Anna, il ajouta: « Sortons de ces lieux... à l'instant même, afin qu'il ne soit pas dit qu'un Chanclos ait été insulté sans se venger. » En parlant ainsi il ouvrit la porte, et traversa l'antichambre précipitamment en brusquant tous les valets qui se trouvaient sur son passage. Comme il allait descendre l'escalier, le comte Mathieu s'offre à ses regards.

— Où donc allez-vous si vite, capitaine? demanda-t-il à son beau-père. — Dans un lieu où d'insolents courtisans, pour plaire à une fille coupable, n'insulteront pas un brave soldat tout aussi noble qu'eux. — Qu'entends-je?... quoi! dans ces lieux Mathilde encouragerait ceux qui insultent le beau-père du comte Mathieu? — Ne pas les punir, c'est les encourager... Comte Mathieu, l'honneur de votre alliance n'a pu me faire trouver grâce aux yeux des étourneaux dont votre château abonde. — Vous en aurez raison! — Je me la serais faite, dit fièrement le capitaine, si ces gens-là eussent été dignes de manier l'épée. Adieu, comte Mathieu, *mon gendre;* je désire que votre femme soit meilleure épouse qu'elle n'est bonne fille. — Vous ne me quitterez pas ainsi, capitaine. Non, je ne souffrirai pas qu'un brave gentilhomme qui a droit, par sa naissance et son courage, aux égards et aux respects de ma maison, soit traité comme vous vous plaignez de l'avoir été, sans en obtenir une réparation éclatante... D'ailleurs, mon cher capitaine, ajouta le comte, dans les circonstances présentes, ce serait infliger à l'innocent une punition qui n'est due qu'au coupable: ma charmante belle-sœur ne doit pas être privée d'assister aux fêtes qui se préparent. Je sais que plus d'une grande dame serait enchantée de la voir s'éloigner, mais c'est un grand plaisir que vous ne voudrez pas leur procurer. Quant à moi, je m'y oppose, et pour ma fille Aloïse, qui sera charmée de posséder quelque temps son amie, et pour Anna elle-même, qui ne peut trouver que dans le monde le prix que méritent ses vertus et sa beauté. Le comte, en parlant ainsi, avait pris le brave gentilhomme par son faible. Quoique le bon capitaine n'eût pas certainement à se louer de la conduite de sa première fille, quoiqu'il pût craindre que les grandeurs ne changeassent également les mœurs de la seconde, il ne pouvait s'empêcher de désirer vivement qu'Anna, l'enfant chéri de sa vieillesse, trouvât un mari dont le rang, la personne, la fortune, pussent satisfaire l'ambition et le cœur d'une fille.

— Je suis reconnaissant, *mon gendre*, dit-il en pressant la main du comte, qu'il serra fortement dans les siennes, je suis très-reconnaissant de la chaleur de votre amitié; mais, par *l'aigle du Béarn, mon invincible maître*, je jure de ne point rester une heure en ces lieux... Je pars à l'instant; cependant, puisque vous croyez qu'Anna peut.. qu'Anna doit... vous m'entendez?... je la confie à votre garde ainsi qu'à l'amitié de ma petite-fille Aloïse. Mais promettez-moi... — Comptez sur ma parole, s'écria le comte; je jure de veiller fidèlement sur le dépôt qui m'est confié... Adieu, capitaine; je regrette que vous jugiez votre départ nécessaire. — Écoutez, mon enfant, dit le capitaine en s'adressant gravement à sa fille, les instructions que ma prudence donne à votre jeunesse. Tu vas te trouver dans le grand monde; songe, Anna, à t'y conduire d'une manière ferme et honorable. Si quelque jeune dame brillante a l'air de te dédaigner à cause de ta parure un peu simple, quoique cependant très-propre, dis-lui qu'elle est une impertinente, et que tu t'appelles de Chanclos; si quelque galant de cour t'approche de trop près et te conte quelque incongruité, réponds-lui qu'il est un *Vilain*, et que ton père a été un des compagnons de l'invincible Henri, *l'aigle du Béarn*. Aie toujours ces maximes sur les lèvres, et tu ne *faudras* jamais. Adieu, mon enfant; que la bénédiction des anges soit avec toi. En achevant ces mots, le capitaine embrassa tendrement sa fille, prit la main de son *gendre*, et descendit l'escalier en sifflant une fanfare, la seule des fanfares qu'il eût jamais pu retenir en servant sous *l'aigle du Béarn*. Vous devez vous douter maintenant que le brave capitaine n'était pas très-bon musicien.

Le comte le suivit quelque temps des yeux, et laissa échapper un sourire mélancolique. Sa figure exprimait un conflit de sentiments difficiles à rendre; on eût dit qu'il enviait le sort du pauvre gentilâtre, et que l'orgueil du rang était anéanti devant l'insouciance de la pauvreté.

Anna commençait à se remettre de la rougeur que l'exhortation paternelle avait attirée sur ses joues, lorsque le comte, sortant de sa rêverie, lui offrit la main pour rentrer dans les appartements.

Ce ne fut pas sans un violent battement de cœur que la pauvre fille suivit son noble beau-frère; elle tremblait d'avance à l'idée de rencontrer les regards hautains et méprisants de Mathilde et de ses amis. Cependant, rassurée par la présence du comte, elle se présenta avec assez de courage devant son orgueilleuse sœur.

— Comtesse Mathilde de Morvan, dit le comte d'un air grave et presque solennel, je vous présente votre jeune sœur Anna de Chanclos; elle est de votre sang, et je compte assez sur votre prudence et sur celle de vos nobles amis, pour être sûr que ma belle-sœur sera reçue chez moi avec les respects qui lui sont dus... Aloïse, ajouta le comte en se tournant vers sa fille, et avec un ton bien différent de celui qu'il venait de quitter, viens présenter tes amitiés à ta tante, je dirais tes *respects*, si l'âge charmant où vous êtes toutes deux permettait entre vous d'autres sentiments que ceux de l'amitié. Mon enfant, je te prie et t'ordonne d'aimer et d'honorer toujours la sœur de ta *noble* et *vertueuse* mère

La manière dont Mathieu prononça ces dernières paroles était équivoque: on aurait pu croire à la sincérité de cet éloge donné à la comtesse, si un sourire ironique n'eût effleuré légèrement les lèvres du seigneur de Birague. Aloïse s'empressa d'obéir à son père, et le fit d'un air qui annonçait assez combien son cœur était d'accord avec les ordres du comte. Quant à Mathilde, elle se conforma aux intentions de son époux, autant qu'il le fallait pour ne s'attirer aucuns reproches. Elle se leva, fit asseoir Anna près d'elle, et lui adressa de ces compliments que la politesse banale des grands accorde avec distraction à leurs inférieurs. Ceux qui se trouvaient alors au salon imitèrent la dame du château, et renchérirent même sur elle. Le marquis de Villani surtout, qui avait été un de ceux dont les sarcasmes étaient tombés le plus cruellement sur le capitaine, fut devant le comte d'une galanterie empressée et attentive envers celle qu'il aurait volontiers raillée.

Mathieu devina promptement ce qui se passait dans l'âme de sa femme et de ses courtisans; content de l'espèce de triomphe qu'il venait de procurer à Anna, il la prit par la main ainsi qu'Aloïse, et leur proposa une promenade dans le parc.

La partie fut acceptée avec empressement par les deux jeunes filles. Tous trois quittèrent le salon, au contentement réciproque de chacun. Arrivés à l'entrée du parc, le comte leur dit avec émotion: « Vous voilà loin des grands, livrez-vous en paix au bonheur d'être libres et

ges. Adieu; vos jeux, tout charmants qu'ils sont, briseraient mon âme; les ris et les accents de la joie sont un langage qu'il m'est défendu d'entendre... Adieu... je vais vous envoyer Robert. »

En achevant ces mots, le comte s'éloigna précipitamment, et regagna son appartement, où il se renferma dans sa solitude accoutumée.

CHAPITRE III.

Un homme viendra porté sur les nuages
et entouré de la foudre et des éclairs.

Saint Jean, *Apocalypse*, v. 40.

Les Italiens avaient importé la mode des bals masqués; c'était donc un bal de ce genre que donnait la comtesse le lendemain de l'arrivée d'Anna : aussi Aloïse lui parla-t-elle de ce qu'elle avait découvert des déguisements du bal.

— Chère tante, quel sera votre costume? mettez-moi dans votre confidence!... — J'ignorais qu'il y eût bal masqué, et je n'apporte qu'une bien simple parure, que vous devez connaître. — Écoutez, Anna : j'ai deux déguisements que Robert m'a fait venir de Paris, je ne vous en propose un que parce qu'ils sont inconnus; sans cela, je n'oserais vous en parler... — Chez tout autre, chère Aloïse, une telle offre paraîtrait faite pour mortifier : mais votre cœur m'est tellement connu, que je n'hésite pas à accepter votre charmant cadeau. — Ah! que je suis joyeuse! tenez, Anna, je vous cède volontiers le costume de bergère; il est charmant; quant à moi, je prendrai celui d'une sainte Cécile... »

Robert leur fit observer que la nuit s'avançait; alors les deux amies revinrent en causant sur les personnages qui devaient se trouver au bal du lendemain : en entendant leurs noms, Anna était charmée de paraître sous un déguisement aussi joli que celui que lui prêtait sa nièce; elle sentait une espèce de confiance qu'elle n'aurait pas eue en portant la vieille parure pour laquelle elle avait mis à contribution tout ce qui, dans l'écrin et la garde-robe de sa mère, avait survécu à la soif inextinguible du capitaine.

Aloïse était triste. « Adolphe n'y sera pas, ma tante, que me fait ce bal?... qu'y verrai-je?... que vous êtes heureuse de ne pas connaître la peine que cause l'absence de celui que l'on aime! vous pourrez, bien mieux que moi, vous intéresser aux folies du bal. »

En discourant ainsi, nos jeunes filles montaient le grand escalier, et se rendaient à l'appartement qu'elles occupaient en commun. Pendant la nuit, la comtesse de Morvan, qui goûtait rarement un sommeil bien tranquille, chercha les moyens d'humilier sa sœur, qui lui avait été imposée par son mari avec tant de honte pour elle. Cette femme orgueilleuse avait fini par se persuader à elle-même qu'elle ne cédait en rien à la noblesse de son mari, et sa fierté était d'autant plus insupportable, qu'elle se trouvait sans fondement. Dans la journée, elle fit appeler Robert, et lui remit deux déguisements étiquetés, l'un pour Aloïse, l'autre pour Anna : celui destiné à Aloïse était une invention du marquis Villani; un casque surmonté de plumes, une robe d'amazone, avec une cotte de mailles d'une grande légèreté et d'un travail délicat, une chaussure analogue, enfin le costume de Clorinde tel que le dépeint le Tasse fut réservé pour la fille de la comtesse, et Villani fut le seul qui sût qu'Aloïse, obéissant aux ordres de Mathilde, paraîtrait en guerrière. La pauvre Anna devait endosser l'humble habit de la nourrice de Clorinde.

— Non, pardieu! dit le malin Robert, cet effronté marquis ne persécutera pas pendant tout le bal notre jeune maîtresse; que deviendrait l'honneur de la famille si un Italien épousait une Morvan?...

En grommelant ainsi, il portait les habits en les cachant soigneusement pour traverser la galerie : il arracha les étiquettes, et, frappant à la porte de l'appartement d'Aloïse, il dit, après être entré : « Voici, mesdemoiselles, ce que madame la comtesse vous ordonne de mettre ce soir... » Pendant que les jeunes curieuses défont le paquet, il place sur la cheminée les deux étiquettes, et indique du doigt à sa jeune maîtresse qu'elle doit prendre l'habit de duègne; puis il sort en s'applaudissant de sa ruse. Le vieillard avait deviné que le beau Tancrède aux armes brillantes et polies devait être Villani.

Déjà les antiques tombereaux de cuir, que nous appellerons carrosses par respect pour nos ancêtres, roulaient les principaux personnages de la haute noblesse vers le château de Birague. Les chemins vicinaux, si sédicieux aujourd'hui, n'existaient pas, c'était d'une ornière en ornière, de cahot en cahot qu'on se rendait d'un château à l'autre. Les législateurs du temps regardaient l'industrie et l'agriculture comme deux choses dont il était important de borner l'essor; et, pourvu que l'industrie pût fournir à leurs caprices, et l'agriculture au froment strictement nécessaire pour les biscuits réservés à leurs tables, l'État devait être florissant.

Tandis que les toilettes de ces hautes et puissantes visiteuses étaient froissées par l'effet du système monarchique des ponts et chaussées d'alors, les dames du château de Birague s'occupaient tranquillement d'une parure qui n'avait aucun fossé à craindre. Chacun apprêtait son costume mythologique, historique ou burlesque; et la comtesse surtout s'occupait avec un soin extrême à rassembler toutes les ressources de l'art pour copier l'épouse de Jupiter : son visage altier, sa beauté fière, auraient pu lui suffire.

Le grand salon du château donnait sur les jardins; il était immense et décoré dans le goût du temps, et des dorures lourdes appliquées sur les rondes bosses du plafond et sur les bas-reliefs de la boiserie se détachaient du blanc mat de la peinture : les rideaux des croisées étaient en moire blanche représentant des fleurs dorées. Aux angles de la pièce, surchargés de dessins et de rosaces d'un mauvais goût, on avait placé des colonnes tronquées qui supportaient des candélabres d'argent à branches tellement ornées, qu'une poussière héréditaire s'y était si bien incrustée, que tout l'art du nettoyage n'avait pu l'en déloger. Des fauteuils à grands dossiers, d'injurieux pliants et des glaces de Venise formées de plusieurs morceaux, à cadres travaillés, complétaient l'ameublement de cette principale pièce du château de Birague.

Une suite de portraits, les uns en tapisserie, les autres sur toile, représentant les chefs principaux de la maison de Morvan, décoraient la salle à manger; mais, au grand désespoir des archivistes, des généalogistes et de la famille, les portraits des Mathieu XX et XXXII manquaient; pour surcroît de malheur, les envieux faisaient courir le bruit que la gloire de ces Mathieu était apocryphe, ils ajoutaient même que Mathieu XVIII avait été pendu, vil supplice destiné aux roturiers, imputation d'autant plus injurieuse, que personne n'ignore que plusieurs Mathieu furent noblement décapités; différence énorme!

De belles tapisseries ornaient les salons adjacents; dans cette partie du château, Robert et ses aides de camp déployaient la plus grande activité; le bonhomme avait à cœur de soutenir l'honneur qui devait lui revenir d'une intendance commencée sous Mathieu XLIV, intendance qui, disait-il, éclipsait toutes les autres.

Quand l'antique beffroi du château sonna huit heures, il fit évacuer les appartements en jetant un coup d'œil investigateur où brillait la satisfaction.

Le comte, sachant que c'était la dernière fête que sa femme donnait, résolut d'y paraître sous le masque; il se trouvait d'ailleurs assez bien, et dans une situation plus calme, où, secouant ses pensées habituelles, il semblait revenir à la santé. Il entra le premier, sous les habits d'un pénitent blanc, pour observer, sans être interrompu, les folies de la foule vulgaire qui allait convenir de prendre telle dose de plaisir pendant tant d'heures. Mathieu était philosophe; il méditait aussi profondément que ses quartiers de noblesse pouvaient le permettre. Il est le premier des Mathieu qui eut la condescendance de dire qu'il n'était pas impossible que ses vassaux fussent de chair et d'os comme lui; il ajouta qu'on avait vu des choses aussi extraordinaires; mais on lui prouva que c'était une absurde chimère démentie par les accidents journaliers de la vie. Cette philosophie fut ce qui fit le plus mal juger de sa solitude; cela lui donna un mauvais vernis, et il passa pour un novateur, espèce dangereuse de tout temps.

Bientôt un essaim de rieurs arriva, et le salon, naguère solitaire, fut rempli d'une foule de gens dont le brouhaha, les moqueries, le rire, les agaceries, produisirent dans l'esprit des assistants un enivrement moral qui déguisait probablement les choses comme les personnes.

Aloïse n'avait pas trop compris les intentions du vieux Robert; quoi qu'il en soit, elle s'était résignée à endosser l'habit de duègne, en forçant Anna à prendre le costume de Clorinde, alléguant que sa mère n'avait rien désigné.

— Chère tante, à qui donc ai-je besoin de plaire? répétait toujours Aloïse. Anna fut obligée de céder; elle se couvrit donc de la brillante armure de la guerrière sarrasine. Un murmure flatteur accueillit la superbe Junon, lorsqu'elle entra parée de diamants, du sceptre, de la robe diaprée et de tous les attributs du souverain pouvoir. En sa qualité de maîtresse de maison, ce murmure était obligé; il équivalait aux applaudissements du centre de nos jours, lorsqu'un ministre parle de ses talents; mais lorsque Clorinde, suivie de sa vieille nourrice portant l'épée redoutable de l'héroïne du Tasse, se présenta dans le salon, chacun se récria involontairement; et, désireux de jouir le plus longtemps possible de la vue d'une si charmante amazone, tous les cavaliers entourèrent Anna. La jeune fille marchait entre deux haies de masques, recueillant les mots obligeants qui se disaient sur sa toilette et sur sa démarche gracieuse. Cet applaudissement général fut approuvé et encouragé par la comtesse elle-même, qui croyait servir sa fille, et surtout par Tancrède Villani, qui, récemment arrivé, avait groupé une espèce de cortége à la porte du salon, en annonçant quelque chose d'extraordinaire.

Il serait difficile de rendre l'émotion de mademoiselle de Chanclos; son cœur battait avec violence; jamais la modeste fille du compagnon

de l'*aigle du Béarn* ne s'était trouvée à une pareille moisson de louanges. Les recommandations de son père s'effacèrent de sa mémoire, et elle se livra aux douces sensations que l'amour-propre excite dans tout cœur féminin. La jeune fille méritait ce triomphe. En effet, sa taille, toute semblable à celle d'Aloïse, était élégante et svelte; ses belles épaules, son sein charmant, dessinés par l'obligeante cotte de mailles, son casque, couvert de plumes majestueuses, donnaient une grâce toute particulière à ses moindres mouvements; enfin, jusqu'au cothurne élégant qui chaussait ses jolis pieds, tout faisait ressortir chaque beauté. Anna, qui souvent à Chanclos suivait son père dans ses courses, avait acquis, par cet exercice, une démarche légère, assurée, tout à fait dans l'esprit du rôle, et qui séduisait par sa grâce piquante et nouvelle.

La comtesse attribua au déguisement les petites dissemblances qu'elle remarqua; l'orgueil maternel aurait été satisfait des succès de Clorinde, si la vanité de Mathilde n'en eût été blessée.

Quant à la pauvre Aloïse, elle essuyait les remarques peu flatteuses que chacun, instruit par Villani, qui voulait se venger du capitaine, croyait adresser à la fille peu fortunée du brave Chanclos.

Un jeune et beau cavalier, le marquis de Montbard, apprit, par les plaisanteries si malignement prodiguées, qu'Anna de Chanclos était la nourrice de la guerrière. Le marquis de Montbard avait été témoin de l'arrivée d'Anna et de son père au salon de la comtesse; il n'avait point partagé la réprobation dont alors elle fut frappée. La beauté touchante et la grâce de la campagnarde méprisée l'avaient ému; il blâma la hauteur et l'injustice de la comtesse, et ses pensées se tournèrent vers Anna sans qu'il s'en aperçût; par suite de ces sentiments il fut indigné d'entendre les mots piquants qui tombaient sur la duègne. Ce penchant naturel qui nous porte à soutenir notre premier sentiment, le conduisit à prendre plus que de l'intérêt à la fille du capitaine de Chanclos; il résolut donc de lui parler lorsque l'occasion s'en présenterait; en attendant, il retourna contre les plaisants leurs propres traits, et quelques méchancetés bien appliquées délivrèrent Aloïse de ses persécuteurs.

— Charmante guerrière, dit Villani en accostant Anna avec la familiarité que permet le masque, voulez-vous déposer vos inimitiés, et permettre que je vous offre le sincère hommage que mérite votre valeur?

Anna n'avait pas lu le Tasse, alors peu connu en France; elle prit à la lettre ce que disait le marquis, et répondit :

— Sire chevalier, mon cœur ne renferme aucune inimitié; quoique j'annonce une guerrière, mon âme timide ne connaît point la haine. — Illustrissime et très-adorable amante, que ces paroles me ravissent!... Quoi! vous consentiriez à devenir mon ange tutélaire?... à embellir ma vie?... Vous vous êtes donc aperçue de ma souffrance?... — Chevalier, car vous en paraissez un, ne vous méprenez-vous pas?... — Quel œil se tromperait en vous voyant? votre beauté vous trahit, et quoique le masque cache vos traits charmants, elle éclate dans votre démarche noble, dans vos manières... — Il faut, chevalier, que vos sentiments soient nés bien subitement, car à peine suis-je arrivée en ces lieux... — Cessez de plaisanter; je n'ignore pas que vous n'êtes Clorinde que depuis un instant. Hélas! dans les moments si rares que vous nous accordez, mes regards ne vous ont-ils pas dévoilé l'état de mon cœur? serez-vous assez cruelle... — Mais, chevalier, savez-vous qui je suis? — Oui, je le sais : vous êtes la belle des belles, celle que j'aime... — Eh bien, soit, aimez-moi, chevalier; cependant je crains bien que cette vive flamme ne s'éteigne lorsque vous saurez à qui vous adressez vos vœux. — Ah! que mon rival n'est-il ici pour entendre ces douces et enivrantes paroles!... — Votre rival! reprit Anna en riant; chevalier, vous êtes bien prompt à me créer des aventures, et je n'imaginais pas, beau masque, que votre intrigue fût toute préparée... — Quoi! vous appelez intrigue le plus pur amour, un amour que vos nobles parents voient avec plaisir? — Mais, chevalier, je suis presque orpheline; mon père... — Allons, je vois que vous ne voulez être que Clorinde; je resterai donc Tancrède. O guerrière tendrement aimée! apprenez que j'ai conçu pour vous une vive et...

On sait qu'Aloïse ne perdait pas un mot de cette intéressante conversation; elle était curieuse de connaître quel homme cachait la cuirasse dorée de Tancrède; elle eut de la peine car le marquis déguisait admirablement sa voix. Cependant une des dernières phrases lui révéla le nom du soupirant, et elle allait, en se mêlant à la conversation, lancer quelque épigramme au beau croisé, lorsqu'un masque vint se joindre à leur groupe: c'était le marquis de Montbard, dont la présence fit perdre à Aloïse la suite des propos galants de Villani; il s'approcha d'Aloïse en lui disant :

— Aimable nourrice, l'abandon où vous êtes me prouve qu'il est bien peu de cœurs qui soient disposés à rendre justice à la beauté lorsqu'elle est dans l'infortune. — Monsieur, je n'ai la prétention de plaire à personne. — Je vous assure que je ne mérite pas cette réponse; il n'a pas tenu à moi que vous ne soyez vengée des sarcasmes de la noble compagnie. Au reste, la conduite de la comtesse envers vous lors de votre présentation est une honte pour elle, et non pour vous.

Aloïse comprit alors que si l'on avait pris tout à l'heure sa tante pour elle, elle était prise pour sa tante. Cette découverte lui fit faire des réflexions rapides; elle aperçut une foule de conséquences, et cependant elle répondit sur-le-champ au marquis de Montbard, se chargeant du rôle d'Anna :

— Je vous remercie, marquis, et vous suis obligée de vos procédés délicats; ils deviennent précieux quand ils s'adressent à l'infortune. — Vous l'avouerai-je, aimable Anna? cette même infortune me fait une douce loi de vous plaindre; mon cœur a souffert plus que vous des dédains de la comtesse, et j'ai cherché l'occasion de vous exprimer mes sentiments. — Ils méritent toute mon estime. — Rien que votre estime, mademoiselle?... Le marquis prononça ces mots avec tant de feu, qu'Aloïse ne put s'empêcher de rire. Montbard, déconcerté par cette gaieté à laquelle il ne s'attendait pas, voulut s'éloigner; Aloïse le retint, et lui dit :

— Allons, marquis, ne vous fâchez pas. Écoutez, ajouta-t-elle en ne déguisant plus et baissant la voix : — Vous êtes l'ami de mon cousin, et je vais me faire connaître. Je commence par vous avertir que ma tante, pour qui vous me prenez, est à mes côtés. Je vois avec plaisir votre penchant naissant pour elle, et je ferai des vœux pour votre bonheur et le sien. — Mon bonheur!... — Oui; vos paroles viennent de vous trahir...

En ce moment, le sénéchal vint auprès d'Anna, et Villani s'éloigna rapidement... Restées seules, les deux amies se communiquèrent leurs découvertes, en jouissant du coup d'œil singulier qu'offrait le salon. Appuyé sur la cheminée, le comte de Morvan écoutait avec attention ce que Villani disait à sa femme. Mathilde ne s'imaginait pas que le pénitent blanc fût son mari. Elle souriait agréablement aux propos de Villani, qui, trompé par les réponses équivoques d'Anna, lui assurait qu'il était aimé. Il attendit avec impatience, en tourmentant quelques masques, que le sénéchal eût quitté Clorinde.

Les personnes de la province, habillées plus ou moins grotesquement, se disaient des méchancetés ou se faisaient de grosses plaisanteries, dont on riait en *chorus;* la voisine applaudissait aux malices lancées sur son voisin, sans s'apercevoir que son tour allait arriver.

A la première effervescence, au premier débordement de la folie, succéda un moment de silence, pendant lequel on semblait chercher de nouveaux sujets de rire. En cet instant, le beffroi lugubre du château sonna minuit... Aussitôt paraît à la porte du salon un personnage dont l'arrivée tardive attira l'attention générale, enveloppé d'une vaste robe noire semblable à celle d'un juge, la tête couverte d'un bonnet noir, les épaules garnies d'hermine; il marche à pas lents; sa contenance et son maintien grave annoncent un homme âgé; il fait le tour du salon en regardant l'assemblée; tantôt son œil examine le plafond, la boiserie, le lustre, la cheminée, les portraits, avec curiosité ou surprise; et tantôt il s'arrête d'un air sévère sur le comte de Morvan et sa femme. Arrivé devant Villani, il le fixe attentivement comme s'il cherchait à le reconnaître; puis, voyant qu'il est l'objet de tous les regards, il se mêle aux groupes, et semble ainsi vouloir se dérober à la curiosité générale.

Passant près d'Aloïse, il entendit un soupir sortir du sein de la jeune fille. « Pauvre enfant! lui dit-il d'un air ému vous connaissez donc déjà le malheur?... Adressez-vous à moi, continua-t-il en lui prenant la main avec bonté, quoique couvert de l'habit d'un juge, mon cœur n'est point inaccessible à la pitié... » Aloïse se tut. Les paroles de l'étranger, le son grave et solennel de sa voix, lui avaient causé une émotion extraordinaire... « Pourquoi garder le silence avec moi, jeune fille? dit le vieillard, je puis calmer tes craintes et combler tes désirs. — Vous? s'écria Aloïse involontairement... — Moi-même!... ne sais-je pas les projets de Mathilde, les vues intéressées de Villani, et ton amour pour Adolphe d'Olbreuse?... Rassure-toi, aimable enfant, ton secret ne sortira pas de mon sein... Cependant résiste à la tyrannie, à la ruse, et conserve-toi pour ton cousin... Quels que soient les événements qui arrivent, quelque danger que tu puisses courir, n'oublie jamais qu'un être invisible, puissant et indomptable veille sur tes destins... Adieu... »

L'étranger allait s'éloigner avant qu'Aloïse eût la force de lui adresser une parole, lorsque le sénéchal de Bourgogne, qui s'aperçut du trouble de sa nièce, arrêta le vieillard :

— Mon confrère, lui dit-il en riant, il me paraît que vous venez de menacer ma jeune nièce de cinq ou six procès... voyez comme elle tremble... — En effet, ajouta Villani en s'approchant, mademoiselle de Morvan est prête à se trouver mal... Il est bien étrange, continua-t-il en se tournant vers le vieillard, qu'un inconnu se permette des paroles qui aient pu déplaire à la fille des maîtres du château. — Le représentant du loyal Tancrède, reprit l'étranger, apprendra que j'ai le droit de dire et de faire ce que je crois convenable. — Mais ici, dit l'Italien en élevant la voix... — Ici comme partout ailleurs, répliqua l'étranger avec fierté... — L'audace de ce discours... — Silence!... ne me forcez pas, *marquis de Villani*, à vous répéter devant tant de monde les dernières paroles que vous adressa le cardinal ministre à l'occasion de certaine aventure de je ne sais quels gants parfumés...

— L'étranger ne put continuer; au mot de *gants parfumés*, l'Italien avait disparu... Ce dernier, courant à l'office, aborda un domestique

— Jéronimo, j'ai deux mots à te dire. — Je suis à vos ordres, monseigneur. — Écoute; il vient d'entrer au salon un homme vêtu de noir. — Je l'ai vu, monseigneur. — D'où venait-il? — Je l'ignore... il a paru dans l'antichambre, et, après une espèce de conférence avec Robert, il a passé. — Jéronimo, tu vas guetter la sortie de cet homme; il faut le suivre, et me rendre compte de ses démarches. — Monseigneur, rien ne sera négligé... — Jeronimo!... — Suffit, monseigneur, je vous entends!... Ah! par saint Janvier, je n'ai pas besoin de phrases!... Mais ce n'est pas tout; nous avons un arriéré de comptes. — Suffit, Jéronimo, je te comprends... monte à mon appartement, tu trouveras sur la cheminée plus qu'il ne t'est dû. — Parlez-moi des gens d'esprit, dit Jeronimo, il y a plaisir à causer avec eux; on ne dit jamais que la moitié de ce qu'on pense. — Alerte, Jéronimo; du zèle et de l'adresse, et surtout de la prudence!

En achevant cette recommandation, le marquis y joignit un geste qui devait être fort significatif, car Jeronimo y répondit par un affreux sourire... Villani rentra au salon avec l'air calme d'un homme qui vient de disposer une partie de plaisir. Il s'approcha de la comtesse, et s'efforça de lui faire partager les craintes que la presence de l'étranger avait fait naître dans son âme.

— Mais quel personnage peut être caché sous ce déguisement, et quel intérêt aurait-il... — Je ne sais; tel qu'il est, il me semble dangereux; au reste, Jéronimo a mes ordres, avant peu... Mais le voici, cet être mystérieux qui vient vers nous. Le marquis, fort embarrassé de sa contenance, se pencha vers le pénitent blanc, qui se trouvait près de lui.

— Vénérable frère, quelles sont donc vos raisons pour avoir pris le costume de gens qui presque toujours ont de grandes erreurs à expier? — Il y a plus que des erreurs à expier, dit en arrivant le juge, dont la voix terrible fit trembler Villani et tressaillir le comte de Morvan. — Monsieur le juge, se hâta de dire la comtesse, il me paraît que vous vous êtes promis d'adresser à chacun une épigramme ou un reproche... Croyez-moi, s'il est des méchancetés qui prouvent de l'esprit, il en est d'autres qui n'annoncent que l'envie de faire le mal.



Aloïse

— Infernale hypocrisie! s'écria l'étranger hors de lui : quoi! c'est Mathilde, Mathilde de Chanclos qui ose m'indiquer mes devoirs!... — Qui que vous soyez, dit le comte en ôtant son masque, je vous ordonne de sortir à l'instant de mon château... Je ne souffrirai jamais que devant moi l'on insulte la comtesse... — Tu as raison, *comte de Morvan*, reprit le vieillard avec une ironie amère; tu ne peux séparer ta cause de celle de cette femme... Entre vous tout est commun... tout!... — C'en est trop, s'écria le comte, et vous allez me rendre raison... Holà!... que l'on s'assure de cet inconnu...

Villani et plusieurs cavaliers s'avancèrent pour exécuter les ordres du seigneur de Birague.

— Que personne ne bouge, dit l'étranger, ou la plus terrible vengeance...

En ce moment le beffroi du château sonna une heure.

— Mathieu de Morvan et Mathilde de Chanclos, continua le juge d'un ton de voix élevé, êtes-vous en état de paraître devant votre juge, surtout à cette heure solennelle?... Répondez...

A ces mots, le comte de Morvan jeta un cri lugubre; il s'appuya sur sa femme, qui, la figure pâle et les lèvres tremblantes de fureur, fixait sur l'étranger un œil hagard... Chacun gardait le silence; le ton de l'inconnu et l'expression de terreur peinte sur les physionomies des maîtres du château ne permit à personne de le rompre.

— Ce qui se passe ici est par trop extraordinaire, dit gravement le sénéchal en s'avançant vers le vieux juge, et je dois à l'honneur de mon nom, à la dignité de ma charge, de vous sommer de déclarer ici qui vous êtes?... — Qui je suis! .. cela vous importe peu, sénéchal; je dois taire mon nom, et surtout ce que je sais, pour votre propre intérêt. — Expliquez-vous, monsieur!... — Je ne le puis... Croyez qu'il me serait bien doux de me faire connaître, ajouta le vieillard à voix basse et en serrant avec amitié la main du sénéchal... Adieu, ne m'arrêtez pas davantage; un plus long séjour en ces lieux pourrait vous blesser tous à mort.

A ces mots, le juge, profitant de la surprise générale, s'éloigna et disparut. Ce ne fut pas toutefois sans avoir adressé à Aloïse un salut dont nous n'avons pas la prétention de donner ici la traduction littérale, ce qui ne laisserait pas de nous engager dans des explications assez longues.

Depuis la disparition de l'étranger, les indifférents seuls s'amusaient. Les paroles du juge semblaient avoir jeté dans l'âme de chaque membre de la noble famille des Morvan des semences de tristes réflexions. Le comte avait quitté le salon; la comtesse était rêveuse; le sénéchal se promenait à grands pas; quant à Aloïse, elle ne pouvait penser sans effroi aux dangers dont l'inconnu avait promis de la garantir. Villani fut le seul qui, quoique dévoré d'une secrète inquiétude, ne laissa rien paraître sur son visage. Ses instructions étaient données, et Jéronimo, adroit et sans pitié, ne pouvait manquer de s'acquitter ponctuellement de sa mission.

Enfin, les lumières finirent, et l'on commença à se retirer. Alors la comtesse et Villani eurent un nouveau sujet de mortification, en apprenant qu'Anna était celle qui, sous les habits de Clorinde, avait recueilli les hommages de tous les cavaliers, et conquis un ami sincère dans le marquis de Montbart.

CHAPITRE IV.

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa;
L'un n'avait rien qui n'appartînt à l'autre.
LA FONTAINE.

Le capitaine était sorti du château de Birague, en donnant à tous les diables les élégants et les élégantes de la province. « Parbleu?

disait-il, si c'est là le ton de la cour, il faut convenir que la cour a un ton impertinent... Que diable! on n'agissait pas ainsi de mon temps; les guerriers de la suite de *l'aigle du Béarn*, mon invincible maître, étaient de cent piques au-dessus de tous les galantins du jour... » Il ne tiendrait qu'à nous de transcrire ici tout ce que le dépit inspirait alors à l'officier de Chanclos; mais nous nous en dispenserons par deux raisons, la première, parce qu'il n'est pas toujours sage de répéter les propos d'un homme en colère; la seconde, parce qu'il est loisible au lecteur de connaître ce qu'il veut savoir sans nous compromettre, nous pacifiques et véridiques historiens de ces mémoires. Il n'a pour cela qu'à consulter les discours et les ouvrages de messieurs tels et tels, qui sont des chef--d'œuvre de médisance et d'injures.

Tout en philosophant et se plaignant, le capitaine fit trois lieues au *grand trot* de son pauvre *Henri*. *Henri*, *Henrion*, *Henriette*, étaient, comme nous l'avons déjà dit, les noms qu'il donnait à tout ce qui lui était cher, et cela par vénération pour la mémoire sacrée de *l'aigle du Béarn*.

Henri, qui était tant soit peu poussif, commençait à tirer la langue de six pouces, lorsque l'officier de Chanclos jugea convenable de lui accorder quelque repos.

Une auberge se trouvait sur son chemin, et ces mots *bon vin*, *bonne avoine*, écrits en caractères d'un pied de haut sur les murs blanchis de la maison, lui firent espérer que gentilhomme et cheval y trouveraient de quoi se restaurer; son attente fut remplie au delà de ses vœux; non-seulement *Henri* et son cavalier trouvèrent *bon vin* et *bonne avoine*, ainsi que l'enseigne l'annonçait, mais encore ils eurent la bonne fortune, le maître, d'avoir un excellent lit, et le cheval une grosse litière. Le capitaine était de mauvaise humeur: les événements du jour l'avaient tellement contrarié, qu'il prit le parti d'aller se coucher après un aussi léger souper qu'il lui était possible d'en faire. Le lendemain matin, comme il se disposait à partir, il aperçut, dans la salle commune de l'auberge, un de ses vieux compagnons d'armes, dont la fortune n'était pas en meilleur état que la sienne. Quelque extrême que fût l'exiguïté des finances du capitaine, il voulut célébrer d'une manière convenable la rencontre d'un ancien ami; en conséquence, il ordonna à l'aubergiste de mettre un canard à la broche, et de courir tirer du vin.

— Le meilleur, ajouta-t-il en appuyant sur ce mot, entendez-vous, maître Jean? Je ne veux point qu'il soit dit que deux vétérans, qui ont eu l'honneur de servir sous *l'aigle du Béarn*, mon *invincible maître*, se soient rencontrés dans un cabaret sans vider quelques flacons du meilleur vin de la cave... Ha ça, mon ami de la Vieille-Roche, comment vous portez-vous? — Assez bien, comme une oie sur ses jambes. Et vous? — Mal, de Vieille-Roche; mal, mon ami, comme un homme insulté dans son honneur. — Je m'offre à vous pour second; quand il s'agit de dégainer, je ne suis pas le dernier à mettre l'épée à la main. — Il ne s'agit pas de dégainer; si je l'avais pu, je n'aurais probablement pas attendu jusqu'ici pour le faire...— De quoi est-il donc question? demanda le gentilhomme de l'air de la plus grande surprise; ne concevant pas que l'honneur d'un noble pût être attaqué sans que le sabre fût mis au vent.

— Je vous conterai cela, de Vieille-Roche, en nous parfumant la bouche d'un verre de vin. Mais venez dans ce coin; la pinte y est déjà placée.

L'officier de Vieille-Roche ne se fit pas prier deux fois; il s'avança vers la table avec la résolution qu'il avait toujours montrée au combat. Quand nos compagnons furent assis, la pinte entre eux deux, le capitaine entama la lamentable histoire de ses griefs contre sa fille, la comtesse Mathilde de Morvan. Le sujet prêtait, et le bon Chanclos eut le temps d'exhaler sa bile, d'autant mieux que son ami de Vieille-Roche ne lui répondait que le nombre de mots absolument nécessaires pour lui faire voir qu'il l'écoutait attentivement. La colère du capitaine était si violente et les griefs si nombreux, que, quelles que pussent être la patience et la solidité de Vieille-Roche, force lui fut de céder. Il tomba glorieusement sous la table, victime de l'attention scrupuleuse qu'il prêtait aux plaintes de son ami, et de la bienveillance avec laquelle il avait accueilli toutes les pintes qui s'étaient rapidement succédé pendant tout le récit du capitaine.



Le capitaine entama la lamentable histoire de ses griefs contre sa fille, la comtesse Mathilde de Morvan.

L'officier de Chanclos voyant tomber son frère d'armes, se conduisit si bravement, qu'il ne tarda pas à l'aller rejoindre.

Ce ne fut toutefois qu'après avoir recommandé à l'aubergiste les égards et les soins que demandait leur situation.

Maître Jean s'empressa d'exécuter les instructions qui lui avaient été données, en ordonnant à ses valets de saisir les deux gentilshommes, et de les porter sur un des lits de son auberge.

La nuit et le sommeil suffirent à peine pour rendre à nos deux guerriers le libre usage de leurs sens.

Le sire de Vieille-Roche surtout éprouvait une langueur honteuse, que son ami essayait vainement de chasser depuis une demi-heure.

—Corbleu! mon cher de Vieille-Roche, lui disait-il, est-ce se conduire en digne compagnon de *l'aigle du Béarn*, que d'avoir la figure longue et blême comme celle d'un jésuite?... Rappelez-vous la chanson faite en l'honneur de notre *invincible maître*:

Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre,

— Et d'être un *vert galant*, ajouta de Vieille-Roche d'une voix languissante. Mon ami, ce n'est plus de votre âge. — Bah! bah! reprit l'officier de Chanclos, il n'y a pas d'âge pour le cœur... Allons, mon ami, secouez-vous, et venez m'aider à vider deux bouteilles du meilleur vin de notre hôte; il n'y a rien de tel, comme l'on dit, que le *poil de la bête* pour guérir ces sortes de maladies; allons, venez... — Vous dites, mon ami de Chanclos, que deux bouteilles du meilleur vin de notre hôte nous attendent?... — Oui, mon ami. — Allons donc, je me résigne à vous suivre... Et le vieux gentillâtre se traîna

vers la salle à manger, où la vue des deux flacons annoncés le ranima sensiblement.

Tandis que nos deux amis faisaient usage *du poil de la bête*, un étranger à figure sinistre entra dans l'auberge et se fit servir à déjeuner. Le capitaine de Chanclos, en face duquel l'inconnu était placé, ayant jeté par hasard les yeux de ce côté, ne put regarder patiemment une physionomie aussi patibulaire.

— Tourne-moi le dos, drôle, lui cria-t-il d'un ton impératif, et ne présente pas ta vilaine face à un Chanclos qui déjeune ; elle est capable de lui donner une indigestion. — Drôle ! reprit l'inconnu en mauvais français et d'un air d'humeur : des drôles comme moi sont souvent nécessaires à des seigneurs comme vous. — Que veux-tu dire, coquin ?... — Je veux dire qu'un homme raisonnable ne doit pas faire fi du plus grand des coquins du monde, lorsque ce coquin peut lui rendre un bon office. — Et quel service peux-tu me rendre, misérable ?... — C'est à vous, seigneur, à en décider, si vous avez de l'argent et des ennemis. — Pendard ! bandit ! qu'oses-tu dire ?... s'écria l'officier de Chanclos, en mettant la main sur son *henriette*. — Eh ! là, là, ne vous emportez pas, mon gentilhomme, reprit l'inconnu, qui paraissait Italien, en laissant échapper un affreux sourire, je ne force personne à accepter mes services. *Liberté, libertas*, comme disait mon maître d'école ; et même, puisque ma figure paraît vous déplaire, je vais vous en épargner la vue. En disant ces mots, l'Italien prit son verre et son pot, et fut se placer à l'autre bout de la salle.

— J'aime à croire que ce drôle sera pendu par son cou, dit le capitaine à son ami, et, rien que pour la rareté du fait, je voudrais assister à l'exécution d'un coquin une fois en ma vie. Comme Maximilien de Chanclos achevait ces paroles qu'un auditeur mal intentionné aurait pu regarder comme une épigramme contre la justice du temps, qui, heureusement pour le capitaine, était loin d'être aussi chatouilleuse que beaucoup d'autres qui lui ont succédé depuis, un vieillard enveloppé d'un grand manteau brun, dont la figure était à moitié couverte par un large bandeau noir, se présenta à la porte de l'auberge, et se fit servir quelques rafraîchissements sans vouloir y entrer.

À la vue du vieillard, l'Italien se leva vivement, et se hâta de payer son écot ; puis, s'approchant d'un air patelin de l'étranger, il essaya de lier conversation avec lui.

— Vous me paraissez fatigué, mon brave seigneur ? lui dit-il. — Je ne m'en plains pas, répondit brusquement le vieillard. — Peut-être avez-vous encore bien du chemin à faire ? reprit l'Italien sans se laisser intimider par le ton de celui auquel il s'adressait : allez-vous du côté d'Autun, mon cher signor ?... — Que vous importe ?... — Si vous voulez le permettre, j'aurai le plaisir d'accompagner votre seigneurie. — Je vous rends mille grâces, dit le vieillard d'un air qui démentait l'humilité de ses paroles, mais je n'accepterai point. Depuis quand avez-vous vu, ajouta-t-il fièrement, les lions courageux s'associer aux renards ? Ma route est tracée ; vous ne pouvez la suivre : laissez-moi. — Bien parlé, vieillard, s'écria l'officier de Chanclos, bien parlé, sur mon honneur... Maraud ! quitte cet honnête homme, ou je jure, par la mémoire de *l'aigle du Béarn, mon invincible maître*, que mon épée fera connaissance avec ton sang. — Quel chien de pays, dit l'Italien entre ses dents, on n'y rencontre que des gens [illegible] qui donnent à tort et à travers des coups de sabre qui ne leur rapportent pas un sou. — Que marmottes-tu là, vaurien ?... oserais-tu menacer un homme comme Maximilien de Chanclos ?... — Qui vous parle du [illegible] Maximilien et du signor de Chanclos ?... Ce sont deux braves signors, je le crois... — Ce n'en est qu'un, drôle que tu es. — C'est possible : je ne veux pas disputer avec vous. — [illegible] ta présence commence à me déplaire souverainement. — Je ne demande pas mieux, brave seigneur, car je vois que c'est ce que j'ai de plus prudent à faire en ce moment. En prononçant ces mots, l'Italien jeta sur les auditeurs un regard qu'il s'efforça de rendre menaçant, et qui réellement effraya tous les garçons et les filles de l'auberge. — Je crois, en vérité, que le coquin me menace ! s'écria l'officier de Chanclos en se levant : par *l'aigle du Béarn*, j'en vais tirer vengeance... Le capitaine courut après l'Italien, mais ce dernier était déjà trop éloigné pour être atteint. Sur mon honneur, dit le brave gentilhomme, [illegible] qu'il [illegible] point [illegible] au nom de *mon invincible maître*... brave homme, ajouta-t-il en se tournant vers l'étranger, prends garde à toi ; le coquin qui vient de partir pourrait bien te faire un mauvais parti. — [illegible] dit le vieillard ; ma vie ne dépend point [illegible] Un mot de ma [illegible] dans la poussière, [illegible] qui me sont dévoués. [illegible] sont fort [illegible] s'ils étaient [illegible] — Qui [illegible] que [illegible] et les [illegible] qui les dirigent [illegible] dépourvus [illegible] ce que vous [illegible] par *l'aigle du Béarn*, je [illegible] sur l'heure, si j'y

comprends un seul mot. Quoi qu'il en soit, mon vieux camarade, comme vous paraissez avoir été dans votre temps un gaillard déterminé, et que je me sens pris d'inclination pour vous, je vous offre de vous accompagner, pourvu toutefois que vous suiviez mon chemin. — Non, non, répondit le vieillard en répétant ce qu'il avait dit à l'Italien ; ma route est tracée ; vous ne pouvez la suivre ; laissez-moi... En disant ces mots, qu'il prononça d'un ton beaucoup moins dur que celui qu'il avait pris en s'adressant à l'Italien, le vieillard paya ce qu'il devait, et s'éloigna en murmurant contre l'impertinente curiosité des hommes. — Voilà un singulier original, s'écria le capitaine, et je serais, parbleu, fâché qu'il lui arrivât malheur ; cependant, soit dit entre nous, mon ami de Vieille-Roche, il le mériterait bien, car, en dédaignant mon escorte et ma compagnie, il a refusé la proposition la plus honorable et la plus avantageuse qui puisse être faite par un gentilhomme.

Tout en causant, nos amis avaient fini par vider la dernière bouteille de vin qu'il leur fût permis de boire, attendu que les fonds destinés à cet usage étaient entièrement épuisés. Comme de Chanclos n'était pas un gentilhomme d'une certaine espèce, espèce semblable à celle que la médisance prétend exister, il aima mieux rester sur sa soif, chose vraiment héroïque, que de laisser le nom d'un noble du royaume porté à l'article créance sur le registre d'un cabaretier.

L'officier de Chanclos, qui avait beaucoup de jugement, sentit de suite qu'il était absurde de rester dans un cabaret du moment qu'on n'y buvait plus ; en conséquence, il fit seller son *vieux Henri*, et se prépara à reprendre la route de ce qu'il nommait, un peu trop emphatiquement sans doute, le château de ses aïeux.

De Vieille-Roche voulut accompagner pendant quelques milles l'honnête ami qui l'avait si noblement hébergé ; il enjamba donc pareillement le destrier chargé de porter le représentant de sa maison, et fit la conduite d'usage en pareille circonstance. La conversation des deux guerriers ne fut pas aussi vive qu'on aurait pu s'y attendre.

Le capitaine pensait au château de Birague, à son gendre, à sa petite-fille, et surtout à son aimable Anna. Souvent l'ingratitude de Mathilde venait enflammer sa colère ; mais l'image de son Anna chérie calmait les ressentiments du père outragé, et charmait l'avenir du vieux guerrier. Pour l'ami de Vieille-Roche, la chronique rapporte qu'il ne pensait à rien, c'est-à-dire à rien qui pût troubler sa digestion. Son imagination, au contraire, s'étendait avec complaisance sur les bons repas qu'il venait de faire, et sur les meilleurs qu'il attendait encore.

Arrivés au terme de la conduite, les deux amis, fermes sur la selle, s'embrassèrent et se dirent adieu ; puis, mettant leurs montures au trot, ils se séparèrent, de Vieille-Roche en chantant une ancienne complainte, et de Chanclos en sifflant la fanfare de *l'aigle du Béarn, son invincible maître*.

CHAPITRE V.

C'était un honnête coquin qui gagnait loyalement son argent.

SHAKSPEARE.

Le capitaine cheminait donc vers son château, en employant toute la force de ses poumons à siffler une fanfare de Henri IV, la seule, comme nous l'avons déjà déclaré, qu'il eût pu retenir. Il avait pressé le pas de son *Henri*, qui, contre sa coutume, trottait depuis une bonne heure. Les gens qui portent des jugements sans se donner la peine de réfléchir, espèce malheureusement trop commune de nos jours, vont sans doute accuser ici l'officier de Chanclos d'insensibilité d'âme envers le vieux et poussif compagnon de ses guerres, qu'il pressait sans nécessité absolue. Eh bien ! nous déclarons, ce qui ne laissera pas que de confondre l'envie, que l'officier de Chanclos avait de bonnes raisons pour se conduire ainsi : d'abord, la digestion de son dernier repas était terminée depuis longtemps, et l'appétit commençait à se faire sentir ; ensuite, il avait résolu, par plusieurs motifs, dont le manque d'argent pouvait être le plus grave, de ne s'arrêter dans aucun cabaret ; puis il fallait, de toute nécessité, arriver à Chanclos pour dîner. Or donc, lecteur sans préjugé, nous vous demandons si toutes ces raisons n'étaient pas suffisantes pour motiver cinq ou six coups de fouet que le vieux *Henri* reçut, contre l'ordinaire.

Henri trotta si bien, que le capitaine put atteindre le vieillard parti de l'auberge avant lui, et qui avait au moins deux bonnes heures d'avance.

— Ho, ho ! dit-il en l'apercevant, je ne croyais pas vous rencontrer, vieillard ; vous m'aviez déclaré que nous ne pourrions marcher de concert, attendu qu'il ne m'était pas possible de vous suivre dans le chemin tracé par vous seul, et cependant, brave homme, je vous retrouve, sur une route royale, arpentant comme moi le terrain de l'État ; avec cette différence, que vos jambes sont obligées de vous

porter, et que les miennes ont quatre suppléants. Ah çà, je vous réitère mon offre amicale; voulez-vous, oui ou non, que je vous accorde ma protection et ma compagnie? — Non, reprit le vieillard brusquement, votre compagnie ne m'amuserait pas aujourd'hui, quelque aimable qu'elle pût être, et je me passerai en tout temps de votre protection. — Reste donc seul, vieil entêté, et n'accuse que toi des malheurs qui pourront t'arriver.

A ces mots, le capitaine, offensé du nouveau refus qu'il venait d'essuyer, donna un coup d'éperon à son cheval, et partit avec la même vitesse qu'auparavant, c'est-à-dire au trot, la plus vive allure qu'*Henri* pût prendre. Comme il traversait un petit bois qui bordait la route, il crut apercevoir un homme qui semblait se cacher à travers les arbres. La figure du fuyard lui parut avoir beaucoup de ressemblance avec l'ignoble physionomie de l'Italien, que la fuite avait dérobé à son ressentiment. Curieux de son naturel, l'officier de Chanclos voulut éclaircir ses soupçons; en conséquence, il mit son cheval au pas, et continua son chemin d'un air indifférent, persuadé qu'il était que l'Italien ne se croyant pas surveillé, agirait avec moins de circonspection. Le rusé soldat, ayant ainsi endormi la prudence de l'ennemi, se retourna vivement au moment où ce dernier ne s'y attendait pas, et put s'assurer, en reconnaissant l'Italien dans l'homme qui sautait un fossé, que ses yeux ne l'avaient point trompé : la perspicacité et la prudence du capitaine parurent alors dans tout leur jour. Ouais! se dit-il en lui-même, que signifie la présence de ce coquin dans un lieu qui semble fait exprès pour devenir un véritable coupe-gorge?... Le drôle est entré à l'auberge où j'ai couché avec un air inquisiteur... Sa hideuse figure exprimait une maligne joie lorsqu'il a vu le vieillard grondeur arriver... Il a voulu lier conversation avec lui... Chassé par la crainte de la correction que je lui préparais, il a pris les devants, et je le retrouve ici comme en embuscade; cet ultramontain damné méditerait-il quelque noir forfait?... Le brusque, mais bon vieillard aurait il éveillé, par quelque action imprudente, la cupidité du bandit qui le guette? Ventre-saint-gris! tout ceci me parait furieusement louche! je prétends l'éclaircir.

Cette détermination prise, le capitaine résolut de l'exécuter; aussitôt il poussa *Henri* comme pour s'éloigner, et, faisant un détour, il revint sur ses pas; puis, descendant doucement de son cheval, qu'il attacha à une branche de chêne, il s'enfonça dans le bois à la faveur des arbres, et s'approcha du fossé au fond duquel était tapi l'Italien.

Il faisait sentinelle depuis assez longtemps, et commençait déjà à pester contre le sot accès d'humanité qui, pour rendre service à un vieux bourru, l'exposait à retarder son dîner d'une heure au moins, lorsqu'il aperçut l'Italien se redresser sur ses jambes, comme pour observer ce qui se passait sur la route. Attentif à tous les mouvements de l'ennemi, le capitaine se tint prêt à agir selon que les circonstances l'ordonneraient; et, à tout événement, il tira sa bonne épée, qu'il plaça sous son bras. Il ne tarda pas à apercevoir le vieillard au manteau brun qui s'avançait d'un pas assez délibéré.

L'Italien ne le vit pas plutôt à sa portée, qu'il lui lâcha un coup de pistolet, qui heureusement ne l'atteignit pas : l'étranger s'arrêta un moment comme pour découvrir d'où venait cette attaque imprévue; l'Italien ne lui laissa pas le temps de se reconnaître; il s'élança de son fossé, et courut sur le vieillard le poignard à la main.

— Ah! brigand! s'écria le capitaine en fondant l'épée haute sur l'assassin, je jure par l'*aigle du Béarn* que tu vas sentir la trempe de *mon henriette*... Quelque promptitude que mît l'officier de Chanclos à exécuter son mouvement, il arriva trop tard pour empêcher le vieillard d'être renversé par un coup de stylet qui le frappa au milieu de la poitrine.

Content du crime qu'il venait de commettre, le bandit voulut fuir; ce fut en vain, l'épée de Chanclos s'appesantit si cruellement sur lui, qu'elle le renversa dans la poussière, avec une boutonnière au ventre longue de dix-huit pouces. Le capitaine parut considérer avec une sorte de complaisance l'énorme blessure que sa dague venait de faire; mais ce sentiment de vanité ne fut pas long chez lui : nous devons convenir qu'il s'empressa de porter au vieillard les secours que son état réclamait.

Il commença d'abord par visiter sa blessure, qu'il jugea, à la première vue, peu dangereuse; néanmoins, les soins qu'elle exigeait ne pouvaient guère se rendre au milieu d'une grande route éloignée de toute habitation : le capitaine résolut donc de placer l'étranger sur son *Henri*, et de le transporter ainsi à Chanclos, dont il n'était pas à une très-grande distance.

Avant de mettre son projet à exécution, l'officier de Chanclos voulut faire un acte exemplaire de justice; il releva le corps de l'Italien qui gisait sans le moindre signe de vie, et l'accrocha au tronc d'un arbre, empiétant ainsi sur les priviléges du prévôt. Ce devoir rempli, il mit le vieillard sur *Henri* et s'achemina vers son château.

Le mouvement du cheval fit reprendre connaissance au blessé; il poussa un gémissement plaintif; puis, ouvrant les yeux, il demanda d'une voix faible où il se trouvait.

— Rassurez-vous, vieillard, répondit le capitaine, vous êtes avec un ami qui n'a pas laissé impuni l'attentat dont vous avez été victime; soyez parfaitement tranquille à cet égard, votre ennemi ne vous frappera pas deux fois. En attendant, prenez courage, nous ne tarderons pas à arriver à Chanclos. — Chanclos!... s'écria l'étranger avec émotion, je ne veux point cela : mettez-moi de suite à terre, je le veux... — Allons donc, mon ami, vous avez la fièvre; d'ailleurs, je vous le répète, nous sommes plus près de mon château que vous ne le croyez : ne vous inquiétez de rien, vous y serez aussi bien soigné qu'à Birague, quoique je n'aie pas, comme ma fille, une foule de laquais fainéants à mon service.

Quelques paroles entrecoupées prononcées à voix basse furent la seule réponse que le vieillard fit entendre. Le capitaine attribua, avec assez de raison, son agitation à la fièvre causée par la blessure, et évita de le fatiguer en l'entretenant davantage. Enfin, on aperçut Chanclos : il était temps, car le blessé venait de perdre une seconde fois connaissance. Le capitaine hâta le pas, et entra dans son manoir sans avoir la peine d'attendre qu'on vînt lui en ouvrir les portes, par la raison que la dernière des planches mal jointes qui en avaient tenu lieu était réduite en cendres depuis l'avant-dernier hiver.

— Holà! hé! vite, maîtresse Jeanne Cabirolle! s'écria le seigneur de Chanclos d'une voix retentissante, envoyez votre fils Barnabé chercher l'un des deux médecins d'Autun, et préparez, en attendant, la charpie nécessaire pour bander une blessure.

Aux cris du capitaine, la vieille Jeanne Cabirolle, femme de charge, cuisinière, fille de basse-cour, etc., etc., que n'était-elle pas dans le château!... sortit d'une étable en ruine, et s'approcha de son seigneur pour lui demander ses ordres. Le capitaine ayant daigné les lui communiquer de nouveau, elle s'empressa d'obéir.

Le blessé fut transporté dans une pièce qui pouvait passer pour une des plus belles du château, et elle l'était effectivement; il ne lui manquait guère que la moitié d'un pan de mur pour être parfaitement close des quatre côtés.

On étendit le vieillard sur un lit parfaitement en rapport avec l'appartement, et le capitaine, aidé de Jeanne Cabirolle, découvrit la blessure, et y mit tant bien que mal le premier appareil; tandis que l'officier de Chanclos serrait les bandages, la vieille Jeanne s'occupa de rappeler les esprits du malade; elle lui fit respirer du vinaigre, lui passa des plumes brûlées sous le nez, et employa enfin avec beaucoup de zèle tous les remèdes d'usage en pareil cas.

Maîtresse Jeanne soulevait l'étranger pour lui frotter plus facilement le nez et les tempes, qu'elle inondait de vinaigre, lorsque, voulant changer de place la tête du vieillard, la barbe fournie qui couvrait la figure de ce dernier lui resta dans la main. — La barbe! la barbe!... s'écria-t-elle avec effroi. — Ho, ho! reprit le capitaine, que signifie cela?... J'ai grand'peur que le bandeau qui lui couvre l'œil ne soit la dernière main ajoutée au déguisement. Quel intérêt peut donc avoir ce vieillard à se cacher?... Aurais-je pris la défense d'un fourbe?... Corbleu! je prétend tirer tout cela à clair... Allons, Jeanne, défaites le bandeau qui dérobe la moitié de cette figure... Un moment; halte!...

L'officier de Chanclos prononça le mot *halte* d'une voix aussi éclatante que s'il eût été à la tête de sa compagnie. La vieille Jeanne Cabirolle, accoutumée à obéir militairement à son maître, attendait dans le plus grand silence ce que le capitaine allait ordonner... — Ne pensez plus à mon dernier commandement, Jeanne, dit le seigneur de Chanclos en rompant le silence, n'y pensez plus; je n'aurais jamais dû y penser moi-même.

Comme le capitaine achevait de prononcer ces dernières paroles, qui assurément prouvaient beaucoup de discrétion et de délicatesse, Barnabé Cabirolle entra dans l'appartement avec un petit monsieur haut de quatre pieds neuf pouces au plus, et qui n'en prétendait pas moins être un des plus grands hommes de France en médecine.

— Arrivez donc, docteur Spatulin : que diable, avec votre sang-froid, vous laisseriez le temps à un malade de trépasser en attendant vos ordonnances! — Capitaine, reprit gravement Spatulin, il y a trois choses à considérer dans la médecine : 1° le rang et la fortune du malade; 2° la différence qui nous sépare; 3° la maladie elle-même. — Quel diable de rabâchage me faites-vous là?... — Écoutez donc, capitaine, il faut avoir des principes, et procéder par ordre... Quel est le moribond?... — Vous voulez demander ce qu'il a?... — Ce qu'il a! reprit Jeanne Cabirolle avec exclamation; je vous jure que je voudrais bien l'avoir, la maladie exceptée, c'est-à-dire... Tenez, monsieur Spatulin, regardez ce qui est tombé de l'une des poches de ce brave seigneur. En parlant ainsi, la vieille exposa aux yeux du docteur une longue bourse remplie de *henris* d'or. — Vite, vite! s'écria le docteur, découvrez la plaie du malade : il est urgent de s'occuper de suite du danger de cet honnête homme.

L'enfant d'Hippocrate, qu'on peut soupçonner sans injustice d'avoir été stimulé autant par la vue de l'or que par l'humanité, s'employa si bien auprès du vieillard, que ce dernier reprit l'usage de ses sens. Quand l'étranger ouvrit les yeux, il jeta autour de lui des regards où se peignaient l'étonnement et la curiosité. La crainte se joignit bientôt à ces deux sentiments, lorsqu'il s'aperçut que sa barbe postiche n'était plus à son menton. Le capitaine devina de suite l'inquiétude du vieillard, et il se hâta de le rassurer.

— Si votre barbe vous manque, lui dit-il, je puis vous jurer que c'est un larcin involontaire; il doit être d'ailleurs de peu de conséquence, du moment que je vous affirme que personne ici n'a levé le bandeau qui vous couvre l'œil et la moitié d'une figure que vous avez sans doute de bonnes raisons pour voiler. Tranquillisez-vous donc, vieillard, vous n'avez rien à craindre tant que vous serez sous mon toit... L'étranger remercia le capitaine par un léger signe de tête, et parut entièrement rassuré.

La vieille Jeanne Cabirolle profita du moment pour présenter solennellement au blessé la longue bourse remplie d'or qu'elle avait trouvée. L'inconnu n'eut point l'air d'attacher une grande importance à cette restitution : il la reçut avec une sorte d'indifférence qui sembla bien condamnable aux yeux du capitaine et de sa femme de charge, mais surtout causa la plus grande stupéfaction au docteur Spatulin.

De quelle espèce se croit donc cet homme, pensa-t-il en lui-même, pour regarder à peine un métal devant lequel nous nous prosternons tous tant que nous sommes, paysans, gentilshommes, princes, médecins même?... N'est-il pas scandaleux... Le docteur allait sans doute entrer dans le détail du scandale, lorsque l'étranger, par une action imprévue, fit naître la plus grande joie et la plus extrême surprise qu'il eût éprouvée de sa vie.

Le vieillard avait reçu l'énorme bourse, et il la tenait en ce moment dans ses mains : il pensa que cet or le mettait à même de reconnaître une partie des services qu'il venait de recevoir. Il ouvrit sa bourse, de laquelle il tira deux poignées de pièces qu'il présenta au docteur et à la vieille Cabirolle. A la vue de ce don magnifique, Spatulin et Jeanne poussèrent des cris de joie... L'étranger les regarda d'un air de pitié, et leur commanda brusquement de ne pas lui rompre la tête.

— Par l'*aigle du Béarn*, s'écria le capitaine, voilà un vieillard qui a l'âme d'un gentilhomme. Docteur, retirez-vous, le malade n'a plus besoin de vous... Jeanne, reconduisez maître Spatulin; prenez garde de vous rompre le cou en descendant l'escalier... Ah çà, mon camarade, ajouta-t-il quand il se fut débarrassé des importuns, me ferez-vous le plaisir de m'apprendre ce que signifie... — J'ai besoin de repos, interrompit l'étranger, et je ne me sens pas d'humeur à causer. Faites-moi le plaisir... — J'entends, reprit l'officier de Chanclos, vous voulez me faire le compliment que je viens d'adresser à ma femme de charge et au docteur. Eh bien! soit... je me retire; mais je vous préviens qu'il faudra, quand vous serez en état de parler s'entend, m'expliquer l'espèce de mystère qui paraît vous environner... Il ne doit se passer dans la demeure d'un Chanclos rien qui ne puisse être avoué au grand jour. Adieu, vieillard; pensez à ce que je vous dis.

Le capitaine se retira en prononçant ces dernières paroles, et descendit l'escalier en répétant : — Par l'*aigle du Béarn*, il faudra bien que le bonhomme s'explique.

CHAPITRE VI.

> [illegible] est un don précieux
> Qu'on n'obtient qu'une fois de la bonté des dieux.
>
> DUCIS, *Variantes.*

Du castel de l'officier de Chanclos revenons au noble château de Birague, que nous avons laissé dans une grande agitation.

Les grands ont un art admirable pour cacher les sensations que le commun des hommes laisse bonnement paraître. Mathilde et Villani ne changèrent pas de contenance, malgré tous les sujets de réflexions que l'étranger leur avait laissés en partant. Il n'en fut pas de même du malheureux comte, renfermé dans son appartement; il était livré à un des plus violents accès qu'il eût jamais éprouvés, et ses gens l'entendaient pleurer et gémir.

Le lendemain du bal, sa noble épouse se rendit chez lui; elle le trouva assis dans un énorme fauteuil, la tête appuyée sur une de ses mains, et le corps dans cette immobilité qui indique une méditation profonde. Ses yeux contemplaient douloureusement un crucifix de cristal de roche posé sur un velours noir encadré; l'expression de sa physionomie donnait l'idée d'une exaltation mystique sans bonheur; on aurait cru qu'il voyait un ange du divin séjour lui dénonçant la vengeance de l'Éternel.

Mathilde, dont il n'aperçut pas la présence, laissa échapper un léger sourire de mépris; puis, s'approchant : — Monsieur le comte donnera-t-il des ordres pour s'assurer de l'insolent qui troubla la fête?... Il est étranger à chacun d'ici, et quand son seul crime serait de vous avoir rendu vos terreurs, il mériterait un châtiment exemplaire. — Mathilde, je trouve étonnant que vous veniez m'apprendre ce que je dois faire. — Je crois en avoir le droit. — Vous oubliez... — Je n'oublie rien, et c'est par cela même que je dois vous indiquer les mesures à prendre toutes les fois qu'un même danger nous menace. — Mais quel rapport entre cet étranger et nos... Le comte hésita, cherchant son expression, et... nos... malheurs?... Mathilde, je vous trouve toujours disposée à sévir. Est-ce le devoir d'une femme?... Hélas!... — Puisque vous n'avez pas la force de persister dans vos sentiments, et d'accepter les charges pesantes de nos actions, je prendrai le soin d'assurer la gloire de votre famille!... gloire dont vous parlez sans cesse, et pour laquelle vous ne feriez rien.

En s'exprimant ainsi, la comtesse, mécontente, s'éloigna et se retira dans son appartement, où Villani l'attendait. L'Italien se ressouvint que l'étranger n'était entré qu'après avoir parlé à Robert. Il fit part de ses soupçons à Mathilde, et il fut résolu entre eux que l'intendant serait interrogé; Villani se chargea de questionner ce dernier. En attendant, la comtesse fit mander sa sœur et sa fille, et les reçut d'un air irrité.

— Pourriez-vous m'apprendre, mesdemoiselles, dans quel dessein vous avez changé la destination des costumes que je désirais vous voir porter ?... — Je vous assure, chère sœur, dit Anna en s'asseyant, que vos ordres ne nous sont pas parvenus. Au reste, puisque vous paraissez désirer connaître les sentiments que nous avons apportés au bal, je ne vous cacherai pas que j'ai été fort sensible au plaisir de me parer du bel habit de Clorinde. Bien des dames d'un haut rang ne pourraient peut-être pas convenir aussi franchement que moi des motifs de leur brillante toilette.

La comtesse contint à peine sa colère; et se tournant vers Aloïse : — C'est donc à vous que je m'adresserai pour connaître la cause de votre désobéissance! — Mais, ma très-honorée mère, je vous assure que nous... que je ne me suis point aperçue de l'habillement que vous me destiniez, et c'est moi qui priai ma chère tante de prendre le plus brillant; qu'en aurais-je fait! Adolphe n'était pas au bal. — Adolphe!... toujours Adolphe!... il ne s'agit pas maintenant... Mademoiselle, vous ne deviez point paraître sous un habit aussi peu digne de la noble maison dont vous êtes l'héritière. — Mais, très-honorée mère, c'était cependant celui que vous réserviez à ma tante? — Ame étroite!... — Mademoiselle, reprit doucement Villani, j'ai aussi à me plaindre de ce changement de parure. Hier, j'ai cru vous adresser mes hommages, et ce fut madame qui les reçut. — Vous avez d'autant mieux fait, monsieur le marquis, qu'ils n'ont pu déplaire à ma tante; quant à moi... vous... savez que le chevalier d'Olbreuse... — Aloïse, interrompit la comtesse, n'oubliez pas désormais que ma volonté est que vous receviez autrement que vous ne l'avez fait jusqu'ici les attentions de M. le marquis.

Anna se trouvait humiliée; elle se leva, et dit avec dignité : — Madame, je suis désespérée que nous ayons bien innocemment, je vous jure, dérangé vos projets. Ma présence est maintenant inutile, et peut gêner les instructions que vous pouvez avoir à donner à votre fille... je vous laisse... Adieu, ma sœur!... adieu!... monsieur le marquis, je vous relève de vos serments de fidélité. — Aloïse, vous pouvez suivre votre tante, reprit la comtesse; plus tard je vous dirai mes volontés... Puis, d'un ton devenu plus doux par la retraite d'Anna : — J'espère, ma chère enfant, que tu vas être maintenant plus à la société qu'autrefois, et que tu tiendras mieux ton rang.. Je suis persuadée, marquis, qu'Anna l'aura presque forcée de lui céder son brillant costume! — Ah! ma mère!... — En voilà assez, dit la comtesse en se levant. Villani présenta la main à Aloïse, et la reconduisit jusque dans la galerie. Elle le remercia d'un air naturellement aimable, que le marquis prit pour un encouragement... Cependant Aloïse était distraite et rêveuse; les paroles de l'inconnu l'avaient frappée, et l'idée de cet homme, dont le pouvoir extraordinaire veillait à sa destinée, se présentait toujours à sa pensée.

Ces légers nuages, ces inquiétudes, ne parurent point aux yeux des nobles habitants du château. Il n'en fut pas ainsi dans le royaume de Robert; rien de communicatif et de loquace comme les valets : le bal fut donc une ample matière de conversation.

Le vieil intendant venait de faire sa petite promenade à la tour isolée, et le bonhomme, montant une des marches de sa porte, s'appuya le dos contre la boiserie sculptée qui la garnissait, pour réfléchir plus commodément à l'effet qu'avait produit l'étranger introduit par ses soins. On l'avait vu lui parler, et il craignait qu'on ne l'interrogeât. Il jouait avec sa médaille en or, suspendue à son cou par une chaîne d'argent, sans doute par distraction, car la médaille représentait les armes de la maison, avec lesquelles Robert ne badinait pas. Le vieillard fut interrompu dans ses méditations sérieuses par Christophe, le premier piqueur du comte, qui lui dit : — Eh bien! maître Robert, vous paraissez soucieux ?

L'intendant, quittant les graves pensées qui l'occupaient, répondit avec finesse, et sans se déconcerter comme si ce fût son idée présente : — Qui n'aurait pas du souci, Christophe, dans une fonction comme la mienne, surtout tenant à ce que mon intendance soit toujours glorieuse, et à ce qu'aucun événement n'en trouble la splendeur? Il n'en fut pas ainsi, mon pauvre Christophe, sous Mathieu XXXI : mon grand-père fournit quatre mille marcs de bon argent pour la rançon de son maître. — Fournit, maître Robert! — C'est-à-dire tira de la caisse... Elle fut vide, Christophe, et mon grand-père survécut!... la quittance est dans les archives. O les

maudits Sarrasins !... — Ce furent les Sarrasins !... — Hélas ! oui, Christophe ; l'argent de Biragne est passé dans leurs mains, et il n'y a pas d'espoir qu'il rentre jamais dans *la comté*. Voilà des malheurs ! J'en ai bien eu aussi quelques-uns, mais pas si grands... — Lesquels, monsieur Robert ? — Eh ! parbleu ! Mathieu XLV n'est-il pas mort sur mer !... On n'a pas fait d'acte mortuaire ; ça manque aux pièces probantes de mon intendance, et les mauvaises langues en disent peut-être du mal. — Quel tort ça peut-il vous faire ?... ça l'empêche-t-il d'être bien mort ? — Que dis-tu là ?... moi qui te parle, j'ai vu naître deux Mathieu, sans compter mademoiselle, je dois par conséquent savoir comment ils doivent mourir... — Ah ! maître Robert, vous avez de quoi vous consoler. — Oh ! oui, je puis me vanter d'avoir eu des événements : j'ai, par exemple, emprisonné et nourri ici, dans ce château, *cent cinquante-deux calvinistres*, et en conscience encore ; car il ne m'en est mort que *soixante-dix-sept* : ce n'est pas ma faute ; mon pain était plus chrétien qu'eux ; de plus, j'ai entretenu une garnison de *cinquante-neuf* hommes, et soutenu un siége avec canon. Va, Christophe, on parlera de mon intendance. — Certainement, monsieur Robert ; et l'ordre qui règne ici, le service admirable et prompt, tout voir que vous vous y connaissez. — Christophe, reprit l'intendant agréablement flatté en frappant sur l'épaule du piqueur avec amitié, on a de l'expérience quand on a vécu sous trois Mathieu. — Le bal d'hier a bien prouvé vos talents. — Il était joli, pas vrai !... deux cent quatre-vingt-trois bougies d'Italie, et des buffets servis !... tu les as vus ?.. — Ce n'est pas pour dire, mais ils étaient garnis de bonnes choses, maître Robert, dit le chef, qui s'était approché ; car, sans me vanter, il ne m'est rien resté de mes cinq paons et de mes vingt faisans. — Ça coûte tout cela, cuisinier ! Quoi qu'il en soit, la dépense réunie de toutes les têtes de mon intendance n'ira pas à ces quatre mille marcs que mon grand-père... — Monsieur Robert, comme les dames étaient bien mises ! dit l'une des femmes de chambre, que de bijoux !... — Ceux de la comtesse, Marie, voilà des diamants ! Aussi l'écrin de la famille des Morvan est-il célèbre à la cour... — Savez-vous, monsieur Robert, que j'ai regardé par une des fenêtres les jeunes seigneurs ? Je vous assure que plus d'une belle dame a lorgné le marquis de Monthard ; il est si bien tourné ! J'ai dans l'idée qu'il deviendra amoureux de mademoiselle de Chanclos. — Malheureusement il est pauvre comme Job, Marie... ça n'aura jamais d'intendant ; et la chère demoiselle, quoique je l'aime de toute mon âme, si l'un est la faim, l'autre est la soif. — Comment ! dit le piqueur, mademoiselle Anna est un bon parti ; quand j'étais à Chanclos, le capitaine m'a souvent répété qu'il devait... — Qu'il devait, Christophe ?... — Et quand il ne le serait pas, le plus beau du nez des Morvan n'est-il pas fait des Chanclos maintenant ? — C'est ce qui me désole, Christophe, c'est la seconde tache de mon intendance.

Christophe n'était pas content : il était né à Chanclos, et de plus élève du capitaine.

— Ma jeune maîtresse, reprit Marie, a été bien triste. Il est vrai que son cousin est à la cour ; c'est là un sentiment, monsieur Robert ! — Et de quoi vous mêlez-vous ?... Croyez-vous donc que le Créateur a fait vos yeux pour épier et deviner les sentiments de vos maîtres ? Que la jeune comtesse aime sa cousine, c'est bien ; qu'elle en soit aimée, c'est encore mieux ; que je m'y intéresse, c'est dans l'ordre. Mais vous !... Allons donc ! est-ce qu'on s'immisce ? — Avez-vous vu, vous autres, ce personnage extraordinaire qui est entré au bal ? — Mais vraiment, Christophe, je vous admire. Non, il faudra vous mettre au fait... dire les secrets, tout ce qui se passe enfin... Bientôt vous viendrez mettre le nez dans mes livres, et me demander à voir la fameuse quittance des quatre mille marcs... Christophe, cet homme noir ne vous regarde pas. Il fallait bien que ce fût un ami, puisqu'il est entré. — C'est monseigneur le comte peut-être, ajouta le cuisinier. — Ah bien oui ! monseigneur ; voilà de vos *conjonctures* ordinaires ; vous feriez mieux de vous taire... — Ne vous fâchez pas, monsieur Robert ; ça n'a pas empêché le bal d'être joli. — Geronimo me disait bien que cet homme noir le tracassait, dit Marie tout bas. — Que parles-tu de Géronimo, petite éventée ? Tu as toujours son nom à la bouche, sans doute parce qu'il te fait la cour. A propos, où est-il donc allé ? Je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui. — En mission, dit Marie. Monsieur Robert, cet homme noir a parlé à ma maîtresse ; et lorsque je la déshabillais, elle avait l'air encore plus pensif. — Eh bien, Marie, vous êtes comique. Est-ce qu'une Morvan ne peut pas penser sans que cela tire à conséquence ? Ah ! que du temps de Mathieu XLIV les domestiques étaient plus discrets et plus soumis ! Mon père, car nous avons toujours été à leur service, mon père me disait que sous Mathieu XXXVIII (car il en a vu cinq, lui), que sous Mathieu XXXVIII, nommé *le Silencieux*, comme celui-ci *le Mélancolique*, il avait été ordonné de ne jamais dire un mot... C'était la fantaisie du Mathieu régnant, et l'on n'est pas seigneur pour n'en point avoir... Eh bien ! pendant un an, les femmes mêmes se turent ; c'est ça qui est beau... Vous autres, continua le vieillard en s'adressant à tous les gens qui formaient un demi-cercle autour de lui, vous êtes un peu paresseux. Par exemple, avant-hier, le rôt s'est fait attendre à la cinquième table ; hier, vous n'avez pas donné d'avoine aux chevaux qui ont remmené la noblesse. Pourvu que les maîtres ne s'en soient pas aperçus en restant dans les fossés dont les roturiers coupent leurs champs pour empêcher d'y passer... On serait capable de dire qu'on lésine ici, et cela retomberait sur l'intendant. Croyez-vous que je veuille déshonorer mon bâton d'ivoire dans mes vieux jours ? Ce n'est pas après avoir reçu Henri IV sous Mathieu XLV et Charles IX sous Mathieu XLIV que je commencerai. Vous avez beau sourire, j'ai vu Charles IX comme je vous vois, et il m'a fait des compliments sur le bon ordre qui régnait, non pas verbalement, mais de l'œil... Mais qu'est-ce que je dis... de l'œil ? Il m'a bien gracieusement parlé : « Fais pendre sur l'heure ce *calvinistre !* » m'a-t-il dit. Ce sont ses propres ordres. Et qui fut dit fut fait à la minute. Quant à Henri IV, il me parlait souvent ; il me confiait même les secrets de l'État... J'ai porté ses lettres à la marquise de... le nom ne vous regarde pas.

Il est évident que Robert, sans connaître l'hyberbole, en usait un peu : mais on conviendra qu'il était permis à ce prototype des intendants à venir d'être orgueilleux de sa charge. Voyant que les conversations particulières s'établissaient, et qu'on n'allait plus écouter les récits périodiques des grands événements de son intendance, il s'écria : — Allons, mes enfants, à la besogne ; vous n'avez pas deux jours de fête par semaine, vous autres. Quand on est né vilain, vilain l'on meurt ; il faut travailler. — Nous avons assez de mal, dit Christophe ; mais, Dieu merci ! la roture n'empêche pas de se bien porter ; il y a même parmi nous plus d'un visage qui ferait honneur à bien des nobles. — Voyez-vous, voyez-vous, reprit Robert ; ils se croient quelque chose, et je ne donne pas trois cents ans pour qu'ils viennent tenir leurs conventicules dans la chambre de l'intendance. Oh ! que Mathieu XLIV avait raison lorsqu'il me disait confidentiellement : « Robert, tout sera perdu lorsque le ver lèvera la tête !... » Tu ne peux pas comprendre cela, Christophe ; je m'en vais te l'expliquer. Ça arrivera lor que vous autres, par exemple, vous commencerez à rassembler vos idées, à juger le présent, à penser à l'avenir, à savoir que trois ne font pas qu'un, et que deux et deux font quatre... Comprends-tu maintenant ? — Que de reste, et même je m'aperçois qu'il faudrait que nous puissions travailler sans salaire vingt heures par jour, que nous nous trouvions très-honorés de tous les coups de bâton et que nous ayons continué à voir de bon œil le droit de jambage que nous commençons à racheter et contre lequel mon père jurait tant en me donnant du pied dans le derrière, à moi, son fils aîné. — C'est cela même ; tu y es, Christophe. Vraiment, je ne te croyais pas l'esprit si subtil ; je vois que tu es l'aîné : on a mis du bon dans ton sang.

Là-dessus tous se retirèrent, car le marquis Villani se dirigeant du côté de Robert, paraissait vouloir lui parler. L'intendant venait de s'élever à une distance prodigieuse de la roture ; le bonhomme se voyait déjà anobli, lorsque Villani vint à lui et lui dit d'un ton qui détruisit l'illusion : — Ah çà, vieux coquin, pourras-tu m'expliquer ce qui s'est passé dans ta tête à moitié folle, lorsque tu laissas entrer au bal ce damné d'inconnu qui nous a insultés ? — Insulté, monsieur le marquis ; comment ! cela n'est pas possible. Insulté !... vous !... — Quand je dis insulté, je sais bien ce que j'en dois penser... Je ne suis pas homme à souffrir... — Vous avez raison, monsieur le marquis, et ces sentiments-là font reconnaître des âmes nobles comme la vôtre, et... — Assez, assez, radoteur ; explique-moi... — Je suis tout prêt, monsieur le marquis ; mon devoir d'intendant... — Est de te taire. — Je le sais, car sous Mathieu le Silencieux je suis resté... — Finiras-tu ?... Je te demande quel était l'inconnu vêtu de noir ? — Votre Excellence est extrêmement habile... — Certainement, Robert, dit le marquis, dont la figure s'épanouissait ; eh bien ? — Eh bien ! comment voulez-vous qu'un pauvre intendant comme moi (l'air de Robert démentait l'épithète) puisse savoir une chose échappée à votre perspicacité ? — Imbécile ! il s'agit bien de moi.... Est-ce que ton âge te fait perdre la raison ? L'inconnu t'a parlé avant d'entrer. — Avant d'entrer ? Ah ! oui, peut-être... Que m'a-t-il donc dit ?... C'est donc cela que vous voulez savoir ?

Le sang du marquis bouillait d'impatience. Sa figure, habituée à cacher les mouvements de son âme, indiquait cependant une violente colère ; mais Robert, impassible et la main sur le front, semblait chercher à se souvenir de ce qu'il avait bien certainement l'envie de cacher. — Monsieur le marquis, vous savez que la multitude de soins qu'entraîne mon emploi m'empêche de me rappeler de bien des choses. Cependant, je crois... je n'affirme pas, car on peut se tromper. Il m'a dit... je pense... non... oui... non... — Tison d'enfer ! achèveras-tu ? — Si vous m'interrompez... Je disais donc que je croyais, sans l'assurer néanmoins... — Ah çà, Robert, vous jouez-vous de moi ? — Monsieur le marquis, pouvez-vous me supposer une telle pensée ?... Un si grand, un si noble seigneur !...

La ruse italienne cédait ; mais, s'apercevant que les paroles du vieillard annonçaient le dessein de cacher un secret dont la connaissance lui serait utile pour ses projets, le marquis prit un air qu'il rendit insinuant par degrés. — Écoutez, Robert, le nom de cet homme m'intéresse ; il est évident qu'il s'est nommé à vous, puisque chaque masque a dû le faire ; vous seriez en faute si vous n'aviez pas

exécuté les ordres de vos maître. — Eh bien! c'est madame la comtesse qui m'a prié d'aller vous le demander; faut-il tant d'instances pour vous arracher le nom de cet inconnu? — Monsieur le marquis, je vous assure que, parmi la quantité des personnes qui se sont présentées sous tant de costumes différents, je n'ai pas fait la même attention que vous à cet homme, et son nom m'échappe comme tant d'autres. — Pendard! je commence à croire que tu es plus fin que ta figure ne l'annonce; tu es instruit. — Oh! pour être instruit, j'ose me flatter de posséder toutes les connaissances requises pour faire un bon intendant. — Tout bon intendant que tu es, tu ne me parais pas fidèle, et je t'annonce que je te ferai chasser. — Chasser!... dit le vieillard en faisant un signe négatif; il est impossible, monsieur, pour peu que vous y réfléchissiez, de renvoyer un homme intendant sous tant de Mathieu, qui en a vu naître deux, mourir trois, qui a soutenu un siége, qui a des connaissances aussi positives des revenus, un homme dont tous ses ancêtres ont été intendants glorieux, excepté cependant Robert VI, auquel arriva le malheur insigne de vider sa caisse dans les coffres sarrasins; mais ledit Robert VI en a tiré bonne et valable quittance; je puis vous la montrer; un homme dont le grand-père a sauvé le *robert*, ce fameux diamant, en l'avalant pour se soustraire au pillage... Il est vrai que mon intendance a eu des malheurs, je ne puis le nier; mais ma fidélité, monsieur!... Je sers les Morvan depuis 1540, année de ma naissance; dans *la comté* jamais je n'essuyai de reproches, et je paraîtrai devant le Dieu des Morvan mes livres et mes quittances bien en règle.

Il serait superflu de suivre Robert, qui fit en un moment son histoire avec une volubilité qui contrastait avec ses précédentes hésitations.

Depuis longtemps Villani ne l'écoutait plus, par cinq raisons: la première, parce qu'il supposa le bonhomme d'avoir la tête timbrée, vu son grand âge, et qu'ainsi il pouvait fort bien ne pas se souvenir du nom de l'étranger; la seconde, parce qu'il réfléchit que Géronimo lui donnerait des renseignements plus sûrs; quant aux autres, elles nous manquent: le marquis pensa trop bas. Comme il s'éloignait, l'intendant s'écria: — On t'instruira aussi, chien d'Italien, vendeur de gants parfumés, marquis d'un jour!... Ne vient-il pas de tutoyer Robert XIV... bien défendu toujours...

Le vieillard rentra en se frottant les mains, signe ordinaire de son contentement.

Une dizaine de jours se passèrent, pendant lesquels rien de nouveau n'arriva, si ce n'est que le marquis était fort inquiet de l'absence prolongée de Géronimo, sur lequel il comptait, ainsi que Mathilde, pour avoir des renseignements.

Le lecteur doit, s'il est raisonnable, sentir que nous ne pouvons pas lui fournir à chaque page des apparitions de juges; il faut suivre nos mémoires originaux. Nous convenons que, de nos jours, ces apparitions seraient chose très-facile, vu le grand nombre des magistrats et la malignité des temps actuels. Mais la féodalité avait cela de bon qu'avec un ou deux prévôts on expédiait la besogne tout aussi vite que nous le pouvons faire avec nos télégraphes; les causes criminelles n'en étaient pas moins bien jugées, à quelques innocents près; au lieu qu'aujourd'hui on ne condamne, à ce que dit le ministère public, juste que des coupables.

Au reste, le marquis de Montbard fut, selon notre manuscrit, très-attentif auprès d'Anna. Un observateur du cœur humain aurait pu remarquer la différence qui existe entre les différents caractères, en examinant les manières du marquis de Montbard et celles de Villani: l'un exprimait un amour véritable, et l'autre des désirs et de l'ambition.

Le comte eut pour sa belle-sœur des attentions remarquables, par cette exquise délicatesse que possèdent les âmes souffrantes et mélancoliques. Anna eut bien à essuyer quelques froideurs de sa sœur; mais elle en était bientôt consolée par l'amitié tendre d'Aloise et plus encore par les soins assidus du marquis de Montbard. Bien que cette visite d'Anna à Birague lui fût, comme on voit, très-agréable, il fallut songer à retourner au manoir paternel.

Depuis longtemps le comte et Aloise n'avaient été rendre visite au capitaine; ils saisirent donc cette occasion d'aller à Chanclos; quant à la comtesse, quoique son orgueil eût suffi pour l'empêcher de revoir une si modeste demeure, elle paraissait redouter les souvenirs excités par les lieux témoins de ses premières amours; ces lieux auraient condamné sa froideur actuelle pour un époux qui lui avait fait tant de sacrifices.

Le comte n'admit pas Villani à la brillante cavalcade qui partit du château; elle était composée d'Aloise, d'Anna, du marquis de Montbard, et des cornets et piqueurs en nombre suffisant pour former la suite [illegible] indispensable aux Morvan.

Anna, tout en écoutant les galants propos du marquis, était fort embarrassée en pensant que cette troupe allait fondre sur Chanclos, dépourvu de tout.

Le comte était moins triste que de coutume; il regardait avec attendrissement sa fille et la charmante Anna, dont le calme et l'innocence lui rappelaient une félicité évanouie sans retour.

Lorsque le marquis de Montbard aperçut les pigeonniers que le compagnon de *l'aigle du Béarn* osait nommer des fortifications, il salua tendrement Anna, et revint sur ses pas presque aussi triste que le comte, et ce n'est pas peu dire: le marquis avait de fortes raisons de chagrin; il pensait à son peu de fortune, et à sa qualité de cadet d'une noble maison.

Or, un cadet, selon les sages lois du temps, devait toujours se trouver d'un caractère assez bien fait pour regarder son propre frère partager, *à lui seul*, les successions, recueillir, *à lui seul*, d'énormes substitutions; ledit cadet ne devait jamais avoir ni faim ni soif; de plus, il ne devait pas ambitionner l'opulence de son aîné; il devait ne pas chercher la fortune par le commerce; il devait.... Que ne devait-il pas!... Du reste, il était noble, très-noble. Par compensation, sa prévoyante mère s'arrangeait toujours de manière à ce qu'il fût le plus bel homme de la famille; ce qui motivait les tourments que ces bonnes mères se donnaient pour parvenir à léguer de tels avantages à leurs puînés; c'était l'exemple des Quélus, des Maugiron, des Bellegarde, et tant d'autres qui parcoururent de brillantes carrières à l'aide de..... Lisez l'histoire..... et vous verrez que ces dames avaient l'expérience des cours.

Voilà à peu près, lecteur, ce qu'était le marquis de Montbard: on voit ce qu'il pouvait posséder; et pourvu qu'on se mette à sa place, on sera triste. Le moyen qu'un cadet pût épouser une Chanclos!

Eh bien! voyez l'injustice des hommes! on a crié contre un ordre de choses aussi moral, aussi satisfaisant; on a eu un code; on a obtenu, à une grande majorité produite par les cadets, de succéder par portions égales..... Mais la preuve que l'esprit humain tend vers la perfection, c'est que l'on commence à revenir de ces scandaleuses erreurs, et nous ne jurerions pas que bientôt, la...., le..... les.....

. . . .

Ne sommes-nous pas de bons prophètes?.....

CHAPITRE VII.

Un tapis tout usé couvrit deux escabelles;
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
LA FONTAINE.

Le criminel, quelque airain qui cuirasse son âme, le regard foudroyant de la vertu... il ne peut le supporter...
Vicomte D'ARLINCOURT.

L'officier de Chanclos, fermement décidé à obtenir une explication du vieillard, ne laissa passer que le nombre de jours nécessaire pour rendre la parole au blessé.

Un beau matin il entra dans la chambre de l'étranger: — Ah çà, mon vieux compagnon, lui dit-il, le temps est venu de s'expliquer catégoriquement. Tant que vous avez été étendu sur votre lit comme une carpe pâmée, je ne vous ai point tourmenté; mais, aujourd'hui que vous commencez à jouer joliment des mâchoires (ce dont je suis bien loin de vous faire un reproche, grâce à Dieu!), je viens vous prier de m'expliquer ce qu'il y a de louche dans votre conduite, afin que je puisse affirmer que jamais aventurier n'a été accueilli à Chanclos. — Me feriez-vous l'injure de douter de ma probité?..... — Je ne dis pas cela, mais enfin on est bien aise de connaître qui on reçoit. Écoutez donc, notre rencontre s'est faite d'une manière assez bizarre pour excuser les questions que je vous adresse. — Que désirez-vous donc apprendre?... — Je voudrais savoir comment vous vous appelez; d'abord, parce qu'il est désagréable de parler à un homme dont on ignore le nom, ensuite par les motifs que je vous ai déjà exposés. — Je me nomme *Jean*. — Jean tout court?... — Ajoutez, si vous voulez, *Pâqué*. — Allons donc! vous vous moquez; jamais honnête homme n'a porté un nom pareil... Mais ce n'est pas tout, je désire encore savoir pourquoi ce coquin d'Italien a joué du stylet avec vous?... Car enfin ce n'est pas le tout de recevoir un coup de poignard et de donner un coup d'épée, il faut savoir pourquoi on l'a donné ou reçu. — Mais vous qui parlez, capitaine, ne vous est-il jamais arrivé d'ignorer à qui vous distribuiez vos coups de sabre? — Si, parbleu! c'est là précisément ce qui fait le beau métier de soldat; il n'y a aucune gloire à se battre contre l'ennemi qui vous a offensé, la colère et la vengeance vous y portent tout naturellement; mais tuer sans miséricorde un homme que vous n'avez jamais vu, et à qui vous n'avez rien à reprocher, voilà qui est admirable!... — Il me serait difficile, reprit le vieillard d'un air soucieux, de vous dire aujourd'hui les motifs qui ont guidé mon assassin; j'espère néanmoins les connaître bientôt. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il fièrement, j'ose croire que ma parole doit vous suffire: je vous jure sur l'honneur, capitaine Maximilien de Chanclos, que vous n'aurez jamais à rougir de l'hospitalité que vous m'avez si généreusement accordée. — Je le crois aussi, quoique vous portiez un nom qui n'est guère noble. — Ce nom qui vous offusque tant, capitaine, n'est et n'a jamais été le mien. — Pourquoi donc m'avez-vous dit... — Parce qu'il fallait vous en avouer un, et que celui que je porte réellement ne doit jamais

passer mes lèvres... — Il n'est donc pas dans le dictionnaire de la noblesse? demanda naïvement l'officier de Chanclos.

A cette question les yeux du vieillard brillèrent d'un feu extraordinaire; l'orgueil d'un sang historique y parut en traits de flamme, et il aurait probablement éclaté si la prudence ne lui eût fait une loi du silence. — Capitaine, reprit l'étranger quand il se fut rendu maître de son agitation, il n'est pas un mortel qui ne se glorifiât de porter le nom de ma race, et le plus fier de la famille Chanclos tiendrait à grand honneur d'être écuyer d'un homme de mon nom. — Par l'*aigle du Béarn*, s'écria l'officier de Chanclos, les joues brûlantes d'indignation, je vous châtierais, vieillard, si vous n'étiez mon obligé! — Vous me faites pitié, dit froidement l'étranger... — Corbleu! maître *Jean Pâqué*... — Paix! Chanclos, vous n'êtes pas sage, interrompit le vieillard avec un air de dignité qui paraissait naturel en lui; ne vous mettez pas, par quelque sottise, dans le cas de perdre la protection que je suis dans l'intention de vous accorder. Le service que vous m'avez rendu si noblement a pu effacer d'anciens et de nouveaux torts; mais, croyez-moi, craignez de combler la mesure de l'indulgence. — Ce que j'ai fait n'a été guidé par aucune vue d'intérêt, répondit le capitaine avec une sorte d'embarras dont il ne put se défendre. — C'est parce que je suis persuadé de la bonté de votre cœur, et des qualités vraiment estimables qui vous distinguent, que je prétends m'ouvrir à vous autant qu'il m'est possible de le faire. Oui, mon cher de Chanclos, je veux que vous deveniez mon confident. — J'entends, reprit en riant le capitaine, dont l'amour-propre se trouvait agréablement flatté par les louanges de l'étranger, je serai votre confident sous la condition que je ne saurai rien de vos secrets. Bel emploi, vraiment!... C'est comme un grade sans commandement. — Cela est possible, Chanclos, mais ce ne sera pas du moins un grade sans honoraires. — Qu'entendez-vous par là? s'écria fièrement l'officier de Chanclos, dont l'orgueil se trouva blessé par l'idée d'*honoraires*. Corbleu! quelque noble que vous puissiez être, un Chanclos est trop bon gentilhomme pour se voir à vos gages. — Serez-vous toujours incorrigible, maudit soldat? — Ecoutez, monsieur *Jean Pâqué*, car enfin c'est le seul nom sous lequel je vous connais, je ne puis consentir à déshonorer mon écusson. — Qui vous dit qu'on ait l'intention de flétrir votre écusson?... — Cette offre d'honoraires... — Vous m'avez mal compris. Quand j'ai parlé d'honoraires, je me suis servi du premier mot qui m'est venu à l'esprit, pour vous apprendre que vous pouviez puiser dans ma bourse aussi souvent qu'il vous fera plaisir... Ne m'interrompez pas; je devine ce que vous pouvez avoir à me dire, et j'y vais répondre : quelque étonnant que cela puisse vous paraître, sachez qu'il vous est permis d'accepter sans honte ce qu'il est de mon devoir de vous offrir. — Mais qui m'assurera, reprit le capitaine, qui flottait entre la crainte de déshonorer le nom de Chanclos et l'envie d'améliorer son sort, qui m'assurera que je puis en bonne conscience... — Moi, s'écria le vieillard; moi, qui vous le jure sur l'honneur et par le *grand Henri* que nous avons servi tous deux... — N'ajoutez rien de plus; je vous crois, et je suis prêt à tout accepter de votre main; le nom de l'*aigle du Béarn, mon invincible maître*, lève tous mes scrupules; ce nom illustre ne peut servir d'appui au mensonge. — Très-bien, mon ami de Chanclos, voilà comme je vous veux...

L'étranger commença à communiquer au capitaine les vues qu'il avait sur lui; c'est-à-dire, il lui expliqua ce qu'il attendait de son amitié, sans toutefois lui donner la clef de ses projets ultérieurs.

Les deux amis furent interrompus par la voix aigre de Jeanne Cabirolle, qui cria à son maître, du bas de l'escalier, qu'un courrier du comte de Morvan demandait à lui être présenté. Le capitaine descendit promptement pour s'informer de la cause d'un message aussi extraordinaire. — Ah! ah! c'est toi, Christophe? — Moi-même, monsieur le capitaine, le propre fils de ma mère. — Qu'y a-t-il de nouveau, mon garçon?... — Monsieur le capitaine, monseigneur m'envoie pour vous prévenir qu'il arrivera ici demain soir avec mesdemoiselles Aloïse et Anna. — Diable! diable! dit le capitaine en se grattant la tête, je ne suis guère préparé à cette visite; mais n'importe, Christophe, *mon gendre* et ma petite-fille n'en seront pas moins les bienvenus... Holà! hé! maîtresse Cabirolle, courez au village, louez douze femmes, et mettez-vous à nettoyer la maison; ce n'est pas pour dire, mais elle en a bon besoin. Toi, Christophe, retourne vers *mon gendre*, et dis-lui qu'il sera bien reçu sous le toit de mes pères.

Jeanne exécuta les ordres de son maître avec promptitude; et une demi-heure au plus après le départ de Christophe, la plus grande activité régnait parmi les habitants de Chanclos. Le capitaine allait çà et là donnant des ordres nombreux, qui malheureusement ne pouvaient suppléer à l'extrême pénurie des ressources. En vain le seigneur de Chanclos s'avisa-t-il de faire deux lits d'un; en vain dépouilla-t-il sa chambre pour meubler celle de son noble gendre... toute cette industrie fut superflue; il ne put jamais parvenir à compléter l'ameublement strictement indispensable. Comme le pauvre capitaine se désolait en songeant à l'affront que la maison de Chanclos allait recevoir, l'étranger parut devant lui. — Eh bien! qu'est-ce, mon ami de Chanclos, vous paraissez soucieux? — J'ai sujet de l'être, répondit le capitaine : figurez-vous, vieillard, que mon *gendre le comte*, ma petite-fille Aloïse, et une suite, sans doute nombreuse, arrivent demain soir ici, et rien n'est préparé pour les recevoir, ajouta-t-il en jetant un regard de confusion sur tout ce qui l'entourait. — Je comprends votre embarras, capitaine, et j'y veux remédier. — Comment cela?... — En vous offrant ma bourse. — Vieillard!... vieillard!... qu'osez-vous dire?... — Est-ce là ce que vous m'avez promis, capitaine? d'ailleurs, n'est-il pas juste que je vous dédommage des dépenses que je vous ai causées jusqu'à présent, et que je vous occasionnerai encore par l'intention où je suis, si vous le permettez, capitaine, de fixer en quelque sorte ma demeure chez vous? Enfin, avez-vous oublié ce que je vous ai dit, et ce dont nous sommes convenus? — Un Chanclos n'a que sa parole, reprit le capitaine, intérieurement charmé de pouvoir accepter, sans compromettre l'honneur de son écusson, les secours dont il avait le plus grand besoin; vieillard, j'accomplirai mes promesses... — C'est parler en homme d'honneur...

A ces mots, l'étranger, ayant remis dans les mains de l'officier de Chanclos la longue bourse remplie d'or qui avait excité si vivement la convoitise du docteur Spatulin et de Jeanne Cabirolle, s'éloigna, afin d'éviter au capitaine l'embarras que devait lui causer la circonstance présente. — *Ventre-saint-gris!* s'écria le fier de Chanclos en faisant sauter la bourse avec l'air de la résignation la plus parfaite, l'*aigle du Béarn* m'est témoin que c'est pour ne pas manquer à ma parole que j'accepte ce maudit or. — Holà!... hé!... Jeanne Cabirolle, venez ici, ma vieille... Ah çà! dites-moi un peu quelles sont les provisions que vous avez faites?... — Hélas! mon cher maître! on a rassemblé tout ce qu'il a été possible; mais c'est bien peu, monsieur, pour de si grands seigneurs. D'abord, je suis descendue à la cave, où, à l'aide de notre piquette, j'ai fait vingt bouteilles de vin, de huit qui nous restaient; ensuite, j'ai envoyé mon fils Barnabé tuer les deux lapins que nous avons lâchés dans le bosquet il y a quinze jours, afin d'en faire des lapins de garenne; après cela, j'ai coupé le cou à notre vieux coq : il sera peut-être un peu coriace, mais l'appétit fait passer tout. Enfin... — Enfin, enfin, ma bonne Cabirolle, tout cela est bon pour vous et votre fils, je vous l'abandonne de grand cœur; quant à ce qui est nécessaire à la réception de *mon gendre* et de sa suite, voilà de quoi y subvenir d'une manière digne d'un Chanclos.

Le capitaine remit alors à la vieille Jeanne un assez bon nombre de pièces d'or, en lui enjoignant de ne lésiner sur rien. Notre brave Chanclos avait paré à un inconvénient; mais il en existait un autre auquel il était bien plus difficile de remédier. L'argent pouvait procurer, dans un très-court espace de temps, les comestibles destinés aux nobles estomacs attendus; mais son secours devenait impuissant pour réparer aussi promptement les dégradations du manoir des Chanclos. Dans cette conjoncture délicate, le capitaine trouva un admirable expédient. Ne pouvant montrer à *son gendre* un château décemment entretenu, il résolut de le recevoir au milieu d'ouvriers de toute espèce qui devaient lui donner l'air d'un riche seigneur réparant sa demeure héréditaire.

Aussitôt que l'orgueil de notre gentilhomme eut trouvé le palliatif de sa misère, il dépêcha Barnabé à Autun, avec ordre de ramener le plus d'ouvriers qu'il lui serait possible.

Cette mission fut fidèlement remplie : dès le matin de l'arrivée du comte, le manoir de Chanclos fut bouleversé de fond en comble. Le capitaine, regardant avec complaisance le désordre qui régnait chez lui, attendit de pied ferme, en sifflant la fanfare d'Henri IV, la noble compagnie dont il était menacé.

Elle arriva enfin, et avec elle commença le triomphe du capitaine; il jouissait de l'inquiétude d'Anna et des regards curieux de son *gendre* et d'Aloïse. — Soyez le bienvenu, comte Mathieu *mon gendre*, et toi aussi, ma chère Aloïse... Finis donc, Anna, ou dis-moi, je te prie, ce que les coups d'œil mystérieux que tu me jettes signifient?... Vous me voyez, *mon gendre*, dans un grand boulevari; il y a de quoi; je fais restaurer le château de mes pères, et je n'épargnerai rien pour qu'il réponde à l'ancienneté de ma race. — Je vous félicite, capitaine, et de vos plans d'améliorations, et des heureux événements qui paraissent vous être arrivés. Vous savez qu'il n'a pas dépendu de moi... — Oui, comte *Mathieu mon gendre*, interrompit le capitaine... Mais, Anna, je t'ai déjà dit de lâcher le pan de mon habit... Elle ouvre des yeux comme si tout ce qui arrive ici était étonnant... Oui, *mon gendre*, je sais que vous m'avez offert vingt fois votre bourse, mais vous devez vous rappeler que je l'ai refusée autant de fois... — Un peu brusquement même!... — Ça été à cause de votre femme, mon impertinente fille. Quant à vous, comte Mathieu *mon gendre*, j'ai toujours eu pour votre caractère l'estime particulière qu'il mérite; je... Mais je bavarde pendant que le souper se refroidit : mes enfants, faites-moi le plaisir de me suivre.

Le capitaine introduisit le comte et ses enfants dans la pièce la moins délabrée du château, où un souper aussi délicat qu'abondant était servi. — Comte Mathieu, si je vous traite un peu sans façon, vous devez excuser un pauvre gentilhomme campagnard... une autre fois je ferai mieux.

En prononçant ces mots, un *pauvre gentilhomme campagnard*, la figure de Chanclos peignait un orgueil qui démentait hautement ses paroles. Le comte regarda Anna et sa fille en souriant, et l'importance comique de son beau-père parvint, pendant quelques instants, à éloigner les sombres idées qui le tourmentaient presque sans relâche.

Le lendemain de l'arrivée du comte, Anna et Aloïse, se promenant hors des murs de Chanclos, furent aperçues par *Jean Pâque*, qui s'arrêta pour les voir rire et folâtrer. Ayant quelque temps examiné leurs jeux, il s'approcha d'elles. — Heureuses jeunes filles, leur dit-il avec une sorte d'attendrissement, vous n'imaginez pas que le calme de votre vie puisse jamais être troublé !... — Ah ! bon vieillard, répondit Aloïse, parfois il existe des chagrins que toute la gaîté de notre âge peut à peine atténuer. Pourquoi avez-vous parlé de l'avenir ? — Pauvre enfant ! s'écria l'inconnu avec compassion, serais-tu destinée à racheter du repos de ta vie le malheur d'avoir reçu le jour de la coupable Mathilde ?... — Vieillard, je ne puis souffrir que vous parliez ainsi de ma mère...


Il [illegible] bois à la faveur des arbres. — Page 11.

Aloïse fut loin de prononcer ces paroles avec toute la chaleur qu'elle aurait pu y mettre. Elle n'éprouvait point la noble indignation qui remplit l'âme d'une jeune fille lorsque sa mère est calomniée devant elle. Cependant Aloïse avait le cœur le plus reconnaissant et le plus tendre : sa conduite en pareil cas était la satire la plus cruelle de la comtesse. — Paix ! paix ! jeune fille, reprit l'étranger ; il ne t'appartient pas de lui adresser des reproches. Puis, prenant un ton plus grave, il ajouta : Mon enfant, le temps des épreuves arrive ; arme-toi de courage, et, quelque malheur dont tu sois menacée, n'oublie pas qu'*un être invisible, puissant et indomptable veille sur tes destinées*. — C'est le juge du bal ! s'écria Aloïse avec un effroi involontaire : Oh ! monsieur, daignez !...

L'étranger était déjà disparu ; un bois voisin le déroba promptement à tous les regards. La rencontre du vieillard chassa les ris et les jeux ; il ne fut plus possible de penser à autre chose qu'aux dernières paroles qu'il avait prononcées. Elles étaient rassurantes ; car, tout en annonçant l'approche du danger, elles promettaient les moyens de s'y soustraire. Anna et Aloïse rentrèrent à Chanclos avec un air soucieux qui n'échappa point au comte. Il jeta un regard perçant sur les jeunes filles, et il crut reconnaître sur leurs visages les traces d'une émotion extraordinaire. Tremblant pour le bonheur de sa fille, Mathieu renferma ses craintes dans son cœur ; mais il se promit d'épier les actions des deux amies. Les premiers jours qui suivirent la rencontre de l'étranger, Anna et Aloïse ne quittèrent point leur appartement ; le comte ne put ainsi trouver les occasions de s'instruire de ce qu'il désirait, et tremblait en même temps de le savoir. Le soir du quatrième jour, Anna et Aloïse sortirent enfin de leur retraite, et furent se promener dans le petit bosquet que le capitaine avait tenté vingt fois, mais inutilement, de décorer du nom pompeux de parc. Le comte résolut de profiter du crépuscule pour suivre les promeneuses sans pouvoir en être aperçu.

Il se glissa donc, à la faveur des arbres et de la nuit, assez près de la tonnelle où elles étaient assises pour ne rien perdre de leur conversation. Le titre et l'inquiétude d'un père pouvaient seuls excuser une conduite que le comte eût été néanmoins mortifié de savoir connue de sa fille.

Il y avait déjà quelque temps que Mathieu écoutait l'entretien d'Anna et d'Aloïse, sans y avoir encore rien découvert qui pût motiver ses craintes, lorsqu'un léger bruit se fit entendre ; le comte prêta l'oreille, et aperçut un homme, couvert d'un grand manteau brun, qui s'avançait avec précaution, en regardant derrière lui. Aussitôt que l'inconnu se fut assuré qu'il n'était pas suivi, il hâta sa marche, et entra brusquement sous la tonnelle où se trouvaient Anna et Aloïse. — Jeune fille, dit-il à cette dernière, ne manque pas de te trouver ici dès que minuit sonnera ; ton amie peut t'accompagner. Adieu ; du courage, du courage, de la confiance, ou tu es perdue sans ressource.

L'apparition du vieillard avait causé la plus grande surprise au comte et aux deux jeunes filles. Mathieu, lorsqu'il revint à lui, ne fut pas fâché, en y réfléchissant, d'avoir laissé échapper l'inconnu, d'autant mieux qu'il lui aurait été impossible de s'assurer de sa personne sans paraître devant sa fille et Anna, chose qu'il voulait éviter. Enfin, il venait de former un plan dont il attendait le résultat le plus complet ; il laissa donc les deux amies s'éloigner tranquillement ; et, aussitôt que la retraite d'Anna et d'Aloïse lui permit de sortir de son réduit, il se rendit en toute hâte auprès du capitaine, et lui demanda un moment d'entretien particulier. — Capitaine, lui dit-il avec une agitation dont il ne put se rendre entièrement le maître, connaissez-vous un homme d'un âge avancé, portant un large bandeau sur la moitié de la figure ? — Ah, ah ! *mon gendre*, je vois que vous avez rencontré mon ami l'Ours. — Est-il votre ami ? dit le comte rassuré ; d'où vient-il, capitaine ?..... — Je l'ignore... — Que fait-il ?... — Je n'en sais rien. — Quel est son état, son rang ? — Il ne me l'a pas dit. — Son nom enfin ?... — C'est son secret... — Quoi ! vous ignorez le nom d'un homme que vous dites votre ami ? — Oui, *mon gendre*... — Et c'est votre ami ?... — Il me l'a prouvé... Vous êtes stupéfait, *mon gendre ?* Je conviens qu'il y a de quoi ; et moi-même qui vous parle, j'ai eu beaucoup de peine à m'habituer au mystère qui environne mon hôte ; mais, ajouta le bon gentilhomme en jetant un coup d'œil de satisfaction sur l'habit neuf qui le couvrait, je me suis résigné à mon sort. Au surplus, comme vous paraissez avoir intérêt à connaître *mon ami l'Ours*, je vous apprendrai que le sobriquet qu'il porte en ce moment est celui de *Jean Pâqué*. — *Jean Pâqué?* répéta le comte... — Vous voyez, *mon gendre*, qu'il ne pouvait choisir un plus mauvais patron... Cependant il l'a fait, et c'est ce qui me fâche, car j'aime malgré moi ce diable d'homme. — Croyez-vous, capitaine, qu'Aloïse et lui se connaissent ?... — Je jurerais le contraire. L'étranger n'est pas sorti de son appartement depuis votre arrivée ici. — Je l'ai pourtant vu ce soir au jardin donner un rendez-vous pour minuit à ma fille et à la vôtre. — Cor-

bleu ! *mon gendre*, prenez garde à ce que vous dites... Pardon, je ne savais pas qu'il fût question d'un homme de soixante-dix ans : voyez-vous, ce mot scabreux de *rendez-vous* m'avait chiffonné l'oreille... Ah çà, vous dites donc, *mon gendre*, que le vieillard attend nos folles à minuit ? — Oui, capitaine. — Qui nous empêche de nous y trouver secrètement ? — C'est mon intention : mais je veux qu'Aloïse ne puisse s'y rendre : il ne convient pas, capitaine... — Très-bien pensé, *mon gendre*... Mais chut ! voici nos enfants...

L'officier de Chanclos continua la conversation comme s'il entretenait le comte de choses indifférentes, et parla jusqu'au moment du souper. Le repas fut assez triste, et personne, à l'exception du capitaine, ne fit honneur à la cuisine de maîtresse Jeanne Gaberolle. Quand chacun se retira, le capitaine, suivant Aloïse et sa fille, les enferma adroitement dans leur appartement, puis il redescendit trouver le comte d'un air triomphant. — Par l'*aigle du Béarn*, *mon gendre*, dit-il en abordant Mathieu, je jure que nos petites espiègles ne courront pas les champs cette nuit. Les oiseaux sont renfermés, et je tiens la clef de la volière.

Le comte approuva la précaution de son beau-père, et ils convinrent ensemble de la manière dont ils allaient se conduire. Mathieu, qui avait de fortes raisons pour désirer que personne ne fût témoin de la conversation qu'il se proposait d'avoir avec l'inconnu mystérieux, qui paraissait connaître les secrets de sa famille, pria le capitaine de le laisser pénétrer seul au jardin.

L'officier de Chanclos consentit à cet arrangement, sous la condition expresse qu'il se tiendrait à la porte, prêt à y pénétrer au moindre bruit. — Ce n'est pas, *mon gendre*, ajouta le bon de Chanclos, que je soupçonne *mon ami l'Ours* d'une intention coupable ; mais qui sait si l'on ne se sera pas de son déguisement pour tenter quelque noir dessein ?... Dans tous les cas, mon *henriette* et moi ne pouvons gâter aucune affaire.

Ce qui fut convenu fut exécuté. Avant minuit, le comte se rendit sous la tonnelle indiquée, et de Chanclos se plaça en sentinelle à la porte du jardin.



[illegible]

Le comte, plongé dans les plus tristes réflexions, attendit l'étranger vainement près d'une heure. Il commençait à craindre que le capitaine n'eût fait quelque coup de sa tête, et il allait s'éloigner en maudissant la vivacité de son beau-père, lorsqu'il aperçut l'homme au manteau brun s'avancer précipitamment vers le lieu où il se trouvait. — Je vous ai fait attendre, mes enfants, dit le vieillard en entrant dans la tonnelle ; vous avez prudemment agi en ne vous décourageant point. Aloïse, ajouta-t-il en s'approchant du comte, qui, favorisé par l'obscurité de la nuit et du manteau qui le couvrait, pouvait passer pour sa fille Aloïse, je viens te sauver ; tu ne dois point répondre des crimes de Mathilde et de...

Le comte ne permit pas à l'étranger d'achever ; il se jeta sur lui, et, le saisissant par le bras : — Fourbe insigne, lui cria-t-il, tu vas payer de ton sang tes audacieuses calomnies.

A l'action, à l'aspect du comte, l'inconnu parut éprouver une agitation extraordinaire ; mais, se remettant bientôt, il s'écria : — Misérable ! éloigne-toi !... — Tu sais mon secret, dit le comte en menaçant l'étranger de son poignard... qu'il soit enseveli...

En ce moment, la cloche fêlée du village voisin sonna une heure. — Entends-tu, dit le vieillard, entends-tu ?...

La foudre éclatant aux pieds du comte ne lui eût pas causé une plus grande terreur. Il lâcha le bras de l'étranger et tomba sans connaissance..... Le poignard du comte s'échappa de ses mains, le vieillard s'en saisit et s'éloigna avec précipitation . . . . . .

— Par la corbleu ! mon gendre me fait monter une rude faction, dit l'officier de Chanclos en agitant violemment ses pieds et ses bras engourdis ; où diable a-t-il été s'imaginer que *mon ami l'Ours* ait eu la fantaisie de se morfondre à pareille heure ?... Le bonhomme compte ses écus sans doute, car je vois encore de la lumière dans sa chambre. Tout en parlant ainsi, le capitaine abrégeait l'ennui de la faction par les fréquentes accolades dont il honorait sa gourde...

A la fin, impatienté de ne rien entendre, il se décida à entrer dans le jardin. Le premier objet qui s'offrit à ses regards fut son gendre étendu par terre. Le froid l'aura saisi, se dit-il en le relevant ; aussi quelle folie de s'exposer à l'humidité sans une bonne gourde pleine d'eau-de-vie ! ça ne m'est jamais arrivé depuis que j'ai l'honneur de porter le casque.

Ces réflexions n'empêchaient pas le capitaine de secourir son gendre ; il lui frappa dans les mains, lui fit avaler deux grands verres d'eau-de-vie, et parvint enfin à le faire sortir de sa profonde léthargie. — J'aurais dû vous prévenir, *mon gendre*, de ne point braver le froid de la nuit sans une gourde comme la mienne ; j'espère qu'une autre fois... Mathieu ne répondait rien. Ses yeux fixes, ses membres roides, et le claquement de ses dents, annonçaient une stupeur horrible. Enfin il sortit de cet état affreux, et, se dégageant brusquement des bras de son beau-père, il courut à l'écurie, où sellant lui-même un des chevaux, il s'éloigna à toutes brides de Chanclos. — *Comte Mathieu*, *mon gendre*, s'écria le capitaine qui arrivait alors, écoutez donc ce que j'ai à vous dire ; un cavalier prudent ne doit jamais monter à cheval ayant l'estomac vide ; c'était un des principes de l'*aigle du Béarn*, *mon invincible maître*, jamais je ne m'en suis écarté... Mais, bah !... il ne m'écoute pas... *ventre saint-gris !* j'ai grand'peur que le *comte Mathieu*, *mon gendre*, ne soit devenu fou.

En prononçant ces paroles, le vieux gentilhomme, les mains croisées derrière le dos, s'achemina philosophiquement vers la salle à manger.

CHAPITRE VIII.

> Le cœur d'un criminel ne fut jamais tranquille.
> Des soucis dévorants c'est l'éternel asile.
>
> ROTROU, *tragédie*.

Le cheval du comte l'emportait avec une effrayante rapidité : au bruit de sa course, que Mathieu trouvait encore trop lente, on eût

dit qu'il partageait la terreur de son maître. Celui-ci, osant à peine jeter un regard furtif sur la campagne, semblait craindre de rencontrer des témoins de son désordre et de son épouvante. En effet, son riche manteau vert était froissé et terni par la terre humide... et sa fraise chiffonnée d'un seul côté; la main qui tenait la bride n'avait pas de gant; ses croix d'ordres, brisées par sa chute, montraient à quoi tiennent les grandeurs humaines; enfin, son cordon bleu se trouvait bizarrement passé au cou de son cheval : la chronique observe que ce ne fut pas la première bête décorée... Les serfs qui travaillaient n'en saluèrent pas moins, en osant à peine regarder leur maître; mais nous n'avons jamais pu déterminer qui, du cheval ou de l'homme reçut ces respects. Malgré leur profonde humilité, ces mainmortables eurent la hardiesse de former des conjectures sur cette course matinale; car il était à naître qu'un grand seigneur eveillé eût passé à une heure si roturière et dans un pareil état.

Enfin, le comte est dans la longue avenue de son château; il fuit, il court, il vole; moins il reste d'espace à parcourir, plus il voudrait être à Birague, tant est grande sa frayeur!... Ses écuyers et sa suite étaient semés çà et là sur la route, mais à une très-grande distance de leur suzerain. Christophe ramassa le grand collier de l'ordre de Saint-Michel; et Robert a soutenu jusqu'à sa mort qu'il l'avait essayé... Oh! si Robert XIV vivait de nos jours, et qu'il vît tant de vilains décorés à juste titre, disent-ils, il n'est pas imprudent de présumer qu'il mourrait de chagrin en s'écriant : — O Mathieu XLIV! le ver a levé la tête ... Il n'y avait peut-être pas une minute que le pont-levis du château était abaissé, lorsque le comte y entra à bride abattue,.... Il s'arrête au grand escalier... A ce bruit insolite, le palefrenier, à peine levé, sort des écuries, et reste stupéfait en voyant le cheval de bataille du comte arriver seul, sans escorte, et couvert d'écume. Le comte en était déjà descendu et montait rapidement les marches de marbre : il parcourt à grands pas les galeries, frappe brusquement à la porte de l'appartement de Mathilde : elle était ouverte; il poursuit sans y prendre garde... Il entre... Les fenêtres de la chambre étaient fermées : une lampe prête à s'éteindre éclairait faiblement; la comtesse au lit achevait un rêve pénible. Qu'on se représente son effroi quand, éveillée en sursaut, elle aperçut son mari pâle, égaré, hors d'haleine, et dans un désordre que le reflet de la lumière mourante rendait plus effrayant encore...

Elle le reconnut trop bien dans cet état, qui lui rappelait une époque fatale!... Elle s'y crut encore, et, comme terminant son rêve, elle lui dit d'une voix sourde en lui tendant la main : — Eh bien! est-ce fait? m'avez-vous méritée?... Le comte se promenait à pas précipités; il s'arrête devant le lit. — Mathilde!... Mathilde!... — Qu'avez-vous, monsieur le comte? répondit la comtesse en reprenant le cours de ses idées. — Mathilde, nous sommes perdus!... — Que dites-vous?.. — Il existe un témoin redoutable qui possède notre fatal secret!... en un instant il peut nous accuser, nous traîner devant nos juges, flétrir notre réputation et l'honneur précieux de ma race!... Que deviendrai-je alors?... mon crédit à la cour s'écroulera devant le seul soupçon d'un tel crime, et mes amis... s'il m'en reste... Ah! comment nous soustraire à cette honte inévitable?... — En s'emparant de cet homme, en s'assurant de sa discrétion. — Par quels moyens?... — La tombe est profonde!... elle est silencieuse! — Toujours du sang! dit le comte. — La première goutte en attire un fleuve... Mais quel est cet homme? quel est son nom? ajouta-t-elle vivement. — Je l'ignore. — L'avez-vous vu? — Sa figure était voilée. C'est chez votre père que je l'ai rencontré... cette nuit!... — Mon père serait-il donc instruit? — Non. — Ce mystère!... vous me faites frémir!... Sur qui peuvent tomber nos soupçons?... — Écoutez, Mathilde, dit le comte en saisissant fortement le bras de la comtesse, ce ne peut être la victime, ma main ne porta que des coups trop assurés.... Ici Morvan couvrit son visage de ses deux mains, pour cacher ses pleurs. — Oui, continua-t-il, nous l'avons vu exhaler son dernier soupir sans aucune pitié!... — Allez-vous retomber dans vos sombres rêveries? elles sont inutiles; vos regrets ne nous sauveront pas; examinons plutôt sur qui peuvent se fixer nos soupçons... Serait-ce le duc de Chauny?.. il habitait Birague à cette époque... — Il en partit subitement, dit le comte; et, autant que je me rappelle, il était triste et silencieux. — Mais encore, quel indice, quelle preuve?.. — Que sais-je, Mathilde? il peut avoir soupçonné notre crime; le meurtrier porte sur son front un signe ineffaçable!... il peut avoir fouillé la tombe et reconnu le corps de son ami... N'est-ce pas toi qui l'as traîné vers sa fosse?... — Moi!... s'écria la comtesse avec une espèce d'horreur; c'était la tâche du meurtrier!... — Malheureuse! oses-tu nier ta part du forfait?... dit le comte en délire et d'une voix menaçante. — Je le prendrais plutôt à moi seule, répliqua-t-elle froidement, si je pouvais par ce moyen vous ôter vos remords!... Ce que nous avons fait, ne devions-nous pas le faire? Si je m'étonne d'une chose, c'est que ce soit vous qui vous en repentiez ... — Oui, je m'en repens, et quand ce ne serait pas par vertu, je pleurerais encore un pareil crime ... Madame, quels fruits en ai-je recueillis?.. de bien amers. — Que vos reproches, monsieur le comte, ne s'adressent point à moi; je saurai, s'il le faut, sauver cet honneur des Morvans, en me déclarant l'auteur du forfait; et puisque je ne suis plus pour vous cette Mathilde de Chanclos si tendrement aimée, je vous montrerai du moins que je sais avoir le courage d'une comtesse de Morvan. — Mathilde!... — Allez, reprit-elle fièrement, allez, monsieur le comte, allez verser des larmes inutiles; et moi, que ce crime regarde seule, je vais en assurer l'impunité... Si, malgré mes efforts, je trouve la honte et le trépas, vous vivrez, vous!... et ce ne sera pas vous qui aurez recueilli les fruits les plus amers!... — Mathilde, dit le comte fortement ému, ces reproches, tout cruels qu'ils sont, pourraient racheter bien des torts, si le cœur les dictait... mais il ne s'agit pas de tout ceci; songeons à ce qu'il faut... — Il faut, reprit la comtesse, s'assurer de cet homme mystérieux, et je croirais assez que c'est notre ancien chapelain, dont le frère est maintenant si puissant auprès du cardinal, sous le nom du père Joseph. Nous ne l'avons pas vu depuis dix-sept ans; cet inconnu du bal lui ressemblait par la démarche, la voix, la taille... Cependant, dit-elle en se rappelant ce que Villani lui avait promis, je m'étonne qu'il puisse être à Chanclos... Mais enfin, que ce soit le chapelain, le duc de Chauny, ou quelque autre plus puissant encore, soyez sûr que dans peu j'en serai maîtresse; et pour nous convaincre que la victime fut ensevelie, j'irai moi-même, si vous craignez d'interroger son tombeau, j'irai voir sa cendre et disperser cette poussière accusatrice!... — La disperser, Mathilde! la disperser!...

Le comte sortit, et se retira dans son appartement, plus troublé, plus sombre que jamais. Aux cris éternels de son cœur se joignit dès lors la crainte de la justice humaine; et s'il voyait d'un côté l'échafaud, le parlement assemblé, sa famille déshonorée; de l'autre se découvrait le tableau sans cesse présent de la profondeur de l'enfer et de la vengeance divine... Entendant un grand bruit de chevaux dans les cours, il s'avança vers sa croisée, croyant déjà que les archers venaient le saisir; mais c'étaient les gens de sa suite, et sa fille Aloïse qui descendit légèrement de cheval, appuyée sur Robert, qui regardait avec satisfaction ce qu'il appelait la fleur et l'ornement de son intendance... La comtesse, consternée de ce que son noble époux lui avait appris, se leva précipitamment sans soigner sa parure; et, saisissant l'instant du déjeuner où elle fut seule avec Villani, elle lui dit avec un air indifférent :

— Cher marquis, avez-vous vu votre Géronimo? Voici bien du temps qu'il est absent de Birague? — J'ai grand'peur, comtesse, que le drôle n'ait été mené loin par cet inconnu! mais il n'aura pas pu le manquer. — L'inconnu, marquis! il est à Chanclos...

En laissant échapper ces paroles, elle se mordit les lèvres de dépit, comme un joueur qui fait une faute. — Ah! vous vous trompez sans doute, car alors Géronimo serait revenu... En achevant ces mots, l'Italien épiait en souriant le visage de la comtesse, pour y découvrir les sentiments qui la faisaient parler. Mathilde affecta un air de légèreté, et, pour détourner la conversation, elle lui offrit quelque chose. Mais Villani reprit : — N'ai-je pas aperçu le comte rentrer ce matin? Il était en désordre et sans suite; qui donc lui a fait quitter Chanclos si précipitamment et d'une telle manière? — Il ne m'en a rien dit. — Ne vous a-t-il pas vue? La comtesse embarrassée répondit : — Vous connaissez l'humeur brusque du capitaine; je présume qu'ils auront eu... quelque... querelle. — Ne disiez-vous pas, charmante comtesse, que l'inconnu se trouvait à Chanclos? — Eh bien? — Ah! je voulais être sûr qu'il vous en eût instruit, pour y diriger Géronimo, car cet homme paraît connaître les secrets de bien du monde. — Vous me semblez curieux de vous en emparer; je suis enchantée qu'il ne soit pas hors de nos domaines; vous pourriez satisfaire vos désirs. — Mon seul désir est de vous venger!..

Mathilde se leva mécontente de sa tentative, et Villani lui donna le bras. Pensifs tous les deux, ils s'arrêtèrent par distraction, en sortant de l'antique salle des gardes, sur le vaste et magnifique perron qui se trouvait au milieu de la façade intérieure du château.. Or, le lecteur saura qu'il y avait dans le domaine de Birague plusieurs succursales dont l'aumônier du comte se trouvait être le métropolitain en forme d'évêque. En effet, les grands supports de la féodalité avaient bien soin de la religion, sans trop en pratiquer les belles maximes. Dans ces temps d'heureuse et de sainte mémoire, le haut et puissant seigneur s'asseyait à l'église dans un fauteuil de velours avec des coussins à glands d'or, placé juste en face de celui qu'occupe le prêtre pendant les armistices du saint sacrifice. Là le messire, séparé du contact roturier de la chrétienté, adressait ses nobles et fastueuses prières à l'Éternel, qui sans doute se levait pour les écouter, comme cela se pratique de potentat à potentat; jusque-là rien de mieux... Mais ce n'est pas tout; lorsque l'on encensait, on faisait une part d'encens bien fumant, bien bleuâtre, bien odorant, pour l'humble créature qui crevait d'orgueil et de contentement d'être en piquenique avec Dieu. Savez-vous, cher lecteur, que c'est un bien friand régal que de l'encens? en avez-vous goûté?... Hélas! c'est une denrée bien rare, c'est un mets du bon vieux temps, un plat de nos ancêtres; on ne sait plus l'accommoder; on préfère la cuisine ministérielle à celle de l'église!... O temps!... ô mœurs!... espérons qu'on y reviendra.

Vu la bonté, le goût exquis de ce mets divin, ne vous étonnez pas d'apprendre que Robert allait tous les dimanches faire la recette des

coups d'encensoir de succursale en succursale, remplir le beau fauteuil doré, s'y carrer, et regarder avec dédain les corvéables, en aspirant, par représentation, cette jolie fumée Robert avait raison; n'est-ce pas un revenu bien clair et bien palpable? De plus, il s'assurait de la piété des vassaux : il insistait particulièrement pour que les curés les retinssent dans une honnête servitude, et qu'on leur inculquât dès l'enfance qu'un mainmortable n'était rien. Cependant le digne intendant ne les tyrannisait pas; il avait pour eux cette pitié qu'inspirent les êtres faibles.

N'oubliez pas, lecteur, que la comtesse et Villani sont au perron s'examinant l'un l'autre comme deux armées en présence, ou comme deux fourbes qui s'essayent, pendant que le serviteur des Morvans, en grand costume d'intendant, revient par l'avenue du château en récapitulant ses coups d'encensoir, car il en avait vraiment bien plus que son maître. Les curés, voulant se concilier l'amitié de Robert qui les payait, n'épargnaient pas l'encens, et priaient *propter Robertum quarto-decimum intendantem Mathæi XLVI, comitis Morvani*. Ce qui le mettait aux anges c'étaient les seuls mots latins qu'il se fût fait expliquer. Robert donc cheminait en badinant avec son bâton d'ébène et d'ivoire aux armes des Morvans, et suivi de Christophe, qui portait le Paroissien de son chef lorsqu'il entend un chariot derrière lui.

— Ah! ah! te voilà, bonne pâte d'Italie? — Si, signor. — Eh bien! qu'as-tu donc, roturier d'en deçà les monts? comme te voilà pâle et défait! — Mon bon signor, dit Géronimo d'un ton patelin, j'ai été attaqué par un brigand. — Comment! des brigands? apprenez, monsieur Géronimo, que depuis mon intendance il n'y a eu que trois voleurs sur les terres de monseigneur, et c'était, si je m'en souviens, sous Mathieu XLV : je les fis pendre de concert avec mon prévôt; c'était ma première exécution juridique. Depuis, rien de pareil n'est arrivé dans la comté... On a bien pendu des vilains par-ci par-là, afin qu'ils n'en perdissent pas l'habitude... Mais des brigands! par saint Mathieu, les vassaux sont trop heureux, et la religion, la morale et le bon sens dominent trop ici... Je viens d'en avoir la preuve!... Allez compter à d'autres vos fariboles; vous croyez-vous en Italie? est-ce qu'on flétrit comme ça un pays que j'administre? — Mon bon signor Robert, je n'en ai pas moins reçu un coup d'épée, et je serais mort sans les braves gens qui m'ont secouru. — Oh! je l'avons trouvé, monsieur *de* Robert, quasiment tout pendu à un arbre. — Pendu! mon brave! dit Robert en lançant une œillade de satisfaction au charretier pour son *de* Robert; est-ce bien vrai?

Géronimo, tout confus, se plaignit de ses souffrances, et cria d'un ton si dolent, que l'intendant s'arrêta par compassion. Pendu! pendu! répéta-t-il tout bas; un coup d'épée! c'est un gentilhomme qui t'a ra chatié; car jamais un vilain n'osa porter d'épée... Mais, reprit-il tout haut, que faisais-tu donc pour avoir été traité de cette manière?

— Signor... je... haye... haye... — Au surplus, tu n'es pas noble, tu n'es pas de France, tu n'es pas de la comté, tu n'es pas mort,... tu ne peux te plaindre.

En devisant ainsi, le convoi entrait dans la cour, et l'arrivée de Géronimo mit fin aux regards d'observation et aux mots à double entente que le marquis et Mathilde se lançaient : ils se devinèrent l'un l'autre. — Géronimo n'a pas été heureux, car il paraît blessé, dit la comtesse en s'en allant à sa toilette.

Ces mots, prononcés avec une intention trop marquée, augmentèrent les soupçons de Villani.

— Holà, fainéants! s'écria Robert en entrant, venez donc, au lieu de rester les bras croisés, transporter ce vaurien-là... Allons, Christophe, regarde bien la corde qui l'a pendu...

Le marquis suivit Géronimo à sa chambre, et quand ils furent seuls : — Eh bien, maladroit, tu as manqué ton coup? — Nenni, signor; n'ayant pas jugé à propos de savoir ce qu'était cet honnête homme, puisqu'il connaissait nos gants parfumés, je l'ai poignardé; mais il m'en a coûté cher. — Imbécile; il est à Chanclos : au surplus, tu as bien fait. — Comment cela? — Oui, il y a du mystère ici, je présume que cet étranger les tracasse plus que nous. Il est heureux que tu ne l'aies pas tué; d'ailleurs je ne te l'avais pas dit. — Ah! par saint Janvier! j'ai la conception facile, et vous me l'avez bien à peu près ordonné. — Quoi qu'il en soit, il faut être rétabli promptement. Je te donne trois choses à observer : l'épier le comte et tâcher d'entendre ce qu'il se dit à lui-même, car il n'a pas des vapeurs pour rien. — Le vieux Robert, monseigneur, paraît en être instruit : si vous saviez comme il plaint son maître, et comme il le regarde avec des yeux qui semblent dire : Je connais ton mal!.. — Ah! bah! c'est un radoteur qui a perdu la tête. — Signor, c'est un fin renard; il est toujours sur mes épaules. — Bref, Géronimo, tu auras en second lieu à t'en aller bien déguisé à Chanclos. — Oui, pour m'y faire éventrer par ce diable incarné. — Eh bien! j'irai moi-même pour surprendre le bonhomme et connaître adroitement ce qu'il sait en m'insinuant dans sa confiance; mais tu auras soin désormais de me servir à table pour m'éviter la peine d'examiner le visage du comte et de la comtesse quand je leur lancerai des demi-mots jetés au hasard. Il faut en finir, épouser au plus tôt la dona, et surtout la cassette et les honneurs qui me reviendront de cette alliance. — Oui, c'est là l'essentiel. — La découverte de ce mystère pourra nous être fort utile; on ne cache que des choses honteuses et criminelles; une fois maître de leur secret, la jeune héritière sera le prix de mon silence. — Qu'y a-t-il donc de nouveau, pour vous faire soupçonner tout cela? — Le comte est revenu ce matin de Chanclos tout effrayé, il a couru éveiller la comtesse; je les ai entendus se parler très-haut, et Mathilde vient de m'assurer qu'ils ne se sont rien dit. Elle paraissait vouloir me sonder, me confier quelque chose, et n'avait pas le regard franc... Alerte, alerte, Géronimo! tu m'as découvert des choses plus cachées, et dans cette affaire il s'agit de toute notre fortune; c'est notre espoir... car, si dans un mois je ne suis pas à l'autel... adieu.

En disant ces derniers mots, le marquis sortit du comble où était logé son digne confident, et comme il descendait le grand escalier de marbre pour gagner le magnifique salon où les sons harmonieux d'une harpe annonçaient la présence d'Aloïse, il fut témoin de l'arrivée de son rival, et put juger de la difficulté qu'il aurait à triompher de l'amour de la jeune fille, en contemplant l'air noble, ouvert, et les manières du chevalier d'Olbreuse.

Adolphe avait dix-huit ans; sa figure gracieuse, et d'une forme très-régulière, annonçait une âme franche et loyale; ses grands yeux noirs brillaient de tout le feu du jeune âge; il était monté sur un cheval superbe, qu'il maniait avec adresse; son costume relevait encore sa bonne mine. L'ample collerette, d'une blancheur éclatante, qui tombait sur ses épaules en laissant voir son cou, était un ornement alors en usage; elle cachait la naissance d'un manteau court richement brodé qui descendait aux genoux. Son justaucorps bien serré, boutonné par le milieu, faisait paraître sa belle taille. Une écharpe brodée par Aloïse lui servait de ceinture; enfin, son haut-de-chausses, taillé à l'espagnol, avec les bouffants et les enjolivements voulus par le bon goût, complétait une parure qui certainement n'aurait pas été ridicule sans la pointe élancée qui s'avançait en se recourbant du bout de ses bottes. Les courbes de fer que décrivent les patins de nos jours ne sont rien en comparaison de celles des souliers que portait Villani, qui voulait renchérir sur la mode; mais nous devons convenir que les pointes de d'Olbreuse étaient dans les justes bornes que tout homme sage met à l'extravagance des modes.

Adolphe avait au menton, selon la coutume du temps, un petit bouquet que nos lecteurs appelleront une *impériale* ou une *royale*, suivant leur opinion personnelle, déclarant ici que nous nous servons du terme qui ne blessera point la trop chatouilleuse oreille du ministère de nos jours. Deux belles plumes blanches flottaient sur le chapeau du jeune chevalier, et le montrèrent de loin au fidèle intendant, qui l'aida à descendre de cheval, en admirant l'espoir de la famille et le futur Mathieu XLVIII. — Merci, mon bon Robert; qu'y a-t-il de nouveau? Où est Aloïse?... mon oncle? Et, sans attendre la réponse de l'intendant qui ouvrait déjà la bouche, il s'élança vers la terrasse, car les sons de la harpe de son amie avaient déjà frappé son oreille.
— Voilà des maîtres pour qui l'on se ferait tuer, dit Robert en conduisant lui-même le cheval par la bride...

CHAPITRE IX.

Il s'approche de lui d'un air civil et [illegible],
Nommez-moi votre fils, que je [illegible].

Ancienne ballade.

Arrivé à la porte du salon, d'Olbreuse l'entr'ouvrit doucement et aperçut sa jeune cousine le dos tourné et la tête penchée sur sa harpe, dont elle tirait négligemment quelques sons plaintifs qui se mouraient en vibrant. A l'aspect de cet ensemble noble et si touchant, il allait laisser échapper une exclamation d'admiration et d'amour, lorsque Aloïse, relevant sa tête, se mit à préluder, puis, d'une voix douce et tremblante, elle chanta une romance que d'Olbreuse n'oublia jamais; bien qu'elle ne soit pas un chef-d'œuvre, nous promettons d'en donner un jour copie à nos lecteurs. Une chanson, même mauvaise, lorsqu'elle est composée pour un gentilhomme, devient un monument très-curieux.

— Ciel! d'Olbreuse ici! s'écria Aloïse... Elle se leva vivement. — Que tu arrives à propos!... — Pour rassurer ta jalousie... n'est-ce pas?... — Curieux!... méchant!... Mais il n'est plus temps de plaisanter... Mon ami, de graves malheurs nous menacent. — Comment cela? — Villani m'aime. — L'aimes-tu? — Je le déteste. — Alors que me fait son amour? — Mais, Adolphe, ma mère en est engouée. — Qu'elle l'épouse... — La bonne folie!... En attendant, la comtesse lui a promis ma main. — J'ai la parole du comte. — Mon père lui-même ne peut-il pas changer? La comtesse est si adroite et a tant d'empire sur lui!... — Pas plus que l'honneur, j'espère. — Mon Dieu, Adolphe, comme vous êtes tranquille, on dirait que vous vous inquiétez peu de me perdre. — C'est que j'ai un excellent moyen pour empêcher ce malheur. — Lequel, mon ami? — D'abord, j'irai trouver le comte; je lui rappellerai notre amour, sa parole; enfin ce que je suis, et ce qu'est l'Italien Villani. — Ensuite?... — Ensuite... je l'interdirai, ce

il nous unira. — Mais s'il résiste à tes prières, s'il veut que j'épouse un autre que toi!... — Alors je monte à cheval, je te prends dans mes bras, et je te conduis chez mon père. — Comment! vous oseriez m'enlever?... — Oui, mon amie. — Et ma réputation, monsieur? — Et notre amour, et le bonheur, Aloïse. — Non, monsieur, je ne veux pas qu'on m'enlève. — Soit, mademoiselle... Je vais donc trouver le marquis de Villani, lui plonger mon épée dans le cœur, ou mourir de sa main. — Adolphe!... Adolphe!... — Ne m'arrêtez pas, ingrate!... — Tu me fais frémir... Aller te battre avec ce vilain Italien!... Adolphe!... mon ami, je t'en supplie... — Eh bien! que me voulez-vous?... — Mon Dieu, Adolphe, que vous êtes devenu méchant depuis que vous portez un uniforme de lieutenant des gardes! Il y a deux ans, vous ne m'eussiez pas ainsi résisté. — Il y a deux ans, tu ne m'aurais pas dit que tu aimais mieux épouser Villani que de te laisser enlever par moi. — C'est qu'alors j'étais une jeune fille si novice, si ignorante! mais aujourd'hui j'ai seize ans, monsieur! — J'en ai dix-huit, et je suis gentilhomme, mademoiselle... Je vais trouver Villani... — Adolphe... il ne m'entend plus... En vérité, je ne croyais pas qu'un uniforme bleu rendît un homme aussi brave.

Aloïse, en achevant ces mots, s'achemine vers l'appartement de la comtesse; elle pensait qu'Adolphe y avait couru dans l'espoir d'y rencontrer Villani. Aloïse n'était point coquette; mais elle était femme et jolie, et un secret instinct lui disait tout bas que la présence d'une jeune et jolie personne avait partout beaucoup d'empire. Aloïse ne se trompa pas dans ses conjectures. Le chevalier d'Olbreuse, en la quittant, s'était effectivement rendu chez la comtesse, et lorsque sa jeune cousine entra, il s'efforçait, par mille railleries piquantes, de se faire une querelle avec Villani. L'aspect d'Aloïse, et surtout l'air extrêmement froid avec lequel elle salua le marquis, rendirent un peu de calme au jeune chevalier. Il se promit d'éviter une scène publique, puisqu'elle paraissait déplaire à sa cousine, qui, selon toutes les apparences, n'aurait pas manqué, dans ce cas, de supporter le poids de la mauvaise humeur de la comtesse; mais il se promit également de ne point perdre l'occasion de s'expliquer avec Villani aussitôt qu'il pourrait la saisir. Ces déterminations prises, il quitta l'appartement de Mathilde, et se rendit à celui de son oncle, qu'il ne trouva pas...

— Sur mon honneur, s'écria le marquis lorsque d'Olbreuse eut quitté l'appartement, voilà un jeune écervelé d'une pétulance insupportable... Qu'en dites-vous, comtesse?... — Il a été fort mal élevé par son père, le sénéchal de Bourgogne, qui lui-même ne le fut pas mieux... Le père est d'une rudesse... d'une pruderie d'honneur... — Le fils est d'un orgueil, d'une impertinence!... — Qui révoltent, n'est-il pas vrai, marquis? — Qui sautent aux yeux, vous en conviendrez, comtesse... Qu'en pense mademoiselle?... — Monsieur le marquis, répondit Aloïse, mon père m'a recommandé de respecter mon oncle et d'aimer mon cousin, et je vous avouerai que ce devoir est un plaisir pour moi. — Fort bien, mademoiselle, *père et mère honoreras*; c'est écrit... et vous êtes dans les bons principes... J'ose donc espérer que vous aurez pour les ordres de madame la comtesse la même déférence que pour ceux de votre père.

Aloïse ne répondit à la recommandation jésuitique du marquis que par un salut très-cérémonieux; puis elle quitta l'appartement.

— Cette créature, dit la comtesse en suivant sa fille des yeux, a un fonds d'obstination que l'arrivée de son cousin et la faiblesse impardonnable de son père redoublent; mais, je le jure, je saurai bien dompter ce caractère altier. — Je compte sur vos promesses, comtesse, car je ne vous cache pas que j'aurai besoin de toute votre protection auprès de votre noble époux... Je ne sais pourquoi, mais le comte paraît éprouver pour moi un éloignement invincible. — Rassurez-vous, marquis. Le comte, tout entier à sa mélancolie qui le dévore, n'a peut-être pas eu pour vous tous les égards que vous méritez; mais soyez certain qu'il est loin de s'être formé sur votre compte une opinion désavantageuse. D'ailleurs, je puis facilement ramener son esprit. Quant au petit cousin, le tendre chevalier de ma fille... — Je m'en charge, comtesse, et je vous promets qu'avant peu j'aurai appris à vivre à ce jeune page. — Marquis, point d'imprudence; songez que le sénéchal est puissant, de plus, frère du comte, mon époux. — Ne craignez rien, comtesse; la leçon que je me propose de donner à ce jeune fou ne sera pas d'un genre sérieux.

En achevant ces derniers mots, qu'il prononça en laissant échapper un sourire amer, Villani prit congé de la comtesse et descendit dans le parc. Son bon destin le guidait sans doute, car la première personne qu'il y rencontra fut ce jeune homme sorti des pages, auquel il venait de promettre de donner une leçon de savoir-vivre. — Salut au nouveau lieutenant des gardes, dit-il en abordant d'Olbreuse; salut à l'aimable cavalier qui tourne toutes les têtes féminines de la cour!

L'ironie la plus amère était l'expression dont Villani aurait voulu certainement assaisonner son compliment; néanmoins sa politesse ou sa prudence prirent tellement le dessus, que d'Olbreuse, tout pointilleux et tout jaloux qu'il était, ne put y voir que l'urbanité du [illegible] le plus aimable.

— Salut [illegible] de Villani, répondit Adolphe; salut au [illegible] de la cour.

Ce salut fut loin d'être prononcé du même ton que celui du marquis; Adolphe y mit naïvement toute l'ironie que Villani avait eu l'envie de placer dans le sien. Son rival ne jugea pas à propos de s'en apercevoir, et il reprit du même air louangeur: — Mauvais sujet! qui ne parle de vos folies! La petite marquise a quitté la cour en même temps que vous, et la pauvre duchesse est tombée malade le lendemain de votre départ... Heureux fripon! comment fais-tu pour fixer ainsi ce qu'il y a de plus léger au monde? Chevalier, au nom de l'amitié, donne-moi ton secret. — En auriez-vous besoin? — Le plus grand besoin, mon ami. Figure-toi que je suis fou d'une jeune personne charmante au point d'en perdre la tête. Rien n'est plus vrai; j'humilie ma fierté, ma raison; j'offre d'épouser enfin. — C'est exemplaire. Et peut-on savoir, marquis, de quel œil vos offres sont accueillies? — À te parler sans feinte, je crois que je ne déplais pas. — J'en suis enchanté. — Chevalier, tu me brises la main. — C'est que je prends part à votre bonheur... Ah çà, marquis, votre confidence m'honore, et je veux y répondre par une autre du même genre. — Ah! ah! dit Villani avec embarras, toi aussi!... — Comme vous, j'aime une jeune personne charmante; comme vous, j'humilie ma fierté et ma raison; comme vous, j'épouse; enfin, comme vous, je crois être aimé. De plus, je suis certain que ma maîtresse n'aime que moi; et je déclare devant vous, marquis, que quiconque osera dire qu'Aloïse de Morvan, ma cousine et ma bien-aimée, est sensible à ses feux, est un vassal et un imposteur. — Mais, chevalier... — Mais, marquis...

Le ton ferme et l'air déterminé d'Adolphe ôtèrent au marquis l'envie de se fâcher. Il crut voir qu'il n'obtiendrait rien par la force, et il abandonna la peau du lion, dont il avait été tenté un moment de se couvrir, pour reprendre celle du renard, sa fourrure habituelle. — Quoi, chevalier, tu aimerais cette petite folle d'Aloïse? — Je l'adore. Parlez avec plus de respect d'une fille de ce rang. — Et tu voudrais l'épouser? — J'y suis déterminé. — Tu ignores donc que la comtesse Mathilde a d'autres vues sur sa fille? — Non; mais j'ai la parole de mon oncle. — Franchement, chevalier, Aloïse ne te convient pas. — Pourquoi cela? — Elle est si jeune!... — Je ne suis pas vieux. — Si folle! — Je ne suis pas triste. — Sa fortune est immense, et la tienne... — Je suis bon gentilhomme, et je n'ai jamais compté. — Aloïse n'a aucune expérience de la cour. — Nous l'acquerrons ensemble. — Il faut à la jeune héritière de Morvan un mari en faveur auprès du prince. — Il lui faut un mari qu'elle puisse aimer. — Tu te crois donc le seul homme aimable au monde? — Je suis loin d'avoir cette prétention ridicule. Je sais qu'il existe un grand nombre de cavaliers qui valent mieux que moi; mais je sais aussi qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre le chevalier d'Olbreuse, de la maison de Morvan, et certains marquis sans marquisats qui, venus de je ne sais où, tombent amoureux de toutes les riches héritières qu'ils rencontrent, et s'abaissent, pour s'élever jusqu'à elles, à toutes sortes de déguisements et de bassesses. — Chevalier, ces ironiques allusions prononcées si haut pourraient déplaire, et leur auteur... — Est prêt à rendre raison à quiconque s'en trouvera offensé, s'écria d'Olbreuse en mettant la main sur son épée, qu'il tira à moitié. — J'aime à voir ce bouillant courage, reprit le marquis en s'efforçant de sourire; il annonce un cœur fier et incapable de détour. Mais, croyez-moi, mon cher chevalier, modérez les transports qui vous animent; leur éclat pourrait vous nuire. La comtesse, j'en suis sûr, craindra de donner à sa fille un époux d'un caractère aussi fougueux, et, d'un autre côté, il est des esprits que les menaces n'effrayent point... Au revoir, chevalier d'Olbreuse. — Marquis de Villani, au revoir.

— Misérable lâche! s'écria Adolphe en le suivant des yeux, rampant comme les serpents de ton pays, et plus dangereux encore.... Ô Aloïse! voilà donc l'homme à qui l'on veut te sacrifier!... Mère indigne!... Ne souffrons point qu'un pareil attentat s'accomplisse: allons trouver le comte et réclamons sa parole... S'il refuse de l'accomplir, courons aux pieds du roi... Mais si le prince lui-même, trompé par de faux rapports, protége l'amour de cet Italien... Ô rage! ô supplice! Non, quoi qu'il en puisse arriver, cet horrible hymen ne s'accomplira pas, dussé-je percer le cœur du misérable qui refuse l'honneur de se mesurer avec un Morvan... Non, je le jure par Dieu et sur les mânes de mes ancêtres, jamais Aloïse ne sera pressée dans d'autres bras que les miens.

Notre fougueux officier ne se donna pas le temps de réfléchir. Il traversa les jardins avec la rapidité d'une flèche et se rendit à l'appartement du comte, où il entra brusquement.

Mathieu était plongé dans ses rêveries habituelles; cependant, la présence de son neveu fit briller un éclair de plaisir sur ses traits décolorés. Ainsi, dans une nuit sombre et orageuse, le feu qui s'échappe des nues éclaire et rassure le voyageur, ainsi l'air de satisfaction du comte encouragea d'Olbreuse. — Que j'ai de plaisir à te revoir, mon cher Adolphe, dit le comte en courant au-devant de son neveu, viens, mon ami, viens, que je te presse dans mes bras. — Ah! mon oncle, étouffez-moi ou rendez-moi le bonheur. — Qu'as-tu, mon ami? — Aloïse!... la comtesse!... Villani!... — Je comprends, dit le comte en fronçant le sourcil, on veut vous désunir. — Ce serait nous donner la mort. — Quelles sont tes espérances? — Elles sont toutes

en vous. Si vous m'abandonnez, je n'ai plus que le désespoir pour refuge, et je m'y livre tout entier... Mon cher oncle, ne souffrez pas qu'on m'enlève Aloïse; elle est à moi, vous me l'avez promise... Craignez les suites terribles où peut me porter la perte de mes espérances de bonheur... Je deviendrai capable de tout, oui, plutôt que de voir Aloïse à un autre, je poignarderai Villani! je poignarderai Aloïse elle-même! Ah! pardon! pardon! l'amour, la fureur m'égarent!... — O terrible empire des passions! s'écria le comte avec effroi et en se tordant les mains, je reconnais votre voix redoutable!... Malheureux! ajouta-t-il à voix basse et en attirant son neveu dans le fond de son appartement, sais-tu de quels remords cruels se paye un crime?... connais-tu la vie d'un meurtrier?.. Écoute, la voici : Il ne peut supporter l'éclat bruyant du jour ni le sombre calme de la nuit. Le sommeil le fuit... Accablé de fatigue, si ses paupières s'appesantissent, il ne repose pas, mais il rêve péniblement. Ses songes sont des songes de sang. Il se réveille en sursaut, il porte sur lui ses mains égarées; la sueur qui inonde son corps lui paraît le sang de sa victime. Il se trouble, il s'écrie : Vengeance! vengeance! Et la cloche qui tinte alors lui paraît être le signal du supplice... Voilà, voilà le sort d'un meurtrier!... Veux-tu commettre un crime pour vivre ainsi? — Ah! mon oncle! mon oncle! quel spectacle vous présentez à mes yeux! Malheureux! qu'ai-je osé penser? qu'ai-je dit? Ah! je me fais horreur à moi-même!... — Rassure-toi, jeune insensé; je veux, je puis t'arracher au malheur et au crime. J'ai donné ma foi à ton père, et je te la tiendrai. Je te le jure encore devant un Dieu vengeur, la main d'Aloïse est à toi! Puisse l'Éternel me punir si jamais je me parjure!... Viens, mon fils, je vais te présenter à ton épouse. — Par quels transports, par quels respects reconnaître?..... Jamais .. — Viens, te dis-je, l'heure s'écoule, et tu te dérobes toi-même à ton bonheur. — Mais la comtesse, mon oncle? — Elle obéira, et j'ai des droits puissants à sa déférence.

Le comte prit la main de son neveu et l'entraîna vers l'appartement de la comtesse. En traversant une antichambre, il aperçut le vieux Robert, qui le fixa d'abord avec son air accoutumé de compassion. Mathieu intercepta et comprit l'expression de ce regard. Il fixa sur son intendant un œil investigateur, et alors il se rappela que souvent Robert avait laissé échapper des soupirs et des mots qui pouvaient faire croire qu'il était instruit de ses tourments secrets. Le comte résolut d'avoir avant peu une explication sérieuse avec son intendant. Quant à Robert, qui était loin de se douter de l'orage qui grondait sur sa tête, nous le laisserons balançant sa chaîne d'or avec satisfaction, en chantant :

> Oncle et neveu se tenant par la main,
> C'est preuve que mariage est certain.

Nous croyons de notre devoir d'apprendre au lecteur que ces deux vers, chantés par Robert d'une voix chevrotante, étaient la fin de l'épithalame que l'on chanta sous Charles IX, au mariage de Mathieu XLIV. Du reste, les savants peuvent consulter le cinquante-cinquième volume de l'*Histoire de la Famille des Morvans;* ils sont à Autun, ou du moins ils y étaient avant notre révolution, d'affreuse mémoire!...

CHAPITRE X.

> Celui qui met un frein à la fureur des flots,
> Sait aussi des méchants arrêter les complots.
> RACINE, *Athalie.*

— Mademoiselle Marie! mademoiselle Marie!... arrêtez-vous donc!... La jeune fille courait toujours. — Arrêtez-vous; j'ai quelque chose d'intéressant à vous dire. — Eh bien! qu'est-ce, Christophe?... — Vous le savez, dit le piqueur en la regardant avec la finesse dont l'œil d'un vilain est susceptible, et en passant son bras autour de sa taille. — Toujours le même, Christophe! — Toujours le même! ah! mon Dieu oui! toujours!... Ce n'est pas comme vous... Géronimo vous plaît?... — Qui te le fait soupçonner?... — Laissons cela... Tenez... mademoiselle Marie, dites-moi plutôt où est M. Robert. Le valet de chambre de monseigneur m'a donné l'ordre de le chercher : c'est très-pressé... — Ah! c'est pressé! dit-elle d'un petit air fin : eh bien! je ne sais pas où il est. — J'ai été à l'intendance, à l'office, dans les cuisines, aux écuries, partout, mais inutilement... — Crois-tu que je le trouverai mieux que toi?... — Ah! c'est que quelquefois il vous cherche; il vous attire toujours dans des petits coins pour vous donner ses ordres. — C'est pour n'être pas troublé; serais-tu jaloux des marques de confiance qu'il m'accorde?... Au surplus, tiens, le voici qui revient de la vieille tour abandonnée... Comme il a l'air pensif!... Adieu, Christophe : j'entends la sonnette de mademoiselle.

L'amante du piqueur s'esquiva légèrement, et le respectueux Christophe la suivit de l'œil en laissant échapper un soupir qui n'avait rien de romantique. — Monsieur Robert, monseigneur vous demande. — Allons, c'est bon, drôle; pourquoi t'amuser à causer avec les femmes de notre noble demoiselle?... Monseigneur le chevalier va rentrer de la chasse; tiens-toi prêt; cours à l'écurie, et restes-y... Allons, va, ajouta-t-il d'un ton plus doux. — Il est grognon aujourd'hui, le père Robert; ce n'est pas étonnant, il revient de sa vieille tour, murmura Christophe pendant que l'intendant montait le grand escalier d'un pas lourd et tardif. — Que diable me veut-il monseigneur?... disait Robert en lui-même; c'est sans doute pour les comptes que je lui ai remis il y a trois jours avec ce mémoire sur l'état de ses domaines?... c'était accompagné d'une foule de vues utiles et d'améliorations nécessaires... Il veut me féliciter... Malgré ses chagrins... il est bon au fond; en général, tous les Mathieux l'étaient, excepté Mathieu le Rouge... Cependant monseigneur va donc me complimenter... il est vrai que, sans me flatter, je suis un intendant rare et discret!...

Satisfait de son panégyrique, Robert s'arrêta un moment, puis il reprit sa marche en écoutant avec complaisance le craquement de ses souliers; circonstance dont il était très-curieux; le brave homme trouvait qu'elle lui donnait de l'importance, et inspirait le respect aux gens à son arrivée. Arrivé à la porte du comte, le vieillard frappa respectueusement trois coups avant d'entrer dans le sanctuaire des Morvans; il trouva son maître qui se promenait à grands pas. — Fermez la porte, tirez le rideau, et voyez s'il n'y a personne dans la galerie... Sommes-nous seuls?.. — Oui, monseigneur. — Suivez-moi, dit le comte en marchant vers son cabinet. Alors Mathieu ôta lui-même avec précaution la clef, et la mit en dedans; il rejoignit Robert, et s'assit. Après un moment de silence, il prit le mémoire que lui avait remis l'intendant, et ajouta, avec une négligence qui fai ait voir que ce n'était que pour entrer en conversation : — Je suis très-content de tout ce que vous avez exécuté pendant le dernier exercice; quant à vos comptes, je m'en rapporte entièrement à vous; je ne les ai point examinés, les voici arrêtés!...

A cet éloge flatteur sorti d'une bouche *morvéenne,* Robert, debout devant son maître, la tête nue et presque chauve, agita de droite à gauche le bonnet de velours noir qu'il avait à la main, et se rengorgeant en son pourpoint brun, il répliqua d'un air consultatif : — Monseigneur me connaît depuis longtemps!... Nous avons cependant bien des choses à faire encore! j'ai des projets... — Ils me paraissent fort utiles... — Monseigneur, votre grand-père et Mathieu XLV les trouvèrent ainsi. Les plantations que vous admirez tant furent dirigées par moi... monseigneur... L'intendant, enchanté, fit un pas d'approximation, et tendit la main vers son maître en hochant la tête. — Oui, Robert, je me plais à croire que votre dévouement pour ma maison est sans bornes. — Comme mon intelligence... monseigneur... Le comte sourit tristement de la naïveté du vieillard .. — Et j'ose dire même, continua le bonhomme, que vous ne connaissez pas jusqu'où va ma fidélité et mon dévouement. — Qu'entendez-vous par là?... — Qu'ils sont sans bornes, reprit l'intendant embarrassé... Au surplus, monseigneur... vous devez vous en être aperçu, car *nos* richesses s'accumulent, *nos* terres doublent de valeur, et les redevances sont exactement payées par *nos* fidèles vassaux... Enfin chacun rit, vous aime et est heureux... vous seul, monseigneur... — Mais qui vous dit que je ne suis pas heureux? — Ah! très-heureux, monseigneur.

Le vieux serviteur donna un accent ironique à ses paroles, en séparant ses mains par un geste demi-circulaire... Les yeux du comte s'animèrent; il prit un ton grave : — Robert, c'est pour m'expliquer avec vous sur tout cela que je vous ai mandé; votre langage et votre air me disent beaucoup... trop, peut-être; souvent vos regards semblent m'interroger... on dirait que vous me soupçonnez quelque chagrin secret... Vous êtes un serviteur fidèle; faites-moi part de vos soupçons : que pensez-vous?... — Moi, monseigneur! rien... en vérité!... — Robert!... il serait difficile de ne point s'apercevoir... — Ma foi, monseigneur, vous ne prenez point de peine pour cacher votre état; il est évident que vous souffrez .. et si ce n'est pas de l'âme, c'est du corps... je vous plains sans connaître la cause de votre mélancolie... je voudrais vous voir gai, chassant, buvant, rossant vos vassaux, enfin comme faisaient vos nobles ancêtres... — Quels sont vos motifs?... — Monseigneur... je crois .. nous ne sommes pas maîtres de nos pensées... Voyez-vous, monseigneur... la pensée... Ah! c'est une grande calamité... — Vous croyez, dites-vous?... vous n'êtes pas homme à le faire sans motifs... Robert! .. Robert! s'écria le comte d'un ton menaçant, vous êtes devant un maître dont on doit craindre la colère... Répondez; connaissez-vous, oui ou non, la cause de mes douleurs?...

A cette vive interpellation, le vieillard resta immobile; il froissait son bonnet entre ses doigts; flottant qu'il était entre le devoir, ses serments et le désir de soulager son seigneur; aussi sa figure indiquait-elle une violente agitation... — Je crois, monseigneur, qu'il ne m'appartient pas de porter mes regards sur vous, et de juger d'où peuvent venir les chagrins d'un Morvan; je suis au monde pour les honorer, les servir, et non pour scruter le fond de leurs cœurs! — Artificieux valet, répondras-tu? — Puisque monseigneur veut connaître ce que pense son valet, son valet lui répondra franchement

[illegible]'il a soupçonné que les chagrins de son noble suzerain étaient causés par madame la comtesse.—La comtesse!... qui te l'a dit?... Parle, vieillard, parle, achève ... que sais-tu?.. — Voilà tout, monseigneur. — Serviteur insidieux! tout me porte à croire que vous en savez davantage... Tremblez; si vous êtes chargé des secrets de votre maître, prenez-y bien garde!.. Entre votre vie et l'honneur des Morvans!.. — Il n'y aurait pas à balancer, monseigneur!...

Le comte ému répliqua : — Robert, avouez-moi toute votre pensée!... Ingrat! moi qui vous suis bon maître, chez qui votre vie entière s'est passée sans orage, irez-vous me trahir?... — Moi, vous trahir!... moi qui vous ai vu naître! moi qui vous ai tenu enfant dans mes bras, promené, bercé!... etc... moi qui passerais dans les flammes pour vos intérêts et votre honneur!... Monsieur le comte, quand je serai indigne de vos bontés, le Morvan n'existera plus, et le nom de Mathieu sera éteint. — Prouve-le-moi donc, astucieux vieillard; jure-moi sur l'honneur que tu ne connais rien, rien qui puisse me dés... deshonorer... — Monseigneur, voyez ces cheveux blanchis au service de votre maison; ils jurent pour moi... est-ce à mon âge que vous devez craindre une indiscrétion?... — Une indiscrétion!... malheureux! tu as donc mon secret?... Il le sait!.. il le sait!... oui... Le comte se lève avec fureur; ses yeux égarés parcourent l'intendant tout entier... il cherche son poignard : il croit l'avoir saisi, le suspend imaginairement sur le cœur de Robert, qui reste calme et regarde son maître avec un attendrissement mêlé d'effroi... L'idée de massacrer ce vieillard à tête blanche, de voir jaillir son sang, effraya le comte... tout à coup il frissonne : il fuit à grands pas vers l'extrémité de son cabinet, et revient sur-le-champ tout en pleurs; il place sa main gauche sur l'épaule de Robert, et appuyant fortement l'autre contre la poitrine du vieux serviteur...—Pardonne, mon ami, pardonne!... je suis bien malheureux!...

A ces mots, le comte l'embrasse... Cette voix attendrie, ce retour, firent sangloter l'intendant. — Calmez-vous, monseigneur, le temps fermera votre plaie; aussi bien n'est-il pas convenable qu'un Mathieu s'afflige sans mesure... — Quoi qu'il en soit, Robert, s'écria le comte avec noblesse et fermeté, songez que, bien que je me fie en vous, l'œil [illegible] vous suivra sans cesse; vous connaissez les Morvans... gardez donc le plus profond silence sur cette aberration d'un moment; ne m'en parlez jamais... plaignez-moi, j'y consens; votre âge et vos longs services sont une excuse... Robert, vous pouvez sortir... Le comte dit ces derniers mots avec une bonté gracieuse; Robert s'en alla en s'essuyant les yeux, et ses comptes sous le bras!...

En traversant la galerie, et comme l'intendant cherchait quelle joue avait embrassée son maître, il entendit des pleurs.. étonné, il s'arrête; bientôt, le bruit léger des pas d'une jeune fille arrive à son oreille. Il retira préliminairement son bonnet de velours noir, et se retourna avec toute la dignité qu'il put rassembler.—Ah! noble demoiselle! quel sujet peut exciter vos larmes? — Hélas! mon bon Robert. — Qu'y a-t-il? pourquoi cette tristesse? — Ma mère vient de me mander secrètement dans son appartement, et, désespérée des ordres que mon père lui a intimés relativement à mon mariage, elle m'a déclaré que quant à elle elle n'y consentirait jamais, qu'il fallait [illegible] renoncer à... au... — A M. le chevalier? — Le pauvre Adolphe! — Le fils de monseigneur le sénéchal, le baron d'Olbreuse, [illegible] de la famille.... — Oui... — Votre parent, un cousin germain, presque un Mathieu?... — Oui... — Enfin un Morvan?... — Oui... — Lieutenant dans les gardes... du roi Louis XIII, le cinquième roi que je vois? — Oui... — Que de convenances oubliées!... sans compter l'amour!...—Hélas!... — [illegible] ne peut la tendresse d'une [illegible]!... J'aurais bien à vous indiquer un moyen... un moyen très-efficace... utile pour vous. Je suis sûr qu'il vous en arrivera d'heureuses consolations, et qu'il ranimerait vos espérances!... mais!... — Lequel, Robert?... — D'abord, ma jeune maîtresse, ne parlez de rien à M. le chevalier!... il est vif.. le sang morvéen coule dans ses veines... il est de pure race... — Quel est donc ce moyen efficace, mon bon Robert?.. — Attendez... Mais que vous dit encore madame la comtesse?... Chut!... chut... dit le prudent vieillard, on [illegible] nous entendre .. venez chez moi...

[Quand] ils furent assis, Aloïse, les yeux rouges, dit tout bas à Robert : — Elle m'a signifié, de la manière la plus impérative, qu'elle [illegible] Villani pour époux; que c'était en vain que mon père [illegible] Adolphe; que malgré lui, malgré tout le monde, [illegible] seule [illegible]... qu'enfin elle était l'unique maîtresse [illegible] — Mademoiselle, répliqua gravement l'intendant, pre[illegible] idée du noble caractère de monseigneur : il ne transigera [illegible] avec l'honneur; je vois que vous ne connaissez pas [illegible]... je vous réponds .. — Mais enfin, Robert, quel est le conseil que vous voulez me donner? — A dire vrai, la comtesse est [illegible]... et sa raison [illegible]... mais, bah!... nous saurons l'en empêcher... — Au nom du ciel, comment?... — Epouser un [illegible] un Morvan! [illegible] les domaines que j'ai administrés [illegible]!.. — [illegible] Robert!.. mon ami...

[illegible] du [illegible] : — Noble demoiselle, il faut aller vous recueillir, offrir vos souffrances à Dieu, l'implorer avec ferveur, mon enfant... Ce moyen vous paraît simple? eh bien! je ne l'employai jamais sans succès : ce n'est pas tout, il faut le faire aux heures solennelles, la nuit, par exemple... mais que ce ne soit pas à la paroisse du village où Dieu n'entend que des prières roturières et communes... qu'il n'a pas le temps d'écouter : allez plutôt à l'antique et sainte chapelle des Morvans; il ne peut vous entendre décemment que là; surtout que ce soit à l'autel de saint Mathieu... Ça me rappelle que je n'ai pas fait raccommoder la deuxième marche de marbre; j'y poserai moi-même un coussin. — Vous voulez que je sorte à minuit pour prier? .. vous avez soixante-dix-huit ans, Robert!... — Effectivement, mademoiselle, en me rappelant mon âge, vous me faites songer que dans ces soixante-dix-huit ans il n'y a pas une heure qui n'ait été consacrée aux Morvans; j'en trouve la récompense en ce moment, puisque je puis encore servir à sauver l'honneur de la famille... j'espère même vivre assez pour le voir resplendir... Au reste, croyez bien que les avis d'une tête en cheveux blancs cachent toujours un sens profond...

Le pointilleux Robert sortit à ces mots, laissant Aloïse confuse de son innocente plaisanterie, et interdite de l'air mystérieux qui accompagnait la dernière phrase; Robert rentra, et lui dit : — Noble demoiselle, croyez-moi, il est utile de prier l'Eternel. Cette nouvelle parole détermina Aloïse... — J'irai, dit elle... Mais ne peut-il pas m'arriver?... Tout le monde dormira, qu'ai-je à craindre!... Le bonhomme avait un air de mystère. J'irai...

Elle descendit toute rêveuse, attendant déjà la nuit avec impatience; comme elle passait au salon, elle entendit d'Olbreuse s'écrier : — Il sortira d'ici mort ou vif. — Ne tuez personne, répondit Robert, et pour cause... — Mais le misérable veut épouser Aloïse... — Il veut!.. L'homme propose, et Dieu dispose... — Cependant... — Ecoutez, noble chevalier, il faut attendre... — Attendre qu'il ait épousé, peut être?... — Ne craignez rien!... ce mariage n'aura pas lieu, dit Robert en coulant sa voix. — Et comment? — Cela ne se peut pas. Chut! Géronimo nous voit; il est sans cesse aux écoutes. — Je vais lui en ôter l'envie .. Christophe! — Me voici, monseigneur. — Je te donne la charge de grand *bâtonneur*, et toutes les fois que tu rencontreras quelqu'un écouter aux portes, tu rempliras ton devoir. Aloïse se prit à rire, et sa gaîté trahit sa présence. — — Comment, jolie cousine, tu te mêles d'épier?... — Oui, monsieur le lieutenant de police... Robert t'a-t-il dit?... — Ah! mon Dieu, oui... — Qu'allons-nous faire?... — Monseigneur le chevalier, dit Robert, il faut... L'intendant n'acheva pas sa phrase; il jugea à propos de disparaître en se grattant le menton, et en grommelant entre ses dents : Chut, ma langue! tout doux... La jeunesse ne comporte pas plus de prudence que l'amour...

Nos jeunes gens, restés seuls, au lieu d'aviser aux moyens de parer aux dangers qui les menaçaient, ne s'occupèrent qu'à causer de leurs amours. Ils furent interrompus, à la centième protestation, par l'arrivée de la comtesse et de Villani. La vue de son rival échauffa tellement le sang orgueilleux d'Adolphe, qu'il jura de saisir la première occasion de se couper la gorge avec l'Italien; mais la prudence de ce dernier fut si grande, que la soirée se passa sans que d'Olbreuse pût réussir à lui faire une querelle même d'Allemand...

Aloïse, retirée dans son appartement, se laissa déshabiller et mettre au lit, comme à l'ordinaire, par Marie, sa femme de chambre; toutefois, elle ne put dormir : les paroles de l'étranger et le conseil de Robert occupaient vivement son imagination. Elle compta les heures avec impatience, et quand minuit sonna elle fut s'assurer du sommeil de Marie; puis, s'habillant à la hâte, elle traversa la galerie. Ses pas légers sont répétés par les angles sonores... Aloïse éprouve une sorte de frayeur de ce silence solennel. La pâle lumière de la lune projette les objets d'une manière faible et incertaine; la jeune fille s'arrête un instant; elle admire en tremblant la majesté des énormes voûtes et des ombres dont le gigantesque ensemble s'offre à ses regards; la lueur vacillante de sa lampe, son attitude, son vêtement, donnent une vie à ce tableau; il semble que du fond d'une vaste tombe quelque ombre se réveille!... Aloïse est émue; elle se persuade à peine que la galerie qu'elle parcourt en ce moment soit cette galerie tant connue. Enfin elle descend à pas lents le vaste escalier qui conduit dans les cours : une autre décoration frappe alors son imagination mobile : cette vaste cour, entourée de bâtiments et de murailles trois fois centenaires, le noir ombrage des arbres, l'aspect pittoresque de la chapelle, les endroits ruinés, les bruyères qui croissent sur les murs, les vastes nuages qui roulent en silence dans l'immensité des cieux, tout concourt à ébranler son âme par la multiplicité des sensations... Elle s'avance vers le temple, dix fois plus religieuse et pénétrée de cette sainte horreur qu'éprouve la petitesse humaine, lorsque la présence d'un Dieu se manifeste par le spectacle de ses œuvres immortelles.

La porte, en tournant sur ses gonds, fit retentir les dernières voix des échos de la chapelle... Aloïse sent une fraîcheur qui la saisit; elle frémit en voyant les vieux piliers éclairés par la lueur rougeâtre de sa lampe. Les vitraux sont colorés par la lune, et ses rayons produisent des reflets comme matériels, auxquels l'imagination peut

donner un corps; la voûte sombre, le silence immuable, et surtout l'idée de la présence immédiate de l'Éternel, mettent le comble à son trouble, préparé par tant de majestueuses circonstances. Tout est calme... elle aperçoit l'hôtel dégradé de Saint Mathieu; elle s'agenouille, dépose sa lampe, et prononce ces paroles, qui se perdent dans l'espace :

« O mon Dieu, toi qui lis dans nos cœurs et qui en diriges les sentiments, prête l'appui de ta puissance à la jeunesse et au malheur! Je n'ai point attendu le temps de l'infortune pour invoquer ton saint nom. Tous les jours, tu le sais, mon âme s'est élevée vers toi; seconde-moi, ô mon Dieu! et prends pitié des peines de mon père. »

A peine cette prière est-elle achevée, qu'un bruit subit se fait entendre; la voûte de la chapelle en est ébranlée. Aloïse, tremblante de frayeur, n'ose ni se retourner ni regarder; immobile et glacée, elle retient sa respiration... Le bruit augmente et s'approche. La pauvre enfant, semblable au mouton pendant l'orage, se serre et se ramasse; une sueur froide coule péniblement, un tressaillement involontaire agite tous ses membres; on dirait la cruelle mort présente et inévitable... Cependant, une espèce de fantôme monte à l'autel; sa démarche est grave, et la robe blanche qui le couvre rend plus imposante encore la majesté de cet être mystérieux. Se retournant alors, il imposa ses mains sur la tête de la jeune fille, et dit d'une voix solennelle : — Je te bénis!... L'accent de bonté qui accompagnait ces paroles encouragea tellement Aloïse, qu'elle se hasarda à lever les yeux vers l'inconnu. En ce moment un rayon de la lune argentait les cheveux blanchis du vieillard, et formait une espèce d'auréole qui adoucissait la fierté de ses traits impérieux. Après un instant de silence qu'Aloïse n'osait interrompre, l'étranger prononça ces mots en jetant sur elle un regard empreint d'une douce mélancolie... — Mon enfant, tu seras heureuse!.. Cependant l'heure de l'affliction peut arriver... Écoute, lorsque le malheur descendra sur toi, comme le vautour fond sur la colombe... que je sois ton refuge!... Voici un précieux rosaire... prends-le... Dix grains jetés dans la citerne du château m'annonceront ton infortune, et sur-le-champ elle disparaîtra!... — Ah! soulagez plutôt celle de mon père... — Jamais!...

A cet arrêt, prononcé d'une voix terrible, les voûtes de la chapelle retentirent; et les vitraux tremblèrent... Aloïse, épouvantée, croit entendre la trompette céleste... ses forces l'abandonnent; elle se prosterne... L'inconnu se penche; ses lèvres glacées effleurent le cou d'albâtre de la jeune vierge, un soupir s'échappe de son sein... A cette chaste caresse, l'œil curieux d'Aloïse cherche le vieillard... Il avait disparu : léger comme l'air, prompt comme la foudre, nulle trace... nul bruit! Le temple a repris sa tranquillité. Le rosaire est sur l'autel. Elle s'en saisit, et sort en courant comme si tous les spectres des Mathieu, soulevant les marbres de leur tombe, étaient à sa poursuite.

CHAPITRE XI.

> Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
> Et je verrais leurs fronts attachés à la terre.
> Mais...
>
> VOLTAIRE, *Mahomet.*

Au point du jour, Robert fut aperçu par Géronimo traversant la grande avenue. Le bonhomme semblait se faire des objections embarrassantes; ce fut du moins ce que l'Italien augura d'après les hochements de tête du vieillard. Les inquiétudes dont l'intendant paraissait tourmenté ne l'empêchèrent pas de veiller à ce que le déjeuner des nobles maîtres du château fût servi de la manière convenable. En effet, Robert n'eût pas trouvé décent qu'un Mathieu fît maigre chère devant les quarante bustes représentant les chefs illustres de la famille, depuis Mathieu VII inclusivement, lesquels chefs, à l'exception de Mathieu XXIII, dit le Ladre, avaient tous vécu royalement, c'est-à-dire aux dépens de qui il appartient. Soit hasard, soit calcul, le comte vint se réunir aux autres habitants du château. Cette démarche aurait pu faire croire que la santé du seigneur de Birague s'améliorait; cependant il était plus sombre qu'à l'ordinaire. Aloïse semblait partager la tristesse de son père; pensive, pâle et les yeux fatigués, elle assista, sans y prendre part, au repas du matin. D'Olbreuse, inquiet, interrogea de l'œil sa jeune cousine; un regard dans lequel était peinte une expression singulière et inaccoutumée fut la seule réponse qu'il put obtenir. Quant à Villani, il jouissait de l'air peiné d'Aloïse. Il attribuait cet état de mélancolie aux remontrances de la comtesse, qu'il remerciait par des gestes de triomphe et d'intelligence.

Pendant que chacun se livrait à ses craintes et à ses espérances, Mathilde, entièrement maîtresse d'elle-même, ne s'occupait que d'une seule pensée. Toutes ses attentions se portaient sur son noble époux, et cela à la grande surprise du marquis italien. — Monsieur le comte, avez-vous bien dormi cette nuit?...

A cette question, Morvan leva les yeux sur Mathilde, et Aloïse, qui ne perdait aucun des mouvements de son père, devint rouge et tremblante. — Dormir! s'écria le comte, vous savez bien, Mathilde... — Oui! reprit la comtesse, je sais que les insomnies auxquelles vous êtes sujet le permettent rarement; au reste, ces insomnies ne sont pas les seules causes qui vous privent de repos; l'outrage impuni de l'étranger du bal que mon père garde chez lui suffit pour tourmenter un Morvan. — Sait-on enfin quel est cet homme? demanda le comte avec une anxiété qu'il ne put entièrement cacher à l'œil observateur de Villani... — Il me serait difficile de vous l'apprendre, monsieur le comte, c'est un oiseau de passage qui n'est pas vu de tout le monde... Mon intention est de vous en reparler plus tard. — Comment se fait-il, dit alors le marquis, que le brave capitaine ait pu recevoir à Chanclos un être inconnu qui s'est clandestinement introduit chez sa fille, et dont la conduite impertinente mérite une sévère correction?... — Oubliez-vous, marquis de Villani, répliqua d'Olbreuse, que le capitaine est le maître chez lui, et n'a de compte à rendre de sa conduite à personne?... — Je puis, sans l'oublier, mon cher chevalier, reprit l'Italien avec une douceur affectée, m'étonner que le beau-père du noble comte Mathieu accueille un vagabond qui vient de je ne sais quel pays, avec l'espérance, sans doute, de vivre aux dépens de ceux qui seront dupes de ses discours. — Une pareille conduite, reprit aigrement d'Olbreuse, ne doit point étonner un homme qui a autant d'expérience que le marquis de Villani. Il doit savoir que l'étranger de Chanclos n'est pas le premier aventurier qui, dans le siècle où nous vivons, se soit impatronisé dans de nobles et riches familles.— Cette connaissance ne remédie point au mal, dit la comtesse en se levant et voulant éviter à Villani l'embarras d'une réponse difficile à faire. Elle rompit la conversation, et emmena le comte dans l'embrasure d'une croisée. — Monsieur le comte, lui dit-elle à voix basse, vous devez sentir à quel point la présence de l'étranger du bal peut compromettre ma tranquillité; veuillez, je vous prie, m'autoriser à faire les démarches nécessaires pour... — Quel est votre dessein, Mathilde?... — D'écrire au sénéchal, afin qu'il fasse mettre en lieu sûr l'homme dangereux qui peut nous... qui peut me perdre... Confiez-moi votre sceau... — Non, Mathilde, non, reprit le comte avec embarras, je ne puis... je ne veux... Envoyez-moi vos lettres, je les scellerai moi-même. — Il suffit, dit la comtesse en s'efforçant de retenir un sourire de mépris.

A ces mots, Morvan prit d'Olbreuse et Aloïse par la main, et descendit avec eux dans les jardins. La comtesse et Villani restés seuls, haussèrent les épaules en le suivant des yeux. — Vous avouerez, belle Mathilde, que les manières de votre noble époux sont on ne peut plus impertinentes. — C'est votre faute, marquis; le moyen de plaire au comte était de faire disparaître ce maudit inconnu. — Mes espérances sont donc entièrement ruinées?... — Non, marquis, car je vous suis et vous serai toujours fidèle. — Vous le devez si vous ne voulez être la plus ingrate de toutes les femmes. — Vous adorez cependant ma fille, dit la comtesse en minaudant. — Cette accusation est sans doute une plaisanterie; car vous ne pouvez ignorer, ma belle amie, que le seul motif de ma recherche est le désir de m'attacher à vous par les seuls liens auxquels il me soit permis maintenant d'aspirer. — Oui, marquis, et soyez sûr que je n'oublierai jamais... Il est difficile de savoir ce que Mathilde aurait ajouté, si la présence de Géronimo ne l'eût pas interrompue. Elle salua Villani, et s'éloigna. — Tu viens à propos, dit le marquis à son confident; cette maison renferme un mystère qu'il est important de découvrir... Sais-tu quelque chose de nouveau? — Rien encore; mais j'espère bientôt savoir le but des promenades nocturnes du vieux Robert. Je l'ai aperçu ce matin qui revenait tout pensif... *Patientia, signor*, et dans peu...— Géronimo, tout est perdu si nous ne frappons un grand coup. — J'entends... vous croyez qu'il ne serait pas mal que je me mêlasse d'apprêter une tasse de chocolat pour le jeune chevalier? — Il n'y faut pas penser, Géronimo; cet écervelé est trop bien apparenté. — En ce cas, signor, j'en reviens à ma première idée. Je vais guetter ce vieux renard de Robert; et deux jours ne se passeront pas, je vous le jure, sans que je n'aie découvert ce qu'on prétend nous cacher... Il faut que ce soit très-important, signor. — Très-important, Géronimo; car je n'ai jamais rien appris de la comtesse, pas même dans des moments où une femme n'a point de secret pour nous... Alerte, Géronimo, veille, furète, observe; notre fortune est dans tes mains. — Soyez tranquille, signor. — On vient; séparons-nous.

La sonnette de la comtesse venait de se faire entendre; et le prudent marquis, ne voulant pas être aperçu causant mystérieusement avec Géronimo, s'esquiva au moment où Christophe, mandé par Mathilde, traversa la salle à manger pour se rendre auprès de sa maîtresse. Le premier piqueur entra chez la comtesse avec un air d'assurance qu'aucun des gens n'osait se permettre. Christophe avait été élevé à Chanclos. — Cabirolle, dit la comtesse en faisant un signe de tête amical au piqueur... tu es intelligent!

Assurément l'air de négligence qu'elle mit dans cet éloge ne devait pas causer à Christophe la joie qu'il manifesta par un : Oui, madame, prononcé avec un orgueil digne de Robert. — Écoute bien ce dont je vais te charger. — Oui, madame la comtesse! — Tu vas seller un bon cheval, et courir pour arriver à Dijon à l'audience du sénéchal, car

tu risquerais de ne plus le trouver après une heure. — Oui, madame la comtesse. — Tu lui remettras cette lettre. — Oui, madame la comtesse. — Ce n'est pas tout, Christophe, prends ces cinquante louis, et tâche de parler à son secrétaire Jackal; tu lui donneras cette autre lettre, avec ordre d'en exécuter le contenu en la brûlant devant toi : les cinquante louis sont pour lui, et voilà dix pistoles pour ta peine; songe qu'une maladresse t'enverrait loin... Je compte sur ta diligence et ton secret : il a fallu que je te connusse bien pour te confier des missions importantes... — Oui, madame la comtesse...

Christophe, tout gonflé d'orgueil, s'en fut faire sceller ses lettres, mettre ses bottes, prendre son fouet, son chapeau à trois cornes, son épée courte, sa ceinture, ses gants et la plaque où étaient gravées les armes de son seigneur. Il passa fièrement devant Robert en lui faisant voir le cachet de ses lettres qu'il tenait entre l'index et le pouce gauche; l'intendant fronça le sourcil, et Géronimo, dans un coin, examinait tout. — Christophe, mon ami, ta commission n'est pas bonne!... En disant cela, Robert se haussa, par un mouvement imperceptible, sur la pointe de ses pieds, en faisant craquer ses souliers, et en détachant une des mains qu'il avait derrière son dos, pour se gratter le menton. — Et pourquoi, monsieur l'intendant? parce qu'on ne se sert pas de vous? — Insolent!... gare le prévôt, tu ne sais pas à qui tu te joues; ne vois-tu pas qu'on n'emploie un homme de rien que dans des circonstances particulaires?... — Si madame vous entendait!... Vieux jaloux! murmura le piqueur. Là-dessus Christophe fit claquer son fouet, et partit au grand galop. — Il est incorrigible..., dit Robert en hochant la tête; les honneurs le gâtent... j'en voulais faire un intendant, c'est ma bonne idée... Comment ose-t-on confier une lettre scellée des grands sceaux à un premier piqueur! Madame perdra sa maison... Au moins si elle m'avait appelé pour me prier de choisir... Le rusé vieillard, tout en grommelant, trottina du côté de la vieille tour; Géronimo le suivit à pas de loup, se rangeant contre les murs, et manœuvrant comme un chat. Robert le conduisit jusqu'à la citerne; et au moment où l'Italien détournait, l'intendant lui appliqua un coup de son bâton d'ébène en lui disant : — Ah! drôle! tu m'espionnes, je t'ai mené jusque-là pour m'en convaincre, j'en instruirai tout le monde et tu ne resteras pas longtemps ici... Espionner un Robert!... qu'ai-je donc de secret?... — Écoutez, *monsignor intendente*, je saurai prendre ma revanche; déjà ce matin nous vous avons vu revenir, et cette nuit... — Infâme!... Ah! tu as un système interprétatif!... Robert se mit à rire pour déguiser son embarras, puis s'en fut en menaçant l'Italien et son maître de la colère de Mathieu le XLVIe.

Géronimo n'en fut que plus ardent à poursuivre le vieux serviteur dont les yeux avaient annoncé de l'inquiétude; il l'aperçut regarder la tour abandonnée... Alors Géronimo, quand Robert lui eut disparu, s'y glissa sans être vu. Il y pénétra, s'y cacha et résolut d'attendre là jusqu'à ce qu'il eût découvert quelque chose. Longtemps avant le dîner Robert s'y présenta; l'Italien [illegible] qu'il le vit [illegible] Géronimo [illegible]



Villani.

maître; il court de tous côtés. Malheureusement Villani était allé à un château voisin. Géronimo se place sur le pont-levis, et l'attend avec impatience. Craignant d'être remarqué, il monte à son donjon pour guetter le retour du marquis. Cependant Christophe courait à toutes brides; il sautait les fossés et prenait à travers champs pour couper au plus court; il arriva suant, haletant à Dijon, en faisant claquer son fouet par les rues et en éclaboussant les passants sans crier gare! Si Christophe était petit devant ses maîtres, il se trouvait un grand personnage en face du reste des gens. Christophe, attaché à la maison de Birague, produisait l'équation suivante : Christophe — dix vilains, — neuf roturiers, — trois bourgeois affranchis.

Une foule de monde à la porte de l'hôtel du sénéchal lui indiqua que l'audience n'était pas finie; un suisse avec une canne à pomme d'argent mettait l'ordre. Christophe piqua des deux dans la foule, qui murmura, chose que Christophe, habitué aux manières de Robert, trouva fort étrange. Son cheval renversa quelqu'un, et le suisse, reconnaissant les couleurs des Morvan, rudoya le drôle qui, disait-il, arrêtait les gens de monseigneur. Les deux battants de la sénéchaussée étaient ouverts. Cinq baillis rangés autour d'un tapis jugeaient d'une manière très-expéditive. Le siége vide du sénéchal fit trembler Christophe; mais le bailli du bailliage de Chanclos, devinant son intention, lui montra la porte du cabinet que cachait un rideau de tapisserie. Le sénéchal écoutait d'un air sévère une pauvre femme qui pleurait, et que Jackal, son secrétaire, regardait avec des yeux malins. C'était un petit homme d'une tournure louche et équivoque, dont les manières contrastaient avec la noblesse du grand sénéchal. Là, Christophe, devant le chef de la noblesse et de la justice seigneuriale, perdit sa fierté. Il remit la lettre de la comtesse que Mathieu, baron d'Olbreuse (le deuxième fief de sa famille), déposa sur son bureau sans la lire, attendant que la pauvre femme eût fini. Son visage parut s'animer d'une expression de bonté au récit qu'elle faisait... Pendant ce temps, Christophe épuisait son art gesticulatif pour indiquer au secrétaire qu'ils avaient à se parler sans que le sénéchal s'en doutât. Jackal, fait à de tels mystères, comprit bien vite. Le sénéchal condamna la pauvre vieille, mais il lui remit en même temps une somme pour adoucir son arrêt. Elle sortit en le bénissant, et Jackal la regarda de travers. — C'est important, dit le sénéchal, car c'est scellé. Asseyez-vous, Christophe.

D'Olbreuse lut ce qui suit :

« Je réclame de vous, mon cher frère, une galanterie judiciaire. Il y a sur nos terres un homme sans aveu qui s'est permis d'assassiner un des gens du marquis en pleine forêt : c'est de plus un insigne vagabond, et vous me devez, j'espère, des remercîments pour le soulagement que j'apporte dans vos fonctions en vous indiquant les malfaiteurs et le lieu où ils se retirent. Faites-les pendre, je vous prie, pour l'amour de moi. Votre sœur affectionnée.

« *P. S.* Morvan est toujours triste; nous avons le bonheur de posséder Angélique et nous vous attendons. »

— La chère sœur est expéditive... Au surplus, tenez, Jackal, voilà ce qui vous regarde. — Si monseigneur allait à l'audience! Je crois qu'en ce moment on appelle la cause dont il veut prendre connaissance. — Jackal, voici trois affaires dont vous me ferez le rapport.

Le sénéchal sortit pour siéger. Jackal l'accompagna en criant : Voici monseigneur! Les huissiers le précédèrent; les baillis et l'assemblée se levèrent. Jackal, en rentrant, dit à Christophe : — Qu'est-ce? — Une lettre de madame! — Donnez. — Non; j'ai l'ordre de vous la faire lire et de la brûler. — Ils sont tous comme ça... On met tout sur le dos de Jackal, on veut qu'il rende service, et n'avoir rien à craindre... Oh! les grands! les grands! — Chut, monsieur Jackal, voici ce que madame la comtesse de Morvan m'a dit de vous remettre pour donner des joujoux à vos enfants... Lisez.

Le clerc malin lut des yeux ce qui suit :

« L'homme dont il s'agit est à Chanclos; il porte un bandeau sur la figure. Il faut le juger et servir le roi en pendant au plus tôt un tel malfaiteur. Madame de Morvan saura reconnaître ce service d'une manière plus efficace; elle s'en remet sur le zèle de M. Jackal, qu'elle installera sénéchal particulier des fiefs de sa maison s'il réussit. De la célérité surtout, et rendre compte des moindres circonstances et des moindres paroles de ce brigand : il se nomme Jean Paqué. »

— Brûle, brûle! Christophe! Dis à ta maîtresse que je suis son humble serviteur. Veux-tu un verre de vin? — Très-volontiers. — Va m'attendre chez le concierge; je te prendrai en passant.

Jackal appelle un bailli et lui dit d'expédier un ordre pour arrêter Jean Paqué, malfaiteur, vagabond, assassin, etc. etc. — Monsieur le bailli, dit-il, signez l'ordre en bas; je me charge d'y apposer le sceau de la sénéchaussée, et je vous prendrai moi-même sur la route de Chanclos pour aller m'assurer de cet homme. Le bailli s'inclina et sortit.

L'orage qui devait fondre sur le château de Chanclos n'y était guère prévu. Le brave capitaine prenait des airs d'importance en montrant à son ami Jean Pâqué, qui venait d'arriver tout couvert de sueur et de poussière, un petit barbouilleur qui, monté sur une échelle, peignait, sur les piliers de la porte rebâtie, les armes de Chanclos. L'air indifférent avec lequel Jean Paqué les regardait chiffonna le capitaine.

— Corbleu! dit-il, ces armes sont belles, et l'aigle du Béarn m'autorisa à y mettre un *H* au-dessus de la tour brisée. Qu'en dites-vous? Eh! mon ami, à quoi pensez-vous? — Cette pauvre Anna qui se promène dans le parc, songeant à ses amours. — Monsieur Jean Paqué, prenez garde à ce que vous lâchez là! En disant cela, le capitaine tira son heurière à moitié. — Là... là capitaine, habituez-vous donc à moi! — Mais les Chanclos femelles n'aiment jamais sans les ordres de leurs pères, croyez-le bien. — Capitaine, Anna peut aimer l'objet de ses feux sans crainte, c'est un gentilhomme. — Ah! dit Chanclos en renfonçant d'un pouce sa fidèle heurière. — Marquis : encore un autre pouce. Militaire : l'épée était tout à fait tranquille. — Et il se nomme? — De Montbard... Le compagnon de l'aigle du Béarn abandonna la poignée qu'il caressait encore. — Vous voyez, capitaine, que je sais tout. Ah çà, pensez-vous à marier votre fille? Voici votre demeure rebâtie, réparée, meublée. — Ah! mon vieux camarade, les fonds baissent, mais jamais l'honneur. — J'entends. Mon cher capitaine, connaissez-vous votre futur gendre? — Oui, je l'ai entrevu : c'est un garçon qu'il nous faudra éprouver. Les sires de Chanclos n'ont jamais donné leurs filles sans examiner si les gendres étaient dignes. On le dit capitaine comme moi? — Il aura un régiment : j'en fais mon affaire. — Ah! ah! se dit en lui-même Chanclos en riant, le coup de poignard de l'Italien lui a plus dérangé la tête que la poitrine. — Oui, continua Jean Paqué, vous m'avez sauvé la vie, j'ai le droit de me mêler de ce mariage. Anna est jolie, bonne, douce, aimable.

Le capitaine justifiait chacune de ces épithètes par un signe de tête. Néanmoins il s'arrêta quand son ami ajouta : — Mais elle est pauvre. Pour présent de noces je lui donne cent mille francs!... — Cent mille francs! reprit Chanclos en ouvrant la bouche et les yeux, et reculant de trois pas. — Cent mille francs, reprit Jean Paqué sans affectation. — Allons, il a du bon, mon ami; et comme ce n'est pas à moi qu'il les donne, l'honneur est sauvé..... C'est l'affaire d'Anna, grommela le capitaine. — Tenez, reprit Jean Pâqué, voici votre ami, le sire de Vieille-Roche, qui vient dîner.

En effet, depuis que le compagnon de l'aigle du Béarn avait restauré ses affaires par la présence lucrative de Jean Pâqué, Vieille-Roche venait assez constamment tenir compagnie, boire et causer bataille avec son vieux camarade. Il s'était chargé de l'approvisionnement des liquides, et la vérité historique nous force à dire qu'une bonne partie de l'argent y passa. Le capitaine eut le soin de recruter parmi ses vassaux un ancien homme d'armes qui devint sommelier, page, piqueur, valet de chambre, et qu'il décora du nom de major-dome. Vieille-Roche amenait un superbe cheval qu'il avait acheté selon les désirs de son ami. En passant sous le portail restauré, il en loua le goût, admira les armes et prodigua tellement les éloges, que le bon Chanclos manqua lui casser les doigts en lui disant bonjour. — Voilà ton cheval, mon ami. — Vieille-Roche, tout magnifique qu'il est, ce sera pour mes gens : je ne veux pas abandonner mon pauvre *Henri*, le cheval de notre invincible maître; ce serait un crime. — Chanclos, l'heure du dîner approche, et la route m'a donné une soif... — Allons boire au plus tôt... En êtes-vous, monsieur? — Non, répliqua brusquement le taciturne Jean Paqué. — Il a de l'humeur, mon ami l'ours; il ne fait rien comme un autre.

En entrant, il vit Anna et lui dit d'un ton grave : — Mademoiselle de Chanclos, apprenez qu'avant de confier leurs secrets à des étrangers les anciennes Chanclos les disaient à leur père. — Je n'ai point de secrets pour vous, mon père. — Vois-tu comme ça ment, de Vieille-Roche! Oh! les femmes! — Sont femmes, dit de Vieille-Roche. — Et le marquis de Montbard, mademoiselle? — Quoi! mon père, il m'aimerait! quel bonheur! Anna rougit en disant cela, et ses yeux,



Il poussa un profond soupir et expira. — PAGE 27.

qu'elle s'empressa de baisser, brillèrent d'un feu divin. — Pas encore, me dit-elle, pas encore, reprit le capitaine... Mais l'as-tu vu, Vieille-Roche? — Oui. — L'on dit que c'est un beau garçon? — On le dit. — Qu'il monte bien à cheval? — Bien. — Il est capitaine? — Capitaine. — Vieille-Roche, il faudra le tâter, savoir s'il mérite... — Tâtons-le. — Mademoiselle, reprit le maréchal Chanclos en s'adressant à sa fille, vous en avez parlé à l'étranger? — Non, mon père, je vous assure. — C'est donc un diable? Il sait tout, voit tout, fait tout, donne tout. Par l'aigle du Béarn! je n'y comprends rien. — L'on doit convenir, Chanclos, que ton château est bien arrangé. — Pas mal. — Bien meublé. — Assez. — Que tu as une bonne cave. — Buvons donc, Vieille-Roche, dit le capitaine à voix basse. — Hein? — Remarques-tu comme Anna nous regarde? Elle croit que nous parlons de Montbard. — Oui, oui. — En effet, depuis quelque temps elle est distraite, rêveuse. — Ça aime comme nous autres dans notre jeune temps. — Nous la marierons, Vieille-Roche, nous la marierons.

Le capitaine était ivre de joie, en pensant qu'il allait établir sa fille, ce qu'il n'osait plus espérer. Anna rougit, car elle entendit les derniers mots que prononça son père. Alors Jean Paque parut, et l'on se mit à table. De Vieille-Roche avait déjà cinq bouteilles de vin de Bourgogne dans l'estomac en forme de préface dinatoire. Au bout de dix minutes on entendit un bruit extraordinaire à la porte de la gentilhommière, et le majordome arriva tout essoufflé. — Voici la maréchaussée, et on vient arrêter... — Qui? — On ne m'a... l'a... pas... dit. — Ferme la porte, répliqua le capitaine en se frottant les mains. Vieille-Roche, un siège à soutenir!... Ah! les drôles! se jouer à un Chanclos! Cabirolle, mes pistolets, espingoles, fusils, vieux canons, haches, poignards, lances, hallebardes, piques; mettez tout en état; armez les gens. Et vous, vassales, les manches à balai! Allons, Vieille-Roche, en avant! — En avant, répéta Vieille-Roche. Et il fit trois pas en arrière pour rejoindre le mur qui le soutint. — En avant! s'écria-t-il. — Par où vas-tu donc, camarade? l'ennemi n'est pas là. — C'est égal, marchons toujours. En avant! — Ne craignez rien, reprit Jean Paque; je n'ai qu'un mot à dire, et ils s'en iront. — En voilà d'une autre! Eh! mon ami, gardez votre mot pour que nous puissions les frotter et nous battre.

Anna avait une peur qui ne peut se comparer qu'à la joie du capitaine. Il ne put y résister, et sortit en brandissant henriette, et, faisant un signe à de Vieille-Roche, qui pensait, en bon général, aux moyens d'approvisionner la place, il suivit à regret, sa serviette au cou, et tenant une bouteille. Le compagnon de l'aigle du Béarn s'écria, en voyant les deux baillis, Jackal et la maréchaussée à sa porte: — Ventre-saint-gris! jamais oiseaux pareils n'approchèrent d'ici. — Que voulez-vous, canaille? — Ouvrez, de par le roi! — Vous vous trompez, ce n'est pas ici. — Nous vous sommons... — De vous taire, dit Chanclos en remuant sa redoutable épée, qui parut dix fois plus large aux suppôts de la justice. — Videz-moi la place, ou je vous entame. — Que demandez-vous? dit de Vieille-Roche, qui s'établit en forme de conciliateur. — Obéissance aux ordres de Sa Majesté. — — Ah! c'est juste, mon ami. — Nous? le roi s'est trompé. — Le roi s'est trompé, dit de Vieille-Roche à Jackal. — Le roi ne peut pas s'être trompé. — Le roi n'est pas trompé, Chanclos. — Si. — Il dit que si. — Nous venons arrêter un malfaiteur, vous dis-je, et vous sentez que... — Ah! Chanclos, il faut ouvrir. Allons, c'est au nom du roi... Un malfaiteur, tu sens que... il faut ouvrir. De Vieille-Roche se soutenait à peine. — J'y consens, dit Chanclos; mais pas d'impertinence, et entrez sans vos gens; ne souillez pas le sanctuaire des Chanclos, vous autres. Il allongea un coup de plat d'épée sur un vieux sergent, qui grogna distinctement. Arrivé à la salle, Jackal demande Jean Paqué. — Jean Paqué! s'écria Chanclos, vous ne l'aurez pas; c'est un de mes amis; il est respectable. Par l'aigle du Béarn, mon invincible maître, vous ne sortirez pas vifs d'ici, messieurs les corbeaux! — Silence! monsieur le capitaine. — Je veux crier, corbleu! je suis chez moi. Il leva son épée sur Jackal, qui pâlit. — Monsieur l'impertinent, prenez garde d'insulter nos amis. Il est inconcevable comme le capitaine était méchant dans sa nouvelle culotte de géant et son pourpoint neuf. De plus, il ne voyait point Jean Paqué et voulait lui donner le temps de se sauver, en temporisant comme le Fabius cunctator, disait-il.

Le [illegible] du capitaine fut [illegible] Jean Paqué se présenta tout à [illegible] Jackal [illegible] — Voici [illegible] nom que l'on désigne à la justice comme un assassin, et votre compère est [illegible] l'oral [illegible] Chanclos était interdit, parce que le [illegible] barbe et le déguisement [illegible] Il regardait son [illegible] et son pourpoint avec [illegible] De Vieille-Roche buvait, et Jackal, profitant de l'espèce de stupéfaction du sire de Chanclos, mit la main sur l'épaule du vieillard, en lui disant: — Vous êtes mon prisonnier, suivez-moi. Le vieillard le renvoya d'un revers à deux pas, et examinant ce qui l'entourait avec [illegible] il parut [illegible]

[illegible] dit à son camarade: [illegible] Vieille-Roche [illegible] qu'on [illegible]? — Sur l'ordre du grand [illegible] et sur l'instance de

Mathieu XLVI, comte de Morvan, baron de Birague, pair de France, commandant des ordres du roi, gouverneur de la province de Berry, grand veneur. — Mon gendre! ajouta Chanclos, sans y mettre cet air d'importance qui accompagnait ordinairement ces deux mots. — Grand Dieu! s'écria le vieillard. Et son œil enflammé s'éleva vers le ciel. Cette violente exclamation frappa tous les assistants. La tête de Jean Paque prit une expression sublime d'horreur et de crainte. Chacun ému attendait en silence.

— Il me suffirait d'un mot pour écraser l'orgueil de tous; je devrais le prononcer peut-être... Adieu, bon et brave gentilhomme, dit-il à Chanclos, dont la fureur renaquit par ces deux épithètes; ne tirez pas l'épée; je me soumets; l'honneur le veut. Que ne m'a-t-il pas fait faire? Quant à vous, vils instruments d'iniquité, je vous briserai comme un verre! Allez, je vous suis. Il prit Chanclos par la main, et lui dit en la lui serrant: — La comtesse de Morvan est votre fille? — C'est une impertinente. — Je pourrais la punir cruellement de son orgueil; mais je causerais de trop grands malheurs. En achevant ces mots, il frappa amicalement sur le cœur de Chanclos. — Vous pourriez, continua-t-il, avoir besoin d'argent? — Ah! mon ami, finissez donc. — Allons, allons, Chanclos, point de plaisanteries: vous m'avez sauvé la vie, et entre nous... — Ah! c'est différent. — Je ne resterai pas longtemps en prison; ne faites même pas de démarches pour m'en faire sortir. Cependant il se pourrait... Tenez, allez à Birague; voyez le vieux Robert; vous pourrez lui demander jusqu'à deux mille pistoles.

Le capitaine ouvrit de grands yeux... — Mais comment?... — Ah! j'oubliais, reprit le vieillard. Il alla vers la table, prit une plume, et dessina sur un carré de papier certaines lignes qui produisirent la lettre de change suivante:

§ I — I I W 6 4.

Chanclos, en avisant cela, resta stupéfait; l'étranger s'enveloppa dans un manteau, enfonça sa toque, et baissa davantage son bandeau, ce qui le rendait méconnaissable. Il tendit sa main au compagnon de l'aigle du Béarn, qui la saisit pour exprimer toute son amitié et ses regrets. Jean Paqué suivit les sbires, et le capitaine le conduisit jusqu'à la porte, en retenant avec peine l'envie de sabrer cette nuée de corbeaux. Chanclos regarda le vieillard d'un œil attendri, chose bien rare; il le vit s'éloigner avec douleur: — Il n'a pas dîné! s'écria-t-il.

De Vieille-Roche suivait en chancelant, et Anna se sentait émue; le geste et l'exclamation du vieillard l'avaient étonnée. — Par la corbleu! dit le capitaine en se rasseyant, tout cela n'est pas catégorique. — Ça n'est pas catégorique, répéta de Vieille-Roche. — Mais, puisque c'est son affaire, dînons... — Dînons, mon ami. — Mon père, j'ai peur que ce bon vieillard, qui n'a pas voulu vous donner d'inquiétude, ne périsse!... — C'est possible, observa Vieille-Roche, il a l'air aimable, ce bonhomme... Par saint Hubert! si j'avais un ami prisonnier... — Que ferais-tu?... — Attends que j'aie bu... je ferais le diable pour le sauver. — Il est si intéressant, mon père!... il est malheureux! — Tu as raison, Vieille-Roche!... — Certainement... — Par l'aigle du Béarn! dit Chanclos en frappant un coup de poing sur la table, ce qui fit sauter les plats et les bouteilles; je veux le venger... et lui rendre des services à ma manière, corbleu!... il m'en rend de si grands!...

Vieille-Roche était occupé à ramasser les bouteilles cassées, afin de sauver quelque chose, quand le capitaine en colère se leva: ce mouvement fit tomber Vieille-Roche... Le capitaine n'y prit pas garde, et siffla sa fanfare de colère... puis il se promena en se grattant la tête, pendant que Vieille-Roche, cherchant à se relever, retombait toujours. . . . .

CHAPITRE XII.

De branca in brancam degringolat atque fecit *pouf!*
Pièce de MICHEL MORIN.

L'officier de Chanclos, furieux de l'arrestation de son ami, jura de remuer ciel et terre pour sa délivrance. Il ordonna à son écuyer (car, depuis la restauration de ses finances, le fier gentilhomme avait pris à son service un pauvre mendiant qui se trouvait décoré de ce nom pompeux) il ordonna à son écuyer, disons-nous, de seller ce fidèle Henri, et de se tenir prêt à le suivre. L'intention du capitaine était de se rendre au château de Birague, et de reprocher amèrement à sa fille Mathilde les abus qu'elle faisait du pouvoir que le nom et le titre de comtesse de Morvan lui donnaient. Robert, qui se piquait de connaître les hommes, a toujours soutenu que le seigneur de Chanclos avait principalement été déterminé à cette démarche par l'appât des mille pistoles qu'il devait lui compter. Comme rien dans les mémoires autographes que nous possédons n'annonce la véracité d'une pareille supposition tout à fait injurieuse pour le capitaine, nous nous contenterons de l'avoir fait part au lecteur, en l'invitant à n'y donner que l'importance qu'il jugera convenable. Quoi qu'il en soit, l'officier de

Chanclos arpentait au grand trot de son cheval le chemin que la nation tenait de la munificence de ses princes, qui avaient permis aux communes de se ruiner pour faire une route royale. Le capitaine, avant de quitter son manoir, s'était fortifié l'estomac d'un déjeuner substantiel arrosé de deux excellentes bouteilles de vin du meilleur cru. Vous jugez, lecteur, s'il se sentait en louables dispositions pour bien quereller sa fille, son gendre et sa petite-fille au besoin; aussi entra-t-il dans les cours du chateau de Birague avec la fierté d'un général d'armée qui prend possession d'une ville conquise.

Géronimo, qui, de son grenier, avait l'oreille aux écoutes, et qui, depuis la nuit dernière, attendait impatiemment le retour du marquis pour lui faire part des importants secrets qu'il avait découverts, crut que le bruit des chevaux qu'il entendait annonçait l'arrivée de son maître. Il se mit à la lucarne de sa chambre, et aperçut effectivement le marquis qui entrait dans les cours accompagné de plusieurs cavaliers; en conséquence, il descendit précipitamment l'escalier pour courir au-devant de lui. Comme il enjambait les marches quatre à quatre, il se trouva vis-à-vis le capitaine, qui, malheureusement pour l'Italien, ayant bonne mémoire, reconnut de suite la figure patibulaire du drôle qu'il croyait avoir chatié sévèrement. — Ho ho! s'écria l'officier de Chanclos en saisissant l'Italien par l'oreille, voilà, sur mon honneur, le coquin qui joua des couteaux avec le vieillard balafré... Ah çà, coquin, comment se fait-il que tu te sois dépendu?...

Aux gestes militaires du capitaine, et plus encore à cette interrogation foudroyante, Géronimo reconnut de suite l'impitoyable soldat de la forêt. Plein de trouble et d'effroi, il jeta un cri terrible; et, faisant un soubresaut violent, il s'élança au travers des appartements, en laissant toutefois dans les mains nerveuses du capitaine l'oreille droite, que celui-ci avait saisie comme pièce de conviction. — Ne crois pas m'échapper, drôle, dit le capitaine en mettant l'épée à la main; par mon henriette, je jure que tu ne te dépendras pas cette fois!

En achevant ces paroles, l'irritable gentilhomme se mit sur les traces du fuyard, et le poursuivit si vivement, qu'il entra en même temps que lui dans l'appartement de la comtesse. Une fenêtre était ouverte, et Géronimo, sans trop calculer la hauteur qui la séparait de la terre, aima mieux la franchir, au risque de se rompre un bras, que d'attendre l'implacable ennemi qui le poursuivait. Apercevant son maître, il se précipite en s'écriant: —J'ai le secret, j'ai le secret!—Que dit ce pendard? s'écria le capitaine en s'approchant vivement de la fenêtre... Beau secret, ma foi! ajouta-t-il en regardant l'Italien étendu sur le pavé, que celui de se fracasser le crâne. Effectivement, Géronimo était tombé si malheureusement, que la tête avait porté tout le poids de la chute, et il paraissait en ce moment sur le point de rendre le dernier soupir.

A l'aspect du capitaine, à ses menaces, aux cris et à la chute de Géronimo, la comtesse et son époux, pales et tremblants, se regardaient avec anxiété: le marquis était accouru auprès du corps de son domestique, et le reste des spectateurs attendait en silence l'issue de cette scène extraordinaire. — Eh bien! Géronimo, dit Villani en essayant de relever son domestique, quel secret as-tu donc découvert? — Le secret de la famille, monseigneur, répondit l'Italien d'une voix faible; mais je crains bien qu'il ne me serve de rien d'avoir eu tant d'adresse: je sens mes esprits s'évanouir et ma vue se troubler: tout m'annonce que je vais aller rendre visite à Lucifer. Croyez vous que je sois damné, monseigneur? — Imbécile! laisse là tes sottes questions, et apprends-moi promptement... — Monseigneur, le vieillard inconnu... Ah! saints du paradis, ayez pitié de moi, ou je me donne au diable... Géronimo parut en ce moment éprouver une douleur aiguë. Sa souffrance fut longue et terrible; il poussa enfin un profond soupir comme s'il se sentait soulagé, et expira.

—Le misérable! s'écria Villani furieux, il meurt avant d'avoir parlé!. — Avant d'avoir parlé! répéta le comte d'un air égaré; avait-il donc connaissance... — Monsieur le comte, reprit vivement Mathilde en interrompant son époux, devez-vous vous occuper du sort d'un scélérat qu'une prompte mort a ravi au glaive de la justice? Et vous, mon père, que signifient ces cris menaçants et cette arme que vous tenez à la main?... Êtes-vous l'exécuteur des hautes œuvres?... — Ventre-saint-gris, père mouchelle! s'écria l'officier de Chanclos furieux, prenez-le sur un ton plus convenable... Comte Mathieu mon gendre, je viens ici pour m'expliquer avec vous. M'apprendrez-vous, monsieur, de quel droit vous avez envoyé une bande de suppôts de justice à mon chateau, avec ordre d'enlever ce bon Jean Paqué, mon ami, pour le conduire dans un chateau fort?... — Moi! reprit le comte embarrassé. — Vous-même, mon gendre... le trait est noir, je vous le dis en face. Quoi! pour plaire à votre impertinente femme et à ses courtisans, mille fois plus impertinents encore, vous ne craignez pas de manquer essentiellement à votre beau-père, à un gentilhomme recommandable, en faisant arracher de chez lui un original, j'en conviens, mais un parfait honnête homme et un bon ami, dont dont le cœur et la bourse sont ouverts... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; qu'avez-vous à reprocher à Jean Paqué?... — Rien personnellement, reprit le comte; il n'a dû être arrêté que comme homme sans aveu et sans asile, et errant de caverne en caverne. — De caverne en caverne, mon gendre!... Eh! pour quoi prenez-vous donc le chateau de Chanclos?... On voit bien que vous n'avez pas vu les nouveaux embellissements que je viens d'y faire faire, et que vous ignorez également ceux que je projette encore... Mais patience! patience!...

L'expansif capitaine aurait parlé bien plus longtemps sur un sujet qui lui était aussi agréable, si la vue du marquis Villani, qui entrait alors dans l'appartement, n'eût changé le cours de ses idées. Il reconnut de suite Villani pour le cavalier qui avait essayé de recueillir les dernières paroles du bandit Géronimo. — Me ferez-vous l'honneur de me dire, demanda-t-il brusquement en s'adressant au marquis, quel rapport il peut y avoir entre un coquin fieffé comme celui qui est étendu sous les fenêtres de ce salon, et un cavalier qui est reçu chez le comte Mathieu de Morvan, mon gendre? — Quel rapport, capitaine! répondit l'Italien sans s'émouvoir. — Oui, monsieur, quel rapport, reprit fièrement Chanclos en caressant doucement la poignée de son henriette. — Ceux qui peuvent seuls exister entre un homme de ma qualité et un être aussi obscur... L'homme étendu mort ici près faisait partie de ma maison. — Jolie maison, ma foi, vous pouvez vous en flatter! Ventre-saint-gris! si je juge du reste par l'échantillon que j'ai sous les yeux, cela doit être un repaire de brigands. — Que voulez-vous dire par là, monsieur de Chanclos? — Je veux dire que l'*honnête partie* de votre maison qui est couchée là au frais était le plus grand scélérat du monde. Je le rencontrai le lendemain de l'insipide bal donné ici par madame ma fille. J'étais à me rafraîchir avec l'ami de Vieille-Roche, lorsque ce drôle entra dans l'auberge où nous nous trouvions. Peu de temps après son arrivée, un vieillard couvert d'un grand manteau brun, une balafre sur l'œil, s'arrêta devant la porte de l'auberge; le bandit voulut lier conversation avec le vieillard, et lâcha quelques mots qui me déplurent. Je mets la main sur mon henriette pour châtier l'insolent: le pendard prend la fuite, et disparaît. Deux ou trois heures après, je le surprends au coin d'un bois jouant du couteau sur la peau du vieillard. Pour le coup il ne put m'échapper: je fais une boutonnière de dix-huit pouces au ventre de mon coquin, et le pends à un arbre. Je croyais bonnement avoir débarrassé les chemins du promeneur le plus désagréable, lorsque je rencontre aujourd'hui mon spadassin dans le chateau du comte Mathieu mon gendre. A ma vue, l'*honnête partie* de la maison de monsieur se récrie avec effroi: je reconnais mon gibier de potence, et le saisis par l'oreille; il me la laisse dans la main; je le poursuis l'épée dans les reins; il saute par la fenêtre, et se casse la tête sur le pavé des cours. De tout cela, je conclus, 1° que monsieur a eu un grand tort en recevant un misérable de cette espèce à son service: 2° que ma fille la comtesse a eu deux grands torts: le premier, de se charger de la vengeance d'un coquin d'Italien; le second, de faire arrêter un honnête homme qui ne lui avait fait aucun mal, et qui, de plus, était l'ami de son père: 3° que le comte Mathieu mon gendre a eu trois grands torts: le premier, de se mêler d'une affaire qu'il n'entendait pas; le second, de manquer essentiellement à son beau-père; et le troisième, d'avoir cru sa femme sur parole; 4° enfin que moi seul ai eu raison. En conséquence, je demande que Géronimo soit jeté à la voirie, et que Jean Paqué soit mis de suite en liberté.

Le récit du capitaine avait été écouté avec la plus grande attention: les uns (le marquis était de ce nombre) espéraient y découvrir la trace de ce qu'ils cherchaient; les autres attendaient en tremblant l'affreuse lumière qu'ils redoutaient. — Eh bien! comte, demanda le capitaine en s'adressant à son gendre, qui paraissait plongé dans la rêverie la plus profonde, me rendrez-vous mon ami?... — Je ne puis, cher capitaine, entraver la marche de la justice: si votre ami est honnête homme, comme j'aime à le penser, n'en doutez pas, il sortira sous peu de prison. — C'est bien ce qu'il m'a promis, reprit Chanclos, et même, si j'avais voulu l'en croire, je me serais dispensé de solliciter pour lui. Ce diable d'homme prétend être libre dès qu'il lui conviendra, et avoir de plus le pouvoir de faire trembler ses plus fiers ennemis. Comtesse ma fille, il m'a promis de rabaisser sous peu votre orgueil; Dieu le veuille! quant à moi, je renonce à cette tâche difficile. En achevant ces mots, le capitaine sortit du salon, et descendit l'escalier en sifflant la fanfare de Henri IV et en appelant Robert de toute la force de ses poumons. — Quel homme! s'écria la comtesse en le voyant sortir: faut-il, hélas! que je sois sa fille!... Cette phrase mélancolique lui servit à déguiser le trouble que les paroles de son père avaient fait naître dans son esprit. Villani fut le seul qui ne fût pas la dupe de cette ruse féminine. Il avait remarqué l'inquiétude de Mathilde pendant le récit du capitaine, et son effroi visible lors de sa dernière menace. Enfin, le peu de mots que prononça Géronimo mourant confirmaient les soupçons qu'il avait toujours nourris jusqu'alors; il était maintenant convaincu que la vie du comte et de sa femme cachaient un mystère terrible, épouvantable. A en juger par les angoisses que les deux époux éprouvaient, il ne doutait pas que la possession de leur secret ne le rendît l'arbitre de leur destinée, en un mot, l'époux d'Aloïse, et l'héritier des immenses domaines de la puissante maison de Morvan. Mais ce secret important, il fallait le découvrir! aussi se promit-il de ne rien négliger pour y parvenir; et comme le vieillard Jean Paqué lui paraissait connaître le mystère

qu'on voulait dérober à sa connaissance, il forma le projet de lui faire rendre la liberté, pourvu qu'il voulût dévoiler tout ce qu'il savait sur la famille des Morvan.

Tandis que le marquis, tout en accablant la comtesse de flatteries outrées, cherchait dans son esprit les moyens d'arriver à ses fins ambitieuses aux dépens même de celle qui lui montrait tant de prédilection, le capitaine parcourait le château en s'égosillant à crier après Robert qui ne paraissait pas, et en rudoyant tous les domestiques qu'il rencontrait. Impatienté de l'inutilité de ses recherches, l'officier de Chanclos sortit de l'intérieur du château, et se rendit dans le parc. Il y avait près d'un quart d'heure qu'il était assis sous un massif d'arbres, lorsqu'une marche lui annonça l'approche de quelqu'un. Il lève la tête, et reconnaît Robert, qu'il avait si longuement et si vainement cherché.

— Par l'*aigle du Béarn!* s'écria-t-il, je serais curieux de savoir, monsieur Robert, ce qui a pu retenir si longtemps hors du château un intendant aussi zélé que vous? — Ce qui m'a retenu, monsieur de Chanclos, reprit gravement Robert, ça été ce qui m'a occupé toute ma vie, le service des Morvan. — Peste soit de vous et de vos Morvan! vous êtes cause qu'un Chanclos s'est morfondu pendant trois quarts d'heure. — Quand il s'agit du service des Morvan, reprit Robert avec emphase, les Chanclos peuvent attendre. Savez-vous, monsieur le capitaine, qu'avant que la gentilhommière de Chanclos existât, les tours de Birague s'élevaient majestueusement dans les airs? La noblesse des Morvan ne date point d'un jour comme celle des Chanclos! — La noblesse des Chanclos date d'un jour! s'écria le capitaine tout bouffi de colère : par l'aigle de Béarn, mon invincible maître!... — Oui, d'un jour, monsieur le capitaine, interrompit Robert; j'en suis fâché pour vous, mais je n'y peux que faire. Votre maison ne compte guère que cent cinquante ans de noblesse, tandis que les Mathieu de Morvan... Ah! ceux-là n'ont jamais été anoblis, ils sont nés Morvan. — Cent cinquante ans de noblesse! reprit le capitaine un peu adouci par le siècle et demi d'antiquité que Robert accordait à sa race; savez-vous, monsieur Robert... — Mon Dieu, je sais tout cela. Je sais que sous Mathieu XXVIII et sous Robert Ier, son intendant, il n'était pas encore question des Chanclos dans la comté : les registres de mon intendance en font foi. Je sais de plus que les Chanclos ne furent anoblis qu'en l'an 14.., sous le règne du roi ***, et cela à la recommandation de Mathieu XXXI, comte de Morvan, lequel, du temps des croisades, fut six mois roi de Bethléem. Bethléem est en Judée, capitaine; lequel Mathieu XXXI voulut récompenser, dans la personne de Jean-Nicolas-Barnabé Rousson, les services d'un bon et fidèle maître d'hôtel... Ce que je vous dis là, capitaine, est au vu et au su de tout le monde. — Ventre-saint-gris! j'espère bien que non, se dit l'officier de Chanclos en lui-même... Ah çà, monsieur Robert, reprit-il tout haut avec une douceur que la science profonde du vieil intendant lui avait inspirée subitement, il ne s'agit pas ici de disputer sur le rang des Morvan et des Chanclos; ce sont deux familles glorieuses dont chacun tient à grand honneur d'être allié, et qui ont droit à vos respects, aujourd'hui surtout qu'elles sont confondues en une seule. Je suis venu à Birague pour une affaire qui ne vous regarde pas et pourtant qui vous regarde; c'est pourquoi je désirerais avoir avec vous un moment d'entretien particulier. — Eh bien! monsieur le capitaine, nous sommes seuls, parlez. Qu'avez-vous à me dire? — Connaissez-vous, mon vieux Robert, un certain Jean Paqué? — Jean Paqué, dit Robert en fixant ses deux petits yeux gris et brillants sur le capitaine; je crois effectivement avoir entendu parler... N'est-ce pas le nom d'un vieillard que vous avez retiré à Chanclos? — Précisément, mon camarade. Il y était encore ce matin lorsque la justice est venue l'y arrêter en vertu d'un ordre obtenu par le crédit du comte Mathieu, mon gendre, et délivré par le sénéchal de Bourgogne. — O honte! ô infamie! s'écria Robert en se tordant les mains; ô noble maison de Morvan! ô intègre intendance des Robert! vous êtes flétries pour jamais! — Là, là, mon vieux camarade, dit le capitaine, calmez un peu ce flux d'exclamations. Ah çà, vous vous intéressez prodigieusement, à ce qu'il me paraît, à mon ami Jean Paqué? — Moi! reprit Robert, point du tout; je ne m'inquiète que de l'honneur des Morvan. — Quel rapport y a-t-il entre les Morvan et mon ami Jean Paqué? — Quel rapport, monsieur le capitaine? Écoutez : ce Jean Paqué, que vous honorez du nom de votre ami, est un honnête homme. — Ventre-saint-gris! j'en jurerais. — Eh bien! monsieur le capitaine, on l'arrête chez vous; on se sert du noble nom de Morvan pour commettre une injustice; on fait passer mon maître pour un seigneur dur et cruel, et l'on flétrit ainsi l'antique renom de vertu des Morvan, et par contre-coup celui des Robert, leurs intendants nés. Mais cette trame odieuse ne s'accomplira pas. Je cours trouver monseigneur, et... — Arrêtez, monsieur Robert, arrêtez, dit l'officier de Chanclos en retenant par le bras le malin intendant, qui riait sous cape en voyant le capitaine prendre le change; j'ai déjà parlé au comte Mathieu mon gendre, et tout ce que vous pourriez dire à ce sujet serait inutile. Venons donc à ce que j'ai à vous confier. Mon ami Jean Paqué m'a donné un billet doux pour vous : le voici.

En prononçant ces paroles, le capitaine remit à Robert le papier empreint du signe mystérieux qu'y avait apposé l'inconnu. L'intendant, en apercevant cette marque, s'inclina devant le capitaine et lui demanda ses ordres. — C'est une lettre de change, mon camarade, reprit le capitaine en riant, une lettre de change de mille pistoles d'or. Y ferez-vous honneur? — A l'heure même; mais cependant à une condition, capitaine. — Laquelle, monsieur Robert? — Le secret. — Je le promets au nom de l'aigle du Béarn, mon invincible maître. — Cela suffit, mon capitaine; suivez-moi, je vais vous compter votre argent... Mais non, ne me suivez pas; on pourrait nous surprendre ensemble, et il ne faut pas que cela arrive. Trouvez-vous cette nuit à minuit près de la tour du Nord; là je vous remettrai vos mille pistoles en belle monnaie royale. — Eh bien! soit, Robert, à minuit, au pied de la tour du Nord. — A minuit, monsieur le capitaine; c'est entendu.

Robert alors salua le capitaine et regagna le château à grands pas. L'officier de Chanclos le suivit quelque temps des yeux, puis il prit, en se promenant, le chemin des écuries pour s'assurer : 1° si son fidèle Henri ne manquait ni d'avoine ni de litière; 2° pour le seller, car le bon capitaine roulait en sa tête des desseins que, selon sa manière de voir, il croyait très-importants. Comme il traversait les premières cours, il se sentit saisir et embrasser étroitement. — Ventre-saint-gris! s'écria notre vieux gentilhomme, quel est donc le fou ou l'ami qui me serre ainsi? — C'est moi, capitaine : c'est Adolphe d'Olbreuse. — Mon petit chevalier! Eh! embrasse-moi encore, cher enfant... Corbleu! jeune homme, comme vous voilà fringant! — Je suis lieutenant aux gardes, mon ami. — Lieutenant aux gardes à dix-huit ans! Par l'aigle du Béarn, nous n'avancions pas si vite au service de mon invincible maître, et cependant nous nous battions aussi bien et un peu plus souvent que vous ne le faites aujourd'hui! Quoi qu'il en soit, j'aime à te voir ce brillant uniforme; par mon henriette, cela te donne un air cavalier! Ah çà, mon petit chevalier, que viens-tu faire ici? — Je viens pour rendre visite à mon oncle, réclamer sa parole au nom de mon père, qui ne tardera pas à arriver, et épouser ma cousine Aloïse. — C'est fort bien fait à toi. Comment t'a reçu la comtesse? — Comme un étranger. — Le comte? — Comme un fils. — Aloïse? — Comme un amant. — Alors nous épouserons, s'écria le bon capitaine en se frottant les mains avec un air de satisfaction et en sifflant la fanfare d'Henri IV, fanfare inévitable dans toutes les occasions de joie. — La comtesse cependant s'oppose à mon mariage. — Tu épouseras malgré elle. — C'est bien mon intention. Elle me préfère ce maudit Italien de Villani. — Va te battre avec lui. — Je ne demande pas mieux; j'y cours. — Un moment. Je réfléchis qu'il n'est pas décent qu'un jeune homme ait l'air de forcer une famille, l'épée sous la gorge, de lui accorder leur enfant en mariage. J'irai trouver Villani, moi! — Vous, capitaine? — Moi-même. Ne suis-je pas le grand-père d'Aloïse? Je signifierai à ce courtisan ultramontain que, s'il ose prétendre à la petite-fille d'un Chanclos, je lui clouerai l'oreille de son coquin de valet sur le nez. — Mais le comte? — Est un rêveur. — Mais la comtesse? — Est une impertinente. — Mais Aloïse? — Est une aussi jolie fille que mon Anna. Patience, patience, j'ai des projets, et dans peu on entendra le bruit des violons dans le manoir des Chanclos.

En prononçant ces mots, le capitaine embrassa le chevalier d'Olbreuse, et entra dans l'écurie de son Henri en fredonnant l'air d'une contredanse.

CHAPITRE XIII.

> Quiconque ne sait pas vider une futaille,
> Ni d'un joli minois houspiller la candeur,
> N'est pas digne de moi... Qu'il s'écarte, qu'il aille
> Chercher en d'autres lieux ce qu'il croit le bonheur...
> Il n'aura point ma fille!...
>
> H ....., *comédie inédite.*

Pendant que l'officier de Chanclos, en caressant son Henri, s'occupait avec complaisance du projet qu'il avait communiqué à d'Olbreuse pour le débarrasser de la rivalité de l'Italien Villani, et plus encore des affaires importantes qu'il avait à traiter de concert avec le sire de Vieille-Roche, son digne ami, l'honnête Jackal et son escorte noire conduisaient Jean Paqué dans les prisons d'Autun. Le vieillard avait conservé le plus grand calme pendant toute la route, et il ne paraissait nullement s'inquiéter des suites que son arrestation pouvait avoir. Sa sérénité ne fut point altérée en voyant les guichets s'ouvrir et se fermer sur lui. Il se plaça devant la table chargée de pain noir et de l'eau pure destinés à ses repas du même air qu'il se serait assis à un banquet somptueux. Il resta vingt-quatre heures sans entendre parler de rien et sans apercevoir ni juge ni guichetier. Sur le soir du second jour de sa captivité, il vit la porte s'ouvrir et paraître le geôlier de la prison un grand panier couvert sous le bras. Le geôlier découvrit le panier et en tira ce qu'il contenait : c'étaient une bouteille de vin vieux, une volaille, du jambon, des liqueurs et de la pâtisserie.

— Voilà bien des cérémonies pour un pauvre prisonnier! dit le vieillard en s'adressant au guichetier. — C'est l'habitude de la maison, reprit celui-ci; allons, camarade, profitez du temps qui vous reste; mangez, buvez, donnez-vous-en; demain à cinq heures du matin vous n'aurez plus besoin de rien. — Que voulez-vous dire?... — Parbleu! cela est assez clair. Ce repas est *celui du paradis;* c'est celui que nous sommes dans l'habitude de donner aux prisonniers condamnés à mort. — Aux prisonniers condamnés à mort! Dites moi, mon ami, mon arrêt serait-il déjà prononcé?... — C'est une affaire faite, reprit le geôlier tout naturellement, et il en faut prendre votre parti. — Je vois effectivement, dit le vieillard en souriant que c'est la seule chose qui me reste à faire... Le grand sénéchal de Bourgogne est-il dans cette ville? — Il y est arrivé cette après-dînée, et il s'occupera ce soir de signer les différents arrêts; ainsi, soyez tranquille, vous ne languirez pas. — C'est bien mon espérance... Ah çà, parlez-moi franchement, geôlier, aimeriez-vous à être pendu?... — Quelle demande! reprit le guichetier étonné; en a-t-on jamais fait une pareille à un honnête homme? — C'est qu'il dépend de vous de l'être demain matin, ou de gagner cent pistoles. — Cent pistoles!... Que signifie?... — Je m'explique... Si dans une heure le billet que voici est remis en mains propres au grand sénéchal, cent pistoles d'or vous seront comptées. Dans le cas contraire, votre corps fera crier sous son poids la potence que les garçons du bourreau élèvent en ce moment. — Et qui est-ce qui me donnera les cent pistoles d'or si j'obéis? — Moi. — Et qu'est-ce qui me fera pendre si je n'obéis pas?... — Moi. — Allons donc... vous êtes fou, camarade, dit le geôlier brusquement. — C'est ce que vous saurez demain matin, reprit le vieillard de l'air du monde le plus calme; encore une fois, voulez-vous la corde ou cent pistoles?.. choisissez...

Le geôlier fixa avec attention l'étrange personnage qui lui parlait ainsi; l'air et le ton calme du vieillard lui en imposèrent tellement, qu'il prit la lettre qui lui était offerte. — Me promettez-vous qu'il n'y a rien là dedans qui puisse me compromettre? demanda-t-il en tournant en tous sens le papier qu'il tenait entre ses doigts. — Je vous le promets... Il n'intéresse que le grand sénéchal et moi... Mais séparons-nous, j'ai besoin d'être seul. N'oubliez pas surtout que la corde ou cent pistoles sont à votre choix... Je vous tiendrai parole... comptez-y ..

En disant ces mots, le vieillard tourna le dos au geôlier, et fut se rasseoir d'un air indifférent sur l'unique siége qui se trouvait dans sa prison. Le guichetier ferma la porte et sortit en grommelant entre ses dents. Une demi-heure après il rentra, l'étonnement peint sur la figure, et s'approchant du vieillard, il lui dit respectueusement : — Maître, le grand sénéchal me suit. — Voici les cent pistoles promises. — Grand merci... En ce moment, des pas nombreux se firent entendre dans le corridor qui conduisait à la prison de Jean Paqué, et le grand sénéchal parut à la porte avec la suite nombreuse qui l'accompagnait; sur un geste de l'inconnu, il ordonna à ses gens de s'éloigner, et entra seul dans la chambre du vieillard, dont il fit refermer la porte sur lui. Le sénéchal fit quelques pas en regardant silencieusement le vieillard, qui, plongé dans une profonde rêverie dont il nous serait difficile d'indiquer la cause, paraissait ne pas s'apercevoir de la présence du premier magistrat de la province. Est-ce vous qui vous nommez Jean Paqué? demanda le sénéchal. — C'est le nom que me donne le vulgaire; mon véritable nom n'est connu que du cardinal et de Dieu. — Vieillard, vous êtes accusé d'un crime qui, s'il était prouvé, ferait tomber sur vous tout le poids de la vengeance des hommes. Votre air vénérable, votre ton n'annoncent point un vil scélérat. Peut-être êtes-vous victime de quelque calomnieuse accusation?... c'est du moins ce que la lettre que vous m'avez fait remettre m'a laissé entrevoir. Parlez sans crainte, je suis prêt à vous faire rendre la justice qui vous est due. — Vous ne pouvez rien pour moi, sénéchal, répondit l'étranger d'un ton de voix adouci; non, vous ne pouvez rien. — Si vous êtes innocent, comme j'aime à me le persuader, je puis vous sauver, car je le dois. Justifiez-vous, vous dis-je, et je vous jure sur l'honneur que la sentence qui vous condamne ne sera point exécutée. — Il suffit de ma volonté, sénéchal, pour qu'elle ne le soit pas. — Vieillard, vous êtes fou. — Voilà bien l'orgueil humain! ce qu'il ne conçoit point est erreur ou folie... Mais je veux vous convaincre de la véracité de mes discours. Approchez, sénéchal, et jetez les yeux sur cet écrit. — Que vois-je!... un ordre secret tout entier de la main du cardinal-ministre! — Prenez-en connaissance.

Le sénéchal lut à voix basse ce qui suit : . . . .

— Vous le voyez, sénéchal, dit le vieillard quand le baron d'Olbreuse eut achevé la lecture de l'important papier, loin d'être un aventurier et un vil assassin, il n'est en France aucune famille qui ne s'honorât de mon amitié, et aucun homme, tel puissant qu'il soit, qui puisse m'offenser impunément. Quant à mon nom, je le tais; le contenu de ces lettres doit vous suffire pour me faire sortir de prison. — Il suffit, en effet, monsieur, reprit le sénéchal, et je vais ordonner de suite votre mise en liberté; ce n'est pas tout, je vous donne m[illegible] que des [illegible] vont [illegible] faites afin d[illegible] ai re et punir les auteurs du complot dont vous avez failli être victime. — Vous savez ce qu'il vous reste à faire, sénéchal, et je n'ai pas la prétention de vous tracer la ligne de vos devoirs. Toutefois, si les conseils de l'ami particulier du cardinal-ministre ont quelque poids à vos yeux, je vous prierai d'assoupir une affaire qui ne peut produire qu'un scandale sans résultat... Adieu, sénéchal; je n'oublierai jamais votre intégrité et votre bienfaisance... Soyez sûr que le prince en sera instruit.. Adieu. . En prononçant ces paroles, le vieillard avait saisi la main du sénéchal, et la pressait amicalement dans les siennes. Une sensation extraordinaire paraissait l'agiter. Il s'abandonna pendant quelques instants à des pensées qui sans doute avaient des charmes pour lui; mais, triomphant bientôt de cette espèce d'attendrissement dont il parut honteux, il reprit l'air austère qui le quittait rarement, et dit au sénéchal : — Appelez vos gens; je suis prêt à partir. A la voix du sénéchal, l'escorte noire qu'il attendait se précipita dans la chambre du vieillard; elle crut qu'il s'agissait de punir, et dans ce dernier cas elle montrait toujours beaucoup de zèle. — Geôlier, dit le sénéchal, levez l'écrou du prisonnier, et vous, Jackal, faites-lui-en délivrer copie. — Mais, monseigneur, reprit le secrétaire, il y a jugement et condamnation à mort. — Tant pis pour les juges, s'écria le sénéchal d'une voix terrible, car le gentilhomme est innocent... Messieurs, j'éclaircirai cette affaire. En parlant ainsi, il salua le vieillard, et sortit de la prison. Toute sa suite trembla, car il ne se commettait pas une injustice qu'elle n'en fût complice ou auteur. — Eh bien! dit le vieillard en se tournant vers le geôlier, te repens-tu maintenant d'avoir été trouver le sénéchal? — Oh! monsieur, bien m'en a pris, répondit le guichetier en mettant une de ses mains sur son cou, et faisant sauter de l'autre les cent pistoles d'or... Mais, par saint Pierre, le geôlier du paradis, qui pouvait penser que Votre Excellence fût un honnête homme à poches bien garnies?... tout le monde y aurait été trompé... et là-dessus je vous dirai, monseigneur... — Assez, vassal, assez... exécute les ordres du sénéchal, et mets-moi promptement à la porte de ta triste demeure. Le geôlier ne se fit pas répéter deux fois l'ordre que le vieillard lui intima; il courut, il agit, et un quart d'heure après la sortie du sénéchal, l'hôte inconnu de l'officier de Chanclos traversait la grande rue de Dijon...

Laissons le vieillard jouir de la liberté qui vient de lui être rendue et retournons au capitaine, qui, la tête pleine d'importants projets, s'empressa de les mettre à exécution. Monté sur le fidèle Henri, il galopa jusqu'au cabaret où nous l'avons déjà vu boire avec le sire de Vieille-Roche. Comme Chanclos descendait de cheval, et qu'il le conduisait lui-même à l'écurie en caressant sa croupe, il se sentit frapper sur l'épaule. — Eh bien! mon ami, me voici exact au rendez-vous? — Bon, bon, de Vieille-Roche... Mais que veut cette jeune et jolie demoiselle? — Chut! mon camarade .. c'est ma nièce... — As-tu beaucoup de nièces comme ça?... — Hé .. hé!... dit en riant Vieille-Roche, tant que j'en veux... Puis il tira à part le capitaine, et ajouta tout bas : — C'est pour notre jeune homme. — Comment ça?... — Oui da! ne faut-il pas l'éprouver de toutes les manières?... — Vieille-Roche!... Vieille-Roche! mon gendre n'est pas un étalon... — Fi donc! mon ami, c'est seulement pour examiner si... ce... enfin ce qu'il dira. — Vieux Satan, tu as toujours été le plus égrillard de nous deux. Vieille-Roche sourit avec autant de grâce que purent le permettre sa trogne rouge et ses yeux verrons toujours un peu troublés. — Maître Jean, s'écria Chanclos en entrant dans le cabaret, du vin, et de votre meilleur. — Du meilleur, répéta Vieille-Roche. Comme ils allaient choquer leurs verres, ils entendirent le galop d'un cheval. — Par saint Hubert! ton gendre est un fort bon écuyer, dit Vieille-Roche, qui se mit sur le pas de la porte... Tudieu, comme il caracole! il est à cinq cents pas... Maître Jean, mon cheval...

Vieille-Roche se hâta de monter sur son coursier, et s'élançant contre le marquis de Montbard, il le heurta si fortement par malice, que ce dernier faillit tomber. — Les chemins ne sont pas assez larges, maladroit! s'écria le querelleur de Vieille-Roche. — Bonhomme, mesurez vos paroles... — Ne parlez pas si haut, blanc-bec; quand vous aurez servi sous un général comme l'aigle du Béarn, je vous permettrai de venir vous frotter à une vieille lame. — Je n'attendrai pas cela... — Bien, bien! dit en lui-même Chanclos caché derrière un arbre, en voyant l'impétuosité du jeune marquis et la rougeur qui colorait son visage. — Vous voulez donc mourir? repartit Vieille-Roche avec un air de vérité qui aurait fait croire à la dispute réelle. — Je ne dis plus rien, répliqua Montbard en garde!...

Leurs épées se croisèrent, et Vieille-Roche se plut à déployer toute sa science pour rendre vaine la fureur croissante du jeune homme; mais lorsqu'il vit que Montbard l'avait presque touché : — Bravo! bravo! s'écria-t-il en jetant sa rouillarde; mon ami, c'est moi qui ai tort; embrassons-nous et venez vous rafraîchir. — Monsieur, cela est impossible... une affaire importante m'appelle à Birague. — Vous y cherchez, je parie, mon digne ami de Chanclos? — Qui peut vous en avoir instruit?... — Entrez, il est ici...

Montbard étonné trouva en effet le capitaine achevant de siffler sa joyeuse fanfare. — Monsieur, dit avec respect le jeune marquis, je vous cherchais pour une affaire d'où dépend le bonheur de ma vie; mon ami le chevalier d'Olbreuse m'écrit qu'il est sur le point d'épouser sa charmante cousine, et son père doit se rendre en ce moment

à Birague pour en fixer le jour... — Nous savons tout cela, monsieur, interrompit le capitaine. — Mais ce que vous ignorez, monsieur de Chanclos, c'est que j'adore Anna. — Je le sais, monsieur... mais, avant de parler de tout ceci, buvons... — Monsieur, il ne dépendrait que de vous... — De faire deux noces en une, interrompit Vieille-Roche en versant à boire. — Mais, monsieur, ma fille vous aime-t-elle?... — Monsieur!... je crois... — Vous l'a-t-elle dit?... — Non, monsieur. — D'où le savez-vous? — Buvez donc, reprit Vieille-Roche... buvez donc... Maître Jean, six bouteilles de plus... Et vous, jeune homme, répondez... d'où... savez-vous?... — Ah! monsieur, si vous l'aviez vue me dire adieu!...

La nièce du pudique sire de Vieille-Roche, mettant à exécution ses instructions, lançait de vives œillades au jeune Montbard, qui, au grand désespoir du vieux buveur, ne la regardait nullement. — Monsieur le capitaine, reprit le marquis, je n'ignore pas que mademoiselle de Chanclos est mal partagée du côté de la fortune, et très-bien du côté de l'honneur; ceci doit vous prouver que je l'aime, et... — Après douze bouteilles bues, parler comme cela! dit tout bas Vieille-Roche... quel homme! Mais, mon ami, ses yeux ne brillent pas en voyant la jeune fille...

L'honnête capitaine ne savait auquel répondre; la tête commençait à lui tourner. L'intrépide de Vieille-Roche s'écria : — Maître Jean, six autres bouteilles. Lorsqu'elles furent entamées, l'officier de Chanclos mit avec quelque peine son chapeau sur sa tête, et regardant son gendre futur, il lui dit : Jeune homme, levons-nous, et sortons. Il se leva, et marcha sans chanceler comme les deux amis. — Qu'as-tu donc, Chanclos, tu vas de côté. — Vous vous trompez, sire de Vieille-Roche, M. le capitaine marche très-droit.

Ce dernier trait gagna le cœur de Chanclos : — Monsieur, dit il avec gravité... nous sommes honnêtes gens, et entre honnêtes gens il n'y a que des honnêtes gens; néanmoins je vous donne l'assurance que ma fille, qui vous a dit adieu, et qui a beaucoup d'honneur, ne sera jamais qu'à... Vieille-Roche. — Que dites-vous, monsieur? — Vieille-Roche... Oui! sois témoin qu'elle ne sera qu'à M. le marquis de Montbard ici présent...

L'honnête capitaine ne pouvait, en prononçant ces paroles, mettre le pied dans l'étrier... En cet instant un grand bruit de chevaux se fit entendre, et l'on aperçut le grand sénéchal de Bourgogne accompagné de quelques-uns de ses parents. Alarmé par la dernière lettre que son fils lui avait écrite, il venait réclamer la parole de son frère, et fixer le jour du mariage du chevalier avec Aloïse. — Ah! ah! vous voilà, sénéchal? s'écria Chanclos; vous allez à Birague, nous vous y accompagnerons mon gendre et moi, honnête garçon que voici. Le sénéchal sourit en regardant le visage rouge de l'officier; le marquis de Montbard s'approcha pour le saluer avec politesse, et il se joignit avec son beau-père à la troupe du baron d'Olbreuse. On ignora toujours ce que devinrent l'égrillard de Vieille-Roche et sa nièce... restèrent-ils au cabaret, s'en allèrent-ils à la tour en ruines qu'habitait l'ami du capitaine; l'histoire offre ici une vaste lacune.

Mathilde et son époux, instruits par un courrier de l'arrivée de leur frère, se promenaient dans l'avenue du château... Ils paraissaient joyeux l'un et l'autre. En effet, le courrier avait apporté une lettre de Jackal qui mandait à la comtesse que Jean Paqué serait pendu à l'heure qu'elle recevrait le billet. Villani, Aloïse et son cousin suivaient les nobles époux : le marquis en les observant, et les deux amants en se donnant le bras. Ils s'arrêtèrent en apercevant la troupe annoncée par un nuage de poussière, et s'assirent sur les bords du fossé qui régnait autour des murs du château de Birague. En voyant son frère, le comte de Morvan fut à sa rencontre. Le sénéchal mit pied à terre, et dit à haute voix en présence de l'assemblée : — Mon cher frère, avant d'entrer dans votre château je désire que vous me déclariez si vous êtes toujours dans l'intention de remplir fidèlement la parole que vous m'avez donnée de marier nos enfants? — En douter, serait me faire une cruelle injure!

A ces paroles, la comtesse et Villani tremblèrent, tandis qu'Olbreuse serrait avec amour le bras de sa cousine. — Eh bien! mon frère! fixons le jour de leur union. — Volontiers... dans trois jours!... Le sénéchal se jeta dans les bras de son frère, et... il s'arrêta.

La comtesse était évanouie, et le comte de Morvan stupéfait en voyant à dix pas d'eux Jean Paqué causer avec le sire de Chanclos, qui le priait d'envoyer Anna au plus tôt. Le vieillard disparut, porté par un coursier magnifique, en s'écriant : — S'il en est ainsi, ma tâche est remplie; je rentre d'où je sors!... Cette voix fit revenir la comtesse; elle attribua sa faiblesse à des douleurs que nos mémoires authentiques ne spécifient pas; elle prit le bras de Villani, et tout le monde entra au château en faisant des réflexions aussi diverses que les intérêts qui en étaient la source. Le bruit des deux mariages se répandit partout, et le lendemain, mademoiselle de Chanclos arriva sous la garde de Jeanne Cabrolle.

CHAPITRE XIV.

. . . . Il est donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais.
VOLTAIRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint :
L'affreux tombeau pour jamais les dévore...
RACINE.

... Les crimes secrets ont les dieux pour témoins!
VOLTAIRE.

La présence imposante des deux frères forçait au silence l'impatiente Mathilde, qui voyait arriver avec peine le jour où d'Olbreuse allait s'unir à sa fille. Le touchant spectacle de leur amour, loin d'attendrir son cœur, la rendait triste, parce que son orgueil était blessé dans ce qu'il avait de plus cher... Les projets qu'elle conçut jadis, et dans lesquels elle se complaisait, échouaient devant le sénéchal, son fils et le comte de Morvan. On était à la veille du jour du mariage. La comtesse, tourmentée par mille idées confuses, n'avait plus ce visage de hauteur qui lui servait à cacher ses soucis cruels. La délivrance de Jean Paqué lui causait un mortel chagrin; les rudoiements de son père ajoutaient à sa mauvaise humeur, et ses yeux fuyaient ceux de Villani, par la honte qu'elle ressentait d'y voir son impuissance écrite. Villani attribuait cet état à la délivrance miraculeuse de l'inconnu. La scène Robert, les mots surpris, tout le lui faisait soupçonner; et, voyant sa fortune évanouie, il forma le dessein de tenter un dernier effort en parcourant tout le château, espérant découvrir ce que Géronimo mourant fut prêt à dévoiler. Mathilde eut un entretien avec son époux; elle essaya vainement d'ébranler ses résolutions : ils parlèrent longtemps de leurs craintes, et restèrent enfermés une bonne partie de la journée... Villani remarqua cette séance extraordinaire, et surtout l'air atterré de la comtesse.

Ces trois personnages sombres et rêveurs formaient un singulier contraste avec les figures joyeuses de ceux qui habitaient le château. Le sénéchal oubliait volontiers sa gravité au milieu de sa famille; d'Olbreuse et Aloïse, Montbard et Anna, et par-dessus tout Chanclos, ne faisaient entendre que l'expression de la joie et du bonheur. Cependant le brave capitaine se trouvait gêné; cette magnificence, ce ton, ne lui convenaient point; de Vieille-Roche lui manquait pour boire; aussi se promit-il de le faire venir aux noces du lendemain et aux fêtes des jours suivants. La prompte détermination des deux frères et le mariage expéditif d'Anna nécessitèrent à Robert bien de l'embarras, et lui firent faire bien des conjectures sur la précipitation d'un mariage qui, chez les Morvans, ne devait se faire qu'avec poids et mesure. Christophe, les écuyers et les piqueurs suffirent à peine pour porter cette nouvelle de châteaux en châteaux, avec les invitations pour toute la haute, basse et moyenne noblesse d'Autun et de Dijon, et aux grands alliés de la famille qui se trouvaient en cour; c'est Robert qui dépêcha à Paris le courrier extraordinaire.

— Depuis bien longtemps pareille chose n'est arrivée; j'aurai vu trois mariages durant mon intendance, dit-il au premier écuyer en lui remettant le paquet scellé du sceau ordinaire de la famille...

Lorsque, à l'exception du courrier extraordinaire, chacun des gens fut à son poste dans le château; que le chef manœuvrait dans les cuisines comme un général d'armée entouré de ses marmitons, aides de camp, etc.; que les valets nettoyaient les cours, la chapelle, le château; que l'on sortait du trésor de la famille tout ce qu'il y avait de beau et de resplendissant, Robert revêtit tous les insignes de sa dignité, mit sa médaille extraordinaire, ses souliers à la poulaine, craquants dix fois plus que les autres, etc. Il marcha d'un pas grave vers le salon où toute la famille était assemblée, et il rumina un commencement de harangue. Il trouva les deux futures examinant d'un visage riant les parures étalées sur deux meubles; d'Olbreuse et Montbard recevaient leurs compliments d'un air enchanté; le comte de Morvan n'avait plus de tristesse : ce doux spectacle le tira de sa mélancolie; le sénéchal et la comtesse causaient, et Chanclos, au moment où Robert entra, s'écriait : — Avouez, mes gendres, que je suis...

L'aspect de la figure diplomatique de l'intendant, son balancement cérémonieux, interrompirent Chanclos, qui se mit à rire, ainsi que le comte et le sénéchal; heureusement Robert ne s'en aperçut pas. Arrivé à dix pas du comte, il le salua : le comte s'assit dans un fauteuil; la maligne comtesse se mit sur une chaise à ses côtés; le sénéchal, et le reste de la famille, se groupa d'une telle manière, qu'on aurait cru voir un grand prince donner audience. — Digne héritier des Morvans, dit Robert sans se déconcerter, je viens, selon l'usage antique établi depuis Mathieu XIX (car vous savez qu'il est impossible de lire les chartes précédentes), vous complimenter sur l'événement heureux que... qui... dont ce jour est l'aurore!... Robert, sur cette figure, s'arrêta : — Oui, monseigneur, honoré de votre confiance, je vous apporte l'hommage de tous les sujets du petit empire que vous m'avez donné à gouverner; et je viens réclamer de vos bontés l'autorisation d'accorder des gratifications, et de faire les promotions d'usage. On a toujours eu soin dans la famille d'en agir ainsi à cha-

que grand événement, tenu au lieu que Henri IV... — Dites l'aigle du Béarn, s'écria Chanclos en caressant Henriette. — Ce titre n'est pas consigné dans les annales de mon intendance.

Jusque-là, Robert s'était tenu légèrement incliné, et ses gestes se réduisaient à un mouvement périodique de sa main droite, qu'il conduisait vers le comte en la faisant partir du cœur. Mais, la péroraison exigeant de plus grands développements, il dit en regardant l'assemblée, et en balançant ses deux bras : — Quant aux vassaux, je laisse à monseigneur à décider ce qu'il fera pour eux, en observant toutefois que, sous Robert VII, ils furent, en semblable circonstance, exemptés de leurs redevances pour une année : j'ajouterai que le trésor est dans un état satisfaisant, que nos serfs sont soumis et obéissants, et qu'ils restent dans l'ignorance que Mathieu XLIV, un de vos plus glorieux ancêtres, a toujours exigée.

Le premier mouvement de l'assemblée avait été de rire de la comique ambassade de l'intendant ; mais ses cheveux blancs, le désintéressement qu'il montra en ne demandant rien pour lui, enfin, sa bonhomie, intéressèrent. Le comte se leva, et dit avec un accent de dignité qu'il savait prendre à propos : — Retirez-vous, monsieur Robert, je vais en délibérer.

Le comte savait le faible de son vieil intendant, et chacun chercha un titre nouveau dont on pût le décorer. — Le sénéchal proposa de le faire écuyer ; la comtesse, de le créer chancelier de la maison de Morvan. Le comte observa qu'il n'y en avait jamais eu. — Mais, dit le sénéchal, mon grand-père nous disait qu'il exista des conseillers privés de la maison de Morvan ; et je me rappelle avoir vu dans les registres de la sénéchaussée qu'ils ont droit de présence aux élections des députés aux états généraux. — Oui, dit le comte ; tenons-nous-en là.

Robert ne se contenait pas de joie en voyant la majesté que son maître déployait en une telle circonstance. Il trouva Christophe dans le salon des ancêtres, et il lui dit en l'embrassant : — Jamais Mathieu n'a présidé mieux que cela sa famille... *Retirez-vous, monsieur Robert, je vais en délibérer.* Sens-tu, Christophe, sens-tu cette noblesse, cette dignité convenable à l'égard d'un intendant? Mathieu XLIV était plus sévère ; Mathieu le Grand, je ne l'ai pas connu... Mais celui-ci... quelle intendance !... Christophe...

Chanclos vint dire à Robert d'un air comiquement majestueux : — Le comte *mon gendre* vous mande. — Vois-tu, Christophe !... Robert entra. — Monsieur Robert, nous vous laissons le maître d'agir comme vous l'entendrez pour nos vassaux. Quant à vous... nous avons pris le conseil de notre frère, afin de récompenser dignement vos services et votre désintéressement ; dès ce jour, vous quitterez le titre d'intendant, et nous vous nommons conseiller privé de la maison de Morvan, en y comprenant toutes les prérogatives qui s'y rattachent : ce titre vous enlève toute tache de roture et vous fait faire un premier pas vers l'anoblissement. Vous avez droit aux élections, et celui de présence à notre sénéchaussée particulière ; nous vous installerons au plus tôt.

Robert pâlissait, rougissait, tortillait son bonnet de velours noir, serrait les coudes, et ne savait pas s'il faisait jour ou nuit. Il balbutia : —Mon...seigneur... c'est... beaucoup... d'hon...neur... Je... La comtesse lui présenta sa main à baiser, ainsi que les jeunes mariées. Quand le conseiller s'en fut, il voulut à toute force sortir par une armoire. Chanclos lui montra son chemin et lui ouvrit la porte.

— Ah ! Christophe, mon fils, mon garçon, viens à l'intendance. Ce mot *mon fils* fit tressaillir l'enfant de la chaste Gabirolle. Robert se jeta dans son fauteuil pour respirer. — Sonne la cloche pour faire venir toute la maison de monseigneur ! Chacun accourut. En les voyant, le conseiller prit une attitude semi-majestueuse. Il se pencha dans son fauteuil, croisa ses jambes en balançant la supérieure, et mit une main sur le bras de son siége et de l'autre se gratta le menton, le front, la joue. On fit tourner sa médaille selon ses discours.

— Je vous mande pour distribuer à notre gré les grâces dont Mathieu XLVI, comte de Morvan, m'a laissé la distribution. Toi, Christophe, je te nomme secrétaire de l'intendance : tu as des moyens, mais sois moins insolent envers tes camarades et double ton respect à mon égard. Il ne s'agit plus d'un intendant : belle dignité sans doute ; mais monseigneur m'a promu à la place éminente de conseiller privé de la maison de Morvan, chose qui ne s'est pas vue depuis deux cents ans. — Vous autres, pages, postillons, laquais, suisses, chefs, courriers, cochers, cuisiniers, palefreniers, portiers, écuyers, veneurs, piqueurs, frotteurs, sonneurs, valets de pied, de chambre, de cour, de ville, de campagne, d'écurie, concierges, aides de cuisine, majordome, femmes de charge, de chambre de madame, de mademoiselle, de château, marmitons, laveuses, blanchisseuses, etc., il vous est accordé un an de gages pour gratification ; mais songez à l'avenir à ne pas lever des yeux aussi hardis sur le conseiller que sur l'intendant. Allez !

L'intendance retentit des cris : Vive monseigneur ! vive son conseiller ! Robert fut enchanté et dit tout bas : — Ce sont de bons sujets, au total. Restez, Christophe. Vous sentez, jeune homme, qu'il faudra maintenant garder un décorum, avoir un costume de secrétaire ; modèle-toi sur moi, mon enfant. Je t'apprendrai à lire les registres des Morvan, à faire l'addition et la soustraction, mais surtout la multiplication, ensuite comment on pèse les monnaies ; à tenir les registres, ce que c'est qu'actif et passif, quittances ; et dans trente ans je pourrai te confier aux derniers secrets ; te montrer, par exemple, l'enveloppe de la fameuse quittance des quatre cents marcs, le trésor, etc., etc. Pour le présent, sois docile, et cela ira bien. En disant cela, Robert lui tape légèrement sur la joue. — Tu porteras provisoirement une chaîne d'argent et une très-petite médaille ; nous l'augmenterons selon tes mérites.

Christophe ne fut pas plutôt sorti que Robert dressa dans les annales robertiniennes le procès-verbal de ce jour. La joie l'empêche de penser à la promptitude du mariage ; et lorsqu'il fit les honneurs au dîner, l'air respectueux des officiers l'enchanta. Il leur parla du ton affectueux de la grandeur ; et un marmiton plus fier que les autres l'ayant appelé *monsiour de Robert*, il fut sur-le-champ promu au grade de valet de pied. Cependant, la comtesse, troublée par la terreur que la délivrance de Jean Paqué avait excitée, s'accusa du retard qu'elle mit à exécuter ce dont elle était convenue ; alors elle résolut courageusement de se rendre le soir même à l'endroit où la victime avait succombé, pour s'assurer de l'absence de la plus énergique des preuves... Son mari, forcé de découvrir les secrets que chaque Morvan possédait de l'existence d'un souterrain dont l'entrée était inconnue, donna à la comtesse tous les renseignements nécessaires pour arriver à ce lieu redoutable par ses souvenirs. Le soir, chacun se réunit au salon pour jouer aux insipides jeux du temps : la comtesse hâta le moment de la séparation en feignant un violent mal de tête ; elle renvoya ses femmes, et ne se déshabilla point ; elle garda sa robe blanche et son corset noir enrichi d'une ganse d'or : une simple mousseline était jetée sur ses épaules blanches comme l'albâtre, un peigne retenait ses cheveux noirs... Elle attendit avec anxiété que le sommeil eût envahi le château pour sortir... Nulle lumière n'éclairait sa chambre, si ce n'est un rayon parti de sa lanterne sourde mal fermée...

Mathilde debout, appelant son courage, tenant une torche, son voile précieux et sa lanterne, se disposait à marcher... Mais déjà Villani parcourait le château d'un pas léger. Il a visité les combles, les longs corridors, les salles abandonnées ; il traverse les galeries pour se rendre à la tour où va souvent Robert. Il est dans la vaste cour, près de la citerne, et caché par un angle de la muraille, où l'intendant donna le coup sur le nez de feu Geronimo ; il examina la beauté de cette masse pittoresque, lorsqu'au perron se montre tout à coup un blanc fantôme portant une torche qui répandit une soudaine lumière... c'était la comtesse indécise... Sa marche silencieuse au milieu de la nuit et de cette vaste cour produisant un effet digne de Rembrandt. Villani suit ses mouvements avec joie... il va donc l'initier à ce secret important. Mais il frémit quand il voit la pâle Mathilde se diriger vers la citerne, et marcher droit à lui. Elle arrive ; elle se place entre la citerne et lui, et disparaît au milieu d'un bruit traînant semblable au mugissement d'une porte massive... Le marquis se décide à la suivre ; il tremble en apercevant la longueur d'un vaste souterrain qui se prolonge au delà de Birague. Il voit la comtesse, qui semble voler avec rapidité : les fentes du rocher laissent passer de faibles rayons de la lune, qui ne servent qu'à faire paraître la nuit éternelle de ce lieu plus sombre et plus horrible : le passage est souvent intercepté par l'amas de pierres tombées de la voûte, les pieds de la comtesse sont froissés par leurs pointes aiguës et mouillés par les eaux qui découlent goutte à goutte des parois humides... Fatiguée, elle s'arrête, et s'assied sur une pierre froide ; Villani n'ose en faire autant ; il retient son haleine, reste dans la même position ; et malgré son épée, il tremble devant une femme. Au milieu de ce silence le plus extrême, les gouttes d'eau tombent, et font un bruit répété par intervalles égaux : cette espèce d'avertissement du temps qui s'écoule inspirerait la mélancolie à une âme vertueuse : à la comtesse et à Villani, il dépeint le remords qui frappe sans cesse un cœur coupable. Elle frémit, et de cette idée lugubre, et du chemin qui reste à parcourir, et des obstacles qu'il reste à surmonter. Les pointes triangulaires des pierres, les herbes qui croissent, les redans et les enfoncements rocailleux du souterrain, sont diversement éclairés par de rares interstices qui produisent des effets nocturnes très-imposants. Cette voûte basse l'attriste. Elle tourne alors ses regards vers la route qu'elle vient d'achever ; elle croit apercevoir dans le lointain, faiblement coloré, un témoin, un démon, ou plutôt l'ombre de la victime qui la poursuit : ses cheveux, en se dressant, chassent le peigne qui les retient ; il se brise en tombant. La comtesse est en proie à une violente stupeur, et ses yeux égarés se fatiguent à chercher un être dans les formes fantastiques que l'obscurité prête à Villani. Mathilde a froid et tremble ; ses cheveux sont épars ; à la voir de loin dans sa robe blanche, et dessinée en ses contours par la lumière tremblante qui fait briller l'or de son corset, on la prendrait pour le génie des ruines effrayé de ses propres destructions. Elle a l'audace de continuer sa route avec ardeur, poussée par sa nécessité cruelle, et Villani la suit, poussé par l'avarice et l'ambition.

Enfin, elle voit une grotte plus soutaine et plus spacieuse formée par la fin du souterrain... Cette espèce de grotte se trouvait placée sous la chapelle antique du château de Birague, et recevait son jour par

les fortifications. — C'est là, dit-elle. Elle prend sa torche, ouvre sa lanterne et l'allume ; la torche pétille d'un feu noirâtre, et la comtesse est saisie de l'horreur la plus profonde en apercevant, sur une pierre couverte de sang, le squelette accusateur de la victime. Les os blanchis se tiennent encore... A l'instant, en surmontant sa terreur, elle approche, la tête se détache, et retentit en roulant à ses pieds .. Elle jette un cri, et tombe ; la torche est à terre, et brûle toujours en répandant une fumée sulfureuse.

Villani saisit ce moment pour se placer dans un enfoncement d'où il pouvait tout voir sans être vu. Un sentiment invincible de pitié se glissa dans son âme, en voyant la belle Mathilde terrassée par le remords, pâle, étendue, les cheveux en désordre et l'œil éteint ; elle se relève péniblement en disant : — Grand Dieu ! qu'un crime dure longtemps ! Elle regarde avec compassion ces côtes circulaires et vides, les bras et les jambes qui indiquent la trahison par leurs dispositions. Son imagination frappée les revêt de ce qui leur manque ; elle anime ces débris, et voit sa victime se relever en criant : — Vengeance ! d'une voix éclatante... Toutes les conséquences du crime se déroulent... Alors elle se baisse, ramasse tous ces ossements de ses mains désespérées, en forme un bûcher ; cette femme, curieuse de sa parure, les enveloppe de son voile et de riche mousseline, et met le feu avec sa torche, et ses yeux brillent de joie en voyant la flamme pétiller ; elle l'attise, le feu colore son pâle visage d'une teinte rougeâtre ; la grotte est éclairée, et Villani tressaille d'horreur à l'aspect de cette femme échevelée, le sein nu, qui semble apprêter un festin de cannibales. En s'acharnant à ce travail, le feu cessa par degrés avec les derniers vestiges d'un être qui pense. Une faible lueur s'échappe à peine par moments du bûcher mortuaire. La lanterne donne une masse de lumières plus pure ; alors Mathilde disperse les cendres, gratte les traces du sang et du feu ; elle jette des regards inquiets pour voir si tout est naturel ; elle dispose des pierres, en détache de la grotte, et couvre cette place de débris de ciment..... Son visage est défiguré par l'espèce de convulsion causée par l'empire qu'elle veut prendre sur les sensations qui l'accablent... Et c'est la veille de l'union de sa fille, Aloïse dort du sommeil de l'innocence, et la mère veille pour achever un crime de vingt ans !... Après un dernier regard : — Plus de traces, dit-elle, le crime est impossible à prouver !... Et elle s'échappe avec rapidité, les mains souillées, les yeux pleins de larmes, le cœur bourrelé, et les cheveux en désordre ; elle court sur les pierres pointues ; elle s'enfuit de ses lieux, en aspirant après le repos de son lit. Sa robe flottante est accrochée par l'épée de Villani ; une sueur froide s'empare de Mathilde ; elle reste immobile, et ne reprend ses sens qu'après une angoisse cruelle. Elle continue sa route en écoutant d'une oreille attentive, et semble livrée à la vengeance céleste ; Villani la suit d'un pas furtif. Enfin elle respire en plein air, et la porte est refermée sur l'Italien curieux.

M[illegible] entre [illegible] appartement, elle s'applaudit d'avoir [illegible] ne peut avoir eu de témoin : la fatigue, ses émotions, tout contribue à lui procurer un sommeil assez tranquille. Villani se désespérait, et maudissait son imprudence ; il voyait déjà la pâle mort et la faim s'approcher ; il retourne sur ses pas, et va prendre les morceaux du peigne de la comtesse ; il examine si le souterrain n'a pas d'autres issues ; il erre, revient à l'entrée, et s'assied sur une pierre pour attendre le jour. Il entend des pas au-dessus de lui, il prête l'oreille, et se dirige du côté du bruit, en bronchant contre une marche ; alors il monte, et se trouve, après une dizaine de degrés, contre une porte entr'ouverte ; il la pousse, elle se referme sur lui. Il marche sans faire le moindre bruit, et traverse plusieurs appartements dont les meubles et les draperies tombent en lambeaux ; il reconnaît l'aile gauche du château, et se dispose à chercher l'escalier qui doit le mener dans la cour. En arrivant dans la dernière pièce, il entend parler ; il s'arrête. — ..... Il ne viendra pas !... j'ai cru pourtant que la porte s'est refermée... Ciel !... faut-il qu'ici demain la joie va régner, tandis que si je parlais... un seul mot y ferait dominer la douleur et le désespoir ! Fatal honneur qui me fais ensevelir tout vivant !



La comtesse est saisie d'horreur en apercevant le squelette.

A ces derniers mots, Villani se glisse et passe la tête dans l'appartement ; il contemple, aux rayons blafards de la lune, un vieillard vénérable couvert d'un manteau de velours bleu ; il ne ressemble en rien au juge du bal, ni à Jean Pâqué ; il est appuyé sur la cheminée, la tête dans sa main droite. Il est pensif ; sa taille était moyenne ; mais ses mouvements et sa tenue indiquent un homme grave. Et l'on entendit Rachel qui pleurait ses enfants !... — C'est un ecclésiastique, dit Villani en lui-même.

Le marquis avait à la main tous les morceaux du peigne de la comtesse ; il en laisse par mégarde tomber un seul. A ce bruit insolite, le vieillard lève subitement les yeux ; et voyant l'Italien baissé, il fond sur lui, l'entraîne, le serre avec rapidité, et s'écrie : — Malheureux ! infâme ! que viens-tu faire en ces lieux ?..... rends compte à Dieu de tes crimes, ou plutôt songe, dit-il en le remuant fortement par la gorge qu'il tenait serrée au point d'étouffer Villani, songe à garder le silence sur ta venue ici ; ta mort suivrait une indiscrétion, ou plutôt meurs sur-le-champ. — A ces mots, le vieillard lâche Villani pour tirer un poignard. L'Italien, saisi de frayeur, s'élance dans l'escalier, et roule avec fracas jusqu'à la dernière marche. Son épée se brise, et il reste évanoui sous le portique dans la cour du château. — Comment diable ! s'écria Robert, la porte est fermée !... et je n'en connais pas le secret : il ne doit donc pas venir .. Allons-nous-en... Quel diable de tapage !... Ah ! c'est le chien d'Italien !... il est mort ! il l'aura tué !

L'intendant s'approcha à petits pas, et remua avec son pied le corps du marquis. . . . .
— Il y aura du nouveau, dit le fidèle serviteur des Morvans en voyant que le marquis respirait... la mauvaise herbe croît toujours.

CHAPITRE XV.

Il print son haut de chausse; il embouta son casque
Pui but. Le Parpayhotz n'attendant la bourasque,
Ribaudayt en laschant mantes joyeusetés..

*XIII ballade d'*Alain Chartier,
Recueil du Louvre.

Le vieux Robert, plongé dans les plus graves méditations, contemplait depuis un quart d'heure le marquis de Villani étendu sans connaissance à ses pieds. Plusieurs pensées opposées se combattaient dans l'ame du sévère intendant. L'humanité lui ordonnait de secourir l'Italien; la prudence lui faisait craindre d'avoir à se repentir du service qu'il allait lui rendre, et un motif plus puissant à ses yeux que l'humanité et la prudence le portait à désirer que le sommeil du marquis fût éternel. Cependant, comme les inconvénients de l'existence de l'Italien ne lui étaient pas encore clairement démontrés, l'humanité l'emporta sur la prudence, sa vertu favorite, et sur le motif secret dont il ne nous est pas permis encore de donner connaissance au lecteur. L'intendant des Mathieu se mit donc en devoir de porter du secours à Villani; mais il résolut, en même temps qu'il le rappelait à la vie, de lui infliger la correction que ses nombreux méfaits avaient méritée. En conséquence, il le gratifia de cinq ou six coups de son bâton d'ivoire vertement appliqués.

— Ouais! dit Robert en voyant l'immobilité du marquis, il me paraît que cet homme est accoutumé aux coups de bâton. J'aurais dû m'en douter, et ne pas avoir recours à un remède dont la vertu n'est point efficace. Voyons si quelque autre nous réussira mieux.

Comme le malin vieillard se disposait à faire usage d'une nouvelle ressource tout aussi agréable pour le malade, des cris éloignés parvinrent jusqu'à lui : il crut distinguer son nom, et l'inquiétude s'empara de son esprit. Le bonhomme, pour plusieurs raisons, n'aurait point aimé à être vu près de la vieille tour abandonnée, surtout dans la position où il se trouvait devant le marquis évanoui Il tenta donc de nouveaux efforts pour faire reprendre connaissance à ce dernier. En conséquence, il lui frappa dans les mains, lui jeta de l'eau au visage et lui secoua fortement les jambes. Inutiles ressources! Villani ne donnait aucun signe de vie. Cependant les cris augmentaient et paraissaient partir d'une distance moins éloignée. Il fallait prendre un parti. Robert s'empara donc de la moustache du marquis et lui en arracha quelques poils, espérant que la petite douleur que cette opération devait causer parviendrait à le tirer de l'assoupissement dans lequel il paraissait plongé. Son attente ne fut pas déçue; et, soit que le remède de Robert eût opéré, chose que l'intendant n'a jamais pu bien éclaircir, soit que la fraîcheur du matin eût contribué à ranimer les esprits abattus du marquis, il ouvrit les yeux en ce moment, à la grande satisfaction du vieillard. — Enfin, se dit Robert, le voilà qui revient à lui! — Où suis-je? demanda Villani en jetant un regard effrayé autour de lui — Monsieur le marquis, reprit l'intendant d'un ton ironique, se trouve en ce moment près de la citerne, et j'ai lieu de croire, par l'état où il est, que le serein a incommodé Son Excellence. — Le serein, méchant vieillard!... Ne serait-ce pas plutôt... Mais que faites-vous en ces lieux? — Le marquis Villani ne peut ignorer que le commandement et la sûreté du château sont confiés à mon zèle, et qu'il est de mon devoir de faire des espèces de rondes, ainsi que cela se pratique dans une place menacée par l'ennemi.

En prononçant ces derniers mots Robert fixe sur Villani ses deux petits yeux gris et ardents comme pour lui faire sentir que c'était à lui que cette dernière phrase s'adressait. Le marquis aurait sans doute saisi l'occasion que cette satire lui offrait pour se venger sur le vieux serviteur des Morvan des mésaventures de la nuit, si les cris plus rapprochés des domestiques qui cherchaient Robert ne fussent venus captiver son attention. — Monsieur le marquis, pour plusieurs raisons dont il sent probablement la force, dit Robert, doit désirer ne pas être rencontré en ces lieux et dans le désordre actuel de sa parure. S'il veut m'en croire, il s'acheminera vers le château et me fera même l'honneur d'accepter mon bras, afin d'y arriver plus vite.



A ces mots il se retira en s'appuyant contre les murs.

Villani sentit apparemment la force de la logique de Robert, car il se rendit sans proférer une parole, et s'appuya sur le bras du vieux intendant, comme s'il ne lui eût pas porté la haine la plus cordiale. — Nous aurons à causer longtemps ensemble, mon cher Robert, dit le marquis d'un ton insidieux en s'acheminant vers le château, et j'espère que je trouverai en vous la franchise qui doit caractériser un homme d'honneur. De mon côté, je vous ouvrirai naïvement mon cœur, et peut-être parviendrons-nous à arranger les choses de manière à ce que tout le monde soit content..... Qu'en pensez-vous, mon vieux camarade?... — Ce que j'en pense? expliqua le rusé vieillard; mais, monsieur le marquis, je pense que les chosesse sont assez bien arrangées d'elles-mêmes pour que chacun doive être content. Monseigneur le comte est moins triste qu'à l'ordinaire; la comtesse semble se résigner à voir de bonne grâce le bonheur de nos jeunes maîtres, et mademoiselle Aloïse et le beau chevalier Adolphe n'ont plus rien à désirer au monde. Quand au capitaine de Chanclos, il est plus à l'aise que jamais, et il marie fort bien sa jeune demoiselle... Ainsi donc, je crois que personne n'a que faire de s'inquiéter; les choses vont bien, fort bien ; qu'en pense monsieur le marquis?

A cette question, accompagnée d'un sourire moqueur, le marquis fut sur le point d'éclater. Toutefois il se tut, persuadé que le vieux Robert était un renard que jamais chasseur n'avait pu mettre en défaut. Le marquis et Robert cheminèrent en silence, s'observant comme deux chiens d'égale force qui ont un os à se disputer, ou comme deux braves coqs qui combattent pour une jeune poulette, et qui n'attendent que la première faute de l'ennemi pour lui enlever l'objet de la querelle. Tous deux furent enchantés de la rencontre

du sire de Vieille-Roche, qui se trouva [illegible] devant eux. Le loyal ami du capitaine de Chanclos avait suivi les recommandations du disciple de l'aigle du Béarn; car, lorsqu'il parut aux yeux de Villani et de Robert, il avait pris, en guise de la rosée, la précaution d'avaler deux bouteilles de l'excellent vin du comte, lesquelles bouteilles, jointes à l'espérance d'en vider plusieurs autres dans le même jour, avaient mis l'honnête gentilhomme de la meilleure humeur du monde. Aussi, contre son ordinaire, il advint qu'il adressa à Robert trois mots de suite qui, au premier abord, eurent l'air de quelque chose qui eût le sens commun. L'intendant, autant surpris de cette merveille que de l'espèce de recherche qui éclatait dans la mise de l'officier de Vieille-Roche, s'arrêta un moment pour s'assurer si ses oreilles et ses yeux ne le trompaient pas. — Eh! où allez-vous donc ainsi, monsieur de Vieille-Roche? demanda Robert... — Où je vais, l'ami?..... je n'en sais, ma foi, rien. Qui sait où il va?....

Et lon, lan, la, buvons, chantons,
Dépensons bien l'heure qui sonne;
Et lon, lan, la, buvons, sautons,
L'heure qui suit n'est à personne.

— Mais vous êtes en toilette... vous avez donc des projets, monsieur de Vieille-Roche?... — Eh! qui n'en aurait pas dans ce jour, et ici... Ah! ici comme ailleurs, du reste... *et lon, lan, la,* monsieur Robert :

Nargue du temps et de sa faux!
Nargue de l'amour, de ses ailes!
Buons, buvons tous, mourons chaud;
Être ou non, sont deux bagatelles.

— Que dites-vous de ma morale, monsieur le marquis d'Italie? dit de Vieille-Roche en tendant amicalement la main à Villani... — — Je dis, reprit fièrement Villani, que... — Vous dites que... Ah çà, aimez-vous à boire?... — Non. — En ce cas, vous ne savez ce que vous dites, demandez plutôt à mon ami de Chanclos qui s'avance vers nous avec son bel habit d'ordonnance; n'est-il pas vrai, mon ami, que j'ai raison? — Oui, mon ami : de quoi s'agit-il? répondit le capitaine en s'approchant. — Il s'agit d'une chanson, vois-tu... De l'*heure qui sonne; de l'amour qui n'est à personne; du temps; de la vie; du néant; de ses ailes, et de deux bagatelles.* .. Ah çà, tu comprends, n'est-ce pas, dit finement Vieille-Roche en louchant du côté de Chanclos en forme de souris d'intelligence... — Je veux, reprit Chanclos, que le diable m'emporte... — Le diable!... il est question de cet individu-là dans le troisième couplet.

Et lon, lan, la, le diable est l'eau...

— Ah! j'y suis, Vieille Roche, dit l'officier de Chanclos en fredonnant le second vers du troisième couplet, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, et que, pour cette raison, nous nous dispenserons de transcrire ici... Mais, mon cher Robert, instruisez-moi de ce dont il était question, car sans cela j'ai tout lieu d'ignorer longtemps... — Monsieur le capitaine, vous saurez donc, répondit le malicieux vieillard, que votre ami soutenait à M. le marquis, qu'il ne savait ce qu'il disait. — Il a eu raison, Robert... De plus, j'ajoute que le signor Villani n'a jamais su ce qu'il faisait. — Capitaine! s'écria le marquis, cette provocation adressée à un homme hors d'état de se servir en ce moment de ses armes est loin de prouver le courage dont vous vous vantez d'être rempli. — Ai-je attendu jusqu'ici, Italien cauteleux, pour te dire la vérité en face?... Ventre-saint-gris! un Chanclos n'est pas fait pour se dédire, et je suis prêt, dès que tu l'exigeras, à te rendre raison les armes à la main! Tu m'entends, signor marquis?... Au revoir donc; et rends grâces au ciel que je sois de bonne humeur aujourd'hui, car, sans cela, je jure par l'aigle du Béarn que j'aurais ajouté une nouvelle correction à celle que tu m'as tout l'air de venir de recevoir. — Pas mal deviné, dit Robert en lui-même, pas mal pour un soldat sans connaissance des mystères de cette vie!.. Allons, monsieur le marquis, reprenez mon bras, ajouta-t-il tout haut, et gagnons votre appartement; aussi bien avez-vous besoin de repos, et vois-je là-bas plusieurs physionomies qui me cherchent.

Le marquis, ne croyant pas nécessaire de tenir pour lors tête au capitaine, dont il espérait tirer une vengeance plus tard, jugea à propos de suivre le conseil de Robert, et se remit en marche, appuyé sur son guide. — Ah çà, de Vieille-Roche, dit Chanclos quand il fut seul avec son ami, je suis bien aise de causer un peu à l'écart avec toi, car j'ai plus d'une chose à te dire, et surtout plus d'une recommandation à te faire. D'abord, reçois mon compliment sur le goût de ta parure, je vois que tu es en position de paraître d'une manière convenable à la solennité qui se prépare. — Oui, mon ami; j'ai pensé qu'un mariage doit marcher de pair avec un enterrement, puisque ces deux cérémonies finissent par un repas, *et lon, lan, la*... — Bons principes, Vieille-Roche; mais il s'agit maintenant d'autre chose. Je te disais que j'avais plusieurs recommandations à te faire. — Parle, mon ami. — La première est de ne pas boire.

Vieille-Roche ne put en entendre davantage, et ses forces l'abandonnèrent; il se laissa tomber sur son ami, qui heureusement le retint dans ses bras, et l'empêcha ainsi de mesurer la terre et de souiller la parure solennelle qu'il avait endossée. — Ne pas boire! bégaya l'altéré gentilhomme avec effroi.. — C'est-à-dire, se hâta d'ajouter Chanclos, ne pas boire plus de vin qu'on n'en peut supporter décemment.

A ce complément de phrase, la vieille éponge parut se ranimer — Ne pas boire plus de vin qu'on n'en peut supporter décemment? répéta-t-il, à la bonne heure... Tu sais, mon ami, que j'ai toujours été pour la décence, à telles enseignes que j'en ai donné plus d'un exemple remarquable, notamment lorsque nous rencontrâmes ces deux jolies damoiselles espagnoles dans un bois, hé, hé, hé!

Et lon, lan, la, l'amour parlait...

T'en souviens-tu, Chanclos?... — Parfaitement, mon ami... mais, ventre-saint-gris, que signifie ce bruit de cloches? La cérémonie commencerait-elle déjà?... et sans nous?... Allons, de Vieille Roche, mon compagnon, allons voir... — Allons voir, et boire, ajouta de Vieille-Roche.

Nos deux amis arrivèrent dans la cour du château, qui était alors remplie d'une foule de gens de toute espèce, gentils-hommes, vassaux, domestiques, chiens, chevaux, etc., etc. Tous les rangs étaient confondus, au grand déplaisir de Robert, qui faisait d'inutiles efforts pour maintenir l'ordre et la décence convenables dans le château des comtes de Morvan. — Eh bien, maître Robert, dit Chanclos en arrivant tout essoufflé, que signifie ce tintamarre ...— Cela signifie, monsieur le capitaine, qu'il n'y a pas d'ordre si bien établi que parfois il ne soit interverti. Mais, patience, tout n'a qu'un temps. Allons, drôles que vous êtes, ajouta-t-il en s'adressant aux domestiques et aux vassaux, efforcez-vous de reprendre la contenance respectueuse qui est votre apanage; monseigneur va bientôt traverser les cours. — Quelle heure est-il donc, maître Robert?...— Dix heures, monsieur le capitaine. — Eh! vite, de Vieille-Roche, il faut faire prévenir Aloïse et Anna. Elles ne se sont pas fait tirer l'oreille pour se lever aujourd'hui, n'est-ce pas, Marie?...— O monsieur le capitaine! je vous promets que le jour d'un mariage on ne dort guère... — C'est naturel, jeune fille. — C'est très-naturel, ajouta de Vieille-Roche, *et lon, lan, la*.. — Ah çà, que chacun fasse silence, reprit le capitaine, et écoute les dernières instructions que je crois utiles de donner. Vous, maître Robert, je vous investis, au nom du comte Mathieu, mon gendre, de toute l'autorité des seigneurs de Morvan; ainsi donc parlez, criez, commandez, battez même s'il le faut, mais faites en sorte que les vassaux de mon gendre poussent des cris de joie. Vous, jeunes filles, retournez vers vos maîtresses; et toi, de Vieille-Roche, cours au salon. Quant à moi, je vais me présenter chez la comtesse, et hâter les apprêts d'une toilette qui doit se résigner à embellir les charmants mariages qui se préparent. Allons, tous à vos postes...

A ces mots, l'actif capitaine poussa devant lui tout ce qui gênait sa marche, et s'achemina vers l'appartement de sa noble fille; mais, s'appercevant qu'il avait répandu, au grand désespoir de Vieille-Roche, un demi-verre de vin sur sa fraise, il remonta chez lui pour en changer. Robert le suivit des yeux, et marmotta entre ses dents...: — Que de bruit! que de fracas! Hélas! il est bien à craindre que j'aie distribué en pure perte quinze cents pintes de vin et plus de deux cents coups de bâton : nos jeunes seigneurs ne sont pas encore mariés... j'ai trouvé le marquis italien près de la citerne, et dans un état... Maintenant il est chez madame... Jeunesse, nous ne dansons pas encore... Ces réflexions mélancoliques n'empêchèrent pas Robert d'administrer aux vassaux assemblés autant de rebuffades qu'il en fallait pour les bien pénétrer de l'importance de sa charge, et du pouvoir qu'elle lui rapportait. Le subtil intendant, en outre, organisa la gaîté à l'aide des estafiers du comte, et la foule attendit la vue de ses maîtres dans la plus respectueuse allégresse.

(Ceci est tiré du *Journal des Morvans*, n° 57850, le 20 mai, tome 1626.)

CHAPITRE XVI.

Pluris est oculatus unus, quam auriti decem.
PLAUTUS, *Violent*, sc. IV, act. II
Témoin irrécusable, un œil vaut dix oreilles.

La comtesse venait de s'éveiller au bruit des cloches, que, selon les ordres du fastueux intendant, l'on devait sonner jusqu'à ce qu'elles fussent cassées. — Il n'était pas décent, disait Robert, qu'elles pussent servir à quelque chose après avoir annoncé le mariage de Morvan.

Plongée dans cette sorte de réflexion qui suit le réveil, Mathilde, en se rappelant les événements de la nuit, jouissait de la seule satisfaction que peut éprouver un criminel, celle de se croire certain d'échapper à la justice : elle était tellement perdue dans cette contemplation de l'avenir où l'on se complaît si volontiers, qu'elle ne remarquait

pas le désordre qui régnait dans sa chambre : d'un côté, les rideaux de damas vert étaient tirés; et, de l'autre, ils interceptaient le jour; les vêtements de la veille, épars sur le dos historié des fauteuils, sa chaussure gâtée par les pierres, son corset souillé par le ciment humide du souterrain, ses meubles çà et là, sa lampe expirante, sa robe déchirée en quelques endroits par les ronces qui y étaient encore, auraient bien pu trahir la course nocturne de la comtesse. Elle s'assit devant une table d'ébène sculptée sur laquelle un miroir encadré dans un ouvrage en filigrane se tenait par le moyen d'une languette de bois travaillée à jour; elle se regarda assez longtemps avec complaisance, et mit entre ses lèvres un sifflet d'argent; les sons aigus qu'elle en tira firent venir deux de ses femmes; l'une d'elles était Chalyne, sa sœur de lait, celle qui fut toujours sa confidente, et qui chérissait sa maîtresse, dont les défauts semblaient cachés pour elle.

— Chalyne, voilà bien du bruit! — Ils vous ont sans doute éveillée, madame, avec leurs maudites cloches? on aurait pu attendre votre lever. — *Maudites* est bien le mot jamais journée ne sera si fatigante et si désagréable pour moi. Ma fille est sacrifiée aux convenances, et c'est un cruel spectacle pour une mère. — Madame, je vous assure, mademoiselle paraît bien contente, interrompit Marie. Et tandis que je l'habillais, elle m'a dit : — Qui vous demande quelque chose, sotte que vous êtes? chaussez-moi, vous ferez mieux

Pendant que Chalyne tressait les cheveux noirs de sa maîtresse avec un soin qui marquait sa sollicitude, elle lui dit à voix basse : — Si vous êtes certaine que ce mariage est un malheur pour mademoiselle, pourquoi ne l'empêchez-vous pas? une mère est maîtresse de sa fille; et si vous le voulez bien, je vous ai vue mettre à fin des entreprises plus difficiles. — Ah! ma pauvre Chalyne! le ciel m'est témoin que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la rendre marquise de Villani; il n'y a pas de doute que si la parole de M. le comte n'eût été engagée, j'en serais venue à bout!... pourvu que le marquis ne me reproche rien, et ne m'en veuille point malgré mes efforts en sa faveur!... — Vous en vouloir, madame! qui peut avoir à se plaindre de vous? — Ah! Chalyne!.. il doit être bien triste aujourd'hui, en voyant ses espérances évanouies : j'aurais eu du plaisir à le nommer mon fils; mais enfin il faut se résigner à la nécessité. et tu peux croire que j'en souffre assez — En effet, ma bonne maîtresse, je vous ai trouvée changée : vous n'aurez pas dormi cette nuit, en pensant à tout cela.

Le silence avec lequel Marie remplissait ses fonctions, et l'air libre de Chalyne, faisaient voir et le despotisme de la comtesse sur ses femmes, et l'étrange amitié qu'elle avait pour sa sœur de lait. On lui passa une robe de moire blanche; et à peine sa toilette était-elle achevée, que Villani entra d'un air préoccupé, la figure pâle, et couvrant de ses mains, par un mouvement bien naturel, les endroits de son corps les plus endommagés par sa chute. L'altération de sa figure contrastait singulièrement avec son habillement et l'air de joie qui se répandait sur le visage de la comtesse, plutôt par le souvenir de l'utilité de ses actions nocturnes que par l'approche de la fête. Aussitôt qu'il fut entré, les deux femmes s'en allèrent, sans même attendre le signe de leur maîtresse, ce qui suppose une dose assez forte de perspicacité. ou plutôt une habitude que la comtesse leur avait fait prendre.

— Eh bien! mon pauvre marquis! voici un bien triste jour pour vous et pour moi. Le marquis ne répondit rien. Pour la première fois de sa vie, il se trouvait embarrassé malgré la rare impudence dont il était doué. Ses yeux, attachés au parquet, y cherchaient une réponse. Le secret qu'il avait découvert l'étonnait en quelque sorte par son importance, et il hésitait sur la manière dont il devait s'y prendre pour en instruire la comtesse Cette révélation devait amener de grands changements dans le château, au moins selon les idées de Villani, dont le dessein était de faire rompre sur-le-champ le mariage prêt à s'accomplir.

Il s'assit en silence, et, regardant tout à coup la comtesse, il lui demanda brusquement : — Comment avez-vous passé la nuit? — Très-bien, marquis. — Très-bien! répéta Villani avec affectation, et en dirigeant sur elle les rayons obliques de ses yeux; vous n'avez point été agitée?... — Marquis, il paraît que ma santé vous intéresse beaucoup ce matin?... En vérité, l'on n'est pas plus galant... — Vous éludez la réponse. . — Et pourquoi? .. ai-je des secrets pour vous?.. — Maintenant, non... En prononçant cette terrible syllabe, l'Italien jeta sur la comtesse un regard plein d'une joie maligne. — Que signifie?... — Cela signifie, Mathilde, que l'œil de la prudence perce tous les voiles, et que pour elle la nuit n'a pas de mystères. — Depuis quand parlez-vous par énigmes? dit la comtesse en s'efforçant de cacher le trouble qui s'emparait de ses sens. — Depuis que la cendre des morts a rendu des oracles... Au surplus, ma belle amie, si les énigmes vous embarrassent, je vais vous en donner le mot. — Je suis curieuse de le savoir, reprit la comtesse en déguisant son effroi par un gracieux sourire. — Avant de contenter vos désirs, permettez-moi de vous faire quelques questions... Dois-je croire sincères les protestations de dévouement que vous m'avez prodiguées? — Ingrat! pourriez-vous douter... — Le comte est donc le seul qui s'oppose à mon union avec Aloïse — Oui, le seul .. — Ainsi vous combleriez mes vœux si vous étiez maîtresse du sort de votre fille? — Faut-il vous le répéter encore?... — Eh bien, comtesse, je m'en vais vous donner le moyen de me prouver votre tendre amitié

En ce moment, les cloches de la chapelle, sonnant avec force, rappelèrent à Villani le peu de temps qui lui restait pour agir. — Pardon, marquis! dit la comtesse en se levant; mais ce bruit m'annonce qu'il faut nous quitter .. — Restez... restez, Mathilde; c'est en vain que le bruit des cloches fait retentir les airs... L'hymen qu'il annonce n'aura pas lieu — Que dites-vous, lorsque tout est prêt pour la cérémonie!... que l'on n'attend plus que moi peut-être?.. — Cet hymen n'aura pas lieu, vous dis-je. — Qui pourra donc l'empêcher?... — Moi!.. — Vous?... — Jugez si je m'abuse ..

A ces mots, le marquis tira brusquement de son sein les débris du peigne que la comtesse avait perdus dans le souterrain, et les lui présenta froidement. Mathilde, immobile, regarde les morceaux d'écaille avec une expression stupide : la tête de Méduse n'aurait pas produit tant d'effet. — Ma chère comtesse, dit l'Italien en prenant un ton affectueux, je ne vous adresserai qu'un seul reproche.... c'est que vous avez pu me cacher quelque chose, et douter ainsi de mon amitié : je pouvais, dans les circonstances actuelles, vous rendre de grands services,... je le puis encore; .. vous sentez que je ne négligerai rien pour assurer l'honneur de la famille dans laquelle j'entrerai. Villani aurait pu continuer longtemps. La comtesse, les yeux toujours fixés sur le peigne que le marquis remuait dans sa main, paraissait plongée dans un abîme de réflexions, et sa stupeur était si grande, et la préoccupation de Villani si forte qu'ils ne firent pas attention au léger craquement des souliers de Robert, qui dut entendre les paroles du marquis. — Je suppose, ma belle amie, que vous me comprenez?

Un *oui* prononcé d'un son de voix altéré. mais avec l'indifférence que donne l'égarement, fut la seule réponse de Mathilde. — Je n'userai pas avec vous de la dissimulation que vous avez eue à mon égard, et je vous apprendrai que j'ai découvert dans ma promenade une circonstance qui vous est échappée dans la vôtre... Sachez que j'ai failli perdre la vie dans ce pavillon septentrional que j'ai parcouru, fort heureusement pour vous. En effet, j'y ai trouvé un homme à tête vénérable, à cheveux blancs, et d'une assez belle taille; il ne ressemble cependant en rien à ce Jean Paqué que nous soupçonnions connaître *votre* secret .. Je l'entendis parler de vous dans le langage figuré des prophètes de la sainte Écriture; aussitôt qu'il m'aperçut, il s'élança sur moi; je fus précipité du haut de l'appartement, avant d'avoir pu me reconnaître, et sans Robert, qui me trouva presque mort, je ne sais ce que je serais devenu. — C'est le chapelain, s'écria la comtesse; c'est le frère du père Joseph!... — C'est le chapelain! répéta Villani en appuyant sur chacune des syllabes qui composent ces mots... mais n'en craignez rien, j'assurerai votre tranquillité : bien qu'il soit le frère de l'homme le plus puissant à la cour, vous verrez de quoi peut me rendre capable l'espoir de vous appartenir, et de m'attacher à vous par des liens que je chérirai... Une fois votre fils, je le serai d'amour...

En prononçant ces mots, il embrassa tendrement le cou de la comtesse. Passive comme un marbre, elle reçut ce baiser sans émotion... et cette grande épouvante, ce silence n'était pas tout à fait ce que le marquis attendait de son amie. Mais la comtesse, malgré son orgueil et sa force d'âme, fut atterrée par la violence du coup qui l'assaillait... Elle se leva, fit quelques pas, et tomba comme une masse sur son lit L'Italien la crut morte, car la blanche toile de la frise ne se distinguait plus du pâle visage de Mathilde. Sur-le-champ, le marquis se jette à ses pieds, en lui prodiguant avec feu les noms les plus doux; il s'accuse de barbarie, cherche à la faire revenir, et cependant il n'ose appeler, de peur de laisser échapper un moment si précieux pour rompre le mariage prêt à s'achever En ce moment, le capitaine de Chanclos, en habit neuf, et le visage un peu rouge, entra brusquement. On ignore toujours quel motif il eut de venir chez sa fille : on croit assez communément que le malicieux Robert XIV lui lâcha quelques paroles qui lui donnèrent l'envie d'éclaircir ce que le marquis faisait avec Mathilde; car il est vrai de dire que depuis sa fortune le brave capitaine se croyait appelé à régenter tout le monde. Cependant d'autres pensent que Chanclos, ivre de... de joie du mariage de sa fille, venait presser la comtesse de se rendre au salon, pour qu'elle fût témoin de son opulence. Comme ces deux opinions se fondent sur l'amour-propre et l'orgueil, elles sont également probables. Il y a bien une troisième opinion; mais nous ne l'énoncerons point, elle ne nous paraît pas digne du loyal serviteur de Henri IV.

« Ventre-saint-gris! ou plutôt par les cent combats gagnés par l'aigle du Béarn, s'écria d'une voix colérique, le capitaine en contemplant le spectacle équivoque qu'offraient sa fille et Villani... je jure que jamais henriette ne sortira pour venger une si grande offense... En garde, chien d'Italien!... Villani, se détournant, lui dit alors : — Point de bruit, monsieur le capitaine, si vous voulez éviter de grands malheurs. — Point de bruit, scélérat! point de bruit! je réveillerais les mânes de mon invincible maître!... A moi, Vieille-Roche! à moi! viens m'aider à jeter par la fenêtre un homme qui insulte toute la race des Chanclos!... Le capitaine criait à tue-tête, et Vieille-Roche répondit d'en bas avec son bégayement ordinaire... — On y va... et lon, lan, la... le vin... on y va... — En garde, soldat

à la paix, courtisan à la guerre; en garde, reprit Chanclos le poing en l'air, et henriette tendue vers l'Italien. — Si vous avancez d'une ligne, s'écria Villani effrayé de la pointe scintillante, la famille des Morvans payera cher votre imprudence... un mot peut la desh... — Belître! maroufle!... Le capitaine, suffoqué de colère et prenant le change, n'en pouvait pas dire davantage: mais il retira à lui henriette comme pour l'enfoncer dans le thorax du marquis.

Alors ce tapage réveilla Mathilde de son profond évanouissement; elle dit à Chanclos: — Mon père, arrêtez!... — Non, répliqua l'enragé capitaine... Et son épée prit une direction fatale à l'Italien. — Capitaine, je suis sans armes, et c'est une honte pour vous que d'attaquer un homme qui ne peut se défendre, et ce... je ne sais pour quel motif. — Pour quel motif répéta le capitaine qui, par pudeur, n'osait dire le motif. — Oui, pour quel motif, bégaya de Vieille-Roche survenant; il faut s'expliquer. — S'expliquer! reprit le capitaine. — S'expliquer, répondit Vieille-Roche. — Il y a trop d'explication; mon ami, ensevelissons au plus tôt avec cet infâme, la honte de tant de nobles maisons. A ces mots, il donna un grand coup de plat d'épée sur la figure pâle de l'Italien. Mathilde, rougissant de la grossière méprise du capitaine, lui dit avec colère: — Monsieur!... vous oubliez... — Péronnelle, qu'oses-tu proférer?... Et il continua de menacer le marquis, en approchant de son cœur la pointe de henriette. — Ah! Chanclos, mon ami! dit Vieille-Roche, il n'y a qu'un fourreau sans épée; attends, je vais lui donner ma gabrielle.

Mais la vieille éponge la tendit au marquis de si loin, et en chancelant tellement, que ce dernier n'hésita pas à faire un geste comme pour la prendre. — En vérité, dit-il, je ne comprends pas ce que le sire de Chanclos prétend, et de quel droit il entre ici, au milieu d'affaires plus sérieuses qu'il ne pense. — Enfin, reprit Mathilde, depuis quand, messieurs, pénètre-t-on chez moi sans se faire annoncer?... Vous feriez croire, ajouta-t-elle en s'adressant à son père, qu'il n'y a rien de commun entre nous... Ici Vieille-Roche battit en retraite, et ne s'arrêta que dans la galerie pour soutenir, en cas de besoin, Chanclos, qui s'écria: — Par l'aigle du Béarn, mon invincible maître, vous avez raison de dire qu'il n'y a rien de commun entre nous, car vous êtes une impudente postérité qui ne me fait pas honneur. Au reste... c'est vrai... ceci ne me regarde pas... et le comte Mathieu, mon gendre... Comme il se retournait l'épée nue et le visage enflammé, le comte de Morvan, attiré par le bruit, se présenta brusquement.

Les émotions violentes que Mathilde venait de subir avaient tellement dérangé ses esprits, que le peu de présence d'esprit qu'elle montra en cette occurrence s'explique facilement. Elle était debout, les yeux errants, et pâle comme la mort; Villani, éloigné le plus possible du capitaine, montrait, à l'arrivée du comte, un front cuirassé d'assurance et brillant de joie. Chanclos embarrassé se faisait intérieurement des reproches qu'il serait trop long de détailler; ils prouvent, au surplus, la bonté de son âme. Il n'osait ni remettre son épée dans le fourreau ni la remuer. Le comte, étonné d'une pareille scène, en examinait tour à tour les personnages, jusqu'au sire de Vieille-Roche, qui se trouvait rangé contre la rampe de la galerie comme une plante parasite: il s'y était appuyé avec beaucoup de respect, pour laisser le passage libre à l'amphitryon du jour. Alors le comte, s'adressant à Mathilde, lui dit d'un ton sévère: — Madame, que signifie tout ceci?... — Je vous instruirai, monsieur le comte, lorsque nous serons seuls; nos honorables hôtes devraient sentir que si nous leur devons des égards, ils nous en doivent également.

Ici la comtesse avait retrouvé toute sa dignité; son audace et le ton qu'elle mit dans ses paroles, en imposèrent au capitaine. Il saisit l'occasion de se retirer, en disant: — En effet, comme Mathieu mon gendre, ceci vous regarde seul. Et il tourna vers la porte, tout en menaçant l'Italien. Celui-ci, sans se déconcerter, affecta une démarche assurée pour s'en aller. — Songez, madame, s'écria-t-il, que je vais prendre à l'instant mes mesures pour rendre ma vie indépendante de vos résolutions, et faire en sorte que ma mort soit le signal de votre ruine, si elle arrivait par votre faute...

Il salua le comte avec dédain, et regardant Mathilde, il lui lança un coup d'œil, dans lequel il mit l'expression de tendresse nécessaire pour qu'elle comprît que ces paroles ennemies n'étaient pas pour elle. Resté seul, le comte étonné, demanda à sa noble épouse ce que signifiaient les étranges paroles que le marquis venait de prononcer? — Cela veut dire, monsieur le comte, que le mariage d'Aloïse ne peut plus avoir lieu si nous voulons conserver notre... Le comte ne lui laissa pas le temps d'achever. — Mathilde! s'écria-t-il en la regardant avec des yeux enflammés de colère, ceci me paraît un jeu concerté... Vous me trompez!... ce mariage vous a toujours déplu; vous espérez le rompre au moment même où nous l'accomplissons... Mordieu! je suis homme, et votre maître; je vous le ferai sentir; vos ruses ne m'en imposeront plus... Et qu'est-ce que cela? depuis quand, une comtesse de Morvan prend-elle dans la famille un ascendant tel que le vôtre?... Il ne vous manque plus que d'aller à la cour pour moi?.. Voulez-vous exercer mes charges, tenir l'étrier du roi, ordonner ses chasses et des relais... faudra-t-il que je vous rappelle sans cesse ce que vous êtes?.. Posez bien, du reste, en votre tête, que j'ai résolu dans la mienne de donner ma fille à son cousin: il est l'héritier de nos titres... Outre ces raisons de famille qui sont péremptoires, ces enfants s'aiment, et je ne suis pas d'humeur à rendre Aloïse malheureuse pour je ne sais quelles raisons aussi changeantes que vos fantaisies féminines.... — Avez-vous fini? dit froidement Mathilde. — Si j'ai fini? reprit le comte dont la fureur s'augmenta par le sang-froid de sa femme; si je voulais vous faire sentir la moitié des sujets de mécontentement que vous me donnez, sans ceux que je ne connais point, je n'aurais pas fini demain; et si j'agissais comme mes ancêtres, pour punir votre insolence envers votre maître et seigneur, vous ne me verriez d'un an tout entier... — Vos ancêtres ne se connaissaient guère en punition. — Madame!... s'écria le comte en saisissant le bras de Mathilde avec tant de force, que ses doigts y restèrent imprimés par-dessus le gant... madame!... — Vous semblez oublier, monsieur le comte, les liens indissolubles qui nous unissent... — Mathilde, il y a longtemps que l'amour... — Eh! monsieur! ce n'est ni l'amour, ni même le mariage. — Quoi donc, perfide?... — Le crime!...

Il y eut dans l'accent de la comtesse impatientée quelque chose qui fit tressaillir Morvan. — Eh bien! va, monstre, dit le comte d'une voix étouffée, perds-toi pour avoir le plaisir de me perdre... cours t'accuser toi-même; révèle nos crimes, va;... mais prends garde de trouver mon poignard en chemin!... Hélas! je ne connais rien de plus horrible que notre forfait, si ce n'est de me le voir reprocher par celle qui en est l'auteur, qui en profite, qui en jouit... Ai-je épousé l'enfer?...

En prononçant ces paroles avec la volubilité de la colère, le comte marchait à grands pas vers la porte: lorsqu'il se retourna, il aperçut le visage de la comtesse sillonné par des pleurs, peut-être de commande... Puissamment ému par ce spectacle, il se tut et s'arrêta. — Monsieur, dit Mathilde en employant un ton de douceur qu'elle prenait bien rarement, s'il vous avait plu de me laisser achever ce que j'avais à dire, vous ne m'auriez pas donné lieu de rougir pour vous-même, et je n'aurais pas eu le mortel chagrin de voir que j'ai perdu le prix de tous nos sacrifices, et l'amour de mon époux, dont j'honorerai toujours les vertus et le caractère, tel inégal qu'il soit: je sais que je suis cause de cette mélancolie; je ne cesserai jamais de vous donner des preuves de ma tendresse; et dans ce moment même j'oublie que le comte de Morvan, ici présent, n'est pas celui que j'épousai... Voici le reste de l'explication des paroles que vous avez si brusquement interrompues: — Je devais, la nuit dernière, vous le savez, aller détruire les traces apparentes de notre crime... elles le sont; mais Villani m'aperçut, et m'a suivie; il vient de m'en apporter une preuve irrécusable; ce sont les débris de ce peigne qui tomba de mes cheveux dans le souterrain... Vous sentez les conséquences de cette découverte... Quant à lui, il en connaît bien la valeur, car il vient de m'ordonner de rompre le mariage d'Aloïse, dont il exige la main pour prix de sa discrétion... Voilà la cause de cette scène!...

Le comte resta stupéfait. Un moment de silence eut lieu, pendant lequel la comtesse retrouva toute son énergie, qui l'avait abandonnée dans le premier instant. Elle saisit alors le bras de son époux, et l'emmena dans l'embrasure de la croisée d'où Géronimo s'était précipité; elle lui dit à voix basse et d'un ton ferme: — Pour vous prouver que ce n'est pas un jeu concerté, une fantaisie féminine, voulez-vous que nous nous défassions du marquis, avant qu'il ait pris aucune des précautions dont il nous a menacés?... Vos projets sur Aloïse auront toujours lieu... Parlez?... Le comte recula en pâlissant; et malgré l'accent de vérité qui distinguait les paroles de Mathilde, il doutait encore de la sincérité de sa femme. — Mais, ajouta-t-elle, il ne faut pas d'incertitudes dans une heure, il ne sera plus temps; ne nous dissimulons donc plus les dangers qui nous environnent. Le marquis a vu dans le pavillon septentrional notre chapelain, le frère du père Joseph... Au reste, rien ne m'effraye alors qu'il s'agit de vous... Décidez, et Villani, le chapelain, Jean Pâqué, ne vous inquiéteront plus...

Le comte, violemment agité, se promenait à grands pas en froissant ses vêtements, tandis que Mathilde, se rasseyant devant son miroir encadré, se mit à passer négligemment ses doigts mignons entre ses cheveux, pour leur donner plus de grâce. — Eh bien! monsieur le comte, dit-elle de l'air le plus simple, faites comme vous l'entendrez; je vous laisse le maître. A ces mots, le comte quitta précipitamment la chambre, dont il ferma la porte avec fracas, et il s'enfuit dans son appartement, en donnant l'ordre que personne n'en approchât...

CHAPITRE XVII.

> On n'exécute pas tout ce qu'on se propose,
> Et le chemin est long du projet à la chose.
>
> MOLIÈRE, *Tartuffe*, acte III, sc. I.

...ors que Villani sortit de chez la comtesse, il s'en fut à son appartement. Quant à Chanclos et au sire de Vieille-Roche, honteux de leur

action, ils étaient descendus au perron, et là, sans mot dire, ils écoutaient les instructions que le conseiller privé des Morvan donnait à Christophe comme à l'héritier de l'intendance. — Tu vois, Christophe, quelle foule inonde les cours du château. Je ne puis être partout; voilà pour toi l'occasion de te distinguer en m'imitant, s'il est possible. Aie donc l'œil à tout; distribue toujours les coups en proportion des largesses; qu'il n'y ait pas de pillage, car, si tu veux mon avis, je crains bien que tout ce que nous faisons ne soit... Il remua la tête en ajoutant : Tiens, je pressens quelque malheur .. — Comment, des malheurs! dit Chanclos; vous en parlez bien à votre aise pour en savoir si long; êtes-vous un Morvan? — Presque, monsieur le capitaine. Et, se retournant vers le respectueux Christophe, qui ne cessait de remuer sa médaille, l'intendant ajouta : — Enfin, mon enfant, quand quelque chose t'embarrassera, viens me trouver sur-le-champ, ou, si je n'y suis pas, consulte à l'intendance les ordres que j'ai laissés par écrit, comme je le fais toujours dans les grandes occasions. Aie soin que le vin... — N'y manquez pas, maître Robert, dit Vieille-Roche en l'interrompant : c'est l'aliment de la joie comme le bois est l'aliment du feu.

En cet endroit des instructions, Robert fut appelé par des voix confuses et il accourut avec une légèreté qu'il savait retrouver au besoin. A chaque instant la foule devenait plus considérable : tous les vassaux endimanchés regardaient d'un air satisfait la demeure héréditaire de leurs maîtres; ils croyaient en quelque sorte participer à leur noblesse, parcourant l'espace qu'ils parcouraient et respirant là où ils respiraient. C'était un honneur que d'entrer; et le concierge, malgré l'ordre de laisser passer tout le monde, s'en faisait un mérite auprès de ses connaissances en refusant quelques malheureux pour exercer son autorité. On visitait avec un saint respect la chapelle et les tombeaux des Morvan, et sur tous les visages il régnait une attente et une impatience qui auraient pu faire croire que tous ces braves gens allaient jouir du plus grand des plaisirs. Il fallait bien que c'en fût un que de voir un peu de cette cérémonie, car ils recevaient les rebuffades des gens du comte en se contentant de s'entretenir sur eux. — Tiens, Marion, le plus fier de tout cela, c'est le fils à Jeanne Cabirolle : il ne ressemble guère à son bonhomme de père. Qu'est-ce qui lui pend donc au cou? — Va, répondit la vieille, c'est le successeur de M. Robert, et pour cause. J'ai connu le vieux Robert quand il était jeune; et comme la femme Cabirolle est ma cousine germaine, je sais bien ce qui fait que Christophe deviendra intendant. Lorsque Cabirolle s'est marié, le comte était absent, et c'est Robert qui a eu les droits sur l'épousée.

Christophe, entendant cela, leva son petit bâton d'ivoire en criant : — Allons, rangez-vous, canaille; les deux mariés vont se rendre au salon. Toute la livrée se mit en devoir de faire reculer la foule, ce qui amusa beaucoup Chanclos et Vieille-Roche, qui ne riait que lorsque son digne ami riait. — Allons, vieillard, dit Christophe, retirez-vous. — Qu'oses-tu dire, serf? répliqua un homme en manteau brun. Christophe allait le pousser; mais, réfléchissant qu'il compromettait sa dignité, il fit signe aux domestiques, qui s'écrièrent : — Eh! mon vieux, quelle lubie vous passe par la tête? Allons, levez-vous de dessus ce banc; il est juste à la porte par où sortiront nos jeunes maîtresses. — C'est pour cela que j'y reste. — Eh bien, Jacques, as-tu jamais vu un vieux fou de cette espèce-là? Et ils se mirent en devoir de le prendre par les épaules pour le faire sortir de sa place.

Alors le vieillard tira une petite dague assez pointue et les en menaça sans rien dire. — Ah! ah! s'écria Vieille-Roche, voici un vieux soudard qui joue du couteau. — Comment! reprit le capitaine, il me semble que je connais ce manteau-là. Et Chanclos, courant vers le vieillard : — Par l'aigle du Béarn, cria-t-il, si vous touchez à mon ami... L'inconnu fit un signe impératif à Chanclos, qui ajouta pourtant : — Songez, marauds, que, si on ne le laisse pas tranquille, je vous coupe les oreilles aussitôt pour en faire un hors-d'œuvre. — Il le ferait, dit Vieille-Roche, tout mauvais que doit être un ragoût d'oreilles roturières.

Le capitaine perdit tout son orgueil. A côté de l'inconnu il paraissait gêné. Robert accourut aussi, et pour cause; mais, voyant tant de monde, le malin vieillard s'écria : — Allons, brave homme, éloignez-vous, vous n'êtes pas ici à votre place. — Comment, monsieur Robert, vous ne le connaissez pas? dit Chanclos étonné. — Moi? jamais je ne l'ai vu. — Oh! oh! répondit le capitaine.

A ce moment, Aloïse, s'appuyant sur le bras de son jeune cousin, et suivie du sénéchal, d'Anna et du marquis de Montbard, parut auprès du banc. La jeune héritière était vêtue tout en blanc, et sa parure, presque éclipsée par celle d'Anna, faisait honneur à sa modestie. Les deux jeunes filles avaient sur la tête une couronne virginale qui leur donnait une grâce de plus, celle qu'ont toutes les mariées. Chanclos offrit son bras à sa fille, et Vieille-Roche se mit respectueusement derrière son camarade. Alors l'inconnu jette à Aloïse un coup d'œil observateur et perçant dont elle fut très-émue. Elle rougit, ce que l'on attribua à l'idée d'être en spectacle. En effet, chacun, les yeux fixés sur ce groupe, y confondait des regards d'enthousiasme. On y voyait toutes les espérances de la vie; de plus, Aloïse et Anna n'étaient connues que par des actions de bonté, et le sénéchal avait une réputation méritée de justice et de bienfaisance. Ce fut en ce moment que l'inconnu et Robert, se voyant oubliés, échangèrent un regard et eurent un instant de conversation; après quoi, le vieillard s'élança dans la foule et disparut, n'étant aperçu de personne. Le seul Robert le suivit des yeux et s'éloigna sur-le-champ de cette place pour ôter toute idée de soupçon.

Les acclamations ne cessèrent de se faire entendre et retentirent encore dans le salon lorsque chacun y entra. Chanclos, d'Olbreuse et Montbard se tinrent debout devant la cheminée, pendant qu'Anna et Aloïse causaient à voix basse dans une des embrasures de croisée. Quant à de Vieille-Roche, il se promenait avec une circonspection qui ne lui était pas ordinaire, et que l'on pourrait attribuer à la gêne que lui causaient ses habits et l'obligation de se tenir avec décence. — Sénéchal, dit le capitaine avec un air de grandeur comique qui fit sourire celui-ci, il y a longtemps que je me proposais de vous parler de l'insulte que l'on m'a faite en arrêtant un de mes meilleurs amis. Vous auriez dû penser qu'un homme reçu à Chanclos n'était pas un vagabond. — Capitaine, j'ignorais qu'il fût votre ami, et quand même je l'aurais su, le devoir ne connaît pas les égards, et vous sentez que... Au surplus, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre; je ne fais qu'exécuter les lois, et... — Au reste, sénéchal, il a fait voir du chemin à vos corbeaux : ce n'est pas que je veuille dire que...

Vieille-Roche, voyant que son ami s'embarrassait, se hâta d'ajouter pour tout pallier : — Ce n'est pas que mon ami veuille dire que... certainement... — Ah çà, marquis de Montbard, mon gendre, reprit Chanclos en changeant le sujet de la conversation, et vous, d'Olbreuse, mon cher petit-fils, je trouve bien singulier que vous soyez là à nous écouter. Ventre-saint-gris! retournez à côté de vos gentilles maîtresses. Cependant, je suis content de vous, et j'avoue franchement que vos unions me plaisent. Vous, marquis, vous avez toutes les qualités requises pour être mon gendre, et je vous estime. La pauvreté prétendue de la fille d'un gentilhomme d'honneur ne vous a pas arrêté, et vous vous en trouverez bien; vous avez apprécié son âme franche et délicate. Oui, monsieur le sénéchal, Anna est une perle... — Une perle fine, répéta l'écho du capitaine. — Mon père, vous oubliez qu'Aloïse est ici. A ces mots, un laquais annonça maître Écrivard, notaire d'Autun. On l'avait envoyé chercher avec les contrats préparés, et il devait probablement s'en retourner à pied après être venu sur un des chevaux du comte. Le notaire royal entra doucement et s'en fut dans un coin, tout près des deux demoiselles. Il avait l'air de craindre de faire du bruit, tant il mit de précautions à dérouler ses papiers, à poser son chapeau, à s'asseoir, à tirer ses plumes et son encre d'un petit sac roulé : il était comme honteux de se trouver avec les honnêtes gens de l'époque. Aloïse et Anna voyaient tous ces apprêts avec joie, et leurs charmants visages souriaient avec une pudeur virginale à leurs futurs toutes les fois que leurs regards se rencontraient, et ce hasard arrivait continuellement.

— Monsieur le garde-note, dit le capitaine, vous avez préparé le contrat de mademoiselle de Chanclos? — Oui, monseigneur. — Vous n'avez pas oublié mon titre de capitaine d'ordonnance de l'aigle du Béarn? — De Béarn? répéta Vieille-Roche. — Non, monseigneur, répondit le notaire. — Bien, maître tabellion; mais quelle est la dot que vous donnez à ma fille? — A ces mots toute l'assistance, et Vieille-Roche tout le premier, jeta un œil étonné sur le capitaine, qui se balançait d'un air d'importance. — Vous avez beau me regarder, maître Écrivard, cela ne m'empêchera pas de vous dire que, lorsqu'on fait un contrat, on consulte ceux... — Monseigneur le sénéchal ne m'avait pas averti. — Allons donc! est-ce monsieur le sénéchal qui est mon intendant? — Monseigneur... — Vite, que l'on stipule cent mille francs comptant de dot à ma chère Anna. — Tu veux donc le devoir toute la vie? bégaya Vieille-Roche. — Capitaine, dit Montbard, j'épouse mademoiselle sans aucune vue d'intérêt, et je vous supplie de ne vous priver de rien, j'en souffrirais beaucoup; la plus belle dot d'Anna, c'est son amour et sa douceur. Votre épée vous a suffi, capitaine; la mienne n'est pas moins vive à sortir du fourreau.

Ils étaient tous les deux se tenant par la main devant Chanclos, que ce trait de désintéressement émut singulièrement; quant au notaire, il resta stupéfait; le sénéchal souriait avec son fils et Aloïse, de ce qu'ils croyaient une ruse du capitaine, et Vieille-Roche le tirait par l'habit, en disant : — Mon ami, songes-tu que... la dot est un peu forte, que tu n'as que douze feuillettes dans ta cave, et qu'il y a trois fois plus d'amour chez eux que de vin chez nous... — Chanclos, après avoir serré avec force de Montbard, s'écria avec l'accent du cœur : — Tu es un galant homme! Il embrassa Anna, et se retournant vers le couple moqueur comme pour le railler à son tour, le capitaine dit en sortant une liasse de billets à ordre et payables à vue sur le trésor de l'épargne : — Croyez-vous, marquis de Montbard, mon gendre, que les paroles d'un soldat soient sans effet? J'ai dit : Je donne cent mille francs à ma fille; les voici, maître notaire. — Et vous, marquis, sachez que je puis encore bien plus pour vous; c'est ce que je prouverai plus tard, ajouta Chanclos, embarrassé de cette dernière promesse.

Anna ne savait quelle contenance tenir : elle qui, toujours élevée modestement, avait vu rarement le nécessaire à Chanclos, n'osait approfondir les moyens que son père dut employer pour posséder une somme si considérable. Le notaire salua Chanclos avec respect; chose qu'il n'avait pas faite en entrant. — Que signifie cette stupéfaction, mon digne ami, dit ce dernier à Vieille-Roche, toi qui connais plus que personne ma fortune? — Ta fortune!... Et il ouvre de grands yeux étonnés. — Oui, monsieur le sénéchal, apprenez que le grand-père d'Aloïse ne pouvait pas être beau-père d'un comte de Morvan sans avoir quelque mérite, et... — Monsieur, dit le sénéchal, j'espère que vous vous êtes aperçu que j'ai toujours eu pour vous les égards que mérite un homme d'honneur. — Je le sais, sénéchal; vous êtes un digne gentilhomme comme moi, et pour un juge vous êtes réputé beaucoup trop humain et généreux.

A cet instant, Robert entra revêtu d'une simarre noire que le valet de chambre d'un président lui avait prêtée en attendant la sienne; et le conseiller, tout glorieux de son hermine nouvelle, remit à Chanclos un paquet qui semblait fraîchement scellé. — Qu'est-ce que cela, monsieur Robert? — Je l'ignore, monsieur le capitaine. — Le capitaine lut à haute voix : — A monsieur l'intendant général de la maison de Morvan, pour être remis sur l'heure à messire de Chanclos, officier d'ordonnance de feu Sa Majesté le roi Henri IV, à Birague en ce moment. — Tout embarrassé qu'il fût, le capitaine prit le parti de sourire malignement à chacun. — Il trouva une seconde enveloppe, sur laquelle étaient écrits les mots suivants : — « Monsieur le capitaine, je m'empresse de vous envoyer ce que je vous ai promis il y a quelque temps. » Et il n'y avait aucune signature. — Ici l'officier, soupçonnant quelque mystification, commençait à regarder de travers le conseiller, qui n'en était pas plus ému, lorsqu'il lut : A messire *Jean Pâqué*, de la part du cardinal-ministre. — Ces mots éveillèrent l'attention générale. — Et en apostille : « Nous désirons que cette dépêche parvienne avec la plus grande célérité à notre ami, en quelque lieu qu'il se trouve, et le courrier est autorisé à requérir aide et protection, lui promettant une récompense s'il arrive en douze heures. »

Après avoir rompu le cachet du cardinal, en soufflant quelques soupirs d'orgueil, l'officier d'ordonnance s'écria : — Une lettre du cardinal! Et chacun s'approcha. Le sénéchal seul resta debout devant la cheminée. Ce sénéchal n'était pas un homme ordinaire. « Messire mon cousin, nous vous expédions, aussitôt que vous l'avez demandé, le brevet de colonel du régiment de Bourgogne, au nom du marquis de Montbard. Nous sommes curieux de vous voir, car il s'agite en ce moment une affaire de la plus grande importance, pour laquelle vos lumières nous sont nécessaires. Songez que nous ne pouvons pas oublier les éminents services que vous nous avez rendus, et dont nous serons toujours reconnaissant. Que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde. — *Signé* Armand. »

— Elle est tout entière de la main du cardinal, s'écria Chanclos..... Eh bien, mon gendre, avons-nous du crédit?... — Cher beau-père, tout cet argent et ces honneurs sont beaucoup, mais ne valent pas le trésor de grâce et d'amour que vous m'avez accordé. — Ça ne sait pas vivre, dit Vieille-Roche. — Allons, mes enfants, de de la joie, et commençons toujours à lire les contrats; M. le tabellion a fini... — Un moment, Chanclos, reprit le sénéchal, il faut attendre mon frère. — Et ma tante! dit d'Olbreuse, qui n'avait pas cessé de chuchoter avec Aloïse, dont le cœur était tout épanoui de bonheur. — Robert s'approcha d'eux, les regarda d'un air de compassion. — Eh bien, mon bon Robert, qu'avez-vous? — Ah, monseigneur le chevalier, je voudrais vous voir à l'autel, mais... — Eh! de quoi vous alarmez-vous?... dit Aloïse étonnée...—Alors, la porte du salon s'ouvrit avec fracas, et la comtesse, ayant changé d'habillements, et donnant la main à Villani, entra la tête haute. Elle fit quelques pas d'un air majestueux; et apercevant le notaire, elle lui dit d'un air triomphateur : — Monsieur, vous pouvez vous en aller; votre présence est inutile. — Et pourquoi cela, ma sœur? dit le sénéchal. Il est, au contraire, très-important que les conventions que nous avons faites pour les substitutions... — Mon frère, le mariage entre ma fille et son cousin n'aura pas lieu.

Pendant que tous les visages exprimaient la plus grande surprise, celui du notaire le chagrin, puisqu'il voyait le contrat lui échapper; qu'Aloïse pâlissait, que le sénéchal, hors de lui, serrait la main de son fils avec colère, l'altière Mathilde, prête à conjurer l'orage, semblait dire à Villani par son regard : Es-tu content? — Pourquoi mon frère ne vient-il pas lui-même nous expliquer le... — Ne suffit-il pas, mon frère, que je vous le dise? Quant aux explications, elles ne me regardent pas. — Elle aperçut alors sa fille, qui ne pouvant retenir ses larmes, faisait, la main dans celles de son cousin, les plus tendres adieux à l'amant dont on la séparait. — Mademoiselle, rentrez sur-le-champ dans vos appartements. La pauvre Aloïse devint pâle, et resta sur un plant sans bouger. — Madame, s'écria d'Olbreuse, en s'élançant sur la comtesse comme un aigle fond sur sa proie, songez bien à votre résolution, car je songe à la mienne. Je jure que jamais Aloïse n'aura d'autre époux que moi; et tous ceux qu'on voudra lui imposer, je les briserai comme ce fragile bijou. En disant cela, il arracha brusquement à Mathilde l'éventail qu'elle tenait, et le jeta avec une telle force, qu'il fut réduit en poussière. — Bien dit, répliqua Chanclos; et si tu péris, voici qui te remplacera; et si je meurs, Vieille-Roche me succédera. — Oui, voilà! répéta énergiquement le vieux soldat buveur. Et les yeux enflammés des trois champions se dirigèrent sur Villani, tremblant au milieu de son triomphe. Quant à Montbard, il avait depuis longtemps serré la main de son ami avec un geste significatif. Alors, le sénéchal s'avance gravement, et, contenant sa colère avec le sang-froid d'un magistrat, il dit : — Madame, j'ai peine à croire que mon frère soit le complice de cette félonie; je connais l'âme sincère et loyale du comte de Morvan, et, le jugeant d'après moi-même, je suis persuadé qu'un instant de réflexion va vous remettre dans l'esprit ses instructions : vous vous êtes trompée, ou l'on vous a mal compris. — Non, monsieur; telle doit être son intention. Aloïse, rentrez chez vous.

Elle obéit lentement, en regardant toujours avec tendresse son cousin, dont la figure irritée peignait tout son amour pour elle. Anna l'accompagnait avec l'expression de la douleur, en la tenant par la main. — Mon père, sortons, dit le bouillant jeune homme au sénéchal. — Il abandonne la place, bégaya Vieille-Roche... — Je vous avais bien averti, dit à voix basse Robert à d'Olbreuse. — Tais-toi, vieux sorcier. Le conseiller ne s'émut pas; sa contenance indiquait un homme qui connaît les ressorts d'une machine, et la voit jouer, en riant de l'étonnement des ignorants. — Ah! un instant, un instant, monsieur le griffonneur; restez en place, cria Chanclos; il faut que je tue cet Italien par-devant notaire. Eh! l'ami, avez-vous oublié que, si j'ai une fille fantasque, l'autre ne l'est pas? Si Aloïse ne se marie pas, est-ce une raison pour qu'Anna reste fille et n'épouse pas un homme... — Qui boit bien, dit Vieille-Roche en lui-même. En ce moment Robert sortit à pas comptés pour aller faire cesser les apprêts et la joie, sur un ordre que la comtesse lui donna à voix basse. Elle s'était assise à côté de Villani de l'air le plus tranquille. Le sénéchal et son fils s'en furent sans la saluer et sans proférer une parole; seulement Adolphe jeta un dernier regard à sa tendre amie, prête à se trouver mal, et ferma la porte de manière à faire trembler les vitres. — Allons, vieux légiste, lis-nous ton barbouillage, et que l'on signe le contrat de ma fille; le prêtre attend.

Le contrat se lut en silence, et fut signé de même. Chanclos prit le bras de sa fille, et, suivi de Montbard et de Vieille-Roche, il se mit en devoir de sortir, en disant à la comtesse : — Bonsoir, madame, nous vous laissons avec votre marquis. Comme nous allons l'expédier au retour, il est juste qu'il vous fasse ses adieux. Alors, Aloïse demanda d'une voix faible à sa mère si elle lui permettait d'être témoin du bonheur de sa tante. La comtesse, ayant froncé le sourcil à ce mot de bonheur, y consentit par un léger mouvement de tête. Montbard lui offrit son bras, qu'elle accepta. Cette action de la part d'Aloïse était d'une grande générosité, et de plus pleine du sentiment délicat des convenances qui semble l'apanage des femmes. Il y avait dans ce dévouement une fermeté d'âme que le caractère de la jeune fille n'annonçait pas. Elle s'achemina donc vers l'autel où elle devait être unie, et en passant par le salon des ancêtres, elle vit dans le parc d'Olbreuse et son père qui se promenaient en faisant des gestes très-animés. Quand on fut au perron, rien ne parut morne comme ces cours vides naguère si remplies de groupes riants, et qui faisaient retentir l'air de leurs cris; ce n'étaient plus les mêmes murs, le même château; la cloche muette, la chapelle fermée et le silence attestaient le zèle de Robert, qui s'en venait d'un air presque indifférent, et qui semblait dire : — Tout n'est pas fini... — Eh bien! mon cher ami, dit Chanclos, pourquoi faire éteindre les cierges? — Quand une demoiselle de Morvan ne se marie pas, personne ne se marie ici. — Ouvre vite les portes, sonne les cloches, et rappelle ton chapelain, ou, par l'aigle du Béarn... — Notre invincible maître, interrompit Vieille-Roche. — Nous enfonçons les portes, et j'amène le sacristain par les oreilles, dit Chanclos. Robert y fut en secouant la tête, grommelant, et drapant sa simarre de président.

Rien n'eut moins l'air d'un mariage que cette triste cérémonie. Le prêtre se hâta de prononcer les paroles lorsqu'il en fut temps, et Aloïse ne put retenir quelques larmes qui percèrent le cœur d'Anna et empoisonnèrent sa joie. La cloche fut sonnée faiblement, et ses sons fugitifs arrivèrent jusqu'au comte de Morvan, qui tressaillit, et leva la tête, croyant entendre les derniers accents de l'église, quand elle conduit un homme à sa céleste destination. Le seul capitaine sifflait très-bas sa fanfare, et regardait Vieille-Roche, qui s'était attristé en pensant, en ce lieu solennel, que l'heure qui suit n'est à personne.

CHAPITRE XVIII.

Et le caporal Trim entra fièrement, tenant à la main la paire de bottes transformée en deux mortiers qui devaient servir pour assiéger Dunkerque.

STERNE, *Tristram Shandy.*

Le sénéchal, furieux du renversement de ses projets de famille, quitta son fils, dont il s'efforçait de calmer la colère, pour se rendre à l'appartement de son frère. L'entrée ne lui en fut point accordée, et, malgré ses vives instances, Christophe vint lui annoncer que le comte était hors d'état de recevoir qui que ce fût. Le sénéchal jura alors, au nom de Thémis et de ses nobles aïeux, que jamais il n'oublierait ce double affront. Plein de ressentiment, il descendit dans les cours du château, et ordonna à ses gens de se tenir prêts à quitter Birague dans deux heures. Pendant que le sénéchal se livrait à sa colère autant qu'un homme de robe pouvait décemment le faire, le capitaine de Chanclos s'était emparé de d'Olbreuse, et s'efforçait, depuis une demi-heure, de calmer les transports violents qui l'agitaient. Ses efforts furent infructueux. Il sembla, au contraire, que la colère du chevalier augmentait en raison des obstacles qu'on voulait mettre à la vengeance qu'il prétendait tirer de Villani. L'ami de Vieille-Roche, qui avait parfois du bon sens, et cela n'arrivait jamais que lorsqu'il était entre deux vins, conseilla à l'officier de Chanclos d'avoir l'air de servir les projets du jeune gentilhomme et de se rendre ainsi maître d'en diriger le cours. Le capitaine trouva cet avis fort raisonnable, et résolut d'en profiter. En conséquence, il se mit à crier et à menacer Villani vingt fois plus haut que d'Olbreuse, et il fut le premier à engager ce dernier à monter à l'appartement du marquis italien, se promettant bien de ne laisser pousser les choses que jusqu'au point où elles devaient aller. D'Olbreuse, se voyant libre, arriva en deux bonds à la porte du marquis; il fut suivi de l'officier de Chanclos, qui marchait à sa suite avec toute la gravité d'un médiateur. Pour de Vieille-Roche, il resta un peu en arrière, s'occupant des moyens qui pouvaient contribuer à la réussite des desseins de ses amis.

Arrivé à la porte de l'appartement du marquis, d'Olbreuse y frappa violemment. — Un peu de sang froid, mon petit chevalier, dit le capitaine. Et il se mit à frapper lui-même avec une modération remarquable pour la circonstance. Le calme du capitaine n'amena pas un résultat plus satisfaisant que la turbulence d'Adolphe, et la porte du marquis de Villani ne s'ouvrit toujours point. D'Olbreuse, irrité par la conduite de son rival, redoubla le bruit qu'il faisait. L'officier de Chanclos ne fut pas long temps sans partager l'indignation de son jeune ami, et il finit par s'irriter autant et même plus que lui de ce qu'il appelait l'impertinence italienne. Il s'empare donc du bouton de la porte, et la secoue si vigoureusement, qu'elle eût certainement sauté hors de ses gonds, si, par les soins de Robert, toutes les portes et armoires du château n'eussent été à l'épreuve de l'effraction. De Vieille-Roche, de l'arrière-garde où il était placé, entendant le vacarme causé par l'attaque furibonde d'Adolphe et du capitaine, se douta que les confédérés avaient besoin de secours, et il se mit en devoir de leur en porter. En guerrier habile, il ne voulut point s'avancer sans être assuré de ses derrières, et sans avoir créé des magasins remplis de munitions de guerre et de bouche. En conséquence, il plaça en sentinelle avancée l'animal à deux pieds, deux mains et figure humaine, que le capitaine avait décoré du titre pompeux de son piqueur; puis, ayant eu le soin de se munir de deux excellentes bouteilles de vin et d'un énorme bâton, il s'avança résolûment au secours de ses alliés. — Eh! de par saint Henri, patron de mon invincible maître, s'écria l'officier de Chanclos en s'adressant à de Vieille-Roche, que signifie l'équipage où je te vois?... — Cela signifie, mon ami, répondit le prudent gentilhomme, que jamais siége n'a pu être conduit sans munitions de guerre et de bouche. — Voilà donc pour toi et ton jeune parent, dit-il en remettant dans les mains de Chanclos l'énorme bûche dont il s'était chargé, et voici pour moi, ajouta-t-il en montrant les deux flacons qu'il tenait embrassés... Allons, allons, mes amis, que chacun fasse son devoir, et en avant...

En achevant cette énergique exhortation, de Vieille-Roche porta à ses lèvres un des deux flacons, et but à longs traits la liqueur vermeille dont la vertu est de donner du courage aux poltrons, de l'esprit aux sots, de la tendresse aux égoïstes, de la douceur aux dévots, de la générosité aux avares, et aux femmes ce qui ne tarde pas à leur manquer. Chanclos et d'Olbreuse, pendant que de Vieille-Roche prenait ainsi des forces pour eux, avaient porté tous leurs soins à forcer l'entrée de l'appartement du marquis, auquel ils se promettaient bien de faire un mauvais parti. De Vieille-Roche les encourageait, leur disant que toutes les précautions étaient prises pour que personne ne pût venir les troubler dans le siége qu'ils entreprenaient. — Courage, mes amis, leur disait-il; bientôt nous tiendrons ce marquis d'Italie, et nous le condamnerons, en vertu de ce qu'il vous plaira lui imposer pour votre satisfaction personnelle, à ne boire que de l'eau pendant six mois... Quel bon tour si nous l'attrapons! mais aussi quelle honte et quelle nuée de brocards tomberont sur nous si nous le laissons échapper!...

D'Olbreuse, brûlant d'amour et de jalousie, fut tout à fait insensible aux considérations que de Vieille-Roche ne présentait pas aussi naïvement qu'on aurait pu le croire; l'homme au sire y entendait malice. Quant à Chanclos, pointilleux et soldat, le ridicule et le point d'honneur avaient beaucoup d'empire sur son âme; aussi les paroles de son ami lui firent-elles mettre de l'amour-propre à n'avoir pas le démenti de l'entreprise. Ainsi donc d'Olbreuse, par amour et par jalousie, le capitaine, par point d'honneur, et de Vieille-Roche, par compagnie, travaillaient de concert à pénétrer dans l'appartement où, selon toutes les apparences, le marquis se tenait caché. La porte céda enfin à tant d'efforts réunis, et les vainqueurs entrèrent chez Villani en poussant des cris de triomphe. Maîtres du fort de l'ennemi, les confédérés s'avancèrent en bon ordre. De Vieille-Roche continua de faire l'arrière-garde, non qu'il eût peur, mais parce que sa plus grande affaire n'était pas de se battre avec Villani, mais bien de garder un juste équilibre, chose plus difficile qu'on ne pense, quand on a bu huit bouteilles de vin dans sa matinée. Une fois maître de la place, il fallait s'emparer de la garnison; c'est de quoi s'occupèrent d'Olbreuse et le capitaine : ils firent une perquisition exacte dans toutes les pièces, et eurent le désappointement de ne rien trouver; une échelle posée à l'une des fenêtres de l'appartement leur prouva clairement que le marquis s'était évadé par là, à l'aide d'intelligences qu'il avait formées au dehors. C'était le cas, ou jamais, de tenir un conseil de guerre; il s'assembla donc, et la parole fut à Chanclos, qui s'en empara... — Il est évident, dit gravement le bon capitaine, que le marquis s'est échappé. — Cela est évident, répéta de Vieille-Roche.

L'évidence de la fuite de Villani ainsi démontrée, Adolphe se mit à jurer comme un mahométan; et vous savez qu'un mahométan jure davantage et plus longtemps que ne le peut faire un chrétien catholique, apostolique et romain, et cela par trois raisons : la première, parce qu'un mahométan n'est pas un chrétien catholique, etc.; la seconde, parce qu'un mahométan a l'âme plus dure que celle d'un chrétien romain; et la troisième enfin, la meilleure, parce qu'un mahométan a les organes bien plus propres aux jurements qu'un chrétien apostolique, etc. — Un peu de modération, ventre-saint-gris, dit Chanclos en s'efforçant de calmer l'exaspération du jeune amant; tout n'est pas encore perdu, et il reste peut-être quelque espoir... — Oui, il reste peut-être quelque espoir, répéta de Vieille-Roche en portant à ses lèvres, et l'un après l'autre, les flacons auxquels il avait parlé trop souvent durant le siége pour pouvoir en obtenir une réponse satisfaisante en ce moment... Non, mon ami, ajouta-t-il en regardant piteusement le capitaine, il n'y en a plus. — Par saint Henri, de Vieille-Roche, ne dis donc pas ce que tu dis... — Il est certain que cela est cruel à entendre. Cependant, comme un homme d'honneur ne transige point avec la vérité, je dois déclarer hautement que tout est fini. — Pour d'Olbreuse... — Pour d'Olbreuse comme pour toi, mon cher Chanclos, car les deux bouteilles sont vides. — Que le diable t'emporte avec tes deux bouteilles; il s'agit bien de cela, vraiment!... — De quoi peut-il donc être question? demanda de Vieille-Roche avec l'air de l'effroi le plus visible... — Des moyens, reprit le capitaine, qui peuvent nous conduire à rejoindre cette couleuvre d'Italie qui glisse toujours des mains au moment où l'on croit la saisir... Je vous disais donc, mes amis, que j'avais l'espoir... En ce moment, la sentinelle placée par le prudent de Vieille-Roche poussa le cri d'alarme, et se replia sur le gros de l'armée; elle ne tarda pas à être suivie de deux guerriers dans les personnes desquelles le capitaine reconnut son gendre Montbard et le sénéchal de Bourgogne. — Eh bien! qu'y a-t-il, mon gendre? l'ennemi manœuvrerait-il sur nos derrières?... — Précisément, capitaine; car le marquis Villani est en ce moment chez la comtesse. Je puis même ajouter que c'est à sa considération qu'elle a chargé d'une commission fort désagréable pour vous un domestique qui s'en serait déjà acquitté, si je n'eusse réclamé l'honneur de l'ambassade, afin de ne pas rendre publiques les dissensions qui séparent les membres d'une même famille. — Parlez, mon gendre, que chante ma fille? — Elle ne chante pas, capitaine; elle vous prie seulement de sortir de son château le plus tôt possible, vous, d'Olbreuse et M. de Vieille-Roche. — Par l'aigle du Béarn, l'impudente aurait osé... — Rien n'est plus vrai, capitaine, reprit le sénéchal. Votre fille vous donne une heure pour sortir de ses domaines, et je crois même que si la chose avait été possible, elle m'aurait prié de quitter le château de mes pères. Quoi qu'il en soit, j'en sortirai bientôt, mais volontairement, ajouta-t-il avec toute la fierté des Morvan. — Par l'aigle du Béarn, s'écria Chanclos, transporté de colère, je jure que je vais laver comme il convient la tête de mon insolente fille... — Croyez-moi, mon cher capitaine, dit Montbard en retenant son beau-père, il vaut mieux quitter ces lieux sans donner à la valetaille du château la comédie à nos dépens. — Oui, cela vaut beaucoup mieux, ajouta le sénéchal. — Cela vaut beaucoup mieux! répéta de Vieille-Roche en poussant un soupir qu'il accordait à la cave de Birague; cela vaut beaucoup mieux... Le capitaine, qui avait beaucoup d'estime et d'amitié pour son gendre, et une grande

considération pour la personne du sénéchal, se décida à se conduire par leurs conseils. Il ordonna donc à son domestique de seller le fidèle Henri, et annonça à Montbard qu'il allait quitter le château à l'instant. — Je vous suivrai bientôt, capitaine, car vous sentez parfaitement qu'après la conduite de la comtesse envers vous et d'Olbreuse, je ne puis consentir à prolonger mon séjour en ces lieux. Le capitaine approuva beaucoup le plan de conduite de son gendre. Il l'embrassa en lui jurant énergiquement qu'il le trouvait le plus brave gentilhomme de l'Europe; puis, ayant salué le sénéchal et serré la main d'Olbreuse, il descendit l'escalier en sifflant à tue-tête la fanfare de son invincible maître. Henri, tout bridé, attendait son inséparable cavalier; l'officier de Chanclos l'enjamba lestement, et traversa fièrement les cours de Birague au trot de son vieux destrier. De Vieille-Roche suivait l'oreille basse: il réfléchissait en lui-même à la fatalité qui, le poursuivant toujours, ne lui avait jamais permis de prendre racine dans une maison riche et décente.

Tandis que Chanclos quittait Birague, le sénéchal, d'Olbreuse et Montbard étaient encore dans l'appartement du marquis. Le sénéchal, dont la fierté était tempérée par la prudence, avait laissé Chanclos, et surtout Vieille-Roche, s'éloigner avant de faire part à son fils des exhortations qu'il croyait devoir lui adresser. Aussitôt qu'il se vit seul avec Montbard et lui, il se tourne vers le chevalier, et lui dit d'un ton presque solennel : — Mon fils, il m'est impossible d'approuver votre conduite d'aujourd'hui, surtout en ce qui concerne l'espèce d'association que vous aviez pour ainsi dire formée avec le capitaine de Chanclos et son ami de Vieille-Roche. Adolphe, est-ce ainsi que l'héritier de mon nom, le futur comte de Morvan, devrait se conduire?..... — Mais, mon père, je devais et je dois encore..... — Vous devez m'écouter, monsieur..... Croyez-vous, jeune tête légère, connaître mieux que moi la conduite qu'il faut tenir en cette circonstance?... Convient-il au rejeton des Mathieu de compromettre son rang et son honneur en se mesurant avec un obscur étranger sans rang et sans honneur?... Monsieur, je vous défends, au nom de toute l'autorité que le ciel m'a donnée sur vous, et de toute l'amitié que vous devez à un père qui a toujours été plus votre ami que votre père, de vous compromettre davantage avec le vil intrigant qu'on vous préfère... Renoncez, en un mot, et pour toujours, ou à votre père, ou à la fille de Mathilde de Chanclos. — Mon père... — Choisissez... — J'en mourrai peut-être, mais je n'hésite pas. Mon père, je suis prêt à vous suivre. — Bien, d'Olbreuse, bien, mon cher fils... Partons donc... Marquis de Montbard, recevez nos adieux... J'espère vous posséder, vous et votre charmante femme, quelques jours à Dijon et à mon château d'Olbreuse.

A ces mots, le sénéchal tendit la main à Montbard, et lui renouvela son amicale invitation. Pour d'Olbreuse et Montbard, ils s'embrassèrent plusieurs fois, et à la vue même de Robert, qui parut en ce moment au bas de l'escalier. Le jeune chevalier, en serrant son ami dans ses bras, lui fit promettre tout bas de ne pas le laisser manquer de nouvelles d'Aloïse. Cette dernière prière faite, le sénéchal et son fils quittèrent l'heureux époux d'Anna, et descendirent dans les cours, où leurs chevaux les attendaient. Quand ils passèrent devant Robert, qui était placé au bas de l'escalier, le vieux serviteur des Morvan s'inclina en silence; et, après avoir jeté autour de lui un regard de défiance, il s'empara des mains du sénéchal et de d'Olbreuse, les porta à ses lèvres, et y déposa même une larme. — Brave homme, dit le sénéchal attendri par l'action du bon intendant, puisses-tu vivre longtemps et heureux dans la demeure de mes pères! — O monseigneur! répondit Robert, si telle est votre volonté, que le ciel l'accomplisse : cependant j'ose assurer monsieur le baron que si je n'avais pas quelque espérance de voir le calme renaître dans ce château je formerais des vœux contraires à ceux qu'il a la bonté de faire pour moi. Oui, monseigneur, j'aurai trop vécu du moment que mes pauvres yeux verront le malheur d'un Morvan... Courage, mon jeune maître, ajouta-t-il en s'adressant à Adolphe; il y a une providence dans le ciel pour tous les hommes, et il y en a de plus une pour vous seul sur la terre.

En achevant ces mots, Robert s'éloigna aussi rapidement que pouvait le permettre la dignité de la charge dont il était revêtu.

— Mon père, dit Adolphe, avez-vous entendu les paroles du vieux Robert? — Oui, mon ami... — Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans tout ce qu'il a dit une sagesse vraiment étonnante?... — Jeune fou, reprit le sénéchal en montant à cheval, les passions, si je n'y prenais garde, t'entraîneraient aussi vite que nos coursiers... Adieu, tours de Birague, ajouta-t-il en élevant la voix; vous ne reverrez jamais le sénéchal de Bourgogne dans vos murs tant qu'ils seront souillés par la présence de cette Mathilde... — Fasse que le vent emporte ce serment! dit d'Olbreuse tout bas, et fasse qu'Aloïse m'aime toujours! ajouta-t-il encore plus bas.

Pressant alors son coursier, il se mit sur les traces de son père et perdit bientôt de vue les masses romantiques de Birague...



Le marquis se jette à ses pieds, en lui prodiguant les noms les plus doux.
— PAGE 65.

Le capitaine avait bien quitté le château de son gendre, mais non les environs. Il aperçut le sénéchal, d'Olbreuse et leur suite traverser la campagne au grand galop de leurs montures. — Ah çà! de Vieille-Roche, attention!... — Attention, mon ami! — Veux-tu me servir? — Oui, mon ami. — Mais tu ne connais pas mes projets? — C'est égal, mon ami, je les approuve. — Apprends donc que je veux tenir le château de Birague étroitement bloqué. — Ah! ah! mon ami! bloqué! — On nous a chassés du dedans; eh bien! investissons les dehors. — Oh! oh! les dehors!... — Pour cela, campons ici jusqu'à ce que Villani tombe dans nos mains, et soit étrillé de manière à perdre le goût du mariage. — Eh! eh! le goût du mariage!... Mais, mon cher Chanclos, je pense à une chose importante. Tu sais par expérience, et je te l'ai même prouvé tout à l'heure au siége de l'appartement du marquis, on ne prend point une place sans munitions de bouche. — Je t'entends... Du pain, des jambons et deux cents bouteilles de vin seront mis à la disposition de l'armée assiégeante. — Deux cents bouteilles! ce n'est guère!... N'importe;

il n'est aucune privation que je ne consente à m'imposer pour te rendre service... Établissons donc notre quartier général dans le premier cabaret; et vienne l'ennemi quand il voudra, je l'attends de pied ferme. — De pied ferme, cela est important, de Vieille-Roche. — Sois tranquille; il n'y a que deux cents bouteilles.

CHAPITRE XIX.

Qui croirait, en effet, qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise?
RACINE, *Andromaque*

Tout le temps que la jeune marquise de Montbard demeura à Birague, Aloïse ne fut point aussi malheureuse qu'elle s'attendait à l'être. Mais, aussitôt que sa tante et son époux eurent quitté le château, le présent devint bien pénible, et l'avenir fut sans espérance. La comtesse entoura sa fille d'une foule d'espions, et le marquis Villani obséda sans cesse la victime qu'on lui sacrifiait. Ce n'est pas que Mathilde n'eût voulu dans les commencements essayer de la douceur pour amener sa fille à suivre Villani à l'autel; mais, s'étant promptement aperçue de la violente antipathie d'Aloïse, antipathie que la franchise de la jeune fille laissait éclater dans toute sa force, la comtesse mit bas toute feinte, et parut devant sa fille armée de cette volonté ferme et égoïste qui annonce l'irrévocable arrêt de l'injustice qui veut se satisfaire. Elle ordonna à la douce créature de regarder Villani comme l'homme auquel nulle puissance au monde ne pouvait l'empêcher d'être unie. Pour comble de tourments, Aloïse, qui dans son malheur avait tourné les yeux vers son père, n'avait réussi dans aucune des tentatives qu'elle avait faites pour le voir. Le comte se levait au point du jour, et, accompagné de quelques piqueurs, il parcourait les bois en poursuivant avec une ardeur infatigable le daim timide ou le féroce sanglier. Les plus hardis chasseurs étaient étonnés de l'intrépidité et de la force de leur maître. En effet, le comte descendait les montagnes à bride abattue, franchissant les fossés les plus profonds, et traversait les rivières les plus dangereuses, pour suivre et chercher les animaux les plus cruels. Et cependant ce n'était pas la passion de la chasse qui le transportait, et encore moins l'envie de détruire, car il ne se servait jamais de ses armes. Il se jetait avec le plus aveugle courage au-devant des dangers de tout genre, et ce n'était que lorsqu'il se trouvait couvert de sueur et harassé de fatigue que, plus tranquille, il se décidait à rentrer au château. Alors il s'ensevelissait dans la retraite la plus sévère jusqu'au nouveau point du jour, qu'il recommençait ses longues et pénibles excursions.



Ar[illegible] porte [illegible], d'Olbreuse y frappa violemment.
— PAGE 39.

Ce fut donc vainement que la pauvre Aloïse se présenta plusieurs fois à la porte de l'appartement de son père. Le jour il était absent, et le soir les ordres les plus sévères commandaient à ses gens de ne laisser pénétrer qui que ce soit jusqu'à lui. Dans ce vaste château, où tout parlait de la grandeur et de la puissance de sa famille, l'héritière de Birague se trouvait dans le plus cruel isolement. Orpheline dans la maison de son père, aucun cœur ne s'ouvrait pour partager ses peines, aucune bouche pour l'adoucir. Nous nous trompons; Robert, cet ancien et fidèle serviteur de la race morvéenne, ne passait pas une heure sans penser à sa jeune maîtresse, et un jour sans lui donner quelques preuves de son inviolable attachement. Cependant, comme la plus grande prudence était nécessaire, le vieil intendant ne pouvait que rarement, et en passant encore, encourager sa jeune maîtresse et de l'œil et de la parole. Ces consolations, insuffisantes et passagères, ne pouvaient soulager les peines de la jeune héritière : Aloïse résolut donc d'écrire à sa tante, et de verser dans son sein tous les chagrins qui l'accablaient. La lettre faite, il fallait trouver un moyen de la faire tenir à Anna; qui charger de cette commission?... Robert était bon, mais si vieux, qu'il devait être insensible à l'amour, et par conséquent il refuserait peut-être de se charger de l'épître sentimentale... D'ailleurs, elle pouvait compromettre l'honnête intendant, et lui faire perdre en un jour le fruit de ses longs services. Un autre motif encore ajoutait à la répugnance qu'Aloïse avait de confier à Robert la lettre destinée à sa tante. Cette lettre parlait d'Adolphe, et un instinct de délicatesse faisait désirer à la jeune fille que les tendres secrets du cœur ne passassent point par les mains d'aucun homme. Elle préféra s'adresser à Marie, sur le dévouement et la discrétion de laquelle elle comptait. Elle lui remit donc sa lettre, et lui recommanda toute la prudence nécessaire en pareille circonstance. — Si le malheur veut cependant qu'on apprenne ta mission, lui dit-elle, et que tu perdes ta place pour l'amour de moi, tu iras trouver Anna, qui te prendra à son service, jusqu'à ce que des temps plus heureux nous permettent de nous réunir.

Marie, bien endoctrinée, profita du premier dimanche pour courir à Chanclos, et s'acquitter de la commission de sa jeune maîtresse. Elle sortit heureusement de Birague, et, pleine d'espérance et de joie, elle s'achemina vers la gentilhommière du capitaine. Celui-ci battait l'estrade en ce moment, et la fraîche messagère tomba au milieu de ses avant-postes. — Bonjour, monsieur le capitaine, dit Marie en passant devant le compagnon d'Henri IV, et en lui adressant une de ses plus belles révérences. — Bonjour, jeune fille... Mais où allez-vous comme cela, ma poulette? — Oui, où allez-vous comme cela? répéta de Vieille-Roche. — Je vais me promener, monsieur le capitaine. — Promener?... de quel côté, mon bijou? — Du côté de votre beau château, monsieur le capitaine, du côté de la demeure des braves gens. — Attention, de Vieille-Roche, s'écria le capitaine, la petite bohémienne veut nous séduire. — Attention! répéta de Vieille-Roche. — Et qu'allez-vous faire du côté des braves gens? reprit le capitaine en passant deux doigts sous le menton de Marie... Voyons, jeune fille, contez-moi ça?... — Je vais faire une bonne action, monsieur de Chanclos. — C'est très-beau; mais comme un

chef [illegible] croire [illegible] parole, je vous prierai d'entrer dans le détail de la belle action qui vous attire à Chanclos. — Ah! monsieur le capitaine, il m'a été bien recommandé de ne parler à personne de la lettre.. — Une lettre!... Allons, de Vieille-Roche, entourons la prisonnière, et emparons-nous des dépêches de l'ennemi... décemment, de Vieille-Roche... De Vieille-Roche, pas si bas... Ventre-saint-gris! quel égrillard!.. — Je la tiens, je la tiens, dit Vieille-Roche. — Quoi donc, vieux lansquenet. — Le... le paquet... le voici, maintenant, lis.

Le capitaine prit et lut l'adresse suivante : *A madame, madame la marquise de Montbard au château de Chanclos*.— Eh! je ne me trompe pas, ajouta-t-il, c'est l'écriture de ma petite-fille Aloïse? — Oui, monsieur le capitaine. — Que ne le disais-tu donc de suite, friponne!... — Dame, monsieur le capitaine, vous autres militaires vous allez si vite en besogne, qu'une pauvre fille n'a jamais le temps de parler assez vite... — Eh!... Eh! Eh! dit de Vieille-Roche, elle est drôlette! — Ah çà, reprit Chanclos, comment se porte votre jeune maîtresse?... — Bien tristement, monsieur le capitaine, oh! bien tristement! et c'est bien naturel: je le dis de bonne foi, je ne serais pas plus gaie qu'elle, si on voulait m'empêcher d'épouser Christophe... — C'est donc Christophe qui... — Oui, monsieur le capitaine, interrompit Marie en faisant la révérence. — Honnête garçon... — Oui, monsieur le capitaine. Et Marie fit une nouvelle révérence. — Bien tourné. — Oh! oui monsieur le capitaine. Et Marie ajouta une nouvelle révérence aux deux premières. — Ce n'est pas tout, jeune fille; que dit la comtesse? — Elle gronde. — Villani?... — Il miaule, comme dit Christophe. — Et mon gendre? — Monseigneur ne voit et ne parle à personne; il part le matin pour la chasse, et... — Il ne revient que le soir, je sais cela, car je le rencontre deux fois par jour. Ainsi donc, ma pauvre Aloïse n'a aucun protecteur: par l'aigle du Béarn, je lui en tiendrai lieu... Ecoute, Marie: tu vas aller à Chanclos comme tu en avais l'intention; tu remettras à ma fille la marquise de Montbard la lettre de sa nièce, et tu y joindras un bout d'écrit que je vais te remettre. — Oui, monsieur le capitaine. — Le voici... Écoute encore; ma fille te chargera sans doute d'une réponse pour sa nièce, remets-la fidèlement ce soir à Aloïse, et sur toutes choses ne dis à personne, pas même à Christophe, que tu as été à Chanclos, et que tu m'as parlé... Adieu, jeune fille. Tiens, voilà pour ta course : prends ta volée... Un moment : de retour à Biragne, souviens-toi de m'avertir de suite si ma petite-fille était menacée d'un nouveau malheur .. tu me trouveras toujours ici... voilà tout ce que j'ai à te dire... pars, et que le ciel te conduise..

Marie arriva sans mauvaise rencontre à Chanclos, et remit à Anna la lettre d'Aloïse et le billet du capitaine. Celui-ci recommandait à la marquise de Montbard d'offrir en son nom et au sien un refuge à leur jeune parente. Montbard approuva cette offre, et Anna écrivit en conséquence à sa nièce, que la demeure d'un grand père et d'une tante était un asile qu'une noble demoiselle pouvait accepter sans rougir. Toutefois, la marquise ne lui conseilla d'avoir recours à ce moyen extrême que lorsqu'il ne lui resterait plus d'espérance de salut. Cette lettre écrite, Marie reprit en toute hâte le chemin de Biragne, où elle était attendue impatiemment par sa jeune maîtresse. Pendant que Marie faisait le double trajet de Biragne à Chanclos et de Chanclos à Biragne, le capitaine, aidé des conseils de son ami de Vieille-Roche, avait tracé une épître dont il attendait le plus grand effet. Cette épître était un cartel adressé à Villani, et en termes si méprisants et si clairs, que le compagnon de l'aigle du Béarn ne pensait point qu'il fût possible à un homme qui n'est pas entièrement dépouillé d'honneur et de courage d'éluder le combat qu'il proposait. A ce cartel pour l'Italien Chanclos joignait une lettre pour la comtesse, et une autre pour le comte Mathieu XLVI[e]; la lettre à Mathilde était écrite à peu près du même style et avec la même franche énergie que celle destinée à Villani. Pour être bien sûr que ces importantes missives ne pussent pas s'égarer, le capitaine chargea son ami de les porter lui-même au château, et lui enjoignit surtout de n'en sortir qu'avec deux réponses claires et catégoriques. De Vieille-Roche jura, par tous les vins du monde, qu'il s'acquitterait fidèlement et bravement de sa mission, et le capitaine et lui décidèrent, en déjeunant, la manière dont il devrait se conduire dans tel ou tel cas prévu par leur prudence.

De Vieille-Roche, bien lesté, et n'ayant bu que raisonnablement, se mit donc en route pour Biragne. Arrivé aux portes du château, il s'annonça comme porteur de dépêches de la plus haute importance pour Mathilde, le marquis et le comte lui-même. La comtesse n'était pas alors encore levée; le comte chassait; Villani seul était visible; de Vieille-Roche fut donc conduit à son appartement, et lui remit le cartel du capitaine. Jugeant à propos de soutenir cette présentation de tout le poids de son éloquence, il entama le discours suivant : — Monsieur le marquis, dans le cas où vous seriez bon gentilhomme, drôle dans le cas où tu ne serais qu'un fripon et un aventurier, je viens, moi, César Alexandre Athanase, sire de Vieille-Roche et autres lieux, pour avoir l'honneur de vous prévenir, monsieur le marquis, pour te déclarer, bélître que tu es, que mon ami Maximilien de Chanclos vous prie de renoncer à vos vues sur Aloïse de Morvan, sa petite-fille, t'ordonne de rentrer dans ta vile coque! faute de quoi, monsieur le marquis, il vous prévient qu'il vous combattra à pied et à cheval, jusqu'à ce que mort s'en suive; et à ton refus d'obtempérer à cet ordre, vagabond d'Italie, le capitaine de Chanclos jure, par l'aigle du Béarn, son invincible maître, qu'il viendra jusque dans ce château te couper les oreilles et le nez. Ainsi donc, monsieur le marquis, ou, canaille que tu es, il dépend de vous et de toi de vivre ou de mourir. J'ai dit...

Le discours de Vieille-Roche avait été plus d'une fois interrompu par le marquis, mais en vain, car l'obstiné gentilhomme n'en avait pas retranché un mot ni créé moins fort. Villani instruit par une pareille harangue de l'origine auquel il avait affaire, résolut de mettre adroitement à profit le goût bien connu du négociateur pour le vin, afin d'arracher quelques indiscrétions qui pussent l'éclairer sur les véritables projets de ses adversaires. En conséquence, il annonça gravement à de Vieille-Roche qu'il allait s'occuper de lui faire une réponse claire et catégorique, et qu'il la lui remettrait aussitôt après le déjeuner. Ayant alors sonné ses gens, plusieurs domestiques entrèrent et chargèrent une table d'une profusion de mets et de vins dont la saveur et le bouquet montèrent promptement au nez de Vieille-Roche. Villani, s'apercevant que la vue et l'odorat de l'ambassadeur du capitaine étaient agréablement chatouillés, lui proposa poliment de prendre part au modeste déjeuner qui venait d'être servi. De Vieille-Roche, qui, dans le long cours d'une honorable carrière, n'avait jamais eu à se reprocher la dureté d'un refus, aurait peut-être résisté à la tentation qui lui était offerte si son discours n'eût été prononcé; mais, comme heureusement il venait de le débiter avec toute l'éloquence imaginable, il crut pouvoir sans danger accepter l'offre séduisante de Villani. Le bon gentilhomme n'avait jamais lu Virgile, et par conséquent il ignorait le *Timeo Danaos et dona ferentes* de cet auteur.

Quoi qu'il en soit de l'ignorance latine de Vieille-Roche, Villani n'en tira pas tout le parti qu'il en espérait. Le chargé d'affaires du capitaine accepta toutes les santés, en proposa le double et but enfin comme trois templiers. Mais, hélas! il ne parla guère plus qu'un trappiste. En vain le marquis mit-il en usage toutes les ressources de son esprit; en vain offrit-il à de Vieille-Roche des vins les plus capiteux, le prudent convive but et se tut. A la fin cependant, Vieille-Roche, ayant levé le coude avec trop de complaisance, parut s'écarter des règles de conduite qu'il s'était imposées, et il commençait à se déboutonner, lorsqu'un valet de chambre de la comtesse entra, annonçant que sa noble maîtresse était visible. Villani envoya vingt fois au diable la noble maîtresse; car, quelque chose qu'il pût faire, de Vieille-Roche voulut absolument se rendre de suite à l'audience qui lui était accordée. Le marquis résolut au moins d'accompagner son hôte chez Mathilde, et de faire son possible pour éclaircir les soupçons qu'il venait de concevoir sur l'intelligence secrète qu'il supposait exister entre Aloïse, Adolphe et ses amis. Il introduisit l'ami du capitaine chez la comtesse, et, à sa grande surprise, il la trouva là en compagnie du comte.

Aussitôt qu'il aperçut de Vieille-Roche, Mathieu se tourna vers lui et lui dit : — Ne m'a-t-on pas trompé, monsieur de Vieille-Roche? Parlez : est-il vrai que vous avez quelques nouvelles à m'apprendre? — Rien n'est plus vrai, monsieur le comte, répondit de Vieille-Roche en balbutiant. Ce que j'ai à vous confier est de la plus haute importance; c'est un secret qui... un secret dont... un secret enfin... Vous comprenez. A cette interpellation, le comte se troubla; et, jetant sur de Vieille-Roche un regard terrible, il lui demanda impérativement qui l'avait envoyé vers lui. — Qui, monsieur le comte?... Un galant homme, ma foi, qui veut vous épargner bien des tribulations; car enfin, si ce qu'il m'a dit est vrai, vous avez plus d'une... plus d'une chose à vous reprocher... — Tremblez! s'écria le comte la main sur son épée. — Ah! bien oui, moi trembler! vous badinez, je pense... Mais pour en revenir à celui qui m'envoie vers vous, sachez donc qu'il vous accuse de barbarie. Un père... — Un père!... — Oui, un père, dit-il, ne doit pas sacrifier son enfant comme une futaille vide; la nature, la raison, le... la.. Enfin, lisez sa lettre, et vous verrez ce qu'il vous écrit : c'est touchant, sur mon honneur. Quant à vous, madame la comtesse, voilà votre paquet; mon ami m'a bien recommandé de vous le remettre en mains propres. Ah çà, monsieur le comte, madame la comtesse, monsieur le marquis, ou bien vagabond d'Italien, voilà ma mission remplie; il ne vous reste plus qu'à me donner un petit mot de réponse. Songez, je vous prie, que j'ai juré de ne pas sortir d'ici sans cela.. Que dirai-je de votre part à mon ami Chanclos?... Commençons par vous, monsieur le comte : à tout seigneur tout honneur. — Dites à l'écuyer de Chanclos que les comtes de Morvan ont toujours été les maîtres chez eux, et que je ne souffrirai pas que personne au monde dirige ma conduite et mes actions. — C'est clair et catégorique cela... A vous, madame la comtesse? — Reportez à votre ami ce que vous me voyez faire.

A ces mots-là, Mathilde jeta au feu la lettre de son père. — Les expressions outrageantes dont cette lettre est remplie, ajouta-t-elle, me dispensent des égards que je crois devoir au capitaine de Chanclos. — Cela est encore clair et catégorique. — Ah çà! à vous, mon-

sieur le marquis, ou bien drò... — Annoncez de ma part au capitaine, interrompit promptement Villani, que je serai demain au rendez-vous qu'il m'assigne, et que je soutiendrai, l'épée à la main, mes droits sur Aloise de Morvan et l'honneur de mon nom. — Cela est encore clair et catégorique... Par ma foi, j'en suis content, car voilà toute ma mission remplie de point en point. Adieu, messieurs et madame; puissiez-vous n'avoir jamais soif... Sur ce, je vous offre ma très-humble révérence... Mille lances! voilà ce qui s'appelle se tirer joliment d'affaire!

Quand la comtesse et Villani furent seuls : — Marquis, dit Mathilde, votre intention serait-elle de vous rendre au rendez-vous indiqué par mon père? — Pouvez-vous me supposer cette folie-là, comtesse? — C'est très bien, marquis; mais je vous préviens que le capitaine de Chanclos n'aura ni paix ni trêve qu'il n'ait tenu son serment; ainsi, prenez garde à vous. — Je suis parfaitement tranquille à son égard. Avant qu'il soit peu, le vieux tapageur de Chanclos ne sera plus à craindre pour moi. La comtesse fit semblant de ne pas entendre cette dernière phrase. — Qu'avez-vous appris de cet imbécile de Vieille-Roche? dit-elle en changeant de conversation. — Fort peu de chose. Je soupçonne seulement qu'il existe entre Aloise et Adolphe une correspondance qu'il serait important d'intercepter. — Reposez-vous sur moi de ce soin. J'ai conçu pareillement quelques soupçons, et je ne tarderai pas à les éclaircir. Ce soir ma sentimentale fille recevra mes derniers ordres et devra s'y conformer. A ce soir, marquis, vos doutes seront résolus. — A ce soir.

Tandis que Mathilde confiait à Villani le projet qu'elle voulait mettre à exécution contre sa fille, de Vieille-Roche avait gagné le quartier général de l'armée d'observation, et rendait compte à Chanclos du succès de son ambassade. Le bouillant capitaine jeta feu et flamme et fit les plus terribles serments de vengeance. Une seule chose le consola : ce fut l'espérance de combattre Villani l'épée à la main et de lui infliger la punition la plus exemplaire. Pendant que la comtesse pensait à décider à jamais du sort de sa fille, que Chanclos rêvait à la vengeance qu'il allait tirer du marquis italien, et que de Vieille-Roche buvait, la pauvre Aloise était loin de s'attendre à l'orage qui allait fondre sur elle. Elle n'y songea que lorsque Chalyne vint lui ordonner de se rendre à l'appartement de sa mère. La jeune fille y fut en tremblant. — Asseyez-vous, Aloïse, dit la comtesse d'un ton ferme et glacial, et prêtez-moi toute votre attention. Des motifs puissants, et que je dois vous taire, motifs d'où dépendent le bonheur et la fortune de vos parents, exigent que vous donniez votre main au marquis de Villani. C'est en vain que vous voudriez résister; votre sort est décidé irrévocablement, et nulle puissance ne peut vous y soustraire... Vous pleurez, fille indigne! Eh quoi! ne suffit-il pas de vous dire que le bonheur ou le malheur de vos parents est dans vos mains pour vous faire consentir avec joie à l'hymen que l'on propose?... Qu'a donc cet hymen de si effrayant? Vous allez épouser un des plus beaux cavaliers de la cour, un homme capable d'arriver aux plus hautes dignités. Ce sort est-il si affreux qu'il faille en gémir?... Mais je devine les pensées qui vous agitent : le nom d'Adolphe est sans cesse sur vos lèvres; vous ne pensez qu'à lui... vous l'aimez... vous lui écrivez... — Moi, madame? — Vous-même, fille coupable... Démentez, si vous l'osez, cette lettre que j'aperçois dans votre sein. — O ciel!... Je vous jure, madame... — Quelle est cette lettre?... répondez... — C'est une lettre de ma tante Anna. — Donnez-la-moi. — Ah! par pitié! madame, n'exigez pas cela. — Donnez-la-moi, vous dis-je... — O madame! cette lettre est... Vous ne pouvez la voir... — Pourquoi? — Elle contient contre vous des inculpations que mon cœur désapprouve. Anna ne vous aime point, et vous juge si injustement, que je crains... — Vous avez tort; je suis curieuse de voir le style de ma sœur la marquise... Donnez... — Oh! par pitié! ma mère, ne lisez pas... — Que signifie cette résistance?... Je le vois, cette lettre, que vous me refusez si opiniâtrement, n'est pas d'Anna; elle est d'Adolphe... Indigne fille!... — Je vous jure... — Je ne vous crois pas...

En prononçant ces mots, la comtesse se jeta sur sa fille, et lui arracha avec violence le papier qu'elle cachait dans son sein. La confusion de Mathilde fut égale à sa colère quand elle eut jeté les yeux sur cette lettre, si ardemment désirée : elle était réellement d'Anna, et la pudeur filiale l'avait seule refusée. — Fort bien! mademoiselle, dit la comtesse, qui ne cherchait qu'un prétexte de quereller, fort bien! On vous donne là d'excellents conseils! Une fille qui en reçoit de pareils ne tarde point à les suivre. Mais j'aurai l'œil sur vous. En attendant, je vous déclare que vous devez vous préparer à épouser dans trois jours le marquis Villani. — Dans trois jours, madame. — Telle est ma résolution, que rien ne pourra changer. — Ah! ma chère mère, prenez pitié de votre malheureuse fille... Vous le savez, hélas! je déteste le marquis, et ce serait me donner la mort que de m'unir à lui. — Vaines paroles!... — Eh bien! madame, puisque votre cruauté me force de sortir du respect que je vous dois, craignez que je ne m'affranchisse de la servitude que vous m'avez imposée. Réduite par vous au désespoir, je puis... — Qu'osez-vous dire, fille criminelle?.. Tremblez que je n'appelle sur votre tête les vengeances d'un Dieu terrible... Oui, puisse ma malédiction s'appesantir sur vous!... Si vous... — Ma mère! ô ma mère! épargnez-moi, s'écria Aloise pleine d'effroi. — Promettez d'épouser le marquis dans trois jours. — Ma mère!... — Promets-le, ou je te maudis!... — Ma mère, je jure... A ces mots, Aloise tomba dans un profond évanouissement; et la cruelle comtesse, la regardant froidement, s'écria : — Puisses-tu mourir plutôt que de t'opposer à mes desseins! Mathilde s'éloigna en ordonnant à Chalyne et à Marie de transporter Aloise dans son appartement.

CHAPITRE XX.

Le crime de ton père est un pesant fardeau.
RACINE, *Phèdre*.

Aloise resta plongée dans une profonde douleur; toute la nuit se consuma sans qu'elle dormît, et Marie l'entendit pleurer et gémir. Elle sentait que jamais elle ne pourrait vivre sans son cousin; mais les terribles paroles de sa mère, retentissant toujours dans son oreille, épouvantaient son jeune cœur par l'impossibilité qu'elle voyait à ce que cette union eût lieu. Comme elle était pleine de sens, elle s'apercevait bien qu'on lui cachait les motifs de son mariage avec Villani; la conduite extraordinaire de son père le lui prouvait. Elle le connaissait assez pour savoir que ce n'étaient point les déceptions de sa mère qui lui avaient fait changer de résolution. Cependant, ignorant cette raison suprême, elle ne la crut pas aussi décisive, et le résultat des réflexions de la nuit fut d'obtenir absolument une audience de son père, ne pouvant s'imaginer qu'elle en fût tout à fait abandonnée. L'aurore la vit assise sur un fauteuil dans la méditation de cette entreprise, sa jolie tête supportée par sa main et l'autre faisant des gestes d'un discours imaginaire. Au milieu de ce silence, elle entendit trois petits coups, qu'on aurait dit frappés par la prudence. Ayant répondu, elle vit entrer à pas lents le vieux Robert, qu'elle reconnut à peine dans une simarre neuve aux armes des Morvan, et portant sur sa tête une espèce de mortier, qu'il se hâta d'ôter par respect pour la fille de ses maîtres. — Eh bien! vous pleurez, jeune fille, et vous vous désespérez. Il est vrai que chaque jour votre position devient de plus en plus critique. — Ah! Robert, j'ai formé un projet. — Et quel est votre projet, ma noble demoiselle? — Je veux voir mon père et lui demander sa protection; savoir enfin s'il a l'intention de me sacrifier. — Bien! Mais comment ferez-vous? Madame vous fait garder à vue; chacun de vos pas est soumis à son influence, et monseigneur est invisible. Savez-vous pourquoi? Je le sais, moi, continua le vieillard sur un geste d'Aloise : il ne dépend plus de lui... Chut!... Et le prudent Robert mit un doigt sur ses lèvres. — N'importe! Conduisez-moi vous-même puisque je suis surveillée; conduisez-moi vers l'entrée du château. J'ai veillé pour pouvoir m'y trouver au départ matinal de mon père; je veux le voir. — Eh bien! sachons ce que cela produira. En disant ces mots, le conseiller prudent retint les consolations qu'il apportait à la jeune fille, les réservant si son chagrin augmentait. Il lui donna son bras, et la guida par des détours et sans passer dans les cours, pour éviter les regards, vers le pont-levis du château. La tête vénérable de Robert, ses cheveux blancs, ses petits yeux expressifs et son pas tardif contrastaient singulièrement avec la figure douce de l'héritière, sa taille svelte, son marcher bondissant et ses formes délicieuses. On aurait dit un des anciens dieux prenant des formes humaines, guidant une de ses progénitures mortelles à travers des obstacles créés par une déesse jalouse.

Tous les apprêts d'une grande chasse se faisaient dans la cour du château de Birague; les chiens aboyaient; on entendait essayer les cors; les piqueurs, à pied et à cheval, les écuyers, les valets, préparaient les armes, et les gardes rendaient compte des traces des bêtes sauvages au capitaine des chasses. Le coursier du comte hennissait en attendant son maître; enfin les traqueurs venaient d'arriver, et une assez grande quantité de monde était dans la cour. Le comte parut au perron en habit de chasse, triste, pâle, et marchant à pas lents. Néanmoins, aussitôt qu'il fut au milieu de ses gens, il écouta les récits des gardes, donna des ordres, parla et se mêla de tout comme un homme qui voudrait encore plus de soins et d'embarras pour se défaire d'une idée dominante dont le souvenir le poursuit malgré lui. La chasse se mit en route pour le rendez-vous, où plusieurs seigneurs des environs devaient se trouver, et le comte sortit en dernier, accompagné de son premier écuyer. Comme il passait le pont-levis du château, Aloise regardait d'un air craintif dans la cour, et n'y voyant personne, elle se mit à courir après son père, en criant : — Arrêtez!... arrêtez!... mon père!.. Le comte reconnaît la voix de sa fille, et mesure d'une seule pensée l'étendue de ce qu'elle pouvait avoir à lui dire : mais, redoutant cet entretien, il feint de ne pas entendre, et rejoint le gros de sa troupe; cependant son cœur lui reprochait énergiquement cette cruauté.. — Arrêtez! arrêtez! criait toujours la jeune fille en courant de toutes ses forces, et animée par

l'amour et la douleur. Alors tous les gens, reconnaissant la voix de la jeune Aloïse, se retournèrent spontanément. Le comte, bien qu'il continuât d'avancer, fut contraint de les imiter; et, voyant Aloïse pâle et tremblante, il mit pied à terre. Aloïse se jeta à genoux, et s'écria : — Mon père, je ne me relèverai pas que vous ne m'ayez accordé une demande, c'est la plus simple que l'on vous aura jamais faite...

Le comte, surpris de cette action inattendue, rougit de voir sa fille chérie dans cette posture devant tous ses gens : — Relève-toi, mon Aloïse. — Non, mon père bien-aimé; rendez-vous à mon désir. — Eh bien, soit! quel est-il? — Rentrez sur-le-champ avec moi, et permettez-moi de vous entretenir. Le front du comte se plissa; et après un instant de réflexion bien pénible, il aida sa fille à se relever, et lui donnant son bras, ils regagnèrent ensemble son appartement. — C'est, dit-il en lui-même, un des mille tourments qui m'assaillent sans cesse. Il y avait déjà dans la cour plusieurs personnes qui cherchaient Aloïse de la part de sa mère. — Voyez-vous, mon père, sous quelle active surveillance je suis, les moindres écrits, les pas, les regards de votre fille sont soumis à vos gens. — Le premier, s'écria le comte, qui déplaira à mon Aloïse ira faire un tour plus loin qu'il ne le voudra. — Monseigneur, répondit Chalyne, les ordres de la comtesse... — Ne sont rien, vieille sotte, dit le comte en colère; songez aux miens, et malheur à vous si ma fille n'est pas libre! Je veux qu'on lui obéisse comme à moi. Christophe, vous l'entendez? ayez soin que cela soit ainsi, et je vous charge de me prévenir des moindres choses.

En passant dans la galerie, la comtesse, qui avait été instruite de ce qu'elle appelait l'évasion de sa fille, sortit exprès pour lui dire : — Je voudrais bien savoir, mademoiselle, pourquoi les ordres de votre mère ne sont plus écoutés? — Pourquoi, madame? répliqua le comte, parce qu'ils sont sans doute outre-passés; et alors ce ne sont plus ceux d'une mère : ne me forcez pas de vous dire quelque chose qui pût altérer le respect que vous doit votre fille : vous en faites assez pour cela, ajouta-t-il d'une manière à ce qu'Aloïse n'entendit pas les derniers mots. Le regard sévère du comte fit rentrer Mathilde, et Mathieu XLVI conduisit sa fille dans son grand cabinet : il s'assit, posa son coude sur le bras de son fauteuil, sa main reçut son front encore rouge de colère, et, sans inviter sa fille à s'asseoir, il lui dit : — Parlez. Interdite par l'espèce de majesté déployée par le comte, Aloïse le regarda; mais bientôt les larmes inondèrent son visage; elle se mit à genoux en baisant les mains de son père; elle s'écria : — Ah! votre fille est bien malheureuse... — Eh! qu'as-tu? parle! explique-toi... — Oh! mon père! je ne puis douter de votre cœur; j'implore donc avec confiance votre protection. Vous savez que dès mon jeune âge je fus destinée à mon cousin... Eh! quoi! vous ne m'écoutez pas avec plaisir? N'avez-vous pas encouragé notre amour? Aujourd'hui l'on veut nous séparer... Hélas! nous le savons. — On veut plus : on exige que je fasse taire mon cœur, que j'anéantisse un sentiment que vous y avez fait naître, un sentiment invincible; et pourquoi? pour me donner à un Villani, un lâche, un homme sans nom et sans fortune, encore plus indigne de vous que de moi; répondez, mon père bien aimé, le voulez-vous?

L'accent que la jeune amante mit dans ces paroles remua le cœur du comte. — Ma fille, ô ma chère fille! le ciel m'est témoin que je t'aime,... que je veux ton bonheur... — Eh bien! comment se fait-il qu'on ait ignominieusement chassé mon cousin du château, que l'on ait rompu notre mariage, que l'on me défende de lui écrire, que...— Aloïse! Le comte se leva, parut agité, fit quelques pas, et revint vers sa fille qu'il regarda avec douleur. — Mon père, est-ce qu'il y aurait un obstacle? — Un obstacle : Grand Dieu! dit le comte, un obstacle, oui, un bien grand.

Les yeux d'Aloïse se remplirent de larmes qui roulèrent sur ses joues pâlies, et ils se fixèrent mutuellement, chacun en proie à un combat intérieur, dont le plus cruel était celui du comte. — Alors, mon père, reprit Aloïse, voyez jusqu'à quel point la vie de votre fille vous est chère : je sens que l'hymen de Villani est un arrêt de mort pour moi; laissez-moi finir en paix, et sans subir un tel supplice; votre bien chérie descendra dans la tombe avec moins de douleur. — Tu me perces l'âme, Aloïse, ma fille; viens, que je te presse contre mon sein pour chasser l'amertume qui le remplit. Hélas! pauvre enfant, ajouta-t-il en l'embrassant sur le front, je connais tes chagrins, et je les souffre encore plus cruels que toi : ils sont un surcroît aux miens. — Mon père, vous qui avez tant de pouvoir, comment se fait-il que mon mariage vous cause tant de peine? pourquoi Villani seul... — N'en parle pas, je le hais plus que toi. — Eh bien! bannissez-le donc de ces lieux. — Si je le pouvais sans m'égarer de nouveau, dit le comte... — Mon père, songez que chaque jour cet hymen s'approche; ma mère en a fixé le terme fatal. — Je le retarderai. — Empêchez-le plutôt. — Je ne le puis, ô mon enfant! telle malheureuse que tu sois, ton père est mille fois plus infortuné, quand il n'aurait même pour chagrin que de ne pouvoir faire ton bonheur; mais pense que tu tiens en tes mains plus que ma vie; c'est moi qui te supplie. Alors le comte embrassa les genoux de sa fille, et Aloïse fut stupéfaite de voir l'action de son père. — Oui, ma fille, l'honneur de ton père, ta sûreté, sa vie, la tienne même, exigent que tu sois soumise. — Je le serai, mon père, dit Aloïse avec effroi. — Songe que la splendeur de notre maison, notre renommée, tout s'évanouirait... Ma fille, toi seule peux jeter un peu de consolation dans mon âme; tu es le prix de ma tranquillité; contente-moi, prolonge ma vie, toute triste qu'elle est.

Aloïse embrassait son père, et leurs larmes se confondaient : — J'obéirai, mon père, répéta-t-elle; cessez, vous m'effrayez; calmez-vous, je l'épouserai s'il le faut. Et ses pleurs redoublaient. Une voix énergique partit du fond du cœur de Morvan; il se releva, et saisissant le bras de sa fille : — Mon Aloïse, ne pleure pas; tu es vertueuse, ton dévouement est sublime; mais écoute-moi toujours, car je suis cruellement déchiré : pardonne-moi de bon cœur; jure-moi! oui, jure-moi-le... Le comte était si troublé, qu'il croyait avoir achevé sa phrase. — Mon père, que voulez-vous de moi? — Ah! malheureux que je suis! dit le comte en se promenant à grands pas; bourreau de ma fille!... et pourquoi? pour un instant... Si je mourais, tout ne cesserait-il pas?... — Ma fille, reprit-il en lui prenant les deux mains et les caressant doucement, promets-moi donc de ne jamais maudire ton pauvre père, de toujours l'aimer, comme s'il n'était pas cruel envers toi. — Vous ne le fûtes jamais. — Je suis la cause de ton malheur, de ta peine; va, crois-moi, je sais ce que c'est que l'amour, oui, je le sais... Enfin, ma chère, s'il ne s'agissait que de ma mort, je ne balancerais pas de t'unir à ton cousin; mais... Ici, le comte, ému par toute cette scène et le désespoir de sa fille, s'écria comme égaré : — Pardonne-moi donc; pardonne, ne me maudis pas; que je conserve l'amour de quelqu'un... — Mon père, calmez-vous; je me retire. — Te retirer! reste, mon enfant, parle-moi. Et il la serrait contre son cœur avec force.

Jamais Aloïse n'avait vu son père ému par tant de sentiments divers; mais il est vrai de dire que jamais homme n'eut un si violent combat à soutenir. — Prends courage, ma fille; si je puis j'empêcherai ton malheur... mais non, il le faut... n'importe! dussé-je périr, je verrai Villani... hélas! Le comte s'assit, laissa aller sa fille, hors d'elle-même, et se mit à regarder sur son bureau une pendule qui marquait les jours. — Et c'est hier, s'écria-t-il, c'est hier! Et sa figure se contracta; il resta immobile... en fixant les airs comme s'il voyait un effrayant tableau. Aloïse épouvantée se retira doucement, et fut se remettre de cette fatigue morale en restant tranquille dans sa chambre une bonne partie de la journée. Comme elle descendait pour dîner, Robert trouva moyen de lui demander le résultat de son entretien. — Ah! Robert! il faut épouser ce Villani? — Patience, patience! noble demoiselle; nous avons les yeux sur lui; et fiez-vous à moi seul pour garantir la maison de Morvan d'un pareil affront. — Il paraît, Robert, qu'il n'est pas au pouvoir de mon père de l'écarter. — Je devine pourquoi; mais soyez tranquille; cette bête venimeuse ne pourra rien contre notre honneur : je sais où il a caché son poison, et l'on pendra plutôt Robert pour avoir tué Villani que... Le reste est trop long à vous expliquer; qu'il vous suffise d'espérer. — Et ma mère; — Souffrez en silence : la mesure se remplit!... — Qu'osez-vous dire? — Rien qui puisse vous alarmer : écoutez-moi encore un peu; loin de rebuter Villani, je vous conseillerais de ne plus vous offenser de ses hommages, de les recevoir avec froideur, mais poliment : d'abord, votre mère sera moins sévère, et vous y gagnerez cela; après l'on ne vous tourmentera plus; enfin, ayez l'air d'y consentir. — Il le faut bien, puisque la vie de mon père y est attachée. Mais, Robert, si je vous dis ce secret, soyez prudent.

Le vieillard se mit à rire de cette recommandation et s'enfuit comme une ombre, en entendant les pas de la comtesse. Quant à Aloïse, elle ne concevait pas l'assurance de Robert; et pendant tout le dîner elle réfléchit au sens des paroles de ce serviteur, qui parlait toujours du ton des oracles. Sans cesse Villani redoublait de soins auprès d'elle, et en agissait comme un homme qui fait la cour après un contrat signé. En effet, la comtesse avait déjà écrit au notaire d'Autun pour rédiger celui d'Aloïse et le tenir prêt. Le comte de Morvan, pâle comme un cadavre, assista au dîner, chose qui était devenue rare depuis quelque temps; l'air soumis et résigné avec lequel sa fille reçut les soins du marquis renouvelèrent ses tourments, enchantèrent la comtesse et satisfirent Villani. Depuis longtemps le marquis et la comtesse, malgré leur intelligence, étaient dans une espèce de guerre; la comtesse ne pouvait oublier sa froide ironie le jour du mariage de mademoiselle de Chanclos; et, voyant combien un pareil homme pouvait être dangereux, elle le comblait de prévenances, d'attentions et de témoignages de tendresse; plusieurs fois, elle chercha à connaître jusqu'à quel point il se trouvait initié dans le secret des crimes; enfin son enjouement avait passé, et faisait place à un sentiment contraire, qui tous les jours augmentait par les défiances, et par la pente qu'ont les femmes à grandir leurs affections. Villani était toujours galant, mais non pas d'une galanterie soumise; il sentait trop l'avantage de sa position; il songeait à paraître redoutable.

Le soir on parla du jour du mariage, et Villani nagea dans la joie en arrivant ainsi au succès, car il ne désirait rien tant que de s'enter sur une des premières maisons de France : il regardait ce mariage comme une absolution, et il comptait bien reparaître à la cour dans sa splendeur, oubliant et le bouillant d'Olbreuse, et le sévère sénéchal, et les deux croiseurs qui avaient juré sa mort. La jeune Aloïse dor

nit, encore toute agitée des émotions de la journée et des rayons d'espérance que Robert avait fait reluire. Elle eut un sommeil pénible, pendant lequel elle fut livrée aux angoisses d'un songe terrible. Elle rêva qu'après une longue course elle arrivait enfin à la ruelle du château; que la même énorme pierre se soulevait par les efforts d'un homme qui sortait de la tombe et l'embrassait; mais son baiser avait la froideur du marbre; et de l'assemblage d'une foule de ruines, de portraits de famille, sortait le vieux Robert, haletant et criant : « Sauvez l'honneur de mon intendance, sauvez... » Un long silence suivit, qui fut interrompu par des gémissements, et du fond de son cœur s'élevait un effroi qui, la saisissant, la faisait évanouir sur l'autel, et, malgré l'absence de ses esprits, elle entendit une voix tonnante qui la fit trembler, en disant : « Lorsque le pouvoir des hommes finira, songe qu'il est un autre pouvoir. » Aloïse se réveilla tout en sueur, et par un mouvement machinal elle porta la main à son cou, et y trouva le rosaire donné par l'inconnu. Cette circonstance l'étonna; elle ne se rappellait nullement l'avoir mis à cette place; alors elle se souvint des paroles de l'inconnu de la chapelle et de la citerne; elle résolut d'y jeter un grain de son rosaire, conformément aux ordres de l'être mystérieux qui lui avait parlé.

Le lendemain matin, jamais Aloïse n'avait été si gaie et si aimable : elle parut se soumettre à son sort avec bonne grâce; elle chanta, en s'accompagnant sur la harpe, devant Villani, se promena avec lui et la comtesse dans le parc, puis vêtit une parure assez brillante, et souffrit que Marie l'entretînt assez longtemps de ses amours avec Christophe; elle parut enfin si résignée, qu'un piqueur de d'Olbreuse, qui était resté à Birague, partit pour aller annoncer à son maître le changement qui s'était opéré. Vers le milieu du jour, elle s'approcha de la citerne, tremblante comme la feuille, et comme si elle accomplissait l'action la plus importante et la plus solennelle de sa vie; mais elle trouva malheureusement la comtesse et Villani dissertant sur le jour de son union. — Après-demain, ma chère, les présents que j'ai demandés seront arrivés. — Cela ne se peut pas; il nous faut le temps de faire nos invitations : je veux célébrer dignement ce mariage. — Eh bien! dans trois jours; mais non; je pense, chère comtesse, que nous ferons mal de donner tant d'éclat à cette cérémonie. — Alors à demain, puisque M. Ecrivard doit venir : vos présents arriveront ce soir ou demain matin.... On vous achète cher, marquis, ajouta la comtesse. — Beaucoup plus que je ne vaux, car Aloïse est d'un prix inestimable; mais aussi ce que nous savons pèse autant qu'elle dans la balance.

Aloïse fut surprise venant à pas légers, et la comtesse, ayant observé son trouble, et la voyant dans un lieu aussi désert, soupçonna qu'elle avait quelque projet; elle se fit donc un malin plaisir de l'empêcher, bien qu'elle ne le connût pas. — Ma chère Aloïse, viens avec nous chez moi; j'ai mille choses à te dire. La comtesse la retint très-longtemps, et, remarquant la préoccupation de sa fille, elle l'attacha, pour ainsi dire, à ses côtés toute la journée. Le soir, la pauvre Aloïse fut enfermée dans sa chambre par sa mère, qui la coucha elle-même; alors elle pleura amèrement : car les mille choses que sa mère lui avait dites était l'ordre de se préparer à épouser le marquis le lendemain à midi. Robert fut prévenu de même, et quand la comtesse l'instruisit, le vieillard hocha la tête d'une manière assez dubitative. Le lendemain arriva, et à huit heures Aloïse était encore retenue par Chalyne, qui procédait avec une lenteur incroyable à sa toilette, tandis que Marie avait été écartée par la comtesse. En effet, Mathilde soupçonnait à sa fille le projet de s'évader, et sa sollicitude maternelle avait redoublé de soins pour empêcher ce malheur. Enfin, Aloïse, consternée, vit arriver neuf heures; alors elle sortit de sa chambre, traversa rapidement la galerie, l'escalier, le salon des ancêtres, la cour, et arrivant tout essoufflée elle jeta la croix de son rosaire dans la citerne; elle n'entendit qu'un léger bruit, et elle douta plus que jamais de sa délivrance; il n'entrait pas dans sa jeune tête qu'en une heure un homme pût savoir qu'elle était en danger, qu'il vint, qu'elle en fût secourue, et par quels moyens.

Elle s'assit sur la mardelle de la citerne, pâle et tremblante, épouvantée de l'approche de son malheur, qui s'avançait à grands pas, car elle aperçut le chapelain et ses sacristains préparer la chapelle; et le son de la cloche retentissait à son oreille d'une manière lugubre. Cette jeune beauté, parée de tout l'éclat que l'art peut déployer, assise sur ces vieilles pierres couvertes de mousse, et la tête penchée, une larme sur la joue, et l'œil fixé en terre, aurait fait une profonde impression à qui l'aurait vue. — Plus d'espoir, se dit-elle; et dans cette pensée elle eut l'envie de se précipiter dans cet abîme sur lequel elle était posée, et d'y noyer l'avenir qu'elle avait devant les yeux. Pendant qu'Aloïse se complaisait en des sinistres réflexions, Villani, Mathilde et le comte de Morvan, réunis au salon, attendaient la jeune mariée pour lire le contrat; l'impatience la plus vive se peignait sur le visage de Villani et de la comtesse, qui commençait à s'inquiéter sur l'absence de sa fille; et le comte, plus triste qu'il n'avait jamais été, lançait des regards d'indignation sur ces deux êtres, et tremblait pour sa fille. On envoya la chercher chez elle; Marie revint disant qu'elle n'était pas dans son appartement. — Je vais la chercher moi-même, répondit la comtesse, rouge de colère. En montant sur le perron, le premier objet qui frappa sa vue fut sa fille penchée sur le précipice.

Il fallait qu'il y eût encore dans son âme un reste de tendresse maternelle indélébile; elle jeta un cri perçant, et, plus prompte que l'éclair, elle arriva près de cette citerne, saisit Aloïse un peu rudement par le bras, et la traîna au salon en silence. Un criminel qui entend sa sentence de mort n'est pas plus atterré que ne le fut la tendre amante de d'Olbreuse : elle prit la plume, que Villani lui présenta galamment, et fit un informe barbouillage dans lequel un bon avocat aurait pu trouver dix causes de nullité. La sueur lui coulait du front, et cependant son œil était sec et morne : elle regarda son père, qui détourna son visage par un sentiment bien naturel. En ce moment dix heures sonnèrent, et lui firent voir qu'il ne lui restait plus que bien peu de temps pour être secourue. Robert vint annoncer le déjeuner : avec un air de curiosité, il s'avança assez loin dans le salon comme cherchant quelque chose, et quand il vit le contrat signé, il fit une grimace et un geste d'humeur réprimé assez tôt pour ôter tous soupçons, et passant près d'Aloïse, il lui dit à voix basse : — Du courage; espérez!...

Le comte, Mathilde et Villani passèrent dans le salon des ancêtres : la jeune Marie se présenta alors à la porte du salon. — Eh bien! Marie, tout est-il prêt pour le sacrifice? — Oui, mademoiselle; il ne manque plus que vous, pauvre chère demoiselle! — Taisez-vous donc, petite sotte; est-ce que vous vous mêlez de prédire le sort des Morvan? — Monsieur Robert, si je voulais, je dirais quelque chose, et vous apprendrais, à vous, que depuis deux heures un grand nombre de cavaliers passent et repassent devant le château, et qu'un d'eux, qui devait venir de bien loin, ma foi, a laissé son cheval mort de fatigue au milieu du sentier qui traverse l'avenue. — Bon! bon! dit Robert en se frottant les mains; cavalier éreinté, cheval mort, tout va bien. — Ah! que vous êtes méchant! c'était un bien bon animal, et si vous eussiez entendu ce que disait M. de Vieille-Roche en lui versant dans la bouche une bouteille de vin!... — Taisez-vous, petite péronnelle, dit Robert en lui passant la main sous le menton. Le conseiller n'ajouta rien, mais il releva la tête, et, regardant sa maîtresse avec satisfaction, il fit un demi-tour à droite sur le talon de la jambe gauche, et disparut en répétant : — Tout va bien.

CHAPITRE XXI.

> Fussé-je à l'autel, ma main fût-elle unie à la sienne... il empêcherait bien ce mariage. Une idée d'espoir surnaturel errait dans son esprit...
>
> MATURIN, *Melmoth*, ch. XIV.

Le comte, effrayé de la grandeur du sacrifice auquel il condamnait sa fille, voulut tenter auprès de Villani un dernier effort : Mathieu ne se dissimulait pas que l'espoir de posséder un jour les grands biens de la famille était ce qui flattait le plus l'ambition du marquis : Aloïse, charmante et pauvre, n'eût inspiré à ce dernier qu'une fantaisie passagère. S'étant retiré au fond de son appartement, il siffla Christophe, et le chargea d'avertir le marquis qu'il désirait l'entretenir en particulier. Ce message extraordinaire surprit Villani, et il crut devoir prendre certaines précautions qui certainement eussent paru à Robert on ne peut pas plus outrageantes pour un Morvan. Christophe précéda l'Italien avec une importance digne de Robert. Un œil exercé aurait même aperçu dans sa taille et sa démarche certaines ressemblances dont Claude Cabirolle n'avait jamais pu entendre parler de son vivant, sans donner de grands signes d'impatience sur le dos de celui qui lui écorcha toujours les oreilles du titre de père. — Suivez-moi, monsieur le marquis, dit-il à l'Italien; mon maître est dans la chambre du repos. — Du repos! reprit l'Italien effrayé : d'où vient ce nom? — C'est le plus éloigné de l'appartement de monseigneur, et c'est là qu'il aime à se reposer. — Est-il seul, mon cher Christophe? — Eh! qui diable autre que monseigneur aurait l'audace d'y pénétrer sans ordre; il serait sûr de n'en pas sortir facilement;... mais nous voici arrivés.

Christophe entra avec précaution; et, ayant annoncé à voix basse le marquis, il le fit entrer presque malgré lui, et laissa retomber une porte pesante qui se ferma d'elle seule. Villani perdit un peu de sa présence d'esprit ordinaire en s'apercevant que cette porte ne pouvait s'ouvrir que par un secret. En s'approchant pour saluer le comte, qui était pensif au fond de la pièce, l'Italien jeta un coup d'œil furtif autour de lui, et la vue de l'ameublement acheva de le déconcerter. Les murs avaient été autrefois couverts d'un cuir richement doré; mais le temps avait donné à cet or une couleur sombre : aucun meuble ne parait cet appartement, à l'exception de deux chaises de forme antique, et d'une espèce de lit de camp placé dans un angle, et sur lequel le marquis se promit bien intérieurement de ne pas s'asseoir. De distance en distance, l'écusson des Morvan peint en noir, et offrant, sur un champ d'azur, un rocher roulant du haut d'une

montagne, avec cette devise si connue : *Mort à qui m'arrête*, interrompait seul la monotonie de cette tenture. On voyait les armes de chasse du comte appuyées çà et là contre les murs. La seule arme qui fût placée d'une manière ostensible était un superbe poignard enrichi de diamants, suspendu sans fourreau, et au dessus de la tête du comte.

Le comte sortit de sa rêverie en apercevant Villani. — Vous pouvez vous asseoir, car ce que j'ai à vous dire est assez long; je vous prie surtout de ne pas m'interrompre, et de me répondre, lorsque je vous interrogerai, avec le plus de franchise qu'il se pourra. — Le marquis obéit en silence aux ordres du comte. — La comtesse Mathilde soutient que vous adorez ma fille. — Le marquis s'inclina... — Le mot est un peu sacrilége, reprit le comte avec un sourire sardonique surtout pour un ultramontain : mais, comme nos femmes l'ont mis à la mode, je vous le passe. — Le marquis s'inclina de nouveau. — Savez-vous que ma fille est très-loin de répondre à votre adoration. — Le marquis balbutia les mots employés par les fiancés qui ont le sens commun : sa jeunesse, sa timidité, la crainte d'un changement d'état, etc. — Ce n'est pas tout; non contente d'être insensible à votre martyre, ma fille voit arriver avec l'effroi le plus marqué l'hymen que vous ambitionnez... Êtes-vous décidé à l'épouser malgré les vœux de son cœur ? — L'honneur de m'allier aux Morvan; la certitude que j'ai que mes soins pourront un jour... — Tenez, monsieur Villani, laissons ces phrases banales : nous sommes seuls, et la feinte est inutile entre nous. — Vous avez raison, monsieur le comte, et si vous voulez les véritables motifs de ma conduite, je m'en vais vous les dévoiler : j'aime votre fille, mais l'amour n'est pas le seul droit que j'aie sur elle : la comtesse a dû vous apprendre qu'il est peu de choses qu'il soit en votre pouvoir de me refuser. Les dés sont pour moi, j'en profite.

Ici le comte laissa échapper un mouvement convulsif dont il tâcha de déguiser la force : en se levant, il fit quelques pas dans la chambre, et revenant vers Villani, il lui mit la main sur l'épaule, et lui dit avec l'accent de la crainte et de l'hésitation : — Puisque vous prétendez que je ne puis pas avoir d'autre gendre que l'homme que j'ai devant les yeux, vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez déclaré tout ce que vous pouvez soupçonner de ma fatale histoire. — A ces mots, le comte s'éloigna et se couvrit le visage de ses mains, et tournant le dos à Villani, il lui dit brusquement : — Parlez : et, après une pause, il ajouta d'une voix terrible : — Parlerez-vous enfin ? — Villani crut qu'un préambule était nécessaire pour pallier ce qu'il avait à dire : — Songez au moins, monsieur le comte, que si je parle du sang qui a été versé, c'est par votre ordre : faut-il?... — Oui, il le faut, répondit le comte d'une voix sombre. — Eh bien, je vais parler... Sachez donc qu'à dater de la mort de mon domestique Géronimo j'appris qu'un mystère fatal enveloppait la destinée de toute votre famille; je suivis Robert, mais le rusé vieillard, qui peut être votre complice... — Cette absurde supposition rassura un peu le comte. — Villani ajouta : — Ne pouvant rien connaître de Robert, je m'attachai à la comtesse, je la suivis, et une nuit je l'ai vue dans la grotte, se flattant d'anéantir les traces du crime. — Et quel crime? s'écria le comte avec anxiété. — Je suis assez franc pour avouer que je l'ignore encore; voulant m'allier à votre famille, je ne devais pas chercher à le connaître; mais ce que je sais suffit pour me conduire, quand je le voudrai, à la connaissance de ce secret; il est facile, en interrogeant votre vie, de savoir quelles ont été vos haines, vos amitiés; en un mot toutes vos passions. — Serpent! dit le comte avec une rage étouffée, ne crains-tu pas ma fureur? — Non, répondit froidement l'Italien; j'ai deux sauvegardes, votre honneur et les précautions que j'ai prises pour en disposer du fond de ma tombe.

Le comte, anéanti par l'idée que le sort des Morvan était dans les mains d'un homme tel que Villani, garda le silence le plus morne. — Le comte, dit il en le rompant, je vais répondre à ta franchise par une franchise égale à la tienne; eh bien, oui, j'ai commis un crime.., un crime affreux. Tu attaches un prix à ton silence? rien de plus naturel; mais pourquoi y comprendre le malheur de ma fille? une âme comme la tienne ne peut aimer; c'est l'or dont tu as soif; eh bien, je t'en gorgerai; estime ma fille. — Que veux-tu? Quelles sommes... deux cent mille francs... quatre cent mille francs?... Le double?... Un million? un million?

L'énormité de la somme causa une espèce d'étourdissement à Villani : il fut sur le point d'accepter des propositions aussi brillantes, cependant il calcula que l'homme qui donnait un million pour racheter sa fille devait posséder davantage; et, comme Aloïse était sa fille unique, il pensa que le *davantage* lui reviendrait infailliblement : il répondit donc d'un ton doucereux : — Quelque grande que soit cette somme, la main d'Aloïse m'est encore plus chère. — Ah! traître! je lis dans ton cœur, dussions-nous périr tous deux, je tromperai tes odieux calculs... Aloïse, tu seras heureuse! A ces mots, le comte saisissant son poignard, le lève sur Villani, et suspend la mort sur sa tête... — L'honneur l'emporte sur la tendresse paternelle, s'écrie-t-il en jetant le poignard loin de lui : sors d'ici, misérable; cours à l'autel, la victime y est déjà, va te repaître des larmes de l'innocence et de ma douleur : va, je te suis; et puisse la foudre d'un Dieu vengeur nous écraser tous deux sur les marches de l'autel que nous allons profaner par notre présence!

Mathieu fut ouvrir la porte, et Villani s'échappa, accablé par les regards du comte. Il entendit en descendant la voix de Mathilde qui l'appelait; il la trouva au salon auprès de sa fille, qui voyait arriver l'heure fatale sans qu'aucun secours parût. Les cloches sonnèrent les derniers coups, et la comtesse fit ses apprêts de départ en mettant sur la tête de sa fille un voile de dentelle; la pâle victime le reçut sans mot dire. Mathieu XLVI parut alors, prit le bras de sa fille; la comtesse celui de Villani, et, comme midi sonnait au beffroi, l'on se mit en marche pour aller à l'autel. Aloïse regardait à chaque pas à ses côtés pour voir si quelqu'un ne se présentait pas; mais elle arriva dans la cour sans rencontrer personne. Le vieux Robert, Christophe, Marie, Chalyne et quelques domestiques privilégiés se joignirent à leurs maîtres. Arrivés à la chapelle, la jeune fille en passa la porte avec un effroi mortel. La nef du temple était composée de cinq piliers énormes d'une construction gothique. La pauvre Aloïse se trouvait encore avec son père, et suivie de ce petit cortége domestique; elle vit avec une stupeur sans égale qu'il n'y avait rien qui pût la secourir. En vain palissait-elle; son père, occupé d'idées sinistres, ne la regardait pas; elle s'avança lentement, craignant d'arriver à cet autel redouté; quand elle fut auprès du troisième pilier, elle s'arrêta en se soutenant sur son père, car les forces l'abandonnaient, en pensant que dès lors il était impossible qu'aucune puissance humaine la secourût; un regard perçant de Robert, qui se trouvait dans un des côtés de la chapelle, la ranima, et glissa encore un peu d'espérance dans son cœur presque flétri. Elle fit donc quelques pas : quand elle arriva au dernier pilier, on entendit un bruit confus, et la voix de l'adroit Robert, disputant le droit d'entrer aux baillis de la comté, éclatait par-dessus les humbles remontrances de cette justice roturière. Chacun se retourne spontanément; mais alors un homme au manteau de velours écarlate doublé de satin blanc, portant le cordon bleu, ayant à la main un chapeau à plumes blanches et bottes salies par la boue et la sueur du cheval, s'avança de manière à se faire voir d'Aloïse; et, caché par le pilier, il mit ses doigts sur sa bouche pour indiquer le silence.

Pendant ce temps, Robert avait attiré l'attention générale; il criait au scandale .. parlait de l'honneur de la famille compromis... Les pauvres baillis, ayant été invités par lui, ne comprenaient rien à cette scène d'un genre nouveau. Le vieillard avait les plus beaux traits possibles; une grande noblesse était imprimée sur son visage, et ses cheveux blancs flottaient sur ses épaules. — Tenez, mon enfant; lorsque le comte vous demandera votre anneau, donnez-lui celui-ci. La querelle de Robert avait fini, et la comtesse, ayant aperçu l'écarlate d'un manteau qui flottait, accourut avec la vélocité d'un milan. Quel fut son étonnement et celui d'Aloïse de ne plus trouver personne! On arriva à l'autel; la comtesse chercha partout, et même scruta le cortége; elle ne vit personne en écarlate... La jeune fille oublia de s'agenouiller; stupéfaite de l'apparition, de cette fuite aérienne, elle restait immobile. C'était l'usage dans la maison de Morvan, lorsqu'un mariage avait lieu, de faire les fiançailles le jour même fixé pour le mariage. Le père, prenant l'anneau de sa fille, l'échangeait contre celui du futur, et le prêtre sanctifiait cette union préliminaire.

Aloïse et Villani étaient assis chacun sur un fauteuil de velours; le prêtre, à l'autel et sans chasuble, tenait le rituel, et chacun, arrangé en demi-cercle, et attentif à cette cérémonie passagère, regardait le comte, qui, debout entre sa fille et son gendre, attendait que le calme le plus grand régnât. La fière comtesse, au comble de la joie, fixait sa fille avec une expression maligne. Mathilde avait mis tous ses diamants; elle brillait d'un éclat extraordinaire; sa beauté éclipsait celle de sa pâle fille. Robert regardait avec douleur le rubis brillant entre les deux seins de sa maîtresse; enfin, le soleil, en passant par les vitraux de la chapelle, répandait mille couleurs diverses qui donnaient à cette scène quelque chose de singulier. Les voûtes redevinrent silencieuses; alors, le malheureux père dit d'une voix faible à sa fille : — Donnez-moi votre anneau. Aloïse obéit... — Grand Dieu!... s'écria Mathieu XLVI d'une voix terrible qui fit retentir tous les échos de la chapelle : sortez... sortez tous!... Que ce mariage cesse... sortez... — Monsieur le comte, dit Mathilde... — Madame, emmenez votre fille. — Sortez, vous dis-je; cette union ne peut plus avoir lieu. — Je le savais, dit Robert à Christophe. Le comte répéta : Sortirez-vous?

CHAPITRE XXII.

. . . . Levis una mors est virginum culpæ.
HORACE.

. . . . . Et mourir une fois est un léger supplice pour les grands criminels. ANONYME.

L'étonnement était peint sur tous les visages, mais il fit place à la frayeur lorsqu'on aperçut le comte à demi renversé sur l'autel, et qui, pâle, les cheveux hérissés, promenait son œil noir sur toute l'assemblée, avec le triste sourire d'un homme presque aliéné. Cette attitude convulsive d'un criminel, son regard éloquent de souvenirs, contrastaient avec le flegme du prêtre dont le front vénérable était levé vers les cieux qu'il implorait. Chacun, comme pour se parer l'accent terrible qui accompagnait l'ordre du comte, abandonna la chapelle antique des Morvan dans le plus grand silence. La comtesse voulut parler; mais un geste de son mari l'en empêcha; elle sortit; Aloïse la suivit; la jeune fille se trouvait si heureuse d'échapper au supplice d'unir son sort à Villani, que le bonheur présent lui semblait le gage assuré d'une félicité future; tant la jeunesse est oublieuse!... Après le départ de la comtesse, des groupes de gens inquiets se formèrent dans les cours, et l'on s'y entretint de ce qui venait d'arriver. Robert fut le dernier à s'en aller. Le comte, en voyant les cheveux blanchis de son vieux serviteur qui passait entre les piliers comme une ombre légère, conçut les soupçons naturels à un criminel qui croit sa honte connue par tout ce qui l'environne; il s'écria d'une voix sévère : — Restez, Robert, et venez près de moi.. Le vieillard chemina à pas lents, comme pour se donner le temps de la réflexion. Le comte quitta l'autel, et regarda Robert avec une expression terrible; il sembla craindre de l'interroger. — Vous êtes toujours sur mes pas, dit-il enfin. Le conseiller privé, voyant l'orage, se contenta de s'incliner. Le comte, se retournant encore, répéta : — Vous êtes à la piste comme un renard .. — Monseigneur, je le dois, et... — Taisez-vous!... Morvan, croisant ses bras, le fixa un moment, en cherchant à lire dans son âme : — Puisque vous êtes si savant... Le comte s'arrêta de nouveau, et Robert, fort heureusement, se garda d'expliquer tout ce que ce mot lui suggérait de contentement; car Mathieu XLVI, s'avançant brusquement, lui présenta le fatal anneau, en disant d'une voix altérée : — Savez-vous quel est cet anneau?... — Par saint Mathieu, si je le connais! s'écria Robert avec l'effroi le mieux joué; hélas! comment se fait-il que j'aie été intendant vingt ans, et conseiller trois jours sous un Mathieu qui n'avait pas le véritable anneau des comtes de Morvan?... eh! d'où peut-il venir? ajouta-t-il d'un air ingénu. — Vieux fourbe, c'est ce que je te demande!... Vous avouez donc le connaître, Robert? ajouta le comte d'un ton plus calme. — Oui, monseigneur, et sans le voir je puis dire que la pierre sur laquelle sont gravées les véritables armes des Morvan a dix lignes de large sur dix-huit de long; que c'est la plus belle onyx de l'Europe, et que la devise : *Mort à qui m'arrête* est au bas de l'écusson.

Le comte, sans écouter ce que prononçait avec emphase le rusé conseiller, jetait sur lui un regard observateur que la physionomie naïve de Robert mit en défaut... Charmé, malgré sa terreur, d'acquérir une espèce de preuve qu'au moins son intendant ne savait que bien peu de chose de ses secrets, il lui dit avec bonté : — Allons, confrontez donc ces deux anneaux, afin de découvrir quel est le véritable. Le vieillard, après les avoir examinés en remuant sa tête presque chauve, répondit à son maître : — Monseigneur, le vôtre est mal imité; il n'a qu'une pierre très-commune; la devise est en haut!... Monseigneur, je suis perdu; que deviendra ma probité si mes comptes sont mal scellés?. . Si j'osais questionner un Morvan, je demanderais à monseigneur qui a pu le troubler ainsi?... Robert, répliqua le comte avec assez de douceur, je vais vous l'expliquer. . Le serviteur fidèle s'approcha de son maître, en feignant une curiosité qui en aurait imposé au plus fin diplomate. — L'hymen de Villani faisait le malheur de ma fille.. Accablé sous le poids des raisons qui le nécessitaient, j'ai pu consentir .. Mais, quand je fus prêt à consommer le sacrifice, une voix secrète et la tendresse que j'ai pour Aloïse m'ont arrêté; alors j'ai saisi pour le rompre la circonstance de la présentation de cet anneau, qui est un problème pour moi comme pour vous!... Ici Robert s'inclina et répondit : — Monseigneur n'a jamais pu posséder l'anneau de son père, puisque le comte Mathieu XLV est mort en mer. — C'est bien pour cela que l'existence de cet anneau m'a surpris!... Enfin l'hymen de ma fille avec un vil intrigant n'aura pas lieu!... — Je reconnais là le sang des Morvan, s'écria Robert avec chaleur. — Hélas! reprit le comte en poussant un profond soupir, fidèle serviteur, notre honneur est menacé!... des étrangers en sont les maîtres!... Tout en prononçant ces douloureuses paroles, Morvan semblait, par ses regards, percer la vieille enveloppe qui cachait les secrètes pensées de son conseiller, qui lui répondit : — Jamais pareille chose n'arrivera sous Robert XIV : nommez-moi ceux que vous redoutez, et je cours les renfermer dans la tour aux *calvinistes*. Le dévouement du vieillard émut le comte; il s'appuya sur l'épaule de son intendant, et lui dit à voix basse : — Tu connais Villani?... c'est l'un des deux hommes qui en veulent à nous tous!... — Vous ne le craindrez pas longtemps, monseigneur. Et l'intendant fit, en baissant la main, un signe horizontal très-significatif, en répétant tout bas : — La tour!... la tour!... Le comte, n'osant répondre, embrassa son serviteur; celui-ci Robert n'eut aucune indécision, ce fut la joue gauche qui reçut le visage brûlant de son maître. Le conseiller n'en répéta qu'avec plus d'énergie : — La tour!... la tour! Alors Mathieu XLVI sortit, et les groupes des vasseaux décrivirent des demi-cercles respectueux, et contemplèrent leur maître abattu par la douleur.

Cet incident avait été prôné par la renommée dans tous les coins du château et même au dehors, et chacun commentait dans le cœur cette aventure extraordinaire. On se félicitait qu'Aloïse eût échappé à son malheur; mais les efforts de Christophe et de Marie ne pouvaient empêcher qu'on se livrât aux conjectures les plus absurdes sur l'honorable famille. Christophe n'avait point oublié les paroles de Robert; Marie, de son côté, s'en était souvenue, et ce : *Je le savais*, voltigeant de bouche en bouche, fermentant de tête en tête, produisit un brouhaha général, qui éclata quand le conseiller, enveloppé dans sa simarre et son hermine, parut sous le portique de la chapelle. Il s'avança, et sur-le-champ Christophe et Marie s'écrièrent les premiers : — Il va nous expliquer comment... — Monsieur de Robert nous dira-t-il... — Pourquoi ce mariage?... — Cette interruption?.. Ces différentes interrogations partirent toutes à la fois; elles étourdirent le conseiller. Il considéra cet attroupement curieux, et, remettant son mortier avec dignité, comme si, nouveau l'Hôpital, il avait à calmer une émeute, il s'écria : — Eh bien! eh bien! jamais le ver n'a levé la tête si haut! Que dirait Mathieu XLIV?... Comment, canaille roturière, serfs, corvéables, vous m'interrogez, je crois, moi, le conseiller privé de la maison de Morvan! — Canaille!... répliqua Chalyne, furieuse du désappointement de la comtesse, et plus encore de la discrétion de Robert, depuis quand la tête du ver se plaint-elle de la queue?... — Ma mie, répondit Robert, abasourdi par l'épigramme, vous m'avez tout l'air de vouloir manger votre pain entre quatre murs, et de compagnie avec les os de cinquante calvinistes que j'ai fait pendre. — Osez le faire! murmura Chalyne. — Vite, reprit le conseiller feignant de ne pas entendre et s'adressant aux vassaux, débarrassez la cour de vos corps. En vérité, ils s'habitueront bientôt à voir les murs de l'intérieur du château, et puis ils voudront se familiariser avec eux... toujours ils empiètent... donnez-leur un pouce, ils en prennent dix!... Christophe le tira par la manche et lui dit : — Monsieur le conseiller, vous nous instruirez de cette aventure, puisque vous la savez?... — Christophe! Christophe, s'écria Robert, tu fais peu de progrès dans la belle carrière que je t'ai ouverte... Est-ce que l'on s'occupe de la haute politique quand on est encore à peine la bête qui fait tourner la machine?... Allons, mon enfant, de l'humilité avec moi... Avec le reste, tu peux être aussi insolent qu'il te plaira.

Là-dessus le conseiller passa sa main sous le menton de Marie et frappa sur l'épaule de Christophe, que ces gestes ne satisfirent qu'à moitié. Enfin, malgré les ordres et les cris de Robert, la foule ne se dissipa que lentement. Comme le parrain de Christophe montait à l'intendance, il fut abordé par Aloïse, qui lui dit avec mystère : — Robert, comment tout cela finira-t-il?... — Bien, noble demoiselle, il faut l'espérer!... mais nous avons encore à briser des épines. Ce Villani nous a retardés; nous devons prendre des précautions. Allez, jeune fille, c'est un rude fardeau que l'honneur d'une famille quand on veut la préserver de toute espèce de tache!... Cela vaut dix intendances! — Mais Robert, quel était donc ce personnage décoré de tous les ordres de l'Europe, qui... — Eh! le sais-je, noble dame? — Oui, Robert, vous le savez. Quand je n'aurais pour preuve que le regard que vous m'avez lancé avant qu'il ne parût... — Il est certain, mademoiselle, que je puis m'en douter. Un Robert XIV ne peut pas, à quatre-vingts ans, manquer de perspicacité et d'expérience. — Dites-moi donc son nom? — Illustre héritière, répliqua le vieillard en remuant la tête, je ne suis qu'une chétive mousse du bel arbre dont vous êtes le gracieux rejeton; comment voulez-vous que je connaisse le cœur de l'arbre? — Il était mis, continua la jeune fille pensive, comme le prince le plus riche : ses ordres en diamants! ses colliers!... Avez-vous vu le roi? — Oui, mademoiselle, j'ai vu plus d'un roi. Charles IX vint en ce château, et Henri IV me dit, à moi parlant, que j'avais l'œil égrillard. Ce fut lorsqu'il me donna cette fameuse lettre à porter à...

Aloïse s'échappa comme un trait et fut se réfugier dans son appartement en entendant la voix de Chalyne qui la cherchait. Sans cette dernière circonstance, on aurait pu présumer que l'histoire de la célèbre lettre qu'elle avait déjà entendue plus de cinquante fois était pour quelque chose dans ce départ précipité. — Pauvre enfant! dit le serviteur octogénaire, ta destinée va se décider bientôt .. Il veut assurer ta félicité!... Alors il entra dans l'intendance et se mit à feuilleter les registres de ses exercices; et, pour ne pas prêter une grande attention à cette contemplation périodique de ses travaux,

fallait qu'il fût bien préoccupé. En effet, il pensait à la manière dont cette aventure se débrouillerait. Il aimait trop l'honneur de la maison pour approuver l'éclat que Jean Paqué répandait depuis quelque temps... Le vieil intendant, craignant une catastrophe, se promit bien de veiller plus que jamais aux intérêts de la famille, et, semblable au chien généreux, il résolut de périr à son poste, fidèle jusqu'à son dernier soupir. Confirmé par l'aveu du comte dans ce qu'il soupçonnait, c'est-à-dire que Villani avait surpris une partie d'un secret concentré dans le cœur de quatre personnes, il se chargea de surveiller l'animal venimeux qui, sans doute, lancerait le poison funeste à l'honneur des Mathieu, et par contre-coup des Robert! — Que serait-ce de l'intendance si un Mathieu montait ignominieusement à l'échafaud? Encore si c'était pour un crime d'État! disait le conseiller, pour une belle conspiration, comme en ourdirent Mathieu XXVII et Mathieu XXX, dit le *Mécontent*, passe! L'honneur serait sauvé et même accru, car nous avons sept têtes tranchées dans la famille... Mais un Mathieu assassin!...

Pendant qu'il pesait en sa tête ces graves considérations, Mathilde et Villani, ayant attendu avec impatience le comte Mathieu, le voyaient arriver à grands pas. — M'expliquerez-vous, monsieur le comte, dit Villani, la cause de l'affront que vous me faites? — L'affront!... répliqua le seigneur de Birague en lançant un regard ironique; vous vous trompez, monsieur Villani, je ne crois pas que ce soit vous qui le receviez... — Monsieur, vous m'insultez!... — Demandez-m'en raison, s'écria le comte en tirant son épée avec un visible plaisir. — Je sais, monsieur, que ma mort est ce que vous souhaitez avec le plus d'ardeur; mon intérêt exige que vous viviez, et ceci change nos positions respectives. — Lâche!... traître!...

Et le comte, indigné de l'avoir à souffrir une insulte sans vengeance, donna un violent coup à son épée pour la faire rentrer dans le fourreau.

— Pourquoi se quereller au lieu de se réunir? dit Mathilde; il faut terminer ces terreurs renaissantes. Voyons, monsieur le comte, qui donc a pu produire cette brusque interruption et votre étonnante stupeur?... — Madame... Aloïse m'a présenté la preuve irrécusable qu'il existe un être dans le monde qui connaît notre secret tout entier... Cet homme redoutable voltige, pour ainsi dire, au-dessus de nos têtes depuis qu'il fut question de marier notre fille. Il se joue de nos terreurs et se plaît à les exciter... Il est partout, au dehors, au sein de nos réunions; il assiste à ma vie; il semble s'être réveillé d'un sommeil profond, et son doigt terrible trace jusque sur nos murs un arrêt tôt ou tard inévitable à subir... — Eh bien, monsieur le comte? — Eh bien, marquis, vous comprenez, car vous êtes assez adroit pour cela, qu'il m'est indifférent de périr par vos mains ou par celles d'un autre, et qu'alors ma fille ne doit plus être malheureuse. Elle vivra... déshonorée peut-être, mais elle n'aura pas à joindre à l'infortune que lui léguera son père une autre infortune aussi pesante... — Monsieur, reprit l'Italien, n'est-ce que cela qui vous embarrasse?... Je me charge alors de vous délivrer de cet ennemi, quel qu'il soit... A de pareils traits vous reconnaîtrez, je l'espère, le dévouement d'un homme qui désire vous appartenir.

Le comte le regarda d'un air étonné ou plutôt avec horreur. En ce moment, la comtesse, qui jusque-là s'était tenue pensive, prit la main du comte et dit : — Mais si Aloïse vous remit cette preuve certaine, elle a dû la recevoir... De qui?... en quel moment?... en quels lieux?... et comment?... Si nous l'interrogions? Peut-être aurions-nous des renseignements plus positifs sur cet homme mystérieux? — Excellente idée! s'écria Villani. Voilà pourquoi Chalyne était à la recherche de la jeune héritière : elle ne la trouva que dans ses appartements. Aloïse, entrant dans le salon, eut un regard sévère de la comtesse, qu'elle vit assise près de Villani, pendant que le comte se promène les bras croisés avec force. A la vue de sa fille bien-aimée, il s'arrête, et, la prenant par la main, il la fait mettre à ses côtés en lui disant avec douceur : — Aloïse, ma chère enfant, l'anneau que tu m'as remis n'a pu se trouver entre tes mains que par l'intervention du plus cruel de mes ennemis. La jeune fille, naïve et peu habituée à cacher ses pensées, fit un mouvement qui n'échappa à aucun des trois spectateurs de son trouble. — Dis-moi donc, continua le comte, comment il te parvint. Aloïse garda le silence. — Répondrez-vous! lui cria sa mère avec dureté. — Doucement, madame, répliqua le comte... Ma fille, j'espère que le repos et l'honneur de ta famille ne trouveront pas en toi une ennemie. Explique-nous ce que tu sais. — Mon père, je ne puis vous dépeindre l'homme qui m'a donné cet anneau. Il m'a paru devoir être un grand personnage... Un de ses gestes m'a commandé le silence, et il ne me dit que ces simples paroles à voix basse : *Remettez à votre père cet anneau en place du vôtre.* — Mais en quel lieu vous le donna-t-il? demanda l'impétueuse comtesse. — A la chapelle. — Quand?... — Tout à l'heure. — Vous nous en imposez! Je n'ai vu personne vous aborder. — Je jure que j'ai dit la vérité..... Et pour la première fois de sa vie le mouvement d'une généreuse colère enflamma la jeune fille. Chacun resta muet d'étonnement. — Il est partout, dit le comte avec un accent de rage et en levant vers le ciel un œil presque accusateur. — Il portait, reprit Aloïse, un manteau de velours rouge enrichi d'une broderie d'or de la plus grande beauté; de belles plumes blanches flottaient sur son chapeau, et tous les ordres de l'Europe brillaient sur son sein. — J'ai cru voir, dit la comtesse en interrompant sa fille; mais c'est un sylphe, une ombre, car il a disparu comme une fumée qui se dissipe..... Sortez, mademoiselle, et restez dans votre appartement.



Il parcourait les bois en poursuivant le daim timide...

La jeune héritière se leva doucement; son père, plongé dans la rêverie, fut réveillé par ce mouvement, et il embrassa sa fille sur le front. Aussitôt qu'elle fut partie, la comtesse s'écria : — Cet être mystérieux est au château; le marquis l'a vu dans le pavillon septentrional!... — Cherchons-le donc, dirent en même temps le comte et Villani! — Et sur-le-champ, répondit la comtesse. Aussitôt des ordres extrêmement sévères furent donnés à tous les domestiques. Le

comte leur distribua des postes de distance en distance, de manière que le vaste château de Birague se trouvait entouré d'un cordon de gardes, et rien n'en pouvait sortir sans être aperçu. Afin que l'homme qui produisait ces précautions ne pût échapper, le comte, sa femme et Villani, munis des clefs nécessaires que Robert ne donna qu'en rechignant, se partagèrent le château.

Le comte se réserva les souterrains et les galeries secrètes qui lui étaient connues; la comtesse eut à parcourir l'aile septentrionale et l'aile des Morvan; le marquis, armé de son poignard, devait examiner l'aile, qu'à force de manœuvres, l'intendant avait fait nommer le pavillon Robert.

Cette recherche scrupuleuse, dirigée par les maîtres du château, excita bien plus encore le babil des gens.

Le rusé conseiller, au milieu de cet appareil, allait et venait en souriant d'un air goguenard, et parlait de toute autre chose pour donner le change; mais ses deux yeux marquaient parfois une certaine inquiétude. . . .

. . . .

CHAPITRE XXIII.

Pour connaître un mortel, il faut le voir tout nu.

VOLTAIRE, *Education d'un prince.*

Pendant qu'à Birague tout était dans cette confusion, l'officier d'ordonnance d'Henri IV et le sire de Vieille-Roche, son digne ami, parcouraient toutes leurs lignes de circonvallation, pour examiner de près cette nouvelle manœuvre des assiégés. Les deux capitaines avaient un prisonnier de guerre : c'était le messager chargé par le marquis d'apporter à Birague les présents somptueux qu'il commanda pour sa riche prétendue. Ce prisonnier fut remis es mains du cabaretier Jean. Par humanité, le sire de Vieille-Roche l'avait écroué à la cave. Ce digne gentilhomme revint au grand galop pour tenir conseil de guerre sur la prise et les manœuvres à opposer à celles de l'ennemi. — Ouvrons la séance, dit Chanclos en se raffermissant sur la selle de Henri, et mettant entre lui et la tête du noble animal la corbeille de mariage : Vieille-Roche, ouvrons la séance ! — Si nous ouvrions plutôt le carton ?... — Sagement pensé. Le sire de Chanclos fit sauter les ferrures, et déploya cinq ou six robes magnifiques, des voiles, des dentelles, force bijoux, des éventails, des gants parfumés, et un habillement complet pour un homme : il était d'une magnificence rare. — Je crois, dit l'honnête capitaine, que nous pourrions nous appliquer la prise, 1° comme indemnité de nos fatigues ; 2° comme inutile au marquis, puisque nous le tuerons ; 3° comme prix de la nourriture du prisonnier de guerre ; 4°... 5°... continua Vieille-Roche. — Assez, reprit Chanclos ; trois raisons suffisent, et comme je me défie des gants, nous les brûlerons ; quant à l'habit, prends-le, de Vieille-Roche ; prends, mon ami ; si tu as quelque fête, quelque gala, il te fera passer pour un duc... Voyons, quel est ton avis ? — Mon avis !... ton avis est mon avis... voilà mon avis. — Adopté, dit Chanclos.

En ce moment, ils aperçurent un cavalier s'échappant de Birague ; le coursier, galopant à toutes brides, semblait voler. — Attention, Vieille-Roche ! — Attention ! Ils se mirent en devoir de lui barrer le passage ; mais à peine l'officier de Chanclos fut il au milieu de l'avenue avec son henriette hors du fourreau, qu'il s'écria, en voyant flotter les plumes blanches et un cordon bleu : — Laisser passer !... c'est... — Laissez passer !... répéta le sire de Vieille-Roche, sans seulement lever les yeux de dessus l'habit qu'il tenait, en s'extasiant sur sa beauté. — Par l'aigle du Béarn, mon invincible maître, dit Chanclos, il a de bons chevaux, notre féal... Eh ! mon ami, votre manteau rouge !... il est tombé !... Bah ! il court toujours... on dirait que le diable l'emporte. Ventre-saint-gris ! s'écria-t-il de nouveau en ramassant le manteau avec la pointe de son épée, il est de velours doublé de satin et brodé d'or ; il vaut au moins une année du revenu de Chanclos !... Vieille-Roche n'entendait rien, tout l'habit qu'il examinait avait fait impression sur lui. Comme le brave de Chanclos suivait de l'œil l'inconnu, qu'il vit prendre le chemin d'Autun, un autre cavalier, accourant avec la même promptitude, s'avançait, rapide comme l'éclair, dans la longue et majestueuse avenue du château. — Attention, de Vieille-Roche ! laisse là ton habit. — Le laisser !... point du tout, il m'ira comme un gant. Le digne capitaine reconnut bientôt le fougueux chevalier d'Olbreuse ; son cheval était couvert de sueur, et le mors plein d'écume. Le jeune homme, tout en désordre, avait ses bottes crottées par une multitude d'éclaboussures, et sa figure pâle annonçait la fatigue. — Capitaine !... capitaine !... cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, Aloïse est-elle mariée ?... — Oui !... la place est bloquée, répondit le capitaine, qui n'entendit pas.

D'Olbreuse, trompé par la consonnance, enfonça de rage ses éperons dans le ventre de son cheval, et en une minute fut auprès du général en chef de l'armée assiégeante. — L'infidèle !... la perfide !... me trahir !... il mourra, le vil insecte !... Hors d'haleine, le jeune homme, pleurant de fureur, et presque étouffé par ses sanglots, ne pouvait rien dire de plus. — Voilà les femmes !... bégaya Vieille-Roche ; le vin ne trompe jamais... Quand sa couleur ne ment pas, on est sûr au moins de ce que l'on boit. — Qu'y a-t-il donc ? demanda Chanclos. — Il y a que je veux me venger avant ce soir, tuer Villani, l'écraser, n'importe comment !... — Cela se fera, petit chevalier !... — Et Aloïse ? — Tu l'auras !... — Oui, déshonorée, dit le lieutenant des gardes avec le sourd accent du désespoir. — Mon ami, reprit Vieille-Roche, je ne crois pas que le vin perde de sa bonté pour être bu par deux !... — Tais-toi, de Vieille-Roche : respect au malheur !... — Et au vin !

Le chevalier était immobile, et son cheval seul grattait la terre avec son pied, comme s'il partageait l'indignation de son maître. — Mais, dit Chanclos, les cloches n'ont pas sonné longtemps, et je viens de voir passer un homme qui n'aura pas dû souffrir ce mariage, s'il a eu dans la tête de l'empêcher ; et, ventre-saint-gris ! je ne sais ; les manœuvres qui viennent d'avoir lieu me donnent maintenant de l'espoir.. J'ai aimé, chevalier, et quoique mon amour n'ait duré que



Elle s'assit sur la margelle de la citerne. — PAGE 45.

trois jours et deux nuits consécutifs, je [illegible] cette rage-là... Or donc, il faut éclaircir ce mystère, et aller au château. — Oui. — Voir ta maîtresse? — Pour l'accabler de dédains!... — T'expliquer? — Lui reprocher sa perfidie!... — Monsieur le chevalier, c'est ma petite-fille. — Elle me trompe!... — Croyez bien qu'elle n'est pas perfide; je suis son garant, oui, morbleu!... Allez donc, jeune tête, allez lui écrire pour demander un rendez-vous ce soir, avant... tu m'entends!... — Avant... vous entendez, reprit Vieille-Roche. — Ah, [illegible]!... — Eh bien! [illegible] ne m'étrangle pas en m'embrassant, et cours au quartier général, chez maître Jean, tu trouveras tout ce qu'il faut pour griffonner [illegible]... Le jeune homme y courut. — Vieille-Roche, continua le capitaine; ah çà, mon ami, tu dois savoir ton [illegible] par cœur depuis que tu le tiens... allons, quitte-le, et écoute. — J'écoute. — N'as-tu pas trop bu? — Six bouteilles seulement, et il le fallait, d'honneur, pour faire un compte rond. — Que reste-t-il? — Rien. — Bon, mon ami. Il faut s'introduire chez les assiégés pour porter une lettre à ma petite-fille; et de la prudence! si tu es arrêté [illegible] tu courrais de grands risques comme capitaine de l'armée assiégeante... Couvre-toi de ce manteau, et prends garde qu'on ne t'aperçoive... car tu vas passer pour mon ami l'ours... c'est un secret d'état; et le cardinal-ministre... Je ne peux pas t'en dire plus... promets-moi que tu ne parleras à personne... — Mon ami, sois tranquille; je ne parlerai ni ne me découvrirai... je le jure par les vignes de la Bourgogne, Gascogne, et lieux circonvoisins!

A cet instant le jeune [illegible] apporta la lettre au valeureux de Vieille-Roche, qui descendit de cheval, endossa le manteau, et fut escorté jusqu'au fossé qui bordait le parc. Il sauta bravement dans les fossés comme ennemies quand il y fut : — Mon ami de Chanclos! s'écria-t-il avec effroi. — Qu'as-tu? — J'oublie le principal. — Qu'est-ce?... — Une bouteille, mon ami; je n'entreprends rien sans cela.

Le jeune lieutenant, impatient de voir le buveur entrer dans le parc, galopa jusque chez maître Jean, et rapporta une grosse bouteille de [illegible] que l'on descendit avec les cordes du canon de Villani. Le Vieille-Roche, satisfait, remonta péniblement; et après maints [illegible] les spectateurs de cette escalade le virent gagner un massif très-touffu, autour duquel, par bonheur, les sentinelles posées par le comte se trouvaient être très-écartées. — Les croiseurs retournèrent à leur poste, et le malin sire de Vieille-Roche se glissa comme une couleuvre de bois en buisson, d'arbre en arbre, jusqu'à ce qu'il fût en face du château. Sûrs que l'homme terrible à la recherche duquel ils s'acharnaient ne pouvait pas être dans le corps de logis que l'on nommait l'aile Cardinale, parce que c'était le célèbre cardinal de Birague qui l'avait embellie, Mathilde et le comte, se fiant sur la vigilance des piqueurs qu'ils plaçaient devant la façade des jardins, avaient délaissé cette partie du château qui contenait les appartements actuellement habités, le salon, la salle des ancêtres, etc. Alors le sire de Vieille-Roche, à force de manœuvres savantes, était parvenu jusqu'à la salle des ancêtres. Il monta rapidement le grand escalier en effleurant de son manteau le dos d'une sentinelle qui regardait dans les cours, et il arriva sain et sauf à l'appartement de la jeune amante du chevalier sans avoir rencontré personne.

Nous avons remarqué que l'honnête acolyte du capitaine était fort pour la décence : il frappa donc deux énormes coups avec la poignée de sa rapière à la porte de l'héritière de Birague. Marie vint ouvrir. En envisageant ce manteau rouge, signalé comme l'indice d'un brigand et de l'ennemi de monseigneur, elle frémit, et trembla de tous ses membres; mais elle ne trembla pas assez pour ne pas crier, et fermer la porte très-brusquement au nez de Vieille-Roche, qui, fort heureusement, avait le nez un peu camus, car sans cela il en serait résulté de grands malheurs. — Dans cet embarras, Vieille-Roche se livra d'abord sans parler à des conjectures très-originales sur l'esprit des soubrettes; puis, rassemblant toutes les forces de son intelligence, il trouva l'expédient de lancer la lettre par le jour qui existait entre la porte et les grandes dalles de pierre de la galerie. Alors il se retira, enchanté de lui-même, et il témoigna cette satisfaction en sifflant. Il avait promis de ne pas parler; mais il pensa que la fanfare de Henri IV n'était pas comptée comme un discours. De concession en concession, de Vieille-Roche crut qu'il pouvait chanter; et, en arrivant au bas de l'escalier, il but une bonne partie de sa bouteille en fredonnant :

Et lon, lan, la, buvons, chantons;
L'heure qui suit n'est à personne.

Il comptait sortir par la grande entrée du château en pliant son manteau, et se faisant reconnaître pour le noble sire de Vieille-Roche [illegible], comme il [illegible] il [illegible] que [illegible] le pauvre [illegible] de l'heure [illegible] du manteau. [illegible] il se contenta de rendre [illegible] le manteau; et sur-le-champ, sans dégainer [illegible] sa rapière, il assena sa bouteille, vide alors, sur le front de l'Italien, en retenant un discours fort

éloquent sur les trahisons et les Italiens qui ne frappent que par derrière. — Si Vieille-Roche promit de ne pas parler, il n'en était pas de même du marquis; il mugit en tombant tout couvert de sang. Marie, dont les cris l'avaient attiré, se mit à crier de nouveau en voyant ce fatal résultat. A ces clameurs, le comte et la comtesse accoururent, suivis d'une foule de gens, et de Robert, qui pâlit en voyant le danger qui menaçait la maison des Morvan. Vieille-Roche, toujours sans proférer une parole, s'enveloppe de son manteau, en mettant toutefois la broderie salutaire aux endroits les plus clairs de son pourpoint usé, et il s'élança dans la cour, en faisant tournoyer sa longue épée et en regagnant l'entrée du château : il la vit fermée. Alors il rassembla ses forces, et résolut de frotter cette valetaille de la bonne manière. — Tuez-le, disait le comte; que l'on s'empare de lui; je le veux à tel prix que ce soit!... Mille pistoles à celui qui l'amènera mort ou vif. Mathieu XLVI chargea ses pistolets, et le combat s'engagea.

Villani fut laissé sur la place sans que l'on fît attention à son cadavre. Le taciturne Vieille-Roche se défendit comme un lion, et montra que les compagnons de l'aigle du Béarn étaient dignes d'être à ses côtés. Le téméraire Robert déployait devant le comte un courage admirable; il serrait l'ennemi de près, et lui disait à voix basse : — *Fuyez à la chapelle!* Arrêtez le monstre!..... ***Allez au cinquième pilier!*** Scélérat! tu périras... courage, mes enfants! ***Vous frapperez la dalle noire!*** Mille pistoles, deux mille si on l'arrête, et mille si on le tue! ***Elle vous emportera, et vous conduira dans un souterrain qui donne sur la campagne.*** Je le tiens, secondez-moi!..... Le rusé vieillard sauta au collet de Vieille-Roche, qu'il feignit de lâcher faute de forces.

Le comte, furieux de le voir échapper à son vieux serviteur, ajusta le compagnon de l'aigle du Béarn; le coup rasa la plume rouge du chapeau, et l'abattit; le second coup cassa l'épée du soldat... Alors il se mit à fuir en gémissant sur gabrielle, et dans sa colère il blessa avec le tronçon le chef des cuisines, qui le menaçait avec son tranche-lard; enfin, il gagna la chapelle, suivi d'une foule excitée par le gain que Robert XIV avait attaché à sa prise. — Monseigneur, il est perdu, car il entre dans l'église, où il n'y a point d'issue... on va vous l'amener!... Le comte tressaillit de joie, et il revint au perron avec Mathilde, qui semblait pensive. — En effet, en voyant le marquis de Villani dans l'immobilité de la mort, elle s'écria : — Enfin, il ne vit plus!... l'autre est en notre pouvoir!... nous n'avons plus rien à craindre! Dieu soit loué!... Et, dans l'excès d'une joie véritable, elle embrassa son noble époux avec une volupté et une ardente tendresse disparues depuis longtemps. L'adroite comtesse cherchait sans doute à se ménager encore un heureux avenir avec son époux... — Ciel! continua-t-elle, notre fille est sauvée... Quel jour fortuné!.. Personne n'étant témoin de cette scène, le comte embrassa sa femme, dans l'ivresse où le plongeaient ces événements. — Couple perfide!... s'écria Villani en se relevant avec peine, voilà donc l'intérêt que vous portez à un homme généreux, dans l'instant même où il succombait en se dévouant pour votre cause!... Adieu!... craignez ma vengeance! A ces mots, il se retira à son appartement en s'appuyant contre les murs, et laissant le comte et sa femme en proie à de poignantes terreurs. Autant le passage de la tristesse à la joie fut prompt, autant le contraire fut violent. Cependant, la comtesse, impassible, se flatta encore intérieurement de ramener le marquis en lui donnant sa fille; de son côté, Villani pensa que cet événement avancerait son mariage. A cet instant, on vint annoncer que l'homme au manteau rouge était échappé sans laisser de traces, semblable à l'éclair qui fend la nue.

Le comte eut alors le plus violent accès de rage qui lui eût pris dans le cours d'une vie agitée par de semblables accès. Dans sa fureur, il saisit une des barres de fer qui composaient le balcon du perron; malgré la force que peut prêter le désespoir, il la trouva aussi inflexible que les arrêts du destin : alors sa fureur se tourna contre ses gens, qu'il maltraita de la pensée et du geste; chose que Robert vit avec plaisir et trouva digne de Mathieu le Rouge, qui rudoyait toujours ses vassaux. Le comte remonta tout égaré, portant à plusieurs reprises son pistolet à son front. Chacun, aux accents de la voix aigre de Robert, retourna en silence à ses travaux, et le conseiller des Morvan se frotta les mains, lorsque Christophe lui apprit le discours du marquis de Villani... — Nous verrons... nous verrons, murmura le vieillard; il est temps d'agir!... il faut terminer cette hésitation...

La nuit vint, et par la même brèche que Vieille-Roche avait escaladée le scrupuleux capitaine de Chanclos accompagna l'amant de sa petite-fille... Elle arriva à l'heure indiquée avec Marie, et Chanclos fut témoin de la réconciliation des deux amants. Tout s'éclaircit : le fougueux jeune homme proposa à sa cousine de l'enlever, et le capitaine eut à louer sa petite-fille de ce qu'elle refusa; il fut un mentor plus [illegible] qu'on ne l'aurait attendu de son caractère, et il fit entrevoir aux deux amants que leur union n'était pas éloignée, puisqu'un être aussi puissant que le parait sans le protecteur d'Aloïse veillait à leur félicité. Ils se séparèrent, emportant chacun du bonheur et de l'espoir pour longtemps; leurs adieux émurent le bon capitaine et Marie, qui pensait à Christophe... Le lendemain matin, le marquis de Villani

roulant dans sa tête cauteleuse une foule de projets, se rendit à Autun, pour aller trouver maître Écrivard, le dépositaire de ses papiers.

CHAPITRE XXIV.

Doli non doli sunt, nisi astu colis.
PLAUTE, *les Captifs*.
La ruse n'est pas ruse, alors qu'elle est grossière.
Traduction de BLASIUS.

Quelque rusé que Villani pût être, Robert ne l'était pas moins; de plus, le vieil intendant possédait certains secrets qui lui donnaient un grand avantage sur celui qu'il regardait comme son antagoniste. Lorsqu'il apprit le départ du marquis, il se décida à le prévenir, et à se rendre avant lui auprès de l'homme qui tenait en ses mains le dépôt précieux de l'honneur des Morvan. Le voyage de Robert était une nouvelle preuve de son inviolable attachement à la famille des Mathieu, et il fallait que cet attachement fût sans mesure pour décider l'intendant général, le conseiller intime, à s'éloigner du château de Birague dans cette circonstance difficile. Il donna à Christophe auquel il avait plus d'une raison de vouloir du bien, la plus grande preuve d'estime qu'il fût en son pouvoir d'accorder. En un mot, il le substitua, pendant le temps que devait durer son absence, dans tous les droits, prérogatives et fonctions qui ressortaient de son intendance. Cette translation de pouvoirs se fit avec une sorte de solennité. Cela était bien naturel, car Robert XIV ne pouvait décemment dire à Christophe : — Sois intendant de Birague pendant mon absence, comme le roi dit à un courtisan : Soyez marquis ou duc. Il fallait bien d'autres formalités! et Robert, grand partisan de l'étiquette et du cérémonial, était incapable de se conduire avec tant de légèreté. Il fit donc sommer Christophe de se rendre à l'intendance; et là, revêtu de sa simarre neuve et de son beau mortier, il procéda à l'installation de son filleul. L'éloquent conseiller intime commença par retracer longuement toute l'histoire de son intendance. Il appuya particulièrement sur deux ou trois faits saillants, tels que la pendaison des révoltés calvinistes; l'honneur qu'il avait eu de parler à Sa Majesté le roi Charles IX, à Sa Majesté Henri III et à Sa Majesté le roi Henri IV, lesquelles Majestés lui avaient adressé mille paroles flatteuses qu'il montra consignées dans les registres de l'intendance. Après avoir ainsi fait connaître à Christophe toute l'importance de sa place, il jugea convenable de lui révéler un dernier secret, pour achever de lui mieux faire sentir tout le dévouement et l'obéissance qu'il était en droit d'attendre de lui. En conséquence, il lui conta d'une manière assez drôlette et égrillarde les aventures de Jeanne Cabirolle, sa vénérable mère, et le rôle important que lui Robert y avait joué. — Tu vois, mon garçon, finit-il par dire à Christophe, le service que j'ai rendu à ta mère en daignant remplacer auprès d'elle monseigneur le comte Mathieu XLV dans une de ses plus importantes prérogatives. N'oublie donc jamais, mon enfant, que ta mère a vu ma jambe non *bottée*; aie toujours cette jambe devant les yeux, et tu ne manqueras jamais à ce que tu dois à l'honneur de ma place. Le fardeau de cette intendance va tomber pendant mon voyage en tes mains; tâche d'être digne de moi... — Vous pouvez compter, mon pe.... mon parr... monsieur Robert, balbutia Christophe, qui ne savait plus trop quel nom donner au représentant de la botte de Mathieu XLV : vous pouvez compter que je remplirai les fonctions de la place que vous me confiez en fidèle et loyal... — En fidèle et loyal serf, ajouta Robert, qui s'aperçut que Christophe cherchait une expression peut-être trop ambitieuse... Bien, mon garçon! je suis content de toi, et je compte sur ta parole. — Monsieur de Robert, demanda Christophe, ne mîtes-vous que votre jambe?... — Est-il ambitieux! s'écria le vieillard, ragaillardi par cette question.

Là-dessus, le minutieux intendant instruisit son filleul dans le plus grand détail, de tout ce qu'il aurait à faire durant son absence. Il lui donna de fort amples instructions et force conseils; puis, le croyant suffisamment endoctriné, il lui dit adieu, et montant sa petite jument gris-pommelé, il prit le chemin d'Autun avec autant de tranquillité que son amour-propre pouvait lui en permettre. Tandis que Robert, croyant l'honneur de la famille des Morvan intéressé à son voyage, arpentait la route qui sépare Autun de Birague, le capitaine, sur un mot de lettre de Jean Pâqué, prenait la même direction. Robert avait toutefois un grand avantage sur l'officier de Chanclos, car au moins savait-il pourquoi et dans quel but il agissait. Quant au capitaine, qui, vu ses longs services militaires, avait contracté la bonne habitude d'agir machinalement, la lettre de son vieil ami le balafré, toute obscure qu'elle était, suffit pour le faire monter à cheval, accompagné de Vieille-Roche, devenu encore plus taciturne depuis la perte de sa gabrielle.

Les deux amis cheminaient sans mot dire, car ils étaient à jeun. Comme ils approchaient d'[illegible] un cavalier [illegible] le capitaine de Chanclos, le cheval [illegible] s'attendait pas à cet [illegible] tomber le [illegible] à tous les regards. La surprise du compagnon de [illegible] égale à sa joie, lorsqu'il reconnut dans l'étranger le [illegible] marquis de Villani, qu'il détestait aussi cordialement qu'une [illegible] et dont il s'était si souvent promis de tirer la plus éclatante vengeance. Craignant de perdre l'occasion qui se présentait, le capitaine d[illegible] promptement, et s'avança sur Villani, en s'écriant : — A moi, de Vieille-Roche [illegible]. A la vue du redoutable Chanclos et de son henriette menaçante, [illegible] bien comprit qu'il n'y avait plus moyen d'éviter le combat qui lui était présenté pour la deuxième fois au moins. Il [illegible] même que la [illegible] lui commandait de l'accepter sans trop se faire prier; car il y avait absolue nécessité. Il mit l'épée à la main d'assez bonne grâce, aimant mieux courir les chances incertaines des armes que de refuser à l'irascible capitaine une satisfaction que ce dernier était homme à se procurer de force.

— J'espère, capitaine de Chanclos, dit Villani en mettant pied à terre, que vous [illegible] pour [illegible] rapière dont il est armé [illegible] que je vais soutenir contre vous? — Es-tu pas [illegible] s'écria Chanclos [illegible] je te rencontre et [illegible] je te [illegible] je n'aurai fait qu'un [illegible] au prévôt... Villani [illegible] du plus vif effroi. Le capitaine [illegible] pas de [illegible]; puis il [illegible] : — Allons, [illegible] je consens à ne [illegible] du bourreau [illegible] l'honneur de vous mesurer avec un véritable gentilhomme, vous [illegible] mille fois mieux que vous ne le méritiez; car certainement vous ne pouviez pas espérer de périr aussi honorablement... Allons, faites vos signes de croix, et en garde... Le ton prophétique du capitaine parut un augure des plus sinistres au marquis. L'Italien se trouvait dans la position d'un homme qui doit vaincre ou mourir, et cette alternative cruelle, au lieu de la bravoure qui lui manquait, lui donna l'énergie du désespoir et de la haine. Il se jeta comme un furieux sur son ennemi et essaya de lui porter un coup mortel avant qu'il eût le temps de se mettre en garde. — Ah! coquin de [illegible]! s'écria l'officier de Chanclos en reculant de quelques pas pour éviter la brusque attaque du marquis, tu joues des couteaux avant le signal! Attends, spadassin fieffé, je vais solder ton compte en monnaie française. A ces mots, le capitaine reprit l'offensive et menaça à son tour l'Italien. La flamboyante henriette, tournant avec rapidité autour du corps de Villani, ne tarda pas à lui donner des vertiges. L'honnête capitaine s'en aperçut avec une agréable satisfaction, et, profitant de l'émoi du marquis, il lui poussa sa dague dans le côté et l'étendit sur le gazon. — France! France! et saint Henri! s'écria de Vieille-Roche en voyant tomber l'Italien.

Le marquis se mit à pousser des cris et des jurements effroyables : — Je suis mort! enfer et furies, je suis mort!... Le capitaine, qui avait toujours douté de la véracité du marquis, voulut s'assurer si au moins une fois dans sa vie le drôle disait la vérité. Il s'approcha donc du blessé avec l'intention toute chrétienne d'éviter un nouveau mensonge à Villani. Heureusement pour ce dernier, de Vieille-Roche, qui avait continuellement l'oreille aux aguets, entendit le bruit lointain du galop de plusieurs chevaux. Le prudent témoin se hâta d'en avertir son ami et lui conseilla de gagner promptement du pays. — Ce n'est pas, dit-il, que les choses ne se soient passées convenablement; mais il est toujours mieux, dans de pareilles circonstances, d'éviter les explications brutales que la justice ne manque jamais de demander à un gentilhomme qui prétend voyager honorablement sur le pavé du roi sans souffrir que personne lui manque. Chanclos, qui fuyait comme l'eau tout ce qui avait quelque rapport avec les hommes noirs dont la mission est de pendre un certain nombre de chrétiens, honnêtes gens ou fripons, peu importe, la quantité est donnée, et il faut la remplir; Chanclos, disons-nous, crut ne pouvoir mieux faire que de remonter lestement sur son vieux Henri et de presser les côtes de ce fidèle coursier. Il abandonna donc l'Italien à son sort, et gagna Autun au galop précipité de son cheval, galop que sa fierté ne lui permit jamais d'appeler que du nom de trot allongé.

Le marquis, voyant s'éloigner le terrible compagnon de l'aigle du Béarn, se mit à crier, et ses cris firent venir des paysans qui travaillaient. Ils s'empressèrent de prodiguer à l'Italien tous les secours dont il devait avoir besoin. L'ayant déshabillé, ils reconnurent, à la grande joie de Villani, auquel il fallut répéter vingt fois qu'il n'était pas mort pour le lui persuader, que sa blessure était peu dangereuse. En effet, henriette avait glissé le long des côtes et avait à peine effleuré la peau du marquis. Rassuré sur son état, ce dernier ne tarda pas à recouvrer des forces et à remonter à cheval. Toutefois, il est bon de prévenir mon lecteur que le vaillant Italien ne jugea point à propos d'aller à Autun par la même route que son brutal adversaire; il crut plus sage de prendre à travers champs et de faire

une entrée modeste dans la ville. Pendant que cet événement se passait sur la route, Robert, arrivé à Autun, était descendu à la porte de la maison de maître Ecrivard, notaire royal et loyal. Le vieux serviteur des Mathieu, après avoir préalablement attaché sa jument grise aux crochets de fer qui garnissaient le devant de la maison du notaire, monta fièrement l'escalier et entra dans l'étude du gardenote la tête haute et son mortier aux armes des Morvan placé d'un air important sur son vénérable chef. — Où est le patron? demanda-t-il à un jeune clerc du nom de Bonjarret, et qui, sa plume sur l'oreille, se promenait avec la gravité d'un conseiller. — *Domine in arcanis*, sous-entendu *ædibus*, répondit Bonjarret en se rengorgeant. — Que parles-tu de Bibus ! dit Robert, dont les vieilles oreilles étaient antilatines; crois-tu que les affaires qui m'amènent ici soient des fariboles ?... En entendant ce blasphème scolastique, Bonjarret resta la bouche beante; il crut s'être compromis en écrasant par son savoir un homme qu'il prenait en flagrant délit, et qu'il jugea, d'après son ignorance, appartenir à la plus haute magistrature. Robert, tout fin qu'il était, ne devina pas la cause de la stupéfaction de l'aide notaire, mais il en profita en homme profondément versé dans la connaissance du cœur humain. Il le prit par l'oreille et dit : — Tu mériterais bien que je te l'arrachasse : mais je suis bon et je consens à te pardonner, pourvu que tu veuilles réparer ta faute. — Que faut-il faire, monseigneur? A ce titre pompeux, l'intendant de Birague lâcha l'oreille du jeune clerc, et le regardant en souriant, il lui répondit : — Il faut, mon cher enfant, ne laisser entrer personne ici tant que je causerai avec ton maître... Maintenant, promets-le-moi et conduis mes pas vers ton patron. Bonjarret promit d'exécuter fidèlement sa consigne, et marchant devant Robert, il ouvrit une petite porte et introduisit le conseiller intime des Morvan dans le cabinet de maître Ecrivard. Cela fait, il fut se mettre en sentinelle à la porte de l'étude. Maître Ecrivard, en entendant troubler la solitude de son cabinet, leva la tête d'un air de mauvaise humeur; mais en apercevant devant lui le fier intendant de la plus grande maison de la province, son visage prit l'expression de bienveillance accordée aux riches clients, et il se leva du misérable fauteuil à roulettes qu'il nommait emphatiquement sa chaise curule. Maître Ecrivard avait pris en affection, comme tous les gens de cabinet, un mot qu'il répétait assez souvent. Ainsi l'on ne s'étonnera pas de l'entendre commencer par un : *En dernière analyse*, qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Robert? dit-il en offrant avec politesse le plus haut de ses fauteuils au vieux favori des Mathieu... — Une bagatelle, répondit nonchalamment Robert : je voudrais avoir plusieurs copies de soixante-dix actes fort anciens, déposés chez vous, qui prouvent les acquisitions successives faites par les Mathieu XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XXXIX et XL du nom... C'est un ouvrage, mon cher notaire, qui vous sera payé sur le pied de trois francs par rôle, et cela fera un total, maître Ecrivard!... un joli total, par ma foi! Le rusé vieillard ayant ainsi affriandé l'avide garde-note, il ajouta : — De plus, je voudrais avoir de suite une bonne et exacte copie du vieux titre que voici; ayez la bonté de la faire faire à l'instant et d'en surveiller l'expédition. Recevez-en le prix d'avance, dit Robert en posant plusieurs écus sur la table d'Ecrivard.

La vue du métal offert à sa rapacité fit sur le compassé notaire le même effet qu'un boisseau d'avoine produit sur un cheval de fiacre accoutumé à la portion congrue. Il courut aussi vite qu'il le put à son étude, et chargea Bonjarret de tirer la copie demandée. Jusqu'ici tout allait bien; d'un côté, Robert avait donné une consigne à Bonjarret, qui devait empêcher que personne vînt l'interrompre, de l'autre, il avait éloigné maître Ecrivard du sanctuaire de la chicane. A la vérité, la porte de communication qui joignait l'étude des clercs au cabinet du patron était restée ouverte, et le notaire y jetait de temps en temps les yeux; mais le subtil conseiller intime des Mathieu n'était pas homme à s'effrayer des difficultés. En conséquence, il se mit adroitement en quête d'un certain carton qu'il savait avoir été déposé par Villani chez le discret Ecrivard. La recherche fut longue et difficile; heureusement pour Robert, l'acte dont maître Ecrivard surveillait la copie était de la plus ample dimension; le prudent vieillard avait pensé à tout. Enfin, après avoir fureté pendant une heure, Robert découvrit un petit carton sur lequel étaient écrits les mots : *Dépôt confié par M. le marquis de Villani*. — Ah! fourbe! dit Robert en mettant la main dessus, c'est en vain que tu as cru me jouer!... En achevant ces paroles, le carton demeura enseveli sous la vaste simarre de l'intendant; avec quelque adresse que Robert exécutât son escamotage, il ne put dissimuler entièrement la joie qu'il éprouvait en se voyant le maître des pièces qui devaient servir à perdre l'honneur des Morvan. Maître Ecrivard s'aperçut de l'émotion du vieillard, et il jugea qu'un homme raisonnable ne pouvait rire que lorsqu'il en avait trompé un autre. En conséquence, il quitta précipitamment Bonjarret, et accourut dans son cabinet, en jetant sur Robert un regard où sa pensée était écrite en toutes lettres. Le bonhomme la comprit parfaitement, mais il n'en fit rien paraître, et il regarda le notaire avec un air qui tenait le milieu entre la naïveté et la malice. Ecrivard parcourut rapidement de l'œil les différents cahiers de son cabinet, et il devina de suite par la place vide qu'il y aperçut, sur quel objet la convoitise de Robert s'était appesantie. L'importance du dépôt confié à sa prudence lui en fit attacher une grande à se ressaisir du précieux carton. Il tourna donc autour de Robert avec l'air du loup qui assiége un bercail. Le vieux conseiller impassible n'avait pas l'air de s'occuper des choses de ce monde; cette conduite était le chef-d'œuvre de l'adresse; et certainement elle eût fait par la suite grand honneur à Robert, si, par un hasard malheureux, Ecrivard n'eût aperçu un petit bout du carton désiré qui passait par une des fausses poches de la simarre de l'intendant. Sûr de son fait alors, il s'approcha de Robert, et louant l'étoffe de sa simarre, il se mit à tirer le carton de toutes ses forces, tâchant encore, tant Robert lui inspirait de crainte, de déguiser l'envie de rentrer en possession du bienheureux dépôt, par le désir d'examiner l'étoffe dont était doublée la noble simarre. Robert, devinant l'intention de l'ennemi par ses manœuvres, voulut prendre un air de dignité capable de lui en imposer; pour cela, il résolut de se draper dans sa simarre; or, pour se draper, il faut absolument ouvrir les bras. L'intendant crut pouvoir les ouvrir aussi noblement qu'il était nécessaire, en ayant toutefois la précaution de tenir sous ses aisselles les papiers, objet du litige. Par malheur, Robert, en voulant exécuter son projet, laissa glisser le malheureux carton, qui vint tomber aux pieds d'Ecrivard.

A cette vue, l'intendant et le notaire, enflammés d'une égale ardeur, se précipitèrent pour s'emparer du précieux dépôt. Ecrivard fut le premier qui s'en saisit, et s'accroupissant dessus, il se mit à crier de toutes ses forces : — Au secours!... il y a un voleur chez moi... — Belle nouvelle!... N'y en a-t-il pas toujours eu, vieux coquin? dit Robert en s'efforçant de lui fermer la bouche avec ses mains. — En dernière analyse, monsieur Robert, par pitié, laissez-moi ce carton... — Non, non, l'honneur veut... — Comment, l'honneur veut?... — Cela ne vous regarde pas; lâchez les papiers, ou par saint Mathieu... Robert se mit alors à tirer le carton avec toute la force que lui donnait son zèle pour la famille des Morvan. Le carton commençait à passer plus de son côté que de celui d'Ecrivard, lorsque ce dernier, voyant qu'il allait être dépossédé, se mit à renouveler ses cris : — Au secours!... au voleur!... Ah! monsieur Robert!... En dernière analyse, lâchez-moi... vous m'étouffez!... — C'est ce qu'il faut. Et Robert, ayant décoiffé Ecrivard, faisait tous ses efforts pour lui enfoncer sa perruque dans la bouche, et ce en forme de bâillon... Une lutte terrible s'engagea alors, et le notaire, trouvant des forces dans son désespoir, parvint à se tirer des mains de l'implacable Robert, qui l'eût étranglé pour sauver l'honneur. Quand Ecrivard se vit libre, il courut à la fenêtre de son étude, et il ouvrit une bouche qui certainement pouvait passer pour la plus forte trompette de l'armée du roi. Robert, apercevant le danger, et voulant éviter des cris qui ne manqueraient pas de rendre publique son expédition, s'empressa de dire au notaire qu'il était prêt à entrer en accommodement. En entendant ces paroles de paix, le garde-note, qui n'était pas fâché de ménager l'intendant de la plus riche famille de la province, se montra disposé à ouvrir les négociations, malgré le droit qu'il avait de faire un procès criminel à l'intendant, tout Robert qu'il était. — Je vois, dit le conseiller, qu'il en faut finir par où j'aurais dû commencer. — Oui, monsieur Robert; en dernière analyse, il faut me rendre... — Rendre!... non, de par saint Mathieu; mais il faut vous fermer la bouche. Ecrivard, croyant déjà voir dans son gosier la redoutable perruque, se retourna vers la fenêtre comme pour appeler au secours. — Taisez-vous, maître *doigts crochus*, reprit le conseiller intime, il n'est plus question de perruque .. Tenez, voici qui suffira pour vous rendre doux comme un mouton et souple comme un gant. Lisez, tremblez et obéissez. A ces mots, Robert tira de sa poche un papier, et l'ayant déployé, il le présenta à Ecrivard. Celui-ci lut ce qui va suivre...

« Nous, Armand Duplessis, cardinal de Richelieu, ordonnons à maître Ecrivard, notaire royal à Autun, et cela avec commandement du secret, et sous peine des galères, de remettre à maître Robert, intendant du très-haut et très-puissant seigneur comte de Morvan, le dépôt confié à sa garde par le marquis italien Villani.

Signé Armand. »

— Eh bien! maître Ecrivard? dit Robert... — C'est bien la signature de Son Eminence... Monsieur Robert, je suis prêt à obéir, repartit le notaire avec la plus entière soumission; mais, puis-je espérer, en dernière analyse, que cet ordre me restera, afin de me mettre à l'abri .. — Oui, maître Ecrivard, gardez-le, et, sur votre tête, ne le lâchez pas... vous savez ce qui vous est recommandé... les galères, en cas de bavardage. Adieu... soyez discret. — Monsieur de Robert, pourriez-vous bien maintenant me dire, mais... si toutefois c'est votre bon plaisir, pourquoi vous ne m'avez pas montré de suite l'ordre de monseigneur le cardinal? car, en dernière analyse, il me semble... — Ah! il vous semble, en dernière analyse, répéta le conseiller goguenard... il n'y a pas de dernière analyse qui tienne... ce n'est pas que nous manquions de raisons suffisantes... elles ne vous regardent pas. L'intendant, que dis-je, le conseiller intime des Morvan ne doit compte de ce qu'il fait qu'à son suzerain et à Dieu. Au surplus,

maître Ecrivard, retenez bien ce que je vais vous dire : vous verrez probablement le Villani ; faites et agissez comme si vous aviez toujours ses papiers, sinon vous voyez quel est notre crédit... prenez garde aux galères !...

Robert déploya tant de dignité en sortant, qu'il balaya avec sa simarre traînante l'étude du notaire, et cela au grand contentement de Bonjarret. Quand le conseiller fut sorti, maître Ecrivard remplaça le carton par un autre, sur lequel il mit la même étiquette. Madame Ecrivard et Bonjarret furent ses victimes, car ils essuyèrent sa mauvaise humeur. Au milieu du paroxysme de la colère du notaire royal, le marquis Villani entra dans l'étude. Ecrivard trembla en le voyant; néanmoins il résolut de faire bonne contenance. — Monsieur le garde-note, dit l'Italien en poussant un soupir arraché par la douleur qu'il ressentait de sa récente blessure, je viens retirer les papiers que j'ai déposés chez vous. — Comment, monsieur le marquis ! vous auriez le dessein de me retirer votre clientèle ? En dernière analyse, vous en êtes le maître... — Il ne s'agit pas de ça, répliqua Villani avec un air de hauteur qui fit expirer la parole sur les lèvres du questionneur. Le notaire, assis sur son fauteuil, n'en bougeait pas, et pour avoir une contenance, il se mit à rouler entre ses doigts un morceau de cire : — Il s'agit de mes papiers qu'il faut me rendre ; m'entendez-vous ? — Oui, monseigneur, je vous comprends; mais ce que vous me demandez est impossible. — Impossible ! et par quelle raison ? — Une très bonne. — Voici le carton qui les renferme ? — Oui, monseigneur; je le répète, je ne puis vous les donner. — Coquin ! — Monseigneur !... — Je te ferai mourir sous le bâton !... — Pour cela, monseigneur, c'est très-possible; cependant on n'assassine point impunément un notaire royal; et, en dernière analyse, ma mort ne vous rendrait pas vos papiers... — Je vais les prendre. Et Villani se saisit du carton. Que sont-ils devenus ? s'écria-t-il. — Monseigneur, je vous jure !... — Rends-moi mes papiers, misérable !... — Que c'est bien malgré moi... — Je cours te dénoncer, et te faire pendre. — Qu'ils sont disparus. — Disparus !... faussaire abominable !... ton procès ne sera pas long, et la corde... — Je sais ce que c'est ; mais, en dernière analyse, je suis à couvert.

L'Italien était resté immobile comme pensant à autre chose : bientôt, sans plus rien dire au garde-note effrayé, il quitta l'étude, et marcha précipitamment vers la porte, se disposant à aller chez les gens du roi pour y dresser une dénonciation contre le comte de Morvan. Mais Robert, son adversaire, n'était pas homme à laisser une minute l'honneur de la famille en danger. Le fidèle conseiller, après avoir détruit le testament que le marquis fit en cas de mort violente, prit des mesures pour empêcher Villani de se rendre redoutable. L'Italien était donc en route, et déjà il se croyait dans la rue habitée par le procureur criminel, lorsqu'il s'aperçut que deux hommes le suivaient : il se souvint, en entendant le bruit de leurs pas, que ce bruit l'accompagnait depuis sa sortie de chez Ecrivard. Il se retourna et tressaillit de peur à l'aspect de la mauvaise mine de ces deux satellites : leurs vêtements étaient déchirés, une ceinture rouge leur ceignait le corps, des poignards sans fourreau garnissaient cette ceinture, et des chapeaux rabattus, ne laissant voir qu'à moitié des barbes longues et des visages basanés, justifiaient assez la peur du marquis, surtout si l'on prend garde que la nuit était sombre et la rue déserte. Alors il pensa à tout ce qu'une famille comme celle des Morvan pouvait entreprendre pour conserver son honneur. Les deux hommes s'approchèrent davantage; il réfléchit que la mort d'un chrétien quel qu'il fût, n'était rien pour une famille puissante... En ce moment les deux spadassins le saisirent par chacun un bras. — Au secours !... cria le marquis. — Si vous dites un mot, vous êtes mort, et nous sommes sûrs de l'impunité !... — Que voulez-vous de moi ?... — Il faut nous suivre. — Où ?... — N'importe, marchez... ne tremblez pas tant... l'ordre n'est pas de vous tuer, sans cela vous le seriez !...

Les deux hommes tirèrent leurs poignards, et les firent briller à la lueur de la seule lanterne qui fût dans la rue : il n'y avait aucun espoir de fuite, car il aperçut à l'un des bouts de la rue l'impitoyable capitaine de Chanclos, et à l'autre l'honnête de Vieille-Roche, qui tous deux forçaient les passants de prendre une autre direction. Dès lors il crut sa perte jurée ; une sueur froide coula de tout son corps, et l'on fut obligé de le soutenir. Il fut conduit par les quartiers les plus déserts ; après maints détours, Vieille-Roche, qui formait l'avant-garde, s'arrêta près d'une tour abandonnée qui faisait autrefois partie des fortifications, et qui se trouvait alors dépendre d'un couvent de religieux. Le marquis passa avec peine par des casemates ruinées : car un de ses guides n'éclairait qu'au moyen d'une seule lampe vacillante... Enfin, il fut introduit dans une pièce assez bien éclairée et meublée; on le fit asseoir, et les deux hommes se mirent debout devant la porte; quant aux deux capitaines, ils allèrent dans une pièce voisine, et revinrent sur-le-champ avec un beau vieillard mis très-simplement, et ne portant point d'ordres ni d'armes : cependant la contenance assez embarrassée de Chanclos, la figure profondément respectueuse de son ami, qui se tenait debout, le chapeau à la main, et surtout l'air noble du vieillard, en imposèrent à Villani, qui, mû par la crainte ou le sentiment de sa bassesse, se leva précipitamment en ôtant son chapeau.

A l'arrivée du vieillard, les deux guides du marquis disparurent. L'étranger s'assit, et après un moment de silence, il fit un signe au digne capitaine, qui de suite prit la parole. — Ah çà ! garçon parfumeur... A ces mots, l'Italien devint blême et voulut interrompre. — Silence !... répéta de Vieille-Roche en cinglant un coup de sa rapière sur le dos de l'Italien, action qui fit sourire Chanclos; ne vois-tu pas que Son Excellence... que monseigneur... qu'est-ce que je dis donc ?... Enfin rappelle-toi que tu n'es là que pour écouter... ainsi... *motus*, ou chut !... choisis... — Or donc, garçon parfumeur, reprit le capitaine, tu sauras que nous connaissons toute ta vie. — Depuis *a* jusqu'à *z*, ajouta Vieille-Roche, et cela forme un vilain alphabet. — Paix ! dit le vieillard. — Paix ! Vieille-Roche, répéta Chanclos d'un air affairé... Nous connaissons, dis-je, toute ta vie, et cela par l'ambassadeur de Florence, de Naples, etc. Non content d'avoir empoisonné la marquise de C*** avec des fleurs, la comtesse de B** avec des gants, la duchesse avec une orange, l'évêque de*** dans une pièce de Madère, tu as eu le crime irrémissible, toi vilain, d'oser lever les yeux sur une Morvan, la petite-fille d'un Chanclos !... et cela pour l'épouser en légitime mariage !... Ce n'est pas tout, tu veux ternir l'honneur d'une maison comme celle des Morvan, en l'accusant d'un crime imaginaire : tu as comblé la mesure... écoute ton arrêt...

Le vieillard se leva, et, d'une voix terrible, il dit : — Un seul blasphème contre la gloire des Mathieu sera le signal de ta mort..... Je t'ordonne de quitter Birague, et sous trois jours la France..... En cas de désobéissance, ton procès commencera... Tu peux sortir... — Sors, dit Vieille-Roche en gratifiant d'un dernier coup de plat de sabre l'Italien confondu. Les deux guides le prirent par la main et le mirent à la porte de la vieille tour. — Oui, je sortirai, s'écria Villani, oui... mais, qui que tu sois, tu n'empêcheras pas ma vengeance; elle sera terrible... Je vais retourner à Birague, y porter la désolation, et tenter un dernier effort.

Laissons ce scélérat former ces noirs projets.

Le vieillard, après le départ du parfumeur florentin, dit, en s'adressant à Chanclos : — Mon cher capitaine, je vous enjoins de ne pas perdre de vue cet Italien jusqu'à ce qu'il soit hors du royaume, et comme il pourrait se défier de vous, je m'en vais mettre encore auprès de lui un gardien que je crois capable de cette mission. Les deux amis sortirent en s'inclinant, et firent place à Jackal, secrétaire de la sénéchaussée. L'inconnu lui montra un sac de pistoles, et lui commanda, au nom de ce souverain tout-puissant, de s'arranger adroitement pour entrer au service de Villani, de surveiller ses moindres actions et paroles pour en rendre compte sur-le-champ par lettres adressées à Autun à maître Jean Pâqué. Jackal fit un profond salut en recevant le sac de pistoles, et il promit le secret et le dévouement le plus grand. Jamais argent ne vint plus à propos : Jackal avait en ce moment plusieurs mauvaises affaires dont il ne savait comment se tirer : chassé par le sénéchal, prêt à être saisi par la justice, il fut fort aise quand on le vint chercher par l'ordre de Jean Pâqué. La manière dont cet homme bizarre était sorti de prison en échappant au supplice que lui Jackal lui destinait prouvait un pouvoir extraordinaire, et Jackal se mit volontiers sous cette égide. Selon les instructions du vieillard, il se trouva le lendemain dans la rue où Villani avait fixé sa résidence momentanée. Il fut bientôt aperçu par l'Italien, qui, se souvenant du bien que la comtesse lui disait de cet homme, le fit appeler, et le prit à son service aux mêmes conditions que feu Géronimo, c'est-à-dire de partager sa fortune, et il en promit une très-brillante, ne dissimulant pas à Jackal qu'il fallait de la résolution et très-peu de conscience. Ces deux âmes se comprirent et s'apprécièrent en un clin d'œil. Alors le marquis, sûr d'un complice, s'en retourna sur-le-champ à Birague y faire ses adieux par un coup qu'il ne cessait de méditer.

CHAPITRE XXV.

C'était l'heure où tout dort... et la lune en silence
De sa route étoilée argentait les contours,
Quand l'airain villageois, par sa triste cadence,
Murmura le moment du crime et des amours.

Isma, *romance norwégienne, traduite du baron* WHULBER.

Il est peu de personnes qui ignorent le fameux raisonnement de Buridan, lequel supposait un âne entre deux mesures égales d'avoine bien grasse, vannée, criblée, choisie et appétissante. Jackal, également tenté par les promesses du marquis et par l'or de Jean Pâqué, représentait fidèlement ce célèbre animal. Il est certain que si l'âne de Buridan avait été placé entre les deux picotins il en eût agi comme Jackal, qui, après de mûres réflexions faites en suivant son maître à Birague, résolut de tirer tout ce qu'il pourrait de l'un et de l'autre,

se promettant de tenir une conduite [illegible] dont il pût se faire un mérite auprès du vainqueur: son rôle se trouvait bien favorable à cet honnête dessein. Pendant que le valet pensait à ses manœuvres, le marquis en faisait autant pour les siennes, mais ses réflexions étaient tristes, car il ne voyait de [illegible] qu'il lui fallait vaincre ou périr. En effet, après avoir laissé le comte et Mathilde dans la persuasion [illegible], il revenait au château sans vengeance et [illegible] pouvoir l'accomplir, ayant trouvé dans Robert un adversaire redoutable, qui, l'œil toujours ouvert sur lui, hardi, infatigable, ne lui permit de rien entreprendre contre l'honneur de la famille. [illegible] de conseiller [illegible] qu'un [illegible] puissant entre lui et le pouvoir suprême lui fournissait les moyens de satisfaire ses moindres volontés. Bien au contraire, Jean Lapie lui parut connaître, ainsi que le cardinal, assez de ses crimes secrets pour l'empêcher de faire un seul pas en France; [illegible] le couvant de ridicule et Jean Lapie a montré, par tous ses moyens, qu'il était le maître de sa vie, et Villani en convint en lui-même. Les terribles paroles prononcées dans la tour, retentissant encore à ses oreilles, lui disaient assez énergiquement qu'ayant tout à craindre il devait tout oser. Qu'importe un crime de plus alors que le supplice s'apprête?

L'homme au manteau rouge, à supposer que ce ne fût pas le même que Jean Lapie, était encore un ennemi redoutable, puisqu'il avait tenté de l'assassiner. Et puis, d'après les entreprises des deux capitaines Chandos et de Vieille-Roche, leur rencontre ne lui serait-elle pas des plus [illegible], et celle du jeune d'Olbreuse encore bien davantage? Ajoutons à cela qu'il ne lui restait qu'un moment très-court pour agir, car les deux capitaines, à la première occasion, [illegible] l'aventure de la tour; en cette extrémité, le marquis, pressé de tous côtés, se trouvait comme une bête fauve qui, resserrée par trente chasseurs, n'a pour toutes ressources qu'un faible taillis, et manquait de courage pour se sauver dans une autre forêt. Cette autre forêt, pour le marquis, était l'Italie; il tourna ses yeux vers elle, [illegible] où il fût inconnu. Ce projet [illegible] un regard scrutateur [illegible] pour voir si son front [illegible] pour l'aider dans ses [illegible] rien à désirer sous ce rapport. [illegible] les immenses richesses du comte, le marquis [illegible] le dessein de s'emparer, par tel moyen que ce soit, des diamants de Mathilde et de la caisse de Robert. [illegible] l'appât de l'or, et Villani courait à [illegible]. Dans le fait, Birague était [illegible] le plus sûr et qui lui offrait le moins de périls.

[illegible] n'avait pas changé dans ce malheureux séjour. Aloïse ne sortait pas de son appartement, et Chalyne, exacte à remplir les ordres de la comtesse, était, pour parler exactement, la geôlière de la tendre amante du chevalier d'Olbreuse. Mathilde, à la suite d'une [illegible] de Mathieu XLVI, fut bannie de sa présence [illegible]. On [illegible] le château par les ordres du comte; le plus profond silence y régnait, et le maître, Morvan lui-même, en faisait exactement le tour, comme une sentinelle dans une place forte. [illegible] homme de justice y fût entré, le comte était homme à [illegible] de la demeure de ses pères. Les valets [illegible] en tremblant et sans mot dire. Il n'est pas [illegible] d'instruire le lecteur que Christophe vit avec une extrême [illegible] son intendance [illegible] sous des auspices aussi peu favorables. Les menaces du comte abattirent Mathilde; elle trembla sur son existence future; et les injures d'un mari qu'elle n'aimait plus lui firent concevoir une haine trop forte pour qu'elle fût sans effet. Rien n'était plus redoutable pour elle que de vivre attachée avec un criminel plein de [illegible], confiné dans un château dont il n'osait sortir, et ne recevant personne, puisqu'il craignait tout le monde, même ses gens. L'horreur de cette vie lui apparut grosse de circonstances que son imagination enfantait; alors les réflexions profondes que lui causa cet avenir lui firent regarder tous les crimes comme permis pour s'en délivrer. Il est inutile de raconter les [illegible] et les motifs qui l'amenèrent à penser ainsi.

On commençait dans le comté à parler d'une étrange manière sur les événements de Birague. Ces [illegible] mariages, successivement [illegible] et interrompus si bizarrement, ne pouvaient être cachés, puisque chacun avait les yeux sur la noble et belle héritière de la puissante maison de la Birague. Le chevalier d'Olbreuse, caché dans la forêt [illegible] de Birague, habitait la demeure d'un bûcheron, et chaque soir il se glissait dans le parc, à l'endroit escaladé par le sire de Vieille-Roche; et Marie, en recevant ses lettres, lui remettait celles de sa tendre compagne. Le sénéchal, mandé par Richelieu, était parti pour la cour; [illegible] personne ne pouvait donc démentir les bruits [illegible] qui circulaient sur les habitants de Birague. Lorsque le marquis s'approcha des tours du château, le comte se promenait sur les fortifications; il frémit de joie en apercevant son ennemi, et fit signe d'abaisser le pont-levis, se promettant que le marquis n'en sortirait qu'à bonnes enseignes. Villani fut étonné du silence: nul valet dans les cours; aucun de ces chants que fredonnent les domestiques occupés: le feu semblait avoir passé sur ce séjour. Le comte, debout sur une esplanade ruinée, laissa entrer l'Italien sans se déranger.. Mathieu XLVI était fortement intrigué par l'arrivée d'un cavalier habillé comme les gens de la justice, et qui s'efforçait en vain de faire prendre le galop à une petite jument assez âgée;... mais le respect qu'il déploya dans ses mouvements, et bien plus encore le mortier aux armes des Morvan fit disparaître les traces du comte, et lui démontra que ce ne pouvait être que son fidèle Robert XIV suivant l'Italien avec opiniâtreté... Alors il ordonna de tenir le pont-levis baissé, et il retourna dans sa chambre du repos, en pensant qu'il fallait que le conseiller eût des affaires de la plus haute importance pour s'être absenté du château.

Comme Robert suait, haletant, et surtout grommelant, descendait de sa pacifique monture, il vit Jackal. — Oh! oh! dit-il en s'essuyant le front et s'appuyant sur l'épaule de son fils adoptif Christophe, oh! oh! il y aura du nouveau, j'aperçois bien plus d'un Géronimo dans ce tigre judiciaire; si c'est cela qu'*il* a mis auprès de l'Italien, *il* a mal fait de ne pas me consulter... — Quoi, monsieur de Robert? — Rien, rien, mon enfant: contente-toi d'apprendre qu'il te faudra surveiller ce gibier de potence; avant peu il sera en lieu de sûreté; la cravate du maître et du valet se file. Le fils de la chaste Jeanne Cabirolle resta tout ébahi: mais Marie accourut; car où l'on voyait Christophe, on pouvait assurer qu'elle n'en était pas loin. Elle dit au vieux conseiller: — Ah! monsieur Robert! ma jeune maîtresse est sous la garde de Chalyne; je ne peux plus la voir sans employer la ruse. — Et tu n'en manques pas, friponne! — Il paraît qu'elle est bien triste et souffre beaucoup d'être abandonnée. — Bon, bon, mon enfant, tout va bien, et cela changera. J'arrive à temps, car tu vois que pendant mon absence tout va mal au château. Aussitôt le bonhomme fit cinq à six tours à l'intendance, dans les galeries, dans les cours, comme pour compenser ceux qu'il n'avait pas faits pendant son absence. Il était si gai, si peu grondeur, et ses deux petits yeux gris brillaient de tant de joie, que chacun, étonné de trouver le front du vieillard éclairci, pensa qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire dont on verrait tôt ou tard les résultats. Robert leur parut rétrograder vers son moyen âge; car, au dire des anciens domestiques, il en avait retrouvé la bonne humeur, la loquacité et les saillies. Il passait la main sous le menton de toutes les jolies filles du château, ne disait rien aux laides ni aux vieilles, et ses regards s'attendrissaient plus que jamais en voyant Christophe et Marie.

De son côté, Villani se rendit aussitôt chez la comtesse, afin de voir comment il en serait reçu, et s'il pouvait fonder quelque espoir sur elle. Au premier abord, l'Italien s'aperçut qu'il avait encore de l'empire sur Mathilde. Elle l'accueillit avec tendresse, par la raison qu'elle ne pouvait se plaindre et raconter ses douleurs qu'à lui. De plus, la comtesse, coupable envers le marquis, et sentant combien son silence devenait précieux, rassembla toutes ses ressources pour lui plaire encore et racheter sa faute. Elle mit tant de grâces et d'abandon, d'esprit et de tendresse dans ses manières et ses discours, que le marquis fut enchaîné par des rets invincibles, et ne vit aucune impossibilité à s'attacher la comtesse dans la fuite qu'il méditait, surtout lorsqu'elle se plaignit de son époux avec la chaleur que donne une récente injure. Ainsi donc il rendit à Mathilde ses caresses et ses amitiés avec une ardeur qui la surprit elle-même. Villani lui avoua, comme si cet aveu échappait malgré lui, que, prêt à réaliser sa vengeance, l'idée d'en savoir sa chère Mathilde la première victime l'avait arrêté; qu'il ne pouvait croire que les paroles qu'elle proféra au perron fussent vraies, et que d'ailleurs le souvenir des preuves d'amour dont il fut comblé jadis les effaçaient de sa mémoire. Un général qui voit son adversaire donner avec une complaisance affectée dans le piége qu'il lui a tendu pour le vaincre, et qui cherche alors à découvrir les motifs de cette conduite insidieuse, n'est pas plus surpris que ne le fut la comtesse. Elle s'attacha donc à percer le mystère que couvraient les paroles de l'Italien... Mais toute incertitude cessa lorsqu'il en vint à sa fuite en Italie, et Mathilde lut dans l'âme de son complice. Elle se révolta contre cette idée en pensant que la comtesse de Morvan, en Italie, perdait son rang, son influence, sa grandeur, et toutes les jouissances que sa vie présente lui procurait; néanmoins elle eut l'adresse de cacher à Villani cette émotion intérieure, et feignit de l'écouter avec calme. Quand elle objecta ce que deviendrait son noble époux, un geste horrible de l'Italien l'épouvanta. Malgré la haine qu'elle avait conçue pour le comte, un léger frisson la parcourut, et le marquis, s'en apercevant, se hâta de changer de conversation. C'était déjà beaucoup pour lui que de laisser germer cette idée dans le cœur de Mathilde.

Cependant Robert, à force de soins, réussit à trouver Aloïse seule; il entra dans son appartement avec sa prudence ordinaire, et la voyant pleurer, il lui dit: — Comment, noble dame, vous vous affligez au moment où vous devez espérer plus que jamais?... — Ah! Robert! quel langage tenez-vous! ne suis-je donc plus prisonnière?... et sous ces lettres, que serais-je devenue! A ces mots, prononcés avec une aimable ingénuité, Aloïse lui montra quelques lettres écrites par d'Olbreuse, apportées par Marie, et qui étaient cachées dans un joli petit meuble dont elle portait la clef dans son sein. Tendre

amour! seule fleur que produise la vie, tu es plein de recherches gracieuses et de nuances délicates!... Nous ne savons pas si c'est cette réflexion romantique qui fit sourire le rusé conseiller; il reprit, en lançant un regard approbateur à sa jeune maîtresse : — Oui, ma noble dame, rassurez-vous; tous nos malheurs vont finir, croyez-m'en, vous n'aurez plus à lire de tendres missives; vous entendrez votre époux lui-même, et vous jouirez en paix de sa douce vue. Celui qui vous a déjà secourue ne veut plus que vous voyez la proie des chagrins; demain peut-être vous verrez confirmer mes promesses; vous pouvez ajouter foi à ce que dit un Robert; ils ont toujours tenu parole, et quand Robert premier a payé des quatre mille marcs, et que j'ai pendu nos huguenots, nous l'avions promis... Croyez-vous que mon intendance ne sera pas glorieuse et que je verrai en mourant l'infamie de cendre sur cette noble maison?.. Non... non... le ciel a entendu nos vœux, et la chapelle des Morvan sera témoin de choses bien extraordinaires en recevant ces serments!...

Aloïse, ébahie, regardait le vieux serviteur avec une espèce d'anxiété; car ce mélange d'idées confuses lui faisait soupçonner que le conseiller octogénaire radotait un peu. Pour lui, debout, la tête nue et l'œil en délire, contemplant sa maîtresse son mortier à la main, ses cheveux bleus épars, et sa bouche entr'ouverte, il avait l'air d'un prophète dénonçant l'avenir. — Mon bon Robert, savez-vous ce que vous dites?.. s'écria involontairement la jeune fille. — Ce que je dis!... si je le sais!... Et le vieillard s'en alla tout étonné de ce que sa science fût mise en question. A ce moment Chalyne revint précipitamment, et, voyant la porte ouverte, elle commença à s'accuser de négligence; elle se rassura en apercevant Aloïse debout, regardant encore la place où fut Robert. L'imprudente avait laissé tout ouvert le joli petit meuble qui contenait ses lettres. La surveillante en fit la remarque, et se promit bien d'en profiter. La nuit surprit Aloïse plongée dans les réflexions que les paroles de Robert lui avaient suggérées. Tout ce que le vieil intendant prédisait se trouva toujours réalisé; et l'espoir qu'il venait d'offrir était si grand, qu'elle n'osait y croire. Vers le milieu de la nuit, comme le silence le plus solennel y régnait, et que la jeune fille dormait du plus profond sommeil, elle fut réveillée en sursaut par un bruit violent semblable à celui d'une lourde porte que l'on ferme. Elle ne put entendre que ce mot prononcé avec force et retentissant dans son appartement... Lisez!.. Émue au dernier point, elle promena ses regards dans la pièce faiblement éclairée par la lueur de sa lampe, et elle n'y aperçut aucun dérangement. Son cœur battait avec une extrême violence, et elle se disposait à appeler Chalyne, lorsqu'elle vit sur son lit un papier sur lequel était écrit en gros caractères : *A ma bien-aimée...* Elle se leva sur-le-champ, s'approcha de sa lampe, et brisant le cachet avec promptitude, elle lut ce qui suit :

« Celui qui t'a tirée de ton affliction veut achever ton bonheur et te sauver de tous les piéges que te tendent le crime et la haine. Demain, à minuit, tu seras unie à d'Olbreuse. Les cloches annonceront ton mariage; la chapelle sera brillante; rien ne pourra s'opposer à ta félicité; tes parents seront appelés et tressailleront de joie. La mélancolie de ton père expirera... On te donnera les moyens de venir à l'église sans être vue; et malgré toutes les précautions contraires, je te servirai de père et tu seras protégée dans ta course nocturne, comme pendant ta vie, par un être contre qui rien ne prévaudra. Si le mystère qui m'accompagne n'était pas commandé par des raisons suprêmes, crois qu'il serait indigne de moi de l'employer. Le puissant ne se cache jamais; je t'attendrai à la grotte des Ossements. Adieu. »

En place de signature, la croix du rosaire qu'Aloïse avait jetée dans la citerne se trouvait appliquée au bas de cette lettre mystérieuse. Aloïse la renferma soigneusement dans son petit meuble d'ébène et en remit la clef sur son cœur. La satisfaction qu'elle ressentait était mêlée d'une espèce de terreur; néanmoins elle se rendormit avec la tranquillité de l'innocence. Pendant qu'Aloïse sommeillait, le comte de Morvan, agité par mille idées sinistres, pensait à sauver sa fille de la tempête qu'il croyait prête à fondre sur lui. Avant le lever de l'aurore, il se rend à l'appartement d'Aloïse; il ouvre la porte avec précaution; elle tourne sur ses gonds sans crier, et Mathieu XLVI entre en silence... Il aperçoit Chalyne prenant avec avidité les lettres de la jeune enfant, qui semblait sourire en son sommeil pendant que l'on violait l'asile des pensées de son tendre amour. Le comte indigné étend la main sur le cou de Chalyne, la saisit et la jette avec colère hors l'appartement sans qu'elle puisse proférer un seul cri... Son sang s'est arrêté; elle gît évanouie, tant l'idée qu'un spectre l'enlevait prit d'empire sur ses sens. Alors le comte jette un regard involontaire sur le billet de l'inconnu; il lit... et reste muet de surprise... Il oublie tout ce qui l'amène, et son étonnement fait place à la rage en pensant que cet inconnu, possesseur prétendu du secret d'un crime qu'il crut impénétrable, s'insinue dans sa famille et triomphe de tous ses efforts. Le comte grava soigneusement dans sa mémoire l'heure du rendez-vous et retourna à son appartement. Il relève brusquement Chalyne en lui disant à voix basse : — Vous serez perdue sans pitié si vous vous rendez coupable de la moindre indiscrétion sur ce que vous avez surpris; votre silence seul cachera l'énormité de votre crime, et sur toutes choses laissez ma fille en liberté. Il fallait peu connaître Chalyne pour croire que la mort fût quelque chose en comparaison de son attachement pour la comtesse. Aussi se trouva-t-elle au lever de sa maîtresse chérie, et elle lui raconta de point en point le rendez-vous de sa fille.

Depuis que Jackal était au château, chacun de ses moments fut employé à épier tout ce qui s'y passait. L'endroit qu'il honorait le plus souvent de son attention était l'intendance : il y rôdait avec une affection toute particulière. Aussi savait-il mieux que personne la place de la caisse; mais Christophe y faisait une garde assidue. Ce Jackal suivit Chalyne d'après l'air empressé qu'elle montrait, au risque d'être aperçu par le vigilant Robert ou quelque autre personne, et se mit en embuscade derrière la porte de la chambre de la comtesse, où il entendit la conversation que Mathilde eut avec sa camériste. Aussitôt il instruisit le marquis de cette découverte. Alors Villani, oubliant le peu de temps qui lui restait et les menaces de Jean Paque, vit encore un peu d'espoir pour lui et ressaisit avec avidité l'idée de son union avec Aloïse s'il pouvait se rendre maître de cet inconnu. Il prit son poignard, ordonna à Jackal de tenir toujours des chevaux prêts, et il attendit avec impatience l'heure du rendez-vous nocturne. Aloïse, étonnée de se trouver libre, parcourut avec délices le parc de Birague dans l'espoir de rencontrer d'Olbreuse et de savoir de lui s'il avait reçu l'avis de se rendre à la chapelle.... Mais ce fut en vain : elle n'aperçut que son père se promenant à pas lents dans son allée favorite, et le jour se passa sans que personne lui eût donné les instructions secrètes dont le billet mystérieux faisait mention.

Sur le soir, le vieux Robert l'arrêta comme elle montait à son appartement prendre un peu de repos avant l'heure prescrite. — Noble demoiselle, lui dit-il d'un ton grave, non-seulement vos ancêtres furent des personnages illustres, puisque Mathieu Ier était le cousin de Pharamond, mais encore ils furent prudents, etc. — Ou voulez-vous en venir, mon bon Robert?... — A leurs intendants, qui imitèrent leur prudence : voilà ce qui fait que je vous parle bas. Vous saurez donc, puisque je suis le seul ici qui le sache, que les Mathieu, ayant toujours de grands risques à courir dans les temps de troubles, ont pris des mesures pour se soustraire à la vengeance de leurs ennemis, après l'avoir bravée jusqu'au dernier moment. Aloïse, malgré son impatience, prit le parti d'écouter le discours du vieux serviteur, dont l'œil malin semblait se jouer d'elle. — C'est ce qui fit, continua-t-il, que Mathieu le Rouge se sauva des Anglais à l'instant même qu'ils entraient dans ce château... Apprenez que ces murs épais cachent des galeries dont chaque issue aboutit à la grotte qui se trouve sous la chapelle, et la desservent fort avant dans la campagne. Mes registres font foi des sommes immenses que l'on dépensa dans ces ouvrages secrets, qui furent lieu sous le règne de sept Mathieu, vos nobles ancêtres; cela coûta... Mais ne nous arrêtons pas à ces calculs. Qu'il vous suffise de savoir, noble dame, qu'il existe au chevet de votre lit une porte qui s'ouvrira ce soir seulement, lorsque vous appuierez sur la troisième feuille du parquet, à partir du mur... Noble dame, n'ayez aucune frayeur du bruit qui se fera quand vous entrerez... A ce soir, ajouta le vieillard en s'échappant avec la promptitude de l'éclair en apercevant Jackal.

Villani, le comte, sa femme et Aloïse attendaient chacun de leur côté, avec une égale impatience, l'heure de minuit, mais avec des motifs bien divers. Le comte était résolu de se saisir de l'inconnu; Villani, de le tuer; la comtesse, de suivre sa fille. Aloïse seule était charmée de l'espoir le plus doux... Elle usa de mille précautions pour s'habiller, sans être aperçue, avec la même parure qu'elle portait le jour qu'elle fut sur le point d'être mariée à son cousin... Elle tenait à la main sa lampe en attendant l'heure indiquée par l'être mystérieux... Enfin, la jeune fille impatientée se hasarde à travers les sombres galeries qui sauvèrent Mathieu le Rouge. Depuis longtemps le comte, ayant devancé l'heure, était assis sur une pierre froide à la grotte des Ossements. Il prête l'oreille au moindre bruit et s'enveloppe dans un manteau d'une couleur rougeâtre pour se préserver de l'humidité du lieu. La comtesse, appuyée sur la margelle de la citerne, attendait sa fille. Elle vit avec surprise la chapelle illuminée .. De son côté, Villani s'achemine... Minuit sonne!...

CHAPITRE XXVI.

O nuit épouvantable!... nuit affreuse!... où ces paroles retentirent comme un éclat de tonnerre : Madame se meurt!... Madame est morte!...

BOSSUET, *Oraison funèbre d'Henriette, reine d'Angleterre.*

Le marquis de Villani, armé de son poignard et d'une lanterne sourde, parcourait avec précaution le souterrain pierreux où naguère il avait suivi la comtesse... Au fond de la même grotte où Mathilde crut anéantir toutes les traces de son crime et sur la même pierre qui fut noircie par les cendres des ossements, l'Italien aperçut un homme qui, les bras croisés, la tête penchée sur la poitrine, paraissait attendre en réfléchissant... Alors il diminua le bruit de sa marche traitresse, et il tacha de s'approcher de sa victime, en profitant, pour se dérober à sa vue, des redans formés par les sinuosités du souterrain. L'inconnu tournait le dos au marquis, et ce dernier, dirigeant les feux de sa lanterne, crut reconnaître l'homme au manteau rouge. Alors, ramassant tout ce qu'il pouvait avoir de courage, il fondit à l'improviste sur lui, le saisit d'un bras tremblant, et lui plongea son poignard dans le cœur à plusieurs reprises... Le sang sort à gros bouillons... La victime s'écrie : — Je meurs!..... Grand Dieu! pardonnez-moi!... c'est à la même place!... La voûte sonore retentit faiblement du cri lamentable de l'opprimé... L'ange qui préside aux repentirs l'entendit sans doute... Mais Villani, muet de stupeur, les cheveux hérissés, reconnut trop tard le comte de Morvan étendu, l'œil fixe et la tête penchée languissamment... Lorsque le maître de Birague tomba, la cloche de la chapelle tinta faiblement et rendit des sons auxquels le silence de la nuit donnait une solennité lugubre...



Il fondit à l'improviste sur lui, et lui plongea son poignard dans le cœur.

Bientôt le meurtrier prit sa course et revint rapidement auprès de la c... Il trouva la comtesse allant à la chapelle pour savoir le motif des apprêts qu'elle y voyait faire. L'Italien la saisit fortement par le bras, souilla son blanc vêtement du sang de son époux et la traina jusqu'au perron en criant : — Venez! venez! nous sommes perdus!... — Qu'avez-vous? — Rien. — Vous êtes troublé? — Rien. — Que vois-je?... du sang!.. traitre!... — Rien, vous dis-je. L'Italien en achevant pour la troisième fois ce monosyllabe énergique, retrouva un peu de présence d'esprit et ajouta : — Venez, comtesse, les moments sont chers... Prenez tout ce que vous avez de précieux. — Que signifie?... — Prenez, je vous expliquerai en fuyant... — Mais encore ne pouvez-vous... — Voulez-vous donc monter avec moi sur un affreux échafaud?.... — Marquis, ces menaces, toutes terribles qu'elles paraissent, ne m'en imposeront pas... Non, je ne quitterai point mon château sans savoir les motifs qui commandent cette fuite. — Eh bien! perdons-nous par un instant de retard!... Apprenez que dans ce même souterrain, à la même place, sur la même pierre où vous avez brûlé les os de votre victime, j'ai cru rencontrer l'ennemi que vous redoutez. J'avance... je frappe... — Il aurait expiré? s'écria la comtesse. — Oui! mais c'était votre époux...

La comtesse pâlit en disant : — Comment se fait-il... — Je l'ignore, répondit l'Italien. — Quel parti prendre?... — La fuite!... elle seule peut nous sauver... Ne pensez pas que je supporte seul le fardeau du crime que je viens de commettre... On connait nos liaisons et la haine que vous portiez au comte... Vos querelles avec lui, votre opposition au mariage de d'Olbreuse et de votre fille, que vous vouliez me donner; le mystère qui règne ici, toutes ces circonstances grossies pèseront sur votre tête; tout parlera contre vous, et si vous me refusez, je parlerai moi-même. On aime à avoir des compagnons de malheur.... Oui, comtesse; maintenant nos destinées sont pareilles; nous sommes inséparables, et quand même je ne serais pas maître de vous en sachant vos secrets et possédant votre cœur, ce dernier crime nous fiance et nous unit à jamais... Rien ne prévaut contre un pareil contrat... Suivez moi, vous le devez, je le veux!...

A ces mots, prononcés avec la rapide énergie inspirée à Villani par sa situation critique, et empreints de l'éloquence du moment, la comtesse fut subjuguée; elle courut à son appartement pour y prendre tous ses bijoux. Pendant ce temps, Villani, sachant combien un instant de réflexion pouvait lui nuire, et voulant profiter de l'émotion de la comtesse, éveillait Jackal, et lui donna l'ordre de seller les chevaux sans bruit. Alors il remonta sans perdre une minute à la chambre de Mathilde. Comme il ouvrait la porte, il entendit une vive altercation. — Qu'allez-vous faire à cette heure?... — Je fuis ces lieux!... — Sans moi?... — Oui; laisse ma robe, Chalyne... — Elle est pleine de sang!... — Dieu!... — Vous avez commis un crime!... n'importe..... si c'est vous, il est juste..... mais prenez-moi : si l'on vous accuse, vous le rejeterez sur ma pauvre tête, et mon sacrifice ne sera pas grand, puisque je ne peux vivre sans vous... Ma sœur, ma bonne maîtresse, souffrez que je vous accompagne. — Chalyne, ne m'arrête pas; ma vie serait en danger... Chalyne! — Que je vienne avec vous!... — Non, te dis-je. — Vous me chassez donc?... — Ton salut le veut; tu dois me fuir!... — Ah! si ce n'est que cela!... n'espérez plus m'éloigner, et il faut que je vous suive... je détournerai les coups que vous pourriez recevoir; je vous serai utile!... — Ma pauvre Chalyne!... non... non... — Qui vous habillera? qui vous soignera comme moi? dit-elle en sanglotant. — Allons, laisse-moi!... — Il faudra donc que je meure!

Ce fut à ces mots que le marquis entra encore tout épouvanté de sa situation. — Avons-nous assez d'or? furent ses premières paroles. — Mes diamants valent un million. Les yeux de l'Italien s'animèrent : — Partons, s'écria-t-il. Chalyne se traine après sa maîtresse en tenant

un flambeau pour éclairer cette marche précipitée. Les deux complices, souillés des taches du sang du comte, allaient appuyés l'un sur l'autre, précédés par la fidèle suivante. Ce groupe effrayant traversa les galeries en silence, et quand on fut dans la cour, la comtesse se mit en croupe derrière Villani en le serrant dans ses bras; Jackal monta sur son coursier, et Chalyne se glissa derrière le valet avec une joie sans égale; et les chevaux s'élancèrent avec la rapidité de la foudre.

Mathilde elle-même éveilla le concierge, qui, tout effaré, baissa machinalement le pont-levis, et le laissa tel qu'il était en se couchant auprès de la chaîne, tant le sommeil l'accablait. Les cloches sonnèrent alors avec force; la chapelle paraissait tout en feu; Robert avait tout disposé pour l'union de sa jeune maîtresse. Un prêtre vénérable, en habits sacerdotaux, attendait les époux. Le conseiller vigilant, inquiet du pas des chevaux qu'il vient d'entendre, sortit précipitamment; la vue du flambeau brûlant encore près du perron le surprit; il regarde autour de lui, et voit le pont-levis baissé... Des pensées vagues se glissent dans sa tête; enfin il aperçoit les fuyards malgré l'ombre. A ce dérangement, le bonhomme éperdu courut de tous côtés, mû par des craintes indéfinissables; le craquement de ses souliers, retentissant dans le vaste silence des cours, marquait son irrésolution par les intervalles de bruit et de repos. Alors Robert se décida à une chose qui prouve quelle énergie donnent les grandes circonstances. Il fut aux écuries, et monta sur le cheval fougueux du comte; déjà le pas de la petite jument grise était beaucoup trop fatigant pour lui; néanmoins le vieillard grimpe de son mieux; malgré les caracoles de Superbe, il saisit les brides, et, cramponné sur sa selle, sans éperons, tenant son mortier, s'enveloppant de sa simarre, il se recommande à saint Mathieu et saint Robert, et se met à la poursuite des fugitifs. Superbe, en traversant le pont-levis donna un violent coup de pied au dormeur, dont les cris achevèrent d'éveiller les domestiques, déjà émus par le son des cloches. Alors le tumulte le plus grand régna dans le château... Tous les valets descendent armés de flambeaux... on court avertir le comte; il est absent. Le lit de la comtesse est vide; Aloïse est disparue; Chalyne, Villani, Jackal n'y sont plus... Les domestiques, privés de leurs maîtres, errent comme des brebis sans berger... Mais ce qui les déconcerta le plus, ce fut l'absence du chien fidèle, nous voulons dire de l'intendant... Christophe n'est point écouté... Ils ont tous des flambeaux, et ces lumières soudaines colorent leurs visages qui expriment l'inquiétude et l'effroi... Laissons-les...

Pendant que le coursier l'emportait avec tant de vitesse, Mathilde commençait à réfléchir sur la situation extraordinaire où elle se trouvait en partageant la fuite du meurtrier de son époux... Il n'était plus temps de réfléchir!... De son côté, Villani, inquiet sur les moyens à prendre pour sortir de France, ne disait mot. Ainsi, la route se fit en silence. Arrivés près de la forêt qui se trouve entre Birague et Dijon, le marquis s'y enfonce, et le cœur de Mathilde se serra en marchant sous cet ombrage épais et silencieux. Je ne sais quoi de sinistre se glissa dans son âme, soit que ce fût l'effet de l'horreur religieuse qu'inspirent les forêts, soit que nous ayons des pressentiments heureux ou funestes. Le marquis se dirigea vers l'endroit le plus impénétrable du bois, qu'il avait souvent exploré pendant ses chasses. Il arriva bientôt près d'une éminence cachée par des arbres de haute futaie. Une cabane, sans doute abandonnée par les bûcherons qui avaient terminé la coupe de cette partie de la forêt, se trouvait placée dans une cavité de ce monticule, de manière à être dérobée à tous les regards... Elle était bâtie grossièrement avec des pierres jointes sans ciment, et tellement recouvertes de mousse, qu'elles semblaient faire un mur; le toit, formé par des arbres non équarris, et par du chaume éparpillé pour boucher les interstices, laissait passage à la fumée par un trou. La porte, encore ouverte, tenait à peine à des gonds faits avec des liens de fagots. Tel était l'asile que Villani offrit à la riche comtesse de Birague, qui, peu d'instants avant, commandait à trois cents domestiques dans le plus vaste château de la province. L'effroi de la comtesse en entrant seule dans cette chaumière délabrée se dissipa en apercevant des indices qui annonçaient la présence d'un habitant... Une longue chandelle de cire brûlait; des gants et des vêtements épars sur les chaises; des parfums, et quelques vases recherchés, indiquaient que le possesseur de ces lieux n'était pas un homme d'une classe vulgaire... Ces vestiges furent loin de produire sur Villani le même effet que sur la comtesse..... Il lui sembla que Mathilde dépendait moins de lui. Son premier soin fut donc de visiter la chaumière, et lorsqu'il eut acquis la certitude qu'elle était déserte... un affreux sourire que Jackal recueillit vint errer sur ses lèvres. Tandis que Villani et son valet faisaient leurs recherches, Mathilde, à peine rassurée, s'assit sur une chaise que lui présenta Chalyne. — O ma chère maîtresse! quelle pâleur couvre votre visage! seriez-vous malade? — Chalyne!... je ne suis pas bien... je te l'avoue; les événements de cette nuit... et surtout cette demeure écartée, ajouta-t-elle à voix basse... La fidèle suivante, pour toute réponse, pressa la main de sa maîtresse. En cet instant, Villani s'approcha, et lui conseilla, d'un air doucereux, de prendre quelques heures de repos, devant bientôt se remettre en route et voyager le reste de la nuit. — Jackal, dit-il en se tournant vers son valet, va couper des bruyères pour renouveler le lit qui doit servir à la comtesse... vous, Chalyne, suivez Jackal.

Une cabane..., tel était l'asile que Villani offrit à la riche comtesse.

A cet ordre, Chalyne regarda sa maîtresse pour voir si elle devait obéir; Mathilde n'osa point s'y opposer. La suivante, indécise, profita du moment que Villani et son valet causaient près de la porte pour échanger un coup d'œil furtif avec sa maîtresse; puis, lui prenant la main, qu'elle baisa tendrement, elle glissa l'écrin de Mathilde dans les cendres du foyer... mais l'œil vigilant de l'Italien l'aperçut, et cette précaution lui arracha un nouveau sourire, auquel Jackal répondit par un sourire plus effrayant encore. — Allons, belle Chalyne, dit le valet en ricanant, me laisserez-vous couper seul la fougère?... Ne crai-

guez pas mes doux propos; venez; faisons le lit de notre maîtresse; quant à moi, j'y mettrai tous mes soins; *je suis sûr qu'elle dormira bien.* A ces derniers mots, un rayon tremblant de la lune, tombant sur le visage de Jackal, donna à sa physionomie l'expression d'une malice infernale... Chalyne, effrayée, fit un pas en arrière... il n'était plus temps, le valet avait saisi sa main, et l'entraînait dans le bois.

Villani, resté sur le seuil de la porte, eut l'air, pendant quelque temps, de prêter l'oreille au bruit de leurs pas; puis, après un moment de silence, il fit un mouvement violent comme s'il venait de prendre une résolution immuable, et s'avança précipitamment vers la comtesse. — Qu'y a-t-il? s'écria Mathilde épouvantée... serions-nous poursuivis, *mon cher* marquis? ajouta-t-elle en feignant de prendre le change. — Oui, dit il avec un sourire amer... je suis poursuivi par la destinée, qui commande... — Qu'ordonne-t-elle?... — Ta mort... — Grand Dieu!... Et la comtesse se jeta aux genoux de l'Italien... Ma mort... Pouvez-vous la vouloir?... Ah! sans doute cette horrible menace est l'effet du délire où vous plonge le meurtre de mon époux!... Le marquis détourna la tête avec dédain. — Avez-vous oublié tout ce que j'ai fait pour vous?... Oubliez-vous ce que je puis faire encore?... Argent, crédit, soins, j'ai tout prodigué!... tout, jusqu'à des faveurs qu'une femme ne rappelle jamais sans rougir!... Et tes serments, ingrat?...— Comme ceux des femmes, ils furent gravés sur l'onde, l'onde s'est écoulée! .. La comtesse se mit à pleurer. Villani lui dit froidement : Ces pleurs sont inutiles, il faut mourir!... Le ton avec lequel il prononça cet arrêt apprit à Mathilde qu'il n'y avait plus de pitié dans le cœur qu'elle essayait de fléchir... Elle se lève brusquement... parcourt la chaumière, et veut s'élancer vers la porte... Villani se jette au-devant d'elle, l'atteint, et la renverse sur la bruyère... Elle pousse un cri... l'Italien s'avance, et son œil furieux lance la mort... Mathilde rassemble ses forces, et de sa voix glacée elle appelle : — Au secours! Chalyne!...

A ces mots, un gémissement prolongé parti de l'épaisseur du bois semble lui répondre... Villani tressaille... il écoute... il s'arrête... mais la nuit a repris son funèbre silence... Alors des pas se font entendre... on accourt!... Est-ce un libérateur?... Un rayon d'espérance colora le pâle visage de la comtesse... La porte s'ouvre avec fracas, et Jackal, tenant un couteau plein de sang, paraît à leurs regards en disant : — Eh quoi!... ce n'est pas encore fini?... vous avez des scrupules... je vois qu'il faut que je m'en mêle!... Et il fond sur la comtesse en la menaçant de son couteau. — Point de sang répandu, lui cria son maître; point de traces... Jackal s'arrêta : — Quel moyen emploierons-nous donc?... — Cherche... une corde!... — Je n'en vois pas!... — Prends un lien de fagot... la bride de mon cheval, n'importe!... — Bien, répondit le valet. Et il se saisit de la bride d'or du cheval de Villani. — Allons, vite, Jackal, un nœud coulant... Depuis quelques moments la comtesse, les yeux fixes, était tombée dans une morne insensibilité, et, au courage près, elle semblait César enveloppé dans son manteau à l'aspect de ses meurtriers. L'Italien et son valet saisissent Mathilde, qui, sans se défendre ni se plaindre, se laissa tenir par Villani; Jackal ôta préalablement le collier de perles de la comtesse, et ses doigts judiciaires, défaisant lentement le nœud du collier, se promenaient avec une avidité sur ce cou pétri de neige et de lait. — Te dépêcheras-tu? s'écria l'Italien, alors inaccessible à la jalousie. — Allons, madame, dit le valet, changez-moi cela... collier pour collier... Et il passa le nœud coulant au cou de la comtesse... Mathilde y porta les mains, et reconnaissant ces guides : — Marquis, dit-elle avec un sourire délirant, c'est la bride que j'ai tissue moi-même pour le cheval dont je vous fis présent. — De quoi diable vous plaignez-vous? repartit Jackal .. on vous la rend!...

La comtesse leva les yeux au ciel en s'écriant : — Dieu juste! tu permets .. — Ah!... ah!... ah!... des prières!... Entendez-les donc, messire bon Dieu!... ajouta Jackal avec un rire qui dut flétrir toute espérance. — Vite, Jackal, pas de paroles... tire... tire donc plus fort. Le valet s'y prenait mal; alors, sans être guidé même par une cruelle pitié, l'Italien mit son pied sur le sein de Mathilde; et, tournant la bride autour de sa main, il fit un violent effort, tandis que Jackal pesait du poids de tout son corps sur les épaules de la comtesse, qu'il profanait de ses regards lascifs. L'infortunée Mathilde pencha la tête et rendit le dernier soupir!... — Ouf!... s'écria Jackal. — Qu'elle est belle encore! dit l'Italien. Attiré par une force irrésistible, il déposa un dernier baiser sur les levres de sa victime. Jackal poussa un tel éclat de rire, que Villani recula tout effrayé. — Coquin!... s'écria-t-il en fixant son complice. — Monseigneur, reprit ce dernier avec un faux air de contrition, si nous faisions la fosse?... Alors ils tirèrent ensemble la malheureuse comtesse par son fatal cordon hors la cabane... Avant de la quitter, ils jetèrent spontanément un coup d'œil furtif sur les cendres qui cachaient le précieux écrin... et ils eurent la même pensée...

La clarté de la lune commençait à se fondre dans les premiers feux du jour... Le crépuscule répandit une lumière rougeâtre sur la partie de la forêt où Jackal et Villani creusaient la tombe de leurs victimes. Les deux complices, se connaissant l'un l'autre, usaient des plus grandes précautions. Ne se quittant pas des yeux, chacun avait soin de suivre les mouvements de son adversaire; ensemble ils enfonçaient la bêche, ensemble ils jetaient la terre, et tous les deux se gardant bien de baisser la tête lorsque l'autre levait son fer. Enfin, ce travail funèbre se faisait comme en cadence... La fosse creusée... l'Italien, en scélérat habile, voulut profiter de l'avantage que lui donnaient ses prérogatives de maître; il donna l'ordre à Jackal de le guider vers l'endroit où gisait le corps de Chalyne... Le valet sentit le piége, mais il se promit bien de l'éviter. Il avança quelques pas vers l'épaisseur de la forêt; puis, faisant un crochet, il s'élança, rapide comme le vent, vers la chaumière... il court au foyer, fouille les cendres, et s'empare avidement de l'écrin; il l'ouvre, et saisit le *Robert*... Villani, inquiet de la fuite de Jackal, s'était hâté de le poursuivre; arrivé près de la porte, il entre avec précipitation, tenant son épée à la main... il regarde, et aperçoit son valet grimpant avec l'agilité d'un chat le long des murs raboteux, et gagnant déjà la seule sortie que l'espèce de cheminée lui offrait alors. — Convenez, mon cher marquis, dit Jackal avec un air ironique que lui donnait sa position inexpugnable, convenez que j'ai bien fait de prendre les devants... Diantre! Italien cauteleux, si je n'étais Normand, vous m'auriez joué d'un tour... Heureusement j'ai jugé le cœur de l'homme d'après le mien. — Comment! scélérat sans pudeur... s'écria l'Italien. — Tiens, mon ami, trêve de douceurs; expliquons-nous, et récapitulons nos droits : j'ôte de la balance ton titre de marquis, auquel tu ne dois pas tenir beaucoup, et je raisonne ainsi : — Je suis pour plus de moitié dans le crime que nous avons commis ensemble; selon toute justice, je dois prendre la moitié au moins des bénéfices. Eh bien! admire ma modération, je n'ai pris que le tiers, et je le mets en lieu de sûreté.

A ces mots, il défit la petite boîte de maroquin rouge qui contenait le *Robert*, la jeta dans la cabane, et avala le célèbre diamant après l'avoir fait briller aux yeux cupides de son maître... — Tu me voles, misérable!... ne crois pas que ton crime reste impuni... je vais en tirer vengeance... — Tu prends mal ton temps pour me menacer; écoute... entends-tu le pas des chevaux? — Serait-il possible! s'écria le marquis effrayé.. — Ah! ah, tu te radoucis : crois-moi, sauvons-nous sans nous quereller.

Le marquis, sans répondre à Jackal, saisit l'écrin, sort précipitamment, s'assure de la véracité de son valet, monte sur son cheval, et fuit à bride abattue... Jackal, voyant son maître éloigné, enfourcha son cheval, et s'en fut par de petits sentiers détournés. Les cavaliers dont l'approche épouvanta les meurtriers parurent alors : c'était Robert, accompagné du capitaine et de Vieille-Roche, qu'il avait rencontré sur la route, et dont les coursiers en sueur attestaient la vigilance.— Faisons halte à ce bouchon, s'écria de Vieille-Roche, qui prenait toutes les maisons pour des cabarets. Chanclos ouvrit la bouche pour représenter à son digne ami qu'il n'était pas décent de boire en pareille circonstance; il en fut empêché par les aboiements plaintifs du chien qui suivait Robert. — Qu'a donc ce chien? dit le conseiller en s'approchant de fidélio, qu'il aperçut léchant la figure d'un cadavre. Il reconnut sur-le-champ son infortunée maîtresse. — O crime affreux! dit le vieillard consterné. A cette exclamation, Chanclos accourut : — Grand Dieu! ma fille!... s'écria-t-il avec une profonde douleur. — Sa fille!... répéta le sire de Vieille-Roche stupéfait.

Le chien courut du cadavre de sa maîtresse à celui de Chalyne. En voyant cette manœuvre de fidélio, le sire de Vieille-Roche marcha sur ses traces, et parvint bientôt près du corps de la suivante assassinée. A cette vue le bon sire de Vieille-Roche, ému aussi profondément qu'il pouvait l'être, mit le cadavre de Chalyne sur ses épaules, et, suivi du chien qui hurlait, il rejoignit son ami. — Hélas! dit Vieille-Roche en posant Chalyne près de sa maîtresse, il n'est que trop vrai *que l'heure qui suit n'est à personne;* maintenant elles n'ont plus ni d'heure présente ni d'heure future : la bouteille est vide... et le vin confondu dans le grand tonneau... Telle fut l'oraison funèbre que murmura le buveur bourguignon. On en a entendu dans de belles églises plusieurs qui n'avaient pas, à beaucoup près, autant de sens et de philosophie.

Le digne capitaine essuya une larme, la seule qu'il ait répandue dans sa vie, et il ajouta : — On pourrait dire bien du mal de ma fille!.. elle fut insolente... son orgueil est excusable!... elle était comtesse de Morvan..... mais elle est morte, et nous devons la plaindre!.... Comme Chanclos se lamentait, Robert, furetant partout, selon son habitude, entra dans la chaumière, et il aperçut l'étui de maroquin rouge qui ne contenait plus de *Robert*. A ce spectacle, le conseiller intime fut frappé comme d'un coup de foudre : après un moment de silence, il s'écria avec le plus grand désespoir : — Tout est perdu!... tout est flétri, il n'y a plus de ressources,... plus de bonheur, plus d'espérance!... Ces clameurs bruyantes attirèrent Chanclos et de Vieille-Roche. — Qu'y a-t-il encore? demandèrent-ils. — Le plus grand des malheurs, répondit l'intendant, tel qu'on n'en a pas vu de pareil sous aucun des Mathieu, pas même sous Mathieu le Rouge, où Birague fut pillé!... — Qu'est-ce donc? dit Chanclos effrayé. — Le *Robert* est disparu! et Dieu sait dans quelles mains!... Le vieillard

ne put achever; il tomba sans connaissance sur la chaise où s'assit la comtesse... mais, reprenant bientôt son énergie habituelle, il courut en trottinant vers le cheval du comte, et supplia de Vieille-Roche de le hisser sur la selle. — Courons après les voleurs, s'écria-t-il. — Après les meurtriers, ajouta Chanclos en enfourchant son henri. Vieille-Roche sentit qu'il devait rester pour garder les corps.

. . . .

Il est temps de retourner à Birague, où nous avons laissé le comte nageant dans son sang. Il porta péniblement la main sur l'écharpe que tous les grands seigneurs avaient à cette époque, et par un mouvement machinal il en boucha sa plaie. Alors, malgré l'affaiblissement de sa vue, il aperçut en ce moment un homme couvert d'un manteau noir, et qui descendait mystérieusement par une ouverture secrète; il portait une lumière, qu'il plaça sur un débris près de la voûte, ce qui diminua tellement la lueur, qu'il n'en résultait plus qu'une teinte rougeâtre dont la grotte fut colorée. L'inconnu murmura quelques mots. — Qui que vous soyez... s'écria d'une voix affaiblie le comte de Morvan, approchez-vous, je meurs, venez recevoir mes aveux, et me donner l'absolution au nom du Très-Haut, si mon repentir vous touche.. mon frère.. écoutez-moi? L'étranger tressaillit en entendant ces paroles; il accourut avec la plus grande précipitation, et, déchirant son mouchoir, il fit avec assez de dextérité une ligature à la blessure du comte. — O mon père!.. L'inconnu frissonna. — Ecoutez-moi, continua Morvan, car je présume... à votre costume, que vous êtes un ministre du Dieu... de miséricorde.

Alors le comte prit son poignard, dont le manche, enrichi de diamants, formait une croix, et la baisant avec dévotion... — Ecoutez-moi, je vous prie, dit-il en pressant la main de l'étranger qu'il attira vers lui; mais... non... je ne puis parler ici, mes forces s'éteignent, et je dois remplir un devoir mille fois plus sacré qu'une confession tardive... aidez-moi à gagner cette pierre... c'est là... qu'il me faut rendre... mon dernier soupir... en lavant, à force de larmes, les traces du sang précieux qui la couvrent... Le comte s'appuya sur la poitrine émue de l'étranger, qui le conduisit près de la pierre fatale; Morvan s'y agenouille et la serre, l'inonde de pleurs, en s'écriant: — Dieu juste! mon remords pourra-t-il t'apaiser?... En ce moment, le beffroi du château sonne une heure. A ce simple coup, le comte pousse un long gémissement: un voile s'étend sur ses yeux, il tombe... — Malheureux!... dit l'étranger. Pendant qu'il lui prodiguait ses soins, des pas se firent entendre; c'étaient ceux de d'Olbreuse et d'Aloïse, venant au rendez-vous. Aussitôt qu'il les aperçut, le vieillard leur montra du doigt le corps de Morvan. — Secourez votre père, leur dit-il, et, surtout choses, gardez-vous, si vous voulez conserver l'honneur de cette maison, si vous voulez être unis, de prononcer un seul mot sur moi?... Il se baissa vers le comte, l'embrassa tendrement, en ajoutant d'une voix émue... — Aloïse, je te recommande ton père... Puis il disparut.

A la vue du comte baigné dans son sang, la jeune fille jeta des cris aigus; mais d'Olbreuse, connaissant le prix d'un moment, saisit son oncle dans ses bras, et, aidé de sa cousine, il parvint à le transporter près de la citerne. Aux cris d'Aloïse, tous les domestiques accoururent, ils entourèrent le corps de leur maître. Christophe et le valet de chambre du comte remplacèrent les deux amants. Aloïse éplorée, tenant la tête de son père appuyée sur son sein, ne le quitte point... On conduisit le comte dans sa chambre à coucher, escorté de tous les spectateurs désolés... La terreur, la curiosité, une foule de sentiments divers, firent que l'on entra sans respect dans l'appartement du maître de Birague!... sacrilége inouï qui n'arriva que par l'absence de Robert! Lorsqu'on déposa le comte sur son lit, il donna quelques signes d'existence; alors d'Olbreuse, ne se remettant à personne du soin important de trouver un chirurgien, courut ventre à terre chez Spatulin, le docteur le plus près et le plus célèbre de la Bourgogne.

CHAPITRE XXVII.

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.
VIRGILE.

Le cheval de bataille du comte, aiguillonné par le vigoureux coup de fouet que lui administra de Vieille-Roche, emportait le vieux Robert, qui, bravement cramponné aux crins, s'en remettait à saint Mathieu du soin de son salut. Saint Mathieu entendit sans doute la prière de l'intendant, car il le fit rencontrer, après cinq heures de course à la vérité, par le marquis de Montbard, qui retournait tranquillement de Dijon à Chanclos. Le marquis se rendit aisément maître du coursier de Robert, et, après avoir fait mettre pied à terre au pauvre conseiller harassé, il s'informa de la cause d'une promenade aussi extraordinaire. — Ah! monsieur le marquis, c'est fait de moi; l'honneur et la gloire de mon intendance sont à jamais compromis.... un traître, une jupe noire... madame la comtesse... le *Robert*... le *Robert* surtout... Ah! je sens que je ne me consolerai jamais de cette funeste aventure... non... jamais... ah!... — Allons, allons, remettez-vous, mon bon Robert, reprit le compatissant marquis en s'efforçant de calmer les transports du vieillard, le mal n'est peut-être pas sans remède... — Il n'y a plus d'espoir maintenant, monsieur le marquis, et voilà précisément ce qui me tue... C'est que, voyez-vous, monsieur de Montbard, il s'agit ici d'une affaire non moins importante que la fameuse quittance des quatre mille marcs dont je vous ai déjà parlé, je crois. — Oui, mon cher Robert, je connais cette histoire, interrompit promptement le marquis, qui craignait de voir entamer à Robert l'aventure interminable de la célèbre quittance. — Eh bien! monsieur le marquis, ce que j'ai à vous apprendre importe bien autrement au bonheur des Morvan et à la gloire de mon intendance!... Figurez-vous, monsieur le marquis, que le *Robert*, ce diamant incomparable, le *Robert* est disparu!... — N'est-ce que cela? dit Montbard, que le luxe de douleur de Robert commençait à inquiéter sérieusement... — Que cela! s'écria le conseiller presque indigné. Eh grand Dieu! que peut-il donc arriver de pis? — La ruine, la maladie de vos maîtres. — La ruine, la maladie, monsieur le marquis; mais ce ne serait rien!... A propos de maladie, ajouta gravement le conseiller en reprenant le ton diplomatique qu'il quittait rarement, j'ai l'honneur de vous faire part, monsieur le marquis, de la mort de madame la comtesse de Morvan, née de Chanclos, qui a été trouvée assassinée et volée .. ainsi que sa favorite Chalyne, dans la forêt de... — La comtesse assassinée!... — Monsieur le marquis, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... M. le capitaine de Chanclos, M. de Vieille-Roche et moi avons été pour ainsi dire les témoins de ce forfait!... Aussi sommes-nous montés de suite à cheval: le capitaine pour courir après les meurtriers, et moi pour rattraper le *Robert*... Hélas! parviendrai-je à le ravoir en ma puissance!... — Et quel est l'assassin de l'infortunée comtesse? s'écria le marquis. — Et qui serait-ce d'autre que le vendeur de gants Villani?... — Serait-il possible?... — Oui, monsieur le marquis, rien n'est plus vrai. Quoique je ne l'aie pas vu, l'Italien, j'ai des raisons particulières pour le croire coupable, et d'ailleurs, quel autre que ce hardi coquin aurait pu conduire la comtesse où nous l'avons trouvée et lui enlever le *Robert*, dont voici l'étui vide! Hélas!... ah! l'infâme! le renégat! le turc! qu'il périsse! qu'il soit maudit!...

Au lieu de prodiguer à l'Italien, suivant l'exemple que donnait Robert, les épithètes que son affreuse conduite méritait, le marquis de Montbard prit le parti de se faire conduire par le vieil intendant à la chaumière où Mathilde avait été trouvée assassinée. Ce ne fut pas tout: le généreux gendre du capitaine dépêcha en toute hâte un de ses gens au commandant d'Autun pour le prier de mettre en campagne tous les archers de la province. Après cette sage précaution, le marquis, suivi de Robert, se dirigea vers la forêt de...

Comme ils gravissaient une côte assez rude, ils aperçurent deux cavaliers qui traversaient au galop de leurs chevaux la plaine qui se trouvait au-dessous d'eux. Ces cavaliers avaient l'air de se diriger vers un bois qui était situé à l'extrémité de l'immense plaine qu'ils parcouraient. — Ce sont eux! s'écria l'intendant; monsieur le marquis, voilà les ravisseurs du précieux *Robert* .. L'œil perçant de Montbard avait déjà reconnu Villani. Aussitôt, suivi de deux de ses gens, il s'élance intrépidement à la poursuite de l'Italien... — O le brave seigneur! disait le conseiller intime en voyant le hardi marquis franchir à bride abattue la colline escarpée. Saint Mathieu, veuille le protéger!...

Tout en formant des vœux pour Montbard, Robert suivait de l'œil la course des fuyards. Ces derniers, venant de s'apercevoir qu'ils étaient poursuivis, faisaient tous leurs efforts pour gagner le bois qu'ils avaient devant eux. Ils pressèrent leurs montures; mais, déjà

fatiguées par une longue course, elles ne purent que faiblement seconder l'impatience de leurs cavaliers. Les chevaux frais du marquis de Montbard ne tardèrent pas à gagner une avance considérable, et annonçaient qu'à moins d'un événement imprévu les fugitifs seraient rejoints avant qu'ils eussent pu gagner le bois salutaire. Transporté de joie par cette espérance, le vieux conseiller des Morvan laissa éclater les marques d'une vive allégresse... — Courage, monsieur le marquis! s'écria-t-il, courage! nous les atteindrons... ferme en selle! bravo! poussons, piquons des deux!... A merveille! dans cinq minutes ils sont à nous!...

Tout en parlant ainsi, le vieillard se remuait vivement sur son cheval. Il gesticula tant et si bien, que *Superbe*, malgré la longue course qu'il venait de fournir, se sentant aiguillonné, partit comme un trait et descendit au galop la montagne. Le fidèle intendant des Mathieu crut alors toucher à sa dernière heure, et il adressa au ciel plus de vœux qu'un matelot pendant l'orage ou qu'un auteur à sa première représentation.

Tandis que *Superbe* causait à Robert la plus belle peur qu'il eût ressentie de sa vie, le marquis de Montbard avait joint Villani. Rendu brave par le désespoir, l'Italien voulut essayer de s'ouvrir un chemin par la force. Il mit l'épée à la main et s'avança avec détermination sur son adversaire. La bravoure ne lui avait jamais réussi : aussi ne put-il parer le coup de sabre que Montbard asséna sur son chef roturier. Il tomba baigné dans son sang. A cet aspect terrible, Jackal épouvanté se laissa glisser à bas de son cheval afin de pouvoir implorer à genoux la clémence de Montbard.

Comme Villani tombait sous le tranchant du sabre du brave Montbard, comme Jackal se prosternait aux pieds du vainqueur, l'intègre conseiller intime de la maison de Morvan mesurait également la terre. *Superbe*, franchissant un fossé, avait désarçonné son cavalier. N'en soyez pas surpris, ami lecteur, vous devez savoir que Robert n'était pas habitué à sauter les fossés. Le vieillard se releva assez lestement, et, jetant un regard piteux sur sa belle simarre souillée par la terre humide, il allait probablement donner cours aux plaintes bien excusables en pareil cas, lorsque, portant la vue sur la plaine, il aperçut les voleurs d'écrin renversés et pourfendus. A cette vue délicieuse pour l'œil de Robert, la simarre fut oubliée, et l'intendant, rassemblant toutes ses forces, se mit à trottiner pour rejoindre Montbard. Arrivé près du groupe, Robert, sans mot dire, se précipita sur Villani, non pour le frapper, mais pour visiter les poches qui devaient contenir l'écrin de la famille, et surtout le magnifique diamant, objet de tous ses respects. La recherche de l'intendant ne fut pas infructueuse : il touche l'écrin et s'en saisit adroitement. Mais, hélas! après la plus exacte recherche, l'absence du *Robert* fut constatée.

— Misérable! s'écria alors le conseiller intime en prenant Villani par les cheveux, qu'as-tu fait de l'ornement de mon intendance, monument de la fidélité de Robert IV, mon aïeul?...— Doucement, doucement! dit Montbard. — Point de pitié pour le renégat, reprit le conseiller, à moins qu'il ne me rende la pierre angulaire de ma glorieuse intendance... Qu'il parle, qu'il restitue, ou qu'il meure!... Et toi, limier de justice, pratique du bourreau, ajouta-t-il en se tournant vers Jackal, attends-toi à mourir sur la roue, si tu ne déclares ce que ton complice a fait de mon joyau...

La fureur de Robert se serait répandue en discours interminables, si le marquis de Montbard n'eût jugé à propos d'interrompre le comique interrogatoire du conseiller intime... Il ordonna à ses gens de mettre Villani et Jackal sur un des chevaux de sa suite, et, remontant à cheval, il prit au grand trot le chemin de Birague.

L'Italien s'était tu depuis que l'épée de Montbard l'avait renversé par terre. Ce n'est pas que sa blessure eût pu l'empêcher de prononcer quelques paroles, si la fantaisie lui en fût venue. Or, la rage et le désespoir étaient les seules causes du silence farouche qu'il garda avec opiniâtreté tant qu'il ne fut qu'en présence du marquis, de Robert et des domestiques de confiance qui accompagnaient Montbard. Mais aussitôt que la cavalcade parvint en vue d'un bourg fort habité, l'Italien recueillit ses forces pour l'exécution du projet qu'il méditait. En effet, dès qu'il se vit au milieu du bourg, il éleva la voix, et engagea le peuple à entendre la déclaration que sa conscience lui commandait de faire. — Déclaration, cria-t-il d'une voix forte, relative au crime exécrable commis par le comte....

Robert n'en entendit pas davantage; il s'élança avec une vigueur étonnante pour son âge sur la croupe du cheval de l'Italien, et plongea intrépidement son poing dans la bouche de celui-ci.

— Silence, coquin!...

L'Italien furieux trancha avec ses dents un des doigts de Robert. Malgré la vive douleur que cette blessure causa au conseiller intime, il ne lâcha point prise; au contraire, il appuya plus fort, se félicitant intérieurement de ce que les dents de Villani n'avaient coupé que le petit doigt, dont la perte ne pouvait l'empêcher, pensa-t-il, de tenir les registres de son intendance. Le dévoué serviteur des Morvan ayant ainsi sauvé l'honneur des Mathieu de toute inculpation flétrissante, Montbard ordonna à un de ses gens de fermer la bouche de l'Italien à l'aide d'un mouchoir, et d'avoir en outre la précaution de passer au galop à travers tous les villages qu'ils allaient rencontrer sur leur route.

Villani ne se laissa bâillonner qu'en poussant des rugissements de rage. Il n'en fut cependant ni plus ni moins, et le sceau forcé de la discrétion fut apposé sur ses lèvres.

Comme la cavalcade approchait de Birague, elle fut atteinte par deux cavaliers qui passèrent devant elle rapides comme le vent qui porte la tempête. L'un de ces cavaliers, dont la figure rubiconde et le costume sévère annonçait un juge ou un médecin, était monté sur un fringant et beau cheval magnifiquement enharnaché, et qui, par cela même, ne paraissait pas être sa monture habituelle. Il était suivi par un jeune homme mis avec recherche, monté supérieurement, et qui allongeait de nombreux coups de fouet sur la croupe du beau cheval de son gros compagnon. Robert reconnut avec joie le chevalier d'Olbreuse dans le donneur de coups de fouet. Il l'appela, et le pria de s'arrêter, ayant quelque chose d'important à lui communiquer.

— Impossible, Robert; mon oncle se meurt... et le moindre retard... — Monseigneur le comte se meurt?... et comment cela, monsieur le chevalier? .. — Il a été assassiné la nuit dernière! Et d'Olbreuse continua sa route avec rapidité. — La nuit dernière! s'écria Montbard... — La nuit dernière! répéta le conseiller intime... Quel singulier rapport avec la fuite et le meurtre de la comtesse!... Hâtons-nous, monsieur le marquis, ajouta le vieillard en grommelant entre ses dents, hâtons-nous d'atteindre Birague, car il pourrait y arriver tel événement dont tous les trésors de la terre ne sauraient consoler.

Troublé par la nouvelle que d'Olbreuse venait de lui apprendre, et surtout par les dernières paroles prononcées par Robert, le marquis de Montbard fit hâter la marche de sa suite, et bientôt l'on aperçut de loin les tours du château de Birague qui se dessinaient sur l'horizon. Encore quelques instants, et l'on allait entrer au château; on y touchait presque, lorsque l'on rencontra le triste Chanclos et son ami de Vieille-Roche, escortant le corps de l'infortunée Mathilde.

— Capitaine! capitaine! cria Robert, nous tenons les assassins de madame la comtesse... Dieu veuille que nous tenions bientôt pareillement le robert, ajouta-t-il à voix basse.

A la vue de Villani, désigné comme le meurtrier de sa fille, le capitaine ne fut pas maître de son ressentiment : — Scélérat! s'écria-t-il en tirant son épée hors du fourreau;... mais non, ajouta le vieux gentilhomme en s'éloignant brusquement, un pareil monstre ne doit pas périr de la main d'un soldat...

On arriva enfin à la porte du château. A la voix de Robert, le concierge baissa le pont-levis, et le funèbre cortége entra dans les cours silencieuses de Birague.

Le premier soin de Robert fut de conduire lui-même, et sous bonne escorte, Villani et Jackal dans la célèbre tour dite des Calvinistes. Ce soin rempli, il se rendit à l'appartement du comte en marmottant entre ses dents : — Quel scandale!... pas un domestique dans les cours!... les paresseux!...

Tandis que l'intendant faisait emprisonner Villani et son complice, le capitaine, aidé de Vieille-Roche, de Montbard et des gens de celui-ci, transportait les corps de sa malheureuse fille et de Chalyne dans une des salles basses du château. Le visage de la comtesse était horrible à voir; il semblait sillonné par le feu des passions; celui de Chalyne, au contraire, présentait le calme de la mort du juste. Une boucle de cheveux était entre ses dents, et Montbard, en s'approchant, la reconnut pour être un des bracelets dont la fière comtesse avait décoré les bras de sa sœur de lait.

— Pauvre fille! dit Montbard à voix basse, tu méritais un meilleur sort; semblable au chien fidèle, ton dernier soupir a été pour ta maîtresse. Et il laissa les deux cadavres gardés par Fidélio.

CHAPITRE XXVIII.

Votre crime est horrible, épouvantable, odieux!...
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des dieux.
Ducis, *tragédie d'Hamlet*, acte III.

La chambre du comte offrait un tableau digne d'un grand peintre : tous les domestiques, oubliant et ce qu'ils étaient, et leurs occupations, formèrent des groupes attentifs, et, tous les yeux attachés sur Mathieu XLVI, prouvaient l'attachement des vassaux... Christophe et Marie, serrés l'un contre l'autre, se trouvaient les plus avancés dans la chambre, car la domesticité laissa un grand espace entre elle et le lit de son maître. Mademoiselle de Morvan, assise au chevet du lit de son père, le contemplait avec l'avidité de la douleur, en épiant les moindres mouvements de son visage... Depuis une heure, le comte avait ouvert les yeux, et, ne reconnaissant personne, il les remuait avec l'affreuse activité de la folie :... ils semblèrent animés d'un feu surnaturel, et chacun de ses gestes convulsifs imprimait une telle peur à ses gens, que leurs figures, pleines d'effroi, paraissaient réfléchir comme une glace les divers mouvements de leur maître. Tout à coup le bruit d'un cheval arrivant dans les cours rompt le silence, et quelques-uns regardent par la fenêtre. C'était le bouillant d'Olbreuse avec Spatulin en croupe, car ce dernier s'était laissé tomber de cheval. Le chevalier mena ou plutôt traîna le pauvre opérateur à travers les escaliers et les galeries, et l'introduit plus mort que vif auprès du lit du plus grand seigneur de la contrée.

Le docteur déposa sa trousse d'un air embarrassé, et la tendre Aloïse suivit tous ses gestes comme si Spatulin avait tenu le fil de la vie du comte. L'élève de Galien se rengorgea, et, malgré le besoin pressant, prit un air d'importance en arrangeant ses habits froissés par sa chute. Aloïse lui céda son siége, et le docteur s'y assit en écartant les basques de son pourpoint marron.

Au moment où il s'apprêtait à lever l'espèce d'appareil posé par l'inconnu, le comte s'élance brusquement, et, fixant le pauvre opérateur avec des yeux étincelants, il s'écria d'une voix rauque et en agitant ses bras : — Tu sais que je l'ai tué!... vends-moi ton silence, puisque tu es juge!... j'ai bien vendu son sang pour un baiser... mon salaire n'a pas duré si longtemps que le crime!...

— Jésus, ayez pitié de moi, dit Spatulin; il me prend pour un juge. — Un juge!... répéta le comte en retombant sur son oreiller dans l'abattement le plus profond.

Aloïse, d'Olbreuse et tous les spectateurs étaient muets de stupeur.

Alors Spatulin acheva d'ôter l'appareil. En considérant la blessure, il dit, selon la coutume des savants médecins : — Bon!... bon!... hein!... Et il fit quelques signes de tête en sens divers... Ces mots rendirent la respiration à la pauvre Aloïse; mais le docteur, en se retournant, montra le visage sinistre d'un médecin qui rencontre un convoi. Aloïse pâlit et fut prête à se trouver mal.

Spatulin vint à d'Olbreuse, l'attira dans un coin, et lui dit à voix basse : — Il n'est aucun espoir!... s'il n'y avait à guérir que la plaie, j'en répondrais. Et le docteur prononça ce mot avec orgueil : — Mais... l'arme était empoisonnée!...

Christophe, entendant cet arrêt, offrit sur-le-champ de faire sucer la blessure par quelque corvéable, trop heureux de mourir pour monseigneur. A cette proposition, qui prouvait de grands progrès dans l'esprit robertinien, tous les domestiques frémirent, et quelques-uns se retirèrent. Christophe nota dans sa mémoire les déserteurs;... ceux qui restèrent eurent un grand tact, car Spatulin répondit : — Ce serait inutile, le poison a parcouru la masse du sang, et le comte n'a pas longtemps à vivre; il n'est aucun remède!... — Je puis mourir!... s'écria Morvan en délire; j'ai baisé sa cendre!... et quinze ans de repentir!... Aloïse!... ma chère fille!... je n'entends point les sons de ta harpe; tu chantes trop bas!...

La jeune fille fondit en larmes, et le morne silence de la douleur régna dans l'appartement.

Il fut interrompu par le froissement soyeux d'une simarre, et l'on entendit la voix du conseiller grondant les piqueurs et les marmitons de ce qu'ils étaient dans l'antichambre : — Quel scandale!... au milieu de nos malheurs!... le siècle dégénère!...

En entrant, Robert fut stupéfait de voir l'état de son maître; il courut s'agenouiller auprès du lit.

— Encore un juge!... s'écria le comte égaré; comment leur échapper?... — Ah! monseigneur!... mon bon maître (le vieillard pleura), comment se fait-il qu'une nuit où tout devait réussir pour augmenter le lustre de votre maison et rétablir son honneur, ait produit tant de victimes et de malheurs?... et le plus funeste, le plus incroyable est arrivé... le *Robert* est perdu!...

— *Non erat hic locus*, dit Spatulin. — Hélas oui!... repartit le vieux serviteur, qui ne comprit pas.

A cet instant le comte eut des convulsions horribles; et, malgré ses efforts pour parler, ces seuls mots prononcés sourdement se firent entendre : — Pardonne-moi!... pardonne!... D'Olbreuse ne pouvant soutenir ce spectacle, se hâta de quitter l'appartement, et, pour la première fois, il ne fut pas accompagné par les regards d'Aloïse éplorée. Le jeune homme dépêcha sur-le-champ un courrier au grand sénéchal.

Aloïse, Spatulin et le premier valet de chambre, restèrent dans l'appartement du comte, car le docteur avait réclamé de la solitude pour le malade qu'il observait.

Cette solitude fut bientôt interrompue par le marquis de Montbard, Chanclos et le sire de Vieille-Roche, qui s'assirent en silence et sans proférer une parole.

Le conseiller, pâle et atterré par des malheurs sans exemple dans aucune intendance, trottina en sortant de chez son maître, vers la tour aux Calvinistes pour s'assurer si l'on faisait bonne garde. Il commanda, sous peine de la corde, de ne pas en approcher, et en revenant il envoya l'aumônier, en lui ordonnant de sonner les cloches et de commencer les prières de quarante heures pour le comte, et pour le *Robert*, ajouta-t-il à voix basse.

Puis il se rendit dans le souterrain de la citerne, et, lorsqu'il fut auprès de la pierre où le comte reçut le coup mortel, il se demanda : — Qui diable a pu ôter le corps du calviniste que j'avais déposé sous cette pierre par l'ordre de...

Comme il achevait ces mots, une voix qui lui était bien connue s'écria : — Robert!... Robert!... Le conseiller monta lestement par un escalier secret, dont la porte s'ouvrit, et il ne reparut pas de la journée.

Sur le soir, le sénéchal arriva suivi de gens de justice, afin de s'emparer des coupables. La plus profonde douleur se peignait sur son visage, malgré l'ample succession de titres qui s'apprêtait pour lui. Qu'on nous pardonne de répéter qu'il n'était point un homme ordinaire.

Le conseiller sortit du terrible pavillon septentrional devant tout le monde, ce qui supposait de grands événements futurs; mais en apercevant les lévriers judiciaires se diriger vers la tour aux Calvinistes indiquée par Christophe comme le lieu de réclusion des coupables, son visage s'anima, ses yeux gris brillèrent et il courut prendre Christophe à la gorge, en criant : — Scélérat! tu trahis!... N'entrez pas, ou je vous assomme. Halte! ces prisonniers nous appartiennent, ils sont pris sur nos terres!... halte!... et, selon les chartes octroyées sous Mathieu XX le conquérant, nous avons seuls le droit de les juger. Halte!

Il arriva mourant lorsqu'on ouvrit la porte. Le vieillard se jeta par terre en travers, en les défiant de passer sur le corps d'un Robert...

Christophe, étonné de la strangulation paternelle, survint.

— Infâme! dit Robert, jamais l'honneur n'a couru de plus grands dangers; mène ces dogues à l'office. — Monsieur Robert! s'écria un bailli. — Monsieur! reprit le conseiller en lui lançant un regard qui signifiait : Prends garde d'être pendu.

Les sbires le comprirent, et s'en furent.

Le conseiller intime, resté seul avec son filleul, écouta sans émotion les cris des prisonniers mourant de faim et de leurs blessures non pansées, et dit à Christophe :

— Mon enfant, que personne n'approche de ce lieu; sans cela il arriverait des malheurs encore plus grands. Tiens, vois ma main!... et il lui montra quatre doigts veufs du cinquième. Après de tels sacrifices, faits pour qu'on n'entende pas les prisonniers, juge de l'importance... Toi-même, ajouta-t-il à voix basse, si tu les écoutais, malgré ma tendresse pour toi... Le conseiller commença un geste, et Christophe frémit.

— Tout va changer dans une heure, mon enfant, tout, et chacun sera content; le comte même mourra avec joie!...

A ces mots extraordinaires qui annonçaient un dérangement dans les organes, le conseiller, ne se possédant point, courut à grands pas vers l'appartement du comte, et il laissa tomber son mortier sans le ramasser... Quel spectacle!... un moribond dans des convulsions qui n'étaient pas produites seulement par le poison, mais par de cruels remords; des gémissements farouches qui faisaient douter si c'était le repentir ou le désespoir qui les arrachait; Chanclos, Montbard, le sénéchal, Aloïse, d'Olbreuse, contemplant leur ami mourant; et Vieille-Roche dans l'antichambre, passant sa tête par la porte; l'é-

goïste Spatulin calculant ce que cette visite lui rapporterait ; et tous les gens dans les galeries !...

L'agonie la plus cruelle agitait le malheureux criminel. Aloïse et d'Olbreuse s'agenouillèrent pour qu'il voulût les bénir. Le mourant parut comprendre cette muette action, et se levant il s'écria :

— Malédiction !... malédiction !... vengeance !... Robert, entrant au milieu de cette scène lugubre, avait sur la figure une expression de joie inoffensive : c'était la joie de la pitié.

Il s'avança doucement, et prenant Spatulin par le bras, il le mit à la porte. Puis, s'adressant à Montbard et à Chanclos, il les pria poliment de s'en aller.

— Monsieur Robert... — Il le faut, monsieur le capitaine. — Comment ! dans un pareil moment, mon gendre !... — Monsieur, j'ai des raisons suprêmes. Mademoiselle de Morvan elle-même ne peut pas être témoin du dernier soupir de son père. — Insolent ! dit le chevalier. — Ah ! monsieur d'Olbreuse ; vous les imiterez ; monseigneur le sénéchal seul sera présent.

Aloïse n'entendait rien, et le comte ne reconnaissait toujours personne. Il se roula dans son lit en mordant avec rage les draps, et poussant des cris inarticulés qui firent pleurer le sénéchal. A cet instant, la porte s'ouvre avec fracas ; un homme se présente ; il est décoré de tous les ordres ; sa figure est majestueuse, et il s'écrie :
— Sortez tous !...

A ces mots, le comte se met sur son séant comme frappé d'un coup de tonnerre ;... ses yeux errent sur l'étranger, il le parcourt, comme s'il s'éveillait d'un long sommeil ; il ne reste plus que le sénéchal et Robert. Alors l'étranger dit :

— Ne me reconnais-tu pas ?... — Mon père !... mon père... Le visage du comte avait l'aspect sous lequel on représente les bienheureux. — Mon père, m'apportez-vous mon pardon ?... — Emporte-le dans le ciel, il y sera ratifié.

Le comte se précipite à travers la chambre, tombe aux pieds de son père, et rend le dernier soupir. (Lecteur, ce père était Jean Paqué.)

CHAPITRE XXIX.

Dolus an virtus quis in hoste requirat ?..
VIRGILE, *Énéide*.

Pour détruire nos ennemis,
Force ou ruse, tout est permis.
Traduction du baron d'ALBUR.

Nous pourrions finir ici cette véridique histoire, mais nous ne le ferons pas, persuadé que vous grillez de savoir les tenants et les aboutissants de la merveilleuse résurrection de Mathieu XLV, assassiné par son coupable fils, et laissé pour mort dans le souterrain. Il y avait été trouvé par Robert : à ce spectacle épouvantable, le fidèle intendant des Morvan avait senti de suite que l'honneur de la famille était perdu si qui que ce soit venait à soupçonner le meurtre de son maître. Il enleva le corps, en mit un autre à la place, en ayant soin de le défigurer, et transporta le comte dans la partie la plus reculée du château. Là il pansa sa blessure, et eut le plaisir de voir son suzerain revenir à la vie.

Les premières paroles du comte furent un remercîment adressé au fidèle intendant pour les précautions prises à l'effet de sauver la gloire de la maison des Morvan. Quelque légitime que pût être la vengeance, Mathieu XLV résolut de se vouer à l'obscurité, plutôt que de déshonorer l'antique renom de sa race, en publiant le crime de son fils, et en obtenant justice du forfait.

Admirez la grandeur d'âme du vieux gentilhomme ; jamais vilain n'eût été capable d'un tel sacrifice. Ce qui acheva de déterminer Mathieu XLV à tout supporter pour sauver l'honneur de son nom, ce fut la naissance d'Aloïse, et la certitude que lui donna Robert que jamais son fils n'aurait d'autre enfant de Mathilde... Robert savait bien des choses, convenez-en...

Tranquille de ce côté, le vieux seigneur se consola en pensant que l'enfant mâle d'un Chanclos n'usurperait jamais le titre de comte de Morvan. Il reporta toutes ses espérances et ses affections sur le jeune fils du sénéchal, qu'il regarda dès ce moment comme son légitime héritier.

Longtemps le vieillard refusa de voir Aloïse : à la fin, les importunités de Robert le décidèrent à permettre que la jeune héritière lui fût amenée secrètement. Les grâces, l'air noble et la charmante figure de l'enfant, vainquirent l'éloignement prononcé du vieux comte, et il permit que sa petite-fille lui fût présentée une seconde fois ; bientôt il demanda lui-même à la voir, et enfin il finit par s'y attacher ; d'abord parce qu'elle était de son sang, et ensuite parce qu'elle avait une grande ressemblance avec Anne de Morvan sa sœur, demoiselle d'une beauté et d'un esprit extraordinaires, qui avait épousé un prince souverain d'Allemagne. Cette dernière raison fut celle qui produisit le plus d'impression sur son esprit... Ressembler à une *Morvan*, princesse souveraine, diable !... ce n'était pas peu de chose...

Maintenant que vous voilà instruit des motifs qui dirigèrent la conduite de Mathieu XLV, sautons à pieds joints sur les dix-sept années qui se passèrent depuis le crime et la naissance d'Aloïse, jusqu'à la mort de Mathieu XLVI, et occupons-nous du sénéchal, de Robert et du vieux comte, qui sont restés tous trois seuls devant le cadavre de Morvan.

— O mon frère ! s'écria le sénéchal en jetant les yeux sur le défunt, avez-vous pu porter une main parricide sur le chef de notre maison !
— Vous voyez, mon fils, reprit le vieux comte, le résultat d'une mésalliance. Un crime affreux a souillé un Morvan, et notre honneur a couru les plus grands dangers. Ces dangers, mon fils, sont loin d'être détruits ; ils existent encore aussi pressants que jamais ; ils existeraient toujours si je n'avais résolu... mais il n'est pas temps de vous annoncer mes dernières intentions. Je ne dois, je ne veux maintenant m'occuper que du bonheur de voir et d'embrasser ma famille réunie. Robert, ajouta le vieux seigneur, conduisez dans le salon des ancêtres Aloïse, d'Olbreuse, Anna, Montbard et Chanclos : ce dernier a mérité cet honneur... Vous, mon fils, allez les y attendre ; je ne tarderai pas à vous suivre... Robert, de la prudence, du zèle et de la promptitude !
— Monseigneur connaît Robert XIV, répondit le conseiller intime avec un orgueil bien excusable ; il peut donc être certain... — Allez, Robert...

L'intendant s'éloigna avec le sénéchal, et fut s'acquitter des ordres secrets qu'il venait de recevoir. Il rassembla en moins de dix minutes les membres de la famille, les conduisit avec gravité dans le salon des ancêtres, et attendit que Mathieu XLV jugeât convenable de paraître. Il parut enfin . . . .
. . . .

Messieurs, ces lignes de points tiendront lieu, si vous le voulez permettre, de la conversation étrange, inconcevable qu'eut Mathieu XLV avec la famille... S'il nous avait été possible de vous en donner le détail, croyez que nous l'eussions fait avec joie ; mais le réservé Robert craignit tant qu'elle ne parvînt à la postérité la plus reculée, qu'il en transcrivit le narré dans les archives sous le voile impénétrable des hiéroglyphes. Ce qu'il nous est permis de vous dire, c'est qu'un serment terrible (nous ignorons encore sa formule), fut prêté par tous les assistants ; après quoi le vieux comte, ayant embrassé tous ses enfants, se retira dans son appartement. Le lendemain matin, il fut trouvé mort dans son lit, le cœur percé d'un coup de poignard. Sur sa table de nuit était un volume de Rabelais, et une feuille de papier, sur laquelle les mots suivants avaient été tracés par lui :

La vie n'est rien ; l'honneur est tout. Silence de bouche ;... *souvenir du cœur, c'est tout ce que je demande à mes amis. Je sauve pour jamais la gloire des Morvan... Mes enfants, je vous bénis tous... et vais rejoindre nos glorieux ancêtres.*

Laissons toute la famille dans l'admiration de la mort héroïque du vieux comte, et occupons-nous de Robert, qui, chargé des instructions secrètes de son maître, commença d'abord par le faire enfermer dans le plus grand secret dans la tombe préparée depuis longtemps pour lui, et se mit ensuite en devoir d'empêcher Villani et Jackal de pouvoir commettre aucune indiscrétion qui pût entacher la gloire des Mathieu.

L'honnête conseiller avait fort à faire : non-seulement il s'agissait de soustraire Villani au bras de la justice séculière, mais encore il fallait arracher à Jackal l'aveu du lieu qui recélait le diamant le robert, cette gloire de l'intendance. Le délié diplomate commença par s'adjoindre un soutien dans la personne de l'officier de Chanclos. Ils bâtirent un plan de conduite admirable, et agirent en conséquence avec ardeur et finesse. Le capitaine fut chargé d'interroger Jackal ; Robert se réserva Villani.

Chanclos aborda franchement l'ennemi. — Ah çà, coquin, dit-il en entrant dans la prison du bandit judiciaire, je viens te proposer un accommodement ; il s'agit de la mort ou de la vie. — Parlez, digne et valeureux capitaine, répondit le coquin en s'efforçant de prendre l'air piteux analogue à la circonstance, je suis prêt à tout faire pour sauver mes jours. — Instruis-moi donc, drôle, de ce qu'est devenu le robert, ce beau diamant de la famille... il manque dans l'écrin, et toi seul peux... — Ah ! monseigneur ! interrompit Jackal, qui par «

titre espérait gagner Chanclos, je puis vous jurer... — Tais-toi, corbeau! tu vas mentir... Ecoute, ajouta le capitaine en tirant du fourreau sa formidable bemiette, je te donne cinq minutes pour te décider à restitution, mais je jure, par tous les combats que j'ai soutenus sous les ordres de l'aigle de Béarn, mon invincible maître, que, ce délai passé, tu péris si tu te tais. — Et si je parle, monseigneur?... — Cinq cents pistoles d'or, et ta liberté. — Eh bien! monseigneur... Ici Jackal apprit au capitaine qu'il avait avalé le robert, incident dont vous devez vous rappeler: — Vivat! s'écria Chanclos... et il s'en fut trouver Robert.

Ce dernier n'avait pas été aussi heureux dans ses démarches auprès de Villani que Chanclos avec Jackal; aussi s'agissait-il bien d'autre chose que de faire avouer à un poltron, sous peine de mort, le lieu où il avait recélé son vol! Il fallait décider un scélérat adroit et rusé à se donner lui-même la mort, et cela d'une manière si ostensible, que la médisance ne pût trouver à mordre sur cet événement.

Robert fit donc à Villani un récit effrayant des tortures qui l'attendaient en cas qu'il n'eût pas le courage de se dérober au supplice que ses crimes avaient mérité, et auquel lui Robert, touché de compassion pour l'homme qui avait été sur le point d'épouser une Morvan, voulait le soustraire amicalement

Mais le subtil Italien devina de suite les intentions du conseiller, et quelque chose que pût dire notre ambassadeur, il ne voulut jamais mordre à l'hameçon. — Je sais que je mérite la mort, disait-il à Robert, et je la subirai sans me plaindre; heureux si, par mon repentir et mes révélations, je puis désarmer le courroux du ciel et éclairer la justice des hommes!

Ce n'était pas là le compte du conseiller; aussi se retira-t-il de fort mauvaise humeur pour aller apprendre du capitaine le résultat de sa négociation Aussitôt qu'il sut que le robert, cette fleur de son intendance, gisait dans le corps d un vil roturier, il n'eut ni repos ni cesse que Spatulin n'eût ordonné vingt ou trente médecines dont il attendit l'évacuation avec la plus vive impatience; mais, hélas! rien n'opéra: l'avare estomac de Jackal ne voulut jamais regorger le précieux bijou.

Le vieillard désespéré jura de se pendre ou de réussir, et voici comment il s'y prit pour sortir du plus grand embarras qu'il eût jamais rencontré. Il se rendit dans le cachot de Jackal, et lui dit d'un ton sentimental: — Mon garçon, je viens t'apprendre une mauvaise nouvelle. — Laquelle, monsieur Robert?... — Le docteur Spatulin a déclaré que jamais tu ne parviendrais à rendre le robert. — Monsieur Robert, je suis désespéré, dit le coquin en riant dans sa barbe. — Avec d'autant plus de raison, reprit l'intendant, que, ne remplissant pas les conditions du traité que monseigneur de Chanclos a fait avec toi, je vais être obligé de te livrer à la justice, qui te condamnera probablement à être roué. — Roué! grand Dieu!... — Mon cher, tu connais la loi? elle est positive. — Ah! miséricorde!... — Il y aurait bien un moyen de sauver ta peau, mais je ne te le propose pas; il faut du courage pour l'exécuter. — Parlez, parlez?... — Non, c'est inutile. — De grace?... — Tu es trop poltron. — Soyez sûr qu'il n'est rien que je ne fasse pour éviter la roue fatale...—On dit ce supplice affreux, interrompit le malin Robert. — Ah! monsieur Robert, ayez pitié d'un pauvre diable, et instruisez-moi de ce qu'il faut faire pour mériter ma liberté, et je suis prêt à tout, oui, à tout, ajouta Jackal avec un serment épouvantable, même à tuer mon père. — Allons, je vois que tu es un brave coquin, dit l'intendant en cachant l'horreur que Jackal lui inspirait, et ce pour la gloire de la famille, car ce mobile était l'unique but des actions du fidèle conseiller. — Que dois-je faire, monsieur *de* Robert?... — Ecoute, reprit le vieillard sans trop faire d'attention au *de* qui venait de lui être donné par le corbeau judiciaire; je vais t'ouvrir mon cœur. Tu sauras, mon garçon, que la famille de mon maître a le plus grand intérêt à ce que Villani meure avant que d'être mis entre les mains de la justice... Eh bien donc, si tu veux lui délivrer un *passe-port* pour l'autre monde, je te compterai mille pistoles, et ta liberté est au bout. Vois si le marché te convient!...

Jackal ne se fit pas tirer l'oreille; il accepta, et promit bon compte de l'Italien; mais il fallait une occasion; Robert la fit naître. Sous prétexte de faire réparer le cachot de Villani, il mit ce dernier dans la même chambre que Jackal. Le clerc fut de parole, car, la première nuit de sa cohabitation, il assassina Villani tout doucettement.

Le conseiller intime de la maison Morvan agit alors d'une manière un peu *turque* Il donna les mille pistoles d'or à Jackal; il lui donne de plus la clef des champs, mais en ayant soin de prévenir la maréchaussée, qui se mit à la poursuite de Jackal, et le conduisit ès prisons d'Autun, d'où il ne sortit que pour périr en place publique. Robert alors se fit délivrer le corps du criminel, et Spatulin en retira l'*incroyable diamant*. — Je mourrai content, s'écria l'intendant à cette vue si désirée...

Messieurs, vous trouverez peut-être la conduite de Robert tant soit peu catégorique; veuillez vous rappeler qu'il s'agissait de la gloire de son intendance, et que d'ailleurs Mathieu XLIV lui avait souvent répété l'épigraphe de ce chapitre:

Dolus an virtus quis in hoste requirat?..

Mathieu XLIV avait lu Virgile!...



CONCLUSION

Maintenant, lecteurs, il ne nous reste plus à vous apprendre que le sort des différents personnages que vous avez vus figurer dans cette histoire: nous suivrons l'ordre hiérarchique:

1° Le sénéchal de Bourgogne, devenu le Mathieu régnant n° XLVII, mourut trois ans après le mariage de son fils et d'Aloïse, à la suite d'un grand repas que donnèrent les états de Bourgogne.

2° Son fils lui succéda sous le nom de Mathieu XLVIII, et il vécut heureux époux et père (ce qui est à noter.)

3° Aloïse accoucha, un an après la mort du sénéchal, d'un joli garçon, que Robert proclama le XLIX Mathieu; il était temps, car Aloïse avait déjà fait trois filles, ce qui n'était jamais arrivé à aucune comtesse de Morvan depuis que le Morvan existait.

4° Montbard et Anna eurent un régiment de *messires* et de *demoiselles*, à la grande joie de Chanclos, qui sablait une pièce de vin à chaque naissance.

5° Le brave capitaine, devenu baron, devint si fier, qu'il eut cinq duels de suite. Au sixième, il reçut trois coups d'épée dans le corps, et, grâce au docteur Spatulin, il mourut au bout de deux jours de maladie.

6° De Vieille-Roche fut si touché de la mort de son ami, qu'il jura de renoncer au vin. Il tint si bien sa parole, qu'un soir, retournant à son castel, il se laissa choir de dessus son destrier, et roula dans un ruisseau de deux pieds de profondeur, où il but tant d'eau, qu'il en mourut... supplice affreux pour lui!...

7° Christophe et Marie se marièrent. Christophe prit alors du goût pour la belle littérature, et surtout pour la musique. On l'entendait

souvent chanter des romances et des villanelles, entre autres une qui commençait ainsi :

Grâce à ma ménagère,
Je suis, comme mon père,
Heureux, content, cossu...

Christophe chantait juste.. mais les mémoires originaux de Robert, dont il fut le continuateur, prouvent qu'il faisait souvent des fautes d'orthographe.

8° Enfin Robert, cette perle des intendants, poussa sa longue carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il ne quitta la vie qu'après avoir vu naître le futur Mathieu XLXIX et ses suppléants. Avant de rendre l'âme, il se fit apporter la fameuse quittance de quatre mill marcs, et la lut trois fois à haute et intelligible voix. Son dernier mot fut : *Tout est bien en règle.*

Lecteurs, j'ai dit.

FIN DE L'HÉRITIÈRE DE BIRAGUE



Le comte tombe aux pieds de son père, et rend le dernier soupir. — PAGE 62.

POISSY. — TYP. DE G. ET.

LA COMÉDIE HUMAINE

ŒUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC.

ŒUVRES DE JEUNESSE

—

JEAN-LOUIS

CHAPITRE PREMIER.

> C'est une grande erreur de croire que le premier venu puisse aimer. Il faut, pour faire cette insigne folie, avoir beaucoup d'esprit, et en trouver autant dans ce qu'on aime.. Il faut de plus deux âmes.. Mahomet a dit que les femmes n'en avaient pas... ANONYME.

Qu'on se représente une façade magnifique : l'architecture y déploya toutes ses ressources, et l'homme toutes les magnificences de ses inventions. Sur une assise de trente pieds de haut, dont les pierres sont parfaitement bien jointes et polies, s'élèvent vingt-quatre colonnes cannelées qui supportent une frise d'une admirable simplicité. Sa beauté, sa blancheur, ne peuvent se comparer qu'à celles du front virginal d'une jeune fille... Au fond de cette galerie aérienne sont des colonnes plates, et l'espace y est si bien ménagé, que le jour, l'air et l'œil les parcourent sans peine. Les architraves, les chapiteaux et les bas-reliefs sont d'un goût exquis. Le génie qui dicta l'arrangement du Parthénon a dirigé de ses propres mains la pose des pierres de ce temple. A droite et à gauche s'élèvent deux pavillons carrés parfaitement incorporés au bâtiment général; et, au milieu, un magnifique portail, au-dessus duquel est sculpté un Apollon conduisant son quadrige céleste : la présence de ce dieu semble annoncer que ce palais, trop grand pour la petitesse de l'homme, est la demeure des immortels. Tout augmente cette croyance : la pureté de l'air, l'éclat d'un ciel d'azur, et la majestueuse rapidité du fleuve, qui, après avoir parcouru l'empire, s'empresse d'en apporter l'hommage au maître de ce nouvel Olympe... Quant au dedans, nous soussignés pauvres écrivains, nous n'en parlerons pas, attendu que nous n'avons jamais eu l'honneur d'y être introduits. Nous n'en admirons pas moins l'immense travail que cet édifice a coûté à dix générations d'hommes et de bêtes. En effet, les fées et les génies, autrement dit les surintendants et les ministres (si tant est qu'on puisse leur donner ces noms, le dernier surtout), qui construisirent ce vaste monument, y consumèrent plus de trois cents ans de peines et de sueurs (de leurs gens s'entend) : les ouvriers y furent employés au nombre de 91,912,500,095,258,912 349,781,259; ils mangèrent



Jean-Louis le charbonnier.

278,945,989,578,959,000 ... 667,778,889,444,722 de boisseaux de blé aux trois quarts avant plus, 5,9,105,... 20,597,840,009 de taquets de carottes, *item* 52 milliards de livres de vaches, quant au vin... le fleuve coulait à cent pas d'eux. Les maçons y cassèrent loyalement pour trente millions de machines appartenant à l'État ; pour ce qui est de leurs outils particuliers, ils n'en brisèrent que pour vingt-sept livres dix sous... Cette imposante bâtisse n'est du reste, qu'un monument funéraire, car il y est mort une foule de monde, soit en creusant les fondements, soit en élevant les échafaudages, soit sous le bâton des chefs, soit de faim, de soif, de froid, de chaud, d'apoplexie, d'épilepsie, de la pépie et du farcin.

Ce que la postérité aura le plus de peine à croire, c'est que ce cabinet royal n'a coûté que soixante milliards environ, lesquels soixante milliards furent acquittés scrupuleusement et sans révolte aucune, par le plus spirituel des peuples du monde. Cet amas de pierres a, du reste, vu bien des choses, dont quelques-unes sont bonnes à dire, et beaucoup à cacher. Il a été souillé par les visites de vingt millions de menteurs, flatteurs, nous voulons dire de courtisans ; pour ce qui est des courtisanes, multipliez le nombre des courtisans par le chiffre 9, et vous approcherez... Le nombre des dupes qui se pressèrent dans son enceinte s'élève à cinquante millions ; celui des coquins à quarante-neuf millions, et.... il n'y eut que trente-deux honnêtes gens !... encore vingt-cinq d'entre eux, victimes de leurs vertus, en furent-ils ignominieusement bannis !... Ce chef-d'œuvre du génie des hommes, cette somptueuse preuve de toutes leurs misères vivra-t-elle ?... nous l'ignorons... L'important pour nous, c'est qu'elle existait en 1788, et que notre héroïne demeurait alors à ce palais extraordinaire... quand nous disons à, c'est contre.

Cher lecteur !... nous aimons beaucoup les lecteurs, mais plus particulièrement ceux qui, au lieu de nous louer (*locare*), nous achètent. Nous ne vous ferons pas l'injure de croire que, d'après notre description détaillée, vous soyez à chercher le nom de ce palais... Cependant, dans le cas où nous aurions été obscurs, car nous sommes trop polis pour accuser votre perspicacité, nous vous invitons, lorsque votre ménagère, laide ou jolie, vous aura fait prendre... votre café, ou toute autre chose, que vous aurez l'estomac garni, le ventre libre, les pieds chauds et les idées nettes, à déboucher, par tel chemin que ce soit, sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, en ayant toutefois la précaution de lever légèrement la tête et d'ouvrir les yeux. Quand vous aurez vu et reconnu le Louvre, baissez un peu cette tête altière, et vous apercevrez, contre le grand guichet à main gauche, un petit tonneau !... telle est la demeure de Fanchette.

Cette habitation n'a coûté qu'une journée de travail à Jean Margot, rue de la Verrerie, n° 64. Il l'a fabriquée entre son déjeuner et son dîner. On l'a payée six francs, et l'on ne prit la sueur de personne pour les solder. On n'y a cassé aucun outil. Aucune créature n'a péri, si ce n'est un pauvre ver que la doloire a écrasé. Quoi qu'il en soit, ce tonneau diogénique contient aussi bien son homme que le Louvre, car il a six pieds de haut, et neuf de circonférence ; il contient même en sus un fauteuil vermoulu qui vient de la vente du premier conseiller-clerc qu'il y eut au parlement de Paris ; on y trouve encore des poches qui renferment des bas troués, du fil, des aiguilles à tricoter, et il est recouvert d'un taffetas noir, jadis blanc moiré, reste de la robe qu'avait mademoiselle de la Vallière le jour... ou la nuit où Louis XIV... Mais, chut ! gardons les secrets de l'État ; la Force vaut bien feu la Bastille.

Cette modeste maison se trouve là comme une violette près d'un cèdre. Jamais aucun de ceux qui habitèrent le Louvre n'eut l'âme aussi tranquille que Fanchette, quoiqu'elle ne se connût sur la terre ni père ni mère, parchemins, fortune, et autres conséquences de la vie sociale. Elle était gaie... partant pauvre !... Pauvre !... non, car elle payait un franc de capitation pour des objets qui en valaient plus de cent mille : à savoir, une jolie taille, des bras ronds et potelés, deux mains dont les doigts effilés et mignons finissaient par une substance cornée colorée comme une feuille de rose ; des pieds qui n'avaient que deux pouces de large, charmant indice !... *item*, deux petits seins rondelets, fermes et bien séparés, qui commençaient à grossir, s'embellir et frémir : enfin sa bouche était une grenade ; son œil, une étoile ; ses dents, des perles, sa joue, une pêche ; chaque geste, une grâce ; son ensemble, un enchantement.

N'allez pas vous enflammer, et croire qu'elle fût parfaite : son joli petit nez n'était pas tout à fait aquilin ; ses sourcils, arcs parfaits, malheureusement un peu trop touffus, donnaient à sa physionomie une expression de fierté qui aurait fort bien convenu à tout autre qu'à un pauvre enfant trouvé ; décidément, ses yeux noirs étaient trop grands, et les cils trop longs en amortissaient l'éclat, presque humide... Ces énormes défauts n'étaient rien en comparaison de celui que nous allons signaler : oui, belle Fanchette, nous le dirons, vous vous portiez trop bien, et votre fraîcheur, fille de la pauvreté et de la vertu, vous empêchait de posséder ce teint blafard, apanage des filles de qualité, et décoré par leurs soupirants du nom d'intéressante pâleur, inévitable produit des nuits employées au bal, aux wauxhalls, aux concerts, et à mille autres amusements que vous ne connaissiez pas.

A présent c'est votre faute, aimable lecteur, si vous n'apercevez pas Fanchette travaillant dans son tonneau, l'œil pudiquement baissé, et le relevant avec grâce pour lorgner, involontairement sans doute, chaque beau cavalier qui venait à passer sous le guichet du Louvre. On était en juin, et tous les négociants d'alors avaient daté leurs lettres du 27 ; trois heures sonnaient à Saint-Germain-l'Auxerrois pour annoncer les vêpres. Très-peu de monde s'y rendait, attendu qu'il avait plu toute la journée, et vous savez les résultats d'une pluie à Paris.

Depuis deux minutes, Fanchette, l'œil fixé sur la rue des Prêtres, suivait avec curiosité les mouvements d'un assez beau jeune homme habillé tout en noir, et qui semblait se diriger vers sa boutique. A voir la précaution avec laquelle il posait, sur chaque pavé saillant, un pied fort proprement chaussé, on eût dit qu'il marchait sur des charbons ardents, à l'instar de je ne sais quel saint. A force de manœuvres savantes, le jeune homme parvint à traverser l'océan de boue qui couvrait la place, et son génie s'exerçait à passer le ruisseau, lorsqu'une voix criarde l'arrêta au milieu du saut gracieux qu'il méditait. Cette voix partait du gosier d'une créature haute de quatre pieds neuf pouces, à figure de fouine, à jambe de cerf, et à échine crottée ! oh ! mais crottée !... elle portait un sac à procès qui la couvrait presque tout entière.. Cette créature avait nom Courottin, et était nègre, c'est-à-dire petit clerc de procureur.

— Monsieur Vaillant !... monsieur Vaillant !... on vous attend au Palais !... c'est l'affaire de monseigneur le duc de Parthenay !... voici le dossier !...

En prononçant ces paroles d'une voix clairette, Courottin agitait le dossier qu'il avait tiré de son énorme sac ; ce mouvement fut exécuté avec tout l'orgueil d'un jeune conscrit portant un vieux drapeau.

A ces cris, le maître clerc, car c'en était un, se retourne, fait un geste impératif, et saute légèrement le ruisseau pour s'avancer vers le tonneau, qu'il assiégeait de ses regards. A mesure qu'il approche, le teint de Fanchette s'anime, sa respiration est plus vive, son fichu est agité, et cependant elle n'a pas d'amour !... vous voyez qu'elle est coupable de coquetterie, de légèreté, de vanité, d'imprudence et de faiblesse, tous défauts qui se tiennent par la main.

— Bonjour, mademoiselle Fanchette, dit le clerc d'une voix doucereuse et presque tremblante. — Bonjour, monsieur Vaillant, répondit-elle, embarrassée par les regards avides du jeune homme. — Je vous apporte de l'ouvrage. — Encore !... Ah ! vous êtes une bonne pratique... — Tenez, voici des bas. — Mais ils sont presque neufs ! ce serait dommage !... — Ah ! Fanchette ! dit le clerc en cherchant à lui prendre la main, jamais un bas neuf ne m'a été si doux à la jambe que ceux raccommodés par vous. — Comment cela se fait-il ? dit Fanchette en riant. — Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que vos mains laissent une suavité à tout ce qu'elles ont touché !... — Ah ! monsieur ! mes mains !.. Et alors la jeune fille, rouge comme une cerise, cacha sous son tablier ses jolis petits doigts noircis par la laine qu'elle avait employée.

Le clerc, voyant ce mouvement de vanité, crut ses affaires en bon chemin ; en conséquence, il allait hasarder un geste familier, qui ne manquait pas d'une certaine éloquence, lorsqu'un « bonjour, Fanchette, » sorti de la profondeur d'une vaste poitrine, le fit rester *in statu quo*, c'est-à-dire ses dix doigts à un demi-pied du caraco de Fanchette.

Le clerc, désappointé, se retournant vers l'importune basse-taille, aperçut un grand garçon de cinq pieds dix pouces (vieux style), gros, brun, frais, réjoui, ne doutant de rien ; et certes, il avait bien raison, car ses formes athlétiques annonçaient la puissance de renouveler le plus difficile des douze travaux d'Hercule ; or, si vous vous reportez en 1788, temps où les femmes... sensibles étaient beaucoup dans l'État, vous conviendrez que Jean-Louis devait marcher tête levée.

Les forces du fils d'Alemène ne furent pas le seul don que la nature prodigue versa sur cet être privilégié. Jean-Louis y joignait encore une rare perspicacité ; aussi devina-t-il de suite tout ce que l'âme cléricale de Vaillant renfermait de désirs. Un charbonnier n'aime pas plus qu'un duc le rival qui veut lui souffler sa maîtresse, et il s'en venge quand et comme il le peut : c'est pourquoi Jean-Louis, frappant de son large pied la boue qui se trouvait à côté de Fanchette, en couvrit totalement le beau clerc ; mais, désarmé par son air piteux, il arrêta le cours de ses vengeances, en raffermissant sur sa tête le sac de charbon qu'il déversait déjà sur le chef de son rival, et, lançant un sourire d'intelligence à sa belle, il s'écria, avec le gros rire du peuple : « A ce soir, Fanchette... » Là-dessus il disparut, et les voûtes du Louvre retentirent longtemps encore des éclats de sa voix.

Le clerc, abasourdi, n'osait plus regarder la jolie ravaudeuse ; il se figurait que la boue qui couvrait son bel habit lui avait enlevé tout son mérite, en le faisant paraître ridicule. Il voulut battre en retraite, sentant que, dans sa position, c'était la seule chose qu'il eût à faire. Il allait exécuter cette manœuvre lorsque Fanchette, détachant son tablier, le lui présenta d'un air moitié compatissant, moitié railleur.

— Tenez, mon pauvre monsieur Vaillant, essuyez-vous. Je suis

bien fâchée de la maladresse de Jean-Louis. — C'est donc Jean-Louis que ce brutal se nomme?..... Comment se fait-il, ajouta le clerc, qu'une fille aimable comme vous connaisse un homme de cette espèce?... — C'est mon prétendu! le fils de M. Granivel, ce riche charbonnier!... — Granivel!... un charbonnier!... ah! mademoiselle Fanchette!...

L'air de dédain du beau clerc fit un tort incroyable à Jean-Louis dans l'esprit de la jeune fille : elle eut la misérable vanité de rougir de son amant, et la seule défense qu'elle put opposer fut de dire d'un air embarrassé :

— Il est pourtant bien connu sur le port!... — Connu!... reprit le clerc. — Connu! répéta Courottin, qui composa sa figure sur celle de son chef en lui présentant l'inévitable dossier... Je ne le connais pas, moi qui connais tout le quartier, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus comme il faut. Par exemple, la riche fruitière, qui fournit le dessert de madame, la vieille marchande de papier timbré, l'huissier, les recors et le greffier du commissaire... même un peu le commissaire!... — Vous voyez!... dit Vaillant à Fanchette d'un air de triomphe, vous voyez!... Là-dessus le clerc prit un air de dignité en ajoutant : — Mademoiselle, mes bas pour sept heures... Arrachant alors le dossier des mains du respectueux Courottin, il courut au Palais.

— Pour sept heures! répéta Fanchette. — Il le faut bien, dit alors Courottin, devenu plus expansif par la disparition de son chef, il le faut bien, à moins qu'il n'aille à la soirée jambes nues comme les cannibales, car il n'a que trois paires de bas de soie : une sale, une à ses pieds, et l'autre dans vos jolies petites menottes!... — Et de quelle soirée est-il prié? demanda la curieuse Fanchette... — Comment! vous ignorez... s'écria le clerc malin, lorsque depuis un mois tout le quartier a été mis en rumeur pour fournir à maître Plaidanon les cinquante biscuits, les vingt-cinq glaces, et le thé de la Chine que j'ai vu fabriquer ce matin avec du vulnéraire suisse chez ce gros confiseur du coin. — Ah!... c'est chez vous!... je voudrais bien voir cela, et vous aussi, n'est-ce pas?... — Quant à moi, je suis invité... je puis aller partout, au salon même... Il est vrai qu'il faut qu'on m'appelle; mais j'ai fait élection de domicile à la cuisine. — Vous devez être bien heureux de voir tout ce monde-là!... — Il ne tient qu'à vous de partager ce bonheur!... Je vous offre ma protection... je n'ai qu'à dire un mot à Justine, et vous entrerez... — C'est bien vous, vraiment, qui me rendriez un bon office! N'avez-vous pas dit tout à l'heure que mon père n'était pas connu dans le quartier? Fi! que c'est vilain de renier un homme qui nous oblige!... Va-t-on harceler votre vieille mère pour la voie de charbon qu'elle doit?... — Comment se fait-il que vous qui avez tant d'esprit, mademoiselle Fanchette, vous soyez encore à comprendre que je suis obligé, par état et par prudence, d'être l'écho de mon chef?... Il avait cent fois tort... je devais lui donner raison .. Cela n'empêche pas que je ne respecte infiniment M. Granivel, dont les deux rives de la Seine connaissent les bateaux et la probité. — Vous nagez donc toujours entre deux eaux? — Écoutez donc, mademoiselle Fanchette, le poisson ne peut vivre que comme ça... Au surplus, il s'agit de M. Vaillant; ne perdez pas votre temps; vous l'avez entendu, il lui faut ses bas pour sept heures; n'oubliez pas de les apporter si vous avez pitié de mes jambes; elles ont arpenté tout Paris. . Adieu, mademoiselle. — Eh bien! ce thé que vous deviez me faire voir?... — Un Courottin n'a que sa parole, dit noblement le clerc; présentez-vous à Justine, et vous entrerez; je m'en vais lui en glisser deux mots... Adieu, mignonne...

Là-dessus le chat judiciaire reprit sa course, sans s'inquiéter des ruisseaux, et en trois minutes il fut chez maître Plaidanon.

Fanchette se mit à l'ouvrage, et comme M. Vaillant ne lui avait pas donné beaucoup d'occupation, elle eut bientôt terminé; alors elle s'achemina vers la demeure de maître Plaidanon.

Comme elle montait l'escalier, un furet dont les naturalistes ont oublié le nom dans leur nomenclature, Courottin, en un mot, s'y trouva; en un clin d'œil il lui sourit, la guide, la présente à Justine, et la recommande avec un ton et des manières qui prouvaient que la femme de chambre n'avait rien à lui refuser. O bienheureux Courottin!... car Justine était la perle des soubrettes; elle avait l'œil fripon (ne vous y trompez pas, lecteur, fripon est ici le mot honnête), la mutinerie peinte sur la figure, l'oreille fine, le pied léger, le cœur idem... bonne fille du reste!... Néanmoins, nous devons dire que depuis quinze jours qu'elle avait distingué Courottin, elle lui était fidèle; cette fidélité datait du moment où elle reconnut en ce dernier une grande dose de philosophie, beaucoup d'adresse, d'ordre et d'ambition; qualités dont la réunion produit le phénix des maris... Aussi Justine pensait-elle au sacrement tant de fois oublié!...

Par toutes ces raisons que nous venons de vous détailler, la recommandation du petit clerc fit obtenir sans peine à Fanchette la permission de voir le beau monde qui devait se rendre le soir même chez le procureur. La prudente Justine eut en outre un motif particulier d'intérêt à combler les désirs de la curieuse Fanchette. Elle allait se trouver surchargée d'une foule de soins qu'elle imagina de faire partager à la ravaudeuse.

Pendant que cette dernière cause et promet tout ce que l'on veut, le temps se passe, et le robuste Jean-Louis arrive au guichet du Louvre, pour enlever, selon son habitude, la maison portative de sa belle. Il cherche en vain celle-ci, la place est déserte, et le tonneau vide. Le brave jeune homme, loin d'accuser Fanchette, s'adresse des reproches sur l'heure avancée à laquelle il arrive. Il est juste de convenir qu'il ne fut pas verbeux; deux ou trois sacrebleus firent les principaux frais de son discours.

Ayant dit, Jean-Louis s'empare de la maison de Fanchette, et prend en toute hâte le chemin du logis paternel. Lecteurs, si vous le permettez, nous courrons avec lui.

CHAPITRE II.

. . . . Quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime!
De s'entendre appeler petit cœur ou mon bon!
De voir autour de soi croître dans sa maison,
Sous les paisibles lois d'une agréable mère,
Des petits citoyens dont on se croit le père!

BOILEAU, *Satire X.*

— Au diable ma dernière pratique! disait Jean-Louis en arpentant lestement les quais, le tonneau de Fanchette sur l'épaule; elle est cause que je suis arrivé à huit heures au Louvre... Lasse de m'attendre, Fanchette s'en sera retournée seule à la maison... Maugrebleu! j'avais tant de choses à lui dire seul à seul!... d'autant mieux que mon père barguigne pour nous marier : il dit qu'elle n'a rien et n'est rien. Heureusement l'oncle Barnabé est de notre bord : c'est, comme on dit, un savant, un philosophe, et j'espère...

Il serait trop long, ami lecteur, de vous raconter tous les châteaux en Espagne que le bon Jean-Louis bâtissait tout le long de la rivière. Pour peu que vous ayez aimé, vous devez vous en faire une idée assez approximative... Tout en rêvant, Jean-Louis est arrivé en vue de la maison paternelle; il aperçoit la petite fenêtre de la petite chambre de Fanchette. — Elle est là, se dit-il, occupée à mettre en ordre le travail de la journée... Il me semble la voir assise entre son armoire et sa couchette... Sa couchette! ah! quand pourrai-je... La maison de bois de Fanchette ne pesait pas une plume en ce moment sur le dos de Jean-Louis. Son pied touche à peine la terre; il court, vole, se précipite et tombe comme la foudre devant son père et l'oncle Barnabé, qui, tous deux, assis près d'une longue table, sablaient, en attendant l'heure du souper, d'excellent vin à douze sous la pinte. La figure extrêmement animée du jeune homme, son œil brillant, sa respiration haletante, firent croire aux deux vieillards qu'un malheur venait d'arriver. Ensemble ils eurent la même pensée, ensemble ils s'écrièrent : — Jean-Louis, qu'est devenue Fanchette? — Fanchette! mais elle est ici, je pense. — Nous ne l'avons point encore vue! — Quoi! mon père! quoi! mon oncle! — Serait-elle perdue? enlevée? — Enlevée! s'écria Jean-Louis. Et la jalousie pénétra dans son cœur. Rapide comme le feu, elle le parcourt et le brûle. Son imagination se reporte en arrière; il voit le clerc près du tonneau de Fanchette, il se rappelle ses regards, il interprète leur langage et s'écrie : — Malheur à lui! Puis, bondissant comme un jeune lion furieux, il s'élance. En vain le père Granivel et l'oncle Barnabé jurent, tempêtent ou essayent de parler raison, rien ne peut retenir le bouillant jeune homme : il part l'éclair dans l'œil, la vengeance dans le cœur... Tout à coup la porte s'ouvre, Fanchette paraît, et sa présence fait plus que les cris et la philosophie des vieillards. Jean-Louis a vu sa bien-aimée; il se précipite, la presse dans ses bras, et, avant qu'elle ait le temps de se reconnaître, il lui donne un gros baiser bien bruyant, puis va tranquillement reprendre sa place accoutumée.

A la vue du transport de son fils, le père Granivel hocha la tête en signe de mécontentement. — Hum, frère, dit-il en regardant Barnabé, un des plus ardents disciples de Pyrrhon. — Tout est dans la nature, répondit le philosophe. — C'est possible, frère; en attendant, cela n'en est pas plus gai. Se tournant alors vers Fanchette, le père Granivel lui demanda assez brusquement pourquoi elle rentrait si tard. — Je sors de chez M. le procureur Plaidanon, où j'ai été reporter un ouvrage extrêmement pressé. — Il fallait qu'il le fût bien, dit Jean-Louis avec curiosité. — Oh! je t'en réponds, reprit la jeune fille en allant s'asseoir à côté de son amoureux. Figure-toi, mon cher Louis, qu'il y a ce soir chez M. Plaidanon bal, concert, que sais-je? Il s'y trouvera une foule de belles dames et de beaux messieurs. Les clercs de la maison ne veulent le céder à personne, et c'est pour cela que je suis allée porter leurs bas de soie auxquels il y avait quelques points à faire... Mais ce n'est pas tout, ajouta Fanchette à voix basse, j'ai vu mademoiselle Justine, la femme de chambre de madame, et elle m'a invitée à venir voir la fête. Si tu pouvais obtenir de ton père la permission de m'y conduire, ah! mon cher Jean-Louis, combien je t'aimerais! — Fanchette, ne m'aimerais-tu que pour cela? dit le jeune homme d'un air de reproche. — Je veux dire, reprit la co-

quette un peu honteuse, que tu me ferais bien plaisir. — Il suffit... Père, j'ai une grâce à te demander. — Parle, garçon, et s'il dépend de moi... — Oh! mon Dieu, père, de toi seul. Fanchette a été invitée par mademoiselle Justine à voir la fête que donne madame Plaidanon; elle grille d'y aller, et je me jetterais dans le feu pour l'y conduire. Père, accorde-m'en la permission. — Fanchette, et toujours Fanchette, dit le bonhomme à voix basse en se tournant vers Barnabé : cet enfant-là ne pense qu'à elle... Pourquoi veux-tu aller là, petite? ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille, qui, le cœur tremblant d'émoi, attendait en silence le résultat de la demande de Jean-Louis. — Eh mais, père Granivel, pour voir... — Voir quoi? — Voir danser, donc! — Au diable la danse! c'est la perte des jeunes filles! — Frère, dit alors le pyrrhonien en posant sur la table ses lunettes et le livre qu'il tenait à la main, tu as tort de maudire la danse; il y a du bon dans le plus mauvais, et il y a du mauvais dans le meilleur. Songe que si la danse a fait chopper plus d'une âme, elle a servi à redresser plus d'un corps. Les Juifs ont dansé devant le Veau d'or, j'en conviens, mais David a dansé pareillement devant l'arche du Seigneur. Frère, il faut s'abstenir de prononcer *non liquet*. — Tu peux avoir raison, frère; mais dis-moi, je te prie, ce que Fanchette et mon fils iront faire chez M. Plaidanon. — Je l'ignore. — Quelle figure auront-ils au milieu de tout ce beau monde avec leurs habits de pauvres diables? — Oh! père! s'écria Jean-Louis, je vous jure que Fanchette sera bien partout, surtout avec son joli déshabillé blanc et son tablier noir. — Je ne les ai encore mis que deux fois, ajouta la jeune fille avec un petit air fier, et tout le monde assure qu'ils ne me vont pas mal. — Mais enfin, vous gênerez les gens... — Au contraire, père Granivel, dit Fanchette, mademoiselle Justine m'a répété que je lui rendrais un grand service en venant ce soir. — Et comment cela? — Ah! dame! parce qu'elle aura besoin de quelqu'un pour l'aider à porter des rafraîchissements aux danseurs. — Et c'est pour faire le métier de valet que tu veux que Jean-Louis aille avec toi? Fi! Fanchette, je te croyais plus de cœur! — Mais, père Granivel... — Non, mamz'elle, non, vous dis-je, jamais je ne souffrirai que mon garçon s'abaisse à servir qui que ce soit. Corbleu! un laquais n'est pas un homme. — Que dis-tu là, frère? s'écria Barnabé à cette proposition malsonnante pour ses oreilles pyrrhoniennes, un laquais n'est pas un homme! *Per sapientiam*, je soutiens qu'il possède tout ce qui caractérise cet animal. Il a, comme lui, deux pieds, deux bras, une tête et un nez, comme lui, il mange et boit; comme lui, il pleure, rit, souffre et meurt!... Que faut-il de plus?... — Ce n'est pas tout d'être homme, il faut encore n'être pas méprisable. — Et qu'a donc de méprisable la créature humaine qui se voue à la peine et à la douleur pour semer de fleurs la vie des heureux de la société?... Quoi! parce qu'un homme me donnera mes gants et mon chapeau quand je sors; une assiette et un verre quand je suis à table; qu'il me brossera, essuiera, habillera, décrottera, ennuiera, actions parfaitement innocentes en elles-mêmes, et que le plus riche et le plus noble a faites cent fois dans sa vie, cet homme sera méprisable?.... Non, mon frère, une telle proposition ne peut se soutenir. Je te le répète, *non liquet*. — Cependant, frère Barnabé... — Je conviens, reprit l'infatigable discoureur, qu'un homme qui sacrifie sa liberté pour quelques pièces d'un métal jaunâtre, métal vil et inutile en lui-même, quoique cependant fort nécessaire à cause de sa valeur représentative; je conviens, dis-je, qu'un pareil homme dégrade en quelque sorte ce qu'il y a de divin dans sa nature. De là je conclus et je dis... — Tu conclus et tu dis, frère?... — Qu'il y a du pour et du contre dans tout ceci comme dans tout, et que le plus sage est de s'abstenir de prononcer *non liquet*. — Ainsi, frère, tu es d'avis de laisser aller ces jeunes gens? — Il y a du pour!... — Oublies-tu qu'ils sont amoureux? reprit le père Granivel à voix basse. — Il y a du contre! mais leur amour ne change rien à l'affaire. — Non, mais il peut diablement l'embrouiller. Songe donc que deux jeunes gens qui courent la nuit les bals et qui s'aiment peuvent fort bien... — Certainement; cela est dans la nature. — Mais alors comment remédier à ce malheur?... comment me débarrasser des inquiétudes que cette petite Fanchette me cause? — En la mariant à Jean-Louis. — Mais, frère, elle n'a rien. — Ils s'aiment. — C'est une fille trouvée. — Aimerais-tu mieux que ce fût une fille perdue? — Dieu m'est témoin... — Allons, frère, rends ces jeunes gens heureux. — J'y penserai.

Toute cette conversation entre les deux frères s'était tenue à voix basse. Cependant, comme les amoureux ont l'oreille fine, Jean-Louis et Fanchette n'en perdirent pas un mot. Or Jean-Louis, se voyant soutenu par son oncle, résolut de profiter de l'occasion pour donner gain de cause à son amour. Il s'empressa donc de relever le *j'y penserai* de son père. — Cher père, s'écria-t-il en serrant sa main dans les siennes, il ne t'en coûtera pas davantage pour y penser de suite. Vois : Fanchette et moi nous nous aimons et ne pouvons vivre l'un sans l'autre. Si tu nous sépares, le désespoir me prend; j'abandonne le *charbon*, je m'engage dans un régiment, et je me fais tuer à la première bataille... Si, au contraire, tu nous maries, j'aurai si bon cœur à l'ouvrage, que je te promets de devenir avant dix ans d'ici un des premiers charbonniers de Paris... Allons, père, rends-nous heureux. — Un bon petit père, ajouta la jeune fille en caressant le menton du vieillard de sa jolie main potelée. — Petite futée! dit le bonhomme à moitié vaincu... Quoi! Jean-Louis, tu veux absolument épouser?... Songe donc, garçon, que le mariage... — Est la plus agréable cérémonie... n'est-il pas vrai, Fanchette?

Fanchette ne répondit rien. Sa charmante figure, couverte en ce moment d'un léger et brillant incarnat, parlait pour elle. — N'est-il pas vrai, mon oncle? répéta Jean-Louis en s'adressant au philosophe Barnabé, dont il espérait que la logique allait se déployer en sa faveur. — Je conviens, mon neveu, dit le pyrrhonien, déposant encore son livre et en se hâtant de prendre la parole, chose qu'il ne manquait jamais de faire aussitôt qu'il en trouvait l'occasion, je conviens que le mariage est un état fort désirable. En effet, rien n'est plus charmant que de trouver, quand on rentre chez soi, un visage qui vous sourit au lieu de *visage de bois*, ce qui arrive lorsque l'on est garçon. On cause, on folâtre avec une femme aimable, puis l'on s'endort sur le coussin le plus doux que nous ait fait la nature... On se voit renaître dans les fruits de ses amours; enfin l'on est deux à partager la peine et la douleur. *Ergo*, je crois que le mariage est une institution délicieuse et consolante. — Vous croyez bien, mon oncle, s'écria Jean-Louis, et jamais je ne vous vis si éloquent. — Cependant, reprit le digne élève de Pyrrhon, quand je viens à penser que la nature n'a rien fait de pareil; que par conséquent les caractères sont tous discordants; qu'en général les femmes sont capricieuses et d'une imagination très-mobile; qu'en outre elles ont un principe irritant, irritable et irrité d'une espèce extraordinaire qui les domine, entraîne, subjugue; et qu'alors elles nous tourmentent, se chagrinent et nous trompent (ce n'est pas leur faute, mais enfin nous sommes... trompés); alors, dis-je, le bonheur en ménage devient une pierre philosophale très-rare à trouver; c'est pourquoi je ne conseillerai à personne de se marier, non pas tout à fait à cause des suites plus ou moins fâcheuses de l'hymen, mais parce que les raisons étant égales pour ou contre... *non liquet*, il faut s'abstenir, comme l'âne de Buridan. — Mais, mon oncle, s'il m'est impossible de m'abstenir?... — Est-ce prouvé?... — Mon Dieu, tout autant qu'il est vrai que vous avez besoin de manger quand vous sentez la faim. — Bravo! Jean-Louis, s'écria le pyrrhonien, voilà un argument. Toutefois, rien ne me serait plus facile que de le détruire par un autre... Mais non, je veux te laisser la gloire de la discussion, et je me rends... Allons, frère, imite-moi, et joins les mains de ces enfants...

La menace de Barnabé avait effrayé Jean-Louis; mais l'embarras de l'honnête philosophe, autant que l'amitié qu'il portait à son neveu, arrêtèrent le torrent de son éloquence. A peine eut-il fini l'exhortation fraternelle, que Jean-Louis et Fanchette furent aux genoux du père Granivel. Il y avait tant d'amour et de bonheur dans leurs regards, tant de respect filial et de recueillement dans leur maintien, que le bonhomme ne put s'empêcher de leur donner sa bénédiction paternelle.

— Elle est donc à moi! s'écria Jean-Louis avec un transport de joie difficile à décrire; ah! père, tu me donnes une seconde fois la vie!... En parlant ainsi, le jeune homme se mit à sauter et à courir par la chambre, en tenant dans ses bras sa jolie fiancée. En vain le père Granivel criait-il à son fils de se calmer; en vain le pyrrhonien soutenait-il que la modération est la vertu des sages, l'infatigable Jean-Louis aurait dansé jusqu'au lendemain matin si Fanchette ne se fût avisée de lui dire avec sa douce voix flûtée : — Mon ami, tu m'étouffes!... A ces mots, le délire du jeune homme cesse comme par enchantement; il s'arrête, et va poser doucement sa future sur les genoux du père Granivel. La curieuse Fanchette, qui ne perdait pas la tête, profita du calme survenu pour glisser ces mots à l'oreille de Jean-Louis : — Mon ami, et le bal?...

La permission si ardemment désirée fut demandée et obtenue, et nos amants coururent s'habiller.

Pendant que Fanchette pensant au bal, aux belles dames et aux beaux messieurs, et Jean-Louis à certaines choses qui valaient bien cela pour le moins, passaient, l'une son caraco blanc, et l'autre sa belle veste, les deux frères s'entretenaient de la nécessité de conclure promptement le mariage des deux jeunes gens, afin de ramener la tranquillité dans la maison. L'oncle Barnabé ouvrit un avis qui fut goûté. Ce fut d'aller de suite trouver le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, pour aviser avec lui aux moyens prompts et décents de mettre une jolie fille dans les bras d'un homme, et cela par-devant la sainte Église catholique, apostolique et romaine, témoin qui rajuste à juste prix l'honneur et la vertu des femmes et des filles.

Comme cette résolution venait d'être arrêtée à l'unanimité, Fanchette et Jean-Louis parurent dans leurs atours. Granivel, en apercevant le charmant minois de Fanchette, fut de l'avis de son fils, c'est-à-dire autant que ses soixante-neuf ans le permettaient. Quant à l'oncle Barnabé, il ne fut de l'avis de personne, attendu qu'il y avait autant d'arguments pour que contre. Quoi qu'il en soit, chacun est de la meilleure humeur du monde. On sort, on ferme la porte, et l'on chemine, les amants en sautillant, et les papas en bavardant; chaque âge a ses plaisirs... Arrivés à la porte du curé, on souhaite tout haut

beaucoup de plaisir et de biscuits à Fanchette; tout bas quelques baisers à Jean-Louis, et l'on entre chez le ministre du Seigneur.

L'honnête curé soupait, et sa gouvernante et lui étaient alors entre la poire et le fromage... — C'est le bon moment, se dit Barnabé; entrons en matière... — Monsieur le curé, nous venons, mon frère et moi, pour un mariage... — Fait? interrompit brusquement le curé. — Non, monsieur, à faire. — Donnez-vous la peine de vous asseoir. — Monsieur le curé, mon frère, que voilà, est un riche charbonnier qui ne regarde pas à quelques écus... — Un riche charbonnier!... s'écria le curé, madame Paradis, offrez à ces messieurs un verre de mon vin de Roussillon... Messieurs, faites-moi l'honneur.. — Avec plaisir, monsieur le curé. Excellent, sur ma parole. — Excellent, frère! — Ah çà! où en étais-je?... — Un riche charbonnier qui ne regardera pas à quelques écus... dit le curé. — Fort bien... mon frère est donc, monsieur le curé, un riche charbonnier qui ne regardera pas à quelques écus de plus ou de moins, s'il est possible d'avancer le mariage de son fils unique, charmant garçon, qui sait déjà ce que c'est qu'un argument!. . — Et qui porte neuf cents sur ses épaules, ajouta le père Granivel d'un air tant soit peu orgueilleux. — Or donc, monsieur le curé, reprit Barnabé, mon neveu est amoureux de la plus jolie fille qui soit à cent lieues à la ronde, et nous voulons la lui donner le plus tôt possible... — Rien n'est plus aisé, messieurs. Le père et la mère de la demoiselle sont d'accord avec vous?... — Je vous promets que nous n'avons eu aucune difficulté avec eux. — Je l'aurais parié... — Attendu que la future de mon neveu n'a ni père ni mère. — Elle est donc orpheline? — Nous l'ignorons. — Serait-elle illégitime?... Et la figure du prêtre se rembrunit. — Je n'en sais pas davantage. — Qu'est-elle donc?... — Un enfant trouvé... Combien de jours et d'argent nous demandez-vous pour la marier à mon neveu? — C'est selon... voulez-vous qu'on les marie *décemment?*... — Certes. — Achetez-vous des bancs?... — Nous achèterons tout ce qu'il faudra. — Alors il vous en coûtera cent vingt francs. — Cent vingt francs! s'écria le père Granivel; je n'en ai payé que vingt-cinq pour mon mariage. — C'est possible!... mais alors c'était un mariage comme on en voit tant. — Dites comme on en voit peu; car je puis me vanter... — Vous avez beau dire, on ne vous a fourni ni poêle, ni coussin, ni cierges, ni grand autel, ni chantre, ni serpent, ni sacristain, ni bedeaux, ni enfants de chœur, ni curé, enfin .. vous avez été marié par un prêtre du commun des martyrs; et à quelle paroisse, encore?... — Saint-Jean-de-Latran. — C'est cela même, un saint apocryphe, une paroisse borgne... tandis que celle de Saint-Germain-l'Auxerrois...

Le curé avait mis tant de chaleur dans l'énumération des pompes de sa paroisse, et tant d'énergie dans les louanges de saint Germain, que le père Granivel, aba-ourdi, crut qu'il n'avait rien de mieux à faire qu'à exhiber les quarante écus demandés. Il allait les offrir à la gouvernante, lorsque l'oncle Barnabé entama un discours si beau, si éloquent, que le curé et la gouvernante n'en comprirent que la conclusion, qui, rédigée en termes fort clairs, fut à peu près ainsi conçue: — Ou vous marierez mon neveu pour soixante francs, ou il ira se marier ailleurs.

De tous les arguments entassés par le pyrrhonien, aucun ne produisit plus d'effet que ce dernier. Le curé baissa la tête; le père Granivel ouvrit sa bourse, et les bans de Jean-Louis et de Fanchette furent affichés. Mais, hélas!...

CHAPITRE III.

. . . . . C'est Armofflède!... Alors le paladin
A reconnu sa fille à ce signe certain,
Et, voulant célébrer cette heureuse journée,
Il prolongea la feste, annonça l'hyménée,
Puys renvoya soudain le pastre malheureux,
Sans espérance aulcune, et toujours amoureux...

Honoré d'Urfé.

Pendant que ce digne élève de Pyrrhon marchande les dispenses sacrées qui rendent un enfant légitime, suivons les deux héros de cette véridique histoire à travers les rues de Paris. Mon cher lecteur, connaissez-vous la rue Saint-Germain-l'Auxerrois? — Certainement. — Eh bien! elle aboutit au Grand-Châtelet. — Je le sais. — En ce cas, nous coïncidons dans nos vues. — Le Châtelet est partagé par un petit passage. — Oui, mais c'était avant la Révolution. — Sans doute: ne sommes-nous pas en 1788? — Après. — Non, avant. — Comment, avant? — Oui, c'est avant le passage du Châtelet qu'à l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue l'Auxerrois il y a une maison. — Je la vois. — Mais ce n'est pas à celle-ci, c'est à celle d'après que demeure maître Roc Plaidanon, le plus fameux des procureurs du Châtelet.

J'ignore si maintenant cette maison existe; si, par hasard, il en était ainsi, j'engage le propriétaire à refaire la porte, qui, dès 1788, tombait en ruines, comme l'état social. Je conviens que l'on voyait assez clair dans la cour pour y lire un exploit à midi. Mais, grand Dieu! quel escalier tortueux! il ressemblait au dédale des lois d'alors. Avouons cependant que Jean-Louis et Fanchette aperçurent des lampions sur les deux bornes de la porte presque cochère: et Dieu sait quelle dispute il y avait entre la vieille portière et le commissaire!

— Allons, un peu de raison!... disait ce dernier. — Cela ne me regarde pas. — N'est-ce point un scandale qu'un procureur, et au Châtelet encore, illumine... quand il donne une fête?... Otez les lampions. — Mais, monsieur, cela ne me regarde pas. — Il n'y a pas de mais qui tienne; éteignez, ou monseigneur le lieutenant de police... — Cela ne me regarde pas, dit l'obstinée portière en ôtant des lunettes de dessus son nez et regardant le commissaire pour voir si son visage ridé ne l'obligerait pas à la retraite. — Je vous citerai, vieille folle que vous êtes... — Cela ne me regarde pas. — Allons, vite, obéissez!...

A toutes les raisons, la vieille opposa son *cela ne me regarde pas*, alors le tyrannique commissaire donna un coup de pied aux lampions. — Ah! monsieur, s'écria Courottin survenant, votre affaire n'est pas claire: si M. Plaidanon s'avise de s'en plaindre à l'un de ses clients qui vient ce soir, Son Excellence monseigneur le duc de Parthenay!... — Monseigneur le duc! répéta le commissaire avec effroi; et il ramassa les lampions lui-même, en disant à la portière: — Rallumez-les, ma bonne; en vérité j'ai toujours remarqué que le devant de votre porte était balayé, et très-propre.

Jean-Louis dit à Fanchette: — Vois-tu ce que c'est que la *dégradation* des pouvoirs, dont mon oncle nous a expliqué l'*irarchie!* Fanchette lui sourit comme si elle eût compris, et ils entrèrent avec Courottin, frisé et endimanché. Le petit clerc jouit de leur étonnement quand ils virent à chaque marche gothique des vases de fleurs. L'escalier monté, la première porte était celle de l'étude; aussi un jeune clerc avait-il collé une bande de papier pour remplacer l'ancienne, sur laquelle on lisait: *Etude.* Il employa dans ce mot clérical tout le luxe de l'écriture, et il avait même un air de fête. La seconde porte était celle du cabinet de maître Plaidanon, converti ce jour-là en un somptueux antichambre. D'Aguesseau, Cochin, Patru, Domat, etc., garnissaient les murs, et les bustes des anciens fondateurs de la chicane surmontaient le corps de la bibliothèque. Le portrait du chancelier du jour n'était certes pas oublié; mais ce luxe processif n'étonna pas tant Fanchette et Jean-Louis que le salon d'après.

— Mademoiselle Justine, qu'aurai-je à faire? demanda la ravaudeuse qui se mirait dans toutes les glaces du salon. — Nous apporterons des gâteaux excellents, du lait, du thé, des liqueurs et des fruits — Et que feront ceux qui seront sur ces beaux meubles? — Ils causeront. — Beau chien de plaisir! s'écria Jean-Louis.

A ces mots, madame Plaidanon entra, et son premier coup d'œil fut extrêmement favorable à l'Hercule moderne. Mais lorsqu'elle vit la rare beauté de sa compagne, elle eut un mouvement d'impatience qui se manifesta par ces paroles: — Je ne vous croyais pas si gauche, lui dit-elle. Justine, ces bougies coulent, vos meubles sont mal disposés; jamais cinquante personnes ne tiendront ici... allez ranger dans ma chambre, et mettez les tables de jeu...

Son courroux se radoucit par une inspection moins fugitive qu'elle fit de la carrure du charbonnier. Elle s'assit sur un canapé, et les deux amants retournèrent à la cuisine, où Courottin s'était déjà assuré, au péril de sa vie, qu'il n'y avait rien d'empoisonné.

Trois personnes montèrent. — Ce sont, dit Courottin, en regardant au bas de l'escalier, des procureurs de la place Maubert. Ce grand sec a des calendriers remplis de jours maigres, et ne met du persil autour du bœuf que les jours de fête; le second ne mange jamais chez lui; le troisième est à la fois le procureur, les clercs, l'étude et le saute-ruisseau; il fait tout, même ses enfants, ce que ne font pas les deux premiers.

Courottin, au grand étonnement de Jean et de Fanchette, leur tira une profonde révérence, et courut, léger comme un cerf, les annoncer.

Madame Plaidanon, vêtue tout en blanc et avec une simplicité pleine de coquetterie, les reçut avec grâce et se mit à côté du procureur qui faisait tout.

Le léger Courottin se trouvait déjà dans la cuisine pour draper le nouvel arrivant. — Voyez-vous celui-ci? dit-il à Fanchette: c'est un clerc de notre étude, et madame le sert le mieux de tous à table. — Qu'est-ce qu'il entend par là? demanda Fanchette à Jean. — Que veux-tu? c'est un apprenti procureur; il s'essaye à parler sans être compris. — Mademoiselle Justine, dit Fanchette à la femme de chambre qui arrivait, quand verrons-nous de belles toilettes et de beaux messieurs? — Il n'est pas encore l'heure, répondit le clerc; les grands ne vont au bal que quand il finit.

Alors une femme parut avec un petit homme court et en lunettes. — C'est la femme d'un conseiller, dit Justine, une amie de madame. — Quels beaux diamants! s'écria Fanchette. — D'autant plus beaux, observa Courottin, qu'ils ne lui ont pas coûté un sou. — Quelle belle femme! s'écria Jean-Louis. — Qu'est-ce que cela te fait? dit Fanchette

en tirant par son habit le charbonnier appuyé dessus la rampe. — — Tais-toi donc, Fanchette; je ne parle que des vêtements. — Il a raison, reprit Courottin, j'aime mieux le collier que la bête!... — Courottin! cria une voix qui partait du faîte de la maison.

Le rusé petit clerc, reconnaissant celle de son chef, grimpa comme un chat, et monta sur une échelle pour atteindre le réduit du maître clerc. — Poudre-moi, drôle, et passe-moi mon habit.

Le malin clerc, lorsque son chef fut habillé, lui blanchit une épaule et revint en riant à la cuisine. — Place! place! s'écria-t-il en regardant l'escalier, voici un *brochet* du parlement avec le plus célèbre avocat.

Jean et Fanchette ouvrirent de grands yeux et virent passer deux têtes chauves et pointues.

Quelque temps après, un jeune homme, dont l'habit n'annonçait pas un grand luxe, monta d'un air timide. — Voici, dit le clerc, le plus mince avocat : il plaide nos petites causes pour rien : attendez, vous allez voir

Un coq sur son fumier n'affiche pas plus d'orgueil que Courottin en se mettant sur le palier de l'antichambre. — Monsieur, dit-il au pauvre jeune homme, monsieur n'est pas visible pour affaire. — Tu te trompes, mon ami, répondit l'avocat en rougissant : je suis invité. — Ah!... vous êtes invité!... Ces mots furent prononcés d'un ton goguenard qui précipita les pas du jeune homme vers le salon, où son entrée ne fut pas remarquée. — Tu es un méchant drôle, dit Jean-Louis. — Ah bien! les méchancetés sont mes seuls profits; d'ailleurs, toujours le malheur a tort chez nous : *væ victis!* — Ma chère enfant, interrompit Justine, il faut ôter votre tablier noir et en mettre un blanc. — Pourquoi donc cela? répondit Jean-Louis; je ne le veux pas, morbleu! je le lui ai donné. — Il le faut, monsieur Jean. — Comprenez donc la société, monsieur Jean? dit Courottin. — S'il le faut, mon ami.

Le ton que Fanchette mit à ces paroles fit plus que le reste, et l'amoureux charbonnier embrassa sa tendre amie. Il y eut un écho, car le petit clerc fit retentir le baiser qu'il prit sur le cou de Justine. — Courottin, mon ami, nous nous fâcherons. — Taisez-vous donc, Justine; pas de plaisanterie; chut! tenez, voici l'amphitryon. — Qui? demanda-t-elle... — Ce gros plaideur qui paye la fête. Ah! son mémoire était salé!

A ce moment, maître Plaidanon montra son ignoble figure, et dit à sa vieille cuisinière : — Ayez soin que rien ne se gâte! de l'ordre! Il faut que les restes servent, et vous, Courottin, annoncez bien clairement le duc et son neveu... Que diable! je vous avais dis de chercher une livrée dans les vieux habits que l'on a saisis à ces comédiens de campagne... Là-dessus le procureur entra au salon.

Il était déjà assez bien rempli de gens insignifiants murmurant sur la convocation des états généraux, et dans leurs propos l'on distinguait déjà cette ardeur qui signala cette classe dans nos assemblées législatives. Les femmes se regardaient l'une l'autre bien tristement, l'ennui leur sortait par les yeux, et sans les méchancetés dont Courottin nous a donné le texte, et qui se disaient sous l'éventail, on aurait ignoré dans quel but on s'était réuni.

Madame Plaidanon regardait avec anxiété une pendule de mauvais goût qui gisait entre deux candélabres de cuivre doré, présent de quelque plaideur. — Il viendra, il ne viendra pas! telle était son unique pensée. Son dépit se manifesta par le mouvement brusque avec lequel elle tira un cordon de sonnette.

A ce bruit, l'escadron de la cuisine se mit en marche; Justine et Fanchette portaient des plateaux remplis à profusion, et Jean-Louis un plateau vide pour recevoir les verres.

Lorsque la jolie ravaudeuse entra dans le salon, il s'y fit une révolution curieuse : il n'y eut pas un homme qui n'employât le total des forces de ses nerfs optiques pour la considérer; tout, jusqu'à l'œil mort des vieux procureurs, se ragaillardit. Les dames calmèrent le courroux que leur donna l'apparition de cette Hébé en examinant le palliatif qui l'accompagnait : c'étaient les muscles saillants du fils de Granivel.

La sensation produite par ces deux êtres se prolongea longtemps après leur départ, de même que la trace d'un vaisseau n'est pas sur-le-champ effacée par la mer. Chaque homme se promit bien de prendre un plus ample informé sur Fanchette. Quant aux dames, elles chuchotaient déjà deux à deux sur le charbonnier et son amante, et, en se mettant au jeu, chacun en parlait encore.

— Tudieu! dit Courottin; attention, mes amis, j'entends une voiture. Le premier sera le duc de Parthenay, beau et bon vieillard, tenant peu son rang, car ses gens sont très-doux; mais, morbleu, le marquis de Vandeuil est un joli garçon, qui n'a jamais compté avec ses gens pour les coups : il délaisse sa femme!... parlez-moi de cela! C'est un seigneur!... — Qu'est-ce tu dis là, malicieux? dit Justine; au moins ne médis pas des choses. — Je ne le comprends pas, ajouta Fanchette.

Un coup d'œil du charbonnier la récompensa.

— Je m'explique, reprit Courottin, le marquis de Vandeuil laisse sa femme; c'est un usage des gens de qualité qui ne nous regarde pas. Il n'y a que nous qui soyons obligés d'aimer les nôtres.

Comme il finissait, le duc de Parthenay, décoré de l'ordre du Saint-Esprit, donnant le bras à sa nièce, très-peu parée, et suivi du jeune et beau marquis de Vandeuil, parurent au haut de l'escalier.

Courottin avait déjà plié sa moelle épinière autant que la nature le permettait.

— Mon ami, dit le duc, fais-moi le plaisir de nous annoncer. — Annonce-nous, drôle, ajouta le marquis.

Courottin, enchanté de la bonne grâce de ce dernier, rassembla tout ce qu'il avait d'air dans ses poumons, et en forma des sons argentins et perçants qui produisirent les mots suivants :

— Monseigneur le duc de Parthenay; monseigneur le marquis et madame la marquise de Vandeuil! — Ce sont mes clients, dit négligemment Roc Plaidanon au procureur au parlement qui se trouvait avec lui contre la cheminée, et qui creva d'envie, car jamais duc n'avait été chez lui, quoiqu'il fût au parlement.

Une fourmilière que l'on remue peut seule offrir l'image de la confusion du salon : Courottin en jouit d'un air ironique, et il n'y avait pas jusqu'à Justine, Jean-Louis et Fanchette qui, le cou tendu, se repaissaient de ce spectacle, pendant que les domestiques du marquis engageaient ceux du duc à faire main basse sur le superflu des gâteaux, fruits, etc., amassés par le procureur.

La marquise de Vandeuil s'assit à côté de madame Plaidanon, et fut l'objet de tous les regards. Chacun commentait sa pâleur, son air de victime, et les fréquents coups d'œil qu'elle lançait à son mari, sans que celui-ci eût l'air de s'en apercevoir. Aussi tous ces ménages bourgeois se promirent bien de se modeler là-dessus. Le duc de Parthenay en agit sans cérémonie avec madame Plaidanon, et pour cause : en effet, il l'avait vue un jour à l'Opéra. Le lendemain, il la vit chez elle, le surlendemain il en eut assez. Quelques jours après, son procès commença. Il crut que le mari aurait en affaires les mêmes qualités que sa femme, mais il compta sans son hôte, car son procès durait depuis deux ans; c'est ce qui fit que madame Plaidanon eut des diamants à très-bon marché, et Me Plaidanon un énorme mémoire de frais.

— Avez-vous vu, dit Courottin, le ton du duc et celui de son neveu? — Comment, drôle, tu oses parler de nos maîtres! Et un laquais du marquis s'avança vers le petit clerc. Jean-Louis en voulait déjà à ce laquais de ce qu'il lorgnait Fanchette, et arrêtant sa main prête à frapper le clerc, il vengea Courottin en prenant son antagoniste par la ceinture de sa culotte, et il le suspendit dans l'escalier. — Si tu fais l'insolent, dit le nerveux Jean-Louis en le remuant, je t'accroche en dehors de cette fenêtre.

Les laquais furent dès lors très-respectueux.

La sonnette les mit tous en mouvement, et Fanchette fit sa seconde apparition : nouveaux murmures : l'étonnement du jeune marquis de Vandeuil fut grand, en voyant dans ce petit salon, ou plutôt dans cette étuve, une rose aussi fraîche et aussi belle parmi tant de fleurs passées. — La petite est jolie, dit-il à Plaidanon. — A votre service, monseigneur, répondit celui-ci tout interloqué. — Parbleu! quoique homme de loi, vous dites juste; elle est faite pour être l'ornement d'une petite maison. — Mon neveu, reprit le duc, vous êtes un franc libertin; et cela est inexcusable; vous avez une si jolie femme! — C'est vrai, mon oncle; Ernestine est belle, je le lui dis tous les jours, preuve que je ne le sais que trop; mais, mon oncle, regardez-moi, dit-il tout bas, ces formes suaves, ce bel œil noir, ce sein voluptueux, cette peau, et surtout cet air d'innocence...— Monsieur, voulez-vous un gâteau? dit Fanchette d'un air modeste. — Comment, ma belle amie! j'en veux manger vingt mille devant vous pour vous voir plus longtemps.

Malgré la commande d'une vingtaine de voies de charbon que les dames venaient de faire à Jean-Louis, le compliment du seigneur lui donna ce qu'un médecin de nos jours appellerait une attaque de nerfs.

— Je ne veux plus que tu rentres au salon, lui dit-il... Allons-nous-en; il est onze heures et demie. — Vilain jaloux! c'est parce que les ducs et les marquis me font des compliments! M. Vaillant m'a bien serré la main. — Il le payera. — Et le vieux procureur m'a pincé le... — Quoi?... — La... — Je le tuerai. — Ne vous fâchez pas, observa Courottin : j'aime Justine; je suis sûr que déjà M. Vaillant... Chut! la voici... croyez-moi, le vin ne perd pas son fumet parce qu'un autre en boit. — Mon ami, lui dit Jean, vous êtes grandement savant et avancé dans le mal : tu iras loin, et haut. — Buvons donc à mon horoscope. Et la gent servile ne lui fit pas défaut, pour nous servir du langage de Courottin, dont la figure de fouine et les petits yeux brillaient à l'aspect de Justine, quoique déjà M. Vaillant...

En conscience, je ne sais pourquoi maître Plaidanon donna un thé; mais, si l'on veut remonter en 1788, on verra que cette mode anglaise était le suprême bon ton de ceux qui s'intitulent les honnêtes gens ou la bonne compagnie, et nous aurons la conscience d'avouer que rien n'avait l'aspect aussi maussade que le salon de Plaidanon, moins par l'air aisé et protecteur du duc et de son neveu que par l'ébahissement et la servilité du reste. Depuis dix minutes, les trois nobles personnages songeaient déjà à la retraite, lorsqu'un incident vint animer cette réunion présidée par le dieu du *spleen*.

L'on a vu la jalousie de Jean, qui voulait s'en retourner. Cette dispute durait toujours, et se manifestait par des tiraillements de robe et des coups d'œil menaçants. Justine enhardissait la défense de la jolie ravaudeuse, qui désirait revenir au salon pour recolter des hommages, tandis que sa perte était déjà résolue par le marquis.

L'heure de minuit sonnant, on fit les préparatifs du thé : Courottin et Justine, portant la table, se disposaient à entrer. Fanchette et Jean s'en allaient; mais le démon de l'envie de briller poussa Fanchette à quitter le bras protecteur du charbonnier, et à s'élancer dans le cabinet antichambre, pendant que Justine et Courottin le traversaient en remplissant toute sa largeur par leurs personnes et le matériel contenu sur la table. L'impétueux Jean-Louis court après sa bien-aimée. Il fallait nécessairement qu'il passât entre Justine et le mur, ou qu'il sautât par-dessus le thé : il préféra le premier parti; mais il exécuta ce mouvement avec une telle violence, qu'il repoussa Justine et la table sur Courottin, qui fut collé par le milieu du corps sur la bibliothèque; il en cassa les carreaux de verre de Bohême : premier bruit, premier désastre. Courottin froissé, lâche le thé; Justine rit, et la table tombe, en offrant le vide là où était le plein : tintamarre effroyable, second désastre : il y périt un service de porcelaine de Saxe. Justine en jeta les morceaux par la fenêtre, il en tomba un sur le sein de la portière : ce fut un bien, car il lui creva un abcès dont elle serait morte. Alors la portière crie, et le tumulte est à son comble. De son côté, Fanchette s'est glissée dans le salon; le pied lui manque, et elle glisse sur le parquet de la manière la plus malheureuse, car sa robe se retroussa jusqu'au milieu de la cuisse. Jean-Louis reste stupéfait, un cri général s'élève! Plaidanon bat Courottin; la cuisinière, vieille et laide, poursuit un chat qui s'enfuyait avec une volaille froide, et qui se réfugie tout auprès de Fanchette, en se choisissant une telle position, que tout homme eût voulu déloger le chat : ce chat jure, Plaidanon gronde, sa femme est aux champs, la portière crie, Justine est confuse, Fanchette pleure, et l'assemblée rit. La vieille Léonarde vient montrer son visage de parchemin à côté de la rose du Bengale épanouie sur la joue de Fanchette; alors le rire redouble .. mais Jean-Louis, au milieu du tumulte, lâche un juron qui fit taire tout le monde. On a quitté les tables de jeu, et Fanchette, presque nue, tirant le chat, est le centre d'une espèce d'amphithéâtre; le marquis dévorait de l'œil ce blanc fémur dont les veines diaphanes laissaient voir le sang circuler; le duc lui-même y jetait un coup d'œil complaisant. Vaillant brûlait comme un tison, et tous les vieux procureurs croyaient n'avoir que vingt ans. Plaidanon ayant profité de ce temps pour gourmander Courottin, qui riait toujours en jurant de se venger, rentra dans le salon. Il voit le genou de Fanchette, et s'écrie :

— Ma fille!... une fraise sur le genou!... ma fille!... on croit qu'il extravague; mais Plaidanon court relever Fanchette, et fait voir à sa femme la jolie fraise rouge que sa ravaudeuse avait au-dessus du genou.

La scène change. Le duc, presque évanoui, se retire en disant au procureur : — Ah! que vous êtes heureux de retrouver votre fille!... je ne puis soutenir un tel spectacle... il me rappelle la perte de ma chère Léonie, et le cruel incendie qui l'enleva sitôt à mon amour!...

Le duc sortit : son neveu ne tarda pas à le suivre; mais il s'arrêta dans l'escalier pour dire à son valet de chambre de rester pour prendre les informations nécessaires à l'enlèvement de la fille du procureur.

— Monseigneur, dit Courottin, je vous les donnerai, et vous servirai bien. Cette figure chafouine revint assez au marquis, et il promit au petit clerc sa protection et cent louis s'il réussissait, aidé de Lafleur.

La joie d'un père qui retrouve son enfant est trop naturelle pour ne pas se refléter sur chacun et l'animer. Aussi le salon devint-il tout autre. Justine avait rétabli les débris du thé, et il fut servi tant bien que mal; on ne s'en aperçut pas.

— Où fûtes-vous trouvée, mon enfant? dit le procureur. — Dans la forêt de Sénart, répondit une basse-taille dont les sons retentirent jusque dans les entrailles des dames. — Et par qui? demanda Plaidanon à Jean-Louis. — Par mon père. — Qui êtes-vous?... — Honnête homme et charbonnier, répliqua Courottin d'une voix de serinette. — C'est ma fille!... et la grosse figure jaune du procureur souilla par un gros baiser les lis du frais visage de Fanchette : Ma chère Paméla!... — Elle est Paméla!... grand Dieu! j'ai donc perdu Fanchette! dit le charbonnier en se retirant.

L'ex-ravaudeuse ne le regarda pas s'en aller : le pauvre garçon tomba dans la cuisine sur un magnifique gâteau de Savoie qu'il rendit mince comme une feuille de papier, et il s'y évanouit.

En dix minutes, Justine eut bientôt habillé mademoiselle Paméla avec une robe de sa mère, et elle reparut brillante comme un astre. Vaillant fut d'un empressement qui fit croire à Plaidanon qu'il pourrait la marier sans dot à son clerc, fils d'un riche notaire de Paris. On félicita Roc Plaidanon, ainsi que sa femme, et l'heure de joie qui s'ensuivit compensa assez bien l'ennui du commencement de cette soirée.

— Mon pauvre garçon, dit Courottin à Jean-Louis évanoui, votre amour a plié bagage, car mademoiselle Paméla lorgne trop M. Vaillant pour qu'elle reste toujours Fanchette pour vous. Ainsi va le monde; il n'y a qu'heur et malheur. Cherchez autre part un gâteau, n'en perdez pas un coup de dent, ça n'en vaut pas la peine. Je vous jure que je me vengerai de mon clerc et de mon satan de procureur, qui vient de m'échiner. C'est un homme sans âme : pas une personne de sa famille ni de celle de sa femme n'a été priée!... ils sont pauvres! — Mon ami, où est-elle? — Qui?... — Fanchette. — Dans le salon. — Il faut que j'y aille.

Courottin conduisit Jean-Louis à la porte du salon, il prit un plateau, et passa devant Paméla, qui baissa les yeux.

Ce mouvement lui fit tomber le plateau des mains, et il s'enfuit la mort dans l'âme.

— Vous n'avez aucune tenue, lui dit le petit clerc en lui montrant le chemin de l'escalier, car le charbonnier voulait à toute force s'en aller par la cuisine.

Lorsque Fanchette-Paméla se coucha dans la belle chambre qui lui était destinée, la tête lui tourna; les regards enflammés de Charles Vaillant furent les seuls dont elle se souvint, et elle s'endormit sans penser à Jean-Louis. C'était la première fois que pareille chose arrivait.

Peu à peu le calme se rétablit chez Plaidanon. Courottin ne quitta la maison que lorsque tout fut dans l'ordre, et il roula dans sa tête ses projets de vengeance et d'élévation, car le mot de protection dans la bouche du marquis avait suffi pour l'enflammer. Il n'oublia pas d'emporter le gâteau de Savoie écrasé, et des restes pour nourrir sa vieille mère pendant quinze jours; et il embrassa Justine, qui pensa en elle-même que ce jeune homme avait une intelligence sans pareille.

Jean-Louis rentra chez lui. Il trouva le père Granivel endormi sur sa chaise, et le professeur Barnabé prononçant treiziemement. Il était clair que le charbonnier avait succombé victime de l'éloquence de son frère

— Qu'as-tu, mon enfant? ta figure fait peur, lui dit le pyrrhonien. — Fanchette n'est plus à nous! elle est fille de Plaidanon! — Sur un fait on ne raisonne point; je te plains, mais tout n'est pas perdu, mon neveu. — Elle ne m'aime plus! .. — C'est un bien, car tu l'aimais trop. — Vous avez raison, mon oncle. — Non, car cela peut devenir un mal, en ce que tu perdras la raison. — Je le crains. — Il ne faut jamais rien craindre La crainte est l'opium de l'âme; cependant elle est dans la nature.

Le professeur pour la première fois de sa vie, resta court; alors il fut se coucher, et s'endormit entre un argument pour et un argument contre. Quant à Jean-Louis, il ne ferma pas l'œil, car il fut obsédé par un démon auquel vous donnerez le nom que vous voudrez.

CHAPITRE IV.

. . . .
L'ami de son enfance. . . . .
. . . . Elle l'a rebuté,
Je pensais la trouver toujours tendre et fidèle.
Pour l'aimer désormais, elle est trop criminelle

Comédie des deux Amants.

Je vous vais en deux mots dire toute l'affaire;
C'est pour un mariage. Et vous saurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous et que tout est d'accord.

RACINE, *dernière scène des Plaideurs.*

Jean-Louis se leva avec le jour, bien résolu d'aller trouver Fanchette. A cinq heures et demie, il était à la porte de Plaidanon, regardant d'un air piteux les fenêtres de la chambre de sa belle; mais, hélas! tout dormait : maîtres, valets, portière, clercs même!... Enfin, après trois quarts d'heure de faction, la porte s'ouvrit, et l'horrible cerbère femelle vint balayer le devant de la maison. Jean-Louis allait lier conversation avec elle, lorsqu'il fut abordé par le léger Courottin, qui se rendait à son poste. — Eh, je ne me trompe pas! c'est M. Jean-Louis... qui peut vous amener si matin de nos côtés?... Je le devine, c'est l'amour? — Non, c'est le diable. — C'est ce que je voulais dire. — Écoute, Courottin, dit Jean-Louis en saisissant brusquement le clerc par la main, tu peux me rendre un grand service. Es-tu honnête homme?...

A cette question inattendue, Courottin regarda fixement le charbonnier, pour voir s'il ne se moquait pas de lui. Cela doit être, se dit-il en lui-même, ou ce jeune homme est fou... Cependant, rassuré par l'air de franchise de Jean-Louis, il se hasarda à répondre d'une manière évasive : — Monsieur Jean-Louis, je ne suis, grâce à Dieu, sous le coup d'aucun jugement. — Dis-moi quels sont les chemins qui conduisent jusqu'à Fanchette? — Vous voulez dire jusqu'à mademoiselle Paméla? — Que maudit soit ce nom! — Mademoiselle

demeure dans une des pièces de l'appartement de madame ; or, l'appartement de madame donne sur deux escaliers : d'un côté, à droite, le grand escalier ; c'est celui qui sert à monsieur et aux clients : et d'un autre côté, à gauche, le petit escalier dérobé ; c'est par là qu'entre toujours M. l'abbé Robustinet, directeur de madame... Quelques clercs y ont bien aussi passé par-ci par-là, mais cela ne me regarde pas... — Tiens, dit Jean-Louis, en tirant de sa poche une poignée de gros écus, voilà pour toi si tu veux me conduire près de Fanchette. — Pour moi ? répéta Courottin, l'œil brillant et la main crochue. Ah! monsieur Jean-Louis ! je suis à vous. — Marche donc.. — Un moment, monsieur Jean-Louis... Diantre, comme vous y allez ! croyez-vous, par hasard, que mademoiselle soit visible à cette heure ?... songez donc que vous ne pouvez guère lui parler avant midi... — Avant midi ? morbleu ! mais j'ai le temps de mourir d'impatience vingt fois d'ici là. — Je n'y puis rien faire, mon bon monsieur Jean-Louis : vous sentez bien qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire lever les maîtres de céans avant l'heure fixée par la mode. — Eh bien donc, s'écria le jeune homme avec dépit, je vais attendre, en allant visiter nos bateaux, que l'heure de midi vienne à sonner. Je reviendrai alors. Prends ces écus, et songe à ta promesse, ou sinon..... — Soyez tranquille, monsieur Jean-Louis, vous verrez mademoiselle Paméla !... Cela ne m'empêchera pas, ajouta le malin clerc quand le charbonnier eut disparu, de faire tout au monde pour complaire à monseigneur le marquis de Vandeuil. En attendant, mangeons à deux rateliers, mangeons à trois si nous pouvons... voilà la bonne philosophie...

Tandis que Courottin, ferme dans ses principes, balayait l'étude et allait chercher le fromage qui devait faire manger aux clercs du pain plus que rassis, le pauvre Jean-Louis se désespérait en déchargeant un bateau de charbon. — Que l'enfer emporte tous les procureurs, s'écriait-il !..... Ah! mon père avait bien raison, ces maudits bals sont la perte des filles! Sans celui de cette nuit, ma Fanchette serait à moi, et personne au monde ne viendrait me la disputer!..... Morbleu! pourquoi ne suis-je qu'un charbonnier?...

Ce souhait ambitieux fut le premier que le cœur de Jean-Louis forma... Jusqu'ici il avait vécu heureux et content de sa fortune; maintenant il peste contre le sort; il envie le rang, l'habit et la voiture de chaque passant; enfin il rougit presque de son vieux père... Qu'on dise encore que l'amour est la source de toutes les vertus!... C'est un appétit féroce et honteux, et de plus une absurdité.

Pendant que Jean-Louis a de mauvaises pensées, l'eau coule, et avec elle le temps. Bientôt midi sonne, et le jeune homme s'élance : en moins de dix minutes il est à la porte de Plaidanon. — Courottin... Courottin !..

A la voix sonore qui prononce son nom, le clerc reconnaît le charbonnier : craignant quelque mésaventure, il descend l'escalier, quatre à quatre et se présente avec l'air du dévouement devant le fougueux Jean-Louis. Bien lui en prit, car le fils Granivel était parfois brutal comme un prince. — Courottin, Fanchette est-elle levée ?... — Mademoiselle est visible, monsieur Jean-Louis; je lui ai même annoncé votre visite... — Eh bien! qu'a-t-elle dit ?... — Elle a paru fort émue; je suppose que c'est de joie !... En attendant, elle m'a prié de vous conduire par le petit escalier, et avec les plus grandes précautions... Justine est dans nos intérêts, ne craignez rien. — La recommandation est inutile, reprit fièrement le résolu Jean-Louis; je suis encore à connaître la peur. — En ce cas, vous êtes bien heureux!... — Heureux!... — Du moins si j'en juge d'après moi. — Tais-toi, et marche... je te suis. — Un moment, monsieur Jean-Louis; il faut que je vous conduise d'abord à la cuisine. — Je n'ai pas faim. — Il ne s'agit pas de manger non plus; est-ce qu'on mange chez nous?... mais il faut y attendre que Justine nous instruise du moment favorable où nous pourrons nous présenter chez mademoiselle Paméla. — Encore un retard!... — Il le faut, monsieur Jean-Louis, dans votre intérêt d'abord... mais surtout dans celui de mademoiselle, qui ne doit point être compromise... — Je me rends..... Et le charbonnier, doux comme un mouton, se laissa conduire à la cuisine. Il n'y fut pas longtemps sans voir arriver Justine. — Mamzelle, la verrai-je? s'écria Jean-Louis..... — Certainement, monsieur Jean, car vous êtes trop honnête homme pour que ma jeune maîtresse ait rien à craindre de vous. En disant ces paroles, la soubrette lorgnait le beau garçon avec un air en dessous qui semblait dire qu'à la place de sa maîtresse elle eût volontiers affronté les dangers qu'il pouvait y avoir à se trouver seule avec lui. Puis, le prenant par la main, elle le conduisit dans le cabinet de toilette de madame Plaidanon. Paméla s'y trouvait seule, sa mère était sortie. — Ah, Fanchette! s'écria l'amoureux charbonnier, je te revois enfin!... Et il courut vers sa belle, qu'il prit dans ses bras, sans s'inquiéter du froissement inévitable qui allait en résulter pour la toilette..... La jeune fille, tout entière au plaisir que la vue de l'amour de Jean-Louis causait à son cœur et à sa vanité, fut quelque temps sans s'apercevoir que sa belle robe était chiffonnée et noircie par les mains du charbonnier. Néanmoins, comme une jolie femme ne peut être cinq minutes, *cinq siècles!*..... sans consulter des yeux son miroir, elle découvrit bientôt les méfaits de Jean-Louis. A cet aspect, un léger mouvement de dépit s'empara de la coquette, et elle s'écria, en regardant son amant avec un air d'humeur : — Mon Dieu, Louis, que tu as les mains sales!...

A ce reproche évidemment bien fondé, mais que Jean-Louis prit pour la plus noire injustice, il pâlit, rougit, tremble et s'emporte. — Orgueilleuse! s'écrie-t-il, voilà donc le fruit réservé à mon amour!... Vous rougissez de l'ami de votre enfance! sa présence vous importune, vous humilie; eh bien! je vous l'épargnerai... Oui, fuyons, Fanchette n'est plus.... — Jean-Louis... mon ami... reviens!... En vain Paméla laisse échapper les marques du plus vif repentir, le charbonnier a disparu avec la rapidité de la foudre. Des cris se font entendre sur l'escalier.—Ah! s'écrie la jeune fille alarmée, c'est lui... il est blessé... Elle court, s'empresse, arrive, et aperçoit Courottin

L'escadron de cuisine se mit en marche. — PAGE 6.

étendu, les deux griffes et les deux fers en l'air... On s'approche, on le relève, on l'interroge, et l'on apprend, c'est-à-dire quand il eut miaulé pendant un quart d'heure, qu'un voleur l'a renversé. Le prudent Courottin aima mieux mentir, selon sa louable habitude, que de déclarer la vérité; savoir, qu'il avait été renversé par Jean-Louis, comme il avait l'oreille appliquée à la porte de la pièce où ce dernier entretenait mademoiselle Plaidanon.

A ce mot de voleur, maîtres et valets de miauler à leur tour, et clercs de rire. — Qu'on visite toute la maison, s'écrie Plaidanon effrayé, la cave, le grenier, mon cabinet... — Epargnez-nous cette peine, monsieur, dit un clerc égrillard; je vous jure qu'elle serait absolument inutile. — Et pourquoi cela, monsieur l'Entendu?...

— P rce qu'il est impossible qu'un voleur vienne jamais voler chez un procureur.

— La raison, s'il vous plaît?

— Il y en a mille... d'abord la crainte de la justice doit les arrêter; ensuite...

— Ensuite?...

Corsaires à corsaires
Ne font pas leurs affaires,

dit le clerc en rentrant dans l'étude. — Il s'agit bien, vraiment, de plaisanter, reprit Plaidanon en regardant du coin de l'œil ses clercs qui souriaient. Allons, messieurs, rentrez à l'étude; et vous, Courottin, accompagnez-moi dans la visite que je vais faire...

Laissons le prudent procureur s'assurer qu'il n'y a pas un fripon de plus dans sa maison, et retournons à Jean-Louis. Le voyez-vous courir le long des quais? il coudoie un grave magistrat, fait pirouetter une petite maîtresse, et renverse dans la boue un solliciteur : ce dernier y était déjà. Arrivé chez son père, il entre brusquement, se précipite sur la chaise qu'occupait Fanchette, et y reste accroupi pendant vingt quatre heures en gardant un silence stupide et farouche. Le père Granivel et l'oncle Barnabé s'empressent en vain autour de lui; en vain le pyrrhonien lui adresse les arguments les plus pressants, et le père les questions les plus tendres, rien ne peut le tirer de sa léthargique stupeur. Que faire?... que devenir?..... comment sauver Jean-Louis?... Les deux vieillards y perdent, l'un son latin et l'autre sa peine. Le jour, la nuit se passent et Jean-Louis ne va ni mieux ni pis, malgré les trois médecins qui l'entourent. Sur ces entrefaites, le curieux Courottin se présente à la demeure de l'amant de Fanchette; il voit la frénésie du charbonnier et en devine la cause : aussitôt, homme habile, il saisit l'occasion qui se présente d'attraper quelques écus. Il s'avance vers Jean-Louis, et lui dit : — Monsieur Jean-Louis, je viens de la part de mademoiselle Fanchette vous dire qu'elle vous aime toujours, et ne cessera de vous aimer.

Au nom de Fanchette, Jean-Louis paraît sortir de sa léthargie; il s'anime, prête l'oreille, et entend ces doux serments que le rusé Courottin prononce en qualité d'ambassadeur. Il n'en faut pas davantage pour le rendre à la vie; il sourit, se lève et regarde autour de lui. Il reconnaît son oncle, son père, et se précipite dans les bras de ce dernier. — Père! elle m'aime encore!...



Monseigneur le duc de Parthenay; monseigneur le marquis et madame la marquise de Vaudeuil. — PAGE 6.

A ces mots, l'idée de Fanchette et de son amour fidèle attendrissent tellement le jeune homme, qu'il inonde le sein paternel de larmes de joie et de bonheur. — Il est sauvé! s'écrie Barnabé. — Grâce à nous, disent les médecins. — Grâce à moi, répète Courottin en tendant la main. — Grâce à la nature, reprit Barnabé. — Et à Fanchette, ajouta Jean-Louis.

Quoi qu'il en fût tout le monde sortit content. Le père Granivel, enchanté de voir son fils hors de danger, convint avec les médecins que c'était à leur science qu'il le devait, et les paya généreusement, dit à Courottin qu'il n'oublierait jamais le service qu'il venait de lui rendre, glissa deux louis dans son chapeau, et embrassa son frère en remerciant la nature. Barnabé fut le mieux payé.

— Que fait Fanchette? demanda Jean-Louis à Courottin... — Elle pense à vous, pleure, gémit et soupire. — Eh! pourquoi donc? dit le père Granivel. — Parce que M. Plaidanon veut la marier au jeune Charles Vaillant, son premier clerc, dont le père est un riche notaire.

Cette nouvelle fut un coup terrible pour le pauvre Jean-Louis; il se laissa tomber par terre, puis, se relevant comme un furieux, il jura d'exterminer Plaidanon, Charles Vaillant et le notaire.

Barnabé allait prendre la parole pour argumenter contre cette proposition tant soit peu brutale, lorsque son frère l'en empêcha en disant : — Garçon, avant de tuer les gens, il faut voir s'il n'y a pas moyen de s'entendre avec eux : laisse-moi aller chez ce M. Plaidanon; je lui parlerai, et morbleu, nous verrons! — Ah! mon bon monsieur Granivel, dit alors le vindicatif Courottin qui aurait désiré voir Plaidanon assommé par Jean-Louis, je vous proteste que vous vous donnerez une peine inutile : le patron est un cœur de caillou, et rien ne pourra l'attendrir. — Comment, rien!... pas même l'argent?... — C'est le seul moyen. — Eh bien, nous l'emploierons! — Mais songez donc, estimable Granivel, qu'il en faudrait beaucoup plus que tous les charbonniers de Paris n'en possèdent ensemble. — Mais encore!... combien, à peu près?... — Que sais-je... vingt mille francs, peut-être?... — N'est-ce que cela?... Allons, Jean-Louis, gai, mon garçon, tu auras ta Fanchette. — Quoi! père, il se pourrait?... — Prends courage, te dis-je, et laisse-moi ruminer jusqu'à ce soir avec le frère Barnabé... demain nous nous expliquerons.

On a raison de dire qu'il n'existe pas de meilleur oreiller que l'espérance. Jean-Louis l'éprouva, car il dormit sur l'une et l'autre oreille douze heures de suite. Courottin, au contraire, ne ferma pas l'œil sur son grabat. Il cherchait à deviner d'où pouvait provenir l'assurance du père Granivel. — Cet homme serait-il assez riche pour marier son fils à la fille du riche Plaidanon? .. allons donc!... un charbonnier aisé à la vérité, mais portant le sac lui-même... Cependant, l'on a vu parfois... la brouette du vinaigrier, par exemple... Courottin!... Courottin!... il faut te mettre au courant et faire ton profit de tout.

Tandis que Courottin forme des projets, que Jean-Louis dort, et que Fanchette regrette sa petite chambre de la rue Thibautode, et surtout le voisin qui demeurait près d'elle, le père Granivel et Bar-

nabé, son frère, ayant arrêté dans leur sagesse le plan de conduite qu'ils devaient suivre, agissaient déjà en conséquence.

Qu'on se figure cette la surprise de Jean-Louis, lorsqu'en se réveillant il aperçoit, étalés devant lui, les habits les plus élégants et les bijoux les plus précieux : il ouvre les yeux, regarde, se frotte les yeux, et regarde encore. Que signifie ce qui frappe sa vue?... à qui sont destinées ces brillantes parures?... Comme il s'adressait mille questions auxquelles il ne pouvait répondre d'une manière satisfaisante, le père Granivel et l'oncle Barnabé entrèrent dans sa chambre.

— Garçon, dit le premier, nous ne sommes plus charbonniers, nous sommes maintenant propriétaires et rentiers sur l'État, et, comme tels, nous pouvons prétendre à la main d'une fille de procureur et même d'un conseiller... Dans deux heures, nous nous rendrons, à l'aide d'une bonne voiture, chez Plaidanon, et, morbleu! nous verrons s'il nous refusera Fanchette. — Il ne le pourra pas, dit alors Barnabé, car j'ai préparé plusieurs arguments auxquels il lui sera impossible de répondre. — Quoi! mon père... quoi! mon oncle... vous pensez que j'épouserai Fanchette? — Nous en sommes sûrs, garçon. — C'est-à-dire que nous l'espérons, ajouta le pyrrhonien; car qui peut se vanter d'être sûr de quelque chose?

Jean-Louis, transporté, s'était jeté en bas du lit, et dansait comme un perdu dans sa chambre. Pour calmer l'effervescence de ses sens, et surtout pour décrasser l'ex-charbonnier, Barnabé prononça qu'il était indispensable de lui faire prendre un bain. Jean-Louis se rendit sans résistance, et la baignoire fut apportée.

Vous me permettrez, lecteur, de taire le nombre de fois que l'eau du bain fut changée; qu'il vous suffise de savoir que Jean-Louis, lavé, décrassé, blanchi, frotté, pommadé, coiffé, endossa les riches habits qui lui étaient destinés, lesquels ne lui allèrent pas plus mal que la couronne ducale à nos parvenus. Que dis-je? ils lui allaient cent fois mieux, car Jean-Louis n'était ni bossu, ni boiteux, ni borgne, ni même louche; au contraire, il avait, comme nous l'avons déjà dit, cinq pieds dix pouces; de plus (et nous ne vous l'avons pas encore appris), il possédait une jambe parfaitement faite, de beaux grands yeux noirs, de belles dents et vingt-deux printemps; avec cela on peut se présenter hardiment partout.

La toilette faite et le déjeuner mangé, une bonne voiture s'approcha, et notre héros, son père et l'oncle Barnabé, s'embarquèrent pour la rue Saint Denis. On arriva bientôt à cette demeure, objet de toutes les pensées de Jean-Louis; et le bruit inusité d'un équipage produisit sur le procureur et ses gens autant d'effet que le père Granivel pouvait le désirer.

— Quoi, monsieur de Jean-Louis! c'est vous?s'écria Courottin en extase devant le brillant costume du charbonnier. — Oui, mon garçon, répondit le père Granivel, enchanté de la stupéfaction du clerc... n'est-il pas vrai qu'on voit peu de seigneurs mieux nippés?...

Courottin confondu s'inclina...

— Mon ami, faites-nous annoncer, dit alors l'oncle Barnabé. — Oui, fais-nous annoncer, répéta le père Granivel avec emphase; et en même temps il laissa tomber une poignée d'écus devant Courottin et la cuisinière.

A la vue du métal tentateur, Courottin se précipite, en ramasse les trois quarts à lui seul, et, prompt comme l'éclair, il entre dans le cabinet du patron, en criant de toutes les forces de ses poumons : — Messieurs de Granivel!

A cette annonce, et surtout au ton dont elle était prononcée, Plaidanon se leva précipitamment et courut au-devant des nobles personnages, qui, probablement, venaient lui confier trois ou quatre procès.

— Messieurs, dit-il, je suis confus de l'honneur... Courottin, des siéges... Messieurs, veuillez... — Monsieur, dit l'oncle Barnabé, nous venons pour une affaire extrêmement importante. — Monsieur, j'y mettrai tous mes soins... — Vous êtes père, monsieur?... — Oui, monsieur, j'ai cet honneur. — Votre fille est charmante? — On le dit. — Sage? — Cela ne me regarde pas. — Riche? — Voilà l'important. — Nous venons, monsieur, vous la demander en mariage pour notre fils et neveu que voici, jeune homme d'un excellent naturel, qui l'aime depuis longtemps. — Monsieur..... — Qui en est aimé?... — Monsieur..... — Et qui aura deux cent mille francs en mariage, sans compter les espérances. — Causons, messieurs...

Comme la conversation allait s'engager, la porte du cabinet s'ouvrit, et madame Plaidanon, Fanchette, Charles Vaillant et son père parurent. A la vue de sa bien-aimée, Jean-Louis put à peine se contenir, et il aurait sans doute donné lieu à quelque nouvelle algarade, si Barnabé ne lui eût lancé un coup d'œil qui recommandait la prudence.

— Qu'ai-je entendu? s'écria le notaire; viendrait-on sur les brisées de mon fils?... Monsieur Plaidanon, je vous déclare que je ne le souffrirai pas. — Mais, mon ami, répliqua le procureur avide, je ne puis contraindre ma Paméla à épouser votre fils... Ce jeune homme que vous voyez l'aime depuis longtemps; il en est aimé, et de plus il possède deux cent mille francs de dot, et votre fils n'en a que cent cinquante mille. — Deux cent mille francs, dit Charles Vaillant, et le fils d'un charbonnier n'ont jamais été ensemble. — Corbleu! s'écria Jean-Louis!... — Paix! garçon, reprit le père Granivel, laisse-moi parler!... Monsieur Plaidanon, j'ai dit que je donnais à Jean-Louis deux cent mille francs : les voici, en bonnes traites sur les premières maisons de Paris. — Le compte y est, dit Plaidanon après avoir vérifié les billets... Vous voyez, cher notaire, que je ne puis m'empêcher... — Mais songez donc que c'est un charbonnier! dit le notaire. — Il a deux cent mille francs. — Un homme du peuple! — Il a deux cent mille francs. — Eh bien! j'en donne deux cent cinq mille à mon fils. — Ah! ah! s'écria Plaidanon. — Le bonheur de mon garçon ne tiendra pas à si peu de chose, dit le père Granivel, j'en donnerai deux cent dix mille. — Vous entendez, notaire? s'écria le procureur, deux cent dix mille francs!

A cette apostrophe, le notaire, piqué jusqu'au vif, se laissa aller dans une énorme bergère, puis, rassemblant toutes ses forces, il entama le combat par ces mots prononcés d'un ton bref :

— Cinq mille!... — En sus? dit Plaidanon, qui comprit de suite la manœuvre de son ami. — En sus, répondit le notaire. — En sus, répéta Plaidanon en se tournant vers les Granivel. — Deux cent vingt mille francs, dit alors le père Granivel. — Cinq mille, reprit l'imperturbable notaire. — En sus?... — En sus, procureur. — En sus, monsieur Granivel. — Frère, c'est ici un marché, dit le pyrrhonien, sortons. — Ah! père! s'écria Jean-Louis en regardant le vieillard, qui, indigné, allait suivre l'invitation de Barnabé. — Deux cent trente mille francs! c'est tout ce dont je puis disposer, dit le bon homme, touché du chagrin de son fils. — Cinq mille, reprit encore le notaire. — En sus, notaire? — En sus, procureur. — Eh bien! monsieur Granivel, poussez-vous l'enchère?... — Allez au diable!... — Une fois... deux fois... trois fois... personne ne dit mot?... adjugé à M. Vaillant. En parlant ainsi, Plaidanon mit la main de sa fille dans celles de Charles Vaillant..

En vain le pyrrhonien voulut mettre en avant un argument; en vain Fanchette pleura; en vain Jean-Louis s'emporta, cria, menaça... tout fut inutile. Adjugé, répétait Plaidanon, adjugé...

CHAPITRE V.

> Ainsi tourna la pucelle en arrière;
> Dessus la langue elle avait la prière,
> La larme à l'œil, le souci sur le front,
> Dedans l'esprit un pensement profond,
> Et maint sanglot se crevait en sa bouche.
>
> RONSARD, *Franciade*, livre VII.

> Judas ne vendit le Seigneur que trente deniers!... Je ne suis pas si dupe... La perte de l'Innocence fut ainsi résolue.
>
> MATHURIN, *Melmoths*.

Cette vente judiciaire terminée, Fanchette fut adjugée au plus fort enchérisseur. Ainsi donc maître Vaillant et maître Plaidanon, assistés du taciturne notaire, commencèrent la lecture du contrat de mariage. Comme vous devez connaître les clauses qui le composent, car un contrat de mariage est une selle à tous chevaux, pendant qu'on le lit, transportez vous, je vous prie, autre part.

A cent pieds au-dessus du niveau du sol boueux de la rue Ogniard, est un palier tombant en ruines, et couvert par un toit en tuiles qui laissent en vingt endroits la place nécessaire à un astronome pour voir le ciel. On y arrive par une échelle : d'un côté de ce palier est la demeure de Courottin et de la vieille sibylle qui le porta neuf mois dans son sein. Elle n'est séparée de l'azur atmosphérique que par ce toit d'astrologue. En face est une chambre habitée par une autre vieille. Elle est couchée sur un grabat, presque nue, étendant ses mains décharnées vers le ciel, qu'elle apercevait par cette planche à bouteilles nommée toit. Ses yeux sont hagards, ses cheveux gris s'échappent de dessous un mauvais bonnet, et le hoquet funéraire lui permet encore de faire entendre ces mots en s'appuyant sur une mauvaise paillasse :

— Encore si j'avais un confesseur!... je meurs comme un chien, sans voir personne!... — Ouais!... s'écria Courottin, est-ce que notre vieille folle ferait son dernier paquet, le seul où l'on ne peut rien emporter à personne?... — Hola! quelqu'un, fût-ce le diable!... Ah! grand Dieu! me pardonnerez-vous? miséricorde!.. — Elle souffre pourtant!... reprit Courottin tranquille. — Ah!... personne pour me donner de quoi contenter ma soif!... ma bouche est brûlante comme ma conscience. — Il y a quelque anguille sous roche!... se dit le clerc. — De la tisane!... du vin! — C'est ça, du vin, répéta Courottin en atteignant le dernier bâton de sa cage; la pauvre femme en a joliment pris pendant sa vie! elle veut mourir comme elle a vécu. — Qu'il est difficile de mourir!... — Il est bien plus difficile de vivre!...

A ces mots, le philosophe fit sauter la porte mal jointe du galetas rempli de vermine, de pots cassés, et d'une odeur de souris et de misère.

— Miséricorde!... ayez compassion, donnez-moi de l'eau!... écou-

tez ma faute !... — Oui, parlez; de quoi s'agit-il ?... — Je fus nourrice il y a dix-sept à dix-huit ans... A ces mots, la vieille eut une crise et retomba sur son lit de douleur. Courottin s'impatienta. — Mon enfant !... de l'eau, ma langue se colle à mon palais. Le clerc lui présenta un pot ébréché, dont elle but la moitié avec un indicible plaisir. — Cet enfant est mort, reprit la mourante, il est mort par ma faute !... — Qu'est-ce que cela me fait ?... je vous absous, ma bonne, mourez tranquille, il n'en sera ni plus ni moins; on ne peut plus vous pendre. — On en a dressé un acte, et j'ai subi un jugement qui m'a reconnue innocente, mais... je me suis enfuie de mon pays, et jamais la famille n'a su la mort de l'enfant. — D'où êtes-vous ?... — De l'eau !... je meurs. — D'ou êtes-vous ?... — De Quincy, près la forêt de Senart !... Si vous pouviez dire à la famille Plaidanon... — Plaidanon !... s'écria Courottin; et où sont vos actes? — Dessous ma paillasse !.. attendez que je sois morte. — Il s'agit bien de cela ! dit le clerc en soulevant cet infect matelas. — Ah ! je meurs; par pitié, de l'eau !...

Le clerc fouillait avec une ardeur inhumaine; il renversa l'agonisante contre la croisée; elle poussa un lamentable soupir que Courottin n'entendit pas, car il tenait les papiers.

— Allons, la vieille, du courage pour mourir. Eh bien ! où est-elle donc ? le diable l'a-t-il emportée ?

Il reconnut son erreur, et s'empressant de la relever, il cassa le pot ébréché, la liqueur coula, et la mourante altérée lappa cette tisane sur le carreau sale et fétide. Elle mourut dans les bras de Courottin, qui la jeta comme une masse, et s'enfuit en dégringolant les marches quatre à quatre.

Il arrive chez maître Plaidanon, où le père de Charles venait de signer le contrat. Fanchette, en proie à de cuisants remords, sentait renaître son amour pour ce Jean-Louis dédaigné, en songeant qu'elle serait sans doute malheureuse avec un homme qui la marchanda comme un sac de blé : son heureux naturel agissait dans toute sa force.

Si j'avais à peindre la figure de la méchanceté, je prendrais celle de Courottin, qui entre effrontément dans ce cabinet, et jette sur la table, avec une joie maligne, les pieces dérobées à la vieille. — Comment! drôle, tu viens m'interrompre ! s'écria Plaidanon. — Lisez, monsieur. — Grand Dieu !... s'écria l'avare procureur, qu'allais-je faire! Paméla est morte !... cette ravaudeuse est une scélérate; elle trempe dans un complot pour hériter de mes biens. Affaire civile et criminelle !... — Fi, quelle horreur ! dit madame Plaidanon, charmée de pouvoir humilier les attraits de sa rivale : qu'on appelle Justine, qu'on la déshabille; rendez-lui ses hardes. — Madame et monsieur, dit l'ex-Paméla à Plaidanon et à sa femme, je vous remercie de vos bontés, et j'en conserverai le souvenir comme si elles partaient du cœur. — Oh! qu'allais-je faire !... O Courottin, mon ami, reprit Plaidanon, viens que je te récompense; tu m'évites une ruine complete... — Oui, certes, interrompit le notaire, car il ne s'agissait rien moins que d'un stellionat. — Et vous alliez aux galères, dit Courottin pour se faire valoir; mais ce mot produisit un effet tout contraire. — Tiens, Courottin ; et le visage jaune du procureur se rembrunit en donnant un écu au petit clerc.

Fanchette lui lança un coup d'œil de remerciment qui étonna Courottin; le vieux notaire lui donna deux louis; et Vaillant un coup de pied dans le derrière. Se voyant, comme Basile, remercié par tout le monde, il ne dit mot. — Sortirez-vous, fille de rien qui avez usurpé ma tendresse ! s'écria madame Plaidanon. —Un instant, reprit le procureur. Et sautant pour ainsi dire sur les mains de la jeune fille, il lui arracha les bagues qu'elle avait au doigt, et cela sans honte. — Fanchette, dit le clerc, vous avez une paire de bas à moi ..

. Une autre aurait pleuré, mais Fanchette ne se possédait pas de bonheur en pensant qu'elle échappait au sacrifice. Justine vint la chercher pour la déshabiller. — Eh bien, ma chère enfant, vous voilà cassee aux gages! C'est un beau rêve. — Mon songe a été plus pénible qu'agréable, et je me retrouve avec plaisir ce que je dois être. — C'est de la philosophie : j'ai une justice à vous rendre, vous étiez une bonne maîtresse, malgré vos petits moments de fierté.

Fanchette avait repris sa petite robe, son tablier noir et son bonnet; et lorsqu'elle sortit, tous les clercs lui dirent un *Adieu, Fanchette,* assez amical.

Depuis que Courottin se voyait à la tête de cent vingt-trois francs reçus pour avoir commis le mal, et de cent louis en espérance pour le commettre, son intelligence s'était accrue; il négligeait l'étude en s'occupant du projet dont la nécessité devait lui assurer la protection du marquis, et le faire parvenir.

En conséquence, il prit un air de compassion en offrant son bras à l'ex-fille du procureur, afin de pouvoir la suivre, et accomplir ses desseins. — Tenez, mademoiselle Fanchette, prenez mon bras, je vais vous conduire. — O mon ami ! tu n'es pas ingrat, toi !... je ne le serai pas pour le service que tu viens de me rendre !... Et elle avait les larmes aux yeux. — Ouais !... dit en lui-même cet extrait de Satan, je suis né sous une heureuse étoile, et je fais bien de me coucher de manière à ce qu'elle m'éclaire toujours.

Fanchette était très-pensive, et marchait lentement. — C'est un bien bel homme que M. Jean-Louis Granivel; il est noble et généreux. — Oh, oui !... mais je l'ai méconnu, renié. — Ah ! mademoiselle! saint Pierre a été pardonné, et il avait renié trois fois. — Courottin, je suis bien coupable !...

Le clerc ne comprenait rien à cette délicatesse de sentiment, et il se contenta de penser que ces deux jeunes gens prenaient la vie et le monde à rebours de ce qu'ils sont.

Laissons-les marcher, et voyez, je vous prie, ce pauvre Jean-Louis, triste, abattu, assis sur le fauteuil du premier conseiller clerc, son siége favori, puisqu'il avait été celui de Fanchette. Ce malheureux est dans la salle basse de la petite baraque de bois que son pere a construite contre sa belle maison de la rue Thibautodé, le pere Gravinel est en face de lui; une table les sépare, et il regarde ce fils idolâtré avec une douleur égale à celle que Jean-Louis ressent. Le professeur, depuis deux heures, n'a pas cessé de parler. Sa langue lui refuse le service; et son neveu, regardant une horloge de bois, dit avec une profonde tristesse : — Voilà neuf heures !... elle est mariée !...

Barnabé rassembla ses forces pour répondre : — Est-ce prouvé ?... — Ah ! mon oncle !... il faut que je quitte Paris. — Sur quel dilemme appuies-tu ta proposition ?... — L'air m'est mortel. — C'est une proposition simple ; conclus donc?

Jean-Louis, accablé de douleur, ne répondit rien. Il mit son coude droit sur la table, appuya sa tête sur sa paume nerveuse : à ce spectacle, les deux frères chanterent le psaume suivant : — Mon pauvre enfant ! dit le pere la larme à l'œil. — Quel malheur ! dit Barnabé. — Sans remede !... j'aurais beau donner ma fortune. — On ne guérit pas les maux de l'âme. — Peste de la coquine !... — Mon frere, pourquoi l'injurier ?... — C'est une ingrate !... — Non ! — Comment, non ? — Certainement : quand tu l'as obligée tu as eu du plaisir, et partant tu t'es payé par tes mains; un bienfait est un devoir; la reconnaissance est un trop grand prix; c'est payer un fétu de sa vie. — Tu as raison. — Je n'ai donc pas tort de l'appeler ingrate ? — Si; ce n'est pas à toi à le dire, c'est à elle de le penser. — Elle est adorable !... murmura Jean-Louis avec le ton d'un homme qui s'éteint... — Mon fils, mon amour, ma joie, mon petit Jean !... quelle figure décomposée !... — C'est un fait; mais les espérances trompent; cependant comment faire? dit le professeur. — Le plaindre, mon frere. — Cela n'avance à rien. — Ne pas le plaindre. — C'est mal. — Quel est le milieu ? — Je ne sais. — Que faire donc ?... — Se taire, et respecter son malheur !... — Mille tonnerres! que Dieu confonde l'amour, l'âme et les femmes !...

Et ils se turent. Le silence régna et la douleur la plus profonde habita cette salle granivellienne. Ce culte du malheur est à mon gré le plus délicat, surtout pour une infortune que ni la raison ni le tourbillon de la vie ne peuvent adoucir. Bref, le silence était coulé dans les angles, dans l'air, dans tout; la lampe même éclairait faiblement. Le professeur s'est retourné au bruit d'une souris qui joue exempte des maux de la raison !... Jean laisse tomber sa main, et pâlit en regardant son père, dont les yeux humides annoncent la tendresse... A ce moment, la clef gronde tout doucettement dans la serrure, chacun se retourne, et Fanchette resplendissante de grâce leur apparait... Une larme prête à quitter le bas de chacune de ses joues indique, par le chemin brûlant qu'elle a tracé, le combat qui s'est fait en elle avant d'entrer chez son père adoptif... Jean s'élance par-dessus la table, renverse son oncle, et baise les pieds de Fanchette... Au bout de cinq .. est-ce cinq ?... non, six minutes d'attendrissement général, le charbonnier s'écrie d'une voix tremblante : — O ma Fanchette ! quel sacrifice tu me fais !... j'expire de joie; tu abandonnes tout pour revenir à moi !... — *Per philosophiam,* un dévouement pareil n'est presque pas douteux !...

Quant au pere Granivel, muet et attendri, son œil disait tout par son expression paternelle.

Chaque trait de ce tableau était un coup de poignard pour le cœur de la coupable Fanchette; mais cette angoisse se passait à l'intérieur, car sa douce figure souriait à Jean-Louis ; ce sourire avait quelque chose de pénible; elle prend la posture respectueuse qu'ont les Prieres en suivant Jupiter, et dit au pere Granivel : — Il ne restait plus, pour combler mon malheur, que de jouir du touchant spectacle de votre amitié lorsque j'en suis indigne... j'aurai le courage d'avouer ma honte... j'aimerais mieux vos reproches que vos témoignages de tendresse... Je ne suis point fille de Plaidanon !...

Il se fit un certain mouvement chez les auditeurs, et la tendre amie de Jean-Louis s'en aperçut bien. — Je ne viens pas vous implorer... Ah! mes torts sont trop grands pour être pardonnés; mais avant de fuir, j'ai voulu revoir l'ami de mon enfance, celui que j'ai mortifié par orgueil, crainte, petitesse d'esprit... Sache-le donc, Jean-Louis, je t'aime et t'aimerai toujours !... dès ce moment mon cœur ne variera jamais !... Adieu !

Le front sévère de Granivel s'était déridé; il allait parler, mais l'inévitable pyrrhonien s'écria : — Mon enfant ! ton petit discours n'a pas trop de logique; mais pour être sans arguments ni sorite, il

ne m'en a pas moins touché, je te pardonne de bon cœur, et je te dote de six mille livres de rente, dont je n'ai que faire.

A ces mots, Courottin entendant parler de six mille francs, montra sa maligne figure. — Quel est ce chat? dit le professeur. — C'est celui qui m'a rendue à vous; cinq minutes de retard j'étais madame Vaillant.

Le professeur tira une longue bourse de cuir, et la lui donna.

Mais que faisait Jean-Louis? dira plus d'un lecteur... Il n'entendait plus, une pâleur sinistre étalée sur son visage indiquait qu'il succombait à son plaisir!... Que les romanciers de nos jours frémissent devant la sainte vérité de cette histoire!... Les pauvres gens, qui jusqu'ici n'ont fait évanouir que des femmes!

La charmante Fanchette alarmée tient cette tête chérie sur son sein; elle la regarde avec amour, et la constance des rayons de sa douce et langoureuse vue fit revenir Jean-Louis par degrés, comme la fleur qui renait aux rayons du soleil. En soulevant sa paupière, sa rétine fut immédiatement frappée de l'expression amoureuse empreinte sur toute son amante, et il savoura ce plaisir pendant que le père Granivel buvait un petit verre d'eau-de-vie, devant lui depuis trois heures, et que le professeur cherchait, en se grattant le menton, à se bien convaincre de la réalité de ce qu'il voyait. Courottin comptait ses louis.

Le père Granivel, sans mot dire, s'en fut chez le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, afin d'arranger le mariage de Fanchette pour le lendemain. Courottin le suivit, et fut témoin que l'on exigea vingt écus pour cette nouvelle cérémonie. — Mais, mille tonnerres! j'ai payé pour un mariage, je puis le faire quand je veux. — Non, monsieur, vous l'avez décommandé; celui-ci est un nouveau. — Peut-il être fait demain? dit Courottin. — Certainement, en payant les vingt écus. — Vous l'entendez, monsieur Granivel!

Le bon homme lâcha vingt écus, et il fut convenu qu'à midi on marierait Fanchette au grand autel; qu'on dirait une grand'messe, et que l'on déploierait tout le luxe des grandes fêtes. — Tu viendras à la noce, mon petit chafouin? dit le père Granivel en se séparant de Courottin au sortir de l'église; tu nous as rendu service; sois notre ami. — *Je vous en rendrai bien d'autres*, répondit le malin clerc. — Adieu; je vais faire sauter de joie ces pauvres enfants; et cette fois-ci il n'y aura pas d'anicroche. — Faut l'espérer.

Là-dessus Courottin, s'inquiétant peu de ses devoirs de petit clerc, galopa, comme le cheval d'un postillon ivre, vers l'hôtel du marquis de Vandeuil. En chemin, il fit les réflexions les plus ambitieuses; elles étaient causées par les douze cents francs qu'il venait de recevoir du professeur. Ses treize cent vingt-trois francs, et le marquis de Vandeuil à exploiter, lui causèrent un mouvement d'orgueil; il se crut capitaliste, et jura de parvenir aux plus hautes dignités.

Il arrive au somptueux hôtel, il entre, et s'incline d'abord devant une porte sur laquelle on lisait: *Parlez au suisse.* Un gros homme habillé en rouge était assis en dehors sur un fauteuil. — Monsieur, dit Courottin en le saluant jusqu'à terre, monseigneur le marquis de Vandeuil y est-il?... Le suisse ne lui répondit même pas. Le respectueux clerc attendit. Il réitéra, à trois intervalles égaux, sa demande. Voyant le flegme du fonctionnaire subalterne, il fit la démonstration de passer dans la cour. Le suisse se leva, et lui dit: — Les mauvaises fisaches sont consiguer; sort ici, fonti huissiair. — Je n'ai pas l'honneur d'être un... — Qui es-tu?... — Monsieur Courottin, premier saute-ruisseau du royaume! — Moi pas connaître sté charche.

Le clerc, profitant de l'étonnement du suisse, passa entre ses jambes, celui-ci les serrant le retint par le milieu du corps. Je vous dis que c'est pour une affaire, cria le clerc en glissant comme une anguille.

Ce premier pas fait, il s'avança dans la cour de l'hôtel, et fut arrêté par un laquais, qui lui demanda où il allait.

— Chez le marquis; où est son appartement? — Au rez-de-chaussée, répondit le laquais, intimidé de l'air insolent et familier du clerc.

Il sonne à l'appartement; un grand flandrin de laquais vient ouvrir.

— Que désirez-vous? — Le marquis est-il visible? — Non. Et la porte se referme.

Courottin resonne.

— Madame y est-elle? — Ce n'est pas son appartement. — Mon ami, ouvrez-moi; votre maître vous récompensera. Pas de réponse. Le clerc sonne encore. La porte s'ouvre, et il met son doigt entre un des battants. Le domestique, impatienté, la frappe en voyant la même figure, et retourne à sa place. Courottin, malgré la douleur, entre derrière lui. — Mon ami, je vous promets la moitié de ce que le marquis va m'accorder; laissez-moi parler à votre maître. — En ce cas, adressez-vous à Lafleur, et passez.

Le clerc arriva au cabinet du marquis; Lafleur en sortait.

— Mon cher monsieur Lafleur, me reconnaissez-vous? — Non. Et il passe en emportant une lettre pressée.

Alors Courottin tourne la clef; il se trouve face à face avec le marquis, et s'annonce lui-même, en lui disant, après s'être toutefois plié en deux:

— Monseigneur, je suis un de vos plus dévoués serviteurs. — Après? — Je me suis donné mille peines. — Au fait? — Mais je suis parvenu. Le comte fit un mouvement pour sonner. Courottin comprit une fois pour toutes qu'avec les grands il faut être bref. Alors il dit: — Monseigneur, vous aimez Fanchette; elle n'est plus la fille de Plaidanon, c'était une erreur; si votre amour dure encore, demain elle est à vous. — Que ne t'expliquais-tu, mon cher! comment! si je l'aime? j'en suis fou. — Monseigneur, une centaine de louis serait assez nécessaire. — Prends-les sur la cheminée. Le clerc prit sans compter. — Quel est ton projet? Voyons, dit le marquis. — Monseigneur, ayez la complaisance de faire mettre un numéro de fiacre à l'une de vos voitures; que votre valet de chambre la conduise, et soit à onze heures et demie dans la rue des Bourdonnais; qu'il ait l'ordre de m'obéir, et je réponds du succès. — Sais-tu que si tu me trompes, un cul de basse fosse t'attend? — Et si je réussis? — Ma protection. — Monseigneur, je l'obtiendrai; où faudra-t-il conduire Fanchette? — A ma petite maison, rue de la Folie-Méricourt; Lafleur sera à tes ordres, et la voiture sera prête. — Monseigneur, je n'ai plus qu'une grâce à vous demander. — Laquelle? dit le marquis impatienté. — Faites-moi l'honneur de m'accorder cent coups de bâton. Je n'ai pu parvenir à vous voir qu'en promettant la moitié de ce que vous me donneriez à l'un de vos laquais.

Le marquis rit beaucoup, et lui dit: — Par ma foi, tu es rusé, et je te protégerai de bon cœur. — Monseigneur, je me rendrai digne de vos bontés. Il se courba jusqu'à terre, et comme le marquis l'accompagna par distraction jusqu'à l'antichambre, Courottin reçut des respects d'un chacun. — Je suis en bon chemin, s'écria-t-il; allons, Courottin, mon ami, de l'égoïsme, de l'esprit et de l'impudence, et tu seras bientôt dans les grandeurs!... A demain les affaires sérieuses. Et il monta les bâtons de sa cage avec l'assurance d'un ministre qui monte au Louvre.

CHAPITRE VI.

Par un coursier rapide on la voit emportée!...
Ce coursier c'est le dieu qui régit l'univers!
Et, pliant sous Europe, il traverse les mers.
Elle pleure!...

ANONYME.

Déesse condamnée à trop peu de louanges,
Vous méritez pour suite et les dieux et les anges.
Ce sont eux qui devraient, embrassant vos genoux,
Partager leur encens entre leur maître et vous.

MILTON, *Séduction d'Ève.*

Qu'un jour de noces est une belle chose!... Neuf heures du matin ont sonné; Fanchette saute à bas de son lit virginal, auquel elle fait ses adieux avec une tendre joie... Courottin a dépêché sa vieille mère, qui se présente pour habiller la mariée; elle lui passe une robe de moire blanche; un coiffeur lui arrange avec grâce ses beaux cheveux; on emprisonne son joli petit pied dans une élégante chaussure; sa gorge divine est voilée par une mante de malines, que l'on a vendue au professeur pour de la dentelle d'Angleterre, et, à travers cette dentelle, le blanc satiné de la peau de Fanchette brille, ainsi que ses épaules d'albâtre, dont les gracieux contours ont été jusqu'à présent cachés par la siamoise; on lui pose un chapeau de fleurs d'oranger; mais, quelque chose de plus efficace que tout cela, le bonheur fait resplendir son charmant visage d'un fard inconnu aux malheureux... Néanmoins, on s'aperçoit qu'elle n'a pas dormi la nuit tout entière, et que mainte réflexion lui est venue sur la solennité de l'engagement qu'elle va prendre et tout ce qui s'ensuit; or, l'on sait combien cette suite-là éveille de pensers dans le cœur d'une jeune fille!...

Jean-Louis arrive tout paré; sa mise est simple; instruit par le professeur que l'habit ne fait pas le moine, il avait déjà envoyé chez le fripier les habits dorés dont son père lui fit présent pour éblouir Plaidanon. Il fut hors de lui-même quand il aperçut sa douce et tendre fiancée, embellie par tant d'attraits étrangers... Car on a beau dire, la toilette ajoute beaucoup à la beauté. Le charme de la vertu répandit un parfum céleste sur cette scène touchante, et le professeur s'écria en achevant une tranche de jambon: — C'est un bien bel argument qu'une femme!...

Le père Granivel entre, gêné dans sa marche par ses habits de cérémonie. — Tiens, mon enfant, dit-il à Fanchette avec bonhomie, je t'apporte tout le bien que ta famille t'a laissé; je te dois compte de ma gestion. Alors il tira un médaillon tenu par une chaîne d'or; il contenait un portrait de femme.

— Voici ton héritage et ta dot, et il lui passa au cou la chaîne d'or.

Elle embrassa son père en lui disant: — De combien ne vous suis-je pas redevable!... Je vous dois jusqu'à mes vertus. Elle fut s'asseoir sur un canapé, et Jean-Louis, enchanté, met cinq louis dans la main de la vieille mère de Courottin, et s'approche du canapé, en

rassemblant des forces pour pouvoir résister au torrent de délices qui l'inonde et fait bouillonner tout son sang.

En cet instant, le léger clerc arrive, et salue avec un air rusé toute la famille, en disant :

— Et les témoins, qui de vous y a pensé?

Sur-le-champ, invitation fut faite à quatre personnages de la rue Thibautode, qui, alléchés par l'espérance d'un bon dîné, accoururent aussi vite qu'un ventru; or, vous connaissez la célérité d'un ventru en pareil cas.

— Le temps n'est n'est pas certain, dit le clerc, il vous faut deux voitures. — Certes, mon ami, ma Fanchette ne peut pas aller à pied à l'église. — Pourquoi donc pas? la nature nous donna les jambes pour marcher. — Mon frère, la décence... — Est de convention. — Nous serons suivis de tout le monde. — Tant mieux; il y aura plus de témoins de leur bonheur!...

Mais déjà Jean Louis avait pris Courottin dans un coin, et le priait d'aller chercher deux honnêtes fiacres.

Le roulement des voitures se fit entendre, et le cœur des deux époux battit d'une joie toute céleste.

Le galant Jean-Louis donne le bras à sa mariée : l'empressé Courottin a beau vouloir détacher le marchepied du fiacre, il ne peut y parvenir : le cocher portait une figure enluminée, et des ornements rouges sur son nez, qui prirent une tournure énergique, lorsqu'en sacrant et jurant il s'écria : « Ce n'est pas de ce côté-là; dépêchez-vous, sacrebleu! mes chevaux sont méchants!... » Jean-Louis impatienté, tire Courottin à lui, le colle contre la borne, saisit sa fiancée par sa jolie taille, et la pose sur le fatal coussin du fond; il se retourne pour attendre son père; la portière se referme d'elle-même, et les chevaux prennent le mors aux dents : ils s'échappent par la rue des Bourdonnais, et ils ont déjà tournés la rue Saint-Honoré, quand le charbonnier stupéfait regarde la place où fut la voiture!...

— Grand Dieu! s'écrie Courottin, dont la figure annonçait l'effroi le plus grand, nous sommes trompés!... on vous l'enlève. — Qui? demanda Jean-Louis. — L'infâme cocher. — Parbleu! je le sais; mais qui?... — Il s'est offert avec tant d'empressement! — Qui le fait agir?... — Je l'ignore, mais!... — Eh bien! qu'y a-t-il, mon neveu? montons, s'écria le pyrrhonien. — Montons, répète le père Granivel. — Fanchette est enlevée! répond Jean-Louis; je jure, reprit-il en fermant ses poings et les yeux en fureur, de tuer son ravisseur!... Parleras-tu, magot de plâtre? s'écria-t-il en saisissant le pâle Courottin à la gorge. — C'est le marquis de Vandeuil. Il avait dit, le jour du thé, à son grand coquin de laquais, de l'enlever pour sa petite maison. Le laquais, je me le rappelle, rôde depuis trois jours dans le quartier; mais, comme il y a une cousine, j'ai cru que c'était chez elle qu'il allait. — Tiens, mon ami; et Jean-Louis donna une poignée de louis à Courottin, dis-moi où demeure ce Vandeuil? — Chez le duc de Parthenay!...

Jean-Louis n'en entend pas plus; il court, il vole. Laissons-le courir. Les quatre témoins et les deux frères se regardent mélancoliquement.

— Frère, quel malheur! dit Granivel. — Ce n'est pas un malheur. — C'est un bonheur? — Non. — Qu'est-ce donc? — Un fait encore sans qualité; attendons pour discuter. Et le philosophe, sans remonter avec eux, resta auprès de la porte, occupé à chercher si « ouvrir ou fermer cette porte n'était pas une même opération déguisée par les termes... » Il eut la constance de l'ouvrir et de la fermer pendant une demi-heure, en argumentant à lui tout seul... Mais il appliquait cette opération à la vie et à la mort, et il pensa des choses sublimes.....

La voiture emportait Fanchette avec une effrayante rapidité; son bruit étouffa les cris de la jeune fille, qui ne put baisser les glaces; elles étaient arrêtées par un secret. Elle prit le parti de se taire, mais le diable n'y perdit rien, car des pleurs de rage sillonnerent sa jolie figure. Cette voiture d'enfer parcourut tout Paris, et, après cinq heures de tours, de détours et de courses, elle se dirige vers les boulevards du Pont-aux-Choux, entre dans une rue déserte, et roule sur le sable; enfin elle s'arrête auprès d'une maison sans apparence, dont la porte s'ouvre et se referme après avoir reçu la voiture. On tient les chevaux, le faux cocher ôte son masque et sa perruque; Lafleur ouvre la portière, deux hommes saisissent, malgré ses cris, la pauvre Fanchette, et elle est transportée, comme par enchantement, dans une petite pièce où elle resta seule. La beauté de ce boudoir la surprit; l'odeur des parfums les plus suaves calme son agitation; elle s'assied sur un meuble soyeux; elle lève les yeux, et se croit sous le ciel; des oiseaux voltigent sur un plafond, chef-d'œuvre de l'art; les dorures, les recherches l'éblouissent; les murs mêmes sont déguisés sous les étoffes les plus précieuses, drapées avec une rare élégance. Sa pose sur le canapé où elle est, devient insensiblement moins roide, elle s'y étend avec complaisance... alors une voluptueuse musique fait entendre les accords les plus tendres, et une voix délicieuse invite au plaisir par des sons filés avec un art admirable... Tous les sens de la jeune fille sont trop occupés pour qu'elle pense à son malheur!...

Une porte s'ouvre, un jeune seigneur paraît, vêtu avec toute la magnificence possible; tous les ordres de la France le décorent, et Fanchette frémit en reconnaissant la figure noble et chevaleresque du marquis de Vandeuil. Une timide rougeur colore son visage.

— Fanchette, dit-il d'une voix tremblante et douce, me pardonnerez-vous?... Dieu!... que vous êtes belle... Oui, j'ai vu la reine et les plus jolies femmes d'Europe, elles vous céderaient toutes d'elles-mêmes le prix de la beauté... Le marquis n'approche point de Fanchette, mais il déploie toutes les grâces de son corps, et elle ne peut se dispenser de les voir. Le séducteur continue : — Je suis bien coupable!... hélas! l'amour le plus violent est mon excuse, et je n'ai pu résister à la tentation de vous admirer un instant sans que mon bonheur fût partagé par d'insolents rivaux : vous êtes vous-même la cause de ce crime... vous n'avez qu'à parler... je vais obéir...

Avouons que l'esprit de Fanchette, de même que ses sens l'étaient, fut séduit par ce discours, débité avec l'accent d'une passion véritable... mais l'image de Jean-Louis lui apparaissait, ainsi que la scène de la veille. Aussi répondit-elle :

— Monseigneur, je suis simple, et j'avoue que vos éloges me flattent; n'espérez cependant pas arriver à mon cœur, un autre y règne pour toujours. — Ma chère Fanchette, je ne veux que vous voir et vous adorer, même sans espérance! .. — J'en conserve une, monseigneur, c'est que vous me rendrez à l'instant à ma famille et à mon fiancé. — Eh! le puis-je, cruelle Fanchette? s'écria le marquis en se glissant sur le canapé où était sa victime... Fanchette!... déesse de mon âme, me refuseras-tu le triste plaisir de savourer ta vue pendant quelques instants? — Ah! fuyez-moi plutôt, monseigneur, car, si vous m'aimez, ma vue augmentera un amour indigne de vous et de moi. — Eh! le puis-je, belle Fanchette?... répondit galamment le rusé marquis; il est impossible de vous fuir après vous avoir vue... En enivrant ainsi Fanchette d'éloges, le courtisan portait à ses lèvres la jolie main de la jeune fille. Effrayée de l'action du marquis, et plus encore des regards enflammés qu'il lançait sur elle, Fanchette se leva précipitamment, et fut se réfugier à l'extrémité la plus éloignée du boudoir. L'effréné Vandeuil contempla un moment avec délices la charmante colombe qui voulait se soustraire à sa destinée; puis, se levant transporté de désirs, il s'avança vers Fanchette, l'âme pleine de voluptés coupables.

Aux éclairs qui sortent des yeux du marquis, à l'expression de sa figure, Fanchette aperçoit toute l'étendue du danger; elle se précipite à genoux, et là, les bras tendus vers son persécuteur, elle s'écrie :

— Monseigneur, au nom de votre mère, prenez pitié de moi!...

Quelque cruel et vif que fût le cœur du courtisan, l'air, l'accent et les paroles de Fanchette l'émurent involontairement. Il fixa le chef-d'œuvre de grâces et d'innocence prosterné à ses pieds, et eut honte de lui-même. Ce remords inaccoutumé sauva la jeune fille pour l'instant; peut-être aussi le désespoir et l'énergie empreints sur son visage servirent-ils à arrêter les odieuses entreprises du marquis.

— Votre place est-elle à mes genoux? s'écrie le Vandeuil en s'approchant respectueusement de sa captive. Ah! belle Fanchette, pouvez-vous croire que vous ayez quelque chose à redouter près de l'amant le plus tendre et le plus soumis? — Monseigneur. . — Rassurez-vous; dans ces lieux vous êtes souveraine, et tout doit obéir à vos ordres. — Alors, permettez donc, monseigneur, que je quitte une demeure si riche et si peu faite pour moi. — Cruelle Fanchette! pourquoi me demandez-vous la seule chose que je ne puisse vous accorder?... excepté votre liberté, de laquelle mon bonheur et ma vie dépendent, il n'est pas un vœu que vous puissiez former qui ne soit accompli à l'instant... parlez, et les bijoux les plus précieux, les parures les plus brillantes, viendront embellir vos charmes... je mettrai ma gloire à les déposer à vos pieds. — Monseigneur, tant d'honneurs me déshonoreraient; pauvre, orpheline obscure, je dois rester dans la classe où le ciel m'a placée... Dieu m'est témoin que je n'ambitionne pas d'en sortir. — Pouvez-vous demeurer insensible à tout ce que l'amour, les grandeurs et les plaisirs ont de séduisant?... — Monseigneur, je suis plus sensible à la honte... — Y en a-t-il, belle Fanchette, à obéir aux plus doux penchants de la nature?... regardez-vous, de grâce, ajouta le marquis en plaçant la jeune fille devant une glace, voyez ces traits fins et délicats, cette bouche de roses ornée des perles les plus brillantes, ces yeux dont le doux éclat commande l'admiration et l'amour!... vous devez plaire, séduire, subjuguer je dois vous aimer, belle Fanchette, il nous faut subir cette destinée...

Ce n'était pas en vain que l'adroit courtisan comblait cette jolie fille d'éloges flatteurs; digne enfant de notre mère Ève, la vertu de Fanchette s'amollissait aux accents de la louange : le Vandeuil s'en aperçut; mais trop consommé dans l'art de la séduction pour risquer de détruire par une conduite téméraire, les dispositions moins craintives de la jeune fille, il résolut au contraire d'accroître sa confiance, et, pour cela, se mettant à ses genoux, il lui adressa ces paroles captieuses :

— Adorable Fanchette, il n'est que trop vrai que je ne puis vivre sans vous; mon bonheur serait de ne vous point quitter, de vous en-

…ourer sans cesse de mes soins et de mon amour… Cependant, si cette perspective délicieuse pour moi coûte un soupir à votre cœur, je suis prêt à sacrifier ma félicité, mes vœux, mes espérances, au moindre de vos désirs.

Oui, charmante fille, ces désirs seront des lois pour le malheureux marquis de Vandeuil; parlez, et dussé-je payer ma soumission de ma vie, les portes de cette demeure vont s'ouvrir devant vous… mais, avant de fuir à jamais, accordez à l'homme qui vous idolâtre une faveur bien légère et dont votre rigide vertu n'aura point à rougir… — Que me demandez-vous, monseigneur, dit Fanchette en baissant les yeux. — L'unique grâce que je sollicite, c'est que vous consentiez à rester encore un jour en ces lieux; ce délai expiré, si vous persistez à vouloir abandonner l'amant le plus tendre et le plus sincère, je jure sur l'honneur de vous rendre à vos amis, à votre famille, et peut-être à un rival préféré… J'ose espérer que vous ne me refuserez pas la seule faveur qui peut me garantir du désespoir.

Toute naïve qu'était Fanchette, elle comprit qu'il fallait accorder au marquis ce qu'il n'était pas en son pouvoir de refuser. Elle soupira, garda le silence, et parut se résigner à son sort.

Le Vandeuil, plein d'espoir et d'ardeur, se mit alors à dresser son plan de campagne: par ses ordres, toutes les délices des arts furent rassemblées pour subjuguer l'imagination et les sens de Fanchette: jamais conquête de grande dame n'avait coûté tant de soins! De son côté, la jolie captive formait des vœux, pensait à Jean-Louis, et jurait de se conserver pour lui.

Pendant que chacun formait des projets, l'heure coulait, et la nuit arriva. Le Vandeuil vint alors retrouver Fanchette. La jeune fille, assise devant une croisée ouverte, fixait mélancoliquement l'étoile de Vénus, dont elle avait si souvent admiré l'éclat avec Jean-Louis. — Hélas! se dit-elle, s'il regarde maintenant le ciel, il pense à moi… Le marquis, au soupir sorti du sein de la jeune fille, devina l'espèce de pensée qui l'agitait.

— Belle Fanchette, pourquoi fixer le ciel d'un air d'envie?… Les diamants de la voûte céleste sont hors de ma puissance; je ne puis les mettre à vos pieds…

A ce compliment, prononcé d'une voix douce et tendre, Fanchette se retourne vivement; elle tressaille, et veut en vain réprimer le trouble involontaire qui la domine.

— Eh quoi! charmante fille, ma présence vous cause encore de l'effroi?… — Monseigneur, ce n'est pas vous… mais la fin du jour… l'*heure noire*… que vous dirai-je?… — Puisque l'obscurité vous déplaît, il faut lui ordonner de disparaître… Génies et fées de ces lieux, s'écria le marquis en élevant la voix, comblez les désirs de votre souveraine!…

Aussitôt les bosquets du jardin sont illuminés comme par enchantement, des gerbes, des feux variés, s'élancent dans les airs, et le chiffre de Fanchette, entouré de devises amoureuses et de serments, y paraît sous mille formes différentes. Mais bientôt tout rentre dans l'ordre accoutumé; les arbres reprennent leur vert feuillage, et la nuit ses voiles sombres et son calme paisible.

— Belle Fanchette, dit alors le marquis à la jeune fille émue, ainsi ne finira point mon amour; aussi vif que ces feux, il sera durable comme la fixité des nuits… — Ah! monseigneur, répondit l'amante de Jean-Louis, pourquoi adressez-vous les attentions empressées d'un amour si délicat à une pauvre fille qui ne peut y répondre?… mon cœur n'est plus à moi… — Allons, reprit Vandeuil, je vois que votre mélancolie revient avec l'*heure noire*. Il faut chasser l'ennemi…

A ces mots, le marquis pose le doigt sur un bouton; il appuie, et une nouvelle merveille vient frapper les regards de Fanchette. Le plafond du boudoir s'entr'ouvre, et un magnifique lustre de cristal, surchargé de bougies odorantes, descend doucement. L'éclat des lumières est répété dans les glaces, et Fanchette, en y jetant les yeux, peut jouir de la vue enivrante de sa beauté; alors des voix mélodieuses se font entendre; une musique aérienne les accompagne et prête un charme invincible aux chants voluptueux qu'elles soupirent.

Vous conviendrez, aimables lectrices, que la galanterie du marquis était assez bien entendue; il couronna le chef-d'œuvre de la séduction en prenant congé de Fanchette avec des paroles aussi tendres que respectueuses. Laissons des femmes de chambre, attentives et adroites, déshabiller notre héroïne; laissons cette dernière s'étendre sur le duvet le plus moelleux, après toutefois avoir visité et barricadé toutes les portes de sa chambre, et adressé au ciel, qui s'inquiétait fort peu probablement alors de l'innocence en danger, une prière ardente pour qu'il la conservât digne de Jean-Louis… Et, là-dessus, dormons comme Fanchette…

Le lendemain, à huit heures, Fanchette ouvrit les yeux, fraîche comme Hébé, belle comme Vénus, et pure comme Minerve… chose qui n'était encore arrivée qu'à elle dans la maison du marquis de Vandeuil. Quelle est sa surprise et son effroi!… Malgré ses précautions, on a pénétré jusqu'à elle… Les étoffes les plus riches sont étendues sur les meubles; sur la toilette, un riche écrin composé de girandoles d'une eau admirable, d'un collier de perles rares, de bagues et de bracelets, est placé avec art. Près du lit, un peignoir élégant garni de dentelles magnifiques; de tous côtés, enfin, les merveilles de la parure et des arts rappellent l'amour et la retenue adroite du marquis.

Fanchette, étonnée, se récrie: à sa voix, des femmes de chambre entrent dans l'appartement, et offrent leurs soins empressés. Avant qu'elle ait le temps de faire un choix, la jeune fille est habillée avec une simplicité recherchée et un goût exquis. Elle semble être servie par des fées: c'est du moins ce qu'elle se dit tout bas, n'osant s'avouer le plaisir que la vue de sa beauté lui cause.

Enfin, d'enchantements en enchantements, la moitié de la journée se passe. Fanchette, environnée de tout ce qui tente le plus la vanité des femmes, voit cependant arriver avec plaisir le moment qui doit la rendre à la liberté et à Jean-Louis. Elle pense au fidèle ami de son enfance, à la douleur qu'il a dû ressentir de sa perte, et à la joie que va causer son retour… Sur ces entrefaites, Vandeuil, paré de manière à mettre dans le jour le plus favorable les avantages qu'il a reçus de la nature, entre dans le boudoir. Il y est à peine, qu'un maître d'hôtel vient annoncer que le dîner est servi…. Le marquis se lève, donne la main à Fanchette, et la conduit à la salle du festin… Oh! pauvre Fanchette, tiens-toi bien!…..

CHAPITRE VII.

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.
BOILEAU, *Art poétique*.

. . . . Je viens de la montagne:
Comment vivre sans ma compagne?
Elle est mon âme et mon bonheur.
Mettez un terme à ma douleur,
En me rendant ma douce amie,
Ma mie.
Complainte du Mendiant.

Nous avons laissé Jean-Louis courant après sa chère Fanchette; or je vous prie très-humblement de lire l'historique de cette course, si toutefois vous en avez le temps.

Un bon bourgeois du Marais, qui revient de la place Royale voir jouer les petits enfants, fait presque un pas géométrique par seconde, et marche comme le balancier d'une pendule, même lorsqu'il s'agit d'aller manger sa soupe à deux heures. Prenons cette base pour juger du pas de l'homme. Le lecteur sait que Jean-Louis a cinq pieds dix pouces; son pas doit donc être double de celui du bourgeois: ce n'est pas tout, les dames ont remarqué que Jean-Louis a les muscles saillants et composés de nerfs vigoureux; doublons la vitesse. Jean-Louis aime, triplons le tout: alors il s'ensuivra que le charbonnier faisait six pas géométriques par seconde, ce qui produit mille quatre-vingts pieds par minute, et un peu plus de cinq lieues à l'heure: c'est courir aussi vite que les chevaux d'un prince: quel scandale!…

Quoi qu'il en soit, Jean-Louis courait le nez en l'air, regardant toutes les voitures verdâtres; c'était la couleur de celle qui emportait Fanchette. Sur le quai des Tuileries, il aperçoit un fiacre de cette couleur, et le hasard veut que le cocher ait la figure rouge et le nez bourgeonné; Jean plonge un œil jaloux dans la voiture qu'il atteint bien vite, et il voit une jolie fille habillée en moire ou étoffe presque semblable!… C'en est assez, il se glisse derrière le fiacre, monte sur la petite planche, et se promet en lui-même d'assommer le marquis afin de reprendre Fanchette. Jean-Louis était devenu logicien!… Le petit carreau de derrière se trouvant cassé, Jean-Louis, en y appliquant son oreille, entendit ces désespérantes paroles:

— Eh bien! Fanchette, es-tu contente?…

Un bruit funeste fut la seule réponse… Jean-Louis est prêt à défaillir: un coup de poignard l'a frappé au cœur. Tandis qu'il reprend ses sens, la voiture s'est arrêtée à la porte du suisse des Tuileries; le couple qui l'occupe descend lestement, et entre chez le restaurateur. Jean-Louis, revenu à lui, se précipite… mais déjà les deux amants avaient gagné le commode cabinet; le charbonnier se dépite, pleure de rage, donne un louis au garçon, et demande un cabinet.

— Monsieur, ils sont pris. — Tous? — Oui, monsieur, le dernier vient de l'être à l'instant. — Je veux le voir. — Monsieur, cela ne se peut. — Comment, mon cher, ma femme y entre avec un marquis! — Raison de plus pour n'y pas aller, reprit le garçon philosophe.

Jean-Louis insiste, le garçon l'envoie promener; Jean-Louis applique un soufflet sur la figure du garçon, le garçon répond par un coup de poing, et Jean-Louis en colère le prend, entre dans la cuisine, et le plonge dans un grand baquet d'eau chaude; la cuisine en rumeur s'arme, et jure… En voyant ce bataillon sur le pied de guerre, les gens qui sortaient forment un groupe, les passants entrent, les officieux pérorent et conseillent d'aller chercher le guet. Au milieu du tumulte, un petit gâte-sauce s'écrie: « Je suis mort! » L'attention se porte sur lui, Jean-Louis s'esquive, et monte visiter les cabinets; les portes sont fermées, le charbonnier frappe et appelle; on ne répond pas, *et pour cause;* il enfonce alors une, deux, trois portes,

et il voit bien de drôles de choses... Les dames crient au meurtre : le guet et le commissaire montent les marches quatre à quatre... Mais Jean, sautant par une fenêtre, va se mettre en faction à cent pas de là, ses yeux fixés sur la porte du suisse. Il voit emmener quatre hommes... Les dîneurs, troublés, vont ailleurs achever leur repas et autre chose... Un fiacre en emmène deux... Jean-Louis croit reconnaître... il accourt... il est trop tard, la voiture est partie et Jean-Louis est obligé de se mettre derrière. Bientôt le fiacre s'arrête à la porte d'une autre maison. Sans attendre que le cocher descende, Jean-Louis ouvre la portière, laisse débarquer l'homme, mais il saisit de la femme, la pose sur sa tête comme un pot au lait, et court avec cette rapidité que vous lui connaissez.

— Au voleur!... à l'assassin!... et le gros petit homme de s'élancer : chacun vole et le suit; le petit monsieur est égaré, pâle. Je le crois bien, on ne va pas en voiture impunément avec une jolie femme. Le guet du poste de l'Opéra accourt (ne vous alarmez pas, lecteur, si le guet vient encore; le guet, avant la Révolution, et les gendarmes de nos jours, ont toujours été des choses indispensables); bref, le guet prend le petit monsieur pour le voleur. On le ramène en le tarabustant, vingt témoins affirment l'avoir vu courir; le fiacre a disparu; le petit monsieur, mis au corps de garde, se trouble; le commissaire vient, l'interroge, et l'envoie en prison.

Qu'arriva-t-il de tout cela?... madame Jacques Lenfant, sa fille et sa servante, attendirent leur maître jusqu'au lendemain huit heures : on s'ingéra que cet extrait d'homme s'était perdu dans l'Opéra. — L'Opéra est si grand! disait madame Lenfant, que Lenfant s'y sera égaré. Quelquefois, quand nous sommes couchés, j'ai peine à le trouver dans notre grand lit. Sur ce raisonnement concluant, on alla le réclamer au directeur de l'Opéra, qui répondit qu'il ne se chargeait pas plus de ceux qui entraient chez lui que de leurs oreilles; et lorsque la famille revint de son long voyage rue des Nonnains-d'Yeres, avec cette réponse égoïste et désespérante, on trouva une lettre datée de la Conciergerie :

« Ma mignonne (elle était haute de quatre pieds, et avait soixante-douze pouces de tour), va me réclamer à la police; j'ai perdu les cent vingt francs que nous eûmes tant de peine à amasser, et je n'ai pas vu l'Opéra.

Signé Lenfant.

« *P. S.* Informe-toi de ce qui est arrivé à la petite lingère du coin. »

Laissons l'honnête mercier à la Conciergerie, et retournons à Jean-Louis, qui court avec la petite lingère du coin sur sa tête : arrivé au Palais-Royal, il la pose à terre, et s'écrie : — Fanchette! indigne Fanchette!

Fanchette pleure!... Jean-Louis la regarde!... Ce n'est pas elle!... ce n'est pas elle!... et il fuit en laissant la nouvelle Hélène au milieu du Palais-Royal.. Je ne sais pas ce qu'il en advint, mais oncques depuis l'on ne revit la jolie petite fille de boutique de la lingère du coin!... Je faux!... car le marquis de L** en fit sa maîtresse; elle eut de l'ordre, et quand la Révolution arriva, elle passa à Mirabeau, acheta des biens nationaux, maintenant elle a cinquante mille livres de rentes, est femme d'un dignitaire, va aux sermons, est dévote, parce qu'elle a cinquante et un ans, et prêche la vertu...

Jean-Louis du Palais-Royal courut à l'hôtel du duc de Parthenay, rue du Bac. Le gros concierge le laissa passer sans mot dire, et cela par une excellente raison, Jean-Louis était le fournisseur de la maison. Il arrive pâle, harassé, mourant de faim, à la cuisine. — Te voilà, l'ami? s'écria le chef, sans se déranger d'un coulis qu'il méditait; mais notre provision n'est pas encore finie. — Ah! mon cher monsieur de Ripainsel! j'ai quitté le charbon, et je viens vous demander de me rendre un service. — Qu'est-ce? dit le chef avec un air de protection, tout en faisant sauter sa casserole. — Avouez-moi franchement si le duc est chez lui, le marquis, la marquise!... personne ne sait mieux que vous quand ils sont où ne sont pas ici. — Mon cher, répliqua Ripainsel en mettant chacune de ses mains sur ses hanches, et en balançant sa tête, Son Excellence depuis ce matin est à Versailles, le roi l'a mandée, voyez-vous? la politique s'embrouille, il devient tous les jours plus difficile de gouverner, comme de faire la cuisine; le peuple veut de nouvelles choses, comme le palais de nouveaux ragoûts; voilà pourquoi je crois que monseigneur ne reviendra que demain, car demain j'ai un grand dîner. — Et le marquis? .. — Ah! depuis une heure il est parti avec sa voiture d'expédition. — Qu'est-ce? dit Jean-Louis. . — Une voiture sans armes, simple, et telle qu'il en faut pour courir la prétantaine. — Le scélérat! que le tonnerre l'écrase!...

A ce blasphème, les marmitons restèrent la bouche béante, et le chef s'écria; — Mais, mon cher, vous n'êtes pas dans votre *assiette ordinaire;* vous avez la figure rouge comme *une tomate,* vous vous emportez comme une *soupe au lait.* — Ah! mon cher monsieur de Ripainsel, sauvez-moi la vie! — Je ne demande pas mieux; j'en fus toujours le soutien. — Faites-moi donc parler à madame la marquise? — Impossible! elle dîne!... et le dîner est une affaire trop importante pour qu'on se dérange en y procédant. — Monsieur de Ripainsel!... — Impossible! vous dis-je. Le feu du fourneau m'est à mon coulis.

Sur ces entrefaites, arrive une jolie femme de chambre qui agaçait toujours Jean-Louis quand elle le voyait. . Avouons la chose, Victoire en était folle! .. Vous voilà, joli garçon ... que faites-vous à cette heure?... — Mademoiselle, lui dit le pâle charbonnier, rendez-moi le plus grand service qu'une âme puisse rendre à une autre. — Lequel? — Faites-moi voir votre maîtresse, ou je meurs! .. — Ah, monsieur Granivel, cela ne se peut... — Qu'est-ce que je vous disais? s'écria le chef — Ah, mademoiselle, reprit Jean-Louis. Et il saisit la main de Victoire. Ce geste produisit quelque effet. — Ce serait oublier mes ordres!... Et la soubrette s'esquiva doucement par le long corridor.

Jean-Louis avait trop d'intelligence pour ne pas la suivre, et lorsqu'il aperçut les yeux brillants de Victoire, il conçut quelque espérance. — Ah, mademoiselle! s'écria-t-il en la saisissant par la taille, serez-vous assez cruelle .. — Oui!... Et la fine soubrette gagnait un petit escalier.

L'intrépide Jean voyant qu'au bout de trois marches montées on ne le renvoyait pas, espéra davantage : et comme il était un maître homme, il risqua quelque chose de positif en embrassant Victoire. — Allons!... j'espère, petite femme, que vous ne me refuserez pas? — Laissez-moi, dit-elle en lui donnant une chiquenaude sur les doigts. — Victoire!.. Et Jean-Louis insista. — Ah, monsieur Granivel, vous êtes trop bon pour me faire renvoyer... Et elle montait avec une vitesse singulière.

Arrivée à la porte d'une petite chambre de mansarde, elle entra, en répétant : — C'est impossible!...

La porte restant ouverte, l'amoureux charbonnier comprit tout d'un coup l'étendue du sacrifice qu'il fallait faire. — Allons, se dit-il, c'estr pour avoir Fanchette.

Jean-Louis entra. . . . .

— Eh bien!... dit la soubrette étonnée, je me résigne à me faire gronder pour vous; voyez comme je suis bonne!... — Bonne! répéta Jean-Louis en la suivant : corbleu! vous n'êtes que reconnaissante! ..

C'est si vrai, que la respectueuse soubrette descendit l'escalier en admirant le charbonnier; cette admiration se manifesta par un : *Incroyable!...* qu'elle répéta trois fois, et qui prouvait combien son esprit était frappé de la valeur intrinseque de Jean. Ce dernier, marchant tête levée, n'y répondit que par un sourire de fierté qui semblait dire à la soubrette vaincue : « On ne vous a pas vendu chat en poche!... »

Victoire était tellement préoccupée, qu'elle entra chez la marquise, en s'écriant : — O madame! quel homme ... Je veux dire, reprit-elle, rougissant jusque dans le blanc des yeux, que ce bel homme est le charbonnier de la maison, et qu'il désire vous parler.

La jeune et jolie marquise s'amusait à faire manger un petit singe; elle ne se dérangea pas, car elle était triste : elle pensait à la conduite de son mari!... — Que peut-il me vouloir?... et elle jeta une noisette au petit singe. — Mais, madame, il paraît avoir bien du chagrin. — Du chagrin!... qu'il entre alors!... — Madame!... dit Jean-Louis avec sa voix retentissante, et en s'asseyant sans attendre qu'on l'en priât, selon les principes d'égalité de bon pyrrhonien. La marquise, choquée, continua de jouer avec son singe, sans même remarquer Jean-Louis : car femme qui aime n'a jamais d'œil en réserve pour les hommes.

Cette contenance, loin d'intimider Jean-Louis, le fit ressouvenir d'un précepte de son oncle, qui prétendait que les grands sont entourés d'illusions, et qu'en les étonnant par la vérité et la justice, on les force à nous écouter. — Madame!... reprit donc Jean-Louis en haussant la voix, c'est un malheur! je sais qu'en quittant votre singe vous n'allez vous occuper que d'un homme, et d'un homme au désespoir, mais encore faut-il le quitter pour m'entendre?...

La marquise, abasourdie par un tel langage, regarda le charbonnier. — Ah, madame! reprit-il en profitant de son étonnement, je souhaite que vous ne connaissiez jamais le trouble affreux où jette la privation de ce que l'on adore, surtout lorsqu'on nous ôte, de force, tout ce qui nous fait supporter la vie : c'est ce qui m'arrive. J'aimais Fanchette, et j'en étais aimé; votre mari, qui pourtant a une assez belle femme pour n'avoir rien à envier aux autres, votre mari a vu Fanchette, et il me l'a enlevée ce matin.

Le ton de ces paroles naïves allait à l'âme, et le début avait déjà fait pleurer la pauvre marquise délaissée. — Vous accusez le marquis à tort! il est incapable d'une pareille action! — Madame, je ne viens pas l'accuser; qu'il se comporte comme il l'entend, cela ne me regarde pas; mais je veux savoir où est sa petite maison, car en ce moment il y est avec ma Fanchette!... — Mon mari avoir une petite maison!... Et la pauvre marquise pâlit, en regardant de nouveau le charbonnier : — En êtes-vous bien sûr? dit-elle d'une voix entrecoupée. — Madame, je ne sais qu'une chose, c'est qu'il m'a enlevé ma Fanchette, et il en avait formé le projet au thé de maître Plaidanon. Là on lui a entendu dire à un certain Lalleur, que le tonnerre écrase... sous votre respect, de la réserver pour sa petite maison.

La marquise pensive pâlissait et rougissait tour à tour. — Je n'en puis plus douter !... il m'abandonne et me délaisse !... quelle récompense pour tant d'amour !... — Aucune, madame : je suis honnête homme, et ne veux que ma Fanchette, reprit le charbonnier prenant le change. — Mon ami, dit Ernestine de Vaudeuil, tu chéris donc bien Fanchette? — Ah, madame ! c'est mon second Dieu ! — Et elle t'aime? — Si elle m'aime ! répéta le charbonnier la larme à l'œil, et tordant son chapeau... si elle m'aime !... — *Ils s'aiment !*... s'écria douloureusement la marquise. — Mon ami, continua-t-elle, il nous est impossible d'approfondir ce mystère d'iniquité ; car aucun de mes gens ne me dira où est la petite maison de monsieur... s'il en a une !... et le dépit perça dans ces derniers mots... Mais le duc doit être demain ici à sept heures du soir. Revenez, et je réponds sur mon âme que votre Fanchette vous sera rendue. — Ah ! madame ! et Jean-Louis se jeta à ses pieds, et couvrit sa main de baisers... j'avais juré la mort du ravisseur de Fanchette : c'est déjà m'acquitter envers vous que d'être parjure..... Ah ! madame ! vous méritez d'être heureuse... Je reviendrai demain.

A ces mots, Jean-Louis disparut et quoiqu'il n'eût rien mangé de la journée, qu'il fût huit heures du soir, qu'il eût beaucoup couru, qu'il fût très-fatigué, il ne s'en alla pas moins le jarret tendu comme un maître d'armes faisant le salut, ce que Victoire remarqua très-bien.

Cependant il faut convenir que la nature commençait à souffrir. Avouons-le, Jean-Louis était homme. Lecteurs, ce préambule est pour vous instruire qu'il avait faim et soif. Alors, entrant chez un marchand de vin, il jette un louis sur le comptoir, y voit un broc, le prend, l'enlève, le boit, et disparaît. De même que la soubrette, le cabaretier répéta : *Quel homme !*... Je vous laisse à penser quelle fut la stupéfaction de tous les buveurs, et surtout des buveurs au *canon !*...

Devançons un peu Jean-Louis, et voyons ce qui se passa chez le père Granivel. Courottin n'abandonna pas cette maison. C'est une maison d'or, avait-il dit à sa mère... aussi la vieille sibylle et son fils, prévoyant la profusion du repas, s'étaient-ils munis des poches de fer-blanc qui servaient au rusé petit clerc à emporter le dîner de sa mère, qu'il nourrissait de la cuisine de l'avare Plaidanon. Courottin, ce délégué de l'enfer, jouit pendant quelque temps de la douleur d'un chacun, et il y compatit en feignant une bonne foi qui séduisit le pyrrhonien. Les quatre témoins prirent une figure qui annonçait le ferme désir de coopérer au repas de noces. Pendant que sa mère mettait le couvert, Courottin furetait : ses doigts crochus s'insinuaient partout avec une rare activité : parvenu dans une pièce obscure qui donnait sur la rue, il aperçut une sacoche abandonnée : il lui prit une tendresse de père pour ce sac, qu'il recueillit charitablement ; et, voyant en même temps une espèce de coffret, il lui porta promptement secours en y fourrant sa main rapace : c'était un piége pour les souris, sa main ainsi capturée, et l'autre embarrassée de la sacoche, il se trouva dans une position très-perplexe.

Parut alors Barnabé Granivel. — Que fais-tu donc là, drôle?... — Je range, monsieur de Granivel, dit-il tout penaud. — Je comprends bien ; mais comment ta main s'est-elle trouvée prise dans le piége?... A cette interrogation, l'humble Courottin lâcha un « Je ne sais » avec l'air d'une dévote qui fait un acte de contrition.

— Bravo !.. admirable !... belle réponse ! Le clerc crut que le docteur raillait ; mais celui-ci s'approcha de Courottin, lui dit avec la joie d'un compatriote qui en retrouve un autre : Serais-tu pyrrhonien ?... — Parbleu ! répondit Courottin, je le crois bien !... nous le sommes de père en fils. — Prouve !... prouve !... — Je suis prêt ; mais, bien qu'il soit impossible d'affirmer que ma main soit prise, ôtez-moi, je vous prie, ce trébuchet.

Le pyrrhonien, enchanté de ce langage philosophique, débarrassa le Courottin, qui reprit :

— Ce n'est pas tout ; êtes-vous sûr de voir ce petit sac? — Certes, non... — Etes-vous sûr de ne plus le voir? dit Courottin en le mettant dans sa poche. — Certes, non. — Bien, continua le clerc, laissons le sac où il est ; maintenant à qui croyez-vous qu'il soit?..... — Je n'entends rien à cela, s'écria le père Granivel, qui entrait alors pour chercher de l'argenterie : mon sac?... — Est à vous, monsieur de Granivel ; il y a quelques probabilités en votre faveur, j'en conviens ; prenez-le donc : Ce que j'en faisais, continua le clerc en trouant le sac avec son ongle, n'était que pour discuter sur la réalité des choses... On croit qu'une chose existe, tandis qu'elle n'a que des formes : on se trompe, même sur les quantités, le contenant et le contenu... et voilà... Le clerc rendit le sac allégé... — Ce jeune homme ira loin, frère !... dit le pyrrhonien surpris...

Le couvert dressé, chacun se mit à table : le père Granivel ne mangea pas, tant il était affligé. Courottin trouva le moyen de dévorer comme quatre, de discuter sur le mouvement avec l'oncle Barnabé, de plaindre le père Granivel, de remplir ses deux poches de fer-blanc, et de s'insinuer dans l'esprit des quatre convives, qui le regardèrent comme un profond génie.



Courottin entendant parler de six mille francs. — PAGE 12.

Il parla commerce, et le loua, car il n'y avait à table que des commerçants.

— Messieurs, s'écria-t-il, c'est le commerce qui vivifie un État ; sans le commerce, on n'a rien, absolument rien !... ni vin (là-dessus il en avala un grand verre), ni liqueurs (il arracha la bouteille de kirsch de la main du philosophe et s'en versa), ni fourrures, ni cuirs, ni maroquins (et il regardait le marchand peaussier), ni sucre, ni indigo, ni café, ni chocolat (et il fit un sourire à l'épicier). Ah ! messieurs ! le commerce... Ici il les regarda d'un air goguenard, et reprit : Le commerce est la base de la prospérité publique et particulière quand il va bien ; c'est la branche la plus utile ; les autres sont oiseuses ; la médecine, la chirurgie, la pharmacie, le militaire, le barreau, la justice même, ne sont rien auprès. Vous êtes, bons commerçants, la sève de l'arbre, et, pour le prouver, prenons l'état de charbonnier ; non que je ne respecte les vôtres, messieurs, mais parce qu'il faut choisir. Or, quoi de plus utile que le charbon ? D'abord il fait vivre en cuisant le dîner : et n'est-ce pas le dîner qui pro-

cure les honneurs, séduit une belle dame et un magistrat. De plus, il procure les richesses et les indigestions; les indigestions, la mort : or, quoi de plus utile que la mort? C'est la vie de la médecine, des procureurs, des notaires, des huissiers, et de l'église militante, qui ne meurt jamais!... aussi le métier de charbonnier est extrêmement honorable!... — Voilà qui est philosophique, dit Barnabé. — Et juste, s'écria le père Granivel. — Fort juste, répétèrent les quatre marchands.

C'est la première preuve que Courottin ait donnée de cette éloquence qui le rendit si fameux par la suite.

— Et la philosophie? reprit Barnabé... — Monsieur, dit Courottin la voix presque éteinte, c'est la plus belle occupation de l'homme!... — Que pensez-vous du mouvement? — Qu'il n'est ni dans l'objet mu, ni dans celui qui le fait mouvoir, ni entre eux. — Où est-il? demanda le carrossier... — Partout, et nulle part.

A cette réponse, chacun resta ébahi; le philosophe embrassa Courottin.

— Viens me voir souvent, mon ami, lui dit-il; je te prédis que tu seras un grand homme! — Je suis pauvre, monsieur le professeur; c'est là où le bât me blesse.

Ces mots valurent quelques écus à la mère de Courottin, et le professeur lui dit : — Vous êtes une heureuse mère!... Diable! sans avoir fait d'études pousser de tels arguments! Huit heures et demie sonnèrent à l'horloge de bois de noyer; et, au milieu des rires que les plaisanteries de Courottin avaient excités, la porte de la chambre s'ouvrit alors avec fracas, et Jean-Louis parut.

— Eh bien! monsieur Jean-Louis, quel est le résultat de vos démarches?..... demanda le clerc.

Jean-Louis, la figure décomposée, lâcha le plus gros juron qu'un homme puisse dire..... cherchez-le...

— Cela va donc mal, garçon?... — Ah! père! ça ne va pas du tout. Hélas!..... ma pauvre Fanchette!... — Monsieur, interrompit Courottin, voulez-vous suivre mes conseils? Jean ne répondit rien. Je parie, continua le clerc, que vous n'avez pas été à la police?..... il faut y aller. — Il dit vrai, reprit Barnabé; mon neveu, nous irons demain ensemble; je leur préparerai des arguments... — Allons, monsieur Jean-Louis, dit un des marchands, prenez un peu de repos, dormez, et demain vos recherches ne seront pas infructueuses : je suis sûr que vous retrouverez mademoiselle Fanchette. — J'en suis sûr aussi, reprit l'épicier : on retrouve tout à la police; on m'y a rendu un parapluie que j'avais oublié dans un fiacre le jour de la Saint-Médard!... Ah! c'est une aventure fameuse!... — Garçon, mange et couche-toi, dit alors le père Granivel. — Ma Fanchette, père!... — Demain tu l'auras. — Dieu vous entende, père! et là-dessus Jean-Louis fut se coucher avec un peu d'espérance.

Courottin et sa mère, chargés de provisions, rentrèrent à leur grenier de la rue Ogniard : la pauvre sibylle y gagna une fluxion de poitrine, tant elle avait eu de mal à laver, récurer, servir, etc. Le malin clerc, après avoir couché sa mère, fait de la tisane, et mis ses habits sur son lit pour qu'elle transpirât, écrivit une lettre au marquis de Vandeuil, afin de l'instruire des efforts de Jean-Louis pour retrouver Fanchette, et il courut à l'hôtel la remettre au gros suisse.

Quoiqu'il ne se couchât qu'à minuit, il n'en fut pas moins le lendemain, lundi, à cinq heures du matin, à la porte de Plaidanon. Voilà le modèle de ceux qui voudront avancer!... O vous qui courez cette carrière épineuse, si vous voulez une instruction plus ample, vous la trouverez dans un ouvrage anonyme de Courottin, intitulé *l'Art de parvenir;* je vous recommande le chapitre *des tarifs*, vous y verrez ce qu'on peut vendre décemment sa patrie; ce que vaut une loi, un article, un paragraphe, un amendement, un homme éloquent et un homme ennuyeux, un parvenu ou un seigneur, une place de guerre avec ou sans capitulation, un traité, un emploi, enfin ce que coûte une conspiration faite ou à faire, un député à la Nationale ou à la Constituante, ou à la Convention, ou au corps Législatif. . ces derniers ne valaient pas grand'chose... Revenons à Barnabé et à Jean-Louis, qui partent pour la lieutenance de police.



Elle la regarda... — PAGE 12.

Ils se trouvèrent dans l'antichambre du chef de bureau des réclamations avec une espèce de petite boule couverte d'un morceau de soie, et surmontée d'un pouf; il en sortit une voix criarde.

— J'espère que ces messieurs ne comptent pas passer avant moi? — Non, madame, dit Jean-Louis. — Vous venez réclamer quelque chose? — Je ne sais, répondit le professeur. — Je le sais, reprit Jean-Louis. — Lequel croire?... — Ni l'un ni l'autre, dit Barnabé; restez dans le doute!...

A ces mots le chef sortit. — Monsieur, s'écria la petite dame, je venais réclamer mon mari, M. Jacques Lenfant, mercier de la rue des Nonandières. — Madame, dit le chef, votre mari doit être maintenant chez lui, on l'a relâché au premier mot : son extrême naïveté est la cause de son arrestation. Il a dîné chez le suisse aux Tuileries avec une certaine Fanchette... — Fanchette! dit Jean-Louis, je l'ai vue..... ce n'était pas elle... — O le scélérat! le parjure! je l'aimais, monsieur le chef. Sa voix criarde cassa le tympan du chef, qui lui répondit : — Ne l'aimez donc plus!... Qu'allait-il faire à l'Opéra?..... — L'Opéra!... Fanchette!... le suisse : c'est mon homme! dit Jean. — Votre homme! reprit dédaigneusement madame Lenfant; il est bien à moi, je l'ai acheté assez cher; et elle descendit, ou plutôt roula par les escaliers, en méditant une terrible scène de reproches à ce pauvre M. Lenfant. — Monsieur, dit gravement Barnabé au chef, qu'il prit par son bouton, les passions des hommes sont... — Monsieur, interrompit Jean-Louis, qui jugea que son oncle allait entamer un discours, nous venons vous demander en quel endroit de Paris est la petite maison du marquis de Vandeuil. — Monsieur, je l'ignore. — Vous avez raison, monsieur, reprit le pyrrhonien .. Cependant c'est philosophiquement parlant; mais admettons la présence des choses, où est située la forme de cette maison? — C'est un renseignement qu'il m'est défendu de donner. — Par quelle raison? — Par la raison qu'on le défend. — Cercle vicieux, dit Granivel; monsieur, vous ignorez donc la logique?

Jean-Louis avait déjà abandonné son oncle, qui se fit mettre la à

porte par le chef, après une vive altercation philosophique très-comique, dont nous ne ferons pas mention par une raison que le lecteur doit sentir.

L'amoureux charbonnier courait vers l'hôtel du duc, quoiqu'il ne fût que quatre heures; il eut la constance de se promener trois heures en long et en large, sans s'ennuyer une minute, car il pensait à Fanchette !... — Fanchette !... pauvre Fanchette !... en quel péril es-tu ?

A sept heures, un pompeux équipage éclaboussa Jean-Louis de la tête aux pieds : il entre, et le suisse lui dit de prendre tel escalier qui le conduirait chez mademoiselle Victoire, et tel autre qui le ferait arriver chez madame la marquise. Ernestine n'avait rien oublié pour que son protégé pût parvenir, et certes la soubrette était payée pour avoir de la mémoire ; l'on doit s'en apercevoir par la première recommandation qu'elle avait donnée au suisse.

Jean-Louis monta droit chez la marquise, car il n'était pas homme à faire gratuitement une infidélité.

— Mon ami, mon oncle vient de rentrer, lui dit Ernestine, allons le trouver. Votre Fanchette n'est pas revenue ?... — Non, madame ; mais rien n'est plus certain que M. le marquis a une petite maison; car le lieutenant de police a dit qu'il lui était défendu de l'indiquer.

La marquise se trouva mal, et, s'appuyant sur Jean-Louis, elle se dirigea vers l'appartement du duc de Parthenay.

— Mon oncle, dit-elle, je vous présente un brave homme qui sait d'étranges choses, et qui a bien à se plaindre de Ferdinand. — Parlez, mon ami. — Monsieur, je n'accuse personne; il ne s'agit que d'une seule chose, le marquis de Vandeuil m'a enlevé Fanchette ; elle est dans sa petite maison, je vous prie de me dire où elle est située... — Mon neveu une petite maison!... quelle indignité !... — Mon oncle, cet homme aime sa Fanchette !... il faut la lui rendre !... — Comment, la lui rendre ?... sur-le-champ. Et il sonna. — C'est parlé, cela !... s'écrie Jean-Louis joyeux ; je m'en souviendrai, monseigneur, et toujours !... Son accent émut le duc. Un laquais arriva. — Cherchez Lafleur. — Il n'y est pas, monseigneur. — En ce cas, je ne puis rien, mon cher: Lafleur est le seul valet qui connaisse les secrets de mon neveu. — Monseigneur, il est des rangs où vouloir, c'est pouvoir... et il dépend de vous... — O mon oncle !... interrompit Ernestine en pleurant, cherchez quelque moyen ; je ne vivrais pas si je restais dans l'incertitude ; je n'ai pas dormi de cette nuit. — Monseigneur, dit Jean-Louis, envoyez un ordre au lieutenant de police, et vous le saurez sur-le-champ.

Le duc écrivit deux mots, et sonna. — Que mon intendant prenne mes chevaux et brûle le pavé ; il ira à la police, et me rapportera réponse.

Pendant la demi-heure qui s'écoula, on fit parler Jean-Louis ; le duc et la marquise furent étonnés du sens, de la philosophie, de l'âme qu'il mettait dans ses discours. En un instant, ils surent toute sa vie et ses amours. Les larmes vinrent plusieurs fois dans les yeux d'Ernestine.

Jean-Louis avait une naïveté et une chaleur si attendrissantes, que le duc s'intéressa singulièrement à son récit. Le peu qu'il dit de l'enfance de Fanchette éveilla l'attention de ce père infortuné...

Neuf heures moins un quart sonnaient quand le gros intendant arriva et remit la réponse.

— Faites changer de chevaux sur-le-champ, dit le duc en lisant la lettre. — L'adresse, monseigneur ?... l'adresse ?... demanda Jean. — Rue de la Folie-Méricourt, nº 9. — J'y serai avant vous !...

Et le charbonnier s'élance, au grand étonnement de la marquise et du duc.

Pendant que Jean-Louis brûle les distances, transportons-nous à cette infernale petite maison. . . . .

CHAPITRE VIII.

Elle était fille, elle était amoureuse.

MALFILATRE.

Le doulx fruict d'amourettes veult estre cueilli furtiuement. RABELAIS.

Il recule. ... comme si dans les vastes déserts de l'Afrique un lion à la gueule écumante eût paru soudain, cherchant de la pâture à ses lionceaux.

Lord BYRON, *Child-Harold.*

Nous avons laissé le marquis de Vandeuil donnant la main à Fanchette pour la conduire à la salle à manger... Faites-moi le plaisir de convenir avec moi, lecteur, que jamais courtisan ne conduisit mieux une intrigue que ce Vandeuil... Voyez avec quel art il enveloppe sa proie... Il commence d'abord par énerver le courage de la jeune fille par la vue des tableaux voluptueux qui parent les murs du boudoir et de la chambre à coucher... Une musique d'une suavité italienne vient ensuite ajouter aux prestiges de la peinture ; des discours enflammés, parfumés du poison de la louange ; la coquetterie éveillée à qui on prodigue tous les trésors du luxe et toutes les occasions de briller ; les plaisirs enfin qui se pressent en foule, achèvent l'œuvre de la séduction.

Ce n'est pas tout ; non content de tant d'auxiliaires, le marquis veut ajouter une ivresse à l'ivresse morale ; pour arriver à ce but, tout le génie de Koliker, le Véry de ce temps-là, est mis à contribution. Les fourneaux s'allument, les broches tournent, les fours se chauffent, les vins se glacent, les desserts se dressent, et un dîner tel qu'aucun ministre ou directeur général n'en donna de nos jours à d'affamés ventrus, est offert à la sensualité de Fanchette.

Heureusement pour Jean-Louis, Fanchette avait le cœur gros ; or, quand on a le cœur gros, on mange peu : or, quand on mange peu, on ne boit point : or, quand on ne boit point, on garde sa raison : or, quand on garde sa raison, on ne fait point de sottises... on en fait quelquefois assez sans cela. Voilà précisément ce qui sauva Fanchette.

Le marquis, qui voulait mettre sa jolie captive au niveau des dames de la cour (quoique gentilhomme il aimait l'égalité), porta force santés. Il but, et il avait ses raisons pour cela, à la beauté de Fanchette, à ses grâces, à son bonheur, voire même à ses vertus... Si le Vandeuil se fût piqué de franchise, cette dernière santé eût été un *De Profundis*.

Malheureusement pour ses projets, la jeune fille, se méfiant des santés, jura de tout faire pour conserver la sienne, et autre chose si c'était possible. Elle fit si bien, que le marquis but seul; il en résulta que le courtisan devint aussi fier qu'un soldat du pape qui escorte une procession.

Nous voici arrivés à l'instant critique : le dîner est fini ; le marquis est *ebriolus*, autrement dit gris d'officier, et, par conséquent, tapageur. Il se lève résolûment, s'affermit sur ses jambes, s'approche tant bien que mal de Fanchette, et, dissimulant un hocquet, il lui offre galamment la main pour rentrer dans le boudoir, champ de bataille assigné par sa prudence. Ils y sont, la porte se referme et. . .
. . . .

O vous, lecteurs, ô vous surtout, sensibles lectrices, ne vous effrayez pas de cette ligne de points ; il n'est encore arrivé rien de funeste à notre jolie Fanchette ; seulement je vous préviens que le combat est engagé.

Intrépide comme le sultan Misapouf, le marquis s'approche de Fanchette d'une main effrénée ; il presse la taille la plus gracieuse ; de l'autre il tient prisonnières deux charmantes mains qu'il couvre de baisers ; il veut parler alors, mais en vain ; sa langue, épaissie par ses libations à Bacchus, refuse de servir d'instrument à la séduction ; il se décide donc à substituer l'éloquence du geste à celle de la parole. Plein d'audace et de désirs, il rend la liberté aux jolies mains de Fanchette, et, préludant à ses entreprises plus hardies par un baiser qui souille le front de l'innocence, il enlève le fichu de gaze qui voilait deux demi-globes tels que Zeuxis même n'en aperçut jamais... O mes yeux ! que n'étiez-vous là !... ô glaces envieuses ! que n'avez-vous conservé cette image du beau idéal !...

A l'action téméraire du Vandeuil, à la vue de ses charmes profanés par des regards impies, le rouge de la pudeur et de l'indignation couvre le charmant visage de Fanchette ; il colore son teint, et jusqu'aux formes de lait qui semblent frémir... La jeune fille se récrie, rassemble ses forces, et s'arrache des bras du courtisan...

Mais, hélas ! où fuir ?... où trouver un abri...? le tour du boudoir est bientôt fait, et le loup dévorant est toujours d'ailleurs à six pas de nous... il avance... que résoudre ?... que faire ?... inexorable, il se jouera de mes prières et de mes larmes... que dis-je ? mes larmes peut-être seront un attrait de plus pour lui... Ah ! si le désespoir pouvait !... faible, femme et timide, il pourra me donner la mort, et non me soustraire à l'infamie !

Tandis que notre pauvre Fanchette faisait rapidement ces tristes réflexions, le marquis, remis de la surprise que lui avait causée la défense de la jeune fille, s'avançait avec un cœur où les désirs avaient éteint la pitié : — Bel amour, dit-il, il faut être à moi !... — Jamais ! jamais ! s'écria Fanchette...

Aussitôt le combat recommence avec plus d'ardeur qu'auparavant, et... Il me prend fantaisie de mettre encore une ligne de points ; non, non, cela n'est pas nécessaire, car Fanchette se défend comme un lion, ou, pour mieux dire, comme une femme qui hait ; et le marquis, dont les forces sont paralysées par le vin, attaque d'une manière à me rassurer. Bientôt je le vois rendu, couvert de sueur, se jeter sur un canapé pour y recouvrer sa vigueur épuisée.

L'heureux succès de la défense a exalté le courage de Fanchette ; ce n'est plus cette vierge timide qu'un regard fait trembler ; c'est la femme forte de Salomon accablant de reproches et d'injures l'audacieux qui l'ose outrager.

Piqué au vif par les sarcasmes dont on l'accable, le Vandeuil jure tout haut et jure distinctement de triompher de la rebelle. Il rassemble son énergie, et s'avance dans l'intention d'enlever du cou de Fanchette le portrait qu'il y aperçoit, portrait qu'il soupçonne être celui de Jean-Louis et qu'il regarde comme le palladium de sa vertu.

En vain Fanchette résiste, en vain elle croise ses jolies mains sur l'ivoire de son sein, la chaîne est brisée et le médaillon au pouvoir du marquis. Fier de cet avantage, ce dernier insulte à son trophée; il l'injurie et va le briser, lorsque son œil, tombant sur la peinture, y découvre un portrait de femme; il regarde...

A cette vue une pâleur livide couvre son visage; ses mains tremblent, ses genoux fléchissent, se dérobent sous lui, et il s'écrie: — Grands dieux!..

Fanchette, immobile, frémit en apercevant le bouleversement des traits de Vandeuil. Ce n'est plus l'amour, ce ne sont plus les feux du désir et du vin, c'est une sombre expression qui brille dans sa paupière gonflée par veines... l'amant a disparu, et des passions terribles ont chassé la volupté.

Le marquis est debout; son regard fixe tour à tour Fanchette et le portrait; il semble les comparer avec une terreur invincible; enfin il rompt le silence par ces mots entrecoupés: « Elle a pu m'échapper!... ce déguisement... mais comment peut-il se faire?... » Puis, s'approchant de Fanchette, il lui dit:

Sais-tu qui tu es?... — Je suis une pauvre orpheline. — Tes parents?... — Je ne les connus jamais. — Tu me trompes. — Quel intérêt puis-je avoir à le faire? — Serpent!... quel est ton nom?... — Fanchette. — Celui de ton père?... — Je l'ignore. — Tu l'ignores, dis-tu?... — Je le jure! — Où es-tu née?... — Je l'ignore encore. — Qui t'a élevée?... — De bons et probes charbonniers. — Les Granivel? — Eux-mêmes; ils m'ont trouvée au pied d'un arbre de la forêt de Sénart... Je leur dois tout. — Connaissent-ils tes parents?... — Ils ne me l'ont jamais dit. — Comment ce portrait est-il en ta puissance? — Il fut trouvé sur moi dans la forêt. — Sais-tu qui il représente?... — Je crois que c'est ma mère. — Ta mère!... garde-toi de prononcer jamais ce nom!...

A ces mots le marquis laisse paraître sur son visage les marques de la plus violente agitation. Il fut quelque temps comme absorbé en lui-même; puis, sortant de cette sombre rêverie, il regarda Fanchette de l'air de la haine la plus violente, et, la rejetant brutalement loin de lui, il s'élança hors du boudoir, en s'écriant d'une voix formidable: — Malheur à toi!...

CHAPITRE IX.

Jamais un parricide, un calomniateur
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur,
Qu'il est beau, qu'il est doux, d'accabler l'innocence.
VOLTAIRE.

Est-ce un prestige? est-ce un songe?... Un cri se fait entendre, et l'espoir renaît. MATHURIN.

Le premier soin du marquis, en quittant Fanchette, fut de demander après Duroc, l'intendant et le gardien de sa petite maison. Ce vieux confident intime était absent. Ordonnant qu'on le prévînt aussitôt qu'il rentrerait de se rendre auprès de lui, le marquis court se renfermer dans la pièce la plus reculée de son appartement.

A peine est-il hors de tous les regards, qu'il laisse échapper les passions qui remplissent son âme. Semblable au criminel, il tremble et se rassure, brave tout et craint tout à la fois; tantôt morne, abattu, il fixe un œil égaré vers la terre; et tantôt furieux, blasphémateur, il pousse les plus épouvantables imprécations; il passe une heure dans cet état; enfin Duroc paraît... — Monsieur le marquis m'a demandé?... — Il est vrai. — Que veut monsieur le marquis?... — Ta mort, misérable traître! — Moi traître! Monsieur de Vandeuil, pouvez-vous, après ce que j'ai fait pour votre maison, me donner un nom aussi peu mérité?...— Vil imposteur! tremble! je sais tout!... — Eh bien! que savez-vous?... — Léonie respire, misérable! — La fille de votre oncle?... — Elle-même... trouvée dans la forêt de Sénart, elle a été recueillie par d'obscurs paysans; je l'ai vue... je lui ai parlé... — Ah! monsieur le marquis! ayez pitié de moi, s'écria Duroc en tombant aux genoux de son maître. — Tu avoues donc ton crime, infâme?... — J'avoue que je n'ai point eu le courage barbare de vous servir comme vous l'exigiez... ou, pour mieux dire, j'ai cru vous servir en agissant comme je l'ai fait. — Malheureux! mais tu laissais vivre l'enfant qui renversait mes espérances de fortune et de bonheur... — Monsieur le marquis, je vous évitais le remords cruel qui suit toujours le sang versé par un crime... — Faire gloire de ta lâcheté...— Je ne m'en défends pas, j'ai reculé devant l'effrayante responsabilité qui menaçait ma tête... J'ai respecté les jours de l'innocence, et cependant je vous ai prouvé un dévouement sans bornes.— Un dévouement sans bornes, perfide?... — Faut-il vous rappeler nos crimes?... Qui ordonna la mort de la duchesse?... — Ce fut moi, dit le marquis d'un air sombre.—Qui versa le poison?...—Tu fus fidèle alors. —Ah! je fus un barbare!... Non content du meurtre de la mère, vous proscrivez l'enfant... quel enfant encore!... la fille de votre oncle, de votre bienfaiteur... votre cousine enfin!... — Dis plutôt mon ennemie... — Pour vous assurer les biens et les titres des Parthenay, je consens à faire disparaître l'héritière légitime de cette noble maison. Trahison, faux actes, incendies, je commets tout pour vous servir... n'était-ce pas assez? et fallait-il enfoncer le couteau dans le sein de celle que vous priviez de sa famille et de ses biens?... — Il fallait exécuter mes ordres!... — J'eusse été aussi méchant que vous!... — Duroc! — Monsieur le marquis, le crime nivelle tous les hommes. — Voudriez-vous me trahir? dit le marquis en pâlissant. — Moi! monsieur?... — La trahison suit le regret. — Quelque coupables qu'ils furent, je ne regrette point mes services. Ce que j'ai fait par attachement pour vous, pour le nourrisson de ma pauvre Marie, je le ferais encore!... — Dis-tu vrai?...— Dieu sait si j'en impose. — Eh bien! mon cher Duroc, puisque tu conserves toujours pour moi la même fidélité et le même dévouement, tu peux m'en donner de nouvelles preuves? — Parlez! — Cette fille que je te commandai autrefois d'immoler, cette Léonie à qui ta pitié déplacée laissa la vie... — Achevez!... — Elle est ici. — Et vous voulez?... — Sa mort... c'est le seul moyen d'assurer mon repos, d'éviter les vengeances de la justice, et de réparer tes torts envers moi... — Avez-vous pensé, monsieur le marquis, aux suites?...— J'ai pensé à tout. — Mais ne craignez-vous pas?... — Je crains tout si elle vit, rien si la tombe la reçoit. — Le désespoir vous égare... veuillez donc réfléchir, de grâce, aux obstacles qui s'opposent au trépas de cette jeune infortunée!... Vos domestiques l'ont vue entrer ici, plusieurs savent le nom qu'elle porte, plusieurs connaissent sa famille adoptive... D'un autre côté, cette famille fera des recherches;... le duc peut être informé de cette aventure... le prince lui-même peut en entendre parler... Que devenir alors?... tout se découvre, vous perdez honneur, réputation, fortune... la vie même!... — Grands dieux!... quel terrible tableau!... Ah! Duroc! comment échapper à tous les dangers qui me menacent?... — En suivant mes conseils, reprit l'intendant charmé de voir son maître faiblir dans des résolutions sanguinaires. — Que faut-il faire?... parle?... — Eloigner ostensiblement Léonie de ces lieux, lui rendre la liberté... — Lui rendre la liberté!... interrompit le marquis avec un mouvement d'effroi. — Pour une heure seulement... la ressaisir alors, et en disposer secrètement. — Je comprends... dans un lieu écarté... désert!... — Du tout, dans une maison de correction.— Dont elle pourra sortir?...— Que vous importe? elle aura été assez de temps en notre pouvoir pour que nous puissions la voir sans crainte au milieu de sa famille et de ses amis... — Je devine... un breuvage... — En respectant ses jours, lui ôtera l'usage de sa raison.— Mais es-tu bien sûr?... — Que trop, monsieur le marquis: souvenez-vous de votre tante... — Tais-toi... Pourquoi me rappeler sans cesse ce qu'il faut oublier? — Oublier, monsieur le marquis! jamais... — Pauvre esprit!... âme étroite!... — C'est pourtant à moi que vous devez... — Il suffit... je saurai récompenser ton zèle... En attendant, prépare tout pour le départ de Léonie... Lafleur conduira la voiture qui l'emmènera hors de ces lieux... Il la mettra en liberté dans la rue des Postes... entre neuf et dix heures du soir... j'y serai avec toi... et alors... — Parfaitement réglé, monsieur le marquis. — Cours exécuter mes ordres... Dans un quart d'heure je quitte la petite maison. — Comptez sur mon exactitude...

A ces mots, le marquis et son confident se séparèrent. Duroc fut s'occuper des préparatifs nécessaires à la fuite de Léonie... Il avertit Lafleur de tenir une voiture prête pour neuf heures précises, et fit en outre atteler deux excellents chevaux à la chaise du marquis. Ce dernier venait de sortir de la petite maison.

Pendant que tout ceci se passe, Fanchette, revenue à peine de la terreur que lui avaient causée et les attaques indécentes du marquis, et ses interrogations prononcées d'une voix sombre et menaçante, Fanchette, dis-je, s'occupait des moyens d'opposer une résistance invincible aux nouvelles manœuvres qui pourraient être dirigées contre elle. La pauvrette se fit un rempart de ses vêtements; robe, chemise, jupon, tout fut rétréci, fermé; coutures, épingles, lacets, rien n'est oublié...

Voilà donc notre héroïne métamorphosée en une citadelle imprenable... Imprenable n'est pas français, dit-on; n'importe... les minutes, les heures se succèdent et se passent dans des transes inimaginables; la nuit qui approche redouble l'effroi de Fanchette: elle prête l'oreille; le moindre bruit la fait frissonner; elle fixe d'un œil hagard les portes verrouillées, et surtout les murs de la chambre... Elle croit voir à chaque instant s'ouvrir une issue secrète... Enfin neuf heures sonnent. Comme le dernier coup frappait les airs, des pas se firent entendre; plusieurs personnes montent l'escalier, s'arrêtent à sa porte, y frappent, et l'appellent à haute voix. — Que me voulez-vous?... qui êtes-vous?... — Je suis Duroc, l'intendant de monsieur le marquis, et je viens, par ses ordres, vous mettre en liberté... Dépêchez, la voiture attend... — Ne me trompez-vous pas, monsieur?... — Je vous jure, au nom de Dieu, que c'est la vérité... Venez, ne craignez rien; ma femme est avec nous.

A cette assurance, donnée au nom du Créateur, Fanchette, qui avait de la foi, ouvrit la porte, et se trouva devant Duroc, qui lui offrit la main pour gagner la voiture. Comme la jeune fille descendait

l'escalier, elle s'aperçut que la main de l'intendant tremblait; elle jeta un regard sur le vieillard, et fut effrayée de l'agitation extraordinaire qui se peignait sur sa figure. — Monsieur, lui dit-elle avec fermeté, vous répondrez devant Dieu de votre conduite envers moi. — Je le sais, reprit Duroc d'un air sombre; mais je sais aussi que le Seigneur est miséricordieux. — Et qu'il protége l'innocence, ajouta Fanchette en s'avançant courageusement : je mets donc mon espoir en lui.

Comme elle achevait ces paroles, elle se trouva dans la cour et devant une voiture attelée de deux chevaux. — Où me conduisez-vous?... — Près de vos amis... C'est-à-dire on vous descendra sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois.. vous gagneriez seule votre demeure... — Vous avez raison d'en agir ainsi; car il serait dangereux pour vous de paraître devant Jean-Louis... — Allons, mademoiselle, montez...

Fanchette se place dans la voiture; la porte s'ouvre, et les chevaux s'élancent... Mais tout à coup, comme s'ils rencontraient un obstacle invincible, ils s'arrêtent et restent immobiles... En vain le cocher jure, sacre et fouette; en vain les coursiers frappent du pied, hennissent et blanchissent leurs mors d'écume; il n'en résulte qu'un craquement terrible; la voiture penche, elle va verser sans doute, et un cri part de l'intérieur.

Une voix formidable répond à ce cri : — Fanchette!... Fanchette!... La jeune fille éperdue reconnaît son amant; elle brise la glace, le nomme et invoque son secours... Jean-Louis se précipite, arrache une portière, et reçoit son amie dans ses bras... Mais Lafleur, Picard, Jasmin et les palefreniers crient *au voleur!* et entourent Jean-Louis... Le peuple sort en foule des huttes qu'il habite de temps immémorial, et comme il donne toujours raison à celui qui crie le plus fort, il se range de côté des valets qui jappent... alors une nuée de pelles, de pioches, de fourches, de broches et de sots entourent Granivel. — Frappez! renversez! tuez le voleur! s'écrie-t-on de toutes parts... Le peuple a toujours été pour les moyens expéditifs... — Mais, répond Jean-Louis, c'est ma maîtresse... ma femme, que j'arrache à d'infâmes coquins. — Coquin toi-même, disent les valets. — Coquin toi-même, reprit le bon peuple... A mort!... à mort!... — Sacrebleu!... s'écria Jean-Louis, il n'en sera rien, ânes que vous êtes.

Ayant ainsi prononcé cette protestation énergique, le neveu du pyrrhonien se jette sur la masse qui l'entoure; il frappe à droite, à gauche, au centre (on a bonne envie d'en faire autant aujourd'hui); il écarte, écrase, éreinte, assomme et se fraye un large passage. Alors il s'élance, et, rapide comme le trait qui siffle en volant, il disparaît, en laissant échinés, rossés, crottés, jurant, beuglant le peuple, et surtout les valets du marquis de Vandeuil. . . . .

CHAPITRE X.

Il n'est pas impossible qu'un grand soit humain et généreux. LA BRUYÈRE.

Pour l'hymen aussitôt chacun prit ses mesures;
Le monarque en pria tous les rois d'alentour,
Qui, tous brillants de diverses parures,
Quittèrent leurs États pour être à ce grand jour.
CH PERRAULT, *Peau-d'Ane.*

Jean-Louis fut poursuivi par un ou deux valets intrépides, mais il était impossible qu'ils résistassent aux mille quatre-vingts pieds que le charbonnier parcourut par minute. Arrivé sur les boulevards, il déposa Fanchette; et comme les émotions violentes qui s'étaient si rapidement succédé en elle la rendaient incapable de soutenir une marche aussi précipitée que celle de Jean, il prit une voiture, et s'embarqua pour la rue Thibaut-aux-Dés. Ce qui prouve énergiquement sa préoccupation amoureuse, c'est qu'il tenait toujours à la main la jante qu'il avait rompue à la roue par laquelle il arrêta la fatale voiture. La tendre Fanchette, au comble de la joie et du bonheur, prit son fin mouchoir pour essuyer doucement le visage couvert de sueur de son amant; elle ôta la goutte d'eau qui se trouvait à chaque cheveu, et y passa sa blanche et délicate petite main. Mesdames, avouez qu'un homme de cinq pieds dix pouces, qui fait mille quatre-vingts pieds à la minute qui porte neuf cents, qui arrête une voiture, mérite bien de tels soins.

A ces tendres et naïves caresses, le charbonnier ne disait mot, et Fanchette respectait le silence de son amant, et la voiture roulait toujours vers la rue Thibaut-aux-Dés, où le professeur et le père Granivel étaient fort inquiets du sort de leurs enfants.

Dix heures sonnèrent, et le léger Courottin ayant quitté son étude, porté à souper à sa mère, et l'ayant consolée sur sa fluxion de poitrine, arriva chez le père Granivel pour apprendre le résultat des recherches.

— Monsieur Granivel, quittez votre figure chagrine; je vous promets que Fanchette aura été reconquise. — Dieu le veuille!... et le bon homme leva ses yeux au ciel. — C'est douteux encore, reprit le pyrrhonien en posant son livre et ses lunettes, mais comme le doute est une pensée, en tant que la pensée existe, et que l'espérance est un composé de pensées, nous pouvons l'espérer. — Voilà, s'écria Courottin, les plus beaux arguments et les plus philosophiques paroles qui soient sortis de la bouche des hommes!...

Le professeur manqua perdre la tête!... Et pourquoi?... Pourquoi, lecteur?... c'était le premier éloge qui lui était adressé en face...

En ce moment, un roulement de voiture se fit entendre, la porte battit avec une extrême violence; celle de la pièce basse où étaient les Granivel s'ouvrit avec fracas, et Jean-Louis parut, sa fiancée dans ses bras.

— Je l'avais dit! s'écria Courottin. — Garçon, tu as donc, encore une fois, ressaisi ton bonheur?... — Ce sera la dernière!... dit le professeur.

Jean-Louis porte en triomphe Fanchette autour de la salle. Si la jeune fille fut étonnée dans le brillant boudoir de Vandeuil, où tout respirait la grandeur et la corruption, elle pleure de joie en revoyant cette salle simple où, pour tout luxe, on voit une horloge en bois de noyer, une table ronde, des chaises grossières et des hommes vertueux, le Courottin excepté cependant; cette figure maligne affichait la joie.

Enfin le taciturne charbonnier pose Fanchette avec une gravité extraordinaire sur le virginal fauteuil du premier conseiller clerc qu'il y eût au parlement de Paris.

Chacun regarde ces singuliers apprêts; Fanchette est étonnée, alors Jean-Louis croise ses bras avec force, fronce ses sourcils et son front, en disant à son amante avec l'accent d'un homme très-ému :

— Fanchette, tu viens d'une petite maison!... et tu es sur le fauteuil d'une jeune fille sans tache et sans reproche?...

Le plus doux sourire vint errer sur les lèvres de ce chef-d'œuvre de grâce et d'ingénuité.

— Ah! Fanchette, ce sourire d'innocence est la plus belle réponse que femme ait faite!... Jean prend son amie dans ses bras, la serre, la couvre de baisers, et dévore chacune de ses beautés. Ce déluge de caresses enflammées fut pour l'âme de Fanchette ce qu'est la rosée du matin pour la jeune plante fatiguée; elle rit et se joue sur le sein de son bien-aimé, comme un jeune cygne sur les eaux, et toute souffrance s'oublie dans cette liesse d'amour... enfin il la pose sur les genoux du père Granivel : — Tiens, père, c'est ton tour, voilà ton enfant...

Le père Granivel l'embrasse sur son front virginal, et la jeune fille caresse son menton de sa main blanche et jolie, en s'écriant : — J'étouffe sous tant de bonheur!...

Ce mot fut un signal pour un nouveau déluge de caresses amoureuses de la part de Jean-Louis. Le pyrrhonien se pâmait en disant : — Voilà la simplicité de la nature... et de la vertu!... Ce tableau était de l'alkoran pour le muet Courottin.

Le bruit d'un équipage se fait entendre, et le duc de Parthenay, curieux de voir cette Fanchette si tendrement aimée, et sur laquelle sa nièce avait éveillé sa curiosité, arriva au milieu de ce touchant spectacle : l'approche d'un grand fait l'effet de la présence d'un être animé sur la sensitive... Chacun se tait, la gaieté se retire, on se plie avec respect.

Qui se plia? ce fut Courottin, car les trois Granivel gardèrent l'attitude qui convient à des hommes; la tendre Fanchette fit une révérence que vous auriez payée mille écus... je suppose que vous les avez!... et alors vous êtes bien heureux.

Jean-Louis prit la main du duc, et le présenta en disant : — Père, c'est monseigneur le duc de Parthenay qui nous fait l'honneur de venir nous voir!... Par déférence, Fanchette avança le fauteuil du premier conseiller clerc, et le duc s'y assit.

— Monsieur, dit ce dernier au père Granivel, il vous paraîtra très-étonnant de voir une excellence chez vous; mais j'y viens réparer les torts de mon neveu; fasse le Ciel que les excuses d'un vieillard en cheveux blancs puissent vous suffire pour les outrages!... — Monseigneur, interrompit le pyrrhonien, n'en parlons plus : vous faites en ce moment, non pas tout ce qu'un grand, mais tout ce qu'un homme doit faire... Ici, Votre Excellence n'entendra que la vérité simple, autant qu'elle peut exister dans ce monde, car j'avoue que je ne l'ai jamais vue ni chez les guelfes, ni chez les gibelins, ni au milieu, et... — Jeune homme, dit le duc en s'adressant à Jean-Louis, vous êtes de parole; mes chevaux n'ont pu vous atteindre; je suis arrivé pour être témoin de l'enquête que l'on faisait sur votre lutte, et je l'ai arrêtée.

Depuis que le duc se trouvait dans cette salle granivellienne, il ne cessait de regarder Fanchette.

— Voilà donc votre charmante fiancée?... Ah! sans mes soixante-dix ans, mademoiselle, je ne sais si je n'aurais été, je ne dis pas aussi coupable que mon neveu... mais du moins aussi amoureux!... Avouez-nous ce qui s'est passé?... — Monseigneur, s'écria Jean-Louis, c'est inutile!... — Je voulais seulement, reprit le duc, m'informer par quel motif mon neveu vous remettait en liberté, car le vieux Du-

roc m'a soutenu que c'était son intention... Ecoutez, mes enfants, l'expression de ce vieux domestique, en me parlant de mademoiselle, avait un je ne sais quoi qui m'a été au cœur; habitué qu'il est à ces sortes d'aventures, puisque le marquis, dont je suis fier de rougir devant vous, a cette infâme maison depuis dix ans, je lui ai trouvé une figure décomposée, une espèce de terreur, une crainte de me voir... et certes, jusqu'à présent, jamais jeune fille enlevée ne lui a causé de pareils remords!... du moins, son visage les annonçait; ainsi donc, belle Fanchette, expliquez-moi le motif qui vous fit mettre en liberté par Vandeuil... je sais que vous fûtes respectée; et, certes, il lui a fallu pour cela des raisons bien importantes...

Fanchette, se souvenant des menaces du marquis, et d'ailleurs craignant que le récit de la manière dont le portrait fut trouvé ne chagrinât Jean-Louis, se décida à taire cette circonstance; elle fit le récit de ses deux jours d'infortune avec naïveté, et soutint au duc, en rougissant cependant, que ses larmes et son désespoir avaient seuls ému Vandeuil. A la vue de la rougeur de la jeune fille, le duc, ancien diplomate et ministre habile, jugea qu'on lui cachait quelque chose... Une pensée lui vint, et cette pensée attira des larmes dans ses yeux!...

— Quel âge avez-vous?... — Dix-huit ans, je crois, monseigneur... — Ma fille aurait à peu près cet âge... — Monseigneur, écoutez l'histoire de Fanchette, dit le père Granivel; j'ai des terres et des forêts du côté de la forêt de Sénart. En novembre 1770... — C'est l'époque de l'incendie de la ferme où était Léonie, interrompit vivement le duc... Insensé que je suis! n'est-elle pas morte?.. n'ai-je pas l'acte mortuaire!... Le duc parut accablé de douleur, et le pyrrhonien dit tout bas à son neveu : — C'est un bien digne homme, que ce duc! — Je passais, reprit le père Granivel, dans la forêt de Sénart; j'entends des cris! des barbares, malgré le froid, avaient exposé cette pauvre petite sans linge ni vêtement. Le cœur me saigne, je me déshabille, et, l'enveloppant dans mes habits, je l'apporte à ma pauvre femme, en lui disant : « Tiens, prends-en soin! Dieu le veut, car il me l'a fait trouver, c'est pour que j'en sois le père!... » Et je le fus; pas vrai, Fanchette?... Fanchette, pour toute réponse, lui sauta au cou. — Bien! frère, s'écria le pyrrhonien, pour qui le beau ne fut jamais douteux. Le duc était combattu par mille idées contradictoires qui l'assaillaient. L'œil tristement attaché sur Fanchette, une pensée triomphait toujours : « Léonie aurait cet âge!... » — Monseigneur, dit Courottin d'une voix mielleuse, demain les deux fiancés se marieront : si vous leur faisiez l'honneur d'assister à leur union, vous qui l'avez si bien protégée que... — Très-volontiers, mes amis, répondit le duc en regardant toujours Fanchette. Cependant, ajouta-t-il, ne faites point de façons pour moi; je pourrais être retenu auprès du roi; ne m'attendez pas!... Si monseigneur le permet, continua le clerc, j'irai l'avertir de l'heure qui doit être prise, afin que Son Excellence n'attende pas. — C'est me faire plaisir, mon ami, répliqua le duc. — Alors Votre Excellence aura-t-elle l'extrême bonté de dire un mot à son suisse, pour qu'il veuille bien laisser passer désormais Courottin, le nom de votre très-humble serviteur?...—Je le dirai... — Si monseigneur prend intérêt à nous, et daigne faire luire un rayon du pouvoir sur nous!... — Ah! monseigneur, interrompit le pyrrhonien, c'est un jeune homme rempli de talents!... — Et de zèle, ajouta Courottin.

A ces éloges réitérés, le duc quitta la vue de Fanchette, et regarda le sieur Courottin, qui, par une heureuse tactique, se courba jusqu'à terre, en ne faisant voir de sa figure que juste ce qu'il fallait pour être reconnu.

— Monseigneur, dit Courottin, l'Etat, vous le savez, se trouve en des circonstances critiques; il sera nécessaire d'avoir des hommes adroits, qui soient doués d'un esprit conciliant... si par hasard... Votre Excellence... Ce qui causa le bégayement de Courottin, ce fut le regard inquisiteur du duc. — Qui êtes-vous, mon cher?... — Un ami de la maison, et j'aspire à l'honneur de servir monseigneur... En ce moment, je suis un des membres du Châtelet. — Suffit... Alors le duc se leva, prit la main calleuse du père Granivel, et lui dit : — Songez, monsieur Granivel, que vous avez en moi un zélé protecteur. Il salua Fanchette avec cette grâce et cette galanterie des hommes de l'ancienne cour, s'inclina légèrement pour le reste, et partit. L'infatigable Courottin s'était saisi de la lampette, et présenta son bras pour que le duc montât dans sa voiture.

— Ah! si tous les seigneurs lui ressemblaient! s'écria le père Granivel. — Je conviens qu'il est bon homme; mais, pour un ministre, je le trouve faible sur le raisonnement et la logique. Cependant il a conquis mon estime... Là-dessus Barnabé remit ses lunettes, et reprit son Locke. — Pour moi, Fanchette, je lui dois tout, car s'il ne m'avait pas enseigné la petite maison, du diable s'il arrivait assez à temps pour te sauver!... Tout cela est juste, dit alors Courottin; mais convenez que ce duc ne tient pas son rang!... venir chez-vous!...

A ce mot imprudemment lâché, Jean-Louis et le père Granivel regardèrent le chat judiciaire avec un air qu'il comprit fort bien, car il se hâta d'ajouter :

— Mes amis!... comment pouvez-vous croire que je veuille vous abaisser?... cette visite ne m'a-t-elle pas été utile? et je serais un ingrat... Mais, remarquez une chose, tout le quartier est en émoi, et douze personnes sont à votre porte et s'entretiennent de cette visite d'une Excellence. Or, vous savez à quel point en est l'esprit public; une révolution se prépare, les nuages politiques sont gros d'une tempête; prenez garde que cette visite ne fasse croire que les grands vous ont distingués!... croyez-moi... — Il a raison, dit le pyrrhonien... et parle comme un ange.

Là-dessus le clerc trouva prudent de s'en aller. Monté dans son galetas, il réfléchit à cet événement, et, sur-le-champ, il écrivit un mot au marquis de Vandeuil pour l'instruire de ce qu'il savait de Fanchette; et, avec un courage admirable, il s'en fut le porter au suisse, qui le combla de joie, en disant : — Moi afoir l'orte de te laissair entrir...

Courottin se coucha bercé des plus douces espérances.

Pour la troisième fois, le père Granivel courut à Saint-Germain-l'Auxerrois se disputer avec le sacristain et le prêtre de service; néanmoins il obtint de ne rien donner en plus, et le mariage de Fanchette et de Jean-Louis fut commandé pour le lendemain.

Ce lendemain si désiré arriva; Fanchette se leva pâle, fatiguée et souffrante.

— Mon ami, dit-elle à Jean-Louis, il m'est impossible d'aller à l'église. — Ah, Fanchette! ce retard me fait peur! — J'irai, Louis, si cela t'alarme; mais je suis sûre... — Allons, garçon, ne risquons pas sa santé.

Courottin, pendant qu'on l'avait envoyé chercher le déjeuner de l'étude, était accouru; on le chargea d'aller à Saint-Germain-l'Auxerrois, et le mariage fut remis au jour suivant... Le petit clerc profita d'une course dans le faubourg Saint-Marceau pour se rendre à l'hôtel du duc, rue du Bac, et il l'instruisit de ce retard par une lettre, car il n'était pas visible. On va voir comment.

La journée parut un siècle à Jean-Louis; mais il eut le plaisir de voir la fièvre de Fanchette cesser, et le médecin déclarer que cela ne serait rien.

Laissons ces deux amants livrés à l'espoir le plus tendre, à la joie la plus complète, se croyant à la porte du paradis, et suivons le duc.

CHAPITRE XI.

Une femme est toujours une femme,
Milord H***.

Wath can enoble sots, or slaves, or coward?
Alas! not all the blood of all the Howards.
POPE, *an Essay on man Epistre* IV.

Et toi, si tes vertus ne te font honorer,
Tout le sang des Talbot ne saurait t'illustrer.
DELILLE, *traduction*.

Rentré à l'hôtel de Parthenay, le duc, indigné de la conduite de son neveu envers Fanchette, résolut de lui en marquer son mécontentement. Il trouva Ernestine dans les larmes : le marquis n'avait point paru à l'hôtel depuis vingt-quatre heures. — Pauvre Ernestine! dit le bon seigneur en fixant sa nièce d'un air de compassion. — Ah, mon oncle, mon oncle!... Ferdinand est bien coupable!... enlever la fiancée d'un brave homme presque à l'autel... la conduire dans un lieu infâme!... mais au moins la jeune fille a-t-elle échappé à la séduction?... — Grâce au ciel, mon indigne neveu n'a pu flétrir son innocence... Ernestine, vous ignorez encore jusqu'où il a poussé l'oubli de l'honneur et de ses devoirs. — Grand Dieu!... — Tout me fait craindre qu'il n'ait déshonoré mon nom... J'ai vu cette jeune Fanchette, et me suis fait raconter toutes les particularités de son aventure! — Eh bien, mon oncle?... — Eh bien, Ernestine, la jeune fille craintive, embarrassée, ne m'a point expliqué clairement ce qui avait pu décider le marquis à lui faire rendre la liberté. Lorsque son amant parut et l'arracha à ses persécuteurs!... qui sait ce qu'aurait fait Vandeuil sans ce secours inespéré?... peut-être eût-il porté le crime... — Ah, mon oncle! pourquoi ne pas croire plutôt que le repentir et le remords... — S'il en était ainsi, Fanchette n'aurait pas manqué de m'en instruire... une autre cause a donc guidé votre mari? Je le saurai, et malheur à lui si jamais... — Mon cher oncle, je vous supplie... — Ma nièce, vous êtes trop faible, et si je vous imitais, notre conduite, au lieu de corriger le marquis, ne servirait qu'à le enhardir dans le mal. Ma résolution est prise; je ne veux point que les cris des victimes du libertin s'élèvent jusqu'à moi, et viennent accuser mon insouciance. Je vengerai la société, vous-même, Ernestine, et l'honneur de mon nom...

La marquise ne répondit rien; quoiqu'elle aimât son époux avec une aveugle idolâtrie, elle ne pouvait nier les écarts nombreux dont il se rendait chaque jour coupable. Voyant donc le duc aussi courroucé contre lui, elle n'osa aborder de front la défense de Vandeuil; mais, en revanche, elle s'y prit avec l'adresse admirable que posse-

dent les femmes pour arriver au but de leurs désirs. Elle entoura le vieux seigneur de ces attentions délicates qui, semblables à des rêts invisibles, enlacent sans qu'on se croie captif; elle pleura : elle était belle, douce, sensible et malheureuse; le duc fut presque désarmé.

Cependant il était deux heures du matin, et Vandeuil ne rentrait pas; les dispositions à la clémence commençaient à s'évanouir, lorsque Ernestine fit si bien, que le duc, déjà fatigué des secousses de la journée, se laissa facilement convaincre de la nécessité de ménager sa santé; mais, avant de se retirer, il exigea que la marquise, relevant à peine d'une maladie de langueur, se mît au lit.

Ernestine obéit consciencieusement; néanmoins, comme elle n'avait pas promis de dormir, elle employa encore une heure à penser au volage qui la délaissait. Enfin, sur les trois heures du matin, sa paupière appesantie se ferma, et son imagination fut bercée de rêves d'autant plus doux, que la réalité était désespérante...

Revenons maintenant à l'indigne époux d'Ernestine... Effrayé de ne point voir Fanchette arriver au guet-apens de la rue des Postes, il court à sa petite maison; là, il apprend que Jean-Louis, après avoir écharpé ses gens et les voisins, a enlevé sa fiancée, et a disparu; il apprend encore, qu'une demi-heure après le combat de Jean-Louis, le duc est arrivé... A cette dernière nouvelle, son âme coupable devint la proie des craintes les plus vives; il croit déjà son crime connu; il se voit sur l'échafaud .. Daroc, qui est témoin de son effroi, essaye, mais en vain, de le dissiper. Vandeuil n'a plus ni énergie ni courage... Enfin le marquis se calme, et il convient avec son confident de la conduite qu'il va tenir. Il est arrêté que le marquis ne rentrera à l'hôtel qu'à quatre heures du matin, et que Lafleur, prévenu par Daroc, attendra le retour de son maître, en ayant soin d'observer attentivement toutes les démarches du duc...

Quatre heures sonnaient comme le marquis, marchant à pas de loup, traversait les jardins de l'hôtel. Il arrive jusqu'à l'antichambre de son appartement; il entre, et aperçoit son domestique profondément endormi.

— Lafleur !... Lafleur !... comme il dort !... le drôle est bien heureux !... Lafleur !... Lafleur!... te réveilleras-tu, coquin ? .. — Qui m'appelle ?... Ah ! c'est vous, monsieur le marquis ?... pardon, mais je m'amusais, en vous attendant, à faire un petit somme. — Paix !... il s'agit bien, vraiment, de plaisanter !... Que dit-on de nouveau?... le duc et la marquise sont-ils rentrés de bonne heure ?... — Madame la marquise n'est point sortie, et M. le duc a passé la soirée chez elle... — Ah !... bon !... — Il a demandé aussi après vous, et j'avais ordre de le prévenir de l'instant de votre retour. — Soupçonnes-tu ce qu'il avait à me dire ?... — Je crois que c'était par rapport à ce qui vous est arrivé avec cette jeune fille... la maîtresse de ce grand charbonnier...— Es-tu bien certain de ce que tu avances ? dit alors le marquis en pâlissant. — Oui, monseigneur; mademoiselle Victoire, une des femmes de madame, a entendu quelques mots de la conversation, et me les a rapportés comme de coutume... — Le duc paraissait-il ému ?... — D'abord il l'était; mais il ne tarda pas à s'apaiser... Cependant, il a donné plusieurs ordres à son valet de chambre, et a dépêché un de ses gens à Versailles, et un autre chez le lieutenant de police. — Est-ce tout ce que tu sais ?... — Oui, monseigneur le marquis. — Il suffit... laisse-moi...

Lafleur fut se coucher, et le marquis rongé d'inquiétudes et de remords, se retira dans son appartement... ne pouvant supporter l'état d'anxiété où il se trouvait, Vandeuil pénétra doucement dans la chambre à coucher de sa femme. Si quelque danger me menace, son amour m'en avertira... Tout en négligeant sa compagne, comme bien des maris de ma connaissance, l'ingrat rendait justice au cœur qu'il déchirait... Il entre donc dans la chambre, approche du lit, et contemple Ernestine livrée au plus doux sommeil... un rêve délicieux l'occupait en ce moment, et le nom de l'époux qui l'abandonne est prononcé avec ivresse.

Ce sommeil tranquille rassure le marquis, et, le cœur soulagé, il regagne son appartement... Il s'assied, veut essayer de dormir, mais en vain : l'image de Léonie, réclamant ses droits, ne lui permet pas de goûter un moment de repos... il tire de sa poche le portrait arraché du sein de Fanchette, le contemple, et frémit... Un avenir sinistre se déroule devant lui ; il voit la vérité sortir du fond des tombeaux, et apparaître aux yeux des hommes... Enfin, après de longues agitations, la nature épuisée reprend ses droits, le marquis se laisse aller sur la table près de laquelle il est assis ; il dort !... mais quel sommeil.... une sueur froide coule de son front ; sa poitrine est oppressée, et des mots entrecoupés annoncent le trouble qui le dévore.

Tandis que Vandeuil subit, pendant cet affreux sommeil, le supplice anticipé qu'il mérite, le jour a paru, et la douce Ernestine, ouvrant les yeux, consacre son premier souvenir à son époux. Inquiète, elle sort du lit, passe un peignoir, et court légèrement à la chambre où il repose... le croyant plongé dans ses réflexions, elle avance doucement, et se baisse pour lui souhaiter le bonjour... Le portrait enlevé à Fanchette est sur la table, la marquise l'aperçoit, s'en empare, et fuit la mort dans le cœur.

Dans le premier moment de sa douleur, elle court chez le duc, et là, oubliant la prudence, elle se précipite dans les bras du vieux seigneur, en s'écriant : — Ah ! mon oncle ! c'en est fait, Ferdinand est le plus ingrat des hommes !...

A la vue des pleurs d'Ernestine, le front du duc se couvre de nuages, et son regard devient sévère : — Je le vois, il faudra sévir, dit-il; mais, mon enfant, quel nouvel outrage fait couler tes larmes?... apprends-le-moi, et je jure...

La colère du duc fait oublier à la marquise ses sujets de plainte ; elle ne voit que le danger du volage; et son faible cœur, tremblant pour son époux, se repent déjà des transports qu'il vient de laisser éclater...

— Mon oncle, je n'accuse point Vandeuil... ne croyez pas à mon trouble... ma santé... un rêve pénible...

Mais ces excuses tardives ne peuvent donner le change au duc. Il a vu la douleur peinte dans les yeux d'Ernestine ; elle était véritable... Ce n'est pas tout, la marquise tient dans ses mains le fatal portrait, le duc s'en empare, et dit : — Osez encore défendre votre époux !...

Ernestine, tremblante, se jette aux genoux de son oncle : — Grâce ! grâce ! s'écrie-t-elle.. — Point de pitié pour l'indigne marquis... Eh quoi ! ma nièce, vous vous abaissez au point de prier pour l'être le plus vil... ne ressentirez-vous donc jamais, comme vous le devez, les outrages dont il vous accable? .. Ah ! loin de l'excuser, il faudrait le maudire. — Mon oncle, il est mon époux... — C'est précisément ce titre sacré qui le rend inexcusable... Possesseur d'une femme charmante, il lui donne sans cesse de nouvelles rivales, et quelles rivales !... des femmes sans mœurs, sans naissance, et mille fois moins jolies que mon Ernestine... — Ah ! mon cher oncle ! votre amitié vous aveugle, dit alors la marquise en rougissant de plaisir, et ce malgré la situation pénible où elle se trouvait, tant il est vrai qu'une femme n'écoute jamais impunément le doux poison de la louange. — Non, ma nièce, reprit le bon seigneur, je suis sûr qu'aucune des nombreuses maîtresses de ton mari ne peut te le disputer en grâces et en beauté... Que ce portrait décide entre nous.

En parlant ainsi, le duc ouvre le médaillon qu'il tient à la main, il y jette les yeux... mais soudain un cri terrible sort de son sein, le portrait glisse entre ses doigts, tombe et roule à ses pieds... La marquise y porte un regard avide, et découvre avec douleur la plus belle tête de femme qu'elle ait encore vue... Ernestine n'est point encore revenue de sa surprise, que le duc a ramassé le médaillon, et l'a caché soigneusement dans ses habits. Alors il saisit la main de sa nièce, et, l'entraînant avec lui, il entre dans l'appartement du marquis.

Ce dernier venait de se réveiller, l'imagination encore pleine des songes pénibles qui l'ont assailli ; son premier soin est de chercher le fatal portrait. Il a disparu !... Vandeuil se récrie !... rapide comme le vent qui porte la tempête, sa pensée envisage toute l'étendue des dangers qui l'entourent; il faut fuir, ou la mort et la honte... La croisée est ouverte, le jardin est désert, personne, nul bruit, il va s'élancer : la porte s'ouvre, et le duc, la figure renversée, Ernestine le visage mouillé de pleurs, s'offrent à ses regards.

— Je vous trouve enfin, s'écrie le duc... A ces mots, prononcés avec une énergie concentrée, le marquis s'arrête anéanti; son œil, baissé vers la terre, n'ose se lever sur le vénérable bienfaiteur dont il déchira l'âme paternelle, et sur la douce Ernestine, si longtemps négligée...

Tandis que le pâle et tremblant Vandeuil s'efforce en vain de rappeler sa présence d'esprit et son audace, le duc a fermé soigneusement toutes les portes de l'appartement, après s'être assuré que personne ne pouvait s'y trouver; alors il s'avance vers son neveu, et tirant de son sein le médaillon enlevé du cou de Fanchette, il le présente au marquis.

— Comment se fait-il, monsieur, que le portrait de mon épouse infortunée se trouve aujourd'hui en votre pouvoir?...

Vandeuil garda le silence.

— Quoi ! s'écria Ernestine, ce portrait serait celui de la duchesse?... Ah ! mon cher Vandeuil ! que d'excuses ne te dois-je pas ! pardonneras-tu jamais à la jalouse Ernestine les accusations insensées qu'elle osa former contre toi ?... Mon cher oncle, vous le voyez, Ferdinand n'est pas coupable...

Les excuses de la marquise vinrent on ne peut plus à propos pour tirer Vandeuil d'embarras. Il comprit de suite que, puisque sa femme parlait ainsi, il fallait que le duc n'eût encore rien découvert de la destinée de sa fille. Il ne pouvait avoir que quelques soupçons vagues tout au plus, et, avec un peu d'adresse, il ne devait pas être impossible de les dissiper.

— Monsieur, dit l'adroit marquis en levant sur le duc un regard assuré, qu'il eut soin cependant de faire paraître craintif, je conviendrai devant vous et devant Ernestine de la faute que cette miniature me rappelle. Il n'est que trop vrai, je m'en suis emparé jadis, et je n'ai pas osé vous l'avouer depuis. — Pour quel motif, monsieur?... — Pour avoir toujours devant les yeux l'image de ma généreuse bienfaitrice. Mon oncle, vous savez que je dois beaucoup aux bontés de la duchesse... Des torts nombreux signalèrent mon ardente jeunesse, j'en conviens ; mais jamais mon cœur ne fut atteint du vice de l'ingratitude. — Comment peut-il se faire, demanda le duc en jetant sur

le marquis un regard scrutateur, que ce portrait, donné par moi à ma chère et malheureuse Léonie, soit maintenant entre vos mains?... — Je le pris à Léonie dans un des voyages que je fis en Poitou. Mon intention était d'en faire tirer une copie, et de restituer l'original à ma jeune cousine. Cette enfant était si jeune alors qu'elle ne put s'apercevoir du larcin que je lui faisais... Quelque temps après, arriva le fatal incendie qui vous priva d'une fille chérie... Je crus devoir garder le médaillon, et ne point rouvrir les plaies encore mal fermées de votre cœur paternel, en vous faisant une restitution qui aurait indispensablement nécessité une explication qu'il était de mon devoir de vous éviter. — Mon oncle, dit alors la marquise, vous le voyez, le récit de Ferdinand est empreint du cachet de la vérité. — Il est du moins fort vraisemblable... Cependant je voudrais savoir comment il se fait qu'après seize ans entiers passés depuis la mort de Léonie, le portrait de la duchesse se soit trouvé ce matin sur cette table où vous dormiez?...

Cette question imprévue parut embarrasser le marquis; le duc s'en aperçut, et il renouvela sa demande en fronçant le sourcil d'un air sévère. Le fourbe, appelant à son secours toute l'audace qu'il avait en partage, résolut de sortir avec éclat de la position critique où il se trouvait.

— Puisque vous l'exigez, monsieur, dit-il au duc, je vais vous donner l'explication d'un fait qui vous paraît extraordinaire... Mais auparavant, chère Ernestine, ajouta-t-il en se tournant vers la marquise, permets que j'implore à genoux le pardon d'une erreur dont je rougis maintenant...

En parlant ainsi, Vandeuil embrassait les genoux de sa femme...

— Relevez-vous, mon ami, reprit la pauvre Ernestine, tremblante du nouveau tort qu'elle allait avoir à pardonner... Quelque faute que vous ayez commise, je l'oublie si votre cœur la désavoue. — Indulgente et douce Ernestine!... ah! je le sens aujourd'hui plus que jamais, je suis indigne de vous appartenir... Eh quoi! j'ai pu trahir la plus charmante épouse!... j'ai pu rechercher un autre amour que le sien!... Ah! je suis un ingrat, un fou, un monstre, et je mérite... — Aime-moi, et tout est oublié...

A cette dernière marque de tendresse, le marquis laissa paraître là plus vive admiration et la plus tendre reconnaissance. Il baisa avec transport la main d'Ernestine, et quelques pleurs vinrent même mouiller ses yeux.

— Enfin! s'écria le duc, qui n'écoutait qu'avec méfiance les belles phrases de son neveu, m'expliquerez-vous?... — Quelque chose qu'il puisse m'en coûter, reprit le marquis d'un air de tartufe, je vais vous obéir... Un de mes amis me présenta dernièrement chez une dame dont je dois taire le nom... Enchanté de la beauté de madame de ***, j'osai lui parler de l'effet qu'elle avait produit sur moi. La dame était coquette; elle reçut mes soins, mais exigea des preuves d'amour et même des sacrifices... L'idée du portrait de ma tante me revint à l'esprit, et je crus pouvoir, à tort sans doute, offrir comme un juge de l'empire qu'on avait sur mon cœur, le médaillon qui retraçait les traits de ma bienfaitrice... — Ah! monsieur, interrompit le duc avec un air de dégoût, avez-vous pu sans honte... — Accusez-moi, mon cher oncle, donnez-moi les noms les plus odieux, je me soumettrai, avouant mes erreurs. Cependant je n'ai point mis à exécution le projet honteux que j'avais formé. Sur le point de me rendre coupable de l'action la plus légère et la plus répréhensible, le souvenir de ma digne bienfaitrice, de ses bontés, et, plus que tout cela, la noblesse du sang qui coule dans mes veines, me retinrent. Je sortis de chez madame de *** sans avoir souillé l'image d'une Parthenay... Mon oncle... Ernestine, il ne me reste plus qu'à implorer de vous un généreux oubli... — Cruel! dit la tendre marquise, me faudra-t-il toujours t'absoudre?... — Ernestine, c'est le dernier pardon. — Songez-y, monsieur, ajouta le duc, car je vous jure que je me souviendrai de ce nouveau serment.

En prononçant ces dernières paroles, le duc s'éloigna en laissant tomber sur son neveu un de ces regards qui peignent mille fois mieux que les plus longs discours les sentiments dont le cœur est plein. Le marquis en comprit fort bien toute l'énergie: aussi se promit-il de profiter du moment de répit qu'il venait de conquérir pour ensevelir dans les entrailles de la terre les traces du crime affreux qu'il avait commis jadis.

CHAPITRE XII.

Un premier crime en attire une foule d'autres.
ONCI STRERS.

Rends-la-moi cette fille chérie,
Que chaque jour appelle nos soupirs.
Vous qui voulez calmer nos déplaisirs,
Et que mon cœur se rattache à la vie,
Rendez-la-moi. . . . .
COMIGNY.

A peine libre, le marquis courut à sa petite maison: ce n'était rien d'avoir dissipé momentanément les soupçons du duc, d'en avoir imposé au cœur et à l'esprit d'Ernestine; il fallait encore, le danger présent éloigné, s'occuper du danger à venir. Vandeuil n'avait pas le choix des moyens: quelque terribles qu'ils pussent être, les plus prompts étaient les meilleurs. Mais, comment agir?... quelle route suivre?.. que faire enfin pour sortir d'embarras?...

Ce fut l'esprit agité de mille idées diverses et contradictoires, le cœur tremblant et la conscience bourrelée, que le marquis parvint à la maison de la rue Folie-Méricourt. Son premier mot fut: Duroc?... c'était effectivement le seul homme auquel il pût se fier entièrement, le seul qui lui eût jusqu'alors donné des preuves d'un attachement invariable et sans bornes.

— Monsieur le marquis, Duroc est malade, répondit un valet. — Malade, dis-tu?... — Très-malade, monsieur le marquis: le médecin, qui l'a déjà visité, a déclaré que le vieillard avait une fièvre chaude. — Comment se fait-il que subitement?... — Ah mon Dieu! monsieur le marquis, ça lui a pris comme un coup de foudre; justement le soir que cette jeune fille est sortie d'ici: Duroc fut dans un état... Oh! dame, fallait voir! il avait déjà le délire; mais c'est principalement après l'arrivée de monseigneur le duc, que ses grandes crises se sont déclarées. — Après l'arrivée de mon oncle?... Oui, monsieur le marquis, — Il suffit; guide-moi à la chambre de Duroc. — C'est impossible, monsieur le marquis, on n'en peut approcher; figurez-vous que dans un de ses accès, et il lui en prend souvent de ce genre-là, il pourrait vous donner un coup de couteau. — Allons, tu exagères... — Oh! non, monsieur le marquis, je vous jure que nous avons été obligés de lui ôter tout ce qui pouvait devenir une arme dans ses mains. Figurez-vous qu'il a porté plusieurs fois la rage jusqu'à vouloir se détruire lui-même... En entendant ces dernières paroles, le marquis parut réfléchir profondément: une idée maîtrisait son âme, et le sourire qui vint animer sa physionomie prouvait qu'il s'y arrêtait avec une joie cruelle.

— Tu dis donc, répéta-t-il en s'adressant à son valet, que Duroc a déjà tenté plusieurs fois de se détruire lui-même?... — Oui, monsieur le marquis. — Cours t'informer de l'état du malade, et reviens m'en informer de suite... Je t'attendrai dans mon cabinet.

Débarrassé de la présence importune de son valet, le marquis laissa paraître alors sur sa physionomie les plus sinistres augures. Il eut néanmoins un moment l'air de douter de lui-même; mais, faisant un effort violent, il surmonta promptement ce qu'il regardait sans doute comme une faiblesse, et il s'élança pour gagner son appartement: il y était à peine enfermé, laissant éclater les infernales passions qui l'agitaient, lorsque son valet vint l'y trouver pour lui annoncer que Duroc était toujours dans le délire le plus complet. Le marquis, après avoir gémi sur le sort de celui qu'il nomme un fidèle et dévoué serviteur, renvoya le domestique, et fit ses préparatifs. La nuit vint enfin au gré de son impatience; huit heures!... neuf heures!... dix heures!... il compte ces heures avec angoisse, semblable au criminel qui attend la mort. Au coup de onze heures, il se saisit d'un couteau, le cache dans son sein, et se dirige vers la chambre de Duroc; il s'était assuré que l'intendant n'avait alors personne auprès de lui.

Le marquis, à l'aide d'un escalier secret et de son passe-partout, pénètre chez Duroc sans que personne puisse l'apercevoir. Il s'avance vers le lit du vieillard, qui, plus calme alors, ouvre les yeux et reconnaît son maître.

— Ah! c'est vous, monsieur?... — Oui, mon cher Duroc, répond le marquis d'une voix tremblante; je venais pour m'informer moi-même de l'état de votre santé. — Hélas! mon cher maître, je sens que je ne vais pas tarder à paraître devant mon souverain juge... Pourquoi faut-il que ma conscience soit chargée d'un poids si lourd?... il me semble voir votre tante devant moi... elle est là, regardez: ses yeux brillent comme au jour de sa mort... elle me reproche mon crime... elle appelle sur ma tête toutes les malédictions de l'enfer... Grâce, grâce?... Elle est inexorable... il faut... Ah! s'il était possible de racheter mon forfait... si le repentir le plus sincère... Sauvez-vous, mon cher maître, voilà la duchesse!... Que me voulez-vous, madame?... Il faut, dites-vous, que je répare mon crime?... Ah! prenez tout mon sang, versez-le jusqu'à la dernière goutte; mais sauvez mon âme!... sauvez-la des supplices éternels réservés aux assassins.... vous le pouvez!... Parlez, que faut-il entreprendre?... Me

repentir?... Dieu voit mon cœur... Rendre à Léonie son nom, ses biens et le cœur d'un père?... C'est impossible; je perdrais l'enfant qui a sucé le lait de ma femme... Il faut qu'il meure, dites-vous?... Oui, c'est justice. Mais, au nom du Dieu des miséricordes, n'exigez pas que je le livre moi-même au bourreau... je ne le pourrais, cet effort est au-dessus de mon courage... Eh bien! damnation!... Grand Dieu, ayez pitié de moi!...

A ces mots, Duroc parut prêt à rendre l'âme. Le marquis, en voyant le délire de son complice, avait tremblé vingt fois pour sa vie, et vingt fois il avait saisi le couteau caché sous ses vêtements. Les remords du vieillard pouvaient le perdre... le repentir n'avait qu'à l'emporter sur le dévouement. Il attendit donc, avec une impatience difficile à exprimer, le résultat de la crise : contre son espoir, Duroc parut se ranimer.

— Le misérable ne mourra pas!... s'écria l'impitoyable Vandeuil. Duroc! Duroc!... — Qui m'appelle?... — Duroc! répéta le marquis en s'approchant du lit de l'agonisant. — Ah! c'est vous, reprit le vieillard... et il ajouta : Vous ne m'avez donc point abandonné?... — Vieux fou!... ne peux-tu commander à tes absurdes remords?..... — Ah! monsieur le marquis, que dites-vous là?... le repentir est la seule vertu qui puisse parler pour moi lorsque je paraîtrai devant Dieu. — Imbécille!..... voilà donc cet attachement si vanté pour moi!..... Dans une heure peut-être tu vas trahir ton bienfaiteur, et le conduire sur l'échafaud. — Ah! j'aurais plutôt... — Tais-toi!... chacune de tes paroles m'accuse. — Vous avez raison, dit le vieillard d'un air pénétré, il faut me taire... Me taire pour toujours!..... Mais, hélas! que deviendra cette jeune et intéressante Léonie? — Crois-tu la rendre heureuse en l'arrachant à l'homme qu'elle aime? — Oui, mais son père?... l'époux de l'infortunée que j'ai précipitée dans la tombe... — Tes regrets lui rendraient-il la vie?... — Non. Je fus un méchant!..... et je pourrais encore faire le mal!. Je pourrais, dans un moment de terreur, vous sacrifier pour sauver mon avenir... Ainsi donc, enfermez-moi!... empêchez que personne ne m'approche, car la fièvre me brûle et le remords m'accable.... — Infâme! dit le marquis avec l'accent de la rage, tu pourrais..... — Volontairement, jamais... s'il dépendait de moi, j'emporterais votre secret dans la tombe... — Qu'il y soit donc enseveli...

A ces mots, murmurés si bas que Duroc ne les entendit point, Vandeuil s'approche du vieillard : ce dernier prend la main de son maître, la baise et la mouille de ses larmes, il va jurer de garder un éternel silence... Inutile dévouement!... un feu cruel déchire son sein, des flots de sang s'échappent, et Duroc regarde son maître, le barbare vient de l'assassiner...

— Il est mort, dit froidement le marquis en voyant sa victime exhaler un soupir qu'il prit pour le dernier. Fuyons ces lieux... personne n'a pu me voir... tout est sauvé!...

Il descend alors en s'applaudissant du succès de son crime, monte tranquillement en voiture, et recommande à ses gens de veiller sur le bon vieux serviteur, qu'il confie à leurs soins. Arrivé à l'hôtel, il entre dans l'appartement d'Ernestine, avec le sourire sur les lèvres. La marquise regarde tendrement son époux, et le duc, charmé de cette visite, tend la main à son neveu.



Le guet prit le petit monsieur pour le voleur. — PAGE 15.

Le lendemain matin, au déjeuner, le marquis s'empresse auprès d'Ernestine, il badine : jamais il ne fut plus aimable, jamais plus de saillies heureuses ne sortirent de sa bouche; on admire sa gaieté, la grâce et l'à-propos de ses reparties. Tout à coup, un domestique entre effaré, et annonce au duc que le vieux Duroc, dans le délire de la fièvre, s'est frappé d'un coup de couteau.

— L'infortuné! s'écrie le marquis, il s'est tué?... — Non, monsieur le marquis, il respire encore, et demande instamment à voir monseigneur; il a, dit-il, des choses de la plus haute importance à révéler.

A ces terribles paroles, le marquis, pâle comme la mort, sent ses genoux prêts à se dérober sous lui. Le trouble inséparable d'une pareille nouvelle empêche le duc de s'apercevoir du désordre de son neveu. La marquise seule s'écrie :

— Mon ami, vous vous trouvez mal!... — En effet, je ne me sens pas bien... j'étais si attaché à ce domestique... que... — Partons, interrompit le duc. Vandeuil, suivez-moi..... — Mais, mon oncle, dit Ernestine, mon mari souffre. — Ce ne sera rien... Venez, mon neveu.

Tout en parlant ainsi, le duc entraîne le marquis, descend l'escalier, et monte avec lui en voiture. Les chevaux brûlent le pavé, et l'on arriva bientôt, Vandeuil bourrelé de craintes, et le duc en proie à la plus vive inquiétude.

— Est-il mort? s'écria le marquis. — A-t-il recouvré sa raison? ajouta le duc. — Il vit, et a sa connaissance, répondit un valet..... — Montons, mon neveu...

Et le duc, appuyé sur le bras de Vandeuil, pénétra dans la chambre de Duroc. En apercevant son maître, l'intendant parut se ranimer.

— Vous avez désiré me parler, Duroc? dit le duc en s'approchant avec bienveillance et pitié du vieillard; que me voulez-vous?... — Monseigneur... Le marquis trembla. — Avez-vous quelque faveur à me demander pour votre famille? — Non, monseigneur; grâce à la générosité de M. le marquis, mes enfants n'auront besoin d'aucun secours. — Expliquez-vous... qu'avez-vous à me dire? — Monseigneur, on croit que je me suis donné la mort dans un accès de délire, on se trompe... (Ici, la figure du marquis fut couverte d'une sueur froide.) On se trompe, monseigneur, continua Duroc, je me suis frappé volontairement, et cela pour me soustraire aux remords que me cause le crime affreux que je commis jadis, par un attachement aveugle pour mon maître... Madame la duchesse est morte empoisonnée... — Monstre!.. s'écria le duc. — Laissez-moi parler, monseigneur... ce n'est pas tout. Votre fille... cette Léonie... — Fut assassinée pareillement par toi?... — Non, monseigneur, elle respire. — Elle respire, grand Dieu!... Monsieur, ajouta le vieux seigneur en se tournant vers son neveu, qu'apprends-je ici? — Mon oncle!.. — Mon maître ignorait mon crime, dit l'intendant en prenant la main

du marquis; il ne l'aurait pas permis... — Où est ma fille?... — Monseigneur, de braves gens l'ont recueillie : les Granivel... — Quoi! Fanchette?... — N'est autre que Léonie!... — O mon Dieu! s'écria le duc. Et il tomba à genoux pour rendre grâce à la Providence. — Monseigneur, dit l'intendant, priez aussi pour moi!... Je suis bien coupable, mais je viens de racheter mon crime... Monsieur le marquis, mon cher maître, priez aussi pour moi... Monseigneur, mon cher maître, je sens mon âme qui se révolte... grâce!...

Le vieillard expira; et le marquis, accablé sous le fardeau du crime, releva sa tête coupable. — Quelle fin!... dit-il d'un air hypocrite, et à quels excès ce malheureux s'est-il porté par dévouement pour moi!... Ah! mon oncle, croyez que je maudis son zèle, et que je bénis son repentir... Courons, votre Léonie!...

En ce moment, midi sonna.

— Midi! s'écria le duc, c'est aujourd'hui, à cette heure, que Fanchette épouse le fils du charbonnier!...

Le vieillard s'élance, malgré son âge, monte en voiture, promet cent louis au cocher s'il arrive à temps; la voiture part comme un trait... et le marquis rentre pensif à l'hôtel. Le duc arrivera-t-il à temps?... c'est ce que nous allons voir...

CHAPITRE XIII.

. . . . . . Tu dois savoir
Que toujours à ces grandes journées
Les femmes sont mieux attournées
Qu'aux autres jours, et cela tente!...
O mon Dieu!... qu'elle était contente!...

CL. MAROT, *Dialogue des deux Amoureux.*

Nos plus chères espérances s'évanouissent souvent comme les illusions d'un songe d'amour!...

AVERROES, *de Re medicâ.*

. . . .

Enfin Jean-Louis est en face le maître-autel de Saint-Germain-l'Auxerrois! Fanchette, dans sa brillante parure, est agenouillée sur un coussin de velours rouge. Les ornements promis par le curé embellissent la cérémonie; et, dans ce moment, il arrive lui-même à la sacristie. Une grande activité règne dans l'église.

Les quatre marchands, le père Granivel et le pyrrhonien entourent les deux époux; une foule immense de peuple contemple les apprêts de cet hymen; le suisse frappe souvent le carreau avec sa canne à pomme d'argent; car, malgré la majesté du lieu, toutes les commères du quartier chuchotent : — Qu'elle est belle!... c'est un beau garçon!... queu beau couple!... etc. Madame Paradis et Courottin, que l'on a dépêchés au presbytère pour hâter le curé, arrivent; alors, le clerc se place à l'endroit le plus favorable. Midi sonne!...

Le bon curé s'avance gravement; un joli petit enfant de chœur agite une sonnette argentine, et le prêtre monte à l'autel. Au premier *pax sit vobiscum*, Courottin, voyant le visage un peu rouge de l'officiant, s'écria :

— Ouais! il déjeunait tout à l'heure, madame Paradis!... Elle n'a pas l'air de m'entendre... Alors, le clerc malin gagne le côté de l'autel où était le Missel, et dit au curé, qui crut voir le diable, tant la figure de Courottin avait un air satanique : — Monsieur le curé, vous oubliez que vous étiez à l'instant *inter pocula*. — *Pocula* toi-même, répondit le joli petit enfant de chœur en colère.

La messe s'interrompt avec une espèce de rumeur. Le mot *pocula*, qui a interloqué le curé, court de bouche en bouche, et il est impossible de décrire le trouble et la confusion de l'église.

— Cela n'empêche pas le mariage, dit le père Granivel. — Qu'est-ce?... demanda Jean-Louis. — On nous avait promis des chantres, dit Courottin au père Granivel... L'officiant doit faire un discours, ajouta-t-il tout bas à Barnabé.

Tous trois volent à la sacristie; mais le clerc altéré, profitant du tumulte, but d'un trait la burette au vin, en respectant toutefois l'eau sainte. Nous devons ajouter que c'était par suite d'une habitude contractée quand, à l'âge de quatorze ans, il cumulait la place de petit clerc avec celle d'enfant de chœur. Pendant le cours de ces dernières fonctions, on lui avait appris le latin des frères des écoles chrétiennes d'avant la Révolution, et tout ce qu'ils savaient d'histoire, littérature, etc., etc. Mais, aussitôt que Courottin eut vingt ans, il jeta son commencement de froc aux orties, et se voua au dieu de la chicane, après avoir mis à profit toutes les leçons et les préceptes de l'église.

Ce diable incarné eut encore gagné la sacristie avant les frères Granivel.

— Comment, monsieur le curé, vous avez mis dans votre marché deux chantres, et vous n'en fournissez pas? Vous deviez dire la messe, et voilà que *pocula* vous en empêche! Un curé *pocula!...* — Mon cher, nos chantres ont été mandés à Saint-Denis pour l'enterrement d'un évêque. — Ah!... — Et moi, j'ai marié quelqu'un hier à minuit; je me suis trouvé ce matin l'estomac fatigué... Madame Paradis a oublié que je devais dire la messe, et m'a fait déjeuner... — C'est juste, monsieur le curé; je vous présente mes excuses...

Pendant ce temps-là, le pyrrhonien cherchait celui qui s'habillait pour officier. C'était un homme dont la figure indiquait une grande douceur.

— Monsieur, vous faites un discours aux mariés? — Oui, monsieur. — Pourriez-vous me le communiquer, s'il vous plaît?... — Mais, monsieur, puis-je savoir?... — Oui, monsieur... c'est pour y faire une réponse car vous sentez que lorsqu'on parle seul on a toujours raison... Or, saisissez bien ceci, dit-il en arrêtant le prêtre par sa robe, je vous contredirai, en exposant les arguments contraires, alors les époux resteront dans cette indécision que doit avoir tout homme raisonnable... — Mais, monsieur, un homme raisonnable ne peut avoir aucun doute sur les choses palpables que je... — Comment, monsieur, on ne peut pas douter?... Ah bien! ne pas douter!... Ecoutez... ou vous êtes prêtre, ou vous ne l'êtes pas... Vous n'avez absolument que ces deux manières d'être; l'une exclut l'autre; or vous êtes prêtre, donc vous n'êtes pas!... Qu'êtes-vous, maintenant? répondez...

Le pauvre ecclésiastique, qui, venu du fond de la Sologne, officiait pour la première fois à Paris, resta la bouche béante à cet argument dont il ne pouvait connaître le vice, puisqu'il est à noter qu'un



[illegible] après avoir couché [illegible] — PAGE 17.

livre de logique ait paru dans la Sologne. — Comment, je ne suis pas prêtre.... j'ai montré mes lettres et mes pièces probantes, dit-il avec une rare simplicité. — Qu'est-ce que cela fait? — Mais on ne peut pas vous marier : je suis le seul ici qui puisse dire la messe!...

A ces fatales paroles, le père Granivel vint à côté du prêtre, et l'engagea à mettre de la promptitude.

— Je ne suis pas prêtre! cependant depuis vingt ans... — Allons, monsieur l'abbé Vinet, dépêchez-vous! les mariés sont à l'autel et attendent, dit le curé. — Je ne suis pas prêtre! et depuis vingt ans j'enterre, console, marie, encense, baptise, bénis... car je n'ai jamais maudit personne!... — Ah! monsieur, dit le père Granivel, mes enfants!... quel retard!...

Le pauvre Solognais, frappé à mort par ce terrible argument, ne répétait que : « Je ne suis pas prêtre! » à toute la sacristie consternée.

— Mais vous m'en avez donc imposé? dit le curé. — Non, monsieur, j'ai dit la vérité... s'écria Vinet effrayé, avec l'accent de l'innocence. — Officiez donc! — Je ne suis pas prêtre! répéta-t-il avec les larmes aux yeux.

Barnabé, et surtout Courottin, jouissaient de ce désordre, lorsque le pyrrhonien, averti par son frère que ce retard faisait languir les fiancés, s'avança gravement, comme un médecin sûr de guérir son malade, et il dit au pauvre abbé : — De quoi doutez-vous?... — De moi, car j'ai toujours douté de mes forces... — Bon... Eh bien! comme je vous l'observais, ou vous êtes prêtre ou vous ne l'êtes pas. — Il est vrai. — Eh bien! n'ayant que ces deux états, l'un excluant l'autre, convenez que vous ne l'êtes pas.

La figure du prêtre indiqua la plus grande terreur. — Or vous ne l'êtes pas, répéta le pyrrhonien, donc vous l'êtes. — Ah!... s'écria le bon Solognais, comme si on lui ôtait un poids de cent livres de dessus l'estomac. Ainsi rassuré il mit sa chasuble, et s'en fut à l'autel.

La messe recommença à midi un quart, et l'impatience de Jean-Louis cessa. Une espèce de pressentiment l'agitait; aussi cassa-t-il la balustrade d'un coup de poing, lorsqu'au milieu de la messe on fut obligé d'aller chercher une nouvelle burette de vin.

— Contiens-toi, mon ami; qu'avons-nous à redouter? lui dit tout bas la tendre Fanchette.

Enfin le prêtre solognais, qui officiait avec une rare dignité et une persuasion intime, que son onction inspirait même aux autres, se retourne avec un visage comme empreint d'une lumière céleste; il descend les marches de l'autel, et, s'adressant aux futurs époux, il prononça ces paroles avec l'accent d'un homme inspiré; son organe avait quelque chose de naïf :

— Mes enfants, vous allez être unis... vous le serez toujours! j'en crois et la voix secrète de mon cœur et l'augure que la Divinité fait briller dans vos yeux... Oui, vous le serez!... et l'amour le plus pur et le plus constant sèmera de fleurs la route que vous allez parcourir ensemble, même pendant l'hiver de la vie... parce que la vertu vous accompagnera!... Je ne vous détaillerai pas vos devoirs : aimez-vous!... ce mot les comprend tous. Je remercie le Tout-Puissant de se servir de mes faibles mains pour bénir votre union; regardez-moi donc comme son ministre... Je le suis! — Homme, dit-il à Jean-Louis, jures-tu de respecter cette femme et de la protéger? — Je le jure, répondit la basse-taille. Elle fit trembler les voûtes du temple. — Femme, continua le bon prêtre, jurez-vous d'obéir à votre époux et de lui être fidèle?... — Je le jure, dit Fanchette avec l'expression de l'amour le plus tendre.

Le prêtre allait prononcer le *conjungo vos!...* Un saint recueillement a saisi tous les assistants, à l'exception de Courottin; l'expression du visage des deux amants inspire une joie pure et un intérêt qui touche l'âme de chaque spectateur. On écoute avec attention, on regarde... Tout à coup un bruit de tonnerre se fait entendre à la grande... Des chevaux, couverts d'une blanche écume, amènent un brillant équipage.

— Où en est la messe? s'écrie un seigneur décoré du Saint-Esprit et dans la plus vive agitation. — Au deuxième tinquenaum, répond le suisse. — Monseigneur, reprend Courottin, en finit l'instruction pascale, on échange les anneaux!...

A ces mots, le duc de Parthenay se précipite, court à l'autel.

— Au nom du roi, je m'oppose au mariage!... s'écrie-t-il de toute sa force.

Le prêtre étonné s'arrête! Jean-Louis grince des dents avec une rage qui le fait écumer; tous les assistants sont stupéfaits; le duc saisit Fanchette, la presse dans ses bras, et s'écrie, avec l'accent d'un père qui retrouve son unique enfant : — Ma fille!... ma Léonie!... c'est toi! . Et il verse un torrent de larmes, tout duc qu'il est.

Léonie, insensible aux caresses d'un père qu'elle n'a jamais connu, devint pâle comme la mort à l'aspect de la douleur de Jean-Louis.

Au milieu du tumulte le plus grand qu'il y ait eu dans une église, Courottin est auprès du duc, et lui dit :

— Sans moi, monseigneur, tout était perdu...

— Vous serez toujours mon père! dit Léonie à voix basse au père Granivel. — O ma petite Fanchette!... souffre que je t'appelle encore de ce nom!... c'est la dernière fois que je le prononce, car te voilà grande dame!... tu nous oublieras... Adieu!

Un regard de Léonie fit venir les larmes aux yeux du bon père Granivel; il eut regret d'avoir dit cela.

Léonie s'arracha des bras de son père; elle détourna ses yeux languissants et dénués de cette flamme vive et pure qui naguère y brillait, et les reporte sur le pauvre charbonnier, qui, tout immobile, la considérait d'un air hébété; cependant on voyait une douloureuse avidité sur son visage. L'étonnement de toutes les figures, la subite stupéfaction de chacun, la présence du prêtre vénérable, la majesté du temple, et cet événement, rendirent ce moment terrible. On eût dit que la faux de la mort venait de semer son éternel silence. Alors Léonie s'avance, jette avec grâce son joli bras autour du cou de Jean-Louis, et dépose un baiser sur ses lèvres en y rassemblant toutes les forces de son amour. Jean-Louis la regarde fixement; une larme tombe de l'œil de Léonie sur le froid visage de son amant : — Je serai toujours ta Fanchette, dit-elle à voix basse; puis elle embrassa le professeur : — Mon enfant, s'écria le pyrrhonien, tu as la logique de l'âme!

Le duc est muet et s'attendrit; alors, en présence de tout le monde, Léonie ôte cette couronne nuptiale, ce délicieux et cruel chapeau de fleurs; elle le presse et le met dans son sein, en disant d'une voix entrecoupée : — Il ne me quittera jamais!...

Une certaine grâce mélancolique anima ces adieux touchants. Le duc s'approche du père Granivel : — Mon ami, ne m'accusez pas; venez à mon hôtel : le second père de ma Léonie y sera vénéré.

A ces mots il s'éloigne à grands pas en soutenant sa fille presque évanouie, qui regardait toujours son amant immobile.

Attirés par une force magique, les Granivel la suivent; en entendant le roulement de la voiture qui s'avançait, Jean-Louis eut un effrayant réveil, qui se manifesta par un soufflet appliqué sur la joue de Courottin. L'animal souple n'eut que deux dents cassées, attendu qu'il n'offrit aucune résistance; il roula jusqu'à la grille, et se trouva debout sur ses jambes pour soutenir mademoiselle de Parthenay, en lui disant : — Mademoiselle, ayez la bonté de prendre Justine pour femme de chambre. Et, en aidant le duc à monter, il lui répéta : — C'est à moi, monseigneur, que vous devez...

Le duc, voyant sa figure ensanglantée, lui jeta, dans sa joie, une bourse pleine d'or.

Une fois assise dans la voiture brillante, Léonie, apercevant ses amis et le seul homme qu'elle pût aimer, mit sa main sur son cœur, et la leur tendit en exprimant dans ce geste tous les sentiments dont elle était accablée. Ce geste mélancolique dépeignit toute sa souffrance et l'état de son cœur.

L'affreux roulement de la voiture retentit dans l'âme de Jean comme les cris d'un malheureux qu'on ne peut secourir. Il reste immobile, il suit la voiture des yeux, et, lorsqu'elle est disparue, ses regards restent sur le même endroit.

Courottin s'en va en sautillant; les deux Granivel essayent de se faire entendre de Jean-Louis, mais il semble cloué sous le portail de Saint-Germain-l'Auxerrois comme un saint de pierre. . . . . .

CHAPITRE XIV.

> Tout homme n'a-t-il pas sa folie!... heureux le genre humain quand la folie des grands est douce!...
>
> VAUVENARGUES.

Lecteurs, vous avez beaucoup de mémoire, et je vous en félicite... la mienne me quitte, et j'en suis bien triste... Puisque vous avez de la mémoire, vous devez vous rappeler l'attitude mélancolique du pauvre Jean-Louis... Après une heure d'immobilité, il s'élance, ses gestes sont convulsifs... il a sur les lèvres un poison mortel qui l'attaque et le rend furieux : ce poison, c'est le divin attouchement du baiser de Léonie, qui déposa sur la bouche de Jean-Louis tous les feux de l'amour. L'ex-charbonnier quitte son père, il vole, franchit d'un saut le portail de Saint-Germain-l'Auxerrois, la place et la rue; il est sur les quais, il court, tombe, écrase un perroquet, se relève et court encore... Il est sur le pont Neuf; la foule assemblée regardait un chien et un homme qui se noyaient. Jean se jette du haut du pont, et plonge...

— Benêts que vous êtes! s'écrie le professeur arrivant en sueur, arrêtez-le donc, il est fou!... — Il est fou! répète la foule, et l'on examine le professeur. Celui-ci s'élance après son neveu, et chacun se prit à rire de ces deux plongeons!... (A Paris on rit de tout, même de la vertu!)

La graisse fit surnager le philosophe, tandis que Jean empoigne d'une main le chien, et de l'autre M. Lenfant, qu'il ramène sur la plage. Fou ou non, le chien fut reconnaissant; l'homme?... on n'en sait rien. Le chien suivit donc Jean-Louis, et ils se secouèrent tous deux en sortant de l'eau : le peuple ébahi se prit à rire, et en se sé-

parant, chacun répétait : *Il est fou!...* Tout ce qui est grand est extraordinaire, ce qui est extraordinaire paraît folie.

Au sortir de l'eau, le professeur fut arrêté pour être conduit ès Petites-Maisons de Charenton. Il ne se posséda pas de joie d'avoir à prouver, parler et prétendre que, etc...

Pendant qu'il argumente en plein corps de garde, et qu'il convainc le guet... ô miracle!... Jean, s'imaginant être poursuivi, entre au palais; il assiste à un plaidoyer de de Bonnieres, qui avait tort. Le spirituel Jean se met à rire au nez de la justice, et demande qu'on tire à la courte paille; on le regarde, et l'on rit, il *rerit* parce qu'on rit, les avocats rient, le public rit, les juges rient, l'huissier rit, tout rit, jusqu'aux procureurs et aux bons bourgeois, qui, le nez sur leur canne, écoutaient juger pour faire leur digestion : ce rire fit aboyer le chien... alors la cause fut gagnée.

Jean se sauve en entendant les considérants de l'arrêt.

Arrive Barnabé suant, soufflant, haletant!... Il demande à la cour son neveu. On rit plus fort, et l'on reprend les considérants... Alors Barnabé s'écrie que c'est douteux!... il fait plus, il le prouve!... de Bonnières est effrayé. La cour rend un arrêt pour prendre un plus ample informé!... C'était la cause du duc de Parthenay!

Pendant ce temps, Jean-Louis, le nez en l'air, entre effrontément à l'Ecole de médecine. Un jeune médecin devait soutenir une thèse sur ce qui regarde le corps humain, *et de omni scibili :* le jeune médecin était attendu. Jean-Louis lui ressemblait... — C'est vous?... dit l'appariteur. — Oui, c'est moi.

Alors on le conduit dans une salle; il se laisse conduire et revêtir d'une robe noire... on le mène sur les bancs.

Trois autres robes noires surmontées d'une tête à perruque, en forme de docteurs, feuilletaient de gros livres poudreux.

Là-dessus l'infatigable Barnabé arrive, et reste confondu du sérieux avec lequel Jean se prépare à soutenir une thèse... — Silence!... dit l'appariteur à face de carême.

Le docteur Bartholo, le premier professeur, fit : Hum! hum!... c'est-à-dire il toussa, et demanda : — Parlez-vous latin ou français? — L'un et l'autre, et tous deux, répondit Jean. — Bien commencé!... s'écria Barnabé. — Messieurs, s'écria Jean-Louis d'une voix de tonnerre, depuis longtemps vous connaissez la serrure du corps humain, je vous en apporte la clef...

A ces mots, chacun regarda Jean-Louis, qui, dans ce moment, portait la main dans le gousset droit de sa culotte. Les trois docteurs se consultaient déjà pour savoir s'ils devaient se fâcher ou non, lorsque le candidat poursuivit ainsi : — *Savantissimi doctores,* vous *qui estis chandellæ* des six, tant vous *eclairatis* un art où jusqu'ici l'on n'y voyait goutte!... apprenez que, d'après de nouvelles découvertes faites à Londres, à Paris, à Pékin, à Tornéo et Lilliput, on a su que quatre grands agents sont la base de la nature, et les corps premiers de la matière dont nous voyons les admirables modifications, *visum visu.* — Ces quatre principes sont : l'*hydrogène,* l'*oxygène,* le *carbone* et l'*azote...* Or, il est certain que le *corpus humanum* ne peut être composé que du mélange ou des produits de ces quatre *principia vitæ mundi,* dont le plus ou le moins explique les différents caractères des hommes. Ainsi, au lieu de dire les *bilieux,* les *sanguins,* les *nerveux,* je voudrais que l'on dise les *hydrogéniques,* les *oxygénaques,* les *carboniens* et les *azoteurs...* Je vais plus loin, et je soutiens qu'une assemblée législative, judiciaire ou nationale, ne peut bien aller et décider qu'autant qu'elle contient un nombre égal de ces divers caractères!... Et n'est-ce pas de cette raison que viennent les mauvais ménages?... et même la sympathie? Car, si vous mariez une *azoteuse* avec un *oxygénaque,* le moyen qu'ils s'accordent!... comme aussi une *carbonienne* et un *carbonien* tendront toujours à se réunir!... *inde iræ, inde amores!...* voilà pourquoi j'aimais Fanchette!... — Alors, *savantissimi doctores,* vous comprenez que *omnes maladias* qui tombent sur le casaquin de l'humanité ne viennent que du *derangeamentum* de l'équilibre qui doit exister entre ces quatre principes, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, *intus, extrà* et *ultrà.*

A cet exorde, les trois professeurs s'examinèrent encore, comme pour se dire : — Est-ce le Dieu de la médecine en personne? Esculape avait-il un chien?... Ils restèrent émerveillés de son savoir, et Jean se mit à caresser son chien, qui remuait la queue en regardant les trois docteurs avec des yeux si pleins de feu, qu'on le prit pour un chien savant. — Il suffit donc, reprit le candidat, pour guérir les *diversas maladias* de l'homme et de la femme, de *distinguare :* 1° Si c'est l'un des quatre principes qui domine ou qui se trouve trop faible; 2° ou si deux principes ne se sont pas lignés pour opprimer les deux autres. Enfin, apprendre les divers produits de ces mélanges et de ces combats, voilà, *savantissimi doctores,* tout le secret de la médecine. — Or, cela posé, en rendant ou en ôtant, soit du carbone, de l'azote, de l'oxygène ou de l'hydrogène, on guérirait *omnes maladias* sans l'appareil *domnium petites-bouteillarum, petite-potionum, juleporum, apozemorum, seringorum, cataplasmatum et moxarum, etc.* Mais, *savantissimi doctores,* cette sage investigation rendrait toujours la médecine un art tout aussi conjectural, sans le petit instrument que je vais vous faire voir.

Ici Jean-Louis fouilla encore dans son gousset, et l'on se mit à rire. — Cet instrument, continua-t-il d'un air nonchalant, est une espèce de thermomètre qui a coûté cinquante ans de travaux à mon oncle Barnabé, auteur de l'*Encrier de la Medecine,* de la *Faux médicale,* de la *Pantoufle du Droit,* du *Biga sabtis,* et des *Vircoustes accouchatoires. Savantissimi doctores,* en *plongeando* un homme dans cet *Antropomètre,* on voit *subito,* par une échelle, chef-d'œuvre immortel de l'esprit humain : 1° si les quatre principes sont en égale proportion, 2° quel est celui ou ceux qui dominent, et par conséquent celui ou ceux qui sont trop faibles; 3° tous les degrés de combinaison de ces principes! c'est-à-dire un tableau de tous les caractères possibles, depuis les tyrans jusqu'aux bons rois; depuis les génies jusqu'aux imbéciles; 4° le tableau de toutes les maladies qui dérivent du bon et du mauvais mélange de ces quatre principes, avec la dose qu'il faut ôter ou ajouter pour les guérir.

Ainsi, avant de conclure un mariage, si l'on met le marié dans un *Antropomètre,* et la fiancée dans un *Gunomètre,* on verra sur l'échelle si leurs quatre principes sont en harmonie, ainsi du reste.

Un murmure flatteur s'éleva dans toutes les parties de l'auditoire, et plusieurs malades se croyant déjà guéris, criaient : — Bravo!... Alors le chien aboya, ce qui rétablit l'ordre. — Voici cette échelle, dit Jean-Louis, et voici des modèles d'un *antropometre* et d'un *gunomètre...*

A ces mots, les docteurs quittèrent leurs places et baissèrent leurs têtes, pour voir le papier que leur présentait Jean-Louis; mais ce dernier, partant d'un éclat de rire, saisit les perruques des trois docteurs, et se mit à leur frotter le visage sans prendre garde à leurs cris. Chacun s'élance sur Jean-Louis. — Il est fou! il est fou! s'écria Barnabé.

Un grand combat s'établit, et le terrible Jean-Louis, assommant tout ce qui s'opposait à son passage, parvint à gagner la rue au milieu du tapage, des cris, et de la foule stupéfaite. On le poursuit, il trouve une porte ouverte : il entre, voit un escalier, y grimpe; il arrive à un cinquième étage où trois voleurs crochetaient une porte; ils ont peur et se sauvent; Jean monte sur les toits, son oncle le suit; Jean s'élance, et saute d'une rue à l'autre, portant son chien en laisse; le bon Barnabé veut prendre le même chemin, il rassemble ses forces, prend son élan, et tombe.. Heureusement, une charrette de foin qui allait à Ivry reçut le professeur.

Jean étant en l'air avec son chien : une vieille dévote crut que le philosophe était le diable, Jean-Louis saint Michel, et le chien son cheval céleste; elle crie : « Victoire! miracle! » en voyant le diable foudroyé. On s'attroupe, on la croit!... dix mille hommes sont témoins; la robe noire a l'air d'une auréole de feu, car le soleil la faisait paraître ainsi; le bruit s'en répand, on en cause : « Je l'ai vu!... je l'ai vu!... »

Alors on en parle au Marais, au Palais, dans l'Ile, dans la Cité, sur les quais, dans les rues, dans les hôtels garnis ou non, dans les boudoirs, dans les salons, dans les coulisses, dans les boutiques, partout. On se signe, on s'agenouille, on tremble, on lève les yeux!... Enfin on avertit le donneur d'eau bénite, qui avertit le suisse, qui avertit le sacristain, qui avertit un prêtre, qui avertit les curés, qui avertissent le grand vicaire, qui avertit l'archevêque, qui avertit un cardinal, qui avertit le roi, qui se permet d'en rire, et le dit à la reine... La reine le dit à sa dame d'atours, qui le dit à son laquais, qui le dit à un imprimeur... Alors le clergé, saisissant cette occasion pour louer l'Eternel, et mettre une fête de plus au calendrier, sonne les cloches!... chacun court à l'église. Nonote et feu Patouillet pataugent dans leurs sermons, on y dort... et l'on n'est réveillé que par les colporteurs, qui criaient : *Pour deux sous l'apparition de saint Michel par ordre du roi, etc.*

Jean n'en courut pas moins les toits... Mais depuis longtemps il s'est arrêté rue du Bac. Il se trouve au dessus de la cheminée de la chambre à coucher de mademoiselle Léonie de Parthenay; il descend par la cheminée, examine cette pièce, où sont rassemblées toutes les recherches du luxe et de l'opulence. Il voit une lettre commencée, et lit ces mots :

« O mon ami! il nous reste la triste consolation de pouvoir nous... »

Jean met au bas : « Fanchette, je t'aimerai toujours! » Il couvre le papier de ses larmes, entend tousser dans la pièce voisine, alors il remonte par la cheminée avec son chien, et recommence à courir sur les toits... Enfin il ne s'arrêta qu'à l'archevêché, où l'on faisait une ordination à l'occasion de l'apparition de saint Michel.

Jean entre avec sa robe noire, que l'on prend pour une soutane. Quand c'est à son tour, il se baisse, se met à genoux; et sa fureur lui reprenant encore, il saisit l'ordinateur par les jambes, le renverse, bat les acolytes, les prêtres même, et mord la fesse du théatin Robustinet, le directeur de madame Plaidanou, ce dont elle fut bien marrie. Effroyable tumulte! Robustinet crie : — C'est le diable. On répète : — C'est le diable que saint Michel n'a tué qu'à moitié. C'est le diable! il se réveille! gare!...

L'archevêque se sauve en criant... le diable suit l'archevêque, chacun crie, se lamente... Alors le portier, traversant la foule du peuple ébahi, va chercher main-forte afin d'arrêter le diable et le

mettre à la Conciergerie (l'enfer d'ici-bas). Les gardes françaises refusent de marcher... Rumeur dans tout Paris !... Bonnes femmes de tailler des bavettes !... vieillards de trembler !... La police elle-même y perd son latin, et ce n'est pas une grande perte ?... L'on dit que la fin du monde approche !...

Alors, dans cet effroyable désastre (qui fut, dit-on, précurseur de la Révolution française), on trouva trois malfaiteurs condamnés à mort pour fausse monnaie qui se chargèrent d'arrêter le diable, au lieu d'aller au gibet.

Ils entrent dans l'archevêché... et trouvent l'archevêque à table, mangeant une perdrix pour se remettre de ses fatigues. Jean était disparu après lui avoir tiré les oreilles en lui disant : — Amende-toi, pécheur !...

Au milieu de ce désordre, le pauvre Jean-Louis s'en allait *pedibus cum jambis* par les rues : il se dirigea par instinct chez maître Plaidanon. On le laissa passer, lui et son chien.

— Monsieur, dit Plaidanon, vous venez pour affaire ? — Pour affaire, répondit Jean-Louis avec le flegme d'un Allemand qui étudie Kant. — Quelle affaire ?... — Une saisie. — Immobilière ? — Non, corporelle... A ce mot, Jean prend maître Plaidanon par la ceinture, et le secoue de toute sa force. Plaidanon crie ; Jean trouve plaisant qu'une machine comme cela se révolte ; il le met entre ses genoux, comme une poupée, et lui donne de petits soufflets. Les clercs arrivent, alors le charbonnier renverse un sac d'écus à terre. Plaidanon s'évanouit, Courottin ramasse des mains et de la bouche, et Jean passe tranquillement chez madame Plaidanon.

Il se met familièrement à côté d'elle sur son canapé.

— Vous voilà, mon ami, dit madame Plaidanon, qui, reconnaissant Jean-Louis, feignit de le prendre pour son mari à cause de la robe ; tu as bien tardé, le Palais t'a retenu ? — Oui, dit Jean-Louis, et il s'appuya sur l'épaule de la procureuse, comme un jeune chat qui veut jouer. — Pauvre ami ! et madame Plaidanon l'embrassa sur le front, et le cajola... — Attendez donc, reprit Jean-Louis gravement, attendez. — Non, répondit-elle d'une voix faible. Plaidanon, mon ami !... — Allons, dit Jean-Louis. Et il se lève, défait sa robe, se rassied, la plie tranquillement en quatre, et la pose sur ses genoux, en ayant soin qu'elle ne fasse qu'un petit volume.

Madame Plaidanon regardait ces apprêts d'un œil voluptueusement furtif, et le malin Jean lui souriait avec l'air d'un singe qui va faire une malice... Madame Plaidanon s'approche, et. . . . .

— Fi ! s'écria Jean-Louis en se bouchant le nez, geste qui certes annonçait la folie... Et, donnant une grosse tape à madame Plaidanon, il se sauva par les escaliers, en les descendant quatre à quatre.

Il fit ses mille quatre-vingts pas pendant dix minutes, et se trouva au milieu d'un club de gens qui dissertaient. Jean, mû par une inspiration prophétique, nouveau Daniel, se plaça au centre, monta sur une chaise, et s'écria, le visage enflammé :

« Si vous voulez savoir l'avenir pour conduire la Révolution qui s'apprête, voici les pronostics de l'*Année perpétuelle !*... les Merlin, les Mathieu-Laensberg n'ont jamais rien dit d'aussi véritable. (Ecoutez, écoutez !)

« En cet an il y aura un roi (mouvement en sens divers), ce roi... c'est le Créateur, qui n'a jamais changé de lois ni de ministres ; la nature va sans bascule et sans réactions. (Légère interruption.)

« Il y aura des éclipses, des éclipses de bon sens dans certaines têtes. (Murmures.) Quant aux éclipses planétaires, il y en aura sans doute, surtout si les astres se trouvent placés de manière à en produire. (Mouvement de conviction.) Quant à leurs dates, à leurs moments préfix... il y a gros a parier que ce sera le jour ou la nuit, le soir ou le matin, ou à midi.

« Cette année, les principes iront à reculons, les ministres en avant, et la France en arrière ; les hommes de côté, s'ils sont ivres ; en pliant le dos, s'ils veulent des places ; ou en levant la tête, s'ils sont libres et honnêtes ; en prison, s'ils ont des dettes, et *ad Sanctam Pelagiam* s'ils ont voulu introduire la raison en contrebande ; de plus, les pauvres iront comme ils pourront, et les morts n'iront pas du tout (1).

« Dans cette année, la vieillesse sera réputée incurable par tous les savants médecins, et l'on engage les gens a s'en préserver ; mais rien n'égalera la maladie régnante ! elle sera horrible, contagieuse, endémique et épidémique, laxative, douloureuse ; elle gagnera les gouvernants comme les gouvernés, et son diagnostic sera ce cri : « De l'or !... de l'or !... »

« Aussi les riches auront-ils de l'argent, mais les pauvres verront le diable dans leurs bourses, et les aveugles n'y verront rien du tout. Les sourds n'entendront presque pas, les boiteux clocheront d'un pied, et les culs-de-jatte des deux ! Je garantis qu'aucun médecin ne se chauffera l'hiver des jambes de tous ceux qu'il aura guéris. (Agitation générale.)

« Il y aura du blé !... s'il pousse bien et n'éprouve aucun encombre de la part du vent, de la pluie ou du soleil, et l'on verra toujours force pruneaux à Tours, olives en Languedoc, sables à Olonne, filles à Paris, pédants au quartier latin, bons bourgeois au Marais, et les rentiers feront queue au Trésor.

« Cette année, les auteurs seront fiers, les commis insolents, les comédiens difficiles à conduire, et les femmes amoureuses... quant aux hommes, ils ne le seront que par instants, ce dont ils se plaindront.

« Il mourra de grands princes !... mais pas une minute avant l'heure fixée par la grande ordonnance du parlement perpétuel, et il en sera de même de tous leurs sujets, ce qui me paraît une bévue dans la nature !...

« Du reste, malgré les projets de la petite Provence, on laisse la Sicile à sa place, Naples comme il est ; seulement on désirerait voir ses habitants un peu plus vaillants ; aux Anglais moins d'orgueil, aux Français du plomb dans la tête, et des chaînes pour les empêcher de danser, car on suppose qu'ils ne parlent plus.

« Enfin, le printemps aura des roses, l'hiver des glaçons, l'été ses moissons, et l'automne ses vendanges. L'univers sera toujours peuplé d'une race qui se reproduit de ses ruines comme le phénix, et, parmi cette mousse, ce microcosme d'insectes, on se battra, on se déchirera, ou l'on restera tranquille. Il y aura toujours des impôts, des vexations, etc. Mais, que vois-je ?... attendez ?... je ne vois rien !... Si, je distingue !... terre, mer, ciel, étoiles !... Nom d'un jésuite !... morbleu, corbleu, voyez !... voyez-vous ?... »

Ce fut alors que Jean-Louis, voyant le temps présent, le temps d'aujourd'hui, reprit avec cet organe de tonnerre que vous lui connaissez :

— Courage, généreux défenseurs de Fanchette ! courage ! sapez l'affreux rocher qui s'élève audacieusement au milieu de la Gaule, sapez !... mais sapez bien !... il tombera sur vos têtes, et vous écrasera (Rire universel) vous et vos casseroles ; n'importe, sapez !... périssez au champ d'honneur ; ne craignez rien, je me charge de votre épitaphe... Je taillerai pour l'écrire toutes les plumes des poulardes du Maine et de la Bretagne... Sûrs d'acquérir une précieuse immortalité, car le ridicule ne meurt jamais en France ; continuez donc à lancer dans les airs des cris impuissants !... vous arriverez, je le prédis, à la hauteur des héros de Cervante !... Qu'il sera sublime à l'homme de retourner vers la barbarie !... Né sous le signe de l'écrevisse, ce siècle-là aura la gloire de faire couler les fleuves vers leur source, d'abaisser les grands, d'élever les petits, de mettre la charrue devant les bœufs, et de faire voltiger la raison autour de toutes les têtes, sans qu'elle puisse entrer !... (Agitation, bravos prolongés.)

Chacun resta la bouche béante, et Jean profita de l'étonnement pour s'échapper. Il court, prompt comme la foudre ; il prit par Passy, Neuilly, Souilly, Pouilly, Cailly, Lysy, Bercy, Crécy, Foilly, Rainey, Viry, Grecy, Gregy, Farcy, Laguy, Charly, Marly, Etrépilly, Rumilly, Bobigny et Ivry. Comme il entrait, on se disposait à marier mademoiselle Jolynet à M. Hustus... Jean prend la mariée, l'emmène de force, et...

— Comment, comment, mon neveu ! s'écria Barnabé en gesticulant du haut de sa charrette de foin : peste, quel argument !... Enfin, il est dans la nature !...

Avant que l'oncle Barnabé fût descendu, Jean et son chien couraient la poste à mille quatre-vingts pieds par minute.

— C'était mon neveu, dit Barnabé. — Vous payerez pour lui ! s'écria le marié. — C'est douteux !... — Nous l'assignerons. — Voire... — A moins que vous ne nous donniez des dommages-intérêts..... L'oncle paya et se mit à la poursuite de Jean.

Celui-ci, déjà près de Paris, se trouva fatigué ; il s'arrêta, se mit sur une borne, et appela Fanchette de toutes ses forces ; le chien, comprenant la peine de son maître, poussait aussi des gémissements lugubres. Je n'ai pas la ressource de faire retentir les échos, car ils étaient en pleine campagne.

Il entra dans Paris, crotté, lassé ; il arrive au boulevard Saint-Martin, l'œil égaré, mais il commençait à réfléchir. Le premier résultat de cette réflexion fut d'embrasser une vieille marchande de gateaux, en la nommant sa chère Fanchette ; puis il lui fait sauter sa boutique et toutes ses pâtisseries... Elle crie, on s'attroupe, on s'informe, le noyau grossit, la vieille se plaint, on chuchote : —Qu'est-ce ? qu'est-ce ?... Et déjà Jean-Louis et son chien, un échaudé dans la gueule, couraient comme des possédés : l'oncle arrive, et dit :

— C'est mon neveu !... On le prend au collet, il se laisse prendre, et paya ; mais ce ne fut qu'après avoir argumenté, prouvé, et convaincu la vieille que... que... que...

Le soir vient, Jean entre au spectacle ; on jouait le *Déserteur*... Il se mit à pleurer si fort, que chacun le regarde : un monsieur fort honnête, venu de la province du Maine, le prévient, comme tout Manceau doit le faire, qu'il est l'objet de l'attention générale. Jean le remercie fort obligeamment par un coup de poing qui lui enfonça les fosses nasales ; le chien aboie, les voisins contiennent Jean, qui frappe les

(1) De crainte que l'on ne m'accuse de plagiat, j'avoue franchement que Rabelais m'a suggéré cette plaisanterie, et j'invite ceux qui veulent rire un moment, à lire sa *Pronostication pantagrueline*, morceau plein de comique, où ils retrouveront plusieurs traits et l'idée première de ce passage. Quant à ce livre, n'aurait-il produit que le bien de faire connaître Rabelais à un homme qui ne l'aurait pas lu, c'en serait un très-grand.

voisins; le parterre s'en mêle, et il crie : A la porte!... à la porte!...

Jean, injurié, saute au milieu du parterre, et distribue ses vigoureux coups à droite et à gauche. De son côté, le chien imite son maître, et mord les gras de jambe... Les propriétaires des mollets crient, on hurle, on siffle, les loges applaudissent, les vieilles se sauvent, les jeunes admirent les forces musculaires du triomphateur... L'inévitable garde française arrive avec un commissaire en robe noire...

Le parterre est cerné! Alors, comme des disputes particulières avaient déjà eu lieu, Jean se coule sous les banquettes, et quand le commissaire en robe noire paraît d'un côté, Jean s'élève de l'autre avec sa robe, qu'il revêtit. Il dit à un garde d'aller arrêter le faux commissaire : le garde, qui tendait au caporalat, se hâte de donner une preuve de son zèle, il s'empare du vrai commissaire... Plus ce dernier se dit le vrai, plus on le bourre : bref, on l'emmène en prison avec celui que Jean désigne comme l'auteur du trouble.

Jean-Louis s'en fut à l'aventure... Ses pas se portèrent rue Ogniard, au repaire de Courottin. Il monte lentement cet escalier à pic, et après cent quatre-vingt-trois marches, il arriva à ce palier que vous devez connaître...

Il entre dans le taudis où la vieille sibylle qui mit au monde Courottin se trouvait occupée à rendre l'âme...

— Ah! vous voilà, monsieur le médecin; vous avez bien tardé... si l'on vous a promis un écu, je ne vous donnerai que trente sous.

— Trente sous! dit Jean-Louis. — Quinze alors!... Jean ne disant mot, la vieille s'écria : Dix sous, ou allez-vous-en!... — Vous êtes mal, reprit Jean; votre visage... il faudrait prendre... — Prendre! s'écria la vieille en rassemblant ses forces. Prendre!... je veux bien, si cela peut s'accorder avec ma conscience!... La languissante, apercevant une lumière brûler, dit : Par grâce, monsieur, éteignez-la!... Les paroles ne se voient pas : c'est une chandelle des six!... Ah! mon coquin de fils me ruinera!...

Jean, en se levant, tomba sur un vieux fauteuil en tapisserie, il le cassa, et dix-sept mille francs en louis d'or roulèrent dans la chambre.

— Au voleur!... on m'assassine!... Et la vieille, les cheveux épars, se lève, ses rides se contractent, ses dents claquent l'une contre l'autre, ses yeux sont égarés! — Mon trésor!... au voleur!...

A ces mots, Courottin entre, et la vieille expire de douleur, en mordant ses louis de rage.

Nous devons rendre justice à Courottin : il aimait sa mère! — Ma mère! s'écria-t-il, sans trop prendre garde aux louis, ma mère!... la pauvre femme!... Il versa quelques larmes; Jean-Louis se mit à pleurer aussi. Courottin souleva le cadavre encore un peu chaud, le remit sur le grabat, en ôtant toutefois trois louis que la vieille avare avait mis dans sa bouche, comme pour les emporter au tombeau.

Jean-Louis fut comme atterré de ce spectacle; il revint tout pensif au logis paternel.

Déplorons sa folie. Réjouissons-nous cependant de ce qu'il va retrouver son bon sens... quoique le digne Barnabé, monté sur un hippogriffe, n'aille pas le rechercher dans les régions lunaires. Mais plaignons-le, car il revient aux douleurs!... Fanchette est à jamais perdue!... A cette idée, il pleure, il s'arrache les cheveux, il ne veut pas manger, il n'écoute ni son père ni son oncle.

Le mouvement lunatique que son corps a subi, son âme en hérite. Il babille, il est en délire, parle à Fanchette, gronde le duc et pair, caresse son chien, qui le regarde tristement; il cause avec l'air, le feu, la terre, les vents, et leur adresse ses plaintes et ses soupirs, pour qu'ils les transmettent à sa bien-aimée; il déchire ses vêtements comme Jacob, il ne sent rien, n'entend rien, ne respire rien, ne veut rien qu'une seule chose!... sa douce amie, sa Fanchette!... celle qui l'embrassa sur ses deux lèvres, celle qu'il allait épouser... celle que le soir il devait... Il la chante, la cajole, lui rend son doux baiser; elle est palpable pour lui, quoique absente; alors il saute de joie, et son chien l'imite; le père Granivel gémit et prie. Quant au professeur, il suit Jean partout, sur les escaliers, dans la cour, en raisonnant, argumentant, prouvant, distinguant, dissertant... Au bout de trois jours, l'exaltation cesse : Jean tombe sur le lit de Fanchette. Le professeur parle. Jean s'endort.

Laissons-le dormir, et occupons-nous maintenant de gens qui ne reposent guère. Le lecteur doit deviner que je veux parler de Léonie, du marquis de Vandeuil et du duc de Parthenay. Le duc seul est heureux : il a retrouvé sa fille chérie. Vandeuil, qui sent toutes les conséquences de cet événement, forme rapidement un plan admirable qu'il se propose d'exécuter avec persévérance. Il a tout calculé, tout pesé, et il est assez méchant pour ne rien craindre, et assez adroit pour tout oser. Nous le suivrons bientôt dans sa marche tortueuse. En attendant, lecteur, permettez-moi d'aller me coucher, car j'ai sommeil, et ma ménagère m'apporte mon bonnet de coton.

Bonsoir...

CHAPITRE XV.

Il revit dans sa fille, et non pas dans lui-même.
Poème de JONAS.

Je viens en criminel, repentant et confus,
Qui demande sa grâce, et ne l'espère plus.
Comédie du MARI LIBERTIN, *d'un anonyme.*

« Connaissez-vous Onuphre? — Il m'est bien inconnu.
— Onuphre a de l'esprit. — Il parviendra peut-être!...
— Il est humble et rampant. — Il est donc parvenu!
Comédie des PROTECTEURS, *d'un anonyme.*

Lecteur, je crois que dans ce moment des réflexions sur l'inconstance des choses humaines viennent très à propos. Avouez que j'ai le droit d'interrompre cette intéressante histoire par sept ou huit bonnes pages de dialogues sur le haut et le bas des roues du char de la fortune. Mais je déclare vous exempter de ces banales réflexions, pourvu que vous preniez la résolution ferme de songer à l'avenir, et la peine de lire le passage de Sénèque : *de Fortuna*...

Alors moi, de mon côté, je ressaisis le fil de l'histoire, et je me mets derrière la voiture du duc de Parthenay, pour suivre la charmante Léonie.

Pendant la route, le duc accabla sa fille de questions; mais, à toutes ses demandes, Fanch... que dis-je? mademoiselle de Parthenay ne répondit que par des monosyllabes; ce qui vous indique assez qu'elle pensait à Jean-Louis!...

Elle arrive enfin à cet hôtel, désormais sa demeure; dans le vestibule elle trouve Ernestine de Vandeuil qui venait à sa rencontre.

— Ma nièce, voilà ma fille!... s'écria le duc au comble de la joie.

— Ah! mon oncle, je partage bien tout votre bonheur!... Là-dessus, la marquise embrassa Léonie avec une touchante sensibilité. Quant au duc, je crois qu'il aurait dit à toute la terre qu'il avait retrouvé sa fille chérie.

Mademoiselle de Parthenay fut installée dans les appartements occupés jadis par sa mère; Ernestine les avait fait ouvrir; on avait nettoyé les beaux meubles, qui étaient découverts, et tout y respirait le luxe et la grandeur.

Le duc ayant déclaré qu'il voulait dîner en famille et sans importuns, la porte de l'hôtel fut fermée à tout le monde. Le marquis ne tarda pas à rejoindre son oncle et Léonie. Sa figure était calme et riante; et cependant son sein renfermait toutes les haines de l'enfer.

— Ma chère cousine, dit-il en s'approchant de Léonie, je n'ai maintenant qu'à me féliciter de vous avoir enlevée, car, sans cela, mon oncle n'aurait jamais retrouvé sa fille chérie, et nous une cousine charmante, et que nous aimerons bien sincèrement. — Aussi, reprit le duc, je vous pardonne votre étourderie; j'ai bien pardonné à Duroc des forfaits dont je veux ensevelir la mémoire. Et le duc embrassa de nouveau Léonie. — Mon oncle, je vous promets que, dès aujourd'hui, ma petite maison cessera d'en être une; après avoir été habitée deux jours par Léonie, elle ne peut plus l'être par personne; et quant à moi, je me réforme, je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres. — Bien, mon neveu! s'écria le duc. La marquise regarda son mari d'un air de doute. — Oui, chère Ernestine, reprit le perfide marquis, je ne serai plus volage, cette aventure est la dernière, et je retourne à la femme dont j'ai méconnu l'amour et la beauté!... je le jure!... — Chère Léonie, dit la marquise avec une espèce de joie mélancolique, je vous devrai donc aussi mon bonheur. Elle semblait, en prononçant ces paroles, ne pas y croire encore, tant ce retour lui paraissait impossible. — Qu'as-tu, ma Léonie, reprit le duc, tu ne dis mot? ta jolie figure est presque triste?... — Mon père... Léonie disait ce mot pour la première fois, et les entrailles paternelles du bon seigneur frémirent de plaisir. Mon père, continua-t-elle en rougissant et presque interdite, comment serais-je gaie? je viens d'être enlevée à des bienfaiteurs qui ont pris soin de mon enfance; ils ont eu mes premières caresses, le premier sourire de mon visage et de mon âme; je ne vous connais que depuis un instant, et, depuis dix-huit ans, mon père adoptif m'a comblée des marques d'une tendresse véritable; il a tout mon amour... Mon père! ces liens ne se brisent pas sans affecter douloureusement... Dès ce jour, croyez que je m'efforcerai de vous aimer ainsi!... je sens que cela me sera facile!... — Ma fille, cet aveu naïf redouble ma tendresse pour toi... Et il lui serra les mains en lui lançant un regard vraiment paternel.

On voit que Léonie se garda bien de parler de Jean-Louis et de son amour; ceux qui ont aimé sentiront pourquoi; j'aurais honte de l'expliquer aux insensibles.

Dès ce moment, la plus douce amitié s'établit entre Ernestine et Léonie : elles se sentirent dignes d'être amies : aux premières paroles, à la première vue, il semble que ceux qui ont dans l'âme une cause secrète de mélancolie s'attirent l'un l'autre par une mutuelle sympathie.

Au dîner, la marquise fut tout étonnée des attentions presque amoureuses de son mari, et la pâleur habituelle de sa belle figure se

nuança d'un léger incarnat. Elle répondit à ces avances conjugales avec cette affabilité touchante qui ne manque jamais d'animer celui qui reçoit des marques de bienveillance d'un être dont il eut toujours à souffrir.

On s'amusa beaucoup de l'étonnement de Léonie à l'aspect de toutes les petites cérémonies dont les grands s'entourent. Enfant de la nature, elle ne s'était jamais amusée, en mangeant, à faire autre chose que manger : elle ne concevait pas que l'on ne se servît pas soi-même : accoutumée à voir le père Granivel et le pyrrhonien s'attacher au cou de blanches serviettes, elle se mit à rire en voyant son père et son cousin s'appliquer à ne pas avoir besoin des leurs, demander à boire à des valets moitié respectueux et moitié insolents, enfin ne pas savoir le nom des plats qu'ils mangeaient. Sa surprise fut au comble en apercevant les fruits remplacés au dessert par des surtouts et des peintures, etc., etc. On convint pendant le dîner qu'il fallait une voiture et un cocher pour Léonie, un valet de chambre pour ses appartements, et des femmes ; on causa longtemps des emplettes à faire, chacun dit son mot ; la soirée se passa aussi gaiement qu'il était possible, et le marquis fut toujours d'une rare amabilité avec sa femme, qui goûtait le charme d'être aimée, en tremblant que ce ne fût une illusion, un songe.

Léonie, retirée chez elle, n'admira pas cette fois, comme chez Plaidanon, l'éclat, le luxe et la richesse somptueuse de sa chambre à coucher ; non, elle s'assit sur un fauteuil, et, la tête dans ses mains, elle se mit à réfléchir sur la barrière immense et les obstacles insurmontables qui la séparaient de son bien-aimé. Elle tira ce bouquet de fleurs d'oranges naturelles qui parfumait son sein, et le baisa en répandant des larmes sincères ; puis, saisissant la plume, elle traça cette lettre dont on connaît le commencement ; mais, réfléchissant combien il serait difficile de correspondre avec Jean-Louis, elle s'arrêta, et, se déshabillant elle-même avec sa promptitude accoutumée, elle se mit au lit en maudissant les événements qui toujours l'avaient séparée de Jean-Louis

A peine fut-elle au lit que la femme de chambre de la marquise accourut. — Que me voulez-vous ? dit Léonie. — Mademoiselle, je venais pour votre toilette du soir. — Je vous remercie, je n'ai besoin de personne. — Mademoiselle, excusez-moi d'être venue trop tard ; madame m'a gardée plus longtemps qu'à son ordinaire, car monsieur couche aujourd'hui dans les appartements de madame... Il y a bien trois ans, murmura Victoire, que cela n'est arrivé... Nous ne rapporterons pas, et pour cause, tous les commentaires que cette jolie femme de chambre fit sur les infidélités du marquis, et nous tirerons un pudique rideau sur l'hôtel de Parthenay. Le mariage est chose trop grave pour qu'on le plaisante. Qui sait ce qui nous est réservé ?

. . . .

Ici lecteur, il faut nous occuper d'un personnage peu important à la vérité, mais que vous verrez toujours lorsqu'il y aura une place à obtenir, un sou à gagner et des courbettes à faire. Courottin donc ne dormit pas plus que Léonie, et que madame de Vandeuil, et celle-ci pour cause.

Le rusé petit clerc savait par expérience qu'il ne faut jamais perdre une minute avec les grands. Or, dès le matin, après toutefois avoir soigné sa mère, il courut chez madame Plaidanon, et, grimpant l'escalier tortueux, il arriva chez Justine, encore au lit.

— Qui va là ? s'écria la femme de chambre. — C'est moi, Justine ; ouvre-moi : habille-toi vite !...

La soubrette saute à bas du lit et vient ouvrir. Le clerc avait trop d'affaires dans la tête pour batifoler, et Justine fut toute surprise de ce que Courottin, sans l'embrasser ni la tourmenter, lui dit :

— Ma chère Justine, notre fortune est faite ; mets sur-le-champ tes plus beaux atours, et viens avec moi. — Et le lever de madame ? répondit-elle. — Laisse-la, et dépêche-toi. Le sérieux du clerc convainquit Justine. — Eh bien ! Courottin, va-t'en !... ne faut-il pas que je m'habille ? dit-elle avec un malin regard. — Tiens ! laisse donc ; je m'en vais plutôt t'aider, repartit le clerc en riant. — Ah ! Courottin ! la décence !... — Justine, et la fortune ?... elle passe avant tout... Du reste, ne sommes-nous pas à moitié mariés ?... — Petit scélérat !... Ce mot fut prononcé à l'occasion d'un baiser que le clerc appliqua fort amoureusement sur le joli sein de Justine. Enfin... non, ce n'est pas enfin, c'est après... Courottin aida la charmante soubrette à faire une toilette souvent interrompue, et ils se mirent en route pour l'hôtel de Parthenay, conduits par l'Espérance et l'Ambition. — Écoute, Justine, dit le clerc en cheminant, si nous réussissons à avoir la place de femme de chambre de Fanchette... — De Fanchette ! s'écria Justine étonnée. — Oui, ma chère ; Fanchette est maintenant mademoiselle de Parthenay. Comment cela s'est-il fait ? c'est ce qui ne nous regarde pas, ce qui nous touche, c'est le soin qu'il faut avoir de monter le plus possible ; et, comme nous sommes encore dans la crotte où se pose l'échelle des grandeurs par un bout, il convient de grimper au plus vite sur quelque honnête échelon... c'est là toute notre affaire... Or, ma chère Justine, tu auras bien des choses à observer. D'abord, aie soin de t'insinuer dans la confiance de Léonie et de partager ses secrets ; de te rendre utile, nécessaire, indispensable, car cette protection sera pour nous les mines du Potose. A l'idée d'être la femme de chambre de la fille du duc, l'imagination de Justine conçut les plus belles espérances, et le couple doubla le pas. — Écoute donc, Justine, je crois que mademoiselle de Parthenay aime son charbonnier, libre à elle, mais je ne pense pas qu'il faille servir ces amours là, parce que jamais ils ne réussiront. Tu devras rassembler toute ta science pour les approuver avec la fille, et les blâmer avec le père ; au surplus, dans chaque occasion délicate consulte-moi.

En parlant ainsi, ils arrivèrent à l'hôtel ; mais le suisse, laissant passer Courottin, arrêta Justine.

— Sti chenne et cholie temoiselle ne pas entraire. — Excusez, monsieur le suisse, c'est la femme de chambre que mademoiselle de Partenay a demandée.

A ces mots le suisse ne dit plus rien, et l'audacieux Courottin parvint jusqu'à l'antichambre de mademoiselle de Parthenay à l'aide de ces mots magiques : « C'est la femme de chambre que mademoiselle de Parthenay a demandée. » Il était beaucoup trop matin pour que tous les valets fussent éveillés ; aussi Courottin ne fut arrêté que par deux laquais et le suisse. Cependant Léonie, déjà levée et habillée, se consultait pour savoir comment elle allait employer son temps. La lettre de Jean-Louis, à peine commencée, s'offrait à ses regards, lorsque deux petits coups frappés doucement à sa porte la firent lever précipitamment Dès qu'elle se fut retournée, elle aperçut, dans le faible entre-bâillement de sa porte, la figure maligne du clerc. Courottin se glissa comme un chat dans la chambre, en voyant que Léonie ne l'en empêchait pas.

— Ah ! mon ami !... c'est vous ? dit-elle.

A ces paroles flatteuses, les idées que Courottin s'était formées sur les grands, et l'insolence que l'on devait prendre en parvenant, furent renversées.

— Son ami ! se dit-il, elle a perdu la tête... Oui, mademoiselle, répondit tout haut le clerc en s'inclinant. — Vous venez sans doute de la part de Jean-Louis ? — Oui, mademoiselle, reprit l'audacieux solliciteur sans hésiter. — Que t'a-t-il dit ?... parle.

Sans s'interdire, Courottin répliqua :

— Ah ! mademoiselle, monsieur *de* Granivel est fou de vous... ! — Qu'a-t-il fait hier ?... il doit être bien affligé ! que devient-il ? — Mademoiselle, il vous en instruira lui-même. Dans ce moment, je viens vous rappeler votre promesse... vous savez combien je vous suis attaché ?... — Oui, mon ami, je n'oublierai jamais tout ce que je te dois... Jean-Louis... — Justine ! dit alors le clerc. Et Justine parut. — Mademoiselle, reprit alors Courottin, c'est votre intérêt qui m'amène, car il vous faut une demoiselle de compagnie qui vous aime et puisse vous rendre des services... Le clerc s'arrêta sur ce mot en y donnant une expression suffisante. Or, prenez ma future, ajouta-t-il ; vous la connaissez déjà ; elle vous chérit, vous pourrez vous confier à elle : c'est une perle, ma Justine !... elle vous sera dévouée... Et si mademoiselle veut correspondre avec M. de Granivel, je lui servirai...

Courottin tira Justine par sa robe, et elle se tut.

— Tu as raison, Justine, interrompit l'amoureuse Léonie. — Mademoiselle, dit Courottin, à Dieu ne plaise que je vous demande une récompense pour mes services ! mon cœur, dit l'hypocrite en frappant sa poitrine, fut toujours à vous... Cependant, si nous avions besoin de protection pour notre petite fortune, souffrez, mademoiselle que je prenne la liberté de me présenter... — Tout ce que tu voudras, mon ami, tu peux le demander, et, s'il est en mon pouvoir, je me ferai un véritable plaisir de solliciter pour toi. — Ah ! mademoiselle... Et Courottin se retira en mouillant de ses larmes la main de Léonie.

Justine voulut alors s'en retourner chez madame Plaidanon pour lui dire qu'elle n'était plus à son service ; mais le rusé clerc s'y opposa, en observant très-judicieusement qu'il ne fallait jamais abandonner une place nouvellement emportée d'assaut. (Avis aux solliciteurs !...)

Courottin, en s'en allant, regarda la soubrette fixement, et lui dit d'un ton sévère :

— Ah çà, Justine ?... — Je te comprends, Courottin, ne crains rien ! — Je ne te demande, reprit le clerc, que de m'être fidèle de cœur... car, la fortune avant tout. Il l'embrassa, et quitta l'hôtel...

Le même jour, Justine fut installée, et Victoire en fut seule mécontente ; elle devait perdre beaucoup aux yeux des laquais depuis l'arrivée de la fiancée de Courottin.

Pour celui-ci, ne se possédant plus, il se promena toute la journée en dédaignant son étude, et réfléchissant à ce qu'il devait faire. Le résultat de ses méditations fut qu'il lui fallait sortir à tout prix de la fange où le hasard l'avait placé, et il résolut de partir à pied pour Reims, ville où en vingt-quatre heures, et avec deux louis, on devenait autrefois avocat, et pour Courottin l'état d'avocat équivalait à une savonnette à vilain....

Le soir il rentra chez lui. Ici l'on doit se rappeler comment la vieille mère de Courottin mourut, et comment son respectueux fils arriva au milieu de cette scène où Jean-Louis jouait un grand rôle... C'est à ce moment qu'il nous faut revenir ; car, emporté par le récit

de la folie du fils des Granivel, nous n'avons pu suivre la chronologie... A cet égard, nous avons imité tous les historiens.

Courottin donna des larmes sincères à la mémoire de sa mère; c'est même sa douleur qui fit décamper Jean-Louis. Aussitôt que ce dernier fut parti, et que les premières larmes furent écoulées, Courottin récapitula ses richesses : 1° se dit-il, après avoir compté les louis d'or contenus dans le vieux fauteuil, voici bien dix-sept mille francs; 2° j'ai pris cent louis sur la cheminée du marquis, heureusement ils étaient doubles, cela fait vingt-un mille huit cents livres; 3° mille livres d'économies et de grapillages, dons, pourboires, etc.; 4° deux cents francs donnés par le pyrrhonien... tout cela fait un total de vingt-trois mille francs dont je suis légitimement propriétaire, ou à peu près, cela est indifférent, la possession suffit en fait de meubles... Allons, Courottin, tu seras tout ce que tu voudras être!... Là-dessus il se mit à sauter de joie... Mais, apercevant le corps froid de sa mère, il se jeta à genoux, en s'écriant : — O ma pauvre mère! c'est à toi, à ton économie, que je devrai ma grandeur!... Sur cette oraison funèbre, Courottin se coucha moitié chagrin, moitié content : il pleurait sa mère, souriait à l'idée de sa fortune future... — Enfin, dit-il, mes pleurs ne ressusciteront pas ma mère!... Et il s'endormit.

Le lendemain, madame Courottin fut enterrée avec une espèce de pompe, et le clerc suivit le convoi en pleurant. Il n'en fut pas moins à midi à son étude, où le plus grand désordre régnait depuis la disparition de Justine.

— Monsieur le drôle, s'écria Charles Vaillant en voyant le petit-clerc, pourriez-vous bien m'apprendre ce que vous êtes devenu?... — Monsieur le clerc, reprit Courottin avec une fierté encore plus grande que sa précédente humilité, je suis devenu quelque chose de mieux que M. Charles Vaillant; car, Dieu merci, j'ai de l'esprit, assez pour faire mon chemin tout seul... A ces mots, le clerc se lève et s'élance sur Courottin; Courottin passe entre ses jambes, et lui saute sur le dos en poussant le petit cri par lequel on encourage un cheval. Le premier clerc, furieux, veut se débarrasser et gesticule; plus il court, plus Courottin redouble ses insultants kic, ki, ki, kic; tous les clercs de rire. Vaillant renverse les tables, les papiers, l'encre, les plumes; les *moyens* de M. de V*** tombent sur les *moyens* de madame de C***; tout est en confusion. Le premier clerc, en colère, pousse des cris en cherchant à se débarrasser de sa charge; les clercs augmentent avec plaisir le tapage. Au milieu de cette scène, Plaidanon, inquiet, accourt, croyant qu'on veut le voler... — Quel est ce bruit, messieurs? A sa voix l'on s'arrête. Courottin!... s'écrie le procureur en colère, que signifie?... que faites-vous?... — Je me venge, monsieur, répondit-il; et, dégringolant de dessus le dos du clerc, il s'adresse à Plaidanon : Monsieur, je ne suis plus à votre service; j'ai vingt-deux ans, je suis un homme, et demain je serai avocat. Si vous avez des causes, ajouta-t-il avec un rire sardonique, qui demandent de l'éloquence, de l'adresse, je suis à vous!... Quant à mademoiselle Justine, elle est demoiselle de compagnie de mademoiselle Léonie de Parthenay, auparavant Fanchette, et que vous avez eu l'inhumanité de mettre hors de chez vous sans procédés; prenez garde à vous!... J'ai la promesse de monseigneur qu'il ne négligera rien pour moi, et, je vous le répète, dans trois jours je plaiderai sa cause au Parlement. Adieu; je vais à Reims en poste... nous nous reverrons?...

Courottin les quitta en ayant jeté les spectateurs dans le plus grand étonnement. Il s'en fut effectivement à Reims, devint avocat, paya son diplôme, revint à Paris, le troisième jour était inscrit avocat stagiaire au Parlement, et, le quatrième, il plaidait la cause de M. de Parthenay, que le duc lui confia sur la recommandation de Léonie. Le piquant, le mordant, le feu, le talent épigrammatique que le nouvel avocat déploya, lui donnèrent une grande célébrité. Laissons-le! nous y reviendrons...

CHAPITRE XVI.

> Elle parut comme une jeune fleur rare et belle, dont on n'a vu ni les progrès ni les commencements, et que l'on transplante tout à coup, et lorsqu'elle fleurit dans la serre d'un riche pour en être l'ornement.
>
> B***, *Réflexions morales*.

> Une femme (grand Dieu! faut-il à la mémoire
> Conserver le récit de cette horrible histoire?)
> Une femme! . . . .
>
> Voltaire, *Henriade*..

Le même jour où, par les intrigues de l'avocat Courottin, Justine obtint la place de demoiselle de compagnie de mademoiselle de Parthenay, Léonie fut présentée à la cour. Son aventure et sa présence y firent grand bruit; elle reçut une foule de compliments sur sa beauté; et sur-le-champ les jeunes seigneurs l'entourèrent de leurs hommages en songeant à sa fortune... Dieu sait les réflexions que fit Léonie en contemplant de près les coulisses de ce vaste théâtre dont les scènes nous éblouissent tant! Ses pensées furent dignes d'une élève de Barnabé. Ce fut le soir, à son retour de Versailles, qu'en se couchant elle aperçut l'écriture de Jean-Louis et son serment d'amour.

— Justine, dit-elle en regardant la soubrette, comment est-il parvenu jusqu'ici?... — Qui, mademoiselle?... — Lui!... — Je vous jure, mademoiselle, que pendant votre absence personne n'est entré chez vous; je n'ai pas quitté votre antichambre. — Mais ce n'est pas un rêve, une fiction? voyez vous-même?...

Léonie debout, les yeux errants, n'y croyait qu'à l'instant où ses regards s'attachaient sur les caractères chéris qu'elle connaissait si bien.

Elle fut longtemps à comprendre comment un tel mystère avait eu lieu, et la vérité historique nous force à dire qu'elle ne le comprit jamais...

La lettre alla rejoindre, sur son sein, le chapeau de fleurs d'oranges; puis elle s'endormit avec la douce idée que Jean-Louis pensait à elle!... Doux charmes des amours!... heureux le cœur!... Ne pleurez pas, lecteur, je m'arrête.

Huit jours après, le duc donna une grande fête pour célébrer le retour de sa fille et sa présentation à la cour. Courottin qui, la veille, avait gagné l'affaire du duc, y fut invité. Léonie, héroïne de cette fête, y parut entourée de tout ce que l'art de la parure a de plus brillant et de plus gracieux; les diamants de sa mère enrichissaient son front d'un éclat inutile... A son entrée, le murmure d'étonnement qui l'accueillit fit monter sur ses joues l'incarnat de la pudeur, et fut un véritable triomphe pour son père. Sa grâce et sa beauté, pour tout dire d'un seul mot, enlevèrent jusqu'aux suffrages des mères qui avaient des filles... à marier!... D'abord Léonie n'osa pas parler, tant l'assemblée lui en imposait! Cependant, sur la fin de la soirée, s'apercevant des inutilités qui se débitaient, et du peu de solidité de la conversation d'une foule d'hommes renommés par leurs talents et leurs connaissances variés, elle reprit l'aisance que donne la conviction de la supériorité.

Nous n'avons pas instruit le lecteur que le professeur Barnabé donnait chaque soir des leçons à Jean-Louis et à Fanchette, et que ces deux êtres cachaient sous une écorce grossière une instruction solide. Aussi le duc de Parthenay eut un triomphe auquel il ne s'attendait guère; ce fut l'étonnement général du salon, lorsque Léonie, se hasardant à parler, fit entendre les expressions pittoresques et poétiques que la nature met dans la bouche de ceux qui sont vierges pour la langue sociale (1).

Les gens de lettres et les hommes d'État, aux premiers mots prononcés par Léonie, se rangèrent autour d'elle, comme s'ils eussent entendu le prélude d'un concert. Les reparties justes et fines de l'élève de Barnabé firent naître une conversation d'un haut intérêt, et elle y obtint la palme par la manière ingénieuse dont elle dissertait. Le professeur avait donné à Léonie des idées sommaires de chaque science, des abrégés superficiels, mais justes et solides, afin qu'elle pût remplir son rôle de femme, tel que l'ordre social l'exige : plaire et toujours plaire!... Quand une femme est belle et qu'elle dit un trait passable, sa bouche de rose le rend divin. Or, vous pouvez juger du triomphe de Léonie, alors qu'elle ne lançait pas un mot qui ne fût piquant! Un évêque, étonné de son savoir, osa même lui adresser cette question :

— Et que pensez-vous, mademoiselle, de l'apparition de saint Michel?... — Ah! monseigneur! dit-elle avec un malin effroi, est-ce qu'il y a des miracles modernes?... Chacun rit involontairement. — Il y en a, cependant... répondit l'évêque assez confus. — Oui, monseigneur, reprit-elle gravement, surtout lorsque les papes, au moyen de quelques bulles, rendaient l'Europe leur tributaire, et que Rome, ne pouvant plus régner sur les humains, créa un empire de la conscience. Il semble que la destinée de Rome soit de régner toujours!... désormais elle ne régnera plus que par ses monuments. — Mais, ma chère, dit madame de Vandeuil, vous êtes donc philosophe?... — Je tâche d'être juste et de voir clair moralement. — C'est beau! s'écria la Harpe, étonné de l'expression, en sa qualité de critique. — C'est mieux, répondit-elle, car c'est bien. — Et comment avez-vous trouvé la cour? demanda Vandeuil. — Une bien grande et une bien petite chose!... — De grâce, et pour l'honneur de votre philosophie, expliquez-vous, mademoiselle, interrompit Chamfort, qui s'était fait remarquer par son esprit délicat, et mettez à la portée des pauvres humains les discours des déesses?... — Hélas! comment parler de prison devant un homme qui en sort?... répondit-elle avec ingénuité. — Parlez toujours, dirent trois ex-ministres. — Eh bien! messieurs, le palais que j'ai parcouru m'a semblé plein de vide: et les paroles, les gestes de ces automates, sortis de la main du même mécanicien, et que l'on nomme, je ne sais pourquoi, courtisans, m'ont

(1) Nous appelons langue sociale cette manière de converser qui ne s'occupe que du temps, des toilettes, de l'importance d'un pli de robe, enfin ces graves riens qui fournissent à l'esprit mille autres riens, et des redites perpétuelles. Je crois qu'on pourrait, en France, faire le type éternel d'une conversation de visite.

prouvé qu'ils étaient loin d'atteindre à l'éloquence, au grandiose des expressions, et au sentiment que l'on rencontre un étage plus bas; car nous ne sommes divisés qu'en grands et en petits!... Je vous assure que les minuties de la grandeur et la grandeur des minuties ne m'ont pas séduite; mais, ajouta-t-elle avec un charmant sourire, en parlant ainsi de la foire où se vendent les faveurs, je blasphème!... n'est-ce pas?... — Ma fille, dit le duc, comment, en un jour, avez-vous su tout cela?... — Parce que j'étais avec vous, mon père!... — Elle n'épargne personne! s'écria Parthenay. — Vous n'êtes donc pas Français, mon père? ce que je dis contient soit un compliment, soit une épigramme, et, contre votre ordinaire, vous prenez le mal. — Vous avez bien raison, mademoiselle, ajouta Chamfort, nous n'hésitons jamais; et les Français sont à moitié femmes sous ce rapport-là. — C'est vrai, repartit Courottin, habillé tout en noir, et qui, dès le commencement, avait brillé par son esprit sardonique: en général, le Français est l'Athénien moderne, constant dans sa seule inconstance, mobile comme le vent, gracieux dans tout ce qu'il fait, riant de tout, brave à l'excès, il dompterait l'Europe, et, s'il la possède jamais, il la perdra par pur caprice, après l'avoir vaincue; il en agira avec elle comme avec une maîtresse.

On prit Courottin pour un homme supérieur: dès ce moment sa fortune commença, car le duc l'avait écouté.

Il serait trop long de rapporter toute cette conversation. Ernestine ne fut point jalouse de la supériorité de sa cousine, et cette circonstance noua leur amitié par un lien indissoluble. Il n'est point de divorce entre deux femmes qui s'aiment véritablement. Au milieu de cette réunion des hommes les plus marquants de l'époque, Léonie chercha vainement, parmi les mieux traités par la nature, quelqu'un qui pût rivaliser avec Jean-Louis, auquel elle pensait toujours. Elle s'applaudit de son choix, et son amour redoubla par les obstacles. Cette soirée décida le sort de la pauvre marquise de Vandeuil. Son perfide époux, rongé d'ambition, et toujours amoureux de Léonie, au milieu du triomphe de cette cousine dont l'existence lui enlevait les biens de la maison de Parthenay, jura de nouveau de tout concilier, fortune, amour, ambition. Hélas! cette fête brillante fut pour Ernestine un signal funèbre. Nous passerons les détails de la journée qui suivit cette fête; qu'il vous suffise d'apprendre que la marquise fut toujours comblée des attentions de son perfide époux.

Le soir à peine arrivé, le marquis s'enveloppe d'un manteau, se déguise, et se hasarde à marcher à pied dans Paris; il s'arrête devant chaque apothicaire, et son pas douteux marque une hésitation honorable pour le genre humain. Enfin il n'ose y entrer, mais il s'avance toujours dans Paris avec le même dessein, et sans pouvoir se décider. Tout à coup il se souvient de Duroc et de la manière dont ce serviteur obtint le poison qu'il donna à la duchesse de Parthenay; alors le marquis précipite ses pas et se dirige vers le Luxembourg; il le traverse, et gagne la rue des Postes. Il arrive à un endroit appelé le Jardin des Apothicaires.

La nuit était sombre, et le marquis fut très-longtemps avant de trouver une porte bâtarde sans serrure et sans marteau; il cherche le bouton d'une sonnette, et pendant ces différentes opérations, son âme murmure, et des remords anticipés l'étouffent... Il a sonné. « Duroc ne m'a pas trompé dans son récit, » se dit-il en essayant de penser à d'autres objets. Bientôt il entend des pas pesants... personne n'est dans la rue, et il tremble en voyant briller par les fentes une lumière vacillante et un œil curieux qui l'examine avec un soin effrayant.

— Ouvrez! s'écrie le marquis impatienté. — Qui êtes-vous? répondit une voix forte. — Un homme qui veut se venger!... Alors l'œil inquiet, brillant à travers les fentes, scruta de nouveau le marquis. A cet instant un rayon de la lune, donnant sur le visage de Vandeuil, l'inconnu n'eut plus de doutes, et, à l'aspect de la pâleur et de l'altération des traits du suppliant, il fait tourner la porte sur ses gonds; le marquis se glisse, et l'introducteur s'écrie d'une voix rauque:

— Entre, enfant du crime!

Vandeuil tressaille à ces mots. Le délabrement des habits de ce gnome, sa figure sinistre, ses cheveux blancs, et son pas tremblant, le firent frémir; la lampe vacillante les éclaire à peine dans le vaste souterrain qu'ils parcourent... enfin ils arrivent à une pièce voûtée remplie de vases, de cornues, de réchauds, de fourneaux, de planches garnies de racines et de fioles; on voyait même un squelette et des têtes humaines rangées et étiquetées. — Que veux-tu? dit l'Américain en se rasseyant sur un fauteuil vermoulu, et remettant ses lunettes posées sur un vieux livre manuscrit et tout gras. — Insolent! murmura le marquis. — Insolent! reprit le vieillard en levant le nez. Ici l'ami, toutes distinctions cessent; nous sommes là comme chez les morts; point de rébellion: tu es en mon pouvoir!... ta vie dépend d'un geste... Mais parle, que veux-tu? Réponds vite, mon temps est précieux... — Américain, interrompit le marquis, se souvenant du récit de Duroc, je veux tuer une femme! — Une femme! s'écria le vieillard, et ses yeux s'animèrent de tous les feux de la haine; sois le bienvenu. Quelle est la mort que tu lui destines? — Un poison qui fasse languir plusieurs mois. — Enfant! je n'ai jamais connu la vengeance qui tarde!... — Tenez, dit le marquis, en jetant un rouleau de cinquante louis parmi les spatules et les instruments qui couvraient la table: dépêchez-vous!



Le marquis de Vandeuil

A la vue de l'or, l'Américain ôta ses lunettes, et, regardant Vandeuil: — Dis-moi, veux-tu qu'elle souffre, ta victime? — Non, je veux qu'elle expire sans douleur. — Ce n'est pas là une vengeance! répliqua l'obstiné vieillard, et il dit à Vandeuil d'un ton brusque: Sors et attends.

Le chimiste farouche chercha dans un de ses tiroirs, et pesa dans ses balances une poudre rougeâtre dont il enferma dans un papier la valeur de trois ou quatre têtes d'épingles, puis il cria: — Tu peux rentrer!...

Le marquis revint tout en frémissant de rage, en voyant l'empire despotique que cet Américain enivré exerçait sur lui.

— Tiens, lui dit le vieillard en lui donnant le poison, que ta vic-

time prenne cela, tes vœux seront remplis!... mais souviens-toi que si ta vengeance n'est pas légitime... — Je demande du poison et non pas des conseils! s'écria le marquis, indigné du ton de Maïco-Montézumin; de quel droit me parlez-vous donc ainsi?

A ces mots, le vieillard prit une attitude fière et imposante, la colère la plus fougueuse animait son front... — De quel droit, répéta-t-il avec tant de fureur, qu'il bégaya ces paroles... De quel droit!... Quoi que tu puisses être, et si les dignités humaines sont quelque chose au milieu de l'appareil du néant, songe que mes ancêtres furent empereurs du Mexique!... Ici Maïco-Montézumin lança au marquis un regard ironique. — Etre chétif! si tu savais par quels malheurs je suis arrivé à l'état où tu me vois!... Une femme!... une femme vomie par l'enfer!... composée de tous ses poisons et de ses haines, de ses feux et de sa rage!...

La fureur toujours croissante de ce vieillard, rappelant au marquis le récit de Duroc, et le danger que l'on courait auprès de Maïco quand il pensait à ses malheurs, Vandeuil, épouvanté de son imprudence, tâcha de sortir.

— Une femme! continua le vieillard s'agitant dans sa cellule, une femme! que l'enfer l'engloutisse! que les démons la poursuivent! que la mort lui soit dix fois amère!..... A ces mots l'Américain se mit entre la porte et le marquis, effrayé à l'aspect du chimiste écumant de rage. — N'es-tu pas une femme?..,.. dit Maïco-Montézumin, saisissant le marquis par ses habits. Réponds!..... — Non, répliqua ce dernier, tout tremblant. — Sors!... Va-t'en... homme!... et fais souffrir longtems ta victime; qu'elle expie le crime d'être femme! Adieu!... Et le farouche vieillard se mit à sourire au marquis de Vandeuil. Prenant alors le moment où Maïco immobile semblait se repaître, en idée, de la mort de celle qui fut cause de ses malheurs, le marquis s'élança dans le souterrain, et il y fut suivi par l'Américain, qui grommelait toujours. Lorsque Vandeuil sortit, il respira l'air, et revit le ciel avec un mouvement de joie dont il ne fut pas le maître.

— Il a peur!... et il veut se venger! s'écria Maïco en s'apercevant du geste du marquis. Il le regarda fuir à travers Paris, verrouilla sa porte, et reprit les immenses travaux qu'il avait entrepris sur la nature des choses.

Nous donnerons un jour les aventures du descendant des Montézumin : elles sont extraordinairement curieuses, et de nature à justifier cette haine qu'il portait au beau sexe.

CHAPITRE XVII.

Nul ne sait mieux que lui le grand art de séduire,
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
D'un criminel dessein les sombres profondeurs.

VOLTAIRE.

Celui qui ne s'émeut à l'âme d'un barbare
Ou n'en a point du tout.

MALHERBE.

Le marquis de Vandeuil courait comme s'il eût eu à sa poursuite une légion de diables. Il arriva à la place Maubert, prit un fiacre, et se fit conduire à l'hôtel de Parthenay. Après avoir changé de vêtements, il se présenta dans le salon avec un visage riant et en lançant à sa femme des regards par lesquels il s'efforça de peindre un amour perfide, qui, dans la circonstance présente, ressemblait à ces feux follets qui mènent le voyageur vers le gouffre où il doit périr.



Il dit à la garde d'aller arrêter le faux commissaire. — PAGE 29.

Ernestine tressaillit en voyant entrer son époux, et ce mouvement marqua toute la surprise qu'elle éprouvait.

— Qu'avez-vous, ma chère cousine, lui demanda Léonie étonnée.

— Voulez-vous que je vous l'explique? répondit le marquis en s'asseyant entre les deux amies, et, saisissant la main de la tendre Ernestine : J'ai, continua-t-il en se tournant vers Léonie, j'ai un ange pour femme; je suis un démon indigne d'un tel bonheur, car je l'ai méconnue et abandonnée; elle a souffert en silence, pleurant mes erreurs et me les pardonnant toujours... Enfin, tant d'amour m'a touché, je suis revenu de mes égarements, et j'ai juré dans ma pensée, car je ne sais si elle eût cru mes serments....

A ce mot, Ernestine pleura de joie en regardant le marquis, qui lui baisa la main avec tout l'enthousiasme d'un amant d'un jour.

— Chère Léonie! continua Vandeuil en prenant le ton de la confiance et de l'amitié, depuis que je suis marié, je n'ai pas passé dix soirées avec Ernestine... Léonie fit un mouvement de surprise et s'écria : — Dix soirées!... — Oui, ma chère, dit la marquise, il en est ainsi de tous les mariages des grands... Léonie tressaillit encore. — Eh bien! chère cousine, reprit le marquis, ma femme, en me voyant rentrer lui tenir compagnie, a été étonnée, et, je vous le demande, n'y avait-il pas de quoi?... N'est-ce pas un phénomène que, dans notre siècle, un mari puisse aimer sa femme?... Savez-vous, ma chère cousine, que je vais être exposé à mille bracards de la part de tous les jeunes courtisans?. . Ne sera-ce pas un scandale, que, dans un siècle de philosophie et de lumière, un seigneur soit aux petits soins pour sa légitime épouse?... Aussi vous avez vu la surprise de ma chère Ernestine; elle n'ose pas encore croire à mon retour; elle ne peut s'imaginer que je revienne à elle!... quoique depuis deux jours je cherche à le lui prouver.

Alors le marquis, prenant sa femme, la conduisit devant une glace,

et lui dit avec un léger sourire : — Connaissez-vous donc vous-même, et voyez si l'on ne peut pas tout affronter pour vous plaire?

Ernestine ne put rien répondre ; elle se jeta dans les bras de Vandeuil, et y répandit un torrent de larmes de plaisir.

— Monsieur, cet instant me ferait oublier un siècle de malheurs! — Vous me pardonnez donc, Ernestine? — Pouvez-vous le demander!... — Chère amie, tu dois maintenant être rassurée; l'amour fondé sur l'estime dure toujours.

Cette scène était de l'Alcoran tout pur pour Léonie : elle cherchait dans sa pensée à concevoir ce qu'avait voulu dire le marquis; elle fut émue néanmoins des larmes de sa cousine, et n'en comprit pas plus les discours de Vandeuil. En effet, que l'on se représente une jeune fille simple et naïve, de mœurs irréprochables, témoin de toutes les actions de celui qu'elle aime, n'ayant sur le mariage que les idées saines du vulgaire; transportée tout à coup dans le grand monde, où le mariage, la vie et les mœurs sont dirigés par des principes tout contraires!... je le demande, ne doit-elle pas être étonnée d'une scène où la reconnaissance des droits de la société est regardée comme une faute?

— Eh bien! ma chère Léonie, vous paraissez stupéfaite! s'écria la marquise. — Je vous avouerai, cousine, que je ne comprends rien à ce que vous avez fait et dit. — Vous êtes bien heureuse, alors, répondit Ernestine.

Jamais la pauvre marquise ne passa des moments plus enchanteurs. Vandeuil voulait couronner sa victime de fleurs : la fin de cette soirée fut délicieuse pour elle. Son mari lui prodigua les témignages de l'amour le plus tendre. Léonie, en voyant ces petits soins, pensa à tout ce que Jean-Louis faisait autrefois pour elle, et sa petite mine toute rêveuse ne fut pas aperçue par Ernestine et le marquis, tout à fait l'un à l'autre. L'amante du fils de Granivel enviait le bonheur dont elle était témoin; et ce spectacle la rendit chagrine, car elle songeait que Jean-Louis ne pouvait plus être son époux. Elle sourit à sa cousine, mais son sourire avait quelque chose de triste qu'Ernestine ne vit pas; elle était trop heureuse pour y faire attention.

On aime à croire le bonheur : aussi la marquise fut-elle convaincue de la sincérité du repentir de son mari par les événements de la nuit, dont nous abandonnons les détails à l'imagination de chacun, bien persuadés qu'il y aura autant de versions que de ménages qui liront cette véridique histoire de Jean-Louis le charbonnier..... .....

Je ne pense pas que nous devions décrire le lever de l'aurore, parce que depuis longtemps le monde connaît le point du jour, et que si l'on est curieux de poésies, on peut en lire mille descriptions dans Homère, Virgile, et tous les poëtes français jusqu'au dix-neuvième siècle exclusivement. Cependant, qu'il nous soit permis de dire que le soleil s'élançait dans les cieux, lorsque le marquis et la marquise, réunis pour la seconde fois sous le même plafond depuis la nuit de leur mariage, s'éveillèrent dans une attitude tout à fait conjugale... Il n'y a rien de si peu romantique que le lever de deux époux; car, sitôt que l'on en parle, M. et madame Denis s'offrent à la pensée : il faudrait, pour parler dignement des mystères de l'hymen, que l'on pût employer des expressions poétiques comme celles-ci :

> . . . Un époux radieux
> Qui, dès l'aube matinale,
> De sa couche nuptiale
> Sort brillant et radieux.

Mais remarquez qu'un époux *glorieux* toute la nuit ne peut guère sortir *brillant* et *radieux* le matin, à moins d'être un Hercule ou un saint Louis : aussi le poëte lyrique a commis une grande faute, et c'est très-bien prouvé par le lever du marquis de Vandeuil. En effet, ce dernier s'éveilla pâle et les yeux battus; la tendre Ernestine, languissamment et mollement couchée sur des coussins tant de fois foulés, ouvrait et refermait les yeux tour à tour, semblable à une ménade qui, dans les fêtes de Bacchus, succombe sous les efforts du dieu qu'elle a trop honoré... Elle balbutie même quelques paroles entrecoupées, trop vagues pour être rapportées. Certes, les chastes caresses que tout époux qui se respecte lui-même doit prodiguer encore à sa chaste moitié, quand elle est jolie et qu'un tendre demi-jour invite à couronner l'œuvre, peuvent être dévoilés et même sentent trop le devoir pour être érotiques : on peut les décrire au public sans redouter des reproches; et les tendresses de Vandeuil, libertin consommé, serviraient d'exemple à plus d'un bourgeois ménagé, qui fait tout bourgeoisement; mais j'avouerai que je me sens très-peu propre à un pareil récit... je craindrais la chaleur de mon imagination!... l'on m'accuserait de cynisme, de violation des mœurs, et je redoute singulièrement la prison, on y est seul!... non pas que je sois morose, car alors la prison serait, dans certains cas, un asile. Enfin le marquis, prenant le cordon de la sonnette, la tire violemment... et elle sonna à plusieurs reprises... Victoire d'accourir : elle entre avec cet air curieux qu'ont les laquais lorsqu'un événement extraordinaire se passe, et qu'ils sont impatients d'en savoir les résultats. Tout en ouvrant les croisées et arrangeant les rideaux, elle jeta sur le lit assez de regards furtifs pour deviner tout, depuis *Pater* jusqu'à *Amen*, et pouvoir en gloser avec les valets!... Que l'on est malheureux d'avoir des gens!...

Le marquis sortit en disant à sa femme qu'il reviendrait prendre le chocolat avec elle, et dans ses appartements. Cette petite attention combla de joie la pauvre marquise, et, saisissant avec avidité cette lueur de bonheur, elle fut dès lors persuadée que le retour de son mari était sincère; sans l'attribuer à son propre mérite, elle crut qu'elle le devait au bon naturel de Vandeuil. L'innocente joie de cette victime dévouée à la mort se dévoila par mille mouvements tandis que Victoire l'habillait. Elle mit une attention scrupuleuse à sa toilette du matin; consulta pour sa parure les goûts de Vandeuil; elle se souriait à elle-même en se regardant dans sa glace; elle ne dit rien que d'obligeant à sa femme de chambre, et fredonna quelques sons avec l'accent et la vive gaieté du bonheur.

Pendant ce temps-là, le marquis examinait comment il pourrait empoisonner sa femme; il regardait la poudre rougeâtre qu'il avait achetée la veille à Marco l'Américain, et il cherchait vainement les moyens de la faire prendre à Ernestine d'une manière assez adroite pour ne pas attirer son attention.

— Si j'avais encore ce coquin de Duroc, se disait-il, je ne serais pas embarrassé; il eût fait cela en un tour de main... Allons! s'écria-t-il en lui-même, confions-nous à mon bon génie, il m'inspirera peut-être.

Mettant alors le poison dans la poche de sa veste, il revint dans les appartements de sa femme. Aussitôt qu'il arrive, Ernestine, entendant son approche, accourt au-devant de lui avec l'empressement de l'amour; Vandeuil, en ce moment, sentit une espèce de regret; il rougit en pensant au crime qu'il allait commettre; il tressaille involontairement à l'aspect de la joie qui éclate sur le visage de sa victime, et des remords anticipés lui font détourner les yeux.

— Eh quoi! lui dit la marquise, qui prit le change, serais-je mal coiffée, mal habillée? Parlez, mon ami; si dans ma parure quelque chose vous déplaît, soudain je vais l'ôter... — Non, ma chère Ernestine, répondit le marquis, telle toilette que vous choisissiez, vous l'embellirez toujours!...

Ils s'assirent à côté l'un de l'autre, devant une petite table de marbre sur laquelle on avait préparé leur déjeuner. Le marquis épiait tous les mouvements de sa femme avec une curieuse attention qu'elle prit pour celle de l'amour; souvent leurs yeux se rencontrèrent, et le trouble du marquis semblait à Ernestine un nouveau gage de tendresse.

Enfin l'on apporta les deux tasses de chocolat, et Vandeuil espéra pouvoir accomplir son dessein... Il mangeait d'un air distrait, en regardant Ernestine, à laquelle il sourit de ce sourire affecté qui cache toujours quelque chose! mais celle-ci, pressée de terminer son déjeuner, achevait sa tasse avec une rapidité que le marquis maudissait en lui-même... Il songeait déjà qu'il pourrait fort bien remettre la partie à une autre fois, car il ne restait plus à sa femme que très-peu de chocolat, lorsqu'il s'avisa de l'expédient suivant : il feignit de chercher quelque chose avec inquiétude; ses mouvements et ses regards arrêtèrent sur-le-champ Ernestine, qui lui demanda :

— Mon ami, que voulez-vous?... — Rien, rien. — Si, vous semblez désirer quelque chose; que ne puis-je la deviner?... — Je ne sais, reprit-il, ce que j'ai fait de mon mouchoir, il est peut-être sur le lit. A ces mots, l'amoureuse marquise, jalouse de prouver son amour, s'élance dans sa chambre pour éviter à son mari d'y aller.

Maître de la place, Vandeuil saisit précipitamment le poison, déploie le papier qui le renferme, le prend dans ses doigts, les élève au-dessus de la tasse!... Mais, en ce moment, Léonie entre étourdiment en chantant, et le marquis, pâlissant de rage et de confusion, a à peine le temps d'avaler le papier qu'il tenait à la main... La poudre rougeâtre est entre son pouce et son index droits; il la presse, et tâche de déguiser son attitude gênée.

Ernestine rentre alors, et lui présente le mouchoir qu'il avait demandé, il le saisit de la main gauche et s'en couvrit la main droite.

L'arrivée de Léonie empêcha la marquise de s'apercevoir que son mari ne se servait pas de son mouchoir.

— Comment, Léonie, s'écria-t-elle, vous venez ainsi surprendre vos amis? — Surprendre est le mot, dit Vandeuil, car je n'ai pas encore eu le temps de saluer ma chère cousine... — Que voulez-vous? répondit Léonie; il y a bien longtemps que je suis debout; songez donc qu'il est midi, que je me lève avec le jour, que je n'ai vu personne depuis ce matin, et que je vous aime?... — Vous êtes charmante, ma chère, répondit la marquise. Elle embrassa Léonie.

Vandeuil ne savait que faire du poison qu'il tenait entre ses doigts; l'arrivée de Léonie était un contre-temps bien fatal à ses desseins, et bien heureux pour sa victime. Enfin, se souvenant de la manière dont les sauvages de l'Amérique s'empoisonnent entre eux, il conçut l'idée de les imiter. Il glissa peu à peu les grains de la poudre mortelle entre l'ongle et la peau de son pouce, serra fortement, se servit alors librement de son mouchoir, et acheva son chocolat en causant avec Léonie et sa femme. Il s'agissait de renvoyer Léonie, et le marquis, tel adroit qu'il fût, sentait qu'il était très-difficile de le faire sans que l'on s'aperçût qu'il le voulait. Il commença donc par parler

des bonnes qualités du duc de Parthenay, éloge qu'Ernestine confirma ; il félicita Léonie de l'avoir pour père, et finit par lui demander s'il était à l'hôtel ou à Versailles, enfin si elle avait été lui présenter ses devoirs.

Léonie, confuse, convint qu'elle ne l'avait pas vu ; elle s'excusa en disant qu'elle était habituée à toute autre chose qu'à ces petites démonstrations puériles, à ces devoirs commandés par l'étiquette ; que Barnabé le pyrrhonien lui donna d'autres idées sur les sentiments, sur la vie, la liberté, la nature... — Hélas ! dit-elle, c'est un homme bien instruit, un homme de bien, et il connaît la vertu comme si c'était son élément... Au surplus, tout cela n'empêche pas que je ne doive faire voir à mon père que je l'aime : je cours l'embrasser. Là-dessus elle sortit.

— Quelle charmante enfant ! s'écria la marquise, c'est elle qui est cause de mon bonheur...

A ces mots, le marquis attira sa femme sur ses genoux ; elle s'y assit, et Vandeuil embrassa sa tendre moitié avec une effusion de cœur qu'il était impossible de ne pas croire véritable.

— Ah ! dit-elle, nous n'avons pas bu notre verre d'eau. — C'est vrai, s'écria le marquis. Il prit son verre et en but la moitié ; mais, voyant briller dans les yeux de sa femme le désir de l'achever, afin de boire dans le verre de celui qu'elle aimait, il lâcha dans le clair breuvage la poudre qu'il avait entre son ongle et son pouce, en procédant à cette opération derrière le dos de sa femme.

— Donnez-le-moi, mon cœur ! dit-elle au marquis avec un regard suppliant. — Non, ma belle, prends le tien. — Je le veux !... s'écria-t-elle d'une voix tendre. Et, saisissant le verre fatal, elle appliqua ses lèvres précisément à l'endroit où son mari avait bu.

Ce dernier parut touché de ce trait d'amour ; il embrassa sa femme tout en tremblant, et il s'écria :

— Va... tu seras désormais la source de ma félicité, de ma fortune, de tout ce qui peut charmer la vie...

La joie que ressentait la pauvre Ernestine, en se voyant pressée dans les bras de son époux, l'empêcha de sentir une légère chaleur dans son estomac... Le poison parcourut ses veines et s'attacha à son cœur, qui tressaillait d'amour et de bonheur. Malgré son effronterie, Vandeuil pâlit, et se sentit inonder d'une sueur froide. Ne voulant pas de témoin de son émotion, il se leva et courut se renfermer dans son cabinet pour reprendre ses sens et retrouver son audacieux sang-froid.

Il ne tarda pas à reparaître, et ne cessa de prodiguer les soins les plus touchants à la victime qu'il venait de consacrer à la mort.

Il l'entraîna dans les bals, aux spectacles, dans les fêtes, à la cour, partout, et, partout, chacun fut convaincu que la marquise de Vandeuil était la femme la plus heureuse. Pour elle, en reparaissant dans le monde sans cesse accompagnée de son époux, ne prenant aucun plaisir qu'il ne le partageât, elle crut renaître à la vie, et nageait dans la joie en voyant son bonheur envié de toutes les femmes.

Quant au marquis, il essuya de bonne grâce les plaisanteries que l'on fit sur sa frugale d'amour conjugal, et il finit par en parler si sérieusement, par vanter tellement le bonheur qu'il éprouvait, et les qualités de sa femme, que cette conversion fut le signal d'une foule d'autres. Pendant quelque temps il fut de mode d'aimer sa femme. Le monarque sut beaucoup de gré au marquis de Vandeuil de sa conduite ; et, dès ce jour, il le distingua de la foule et l'honora de sa bienveillance. Alors tous les courtisans tombèrent éperdument amoureux de leurs moitiés, étonnées d'une telle révolution.

C'est à l'occasion de ce changement que le duc de R... dit au comte de Brog... — Mon ami, où en sommes-nous ?... Qu'est-ce qui se prépare ?... — Une grande révolution ; car revenir à nos femmes est une véritable convulsion de l'état social.

La marquise de Vandeuil devint sujette à de fréquentes indispositions ; mais les médecins n'y virent aucun danger ; ils attribuèrent son défaut de force et son énervement aux soins du marquis de Vandeuil, qui fut décidément cité comme le modèle des époux. Tout à l'hôtel de Parthenay prit l'aspect de la joie ; on y donna des fêtes, et la seule Léonie garda au fond de son cœur un sujet de méditation et de rêveries, qui la rendirent distraite aux hommages dont l'entouraient une foule de prétendants à sa main. Dire qu'elle était une des plus riches héritières de France, c'est assez indiquer que sa cour devait être nombreuse... et les louanges très-hyperboliques.

Cette fumée, ces grandeurs, ce luxe, rien ne put la détacher de Jean-Louis... Heureux Jean-Louis !

CHAPITRE XVIII.

Ie connois, tolz nourriz de cresmes ;
Ie connois tout, fors moi mesmes.
VILLON, *Ballade XXII, recueil des Poëtes français.*

On mènera toujours les hommes avec les mots de *gloire* et de *liberté* ; mais l'*intérêt* est une amorce encore plus forte ; et la science do l'orateur est de convaincre que ce qu'il propose est dans l'intérêt de ceux qu'il entraîner. ANONYME.

Détournons nos regards de cette scène en revenant chez le père Granivel. Ici, lecteur, j'ai un compte à régler avec vous ; quoique je n'aie pas tant de mémoire que vous, je me souviens fort bien que j'ai le droit de mettre dans ce susdit ouvrage deux cents et quelques pages dont la substance équivaille à rien. Or, je déclare que je veux user de ce droit, et faire un chapitre d'ennui, afin que, dans cette mémorable histoire, il y ait quelque chose qui ressemble à la *Législation du chaos*, par M. Tolu-Bo...hu. On verra comme je m'en tire. Ah ! madame que je vous plains !... mais si vous vous occupez de budget, de lois, de... eh, parbleu ! si vous avez des enfants, cette lecture ne vous sera pas inutile, car je veux y mettre un mot de bon sens, et j'intitule ce mémorable chapitre. . . . . *de l'Instruction publique et particulière.*

En engageant messieurs du conseil à en faire leur profit, je les avertis cependant qu'il n'y sera parlé, en aucune manière, des frères ignorantins ; mais il ne sera pas non plus question de l'enseignement mutuel ! Ainsi qu'ils se rassurent, je n'en veux aucunement à leurs places...

Nous avons laissé Jean-Louis dormir sur le lit virginal de celle qui n'est plus Fanchette... Son sommeil fut agité, mais il dura deux jours, et c'est à ce sommeil qu'il dut sa guérison.

Le troisième jour, après qu'ils eurent dîné tous les trois, Jean-Louis ne disant mot, le père Granivel en regardant son fils désolé, et le professeur en réfléchissant si profondément, que les rides de son os frontal en étaient redoublées ; ce dernier, au sortir de table, se mit en face de son passif neveu, et lui tint ce discours que nous rapporterons en entier :

DISCOURS DE BARNABÉ GRANIVEL, PROFESSEUR.

« Jean, ne nous attristons pas !... défendons nos organes de ce saisissement noir et mélancolique qui les envahit ; le chagrin ne dit rien, ne fait rien, ne prouve rien, et n'avance à rien, comme je te le démontrerai tout à l'heure, autant qu'il est permis à l'homme de prouver quelque chose, c'est-à-dire presque pas, n'importe !... Continuons ! Tu as perdu ta maîtresse !... (à ce mot, Jean-Louis fit un soupir) ; elle est placée dans une sphère que tu désespères d'atteindre... Je vais t'y faire monter !... (Jean-Louis regarda le professeur avec étonnement). Mon enfant, il faut continuer ton éducation et la finir : lorsque tu l'auras achevée, tu deviendras un héros, non pas ici, car il n'y a aucune occasion de te distinguer, mais en Amérique. Reviens en France après avoir délivré les États-Unis, et le général Granivel épousera bien mademoiselle de Parthenay. Nous resterons ici pour la maintenir dans son amour, et veiller sur elle... Au surplus, voici mes conseils pour ton éducation ; écoute le plan que j'en ai médité pendant ces trois jours.

« Je t'engage à manger beaucoup de pain et autres substances semblables qui contribuent à entretenir le génie quand on en a, et qui sont reconnues pour développer l'esprit. En effet, à mesure que l'on s'éloigne des climats qui ont un beau ciel, et dont les habitants sont panophages, on trouve des hommes rudes et grossiers.

« Ainsi préparé, et ne t'occupant pas des sciences que je t'ai apprises, principalement de la vertu et de l'art d'être heureux et bienfaisant, enseignement qui n'entre dans aucune éducation, car il faudrait payer trop cher les professeurs, à bon compte dans ce siècle, tu commenceras par t'assurer si tout ce que tu bois existe ? C'est une matière fort ardue et très-pyrrhonique que tu éclairciras, si faire se peut : en apprenant ce que c'est que la durée, l'espace, le mouvement, le plein, le vide, le mou et le sec ; ce qui, d'arguments en arguments, te conduit à examiner l'homme, ce perpétuel phénomène !... et comment il se fait qu'il ait des idées qui ne soient ni pleines ni vides, sans espace, sans durée, sans mouvements, ni autres qualités matérielles... Or, ceci se complique, et devient inintelligible... Suis-moi bien !... tu tâcheras de le comprendre !. . et voilà, mon garçon, ce qui constitue la *philosophie des écoles*. Il y en a diversité. On compte :

« La stoïque, de Zénon ;
« La platonique, de Socrate ;
« L'épicurienne, d'Épicure ;
« La cynique, de Diogène ;
« La péripatéticienne, d'Aristote ;
« Enfin la sceptique, de Pyrrhon, qui est la mienne, et qui vat

toutes les autres... Néanmoins ces diverses enseignes se sont rangées en deux armées modernes : le spiritualisme et le matérialisme. Mais le pyrrhonisme est resté!... preuve que c'est la bonne secte. Sois doué pyrrhonien, et doute de tout!... »

Ici, le pere Granivel interrompit son frère par un ronflement bien decidé... Barnabe gémit!... Mais, voyant que son neveu avait encore l'œil ouvert, il continua ainsi :

« De la philosophie tu passeras à toutes les sciences qui en dérivent, et qui sont : la précieuse logique (ici le professeur ôta son bonnet de velours noir, s'inclina, et le remit), la grammaire, toutes les langues de l'Europe et les langues anciennes, les sciences naturelles, la physique, la medecine, la chirurgie. Alors tu pourras te saigner, purger, ouvrir ton corps, guérir tes rhumes *séculiers et ecclesiastiques!...* Pour complément de ces sciences, tu ajouteras l'histoire naturelle et la botanique, avec un examen scrupuleux des systèmes; et tu sauras les noms de tes bouquets à Chloris dans les terminaisons as, us, ex et is. Si l'on prononce le nom gracieux de Narcisse, dis que c'est un *liliacée*. Tu apprendras la chimie et l'alchimie, qui t'offrent les moyens de dépenser cent mille francs pour avoir une once d'or : la metallurgie, avec laquelle tu pourras te faire pendre en faux-monnayant. De là, tu passeras [à l'agriculture, en y joignant toutes les sciences qui s'y rapportent ; le commerce, la banque, etc. Tu ferais même bien d'apprendre tous les métiers; on ne sait pas ce qui peut arriver!... Ensuite, tu passeras aux mathématiques, que tu étudieras depuis la géométrie jusqu'au calcul des variations, afin de connaître comment Saturne approche de quinze sixiemes de plus qu'on ne le croyait de je ne sais quel astre très-influent pour notre bonheur; et tu n'oublieras pas la mécanique, afin de savoir faire un tourne broche, une montre, une cage à poulet.

« De ces sciences exactes tu t'avanceras dans l'architecture, l'artillerie, la construction des places fortes, et la guerre... art admirable, qui consiste dans un peu de plomb qu'il s'agit d'insérer le plus promptement possible dans la tête de ceux qui se trouvent devant nous pour le recevoir... Mais il faut que cela s'opère par poids et par mesure.

« Enfin, mon neveu, tu apprendras la marine, le pilotage, les longitudes, etc.; car aux Etats-Unis tu peux devenir amiral ou général, et il ne faut pas être au-dessous de sa place, comme tous ceux qui sont ignorants et présomptueux. »

Ici Barnabé fit une pause... Mais il reprit avec un nouveau courage :

« Après ces simples et préliminaires connaissances, tu t'occuperas de l'histoire, car il faut apprendre ce qui fut et ce qui est... Enfin, pour nous mettre en usage ces connaissances diverses pour ton bonheur et celui de l'humanité, tu iras prendre une idée de la manière dont les hommes se gouvernent : Tu voyageras, en un mot... car il ne faut pas avoir l'air d'un nigaud qui n'est pas sorti de sa rue. Tu sais que l'on envoie tous les fils de famille dépenser leur argent sur les grandes routes, pour savoir comment on danse à Naples, à Rome, en Suisse; que le Panthéon a tant de pieds de haut, que la statue d'Apollon est belle; que l'on brûle du charbon de terre à Londres ; que, etc... alors tu seras obligé d'avoir de bons souliers si tu vas à pied, ou bien un livre de poste et de l'argent... A l'aide du fouet et des jurements réitérés d'un postillon, tu apprendras la politique de tous les pays, ainsi que le droit des gens, le droit public, le droit romain, et tous les droits du monde, afin de pouvoir defendre tes culottes si on te les dispute...

« Cependant, mon neveu, jamais science ne fut si pyrrhonique; car M. de Harlay, chef d'un parlement, disait que si on l'accusait d'avoir pris Notre-Dame dans sa simarre, il commencerait par s'enfuir. Tu auras besoin, pour approfondir tout l'art législatif, de lire cent mille volumes, ce qui prouve que la vérité est une, et n'a pas besoin d'explication.

« De là, mon ami, tu passeras à l'économie politique, à la science de l'administration, qui consiste à avoir un cœur droit et du bon sens Alors, mon neveu, tu étonneras, comme moi, tout le monde par ta mâle éloquence; tu raisonneras à tort et à travers sur les impôts et les gouvernements, et à force de pousser tes dilemmes, tu deviendras un grand ministre, ou tu iras à la Bastille.

« Mais... je t'avertis que la connaissance profonde de toutes ces sciences, comme de celles qui vont suivre, ne te serviront de rien, si tu n'as pas *du génie!...* c'est-à-dire si tu n'es pas, sur trente millions d'hommes, parmi les *dix* que la nature capricieuse constitue d'une manière si parfaite, que tes idées soient claires, justes, neuves, et rendues par toi avec des expressions originales qui peignent d'un mot.

« Enfin, ton génie ne te servira encore de rien, si... tu n'as pas la patience, et si à la patience tu ne joins l'art d'intriguer...

« Mon ami, tout ceci bien compris, admettant que tu as du génie, de la patience, et le don de l'intrigue, tu pourras devenir célèbre. Mais cette célébrité sera un poison mortel fécond en chagrins!... Cependant si tu veux occuper tes loisirs et te consoler, il te reste une foule de sciences qui sont les ornements du bel édifice que je viens de construire : tu as la poésie lyrique, comique, épique, tragique; la musique vocale, instrumentale, et la composition; la peinture, la sculpture, et toute la littérature, depuis l'acrostiche jusqu'aux œuvres inédites.

« Tu vois, mon ami, l'utilité de mes conseils, et si tu veux les suivre, je t'abandonne cent mille francs, qui sont le produit de mes économies depuis vingt ans. Ils te serviront à tes nobles entreprises; deviens l'honneur des Granivel! tu seras un grand homme, je l'espère!... car la jonction de ton orteil avec ton index gauche, et la protubérance de ton os frontal me l'indiquent... Va, mon enfant, achève ce que j'ai commencé,.. parcours l'Europe en discutant, et prouve aux Anglais que tu es digne des Turenne... »

Lecteur, à ce discours, qui fut débité avec une volubilité extraordinaire, vous devez vous apercevoir que Barnabé se trouvait dans un des plus beaux paroxysmes de sa passion favorite, qui consistait à parler sans cesse, et à montrer la vaste étendue de ses connaissances. En repassant en revue les divers dadas qu'enfourchent les hommes, le bon pyrrhonien se délectait en faisant caracoler le sien. Hélas!... on a bien raison d'affirmer que les passions ou les dadas, comme on voudra, aveuglent les hommes... Barnabé en est une grande preuve, et les gens qui voudront confondre les incrédules pourront la citer... Le pauvre docteur était si bien aveuglé, que, non-seulement il ne voyait pas un déluge de salive qui, s'écoulant de chaque côté de sa bouche, produisait un fleuve sur son habit; mais encore qu'il n'avait entre son pouce et son index droit que le bouton de la veste par lequel il avait saisi son neveu, qui depuis longtemps s'était couché, de même que le père Granivel!... De temps en temps le docteur, selon ses vues grandioses, tirait ou repoussait le bouton, croyant tenir son neveu... Il poussa un long soupir en voyant le peu de philosophie du siecle, et réfléchit, en se couchant, à la fatalité qui n'avait permis à personne d'écouter un de ses discours tout entier .. Cette idée l'attrista d'abord, mais en y pensant, il y vit du pour et du contre, et cette bonne âme s'endormit!... O digne et estimable professeur! puisse ton ombre se consoler par l'idée que quelque Breton tenace, lecteur enragé, lira jusqu'au bout ce chapitre.

O toi qui as eu le courage de l'achever, comme moi de le copier dans l'ouvrage de Barnabé, intitulé ***Embrouillamenta granivelliana***, sache que ce professeur était un des hommes les plus savants de l'époque. Il inventa les mitaines à quatre pouces, le corset à la paresseuse, les lits élastiques... les parapluies à canne, le sucre indigène, le jeu du solitaire; il a fait des commentaires sur la guerre et les anguilles à la tartare; on lui doit le ***Parfait Procureur***, ouvrage éminemment utile, dans lequel il compte cent soixante douze manières honnêtes de s'approprier le bien d'autrui; mais malheureusement il s'est arrêté au vol avec effraction... Il a découvert dix-huit planètes nouvelles, dont il oublia les noms et la position. Si la cruelle mort ne l'eût pas interrompu dans ses travaux, il aurait inventé les constitutions de l'Europe, l'enseignement mutuel, le calcul des variations que lui a volé Lagrange, les télégraphes, les draisiennes, l'imprimerie stéréotype, l'autoclave, le kaléidoscope, les fosses inodores, la cafetière Morize, l huile de Macassar, la loi sur les communes, et les machines... Monsieur l'intrépide lecteur, ce grand Barnabé est grand en tout, car il dédaigna d'indiquer le fruit que l'on doit tirer de ce grand et sublime discours : il résulte si bien de l'épigraphe et de ce chapitre, qu'il ne le mit pas par écrit, de même que Phidias n'inscrivit pas au-dessous de sa statue : *Jupiter!*

Je ne vous ferai pas l'injure de vous expliquer; vous avez trop de bons sens et d'instruction pour cela!... Grand Dieu! quel lèse-lecteur je commettrais!

Le lendemain matin, au déjeuner, le pauvre docteur demanda, d'un air très-humble, à son neveu, ce qu'il avait entendu de son discours.

— Mon bon oncle, j'en ai entendu assez pour savoir que vous êtes la bonté même : je suivrai vos instructions. — Et tu vas partir secouer ton chagrin! répondit Barnabé. — Non pas sur-le-champ... Fanchette... mes adieux?... — Ah! j'oubliais!... c'est juste, mon neveu. Cependant réfléchis que, si tu vas voir Fanchette, tes maux augmenteront... d'un autre côté, tu regretteras de ne pas l'avoir vue : voilà les deux côtés de la chose... maintenant fais comme tu voudras... — Garçon, il te faudra de l'argent? dit le père Granivel. — Frère, c'est mon affaire, répondit l'oncle. — Je veux que cela me regarde seul, répondit le pere. — C'est pour son instruction : je m'en suis chargé; je suis son maître... tu n'as rien à y voir... — C'est mon enfant. — C'est mon neveu; je suis vieux, et n'ai que faire de mon argent. — Ni moi non plus!... répondit l'obstiné père Granivel. — Tirons à la courte paille!... s'écria le pyrrhonien; il n'y a rien à dire contre le hasard. Les chances sont égales : c'est la seule chose qu'un pyrrhonien puisse admettre. — Tope, s'écria Granivel.

Jean-Louis avait les larmes aux yeux d'attendrissement. Le professeur gagna; mais le père Granivel déclara qu'il ne céderait jamais le droit de payer l'équipement, le sabre de son fils et les fournitures à faire à deux ou trois cents vauriens déterminés que Jean-Louis annonça vouloir emmener aux Etats-Unis, apres toutefois avoir achevé son éducation à l'université d'Oxford.

Comme Jean-Louis finissait d'expliquer qu'une centaine de chenapans, qui n'auraient rien à perdre et tout à gagner, seraient d'excellents défenseurs pour les Etats-Unis, et qu'ils formeraient un bataillon sacré, une troupe d'enfants perdus dont il serait le capitaine, et qu'il convenait de les chercher dans Paris, réceptacle d'une foule de malheureux braves comme des Césars, parce qu'ils n'ont pas le sou, Courottin entra : il était vêtu d'une manière très-élégante et le visage riant, car il venait de toucher de magnifiques honoraires pour avoir gagné la cause de M. le duc de Parthenay; et ce qui le rendait plus joyeux encore, c'est que le procès n'était pas encore terminé, l'adversaire en ayant appelé au grand conseil. — Je viens de voir mademoiselle Léonie de Parthenay, dit-il à Jean-Louis; elle pense toujours à vous... Je m'étonne, monsieur Granivel, que vous ayez manqué à l'aller voir. — Et comment, dit Jean-Louis, puis-je le faire?... — Eh quoi! s'écria l'avocat en levant les mains, c'est un amant qui demande par quel moyen il verra sa maîtresse?... — Dès demain je la verrai, dit Jean-Louis. Cependant elle est placée plus haut que moi, et ce serait à elle à venir!... — Ah çà! que fais-tu maintenant? demanda le pyrrhonien à Courottin. — Ce que je fais? reprit l'avocat, je suis votre exemple. J'expose à la justice le pour et le contre, afin qu'elle doute le plus longtemps possible de quel côté est le bon droit. Tantôt je plaide le pour, et tantôt le contre; et depuis quinze jours que je suis au barreau, sur dix causes je n'en ai perdu qu'une, et c'était la meilleure, aussi maintenant je ne prendrai plus que les mauvaises. — Et t'écoute-t-on? demanda Barnabé d'un ton piteux.— Quelquefois, répondit Courottin. — C'est beaucoup, observa le pyrrhonien. — Allons, mon oncle, s'écria Jean-Louis, nous n'avons pas de temps à perdre, sortons, et prenons l'argent nécessaire. — Et pourquoi faire? demanda Courottin; puis-je vous être utile à quelque chose! — Il s'agit, dit le père Granivel, de recruter des gens sans le sou, de bonne santé, et qui cherchent la fortune. — Oh! j'en connais beaucoup, s'écria le malin avocat, et je vous prierai d'enrégimenter mes connaissances; vous délivrerez la patrie d'un assez bon nombre de gens redoutables dans les circonstances où nous nous trouvons; car, depuis que j'ai quelque chose à conserver, j'ai pris le parti des riches.

Le pyrrhonien saisit un rouleau de douze cents francs en or, et il sortit suivi de Jean-Louis et de Courottin, auquel on expliqua, tout en cheminant, les desseins de Jean-Louis.

A peine avaient-ils atteint le Pont-Neuf, que Courottin se trouva face à face avec un grand escogriffe au teint hâlé, ayant des moustaches épaisses, et un air assez patibulaire. — Tiens! s'écria l'avocat, te voilà encore?... Et la surprise de Courottin faisait voir qu'il s'étonnait de ce que le survenant n'était pas déjà pendu.

Ce dernier le comprit fort bien, car il répondit : — O mon Dieu! depuis ce matin je suis revenu de mes erreurs. — Messieurs, dit Courottin au pyrrhonien et à Jean-Louis, voici déjà un de vos soldats : il a toutes les qualités requises, et je le garantis sur-le-champ. On lui donna rendez-vous à la Grenouillère, au cabaret des Quatre-fils-Aymon : alors l'avocat prenant son ami par la main, lui dit : — Ah çà! pas de plaisanteries, tu m'entends?... — Sois tranquille, je me suis repenti... répondit l'escogriffe en serrant la main de l'ex-petit clerc.

Courottin prit l'heure du rendez-vous, et se chargea de venir accompagné d'une centaine de recrues.

De leur côté, le pyrrhonien et Jean parcoururent tout Paris en cherchant ce qu'ils n'eurent pas de peine à trouver, car les vagabonds y fourmillent!...

L'oncle et le neveu s'avançaient vers le Gros-Caillou, satisfaits de leurs recherches, lorsqu'ils rencontrèrent Courottin qui était en pourparler avec un mendiant couvert de haillons. — Veux-tu être un héros? lui dit l'avocat : — Qu'est-ce qu'un héros? demanda le mendiant; que gagne-t-il par jour?... — Cinq sous de paye, répondit Courottin. — J'en gagne douze à mendier. — Mais, observa Jean Louis, on acquiert de la gloire. — En mourrais-je plus tard? continua le besacier. — Oui et non, dit le pyrrhonien; non, parce que nous mourons tous; oui, parce que la postérité parlera toujours de toi, et que c'est une ombre d'existence. — La postérité!... répéta le mendiant, ne sommes-nous pas la postérité des temps passés? — Oui, dit Barnabé. — Eh bien! reprit le pauvre, l'homme est trop vil pour que je veuille lui plaire... — Mais, l'ami, interrompit Courottin, tu est malheureux?... et tu peux atteindre aux grandeurs en prenant parti avec nous. — Tout gît dans l'opinion que l'on se fait des choses, répliqua le pauvre en regardant ses guenilles : je suis le premier de ma tribu, et je m'y trouve heureux. Je me suis fait une place très-commode dans ma boue, et j'ai encore des envieux!...

Le pyrrhonien admirait le bon sens de cet homme, qui, voyant passer un grand seigneur et une jolie femme, alla en sautillant leur tendre la main en disant son protocole accoutumé. — Nous n'en ferons rien, s'écria Courottin. Et ils s'avancèrent vers l'auberge des Quatre-fils-Aymon, où déjà deux cents personnes les attendaient en chuchotant.

Jean-Louis, Courottin et Barnabé, comme s'ils eussent été chefs d'une conspiration, saluèrent chacun, dirent des mots obligeants, et prévinrent qu'après le dîner ils feraient les ouvertures d'une entreprise noble et généreuse, qui rendrait les coopérateurs célèbres et riches.

On envahit les salons de trois cents couverts, et les deux cent dix convives eurent bien de la peine à y tenir. Barnabé avait eu une conférence avec le traiteur, et la bonne chère et les matelotes furent servies à profusion. Le vin ne manqua à personne; il était à discrétion.

On aurait volontiers payé sa place pour jouir du spectacle de toutes ces figures empreintes du cachet de la misère, et néanmoins joyeuses de cette joie du peuple, la seule vraie; il semblait que l'Espérance éclairait cette scène de son flambeau qui dure toute notre vie, et s'éteint à peine à la mort.

L'agitation, les gros rires, les éclats de voix, les refrains des chansons, les cris et les louanges de Jean-Louis retentissaient au dehors, et plusieurs personnes, étonnées de ce rassemblement, écoutaient ce bruit joyeux.

Tout à coup Barnabé se leva, et fit un signe de main qui produisit un profond silence. Le pyrrhonien jugea que l'occasion était belle pour prononcer un discours que la reconnaissance forcerait au moins d'écouter; il toussa, cracha, et s'exprima en ces termes :

« La guerre est un grand fléau, mais aussi ce ne peut être un bien; apprenez donc qu'il n'y a ni mal ni bien à se battre; qu'il est indifférent de prendre l'un ou l'autre parti; qu'ainsi vous pouvez combattre pour les Etats-Unis sans craindre de vous tromper. Cela étant, et l'Amérique ayant besoin de vous, *et vice versâ*, vous, besoin d'elle; je pense que, *nemine contradicente*, rien ne s'oppose à l'effet de mon raisonnement *ad hominem*, car cela vous regarde. Or, vous n'avez pas d'argent, or nous en avons, car je déclare que nous vous en donnerons; or, embarquez-vous, car l'argent et les Etats-Unis, avec la liberté, *per philosophiam*, et la digne logique, vous forcent de tomber dans mon sens, car... »

Ici Barnabé s'empêtrant dans des raisonnements que les fréquentes rasades qu'il avait bues ne lui permettaient pas d'entasser avec sa profondeur ordinaire, perdit la tramontane, et tomba par terre, en répétant : *Car, car*. Aussitôt que Barnabé fut renversé, Courottin, voyant l'impression défavorable produite par la chute de l'orateur, se leva, et reprit le discours du Pyrrhonien :

« Ce grand philosophe a voulu vous dire, s'écria l'avocat, que vous êtes de fort honnêtes gens; de plus, braves comme les Français le sont tous, et que la liberté fondait sur vous ses plus chères espérances; que vous serez récompensés de vos hauts faits d'armes, par le pillage de tout ce que les Anglais possèdent en Amérique; que vous reviendrez glorieux, riches, et que vous serez invulnérables!... Allez donc représenter dignement la France dans les combats qui se livrent sur le Nouveau-Monde... Vous en rapporterez de l'or, des grades, de la gloire. Vive la liberté!... »

L'on répéta avec enthousiasme : Vive la liberté!... et l'on but à la santé de cette bonne déesse, qui alors ne savait auquel entendre. — Mes amis, dit Jean-Louis qui avait observé toutes les figures de ses soldats pendant le discours de Courottin, allez vous faire inscrire chez Granivel, le charbonnier. On vous donnera des armes, un uniforme, l'argent nécessaire à votre route, le lieu du rendez-vous, et l'époque du départ... J'aime ma Fanchette, mes amis, vous avez tous des Fanchettes?... il faut leur plaire : vivent l'amour, la gloire, la liberté! et buvons à nos maîtresses.

L'on but et l'on rebut tant et tant, que chacun en devint ivre. Ce fut au milieu de cette ivresse que Jean-Louis et Courottin achevèrent de séduire tous ces dignes soldats en leur distribuant de l'or. Alors l'enthousiasme fut à son comble; on cria : Vive le roi! Vive la liberté! Vivent les Etats-Unis! Vive Jean-Louis!...

En ce moment les trois amphytrions se retirèrent, après toutefois avoir payé le traiteur assez largement pour qu'il donnât encore du vin aux plus altérés.

On prétend, mais nous n'osons pas l'assurer, que Jean-Louis fut suivi d'un espion de police; s'il l'avait su il l'aurait assommé. Quoi qu'il en soit, il rentra dans sa rue Thibautodé en soutenant le pyrrhonien, qui trouvait la terre tres-douteuse, ne pouvant pas y tenir pied.

Jean-Louis, ayant donné avec avec ardeur dans les moyens d'illustration proposés par son oncle, se coucha, en jurant de partir au plus tôt, après avoir employé toutefois ses derniers moments à faire ses adieux a Léonie.

CHAPITRE XIX.

Adieu, tu peux partir. . . . .
RACINE, *Andromaque*.

Par ce prestige heureux se rapprochant l'un l'autre,
Ils trompent cet exil, ils charment leurs ennuis;
Et ces écrits tracés dans le calme des nuits,
De leurs cœurs éloignés sont la vivante image.
ANONYME.

Nous n'avons jamais su comment Jean-Louis fit pour se déterminer si promptement à s'exiler du beau pays de France : nous venons d'exposer cependant que ce fut dans l'espoir de se rendre digne d'épouser sa charmante maîtresse, en faisant disparaître la barrière idéale que la société elevait entre eux. Si vous y voyez d'autres raisons, cherchez-les... Je déclare, à la face du ciel et de la terre, que je m'en tiens à celle que j'ai trouvée dans nos manuscrits...

Or, faites tourner bride à votre imagination, et figurez-vous sur un fauteuil, et dans le salon du duc de Parthenay, la pauvre marquise de Vandeuil pâle et fatiguée : elle est à côté de Léonie; le duc observe l'abattement de sa nièce, et d'un regard approuve les soins de son perfide neveu Le duc de Parthenay est dans l'erreur, car il croit que cette langueur est la suite de l'amour satisfait d'Ernestine. Or, on va se demander comment l'amour produit une intéressante pâleur sur la figure?... Je répondrai que cela dépend de la nuit; et cependant, il est certain que cela vient plutôt du jour. Il y a pourtant une grande différence du jour à la nuit... Donc, se dira-t-on, monsieur le duc se trompait!... Non, mesdames, M. de Parthenay ne se trompait pas, car la figure du marquis était pâle!... comment se tirer de là? Hélas! comme on voudra, pourvu que vous sachiez que jamais amant ne fut plus attentif que Vandeuil auprès de sa femme; que jamais femme ne fut plus contente; que la mort dans le sein, sans qu'elle s'en doutât, chacun de ses regards était un regard d'amour adressé à son bourreau; car elle attribuait aussi sa pâleur à la cause imaginée par le duc. Maintenant, mesdames, je vous demanderai s'il fut jamais dans le monde un plus habile et plus consommé scélérat que ce marquis? Quel malheur qu'il possédât cette valeur brillante qui constitue un bon mari!... Oh! que la nature est capricieuse!...

Au milieu de cette scène, ajoutez Justine qui entre et dit à Léonie, avec affectation et en s'accompagnant de gestes et de signes : — Mademoiselle, un commissionnaire apporte vos commandes d'hier... — C'est bon, Justine, recevez-les, répondit Léonie, que les sourires du duc à son neveu, et les yeux baissés et relevés d Ernestine avaient intriguée. — Mademoiselle ne veut donc pas les voir? demanda Justine. — Non. — Et si ce ne sont pas les mêmes choses que mademoiselle a demandées? — Vous étiez avec moi, vous les reconnaîtrez bien. — Mais, mademoiselle, dit encore la tenace soubrette... — Allons, Justine, dit la marquise, laissez-nous. — J'y vais, reprit Léonie en apercevant un geste d impatience dans tout l'ensemble de la fidèle Justine.

Elle arrive à sa chambre, où elle voit un manant, grossièrement vêtu, déposer une malle posée sur des crochets. — Eh bien, que me vouliez-vous donc, Justine? — Mademoiselle, c'est... — Ah!... fut la seule chose que put dire Léonie.

Amour! que ne peux-tu dicter ce passage! pourquoi Raphaël ne fut-il pas témoin d'un pareil moment? où est la plume de Virgile?... On sait qu'après de telles doléances nous n'essaierons pas de peindre l'émotion de Jean-Louis, dont le cri de Léonie fit tressaillir les entrailles les plus reculées... encore une fois, madame, j'aurai recours à votre ardente imagination pour que vous vous représentiez Léonie tombant dans un fauteuil, mais dans le plus près de Jean-Louis, qui saisit sa main et la couvre de baisers enflammés... Je l'ai déjà dit, Justine est le type éternel de toutes les soubrettes; je ne veux plus le répéter, et ce serait le répéter que de dire qu'elle s'en allait... — Restez, Justine... je le veux!... s'écria Léonie. — Mademoiselle, dit Jean-Louis. — Appelle-moi toujours Fanchette; n'es-tu plus Jean-Louis?

A cette réponse naïve une larme d'attendrissement altéra le feu de l'œil de Jean-Louis, et son regard revint puiser la vie dans le céleste aspect de sa Fanchette. Léonie, détachant une épingle, lui montra sur son sein le bouquet d'orange!... Il faut avoir aimé de cet amour pur, sincère et brûlant, qui nous saisit une seule fois dans notre premier age, pour comprendre toute la beauté muette de ce geste!... Ce doit être une magnifique fête de mélancolie pour le cœur de celui qui fut brûlé des feux de cet amour!... Ce geste de Fanchette lui rappellera tout!... oui, tout!... — Mon ami, reprit-elle de sa douce voix, des obstacles insurmontables nous séparent à jamais!... — Je le sais. — Et tu t'y résignes ainsi?... — Non!...

Cette syllabe énergique, cette voix forte, et l'attitude de Louis, pénétrèrent le cœur de son amante : elle le remercia par un de ces regards qui, s'ils tombaient sur cent mille hommes à la fois, changeraient le destin des empires. — Que deviendrons-nous? demanda Léonie. — Dis-moi, Fanchette, qu'as-tu résolu?... — De te rester à jamais fidèle!...

A ces mots, Granivel saisit dans ses bras nerveux la fille des Parthenay, et la pressant sur son cœur, il lui rendit sur ses deux lèvres de corail le fameux baiser que Fanchette lui donna à la face des autels... En ce moment l'on entendit les pas et la voix de la marquise; elle accourait, en chantant, pour voir les robes et les commandes de Léonie, car une femme ne peut pas décemment laisser une autre femme seule au milieu des inventions du luxe...

Léonie pâlit; justine s'écrie : C'est madame de Vandeuil. Jean se baisse, et disparaît par la cheminée... Ainsi, mesdames, cet amant extraordinaire a encore une qualité bien précieuse; la discrétion et la présence d'esprit dans les moments critiques!...—Oh! cousine!... comme vous êtes pâle!... qu'avez-vous?... — Ce que vous n'avez pas certainement!... A ces mots innocemment jetés par Léonie interdite, la marquise rougit de cette rougeur qui annonce la pudeur d'une vierge; quant à moi, je n'y comprends rien; car enfin elle était mariée!...

Léonie écoute le frottement imperceptible à entendre, des pieds et des genoux de Jean contre les parois de la cheminée... elle regarde l'endroit où il était posé; un attendrissement et des larmes involontaires s'emparent d'elle tout entière!... elle pense, et s'égare dans ses pensées!... Ernestine, un peu confuse, se mit à examiner, heureusement pour Léonie, les étoffes dépliées; mais après quelques minutes, elle prit la main de sa cousine, et lui dit avec une voix attendrie : — J'imagine, Léonie, que vous n'avez pas eu l'intention de me faire de la peine?... Je dois instruire le lecteur que Léonie fut à cent lieues de comprendre ce que signifiait le tendre regard et le ton de reproche de sa cousine. — Que voulez-vous dire? reprit-elle avec un accent d'ingénuité qui désarma sa cousine. Ernestine l'embrassa.

L'active soubrette monta chez elle, et cria par la cheminée à l'amoureux Jean-Louis de redescendre par la sienne; Granivel l'entendit et s'y trouva bientôt seul avec justine. — Mon enfant, lui dit-il, ce n'est pas tout, je veux revoir ta maîtresse... car je pars pour longtemps, et un adieu d'une minute ne me suffit pas!... — Comment la voir? voilà le difficile!... Et Justine se mit à réfléchir. — Retournez-vous-en, dit-elle, et fiez-vous à moi!... Jean-Louis sauta au cou de la soubrette sans pouvoir la remercier autrement.

Justine resta un moment à considérer le beau Jean-Louis, elle rougit de ses pensées. Alors Granivel sortit de chez elle. Ils furent rencontrés par Victoire sur le même escalier où jadis... Et Victoire s'imagina les choses les plus extraordinaires!... elle regarda en riant Justine, dont l'air interdit prêtait aux conjectures, et l'air malin de Victoire sembla dire : Et moi aussi j'ai été à Corinthe!...

L'ex-charbonnier revint tout triste à cette rue Thibautodé où l'attendaient avec impatience son père et le pyrrhonien. — Eh bien, mon neveu, tu lui as fait tes adieux? — Hélas non,... mon oncle! — Comment cela, garçon?... demanda le père Granivel. — On nous a interrompus; je ne l'ai vue qu'une minute!...

Trois jours se passèrent pendant lesquels Jean-Louis eut à subir toutes les recommandation de Barnabé. C'était le quatrième jour au matin qu'il devait partir... Le soir, Louis pleurait de rage, s'en fut vers l'hôtel de Parthenay : il marchait avec cette rapidité que vous lui connaissez, et qui, sur le quai des Théatins, lui fit heurter un jeune homme habillé en noir. Le fier jeune homme se retourne : c'était l'inévitable Courottin... — Ah, mon ami! dit Jean-Louis, tu sais que je dois partir pour l'Angleterre et l'Amérique, et je ne *lui* ai pas fait mes adieux!

Un homme comme Courottin avait assez d'intelligence pour comprendre ce langage, aussi lui répondit-il : — Voulez-vous *lui* écrire un mot? je puis le *lui* faire parvenir, car je vais à l'hôtel du duc pour m'entretenir d'affaires sérieuses.

Jean-Louis prit le crayon de Courottin, et déchirant une page de l'agenda de l'avocat, il composa la lettre suivante :

« Fanchette, demain je pars!... »

J'abandonne les commentaires à l'esprit de chacun, tout en observant que ces mots étaient dignes, et de celui qui les traça, et de celle qui devait les lire. Il la plia, la remit à Courottin tout étonné. Courottin entra chez le duc, rencontra Justine, à qui il remit le griffonnage de Jean, et Léonie le lut à son retour de Versailles, où il y avait eu une fête.

Que l'on ne croie pas que Courottin venait pour rien à l'hôtel du duc. Sachant que le gouvernement protégeait en dessous main les Américains, il eut une conférence avec le duc pour se faire un mérite auprès de lui d'avoir délivré la France de deux cents vauriens, et de servir la cause de l'indépendance. Ainsi Courottin cherchait à se glisser parmi les hommes d'Etat.

Jean-Louis s'en était revenu dans son manoir, dont il ne pouvait souffrir la vue depuis que sa Fanchette ne l'habitait plus. Il espéra que le lendemain Léonie aurait trouvé moyen de le voir, sinon il se promit d'entrer à l'hôtel, et d'arriver jusqu'à elle par tel moyen que ce fût.

Il était dix heures du soir, et le pyrrhonien, le nez affublé de ses

lunettes, écrivait à Jean-Louis les auteurs qu'il devait lire et consulter; il lui indiquait le collége d'Oxford comme celui où il lui fallait rester trois mois, etc., etc... Le père Granivel embrassait son cher fils, et lui faisait ses adieux; tout à coup on entend le bruit d'un brillant équipage, on frappe à la porte, elle s'ouvre, et Léonie paraît!...

Il n'y a que certaines âmes qui ont le don infus avec la vie de connaître une foule de petites choses qui décorent les actions d'une magie de sentiment inconnue à beaucoup d'autres. Cette réflexion me vient, parce que la fille du duc de Parthenay était vêtue avec une petite robe de siamoise pareille à celle qu'elle portait dans son petit tonneau, elle n'avait rien qui décelât sa grandeur... A cet aspect, Jean-Louis, hors de lui, la prit par sa taille svelte, et la posa dans le fauteuil du premier conseiller clerc, en lui disant : — Je t'y place pour la dernière fois! .. hélas!... — Louis, qu'as-tu donc?... pour la première fois tu pleures!. . — Ah, Fanchette! je veux te mériter : ne m'as-tu pas juré d'être fidèle? — Je tiendrai mon serment. — Fanchette... tu me rassures... écoute : Je m'exile pour longtemps. Je cours à la gloire, et je vais la chercher dans un autre hémisphère... J'y cours parce que je ne puis te posséder qu'au moyen de l'illustration et de la plus grande célébrité... Mon cœur me dit que j'y atteindrai... mais pendant tout ce temps, pendant cette longue absence, je ne te verrai point!... Fanchette, étonnée au dernier point, répondit : — Louis, n'as-tu plus d'imagination?... moi je te verrai toujours!... — Malheur aux Anglais!... Je réponds du triomphe des États-Unis!... s'écria Jean-Louis, fanatisé par la réponse de son amante. — Là... là... mon neveu, tu n'es pas assez fort pour dompter le destin, et s'il est écrit que les Anglais... — Ils périront!... Fanchette, je remets tous mes droits à mon père et au bon oncle Barnabé : tu me promets de les instruire de tous tes chagrins? — Mon ami, nous nous écrirons!... — Ah, Fanchette! nous avons été bien près du bonheur!... — Hélas! mon ami, ne sommes-nous pas heureux? ta Fanchette t'adore; tu es certain d'être toujours son seul ami, sa consolation... Crois-moi, Jean-Louis, nous serons unis!... Souviens-toi des paroles du prêtre, et de sa conviction!... — O Fanchette! pourquoi rappeler tout ce qui peut ajouter à la tristesse dont je suis saisi, en songeant que je te quitte?... Hélas!... ce fugitif moment peut être le dernier... — Je songe que tu reviendras glorieux, et alors cette douce mélancolie a des charmes enivrants. — Si je péris!... Fanchette!... — Louis... je n'aurai point d'autre époux que toi!...

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Il y eut un moment de silence : le pyrrhonien essuyait son œil, et le père Granivel le sien, pendant que Léonie et Louis, se tenant par la main, se regardaient avec cet air que le pinceau seul peut rendre, car en amour les trois quarts de ce qui se dit s'exprime au moyen de l'admirable éloquence de l'œil. Il semble que la nature y ait placé un feu pénétrant qui se coule jusqu'au cœur. . Alors quand j'emploierais tout le génie de l'auteur du *Solitaire*, ou de Pradon, il serait impossible de vous rendre ce tableau vraiment enchanteur. Un aveugle comparait l'écarlate au son d'une trompette; je comparerais ce moment à cette couleur grise dont le terne a quelque chose de brillant et de voluptueux pour l'œil...

Pour cent critiques de ma comparaison, j'aurai peut être trois personnes qui m'entendront... cela me suffit... j'en suis content... — Allons!... allons enfants, interrompit brusquement le père Granivel, du courage, et ne nous ôtez pas le nôtre... Morguienne! si Jean périt, je ne vivrai plus. — Adieu les Granivels!... A ce mot du pyrrhonien chacun éclata de rire et conçut le plus heureux présage.

Le corps de Léonie effleura celui de Jean-Louis, car elle se posa doucement sur son bien-aimé, et ce toucher délicieux leur causa quelque chose de plus que du plaisir. Cette douce expression allait au cœur; cet assemblement chaste et momentané avait un charme céleste qui répandait sur ces adieux une certaine grace mélancolique. Les cheveux bouclés de Léonie jouèrent sur le visage de Louis : cette dernière caresse, ce hasard d'amour le pénétra ; il n'aurait pas donné ce tact fugitif pour un empire.

Léonie fit un mouvement pour s'en aller en entendant sonner onze heures à l'horloge de bois. — Ah, Fanchette! encore un moment... et Léonie se rassit. — Quelque séparé que je puisse être de toi, je serai comme la plante d'Apollon, toujours tourné vers l'astre qui donne la vie... Tu es à jamais le mien!

Certes, lecteur, les Céladons de l'Artamène n'ont rien dit de plus galant que cela; mais j'ai remarqué que ceux qui ne sont pas encore englobés par la civilisation en font de pareils. Je me souviendrai toujours d'un jeune Américain qui, voyant au Jardin des Plantes une fleur qui venait de son île, me la montra, en disant : Voilà mon pays!...

Enfin, Léonie se lève, et les trois Granivels la suivent; Louis la conduit à sa voiture, et lui donne son dernier baiser!... Fanchette resta longtemps sur le cœur de son bien-aimé. — Adieu, Fanchette!... — Adieu, Louis!... — Adieu! — Adieu!. . Léonie s'évanouit, et Jean posa son amante, pâle et tremblante, à côté de Justine; il l'embrasse encore : elle se réveille à ce baiser!... lui tend les bras; le cocher fouette, elle part!... et Louis reste à la même place, regardant la voiture, entendant ce son, et lorsqu'il ne voit ni n'entend plus rien, il y reste encore!... et doute de son existence!...

Le lendemain matin, Justine arriva tout effarée au moment où Louis montait dans sa chaise de poste... Elle apportait à Granivel une belle ceinture rouge, et venait lui dire de lui adresser ses lettres.. Jean-Louis baisa la ceinture, et partit au milieu des bénédictions de son père, qui pleura lorsque les chevaux emportèrent tout son espoir. Le professeur lui cria : — Discute, et discute bien, la logique est tout!...

Je vous dispenserai, lecteur, de l'historique de la traversée : qu'il vous suffise de savoir que personne n'a à réclamer les frais de poste de Jean-Louis, car il les paya bien et dûment ès mains des postillons; que le paquebot *Lady Marlboroug* le transporta à Douvres, où il prit la poste pour Londres, et de Londres à Oxford, où il étudia au collége.

Ici, nous n'avons pas d'autres événements que ceux de sa correspondance avec sa maîtresse. Ce fut la seule distraction qu'il se permit : nous allons en extraire ce qu'elle renferme d'intéressant.

LETTRE DE JEAN-LOUIS A LÉONIE.

Oxford, septembre 1788.

« Oh! ma chère Fanchette! ton image m'est sans cesse présente pendant tous mes travaux; elle m'encourage, et j'ai bientôt vaincu les difficultés. J'ai appris la tactique, et je vais partir pour l'Amérique, afin de contribuer à la délivrance d'une nation asservie et en chasser les oppresseurs. Pardonne-moi de ne pas t'avoir écrit plus tôt; je travaille à notre bonheur, et je ne veux pas perdre une minute.

« Oh! quel sera mon courage en pensant que chaque fait d'armes te sera raconté, et fera palpiter ton cœur! A leur multiplicité, tu reconnaîtras mon amour... Je n'ai qu'une crainte : si, pendant mon absence, ton père allait te présenter des époux, et te forcer d'en choisir un? Ah! Fanchette, écris-moi vite, bien vite, et plus vite encore j'accourrai sur les ailes de l'amour et du désespoir. Ton écharpe rouge est toujours avec moi; elle brûle; elle me rappelle sans cesse et le besoin de m'illustrer, et nos amours... Fanchette, lorsque cette lettre, tracée à la hâte, te parviendra, daigne la lire seule, à l'heure où le jour baisse peu à peu; tâche de te représenter le pauvre Jean-Louis, exilé volontairement à mille lieues de toi, par amour pour toi!... Puissent ces caractères qu'il a formés te le rappeler tout entier!... Hélas! je leur ai confié toute mon âme. Si l'amour répand une vie, une odeur, un nuage, un je ne sais quoi sur ce qu'il touche, presse ce papier froid, je l'ai animé!... pense, en le touchant, que je me suis occupé de toi; qu'en ce moment où tes yeux le parcourent, je l'ai parcouru; qu'une heure entière j'y ai déposé tous mes soupirs; que, la lettre finie, je lui ai parlé comme à un messager fidèle; qu'il était chargé d'une foule d'idées amoureuses; qu'il doit te dire, enfin, beaucoup plus de choses qu'il ne contient, parce que, telles choses qu'il contienne, j'en ai pensé davantage... L'espoir me soutient, confirme-le... Je ne sais, mais parfois je doute de toi, quand je me figure combien de séductions t'entourent!... Hélas! je ne t'offre qu'un cœur brûlant... d'autres peuvent t'offrir le pouvoir de tous les oripeaux de la vie humaine... Ah! j'ai besoin de savoir de nouveau que tu m'aimes!... Adieu, Fanchette... souviens-toi de notre adieu!... Adieu. »

En fille bien élevée, la modeste et tendre Fanchette répondit à son amant. Nous transcrivons ici la lettre, afin que vous puissiez juger du mérite de son style épistolaire.

LETTRE DE LÉONIE A JEAN-LOUIS.

Paris,...

« Oh! mon ami, ta lettre a procuré à mon cœur une de ses plus douces fêtes!... Oui, je me suis recueillie pour la lire, et je la lis sans cesse. Elle est sur mon sein avec mon bouquet de mariée, et cette lettre me tient lieu d'un portrait .. Hélas! la résolution et l'entreprise que tu as formées auraient augmenté mon amour, si mon amour n'avait pas atteint une force à laquelle on ne peut plus rien ajouter... Ta lettre m'a fait voir que tu persévères : que je l'ai bénie de fois, cette chère lettre!...

« La joie qu'elle m'a causée a, pour un moment, adouci mes peines; je dis mes peines, car celle que je ressens de ton absence, toute cruelle qu'elle est, ne balance pas celle que j'éprouve. Ma cousine, cette aimable Ernestine est dangereusement malade; c'est une amie que je perdrai, et, si elle meurt, je serai inconsolable.... Il est impossible de quitter la vie avec plus de sujet de la regretter; mon cousin Vaudeuil comble sa jolie femme d'attentions et de prévenances. Ernestine est aimée avec une ardeur et une bonté qui doublent ses souffrances; mon père est au désespoir, et le marquis ne quitte pas son chevet. Elle se lève, mais une secrète langueur la domine... Elle est pâle, ses beaux yeux sont ternis, et ne s'animent que quand elle regarde son mari dont l'amour est extrême... Elle m'a dû son bonheur, dit-elle, et elle ajoute qu'elle meurt étouffée sous un tas de

roses!... On prétend que cette situation vient de trop d'amour!... Hélas! je ne comprends pas que l'amour puisse faire mal... Jusqu'ici il fut pour moi le baume le plus enivrant! et, quand je pense à toi, mon bien-aimé, une douceur secrète me pénètre, et mon sang ne rencontre pas d'obstacle, tant il est prompt à se diriger vers mon cœur!...

« Tu crains des rivaux? tu n'es pas fait pour en redouter. Ne suis-je pas Fanchette? cette jeune fille élevée par Barnabé, qui nous apprit à ne connaître qu'une seule chose de solide et de prisable, la vertu? Tu veux que je te fasse de nouveaux serments! ils sont inutiles, et si tu peux me trouver un mot plus énergique que « Je t'aime! » apprends-le moi, je te l'écrirai!...

« Ne crois pas que j'abandonne nos deux amis. Il y a trois jours j'étais seule à l'hôtel avec Ernestine; j'ai invité ton père et l'oncle à venir dîner; nous avons passé une délicieuse soirée... Barnabé a réussi, par ses dilemmes, à faire sourire ma pauvre cousine; car il lui a prouvé que la mort valait mieux que la vie. Les boutades et les expressions originales du professeur ont égayé Ernestine..... Ce léger sourire qui vint errer sur ses lèvres m'a fait l'effet d'une rose que l'on trouve dans la campagne au mois de novembre!... il m'a touché l'âme... Oh! mon ami, sois bien persuadé que ta tendre Fanchette t'aimera toujours, et que toi seul seras son époux. Adieu!... et regarde cet adieu comme un baiser!... »

Jean-Louis devint presque fou en lisant l'épître de Fanchette. Ce fut la consolation de sa traversée. Arrivé en Amérique, il traça l'épître suivante :

DEUXIÈME LETTRE DE JEAN-LOUIS A LÉONIE DE PARTHENAY.

Des monts Alligani...

« Fanchette! ô mon amie! je suis sur la terre de la liberté, et le troisième jour j'ai vaincu! Mes trois cents camarades et deux cents hommes que nous avons ramassés en route ont emporté une batterie de canons; cette charge a décidé la victoire.. Washington m'a nommé colonel sur le champ de bataille; car, en arrivant, j'avais été promu par mes compatriotes au rang de capitaine... L'illustre défenseur de l'Amérique m'a donné un commandement très-important, et, avant huit jours, ou tu seras veuve, ou l'Europe retentira des exploits du compagnon de Washington... Ce grand homme prétend que je dois arriver à tout. Reporte ces louanges à mon oncle qui m'a formé, et le reste à toi; car tu es une déesse à qui je dois tout! Mon amour pour toi est la cause première de toutes mes actions. J'ai dû ma promotion au manque d'officiers. Nous n'avons ni argent, ni munitions, ni vivres; le courage et l'amour de la liberté font des miracles; mais la ceinture rouge en fait encore plus... Si tu veux m'écrire, un corps de Français nous est annoncé, donne-leur ta douce lettre... Washington témoigne beaucoup de plaisir à s'entretenir avec moi. Les journaux anglais t'en diront davantage sur mes exploits. J'ai fait prisonnier le général Wallis. Adieu, Fanchette!... adieu!... Le théâtre bruyant où je suis ne laisse pas le loisir de soupirer : le bruit du canon et les cris de mort me font avoir honte de penser à des amours, quand des milliers d'hommes expirent. Je t'écris au milieu du tumulte et en courant. Mon amour sera aussi durable que ma vie présente l'est peu!... Je me réjouis, et les batailles ne me semblent rien, en songeant que tu penses à moi!... je m'imagine que tu me vois. Adieu!... »



Tiens! s'écria l'avocat, te voilà encore? — PAGE 5.

CHAPITRE XX.

Un homme vint qui jeta l'épouvante.
ANONYME.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin.
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.
MALHERBE.

Crois-moi, ton deuil a trop duré,
Tes plaintes ont trop murmuré;
Chasse l'ennui qui te possède.
MALHERBE.

La correspondance de Léonie vous a instruit de l'état de la marquise de Vandeuil : cette victime de l'ambition, consumée par le poison, mourait chaque jour... A chaque aurore, on croit qu'elle va périr; son perfide époux ne la quitte pas d'une minute, et lui prodigue les soins les plus touchants. Il y avait quelque chose de barbare, une sorte de raffinement de cruauté à lui faire ainsi regretter la vie!...

Le mois de décembre arriva; la marquise ne pouvait plus se lever que bien rarement : Léonie, Vandeuil et le duc de Parthenay entouraient son lit.

— Mon ami, dit-elle en tendant au marquis une main brûlante et décharnée, je ne verrai pas l'année nouvelle : heureuse avant de mourir d'avoir connu le bonheur!... — Il faut espérer, mon Ernestine... — Ne m'abusez pas; vous devez savoir que ma fin est prochaine.

Le marquis tressaillit à ces paroles.

— Léonie, continua-t-elle, ta douce amitié me fait aussi regretter la vie... — Hélas! chère Ernestine, dit Léonie, les malades ne sont pas ceux qui souffrent le plus. Vous ne laissez que des mourants!... et des affligés... — Chère cousine, interrompit le marquis, c'est moi qui suis le plus à plaindre!...

Le duc ne disait mot; sa douleur était extrême... Quel déchirant tableau que celui d'une jeune mort!... Ernestine, semblable à une plante gracieuse qu'un ver ronge dans sa racine, se penchait chaque jour davantage vers la terre : sa contenance accablée, sa défaillance, ses yeux dénués de vie, tout navrait l'âme du spectateur de cette dissolution anticipée.

Un soir que, réunis dans la chambre de la malade, Léonie, le duc et son neveu lui prodiguaient les plus touchantes marques d'intérêt, Ernestine, plus calme et moins souffrante, se laissa aller au sommeil, dont elle était privée depuis longtemps. On évitait de parler et de faire du bruit; le silence le plus grand régnait dans l'appartement; Léonie se lève, éteint les lumières, et allume une lampe, dont la faible clarté ne peut s'opposer au repos de son amie... Chacun est debout et prêt

à se retirer; Léonie est auprès du lit, et s'assure, en baissant son oreille vers son amie, que le léger souffle qui s'exhale de sa bouche est bien celui du sommeil. Tout à coup des pas se font entendre... la porte s'ouvre... Tous les yeux se tournent vers l'arrivant...

— Quel est l'importun, le maladroit?.. dit le duc. — Ciel! s'écrie le marquis en lui-même, l'enfer le vomit-il?... — Me reconnais-tu?... Tels furent les mots que prononça d'une voix sourde un vieillard à cheveux blancs, et dont la figure hâve était sillonnée par un affreux sourire... c'était l'Américain... Léonie frémit involontairement à l'aspect de l'œil farouche de l'inconnu, et le visage de Maïco s'enflamma de fureur quand il aperçut Léonie : — Une femme!... murmura-t-il. Le marquis trembla de tous ses membres en entendant ce mot; et le duc, étonné qu'un étranger soit parvenu jusque dans les appartements sans être annoncé, s'avance pour l'interroger.... mais le marquis se hate, en surmontant son invincible terreur, de dire au descendant des empereurs du Mexique, d'un ton de voix altéré :

— Que voulez-vous, mon cher? — Un siége, car je suis fatigué... Le marquis s'empressa de le conduire vers un fauteuil. — Venez plutôt dans mon cabinet, reprit Vandeuil interdit. — Non, je suis bien ici... et le vieillard, en s'asseyant, remua son manteau pour en faire tomber la neige.

Le marquis était sur un abîme; il regardait fixement Maïco avec un air scrutateur. Le duc de Parthenay ne revenait pas d'étonnement, en voyant la docilité de son neveu aux ordres brusques de l'étranger : il allait tirer le cordon de la sonnette pour faire venir les laquais, lorsque son neveu, inspiré par le danger, arrêta son oncle, en lui disant à l'oreille :

— Mon oncle, laissez-nous; cet étranger est un médecin anglais que j'ai demandé, il ne faut pas qu'on en soit instruit... — Suffit, mon neveu, répliqua le duc qui prit le change; Léonie, sortons.

Et ils laissèrent le marquis seul avec l'Américain. Vandeuil s'assura que sa femme dormait toujours. — Qui peut vous amener ici, monsieur? dit-il en se tournant vers le vieillard, je ne croyais pas être connu de vous?... — Certes, tu as pris assez de précautions pour dérober ton nom, répliqua l'Américain; il ne fallait donc pas laisser sur ma table cette carte...

A ces mots, le vieillard tira de sa poche de côté une carte de visite, et la rendit au marquis stupéfait.

— J'apprends, continua Maïco, que l'Amérique arme contre ses tyrans; je brûle de quitter une terre abhorrée, et d'aller me venger de mes chagrins en me livrant à ma fureur dans les combats. Ne m'interromps pas, dit-il au marquis prêt à parler. Puisque le hasard veut que tu sois le dernier qui ait fait usage de ma science, et le premier assez imbécile pour me laisser son nom, sers-moi... A dater de ce jour, tu es mon esclave!... — Vil magicien! sors d'ici, s'écria le marquis, oubliant, dans son indignation, que Maïco possédait ses secrets. — Enfant, dit le vieillard, obéis-moi, ou je te brise comme un verre!...

Il y avait à la cheminée un magnifique poignard turc, dont Sa Hautesse fit présent à un ambassadeur de la famille du marquis; le saisir et s'élancer sur Maïco fut l'affaire d'une seconde.

Le vieillard s'avance, tend la poitrine : — Frappe, enfant, je suis invulnérable!... Et il lance un sourire ironique à Vandeuil.

Le marquis plonge son poignard... il se casse sur le sein de Maïco, dont le rire sardonique avait quelque chose d'infernal. Le marquis était un esprit fort; cependant, à ce moment, l'idée d'un pouvoir surnaturel erra dans son esprit, et la peur lui fit couler sa glace dans toutes les veines, une sueur froide se répandit sur son corps. La lueur sombre, le silence, la méchanceté de l'œil de Maïco, tout contribuait à l'effrayer.

— Obéis, reprend l'Américain d'une voix sourde. — Que veux-tu? parle, envoyé de l'enfer!... que désires-tu? — Un passeport pour demain; je le veux tel que je puisse aller où bon me semblera sans que l'on m'inquiète. — Je ne peux l'avoir pour demain. — Tu ne peux? dit Maïco : je le veux ce soir, et j'attends ici!... L'œil fixe de l'Américain et son attitude effrayante abasourdirent tellement le marquis, qu'il sortit à pas lents, sans doute dans l'intention d'aller chercher le passeport chez le ministre.

— Ne me fais pas attendre longtemps!... lui cria Maïco.

Le vieillard se croyant seul s'assit, et se mit à réfléchir sur sa destinée.

Une fois le marquis sorti, son imagination n'étant plus frappée, il rougit en lui-même de l'idée qui lui était venue, et, pensant combien Maïco pouvait lui nuire, il chercha les moyens de le prendre sur-le-champ et d'assurer son propre repos, soit en le faisant passer pour fou, soit en obtenant une lettre de cachet pour le mettre dans un cul de basse fosse en le bâillonnant..

Il recommanda à Lafleur de ne pas laisser sortir l'étranger de la chambre de la marquise, et il lui ordonna en même temps de s'entourer de tous les laquais pour exécuter cet ordre, attendu que l'inconnu était un homme d'une haute importance pour l'Etat. Le duc et Léonie étant couchés, le marquis monta en voiture, espérant que ses desseins n'éprouveraient aucune entrave.



Jean-Louis Granivel, colonel au service des États-Unis.

Maïco fut interrompu dans sa profonde méditation par un léger soupir; l'Américain se retourne, et cherche d'où peut venir ce bruit. Enfin il aperçoit les beaux yeux noirs qu'Ernestine souffrante levait vers le ciel.

— Grand Dieu! quelle douleur!... Léonie!... En entendant ces mots le vieillard s'avance vers le lit. — Mon ami, dit Ernestine, prenant Maïco pour le marquis, ma langue est brûlante, donne-moi donc un peu d'eau... — Une femme!... s'écria l'Américain, qu'elle meure! — Qui est-là?... Si c'était mon mari, je serais déjà satisfaite... Et, la marquise se levant sur son séant tira violemment ses rideaux : — C'est un prêtre sans doute, dit-elle; oui, ma fin est prochaine... et je dois me résigner.

Maïco s'approcha de nouveau, et prit la lampe pour regarder la malade...

— Mon père, je n'ai rien à me reprocher, dit la marquise. — Ciel! s'écria Maïse, en reconnaissant les symptômes du poison qu'il avait

donné au marquis... Eh quoi! madame, vous ne vous plaignez pas? — Je souffre en silence; pourquoi désoler ses amis?. .

Cette réponse émut le cœur de l'Américain, qui depuis longtemps était fermé à la voix de la pitié; ce qui le frappa, ce fut la résignation de la marquise en des souffrances qu'il savait être excessivement aiguës.

— Femme, reprit-il, vous méritez votre sort. — Je jure, mon père, que je n'ai jamais blessé personne; autant que je l'ai pu, je fus bonne, charitable et vertueuse. — Tous les mourants parlent ainsi... Réponds-moi, femme... Ici le vieillard fronça le sourcil, et la pauvre Ernestine eut peur. Réponds sincèrement : n'a-tu pas outragé ton mari? — Moi, grand Dieu! s'écria la marquise en se tordant les bras, moi! je n'ai jamais eu d'autre amour... et quel amour!... il a peut-être offensé la Divinité par trop d'ardeur.

Le visage d'Ernestine s'anima, et la sublime expression de l'innocence se défendant d'une injuste accusation parut dans sa contenance, et persuada le farouche Américain, dont la haine pour les femmes parut s'assoupir un moment. Il est vrai qu'Ernestine était aux portes de la mort. Cependant il reprit, en manifestant une espèce de répugnance de parler à une femme :

— Néanmoins tu meurs victime de la haine... — C'est impossible! s'écria la marquise. — Femme, je te le dis, et, de plus, moi seul pouvais te sauver!... — Sauvez-moi pour mon époux, et toute sa fortune est à vous pour prix de ce bienfait... il m'aime assez pour faire ce sacrifice. — Femme, il n'est plus temps! Le poison est arrivé au dernier degré d'intensité... Rien ne peut vous ravir à la tombe... — Je suis donc empoisonnée?... dit la marquise avec un mouvement d'horreur. — Tu l'as dit... — Mais qui?... murmura la pauvre Ernestine. — Depuis quand as-tu ressenti de l'affaiblissement?... — Depuis la fin d'août, répondit la marquise effrayée.

Le vieillard réfléchit un moment, regarda Ernestine en approchant la lampe, et lui dit : — N'es-tu pas la femme de Vandeuil? — Oui. — Eh bien!... c'est ton mari qui t'a empoisonnée!... — Imposteur! Lui, grand Dieu!... lui qui m'aime... — C'est lui!... répéta fortement l'Américain : j'en suis sûr! .. — D'où le savez-vous?... Et la figure haletante d'Ernestine marquait une effroyable angoisse. — C'est moi qui lui ai vendu le poison, répondit Maïco avec calme.

La marquise, abattue, retomba sur son oreiller à moitié évanouie. — Maintenant, dis-moi, quel tort as-tu fait à ton mari? — Je n'ai à me reprocher que trop d'amour, répondit-elle faiblement.

Malgré son horreur pour les femmes, Maïco fut ému. Cette épouse prête à périr, le son de sa voix, sa pâleur, son bel œil brillant d'indignation, en se voyant désabusée, tout contribuait à rendre cette scène éloquente .. Il le fallait bien pour que l'Américain poussât un soupir.

Il fit un mouvement machinal pour sortir, et entr'ouvrit la porte; mais les valets rangés lui rendirent la retraite impossible. Ce rassemblement de laquais fut pour lui un trait de lumière; nul doute que le marquis n'en voulût à ses jours. Il revint vers la marquise, dont la respiration entrecoupée annonçait la fin prochaine.

— Hélas! pourquoi êtes-vous venu me désabuser?... je serais morte heureuse! — Et la vengeance!... s'écria Maïco. — Je ne la connais pas!...

Maïco, tout étonné, recula de trois pas. — Comment! ne pas se venger d'un traître, d'un assassin?... Le voulez-vous? je vais vous en donner les moyens. — Je vous remercie! .. je l'aime! — Grand Dieu! interrompit Maïco, vous n'avez pas deux heures à vivre. — J'avoue, reprit-elle, que j'aurais de la peine à quitter ce monde sans me convaincre .. car je ne puis croire ce que vous dites. — Je puis retarder votre mort de quelques heures. — Ah! monsieur, si je puis vous inspirer quelque pitié, faites-le. — J'y consens, si vous voulez m'être utile. — Que peut une mourante?...

Le vieillard traça à la hâte quelques lignes, car il entendit le bruit d'une voiture qui rentrait.

— Voici l'ordonnance d'une potion qui prolongera votre existence; elle prouvera que je connais le poison; que si je le connais, c'est que je l'ai vendu, et c'est votre mari qui vint me l'acheter. — Donnez-la!... Et la marquise tendait ses faibles mains. — Oui. Mais, à votre tour, montrez-moi un chemin pour sortir d'ici sans être vu. — Au pied de mon lit, il y a un bouton de cuivre presque invisible, poussez-le, vous trouverez une petite place... — J'y suis, dit Maïco. — Ouvrez une porte qui donne sur un escalier; cet escalier vous mène à l'appartement de mon mari; ses appartements sont au rez-de-chaussée, et les jardins...

Maïco n'en voulut pas entendre davantage. Il jeta à la marquise son ordonnance, et, au bruit de la voix de Vandeuil, il s'évada en emportant la lampe. . . . .

— Qu'on s'en empare! c'est un insensé!... il est en démence! ne le croyez pas... Saisissez-le... Tels étaient les ordres que le marquis donnait aux archers et à ses gens.

Ces fatales paroles convainquirent la marquise... Un affreux battement de cœur la saisit, et elle s'évanouit [illegible] à la voix du perfide Vandeuil [illegible] l'ordonnance [illegible].

Le marquis, en voyant sa femme évanouie, sans lumière, et Maïco disparu se livra à une affreuse colère... Les alguasils qu'il avait amenés eurent l'ordre de fouiller tout l'hôtel... Deux heures du matin sonnèrent.

Le bruit infernal qui eut lieu réveilla le duc et Léonie... Effrayés par un cruel soupçon, ils crurent Ernestine à sa dernière heure, et se précipitèrent vers la chambre de la marquise... Elle était seule!... — Ernestine! s'écria Léonie, qu'as-tu?.. comment! tu n'as personne à tes côtés?... — Que signifie ce tumulte? dit le duc. — Ah, mon oncle!... un homme s'est introduit ici!... il est échappé! — Dans quel désordre êtes-vous, mon neveu! .. d'où vient votre effroi?... j'espère que vous m'expliquerez tout ceci!... — Il est échappé!... répéta le marquis comme en délire. — Oui, mon ami, dit Ernestine; il est inutile de le chercher, c'est moi qui lui ai indiqué le chemin. — Mon amour, tu as mal fait; c'est un criminel d'État. — J'ai la tête fendue de tout ce bruit, répondit la marquise. Vandeuil, fais-le cesser. . Le marquis sortit pour ordonner à tout le monde de se coucher, et il renvoya les exempts et la maréchaussée. L'inquiétude la plus violente l'agitait, et l'on s'en aperçut à la manière dont il donnait ses ordres. En effet, un ambitieux, au moment de tout perdre et de voir ses crimes découverts, doit avoir de l'effroi. Le marquis ne doutait pas que sa femme ne fût instruite; le ton qui accompagna ses paroles le lui indiqua. — Léonie, dit la mourante Ernestine, es-tu sûre de Justine? — Oui, ma cousine. — Eh bien! prenez sous mon chevet un papier, qu'elle aille sur-le-champ chercher ce que l'ordonnance contient, et qu'elle mette à cela la plus grande célérité...

Le duc fut lui-même éveiller Justine, et les chevaux étant encore à la voiture du marquis, elle y monta. — Eh bien, Ernestine, comment te trouves-tu? demanda le marquis, revenu près du lit de sa femme. — Bien, mon ami!... — Et qu'a dit le médecin anglais? dit le duc de Parthenay. — Quel médecin, mon oncle?.. demanda la malade. — Ce vieillard,... cet inconnu, répondit le duc. — O mon oncle! il m'a guérie d'un mal incurable!... En prononçant ces mots elle pressa la main de Parthenay; une larme roula sur sa joue décolorée; et un coup d'œil foudroyant ajouta à la terreur qui avait saisi Vandeuil à toutes ces questions. — Léonie, reprit-elle, ma tendre amie! hélas... viens, que je t'embrasse!... maintenant allez vous reposer? demain j'existerai encore... vous pourrez me voir!... — Nous ne voulons pas t'abandonner, ma fille, dit le duc; je suis venu passer le reste de la nuit à ton chevet. — Et moi aussi, s'écria Léonie. — Charmante enfant! Et Ernestine l'embrassa de nouveau, bien qu'elle devinât quelle était la cause de son malheur. — Mais, reprit-elle, mes bons amis, laissez-moi; je désire causer seule avec M. de Vandeuil... Et elle ajouta, en affectant un sourire : C'est bien le moins qu'avant de mourir une femme tourmente encore un peu son mari!...

La plaisanterie d'un agonisant attire les larmes de force; aussi le duc et sa fille pleurèrent-ils à ces mots... Le marquis, pâle et tremblant, les cheveux presque droits de stupeur, tressaillit à cette parole, et ne s'aperçut pas de la sortie de son oncle et de Léonie.

Il y eut un moment de silence, que la marquise rompit en disant : — Sommes-nous seuls, monsieur? — Oui, ma chère Ernestine!... — — Pourquoi m'appeler *chère*?... m'avez-vous jamais aimée?... Monsieur, je sais que vous m'avez empoisonnée .. A ce moment le marquis se jeta à genoux contre le lit, en s'écriant : — Ernestine!... je suis perdu!...

Alors entra Justine; elle apportait le contre-poison, que la marquise avala rapidement. L'attitude du marquis, son exclamation, l'altération de sa voix, convainquirent la soubrette que Vandeuil était fou de sa femme, et au désespoir de la perdre : quand elle dit à Léonie ce dont elle avait été témoin, les soupçons de Léonie disparurent, il en fut de même du duc, à qui sa fille le redit; car, ne vous imaginez pas que la maison d'un duc soit exempte de caquets!... Justine sortie, et le contre-poison pris, la marquise repoussant la main dont son mari la pressait, lui dit : — Malheureux!... si mon existence vous était à charge, vous pouviez m'en instruire; au moins j'aurais eu le mérite du sacrifice, et je vous aurais évité un crime .. Et moi qui me vantais de votre amour!.. moi qui vous chérissais!... Ah! l'excès de mon attachement méritait-il une telle récompense? Il ne vous a pas arrêté! . Quelle âme avez-vous?.. Mais à quoi servent mes reproches?.. Si votre conscience vous en fait, ils sont plus cruels que les miens; si elles ne vous en fait aucun, pourquoi vous en adresserai-je ...

Elle s'arrêta un instant, à cause de la violente émotion qu'elle éprouvait. La contenance humiliante du marquis semblait dire : Me perdrez-vous?...

Ernestine le comprit... — J'aurais droit, reprit-elle, de me venger, et le contre-poison que je viens de prendre m'en donne le temps... A ces mots, le marquis jeta un regard furtif sur la pointe empoisonnée du poignard cassé... comme pour s'en servir!.. — Ingrat! reprit la mourante... je n'oublie point que jamais je n'ai pu te haïr... Je te pardonne, et j'irai prier l'Éternel qu'il ne te rejette pas de son sein, repoussé, moi, je t'en supplie?.. je conserve ta réputation ici-bas, donne-moi l'espoir que, réunis dans un monde meilleur, ton âme épurée aimera la pauvre Ernestine!..

Le reste d'amour qui présidait à ces paroles, l'attitude touchante, l'espèce d'extase de la marquise, rendaient ce moment sublime. Faire le bien est un degré de vertu, faire le bien malgré les hommes, en est un second; l'exemple du troisième et dernier nous est offert par Ernestine.

Le marquis voyant la bonté de cette âme divine, crut pouvoir l'abuser encore. — Ma chère, dit-il en embrassant les mains de la marquise, sur quel fondement accuses-tu ton époux d'un si lâche complot?... — Arrêtez, monsieur le marquis... je suis désabusée... on m'a marqué le jour, et quand je n'aurais pas l'aveu de l'homme qui vous vendit le poison, ce que j'ai vu naguère, et le mieux que j'éprouve par l'effet du remède qui prolonge mes jours d'un fugitif instant, me le prouvent... et si je voulais consulter les raisons qui vous firent agir, je les aurais bientôt trouvées... mais je crains cette recherche même!... — Ernestine! Ernestine! Et le marquis trouva des larmes... — Je ne suis plus Ernestine, je ne suis plus votre femme; je suis... je vais être la proie de la mort... Sortez, mon ieur le marquis, laissez-moi seule, je veux vivre encore... Je vous jure d'emporter votre secret dans la tombe... sortez... — Ame céleste! non, je ne t'abandonne pas; je veux mourir devant toi!... s'écria le marquis. — Point de comédie, monsieur: si vous restez, c'est peut-être pour vous assurer de ma promesse?... — Ernestine, quelle injure!...

Ce mot la rappela au système de douceur qu'elle avait eu pendant toute sa vie; alors elle lui répondit?... — Je t'en demande pardon, mon ami; mais ne feras-tu pas quelque chose pour madame de Vandeuil?... elle n'a pas longtemps à l'être.

Il sortit... En quittant la chambre, il lui sembla qu'un poids de cent livres s'enlevait de dessus sa poitrine. — Enfin, se dit-il, il n'y a plus longtemps à craindre!...

Ernestine mit le verrou à sa porte, et rassemblant toutes ses forces, elle s'habille à la hâte, sort par son issue secrète, et se rend chez Léonie.

La marquise ayant deviné l'objet des crimes de Vandeuil, voulait consacrer ses derniers moments à préserver Léonie du malheur d'épouser son cousin, et il se glissait dans ce dessein une lueur de jalousie...

Il était cinq heures du matin... Léonie agitée se trouvait dans cet état incertain, le milieu entre la veille et le sommeil... sa lampe de nuit éclairait faiblement, et elle jeta un cri affreux en voyant un fantôme blanc se glisser dans sa chambre .. Elle reconnaît sa cousine .. la peur la glace... Ernestine s'approche... elle court assez rapidement, et d'un vol si léger, ses mouvements sont tellement aériens et soyeux, que l'imagination de Léonie en fut frappée et bouleversée; elle crut que sa cousine venait d'expirer, et que son esprit voltigeait... La froide sueur de l'épouvante coula sur son front, et elle retenait son haleine en tâchant de ne faire aucun mouvement.

Le fantôme arrive près de son lit et s'arrête: Léonie reconnaît à peine les yeux brillants de son amie. — Léonie, s'écrie-t-elle d'une voix rendue lugubre par le silence de la nuit.

Léonie resta immobile, ne pouvant croire que ce fût sa cousine. — Léonie, continua la marquise; Léonie, c'est moi... écoute. N'épouse jamais Vandeuil!... Léonie, promets-le-moi!... jure-le à une mourante, heureuse d'emporter cette idée. — Je te le promets!... je le jure!... dit Léonie d'une voix faible. — Songe que c'est une promesse faite sur l'autel de la mort... elle est sacrée. Je te le répète, n'épouse jamais Vandeuil!... Tu ne sais pas!... tu ne peux savoir!... A ces mots, elle laisse Léonie étonnée, se retire, rentre dans son lit, et dormit deux ou trois heures beaucoup plus tranquillement qu'on ne croirait!...

Pendant son sommeil, le duc, Léonie et Vandeuil se glissèrent dans sa chambre, et entourèrent son lit, de manière qu'à son réveil ses yeux retrouvèrent sa famille... — Mes amis, je n'ai plus qu'un instant à vivre... Léonie, fais-moi donc sentir une fleur?... A ces mots, elle prit la main de son oncle et de Léonie... lança un dernier coup d'œil de pardon à son mari!... Léonie n'ayant pas de fleurs, sortit de son sein le bouquet de fleurs d'oranges naturelles qu'elle portait toujours. — Elle sent encore, mais elle est fanée!... dit la mourante. Et la tendre Ernestine expira sans secousses, sans convulsions, comme une plante qui tombe. A ce moment, un éclair de joie brilla dans l'œil du marquis; mais, son oncle se tournant vers lui, il pleura aussitôt.

Le silence le plus profond régna... Léonie accablée se retira chez elle, et s'y livra à de grandes reflexions sur la nature de la recommandation qu'Ernestine lui avait faite!...

La marquise fut enterrée avec précipitation... Cette mort ne servit qu'à rendre Vandeuil célèbre par ses regrets et son amour conjugal.

Son deuil fastueux, ses larmes feintes, trompèrent tout le monde. Deux mois se passèrent, et la conduite du marquis ne se démentit pas. Solitaire, et affectant cette espèce d'amabilité de la douleur, et une résignation admirable, il réussit à convaincre son oncle de la réalité de ses regrets et de la bonté de son cœur. Léonie, sans afficher ce luxe de douleur, pleura son amie, et fut inconsolable de cette perte, non pas pour un moment, mais pour toujours. Ernestine sembla associée à toutes ses pensées; cette affliction sincère était celle de la nature; Léonie, en élève de Barnabé, n'en assistait pas moins aux fêtes; elle ne cessa pas d'aller dans le monde, mais elle y porta sa douleur muette. . . . . Un incident vint jeter dans son âme une espèce de joie.

Ce fut à cette époque que la renommée de Jean-Louis s'étendit jusque dans la capitale de la France. Ses hauts faits d'armes, sa valeur brillante, le récit, plein d'intérêt, et de cette éloquence des grandes âmes, qu'il envoya des campagnes de 1788 à 1789 à Barnabé, qui n'oublia pas de le publier avec de savants commentaires, rendirent le colonel Granivel le héros par excellence. Tous les salons retentissaient de ses louanges, et chacun se félicita de voir la France coopérer à l'émancipation du nouveau monde. Les louanges de Jean-Louis étaient confirmées par les journaux anglais. On doit se figurer combien Léonie était satisfaite de ces éloges: elle eut cependant la sagesse de se taire, tout en aspirant le flatteur encens que son amant lui adressait; mais son cœur n'en perdait rien.

Déjà le duc de Parthenay, accablé d'une foule de prétendants à la main de Léonie, dont la beauté et les richesses étaient célèbres, avait proposé plusieurs partis à sa fille... Léonie les rejetant les uns après les autres, le duc se trouva fort embarrassé de l'ordre que le roi lui intima.

Il n'y a pas de doute que le lecteur veut connaître cet ordre; pour cela, nous n'avons qu'à transcrire fidèlement une conversation entre Léonie et son père, deux mois et demi après la mort de la marquise.

— Mon enfant, disait le vieux duc en prenant une prise de tabac, tu dois t'apercevoir combien je t'aime d'un amour vraiment paternel? — Oh! mon père, vous avez aussi tout mon amour!... — Laisse-moi parler, Léonie: je ne veux pas te causer le moindre chagrin, et c'est le désir de faire ton bonheur qui me porte à te demander si, depuis que tu es à la cour et chez moi, aucun homme n'a fait impression sur ton cœur?

En examinant bien cette demande, Léonie crut pouvoir répondre sans mentir:

— Personne, mon père, je vous assure!... — J'en suis joyeux, mon enfant; apprends-donc qu'il est un malheur particulier aux filles de grandes maisons de France... c'est le souverain qui dispose d'elles... pour enrichir ses favoris!... — Voilà pourquoi M. le comte de R.... disait hier que le sang des grandes familles s'abâtardissait, puisque nous étions toujours mariées à des hommes que nous n'aimions pas!

Le duc sourit, et ne s'aperçut pas que cette plaisanterie cachait un embarras que la rougeur de sa fille dévoilait assez.

— Hier donc, le roi m'a pris à part, pour me dire que si je n'avais pas de vues sur toi, il faisait son affaire de ton ménage...

L'effroi le plus grand se peignit dans les regards de la tendre amante de Jean-Louis.

— Ma fille, nul doute que le roi ne veuille faire la fortune de quelque favori, et cela aux dépens de la nôtre: mais j'y puis mettre ordre, et, puisque ton cœur est vierge de sentiments, j'ai conçu un projet qui conciliera nos intérêts avec la volonté du monarque; je suis persuadé qu'il ne s'opposera pas à mes vues. — Qu'est-ce, mon père?... — Ecoute, Léonie, mon neveu est, je crois, le seul parti qui te convienne; il est riche en substitutions, il est mon héritier pour les fiefs masculins et pour mon titre de duc... Il est aimable et digne de toi, tu as eu l'exemple que c'est un excellent mari... — Mon père, je me trouve indisposée, permettez-moi de me retirer? s'écria Léonie, pensant aux paroles de sa cousine mourante. — Ma fille, tu m'effraies!... ta pâleur... le médecin...—Sa présence est inutile; ce n'est qu'un mal passager. — Va, mon enfant, je vais songer à ton alliance!...

Ce bon père suivit de l'œil sa fille chérie: dès le soir même, il résolut de faire part à son neveu des projets qu'il avait conçus.

Il entre chez le marquis de Vandeuil, qui, en entendant annoncer son oncle, prit une attitude pleine de mélancolie, et, lorsque le duc parvint à la chambre où était son neveu, il le trouva les yeux fixés sur le portrait de sa femme, et une larme sur la joue.

— Mon neveu, dit Parthenay en s'asseyant à côté du marquis, je viens vous entretenir d'une affaire de grande importance, et qui concerne notre famille....

A ce début, le marquis tressaillit, et regarda le duc avec un air tellement inquiet, qu'un juge y aurait découvert la trace d'un forfait: il crut que Maco avait déclaré au duc le crime que voilait la tombe.

— Votre femme... continua le duc de Parthenay A ce mot, le marquis fut dans une agitation encore plus violente. Le duc s'en aperçut. Je sais, dit-il, que l'on ne peut toucher à cette corde sans vous émouvoir profondément; mais l'intérêt de notre maison exige que vous vous occupiez sérieusement de cette affaire. — Quelle est-elle, monsieur? demanda le marquis en tremblant. — Il s'agit, marquis, de vous remarier. — Y pensez-vous, mon oncle? quelle autre femme oserait remplacer Ernestine? pourrais-je l'aimer? ..

En prononçant ces paroles avec le ton de la douleur, le marquis était au comble de la joie en lui-même; car il ne douta point, d'après les bruits de la cour que le duc ne voulût lui proposer Léonie.

— Monsieur, reprit le duc, il n'est pas question d'amour, il est question d'empêcher que nos biens ne passent à une autre famille ennoblie d'hier, qui peut-être n'a que la faveur du monarque pour tout bien... Le roi veut disposer de Léonie, et vous sentez que je ne puis parer ce coup qu'en disant qu'elle vous est promise. — Certes, mon oncle, rien n'est plus nécessaire que cette union; elle est commandée par la politique; mais comment voulez-vous qu'après trois mois de deuil j'aille épouser ma cousine? ce serait faire servir la tombe d'Ernestine d'autel pour ce mariage; que ne dirait-on pas? — On ne dirait rien : le roi nous y autorisera. — Le roi, mon oncle, sera mécontent de ne pouvoir disposer de Léonie, et ne voudra pas s'y prêter. — Si, si, mon neveu, car il a pour nous une affection toute particulière. — Mais, mon oncle, j'aime Ernestine; je la pleure tous les jours. Qu'apporterais-je à Léonie? un cœur mort au plaisir, un cœur sans cesse en deuil... qui ne peut plus aimer, enfin! — Allons, mon neveu, Ernestine était une femme charmante, adorable, j'en conviens, je la pleure comme vous; mais ces pleurs, cette affliction, ne la rendront pas à nos vœux; quittez donc votre air dolent, faites votre cour à Léonie, et les charmes de ma fille sont bien de nature à dissiper votre chagrin, et à vous faire oublier votre malheur! — Hélas!... — J'espère, Vandeuil, que vous réfléchirez à ceci, et que vous consentirez à ce projet? — Hélas! mon oncle, puisqu'il le faut!... je me soumets à la nécessité!... Hélas!... — Je puis compter sur vous? et en conséquence... — Hélas!...

Là-dessus, le duc de Parthenay quitta son neveu en le laissant plongé dans la tristesse en apparence, mais au comble de la joie de ce que son oncle eût proposé de lui-même ce qu'il désirait tant, ce qu'il redoutait de demander, et même de faire entrevoir par sa conduite, qui alors aurait demandé beaucoup d'adresse.

De son côté, le duc de Parthenay fut très-content de pouvoir s'excuser auprès du roi d'une manière plausible.

La seule Léonie était triste; et, songeant à la convenance du mariage dont son père lui parla, elle ne voyait aucun moyen de s'y soustraire... Pauvre Léonie!... pauvre Jean-Louis!... pendant que tu gagnes des batailles en Amérique, on veut en France t'enlever ta douce amie!... Qui le lui dira?... hélas!...

CHAPITRE XXI.

Oncle et neveu se tenant par la main,
C'est preuve que mariage est certain.
Complainte sur la maison de Morvan.

Prends un an si tu veux pour essuyer tes larmes;
Mais ne sois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé si chèrement.
Le Cid, acte V.

Arrière mon espoir!... de ce danger extresme
Rien ne peut me saulver, si n'est celuy que j'ayme!...
Ains parloyt Maguelonne en allant au moustier:
Soubdain l'on entendit le bruict d'un destrier...
Magueleonne de Provence.

Léonie fut pendant quelque temps réellement malade : l'impression que lui fit le dessein de son père lui donna une attaque nerveuse qui dura plusieurs jours. Si cette attaque de nerfs n'avait pas eu pour cause son amour pour Jean-Louis, nous n'aurions pas manqué de plaindre Léonie de contracter déjà cette maladie des grandes dames. L'héritière des Parthenay se mit à réfléchir bien sérieusement sur sa destinée, car les paroles de la marquise mourante s'offraient sans cesse à sa mémoire!... En fidèles historiens du cœur de Léonie, nous devons avouer que parfois, en y pensant, elle attribua la recommandation d'Ernestine à son amour jaloux, et au désir d'emporter dans la tombe l'idée qu'elle n'aurait pas de rivale... Mais bientôt, rougissant de ses pensées, elle cherchait à se convaincre que cette recommandation n'avait que son bonheur pour cause; puis elle repensait à Jean-Louis, et, sentant que ce dernier était le seul qu'elle pût aimer, elle répétait en elle-même : « Plutôt la mort qu'un autre hymen!... » J'avoue que toutes les amantes au désespoir en ont dit autant; mais toutes les amantes au désespoir n'ont pas, comme Léonie, un bouquet à embrasser! . . . .

Le duc resta longtemps sans aller à la cour, afin de ne pas donner au roi la réponse définitive qu'il avait demandée. Le marquis changea de conduite par degrés, et insensiblement il combla d'attentions sa cousine; il l'appelait sa chère Léonie; chaque jour, malgré la saison, il lui présentait un bouquet de fleurs naturelles; de plus il lui parlait de leur union en termes couverts; compliments, flatteries, présents, tout fut mis en usage. A tout cela, Léonie ne répondit rien et garda le silence le plus réservé. Pour le duc de Parthenay, il était joyeux en voyant que son neveu obéissait à ses désirs.

Au bout d'un mois, chacun fut convaincu de l'amour du marquis pour sa cousine, et de la convenance de cette alliance. En effet, heureuse proportion d'âge, richesses accumulées, honneurs et biens concentrés dans la famille, bonheur en perspective, enfin rien n'y manquait. Alors le duc pria un matin Léonie de s'habiller somptueusement, et il partit seul avec elle pour Versailles.

— Ma fille, lui dit le bon seigneur, nous allons prendre les ordres du roi sur ton mariage. Ne crois pas, Léonie, que ta contenance me soit échappée. — Mon père, répondit Léonie en pleurant, je vous avoue franchement que je ne veux point me marier; je veux rester avec vous, et vous consoler dans vos vieux jours; mon intention vous est connue depuis longtemps; combien de partis n'ai-je pas refusés! Je préférerais un cloître...

Le duc, tout ému des alarmes de sa fille, lui répondit : — Mon enfant, je t'aime comme ma vie, mais je te fais juge : vois mes cheveux blancs; veux-tu les déshonorer : faut-il que je me mette à tes genoux, et que je te conjure d'épargner ton père?... Depuis ma naissance, la faveur des rois m'environne... c'est un prodige que deux rois m'aient aimé; iras-tu en un jour me faire perdre le fruit de ma vie tout entière?... car ta désobéissance aux ordres du prince sera le signal de ma disgrâce.

Léonie, sans répondre, continua de pleurer. L'image de Jean-Louis, entourée du prestige de leurs amours naïfs, était la seule chose dont son âme s'occupât. Le duc respecta le silence de sa fille. Ils arrivèrent à Versailles sans prononcer une parole.

— Ma fille, s'écria le vieux courtisan, sèche tes pleurs : on ne paraît jamais devant les rois le visage triste; la plainte et les pleurs sont un cortége que les grands n'aiment pas.

Ils traversèrent les galeries, et le duc entra dans les appartements du roi sans difficulté, quoique ce ne fût pas jour de réception. Léonie et son père furent introduits dans un cabinet très-simple, et la jeune fille eut peine à reconnaître le roi; sans sa belle et douce figure, le simple habit gris qu'il portait aurait parfaitement déguisé le souverain.

— Vous voilà, monsieur le duc! dit le prince; j'aime que l'on surprenne ainsi ses amis. — Sire, je me rends aux ordres de Votre Majesté. — Mademoiselle, reprit le roi, j'ai une grande querelle à vous faire. Comment! vous, le plus bel ornement de la cour, vous y paraissez à peine!... — Sire, répondit Léonie, si tous les courtisans vous ressemblaient, j'y serais tous les jours. — Madame, dit le roi en se retournant vers la reine, vous entendez?... — Comment! répondit-elle, j'en meurs de jalousie pour peu que vous ajoutiez un mot! — Mademoiselle, reprit le roi, prenez ce tabouret... — Ah! sire, dit la reine, que vais-je devenir?... — Ma belle enfant, je me suis chargé de votre mariage, et je tiendrai parole... — Sire, interrompit le duc, vous m'avez fait l'honneur de me demander mes projets sur Léonie... — Eh bien! reprit le roi en fronçant un peu le sourcil, est-ce que vous l'auriez promise?... En adroit courtisan, le duc ne répondit rien. Le roi, devinant ce que signifiait ce silence, demanda :

— Mais, monsieur le duc, sur qui se sont fixés vos projets?... — Sur le marquis de Vandeuil, mon neveu... Cette alliance... — Est celle que je voulais vous proposer, s'écria le roi en frappant ses mains l'une contre l'autre. — Je veux prouver à ma jolie rivale, dit alors la reine en riant, que je n'ai point de rancune : la place de première dame d'honneur est vacante, je vous la donne, mademoiselle. — Sa Majesté veut donc réduire ma beauté à rien, si elle m'approche d'elle?... — Elle entend la flatterie comme un vieux courtisan, dit le roi en donnant à Léonie une petite tape sur sa joue brûlante. Mon ami, continua le roi en s'adressant au duc, je nomme Vandeuil ambassadeur à la cour d'Angleterre, et croyez que ce poste n'est que le marchepied d'un ministère!... Dans huit jours nous célébrerons le mariage au château. — Sire, s'écria la jeune fille au désespoir, j'ai une grâce à vous demander. — Parlez... — Accordez-moi quatre mois de délai pour cette union!... Ici le duc lança à sa fille un regard foudroyant. — Je suis encore en deuil, ajouta la jeune fille avec beaucoup de présence d'esprit. — C'est juste, et j'y consens, répondit le roi, étonné de l'accent de Léonie... Mais dans quatre mois, j'espère qu'il n'y aura plus de difficultés?... — Non, sire... Et, se retournant vers la reine, Léonie ajouta : Je remercie Vos Majestés des bontés dont elles me comblent. — A demain, dit le roi au duc, qui sortit avec sa fille.

Le roi et la reine crurent bien sincèrement avoir fait le bonheur de deux de leurs sujets. Voilà comme se trompent les rois... même dans leurs bienfaits... Il serait assez inutile d'instruire le lecteur de la manière dont Vandeuil plut au roi.

Léonie, de retour à l'hôtel, s'enferma chez elle pour pleurer à son aise. Justine fut témoin de ses larmes, et, quoiqu'elle dût quitter le service de Léonie pour épouser l'avocat Courottin, elle demeura volontairement quelques jours à consoler Léonie.

— Ah! Justine, tu es plus heureuse que moi... tu épouses celui que tu aimes; mon père te dote; vous serez joyeux pendant que je vivrai dans le désespoir!... — Mademoiselle, espérez encore!... — Il n'est plus d'espoir. — Mademoiselle, il faut chercher quelque expédient pour... — D'abord, répliqua Léonie, je vais écrire au colonel Granivel... Et vite, vite, la petite femme tire son papier, brouille ses plumes, et en saisit une... Elle écrit une, deux, trois, quatre, dix, vingt

pages, et, jusque-là, elle n'a encore rien appris à Jean-Louis qu'il ne sache, c'est-à-dire qu'il est toujours aimé de sa chère Léonie... On sent que ce serait abuser de la patience de ceux qui ont la charité de me lire que de transcrire les cinquante pages de la tendre Léonie. Voici le plus important de sa lettre :

Extrait de la lettre de Léonie de Parthenay a M. J.-L. Granivel, colonel au service des États-Unis.

Paris, 1er avril 1789.

« Mon tendre ami, je me console un moment des malheurs qui m'accablent en t'écrivant... Hélas! ton amour est menacé!... Laisse la gloire, la guerre et l'indépendance; reviens dans ta patrie, où notre bonheur s'enfuit comme une onde légère... Le roi m'a ordonné d'épouser ce Vandeuil, cet homme qui m'enleva déjà une fois à ton amour!... Dieu! si tu n'accours pas, que vais-je devenir?... J'ai demandé quatre mois de répit pour te donner le temps de réclamer ton épouse!... Si tu n'arrives pas le 18 juillet, je suis perdue... perdue pour toi... et pour tout le monde, car je meurs fidèle au sortir de la chapelle de Versailles!... Cependant, mon ami, que la mort d'une femme n'empêche pas le bonheur d'une nation; si tu es utile, si ton absence est funeste à la cause de l'Amérique... reste. Je mourrai!... j'emporterai l'idée de régner toujours dans ton âme... Ces quatre mois seront une longue agonie pour ta petite Fanchette... Hélas! je frémis quand je pense que ma destinée est soumise au caprice des vents!... Adieu! .. notre adieu ne sera-t-il pas le dernier?... T'aurais-je vu pour la dernière fois?... Amour, je t'invoque; protége ma lettre, guide le vaisseau!... Mais si les Anglais le prennent?... Que de craintes!... Adieu! »

La lettre fut remise au capitaine de la frégate la *Biche*. La *Biche* fut poussée heureusement par le vent pendant huit jours; mais un vent contraire la retint huit autres jours a je ne sais quelle latitude. Là un vaisseau anglais passa. En voyant le pavillon français, il suivit les ordres du cabinet anglais, qui voulait s'assurer si la France ne secourait pas les insurgés. On voulut visiter la frégate; l'équipage de la *Biche* ne se soumit pas à cette ignominieuse visite; on se battit, mais le vaisseau anglais avait douze canons de plus que la frégate, et elle fut prise par le vaisseau anglais le *Commodore*. Heureusement une barque bostonienne, commandée par un enragé partisan maritime, s'empara du *Commodore*, quand le *Commodore* vint croiser devant les côtes. Alors la *Biche*, le *Commodore* et la chaloupe entrèrent à New-York. La lettre parvint au colonel Granivel à K..., dont il faisait le siége, le 1er juin 1789. Cette lettre le mit dans une telle fureur, qu'il rassembla ses troupes, leur parla de gloire, de Fanchette et de butin dans un discours fort énergique qui n'avait ni queue ni tête; cependant il est probable que les tournoiements du sabre du commandant, et le mot pillage, firent un grand effet, car les troupiers, saisis de la rage qui animait leur chef adoré, montèrent à l'assaut, et emportèrent K... malgré les batteries et les bastions anglais.

Ce fut à ce siége que Maïco se distingua le plus. La singularité de ce descendant des Montézume le fit remarquer. En effet, il ne portait jamais ses gants et sa culotte qu'ils ne fussent de la peau des femmes anglaises, et il changeait très-souvent d'habits.

La prise de la forteresse de K... passa pour un des plus beaux triomphes des Américains; de plus, les États-Unis y gagnèrent d'immenses munitions, des canons et des habits pour leurs soudards... Jean-Louis remit le commandement au major Browning, distribua deux cent mille francs à ses soldats, et principalement à cent cinquante coupe-jarrets braves comme des Césars, unique reste des cinq cents vauriens qu'il avait amenés. . On cria Vive le colonel! on but du punch; on procéda à l'accomplissement de l'ordre du Seigneur : *Crescite et multiplicamini*... Ce *crescite* a toujours exercé ma science commentatrice... Il est cependant bien évident que le *multiplicamini* dépend du *crescite!*... Bref, la joie fut extrême; les Français chantèrent, les Américains burent; on dansa, on... se reposa... on recommença, on devint ivre... on s'abandonna à mille excès, et l'on prit un nouveau courage pour battre les Anglais. Le colonel, plongé dans la douleur, garda cent mille francs, mit son cheval au galop, rejoignit Washington, lui donna ses plans, ses comptes, ses mémoires, lui dit son aventure en deux mots. Ils s'embrassèrent, et Jean-Louis fut accompagné par le héros son ami jusqu'à New-York. Là il s'embarqua pour la France, suivi de cinquante de ses soldats qui voulurent revoir leur patrie et y dépenser leurs écus... Le 10 juin 1789, une assemblée d'officiers, de soldats et d'habitants firent leurs adieux à Granivel, qui partit aux acclamations de reconnaissance de la foule... Bon voyage. . . . .

Pendant ce temps, Léonie, dans les larmes et le chagrin, comptait les jours, regardait sur la carte le chemin que devait parcourir le vaisseau; elle calculait le temps, elle s'informait de la durée des vents, de leur direction... que ne faisait-elle pas!... Pauvre Léonie! que d'anxiétés dans l'amour!... mais aussi que de jouissances! répondrait le pyrrhonien... Avril, mai, juin se passent; juillet arrive!... chaque nuit, chaque aurore qui se lève sont des coups de poignard pour Léonie...

Tout cela n'empêche pas le jour fatal d'approcher, et Vandeuil d'être au comble de la joie en parvenant à la réussite de tous ses projets. En effet, lecteur, pour peu que vous ayez la vue bonne, ce qui arrive lorsqu'on ne fait pas beaucoup de ces sottises dont Voltaire avouait à quatre-vingts ans n'en avoir que soixante-dix-huit à se reprocher, vous devez apercevoir Léonie à la fenêtre de son appartement; elle y déplore son malheur en voyant entrer trois hommes vêtus de noir qui viennent enterrer ses amours!

Ces messieurs étaient Courottin et Plaidanon, rédacteurs du contrat, accompagnés de Charles Vaillant, devenu notaire. Ici, lecteur, je pourrais m'éviter cinq ou six pages en copiant textuellement le contrat de Léonie; mais j'ai de la pudeur, et je le passe : cependant, je dois vous assurer que rien n'y fut omis; il commençait ainsi :

« Pardevant les conseillers du roi, notaires soussignés, maître Ch. Vaillant, etc... »

Maître Courottin, prévenu par sa femme, l'adroite Justine, fit naître quelques difficultés, autant pour se venger de Vaillant et de Plaidanon, auxquels il prouva devant le duc qu'ils étaient des imbéciles, que pour donner quelques jours de répit à Léonie, qui l'en remercia d'un gracieux coup d'œil. Le malin avocat s'en fut chez le père Granivel, l'instruire de la détresse de Léonie. On voit combien ce fin renard savait ménager la chèvre et le chou!

Il trouva les deux Granivel, suivant, sur la carte d'Amérique, les pas du fils chéri.

— Bonjour, messieurs, dit l'avocat. — Ah! te voilà, l'ami! s'écria le pyrrhonien; que dis-tu ou ne dis-tu pas?... — Hélas! je vous apporte de mauvaises nouvelles!.. — C'est une affirmation!... s'écria le pyrrhonien. — Léonie se marie dans quatre jours à la chapelle de Versailles... et elle est au désespoir... elle m'a confié sa douleur... elle m'a dit avoir écrit au colonel... — Il est inconcevable qu'il n'arrive pas, interrompit le père Granivel consterné. — C'est, au contraire, très concevable, frère. — Il faudra que le colonel prenne son parti, reprit Courottin. — Il aimera mieux Fanchette morte que dans les bras d'un autre! s'écria le père Granivel.— Ça manque de logique, dit le professeur : il pourrait faire son rival c..., ce serait plus conséquent. — Il l'aimera mieux morte que déshonorée, répondit Granivel. — Tu changes la question, frère!... — Messieurs, s'écria l'avocat avec l'air du profond dévouement, disposez de moi, je suis tout à vous!...

Le professeur se grattait la tête en pensant, et il s'ensuivit une demi-heure de silence.

— Mon ami, tu reverras Fanchette? demanda le professeur. — Oui, répondit Courottin; maintenant, j'entre dans le salon, et je suis reçu à l'hôtel de Parthenay à toute heure... — Eh bien! dis-lui qu'elle nous apprenne le jour fixé pour son mariage, et l'heure à laquelle... — Il n'y a pas besoin d'elle pour cela, interrompit l'avocat : c'est dans trois jours, à dix heures du matin, à la chapelle royale de Versailles... J'y suis invité!... ajouta Courottin avec un mouvement d'orgueil. — Va lui dire qu'elle ne craigne rien; je veille sur elle.

Cette pyrrhonique réponse lui fut portée sur l'heure par le dévoué Courottin.

— Frère, dit Barnabé lorsqu'ils furent seuls, il faut du courage et de la résolution, et, mieux que tout cela, une précision et une présence d'esprit admirables... — Viens avec moi, que nous prenions nos mesures... Ils sortirent à cet effet.

La réponse du professeur ne rassura point Léonie, et c'était bien fait pour cela. En effet, le fatal troisième jour arriva sans qu'elle eût aperçu l'ombre d'un secours quelconque. La nuit précédente, elle avait repassé dans sa tête toute sa vie et ses amours, et elle se retraça le bel œil brun de Jean-Louis; son flatteur organe, qui chatouillait si bien le plus profond de son âme; la scène du soir où elle arriva de chez Plaidanon, l'évanouissement de Jean-Louis, sa constance, sa gloire, ses victoires, etc. Alors elle pleura de rage, car elle était sujette à pleurer, et elle eut raison, si l'on songe à la bassesse, à la traîtrise de son futur époux. Le résultat de cette tempête morale fut que Léonie, exaltée, s'arma d'un joli petit couteau pour s'en percer le cœur en sortant de l'autel.

Elle se lève, se laisse habiller tristement sans dire une seule parole; elle retient ses larmes, et compare cette matinée à celle du jour où elle devait épouser Jean; elle baise le bouquet consolateur sur lequel expira la marquise.

— Et moi aussi, je vais me faner! s'écria-t-elle en se souvenant des paroles d'Ernestine. Elle entre au salon; Vandeuil la dévore des yeux. On entend le hennissement des chevaux, les cris et les jurements des palefreniers : on déjeune en silence, on part!... Léonie est sur la route de Versailles, et, pendant que la voiture l'entraîne avec une effrayante rapidité, son âme erre dans l'immense espace des mers; elle cherche par quel accident le vaisseau qui doit porter le colonel Granivel n'a pu aborder la plage française.

— Eh bien! Léonie, tu ne parais pas joyeuse? dit le duc. Un sourire mélancolique tint lieu de réponse à Léonie. — Si ma chère Léonie est inquiète sur son avenir, qu'elle reprenne sa tranquillité : j'ai bien assez souvent juré son bonheur.

Elle ne répondit rien.

— Mais, Léonie, reprit le duc, il y a quelque chose d'extraordinaire qui se passe en toi?...

Une larme roula dans son œil, sur sa joue, et tomba sur la main de son père... Cette larme était brûlante!... Pour le coup, le duc fut agité jusque dans le fond de son cœur, et tellement, que, plein de trouble, il n'aperçut pas que la calèche était arrêtée par huit hommes masqués.

— Au secours!... s'écria Vandeuil. — Tais-toi!... Et un homme saisit le marquis à la gorge. Un homme non masqué se présente à la portière. — Monsieur le duc, il y a divers points indécis, comme tout ce qui est ici bas; cependant il faut les éclaircir... dit Barnabé le pyrrhonien. — Au secours!... — Monsieur le duc, si vous criez vous avez tort... Écoutez-moi...

Léonie, immobile, ne savait quelle était l'intention du pyrrhonien, qui lui lança un coup d'œil d'intelligence.

— Monsieur le duc, reprit Barnabé, voici...

A ces mots, un homme se saisit de Léonie et disparut à travers un bois, en emportant l'héritière des Parthenay. Aux mouvements vigoureux du ravisseur, elle reconnut son père adoptif. On ne pouvait opposer aucune défense, car le marquis remarqua dix cavaliers à cinq cents pas derrière eux, sur la route, et le même nombre, à la même distance, en avant; ils disparurent aussitôt que Léonie fut enlevée. Le duc et son neveu criaient toujours.

— Voici donc ces questions, continua l'imperturbable Barnabé. — Au secours!... — N'ayez aucune peur, je suis honnête homme, et pyrrhonien. Examinons : 1° Ou vous êtes père, ou vous ne l'êtes pas?... 2° Ou les pères ont le droit de marier leurs enfants, ou ils ne l'ont pas?... 3° Fanchette veut se marier, ou elle ne le veut pas... 4° Ou son futur lui convient, ou il ne lui convient pas... 5° Ou le roi a le droit de forcer ses sujets à se marier, ou il ne l'a pas... 6° Ou le bonheur existe, ou il n'existe pas?... 7° Ou elle sera heureuse avec monsieur, ou elle ne le sera pas?... 8° Ou le mariage est à faire ou non?... 9° Ou nous devons l'empêcher, ou nous ne le devons pas?... 10° Ou nous avons qualité pour intervenir, ou non; et remarquez que nous intervenons... 11° Mais...

Barnabé, voyant arriver la maréchaussée, ajouta : — Or, il n'est pas séant de débattre ces propositions sur la route : du reste, nous les avons examinées pour vous; le résultat est qu'il ne faut pas marier votre fille avec un scélérat.. Adieu, un jour vous reconnaîtrez, je l'espère, le service que je vous rends!...

Barnabé et ses huit hommes s'enfuirent au grandissime galop. Le duc avait reconnu le pyrrhonien; il donna l'ordre à la maréchaussée de le poursuivre, et il arriva de son côté à Versailles... Dieu sait quel tumulte et quel scandale cette aventure y répandit!... Le roi fut très en colère, et certes il y avait de quoi... L'étonnement fut grand... Sur-le-champ ordre fut envoyé au lieutenant de police, aux autorités, aux gens du roi, à tout le monde, d'arrêter Barnabé Granivel, etc., etc.

Le duc revint à Paris très-affligé, le marquis encore plus. Enfin la maréchaussée ne découvrit aucune trace, ni de chevaux, ni d'enlèvement, ni d'hommes; les villageois des environs déclarèrent n'avoir vu personne; les fers des chevaux étaient retournés, leurs traces presque effacées... On sent combien un pareil événement fit de bruit: on en commenta toutes les circonstances merveilleuses; bourgeois, filles, femmes, enfants, grands seigneurs, tout Paris en parla, en glosa, et, si vous avez bonne mémoire, vous devez vous souvenir de tout ce que les journaux du temps en dirent... Mais ce tumulte ne dura que deux jours; le surlendemain on n'en parla plus, parce que l'on enleva un ballon!... O Parisiens!... comment peut-on, après cela, espérer de faire parler longtemps de soi?... Ceux qui recherchent vos suffrages sont bien fous. Je devine maintenant comment Voltaire a pu être jaloux d'un pendu qui vous occupa trois jours par le mot qu'il dit en mourant.

Revenons à Léonie. Le père Granivel la prit en croupe sur un cheval qui les mena au P... par des chemins détournés. Ils entrèrent dans la cabane d'un bûcheron; Léonie y trouva des habillements très-simples, qu'elle revêtit; et le père Granivel, après avoir remercié le bûcheron et sa femme, monta dans une petite cariole d'osier, à laquelle le bûcheron avait attelé le cheval de Granivel. Léonie, au comble de la joie d'échapper au supplice de son mariage avec Vandeuil, monta dans la petite carriole, que son père adoptif dirigea, par des chemins détournés, vers les villages qui environnent Paris.

Ce fut pendant la route que Léonie réfléchit à tout le danger que cet enlèvement faisait courir à ses auteurs.

— Mais, père, dit elle, vous vous êtes beaucoup exposé. — C'est vrai, Fanchette; nous serons victimes de cette entreprise; mais le garçon sera heureux, et tu l'épouseras.

Léonie admira le dévouement de ses amis.

— Où me conduisez-vous? demanda-t-elle. — Mon enfant, répondit le père Granivel, j'ai compté sur ta discrétion et ta sagesse; nous allons rentrer par la barrière d'Enfer; je te conduirai au couvent des Ursulines, où j'ai annoncé que je t'amènerais; songe à ne jamais parler de ta famille, et à garder le silence sur ton nom. Tu es désormais la sœur Marie, fille naturelle de M. le théologal de L....., que son intendant va remettre ce soir entre les mains de l'abbesse : hier je l'ai prévenue que M. le théologal ne voulait jamais entendre parler de toi, qu'il nierait dans le monde tout ce qu'on pourrait lui dire sur ton compte, et je dois remettre, au nom du théologal, la somme nécessaire pour entrer au couvent. — Mais, père, je ne prononcerai pas de vœux?... — Non, non, mon enfant : il est dit que tu dois en prononcer, mais nous veillerons sur toi!...

En effet, la charmante Léonie fut mise aux Ursulines; et le père Granivel, après l'avoir confiée aux soins de l'abbesse, se réfugia dans sa forêt, où il défia le pouvoir et ses alguazils de le trouver.

CHAPITRE XXII.

> Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
> Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes,
> Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous!...
>
> J.-B. Rousseau.

> Enfin il arriva tout couvert de poussière,
> Harassé de fatigue, et les cheveux épars.
> A ce spectacle affreux il s'écrie, en colère :
> « Je vengerai mon fils! .. »
>
> *Poëme du* Moïse sauvé, *chant* IV.

Le lecteur remarquera, j'espère, la magnanimité du bon professeur, qui ne voulut jamais céder à son frère la coulpe et le châtiment de cet horrible complot; il s'arrangea pour en supporter seul les dangers. Il s'en retourna tranquillement les mains derrière son dos à la rue Thibautodé, comme un négociant qui revient de la Bourse, et il se mit à table devant la tranche philosophique d'un jambon dont l'existence était probable, en réfléchissant que son frère et ses charbonniers devaient être actuellement hors de danger, et il se frotta les mains de joie en pensant au bonheur de Léonie.

Courottin l'infatigable se trouva à l'hôtel lorsque le duc de Parthenay et le marquis de Vandeuil revinrent furieux de Versailles.

— Je promets dix mille francs à qui me rendra Léonie, disait le duc. — Et moi tout autant à qui se saisira du coupable. — Messieurs, répondit Courottin, j'ai le malheur d'avoir été l'ami de Barnabé Granivel, et je crois qu'il sera très-difficile de l'arrêter... Ce crime, inouï dans les fastes des grands seigneurs, mérite une éclatante punition : c'est du ressort du parlement. Pour vous prouver à quel point je vous suis dévoué, je me charge d'amener Barnabé de lui-même en prison, pourvu que l'ordre m'en soit donné. — S'il en est ainsi, répliqua le duc, je convertirai ma récompense en une haute charge judiciaire.

L'ordre ne tarda pas; et Courottin, escorté des alguazils et des exempts, s'achemina vers la rue Thibautodé.

Comme le professeur achevait sa tranche de jambon, trois coups bien distincts se firent entendre à la porte. Une vieille servante introduisit Courottin, car l'escorte se tint prudemment à l'écart.

— Illustre professeur, dit Courottin d'une voix doucereuse, je viens vous engager à vous rendre à l'invitation qui vous est faite par M. M..., savant magistrat et procureur du roi, homme très-intègre, ainsi que par M. le lieutenant de police...

Barnabé ôta son bonnet, et répondit : — Le lieutenant de police me fait beaucoup d'honneur; mais, attendu que je ne suis ni fiacre, ni fille, ni lanterne, ni boue, je ne vois pas comment je puis être de son ressort. Mon cher ami, comment me viens-tu proposer une pareille chose? — Je vous assure, monsieur Barnabé, qu'il s'agit de la discussion d'un fait qui vous intéresse, et il y a certain problème à résoudre, pour lequel votre présence est nécessaire ainsi que votre opinion. — Porte ma réponse; c'est : oui et non. — Il est indubitable, cher docteur, que vos arguments triompheront toujours des miens; il est impossible de lutter contre vous : c'est ce qui me donne l'espoir que le parlement sera convaincu; mais considérez que ce n'est pas avec moi qu'il faut discuter. Votre talent brillera sur le théâtre où veulent vous amener ces savants magistrats signataires du défi. — Mon cher, dit Granivel, enivré de la seconde louange qu'il ait reçu en sa vie, ton argument est pitoyable, car si je ne veux pas discuter... — Mais observez, reprit Courottin, embarrassé pour la première fois, qu'elle est indispensable pour... — Enfin, mon ami, je rentre dans mon système, interrompit Barnabé : discuter ou ne pas discuter avec ces messieurs m'est indifférent, car il y a autant de raison d'un côté que de l'autre, et, malgré que je n'en aperçoive aucune, j'en suis sûr... — Alors, venez donc!... dit Courottin. — Non, je veux rester... répliqua Barnabé. — Cela ne vous est donc point indifférent? s'écria l'avocat. — Bravo! mon ami, répliqua le pyrrhonien, enchanté de cet argument; tu as le plus grand talent, je suis vaincu!... Il fera son chemin, murmura Barnabé tout bas : je te suis.

. . . .

— Que font ces messieurs? demanda le pyrrhonien en voyant les alguazils à sa porte. — C'est une garde d'honneur que vous envoie le procureur du roi. — Et sur quoi roule la question à résoudre?... —

C'est un problème sur le droit coercitif et les grands chemins, repartit Courottin, qui commençait à avoir de l'inquiétude. — Diable!... et où me mènes-tu donc? — A la Conciergerie. — C'est une prison, je pense? .. — Oui, mon ami, reprit Courottin d'une voix doucereuse; je prends ce parti-là pour vous sauver. — Pour me sauver! répéta le pyrrhonien stupéfait. — Oui, répondit Courottin avec audace; une lettre de cachet est décernée contre vous, je l'apprends, je vole au parquet du parlement, je réclame un mandat d'arrêt, je viens vous arrêter, vous mettre en prison; dans deux ou trois jours vous serez jugé d'urgence, acquitté, parce que c'est indubitable, si vous plaidez vous-même votre cause; et j'aurai la consolation d'avoir évité au meilleur de mes amis le malheur d'aller mourir dans un cul de basse fosse à la terrible Bastille.

Le professeur, pénétré de reconnaissance, embrassa Courottin, qui continua :

— Quand vous seriez condamné, cela n'est-il pas encore préférable à la mort lente et douloureuse qui vient vous saisir dans une prison sale et infecte?...

On était arrivé; le professeur fit la grimace à l'aspect du porche par lequel il entra. Le geôlier le conduisit dans un tres-solide cachot, et l'honneur de la philosophie moderne y fut inclus. Courottin, étonné lui-même d'avoir su se tirer de ce pas difficile, s'en fut annoncer au duc le succès de l'arrestation, et lui fit entrevoir qu'il serait bientôt vengé.

La pauvre victime du machiavélisme courottinien, c'est-à-dire le grand Barnabé, se résigna. Il jeta un regard moitié triste, moitié gai, sur les murs humides de sa prison, sur la paille salie, sur le faible jour qui l'éclairait, et sur les carreaux disjoints qui lui parurent être les victimes du désespoir ou de l'oisiveté d'un prédécesseur. Cet inventaire fait, il se dit tranquillement :

— Être ici ou être dans un palais, c'est assez indifférent; ici j'aurai froid, j'aurai peu de commodités, pas de matelas, un dîner simple; mais je serai dans un calme parfait, aucun importun ne viendra m'interrompre; j'y suis libre; ma pensée peut errer à son gré; quant à mon corps, il est vrai que si je veux le mettre à l'air... néant. Mais depuis que je suis à Paris je ne suis pas sorti dix fois; ensuite, considérons que d'hommes confinés par la goutte dans un fauteuil!.. Si je voyais trop clair, je perdrais la vue... ce moment de captivité m'évitera des lunettes... Dans un palais, je serais assommé de flatteurs, de mauvais raisonnements; bref, je ne crains ici ni les brigands ni les envieux; je ne paye pas d'impositions. Les murs paraissent solides... pas de réparations... Je ne croyais pas qu'une prison eût autant d'avantages.

Après ce monologue, que chacun devrait savoir par cœur pour être heureux, le philosophe arrangea sa paille pour se coucher; il hésita longtemps s'il se mettrait en long ou en rond, en travers ou assis, sur le côté gauche ou droit, sur le ventre ou sur le dos, debout ou sur son séant; il examina les propriétés de la courbe et de la droite, il pesa tous les inconvénients, et, bien convaincu, après trois heures de réflexion, qu'il y avait autant d'arguments pour que contre chaque position, il se mit tout de son long, en attendant patiemment les coups du sort.

Au bout d'un certain laps de temps, une lourde clef tourna dans la serrure, et un homme d'une tournure assez grossière, accompagné d'un chien, apporta une cruche, du pain et de la soupe de cosses de haricots.

— Tenez, mon brave, voilà!... Et le valet de prison mit chacune de ses mains sur ses hanches, et considéra le flegme de Barnabé. — Qu'as-tu, l'ami? lui dit le pyrrhonien. — Je *crois* que vous ne souffrirez pas longtemps; le parlement va vous juger, puisque c'est un pair que vous avez attaqué. — Ah! tu *crois*, toi! répliqua Barnabé; tu serais, je gage, bien embarrassé de prouver que tu *crois*; mais... je te remercie de ta nouvelle : elle est bonne. — Bonne! répéta le valet. — Bonne d'un côté, mauvaise de l'autre : il en est de tout ainsi. — Elle est, certes, mauvaise, car vous serez pendu bel et bien. — Et je parierais qu'en examinant bien, on verrait que l'état de pendu a encore des agréments, s'écria Barnabé. — Ils disent tous cela la veille. — Mon ami, je le pense; il y a mieux, je le prouve! .. Écoute... — Ah! je n'ai pas le temps; tenez... Et le valet lui présenta son souper. — Tu me donnes là du pain un peu sec? — C'est très-mauvais... j'en conviens, dit le valet. — Au contraire, c'est ce qui peut m'arriver de plus agréable, reprit Barnabé; un bon dîner me tuerait; ce régime va me faire maigrir, et je gagne trente ans d'existence de plus; ce qui, d'un autre côté, est un mal, car vivre, c'est souffrir; mais vive la philosophie et Pyrrhon!... — C'est le chef de votre bande? dit le valet, espérant une révélation. — Oui, mon ami; c'est comme tu dis, notre chef, et, de plus, un grand homme. — Savez-vous où il est? continua le geôlier. — Oui et non, répondit Barnabé en souriant. — Comment cela? — Oui, car il est mort; non, car j'ignore où sont les substances qui l'ont formé; oui, je sais qu'il n'existe plus; non, j'ignore s'il n'anime pas un autre être. Ici, suis-moi bien, car il y a une question complexe : si l'âme du philosophe anime un autre être, ce dernier et Pyrrhon sont-ils la même chose? ou bien... — Ce n'est donc pas un voleur...? dit le geôlier désappointé.

Ici Barnabé se prit à rire; le valet se retira en grognant, et le chien l'imita. Je passe sous silence les petits événements qui lui arrivèrent pendant qu'il fut en prison; qu'il suffise de savoir qu'il eut le bonheur d'argumenter avec le valet de prison. Je saute à pieds joints sur ses interrogatoires, quoiqu'ils soient curieux, parce que ceux qui en auront envie pourront aller les lire au greffe du parlement.

Arriva le jour du jugement : Barnabé comparut devant la première cour du royaume sans être étonné de la majesté de la justice. Chaque juge prit sa place d'un air assez indifférent et comme s'il s'agissait de la chose la plus ordinaire. Le public fut introduit, et l'avocat général, prenant la parole, expliqua les faits, et requit la peine de mort sans que Barnabé s'en émût. Courottin brigua l'honneur d'être nommé d'office, afin de persuader à la famille Granivel qu'il était son ami fidèle et dévoué. Les témoins entendus, le pyrrhonien voulut se défendre lui-même.

Persuadé que nos lecteurs seront enchantés de connaître un des discours que l'on a rangé dans la classe des chefs-d'œuvre de cet homme illustre, nous en donnerons l'extrait que l'on va lire. Et, si quelqu'un le trouvait long, qu'on se souvienne que nous avons le droit de mettre deux cents pages inutiles.

Extrait du plaidoyer de Barnabé Granivel, docteur en théologie et professeur de philosophie.

Notre héros se leva, regarda ses juges et l'assemblée, se gratta le front, examina le plancher, et parla en ces termes après avoir salué :

« Il est dans les choses probables, messieurs, qu'à tout discours il faille une exorde; souffrez que mon salut en tienne lieu; car, dans cet exorde j'aurais pu vous flatter et vous plaire, mais aussi j'aurais pu vous y dire la vérité, et partant vous choquer; or, comme un salut tient un juste milieu entre ces extrémités, il est le meilleur interprète d'un pyrrhonien. J'entre en matière :

Quant aux faits, votre avocat les a parfaitement bien exposés, et je ne les contredirai pas; cependant il me serait facile de défendre ma cause en vous prouvant qu'il se pourrait que ces faits n'aient peut-être jamais existé; j'aurais recours, 1° aux erreurs que nous font commettre nos sens, et je démontrerais que chaque témoin n'ayant vu selon ses organes, que les organes des témoins étant tous dissemblables, il deviendrait évident qu'aucun deux n'a vu la même personne; 2° la durée, le temps, l'espace, la matière, m'auraient fourni des arguments tels que vous en seriez venus à douter de tout ce que vous avez entendu. » (Ici Barnabé se livra à de grands développements philosophiques dont nous faisons grâce, en observant qu'ils étaient admirables.)

« Je renonce à ces moyens, qui cependant feraient triompher ma cause... Vous voulez ma tête?... j'ai peu de temps à vivre; imitons Socrate, et rendons ma dernière minute utile au genre humain. Je puis mourir après, car je me trouve assez heureux d'avoir eu, une seule fois en ma vie, des auditeurs qui m'écouteront jusqu'au bout... malheureusement ils y sont forcés...

« Ma question de droit, dans ce discours *pro humanitate*, sera bientôt posée : Avez-vous le droit de condamner un homme à mort?

« J'établis le droit que j'ai pour la discuter : 1° Il s'agit d'un trop grand bien pour la société, et d'une amélioration trop évidente, pour ne pas chercher la vérité; 2° cette question, quoique examinée par les législateurs, est toujours restée indécise sur le tapis philosophique; 3° tout homme que l'on veut condamner peut la traiter; 4° chacun peut se trouver dans ce cas; 5° j'y suis; 6° si l'on observe que c'est troubler la société que d'agiter des questions dangereuses, je réponds que l'on ne fut jamais d'accord sur ce qui est dangereux; 7° qu'une société que troublent des discours repose sur des bases bien faibles; 8° que lorsqu'elle a des maréchaussées, des juges, des polices, contre-polices, exempts, troupes, ministres, et qu'elle redoute la pensée, alors elle est prête à crouler, et ne devrait pas faire ainsi l'aveu de son impuissance; 9° que l'on peut discuter des théories; 10° enfin, qu'en examinant si la peine de mort n'est pas dans la nature, je n'ôte pas à la société que vous représentez le droit d'infliger des châtiments. »

Les juges, en entendant cet argumentateur impitoyable, hochèrent la tête, peut-être parce qu'ils dormaient, et Barnabé, prenant ce hochement pour un éloge, continua en ces termes :

« Messieurs, l'on s'est beaucoup occupé des lois et très-peu de la justice. C'est une des chimères que chaque homme dit à son voisin de chercher, et l'on consume sa vie sans réussir; c'est à un tel point que l'on n'a jamais pu la définir clairement.

« Cependant, un grand homme, quoiqu'il ne fût pas pyrrhonien, a dit que « les lois étaient les rapports nécessaires qui dérivaient de la « nature des choses; » alors la *justice* serait donc la *nécessité* par excellence. Plus vous réfléchirez, et plus vous verrez que la conséquence que je tire est juste. Si les lois sont des *rapports nécessaires*, le principe qui meut ces lois, qui fait qu'elles sont, en un mot, qui les dicte et grave sur la pierre, le marbre, l'airain, c'est la nécessité;

c'est cette grande déesse tant adorée des anciens, ce *fatum* qui gouvernait leurs dieux. Sublimes idées allégoriques peu saisies; car dans un État les lois, telles imparfaites qu'elles sont, guident les souverains; et si l'on peut voir au-dessus d'eux, on aperçoit le *fatum*. Cependant si la nécessité est la justice, il n'est pas difficile de prouver que la nécessité est parfois bien injuste... Un arbre qui tombe sur ma tête pendant que je dors est mû selon les rapports nécessaires qui existent entre un vent impétueux et sa masse vieillie : il m'écrase nécessairement. C'est dans la nature des choses un acte plein de justice. Je n'applique pas ce raisonnement aux scélérats, il semblerait les justifier, ce qui n'est pas mon fait : il y aurait trop à dire... Alors ce principe de Montesquieu, avec ses conséquences, reste-t-il vrai?... Il s'ensuit que le crime dont vous m'accusez est rempli de justice; si le principe est faux, que résulte-t-il?... que la nécessité est ou n'est pas le principe caché de la justice : dans le premier cas vous devez m'absoudre; aussitôt que j'aurai prouvé la nécessité de mon action dans le second cas, le principe étant une erreur, il faut chercher un principe absolument contraire; alors nous aurons la vérité, puisqu'elle est l'opposé de l'erreur, or, le contraire de la nécessité étant le libre arbitre, il s'ensuivrait que l'arbitraire social serait le principe de la justice : ce qui implique contradiction. Entre ces deux quantités morales, je n'aperçois aucune moyenne proportionnelle; et, si l'on m'objecte que la justice est la vérité, je réponds encore que la vérité et la nécessité sont sœurs; que rien n'est vrai sans être nécessaire; alors on se dit : La justice n'existe donc pas?...

« Messieurs, si l'aveu coûte trop à l'humanité, qu'elle me donne procuration pour le faire. Je le confesserai; il y a mieux, je le prouve! »

Ici Barnabé regarda si les yeux des conseillers étaient encore ouverts.. il eut le chagrin d'en voir quelques-uns fermés. Il n'en continua pas moins :

« En effet, messieurs, laissant de côté les généralités métaphysiques, examinons de bonne foi sur quelles bases repose la Justice, cette belle femme qui se laisse si souvent violer!... Remarquez, messieurs, que je ne mets pas en doute votre pouvoir; car, par la seule raison que la société se constitue, elle a le droit de laisser un corps qui agisse en son nom : je n'applique mon attention qu'à la peine de mort, et je continue, en posant en fait que la justice ne peut avoir pour bases que le droit naturel ou le droit positif; et certes il serait difficile de lui trouver d'autres fondements.

« Ici, nous trouvons les mêmes incertitudes quant à ce mot *droit*... mais je passe même par là-dessus, et j'accorde que ces idées premières, qui forment l'assise de l'édifice, soient comprises dans le même sens par toute la terre, ce qui est impossible; néanmoins je l'accorde! Alors je prétends que la justice ne peut pas se fonder sur le droit positif, par dix grandes raisons.

« 1° Le droit positif étant celui que chaque nation se crée à elle-même, la justice qui en dérive n'est appuyée que sur une base fausse, puisqu'elle consiste dans une volonté chancelante, en des arguments plus ou moins concluants, que l'on fit à une époque très-éloignée qui n'existe plus, et il est de plus constant que les principes de la logique antique ne ressemblaient pas aux nôtres; que les idées humaines ont eu leur croissance; qu'enfin ce droit ne fut établi que d'après l'opinion momentanée et fugitive qu'a eue le corps populaire d'alors... J'abandonne le reste des développements.

« 2° La preuve s'en trouve dans cette deuxième raison : l'on ne saurait disconvenir que ce droit change chez chaque peuple, et varie selon les habitudes, le climat, les impressions locales, le degré de sensibilité, le caractère, et les éléments qui influent sur cette nation; le droit et les lois sont donc accommodés à toutes ces désinences, et forment une justice qui ne ressemble en rien à celle des autres États, qui diffèrent entre eux tout autant. Il résulte de cela qu'une action qui, si la justice, fondée sur le droit positif, était une, serait jugée bonne ou mauvaise, aura autant de caractères divers que de justices nationales qui l'envisageront. Or est-ce dans cette bigarrure, dans cet habit d'Arlequin qui ceint la terre entière, que vous reconnaîtrez la justice? Je crois que s'il fallait expliquer pourquoi vous portez une robe noire, on pourrait dire que c'est pour cacher ces diverses couleurs. »

(Nous passons, à chaque proposition de Barnabé, les savants développements et les preuves qu'il en apporta, preuves toujours puisées dans des exemples connus).

« 3° Si, continua-t-il, le droit positif avait la vérité pour base, il serait, comme elle, unique, indivisible, partout semblable, ayant les mêmes symptômes en tout temps, en tout lieu. Or, je le demande, le droit positif a-t-il ces diagnostiques? dure-t-il? se ressemble-t-il? La justice peut *être*, mais jusqu'ici elle n'a pas *été*. Chaque empire au tombeau sommeille avec la sienne : le despotisme, la liberté, l'aristocratie, toutes ces formes de gouvernement ont une justice particulière, compagne douce et fidèle. Allez à Babylone, à Palmyre, et voyez que de débris de justices et d'empires en poussière.

. . . .

« 4° Mais cette variation existe non-seulement dans le bien, mais aussi dans le mal; alors il arrive que l'on assoit faussement la justice par rapport à ce qui est juste, comme par rapport à l'injuste, c'est-à-dire que, dans tel pays, une chose sera crime, qui chez nous est vertu.

« 5° On m'accordera, j'espère, que chaque homme est sujet à l'erreur, et que là où sont beaucoup d'hommes, là sont beaucoup d'erreurs; à Athènes, un trait d'esprit a pu déterminer une loi : voyez les académies : ces réunions de talents n'ont jamais rien produit; il semble qu'aussitôt que l'homme s'agglomère, les génies particuliers se fondent dans une masse inerte, que je comparerais volontiers à un bloc de stalactites, où brillent de beaux effets partiels dans un tout informe!... Eh quoi! c'est l'homme, et l'homme assemblé, qui détermina cette ligne délicate qui sépare le juste de l'injuste!... Qui de vous osera dire : On ne s'est pas trompé; sur cent grandes idées morales, il n'y a rien eu de faux?... En sortant de l'assemblée, personne de la majorité n'aura douté de soi?... Mais comment me ferez-vous croire que le dernier point qui se trouve contre cette ligne de dé-

marcation du côté du juste, ne soit pas un peu injuste; et que, *vice versa*, l'autre ne soit pas juste? Et c'est cette terre partagée entre ces deux hémisphères que l'on nomme droit positif!... le nom seul en est la plus sanglante épigramme, et cependant c'est appuyé sur ce sable mouvant que l'on condamne à mort. . . . .

« 6° Que d'espèces pareilles ont été jugées en divers sens, non-seulement sur toute la terre, mais encore dans un même pays! Et quand je pense qu'un homme de plus ou de moins aurait fait pencher la balance!... Ici, messieurs, il faut avouer qu'un des deux arrêts est une sottise : or, qu'est-ce qu'un droit positif dont la moitié des effets sont absurdes?... Enfin, sur les mille criminels que l'on juge par an sur la terre judiciaire, je pose en fait qu'il y en aurait à peine un seul de privé de la vie, s'ils eussent passé par les justices de chaque pays... Cette idée seule doit exciter en nous des réflexions profondes. . . . .

« 7° Ajoutez à chacune de ces six raisons péremptoires les subtilités qui servent à éluder les lois; et lorsqu'on s'aperçoit que le droit prétendu positif reçoit autant d'interprétations qu'il y a d'hommes qui l'expliquent et l'appliquent, que doit-on en penser?...

« 8° Jusqu'ici je n'ai attaqué le droit positif que comme existant; que sera-ce, si je veux examiner par quels moyens on l'assied? Je crois que, tous les hommes étant égaux, il a fallu, pour établir un droit positif, que tous le discutassent, y consentissent, et que cette convention fût religieusement gardée: or quelle nuée de questions s'élèvent dans celle-ci!... Questions qui toutes peuvent être controversées et résolues en sens contraire!... Je les abandonne à votre sagacité. . . . .
. . . .
. . . .

« 9° Remarquez que, dans l'état de ce droit, le plus ou le moins de savoir et d'éloquence d'un défenseur peut faire absoudre ou condamner un homme!... Alors quelle infirmité morale! Je n'insiste pas sur cette raison; elle est palpable!...

« 10° Enfin, messieurs, depuis 440, notre droit positif a subi plus de cent changements : qui vous dit que dans celui qui surviendra je serais condamné?... »

En fidèle historien, je dois dire que la langue de Barnabé était sèche; il n'en continua pas moins :

« J'ai plutôt énoncé que discuté ces dix propositions, dont chacune est mortelle pour le droit positif. Enfin, plus vous les examinerez, plus vous verrez que le droit positif n'est pas et ne peut pas être la justice.

« Sera-ce le droit naturel?...» s'écria Barnabé d'une voix forte qui réveilla les dormeurs. « Mais, messieurs, ce droit n'étant autre chose que le penchant et le vouloir que la nature a posés en nos cœurs, ce droit nous offre alors la *nécessité* dans tout son jour, ainsi que la *vérité;* assez de philosophes l'ont prouvé, sans que j'aille les répéter.

« Ce droit est le règne du bon plaisir de l'homme, et certes ce ne peut être là le fondement de la justice. Dans ce droit, une voix secrète nous guide, c'est notre conscience!... vos gibets sont moins forts qu'elle, car ils sont inutiles sitôt qu'elle est méconnue. Or feuilletez les archives de ce droit, et voyez si je mérite la mort!...

« Qu'allez-vous prononcer?... peu m'importe!... Seulement apprenez que l'homme n'arrive à mon âge qu'après avoir essuyé bien des maux et des tempêtes, et que si je vis la nature le veut!...

« Enfin, je suppose qu'il y ait autant d'arguments contre mon opinion que je viens de vous en débiter pour l'appuyer; alors vous devez douter, et dans le doute on s'abstient... *Non liquet*, a dit Pyrrhon. (A ce mot, le professeur ôta son bonnet.) Du reste, ne croyez pas que je parle pour ma tête; depuis longtemps je sais souffrir : la philosophie n'est-elle pas, d'ailleurs, la contemplation de la mort? Mais je parle pour les habitants de l'univers qui regardent la dissolution comme le plus grand des malheurs.

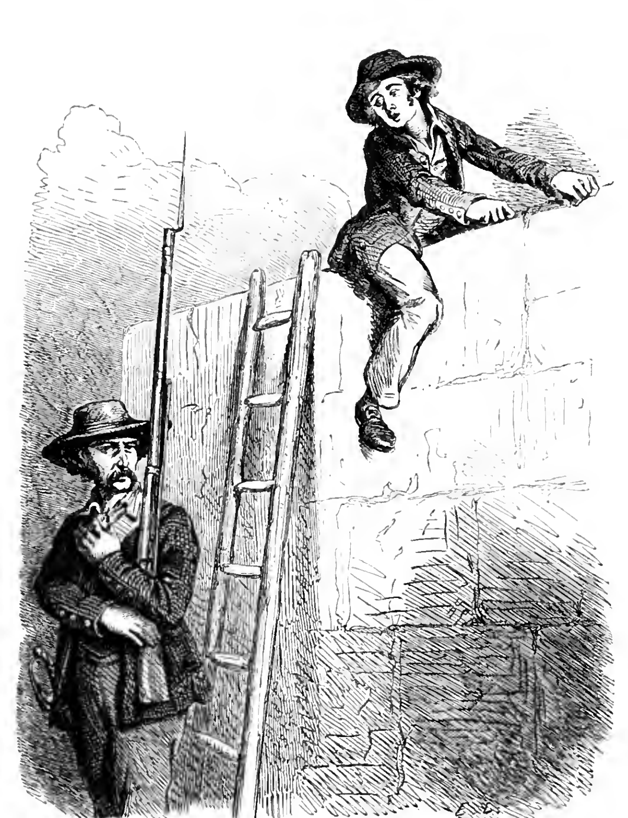
« Ils ont raison... et ils ont tort... Aussi la mort m'est-elle indifférente... Il y a beaucoup d'arguments pour que mon sentiment soit grand et généreux!... J'ai dit. »

Un long silence d'étonnement régna. D'abord le professeur avait parlé avec une volubilité et une force qui saisirent tout l'auditoire; mais ces dernières paroles, prononcées avec éloquence, inspirèrent la conviction. Alors Barnabé s'écria : « Demain, si l'on veut, je prouve que la justice existe, et je ferai!... » Sans l'écouter, le parlement se retira pour délibérer.

A cet instant, un grand bruit rompit le silence; des pas précipités annoncent l'arrivée de plusieurs personnes; chacun se retourne, et l'on voit entrer un grand homme de vingt-quatre ans, pâle et hâve de fatigue; ses bottes sont blanches d'éclaboussures, ses habits en désordre; il tient à sa main une cravache usée; une vaste ceinture rouge soutient un sabre large et long comme celui d'un Saint-Georges; ses yeux sont animés par une fureur sombre, sa barbe croît depuis six semaines, les muscles de sa figure sont saillants, et il défend d'une voix sévère à cinquante grands gaillards, vêtus d'une façon assez singulière, de passer le seuil de la porte...

Courottin a reconnu Jean-Louis; il s'avance :

— Colonel, votre oncle est dans le plus grand danger; je l'ai sauvé d'un plus grand. . . . . mais. . . . comptez sur moi!... Et il s'inclina devant un des libérateurs de l'Amérique.



. . . . . Et l'autre en faction au pied de l'échelle. — PAGE 52.

— Il suffit!... dit Jean-Louis, Et il traverse la salle, vole à son oncle, et l'embrasse en lui disant : — Je te revois!...

En ce moment, le parlement rentre et prononce la condamnation à mort; en l'entendant, Barnabé ne fit paraître aucune émotion; seulement il détacha une de ses mains pour chasser une mouche qui piquait l'extrémité de son nez, et il dit avec sang-froid : — Heureuse mouche! elle ne meurt que comme le veut la nature!...

Jean-Louis, en revenant de son étonnement, se retourna vers les juges, effrayés de sa figure et de son expression, et il s'écria : — A demain, donc!... Le peuple applaudit.

Barnabé fut reconduit à sa geôle; en chemin, le libérateur de l'Amérique lui dit : — Oncle, tu t'es sacrifié pour mon bonheur; c'est à mon tour!... à demain!...

Le père Granivel ne prononça qu'un mot : — Frère !... mais il est impossible de rendre l'accent qui l'accompagnait.

CHAPITRE XXIII.

. . . .
Un glacis teint de sang était inaccessible ;
C'est là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines de morts ;
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent.

VOLTAIRE, *Henriade, chant* VI.

La troupe arrive à ce seuil abhorré ;
On l'enfonce à grands coups, et Jean est délivré.

Pièce du Transille.

— Je serais bien bête de dormir ! s'écria le professeur en se réveillant au milieu de la nuit qui précédait son exécution ; si je n'ai plus que douze heures à vivre, vivons-les .. car le sommeil est une mort où l'on rêve !... et, feinte ou vraie, la mort arrive assez tôt !...

Il se mit donc à composer une ode sur la philosophie, dont nous nous dispensons de faire part à nos lecteurs ; s'ils en étaient curieux, elle est gravée sur les murs du cachot numéro 7 de la Conciergerie. Pendant qu'il s'occupait ainsi, l'imprimeur typographiait son arrêt, et les crieurs l'attendaient avec impatience pour le vendre, et gagner quelques sous !...

Dès le point du jour Jean-Louis, instruit de l'état politique de la France, arpentait le faubourg Saint-Antoine avec les cinquante honnêtes gens qu'il ramena d'Amérique... Les attroupements se forment, des émissaires y pérorent ; leur éloquence ne consiste guère qu'en des peintures de la misère publique et particulière et en des éclats de voix entremêlés de : *Esclavage, peuple, oppression*, etc.

Depuis longtemps, Jean cherchait dans sa tête un moyen d'entraîner cette populace pour servir son unique dessein. Il saisit le moment où, à l'extrémité du faubourg, cinq ou six cents ouvriers sortaient des manufactures pour aller déjeuner.

— Souffrirez-vous, mes amis, s'écria-t-il, que la misère vous accable ? un peu de courage, et vous serez les maîtres : n'êtes-vous pas les plus forts ?...

Ses cinquante vétérans avaient le mot, et criaient : « A la Bastille ! courons à la Bastille !... » Jean entre chez un armurier, achete des fusils : et les ouvriers, entraînés par les cris et le tumulte, suivent, en répétant : « A la Bastille !... »

Depuis longtemps, c'est-à dire depuis la Fronde, la France n'avait pas eu de révolution : c'était une chose nouvelle ; et Dieu sait quelle ardeur les peuples, et surtout les Français, ont pour la nouveauté !... Une révolution a quelque chose d'attrayant pour ceux qui n'ont rien à perdre ; et cet endroit de Paris ne contenait que de ces gens-là... A mesure que le groupe de Jean-Louis avance, il se grossit des attroupements particuliers. Une fois que le peuple est enthousiasmé, son enthousiasme est contagieux comme la peste, et il est difficile de rendre combien ses clameurs furent puissantes et séductrices. Les rues du faubourg ne sont plus assez larges pour contenir le torrent qui s'écoule... Le nom populaire du compagnon des Washington et des la Fayette augmente l'effervescence ; on ne doute plus du triomphe, le délire est au comble.

Ce fut un spectacle magnifique que celui de l'arrivée de cette masse populaire devant la Bastille : chaque visage, jaune ou rouge, pâle ou brillant de santé, jeune ou vieux, exprima la haine de l'arbitraire, chaque œil mesura les murs épais qui recélaient les victimes des grands, et jusque dans leurs cachots retentit une clameur prolongée : *Liberté !...*

Ce cri redouble les douleurs. A ce mot de *Liberté*, le prisonnier se soulève ; à celui de *Plus de Bastille !...* il écoute et l'espoir renaît dans son cœur... Le silence qui suit la décharge du canon fait encore évanouir l'espérance, mais le bruit d'un horrible trépignement, d'une clameur sourde, signal de la rage d'une multitude, lui rend un peu d'espoir : il secoue ses chaînes, son imagination franchit le cul de basse fosse, il voit le combat et frappe ses fers contre le mur inexorable, comme pour aider les assaillants qu'il devine.

L'épouvante règne dans la Bastille, à l'aspect de la constance opiniâtre du peuple : les femmes apportent des piques et des fascines faites à la hâte ; elles soignent les blessés ; plusieurs meurent en criant : « Courage !... » Je certifie cependant que les morts ne purent rien crier.

A milieu de cette foule acharnée, on remarqua un homme habillé d'une manière singulière : c'était un vieillard encore vert ; son attitude, sa pose, ses expressions, ses cris, ses discours, le firent regarder comme un être extraordinaire ; ses cheveux blancs paraissaient comme une auréole ; il donnait des conseils d'une voix retentissante, et animait les combattants de son geste et de son regard perçant ; il ne contribua pas peu à l'enthousiasme du peuple étonné. Le vieillard était Maco, le descendant des Montézume !... il ressemblait en effet au démon de la haine et de la vengeance déchaînant tous ses feux, ses poisons et sa rage.

Jean-Louis dirige l'attaque en habile général. Enfin, après mille efforts, la Bastille est emportée ; la populace y entre à grands flots : geôliers, commandants, soldats, tout fut sa victime, et sa rage, animée par la résistance, ne connut aucune borne.

Elle s'arrêta cependant devant le malheur, à l'aspect des espèces de cadavres que l'on exhume, en voyant des vieillards dont le front chauve a quelque chose de pétrifié, d'insensible, comme le mur dont on les sépare. Le peuple se tait, les piques s'abaissent, et le silence respectueux de la foule laisse les prisonniers tout entiers à leur extase.. Ils aperçoivent ce ciel pur, ils respirent l'air. « Liberté !» s'écrie le peuple, et ce mot les rappelle à la vie. Quelques-uns jettent un coup d'œil d adieu à leurs fers : un vieillard s'y était tellement habitué, qu'il les regretta ; il n'avait plus ni parents, ni amis, ni fortune !...

Des souterrains tortueux dévoilèrent les crimes du pouvoir : on y vit des ossements dont la présence parlait assez !...

Au milieu de ces diverses scènes, Jean-Louis, saisissant le moment où le peuple est ému fortement, s'écrie de sa voix de tonnerre : — Allons aux prisons !. . Les compagnons de Granivel répètent ce mot ; — Aux prisons !... est un cri de guerre que la foule lance dans les airs La nuit arrive ; des torches s'allument comme par enchantement ; Jean-Louis marche à la Conciergerie.

Il est inutile d'avertir le lecteur que le père Granivel ne quitta pas les côtés de son cher fils Le nom du père Granivel était populaire : chacun se souvint du riche charbonnier, et n'en eut que plus d'ardeur à courir délivrer son frère, victime d'un grand seigneur.

La marche de cette multitude empressée, ses cris enroués, ses vociférations, présentent un tableau curieux. Le peuple respecte les passants, après toutefois leur avoir fait dire : « Vive la liberté !... » mais il s'avance, ne se dérange pas de son but, et persévère... il arrive à la Conciergerie.

Barnabé finissait son ode, et s'inquiétait déjà de ce qu'on ne venait pas le conduire à la mort. — Rien est-il certain ? se disait-il ; et que Pyrrhon a bien raison ! je croyais être pendu, et probablement quelque argument contre l'empêche !... encore si on me le communiquait, je pourrais le réfuter ! c'est fort désagréable ; on ne doit compter sur rien en ce bas monde.

A ces mots, il entendit plusieurs décharges de mousqueterie. — Oh ! oh !... on se bat !... voilà bien l'homme !...

Mais, comme il finissait ces mots, la foule le nomme, et les cris parvinrent à son oreille. — On me demande !... par quel hasard ?...

Des pas précipités retentissent dans le corridor ; on enfonce les portes, et notamment la sienne. — Mon oncle, sortons d'ici ! s'écria Jean-Louis. — Frère, allons, vite !...

Aussitôt les trois Granivel traversèrent la foule, qui demandait : — Est-il délivré ?... Qu'est-ce ?... Elle resta longtemps assemblée.

Pendant ce temps, on délibérait à la cour, au lieu d'agir... Telle fut l'aurore de la Révolution... Ici, que l'on nous permette de faire parler le pyrrhonien.

— Les excès sont blâmables, disait-il, mais aussi le moyen qu'un

peuple se remue sans écraser? fait-on des changements sans crise? une crise n'est-elle pas douloureuse?... etc.

Le lecteur apprendra que Courottin fut un des principaux auteurs de cette mémorable journée : il se signala d'une manière qui fit penser à Jean-Louis qu'il lui était tout dévoué; ses discours et ses cris énergiques encourageaient la multitude, car le prudent avocat ne se hasarda pas beaucoup. Le soir, il fut sur-le-champ trouver le duc de Parthenay, et lui rendit compte de cette journée, en disant qu'il avait observé de près les intentions du peuple, afin que monseigneur le duc pût éclairer le roi sur ce qu'il fallait faire dans cette conjoncture. Il donna de fort bons avis, qui, s'ils avaient été suivis, eussent peut-être empêché bien des malheurs.

Les trois Granivel abandonnèrent la rue Thibautodé, furent se loger en face les Ursulines, et se remirent de leurs fatigues en dormant du sommeil des justes!... Je faux, car Jean-Louis ne ferma pas l'œil, et regarda toute la nuit le portail du couvent qui contenait sa bien-aimée, et il forma cent... cent... mille projets pour s'y introduire et la voir!...

Pour elle, renfermée dans sa cellule, elle est loin de penser que Jean-Louis est à cent pas de son amie... Léonie, cependant, songeait à Jean-Louis, car elle s'est réveillée en sursaut à la fin d'un rêve affreux.

Elle s'était vue au milieu d'un champ de bataille; la marquise lui apparaissait en disant : « Je suis morte empoisonnée!... » Et elle lui montrait l'intérieur de son corps dévoré par le poison... Vandeuil saisissait Léonie, et la forçait de boire une coupe envenimée avant que Jean-Louis pût arriver assez à temps pour l'en empêcher... Granivel était couvert de sang et de sueur, et il brandissait son sabre nu; et un combat à mort s'engageait entre le marquis et lui; elle s'éveilla au moment où Jean-Louis recevait un coup mortel.

Ses yeux regardent alors le bouquet de fleurs d'oranger qu'elle a posé contre un crucifix; elle se rappelle son amour, elle reprend ses sens, et se rendort avec l'idée consolante que ce n'est qu'un rêve, et un secret pressentiment lui dit que son bien-aimé est en France.

Le charme des amours n'aurait-il pas un fluide invisible qui se répand autour de la personne aimée, et qui traverse les obstacles humains, les grilles, les verrous?...

CHAPITRE XXIV.

> Que devant l'or tout s'abaisse et tout tremble!
> Tout est soumis, tout cède à ce métal!
> Un homme eût-il tous les défauts ensemble,
> Fût-il tortu, vieux, difforme et brutal,
> Dès qu'il est riche
> Il vous déniche,
> Et vous fait faire et le bien et le mal...
>
> PIRON, *la Rose*, sc. XIV.

Au point du jour, Jean-Louis s'élance du lit en s'écriant : — C'est aujourd'hui que je reverrai Fanchette!...

Il sort, se couvre d'un vaste manteau, et va se promener autour du couvent qui renferme sa bien-aimée; il examine avec soin la hauteur et l'épaisseur des murs : une pierre saillante, un déjoint, attirent son attention; il voit tout, remarque tout, et se promet de profiter de tout Mais c'est particulièrement sur le bâtiment des Ursulines que se portent ses regards enflammés. Là respire sa Fanchette. Il jure de la délivrer .. de... de... Lecteurs, vous savez que Jean-Louis tient tout ce qu'il promet, ainsi donc réjouissez-vous pour Léonie.

Les dehors de la place assiégée bien connus, le colonel Granivel rentra chez lui, y arrêta ses dernières dispositions relativement à ses projets d'enlèvement. Il achète des chevaux, une voiture, et s'assure de deux de ses compagnons américains; cela fait, il attendit la nuit avec la plus vive impatience.

Pendant que Jean-Louis agissait et espérait, le subtil Courottin, après l'attaque de la Bastille, avait suivi ses anciennes connaissances. Il les avait vues se diriger vers la rue Thibautodé, puis vers le couvent des Ursulines. Inquiet de ce qu'on nommait, dans son langage, un changement de domicile frauduleux, l'ex-clerc de Plaidanon, fidèle au plan de conduite qu'il s'était tracé jadis, se promit de passer la nuit à la porte de ceux qu'il croyait avoir intérêt à surveiller.

Le lecteur, qui connaît la sagacité dont la nature avait doué Courottin, doit bien penser qu'il ne fallut pas la nuit entière à notre disciple de Machiavel pour deviner ce qui avait décidé Jean-Louis et ses parents à quitter la rue Thibautodé : Courottin devinait les gens à demi mot, et fort souvent même sans cela. Il fit comparaître les événements passés, regarda autour de lui : d'un côté, il vit l'amour de Fanchette et de Jean-Louis, leur séparation, leurs projets prouvés par l'enlèvement de Léonie par l'oncle Barnabé; de l'autre, il aperçut un couvent à trente pas des fenêtres de Granivel, et, comme il le savait catholique fort tiède, il pensa de suite qu'il n'était pas venu là pour adorer les saints à quatre heures et demie du matin La promenade de Jean-Louis autour des murs du couvent des Ursulines ne laissa plus aucun doute à Courottin; tout fut clair pour lui.

Que fait alors notre chat judiciaire? il réfléchit cinq minutes, puis il s'élance, court, vole, et arrive en cinq minutes à la porte de l'hôtel du duc de Parthenay. En vain le suisse fait la sourde oreille; en vain le valet de chambre ajoute que monseigneur ne peut être réveillé à une heure aussi indue; Courottin brave ces rebuffades; il presse, menace, cajole, conjure, et finit même par donner un louis! un louis!... Oh! Courottin, pour vous hasarder ainsi, il fallait que vous en eussiez mille à espérer.

Le dernier argument de Courottin engagea le suisse à ouvrir, et le valet de chambre à annoncer à son maître que M. l'avocat Courottin sollicite avec instance l'honneur d'être admis auprès de monseigneur, ayant à lui parler d'affaires où il est intéressé. Tel fut le placet verbal que Courottin dicta au valet de chambre.

Sans se donner le temps de passer une robe de chambre, le duc ordonna que notre avocat fût introduit. Courottin s'avança donc, et, le corps ployé en demi-cercle, il fit trois profondes révérences avant d'oser asseoir son individu roturier dans le fauteuil que le duc lui montrait du doigt.

— Parlez, monsieur Courottin, dit vivement le vieux seigneur. Le peuple serait-il de nouveau soulevé? — Non, monseigneur; et, grâce au ciel, répondit le subtil interprète de Thémis d'un air de contrition, l'affaire dont j'ai à entretenir Votre Excellence ne regarde qu'elle. — Je suis prêt à vous entendre, reprit le duc assez tranquille; qu'avez-vous à m'annoncer? — Monseigneur, mademoiselle... Léonie .. — Ma fille?... — Est retrouvée. — Grand Dieu! où est-elle?... — A Paris. — Chez qui? — Au couvent des Ursulines, rue du... — Courons... — Un moment, monseigneur!... Et Courottin remet respectueusement sur le duc la couverture que celui-ci avait déjà jetée loin de lui. — Pourquoi m'arrêter? — Monseigneur, la prudence... — L'amour paternel est au-dessus. — Sans doute, monseigneur; mais... — Il m'ordonne d'aller embrasser ma fille. — Monseigneur, ce serait la perdre. — Que dites-vous? — Veuillez m'entendre, monseigneur... Mademoiselle de Parthenay habite le couvent de la rue de..... mais Votre Excellence ignore qu'à trente pas du couvent la famille Granivel a établi son domicile. — Que m'importe? — Connivence, monseigneur. — Quoi! le duc? — Monseigneur, nous sommes tous fragiles, l'Ecriture le dit... — Je ne puis croire que ma fille puisse oublier le sang dont elle sort, et encore moins sa vertu. — Monseigneur, j'en suis persuadé; mais je suis pareillement convaincu que les Granivel ne laisseront pas mademoiselle de Parthenay retourner à l'hôtel de son père. — Ils auraient cette audace?... — Je le crains, monseigneur. — Ils n'oseraient?... — Monseigneur, on ose ce que l'on peut; or les Granivel peuvent tout maintenant. Le peuple est en rumeur, Jean-Louis en est l'idole, et... — Jean-Louis est honnête homme? — Oui, monseigneur; mais en même temps il est amoureux... c'est ce qui fait que j'ose supplier Votre Excellence de ne point employer la force et l'autorité pour faire sortir mademoiselle Parthenay du couvent où elle est actuellement renfermée. — Comment donc faire?... — La ruse, monseigneur, mène à tout; par des chemins détournés, j'en conviens, mais qu'importe? on n'en parvient que plus sûrement au but de ses désirs. — Ces moyens sont indignes de moi. — Eh bien! monseigneur, laissez agir M. le marquis de Vandeuil et votre dévoué serviteur, et je vous promets que cette nuit, sans bruit et sans esclandre, mademoiselle Léonie quittera le couvent pour rentrer à l'hôtel de Parthenay... Veuillez seulement obtenir un ordre du roi pour pénétrer dans le couvent. — Quels sont vos projets? demanda le duc à moitié vaincu. — Si monseigneur veut le permettre, je les lui expliquerai devant M. le marquis. — Picard!... s'écria le duc. Un valet de chambre entra : Allez à l'appar-

tement de mon neveu, et priez-le de passer chez moi sans perdre une minute; annoncez-lui qu'il s'agit de Léonie.

Le valet de chambre courut s'acquitter de sa commission, et deux minutes après le marquis entra dans la chambre à coucher de son oncle.

— Parlez, monsieur Courottin, dit le duc. — Monseigneur et monsieur le marquis, j'ai l'honneur de vous apprendre que. . . . . Voilà ce que j'ai découvert, voici maintenant ce qu'il faut faire. . .

Lecteur, ne vous impatientez pas de ma manière de raconter : chacun a la sienne...

— Bravo! mon cher ami, s'écria le marquis quand Courottin eut parlé... bravo!... Je ne connus jamais rien de mieux imaginé que ton plan : il est un chef-d'œuvre de l'art. — Ah! monsieur le marquis!... Et Courottin faisait ses efforts pour paraître modeste. — J'approuve aussi vos idées, dit le duc. — Tiens, mon bon ami, reprit le marquis en donnant à Courottin une superbe tabatière en or, voilà pour te prouver ma reconnaissance... Je jure de ne pas la borner à si peu de chose. — Ni moi, ajouta le duc. En attendant, je veux mettre du tabac dans cette boîte... En parlant ainsi, le duc prit la tabatière des mains de Courottin, et, l'ayant ouverte, il la remplit de billets de caisse. — Monsieur Courottin, voilà pour subvenir aux petits frais que nécessitera l'enlèvement de ma fille.

Convenez, lecteur, que ce duc savait donner; convenez aussi que Courottin savait placer son argent à haut intérêt, car vous voyez ce que le louis donné au suisse et au valet de chambre rapporta au rusé suppôt de Thémis.

Courottin sortit de l'hôtel de Parthenay les mains pleines d'argent et le cœur plein d'espérances. Cependant, il n'eut pas plutôt fait une cinquantaine de pas, qu'il se mit à réfléchir profondément, et il aperçut très-distinctement le revers de la médaille. — Diable! se dit-il en se grattant l'oreille, jusqu'ici tout va bien; mais...

L'avocat craignit que le terrible Jean-Louis ne vînt à connaître ses sourdes menées, auquel cas il fallait s'attendre aux plus terribles événements. Effrayé par les pensées mélancoliques que devait inspirer le revers de la médaille, un autre que Courottin aurait renoncé aux bénéfices et aux charges de l'entreprise; celui-ci, au contraire, osa se roidir contre le sort. Il fit plus, il voulut lutter avec lui et le dompter.

Tandis que, plein de ces résolutions généreuses, l'ex-clerc s'occupait avec Vandeuil des préparatifs de l'expédition, Jean-Louis, de son côté, ne restait pas oisif; il avait prévenu deux de ses compagnons, et un petit mot de lettre, remis à Léonie, avertissait la jeune fille de l'arrivée de son amant en France, et du dessein qu'il venait de former de l'enlever du couvent des Ursulines, pour la conduire, sous la protection de Barnabé et du père Granivel, dans une jolie propriété que ce dernier possédait près de la forêt de Sénart. Jean-Louis avertissait encore sa bien-aimée de se confier entièrement à la religieuse qui lui remettrait son billet. C'était elle qui devait la conduire à minuit précis au pied du mur par-dessus lequel il devait pénétrer dans l'enceinte du couvent.

Ainsi donc, et comme si chacun s'était donné le mot, le jardin du couvent des Ursulines de la rue de... se trouvait être le lieu du rendez-vous. Léonie, Jean-Louis, Vandeuil, Courottin, et les escortes réciproques, devaient s'y rencontrer; car minuit, heure du crime et de la volupté, mais partout heure du mystère, avait été choisie comme de concert. — Avancez votre montre, madame!... Bien. Il est onze heures et demie; nous sommes rue de...., et nous touchons aux murs du couvent qui renferme Léonie... Attention!.

CHAPITRE XXV.

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?...
Je ne suis pas Tircis;
Mais, la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix,
Et quand il fait sombre
Les plus beaux chats sont gris.
Le Barbier de Séville.

C'est une fort vilaine rue que la rue de...., j'en conviens; et je vous proteste que, s'il avait dépendu de moi de ne pas vous y conduire, je l'aurais certainement fait; mais la vérité historique est là qui me presse, et je dois obéir à sa voix.

Or donc, figurez-vous l'étroite et sale rue de..... Il est minuit moins dix minutes; vous prêtez l'oreille, et vous apercevez six hommes marchant à pas de loup qui débouchent par la rue de.... Ces hommes sont le marquis de Vandeuil, Courottin et quatre acolytes, dont deux limiers de police. Cette armée nocturne s'avance en grande hâte. Arrivé à une petite porte bâtarde, l'homme d'avant-garde frappe deux coups, et, quelques secondes après, un bruit de clefs et de verrous se fait entendre. Il est hors de doute que le rusé Courottin a su se ménager des intelligences dans la place.

Laissons la porte bâtarde se refermer, et portons nos regards vers le haut de la rue. — Voyez-vous accourir trois hommes?... — Oui. — Remarquez-vous comme l'un d'eux a devancé ses compagnons!... — Oui; il semble toucher un sol élastique. — Madame, c'est Jean-Louis... En moins de deux minutes il a fait le tour du couvent, et le voilà arrêté devant l'endroit qu'il a remarqué le matin. Ses amis et lui défont les ceintures de corde qu'ils ont autour du corps. Ils travaillent, et bientôt une échelle est formée; Jean-Louis y attache un crampon, le lance adroitement de l'autre côté du mur, affermit l'extrémité qui pend en fichant un pieu de fer entre deux pavés, et s'élance... Minuit sonne, il est dans le jardin du couvent; un de ses compagnons à cheval sur le mur, et l'autre en faction au pied de l'échelle.

Une fois dans l'intérieur du couvent, Jean-Louis s'oriente et s'achemine vers le lieu où il doit être rejoint par Léonie, conduite par la religieuse qu'il a su mettre dans ses intérêts. Cinq minutes, cinq siècles se passent, et Jean-Louis, semblable à ma sœur Anne, ne voit rien paraître; il se dépite, frappe du pied, jure même; soins superflus! aucune autre voix que la sienne ne vient rompre la monotonie du silence de la nuit. Inquiet, désespéré, il forme le projet de s'aventurer dans les bâtiments, dont il ignore les détours; ce projet est peu raisonnable, il le sent; mais, amoureux et intrépide, l'incertitude est plus pénible pour lui que le danger. Jean-Louis s'avance donc : laissons-le courir...

— Monseigneur, disait le prudent Courottin à l'impatient Vandeuil, procédons par ordre et surtout avec circonspection. Qui sait? ce diable incarné de Granivel est peut-être en ces lieux. Ce n'est pas sans intention qu'il se promenait ce matin à quatre heures et demie sous les murs de ce vieux et vilain bâtiment. — Que m'importe cet homme? répondit le marquis, ne somme-nous pas en force? — Monseigneur, Jean-Louis est terrible... Mais silence! il me semble que j'entends marcher près de nous...—Poltron!—Voilà comme on dénature la prudence!...

En cet instant de ses jérémiades, Courottin fut interrompu par un des limiers de la police qui rejoignit la troupe, armé d'une lanterne sourde.

— Monseigneur, dit l'arrivant, des hommes viennent d'être aperçus rôdant autour des murs du couvent : hâtons-nous. — Monseigneur, reprit Courottin, nous n'avons pas un moment à perdre... Vite, ma chère dame, ajouta-t-il en se tournant vers la sœur tourière, conduisez-moi à l'appartement de madame l'abbesse, tandis que monseigneur le marquis pénétrera jusqu'à la cellule de mademoiselle de Parthenay... Allons! de grâce, veuillez marcher un peu plus lestement.

La sœur doubla le pas, et la troupe disparut bientôt, s'enfonçant dans un vaste corridor. Arrivé à la porte de l'appartement de l'ab-

besse, la religieuse pria le marquis de ne pas s'aventurer dans les couloirs avant d'en avoir obtenu la permission de la supérieure. Le marquis voulut passer outre, mais le défaut de guide et la crainte de faire un éclat le forcèrent à suivre les avis de la tourière.

Abandonnons un moment Vandeuil et Courottin discourant avec l'abbesse, et exhibant les ordres qui ordonnent de remettre mademoiselle de Parthenay ès mains des gens du roi, et occupons-nous de ce pauvre Jean-Louis, qui, furieux, désespéré, parcourt le jardin en appelant à voix basse sa chère Fanchette. Il a visité tous les bosquets, parcouru toutes les allées, point de Fanchette... Il va s'élancer vers le bâtiment, lorsqu'il aperçoit un couvert de tilleul qui a échappé à ses regards; il s'élance... A peine y a-t-il pénétré, qu'une douce voix se fait entendre :

— Mon ami, est-ce toi? — Oui, ma bien-aimée. — Oh! bonheur! et deux jolis bras entourent Jean-Louis, le pressent, l'attirent sur un sein doucement agité, et deux lèvres amoureuses déposent sur ses lèvres le baiser le plus voluptueux. Le colonel américain est au septième ciel : c'est vous dire que ses yeux se ferment, que sa langue est épaisse, et que son cœur bat comme le tic-tac d'un moulin. Oh! la belle chose que l'amour! c'est le charme, l'espérance, la fleur, la vie de la vie... Mais continuons.

La vérité historique commence à devenir gênante. Si je ne m'étais pas imposé la loi de la respecter scrupuleusement, je serais dispensé, à l'heure qu'il est, d'entrer dans le détail de l'aventure de ce funeste bosquet de tilleul si méchamment planté par Astaroth pour la perdition de la fidélité de Jean-Louis. Puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, disons la vérité historique.

Vous devez concevoir, aimables lecteurs (ici les deux sexes sont compris), que lorsqu'un homme comme Jean-Louis se trouve monté au septième ciel, il ne tarde pas à grimper au huitième; c'est, hélas! ce qui arriva dans ce bosquet d'odieuse mémoire. Granivel, qui aimait, qui adorait sa Fanchette, et qui croyait la presser dans ses bras, ne put impunément recevoir et donner les plus doux baisers de l'amour; si ces baisers, tout suaves qu'ils pouvaient être, eussent été les seuls appas tendus par Satan, il aurait peut-être été possible, avec le secours des saints, d'échapper aux embûches du démon; mais, outre les baisers les plus dangereux, les soupirs les plus enflammés, les doux serrements de mains, l'attrayante pression des corps, tout devait faire chopper la vertu la mieux aguerrie. Ne vous étonnez donc pas si Jean-Louis fut heureux! heureux est ici le mot décent.

Ce n'est pas tout que de savourer la volupté, il faut encore que le remords ou tout autre chose ne vienne point troubler vos plaisirs. Or, il arriva que la partner de Jean-Louis, émerveillée apparemment de la tendresse excessive que lui montrait son amant, laissa échapper une ou plusieurs exclamations (j'ignore le nombre); l'important est que le colonel Granivel entendit très-distinctement prononcer ces mots : — Oh! mon cher abbé, que je t'aime!... Cette qualification injurieuse pour un Granivel, et surtout l'organe qui la prononça, firent faire à Jean-Louis un soubresaut violent; on eût dit qu'il venait de marcher sur un serpent : il s'arrache des bras de la belle, et lui dit d'une voix entrecoupée par la surprise et la confusion :

— Qui êtes-vous?... — Peux-tu le demander!... — Répondez, au nom du ciel ou du diable! — Ingrat!... Eulalie doit-elle s'attendre à cette conduite? — Eulalie!... s'écria Jean-Louis... Loin de moi, femme! loin de moi... — Mais, mon ami... — Ton ami!... Ah! périsse le jour où je mériterai ce nom!... Fuis, malheureuse, éloigne-toi...

Comme Jean-Louis joignait des gestes tant soit peu cavaliers à ses pressantes exhortations, la sœur Eulalie qui, je suppose, avait usé de beaucoup de complaisance pour ne pas s'apercevoir de la substitution d'un colonel à un abbé, la sœur Eulalie, dis-je, prit le parti d'obéir. Elle se leva donc, en pleurant toutefois, et se disposa à s'éloigner du Turc qui avait la barbarie de maltraiter le plus bel ouvrage de la création. Cependant, comme elle était femme et religieuse, elle forma le projet de se venger de l'incivil, qui osait se plaindre du plus heureux quiproquo; en conséquence, s'échappant rapidement du bosquet, elle courut vers le bâtiment en murmurant les desseins qui l'agitaient. Jean-Louis, qui ne manquait pas d'une certaine pénétration en matière féminine, comprit, à l'action et aux mots échappés à la religieuse, que l'amour-propre blessé, l'emportant sur la prudence, allait occasionner une esclandre dont les suites ne pourraient se calculer; il se mit donc à la poursuite de la fugitive, et arriva avant elle devant les bâtiments du couvent. A l'instant où il allait la saisir pour l'éloigner de ce voisinage dangereux, un bruit sourd se fait entendre; Jean-Louis prête l'oreille, et bientôt des cris et des menaces parviennent jusqu'à lui... Arrêtez... au nom du roi... punition!... vengeance!... tels sont les mots qu'il distingue.

— Je suis perdue!... dit alors la religieuse en tombant aux pieds de Jean-Louis; c'est moi qu'on cherche...

Envisageant tous les embarras de sa position, Jean-Louis, rapide comme la pensée, charge la religieuse sur ses épaules, et court la poser sous ce berceau où peu de moments auparavant il la serrait par les plus douces étreintes.

— Restez ici, lui dit-il d'une voix ferme, ou vous êtes déshonorée... les religieuses sont sur pied, car j'aperçois des lumières à toutes les fenêtres... Attendez que le tumulte vous permette de rentrer sans être vue... Adieu...

A peine a-t-il prononcé ces mots, que notre héros disparaît : il court d'abord au mur du jardin, à l'endroit où un de ses compagnons est en sentinelle.

— Qu'y a-t-il, colonel?... — Tout le couvent est en rumeur, et j'ignore d'où elle provient... As-tu vu quelqu'un?... — Non, colonel; personne ne s'est encore approché de cet endroit; mais en revanche Jacques, qui est de l'autre côté, m'a dit tout à l'heure qu'il avait aperçu des gens à l'entrée de la petite porte du couvent. — Attention!... dis à Jacques de veiller attentivement, et, au premier danger sérieux, de nous avertir par un coup de feu... Est-il instruit?... — Oui, colonel. — De la prudence et du courage. — Soyez tranquille, je n'ai bu qu'une demi-bouteille d'eau-de-vie.

Accompagné d'un intrépide soldat, Jean-Louis résolut de pénétrer jusque dans l'intérieur des bâtiments, et de parvenir jusqu'à sa Fanchette. Ne le perdons pas de vue; voyons-le franchir le jardin, les cours, les premiers escaliers même; mais occupons-nous, en même temps, du marquis de Vandeuil, de Courottin et de leur escorte, que nous avons laissés discourant, disputant dans l'appartement de l'abbesse.

— Madame! s'écriait l'éloquent Courottin, les ministres de la religion, tout respectable qu'est leur caractère, doivent baisser la tête devant l'autorité royale appuyée sur la loi. Un père, madame, a le droit de réclamer son enfant partout, même dans le tabernacle. Songez d'ailleurs que monseigneur le marquis de Vandeuil, ici présent, est le fondé de pouvoirs de monseigneur le duc de Parthenay, ministre d'Etat, chevalier des ordres du roi, gouverneur, pour Sa Majesté, des provinces de Poitou et d'Angoumois, lieutenant général des armées, etc., etc. Tout ce que je me fais l'honneur de vous dire doit vous convaincre de la nécessité de céder de bonne grâce à nos demandes.

C'était par des discours semblables que l'avocat rusé déterminait la vieille abbesse à envoyer chercher, par deux de ses religieuses, la fille du duc de Parthenay. Les deux religieuses revinrent seules, déclarant d'un air consterné que la sœur Marie avait abandonné sa cellule.

A cette nouvelle inattendue, la bonne abbesse se signa trois fois, et le marquis laissa échapper, sans respect pour les saintes mères, devant lesquelles il se trouvait, la locution la plus hérétique dont un catholique pût se servir : — Visitons nous-mêmes le couvent! s'écria Vandeuil; venez, mes amis!

Cette profanation était ce qui avait causé les cris et la rumeur que Jean-Louis avait entendus. Au moment où il revint avec son compagnon, le tapage était à son comble, et cela par deux bonnes raisons : la première, parce que l'avide Courottin, en s'acquittant du devoir de sa charge, avait laissé égarer ses mains sur... Rassurez-vous, mesdames; l'ex-clerc, fidèle à ses anciennes habitudes, en voulait beaucoup plus aux croix d'or des nones qu'aux autres bijoux; la seconde raison du tapage étaient les jurons et les gestes qui échappaient à l'escorte du marquis.

Maintenant que vous savez ce que fait Vandeuil et ce que veut faire Jean-Louis, occupons-nous un peu, si vous le permettez, de notre charmante Léonie, que chacun cherche et par monts et par vaux.

La pauvrette, à la réception de la lettre de son amant, s'était entendue avec la religieuse que Jean-Louis avait mise dans ses intérêts, et toutes deux, crainte de manquer au rendez-vous donné au jardin, attendaient depuis deux heures dans la chapelle du couvent que minuit vînt à sonner. Par malheur, notre jolie Fanchette ayant négligé, en entrant dans l'église, de tirer la porte à elle, cette porte entrebâillée avait été aperçue par la tourière, qui conduisait, à onze heures trois quarts, Vandeuil, Courottin et leur suite, et aussitôt fermée à clef par cette dernière; de manière que, tandis que Jean-Louis se dépitait et faisait même autre chose, que Courottin pérorait, que Vandeuil jurait, et que les limiers de la police blasphémaient, Léonie et

sa compagne s'efforçaient, depuis près d'une heure, de forcer cette maudite porte qui les empêchait d'aller rejoindre Jean-Louis. Enfin la serrure cède, et Léonie est libre... Les cris qui partent de l'intérieur l'arrêtent un moment, mais l'amour l'emporte, elle se recommande à Dieu, et, légère comme une sylphide, elle franchit les cours et pénètre dans le jardin; elle vole au mur de clôture, personne ne se présente à ses regards; effrayée de la solitude où elle se trouve, et plus encore du bruit qui parvient jusqu'à elle, Léonie cherche un abri : le couvert de tilleul est le premier qui s'offre à sa vue, elle y court. Un cri d'effroi parti du feuillage la fait tressaillir; néanmoins elle ose approcher, et se trouve bientôt près de la sœur Eulalie en larmes. Léonie s'informe de la cause des larmes de la religieuse; elle la plaint, la console, la presse même dans ses bras; elle l'y étoufferait peut-être, si elle savait!...

Tandis que tout ceci se passe, Jean-Louis et son compagnon se sont introduits dans le cloître. Ils se glissent légèrement, et parviennent aux cellules des novices. Comme ils traversaient un étroit corridor, le bruit des pas de plusieurs personnes parvient à leurs oreilles; une porte est devant eux; sans réfléchir ils l'ouvrent, entrent, et la referment doucement. C'était la chambre de Léonie... Le bruit des pas augmente; on s'approche, et plusieurs hommes s'arrêtent devant la chambre où Jean-Louis et son compagnon sont enfermés.

— Poursuivez vos recherches, dit une voix douce (le timbre n'en était pas inconnu à Granivel): je resterai seul ici; et, dans le cas où mademoiselle de Parthenay rentrerait, je serai à même...—Il suffit... mes amis, laissons monsieur, répondit une autre voix.

Aussitôt on se remet en marche, et le corridor a bientôt repris son calme accoutumé. L'homme resté en faction, après s'être promené quelque temps de long en large, s'ennuya apparemment de cet exercice, car il s'approcha de la porte de la cellule, mit la main sur la clef, et pénétra dans l'intérieur.

A peine y est-il, que Jean-Louis s'élance sur lui, le terrasse, et lui mettant un pistolet sur la gorge, il le menace de lui faire sauter la cervelle au premier cri.

— Grâce! grâce! dit le patient d'une voix que la peur rend tremblante; au nom du ciel, ne me tuez pas! Hélas! messieurs, quel bénéfice retirerez-vous de la mort de l'infortuné Courottin? — Courottin! s'écria Jean-Louis. Et il approcha une lanterne sourde de la pâle figure de l'avocat. — Me connaîtriez-vous? reprit ce dernier en reprenant quelque assurance. Ah! s'il en est ainsi, charitable et honnête personne, vous ne voudrez pas causer la ruine d'une intéressante famille, dont le sort dépend de ma vie. — Coquin! comment te trouves-tu ici?... — Pardon, estimable connaissance; mais veuillez me dire auparavant à qui j'ai l'honneur de parler en ce moment? — A Jean-Louis Granivel. — Ah! valeureux colonel, que je suis aise de vous voir! pardon si je ne vous ai pas reconnu de suite; Mais la surprise... l'effroi... la nuit... tout cela fait... vous voyez, monsieur le colonel, le plus dévoué de vos serviteurs, un homme qui, chargé par le duc de Parthenay de l'ordre d'emmener sa fille hors de ces lieux, a tant fait, par des avis indiscrets et par le bruit excité à dessein, que la jeune fille a eu le temps de se soustraire au sort affreux qui la menaçait... et cela en dépit du marquis de Vandeuil, qui est ici. — Il est ici, ce misérable?... — Oui, monsieur le colonel, il vient pour enlever mademoiselle Léonie. — Malheur à lui!... Mais parle, dis-moi ce qu'est devenue Fanchette? — Je l'ignore en ce moment. — Crois-tu qu'elle ait pu fuir ces lieux?... — Non, colonel; les issues du couvent sont toutes gardées par les gens du marquis. — Où peut-elle être?... — Dans un coin de la chapelle ou du jardin, que sais-je?... — Ecoute, Courottin, dit Jean-Louis en saisissant la main de l'avocat, qu'il pressa fortement dans les siennes; tu me connais : tu dois savoir que je suis ami aussi généreux qu'ennemi terrible; jure d'exécuter ce que je vais te prescrire, et je payerai généreusement tes services. — Je le jure, répondit le tremblant Courottin. — Pense bien, reprit Jean-Louis, que la moindre supercherie serait punie cruellement : cinquante louis, ou la corde. — Je n'ai pas de choix... — Que veux-tu dire, drôle?... — Je m'explique clairemant, je pense; je n'ai pas le choix, *ergo*, j'accepte les cinquante louis. — Retiens bien mes ordres : dix minutes après que je serai descendu, tu appelleras au secours, et tu feras en sorte de retenir le marquis et ses gens le plus longtemps possible; pendant ce temps j'aurai visité la chapelle... Tu pourras dire alors que tu m'as vu; que je t'ai attaché à ce lit, et que tu m'as entendu parler de la chapelle; on y courra; j'espère alors n'avoir plus rien à faire dans ce couvent. Courottin, m'as-tu compris?... — Parfaitement, intrépide colonel, parfaitement, et ma conduite vous le prouvera. Attachez-moi donc à ce lit, et fiez-vous-en à moi pour amuser le marquis et son escorte. — Pense à mes promesses... je tiendrai l'une ou l'autre. — Vous ne tiendrez que la bonne. — Cela dépend de toi. — Aussi est-ce pour cela que je vous l'affirme. Allons, laissez-moi, et partez... colonel! Dieu vous protége!... Adieu.... — Courottin, prie le diable de ne pas t'envoyer de mauvaises pensées... Adieu...

Tout en causant, Jean-Louis avait attaché Courottin au pied du lit de Fanchette, et ce ne fut pas sans avoir envié vingt fois le bonheur de l'avocat, bonheur que le matériel Courottin prisait fort peu. Cette besogne faite, Granivel et son compagnon sortent de la cellule et descendent les escaliers qui conduisent aux cours. Ils sont en face de la chapelle, ils y entrent. Jean-Louis, qui a l'œil à tout, s'aperçoit que la serrure de l'église a été forcée; rapide comme l'éclair, un trait de lumière vient le guider. Il devine que Léonie a pu être enfermée en ce lieu, et qu'enfin libre elle a dû courir au lieu du rendez vous. Aussitôt, il vole et arrive au jardin. Fanchette n'y est pas; elle n'a peut-être point osé y rester à cette heure où la lune brille d'un vif éclat; où peut-elle être?... Le bosquet de tilleul est un refuge... oui, mais c'est là que sœur Eulalie... Jean-Louis hésite; il ne sait s'il doit pénétrer une seconde fois dans un lieu témoin d'une erreur bien cruelle, quoique assez douce. Un léger bruit le décide; il s'avance avec précaution, et entre dans le bosquet au moment où Léonie prodiguait les consolations les plus délicates à la sœur Eulalie.

Jean-Louis s'écrie : — Fanchette!... Léonie se retourne, reconnaît son amant à la voix et à la taille, et se précipite dans ses bras. Cette fois, lecteur, je vous jure qu'il n'y eut pas de quiproquos.

Pendant que Jean-Louis et sa maîtresse, tout entiers aux plaisirs de se retrouver, se prodiguent les plus douces caresses, maître Courottin a si bien miaulé, que son aigre organe a fait accourir le marquis et ses estafiers. Alléché par l'espoir du gain, et retenu par la crainte de la corde, le subtil avocat débite imperturbablement et avec un front égal à celui du Grec Sinon, l'histoire dont il est convenu avec Jean-Louis. Au récit de l'avocat, le marquis, furieux, se répand en invectives contre les Granivel; il descend, escorté de sa troupe, et fond sur la chapelle avec la rapacité d'un vautour qui se jette sur sa proie.

Tandis qu'il ordonne dans l'église les plus exactes perquisitions, Jean-Louis, averti par les cris de Courottin des manœuvres de l'ennemi, entraîne sa Fanchette vers le mur où son échelle de cordes est placée. Sœur Eulalie, tremblante, s'attache au bras du compagnon de Jean-Louis, et conjure Léonie de ne pas l'abandonner à la fureur des nones. Jean-Louis fait la sourde oreille; mais Léonie, dont l'âme est le sanctuaire de toutes les pitiés, parle pour la religieuse :

— Mon cher Louis, sauvons-la!... dit-elle à son amant. Le colonel n'ose refuser, et il s'avance toujours. Arrivé au pied du mur, il appelle à voix basse l'homme qu'il a placé en sentinelle. Jacques reconnaît la voix de son chef, et, léger comme un chat, il paraît sur la crête du mur.

— Vite, l'échelle! s'écrie Jean-Louis.

L'échelle est placée; notre héros fait passer devant son compagnon; puis, prenant Léonie dans ses bras, il la présente au robuste Jacques, qui l'aide à gravir le cordage. Parvenue sur le haut du mur, Léonie est descendue avec les mêmes précautions du côté de la rue. Elle a touché la terre; elle est libre... Il était temps, car le marquis et ses gens, après avoir visité l'église, se répandent, en vociférant, dans les jardins. Ils approchent, et aperçoivent Jean-Louis et la pauvre sœur Eulalie, qui seuls restaient encore au bas de l'échelle.

Plein de rage et d'amour, le marquis s'élance sur Granivel, et fait feu d'un de ses pistolets. Jean-Louis ne daigne pas recourir à des armes; d'un bras terrible il renverse son ennemi à moitié étourdi, et il allait probablement traiter de la même manière l'honnête escorte de son rival, lorsqu'un cri douloureux l'avertit de l'inquiétude de Léonie. Ce cri est le signal de la retraite; et le nerveux Jean-Louis, sans attendre que l'échelle de corde lui soit rejetée, s'élance, et gravit le mur qui le sépare de sa bien-aimée. Les limiers de la police restent ébahis, et Courottin crie au meurtre, en relevant le marquis, qui, prenant Eulalie pour sa cousine, ne pense point à se plaindre de sa chute... La pauvre religieuse est entourée, mise en voiture, et conduite à l'hôtel de Parthenay.

Laissons le marquis de Vandeuil s'applaudir de sa prétendue victoire; laissons la sœur Eulalie arriver à l'hôtel de Parthenay sans avoir adressé un seul mot à son prétendu cousin; laissons Jean-Louis conduire sa bien-aimée chez son père; laissons le père Granivel et l'oncle Barnabé accabler de caresses leur petite Fanchette; laissons enfin Jean-Louis faire un doux rêve, et bâtissons, en attendant la suite de cette histoire, deux ou trois châteaux en Espagne.... C'est le moment.

CHAPITRE XXVI.

> Que votre sort est différent du nôtre,
> Petits oiseaux, qui me charmez!..
> Voulez-vous aimer? vous aimez;
> Un lieu vous déplaît-il? vous passez dans un autre.
> Vous paraissez toujours sous le même plumage;
> Et jamais dans les bois l'on n'a vu les corbeaux
> Des rossignols emprunter le langage.
> Il n'est de liberté que chez les animaux.
>
> *Madame* DESHOULIÈRES.

Je pense qu'il est inutile de parler au lecteur de la surprise que doit causer au duc et au marquis la vue de la sœur Eulalie prise si maladroitement, et cela par plus d'un, pour notre belle Léonie. Cette surprise se conçoit; elle fut grande, rien de plus naturel.. L'affaire importante pour nous est de suivre mademoiselle de Parthenay, réinstallée dans la famille Granivel.

Il est huit heures du matin. Le père Granivel, l'oncle Barnabé et Jean-Louis sont réunis depuis deux heures, et causent ensemble de la jolie Fanchette, qui, devenue grande dame, n'a ouvert les yeux qu'à sept heures et demie. Jean-Louis parle de ses projets, le père Granivel sourit, et le pyrrhonien pense. Tout annonce en lui la fièvre de la composition : ses yeux brillent, ses lèvres s'agitent involontairement, et ses bras, portés souvent par la passion au-dessus de sa tête, ne font pas un trop vilain effet. Lekain prétend que la passion seule peut excuser cette pose défectueuse. Quant à moi, je m'en rapporte à vous ... Mais ce n'est pas de cela dont il est question : qu'il vous suffise de savoir que Barnabé médite un des plus beaux discours qu'il ait jamais prononcés. Enfin, après une heure d'attente, Léonie, belle, jolie et fraiche, apparaît comme le soleil au mois de janvier, c'est-à-dire en vivifiant tout ce qui la regarde. Jean-Louis oublie son humeur; le père Granivel rit plus fort; et le pyrrhonien doute si jamais créature plus belle a embelli la surface de la terre. Un baiser déposé sur ses cheveux blanchis par l'âge et les méditations, achève de lui faire tourner la tête. Adieu le fil du discours, jamais il ne sera retrouvé. Lecteur, vous avez beau vous frotter les mains, c'est une perte!...

Quoi qu'il en soit, le pyrrhonien prend la parole, et, s'adressant à son neveu et à Léonie, il commence en ces termes le nouveau morceau que la situation lui suggère :

« Depuis la création du monde, j'ignore quand et comment elle s'est opérée, n'importe, ce ne sont pas là mes affaires, et j'y pense le moins possible; depuis, dis-je, la création du monde, l'homme, matière brute et méprisable, et dans ce nom générique je vous prie de croire que la femme est comprise, l'homme a toujours été léger, inconstant, cruel, perfide, menteur, inconséquent, fourbe, traître, médisant, calomniateur, voleur, menteur et impie... d'un autre côté... »

— Où veux-tu en venir, frère?... — Frère, à cette conséquence, qu'il y a partout du pour et du contre; ainsi donc, l'homme, en même temps qu'il a été ce que je viens de vous dire, fut et sera toujours un modèle de persévérance, de constance, de douceur, de franchise, de véracité, de prudence, de droiture, de bonne foi, de charité, de désintéressement, de vertu et de piété. Ainsi donc... — Ainsi donc, tu prétends... — Que Léonie ne peut décemment rester ici; que Jean-Louis ne peut décemment l'y retenir, parce que nous ne pouvons décemment priver un père de sa fille. Or, mon avis est qu'il faut reconduire notre chère petite Fanchette à l'hôtel de Parthenay. — Ne l'ai-je donc sauvée, s'écria l'impétueux Jean-Louis, que pour la placer moi-même dans les bras de l'indigne marquis? Mon oncle, ce serait faire notre malheur à tous deux. — Frère, Jean a raison. — C'est possible; mais je crois n'avoir pas tort; et je crois encore, malgré le proverbe latin : *Non est sapiens qui dicit credebam*, que vous êtes tous deux de mon avis au fond du cœur. Allons, frère! allons, mon neveu! imitons la conduite des anciens preux, et prenons pour règle de ces actions cette maxime : « Fais que dois, advienne que pourra... »

Barnabé avait touché la corde de l'honneur; elle vibrait toujours au cœur de sa famille, et personne ne combattit plus son projet. Chacun, triste mais convaincu, se prépara au sacrifice héroïque auquel le pyrrhonien se faisait gloire de présider comme grand pontife. *Summus pontifex.*

Laissons les Granivel s'acheminer tristement vers l'hôtel du duc, et transportons-nous d'avance dans cette demeure somptueuse. Sœur Eulalie a été reconnue pour une étrangère; le duc est désespéré; le marquis furieux; et Courottin, qui avait servi Vandeuil pour être témoin d'une réunion qu'il ne concevait pas, se frotte les mains (en idée, lecteur; car notre avocat rusé était trop prudent pour laisser échapper le moindre geste qui pût déceler les sentiments qui l'agitaient intérieurement). Cependant, malgré toute la prudence dont il était doué, Courottin commençait à trouver sa position embarrassante. D'un côté le duc de Parthenay, avec un nom illustre, du pouvoir, une immense fortune; de l'autre Jean-Louis, avec un caractère décidé, entreprenant, terrible. Le duc est grand seigneur, mais les grands seigneurs commencent à n'être plus en odeur de sainteté. Jean-Louis est vilain, mais les vilains lèvent la tête; ils sont cent contre un, et ils ont en conséquence des bras, des jambes, et des têtes à perdre, cent fois plus que la noblesse. Chaque gentilhomme veut conserver; mais chaque roturier veut acquérir. La lutte ne peut être douteuse.

Ces réflexions mélancoliques, que Courottin faisait *in petto*, refroidirent considérablement le zèle dont il se disait brûler pour l'illustre maison de Parthenay. Il jugea que ses affaires allaient s'embrouiller, et il se promit bien de nager entre deux eaux, jusqu'à ce qu'un parti eût écrasé l'autre. Beaucoup d'hommes en place, de nos jours, ont pensé et pensent encore comme Courottin; ils ont peut-être raison; du moins le pyrrhonien l'a dit, car il y a autant d'arguments pour que contre.

Pour en revenir au pyrrhonien, le voilà arrivé avec son frère, son neveu et Léonie dans cette rue du Bac, où est située la demeure du duc de Parthenay. Jean Louis ne peut se faire à l'idée de frayer lui-même à Fanchette l'entrée de l'hôtel qu'habite le marquis; il ouvre la portière de la voiture avant qu'elle ne soit arrivée près de la fatale façade, et s'élance dans la rue, après avoir déposé sur les lèvres de Léonie un muet serment d'amour. Le bon père Granivel, à la vue de la douleur et de l'égarement de son fils, laisse couler d'abondantes larmes; il ne se sent pas le courage de regarder plus longtemps la jolie et pâle figure de Léonie presque mourante. Il serre la main de la jeune fille, et s'éloigne en silence.

La disparition de Jean Louis avait semblé à Léonie l'arrêt d'une séparation éternelle. Immobile, glacée, l'excès de sa douleur lui fit garder un morne silence. Le pyrrhonien, tout entier à la composition du discours qu'il se proposait de prononcer au duc et au marquis, ne faisait, ne pouvait faire aucune attention à la jeune fille. C'est une chose fâcheuse, mais la philosophie rend égoïste et dur; le savant, tout entier à ses livres, n'a pas de larmes à donner aux malheureux; il ne pense qu'aux belles théories de tel docte, ou aux sombres rêveries de tel métaphysicien. Le réel n'existe pas pour lui, et cet homme qui cherche la vérité, qui veut tout sacrifier pour elle, vit sans cesse au milieu des chimères... La pauvre Léonie, me direz-vous, ne put faire ces remarques profondes, j'en conviens, lecteur; c'est pour cela que je les fais moi-même. Continuons.

Léonie, appuyée sur le bras de Barnabé, descend de sa voiture et entre dans l'hôtel de son père; le suisse la reconnaît et pousse un cri de joie; les valets accourent aux cris du suisse, et font chorus; un d'eux, plus adroit que les autres, laisse ses camarades crier, et franchit les escaliers quatre à quatre pour avoir l'honneur, le profit, veux-je dire, d'être le premier à annoncer à monseigneur l'arrivée de mademoiselle; malheureusement pour ce valet intelligent, Courottin avait aperçu d'une des fenêtres de l'appartement du duc, le pyrrhonien et Léonie; prompt à tirer parti de tout, le subtil avocat s'élance, entre dans la chambre à coucher du duc, et lui apprend l'arrivée de sa fille. Le duc, transporté de joie, se lève, court à la croisée, voit sa fille, et dépose dans la main de Courottin une superbe montre enrichie de diamants; l'homme de loi accepte en s'inclinant; en ce moment, le valet entre, et proclame l'heureuse nouvelle.

— Bien! dit le duc, faites entrer.

Le domestique est consterné par l'air froid de son maître; il se retire confus, et Courottin le regarde en souriant ironiquement.

Tandis que ces petits épisodes se passent, le marquis s'est avancé précipitamment au-devant de sa cousine, et il veut lui donner la main pour entrer au salon; mais le pyrrhonien s'y oppose, déclarant que, jusqu'à ce que Léonie ait été remise dans les bras du duc, personne autre que lui ne peut réclamer la gloire de lui servir de protecteur. Le marquis ne répond rien à l'oncle Barnabé; il est si content de revoir celle qu'il regarde comme son inévitable proie, que

son orgueil ne s'effarouche pas du préambule familier du philosophe.

Enfin la porte du salon s'ouvre, et Léonie est devant son père. A la vue du vénérable vieillard, la jeune fille s'écrie et se précipite à ses pieds.

— Dans mes bras! dans mes bras! ma chère fille, dit le duc, c'est là qu'est ta place... viens sur mon cœur! — O mon père! que votre accueil est doux! et combien je vous dois de reconnaissance!... — De la reconnaissance, mon enfant!... l'amour d'un père se paye d'autre monnaie... aime-moi. — Ah! toute ma vie, mon père... Et la jeune fille enlace le vieux seigneur dans ses jolis bras, en lui prodiguant les caresses les plus tendres et les plus naïves.

— Je l'ai déjà dit, s'écria le pyrrhonien attendri, cette petite possède la logique du cœur.

Après les premiers moments accordés à la nature, le duc, se retournant vers Barnabé, lui demanda froidement ce qui pouvait le conduire chez lui.

— Voilà bien les grands seigneurs, répondit le pyrrhonien, ils nous croient trop heureux de pouvoir leur rendre service... Cette manière de penser est fort commode, car elle dispense de reconnaissance.

— Puis-je vous en devoir à vous, monsieur, qu'un jugement solennel a déclaré coupable de l'enlèvement de ma Léonie?

— Vraiment, monsieur le duc, c'eût peut-être été là le plus grand service que je pusse vous rendre. Vous deviez... Tenez, ne parlons pas du passé, *fuit*... et occupons-nous du présent. Je vous ramène votre enfant; la voilà, je la remets dans vos bras, mais c'est à une condition.

— A une condition? dit le marquis d'un air fier, avez-vous le droit de nous en imposer, vous, criminel échappé par la révolte au glaive de la justice?...

— Il est possible que j'aie ce droit que vous me déniez et c'est un point sur lequel j'argumenterais volontiers avec vous à l'instant, si je n'étais obligé de discuter avec M. le duc sur une matière qui me tient au cœur... Ce qui est différé n'est pas perdu : nous nous reverrons...

— J'entends, reprit le marquis avec ironie : va, nous nous reverrons seul à seul chez Barbin...

— Une plaisanterie n'est pas un argument, monsieur le marquis...

— Un argument est souvent une sottise, monsieur Granivel...

— Alors vous argumentez souvent.

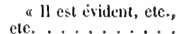
— Insolent!....

— Impudent!.... Pour en revenir à l'affaire qui m'amène, reprit le pyrrhonien avec le sang-froid de la philosophie et sans daigner s'apercevoir du rouge qui couvrait le visage du marquis, je vous dirai donc, monsieur le duc, que je vous rends votre fille à une condition; cette condition la voici : vous me laisserez vous dire, sans m'interrompre, tout ce que je crois nécessaire de vous déclarer; acceptez-vous?...

— Je consens à vous écouter.

A ces mots le duc se mit dans un fauteuil, après avoir invité sa fille et son neveu à prendre place auprès de lui. Quant à Courottin, comme il était modestement debout dans l'embrasure d'une croisée, le duc oublia de le prier de s'éloigner, et il se vit, à sa grande joie, témoin oculaire et auriculaire d'un entretien qui pouvait peut-être le mettre à même de faire un coup de commerce.

Barnabé ayant toussé, craché, mouché, salué, tous préliminaires indispensables à un orateur qui entre en matière, prononça le discours suivant :



« Il est évident, etc., etc. . . . .
. . . . »



Le général Granivel.

Lecteurs, j'espère que vous me tiendrez compte de ces quelques points que je mets ici à la place du superbe discours de Barnabé. J'aurais pu, en le transcrivant, vous faire lire trente pages au moins de raisonnements que vous auriez déjà lues probablement, car il n'est pas que vous ne connaissiez l'ouvrage de M. de Courottin, procureur général, etc., sur la loi naturelle. Or, ce M. de Courottin étant le même que l'avocat Courottin que nous venons de laisser tout à l'heure dans l'embrasure des croisées de l'appartement du duc, il est absolument inutile de vous mettre sous les yeux un discours qu'il donna comme sien au public dans son célèbre ouvrage. La digression que je viens de me permettre n'étant à autre fin que pour vous prévenir de ce plagiat littéraire, je vous engage à relire, si vous en avez le temps, le chapitre intitulé : *Des devoirs réciproques des enfants et des pères.* Cela fait, retournez en esprit à l'hôtel de Parthenay, et prêtez l'oreille; le pyrrhonien a fini, et le duc répond :

— Monsieur Barnabé, votre discours est superbe, mais il n'excuse pas la conduite que vous avez tenue envers moi. Je veux bien l'oublier en faveur des efforts que vous avez faits pour décider votre famille à me rendre ma fille; je ferai plus même, je consens à mettre un prix au service que vous m'avez rendu en cette dernière occasion; parlez, qu'exigez-vous? — Rien pour moi, rien pour mon frère, rien pour Jean-Louis; car la vertu ne se paye que par la vertu; seulement, je vous conjurerai de jeter les yeux sur votre charmante Léonie, et de prendre en pitié son malheur. — Son malheur! monsieur Granivel. — C'est le mot propre, monsieur le duc; votre rang, vos richesses et vos honneurs ne seront qu'une peine de plus pour cette enfant, si vous oubliez de consulter son cœur; ce cœur, naïf et sans détours, vous dira : Je ne puis vivre sans Jean-Louis!... — Superbe péroraison, et digne de l'exorde, dit le marquis en levant les épaules avec un sourire de pitié. Quoi donc! mademoiselle de Parthenay ne saurait vivre si la noblesse de son sang ne se déshonore?... —
— Quelle pitoyable logique! s'écria le pyrrhonien en interrompant le

marquis. Monsieur de Vandeuil, il paraît que vous n'avez pas lu Spinosa?... — De pareilles discussions sont inutiles, dit alors le duc, car elles ne peuvent produire aucun résultat satisfaisant... Ma fille, ajouta le vieux seigneur en se levant, embrassez votre ancien ami, je le permets. — C'est poliment me donner mon congé, reprit Barnabé: n'importe, je n'en presserai pas moins contre mon cœur la fille dont j'ai cultivé l'enfance... Viens, ma petite Fanchette, viens dire adieu au pauvre professeur, et embrasser dans moi toute la famille.

Léonie se précipita dans les bras du pyrrhonien en pleurant; elle y déposa tout bas le serment d'aimer toujours Jean-Louis; elle y aurait déposé pareillement toutes ses craintes, toutes ses inquiétudes, si le duc, la prenant par la main, ne l'eût entraînée dans un autre appartement.

— *Spes amoris valete*, s'écria le pyrrhonien en la suivant des yeux. — Monsieur Granivel, dit Courottin à l'oncle Barnabé en descendant avec lui l'escalier de l'hôtel, que pensez-vous que M. le colonel Jean-Louis fasse dans la circonstance actuelle? — Je ne sais, mon garçon; cependant, le meilleur parti, je crois, serait de relire attentivement le chapitre 357e de mon traité des passions, article *Résignation*.

Là-dessus, le philosophe et l'avocat se séparèrent, Barnabé rêvant au chapitre 357e, et Courottin aux moyens de pousser sa fortune.

CHAPITRE XXVII.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
A la première: et les petits
Mangent leur reste à la seconde
LA FONTAINE.

Grandia sæpè quibus mandavimus hordea sulcis
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.
VIRGILE, égl. V.

Ici, lecteurs, si vous voulez bien le permettre, nous enjamberons par-dessus trois longues années. Vous sentez que je ne puis vous raconter de l'histoire de Léonie et de Jean-Louis que ce qu'il y a de racontable; c'est pourquoi je me dispenserai d'entrer dans des détails fort ennuyeux pour vous et pour moi. Toutefois, pour vous mettre au courant des aventures de nos héros, je vous dirai, avec le plus de concision possible, ce que firent, durant ces trois tristes années, Jean-Louis, Léonie et les principaux personnages de ces véridiques mémoires.

Vous n'avez pas oublié, j'espère, que mon chapitre cinq finit quelques jours après la prise de la Bastille (14 juillet 1789). Ce jour la Révolution fut décidée, car le fait y donna un croc en jambe au droit. Moi qui n'aime pas les Révolutions, la révolution française moins que toutes les autres, je passerai légèrement sur des événements qui ne rappellent que de douloureux souvenirs; ce n'est pas que je ne puisse parler hautement de ma conduite à cette époque; elle fut irréprochable, j'ose le dire, et je défie qui que ce soit de pouvoir m'accuser d'avoir convoité le bien d'autrui ou dénoncé mon ennemi; d'avoir accepté des places sous le directoire, et, qui pis est, avant. Il y a de bonnes raisons pour cela, et mes amis en connaissent tous la véracité... Revenons à nos gens. Le duc de Parthenay, qui aimait encore moins que moi la Révolution française, fit tout ce qu'il put pour en arrêter le cours irrésistible; voyant ses efforts inutiles, il jugea convenable de penser à lui, et crut devoir éviter à M. de Robespierre et consors la peine d'inscrire son nom sur les tablettes de proscription: il émigra, et fit bien; d'autres cependant ont pu faire mieux.

Pendant qu'il parcourt l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie, et que son neveu le marquis de Vandeuil se bat à l'armée des princes, Jean-Louis se bat aussi de son côté; mais, comme il n'était ni gentilhomme ni fermier général, il portait le mousquet dans les armées républicaines. Il ne le porta pas longtemps, car, à la première affaire, ses égaux, les citoyens composant le bataillon des volontaires de Paris, le nommèrent commandant d'une voix unanime. A cette époque on avançait lestement, d'abord, parce que la plupart des officiers avaient quitté leurs corps pour rejoindre l'armée de Condé, ensuite parce qu'on se faisait tuer en nombre suffisant pour ne pas avoir le temps de vieillir dans un grade. Ainsi donc, Jean-Louis qui était brave, plein de bonheur et de génie, fit un chemin rapide. Commandant, colonel, adjudant général, général de brigade, général de division, il arriva aux plus éminentes dignités militaires en moins de temps qu'il n'en faudrait aujourd'hui pour devenir capitaine.

De leur côté, le père Granivel et l'oncle Barnabé s'étaient lancés dans la carrière des honneurs et de la fortune. Le pyrrhonien, brûlé du désir de pérorer en public, avait tant fait et tant dit, qu'il parvint à entrer à la constituante, aidé par son nom déjà célèbre et par celui de son neveu. Le père Granivel, dont les goûts étaient plus tranquilles, ne s'occupa que du soin d'agrandir une fortune déjà fort honnête; il acheta, vendit, racheta et revendit, tant et si bien, qu'il se trouva, en quelques années, possesseur d'immenses richesses. Ce bonhomme aimait les choses solides; aussi fit-il de fort belles acquisitions en terres et châteaux; entre autres biens qu'il acheta, il est convenable de vous instruire, lecteur, que la plus grande partie des propriétés du duc de Parthenay passa dans ses mains, et cela par amour pour Jean-Louis, comme vous l'apprendrez plus tard.



Son regard est sombre et hagard. — PAGE 60.

Pendant que le père Granivel s'enrichit, que son fils combat et se couvre de gloire, et que Barnabé pérore longuement et fréquemment dans la Constituante, la Révolution marche son train; les journées des 10 août, 2 et 3 septembre arrivent, précédées et suivies de journées aussi épouvantables; enfin, l'infortuné Louis XVI est mis en jugement par la Convention.

Cet acte illégal trouva dans le pyrrhonien l'adversaire le plus éloquent; bravant le danger flagrant qu'il y avait à défendre le monarque abandonné, Barnabé monta à la tribune et y prononça plusieurs discours dignes de passer à la postérité la plus reculée, et, mieux que cela, dignes d'arriver au cœur de tout homme juste. Son éloquence fut infructueuse, elle ne put sauver l'honnête homme roi, et faillit le

perdre lui, fou passionné de la vertu; et voici comme : n'osant pas l'accuser de compassion pour le malheur, dans la crainte de dénoncer publiquement la servitude des représentants de la nation, les montagnards le dénoncèrent comme aristocrate; à cette singulière nouvelle, Barnabé, qui avait alors l'âme moins gaie que jamais, pensa mourir de rire. Lui, Barnabé Granivel, philosophe pyrrhonien, fils et frère de charbonniers, lui, aristocrate!... vous conviendrez que cela était fort drôle. Le plus comique de l'aventure, je dis comique, parce que l'aventure finit heureusement, sans cela notre langue ne posséderait pas de mots assez énergiques pour peindre l'horreur et le mépris, ce furent les bases de l'accusation. Dans la visite domiciliaire qui fut faite chez le philosophe, on saisit dans ses papiers un traité sur l'immortalité de l'âme, et un panier de vin d'Espagne. — Trahison! trahison! s'écrièrent les frères et amis; le coquin ose écrire qu'il y a beaucoup de raisons excellentes en faveur de la croyance de l'immortalité de l'âme! il ose de plus soutenir l'existence d'un Dieu! de plus encore, il possède des bouteilles de vin d'Espagne! Comprenez-vous, citoyens! du vin d'Espagne!... connivence avec l'étranger, agent de Pitt et Cobourg : A mort! à mort!... Là-dessus, maître je ne sais qui brocha un réquisitoire, et Barnabé fut condamné comme aristocrate enragé. Ce n'est pas tout; comme tous les parents d'un tel homme devaient être coupables au premier chef, le père Granivel, qui, en ce moment, s'amusait à planter un jeune bois, fut englobé dans la fatale proscription, et envoyé à la Conciergerie.

Ici, lecteur, se place naturellement et sans effort la seule action, je ne dis pas désintéressée et vertueuse, mais humaine, dont Courottin, alors un des plus influents magistrats révolutionnaires, se soit rendu coupable dans tout le cours de sa longue carrière. A la nouvelle de la condamnation des Granivel, il sentit son cœur saisi d'une pitié involontaire. Il se rappela les nombreux bienfaits dont il avait été comblé par cette généreuse famille; et, comme il lui était impossible de faire le bien uniquement pour le bien, il pensa aussi à la reconnaissance qu'elle ne manquerait pas d'avoir pour l'homme qui parviendrait à la sauver du trépas. Ces réflexions, renforcées par l'idée que le général Jean-Louis, dont le nom était dans toutes les bouches, pouvait, par son crédit, procurer un avancement rapide à celui qui saurait mériter sa protection, décidèrent Courottin : il résolut donc de tout tenter pour faire suspendre l'exécution de l'arrêt du comité de salut public.

Pour parvenir à ce but difficile, il fallait beaucoup d'adresse, Courottin n'en manquait pas, et voici comment il se conduisit. Il commença d'abord par applaudir au jugement qui condamnait les Granivel, puis il se vanta d'avoir découvert un vaste complot dont ces derniers tenaient les fils. Grâce à Dieu, les coquins sont quelquefois bien bêtes. Ils se laissèrent donc éblouir par le phébus de Courottin, qui demanda et obtint un sursis à la condamnation de Barnabé et de son frère, afin de pouvoir interroger les prisonniers sur les complices de leur rébellion. Le sursis accordé, Courottin écrivit, par un homme sûr, au général Jean-Louis, que son père et son oncle, condamnés à la peine capitale, devaient être exécutés aussitôt l'expiration d'un sursis accordé à la demande du citoyen Courottin, connu par son ardent patriotisme.

Tranquille alors, notre habile avocat se mit à écrire au comité de salut public rapports sur rapports touchant la conspiration Granivel, si bien qu'il vint à bout d'embrouiller tellement les choses, que le général devait avoir deux fois le temps d'agir pour sauver ses parents; aussi le fit-il, et d'une manière qui mérite d'être racontée.

Jean-Louis était à la veille de livrer bataille, quand l'exprès dépêché par Courottin lui remit la missive de ce dernier. Instruit du danger de sa famille, il veut voler à son secours, mais l'honneur et le salut de l'armée le retiennent au camp. Il crut concilier ce qu'il devait à sa patrie et à ses proches en écrivant la lettre suivante au comité de salut public :

« Je viens d'apprendre que mon père et mon oncle sont condamnés à mort. Je livre demain bataille à l'ennemi; après l'avoir gagnée, je marche sur Paris avec mon armée, et malheur à vous si... »

Le général termina cette lettre à cette suspension, soit parce qu'il n'eut pas le temps d'en dire davantage, soit, et ceci est plus probable, qu'il se ressouvint d'avoir entendu le pyrrhonien vanter beaucoup le si spartiate.

Quoi qu'il en soit, la lettre du général Granivel, portée aux membres du comité de salut public par deux des anciens chenapans qui avaient suivi Jean-Louis en Amérique, en imposa tellement à ces juges iniques, que l'oncle Barnabé et le père Granivel furent mis secrètement en liberté, avec invitation très-pressante de quitter Paris dans vingt-quatre heures.

Comme les vingt-quatre heures allaient expirer, la majorité de la Convention, qui depuis longtemps se laissait dominer par une douzaine de misérables, trembla pour elle, et la peur lui donna ce qui lui manquait, je veux dire du courage. Elle parla, cria, menaça, tempêta, et finit par mettre hors la loi ses tyrans et les nôtres. Le peuple, loin de faire un pas pour défendre les scélérats qu'on croyait redoutables, montra, par sa joie approbative, combien de pareils monstres étaient loin de posséder son amour.

Maintenant, lecteurs, que voilà nos amis sauvés, maintenant que Jean-Louis, devenu un grand capitaine, excite l'admiration de toute l'Europe, occupons-nous un peu de cette pauvre Léonie, que nous avons perdu de vue depuis longtemps. Le duc et sa fille employèrent les premières années de leur émigration à parcourir les pays étrangers, avec l'attention de gens qui ont la sagesse de mettre à profit jusqu'aux malheurs qui leur arrivent. Pendant ce long exil, leurs yeux furent constamment fixés vers les terres natales, dont l'entrée devenait chaque jour plus difficile pour eux. Après de longues tempêtes, les nuages qui couvraient le ciel de la France commencèrent à se dissiper peu à peu, et il fut permis d'espérer. Quelques pas vers le bien furent faits, d'autres suivirent, et l'on se remit à parler français; enfin, l'on sortit tout à fait de ces longues et cruelles aberrations. Chacun put fouler sans danger le sol chéri de sa patrie; chacun put vivre en paix sous le ciel natal. Heureux et sages ceux qui, retrouvant une patrie, déposèrent tous leurs ressentiments à la frontière!

CHAPITRE XXVIII.

Fais tête au malheur qui t'opprime
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle : une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête;
Demain tu seras dans le port.

J.-B. ROUSSEAU.

. . . Non, si male nunc, et olim
Sic erit. . . . .

HORACE.

Le duc et sa fille furent des premiers à profiter de l'amnistie accordée aux émigrés. M. de Parthenay revint beaucoup plus pauvre, mais aussi beaucoup plus fier qu'avant la Révolution. Le contraire arrive aux gens de rien et aux âmes étroites; le malheur les avilit. Aussitôt qu'il fut arrivé à Paris, le père de Léonie s'occupa du soin de rassembler les débris de son ancienne opulence. Il avait prêté de fortes sommes à des gens dont la mémoire se trouva tout à coup en défaut. Ses gens d'affaires, qui, à son compte et au mien, devaient être en avance, se trouvèrent, comme par enchantement, en arrière de beaucoup; ils le dirent et le soutinrent, du moins. A travers cette foule de voleurs, un pauvre sot d'honnête homme se trouva, je dis un pauvre sot, car les esprits forts ont prouvé que la probité était une sottise : c'était un ancien valet de chambre de M. de Parthenay, lequel valet de chambre, ayant fait à la chasse une chute qui ne lui permit plus de continuer son service auprès de son maître, reçut, comme dédommagement et comme retraite, le bail d'une assez jolie ferme. Ce brave homme, non-seulement mit de côté pendant l'émigration, et cela fort scrupuleusement, tous les loyers de la ferme, mais encore, lorsque le duc fut déclaré hors la loi comme émigré, il acheta à vil prix le bien dont il était fermier. Ayant appris le retour de son ancien maître, il monta son petit bidet, et s'achemina tranquillement vers Paris.

Léonie et son père étaient sur le point de quitter la capitale, pour aller visiter les différentes propriétés qu'ils avaient possédées, lorsqu'un matin Antoine Hapé se présenta à l'humble logement de son ancien maître. Le vieux serviteur, qui jadis avait présenté ses hommages au duc dans le magnifique hôtel de Parthenay, ne put, sans répandre des larmes d'attendrissement, se voir annoncer par la fille de son seigneur; M. de Parthenay reconnut de suite son ex-valet de chambre.

— Te voilà, mon cher Antoine, lui dit-il gaiement, qui t'amène à Paris?... — Monseigneur, c'est mon devoir... — Va, mon ami, ne me donne plus un titre que je n'ai jamais prisé autant qu'il a été

envié; du reste, je ne suis plus qu'un pauvre diable comme toi. — Pauvre, monseigneur! j'espère bien que non. Quant au titre que je vous donne, j'ignore si on a eu le droit ou non de vous l'ôter; tout ce que je sais, monseigneur, c'est que je continuerai à vous traiter avec autant de respect dans votre malheur que vous avez eu de bontés pour moi dans votre fortune. — Bon Antoine, s'écria Léonie, touchée de la conduite du fermier, pourquoi faut-il que mon père ne puisse récompenser tant de fidélité!... — C'est déjà fait, mademoiselle; cependant, si monseigneur le veut, il y aura moyen de me rendre tout à fait content. — Parle, mon cher Antoine, dit le duc. — Monseigneur, vous saurez donc, reprit le fermier d'un air embarrassé, que j'ai acheté la ferme dont vous m'avez donné le bail. — Eh bien! dit M. de Parthenay avec fermeté, as-tu fait une bonne affaire?... — Excellente, monseigneur, car je n'ai payé le bien que le quart de sa valeur. — Je t'en félicite. — Monseigneur... — Que me veux-tu? — Monseigneur, si vous n'avez pas été mécontent de moi, j'oserai vous demander un nouveau bail de dix ans pour notre ferme des Chenettes. — Plaisantez-vous, Antoine?... — Monseigneur, pardon... — Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez acheté cette ferme?... — Oui, monseigneur, à votre compte. — A mon compte, dis-tu?... s'écria le duc. — Oui, monseigneur. Monseigneur doit se rappeler que je n'ai pas payé le loyer depuis 1788; ce loyer, je le devais en grains et fourrages; monseigneur étant de l'autre côté, je n'ai pu le lui payer; je l'ai donc placé de côté. Les blés sont devenus chers, j'ai vendu ceux de monseigneur; bref, lorsque la ferme a été mise en vente, je me suis trouvé assez de fonds pour l'acheter... J'ai bien fait quelques petites avances, mais monseigneur est trop juste pour ne pas m'en tenir compte en rentrant dans son bien...

Le ton franc et sincère d'Antoine, la probité bien connue de cet ancien serviteur, ne permirent pas au duc de douter d'une action réellement extraordinaire pour le temps et les personnes. Fortement ému, il prit la main de son fermier et la serra dans les siennes en silence. Pour Léonie, comme les femmes sentent mille fois plus vivement que nous, sa reconnaissance et son admiration éclatèrent plus ostensiblement. Elle se jeta dans les bras du fermier, et l'embrassa avec une effusion de cœur que Jean-Louis aurait payée un million. A cette marque de la plus haute estime, les joues d'Antoine se couvrirent du vermillon de l'honneur :

— Morbleu! s'écria-t-il, il y a plus de profit qu'on ne pense à être honnête homme!...

Cette exclamation fit sourire Léonie et son père. Laissons-les savourer tranquillement les délices d'une bonne action; laissons-les former de doux projets de repos en quittant Paris pour se rendre dans la Bourgogne; et retournons au général Jean-Louis, à son père et à l'oncle Barnabé.

La nouvelle de l'arrivée de M. de Parthenay et de sa fille parvint promptement jusqu'à eux. Jean-Louis sentit battre son cœur aussi fort que pour la gloire. Le père Granivel mit ses guêtres de peau, et l'oncle Barnabé prépara un discours qu'il regarda, d'avance, comme son chef-d'œuvre d'éloquence. Cette fois, le père Granivel, qui avait toute sa vie montré la plus grande déférence pour les conseils du pyrrhonien, s'avise de ne vouloir en agir qu'à sa tête. Il pria donc son frère de remettre dans sa poche le superbe discours qu'il avait composé pour l'édification de M. de Parthenay, et voulut se charger seul des soins de l'ambassade. Jean-Louis, qui, comme les amoureux, était d'une poltronnerie excessive, fit quelques représentations à son père, craignant toujours que le bonhomme, avec les intentions les plus droites et les plus amicales, ne vînt à entraver ses amours. Le pyrrhonien, vingt fois plus têtu qu'un amoureux, se facha presque, à l'idée de remettre en poche le sublime morceau d'éloquence qui devait établir le bonheur de la famille et sa gloire. Il disputa, argumenta, querella, pour conserver la parole; le père Granivel fut ferme, et, comme la fermeté en impose toujours, même à la raison, il obtint gain de cause, et resta seul chargé du soin de l'entreprise. Voilà donc M. Granivel en chaise de poste, galopant sur la route d'Arpajon, et gagnant la ferme des Chenettes, où il avait appris que M. de Parthenay et sa fille étaient retirés. Le bruit inusité d'une voiture à quatre chevaux attira l'attention des habitants de la ferme.

— Qui peut venir nous voir?... disait le bon Antoine. — Serait-ce une nouvelle persécution? pensait Léonie. Le duc ne dit et ne pensa rien à ce sujet, car, depuis quelques minutes, il était plongé dans les profondes réflexions que lui avaient suggérées la lecture d'une lettre de son neveu, le marquis de Vandeuil, qui, pauvre, errant et poursuivi, parcourait en ce moment les montagnes des Vosges.

La porte de la chambre s'ouvrit donc sans que le duc eût fait la moindre attention au bruit qui se passait autour de lui. Un cri poussé par Léonie qui venait de reconnaître le père Granivel l'arracha enfin à l'espèce de stupeur dont il paraissait accablé.

Pendant que le duc rappelle ses esprits et se frotte les yeux en regardant ce qui se passe autour de lui, le père Granivel presse sur son cœur celle qu'il nomme toujours sa jolie Fanchette : il l'étouffe presque à force d'amitiés; enfin, lorsque son cœur, moins plein de joie, lui permet de parler, il s'écrie :

— Chère Fanchette!... est-ce bien toi que je revois?... voilà bien tes deux grands yeux si doux, voilà bien ton frais visage... ton charmant sourire... Hélas! pauvre enfant, je reconnais tous les traits de ma Fanchette, mais je cherche en vain cette expression de bonheur et de gaieté qui embellissait la jeune fille de la rue Thibautodé... tout cela a disparu en même temps que les grandeurs, et les soucis sont venus fondre sur toi... Au moins, si tu retrouvais les biens précieux que tu possédais jadis, maintenant que tu as perdu les richesses de convention qui ont causé ton malheur et tes ennuis, il n'y aurait que demi-mal!... mais, rassure-toi, je viens ici porteur de bonnes nouvelles, et, si ton père y consent... — Mon père! dit alors Léonie en prenant la parole, le voici...

Elle montrait du doigt au vieillard le duc, qui, debout devant un fauteuil sur lequel il était tout à l'heure anéanti, regardait le père Granivel d'un air étonné et mécontent.

— Quoi! c'est là M. de Parthenay?... par ma foi, je ne l'aurais pas reconnu... Bon Dieu! je n'aurais jamais cru, ajouta le bonhomme à voix basse, que l'exil et la perte d'un titre pussent changer à ce point un homme. — Aussi n'est-ce point l'exil et la perte d'un titre seuls, monsieur Granivel, reprit le duc, qui avait entendu l'espèce d'*à parte* du père de Jean-Louis; non, ce n'est point à eux qu'il faut attribuer ce changement et l'altération de mes traits, mais bien aux infortunes augustes et sacrées dont j'ai été le témoin, infortunes qui ordonnent à toutes les douleurs de se taire devant elles. — Je vous estime, monsieur Parthenay, reprit le père Granivel en serrant affectueusement la main du duc; pardon si je ne vous donne pas le titre que vous croyez sans doute toujours vous appartenir; mais j'ai pensé que, dans votre situation actuelle, il vous rappellerait des pertes que vous déplorez à de si justes titres. — Je vous remercie de votre remarque, monsieur Granivel, dit le duc en souriant avec amertume; elle me fait souvenir que la nation ne nous a accordé que le droit de mourir sur le sol qui nous appartient. — Ah! monsieur Parthenay, vous pensez mal de la nation; elle est plus grande et plus équitable que vous ne le pensez; veuillez un peu réfléchir, et me dire si...

— Brisons là, monsieur Granivel; mon intention n'est pas d'ouvrir un cours de politique... Faites-moi l'honneur de m'apprendre de suite le sujet qui me procure l'avantage de vous posséder dans le modeste domaine qui me reste? — Volontiers... aussi bien est-ce la seule chose importante, monsieur Parthenay; vous me connaissez?...

— Oui, monsieur Granivel, j'ai cet honneur... — Vous savez que j'ai servi pendant seize ans de père à votre fille, et que, pendant ce long espace de temps, je n'ai cessé d'avoir pour elle l'amour et la tendresse que ce titre impose? — Je le sais, et il n'a pas dépendu de moi de vous donner des preuves de ma reconnaissance. — Ces choses-là ne se payent pas, monsieur Parthenay, ne se payent pas avec de l'argent, veux-je dire, car je viens vous offrir le moyen de vous acquitter envers moi. — Ah! parlez, et ne doutez pas... — Ecoutez-moi : vous vous rappelez qu'en 1789 je vins vous trouver, moi Boniface Granivel, pour vous demander votre fille (à vous alors monseigneur le duc de Parthenay) pour mon fils Jean-Louis, qui se mourait d'amour pour elle, et réciproquement. Ma demande fut alors rejetée bien loin, et vous savez ce que mon frère le philosophe fit pour vous forcer à donner Fanchette à l'homme désiré; peines et paroles inutiles! vous étiez grand seigneur, nous étions charbonniers. Aujourd'hui les temps sont changés : mon frère est du Conseil des Cinq-Cents, je suis des Anciens, et mon fils Jean est le premier général de l'Europe. Eh bien! monsieur Parthenay, je viens encore à vous, avec les mêmes intentions qu'en 1789; me ferez-vous la même réponse?...

— La même, monsieur Granivel. Ma fille, unique héritière à cette époque de l'illustre maison de Parthenay, était placée trop haut pour pouvoir descendre jusqu'à vous; maintenant, que le malheur l'a divinisée, vous êtes placés trop bas, malgré vos titres, votre fortune et le rang de votre fils, pour qu'elle puisse donner la main à votre fils, et l'élever jusqu'à elle. — Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur de Parthenay?... — Que je refuse positivement les vœux du premier général de l'Europe, pour la plus pauvre fille du département. — Savez-vous bien, monsieur Parthenay, que mon fils aura plus de trois millions de fortune? — J'en suis enchanté pour lui. — Savez-vous que tous les biens de votre famille, notamment votre belle terre de Parthenay, sont devenus miennes propriétés?... — Je souhaite que vous y représentiez d'une manière digne de ses anciens maîtres. — Savez-vous bien enfin que je vous rends, à vous, tous ces biens qui vous ont naguère appartenus; que je donne, en outre, tout ce que je

possède aux jeunes époux, si vous consentez à combler les vœux de mon fils? — Je refuse, monsieur Granivel. — Vous êtes fou, monsieur Parthenay. — Je pardonne cette expression à votre nouvelle fortune; vous n'y êtes pas encore assez habitué pour être resté modeste.

Cette remarque, dont le père Granivel sentit au fond du cœur la justesse, fut suivie d'un moment de silence : ce dernier le rompit par les exclamations suivantes :—Refuser mon fils!... le général Granivel, avec trois millions!... un homme qui n'a plus rien!... des jeunes gens qui s'aiment depuis tant d'années, etc... Léonie, pendant ce temps-là, tenait les yeux baissés, et semblait une victime résignée. Enfin, après un déluge d'exclamations plus ou moins pathétiques, le père Granivel se tournant brusquement vers le duc, lui dit :

— Il me paraît, monsieur, que votre intention est que notre chère Fanchette ne se marie jamais? — Qui peut vous le faire croire, monsieur Granivel? — Pardieu! le refus extraordinaire que je viens d'essuyer!... vous ne trouverez jamais mieux que ce que je vous offre... — J'ai trouvé, monsieur Granivel. — Il serait possible!... Peut-on savoir quelle est cette merveille?... — C'est, monsieur Granivel, un brave gentilhomme qui a tout sacrifié pour son prince, qui a combattu pour lui, et versé son sang sur le champ de bataille; c'est un homme, monsieur Granivel, à qui il ne reste plus rien sur la terre que mon amitié, et qui, par cette raison, ne la perdra pas. Ma Léonie acquittera les dettes de son roi en partageant avec un brave officier le peu de fortune que le ciel lui a laissée.—Fort bien, monsieur Parthenay, votre Léonie transférera son bonheur et ses espérances à un homme qui, sans doute, n'a pour lui que votre amitié et sa conformité d'opinions avec vous; beau mari, ma foi, pour une jeune fille, qu'un vieil officier quinteux, bourru, misanthrope et invalide! —Tel n'est point le marquis de Vandeuil. — Quoi! ce serait l'ex-marquis de Vandeuil... votre neveu?... — Lui-même. — Morbleu!... il fait bien d'être dans la misère, car sans cela j'en dirais de belles sur son compte!... Mais ce mariage ne s'accomplira pas... Rassure-toi, ma bonne et jolie Fanchette, tu n'es pas encore madame de Vandeuil... Je pars, je remonte en voiture, et nous verrons; nous verrons, monsieur Parthenay, si... Corbleu! nous verrons, vous dis-je, monsieur...

Le père Granivel, transporté de colère, s'en alla en répétant : — Nous verrons, monsieur Parthenay. Son courroux toutefois ne fut pas tel, qu'il oubliât d'embrasser plusieurs fois la pauvre Léonie, qui, pâle et mélancolique, semblait une victime vouée au supplice.

Laissons le père Granivel courir la poste pour aller apprendre à son frère et à Jean-Louis le mauvais succès de son ambassade, et transportons-nous un moment dans les montagnes des Vosges, où le marquis de Vandeuil erre depuis quinze jours. Apercevez-vous un homme assis auprès de ce buisson d'aubépine?... — Oui. — Regardez-le; il lève les yeux vers le ciel, et porte une main désespérée sur son front... Après quelques minutes de réflexions, il sort de sa rêverie, prête l'oreille, et semble craindre quelque danger. Voyez-le se blottir dans le fond d'un fossé; son regard est sombre et hagard, et sa main est armée d'un pistolet. Le malheureux attend-il un ennemi? Le besoin ou le crime dirigent-ils son bras? Un pas de chevaux se fait entendre, et un vieillard et son domestique sortent de l'épais chemin de la forêt. Ils s'avancent vers l'inconnu; celui-ci a quitté sa posture, a resserré son pistolet. Il n'a rien à craindre sans doute des étrangers; bien loin de là, il s'avance vers eux avec l'intention de lier conversation. Ecoutons.

Lecteurs, si vous voulez le permettre, je vous instruirai, dans le chapitre suivant, de ce qu'étaient les hommes que je viens d'offrir à vos regards. Qu'il vous suffise, pour le moment, de savoir que vous les connaissez quoique vous soyez bien loin de vous douter de ce qu'ils peuvent être... surtout le vieillard.

CHAPITRE XXIX.

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna Claudo.
HORACE, od. III, liv. III.

Il est donc en naissant des races condamnées,
Par un triste ascendant, vers le crime poussées,
Que formèrent des dieux les décrets éternels,
Pour être en épouvante aux malheureux mortels?
VOLTAIRE, *les Pélopides*, acte I, sc. I.

Sachez, lecteurs, que le chemin sur lequel se rencontrent les deux hommes que nous venons de quitter un moment est une route de traverse. Il est six heures du soir, la campagne est déserte, et personne, Dieu excepté, ne peut voir ce qui va se passer dans ce lieu solitaire.

Le vieillard qui chemine à cheval s'est aperçu promptement qu'un étranger sorti d'un fossé s'avance près de lui avec l'intention de l'aborder. Il dit quelques mots au domestique qui l'accompagne, et ce dernier tire deux grands pistolets des fontes de la selle de son cheval, les arme et se tient sur ses gardes. Le vieillard lui-même s'arme d'une paire de petits pistolets, et continue de s'avancer assez résolûment au-devant de l'étranger, qui, de son côté, marche toujours vers lui. Bientôt nos hommes sont en présence; le piéton ôte son chapeau, et salue le cavalier, qui lui rend sa politesse en silence. Le vieillard, dont l'œil brillant est plein d'un feu satanique, ne s'est pas plutôt fixé sur l'inconnu, qu'un sourire vient effleurer ses lèvres livides. Il dit deux mots à son domestique, qui remet tranquillement ses grands pistolets à l'arçon de sa selle. Le vieillard lui-même désarme les siens, et les replace dans la poche de son manteau; puis, se tournant vers le saluant, il lui demanda cavalièrement ce qu'il peut désirer. Les mouvements du vieillard et de son domestique n'échappèrent point à l'étranger. Les précautions prises par les voyageurs ne lui avaient arraché qu'un sourire de pitié; mais l'interrogation hautaine qui venait de lui être adressée parut heurter sa fierté, car il ne put se rendre maître d'un mouvement d'impatience, qu'il s'efforça vainement de déguiser aux yeux du vieillard. Ce dernier s'écria :

— Superbe!... c'est en vain que tu voudrais te soustraire à ma puissance, humilie-toi!

A cette étrange exclamation, l'inconnu jeta sur le cavalier qui la prononçait un regard méfiant et scrutateur. Il semblait vouloir deviner la pensée qui agitait l'homme qu'il avait devant les yeux : un examen rapide le rassura. Il prit le ton du vieillard pour l'exaltation d'un cerveau dérangé, et il répondit en souriant :

— Bien loin de braver votre pouvoir, vous me voyez, monsieur, tout prêt à le reconnaître. Je suis un voyageur égaré, et vous pouvez m'indiquer mon chemin. — Un voyageur égaré, reprit le vieillard en laissant échapper un sourire amer, égaré volontairement, tu veux dire? — Monsieur... que signifie?... balbutia le piéton surpris... — Qui t'a conduit à cette heure sur cette route de traverse et dans ces lieux écartés?... — Je fuis la méchanceté des hommes. — Leur justice, peut-être?... — Vous m'insultez, vieillard!... — Silence!... où vas-tu?... — De quel droit?... — Silence! répéta le cavalier avec plus de force; où vas-tu?...

Subjugué par le ton du vieillard, l'étranger eut l'air de se résigner à l'ascendant dont il ne pouvait se rendre compte.

— Je vais à Paris, dit-il. — Qui t'y conduit?... — Le désir de revoir des amis bien chers. — Une femme, une maîtresse peut-être?... — J'en conviens. — Malheur à elle!... En prononçant ces dernières paroles, la figure du vieillard parut animée de l'expression d'une joie satanique... il ajouta : — Comment se fait-il que tu voyages à pied, tandis que tu devrais voler sur les ailes des vents pour rejoindre ta bien-aimée?.. — Proscrit, pauvre, et sans ressources...— Je te comprends... Tiens, voilà ma bourse; cours, vole auprès de ta maîtresse; je m'en rapporte à toi du soin de son malheur. — Que dites-vous, monsieur?... — Prends ma bourse, te dis-je.— Puis-je accepter d'un inconnu?... — Je ne le suis pas pour toi... Marquis de Vandeuil, s'écria l'étranger d'une voix forte, nous nous connaissons.

Le marquis de Vandeuil (car c'était lui) parut éprouver un frémis-

sement involontaire en s'entendant nommer; il fixa le vieillard, et s'efforça de rappeler dans sa mémoire les traits du personnage qu'il voyait devant lui. La voix de l'inconnu ne lui paraissait point étrangère, mais il ne pouvait dire où il l'avait déjà entendue. Enfin, ayant épuisé toutes les conjectures, le marquis dit au vieillard :

— Qui êtes-vous, monsieur?... — Un homme qui te rendit jadis un grand service. — Votre nom, de grâce!... — Tremble de l'apprendre. — Je ne tremblai jamais... parlez! — Eh bien! donc, prononce-le toi-même...

A ces mots, le vieillard arracha une perruque noire qui couvrait sa tête, se passa les mains sur la figure, et, reprenant l'expression habituelle de sa physionomie, présenta à l'œil égaré du marquis des traits que celui-ci ne pouvait avoir oubliés.

— Maïco! s'écria-t-il en pâlissant. — Lui-même, digne enfant des ténèbres. — Grand Dieu!... — Tais-toi... je te défends d'invoquer la providence illusoire... — Tu vis encore!... — Oui, pour faire souffrir, pour me rassasier des pleurs et des peines de ce sexe perfide...

— Quoi! la vengeance brûle encore ton cœur?... Ce sentiment est ce qui me retient à la vie... — L'objet de ta haine respire donc encore?

— Il y a cinquante années que l'âme qui m'offensa a quitté sa dépouille grossière; mais les sentiments d'un homme tel que moi ne sont point variables comme les saisons; j'ai tué la fille d'Eve, et, semblable au Dieu que tu invoques, j'ai puni jusque dans ses enfants innocents le crime de leur mère. Non content d'avoir sacrifié la famille, j'ai enveloppé son sexe tout entier dans le feu de mes ressentiments; depuis un demi-siècle, je n'ai cessé de poursuivre des créatures que mon maître et moi avons vouées aux peines éternelles. — Tu me fais frémir!... — Enfant d'Adam, tu fus et tu seras un des instruments réservés pour mes vengeances... — Ah! je jure que jamais!... — Serments fragiles! en dépit de toi, de ton Dieu, tu marcheras dans la voie que je t'ai tracée... Le mal a germé dans ton cœur; les passions y sont éveillées... tu es à moi. — Je suis libre... — Reptile! s'écria Maico, veux-tu me forcer à t'écraser?... Ecoute, ajouta l'Américain avec plus de calme, je puis combler les vœux les plus ambitieux de ton cœur; mais je puis aussi anéantir tes projets les mieux établis... Pars, devance la foudre, et rends-toi près de l'objet de ton délire; dans quelques jours je serai à Paris. Si tes désirs se réalisent, tu n'auras pas besoin de moi; si, au contraire, des obstacles viennent entraver ta marche, accours me consulter, tu me trouveras dans le même lieu où je te donnai jadis le poison qui sut te débarrasser de ton épouse... Adieu, mon fils...

En achevant ces mots, Maïco éperonna son cheval, et disparut suivi de son domestique. Son discours, et surtout l'expression infernale qu'il avait mise dans ces trois mots : « Adieu, mon fils, » avaient glacé l'âme du marquis. Il resta quelque temps comme abattu sous le poids des terribles paroles qu'il venait d'entendre; enfin, rassemblant son courage, il résolut de se rendre à Paris auprès de son oncle et de Léonie. La bourse laissée par Maico lui donna les moyens d'éviter les dangers de tous genres qui devaient menacer un émigré dont le nom n'était point porté sur les listes d'amnistie. Encouragé par ce puissant auxiliaire, le Vandeuil regagna la grande route; là, quelques pièces d'or lui firent obtenir d'un voiturier une blouse, un fouet, et la conduite d'une charrette. Arrivé à la première bourgade, quelques autres pièces d'or, habilement métamorphosées en vin, liqueurs, etc., décidèrent le maire-vigneron de la commune à donner une passe au nommé Thomas Blaiseau, voiturier, qui avait prouvé par témoins la perte de son passe-port.

Ainsi déguisé, le marquis de Vandeuil s'achemina tranquillement vers Paris.

CHAPITRE XXX.

> . . . . Cui non animus formidine divum
> Contrahitur?... Cui non conrepunt membra pavore,
> Fulminis horribili cum plaga torrida Tellus
> Contremit, et magnum percurrunt murmura cœlum ..
> Ne, quod ob admissum fœde, dictumve superbe,
> Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum?
>
> LUCRÈCE.

> Quelle est l'âme coupable qui peut entendre sans frémir les éclats de la foudre, lorsque, par ses coups terribles et multipliés, elle fait trembler la terre, qu'elle dévore de ses feux? Un Dieu vengeur semble crier au criminel : « Malheur à toi! le temps des peines est venu! »
>
> *Imitation libre.*

Si vous le permettez, lecteurs, nous laisserons le marquis de Vandeuil et l'Américain Maïco se rendre chacun de leur côté à Paris, et nous rattraperons la chaise de poste qui ramène M. Granivel après le mauvais succès de son ambassade. La chaise entre dans la cour de l'hôtel : au bruit des chevaux, le général Jean-Louis, qui, comme tous les amoureux, a l'oreille fine, entraîne l'oncle Barnabé, qui, comme tous les philosophes, est sourd et aveugle, et le conduit à une croisée.

— Tout est perdu! s'écrie Jean-Louis en apercevant son père descendre lentement de sa chaise. — Pourquoi donc? demande le pyrrhonien. — Ne voyez-vous pas, mon oncle, que mon père est triste? — Tu prends la gravité d'un sage pour de la tristesse... Neveu, neveu! ne seras-tu donc jamais philosophe? — Si je perds Fanchette, je ne puis être que malheureux. — Ah! mon ami, sont-ce là les fruits des excellents préceptes que je me suis efforcé de t'inculquer depuis ton enfance?... Quoi! parce qu'un père, ou le sort, ce qui revient parfaitement au même, car l'un ou l'autre ne sont là que comme obstacle; quoi! dis-je, parce qu'un père ou le sort t'enlèvera ta maîtresse, il faut que la tranquillité, le bonheur même du reste de ta vie, soient troublés à jamais?... Neveu, la philosophie t'apprendra...

Le pyrrhonien allait continuer, et sans doute cette dissertation philosophique aurait été aussi lumineuse que les précédentes, lorsqu'il s'aperçut que le neveu qu'il voulait endoctriner était disparu. Après avoir poussé deux ou trois soupirs qui lui furent arrachés par la frivolité des jeunes gens, il se mit en devoir d'aller philosophiquement satisfaire sa curiosité; c'est-à-dire qu'il s'achemina tout doucement vers son frère, qui seul pouvait lui donner des nouvelles de Fanchette et de la réception de M. de Partheuay.

Mais déjà Jean-Louis, instruit de la réponse du duc et du renversement de ses espérances, donnait un libre cours à sa douleur. Dans le premier transport, il voulait monter à cheval, courir à la ferme, et enlever Fanchette malgré son père, malgré elle-même s'il le fallait.

— Ne voyez-vous pas, disait-il au père Granivel et à l'oncle Barnabé, que l'entêtement du vieux duc va causer le malheur de tous? Croyez-vous, mon père, croyez-vous, mon oncle, que je laisserai le marquis de Vandeuil tranquille possesseur de Fanchette?... Non; dût la mort la plus cruelle m'attendre à la porte de l'église, mon rival n'y pénétrera que sur mon cadavre. — Ah! passions... passions! s'écria le pyrrhonien en extase, combien vous donnez d'éloquence!... mais que vous faites de mauvais logiciens! Ecoutez, mon frère, et vous surtout mon neveu, voilà ce qu'il convient de faire dans la circonstance présente. . . . .

. . . .

Le pyrrhonien parla ainsi pendant une heure, et vous conviendrez, lecteur, que c'est avoir beaucoup d'égards pour vous que de remplacer par des lignes de points un discours d'une heure; quoi qu'il en soit, je ne vous demande aucune reconnaissance pour ce procédé délicat, parce que j'ai des raisons particulières pour en agir ainsi; vous les devinerez si vous pouvez, je ne m'en inquiète guère.

Je vous disais donc que Barnabé parla pendant une heure. Les six premières phrases de son discours furent écoutées et comprises par ses deux auditeurs; mais ce fut tout. Jean-Louis, au commencement de la dixième, et le père Granivel, à la fin de cette même dixième, pensèrent à autre chose. Le général rêvait aux moyens de lever les obstacles qui s'opposaient à son union avec Léonie, et le père Granivel récapitulait dans sa mémoire les objections du duc et les offres bril-

lantes qu'il lui avait infructueusement faites. Enfin le pyrrhonien acheva tranquillement son discours; le père Granivel prit la parole, et dit :

—J'ai offert au duc la main de mon fils pour sa fille, avec trois millions. Le duc, qui est honnête homme, quoique un peu fier, a refusé, parce qu'il est, dit il, engagé avec son neveu, qui n'a pas d'autre fortune à espérer que la petite ferme sauvée du naufrage par le fidèle valet de chambre du vieux seigneur. Il me semble que si j'allais trouver, non pas le duc, mais le marquis de Vandeuil, et que je lui proposasse deux cents, trois cents, cinq cent mille francs, ce qu'il voudrait enfin, j'en obtiendrais facilement sa renonciation à la main de sa cousine. Le duc alors ne pourrait, malgré toute son envie, faire épouser à M. de Vandeuil une fille dont celui-ci ne voudrait plus; *argo*, comme dit mon frère, Léonie serait à Jean-Louis. — Bravo! cher frère, s'écria le pyrrhonien; voilà de la logique, et je dis de la logique serrée. Il y a cependant une objection à opposer à ton argument. Le marquis de Vandeuil, alléché par l'appât des sommes offertes à sa cupidité, renoncera, je le crois comme toi, à la main de Léonie, qui ainsi se trouvera libre, *concedo;* mais s'ensuit-il, de ce que Léonie n'épousera pas son cousin, que le duc donnera son consentement au mariage de Jean-Louis avec elle? *nego*. Le duc, orgueilleux comme un ci-devant, et fier comme un honnête homme dans le malheur, voudra moins que jamais consentir à un hymen disproportionné : j'espérerais tout de lui, s'il était riche et puissant encore; pauvre et sans crédit, il sera inflexible. — Hum!... hum!... dit le père Granivel, qui se gratta la tête en signe d'embarras. — Tu vois, frère, reprit le pyrrhonien, enchanté de l'effet de son argument, que nous savons répondre *ad rem*, et remettre de suite le doigt dans la plaie. — Ecoutez, s'écria Jean-Louis, je crois avoir trouvé le moyen de tout concilier... Aussitôt Barnabé et le père Granivel s'approchent et écoutent attentivement.

Permettez-moi encore, lecteur éminemment indulgent, de remplacer par quelques points ce que Jean-Louis dit à ses parents. J'espère que l'excuse que j'ai à vous offrir cette fois saura vous contenter. Si je parle, vous en saurez autant que moi sur mon dénoûment; un dénoûment doit amuser et surprendre le lecteur; pour amuser et surprendre le lecteur, vous conviendrez qu'il faut qu'il soit neuf et inattendu; si je vous préviens maintenant, vous ne serez pas surpris plus tard; *ergo*, souffrez que cette ligne de points vous tienne lieu de ce que Jean-Louis dit en ce moment à son père et à son oncle.

. . . .

Jean-Louis n'a pas plutôt dévoilé ses projets, que le père Granivel demande à grands cris des chevaux de poste. Tandis que les domestiques s'empressent d'obéir, le pyrrhonien, qui est fort prudent, court à l'office, et fait bourrer la berline de voyage d'excellents pâtés de Chartres et de Pithiviers, de foies gras, etc., flanqués et escortés de vieux vin de Bordeaux et de Bourgogne, le tout comme antidote de la mélancolie. Ces précautions prises, l'oncle Barnabé s'enfonce dans la berline en se résignant philosophiquement aux événements; son frère et Jean-Louis prennent place à côté de lui, le postillon fait claquer son fouet, et l'on part au galop. Laissons-les courir.... Où vont-ils? C'est ce que vous saurez bientôt.

A présent, lecteur, suivez, s'il vous plaît, des yeux, ce petit vieillard qui traverse le pont Neuf, et qui se dirige vers la rue des Postes; voyez-le s'enfoncer dans son réduit mystérieux; remarquez les yeux brillants du vieillard, son teint plombé, son front dégarni de cheveux et sillonné de rides; portez vos regards ensuite sur tout ce qui l'environne, et vous reconnaîtrez facilement l'Américain Maïco.

Pendant trois jours, le vindicatif personnage attend la visite du marquis de Vandeuil; chaque matin il envoie en ville son affidé, et chaque soir il paraît de plus en plus mécontent. Enfin, la nuit qui suit sa troisième journée, l'Américain sort de sa retraite, monte à cheval, et sort de Paris. Laissez-le trotter... Où va-t-il? Vous le saurez bientôt.

Ce n'est pas tout : remarquez-vous cette longue file de voitures de roulage qui traverse Paris?... Apercevez-vous, à la septième voiture, un homme en blouse bleue, et dont la marche et les manières contrastent fortement avec celles des autres voituriers qui l'entourent?... c'est le marquis de Vandeuil; il vient d'arriver à Paris. A peine sa voiture est-elle remisée dans la maison de roulage, que le marquis se décrasse, change de vêtements, et court à la poste; il en sort une lettre à la main et la joie peinte sur la figure. Deux heures après, il s'éloigne, à pied, de Paris. Laissons-le marcher... Où va-t-il? Vous le saurez bientôt.

Maintenant, lecteur, transportez-vous avec moi dans le village de G..., à une petite lieue de la ferme des Genettes, où demeurent le duc et sa fille. Ce village ne possède qu'une seule auberge, celle du *Grand-Cerf*. Six voyageurs y demeurent en ce moment. Trois sont arrivés en berline à quatre chevaux, il y a deux jours : ce sont MM. Granivel père, oncle et fils. Ils ont été à la ferme des Genettes, et en sont revenus furieux. Deux autres voyageurs demeurent depuis le matin dans une des chambres écartées de l'auberge : c'est Maïco et son domestique. Enfin, le sixième vient d'y arriver à l'instant : c'est le marquis de Vandeuil. Les grands coups vont se porter.

Attention!...



CONCLUSION

Vous devez vous rappeler, lecteur, que l'auberge du *Grand-Cerf* renferme les principaux personnages de cette histoire, que le hasard semble avoir réunis tout exprès pour amener quelque terrible catastrophe. Chose effrayante! un petit espace, un coin ignoré, renferme plus de passions ardentes qu'il n'en faudrait pour bouleverser toute l'Europe : il ne manque à mes acteurs qu'un grand théâtre.

Jean-Louis, arrivé de la veille, a déjà vu le duc. En vain il a offert ce qu'il pouvait offrir, tout a été rejeté. Un seul espoir lui reste, et il attend l'arrivée du marquis de Vandeuil pour le perdre ou..... Jean-Louis est furieux.

Le père Granivel, abasourdi de l'opiniâtreté du duc, ne sait plus que penser : il boit pour faire quelque chose ; quant au pyrrhonien, il compose un nouveau discours : c'est vous dire assez qu'il est le plus heureux des trois.

Mais que fait maintenant l'implacable Maïco?.. .. Il a envoyé à la ferme, et il a su que le marquis n'était point encore arrivé; il se décide à repartir le lendemain au point du jour pour Paris, si le soir même Vandeuil ne paraît pas. L'Américain entend sonner les heures avec plus d'anxiété que le criminel dont les moments sont comptés. Il voit en frémissant le soleil disparaître à l'horizon; car il commence à désespérer du retour de l'homme qui doit navrer et flétrir à jamais l'existence de Léonie, d'une femme! Furieux, il voue Vandeuil aux malédictions infernales; il jure de le punir, et cimente ce serment par les plus horribles blasphèmes. Le marquis s'est joué de lui en lui enlevant une victime. Dans un des moments où, cessant de blasphé-

mer, le vieillard semble vouloir mettre un terme à l'agitation qui le dévore, le bruit d'une porte qu'on ouvre dans la pièce voisine se fait entendre. Maïco prête l'oreille, et il distingue des sons mal articulés, et bientôt un certain nombre de phrases décousues, dont il s'efforce inutilement de saisir le sens.

La personne qui est dans la pièce voisine gémit, menace, et jure de se venger. C'est la voix d'un homme; il parle d'amour, de femme; Maïco est tout oreilles. Il s'approche doucement de la cloison qui sépare sa chambre de celle de Jean Louis, car l'étranger n'est autre que le général, et il ne perd pas un mot des paroles que la douleur arrache à notre héros.

L'Américain est enchanté; jamais il n'a entendu de discours plus enflammés; jamais âme n'a renfermé de feux plus ardents; jamais enfin le soupçon, la jalousie, la vengeance, ne trouvèrent un champ plus vaste à exploiter : Maïco s'en empare. Il brûle de diriger le nouveau séide, et de faire, par ses mains, le malheur éternel de l'objet aimé. O volupté! cet objet est une femme!...

— Qui gémit près de moi? dit le vieillard d'une voix douce...

A cette interrogation inattendue, Jean-Louis ouvre brusquement la porte de la pièce où il se trouve, et se présente devant l'Américain.

— Que faites vous ici, vieillard? — Mon fils, j'attends le malheureux pour le secourir, le faible pour le réconforter, et le fort pour le guider. — Vous m'avez entendu?... — Oui, jeune fou. Je connais maintenant et l'énergie de ton amour et le malheur que tu redoutes. Je puis te sauver du désespoir. — Vous, bon vieillard?... — Je n'ai qu'un mot à dire, et Léonie de Parthenay est à toi... Tu vois que je suis instruit... — Mais le marquis de Vandeuil?... — Ne la possédera pas tant que je voudrai m'y opposer... Il est éloigné d'ailleurs... — Il est ici. — Qui te l'a dit? — Je l'ai vu... Mais qu'il tremble!... il n'en sortira pas... — Ainsi donc mes soupçons étaient fondés! s'écria Maïco. L'infâme Vandeuil, méprisant mes offres de service, n'a point osé venir me trouver... Qu'il tremble! je me vengerai de lui, et je ferai en même temps un exemple terrible... Ecoute, jeune homme, ajouta-t-il en se retournant vers Jean-Louis, je puis et je veux sauver Léonie. Je n'ai pour cela qu'un mot à dire, je le dirai; car il faut que je punisse Vandeuil, qui, lui-même, me servira à punir ensuite mes plus mortels ennemis... Où est-il maintenant ce Vandeuil? — Il est parti il y a deux heures pour la ferme des Genettes. Un homme dévoué que j'ai sur les lieux est venu m'apprendre la réception paternelle qu'il a reçue du duc, et la nouvelle de son prochain mariage avec Fanchette. — Je te le répète, fou, insensé que tu es, jamais Vandeuil n'épousera ta maîtresse... Pour quel jour le mariage de ton rival est il annoncé? — Pour demain. — Pour demain!... — Hélas! oui; toutes les précautions ont été prises depuis longtemps pour que cet hymen exécré ait lieu aussitôt l'arrivée du marquis. — Que vas-tu faire? — Je veux défier le marquis. Demain, au point du jour, l'un de nous deux aura cessé de vivre. — Tu es donc capable de sacrifier tes jours pour une femme? — Je sacrifierais mille vies pour Léonie. — Bien! jeune fou; j'aime à te voir ainsi; mais, je te le dis encore, Vandeuil ne pressera point dans ses bras l'objet de ses vœux les plus ardents. Demain, à l'heure du mariage, je me rendrai au temple; sois-y avec ton père et ton oncle... Adieu! je vais goûter quelques heures d'un repos dont j'ai grand besoin.

Jean-Louis, indécis de ce qu'il devait faire, crut cependant n'avoir rien à perdre en suivant les conseils donnés par l'extraordinaire personnage qui s'intéressait à son sort et à celui de Léonie. Il se promit donc de se rendre à l'église du village à l'heure où le duc, Léonie et le marquis devaient s'y trouver pour la cruelle cérémonie...

Dix heures sonnaient, et les cloches de la chapelle villageoise annonçaient le mariage projeté. Jean-Louis, dévoré d'impatience, le père Granivel pestant et jurant, et le pyrrhonien entre un argument pour et un argument contre, s'acheminèrent d'un côté vers la paroisse fatale; d'un autre côté, le duc avec la conscience de son devoir, Léonie le cœur navré, et Vandeuil dans les délices de la joie, s'avancent vers le même lieu. Maïco seul, calme, froid, résolu, apporte une décision inébranlable et un ressentiment immortel...

Déjà le prêtre s'avance pour faire l'échange des anneaux, à cette vue Jean-Louis met la main à son épée; il va frapper Vandeuil, lorsque la vue de Maïco, enveloppé dans son manteau et s'avançant gravement vers l'autel, suspend l'explosion de sa colère...

— Arrêtez! dit l'Américain d'un air imposant, Léonie de Parthenay ne peut être l'épouse du marquis de Vandeuil. — Insolent! s'écrie le marquis furieux, qui t'a donné le droit... — Regarde!... A ces mots, Maïco laisse tomber l'énorme manteau qui le couvre. Me reconnais-tu? s'écria-t-il en fixant sur Vandeuil l'œil brillant de la vengeance satisfaite. — Grand Dieu! s'écria le marquis en apercevant l'Américain, je suis perdu!... — Non, reprit Maïco, il dépend de toi de me forcer au silence... — Ah! parlez... — Renonce à la main de Léonie de Parthenay. — Quoi! vous pouvez exiger?.. — Je vais parler... — J'y renonce, dit le marquis terrifié. — Que signifie ce que j'entends? interrompit le duc en jetant sur l'Américain et sur Vandeuil un œil fixe et scrutateur; me l'expliquerez-vous, monsieur? — Demandez à votre neveu, répondit le vieillard; lui seul peut maintenant vous instruire...

A l'interrogation ironique de l'Américain, Vandeuil abattu se laissa tomber dans une des stalles du chœur.

— Quel horrible mystère existe donc entre vous deux? demanda le duc, curieux d'apprendre et tremblant de savoir... Vandeuil, êtes-vous indigne de ma fille?

Vandeuil garda le plus morne silence.

— Noble marquis, parleras-tu? s'écria Maïco avec l'expression d'une malice diabolique... Puisque tu ne le peux, je vais m'acquitter de ce soin.. Rassure-toi, je ne dirai que ce que je dois dire pour l'accomplissement de mes desseins... Duc de Parthenay, ta fille ne peut jamais être unie au marquis de Vandeuil; ne m'interroge pas; car, si ma voix te révélait le secret fatal qui les sépare à jamais, ton front, couvert de la rougeur de la honte, s'humilierait dans la poussière. Ce que je dis doit te suffire. Tu le vois, je suis âgé, seul et sans pouvoir; et cependant ton neveu, entouré d'amis et de domestiques, n'ose lever les yeux sur moi. Bien loin de là il va te déclarer lui-même qu'il ne peut, sous peine de perdre la vie et l'honneur, épouser Léonie... Allons, lâche, parle, ou je vais parler...

Le marquis, d'une voix faible, déclara qu'il renonçait à la main de sa cousine... — Il le faut, puisqu'il le veut; tout nous sépare, nous sépare à jamais... — Tu l'entends! s'écrie Maïco en se tournant vers le duc... Maintenant je suis satisfait, ajoute l'Amérain en jetant sur Léonie un regard cruel : bientôt cette jeune fille épousera l'homme de son choix, l'homme qui doit la rendre à jamais heureuse... Je m'en rapporte à lui, à toi, Vandeuil, et surtout aux passions qui déchirent vos cœurs, pour me procurer la plus douce vengeance... Adieu, enfants d'Adam! au moment du malheur, pensez à Maïco et à sa bénédiction nuptiale.

En parlant ainsi, l'Américain secoua d'un air farouche le manteau qui le couvrait. On eût dit que, semblable au féroce Argant de la *Jérusalem délivrée*, il venait de répandre dans le temple du Seigneur tous les serpents de l'enfer... Chacun écoutait encore, qu'il était déjà loin. . . . .

Maintenant, lecteurs bénévoles, ces points ne sont à autre fin que pour remplacer les discours de Barnabé et les prières de Jean-Louis au duc, qui, comme vous le pensez bien, se laissa toucher, et maria nos jeunes amants. Le jour de la célébration de ce mariage tant désiré et si souvent interrompu, une voix sinistre fit retentir les voûtes de la chapelle : *Opus consummatum est*, s'écria-t-elle; et un rire satanique annonça la présence de Maïco. Jean-Louis voulut s'élancer; Léonie le retint, et l'Américain disparut.

Lecteurs, rassurez-vous; les prédictions et les maux de Maïco ne se réaliseront pas. Fanchette est belle et sage; Jean-Louis est honnête homme, et le ciel est juste.

Enfin!... s'écria Jean-Louis en entrant dans la chambre nuptiale, et il prit un baiser où vous voudrez...

Enfin! dit le pyrrhonien en relisant son dernier discours, et il s'endormit.

Enfin! dit le père Granivel en sablant une bouteille, et il s'égaya.

Enfin! dit Fanchette en essuyant une larme...

Je voudrais bien, pour ma part, qu'un jour on pût m'en dire autant; mais je tiens à la douce larme.

Enfin! lecteurs, je vous quitte.

FIN DE JEAN-LOUIS.



Le père Granivel et son frère Barnabé.

POISSY. — TYP. BOURET.



ŒUVRES DE JEUNESSE

LA DERNIÈRE FÉE

I

Le chimiste.

Le chimiste

Il était une fois un chimiste et sa femme qui faisaient bon ménage et vivaient heureux. Le chimiste, toujours occupé, ses lunettes sur le nez, entretenait le feu de ses fourneaux et soufflait quelquefois pendant tout un jour avec un soufflet usé et noirci : il ne disait mot, et sa femme, assise dans le laboratoire, ne se plaignait ni de la fumée, ni de la vapeur du charbon, ni de l'odeur; elle parlait rarement, et son langage le plus ordinaire était l'aimable sourire qui venait errer sur ses lèvres charmantes, lorsque, fatigué de ses travaux, le chimiste s'avisait de jeter un regard sur sa femme chérie. Elle était bien belle et n'avait rien de désagréable dans sa personne; mais, comme ils passaient tous deux la journée entière dans leur laboratoire, qu'ils ne se regardaient pas souvent et qu'ils s'adoraient, ils ne pensaient guère à leur toilette, et l'on ne se serait pas aperçu de leur beauté au premier abord. Ce laboratoire qu'ils habitaient ressemblait assez une cave. Les parois des murs auraient pu rendre trente quintaux de noir de fumée si l'on avait voulu les nettoyer. Les vitres des fenêtres, à ogive et à petits carreaux retenus par des plombs, avaient conquis un *veto* sur le jour qu'elles ne laissaient presque plus passer, tant elles étaient empreintes de poussière. Au dehors, une vigne joyeuse, qui tapissait le mur, avait jeté sur les fenêtres un réseau de sarments entrelacés. Le carreau, humide et toujours sale, offrait de singuliers accidents : çà et là l'on apercevait un rond ou un carré net comme une pièce qui sort de la Monnaie, parce qu'un objet de physique y avait séjourné pendant quelque temps. Des sillons tracés dans la poussière par le balai disaient combien de fois une main généreuse avait tenté de débrouiller ce chaos. Souvent on entendait la voix d'un cricri qui se réjouissait de n'être pas troublé dans son asile, et plus d'une souris trottait tranquillement dans ce séjour de l'innocence, de la paix et de la chimie, sans craindre les trébuchets provocateurs. Au milieu de cet amas de tables, de bouteilles et d'instruments, le chimiste, les cheveux couverts des débris blanchâtres de

son charbon, penchait son visage sur une cornue ; la clarté du feu, rougissant tout ce qui l'entourait, venait mourir sur la femme du chimiste, qui, tour à tour, travaillait et regardait cet intérieur d'un air satisfait... La voûte noire, l'absence du soleil qui ne se montrait que par l'espace que la porte laissait entre elle et le sol, l'attirail chimique, un mari chimiste, tout cela ne plairait pas à tout le monde; mais puisque le chimiste et sa femme se trouvaient heureux, personne ne doit les censurer, car on donnerait à penser que le bonheur tient à un coup de balai, à la mort d'un cricri, à une toile d'araignée, ou à la queue d'une pauvre souris : le bonheur tient à bien autre chose.

Un matin de printemps, on avait ouvert une fenêtre; l'air pur circulait et le soleil, envoyant dans le laboratoire un de ses plus beaux rayons, traçait une ligne brillante où volaient une multitude de petits atômes de poussière qui semblaient courir les uns après les autres, comme les essaims de mouches au-dessus des ruisseaux par une belle soirée d'été. Les pensées du chimiste étaient aussi nombreuses, aussi remuantes que les essaims, de manière que la douce influence de l'air leur donna une direction tout opposée à celle qui d'habitude les portait au cerveau. Le chimiste regarda donc sa femme. Elle était assise sur un fauteuil vermoulu et s'amusait à contempler pour la millième fois les estampes du *Cabinet des fées*; son ingénuité était peinte sur sa figure; ses cheveux d'or pâle, arrangés à la vierge, ajoutaient une auréole d'innocence à ses yeux bleus sans malice. Elle devina que son mari la regardait et quitta son livre. Le chimiste réfléchit, pendant ce moment d'un silence expressif, que la jeune fille dont il n'avait fait jusqu'alors que l'amour de ses yeux et qu'une douce récréation pendant ses longs travaux, pouvait ne pas prendre autant d'intérêt que lui aux expériences et aux études qui l'absorbaient tout entier.

Depuis ce jour il entoura de soins cette jeune femme dont le bonheur lui était confié; il lui consacra souvent une heure entière dans la journée.

Au bout d'un an, tant de nobles sacrifices reçurent une douce récompense : la femme du chimiste mit au monde un enfant beau comme le jour.

Alors le laboratoire devint le théâtre de scènes plus touchantes et plus variées que celles dont nous venons de donner un court aperçu: la voûte noire retentit de cris enfantins, et le chimiste n'y trouva point à redire. Caliban, unique et vieux serviteur de la maison, quittant la bêche, accourait regarder par la fenêtre, tâchait de faire sourire sa figure horrible et de prendre une douce voix pour parler à l'enfant. Enfin, la femme du chimiste, toujours assise sur son fauteuil vermoulu, faisait sauter sur ses genoux le marmot, qu'elle couvrait de baisers aussitôt qu'il souriait. Elle excitait son rire, et, s'il cassait une fiole, le chimiste en riait sans se fâcher de la perte de ses élixirs. Enfin sa femme, cette jeune paysanne qu'il avait épousée pour sa naïveté et le peu d'étendue de ses connaissances, déployait toute son âme sur son enfant, devenait spirituelle pour tout ce qui le concernait: elle vivait du souffle de ce petit être, qui jouait sur son sein, et le bienheureux chimiste s'apercevait que la nature avait des creusets plus beaux que les siens et une méthode de combiner les mixtes bien supérieure à la sienne.

Ce chimiste était un des esprits les plus étonnants et les plus originaux que le feu du soleil ait jamais échauffés. Si les idées dépendent de la forme intérieure du cerveau, le sien devait avoir l'aspect bizarre de ces produits chimiques que les apothicaires exposent à la curiosité des passants, et qui présentent de si brillantes cristallisations. Depuis son jeune âge il n'avait vécu que pour les arts et ne s'était occupé que d'étudier les sciences naturelles avec ardeur : aussi avait-il acquis un savoir si profond et si solide sur la nature humaine, que d'abord il eut, comme on vient de le voir, un enfant, mais qu'ensuite il parvint à connaître si bien tous les ressorts physiques de notre machine, que par la seule inspection de l'œil il découvrait les symptômes, la marche et les causes d'une maladie et rapidement le malade guérissait. Cette perfection de science ne regardant pas seulement le corps, elle s'appliquait à l'âme, et il discernait la cause de nos peines et de nos plaisirs, de nos passions et de nos vertus avec une telle supériorité que d'abord ils avaient atteint, lui et sa femme, la perfection du bonheur, qu'ensuite il savait tout d'un coup ce qui manquait à tel ou tel homme pour être heureux, et cela après l'avoir examiné pendant un instant, et pour peu qu'il tâtât le crâne, le pied, et palpât l'épine du dos, il disait ce que, dans telle situation sociale donnée, il devait faire et même dire.

Ce qui prouve son extrême sagesse et la supériorité de son esprit, c'est qu'ayant atteint le faîte de la science humaine, il vivait dans son laboratoire entre un cricri, une souris, Caliban, quelques araignées, sa femme et son enfant. Certes, le chimiste aurait pu aller à Paris où il aurait amassé un faisceau de gloire si gros qu'il y en aurait eu pour cent mille hommes; mais il avait réfléchi et vu :

Que, s'il guérissait tout le monde, tout le monde viendrait à lui; qu'il n'y aurait plus eu de malades, partant plus de médecins, et qu'alors les médecins l'auraient invité à passer dans le troisième hémisphère;

Que, devinant tous les intérêts, il aurait accommodé tous les procès, et que, les avoués imitant les médecins, sa science lui ferait encore courir le danger de tomber dans les mains des procureurs, plus cruels que les médecins (car il tranchait la question);

Que si le gouvernement apprenait qu'il pouvait faire du diamant, on l'aurait enfermé comme l'âne de Peau-d'âne, pour lui faire toujours faire du diamant, ou peut-être lui crèverait-on les yeux pour qu'il n'en fît pas, et dans ce cas il trouverait les gouvernements plus cruels que les médecins et que les procureurs;

Qu'enfin la perfectibilité de la raison humaine devenait la ruine de la société qui ne subsiste que par les folies, les maladies, les niaiseries, les passions, les démangeaisons et les contributions de chacun. Alors il avait eu l'incroyable raison de comparer la gloire qu'il aurait acquise à la fumée de son fourneau, les richesses au charbon qui noircit les mains et dont la vapeur finit par tuer; et saisissant le dieu du bonheur par les oreilles, il tâchait de ne jamais le lâcher en ne sortant jamais de sa chaumière.

Ce fut ainsi qu'il simplifia son existence : pour se donner une occupation, il chercha à découvrir de nouveaux secrets, prit une femme jolie qui ne faisait rien, ne savait rien et ne parlait presque pas, un domestique idiot: et il décréta que, pour eux tous, la nature commencerait à la porte de la cabane et finirait au mur du jardin; le soir ils allaient se promener sous une allée couverte, admiraient l'air pur du ciel : le chimiste complimentait Caliban sur la tenue du jardin, et il comparait la lueur mystérieuse des étoiles à la lueur amoureuse des yeux de sa femme. Elle souriait en pensant qu'elle était belle comme une étoile, et elle adorait son mari; Caliban admirait qu'on eût tant d'esprit, et ils rentraient dans leur chaumière, heureux, contents, riant des hommes, que le chimiste leur montrait se démenant pour attraper des bulles de savon qui leur crevaient dans les mains; et ces trois êtres cheminaient ainsi dans la vie, n'ayant pas le temps de désirer, parce qu'ils travaillaient tout le jour et dormaient toute la nuit. Heureux, mille fois heureux!...

Là dessus, le chimiste, frappant dans ses mains et déposant un baiser sur les lèvres de sa femme, qui croyait que tous les hommes étaient chimistes, s'applaudissait de son parti, et disait qu'il avait résolu le plus grand problème, celui d'une vie heureuse.

Partant de là, il remuait de plus en plus ses creusets, cherchait avec une ardeur sans pareille à dérober un secret de plus à la nature, et tâchait d'expliquer à sa femme ce qu'il faisait : elle n'y comprenait rien, mais elle écoutait avec attention, comme si elle eût compris quelque chose.

Ces trois êtres n'avaient plus aucune communication avec le reste de la création, et il s'agit de prouver que cela pouvait être : pour cela il faut remonter dans leur vie passée et expliquer par quels moyens ils vivaient dans une retraite aussi profonde.

Au bout de leur chaumière fleurissait un jardin qui semblait être fait exprès pour eux : les légumes prenaient plaisir à y venir, la treille pliait sous le raisin, et une source pure et limpide arrosait ce petit coin de terre promise. Le chimiste avait prouvé à sa femme (car elle croyait tout ce que disait son mari) qu'en ne mangeant que des légumes on éteignait le feu des passions; ils vivaient donc du produit de ce terrain, où deux poules trouvaient leur nourriture, et une vache son herbe fraîche. Caliban, le domestique de ce fortuné ménage, faisait la vendange et la moisson, mondait le blé au moyen d'une machine inventée par le chimiste, et ce bon serviteur ne connaissant d'autre existence que de se lever au jour, cultiver le jardin, manger sobrement, apprêter le repas du chimiste, filer en hiver, faire de la toile et se recoucher : du reste, il avait supprimé l'usage de la pensée comme un exercice trop fatigant, et le *nec plus ultrà* de son emploi était d'aller payer chez le percepteur de la commune les dix-sept francs d'impositions que devait le chimiste pour ses deux arpents, sa femme, ses poules, son cricri, sa souris, ses araignées, Caliban, la vache, le marmot, le rat et un pauvre caniche noir qui était l'ami de toute la maison. Ainsi le gouvernement français assemblait les deux Chambres, avait des armées de conscrits avec leurs fusils et leurs habits, capitaines, colonels, chefs d'état-major, aumôniers, le tout pour donner la subsistance et la protection de ses sept immenses ministères et de sa colossale administration à quatorze choses assez

insignifiantes, pour une modique somme de dix-sept francs! En vérité, comment peut-on se plaindre de la pesanteur des impôts?...

La chaumière dans laquelle vivaient........ Que vois-je? quinze pages, grand Dieu! les temps sont si durs que jamais on ne pourrait lire un chapitre plus long.

II

Opinion du chimiste

La chaumière dans laquelle vivaient ces quatre êtres, tous faits les uns pour les autres, mérite une exacte description : on ne saurait d'ailleurs mettre trop de réalité dans les détails d'un conte de fée. Il faut, par la vérité du récit, faire oublier que la base en est fausse. Cette chaumière de bonheur était donc située à vingt lieues de Paris, dans un de ces vallons où la nature semble s'être retirée avec tous ses trésors : c'étaient les accidents de terrain les plus variés, les arbres les plus élégants, les prairies les plus riantes, les ruisseaux les plus limpides; ici une vigne pendante, là une agreste cabane, plus loin un moulin et sa cascade sonore; et souvent on entendait, au sein du paysage, s'élever la voix pure d'une jeune fille chantant sans art quelque chanson naïve; alors la ritournelle monotone se mariant aux accents de la flûte pastorale, ajoutait aux délices de la nature le charme de la mélancolie, qui ne vient jamais que de l'homme ; enfin, c'était une vallée si riante, si écartée, si loin de toutes les cités, que tous les ministres disgraciés eussent voulu vivre là pendant les premiers moments de leur chute.

Comme le chimiste n'offrait aux voleurs que des livres de science, du charbon, des cornues, de petites bouteilles et de l'encre, il avait pu sans danger venir habiter cette chaumière assise sur le penchant d'une jolie colline, et qui était assez éloignée du village voisin. Le chimiste laissait toujours sa porte ouverte, et ce dernier trait complète admirablement la peinture de ses mœurs simples. La chaumière était placée de manière que la cheminée se trouvait de niveau avec le plateau de la colline au-dessus de laquelle commençait une immense forêt d'où le chimiste tirait son charbon et les précieux ingrédients dont il avait besoin.

Quiconque a un peu voyagé sait qu'il y a en France des endroits reculés, de petits villages enfoncés dans les terres, loin des routes, où l'on vit dans une profonde ignorance des choses de ce monde, où l'on n'apprend les révolutions du monde politique que par le changement des armes qui se trouvent gravées en tête de l'avis du percepteur, ou sur l'enseigne du débitant de poudre et de tabac, enseigne qui, par parenthèse, contient l'histoire des trente dernières années, écrites en six couches de différentes couleurs des villages enfin où ceux qui ne payent pas de contributions et ne prennent pas de tabac vivent et meurent sans connaître quel est le mortel qui gouverne, où jamais on n'entendra parler du Paraguay-Roux, de la pâte pectorale de Regnault, de lord Byron, du gaz hydrogène, des marabouts, des duchesses et des porteurs d'eau. C'est un grand malheur pour les souverains, les directeurs de théâtres, les poetes, les entrepreneurs, et surtout pour les duchesses, mais enfin c'est la vérité, et cette observation lumineuse n'a pas d'autre but que de prévenir que le village à un quart de lieue duquel se trouvait l'habitation du chimiste était un de ces villages privilégiés.

Ce n'est rien encore!... L'habitation du chimiste était entourée d'un autre cordon sanitaire d'ignorance d'autant plus impossible à franchir qu'il avait été établi par la superstition et par le bedeau de village. Pour en bien sentir la force, il faut se reporter à l'époque de l'arrivée du chimiste dans cette contrée.

Il faisait nuit, une nuit assez obscure, car la lune roulait entre de gros nuages noirs : c'était un samedi, jour du sabbat, et le dernier samedi du mois de décembre, époque sinistre. Caliban conduisait par la bride un mauvais cheval efflanqué qui avait l'air de celui de l'Apocalypse, celui dont on compte les os et qui porte la Mort : ce cheval traînait une charrette à claire-voie qui laissait apercevoir un monde de matras, de cornues, d'instruments de physique, de quarts de cercles, de cercles tout entiers, de boîtes, de lunettes, de fourneaux, etc : et du sein de cette cargaison chimique s'élevait le chimiste en personne, la tête couverte d'un bonnet de poil d'ours, portant des besicles, et retenant de ses deux mains ses livres et ses ingrédients. Le vent d'hiver sifflait, et plus d'une branche d'arbre tombait sur les toits de chaume, en produisant un bruit qui faisait resserrer le cercle de ceux qui veillaient au coin du feu en écoutant les contes d'une vieille dont le visage ressemblait aux pommes de reinette que l'on mange à la Pentecôte. La terre étant couverte de neige, ne permit pas d'entendre les pas du cheval et de Caliban, ni le bruit de la charrette infernale, de manière que l'on crut, en voyant passer cet épouvantable cortége, à travers de mauvaises vitres pleines de défauts, qu'il dansait dans les airs. La cloche qui sonnait en ce moment pour un mort, les contes effroyables des grand'meres, la peur, les jurements de Caliban, les sifflements de la tempête, la lueur sanglante de la lune, qui donnait à ce spectacle l'air d'un convoi diabolique, tout contribua à semer l'épouvante, de telle sorte que celui qui vendit, même avec peine, la chaumière et l'enclos au chimiste, passa les écus au vinaigre. Il ne put même les faire prendre qu'à la ville voisine, où il alla pour la première fois de sa vie.

Tout cela n'aurait eu aucune suite, si quelque temps après on avait vu le chimiste se promener comme une personne naturelle, venir au marché, boire au cabaret et fumer une pipe; mais non, rien de tout cela n'arriva.

Alors on se hasarda (car la curiosité est la même partout) à examiner ce qui se passait chez l'envoyé du diable. L'on ne vit rien sortir de chez lui, tout y paraissait mort : seulement, une abondante et noire fumée bouillonnait au-dessus de l'énorme cheminée de la chaumière, d'où l'on conclut que Satan avait établi là un soupirail de l'enfer : d'autant plus que le chimiste venait d'élargir sa cheminée, de manière qu'un cavalier avec sa lance, sa banderole, son cheval, sa carabine et ses deux moustaches, y aurait passé sans que la cocarde de son schako eût été endommagée. Certes, en voyant une telle cheminée toujours occupée à vomir une si étrange fumée le paysan le plus impassible devait en conclure des choses sinistres : d'autres se seraient peut-être étonnés de ce qu'elle n'eût pas fumé; mais au village, et surtout dans un village ignorant, on procède autrement que partout ailleurs.

Ce qui mit le comble à la terreur et acheva de construire un rempart impénétrable entre la chaumière et le village, ce fut le récit du bedeau. Ce dernier, fort de la puissance sacerdotale à laquelle il tenait comme un clerc d'huissier tient à la justice, se hasarda un soir à passer devant l'habitation, d'autant plus que le curé avait désiré savoir si le chimiste pourrait, nonobstant la diablerie, rendre le pain bénit. Le bedeau, homme important dans le village (car il savait calculer et lisait tout couramment), le bedeau, qui faisait l'esprit fort, aperçut l'effroyable Caliban assis sur une grosse pierre couverte de mousse et jouant avec son cher caniche noir, qui appuyait sa tête spirituelle et intelligente sur celle du domestique au nez retroussé et aux grosses lèvres qui laissaient voir des dents larges comme des palettes. Le chimiste avait le visage noir comme un four; il était habillé grotesquement, comme tous les savants occupés; il caressait sa longue barbe noire avec ses mains effilées comme celles d'un accoucheur; et la femme du chimiste appuyait sa jolie tête, brillante d'amour, sur l'épaule de son mari, mêlait l'or de ses blonds cheveux aux boucles abondantes de la chevelure de jais du chimiste; ses mains blanches et délicates, passées autour du cou de son époux, indiquaient qu'elle voulait l'empêcher de méditer, et qu'elle souhaitait un doux regard de tendresse. Le soleil du couchant répandait sur ce groupe une teinte rougeâtre qui fit croire au bedeau que la chaumière était le porche de l'enfer. Ce que l'on raconte de la tentation de saint Antoine lui revint dans l'esprit, et Caliban lui parut un grand singe assis sur une grosse tortue; son chien fut un démon cornu; une pierre couverte de mousse verte, le gros crapaud qui sautait dans le pot à eau du saint; la belle moitié du chimiste fut la jolie diablesse aux mains d'amour, au visage céleste et aux yeux de courtisane, qui vent payer son terme; enfin, le chimiste lui sembla le diable en chef entouré de serpents, et la bêche de Caliban devint sa fourche. Mais ce qui causa le désordre des sens du bedeau, c'est que, quand il arriva, le cricri, la poule, la vache et le chien crièrent, que le chimiste et sa femme riaient aux éclats, et que Caliban jurait parce que le chien lui avait mordu l'oreille. Le bedeau eut une peur effroyable, et il s'enfuit en croyant avoir mille paquets de diables à ses trousses : il raconta partout qu'il avait couru les plus grands dangers, et que ce serait folie que d'aller sur la colline où demeurait le chimiste, ou plutôt le diable

Dans les temps de superstition où l'on brûlait les jeunes filles qui avaient le cauchemar, en prétendant qu'elles étaient la proie d'un *incube*, on a vu des choses moins étonnantes que ne l'était le récit du

bedeau. Le village ignorant crut le rapport de ce personnage, et l'on ne regarda plus la chaumière qu'avec un effroi mêlé de curiosité : ainsi donc une double barrière d'ignorance et de crainte servait d'enceinte à ce village et à cette chaumière bienheureuse, qui se trouvait, comme on l'a vu plus haut, séparée du reste de la création.

Revenons donc au chimiste et à sa douce et ignorante femme, à Caliban l'idiot et au petit Abel, au cricri, à la souris, etc.

Lorsque Abel grandit, il joua avec le chien, fourra souvent ses doigts mignons dans le trou du cricri, et tourmenta la souris ; mais toutes ces bonnes bêtes ne s'en fâchèrent pas, d'autant plus qu'Abel, ayant pris un jour le cricri, sa mère lui fit comprendre qu'il ne fallait pas le blesser... Ah ! elle en savait assez, la pauvre mère, quand elle lui expliqua ce qu'elle souffrirait si l'on blessait Abel : aussi le cher enfant laissa aller la pauvre bête en liberté, et la regarda marcher en souriant du doux sourire d'un ange. A ce tableau, qu'on trouvera peut-être trop naïf, le chimiste quitta ses fourneaux, laissa s'évaporer un des plus beaux fluides qu'on ait jamais découverts, et, s'asseyant sur une escabelle, il se mit à jouer avec son enfant, et Caliban, appuyant tout son corps sur sa bêche, pensa au mariage...

Abel ne fut contenu dans aucun lange, ses membres délicats se développèrent en liberté, il se roulait dans le laboratoire en faisant frémir sa mère à chaque fois qu'il heurtait des bouteilles, des poisons et des acides ; mais Abel la rassurait en criant de sa voix douce : — Je prends garde, ma petite mère !... et il confondait les milliers de boucles de ses beaux cheveux bruns avec les toiles d'araignées, il se barbouillait le visage de charbon, il grimpait sur les fourneaux, voulait goûter à tout, toucher tout, riait, folâtrait sans chagrin, sans contrainte, et la nature souriait au tableau divin que présentait le laboratoire où elle régnait en souveraine.

Mais qui pourrait exprimer la joie, les délices, les trépignements d'Abel, lorsque sa mère, ouvrant un volume du *Cabinet des Fées*, lui en montrait les estampes ? Il déployait toute la force de ses beaux yeux noirs, humides de la sève de l'enfance, et il ressemblait à un enfant-Jésus de Raphaël, quand, groupé auprès de sa mère, qui semblait encore une vierge pure, il admirait *Serpentin vert*, *Gracieuse et Percinet*, *l'Oiseau bleu*, la *Fée Truitonne ;* mais la gravure la plus belle, celle qui excitait le plus son extase, était l'apparition de la *Fée Abricotine*.

La figure d'Abel annonçait la finesse et la naïveté conciliées dans un caractère de tendresse, de douceur, d'amour et de courage, qui aurait fait de lui, à l'âge de dix-huit ans, le plus joli page que jamais la cour d'une princesse eût pu voir ; mais le chimiste avait sur lui des desseins trop bizarres pour que l'on vît jamais son enfant à la cour d'un prince.

Ce grand homme, toujours méditant, toujours cherchant, avait fini par trouver : ses réflexions lui apprirent qu'il existait pour l'homme social beaucoup plus de maux que de biens. Il prétendait qu'Adam et Ève n'étaient heureux en Paradis que parce qu'ils y avaient vécu dans l'ignorance, et que cette figure de la Bible nous montrait la route du bonheur ; que la civilisation donnait, il est vrai, des jouissances étonnantes, mais que les désirs, les peines y étaient aussi cruels que les plaisirs y étaient vifs ; qu'alors, dans l'état de nature, on avait tous les maux de moins, plus l'ignorance des plaisirs, et enfin qu'on jouissait de peu, mais que ce peu se trouvait sans mélange comme l'eau qui sort de la source.

C'était cette doctrine qui l'avait conduit à la chaumière où sa femme, Caliban et lui coulaient une vie exempte d'alarmes, une vie rustique, large, poétique même. L'amour, la reconnaissance, la bienveillance et un léger travail remplissaient leurs âmes, et la douce alliance de tout ce que la nature présente à l'homme, jointe aux sentiments les plus simples, composaient leur code. Les fruits paraient leur table, le jour du ciel était le leur, l'eau pure les désaltérait, leurs habits étaient modestes : Caliban se trouvait là comme un humble ami dont le cœur ne concevait qu'une seule idée, la reconnaissance du chien et sa fidélité touchante, son obéissance sans murmure et sa douceur passive. Que leur manquait-il ? le chimiste adorait sa femme, la femme adorait son mari, leurs cœurs ne faisaient qu'un, et toutes leurs nuits étaient éclairées par la lune de miel. Que de femmes troqueraient leurs hôtels, diamants, parures, etc., pour l'habit de lin de la chimiste, la chaumière et le reste, comme dit la Fontaine.

Le chimiste, heureux de son essai, avait donc décrété que son cher Abel serait nourri dans de tels principes ; qu'on laisserait son cœur se développer ainsi que son joli corps, comme il plairait à l'indulgente nature ; qu'on ne le tourmenterait pas pour lui apprendre des sciences funestes. Sa mère, sa tendre mère, qui le couvait sans cesse des yeux, son père qui l'aimait tout autant, quoique plus gravement, Caliban et le chien, étaient les seuls êtres qu'il devait connaître ; la chaumière devait être pour lui l'univers, et le jardin toute la nature ; et quant à ses jeux, quelques cailloux et de la boue suffiraient longtemps à l'amuser. Ainsi le chimiste, par cet obscurantisme raisonné, et raisonnable peut-être, avait extrêmement simplifié l'éducation.

Son heureux enfant ne se plaignit jamais : le rire naïf de l'enfance était toujours sur ses lèvres, ses gestes et son parler étaient également exempts de contrainte, et le chimiste répondait complaisamment à toutes les interrogations curieuses de son fils, mais de manière à faire prévaloir le principe sur lequel reposait la vie future de son cher Abel. Il se flattait d'autant plus de la réussite, que sa science lui donnant l'espoir de parvenir à une vieillesse très-avancée, il aurait le temps de rendre son fils philosophe comme lui. La mère, persuadée que son mari était une vivante image de Dieu, pensait qu'il agissait pour le mieux et se conformait à ses desseins ; d'ailleurs, il n'y aurait pas eu chez elle une assez grande force de pensée pour apercevoir des objections, ni assez de détermination pour les exprimer. Elle montrait donc une soumission parfaite et sincère, ne pensant qu'à son enfant, trouvant tout bien, et croyant comme article de foi ce que lui disait son mari. Comme femme, elle avait raison ; comme mère, elle n'avait pas tort non plus : car elle vivait tranquille et heureuse, et devant ce bonheur à son chimiste, elle se disait naturellement :

— Grâce à lui mon fils sera heureux comme je le suis.

Cependant, le bon chimiste, en véritable sage, pourvut à tout ce qui pouvait arriver et instruisit sa femme qu'il avait enterré sous le foyer de la grande cheminée de son laboratoire un talisman contre toutes les peines qu'elle aurait à supporter elle et son fils, si lui, leur protecteur, venait à mourir par un accident quelconque ; mais il l'avertit aussi qu'on ne devait lever la pierre qu'au moment de quitter la chaumière pour aller autre part. Puis, ayant réuni tous ses livres dans un même endroit et rangé dans le plus bel ordre ses fioles, ses instruments, ses bouteilles, ses cornues, il cessa de concentrer dans la chimie toute son existence. On continua cependant à se tenir dans le laboratoire où le chimiste avait fait dresser le lit d'Abel afin d'avoir toujours son fils sous les yeux, et qui était devenu réellement la chambre d'Abel.

Tout cela ne se fit qu'insensiblement, car les événements ne se succédaient qu'à de longs intervalles pour cette paisible colonie. Abel, véritable enfant de la nature, avait grandi et atteignait déjà quinze ans : le chimiste en avait alors cinquante, et la mère quarante. Le père en cheveux blancs (car l'étude et l'application produisirent cet effet avant l'âge), le père consacrait tout son temps à maintenir Abel dans la route qu'il lui avait tracée, et ne s'occupait plus de chimie que pour subvenir aux dépenses occasionnées par ce fils chéri. La tradition sur la chaumière du diable en protégeait toujours les habitants, et aucun incident fâcheux ne troublait leur bonheur.

III

Ce bon chimiste meurt

Le laps de temps qui s'écoula entre le tableau que présente le laboratoire du premier chapitre et l'époque dont nous allons nous occuper a dû amener des changements qui exigent une autre description.

L'on ne se couchait plus avec le soleil l'hiver, sur les cinq heures, Caliban allumait une lampe remplie d'une huile fabriquée par le chimiste. Ce dernier s'asseyait sur le fauteuil vermoulu, sa femme prenait l'escabelle, Caliban nettoyait ses graines sur un bout de la table, et l'on fermait la porte. Le vieillard en cheveux blancs, dont le visage et le teint jaunâtre était chargé de rides que la lueur de la lampe rendait encore plus saillantes, tenait le *Cabinet des fées*, et séduit

par les supplications d'un beau jeune homme, avait consenti à lui apprendre à lire les contes de fées dont les estampes avaient fait le charme de son enfance. La mère écoutait son fils épeler, comme si son débit difficile, répété et fastidieux, eût été la musique des anges; elle avait, de son côté, appris à broder et décorait le col rabattu de son fils d'un feston que le père avait tracé à l'encre bleue; ou bien, elle cousait un vêtement du moyen âge, qu'elle avait réussi à copier d'après une estampe du *Prince charmant*. Or, comme à cette époque on portait à Paris des redingotes courtes et des pantalons plissés au milieu et en bas comme ceux des Turcs, ce vêtement n'avait rien de ridicule et rendait son fils mille fois plus beau que *Percinet*, l'amant de *Gracieuse*.

En effet, entre la chimiste et son mari, un jeune homme âgé de seize ans se tenait respectueusement debout : il était d'une assez belle taille, admirablement bien proportionné, ses formes étaient distinguées et d'une élégance peu commune. Ses yeux pleins de feu respiraient la candeur et l'innocence; son front, pur comme celui de Diane et blanc comme l'ivoire, faisait ressortir le jais de ses cheveux, qui retombaient en boucles sur ses épaules de neige. Son visage avait cette fleur de jeunesse, cette vivacité de couleur, ce moelleux des traits, cet air vierge, cette fierté gracieuse qui réalisent à nos regards l'idée que l'on se fait des jeunes Grecs ou des anges. Ses yeux, fendus en amande et bordés de longs cils, ne quittaient le livre qu'il feuilletait que pour solliciter un doux regard de sa mère; et souvent, quand il avait lu une phrase entière, il déposait un baiser sur le front serein de vieillard.

Caliban quittait souvent son ouvrage pour admirer à la dérobée ce chef-d'œuvre de la nature, l'idole de sa mère : et tout semblait sourire à ce groupe de vertu qui se trouvait sous cette voûte noire, au milieu des fourneaux et de l'attirail chimique, comme un bouquet de fleurs sauvages écloses dans un antre embarrassé de décombres.

Abel, dans son enfance, avait fait sa plus douce joie de voir les estampes des contes de fées; à seize ans, il essayait à les lire : ces magiques aventures étaient le sujet de toutes ses méditations, et la force de sa raison, dans toute la sève de son développement, se porta sur le charme des féeries. Son ignorance, sa naïveté, contribuèrent à lui faire croire à l'existence de ces charmantes créations que l'on nomme du nom de *Fées*... car il ne conçut jamais la pensée de révoquer en doute la véracité des historiens; cette riante mythologie des temps modernes se trouvait d'ailleurs tellement en rapport avec son âme tendre et disposée à la douce religion du mystère, qu'on l'aurait chagriné en le détrompant. Il était tellement persuadé de la réalité des contes de fées et des brillantes inventions de l'Orient, qu'il ne faisait même aucune question à ce sujet. Ainsi, pendant deux ou trois années, aider son père dans ses travaux chimiques, aider Caliban dans les soins du jardin, se promener avec le chimiste dans la forêt, le soir, lire à la famille les rêveries des *Mille et une Nuits*, etc., lui composèrent une existence de joie et de bonheur. Sa naïveté, sa bonté de cœur, l'excellence de ses belles qualités se déployèrent, et le bon chimiste s'applaudissait avec sa femme en voyant que ce fils, leur joie et leur bonheur, se plairait comme eux dans cette modeste habitation, ayant à ses côtés une femme jolie et quelque autre Caliban.

Mais le ciel avait décidé qu'il en serait autrement : en effet, un jour que le chimiste travaillait à ses fourneaux, son fils et sa femme le laissèrent seul et fermèrent la porte du laboratoire. Le vieillard, qui était sur le point de découvrir le secret de faire de l'or, avait passé plusieurs nuits : il s'endormit de fatigue, la vapeur délétère du charbon l'étouffa. Au retour de leur promenade de la forêt, la chimiste et Abel trouvèrent Caliban qui pleurait à genoux devant son maître. La femme resta dans la même attitude, Abel essaya de relever son père, il le trouva froid; alors il prit la tête du vieillard sur ses genoux, et tâcha de lui rendre la vie à force de baisers. A la fin, il comprit l'idée de la mort et couvrit de larmes le corps inanimé de son père. Le chimiste portait encore sur son visage cette douceur qui avait fait le charme de sa vie et de ceux qui l'entourèrent.

Quand la nuit fut venue, à la douce clarté de la lune, les trois habitants de la chaumière déposèrent le corps de leur ami dans une fosse que Caliban creusa en pleurant, et l'aurore surprit le groupe agenouillé devant le tertre de gazon. On n'avait pas encore prononcé une parole, et le silence ne fut troublé que par le concert des oiseaux.

— Ils nous annoncent, dit alors Abel, que l'âme de mon père est montée vers les cieux!... mais elle a passé par les fleurs dont sa tombe est couverte...

— Tu crois, mon fils? répondit la mère en regardant tour à tour Abel et la tombe.

— Certainement, dit Abel.

— Ah! laisse-moi penser, continua-t-elle, qu'elle est en toi!... Et une douce espérance se glissant dans son cœur désolé, elle pencha sa tête sur l'épaule de son fils. Caliban, sans rien entendre, ne cessait de regarder la tombe de son maître adoré; et, loin de regretter que toutes les sciences y fussent ensevelies, il n'y voyait qu'une seule chose, son maître, c'est-à-dire sa propre existence.

Les trois habitants de la chaumière rentrèrent silencieusement dans le laboratoire, dont tous les meubles leur rappelèrent toujours le chimiste aimé? ils trouvèrent quelques douceurs dans ces souvenirs, mais longtemps leur intérieur offrit l'image de la douleur peinte dans le tableau du *Retour de Sextus :* souvent la mère et le fils restèrent oisifs regardant le fourneau, et Caliban pleura en allumant la lampe, car l'huile que le chimiste avait faite tirait à sa fin, et il pensait qu'il ne pouvait plus leur en fabriquer.

Ce ne fut que bien longtemps après cette époque de peine que le jeune Abel grava sur la tombe du chimiste ces mots, que le génie oriental qui vivait dans sa tête lui dicta sans doute :

« Comme la jeune fille qui, sur les bords du Gange, consulte l'avenir de ses amours, en livrant au courant du fleuve une barque légère composée des feuilles du dattier, et suit des yeux la lumière qu'elle y a placée : nous avions chargé une frêle nacelle de toutes nos espérances, mais le fleuve l'a engloutie. »

Un an après, Abel n'eut à changer que peu de chose à son épitaphe, car la veuve du chimiste n'eut pas assez de l'amour de son fils pour supporter la vie, et elle fut enterrée près de celui dont elle avait été la compagne fidèle.

Abel, inconsolable, ne sortit pas de la chaumière, n'ouvrit plus le *Cabinet des fées*, et ne connut dans l'univers que le laboratoire où il avait joué avec son père et sa mère bien-aimée; il sortait au déclin du jour, et s'en allait lentement s'asseoir sous un saule pleureur à côté du tombeau : Caliban ne disait mot, mais respirait avec ardeur les douces émanations des fleurs que le zéphyr balançait doucement sur les deux tombeaux, en croyant respirer les âmes de ses maîtres, et l'étoile du soir les surprenait souvent au milieu d'une rêverie sombre. Abel, l'enfant de la nature, se complaisait en son chagrin, sans chercher à le secouer comme l'habitant des villes; et quelquefois, lorsque son cœur, trop oppressé, ne pouvait contenir le monde de pensées vierges et pures écloses dans son âme chaste, il parlait à Caliban avec la poétique énergie du sauvage.

— Ecoute, disait-il, nous vivions de leur vie; pourquoi ne mourons-nous pas, puisqu'ils ne sont plus?...

Ce jardin est désert, ses fleurs ne me plaisent plus; la lune, qui me souriait autrefois, se cache dans les nuages, sans que je regrette sa lumière, et je n'aime que le bruit harmonieux du vent de la forêt, parce qu'il m'apporte quelquefois les échos de leurs voix qui me parlent du haut du ciel.

Cultivons ces roses; elles naissent de leurs cendres; leur odeur, c'est leur âme; ce lis sera ma mère, et ce lilas aux grappes odorantes sera mon père, dont la science et le génie s'exhalent en parfums...

Caliban comprenait ce chant de douleur, et si quelque oiseau chantait, il le chassait doucement, car sa joie leur était importune à tous deux.

C'est ainsi que ces deux âmes innocentes se confondaient toujours dans la même rêverie, dans les mêmes regrets. Ils étaient chrétiens sans le savoir

Un soir, Caliban dit à Abel :

— Abel, l'orage courbe la fleur, mais elle se relève...

— Il en est qui se brisent, répondit le jeune homme.

Caliban ne put répondre, mais il pleura.

Ces deux êtres restèrent longtemps sans idées, sans connaissances, sans secours, au milieu du monde, et comme dans une île déserte que l'Océan aurait entourée de toutes parts.

Cependant, au bout de quelques mois, Abel se remit à lire ses

contes de fées : mais bientôt il ne les lut plus que le matin, parce que Caliban lui fit observer qu'ils usaient l'huile fabriquée par son père, et qu'il faudrait la ménager pour qu'elle durât toute leur vie.

Caliban écoutait les contes, et ils se récréaient l'un l'autre en se communiquant leurs pensées sur la nature des fées.

Enfin, Abel finit par désirer voir une fée, et il ne savait comment s'y prendre pour en évoquer une; il lisait, relisait, et voyait toujours que les fées venaient d'elles-mêmes lorsqu'on était malheureux. Alors, il disait à Caliban :

— Pourquoi n'avons-nous pas vu déjà des fées?... Ah ! s'écria-t-il, je devine... Mon père était un génie, ma mère une fée, et... ils nous ont abandonnés... ils reviendront!...

Ce jour-là, l'espoir naquit dans son cœur; il redevint gai comme aux jours où il se jouait sur le sein de sa mère, qu'il appela la fée *Bonne*, et souvent l'envie lui prenait de lever la pierre de la cheminée ; mais, se souvenant que sa mère lui avait dit qu'il fallait qu'il fût malheureux et prêt à aller habiter autre part, il ne pouvait se résoudre à quitter la cabane de son père : il avait même l'attention religieuse de ne rien déranger de ce qui se trouvait dans le laboratoire, qui resta dans l'état où le chimiste l'avait laissé.

Le culte des enfants de la nature pour les objets de leur vénération est plein des recherches les plus gracieuses, et leur douleur est plus noble que celle que l'on peint par des vêtements : le deuil de l'âme est la *religion* de la *peine*, celui du corps est une *dévotion*.

— Je suis sûr, disait Abel à Caliban en regardant la cheminée avec une vive curiosité, qu'il y a là-dessous l'entrée d'un palais souterrain, comme le jardin où Aladin a pris sa lampe; que les marches sont en saphir, que les colonnes sont de diamant, les fruits en or, les grenades remplies de pepins de rubis, qu'en secouant les roses on a des pluies d'or et d'argent, et qu'une petite fée avec sa baguette est sur un trône de nacre de perle, et qu'elle est belle comme une matinée de printemps; elle est entourée d'oiseaux-mouches; elle a un char attelé de colombes, et elle me ferait revoir mon père et ma mère...

— Mais, Abel, disait Caliban, tu parles comme un livre...

C'était un spectacle curieux que de voir ce vieux et difforme serviteur à côté d'Abel, dont les formes, la beauté, les doux regards, la chevelure en désordre, donnaient l'idée d'un ange causant avec un gnome. Souvent Abel disait à Caliban :

— Tu es laid, Caliban, parce que tu n'es pas fils de fée comme moi! regarde comme la fleur rougit et se fane, comme le rossignol meurt après avoir chanté, comme souvent un orage abîme nos rosiers, comme l'autre jour un chêne plus grand que moi est tombé... moi, je ne change pas, ma voix retentit, ma joue se colore, mes yeux brillent, et je reste beau, parce que je suis fils de fée...

— C'est vrai, disait Caliban ; moi je suis du Mans.

— Qu'est-ce que le Mans? demandait Abel.

— C'est un endroit où il y a beaucoup de monde et des autorités; c'est une ville.

— Une ville comme dans nos contes : il y a des princes, des mandarins, des princesses?

— Et des poulardes, ajouta Caliban.

Voilà dans quel état se trouvait Abel à l'âge de dix-huit ans : la somme de toutes ses idées était dans le *Cabinet des Fées*, sa vie était toute contemplative et rêveuse et la force de sa riche imagination et de son âme orientale se portait sur des êtres chimériques; son parler tenait du langage plein d'images et de comparaisons des Orientaux, et son intelligence s'ouvrait à toutes leurs superstitions.

Cependant le village qu'il voyait souvent sans désirer d'y aller, puisque son père le lui avait défendu, et que d'ailleurs il ne voulait pas se mêler parmi les hommes, le village avait subi de grands changements par rapport aux idées que l'on conçut jadis sur la chaumière du diable.

D'abord, lorsqu'on apprit la mort du chimiste et celle de sa femme, on commença à perdre un peu de la terreur qu'inspirait la chaumière de la colline; ensuite, on ne vit plus de fumée sortir de la terrible cheminée, et ce changement produisit le plus grand effet.

Enfin, depuis peu, les jeunes gens qui jadis avaient été envoyés à l'armée revinrent licenciés et traitèrent de *conscrits* ceux qui disaient que le diable avait habité dans le pays.

Alors on eut honte de croire qu'il y eût du danger à aller vers la cabane du chimiste, et Jacques Bontemps, maréchal des logis des cuirassiers de la garde, leur prouva que le bedeau n'était qu'une bête, mais que sa fille Catherine n'avait pas sa pareille dans le monde, et que lorsqu'on avait *été z'à* Moscou, en Espagne *zet* en Egypte, *ous qu'il y* avait un gaillard de soleil qui desséchait la coloquinte, on se connaissait en diable et en filles...

Ce n'est guère qu'à cette époque que commence réellement l'histoire que nous racontons, et ce qui précède est dans la catégorie de ce que le spectateur doit savoir quand on lève le rideau : mais de ce moment la toile se lève.

IV

Une fée.

La dernière partie du précédent chapitre a fait connaître Jacques Bontemps et Catherine, fille du bedeau.

Or, on saura que Grandvani, le bedeau, était un personnage : de bedeau il devint maire et le plus riche du village, parce qu'il eut le bon sens d'acheter les biens de l'Église pendant la Révolution, afin, disait-il, qu'ils ne sortissent pas des mains du *clergé*. Le feu du ciel, ajoutait-il, ne descendrait pas sur lui, quoique acquéreur, parce qu'il avait de bonnes intentions; mais, *in petto*, il se promettait d'en jouir bien et dûment.

Alors on conçoit comment, vingt ans après, il pouvait être à son aise, ayant acheté beaucoup pour peu.

Sa fille Catherine était la plus jolie du village comme il en était le plus riche, et elle se trouvait en butte aux désirs de mille prétendants.

Jacques Bontemps, avec lequel on vient de faire connaissance par l'échantillon de son langage rapporté (trop fidèlement peut-être) dans le chapitre précédent, Jacques Bontemps était un ancien militaire renvoyé sans pension parce qu'il n'avait que vingt ans de service, et il mangeait le reste de sa réserve d'écus pour se maintenir en grande tenue et épouser Catherine.

Il avait écrit à un de ses anciens camarades qui était garçon de bureau au ministère des finances, afin qu'il intriguât et lui fît obtenir la place du percepteur de la commune, prétendant que celui qui la remplissait était une *perruque* qui avait *du foin dans ses sabots* (expression littéralement extraite de sa lettre). Il espérait épouser mademoiselle Catherine s'il parvenait à évincer le vieux percepteur, et il ne négligeait rien pour arriver à ses fins.

Ce maréchal des logis était bien le meilleur enfant du monde : il avait gagné la croix à Austerlitz; mais, revenu dans son pays, il voulut soutenir son ruban rouge par ses discours, et s'attribua un crédit qu'il n'avait pas.

Disons-le : Jacques Bontemps était un peu hâbleur; mais disons aussi, pour sa justification, qu'il y avait été poussé si insensiblement par l'envie d'exalter la gloire de la France et l'ascendant des braves comme lui sur les autres hommes, mais surtout par le désir de faire croire au maire qu'il aurait en lui un gendre puissant, que si l'on ajoute à cela une disposition naturelle à l'amplification, on lui pardonnera volontiers.

Ainsi, il ne se faisait nul scrupule de diminuer nos régiments à Bautzen et de doubler le nombre des ennemis, de dire qu'il était entré avec quinze cavaliers et le général Lasalle dans Stettin, et qu'à eux seize, en trente-deux coups de sabre et un galop, ils avaient emporté la ville.

Les paysans, en cercle, dressaient leurs oreilles et ouvraient de grands yeux quand le maréchal leur racontait que, souvent, un petit méchant tambour, avec ses deux baguettes, faisait une tournée aux avant postes ennemis, et rapportait quinze cosaques avec leurs chevaux, la bride, les lances, la peau de mouton et tout.

Quand, après avoir dit qu'il était ordinaire de sauter par l'embrasure d'un canon, pendant qu'il reculait après avoir craché sa mitraille, et de s'emparer, lui cinquième, d'une coquine de batterie qui gênait le *petit tondu* dans ses opérations, il retroussait ses deux moustaches, et disait en faisant tomber la cendre de sa pipe et secouant la tête :

— Voilà comme on gagne la croix!...

Puis, si l'un de ses camarades lui faisait observer dans un coin que c'était un acte de courage que l'on n'entreprenait qu'avec le diable au corps, Bontemps, lui jetant un coup d'œil de maître, lui répliquait:

— Laisse donc, mon vieux! faut entretenir l'esprit national!...

L'autre, devant une aussi grave considération, gardait le silence, et, de son côté, enchérissait sur M. Bontemps.

Ainsi le maréchal des logis, homme de cinq pieds six pouces, ayant le visage basané, cette démarche guerrière, cet air sans façon de nos soldats cosmopolites, avait réussi à persuader au maire ex-bedeau qu'il connaissait les grands généraux, les conseillers d'État, la cour même, et qu'il avait du crédit.

Depuis longtemps il y avait entre une commune voisine et celle que M. Grandvani administrait, un procès pour les biens des deux communes qui restaient indivis. Chaque commune voulait en avoir plus que l'autre, et depuis dix ans on plaidait, on obtenait des décrets, des arrêtés, et l'affaire ne finissait pas.

Les maires n'avaient pas le moyen d'aller à Paris suivre les avocats, les juges, les ministères, dépenser un argent immense en dîners, en voitures, en présents, et les communes encore moins. Alors le maire, ne se refusant point à croire les discours de Bontemps, lui demandait, pour toute preuve de son crédit, d'arranger une affaire où il avait raison, et qui n'en était encore qu'au conseil de préfecture.

Jacques, en homme prudent, avait commencé par demander du temps et se proposait, dans l'intervalle, de si bien s'intriguer auprès de mademoiselle Catherine, qu'elle deviendrait amoureuse de lui; et, partant de là, il se promettait de si bien mener la chose, que le maire ne pourrait pas faire autrement que de le marier avec Catherine, ou plutôt, de lui proposer d'épouser Catherine.

Il faisait passer sa correspondance avec son garçon de bureau pour une correspondance avec les chefs, et comme son camarade lui adressait ses lettres sous le couvert du ministère, M. Jacques Bontemps avait l'air d'un homme d'importance lorsqu'on trouvait les enveloppes qu'il avait soin de laisser traîner.

S'il eût pu obtenir la place de percepteur, il aurait couronné son entreprise d'une réussite complète, et tout le pays se serait prosterné devant son pouvoir. On ne sait même pas, s'il eût payé des contributions, si, après un aussi bel exploit, il n'eût pas été nommé député par les communes environnantes.

Alors on aurait entendu sur les bancs législatifs plus d'une de ces expressions qui échappèrent à quelques-uns de nos mandataires pendant l'orage des séances importantes.

Le village était, comme on le voit, en proie à des intrigues tout aussi difficiles et nombreuses que celles du *Mariage de Figaro*. Le percepteur était en butte aux traits de l'adjoint, qui voulait sa place, et le percepteur la défendait avec courage : de là, partis pour et contre, discours, nuances d'opinion, disputes.

Jacques Bontemps, cependant, faisait bonne mine au percepteur et le percepteur à Bontemps : c'était comme à la cour, rien n'y manquait que les habits dorés, le beau langage, des carrosses et un bruit de changement de ministère.

Abel et Caliban planaient sur ces intrigues et sur ces manœuvres, comme le sage que Lucrèce représente contemplant du haut des nuages les habitants de la terre qui courent, sans cesse haletants, après l'or et la fortune.

L'heureux Abel vivait dans le monde charmant des lutins, des farfadets, des génies, des fées, des enchanteurs, des princes, des jolies princesses et des jardins enchantés auprès desquels le paradis terrestre est sans charmes.

Il attendait une fée comme les Juifs le Messie; il lisait et relisait les contes; et, après les avoir lus, il disait à Caliban qu'il éprouvait l'envie de voler vers les cieux, de se saisir d'un nuage doré, et d'aller écouter sur la cime des rochers les sons éthérés qui devaient trahir la demeure de ces êtres charmants. Il s'était figuré une fée, et il l'adorait : lorsque le soir, un fil s'enflammait et qu'un long sillon de lumière brillait dans les airs, il courait vers la forêt, à l'arbre où s'était arrêté le nuage de feu, et il se désolait d'avoir manqué la fée.

Si, à la nuit, une brise harmonieuse se glissait sous le feuillage et caressait le jardin, il s'écriait :

— Caliban, ma fée va passer!...

Ils attendaient : Caliban levait le nez, restait ébahi, et le pauvre Abel, après avoir longtemps cherché, rentrait tristement.

Le lendemain matin, s'il apercevait des fleurs fraîches écloses, il disait que la fée avait regardé son jardin.

Enfin, pendant son sommeil, il voyait des fées; et, s'éveillant en sursaut, il écoutait en rassemblant toutes ses forces d'audition, et prenait le doux murmure du vent pour le rire agaçant et moqueur d'une fée mutine.

Un matin, il était assis à la porte de la chaumine sur la pierre qui lui servait de banc : il avait pour vêtement une espèce de redingote, et un pantalon à la turque; sa belle chemise brodée, rabattue, laissait voir son joli cou, et ses cheveux, bouclés comme ceux d'Antinoüs, lui donnaient l'air d'un dieu de l'antiquité lisant Homère pour voir si le poète l'a bien dépeint. La vigne semblait prendre plaisir à ombrager de son pampre le fils du chimiste : la rosée brillait dans le gazon sur lequel reposaient ses pieds, il y avait des fleurs autour de lui, il en portait sur sa tête; il était là, lisant l'histoire de ces deux enfants de fée qui portent des étoiles d'or sur leurs fronts, lorsque tout à coup il entendit, de loin, le pas léger d'une femme dont la robe semblait frémir.

Son imagination travaillant, il attendit avec une sorte d'anxiété celle qu'un buisson lui cachait encore.

Il voit bientôt s'avancer une jeune fille simplement vêtue : ses cheveux noirs s'échappaient de dessous un madras élégamment noué sur sa tête, sa démarche était vive et légère, elle avait un corsage rouge et une robe blanche, et son visage brillait d'une fraîcheur attrayante; son cou était blanc, ses bras nus avaient du poli, de la rondeur, et ses mains charmantes auraient fait honneur à plus d'une belle dame : sa figure exprimait la naïveté, et une grâce pure, sans apprêt, décorait ses mouvements. Elle montait le sentier assez vite; mais, aussitôt qu'elle aperçut Abel, elle s'arrêta, le contempla avec une surprise mêlée d'admiration, et se prit à rougir. Elle ne remarqua pas sur-le-champ avec quelle avidité Abel l'examinait; mais bientôt elle baissa les yeux et parut délibérer en elle-même si elle passerait ou ne passerait pas devant la chaumière.

De même que certains hommes dans leurs poses, dans leur démarche, dans tout l'ensemble de leur être, renferment la dignité, la force, il est des femmes qui réunissent à un haut degré de perfection *ce qui est de la femme*, et qui sont entourées d'un cortége de séductions, d'attraits, de grâces et de jolies manières. La jeune fille en avait beaucoup plus qu'il n'en fallait pour bouleverser la tête d'un jeune homme qui n'avait jamais vu que Caliban, sa mère et un vieux chimiste à son fourneau.

Après un instant de silence et d'examen, Abel s'élança rapidement; la jeune fille se retira, mais la grande beauté du jeune homme et surtout la candeur qui brillait dans toute sa personne, firent qu'elle ne s'enfuit que jusqu'au buisson : Abel l'y suivit, et, la prenant par sa main qu'il sentit trembler, il lui dit avec l'accent enchanteur du plus touchant organe que l'on pût entendre :

— Tu n'es pas une fée, car ta main tremble : tu rougis, tu marches sur la terre et tu n'as pas de baguette, mais tu es aussi jolie qu'une fée...

La jeune fille retira sa main, et ne comprit rien à ce discours, si ce n'est qu'il était flatteur pour elle.

Elle ne répondit pas, mais elle regarda Abel de manière à lui faire savoir qu'elle n'oublierait pas un mot de la phrase qu'il venait de prononcer, et que pendant longtemps elle en chercherait le sens.

— Viens t'asseoir à côté de moi, sur ma pierre... lui dit-il en accompagnant sa phrase d'un sourire d'invitation.

Ils y allèrent; un instant de silence régna encore, et ce fut Abel qui le rompit en disant :

— Je voudrais être souvent assis près de toi!...

La jeune fille lui répondit :

— Vous me faites honneur...

Abel la regarda avec inquiétude, comme pour lui demander ce qu'elle entendait par ces paroles; mais elle continua en lui disant :

— C'est vous qui demeurez dans cette chaumière là?

— Oui, répondit-il; et vous, vous venez du village qui est là-bas? Je ne pourrai pas y aller, car mon père et ma mère me l'ont défendu: cela me fera de la peine maintenant.

— Ah! vous ne pourrez pas venir?... dit-elle avec un accent naïf de regret.

— Non, répliqua Abel, mais tu viendras dans ma chaumière : elle est bien belle. Tu y verras les habits dont mon père l'enchanteur s'est servi pendant qu'il habita cette terre; je les conserve soigneusement avec ceux de la fée ma mère...

La jeune fille le regardait avec un profond étonnement, et plus elle le regardait, plus elle admirait la beauté rare de ce jeune homme, véritable merveille d'amour.

— Tu as sans doute un nom, continua-t-il avec ingénuité, comme toutes les princesses? Sans connaître le tien, je te nommerais *Charme-du-Cœur*.

— Ah! dit-elle, je m'appelle Catherine...

— Qu'est-ce que cela veut dire? reprit-il, en croyant que son nom signifiait quelque qualité, ainsi que les noms des princesses dans les contes arabes.

— Cela signifie que je suis fille de M. Grandvani, le maire du village...

A ce moment, Caliban, qui se trouvait dans la cabane, entendant une autre voix que celle de son jeune maître, accourut, et montra tout à coup sa tête hideuse : la jeune fille eut peur et s'enfuit.

Abel la regarda fuir, se leva pour la suivre des yeux, et lorsque Caliban lui demanda ce que c'était, il lui dit :

— C'est une jeune fille presque aussi belle que *Gracieuse!* comment ferai-je pour la revoir?... C'est peut-être une fée déguisée...

Catherine, en s'enfuyant, pensait au beau jeune homme, et lorsqu'elle fut arrivée au village, elle avait déjà assez raisonné pour se promettre de cacher à tout le monde la rencontre qu'elle venait de faire. Plus elle y réfléchissait et moins elle pouvait se persuader qu'Abel fût une créature humaine; il lui était apparu si dissemblable des êtres qu'elle voyait journellement, qu'elle devait le croire d'une nature supérieure.

Elle ne cessa de penser à cette céleste figure, au coloris brillant, à la fraîcheur, à la naïveté d'Abel; et le soir, Jacques Bontemps s'aperçut qu'elle répondait tout de travers à ses questions, et qu'elle était distraite.

Abel, de son côté, songea beaucoup à l'être, nouveau pour lui, qu'il avait vu le matin en réalité.

Les contes de fées, qu'il méditait, l'avaient bien instruit des sentiments humains : il n'ignorait pas qu'il existât *un amour*, puisque chaque conte était basé, comme tous les contes du monde, sur deux amants persécutés. Mais, les ouvrages qu'il lisait ne lui en disaient jamais assez sur une telle matière, et tout ce qu'il pouvait en conclure, c'était cet axiome : qu'un homme aime une femme, et réciproquement qu'une femme aime un homme; pour lui il n'aimait qu'une fée, et l'impression que la jolie Catherine avait produite sur lui était loin d'atteindre à la vivacité de celle qu'une fée lui aurait fait éprouver.

Cependant plus il se contemplait lui-même et plus il trouvait que l'image de Catherine était gravée dans son cœur.

Le lendemain et pendant quelques jours, il accourut, le matin, se placer sur le chemin, revint s'asseoir sur sa pierre et attendit Catherine.

Le quatrième jour, il la vit venir de loin : elle marchait lentement en regardant autour d'elle; il s'avança à sa rencontre, et, la ramenant en silence sur son banc rustique, il la contempla un instant, puis lui dit :

— Catherine, car j'ai retenu ton nom, tu es plus parée que l'autre jour : tu as une rose dans tes cheveux, ton sein est couvert d'une *étoffe de rosée*, tes mains sont embellies par un cercle d'or?...

Il s'arrêta et la regarda, comme pour attendre sa réponse.

Catherine rougit beaucoup plus fort et baissa les yeux; mais, songeant à l'ignorance du jeune inconnu, elle releva ses paupières et lui dit :

— C'est que, dans le monde d'où je viens, nous changeons de parure pour les personnes auxquelles nous voulons plaire...



Tu n'es pas une fée, car ta main tremble, mais tu es aussi jolie qu'une fée

— Est-ce que l'on plaît par ses habits?... reprit-il avec vivacité; ah! que je voudrais en avoir de beaux; si jamais je rencontre une fée!...

— Qu'est-ce qu'une fée? demanda Catherine.

— Une fée, répondit Abel en souriant, c'est un esprit divin qui revêt une forme humaine et nous apparaît porté sur un nuage : les fées sont vêtues de robes qui ressemblent à l'azur des cieux : leur visage est étincelant et doux comme une étoile, elles marchent sur les fleurs sans les courber, et, comme l'abeille, se nourrissent de miel; elles boivent la rosée et habitent le calice des fleurs. Souvent une fée se glisse le long d'une branche, et descend comme une flamme légère et brillante : elle embellit la nature, y règne en souveraine, rend tous ceux qu'elle protége heureux, et leur donne des talismans contre le malheur. Souvent même elle les emmène dans des palais à colonnes d'or et de diamants, dont les pavés sont de marbre

et les voûtes comme celle du ciel; enfin elle vous entoure d'un nuage de prestiges, de bonheur... et cet enchantement vous tombe du ciel, un matin, une nuit, à l'improviste.

— En ce cas, dit Catherine, l'amour est une féerie qu'on a dans le cœur.

Et ses yeux, resplendissants de tendresse, vinrent se confondre dans ceux d'Abel par un regard d'admiration.

— L'amour, reprit Abel en prenant la main de Catherine, c'est un mot qui n'est pas nouveau pour moi; mais je ne conçois pas tout ce qu'il exprime.

A cette phrase ingénue, Catherine sentit son cœur se gonfler; elle retira tout doucement sa main et la porta à ses yeux pour essuyer les larmes brillantes qui y roulaient.

Abel, naïf et tendre, s'approcha d'elle sans mot dire, et tâcha de recueillir les larmes de Catherine avec ses longs cheveux noirs bouclés.

— L'amour, dit alors la jolie paysanne, est une souffrance...

— Oh! non, continua Abel, on doit être heureux quand on aime! Si ma fée se présentait à mes regards, je sens que je l'aimerais : alors je n'oserais l'approcher, je la respecterais, je l'admirerais en silence sans lui rien dire; car il me semblerait qu'une parole souillerait son âme; je serais content de penser à elle. Je ne lui prendrais pas la main comme à toi, mais j'aimerais à respirer la fleur dont elle aurait respiré le parfum; et si c'était une rose, elle sentirait alors une odeur mille fois plus suave. Je préférerais plutôt la peine avec elle que le plaisir avec les autres; lorsqu'elle serait partie, je la verrais encore, toujours!... Elle serait ma mère, mon père, ma sœur, tout à la fois..... tout pour moi.... Tout me viendrait d'elle : lumière, bonheur, joie... Si elle parlait loin de moi, je pressentirais sa parole; car je l'accompagnerais partout. Enfin je vivrais en elle, elle serait mon matin, mon jour, mon soleil, plus que toute la nature...



Caliban.

— Assez!... assez!... dit Catherine en sanglotant.

— Tu pleures!... reprit-il; pourquoi? aurais-tu de la peine?..

— Oui, dit-elle; tenez, ce village que vous voyez, n'est que peines et que tourments...

Et Catherine, détournant son attention, lui fit le tableau des intrigues et des malheurs du hameau.

Abel ne comprenait rien à ce discours, sinon que les êtres dont il s'agissait étaient malheureux; alors il s'écria :

— Eh bien! qu'ils fassent comme moi!... qu'ils aient une cabane, un jardin, et qu'ils soient heureux!... Qu'ils viennent ici, je les consolerai!...

— Il est des infortunes que l'on ne saurait adoucir...

— C'est vrai, dit Abel en pensant à son chagrin alors qu'il perdit son père; mais, reprit-il, ils n'ont pas tous vu mourir leurs parents?

— Ah! dit-elle, il est encore d'autres malheurs!... Nous avons dans le vallon une jeune fille dont je vous raconterai l'histoire, la première fois que je viendrai... si je viens!... ajouta-t-elle, et vous me direz si on peut la consoler...

— Si tu viens!... répéta Abel, et pourquoi ne viendrais-tu pas?...

Catherine essaya de lui faire comprendre les idées de bienséance et de morale qui sont la base de la société; mais Abel n'y entendit rien, et lui répondit :

— Je ne vois pas pourquoi vous défendez là-bas de faire ce qui rend heureux.

Catherine regarda longtemps Abel avec un sentiment pénible, et elle s'en alla lentement.



V

L'amour au village.

Catherine, jeune fille sans éducation, ignorante et naïve, s'apercevait cependant de l'ingénuité d'Abel, et ne pouvait se l'expliquer.

Ce qu'il lui avait dit des fées fut pour elle l'objet de grandes méditations : enfin, elle eut une conférence avec le curé pour savoir s'il existait des fées.

Le curé, homme instruit, vit bien, par la nature des questions de Catherine, qu'elle avait un puissant motif pour les faire : alors il était bien naturel qu'il essayât de confesser la jeune fille.

Catherine, trop simple pour résister aux questions du curé, lui apprit tout ce qui s'était passé : ce dernier tomba dans un profond étonnement, en apprenant que, dans le siècle où nous sommes, il existait un jeune homme aussi voisin de l'état de nature.

Ignorant les circonstances qui avaient amené Abel à ce point de crédulité et de sauvagerie, le curé s'imagina que c'était quelque jeune homme qui avait perdu la tête, et il s'efforça de démontrer à Catherine qu'elle courait de grands dangers auprès de cet être extraordinaire. Il lui prouva de plus en plus que les fées étaient des personnages imaginaires créés par pure fantaisie; et, pour le lui faire comprendre, il lui lut et lui expliqua le conte de Peau-d'Ane, une fable de la Fontaine, un conte oriental, et l'engagea à ne plus retourner à la colline.

Catherine, en quittant le curé, trouvait qu'Abel n'était point fou; qu'elle ne courait aucun danger auprès de lui, si ce n'est le plus grand de tous : celui d'aimer sans espoir de l'être.

Pour réussir, elle résolut de faire un dernier effort auprès de son ami de la montagne, en lui racontant l'histoire de la jeune moissonneuse.

Elle accourut donc un matin; et, s'asseyant sur le gazon à ses côtés, elle commença par lui dire qu'il n'y avait point de fées; puis elle tâcha de lui faire comprendre les raisonnements du curé.

— Catherine, répondit gravement Abel, on ne me prouvera jamais qu'il n'y a que nous dans la nature. Qui a fait tout ce que nous voyons, c'est un grand génie. Il y a la fée des fleurs, la fée des eaux, la fée des airs. Est-ce que tu n'es pas portée, comme moi, à aimer quelque chose hors de toi?

— Oh oui! dit-elle.

— Eh bien! n'imagines-tu pas des fleurs qui ne se fanent point, et un jour qui n'aura point de nuit? Tout cela se trouve chez les fées: les fées demeurent par delà les cieux, car les cieux sont le parvis de leur temple, et les étoiles sont les marques de leurs pas. Lorsqu'une tempête couvre le ciel, c'est que de mauvais génies se sont échappés de leurs prisons, ou qu'ils ont cassé les bouteilles qui les renfermaient.

Catherine, est-ce que tu n'as pas envie quelquefois d'être autre part que là où tu es? Ne désires-tu pas voler dans les airs, et te confondre dans une adoration amoureuse, comme celle que j'ai pour une fée?

— Si, dit-elle bien doucement; je suis chrétienne et j'aime Dieu.

— Dieu! reprit Abel, quel est-il?

— C'est lui qui nous a faits à son image, pour le servir et l'adorer... dit-elle d'après son catéchisme.

— Ah! j'entends, continua Abel, Dieu est le roi des fées et des génies.

— Mais le curé m'a dit qu'il n'y a pas de fées!... dit-elle avec dépit.

— Qu'est-ce que le curé? demanda sur-le-champ Abel.

Il fut impossible à Catherine de faire entendre à Abel ce que c'était qu'un curé: elle s'embarqua dans une explication de l'ordre social, et ne put achever son explication, parce qu'elle s'y entortilla.

Enfin, elle s'en tira en concluant: qu'un curé était un homme qui ne se mariait point parce qu'il ne devait aimer que Dieu, le prier pour tout le monde, et s'habiller de noir.

— On ne prie donc pas Dieu soi-même? dit Abel... Mais, reprit-il, si ton curé t'a montré dans un livre qu'il n'existait point de fées, je m'en vais te montrer dans un autre qu'il y a des fées!... Il courut chercher un volume de contes, et lui fit voir l'estampe de l'apparition de la fée Abricotine.

— Puisque vous voulez qu'il y ait des fées, j'y croirai! dit-elle en rougissant; et, quand cela ne serait pas, croire à votre erreur m'est plus doux que connaître la vérité.

— Catherine, dit Abel, avec cette joie d'enfance, cette curiosité naïve d'un jeune écureuil qui court de branche en branche en jouant avec chaque fruit, Catherine, tu m'as promis une histoire: dis-la-moi, car j'aime à t'entendre parler...

Catherine sentit alors dans son cœur un mouvement qui ressemblait fort à celui de la peur. En effet, son propre sort allait se décider.

HISTOIRE DE LA JEUNE MOISSONNEUSE.

A la dernière moisson, dit-elle en montrant les champs de la vallée, il est venu de la Lorraine (c'est un pays tout là-bas, dont les habitants sont pauvres et viennent au printemps pour faire nos moissons); il est venu, disais-je, une jeune fille, avec sa mère. Elles étaient bien pauvres toutes deux: la mère était âgée; mais, malgré ses infirmités, elle a fait le chemin avec sa fille.

Sa fille se nomme Juliette: elle est jolie comme une rose qui vient de s'ouvrir; et sous son grand chapeau de paille elle a l'air, avec ses cheveux blonds, d'une violette qui se cache sous une feuille sèche. Ses bras sont ronds et lisses comme la branche d'un jeune bouleau, et jadis son sourire était gracieux comme une matinée de printemps. Elles sont venues toutes les deux à cette ferme que vous voyez là-bas, au bout du village: elles ont demandé à faire la moisson, on le leur a permis.

Le fermier a pour fils un beau jeune homme grand, bien fait, basané: c'est lui qui laboure lui-même et qui mène lui-même ses voitures, il est le plus adroit du village au tir et à l'arc; il sait lire et écrire, et chante à l'église le dimanche; enfin c'est lui qui dirige les moissonneurs et tous les ouvriers de la ferme.

Il se trouva dans la salle de la ferme lorsque Juliette et sa mère se présentèrent: aussitôt que Juliette l'aperçut, elle pâlit et se sentit disposée à l'aimer, parce qu'il était beau.

— Si j'aimais, dit Abel en l'interrompant, je n'aimerais pas que la beauté...

— Juliette supposait apparemment, reprit Catherine, que l'âme de ce jeune homme était comme l'enveloppe, et la pauvre enfant, avant de savoir si elle serait payée de retour, se laissa aller à chérir le fils du fermier.

Alors elle ne moissonna jamais que dans les pièces où il était; elle le regardait à la dérobée, et, s'il s'arrêtait quelque part, elle ne souffrait pas qu'un autre allât couper les épis qu'il avait froissés: s'il s'asseyait sur une gerbe, elle la rapportait sur sa tête.

Enfin elle tâchait de se trouver toujours auprès de lui, de manière que, lorsqu'il se plaignait de la chaleur, elle lui présentait le vase de grès plein d'eau qu'elle apportait avec elle, et faisait consacrer par lui cette bouteille, qui lui devenait chère aussitôt que ses lèvres y avaient touché: on remarqua même qu'elle ne souffrit plus que sa pauvre mère s'en servît. Et elle préféra, toute pauvre qu'elle est, en acheter une autre, et, malgré sa faiblesse, en porter deux au lieu d'une.

Lorsque Antoine parlait, elle tremblait en elle-même, et recueillait les moindres sons de cette voix chérie: s'il lui adressait la parole, elle rougissait et n'osait le regarder; enfin, elle l'aimait de toutes les forces de son âme, saisissant avec ardeur le moment présent et ne pensant pas à l'avenir.

La mère s'aperçut que sa fille était changée, car, tout en ayant toujours autant d'amour pour elle, Juliette avait des distractions.

Un jour qu'Antoine avait aidé Juliette à charger sa javelle, et que leurs mains s'étaient rencontrées avec leurs regards, elle laissa sa mère porter seule le fardeau dont elle avait coutume de la débarrasser.

Alors, le soir, la mère dit à Juliette:

— Mon enfant, l'air de ce pays-ci ne te convient pas, retournons en Lorraine.

Juliette lui répondit que maintenant la Lorraine était ici, pour elle. La mère vit bien qu'il n'y avait plus de remède, et elles continuèrent à faire la moisson.

Antoine n'ignora pas longtemps l'amour que Juliette avait pour lui, parce qu'une nuit il la vit dans la cour de la ferme, assise sur une pierre et ne dormant pas: elle regardait tour à tour le ciel et l'endroit de la maison où il reposait.

Comme il était nuit, qu'elle croyait tout le monde endormi, que tout se taisait, et que l'on aurait pu entendre le bruit des nuages qui roulaient dans l'air, elle envoya un baiser à la chambre où reposait Antoine.

Cette muette et silencieuse adoration, cet amour secret plurent au jeune homme qui, dès lors, devint auprès de Juliette plus attentif qu'il ne l'avait été jusqu'alors...

— Écoutez-vous? dit Catherine à Abel.

— Oui, oui, répondit le jeune homme qui semblait rêver.

Alors Catherine répéta sa phrase en le regardant.

— Et, continua-t-elle, Antoine donna à Juliette moins d'ouvrage qu'aux autres. Lorsqu'il faisait trop chaud, il lui disait de se reposer, et elle se reposait avec sa mère, parce que c'était lui qui le leur avait dit. A table, il avait soin qu'elle fût bien servie: et un jour il lui mit une fleur à sa place, Juliette prit la fleur, la cacha dans son sein; cette fleur, quoique flétrie, y est encore.

Un soir, lorsque tout le monde était couché, Juliette et Antoine allèrent s'asseoir sous un arbre du jardin de la ferme, et ils s'entretinrent longtemps : Antoine fut charmé de la grâce et de l'esprit de la jeune fille. Dès lors ils s'aimèrent l'un et l'autre avec ardeur et en secret. Juliette fut tout à fait heureuse, quand elle vit que son amour était partagé par celui qu'elle adorait, et elle se livra avec enthousiasme à l'espérance.

Lorsqu'elle vit qu'Antoine était bien épris d'elle, alors ils changèrent de rôle : ce fut Antoine qui embrassa avec amour tout ce qu'elle portait ou touchait ; il la regardait moissonner, et l'aidait ainsi que sa mère, qui, malgré sa longue expérience, commença à croire que tout cela finirait bien. Alors la vieille mère souriait en voyant le fils du fermier danser le soir avec Juliette, et ne pas l'embrasser à la contredanse à laquelle chacun s'embrasse, chose qui lui parut d'un bon augure.

Enfin, un soir, en revenant à la ferme, Juliette, qui avait pris le bras d'Antoine, lui dit :

— Mon ami que j'aime d'amour, tu m'as donné une fleur de la terre, et mille autres fleurs qui viennent du ciel : en retour, je ne puis te donner que ce ruban qui me sert de ceinture, prends-le ; et souviens-toi qu'en te l'offrant, je t'ai donné tout moi-même.

Antoine prit le ruban et le garda toujours : il voulut un baiser, mais Juliette le refusa.

Ils en vinrent à se comprendre d'un regard, à lire dans les yeux l'un de l'autre, à ne plus pouvoir se quitter : ils confondirent leurs cœurs et savourèrent les délices d'un amour délicat et pur. Il n'y avait plus pour eux d'heures ni de temps, de saison ni de terre : ils étaient tout âme, et ils finirent par prendre les gestes, le parler, les manières l'un de l'autre, par penser l'un comme l'autre ; enfin Antoine était tout Juliette, et Juliette tout Antoine.

Alors un matin que Juliette avait pleuré, parce que le fermier parlait de la fin de la moisson et de payer les moissonneuses, Antoine dit à son père qu'il aimait Juliette, et qu'il voulait l'épouser.

Le soir même, le fermier, qui voulait me marier à son fils, chassa Juliette de sa ferme, après lui avoir donné ce qu'il lui devait : enfin il dit à son fils qu'il ne consentirait jamais à son mariage avec la Lorraine, parce qu'elle était trop pauvre.

Juliette sortit sans pleurer, mais elle était pâle comme une morte : elle a été recueillie par un autre fermier, chez lequel elle travaille avec sa mère, sans rien gagner ; mais elle ne veut pas quitter le pays habité par Antoine, et la pauvre fille est encore heureuse de respirer l'air qu'il respire.

J'ai été la trouver un matin, et je lui ai dit :

— Juliette, sois sûre que je n'épouserai jamais Antoine, et si tu as besoin de quelque chose, tu trouveras en moi une amie qui te secourra en tout avec plaisir !...

— C'est bien ! s'écria Abel en frappant dans ses mains comme un spectateur trop ému.

Catherine fut interdite, tant la joie que lui causa cette louange, qui ne regardait que l'âme, fut violente et douce à son cœur !...

Depuis ce temps, continua-t-elle, Juliette n'a d'autres plaisirs que de voir Antoine à l'église, de l'apercevoir quelquefois dans les champs ; rarement ils se trouvent ensemble, mais alors ils se parlent avec un extrême plaisir, ils se jurent d'être l'un à l'autre.

Cependant Juliette se reproche d'avoir attiré sur la tête d'Antoine la colère de son père, car le fermier a déclaré à son fils que, s'il n'épousait pas celle qu'il lui donnerait pour femme, il le déshériterait en vendant ses biens. Juliette est triste, sans espoir, elle se consume, et elle ressemble à une jeune fleur rongée par un ver : tout le village l'aime et la plaint, et cependant elle se meurt d'amour.

Maintenant, ajouta Catherine, quel remède trouverez-vous à de pareils maux ?...

Abel garda le silence.

— Mais, continua Catherine, supposez qu'Antoine n'eût pas aimé Juliette, et que Juliette l'eût toujours adoré ; dites-moi s'il existerait pour une âme pleine d'amour un malheur plus grand !

En prononçant ces derniers mots, sa voix tremblait, elle regardait Abel avec anxiété, et elle attendait sa réponse, comme la fleur d'été brûlée par les feux du soleil attend la rosée du soir.

— Il me semble, répondit Abel d'un ton indifférent, que le véritable amour finit par vaincre tous les obstacles ; les bonnes fées triomphent toujours...

— Triompherai-je ?... se demanda Catherine.

Depuis ce jour, Catherine vint souvent causer avec Abel ; et la pauvre enfant aima le fils du chimiste avec la même ardeur que Juliette aimait Antoine.

Cependant le bruit se répandait dans le village qu'il y avait à la chaumière de la colline un jeune homme beau comme le jour, ravissant et céleste, et qu'un démon infernal servait ; qu'il avait hérité du chimiste le pouvoir de commander à la nature ; qu'il avait des entretiens avec des fées, des lutins, que l'on comprit sous la dénomination d'esprits ; et qu'enfin on le voyait quelquefois le soir, au clair de la lune, causer avec un revenant qui voltigeait comme une ombre.

Ces bruits coururent par toute la contrée, et, ce qui les accrédita, ce fut la défense que le curé fit dans un prône, aux jeunes filles, d'aller à la colline.

Cependant Abel aimait Catherine, mais comme on aime une sœur, et il se nourrissait toujours de ses douces rêveries. Il était d'autant plus dévoré du désir de voir une fée, que ses songes lui offraient souvent des images fantastiques qu'il embrassait avec ardeur, et qu'il croyait quelquefois, à son réveil, avoir réellement vues.

Il faisait ses confidences à Catherine, qui contenait ses larmes, mais qui, en s'en allant, pleurait de se voir dédaignée pour des êtres imaginaires que le curé lui avait dit ne pouvoir jamais exister. Elle espéra que son tour arriverait.

Elle venait toujours voir Abel le matin, parce que c'était un matin qu'elle l'avait rencontré pour la première fois : de manière que ces courses à la colline n'avaient encore été remarquées de personne ; et d'ailleurs son père, connaissant son innocence et l'horreur qu'il lui avait inspirée pour la colline, ne concevait aucun soupçon.

Cependant, lorsqu'un jour Catherine s'aperçut qu'elle devait aimer Abel sans espoir d'en être aimée, elle commença à pâlir : le changement de sa figure et de ses manières n'échappa point à l'œil du maréchal des logis des cuirassiers de la garde, Jacques Bontemps, qui, tous les soirs, lui faisait sa cour. Il remarquait que, depuis un certain temps, il n'était pas vu aussi bien par Catherine, qui, le comparant avec Abel, dont les manières étaient naturelles, élégantes et naïves, ne trouvait plus le ton brusque, les gestes dégagés et le langage de Bontemps d'aussi bon goût. Néanmoins il se flattait toujours de l'épouser, car il avait reçu une lettre qui lui donnait beaucoup d'espoir : en effet, son ami le garçon de bureau venait d'être nommé à la place importante de garçon du cabinet particulier du ministre.

Ce fut alors qu'il rédigea une pétition au ministre pour avoir la place de percepteur, et il l'envoya à son ami pour la poser sur le bureau de l'Excellence, à la première occasion.

Il passa un temps infini à rédiger sa pétition, mais enfin il accoucha, après quinze jours de réflexions, d'un morceau curieux que nous transcrirons littéralement.

« Monseigneur (1),

« Votre Excellence apprendra avec surprise que dans la commune de V*** il n'y a pour percepteur qu'une vieille *ganache* qui, dans la machine dont Votre Excellence est l'âme, se trouve un rouage sans cambouis : cela étant, Jacques Bontemps, maréchal des logis, auquel, par parenthèse, on a refusé une pension de retraite, parce qu'il lui manquait un an de service, *vu qu'on* l'avait bien licencié exprès ; *mais*, attendu que Votre Excellence n'était pas ministre alors, on ne peut lui en faire un reproche, *mais qu'il* n'en est pas moins sans pension.

« Cependant, il va, sans faire d'embarras, vous prier, monseigneur, de lui donner la place du percepteur. Toutefois, monseigneur fera bien de l'admettre à la retraite, parce que le pétitionnaire ne veut

(1) Copié sur l'original.

que la place du percepteur, et non lui nuire dans votre esprit : il ne vous en coûtera, monseigneur, qu'un trait de plume ; et le soussigné pétitionnaire a le plaisir de vous faire souvenir qu'il se trouvait de garde à la porte de Son Excellence avant qu'elle fût ministre, *et qu'il* l'a sauvée des Cosaques, sans quoi monseigneur ne serait pas Son Excellence aujourd'hui.

« Le pétitionnaire ne doute pas des sentiments de reconnaissance de monseigneur, avec lequel il a l'honneur d'être, etc.

« Jacques Bontemps. »

Cela fait, il rassembla toute la somme de ses idées pour faire un précis dans le même genre de l'affaire de la commune, et l'envoya à un de ses anciens généraux, en lui recommandant de le remettre à un conseiller d'État, « afin, disait-il, de faire rendre sur-le-champ une ordonnance du roi. »

Après de telles dépêches, Jacques Bontemps déclara au père de Catherine qu'avant un mois il serait, lui, Bontemps, nommé percepteur, et que le procès de la commune serait terminé.

L'ancien bedeau répondit qu'alors Catherine deviendrait sa femme, et Catherine poussa un soupir.

VI

La fée des Perles

Abel avait fini par désespérer de voir jamais une fée, et, depuis trois ou quatre jours, il avait même resserré tous ses livres de féerie, qu'il savait par cœur, ayant enfin résolu de ne plus les ouvrir.

Comme tous ceux qui commencent à douter d'une chose sur laquelle ils ont placé leur bonheur, il s'abandonnait à une mélancolie douce : il trouvait du vide en lui-même, et pensait à Catherine.

Tous les éléments de l'amour étaient en lui sans qu'il fût amoureux. Son activité de pensée se repliait dans des rêveries sans objet qui le plongèrent, pendant l'absence de Catherine, dans une sorte d'engourdissement moral.

En un mot, il éprouvait ce besoin d'aimer qui nous obsède au sortir de l'enfance et qui donne aux premières amours tant de charme et tant de ferveur.

Un soir, après avoir contemplé pendant longtemps l'aspect du ciel, Abel, dans son langage oriental, apostropha le firmament :

— Nuages, dit-il, qui souvent vous arrêtez sur le sommet des montagnes, et déposez le génie qui rafraîchit la terre, envoyez sur ma chaumière quelque lutin léger qui m'instruise, ou qui me prescrive quelque entreprise difficile où je puisse mettre toute mon âme ; qu'il m'ordonne de me précipiter dans un lac, au fond duquel je dois trouver les lions qui gardent une jeune fée, assise sur un diamant, et endormie depuis des siècles par les artifices d'un cruel enchanteur. Étoile, conduis-moi vers celle que je dois aimer... Rayon divin qui pars du sein de la reine des nuits, guidez-moi dans la contrée où se trouve Farocknaz, où le *Roc* déploie ses ailes, où s'élèvent les mille colonnes d'or des châteaux des fées.

— Ah ! bientôt, dit-il à Caliban qui l'écoutait sans le comprendre, bientôt ! demain peut-être, je fouillerai la cheminée, et nous irons autre part : car les princes, dans mes contes, vont par le monde, et c'est ainsi qu'ils rencontrent des fées déguisées en mendiantes, en vieilles femmes ; mais, ajouta-t-il, comment abandonner le champ où repose ma mère !... et Catherine, et toi, Caliban, qui ne peux plus marcher.

Caliban lui baisa la main.

— Je voudrais aimer !... s'écria Abel : mes fleurs, ma chaumière, mes plantes ne me suffisent plus !... je suis seul !... ô fée des amours !... bonne fée qui avez si bien servi le Prince lutin, venez à mon secours !

Il rentra, se coucha tristement sur son lit, dans le laboratoire, et ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil, ainsi que Caliban, qui habitait une chambre éloignée de la sienne.

Il était environ minuit : le plus profond silence régnait autour de la cabane, et n'était troublé que par le vent frais de la nuit, qui balançait mollement les branches des arbres; quelques chouettes criaient dans le lointain : la lune était cachée par de gros nuages.

Abel rêvait qu'une fée allait paraître, il entendait dans son rêve les accords enchanteurs d'une musique tout aérienne, et, au milieu des sons, il écoutait avec ce ravissement pur d'une âme dégagée du corps la voix argentine de la fée.

Il s'éveille en sursaut, la douce musique du rêve continue... bientôt elle cessa...

Quel spectacle !

Pour en donner une juste idée, il faudrait pouvoir décrire le tableau d'Endymion, montrer Abel, tout aussi beau que le berger aimé de Diane, couché dans cette attitude si gracieuse, et coloré, comme lui, par la lueur amoureuse qui annonce la déesse ; mais ici, dans le laboratoire, la déesse était arrivée.

Abel stupéfait a vu sortir de sa cheminée l'objet de ses rêves, une fée, mais la plus jolie des fées, la fée des amours !...

Elle s'avance au milieu d'un nuage de lumière blanche comme celle d'une étoile ; cette lumière est produite par une lampe de bronze que la fée a laissée dans la cheminée, et qu'alors Abel ne peut plus voir.

Cette lampe, d'une forme antique, jette un éclat qui semble un rayon céleste et qui illumine le laboratoire. Abel croit encore rêver, il s'abandonne, le cou tendu, au délice de contempler celle dont il vient d'entendre la voix enchanteresse.

Le chant et la musique ont cessé...

Du sein de son trône de lumière, la fée semble insulter la terre qu'elle dédaigne de toucher de ses pieds de neige.

Elle est habillée d'une étoffe blanche tellement éblouissante, que l'image qu'Abel s'était faite des vêtements d'une fée est surpassée. Ses cheveux noirs comme du jais étaient parsemés de perles dont la blancheur charmante, plus douce que celle du diamant, faisait ressembler sa tête à une touffe de verdure chargée de mille gouttes de rosée.

Une ceinture de perles entourait une taille svelte, légère et voluptueuse ; un collier de perles à quinze rangs ne fut distingué qu'avec peine par Abel, parce qu'il semblait se confondre avec la peau de la fée, tant elle était blanche ; à ses bras polis, délicats et satinés, brillaient des bracelets de perles, et sa robe était brodée de perles. Elle tenait une baguette de nacre de perle, et du sommet de sa tête pendait, par derrière, un voile léger.

Cette fille de l'air était petite, mignonne, vive, légère, mais rien ne pourrait donner l'idée de son visage.

Il renfermait tous les caractères : la bonté, alliée à la fierté douce, la grandeur, l'amour, la grâce, et ce charme indéfinissable qui résulte de l'envie de plaire.

Ses yeux vifs, pleins d'un feu humide, avaient ce cercle noir qui en double l'éclat, et ils avaient de plus cette étonnante expression de volupté que donne une large, longue et belle paupière lorsqu'elle s'avance sur le milieu de l'œil, et qu'elle semble cacher la prunelle où brille tout le feu de l'amour ; sur sa joue en fleur resplendissait l'éclat d'une pomme brillante, et sa bouche souriait comme une rose qui s'ouvre, en laissant voir des dents rivales des perles de sa toilette.

Son divin sourire annonçait une pensée pure et fraîche comme son haleine, et la pose élégante de son col, qui s'élevait du milieu de la courbe gracieuse de ses épaules comme une colonne d'albâtre, indiquait qu'elle avait étudié la majesté dans les cieux. Son sein, tout voilé qu'il était par une gaze aérienne, fut dévoré par l'œil charmé

d'Abel, qui, dans le silence de la nuit, put entendre le murmure de ces globes d'ivoire.

Voir tout cela fut l'affaire d'une minute; Abel semblait craindre que son souffle ne fît envoler cette apparition divine, et il n'osait regarder la fée dont les yeux lui parurent deux étoiles du ciel.

La fée se complaisait à jouir de l'étonnement d'Abel, et son regard était celui d'une admiration curieuse.

Elle baissa et leva ses yeux tour à tour, jusqu'à ce qu'enfin Abel, entendant la respiration de la fée, ne douta plus de la réalité de cette brillante apparition; il se prosterna, et, levant son visage angélique, il lui dit avec enthousiasme et avec la voix de l'adoration :

— Tu es sans doute la fée des Perles?...

Elle sourit et baissa la tête en signe d'approbation; ce doux mouvement faisant briller un gros diamant qui se trouvait au milieu de son front pur, Abel crut que le nuage de lumière tremblait par secousse et décrivait des cercles multipliés, comme lorsque l'on jette un caillou dans une eau limpide.

— Belle fée des Perles, continua-t-il avec une ingénuité charmante, vous avez donc entendu ma voix?... Prenez avec vos blanches mains, prenez les rênes de ma vie! je veux vous appartenir tout entier, si toutefois j'en suis digne; mais l'offrande d'un cœur pur est, je crois, ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Ah! venez quelquefois dans ma chaumière, je vous chercherai les larmes du repentir, si c'est votre emploi de les recueillir; je vous élèverai des temples, des autels, je vivrai pour vous, je... mais parlez, je tremble que vous ne soyez que la fille d'un rêve.

Raphaël nous a représenté des anges, des séraphins, agenouillés devant l'Éternel, et il a rassemblé la perfection humaine dans une posture qui, malgré son humilité, brille de grâce; leurs visages resplendissent et semblent jeter un reflet sur la terre qu'ils couvrent des milliers de boucles de leurs chevelures d'or : tel était Abel en prière devant sa fée.

Elle l'admirait, et, un instant, son teint de lis devint plus blanc et sa rougeur plus vive, ses yeux brillèrent, et une expression divine erra sur sa figure radieuse.

Quand Abel eut fini sa prière, elle agita doucement sa tête et prononça ces mots :

— Abel, je verrai si tu seras digne de ce que tu demandes; pendant quelque temps je viendrai me glisser dans ta chaumière, comme le rayon de lune qui répand une lueur argentée et brille au milieu des nuits... Si tu le mérites, je serai ton amie, ton étoile, et...

Elle s'arrêta comme si elle eût craint de faire une trop grande promesse.

En entendant cette voix d'ange qui se glissa dans son oreille comme les derniers sons d'une harpe, Abel resta frappé d'étonnement : cet organe allait droit à son cœur, il écoutait de l'âme ces accents qui paraissaient sortir de celle de la fée.

La douce musique qui avait précédé cette apparition n'était pas plus suave que ce doux accord.

— Ah! s'écria-t-il, quand, transporté sur un nuage, j'entendrais les divins accents des harpes d'or dont Catherine m'a dit que les chérubins jouaient devant son Dieu, je n'aurais pas autant de plaisir que m'en donne une syllabe prononcée par vous!..... L'oiseau qui chante avant de mourir, le rossignol, le loxia d'or, et le baiser d'une mère ne sont pas plus doux. O fée des Perles, n'êtes-vous pas la reine de toutes les fées, comme la perle est la reine de l'Océan?

La fée lui sourit, et l'enivra par ce sourire.

— Si j'étais éternel, s'écria-t-il avec force, un sourire pareil tous les mille ans, et je serais heureux!... Mais souriez-moi encore... et je meurs content : votre sourire me charmera jusque dans la nuit de la tombe; j'aimerais mieux la mort avec ce souvenir que la vie sans vous!...

— Abel, adieu, dit-elle d'une voix tendre.

Abel se prosterna, et, quand il releva sa tête, l'obscurité la plus complète régnait : la fée avait disparu comme elle était venue, et le jeune homme s'efforça en vain de distinguer la place qu'elle avait occupée; il ne vit, pour nous servir de l'admirable expression de Milton : *Il ne vit que les ténèbres, et n'entendit que le silence.*

Cependant il distingua dans le lointain un bruit sourd comme celui du tonnerre; alors, il courut hors de la chaumière, il gravit la colline, et, vers la forêt, il aperçut un char lumineux emporté avec la rapidité d'un nuage des tempêtes.

Il rentra, et, jusqu'au jour, il ne put dormir; il voyait toujours la fée des Perles et son nuage de lumière; il entendait cette douce voix et se précipitait comme pour saisir le pied lumineux qu'il avait vu briller dans un cothurne d'une étoffe argentée; il se frottait parfois les yeux, mais il ne pouvait douter.

Au jour, il eut la preuve de l'apparition céleste : le tabouret de sa mère était devant la cheminée, et il trouva dessus quelques perles détachées de la robe de la fée. Il voulut visiter la cheminée, il trouva à ses pieds les débris d'un énorme bocal que son père avait placé sur le manteau de la cheminée, et sur l'étiquette duquel Abel se souvint d'avoir toujours lu le premier mot, *Esprit.*

— C'est cela, se dit-il, mon père tenait là la fée enfermée, et son temps a fini cette nuit.

Enfin, il entra dans la cheminée, et il aperçut que, dans l'un des côtés, son père, lorsqu'il l'agrandit avec Caliban, avait laissé un petit escalier pratiqué dans le roc, et, sur quelques marches, il vit encore des perles.

Alors il courut réveiller Caliban, et lui raconta la venue de la fée. Le vieux serviteur se réjouit, et, lorsque son jeune maître eut fini, il lui dit :

— Abel, je deviens vieux et je mourrai bientôt; il faut demander à la fée, pour t'éviter la peine de cultiver le jardin, de moudre le blé et de semer les légumes, de le faire faire par des lutins.

— Si elle pouvait te faire vivre toujours, dit Abel; mais les fées n'en ont pas le pouvoir.

Cependant, ce point étant douteux, il se promit de revoir le *Cabinet des Fées*, et de chercher des exemples.

Alors Caliban se réjouit, espérant qu'à quelque page oubliée Abel trouverait un brevet d'immortalité pour eux.

Abel sortit, et le premier objet qui frappa ses regards fut, à une centaine de pas de la chaumière, une masse blanchâtre qu'il n'avait pas coutume d'y voir.

Il se souvenait bien qu'à cette même place il existait quelque chose auparavant; mais ce ne fut qu'après une grande heure de méditation qu'il se rappela que c'était l'énorme buisson qui lui avait caché Catherine, la première fois qu'elle s'aventura sur la colline.

Il y courut; il vit que le buisson avait été brûlé, pour découvrir une énorme pierre autour de laquelle il croissait et qu'il dérobait à tous les regards.

Cette pierre était carrée, et il aperçut des caractères bizarres tracés sur la table qui recouvrait cette espèce de monument rustique. Au bas de ce bloc carré se trouvait une dalle extraordinairement large et vaste ensevelie depuis longues années sous le terrain : on avait bêché la terre, et cette dalle blanche, au milieu de laquelle se trouvait un gros anneau de fer, était alors dégagée de tout ce qui l'avait cachée depuis si longtemps, puisque le buisson avait pu y croître.

Ce travail, assez considérable, eut lieu sans qu'Abel eût pu l'entendre, et cette réflexion lui fit penser que c'était un tour de la jolie fée des Perles, et que ce monument et ses caractères hiéroglyphiques signifiaient des choses bien importantes. Il se coucha par terre, l'oreille sur la dalle, et il entendit un bruit sourd qu'il prit pour celui de quelques lutins, mais qui, réellement, était produit par la même cause qui fait bruire l'onde de la mer dans les coquillages que les enfants approchent de leur oreille.

Il se releva et chercha un sens aux caractères, mais ce fut une chose impossible, car ils n'en avaient point, quoique Abel y pût distinguer quelques chiffres effacés par le temps.

Il regardait encore ce singulier monument, lorsqu'il entendit un pas léger comme celui d'un fantôme; il avança la tête, et crut que

[illegible] il aperçut Catherine qui, malgré son chagrin, vint gaîement à sa rencontre.

Abel ne put cacher un mouvement de dépit en voyant qu'il se trompait : ce geste ne pouvait échapper à l'œil de Catherine.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle en tremblant comme une feuille d'hiver.

— Je croyais, répondit-il avec un doux sourire, qui pour le moment rassura la pauvre Catherine, je croyais que c'était la fée...

— Quelle fée? dit elle avec surprise.

— La fée des Perles, répliqua Abel avec des yeux brillants d'amour. Oh! qu'elle est belle!... Catherine, eh bien! qu'as-tu? tu détournes les yeux?...

— Oui, dit-elle d'une voix étouffée, je ne saurais voir les vôtres lorsqu'ils ont cette expression... et qu'elle n'est pas pour moi, pensa-t-elle.

— Qu'as-tu, ma petite Catherine? dit-il avec un doux accent; tu pleures! tu souffres donc?...

— Oh! oui, je souffre!

Et Catherine sanglotait; elle se retourne et le voit pleurer :

— Tu pleures aussi? reprit-elle.

Et, sur-le-champ, ses larmes parurent se sécher.

— Puis-je voir ta peine sans en éprouver? répondit Abel; n'es-tu pas ma sœur, puisque tu es le seul être qui m'ait souri le premier, sans être mon père, ma mère, ni Caliban...

— Eh bien, dit Catherine en cachant son désespoir, quelle est cette fée?

Alors Abel, avec tout le feu du jeune âge, avec tout le feu de l'amour, lui fit une description animée et brillante de la vision céleste qu'il avait eue la nuit; à chaque instant les phrases les plus énergiques d'un langage que le frottement de la civilisation n'avait pas encore altéré arrivèrent sur ses lèvres enflammées, et n'instruisirent que trop la malheureuse Catherine, qui écoutait encore avec plaisir cet arrêt de mort, comme un criminel repentant qui se fait un besoin de son supplice.

— Enfin, dit Abel en finissant et en montrant les cieux, ce n'est que par delà cette écharpe diaprée que naissent et vivent des fleurs aussi brillantes; elles viennent du parterre des jardins de ton Dieu, que j'aime encore plus, depuis qu'il a permis que je visse des roses qui ont habité près de son trône, et qui en rapportent une rosée de lumière, de parfums et de charmes dont la nature d'ici-bas n'a pas d'exemple. Oui, Catherine, la blancheur d'un lis vierge, les mille couleurs des oiseaux de l'Orient, le doux chant des cygnes, l'odeur de l'ambre, le visage des houris de Mahomet, rassemble toutes les merveilles de la nature, et ce chef-d'œuvre sera au-dessous d'elle...

— Vous l'aimerez? dit Catherine en tressaillant et en épiant sa réponse.

— Je n'oserais, de peur que mon amour ne ternît sa pureté...

— Mais si elle est belle, reprit Catherine, et qu'elle ne vous aime point?...

— Tu me soulèves trop de pensées, dit-il en se frappant le cœur, j'en ai trop là, elles m'étouffent!...

— Vous l'aimez, et elle vous aimera, dit alors Catherine en fondant en larmes; car une femme qui vous aura vu ne pourra jamais oublier la douceur de votre visage...

Ayant dit, Catherine s'enfuit à travers les ronces en pleurant toujours. Mais elle s'arrêta, revint précipitamment; et, s'asseyant près de lui, sur la grosse pierre, elle lui dit :

— Abel, sois heureux, et je serai heureuse...

Elle se leva et s'enfuit.

Le jeune homme, pensif, la suivit des yeux.

Pendant quelque temps, il ne pensa plus à la fée des Perles. Les discours et les regards expressifs de Catherine lui revinrent à l'esprit, mais ce ne fut qu'une préoccupation ayant sa source dans un sentiment confus qu'il ne chercha point à s'expliquer.

VII

La lampe merveilleuse.

Pendant plusieurs jours, l'âme d'Abel vécut du souvenir que lui laissa l'apparition de la fée des Perles; mais bientôt il ressentit un besoin de la revoir qui arriva promptement à l'impatience; il se tenait éveillé pendant la nuit, afin de ne pas perdre un seul moment la vue de la jolie fée quand elle viendrait.

Il se parait avec recherche, il baignait ses cheveux dans l'eau claire de la fontaine, tandis que Caliban tâchait de rendre le beau col brodé aussi blanc que la neige; puis Abel tressait sur sa jambe les nattes qui rattachaient ses sandales de bois, sur lesquelles son pied ressemblait au pied d'une statue antique.

Un soir, il cueillit avec Caliban un énorme bouquet de roses, et il les effeuilla dans le laboratoire qu'il tapissa de feuillages. Il nettoya la cheminée par laquelle descendait la petite fée, et il y attacha des rameaux de lilas, afin qu'elle trouvât un chemin parfumé.

La nuit suivante, à l'heure de minuit, heure que les fées, que toutes les fées chérissent, parce que le silence et le mystère, qui plaisent à leurs âmes aimantes, règnent alors partout, une musique d'une douceur divine se fit entendre dans la chaumière, unie au chant argentin et caressant de la fée aux Perles.

Cette mélodie semblait descendre des nuages. Abel se réveilla aussitôt et vit la fée au milieu de son cortége de lumière, qui s'étendait sur tout le laboratoire comme le voile d'air que l'on remarque quelquefois sur la terre quand, par un beau jour de printemps, on regarde une vallée du haut de la colline.

La charmante fée s'était assise sur le fauteuil vermoulu, et regardait dormir son protégé : aussitôt qu'Abel ouvrit les yeux, elle cessa de chanter, et son visage prit une expression moins tendre.

Abel, qui, depuis la première apparition, se couchait habillé, se leva et fut se mettre à genoux à quelques pas de la *fée*. Un moment de silence régna entre eux, car elle paraissait prendre plaisir à l'admiration du jeune homme, dont les regards la parcouraient avidement, comme s'il eût revu, après une longue séparation, un ami tendrement aimé.

Enfin, il lui dit avec une naïveté charmante :

— Vous avez donc cassé la grande bouteille où mon père vous avait renfermée?

— Oui, répondit-elle en souriant, et c'est parce qu'il m'a tirée des mains d'un enchanteur, mon ennemi, que j'ai juré de vous protéger.

— De me protéger!... répéta-t-il lentement avec l'accent du regret et le regard du reproche.

— Que me voulez-vous de plus?... dit la fée, qui le comprit parfaitement.

— Je ne sais, répondit-il; mais, après un moment de silence et d'hésitation, il ajouta avec cet air à la fois soumis et passionné qui prête tant de force aux paroles d'amour : Je voudrais ne jamais vous quitter!... ne m'avez-vous pas rendu la vie que je mène insupportable? Que deviendrais-je si je ne pensais pas à vous et si votre image ne remplissait pas tous mes moments?... Une chose, maintenant, ne me plaît qu'autant qu'il peut y avoir du rapport entre elle et vous... J'avais du bonheur plein mon âme en cueillant ces roses,

parce que vous deviez en fouler les feuilles que j'ai répandues ici... autrefois, j'aimais les fleurs pour les regarder, j'aimais à écouter le murmure de notre fontaine, je contemplais, sans rien souhaiter, la campagne et le ciel; aujourd'hui tout cela n'a du charme pour moi que parce que je crois vous voir et vous entendre dans tout. Belle fée, j'ignore en quels lieux est votre demeure... mais je suis certain que vous êtes là aussi!...

Et il montrait son cœur.

La fée l'écoutait avec plaisir (car les fées sont des femmes). Elle lui montra, du bout de sa baguette de nacre, l'escabelle, comme pour lui dire de s'y asseoir; Abel s'y plaça avec timidité et en regardant toujours la fée.

En s'asseyant, il aperçut la belle lampe qui brillait dans la cheminée, et, pendant un instant, il la considéra avec surprise et en silence.

La fée le regarda et parut deviner sa pensée; elle sourit.

— Belle fée, dit Abel, pourriez-vous prolonger l'existence de Caliban?

Elle remua la tête en signe de refus, et répondit de sa douce voix:

— Nous pouvons donner ou ôter la vie, mais non la faire durer plus qu'il n'est marqué; Dieu nous l'a défendu.

— Vous reconnaissez donc le Dieu de Catherine?

— Qu'est-ce que Catherine? s'écria la fée en sortant de l'espèce d'impassibilité dans laquelle elle s'efforçait de rester; n'est-ce pas une jeune et jolie fille que vous aimez?

— Oh! non, je ne l'aime pas!... repartit vivement Abel; car nous rions ensemble, je lui prends la main; à ses côtés je reste maître de moi-même. Enfin je la chéris comme une sœur... elle avait du chagrin l'autre jour, et j'ai pleuré avec elle!...

— Abel, écoutez! si vous avez quelque demande à me faire, parlez! je puis vous accorder tout ce que vous voudrez!...

— Je ne veux rien pour moi, s'écria-t-il avec douceur, car en ce moment je suis heureux; mais je sens que j'aurais du plaisir à revoir encore mon père, ma tendre mère la *fée Bonne :* vous devez les connaître, faites que je jouisse une fois de leur doux aspect.

— Il faudra, répondit la fée, que je consulte mes livres, et, si cela se peut, je vous les montrerai.

— Ah! douce fée, s'écria Abel, je voudrais bien voir aussi votre palais, le lieu de votre séjour habituel!

— Et pourquoi? demanda-t-elle.

— Parce qu'alors, dit Abel, je vous verrais toujours là, et vous ne seriez presque jamais absente pour moi.

Elle parut vivement touchée de cette réponse, et elle promit à Abel de satisfaire ses souhaits.

Elle jeta sur lui un regard plein de complaisance et peut-être même d'un sentiment encore plus délicat, et elle fit un mouvement pour se retirer.

— Ah! restez, dit Abel en saisissant sa jolie main, qu'elle retira soudain.

Le pauvre jeune homme, lisant le dédain sur le visage de la fée des Perles, crut l'avoir offensée; il se retira tout honteux, la regarda de l'air d'un coupable qui implore sa grâce, et une larme roula dans ses yeux.

La fée, tout émue, se rapprocha de lui et approcha sa main des lèvres du jeune homme. Abel y déposa un baiser tendre et respectueux, et il sentit cette douce main trembler.

Dans cette seconde entrevue, la fée était déjà comme gênée : elle n'avait plus sur sa figure cet air riant qu'Abel remarqua la première fois; mais le fils du chimiste était trop ému lui-même pour s'apercevoir de ce changement.

La fée regarda avec attention le laboratoire, et surtout les habits du chimiste et de sa femme; puis elle se tourna vers Abel, et lui dit :

— La rosée va se distiller sur les fleurs, l'aurore se lève; voici l'heure où nous disparaissons! adieu...

Puis, légère et gracieuse, elle saisit sa lampe brillante, et, s'élançant dans la cheminée, elle s'éleva en l'air comme un jeune écureuil qui gravit un arbre en se balançant mollement sur les branches et jouant avec les feuilles.

Abel resta tout étourdi : cette seconde visite de la fée avait développé le sentiment qui, depuis la première, flottait indistinctement dans l'âme du naïf jeune homme. Pourtant ce n'était point encore de l'amour dans le sens restreint de ce mot, car il y manquait l'espoir.

Après le départ de la fée, Abel se souvint de l'expression singulière que prenait par instant le visage de cette céleste créature et de l'embarras inexplicable pour lui qu'elle révélait alors dans sa contenance. Il demeura jusqu'au jour plongé dans cette méditation, et Caliban le trouva dans la posture où la fée l'avait laissé.

— Caliban, elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas retarder l'instant de ta mort...

Caliban regarda la terre avec tristesse, et, lorsqu'il releva la tête, Abel aperçut une grosse larme qui roulait dans les rides du vieillard.

— Abel, il faudra donc que je te quitte!... au moins tu me mettras avec ton père, n'est-ce pas?...

Abel le lui promit.

Quelques jours après, la fée lui apparut encore, et vint l'avertir qu'il devait se résoudre à courir les plus grands dangers s'il voulait voir le palais qu'elle habitait. Abel lui répondit que rien ne pouvait l'arrêter devant une telle perspective.

Alors la fée lui donna sa baguette de nacre, qui, pour cette fois seulement, obéirait aux ordres qu'un étranger lui intimerait; et elle lui parla ainsi :

— Demain, Abel, lorsque toute la nature sera ensevelie dans le sommeil et que tu auras entendu minuit sonner à l'horloge du village, alors tu frapperas de cette baguette la pierre qui se trouve à cent pas de ta chaumière; elle se lèvera et t'ouvrira un gouffre dans lequel il faudra te précipiter; lorsque tes pieds auront rencontré le sol, tu marcheras hardiment jusqu'à ce que tu voies une lumière qui ne sera visible que pour toi seul et qui te guidera vers mon palais.

La fée disparut comme les autres fois. Abel tenait à la main la baguette magique, et il ne cessait de la baiser en pensant que les mains de la fée l'avaient touchée. Il ne savait qu'en faire : à chaque instant il la plaçait dans un endroit, puis dans un autre, s'éloignait et revenait la voir comme si c'eût été la fée elle-même.

Au temps où Napoléon tenait l'Europe courbée sous sa main puissante et paraissait aux hommes environné d'un éclat surhumain, il confia son portefeuille à un jeune auditeur qui devait le suivre à l'armée.

L'auditeur, quand il eut le portefeuille, ne sut plus qu'en faire : il consultait tout le monde, demandant comment on tenait le portefeuille d'un empereur, et dans quelle substance précieuse on l'enfermait. Il ne le quittait pas des yeux, comme si Napoléon et son génie y fussent contenus.

Si quelqu'un passait à côté, il le regardait avec inquiétude : quelqu'un venait-il le voir? avant de lui demander comment il se portait, il lui faisait voir le portefeuille; il répétait à tout le monde qu'il avait chez lui un portefeuille de Sa Majesté; enfin il était fou... Ainsi en fut-il d'Abel et de la baguette de la fée, si ce n'est que les folies de l'amour prouvent une organisation encore jeune, et que les singeries de l'auditeur annoncent une âme étroite.

On juge si Abel attendit avec impatience que l'heure indiquée arrivât.

Caliban voulut absolument l'accompagner, et ils furent tous les deux, à minuit, auprès de la pierre en question.

Lorsque le dernier coup de l'horloge retentit dans les airs, Abel frappa bien doucement la dalle, et elle se leva brusquement : alors l'ouverture vomit sur-le-champ une grande quantité de flammes, et

Caliban regarda Abel avec effroi; mais l'intrépide jeune homme, fermant les yeux, s'élança dans le cratère de ce petit volcan, et Caliban l'y suivit. Ils tombèrent sur une matière molle et flexible, qui les reçut avec complaisance : ils entendirent la pierre retomber avec fracas, et ils se trouvèrent dans la plus profonde obscurité. Abel se releva, et, mettant sa main en avant, il marcha courageusement en appelant ce fidèle serviteur : il tâtonna partout pour le retrouver, ce fut en vain; alors il se décida à marcher en avant. Il erra longtemps sans rencontrer aucun obstacle : le plus profond silence régnait, ainsi que la plus grande obscurité : il chemina si longtemps, toujours entouré de ce cortége de terreur, qu'il crut que la nuit devait s'être écoulée.

Tout à coup un bruit horrible, dont il n'avait jamais eu l'idée, retentit comme un coup de tonnerre, la voûte sous laquelle il marchait en fut ébranlée et sembla près de s'écrouler.

Après ce premier frisson de crainte involontaire, il se remit à marcher; mais, à chaque instant, le bruit se renouvelait et semblait se rapprocher. Abel s'arrêta et s'assit sur une pierre froide : là, le plus terrible spectacle vint l'épouvanter.

En effet, ses yeux se portaient toujours en avant par un mouvement naturel, et il cherchait à voir : cet effort le fatiguait, ce fut alors que le bruit cessa, et que, dans le lointain, un point lumineux et blanchâtre commença à paraître.

Insensiblement, cette lueur s'étendit, prit un corps, et ce corps était celui d'un géant qui, avec une massue, s'approcha brusquement et leva sur la tête d'Abel le tronc d'arbre qu'il faisait mouvoir. Abel se leva et courut au géant; mais il entendit un rire effroyable, et le géant se mit à danser et à reculer en sautillant et tenant toujours sa massue levée.

Alors Abel courut avec rapidité sur cette épouvantable vision : lorsqu'il fut sur le point de l'atteindre, le géant se résolut en une ligne d'une finesse extrême, et se changea en un serpent qui siffla de toutes ses forces, et s'élança à chaque instant sur Abel, qui, dans cette perplexité, cherchait à l'atteindre avec la baguette de nacre.



Alors la fée lui donna sa baguette de nacre. — PAGE 15

Au moment où il le toucha de sa baguette, il se recula jusqu'au lointain le plus obscur; et là, il revint avec fureur; pendant la route, il se changea tout à coup en squelette, son corps se balança sur deux os desséchés, et Abel vit le jour à travers ses côtes vides, il entendit craquer les ossements, enfin un rire de l'enfer éclata et le glaça de terreur.

En cet instant, la fée et tous ses riants présages se présentant à son imagination, il ferma les yeux et se mit à courir en avant; lorsqu'il fut las, il s'assit, ouvrit les yeux et ne vit plus rien. Il se releva et continua sa route : bientôt il aperçut une lueur douce au bout du souterrain qu'il venait de parcourir, et lorsqu'il l'atteignit il ne vit plus que les eaux d'un lac qui réfléchissait une multitude de lumières.

Bientôt il se trouva dans une grotte tapissée de coquillages plus rares les uns que les autres : cette grotte était au bord d'un lac limpide que des arbres lumineux entouraient de tous côtés.

Une barque dorée flottait devant le hardi jeune homme, qui s'élança sur-le-champ dans la nacelle en essayant de la guider vers un magnifique pavillon chinois qu'il voyait pour la première fois en réalité. Aussitôt qu'il fut dans la barque, des deux côtés de la rive une douce musique répandit dans les airs les sons les plus harmonieux.

Abel jouissait du plus magnifique spectacle qui pût flatter son âme amie du merveilleux : il naviguait sur un lac au milieu d'un océan de lumière qui effaçait l'éclat des étoiles d'un ciel pur comme l'onde qui caressait sa barque par des flots lumineux.

Il voyait un pavillon chinois s'élever du sein des eaux, et chaque angle, chaque pointe, était garnie d'une perle grosse comme un œuf, et contenait une lumière qui, à travers cette enveloppe orientale, jetait une lueur mystérieuse comme la fée de ce lieu. Les eaux paraissaient se perdre sous le pavillon divin, à travers les vitraux duquel il apercevait des figures se mouvoir et danser comme des sylphes.

Lorsque sa barque aborda contre le pavillon, il entendit une musique délicieuse et les cris de joie de la troupe des fées qui dansaient. Il sortit, et tout à coup deux grands et forts inconnus s'emparèrent de lui, le jetèrent dans une espèce de boîte et l'emportèrent avec une extrême rapidité : il voulut briser la caisse dans laquelle il se sentait pressé, mais les éclats de rire qui suivirent ses vains efforts lui rappelèrent que les forces humaines étaient impuissantes contre les enchantements des fées.

Enfin, le même bruit qu'il avait entendu pendant sa course pénible se fit entendre, sa prison parut se briser, et il se trouva seul, au milieu d'un nuage blanchâtre, dans un lieu qui ressemblait à tout ce qu'il se figurait du palais d'une fée.

C'était un salon circulaire : la coupole était soutenue par des colonnes de marbre blanc, et l'intervalle de chaque colonne était garni d'une étoffe rouge très-précieuse qui se rattachait par des griffes de lion en or à la frise.

Le parquet, composé de bois précieux, offrait les dessins les plus ingénieux : un lustre, qu'il crut de diamants, pendait du milieu de la voûte, qui lui semblait un ciel, tant elle était peinte avec habileté, et ce lustre jetait des feux dont il ne put soutenir l'éclat.

Du sein de quatre trépieds d'or s'exhalaient les plus doux parfums : tout autour de ce salon merveilleux régnait un divan où se trouvaient des coussins de pourpre en profusion, et la richesse du bois était encore augmentée par des dorures.

Entre chaque colonne s'élevait un piédestal en bronze, sur lequel il vit de belles statues élevées en l'honneur des fées les plus célèbres; il y lut les noms de la fée Urgèle, la fée Gentille, la fée des Eaux, etc.

Dans sa surprise, il n'aperçut pas d'abord une porte ouverte, et il fallut que de la pièce voisine il entendît une voix bien connue pour qu'il se précipitât sur-le-champ... Autre étonnement!...

Il entra dans le lieu que la fée habitait toujours.

La lumière venait d'en haut, mais elle était voilée par un immense plafond composé d'une étoffe blanche comme la neige, et plissée à mille plis, de manière que le jour avait une blancheur douce comme la fée elle-même.

Ce réduit divin était de forme carrée.

Aux quatre coins, des piédestaux de cristal supportaient des cassolettes d'où s'exhalaient les parfums les plus suaves.

Une fois qu'Abel fut entré, il n'aperçut plus la porte, parce que les murs (si c'étaient des murs) étaient garnis d'une substance précieuse d'un blanc mat, qui laissait briller de grandes coquilles de nacre de perles artistement posées, et dont les brillantes cannelures à couleurs changeantes décoraient ce boudoir de la fée.

Le bas de chaque coquille contenait un gland de perle fort bien imité, et la plinthe du haut et du bas de l'appartement était figurée par une ceinture de perles, large d'un demi-pied : les coquilles tranchaient, par le blanc azuré de leur nacre, sur le fond qui était d'un blanc mat.

Tous les meubles, au lieu de bois, étaient en nacre et enrichis de sujets en argent mat; leur étoffe était le satin le plus brillant, broché de perles figurées par le dessin. Partout des fleurs, d'un blanc délicat, répandaient leur odeur de jasmin, d'oranger, de myrte.

Au milieu de la pièce, un vaste bassin d'albâtre sculpté contenait un amour soufflant dans une conque une eau limpide qui jaillissait à moitié de la hauteur de l'appartement, et s'échappait ensuite par la colonne de marbre sur laquelle le bassin était posé : cette eau murmurante rafraîchissait l'air et disposait à la rêverie.

Enfin, au fond de cette espèce de nuage de blancheur, Abel, stupéfait d'une telle recherche, aperçut, sur une estrade d'argent, la fée, couchée sur un lit qui lui sembla de rosée, tant étaient blancs les tissus qu'elle foulait.

Une profusion de perles, semées sur tout ce qui lui servait, faisait reconnaître la fée des Perles, et sa beauté était si vraie, si brillante, qu'aussitôt qu'on la regardait la magnificence du lieu disparaissait, et l'on ne voyait plus qu'elle.

Sur un somno d'argent mat, la belle lampe de bronze jetait un éclat d'une douceur mystérieuse, en ne laissant de jour que ce qu'il en fallait pour apercevoir la beauté de cet asile, qu'une lumière trop vive aurait rendu fatigant pour l'œil.

La jolie fée se leva, courut vers Abel; il n'entendit pas le son de ses pas, car elle marchait sur un tapis blanc comme la neige; enfin il était plongé dans un tel ravissement, qu'il ne pouvait pas prononcer un seul mot.

Il contempla la fée, tomba à genoux, posa sa tête amoureuse sur les pieds de la déesse, et les couvrit de baisers : les boucles de sa belle chevelure caressèrent les pieds de la fée, qui jouissait de son étonnement avec un plaisir indicible.

— Allons, relevez-vous, dit-elle d'un son de voix charmant, et ne faites pas de folies.

Si Abel avait pu voir le coloris qui couvrit le visage de la fée, il aurait été au comble de la joie.

Elle entraina le jeune homme sur un sopha de satin blanc; ils s'y assirent ensemble, et la fée, lui reprenant sa baguette, frappa trois coups sur le somno.

Soudain une musique aérienne se fit entendre; Abel, dans son extase, saisit la main de la fée; ils restèrent à côté l'un de l'autre pendant tout le temps que dura la musique, et le pauvre Abel, ivre d'amour, confondit son âme dans celle de son amie.

Ses yeux venaient mourir à chaque instant dans ceux de la fée, qui ne se facha point de ce muet hommage, et parut même y prendre plaisir. Enfin, au moment où trois voix divines chantèrent, dans une langue inconnue, un morceau dont chaque note était un accent de l'amour, Abel et la fée se serrèrent mutuellement les mains, rougirent ensemble, et leurs cœurs battirent à l'unisson; alors, insensiblement, la fée retira sa main, et Abel crut avoir tout perdu, quand il ne sentit plus les doigts délicats de cet ange d'amour et de beauté.

— Pourquoi, dit-il, pourquoi vous ai-je demandé à venir en ces lieux? je ne puis plus vivre sur la terre, mais bien dans ce nuage que vous habitez. Ma chaumière, mon jardin, mes fleurs, vous m'avez tout enlevé; car tout va me déplaire, et vous ne m'aurez rien donné.

— Ingrat, dit la fée d'un ton de reproche, pour quoi comptez-vous le souvenir de ce moment qui, même pour moi, ne sera pas sans charme? Oui, mon palais est *plein*, splendide, ajouta-t-elle, magnifique; mais songez, Abel, que la plus brillante habitation d'une fée est un cœur pur, un cœur tout à elle, un cœur grand, généreux, sensible.

Abel la regarda d'un air qui signifiait qu'il offrait le sien.

— Je vous entends, dit-elle avec un fin sourire; je vous entends, Abel.. mais, pour communiquer avec les génies, il faut de vastes connaissances que vous n'avez pas.



La fée aux Perles.

— Et puis-je les acquérir? demanda-t-il vivement.

— Oui, répondit-elle; et, si vous y parvenez, j'aurai une grande preuve de... votre aptitude aux sciences.

— Belle fée, dit Abel, vous m'avez promis de m'évoquer l'ombre de mon père... Ah! si vous en avez le pouvoir!...

Il se mit à genoux.

La fée le prit par la main; et, pendant qu'il regardait cette voûte blanche qui brillait d'un doux éclat, elle déposa sur cette main chérie un baiser en rassemblant son âme sous le léger espace que ses lèvres embrassèrent. Abel se retourna, mais la fée majestueuse prit un air de dignité froide, et refoula son plaisir dans le plus profond de son cœur : Abel, interdit, baissa les yeux.

Alors la fée toucha de sa baguette une coquille, qui disparut soudain; un léger bruit fit regarder Abel, qui vit son père soufflant ses

fournaeux, et sa mère brodant son col. Il porta la main sur son cou, pour s'assurer que ce gage d'amour maternel y était encore, et il resta muet de stupeur et en proie à l'effroi.

Il jeta un cri, s'avança, porta ses mains en avant, mais il fut arrêté par une substance froide comme la glace, dure comme du diamant, et il s'évanouit.

A son réveil, il se trouva dans les bras de la fée, qui était plus pâle que lui; elle tenait un mouchoir dont elle effleurait son visage, et les plus doux parfums l'avaient fait revenir : ce moment fut un des plus beaux instants de sa vie; ses yeux rencontrèrent les yeux inquiets de la fée qui le regardait avec amour. Contempler ce doux visage fut une sensation délicieuse; il ne se sentait pas encore; il naissait à la vie, avec cette indifférence qu'il se sentait naître et qu'il semblait tirer son existence des yeux de la fée. Il n'avait plus aucun souvenir, aucune perception de lui-même.

Plongé dans un calme ravissant, tranquille, heureux, n'appartenant plus à la terre, il ne savait plus qui il était, où il se trouvait... non, il aimait, et voyait l'objet de son amour lui sourire au sein d'un nuage de volupté, de grâce et de richesse.

La fée des Perles était coiffée de manière à réaliser l'idée d'un ange; ses boucles rassemblées sur son front, ses yeux compatissants... Abel se crut au ciel... Mais quand elle le vit ouvrir les yeux, elle le quitta et sortit.

Abel se trouva donc seul dans ce lieu de délices avec son extase et ses souvenirs.

Après une rêverie d'amour, suave comme l'air de la patrie, il aperçut la lampe; alors, se souvenant de l'histoire d'Aladin, il conçut l'idée de s'approprier celle de la fée, à laquelle, au surplus, il ne faisait aucun tort :

— Parce que, se dit-il, si c'est un talisman, elle n'en manque pas; si ce n'est qu'une lampe, je ne la priverai pas d'un meuble bien précieux.

Ce qui le confirma dans la pensée que cette lampe était un talisman, ce fut son peu de richesse, car elle n'était que de bronze; ensuite, une fée ne doit rien avoir qui ne soit enchanté.

Bref, il souffla la lampe, et la glissa dans son sein, se promettant de l'essayer à la première occasion.

La fée revint bientôt, apportant dans un vase précieux et blanc comme du lait un breuvage qu'elle exigea qu'Abel prît aussitôt.

Pendant qu'il buvait, elle s'aperçut bien facilement du larcin qu'Abel venait de commettre; et, se souvenant de la manière dont il avait regardé cette lampe, elle devina dans quelle intention le vol avait été commis.

— Ingrat, s'écria-t-elle d'une voix harmonieuse qu'elle voulait vainement rendre sévère, je vous comble de bienfaits, je satisfais vos désirs, je fais pour vous ce que jamais fée n'a fait pour personne, puisque je vous introduis dans ma demeure, au risque d'être réprimandée par toutes les fées qui l'apprendront... et vous vous emparez d'un de mes talismans les plus précieux, celui qu'un enchanteur du grand bazar a vendu si cher?...

Abel était à ses genoux.

— Petite fée, dit-il, ne vous mettez pas en courroux, car vous me feriez périr de douleur...

— Allez, continua-t-elle, ma seule vengeance est de vous la donner, en vous disant ce qu'il faut faire pour s'en servir. Frottez-la auprès de la grande pierre cabalistique qui se trouve près de votre chaumière, frappez trois fois, du pied gauche, sur la dalle qui doit en être proche (dalle précieuse que votre père avait ensevelie, et que j'ai eu tant de peine à reconnaître); alors vous obtiendrez du génie de la lampe tout ce que vous voudrez. Adieu, méritez ma présence...

Elle le prit par la main, et, sortant de son mystérieux asile, elle le guida dans l'obscurité à travers une longue galerie; la fée prononça quelques mots dans une langue étrangère; alors trois hommes se saisirent de lui, le mirent sur un coussin moelleux, en lui couvrant les yeux d'un bandeau puis il se sentit emporté avec rapidité, il s'endormit, et après un sommeil très-long et très-profond, il se réveilla, se trouva sur son lit dans le laboratoire.

Caliban était à ses côtés, et paraissait inquiet.

Abel crut avoir songé; il se frotta les yeux, et regarda son vieux serviteur qui le contemplait avec une vive inquiétude.

VIII

Essai de la lampe.

— Caliban, n'ai-je point fait un songe? n'es-tu pas venu avec moi dans ce gouffre hier au soir?...

— Hier au soir! dit le vieux serviteur; avant-hier, Abel... car voici un jour et une nuit que je suis dans l'inquiétude.

— Aussitôt, continua-t-il, que je suis tombé dans ce vilain trou, deux inconnus m'ont saisi et m'ont gardé pendant quelque temps; après quoi, ils ont rouvert le gouffre et m'ont rejeté sur la terre. J'ai couru te chercher partout, mais tout le monde a fui devant moi : enfin je suis revenu ce soir, et je t'ai trouvé dormant.

Abel se leva, et lorsqu'il aperçut sa lampe il ne put douter de la réalité de son aventure.

— Caliban! s'écria-t-il, nous sommes les rois de la terre! tiens, vois cette lampe, c'est un talisman que m'a donné la fée...

Et là-dessus il lui raconta tout ce qui lui était arrivé.

Caliban, émerveillé, dit à Abel qu'il fallait faire sur-le-champ l'essai de la lampe Alors ils sortirent et coururent au lieu indiqué avec un empressement que l'on doit concevoir.

Abel se plaça debout sur la grande pierre, frotta sa lampe, et de son pied gauche frappa trois coups; puis, avec la naïveté de l'enfance, Caliban et lui se retirèrent et s'accroupirent en essayant de regarder par-dessous la pierre, qui fut brusquement soulevée : un génie charmant, couronné de fleurs, vêtu d'une robe blanche garnie de perles, et s'appuyant avec grâce sur un negre effroyable armé d'un cimeterre étincelant, fit entendre une voix harmonieuse, douce et presque aussi tendre que celle de la fée.

— Salut, maître adoré, salut! je viens pour recevoir tes ordres, prévenir tes souhaits, épouser tes haines, et t'obéir quelque chose que tu ordonnes : soit qu'il faille, comme le vent, devancer les nuages, consumer tout comme la flamme, courir comme une onde légère, m'élever en colonne, me changer en diamants, ou devenir le brillant tapis que tu voudras fouler, je suis à toi. Que désires-tu, mon maître?... parle, j'attends.

Lorsqu'il eut terminé son chant, Abel et Caliban, saisis de surprise, contemplèrent la beauté de ce groupe, car le génie ressemblait à une jeune fille assise auprès d'une statue de bronze. Abel et Caliban, se regardant l'un l'autre, ne surent plus que demander. A la fin, le vieux serviteur leur dit :

— Je veux que notre jardin soit soigné et que vous le fassiez bêcher, de façon que je n'aie plus qu'à semer et à recueillir : je veux de la farine toute broyée et blanche comme du lait.

— Oui, dit Abel...

Le génie et le nègre disparurent aussitôt, et la pierre, qui semblait vivante, se referma brusquement en laissant Abel et Caliban dans l'étonnement; ils regardèrent encore la dalle et crurent rêver.

Le vieux serviteur essaya de la soulever par l'anneau de fer, mais cela lui fut impossible; alors ils restèrent convaincus que la pierre était enchantée. Enfin ils se mirent à examiner la lampe avec la même curiosité que l'enfant qui cherche à casser son joujou pour découvrir ce qu'il renferme.

Abel, plongé dans l'embarras par la multiplicité de ses désirs, ne trouva d'autre moyen pour mettre un terme à sa rêverie que de penser aux perfections de la fée et au charme céleste des derniers moments qu'il avait passés à ses côtés.

L'amour s'empara de tout son être, et désormais il lui fut impossible de ne pas mêler le souvenir de la fée à toutes ses pensées, il la voyait sans cesse et lui rapportait tous ses désirs.

Lorsque Caliban rentra au logis, il faisait presque nuit : il heurta un objet très lourd qu'il trouva sur son passage, et quand il y porta les mains, elles s'y enfoncèrent. Il les retira pleines de la plus belle farine de froment que jamais la meule d'un moulin ait broyée, et il se hâta de transporter le sac dans la chaumière.

A travers les vitres de son réduit il aperçut trois esclaves habillés tout de blanc qui défrichaient tres-lestement un grand carré de terre à la lueur de la lune. Il sortit, et les regarda faire en se croisant les bras, et prenant un plaisir divin à voir son ouvrage s'achever par enchantement : il s'approcha et leur parla, mais ils ne se dérangèrent pas, ne firent aucun mouvement, et ne parurent pas avoir entendu. Caliban, émerveillé, bénit la lampe, la fée, le ciel, et rendit grâce à Dieu de ce qu'enfin Abel avait un talisman qui ne les laisserait manquer de rien.

— Parbleu! dit-il tout haut, il y a quarante ans que je n'ai mangé de viande et fait de repas, il faudra que je demande un splendide déjeuner pour demain matin...

Abel était dehors, la lune jetait sur le vallon une écharpe de lumière qui invitait à la méditation : il entendit au bas de la colline une voix mélancolique qui modulait les plaintes les plus attendrissantes ; cet hymne de la souffrance, qui retentissait au milieu du silence le plus solennel, le frappa fortement.

— Il y a des êtres malheureux dans ce vallon, se dit-il, et je puis les secourir !...

Il s'avança et tâcha de voir celle qui chantait si tristement. Il aperçut une figure se mouvoir lentement parmi les peupliers sonores qui bordaient les rives du ruisseau. On eût dit une de ces ombres dont les corps n'ont pas obtenu la sépulture, et qui errent aux bords du Styx, suivant les récits des poëtes.

Ses mouvements avaient cette indécision, ce laisser-aller d'un être à qui tout est indifférent, parce que son cœur est plein d'une seule idée, d'un seul désir. Elle semblait parcourir la vallée pour lui dire adieu.

En ce moment, un soupir étouffé annonça Catherine : Abel courut à sa rencontre, et, lui montrant sa lampe, il lui dit avec joie :

— Catherine, demande-moi tout ce que tu voudras ; ce talisman précieux que je possède comblera tes vœux...

— Ah ! dit-elle, ce que je désire ne viendra jamais de cette lampe de fer.

— Si, ma petite Catherine...

Alors il lui raconta sa dernière aventure, et la pauvre paysanne eut le cœur rempli d'amertume en écoutant les expressions d'amour dont se servit Abel.

— Ah ! Catherine, dit-il en terminant, ce malheur dont tu me parles d'aimer sans l'être, j'en ressentirai la cruelle souffrance. Comment dire à une fée : — Je vous aime !... Comment oser la regarder avec cette pensée qui doit se lire alors sur le front?...

— Pourquoi n'aimeriez-vous pas plutôt, dit vivement Catherine, une jeune fille qui vous porterait dans son cœur, et pour qui vous seriez ce que la fée est pour vous?...

Elle s'arrêta, et un long silence régna.

Au bout de quelques instants, la jeune fille qui errait dans le vallon fit entendre son chant de désespoir : il disait qu'elle aimait en vain. Ces accents parurent prophétiques à Catherine, qui se prit à pleurer.

— Catherine ! s'écria Abel, oh! tu me caches quelque chagrin ! c'est mal, car maintenant je puis tout pour ton bonheur.

— Je songeais, dit-elle en faisant un effort sur elle-même, je songeais à cette pauvre Juliette que je viens d'entendre.

— Eh quoi ! c'est elle? répondit Abel. Ah ! dis-lui de venir, Catherine, et ma lampe lèvera tous les obstacles qui la séparent d'Antoine...

Catherine se précipita à travers les buissons en admirant le bon cœur de son bien-aimé, et sans comprendre comment il rendrait Juliette heureuse. Mais elle allait, elle courait, elle volait ; car elle et Juliette étaient plongées dans le même malheur, et l'on parlait de secourir sa sœur de misère amoureuse.

Juliette arriva : elle était belle, mais pâle, et sur sa blanche figure on remarquait des traces qui disaient qu'elle fut pleine de gentillesse et de gaîeté avant que l'amour n'eût allumé le feu qui brillait dans ses yeux. Elle s'assit, et son regard annonçait une inquiétude vague.

Juliette n'était plus elle-même, ou plutôt elle vivait en dehors d'elle-même, et là où elle se posait avec grâce on n'avait que ses formes élégantes et pures, car son âme voyageait toujours.

Catherine, en la contemplant, lisait dans ses yeux le sort qui l'attendait elle-même : quand elle dit à Juliette qu'Abel avait le pouvoir de la rendre épouse d'Antoine, une lueur d'espoir erra sur son visage comme ces feux errants qui courent dans la cendre d'un papier déjà consumé. Elle leva les yeux sur Abel, dont la rare beauté ne parut pas l'avoir frappée, et elle répondit lentement en regardant la terre :

— La tombe sera mon lit nuptial, et les chants de l'église seront ma chanson de noces... Antoine! Antoine!...

Puis elle contempla la voûte des cieux et les étoiles, le manteau d'azur et la vallée.

— Adieu, adieu, dit-elle.

— Catherine, dit Abel, que faut-il pour lui faire épouser celui qu'elle aime ?

— J'imagine, répondit-elle, que vingt mille francs lèveraient tous les obstacles...

Abel frappa les trois coups, frotta la lampe, et lorsque le génie eut chanté son hymne d'obéissance, qui plongea dans l'étonnement Catherine et Juliette, Abel demanda vingt mille francs.

— Avant que vos artères aient battu dix fois, répondit le génie, vous aurez reçu ce que vous désirez...

Il disparut et reparut aussitôt : il mit un genou en terre et montra un gros sac d'or que le nègre laissa tomber à terre ; ils attendirent qu'Abel leur donnât l'ordre de se retirer, et ils partirent bientôt en chantant.

Une émanation d'une suavité extraordinaire remplissait l'air de son parfum. Catherine et Juliette, ébahies, restèrent stupéfaites ; elles regardaient tour à tour Abel, sa lampe et la pierre, mais Abel plus longtemps que le reste ; car il leur sembla, par son attitude, un ange descendu des cieux.

Juliette, l'heureuse Juliette, le contempla avec une effusion de cœur qui fit briller son visage de cette joie enivrante que donne l'amour heureux, et sur-le-champ sa gentillesse et ses grâces premières reparurent dans son attitude et dans ses mouvements.

— Si vous êtes un homme, dit-elle avec un doux sourire, vous serez dans mon âme presqu'un rival d'Antoine ! votre place sera toujours marquée au coin de notre feu dans notre chaumière, et personne ne s'y mettra.

— Te voilà heureuse, toi !... lui dit Catherine en soupirant.

— Oh! oui, bien heureuse!... répliqua Juliette en tournant ses regards sur la ferme où reposait celui qu'elle aimait.

Un sourire de mélancolie erra sur les lèvres de Catherine, et elle dit avec un peu d'amertume.

— Pour des femmes qui épousent leur bien-aimé, les vertus ne sont plus difficiles à pratiquer !...

Abel les regardait avec une naïve curiosité, et ne comprenait pas les remercîments dont il était l'objet ; car il éprouvait un si grand

plaisir, qu'il se sentait en quelque sorte redevable de quelque chose à Juliette et à Catherine.

Il leur prit leurs mains, les serra contre son cœur, ce qui fit tressaillir Catherine, et il leur dit avec cet enthousiasme du jeune âge qui a quelque chose d'attendrissant, parce qu'il sort brûlant de l'âme :

— Ah ! vous m'avez fait connaître le plaisir des fées!... Amenez-moi tous les malheureux !

Juliette se promit bien de revenir souvent à cette pierre de la colline, et les deux jeunes filles, soulevant le sac rempli d'or, s'en allèrent en retournant souvent la tête. Abel les regarda descendre et gagner le village.

IX

De l'empire des fées.

Abel resta quelque temps plongé dans le souvenir de cette scène.

Il crut que sa chère fée viendrait le visiter cette nuit même, mais il se trompa, et passa tout le temps à la désirer en pensant tour à tour aux enchantements qu'il avait surmontés, au lac brillant qu'il avait traversé, et surtout au berceau de nacre sous lequel il avait admiré la fée des Perles. Le serrement de main par lequel ils s'étaient mutuellement témoigné le bonheur qu'ils trouvaient à se voir avait produit sur Abel une impression vive et nouvelle; il se la retraçait avec tant de fidélité, qu'il croyait par instants sentir encore la main de la fée dans la sienne.

Le matin, il fut d'une tristesse mortelle : il allait à la pierre, essayait de la soulever pour retrouver le chemin du palais enchanté, mais ses efforts furent inutiles. Il revint s'asseoir sur son banc rustique, en tâchant de consumer les heures pour se déguiser à lui-même le temps qui le séparait de la nuit prochaine, pendant laquelle il espérait que la fée paraîtrait.

Comme tous les enfants de la nature qui n'ont jamais qu'une idée, un désir, et qui ne conçoivent pas qu'on s'en puisse distraire, Abel ne pensait qu'à une seule chose, à la fée.

Tout à coup, il entendit une voix céleste qui murmurait si doucement un chant d'amour, que l'air n'en était que faiblemennt ébranlé. Elle était là, derrière lui : plus de prestiges!...

Une simple robe blanche garnie par le bas de quelques perles, une ceinture de satin blanc, des roses blanches dans ses cheveux et un joli cothurne blanc composaient sa parure. Elle s'assit à côté d'Abel, et, avant qu'il eût prononcé un seul mot, elle lui dit :

— Je viens vous voir, privée de toute ma pompe, car vous êtes placé presque à côté d'une fée par l'emploi que vous avez fait du talisman. Abel, ajouta-t-elle en tremblant un peu, la bienfaisance pure, sans autre but que celle de faire le bien, est une des perfections de Dieu, auquel les fées et les hommes doivent tout... Je suis contente, dit-elle en le regardant et en baissant les yeux aussitôt.

Le doux sourire dont elle accompagna sa dernière phrase enivra tellement le pauvre Abel, qu'il ne put rien répondre, et ils restèrent tous deux muets et troublés.

La fée surtout paraissait jouir d'une sensation longtemps désirée : elle contemplait Abel avec un air d'inquiétude qui semblait dire : Me parlera-t-il?... Ses yeux respiraient le désir et l'amour, et rien n'était plus attrayant que ce visage resplendissant de grâce et de tendresse.

— Ah ! dit Abel après l'avoir admirée comme à la dérobée en lui jetant de ces regards de côté qui veulent dire tant de choses; vous avez beau prendre les habits d'une mortelle, on voit toujours que vous êtes une fée.

— Non, répondit-elle, en ce moment je ne suis plus fée : vous pouvez me parler comme à votre égale, et je suis sans force pour me fâcher contre vous.

Toute la contenance d'Abel avait déjà dit : J'aime... mais, tout en le pensant, une invincible pudeur l'empêchait de prononcer cette divine parole qui lui semblait un véritable crime, ou plutôt, la crainte d'offenser la fée et d'apprendre qu'elle ne partageait pas un amour aussi insensé, retenait sa langue captive.

En ce moment, il était, au suprême degré, sous l'influence de cette pudeur, apanage des grandes âmes, qui fait qu'au jeune âge on ne peut que tressaillir à l'aspect d'une jeune beauté, l'adorer en silence, se trouver heureux d'avoir effleuré sa main ou sa robe, et baiser la trace de ses pas lorsqu'elle a disparu.

La petite fée s'aperçut bien de ce muet hommage : aussi le savourait-elle en silence avec un délice inexprimable; car qui peut, sans une joie indicible, régner despotiquement sur un cœur plein d'amour, sur un cœur dans lequel nul autre objet ne trouve de place !

— Abel, dit-elle, pendant quelques jours vous ne me verrez pas; car je suis obligée de me rendre à une grande fête, à laquelle beaucoup de fées et beaucoup d'enchanteurs assisteront.

— Que cela doit être beau ! s'écria Abel, et comme je voudrais voir une telle assemblée, où vous serez la plus belle sans doute!...

— Rien n'est plus facile, répondit la fée; mais, lorsque je vous aurai dit ce qui s'y passe, si votre envie n'est pas satisfaite, un jour je vous y mènerai. Écoutez-moi bien :

A l'heure à laquelle tout dort dans la nature, les fées et les enchanteurs montent dans leurs chars et arrivent, les uns après les autres, dans le palais du génie qui donne la fête : chacun a bien soin de tâcher de venir le dernier, afin que sa parure, étant vue la dernière, obtienne la victoire; car les fées tiennent singulièrement à faire triompher leur toilette.

Cette circonstance singulière change dans l'empire des fées le temps et ses modifications; car si l'on doit se rendre au palais à dix heures de la nuit, cela signifie minuit, et personne n'arrive avant une heure du matin. Les enchanteurs sont tous vêtus de noir, parce qu'ils ont sagement pensé que l'absence de toute couleur leur était très-profitable, en ce que les couleurs sont quelquefois un objet de trouble et de confusion dans le royaume des fées.

Pour éviter les désordres, tous se mettent en noir, de manière qu'on ne peut se reconnaître que par le langage; car chaque couleur a son grimoire, son parler, ses habitudes : les génies blancs voient tout en rose; les génies bleus tout en noir, et les génies rouges ne voient pas grand'chose.

Ces différentes sortes de génies ont chacune une bannière et un mot auxquels se rattachent leurs actions et leurs pensées, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils désirent tous la même chose sous différents noms. Il y a bien encore des génies–quarterons qui sont de toutes les couleurs; mais leur dictionnaire est si bref et leur ventre si gros, qu'on les estime peu, car ils sont toujours pour la couleur dominante, c'est le *fonds de boutique* du pouvoir que les enchanteurs se disputent.

Ils disent toujours la même chose, et ressemblent aux statues de nos jardins, qui restent à tous les propriétaires, de manière qu'on les reconnait sur-le-champ, d'autant plus qu'ils n'ont pas de baguette, puisque leur pouvoir est subordonné à celui de l'enchanteur du jour: c'est ce qui fait qu'ils ont toujours faim et qu'ils ont l'air de manger pour la faim à venir, en ce qu'ils ont peur qu'un jour un des trois partis étant assez fort et n'ayant plus besoin d'eux, on ne les laisse pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des chevaux à toutes selles, des sacs à tout grain, des consciences mobiles, et qu'enfin on ne les renvoie régner dans les airs, diriger les nuages fugaces, se grouper en brouillards autour du soleil, ou bien mieux nuancer et fondre les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ce sont des enchanteurs de toutes ces classes qui viennent à cette réunion avec une multitude de fées, et voici ce qui s'y passe. Lorsque les vieilles fées arrivent, on les place sur des bancs d'honneur, le long des murailles, et là elles se contentent de voir ce qui se fait, sans y prendre part, parce qu'elles sont vieilles; mais leur langue

ayant hérité de toute l'activité de leurs corps, elles se dédommagent en babillant sur les jeunes fées et sur les enchanteurs.

Si un génie regarde trop une petite fée, elles crient au scandale, et toute cette tapisserie remue comme s'il s'agissait d'une révolution.

Comme on a tout prévu, les vieilles fées ont de petits morceaux de bois garnis de satin, et, quand elles s'ennuient, elles étendent le satin devant leur visage et bâillent en silence; car il est défendu, dans l'empire des fées, d'ouvrir la bouche autrement que pour parler et pour manger.

Ensuite, les vieilles fées gardent les places et les manteaux des jeunes, et leur rendent mille petits services, comme de découvrir aux enchanteurs que telle fée qui paraît droite comme un jonc n'obtient sa taille délicieuse qu'à force de s'arrondir par des petits coussins adroitement placés. Elles voient d'une lieue de loin les fées qui ont mis une substance rouge sur leurs joues trop pâles, et disent aux jeunes enchanteurs de se bien garder de les embrasser, de peur d'emporter leurs couleurs : elles devinent les jeux de cartes que l'on place au fond de son cothurne lorsqu'on est trop petite, et toutes les ruses qu'elles ont pratiquées jadis elles les mettent au jour. Alors, les jeunes fées s'en vengent en marchant sur la queue des petits chiens, dont toutes les vieilles fées sont folles.

En effet, si le chien vient à périr, elles en gardent le portrait sur leur boîte, comme celui d'un amant chéri, ou bien encore les jeunes fées se moquent des prétentions des vieilles, et c'est là, mon cher Abel, un de leurs grands amusements.

Le palais est tout éclairé par des feux artificiels reproduits par des diamants, et il est orné de cailloux broyés et réduits en grands miroirs, afin qu'une fée, en passant, puisse voir si sa toilette ne se dérange pas, et fasse signe à tel ou tel enchanteur qu'elle comprend ce qu'il a voulu lui dire par tel ou tel signe.

Alors, quand presque tout le monde est arrivé, chaque enchanteur prend une fée, et, aux sons de la musique, ils se mettent à danser, à traverser la principale salle du palais, avec des manières plus ou moins jolies, en traçant de bizarres figures par leur danse, et c'est à qui sautera, dansera, traversera, tournera avec plus d'adresse et de gravité.

Enfin, pendant que tout le monde saute, danse et fait semblant de s'amuser, on traite les affaires les plus sérieuses.

Un génie qui saute est beaucoup plus traitable, on obtient plus facilement de lui ce qu'on en désire. Si l'un de vous entrait alors sans entendre la musique, il jouirait du plus singulier spectacle qui soit au monde : il verrait deux cents divinités presque toujours en l'air, jouant des pieds sans but, sans vouloir rien atteindre, et remuant la tête, les yeux et la langue à qui mieux mieux.

Pour cette sotte fête d'un moment, pour cette danse aérienne, les toilettes les plus somptueuses sont prodiguées, tandis que leur prix soulagerait des milliers de malheureux.

Enfin les enchanteurs et les vieilles fées, dont toutes les articulations sont racornies, dont les fibres sont trop dures, et qui, par conséquent, ne peuvent plus sauter, se rendent dans d'autres salles : là ils sont tous debout devant une table, occupés à regarder deux enchanteurs qui tiennent de petits cartons : c'est leur plus sublime occupation, leur langage le plus cher, leur amusement favori, leur rêve, leur pensée unique.

En effet, pendant tout le temps que dure la fête, la salle où sont les tables vertes et les cartons ne se désemplit pas : tous les génies, bleus, blancs ou rouges (car à ce moment, rangs, opinions, distinctions, tout disparaît), tous donc ne quittent pas des yeux les petits cartons coloriés qui vont et viennent.

Si l'un de vous, voulant profiter des discours admirables que les plus grands des enchanteurs doivent tenir lorsqu'ils se rassemblent, écoutait, il entendrait : Quatre à quatre, trois à un, un à, deux à, trois à, un à quatre, quatre à rien, trois à rien, Gagné! perdu! Rien ne va plus? vingt francs à perdre! Un danseur... Le roi, la vole, le coup du lion, la fourche royale, etc. Ces mots et ces cartons ont un tel attrait, que les fées et les génies oublient de boire et de manger, et que la salle s'écroulerait qu'ils ne s'en apercevraient que si l'on venait leur dire que le palais est décavé.

Quand les fées et les génies sont las de traverser en tous sens les salons de l'enchanteur et qu'ils voient le jour paraître, ils s'en vont sans rien dire à l'enchanteur qui les a reçus, et, comme ils ne l'ont pas même cher hé en entrant, il arrive souvent qu'un enchanteur qui donne une fête ne sait pas quels sont les génies qu'il a vus.

Tel est le principal amusement des fées : c'est un de leurs plaisirs favoris, pendant la durée duquel elles oublient la terre et ses habitants, les malheureux, les malades, tout, et même on se fait une gloire, à ces assemblées, d'avoir un langage plaisant par lequel tout, jusqu'aux choses les plus sérieuses et les plus lamentables, est présenté sous une forme badine ou ridicule, et l'on fait assaut de cruautés plaisantes.

Si une jolie petite fée apprend que la famine désole une contrée et que les habitants n'ont pas un grain de blé pour faire du pain, elle répondra :

— Que ne mangent-ils de la brioche?...

— J'aime mieux secourir quelque Juliette avec ma lampe que de goûter ces plaisirs-là, dit Abel.

— Cher enfant! s'écria la fée, vous êtes heureux d'être seul dans cette petite chaumière!... car l'empire des fées a bien d'autres singularités que je vous expliquerai quelque jour, et notre pouvoir nous est vendu plus cher que vous ne pouvez le penser...

— Il est cependant un lieu tel, répondit-il timidement, que toutes les chaumières sont des lieux de souffrance quand on l'a vu...

— Je vous entends, répondit la fée en souriant : eh bien! ne voulez-vous pas m'accompagner un moment sur cette route terrestre, vers ce lieu ?...

Il se leva, et, la prenant par la main, ils marchèrent ensemble vers la forêt. Abel avait la tête pleine d'idées nouvelles, que le récit singulier de la fée venait de faire naître : le silence était donc entre eux deux comme un ami commun qui leur eût servi de médiateur et auquel ils auraient confié leurs pensées. Par instant, Abel regardait sa belle et gentille compagne à la dérobée, comme s'il avait eu quelque pensée secrète à lui dévoiler; puis il baissait les yeux et ne pouvait parler, de peur de l'offenser.

Dans ces moments, on est plus que jamais porté à faire des questions insignifiantes, soit pour s'enhardir à parler, soit pour tromper le désir qui dévore.

— Ah! dit Abel en tremblant, nous avançons vers la forêt : racontez-moi, je vous supplie, racontez-moi encore ce qui se passe dans l'empire des fées, car j'aime le son de votre voix comme jadis j'aimais à entendre parler ma mère...

— Cher enfant, répondit-elle avec une vive émotion, plus je vous instruirai des usages de l'empire des fées, et plus vous trouverez ses habitants à plaindre. Par exemple, croyez-vous que le mariage d'une fée et d'un enchanteur se passe comme vous imaginez que doive se faire l'union de deux cœurs?... Voyons, Abel, que pensez-vous de l'amour? votre âme pure ne vous a-t-elle rien révélé ?

— Ah! dit Abel, l'amour est la fusion de deux âmes en une seule; c'est une sympathie qui réunit tellement deux cœurs, que l'un n'a pas un sentiment qui ne soit partagé par l'autre : c'est... mais non, ce sentiment perd à être défini, car je sens quelque chose d'immense qui me confond, là je sens aussi que le langage humain cesse de me suffire; enfin j'imagine (pour tâcher de dire quelque chose qui puisse rendre ma pensée) qu'une fois que l'on aime, l'amour s'empare si bien de tout notre être, qu'il n'y a plus que lui en nous, comme lorsqu'on est sur l'Océan dans une barque et qu'on n'aperçoit plus que le ciel et l'eau qui se confondent.

— Eh bien ! Abel, reprit la fée, dans notre empire on ne s'inquiète nullement des sentiments : aussitôt qu'un enchanteur a une petite fée à marier, on commence par la parer un peu mieux qu'à l'ordinaire, et l'on regarde combien, dans sa famille, on peut avoir de dragons volants à l'écurie et d'esclaves dans le palais; mais surtout on examine avec un soin curieux quel poids a la baguette de la famille, si cette baguette est de diamant, d'or, d'argent, de cuivre ou de fer, et à quel titre on la possède.

Ces importantes observations une fois faites, le père et la mère tiennent à leur fille des discours qui équivalent à ceci :

« Mon enfant, vous avez dix-huit ans (car les fées prennent de l'âge tout comme un mortel), or c'est une honte de ne pas être mariée à vingt ans : tâchez donc de tendre vos filets et de prendre un

mari : l'année sera peut-être bonne; mais, attendu que nous avons deux hippogriffes à notre char et un esclave derrière, que notre baguette de famille pèse trente carats, et qu'elle est de l'or le plus pur, il vous faut un enchanteur qui ait une baguette digne de la vôtre. Vous n'aurez pas de vertus, vous serez indigne de vivre, si vous ne trouvez pas un enchanteur qui ait un char à deux hippogriffes ; nous avons cinq cents ans d'ancienneté dans l'empire des fées, il faut donc que votre mari soit d'une race d'enchanteurs égale à la nôtre... Gardez-vous bien de jamais lever les yeux sur les génies! marchez droite, conservez-vous pour celui qui vous plaira, mais qu'il ait une belle baguette, de beaux dragons à son char, et que sa famille ait au moins quatre cents ans de date dans le royaume... »

Là-dessus, un matin ou un soir, c'est tout un, le père amène par la main un enchanteur tel quel, et, lorsqu'il est resté une heure ou deux auprès de sa fille et qu'il est parti, la mère, sur un signe du père, dit à la fée :

« Mon enfant, ce génie est bossu, bien fait, laid ou beau, cela importe peu; ce génie, mon enfant, a quatre hippogriffes à son char, il possède une baguette de diamant : il reviendra demain, tâche de lui plaire, car il faut qu'il soit ton mari... »

Alors la petite fée, qui est curieuse et qui veut savoir pourquoi on la marie, n'y regarde pas à deux fois.

Ignorant ce qui constitue le bonheur ou le malheur, elle consent parce qu'elle ne peut pas faire autrement : alors, au bout de quinze jours, elle devient l'épouse du génie, uniquement parce qu'il a une baguette de diamant.

Elle sera heureuse si le caractère du génie est bon, malheureuse dans le cas contraire, cela n'importe à personne : les baguettes sont du même genre, c'est là l'essentiel.

Aussi, souvent, presque toujours, les fées sont malheureuses...

Alors, pour se venger, elles s'amusent à contrarier leur mari : tout ce qui vient de lui est toujours mal venu; s'il a de bonnes qualités, on en convient, mais il y a toujours quelque chose, quelque vice qui les gâte, et ce vice équivaut à ceci : c'est un mari.

L'enchanteur, de son côté, ne saurait aimer sa fée, parce que c'est toujours la même fée, et qu'elle n'a pas le bon esprit, comme le font quelques-unes de nous, de se métamorphoser de mille manières, de sorte qu'elles offrent mille fées en une seule : alors la plupart des mariages sont malheureux...

— Et vous, demanda sur le-champ Abel, êtes-vous heureuse ou malheureuse?... Vous avez une belle baguette : de qui la tenez-vous?

— D'un enchanteur qui me fut bien cher... dit-elle alors, et les larmes lui vinrent aux yeux. J'ai été marié, mon enchanteur est mort, et j'ai été bien malheureuse!... Un jour, je vous raconterai mon infortune : qu'il vous suffise de savoir que je suis libre, et l'une des plus puissantes et des plus riches de toutes les fées...

Ils étaient sur la lisière de la forêt : là, la fée des Perles dégagea doucement son bras que tenait Abel, et, par un geste, elle lui défendit de la suivre; bientôt elle disparut en laissant le jeune homme en proie à son délire.

En effet, il venait de voir, pendant cette matinée, la fée des Perles peut-être encore plus belle que lorsqu'elle arriva, la nuit, entourée du prestige de son pouvoir

Elle s'était montrée sous le costume le plus élégant et le plus simple; elle avait petillé d'esprit et de grâces; sa taille fine et délicate, la beauté pure de son visage, le charme de son âme tendre, tout s'était déployé avec une vivacité, une plénitude, qui l'avaient enivré.

— Ah! je l'aime!... s'écria-t-il après avoir écouté longtemps le bruit lointain du char qui emportait la fée; serai-je sûr que mon hommage ne lui déplaira pas!... Hélas! aurai-je jamais la pureté d'âme, de désirs et de pensées, digne de cette créature des cieux?... Toute la douceur de la nature est dans ses yeux, et ses yeux semblent être un faible voile à travers lequel on aperçoit son âme!... Que faire pour la mériter?... Ensuite, m'aimera-t-elle?...

Telles furent ses pensées en revenant lentement à la chaumière : le souvenir de cette charmante matinée se gravait éternellement dans son cœur; car il devait toujours se souvenir des moindres paroles, des moindres gestes de la fée, ainsi que de l'aspect que présentait le ciel pendant leur conversation.

Abel, en approchant de sa chaumière, entendit des cris de joie immodérés, des éclats de rire et un bruit de bouteilles et de plats : il se hâta d'entrer par la haie du jardin.

Il trouva Caliban assis sur une escabelle et accoudé sur une table couverte des débris d'une foule de mets : le vieux serviteur était ivre; il tenait d'une main une bouteille, de l'autre un verre, et il chantait à gorge déployée.

Tout ce qu'Abel put tirer de lui, ce fut d'apprendre que le matin il était allé frotter la lampe à la pierre enchantée, qu'il avait demandé au génie un bon festin qui, dans l'espace de deux heures, lui avait été apporté et servi par les gens de la fée.

Abel laissa le pauvre Caliban au milieu de ses bouteilles, et ce vieux serviteur, en perdant la raison, ne perdit pas grand'chose.

X

Catherine.

Pendant que ces événements se passaient à la chaumière du chimiste, le village était en révolution, et l'on ne saurait en donner une image complète qu'en introduisant le lecteur dans la maison de M. Grandvani, le père de la jolie Catherine.

Le village dont cette maison faisait partie n'avait qu'une seule rue tortueuse, obéissant ainsi à la loi qui veut que toutes les choses humaines aillent de travers; les chaumières avaient chacune son petit jardin, sa cour pleine de paille, son écurie ou son étable, et enfin sa basse-cour; toutes contenaient des paysans laborieux, pauvres, mais ayant une même somme de bonheur et de malheur que les habitants des villes, si ce n'est que leurs affections et leurs désirs portaient sur de plus simples objets.

A moitié chemin s'élevait l'église, peu différente des autres habitations, mais pourvue d'un clocher, historien véridique qui présidait à la vie et à la mort, comme à toutes les occupations des habitants. Devant l'église, simple et sans faste, une place entourée de grands ormes voyait tous les dimanches les ébats d'une jeune troupe dansante, entendait le gros rire excité par le vin, seul amour des vieillards; et là, la renommée, l'opinion publique, dressaient leurs tréteaux tout comme ailleurs, bien qu'ils fussent de bois couvert encore de son écorce.

Sur cette place était une maison un peu moins humble que les autres; elle avait un premier étage orné de trois croisées à persiennes vertes; la porte était peinte avec un soin tout particulier, et le Girodet de l'endroit avait su trouver deux teintes de gris pour figurer des moulures; enfin, au-dessus de la porte, il avait écrit *Mairie* sans faute d'orthographe, parce qu'il avait peint ce mot sacramentel à l'aide du *Bulletin des Lois*. De chaque côté de la porte s'élevait un rosier entouré d'un petit treillage vert, et ces deux arbustes portaient leurs têtes touffues garnies de roses jusqu'aux persiennes du premier, habité par la charmante Catherine.

Cette maison était la seule, celle du curé exceptée, qui fût couverte en tuiles rouges et qui eût un grenier où l'on pouvait étendre et sécher la percale que soulevait le sein de Catherine, et la cravate dont le maire avait fait son écharpe.

En entrant dans cette maison, on reconnaissait sur-le-champ la présence d'une jeune fille, car la propreté la plus recherchée était la seule chose qui décorât l'escalier antique qui s'offrait aux regards.

D'un côté était la cuisine, à large cheminée, aux fourneaux de terre cuite, au carreau toujours brun, quoique propre; le coffre au pain, l'armoire aux provisions, la poêle suspendue, la table reluisante, tout était net, et il n'y avait pas une seule araignée pour écouter le bruit

mélancolique des gouttes d'eau qui s'échappaient lentement de la fontaine d'osier qui garnissait un des angles de la salle.

De l'autre côté était la chambre de Grandvani : au fond, on voyait le lit à colonnes torses antiques et à rideaux de serge verte; le plancher en solives de noyer et le carreau de tuile étaient propres et toujours frottés; sur la cheminée de pierre de liais était un miroir à côté duquel pendait l'almanach de l'année, et, de l'autre, une mauvaise estampe qui représentait la *Mort de ce pauvre Crédit*, tué par les peintres, les musiciens, les auteurs, les acteurs, les agioteurs, avec une longue histoire qui commentait cette tragique aventure ; mais le dessinateur, ne pouvant représenter les gouvernements sous une forme matérielle, attendu qu'ils en changent trop souvent, avait omis une partie des assassins du pauvre *Crédit*.

En face de la cheminée se trouvait une longue boîte qui contenait le balancier d'une horloge à sonnerie, surmontée de la statue d'un animal dont la dorure s'effaçait ; le papier qui décorait le mur était chargé de ces oiseaux qui chantent et vous regardent sans cesse du même œil, ce que ne font pas les gens en place et les amis.

La fenêtre était ornée de deux rideaux d'indienne à mille fleurs, doublée de calicot; et c'est là qu'une chaise en permanence, devant une petite table à ouvrage en manière de chiffonnière, sur laquelle des ciseaux, un dé, du fil, de la cire, la veste de Grandvani, une collerette à moitié brodée, indiquait la place habituelle de Catherine : c'est là qu'elle se met, parce que de là elle aperçoit, à travers le carreau, tous ceux qui passent sur la place.

Avant de connaître Abel, elle voyait venir de loin le maréchal Jacques Bontemps, et son père savait quand il approchait, en voyant Catherine venir l'embrasser; car elle n'osait avouer qu'elle accourait pour se regarder dans la glace, afin de s'assurer que son fichu était droit, sa figure gentille, et ses boucles de cheveux bien posées; elle rougissait, écoutait, et courait ouvrir la porte, après avoir mis une chaise à côté de son père.

Pour Grandvani, il était au coin de sa cheminée, du côté de son lit, dans une grande bergère de velours d'Utrecht, dont on ne distinguait plus la couleur primitive; mais il y avait lieu de croire qu'elle fut jaune jadis, attendu qu'elle était presque blanche, tant elle était usé, et que le jaune seul devient blanc.

Ce vieillard, toujours en culotte noire, en bas noirs, avec un habit bleu à gros boutons de métal taillé à facettes, et portant un bonnet gris en forme de pâté, tel qu'en ont les conducteurs de diligence, ce vieillard, bon homme et jovial, un peu avare, aimant le vin, mais encore plus sa fille, agissait dans le pays, dont il était le coq, comme les autocrates d'Orient, c'est-à-dire qu'il sortait rarement, et son occupation favorite était de jaser et de lire.

Il avait à côté de lui une table sur laquelle gisaient les registres de la mairie, un encrier, quelques plumes, le cachet, signe de son pouvoir; enfin, une Bible à estampes, plus les lois et ordonnances qu'on lui envoyait et d'où il tirait les principes de sa conduite, en cherchant à deviner ceux du gouvernement, recherche dans laquelle il était aidé puissamment par Jacques Bontemps, ce qui fait qu'ils se trouvaient deux à s'égarer dans ce labyrinthe inextricable.

Le plus souvent le silence régnait, et le balancier de l'horloge était seul à parler, surtout depuis que Catherine aimait Abel.

Les meubles de cette chambre étaient à l'avenant : une table de noyer, qui avait servi à plus d'une fête, des chaises garnies de coussins d'indienne, des fauteuils antiques, et sur la cheminée, devant la glace, une bonne Vierge de plâtre, tenant son enfant aux joues couvertes d'un peu de carmin, un portrait en plâtre du roi, et un buste de Bonaparte, composaient l'ameublement de cette demeure de paix et de tranquillité.

C'était devant ce foyer et devant Grandvani que l'on venait vider toutes les querelles du village; il en était le roi, et n'avait pas d'autres ministres que le curé et le maréchal des logis, tous gens de bonne composition, n'aimant ni les réactions, ni les interventions, ni les révolutions, ni les destitutions, ni les épurations, ni les conspirations, ni les réconciliations, véritables ou non.

Ce salon de paix respirait donc une aisance champêtre et un calme qui plaisaient à l'âme; mais il aurait paru le paradis à qui eût vu la charmante Catherine assise sur sa chaise, le visage éclairé par le jour, la main agile à tirer le point, doucement rêveuse, et regardant son père avec une tendresse douce et calme, un plaisir pur; écartant parfois les boucles de ses cheveux de dessus son front blanc et riche d'innocence, et se levant pour chasser quelques grains de poussière, seule chose qu'elle pût haïr au monde.

Telle elle était jadis, naïve, rieuse, le regard vif, mais ignorant et chaste, écoutant tout avec une curiosité de vierge, et souriant à ce qu'elle ne comprenait pas; mais, au moment que nous allons décrire, si l'ameublement, la chambre, l'air, le bon Grandvani, rien n'est changé, la pauvre enfant n'est plus la même.

Une lampe est placée sur la cheminée, Grandvani est à demi assoupi dans sa bergère, et Catherine se brode un fichu de mousseline à la lueur rougeâtre de l'âtre nocturne qui brille dans cette modeste chambre; Françoise la domestique est dans un coin qui tourne son rouet et file en silence.

La pauvre Catherine, qui jadis causait à tort et à travers sur ce qui se passait au village et remplissait auprès de son père l'office d'une gazette et l'empêchait de dormir après son dîner, Catherine est muette, même après l'événement qui étonne le village et dont le bruit n'a pas encore franchi le seuil de la maison du maire; cependant Catherine connaît le fait, puisqu'elle est une des actrices, et qu'elle a vu de ses yeux ce qui stupéfie le village entier; oui, mais Catherine est muette, elle laisse endormir son père, qui longtemps tâche de retenir sa tabatière, qui enfin s'échappe d'entre ses doigts; Catherine tire le point de son feston lentement, souvent elle s'arrête, lève les yeux, croit apercevoir une image chérie et se plaît à cette contemplation.

La pauvre enfant aime, elle aime de l'âme, ses sens n'y sont pour rien; elle voudrait entendre toujours cette douce voix qui parle enchantement et féerie, elle voudrait toujours mêler par un regard son âme à celle de celui qui lui paraît toute beauté, tout amour.

Le silence règne si bien dans la chambre, que l'on peut compter les mouvements de l'horloge et du rouet de Françoise; tout à coup on frappe à la porte, et plusieurs voix se font entendre : on remarque celle de Jacques Bontemps.

Catherine ne se lève plus précipitamment, ce n'est plus elle qui court ouvrir la porte, elle ne regarde plus au miroir encadré dans du bois noir travaillé et sculpté; non, elle reste immobile, des pleurs sont près de ternir le cristal de ses yeux, et c'est Françoise qui se lève et court ouvrir la porte : à ce bruit Grandvani s'éveille.

Le père d'Antoine et le maréchal des logis entrent, et leur contenance annonce qu'un événement extraordinaire a eu lieu.

— Bonjour, monsieur le maire, dit le gros fermier en s'asseyant auprès de Grandvani.

— Cela va-t-il bien, père Grandvani? dit le grand cuirassier en secouant la main du père de Catherine. Et vous, mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille, vous ne reconnaissez donc plus vos amis, puisque, depuis un temps infini, vous ne venez plus ouvrir?... C'est que j'entendais bien à travers la porte quand c'était vous! vous fredonniez si joliment un petit refrain de chanson...

Catherine ne répondit rien, et Jacques Bontemps la regarda avec étonnement.

— Monsieur le maire, dit le gros fermier en tournant son chapeau entre ses mains, je viens pour une affaire de conséquence : mademoiselle Catherine vous en a sans doute parlé, car il n'y a pas un enfant dans le village qui n'en cause.

— Qu'est-ce donc? répondit Grandvani; non, je ne sais rien........ Françoise, apporte-nous une bouteille de vin, cela nous rincera le gosier.

— Et la poussière s'en ira en paroles, ajouta le soldat.

— Figurez-vous, continua le fermier, que cette petite Juliette qui voulait épouser mon fils est revenue cette nuit chez elle avec vingt mille francs en or.

— Bah!... dit Grandvani en ouvrant de grands yeux; où donc les aurait-elle pris?...

— Ah! mais voilà!... reprit Jacques Bontemps, c'est qu'il y en a qui disent qu'elle, qui n'avait pas un sou vaillant, et qui avait le diable au corps pour Antoine, aura été détrousser quelqu'un' car une fille qui aime, c'est pire qu'un régiment de grenadiers...

Ici Catherine se mit à rougir, et interrompit brusquement le cuirassier en s'écriant :

— Fi! que c'est mal d'accuser cette pauvre Juliette d'une action aussi infâme!... Elle qui est si douce, si aimante, si jolie, comment voulez-vous...

— Ah! vous en savez quelque chose, dit le fermier; car tout le village dit que vous l'avez aidée à porter jusque chez elle le sac d'or...

— Certainement, répondit Catherine.

— Ah! père Grandvani, s'écria le cuirassier, voyez donc votre fille! en a-t-elle un pied de rouge sur la figure!

Grandvani, regardant sa fille, lui dit d'un ton qu'il voulait rendre sévère :

— Catherine, que signifie ce mystère? qu'est-il donc arrivé? Est-ce que ce serait toi qui aurais ouvert si doucement la porte à dix heures? j'ai cru que c'était Françoise... et je cherchais déjà qui pouvait être son amoureux.

— Oui, mon père, c'est moi...

A ces mots Grandvani posa son verre sur la table, Françoise quitta son rouet, le cuirassier caressa sa moustache, le fermier ne tourna plus son chapeau, et tous les quatre restèrent immobiles, l'œil attaché sur Catherine, la bouche béante; et la pauvre enfant regardant le fermier lui dit :

— Eh bien! père Verniaud, vous allez rendre votre fils heureux, puisque Juliette est riche, et vous venez sans doute ici pour remplir les formalités?

— Non, mademoiselle, reprit le fermier, tant que je ne saurai pas à quelle source Juliette a puisé ces vingt mille francs, je ne bougerai pas.

— Allons, ma fille, dis-nous d'où cela lui est tombé...

Alors Catherine, en rougissant mainte et mainte fois, raconta l'apparition du génie de la lampe aussitôt qu'un beau jeune homme la frottait en frappant sur une pierre enchantée.

Elle dit tout ce qu'elle savait sur le fils du chimiste, et ses éloges naïfs, sa candeur, allumèrent la bile de Jacques Bontemps, qui s'écria :



Bah! dit Grandrani en ouvrant de grands yeux... — PAGE 25.

— Nom d'un petit bonhomme! j'y vois clair! et ce beau conscrit-là est quelque malin qui n'aura fait que payer ce qu'il prenait... Par le tuyau de ma pipe, mille bombes! vous ne serez pas le grand-père du garçon de votre fils, père Verniaud, car cette magie-là cache quelque farce, et je vous dis que c'est une couleur que mademoiselle Catherine vous donne. Une lampe qui crache des génies qui ont des écus! à d'autres!.. L'argent est si haut, que personne ne peut l'atteindre. Comment veut-on qu'il pousse comme cela?...

— J'ai dit la vérité, reprit Catherine avec un accent plein d'innocence; ce que j'ai raconté, je l'ai vu; et, quant à Juliette, je ne comprends pas ce que M. Bontemps veut en dire.

— Je sais bien qu'avant la Révolution, dit le maire, cette chaumière avait une cheminée comme celle d'une forge, et, lorsque j'y fus, par l'ordre de M. le curé, j'y vis comme des diables; mais il se pourrait bien qu'on y ait fait de la fausse monnaie...

L'idée de Grandvani fut saisie avec avidité, et sur-le-champ on envoya Françoise chercher Juliette.

Elle vint : Antoine l'accompagnait; ils se tenaient par la main, le bonheur le plus pur animait leurs yeux, leurs mouvements, leur contenance.

Ils ne disaient pas un seul mot sans se consulter de l'œil, ne restaient pas une minute sans se regarder, et semblaient craindre que le temps avec tous ses siècles n'eût pas assez d espaces pour suffire à leurs tendresses.

Antoine, grand, fort; Juliette, mince, fluette, jolie, étaient là, devant le maire, comme un modèle, une image éternelle d'une heureuse union.

— Voyons, dit le maire, une des pièces d'or de votre dot.

Juliette en jeta une sur la table, et tout le monde la fit retentir sur le carreau, sur le manteau de la cheminée, et toujours elle fit entendre ce son pur au bruit duquel tombent les consciences des hommes et les murailles des villes, après lequel tout le monde court, et dont le tintamarre le plus bruyant ne vaut pas une minute de plaisir.

— C'est bien extraordinaire!..... s'écria Grandvani, convaincu que la pièce était de bon aloi.

— Allons! dit le fermier, craignant déjà que les vingt mille francs lui échappassent, puisque mademoiselle Catherine est témoin du fait, Antoine épousera Juliette, quitte à vérifier l'existence de la lampe : ce sera un bien pour le village, si l'on peut avoir tout ce que l'on désire.

Il ne fut question que de la lampe merveilleuse dans tout le village, et tout le monde tourna des regards d'envie vers la chaumière; les uns révoquaient en doute une pareille aventure; les autres, en voyant Juliette et sa dot, souhaitaient qu'il leur en arrivât autant; enfin, tous désiraient voir le bel habitant de la chaumière du diable.

Au milieu de toutes ces circonstances, il y eut un tel contentement de l'heureuse réussite des amours de Juliette et d'Antoine, que tous les matins les jeunes filles du village vinrent mettre une fleur aux bans qui étaient affichés à la porte de la mairie. Ces rubans, ces fleurs, Catherine les voyait, et chaque jour ils excitaient une vive peine au fond de son cœur, car la félicité de Juliette lui faisait comparer son sort au sien, et cette comparaison lui était bien cruelle.

Quelques jours après cette scène, elle fut trouver Juliette, et lui dit :

— Tu es heureuse, toi, ô ma chère amie! j'ai hérité de tout ton malheur! j'aime ton bienfaiteur; aide-moi, je t'en supplie, à rester seule en possession d'aller à la chaumière de la colline; tu vois comme tout le monde dans le village parle de se rendre à son habitation pour *le* voir, *lui*, sa lampe, car c'est la lampe plus que *lui*-même qu'ils veulent examiner. Ils l'importuneront, il verra d'autres femmes que moi. N'est-ce pas assez que j'aie déjà sa fée pour rivale : Aide-moi donc, ma chère Juliette, et publions qu'il a dit qu'il ne voulait correspondre qu'avec l'une de nous deux; et tu auras bien

soin si quelqu'un désire quelque chose de toujours t'en rapporter à moi.

En entendant ce discours, entremêlé de pleurs, Juliette consentit à tout, mais elle supplia de son côté Catherine de faire en sorte que le bel inconnu vînt à sa noce et fût témoin du bonheur qui était son ouvrage. Lorsque cette singulière volonté du fils du chimiste se répandit dans le village, Jacques Bontemps, réfléchissant au changement de conduite de Catherine, commença à soupçonner quelque drôlerie, car telle fut son expression, et il se promit bien de découvrir le secret de cette aventure mystérieuse.

XI

La lampe est volée.

Un matin, Catherine revint à la chaumière qui contenait toute sa vie et tout son bonheur; elle aperçut Abel assis sur son banc, et, aussitôt qu'elle vit celui qu'elle aimait, l'expression de tristesse qui assombrissait son visage fit place à l'animation de la joie la plus pure.

Abel était triste, elle le vit sur-le-champ, et sur-le-champ elle devint triste, car elle ressemblait à ces nuages qui, dans le ciel, empruntent leurs couleurs au soleil.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle d'un ton qui respirait une tendre compassion.

— Hélas! répondit-il, voilà trois jours que je ne saurais vivre sans elle. Ah! ma chère Catherine, elle me rend la vie par un regard: loin d'elle ou sans elle, tout est froid, sans couleur, terne, mort; rien ne me plaît; tout à l'heure j'ai dit quelque chose de dur à Caliban, et le pauvre homme a pleuré; j'aurais voulu me mettre à ses genoux et lui demander pardon, mais quand il a vu ma douleur, il a prétendu qu'il voudrait toujours être maltraité ainsi; j'ai pleuré à mon tour, et je me suis réfugié là, sur ce banc, pour penser à la jolie fée des Perles.

— Elle est donc bien jolie? dit Catherine, oubliant en ce moment toutes les recommandations du village.

— Je le sais à peine, répondit Abel; car, alors que je la vois, je crois avoir une vision céleste qui me présente une âme pure dégagée de toute forme humaine.

— Vous n'aimerez qu'elle au monde?... demanda Catherine en tremblant.

— Oui, dit Abel, je n'aimerai qu'elle d'amour, mais je sens que je t'aime aussi!

Catherine resta pensive; ce mot, bien qu'il n'exprimât point le sentiment qu'elle demandait, lui causait pourtant une vive émotion.

Elle rompit de nouveau le silence pour supplier Abel de venir à la noce de Juliette.

Abel s'y refusa longtemps; mais Catherine mit une si gracieuse insistance dans ses prières, que le fils du chimiste consentit enfin à descendre au village.



Catherine.

— Catherine, dit-il alors, c'est à une condition: je ne t'ai rien donné qui te rappelât l'amitié fraternelle que je t'ai vouée. Eh bien! je veux qu'à cette fête, où chacun se parera de son mieux, tu sois la plus brillante... Viens donc!...

Et, la prenant par la main, il la conduisit auprès de la pierre.

Abel ayant rempli la formalité d'usage en frottant la lampe qu'il portait toujours sur lui, le joli génie, la tête couronnée de fleurs toujours fraîches, parut sur-le-champ.

Abel lui demanda une parure superbe pour Catherine.

Le génie cueillit un long brin d'herbe encore chargé de rosée, et mesura la taille svelte de la jeune fille, qui rougissait, puis il promit d'obéir aux ordres de son maître le plus promptement possible.

La pauvre Catherine s'en alla, toute joyeuse, annoncer cette nouvelle à Juliette.

— Il viendra! lui dit-elle; sans doute tous les regards tomberont sur lui, et moi seule je pourrai presser sa main, moi seule je la connais. Ah! ce bonheur est beaucoup: c'est tout... oui, c'est tout ce que je demanderais au ciel.

A quelques jours de là, Catherine était prête à se coucher; soudain grand bruit sur la place, elle ouvre sa fenêtre et aperçoit un cavalier qui se dirige vers sa maison.

Le cavalier approche, il s'arrête devant la porte de Catherine, qui descend; alors, sans mot dire, l'inconnu lui remet un paquet sur lequel elle lut, à la clarté de la lune, seul réverbère qui existât au village: ***A mademoiselle Catherine Grandvani.***

On pense bien que Catherine ne dormit guère, lorsque, après être revenue dans sa modeste chambre, elle eût défait le paquet et admiré une charmante parure, composée d'une robe de dessous en satin blanc et d'une autre robe qui lui sembla être de la dentelle, mais qui, en réalité, n'était qu'un très-beau tulle brodé; un rang de fausses perles, qu'elle eut garde de ne pas croire véritables, serpentaient autour des crevés qui formaient la garniture, et le corsage de cette robe charmante était d'une élégance qui ravit Catherine.

En effet, le haut des manches était garni de glands de perles qui jouaient autour des bras, et une guirlande de petites perles était brodée sur le busc et autour de la taille.

Un peigne en or garni de perles, des souliers de satin noir, des gants blancs glacés et très-fins, complétaient cette parure; enfin Catherine trouva au fond du carton un collier délicieux et des boucles d'oreilles formés de gros grains de jais magnifique.

Cette toilette, où rien n'était oublié, avait évidemment été choisie par la main d'une femme, car les fées sont des femmes.

La fée, sans doute, avait pensé qu'il n'y avait qu'elle dont la peau fût d'une blancheur assez parfaite pour que les perles ne l'altérassent point.

Le collier noir était-il une épigramme à sa rivale, ou une attention délicate? la question est difficile à décider; quoi qu'il en soit, le

collier fut la seule chose que Catherine osât essayer : elle dégagea son joli cou, mit le collier noir, et sauta de joie, frappa dans ses mains en voyant combien sa peau d'albâtre paraissait mille fois plus blanche par l'opposition de ce bijou.

Elle s'en fut à sa croisée, regarda dans les airs du côté de la colline, et là son cœur adressa mille tendresses d'amour à son idole chérie ; les zéphirs se chargèrent sans doute de porter ses adorations à leur adresse.

— On a beau dire, ajouta-t-elle en revenant à sa glace, une fille a un tout autre air avec des bijoux ! cela donne une tournure...

Et la naïve enfant, transportée d'un orgueil bien pardonnable (car il n'était point uni à de perfides desseins, et, pensant à l'effet qu'elle produirait à la noce de Juliette, courut éveiller Françoise, et une seconde fois elle admira devant un miroir le bon goût de sa parure, dont elle jouit doublement en voyant l'étonnement de la servante.

— Ah ! s'écria-t-elle quand elle fut couchée, celui qui me donne une telle parure doit m'aimer.

Le jour tant désiré du mariage d'Antoine et de Juliette arriva.

Il faudrait le génie qui a dirigé les pinceaux de l'école hollandaise pour donner une idée du tableau que présenta la place de l'église.

Sous les ormeaux touffus, on avait semé du sable fin et formé une place carrée ; à l'une des extrémités, quelques tonneaux vides, recouverts par des planches, servaient de piédestal aux deux ménétriers du village, dont les violons étaient garnis de rubans de toutes les couleurs.

Autour de cet orchestre bien simple, une foule de jeunes gens et de jeunes filles, tous endimanchés, et respirant cette gaîté franche des gens qui ne sont point blasés sur le plaisir, riaient, dansaient et folatraient.

Il régnait au milieu de ce bruit et de cette confusion un air d'entrainement et de bonheur qui inspirait l'envie de s'y mêler.

Autour de la place il y avait des tables toutes dressées, où les vieillards, en habit de gala, parlaient, raisonnaient et déraisonnaient en se servant à boire ou en jouant aux cartes.

Quelques-uns cependant restaient debout, les mains croisées derrière le dos, et contemplaient les ébats de la jeunesse en se souvenant de leurs jeunes années et faisant des réflexions demi-tristes, demi-plaisantes sur la vieillesse.

Ces visages, hâlés et ridés par le travail, souriaient tous, et, ces voix cassées répétaient encore les joyeux chants de la jeunesse.

Le couple fortuné n'était pas encore arrivé, et Catherine manquait aussi.

Catherine, après la messe, s'était habillée furtivement, et furtivement avait été chercher son cher Abel.

Aussi, après la danse, on regardait du côté de la rue, et une inquiétude grave se manifesta sur les visages des gens de la noce, privés des souverains de la tête ; une curiosité encore plus forte agitait les esprits, car on n'avait pas oublié que Juliette s'était vantée de voir à sa noce son beau bienfaiteur, le fils du chimiste.

— Viendra-t-il avec sa lampe ? demandait une jeune paysanne.

— On dit qu'il est beau comme un ange du ciel, disait une autre.

— Savez-vous, disait un fermier dans un coin à l'un de ses confrères, que le gros Mathurin n'est pas sûr de renouveler son bail pour la belle ferme de madame la duchesse de Sommerset, cette dame anglaise si riche, et que c'est une bonne chose à faire que d'en offrir douze mille francs ? Si cette lampe dont on parle tant avait le pouvoir de signer des baux, ce serait encore mieux.

— Est-ce que tu crois ces bêtises-là ? répondit le fermier.

A ce moment, des petits enfants parurent dans la grande rue du village, et ils accoururent avec un air d'étonnement qui donnait lieu de croire qu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire : ils retournaient la tête mainte et mainte fois, s'arrêtaient, regardaient, et puis accouraient en silence et comme stupéfaits.

Bientôt l'on vit arriver sur la place Catherine dans sa brillante toilette, donnant le bras à Antoine, et le fils du chimiste conduisant la jolie Juliette ; le père d'Antoine suivait respectueusement Abel, car un homme qui jette vingt mille francs à une jeune fille qu'il voit pour la première fois, et dont il n'attend rien, n'était pas à dédaigner.

A l'aspect de ce quadrille le silence régna, et l'on accourut en hâte sur son passage : il semblait que l'on n'eût pas assez d'yeux pour contempler Abel, dont la mise singulière et la beauté frappaient d'étonnement tous les paysans.

La lampe surtout, cette lampe qu'il portait en sautoir comme la chose la plus précieuse qu'il eût au monde, puisqu'elle venait de la fée aux Perles, la lampe semblait un soleil dont tout le monde voulait avoir un rayon.

Ce ne fut que longtemps après que cette première fureur de curiosité eût été assouvie qu'un long murmure se fit entendre, quand on vit Catherine aussi belle, aussi resplendissante.

Le percepteur se trouvait à côté de Jacques Bontemps, qui, à l'aspect de Catherine, habillée aussi somptueusement, avait froncé le sourcil et remué la tête d'une manière singulière : le percepteur dit à l'un de ses partisans, assez haut pour que le cuirassier l'entendit :

— Voilà ce que c'est que de connaître des enchanteurs ! ils donnent de belles robes ; voyez mademoiselle Catherine, elle a joliment frotté la lampe, puisque l'on dit qu'il faut la frotter pour avoir ce qu'on veut...

Le ton ironique de ces paroles enflamma le maréchal des logis, qui, se tournant vers le pauvre percepteur, le regarda de manière à le faire taire sur-le-champ.

— Sac à chiffres ! s'écria-t-il, par mon bancal (c'est le nom que les cuirassiers donnent à leur sabre), il ne tient à rien que je ne te... Si jamais j'entends une syllabe de médisance sur Catherine, je coupe les oreilles de l'orateur !... c'est entendu... Marchez au pas, et gare la bombe !...

Jacques Bontemps aimait Catherine ; il l'aimait profondément, quoique ses manières brusques semblassent incompatibles avec un sentiment aussi délicat que l'amour.

Il serait mort pour Catherine avec le même sang-froid que s'il eût obéi à son capitaine.

Abel se tint debout contre les tonneaux, c'est assez dire que Catherine n'eut pas d'autre place ; Jacques Bontemps vint trouver la fille du maire ; il la regarda avec un air d'intérêt et de douleur, et lui dit à l'oreille de manière que personne ne pût entendre :

— Catherine, je t'aime du plus profond de mon cœur, et, quand tu serais éprise d'un autre, je ne t'en chérirais pas moins ; mais, mon enfant, la vanité te perdra, ces beaux habits te trahissent, et tout le monde en jase ; tu peux être plus belle pour les autres, mais, pour ceux qui t'aiment, sous quelque forme qu'on te voie, tu seras toujours la même... Qui t'a donné cette parure ?

— La lampe, dit-elle en rougissant.

— La lampe !... répéta le cuirassier en hochant la tête. Ah ! Catherine, Catherine, je m'en assurerai !...

La jolie fille n'entendit pas ces derniers mots.

En effet, la présence d'Abel, qui ne parlait qu'à elle et lui gardait sa place, avait rendu la pauvre Catherine presque ivre de bonheur : elle était gaie, vive, animée, et sa folie amoureuse semblait se répandre sur toute l'assemblée.

Catherine venait à chaque instant recueillir les paroles d'Abel, interroger son âme, épier ses regards, jouer avec la lampe, qu'un cordon de soie pendu autour de son cou, laissait pendre sur son cœur ; et Abel, de son côté, avec la naïveté qui le distinguait, passait ses doigts dans la chevelure de Catherine, lui pressant la main devant tout le monde, et tout le monde enviait le bonheur de Catherine, et personne, pas même Grandvani, n'osait parler à ce beau jeune homme.

— Tu es bien jolie aujourd'hui, Catherine! lui disait Abel.

Et Catherine de danser en souriant à chacun et de dire à Juliette :

— Je suis la plus heureuse qui soit en ce moment sur la terre : il m'aimera...

Jamais il n'y eut pour Catherine une plus heureuse journée, une époque de sa vie plus belle.

Les incidents les plus simples de cette fête se gravèrent dans sa mémoire en traits ineffaçables.

Pendant qu'elle dansait avec tant d'abandon et de charme, son collier noir se détacha et tomba aux pieds d'Abel.

Il le ramassa, le tint longtemps entre ses mains, le froissa, s'en amusa.

— Catherine, après la contredanse, s'aperçut de l'absence de son collier; elle le chercha: Abel, le cachant aussitôt dans son sein, la laissa quelques moments en proie à son inquiétude.

— Mon collier!... dit-elle.

Et tout le monde de chercher.

— Je n'y attache de prix, dit-elle à Abel, que parce qu'il vient de vous!...

Abel le tira de son sein, baisa le collier, et le passa lui-même au cou de Catherine, qui, furtivement, embrassa le collier à la même place.

Le collier, dès ce jour, fut un trésor pour elle.

Après chaque contredanse, elle accourait vers Abel avec la joie, la légèreté, le bonheur d'un jeune faon qui retourne à sa mère après avoir été jouer un moment sur l'herbe fraîche. Regarder cet amant chéri pendant qu'elle dansait, désirer la fin de la figure pour se trouver à ses côtés et lui presser la main, tels furent les délicieux riens qui animèrent cette soirée.

Il faut avoir aimé, il faut avoir senti son cœur brisé par le dernier coup de l'heure du rendez-vous lorsqu'on vous a dit : A telle heure je vous attendrai... pour apprécier la joie de Catherine.

Catherine, en qui le bonheur exaltait tous les sentiments tendres, accourait quelquefois, par compassion, à côté de Jacques Bontemps, le lutinait, plaisantait avec lui; et le pauvre cuirassier était satisfait de ce bonheur de reflet, tant Catherine mettait de grâce et de coquetterie à le lui prodiguer.

Enfin, elle parut si charmante, que toutes les jeunes filles et les jeunes gens, les femmes et les vieillards, tout le village enfin l'admirait, et lui portait, non pas envie, mais ce sentiment qui se trouve entre l'admiration et la jalousie.

Cette fête fut son triomphe, le plus beau jour de sa vie, et, toute cette clarté céleste venait de la présence de celui qu'elle aimait; elle s'était étourdie sur l'avenir et jouissait du présent qu'elle embrassait avec ardeur.

Au milieu de la fête, on apporta au maréchal des logis un paquet timbré du cachet du ministère des finances.

Catherine était auprès de Jacques lorsque celui qui allait chercher les lettres apporta cette importante dépêche.

— Ah! dit Catherine en saisissant la lettre, vous nous parlez toujours de votre correspondance avec les ministres : moi je veux savoir comment ils parlent, ou du moins comment ils écrivent; donnez-moi cela, monsieur Jacques.

— Non, Catherine, non, répliqua le cuirassier, qui, voyant le percepteur accourir, craignit que ce papier n'annonçât la nomination de son rival.

— Lorsqu'on aime quelqu'un, répondit Catherine, on n'a rien de caché pour lui...

Et la petite mutine s'enfuit à côté d'Abel en tenant le paquet et faisant mine de le décacheter.

— Eh bien! jurez-moi de m'épouser si cette lettre contient ma nomination, ou si l'on m'y donne l'espoir d'être nommé.

— L'épouser!... répéta Catherine en regardant tour à tour le cuirassier, la lettre et Abel.

Tout le monde faisait cercle et attendait avec impatience. Jacques n'était pas tranquille, car on allait découvrir la vérité quant à son prétendu crédit, et Catherine tenait son sort entre ses mains.

Catherine, regardant la lampe, jugea qu'elle ne s'engageait pas à grand'chose.

— Car, disait-elle, le génie, ayant tout pouvoir, me dégagera de ma promesse, si Abel vient à m'aimer...

Elle promit devant tout le village d'épouser le cuirassier si la lettre lui donnait l'espoir d'être percepteur, et le père Grandvani engagea sa parole avec celle de sa fille.

Le cuirassier changea de couleur lorsqu'il vit l'enveloppe tomber en morceaux et le silence régner. Abel regardait cette scène avec curiosité sans y rien comprendre.

Pendant toute cette fête même, il avait eu cette insouciance que donne la mélancolie, et, ne pensant qu'à sa fée, il jouissait peu d'un bonheur qui était son ouvrage.

A peine Catherine eut-elle lu des yeux les premières lignes, qu'elle plia la lettre et la remit à Jacques Bontemps, qui crut, avec tout le village, que Catherine devenait sa femme : le percepteur frémit, mais il eut sujet d'être joyeux, car le visage de Bontemps n'annonça pas le plaisir.

En effet, voici ce que contenait la lettre

« Monsieur,

« Son Excellence a été indignée de la manière dont vous avez réclamé sa protection, et le souvenir de l'obligation que monseigneur vous a eue vous a seul préservé des effets de sa colère. Calomnier, quand on a été soldat, est un mauvais moyen d'arriver à son but : l'employé que vous cherchez à évincer est un honnête homme et a toujours bien rempli ses devoirs : il n'a pas encore acquis le temps de service nécessaire pour être mis à la retraite, et le style de votre placet n'a pas engagé Son Excellence à vous chercher un autre emploi, etc. »

Jacques Bontemps, atterré, admira la délicatesse de Catherine; mais, quand Grandvani vint lui demander quelles nouvelles il recevait, il n'eut d'autre ressource que de rappeler toute son audace : il lui répondit qu'il serait nommé à la place de percepteur, et que Son Excellence venait de la lui promettre aussitôt qu'on aurait trouvé une autre place pour le percepteur actuel.

— Eh bien! qu'à cela ne tienne, monsieur Bontemps, répliqua le percepteur : le receveur de L*** vient de mourir, qu'on me donne cette recette particulière, et je vous cède ma perception avec plaisir.

— On verra!... répondit Bontemps avec l'air d'un ministre en faveur, on verra... dans quelque temps.

Le cuirassier, pensif, contemplait Abel et Catherine, et il frémissait de rage : tout à coup, en voyant le ruban qui tenait la lampe merveilleuse, il conçut l'idée de s'en rendre le maître.

— Si cette lampe, se dit-il, a donné vingt mille francs, des robes, des bijoux, si elle est aussi puissante qu'on le dit, le génie que j'aurai à mes ordres me fera avoir la place.

Alors, quand la fête fut sur le point de finir, que la nuit fut venue, et qu'Abel parla de s'en aller, Jacques Bontemps se glissa derrière les tonneaux, se munit d'une paire de ciseaux, coupa le ruban, se saisit du précieux talisman, et avant qu'Abel s'en fût aperçu le cuirassier était déjà loin, possesseur de ce bijou miraculeux, et en proie à la joie la plus vive.

Juliette et Catherine reconduisirent Abel jusqu'à sa chaumière : Caliban l'attendait avec une vive impatience.

En se séparant des deux jeunes filles, il les embrassa avec une candeur toute virginale, et Catherine, retirée dans sa modeste chambre, se jeta à genoux, éleva au ciel une fervente prière pour le re-

mercier du bonheur de cette journée : le baiser d'Abel, tout chaste qu'il était, lui brûlait encore les lèvres.

XII

Abel dans l'empire des fées.

Le rusé cuirassier ne se possédait pas de joie de tenir la lampe en sa possession : il mit dans sa confidence un de ses anciens camarades, et pendant la moitié de la nuit ils furent, avec le talisman, comme le savetier de la Fontaine avec ses cent écus ; ils ne savaient où cacher leur trésor.

Le cuirassier, ignorant les formalités qu'il fallait remplir pour faire paraître le génie de la lampe, avait beau frotter et appeler, rien ne venait. Ils furent forcés d'attendre le jour, et Jacques Bontemps se promit d'apprendre de Catherine la manière dont on se servait de ce talisman.

Le soldat fut donc voir Catherine, et, après mille détours, il arriva à lui demander des renseignements sur le fils du chimiste ; et, feignant de se refuser à croire à la puissance de la lampe, il fit détailler à Catherine tout ce que l'on faisait pour évoquer le génie.

Alors, à la nuit tombante, le maréchal des logis se rendit à la colline avec son camarade, et après avoir cherché et trouvé la pierre, ils firent comparaître le petit génie, qui leur chanta son hymne d'obéissance.

Le cuirassier et le hussard restèrent la bouche béante et en admiration devant le groupe qui s'offrait à leurs regards : la beauté de la jolie fille qui les regardait avec surprise, tout en s'inclinant devant la lampe, leur fit oublier ce qu'ils voulaient.

— Je donnerais encore bien cet outil-là, dit le hussard en montrant la lampe, pour embrasser ce petit génie.

— Que voulez-vous ? répéta la jolie voix douce.

— Je veux, reprit le cuirassier, que vous obteniez sur-le-champ pour Jacques Bontemps, ancien maréchal des logis des cuirassiers de la garde, la place de percepteur de la commune de V***, et, s'il est possible, la place de receveur de L*** pour celui qui est le percepteur actuel, car il ne faut blesser les intérêts de personne.

Le nègre et le génie s'entre-regardèrent : l'Africain disparut, et revint promptement écrire sous la dictée de Jacques ce qu'il voulait.

Quand cela fut fait, le génie s'écria en agitant son écharpe d'or :

— Avant que vos yeux aient goûté trois fois le sommeil, que vous ayez respiré six mille fois, que vous ayez vu trois aurores et trois rosées du soir, vous aurez été satisfait. Je vais courir sur les airs, traverser les cieux, et mon maître sera content...

Une flamme bleuâtre s'échappa de dessous leur trône, et ils disparurent en laissant les deux soldats en proie à la plus étrange surprise.

— Jacques, dit le hussard, ce n'est pas bien de n'avoir pensé qu'à toi : ne pouvais-tu pas demander quelque chose pour moi ; j'épouserais la sœur d'Antoine si j'avais du bien. La ferme de madame la duchesse de Sommerset est à louer : demande un bail pour moi ? le gros Thomas veut en donner quinze mille francs, tâche que la duchesse me la cède à douze mille francs, j'épouserai la sœur d'Antoine, et je deviendrai riche.

Jacques frotta la lampe, appela le génie, qui reparut avec la même soumission.

— Va trouver, lui dit le cuirassier, la duchesse de Sommerset ; qu'elle loue sa ferme à Jean Leblanc, ancien hussard de la garde, moyennant douze mille francs, et qu'on apporte le bail à signer au plus tôt, avec cinquante bouteilles de vin de Champagne que nous boirons en l'honneur de la duchesse, la plus jolie femme du monde ! mais je veux, de plus, que le procès qui tient tant aux côtes du maire de la commune soit terminé. Allez...

— Avant que vous ayez acheté ce qu'il faut pour exploiter la ferme des Granges, vous aurez un bon bail bien signé...

Et il disparut.

— C'est un vrai miracle !... s'écria le cuirassier, pourvu que ce ne soit pas *une couleur* que l'on nous donne...

Ils essayèrent de lever la pierre, et firent de vains efforts pour découvrir, à la clarté de la lune, les ressorts qui dirigeaient ce phénomène de la terre ; ils ne purent y réussir, et ils s'en allèrent en faisant mille projets : le cuirassier, pour le temps où il serait percepteur et époux de Catherine ; le hussard, pour celui où il serait fermier et mari de Suzette.

Ils s'en allèrent en chantant de joie ; le nouveau percepteur envoyait déjà ses avertissements, et le fermier comptait ses vaches et ses moutons.

Pendant qu'ils bâtissaient leurs châteaux en Espagne, Abel était plongé dans le plus grand chagrin ; il avait perdu sa chère lampe, il la cherchait partout et ne la trouvait point. Aidé de Caliban, il partit pour le village, persuadé qu'ils la trouveraient sur la route, si elle était tombée, et ils comptaient (les bonnes âmes !) que si on la leur avait prise on la leur rendrait.

Jamais les plaintes d'un amant qui a perdu sa maîtresse n'approcheront de la douleur qui éclatait dans les regrets d'Abel.

A moitié chemin, ils rencontrèrent la jolie Catherine qui fredonnait une chanson d'amour.

— Qu'as-tu, mon Abel, dit-elle avec crainte en l'arrêtant et en lui prenant la main ; tu es triste ! oh ! dis moi ce qui te fait souffrir ; les larmes que l'on verse à deux ont moins d'amertume, et je sens que je serais heureuse si tu répandais ta peine dans mon cœur.

— Catherine, dit-il, j'ai perdu ma lampe...

A ce mot, la fille du maire l'arrêta, elle resta tout interdite, et l'on ne peut comparer l'état de son âme qu'à une chambre noire dans laquelle s'introduit un rayon de soleil.

En effet, les interrogations curieuses de Jacques lui revinrent à l'esprit comme un trait de lumière.

— Abel, dit-elle, c'est moi qui suis cause de ta peine, car c'est à ma prière que tu es descendu dans le vallon ; c'est à moi de tout faire pour te rendre ta lampe que l'on t'a dérobée... Attends-moi, espère, et dans peu tu vas me revoir...

Elle sauta à travers les ronces et les épines en prenant le chemin le plus court et le plus difficile ; elle se sentait mille fois plus agile en courant pour son cher Abel.

Caliban la regardait, craignant à chaque instant de la voir tomber ; mais l'amour la soutenait.

Elle traverse la prairie, arrive au village, court chez Bontemps, ouvre la porte avec violence, et trouve le cuirassier avec son camarade en contemplation devant la lampe.

Avant que Jacques ait fait un mouvement, elle a saisi le trésor de son cher Abel, et, lançant un regard foudroyant à Jacques :

— Comment, lui dit-elle, avez-vous pu priver le bienfaiteur de Juliette de son talisman ? il en serait mort, le pauvre enfant !...

Jacques et Jean sont stupéfaits, Catherine s'échappe et court avec encore plus d'ardeur vers la colline : les gens du village qui la virent ainsi voler avec la lampe crurent que le talisman magique la faisait marcher sur les airs, et l'on vint dire à Grandvani que sa fille, emportée par la lampe, allait on ne savait où...

Elle arrive haletante, et du bas de la colline elle crie à Abel :

— Abel, la voilà !... sois tranquille...

Elle gravit la montagne et arrive enfin auprès de lui.

— Abel! dit-elle tout émue, ah ! Catherine a vécu, si Catherine une fois a pu te causer un moment de plaisir...

— Du plaisir ! reprit Abel, ah ! je te dois la plus grande joie de ma vie...

— Que je meure donc ! répondit-elle en confondant son âme dans celle d'Abel par un regard; que je meure !...

— N'est-ce pas un présent de ma fée ! disait Abel en baisant sa lampe...

Ce mot frappa au cœur la pauvre Catherine, qui resta pendant un moment immobile et silencieuse.

— Abel, dit-elle enfin, permets à ta petite Catherine de te demander une chose... Mais, reprit-elle après s'être arrêtée et l'avoir regardé avec douleur, je voudrais que tu me promisses de faire ce que je désire sans que tu connusses encore ce dont il s'agit.

— Je te le promets, dit-il.

— Eh bien ! continua la jolie paysanne, je voudrais voir ta fée sans en être vue... Je veux savoir si elle est si jolie, si jolie, que rien au monde ne puisse l'effacer...

— Je tâcherai, dit Abel, et quelque nuit tu essayeras à te cacher dans le laboratoire.

— Elle t'aime donc bien, cette fée?... demanda Catherine.

— Je me contente de l'aimer, répondit Abel, et je n'ose espérer qu'elle ait de l'amour pour moi...

— Tu seras donc heureux, continua Catherine, en chérissant un être surnaturel qui ne t'aimera pas?...

Abel se tut; ce silence fit renaître un peu d'espoir dans l'âme de la petite paysanne, qui, après avoir contemplé son bien-aimé, s'en retourna lentement chez elle.

Elle s'assit à côté de son père et lui raconta le vol de la lampe, puis elle rêva, soupira; mille fois dans la journée elle sentait les larmes lui venir aux yeux; elle regardait fixement la muraille, et croyait toujours voir Abel.

A quelques jours de là, un courrier traversa rapidement le village, s'arrêta à la porte de Jacques Bontemps, lui remit un paquet scellé du sceau du ministère des finances, et le cuirassier, en l'ouvrant, trouva sa nomination à la place de percepteur, celle du percepteur à la place de receveur; une ordonnance du roi qui terminait le procès, et une promesse de bail signée de la duchesse de Sommerset, telle que Jacques Bontemps l'avait souhaitée; enfin, par une lettre, un notaire indiquait que l'on attendrait, à un jour nommé, Jean Leblanc pour passer l'acte.

— Et les bouteilles de vin de Champagne?... demanda Jacques.

— Il y a longtemps qu'elles sont dans votre cave ! répondit le messager, qui remonta à cheval et disparut au galop

Le cuirassier, tout ébahi, descendit pourtant dans sa cave, et trouva effectivement les bouteilles couchées avec soin sur des lattes, et si bien arrangées, qu'il ne put douter que cela n'eût été fait récemment.

Tout triomphant, il apparut bientôt chez Grandvani, suivi du percepteur et de Jean Leblanc : il remit au maire l'ordonnance du roi, et réclama la main de Catherine.

A cette demande, la pauvre enfant pâlit, rougit, trembla, et ne trouva pour le moment d'autre expédient que de demander un délai de quelques jours, qui lui fut accordé.

Laissons Jean Leblanc et Jacques Bontemps regretter de n'avoir pas exigé du génie de la lampe cent mille livres de rente; laissons tous les villageois, frappés d'étonnement et d'admiration, regretter que le curé absent ne pût leur dire enfin si l'on ne commettait pas de péché en croyant à la toute-puissance des fées; laissons même pour un instant Catherine, tout intéressante qu'elle est, laissons-la pleurer et se désoler seule au milieu du transport général, et revenons au fils du chimiste et à la charmante fée aux Perles.

Depuis quelques jours, Abel avait été privé des merveilleuses apparitions de celle qu'il adorait. Sa mélancolie commençait à devenir extrême, et Caliban s'inquiétait déjà en voyant pâlir les joues de son jeune maître, dont les discours et les actions lui semblaient parfois dénoter la folie.

— Je ne puis vivre sans elle, disait Abel au vieux serviteur; tout m'est insupportable. J'ai lu que la vie est un banquet : eh bien ! je ne désire à ce banquet qu'un seul mets auquel je ne puis atteindre, et tout le reste me répugne...

Une nuit, il dormait profondément, il se sentit dans son sommeil entraîner rapidement; il lui semblait qu'il avait des ailes et qu'il volait; il mettait ses mains au devant de lui, se croyant toujours près de tomber; il se réveilla enfin au milieu de ces pénibles sensations.

Il se vit alors à côté de la charmante fée, dans un char aérien; elle le regardait dormir, et à son réveil son regard, encore troublé par le sommeil, rencontra les yeux pétillants de la petite fée des Perles; des chevaux infatigables emportaient le char, qui volait comme un nuage poussé par la tempête.

Abel était presque dans les bras de la fée, dont il pouvait même savourer le souffle; et que devint-il quand la pensée lui vint qu'il avait dû reposer sa tête sur le sein de cette divine créature !

Elle le regardait encore sans mot dire, et ses yeux semblaient envoyer une flamme humide dont Abel s'enivrait avec délices.

— Où suis-je?... dit-il enfin.

— Près de votre fée, répondit-elle d'une voix émue qui augmenta encore le trouble d'Abel.

— Où allons-nous?...

— Dans l'empire des fées : n'avez-vous pas désiré d'être témoin des scènes magiques auxquelles assistent les génies, les enchanteurs et les fées?... Mon char vous entraîne à l'une de leurs assemblées les plus brillantes !...

— Quoi ! s'écria-t-il, je les verrai face à face?...

— Oui, répondit la fée, mais à une condition; écoutez, lorsque je vous le dirai, vous fermerez les yeux; car vous risqueriez de perdre la vue, si, dans certains moments, la lumière vous frappait...

Abel promit ce que la fée lui demandait par un simple signe de tête; car il était plongé dans une ineffable admiration en contemplant la rare beauté de la fée aux Perles.

Elle était vêtue avec une somptuosité élégante qui l'embellissait encore, sans que cet éclat nuisît à la douceur qui était peinte sur sa figure avec l'amour et la bonté.

Sa tête était couronnée de fleurs et de fruits artistement posés, les boucles noires de ses cheveux encadraient son front et venaient se jouer auprès de ses yeux, de manière à ajouter encore à la finesse de son regard et à doubler l'éclat de sa peau satinée et doucement colorée.

Elle se taisait; mais les regards qu'elle levait sur Abel et qu'elle abaissait aussitôt semblaient dire au jeune homme de parler à son tour, et que chaque mot qui sortirait de sa bouche serait accueilli avec ravissement.

Leurs pensées, pendant ce charmant silence, voyagèrent sans doute dans la même région, car leurs mains se joignirent, se pressèrent involontairement, et Abel s'écria avec sa naïveté gracieuse :

— Je souffre !... mon cœur est comme gonflé !

— Auriez-vous quelque peine?... dit la fée.

— Non, dit-il, je crois que c'est, au contraire, trop de bonheur...

La fée rougit et détourna les yeux sans répondre, et ce moment ne sortit jamais de la mémoire d'Abel.

Il se sentit alors assez de hardiesse pour parler de son amour; mais une invincible crainte, une pudeur insurmontable, lui glaça les sens et retint sa langue captive.

Tout le temps que dura ce voyage, leurs yeux seuls parlèrent, et

souvent un sourire charmant vint errer sur leurs lèvres et leur fit comprendre qu'ils s'entendaient.

Connaît-on rien de plus délicieux que ce langage de l'âme? cette puissance sympathique qui, sans le secours incomplet de la parole humaine, nous fait deviner ce que pense, ce que souhaite, ce que désire l'objet que nous aimons?

Dans cette région pure de la pensée, dégagée des grossières sensations du corps, règne un charme subtil que nulle parole humaine ne peut rendre, puisque nulle parole humaine ne peut donner l'idée d'un mystère qui ne peut être que senti.

Il semble qu'en ces moments trop rares une flamme légère aille d'un cœur à l'autre y porter successivement le jour de la pensée et une fraîcheur, un délice indicibles.

Abel et la fée des Perles goûtèrent donc cette volupté surhumaine, et ces deux merveilles de nature, ayant des âmes dignes de la perfection de leurs corps, s'entendirent parfaitement et si bien, qu'à la fin du voyage les yeux d'Abel devenant de plus en plus expressifs, la charmante fée fit avec son éventail un petit geste plein de délicatesse et de grâce pour l'engager à baisser ses belles paupières aux longs cils, et elle lui dit:

— Silence, Abel!...

A cette phrase, la seule qui eût été prononcée depuis une heure, ils se regardèrent et se mirent à rire.

— Ah! dit Abel, je ne connais rien de plus délicieux qu'un amour qui naît et grandit au milieu de la recherche, du luxe et de l'élégance! Vous voir toujours parée, respirant les plus doux parfums, entourée du prestige de votre puissance! ah! c'en est trop!... si je ne suis que votre protégé, je veux mourir!...

— Vous, mourir?... ah! vivez, Abel! vivez pour moi!...

A ce moment, elle posa sa main sur les yeux d'Abel, et Abel entendit un bruit confus, une multitude de cris et de voix; mais au bout d'un quart d'heure ils arrivèrent: la fée lui recommanda de bien fermer les yeux; et, le prenant par la main, elle le guida à travers des galeries et des escaliers.

Enfin, ils parvinrent à un lieu où la petite fée fit asseoir Abel et lui permit d'ouvrir les yeux en ne regardant qu'elle.

— Et quand les cieux seraient ouverts, dit-il, je ne pourrais voir que vous!...

Comme il achevait, une musique enivrante commença, et la fée, abaissant de sa jolie main un panneau qui se trouvait devant eux, Abel resta muet de surprise devant le magique tableau qui s'offrait à ses regards.

Un vaste cirque décoré de colonnes d'or et de guirlandes, de rosaces, de filets, de plinthes, d'ornements en or, contenait une foule innombrable de génies et d'enchanteurs; le cirque en était noir: d'étage en etage, Abel apercevait une foule de fées plus jolies les unes que les autres; elles lui apparurent environnées d'un nuage de lumière; car entre chaque rangée de fées brillait un lustre de diamants chargé de bougies qui répandaient un éclat merveilleux.

Leurs toilettes rivalisaient de richesse et d'élégance, elles riaient, causaient et badinaient avec des enchanteurs et des génies qui se trouvaient placés derrière elles.

Un immense soleil brillant et orné de cristaux répandait dans ce palais superbe un fleuve de lumière.

Le plus profond silence régnait, et tous écoutaient avec attention une musique ravissante: Abel se crut dans les cieux, il crut entendre les magiques accords des anges; il était profondément ému et ne pouvait que serrer la main de la petite fee, qui jouissait de son étonnement avec un plaisir indicible.

— Cachez-vous bien dans cet angle, lui dit-elle, car, si les fées mes compagnes s'aperçoivent de la présence d'un mortel à mes côtés, je suis perdue!... j'ai déjà eu de la peine à vous faire passer, quoique vous soyez vêtu comme un génie...

En effet, Abel portait un costume absolument semblable aux plus beaux vêtements qu'il voyait aux génies.

Il se retourna, se regarda dans une glace, admira cet enchantement en se voyant lui-même; peut-être même éprouva-t-il un mouvement de coquetterie en s'apercevant qu'il était plus beau que la plupart des génies qu'il voyait.

Tout à coup la musique cessa, et un coup de baguette du génie qui présidait à la musique fit enlever subitement une décoration magique qui attirait l'attention d'Abel, et un spectacle encore bien plus surprenant vint le plonger dans un océan de jouissances nouvelles.

Un palais orné d'une profusion de colonnes de marbre et de porphyre, avec des galeries à perte de vue et des ornements d'une somptuosité merveilleuse, vint s'offrir à ses regards comme par enchantement; une foule brillante de fées et de génies habillés magnifiquement, et dont quelques-uns lui retraçaient le génie de la lampe, entonnèrent un chant de joie qui lui étourdit un peu les oreilles; mais la jolie fée des Perles lui dit qu'il fallait être un génie pour sentir toute l'harmonie de ces accords, et que ce chant ne convenait qu'à la troupe immortelle des enchanteurs, que les hommes n'y comprenaient rien.

—Attendez un peu, continua-t-elle, et vous allez voir les génies en proie à une espèce de frénésie qui leur fera élever leurs mains et les frapper avec rage les unes contre les autres; car ici il se passe des choses qui vont bien vous surprendre.

En effet, au bout d'un quart d'heure il y eut un fracas tel, qu'Abel fut obligé de se boucher les oreilles: cependant nombre de merveilles se succédaient pour l'étonner: un palais fut remplacé par une forêt, des champs et des chaumières; la chaumière par un jardin, le jardin par un cachot, le cachot par des lieux qui le ravirent d'admiration.

Il n'avait pas assez d'yeux ni d'oreilles pour entendre les chants et la musique, et pour voir les danses des plus jolies fées.

Ces tableaux magiques étaient entremêlés des remarques piquantes et spirituelles de la fée des Perles, qui, par intervalles, lui expliquait les usages de l'empire des fées.

— Les génies que vous voyez ici rassemblés, lui disait-elle, ont de singulières manies: on peut leur toucher la main, les doigts, le bras, l'épaule, tout le corps enfin, excepté la joue... Aussitôt que la joue est seulement effleurée par un autre génie, on ne peut la laver qu'avec du sang; c'est là une des bizarreries auxquelles se sont soumis les enchanteurs.

Ensuite ils ont ce qu'ils appellent leur *patriotisme*, qui consiste à se louanger eux-mêmes sur leur courage et sur leur gloire; ce serait un attentat que de reconnaître le courage des autres nations de génies.

Ce n'est pas tout; voyez-vous certains enchanteurs qui portent un ruban rouge à leur vêtement? eh bien! ce ruban-là est une de leurs passions.

Suspendez une friandise dans une salle, et amenez des dogues, ils se fatigueront à sauter pour en avoir quelques morceaux; il en est ainsi des génies pour le ruban: ils se fatiguent et se consument en efforts pour en avoir quelque morceau, et une fois qu'ils l'ont ce n'est plus rien pour eux.

Enfin, vous voyez des génies en linge bien blanc, avec des habits propres et des bijoux recherchés: hélas! voilà ce qui leur plaît le plus!...

Vous, Abel, avec votre âme sensible, noble et fière, malgré le cortége de vertus et de grâces qui vous accompagne, avec votre belle figure, si vous n'étiez pas mis avec recherche comme vous l'êtes en ce moment, le dernier des enchanteurs aurait sur vous la préférence. Entre autres usages, ils ont des génies qui leur apprennent l'art de se tuer les uns les autres, élégamment et conformément à certaines règles.

Ensuite, si parmi les génies il y en a de vraiment supérieurs, tant qu'ils vivent on n'y prend pas garde; aussitôt qu'ils ne sont plus, on les célèbre.

En général, les génies ici mettent de la grandeur dans les petites choses et de la petitesse dans les grandes: il faut dépenser dix fois plus pour se promener que pour manger; il y a des animaux même qui coûtent à entretenir plus que les hommes.

Enfin la religion des génies consiste à se mettre à genoux, lire dans un livre, écouter les hymnes; mais faire du bien, sauver les malheureux, dépouiller le *moi* et s'oublier un peu, ah! il n'y a que de bons

génies, bien rares, qui allient l'un et l'autre, le culte extérieur avec ce culte intérieur qui gît dans la conscience : pour la plupart, le culte extérieur est tout, et ils croient gagner le ciel comme on gagne une tour aux échecs, à force de manœuvres, d'adresse et de calcul.

— Ce que vous me dites là, répondit Abel, m'étonne encore plus que tout ce que je vois.

— Ah! répondit-elle, vous apprendrez bien encore des choses plus étonnantes.

— Continuez, dit Abel, je préfère vous entendre; car, pour l'harmonie de vos accents, je donnerais tout l'orchestre de vos génies.

— Nous n'avons plus le temps de causer, répliqua la fée des Perles, car la fête sera bientôt finie; tenez, dit-elle en lui montrant une enchanteresse qui arrivait, regardez attentivement.

Abel fut émerveillé du spectacle que lui donna celle qu'il n'hésita point à nommer la *fée de la Danse*.

En effet, en voyant ses pieds effleurer à peine la terre, Abel se demandait si cette jeune fée n'était pas une ombre fugitive dégagée du poids du corps.

Mais cette danse de volupté n'était rien en comparaison du jeu muet de la physionomie de la fée et des affections qu'elle exprimait par ses mouvements et les moindres attitudes de son corps souple et léger.

Elle regrettait un amant chéri que le sort des combats avait fait succomber sous l'effort des ennemis; chaque mouvement de cette admirable fée peignait si bien la douleur, qu'elle faisait passer toute sa peine dans l'âme de ceux qui la regardaient.

Enfin elle devint folle, et Abel, frémissant de terreur, serrait avec force la main de la fée des Perles; le sentiment ingénu qu'il manifestait ainsi causait un plaisir inouï à la fée des Perles, car elle avait en quelque sorte les prémices des émotions de ce jeune cœur. Elle jouissait des larmes qu'il donnait à de feintes infortunes, parce que ces pleurs lui faisaient voir dans toute son étendue la bonté de l'âme d'Abel.

Lorsque la jeune fille folle rencontra dans les champs une noce de village qui lui rappela son mariage et qu'elle aperçut les vêtements d'innocence de la fiancée, elle exprima qu'elle aussi elle avait été conduite à l'église parée d'un costume semblable; se reportant alors à ce temps de bonheur, elle commença une danse vive et gracieuse qu'une terreur sourde lui faisait suspendre par instants; ce mélange de la folie et de la gaieté, ces réminiscences du malheur et du bonheur exprimées par ce pas saccadé, tantôt vif, tantôt lent, arrachèrent à Abel un cri de douleur et d'admiration.

Enfin, au milieu du plus grand paroxysme de la folie de la jeune fille, son époux, qu'elle croyait mort, arrive, il arrive à ses côtés; elle le prend pour la vision d'un songe d'amour, elle n'ose l'approcher, elle ne s'y décide que par degrés, elle avance timidement la main, elle le touche, elle appuie fortement, sent le cœur battre; elle le regarde, voit trop d'amour dans ses yeux pour douter de son existence, et, sa raison se réveillant dans toute sa plénitude, des larmes de bonheur coulent de ses yeux, elle s'évanouit et meurt de plaisir.

A ce moment la fée fut obligée d'emmener Abel, qui pleurait tant, que toute l'assemblée commençait à jeter les yeux sur la loge.

— Fermez les yeux!... lui criait la fée qui l'entraînait.

Bientôt Abel, ayant repris tout à fait ses sens, se retrouva dans le char de la fée.

— Où allons-nous encore? demanda-t-il.

— A mon palais, répondit-elle, et pendant quelque temps vous vivrez de la vie des fées.

En effet, le char entra sous une voûte; Abel et la fée descendirent, et la gentille enchanteresse guida son protégé à travers un magnifique escalier à colonnes de marbre.

XIII

Abel chez la fée des Perles.

A l'approche de la fée, des esclaves magnifiquement vêtus ouvrirent respectueusement les portes des appartements, dont l'élégance fut un nouveau sujet d'étonnement pour Abel, qui s'arrêtait dans toutes les pièces pour contempler les curiosités merveilleuses qui les embellissaient.

Arrivés dans la grande salle de réception, la fée prit Abel par la main, et, lui montrant sur la cheminée un admirable groupe en bronze, elle lui fit voir comment on marquait les heures dans l'empire des fées, et elle lui dit :

— Il est tard, Abel, suivez cette jeune esclave. Ici, continua-t-elle, je vous laisse maître d'aller et de venir comme bon vous semblera, pourvu que vous ne sortiez pas de mon palais; adieu!

Elle disparut.

Abel fut transporté dans un réduit divin, presque aussi magnifique que le *boudoir des Perles*, mais plus simple.

A peine était-il couché dans un lit éblouissant de blancheur et composé d'étoffes douces comme de la soie, qu'il entendit de magiques accords; une lente et douce harmonie l'invita au sommeil, et il s'endormit bercé par cette musique enchanteresse.

La rapidité des sensations de cette nuit de féerie ne lui avait pas laissé l'usage de la pensée, et il s'endormit sans avoir eu le temps de réfléchir à tout ce qu'il avait vu; il ne pouvait que jouir, et, soit par suite de cette multiplicité de sensations, soit par l'effet d'une veille à laquelle il n'était pas accoutumé, une grande fatigue rendit son sommeil très-profond, de façon qu'il trouva que l'on dormait bien mieux chez les fées qu'ici-bas.

Il est un phénomène du sommeil que tout le monde doit avoir observé : souvent, malgré l'état d'impassibilité et d'atonie momentanée dans lequel se trouve notre âme, on éprouve une espèce de pressentiment qui semble procéder d'un instinct qui ne sommeillerait jamais en nous. Ce pressentiment nous avertit de nous réveiller, soit parce qu'il est telle ou telle heure, soit parce qu'un bruit léger que nos sens ont perçu sans que nous en ayons eu une révélation bien claire a retenti dans notre appartement; ce fut par une prévision de ce genre qu'au matin Abel se réveilla.

Il croyait sentir que sa chère fée des Perles était là...

Il ouvrit les yeux, et, à travers le voile de ce demi-sommeil du matin, il aperçut le charmant visage de sa protectrice.

Elle était penchée sur une harpe, et ses jolies mains, en errant sur les cordes harmonieuses, leur faisaient rendre des sons qui remplirent l'âme d'Abel d'une joie indicible : une volupté pure semblait l'environner, l'enlacer de toutes parts.

La fée des Perles jouissait du réveil de son cher Abel, comme la nature du retour du soleil.

La fée était mise avec une simplicité qui contrastait avec la recherche et la richesse de son vêtement de la veille : une robe de mousseline blanche semblait un léger voile jeté sur ses formes ravissantes.

— Eh bien! comment vous trouvez-vous, dit-elle, dans le palais d'une fée?...

Et elle s'assit sur le bord de la couche du jeune homme avec une liberté moins amoureuse que maternelle.

La fée, sans attendre la réponse d'Abel, se mit à jouer et à folâtrer avec lui.

La vivacité de ses questions, de ses reparties, la manière dont sa conversation, toujours gaie, effleurait mille sujets en un instant,

enfin l'ensemble de ses manières, auraient indiqué à tout autre qu'à Abel une âme aimante, il est vrai, mais trop vive pour être constante. Elle semblait faire d'Abel un jouet, un amusement : la naïveté de cet enfant de la nature, la candeur de son âme, l'étonnait, et elle était comme une déesse qui se joue d'un mortel et qui, tout en l'aimant, ne voudrait sacrifier aucun des plaisirs ou des devoirs de sa divinité.

Abel avait trop d'amour et trop peu d'expérience pour la juger ainsi; il ne voyait que les mille gentillesses et les rares perfections de cet être charmant.

Elle le laissa bientôt, pour lui préparer de ses mains un repas qu'elle vint l'engager à prendre.

Elle l'entraîna vers une salle à colonnes de marbre, et le fit asseoir sur un divan, devant une table chargée d'une foule de mets et de choses qui excitèrent l'étonnement d'Abel.

Il n'osait toucher les cristaux précieux dont il était entouré, il avait peur d'effleurer un linge d'une blancheur éblouissante, et il admirait l'argenterie travaillée et sculptée qui contenait des mets inconnus pour lui.

Sa chère fée était à ses côtés, ils n'étaient séparés que par un coussin de pourpre, et souvent il pouvait toucher sa main, son bras, et la gaze qui la couvrait; c'était elle qui le servait, et l'usage de l'empire des fées qui l'enchanta le plus, c'est que la fée partagea chaque chose avec lui, et qu'ils se servirent du même verre.

— C'est, lui dit-elle, un usage bien ancien; nous l'avons aboli, mais je trouve que nous avons eu tort (1).

C'est ainsi que la fée cherchait à faire tomber la barrière de respect qui la séparait d'Abel.

Pour ce dernier, il n'osait se livrer à une liberté qu'il commençait à désirer et à comprendre; il voyait toujours la fée imposante et majestueuse, quoique l'amour répandît sur cette scène une magie indéfinissable : tout ce qu'il se permettait, c'était d'oser bien timidement saisir et caresser les doigts de la fée en prenant son verre, et de rougir quand elle feignait d'en être courroucée.

Il achevait un mets avec avidité quand elle l'avait commencé, il imprimait ses lèvres enflammées sur le cristal au même endroit que la fée avait effleuré, et il dévorait un regard, une parole, encore avec plus d'ardeur; bien que mille pensées se pressassent dans son esprit, il n'osait prononcer un seul mot; il semblait que toute sa vie fût derrière le cristal limpide des yeux de sa divinité.

La pauvre Catherine, cette fille si simple et si modeste, pouvait-elle être quelque chose pour Abel et entrer en comparaison avec la fée des Perles!...

Quoique Catherine aimât avec ardeur, elle n'eût même pas un souvenir.

(1) Dans les siècles de chevalerie, lorsqu'une dame voulait favoriser un chevalier, elle le faisait asseoir dans un repas auprès d'elle, et ils mangeaient ensemble.

LACURNE SAINTE-PALAYE.

S'il n'y a dans le monde qu'une certaine somme de chaque sentiment dont chaque être prenne sa part, Catherine avait dans le cœur tout l'amour de la nature, et elle y avait de plus toute la simplicité, toute la candeur désirables; mais pouvait-elle posséder, comme la fée, ce cortége de perfections, cette majesté, cette grandeur, et les séduisants enchantements de la richesse et du pouvoir?

D'un côté, vivait l'amour avec tous ses sacrifices; de l'autre, tout autant d'amour pour le moment, une manière moins naïve de le témoigner, mais assurément plus de grâces; de plus, la fée était aimée: que dis-je, aimée?... adorée!...

Alors, l'amour d'Abel, joint à celui de la fée, embellissait chaque sourire, chaque mouvement, d'un charme que Catherine trouvait bien à Abel, mais qu'Abel ne trouvait pas à Catherine.

A la fin du repas, Abel avait déjà gagné un peu d'aisance, et il commençait à sourire à sa fée et à oser lui prendre la main, la serrer et y déposer un baiser, mais furtivement et lorsqu'elle avait l'air de n'y pas prendre garde, quoiqu'elle savourât la douceur de cette caresse divine.

Tout le temps s'écoula en folâtreries d'amour : la fée avait un talent admirable pour toujours divertir Abel, soit par des discours pétillants d'esprit, soit en chantant auprès de lui, soit en faisant sortir du sein de sa harpe de magiques concerts.

Pour Abel, il était en proie à l'une des plus grandes souffrances qu'un homme puisse ressentir.

En effet, à chaque moment, l'amour croissait en son âme comme les eaux dans une inondation lorsque les digues sont rompues; depuis son entrée dans le palais de la fée, il voulait se mettre à ses genoux et lui déclarer son amour.

A chaque instant, il se disait :

— Je vais parler!...

Mais une invincible crainte, une pudeur secrète l'arrêtait, soit qu'il redoutât le courroux de sa fée, soit qu'il eût peur de ne jamais exprimer tout ce qu'il sentait.

Les tortures de cette indécision étaient terribles pour Abel, car il était à chaque instant devant sa fée comme un joueur qui risque sa fortune, et qui, dans un instant, sera au comble du bonheur ou dans la tombe.



Ils s'en allèrent en chantant de joie. — PAGE 28.

Souvent il prononçait imaginairement les phrases de son amoureux discours, et, lorsqu'il était sur le point de les répéter à sa fée, un regard, un geste, une parole, l'arrêtaient.

La fée elle-même semblait savoir ce qui se passait dans l'âme d'Abel et se faire un jeu de le tourmenter.

Enfin, le soir, à la lueur mystérieuse des bougies, et après avoir contemplé la fée brillant de tout l'éclat de sa beauté et de son esprit doucement ingénieux, Abel, sans tomber à ses genoux, lui prit la main, et, surmontant son invincible terreur, il lui dit :

— Belle fée!...

Quand il prononça ce mot, avec l'idée de le faire suivre de toute la peinture de ce qu'il ressentait, son cœur reçut une plus forte portion

de sang, et un mouvement d'une force incroyable fit tressaillir tout son être.

— Belle fée, dit-il, depuis longtemps je veux vous parler, et je n'ose; j'ignore ce que mon cœur ressent pour vous, mais ce que je sais, c'est que je ne puis en donner idée qu'en vous disant : Je vous aime !... J'ai presque honte de vous avouer que je vous aime tout à la fois moins et plus que ma mère; je vous aime moins, car j'éprouve en moi quelque chose de tumultueux quand vous me regardez, tandis que l'aspect de ma mère ne me troublait pas. Mais vous, quand je vous vois, je tremble, je suis bouleversé; j'aurais donné ma vie pour ma mère, je voudrais pouvoir en sacrifier mille pour vous; j'embrassais mille fois ma mère, et un seul baiser me semble un crime commis envers vous; j'en éprouve le désir, et je n'ose le satisfaire; en un mot, je souffre auprès de vous, j'étais calme et heureux auprès de ma mère, et cependant j'aime à être à vos côtés; j'accourais à la voix de ma mère, la vôtre me fait tressaillir; enfin, que vous dirai-je? n'ayant que l'amour d'un père ou d'une mère pour pouvoir me rendre compte de ce que j'éprouve, il me semble que vous êtes pour moi une mère que j'aime d'amour. Vous qui êtes toute-puissante, vous pourriez peut-être m'ôter de l'ame ce monde de pensées que j'ai de trop, et donner à ma tendresse une expression plus douce, plus pure, moins fougueuse, car souvent je me sens transporté (le dirai-je?) par une fureur que j'ai peine à contenir... J'ai besoin d'une de vos paroles... vos lèvres sont trop vermeilles, elles me tentent, et je me reproche chaque pensée... quand votre sourire semble m'inviter...

A ce mot, la fée se leva, Abel eut une terrible crainte de l'avoir offensée; il tomba à ses genoux, et la retenant par sa robe :

— Ah! belle fée, continua-t-il, que je meure si je vous ai déplu! mon langage, je le sens, n'est pas digne de vous; mais, n'ayant jamais aimé, et n'aimant que vous, j'ignore comment dans votre empire on parle d'amour; je ne suis qu'un simple mortel; mais, tout mortel que je suis, je me sens tant d'amour dans le cœur, que je ne désespère pas de me rapprocher de vous...

Des larmes sortaient de ses yeux; il était charmant dans sa posture d'humilité; ses yeux suppliants, qui brillaient à travers ses pleurs, lui valurent, de la part de la fee, le sourire le plus divin qui jamais ait erré sur des lèvres humaines, c'est-à-dire de forme humaine.

Elle le releva sans mot dire, et le conduisit elle-même vers le réduit qu'elle lui avait destiné dans son palais.

Lorsqu'il y entra, elle lui présenta sa main, et s'esquiva comme pour lui cacher son émotion.

Le lendemain, Abel se réveilla; le sourire par lequel la fée avait accueilli son discours était comme gravé dans son cœur; il croyait la voir essuyer furtivement une larme d'amour.

Il fut surpris, après ce doux accueil, de ne pas entendre cette musique enchanteresse dont les accords présidaient à son réveil; il ouvre les yeux pour admirer la somptuosité du lieu où il dormait..... Il voit le laboratoire, les cornues, les fourneaux, la cheminée, la poussière. Le chant des oiseaux de son jardin fut la seule musique qui accueillit son réveil.

Le désespoir s'empara de son âme; il vit qu'il venait de passer une nuit en proie aux illusions trop charmantes d'un rêve d'amour, et que tout son bonheur était l'ouvrage de son imagination.

Il se rappela combien il avait vu la fée séduisante et belle, et il repassa tristement en son âme les événements de la nuit.

XIV

Ce qu'est la fée des Perles.

Abel s'habilla, et, en voyant les vêtements de son rêve, il commença à croire que les sensations multipliées qu'il avait éprouvées pourraient bien être réelles, quoique le souvenir qu'il en gardait fût couvert de ces vapeurs qui environnent les illusions de la nuit. Il aperçut Caliban, qui vint à lui; ce bon et vieux serviteur se réjouit de revoir son jeune maître, et bientôt, l'entraînant hors de la chaumière, il lui montra la pauvre Catherine assise sur la pierre; la jolie paysanne était posée avec grâce, et la douleur la plus vive se peignait dans son attitude.

Abel s'approcha; Catherine leva la tête, jeta un cri, et se précipita en pleurant dans les bras du jeune homme.

— Pendant trois jours, dit-elle, je suis venue chaque matin, attendant mon soleil, ma vie .. mais rien ne dissipait la nuit de mon âme. Je me disais chaque fois, en gravissant la colline : — Aujourd'hui il y sera!... Je me le disais en descendant, j'étais triste parce que tu n'étais pas arrivé... Ah! si j'avais un ennemi, et que je lui voulusse du mal, je lui souhaiterais d'attendre trois jours... celui quil aimerait.

— Catherine!... ma chère Catherine!...

— Ah! cher Abel, que vous êtes beau!... ah! laissez-moi vous regarder!...

Il tomba à ses genoux.

— C'est la fée qui a tissu ce linge; c'est elle qui a brodé les fleurs de cette étoffe précieuse.

— La fée! toujours la fée!

— Ah! Catherine, elle m'aime... j'en suis certain... J'ai vu son palais, l'empire des fées... j'en suis étourdi...

Et Abel raconta à Catherine les merveilles dont il avait été témoin, et les attentions délicates de la fée, comment elle lui versait le lait pour tempérer une liqueur divine qui augmentait dans le cerveau l'activité de la pensée et animait l'amour, etc., etc.

— Je le ferais bien comme elle, dit Catherine d'un air boudeur. Mais, Abel, je t'en conjure, rends-moi témoin d'une apparition de la fée.

— Viens ce soir, lui répondit Abel; elle doit me reprendre la lampe dont elle a prétendu que je n'avais plus besoin; car, ô Catherine, je n'ose te dire mon espoir.



— Elle t'épousera, la fée? .. dit Catherine.

— Je le crois, répondit-il; mais j'ignore comment un homme peut devenir le mari d'une fée...

— Est-on heureux, répliqua Catherine, en se mariant avec une femme qui a plus de pouvoir que nous?... Si elle te trompait?...

— Impossible!... s'écria Abel... impossible!... Pour dire cela, il faut n'avoir pas vu son sourire.

Catherine regarda Abel, et, ne pouvant retenir ses larmes, elle s'enfuit après avoir promis de revenir le soir.

Elle vint, en effet, à la nuit tombante; elle avait assisté au coucher de son bon vieux père, qui l'avait grondée doucement, parce que, disait-il, à l'approche de son mariage, elle courait beaucoup trop, seule et dans les champs : Jacques Bontemps s'en était plaint.

Elle avait calmé son père à force de caresses et de baisers..., puis, mettant Françoise dans sa confidence, elle avait quitté son lit virginal, et était accourue à la chaumière pour voir la fée, et surtout pour revoir son bien-aimé.

Abel était assis sur ce même fauteuil vermoulu qui avait fait les délices de son enfance; il avait les coudes sur la table où jadis Caliban nettoyait ses graines, et il pensait à sa fée : la lampe éclairait le laboratoire.

Catherine, faisant signe à Caliban, se glissa légèrement en passant par la porte à demi entr'ouverte, et, s'approchant bien doucement d'Abel, elle le salua par un baiser.

— Ah! c'est toi, Catherine!...

— Oui, dit-elle, je viens voir la fée... Mais son divin sourire disait qu'Abel occupait toutes ses pensées.

— Où te cacherons-nous? répondit celui-ci en regardant de tous côtés.

L'avis de Caliban prévalut, et il fut décidé que le grand fauteuil vermoulu serait placé entre les fourneaux et la cheminée, et que, dans le petit espace qui se trouverait ainsi ménagé, Catherine se tiendrait accroupie en silence, et qu'aussitôt que la fée tournerait la tête de ce côté, elle se blottirait de son mieux.

Catherine s'efforça de cacher son chagrin, elle folâtra avec Abel toute la soirée; les manières caressantes de son ami lui donnaient de l'espoir chaque fois qu'elle causait et jouait avec lui.

Enfin, Abel se jeta sur son lit, Caliban se retira, et, à l'heure de minuit, la fée des Perles parut dans son brillant costume, plus belle, plus mignonne, plus vive que jamais; elle parcourut le laboratoire, toucha de ses mains tout ce qui servait à Abel; elle lui parlait, elle l'écoutait.

Ils s'assirent sur le lit, et, là, la jolie fée, déployant ses grâces et le prestige de sa coquetterie, apparut à Catherine comme la reine de la nature.

La pauvre enfant, cachée dans un coin, mettait son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots, car elle désespéra de jamais l'emporter sur une créature aussi ravissante que la fée des Perles.

— Hélas! se disait elle, pourquoi le soleil a-t-il, malgré toutes mes précautions, altéré la blancheur de mes mains? pourquoi ne suis-je pas fée?... Oh! oui, c'est une fée!... car il n'y a pas de femme sur la terre qui puisse avoir cet esprit, cette grâce! Grand Dieu! l'amour est logé dans ses yeux!... quel regard!...

— Abel, disait la fée, dans peu vous saurez à quoi je me soumets pour faire votre bonheur... vous ne me verrez plus que comme une mortelle, j'abdique pour vous l'empire des fées et tous les honneurs attachés à mon rang.

— Quelle preuve d'amour plus belle que celle-là puis-je donner? se disait Catherine en baignant son mouchoir de larmes.

Abel, au comble de la joie, embrassait avec ardeur les mains de la fée, il la couvrait de ses baisers, et elle souriait; enfin, elle-même (ce qui brisa le cœur de Catherine), elle-même déposa sur les lèvres d'Abel un baiser d'adieu, que le fils du chimiste parut savourer avec délices.

La fée, qui ne paraissait pas moins émue, s'échappa tout à coup en emportant la lampe merveilleuse.

Abel fut rappelé à la vie par la douce Catherine : elle pleurait à chaudes larmes, et son chagrin était si violent, qu'Abel, au désespoir, ne savait que faire pour apaiser la douleur de Catherine.

— Elle est trop belle!... Oh oui, tu dois l'aimer, tu ne peux faire autrement; et moi, je n'ai plus qu'à mourir. Toi qui connais les secrets de ton père, fais-moi mourir... Abel, [illegible] que je ne puis vivre sans toi... tu es pour moi plus qu'un frère... Ah! que vais-je devenir?

Abel passa le reste de la nuit à apaiser Catherine, il ne put calmer son désespoir qu'en l'abusant et en lui jurant qu'il l'aimait tendrement et qu'ils seraient toujours ensemble.

Catherine répondait qu'elle savait bien qu'il la trompait, mais qu'elle aimait à l'entendre parler ainsi; et, bercée par un espoir dont elle connaissait le peu de réalité, elle sécha ses larmes, et parut avoir recouvré un peu de calme.

Au matin, elle commença à raisonner, elle reprit courage, embrassa Abel, et quitta sa demeure, résolue à n'y plus revenir.

O serments d'amour!

En sortant de la chaumière, elle était tellement troublée par son désespoir et par l'idée qu'il lui fallait épouser Jacques Bontemps, qu'elle prit le chemin de la forêt; elle regardait à terre, et s'en allait essuyant de temps en temps ses larmes.

Tout à coup elle remarqua, sur le chemin, des perles qui annonçaient que la fée avait passé par là.

En regardant tout autour, elle vit sur le sable la trace des roues d'une voiture; le peu de largeur des ornières indiquait une voiture élégante.

Elle s'avisa de suivre la route que l'équipage de la fée avait prise, et, en suivant ce chemin, chaque pas qu'elle fit lui glissa dans l'âme un rayon d'espoir.

Elle marcha longtemps, et, lorsqu'elle fut au trois quarts de la forêt, elle se disait :

— Si la fée n'était par hasard qu'une femme comme moi, je pourrais lutter d'amour avec elle, et j'aime tant, que je l'emporterais peut-être... Ensuite, si elle n'est pas fée, elle aura trompé Abel en faisant valoir les sacrifices qu'elle lui fait, et moi je n'ai jamais trompé personne.

En passant ainsi des conjectures aux projets, Catherine ne s'aperçut pas de la longueur du chemin : elle traversa toute la forêt, et les traces des roues la conduisirent à un magnifique château entouré d'un parc célèbre par sa magnificence, les aspects pittoresques, les eaux et les arbres rares qui en faisaient l'ornement : elle reconnut sur-le-champ le château qu'habitait la duchesse de Sommerset : alors une idée vague que la fée pouvait n'être pas autre que cette jeune veuve célèbre par son esprit, sa beauté, et plus encore par sa richesse et par sa bienfaisance, vint s'offrir à l'esprit de Catherine.

La duchesse de Sommerset recevait tout le monde avec affabilité : Catherine demanda à la voir, et l'on ne fit aucune difficulté de l'introduire.

Catherine trembla de tous ses membres en traversant les cours, les escaliers, les appartements.

Enfin, arrivée au salon principal, une jeune femme de chambre qu'elle reconnut pour être le génie de la lampe, lui ouvrit la porte du boudoir dont Abel lui avait fait la description; elle jeta les yeux sur la duchesse, reconnut la fée et s'évanouit.

Sur-le-champ, la duchesse lui prodigua elle-même les secours d'usage, et quand la jolie paysanne fut revenue, elle lui fit plusieurs questions avec un accent de bonté qui allait droit au cœur.

— Ah! madame! s'écria Catherine avec la voix du désespoir, vos richesses, votre pouvoir, rien, rien au monde, non, rien ne peut me soulager!...

— Mais qu'avez-vous, mon enfant?

— Ah! madame! je vous ai vue, cela me suffit : sur le reste je dois garder le plus profond silence... On dit, continua Catherine, on dit que vous êtes bonne et bienfaisante; eh bien! ce que je vous dirais empoisonnerait votre bonheur dans sa source... Allez; adieu, madame; soyez heureuse!... Cependant ce fut moi qui le vis la première! il m'appartenait... Oh! dit-elle en mettant la main sur sa bouche, gardons, gardons mon secret, et mourons avec lui...

La duchesse, étonnée, contemplait avec attendrissement la jeune paysanne, et la plaignait déjà, tout en ignorant la cause des pleurs qu'elle versait.

Enfin, la seule grâce que demanda Catherine, ce fut que madame la duchesse la fît reconduire en voiture jusqu'au village de V***.

La duchesse ordonna de satisfaire le désir de Catherine, et en même temps elle donna des ordres secrets à ses gens pour que l'on s'informât de l'aventure qui amenait cette jeune fille au château.

Lorsque l'on vit le brillant équipage parcourir le village et s'arrêter devant la maison de Grandvani, la population presque tout en

tière accourut et vit descendre Catherine mourante : elle avait les yeux rouges, le visage pâle, et l'on fut forcé de l'aider à descendre de la voiture, si faible et si douloureusement affectée, qu'elle ne ressemblait plus à cette jeune fille riante, pleine de vigueur et de santé, qu'un jour auparavant on nommait la reine du village.

Sur le seuil de la porte de la maison du maire était Jacques Bontemps, les bras croisés, le regard presque farouche et la douleur peinte sur le front.

En effet, Grandvani s'était aperçu de l'absence de sa fille, et dès le matin il avait envoyé chercher le nouveau percepteur pour lui conter la douleur que lui causait cet événement.

Le vieux soldat, qui aimait la jolie paysanne plutôt en père qu'en amant, avait mêlé ses pleurs à ceux de Grandvani ; mais, en voyant descendre Catherine en cet état d'un brillant équipage, une idée importune qu'il lui était impossible de chasser lui perça le cœur, et il maudissait déjà le grand seigneur qui, sous le costume et à l'aide de la fausse naïveté d'Abel, était venu séduire la rose du village, la perle du vallon, la jolie Catherine ; et déjà il méditait de la venger.

Catherine, avec cette ingénuité charmante, la moindre grâce de son caractère, se précipita dans les bras de Jacques Bontemps et y versa un torrent de larmes ; alors le soldat percepteur, à cet aspect, sentit sa sévérité s'évanouir ; il emporta Catherine, la déposa auprès de son vieux père étonné, et Françoise vint se joindre au groupe attentif, qui épia la première parole de la jeune paysanne.

Elle se jeta dans les bras de son père pour l'embrasser ; mais le vieillard, avec cette puissance paternelle et cette conscience d'honneur dont l'expression est si imposante, la repoussa d'un geste si dédaigneux, que Jacques lui-même en frémit.

Un torrent de larmes s'échappa de nouveau des yeux de Catherine, qui, rassemblant ses forces, se leva et voulut sortir : elle jeta à Bontemps un regard d'indignation et d'innocence, et à son père un sourire qui lui valut son pardon, car ce sourire était de ceux que lancent les innocents pour toute réponse à d'injustes accusations.

Cette scène eut lieu dans le plus profond silence, chacun s'était compris.

— Je viens, dit Catherine en se rasseyant, je viens du château de la duchesse de Sommerset : j'y ai été conduite par des circonstances sur lesquelles je dois garder le silence, et je prie ceux qui m'aiment de ne jamais me rappeler cette époque de douleur.

Cette phrase, dite avec une simplicité naïve et une candeur inimaginable par la rusée Catherine, qui ne faisait pas mention de son séjour à la chaumière d'Abel, satisfit au delà de leurs vœux et le cuirassier et le père Grandvani.

La jeune fille ne dit plus rien, et la douleur qu'elle avait dans l'âme l'empêcha même de remarquer les attentions de son fiancé, attentions que Grandvani voyait avec plaisir.

Jusqu'ici Catherine avait eu de l'espoir, mais cette matinée donna le coup de la mort à ses amours ; et l'espérance, cette belle plante que l'on cultive avec tant de bonheur au matin de la vie, était pour elle séchée dans sa racine.

XV

Correspondance.

On doit être curieux de savoir pourquoi la duchesse de Sommerset devint la *fée des Perles*, et par quels moyens elle opéra les prodiges qui étonnèrent Abel.

Pour satisfaire cette curiosité naturelle, on n'a qu'à jeter les yeux sur les lettres suivantes que l'on a extraites de la correspondance de la duchesse avec une de ses amies. Ces lettres en apprendront mille fois plus sur le caractère véritable de cette dame que tout ce que l'on en pourrait raconter, et montreront comment elle savait allier un cœur capable de sentiments profonds, et même de constance, avec un esprit des plus impressionnables.

La duchesse était venue en France après la mort du duc de Sommerset, elle s'était liée avec la marquise de Stainville, dont le caractère léger mais charmant de spontanéité et de gaieté, la piquante amabilité et la grâce spirituelle lui plurent singulièrement : c'était à cette amie que les lettres suivantes étaient adressées.

LETTRE DE LA DUCHESSE DE SOMMERSET A MADAME LA MARQUISE DE STAINVILLE.

« Du château de Joigny, le...

« Vous vous plaignez, ma chère, de ma retraite, de mon silence, de mon apathie, et jamais femme n'a été plus occupée que moi.

« Comme je vous ai confié toute ma vie, je ne vois pas pourquoi je ne vous conterais pas, sous la foi du secret, qui, à Paris, est sacré pendant vingt-quatre heures, l'aventure qui me retient depuis si longtemps au fond des bois, à douze grandes lieues de la capitale.

« La folie de toute ma vie, mon idée fixe fut d'être aimée pour moi.

« Naguère je crus être parvenue à mon but, et le duc de Sommerset m'a détrompée bien cruellement en me montrant que l'ambition, l'amour-propre, la vanité blessée, ne pardonnent même pas à l'amour.

« Vous autres Françaises que l'on prend par un mot spirituel, par le mérite d'une belle jambe, enfin qui aimez avec la tête plus souvent qu'avec le cœur, vous ne pourrez jamais comprendre (je parle en général ; il est, je pense, des exceptions), vous ne comprendrez jamais combien l'inertie est cruelle pour un cœur que ni la coquetterie, ni les petits triomphes de l'amour-propre, ni le bal, ni tout le bruit du monde ne sauraient distraire, et qui n'aspire qu'au bonheur d'aimer et d'être aimée.

« Depuis la mort de lord Sommerset et même avant, mon âme était vide et je ne vivais plus ; l'existence était pour moi sans charme.

« En effet, quelle est la vie d'une femme ? c'est un besoin incessant d'amour ; il faut que toujours elle soit occupée au bonheur d'un être adoré ; il y a en nous un trésor de sentiments qu'il nous faut à chaque instant répandre sur une créature qui ne soit pas nous.

« Dans les églises, aux jours de fêtes, il y a des enfants qui portent des corbeilles pleines de roses, et qui ne sont occupés qu'à parsemer de fleurs les lieux par où le Seigneur doit passer : voilà l'image de la vie d'une femme.

« Nous avons beau être fières et paraître reines, que celle qui aime sincèrement rentre dans le fond de son cœur, elle trouvera pour son seigneur une obéissance, une crainte, une *servance* réelles ! Pour aimer, il faut croire à la perfection et la trouver dans l'être adoré : cet être est un dieu mortel, et l'amour une religion terrestre ; or, nous ne pouvons qu'être les esclaves d'un homme que nous voyons ainsi.

« Ecoutez, chère amie : je suis Anglaise, par conséquent amante de la rêverie et des sentiments extrêmes : eh bien ! ce que je vous décris, je l'ai dans l'âme ; je trouve le bonheur dans un sourire de l'être que je chéris ; une parole de lui me ravit au ciel, et j'attends ce sourire, ce mot, comme un Arabe du désert attend une goutte de pluie.

« Cette douce occupation de toujours chercher à rendre la vie aimable à un être que l'on adore est mon essence. Quel plaisir de s'anéantir dans une autre âme que la sienne, de partager ses peines, ses douleurs, ses voluptés !

« Nous sommes nées pour cela, car nous avons un sens de plus que les hommes, c'est ce sens d'instinct qui nous porte à leur plaire ; enfin, chère amie, je ne sais comment font certaines femmes pour étouffer ce foyer d'amour que toutes doivent nourrir comme un feu divin.

« Eh bien ! si je vous dis que j'ai rencontré ici un être auquel je rattache tous ces sentiments, toutes ces pensées, vous étonnerez-vous encore de ce que je reste si longtemps à la campagne ? C'est une histoire qui a commencé par être plaisante, mais qui maintenant est sérieuse au premier chef, car il s'agit de mariage.

« Figurez-vous que le curé d'un des villages voisins est venu me rendre visite ; je l'ai fait rester à dîner, et au dessert il m'a parlé d'un jeune fou qui habite tout près de son village : ce jeune homme croit à l'existence des fées, il n'a aucune notion sur le monde et la société, et il n'est jamais sorti de sa chaumière.

« Soudain l'idée me vint de m'amuser de cet être singulier, et de me faire passer à ses yeux pour une fée.

« Après avoir pris mille et mille renseignements, tourné la nuit autour de sa cabane, je remarquai qu'une cheminée était assez large

pour qu'on pût descendre dans l'intérieur : alors je me commandai tout une toilette de magicienne, sans oublier la baguette, et une nuit je me mis en route, non pas dans un char traîné par des dragons, mais dans ma voiture. Je la fis arrêter sur la lisière de la forêt : crainte de la pluie, je me fis porter dans une *chaise* jusqu'à la chaumière.

« Figurez-vous, ma chère, que je fis mon apparition aux sons d'une musique délicieuse !... Dans cette cabane grossière je rencontrai le plus bel être qu'il soit possible de voir. . Son premier regard m'a convaincue que j'étais venue chercher mon maître. Je pensais faire une ingénieuse plaisanterie, je cherchais un amusement, j'ai trouvé l'amour le plus sérieux.

« Je voulais enchanter, et c'est moi qui fus enchantée.

« Il n'y a pas de folies que je n'aie faites : j'ai donné à ce jeune homme une fête superbe, avec illuminations, musique, etc.; on a cru que cette fête était pour lord V..... mais moi seule et mes gens, qui me gardent un inviolable secret, connaissaient le héros véritable, que j'ai soumis à de rudes épreuves.

« Par un hasard favorable à mes desseins, l'aqueduc qui amenait autrefois les eaux dans le parc est immense, car le château que j'ai acheté a été bâti par le duc de C...., qui le possédait avant la Révolution, et il avait dépensé des sommes énormes pour créer la belle rivière factice qui fait le principal charme de cette délicieuse habitation : les conduits souterrains ont été construits en briques, et sont si vastes, que plusieurs personnes peuvent s'y promener debout.

« On avait été obligé de bâtir ainsi ces espèces de voûtes souterraines à cause de la nature des eaux qui y passaient autrefois, et que je rétablirai, j'espère ! Ces eaux entraînaient beaucoup de sable dans leurs cours, et, autant pour éviter que les canaux ne se comblassent que pour en faciliter le nettoyage, l'aqueduc fut construit sur des dimensions presque romaines.

« Les regards surtout sont immenses, et forment des salles souterraines que l'on trouve de distance en distance. En consultant le plan de cet aqueduc, j'ai vu qu'il y avait un de ces regards non loin de la chaumière où habite mon enchanteur. Alors j'ai fait vite et vite nettoyer le souterrain, et le bien-aimé n'est venu à cette fête qu'après avoir subi quelques tours de fantasmagorie et combattu contre des fantômes de lanterne magique.

« Ce boudoir, que vous avez tant admiré, a été construit uniquement pour *lui*; car, en me voyant couverte de perles, il m'a nommé la fée des Perles : j'ai, comme vous imaginez bien, voulu soutenir ma dignité, et j'ai prodigué les merveilles. J'ai fait habiller un de mes gens avec les habits de son père : les endroits où ils étaient usés m'ont indiqué sa pose, ses gestes, son attitude ; et, dans une glace, je lui ai fait voir son père, mort depuis longtemps.

« Il s'est avisé de croire que ma lampe de nuit était un talisman : j'ai donc fait habiller ma femme de chambre en génie, elle joue ce rôle à merveille : je lui ai fait lire la *Tempête*, de Shakspeare, et elle a très-bien saisi le genre d'Ariel.

« On a adapté au regard des eaux une machine, et, toutes les fois qu'il y frappe, on satisfait à ses désirs.

« J'ai fait apporter tout ce qu'il peut souhaiter, et, du reste, comme il y a des relais dans la forêt, l'on vient m'instruire à la minute de tout ce qu'il veut ; il y a également des relais sur la route de Paris, et dans ce centre de civilisation j'obtiens bien vite, à prix d'or, ce qu'il a souhaité.

« Mes gens ont ordre d'obéir à tout ce que veut le possesseur de la lampe, et je me suis assuré de leur dévouement et de leur discrétion.

« Il y a quinze jours, il m'a fait courir tous les ministères pour des places : heureusement que le crédit de lord V.... m'a été très-utile, et, en un tour de main, j'ai tout obtenu.

« Mais le comble du bonheur, c'est qu'il m'aime autant et même peut-être plus que je l'aime : car j'en suis arrivée à me confondre ainsi devant lui : c'est l'âme la plus pure et le cœur le plus aimant dans le corps d'un ange du ciel; son regard est céleste ; enfin il est si modeste, si tendre, qu'il réalise l'idéal que mon imagination avait dessiné.

« C'est une de ces heureuses créatures d'amour et de bonheur, une de ces fleurs que l'on rencontre rarement sur la terre, et il a fallu les bizarres circonstances qui ont entouré sa vie jusqu'à présent pour amener un homme à cette perfection de nature : ah ! il est bien la preuve vivante du principe qui consacre la bonté et la beauté innées de l'homme.

« Tous les sentiments généreux composent la fleur de son âme, en laquelle rien de mal ne croît : comment ne pas aimer, ne pas chérir une telle créature? Aussi ai-je rattaché toute ma vie à ce cher Abel, car Abel est son nom, et il exprime bien sa ressemblance avec ce premier juste de la terre.

« Ne croyez pas, d'après ce que je vous en dis, qu'il soit d'une fadeur ridicule : il est fin et spirituel; son langage est exalté et tient à celui des Orientaux, avec cette différence toutefois qu'il est souvent énergique et concis comme celui d'un homme de la nature qui n'exprime que des idées.

« Concevez-vous maintenant que l'on puisse rester enfoncée dans les bois? Mais, chère amie, j'ai une crainte, et c'est à vous que je m'adresse pour la faire cesser : j'ai peur, si je l'épouse, que tout Paris ne se moque de moi. La duchesse de Sommerset, épouser ! qui? M. Abel..., jeune homme sans fortune, sans éducation !

« Il est vrai qu'il en saura bientôt tout autant que je voudrai qu'il en sache...

« Je n'ai qu'à lui apporter des livres grecs et latins, et lui dire qu'il faut qu'il étudie la langue des génies, il l'aura bien vite apprise pour l'amour de moi ! Mais qu'importe le grec, le latin, à une femme de mon rang qui ne veut vivre que pour lui, qui ne souffrira pas que d'autres êtres l'approchent?

« Oui, je veux que sa vie soit un éternel enchantement, je veux me consacrer à son bonheur, élever une barrière entre le monde et lui, qu'il reste comme dans un sanctuaire dont je défendrai l'approche à tout ce qui peut causer peine ou douleur, en tâchant néanmoins que cette perpétuelle féerie n'ait rien de monotone.

« La divine mélancolie, la bienfaisance, les larmes sur le malheur d'autrui, ne seront point bannies de notre temple ; car je trouve qu'après avoir ainsi pleuré on a ajouté une plus grande portion d'âme à son âme.

« Je ne me fierai même pas à mon amour et à la multiplicité des sensations pour éviter l'ennui, le dégoût, et les autres harpies de l'existence qui flétrissent tout : la douce étude, les arts et les sciences, succéderont à l'enivrement du monde, la campagne aux salons, de même que, dans la nature, l'automne succède à l'été, le printemps à l'hiver.

« Ah ! je l'épouserai, car je me sens digne de lui : il m'a nommée sa fée, je veux l'être toujours, et toujours le combler de tendresse et des témoignages de ma reconnaissance.

« Quelle vie ! quel bonheur !... Ah ! son amour me rend la plus heureuse des femmes ; il n'est pas sur la terre de joie que je puisse comparer à ma joie : elle vient du ciel !

« Ce qui me rassure sur le mariage que je projette, c'est que dix jours après on n'en parlera plus à Paris ; car vous n'avez qu'une certaine dose d'attention, et, si l'on n'a parlé de la chute d'un grand empire que pendant six jours, je ne vois pas pourquoi l'on s'entretiendrait plus de deux nuits sur mon union.

« Je suis tellement folle que, voyant Abel heureux de me croire une fée, je n'ose le détromper.

« Adieu, j'attends votre réponse, etc., etc. »

LETTRE DE MADAME DE STAINVILLE.

« L'un de nos poëtes, homme charmant, je ne sais lequel, a écrit ces vers :

. . . . Mariez-vous au plus tôt :
Dès demain si l'on peut, aujourd'hui s'il le faut.

« J'ignore si je vous les écris justes, mais, tels qu'ils sont, ils forment la meilleure ordonnance que le médecin ait jamais écrite : elle est de style gai, conforme à la maladie.

« Eh quoi ! vous craignez ce qu'on en dira? que voulez-vous que les Parisiens disent d'une des plus jolies femmes de l'Angleterre, lorsqu'elle a cinquante mille livres sterling de rentes, sinon que tout ce qu'elle fait est délicieux ?

« Oui, ma chère amie, vous ne mettriez pas de chapeau, vous iriez tête nue, que cela deviendrait la mode.

« Je voudrais bien savoir s'il y a beaucoup de forêts en France où il pousse des maris comme le vôtre, car je vous vois déjà mariée, j'ai déjà pensé à la robe que je ferai faire : elle sera divine, aussi gracieuse que votre manière d'envisager l'amour, quoique je trouve que vous nous mettiez bien bas.

« Mes genoux sont la chose que j'épargne le plus, et j'aurais honte d'être ainsi en contemplation devant mon époux : qu'il soit dans mes

bras, soit! je tâcherai qu'il y soit bien, mais moi à ses genoux!... fi donc! vous vous abaissez par trop en mettant les hommes si haut.

« J'imagine, moi, que les hommes sont un peu faits pour nous, et que leur vie doit recevoir sa flamme de nous : la preuve qu'ils sont faits à notre usage, c'est que nous sommes mères, et par conséquent les maîtresses du monde.

« Ayant été très-sottement mariée, et aimant mon mari pour faire comme tout le monde, puisque j'entends dire partout que c'est l'esprit du siècle que de s'en tenir là... d'ailleurs c'est un brave homme, et je ne voudrais pas lui faire de la peine pour trente amants!...

« Où en suis-je donc?... ah! oui, j'ai été néanmoins mariée très-sottement, en ce que j'ai vint-deux ans et que M. de Stainville en a quarante-neuf, ce qui fait que lorsque j'en aurai trente il en aura cinquante-sept, si je sais bien compter: or, imaginez-vous que je puisse *déverser ma sensibilité* sur un sexagénaire, rattacher ma vie à lui, m'occuper de son bonheur?

« Pendant qu'il prendra une prise de tabac, j'aurai mille pensées; quand il montera par une portière de la voiture, je sortirai par l'autre : en vérité, l'avenir m'effraye, et je vous trouve bien heureuse d'épouser un beau jeune homme que vous aimez.

« Mais cependant ce pauvre Stainville a des qualités, je l'aime; mais écoutez-moi, car je vais crier bien fort en vous écrivant mon dernier mot : — Mariez-vous!

« Votre Abel a-t-il des moustaches? monte-t-il bien à cheval? connaît-il Rossini, lord Byron? quelle est son habitude? penche-t-il la tête, marche-t-il droit, ou se balance-t-il légèrement en marchant?... vous ne m'avez pas donné de détails sur sa personne.

« Eh! mais j'y pense, ma chère, vous avez horriblement calomnié les Françaises en disant qu'elles n'aiment que de la tête : pensez-y et vous reformerez ce jugement en voyant madame S..., madame G..., etc., qui ont eu tant d'amants et qui ont si peu de tête.

« Je vais ce soir aux Bouffes : je pense toujours à vous lorsque je vois votre loge vide : on me demande de vos nouvelles, et je dis à tout le monde que vous êtes en province pour émousser un peu la finesse de votre esprit, parce que vous écrasiez tout le monde par votre amabilité, et que vous ne voulez plus vous faire d'ennemis que par votre beauté.

« Songez-y bien, ma chère, vous allez perdre beaucoup dans cette solitude; revenez à Paris promptement! sans cela point de salut. Je réfléchis à ce que vous dites du besoin qu'ont les femmes de rejeter leur sensibilité sur quelque chose, et je ris comme une folle, parce que j'ai un petit singe que j'aime à la passion depuis quinze jours; ce qui fera que j'aimerai toujours mon mari, c'est que je me sens un faible pour les pauvres bêtes; cela me préservera de trahir la foi conjugale.

« Ah! je suis profondément philosophe, et je n'ai pas, pendant quinze ans, cousu, brodé et peint à l'aquarelle, effleuré mon piano, et chanteronné des airs, pour ne rien savoir.

« Adieu, chère amie.

« *P. S.* Le ponceau est en vogue, je vous écris cela pour votre *gouverne;* tout serait perdu si Abel ne vous voyait pas en *ponceau*... Oh! le joli nom qu'Abel!... êtes-vous heureuse de pouvoir y joindre de tendres épithètes comme : mon cher Abel! mon doux Abel!... sans que cela soit ridicule! C'est encore un avantage que j'ai perdu avec Stainville : comment l'appeler mon doux Marc! mon cher Marc! cela jure par trop; c'est comme du satin accouplé avec l'étoffe dont on fait les robes des juges et des procureurs...

« Adieu, chère Jenny... Jenny! dans peu nous dirons : Abel et Jenny.

« Il ne faut pas, chère amie, que mon *post-scriptum* ait été fait pour des chiffons, j'en aurais honte: et l'on serait tenté, vous la première, de me prendre pour une femme légère qui ne sait pas qu'un *post-scriptum* doit contenir toute la pensée véritable qui fait écrire une lettre, de même que Dieu mit toute sa pensée chez nous, qui sommes le *post-scriptum* de la création.

« Or, chère amie de mon âme, voulez-vous me permettre de vous dire une bonne fois qu'avec vos grands yeux noirs, humides et fendus en amandes, votre air de reine, votre taille de sylphide, et votre spirituelle doctrine d'esclavage d'amour, vous ne valez pas mieux qu'une autre, et que votre dévotion maritale ne vous empêchera pas de suivre le torrent, d'aimer toutes les fleurs qui se trouveront sur votre route, et d'en respirer le parfum sans croire faire mal?

« Eh! mais je fais du style, je crois, dans mon *post-scriptum*, il ne me reste plus qu'à y mettre de la logique, et je suis une femme perdue; et pourquoi ne raisonnerais-je pas juste une fois en ma vie? Or, voulez-vous que je vous prouve que mon sentiment à votre égard est juste? je tiens votre lettre, chère Jenny, et j'y vois que vous avez furieusement peur du qu'en dira-t-on?... si vous épousez votre amant parce qu'il se nomme Abel!... Si jamais je rencontre un être et que sa vue jette en moi cette folie que l'on nomme amour, non-seulement il me serait égal de mourir pour lui, mais une pensée que je mets hors du *post-scriptum*, et que je vous dis d'âme à âme, c'est que j'aimerais à mourir, même déshonorée, si cela pouvait lui plaire, entendez-vous, duchesse!... entendez-vous, jolie petite femme qui dites aimer, qui êtes riche, jeune et belle, et qu'un nom arrête!...

« J'imagine que vous aimerez mieux que cela un jour, et que vous vous méprenez sur votre sentiment pour Abel; mais, bah! épousez toujours, nous verrons après!... Adieu. »

DEUXIÈME LETTRE DE LA DUCHESSE DE SOMMERSET A LA MARQUISE DE STAINVILLE.

« Ah! chère Sophie, vous m'avez effrayée! Quoi! je n'aimerais pas Abel?... Quoi, si je comprends bien votre pensée, ce seraient les piquants détails de cette aventure qui m'auraient séduite, et le sentiment qui a envahi tout mon être devrait passer, et je ferais le malheur de cette âme divine que j'adore? Non, non, vous vous trompez, vous n'avez écouté, en écrivant votre lettre, que le bruit pétillant des grelots de la Folie, dont vous êtes le plus charmant portrait que j'aie jamais admiré.

« Ah! venez, venez au plus tôt, examinez-moi, et si dans ma conduite, dans mon sentiment, vous pouvez trouver quelque symptôme d'inconstance, je me résous à ne jamais épouser Abel si je dois un jour le chagriner; votre lettre me fait frémir à chaque instant du jour, maintenant je m'écoute aimer Abel comme le malade qui s'écoute respirer. Dites-moi, folle, ne passer aucune journée sans en remplir les plus courts instants de son souvenir, faire tout en son nom, dire son nom mille fois involontairement, en parler à Maria tout le jour, ne plus savoir donner aucun ordre, ne plus pouvoir me mêler de mon intérieur, passer des fils quand je fais de la tapisserie, ne plus connaître les heures, vouloir à chaque instant aller faire la *fée*, et le maudire de ce qu'il ne souhaite pas des choses difficiles à réaliser, n'est-ce pas l'aimer? Voyons, répondez! venez, examinez!... et je vous assure que jamais je ne pourrai supporter la vue d'un autre être que lui.

« Allez, petite laide, vous êtes jalouse de mon bonheur! mais aussi a-t-on jamais pu prétendre qu'une femme comme moi peut ne pas toujours aimer? ne croyez-vous pas aussi que je puisse vous haïr quelque jour? Adieu. »

RÉPONSE DE MADAME DE STAINVILLE

« Allons, belle duchesse, croyez-vous que je veuille vous manger votre Abel? Ne dirait-on pas qu'il n'y a plus de moustaches et de jeunes officiers dans le monde? Grand Dieu! quelle pétulance! on croirait que j'ai griffonné moi-même votre réponse : d'abord, ma chère, je n'irai pas vous voir, parce que je ne trouverais point d'Italiens dans vos forêts et que les modes arriveraient trop tard dans votre château; mais je consens à déposer pour vous la marotte que je tiens, à me taire sur les modes nouvelles, à ne vous rien dire des couleurs en vogue, à quitter mon piano et mon singe, quoique ce dernier me fasse mourir de rire depuis que j'ai trouvé le moyen de lui faire prendre le tabac de Stainville avec des fraises; enfin, je ne m'occuperai plus de budget et des élections; je quitte un moment tout le cortége des jolies femmes, depuis le député jusqu'à la perruche, depuis le châle jusqu'au pair de France; et, puisque je parle à une femme au-dessus des autres femmes, j'espère que cela ne me fera pas le moindre tort de parler raison, de déchirer le voile et de raisonner sur nous-mêmes comme si nous n'y étions pour rien.

« Jamais la pensée de nier votre amour pour Abel n'a germé dans ma tête, je vous accorde que vous l'adorez; mais que vous soyez destinée à le chérir toujours comme à présent, voilà ce que je ne crois pas; je nie que nous puissions aimer toujours la même personne.

« Quoi! cet axiome dont il me reste à vous fournir les preuves vous arrêterait-il? Épousez toujours Abel; et qu'est-ce que sera un grain de sable de plus sur le bord de la mer, une goutte de plus dans l'Océan, une feuille de plus aux arbres? Votre mari ne sera-t-il pas toujours très-heureux? et qu'est-ce qu'un homme, ma chère amie, et tout ce qui peut lui arriver, pour nous? Croyez-vous qu'ils nous soient aussi attachés qu'ils le disent? J'ai, toute jeune que je suis et tout évaporée que je parais, déjà reçu des confidences; il est vrai que j'aime la dissipation, mais je n'ai jamais trahi un secret et une amie, et je vous jure que toutes ces pauvres femmes ont été bien dupes; je vous le répète, les hommes sont faits pour nous; ils sont encore bien heureux qu'il ne nous prenne pas des envies de devenir raisonnables.

Nul n'est malheureux d'être quitté. Nous ne sommes plus dans un siècle où l'on meurt d'amour.

« Chère duchesse, considérez un peu ce que c'est que le sentiment que l'on nomme *amour*, voyez-le sans le prisme qui vous abuse; est-ce un sentiment qui puisse durer jusque dans le dernier âge? non; alors il peut s'éteindre avec votre beauté, avec celle d'Abel, ou par d'autres circonstances que je ne cherche pas, dont je souhaite l'éloignement, mais qui peuvent arriver, et vous ne pouvez pas assurer qu'il vivra jusqu'à demain. Vous me direz que votre amour pour Abel est au dessus de tout enivrement des sens; mais croyez-vous que la belle âme qui vous attire n'ait pas sa coquetterie comme le corps, et ne pensez-vous pas que le mariage n'ait à vous découvrir bien des imperfections?

« Passez-moi l'impiété qu'il y a à raconter l'histoire du peintre du roi de Suède : il vous arrivera ce qui lui arriva :

— A la table de l'ambassadeur de France, un abbé exaltait la grandeur de Dieu et les joies que l'on aurait à le contempler face à face dans le paradis : — Il est beau votre Dieu, dit le peintre, mais il ne peut pas l'être plus que l'Apollon du Belvedere, et je m'en suis lassé...

« Vous me demanderez, ma chère, ce qu'il en adviendra? Eh! mon Dieu! Abel, vous répondrai-je, fera comme tous les maris.

« Adieu! ma couturière m'attend, et, d'ailleurs, je ne supporterais pas plus longtemps la fatigue d'une lettre si raisonneuse. »

La duchesse de Sommerset ne répondit pas à cette lettre.

XVI

Adieux de Catherine.

La pauvre Catherine fut quelque temps en proie à un chagrin si profond, qu'elle ne sortit pas de sa modeste chambre, et qu'elle feignit d'être malade, ce que l'on put bien croire d'après l'altération de sa douce physionomie.

Cependant, un matin elle se leva, voulut se promener, et se dirigea lentement vers la colline, car un dernier sourire de l'espérance l'avait soutenue.

— La duchesse est bien belle; mais, s'était-elle dit, elle a trompé Abel, et je vais voir ce qu'Abel en pensera.

Elle monta languissamment le chemin tortueux de la chaumière, elle arriva près d'Abel, et une douce rougeur se mêla à la pâleur de son visage.

Abel était sur la pierre, faisant des projets sur l'avenir, car il ne pouvait douter de son bonheur, et il ne pensait qu'à rendre la fée la plus heureuse des fées.

— Je tâcherai, se disait-il, d'aller avec elle loin, bien loin des génies et des hommes; nous serons dans un palais brillant, entouré de jardins délicieux; là, ignorés et contents, je serai pour elle l'esclave le plus dévoué, le plus attentif. De même qu'elle me versait l'ambroisie dans son divin séjour il y a quelque temps, de même, moi, j'épierai sa pensée, ses désirs : exécuter ses ordres sera mon délice; un regard, ma plus grande joie; enfin elle sera une espèce de divinité visible que j'adorerai sans cesse en me confondant sans cesse avec elle; nos pensées, nos vœux seront les mêmes, et ma vie sera tout amour.

Ici Catherine parut.

— Oh! Catherine, dit Abel, comme tu es changée!... qu'as-tu donc?...

— Abel, répliqua-t-elle en s'asseyant auprès de lui, tu es donc heureux d'aimer une fée?

— Oh! oui.

— C'est sans doute cette qualité de fée, ce pouvoir brillant, ce prestige de fée qui te charment?

— Oui, Catherine; je volerai avec elle sur les nuages, nos sentiments s'épureront dans la haute région du ciel. O bonheur!

— Eh bien! continua Catherine en proie à un doute cruel, si ta fée n'était pas une fée, si ce n'était qu'une femme comme moi... si elle t'avait trompé...

Abel resta muet, ses yeux exprimèrent tour à tour une foule de sentiments divers, et la pauvre Catherine consultait son visage comme un criminel qui attend sa sentence consulte les yeux des jurés qui sortent de leur salle de délibération; son cœur battait avec une force et une rapidité étonnantes; la joie d'abord, le doute ensuite, puis la joie; mais enfin le plus grand chagrin l'agita, car Abel finit par s'écrier :

— Ah! chère Catherine, quelle idée oses-tu me présenter?... Si c'était vrai.... eh bien! je serais le plus heureux des hommes, car elle ne serait plus au-dessus de moi. Je sens dans mon cœur tant d'amour, une si grande conscience de force, qu'alors elle tiendrait son bonheur de moi. Son pouvoir me la faisait adorer, sa faiblesse me la rendrait encore plus précieuse!... Ah! Catherine, puisses-tu dire vrai!

— Tu l'apprendras bientôt, répondit la jeune paysanne en se levant, et, dans peu, tu recevras les adieux de ta petite Catherine; alors, dit-elle, tu me connaîtras... car dans le monde brillant où t'entraînera la duchesse de Sommerset, ta gentille fée... Catherine serait déplacée!... Que dis-je? elle nuirait à ton bonheur, car tu es trop sensible pour ne pas me plaindre; mais je tâcherai que mon souvenir ne trouble pas tes prospérités... Abel, je ne puis pas me plaindre de ton choix, car la duchesse mérite qu'on l'aime... elle éclipse toutes les femmes de la terre. Adieu, Abel.

— Ce que tu me dis, répondit-il, me fait frissonner... Quel accent! s'écria-t-il après un moment de silence.

— Chut!... dit-elle en mettant son joli doigt sur ses lèvres; je ne te demande qu'une grâce, c'est de ne pas quitter ta chaumière sans avoir reçu l'adieu de Catherine... Adieu. J'entends dans le lointain un équipage... C'est elle! c'est la duchesse!... adieu!...

— Elle s'enfuit à travers les rochers avec la démarche d'un être privé de raison.

En effet, ainsi qu'elle l'avait dit, une brillante calèche arriva devant la chaumière, et la duchesse de Sommerset en descendit.

Abel la reçut dans ses bras, et s'écria :

— Catherine vient de me dire que vous n'étiez pas une fée.

— Non, répondit-elle, car les fées n'existent pas : c'est une création imaginaire.

— Qui êtes-vous donc?...

— Plus qu'une fée!... dit-elle.

— Eh quoi?... répondit Abel avec une vive curiosité.

— Je suis, dit-elle en embrassant son bien-aimé, je suis une femme qui aime! qui se consacre à votre existence, qui tâchera de l'embellir, qui sacrifie rang, fortune, honneurs, préjugés, qui brûle toutes les vanités humaines comme un encens à peine digne de l'autel de l'amour... Votre âme naïve ne peut pas encore connaître la société, ses bizarreries, ses distinctions. Un jour, Abel, vous comprendrez l'espèce de sacrifice que je vous fais; vous serez même étonné qu'une femme du monde en ait été capable; mais, en voyant chaque jour combien je vous aime, vous le trouverez tout simple... Quand je vous dirai que je suis duchesse, que j'ai plus d'un million de revenu, vous n'en saurez pas davantage. Vous, vous n'avez rien, si ce n'est un trésor que rien n'égale : une belle âme et un cœur aimant. Voyez, je dépouille tout sentiment de coquetterie; elle est inutile avec l'élève de la nature; je viens à vous, je vous prends la main, je la serre contre mon cœur, je dépose sur vos lèvres un baiser d'amour, et je vous dis, avec la naïveté que vous avez dans l'âme et dont je n'ai que le reflet : — Abel, je t'aime! veux-tu marcher avec moi dans la vie? Je te sourirai toujours; ta vie sera un enchantement continuel, et je tâcherai d'être toujours une fée pour toi.

Abel était aux genoux de la duchesse; sa tête se confondait avec les pieds de cette charmante femme, et des pleurs mouillèrent même le cothurne élégant qu'elle portait.

— Relevez-vous, Abel; c'est sur mon cœur qu'il faut venir!...

Elle s'assit à côté de lui.

— Voulez-vous, dit-elle en souriant, que je vous emmène, et quitter dès ce jour cette chaumière pour venir habiter mon hôtel, le vôtre c'est-à-dire, car tout est à vous?

— O chère fée! oui, fée! ce nom vous restera toujours!... puis-je quitter ce lieu subitement? puis-je abandonner Caliban, Catherine,

ma sœur d'amour, sans leur dire adieu? Je vais donc aller habiter les villes avec vous! Mon père m'a dit qu'alors je devrais lever la pierre de la cheminée, et que j'y trouverais un talisman.

— Eh bien! mon cher Abel, je vous laisse jusqu'à demain; mais demain, mon amour, permets que je vienne t'enlever de ces lieux, et jouir toujours de ton regard de ta présence...

— Oui, oui, dit Abel au comble de la joie.

Après avoir passé ensemble une matinée délicieuse, un de ces moments où l'âme seule s'épanche, où l'on jouit, en quelque sorte, d'une double existence, la duchesse quitta son époux en espérance et le laissa ivre de bonheur.

Il dit à Caliban :

— Vieil ami, je te donne ma cabane et mon jardin, sois-y heureux; tous les ans je viendrai te voir; je te donnerai quelqu'un pour être Caliban auprès de toi comme tu le fus pour moi. Conserve bien cette chaumière : mon père y respire pour moi; son âme semble réfugiée sous ces fourneaux, son tombeau est ici près; ce lieu doit être sacré, rien ne doit le profaner.

Caliban lui dit :

— Si tu dois être heureux, va-t'en, Abel; mais ton père était sage, et il voulait que tu restasses ici. Crains que le monde ne vaille pas cette solitude... et, dit le vieillard, que cette femme...

Il n'acheva pas, mais il parut douter du bonheur d'Abel.

Ils levèrent ensemble la pierre de la cheminée, et trouvèrent un coffre pesant. Leur surprise fut extrême en l'ouvrant, car il était plein de diamants de la plus grande beauté, soit qu'ils eussent été faits par le chimiste, soit qu'il eût ainsi réalisé sa fortune.

— Ah! s'écria Abel, si je pouvais être aussi riche qu'elle!...

De vieux parchemins étaient joints aux diamants; Abel trouva qu'il avait un nom de plus que celui d'Abel, et que ce nom était le comte Osterwald..

Comme un homme récemment anobli sera indigné en apprenant que cette découverte ne causa pas la moindre émotion à Abel!

Caliban se rendit au village : il entra dans la maison du maire pour annoncer à Catherine que le lendemain Abel partirait avec la duchesse de Sommerset.

Catherine était au coin du feu et jouait mélancoliquement avec le collier de jais, son plus cher trésor.

Son père, qu'elle n'amusait plus par ses douces chansons, dormait; elle répondit à peine à Caliban, et, lorsqu'il fut parti, elle cacha son visage entre ses mains et se mit à pleurer; pressée de questions par son père, que les sanglots de la jeune fille avaient réveillé, elle ne voulut jamais répondre.

Bontemps arriva, et Catherine se retira précipitamment, ne voulant rendre personne témoin de sa douleur.

Le lendemain matin, elle vint à la chaumière; elle était mise exactement comme elle l'était lorsque Abel la vit pour la première fois. Elle entra dans la chaumière; mais, aussitôt qu'elle en eut franchi la porte, elle fondit en larmes : force lui fut de se laisser tomber sur le fauteuil vermoulu, et elle regarda Abel sans pouvoir parler.

Le jeune homme s'approcha, lui prit la main sans qu'elle s'y opposât, et lui dit :

— Catherine, je vais quitter ces lieux, mais toi tu y resteras; alors sois sûre que j'y reviendrai souvent, à moins que tu ne préfères venir avec moi...

— Aller avec toi! Abel! Abel!... je t'accompagnerai de l'âme, je te suivrai partout de mes pensées!... Apprends (il eût peut-être mieux valu me taire, mais cet effort est au-dessus de mes forces), apprends donc que je t'aime d'amour, que je n'aimerai que toi, que ta tendresse fraternelle n'est rien. . que dis-je? elle est toute ma consolation. Mais ce n'était pas encore assez; aussi, depuis longtemps, je sèche de désespoir, je te perds pour toujours, mais jamais je ne pourrai t'oublier!... Abel, que je suis malheureuse!... la raison me disait que cela ne pouvait être autrement, mais mon cœur espérait toujours...

Les sanglots l'empêchèrent d'achever.

— Ah! Catherine! s'écria Abel, que tu me brises le cœur!... que je voudrais te voir heureuse! Que faut-il faire pour cela? On dit que dans le monde les richesses sont quelque chose pour le bonheur... Tiens, Catherine, tiens!...

Et, saisissant une poignée de gros diamants, il la versa sur Catherine.

— Abel! s'écria-t-elle en pleurant, est-ce digne de toi? rien peut-il consoler un cœur privé de ce qu'il aime?...

Et, par un mouvement de mépris et d'indignation rapide comme la pensée, elle se leva, jeta par terre les diamants, et, regardant Abel avec une tendresse ineffable et une profonde tristesse, elle lui dit :

— Donne-moi du moins un baiser!... embrasse-moi pour me dire adieu; pour une caresse de toi, je donnerais tout le bonheur que peuvent renfermer la terre et les cieux!...

Abel la saisit par sa taille délicate, et déposa sur les lèvres brûlantes de la jeune fille un tendre baiser de frère... Catherine pâlit et s'évanouit en disant :

— Je puis mourir! ah!...

Catherine, pâle et presque inanimée, était dans les bras d'Abel quand la duchesse entra.

— Madame, dit Catherine en reprenant ses sens, puissiez-vous ignorer à jamais ce que me coûtera votre bonheur!.. mais rendez-le toujours heureux, et je serai contente!...

Elle se retourna vers Abel, le contempla quelques instants, et, emportant l'image de son bien-aimé dans son cœur, elle disparut.

Abel, resté seul avec la fée, l'instruisit de tout ce que son père avait fait pour lui, et la duchesse fut au comble de la joie en apprenant qu'Abel était comte et riche à millions; cette joie était bien naturelle : désormais ce mariage réunissait toutes les convenances et n'offrait plus de prise à la médisance.

Catherine aurait-elle eu ce mouvement de joie?... Oh! non, elle aimait trop bien; et, eût-elle été princesse, elle aurait tout quitté pour suivre son amant, dans l'exil et dans la misère.

La pauvre Catherine rentra chez son père. Là, Jacques Bontemps et Grandvani la pressèrent de consentir au mariage projeté pour elle, et la jeune fille, regardant d'un air morne le cuirassier, fit un mouvement de tête en signe d'adhésion.

Ce consentement, qui devait combler de joie tous les intéressés, n'inspira qu'une sinistre inquiétude par la manière dont il fut donné.

On se regarda, en se demandant des yeux :

— Qu'a-t-elle donc?...

La joie disparut de la maison.

Bientôt aussi les couleurs de Catherine s'effacèrent : elle devint distraite, elle erra plutôt qu'elle ne marcha. Souvent elle regardait et ne voyait pas.

Cependant, à Paris, l'aventure de la duchesse de Sommerset était dans toutes les bouches.

Son mariage résolu, les deux fiancés n'attendirent pas longtemps : il en fut de même au village.

En effet, on avait coutume, dans le village de Catherine comme dans certaines autres parties de la France, de faire, pour ce qu'on nomme les accords, une fête semblable à celle des noces, et les fiançailles se célèbrent à l'église avec la même solennité que le mariage.

Cette fête préparatoire eut lieu au village en même temps que la fête véritable du mariage de la duchesse se célébrait à Paris.

XVII

La noce de la ville et les fiançailles du hameau.

A Paris, dans le magnifique hôtel de madame la duchesse de Sommerset, une foule joyeuse inondait tous les salons où brillaient les toilettes les plus somptueuses et les plus jolies femmes.

Chaque pièce de l'hôtel, dans les appartements de réception, était décorée de plusieurs lustres ornés d'une multitude de bougies qui se reflétaient innombrables dans les glaces.

Les meubles les plus précieux, les plus élégants, le velours aux riches reflets, le satin éclatant, les porcelaines de prix, les dorures, les bronzes ciselés, les cristaux remplis de fleurs artificielles, les parfums, enfin tout ce que le luxe le plus ingénieux des temps modernes a pu inventer de recherches, de voluptés, de délicatesses, était réuni dans ce palais, et rassemblait tous ses trophées autour du couple le plus heureux que jamais ait réuni l'hymen.

Accourus sur la foi de la renommée, pour contempler le fils du chimiste, le charmant, le riche héros de cette aventure singulière, les nombreux amis de la duchesse et beaucoup d'inconnus affluaient à son hôtel; la rue du Faubourg-du-Roule était encombrée d'équipages plus brillants les uns que les autres, et la foule des valets garnissait le péristyle et la cour.

Dans une des galeries de l'hôtel on avait dressé un festin somptueux : les murs étaient ornés des tableaux des plus fameux maîtres, et les curieux ne pouvaient s'arracher à la contemplation de cette magnifique collection, digne d'un souverain; plusieurs personnes, moins artistes mais plus gastronomes (ce qui se compense), reposaient leur admiration et leur tête, en abaissant leurs regards sur l'ordonnance d'une longue table où brillaient l'argenterie, les flambeaux, les plats, les décorations magiques, les mets les plus recherchés, les dernières productions du luxe, les ciselures, les vases, chefs-d'œuvre de tous les arts, depuis l'orfèvrerie jusqu'à la pâtisserie : c'était un véritable enchantement.

Dans le salon principal, entre mille beautés, Jenny de Sommerset, portant le riche costume de la fée des Perles, éclipsait les plus belles favorites de la mode et attirait tous les regards : sa distinction, sa parfaite beauté, sa grâce, la rendaient en ce moment l'objet de toutes les pensées; et, de même que tout dans la nature obéit à l'influence du soleil, tous les assistants ne semblaient plus vivre que par elle et se mouvaient autour d'elle : elle était le centre d'une multitude de rayons.

Pour le comte Osterwald, il régnait en souverain sur la fée, comme sa fée régnait sur tout le reste.

On ne doit pas appeler vivre ce qui se passait en ce moment dans son être : toutes les femmes l'admiraient, et il n'est personne qui ne convînt que ce sentiment était juste, car Abel, au milieu des élégants qui l'entouraient, se faisait remarquer par sa grâce naturelle, et l'emportait surtout par l'expression divine de son visage.

Une candeur d'ange, qui n'était pas sans un mélange de fierté, un regard humide et pénétrant, une chevelure flottant en boucles arrondies et noires comme du jais, des formes pures, une taille élancée et l'air de force, la grâce mâle qui résultait de cet accord de perfection, faisaient de lui la réalisation de cette magnifique statue grecque sur laquelle on a rassemblé toutes les beautés humaines pour composer un ensemble divin.

Abel se trouvait transplanté du sein de la vie ignorante d'un solitaire et d'un sauvage au faîte de la civilisation, au milieu de tout ce que la société offre de plus séduisant; il y était accompagné de celle qu'il aimait, et jouissait de la volupté surhumaine de la voir la reine de ce cercle : il sentait que tout le monde lui enviait son bonheur, et ses idées avaient pris assez d'extension pour qu'il s'aperçût qu'en ce moment il était le seul être, par cinquante millions d'hommes, qui pût posséder un bonheur auquel toute la création semblait concourir.

En effet, bientôt la musique la plus harmonieuse donna le signal de cette fête, et Abel se sentit plongé dans un nuage de voluptés si multipliées, que son âme n'avait plus de forces pour penser : il parcourait des yeux cette profusion de richesses, et les rapportait toujours vers sa chère petite fée qui l'enivrait des regards les plus animés, les plus doux.

Tout leur souriait, l'univers entier se courbait sous leur amour. Jamais conte de fée ne lui avait donné l'image d'une semblable fête : enfin, il n'avait pas assez de sens et de facultés pour jouir et pour sentir. Comment aurait-il donc pensé à Catherine ?...

Catherine, la pauvre enfant! son nom nous rappelle au village.

On connaît le modeste asile du père Grandvani : cette cuisine si propre est encombrée, et Françoise suffit à peine à gouverner les fourneaux.

La chambre du maire a été débarrassée des meubles qui la garnissaient : sur la table qu'occupait autrefois l'ouvrage de Catherine on a établi la modeste vaisselle de faïence blanche du maire. Quelques tasses de porcelaine blanche, des fruits mal servis, une argenterie peu nombreuse, mais une gaieté franche sur tous les visages, tels sont les ornements du festin qui se prépare.

Le maréchal des logis des cuirassiers de la garde est là : son habit d'uniforme bien brossé est relevé par l'éclat de sa grosse croix, large comme un petit écu; il retrousse sa moustache et rêve aussi profondément qu'il lui est possible en regardant Catherine.

La pauvre fille est debout devant la modeste cheminée : Juliette achève la toilette de la mariée, en lui attachant le bouquet virginal et emblématique. Catherine est fort pâle; elle ouvre de grands yeux sans voir, ses lèvres sans couleur s'entr'ouvrent douloureusement, et un souffle pénible s'échappe d'entre ses dents blanches.



Ah! s'écria Abel, si je pouvais être aussi riche qu'elle! — PAGE 39.

La parure qu'elle a revêtue est celle qu'Abel lui a donnée.

Catherine veut mettre un de ses gants, elle ne peut y parvenir; trois fois sa main a passé à côté de l'ouverture du gant blanc : elle regarde lamentablement Juliette, qui laisse échapper une larme; car, pour Catherine, elle a les yeux secs.

On ne pleure que lorsque les larmes doivent soulager.

Le père Grandvani, qui vient pour admirer sa fille, l'examine plus attentivement, et une terreur profonde s'empare de lui; il n'ose parler, il ne peut que regarder sa chère fille. Bontemps lui-même partage, pour la première fois de sa vie, les craintes instinctives de son futur beau-père; il cherche dans sa tête ce qui peut être arrivé à sa fiancée. Il tremble même que Catherine ne veuille pas être sa femme, et il a déjà sur les lèvres ces mots de consolation banale qui vont à toutes

les souffrances; enfin, il a un instant l'idée de dire à Catherine qu'il ne sera pour elle qu'un second père.

Mais, s'apercevant de l'inquiétude du maire, il tâche d'abord de consoler celui-ci, commençant ainsi par le plus facile. Il se rassure bientôt lui-même à ses propres raisons, et met de bonne foi la souffrance de Catherine sur le compte de la pudeur naturelle à une jeune fille.

Le pauvre Grandvani, avec cette bonté que l'on ne rencontre qu'au village, attira sa fille dans un coin, et lui fit observer tout bas qu'il ne s'agissait encore que des fiançailles, et qu'elle avait le temps de réfléchir.

Alors Catherine, saisissant son père, lui passa ses bras autour du cou, et, dans une étreinte pleine de force et de reconnaissance, déposa sur le front du vieillard un baiser filial qui en disait plus que tous les remerciments. Le pauvre père la bénit par un sourire.

On alla en silence à l'église. Tout cela fut comme un songe pour Catherine : elle s'agenouilla machinalement et donna sa main au prêtre d'un air distrait.

Le curé trouva cette main froide, regarda Catherine, et secoua la tête involontairement.

Cette touchante cérémonie, que l'on a mal fait d'abolir en ce qu'elle laissait encore un intervalle entre l'union de l'âme et celle que consacre le mariage, fut marquée par une prophétie alarmante.

Les fiancés revenaient vers la maison de Catherine, ils étaient accompagnés de violons et d'une troupe joyeuse; chaque paysan avait à sa boutonnière un nœud de rubans, car tout le village adorait Catherine : cette dernière, pâle, triste, contrastait singulièrement avec la joie qui l'entourait, on eût dit qu'on célébrait une funèbre fête, et que Catherine représentait une ombre.

Une vieille femme, assise sous un orme touffu, vit passer ce cortége : elle jeta un regard sinistre sur la fiancée, et dit tout bas à une autre vieille qui était à côté d'elle :

— L'accordée mourra avant que le mariage soit accompli...

La chambre de Grandvani reçut les conviés. Juliette et Catherine montèrent ensemble par l'escalier antique et entrèrent dans la chambre virginale de Catherine.

Cette pièce était tenue avec une propreté extrême; en y entrant, on devinait que l'être charmant qui habitait ce lieu simple décoré de blanche percale et de meubles modestes était un ange de pureté et de grâces : tout y reluisait de fraîcheur, on y respirait l'air du ciel; un esprit d'ordre et de sagesse régnait en ce lieu et répétait que la jeune vierge était l'innocence même, et que ses pensées d'amour, naïves et enfantines, n'avaient jamais fait naître en son sein que de chastes souhaits.

— Juliette, dit-elle, j'aime Dieu, mais presque autant Abel... Il ne faut tromper personne ici-bas : je ne puis vivre avec Jacques, et la vie n'est rien sans le charme d'un amour partagé... Je vais donc partir, ne me dis rien, ne cherche pas à me détourner de mon dessein, il est inébranlable. Je préfère un coup de poignard à mille coups d'épingles pendant ma vie... Je n'ai que lui dans mon cœur, tu le sais... Ce n'est pas parce que sa figure est belle, car il eût été laid que j'aurais été encore plus contente d'un regard! il est heureux maintenant, lui! .. Demain tu lui écriras! tu lui diras que Catherine est morte. Me plaindra-t-il? crois-tu? Oh! il ne peut encore m'avoir oubliée, car enfin je suis la première personne qu'il ait vue. Eh bien! que j'aie la consolation d'être pleurée de lui, que je sache qu'il m'a pleurée, que je le voie une fois encore, et puis je ne demande plus rien à la vie. Je mourrai, mais je penserai à lui là-haut, je veillerai à ce que rien ne manque à son bonheur.

Juliette pleurait.

— Tu pleures, ma sœur chérie? cesse, ne me plains pas. Il me disait qu'il y a des esprits divins et invisibles qui se révèlent dans la fraîcheur de la rosée, dans les parfums des fleurs, la brise du matin, dans les célestes lueurs, et qui enfin voltigent sans cesse autour de nous. Je serai ainsi, et je me tiendrai toujours près de lui. Adieu, Juliette.

— Ah! laisse-moi espérer que tu guériras et que tu reviendras, dit l'épouse d'Antoine.

— Oui, reprit Catherine, espère, car j'espère moi-même : tout n'est pas terminé peut-être...

Elles se séparèrent en pleurant, et Catherine, se jetant dans les bras de son amie, lui donna un tendre baiser d'espoir ou d'adieu.

Tout avait été préparé d'avance par Catherine et son amie, de manière à ce qu'il ne restât aucune trace de la disparition de Catherine.

Juliette descendit; elle trouva les convives autour de la table; elle prit sa place au milieu d'eux : on était déjà tout joyeux; on commençait à parler autant qu'on mangeait; on songeait à la danse qui devait suivre.

Mais Jacques Bontemps et Grandvani s'inquiétèrent de ce que Catherine ne descendait point; les conviés se regardèrent en silence, et Juliette se dit :

— Voilà le moment.

Cependant on s'efforça de rire et de manger pendant quelques minutes encore; mais l'intrépide cuirassier sentait son cœur défaillir; et le père, en versant du vin à ses hôtes, tremblait si fort, qu'il en répandait sur la table : à la fin il demanda sa fille, on la chercha partout, on ne put la trouver!



Catherine! répétait Abel machinalement et avec la même intonation.— PAGE 47

Un silence lugubre s'empara de cette maison préparée pour une réjouissance, et on n'entendit plus que le balancier de l'horloge qui mesurait des instants d'angoisse et de terreur. Juliette, qui avait promis le secret, tâchait de paraître étonnée comme les autres; pour inquiète, elle l'était avec plus de raison que personne.

Les conviés quittèrent la maison.

Grandvani, Bontemps et Juliette restèrent seuls, ne sachant que faire, que penser, et ne se communiquant leurs sombres conjectures que par de mornes regards. Grandvani regardait toujours la porte, et quand Françoise l'ouvrait il tressaillait, mais c'était à chaque fois un redoublement de tristesse, car sa fille ne devait point reparaître.

Le village entier était plongé dans la stupeur.

Cependant abandonnons comme Catherine le village, et retournons à Paris, où les fêtes du mariage d'Abel se terminaient d'une façon moins brusque et plus gaie.

Vers le matin, quand les teintes indécises de la première aurore commencèrent à blanchir les faîtes des brillants hôtels du faubourg du Roule, la mariée et les personnages invités à la fête somptueuse de la duchesse de Sommerset commencèrent à descendre de l'apogée de l'enivrement.

La coquetterie, la musique, la danse, toutes puissantes que soient leurs excitations, ne sauraient prolonger un bal jusqu'au matin; d'ailleurs, comme tout est renversé dans les habitudes du monde civilisé, il est naturel que le jour fasse songer à la retraite et au sommeil.

Les convives, quittant le bal, s'étaient donc rassemblés en de nouvelles salles autour d'un repas somptueux.

La chaleur excessive avait fait ouvrir quelques fenêtres de l'hôtel. Au moment où l'on vint avertir madame la duchesse que l'on avait servi, Abel respirait l'air frais qui accompagnait le faible crépuscule de la nuit.

— Viens donc, cher ami! lui dit sa fiancée, qui, voyant qu'il ne quittait pas le balcon, s'appuya légèrement sur son épaule en le tirant doucement.

— Ne vois-tu rien là, en bas? lui répondit Abel.

Elle avança la tête, et ils aperçurent ensemble une forme blanchâtre, que la demi-obscurité du matin et la lumière vacillante par les lanternes ne laissaient voir que d'une manière confuse.

Bientôt ils virent cette forme se mouvoir et se rapprocher assez pour qu'ils pussent voir que c'était une femme, mais non distinguer ses traits. Elle allait et venait, elle se haussait sur la pointe du pied, puis elle s'arrêtait comme si elle eût voulu entrer...

Tout à coup elle examina la croisée où se penchaient les deux amants, et sembla s'anéantir dans la contemplation des deux charmants êtres dont la lumière du salon semblait caresser les contours en les rendant saisissables à la vue.

Abel rassembla ses souvenirs; il crut... ne fut pas sûr que ce fût Catherine... Cependant c'était bien quelque chose qui lui ressemblât: il pensa reconnaître la toilette de la noce de Juliette...

Il hésitait...

Sa charmante fiancée, sous prétexte qu'on attendait, l'entraîna.

Alors, quand il quitta la fenêtre, des accents de douleur, des paroles prononcées d'une voix entrecoupée, mais pleine de charme, arrivèrent à son oreille.

Il s'arrêta et crut entendre cette femme faire des vœux pour son bonheur et se réjouir.

Il regarda de nouveau dans la rue, et vit bien réellement cette femme agenouillée, élever les bras vers lui, puis disparaître en lui disant adieu avec un accent d'une tristesse impossible à rendre.

L'entraînement de la fête, la joie du repas nuptial, les enchantements de cette galerie miraculeuse, la présence d'une foule qui le félicitait sans cesse de ses regards et de ses paroles, effacèrent promptement la pénible impression qu'Abel avait ressentie de cet étrange incident.

Il crut bientôt avoir rêvé. Catherine ne pouvait être qu'au village.

Les derniers éclats de la joie retentissaient encore dans les salons, mais Abel et la fée des Perles s'étaient déjà retirés...

Abel, perdu dans un torrent de délices, ne pouvait pas s'inquiéter si ailleurs on mourait, on vivait, on était heureux ou malheureux, s'il n'était pas la cause, innocente à la vérité, de la peine qui dévorait des êtres sensibles: on venait de prodiguer une somme immense; elle venait de s'évanouir en jouissances d'orgueil, fumée légère!... en vins, en mets, en bons mots, causes d'indigestions et de brouilles. Mais si l'on pensait à cela, on ne prendrait aucun plaisir dans le monde, on pleurerait toujours!... Vive la joie! nargue le chagrin.

Le jour de ses fiançailles, Jacques Bontemps passa la nuit à courir le village: il avait la mort dans l'âme et offrait de donner sa perception pour une seule nouvelle de Catherine. Personne ne l'avait vue.

Grandvani aurait donné ses richesses pour une seule boucle des cheveux de sa chère Catherine, son seul enfant, sa joie et son bonheur. Il voyait sa maison vide, il ne devait plus voir sa jolie Catherine, si gentille, si aimable, si bonne!... Cette nuit-là devait assombrir sa vie tout entière.

Le lendemain de son mariage, Abel, ivre de joie et de bonheur, au comble des jouissances humaines, devait aller se promener aux Champs-Elysées. La duchesse avait le dessein de lui faire parcourir Paris et de l'initier à tous les mystères de la civilisation.

Ils étaient prêts à partir et se donnaient auparavant encore un baiser. Leurs mains étaient confondues; ils se pressaient avec amour, et une calèche attelée de six chevaux les attendait dans la cour de l'hôtel.

A ce moment, la femme de chambre de la duchesse entra et remit à Abel une lettre qu'on venait d'apporter pour lui. Cette lettre cachetée de noir et grossièrement pliée, rappela tout d'abord à Abel le souvenir de Catherine, et lui sembla avoir quelque rapport avec cette femme qu'il avait aperçue le matin des fenêtres de l'hôtel.

Il l'ouvrit donc en tremblant, son émotion augmentait à mesure qu'il la lisait, et quand il eut fini il se laissa tomber sur une chaise et pleura abondamment.

La duchesse s'empressa de le questionner, mais il ne put répondre qu'en lui donnant la lettre que nous transcrivons ici:

« Monsieur,

« Je sais combien vous serez désolé de ce que je vais vous apprendre. Je vous aurais peut-être épargné ce chagrin si je n'étais liée par une promesse que je ne puis violer. Sachez donc que notre chère Catherine n'est plus. Elle est morte hier en prononçant votre nom. Elle n'a pu vivre sans vous voir. Un peu avant elle m'a appelée pour me faire promettre de vous écrire, et aussi de l'enterrer avec tout ce que vous lui avez donné. Je vous ai envoyé une boucle de ses cheveux. Je suis sûre que vous garderez ce triste souvenir, car vous êtes bon, et vous ne pouvez vous empêcher d'aimer un peu celle qui vous aimait tant! C'est Dieu qui a voulu tout cela. Prions-le ensemble pour notre pauvre amie.

« Adieu, monsieur, soyez heureux, c'est le dernier vœu de Catherine.

« JULIETTE, femme d'Antoine. »

La duchesse avait l'âme trop tendre et trop élevée pour ne pas plaindre cette malheureuse enfant morte d'amour, et pour être jalouse des larmes que son mari lui donnait. Elle pleura donc avec Abel, sachant d'ailleurs que c'est la seule consolation raisonnable.

XVIII

Le valet de chambre.

La mort de Catherine fit une profonde impression sur l'âme d'Abel, et ce fut alors que les moindres actions, les paroles, les gestes même de la pauvre fille revinrent dans la mémoire du jeune comte comme autant de traits de lumière qui lui peignirent un amour sublime.

Jenny avait trop d'esprit et de finesse pour ne pas s'apercevoir de l'effet que ce lugubre tableau produisit sur son mari, et, avec un art infini, elle sut le plonger dans le tourbillon des plaisirs du monde.

Néanmoins, lorsque Abel était dans un bal, que tous les regards tombaient sur lui et sur sa charmante femme, qui déployait pour lui plaire toute la féerie d'un esprit délicat et d'une âme pleine d'amour, un observateur aurait remarqué sur sa physionomie les traces du regret et de la douleur.

Un jour il assistait à la représentation d'une pièce triste, où une jeune fille mourait d'amour sans avoir obtenu un seul regard de celui qu'elle adorait. La pièce finie, il s'écria doucement, les larmes aux yeux:

— Pauvre Catherine!...

La comtesse et madame de Stainville se regardèrent en silence; la comtesse pâlit, et Abel, s'apercevant alors de la douleur qu'il avait causée à sa femme, lui prit la main et la serra avec expression.

— Oh! que je suis heureuse de n'aimer que moi!... dit en riant la marquise de Stainville.

Ce soir-là, Abel eut encore une aventure qui lui fit ressentir une peine peut-être encore plus cuisante : il rentra chez lui avec sa femme et la marquise : c'était un de leurs jours de réception; le jeune comte se trouva au milieu d'un cercle d'hommes instruits qui discutaient sur un sujet intéressant; un point délicat à décider fit que, par politesse, tout le monde se tourna vers le maître de la maison, à la décision duquel on semblait s'en rapporter.

Abel resta muet, n'ayant aucune connaissance sur la matière en discussion.

La jeune comtesse, témoin de ce fâcheux événement, ressentit une douleur profonde, et la rougeur d'Abel, qui ne savait rien dissimuler, lui perça le cœur d'un trait poignant.

Mais il n'en parut rien, la comtesse prit le parti de plaisanter agréablement son mari sur son ignorance et de lui donner occasion de faire briller les grâces naturelles de son esprit.

Mais plus les saillies d'Abel furent heureuses, plus elles firent ressortir cette même ignorance qu'elles ne purent dissimuler; et, comme il est une classe de gens qui, désolés de la supériorité que donnent les titres et la richesse, ne cherchent qu'à s'en venger lorsqu'ils en trouvent l'occasion, on sut bientôt dans toute la haute société que le comte Osterwald n'avait point reçu d'éducation.

La comtesse alors vit moins de monde, et s'empressa de faire lire à Abel tous les éléments des sciences; elle les lui expliquait elle-même, et, aussitôt qu'elle apprenait que tel ou tel maître montrait telle ou telle science en vingt-quatre ou trente leçons, elle confiait Abel à ces charlatans d'instruction, qui touchaient le prix des cachets et laissaient le jeune comte avec une foule de préceptes dont l'abondance ne lui servait à rien, faute de temps et des explications nécessaires.

Ces dégoûts, dont le vase amer des sciences couvre le miel qui ne se trouve qu'au fond de la *dive* bouteille, comme le dit Rabelais, la tension perpétuelle de l'esprit, le désespoir qui s'empare de l'âme à l'aspect de tout ce qu'il faut acquérir, jetèrent Abel dans une mélancolie que sa femme, avec tout son prestige, avait peine à dissiper parfois.

Le jeune comte était, comme on a pu le voir, un de ces caractères bouillants, exaltés, qui se précipitent à corps perdu dans un sentiment comme dans un gros d'ennemis s'ils étaient à l'armée, de manière que, malgré les charmantes manières de sa jolie fée, il se trouva, au bout de trois mois de mariage, comme un autre au bout de trois ans.

Déjà il était privé de cette ivresse qui fait oublier le monde entier: sa plus grande félicité ne consistait plus que dans cette satisfaction d'amour-propre que l'on ressent en se voyant envié.

Lorsqu'il se trouvait dans une assemblée, il jouissait de contempler la comtesse, sur laquelle tous les hommes jetaient des regards d'admiration; il sentait un plaisir nouveau sans s'apercevoir que cette sensation était le signe évident d'une passion moindre. Enfin, il n'avait plus cette ardeur première, cette chaleur de sentiment, qui semblent produire un nuage au milieu duquel l'on est séparé du monde entier.

De plus, au comble de la richesse, au faîte des honneurs, n'ayant jamais été malheureux, ne vivant que parmi toutes les jouissances du luxe et les recherches de la civilisation, il eut bientôt parcouru le cerle des créations humaines; il éprouva bien du plaisir à le recommencer, mais il en fut bientôt rassasié, et l'on sait qu'il n'y a que les gens riches, au faîte du pouvoir, qui se coupent la gorge par ennui : le malheureux qui lutte sans cesse a un espoir; l'opulence qui possède tout n'en a plus.

La jeune comtesse adorait Abel, et, chose étonnante, le profond amour qu'elle avait pour son mari nuisait en quelque sorte à leur bonheur, et c'est ce que la vive et spirituelle marquise de Stainville avait peine à lui faire comprendre.

— Chère amie, lui disait-elle, je commence à craindre que ma prédiction ne se réalise : vous réglez mal vos rapports avec votre mari. Eh! ma chère, avez-vous jamais vu de grandes passions durer longtemps? Une femme qui aime avec ardeur a bientôt rassasié son époux; elle s'imagine qu'elle n'a qu'à dire comme vous : — Me voilà avec mon âme aimante, qui, comme une glace fidèle, ne réfléchit qu'une seule image; vous serez toujours le dieu de ce cœur qui vous adore, etc., etc. Tout cela est trop simple : un homme alors est dans la position d'un grand seigneur qui se voit tous les jours assailli par les solliciteurs; il leur dit : — Mettez là votre pétition, je verrai... Supposez, au contraire, chère comtesse, une femme, comme moi par exemple, qui aimerait Abel tout autant que vous, mais en conservant sa tête; j'aurais l'air d'être étourdie, volage, je lui donnerais à chaque instant des craintes, je le rendrais jaloux, je ne le laisserais pas une minute tranquille : aujourd'hui, je serais détestable, demain encore plus détestable; le surlendemain un regard aurait un prix, une grâce nouvelle; enfin, je transporterais tout le charme qui environne une maîtresse dans la sotte position du mariage. Il faut, pour faire durer l'amour, beaucoup plus d'esprit que pour aimer, quoiqu'il en faille prodigieusement : il faut déployer chaque jour des trésors inconnus; voilà pourquoi les femmes d'une beauté parfaite, comme vous, n'ont jamais produit de passions durables, et que des beautés d'un ordre inférieur, des laides même, mais d'une physionomie spirituelle et pleine de grâces, ont rendu les hommes constants. En effet, les femmes qui sont belles croient qu'il leur suffit de se montrer pour plaire : aussi, une femme qui pourrait réunir à une beauté parfaite les secrets qui font aimer les laides, subjuguerait le monde entier comme Cléopâtre, Ninon, etc.; mais la nature n'est pas injuste, elle égalise tout, chacun a son lot, et de telles femmes ne sont que des hasards.

— On voit bien, lui répondit la comtesse, que vous n'aimez pas... l'amour ignore ces calculs.

— Alors je ne vous prédis que des malheurs, répliqua la marquise; mais brisons là-dessus, je n'aime pas à affliger mes amis : je ne suis envieuse du bonheur de personne, et je reste entre un miroir et un chapeau dans mon heureuse indifférence...

Quelques jours après cette conversation, il arriva une aventure qui jeta quelque froid entre Abel et la comtesse.

Le comte venait d'être quitté par un de ses valets de chambre, et un jeune homme s'offrit pour le remplacer.

Le comte et la comtesse déjeunaient ensemble, et, riant comme deux jeunes fous, se passaient une tasse de café en buvant l'un après l'autre, et se défendant mutuellement de boire en dernier; Abel, dans ce doux jeu, accompagné de mille folâtreries voluptueuses, semblait avoir retrouvé toute la ferveur d'amour qu'il témoigna le jour qu'il fut introduit pour la première fois dans le palais de la fée des Perles.

La jeune comtesse le lui fit observer en riant.

Abel, comme troublé par un fâcheux souvenir, dit mélancoliquement :

— Catherine vivait alors!...

En ce moment l'intendant demanda à présenter le jeune homme qui s'offrait pour remplacer le domestique sorti : les deux époux consentirent par un signe de tête.

On vit entrer alors un jeune homme dont l'aspect fit tressaillir et frissonner Abel, car il avait tellement la taille de Catherine et son maintien, que la ressemblance était frappante.

Aux premiers mots que l'inconnu prononoça, Abel reconnut l'organe chéri de sa sœur chérie; mais en examinant le jeune postulant, il fondit en larmes, car il vit qu'il était impossible que ce fût elle.

En effet, Catherine avait les cheveux blonds et Justin était brun; Catherine parlait sans accent, et Justin grasseyait; enfin la fille de Grandvani était fraîche comme la fleur, et Justin, pâle et languissant, ressemblait à un lis fané; les sourcils de Catherine étaient peu fournis, Justin les avait épais, noirs, et des favoris, qui se cachaient dans un col de chemise très-haut, détruisaient toute illusion aussitôt qu'on examinait Justin, et, cependant, c'était la même coupe de figure, la même délicatesse dans le nez et le même fini dans les formes.

L'agitation du comte n'échappa point à l'œil pénétrant de Jenny, qui vit sur-le-champ tout le mal que cette ressemblance causerait perpétuellement à son cher Abel, et, aussitôt que Justin se fut respectueusement avancé vers le comte, Jenny s'écria, avec un air impérieux :

— Ce jeune homme est beaucoup trop jeune; c'est un enfant, et M. le comte a besoin d'un homme fait au service.

— Ma chère, répondit Abel un peu brusquement, laissez-moi choisir, je vous prie, les gens que je destine à mon service : je trouve ce garçon de mon goût.

La comtesse se tut, et le comte parut absorbé dans une profonde rêverie en contemplant Justin.

La comtesse, très-émue par la première phrase désobligeante pour elle qu'Abel eût encore prononcée, et piquée de voir son autorité méconnue devant Justin et l'intendant, prit un air froid, et parut ne se mêler en rien de cette affaire.

— Avez-vous déjà eu des maîtres?

— Je n'en ai eu qu'un!... répondit Justin en tremblant, et visiblement affecté.

— Pourquoi l'avez-vous quitté?

— Ce n'est pas moi qui l'ai quitté, c'est lui qui est parti.

— De quel pays êtes-vous?

— De Paris.

— Vous n'avez pas de parents dans le village de V....?

— Non, monsieur.

A ce moment la comtesse se mit à examiner Justin avec la plus grande attention, et marqua de l'étonnement en voyant le pied du jeune homme.

En effet, ce pied était si petit et si soigneusemnt chaussée, que si Jenny elle-même avait eu la fantaisie de s'habiller en homme, le sien n'aurait pas été plus mignon et plus délicat.

Cette circonstance, et la voix douce et tendre de ce jeune inconnu, donnèrent de l'inquiétude à la comtesse; elle fit un signe à l'intendant, qui sortit ainsi que Justin, et ce dernier, en s'en allant, ne cessa de regarder Abel.

— Mon ami, dit Jenny en prenant la main d'Abel et la serrant sur son cœur, tu m'aimes, n'est-ce pas?... eh bien, si le malheur ou le plaisir de celle qui sera pendant toute sa vie ta compagne et ton amie te sont chers, ne prends pas ce jeune homme pour domestique... S'il t'intéresse, donnons-lui tout ce qu'il voudra, faisons-lui un sort; mais, je t'en supplie, ne le garde pas: j'ai un pressentiment qu'il nous fera beaucoup de mal, si ce n'est à toi, ce sera à ta Jenny.

— Mais, chère petite fée, vous êtes bien exigeante, et vous commandez avec un son de voix si enivrant, qu'il est presque impossible de vous refuser. Ah! Jenny!... je t'avoue que ce jeune enfant me cause tant de plaisir à voir, que ce sera un sacrifice que de le refuser.

— Veux-tu que je t'en évite la peine?

— Non, dit Abel, je veux encore le revoir.

— Eh bien, je te laisse, et je me confie tellement à ton amour, que j'espère ne pas avoir supplié en vain mon seigneur et maître.

Elle sortit en souriant avec grâce, en le regardant avec tant d'amour, qu'Abel résolut de lui obéir.

Justin rentra, et sa ressemblance avec Catherine frappa tellement Abel, que, ne doutant plus que ce fût elle, mais résolu de n'en rien laisser voir, il lui sourit, et le jeune homme détourna la tête pour ne pas voir le comte; il l'avait cependant regardé en face tout à l'heure, lorsque la figure d'Abel n'exprimait rien de tendre, mais il semblait que Justin redoutât la bienveillance de son maître.

— Jeune homme, lui dit Osterwald, vous êtes beaucoup trop jeune et trop faible pour me servir. Comment feriez-vous pour m'attendre pendant la nuit, monter derrière ma voiture, tel temps qu'il fasse, et cependant vous lever matin, pour faire tout ce qu'exige mon service particulier?

A ces mots, des larmes roulèrent dans les yeux de Justin; il s'avança timidement vers le comte, et, se jetant à ses genoux, il lui dit tendrement et avec l'organe enchanteur de Catherine:

— Monsieur le comte, vous avez une réputation de bonté qui m'a attiré à vous; oh! ne la démentez pas en me refusant pour serviteur: donnez-moi l'emploi que vous voudrez, le plus désagréable, le plus difficile, pourvu que je sois dans votre maison; ne craignez pas que je manque de force; je vous assure que, pour votre service, j'en aurai plus que tous vos autres serviteurs ensemble...

A ces mots, les larmes gagnèrent si fort Justin, qu'il ne put achever.

Abel était tellement ému, que les pleurs de l'inconnu firent couler les siens.

— Jeune homme, dit-il, quelle circonstance a donc pu vous attacher à moi avec tant de force, et par quel hasard?...

— Ah! monsieur le comte, ne m'interrogez pas; mais si vous avez pitié d'un malheureux et que vous ne vouliez pas sa mort, de grâce, laissez-moi ici et agréez mes services!

Abel ne put y résister, il s'écria:

— Puisque tu m'offres tant de ressemblance avec une femme que j'ai tendrement aimée, homme ou femme, Justin ou Catherine, reste, tu es à mon service.

Justin s'approcha, baisa avec effusion la main d'Abel et sortit.

Cette aventure fit une peine extrême à la comtesse, qui manifesta l'aversion la plus complète pour Justin.

Ce dernier se concilia en peu de temps l'amitié de tous ses camarades; il leur évitait tout ce qu'ils avaient à faire quand il s'agissait du service d'Abel.

Prononçait-on le nom du comte, Justin rougissait; s'entendait-il sonner par lui, il tremblait; à table, il ne pouvait pas lui donner une assiette ou ce qu'il demandait sans faire paraître l'émotion la plus vive.

Souvent, quand son service était achevé, on le voyait tomber dans une profonde rêverie, et quelquefois des larmes roulaient dans ses yeux.

Bientôt on remarqua dans sa conduite les plus grandes singularités: il ne refusait pas de se mettre à table avec les autres domestiques, mais il n'y mangeait pas, et on ne l'aperçut jamais faire ses repas: on entra dans sa chambre par surprise, et l'on ne vit aucune trace d'habitation. Il causait rarement avec ses camarades, et n'avait avec eux que les rapports que le service mettait entre eux; on découvrit par sa conduite qu'il était fier, et cependant il portait la livrée du comte avec une espèce d'orgueil.

Le comte ne paraissait point surpris de la conduite de Justin: il en recevait des soins mille fois plus délicats que ceux dont la comtesse l'accablait.

Justin répandit sur la vie d'Abel une influence qui, de jour en jour, devait devenir plus forte.

Sa ressemblance incomplète avec Catherine faisait que le jeune comte ne pouvait se passer de sa présence, et il éprouvait une grande douceur à recevoir ses attentions et ses services.

Bientôt il finit par le prendre pour son confident, et quand il avait quelque peine secrète il l'appelait, et le jeune homme lui donnait des consolations toujours sages et marquées au coin d'une amitié si vive, que le jeune comte n'hésitait pas à le traiter comme un égal.

La comtesse marcha de peine en peine depuis le moment où Justin entra chez elle.

La vue de ce jeune homme la faisait souffrir, et, malgré son étonnante douceur et l'amour qu'elle avait pour Abel, elle ne put cacher son aversion, ce qui amena des scènes souvent fâcheuses: Abel ayant déclaré qu'il garderait toujours Justin, ce fut un éternel sujet de discorde; et plus la comtesse aimait son mari, plus elle était exigeante et sans ménagement dans ses plaintes.

Il est difficile de marquer les lignes imperceptibles par lesquelles deux époux qui s'aiment arrivent à des moments de froideur dont la multiplicité produit pour l'un ou pour l'autre un sentiment tiède et une réserve insultante pour les premiers temps de leur amour.

Malgré leur amitié mutuelle et l'exaltation qu'Abel avait jadis manifestée pour la fée des Perles, le comte et la comtesse d'Osterwald n'arrivèrent que trop tôt à ce point de tendresse conjugale qui sans doute est ma qué sur la carte du pays de Tendre, et qui porte un nom que beaucoup de ménages connaissent.

Cependant on doit rendre justice à Jenny en disant qu'elle aimait toujours Abel avec la même ardeur que lorsqu'elle venait le visiter dans la chaumière du chimiste; mais les circonstances lui donnerent d'abord l'apparence d'un changement dans sa conduite, ainsi que le chapitre suivant le fera voir.

XIX

Un rival.

La comtesse donnait très-souvent des concerts où les meilleurs artistes se faisaient une gloire de paraître.

Avant son mariage avec Abel, un jeune officier italien, banni des Etats du roi de Sardaigne par une condamnation politique, avait été

attiré à ces réunions par la grande réputation de beauté de la duchesse de Sommerset.

La première fois qu'il la vit, il en tomba éperdument amoureux; mais alors il y avait une telle distance entre elle et lui, qu'il se réduisit au silence et se contenta de l'adorer de loin comme une espèce de divinité que l'on n'ose approcher. Lorsque la duchesse se retira dans son château et vécut dans une retraite absolue, il perdit l'espérance de la revoir et partit pour la Suisse, d'où il put exercer une grande influence sur ses adhérents et fomenter de loin les troubles qui éclatèrent depuis dans le Piémont!

Au retour de madame d'Osterwald, sa célébrité s'était tellement accrue, qu'il crut pouvoir désormais réussir auprès de la belle duchesse lorsqu'il reparaîtrait entouré de tant de gloire.

La duchesse s'était très-bien aperçue de la profonde passion qu'elle avait allumée dans le cœur du jeune officier, et elle en avait souvent plaisanté avec la marquise de Stainville.

Quelques mois après l'union de la duchesse avec le comte d'Osterwald, on annonça la prochaine arrivée du célèbre comte Tambroni à Paris.

Cette nouvelle se répandit rapidement, et mainte belle dame en parlait avec un feu qui faisait pressentir que l'heureux exilé n'avait qu'à paraître pour exploiter son infortune.

Paris n'est-il pas la patrie de tous les gens qui n'en ont point? Tambroni était assez bien de taille, et avait pour lui cette physionomie spirituelle, vive et animée qui distingue les hommes à talents; sa tête était forte, embellie d'une chevelure du Midi, de ces forêts de cheveux noirs, bouclés et ondoyants; enfin, sa conversation se ressentait de son caractère, elle était brillante, animée, étincelante d'esprit.

La première maison où il voulut être reçu, en dépit d'une foule d'autres, fut celle de madame de Stainville, et il déclara à la vive et spirituelle marquise qu'il ne revenait que pour la duchesse de Sommerset.

Madame de Stainville lui apprit que son amie avait fait un mariage d'inclination. Tambroni voulut d'abord s'en retourner sans la revoir, car il l'aimait avec une telle ardeur, qu'en la sachant heureuse il éprouvait une espèce de satisfaction cruelle.

La marquise le retint, et lorsqu'elle apprit à Jenny que l'illustre proscrit avait abandonné les intérêts de sa gloire pour l'amour d'elle, la comtesse éprouva un mouvement de vanité et de contentement qui n'échappa point à l'œil observateur de la marquise.

Madame d'Osterwald annonça un grand concert, et fit, par son amie, prier Tambroni d'y venir. La fête fut superbe, aucun des invités ne manqua, et Jenny éprouva une des plus grandes révolutions que puisse subir le cœur d'une femme aimante.

En effet, Tambroni réunissait sur lui tous les regards: rangs, fortune, honneurs, beauté, tout disparaissait devant l'intérêt de curiosité qu'il exploitait avec adresse et que ses talents variés changeaient facilement en admiration.

Jenny, à l'aspect de Tambroni, ne pouvait douter qu'elle ne régnât sur son âme comme il régnait lui-même à Turin; elle regardait tour à tour Abel et Tambroni: son mari faisait tressaillir tout son être, elle l'aimait, et cependant le triomphe de cet homme qui l'adorait éveillait en elle de si vives sensations d'amour-propre et d'orgueil, qu'elle se sentait enivrée.

— Il faut avouer, ma chère, lui disait son amie, qu'un homme tel que Tambroni est tout autre que ton Abel! Dieu! si j'étais libre, rien ne m'empêcherait d'être l'esclave d'un homme comme celui-là. C'est alors que je comprendrais ta doctrine d'amour; mais aimer cet homme, c'est être la compagne du soleil.

— Oui, répondit Jenny; mais vois aussi avec quelle naïveté, avec quelle franchise le comte lui rend justice, avec quel feu il le loue, et comme il s'attache à son char avec bonne grâce! il semble déployer toute son âme de tendresse et de bonté sur son rival.

—Eh! quel est le jeune homme de vingt-deux ans, répliquait la marquise, qui ne s'enthousiasmerait de Tambroni? quel est l'écolier sortant du collège qui n'est pas comme Abel, joli comme une femme, la figure fraîche, les yeux brillants, et l'âme susceptible de toutes les impressions tendres, ouverte à tous les amours? et comment oses-tu comparer l'éclat du soleil à celui d'une fleur des champs?...

En prononçant ces derniers mots, un fin sourire leur donna un air d'épigramme pour Abel.

A cet instant, Tambroni se mit au piano et chanta une romance i fit la plus grande impression sur l'assemblée.

C'était un sujet de Schiller, dont voici la ballade en peu de mots:

« Un jeune chevalier aimait une demoiselle, et lui dit: — Voulez-vous m'aimer? la terre sera pour moi le ciel!... La demoiselle lui donna de l'espoir; il part pour la Terre-Sainte, et, pendant qu'il combat, elle prend le voile. Il revient et la respecte; il la chante, et les échos du monastère redirent ses chansons de mélancolie: un jour il expira, les yeux tournés vers la cellule de celle qu'il adorait. Voilà tout ce que l'on sut de son amour... »

En entendant cette romance, il était impossible à l'être le plus impassible de n'être pas attendri.

Tambroni, en chantant, ne cessa pas de regarder les deux amies, et, en finissant, le feu qui sortait de ses yeux brilla à travers quelques larmes qui roulèrent le long de ses joues.

— Ah! s'il m'aimait, dit la marquise à son mari, je te conseillerais de m'enfermer dans une tour d'airain et de mettre des lits de mousse tout autour pour m'empêcher de me casser les jambes en sautant par les fenêtres!...

Abel était à côté de sa femme; il compara cette fête à son mariage, et une idée triste l'assaillit en voyant que Tambroni le remplaçait...

Le jeune comte fut tendre auprès de Jenny; mais elle fut pensive, ne fit aucune attention à lui et n'eut des yeux que pour le célèbre Italien.

Alors Abel tourna sa vue sur l'assemblée comme pour invoquer machinalement quelque protecteur, et, à la porte, il aperçut Justin plus beau que jamais.

Le pauvre jeune homme ne voyait que son maître, il se tenait respectueusement debout, et, s'appuyant la tête sur la muraille, il suivait le comte des yeux, comme un pauvre chien qui, couché sur la terre, leve la tête au moindre bruit que fait son maître et semble ne faire qu'un avec lui.

Le comte sortit et l'appela.

— Eh bien! Justin, voici un homme qui a bien du talent; il a dû te causer bien du plaisir?

— Non, monseigneur? j'ai vu avec bien plus de joie que vous étiez le plus beau de cette assemblée.

Abel tressaillit.

— Pauvre Catherine! se disait-il, c'est ainsi qu'elle aurait parlé...

Il regarda Justin en souriant; alors Justin s'éloigna, car il pâlissait quand son maître lui souriait.

Abel le suivit et lui dit:

— Justin, sortons; je suis fatigué de cette soirée.

La comtesse ne s'aperçut pas de l'absence de son mari.

— Vous êtes triste, lui dit Justin quand il fut rentré dans son appartement; voulez-vous que je vous amuse par quelque récit, ainsi que je le fais quelquefois? j'ai remarqué que cela vous plaisait.

— Voyons, répondit le comte avec indifférence.

— Monseigneur, dit-il, c'est l'histoire d'une jeune fille amoureuse.

— Vit-elle encore? demanda-t-il avec vivacité.

— Elle n'est plus, répondit Justin; elle a disparu de la terre sans obtenir une seule larme, et tout son bonheur consiste à voltiger autour de celui qu'elle adora; elle plane sur sa tête; ce fut une vierge tendre qui, un matin de printemps, sourit à un chef-d'œuvre de la nature, le porte dans son cœur et n'aime que lui. Il fut indifférent, ne s'aperçut pas de cet amour profond, et brisa ce cœur aimant par des coups répétés qui l'entraînèrent vers la tombe. Jusqu'à son dernier moment elle l'a salué et béni. Personne qu'elle-même n'a connu l'amour qu'elle avait dans le cœur; un jour elle osa dire à celui qu'elle adorait: — Je t'aime!...

— Eh bien? s'écria vivement le jeune comte.

— Eh bien, monseigneur, il lui a dit froidement: — Tâche d'être heureuse sans moi... Alors elle fut heureuse sans lui.

— Comment? demanda le comte.

— Monseigneur, elle le voit sans cesse du haut du ciel, elle tâche de jeter à pleines mains les fleurs sur la route qu'il parcourt: elle arrache les épines des roses...

— Justin! s'écria Abel, j'aime mieux ton histoire que la brillante musique de mes soirées... Mais ton histoire est faite à plaisir...

— Non, monseigneur; si vous voulez que je continue, vous verrez...

— Non, cesse : elle m'émeut trop fortement.

Justin se tut avec cette soumission qui plaît tant ; il regarda son maître avec complaisance et intérêt, car en ce moment la figure d'Abel exprimait le chagrin.

— Si c'était vous qu'elle eût aimé, dit Justin en tremblant, j'imagine qu'elle n'aurait pas été si malheureuse ?... Répondez, monseigneur.

— Oui, répondit Abel, et je désire que mon hommage franchisse la sphère terrestre et la console aux cieux.

En prononçant cette phrase, Abel pensait acquitter sa dette avec Catherine.

— Eh bien, monseigneur, si votre âme envoie un gage d'amour aux cieux, n'en donneriez-vous pas un sur la terre ? Me voici à vos genoux, déposez sur mon front un baiser d'amour et l'esprit de l'infortunée tressaillera de joie : je la connais, et ma prière du soir lui dira de porter ce baiser vers le trône du Dieu des repentirs.

— Justin, êtes-vous fou ?

Et cependant Abel ne put se défendre d'embrasser cet aimable jeune homme.

Justin chancela lorsque les lèvres d'Abel effleurèrent son front, et il parut sur le point de s'évanouir.

En ce moment Tambroni se retirait du salon de la comtesse sans avoir adressé à Jenny un seul mot ; il s'était contenté de la contempler à la dérobée. La jeune comtesse fut en quelque sorte piquée de cette espèce de dédain, et, s'il eût été possible de lire dans l'âme de Jenny, on aurait peut-être trouvé quelque commencement d'amour dans ce dépit.

Elle revint trouver Abel, et, le voyant très-ému avec Justin, elle parut mécontente de la coïncidence de sentiments qui apparaissait sur leurs figures.

Le comte s'aperçut que les temps étaient bien changés, à l'espèce d'aigreur et de sécheresse qui régna dans les manières et dans la conversation de Jenny.

De jour en jour le jeune Abel se déplut dans le tourbillon du monde, et parfois il regretta le bonheur de sa jeunesse ; le souvenir des préceptes de son père et l'exemple qu'il lui avait légué en finissant ses jours loin du monde et à côté d'une jeune paysanne ignorante fructifiaient dans son âme, et il les commentait souvent.

— Catherine, se disait-il, aurait passé sa vie avec moi dans cette chaumière ; elle aurait toujours été la même, nous aurions été heureux loin des villes ; mais elle est morte, et... morte pour moi ! Qu'a-t-on besoin de science pour être heureux ? je pâlis sur les livres, tandis que Brunck, l'helléniste, a brûlé tous les siens en ordonnant qu'on ne lui en parlât jamais.

Alors, un matin que ces idées avaient germé dans son âme et produit une longue méditation à la suite de laquelle il avait été amené à conclure que l'existence telle que son père la conçut était la seule où l'homme fût heureux, il s'avisa, à la fin du déjeuner, de proposer à la comtesse de venir vivre dans la chaumière bâtie par son père, et d'abandonner le monde et ses pompes.

La jeune comtesse aurait, certes, été capable de se sacrifier dans les premiers temps de sa passion pour Abel ; mais, en ce moment, la société avait pour elle un attrait invincible ; tout ce qui lui rendit Abel séduisant avait disparu, et l'amour de Tambroni lui apportait au contraire une moisson de louanges délicates et un immense trésor de plaisirs purs et chastes.

Cependant elle n'avait nullement envie de trahir son mari, qu'elle adorait, mais elle ne voulait pas non plus lui sacrifier la volupté si charmante de se sentir idolatrée par un homme aussi célebre que Tambroni.

Elle ressemblait parfaitement à cette jeune fille descendue chez les morts, et qui, parcourant les bords du Léthé, dont l'onde fait tout oublier, voulait y tremper son pied délicat et non y périr ; ou encore comme Ève, qui, avant de manger la pomme, ne voulut que la sentir, la voir, l'effleurer.

C'est ce qui explique le refus positif par lequel elle répondit à la proposition d'Abel.

Ce dernier lui reprocha tendrement la diminution de son amour ; la comtesse lui répliqua que jadis il n'aurait pas hasardé de la contrarier ; mais, tout en mettant beaucoup d'esprit et de tendresse l'un et l'autre dans cette dispute, il leur était bien facile de s'apercevoir que le premier amour avait perdu ses ailes, et cette discussion se termina par cette phrase d'Abel :

— Catherine ne m'aurait jamais rien refusé...

Justin entrait à ce moment, et jamais il ne montra un visage plus riant et plus épanoui ; l'esprit et l'âme de Catherine semblaient être en lui et avoir entendu cette phrase, car Justin rougissait comme aurait rougi Catherine.

On sent que, par la pente naturelle imprimée à l'esprit humain, pente qui a pris cours depuis la première défense faite à l'homme, Abel trouva la vie du monde mille fois plus insipide depuis qu'il eut en tête l'idée d'un bonheur plus parfait aux champs, loin du rire moqueur de ceux qui avaient plus d'instruction que lui sans avoir sa belle âme ; bientôt il finit par être blasé sur tout, et tomba dans une profonde mélancolie.

Il fuyait les bals et les fêtes, les spectacles et toute la société, et souvent le comte Osterwald était au fond de son appartement tandis que sa femme présidait aux amusements d'une brillante asemblée où Tambroni paraissait dans tout l'éclat de sa gloire.

Alors Abel ressemblait au roi Charles VI, que la petite reine Odette de Champdivers consolait tandis qu'Isabeau de Bavière dansait avec le duc d'Orléans dans le palais où souffrait son mari.

En effet, Justin, prévenant et affectueux comme une femme, déployait une amitié qui saisissait toutes les avenues du cœur d'Abel ; et, pendant les accès d'humeur du jeune comte, alors qu'il était morose et paraissait haïr les hommes, Justin, comme David à Saül, venait prodiguer à Abel toute la richesse des consolations, et souvent, par ses caresses, attirait un sourire sur les lèvres de son maître.

Cependant la jeune comtesse ne négl'geait rien de son côté pour tirer Abel de sa misanthropie, et, une chose qui consolait le comte, c'était de trouver toujours le même amour chez sa tendre fée ; cette tendresse était sa planche de salut, et il semblait à chaque instant se sauver sur le cœur de la seule femme qui lui restât dans le monde des deux qui lui avaient présenté la coupe gracieuse des premières amours ; cette croyance qu'il n'y avait pas d'homme au monde qui pût lui ravir son trésor, et qu'il régnait en souverain dans l'âme de Jenny, lui était si douce, qu'une preuve du contraire, et même l'apparence, auraient suffi pour troubler à jamais son bonheur et sa raison peut-être.

Souvent la comtesse, en recevant les marques de son amour, avait des moments d'attendrissement, et jouissait de n'avoir d'autre rivale que l'ombre de Catherine qui semblait errer autour d'Abel.

XX

Le chimiste avait raison.

CONCLUSION.

Aux environs de Leith, en Ecosse, est une chaumière située sur les bords d'un ruisseau ; des peupliers ombragent la chaumière et bordent les rives du ruisseau.

Au commencement de l'automne de 181..., les habitants de ce village voyaient une jeune fille parfaitement belle conduire les pas d'un jeune homme avec toute l'attention de l'amour, avec tout son dévouement.

Ils marchaient ensemble en faisant retentir les feuilles séchées qui tombaient des arbres.

La jeune fille regardait au loin pour s'assurer qu'aucun objet proscrit n'offenserait la vue du malheureux auquel elle s'était dévouée.

Si, par hasard, le jeune homme aux cheveux épars, à la démarche hasardée, aux yeux hagards, lui échappait pour gravir les rochers se suspendre aux arbres, ou courir du côté du ruisseau défendu, elle

avait une telle ardeur à le devancer, qu'elle l'atteignait, lui parlait de sa douce voix, et le ramenait paisible et calmé sur un banc de gazon.

S'il était silencieux, elle imitait ce silence et le caressait doucement, le flattait, et passait ses mains dans sa longue chevelure noire, qu'il laissait croître.

Parlait-il; elle l'écoutait avec une soumission respectueuse, et trouvait un triste et sauvage plaisir à entendre les accents de cette voix chérie, quoiqu'elle rendît des sons dénués de sens et qu'elle ne peignît aucune pensée.

C'étaient les accords errants d'un orgue dont une main enfantine parcourt le clavier mobile.

Elle épiait ses regards et croyait à chaque instant que la tranquillité dont elle entourait l'infortuné leur rendrait cette expression primitive, cette lucidité de tendresse et d'amour, cette pureté qu'elle adorait.

Elle était belle, et l'on voyait que son jeune compagnon avait été comme elle, car ses yeux noirs étaient grands, sa figure d'une belle forme, ses manières distinguées; mais le chagrin n'avait laissé de tout cela que des vestiges.

Le malheureux voyait le ciel avec indifférence, il recevait avec indifférence les soins de son amie, et avec indifférence il regardait le doux visage de cet ange d'amour.

Elle était belle cependant.

A leur retour à la chaumière, ils trouvaient un repas frugal préparé par un vieillard centenaire qui n'avait guère plus de sens que son jeune maître.

Il fallait qu'il rassemblât toute la somme de ses idées pour arroser le jardin qui leur fournissait les mets de leur table champêtre; à peine avait-il la force de bêcher la terre, de recueillir les graines et de les semer : il parlait tout seul comme si sa tête eût été dérangée.

— Je finis ma vie comme je l'ai commencée, disait-il; je crains Dieu, j'aime mon maître et j'arrose mon jardin. Je n'ai jamais eu de trésors : ceux qui en ont possédé et qui ont mon âge n'ont rien de plus que moi...

Il aidait la jeune fille à asseoir son maître à la table, et, lorsque le jeune homme devenait furieux, ils unissaient leurs forces pour le retenir et l'empêcher d'attenter à ses jours.

Quand ces accès commençaient, la jeune fille pleurait, et souvent ses larmes et ses caresses prévenaient les convulsions de l'être qu'elle soignait et qui ne lui avait jamais causé que de la douleur.

Elle ne cessait de l'aimer, car il était bon.

Quelquefois elle essayait de lui parler raison, et elle lui disait :

— Regardez-moi, je n'ai plus noirci mes cheveux pour les rendre méconnaissables; de même que mon cœur, ils n'ont pas changé; mes yeux respirent la même tendresse : je ne grasseye plus, je suis toujours Catherine.

— Catherine! répétait Abel machinalement et avec la même intonation, Catherine!...

Quelquefois il changeait de ton, redisait ce nom avec mille inflexions de voix différentes, comme si tour à tour il se moquait ou la plaignait, ou l'appelait, etc.

La pauvre fille, pour obtenir quelque lueur de raison de celui qu'elle adorait toujours, lui présentait le collier noir qu'elle conservait avec reconnaissance.

L'infortuné le prenait, le tournait entre ses doigts, le baisait, lui faisait l'accueil par lequel on témoigne sa joie à un ami, souvent le rendait en se taisant, souvent pleurait, et quelquefois disait :

— Elle est morte!

— Non, répondit Catherine, elle n'est pas morte; elle a voulu te le persuader, pour que tu ne craignisses pas d'accueillir Justin et de le garder près de toi. Son fiancé a renoncé à elle, quoiqu'il l'aimât passionnément. Elle a été longtemps malade, mais elle vit, elle t'aime toujours!...

Il répétait :

— Elle est morte!...

Le bon vieillard venait se placer devant lui et tâchait d'en être reconnu; il lui disait :

— Je suis Caliban!...

Pour toute réponse, Abel hochait la tête, et quelquefois pleurait sans mot dire.

En vain Catherine désirait-elle avoir des renseignements sur la catastrophe qui avait plongé son tendre ami dans un état aussi désespérant, il lui était interdit de le tenter, car c'était alors que le jeune comte tombait en d'horribles crises.

Alors, dans ses accès de terreur, les mots entrecoupés, les demi-confidences qu'il faisait, donnaient des lumières sur ces événements; mais Catherine avait toujours calmé jusque-là ces accès, préférant le repos d'Abel à tous les détails qu'elle ignorait.

C'est ainsi que, par degrés, elle avait appris tout ce qu'il fallait éviter avec soin. Prononcer le nom de Tamproni, de fée des Perles, de comtesse de Sommerset, suffisait pour lui donner une crise.

Mais le hasard voulut que Catherine apprît tout.

Un soir Abel était calme; le pauvre jeune homme au front soucieux, au visage décoloré, maigre et have, s'appuyait sur sa compagne, qu'il commençait à connaître de la connaissance qu'a l'enfant pour sa nourrice, qu'il pressent plutôt qu'il ne la voit : Abel s'appuyait sur le bras de Catherine, et tous deux marchaient sur la rive aux peupliers sans que le jeune homme jetât sur l'eau de ces regards qui faisaient trembler son amie.

Le soleil se couchait et répandait sur les rochers des teintes d'or foncé : toute la nature était tranquille.

Catherine venait d'asseoir l'infortuné sur un banc de gazon qu'elle avait construit elle-même.

Elle entourait de son châle la tête du malade, afin que la fraîcheur du soir n'influât pas sur ses idées; enfin elle espérait un retour de raison, car depuis deux jours Abel paraissait revivre.

Tout à coup, dans le lointain, l'on entendit les sons d'un hautbois: Abel écoute; son œil s'anime, et il remue ses cheveux comme un lion qui veut combattre.

Le hautbois paraissait s'approcher, et le malheureux reconnut la célèbre romance que Tambroni chanta la première fois qu'il vint chez madame d'Osterwald.

La fureur d'Abel grandit comme le point noir que les navigateurs redoutent avec tant de raison, puisqu'il finit par exciter une horrible tempête.

Abel commença par s'écrier :

— Justin! Justin!...

Sa voix devint rauque et sa respiration embarrassée.

— Entendez-vous cet air? il l'a composé pour elle!... On se plaignait que ce noble génie oubliât les soins de sa gloire depuis qu'il habitait Paris; une passion invincible le dominait. — M'entends-tu, Justin?...

Alors il saisit la main de la pauvre Catherine tremblante, et il la serra violemment.

A ce moment, le hautbois recommença l'air, et Abel emmena Catherine vers un rocher, en lui disant :

—Justin, juge de mon malheur! je lui dois la vie, à cet homme; je l'ai provoqué; mon ignorance de l'escrime et le juste ressentiment d'une injure que la mort seule pouvait laver me firent choisir le plus meurtrier de tous les duels : un pistolet seul fut chargé, le hasard le fit tomber entre ses mains, on nous plaça à deux pas l'un de l'autre; nous devions tirer en même temps, mon adversaire me laissa tirer seul, puis, déchargeant son arme sur un arbrisseau qu'il brisa :

— Monsieur le comte, me dit-il, injustement soupçonné par vous, je suis heureux de vous laisser la vie; croyez bien que, si j'étais coupable, je serais trop heureux pour exposer mes jours sans les défendre.

— Tu vois, lui dit-il, que mon malheur est sans ressource. Il a fui avec elle. Oh! je veux les chercher non pas pour la revoir, mais pour l'immoler à ma rage, pour les frapper tous deux.

Abel s'arrêta; il descendit la colline lentement après ce paroxysme qui l'avait couvert d'une sueur froide, croisa ses bras, s'assit sur un tertre et resta longtemps plongé dans une sombre méditation.

Tout à coup il se roula par terre en poussant des cris inarticulés.

Catherine appela les paysans, on se rendit maître de lui, et on le transporta à la chaumière.

Depuis ce moment, Catherine fit veiller aux environs pour que jamais aucune musique ne pût parvenir aux oreilles d'Abel.

Ce fut un matin de printemps, quand la nature semblait renaître, que cette fête du cœur fut célébrée par leurs âmes avec la rapidité de l'éclair.

Catherine et Caliban avaient ramené Abel à son insu dans la chaumière de son père : l'ordre qui y régnait jadis y avait été rétabli ; Catherine, assise dans le vieux fauteuil vermoulu, tenait la tête d'Abel entre ses mains, et parfois elle l'appuyait sur son sein.

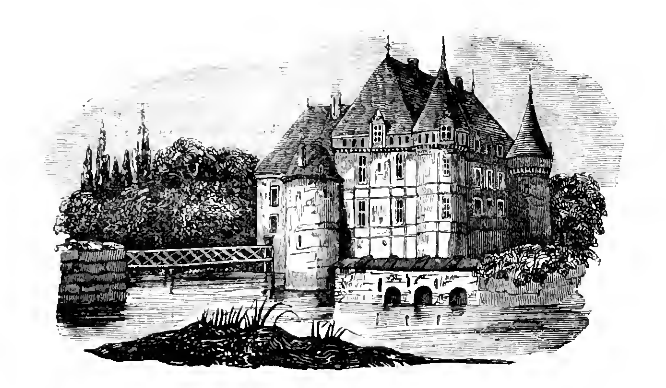
Caliban les regardait et faisait des vœux pour que l'infortuné, après avoir retrouvé le calme, retrouvât enfin le bonheur.

Tout à coup Abel, dont les yeux seuls témoignaient depuis quelques jours du retour de sa raison, regarde fixement Catherine, et la contemple attentivement ; enfin, il s'écrie :

— C'est Catherine !.....

Un long baiser suivit ce mot, qui, pour Catherine, renfermait toutes les joies de la terre.

FIN DE LA DERNIÈRE FÉE.



POISSY. — TYP. BOURET.

COMEDIE HUMAINE

OEUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC.

CELESTIN NANTEUIL

ŒUVRES DE JEUNESSE

LE VICAIRE DES ARDENNES

I

Conciliabule municipal. — Conjectures. — Discussion. — Le curé et sa gouvernante. — On attend le héros



Le vicaire.

Tout était en mouvement dans le village d'Aulnay, situé près de la forêt des Ardennes : la cloche rendait des sons d'un éclat, d'une force et d'une rapidité qui faisaient le plus grand honneur aux forces et au talent du bedeau. La plupart des villageois, appuyés contre la porte de leurs maisons, regardaient, sans rien dire, vers l'entrée du hameau, tandis que les femmes, en se parlant, soit d'un côté de la rue à l'autre, soit par leurs croisées, eussent rendu curieux le stoïcien le plus imperturbable. Leurs discours roulaient sur la jeunesse, l'esprit, la taille et la conduite future du personnage attendu. Enfin des groupes nombreux de paysans semblaient s'entretenir d'un objet important, et chacun, plus paré que ne le comporte un simple dimanche, attendait le dernier coup de la messe pour ne pas manquer d'être témoin de l'installation d'un jeune vicaire envoyé par l'évêque d'A.... Les plus savants, c'est-à-dire ceux qui lisaient couramment, portaient avec orgueil un paroissien héréditaire à coins tout usés et crasseux.

Rien de plus facile que de justifier le murmure des conversations, le gros rire des paysans et l'air d'attente empreint sur tous les visages à l'occasion d'un événement qui peut paraître très-simple. En effet, la commune d'Aulnay-le-Vicomte, quoique chef-lieu de canton, était séparée des villes voisines par trois mortelles lieues de pays; or je laisse à penser si huit cents bonnes âmes confinées dans un vallon solitaire n'ont pas raison de se tourmenter lorsqu'il en arrive une de plus; et surtout lorsqu'elle arrive nantie d'une autorité difficile à classer dans la hiérarchie des pouvoirs champêtres. Aussi le corps ministériel de l'endroit s'était il assemblé spontanément chez le pharmacien, dont la boutique était le quartier général de l'état-major de la place; là on commentait une décision si inattendue et si marquante dans les fastes de la commune.

Pour donner une idée de l'effet que produisait dans le village cet arrêté du pouvoir épiscopal, nous allons introduire le lecteur au centre de cet attroupement des plus fortes têtes du lieu. Le

personnage le plus considérable était le maire, ... charcutier du village, lequel fut promu en 1814 à cette haute dignité. Il caressait avec complaisance les débris d'une ancienne robe de florence blanc dont il avait fait une écharpe; tout le génie de madame Devau sa femme s'était épuisé pour y mettre une frange honnête, et l'on doutait si cette frange devenait un ornement ou une marque de vétusté. Tout le village avait vu le reste de la robe, à la tenture de M. Devau, le jour de la rentrée du roi. La grosse figure rouge et plate de ce fonctionnaire d'Aulnay révélait son irritable et vaniteuse nullité, comme les saucisses de bois peint qui lui servaient d'enseigne indiquaient sa profession. A côté de lui se trouvaient les satellites du pouvoir municipal, c'est-à-dire le garde champêtre décoré de sa plaque et de son briquet, et le facteur de la petite poste en grand costume.

Non loin de ce trio administratif, M. Engerbé, le plus gros fermier du village, et Marcus-Tullius Lescq, maître d'école et précepteur du fils de ce fermier, semblaient s'appuyer l'un sur l'autre. Au centre se trouvait M. Lecorneur, le percepteur des contributions, lequel, ayant croisé ses doigts sur son gros ventre, causait avec un adjoint qui fut maire en 1815; tandis que le juge de paix, revêtu de sa robe et la tête couverte de son bonnet carré, tournait autour de ce groupe en tâchant de n'être ni à droite, ni à gauche, ni au centre.

Enfin quelques membres de la commune erraient çà et là, comme pour découvrir ce dont il s'agissait dans ce conciliabule fortuit, et s'efforçaient de saisir au passage quelques bribes de la conversation pour fixer leur politique.

— Oui, messieurs, je le soutiens, s'écriait Marcus-Tullius d'une voix qu'il tâchait en vain d'assourdir, monseigneur ne nous envoie un vicaire que parce que M. Gausse ne sait pas le latin : quoiqu'on dise que c'est moi qui en ai instruit monseigneur l'évêque, le fait est trop notoire pour avoir besoin de dénonciation. Encore l'autre jour, pour un mariage, *pro matrimonio*, il commençait le *Libera*, ce qui signifie : *Délivrez-m'en!* car c'est à l'impératif, si je ne l'avais pas heureusement arrêté!... Si vous voulez que je vous parle *libenter*, c'est-à-dire le cœur sur la main, je crois qu'il était gris, non pas *forte*, mais *piano*, légèrement, comme dit Cicéron.

En prononçant le nom de Cicéron, le maître d'école ôta son chapeau et s'inclina. (Malgré la défaveur qui pourrait en résulter pour le maître d'école, nous aurons le courage d'avouer que Lescq, qui s'appelait avant la Révolution Jean-Baptiste, profita de ce temps d'anarchie pour changer ces noms welches et prendre les glorieux prénoms de l'orateur romain.)

— D'après cela, continua-t-il, vous sentez que monseigneur l'évêque a dû donner un vicaire à M. Gausse, plutôt pour surveiller sa conduite que comme un aide, car le sacerdoce, *summus pontificatus*, n'est pas une si lourde charge...

— Que diable! monsieur Marcus-Tullius, il faut être de bonne foi, reprit M. Lecorneur qui dînait très-souvent chez le curé; M. Gausse ne mérite pas ces affronts, il fait très-bien sa cure, ses mœurs sont irréprochables, et depuis trente ans que je suis en place jamais le curé n'a laissé venir deux avertissements pour ses contributions. L'a-t-on vu regarder une fille en face, et Marguerite n'a-t-elle pas un âge mûr?... Vous avez beau savoir le latin, monsieur Marcus, le latin ne rend pas infaillible et ne fait pas d'un sot un homme de génie. — Pas plus que Barême, répondit le maître d'école, n'a pu faire un homme poli d'un percepteur de contributions. — Je n'ai jamais fait parade de ma science au moins!... vous ne pouvez pas me le reprocher, reprit le percepteur, et quoique je sache les *proportions*, je ne m'en suis pas encore vanté! Mais, pour en revenir au curé, les tranches de latin dont vous entrelardez vos paroles ne valent certainement pas les excellents proverbes qu'il nous adresse en bon français; ils sont sages, tout le monde les comprend, ils tiennent quelquefois lieu de bien des sermons. Pour en finir et répondre à ce que le sacerdoce n'est pas une lourde charge, monsieur Tullius, je vous ferai observer qu'il y a ici douze cents personnes à baptiser, confesser, marier et enterrer; que M. Gausse a soixante-dix ans, qu'il est infirme, et qu'il a demandé un aide : si, à la fin, on lui en envoie un, que voyez-vous d'extraordinaire à cela? Ce vicaire est jeune, c'est tout simple : que ferions-nous de deux vieillards?... — Tout cela est bel et bon, dit le maire d'un ton doctoral; mais vous vous trompez dans vos *conjonctures*. Si l'on nous envoie un vicaire, c'est *à cause que* M. Gausse a prêté serment, et...

A ces mots le facteur de la poste et le garde champêtre firent un signe de tête approbateur qui semblait dire : *J'y étais*... M. Lecorneur, accablé sous le poids de cet argument de haute politique, se tut. Marcus-Tullius, ennemi du curé, essaya de porter les derniers coups : — Si les mœurs de M. Gausse sont pures, ce n'est pas sa faute, c'est bien *invitus*, comme le dit Cicéron, on sait pourquoi! et du reste il s'en dédommage par la gourmandise, *vino et inter pocula!*

Le juge de paix jeta de l'huile sur le feu en ajoutant : — C'est bien dommage, en vérité, d'avoir un curé incapable; car un vicaire, c'est une charge pour la commune, et mon pauvre greffier pourra bien y perdre : si le nouvel arrivant se mêle de concilier, il éteindra de justes contestations et fera sacrifier à chacun ses droits légitimes pour ne pas plaider, ce qui est évidemment contraire aux procès-verbaux et à l'esprit de la justice qui veut que l'on rende à chacun son dû.

— *Cuique tribuere suum jus*, ajouta Tullius.

L'adjoint qui fut destitué de ses fonctions de maire en 1815 prit alors la parole : — De quoi vous plaignez-vous donc?... La commune n'est-elle pas assez riche pour payer un vicaire? à moins que ses revenus ne soient diminués, dit-il en lançant un coup d'œil sur son successeur. Mais tout cela n'est pas le fin mot. Je vois ce dont il s'agit, vous êtes ambitieux et avides de pouvoir. Eh quoi! parce que M. Gausse est plus riche que vous, est-ce une raison pour le décrier? Il mange et boit bien, dites-vous, parbleu! chacun son métier! A-t-il enterré un vivant pour un mort?... refusé de venir à un repas de baptême et de bénir les mariages, même un peu tardifs?... Mais il est reçu au château et vous ne l'êtes pas... — Comment donc, s'écria l'ancien charcutier devenu rouge comme un homard, madame la marquise ne m'a peut-être pas déjà fait venir deux fois. — Oui, pour se plaindre de la mauvaise qualité des denrées que vous lui fournissez, répliqua aigrement l'adjoint. — Et une troisième fois pour le jour de la Saint-Louis, et nous y dînâmes mon épouse et moi, répondit le maire. — Quoi qu'il en soit, vos raisons sur la venue du jeune vicaire n'ont pas le sens commun; l'évêque en avait refusé un il y a six ans, lorsque j'étais maire; et dernièrement encore M. Gausse réitéra sa demande, qui ne fut pas mieux accueillie : tout cela prouve qu'il y a d'autres causes, secrètes, importantes et politiques peut-être, car on dit que les jésuites reviennent. Lisez les journaux, et vous verrez l'état de la politique européenne.

M. Lecorneur, se voyant soutenu, défendit de nouveau le curé; il s'adressa au maire, étonné de la sortie de son rancuneux prédécesseur, et lui dit : — Enfin, monsieur le maire, M. Gausse n'est-il pas la meilleure de vos pratiques? — C'est vrai, répondit l'officier municipal.

Et, s'adressant au mercier qui faisait partie du groupe : — Marguerite n'achète-t-elle pas deux robes par an, monsieur Collot? — Oui. — N'est-ce pas vous qui fournissez le drap et la toile des soutanes du curé?... — C'est encore vrai. — Son macaroni, le poivre, les olives, le Saint-Vincent, l'huile, la bougie; n'est-ce pas vous seul qui les lui vendez, monsieur Delporte? — Et j'ose dire qu'il n'a pas dû s'en repentir, car je ne l'ai jamais trompé, soit dans le poids, soit dans la qualité de la marchandise; car, quoique dans le système décimal il n'y ait plus de demi-livre *à cause que* la division ayant été arrangée autrement, de manière que... voyez-vous... qu'il y a comme cinq quarterons à la livre, et...

Ici M. Delporte regarda Tullius, et ce dernier, habitué à ce signe de détresse, termina la période.

— Et M. Delporte aurait considérablement perdu dans son négoce *negotia*, si les cinq décagrammes n'avaient pas justement remplacé les quatre quarterons de l'ancien régime. — C'est cela, dit le maire, nous n'y avons pas gagné.

Le percepteur termina cette digression décimale en s'écriant : — C'est comme nos cinq centimes, qui ne font non plus que le sol d'autrefois.

Et, saisissant M. Devau par le bouton le plus chancelant de son habit, il le mit dans une double inquiétude en lui disant : — N'est-il pas vrai, pour en revenir encore à M. Gausse, qu'il aurait pu se fournir de viande chez M. Fontaine? — Jamais, monsieur le percepteur, car mademoiselle Fontaine ne montre pas assez de dévotion pour cela. C'est une fort aimable personne, mais qui a la langue un peu longue et qui n'épargne pas plus le curé que ses ouailles. — Cela peut être, reprit Lecorneur, et M. Gausse ne fait sans doute que ce qu'il doit en prenant chez vous; mais avouez que, d'un autre côté, il donne peu de dîners sans que vous y soyez invité. — C'est vrai. — Aujourd'hui même ne sommes-nous pas tous du déjeuner d'installation du vicaire? — On m'a oublié, dit Tullius avec dédain. — Il y a de bonnes raisons pour cela, reprit le percepteur. — Oui, ajouta le maire, tout à fait revenu de ses préventions contre le curé; vous, Tullius, le subordonné de M. Gausse, vous... — Vous n'avez aucunes complaisances pour lui, dit Lecorneur; vous l'accablez sous le poids de votre érudition, de votre latin. — C'est vrai, continua l'officier municipal, mais votre fierté pourra s'abaisser; le sous-préfet, dans sa dernière tournée, a paru mécontent de vous. — Or, ajouta Lecorneur, le sous-préfet a beaucoup de crédit, et vous pourriez bien... — Perdre votre place, dit le maire.

A ce mot et à l'effroi de Tullius, M. Devau, se radoucissant, ajouta : — L'autorité locale interviendra, monsieur; vous savez le latin, mais il ne faut pas pour cela vous croire un aigle; j'aurais voulu vous voir avec votre latin dans les réparations des chemins vicinaux. — Ah! parlez-en, dit le médecin, qui jusque-là n'avait rien dit; vous avez si bien employé les mille francs alloués à cet effet, que ma jument grise a manqué rester dans un trou de marne mal comblé. Ce n'est pas que j'entende attaquer votre probité, monsieur Devau, mais vos lumières ne brillent pas toujours du même éclat, monsieur le maire.

Tullius avait trop à ménager avec le maire pour dire un mot; il resta impassible. — Le fait est qu'on aurait pu les mieux réparer, s'é-

cria l'ancien maire, se haussant sur la pointe du pied et se caressant le menton.

Les yeux étincelants du magistrat annoncèrent un orage, mais le bon percepteur le détourna en disant à Lesecq : — J'aurais aussi voulu voir à quoi Cicéron vous aurait servi dans la comptabilité des emprunts forcés lors du passage des alliés ?

M. Engerhé, voyant le précepteur de son fils accablé sous les sarcasmes, répliqua : — Il est vrai que vous vous en êtes très-bien tiré, monsieur Lecorneur, car c'est vers cette époque, ou un peu après, que vos revenus se sont accrus, et que vous avez acheté votre maison ; mais ce n'est pas un reproche, chacun son métier ! — Oui, dit Lesecq, *cuique suæ clitellæ*, à chacun sa clientèle. — Mais où logera ce jeune vicaire ? demanda le juge de paix. — Au presbytère, répondit M. Devau. — On pourrait prendre son logement sur les centimes *facultatives*, observa le percepteur. — Nous avons bien assez de charges ! s'écria le fermier. — Messieurs, dit Marcus-Tullius en se pavanant et se mettant au milieu du groupe, voulez-vous que je vous fasse maintenant découvrir la raison de l'arrivée d'un jeune vicaire bien tourné ? — Eh bien ? demandèrent tous ensemble le maire, l'adjoint, le percepteur et le médecin. — Eh bien ! dit Lesecq, vous ne voyez pas que c'est madame la marquise de Rocourt qui aura fait placer un de ses protégés ; on n'a pas toujours du monde si loin de Paris, voyez-vous !... et nous savons tous que M. Gausse n'entend plus assez bien le jeu pour faire sa partie.

Marcus-Tullius n'était jamais si content que lorsqu'il avait dit une méchanceté : il aurait sacrifié tout pour un bon mot ; pauvre et attendant tout de ses supérieurs, il les sacrifiait sans pitié à son envie de briller, mais sa méchanceté n'allait pas plus loin que les paroles. Pendant que les honnêtes gens d'Aulnay-le-Vicomte discouraient ainsi, le curé Gausse était dans de grands embarras. Une simple lettre partie de l'évêché d'A... lui avait annoncé que, le 4 mai, M. Joseph, jeune séminariste nouvellement ordiné, viendrait le soulager dans l'exercice de ses augustes fonctions, avec le titre de vicaire, et qu'on eût à l'installer avec pompe et dignité. L'évêque regrettait que sa mauvaise santé l'empêchât de présider à cette cérémonie, dans laquelle il nommait trois curés des environs pour le remplacer. On sent que le mot *jeune séminariste* avait été semé dans tout le village par la gouvernante du curé, qui ne manqua pas d'encadrer cette épithète d'une vaste bordure de commentaires et de conjectures qui piquèrent justement la curiosité.

Enfin, depuis deux jours, Marguerite, aidée par le plus âgé des enfants de chœur, balayait et nettoyait le presbytère avec le plus grand soin : la poussière, qui faisait mine de tenir garnison, fut combattue avec tant d'ardeur, qu'elle fut contrainte à déloger des endroits réputés jusqu'alors inaccessibles. Tout devint reluisant comme l'or. La gouvernante tournait dans la cuisine autour de cinq fourneaux tous allumés. Les provisions arrivaient, et chacun, en les apportant, donnait un coup d'œil aux apprêts de Marguerite ; après le coup d'œil un conseil, et ce conseil entraînait une causette, où la bonne Marguerite ne refusait jamais de faire sa partie. Le curé, dès le matin, avait mis une demi-heure à descendre à sa seule bibliothèque, pour y reconnaître et choisir son meilleur vin et ses liqueurs.

Ces préparatifs étant achevés, le calme régnait au presbytère depuis une heure, et Marguerite, assise dans sa cuisine, devant la cheminée, se reposait sur ses lauriers. — Marguerite ! s'écria le curé du fond de son salon dont les croisées étaient garnies de vieux rideaux de lampas rouge, Marguerite ! — Me voici !... — Le couvert est-il tout à fait mis ? — Oui, monsieur. — Conduis-moi, mon enfant ; que je voie ce joyeux coup d'œil.

Le bon vieillard, arrivé juste à l'embonpoint du prélat du *Lutrin*, avait besoin, pour se lever de son antique bergère de velours d'Utrecht rouge, du bras potelé de sa grosse et fraîche gouvernante. Marguerite le guida vers une salle à manger décorée d'un ancien papier à ramages verts. Le gilet de velours du bon curé ne rejoignait jamais ses larges culottes, et sa chemise, en se montrant par ce petit intervalle, rompait l'uniformité de la couleur. Cette légère remarque suffit pour vous donner une idée du laisser-aller de son maintien. La figure de M. Gausse était en harmonie avec cet abandon : sans être trop rouge, elle avait un honnête coloris ; ses yeux bleus, pleins de douceur, annonçaient un cœur excellent, et ne lui permettaient pas de déguiser une seule des pensées de son âme candide.

Cette bonté répandue sur son visage était tempérée par une teinte de gaieté et de satisfaction qui prouvait que le curé n'avait rien à se reprocher, et qu'il ne s'inquiétait nullement des *pourquoi* ni des *comment* de la vie, ayant pris l'existence du bon côté et ne tourmentant personne. Ses traits s'animèrent et ses lèvres se retroussèrent légèrement vers le nez à l'aspect du beau linge blanc qui couvrait une table chargée d'un gros pâté, de volailles froides, etc. ; mais, en voyant la rangée de bouteilles que Marguerite avait disposées sur une petite servante à côté de sa place, son rire devint plus prononcé, son œil plus gai ; et, regardant Marguerite avec un air d'approbation, il lui passa la main sous le menton, ce qui la fit sourire à son tour. — Eh ! eh ! mon enfant, crois-tu que cela soit bien ? — Très-bien, monsieur. — Le café, Marguerite, est-il prêt ? — Il est moulu, filtré, et il coule. — Tu as mis le couvert de mon vicaire à côté de moi ? — Oui, monsieur : tenez, le voici. — Aïe, aïe !... Cette exclamation était causée par une douleur de sciatique qui tourmentait le curé. — Ah ! Marguerite, dit-il, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise !... Je ne suis pas bien, mais qui sait vivre sait mourir. — Mourir ! à quoi pensez-vous donc ? — Ah ! ma fille, j'ai trop d'années derrière moi, reprit-il avec un sourire gaillard semblable à ces coups de soleil qui brillent en hiver ; vois-tu mes cheveux blancs, Marguerite ? il est vrai que tête de fou ne blanchit jamais ; et comme « un bon tien vaut mieux que deux tu auras, » je préfère être au bout de ma carrière que de la recommencer : « au bout du fossé la culbute ! ... » — Monsieur, dit Marguerite, ne parlez pas de tout cela, vous m'attristez, et j'aime mieux croire que vous ne mourrez pas... — Marguerite, il ne faut pas dire : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau ; » le temps passe, et la mort vient. J'aime assez dormir, et, après tout, la mort n'est peut-être qu'un sommeil sans rêve... pourquoi s'en effrayer ?... Les Indiens disent : « Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis ; mais il vaut mieux être mort que tout cela !... » — Vous avez beau rire, monsieur, quand on meurt, on voudrait bien vivre encore !... — L'habitude est une seconde nature, dit le curé ; mais, au total, pourvu que je meure au milieu de mes amis, et dans la paix du Seigneur, et que Marguerite me ferme les yeux, je rendrai mon âme à Dieu telle qu'il me l'a donnée ; ce qu'il fera sera bien fait...

Il y eut un moment de silence : Marguerite regarda d'un œil attendri le vieillard qui contemplait le ciel avec une expression sublime de foi et de simplicité. — Écoute, Marguerite, dit le curé à voix basse, je n'ai pas invité Marcus-Tullius, parce qu'il me drape toujours, et que devant mon vicaire il faut garder le décorum ; mais il est pauvre !... Alors, mon enfant, tu lui porteras, à la nuit, sans qu'on te voie, un gros morceau de pâté, une bouteille de bon vin, et ce qui restera de présentable parmi les volailles ; car à tout péché miséricorde... — Pauvre cher homme ! toujours le même ! s'écria Marguerite tandis que son maître courait de chaise en chaise, pour aller boucher une bouteille dont le bouchon venait de sauter. — Marguerite, quelqu'un dans le village connaît-il ce jeune vicaire ? — Non, monsieur. — Hélas ! mon enfant, il faut espérer que ce sera un bon jeune homme ; car, s'il en était autrement, qu'il tourmentât ces pauvres gens pour leur danse, leurs petits défauts inséparables de notre nature, qu'il fût trop rigide, je serais fort embarrassé !... — Monsieur, s'il est jeune, vous pourrez l'endoctriner. — C'est vrai, Marguerite. — Et puis, s'il est jeune !... A ces mots, Marguerite se regarda dans le miroir, arrangea ses cheveux, et rougit sous le regard du curé, qui jeta sur elle un coup d'œil ironique et sévère à la fois.

En ce moment, les principaux personnages que nous avons vus assemblés chez le pharmacien arrivèrent et sonnèrent ; la gouvernante courut ouvrir...

II

Le vicaire. — Son installation. — Les deux prônes.

M. Gausse passa dans son salon pour recevoir les arrivants, qui furent bientôt suivis des collègues du curé d'Aulnay-le-Vicomte : ces derniers déclarèrent avoir vainement attendu sur la route le jeune vicaire annoncé. Dix heures étaient sonnées, on commençait à s'inquiéter, lorsqu'au bout d'un quart d'heure on entendit au dehors le bruit des pas d'une multitude silencieuse ; Marguerite entra toute effarée ; elle s'approcha de l'oreille de son maître, et lui dit : — Monsieur, voici votre vicaire !... — Vaut mieux tard que jamais, répondit Jérôme Gausse, et, s'appuyant sur le bras de Marguerite, il s'avança vers l'antichambre pour recevoir le jeune prêtre.

En l'apercevant, le bon homme tressaille, il retient la parole bienveillante et proverbiale qu'il avait préparée, et une espèce de crainte se glisse dans son âme. Le jeune homme, voyant le trouble causé par sa présence, dit au curé d'un ton grave : — Monsieur, je suis M. Joseph, le vicaire dont M. l'évêque d'A..... vous annonça l'arrivée il y a peu de jours ; je m'empresse de me rendre à ses ordres et de vous assurer de mon respect.

En prononçant ces paroles, le prêtre s'efforçait en vain de répandre un peu d'aménité sur son visage, mais cette contraction mensongère produisait une tout autre expression. Le curé trembla de nouveau et ne put rien répondre, tant il était interdit. En effet, à travers le teint basané d'un Indien, on apercevait une pâleur livide répandue sur le visage du jeune homme ; ses lèvres décolorées, son attitude morne, semblaient annoncer la pratique la plus rigoureuse des lois de la vie ascétique ; ses cheveux noirs, coupés par devant et tombant en grosses boucles sur ses épaules, donnaient à sa figure un air inspiré qu'augmentait encore la vivacité d'un œil noir, pénétrant et rempli d'une sombre énergie.

Le pasteur, jetant à Marguerite désolée un regard où toute sa pensée se lisait, prit le prêtre par la main et l'introduisit dans le salon

en disant d'une voix chevrotante : — Messieurs, je vous présente M. Joseph, le vicaire que monseigneur l'évêque d'A..... a eu la bonté de m'accorder, afin de me soulager dans l'exercice de mes fonctions.

Tout le monde se leva ; M. Joseph salua avec une noblesse et une aisance qui étonnèrent les assistants, car ils ne s'attendaient pas à trouver de telles manières dans un vicaire de campagne ; mais tous, ainsi que le curé, ressentirent une frayeur involontaire lorsque l'étranger laissa tomber sur eux son regard éclatant et semblable à celui de l'aigle. Le regard du crime ou du remords n'est pas plus profond ni plus éloquent. Ce jeune prêtre semblait pleurer intérieurement une faute que les larmes de toute une vie pénitente ne sauraient racheter.

Il s'assit, la conversation cessa, le silence le plus profond s'établit. M. Joseph ne fit rien pour l'interrompre, et sa présence produisit un effet aussi magique que celui de la tête de la fameuse Gorgone : la crainte et ses vertiges paraissaient former le cortége du vicaire, ou plutôt le sentiment qui nous porte à nous taire devant les grandes douleurs, les grands coupables, les grandes vertus, agissait dans toute sa force.

A bien examiner la figure de M. Joseph, on y reconnaissait pourtant quelque chose de gracieux et de chevaleresque, mais c'étaient de légers vestiges presque effacés, soit par une passion forte, soit par les souvenirs ; enfin, de même qu'il y a des gens dont les manières nous introduisent sur-le-champ dans leurs âmes, dont la franchise aimable et la folâtrerie naïve font tomber toutes les barrières de l'étiquette : il en est d'autres qui, par un mot, par un geste, par un regard, imposent l'observation et la réserve. Le vicaire était de ces derniers, et l'on ne pouvait s'empêcher, en le voyant, de prendre une haute idée de son égarement ou de ses vertus.

Enfin, le maire, qui ne doutait de rien, se hasarda à rompre le silence en interrogeant ce personnage extraordinaire : — Monsieur, dit-il, avez-vous trouvé notre endroit *conséquent?* — Oui, monsieur, répondit le vicaire avec un léger sourire. — Il paraît, continua le maire, que ce bourg est bien avantageusement situé, *à cause que* les étrangers viennent quelquefois le visiter, ce qui supposerait alors que la campagne et ses environs... la plaine... les bois... enfin le village... ont...

Ici le fonctionnaire, interdit par l'air glacial et sévère de M. Joseph, devint cramoisi, s'arrêta court, et chercha, par habitude, son fidèle aide-de-camp Leséq, qui, pour cette fois, ne put achever sa phrase.

Le curé Gausse, exhumant de vieilles prétentions littéraires depuis longtemps oubliées, vint au secours de l'autorité municipale dans l'embarras : — M. le maire a raison, s'écria-t-il, notre pays est délicieux ; la vaste forêt des Ardennes couronne de tous côtés nos montagnes, et ses arbres semblent une foule réunie dans un amphithéâtre pour jouir du spectacle de notre joli vallon. La petite rivière qui y serpente l'anime par ses détours ; ces chaumières, irrégulièrement placées, ce clocher gothique qui les domine, le château qui termine le village, son beau parc, les ruines, le lac, tout ici est enchanteur, et l'on serait heureux, monsieur, dans ce hameau, si l'ambition ne tourmentait pas les hommes ; mais chacun veut... monter plus haut que son échelon, et cette ambition est quelquefois le principe des petits tourments de nos villageois, quoique je répète souvent : « Chacun son métier, les vaches seront bien gardées !... » Mais, au total, ici les gens sont plutôt bavards que méchants, et vous aurez envie d'y finir vos jours, mon cher vicaire, quand vous y aurez passé quelque temps.

En disant ces derniers mots, le bon curé regardait si le vicaire ne froncerait pas le sourcil ; mais le jeune prêtre, tout en paraissant écouter, voilait, par sa pose modeste, une parfaite indifférence ; et son œil, fixé sur le chambranle de la cheminée, semblait y voir autre chose que la grosse horloge du curé. Le pharmacien tournait ses pouces en ne pensant peut-être à rien ; le mercier ouvrait de grands yeux en apercevant qu'il n'avait pas dans sa boutique du linge aussi fin que celui de M. Joseph, tandis que M. Lecorneur minutait déjà la cote des impositions du nouveau venu, et que les trois confrères du curé remarquaient que les souliers du jeune homme ne portaient aucune trace de la poussière de la route. — Que peut-on désirer de plus, continua le curé, qu'une charmante vallée et un ami, de bons villageois que l'on encourage, dont on n'arrête pas les innocents plaisirs ? ils ont bien assez de peine, grand Dieu !... Quant à moi, je réponds que ma tombe sera parmi les leurs... — Et la mienne aussi, répliqua le vicaire avec un profond accent de mélancolie.

A ce mot, le silence vint encore régner dans le salon. Après quelques minutes, les trois curés attirèrent le jeune homme dans l'embrasure de l'une des deux croisées, et l'un d'eux lui demanda s'il avait préparé son prône d'installation. — Non, monsieur, pensez-vous que cela soit nécessaire ? — Comment donc ? autant qu'un bouchon à une bouteille, s'écria le curé Gausse un peu échauffé. — Si vous voulez, dit un des curés qui prit l'expression du visage de M. Joseph pour de l'embarras, je puis vous en donner un des miens. — Je vous remercie, reprit le vicaire ; quelques phrases dictées par le sentiment profond qu'inspirent les devoirs du sacerdoce doivent suffire, et toucheront plus le cœur des habitants de la campagne que les pensées d'un étranger que la circonstance où je me trouve n'émouvait point lorsqu'il les assembla.

Le vicaire prononça ces paroles d'un ton solennel qui frappa ses auditeurs. En ce moment les cloches sonnèrent avec une furie sans exemple, et un petit malheureux, revêtu d'une robe blanche trop courte qui laissait voir un pantalon déchiré et des bas troués, entra en tenant à la main une petite calotte de drap rouge faite avec le reste d'un vieux corsage de Marguerite. Il annonça que tout était prêt à l'église et que les derniers coups sonnaient. Les membres du corps municipal se rendirent à l'église, et les prêtres à la sacristie, par une communication qui existait entre elle et le presbytère.

L'église d'Aulnay est une de ces créations originales dont l'architecture gothique a semé la France. Sa fondation remonte à des temps très-reculés, et cette église dépendit autrefois d'une abbaye dont il ne reste plus de vestiges. Le clocher s'élance hardiment. Les murs, noircis par le temps, ruinés en quelques endroits, inspirent cette mélancolie qui s'élève dans l'âme à l'aspect de la destruction lente et successive à laquelle les ouvrages de l'homme ne peuvent être soustraits. Le portail est vaste, la voûte de la nef étendue et sonore ; les piliers romans ont de la grâce et de la force. Du reste, l'édifice n'est défiguré par aucun ornement étranger. La chaire est simple, et le maître-autel, en marbre, est surmonté d'une croix et garni de six cierges et de vases de fleurs. La nef contient des chaises très-propres. Ce jour-là toute la population d'Aulnay s'y trouvait rassemblée. La lumière, passant à travers des vitraux de couleur retenus par des plombs, était sombre et jetait une demi-teinte favorable au recueillement.

Cette foule, naguère bruyante et agitée par des passions aussi nombreuses que les personnes qui la composaient, était devenue tout à coup silencieuse. Cependant il est présumable que M. Joseph entrait pour beaucoup dans ce silence, car chacun, l'œil fixé sur la sacristie, attendait impatiemment son apparition. Un murmure vraiment catholique, car il fut universel, s'éleva dans l'assemblée lorsqu'il parut suivi des quatre curés et du clergé champêtre d'Aulnay ; mais bientôt le plus grand calme succéda à ces agitations, et ce calme ne fut plus interrompu. La messe fut dite par le jeune vicaire avec un air de conviction qui saisit cette multitude ; l'inspiration qui régnait dans les manières du prêtre passa dans l'âme des assistants, et ce ministère auguste, accompli avec tant de ferveur, contemplé avec tant de recueillement, devint alors un sublime spectacle. Ces âmes simples que le même sentiment portait vers la Divinité ; ces regards, tantôt sur la voûte, tantôt baissés sur la terre ; cette unité d'action, ce silence religieux, et cette attention dirigée sur un seul être placé en intermédiaire entre les hommes et la Divinité, entre la terre et le ciel, demandant au Créateur des miséricordes pour les coupables, des forces pour les affligés, et le trésor entier de ses grâces pour tous les fidèles, un tel spectacle eût commandé le respect aux incrédules mêmes.

Bientôt le jeune vicaire arriva au moment que le curé Gausse regardait comme le plus redoutable, c'était l'instant du prône. D'abord, il n'entrait pas dans la tête du curé, ni, je crois, d'aucun curé de campagne, que l'on parlât d'abondance ; ensuite, son vicaire allait nécessairement faire une profession de foi, et Gausse, en regardant l'œil éloquent et mélancolique du prêtre, pensa que M. Joseph serait un rigoureux observateur des minutieuses pratiques de la religion. D'un autre côté, tout le monde désirait entendre ce prêtre qui officiait avec tant d'onction, et les femmes, par-dessus tout, attendaient ce moment pour juger plus à fond de cette figure qu'elles n'apercevaient que lorsque M. Joseph se retournait, et de l'organe, des sentiments, de la taille du jeune vicaire.

Le bon curé, enchanté de se voir pour toujours débarrassé des prônes et des sermons, qui étaient pour lui la tâche la plus difficile et la plus fatigante, débita, avec sa bonhomie habituelle, le dernier prône qu'il eût composé. Nous le transcrivons, à cause de son originalité :

« Mes enfants, à bon entendeur, salut ! il suffit d'un mot pour éclairer la conscience ; or, nu l'on s'en vient, nu l'on s'en retourne ; songez à cela, et vous verrez qu'il ne faut emporter au ciel qu'une âme sans remords, sans cela vous seriez reçus comme des chiens dans un jeu de quilles : or, on ne court pas deux lièvres à la fois, on ne fait pas son salut et sa fortune ; un riche passe plutôt par un trou d'aiguille qu'il n'entre dans le ciel ; les honneurs changent les mœurs, et un mors doré ne rend pas le cheval meilleur. Hélas ! le chemin du ciel est étroit, et celui de l'enfer large ; gardez donc une poire pour la soif, en vous conduisant bien ; ne soyez pas moitié figue, moitié raisin ; et, sans chercher midi à quatorze heures, allez droit votre chemin, vous arriverez. Je sais bien que l'on vous dira : « Il faut hurler avec les loups... » Alors souvenez-vous que les conseilleurs ne sont pas les payeurs, et que qui casse les verres les paye. Allez, pensez toujours à votre salut, et, pour cela, deux sûretés valent mieux qu'une ; car saint Pierre ne laissera pas passer des chats pour des lièvres. Il est vrai qu'il n'y a si bon cheval qui ne bronche, et qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, quoique j'i-

gnore ce que c'est que Corinthe, car à petit mercier petit panier. Je puis vous assurer que le Seigneur est bon; et, sans rester entre le zist et le zeste, assurez souvent vos comptes avec lui pour ne pas n'o'rir en fraude : les bons comptes font les bons amis.

« Je vous laisse, mes enfants, car il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter; souffrez donc que je répète une dernière fois que chacun est fils de ses œuvres, et un bon conseil vaut un œil dans la main; or, qui a su vivre, c'est-à-dire bien vivre, sait mourir. Je sais bien qu'il n'y a pas de rose sans épine, et que la vie est difficile; mais souvenez-vous qu'avec du temps et de la patience la feuille du mûrier devient satin; du reste, si le diable est fin, nous sommes comme des éveillés de Poissy, et, à trompeur trompeur et demi : je vous réponds qu'il y perdra son latin, car fin contre fin il n'y a pas de doublure; au surplus n'avons-nous pas l'espoir du paradis? or, qui a terre a guerre; défendons-nous du démon; à bon chat bon rat; et souvenez-vous qu'à brebis tondue Dieu mesure le vent : il vous aidera, mes enfants; un père est toujours père.

« Vous voyez qu'aujourd'hui, comme toujours, je n'ai jamais cherché à vous jeter de la poudre aux yeux. Je vous dis les choses sans fleur de rhétorique. Adieu, mes enfants; le moine répond comme l'abbé chante. J'espère que mon successeur vous conduira encore mieux que je n'ai fait; néanmoins, je crois que vous n'oublierez pas votre vieux pasteur, qui vous souhaite la béatitude des anges. »

A peine M. Gausse eut-il fini, que le jeune prêtre, précédé par le bedeau, se dirigea vers la chaire de vérité. Le plus grand silence se rétablit, le clergé se groupa à l'entrée du chœur, M. Joseph se plaça dans la chaire, et, regardant tour à tour et cette antique voûte et ses paroissiens, il leur dit d'un ton de voix lent, grave et paternel :

« Mes frères, c'est ici, dans cette humble campagne, que j'annoncerai la parole divine, le pain de vie; c'est à vos cœurs simples et exempts des grandes passions que je m'adresserai toujours, car toujours je veux demeurer parmi vous; c'est dans cette vallée que j'ai marqué ma place.

« Mes enfants, je vous donne ce nom, car je vous adopte et veux être pour vous un véritable père spirituel; je ferai tout pour acquérir votre amour, heureux si j'y réussis! heureux si, vous dirigeant dans la bonne voie, après avoir guidé les pères, je les console par l'espoir qu'ils laisseront des fils dignes d'eux. Nous tâcherons d'écarter les orages qui pourraient menacer notre vallée et nous l'enceindrons de manière à la purifier.

« Mes enfants, n'attendez de moi ni éloquents discours, ni sévérité, ni exigence; ministre du Dieu qui disait : « Laissez approcher les pe-« tits enfants de moi, » je ne parlerai qu'à votre cœur. Jésus pardonna à la Samaritaine; Jésus se contentait de peu, je tâcherai d'imiter ce divin Maître; je ne vous prêcherai que ce qu'il a prêché : la douceur et la charité. »

Une larme s'échappa de l'œil du vicaire à cette dernière phrase, et son émotion fut remarquée par tout le monde.

« Surtout, dit il, nous vous préserverons de notre mieux de ces grandes passions, le malheur de l'homme véritablement sensible; et, si nous ne pouvons réussir à les écarter, nous vous offrirons des consolations; enfin, nous irons pleurer avec le malheureux, secourir le pauvre, faire entrevoir au mourant la bonté et non la vengeance de l'Éternel; bénissant toujours, récompensant et conciliant sans cesse, nous tâcherons que notre mort soit regardée par vous comme un malheur, et que souvent, dans vos afflictions, vous disiez : « Ah! « si notre vicaire vivait!... » Voilà la seule oraison funèbre, les seules louanges que nous désirons après nous être efforcé de semer des fleurs sur vos pas dans cette vie de douleur. Songeons toujours que c'est là-haut que nous devons nous rencontrer tous, jouissant d'un éternel bonheur. »

Il semblait que cette douce voix fît résonner dans les cœurs la divine musique des anges. Un attendrissement général fut pour le jeune vicaire un triomphe qui parut le toucher. — Il n'a pas dit un seul mot de latin! dit Marcus-Tullius Lescq à l'un des curés; sans cela son discours ne serait pas mal.

Lorsque le jeune homme revint au chœur, M. Gausse lui prit la main et la lui serra avec une expression admirable de remercîment et de compassion, car le bon curé avait pleuré quand M. Joseph avait parlé de sa fin prochaine. La messe fut achevée avec la même ferveur, les cœurs de tous les bons habitants avaient été émus, et dans l'assemblée il y eut une jeune fille qui pleura amèrement lorsque le vicaire parla des malheurs que causaient les passions. C'était la fille de Marie, concierge du château d'Aulnay. Avant la fin de la messe elle se trouva tellement malade, que son frère Michel fut obligé de la prendre dans ses bras pour la transporter chez elle. Pauvre fille! bientôt elle devait revenir dans cette église pour la dernière fois, et portée par ses compagnes!... En sortant de la messe, on parla longtemps du vicaire, du prône de la jeune fille, et chacun fit des commentaires que nous nous dispenserons de raconter.

Le bon curé, suivi de son vicaire et de ses trois collègues, revint à cette salle à manger où déjà les conviés se trouvaient, et bientôt on se livra à la joie du festin. Cette joie fut un peu contenue par la mélancolie empreinte dans toutes les manières et dans tous les discours du jeune prêtre; M. Gausse, qui plaignait déjà le malheur qu'il ignorait, parut moins gai qu'à l'ordinaire. Il usa auprès de son jeune suppléant de cette affabilité douce et prévenante qu'il n'est au pouvoir de personne de repousser. La conversation fut trop insipide pour que nous la rapportions, M. Joseph n'y ayant rien fourni, si ce n'est une ample collection de formules suivantes : Oui. Non. Je vous suis obligé, Merci, Je vous remercie beaucoup, J'aurai cet honneur-là, etc., etc.

Lorsque les curés furent partis ainsi que la haute société d'Aulnay, lorsque M. Gausse et M. Joseph se trouvèrent seuls dans le salon, éclairé par les bougies de la cheminée et d'une table où l'on avait joué à la mouche, le bon curé regarda le vicaire, qui, pensif et la tête inclinée, ne disait mot; il s'approcha de lui et, lui prenant la main :

— Mon jeune ami, vous logerez ici; votre appartement est tout préparé, il est décoré avec le luxe de la simplicité; Marguerite a sa chambre non loin de la vôtre, de manière que, s'il vous arrive quelque chose, elle sera à vos ordres; elle était auparavant au rez-de-chaussée, afin d'être plus à portée de moi, lorsque mes attaques de goutte viennent me faire des sommations pas trop respectueuses. A bon entendeur demi-mot, je sais ce qu'elles veulent dire; mais, il y a quelques jours, Marguerite m'a fait comprendre qu'une sonnette à mon chevet était beaucoup plus sûre, elle m'en a donné de fort bonnes raisons, on peut toujours sonner, et il est quelquefois difficile de se lever et d'appeler; ainsi, ajouta le curé en voyant que le jeune homme allait parler, ne craignez pas pour moi.

Il y avait dans les manières de ce bon curé une franchise qui mettait à l'aise et qui faisait disparaître les intervalles de temps, d'age, etc. Enfin, il était déjà l'ami de ce jeune homme, et Joseph éprouvait, malgré sa sombre misanthropie, un secret penchant pour ce vieillard aimable. Le vicaire accepta donc, mais il accepta en donnant à entendre au curé qu'il croyait lui sacrifier beaucoup, et notamment sa liberté. — Ah! mon ami, il n'est point de belles prisons! ainsi comptez que dans cette maison vous serez dans la plus entière liberté : pas de gêne, faites ce que voudrez, agissez comme il vous plaira, chacun est fils de ses œuvres. Ménagez Marguerite!... du reste, tout est à vous : jardins, maison, cœurs, tout enfin; et, comme on dit, vinaigre donné vaut mieux que miel acheté .. non que je veuille mettre un prix à ce service; ce qui doit le faire valoir, c'est la franchise et l'amitié.

Que dire à cela? Le vicaire serra la main de son hôte et le remercia avec plus de chaleur que le curé ne lui en supposait. — Jeune homme, dit M. Gausse avec un ton de consolation au moment où ils allaient se dire l'adieu du soir, souvenez-vous qu'avec du temps et de la patience la feuille de mûrier devient satin.

Ce proverbe parut agir sur Joseph, qui monta pensif à son appartement. Pour la première fois depuis longtemps, le curé se mit à réfléchir en procédant, avec Marguerite, à l'œuvre de son coucher. La gouvernante fut étonnée de la taciturnité de son maître; cependant, lorsqu'il fut couché, il dit : — Marguerite, ce jeune homme a quelque chose!... — Oh! monsieur, bien certainement, il y a quelque anguille sous roche.

Un « adieu, Marguerite! » arrêta le flux qui devait suivre cette réponse. Alors la gouvernante alla se reposer de ses fatigues non loin de l'endroit où dormait le beau vicaire.

III

Traité sur les servantes. — Projets de Marguerite. — Comment le curé se débarrasse de ses prônes. — Marguerite sur une échelle. — Ce qui s'ensuit.

Oui, de toutes les servantes, je n'en excepte pas même les femmes de chambre de grandes dames qui, souvent, veillent sur les escaliers dérobés, je prétends et je soutiens que la servante qui déploie le plus de génie, c'est la servante d'un curé. Cette assertion ne m'appartient nullement, elle est prononcée entre une heure et deux de la nuit par Marguerite, qui ne dort pas; aussi je la laisse prouver son dire. — Ah! grand Dieu! pensait-elle, que nous avons de mal dans *nos états!* que de menées, que d'adresse, que de science ne faut-il pas déployer depuis le moment où l'on entre chez un curé jusqu'au moment où l'on devient maîtresse absolue!... et que de prudence ensuite pour ne pas trop lui faire sentir notre empire et arriver jusqu'au testament! Ne faut-il pas, de plus, se contenter de la vertu de son maître? car une gouvernante de curé ne peut se livrer aux vertus séculières du village, elle doit afficher un vernis de sainteté et de componction qui éblouisse les honnêtes gens et retienne les insolents. Ce n'est pas que..... Les idées de la servante devinrent trop compliquées pour qu'elle osât se hasarder dans ce labyrinthe. Mais, reprit-elle, j'ai tout accompli et je vois que ce n'est rien encore!... Le véritable chef-d'œuvre, c'est, s'il arrive un vicaire, s'il est jeune, qu'il loge à la cure, à trois pas de nous, de diriger sa conduite de façon à sauver au moins les apparences.

Ici Marguerite fut absorbée par de sérieuses réflexions, et elle pass

au moins une heure à calculer les moyens les plus sûrs de sauver au moins les apparences. Quant au fond, la digne fille avait trop de confiance dans la solidité de ses principes et dans sa vieille habitude de sagesse pour s'en occuper un instant. Le sommeil la gagna enfin avant qu'elle eût trouvé la solution de ce problème difficile.

Certes, le lecteur ne voit entre ce monologue et la garde-robe de Marguerite aucun rapport, aucune coïncidence... eh bien, il n'en est pas moins vrai que ce fut ce monologue qui fit lever la gouvernante plus tôt que d'ordinaire pour tenir un conseil sur ce que ses atours lui offraient de plus coquet et de plus séduisant. Elle consentit à subir le supplice imposé par une paire de souliers qui lui faisaient un petit pied; elle frisa ses cheveux, arrangea son mouchoir de linon de manière à laisser, tout en sauvant les apparences, des interstices que je nommerais volontiers des meurtrières. Enfin Marguerite se serra la taille, mit un corsage à manches courtes, et résolut de soutenir désormais les dépenses causées par ce costume sur le pied de guerre.

Le jeune vicaire descendit pour aller dire sa messe et revint pour déjeuner; il salua le bon curé, mais du reste ne dit pas un mot, et son œil chaste ne se leva pas une seule fois sur Marguerite, dont les ruses n'eurent aucun succès. En vain en apportant le café avait-elle étalé sur la manche noire du prêtre son beau bras blanc et potelé, en vain elle interpella le jeune homme pour consulter ses goûts, en vain elle fut jusqu'à le laisser manquer de pain pour obtenir un regard, le vicaire resta impassible comme le marbre d'une statue, et M. Gausse imita son silence en examinant toutefois le manége de Marguerite et la sévère attitude du jeune homme. — Marguerite, dit enfin M. Gausse, qui a bu boira, et je sens bien que où la chèvre est liée il faut qu'elle broute, mais les raisins sont trop verts, mon enfant!... Marguerite fut abasourdie et déconcertée par cette tirade de proverbes; elle disparut promptement en ne pouvant répondre, mais elle jeta encore un regard sur le jeune prêtre, qui, de son côté, levant les yeux sur M. Gausse, semblait solliciter une explication.

— C'est une bonne fille, ajouta M. Gausse, mais, vous le savez, mon jeune ami, la caque sent toujours le hareng, et la femme est un animal d'habitude; laissons cela; voulez-vous venir faire un tour dans la vallée?... ma sciatique est bonne personne aujourd'hui, et il y a longtemps que je ne me suis promené. Le jeune vicaire prit son chapeau, alla chercher celui de son curé, et, lui donnant son bras, ils allèrent examiner la beauté du site d'Aulnay. Joseph parut s'animer à la vue de cette délicieuse vallée choisie pour sa retraite, et il fut en proie aux plus vives émotions à l'aspect de ce site admirable; il lui sembla connaître ces beaux lieux, et il en avait dans l'âme une connaissance vague, comme si ces rêves lui eussent montré cet endroit, ou comme si les premiers jours de son enfance s'y fussent passés. Il déroba ces sentiments et son étonnement au curé.

Néanmoins, au bout d'une demi-heure de silence : — On devrait être heureux ici!... dit-il en soupirant. Mais cette réflexion le fit retomber dans ses rêveries, et sa figure exprima alternativement ou la douleur profonde ou la résignation amère. Cette préoccupation ne lui permit pas d'entendre le long discours et les proverbes du curé; ils revinrent lentement à la maison, et M. Gausse, se croyant bien écouté, vu le silence du jeune homme, continuait toujours son discours, qu'il termina ainsi : — Oui, mon ami, ménager le vin quand le tonneau tire à sa fin, c'est s'y prendre trop tard; il est certain que vous avez du chagrin, je n'en veux pas demander la cause : chacun est maître de son secret, et confiance se donne et ne se prend point; mais écoutez, mon ami, un bon conseil vaut un œil dans la main, n'usez pas votre âme, elle me paraît de bon aloi, vivez pour les autres, si ce n'est pas pour vous, et n'imitez pas cette jeune personne qui meurt de chagrin, quoique à brebis tondue Dieu mesure le vent. La pauvre fille aimait trop, et elle n'a pu supporter la nouvelle de la mort de son soldat. — C'est vrai, monsieur, ajouta Marguerite, qui se trouvait sur le pas de la porte; depuis hier qu'elle est sortie si mal de l'église, elle a encore empiré.

Ces dernières paroles germèrent dans l'âme du prêtre et redoublèrent les voiles sombres de son front, si bien qu'en se mettant à table sa pâleur était tellement effrayante, que Marguerite s'écria : — Monsieur Joseph, vous vous trouvez mal! — Mon enfant, qu'avez-vous donc? dit le bon curé; Marguerite, verse un verre de vin de Malaga, et donne-le... — Non, je vous remercie, répondit-il. Vous dites donc que cette jeune fille se meurt? — La pauvre enfant! elle est peut-être morte!... s'écria Marguerite. A ce mot, le vicaire regarda la gouvernante, qui rougit et baissa les yeux. — Où est-elle? où demeure-t-elle?... reprit Joseph. Il faut que j'aille la voir pour la consoler. Pauvre malheureuse! que je la plains! qu'elle doit souffrir!... — Pas d'espoir, dit le curé, l'on a reçu la nouvelle que Robert est mort en Russie.

Des larmes vinrent sillonner les joues pâles du vicaire, et il lui fut impossible de manger. Au sortir de table, il se fit enseigner le chemin du château, et il se dirigea vers l'habitation de la concierge. Le vicaire arrive, en revoit la jeune fille sur son lit de douleur, il va s'asseoir au chevet, lui prend sa main brûlante; sa parole expire sur ses lèvres; il fixe cette victime de l'amour : de grosses larmes roulent dans ses yeux. La vieille mère, le frère et une femme de jardinier, qui se trouvaient dans cette chambre, restent stupéfaits de ce tableau; le silence règne, et le vicaire ne sait que regarder Laurette et répéter : — Pauvre enfant! .. que ferais-tu sur cette terre si ton cœur est brisé, pauvre enfant!...

Après une heure, le vicaire accablé sort, et, serrant la main de la vieille mère, il dit : — Je reviendrai. On s'aperçut facilement que le jeune homme avait pris part à cette souffrance beaucoup plus qu'il ne le devait, et cette famille désolée resta longtemps frappée de cette visite éloquente de douleur.

A quelques jours de là, le curé, voyant qu'au total son vicaire n'était pas si diable qu'il paraissait noir (ce sont ses propres expressions), et son premier prône surtout lui revenant beaucoup parce qu'il n'y avait trouvé ni fanatisme ni hypocrisie, comme ils étaient assis à côté l'un de l'autre dans le salon, un samedi soir, au sortir du souper, il entama ainsi la conversation et hasarda les propositions suivantes : — Écoutez, monsieur Joseph, il faut maintenant nous partager notre besogne : les bons comptes font les bons amis, comme vous savez. Je vous dirai donc qu'étant infirme, j'espère que vous voudrez bien vous charger des courses dans le village, des secours à remettre aux malheureux, des consolations à donner, des malades à assister? — Monsieur, répondit le jeune homme, ce sont les plus beaux priviléges des ministres du Seigneur, et, si vous me les cédez, j'en serai reconnaissant.

Le curé, enchanté de la docilité de M. Joseph, continua ainsi : — Qui parle bien ne saurait trop parler! Mon cher vicaire, votre prône non préparé m'a d'autant plus séduit, qu'il a fait effet sur mes ouailles, et vous avez une si grande facilité, que je ne vois aucune peine pour vous à vous charger aussi des sermons. Ici, il regarda le vicaire avec une espèce d'anxiété. — Monsieur le curé, vos paroissiens regretteront de ne plus entendre la voix de leur digne pasteur, mais je peux vous répondre qu'ils trouveront en moi votre zèle pour leur éviter les malheurs qu'entraînent les vices. — Mon jeune ami, reprit M. Gausse en hésitant visiblement, j'ai encore une chose à vous dire : je me fais vieux; soit faiblesse, soit chagrin de voir mourir ces pauvres gens que j'aime, et avec lesquels j'ai vécu si longtemps, les enterrements me font mal. N'allez pas croire, mon ami, que, me trouvant près de la mort, j'aime mieux être dos à dos avec elle que face à face; non, Dieu m'est témoin que je suis résigné; d'ailleurs, puisque je suis né, ne faut-il pas mourir?... Mais les baptêmes, les naissances me vont mieux, mes repas n'en souffrent point; et vous qui êtes jeune, courageux, vous qui ne connaissez personne ici, alors...

— Oui, monsieur, les enterrements me conviennent, et je vous éviterai volontiers la fatigue d'une cérémonie dont l'aspect n'a rien d'effrayant pour un homme de mon âge et de mon caractère.

Le bon curé ne comprit point le sens caché de ces paroles amères; il répondit : — Mon jeune ami, je vous sais gré d'un empressement où la complaisance entre au moins autant que le zèle; tâchez d'être heureux avec un vieillard qui vous aime (ces paroles étaient affectueuses, et il cherchait la main du vicaire); et souvenez-vous que le temps est un grand maître. Le ton du bon curé alla au cœur de Joseph, et son âme de feu exprima avec chaleur sa reconnaissance pour le tendre intérêt que M. Gausse lui témoignait.

Ainsi se termina la conversation où le curé fit accepter à son vicaire les charges dont il se démettait avec tant de bonheur. Le surlendemain de ces arrangements, plusieurs voitures de meubles arrivèrent à Aulnay pour M. Joseph. L'élégance simple et noble de tout ce qui lui appartenait fut remarquée par Marguerite. Le vicaire paya généreusement les hommes qui procédèrent à l'arrangement de ses appartements, et la curieuse gouvernante profita de cette circonstance pour examiner tout ce qui composait le mobilier du jeune ecclésiastique. Elle vit bien des choses dont elle ignorait l'usage, et qui lui fournirent la matière de bien des commentaires.

Lorsque tout fut mis en place, que la chambre et les deux cabinets de M. Joseph furent meublés avec une recherche qui passa pour de la somptuosité dans l'esprit de Marguerite, elle fut très-surprise en entendant le vicaire l'appeler : elle se rendit dans son cabinet. Il serait impossible de confier au papier toutes les réflexions, les espérances, les craintes, qui se pressèrent dans l'âme de Marguerite; elle s'avança, rouge, palpitante, timide, et demanda d'une voix entrecoupée : — Monsieur, que me voulez-vous? . ... — Marguerite, dit le vicaire, d'après le caractère de M. Gausse, je vois qu'il me serait impossible de lui faire entendre raison sur certaines choses... La gouvernante s'avança et répondit : — Eh bien, monsieur! — Eh bien, Marguerite, nous devons alors nous arranger ensemble... et... — Comment, monsieur, interrompit Marguerite, vous auriez déjà pensé... — Mais, Marguerite, c'est la première pensée que j'ai eue lorsque M. Gausse m'a offert sa maison... — Vraiment, monsieur? .. Et la servante s'approcha encore du vicaire. — Ainsi, reprit Joseph, j'ai moi-même fixé la somme... — La somme!... Ah! monsieur...

A ce ton, à ces paroles, le vicaire leva la tête; aussitôt Marguerite baissa les yeux d'un air modeste, et laissa le jeune homme indécis. L'instant de silence qui s'en-suivit fut encore un moment d'ivresse pour la gouvernante. — J'ai cru, Marguerite, continua M. Joseph

d'une voix qui parut sévère à la pauvre servante, j'ai cru que deux mille francs seraient une somme suffisante pour dédommager chaque année M. Gausse des frais que doivent causer mon logement, ma nourriture, etc. Tenez, Marguerite, voici la première année, car M. Gausse ne voudrait pas entendre parler de ces détails.

Les deux mille francs, que le vicaire mit sur son bureau, ne paraissaient pas valoir quinze sous à la gouvernante, et, bien que l'intérêt élevât souvent la voix en elle, une sonnerie plus forte encore n'eût rien été à ses yeux en ce moment. — Mais, ajouta Joseph, je vous supplie d'une chose, Marguerite, c'est de ne jamais me parler et de ne point interrompre mes méditations. Je connais l'heure du déjeuner et du dîner, je me ferai rarement attendre. Ainsi, sous aucun prétexte, n'entrez chez moi, et ne me dérangez... sinon je serais forcé de quitter cette maison. Le matin vous ferez ma chambre. Voilà tout ce que je réclame de vous... Allez.

Marguerite sortit, les lèvres pincées, et courut tout raconter à M. Gausse. Celui-ci, pétri de l'argile le plus doux et le plus rare qui soit au monde, compatissait à tous les chagrins, mais il y compatissait par des proverbes; aussi, lorsque Marguerite eut fini sa longue litanie, le bon curé lui répondit par une kyrielle de proverbes tant soit peu ironiques dans lesquels Marguerite put saisir quelques allusions à sa déconvenue. Il devint évident que le vicaire n'était pas un homme ordinaire. Pendant quelques jours la gouvernante fut triste, morose, mais enfin elle prit son parti, et ne regarda plus le vicaire que comme un être supérieur qui n'avait aucun rapport avec les servantes de curé. Toutes ses prétentions en déroute se convertirent en une curiosité, mais une curiosité mille fois plus vive que celle d'Ève.

Le vicaire ne dévia pas de ce qu'il avait prononcé; il fut dans la maison sans y être, et vaqua à ses occupations sacerdotales avec la ponctualité de l'aiguille qui parcourt un cadran. Le curé Gausse s'habitua à la vie de ce personnage mystérieux, en ce qu'il ne retrancha rien de ses habitudes, il fit comme à son ordinaire, et le vicaire délivra le bon curé de toutes les obligations qui le gênaient. Cependant le vicaire était toujours l'objet des perpétuelles conversations du village, à commencer par Marguerite, qui, bavarde par vocation, jasait avec le plus de monde qu'elle pouvait. — J'en reviens toujours à penser, disait-elle à madame Devau, femme sur le retour, mais encore agréable et dont les prétentions pouvaient paraître légitimes, qu'un jeune homme qui ne mange ni ne parle et qui ne fait rien comme un autre n'est pas un jeune homme naturel.

Madame Devau, qui n'avait jamais songé à donner un adjoint au maire de la commune d'Aulnay, mais qui, en aucun temps, n'avait dispensé volontairement cet estimable magistrat de ses fonctions publiques et privées, madame Devau, comparant la jeunesse du vicaire avec l'âge mûr de son époux, conclut avec Marguerite que M. Joseph n'était pas un jeune homme comme un autre, et M. Devau, se rengorgeant dans sa cravate blanche, approuva par un gros rire la conclusion de sa femme. Tous ces caquets se faisaient à petit bruit; le bon curé n'aimait pas les bavardages extérieurs, cela lui donnait des inquiétudes. — Trop parler nuit, comme trop gratter cuit, disait-il souvent à Marguerite. Aussi cette dernière avait-elle soin de tout faire marcher comme à l'ordinaire, afin que son maître ne s'aperçût de rien. Malgré tous les soins qu'elle prenait, les paroles qu'elle disait, Marguerite avait encore le temps de penser : c'était une fille unique que cette Marguerite! Pour preuve de ce que j'avance, elle médita une réconciliation avec Marcus-Tullius Leseq, dont elle prévit que l'intelligence lui serait utile dans les découvertes à faire sur le vicaire; car, disait-elle en elle-même : — Faut que tout cela ait une fin. En foi de quoi elle entama les premières négociations, qui consistaient à saluer le maître d'école avec plus d'attention et à lui demander des nouvelles de sa santé.

Le bon curé Gausse, suivant toujours les impulsions données par sa gouvernante, se préparait, sans s'en douter, à voir Leseq plus favorablement; cependant, tout en soignant bien son existence, ce brave homme était plus rêveur que de coutume, la rareté des proverbes faisait voir à Marguerite que son maître était fortement dominé par la pensée (chose inouïe!). M. Joseph, fidèle à ses promenades, parcourait les chaumières, secourait les malheureux, était allé revoir la jeune Laurette, qui était dans un tel état de faiblesse, qu'elle ne pouvait vivre longtemps. Enfin le vicaire était regardé dans le village comme une seconde providence. Il se trouvait aux heures du repas du curé, quelquefois il restait le soir avec lui; mais l'indifférence de la vie se montrait toujours dans ses moindres actions sans qu'une seule plainte sortît de sa bouche, et cette résignation perçait dans l'âme du bon curé, qui se voyait forcé de se taire au lieu de consoler le jeune homme. — Qui marche à tâtons se heurte presque toujours, concluait ce bonhomme, qui, au besoin, inventait des proverbes; donc tant qu'il ne me dira pas ses peines, il ne faut pas essayer de les adoucir.

Un nouvel incident vint mettre le comble à la curiosité et aux bavardages sur M. Joseph; cet incident jeta même un vernis sur sa conduite, qui donna lieu aux plus graves réflexions, comme nous le verrons bientôt. Marguerite découvrit, par hasard, que, bien que M. Joseph restât des journées entières renfermé chez lui, il veillait encore une partie des nuits. Un soir, Marguerite, ne pouvant résister à sa curiosité, dressa une échelle à côté de la croisée de son cabinet, et, regardant par les intervalles de la jalousie, elle eut la constance de suivre M. Joseph dans toutes ses opérations. Elle le vit assis sur son fauteuil, l'œil fixé sur un objet qu'elle ne put distinguer, à son grand déplaisir. La gouvernante, étonnée d'une attitude si constante, se fatigua de la séance et fut obligée de descendre de son échelle. De quart d'heure en quart d'heure elle remontait avec une ténacité vraiment héroïque, si nous considérons la position périlleuse d'une grosse gouvernante sur une faible échelle. Le vicaire était toujours immobile comme une statue. Enfin, au quatrième voyage, elle tressaillit en apercevant le jeune homme lever ses mains et ses yeux au ciel, s'approcher de la table et écrire avec une vitesse incroyable : il parlait. Marguerite risqua une chute en cherchant à coller son oreille contre la fenêtre, mais ce fut en vain, la fenêtre était trop bien close pour qu'elle pût entendre quelque chose. Le jeune homme paraissait oppressé, des larmes coulaient de ses yeux; bientôt il se leva, essaya de lire, essaya de prier, mais un charme invincible le faisait toujours revenir à sa contemplation première. Marguerite leva à la fin le siége, c'est-à-dire qu'elle emporta son échelle; il était une heure du matin, et le vicaire ne paraissait pas encore disposé à se coucher.

Marguerite, le lendemain commença par apprendre à M. Gausse cette circonstance majeure. Pendant une journée tout entière M. Gausse causa avec elle là-dessus, et il finit par conclure que chacun était fils de ses œuvres, et que le charbonnier était maître chez soi. Marguerite, voyant que tout avait été tellement approfondi avec son maître dans cette journée, qu'il était impossible de reparler encore le lendemain sur ce sujet, pensa que la curiosité du village lui procurerait encore les douceurs des répétitions : elle alla donc chercher du jujube chez le pharmacien, qui présidait en ce moment l'assemblée des notables. L'air mystérieux de la servante du curé attira sur-le-champ quelques habitués du cercle qui glanaient devant la porte les cancans que mademoiselle Félicité, la plus élégante ouvrière de l'endroit, laissait négligemment tomber sur son passage. — Enfin, oui, disait Marguerite en frappant le comptoir avec sa clef, ce n'est pas que je lui en veuille, au moins, mais je dis, je soutiens, je répète, et vous conviendrez avec moi que la vie de ce jeune homme est dominée par quelque chose de bien déplorable, bien intéressant, ou bien criminel peut-être... Elle prononça ces derniers mots lentement et à voix basse... — Ah! répondit Tullius, se hasardant à poser la main sur le bras de Marguerite, ce qui faisait présumer que les négociations étaient toujours en vigueur; celui qui ne sait pas le latin a toujours quelque chose à se reprocher!... — Cela vous plaît à dire, interrompit M. Devau; mais moi qui ne sais même pas le français, cela ne m'empêche pas d'être honnête homme. — Mais ceci est fort différent, repartit Marcus-Tullius, car un homme qui ne connaît pas sa langue n'est pas tenu d'en savoir une autre. Cela n'empêche pas que, si j'étais maire ou juge de paix, je saurais si quelque chose de coupable ne cause pas sa tristesse... — *A cause qu'un* homme est sérieux, reprit le maire, est-ce une raison pour en induire pis que pendre. S'il veille, il lui faut de la bougie, pas vrai, mon ami Delporte? il a fort bien su me parler l'autre jour, pour me prier d'acquitter les mémoires de tous les malheureux du village, *à cause qu'il* m'en a remboursé plus de trente articles, parmi lesquels il y en avait d'assez considérables, ma foi; je croyais bien les perdre, et, voyez-vous, un prêtre qui a de l'humanité, qui ne vous fait rien perdre, le commerce qui va, la charité, la bienfaisance... Voyez-vous... enfin... c'est clair... — Je suis parfaitement de l'avis de M. le maire, dit Leseq, *amen* donc! car si le vicaire est riche, s'il fait du bien, *errare humanum est*, prenez que je me suis trompé.

Marguerite essaya en vain de ramener la conversation à laquelle l'*amen* de Leseq avait donné l'extrême-onction : elle eut la douleur de voir que cet *amen* prévalut. En effet, la séance fut levée par le fait de la disparition de tous les membres qui la composaient : elle reprit alors le chemin de la maison, méditant sur la brièveté des paroles et sur la durée du silence. En attendant les recherches que Leseq avait proposées, comme aucun autre objet ne venait alimenter la curiosité du village, elle planait toujours sur le vicaire. Ses beaux cheveux bouclés, ses yeux si noirs, dont le feu était souvent tempéré par la douleur, sa démarche noble, ses mouvements gracieux, avantages qui intéressent même au village, le faisaient remarquer favorablement. Chaque fois qu'il sortait, les femmes venaient sur leur porte en avertissant les autres par ces mots : — Voilà le vicaire! voilà le vicaire... Et tout le monde accourait, et tout le monde regardait passer le mélancolique jeune homme!...

IV

La marquise. — Laurette. — Toujours le vicaire.

Pendant que ces petits événements occupaient tous les esprits, une calèche élégante, attelée de deux beaux chevaux, roulait sur

la route d'A....y à Aulnay-le-Vicomte, et entraînait la marquise de Rocourt vers son château. Comme elle n'en est plus qu'à une lieue, il devient urgent de donner une idée de son caractère et de celui de son mari.

Madame de Rocourt était une femme de trente-six ans, mais, en voyant sa taille svelte, sa figure encore séduisante, ses cheveux noirs et son teint blanc, les hommes et même les femmes se trompaient sur son âge. De tout temps son esprit, sa bonté, firent oublier qu'elle était belle. Madame de Rocourt portait sur son visage une douce expression, son sourire était gracieux et fin, ses yeux annonçaient une âme tendre, une pensée active. Sans être vive, inconséquente, ni légère, elle cédait facilement à l'attrait des qualités brillantes, elle obéissait à l'enthousiasme qu'elles inspirent; enfin, cet involontaire désir de plaire qu'on a déshonoré du nom de coquetterie, cette sensibilité touchante qui porte les femmes à donner de l'espoir quand le devoir leur interdit d'accorder du bonheur, entouraient toute sa personne d'une irrésistible séduction. Depuis son mariage elle avait négligé tant de moyens de plaire, soit par estime et par égard pour son mari, soit qu'elle n'eût pas rencontré une âme qui pût la comprendre, un homme qui sût voir dans sa conquête autre chose qu'une entreprise. Elle arrivait donc, jeune de cœur, à la quarantaine, c'est-à-dire à l'âge où les passions des femmes acquièrent leur dernier degré d'intensité. Elle aimait la méditation, et répandait parfois des larmes en secret. Sa jeunesse fut malheureuse, elle devint orpheline en naissant; sa mère, déjà veuve, mourut en lui donnant le jour, et la tante qui prit soin de son enfance avait un caractère froid, acariâtre et minutieux, qui contrastait singulièrement avec celui de sa jeune nièce. On peut donc croire que les qualités de la marquise furent, en quelque sorte, la conséquence de l'espèce de rigueur monastique que sa tante déploya dans son éducation; car il est bien certain que les enfants ne prennent jamais les défauts de ceux qui les élèvent. Cette tante, ultra-janséniste, n'y voyait pas bien clair, malgré les lunettes qui lui servaient à lire les ouvrages sur *la grâce*, et Joséphine de Vaucelles, sa tendre pupille, lut quelquefois toute autre chose que le père Quesnel et les œuvres d'Arnauld. Une fille dévote ne doit pas se connaître aux détails qu'entraîne la naissance d'un enfant : aussi, lorsqu'elle se trouva chargée de sa nièce, la confia-t-elle à une nourrice pour ne la reprendre que lorsque la pauvre petite fut en état de se tenir tranquille sur une chaise.

Alors les seuls plaisirs de cette malheureuse enfant consistaient au dehors dans les pompes de l'église, et à la maison dans les soins qu'elle prenait pour ne pas embarrasser *mademoiselle Ursule de Karadeuc*. C'était un crime de déranger l'inviolable disposition de son chapelet, de ses livres, de sa tabatière, et en général de tous les meubles de sa chambre; il fallait caresser le petit carlin et ne jamais le contrarier; elle devait doucement évacuer l'appartement de mademoiselle de Karadeuc aussitôt que certains ecclésiastiques y entraient : elle parvint à cette connaissance en observant la mauvaise humeur



Le personnage le plus considérable était le maire. — PAGE 2.

qui l'accablait lorsqu'elle resta les premières fois. Il fallait encore écouter, toujours en silence, et ne jamais se hasarder à attirer l'attention des abbés en jouant avec leur canne ou leur chapeau; mais surtout il fallait ne pas détourner les sucreries, les massepains et les confitures destinés au petit chien; ce dernier crime ne pouvait être surpassé que par le crime capital d'écouter aux portes.

Au milieu de cette contrainte, la pauvre Joséphine, passive et réservée, prit une douceur d'ange qui couvrait une âme de feu. Dans cette solitude et dans cette ignorance, les belles qualités de son cœur grandirent comme ses défauts, et les méditations de cette âme naïve ne furent dirigées par personne. Enfin cette belle enfant n'étant connue ni de sa tante, ni de ceux qui, habitués à son timide silence, le prenaient pour celui de la nullité, elle dut être surprise et heureuse lorsqu'un être aimable, devinant son mérite, sut le lui révéler avec adresse... De là les malheurs qui, dans cette occurrence, ne manquent jamais de fondre sur les jeunes personnes livrées à elles-mêmes. La sévérité de sa tante lui rendait chère sa pauvre nourrice d'Aulnay, qui l'aimait comme une mère, et qui lui avait prodigué tant de soins; aussi Joséphine était-elle bien reconnaissante. C'était pour elle une grande fête lorsque sa tante, gagnée par une conduite exemplaire, lui permettait d'aller passer quelque temps à la chaumière de sa nourrice. Mademoiselle de Karadeuc, ayant souvent des *extases*, que beaucoup de gens appelaient des *absences*, accorda plus souvent cette permission à mesure que Joséphine avançait en âge. Tous les souvenirs de jeunesse de la marquise se rattachaient donc au village d'Aulnay-le-Vicomte et le lui rendaient cher : aussi, lorsque la mort de sa tante lui permit de se marier, au lieu d'aller régner dans un couvent d'Allemagne où les intrigues de mademoiselle de Karadeuc devaient la placer, Joséphine de Vaucelles ressentit une grande joie en devenant, à vingt ans, maîtresse de la terre d'Aulnay, l'une des possessions de son mari.

Le marquis de Rocourt était entré au service à l'âge de vingt ans, en obtenant la survivance du régiment de son père. L'état de paix dans lequel se trouvait la France lui permettait de suivre le tourbillon de la cour : il joua, eut des maîtresses, fit des dettes, battit ses créanciers, creva ses chevaux, conduisit et brisa des voitures, suivit toutes les intrigues, en un mot, réalisa toutes les idées qu'on se fait aujourd'hui d'un jeune marquis. A travers ces vices du temps, le jeune de Rocourt avait du courage, de l'honneur, et ce caractère chevaleresque, noble héritage que les mésalliances légitimes ou furtives ont fait perdre à beaucoup de gentilshommes d'aujourd'hui. Bref, émigrant par mode, rentrant en France par bravoure, il avait traversé à quarante ans les orages de la vie et de la politique. Devenu sage, il comprit alors en quoi consistait le bonheur.

Par l'effet des événements qui procurèrent à Lesçq la faculté de prendre le glorieux nom de Tullius, le marquis, autrefois seigneur d'Aulnay, n'en était plus que le protecteur; ce fut dans cette terre que le ci-devant marquis de Rocourt, heureux d'avoir conservé sa fortune dans le grand naufrage des privilèges nobiliaires, se retira

pour trouver le repos qu'il devait bientôt fuir. Alors il jeta les yeux autour de lui pour chercher une femme qui, tout en ne le faisant pas déroger, eût assez de qualités solides, de douceur et d'amabilité pour assurer le bonheur de la seconde moitié de sa vie.

En ce moment, Joséphine de Vaucelles, ayant perdu sa tante et laissé l'administration de ses biens à un homme d'affaires, s'était réfugiée chez sa nourrice, dont la chaumière lui présentait un asile contre les persécutions. M. de Rocourt vit cette jeune orpheline : le marquis attribua sa mélancolie à l'éducation qu'elle avait reçue, et il pensa dès ce moment à compenser les privations de la jeunesse de Joséphine par un bonheur continu dont ils goûteraient ensemble les charmes. La jeune fille brillait aux yeux du marquis du prestige de toutes les vertus, et personne ne pouvait détruire cette idée en révélant une faute que le plus profond secret avait ensevelie.

Joséphine n'était heureuse qu'avec sa nourrice; et, par la manière dont Marie compatissait aux peines de sa fille de lait, on eût dit qu'elle était instruite des secrets importants qui faisaient couler les pleurs de la jeune fille. Quoi qu'il en fût, la beauté de Joséphine, et avant tout son heureux caractère, séduisirent M. de Rocourt; les soins qu'il prodigua, les hommages qu'il offrit, furent reçus d'abord avec indifférence, puis avec le sourire de l'amitié. Enfin, reconnaissant dans le marquis quelques-unes des qualités dont elle était idolâtre, mademoiselle de Vaucelles consentit à l'épouser, en ne le regardant que comme un ami. On voyait que, déjà détrompée, elle considérait cette union comme un port de refuge pour une âme qui n'avait pas encore rencontré et qui désespérait de trouver l'être qui devait lui plaire. Ils furent mariés en secret, et cette cérémonie touchante, célébrée au milieu de la nuit, dans la chapelle ruinée du château, fit verser bien des larmes à la jeune fiancée; mais depuis son mariage sa mélancolie s'effaça par degrés, ne reparut que par instants, et tous ses soins tendirent à rendre heureux le marquis de Rocourt.

Marie, ayant toujours refusé de suivre la marquise loin de sa terre natale, n'eut d'autre ambition que d'être concierge au château d'Aulnay, où elle voulait mourir au service de sa fille de lait. Ce château était à dix minutes de chemin d'Aulnay-le-Vicomte; une belle avenue de quatre rangs d'arbres conduisait à une énorme grille en fer, de chaque côté de laquelle étaient deux jolis bâtiments en brique. L'un formait l'habitation de Marie, l'autre celle des jardiniers. A cette porte commençait une longue prairie terminée par le château, dont la vue embrassait tout le village. Par la seconde façade on jouissait de l'aspect des jardins anglais, du parc, des bois du domaine, et des ruines romantiques de l'ancien castel, situé sur un petit lac. Toutes ces circonstances contribuaient à rendre ce séjour délicieux. Le château moderne avait été bâti par le père du marquis : il se trouvait assez grand pour recevoir des amis, et pas assez vaste pour devenir triste dans la solitude.

Comme je l'ai déjà dit, cette terre rappelait trop de souvenirs à la marquise pour qu'elle manquât de venir l'habiter dans la belle saison; quant au marquis, il s'y rendait lorsque ses affaires le lui permettaient.

Cinq heures viennent de sonner à l'horloge de la paroisse; en ce moment Marie est assise au pied du lit de sa fille. Les chagrins, encore plus que l'âge, ont vieilli cette pauvre nourrice; ses cheveux sont tout blancs, et des rides nombreuses sillonnent son visage. Ses lunettes sur le nez, elle s'imagine tricoter un bas bleu à large bord blanc qu'elle tient dans ses mains; mais à chaque minute ses yeux se lèvent sur sa fille, elle soupire, et de grosses larmes tombent sur son ouvrage. Quoique la fièvre de Laurette commence à tomber, un reste de délire se promène encore dans cette imagination affaiblie. Elle croit voir celui qu'elle aime, ses yeux s'animent d'une flamme renaissante, et elle dit : — Robert, attends-moi... Puis elle se tait; mais bientôt, retombant dans d'autres souvenirs, elle retourne sa tête du côté de sa mère : — Vois-tu, reprend-elle en élevant ses bras vers la croisée, vois-tu, ma mère!... il part!... il me fait son dernier signe de main! ses yeux me disent qu'il m'aime... qu'il ne m'oubliera pas. Pauvre Robert! quand te reverrai-je?...— Toujours son idée! murmura Marie en fixant les colonnes torses de sa table vermoulue. — Ma mère, dis-moi qu'il n'est pas mort! s'écria la jeune fille d'un ton de voix déchirant; ou bien, ajouta-t-elle d'un accent plus déchirant encore, si c'est vrai, je vais te rejoindre, mon Robert!...



Le maître d'école ôta son chapeau — PAGE 2.

La vieille mère tressaille, pâlit, regarde autour d'elle avec frayeur. — Michel ne revient pas du château... Et elle prononça ces mots d'une voix chevrotante, qui annonçait combien elle redoutait la solitude auprès de sa fille mourante.

Laurette, retombant sur son lit, paraissait en proie au plus profond accablement; tout à coup des hennissements de chevaux, le bruit du roulement de deux voitures, les cris des cochers, se font entendre et interrompent le silence de l'avenue. Marie reconnaît l'équipage de la marquise, elle descend les trois marches de sa maison; d'une main décharnée et tremblante elle ouvre la grille; après de longs efforts elle conduit péniblement chaque côté de cette lourde porte qui crie sur ses gonds; son visage s'anime à l'aspect de sa maîtresse; elle essaye de sourire, mais on devine que le chagrin est l'expression habituelle de sa physionomie. — La marquise, s'apercevant de la tristesse de Marie, fit signe d'arrêter. Bonne nourrice, dit-elle, comment va ta fille?...

Les larmes de Marie répondent pour elle. La marquise, attendrie, craint de faire une seconde question et regarde avec inquiétude Michel, son frère de lait, qui venait d'accourir au bruit des voitures; celui-ci, la comprenant, fait un mouvement de tête qui signifie que sa sœur vit encore; mais ses yeux, levés au ciel, indiquent en même temps que de là seulement peut venir du secours. — Viens me dire tes chagrins, bonne Marie, viens... dit la marquise. — Hélas! ma chère maîtresse, je ne peux : ma pauvre fille se meurt; et jusqu'à son dernier moment ne faut-il pas que je la regarde pleurer?... Mourir à vingt ans! ajouta cette triste mère, et mourir de chagrin pour avoir trop aimé!... ô Laurette!... Et, son tablier sur ses yeux, ne

pouvant retenir les sanglots qui l'étouffaient. Marie, le dos voûté, la tête penchée, remonta les marches de sa maison et disparut. — Pauvre mère, dit la marquise; Michel, viens ce soir, que j'entende au moins parler de Marie... Et l'équipage entra au château. Madame de Rocourt que cette scène avait violemment émue, en entrant dans ses appartements, elle s'attendrit en voyant les fleurs fraîches qui décorent les jardinières : celles qu'elle préfère ont été placées dans sa chambre; partout, et dans les plus petites choses, on a étudié ses goûts : donc la volonté de Marie a dirigé les travaux de Michel. — Qui m'aimera comme ma nourrice quand elle ne sera plus?... se demanda-t-elle.

L'air était si calme, qu'il ne pouvait agiter les rideaux les plus légers : le jour qui fuyait, la cloche qui sonnait la prière du soir, cette jeune fille mourante, tout portait à la mélancolie, et la marquise s'y abandonna. Assise devant la fenêtre, elle contemplait le ciel lorsque Michel arriva dans sa chambre. Madame de Rocourt lui sourit tristement, et du doigt lui indiqua un siége. Michel donna à madame de Rocourt tous les détails qu'elle désirait sur les événements qui avaient aggravé si rapidement les souffrances de Laurette. — Ah! madame! s'écria-t-il, Robert, au fond de cette Sibérie, a dû regretter plus d'une fois les fleurs et les beaux espaliers d'Aulnay; et souvent... — Il est donc mort?... interrompit la marquise. — Hélas! oui, madame; nous l'avons appris bien brusquement par une lettre du ministère de la guerre : la vieille mère de Robert, n'attendant qu'une bonne nouvelle, s'était empressée de la donner à lire à cette pauvre Laurette; c'était même la veille de l'arrivée de notre vicaire : ce fut le coup de la mort pour ma pauvre sœur. Faut convenir aussi que ce Robert était un brave garçon : il passait pour votre meilleur jardinier, ma foi! eh bien, il est mort sans avoir revu Laurette!... — Il est donc vrai, dit la marquise, que le malheur atteint toutes les classes, et les passions tous les cœurs!... Des larmes coulèrent de ses yeux, et ces larmes paraissaient avoir deux sources : les malheurs de Laurette et les siens. — Mais, Michel, vous avez parlé d'un vicaire; le bon curé Gausse serait-il dangereusement malade? — Non, madame, mais...

Comme Michel allait expliquer son mais, il entendit qu'on l'appelait du bout de la prairie; craignant que sa mère n'eût besoin de lui, il fit d'un air embarrassé quelques révérences bien gauches à la marquise, heurta la porte en se retirant, et sortit de la chambre.

Ce que Michel venait de dire du vicaire avait éveillé l'attention de madame de Rocourt. Elle chercha à s'expliquer l'arrivée d'un vicaire chez M. Gausse se portant bien, car elle ne connaissait ni les souhaits de M. Gausse, ni les besoins du village; mais, comme un vicaire, et surtout un vicaire de campagne, était un objet très-peu important pour elle, selon l'admirable coutume de son sexe, elle ne s'en occupa pas longtemps, et au bout de deux minutes elle n'y pensait plus. Ce qui l'occupa davantage, ce fut la pauvre Laurette dont le sort l'intéressait vivement; elle avait vu naître, élever, cette aimable enfant, elle avait suivi chaque année les progrès de sa beauté, le développement de ses facultés et de son cœur. Des présents souvent répétés, des confidences que l'affabilité de la marquise avait sollicitées et encouragées, tout avait attaché madame de Rocourt à la fille unique de sa nourrice.

La marquise, après avoir arrangé le mariage de Laurette et de Robert, devait doter Laurette, la noce se serait faite au château. C'était encore elle qui avait fait les démarches pour tâcher d'exempter Robert lors de son départ pour l'armée; mais, comme le nom de Rocourt n'avait pas beaucoup de crédit sous Bonaparte, et que Robert n'avait aucune bonne excuse à donner pour être dispensé de servir, puisqu'il était beau, grand et bien fait, madame de Rocourt ne réussit pas dans cette affaire, mais elle consola Laurette du départ de son bien-aimé et lui donna souvent des espérances qui, par la suite, devaient être bien cruellement déçues. Madame de Rocourt se rappelle toutes ces circonstances, elle craint que la disparition de Michel n'ait eu des causes graves; s'étant reposée quelques heures de la fatigue du voyage, elle ne voulut pas se coucher avant d'avoir vu la jeune fille. Si cette visite est pénible pour elle, elle songe qu'elle va faire plaisir à sa nourrice et peut-être à Laurette. Elle s'achemine donc vers la prairie qui sépare son château du pavillon de Marie. Bien que la lune éclairât la campagne, de gros nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon et annonçaient un orage prochain, ainsi que la chaleur excessive qui se faisait sentir, malgré la soirée déjà avancée.

— L'orage qui se prépare sera peut-être funeste à Laurette!... pense madame de Rocourt. Ce pressentiment la remplit de crainte, elle s'approche, elle arrive, elle n'entend rien : ce profond silence redouble son effroi; la porte est ouverte, elle monte lentement, sa respiration est gênée, on dirait qu'elle appréhende de rompre ce silence de la mort. Elle est dans la chambre funèbre, et personne ne l'a vue ni entendue. La vieille mère, le visage dans ses mains, n'ose regarder son enfant, Michel pleure, la mourante semble vouloir se rattacher à la vie par des mouvements convulsifs. La marquise avait à peine entrevu ce funeste tableau, qu'elle fut tout entière absorbée par la contemplation du vicaire, dont la voix touchante et les tendres exhortations jetaient des paroles d'espérance dans cette scène de désespoir. La vue faible de Laurette ne peut plus sentir que la lueur d'une lampe posée sur une table, derrière son lit; mais les rayons de la lune arrivent à travers les carreaux de la fenêtre, et cette teinte pâle, combinée avec celle de la lampe rougeâtre, éclaire lugubrement la chambre et donne un aspect sinistre à toutes les personnes, à tous les objets qu'elle renferme.

Entre la mère désolée et le frère immobile, auprès de la mourante, le vicaire s'était assis. Il tenait dans ses mains une des mains de la pauvre Laurette. Son visage mélancolique respirait en ce moment la plus pure exaltation. A son aspect la marquise se trouble; elle oublie Laurette mourante et ne voit plus que ce jeune homme qui lui semble envoyé du ciel; bientôt son étonnement redouble quand elle reconnaît dans le langage du prêtre les expressions et le ton d'un homme qui a connu le monde et reçu une éducation distinguée. Mais bientôt les souffrances de Laurette semblent arrivées à leur terme. Le vicaire interrompt ses pieuses exhortations. — Ma fille, souffrez-vous? demande-t-il à la mourante. — Ma mère, je sens que je meurs! dit Laurette d'un ton plaintif en tâchant de presser la main du jeune homme.

A ce moment ses yeux se débattent contre la nuit de la tombe, elle les ouvre en vain, et sa main semble vouloir écarter l'obscurité qui l'environne; mais les pulsations du cœur s'arrêtent insensiblement, le sang se glace, la vierge souffre en silence, une légère contraction anime son visage, et son dernier souffle s'échappe. Quel silence!... La marquise n'est point aperçue; bientôt le visage de Laurette s'embellit d'une fraîcheur céleste; la mort grave sur ce front pur le sceau de l'immortalité, le sceau mystérieux de l'autre vie. Ce fut alors que le prêtre s'écria d'une voix profondément émue : — Ame pure et chérie, ton passage sur cette terre a été le passage d'une fleur! comme elle, un orage t'a fait mourir! — Ma fille, ma chère fille! crie Marie avec un accent déchirant. Elle dort, ajouta-t-elle d'un air égaré. Le vicaire se lève, s'incline respectueusement devant le corps de Laurette, et, regardant la beauté de ses traits : — Ange du ciel, dit-il, veille sur nous!... Courage, pauvre mère, ajouta-t-il, elle nous a entendus.. à demain... je reviendrai prier et pleurer avec vous... En même temps il regarde la marquise, et du doigt lui montre la mère de la jeune fille. Ce regard fut compris, la marquise obéit, elle entraîna Marie, dont les yeux secs paraissaient ne rien voir, et elle passa la nuit tout entière auprès de cette mère désolée.

Le lendemain matin, le bruit de la mort de la jeune fille réveilla ses compagnes et les autres habitants du village. Tout le monde la pleure, et le curé n'est pas le moins ému. Le vicaire, que l'enthousiasme religieux ne soutient plus, est dans un accablement difficile à décrire. Marguerite, désolée, n'en raconte pas moins toutes les circonstances de la vie de Laurette, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Leseq prononce qu'il n'y aura pas de classe; les enfants ne voient que le congé, et se réjouissent. Madame de Rocourt garde sa nourrice, dont la folie déchire le cœur. Michel veille Laurette, le vicaire vient prier auprès d'elle. Il prend un repas au château. Madame de Rocourt s'émeut lorsqu'elle le voit, lorsqu'elle l'entend; elle se demande si c'est la mort de la jeune fille ou les paroles du vicaire qui la troublent.

Le moment arriva de rendre les derniers devoirs à Laurette. Le vicaire, ayant revêtu ses ornements sacerdotaux, arriva précédé du silencieux cortége qui devait accompagner la jeune fille. On se mit en marche, on franchit la porte de fer, et l'on traversa cette longue avenue, théâtre des fêtes et des danses où Laurette était naguère si belle et si joyeuse!... On passa devant la pelouse où elle apprit à marcher; devant le gros chêne où elle prononça des serments d'amour; plus loin, un jeune arbre a reçu sur son écorce tendre les chiffres de Robert et de Laurette; ici, elle s'est assise près de lui, et tous deux ont parlé de leur bonheur à venir. Ah! comme jadis, palpitante d'espérance, elle courait dans cette avenue demander des nouvelles de son Robert aux soldats qui passaient par hasard dans le village! Maintenant, beauté, amour, tout est mort; et la terre de l'avenue supporte la jeune fille pour la dernière fois. Ses compagnes désolées baissent les yeux, elles semblent redouter l'aspect de cette avenue féconde en souvenirs. Les chants lugubres et les chants des oiseaux forment un désolant contraste; les pas qui résonnent dans l'avenue, les intervalles de silence, le feuillage que le vent agite doucement, le vêtement blanc des jeunes filles, le cercueil et sa couronne blanche, tout jette les spectateurs de cette scène dans un profond recueillement.

V

Le vicaire et la marquise. — **Visite au presbytère. — Dîner au château.**

La monotonie des quinze jours qui suivirent la mort de la jeune fille m'oblige à les passer rapidement. Marie tomba dangereusement malade, et le vicaire vint souvent consoler cette mère au désespoir; de son côté, la marquise soigna sa nourrice et rencontrait sans cesse M. Joseph. La présence de Joseph faisait sur la marquise une impression qu'elle ne cherchait pas à analyser. Ce mouvement invinci-

ble, qui ressemblait à la peur, ne fut pas chez la marquise cette dette que l'on paye en voyant pour la première fois un homme supérieur, un de ces êtres qui s'emparent presque violemment de notre attention. En effet, à chaque fois que madame de Rocourt entendait les pas du vicaire, cette impression se renouvelait, et chaque jour elle acquérait plus de force ; elle tremblait en le regardant, assise dans un coin de la chambre, elle restait longtemps les yeux attachés sur cet homme imposant, elle oubliait alors les souffrances de sa nourrice, tant son cœur était plein d'autres sentiments dont elle ne voulait pas se rendre compte. L'impassible vicaire, ne s'apercevant de rien, consolait la pauvre mère de Laurette par des discours qui tiraient des larmes à la marquise. Enfin, bien que le vicaire fût absent, toutes les pensées de Joséphine entouraient ce jeune prêtre dont la belle figure basanée, le regard profond, la douleur concentrée, faisaient battre son cœur, même lorsqu'elle ne l'apercevait que dans ses rêves.

Marie se portait bien mieux, elle était hors de tout danger et en convalescence; le vicaire devait venir la voir pour la dernière fois. Madame de Rocourt attendait avec impatience l'heure à laquelle M. Joseph arrivait ordinairement à cette petite maison de briques qui semblait un temple à la marquise. Joséphine, assise près de l'antique fauteuil de sa nourrice, pensait profondément, et Marie, en se retournant, aperçut des larmes sillonner le visage de sa maitrese. — Hélas! qu'avez-vous, madame?... — Ce que j'ai, Marie... ne le sais-tu pas?

A cette parole, des larmes inondèrent les joues ridées de Marie. — Dites, madame, que je viens de l'apprendre!... Ah! madame, c'est aujourd'hui que je comprends vos chagrins; mais vous, au moins, vous n'avez pas vu mourir votre enfant! .. — Marie! s'écria la marquise, ne m'en parle jamais!... que ce fatal secret demeure enseveli. Ta douleur, en réveillant la mienne, m'a fait oublier un instant que je veux moi-même oublier mes remords; et que rien ne me révèle à moi-même ce secret, auquel l'honneur et presque la vie de trois personnes sont attachés...

A peine la marquise achevait-elle ces paroles que le vicaire entra. Joséphine rougit, et sentit son cœur se troubler à l'aspect du front sévère du jeune homme. — Eh bien, Marie, vous voilà mieux!... dit M. Joseph après avoir salué respectueusement la marquise. — Elle est sauvée, répondit madame de Rocourt; vous y avez bien contribué par vos soins..... Le vicaire s'inclina en disant : — Madame, je n'ai fait que mon devoir..... — Monsieur le vicaire, reprit la marquise en souriant, vous devez savoir combien nous sommes curieuses, et je vais vous en donner une bien grande preuve en vous demandant votre âge... — J'ai vingt-deux ans... madame.

A cette réponse laconique, Joséphine jeta un regard sur Marie, qui comprit sa maîtresse et affronta pour elle le reproche d'indiscrétion. — Et de quel pays êtes-vous?... demanda gaiement la nourrice. — De la Martinique! répondit sèchement le prêtre, qui, par un mouvement qui lui échappa, laissa voir que toutes ces questions lui déplaisaient. Aussitôt que Joseph eut répondu, les yeux de la marquise, qui brillaient d'une lueur d'espoir et de bonheur, passèrent à l'extrême tristesse. Elle regarda Marie d'une manière lamentable, comme si elle eût dit : — Ce n'est pas lui!... — Quelle vaine recherche! dit la nourrice à voix basse; ne vous a-t-il pas dit que votre Joseph était mort?... Des larmes envahirent les yeux de la marquise; elle se tut, éloigna son siége de manière à pouvoir contempler le jeune homme tout à son aise, et sa figure radieuse indiquait combien elle aimait à le voir.

— Vous êtes toujours bien triste, dit Marie, au prêtre devenu pensif. Le vicaire ne répondit pas, le silence régna, et bientôt M. Joseph sortit après avoir salué la marquise et dit un mot d'adieu à la convalescente. — Eh bien! Marie... s'écria la marquise d'une voix douloureusement affectée. — Oh! non... répondit Marie. Cependant, aussitôt que le jeune homme eut disparu, il sembla à Joséphine que la chambre de sa nourrice fût vide, il lui sembla que la vie venait de lui être enlevée.

Cette visite du vicaire avait été précédée d'une foule de souvenirs et de vagues objections évoquées par les paroles de Marie. Joséphine croyait avoir fait un rêve, pour elle le départ du jeune homme était un réveil. Elle frémit des sentiments confus qui se débattaient dans son âme; elle quitta brusquement sa nourrice, et se réfugia dans ses appartements, comme pour échapper à des pensées et à des sentiments qui la poursuivaient trop vivement dans la chambre de Marie, à cet endroit où elle avait contemplé le jeune prêtre pour la première fois, où, pour la première fois, elle tressaillit en le voyant. Ce fut vainement qu'elle se reposa sur son sofa, si elle crut pouvoir y oublier Joseph; depuis quinze jours toutes ses pensées planaient sur le presbytère où demeurait le jeune homme.

La marquise n'en était pas encore venue au point de s'avouer à elle-même ce qu'elle ressentait, et d'examiner ce qui se passait dans son cœur. Aussi Joséphine, tour à tour bruyante et silencieuse, parcourait souvent son parc, et s'asseyait sur une hauteur d'où, contemplant les nuages et la nature toujours jeune, toujours belle comme elle l'avait admirée aux jours de son enfance, elle oubliait son âge en sentant son cœur rajeuni, puis elle faisait mettre ses chevaux à sa calèche et se faisait emporter au galop à travers la campagne, pour échapper à ses propres pensées par la succession rapide de impressions extérieures. Enfin, on la voyait assise dans son boudoir, l'œil fixé sur un portrait qui fut toujours placé sur sa cheminée; et là, immobile, elle passait d'autres journées entières sans dire un mot, soupirant parfois et pleurant beaucoup; les lettres de son mari furent reçues avec indifférence, et quelquefois, à table, ses gens, en la servant, s'effrayaient de sa pâleur et de ses distractions.

Depuis huit jours le vicaire n'était pas venu au château, Marie se portait tout à fait bien, et la marquise n'espéra plus revoir M. Joseph : cette semaine lui parut un siècle.

Un soir, le curé et son vicaire causaient ensemble, et le curé témoignait à son suppléant combien il était étonné en n'entendant plus parler de misère dans le village; il faisait sentir à M. Joseph qu'il n'ignorait pas ses bonnes œuvres. Le jeune homme, plein de modestie, allait répondre, lorsque la porte du salon s'ouvre, et la marquise paraît. — Ah! madame, s'écria M. Gausse en se levant précipitamment et lui offrant sa bergère de velours d'Utrecht rouge, quel honneur vous faites à votre vieux pasteur! — Il le mérite bien, répondit la marquise tremblante et regardant M. Joseph, qui la saluait en rougissant.

Cette rougeur insolite chez M. Joseph fit naître dans l'âme de la marquise un étonnement qui ressemblait à l'espoir. — Il a pensé à moi! se dit-elle. — J'ai senti, monsieur Gausse, dit-elle en affectant de ne regarder que le curé, j'ai senti que si vous n'étiez pas venu au château, c'est que vos infirmités vous retenaient chez vous, et alors, ne voulant pas que nos pauvres en souffrissent, je viens savoir de vos nouvelles par moi-même, et vous apporter la petite somme que je vous remets tous les ans pour soulager les indigents. — Madame, il n'y en a plus; M. Joseph nous a enlevé le plaisir de faire des heureux. — C'est mal, monsieur, dit la marquise en se tournant vers le jeune homme et en le regardant avec un plaisir qu'elle ne pouvait dissimuler. — Aussi, madame, je lui en faisais de vifs reproches au moment où vous êtes entrée.

Au maintien de la marquise, un observateur habile aurait jugé que la visite qu'elle rendait au curé était une démarche qu'elle avait longtemps méditée et l'objet d'un long combat chez elle. Joséphine, embarrassée, cherchait à fixer ses regards ailleurs que sur le vicaire, et cependant une force invincible la contraignait à reporter ses yeux sur lui. — Alors, reprit Joséphine après un moment de silence, je prierai M. le vicaire d'accepter ma petite somme pour me faire participer à ses œuvres secrètes de charité. Et, sans attendre la réponse, madame de Rocourt tira une bourse pleine d'or et la tendit à M. Joseph. Ce dernier ne put la refuser. Sa main effleura celle de la marquise, qui se troubla visiblement. Joseph, étonné, la regarda : elle baissa les yeux et rougit.

M. Gausse, regardant alternativement la marquise et le vicaire, commençait à comprendre que cette visite, la première que lui eût faite la marquise, pouvait fort bien ne pas être pour lui. De son côté, Marguerite, l'œil collé contre une des fentes de la porte, ne perdait pas un mot ni un coup d'œil et retenait son haleine. — On ne peut que se féliciter d'avoir obtenu pour vicaire un homme tel que vous, monsieur, continua la marquise; et, puisque vous voulez bien accepter mon offrande, je n'ai plus de querelle à vous faire. Monsieur Gausse, vous devez être bien satisfait : talents, vertus, tout se trouve réuni dans votre suppléant. — Madame, s'écria le curé, j'en remercie Dieu tous les jours.

La froide impassibilité de la contenance du jeune prêtre glaçait madame de Rocourt. Elle contempla pendant quelques moments la belle et noble figure de Joseph et se retira navrée et la poitrine gonflée des soupirs qu'elle avait retenus. Cette visite, commentée et racontée par Marguerite, réveilla la curiosité du village, et le vicaire, que la mort de Laurette avait fait oublier pendant quelque temps, revint enfin sur le tapis. On commenta le récit de Marguerite, on s'étonna du dédain de M. Joseph; dédain que la servante du curé avait exagéré autant que les avances de madame de Rocourt. La conduite du vicaire en cette occasion dérangea toutes les conjectures de Leseq, qui n'imaginait pas que l'on pût ne pas courber la tête devant le pouvoir.

D'après la froideur que le vicaire avait manifestée, la malheureuse marquise jugea que jamais le jeune prêtre ne voudrait la comprendre, et que le zèle ardent qui le dévorait lui servait d'égide contre tous les sentiments humains. Elle gémit et résolut de se contenter du bonheur de le voir, bonheur qu'elle put se procurer souvent. Si la marquise eût été en état de raisonner froidement pendant dix minutes, elle se serait aperçue que le sentiment qu'elle portait à ce jeune homme était de l'amour : alors, effrayée, elle se serait enfuie et n'aurait jamais revu Aulnay-le-Vicomte et son vicaire, mais, je le répète, depuis un mois sa vie était un songe; redevenue jeune et trouvant toutes les richesses de sentiment que la vie du monde n'avait pas épuisées en elle, elle s'élançait au delà de la création, en retrouvant, pour la première fois de sa vie, un être qui répondait à toutes les idées qu'elle s'était formées de celui qu'elle aimerait tou-

jours. Enfin elle avait rencontré l'homme de son choix, l'homme de ses rêves, l'homme qui devait toujours lui plaire, malheureuse de le voir trop tard! Voici ce qui peut expliquer pourquoi M. Gausse et son vicaire reçurent l'invitation d'aller dîner au château. Le curé répondit sans prévenir M. Joseph, et au jour indiqué le curé l'entraîna.

Cette démarche avait été l'objet d'une longue méditation du bon curé, qui n'en parla même pas à Marguerite. Chat échaudé craint l'eau froide, s'était-il dit : si mon vicaire est malheureux, c'est à cause de quelque passion, et il s'écarte des occasions de retomber dans un premier malheur : c'est fort bien! mais, si le renard sait beaucoup, la femme amoureuse en sait davantage; et, si madame la marquise veut du bien à ce jeune homme, il ne faut pas qu'il manque son chemin par une fausse délicatesse : il peut, sans se rendre coupable, profiter des bonnes dispositions de la marquise et devenir évêque! et Jérôme Gausse doit battre le fer tandis qu'il est chaud, si le jeune homme ne le bat pas lui-même; le moine doit répondre comme l'abbé chante : aussi ferai-je si bien que, malgré lui, il regardera madame la marquise autrement que le jour de sa visite; enfin je le mettrai sur la voie : à bon entendeur demi-mot; à bon joueur la balle vient. Ce fut dans cette intention que le bon curé emmena M. Joseph au château.

Depuis le matin, depuis la veille, la marquise pensait qu'elle allait voir le vicaire, et le voir pendant la moitié d'une journée. Elle s'était vêtue avec une simplicité apparente, car la plus grande recherche et tout l'art de la toilette avaient présidé à sa parure. Enfin, postée dans une chambre qui donnait sur les cours et sur l'avenue, elle attendait avec impatience ses deux hôtes, et se promettait le plaisir de voir le jeune homme sans en être vue. Cinq heures sonnaient, elle entend résonner la cloche de la grille, et elle aperçoit M. Joseph qui donnait le bras au respectable curé. Elle admire l'attention soigneuse et les recherches dont le vicaire use envers le vieillard; un instant elle souhaite d'être M. Gausse, pour être soutenue, protégée par ce jeune homme, au teint de créole et à la démarche silencieuse. — Qu'il doit être passionné! se dit-elle, quel front noble, quelles manières distinguées! ce n'est pas là un homme ordinaire, le fils d'un paysan. Quel est le mystère qui l'environne?... Et, tout en pensant ainsi, elle se complaisait à voir marcher le vicaire. Cet assemblage philosophique de la jeunesse protégeant un vieillard débile ne la frappait pas : elle ne pouvait apercevoir que les qualités extérieures qui décoraient M. Joseph, qualités qui lui semblaient l'enseigne des perfections morales, qu'elle désira toujours.

Enfin madame de Rocourt est à table, elle est entre les deux ecclésiastiques, et elle sent à ses côtés celui qui fait vibrer les cordes de son cœur. — J'espère, monsieur, dit-elle à M. Gausse, que nous allons reprendre toutes nos habitudes des années précédentes, et que, maintenant que vous avez un jeune bras, la goutte et la sciatique ne vous empêcheront plus de venir, au moins une fois par semaine, dîner au château. — Madame, répondit le curé qui avait conservé quelques habitudes de l'ancien régime, si j'étais jeune, je ne trouverais pas que cela fût assez, je voudrais vous faire ma cour plus souvent, mais M. Joseph me suppléera!... Je vous le livre, madame, dit le bon curé avec un malin sourire; c'est aux belles dames que je confie le soin de dissiper sa profonde mélancolie. — L'ambition, répondit madame de Rocourt, travaille aujourd'hui toutes les têtes, et le jeune clergé en est moins exempt qu'autrefois. — Madame, interrompit le jeune homme sans regarder madame de Rocourt, mon ambition est satisfaite du poste que j'occupe, et j'ai plus de fortune que je n'en ai jamais souhaité.

L'air de hauteur qui anima la figure du prêtre pendant qu'il prononça ces paroles les yeux baissés, surprit le curé et brisa le cœur de la marquise. — Mon jeune ami, dit M. Gausse, vous ne désirez donc rien en ce monde? — En ce monde, répondit M. Joseph, je ne désire que le repos. — Mais le repos n'est doux, repartit la marquise, qu'après des agitations, des malheurs ou des fautes que votre jeunesse doit soupçonner à peine. — Madame, reprit le vicaire, le découragement est de tous les âges : dans la jeunesse c'est un pressentiment, dans l'âge mûr un souvenir

Cette phrase s'appliquait trop aux événements de la jeunesse de madame de Rocourt, pour ne pas l'émouvoir profondément. — Quoi! dit-elle pour détourner la conversation, vous ne cherchez pas à vous faire des amis? — Il est des douleurs dont les remèdes sont inconnus et pour lesquelles la nature n'a point produit de baume. — Le temps est un grand maître, dit le curé. — Parce qu'il amène la mort! repartit le vicaire. — Savez-vous que c'est peu chrétien de la désirer! s'écria la marquise. — Aussi je ne la cherche pas, je l'attends!

Tout le monde se tut. Une circonstance bien faible vint mettre le comble à la douleur de la marquise. Son bonheur était d'offrir à chaque instant au vicaire les mets que l'on apportait, et elle comptait pour une joie de pouvoir servir M. Joseph. Ce dernier, très frugal, la refusa sans cesse, et ne prit que d'un seul mets que lui présenta M. Gausse. Ce fut un supplice pour la marquise. Son imagination lui faisait voir dans ces refus une détermination arrêtée, et elle l'accordait avec la rigidité qui régnait dans les discours et dans le maintien du jeune prêtre, qui ne jeta pas une seule fois les yeux sur madame de Rocourt. Cette soirée, qu'elle croyait devoir être un bonheur, fut un tourment perpétuel, une torture : elle endura toutes les souffrances que l'on éprouve à se voir dédaignée, et dédaignée cruellement. Sur la fin, les larmes lui vinrent dans les yeux, plutôt par sensibilité que par dépit.

M. Gausse le vit et s'en affligea, son cœur compatissant en fut brisé. La marquise fut en proie à une douleur mortelle; mais, quoique son cœur eût été cruellement tourmenté, lorsque ses hôtes se retirèrent, elle les accompagna jusqu'à la grille; et là, s'appuyant sur le bras de Marie, elle contempla longtemps la démarche du jeune prêtre, après lui avoir dit adieu de la bouche et du cœur. Marie ne proféra pas une seule parole. La nourrice et la maîtresse restèrent plongées dans la rêverie; madame de Rocourt rentra silencieusement au château, elle n'avait même pas entendu le bonsoir et les souhaits respectueux de Marie. Le sommeil ne visita point la couche de Joséphine, et elle ne profita point de cette veille pour examiner son cœur. Elle ne chercha point à savoir si elle aimait, si cette passion involontaire était légitime selon la nature, si elle pouvait s'en garantir; enfin quel était le sentiment qu'elle portait à Joseph... non, elle pleura en se représentant sans cesse le coup d'œil rigide du vicaire, et elle gémit sur les malheurs que son âme brisée pressentait.

VI

Curiosité poussée au premier degré. — Réconciliation. — Voyage de Leseq à A....y. — On a des renseignements.

Lorsque le curé fut rentré au presbytère avec M. Joseph, il le chapitra doucement, et par un déluge de proverbes, sur la rigidité de ses manières, sur les habitudes sauvages et misanthropes de sa tenue, et sur le froid de sa conversation. Le vicaire parut étonné : M. Gausse lui dit qu'il avait percé le cœur de la protectrice du village, et que la grande bonté de madame de Rocourt était cause qu'elle se contentait d'en gémir. Enfin le curé obtint de M. Joseph qu'il retournerait au château s'excuser, non pas verbalement, car ce serait reconnaître que madame de Rocourt avait été offensée, mais en se comportant avec plus d'affabilité, en mettant de la grâce et du liant dans ses manières et dans sa conversation. Ce que le curé dit au vicaire sur l'âme pure et candide de madame de Rocourt parut produire beaucoup d'effet sur M. Joseph, qui se retira dans son appartement.

Marguerite avait tout entendu, car toutes les portes de la maison de M. Gausse étaient organisées d'après le système qui régissait celles du château de M. Shandy, chez qui les gens savaient les premiers tout ce qui s'y disait. Aussi Marguerite, en se couchant, entama une conversation qui devait avoir de grands résultats. — Monsieur, vous douteriez-vous, dit-elle, en suivant sa louable habitude de prendre entre mille phrases la tournure la plus longue, vous douteriez-vous de ce que le village débite sur nous? — Eh bien!.. Sur cet Eh bien! Marguerite croisa les bras, s'assit et s'écria : — Monsieur, tout le monde prétend qu'il est bien étonnant que madame la marquise s'intéresse à un inconnu, car Joseph, monsieur, n'est pas un nom de famille? Votre vicaire a-t-il dit ce qu'il était, d'où il venait? Non, l'on n'en sait rien, et vous verrez qu'on n'en saura jamais rien!... Vous aurez beau faire, monsieur, il n'est pas naturel qu'on se taise quand on a à dire quelque chose de bon. — Certes, ce n'est pas naturel pour toi, Marguerite. — Monsieur, il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Le curé, flatté de voir ses proverbes prospérer, sourit à Marguerite. — Tenez, monsieur, comment justifierez-vous ses veilles?... Oh! comme je voudrais connaître ce qu'il écrit! ah! si jamais la maudite porte du cabinet reste ouverte, je le punirai bien de son défaut de confiance. — Marguerite, s'écria sévèrement le curé, chacun est maître chez soi, et c'est très-mal ce que vous dites là! qui cherche mal, mal y tourne; ainsi prenez garde... à ce que tu feras : il ne faut pas mettre son doigt entre l'arbre et l'écorce — Monsieur, dit fièrement Marguerite, devriez-vous me reprocher cette curiosité-là?... n'est-ce pas à cause de vous que je cherche des détails? n'êtes-vous pas compromis par cette ignorance? Si l'on vient vous demander des renseignements sur notre vicaire, qu'aurez-vous à répondre?... Vous répondrez... Je ne sais rien!... — A tout seigneur tout honneur, il aurait dû me dire, à moi, son supérieur, ce qu'il est et d'où il vient. — Monsieur, voulez-vous l'apprendre?... s'écria Marguerite en épiant le regard de son maître. Le curé hésita. Alors Marguerite porta les derniers coups. — Monsieur, dit-elle, j'ai revu M. Leseq (elle rougit). — Il est veuf, murmura le curé, et je m'imaginais bien que vous ne seriez pas en guerre longtemps : qui a bu boira, mais prends garde, ma fille, promettre et tenir sont deux!... — Monsieur, si vous le permettez, M. Leseq viendra demain déjeuner avec le maire et le juge de paix et le percepteur... M. Leseq a dit que, si on l'autorisait, il irait volontiers à A....y, et que, là, il s'informerait tant et si bien au séminaire, au chapitre, à l'évêché, dans la ville, qu'il sau-

rait tout ce qui concerne M. Joseph. — Je ne voulais plus voir Leseq. — Monsieur, il en est au regret, il est repentant de vous avoir offensé, il m'a assuré que si vous l'admettiez dans votre maison il ne dirait plus un mot de latin. — Allons, repartit le curé, il m'a fait une visite l'autre jour pendant que j'étais à la promenade, il est malheureux cet homme!... qu'il vienne; car, au total, chien qui aboie ne mord pas. — Ainsi, monsieur, à demain, dit la servante en s'en allant, joyeuse de voir tous les ressorts qu'elle avait préparés jouer avec un plein succès.

Le curé s'endormit en pensant qu'enfin il saurait bientôt, et par des moyens légitimes, ce qu'était son vicaire. On sent que l'intimité que madame de Rocourt paraissait vouloir établir entre elle et M. Joseph était d'une conséquence trop grande dans ses résultats, et menaçait trop la pondération des pouvoirs et l'état politique de la commune, pour que les grands du village n'y songeassent pas. Aussi l'on avait tenu un conseil auquel on appela Marguerite, et, après de longues et de mûres discussions, dont les voûtes de la boutique du maire résonnèrent, l'on avait décidé qu'il devenait urgent de savoir à quoi s'en tenir sur le compte d'un vicaire taciturne, haut comme le temps, riche sans fortune apparente; qu'il fallait chercher si sa vie antérieure ne fournissait pas des moyens de l'exclure du château, même de la commune; ou apprendre enfin si c'était réellement un être devant lequel on dût courber la tête, et, dans le premier cas, l'écraser; dans le second, l'honorer. — Oui, avait dit Leseq en terminant une phrase du maire, il importe de *cognoscere aliquem ab aliquo*, savoir sur quel pied danser avec lui.

C'était en conséquence de cet arrêté que Marguerite engagea M. Gausse à donner à déjeuner aux membres de ce conseil, car le consentement du curé était nécessaire pour que Leseq pût s'absenter; et, d'ailleurs, on avait pensé que ce serait un coup de maître que de faire entrer M. Gausse dans cette ligue. Le lendemain matin, Marguerite prépara un déjeuner splendide, et les conviés, avertis par la gouvernante, vinrent trouver M. Gausse, qui les reçut cordialement. Leseq se tenait debout derrière le percepteur, et il tourmentait les boutons de son méchant habit noir, lorsque M. Gausse l'apercevant lui dit : — A tous péchés miséricorde, mon cher maître d'école; asseyez-vous et soyons bons amis. — *Amen dico vobis* monsieur le curé, comme dit Cicé... non, comme dit l'Évangile; je veux être déchiré comme un hérétique, si je ne suis pas digne de vos bontés. — C'est un bon diable, reprit le maire, et la brouille conséquente que vous avez eue à cause que... Mais, voyez-vous?... c'est un brave garçon qui écrit joliment une lettre, et...

En ce moment Marguerite vint annoncer que le déjeuner était prêt, et que M. Joseph descendait. Alors M. Gausse, s'acheminant vers la salle à manger en s'appuyant sur le bras du percepteur, fut suivi de tout le monde. L'officieux Leseq apporta le coussin de la bergère du curé, le mit sur la chaise du bonhomme, qui le remercia par un coup d'œil. — Allons, s'écria le curé, joyeux à la vue de sa table bien servie, allons, Marcus-Tullius, dites-nous le *Benedicite* en latin; c'est vous chatouiller à l'endroit où cela démange. — On ne peut pas dire le *Benedicite* autrement qu'en latin, et c'est ainsi que bien des gens profèrent du latin sans... A ce mot, le curé fronça le sourcil, et Leseq s'aperçut à temps de sa gaucherie. — Chassez le naturel, il revient au galop, s'écria le bon prêtre.

Le repas fini, M. Joseph salua et se retira. — Il devient plus important que jamais de savoir ce qu'il est... dit Leseq. — Oui, monsieur le curé, s'écria le maire, vous sentez qu'il est important de connaître enfin quel est votre vicaire; je conviens qu'il me paye bien les dettes des malheureux; mais, voyez-vous, un maire doit veiller à ce qui se passe dans sa commune, et, à chaque instant, il doit être en état de fournir des mémoires sur ses administrés, à cause que... Ici il regarda Leseq. — A cause que *est togatus magistratus*, c'est comme qui dirait un préteur. — Non, non! je ne prête pas, s'écria vivement le maire; je ne vends qu'au comptant, excepté à Marguerite. — Mais, monsieur le maire, *togatus*... — Non! pas de cela. — Mais, *magistratus* signifie un juge de paix. — Comment cela? s'écria à son tour le juge de paix, il n'y en a pas deux dans un chef-lieu, j'espère? — Je ne dis pas cela, reprit Leseq. — Taisez-vous, dit le maire. Voyez-vous, monsieur, il y a un mystère dans la conduite du vicaire; on ne se cache pas lorsqu'on n'a rien à craindre... Un marchand, par exemple, supposé un tailleur ou un tapissier, s'il fait banqueroute, il ferme sa boutique et se cache; ainsi... — Ainsi, continua Leseq, il faut savoir à A.....y ce qu'est M. Joseph. — Je suis de cet avis, murmura le percepteur, car il n'a pas encore payé ses contributions. — Je le pense, ajouta le juge de paix, car, si la justice avait quelque chose à démêler là dedans, mon greffier, je crois... enfin, il faut s'informer, le Code le dit formellement. — Que je serais aise d'apprendre!... s'écria Marguerite. — Monsieur me permet-il, dit Leseq au curé, d'aller à A.....y? — Certes, répondit M. Gausse. — Ainsi, continua Tullius en se tournant vers M. Devau, je vais partir sur l'heure... mais, pour m'éviter des fatigues, et pour que je puisse aller plus vite, vous feriez, monsieur le maire, un acte de générosité en me prêtant votre jument. Le maire fit la grimace. — Si j'en avais une, s'écria Marguerite pour décider le maire, elle serait déjà bridée. — Je n'ai pas de cheval, dit le juge de paix. — Il y a longtemps que j'ai vendu le mien, s'écria le percepteur. — Eh bien, Leseq, répondit le maire avec une visible anxiété, envoie chercher ma jument; mais aies-en bien soin; laisse-la aller son pas, tu iras mieux; ne va que sur l'herbe, fais-la bien manger à ses heures, ménage-la, ne la contrarie pas...

Au bout d'une demi-heure, Leseq partit en recevant les adieux du comité-directeur du village, et le dernier mot que cria le maire à son secrétaire fut : — Pas si vite! pas si vite!... Mais Leseq fouettait la jument sans écouter l'autorité municipale. Leseq avait promis de revenir au bout de quatre jours, et, pendant ces quatre jours, on l'attendit avec une impatience sans égale. Marguerite comptait les heures, et, chaque matin, au lieu de la formule qui depuis dix ans servait de préface au lever de son maître, au lieu de dire : — Monsieur a-t-il passé une bonne nuit? elle s'écriait : — Monsieur, c'est après-demain, ou demain, que M. Leseq doit revenir, et nous saurons tout. — Mon enfant, répondit le curé la veille du retour de Leseq, qui veut tout savoir, perd l'espoir. J'aime ce pauvre jeune homme, et je serais désolé d'apprendre quelque chose de mal sur son compte. Qui a mal fait, peut pis faire. Un jour ne suffit pas pour ennoblir, ni par conséquent pour expier une faute, et cependant il faudra que je vive avec lui, en sorte que, pour un peu de curiosité, je risque ma tranquillité : le mieux est l'ennemi du bien.

Leseq n'arriva pas, et tout le village fut inquiet sur le maître d'école. Le sixième jour, la marquise, en sortant de la messe, où elle allait toutes les fois que le vicaire la disait, vint encore voir M. Gausse. Cette visite, évidemment destinée à M. Joseph, donna de grandes inquiétudes au maire, qui craignit de s'être compromis en envoyant Leseq à A.....y, et il regrettait surtout son cheval : si Leseq ne revenait pas, c'est que la jument était malade, morte peut-être! Enfin, le septième jour au soir, le maire vint trouver le curé. Le percepteur et le juge de paix y étaient déjà pour protester de leur dévouement envers M. Joseph, et dire qu'ils n'avaient point trempé dans le complot de Leseq. M. Devau, à l'aspect des deux fonctionnaires, sembla se troubler, car il venait d'entendre M. Lecorneur dire : — Il est très-certain, monsieur Gausse, que madame la marquise a demandé une haute place pour M. Joseph : mon frère est garçon de bureau au ministère...

Au moment où le maire effrayé prenait la parole, on entendit du bruit au dehors, et Marguerite, essoufflée, entra en criant : — Voilà M. Leseq!... Aussitôt le maître d'école paraît et s'assied. — Mon cheval? fut le premier mot que le maire prononça. Leseq ne put répondre, car la gouvernante, aux petits soins pour le porteur de nouvelles, essuyait avec son tablier la sueur qui couvrait le front du maître d'école, lui avançait un fauteuil, et apportait un verre de vin. Tous les yeux étaient attachés sur Tullius, qui, sentant sa supériorité, buvait lentement; et quand il eut bu, il brossa ses manches et arrangea ses cheveux.

Le bon curé déguisait son impatience en faisant passer en revue, d'un seul coup, toutes les pages de son bréviaire, et cela à plusieurs reprises. Le percepteur tournait ses pouces, le juge de paix ouvrait de grands yeux, mais le maire répéta : — Et mon cheval!... — Presque rien, répondit Leseq d'un air qui jeta M. Devau dans une vive inquiétude. — Mais encore?... — Elle s'est déferrée à Vannay. — Ah! s'il n'y a que cela... — Lorsque son fer s'est détaché, elle est tombée. — Ah! s'écria le maire en regardant Leseq avec anxiété; eh bien? — Presque rien!... elle s'est un peu blessée!... — O ma pauvre jument!... — Pourquoi était-elle mal ferrée? dit Leseq; car elle m'a coûté cent sous pour les emplâtres et les drogues que le maréchal.. — Que lui est-il donc arrivé? — Oh! dit Leseq, elle n'en mourra pas, seulement elle est couronnée! mais j'ai eu soin... — Ah! dit le maire — De faire, reprit Leseq, la note de ce qu'elle m'a coûté : tenez, avec les frais de mon voyage, cela monte à cinquante francs soixante-quinze centimes. — Qui les payera? s'écria le maire en colère. — La commune!... cria l'assemblée impatiente. Le maire se radoucit tout en grommelant, et Leseq, s'étant recueilli, parla à peu près en ces termes : — Je vous ai dit ce qui m'arriva à Vannay; le cheval se blessa : c'eût été bien dommage que la pauvre bête mourût. — Certes, prêtez donc vos chevaux... murmura le maire. — Car, reprit Leseq, elle ne m'aurait pas mené jusqu'à A.....y. Pendant que le maréchal ferrait ma bête, *ardebat Alexim*, je brûlais au soleil; alors j'entrai à l'auberge pour balayer la poussière de mon gosier, et la femme de l'hôte, grosse, fraîche, jolie, comme mademoiselle Marguerite (Marguerite rougit), vint me tenir compagnie. Ce fut alors que, pensant à mon entreprise, et jugeant que M. Joseph avait dû passer par Vannay, je demandai à cette digne femme si notre vicaire était descendu chez elle la veille de son arrivée à Aulnay-le-Vicomte. Elle me répondit en cherchant l'époque dans sa mémoire, *in cerebro*, qu'effectivement la voiture de l'évêque d'A..... y avait passé ce jour-là, et qu'on y avait remarqué un jeune ecclésiastique. — La voiture de l'évêque! s'écrièrent les auditeurs. — La propre voiture de monseigneur, répéta Leseq, avec ses armes, son cocher, sa livrée, tout, et il est certain qu'ils ont amené M. Joseph à la vue d'Aulnay, car les gens se sont arrêtés à cette auberge en revenant, et l'ont dit à l'hô-

tes ; bientôt après, le secrétaire de monseigneur l'accompagna. — Le secrétaire! s'écria le curé, qu'est donc mon vicaire? — *Pazienza!* comme dit Cicéron, s'écria Lesecq en continuant : *unde factum est*, il est donc de fait que M. Joseph a ordonné, *jussit*, qu'on l'arrêtât à une portée de fusil d'Aulnay, et que le secrétaire a obéi. Tout ceci explique déjà un peu comment ses souliers étaient si propres le jour de son arrivée. Espérant beaucoup, d'après un tel début, j'expliquai à l'hôtesse l'objet de mon voyage, les singularités de M. Joseph; enfin, je m'ouvris à elle, et, de même que Didon, elle devint *dux femina facti*, la cheville ouvrière de mon ambassade; voici comme : — Je connais, m'a-t-elle répondu, un homme qui vous donnera tous les renseignements possibles; cet excellent homme, dit elle en levant les yeux au ciel, c'est l'abbé Frelu, qui vient très-souvent me confesser. Restez, je vais aller vous écrire un mot pour M. l'abbé. Elle me parla encore longtemps, car, quoique belle, elle aimait à causer. — Je passerais des journées à entendre M. Lesecq, s'écria Marguerite, qui s'approcha du maître d'école. — Ma jument était ferrée, mais elle ne se portait pas trop bien. J'avais la lettre, et je partais pour A.....y... non, je ne partis pas...

Ici Lesecq rougit et s'embarrassa; Marguerite interpréta cette rougeur sur-le-champ et s'éloigna de l'ullan, surtout quand il ajouta : — Il n'y fait rien, *nihil*. Je couchai à l'auberge, d'autant plus que le mari n'était pas revenu, et que l'hôtesse (à ce nom Marguerite envisagea Lesecq de manière à le faire trembler) me dit que l'abbé Frelu viendrait peut-être : alors je restai, et bien m'en prit, car au bout de trois jours je vis l'abbé Frelu. Comme je connais les usages, je les laissai ensemble et ne reparus que le soir pour souper. — Mon père, dis-je à cet abbé, je vous attendais pour avoir des renseignements sur un jeune prêtre nommé Joseph; vous devez le connaître.

— Si je le connais! C'est un grand bel homme, basané comme un Africain, triste, parlant peu, un bel organe et des yeux noirs. — C'est cela même, répondis-je; il est vicaire à Aulnay! — Vicaire!... l'hypocrite!... reprit l'abbé; il sera bientôt évêque. Je vais vous apprendre tout ce que je sais, et vous iriez à A...y, l'on ne ferait que vous répéter ce que je vais vous dire, car toute la ville a parlé de M. Joseph pendant plus de quinze jours. Pour premier renseignement, je vous préviens que M. de Saint-André, notre évêque, est depuis six mois tous les jours à la mort. Remarquez bien ceci. Il y a un an et demi, un jeune homme, M. Joseph, arriva en chaise de poste à A...y, et se fit descendre à la porte du séminaire. Il était plongé dans un égarement difficile à décrire. Je tiens, me dit l'abbé Frelu, ces détails du père Aubry, directeur du séminaire. M. Joseph fut conduit, sur sa demande, à l'appartement du directeur. Là, sans déclarer d'autre nom que celui de Joseph, sans donner d'extrait de naissance, il pria le père Aubry de le recevoir au séminaire. Il acquitta même sur-le-champ la somme due pour sa pension pendant un an, et il se retira dans la cellule qu'on lui permit de choisir. La plus sombre, la plus écartée fut celle qui lui plut davantage; l'on n'a pas d'exemple d'une retraite aussi austère que celle de M. Joseph. Sa frugalité fut grande, et sa piété, en apparence, sincère. Toujours méditant, toujours priant, sans cesse occupé des pratiques les plus sévères des solitaires anciens, il réussit à fixer l'attention. M. Aubry vint le voir, et le trouva plongé dans la plus sombre rêverie, l'œil fixé sur une écriture très-ercque, mais les larmes aux yeux, pâle, abattu. Il le loua de son assiduité et des progrès qu'il faisait dans la théologie. Le jeune homme n'interrompit son farouche silence que pour répondre d'une manière plus farouche. Toutes ses expressions montraient un dédain bien prononcé pour l'humanité entière; sa misanthropie fut sévèrement blâmée par le directeur, qui lui enjoignit de prendre de la récréation, et de ne pas mépriser ses camarades. M. Joseph ne se rendit pas à ses ordres, et M. Aubry m'a dit qu'il accablait tout le monde de sa supériorité, ce qui aliéna bientôt les esprits. M. Aubry crut devoir sévir contre un jeune homme qui affichait un tel orgueil. M. Joseph subit les punitions avec indifférence, et ne semblait pas en être touché. On essaya de lui en infliger de plus fortes. Il se rendit chez le supérieur, et lui dit : — Je suis majeur, je suis mon maître, je ne connais personne dont la volonté puisse m'être imposée; je m'en vais si l'on me tourmente, car je n'ai rien fait de répréhensible : je crois être bon et religieux, je n'ai heurté personne!... Si l'on me heurte!... je brise tout ce qui me fera obstacle, je le puis.

Étonné d'un pareil langage, le père Aubry, voyant que l'époque du sous-diaconat était arrivant, se hâta de prévenir l'évêque. L'évêque ne fit pas attention à ce rapport et se contenta de dire à M. Aubry : — Le jeune homme dont vous me parlez est quelque jeune homme de distinction qui aura commis une faute grave, ou que la mort d'une personne chère aura plongé dans la désolation, ou que des passions vives nous ont amené : en lui conférant le sous-diaconat je lui parlerai.

Tout le séminaire était persuadé que M. Joseph n'avait pas d'autre but que de contenter l'ambition qui le rongeait; qu'il réussirait à attirer l'attention; que l'ardeur qu'il mettait à ses études théologiques le prouvait, et que l'on ne tarderait pas à voir ses projets plus à découvert. On commença à s'occuper dans la ville du néophyte extraordinaire que nous possédons; et les femmes, au récit qu'on faisait de ses actions, en entendant dire qu'il était bel homme, plein de feu, d'enthousiasme, et qu'il méprisait tout, s'intéressèrent vivement à lui. Le jour du sous-diaconat arriva, la salle de l'évêché était pleine de monde, et surtout de femmes. M. Joseph arriva à son tour dans le cabinet de l'évêque pour répondre à toutes les questions qu'il voulait lui faire, et enfin pour décliner son nom de famille. J'ai su par le secrétaire de l'évêché les détails de cette entrevue. Le secrétaire était au bout du cabinet de M. de Saint-André. Le jeune néophyte s'approcha, dit son nom, et monseigneur jeta un cri qui fit accourir le secrétaire. M. Joseph, surpris, attendait le résultat de l'émotion de l'évêque. Ce dernier fut longtemps à reprendre ses sens, mais, ayant contracté depuis longtemps l'habitude de déguiser ses passions et ses secrets sous un front sévère et impénétrable, il revint à lui, regarda le jeune homme avec une bonté qui ne lui est pas ordinaire, et lui dit : — Monsieur, quels sont vos projets? — Monseigneur, c'est d'être prêtre au plus tôt; si vous aviez le pouvoir d'abréger le temps d'épreuves, je vous serais infiniment obligé.

L'évêque, étonné, examinait avec un soin curieux le visage du néophyte, et semblait se complaire dans sa rêverie. — Et quand vous serez prêtre, dit-il, que voulez-vous faire? — Obtenir un modeste vicariat et y mourir tranquille. — Quel âge avez-vous? — Vingt-deux ans.

A cet instant, l'évêque renvoya son secrétaire. On n'a jamais eu de renseignement sur la scène qui se passa entre monseigneur et le jeune homme. M. Joseph reparut dans la salle des ordinations en accompagnant monseigneur. M. de Saint-André lui conféra le sous-diaconat et le retira du séminaire, il le logea à l'évêché, dans un endroit conforme à ses goûts; M. Joseph y mena la même vie qu'au séminaire, ce qui étonna beaucoup de monde. L'évêque a témoigné à ce jeune homme une amitié, une affection extraordinaires. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que l'on a lieu de croire que monseigneur n'a rien su sur la vie antérieure de M. Joseph, et qu'il n'a rien confié à M. Joseph sur les motifs qui l'engageaient à lui donner tant de marques d'affection. On fit courir les bruits les plus absurdes. Toute la ville parla de cet événement, les plus jolies dames affluèrent au cercle de monseigneur, afin de pouvoir revoir M. Joseph, mais ce dernier n'y paraissait jamais, et, quand par hasard on l'y trouvait, son humeur sévère, sa contenance glaciale, repoussaient les hommages par lesquels on tâchait d'ébranler sa prétendue vertu. Enfin, monseigneur écrivit en cour de Rome pour obtenir des dispenses, et il y a trois mois le jeune homme fut ordiné prêtre. Lorsqu'il demanda la première place qui vaquerait, l'évêque se fit apporter la feuille, il n'y avait rien de disponible, mais le secrétaire dit à monseigneur que depuis longtemps on sollicitait un vicaire dans la commune d'Aulnay-le-Vicomte. Alors le jeune homme se jeta aux pieds de monseigneur pour obtenir cette place. L'évêque, en réfléchissant au nom d'Aulnay-le-Vicomte, s'écria : — Il y a des choses écrites dans le ciel!

Depuis cette parole, monseigneur est à la mort, la goutte et la sciatique se sont combinées avec une fièvre qui ne l'a pas quitté. Il n'a pu résister aux instances de son cher Joseph, et il a donné sa voiture, ses gens, son secrétaire, pour conduire notre jeune vicaire à Aulnay. Depuis le départ de M. Joseph, l'évêque n'a pas prononcé son nom, mais souvent ses regards cherchent le jeune homme, surtout lorsqu'il se trouve plus mal. Les ecclésiastiques qui, comme moi, sont instruits de la marche des passions humaines, ont admiré l'astuce de ce jeune ambitieux, et nous n'avons pas douté de la conduite qu'il tiendrait à Aulnay. N'est-il pas sombre, réservé, méprisant même les personnes les plus élevées en dignité, affectant la plus grande piété, taciturne, bienfaisant?... — C'est cela même, ai-je dit. — Je l'ai deviné!... répondit M. l'abbé Frelu.

Là-dessus nous avons beaucoup parlé de tout ce qu'a fait M. Joseph depuis son arrivée; de vous, monsieur Gausse, car M. l'abbé Frelu m'a beaucoup loué de vous approcher, et votre éloge ne lui a pas coûté. — Monsieur, me dit l'abbé Frelu en terminant, soyez sûr qu'avant sept ans ce jeune hypocrite, du reste plein de talents, sera cardinal et ministre. Alors, j'ai salué M. l'abbé, j'ai embrassé l'hôtesse, j'ai fait galoper ma jument vers A....y.... — Galoper!... s'écria le maire en levant les mains et les yeux vers le ciel. — Là, continua Lesecq, un de mes parents qui est employé honorablement à la garde des enfants au lycée m'a confirmé le discours de l'abbé Frelu : il m'a donné des détails que l'abbé avait omis, ce sont les petits événements qui ont eu lieu lorsque monseigneur a ordiné M. Joseph.

Il y avait beaucoup de monde, le jeune homme portait sur sa figure les traces de la plus profonde douleur, et son aspect tirait les larmes des yeux. Un grand combat se passait évidemment en lui-même, ses gestes n'étaient pas en harmonie avec la noblesse ordinaire de son maintien. Lorsque l'évêque parut, il tomba à genoux à sa place, des larmes s'échappèrent de ses yeux. Tout le temps de la cérémonie il pleura, et l'on fut obligé de l'emporter presque mourant, mais la curiosité ne put être satisfaite sur la cause de ses larmes. J'ai remercié mon parent, je suis revenu à Vannay; j'ai revu l'hôtesse; et *dixi*, j'ai dit! s'écria Lesecq en forçant sa voix. Puis il avala un verre de vin que la joyeuse Marguerite avait apprêté.

VII

Dans lequel on a l'espérance de savoir tout ce qu'est le vicaire. — Discussion jésuitique sur le manuscrit. — Il cède!

Aussitôt que Leseq eut terminé son éloquente narration, chacun se regarda avec un étonnement que le maître d'école crut produit par son discours, qu'il aurait nommé *pro vicario;* mais bientôt un sourd murmure s'éleva dans le salon du curé. — Nous ne sommes guère plus avancés, s'écria Marguerite. — Nous en savons assez, dit le juge de paix, pour nous abstenir désormais de toute recherche sur M. Joseph. S'il est favori de monseigneur, favori de madame de Rocourt, nous serions mal avisés de lui causer quelque peine. — C'est cela, ajouta M. Devau, d'ailleurs il est riche, il paye sans marchander. — Je n'ai plus rien à craindre pour ses contributions! s'écria le percepteur; pourquoi, monsieur le maire, ne m'avez-vous pas dit qu'il vous payait comptant? — Et en or, répliqua le maire. — En or! s'écrièrent-ils en chœur. — Parbleu! s'écria Leseq, belle merveille, *quantum prodigium!* Eh! messieurs, suivez le système de l'abbé Frelu, cet homme ne se cache pas pour rien. Or il a commis quelque crime!... Déchirons, à force de tentatives et d'efforts, déchirons le voile dont il se couvre : *refert*, il importe, *communæ*, à la commune, *et securitati publicæ*, à la tranquillité publique, ce qui signifie la justice, *justitia*, de savoir ce qu'est cet homme; et si c'était un criminel qui, doué d'avantages extérieurs séduisants, eût trompé monseigneur, surpris l'âme et les bonnes grâces de madame la marquise, voyez ce qu'il nous en arrivera en le démasquant... Vous, monsieur le percepteur, vous devenez receveur d'arrondissement; vous, monsieur le maire, vous êtes nommé sous-préfet, peut-être!... vous, monsieur le juge de paix, qui auriez arrêté le coupable fugitif, vous iriez siéger sur les lys du tribunal!... et moi...

Les trois premiers fonctionnaires d'Aulnay restaient la bouche béante en aspirant l'espoir présenté par l'éloquent Leseq. — Un instant, mes enfants, dit le curé en soulevant sa jambe malade de dessus le tabouret où elle était posée; et il se leva en prenant une attitude rendue imposante par son air de bonté : un instant, mes enfants, chacun est maître chez soi, et l'on ne doit pas inculper ainsi M. Joseph. Je conviens qu'il n'y a pas de feu sans fumée, mais chacun son métier, et celui d'espion n'est pas le nôtre; d'ailleurs, il ne faut pas mettre son doigt entre l'arbre et l'écorce, car il n'est pire eau que l'eau qui dort; et savez-vous ce qu'il vous reviendrait de vos recherches? qui cherche mal, mal y trouve; d'où je conclus que chacun est fils de ses œuvres, et qu'il ne convient pas de nuire à M. Joseph. S'il est riche : monnaie fait tout, prenez garde, tel cherchait rose qui a trouvé épine; et l'on sait où l'on est, l'on ne sait pas où l'on va; l'homme propose et Dieu dispose, et les battus payent l'amende : ainsi, pas de complot, croyez-moi, un bon conseil vaut un œil dans la main.

Ce déluge de proverbes n'était pas de nature à satisfaire Leseq; mais, se voyant le seul de son avis, il se tut et s'en alla, ayant des renseignements qui devaient assouvir la curiosité publique, sans cependant qu'ils expliquassent l'indifférence de M. Joseph pour tous les événements sublunaires. L'honneur de cette découverte devait appartenir à Marguerite, le destin avait décidé que le village n'en serait jamais instruit et que la gouvernante garderait un secret en sa vie. Elle était restée seule dans le salon, et, bien qu'elle peu at au vicaire, elle cherchait à deviner comment le perfide Leseq avait pu rester quatre jours chez une belle hôtesse... Elle se rappelait l'embarras du maître d'école lorsqu'il arriva à cette partie de sa narration... quand le trot d'un cheval retentit au dehors, et la sonnette du presbytère au dedans; Marguerite s'élance, un paysan venait demander avec instance les secours de l'Église pour sa mère qui se mourait. Marguerite monte chez M. Joseph et l'instruit de ce que l'humanité et la religion exigent de lui. Le jeune prêtre sort avec rapidité, il court à l'église et saute sur le cheval que le fils désolé lui avait amené. Il court, il vole, malgré la nuit, malgré la pluie, il est déjà loin!...

Quelle joie! Marguerite en pâlit, elle est seule en ce cabinet dans lequel, depuis que le vicaire est dans la maison, personne n'a pénétré... L'imprudent vicaire a, dans son zèle, tout laissé pour aller au secours de l'homme en détresse, et Marguerite, la curieuse Marguerite, triomphe!... Elle parcourt le cabinet avec une joie inexprimable; elle arrive devant le chevalet, et reste immobile d'admiration à l'aspect de la plus belle femme qu'il soit possible d'imaginer. Ce portrait est l'ouvrage du jeune prêtre, et, en apercevant cette figure céleste, la première idée qui vienne à l'esprit, c'est de croire que cette femme est une créature imaginaire dans laquelle une âme voluptueuse, grande et pleine de poésie, a rassemblé tous les traits épars dans la nature, en un mot ce que les peintres nomment le beau idéal. Quand Marguerite s'est rassasiée de cette vue, elle s'avance vers le bureau, voit le manuscrit, l'ouvre, et lit. . . . . .

Le bon curé, ne s'inquiétant pas de l'absence de sa gouvernante, ayant remis sa jambe en place et appuyé sa tête sur l'encoignure du siège de sa bergère rouge, s'était laissé aller à une envie de dormir produite par la trop grande tension de son esprit pendant le discours de Leseq. Il dormait. Tout à coup des cris perçants le réveillent dans son premier somme, il écoute : Marguerite entre effarée, une lumière à la main. — Ah! monsieur, une abomination... une révolte... on va le pendre, le tuer!... les coquins!... — Qu'as-tu, ma fille?... mon vicaire... qu'est-il arrivé?... parle!... — Ah! monsieur, quelle histoire!... un vaisseau, des pirates, les pauvres enfants, leur père... c'est lui!... Mais, Marguerite, assieds-toi, et calme-toi. — M. votre vicaire est parti, il a laissé la porte de son cabinet ouverte, je suis entrée, j'ai tout vu, voici son manuscrit, voici toute son histoire : je l'ai lue au milieu, et il y a un sabbat d'enfer ... — Marguerite, dit sévèrement le curé, reportez ce manuscrit où vous l'avez trouvé, fermez la porte du cabinet de mon vicaire et revenez ici, vous ne me quitterez pas qu'il ne soit arrivé. — Comment, monsieur!... s'écria Marguerite stupéfaite du sang-froid et de la sévérité inaccoutumée du bon curé. — Faites ce que je dis!... répéta le curé en faisant taire le désir qui le dévorait. — Y pensez-vous, monsieur? nous allons tout connaître, tout savoir, cela se peut et vous vous y refusez!... Ma foi, monsieur, on profite du hasard. Ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat.

Un proverbe déridait toujours le bon curé, sa sévérité disparut, et il commença à admirer la figure friponne et curieuse de sa gouvernante. Celle-ci continua : — Monsieur!... Eh bien, je le lirai tout bas.

Le curé se mit à sourire malignement; mais il répondit : — Non! non, Marguerite... — Monsieur, écoutez, reprit la servante, je suis de votre avis, nous devons remettre ce manuscrit à sa place, mais permettez-moi de vous faire observer : 1° que je l'ai commencé; 2° que si M. Joseph a écrit son histoire, c'est pour qu'elle soit lue; 3° enfin que personne n'en saura rien. — Et Dieu, Marguerite! — Ah! monsieur, n'y a-t-il plus que cela qui vous arrête, reprit naïvement la malicieuse servante; écoutez-moi toujours!... — Ah! Satan!... s'écria M. Gausse qui commençait à désirer lire le manuscrit; si l'on dit pour la faim : ventre affamé n'a pas d'oreille, que dira-t-on pour la curiosité?... Tout ce que l'on voudra, mon bon maître, dit-elle en se coulant sur un fauteuil près de M. Gausse; mais écoutez-moi... et, posant son bras sur celui du curé, elle le regarda d'un air tendre et lui dit : — Nous sommes deux personnes bien distinctes, et les péchés que l'un commet ne regardent nullement l'autre. — Où diable veux-tu en venir? — Eh bien! monsieur, continua la jésuitique servante, je prends sur moi le péché!... c'est moi qui ai pris le manuscrit, c'est moi qui vais le lire, vous l'écouterez ou vous ne l'écouterez pas, vous agirez comme bon vous semblera; mais moi je le lis, et dans deux ou trois jours je me confesserai à vous, je montrerai un sincère repentir, alors vous me donnerez l'absolution. — Cela ne se peut, dit le curé en remuant la tête de droite à gauche. — Mais, monsieur, vous ne m'empêcherez pas de pécher, ce que femme veut, Dieu le veut.

A ces paroles, Marguerite jeta un coup d'œil à M. Gausse, le curé rougit, baissa les yeux, et la gouvernante triompha. Le curé se tut; par ce silence, il s'avoua vaincu. Moi, je l'ai dit, M. Gausse était la franchise même; alors, ayant consulté son cœur, il s'écria : — Allons, Marguerite, lis.

Cette dernière, rusée et maligne comme un vieux juge, sortit précipitamment, et courut éveiller un enfant de chœur qui logeait à deux pas du presbytère, et elle lui promit mille friandises, sa protection et une récompense s'il voulait faire sentinelle au bout du village, et revenir avertir lorsqu'il entendrait le vicaire arriver. L'enfant promit; la gouvernante, ayant tout prévu, accourut vers son maître, se plaça en face de lui, moucha la chandelle, mit ses lunettes, et, M. Gausse ayant fermé les yeux pour n'être pas témoin du sacrilége, Marguerite lut ce qui suit d'une voix nasillarde.

VIII

Histoire de deux créoles.

En écrivant l'histoire de ma jeunesse, j'essaye de placer un phare sur la plus orageuse des mers, espérant ainsi éclairer mes frères sur les dangers que renferment les sentiments et les affections les plus naturelles. — Ses écrits lui ressemblent! s'écria le curé en jetant un regard vers le ciel; pauvre jeune homme! il a été bien malheureux, à ce qu'il paraît. — Eh! pourquoi chercher à me tromper moi-même, continua Marguerite, De ne sait-il pas que si j'écris mes aventures c'est pour m'occuper d'elle encore! A quoi bon ces détours? Ne commençons pas un récit véritable par un mensonge. Je suis prêtre, je dois m'en souvenir... Ô Mélanie, être céleste, toi seule me soutiens! donne-moi la force d'achever, avant que la mort que je vois arriver à pas précipités ne vienne m'interrompre; je t'invoque, je te

dédie toutes mes pensées, quoiqu'elles concernent toutes la douce, la pure Mélanie.

Il est, dans ma vie, des circonstances et des faits qui ne sont venus à ma connaissance que bien tard; cependant, au lieu de les placer à l'époque où je les ai appris, je suivrai dans ces mémoires l'ordre naturel d'un récit, et je classerai les faits de façon à ce qu'ils présentent une histoire suivie. Je suis né en France, où? je l'ignore; de qui? je l'ignorai longtemps; ma naissance fut enveloppée des voiles les plus mystérieux, et en ce moment même les faits qui sont venus à ma connaissance ne sont appuyés d'aucune preuve légale et authentique. Aussitôt que je vis dernièrement Aulnay-le-Vicomte, j'eus un vague souvenir d'y avoir été nourri et d'y avoir passé les quatre premières années de ma vie: ce qui m'a donné ce soupçon, c'est que j'ai toujours eu dans la mémoire le paysage d'Aulnay gravé d'une manière ineffaçable; et qu'à la première promenade que je fis avec le bon curé je fus stupéfait en reconnaissant, au sortir du village, du côté des Ardennes, le poirier sous lequel ma nourrice me déposait ordinairement lorsqu'elle allait travailler dans un champ voisin. Ma nourrice était une grosse paysanne, j'ai vainement cherché sa chaumière; si elle existait encore je la distinguerais entre mille semblables. Cette habitation annonçait la pauvreté, cependant ce toit de chaume était souvent visité par un ecclésiastique qui me prenait sur ses genoux, me souriait, voulait me faire rire et parler et me couvrait de baisers.

J'avais trois ans et demi: un matin ma nourrice était sortie pour aller travailler dans les champs, et, resté seul dans la maison, je jouais lorsque deux hommes entrèrent brusquement. je reconnus l'ecclésiastique qui parlait vivement à un militaire. Après une longue altercation qui n'avait rien d'offensif, car ces deux hommes paraissaient amis, le militaire me prit, m'enveloppa dans son manteau, monta en voiture, sortit du village, et au bout d'un certain temps, sur lequel il ne me reste aucune idée distincte, je me trouvai dans une grande ville au bord de la mer; enfin, quelques jours après, je fus transporté dans une chaloupe, et de la chaloupe dans un vaisseau. Voici en peu de mots ce que ma mémoire me fournit sur mon enfance. Ce militaire, capitaine de vaisseau, était M. le marquis de Saint-André, mon père; quant à ma mère, jamais je ne l'ai vue. Nous allions a la Martinique. M. le marquis de Saint-André me donna d'abord peu de marques de tendresse. Sa femme, à ce que l'on m'a dit, avait émigré et n'habitait plus la France: on ne me donna pas d'autres renseignements, et toutes les fois que je questionnais mon père sur ce point, il m'imposait silence. Eh quoi! pensai-je lorsque je fus plus âgé, comment ma mère a-t-elle pu abandonner son fils aîné? comment a-t-elle pu le reléguer dans un village, loin d'elle, et le confier aux soins d'une étrangère? Et cette mère n'a pas tenté une seule fois de venir me voir! elle n'a pas bravé tous les dangers pour m'embrasser!



La gouvernante étonnée... — PAGE 7.

Ce fut toujours et c'est encore pour moi un mystère dont je n'ai jamais pu soulever le voile; il est vrai que, enfant de la nature et initié depuis peu aux inventions sacriléges de la société, j'ignore les combinaisons qui amènent de pareils faits.

Mon père était doué d'une grande énergie, passionné, sévère, et même quelquefois dur. Je dois avouer, néanmoins, que, bien que j'aie souffert de sa brusquerie, il a souvent eu pour moi une bonté toute paternelle, mais ce fut lorsque mes qualités morales se développèrent et qu'il crut que je pourrais un jour lui faire honneur. M. de Saint-André était franc, généreux, brave à l'excès, instruit, ayant tout pour plaire, et n'y réussissant jamais, même lorsqu'il le voulait. Il faisait peut-être trop sentir sa supériorité; l'habitude de commander en souverain sur son bord avait contribué à féconder les semences d'orgueil et de hauteur que son âme contenait; et ceux qui froissent l'amour-propre par leur seule présence peuvent être estimés, craints, admirés même, mais ils ne plairont jamais.

Nous arrivâmes à la Martinique, et c'est dans cette île que j'ai passé la plus grande partie de ma jeunesse. Ici, je dois faire observer que la France était au fort de la révolution, qu'alors le voyage pacifique de mon père est une nouvelle énigme dont je ne puis trouver le mot: j'ignore encore en ce moment si mon père existe, et lui seul pourrait m'expliquer ces contradictions. A la Martinique, le premier soin de mon père fut d'acheter une petite propriété éloignée de toute habitation, et de m'y confiner en me remettant entre les mains de la femme d'un de ses contre-maîtres. Madame Hamel et deux nègres ont été les seules personnes que j'aie vues jusqu'à l'âge de neuf ans. Madame Hamel devint presque une mère pour moi; elle n'est pas spirituelle, mais elle a un excellent jugement, une âme pleine de douceur, de bonté et de vertus aimables; dès l'âge le plus tendre elle m'a inspiré la crainte de Dieu, et m'a nourri des divins préceptes de l'Evangile.

M. de Saint-André ne resta pas longtemps à la Martinique; je ne le revis qu'à des époques très-éloignées; mais sa profession ne lui permettait pas de longs séjours, et il ne pouvait guère venir que lorsqu'il se trouvait dans les parages de notre île. Ainsi, mes premières années se sont écoulées loin des villes, loin des hommes, loin des vices; je fus livré à la nature, et je puis me dire son élève, car madame Hamel ne me contraignit jamais; elle me laissa suivre tous les penchants de mon âme, pensant, comme elle me l'a dit, que les hommes naissent bons, et qu'en les préservant de la civilisation on leur donne, par cette seule et simple précaution, la plus belle éducation possible. La pauvre femme a été la cause bien innocente de tous nos malheurs.

Cette bonne madame Hamel ne pensa pas une seule fois à me faire étudier les sciences: elle n'a jamais compris que le latin, les mathématiques, etc., pussent être essentiels au bonheur de l'homme. Je mets en fait qu'elle ne sait pas si la Martinique, qu'elle a habitée pendant la moitié de sa vie, est sous le tropique du cancer ou sous celui du capricorne. Elle ne connaît pas la différence des plantes d'Amérique d'avec celles de l'Europe. Enfin, elle ne m'a montré que bien peu de chose, au dire de la plupart des hommes.

L'instruction qu'elle me donna consistait en quelques maximes

plus difficiles à pratiquer qu'à retenir. — Mon ami, me disait-elle en jetant sur moi un regard attendri, sois digne du nom de Joseph; fais le bien pour le bien; respecte la vieillesse et l'enfance, car tu es enfant et tu seras vieillard; ne te moque de personne; ne nuis à qui que ce soit, pas même aux animaux les plus petits; préfère le bonheur d'autrui au tien; oublie-toi souvent; admire l'univers, et tire toi-même les conclusions de ce spectacle.

Ce qu'il y avait de mieux, c'est qu'elle prêchait d'exemple. Elle eût rougi comme d'un crime de trahir un nègre-marron qui venait se réfugier dans les montagnes; aussi, très-souvent, ces malheureux fugitifs venaient nous apporter des fruits, des curiosités, et me protégeaient dans mes courses. Nos deux nègres adoraient cette bonne et aimable femme. Enfin, tout ce qu'elle me disait était appuyé par des actions vertueuses, accomplies avec cette simplicité qui doit en doubler le prix aux yeux de l'Éternel. Je vécus cinq ans sans connaître d'autre loi que ma volonté, d'autres lieux que les montagnes brûlantes et les forêts humides qui nous environnaient. J'avais reçu de la nature un caractère impétueux et passionné; cette énergie terrible, entretenue par l'influence du climat que j'habitais, ne se déploya que dans deux passions qui furent pour ainsi dire son refuge, car, dans tout le reste des sentiments, dans toutes les circonstances ordinaires de la vie, j'ai entendu vanter par les autres ma douceur et ma patience.

La première de ces deux passions est un doux enthousiasme pour la religion de Jésus-Christ. Je fus chrétien par mon propre mouvement, et j'attribue cet entraînement de mon âme à la liberté dont j'ai joui. En contemplant cette immense nature de l'Amérique, j'ai senti naître dans mon cœur des sentiments élevés, et je n'ai trouvé que l'Évangile qui fût à la hauteur de ces merveilles : on y reconnaît la même main. Ce livre est, comme la nature, immense et simple dans son ensemble, et compliqué à l'infini dans ses détails, naïf et grand, varié, sublime. Les montagnes, les forêts, m'ont rendu religieux, mystique, et longtemps j'ai vu le monde du côté le plus beau. Jusqu'à neuf ans, je parcourus les environs de notre demeure en n'ayant aucune idée arrêtée, et, comme un jeune faon, jouant toujours, marchant d'étonnements en étonnements, grimpant sur les bambous, sur les rochers, sur les cocotiers, voulant, comme un jeune singe, tout voir, tout fureter.

Souvent je parvenais dans l'antre du nègre-marron. Le pauvre fugitif reconnaissait en moi l'enfant que ses camarades lui avaient signalé comme le fils de madame Hamel, et le nègre m'apportait une natte, me racontait son esclavage, sa fuite, ses dangers. Je pleurais avec lui, et il baisait respectueusement mes mains, parce que j'étais un blanc.

O souvenir de l'enfance, que vous êtes doux! Cette partie de ma jeunesse fut comme l'aube d'un beau jour; mes jouissances pures, la fraîcheur de mes sentiments, le calme, la naïveté, tout contribue à me rendre délicieuse la mémoire de mes premiers pas dans la vie, et je ne puis penser au son de la cloche de notre habitation sans donner à mon cœur une fête suave, douce et belle de toutes les harmonies que le ciel de mon île me révéla.

Cependant, au milieu de mes promenades, il m'arrivait quelquefois de réfléchir; je commençais à sentir dans mon cœur des sentiments vagues, des affections qui cherchaient à se fixer : enfin il me manquait quelque chose. Souvent j'allais prendre un vieux nègre-marron pour lui confier combien j'éprouvais de plaisir à voir un beau paysage et une roche pendante qui semblait vouloir tomber sur la source qui s'échappait à ses pieds. Je voulais qu'il partageât mes découvertes, car une belle aurore, un coucher du soleil, ne me plaisaient plus autant lorsque j'étais seul à les contempler. La bonne madame Hamel ne me fit jamais un reproche de ce que je l'abandonnais pour courir, et cependant la pauvre femme mourait de frayeur lorsque je passais une nuit dans la grotte de mon bon ami Fimo, le vieux nègre-marron, le chef des fugitifs. J'avais neuf ans, et depuis cinq ans je n'avais pas revu mon père. Un jour, je revenais à notre maison, il était presque nuit, j'aperçus de loin beaucoup de lumières; je courus pour savoir ce qui produisait cette clarté extraordinaire. En entrant dans l'avenue, bordée d'une haie de jeunes goyaviers, d'avocats, de jacqs, d'agathis, je vis qu'il y avait beaucoup de soldats devant la maison; j'arrive, et je revois mon père. Je lui sautai au cou et je l'embrassai. Quelle fut ma surprise, en me retournant, de voir à côté de madame Hamel une petite fille âgée d'environ cinq ans!... Madame Hamel la tenait sur ses genoux, et, lorsque je la regardai, elle me jeta un coup d'œil qui n'est jamais sorti de ma mémoire. Elle était assise sur madame Hamel avec une grâce qui semblait lui être naturelle. Son petit visage brillait de toutes les beautés de l'enfance : c'était un abrégé des perfections de la nature, et sa pose enfantine, son naïf sourire!... ses longues et grosses boucles de cheveux blonds qui retombaient sur son cou frais et mignon... Ah! malheureux! je vois encore tout au moment où j'écris ces lignes. — Mon fils, me dit M. de Saint-André, je vous amène votre sœur. A ce mot j'embrassai cette charmante enfant. — Aimez-la bien... car c'est le vivant portrait de madame de Saint-André, et c'est le seul que nous puissions avoir... En disant ces mots, mon père versa quelques larmes. — Elle est morte, continua-t-il, mais il ne put achever.

J'appris la nouvelle de la mort de ma mère avec une indifférence dont je m'accuse encore, car je ne fus chagrin que de la douleur de mon père, et, quant à moi, je n'étais nullement affecté; cependant le matin j'avais pleuré amèrement la mort d'un jeune loxia que j'avais apprivoisé de concert avec mon vieux nègre. Lorsque M. de Saint-André fut seul avec moi, ma sœur et madame Hamel, il s'adressa à cette dernière et lui dit : — Madame, je vous ai amené Mélanie, parce qu'il y a encore trop de danger pour nous en France, et que je n'y connais personne à qui j'aie osé confier cette chère enfant. Aussitôt que nous pourrons revenir en Europe, je viendrai vous chercher. Vous savez quels dangers je cours ici : je vous quitte!... c'est peut-être beaucoup trop d'y être venu. Je ne sais comment je vais faire

E L.

PREUDOMME

Il battit ses créanciers. — PAGE 8.

pour rejoindre mon bord; mais ma troupe est nombreuse et bien armée.

Après cette courte entrevue, mon père m'embrassa, couvrit Mélanie de baisers, et partit. Je voulus absolument l'accompagner jusqu'à la côte, et le suivre pour participer aux dangers qu'il allait courir : il m'ordonna de rester par un geste impératif et un regard absolu, à l'influence desquels il était impossible de se soustraire.

Je rentrai dans la maison, et, toute la soirée, mes yeux furent attachés sur la petite Mélanie. Une foule de réflexions vint alors m'assaillir, et je sentis naître en moi un attachement dont je n'avais pas l'idée. Le sentiment que j'éprouvais à voir cette jeune enfant est indéfinissable, et je vis avec joie qu'elle le partagea dans toute son étendue. Nous couchâmes dans la même chambre, non loin de madame Hamel, car je voulus à toute force me charger de ma sœur. Dès lors s'ouvrit pour moi une bien autre carrière. Il ne me manqua plus rien, et la passion la plus terrible jeta sourdement ses fondements dans mon âme. Tous les sourires de ma sœur m'appartenaient, de même que je ne fis plus rien qu'en son nom et pour elle. Je l'emmenais dans mes courses, que je proportionnais à ses forces naissantes, et chaque belle fleur que je rencontrais lui était offerte comme jouet, chaque beau fruit, chaque nid d'oiseau arrivait dans ses belles mains avant qu'elle eût le temps de le désirer. Où l'on apercevait Mélanie, on était sûr de me trouver, car nous n'allions jamais l'un sans l'autre. Un quart d'heure d'absence devenait un supplice pour tous deux, et notre plus chère étude fut de nous complaire l'un à l'autre. Fier de mon âge, de ma force, je rendais à Mélanie des services qui ne me coûtaient rien, tant je trouvais de douceur à l'obliger. Peines, fatigues, soins, dangers, s'effaçaient devant un de ses sourires. Si Mélanie fatiguée ne pouvait plus revenir, je construisais un siége avec des lianes, et, l'adaptant à mon dos, je portais ma sœur jusqu'à la maison; cette jolie fille me passait ses bras autour du cou, en laissant ses cheveux dorés se mêler aux boucles noires de ma chevelure, et mon cœur palpitait de joie lorsque je sentais la douce main de Mélanie qui essuyait la sueur de mon front.

J'initiai Mélanie dans mes grands secrets, je la menai dans mes routes favorites, chez les nègres-marrons; nous gravîmes les rochers, et, en voyant les pompes du couchant et les magnificence de l'aurore, je tâchais de lui faire comprendre le peu que je savais sur l'Éternel; nous lisions ensemble ce qu'il a écrit sur la voûte des cieux, ce qu'il a tracé sur les sables de la mer, sur les feuilles des arbres, sur les ailes diaprées des oiseaux. Quant aux autres préceptes, le cœur naïf et pur de Mélanie les contenait tous, et c'est surtout elle qui, en apprenant les sublimes obligations de l'homme envers l'homme, ne parut que se souvenir. Toute jeune, une bonne action, une pensée noble, découlaient de sa bouche et de son cœur avec une facilité qui faisait croire que la vertu n'était pas un effort pour elle. Un jour nous allons à la grotte du vieux Fimo. Nous arrivons à sa retraite, après avoir traversé les plus jolis sentiers et nous être livrés à la gaieté la plus franche. Le soleil couchant dorait toutes les cimes et disait adieu à la nature, en l'enrichissant de ses belles teintes de couleur de bronze, d'or et de pourpre : l'air était calme. Un funeste silence régnait aux environs de l'antre de Fimo. Nous approchons... le malheureux venait de saluer le soleil pour la dernière fois! Étendu sur une grosse pierre couverte de mousse qui lui servait de siége, le pauvre nègre, immobile, ne respirait plus, et ses yeux fixes et ouverts annonçaient que l'homme de la nature meurt sans être entouré d'amis, parce que l'homme de la nature a horreur de la mort. Mélanie lui ferma les paupières, détacha son voile, le mit sur le visage du pauvre nègre, et s'agenouillant, elle me dit : — Prions!...

Non, par delà la tombe, j'entendrais encore cette voix pure et touchante!... Quel regard! quelle attitude! Notre prière consista à contempler tour à tour et le nègre et le ciel. J'ignore ce que pensa Mélanie, mais je sais qu'alors mon âme s'éleva vers tout ce que la mélancolie et la religion ont de plus grand, de plus sublime et de plus élevé. Ensemble nous nous relevâmes, et nos yeux étaient en pleurs.

Quelque mérite que possèdent les longues prières des morts, je n'ai jamais entendu d'oraison plus belle que le *Prions!* de Mélanie. Nous aperçûmes deux nègres qui cherchaient leur chétive subsistance; nous les appelâmes à grands cris. Ils vinrent en reconnaissant notre voix : nous les guidâmes vers le corps inanimé du bon Fimo. Ils firent une fosse sous un cocotier que Mélanie marqua. Tous deux muets et remplis d'une sainte attention, nous suivîmes, en nous tenant par la main, les deux nègres qui portaient Fimo sur leurs épaules. Enfin, nous le vîmes placer dans sa dernière demeure; en ce moment, par un accident naturel qui provenait de la disposition des lieux, un rayon de soleil vint illuminer cette fosse. — Dieu l'emmène! m'écriai-je. Lorsque la terre fut jetée sur lui, Mélanie dit : — Nous ne le verrons plus!... On fit une espèce de tertre, et, lorsque nous avions du chagrin, la tombe du nègre était l'autel où nous venions pleurer.

En revenant, nous gardâmes le silence; mais, en sortant de la forêt, ému de tout ce qu'avait dit Mélanie, je m'arrêtai; et, regardant ma sœur, je lui dis avec la voix de l'âme : — Ah! tu es un ange!...

Elle ne me répondit que par un sourire et un gracieux mouvement de tête qui sont gravés dans ma mémoire avec tout ce qu'elle a dit et tout ce qu'elle a fait. Ce soir-là nous ne mangeâmes pas, car en entrant elle murmura : — Joseph, on n'a pas faim quand on a du chagrin!

— Ame divine!... — Mon bon Jésus! s'écria Marguerite. Voyez, monsieur, dit-elle à M. Gausse en lui montrant le manuscrit, voyez comme il a pleuré dans cet endroit, l'écriture est presque effacée. M. Gausse était trop ému pour répondre.

IX

Le temple du Val-Terrible. — Le nègre ravisseur. — Départ pour la France.

Ce fut ainsi que nous passâmes le temps de notre enfance. Tout ce que les sentiments humains ont de plus naïf et de plus touchant embellissait nos jeux et nos courses. Nos corps n'étant pas déformés par les habillements ridicules qu'exige le séjour des villes, se développèrent rapidement, et les belles proportions que la nature, livrée à elle-même, enfante sans efforts nous donnèrent les vains avantages de la beauté. Mélanie atteignit douze ans. Sa jolie taille était presque formée; elle se regardait déjà dans l'eau claire des fontaines pour arranger les milliers de boucles que formaient ses beaux cheveux blonds. Ses yeux bleus souriaient toujours, et pourtant exprimaient la mélancolie. Elle chaussait son pied mignon avec une sandale artistement tissue par nos nègres, et, selon la coutume des îles, elle le laissait à nu : rien n'était séduisant comme cette jeune fille, douée de toutes les aimables qualités des femmes. Maintenant qu'en évoquant ces douloureux et charmants souvenirs je me rappelle le groupe admirable que nous devions former lorsque, entrelacés au bord d'une fontaine, sous un rocher, au milieu des vastes colonnades antiques de la forêt, et protégé par des buissons épineux, nous étions livrés aux jeux de la jeunesse, il me semble que les fameuses statues de la Grèce ne devaient pas être plus belles; car, quel que soit le feu divin qu'ait répandu le génie sur ses créations, nous les surpassions par la naïveté de nos attitudes, la fraîcheur de nos visages, et, semblables aux deux ombres charmantes de ces amants dont parle Klopstock, nous n'avions pas besoin des paroles humaines pour nous faire part de nos sentiments et de nos pensées... un geste, un sourire, un coup d'œil, un baiser, tenaient lieu du langage, nos âmes s'entendaient. L'habitude avait tellement fait passer nos cœurs l'un dans l'autre, qu'il n'en existait plus qu'un seul.

Je ne sais s'il y a beaucoup d'âmes qui se plairont à la simple description des événements qui marquèrent ces années de bonheur; ils semblent appartenir à un autre temps qu'au siècle d'aujourd'hui; mais la peinture n'en sera fade que pour des gens dont l'imagination n'a jamais entrevu les tableaux mensongers de l'âge d'or. Hélas! je puis dire avec orgueil que je l'ai connu pour mon malheur.

Un jour, j'avais conduit Mélanie vers un lieu dont on ne peut avoir aucune idée en Europe. Que l'on se figure deux énormes pics séparés l'un de l'autre, à leur sommet, par un immense espace; cette ouverture dans les airs ressemblait à celle d'un angle immense, car les deux montagnes se rejoignaient par leurs bases. Ainsi le vallon du bas était extrêmement étroit, chaque montagne présentait un aspect merveilleux par la végétation qui l'embellissait; d'un côté de la vallée on apercevait la mer à une distance énorme, et de l'autre un bocage disposé en cercle, au milieu duquel une source faisait entendre son doux murmure. Lorsque Mélanie fut à l'entrée de ce vaste et admirable paysage, nommé le Val-Terrible, elle me regarda, me serra la main, et, me montrant un fragment de rocher d'où l'on découvrait toutes ces beautés, assemblage prodigieux de toutes les ressources de la nature : — Je voudrais, dit-elle, que, sur cette roche, sous ces arbres, l'on complétât le spectacle en bâtissant une chaumière entourée de fleurs, et plus loin, dans l'île qui se trouve au milieu de ce petit lac, je sens que je m'attendrirais en apercevant la tombe du nègre placée sous un tatamaque.

Je reconduisis Mélanie à notre maison; lorsqu'elle fut couchée je m'échappai, et, courant de toutes mes forces, je regagnai le Val-Terrible. J'allai dans toutes les retraites des nègres-marrons auxquels nous portions tous les jours leur nourriture. Je les rassemblai, et, les amenant sur la roche où Mélanie avait exprimé son désir avec cette aimable légèreté de son sexe, je leur dis : — Mes amis, Mélanie a dit qu'elle voulait voir là une habitation, il faut la construire à l'instant.

Aussitôt, sept à huit nègres mettent le feu au pied d'une trentaine d'arbres, qui ne tardent pas à tomber, pendant que d'autres creusent la terre et que d'autres cherchent de la mousse. Nous travaillâmes toute la nuit, et le jour nous surprit que l'ouvrage était bien avancé. Je ne sais comment je fis pour construire une chaumière selon les règles de l'architecture, mais j'ai vu dans les parcs des grands des constructions champêtres artificielles qui n'étaient que des masures auprès de mon palais sauvage. Devant la porte s'élevaient huit troncs d'arbres parfaitement droits qui représentaient des colonnes. Sur ces colonnes on plaça transversalement un énorme cocotier; puis,

avec une adresse qui leur est habituelle, les nègres réussirent à poser sur cette architrave deux gros troncs en triangle qui formèrent un fronton. Au bas des colonnes, ils disposèrent le terrain de manière que des marches naturelles firent une base aux troncs d'arbres, et cette chaumière eut toute la tournure de la façade du Parthénon. elle était très-longue, et ses côtés furent façonnés selon le système de la façade; on fit le toit avec des feuilles de mangle, et nous laissâmes des jours pour que l'intérieur fût éclairé.

Cependant la journée s'avançait; tout en travaillant pour Mélanie, je l'oubliais!... Enfin, sur le soir, lorsque je vis que les nègres pouvaient finir tout à eux seuls avec mes instructions, j'accourus à la maison... j'entrai, et je vis Mélanie qui, les yeux rouges, était assise sur la porte. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle se mit à agiter son mouchoir, car la joie la suffoquait, elle ne pouvait parler. A cette action je reconnus combien sa douleur était vive, et en une seconde je fus à ses côtés. — Méchant enfant, me dit madame Hamel sans me demander d'où je venais, que vous nous avez causé d'inquiétude! — Ne le gronde pas, ma mère, répondit Mélanie; vois comme il en est fâché... — Joseph, ajouta-t-elle avec une charmante naïveté, je ne te dirai pas que tu m'as fait mal, parce que tu aurais trop de chagrin!... Elle se mit à essuyer la sueur de mon front et à caresser mes cheveux avec une attitude pleine de grâce. — Lorsque je ne t'ai plus vu, j'ai pleuré! me dit-elle; je n'ai pas vécu cette journée-ci, il faut la rayer du nombre des jours que Dieu m'accordera. Méchant! comment as-tu fait pour t'éloigner de moi? Si ce fut pour une bonne action, je ne te pardonnerai jamais de m'avoir laissé à l'habitation.

Ne voulant pas dire mon secret, je gardai le silence, ce qui étonna Mélanie. Elle me regarda d'un air boudeur qui la rendait charmante, par la difficulté qu'elle trouvait à faire paraître sur son visage une expression disgracieuse. En se couchant, elle me dit, en grossissant sa voix : — Je ne te souhaite pas une bonne nuit!... — Et moi, Mélanie, lui répondis-je avec douceur et en souriant, je supplie le Tout-Puissant de répandre le charme des plus beaux songes sur ton sommeil.

A cette réponse, elle fut un peu confuse, et se coucha en murmurant : — Pourquoi aussi ne me dit-il pas ce qu'il fait?... Il semble que la jalousie soit un sentiment dont le germe est naturellement en nous, et que la civilisation ne l'a point créée. Le lendemain ma sœur vint à moi, et, m'embrassant avec un air repentant, elle me dit avec tendresse : — Je te demande pardon, mon frère! — Tu n'en as pas besoin... Et je l'embrassai avec ivresse. Madame Hamel nous pressa tour à tour sur son sein en s'écriant: — Heureux enfants!... conservez bien la pureté de votre âme!...

Nous nous regardâmes nous deux Mélanie, sans pouvoir comprendre le sens de ces paroles. Je les comprends maintenant!... Après le repas, j'emmenai Mélanie, et je la conduisis au Val-Terrible par un chemin qui devait la mettre brusquement en face du spectacle qu'elle avait souhaité. Presque tous les nègres-marrons étaient de la côte de Guinée, et ils chantaient en chœur une chanson de leur pays. Cette sauvage mélodie allait admirablement à ce site pittoresque, et elle vint frapper nos oreilles. — Ce sont nos noirs! dit Mélanie en arrivant à la vallée. Elle fait un pas de plus, jette un cri d'étonnement, elle me regarde, se précipite dans mes bras, et sur sa joue en fleur roulèrent les larmes d'une joie céleste. Elle entra dans la chaumière, que nous nommâmes le Temple. Quelles sont les paroles qui pourraient rendre les charmes d'un pareil moment?

A quelque temps de là une aventure vint m'éclairer sur la nature du sentiment que je portais à cette sœur trop chérie. Il y avait parmi les nègres-marrons un noir de la Côte-d'Or d'un naturel extrêmement féroce. Les mauvais traitements qu'il avait subis avaient aigri son caractère. Il fuyait ses compagnons de malheur, il errait dans les endroits les plus escarpés et les plus sauvages, rien ne pouvait l'adoucir : Mélanie entreprit de le ramener. Un jour, le voyant assis sur un quartier de roche, elle me dit : — Il est impossible, Joseph, qu'il y ait des êtres complétement méchants; on peut se tromper, mais personne n'a dit au fond de son cœur : Je veux être cruel! Ce nègre regarde le ciel; or, cette seule action m'indique que nous réussirons.

Aussitôt elle se mit en marche, et nous arrivâmes à ce noir, qui ne s'enfuit point selon sa coutume, il regarda même Mélanie d'une manière qui me déplut. — Bon nègre, dit ma sœur avec une voix douce à laquelle rien ne résistait, pourquoi restes-tu toujours seul? pourquoi te réfugies-tu dans des antres sauvages, au lieu d'habiter des grottes charmantes? — Parce que je suis malheureux, parce que je hais les hommes. — Veux-tu que nous t'apportions de la nourriture? tu n'auras pas la peine de la chercher. — Non. C'est peut être une amorce pour me charger de chaînes et me ramener à mon maître. — Mais pourquoi brises-tu des arbres et troubles-tu l'eau des fontaines? Tu déchires des oiseaux!... c'est mal cela... — Il faut bien que je rende tous les maux qu'on m'a faits... Allez-vous-en, je ne puis vous voir.

Tout en parlant ainsi, il jetait des regards farouches sur Mélanie, en paraissant ne pas me voir; son œil exprimait un sauvage désir, et alors des idées vagues vinrent troubler mon cerveau : — Allons-nous-en, dis-je à Mélanie. Et ma sœur, plaignant le nègre malheureux, laissa tomber sur lui un coup d'œil de compassion et de tendresse naïve qui le fit tressaillir. — Le malheureux! s'écria-t-elle. Et, tout en se retournant, elle le regardait toujours. Je vis le nègre rester à la même place en contemplant Mélanie; il ressemblait de loin à une statue de bronze. Lorsque nous fûmes trop loin pour qu'il pût nous voir, il s'élança et nous suivit toujours jusqu'à ce que nous arrivâmes vers l'habitation.

Le lendemain, lorsque nous nous promenâmes en apportant des douceurs à nos pauvres nègres-marrons, je vis ce même noir nous épier avec soin et se cacher pour admirer Mélanie. Nous étions assis sur une pelouse, à côté de notre temple; nous causions; j'entendis un léger bruit dans le feuillage, et, portant mes regards vers l'endroit d'où partait ce frémissement, j'aperçus les deux yeux noirs de ce nègre qui dévoraient Mélanie. Une peur mortelle glissa son froid glacial dans tous mes membres, et je fus comme charmé par l'infernal regard de ce noir. Alors j'eus une connaissance confuse des dangers que courait Mélanie, et, appelant par son nom un nègre qui avait son refuge à deux pas de là, je réussis à reprendre courage lorsque je le vis accourir : aussitôt j'entraînai Mélanie à notre habitation avec une promptitude dont elle ne devina pas la cause. Pendant plusieurs jours j'allai dans la forêt sans Mélanie, et j'eus la force de résister à ses prières.

Cependant un matin elle fit tant que je l'emmenai. Jamais, je crois, je ne l'avais vue si jolie et si séduisante. Lorsque nous arrivâmes au milieu de la forêt, non loin du Val-Terrible, j'entendis les pas d'un homme qui marchait derrière nous .. Je me retourne, et j'aperçois le nègre!... une sueur froide me saisit. — Marchons plus vite, dis-je à ma sœur. Vains efforts! le nègre fondit sur Mélanie, et, la prenant dans ses bras, il s'élança vers les montagnes avec la rapidité de l'éclair. Je le suivis en courant de toutes mes forces et en faisant retentir la forêt de mes cris de détresse En poursuivant le nègre, je le forçais à la retraite, et tant qu'il courait j'étais tranquille sur le sort de Mélanie, dont les pleurs et les sanglots me déchiraient le cœur. Elle se débattait avec son ravisseur et retardait sa fuite; mais ce dernier atteignit un endroit écarté, et là, déposant à terre Mélanie, il la couvrit de baisers. Non, jamais un homme ne connaîtra la rage qui s'alluma dans mon âme! Je volais avec la vélocité de l'aigle à travers les pointes de rochers qui me mettaient les pieds en sang, et je ne sentais aucune douleur, tant les feux de la colère me brûlaient. Enfin, sur le haut de la roche, deux nègres parurent, semblables à deux chasseurs qui accourent pour empêcher un tigre de dévorer une jeune biche. Je fus en même temps qu'eux aux côtés du nègre, qui fut massacré impitoyablement par les deux marrons. Mélanie ne fut pas témoin de ce meurtre, je l'avais prise dans mes bras, et, rapide comme une flèche, je l'emportais à travers les rochers que je descendais avec une aveugle fureur en les teignant de mon sang. Ma sœur pleurait à chaudes larmes, obéissant à un vague sentiment de pudeur qu'elle n'aurait pu définir; et moi, pendant ce temps, je l'inondais de baisers enflammés, cherchant ainsi à purifier et à effacer la souillure imprimée par ceux du nègre effronté. — Ah! oui, embrasse-moi! s'écriait-elle en sanglotant. Ce moment m'éclaira : je vis quelle était la nature de l'amour que je portais à ma sœur!...

— Monsieur, dit Marguerite en interrompant sa lecture, notre pauvre vicaire a encore bien pleuré à cet endroit-là... tenez! .. Et elle montra le manuscrit à M. Gausse. — Le malheureux! s'écria le bon curé. — Alors, continua la servante, je n'aperçus aucun mal dans ce sentiment : ignorant comme des créoles, n'ayant aucune idée des prohibitions des lois humaines, je fus ravi..... Je me livrai au doux charme de trouver une maîtresse, une amante, une épouse dans ma sœur, et je me gardai bien de l'instruire des découvertes que j'avais faites dans mon propre cœur. Une joie céleste vint jeter son baume rafraîchissant sur la plaie passagère que venait d'ouvrir le nègre, et je bénis en quelque sorte cette aventure. Je revins avec Mélanie chagrine. car les farouches baisers de son noir ravisseur lui restaient sur les lèvres, et maintes fois elle y portait la main en s'essuyant avec dépit. Alors je la comblais de mes caresses, et ces caresses eurent dès lors un autre caractère; alors je questionnai fréquemment madame Hamel, les nègres, tout le monde, je fus plus attentif à tous les mystères de la nature; enfin une nouvelle source de pensées et de mélancolie vint augmenter mes réflexions habituelles.

Je me souviens avec un charme mêlé de honte de ce temps délicieux où mes sentiments prirent une teinte indécise de sensualité divine, où je donnais à ma sœur des baisers qui l'étonnaient elle-même. Confuse et rougissante, elle appuyait sa tête sur mon sein, et semblait provoquer mes caresses. Alors je n'étais pas criminel, j'avais le cœur pur!... cette passion, qui jetait alors en moi de si profondes racines, elle est criminelle aujourd'hui! et cependant, malgré tous mes efforts, elle ne mourra qu'avec moi. Quelque temps après cet événement, ma sœur, qui croissait en grâce et en beauté. et dont l'esprit était au moins à la hauteur des perfections du corps, devint aussi rêveuse, et son charmant visage se couvrait parfois d'une rougeur subite.

Un jour, me prenant par la main, elle me dit avec une espèce de solennité : — Viens, mon frère!... allons au temple, là j'aurai quel-

que chose à te dire... Nous marchâmes en silence, en nous jetant des regards furtifs, ainsi qu'Adam et Ève lorsqu'ils eurent mangé la pomme fatale; il semblait que nous nous comprissions parfaitement l'un l'autre. Nous arrivâmes à notre banc de mousse, au pied de notre temple. Pour faire passer dans l'âme des autres le ravissement qui vint saisir les nôtres par degrés, il faudrait pouvoir asseoir en ce moment ceux qui liront cet écrit sous le papayer qui nous ombrageait, et leur faire voir les magnifiques couleurs dont les montagnes étaient parées : l'azur foncé de l'indigo teignait le milieu des rochers, leurs cimes arrivaient par des teintes insensibles à l'or le plus brillant, et leurs formes pyramidales tranchaient vivement sur un ciel d'une ravissante pureté; la mer roulait de petites vagues d'argent; la végétation variée de l'Amérique étalait ses teintes vigoureuses; et le soleil à son couchant, donnant une touchante mélancolie à ce tableau, imprimait à l'âme un mouvement indéfinissable. Ce fut en face de toutes ces merveilles que Mélanie, après me les avoir montrées par un regard plein d'enthousiasme, me dit d'une voix altérée :

— Mon frère, je ne sais plus comment je t'aime! tes regards portent le trouble dans mon âme, et quand tu n'es pas près de moi je te désire comme le prisonnier doit désirer la liberté, l'aveugle la lumière! A force de penser à toi et à ce que j'éprouve, j'ai vu que l'amour dont je t'entoure n'est pas l'amour que je porte à la bonne madame Hamel. Je voudrais apprendre de toi si, quand mes yeux sont fixés sur les tiens, tu éprouves le même trouble que moi. Je n'ose plus te regarder qu'en secret, c'est-à-dire lorsque tu ne me vois point; et alors je trouve à te contempler une douceur infinie que je ne connaissais pas encore, et qui chaque jour devient plus forte et plus vive. — O ma sœur! m'écriai-je en lui prenant la main, un feu terrible me brûle, et depuis quelque temps j'ai reçu une nouvelle vie!... nous nous appartenons l'un à l'autre pour toujours!... Tiens, vois-tu, je serai pour toi comme Nehani pour sa femme : tu seras mon épouse, et je serai ton mari. Il n'y a que ce moyen!... mais il faut une cérémonie, un serment. — Allons donc! dit-elle, jure bien vite, et prenons toute cette vallée, cette mer et ces montagnes à témoin... Joseph, toi tu dois te mettre à genoux...

Je m'agenouillai effectivement, elle prit ma main dans les siennes, son visage devint d'une étonnante gravité, et alors, levant mon autre main vers le ciel, je lui dis : Mélanie, je te jure de n'aimer jamais que toi! le reste des femmes ne sera jamais rien pour moi! tu es pour toujours ma sœur et ma femme!... Je me rassis à ses côtés, et elle me dit avec un sourire et une naïveté enivrante : — Moi, je ne me mettrai pas à genoux... Je jure, reprit-elle en me lançant tous les feux de l'amour dans un regard, je jure de n'aimer que toi!... Puis, se jetant dans mes bras, elle me couvrit de baisers. Le flambeau de cet hymen fut le soleil; les témoins, le ciel et la mer; et la nature dut sourire aux simples caresses qui terminèrent cette scène enfantine.

Dès lors je ne sais quelle tranquillité se glissa dans nos âmes; nous fûmes heureux et rien ne manqua à notre bonheur. Notre vie coula pure comme l'eau d'un ruisseau qui court sur un sable doré. Mélanie avait alors treize ans, et moi j'en avais seize. Un matin que je bêchais et que ma sœur brodait, M. de Saint-André se montra dans notre avenue, et en deux sauts nous fûmes dans ses bras. Il admira la rare beauté de ma sœur ainsi que ma taille élancé, et il parut content. — Mes enfants, nous dit-il, la France est enfin pacifiée; ce sont des énigmes pour vous que de telles paroles, mais vous me comprendrez quand je vous dirai que votre père n'est plus proscrit; il quitte l'Amérique. Le souverain de notre pays m'a donné le commandement d'un vaisseau, avec le grade de contre-amiral, et je viens vous chercher pour vous emmener en France. Vous allez revoir votre patrie et connaître les jouissances de la vie sociale. Toi, Mélanie (et sa voix avait un accent de tendresse qu'il ne put cacher), ta beauté te rendra l'objet de l'hommage de tous les hommes; vous, Joseph (sa voix devint plus sévère), vous allez réparer le temps perdu, et vous instruire pour vous faire un état, un nom, et arriver à des places éminentes.

Ces paroles furent pour moi l'objet d'un long commentaire. J'eus beaucoup de peine à les comprendre, et, pour être franc, je dois dire que d'abord je ne les compris pas. Le lendemain mon père nous quitta, se rendit à C..., où il vendit l'habitation de madame Hamel. Trois jours après nous étions dans une frégate et nous voguions vers la France.

X

Événements en pleine mer. — Les deux créoles à Paris.

J'ai déjà dit que M. de Saint-André avait dans le caractère une rudesse et une sévérité terribles. J'en acquis la preuve pendant les premiers jours de notre navigation. Il ne laissait passer aucune faute, et les lois de la discipline maritime, de cette discipline qui confère une si grande autorité aux capitaines, étaient observées avec une ponctualité qui montrait combien on craignait mon père. Au bout d'une quinzaine de jours, pendant lesquels mon père m'observait avec attention, et paraissait satisfait de moi, il arriva qu'un chef de matelots (j'ignore quel grade il avait) commit un faute qui fut d'autant plus sévèrement punie, que M. de Saint-André paraissait avoir une haine secrète contre le coupable. Ce matelot, nommé Argow, était un de ces hommes que la nature semble ne pas avoir achevés : court, trapu, large vers les épaules et la poitrine, ayant une grosse tête et une horrible expression de férocité; il régnait parmi tout cela un air de majesté sauvage qui révélait une énergie rare et de l'intrépidité; son coup d'œil annonçait que, dans le danger, il exécutait promptement ce qu'une sagacité naturelle lui dévoilait comme le meilleur parti. Du reste, ivrogne, sale, brutal et ambitieux. Lorsque, dans l'histoire, Grégorio Leti et autres me montrèrent Cromwel, sur-le-champ je me rappelai Argow, et je crus avoir vu le célèbre protecteur de l'Angleterre.

Ce matelot, connaissant l'humeur de M. de Saint-André, subit sa punition sans mot dire et avec une résignation qui surprit tout l'équipage; mais il jurait en lui-même la perte du contre-amiral, et la grandeur de l'entreprise ne l'épouvantait en rien. Ceux qui virent son air rêveur, sa figure sombre et les regards qu'il lançait sur mon père, jugèrent qu'Argow méditait quelque hardi projet. Comme ce matelot avait une espèce d'ascendant sur ses camarades, ils se firent part mutuellement de leurs pensées, et, sans qu'Argow eût encore rien dit, leurs esprits étaient préparés à quelque ouverture. Lorsque ce chef fut libre, il commença par prendre à l'écart ceux qu'il connaissait pour être ses amis, et ils les sonda pour savoir s'ils coopéreraient à son dessein. Un soir, lorsque tout était tranquille dans le bâtiment, que le mari de madame Hamel, dont on se défiait le plus, faisait son quart, que les officiers, les capitaines en second et mon père, renfermés dans leurs chambres, ne pouvaient voir ce qui se passait, je fus le témoin inaperçu d'une singulière scène; car, curieux comme je devais l'être à mon âge, et ayant remarqué certains mouvements parmi l'équipage, je m'étais caché dans l'embrasure d'un canon, et, protégé par l'ombre, voici ce que j'entendis : — Il est là-haut, disait le matelot à Argow, mais qu'en veux-tu faire? — Ce que j'en veux faire! répondit Argow à voix basse et entremêlant d'horribles jurons tous ses propos, je veux qu'il entre dans nos projets ou dans le ventre d'un poisson! il est dévoué au commandant, et si M. de Saint-André, se voyant le plus faible, voulait nous mettre à la raison, il serait capable, sur un ordre, de mettre le feu à la sainte-barbe. A ces mots, je reconnus qu'il s'agissait du maître canonnier. — Nous ne l'attirerons jamais ici; il faut seulement, s'il est contre le bastingage, lui donner un coup de coude. — Mille boulets! répondit vivement Argow, nous n'aurions pas de poudre, il a la clef de la soute.

Ils restèrent quelque temps à réfléchir, mais Argow rompit le silence en disant : — Je m'en charge!... fais descendre tout notre monde dans la cale. — J'ignore ce que devint le pauvre maître canonnier : tout ce que je sais, c'est que, lors de l'événement, je vis l'homme auquel Argow venait de parler revêtu des habits particuliers du canonnier qu'il remplaça. En entendant l'ordre d'envoyer l'équipage à fond de cale, je m'y glissai et je me tapis dans un coin obscur. Ce fut le premier spectacle que me donna la société : cette scène avait pour acteurs les plus grossiers des hommes, et, comme ils ne retenaient point l'expression de leurs passions, j'en vis le jeu à découvert. Chaque matelot descendit avec précaution. Toutes ces figures sauvages et animées sur lesquelles se gravait ingénument la crainte, car ils redoutaient encore leur conscience, formaient un tableau vraiment remarquable. Un murmure s'éleva lorsque Argow parut avec son lieutenant. Il s'alla placer devant un affût, chacun se groupa autour de lui, les uns sur leurs provisions, les autres sur les tonneaux, tous dans des postures originales et l'œil fixé sur le chef de la sédition. Quand ce dernier les vit attentifs, il promena sur eux son œil pénétrant et leur adressa le discours suivant :

— Si je ne vous connaissais pas et que le capitaine ne m'eût pas injustement puni, je n'aurais jamais songé à saisir l'occasion qui se présente pour nous de faire fortune. Les trésors que renferme le bâtiment nous auraient passé devant le nez, sans que l'un de vous eût pensé à devenir riche et heureux tout d'un coup, sans qu'aucune puissance humaine puisse nous atteindre; mais j'ai compté sur votre courage, et je vois que je ne me suis point trompé. Maintenant nous sommes tous liés les uns aux autres, car M. de Saint-André nous ferait tous pendre aux vergues, et ferait le service avec ses officiers plutôt que de faire grâce à l'un de nous. Flatmers, John et Tribels vous ont instruits séparément de ce que je vais vous expliquer d'une manière plus claire. Triple bordée, mes amis! j'enrage lorsque j'examine notre genre de vie : traîner sur les ponts ce boulet infernal, toujours travailler, durement menés, sans consolation, sans avenir, sans pain, qu'avons-nous fait pour mériter un pareil sort? nous sommes venus au monde de la même manière que ceux qui sont riches et qui dorment dans de bons lits sans être toujours séparés de la mort par quatre planches pourries. Lequel, à votre avis, vaut mieux de risquer une ou deux fois sa vie pour être heureux, ou bien de vivre comme des rats dans un égoût, de dormir dans un entrepont et de gober l'air par le trou d'un sabord. Voici mon projet. Le

convoi de la Havane va passer demain, il n'est escorté que par un vaisseau de soixante-seize canons, notre frégate n'en a que vingt!... n'en eût-elle pas du tout, je vous promets que nous aurons jusqu'à la dernière piastre des Espagnols. Mais pour cela, et pour avoir le droit de parcourir toutes les mers en nous enrichissant et en ayant soin de tout couler bas pour que l'on ignore nos manœuvres, il faut commencer par expédier ceux qui nous gênent là-haut. Ils sont tous réunis dans le même endroit: il ne s'agit, lorsque je sifflerai le branle-bas, que de pointer deux ou trois pièces sur les chambres, et alors... laissez-moi faire... Je ne demande le commandement que pendant vingt-quatre heures; quand nous serons maîtres du bâtiment, alors nous organiserons la manœuvre : en avant!...

Pendant ce discours, les figures de tous ces gens peignaient une foule de sentiments divers. Lorsqu'il fut terminé, un geste impératif d'Argow empêcha les acclamations. — Que chacun, dit-il, vienne à son tour me jurer obéissance pour vingt-quatre heures, et qu'il se rende ensuite à son poste en silence...

Parmi les gens de l'équipage, il n'y eut qu'un mousse qui refusa obstinément de coopérer à cette conspiration. Argow le fit garder à vue. J'étais rempli d'épouvante. Néanmoins, le danger que couraient Mélanie et mon père me rendit de la force, je réussis à m'échapper, et j'arrivai pâle et blême à la chambre de M. de Saint-André. — Nous sommes morts!... lui dis-je. Il se mit à rire. Tout l'équipage vient de jurer de se défaire de vous! c'est Argow qui est le chef du complot... Alors il commença à réfléchir. — Où sont-ils?... fut sa première question. — Dans la cale, répondis-je. M. de Saint-André, s'habillant à la hâte, prit son porte-voix en m'ordonnant de réveiller tous les officiers. Un coup de sifflet particulier, suivi des cris répétés de branle-bas, retentit dans tout le bâtiment. — Hamel, quittez votre quart et fermez les écoutilles!

Mon père était tranquille comme s'il eût fait une partie de piquet. Les officiers se réunirent autour de lui, et Hamel vint rejoindre ce groupe peu nombreux; on chargea l'écoutille de la cale de tout ce que l'on put trouver, et l'on entendit alors un effroyable tapage à fond de cale. — Trois minutes pour rentrer dans le devoir!... s'écria M. de Saint-André, sinon vous serez tous pendus : nous voyons l'*Hirondelle*, à laquelle je vais faire tirer les coups de détresse, et vous n'échapperez pas.

Le silence le plus profond fut la seule réponse des matelots. M. de Saint-André tira froidement sa montre. — Que ceux qui se soumettent disent leurs noms!... cria Hamel. On ne répondit pas; les officiers se jetaient des regards inquiets, car un pareil silence annonçait quelque ruse, et ils savaient Argow capable des choses les plus audacieuses. Les trois minutes expirées, M. de Saint-André ordonna à tous les officiers de diriger le bout de leurs pistolets sur l'ouverture, et, commandant à Hamel de débarrasser le plancher, il se disposait à descendre lui seul, lorsque des cris de Victoire!... victoire!... retentirent sur le second pont et dans tout le bâtiment. Argow avait démoli le fond de la soute, et, comme il s'était emparé de la clef de la porte, au risque de faire sauter le bâtiment, il venait de conduire ses gens par la soute : et, parvenu au second pont au-dessus de celui où se trouvait M. de Saint-André, il s'emparait de la frégate. Alors, fermant à son tour le pont, il mit les chefs dans l'embarras où ces derniers croyaient plonger l'intrépide matelot.

M. de Saint-André, regardant les officiers, leur dit : — Messieurs, un peu de hardiesse, et nous devons les surprendre!... Les officiers, promenant leurs regards sur l'entre-pont, semblaient répondre au contre-amiral — Par où voulez-vous sortir?... Mon père se mit à sourire en comprenant leur tacite demande, et il s'écria à voix basse : — Ils sont dans l'ivresse du succès et attendent de nous plutôt de la ruse que de l'intrépidité; passons hardiment par les sabords et prenons le pont à l'abordage, mais ne paraissons tous ensemble sur divers points qu'après être restés un instant immobiles en dehors du navire.

Le dernier venait de sortir quand Argow entr'ouvrit l'écoutille, et, me voyant seul, il fut stupéfait, entouré de la plus grande partie des matelots aussi surpris que lui. Il ne comprit la manœuvre de M. de Saint-André que quand celui-ci fut maître du pont. En un clin d'œil la scène prit un aspect formidable. L'état-major, rangé sur un côté du tillac, combattait avec le courage de désespoir secondé par l'intelligence; et les matelots, ne s'attendant pas à une attaque aussi brusque et aussi vigoureuse, avaient été obligés de plier et d'aller se rallier plus loin. Il y en avait sept à huit étendus par terre et baignés dans leur sang.

Ce fut en ce moment que le terrible Argow parut, le blasphème à la bouche. Un des matelots, effrayé et doutant du succès, s'était avisé de demander à parlementer : dans le premier instant de terreur, les gens, sans écouter Argow, se tournèrent vers le groupe d'officiers, et, ce qui rendit cette disposition des esprits plus stable, fut que le farouche matelot brûla la cervelle à celui qui parlait de se rendre, en alléguant qu'ils lui avaient tous juré obéissance. M. de Saint-André perdit tout par son inflexibilité; car, sur la demande des matelots, il répondit qu'il les voulait tous à discrétion. Sa sévérité était tellement connue, que lorsque Argow cria : — Et le convoi!... allons, ferme!... tout l'équipage tomba sur le groupe d'officiers, et après un léger combat ils furent dispersés. Un canonnier attacha M. de Saint-André au grand mât; tous les officiers, contenus et désarmés, se rangèrent autour de lui.

Argow, maître du bâtiment, disposa tous ses hommes comme il le fallait pour manœuvrer, et, prenant le sifflet, il commanda la manœuvre et fit marcher le vaisseau, du banc de quart où il s'était assis. Lorsque tout son monde fut occupé, il mit à sa place le matelot avec lequel je l'avais entendu parler, et se dirigea vers le mât où mon père, garrotté, rongeait son frein.

Sans se montrer ni arrogant ni respectueux, Argow, s'adressant à M. de Saint-André, lui dit : — Capitaine, l'homme que vous avez puni si sévèrement est maintenant le maître, il vous remplace, et vous êtes où était Argow. Mon père ne répondit point. — Ecoutez, poursuivit Argow en lui jetant un regard farouche, vous voyez quel homme je suis, le ciel ne m'a pas fait pour rester matelot : jurez-moi sur l'honneur d'oublier tout ce qui vient de se passer; revenus en France, obtenez-moi le grade de lieutenant, vous le pouvez, puisque je viens des Etats-Unis, et qu'en disant que j'avais ce grade vous me le ferez donner... alors, en deux secondes, je vous salue contre amiral et nous voguerons vers la France. Vous me donniez tout à l'heure trois minutes; moi, je vous en donne six.

Là-dessus, Argow, s'asseyant sur un câble, tira sa pipe, battit le briquet et se mit à fumer. Mon père ne répondit point. Argow, ayant fini sa pipe, la remit dans sa poche et s'en alla au banc de quart. Je n'ai pas besoin de dire que durant toute cette scène j'avais été aux côtés de mon père, cependant j'étais libre. Quant à ma pauvre Mélanie et à madame Hamel, elles furent renfermées dans leur cabinet, et je ne les vis que lorsque le dénoûment de cette fatale aventure arriva. La plus vive inquiétude m'agitait; mais à qui pouvais-je m'adresser? Il ne m'était pas permis de quitter le tillac.

Argow profita de la présence de M. de Saint-André, qui mettait toujours les rebelles en danger, pour constituer le règlement qui devait les guider dans leurs pirateries. Il fut nommé le capitaine, et fit lui-même des promotions qui contentèrent tout l'équipage. Lorsque les choses eurent une apparence de hiérarchie, il assembla le conseil pour délibérer. Il vint signifier aux officiers et à M. de Saint-André, avec beaucoup de calme et de modération, le résultat des discussions de l'assemblée. On offrait aux officiers qui voudraient pirater la conservation de leur grade : tous refusèrent. Alors Argow leur annonç qu'on allait les déporter à la première île déserte que l'on rencontr rait. Cet arrêt fut exécuté. Au moment où l'on descendit mon pèr, il parut se souvenir d'une chose fort importante qu'il voulait r communiquer. Argow refusa de me déporter avec M. de Saint-Andr, et l'envoya à terre sans permettre qu'il me parlât. Il me cria de la chaloupe une phrase que je ne pus entendre. Elle finissait par ces mots : ..... Mon fils.

Le conseil de ces pirates s'était occupé de nous. Lorsqu'on fut en vue de la flotte de la Havane, dans les courants de laquelle on entra, l'on mit, par l'ordre d'Argow, la chaloupe en mer, et l'on m'y descendit avec madame Hamel et la tremblante Mélanie. Par une singulière délicatesse, Argow nous remit la cassette et l'argent de mon père; il donnait à ce moment l'ordre de l'attaque, et le matelot qui nous jetait ces effets laissa tomber à la mer les papiers de M. de Saint-André. La perte de ces papiers me cause aujourd'hui les plus vifs regrets ; car ils auraient peut-être éclairci tous les mystères dont j'ai trouvé ma naissance entourée, lorsque j'ai pu réfléchir et que j'ai connu de quelle importance de pareils papiers étaient dans les affaires pour assurer l'état d'un homme dans le monde.

Quand nous nous trouvâmes tous trois dans cette chaloupe, au milieu de la mer, ayant des provisions pour environ trois jours, venant de perdre notre père et n'espérant plus le revoir jamais, le désespoir s'empara de nous. Néanmoins, tel est le caractère de ceux qui aiment avec ivresse, que, dans les situations les plus désolantes et sur le bord même de la tombe, ils trouvent des consolations, et aux amants seuls il est permis de n'être jamais tout à fait malheureux. — Je ne tremble plus, puisque me voilà seule avec toi, me dit Mélanie, et je mourrai joyeuse puisque nous mourrons ensemble. Tiens, Joseph, tu me prendras dans tes bras, et quand on trouvera nos corps ainsi réunis on dira : « Ce sont deux amants, » et l'on nous mettra dans une même tombe. — Madame Hamel, résignée à tout, rongeait la cassette, l'argent, les provisions, et elle était absolument la même qu'assise dans son fauteuil de canne à l'habitation.

Je tâchai de gouverner la chaloupe de mon mieux, en la guidant obstinément vers un point. C'était par là que j'avais vu fuir les vaisseaux du convoi de la Havane. Nous entendîmes la canonnade de la bataille. Mille idées affligeantes m'assaillaient. — Qu'as-tu donc à t'attrister? me dit Mélanie avec un charmant sourire. Nous n'avons qu'à nous laisser aller, la mort nous prendra quand elle voudra. Tiens, Joseph, garantis-moi la tête, je ne veux pas que l'on me trouve morte avec un visage hâlé. Deux, trois jours se passèrent, et nous commençâmes à ménager nos provisions. Enfin elles disparurent. — Songez, mes enfants, nous dit madame Hamel, qui n'avait

presque rien mangé, songez qu'à la dernière extrémité c'est moi que vous tuerez ! ..

Elle prononça ces paroles avec une simplicité, une tranquillité d'âme qui nous étonnèrent encore plus que sa proposition. Il y avait deux jours que nous n'avions mangé, nous ne disions plus rien. — Je voyais avec effroi les joues de Mélanie pâlir, lorsque nous aperçûmes à l'horizon les voiles blanchâtres d'un navire : — Tiens ! dis-je à ma sœur, et nous nous livrâmes à la joie. C'était un vaisseau danois qui se rendait à Copenhague. Il nous recueillit. Il ne nous arriva pas d'autre accident, nous allâmes en Danemark pour couper au plus court et venir à Paris. Nous trouvâmes à Copenhague une famille française qui eut mille bontés pour nous ; et quelque temps après notre arrivée en Danemark nous partîmes pour la France. Enfin nous entrâmes un beau matin à Paris, après avoir semé sur les routes tout l'argent que l'on devait obtenir de voyageurs tels que nous. Toutes ces aventures et ces traverses, les dons et notre voiture, les doubles postes et les éternels pourboire, enfin nos mémoires d'aubergiste, etc., ne nous diminuèrent pas beaucoup notre trésor. Nous avions en arrivant à Paris deux cent mille francs à toucher sur un banquier, et sur nous deux ou trois mille francs en or.

XI

Amours troublés. — Grands combats. — Incertitudes.

J'arrive à l'époque la plus douloureuse de ma vie ! J'avais alors plus de seize ans : Mélanie n'en avait que treize, mais, formée par le climat de l'Amérique et développée par l'exercice, elle annonçait au moins dix-sept ans. Tous les feux de l'amour embellissaient ses yeux si doux, ses lèvres de grenade et ses joues en fleur. Ses longs cils donnaient à son regard une expression de mélancolie qu'elle démentait souvent lorsque ses yeux se portaient sur moi... A chaque instant les souvenirs les plus séducteurs viennent m'assassiner en m'offrant toutes ces douceurs, qui s'évanouirent comme un songe. Il me semble encore être au milieu de cette grande et majestueuse allée des Tuileries, lorsque nous y vînmes pour la première fois. — Qu'elle est belle !... entendais-je répéter de tous côtés. Mélanie me disait que les femmes m'admiraient : je lui disais qu'elle était l'objet des hommages des hommes. Quel triomphe !... quelle joie !... que nous fûmes heureux !...

En arrivant à Paris, notre premier soin fut, comme bien l'on pense, de chercher un endroit écarté, champêtre et pittoresque, dont la solitude et l'ombrage pussent nous donner une faible image de notre belle Amérique. A force de soins et de démarches, je trouvai dans la rue de la Santé une sorte d'hôtel abandonné, dont les jardins et les alentours sont ce que j'ai vu de plus gracieux à Paris. Une fois que nous fûmes établis dans cet endroit, le problème d'une vie heureuse fut une seconde fois résolu pour nous. Moments trop courts !... Mes premières réflexions me démontrèrent que, comme chef de famille, je n'avais aucune des notions nécessaires pour diriger une fortune que je crus immense, lorsque je la proportionnais à la simplicité de nos goûts, à la modicité de nos besoins. En effet, pour deux êtres qui s'aiment, et dont le plus grand plaisir est de se voir l'un l'autre, on conviendra que notre fortune était colossale. Mais au bout d'un mois seulement je m'aperçus qu'il était urgent d'apprendre et de pouvoir être quelque chose. Les usages, les mœurs de la ville, vinrent s'interposer entre la naïveté de nos âmes et la décence du siècle. Je sentis que je devais être prêt à défendre nos biens et nos personnes, enfin que l'instruction était la sauvegarde de l'homme en société.

Dieu !... quelles scènes charmantes d'étonnement ! Quel rire ! combien d'observations naïves, lorsque Mélanie et moi nous devinions quelque chose dans les mystères sociaux. Hélas ! souvenirs cruels, fuyez !... Laissez-moi ! .. Alors, pendant quatre ans, je ne connus d'autre chemin que celui qu'il y a entre la bibliothèque du Panthéon et la rue de la Santé. J'appris pendant ce temps tout ce qui convient à un homme de savoir, et je l'appris tout seul, sans maître, par la seule force de mon imagination et aidé par la puissante énergie de mon caractère. J'avais la douce tâche d'instruire Mélanie : je consigne ici notre aveu mutuel ; ce que nous avons trouvé de plus difficile, ce fut le premier pas !... la lecture. Madame Hamel ne concevait pas la fièvre qui nous avait saisis, et ses plaintes, ses raisonnements, nous faisaient sourire. Elle se soumit à notre instruction, parce qu'elle crut entrevoir que nous en étions plus heureux.

L'instant fatal approche... Ah ! je m'arrête, à demain !... — Il y a une interruption, dit Marguerite. — Ah ! les pauvres enfants !... s'écria le bon curé Gausse, je devine leurs malheurs !... — Monsieur, reprit la servante, entendez-vous comme la pluie tombe par torrents ? On va retenir M. Joseph de Saint-André, dit-elle en appuyant sur ce nom, et il couchera dehors ; alors nous pourrons achever l'histoire de ce pauvre jeune homme.

Comme la chandelle n'avait pas été mouchée depuis que Marguerite s'était mise à lire, elle s'acquitta de ce soin ; car le bon curé, la bouche béante, l'œil sur le manuscrit, n'y aurait jamais pensé. La gouvernante se moucha, remit ses lunettes et continua : — Avant de commencer cette histoire de douleur et d'éternelle peine, je ne puis me refuser à montrer celle que je regardais comme mon épouse chérie. La voyez-vous assise contre une fenêtre ?... à côté de madame Hamel ; ses yeux sont baissés sur le fichu qu'elle se brode, mais à chaque instant elle les relève sur moi, et son regard commence à désirer de plus vives délices que les chastes baisers dont le temple du Val-Terrible fut témoin. Elle jette souvent les yeux sur le tableau, ouvrage de mes mains, dans lequel cette scène charmante est représentée entourée de tout le luxe des productions de l'Amérique. Chacun de ses mouvements révèle une grâce que l'on ne croit pas avoir connue ; sa pose virginale n'exclut pas le naïf aveu des désirs d'une jeune fille de dix-sept ans ; sa tête est doucement penchée, et ses blonds cheveux sont disposés avec une élégance qui séduit ; le bout de son petit pied se montre sous une longue robe. Elle sourit, et la vierge, dont le cou est paré d'une croix noire, a surpassé le sourire de Vénus... Ah ! c'est toi, ma sœur !... tu parles !...—Joseph, me disait-elle alors, nous sommes trop heureux ! Il nous arrivera quelque malheur comme à Polycrate, auquel le poisson rapporta la bague que ce tyran de Samos avait jetée pour conjurer les caprices de la fortune. — Nous sommes chrétiens, ma sœur, ai-je répondu. — Joseph, les cérémonies par lesquelles on se marie dans ce pays-ci sont bien autres que les simples serments que nous nous sommes jurés. — Et d'où sais-tu cela ? — De Finette, ma femme de chambre ; elle va se marier ! J'imagine, Joseph, que nous sommes aussi peu instruits sur tout cela que nous étions ignorants sur les sciences. Oh ! Joseph ! il y a certainement quelque chose que tu me caches.

Ces paroles, prononcées avec la naïveté de l'enfance, me firent réfléchir ; elle prit l'expression de ma figure pour l'expression du chagrin. — Va, dit-elle, Joseph, je sais que tu m'aimes et que tu ne m'as jamais rien caché ! Elle vint s'asseoir sur mes genoux, me jeta ses bras d'ivoire autour du cou et me couvrit de baisers. Je les sens encore, ils me brûlent les lèvres.—T'aurais-je fait de la peine ? Grand Dieu ! Mélanie, que dis-tu ? Il me semble voir encore madame Hamel se réveiller et sourire. — Pauvres anges, savez-vous combien vous êtes heureux ? demanda-t-elle. — Oh ! oui, répondit Mélanie, le visage de mon frère est pour moi toute l'Amérique.

Ici, avant d'écrire la phrase suivante, je rappellerai que je suis l'enfant de la nature ; et que, bien qu'initié aux vaines délicatesses du monde, je n'ai jamais pu concevoir qu'il y eût de la honte à s'avouer, à manifester les mouvements d'âme que la nature a mis en nous ; ma sœur était de même, et je n'hésite pas à prononcer anathème à ceux qui rougiraient de la naïveté de Mélanie. Depuis longtemps je sentais en moi les atteintes de ce sentiment que la nature a posé dans notre âme pour la conservation de ses œuvres : ce que ma sœur venait de dire me montrait que chez elle aussi tout se développait. Les idées vagues qui roulaient dans ma tête finirent par devenir plus claires, et je pensai à tout ce que Mélanie racontait des cérémonies du mariage. Alors je commençais mon droit ; il y avait, je crois, huit jours que les cours étaient ouverts. J'ouvre mon code !... la fatale prohibition, les deux fatales lignes me frappent à mort, et le code pénal me montre le crime. Je cours aux éclaircissements : nature, religion, ordre social, tout s'accorde, et notre amour est incestueux ! Je regarde à mon cœur, et j'y trouve l'image de ma sœur gravée comme celle d'une épouse ! Toutes les jouissances célestes que j'avais rêvées s'évanouissent !... devant moi se découvre la profondeur d'un immense abîme, et la mort est au fond.

Alors la rage me saisit, et je sortis de la maison en courant comme si j'eusse craint que les feux de Sodome ne tombassent une seconde fois du ciel pour nous dévorer : un lion m'aurait déchiré, je ne l'aurais pas senti ! j'étais furieux au point de ne plus connaître le temps, les lieux, les usages. Je courus comme un insensé, et je ne m'arrêtai que devant une grande maison où une foule immense se pressait. Un homme m'offre un morceau de carton, me demande de l'argent, je lui en donne et je suis le torrent. Je suis assis, serré, et je me déchirais la poitrine : elle était en sang. On joue devant moi *Phèdre*. A la scène de la déclaration, je me trouve mal ; et quand Phèdre s'accuse et veut descendre aux enfers, mes voisins m'entraînent. Je rentrai chez moi furieux, ivre : je n'avais plus rien de l'homme.

Le lendemain j'étais calme, pâle, triste, abattu. Pendant la nuit, la philosophie du chrétien m'avait apparu ; l'homme de la nature ayant joué son rôle, celui de l'homme du monde, de cet homme habitué à la dissimulation, aux peines, aux douleurs, allait commencer. Heureux si, lorsque je passai sur le pont Neuf, ma fièvre m'eût suggéré de me précipiter dans les flots ! A table, Mélanie me sourit, je détourne les yeux ; elle me parle, je tâche de ne pas entendre la douceur de ses paroles de miel. O tourments ! ô tourments !

Si j'ai écrit pour moi, qu'au moins je mette ici, à cette place, un avis aux âmes qui auront quelque ressemblance avec la mienne, et je ne sais si je dois les en louer ou les en plaindre. Sachez, cœurs grands et sensibles, sachez, vous que la vue du malheur attendrit, vous qu'une larme d'une femme fait frissonner, sachez que dans une

passion, même légitime, il y aura tout autant de malheurs que dans la mienne. L'ordre social est la boîte de Pandore sans l'espérance. Nous sommes des êtres finis, il ne peut y avoir pour nous de bonheur infini; et les âmes qui le rêvent et le poursuivent n'embrasseront jamais qu'une ombre.

Lorsque je revins à moi, je me mis à sophistiquer; et, en cela, chacun reconnaîtra la marche de toutes les passions humaines. — En quoi, me suis-je dit, ma passion est-elle criminelle?... en rien. Aucune voix secrète ne nous a arrêtés; si nous nous sommes aimés ainsi, c'est que le Seigneur l'a voulu. Rien n'arrive dans l'univers que par son ordre, il n'a pu vouloir notre malheur. L'histoire nous apprend que les Égyptiens épousaient leurs sœurs.

Et de là, mettant tous les récits des voyageurs à contribution, je m'énumérais tous les pays où cette coutume avait lieu. Enfin, et ce fut l'argument le plus solide, enfin, s'il n'y a eu qu'un premier homme et qu'une première femme, ou le fils épousa sa mère, ou le père épousa ses filles, où les frères épousèrent leurs sœurs; ce que Dieu a permis dans un temps ne peut être criminel maintenant.

Ces raisonnements et une foule d'autres me consolèrent quelque temps. Mélanie oublia le chagrin passager que j'avais éprouvé; elle ne m'en demanda pas compte, et nous nous livrâmes à toute l'ardeur de l'amour. Mais il était dit que je boirais jusqu'à la lie du calice. En effet, un jour que, triste et mélancolique, je réfléchissais à cette bizarre défense, la raison vint briller dans mon âme comme l'éclair qui donne la mort... — Admettant que mon amour avec Mélanie ne soit point criminel, et que nous nous abandonnions à ses douces étreintes, dis-je, la société refusera toujours de nous unir, et, sous peine de la déshonorer, je ne puis l'aimer d'amour!...

Dès ce moment une sombre mélancolie s'empara de toute mon âme, et elle s'en empara pour toujours. Je résolus de combattre courageusement ma passion et de la contenir dans mon sein en domptant les ardeurs de l'enfer; car, par une singulière fatalité, ce fut au moment où je sus que je ne pouvais plus aimer Mélanie que les désirs les plus terribles vinrent me tourmenter. Mais, usant de cette énergie brûlante qui me consume, je résolus de l'appliquer aux combats que j'allais avoir à soutenir.

Détournant tristement les yeux lorsque ma sœur me peignait sa tendresse par un regard, je me mis à la fuir; mais cette fuite avait des symptômes d'amour que Mélanie apercevait. Tout ce que je lui disais n'en était pas moins toujours touchant, et d'autant plus attrayant, que mes paroles se paraient des accents de la mélancolie, et ma langueur se décelait dans tout. Quittant la maison, j'allais m'asseoir sur une hauteur, dans la campagne; et là, en proie aux accès de cette maladie de l'âme, je cherchais à endormir mon cœur dans de funèbres méditations.

Les sentiments tumultueux dont j'étais agité ressemblaient aux murmures des bois : on les entend, mais on ne peut les décrire. Chose incroyable! je trouvais de la douceur dans mes peines, et quelque chose de voluptueux se glissait dans mon âme. Moi, le plus tendre ami, enfin le frère de ma sœur, je craignais de lui parler et de la voir. Ma main tremblait en touchant la sienne, et ce frémissement n'était plus celui de la volupté; chaque jour Mélanie redoublait ses caresses, elle m'en accabla en s'apercevant qu'elle trouvait des occasions moins fréquentes. Enfin elle finit par ne plus douter que mon cœur ne renfermât un chagrin profond, mais la véritable cause ne pouvait jamais être devinée par son âme naïve; alors sa sollicitude, son tendre amour, lui firent imaginer toute autre chose.

Elle ne me parla point d'abord de ma mélancolie, parce qu'en même temps que je connus mon crime il s'éleva dans son cœur un sujet de méditation qui vint altérer les roses de son visage. Mélanie, à force de consulter Finette, s'était éclairée sur des mystères en qui elle vit d'abord la cause de mon trouble. La pudeur que ces découvertes avaient éveillée en elle l'empêcha de m'interroger et aussi de s'inquiéter d'une mélancolie qu'elle éprouvait comme moi.

Les témoignages de son amour devinrent moins vifs, mais plus tendres; moins emportés, mais plus délicats. Aussitôt que je quittais un siége, elle s'en emparait et rêvait là où je venais de rêver. Elle m'épiait, elle attendait mon retour, et, lorsque j'étais dans un appartement, elle venait écouter à la porte le bruit de mes pas. Lorsque je peignais, elle prenait son ouvrage et se contentait de me voir sans prononcer une seule parole.

Un jour, en me retournant brusquement, j'aperçus ses yeux mouillés de larmes qu'elle n'eut pas le temps d'essuyer. A cet aspect un trait, un coup de poignard, me perça le cœur. — Elle croit que je la dédaigne, elle gémit sur ma barbarie, sans se plaindre!... Lorsqu'elle vit que ses larmes m'attendrissaient, elle quitta son ouvrage, je quittai le mien, et elle vint s'asseoir sur mes genoux en passant ses bras autour de mon cou; et, m'embrassant à plusieurs reprises, elle s'écria en sanglotant : — Joseph! Joseph!... Son sein, qui se gonflait, ne lui permit pas d'en dire davantage.

A ces accents déchirants je frémis de notre danger, et j'eus encore bien plus lieu de frémir lorsque, relevant un peu sa tête, qu'elle cachait dans son sein, elle me regarda en souriant des yeux et des lèvres. — Joseph, reprit-elle, je t'aime et je crois être aimée! je suis belle, et je suis ton épouse!... D'où vient, dit-elle en hésitant, que tu ne m'avoues pas tous tes chagrins? tu souffres! je le vois. Tiens, mon frère, il y a entre nous bien des sentiments nouveaux que nous nous taisons mutuellement. Pourquoi me fuis-tu?.. pourquoi ne me regardes-tu plus? tu m'as privée de mon bonheur... — Ah! Mélanie, tu ne sauras que trop tôt tout ce que je souffre! — Non, je veux le savoir sur-le-champ, pour apaiser tes douleurs. Je sais que je le puis... — Mélanie, la guérison de mon mal n'est pas entre des mains mortelles. — Quel est ce mal?... que sens-tu?... Voyons, dis-le-moi... Et, se balançant mollement, elle se mit à caresser mes cheveux; sa figure attentive et curieuse cherchait à lire dans mes yeux; puis, s'apercevant de mon embarras, elle s'écria en riant : — Joseph, j'ai appris que les amants se faisaient des cadeaux : tu ne m'as encore rien donné!... — Tout change sur la terre, lui répondis-je, et je ne puis rien t'offrir qui ne soit périssable. — Tu as une chaîne d'or à ton cou, je la veux!... s'écria-t-elle en rougissant. Elle s'empara de ma chaîne, et la mit autour de son cou. — Maintenant, reprit-elle, je veux te faire présent d'une chose qui restera toujours à toi tant que tu vivras. Là-dessus, appliquant ses mains derrière ma tête, elle la prit, l'attira, et déroba sur mes lèvres le plus ardent baiser que femme puisse donner. — Mélanie, m'écriai-je en fureur, je ne veux pas que tu m'embrasses ainsi!...

La pauvre enfant, honteuse, rouge, baissa la tête et se mit à pleurer. Mon âme chancela, je vins à ses côtés, je l'embrassai sur le front, et lorsqu'elle leva la tête, elle vit mon visage sillonné de larmes; alors elle me dit : — Si nous avons pleuré ensemble, il n'y a point de mal; mais écoute-moi, Joseph, il faut nous marier : n'attendons pas plus longtemps; vois ce que la société exige de nous, et qu'il n'y ait plus rien entre nos caresses!

A cette parole, je regardai Mélanie d'un air hébété : je fondis en larmes; et, gardant sa main dans la mienne, nous restâmes longtemps sans rien dire, livrés l'un et l'autre à des réflexions bien différentes. Hélas! quelle tâche j'avais à remplir! il fallait donc que j'instruisisse ma sœur de toutes les barrières qui nous séparaient. A cette idée je quittai sa main, je sortis et j'allai me promener dans la campagne, croyant que l'air rafraîchirait mon sein embrasé.

XII

Naïveté de Mélanie. — Terreur de la jeune fille.

Comment oser dire à ma sœur : — Séparons-nous, notre amour est criminel! comment s'y prendre pour ternir sa vie, faire évanouir son bonheur... et la rendre malheureuse pour tout le reste de son existence? Plusieurs fois j'ouvris la bouche pour lui parler, sans le pouvoir. Un jour je la conduisis sous un saule pleureur, et là, assis, je lui pris la main : l'attitude extatique de cette vierge du Corrége, l'amour qui brillait dans tous ses traits avec l'attente du bonheur suprême, me glaça la langue, et je me contentai de la contempler en silence, dans un triste ravissement. Enfin, m'étant convaincu que je ne pourrais jamais lui parler de notre crime éternel, un soir, versant des larmes, je me mis à mon secrétaire, et, dans le silence de la nuit, je lui écrivis ce qui suit :

« O ma sœur! je ne puis que te donner ce nom! Hélas! c'est de la main de celui qui t'aime comme jamais on n'aimera que doit partir le trait mortel! c'est ton frère qui va te dire : « Meurs, Mélanie! » jusqu'ici notre vie fut un songe, en voici le réveil.

« Nous nous adorons, nos âmes se sont touchées sur tous les points, nous nous aimons de tous les amours à la fois, nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre .. — il faut mourir!... Nous sommes au milieu d'une mer de plaisirs et de voluptés, il en est d'autres dont l'attente est un des plaisirs les plus vifs!... A côté de cette prairie riante de la vie, loin de ce parterre émaillé de fleurs, il est un lieu sauvage, un aride désert!... c'est là qu'il faut aller; en un mot, il faut nous fuir; et nous fuir .. n'est-ce pas mourir?

« Depuis deux mois l'enfer est dans mon cœur; depuis deux mois je sais que notre amour est criminel. Oui, Mélanie, la religion, les lois et le monde l'ont ainsi ordonné. Si dans nos cœurs une voix secrète nous dit que nous n'en serons pas moins vertueux en enfreignant toutes ces lois, il n'en sera pas moins vrai que tu ne seras jamais à moi *légitimement*. En lisant ce mot, vois combien de malheurs nous sommes venus chercher à Paris. Ah! pourquoi ne sommes-nous pas restés dans les vastes forêts du Nouveau Monde! nous aurions été heureux!...

« Ainsi, Mélanie, il faut faire taire tous nos désirs; il faudra que tu ne me regardes plus; nous devrons nous bien garder de nous parler; voile tes blonds cheveux, apaise le feu de tes yeux, ne déploie plus les grâces d'une taille enchanteresse, ne prononce plus ces mots si doux avec des inflexions de voix si enivrantes et qui me vont au cœur! De mon côté, je t'éviterai, si je puis!

« Comme deux rochers sans verdure qui sont séparés l'un de l'autre par un torrent impétueux qui roule dans un abîme sans fond,

nous vivrons en présence l'un de l'autre sans pouvoir nous toucher... car, ma sœur, je n'ose t'écrire qu'il serait nécessaire de nous fuir pour toujours et de ne plus nous voir!... j'espère que nous pourrons vivre à côté l'un de l'autre, sous la garde d'une conscience sévère qui dirigera tous nos mouvements, et que notre précieuse innocence restera pure comme la neige du Val-Terrible. Nous l'emporterons dans la tombe, et nous irons recevoir là-haut la récompense de notre martyre.

« Il ne nous restera plus que le triste bonheur de nous voir : c'est au milieu de cette nuit, c'est pendant que tu sommeilles, que je t'adresse les adieux de l'amant! avec le jour va renaître le frère. Maintenant je te regarderai comme l'ombre d'une personne chère! et chaque souvenir, chaque objet qui nous peindront ce que nous fûmes, seront comme les lettres de l'inscription d'une tombe. Heureux si la mort vient nous emmener de bonne heure! Adieu, fille chérie! l'espérance que je te voyais cultiver, les plaisirs que tu rêvais, tout s'est évanoui! Nous allons végéter comme les arbres en hiver, et cette saison sera pour nos cœurs la seule saison. Ah! Mélanie, en traçant ces mots, il me semble que mon âme, que ma vie, m'abandonnent,et je ne trouve des forces que pour chasser mes pleurs!... Hélas! je te proposerais de mourir si la religion ne nous le défendait!... »

Lorsque j'eus écrit cette lettre, il me sembla que l'on venait de m'ôter un manteau de plomb de dessus les épaules. Je sortis de ma chambre, j'entrai dans celle de Mélanie. Cette vierge céleste dormait du sommeil de l'innocence, sa pose était gracieuse, et, lorsque j'arrivai près d'elle, elle murmurait mon nom d'une manière si tendre, que je sentis naître les désirs les plus invincibles. La tentation était trop forte pour pouvoir y résister longtemps.... je déposai la lettre sur sa table et je m'enfuis sans oser la regarder une seconde fois.

Dans quelle effrayante position je me trouvai lorsqu'il fallut le lendemain me rendre dans la salle où nous déjeunions. J'allais affronter la douleur par moi-même excitée, et revoir ma sœur instruite du crime qui s'élevait entre nos deux regards. Ah! qui n'a pas passé par de tels chagrins ne connaît pas tout ce que le cœur de l'homme peut enfanter d'angoisses. Elle vint! elle était riante, et son doux visage n'annonçait aucune inquiétude. — Elle n'a pas lu ma lettre!... me dis-je, et un sentiment de compassion me poussait à l'aller brûler... *Mélanie l'avait lue!...*

Cette charmante créature ne concevait pas une telle prohibition et refusait d'y croire. Son sourire angélique ressemblait à celui d'un grand géomètre à qui l'on apporterait un petit problème à résoudre. Ainsi la perfection de cet être adorable ne me fit grâce d'aucune douleur! cette scène, ces discours, et l'étonnement, le chagrin que je redoutais, cette première larme, il me fallut tout essuyer!

Nous étions dans le salon avec madame Hamel, Mélanie s'approcha de moi et me dit : — Mon frère, il faut que tu sois fou; ta lettre m'a chagrinée, parce que j'ai pensé en la lisant que tu avais été bien triste, mais sois certain que tu as mal compris les lois; je suis sûre qu'elles font un devoir de ce que tu appelles un crime... — Mélanie, je ne t'ai rien écrit qui ne fût vrai!...

Elle commença à me regarder avec inquiétude. — Ne serait-ce pas que tu en aimes une autre!... Ta pauvre Mélanie ne serait-elle pas assez belle... Et les larmes lui vinrent aux yeux. — Ah! ma sœur!... m'écriai-je, comment un pareil soupçon est-il entré dans ton âme! pour la première fois de ta vie tu m'as causé de la peine. — Comment, Joseph, nous serions criminels en nous aimant?

A ces mots, la bonne madame Hamel déposa ses lunettes et nous regarda tour à tour. — Mère, reprit Mélanie, le crois-tu?... — Mes enfants, répondit madame Hamel, cela me paraît bien inconcevable, mais il y a quelque chose qui m'inquiète. J'ai peur que Joseph n'ait raison... Mélanie pâlit. Quant à moi, je n'osais apporter la conviction. Enfin je montrai le Code. — Ces gens-là, dit ma sœur, ne connaissent pas la nature!... Hélas! Joseph, ils ont beau faire, je ne puis que t'aimer. Je lui donnai à lire l'article du Code pénal. — Eh bien! Joseph, ils me puniront s'ils veulent!...



Cet arrêt fut exécuté. — PAGE 21.

A ces accents, à ce regard, entraîné par une rage que nulle barrière morale ne pouvait arrêter, je la saisis dans mes bras, et, l'étouffant presque, je la dévorai, recueillant de longs baisers sur ses lèvres de pourpre et noyant mes remords dans l'océan de volupté où je me plongeais. — Oui, m'écriai-je, oui, Mélanie, tu viens d'atteindre le comble de l'amour, de cet amour qui foule aux pieds toutes les lois! Ah! tu m'aimes!... tu peux le dire avec orgueil! Soyons criminels, coupables, mais soyons heureux!... A ces mots, elle réfléchit et dit avec tristesse : — Mais non, nous ne serons pas heureux si, pour l'être, il faut abandonner la vertu et renoncer aux cieux!...

Aussitôt elle quitta mes genoux, s'arracha de mes bras et fut se placer sur un fauteuil devant moi. Sa figure animée pâlit tout à coup. Elle n'osa plus me regarder. Madame Hamel était pensive. Mes enfants, nous dit-elle, s'il n'y a que les lois de la terre qui vous empêchent d'être heureux, je ne vois qu'une chose à faire, c'est de monter en voiture et d'aller à Copenhague... Je la regardai en lui disant avec étonnement : — Eh! que nous fait Copenhague? — Nous y retrouverons, continua-t-elle, notre vaisseau danois qui nous ramènera au Val-Terrible.

Malgré ma profonde douleur, je ne pus m'empêcher de sourire, en voyant que cette bonne femme croyait, parce qu'elle était venue par Copenhague, qu'il n'y avait pas d'autre route pour aller de Paris à la Martinique.

— Ma mère, lui dis-je, cela serait bon si le Val-Terrible était un endroit où l'on fût hors de la vue du Seigneur, mais il n'en est aucun sur la terre, et nous ne pouvons pas faire ce que la religion défend. — Mais si vous étiez nés dans cette contrée où les sœurs sont obligées d'épouser leurs frères? — Nous n'y sommes pas, bonne mère, et nous sommes chrétiens. — Ah! mes pauvres enfants!... s'écria madame Hamel épouvantée, qu'allez-vous devenir?. . attendez, j'irai consulter l'abbé Vallette, mon confesseur. — C'est inutile, ma mère, j'ai consulté vingt casuistes. Notre amour est incestueux. —

incestueux! mon enfant, mais c'est un crime ça.. Pauvres enfants!... Et elle nous regarda d'un œil attendri.

Mélanie n'avait rien dit, tout à coup elle s'écria violemment : — J'aime mieux mourir!... Son accent était réellement effrayant. Elle contemplait le salon d'un air morne qui me fit trembler. — Oh! Joseph! dit-elle d'une voix douloureuse, ce que tu m'écrivais est donc vrai!... nous voilà seuls quoique ensemble. (Je souffrais le martyre.) Plus de baisers!... plus de caresses!... ajouta-t-elle en sanglotant. — Nous recueillons, m'écriai-je, une moisson funeste que notre ignorance a semée!... O jours de notre enfance!... Mais non, dis-je en prenant la main de Mélanie, quand même nous aurions su la défense, je crois que nous nous serions aimés. — Oh oui! répondit-elle avec un sourire qui perça ses larmes — Mélanie, lui dis-je, maintenant que tu vois le danger, penses-tu que nous puissions rester ensemble?... — Ah! Joseph... ne nous séparons jamais! s'écria-t-elle avec une sauvage énergie. Ce fut la dernière étincelle de l'incendie, elle retomba sur son fauteuil, je la crus morte. Elle ne bougea plus de cette place jusqu'au soir, elle ne dit plus un seul mot, ne fit pas un geste. Pendant quinze jours elle resta dans cette espèce d'aliénation, donnant des marques d'impatience et changeant à vue d'œil. Elle devint pâle, mais ses yeux conservèrent un éclat extraordinaire. La nuit je l'entendais pleurer, et .. cette créature céleste avait soin le jour de me dérober le spectacle de ses larmes. — Joseph, me dit-elle un jour, crois-tu que nous mourrons jeunes?...

Hélas! j'eus dès lors deux chagrins, le sien et le mien. Notre sourire, notre gaieté, s'enfuirent pour ne jamais revenir; la plus profonde mélancolie marqua de sa teinte lugubre tous nos jours, nos instants, nos actions, nos paroles, nos pensées, et madame Hamel fut aussi triste que nous. Quel changement! quelle terrible punition et pourquoi?... Quel était notre crime?... Notre vie devint un combat perpétuel Malgré la promesse de recueillir ses regards, Mélanie ne put pas plus les dépouiller de leur tendre expression, que moi me dispenser de les voir. Tout, jusqu'aux touches de son piano, parlait de sa passion; car je ne sais comment elle fit pour jeter dans tout ce qu'elle jouait une expression qui me faisait frissonner. Souvent Mélanie, errante, me rencontrait dans une pièce, elle venait à moi, et, me prenant la main,, elle me regardait avec ivresse, puis s'éloignait à grands pas.

Lorsque nous sortions, elle s'appuyait sur mon bras. Je tâchais de l'encourager en lui disant : — Ma sœur, nous jouissons de tout ce qui constitue le bonheur sur la terre : nous nous aimons de l'âme, nous nous voyons, nous sommes sûrs l'un l'autre de notre fidélité, et chacun de nous en regardant dans son cœur y trouve les pensées de l'autre. Nous avons ce qu'il y a de plus beau dans les sentiments humains : pourquoi nous désoler?... — Ah! mon frère, le mal est fait!... les discours n'y peuvent plus rien... Elle disait vrai Je le sentais moi-même. — Joseph, continua-t-elle, tu es mon plus ferme appui; avec un homme sans vertu j'aurais déjà succombé! Ah! je dois me féliciter de t'avoir pour guide.


Elle vint me retrouver.

Voyant que notre passion s'exaltait sans cesse dans la profonde solitude où nous étions, je résolus de jeter ma sœur dans les distractions du monde. Ici je ferai observer que, par un singulier bonheur, nous nous trouvions riches. A mon arrivée à Paris, j'avais laissé nos deux cent mille francs aux mains de notre banquier, qui me proposa d'entrer dans une belle entreprise : elle réussit si bien, que dans l'espace de quatre années nos fonds triplèrent, et une faible partie des intérêts suffisait grandement à notre dépense, sagement dirigée par madame Hamel. Alors je pris un équipage, et, occupant ma sœur des soins d'une toilette recherchée, je la menai d'abord chez notre banquier, dont le salon nous fournit une foule de relations. Les bals, les invitations, les spectacles, se succédèrent. Ma sœur obtint par sa beauté un triomphe éclatant : tous les hommages arrivèrent à ses pieds. Mon amour-propre fut flatté de voir que ces adorations ressemblèrent aux couronnes que l'on dédie à la statue d'une déesse; les fleurs meurent sur le marbre impassible. Ma sœur porta partout une mélancolie profonde, et dans les plus beaux salons, lorsque les yeux de toute une assemblée se portaient sur elle, elle ne regardait qu'un seul homme assis dans un coin; et cet homme, morne et rêveur, ne contemplait qu'elle. Le monde était pour nous un vaste désert, notre seule passion le remplissait, et nous n'avions quitté notre solitude que pour en trouver une autre qui nous faisait regretter la première.

Il me souviendra toujours de la dernière fête où nous parûmes. Mélanie, couronnée de roses, réunissant sur elle toutes les perfections de ses rivales, sans avoir leurs défauts, excita un murmure d'étonnement. Comme elle n'avait aucune coquetterie, aucune fierté, elle plut même aux femmes.

A la lueur de cent bougies, au milieu de cette éblouissante réunion, elle vint me retrouver dans l'angle où j'étais confiné et où je jouissais en silence. — Joseph, me dit-elle, sortons!... le monde me fatigue, j'aime mieux te voir un quart d'heure que d'être parmi cette foule...

Nous montâmes en voiture pour retourner à notre hôtel.

La voluptueuse toilette qui rendait ma sœur si séduisante, l'aspect admirable sous lequel je venais de la voir, avait rallumé tous mes feux, embrasé toutes mes veines, j'étais dans un accès de fureur concentrée; je me contenais lorsqu'elle vint me parler. Dans la voiture, elle pencha sa tête endolorie sur mon épaule, et me dit : — Joseph, je t'aime!... L'accent de ces paroles ressemblait au dernier cri d'un mourant; il m'avertit que ma sœur ressentait tout ce que j'éprouvais moi-même. Je tremblai... Que de choses dans cette phrase suppliante de Mélanie! alors, le bout de son gant blanc effleura ma main, et je me rappelle que cette dernière circonstance mit le comble à mon trouble. — Mélanie, je meurs, lui répondis-je. — Eh bien! mourons, dit-elle. Et elle m'embrassa avec ivresse pour la première fois depuis trois mois

Le lendemain, je jugeai que je n'avais pas un moment à perdre, qu'il fallait me séparer de ma sœur; car sa passion et la mienne ne pouvaient plus être gouvernées; notre raison s'éteignait chaque jour

et notre amour devenait tel, que, si nous eussions été criminels, je crois, dans la sincérité de mon cœur, que l'Éternel nous eût absous. C'est alors qu'après bien des combats un digne ecclésiastique que je consultai me dit que pour terminer une lutte où nous succomberions il fallait mettre entre Mélanie et moi une barrière insurmontable; il me donna le conseil de me faire prêtre. Cette idée allait à mon exaltation naturelle et je la méditai longtemps. Voyant enfin chaque jour le combat plus rude, et la victoire plus incertaine, je regardai le sein de l'Église comme un asile sûr et sacré. — Oui, me dis-je un jour, ayons le courage de fuir Mélanie, mais en même temps séparons-nous de toute l'humanité. Cherchons quelque endroit écarté où, dans le plus modeste poste qui soit dans le sacerdoce, je puisse achever une vie dont j'entrevois le terme. Rendons-nous utile au monde. Je n'ai plus besoin de rien ici-bas; la terre ne m'offre plus rien qui me touche puisque Mélanie m'est enlevée.

Cependant on ne forme pas le projet de se séparer de tout ce qui nous attache à la vie sans faire des réflexions, et ma mélancolie devint encore plus sombre. Renfermé dans mon cabinet, méditant sans cesse sur les avis que m'avait donnés mon confesseur, je ne vis plus Mélanie : lorsque, suppliante et pleurante, elle voulait entrer, je refusais de la voir. Cette barbarie me fendait le cœur; mais, devenu cruel, je tâchais de m'endurcir par ces petits traits, je me préparais à porter le dernier coup. Nos adieux m'effrayaient : comment ma sœur me laisserait-elle partir? Voulant la garantir d'elle-même, je résolus de lui cacher ma décision et le lieu de ma retraite. Les plus cruels tyrans n'ont pas eu plus de cruauté que moi. Hélas ! Mélanie, vis-tu encore ! Je n'ose porter ma pensée sur le pays que tu habites.

— Encore des larmes, et des lignes tellement barbouillées, que je ne puis pas les lire ! s'écria Marguerite. — Eh bien ! répondit le curé, ce sont des redoublements de douleur pour moi ; je souffre, Marguerite ! donne-moi un verre de vin de Malaga !.. Quoiqu'à brebis tondue Dieu mesure le vent, les pauvres enfants en ont eu plus qu'ils n'en pouvaient porter, et, comme il n'y a si bon cheval qui ne bronche, le ciel m'est témoin que je les aurais absous de leur péché s'ils eussent succombé, sûr que Dieu, par la suite, aurait ratifié mon absolution.

XIII

Les adieux. — Retour inopiné. — Fin du manuscrit du vicaire. — Il revient.

Lorsque le bon curé eut pris son verre de Malaga, il dit à sa gouvernante : — Achève vite, car cela m'étouffe... et je ne pourrai pas dormir ! Marguerite reprit le manuscrit, et continua la lecture : Quand j'eus irrévocablement arrêté ma destinée, je sortis de ma retraite ; et Mélanie vit à l'altération de mes traits qu'un nouveau chagrin m'accablait, elle souffrit en silence et respecta mon secret, mais elle me fit bien voir qu'elle partageait ma douleur. Ses yeux, qui m'interrogeaient sans cesse, semblaient aller jusqu'au fond de mon âme, ses paroles suppliantes étaient une musique digne du ciel : je fus inébranlable. En parcourant la liste des diocèses, j'aperçus mon nom à l'évêché d'A.... y. Le voisinage de cette ville avec la forêt des Ardennes, mais principalement le nom de M. de Saint-André, me déterminèrent. Je passai chez mon banquier, je pris cinquante mille francs que je déposai chez un notaire inconnu, afin que si Mélanie faisait des recherches elle ne pût rien découvrir. J'arrangeai toutes nos affaires et je liquidai notre fortune, que je plaçai sur le grand-livre au nom de Mélanie. Lorsque les grands intérêts furent traités, je m'occupai des plus petites choses, pour laisser ma sœur dans l'impossibilité de se douter de mon départ et de suivre mes traces. J'achetai une chaise de poste, du linge; j'envoyai d'avance mon argent à A.....y. Bientôt et trop tôt tout fut prêt : je fixai le jour fatal. Cette activité insolite avait singulièrement alarmé Mélanie, et chaque fois que je rentrais ou que je sortais elle m'épiait avec la douce inquiétude de l'amour. Elle ressemblait à une mère qui veille sur son enfant. Enfin le jour que j'avais fixé arriva ; dès le matin j'avais le frisson d'une fièvre violente. — Mon frère, me dit Mélanie, vous êtes malade : qu'avez-vous ?... Dis-le-moi, Joseph, sinon j'userai de mon droit en t'ordonnant de m'en instruire.—Ah! ma sœur... tu ne le sauras que trop tôt ! savoure bien cette demi-journée, à cinq heures nous serons dans les larmes. — Eh ! Joseph, dit-elle en me regardant d'un air effrayé, est-ce qu'il peut y avoir encore des malheurs pour nous?.. je n'en devine pas!... — Écoute, Mélanie, l'amour a cela de beau, que les plus grands sacrifices ne sont rien lorsqu'ils sont faits pour la personne... aimée... Ce sentiment rend léger ce qui est pesant, il rend doux ce qui est amer... Dieu m'est témoin que je donnerais cent mille fois ma vie plutôt que de te causer la moindre peine. — Joseph, tu n'es plus le même, dit-elle en me lançant un douloureux regard, que signifient ces paroles ? jadis aurais-tu préludé par tant de phrases à ce que tu verses dans le sein d'une... de ta sœur ? — Ah ! Mélanie ! que les temps sont changés !... nous étions innocents et nous sommes coupables !... Mais tu as raison ! eh bien ! sache, Mélanie, que, pour assurer ton repos, ton innocence et la mienne, j'ai résolu de t'offrir un sacrifice... — Tu vas mourir! s'écria-t-elle... Elle était à quatre pas de moi, le visage contracté et pâle comme la mort, les yeux secs et fixés sur moi. — Non, Mélanie (elle respira), non. Et la prenant dans mes bras je l'attirai sur moi. Cette charmante fille, appuyant sa tête échevelée sur mon épaule, versa des larmes amères qui soulagèrent son cœur. Je pleurais aussi : — Ma sœur, lui dis-je, jure-moi que jamais tu n'attenteras à tes jours, que, si malheureuse que tu puisses être, tu vivras ! — Oui, répondit-elle avec le sourire d'un ange, mais tant que tu resteras sur la terre. — Mélanie, c'est bien ! car la mort de l'un sera celle de l'autre. Il n'y a là rien que de juste. Maintenant, mets-toi à ton piano! joue-moi le plus beau de tes morceaux ! fais passer dans ton jeu tout l'amour qui te rend une mortelle, et toute la poésie, toute la pureté qui font de toi un ange. Solennisons cette matinée d'automne par les plus douces caresses ! que ces heures s'écoulent suaves, pures, oublions l'avenir et le passé, enivrons-nous du présent!

Elle me regarda avec étonnement, et, après avoir rêvé pendant un instant : — N'importe ! s'écria-t-elle, tu le désires ! je veux tout faire pour te plaire. Elle s'assit alors à son piano, et sembla d'abord s'égarer dans des préludes pleins de grâce. L'inspiration qu'elle attendait descendit enfin sur son beau front, qui s'illumina tout à coup, et les plus célestes mélodies se déroulèrent sous ses doigts. Enivré, éperdu, j'avais tout oublié, quand, s'interrompant tout à coup, elle se jeta dans mes bras en s'écriant : — Joseph, j'aime mieux mourir que de rester dans l'incertitude où tu me plonges... — Mélanie, un seul mot, et tu comprendras tout... mais je ne te crois pas assez de force, je voudrais... A ces mots elle me regarda fixement et me dit:—Tu veux me quitter!... Puis elle tomba sur le tapis, sans force et sans vie. Effrayé, je la relevai, et lorsqu'elle eut repris ses sens elle répéta sans cesse avec l'accent de la folie et du désespoir : — Je veux mourir!... je veux mourir!... je veux mourir!... Je me jetai à ses genoux, je la pris sur moi, je la réchauffai de mes baisers, je m'efforçai de la consoler. A tout elle ne répondit que par ces mots cent fois répétés : — Je veux mourir!... Et ses yeux égarés parcouraient l'appartement avec une effroyable vivacité. Alors, la regardant avec une sévérité affectée : — Mélanie, lui dis-je, vous ne m'aimez pas !...

Pour toute réponse elle se tut et vint m'embrasser! Grand Dieu ! quel baiser!... ou plutôt, quel discours !... Au bout d'une heure elle fut plus calme, mais en réalité plus abattue ; à son aspect, je me disais intérieurement : — Partirai-je ?... ne partirai-je pas?... A chaque fois que je me levais, elle poussait un cri lamentable qui me faisait frémir. Enfin elle quitta sa place, se dirigea lentement vers la mienne ; et, se mettant à mes genoux, elle s'écria : — Mon frère ! je t'en supplie, aie pitié de moi... ne pars pas !... tu emportes avec toi ma vie! Nous resterons séparés par des cachots, par des murs de fer, si tu le veux, mais reste ! je saurai que tu respires le même air que moi, que tu es à deux pas de moi, que lorsque je rendrai le dernier soupir tu n'auras qu'un pas à faire pour le recevoir!... Heureuse de t'avouer sans crime que tu fus ma pensée de tous les instants !... Je bénirai les rigueurs que tu m'imposeras. Mais, Joseph ! mon seul ami, mon frère, reste, reste! tu es tout pour moi !... — Eh! malheureuse enfant! répondis-je en repoussant ses mains, veux-tu perdre ton âme et perpétuer ton malheur dans l'autre vie ! ne saurais-tu prendre une résolution grande et fière ? — Non, je ne le puis! Et, me regardant avec des yeux qui me reprochaient ma dureté : — Joseph, si je ne damnais que moi, il y a longtemps que tu serais heureux!... — Ah ! périssent la vertu, l'honneur... Mélanie, tu l'emportes !...

Elle recula de trois pas; son regard effrayé me rendit ma raison, mais je sentis qu'il était impossible, plus que jamais, de vivre au milieu de dangers pareils. — Il faut que je parte... A cette parole elle me répondit : — Eh bien ! s'il n'y a qu'un crime qui puisse te faire rester... En parlant ainsi elle s'élança sur moi et m'embrassa par une étreinte pleine de chaleur. — Non, non, adieu, Mélanie !... Et, regardant une dernière fois le salon, les tableaux, le piano, les meubles : — Je laisse mon âme en ces lieux, lui dis-je. Et je m'avançai vers la porte; mais ma sœur, me tenant étroitement serré, ne voulait pas se séparer de moi, elle poussait des cris inarticulés. Il fallut employer la force : cette violence de ma part mit fin à ses larmes, et elle me regarda en me disant : — O Joseph !.. Profitant de son étonnement, je m'enfuis... je l'entendis crier : — Et notre adieu !... Je ne t'ai pas vu!... barbare!... notre adieu!... Inquiet, je m'arrêtai dans la cour et j'aperçus madame Hamel et tous les gens accourir. — Elle se meurt! .. pensais-je; eh ! qu'elle meure! c'est son plus beau moment, je vais la rejoindre... Je voulais retourner la voir, mais dans cet instant l'inflexibilité de mon père s'offrit à ma mémoire, et, plus cruel qu'un tigre, j'ouvris la porte et courus à la poste aux chevaux. J'étais égaré, presque en convulsion; l'idée de la mort de la tendre Mélanie me remplissait le cœur d'un froid glacial. Je ne sais comment je me trouvai à deux lieues de Paris sans avoir encore pu rassembler une idée... Alors, maudissant ma barbarie, je me représentai vivement les derniers moments de ma sœur ! .. — Si elle expire, me disais-je, il faut être indigne du nom d'homme pour la priver du plaisir d'exhaler son dernier soupir sur mes lèvres...

Il était nuit, j'ordonnai au postillon de retourner, feignant d'avoir oublié quelque chose. Je rentrai dans Paris et revins à la maison. Je sautai par-dessus le mur du jardin pour ne pas être aperçu, je montai l'escalier avec un tremblement convulsif. Je me glissai dans ma chambre, et de là au salon, et, sans m'y montrer, je regardai par la porte entr'ouverte ce qui s'y passait. Mélanie, étendue sur un canapé, était contenue par ses femmes ; un médecin examinait avec attention les moindres traits de son visage. Je fis signe à madame Hamel, qui vint me rejoindre. — Eh bien! lui dis-je... — Ah! mon Joseph, on craint que ta sœur ne soit folle!... Je frissonnai... Elle s'est écriée pendant dix minutes, en se tordant les bras, et dans des convulsions affreuses : — Sans adieu!... sans un baiser!... le monstre!... Enfin elle vient de s'écrier avec force il y a environ cinq minutes : — Si je le voyais seulement un instant!... je sens que je me résignerais!...

En ce moment, Mélanie, brisant toutes les entraves, secouant toutes ses femmes qui ne purent la retenir, s'écria en errant dans le salon, échevelée, furieuse : — Il est ici, il est ici!... Je me précipitai dans ses bras. — Je t'aurai donc revu!... dit-elle. Hélas! son sourire n'avait déjà plus cette douceur d'ange. — Mélanie, lui répondis-je, je suis revenue te dire adieu!... — J'en étais sûre, s'écria-t-elle, je te connaissais... Puis elle m'embrassa avec délire... Non! je n'ai pas la force d'achever... — Mais c'est une agonie que cela!... interrompit le bon curé qui s'essuya les yeux. — Monsieur, repartit Marguerite, mon cœur est tellement gonflé, que je ne puis plus lire. La gouvernante et son maître se turent et se regardèrent en silence; en ce moment onze heures sonnèrent. — Il y a encore là du barbouillage, reprit la curieuse servante. — Les pauvres enfants!... s'écria M. Gausse, ils méritent le paradis comme Satan a mérité l'enfer. Marguerite reprit le manuscrit, et continua ainsi : — Enfin je partis, laissant Mélanie entre la vie et la mort. J'arrivai à A....y, je me fis descendre au séminaire. Loin de me donner pour M. le marquis de Saint-André, je ne me présentai que sous le modeste nom de Joseph, disant que tous les papiers de ma famille étaient perdus et que je n'avais plus ni père ni mère. Lorsque je fus seul dans ma cellule, c'est alors que je sentis toute l'étendue de mon malheur, c'est alors que je vis que la mort arrivait à grands pas. L'existence me devint à charge, mon âme errait sans cesse dans l'hôtel habité par Mélanie. Je ne pouvais me passer d'elle. Enfin je fis son portrait de mémoire, et il est d'une incroyable ressemblance. Un jour, craignant que Mélanie ne perdît tout à fait l'espoir et ne crût que j'avais été finir mes jours loin d'elle, voici ce que je lui écrivis :

« Ma sœur, je vis!... ce seul mot doit te faire comprendre toute l'étendue de mon courage. Je t'adresse cette lettre pour t'engager à supporter l'existence. Écoute! car en t'écrivant je crois te voir et te parler; lorsque nous aurons atteint l'âge auquel les passions meurent dans le cœur de l'homme, lorsque tu n'auras plus rien qui ne soit de l'ange, alors nous nous reverrons, alors nous jouirons d'avance des plaisirs d'une vie toute céleste : car, en regardant en arrière et en voyant les écueils que nous aurons évités, notre âme se remplira de joie. Conserve-toi pour ce moment, auquel j'aspire... Je voudrais voir le temps fuir plus vite pour y arriver. Oh! toi que j'ose, de loin, appeler encore du doux nom d'épouse! toi, la pensée de mes pensées, l'âme de mon âme, adieu!... Songe que tu peux encore faire mon bonheur, et tu vivras pour moi. Prends courage, espère! Adieu donc.

« Ton frère qui t'aime. »

J'envoyai cette lettre par un exprès, avec ordre de la mettre à la poste de Paris. Hélas! cette passion effrénée me ronge toujours, et rien ne m'intéresse plus sur la terre. A A....y, je trouvai mon oncle, il ne me donna point de renseignements sur mon père. Quand je le questionnai sur ma mère, des larmes lui sont venues aux yeux et il m'a regardé avec une tendresse inexprimable. Elle était d'autant plus surprenante, que mon oncle a tout le caractère de mon père, et l'état ecclésiastique lui a donné dans les mœurs une austérité singulière. Il a une réputation de sainteté qui le rend un objet de vénération. Ce trouble, lorsqu'il s'agit de ma mère, me parut singulier; car mon père aussi était ému lorsque je lui parlais de ma mère. Toutes ces bizarreries qui eussent allumé la curiosité d'un jeune homme, ne me touchèrent même pas; l'image de Mélanie régnait dans mon âme d'une manière tyrannique. Elle y règne encore, elle y régnera toujours!... je meurs consumé par cet infernal amour, et j'aperçois chaque jour que le chemin de ma tombe devient plus court. Ah! béni soit le jour où le bon curé, près de qui le hasard m'a placé... — Pauvre ami! s'écria M. Gausse — me fermera les yeux!... Alors, je lui donnerai ce manuscrit, et je le prierai d'aller... — Voyez-vous, monsieur, s'écria la triomphante Marguerite, voyez-vous qu'il n'y a ni crime ni péché, et que tôt ou tard vous deviez le lire. — Continue donc, Marguerite! s'écria M. Gausse. ..... Et je le prierai d'aller voir en mon nom l'infortunée! il lui portera mes derniers mots, qui seront pour elle l'ordre du départ!... Je n'aurai eu dans ma vie qu'une seule idée, et cette idée, je l'aurai, je crois, par delà le cercueil. A chaque instant du jour, je me dis : — Mélanie pense à moi!... Elle est la compagne fidèle de toutes mes actions, je ne fais pas un seul mouvement sans la voir. O Mélanie, est-il vrai que nous ne nous reverrons plus? et... je n'ai pas un seul ami dont la voix bienfaisante m'encourage! Non! mon fatal secret mourra dans mon sein. . Lorsque je parlai à mon oncle de mon dessein d'aller mourir à Aulnay-le-Vicomte, il.....

Marguerite en était là lorsque le petit enfant de chœur accourut avec la vélocité d'un lièvre et s'écria, en dehors et contre les volets : — Voici M. Joseph!... Marguerite, effrayée, courut au cabinet du vicaire et remit le manuscrit à la même place ; elle regarda le portrait beaucoup plus attentivement, arrangea tout dans le même état, et redescendit en entendant sonner à la porte. En effet c'était le vicaire qui n'avait pas voulu découcher; il parut à Marguerite être très-inquiet, et sa première question fut : — Marguerite, n'ai-je pas laissé la clef à la porte de mon cabinet?... — Oh! mon Dieu! je n'en sais rien, repartit l'astucieuse gouvernante en regardant le bon jeune homme avec cette obliquité apanage ordinaire de l'œil des servantes de curé, car je ne suis pas remontée au premier depuis que vous êtes parti. . Monsieur Gausse, dit-elle en élevant la voix pour que le curé pût entendre; le pauvre cher homme s'est trouvé bien affecté! sérieusement pris! il a eu des éblouissements comme lorsque son attaque d'apoplexie vent lui prendre ; mais dans ce moment-ci il va beaucoup mieux, ajouta-t-elle en suivant le jeune homme, qui se précipitait vers le salon — Eh bien! monsieur, dit-il au curé, vous souffrez?... — Oh! oui, répondit le brave homme, oui, mon ami, je souffre!... Le vicaire resta quelque temps auprès de M. Gausse, et pendant ce temps-là Marguerite et le curé regardèrent en silence et avec respect la figure altérée du jeune homme : ils y lurent une seconde fois, et tout d'un trait, le récit de ses aventures, son regard leur parut mille fois plus éloquent. De temps en temps le curé et la gouvernante se lançaient un coup d'œil significatif. Bientôt le jeune marquis de Saint-André prit son flambeau et courut à sa chambre, après avoir salué M. Gausse. Marguerite admira plus que jamais la noblesse de sa démarche, que sa longue soutane noire rendait plus imposante encore.

XIV

La marquise choisit le vicaire pour son confesseur. — Commencement des aventures de madame de Rocourt.

On sent que lorsque le vicaire fut parti la gouvernante eut un assez long rosaire à réciter avec M. Gausse. — Eh bien! monsieur, dit-elle en se croisant les bras, est-ce là une aventure! et sommes-nous heureux de la savoir, tandis que tout le village se démène pour l'apprendre!... — Marguerite, répondit le curé, quoique à blanchir un nègre on perde son temps, et que qui a bu boira, j'espère que vous garderez le plus profond secret sur cette indiscrétion, que jamais le nom de M. le marquis de Saint-André ne sortira de ta bouche. — Ah! monsieur, Dieu m'est témoin que c'est enterré là!... Et elle montra son cœur. — Promettre et tenir c'est deux! murmura le curé. — Vous verrez!... répliqua Marguerite, courroucée de ce que son maître mettait sa discrétion en doute. Cet incident fit que leur conversation en resta là, car la gouvernante retint ses conjectures pour elle, sans les communiquer à M. Gausse, qui se coucha en pensant toujours aux malheurs de son vicaire. Marguerite tint parole par dépit. Vainement Leseq, le percepteur, le maire, qui s'aperçurent que la gouvernante en savait plus long qu'eux, voulurent-ils la séduire; elle fut sourde aux compliments, aux avances, aux flatteries! et, comme Leseq était le plus ardent, elle se débarrassa de lui en disant qu'elle ne lui confierait ce secret que pendant la première nuit de leurs noces. — En ce cas, répondit Leseq, nous resterons *in statu quo*, c'est-à-dire incertains.

Néanmoins Marguerite, qui avait conçu une douce pitié pour le vicaire, calma le village, où l'on finit, au bout d'un certain laps de temps, par ne plus s'occuper de M. de Saint-André. Mais il y avait à Aulnay une femme que le vicaire ne cessa point d'intéresser. Madame de Rocourt ne cessait de penser à M. Joseph. Une innocente affection l'entraînait vers lui; or, comme les femmes sont en général portées à tout expliquer par l'amour, la marquise ne voulut voir dans la sympathie qui l'entraînait vers ce jeune homme qu'une passion irrésistible et dont elle aimait à s'exagérer les dangers. L'image de son mari, de l'homme dont elle faisait le bonheur, rien ne devait l'arrêter. Elle admirait en elle-même la bizarrerie du sort qui avait ordonné qu'elle terminât sa carrière comme elle l'avait commencée. — Quoi! se disait-elle, n'était-ce pas assez qu'à seize ans un prêtre m'inspirât un amour dont il était indigne!... Faut-il qu'aujourd'hui encore, après vingt ans d'expiation et de regrets, un prêtre... et la fatalité veut que les rôles soient changés; qu'aujourd'hui je remplisse le rôle de celui qui me séduisit, et que celui que j'aime soit à ma place.

Quelques jours après que le manuscrit du jeune prêtre eut été lu par la curieuse Marguerite, le vicaire alla se promener dans le parc de madame de Rocourt; il aimait assez ce lieu qui lui retraçait un peu sa chère Amérique. De plus, les ruines de l'ancien château lui offraient une scène qui plaisait à sa mélancolie. Du tertre où il se plaçait, il apercevait la vaste forêt des Ardennes posée comme une

couronne sur le front des collines qui entouraient la vallée circulaire d'Aulnay. A ses pieds, un lac factice assez vaste le séparait des débris romantiques de l'antique forteresse dont il ne restait que des tours carrées, solidement bâties, qu'on n'avait pas pu démolir. La mousse, le lierre, couvraient toutes ces ruines, et les eaux du lac environnaient cette île pittoresque. Le jeune homme, plongé dans une rêverie dont les souvenirs de son enfance faisaient tous les frais, était assis sur son tertre favori, au pied d'un arbre de l'Amérique. Il admirait le paysage qu'il avait devant les yeux lorsqu'un pas léger lui fit tourner la tête, madame de Rocourt était à deux pas de lui et le contemplait avec une expression qui lui causa une douce émotion. En ce moment, son âme était bien disposée, il ne s'enfuit pas, ainsi qu'il en avait l'habitude, et, loin d'ouvrir son bréviaire, il le déposa; enfin, lorsque la marquise fut près de lui, il s'étonna de la voir avec plaisir assise à ses côtés. Quant à Joséphine, elle tremblait comme une feuille d'automne et n'osait regarder le vicaire une seconde fois. — Monsieur, dit-elle d'une voix entrecoupée, je vais être jalouse de mon parc, il y a huit jours que vous n'êtes venu me voir, et depuis ce temps voici la seconde fois que vous parcourez mes jardins... — Madame, cette charmante retraite est muette et ne peut se plaindre de me voir trop souvent; si je vous faisais d'aussi fréquentes visites, peut-être me trouveriez-vous importun, car il n'y a pas d'homme au monde qui soit plus mal placé que moi dans un salon. — Il n'en est pas un, monsieur, répondit la marquise, que la présence d'un homme tel que vous ne doive honorer; mais, si j'ai bien compris le sens de vos paroles, je crois pouvoir vous dire que le mien est plus que tout autre la place d'un homme malheureux. Quand vous connaîtrez mes chagrins... — Eh quoi! madame, s'écria le vicaire avec compassion, vous êtes malheureuse! — Oh! bien malheureuse! je vous en ferai juge. En vous racontant mes infortunes, je m'adresserai à votre cœur pour qu'il plaide ma cause. Si je vous découvre un secret qui n'est connu que de trois personnes, c'est parce que dès aujourd'hui je vous confie le soin d'une conscience que je croyais en repos pour le reste de mes jours. « Je suis née orpheline et je n'ai pas connu ma mère... »

A ce début, le vicaire regarda madame de Rocourt en lui disant : — Je vous plains, ce malheur est le mien!... — Vous ne connaissez pas votre mère! s'écria la marquise en se levant. Grand Dieu!..... oui! .. vous avez vingt-deux ans!... vous vous nommez Joseph!... Bonté céleste! permettrais-tu?... Et, regardant la figure basanée du vicaire, des larmes inondèrent ses yeux; elle se rassit toute triste, comme si un cruel souvenir se fût présenté à son esprit; puis elle reprit ainsi : « Je suis orpheline, disais-je. Avec les marques et l'apparence de la douceur, je suis vive, quoique contemplative; cette vivacité est toute intérieure, elle a réagi sur mes sentiments pour en accroître la force; et vous devez savoir, pour peu que vous soyez observé vous-même, que, plus les passions sont vives, plus elles nous jettent dans la méditation et dans cette oisive rêverie dont le délire a tant de charmes; je suis tendre, quoiqu'au premier abord mon esprit paraisse avoir de la froideur. Cette modestie qui convient à notre sexe a dégénéré et est devenue indifférence, par suite de l'éducation que j'ai reçue. Une tante extrêmement dévote, mais de cette dévotion minutieuse qui fait des plus futiles pratiques du culte toute la religion, se chargea de m'élever. Je passai donc mon enfance de manière que les souvenirs de cette époque, la plus belle de notre vie, ne me fussent pas agréables; je n'en dirai pas plus, ma tante est morte.... et, vivrait-elle, je devrais encore me taire.

« Comptée pour rien par elle, j'étais bien rarement admise au cercle d'ecclésiastiques dont mademoiselle de Karadeuc s'entourait. A mesure que j'avançais en âge, elle m'en éloignait davantage; alors cette défense de paraître chez elle, lorsque d'aussi saints personnages s'y trouvaient, exerça longtemps mon esprit. Vivant dans une telle solitude, vous devez penser que mon imagination, livrée à elle-même, parcourut un bien vaste champ; et, soit que la nature le veuille ainsi, soit que telle fut la pente de mon esprit, toutes mes pensées furent des pensées d'amour, et d'un amour indécis qui se portait sur les moindres objets; il semblait qu'il existât en moi un besoin d'aimer que je n'étais pas maîtresse de diriger. Je me figurais le caractère des hommes d'une manière avantageuse, et toujours, cependant, je les dessinais en prenant pour modèle ceux de l'antiquité; je les imaginais sévères, inaccessibles à l'amour. Hélas! dans quel égarement se jette une âme dans la solitude! La défense qui m'empêchait de paraître au salon donnait à la société qui s'y rassemblait le charme qui résulte d'une prohibition, de manière que, curieuse comme une jeune fille, je me cachais pour voir entrer et sortir tous les ecclésiastiques qui venaient chez ma tante; ils étaient d'un certain âge, c'est-à-dire d'un âge certain, car ils me parurent tous avoir de cinquante à soixante ans. Cependant, à force d'examiner, j'aperçus un jour un jeune abbé qui devait n'avoir qu'une trentaine d'années; aussitôt que je le vis, je désirai le contempler souvent; alors je fus plus attentive, et je ne manquai pas une seule fois de le regarder à son passage, et je le suivais longtemps des yeux lorsqu'il traversait les appartements.

« Un jour il m'aperçut, et je me retirai promptement; mais au bout de quelques minutes j'avançai la tête, il était encore à la même place, regardant l'endroit où je lui avais apparu. La fixité de ses yeux, l'étonnement de sa figure et son attitude, me firent un incroyable plaisir, et, dès lors, ces petits événements déterminèrent mes pensées à s'arrêter sur ce jeune homme; il devint l'objet de toutes mes méditations, et je m'occupai sans cesse de lui le plus innocemment du monde : je n'apercevais aucun danger à l'entourer de toutes les perfections que je rêvais. Longtemps je me contentai de penser à lui, mais il arriva un moment où sa vue me devint nécessaire; ne l'ayant jamais aperçu qu'à la dérobée, je voulais le contempler à mon aise, l'entendre parler, et savoir si son âme était réellement aussi parfaite que je la supposais.

« J'avais alors quinze ans et demi. Sans ignorer que j'étais belle, je ne concevais pas les avantages que donne la beauté; j'accordais la naïveté avec cette finesse d'esprit que nous avons naturellement; et dès lors que j'eus résolu d'être admise au salon je le fus. En effet, un jour que je venais de voir entrer mon jeune abbé, je me hâtai de faire une toilette soignée, et je m'avançai hardiment vers le salon : j'entre, je cours m'asseoir en tremblant à côté de ma tante, et quand j'eus relevé ma tête, il se fit un léger murmure dans l'assemblée. Mademoiselle de Karadeuc me regarda avec étonnement. La conversation, qui était animée lorsque j'ouvris la porte, à laquelle je m'étais arrêtée un instant, fut interrompue, et tous les yeux se tournèrent sur moi : ma tante ne dit pas un mot .. Alors, jetant un furtif regard sur cette réunion, j'aperçus que mon jeune abbé était le seul qui ne me regardât pas, et ses yeux parlaient à mademoiselle de Karadeuc un langage qui me déplut singulièrement. Je ne doutais pas que ma tante ne fût charmée intérieurement de voir que, pendant que sa nièce attirait tous les regards, le plus jeune des ecclésiastiques lui conservât un sourire aimable; aussi je ne m'étonnai plus de ce qu'elle ne m'ordonnât pas de sortir. J'avoue franchement que l'espèce de dédain du jeune homme fit élever dans mon cœur un mouvement de dépit qui me rendit plus soigneuse d'attirer son attention. — Vous voyez, dit la marquise au vicaire, vous voyez avec quelle franchise je vous raconte ces premières circonstances. Depuis, j'ai acquis de l'expérience, et j'ai remarqué que ce qui m'est arrivé arrive à tout le monde; ce que je vous rapporte est, en abrégé, l'histoire de tous les amours passés et à venir. Je continue : Je me rappelle encore les moindres paroles qui se sont prononcées ce jour-là, et je crois voir encore celui dont je vous parle tel qu'il m'apparut. Sa figure était noble mais sévère, ses longs cheveux tombaient en boucles sur ses épaules; il était d'une taille élevée; son teint pâle contribuait à rendre le feu de ses yeux noirs encore plus vif : ses manières distinguées, son attitude, la beauté de ses traits, tout me séduisait. — Monsieur, lui dit ma tante qui rompit le silence, comment vous tirerez-vous de ces objections-là?... cela ne me paraît pas très-facile... — Mademoiselle, répondit-il avec une charmante modestie, j'ai déjà un grand tort, c'est d'être, à mon âge, en contradiction avec des personnes dont je dois respecter les opinions : ainsi je ne défendrai pas les miennes plus longtemps. Seulement, qu'il me soit permis de dire que les règlements de l'Église nous ont placés dans une position dangereuse, c'est-à-dire entre ses lois et celles de la nature. Quant à moi, je regarderai comme un crime de fausser mes serments, je ferai tout pour les tenir; mais si, pour mon malheur, une passion, la seule que j'aurais, naissait dans mon cœur, je me confierais en la bonté de celui qui pardonna à la Samaritaine et à la femme adultère. — Ainsi, s'écria un vieil ecclésiastique, vous déshonoreriez l'objet de vos adorations!... — Monsieur, repartit vivement le jeune homme, vous faites naître une autre question qui ne peut être résolue par personne d'entre nous; elle est du ressort des femmes, et nous ne pouvons pas la traiter maintenant, elle est trop délicate, car il s'agit de savoir si une femme est criminelle en cédant au vœu de son cœur; je sais qu'il y a crime selon nos lois; mais, admettant qu'elles soient abrogées, je ne vois pas ce qu'on aurait à dire à celle...— Assez!... interrompit mademoiselle de Karadeuc.

« En entendant parler ainsi celui qui était l'objet de mes rêves, je trouvai son organe flatteur : ses paroles me parurent pleines de franchise. Je le regardais furtivement sans pouvoir réussir à être vue par lui : ma tante avait toute son attention. Ignorante comme je l'étais, je ne savais pas que cette manœuvre adroite avait pour objet de ne pas donner de soupçons à mademoiselle de Karadeuc, afin de pouvoir revenir aussi souvent qu'il le voudrait. C'est ce qui arriva, car ma tante, flattée au dernier point de voir qu'à son âge elle captivait un jeune homme dont les principes passaient pour être très-sévères, la conduite exemplaire, et sur qui les idées religieuses avaient un très-grand empire, jugea qu'elle remportait un des plus beaux triomphes, et qu'il fallait qu'elle eût encore un charme bien puissant pour faire taire la religion. Je ne devinai pas tout d'abord le secret de la conduite d'Adolphe (c'était, de tous ses noms, celui que j'aimais à prononcer), et je fus longtemps en proie à de cruels tourments. Ma tante me laissait venir au salon depuis que j'y étais si audacieusement entrée, et je crois que ce fut par le conseil de ses amis qu'elle ne s'opposa plus à ce que j'y parusse. La froideur que me témoignait le jeune abbé, le peu d'attention qu'il avait pour moi, me chagrinè-

rent : je devins rêveuse et triste; lorsque je le voyais, mon regard s'attachait sur lui, et je tombais sur-le-champ dans la mélancolie. Un jour que je reconduisais Adolphe, et que j'étais seule, parce que ma tante avait du monde, je le regardai d'une manière touchante, et je lui dis — Adieu, monsieur. Il faut qu'il y ait eu dans la manière dont je prononçai ces paroles quelque chose d'extraordinaire, car il s'approcha de moi, me prit la main; je la laissai prendre, et, la serrant doucement, il ne me répondit que par un — Adieu, mademoiselle!... qui me fit tressaillir. Je restai sur le haut de l'escalier, appuyée sur la rampe. Il descendit lentement en me regardant toujours, et moi, lorsque je ne le vis plus, j'écoutai le bruit de ses pas. Toute cette journée je crus entendre l'expression délicieuse qu'il avait donnée à ces deux mots. Je prenais plaisir à me représenter notre attitude embarrassée et l'espèce de honte qui régnait dans la manière dont nous nous étions regardés; enfin, le souvenir des sensations fugitives de ce moment me causait un trouble et une joie dont la douceur m'avait été jusqu'alors inconnue. »

Comme madame de Rocourt achevait ces paroles, elle regarda Joseph, qui lui parut en proie à une vive agitation; ses longs cils noirs pouvaient à peine retenir des larmes. En effet, un pareil récit, fait avec la naïveté que la marquise y répandait, lui rappelait sa propre passion; mais madame de Rocourt, prenant le change sur l'attendrissement du jeune prêtre, reprit avec joie : « Ces événements sont peu de chose, mais ils sont tout en amour, car rien n'est indifférent : un geste, un regard, font époque. C'est depuis l'adieu d'Adolphe que naquit mon espérance. Qu'espérais-je?.... Dieu m'est témoin que je l'ignorais; il n'y a rien de si difficile que de vouloir expliquer ces premiers mouvements de notre cœur : ceux qui ont aimé doivent les comprendre, parce qu'ils les ont éprouvés. Il y a, dans la nature, des choses qui ne peuvent qu'être senties : par exemple, ce qu'éveille en nous l'aspect d'une nuit étoilée, dans une sombre forêt, ou en écoutant le bruissement des vagues de la mer, ne peut être exprimé : il en est ainsi de l'éveil de nos cœurs. » — C'est vrai!... s'écria le vicaire. « La première fois que nous nous revîmes, notre regard fut un regard d'intelligence qui nous prouva l'un à l'autre que nous nous étions occupés l'un de l'autre pendant l'absence. Alors je fus heureuse! J'avoue même, aujourd'hui que ce temps de bonheur et d'illusion a fui, que le prisme est brisé, j'avoue qu'il n'y a pas dans la vie humaine de plaisir plus pur, plus suave, et je ne croyais pas qu'on pût le rencontrer deux fois!... »

L'œil de la marquise devint humide, elle s'arrêta un moment en contemplant M. Joseph, qui, la tête entre les mains, semblait vouloir lui dérober la vue de ses larmes. L'infortuné pensait à Mélanie, et le récit de madame la marquise donnait à son cœur une bien douce fête de mélancolie. Joséphine reprit bientôt ainsi : « Nous marchions, comme vous voyez, bien lentement dans la carrière. Timides l'un et l'autre, tous deux religieux et candides, satisfaits d'un regard, nous restâmes longtemps dans cet état plein de charmes. Nous eûmes le bonheur de tromper ma tante sur notre intelligence secrète. Ce fut vers ce temps que la persécution que l'on exerçait contre les nobles et les prêtres devint plus rigoureuse. Un jour, j'étais assise à côté de ma tante, et je lui lisais un saint livre, lorsque, tout à coup, la porte de la chambre s'ouvre, et je vois Adolphe. Mademoiselle de Karadeuc dormait; il s'approche et me dit : — Mademoiselle, je suis poursuivi, et je n'ai échappé aux dangers qui m'environnent que par le plus grand des hasards; je viens chercher un asile dans votre maison, et j'ai osé croire que vous ne me refuseriez pas... — Monsieur, je ne crois pas, lui dis-je, que ma tante vous repousse : elle sera enchantée, j'en suis sûre, de vous rendre service, et vous... Je n'en pouvais plus de joie; en le voyant, je m'arrêtai : mon regard lui dit tout ce que je pensais.

« Alors, mademoiselle de Karadeuc s'éveilla et fut grandement étonnée de le trouver à mes côtés; mais, comme il avait l'œil sur ma tante, il se composa très-bien, et l'instruisit des circonstances fâcheuses dans lesquelles il se trouvait. Mademoiselle de Karadeuc réfléchit longtemps avant de répondre; elle me parut calculer et les dangers qu'elle courait elle-même en recélant un prêtre, et ce qui pouvait lui en revenir de bon dans cette vie et dans l'autre. Je tremblais pendant ce silence; enfin elle prononça, avec une répugnance évidente, qu'elle consentait à cacher Adolphe, mais pour quelque temps seulement. Une joie divine s'empara de mon âme à ce décret de la sainte fille, et je pris un plaisir inexprimable à tous les détails qu'entraînèrent les soins qu'il fallut prendre pour dérober Adolphe à tous les regards. Il habita donc notre maison; ce fut alors que, sans cesse en présence l'un de l'autre, notre passion s'alluma plus vive, plus ardente. Adolphe paraissait souffrir et combattre beaucoup, il luttait avec un incroyable courage, et la flamme dont il brûlait le fit changer et pâlir. Élevé par une mère extrêmement pieuse, il avait reçu dès le berceau les principes les plus rigoureux, en sorte que l'idée de compromettre le salut de son âme, de ternir l'éclat d'une vie sainte, de perdre sa réputation, avait et eut toujours sur lui le plus grand empire. Alors il souffrit cruellement et livra de rudes combats à sa passion naissante. »

— Venez, dit madame de Rocourt au vicaire, venez, traversons le pont qui est devant nous, et allons dans la chapelle ruinée, je vais vous montrer le seul monument que j'aie gardé de cet amour... Joseph suivit la marquise en silence : ils entrèrent dans l'antique chapelle; et, parvenus à un autel de marbre noir, madame de Rocourt, soulevant une dalle, montra à Joseph des papiers. S'asseyant alors sur un banc de pierre, elle reprit la suite de son aventure.

« Au bout de quinze jours, Adolphe, ne pouvant plus résister à sa passion, et n'osant m'en instruire, mit pendant la nuit la lettre suivante sur ma table. » — Alors, la marquise dépliant un papier tout usé, lut ce qui suit avec une visible émotion.

« Mademoiselle, quels que soient les dangers qui m'attendent au dehors, je dois fuir l'asile que votre tante m'a offert. Bien que ma mort soit presque certaine, je la préfère au péril que je cours dans la maison que vous habitez!... Si je vous écris ceci, c'est afin que vous ne soyez pas surprise de me voir vous quitter précipitamment, sans raison apparente; car alors vous pourriez vous méprendre sur le motif de ma fuite, et je ne voudrais pas, pour le salut éternel de mon âme, vous causer la moindre peine; car enfin, mademoiselle, je crois que vous avez un peu d'amitié pour moi! Hélas! puisque je me retire, que je fuirai pour jamais, me sera-t-il permis de vous écrire que je vous aime? Ce fatal secret m'échappe!. . O Joséphine, je sais que le feu qui me dévore ne peut pas vous atteindre, et c'est ce qui m'enhardit à vous peindre ce que je sens. Vous êtes belle sans doute, mais combien les beautés de votre âme l'emportent sur vos charmes. Quelle âme candide révèle votre regard pur et chaste! voilà les perfections qui m'ont séduit, et ce n'est pas d'hier, c'est depuis longtemps. La passion que je combats depuis trois mois fera encore battre mon cœur lorsque je mourrai! je la voilerai toute ma vie d'une apparente froideur, et je ne vivrai que dans mes souvenirs. Je ne cherche pas à savoir si vous m'aimez, je ne vous supplie de m'accorder aucune faveur!... où nous mènerait-elle?... Non, je me contente de vous adorer de loin comme un autel dont on n'ose approcher. Seulement j'espère que vous aurez quelque pitié pour moi, que vous vous direz : « Il est dans l'univers!... je ne sais où!... un malheureux qui m'aime!... sans espoir!... » L'idée que vous penserez quelquefois à moi m'aidera à supporter la vie; et lorsque je serai mort j'obtiendrai quelques larmes... Ce sont les seules que je veux que vous répandiez pour moi.

« Hélas, mademoiselle, si vous vouliez m'assurer que vous déposerez votre touchante pitié, que vous armerez vos regards de sévérité!... je puis répondre de moi... alors, je resterais, et du moins, dans ma vie, j'aurais encore quelques instants de bonheur à compter; car, lorsque je vous vois, j'éprouve tout ce qu'il y a de plaisir sur la terre! et... si le ciel, le hasard..., que sais-je, faisaient que vous éprouvassiez pour moi un sentiment plus vif que l'amitié!... Ah! nous goûterions les plaisirs les plus purs, les plus vifs... Dieu!... si nos âmes s'entendaient! Quelle vie pleine et délicieuse! Vous remplissez tout mon cœur; vous êtes tout pour moi... Mais je me livre trop aux sentiments qui me dominent. Il faut partir, car il n'est rien de tout cela! Ainsi donc, adieu, adieu, fille pure et chérie, adieu, je te salue comme le rivage de la patrie que l'on quitte pour toujours! je vais traîner ailleurs mon amour, mes regrets, mon existence à jamais empoisonnée, heureux si je rencontre en chemin la hache révolutionnaire. »

« Dans quel état me plongea la lecture de cette lettre. Je restai longtemps les yeux remplis de larmes sans pouvoir réfléchir : le lendemain matin, lorsque je rencontrai le jeune prêtre, je lui pris la main, et, l'attirant à moi, je lui dis d'une voix altérée : « Ne partez pas. » C'était tout dire. Ma tante ne nous laissait jamais seuls, nous ne pouvions nous parler en liberté. Alors, me confiant en notre mutuelle innocence, un soir je suivis Adolphe dans une chambre où il m'entraîna; et là, m'asseyant près de lui, je saisis sa main, et pleurant de honte, je lui dis : « Ah! je vous aime!... » — Joséphine! s'écria-t-il, ah, Joséphine! vous me faites mourir de bonheur! — Mais que deviendrons-nous? lui dis-je. — Joséphine, ne sentez-vous pas dans votre cœur un plaisir enivrant?... Il doit nous suffire : le charmant accord de nos âmes nous fournira des voluptés calmes et pures. Parcourons une carrière où peu de mortels ont brillé; séparons-nous, dégageons-nous de ce qu'il y a de matériel en nous et ne vivons que de la vie des anges... Avec une volonté forte nous éteindrons tous nos désirs, et, n'ayant plus de combats à redouter, nous goûterons tout le bonheur d'ici-bas. Contents, jouissant d'une félicité dont la vertu ne soupirera pas, nous mourrons ensemble après avoir épuisé tous les plaisirs de l'âme. — Ainsi donc, repris-je, dès aujourd'hui nos cœurs s'entendent, et lorsque je vous regarderai vous comprendrez tout ce que je dirai.

« Alors, nous passâmes une heure délicieuse, en proie à ce premier bonheur de l'amour, à ce charme des premières paroles où l'on ose tout dire, avec des réticences, des mouvements de honte, de joie, qui sont indéfinissables. Ce doux moment rempli par les prières, les soupirs, les regards que l'on craint de comprendre, ce moment enchanteur est resté gravé dans mon souvenir, et il ne m'apparaît jamais sans me causer de vifs transports. Notre résolution sublime, prise avec courage, fut suivie avec constance et sans murmure pendant quelque temps; mais, mon jeune ami! que de semblables promesses sont

imprudentes, et que de mouvements impérieux s'élèvent dans l'âme lorsque deux êtres qui se chérissent sont en présence l'un de l'autre !... »

— Ah! madame!... s'écria le vicaire. Puis le jeune homme, s'éloignant de quelques pas de madame de Rocourt, s'arrêta et parut à la marquise en proie à la plus vive émotion. Lorsqu'il revint, des pleurs sillonnaient ses joues pâles, et tout le feu de sa passion pour Mélanie brillait dans ses yeux. — Madame dit-il, je ne puis vous exprimer à quel point ce récit est cruel pour moi!... La marquise sourit et serra la main du jeune prêtre qui se rassit à côté d'elle.

« Un soir Adolphe, m'attirant près de lui, me dit : — Joséphine, je dois partir, car rien n'est moins sûr que le salut de mon âme et de la tienne. — Que voulez-vous dire?... — Que je t'aime beaucoup trop et que je ne puis résister plus longtemps; nous avons trop présumé de nos forces : je désire plus que tu ne m'accordes... je ne suis pas heureux... — Eh bien parlez, lui dis-je, que voulez-vous? Pour toute réponse il me prit la main et la serra contre son cœur. Il me regarda !... Ah! j'avoue que ces simples mouvements m'instruisirent vaguement de tout ce que désirait Adolphe! Je le contemplai longtemps sans lui répondre, attirée vers lui par une force invincible. Nous restâmes longtemps dans ce redoutable silence : mais enfin Adolphe me dit en s'écartant de moi : — Séparons-nous!... Joséphine, je t'aimerai toute ma vie, tu seras la seule femme dont le nom, le souvenir, feront battre mon cœur!... mais je t'aime assez pour préférer ton honneur au plaisir, et ton bonheur futur au bonheur d'un instant. Il s'élança dans sa retraite, et je l'entendis se mettre en prière et pleurer. Je l'écoutai longtemps... Je l'admirais, hélas! ce fut la pitié qui me perdit. Je rentrai dans mon appartement et je me mis à réfléchir, ou plutôt... Mais comment appeler ces vagues pensées d'une jeune fille qui aime pour la première fois? »

XV

Suite et fin de l'histoire de madame de Rocourt.

La marquise continua en ces termes :

« Il n'y a rien de plus touchant, rien de plus dangereux pour une femme que le spectacle des efforts que fait un homme pour la respecter : c'est cette grande preuve d'amour qui me perdit : il se glissa dans mon âme une pitié, une compassion perfides. — Hé quoi! me disais-je, ne dois-je pas me sacrifier pour le bonheur de celui que j'aime!..... N'est-ce pas montrer peu de grandeur d'âme que de profiter à moi seule des combats d'un autre? N'est-il pas plus beau de ne choisir que mon infortune et de tout prendre sur ma tête?... n'étais-je pas barbare de contempler sur son visage la trace de ses combats sans le récompenser de tant d'ardeur et de vertu?... Je pleurerai en secret, me disais-je, les fautes que je commettrai pour sauver mon amant, et devant lui je serai joyeuse et riante! Enfin, je trouvai je ne sais quelle grandeur, quelle sublimité à m'attacher pour toute ma vie à cet homme infortuné, proscrit, parce que je m'imaginais devoir tout couvrir par le plus violent amour et par la sublimité de ce dévouement. Ce fut par de tels raisonnements que j'étouffai la voix de la raison. Une circonstance vint achever la défaite de ma vertu chancelante : le plus grand des hasards fit que j'entrai dans le cabinet secret de ma tante; j'y trouvai la *Nouvelle Héloïse*, je la lus. Dans ce livre je vis l'histoire fidèle de mes sentiments; l'éloquent auteur de ce chef-d'œuvre me persuada que je resterais noble, pure, candide, malgré mon amour satisfait. Nous étions dans une situation semblable, et j'imitai Julie... en tout! »

Ici la marquise se couvrit le visage de ses jolies mains, et elle garda le silence pendant quelque temps. Enfin elle releva la tête en regardant le vicaire, il était immobile, sa figure n'avait aucune sévérité. Alors Joséphine reprit : « Tout ce que je sais, c'est que ce n'est point aux hommes à me blâmer... Adolphe admira mon dévouement, il me cacha tous ses remords. La sévérité de ses principes le tourmentait cependant à chaque instant, et il souffrait pour moi. Ce fut au milieu de cette vie d'égarement et de bonheur que mademoiselle de Karadeuc devint plus clairvoyante. Un soir que nous étions ensemble, elle me regarda d'un air sévère et me dit : — Ma nièce, songez-vous au poste éminent que vous devez occuper? oubliez-vous que la noblesse de votre famille vous a donné le droit d'entrer dans un chapitre; que les puissantes protections que j'ai auprès de l'empereur d'Allemagne et du saint-père m'ont promis pour vous une dignité dans le chapitre de L***, et que si vous menez une conduite *régulière*... (en disant ce mot elle me regardait avec une ironie perçante), vous pouvez devenir abbesse! — Mais, mademoiselle, je n'ai, je vous assure, aucun goût pour la vie monastique. — Vous n'aimez pas l'Église? reprit-elle avec un sourire sardonique. — Je suis, répondis-je, je suis religieuse et je crois en Dieu; mais il a laissé à chacun le droit de se choisir l'état le plus convenable pour faire son salut. — Celui que vous prenez, petite hypocrite, doit vous conduire droit en enfer. Croyez-vous, dit-elle en colère, que mes lunettes m'aient empêché de voir les regards que vous lancez à notre jeune réfugié?... Dès demain il quittera la maison. — Quoi! ma tante, vous le renverriez? vous le laisseriez aller à la mort?... Et, en prononçant ces mots, vous devez juger combien j'étais tremblante. Cette vieille fille me jeta un regard scrutateur et s'écria : — Ah! malheureuse!... vous l'aimez!... — Non, ma tante!... répondis-je d'une voix entrecoupée. Ah! je vous en supplie, qu'un regard involontaire, dénué d'intention, ne perde pas un ministre du Seigneur!... Vous seriez comptable de sa mort au jugement dernier, et c'est un crime dont rien ne pourrait vous laver... — Voyez-vous le petit Satan, comme elle a peur de le voir s'éloigner!... Il s'en ira, mademoiselle, et, ne craignez rien, je le conduirai moi-même chez une sainte fille qui le recueillera. — Mademoiselle, mais savez-vous s'il aura les soins dont vous l'entourez ici et dont il est si reconnaissant? Songez que si, par une imprudence, celle à qui vous le confierez le laissait découvrir, vous seriez la cause de la perte d'un jeune homme qui appartient à une des plus nobles familles de France, un jeune ecclésiastique qui, si les événements changeaient, deviendrait cardinal? — Tout ce que vous dites, la chaleur que vous y mettez, ne fait que me confirmer dans mes soupçons, et peut-être êtes-vous plus criminelle que je ne le pense.

« Ces paroles me donnèrent un frisson mortel, car elle disait vrai. — Mademoiselle, lui dis-je avec une dignité qui lui en imposa, vous oubliez le nom que je porte, et qu'enfin vous êtes la plus vigilante comme la meilleure des tantes... Vous voyez, mon jeune ami, si nous savons mentir au besoin?... Mademoiselle de Karadeuc me regarda, elle resta un instant indécise, mais après un court moment de réflexion elle me laissa, alla ouvrir la retraite du jeune prêtre et l'amena par la main. Cette vieille fille était digne de régir un couvent! Elle mit Adolphe devant moi, et, jouissant de ma rougeur, elle lui dit d'un air de bonté : — Je sais que vous vous aimez... Adolphe pâlit. Avant qu'il pût répondre, je composai mon visage et je répondis à ma tante : — Qui donc a pu vous faire inventer cela?... Mon ami me comprit, il regarda mademoiselle de Karadeuc et lui repartit avec un trouble inexprimable : — Mademoiselle, je ne croyais pas que mes mœurs pussent donner lieu à de pareils soupçons... O Dieu! s'écria-t-il avec un accent de mélancolie, ce que je suis forcé de dire est déjà une punition de mes péchés! cette humiliation terrestre me sera-t-elle comptée?... et ce que je souffre, ajouta-t-il en me regardant, pourra-t-il effacer quelque chose du livre éternel où l'on écrit nos fautes? Ma tante nous examinait tour à tour avec une maligne curiosité. — Monsieur, dit-elle avec une colère sourde qu'elle retenait, mais qui perçait dans l'accent de ses paroles, monsieur, je crois à vos paroles, je vous ai donné volontiers un asile, mais il n'est pas encore assez sûr pour vous, et ma dévotion bien connue doit, tôt ou tard, m'attirer une visite domiciliaire. Demain je vous conduirai moi-même chez une dame de mes amies, et vous n'aurez rien à y craindre. — Mademoiselle! m'écriai-je, ma chère tante, je vois que rien ne peut effacer vos soupçons; eh bien! je vais vous donner une preuve à l'évidence de laquelle vous vous rendrez peut-être... Que ne ferais-je pas pour sauver un prêtre de la mort certaine qui l'attend s'il s'éloigne de ces lieux... Je vais les quitter! Je le laisse seul avec vous, dis-je avec un accent d'ironie, et j'irai à Aulnay-le-Vicomte me cacher dans la chaumière de Marie, ma pauvre nourrice!... Serez-vous satisfaite? A cette proposition, ma tante sembla se radoucir, et pendant qu'elle réfléchissait, Adolphe, les larmes aux yeux, me regardait, et son coup d'œil ému me disait combien il admirait mon dévouement. Mademoiselle de Karadeuc consentit à cet arrangement, il fut convenu que le lendemain je partirais pour Aulnay. Nous pûmes, Adolphe et moi, nous embrasser et nous dire adieu!... Quelle scène touchante et mélancolique!...— Non! s'écriait Adolphe, je ne t'abandonnerai pas, surtout dans l'état où tu es!... — Adolphe, restez ici! s'il me fallait trembler pour votre vie!... je périrais!... Que de pleurs!... que de baisers! quel charme cruel! Je partis!...

« Je passai quelque temps ensevelie dans la plus profonde douleur, et je confiai tout à ma pauvre nourrice : je pus verser mes larmes sur le sein qui m'avait nourri. Ce fut alors que j'appréciai le bonheur que l'on éprouve à avouer ses fautes à une amie. Un soir que j'étais assise auprès du foyer de Marie et que nous nous entretenions d'Adolphe, son mari entre et me regarde d'un air triste... Nous le questionnons, et il nous apprend que le jeune prêtre que recélait mademoiselle de Karadeuc avait été découvert et transféré dans les prisons!...

« Cette nouvelle, annoncée sans ménagement, me fit tomber sans connaissance; une fièvre brûlante s'empara de moi, et dans mon délire je ne parlais que de l'enfant que je portais dans mon sein. Marie tremblait pour moi. Au moment où j'étais tellement affaiblie par les mille souffrances qui m'accablaient, que ma nourrice, assise à mon chevet, croyait que j'allais expirer... le bruit du galop d'un cheval retentit à la porte de la maison; un militaire entre!... je reconnais Adolphe!... Il vole à mon lit de douleur... La joie produisit chez moi le même effet que la peine. Lorsque je revins à moi, Adolphe tenait ma main dans la sienne, et quand je fus en état de l'entendre, il me raconta que la violence de sa passion n'avait pas pu lui permettre

de supporter mon absence, et que l'amour lui avait inspiré le stratagème qui causât ma douleur. En effet, s'il s'échappait, mademoiselle de Karadene n'en serait que plus confirmée dans ses conjectures, et s'imaginerait que c'était vers sa nièce qu'il volerait. — Ainsi donc, me dit-il, je commençai par endormir ta tante en l'entourant d'attentions et d'hommages dont elle me sut un gré infini. J'effaçai dans son âme toute trace de soupçon, et quand je la présumai revenue à son amitié première pour moi, j'écrivis à des amis fidèles, entre autres à mon frère, de tomber, déguisés en gendarmes, une nuit, à l'improviste, chez mademoiselle de Karadene, et de m'arracher de chez elle!... Ils exécutèrent si bien cette adroite manœuvre, que ta tante pensa mourir de chagrin lorsqu'à minuit on vint faire une perquisition exacte de son hôtel, et que mon frère, à qui j'avais indiqué le secret de mon introuvable cachette, sonda, avec son sabre, le mur dans lequel était pratiquée la fausse porte. Je jouai la résignation, je consolai votre tante, qui s'accusait d'imprudence, et je la laissai, joyeux de pouvoir aller vous retrouver. Mon frère m'a donné un uniforme, je suis accouru de bois en bois, à la nuit, et... me voici!...

« O joie enivrante!... ô bonheur!... j'ai savouré dans cette époque de ma vie toutes les peines et toutes les voluptés d'un plus long amour, car j'approchais du terme, et le chagrin qui me ronge encore aujourd'hui devait bientôt s'emparer de mon cœur. Mon jeune ami, dit la marquise en montrant au jeune prêtre le parc du château, voyez ce charmant asile; il est plein de souvenirs pour moi!... Ces lieux, ces beaux lieux, m'ont vue pendant trois mois heureuse!... aussi heureuse que peut l'être une femme!... Pendant ces trois mois, libre, sans inquiétude!... aimée, adorée d'Adolphe, je ne demandais rien au ciel que d'être ainsi toute ma vie.

« La première punition de mon crime me fut infligée par Adolphe lui-même, lorsqu'il vit qu'il existerait à jamais un témoin de nos amours!... Il devint rêveur : par les questions que je lui fis je vis qu'il pensait à l'avenir, qu'il redoutait jusqu'à la tendresse que j'aurais pour mon enfant. Ce fut alors qu'il me dit de quitter Aulnay pour aller mettre au jour, dans d'autres lieux, le fruit, le doux fruit de nos amours!... Personne ne s'aperçevait de mon état, parce que j'eus le cruel courage de le dissimuler jusqu'au dernier moment, et je suis restée pure et vierge aux yeux des hommes!... Quel mal ai je commis envers la société!... Hélas! je n'ai nui qu'à l'être que je chérirais le plus!... mon pauvre enfant!... Pour dépayser mademoiselle de Karadene, nous dîmes à Marie qu'elle eût à instruire ma tante que j'avais été obligée de me réfugier chez une de ses parentes, parce qu'on avait fait des perquisitions dans le village d'Aulnay pour venir arrêter les nobles qui pouvaient encore s'y trouver, et que, lorsque le premier moment de perquisition serait passé, je retournerais chez elle. Adolphe m'emmena donc, ce fut lui qui me tint lieu de tout. Son amour se déploya dans les soins qu'il me prodigua. Mais, hélas!... le barbare me déroba mon enfant, et... je ne le revis plus!... »

Ici la marquise de Rocourt pleura longtemps!... « Tout ce que je sais, reprit-elle, c'est qu'Adolphe, que j'avais supplié de lui donner mon nom, l'appela Joseph!... » — Joseph!... s'écria le vicaire avec les marques de la surprise et le visage en feu. Madame de Rocourt le contempla avec bonheur. — Vous vous nommez Joseph aussi!... dit-elle. — Où êtes-vous accouchée? reprit-il en lui saisissant le bras et la regardant. — Ah! loin d'ici, répondit-elle, à Vans-la-Pavée!... Et elle fut cependant en proie à une vive anxiété en examinant la figure du jeune prêtre. — Malheureux que je suis!... s'écria-t-il, ne sais-je donc pas qui je suis?... Cependant un prêtre!... Puis il tomba dans une rêverie que Joséphine respecta.

Après un long silence, pendant lequel le jeune prêtre regardait furtivement madame de Rocourt, celle-ci reprit : « D'ailleurs, Adolphe vint me dire que mon fils était mort : il employa beaucoup de ménagements pour m'annoncer cette fatale nouvelle; mais, oserais-je le dire! je n'ai jamais cru à la réalité de ce qu'il m'a dit!... Un secret pressentiment me crie que mon fils existe!... Ainsi jugez si, lorsque j'aperçois un enfant ou un jeune homme, je n'ai pas le cœur gros d'une tendresse qui cherche à sortir de ce cœur qu'elle gonfle!... Depuis, je n'eus que des malheurs. Adolphe émigra, je retournai chez ma tante, et je vécus dans les larmes, parce que, d'après la nature de mon caractère, une passion devait faire de grands ravages dans mon âme... Quelle mélancolie me saisit! J'étais inconsolable et de la perte de mon enfant et de celle de mon ami. Je reçus de ses nouvelles, il m'assurait qu'il m'aimait, et cependant une amertume secrète régnait dans ses lettres, il semblait qu'il pleurât sa faute, et il n'osait me la reprocher, car c'eût été le comble de l'infamie!... Ah! les caractères par trop religieux, ceux qu'une teinte de fanatisme dégrade, sont capables de bien des cruautés. Vous allez en juger!... Il ne me restait plus, grand Dieu!... qu'à être méprisée de celui que j'ai tant aimé, à qui j'ai tout sacrifié!... Car j'ai aimé, mon jeune ami, autant que l'on peut aimer ici-bas!... Après que ma tante fut morte, je revins habiter mon cher Aulnay-le-Vicomte. M. de Rocourt me vit et m'aima. Je trouvai de la douceur dans le lien que nous avons contracté, mais je lui tus ma faute, il l'ignorera toujours!...

« Bientôt un règne éclatant vint remplacer les excès de notre révolution. L'Empire rétablit la religion et ses autels, Adolphe fut rappelé, et obtint un poste éminent il y a six ans; je courus avec ivresse le revoir!... Jamais cette scène ne sortira de ma mémoire. Il était chez lui, j'entre, il ne me reconnaît pas, et le laquais lui dit mon nom. — Eh quoi! m'écriai-je en courant à lui, Adolphe ne reconnaît pas Joséphine!... Alors il me dit froidement : — C'est vous! madame... Il renvoya tout le monde, et nous restâmes seuls!... Je crus que cette grande sévérité, cette retenue, cesseraient. Non, hélas! non... — Joséphine, me dit-il, vous êtes mariée!...

« Cette interrogation me fit frémir. Ah! je recueillis en ce moment toute l'ivraie que j'avais semée dans ma jeunesse! — Cruel! m'écriai-je, il eût été beau de vous rester fidèle et d'être reçue ainsi!... — Joséphine, continua-t-il d'un ton grave, je t'aime toujours. Malgré l'accent profond qui accompagna ces paroles, sa froideur, sa figure pâle et sévère détruisaient la conviction que je brûlais d'avoir. — Joséphine, continua-t-il, vous avez un époux!... — Et croyez-vous, lui dis-je vivement, que je viens ici pour manquer à ce que je lui dois? Si c'est là ce que signifient vos paroles, dispensez-vous de parler plus longtemps!... O Adolphe!... Adolphe... Malgré ma fierté, je fondis en larmes. — La religion... reprit-il. — Eh! laisse ta religion, et jette-moi un seul regard d'autrefois!... A cette parole, il me lança un coup d'œil d'horreur et de mépris. — Adieu! lui dis-je. Et je m'élançai hors de son hôtel, en jurant de ne plus le revoir. La sécheresse de ses paroles, son attitude sombre, son repentir, m'avaient accablée.

« Ainsi, mon jeune ami, croyez-vous qu'il y ait un homme assez sévère pour condamner ma faute lorsqu'elle a été suivie de deux pareils châtiments, la perte de celui qui pourrait me rendre glorieuse de mon crime et le froid mépris de celui que j'ai tant aimé?... Ah! il est des crimes (si c'en est un) que le ciel punit bien sévèrement ici-bas!... Hélas! les larmes que je verse en secret compenseront-elles mes torts? Notre religion, qui a fait une vertu du repentir, m'en donne l'espérance!... »

Ce dernier restait plongé dans une rêverie profonde : la manière simple et naïve dont la marquise avait raconté son histoire, le site, les souvenirs qui s'éveillaient au fond de son cœur au récit de cette femme, son accent tendre et les regards qu'elle jetait sur lui, tout contribua à le rendre rêveur; il n'entendit même pas les derniers mots de Joséphine, qui n'osa pas d'abord interrompre sa rêverie. Cependant, après quelques moments, elle lui dit : — Regagnons notre banc de gazon : ces ruines, ces voûtes portent à la réflexion!...

Elle s'appuya sur le bras du jeune prêtre, et ils revinrent en silence s'asseoir sous le cèdre. — Eh bien! monsieur Joseph, vous ne me dites rien?... — Madame, répondit-il, je ne puis rien vous dire, car j'absous toujours ceux qui ont souffert ou qui souffrent de pareils tourments. — Vous êtes digne du saint ministère que vous remplissez!... Ah! venez quelquefois me donner de douces consolations, je sens qu'elles rafraîchiront mon cœur! Elle détourna la tête et pleura. — Venez, dit-elle, venez; vous me représenterez celui que... j'ai perdu!... A ce moment la cloche du château sonna le déjeuner; alors la marquise, regardant M. Joseph, lui dit : — Si vous ne craignez pas de faire un mauvais déjeuner, faites-moi le plaisir d'accepter la moitié du mien.

Le vicaire suivit madame de Rocourt sans répondre : on eût dit qu'un charme secret l'entraînait malgré lui.

XVI

Retour de M. de Rocourt. — Rendez-vous donné au vicaire.

Nous avons laissé le vicaire plongé dans une profonde mélancolie. Il avait suivi madame de Rocourt jusque dans la salle à manger du château. Assis à sa table, à côté d'elle, il croyait encore être sous le cèdre du parc. Au moment où Joséphine lui offrait quelque chose, il leva les yeux, et vit sur le visage de l'un des domestiques qui servaient un sourire dont l'expression sardonique le fit tressaillir. Ce drôle était debout, la serviette sous le bras, placé juste en face du jeune prêtre; il ne se soutenait que sur un pied, sa tête légèrement courbée suivait la pente du corps, cette attitude ajoutait encore à l'ironie qu'exprimait son visage. Ses yeux embrassaient également par leur regard perçant et la marquise et son protégé. Ce coup d'œil arrêta l'extase de Joseph et jeta dans son âme une vague inquiétude. Jonio était un de ces hommes dévorés du désir de se sortir de l'état où le hasard les a placés, qui ont assez philosophé pour secouer le joug de la conscience et se servir de tous les moyens possibles pour parvenir. Enfin, par une faveur spéciale de la nature, il avait des formes et des manières dont la candeur excluait tout soupçon sur ses principes. Il paraissait attaché à M. le marquis de Rocourt, au service de qui il était depuis quelque temps; mais il ne le servait avec tant de zèle que parce que le crédit que M. de Rocourt avait auprès du pouvoir, depuis la rentrée des Bourbons, lui donnait de l'espoir, et il regardait son maître comme le premier instrument qu'il emploierait pour l'édifice de sa petite fortune. Le vicaire fut bientôt débarrassé de la présence importune de ce domestique; car madame de

Rocourt, lisant dans les yeux du vicaire une sorte d'inquiétude et voyant qu'il regardait Jonio à la dérobée, renvoya ce dernier sur-le-champ.

M. Joseph avait naturellement de la compassion pour ceux qui étaient victimes d'une passion : ainsi la marquise trouva le rigide vicaire beaucoup plus affectueux qu'elle ne l'espérait; elle jouit de ce changement comme si c'était un premier pas que le jeune homme fît vers elle. — Mon jeune ami, dit-elle d'un ton de voix affectueux, j'espère que quelque jour vous me confierez vos peines. — Hélas! madame, je vous les dirais si l'amitié pouvait m'offrir des consolations, mais il n'en est aucune pour mes chagrins, et ce serait vous affliger en pure perte que de vous raconter mes aventures. — J'aimerais, répondit la marquise, à participer à votre chagrin, même vainement, et, comme vous le dites, en pure perte. Deux malheureux se trouvent plus forts à porter leur infortune lorsqu'ils sont ensemble et que leurs cœurs s'entendent.

— Ah! madame, votre malheur n'est pas au comble!.. Vous retrouverez votre fils!... mais moi!... le fatal *jamais* est gravé sur tous mes souhaits, l'espérance même m'est interdite!... — Pauvre enfant!... s'écria la marquise et d'un air tellement amical, qu'il était impossible au vicaire de s'étonner de cette exclamation qui semblait conquérir pour celle qui la prononçait tous les droits de l'amitié. La marquise emmena le vicaire dans le salon : là, après quelques phrases insignifiantes, madame de Rocourt se mit à son piano; elle commença négligemment et de mémoire un morceau d'Haydn. Aux premières notes le vicaire tressaille, il s'approche, et Joséphine, s'apercevant de l'attention du jeune homme, continue de déployer toute sa sensibilité dans son jeu... Elle se retourne; le vicaire, les yeux humides, immobile, avait l'attitude d'un prophète, et il recueillait religieusement les sons que la marquise tirait de l'harmonieux instrument.—Madame, s'écria-t-il, vous m'avez, sans le savoir, causé le plus grand plaisir et la plus grande peine!...

L'infortuné, en entendant jouer la sonate favorite de sa sœur, crut revoir Mélanie elle-même!... Il se laissa aller sur son fauteuil, se cacha le visage dans ses mains, et la marquise accourut à ses côtés.


Il me prit la main et la serra contre son cœur. — PAGE 30.

Cette matinée fut pour madame de Rocourt un des moments les plus délicieux de sa vie; elle savourait un bonheur pur, sans même que sa conscience le lui reprochât. Lorsque le vicaire se retira, elle prit le prétexte d'aller voir sa nourrice pour pouvoir accompagner le jeune prêtre jusqu'à la grille du château. Lorsque le vicaire se trouva seul, il se mit à réfléchir sur l'affection que madame de Rocourt lui portait, et rien dans son cœur n'en murmura. Le souvenir de Mélanie ne nuisait aucunement à ce nouveau sentiment qui se glissait dans son âme. Cependant il résolut de se tenir sur ses gardes et d'aller moins souvent au château; mais Joséphine avait trop d'adresse et de finesse féminine qui dompte les plus grands obstacles pour laisser le jeune prêtre au presbytère. A chaque instant elle faisait naître des prétextes. Marie lui servait singulièrement dans ces occasions. Tantôt madame de Rocourt se fâchait contre un de ses gens et le renvoyait, aussitôt Marie consolait l'affligé, lui conseillait d'aller trouver M. Joseph et de l'intéresser à son sort. Le vicaire revenait demander une grâce, obtenue dès qu'il parlait. Tantôt Marie allait instruire le vicaire des besoins d'une famille pauvre, et dans la chaumière M. Joseph trouvait un ange de bonté qui l'avait précédé. Madame de Rocourt, venue à pied, pour ne pas donner à ses bienfaits l'éclat d'une orgueilleuse philanthropie, avait besoin de la compagnie et du bras de M. Joseph. Toutes ces menées étaient déguisées par trop de bonhomie et d'esprit pour que M. Joseph s'en aperçût : cependant il commençait à réfléchir sur les soins empressés dont on l'entourait. Lorsqu'il parlait au bon curé de son embarras, M. Gausse ne savait que répondre : instruit de l'ardent amour du jeune homme pour Mélanie, il n'ignorait pas que le cœur de M. Joseph ne pouvait plus contenir aucun autre sentiment semblable; mais, d'un autre côté, il eût été enchanté de voir son vicaire lancé dans une passion qui lui fît oublier celle qu'une barrière insurmontable lui défendait d'approcher. Alors le bon curé se contentait de sourire avec une certaine finesse, et il lâchait deux ou trois proverbes qui enveloppaient sa pensée secrète et dont Joseph ne pouvait deviner le sens.

Le résultat des réflexions du vicaire fut qu'il devait renoncer à aller au château, non qu'il conçût des soupçons sur la nature du sentiment que lui portait madame de Rocourt, mais parce qu'il croyait commettre un sacrilége envers Mélanie en trouvant quelque plaisir à voir une autre femme, et que, du reste, il manquait en quelque sorte au serment qu'il avait fait de se séparer de toute l'humanité. Cette décision immuable fut exécutée à la rigueur, et les menées les plus adroites de madame de Rocourt vinrent échouer devant ce décret du jeune prêtre, qui en était revenu à la contemplation de son portrait chéri. Madame de Rocourt fut au désespoir. Son amour, parvenu au comble, ne pouvait supporter une telle privation. Un matin elle se hasarda à écrire le billet suivant au vicaire.

« Il me semble, mon ami, que vous négligez beaucoup Joséphine! est-ce qu'elle serait encore pour vous madame la marquise de Rocourt? Je crois, à vous dire vrai, avoir assez fait pour conquérir ce beau titre d'amie. Faites à votre tour quelque chose pour moi. Songez que vous me devez bien des consolations: vous seul pouvez bannir la tristesse qui m'accable. Voici bientôt un mois que vous n'êtes venu me voir. Je vous attends, hélas! je sens que vous me devenez de plus en plus nécessaire. Enfin, mon jeune ami, je vous souhaite; ce mot doit vous suffire. »

Le malheur voulut que la marquise chargeât Jonio d'aller porter cette lettre à M. Joseph. Lorsque le domestique entra chez madame de Rocourt, il aperçut sur son visage une expression passionnée dont l'homme le moins observateur aurait deviné la cause. — Jonio, dit-elle, ayez bien soin de ne remettre cette lettre qu'à M. Joseph lui-même; s'il n'y est pas, vous la rapporterez!... L'accent, le regard de la marquise, disaient tout, et ses yeux suivaient le papier entre les mains de Jonio, comme si cette lettre eût dû décider de sa vie. Aussitôt que Jonio posséda la lettre, il conçut la pensée de la retenir —

Mais, pensait-il en lui-même, si ce billet ne dit rien, il est inutile de l'intercepter... En songeant ainsi, il était dans l'avenue du château : il marchait lentement lorsqu'un homme l'aborde, et après avoir lu l'adresse de la lettre : — *Tu quoque, Brute!* et toi aussi, Jonio!... *indulges amori*, tu donnes dans le panneau! *Quo te, Mœri, pedes?* tu trottes chez le vicaire; va! *Timeo Danaos et dona ferentes*, crains les coups de bâton en portant des poulets. — C'est vous, monsieur Leseq? dit le valet préoccupé. — Heureusement pour vous! Pouvez-vous ignorer tout ce que le village pense de M. Joseph? Madame de Rocourt l'aime, *et traxit per ossa furorem*, elle a le diable au corps, il y a quelque chose pour nous; *oportet servire marito*, il nous faut éclairer le mari, et nous y gagnerons, *funus*, un emploi *in circumvallationibus*, dans les douanes, *vel ærario*, ou dans les contributions. — Vous pensez donc que cette lettre est un billet... Hein!... Comment s'en assurer?... — Cela vous embarrasse, dit le curieux maître d'école, qui ne courait aucun danger dans cette affaire; *ego sum alpha et omega*, je suis unique pour ces expéditions-là! Allez, notre fortune est faite, et nous allons *vertere materiam*, débrouiller la fusée. Venez chez moi, j'ai encore une bouteille de vin, c'est tout ce qui me reste de ce que le curé m'a donné.

Jonio suivit le maître d'école, qui fit bouillir de l'eau, et suspendant la lettre au-dessus de la vapeur, il rendit le pain à cacheter humide; il décacheta le billet sans endommager l'empreinte du cachet, et, lisant le contenu à haute voix, il fit tressaillir Jonio de joie et d'espérance. La lettre fut rétablie si bien, qu'il était impossible de croire qu'elle eût été ouverte.

— Quelle nouvelle! s'écria Leseq, j'en saurai bien plus que Marguerite, ma foi!... Ah çà! dit-il en regardant le valet, j'espère que si M. le marquis de Rocourt vous récompense, vous ne m'oublierez pas... Gardez bien la lettre, et lorsque vous apprendrez quelque chose de nouveau, venez me le dire...

Jonio revint au château; il affirma à sa maîtresse que M. Joseph venait de lire la lettre en sa présence, et qu'en le chargeant de présenter à madame la marquise son respectueux hommage, il avait ajouté qu'il porterait la réponse lui-même. Le vicaire, attendu avec une impatience sans égale, ne vint pas. Madame de Rocourt, assise contre une des fenêtres de la façade qui donnait sur l'avenue, avait plus souvent les yeux sur la prairie que sur l'ouvrage qu'elle tenait pour avoir une contenance. Sur le soir, le bruit d'un équipage retentit dans l'avenue; la marquise tremblante regarde, et elle aperçoit la voiture de M. de Rocourt. Pour la première fois son mari lui fut à charge. Un remords importun s'élevait dans son âme à mesure que la légère voiture volait vers le perron. Le cocher du marquis, ayant aperçu madame de Rocourt à la fenêtre du salon du rez-de-chaussée, avait donné un violent coup de fouet à ses chevaux pour arriver plus vite.

Un homme de cinquante et quelques années, mais encore jeune de tournure et de figure, s'élance légèrement hors de son élégante voiture et monte rapidement le perron en boutonnant son frac bleu, décoré des rubans de plusieurs ordres. Surpris de ne pas trouver sa femme dans le vestibule, il ouvrit la porte de l'antichambre, et, n'y voyant pas madame de Rocourt, il crut qu'elle était indisposée; il courut au salon, et alors il aperçut la marquise qui s'était levée lentement et qui s'était avancée presque à la moitié de l'appartement. — On voit, dit-il avec un léger sourire, que vous ne m'attendiez pas, ma belle!... — Non, certes, répondit froidement Joséphine, qui pensait encore au vicaire. A ce mot, le marquis regarda sa femme avec surprise, et se mit à examiner la toilette recherchée qui l'embellissait; croyant que c'était un jeu concerté, il repartit : — Joséphine, un pressentiment vous avertissait sans doute de mon arrivée, car vous êtes mise avec une élégance, une coquetterie, qui prouvent que vous jouez fort bien l'étonnement!... à merveille... — Ah! s'écria la marquise en revenant à elle, je vois que c'est assez plaisanter!... Et elle embrassa M. de Rocourt en croyant mettre à ce baiser toute la grâce et tout l'abandon d'autrefois; mais ce fut un baiser conjugal dans toute la force du terme; et le marquis, tout en rendant à sa femme cette froide caresse, ne put s'empêcher de penser qu'il était arrivé quelque chose à celle qu'il aimait. Il s'ensuivit donc un moment de silence que madame de Rocourt ne put interrompre. — Eh bien! chère amie, s'écria M. de Rocourt, depuis notre mariage, voici, je crois, la première entrevue qui se passe sans que je me voie accablé de questions!... — Mais, monsieur le marquis, je ne sais à qui de nous deux ce reproche doit s'adresser; votre réserve seule me rend silencieuse. — Vous avez l'air rêveur, et vos regards ne cherchent pas les miens! — C'est aussi ce que je pourrais vous dire. — Ah! Joséphine, tourne les yeux vers moi, et tu liras combien je suis ravi de te revoir! J'ai brusqué toutes mes affaires à Paris, j'ai quitté la Chambre avant la fin de la session pour te surprendre! mais toi, as-tu quelquefois songé à moi? m'as-tu souhaité?... comment as-tu passé le temps ici? qu'y a-t-il de nouveau à Aulnay?... dis... En achevant ces mots, le marquis s'approchant de sa femme, lui prit le bras et baisa sa main avec ardeur. — Monsieur, je suis enchantée de vous revoir; mais j'aurais désiré qu'un mot de votre chère main eût prévenu votre Joséphine, quand ce n'eût été que pour la mettre à l'abri du reproche que vous lui faites... Alors (car je vois que j'ai manqué à voler sur le perron), alors vous m'auriez trouvée en calèche sur la route, vous attendant avec une anxiété sans égale. Enfin je ne sais pas si, pour vous convaincre de ma tendresse, car il est de mode d'en douter à ce qu'il paraît, je n'eusse pas été jusqu'à A....y. — Vous n'eussiez fait qu'une chose très-ordinaire! répliqua vivement le marquis piqué de l'ironie que Joséphine mettait dans la manière dont elle prononça ce qu'elle venait de dire. — Une autre fois, reprit-elle, j'irai jusqu'à Septinan : alors trouverez-vous que vingt-cinq lieues soient assez?... Si cela ne suffisait pas, j'irais jusqu'à Meaux. — On ne saurait trop aimer qui nous aime! murmura le marquis. — Vous reprocheriez-vous l'amour que vous avez pour moi?... repartit vivement la marquise. — J'ai tort, madame, j'ai tort! dit le marquis avec un dépit concentré et en tourmentant ses gants avec violence. — Non, monsieur, non, c'est

Il relève cette femme. — PAGE 35.

moi... Je devrais sans cesse me souvenir que je fus mademoiselle de Vauxelle, et que vous étiez M. le marquis de Rocourt... qu'alors mon devoir est de ne voir en vous qu'un bienfaiteur... qu'un maître! — Ah! Joséphine!... Joséphine!... s'écria M. de Rocourt avec l'expression d'une douleur profonde.

A cet accent, madame de Rocourt, revenant à sa bonté naturelle, eut un mouvement de honte et de repentir, elle se jeta dans les bras de son époux; puis, avec cette dissimulation innée chez les femmes, elle l'embrassa avec une effusion qui ressemblait à celle de l'amour, et dit en riant : — Conviens, mon ami, que ces petits orages sont nécessaires pour sentir le bonheur en ménage... Qui ne serait pas trompé par de pareils stratagèmes? M. de Rocourt s'excusa et reçut son pardon; cependant, il lui resta quelques soupçons et cette sorte d'aigreur que laisse un désappointement. Madame de Rocourt lui raconta la mort de Laurette, et certes n'oublia pas le vicaire. En parlant de Joseph, la marquise semblait marcher sur des charbons ardents: M. de Rocourt, en s'apercevant que sa femme craignait autant de parler que de se taire, la pressait, et un vague pressentiment envahissait son âme à mesure que l'expression de la marquise devenait plus passionnée lorsqu'elle détaillait les perfections du jeune homme. — Il est sans doute venu au château? demanda-t-il. — Assez souvent... comme la marquise répondait, M. de Rocourt avait les yeux fixés sur Jonio; il vit sur les lèvres du domestique errer ce sourire de pitié, d'ironie, qui avait si fort ému le vicaire; il produisit un effet terrible sur le marquis. Il ne dit plus rien, se contenta de regarder sa femme d'un œil scrutateur en paraissant chercher à lire dans son âme. Jonio contemplait son maître avec une curiosité intéressée, il tâchait de deviner si M. de Rocourt serait assez jaloux pour payer généreusement celui qui l'éclairerait. — Ma chère, dit enfin le marquis, songez que si je reviens sur ce sujet je n'y mets aucune intention sérieuse; mais convenez que vous avez eu un motif pour ne pas aller au-devant de moi, car vous ne pouvez pas ne pas avoir aperçu ma voiture. — Pour user de votre langage parlementaire, répondit madame de Rocourt en riant, je commence par vous nier le droit de me faire cette question; mais je veux bien vous ôter de l'esprit votre inquiétude, quoique en femme sage je dusse peut-être vous la laisser : eh bien! vassal, votre souveraine vous avoue que, lorsque vous êtes entré, elle était tout entière occupée des moyens d'obtenir la grâce d'un malheureux bûcheron que l'on vient de condamner à six mois de prison, et dont l'absence va laisser toute une famille dans la misère Je pensais à ce que je devais vous écrire à ce sujet à Paris, et je méditais aussi d'envoyer notre jeune vicaire porter des secours à ces malheureux. — Ce jeune vicaire vous occupe beaucoup. — Beaucoup, cher vassal, et je m'en occuperai encore bien davantage si je m'aperçois qu'il vous rend jaloux, parce qu'alors nous reviendrons au temps délicieux de nos premières amours.

Le ton, l'accent, l'ironie, la coquetterie fine que madame de Rocourt déploya dans cette réponse, firent évanouir les soupçons du marquis; cependant il ne put se défendre d'une prévention défavorable au vicaire, et il ne fallait pas grand'chose pour que cette prévention se changeât en haine. Par un hasard extraordinaire, M. Joseph se rendit le même soir au château, et, comme il ne vit madame de Rocourt qu'en présence de son mari, cette dernière ne put savoir si la visite du vicaire était ou non une réponse à son billet du matin. Le jeune vicaire, en trouvant M. de Rocourt, se comporta envers lui selon son habitude : il fut sévère, réservé, froid, et donna libre carrière à ce dédain, ce mépris, qu'il affectait pour les hommes; il écrasa en quelque sorte M. de Rocourt, qui ne s'imaginait pas rencontrer dans un vicaire de campagne les manières et le ton de la plus haute classe de la société. Le marquis, blessé de la supériorité qu'il reconnaissait tacitement à M. Joseph, conçut de la haine pour ce personnage, et il eut le singulier soupçon que la soutane du vicaire cachait un amant d'une haute distinction : il surprit quelques regards de sa femme qui le confirmèrent dans cette opinion, ainsi que la politesse affectée de M. Joseph envers madame de Rocourt.

Le jeune homme revint pendant quelques jours au château, et ces visites n'étaient pas de nature à faire changer M. de Rocourt d'opinion. Il fut rêveur, brusque, et se mit à étudier sa femme avec le soin et l'attention de la jalousie. On concevra facilement ce sentiment chez M. de Rocourt. En effet, un homme constamment heureux depuis nombre d'années, se croyant aimé d'amour de sa femme, et ayant tout trouvé auprès d'elle, doit être fortement attaqué lorsque, en arrivant à l'âge où l'on désire le plus une compagne véritablement fidèle, il voit tout son bonheur s'évanouir comme un rêve. Cependant la marquise semblait encore plus hardie depuis que la présence de M. de Rocourt rendait sa position plus dangereuse, et sa passion, irritée de ce péril, s'éleva au-dessus de toute réserve. Un jour, la marquise se dirigea vers le pavillon de Marie : elle monte et arrive à cette chambre où elle avait vu le vicaire pour la première fois. — Marie, dit-elle, je me défie de tout le monde; cours chez le curé, et préviens M. Joseph que la famille de Jacques Cachel, le bûcheron, meurt de faim... Qu'il s'y rende demain; mais, nourrice, ne lui dis pas que j'y serai.... La nourrice s'acquitta fidèlement de cette commission : le vicaire promit que le lendemain, après le dîner, il se rendrait dans la forêt chez Jacques Cachel, et Marie instruisit madame de Rocourt de l'heure à laquelle le vicaire serait au milieu de cette malheureuse famille.

XVII

Déclaration. — Ce qui s'ensuit. — La marquise à la mort. — M. de Rocourt la quitte. — Joseph au chevet du lit de Joséphine.

La chaumière de Jacques Cachel était située sur le penchant de l'une des collines qui environnaient Aulnay-le-Vicomte. Alors une pauvre femme assez belle l'habitait et avait pour compagnie trois petits enfants, la misère et la faim. Cette mère désolée pleurait sur les maux de ses fils, sur la douleur de son mari, avant de songer à son propre malheur. Excédée de fatigue, elle gémissait de voir que son travail ne lui procurait pas un salaire suffisant pour les besoins de sa petite famille. Tout à coup elle tourne ses regards vers le trou qui sert de fenêtre, et elle s'applaudit de voir les rayons du soleil disposer les magiques tableaux du couchant et d'un couchant d'automne, car elle pense que pendant la nuit ses enfants ne se plaindront pas de la faim, et que le sommeil va leur enlever le souvenir de leurs maux. Son regard attristé n'est pas celui d'un infortuné qui ne tremble que pour lui, c'est le regard d'une mère qui pleure pour les siens!... Elle pleure, quoiqu'elle sache que ses larmes sont inutiles. Elle pleure!... La pauvre Madeleine contemple les richesses du vallon, et demande au ciel pourquoi tant d'inégalités dans la distribution des biens. — Ah! dit-elle, si j'étais riche, je ferais des heureux!... A cette exclamation qui lui échappe répond le bruit d'un pas léger... les enfants sortent et rentrent subitement avec la crainte et la surprise peintes sur leurs visages flétris par le besoin. Madeleine regarde, et la marquise paraît!... — Eh bien! ma pauvre enfant, vous êtes malheureuse, et vous ne m'en instruisez pas?... Madeleine, interdite, se jette aux genoux de la marquise et lui baise les mains. — Allons! ma fille, relevez-vous; qu'est-ce que cela signifie? je ne fais que ce que je dois.... La paysanne essaya de parler pour exprimer sa reconnaissance, mais les paroles lui manquèrent, et la pauvre femme ne savait pas qu'elle ne devait rien à madame de Rocourt!... que s'il n'eût pas existé un vicaire, la marquise l'eût à la vérité secourue, mais que jamais elle n'eût meurtri ses pieds blancs et délicats sur les cailloux de la forêt!... Ayons la consolation de croire que les passions humaines peuvent quelquefois produire du bien à travers leurs maux! — Tenez, Madeleine, dit madame de Rocourt en s'asseyant, voici des bons sur le boucher du village; il vous donnera la viande dont vous aurez besoin; en voici de semblables sur le boulanger. Quant à de l'argent... adressez-vous à Marie, au château, elle vous remettra du chanvre à filer, et l'on vous payera bien si vous travaillez...

Heureux, mille fois heureux celui qui, sans témoins, a recueilli dans une chaumière cette larme qui coule sur la joue du malheureux qu'il soulage! ce beau discours que prononce la reconnaissance par un seul regard et par cette seule larme!... La marquise caresse les petits enfants avec cette affabilité qui double le prix d'un bienfait. Elle regarde la chaumière ruinée, et ne conçoit pas que des êtres humains puissent habiter cette masure. — Il le faut bien! répond Madeleine. A cette humble réponse, la marquise se promet en elle-même de faire la surprise, à cette pauvre femme, de réparer sa chaumière pendant qu'elle en sera absente. A ce moment, la marquise tressaille, car elle entend le pas rapide d'un homme; et longtemps avant que Madeleine le distingue, Joséphine a reconnu la marche du vicaire. Il se baisse pour entrer sous ce chaume, et madame de Rocourt le salue par un regard de feu : sa passion avait thésaurisé ses forces pour les déployer dans ce moment. A cette minute, la marquise décréta qu'elle dirait au jeune homme : « Je t'aime! » car elle atteignait ce degré de désir où tout devient indifférent; elle arrivait à ce sommet si élevé, que l'on n'aperçoit plus ni les lois, ni les temps, ni la terre enfin où l'on est seul avec celui que l'on aime, où tout a disparu, excepté soi et lui. — Je vous ai devancé! dit-elle en souriant au jeune prêtre étonné. — Alors vous ne m'avez laissé rien à faire! répondit-il en rougissant sous les regards enflammés de la pauvre marquise. — Voyons, reprit-elle, j'ai donné du pain et de l'ouvrage... Qu'apportez-vous?... — L'espoir, répondit-il; oui, ma pauvre Madeleine, vous reverrez bientôt votre mari!... je viens d'écrire à monseigneur, et je crois que l'on assoupira l'affaire de Cachel. Une autre fois, qu'il soit plus prudent, car il n'y aurait pas de protection s'il récidivait. Envoyez vos enfants à l'école; je me charge du payement de cette dette-là... Pauvre femme! comme elle a souffert... Quel grabat!... — Envoyez chercher du linge au château! s'écria vivement madame de Rocourt.

Après quelques instants pendant lesquels le vicaire donna de douces consolations à Madeleine, il sortit avec l'amoureuse Joséphine. La pauvre paysanne les suivit longtemps de ses yeux humides, et en rentrant elle embrassa ses enfants avec un plaisir pur, sans crainte, en donnant essor à toute sa tendresse. La marquise marchait à côté

du prêtre, elle le regardait par instants et elle jouissait de l'admiration du jeune homme, qui contemplait la beauté pittoresque d'un horizon coloré des feux bizarres du couchant. L'azur, le vert pâle, le rouge ponceau, se mariaient aux teintes inimitables de la flamme, de l'argent, de l'or, et le ciel ressemblait à un de ces trésors de pierres précieuses dont parlent les contes orientaux. Ces pierreries célestes jetaient leurs feux sur tous les objets de la vallée, et chaque arbre, chaque toit, reflétait les teintes variées du couchant; les brins d'herbe étincelaient comme des diamants, les troncs des arbres paraissaient de bronze, les toits de chaume se coloraient d'un brun rougeâtre. Le silence qui régnait entre la marquise et le jeune homme ne fut interrompu que par les sons de la cloche du village, qui redoubla leur mélancolie. Alors, un bruit soudain, un mouvement rapide, eussent détruit le charme de ce spectacle. La marquise crut avoir trouvé le moment favorable, et pensa que le vicaire, attendri par de si douces impressions, s'abandonnerait sans résistance au charme de se sentir aimé. La marquise n'avait pu choisir un plus bel exorde. — Quel spectacle!... s'écria-t-elle, comme il élève l'âme! il inspire l'amour du ciel et détache de la terre! il partage cette puissance avec la plus noble de nos passions. — Ah oui! s'écria de son côté le vicaire en saisissant la main de madame de Rocourt, vous répondez à mes plus intimes pensées!

Une joie divine s'éleva dans l'âme de la marquise quand elle entendit ces mots qui s'appliquaient aux événements de la vie passée de Joseph. Madame de Rocourt les interpréta en sa faveur.—Mon ami, continua-t-elle, malgré l'abord froid, la contenance sévère et les manières sauvages que vous affectez, un instinct secret m'a toujours dit que votre âme est accessible aux impressions les plus tendres et les plus vives, qu'enfin vous comprenez l'amour. — Mille fois trop!... dit le vicaire avec une sombre énergie qui charma Joséphine. — Vous devez savoir excuser avec grandeur d'âme les écarts dans lesquels nous jette cette passion indomptée; vous usez de cette indulgence si rare envers les victimes, vous les plaignez. Il n'est, je gage, jamais venu dans votre noble esprit de repousser froidement ou avec horreur l'aveu d'une infortune d'amour. Joseph ne répondit qu'en levant les yeux vers le ciel. — Alors, reprit la marquise presque confuse de son bonheur, vous ne repousserez jamais de votre sein l'être qui s'y réfugiera?... A ces mots, prononcés avec un accent inexprimable, le vicaire contempla la figure de la marquise, et malgré lui fut forcé d'admirer l'expression sublime dont l'amour faisait briller son visage. Joséphine, profitant de son silence, reprit : — Vous souvient-il que jadis les Athéniens condamnèrent à mort un enfant qui tua l'oiseau qui avait cherché un asile sur son cœur?... Le vicaire pencha la tête en regardant toujours la marquise. Elle crut être entendue. — Eh bien, mon ami, si devant vous se présentait une femme et qu'elle vous dit : « O Joseph! je n'ai pu oublier la fierté de ton regard! je t'aime!... Le peu de route que nous avons fait ensemble sur ce chemin que l'on nomme la vie m'a fait désirer de le parcourir tout entier avec toi... Regarde-moi donc, puisque je suis folle de ton rare sourire. N'as-tu donc pas un mot à me dire?... » Eh bien, Joseph, que diriez-vous?...

A ces mots, le vicaire recula de trois pas et resta plongé dans un étonnement profond. — Oui, continua la marquise, sachez que j'ai compté sur votre cœur... Ah! mon jeune ami!... rougissez pour nous deux, car la violence de ma fatale passion m'ôte, vous le voyez, toute retenue : je suis indigne du jour! mais apprenez au moins tout ce que je souffre : oui, depuis le moment où je vous ai vu, j'ai senti que le sort m'avait donnée à vous, je vous appartiens à jamais, malgré moi; depuis ce moment une fievre m'a saisie et me dévore; je ne vois et ne désire que vous. Je suis aussi malheureuse que créature puisse l'être, et tout à l'heure j'enviais le destin de la paysanne que nous venons de secourir. Maintenant, je n'aurai à envier le malheur de personne, le mien sera le plus grand de tous! Je conçois le crime, et rien ne me retient. O Joseph!... Un déluge de larmes l'interrompit. Le vicaire, effrayé, précipita ses pas vers le village, mais madame de Rocourt lui cria au milieu de ses sanglots : — Joseph, vous me fuyez! vous me méprisez! Ah! ne détournez pas ainsi la tête, regardez-moi encore, ce sera pour la dernière fois! — Madame, songez-vous à ce que vous faites?... un crime!... — Dieu!... quelle punition!... le dédain de celui qu'on adore!... Cruel! tu n'as donc pas aimé?... Le vicaire s'arrêta, car le souvenir de tous ses maux le toucha. — Au nom de celle que tu chéris, laisse-moi te dire adieu! s'écria madame de Rocourt avec une énergie terrible. Grâce! grâce pour celles qui aiment!... Un regard, et je suis contente!... — Madame, songez à votre nom, il vous dira tout... En prononçant ces mots, le vicaire lança à la pauvre marquise un regard qu'il s'efforçait en vain d'adoucir, mais dans lequel la marquise lut son arrêt. — Grand Dieu!... c'est ma mort!.. Et madame de Rocourt tomba sur un tertre de gazon. Le vicaire était déjà bien loin. Néanmoins, n'entendant plus rien, il se retourna et aperçut, à la lueur du crépuscule, la marquise étendue sur la terre. Il accourut, la sueur froide de la peur le saisit à cet aspect. Il relève cette femme en lui prodiguant les plus doux noms; il s'accuse, il la presse contre son cœur. Tout à coup le bruit d'un équipage retentit, et bientôt la calèche de M. de Rocourt et M. de Rocourt lui-même sont à côté de la marquise. Joséphine est transportée dans la voiture avant qu'elle ait repris ses sens, et le marquis, en montant à côté de sa femme, saisit violemment la main de M. Joseph et lui dit : — Monsieur, nous éclaircirons cette affaire : ne comptez pas m'échapper!...

Le vicaire est resté seul à l'endroit où la marquise lui a fait l'aveu de sa passion; il regarde machinalement le paysage, le ciel, et cette voiture qui s'enfuit. Après un moment de rêverie, il revint à pas lents au presbytère, en réfléchissant à la bizarrerie de cette aventure. Sa candeur était telle, qu'il plaignit la marquise de ressentir tous les maux qu'il avait éprouvés lui-même. — Ah! s'écria-t-il en voyant le portrait de Mélanie, elle est doublement malheureuse, car jamais son amour ne sera partagé!... Cette scène fut, comme on doit le deviner, le sujet des conversations de tout le village. Marguerite défendit le vicaire, et fut seule à prétendre que le jeune homme avait rebuté madame de Rocourt. En agissant ainsi, Marguerite n'était pas poussée par l'intérêt de M. Joseph; non; elle avait éprouvé la rigueur du vicaire, elle eût été au désespoir qu'une autre que Mélanie fît chanceler l'impassible ecclésiastique. Quant au bon curé, lorsque sa gouvernante lui raconta cette aventure singulière : — Chacun est fils de ses œuvres, répondit-il en faisant craquer les feuillets de son bréviaire.

Lorsque la marquise arriva au château, on fut obligé de la mettre au lit sur-le-champ, et elle ne se réveilla de son long évanouissement que pour tomber dans un effroyable délire. — Eh, quoi! disait-elle à son mari, tu me dédaignes?... Ah! quand tu m'aimerais toute une éternité, quand tu me prodiguerais les plus tendres caresses, quand je serais enfin au comble du bonheur... je ne pourrais oublier ton regard... tu sais ce regard .. Puis, se levant sur son séant et roulant des yeux égarés, elle saisissait le bras de Marie en criant : — Mon fils!... que je revoie mon fils... et je mourrai heureuse!... J'ai beaucoup aimé mon mari, reprenait-elle avec un sourire, oh oui, je l'aime encore... d'amitié... — d'amour, dites-vous? Non... non... Joseph!... Joseph!... adieu!...

M. de Rocourt, assis sur une chaise, au pied du lit de sa femme, restait plongé dans un morne désespoir; il avait dépêché un exprès à A.....y et un autre à Paris. A peine osait-il jeter les yeux sur celle qu'il se reprochait d'aimer encore. Une horrible fièvre s'empara de madame de Rocourt, et, lorsque les accès cessèrent, elle devint la proie d'un tel accablement, que l'on doutait qu'elle vécût, quand, les yeux fermés et le visage pâle, elle penchait sa belle tête décolorée. Le marquis passait toutes les nuits et le jour auprès du lit de sa femme, incapable de faire un seul mouvement, d'avoir une seule idée qui n'eût pas pour objet la malade chérie. Enfin le médecin de Paris arriva. Il suivit madame de Rocourt pendant plusieurs jours, et déclara que, lorsque la fievre et la maladie momentanée auraient cessé, la marquise resterait en langueur; que sa raison avait reçu une trop forte secousse, et que le moindre malheur qui pût en résulter serait une mélancolie dont rien ne la guérirait; qu'enfin, si cette secousse violente, si cette mélancolie avaient pour cause un chagrin ou une passion, elle ne disparaîtrait que par une complète satisfaction. Comme il était impossible au marquis de douter de l'amitié que le médecin avait pour lui, cet arrêt le jeta dans la plus grande consternation. Il ne lui restait plus qu'à chercher quelle était la cause de l'état de la marquise, et par quel événement on l'avait trouvée presque morte à côté du vicaire, au milieu de la vallée d'Aulnay-le-Vicomte.

Il devait marcher de malheur en malheur! Un matin, Joséphine reposait, il espérait sa guérison prochaine à l'aspect de son visage, qui, pendant ce sommeil, paraissait revenir à la santé. Peut-être un songe, dans lequel elle voyait le vicaire, réjouissait-il son âme!... Tout à coup Jonio entre, et, s'approchant de son maître, demande à lui parler. M. de Rocourt se lève, suit son domestique et s'arrête avec lui dans l'embrasure d'une des croisées du salon. — Monsieur, je crois vous avoir donné plus d'une preuve d'attachement depuis que je suis à votre service. — Qu'est-ce que cela veut dire? Aurais-tu quelque querelle avec un de tes camarades? — Non, monsieur, mais j'ai entendu parler de ce que le médecin avait prononcé sur l'état de madame la marquise. — Eh bien? — Monsieur, songez, je vous en supplie, qu'il faut vous être bien dévoué pour se soumettre volontairement à votre colère en révélant un des secrets qu'on aime le moins à apprendre; car je n'ignore pas que notre devoir est de tout voir, de tout entendre, et aussi de tout oublier... — Jonio, tu m'impatientes! s'écria le marquis. — Monsieur, donnez-moi votre parole d'honneur que, si par suite des aveux que je vais vous faire je vous deviens odieux, quoique vous en reconnaissiez l'utilité, vous prendrez soin de mon existence, en me plaçant dans quelque administration... — Ah çà, Jonio, plaisantez-vous?... Je vous ordonne de parler. — Monsieur, je ne parlerai pas que vous ne m'ayez solennellement juré de prendre soin de moi; car je sais que, bien que je vais vous dire la vérité, il arrivera un temps où l'on vous excitera contre moi, et qu'alors vous préférerez mon malheur à celui d'une personne chère. — Je comprends de quoi il s'agit : tu as un secret à me vendre; je te l'achète, tu auras ce que tu veux, répondit le marquis.

L'astucieux Jonio déguisa le mouvement de sa joie, car M. de Rocourt l'observait habilement; alors il répondit ainsi : — Monsieur, le lendemain de son arrivée ici, madame la marquise (le marquis tressaillit) vit M. Joseph... Depuis ce temps, monsieur, elle n'a pensé qu'à lui ; depuis ce temps ils n'ont cessé d'être ensemble ; et tout le village est instruit de ce que vous seul ignorez !... — Malheureux ! oses-tu bien calomnier ainsi ?... Mais M. de Rocourt s'arrêta, parce qu'au fond de son cœur une voix lui criait que Jonio avait raison. — Je m'attendais à cela, monsieur ; aussi je ne suis pas arrivé devant vous sans m'être mis en mesure de vous fournir les preuves de ce que j'avance !... — Des preuves !... s'écria le marquis ; il serait donc vrai... Joséphine aime ce jeune homme !... et elle meurt d'amour pour lui !... — Rien n'est plus vrai, monsieur, et l'ambitieux vicaire se fait prier, afin de parvenir à des dignités par le crédit de monsieur. — Et les preuves ? s'écria brusquement M. de Rocourt. — Monsieur, ce qui prouve combien je suis certain de ce que je vous dis, c'est que je vous présente une lettre dont j'ignore le contenu ; je ne me serais pas permis, pour un million, de décacheter une lettre d'un maître : mais je gage ma tête, monsieur le marquis, que ce billet est un billet d'amour et qu'il indique un rendez-vous...

Le marquis, ayant examiné le cachet, ouvrit avec rage ce fatal papier, le lut avec avidité. Une pâleur soudaine envahit son visage, et il s'écria : — C'était le jour de mon arrivée !... Voilà la cause de la froideur de Joséphine... Sors !... dit-il à Jonio avec une sombre colère. Le marquis serra la lettre et rentra dans la chambre de sa femme. Le désespoir le plus affreux et une rage sourde s'emparaient de lui lorsqu'il regardait le doux visage de Joséphine... Que faire ?... Mille projets, aussitôt détruits que formés, se succédaient dans son esprit sans s'y arrêter. Madame de Rocourt s'éveilla. — Je suis mieux !... s'écria-t-elle doucement. Mon ami, pourquoi n'es-tu plus à mon chevet? Je veux me lever! Ah! comme je désire aller dans le parc, au tertre qui se trouve en face des ruines du château ! — Pourquoi ?... dit le marquis en s'approchant. — Pour y mourir !... car je sens que mes forces m'abandonnent. — Tu disais être mieux !... — N'est-ce pas être mieux que de mourir quand on ne peut plus vivre que dans l'opprobre ?... Monsieur le marquis, dit-elle d'un ton de voix suppliant et en lui prenant la main, n'imaginez jamais que je ne vous aime pas... mais souvenez-vous qu'avant de mourir je veux revoir le vicaire d'Aulnay !... — Je vais vous l'envoyer, madame, s'écria le marquis avec un regard terrible ; mais, en le voyant, souvenez-vous aussi que ce sera pour la dernière fois ! — Que voulez-vous dire,... monsieur le marquis?... Il va le tuer !... Frédéric !...

Le marquis, s'éloignant à grands pas, laissa sa femme se débattre dans d'horribles convulsions. Marie accourut et prodigua les soins les plus touchants à sa maîtresse. Au milieu de son délire, et près de rendre le dernier soupir, la marquise jetait des cris perçants : — Marie, je meurs !... arrête-les !... Ah ! si je le voyais !... Ce dernier paroxysme avait tellement accablé l'infortunée marquise, qu'elle touchait à sa fin. Penchée sur son oreiller, elle ne pouvait même plus parler, et, pour exprimer ses pensées, elle agitait faiblement les mains. La nourrice, versant un torrent de larmes, s'écriait : — Elle meurt comme Laurette !... mes deux filles chéries ! toutes deux !... c'en est trop !... — Encore, Marie, dit la marquise avec une sombre fureur, si je voyais mon fils, la mort me serait douce !... O mon fils ! je n'aurai pas tressailli à ton aspect ! ne pas avoir joui d'un seul de tes sourires !... Ah ! Marie, que de peines !... Le sujet des larmes secrètes de toute ma vie, mon fils !... ma pensée de tous les instants, je mourrai sans le voir !... Quelles sont heureuses les mères qui rendent le dernier soupir entourées de leurs enfants !... O Dieu ! tiens-moi compte de tout cela !... Madame de Rocourt, épuisée de ce dernier effort, retomba comme morte. — Il me semble voir Laurette... dit alors la nourrice effrayée. A ce nom, la marquise fait un dernier effort, elle soulève sa paupière et cherche à faire signe qu'elle envie le sort de Laurette... A ce moment elle jette un faible cri : le vicaire est à la porte, il est arrivé doucement, et il regarde avec douleur le visage flétri de la mourante. — Madame, dit-il en s'approchant du chevet funèbre, M. le marquis lui-même m'envoie...

Madame de Rocourt, pour toute réponse, saisit de sa main brûlante la main du vicaire, et, par un geste délirant, elle la porte à ses lèvres et y dépose un baiser. — Hélas ! dit-elle, je suis entourée d'anges !... moi seule suis indigne... Vous me faites aimer mon mari encore plus que je ne l'aimais, ajouta-t-elle faiblement. — Il est parti ! répondit le vicaire, et il est venu me supplier d'aller vous voir... — Être grand et généreux !... s'écria madame de Rocourt. Tout cela, mon ami, m'ordonne de mourir !... En achevant ces mots, une joie toute divine brillait sur son visage ; elle regardait M. Joseph avec d'autant plus de volupté, que, si près de la tombe, elle se croyait tout permis. Le vicaire prodigua à madame de Rocourt les consolations les plus tendres. En entendant cette voix chérie, Joséphine sentait ses douleurs se calmer ; et le mieux sensible qu'elle éprouvait par la présence de M. Joseph, engagea ce dernier à venir assidûment au château pour tâcher de rétablir la santé de cette infortunée.

XVIII

Le marquis à la ville d'A...y. — L'évêque d'A...y. — M. de Rocourt s'occupe de l'état du vicaire. — Reconnaissance des deux amants. — Ils revoient ensemble leurs fils.

Le marquis de Rocourt, en proie à la plus profonde douleur, se dirigeait vers la route d'A.....y. Après avoir longtemps médité sur le malheur qui l'accablait, il venait de prendre un parti raisonnable : c'était de laisser le vicaire procurer par sa présence quelque soulagement à la maladie de sa femme, et il avait en même temps ordonné à Jonio de bien surveiller leurs entretiens, et de s'assurer jusqu'à quel point leur intimité était arrivée : lui, pendant ce temps, allait à A.....y solliciter de l'évêque un ordre subit et péremptoire par lequel le vicaire serait forcé de quitter sur-le-champ Aulnay-le-Vicomte. Alors il emmenait de son côté la marquise à Paris, en espérant que la dissipation achèverait la guérison que le vicaire aurait commencée. — Certes, se disait-il en chemin, je n'en puis vouloir, au fond de mon âme, à la pauvre Joséphine !... les passions naissent involontairement chez nous ! et la maladie de madame de Rocourt, les discours qu'elle tient dans ses accès de délire, prouvent qu'elle combat sa passion... je ne puis que la plaindre, gémir sur mon sort et sur le sien !... sa mort est pour moi le plus grand des maux, je dois donc tout sacrifier pour lui faire recouvrer la santé. Aussitôt qu'il fut arrivé à A.....y, il se dirigea vers l'évêché. Sa voiture entra dans la cour, et la paille sur laquelle elle roula indiqua à M. de Rocourt que M. de Saint-André devait être bien mal. En effet, on refusa au marquis l'entrée de la chambre de l'évêque. Alors M. de Rocourt s'adressa au secrétaire de monseigneur. — Monsieur, dit le marquis à un jeune abbé, vous devez connaître M. Joseph, vicaire de ma terre d'Aulnay-le-Vicomte. — Oui, monsieur le marquis. Est-ce que vous auriez à vous en plaindre ? — Au contraire !... s'écria le marquis, je m'intéresse tellement à lui, que je venais prier monseigneur de lui trouver quelque place plus proportionnée à son mérite. — Il ne la prendrait pas !... répondit le secrétaire en donnant une chiquenaude à une barbe de plume qui se trouvait sur sa manche. — Vous m'étonnez !... dit M. de Rocourt stupéfait, il est donc venu à Aulnay... — De lui-même, interrompit le secrétaire, il a supplié monseigneur de l'envoyer là. — Et quel est donc ce personnage ?... demanda le marquis surpris. — Monseigneur seul le sait !... repartit le jeune abbé avec un air de mystère qui fit trembler M. de Rocourt. — Quand je devrais le faire nommer cardinal !... s'écria-t-il avec dépit, il sortira d'Aulnay !... — Je ne crois pas, dit finement le secrétaire, et si Votre Seigneurie veut faire quelqu'un cardinal, qu'elle s'adresse à un autre qui ne la refusera pas !... — Monsieur, reprit le marquis, comme je ne suis pas un héritier de M. de Saint-André, que je ne dérangerai en rien ses dispositions testamentaires, pourriez-vous m'introduire auprès de lui ? — Très-volontiers, dit le jeune prêtre en courbant sa moelle épinière devant le pair de France, ami intime du président du conseil des ministres : il guida le marquis de Rocourt par un escalier secret en lui recommandant de ne pas faire de bruit. M. de Rocourt entendit résonner la voix du prélat, et ces paroles parvinrent à son oreille : — J'institue M. Joseph, vicaire d'Aulnay, mon légataire uni...

A ce mot, M. de Saint-André s'arrêta en prêtant l'oreille au bruit des pas de ceux qui montaient par son escalier. — Le marquis, frappant trois coups à la porte, entra sans attendre que l'évêque répondît. — M. de Rocourt trouva le prélat couché sur une chaise longue auprès de la seule fenêtre dont les persiennes fussent ouvertes, de façon que le jour, donnant sur lui tout d'abord, faisait disparaître la teinte blanchâtre de sa figure sévère. L'appartement annonçait par sa noble simplicité le caractère de celui qui l'habitait. — Monseigneur, dit le marquis, je vous supplie de m'accorder un instant d'audience, à charge de vous en rendre l'équivalent à Paris, à votre ordre. Le prélat sourit légèrement, et après avoir fait signe au notaire de se retirer, il indiqua au marquis un fauteuil qui se trouvait près de sa chaise longue. — Mon fils, dit M. de Saint-André, si quelque péché vous amène à nous, je vous conseille d'aller mettre le verrou à la première porte de l'escalier, par la raison que mon secrétaire, ayant méconnu mes ordres une fois, pourrait y contrevenir une seconde. Pendant que M. de Rocourt courut fermer la porte, l'évêque sonna et ordonna à un de ses gens de faire retirer tout le monde des appartements voisins ; puis il jeta sur ses jambes un couvre-pied de soie violette, et, secouant de dessus sa soutane le peu de tabac qui s'y trouvait, il se tourna vers M. de Rocourt en poussant un soupir arraché par ses souffrances. Alors il regarda un grand crucifix placé sur la muraille en face de lui, et, confiant sa tête chenue à sa main droite, il dit au marquis : — Parlez !... Comme le marquis ouvrait la bouche pour répondre, le prélat, dégageant sa main avec une vivacité qui contrastait avec l'espèce de solennité de ses mouvements, posa sa main droite sur le bras du marquis en lui demandant

avec une visible émotion : — Et comment va madame de Rocourt?... — Hélas! répondit le marquis en soupirant, elle est à la mort!... — A la mort!... s'écria l'évêque en se mettant brusquement sur son séant, et... je n'en ai rien su!... Il est vrai, ajouta-t-il, que depuis six mois je suis perclus!... — C'est au sujet de madame de Rocourt que je viens vous voir, dit le marquis. A ces mots l'évêque changea de couleur et regarda M. de Rocourt avec une vive anxiété, il remua même sa jambe paralysée, sans seulement s'en apercevoir. — Que voulez-vous dire?... s'écria-t-il, expliquez vous. — Monsieur, reprit le marquis, il y a un mois j'étais l'homme de France le plus heureux; riche, bien vu du roi, ayant autant de pouvoir qu'un homme sage peut en désirer, bien portant, enfin me reposant sur le sein d'une femme dont tous les regards étaient pour moi, passant ma vie avec un ange de vertu! — Oh! oui!... interrompit le prélat, c'est le modèle des femmes vertueuses, et un an de sa vie de femme effacerait mille fautes!... L'évêque en parlant ainsi levait les yeux au ciel, et son visage semblait rajeunir. — Eh bien! reprit M. de Rocourt d'une voix altérée, tout mon bonheur s'est brisé devant un homme, et cet homme!... est notre vicaire. — Joseph!... s'écria le prélat avec effroi. — Oui, monseigneur, madame de Rocourt meurt d'amour pour lui!...

L'évêque s'est levé, il parcourt sa chambre en proie à une agitation cruelle. — O mon Dieu! s'écrie-t-il, Dieu de paix!... Puis, se croisant les bras, il regarda fixement le crucifix et lui dit : — Dieu tout-puissant, donne-moi la force, donne-la-moi!... Enfin, après un long silence, il se retourna vers le marquis stupéfait, et lui dit : — Que me demandez-vous? Pourquoi venez-vous ici me torturer... Pourquoi me choisir pour confident de cette peine?... Que voulez-vous?... — Monseigneur, répondit le marquis, je venais vous prier de placer autre part ce jeune prêtre, afin que madame de Rocourt puisse l'oublier!... et recouvrer la santé. — Il est des choses écrites dans le ciel!... s'écria lentement le prélat; et c'est folie que de vouloir arrêter le cours des volontés de Dieu!... — Que dites-vous?... reprit M. de Rocourt, vous connaissez ce prêtre!... — Si je le connais!... répéta avec énergie le prélat. — Quel est-il?... demanda le marquis en se plaçant devant M. de Saint-André. — Il faut que Dieu même l'ignore!... répondit gravement l'évêque en levant un doigt vers le ciel. — Parbleu! je le saurai!... dit M. de Rocourt d'un ton despotique. Ce secret, monseigneur, peut-être vaudrait-il mieux me l'apprendre que me le laisser deviner. — Mon fils! répondit doucement le prélat. — Instruisez-moi de la vie de cet homme, et je vous promets le chapeau. — Monsieur, dit froidement l'évêque, je suis près de la tombe, les honneurs ne me touchent plus : le pouvoir, ajouta-t-il ironiquement, ne peut plus m'atteindre, et tout ce qui me touche maintenant, c'est le salut de mon âme, c'est d'obtenir le pardon d'une faute éternelle. La terre ne m'occupe plus. — Ainsi, vous me refusez tout!... dit M. de Rocourt d'un air piqué. — Retournez vers madame de Rocourt, répondit doucement le prélat, annoncez-lui ma visite; je me traînerai jusqu'à votre château... je vivrai jusque-là... et... ma présence rétablira la paix chez vous... — Vous en chasserez donc le vicaire?... — Au contraire! s'écria le prélat d'une voix forte. Ecoutez-moi, mon fils; les paroles des vieillards sont plus sages qu'on ne le pense. Avez-vous songé quelquefois que vous n'aviez pas d'héritier, que votre nom meurt avec vous?... M. de Rocourt poussa un profond soupir et leva les yeux au ciel. — Pensez-vous aussi que la faveur dont vous jouissez peut s'évanouir d'un moment à l'autre, et que depuis longtemps vous auriez dû en profiter pour ne pas laisser mourir votre pairie avec vous... Le ton que le prélat mettait à ses paroles, son regard profond, dénotaient une ambition, un désir, annonçaient des projets vagues; l'attitude de ce vieillard frappa M. de Rocourt, de manière à ce qu'il en gardât un long souvenir. — Que voulez-vous dire?... demanda-t-il avec l'accent de l'inquiétude. — En voilà assez pour aujourd'hui, reprit l'évêque, je suis fatigué, et... je vous reverrai bientôt... Là-dessus, lui donnant sa bénédiction, il ouvrit lui-même la porte au marquis, qui sortit machinalement et en proie à une rêverie causée par les derniers mots du prélat.

M. de Rocourt remonta dans sa voiture et regagna son château. Il courut à l'appartement de sa femme avec un empressement qui prouvait combien il l'aimait... Il eut un vif mouvement de joie en apercevant Joséphine levée; elle était assise sur un sofa, mais son œil terne, son attitude mélancolique, annonçaient qu'elle brûlait toujours. M. de Rocourt ne put s'empêcher de frémir en pensant que ce triste mieux était dû aux soins de son rival. La marquise se leva avec peine, marcha lentement vers son mari, lui jeta ses faibles bras autour du cou et l'embrassa avec joie. — Mon ami, dit-elle, sans M. Joseph, tu ne m'aurais jamais revue. Le marquis dissimula la douleur que cette naïve parole lui causa. Il regarda Joséphine avec une compassion touchante, et lorsqu'ils furent assis l'un à côté de l'autre : — Ma chère belle, dit-il, l'évêque d'A.....y, M. de Saint-André, viendra te voir très-incessamment!... — C'est un de ceux que je dois revoir avant de mourir!... Le soir, Jonio, qui connaissait assez le cœur humain, prit à part M. de Rocourt et lui dit : — Monsieur, je vous jure sur ma tête que la maladie de madame ne vient que de ce que le jeune vicaire est un fanatique que l'amour de son état transporte, et qu'il ne veut pas répondre à son amour... J'ai entendu leur conversation, et j'en suis certain!...—Jonio!... Jonio!... s'écria le marquis, aussitôt que je serai de retour à Paris, je te procurerai l'emploi que tu désires!... Le marquis, transporté de joie, courut à l'appartement de sa femme, et, sans l'instruire des causes de son bonheur, il l'accabla de tendres caresses et de soins touchants.

Le lendemain même, l'évêque d'A....y se rendit au château d'Aulnay-le-Vicomte. Lorsque le marquis aperçut la voiture du prélat, il descendit lui donner le bras, et il le guida lui-même vers l'appartement de madame de Rocourt. L'infortunée marquise était dans son boudoir, à la cheminée duquel le portrait de l'ecclésiastique dont nous avons parlé restait toujours suspendu. Joséphine, assise sur un fauteuil, et les yeux fixés sur la tenture de mousseline, croyait y voir la noble et touchante figure de son idole, des larmes roulaient sous ses paupières, et son attitude suffisait pour déceler la contemplation méditative d'une amante malheureuse. Tout à coup elle entend des pas, elle tressaille, la porte s'ouvre et son mari paraît, conduisant M. de Saint-André. Madame de Rocourt baissa les yeux, le prélat n'osa regarder Joséphine. — Madame, dit-il avec une émotion qu'il ne put cacher malgré sa longue habitude et l'expérience que l'âge lui avait donnée pour dérober ses passions à l'œil des hommes; madame, aussitôt que j'ai appris vos souffrances, je suis accouru, vous le voyez, pour les soulager ou pour y prendre part. — Monseigneur, dit-elle, il en est que vous auriez dû calmer depuis bien longtemps!... — Depuis bien longtemps, répéta le prélat avec un air de reproche; non, madame, non!... il n'y a pas longtemps que je le puis. — Vous parlez hébreu pour moi, interrompit le marquis en examinant avec attention l'émotion profonde de sa femme et du prélat. — Mon ami, dit Joséphine en regardant M. de Rocourt avec douceur, je te prie de me laisser seule avec monseigneur, et d'avoir soin que personne n'approche d'ici.

Le marquis se leva et s'en fut! Quel moment!... Après dix ans la marquise revoyait l'objet de ses premières amours!... Malgré la rudesse que la religion avait donnée à son âme, l'évêque ne put réprimer le mouvement de volupté douce qui fit tressaillir son cœur lorsque son ancienne amie lui jeta un premier coup d'œil, empreint de toute la grâce des souvenirs. Quoique la vertu la plus austère eût depuis longtemps détaché le vieux prêtre de tout ce que le monde offre de plaisirs, il fut forcé de s'approcher, et une force indomptable la porta à serrer la main de madame de Rocourt, en s'écriant : — Joséphine!... Pour toute réponse, la marquise lui montra du doigt le portrait qui était sur la cheminée, et l'austère prélat, y jetant un rapide coup d'œil, sentit battre son cœur, sentit se réveiller tout ce qu'il y avait encore en lui d'humain, en reconnaissant le portrait qu'il avait donné jadis à mademoiselle de Vauxelle, sa première, sa seule passion. Il ramena son regard sur la pâle Joséphine, et il s'aperçut que ce qu'il venait lui dire exigeait les plus grands ménagements, car elle n'était pas assez forte pour pouvoir en supporter la nouvelle. — Grand Dieu! s'écria-t-il, comment puis-je aggraver ma faute au moment où je touche au cercueil... Grand Dieu! me pardonneras-tu?... — Il n'y a plus de crime à me voir, répondit la marquise. — Vous ignorez donc que je vous aime toujours!... — Ne dois-je pas l'ignorer d'après l'accueil que vous me fîtes lorsque, il y a dix ans, je vous vis à A...y. — Joséphine, s'écria le prélat, excuse-moi! J'ai craint de perdre par quelque imprudence la considération dont je suis entouré : cette odeur de sainteté, cette réputation sans tache, se seraient évanouies, et .. s'il faut l'avouer, je me craignais moi-même! Je sentais que je t'aimais toujours, et la sévérité dont je me suis armé n'était que trop nécessaire pour moi!... Quant à vous, madame, reprit le prélat, quant à vous, chez qui mon image n'est pas restée gravée longtemps... — Ingrat!... s'écria la marquise, quand j'aurais dû oublier l'amant, le père de mon enfant ne me serait jamais devenu indifférent!... Adolphe, je vous aime toujours!...

Le ton de cette dernière phrase était d'une énergie sans pareille, il indiquait le sentiment que madame de Rocourt gardait au prélat. — Ah! je vous aimerais bien plus, reprit-elle avec un soupir, si vous m'aviez laissé mon fils!... Comment! Joséphine, osez-vous me tenir un pareil langage, lorsque vos traits annoncent que vous êtes en proie à une passion criminelle?... — Monseigneur, est-ce à vous de me la reprocher?... dit-elle en lui lançant un regard foudroyant. — Oui, madame, répondit le prélat, une femme qui a un fils... — J'ai un fils!... j'ai un fils!... s'écria-t-elle en délire, où est-il donc?... Ah! monseigneur!... Adolphe!... Et elle se précipita aux genoux de l'évêque : Par grâce, dites-moi tout!... rendez-moi mon fils!... cria-t-elle avec cette brûlante énergie, avec cette voix déchirante d'une mère qui veut voir son seul enfant pour la dernière fois de sa vie. — Madame, s'écria le prêtre à voix basse et en se levant, madame, songez que l'on peut nous entendre! qu'un seul mot me perd, vous, votre enfant, tout ce que vous aimez!... L'effroi de M. de Saint-André annonçait combien il tenait à l'éclat de sa réputation de sainteté. — Il n'est donc pas mort?... demanda madame de Rocourt presque hors d'haleine, et dont les yeux dévoraient le cœur de glace du rigide prélat. — Non!... répondit-il avec un sourire expressif. —

Puissances du ciel, mon âme se brise!... Et la marquise tomba presque évanouie sur son sofa. Adolphe, à quelles tortures ne m'as-tu pas soumise!... Au nom de Dieu! si tu veux effacer tes fautes au yeux de l'Éternel ne me fais pas languir... dis-moi, tu l'as revu? — Oui... — Tu l'as nommé ton fils?... tu... — Non!... répondit énergiquement le prélat, le monde doit toujours ignorer notre faute, lui-même!...— Ah! je reconnais là, s'écria la marquise pleurant, je reconnais celui que le fanatisme a rendu inaccessible aux sentiments les plus beaux qui soient dans le cœur de l'homme... Adolphe, dit Joséphine en saisissant le bras du prêtre, dis-moi où est mon fils, ce qu'il est, ou je publie sur toute la terre ma honte et la tienne... — Le secret mourra donc là!... répondit froidement l'évêque en montrant son cœur, si tu ne me jures pas d'observer exactement tout ce que je vais te prescrire. — Oh! je te devine!... Eh quoi! tu n'as pas foulé toutes les lois humaines, vertu, gloire, vie future, pour saluer ton fils d'un baiser paternel!... Ah! Dieu!... je sacrifierais cette vie mortelle et... l'autre pour le voir dix minutes!...

Ayant dit, la marquise retomba sur son siége et resta immobile. L'évêque, saisissant ce moment d'abattement, s'avança pour lui parler. — Laisse-moi! dit-elle, va, malgré tes pénitences, tu n'iras pas auprès d'un Dieu dont le plus beau titre est celui de père!... Faire languir et mettre au supplice une mère!... — Joséphine, tu dois savoir quel est ton fils! le ciel le veut, car, après tout ce que j'ai fait pour anéantir cette preuve énergique de notre faute!... — Anéantir!... s'écria la marquise avec le cri sublime de l'effroi. — S'il a pu échapper... — Ah!... Et madame de Rocourt pu respirer. — S'il a pu échapper, reprit l'évêque, c'est que Dieu veut que vous jouissiez de son aspect. — Et je suis forcée d'entendre de pareils discours!... dit Joséphine avec l'accent d'une profonde douleur.—Joséphine, écoute-moi!... continua l'évêque, regarde mes cheveux blancs... Dans peu, la tombe va recevoir celui dont tu fus l'unique passion!... laisse cette tête blanchie se couvrir sans tache du fatal linceul, tu n'auras pas longtemps à tenir tes serments. Je vais déchirer le voile qui te cache ton fils, mais jure-moi que, tant que je vivrai, tu ne l'instruiras pas du mystère de sa naissance! Imite-moi, Joséphine, contente-toi du délicieux tressaillement de ton sein à sa douce vue... renferme en toi-même cette joie divine.... Quand je serai mort tu pourras lui dire: « Je suis ta mère! » Jusque-là garde le secret dans ton cœur, car, ma fille, l'intérêt de notre enfant l'exige, tu peux encore l'adopter un jour!... alors garde toi de prononcer un seul mot qui puisse nuire à sa fortune... elle sera brillante... A ce prix tu vas connaître ton fils. — Adolphe, monseigneur, je jure tout!... s'écria-t-elle avec vivacité. — Tu m'as compris, continua le prêtre en exprimant le contraire par son regard. — Oui!... répondit-elle brièvement. — Jurez sur l'Évangile!... dit le prélat. — Je jurerais avant tout par mon enfant!... mais, dit-elle, avec un sourire ironique, l'évêque d'A...y doit savoir que madame de Rocourt sait tenir un serment et garder un secret. — C'est vrai!... repartit le prélat en se souvenant qu'aucune indiscrétion n'avait trahi le secret de sa faute, ainsi que Joséphine le jura jadis. Madame, reprit-il, votre fils... — C'est... dit-elle en pâlissant, tremblant, rougissant et respirant à peine!...—Au moins, Joséphine, recueillez vous, rassemblez vos forces, il faut vous attendre... — Mon fils!... mon fils!... mon fils!... répéta-t-elle avec une énergie croissante. — C'est... dit l'évêque en la regardant. — Achevez, car je meurs!... — C'est Joseph!... le vicaire... s'écria M. de Saint-André.

A ce nom, madame de Rocourt tombe évanouie En voyant Joséphine étendue sur le parquet, l'évêque perdit la tête et sonna, mais lui-même sentit son cœur défaillir, et lorsque M. de Rocourt accourut il eut l'effrayant spectacle de ces deux êtres privés de la vie!... Il s'échappa, courut rapidement chercher des sels. Alors la marquise revint à elle et s'élança en criant avec la rage de la folie : — Mon fils!... mon fils!... L'évêque la retint dans ses bras débiles en loi disant : — Madame, vos serments!... Madame de Rocourt regarda le prêtre effrayé et se tut; mais son regard reprochait énergiquement cette barbarie au prélat. — Mon ami, dit-elle à M. de Rocourt qui rentra dans ce moment, mon ami, j'existe maintenant!... je suis guérie!... Elle n'était plus sur la terre. — Mon fils, reprit l'évêque en s'adressant au marquis, je vous ai promis d'apporter la paix en ces lieux; j'ai rempli ma promesse... heureux si cet effort ne me coûte pas la vie... adieu. M. de Saint-André se leva, mais un regard de Joséphine le fit rester, et, l'attirant dans la pièce suivante : — Barbare, vous n'irez pas voir votre fils?... — Avec vous, n'est-ce pas?... reprit-il avec un sourire et un regard où tout le feu de son premier âge et de son premier amour apparaissait.—C'est le moyen de reconquérir tout ce que vous avez perdu. — Monsieur le marquis, dit le prélat en rejoignant M. de Rocourt, madame vient de faire un vœu, je vais la conduire pour qu'elle l'accomplisse, vous ne tarderez pas à nous revoir. — Comment, ma belle, s'écria le marquis, toi qui pouvais à peine te traîner, même soutenue par deux femmes... tu parles de sortir? — Mon ami, j'existe, reprit-elle, je suis une autre femme, et tu y gagnes!... au revoir. Elle se plaça à côté de l'évêque, qui ordonna à son cocher de les conduire au presbytère. . . . .

Le bon curé était à table avec son vicaire; le jeune homme, triste comme à son ordinaire, songeait à Mélanie. — Comment avez-vous trouvé la marquise? demanda M. Gausse. — Elle se meurt, ainsi que Mélanie, ajouta-t-il en lui-même. Malheureuse femme! je la plains! non de mourir, pourtant, non de quitter cette vie pleine d'amertume pour un séjour . — Un bon tiens vaut mieux que deux tu auras! interrompit joyeusement le curé; que cela m'afflige, reprit-il d'un air attristé, madame de Rocourt est si bonne, si aimable!... Bah! Dieu est sage, mon jeune ami, le marquis se remariera, il aura des enfants qui hériteront de sa pairie : cependant vieux mari, jeune femme, mettent l'amour en terre; et, quoique amour et seigneurie ne veulent pas compagnie, s'il se remariait il pourrait avoir des enfants, mais il n'y a pas si bon cheval qui ne bronche, un clou chasse l'autre. — Marguerite!... — Ah! bah! Marguerite regardait par la fenêtre, elle accourt et s'écrie : — Voici monseigneur!... Puis elle s'échappe et ouvre la porte en arrangeant son bonnet. M. Gausse et M. Joseph s'étaient élancés dans le salon; ce fut de cette pièce qu'ils allèrent à la rencontre de l'évêque et de la marquise. Je voudrais qu'un peintre représentât fidèlement le premier regard que madame de Rocourt jeta sur son fils. Elle s'admira elle-même!... Son œil humide, ayant perdu le feu sombre de sa passion criminelle, savoura la plus grande volupté que puisse éprouver une femme. Quelle énergie il lui fallut pour ne pas voler dans les bras de ce beau jeune homme et le couvrir de ses baisers maternels. L'évêque prit la main du jeune homme, ce qui excita l'envie de la mère, et lui témoigna toute son affection par un doux serrement de main. On s'assit. M. Gausse, malgré sa haine pour le latin, récita le *Nunc dimittis* à M. de Saint-André, qui remercia le bon pasteur par un mouvement de tête. Le bonhomme, dans sa joie, prit d'abord la visite pour lui; mais un instant de réflexion et l'aspect de la marquise, qui ne leva pas les yeux de dessus le vicaire, le firent revenir de son enthousiasme.

Madame de Rocourt ne savait pas où elle était : pour elle l'humble salon du curé devenait un palais. Si je ne m'appesantis pas davantage sur un pareil instant, c'est qu'il n'y a pas de couleurs pour en peindre le charme et qu'il passa aussi vite que la ligne que vos yeux viennent de parcourir. La marquise était revenue au château, elle se trouvait assise dans son fauteuil, et l'évêque voyageait depuis longtemps sur la route d'A...y, qu'elle s'imaginait avoir rêvé et n'avoir vécu qu'une seule minute : la minute où elle vit son fils. Le soir elle se coucha en pensant à M. Joseph, elle devait se réveiller avec cette même pensée. Heureuse, mille fois heureuse!... On doit, pour peu qu'on ait d'imagination, se figurer tout ce qui se passa dans le village, que la visite de l'évêque au presbytère avait mis en rumeur. Marguerite eut une longue conférence avec son maître, à qui elle chercha à prouver que M. Joseph était fils de l'évêque; mais M. Gausse répondit que chacun était fils de ses œuvres.

XIX

La marquise et son fils. — Rendez-vous donné. — Jalousie de M de Rocourt au comble. — Type de scènes conjugales.

Un tel événement influa sensiblement sur la santé de la marquise; l'exaltation lui avait fait trouver des forces dans le premier moment, mais le lendemain, lorsqu'elle se réveilla, elle éprouva une grande prostration physique et morale. En effet, à l'instant où l'évêque lui avait montré son fils dans celui qu'elle aimait, par une révélation mal comprise de la nature, une horrible révolution s'était opérée dans son organisation. Cette situation, unique peut-être, et assurément une des plus extraordinaires qui puissent se rencontrer dans la vie d'une femme, eût causé la mort de la marquise si, au milieu du renversement total de ses sentiments, elle n'eût senti s'élever dans son cœur la joie ineffable de la maternité. Aussitôt qu'elle put réfléchir, elle trouva que ses tourments avaient seulement changé de nature. — Eh quoi! se disait-elle, il me faut voir mon fils sans oser lui parler... Il va me fuir, car il prendra tous mes regards de mère et toutes mes paroles de tendresse pour des témoignages d'amour, d'un amour que j'abhorre à présent. Ah! comme je suis bien plus heureuse d'être sa mère! Oh! comme je voudrais n'avoir jamais parlé, et pouvoir effacer le souvenir de la scène de la vallée... Quel fils!... talent, beauté, vertu!... Ah! quand pourrai-je lui dire : « Joseph, tu es mon fils!... » mais, hélas!... ce serait lui dire : « Mon fils, tu n'as point de nom, ton père te renie, quoiqu'il t'aime!... » Hélas! oui, comme l'a fait observer Adolphe, sa fortune dépend de mon silence! Si M. de Rocourt pouvait l'aimer!... Quoi! un jour, à la face du monde, et non plus en secret, je le nommerais mon fils?... il aurait un nom? Malheureuse mère, tais-toi!... Quel supplice!

Elle était absorbée dans ses réflexions, lorsque M. de Rocourt entra en regardant sa femme avec inquiétude. — Eh bien! ma belle, comment allez-vous ce matin? — Très-bien, très-bien : je suis guérie... Asseyez-vous là, plus près de mon lit... Bien!... — Es-tu guérie de tout... des maux de l'âme et de ceux du corps? demanda le marquis. — Oui, dit Joséphine en pressant la main de son mari; mais écoute, mon cher enfant, si tu veux me voir toujours rayonnante de

bonheur et de santé, laisse-moi voir souvent M. Joseph, et n'en prends nul souci. A ces mots, le marquis frémit et regarda sa femme d'un air grave et chagrin : — Chère amie, dit-il, vous savez à quel point je vous aime; pour vous je ferais les plus grands sacrifices, mais songez à vous-même, aux dangers auxquels vous exposez votre réputation. Si vous êtes mieux, partons plutôt pour Paris!... — Jamais!... s'écria la marquise. Je veux rester à Aulnay toute ma vie!... — Que dites-vous? repartit M. de Rocourt stupéfait. — Quelle paix l'évêque a-t-il donc apportée? se dit-il à lui-même. — Monsieur, reprit Joséphine en attirant son mari par un geste plein de grâce, vous qui vous mêlez journellement des secrets d'État de toute l'Europe, et qui avez étudié l'art de surprendre les pensées des autres, écoutez donc... Je voudrais bien savoir pourquoi un jeune homme de l'âge, de la tournure et de l'esprit de M. Joseph se confine à Aulnay!... Il a des chagrins certainement, sans cela comment eût-il pu se faire prêtre?... Ces derniers mots furent prononcés avec l'accent du regret. — Madame, répondit le marquis, on ne cherche à deviner que des secrets d'une grande utilité. — Mon cher ami, reprit madame de Rocourt en changeant subitement de pensée, avouez-moi quels sentiments vous avez pour ce jeune prêtre. — Je le hais. — Parce que je l'aime? — — Peut-être... — Je veux vous le faire aimer... Et vous savez que ce que je me mets en tête... — Ne parlons pas de tête, dit le marquis en souriant d'un air demi-contrarié, demi-satisfait.

Ce fut ainsi que, chaque jour, la marquise accabla M. de Rocourt de séductions et de sollicitations, pour l'amener à changer de sentiments à l'égard de M. Joseph. Elle y mit une si gracieuse insistance, et, tout en tourmentant son mari, elle l'entoura de tant de soins, de prévenances, d'amour, que ce dernier ne savait qu'en penser; toutes ses idées se confondaient et se perdaient dans ce labyrinthe inextricable, et il ne trouvait d'autres explications à cette conduite, sinon que la femme est un être indéfinissable. Mais l'intimité du jeune prêtre et de madame de Rocourt était un fait positif qui remettait sans cesse sa jalousie en haleine. La patience et les réflexions du marquis étaient à bout, et un éclat devenait imminent. En effet, une fois que la marquise put se livrer sans crime à sa tendresse pour M. Joseph, on comprend qu'elle le vit aussi souvent qu'il lui fut possible. D'abord, tant qu'elle fut trop faible pour se lever, elle le faisait demander et le retenait longtemps à son chevet; puis, lorsqu'elle entra en convalescence, elle se promena dans son parc appuyée sur le bras du vicaire, qu'elle choisissait pour soutien avec un visible plaisir. Ces préférences marquées déchiraient le cœur de M. de Rocourt, qui, pendant les huit premiers jours, ne les laissa pas une minute seuls, et qui se sentait transporté d'une rage effroyable lorsqu'il surprenait les tendres regards que sa femme arrêtait sur le jeune homme. Et comment eût-il pu apprécier les sentiments de madame de Rocourt, puisque elle-même s'y était trompée d'abord?

Un matin (c'était la troisième fois que madame de Rocourt se promenait dans son parc), elle se dirigeait avec M. Joseph et son mari vers les ruines de l'ancien château, lorsqu'une affaire obligea le marquis de se retirer. La marquise resta donc seule avec le vicaire. — Mon ami, dit madame de Rocourt au jeune prêtre, vous devez vous souvenir de la cabane du bûcheron... Tâchez, je vous en prie, d'oublier cette affreuse scène! j'avais pris le change sur le sentiment que j'éprouve pour vous et qui est une affection toute maternelle. Vous n'avez jamais connu votre mère, je n'ai jamais vu mon fils... il aurait votre âge... Laissez-moi vous donner ce doux nom; et, si vous avez quelque amitié pour moi, l'illusion sera presque une réalité. — Ah! madame, reprit le vicaire, je puis vous assurer qu'il ne me sera pas difficile d'avoir pour vous des sentiments de cette nature; mais, si vous voulez que je parle à cœur ouvert, je les crains... — Ah! ne balancez pas, s'écria la marquise avec vivacité, livrez-vous-y tout entier. — Je regardais même, continua Joseph, cette promenade comme la dernière. Vous êtes parfaitement bien rétablie, vous avez sur le visage les roses de la santé... la tristesse a fui loin de vous en même temps que la souffrance : mes consolations et mon appui ne vous sont plus nécessaires. Là où gémit le malheur, là ma place est marquée... Regardez mon front, chaque jour il pâlit davantage. — Joseph, vous ne direz donc pas vos chagrins à votre mère? — Oh! non... s'écria le jeune prêtre. — Mon ami, dit la marquise, vous ne sauriez croire combien j'aurais de bonheur à pleurer avec vous. Ah! croyez-moi, les femmes véritablement amies connaissent l'art de guérir les plaies de l'âme... et si vous pouviez deviner comme je vous aime... ah! Joseph!... vous ne me refuseriez pas... Je voudrais, reprit-elle avec un son de voix touchant, vous faire comprendre ce sentiment qui joint à la sainteté de l'amitié tout le dévouement et la tendresse de l'amour : c'est une passion chaste et sacrée dont vous ne devez pas craindre les témoignages, purs de toute pensée terrestre; car je vous aime comme une mère aime son fils.. Puissiez-vous lire dans mon âme, ô mon ami, mon fils, et puissent ces paroles bannir de votre mémoire ce que je vous ai dit autrefois au milieu de la vallée, et de telle sorte qu'il n'en reste plus de traces... — Ah! s'écria Joseph, vous avez dépeint tout ce que je sens pour vous! car vous avez vaincu ma misanthropie, et, près de vous seule, j'oublie mon serment et mes malheurs, et... tout enfin. — Venez donc me confier vos souffrances, dit cette mère dont les yeux parcouraient avec complaisance le visage noble et énergique du jeune homme. J'imagine, ajouta-t-elle, qu'elles ne sont pas sans remède, et que votre douleur repose sur des motifs qui manquent de réalité. — Hélas! s'écria le jeune prêtre en lui-même et en tournant ses yeux pleins de larmes, qui donc peut faire que je ne sois pas le frère de Mélanie!.. — A quoi songez-vous, vous ne répondez pas? Allons, Joseph, vous êtes mon fils... d'adoption, ayez confiance en votre mère. — Ah! s'il en était ainsi, s'écria Joseph, en versant un torrent de larmes. Il s'assit sur le gazon, et, cachant son visage entre ses mains : — Oh! Mélanie! Mélanie! quelle joie! dit-il à travers ses sanglots. — Que voulez-vous dire? demanda la marquise qui pleurait en voyant pleurer son fils. — Eh bien, reprit le vicaire, puisque vous me portez une amitié sincère... — Ah! je vous l'ai prouvé, ici même, en vous confiant mes secrets... Joseph, dit-elle en le regardant avec une émotion profonde, si vous aviez pour mère (songez que c'est une supposition), si vous aviez pour mère une femme pour qui votre naissance fût un opprobre, pour qui votre vue fût un remords, et qui pourtant fût fière de vous avoir donné le jour, qui brûlât de vous voir, de vous presser sur son cœur, que feriez-vous à cette pauvre mère? — Ce que je ferais! s'écria le vicaire, je me jetterais dans ses bras, et je voudrais que l'amour étouffât en elle la voix du remords. J'irais au bout de la terre vivre avec elle, et je l'entourerais de tant de soins, que l'opinion des hommes ne pourrait rien sur son bonheur. — Joseph, Joseph! qui donc t'inspirerait une indulgence si opposée à la sévérité de tes principes? — La nature! s'écria-t-il. Ah! que ne suis-je resté dans mon désert!... je ne mourrais pas jeune, triste et consumé par une passion sans espoir!

Madame de Rocourt s'était jetée au cou du prêtre, et l'embrassait avec une effusion toute maternelle. — Je n'en puis plus! répondit-elle, je suis suffoquée! Joseph, à demain; venez au château par le parc; vous monterez par l'escalier dérobé, je serai dans mon boudoir, et je ferai en sorte que nous y soyons seuls. — Fort bien!... s'écria M. de Rocourt quand le vicaire et sa femme furent partis. Il s'était approché sans bruit, et, favorisé par un massif, il venait d'entendre ces derniers mots. — Ah! reprit-il, je vois ce que l'évêque d'A... y est venu faire chez moi!... Oh! les gens d'église! les gens d'église!.. Ils prennent le monde pour leur sérail, ils se soutiennent, ils s'entr'aident. Oh! les libéraux ont raison. A la session prochaine, je veux siéger au côté gauche, à l'extrême gauche, entre Manuel et Chauvelin. Je suis libéral, je suis radical, je suis jacobin, je suis carbonaro! Oui, M. de Saint-André sera venu, par quelques arguments jésuitiques, lever les doutes de madame de Rocourt et lui donner même l'absolution..... Mais quel intérêt avait-il?... O rage!... Ah! je veux éclaircir ce mystère... ou plutôt je ne sais ce que je veux.

M. de Rocourt fut au supplice toute la journée; il regardait sa femme avec une attention marquée, et ses yeux semblaient aller chercher ses plus secrètes pensées au fond de son cœur. Un horrible tourment s'emparait de son âme lorsque Joséphine tournait sur lui ses yeux remplis de douceur et d'innocence, et qu'il voyait son visage resplendir de contentement et de bonheur, lorsqu'elle l'accablait de caresses. Alors l'idée qu'elle aimait le vicaire empoisonnait tout ce qui eût fait son bonheur autrefois, et il se serait volontairement déchiré le sein quand il songeait que toute cette tendresse était feinte, et qu'elle s'imaginait le tromper. Il jura d'enlever sa femme de vive force et de l'emmener à Rocourt ou à Paris. Enfin, sa fureur arrivant au comble, il médita de se venger et du prêtre et de Joséphine. Le lendemain matin, il mit Jonio en embuscade pour qu'il le prévînt lorsque le prêtre paraîtrait. Mais madame de Rocourt ne lui laissa pas le loisir de venir troubler son tête-à-tête. Elle entra, contre son habitude, chez son mari, qui n'était pas encore levé; et, s'asseyant près de lui, elle lui demanda, après mille gracieuses coquetteries dont M. de Rocourt n'était pas d'humeur à se prévaloir ce jour-là, s'il se sentait disposé à se donner beaucoup de peine pour satisfaire un des caprices de sa femme. M. de Rocourt fit une grimace qui ne voulait dire ni oui ni non. Madame de Rocourt insista. — Nous y voilà! s'écria le marquis. — Ah! il est expressément défendu de murmurer... interrompit Joséphine en embrassant son mari. Écoutez donc!... Et, au lieu d'expliquer le but de sa visite, elle redoubla ses agaceries intéressées. — Et tout cela est, reprit le marquis, pour me dire... — D'attendre patiemment ma volonté. — Ah! c'est un peu trop fort! s'écria M. de Rocourt. — Comment, trop? pas assez!... Eh! vraiment, on se donnera la peine de vous aimer comme on le fait pour n'avoir aucun droit sur vous!... — Joséphine, souvenez-vous bien de ce que vous venez de dire là, et tâchez de pratiquer ces préceptes... aujourd'hui seulement. — Qu'est-ce que cela?... votre ton annonce de la rébellion, je crois! Allons, j'exige que vous montiez en calèche, que vous couriez bride abattue jusqu'à A....y, et que vous m'en rapportiez tous les romans nouveaux qui auront paru depuis mon arrivée à Aulnay. — Quelle est cette nouvelle fantaisie?.. — Ah! ah! s'écria madame de Rocourt en riant, avez-vous jamais vu qu'une femme rendît compte de ses caprices? Mais tout change... Comment feriez-vous donc si nous n'en avions pas?... Ah! désormais, lorsque je m'en irai, j'aurai soin, pour vous gouverner, de laisser mon dé ou

l'un de mes chapeaux, pour imiter Charles XII, qui voulait envoyer une de ses bottes au sénat de Stockholm. — J'y cours, madame, j'y cours!... L'expression sardonique que M. de Rocourt mit à ce mot inquiéta Joséphine. Néanmoins, le marquis fit mettre les chevaux et partit au grand galop. Bientôt madame de Rocourt perdit de vue la calèche, et elle se rendit à son boudoir. — Enfin! se dit-elle, je vais connaître les malheurs de mon fils... — Madame! s'écria Marie tout essoufflée, voici le vicaire! — Bon! ma chère nourrice; mets-toi en sentinelle, et que rien ne nous interrompe.

La nourrice courut dans le vestibule en laissant toutes les portes ouvertes. Comme Marie arrivait à l'antichambre des appartements de la marquise, elle se trouva face à face avec M. de Rocourt, qui avait laissé partir la calèche et qui accourait, averti par Jonio de l'arrivée du vicaire. Jonio avait même eu l'adresse perfide de mettre le verrou en dehors à la porte de l'escalier dérobé, de manière que M. Joseph ne pouvait plus sortir que par les appartements. — Monsieur, s'écria courageusement la nourrice, madame désire être seule! — Taisez-vous! madame vous fait jouer un joli rôle! vieille folle, taisez-vous et gardez-vous de reparaître devant moi... Le marquis s'élança; mais la nourrice, oubliant son âge, le devança et arriva au boudoir en criant : — Madame, voilà monsieur!... Sur-le-champ la marquise ferma la porte au verrou en priant le prêtre de ne pas dire un mot. En ce moment une idée terrible vint l'épouvanter : c'est que, sous peine de faire le malheur de M. de Rocourt, il fallait lui expliquer l'intérêt qu'elle portait au jeune homme. — Madame, s'écria le marquis en secouant la porte du boudoir, ouvrez-moi sur-le-champ, je le veux!...— Il ne me plait pas de le faire, répondit-elle. — Jonio, dit le marquis, allez chercher des maçons, et faites murer l'autre porte!... Madame, reprit-il, vous n'êtes pas seule?... — Non. — Ouvrez-moi donc sur-le-champ, ou je brise la porte! — Libre à vous, monsieur le marquis; mais, si vous brisez cette porte, vous m'ouvrirez celle d'un couvent et de votre vie vous ne me reverrez.—Que faut-il donc que je fasse?... s'écria-t-il en frappant du pied et en déchargeant un coup de canne sur une pendule qui se trouva sur la cheminée près de laquelle il était; car je n'ignore pas, dit-il d'une voix éteinte par la fureur, que vous êtes avec le vicaire; mais il le payera de sa vie. — Tuez-moi donc!... dit froidement le vicaire en ouvrant la porte du boudoir. Ce sang-froid et l'attitude noble et imposante de M. Joseph glacèrent le marquis. — Joseph! s'écria madame de Rocourt, retirez-vous!... Et vous, monsieur le marquis, sous peine de me voir mourir, gardez-vous de toucher à un seul cheveu de sa tête!...

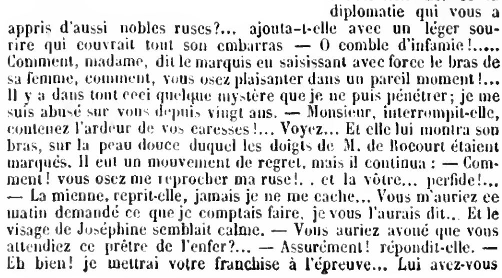
Le vicaire s'en alla lentement, sans laisser paraître ni crainte ni confusion. Le marquis stupéfait le regarda sortir, et, après avoir laissé échapper un mouvement convulsif de rage et d'indécision, il se retourna vers le boudoir, où il entra. Madame de Rocourt lui dit froidement : Fermez la porte, car pour votre honneur il faut, je crois, éviter qu'on entende ce que vous avez à me dire... Puis elle ajouta



Ouvrez-moi sur-le-champ.

quand il fut revenu : — Que me voulez-vous?... — Madame, s'écria le marquis pâle et tremblant de fureur, madame!... osez-vous bien me le demander?.. Enfin mes yeux son dessillés, et je n'ai plus pour vous que les sentiments que vous méritez!... Eh quoi! une créature que j'ai tirée de la misère, que ma main a fait monter au rang des plus grandes familles, qui me doit tout!... s'abaisse, se dégrade... un vicaire de campagne!... encore, madame, si c'était un homme distingué, si une passion fondée sur un rang, des avantages ou des qualités entraînantes, si l'homme que vous aimez tant vous excusait; mais non, vous descendez plus bas... — Ah! ministre ou prince du sang, n'est-il pas vrai monsieur l'homme de cour?... Ah! ne me forcez pas à descendre au sarcasme, monsieur le marquis! reprochez-moi ma faute et non pas vos bienfaits, et ne vous déshonorez pas vous-même... — Ah! je me déshonore! reprit M. de Rocourt, ah! c'est moi qui me déshonore, répéta-t-il en se promenant à grands pas dans le boudoir.

Joséphine, muette, pâle, interdite, n'osait ouvrir la bouche; elle sentait que toutes les apparences l'accusaient, et que pour se justifier de cette imprudence il fallait, au bout de sa carrière, avouer la faute de sa jeunesse devant un homme qui, s'apercevant qu'il avait été trompé dès le premier jour de son mariage, ne la croirait peut-être plus!.... Elle se laissait donc accabler, parce que sa fierté, son amour maternel, une foule de considérations, le lui commandaient impérieusement.—Eh bien! madame, continua le marquis en croisant les bras et en s'arrêtant devant elle; eh bien! à tout cela, qu'avez-vous à répondre?.... Rien, rien! Ah! dès aujourd'hui je deviens un maître, et vous connaîtrez jusqu'où peut aller ma colère!... Répondrez-vous?..... s'écria-t-il. Le marquis ne put rien ajouter, la fureur l'étouffait. Madame de Rocourt se leva, se mit devant sa psyché, et, rétablissant le désordre de sa coiffure, elle dit tranquillement et sans regarder son mari : — Que voulez-vous que je réponde à un homme qui s'abaisse jusqu'à épier sa femme?... Vous partez pour A...y, du moins vous le dites, et monsieur se cache!... Un grand personnage!... un pair de France se cacher!..... Est-ce la diplomatie qui vous a



appris d'aussi nobles ruses?... ajouta-t-elle avec un léger sourire qui couvrait tout son embarras — O comble d'infamie!..... Comment, madame, dit le marquis en saisissant avec force le bras de sa femme, comment, vous osez plaisanter dans un pareil moment!... Il y a dans tout ceci quelque mystère que je ne puis pénétrer; je me suis abusé sur vous depuis vingt ans. — Monsieur, interrompit-elle, contenez l'ardeur de vos caresses!... Voyez... Et elle lui montra son bras, sur la peau douce duquel les doigts de M. de Rocourt étaient marqués. Il eut un mouvement de regret, mais il continua : — Comment! vous osez me reprocher ma ruse!.. et la vôtre... perfide!... — La mienne, reprit-elle, jamais je ne me cache... Vous m'auriez ce matin demandé ce que je comptais faire, je vous l'aurais dit... Et le visage de Joséphine semblait calme. — Vous auriez avoué que vous attendiez ce prêtre de l'enfer?... — Assurément! répondit-elle. — Eh bien! je mettrai votre franchise à l'épreuve... Lui avez-vous

écrit?... demanda le marquis en la foudroyant de ses regards. — Oui. — C'est vous qui lui avez dit de venir?... Oui, cent fois oui, monsieur!... et je ne puis me passer de voir ce jeune homme... Enfin, dit-elle avec dépit je l'aurai, chaque jour, à toute heure, sans cesse, à mes côtés!... Reprenez vos dons, votre luxe... je m'en irai avec lui, loin, bien loin, seule, et je serai plus heureuse que je ne l'ai jamais été... Vous m'y forcez, je vous le dis, et je n'en aurai jamais de remords... Eh quoi! grand Dieu! les hommes prétendent-ils qu'un titre, une corbeille, et du latin que nous ne comprenons pas, doivent étouffer en nous tous les sentiments naturels et faire de nous un champ, une métairie; que notre contrat de mariage soit un acte de vente, que l'usufruit et la nue-propriété de cette terre conjugale leur appartiennent!... Ah! que de pleurs on doit répandre en mettant une fille au monde!... Oui, malheureuses que nous sommes, l'amour d'un mari est quelquefois aussi cruel que son dédain. Hélas! notre bonheur dépend donc d'un regard, d'un geste!... Ma foi, je ne veux plus de la vie, elle est trop pesante avec ces conditions!...

Le marquis, poussé à bout par ce déluge de paroles, s'écria : — Madame! madame, vous me faites mal!... j'étouffe!... Et il s'avança sur Joséphine avec une sombre fureur; il lui présenta les mains de telle manière, qu'elle crut, en voyant ses yeux étinceler, qu'il venait la tuer : une peur glaciale s'empara d'elle. — Monsieur, cria-t-elle. Au secours!... au secours! Ah!...—Qu'avez-vous, madame? je viens vous dire adieu... En disant cela, il était pâle et tremblant. — Non, monsieur le marquis, c'est à moi de partir. Mademoiselle de Vauxelle trouvera un asile chez son cousin le duc d'Ivrajo; cette malheureuse créature a des amis qui ne la soupçonneront pas et qui sont encore assez puissants, je pense!... Elle se leva avec dignité, et, faisant quelques pas, elle se retourna, regarda le marquis et lui dit : — Vous m'aimez encore, monsieur de Rocourt, je le vois... Je ne vous dirai pas que je vous aime; si, malgré toutes les apparences, il n'est rien de tout ce que vous croyez... Non... je me tais!... je vous attends.— Joséphine!... et le marquis se jeta à ses pieds, je t'en conjure, un mot, un seul!... mon cœur en a besoin, une seule parole!... j'ai besoin de te croire vertueuse!... — Ceci, dit-elle en riant et en caressant doucement le front de son époux, ceci devient un peu moins marital!.. Voilà des formes au moins!... Fi donc, monsieur! relevez-vous : je ne suis digne que d'horreur... une malheureuse tirée de la misère! Cependant, monsieur, je me nommais alors mademoiselle de Vauxelle!... vous l'avez un peu oublié!... — Ah! je l'ai oublié, dit le marquis avec un reste de dépit; mais, vous aussi!... reprit-il, tenez!... Et il présenta à sa femme la lettre interceptée. Elle la prit et se mit à rougir. — Ah! vous rougissez encore!... dit-il avec un sourire sardonique. — Je rougirai toujours pour vous, répondit-elle, et... pour moi! car je verse des larmes de sang sur mon erreur d'un moment quant à ce jeune prêtre!... Lorsque j'écrivis cette lettre, monsieur le marquis, je croyais aimer, je l'avoue, le vicaire. — Et maintenant?... — Je l'aime encore, dit-elle, en regardant M. de Rocourt avec la plus vive expression de tendresse. En vérité, il faut convenir que nous sommes entourés de gens bien méchants!... Qui vous a remis cette lettre?... — Joséphine!... j'ai promis... je dois... — Allons, je veux le savoir, dit-elle d'un ton de maîtresse; m'aimez-vous?... dites-le! — Jonio!... qui... l'intercepta, me...

La marquise se tourna vers le ruban de la sonnette, le tira légèrement et sans aucune marque de colère. Marie arriva. — Marie, dit Joséphine, que dans une demi-heure Jonio sorte du château, il n'est plus au service de M. le marquis, et s'il ose paraître devant nous, apprenez-lui que je me chargerai de son logement... Quant à vous, monsieur, sans que vous le demandiez, je vous accorde le pardon de vos outrages : les rôles sont changés, et c'est à moi d'implorer mon pardon... Aussitôt Joséphine se mit à genoux avec cet air d'obéissance qui rend une femme si touchante; elle regarda douloureusement M. de Rocourt stupéfait, qui s'assit; quelques larmes roulèrent dans les yeux de la marquise, elle soupira, puis elle dit d'une voix plaintive : — Il faut en finir, monsieur de Rocourt, je vous dois la vérité; je ne vous demanderai pas le secret : vous le garderez, j'en suis sûre... — Relevez-vous, Joséphine, dit le marquis surpris. — Ah! dit-elle, cette attitude est la seule qui me convienne... — Mais que voulez-vous dire? — Monsieur, reprit-elle, vous n'avez pas oublié, sans doute, la mélancolie dont j'étais accablée à l'époque où je vous connus et pendant tout le temps que vous me fîtes la cour? (Le marquis inclina légèrement la tête.) Alors, ne vous ai-je pas longtemps refusé?...— Oui...—Cette souffrance que je vous ai tue, n'a-t-elle pas duré longtemps...vous a-t-elle inquiété? — Beaucoup. — Je vous en remercie, répondit-elle avec un sourire.— Joséphine!... —Monsieur, dit-elle avec une répugnance invincible et en versant un torrent de larmes, j'avais commis une faute dont je ne vous ai jamais instruit.



L'aubergiste avait prévenu le postillon — PAGE 43.

Le marquis, à l'aspect de la douleur de Joséphine, sentit des pleurs inonder ses yeux : il la regarda fixement. — Monsieur, cette douleur était causée par la mort prétendue de mon fils. — Un fils!... un fils!... s'écria le marquis ému en parcourant la chambre comme un fou, vous aviez un fils... avant mon mariage! — Grand Dieu! cria la marquise en tombant à ses pieds; bonté céleste! il ne m'accable pas!.. — Moi t'accabler?... dit M. de Rocourt en prenant Joséphine dans ses bras et la serrant contre son cœur. Ma Joséphine!.. Et il la couvrit de baisers. — Ce fils... c'est le vicaire!... (Le marquis s'assit, et, stupéfait, attira sur ses genoux sa femme qui épiait avec le soin d'une mère les moindres mouvements de la figure de son mari.) On a tout fait pour le perdre, on l'a envoyé dans les Indes!... le hasard, ou plutôt la Providence, l'a ramené aux lieux où il fut nourri et sous l'œil de sa mère... Trompée par la nature, je l'aimai... je crus l'aimer d'amour!... Maintenant, c'est mon fils!... — Et son père est M. de Saint-André, l'évêque... ajouta le marquis. — Silence! monsieur, silence!... gardez qu'un mot de votre bouche ne trahisse un pareil mystère... de la discrétion... Et elle embrassa son mari. — Je

le jure, Joséphine!... Pendant longtemps le silence régna : enfin, le marquis, regardant sa femme avec ivresse, lui dit : — Tu m'aimes donc toujours? — Oh oui! répondit-elle. — Eh bien! dit le marquis doucement, nous n'avons point d'enfant...

Une joie céleste inonda le cœur de la pauvre mère. — Eh bien!... demanda-t-elle avec anxiété. — Eh bien! continua le marquis, nous adopterons Joseph, il aura mon nom, j'obtiendrai du roi qu'il me succède dans ma pairie, et il sera riche, car l'évêque l'a institué son légataire universel... Ce jeune homme est bien de sa personne, reprit le marquis, il a de la fierté, il est instruit, il arrivera à tout. — Frédéric!... ah! tu me fais mourir de joie!... Et la marquise évanouie laissa tomber sa tête sur le sein de M. de Rocourt attendri. — Je sens que j'aimerai ton fils!... Cette parole douce et les caresses du marquis rendirent Joséphine à la vie. — Et moi, dit-elle, je bénirai cet événement, mon existence maintenant sera complète... Le pauvre enfant venait me raconter ses malheurs!... Frédéric, dit-elle avec gravité, songez que le vicaire ignore qu'il est mon fils, que j'ai juré de ne pas l'en instruire; promettez-moi de garder le secret jusqu'à ce que monseigneur soit mort, et même jusqu'à ce que nous l'ayons adopté. — Tu ne jouiras donc qu'en secret de ton bonheur... Il le faut, dit-elle en soupirant, il le faut pour son propre intérêt et pour son avenir!... — Ah! que je suis heureux! s'écria M. de Rocourt. La conclusion de cette scène qui avait mis tout le monde en émoi surprit les habitants du château...

XX

Grandeur d'âme de Joseph. — Il quitte Aulnay-le-Vicomte. — Comment l'abbé Frelu fut cause qu'il acheta une chaise. — Il retrouve un homme de connaissance. — Il apprend que Mélanie n'est pas sa sœur.

Pendant que cette scène avait lieu dans le boudoir de la marquise, il s'en passait une autre au presbytère. Le jeune prêtre, en retournant à pas lents chez le curé, fit d'austères réflexions. — Eh quoi! s'était-il dit, l'amour de madame de Rocourt n'est pas éteint, chaque jour il se réveille aussi violent que celui de Mélanie. Ma présence l'exalte continuellement, et j'aurai ainsi causé le malheur de deux personnes... Il semble que mon infortune soit contagieuse!... Allons, je dois quitter ces lieux... Pourtant ce pays me plaisait, et j'espérais y mourir... Lorsqu'il fut devant la grille, il jeta un coup d'œil sur le parc, sur les ruines de l'ancien château, il poussa un soupir, et dit : — Je vais abandonner tout cela, la fatalité me sépare de tout ce que j'aime... Puis, en pensant à sa chère Mélanie, il s'achemina lentement vers la demeure du bon curé... Marguerite, en lui ouvrant la porte, fut frappée de la figure altérée du jeune prêtre. — Qu'avez-vous, monsieur? s'écria-t-elle. — Rien, rien, ma bonne Marguerite.

M. Joseph de Saint-André se dirigea vers le salon, il y entra doucement et s'assit auprès de M. Gausse qui *lisait* son bréviaire, c'est-à-dire qui en faisait crier toutes les pages en les passant en revue avec son pouce, devoir qu'il remplissait consciencieusement tous les soirs. — Eh bien! mon ami, qu'est-ce qui vous pique? vous êtes encore plus triste qu'à l'ordinaire; tuez-moi donc votre chagrin avant qu'il ne vous tue!... — Hélas! mon vieil ami, vous m'avez témoigné de l'affection, j'ai besoin d'un avis.— Vous dites d'or, un bon conseil vaut... — J'entends du bruit, dit le vicaire interrompant un des proverbes favoris du curé. — Mon cher vicaire, reprit M. Gausse à voix basse en se penchant vers l'oreille du jeune homme, c'est Marguerite, qui a toujours trouvé qu'on avait tort de se plaindre de ce que les portes ne fermaient pas bien, la Providence ayant permis ce petit inconvénient pour la plus grande commodité des servantes... Il serait plus facile de tirer une lettre de change de la Gascogne et du Limousin que de l'empêcher de connaître ce qui se dit... Aussi, lorsque je discute quelque chose d'important, j'ai coutume de l'appeler et de lui recommander le secret; en la piquant d'honneur on arrête sa langue. — Eh bien! parlons à voix basse, dit le vicaire. — La pauvre fille va se damner! répliqua le curé avec un accent de bonté, et pendant quinze jours elle m'assassinera pour connaître ce dont il aura été question.— Qu'elle entre! s'écria Joseph. Marguerite était entrée!... — Monsieur, reprit le vicaire, il est certain que madame la marquise de Rocourt m'aime!... A ce mot, Marguerite s'approcha du vicaire, et le curé le regarda d'un air étonné. — Vous ne faites que de vous en apercevoir? s'écria M. Gausse. — Il y a quelque temps que je le sais, reprit gravement M. Joseph, mais j'ai cru que cette passion se guérirait; je vois au contraire que chaque jour elle augmente, et que madame de Rocourt la présente sous divers aspects pour se tromper elle-même peut-être. M. le marquis est plongé dans une profonde affliction, je suis cause de son malheur... Je dois le faire cesser! — Certes! s'écria le curé, c'est ne pas être homme que de causer volontairement l'infortune de notre semblable, il y a là-haut quelqu'un qui récompensera les âmes compatissantes, et il est écrit que le corps sera admis à partager cette récompense. — Alors, monsieur Gausse, je vais vous quitter. — Me quitter! s'écria M. Gausse. Oh! mon enfant, l'on sait où l'on est, l'on ne sait pas où l'on va; que vous ai-je fait pour m'abandonner? Puis-je vous suivre, moi? où la chèvre est liée il faut qu'elle broute! restez, mon ami, restez. — Oh! non! je dois m'en aller, et sur-le-champ encore! Ce n'est pas par crainte, au moins! s'écria-t-il d'un visage enflammé. Si vous voyez M. de Rocourt, dites-lui que l'homme caché sous l'humble soutane du vicaire ne redoute personne, et que le sentiment de mes devoirs m'a seul déterminé à partir!... En disant ces paroles, le jeune vicaire s'était levé et courait à son appartement : il y prit le portrait de Mélanie, son manuscrit, ses papiers, et redescendit. — Mon cher enfant! s'écria le curé les yeux pleins de larmes, que deviendrai-je, que deviendront les malheureux? — Je leur laisse un père. — Mon cher ami, vous abandonnez un pauvre vieillard qui se réjouissait de savoir que vous lui fermeriez les yeux... Je vous aimais, Joseph!... Ainsi donc, ce vallon, cette campagne, cette habitation modeste... — Il faut dire adieu à tout cela, monsieur, reprit-il après un moment d'attendrissement; je vous laisse mes livres, et c'est une faible marque de ma reconnaissance. — Ah! s'écria le curé, je ne monterai jamais chez vous, je n'aime pas les tombeaux. — Vieillard aimable et simple, dit le vicaire ému, et vous aussi, vous êtes de l'Amérique!... — Pauvre jeune homme! soyez heureux!... Et pour que je puisse vous servir à quelque chose, gravez dans votre souvenir que l'on n'est jamais criminel en obéissant à la voix de la nature.

Le vicaire regarda le curé avec étonnement. M. Gausse leva péniblement sa jambe de dessus le tabouret où elle était posée, et, se servant du bras de Joseph, il réussit à se mettre debout. — Allons, mon enfant, je veux vous conduire aussi loin que je pourrai... Allez, votre dévouement, la bonté de votre cœur, m'ont touché. — Monsieur, dit le jeune homme, et vous, Marguerite, promettez-moi de ne jamais ouvrir la bouche sur moi! de ne dire à personne que je suis parti... avant deux jours... car alors je serai loin, ajouta-t-il avec un sourire sombre et sardonique. Si l'on vient me demander, trouvez quelque prétexte, que je suis en course, indisposé, que sais-je?... — Nous vous le promettons, dirent le curé et sa servante. — Adieu, Marguerite, dit le vicaire d'un air affable qui fit tressaillir la pauvre fille. Marguerite, l'œil en pleurs, suivit longtemps le jeune prêtre en admirant sa belle taille, ses manières nobles, qui contrastaient avec la démarche pesante et l'air de bonhomie de M. Gausse. Les deux prêtres se dirigèrent vers la route d'A.....y; et lorsque le curé eut dépassé le village d'une centaine de pas, il embrassa le jeune fugitif avec cordialité en lui disant : — Adieu! soyez heureux!... Puis, s'asseyant sur une pierre, il regarda M. Joseph s'éloigner à grands pas. Il fallait que M. Gausse fût bien profondément ému pour ne pas avoir dit un seul proverbe. Lorsqu'il revint au presbytère, quelques larmes coulèrent sur ses joues; et en voyant Marguerite, il dit avec un accent de douleur : — Nous sommes seuls! Puis, se rattachant à l'esprit des vieillards qui voient d'un coup d'œil tout ce qui les atteint dans les moindres détails, il s'écria : — Qui me fera mes prônes? — Monsieur, répéta la servante, la langue me démangeait de lui dire que je le croyais fils de madame de Rocourt et de l'évêque, et qu'alors il n'est pas le frère de mademoiselle Mélanie. — Ah! le malheureux! s'écria le curé, qui tomba dans une rêverie profonde.

Cependant notre héros s'avançait rapidement, et il arriva bientôt à Vannay. En traversant le village il marcha plus lentement. — Que le diable emporte le prêtre! s'écria un homme qui, les bras croisés, regardait du seuil de sa porte, les deux côtés de la route alternativement, regard qui dénotait un aubergiste. Le jeune prêtre leva la tête en croyant que cette exclamation s'adressait à lui. — Et que vous ai-je fait? demanda-t-il à l'hôte. — Rien, lui répondit brusquement ce dernier. Cette réponse convainquit le vicaire que l'exclamation ne le concernait pas. Alors il s'aperçut que la maison devant laquelle il se trouvait était une auberge, il y entra en disant : — Allez, mon ami, je vais vous prouver qu'il ne faut pas envoyer tous les prêtres au diable. L'aubergiste se dérida en voyant qu'au moins il aurait un voyageur. — En vînt-il dix! s'écria-t-il tourmenté par son idée, tout cela n'empêchera pas que l'abbé Frelu ne confesse ma femme tous les quinze jours! mais aussi la première fois je lui donnerai une terrible absolution!

L'intention de Joseph était d'acheter à Vannay une voiture quelconque pour aller en poste, et il regardait dans la cour s'il n'y verrait pas quelque chose qui ressemblât à cela. Il y avait effectivement une chaise de poste (si tant est que cette ruine en méritât le nom) gisant sous un hangar. Comme il n'entrait guère dans l'esprit de l'aubergiste qu'un jeune prêtre eût besoin de voiture, il lui dit : — Il faudra que je la brûle quelque jour, elle n'est plus bonne qu'à cela, et elle me rappelle trop souvent la plus grosse des pertes que j'aie faites; en tout cas, j'en pendrai le brancard dans la salle pour qu'à chaque instant je me souvienne des cent écus que j'ai perdus, et de prendre garde à la solvabilité des voyageurs : ce souvenir-là et ma femme, ce sont deux fiers points de côté. — Elle ne vous a coûté que cent écus? dit Joseph. — Oui, répondit l'aubergiste, mais ma femme m'a coûté bien plus cher, et elle ne vaut pas mieux. — Vendez-la-moi, répliqua Joseph. — Ma femme ou ma voiture? demanda l'aubergiste en poussant un gros rire. — Je parle sérieusement, ré-

pondit le vicaire : voulez-vous me vendre cette mauvaise cariole dont vous paraissez faire si peu de cas? L'aubergiste poussa un grand soupir, et il aurait voulu reprendre ses paroles. — Je ne ferai donc que des gaucheries! marmota-t-il. Joseph examina la chaise.—Allez, monsieur, voilà des roues qui iraient encore jusqu'en Russie; le maréchal m'en offre deux cents francs. Mais c'est dommage de détruire... la caisse est bonne, et on ne fabrique plus de voiture comme cela... c'est du vieux temps où l'on travaillait en conscience; quel drap quand il sera brossé! le cuir est vieux, j'en conviens, mais on peut l'huiler... et le noircir : donnez-moi huit cents francs et je vous la vends. — Mais, mon cher, elle ne vous coûte que cent écus.—Oui, monsieur, vous avez raison, mais il y a dix ans que mes cent écus dorment. — Je vous en donne cinq cents francs, dit Joseph, à charge de la remettre en état de servir. — Que ma femme fasse ce qu'elle voudra aujourd'hui... s'écria l'aubergiste enchanté, je ne m'en formaliserai pas. Il se mit à nettoyer la voiture; et, pour ne pas tromper le vicaire, il tint conseil avec le charron, qui décida que la chaise pouvait encore aller. Joseph fut obligé de rester deux jours à Vannay, car la voiture se raccommoda lentement, et la belle hôtesse fit l'aimable auprès du vicaire. — Encore si c'était un prêtre comme celui-là, disait son mari, mais l'abbé Frelu... qu'il ne revienne plus, au moins. — Et ma conscience? disait sa femme. — Je m'en charge, répondait-il. — Enfin la voiture fut restaurée, et Joseph s'avança vers A.....y au grand galop, car l'aubergiste avait prévenu le postillon que l'étranger ne regardait pas à la bourse.

Pendant que le vicaire s'enfuyait, le marquis et sa femme, brûlant tous deux du désir de revoir leur fils, avaient dépêché Marie vers le presbytère. La nourrice arrive, et sur la porte elle trouve Marguerite qui, les bras croisés, agitait mélancoliquement son trousseau de clefs. — Bonjour, mademoiselle Marguerite. — Bonjour, madame Vernillet, vous voilà donc de notre côté. Par quel hasard?...— Je viens de la part de M. le marquis et de madame inviter M. Joseph à passer la soirée au château, ce soir... tout de suite! — Ah! M. Joseph! reprit l'astucieuse servante qui se sentait sur son terrain lorsqu'il s'agissait de dissimuler; il paraît qu'il est bien ancrée chez vous! il va devenir cardinal, ce jeune homme-là! Ses gouvernantes seront heureuses... Et madame de Rocourt, comment va-t-elle? Et votre Michel, et vous? qu'y a-t-il de nouveau de vos côtés? Jonio est renvoyé, Leseq m'a dit cela... C'est une fine mouche que le maître d'école... il m'a dit que c'était pour une lettre... interceptée; ah! voilà ce que c'est que de trahir des maîtres. Comment une chose comme celle-là peut-elle entrer dans la tête d'un honnête homme! Marie profita d'un soupir de la gouvernante pour glisser rapidement : —Voulez-vous dire à M. Joseph que monseigneur et madame l'attendent? — J'y vais! Marguerite monta et redescendit. — M. Joseph n'y est pas!... je le croyais encore chez lui... mais, non! Je ne l'ai pas vu sortir... Ah! ma chère amie, on a tant de mal dans nos états... je suis seule ici... c'est la cuisine, les chambres. Deux hommes!... c'est quelque chose!... — Adieu, mademoiselle Marguerite... — Mais je m'en vais vous reconduire... et la gouvernante parla jusqu'à ce que Marie fût arrivée à la grille.

Le marquis et sa femme ne furent pas satisfaits de la réponse de la nourrice, et le soir se passa sans qu'ils vissent le jeune prêtre. Le lendemain Marie fut renvoyée avec une lettre. — Je m'en vais la lui remettre, dit Marguerite. Le marquis attendit la réponse : il n'y en eut point. Troisième voyage de Marie, et cette fois la gouvernante dit confidentiellement et à voix basse que M. Joseph était malade. Madame de Rocourt, alarmée, s'achemina elle-même avec Marie, et elle courait dans l'avenue, lorsqu'un homme habillé de noir et tortillant un chapeau qui paraissait de bois, tant il était dur, se présenta devant madame de Rocourt. — Si madame la marquise me permettait *infandam renovare dolorem*, de vendre la mèche... — Je n'ai rien, mon cher... Et elle marcha encore plus vite. — Vous n'êtes, madame, *jactu sagittæ*, qu'à une portée de fusil du château, vous n'iriez pas plus loin, *si fas mihi loquendi*, si vous ajoutiez foi à mes discours. — Adressez-vous au château de ma part... Et la marquise courait. — Madame, dit Marie, c'est le magister. — *Ego sum*, c'est-à-dire reçu par l'Université. Madame, dit Leseq, *doli sunt*, on vous trompe... *decampaverunt gentes*, le vicaire est parti.... A ces mots la marquise, étonnée, s'arrêta tout court, et elle regarda Leseq avec effroi. — Que me dites-vous?... — Oui, madame, *vulnus alit venis*, cela doit vous faire de la peine; mais *ab ovo*, du fond de mon école, j'ai vu Marie aller quatre fois au presbytère depuis deux jours; *gallus Margaritam reperit*, Marie est dupe de Marguerite, car *vidi*, j'ai vu M. Joseph faire ses adieux à M. Gausse, et il s'est enfui pour toujours... ce dont je n'augure rien de bon... — Silence! impertinent! s'écria la marquise, et prenez garde à vos paroles sur M. Joseph... S'il est à Aulnay, je vous... — Voilà le *quos ego* de Neptune! s'écria Leseq. Quelle belle traduction! — S'il n'y est pas, je vous donne cinquante louis pour découvrir où il est — Madame, dans deux jours vous le saurez... Et Leseq courut à toutes jambes. — *Dux femina*, la fortune m'entraîne! s'écria-t-il.

Madame de Rocourt continua sa route vers le presbytère, où elle fut convaincue, par les aveux du curé et de sa gouvernante, de la vérité des paroles de Marcus-Tullius Leseq.

Nous allons quitter Aulnay-le-Vicomte, en disant adieu au bon curé, à sa gouvernante, au respectable maire, et à toutes les autorités de l'endroit, adieu aux aimables grisettes dont les noms ont paru dans les premières pages de ce livre, adieu enfin à celles que nous n'avons point voulu mettre en scène de peur de paraître trop instruit en faisant leur portrait; il nous faut suivre les traces du jeune voyageur. Sa chaise de poste, traînée par des chevaux aiguillonnés par de bons coups de fouet, et par les mots sacramentels que l'abbesse des Andouillettes eut tant de peine à prononcer, l'entraînait vers A...y sans qu'il s'en aperçût, car il était plongé dans une rêverie profonde. Cette rêverie fut cause (grand Dieu, si l'on voulait rechercher les causes premières!...) que le postillon, voyant l'indifférence de son voyageur, le conduisit à l'auberge où il avait coutume d'engager chacun à descendre. Dans la grande rue d'A.....y, chacun admire en passant les lettres d'or d'une vaste enseigne où on lit : *Hôtel d'Espagne*. Ce fut dans cette maison renommée que le postillon fit entrer M. Joseph. Le jeune vicaire se laissa mener dans son appartement, où l'on porta officieusement tout ce qui lui appartenait. — Monsieur mangera-t-il à la table d'hôte? elle est très-bien servie, et un gros banquier de Paris, arrivé depuis peu, s'y trouve on ne peut pas mieux! — Comme vous voudrez, répondit doucement le jeune homme, qui resta pensif sur sa chaise. Dix minutes après le postillon monta : — Monsieur, dit-il en chancelant, on est honnête homme, pas vrai... ou... on ne l'est pas!... Voyez-vous que voilà pourquoi je vous rapporte votre argent en or... que je voudrais que vous vissiez double comme moi!...

M. Joseph reprit le sac qu'il avait oublié dans sa voiture et que le postillon avait aperçu. Mon gé...néral, mon père... vous penserez au... pour-boire de demain... car, en conscience, j'ai assez bu aujourd'hui. La préoccupation de M. Joseph était telle, qu'il lui donna un pièce de quarante francs. — Vivent tous les souverains de l'Europe! s'écria le postillon. Et il jeta son bonnet en l'air. Comment le vicaire pouvait-il entendre et voir tout cela? Il pensait à aller retrouver Mélanie, c'est-à-dire à aller habiter une maison voisine de la sienne, et, sans qu'elle en fût informée, à jouir tous les jours de sa vue. Il commença par commander un habit bourgeois, et, comme ses cheveux avaient repoussé sur le sommet de sa tête, que sa tonsure était presque effacée, il se flatta de n'être plus pris pour un ecclésiastique. Il était au milieu de ces réflexions, lorsqu'on vint l'avertir que le dîner l'attendait; il descendit machinalement, et machinalement se plaça juste en face du gros banquier venu de Paris depuis quelques jours. C'était un homme qui paraissait fort riche, habillé de beau drap noir, portant du linge extrêmement fin et des bijoux de prix; ses traits étaient fortement caractérisés, et il les rendait agréables par des soins recherchés : sa barbe toujours faite, ses cheveux plats soigneusement arrangés, ses dents d'une blancheur éblouissante, sa toilette, les bijoux qu'il portait, enfin la grâce dont la fortune entoure ses favoris, enlevaient l'espèce de crainte que son abord inspirait pour la convertir en ce respect, cette considération qu'on accorde à la richesse. Il vint avec un homme qui semblait être son associé, mais dont l'air de déférence, la mise plus simple, donnaient l'idée qu'il n'était pas sur la même ligne que le gros banquier, et que le génie matériel de l'un suivait de loin les conceptions de l'autre. Malgré le soin que prenait le banquier pour donner à ses gestes et à ses discours une certaine fleur de bonne compagnie, il trahissait à chaque instant et son défaut d'éducation et une brusquerie innée qui dénotaient une profession guerrière. Aussi la maîtresse de l'hôtel, ayant été jadis dans la bonne société, et déchue par suite de malheurs, s'apercevant que le banquier et son compagnon cherchaient à déguiser qu'ils n'étaient que de grossiers parvenus, s'amusait d'eux et riait sous cape. — Votre évêque est-il bon enfant? demanda le banquier, et me fera-t-il payer la convenance en me vendant sa terre? S'il apprend qu'elle est voisine de la mienne, il va m'écorcher comme un vaisseau marchand pris par un corsaire. Qu'en dites-vous, grosse mère?

A ce son de voix, Joseph lève brusquement la tête et cherche à se convaincre de ses soupçons. Il vient d'entendre Argow; mais, à l'aspect de tout ce qui déguise le matelot, le jeune vicaire hésite. — Monsieur a servi sur mer? demanda-t-il au banquier. Ce dernier regarda le jeune prêtre, et, l'examinant avec une inquiétude qu'il dissimula sous un léger sourire, il répondit brièvement : — Non monsieur. A cette dénégation, le vicaire, surpris, regarda Argow (car c'était lui) avec plus d'attention, et il ne put s'empêcher de penser qu'il avait devant les yeux le chef de la conspiration qui éclata dans le vaisseau de son père. Cependant Argow montra tant d'assurance en fixant Joseph, que ce dernier n'osa persister dans ses soupçons, en songeant aux caprices de la nature, et en examinant toutes les circonstances par lesquelles le farouche matelot de la frégate le *Daphnis* aurait pu être transformé en un riche capitaliste de la Chaussée-d'Antin. — J'arrive à temps, car on dit que le bonhomme fait ses paquets; mais j'ai déjà parlé ce matin à son homme d'affaires, et ce soir je vais signer l'acte de vente. — M. de Saint-André n'est pas

encore à la mort, reprit l'hôtesse. — Non, reprit Argow, il ne m'a pas paru flambé, ce garçon-là! — Il porte un nom que vous devez connaître! dit Joseph avec ironie et en regardant Argow d'un air inquisiteur. — Sur mon honneur, jeune homme, répliqua Argow en s'échauffant, vous avez juré de vous mêler de mes affaires; mais n'y mettez pas trop le nez... je ne suis pas le prince Commode!... Il me semble qu'en bonne compagnie on n'est pas si curieux! — Si c'était lui!... murmura Joseph, comme je vengerais mon père!... — Parlez haut! mon ami, j'aime qu'on s'explique; et si M. Maxendi, votre serviteur, vous doit quelque chose, apportez votre quitance... il va vous payer. — M. Maxendi n'a rien à moi que je connaisse, reprit le vicaire, et je vous prenais pour un matelot nommé Argow!... — Un matelot!... s'écria le banquier; je ne distinguerais pas un mât de misaine d'avec un beaupré: que l'on me donne la cale sèche si je sais ce que c'est qu'un hunier, un tillac, une dunette, un entre-pont ou une écoutille .. J'ai toujours demeuré rue de la Victoire, et je n'ai navigué que sur l'eau de la Seine; quoique ces mariniers-là ne sachent pas grand'chose, et que leurs bateaux à vapeur ne valent pas un bon sloop fin voilier qui manœuvre sous pavillon indépendant, et court sus à tout le monde, entre les deux tropiques, n'est-ce pas, Vernyet? cependant nous nous sommes confiés à leurs coquilles de noix pour aller à Saint-Cloud.... A propos, grosse mère, vous avez oublié le punch au rack hier soir!... c'est notre lait à nous!... ça rince le gosier mieux que vos tisanes. — On voit que ces messieurs viennent de Paris, et sont lancés dans ce qu'il y a de mieux, car la mode, le grand genre est, en effet, de se rincer le gosier après le bal. — Vous riez, grosse mère? prenez garde qu'on ne vous radoube comme une jolie frégate qu'un trop gros rescif a fendue!... A ce mot, Argow et son compagnon lâchèrent un gros rire qui fit rougir l'hôtesse. — Est-ce que ces messieurs doivent voir monseigneur l'évêque ce soir?... demanda Joseph. — Oui, mon cher monsieur, répliqua Argow. Cela vous arrange-t-il?

En ce moment Joseph pensa qu'il devait au moins aller voir son oncle, M. de Saint-André, et lui demander la permission de quitter son diocèse. L'amitié que ce prélat lui avait témoignée, le désir de lui présenter ses remercîments et aussi de le prévenir qu'il pouvait venger son père, si son acquéreur était Argow, le poussèrent à aller à l'évêché. Enfin, il brûlait d'apprendre de l'intendant de monseigneur si c'était réellement Argow qu'il venait de voir, et alors de dire à son oncle de faire arrêter ce matelot sur-le-champ. Il arrive à l'évêché, où le concierge lui dit qu'il y a une demi-heure monseigneur a reçu une lettre qui, malgré ses douleurs, l'a contraint de sortir, car il est monté dans sa voiture, et s'est dirigé vers la route de N...., en ordonnant, contre son ordinaire, d'aller au grand galop. Néanmoins, comme Joseph était connu de tous les gens de la maison, non pas comme le neveu de monseigneur (car l'évêque et Joseph n'en avaient instruit personne), mais comme un homme chéri de monseigneur, on le laissa pénétrer dans les appartements. Le vicaire s'assit sur une chaise à côté du lit de son oncle, et il attendit patiemment le retour du prélat, auquel il venait faire ses adieux. Le jour tombait, il faisait sombre, et Joseph, enseveli dans sa rêverie habituelle, ne prit pas garde à ce qui l'environnait. Deux hommes arrivèrent sans bruit. — Oui, mon frère, puisque ton fils a échappé, disait le premier, puisqu'il existe, je dois lui déclarer qu'il n'est pas mon fils!... Joseph est, dis-tu, dans ce département, je vais courir le voir et lui demander où est ma fille.

Le vicaire, stupéfait, sentit tout son corps transir et brûler tout à coup; cependant il resta immobile comme une statue. Quelle découverte!... Il se tut et écouta avec attention. C'était M. de Saint-André, le brave marin qui lui avait servi de père, qui venait de parler. — Mon frère, repartit le prélat, je t'en supplie, attends pour cet aveu, attends ma mort: elle n'est pas éloignée. — Comment cela pourrait-il te nuire? Joseph ne porte que ce nom dans son acte de naissance. Madame de Rocourt ni toi, personne n'est compromis. Joseph est un orphelin né à Vans-la-Pavée, et voilà tout... Tu lui laisses tout ton bien. M. de Rocourt l'adopte: tout est dans l'ordre; mais quant à moi, je ne puis pas souffrir cette supercherie; j'ai essuyé assez de malheurs sans m'en forger d'autres, et tout ceci en amènerait, si cela n'en a pas déjà produit. Mon premier soin, en abordant, n'a pas été de courir à Paris; non, je suis venu te voir, et je vais chercher ma fille par terre et par mer. — Mais, dis-moi: comment, par quel miracle te revois-je? car, depuis un quart d'heure que je te tiens, la joie nous a empêchés de parler. Qui t'a pu tirer de cette île? Ah! le Seigneur le voulait!... Demain, je dirai moi-même une messe d'action de grâces pour ce miracle. — C'est un vrai miracle, mon frère; je suis le seul qui ait échappé à la faim, à la soif, et c'est un des navires anglais qui ont été à Sainte-Hélène qui, par le plus grand des hasards, est venu toucher à L... Au surplus, mes malheurs sont passés; ce qui m'occupe, c'est de retrouver ma fille, d'être employé dans la marine, et de me venger de mes brigands de matelots qui ont piraté pendant trois ans et qui sont signalés à tous les gouvernements comme les plus infâmes scélérats... Ah çà, tu es bien en cour, tu pourras me servir, car on a dû m'oublier; mais tout est changé!... tant mieux pour nous!... — M. de Rocourt t'introduira à la cour: il est presque le favori.

Le jeune vicaire était évanoui. En se réveillant de son évanouissement, il se trouva seul. En un seul jour il apprenait que Mélanie n'était pas sa sœur, que Madame de Rocourt était sa mère, l'évêque son père, l'histoire que la marquise lui avait racontée, la sienne. Ces nouvelles, la barrière qu'il avait élevée entre Mélanie et lui, tout bouleversait son imagination. Il se lève, parcourt la chambre; il voit le portefeuille du marquis de Saint-André; il l'ouvre et lit l'acte de naissance de Mélanie, l'acte de décès de sa mère. Une idée vague que ces pièces lui seront utiles s'empare de son esprit; il entrevoit Mélanie dans le lointain comme sa possession; il s'empare de ces pièces, dans le but de prouver à sa sœur qu'il peut l'aimer sans crime; puis il s'échappe par l'escalier dérobé. Il court, il vole, il arrive à son hôtel, et fait demander des chevaux de poste; il veut partir dans six heures pour Paris, il veut revoir Mélanie; il n'y a dans son âme qu'une seule idée, c'est Mélanie, c'est cette amante pure, douce, tendre, fidèle: c'est cette sœur chérie. A voir les mouvements délirants du jeune prêtre, on le croirait en proie à une aliénation mentale. L'hôtesse, et tous ceux qui l'envisagent se regardent avec étonnement, et parlent entre eux du changement soudain qui s'est opéré dans le visage et dans les manières d'un homme qui, au premier abord, avait paru si froid, si sévère, si tranquille. Son délire était tel, qu'il ne pouvait même pas prononcer un mot. Aussi il est impossible de rendre les millions de pensées qui envahirent l'imagination du vicaire depuis qu'il venait d'apprendre qu'une barrière imaginaire l'avait seul séparé de sa chère Mélanie. Il tira de son sein le portrait de son amante et le couvrit de baisers enflammés. Une ligne de plus dans son exaltation, un degré d'activité de plus dans sa pensée, et il devenait fou. Accablé par cette nouvelle, qui donnait à son existence une face toute différente, il se jeta sur son lit et s'endormit profondément.

XXI

Argow à l'évêché. — Il est reconnu. — Dangers de Mélanie. — Projets du pirate.

Pendant que Joseph dormait, il se passait à l'évêché une scène dont il est bien à regretter qu'il n'ait pas été témoin, car il aurait été instruit du danger que courait sa chère Mélanie. Argow-Maxendi et Vernyet son complice, après avoir coulé à fond plus de cent bâtiments marchands de toutes nations, échappèrent d'une manière miraculeuse à la mort que la justice humaine leur préparait aux Etats-Unis, et voici comment: Argow et Vernyet furent pris par un vaisseau américain; conduits à Charlestown, on les condamna à être pendus avec deux cents de leurs complices; ces pirates, riches de plusieurs millions, ne purent se sauver, parce que aux Etats-Unis rien ne peut arrêter le cours de la justice. Alors les Anglais assiégeaient Charlestown; les forbans, honteux de mourir par la corde, firent demander à former un corps franc qui se battrait toute la journée contre les assiégeants, et ils engagèrent leur parole qu'aussitôt le siége levé ils reviendraient (c'est-à-dire les vivants) se reconstituer prisonniers; ils comptaient tous mourir les armes à la main. Cette bizarre proposition fut acceptée. Argow enrégimenta ses hommes, les harangua, les enivra: à toute heure ils sortent, attaquent les assiégeants; aussitôt qu'une batterie est établie, ils courent la prendre et l'enclouent, et ces enragés corsaires, se présentant avec audace devant les batteries, profitaient du recul des canons qui tiraient sur eux pour monter par l'embrasure et s'emparer des pièces. La peur de mourir pendus leur fit opérer des miracles.

Alors la furie avec laquelle ils attaquèrent les Anglais forcèrent ces derniers à lever le siége; et les autorités, convaincues que la ville aurait été prise sans le secours de ces hardis forbans, accordèrent la grâce aux trente qui revinrent loyalement reprendre leurs fers lorsque le siége fut levé. Parmi ces trente étaient leur chef Argow et Vernyet son lieutenant, qui vivaient encore. Cette leçon fut assez forte pour déterminer le farouche corsaire à songer à passer une vie tranquille. Il se déguisa pour tâcher d'échapper à la justice de chaque gouvernement au commerce duquel il avait fait le plus grand tort, et il réussit à gagner Paris avec sa fortune: là il changea son nom en celui de Maxendi, et il goûta les douceurs du repos. Nous saurons bientôt la suite de ses aventures. En ce moment, il était à A....y pour acheter une terre que l'évêque voulait vendre. Cette terre, qui se trouvait près de la sienne, le rendait possesseur unique d'une vaste forêt au bord de laquelle s'élevait son château de Vans-la-Pavée. Il avait déjà eu plusieurs conférences avec l'homme d'affaires de l'évêque, et pendant que notre vicaire dormait il s'acheminait à l'évêché pour signer le contrat.

Lorsque l'évêque et son frère quittèrent la chambre où Joseph s'était évanoui, ils se rendirent dans un petit salon où monseigneur avait ordonné de servir un souper friand pour fêter l'arrivée et l'heu-

reux retour d'un frère qu'il croyait mort. M. de Saint-André l'aîné se mit à table à côté de l'évêque, et sa première parole fut : — Et par quel hasard as-tu revu ton fils? — Je ne l'ai jamais questionné, de peur que ma tendresse pour lui ne se trahît, mais il paraît qu'il a essuyé de grands malheurs : il est venu au séminaire il y a un an et demi environ, et j'ai obtenu des dispenses pour le faire prêtre. — Il est prêtre! s'écria le contre-amiral avec un geste d'effroi. — Eh bien! qu'as-tu? demanda l'évêque. — Hélas! répondit le marin, vois que de malheurs notre arrangement a causés! ton fils aimait Mélanie, il doit la croire sa sœur, et de désespoir il se sera fait prêtre!... Je les aurais unis. Maintenant, je te demande en grâce de laisser Joseph dans son ignorance, de tâcher d'avoir de lui le nom de la ville où demeure Mélanie, et sur-le-champ, car demain je veux repartir voir ma chère fille! Il ne l'épousera jamais, il ne le peut plus. Ah! que Mélanie doit être belle! quel charmant sourire elle me jetait, ainsi qu'à son frère! avec quelle joie je voyais que Joseph pouvait être digne d'elle et devenir un homme distingué!... Tout est dit, mon frère. Mais que d'événements ont pu me changer Mélanie!... Joseph a-t-il suivi sa sœur? Ah! quelle cruelle incertitude!... Ces paroles éclairèrent le père de Joseph, qui, devinant le secret de l'infortune de son fils, ressentit un vif chagrin. Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'évêque, les yeux attachés sur le papier vert de la salle, pensait s'il aurait des protections assez puissantes pour faire casser les vœux de Joseph par le pape, chose presque impossible, lorsque tout à coup un des domestiques de l'évêque, entrant pour servir, demanda à son maître si monseigneur avait vu M. Joseph, le vicaire d'Aulnay-le-Vicomte. — Est-il ici? s'écria M. de Saint-André. — Il doit y être, répondit le domestique. — Mon frère, continua le contre-amiral, vois-le! fais-le demander! mais qu'il ne m'aperçoive pas, qu'il me croie toujours son père!... Puisqu'il est prêtre, nous ne lui découvrirons le secret de sa naissance que lorsque j'aurai marié Mélanie. — Patience, mon frère, répondit l'évêque, tout n'est pas perdu.

On chercha partout le jeune vicaire; le concierge avertit enfin qu'il était sorti, après avoir attendu monseigneur. — Puisqu'il est à A...y, dit l'évêque à son frère, demain matin tu sauras où est ta fille : je ferai demander Joseph, il m'en instruira. — Comme monseigneur achevait ces mots, on vint l'avertir que l'acquéreur de sa terre venait d'arriver; il ordonna qu'on le fît attendre dans la pièce voisine. — Comment, mon ami, dit M. de Saint-André, un homme qui nous apporte sept ou huit cent mille francs, un million, mérite bien l'honneur de se mettre à table avec nous. — Faites entrer, dit alors l'évêque à son domestique, et mettez deux couverts, car ils sont deux, je crois. Argow et Vernyct entrèrent; M. de Saint-André lève les yeux, tressaille et s'écrie : — Par ma foi, le ciel est juste! et il me dédommage tout d'un coup de mes malheurs!... A cette voix, à ce regard de M. de Saint-André, l'audacieux Argow dissimula la peur qui s'emparait de lui; mais Vernyct, voyant leur perte certaine, pâlit et chancela. — Puis-je savoir ce qui cause l'étonnement de monsieur?... demanda le pirate en portant la main à la poche de son habit pour tâter et s'assurer de la présence de petits pistolets anglais qu'il portait d'habitude et à toute occasion. — Comment, scélérat!... s'écria d'une voix tonnante le contre-amiral, tu ne reconnais pas M. de Saint-André!... et tu crois que j'ignore tes horribles pirateries signalées à toutes les cours!... heureusement que tu ne peux plus m'échapper! — Monsieur, si M. Maxendi, banquier, vous doit quelque chose... — Non, il ne me doit rien; mais, moi, je lui dois un bon jugement de cour martiale et de cour d'assises... et M. le banquier Maxendi, qui n'est autre chose que le matelot Argow, finira ses jours dans un bain de fagots ou à six pieds de terre. — Monsieur le contre-amiral, songez-vous qu'on ne pend pas un homme qui a cinq millions!... — Sont-ils à toi, brigand infâme (et M. de Saint-André se mit à sonner à tout rompre)? ne sont-ils pas à tous les malheureux que tu as coulés à fond?... Tiens, mon frère, tu as devant les yeux un homme qui a fait périr trois mille hommes... — Vous vous trompez!... interrompit Argow en hochant la tête. — Oses-tu encore le nier? dit le contre-amiral en fureur. — Oh! ce n'est pas cela! je ne nie rien, dit le pirate avec un sourire plein de férocité, mais il faut rectifier votre calcul; maintenant c'est mille et *un*, ajouta-t-il en regardant M. de Saint-André de façon à lui faire comprendre qu'il méditait sa perte; mais M. de Saint-André ne le vit pas. — Grand Dieu! s'écria l'évêque, quelle perversité!... Et il leva les yeux au ciel. — Mais, monseigneur, dit Argow, ils seraient morts de la fièvre jaune peut-être!... — Mon frère, continua l'évêque, débarrasse-moi de la présence de ce misérable!... — Misérable! s'écria le pirate en agitant les breloques de diamants qui garnissaient la chaîne d'or de sa montre, n'ai-je pas un équipage, de l'or? ne suis-je pas bien vêtu?... un misérable!... personne ne peut voir ma conscience... je l'ai noyée... Bah! dit-il avec un geste indéfinissable, j'ai fait comme tant d'autres! — Sors, malheureux!... s'écria l'évêque. — Pas avant d'avoir reçu votre bénédiction, monseigneur : les justes n'en ont que faire; en descendant sur moi elle ne saurait mieux tomber. — Mon frère, dit le prêtre d'une voix faible, la vue de cet homme me fait mal; éloignez-le, je vous prie. — J'en serais bien fâché!... dit le contre-amiral, qui, depuis qu'il avait sonné, mangeait tranquillement comme si Argow n'eût pas été là. — Que comptes-tu donc en faire? demanda l'évêque étonné de ce sang-froid. — L'arrêter... répliqua le marin.

M. de Saint-André se leva effectivement, il alla dans l'appartement voisin, il ordonna aux domestiques de se tenir prêts à tout événement, et il en dépêcha un pour demander main-forte à la gendarmerie, car le maintien calme d'Argow lui donnait quelque inquiétude. — Monsieur, lui dit le pirate, lorsqu'il rentra, en lui montrant sa paire de pistolets, voyez-vous, ceci m'empêchera désormais d'être du gibier de potence, car mon affaire d'Amérique, lorsque l'on m'a pris sans ce biscuit-là, dit-il en remuant ses armes, m'a instruit à ne jamais marcher sans précaution. Écoutez-moi bien, monsieur de Saint-André!... Le contre-amiral mangeait toujours... Argow, se retournant vers Vernyct et le voyant inquiet, lui jeta un regard de pitié. — Vernyct, s'écria-t-il, où sont donc tes petits amis?... A ce mot le lieutenant tira de sa poche de côté une paire de pistolets semblables à ceux d'Argow. — Vous comprenez, amiral, que nous avons quatre coups, et que l'on ne nous arrêtera pas facilement; mais on ne nous arrêtera pas du tout par dix raisons... A ces mots M. de Saint-André regarda le pirate. — D'abord, continua Argow, personne ne vous a entendu!... si cela était, vous seriez déjà mort... Ah! vous avez beau me lancer des regards foudroyants, c'est comme cela... personne ne nous a entendus, par conséquent nous pouvons vous tuer, vous et votre frère, sans bruit, sans répandre une goutte de sang, et nous sortirions sans être arrêtés, parce que l'on nous prend pour des banquiers et des personnages, et qu'en deux heures je suis loin!... Deuxièmement, Argow n'est pas mon nom, et avant que vous ayez rassemblé des témoins pour me faire condamner j'aurais séduit un gardien et j'aurais la clef des champs! M'épargnerez-vous les huit autres raisons? — Quelle insolence!... s'écria l'évêque. — Ce n'est pas de l'insolence, monseigneur, c'est du calcul, et, comme je suis de la bonne société, je ne me fâche pas de ce que vous me dites!... si nous étions sous la ligne, vous pourriez aller bénir les poissons, mais je suis en compagnie... tout cela, monseigneur, n'empêchera pas notre marché. A ces mots un domestique fit signe à M. de Saint-André que la gendarmerie était venue. — Dixièmement, car il est temps d'en finir, je le vois, dixièmement, mon amiral, vous avez une fille?... Et en interrogeant M. de Saint-André il lui lança un regard terrible qui fit tressaillir l'intrépide marin. — Que voulez-vous dire?... s'écria-t-il. — L'aimez-vous?... lui demanda Argow avec un sourire ironique et en secouant le jabot de sa chemise. M. de Saint-André, interdit, regarda le pirate sans répondre. — Je vous demande, amiral, si vous aimez votre fille!... Vous voyez que, quoique arrêté, il y aura loin d'ici à mon procès, et que je ne dois pas être de sitôt enterré; mais, si vous dites un mot, si vous me faites passer seulement deux heures en prison... — Eh bien!... demanda M. de Saint-André en fureur. — Eh bien... vous ne reverrez jamais votre fille!... Ne se nomme-t-elle pas Mélanie?... n'est-elle pas blonde?... — Comment, infâme brigand!... — Abrégez, je vous prie, l'énumération de mes titres; je ne vous appelle pas contre-amiral. — Comment se fait-il, scélérat, que tu sois destiné à me tourmenter... fléau de ma vie!... O destinée!... — N'êtes-vous pas le fléau de la mienne?... Je tiens votre fille, vous tenez bien faiblement ma vie et ma réputation, l'affaire peut s'arranger.... — Scélérat rusé!... s'écria M. de Saint-André, tu crois te tirer de ce pas par une fourberie, elle ne te sauvera pas!... — Croyez-vous donc, répliqua Argow, que je ne vous aurais pas asphyxié en vous apercevant vous et votre frère, si je n'avais pas su avoir les moyens de vous contenir? — Ruse que tout cela! repartit le contre-amiral. — Il faut en finir... tenez, amiral, lisez! et si vous êtes bon père, laissez-moi tranquille, et convenons une bonne fois de ne plus guerroyer ensemble : j'ai une parole à laquelle on peut se fier, je l'ai prouvé... promettez-moi de ne plus me poursuivre, et je promets de refuser l'avantage que le sort me donna toujours sur vous.

En achevant ces mots, le pirate présenta une lettre ouverte au contre-amiral; c'était une lettre de Mélanie adressée à son banquier.

« Monsieur, je ne puis consentir à l'union que vous me proposez, si avantageuse qu'elle puisse être; cependant, comme vous m'avez présentée sans mon consentement à M. Maxendi, je pense qu'il serait convenable de lui faire entendre qu'il n'entre dans mon refus aucun motif injurieux pour lui, et pour preuve de cette bienveillance je consens à assister à votre réunion de demain; si vous voulez avoir la bonté de m'envoyer votre voiture, je vous serai obligée, etc.

« Mélanie de Saint-André. »

LETTRE DU BANQUIER.

« Mademoiselle, si vous le permettez, M. Maxendi se fera un véritable plaisir de vous offrir sa voiture pour venir à notre bal de demain. C'est une bien faible marque de bienveillance que vous lui donneriez, etc.

« William Badger. »

— Eh bien! s'écria M. de Saint-André en regardant Argow. — Eh bien! ma voiture était une voiture fermée qui a emmené votre fille

en poste où j'ai voulu. Un de mes affidés, ancien matelot et homme expert en ces sortes d'affaires, se tenait sur le siége et payait les postillons en disant que ses maîtres conduisaient leur fille aux eaux de Vichy. — Scélérat! reprit M. de Saint-André d'une voix altérée, qui t'a donc suggéré de pareils desseins? quel était ton projet? quel intérêt te poussait?.. — Oh! je n'ai rien de caché pour mes amis, dit Argow en s'asseyant à côté de M. de Saint-André. Je vais vous tout dire... Mais d'abord, renvoyez les gendarmes et vos gens que j'entends près de nous...

M. de Saint-André, se couvrant les yeux avec sa main, se mit à réfléchir. Il pensa rapidement qu'il pouvait hardiment promettre tout ce qu'Argow voudrait pour qu'il lui rendît sa fille, et qu'ensuite son frère ou une autre personne attirerait la vengeance des lois sur la tête de cet effronté pirate. Dégageant donc sa tête, il fit signe à Argow qu'il y consentait, et le matelot, allant vers les gendarmes, leur dit que M. de Saint-André connaissait dans la ville un homme suspect, et qu'il irait avec lui le lendemain chez le commandant de la gendarmerie. Il leur recommanda aussi de dire à leur chef d'attendre M. le contre-amiral de Saint-André; puis, en passant près de Vernyet, il lui ordonna d'aller sur-le-champ faire viser leurs passe ports, de demander des chevaux pour minuit et de revenir aussitôt. Alors Argow regagna la chaise voisine de celle de M. de Saint-André, et lui dit avec un sang-froid égal à celui du contre-amiral, qui s'était remis des grandes émotions qui venaient de l'agiter : — Monsieur, lorsque je revins à Paris, il y a dix mois, je fis la connaissance de M. William Badger, honnête garçon que je sauvai d'une banqueroute. Pour me payer du service que je lui rendais, il me conseilla de me marier, en me disant qu'avec une fortune telle que la mienne (j'ai cinq millions, monseigneur) je devais avoir une femme pour m'aider à jouir de la vie : il ajouta qu'il connaissait une jeune fille à laquelle on rendrait un véritable service en la mariant; qu'elle était venue depuis cinq ans de l'Amérique, qu'elle était belle et riche (car c'est lui qui, par une heureuse entreprise, lui avait décuplé ses fonds), qu'elle ignorait le monde, vivait seule, chagrine, et qu'un bon vivant comme moi la réjouirait. Je ne suis pas beau, mais je suis, vous le voyez, nerveux, fort bien portant, j'ai de bonnes épaules, et je n'engendre pas la mélancolie. Je consentis. Lorsqu'il me nomma mademoiselle Mélanie de Saint-André, une secrète joie s'éleva dans mon âme, et je la déguisai. En effet, monsieur, vous êtes mon plus cruel ennemi; vous seul en France pouvez me trahir, car presque tous vos officiers doivent être morts et mes complices aussi!... N'était-ce pas un coup de maître que de devenir votre gendre?... Votre fille ne voulut pas! d'ailleurs, ne pouvant fournir votre acte de décès, il fallait le concours de son frère... il m'aurait reconnu. A Paris, les officiers-marieurs ne sont pas faciles à tromper. J'ai donc fait faire un acte de notoriété, constatant que deux de mes matelots vous ont vu tomber d'un coup de feu à bord de l'*Atalante*. Avec cet acte, j'irai dans l'endroit où l'on a conduit Mélanie; là, avec quelques sonnettes, je ferai accroire tout ce que je voudrai au maire, et je deviendrai votre gendre. J'adore votre fille... Elle est gentille, il faut en convenir! — Rendez-la-moi, Argow, dit M. de Saint-André; je vous jure que jamais je ne trahirai le secret de votre vie passé... Des larmes inondèrent les yeux du contre-amiral. — Argow, ajouta-t-il, rends-moi ma fille... devant Dieu, je promets de faire tout ce que tu voudras. — Vous n'ouvrirez jamais la bouche sur tout ce que vous savez de moi? — Je le jure! dit M. de Saint-André avec un accent de bonne foi sur lequel il était impossible de se méprendre. — Eh bien! répliqua le farouche matelot avec un infernal sourire, je jure, foi de corsaire, de ne remettre votre fille qu'à vous-même. — Quand?... demanda le contre-amiral. — Demain soir!... à cette heure!... il faut le temps de l'aller chercher. — Argow, je me fie à toi!... et j'oublie toute ma haine, j'abjure tout désir de vengeance!... — Et moi, reprit Argow, je me fie à vous... Adieu, monseigneur; adieu, amiral!...

Le matelot s'en alla lentement, pour faire voir qu'il ne craignait rien. Il rentra, et dit : — Ne vous étonnez pas si je pars cette nuit! votre fille n'est pas dans les environs... Il laissa les deux frères ensemble. Dans l'antichambre il rencontra son lieutenant Vernyet, qui avait exécuté tous ses ordres. — Sortons, Vernyet, et examinons bien les appartements par lesquels nous passerons. Les deux pirates regardèrent la hauteur des croisées, l'escalier, la cour, la porte. Quand ils furent sortis, Vernyet demanda à Maxendi ce qu'il voulait faire du plan de l'evêché. — Ce que j'en veux faire? dit le matelot à voix basse; il ne faut compter sur la discrétion de personne, je ne m'en fie pour cela qu'à la mort! Faisons le tour de l'évêché, car tous ces renseignements nous sont nécessaires. Et de la résolution!... car il s'agit d'assurer toute notre existence!... Quand ils furent en face du jardin, Argow vit avec joie que les murs n'étaient pas très-élevés, et que les toits de l'hôtel de l'évêque étaient encombrés de cheminées. A cet aspect, Argow arrêta son plan et se rendit à son auberge. Comme il cheminait par les rues, il heurta un malheureux, âgé de dix-sept ans environ. C'était un Auvergnat, et ses habits prouvaient qu'il exerçait le métier de commissionnaire et de porte-faix. Argow s'arrête. — Que gagnes-tu, mon garçon? lui dit-il en l'examinant avec attention. — Autant que vous, répliqua le commissionnaire. — Comment cela? demanda le matelot étonné de cette repartie. — Oui, j'ai mes profits et vous avez les vôtres! répondit sèchement le savoyard. Tu me plais singulièrement, reprit Argow surpris. — J'ai plu à bien d'autres. — Trêve de paroles! dit impérativement Vernyet, ne fâche pas ce gros monsieur-là. — Mon ami, veux-tu faire ta fortune? demanda Maxendi. — Certes, répondit le jeune homme. — Eh bien! continua-t-il, quelle serait la somme qui te rendrait heureux? voyons, cherche... mais heureux tellement que tu n'aies plus rien à désirer. — Ah! pour cela, il faudrait que j'aie le champ à la mère Véronique, une maison couverte en ardoises, un jardin et des... oh! j'aurai tout cela pour douze mille francs, et j'épouserai Jeannette!... oh! j'épouserai Jeannette, quoiqu'elle soit plus riche! Elle m'a dit d'aller gagner de quoi l'avoir pour femme... oh! qu'elle serait étonnée!... — Mon garçon, tu peux les gagner ces douze mille francs... sur-le-champ! — Les gagner! s'écria l'Auvergnat en ouvrant de grands yeux; mais, dit-il en se reprenant, les gagner loyalement. — Loyalement, reprit Argow, ta conscience n'aura rien à se reprocher, mais il faut de l'adresse... sans quoi tu ne gagnerais que douze sous. — Quel est ton dessein? dit tout bas Vernyet. — Mon ami, continua Argow sans répondre à son lieutenant, tu vas nous suivre, je te donnerai un gros paquet, tu entreras à l'évêché, tu demanderas au domestique de te conduire à la chambre de M. de Saint-André, le contre-amiral, qui est arrivé aujourd'hui : tu iras à sa chambre, tu lui remettras le fardeau, et tu auras soin d'examiner dans quelle partie de l'évêché est situé cet appartement, s'il donne sur le jardin ou sur la cour, dans l'aile droite ou dans l'aile gauche, et si tu me rapportes ces renseignements avec exactitude, je t'emmènerai avec moi, à mon château, et je te compte, cette nuit même, tes douze mille francs; au moins, j'aurai fait un heureux en ma vie!... Comprends-tu? — Oui... mais, qu'est-ce que vous voulez faire? et dans quel but ces renseignements?... — Cela ne te regarde pas... veux-tu épouser Jeannette et gagner douze mille francs? — Oui. — Marche!... L'Auvergnat se mit à courir. — Comprends-tu maintenant? dit Argow à Vernyet. — Non. — Eh bien! n'importe...

Ils arrivèrent tous trois à l'hôtel d'Espagne, et Argow fit un énorme paquet de papiers, de linge, de tout ce qu'il put trouver, il le posa sur les crochets du petit Auvergnat, qui courut à l'évêché.—Me diras tu ton dessein? demanda Vernyet à Argow lorsque le commissionnaire fut parti. — Cela ne se dit pas entre quatre murs, répondit Argow à l'oreille de son lieutenant, ne vois-tu pas qu'il n'y a qu'une porte d'un pouce d'épaisseur qui nous sépare de l'appartement voisin, et que l'on peut même voir à travers, ajouta-t-il en fixant les yeux sur la porte. Au bout d'une demi-heure l'Auvergnat revint et donna à M. Maxendi tous les renseignements qu'il avait demandés, jurant, de plus, par sa Jeannette qu'ils étaient exacts. — Je le crois, lui dit Argow, mais j'en aurai la preuve. As-tu vu M. de Saint-André? — Non; il venait de sortir en voiture avec monseigneur pour aller à la recherche d'un jeune homme qui était venu dans la soirée. — Attends-nous à la porte de l'hôtel. L'Auvergnat sortit. Argow se déshabilla et invita Vernyet à en faire autant. Ils se revêtirent de méchants habits qu'il avaient toujours pour fumer et boire le matin, et ainsi travestis ils s'échappèrent de l'hôtel sans être vus, si ce n'est par l'Auvergnat. Argow, regardant à sa montre, vit qu'il n'était encore que neuf heures et il mit ce temps à profit en achetant des crampons de fer et des cordes. Ils se promenèrent par la ville, et lorsque onze heures et demie sonnèrent à la cathédrale d'A...y ils se dirigèrent vers l'évêché.

XXII

Nouveau crime d'Argow. — Danger du vicaire. — Il part pour Paris. — Il s'arrête au lieu de sa naissance. — Lettre à sa mère. — Vision matinale.

Le hasard voulut que la nuit la plus obscure protégeât l'entreprise d'Argow et de son complice. Ils arrivent derrière le mur d'enceinte des jardins de l'évêché. Vernyet jeta sur un arbre un crampon en fer attaché au bout d'une corde assez forte pour supporter le poids d'un homme, et à laquelle ils avaient fait des nœuds de distance en distance. Aussitôt que le crampon eut été fixé sur des branches qui formaient une fourche par leur réunion, les deux pirates grimpèrent lestement sur ce hauban improvisé, et lorsqu'ils furent sur l'arbre ils attirèrent à eux la corde et le paquet entier. Ils sont dans les jardins et bientôt ils se trouvent devant la façade de l'hôtel qui donne sur le parterre. Argow mesure de l'œil cette partie de l'édifice. — Il nous a dit que cette chambre donnait sur la cour, les deux fenêtres se trouvent les seules de l'aile gauche, ainsi cette aile aura notre visite. Bon, il y a une cheminée, c'est celle-là!... — Mais comment ariver au toit? — Voilà la question, le problème à résoudre, dit Argow, et pour cela nous n'avons qu'une heure... Il ne faut pas que les chevaux nous attendent, cela produirait un mauvais effet. On doit nous éveiller dans nos chambres. En prononçant ces diverses phrases, le matelot contemplait la façade. — Es-tu léger, Vernyet? car moi, je suis si

gros maintenant, que je n'oserais tenter cela. — Quoi? demanda le lieutenant. — Tiens! il faudrait aller attacher la corde au balcon du premier étage en grimpant sur les feuilles des persiennes du rez-de-chaussée : une fois sur le balcon, tu remontes la corde au-dessus de la persienne du premier étage, et de là au second, du second au toit. L'avancement que forme le cartouche où sont sculptées les armes et je ne sais quoi te donnent la facilité de fixer le crampon sur le toit. Vernyet hésita longtemps, mais enfin il s'y résolut. Argow, tirant d'une bague qu'il avait au doigt une épingle empoisonnée dans la liqueur avec laquelle les sauvages se défont de leurs ennemis, la remit à Vernyet pour qu'il pût anéantir sans bruit ceux qui s'opposeraient à son opération; puis il se mit à veiller et à tout examiner pendant que le lieutenant s'acquittait de ce dont il se chargeait. Vernyet parvint, en effet, à se placer sur le haut du cartouche, et il y arrêta, entre deux pierres disjointes, le crampon de fer. Argow se suspendit en bas de la corde pour en essayer la solidité, et il se hissa jusqu'en haut. De là ils marchèrent sur les toits jusqu'à la cheminée de la chambre de M. de Saint-André, et, après en avoir démoli le faîteau, Argow s'y glissa en faisant le moindre bruit qu'il put. Quand il fut à la hauteur de l'appartement, il écouta, pour découvrir par l'extrême silence si le contre-amiral était couché. Après cet examen, Argow se laissa tomber sur le foyer. Là, il écouta encore et se hasarda à regarder dans l'appartement. M. de Saint-André dormait. Le matelot se lève, court et enfonce son épingle dans une artère. L'infortuné ouvre les yeux, voit Argow, il veut crier..... il expire. — Il a filé son nœud! dit le pirate. Aussitôt il regagne la cheminée, le toit, il redescend par sa corde dans les jardins, et de là dans la rue. Il est une heure de la nuit, et les deux corsaires s'acheminent vers l'hôtel d'Espagne. Argow est aussi tranquille que s'il eût donné un coup de pied dans une bouteille vide. Son complice le suit. Le vicaire dormait, agité par un songe pénible. Il rêvait que Mélanie, au milieu des jouissances les plus pures et les plus vives, regardait la tête de son cher Joseph. Alors une pâleur mortelle couvrait son front; elle devenait immobile et froide; sur sa bouche errait le sourire de l'innocence, et, par la manière dont ses yeux se fermaient, le vicaire apercevait que son dernier regard, avant d'abaisser sa paupière, avait été pour lui. Puis, après ce geste douloureux, il voyait Mélanie entourée de feux extrêmement brillants; son visage était semblable à celui d'une sainte, ses vêtements comme tissus d'un fil d'argent, ses cheveux en désordre, sa pose aérienne; en cet état elle s'élevait vers les cieux et lui faisait signe du doigt de la suivre. Il se trouvait à terre dans une convulsion terrible, cherchant à obéir au doux signe de son amie, et, ne le pouvant pas, il s'indignait, levait les bras; mais un obstacle insurmontable le retenait enchaîné sur la terre... Dans le lointain il apercevait une pierre sépulcrale qui se levait lentement et laissait apercevoir le cadavre de M. de Saint-André... Plus loin encore il distinguait à peine madame de Rocourt, et il entendait ses larmes sans pouvoir s'approcher d'elle... Il s'éveille en sursaut, il écoute, et son nom, prononcé vivement, frappe son oreille. Alors il se lève et voit briller de la lumière à travers les fentes de la porte qui le sépare de l'autre appartement.

Joseph s'approche, et il cherche à distinguer quels sont les hommes qui parlent à cette heure... il reconnaît Argow et son complice. C'est son prétendu fils! te dis-je, répétait Argow, et, pendant que l'on va chercher nos chevaux, il faudrait... — Il faudrait résoudre quelque chose... La bonne femme va tout trahir : elle s'est échappée... Tu viens d'entendre ce qu'a dit Gorbulu : c'est une imprudence! — Bah! si la petite est bien enfermée, je défie que la vieille sache se retourner : elle ne connaît rien : et, d'ailleurs, elle restera aux environs du château; nous allons nous y rendre et veiller à tout cela... Tu désespères toujours... En disant cela Argow tenait un rouleau de papier avec lequel il frappait sur une table. — Qu'est-ce que tu as là? demanda Vernyet. — Ce n'est rien, c'est le journal de la petite... ce qu'elle écrivait tous les jours... Fadaises!... Et il jeta le rouleau sur une autre table. — Eh bien! à quoi penses-tu donc? Les chevaux viennent... Tu as payé l'hôtesse? — Je pense que, puisque ce jeune homme dort, il ne nous en coûterait pas plus de l'envoyer dormir au diable!...... Ces paroles firent frémir Joseph, car Argow, en les prononçant, indiquait du doigt la porte par où le vicaire regardait; et pour Joseph, périr sans avoir revu Mélanie, alors que leur amour devenait innocent, c'était la mort la plus amère et la plus horrible. Il frémit et contempla sa chambre pour voir s'il pourrait fuir et faire arrêter le pirate. — Il m'a reconnu, continua Argow, et il est homme à me poursuivre. Il n'y a rien à craindre comme les jeunes gens, parce qu'ils sont exaltés; l'intérêt, le péril, ne peuvent rien sur eux... et... tiens, allons!... — Non, dit Vernyet, il mourrait comme l'autre! .. et les chirurgiens pourraient fort bien... deux!... les mêmes symptômes! — Voilà la première bonne raison que tu m'aies donnée de ta vie. Cependant, songe donc qu'il ne reste aucune trace, que rien ne peut nous faire découvrir : c'est un coup de sang, le sang se glace! notre sûreté... — Je sais bien que le diable ne nous trouvera pas ici... car j'espère que nous allons faire un tour à la Colombie, prendre des lettres de marque, nous mettre au service de la république, et houspiller les Espagnols. Il faut laisser oublier cette affaire-ci... — Lâche! c'est au dernier moment que nous courrons par là. L'Angleterre, la Suède, le Danemark, la Russie, ne nous ont pas graciés comme à Charle-town... Et, va, l'endroit le plus sûr pour nous, c'est Paris. — Mais tu abandonneras donc la petite? — Non, je veux l'épouser : je l'aime!... A ce mot, Vernyet se prit à rire; mais Argow, se retournant tout à coup vers lui en grinçant des dents, arrêta dans la gorge de son lieutenant cet éclat d'une gaieté intempestive. — Tu vas donc donner des ordres à Gorbulu? reprit Vernyet, devenu sérieux. — Oui... Ce oui prolongé annonçait qu'Argow pensait toujours à son dessein. Quelque courageux que fût le vicaire, il frissonnait, et, en voyant les yeux terribles du pirate fixés sur la porte, il ne pouvait s'empêcher de se croire découvert. — Tiens, Vernyet, il faut que je me passe cette fantaisie! — Argow, mon ami, c'est un crime inutile, crois-moi. S'il nous poursuit, à la bonne heure!... j'admets tout ce qui est nécessaire. En disant cela, Vernyet prêtait l'oreille comme pour tâcher d'entendre si les chevaux ne venaient pas, et le vicaire lisait sur sa figure le désir qu'avait le lieutenant de partir. — Allons dit Argow, les chevaux ne viennent pas, j'ai le temps!... Argow sortit et fut suivi de son complice, qui lui parlait toujours.

Jamais le vicaire n'aima la vie comme en ce moment; il en connaissait tout le prix, il se serait défendu comme un lion; mais il avait vu Argow sans armes, et une idée vague de trahison se glissait dans son âme : un pressentiment secret lui disait qu'il fallait employer la ruse; alors il eut la présence d'esprit d'ôter la fiche des gonds de la porte condamnée, et au moment où Argow entrait dans sa chambre, il passa dans celle des deux pirates. Le matelot, ayant forcé la serrure, s'avança sans lumière dans la chambre du vicaire. Joseph le vit plonger sa main dans le lit à plusieurs reprises. En ce moment les chevaux de poste demandés par Joseph entrèrent dans l'auberge avec ceux d'Argow. Vernyet s'écria : — Argow! Argow! voici notre Auvergnat et la fille! — C'est fait, dit à voix basse le pirate, et il s'élança dans les escaliers avec Vernyet. Joseph, stupéfait du danger qu'il avait couru, restait immobile, et il tenait, sans s'en apercevoir, le rouleau de papier que le matelot avait jeté avec dédain. Le vicaire, s'entendant appeler, reparut dans sa chambre; il rétablit la porte, et la servante lui dit que sa voiture était prête. — Savez-vous, demanda-t-il à la jeune fille, où ces exécrables coquins ont ordonné de les mener? — A son château de Vans, a dit le gros monsieur. — Paraissait-il ému? — Oui, très-ému, répondit la servante, car il riait à gorge déployée. — Il riait, mon enfant! s'écria le vicaire... Tenez, ajouta-t-il, je vais vous charger d'une commission dont j'espère que vous vous acquitterez : allez chez M. de Saint-André... mon oncle... vous lui direz que M. Joseph a été pour lui présenter ses respects, à huit heures environ... qu'il a été forcé de sortir sur-le-champ sans avoir le temps d'embrasser son père... — Quoi! s'écria la servante, vous êtes le neveu de monseigneur! — Oui, dit Joseph en remettant une pièce de cinq francs à la servante; et, tenez, mon enfant, gardez cette pièce de monnaie; si vous aimez un jour, souvenez-vous de M. Joseph; et, si vous épousez celui que vous chérissez, pensez encore à moi!...

La servante, émue du ton que le jeune prêtre mit à ses paroles, l'accompagna jusqu'à sa voiture. Il donna l'ordre d'aller à Paris, et promit au postillon un pour-boire qui fut cause que tous les habitants d'A....y furent réveillés par le claquement du fouet du postillon. Au moment où le vicaire était entraîné avec la rapidité de la foudre, et que la servante allait fermer la porte après avoir suivi la voiture des yeux : — *Qui potest capere capiat*, s'écria une voix, ce qui veut dire, ma belle enfant, qu'en prenant du galon on n'en saurait trop prendre!... et il l'embrassa deux ou trois fois de suite. Elle se mit à crier. — Chut! chut! répliqua Leseq; vous êtes la servante de la meilleure auberge d'A......y; ainsi c'est ici que notre vicaire, M. Joseph, a dû venir. — Un beau jeune homme brun, qui court à Paris sans attendre les habits qu'il a commandés! — Non, mon jeune prêtre en a assez : ce n'est pas comme moi... *Vestes usatas semper*. — Le neveu de monseigneur! s'écria la servante : il paraît bien triste ce jeune homme. — C'est cela même! répondit Leseq. Où est-il? où va-t-il? — Il est resté ici toute la journée : il vient de partir pour Paris, et...

Leseq, sans attendre la fin de la harangue, était remonté sur son cheval et galopait vers Aulnay-le-Vicomte instruire madame de Rocourt de la fuite de son fils, recevoir les douze cents francs promis, mettre Joséphine au désespoir de n'en pas savoir davantage, et assister à tous les conciliabules que l'on tiendrait dans le village, où tout était bouleversé depuis le départ de Joseph. Cependant le vicaire, enfoncé dans un coin de sa mauvaise chaise, réfléchissait à tous les événements qui l'avaient assailli dans cette courte soirée. Ses pensées trouvaient une nouvelle matière dans le danger auquel il échappait, la scélératesse d'Argow et son impunité; la multitude de ses idées l'obsédait; mais enfin il en revint à Mélanie, qu'il allait revoir, et, cette douce rêverie le subjuguant tout entier, chassa toutes les autres idées, même le souvenir de sa mère, madame de Rocourt, dont le dévouement l'avait d'abord attendri. En montant en voiture, il jeta le rouleau de papier dans un coin, comme un chose qui gêne,

et, appuyé contre un des côtés de la chaise, il resta plongé dans ce demi-sommeil qui résulte d'une profonde préoccupation. Ce fut ainsi qu'il arriva à Vans-la-Pavée. C'était à ce village que se trouvait la première poste après A.....y. Vans-la-Pavée touchait à la forêt, qu'Aulnay-le-Vicomte et sa charmante vallée terminaient de l'autre côté d'une manière si pittoresque. Au commencement de cette vaste forêt, on voyait l'immense château qui jadis appartenait à la famille Blaquenville et qu'Argow avait acheté depuis un an. La cessation de ce mouvement rapide de la voiture tira Joseph de sa mélancolie; il demanda au postillon où il était. — A Vans-la-Pavée!... lui répondit-il. Joseph sauta hors de la voiture en annonçant l'intention de s'y arrêter quelques minutes. Il demanda à parler au maire, et aussitôt on l'introduisit dans la chambre du maître de poste, qui, par un effet du hasard, était maire de la commune de Vans. — Monsieur, lui dit Joseph, il y a vingt et quelques années, une jeune fille.... — C'était avant la révolution, dit le maire. — Oui, monsieur, une jeune fille de qualité, déguisée probablement, est venue accoucher ici... — Elles n'en font pas d'autres! interrompit le maire, ennemi acharné de la caste nobiliaire, avant comme après la révolution, les enfants ont toujours été leur train... ces femmes... — Mais, mon ami, c'est pour cela que nous venons au monde!... dit une jeune femme en se mettant sur son séant. — Me voilà perdu!... s'écria le maître de poste en montrant au vicaire une figure assez âgée. — Monsieur, reprit Joseph, je désirerais savoir si la femme chez laquelle cette jeune fille se logea existe encore. — Certainement, répondit la femme, c'est la sœur de la concierge du château d'Aulnay-le-Vicomte : j'ai entendu conter cette histoire. Un ecclésiastique, une jeune personne jolie comme les amours... — C'est cela, madame, dit Joseph... Monsieur, je vous prie d'avoir la bonté de dire au maire d'envoyer l'acte de naissance de l'enfant... — Le maire, c'est moi! s'écria le maître de poste. Je tiens cette dignité de la faveur royale et du choix de mes concitoyens. — Monsieur, je vais vous laisser le prix de cet acte, en vous suppliant de l'envoyer à Paris à l'adresse que j'écrirai au bas...

Joseph n'entendit plus que la voix du maire, qui gronda sa femme. En descendant, le vicaire réfléchit qu'il devait au moins aller voir la cabane où madame de Rocourt l'avait mis au monde. Il se fit indiquer la demeure de la sœur de Marie, et un postillon le conduisit au bout du village, du côté de la forêt et du château. Le vicaire frappa à la porte d'une maison presque ruinée, couverte d'un toit de chaume; une vieille femme ridée, décrépite, ouvrit, et elle remua les cendres du foyer pour éclairer sa chaumière. A la faveur de cette lueur vacillante, Joseph jeta un rapide coup d'œil sur cet asile de la misère, et un sentiment doux, mais pénible, s'empara de son âme. — Eh quoi! s'écria-t-il, c'est ici que j'ai commencé à respirer pour la première fois, c'est ici que j'ai jeté mon premier regard, mon premier cri!... O ma mère! ô tendre et malheureuse femme! que je me reproche de ne pas avoir assez vue! c'est ici que tu as souffert!... Salut, cabane chérie!... je relèverai ton toit en ruines, je veux que l'être qui habitera ce lieu soit heureux autant que peut l'être un mortel!... — Eh quoi! c'est vous que cette pauvre petite dame a mis au monde! s'écria la vieille femme, c'est moi qui vous ai reçu dans mes bras : le prêtre était là (et elle montra un fauteuil vermoulu); votre mère souffrait... — Elle souffrait!... dit le vicaire avec un accent de pitié touchant. — Sur ce lit qui était meilleur! — Il deviendra ce qu'il doit être!... Pauvre femme, quelle misère!... Joseph se fit apporter de l'encre et écrivit à madame de Rocourt :

« O ma mère! c'est de la chaumière où retentirent vos cris de douleur que je veux vous écrire, c'est pénétré d'une éternelle reconnaissance que je m'adresse à votre cœur. Je comprends maintenant le secret de cet amour qui était si tendre, si profond, que nous en avons méconnu la source... Oh! je reviendrai à Aulnay!... je brûle de vous serrer dans mes bras, de pleurer dans le sein d'une mère. Un jour, appuyé sur votre cœur, j'y verserai le secret de mes maux, qui maintenant ont un cruel remède; j'admire la bizarrerie des événements qui m'ont séparé de vous! Croyez qu'après un désir qui tient, malgré moi, la première place dans mon cœur, le plus sincère de mes souhaits est de vous embrasser... Si le destin ne m'entraînait, j'aurais volé dans vos bras aussitôt que j'ai appris le secret de ma naissance et de votre admirable dévouement. En ce moment, cependant, tout en moi se tait au souvenir de vos douleurs et à l'aspect du toit chéri où, furtivement, vous m'avez donné le jour!... Cette faute de votre jeunesse vous rend plus chère à mon cœur, parce que je sens tout ce que mon amour vous doit de plus qu'à une autre mère!... Entendez, en lisant cette lettre, entendez la voix de votre fils qui vous remercie, qui vous voit. Songez qu'à cette place j'ai attaché l'idée du baiser le plus respectueux et le plus tendre; votre image est à mes côtés, je vous vois sur ce lit, je pleure en croyant vous entendre gémir, et cette masure me semble un palais!... Adieu!...

La pauvre femme qui habite cette demeure est pauvre, je veux qu'ensemble nous l'enrichissions, qu'ensemble nous fassions relever son toit; cette première de nos actions doit nous être commune, et il n'y a que cette femme qui puisse vous porter cette lettre. JOSEPH. »

— Tenez, ma bonne mère, dit le vicaire tout ému, vous partirez ce matin, et vous vous rendrez au château d'Aulnay-le-Vicomte; vous demanderez madame de Rocourt. — Jamais je n'oserai... dit la paysanne honteuse. — Allez, allez... vous serez bien reçue en lui présentant cette lettre!... Et le vicaire, parcourant des yeux cette chaumière délabrée, sortit, accompagné de la paysanne étonnée. Appuyé contre la porte, le postillon, immobile, regardait au loin. Le vicaire lui demanda ce qu'il voyait. — Tenez, monsieur, voyez-vous, là-bas, sur la terrasse du château... Les premières teintes du crépuscule permettaient à peine de distinguer les objets; néanmoins Joseph aperçut sur une petite terrasse, au-dessus d'une rivière, une jeune fille assise au milieu d'un massif de verdure; elle chantait. La distance ne laissait parvenir que des sons indistincts d'une mélancolie extrême. La jeune fille restait immobile : son attitude et sa pose



L'évêque son frère... — PAGE 14.

donnaient à penser, car elle semblait considérer le précipice comme Sapho dut regarder le saut de Leucade avant de s'y engloutir. Cette femme, vêtue de blanc, assise sur les fortifications du château entouré d'eau, le vague indéfini des couleurs de la première aurore, tout rendait ce spectacle extraordinaire : aussi ces circonstances plongèrent-elles le vicaire dans une sorte d'extase. Il tâchait d'écouter et de voir, sans pouvoir saisir un son ni apercevoir un trait... Une imagination romanesque aurait cru entrevoir une des filles de l'air que Girodet et Gérard ont placées dans leurs tableaux d'Ossian. Cette femme, semblable à une ombre légère, apparaissait comme le génie de l'antique féodalité pleurant sur des ruines. — C'est, dit le postillon, la malheureuse petite femme que M. Maxendi a amenée; on la dit folle, et ceux qui entendent ses discours prétendent qu'elle est folle d'amour. — On dit, reprit la vieille femme, qu'elle n'est pas plus folle que moi, et que M. Maxendi l'a enlevée. — Quoi!... c'est le château d'Argow!... s'écria le vicaire, tiré de sa rêverie par le nom de Maxendi. Néanmoins il ne donna pas suite à ces paroles, parce qu'un charme irrésistible la contraignit à revenir contempler ce spectacle, qui lui inspira un pressentiment douloureux : une crainte vague s'emparait déjà de son esprit, car les amants craignent tout. A cet instant une modulation plus distincte parvint à l'oreille de Joseph. Il lui sembla avoir entendu Mélanie, mais il s'accusa de folie et se laissa entraîner par le postillon sans seulement s'en apercevoir, car, tout en s'en allant regagner sa voiture, il regardait toujours ce château dont l'ensemble imposant et les vastes constructions se doraient des premiers feux du jour. Au dernier regard qu'il jeta, il crut voir que la jeune fille agitait son mouchoir; ce geste le fit tressaillir. — Elle demande du secours, se dit-il, je voudrais la voir!... — Les chevaux attendent, monsieur. — Elle est malheureuse, si je restais pour m'informer de cette aventure! — Monsieur, monsieur, dit le postillon en faisant claquer son fouet. Le vicaire partit.

XXIII

Lettre de Mélanie. — Désespoir du vicaire. — Il retourne à Vans.

Je ne connais rien de plus terrible que la solitude pour une âme grande et forte qu'une commotion violente a jetée dans cette profonde méditation où l'esprit finit par s'égarer. Le spectacle dont le vicaire venait d'être témoin avait été pour lui comme un rêve, et ce rêve dura pendant longtemps, parce que la rapidité avec laquelle on l'entraîna ajoutait à cette disposition de son âme. Sans dormir, il avait toutes les lourdes sensations d'un songe, et ce songe était étouffant par la crainte vague que la dernière modulation de la jeune fille avait imprimée à son âme. Joseph arriva aux portes de Paris qu'il frappait encore son genou avec le rouleau de papier qu'Argow avait jeté avec tant de dédain. Il finit cependant par s'étonner de sa constance à tenir ces papiers, et en les regardant la pensée qu'il avait eue de les lire revint s'offrir à sa mémoire : il déroule ce papier dédaigné, jette les yeux dessus, reconnaît l'écriture de Mélanie, et tout son sang semble vouloir abandonner son cœur. Il pâlit et se pencha sur le coussin qui garnissait le coin de sa voiture. — Eh quoi! pensa-t-il, Argow parlait de Mélanie! c'est elle que j'ai vue!... Une effroyable série de malheurs se déroula devant ses yeux, son esprit s'égara, il devint incapable de penser. Enfin, il reporta ses yeux sur le fatal papier et lut ce qui suit :

JOURNAL DE MÉLANIE.

« Je suis mieux, mais je suis seule!... O mon frère! je ne puis m'occuper que de toi! Quand l'aurore a paru, j'ai trouvé la maison grande, triste, vide; il me semble que tout porte le deuil!... Je veux chaque jour t'écrire un mot, te parler comme si je t'avais à mes côtés. Ah! Joseph! que les journées sont longues depuis que je ne te vois plus! Je ne vis plus que de la vie du corps, il m'est impossible de méditer et de penser; j'essaye de rassembler mes idées; mais mes yeux errent sur le plafond, sur les meubles; je cherche quelque chose qui n'est plus. J'habite une tombe où rien ne me sourit. »

« Joseph, mon ami, mes nuits sont plus affreuses que mes jours; les songes les plus effrayants m'assiégent. Ce matin j'ai commencé à faire une entaille sur un morceau de bois, pour marquer chaque jour et voir combien j'en passerai sans vivre!... Que fais-tu, toi? »

« Tu as laissé une plume sur ton bureau, je m'en suis emparée avec avidité : c'est avec celle-là que j'écrirai désormais!... Quand je l'ai saisie, j'ai cru te posséder... un instant après j'ai pleuré!... j'ai vu que j'étais seule avec mes souvenirs!... »

« Il est minuit, une lampe m'éclaire : pas un zéphyr ne rafraîchit l'air; tout se tait. Au milieu de ce profond silence, seule je suis agitée, seule je veille, car je t'ai vu!... oui, je t'ai vu, toi que je n'ose nommer! Ta noble figure vient de m'apparaître dans un rêve, et cette vision m'a inondée d'une joie douce et balsamique comme l'odeur fugitive d'une fleur des champs. Ton âme voltige dans cette chambre trop petite pour mes émotions! O mon époux chéri! je te sens à mes côtés... Quoi! ce n'est qu'un rêve, et je le vois!.. rêve d'amour!... nuit enflammée!... Joseph, je meurs!.. »



Argow et Vernyct. — PAGE 45.

« Aujourd'hui je suis restée immobile, sans penser à rien et sans éprouver aucune fatigue dans l'âme : ton image me poursuit; madame Hamel est devant moi, je ne la vois point; les domestiques passent, je n'entends pas le bruit de leurs pas; je ne pense point à ton charmant visage et je le vois; je n'entends pas ta voix, et elle retentit à mon oreille. Quel charme!... Qu'on m'explique comment il se fait que l'on sente la pensée sans penser réellement... »

« Je vais mourir jeune. Ma pauvre mère Hamel a frémi ce matin; elle m'a dit : — Mélanie!... tu es bien pâle! tes yeux sont brillants, tes boucles de cheveux sont en désordre, tu n'es point parée!.. tu n'es plus soigneuse. — Y est-il?... ai-je répondu. — O ma fille! a-t-elle dit, ne descends pas dans la tombe, car nos mains doivent être jointes, et tu m'entraînerais avec toi. — Non, non, ai-je dit, je ne mourrai pas tant qu'il vivra... mort, j'irai le rejoindre; puisque la tombe est notre couche nuptiale, la mort tiendra la torche de notre

hyménée... et la nuit de notre noce funèbre sera éternelle. . Madame Hamel a frémi... Pauvre femme! »

« Joseph, j'ai reçu ta lettre!... j'ai baisé cent fois ces caractères chéris!... ils seront toujours sur mon cœur! Oui, mon chéri, oui, je suivrai tes ordres, je vivrai pour toi! j'attendrai avec impatience cet âge où tout sera mort, excepté nos cœurs, qui ne mourront jamais. J'ai trop de joie pour exprimer quelque chose... Adieu pour aujourd'hui!... je vais m'asseoir, et toute la journée regarder les nuages en y cherchant ton image chérie... »

« Joseph, notre banquier est venu, il a été surpris de me voir aussi changée. Il a appris ton départ avec peine. Il paraît vouloir prendre beaucoup d'intérêt à moi!... je crois que c'est un bien honnête homme et une belle âme. »

« Le banquier, M. William Badger, est revenu; il a dit que je devrais me marier... il me l'a prouvé. J'ai tâché de ne pas entendre ses blasphèmes... Moi me marier!... Oh! Joseph! je préférerais cent fois mourir! »

« M. Badger m'a amené aujourd'hui un monsieur qu'il nomme Maxendi. Il me déplaît; sa figure, quoique belle, respire une sorte d'énergie qui n'inspire à ceux qui la voient que l'idée d'une puissance malfaisante. »

« Grand Dieu!... c'est à M. Maxendi que M. William Badger veut me marier... Je reviens d'un bal où j'ai été bien malheureuse. On me criait aux oreilles que M. Maxendi a cinq millions, que je serais heureuse et souveraine. — Comment, ma chère petite, me disait madame Badger, cela ne vous étonne pas!... Mais voyez donc comme toutes les mères et les jeunes demoiselles saluent M. Maxendi; voyez comme elles l'appellent des yeux; il n'y a que lui dans l'assemblée... — Madame, ai-je répondu, M. Maxendi ne me plaît pas et ne me plaira jamais. Madame Badger m'a quittée et j'ai été m'asseoir à côté de ma pauvre mère Hamel, qui, vêtue somptueusement et au milieu de cette éclatante fête, n'en dormait pas moins le plus décemment possible. Madame Badger est revenue me présenter M. Maxendi, et j'ai été forcée de danser avec lui. Je n'aime point cet homme, et tout le monde veut que je le chérisse... Joseph, je te dois toute la vérité, et les moindres sentiments de mon cœur t'appartiennent. Je t'avouerai donc qu'au milieu de cet entraînement produit par le spectacle des plus belles femmes de Paris, des plus riches, des plus fraîches parures, au milieu des conquêtes du luxe, j'ai eu un mouvement d'orgueil en me voyant proclamer par les regards de chacun la reine de cette assemblée... J'étais simplement vêtue, avec cette robe de mousseline que tu m'as donnée : cette simplicité m'a fait plus remarquer que ne l'ont été les femmes dont les parures étincelaient de pierreries... Ah! je n'ai brillé que parce que quelque parcelle du feu qui consume mon cœur sera venue resplendir sur mon visage... C'est donc à toi que j'ai dû ce triomphe!... Mes yeux se sont souvent portés sur ces coins solitaires où mon Joseph se plaçait toujours, et mon âme t'adressait là tous ses vœux, toutes ses prières. »

« On me proclame la femme de M. Maxendi. Je ne sais comment cela s'arrange, mais vraiment ces gens du monde ont un art de vous faire parler, d'interpréter le moindre regard, le moindre sourire... Ah! Joseph, pourquoi n'es-tu pas là pour me défendre des séductions de ces gens de salon!... »

« Si je ne m'en tenais pas à un *non* bien décidé, je crois, en vérité, que l'on me marierait malgré moi à M. Maxendi... Je ne conçois pas l'acharnement de tous ces gens-là : de quelle importance est-il donc pour eux que je me marie? ne peuvent-ils pas laisser tranquille une pauvre fille qui ne demande rien qu'à gémir toute seule, et dont le cœur est à jamais donné? »

« Mon ami!... Joseph!... me pardonneras-tu?... J'ai fait une imprudence; je suis vive, légère, enfin je suis femme!... On m'a encore amené ce Maxendi, je l'ai reçu; il est revenu le lendemain, j'ai fait refuser ma porte. J'ai voulu sortir, ma calèche s'est trouvée cassée, on ne peut pas deviner comment. M. Badger m'écrit que, d'après ce qui s'est passé, j'ai commis une grande malhonnêteté; il croit que je dois aller au bal auquel M. Maxendi vient de m'inviter. Je réponds que j'irai, mais je compte, au milieu de l'assemblée, dire que je ne veux épouser personne, parce que je suis mariée. M. Badger doit m'envoyer sa voiture. »

« Ce matin, Joseph, je suis triste; c'est la voiture de M. Maxendi qui viendra me chercher; je n'ai plus le temps de dire non; d'ailleurs c'est la dernière fois que je sors... Joseph, c'est aujourd'hui le jour que tu m'as quittée, ce jour doit m'être malheureux... Un horrible pressentiment m'assiége, à toute minute mon cœur se gonfle, et je ... de me mettre à la croisée; il y a des hommes ... ils examinent en ... leurs figures me déplaisent; il me semble qu'ils montrent ma maison du doigt. O jour malheureux!... chaque chose que j'envisage ne m'apparaît que sous un aspect désagréable; je suis plus abattue que si je devais marcher à la mort... J'ai grondé Finette pour un rien : la pauvre enfant s'est mise à pleurer, et le spectacle de ses larmes a fait couler les miennes. Joseph, je m'habille pour aller au bal... je suis habillée. Madame Hamel me regarde avec étonnement : elle me dit que je suis changée à faire peur... La voiture arrive... Adieu, chéri!..... »

C'est ainsi que finissait le journal de la tendre Mélanie. En l'achevant, le vicaire sentait sa raison s'égarer. En ce moment on le dirigeait vers la rue de la Santé : il entre dans la maison de Mélanie. Finette était sur la porte. — Finette, dit-il en pleurant, Mélanie, Mélanie!... — Savez-vous où elle est, demanda la femme de chambre. Depuis dix jours qu'elle est partie pour le bal de M. Maxendi, elle n'est pas revenue, et j'ai eu beau me rendre chez M. Badger, on m'a dit que M. Badger n'y était pas et que tout le monde a été à la campagne. — A la campagne en hiver! s'écria Joseph, sotte que tu es!... Finette, reprit-il, je te demande pardon... O pauvre Mélanie!... Là-dessus le vicaire, montant précipitamment, parcourut avec un sauvage délire ces lieux pleins de Mélanie; il se précipita sur le lit qu'elle avait occupé, il embrassa sa plume, son piano, il s'agenouilla devant la toilette qu'elle avait quittée avant d'aller au prétendu bal d'Argow, il pleura à l'aspect du charmant désordre de sa chambre à coucher, il donna toutes les marques d'une véritable folie, et Finette, stupéfaite, le regardait avec un étonnement dont elle ne pouvait revenir. — Où est mademoiselle? demanda-t-elle. — Où elle est, Finette!... elle est au fond d'un cachot, au pouvoir du plus infâme brigand que le soleil ait éclairé dans sa course!... Seul, je l'ai entrevue sans la reconnaître... O Mélanie! je jure de te délivrer, de te venger, et le glaive des lois tombera sur la tête de ce féroce pirate. — Ah! comme mademoiselle doit être mal, dit Finette, elle qui aime tant les petites recherches!... elle est sans femme de chambre, qui donc la soignera, l'habillera?... Ah! ah!... Et Finette se mit à pleurer. — Ai-je de l'or?... s'écria subitement le vicaire, en ai-je assez?... Et il tira sa bourse et son portefeuille. — De l'or?... et tenez, dit Finette en ouvrant le secrétaire, en voilà plein les tiroirs. Le vicaire s'empara de tout ce qu'il trouva. — Pour faire la guerre, s'écria-t-il, il ne faut que cela; allons, Finette!... Joseph descendit les escaliers en courant et il se remit dans sa chaise de poste. — Postillon, s'écria-t-il, un louis pour boire et au galop sur la route que tu viens de parcourir! il faut que je sois demain dans les Ardennes. — Dans les Ardennes! s'écria Finette, ô ma pauvre maîtresse!... A chaque poste, le vicaire jette de l'or en s'écriant : — Des chevaux! des chevaux! un courrier en avant, un louis au postillon, je payerai les chevaux que l'on pourra crever!... Et le vicaire, emporté par quatre chevaux, allait comme la foudre. Laissons-le courir aussi vite que les ambassadeurs qui se rendent à un congrès, et revenons à Vans-la-Pavée.

XXIV

Le maître de poste. — Madame Hamel. — Situation de Mélanie. — Argow lui déclare ses desseins.

Le maître de poste de Vans-la-Pavée tenait une auberge justement renommée, et, comme il était aussi le maire de l'endroit, les beaux esprits du village prétendaient que plus d'un mariage ébauché dans le jardin de l'aubergiste se consommait légalement dans le cabinet du maire. Aussitôt qu'il s'élevait une dispute entre les buveurs, le maire paraissait en même temps que le cabaretier, et, malgré la loi qui veut que les cabarets soient fermés à neuf heures, et que, passé dix heures, l'on ne danse plus, le maire hésitait à sévir contre le cabaretier sur cet article, et le maître de poste les conciliait tous deux. M. Gargaron (c'est le nom de ce personnage) était digne d'être ministre d'État, bien que le nom de Gargaron ne prête guère à l'anoblissement et à la pairie : quoi qu'il en soit, celui de nos princes qui passa par Vans-la-Pavée ne le jugea digne que de la mairie : aussi le bonhomme était-il fier de sa place, et, quoique bon vivant, peu tracassier, obligeant, il ne badinait jamais sur un certain article, c'était le dévouement que tout bon Français doit avoir pour le *gouvernement*. On lui aurait tout fait faire pour le *gouvernement;* pour lui, le mot *gouvernement* était un talisman; et, lorsque je suis passé à Vans-la-Pavée, je me suis convaincu par moi-même qu'il ignorait la forme et la base de notre gouvernement. Nous l'avons laissé couché à côté d'une jeune et jolie femme, nous ne le reprendrons pas à ce moment-là, pour son honneur. Le matin il descendit visiter ses écuries et montrer partout l'œil du maître, car il était très-soigneux. Après cette visite générale il se rendit à la grande salle noire et enfumée qui servait de salon. — Ma femme n'est pas levée? demanda-t-il. — Non, monsieur, répondit une servante assez jolie qui tenait un bouillon. — Et pour qui ce déjeuner? — Pour la vieille femme que nous avons ici depuis huit jours, et que nous ne voyons que le matin et le soir... vous savez? — J'ai peur, répondit l'aubergiste, qu'elle ne trame quelque chose contre le gouvernement... Une femme qui ne dit rien, qui paraît triste... Si elle était jeune, on pourrait interpréter sa tristesse, mais enfin cela n'est pas clair, et je vais lui parler! Quand on est maire, on doit au gouvernement de faire une police exacte.

Boutonnant donc sa redingote brune tachée en mille endroits, il s'avança vers le coin où une vieille femme attendait patiemment son déjeuner. Elle offrait dans son habillement les contrastes les plus singuliers : son bonnet de dentelle avait un nœud de rubans presque élégant et se rattachait sous son menton par des rubans de satin blanc; sa figure portait tout le caractère d'une douceur et d'une

bonté touchantes, mais le voile d'une profonde souffrance était jeté sur son visage; elle ne prenait pas garde au cachemire qui couvrait ses épaules, et, le coude sur la table malpropre de l'auberge, elle levait ses yeux au plafond noirci comme pour implorer le secours du ciel. Sa robe n'était pas en harmonie avec le luxe de cette toilette de *son buste;* on eût dit avec raison qu'elle venait de quitter un somptueux costume pour ne garder que ce qu'en terme de l'art de la toilette on nomme, je crois, un *jupon de dessous*, et ce jupon de toile assez fort, garni d'un simple effilé, contrastait d'autant plus avec le reste, qu'il était crotté, et que les bas de soie et les souliers de satin noir de l'étrangère avaient aussi leur part de boue. Cette description doit donner une idée de l'insouciance de cette vieille femme, et ses larmes indiquent assez que c'était madame Hamel. — Madame, dit M. Gargarou, vous paraissez bien affligée... est-ce que les affaires qui vous ont amenée de notre côté ne vont pas à votre fantaisie?... Auriez-vous besoin de quelque chose?... Si vous ne nous dites rien, nous ne pouvons pas vous aider. — Ah! répondit madame Hamel, malheureusement je suis vieille, je ne connais personne dans ce pays-ci, et je ne puis que pleurer sur l'événement fâcheux qui m'arrive; car où trouver des gens pour me servir, quand il faudrait se dévouer pour moi? — Comment donc!... mais avec de l'argent on trouve du dévouement... de tout... Mais en avez-vous, des *sonnettes?...* — Hélas! je n'ai que la bourse que j'ai emportée pour aller au bal. — Ah! vous alliez au bal? dit l'aubergiste avec un air de curiosité et de défiance ironique. — Oui... et l'on me l'a enlevée! s'écria madame Hamel en pleurant. — Ah! vous n'avez pas d'argent! reprit l'aubergiste avec effroi en regardant le bonnet et le châle de madame Hamel et les adaptant déjà à la tête et aux épaules de madame Gargarou. — Non, je n'ai plus de fille!... non!... Et la pauvre vieille essuya ses yeux avec un beau mouchoir de batiste. Les barbares! me refuser de m'emprisonner avec elle!... — Elle est folle! dit Gargarou en lui-même. Ah! ah! reprit-il en voyant le papier que le vicaire avait laissé sur la table, voilà ce que m'a demandé le jeune homme de cette nuit: « Adresser le tout à M. Joseph, chez mademoiselle de Saint-André, rue de la Santé. » Et puis voilà cinq francs. — Joseph! Joseph, s'écria madame Hamel, il a passé par ici!... — Eh bien! qu'avez-vous donc?... Elle est folle... Eh! Jacqueline!... — Serait-il possible! continua madame Hamel; montrez-moi cela... Oui... c'est bien son écriture... Le pauvre enfant!... Ah! si je l'avais vu, ma fille ne serait plus en prison!... Là-dessus, sans attendre son déjeuner, elle sortit et se dirigea vers la forêt. — Oh! dit l'aubergiste en la suivant des yeux, je crois que la pauvre femme ne cherche guère à nuire au gouvernement! Elle paraît avoir de quoi payer; ainsi laissons-la tranquille.

Lorsque les gens d'Argow eurent conduit Mélanie au château de Vans, ils en chassèrent impitoyablement madame Hamel, dont ils craignirent l'âge et l'expérience; mais en même temps ils la prévinrent qu'une dénonciation compromettrait la vie de sa fille, qui cesserait d'être en sûreté, si quelque entreprise venait à être tentée pour sa délivrance. La femme du contre-maître eut beau pleurer et supplier qu'on la laissât avec sa fille, rien ne put fléchir la détermination des gens du pirate; elle sortit donc du château en robe de bal et se sauva à l'auberge du *Grand Vert*, en se dépouillant toutefois de sa redingote de satin blanc. Alors tous les matins elle se rendait au château, et, s'asseyant sur une pierre, elle contemplait la fenêtre de la chambre où était Mélanie, et, lorsque la jeune fille se promenait sur la terrasse, elle échangeait quelques mots avec elle, puis sur le soir elle revenait coucher à son auberge. Ainsi l'on doit voir où courait la bonne femme lorsqu'elle apprit que Joseph avait passé pendant la nuit à Vans-la-Pavée. Elle hâte le pas, et se hasarde à courir, malgré son âge, pour arriver à cette pierre sur laquelle Mélanie jetait toujours les yeux en s'éveillant. Mélanie n'avait pas quitté cette terrasse presque ruinée et entourée d'eau, elle était encore à la place où le vicaire l'avait aperçue; elle regarde le village et de loin reconnaît sa seconde mère. — La voici! s'écria Mélanie, rien ne l'arrête, le froid, la pluie, et pour me voir elle brave tout, comme pourrait faire un amant. O digne mère, reçois mon hommage! Avant que tu n'arrives, que ma pensée t'entoure et te récompense!... — Ma fille! ma fille! s'écria madame Hamel d'aussi loin qu'elle put voir Mélanie, il est venu! il est venu!... Réjouis-toi, il n'est pas mort!... — Qui? ma mère. — Joseph!... — C'était donc lui? dit tristement la jeune fille pâle et tremblante; mon cœur me le disait... O ma mère! figure-toi que cette nuit, trouvant mon appartement trop petit pour ma douleur, je suis venue ici gardée par les deux argus qui ne me quittent pas. J'ai chanté douloureusement cette plainte qui marqua nos derniers regards et nos adieux :

> Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
> Anime la fin d'un beau jour.

Tout à coup j'ai vu une lumière paraître à cette chaumière; cette soudaine lueur m'a frappée comme un rayon d'espoir : je ne pourrais expliquer ce que j'ai ressenti. Sans croire que ce fût Joseph, un pressentiment involontaire me criait : « Si c'était lui!... »Tu me vois, ma mère, encore en proie à cette méditation, et tu dis que c'est lui?... — Oui, ma fille; mais pourquoi nous réjouir? il a fui comme une ombre; il s'en allait à Paris, car il a demandé quelque chose dans ce village, en écrivant qu'on le lui envoyât rue de la Santé. — Et je n'y serai pas!... O ma mère! quel supplice! Tire-moi de cette odieuse prison, ou j'y meurs!... — Ma fille, ne prononce pas ce mot, tu me fais trop de peine : attendons Joseph. — Mais comment saura-t-il que je suis ici? Madame Hamel réfléchit longtemps, et, après avoir ramassé la somme totale de son intelligence, elle s'écrie : — Je vais lui écrire!... Mélanie sauta de joie en frappant dans ses mains. — O ma mère! écris, écris bien vite. Si je revois Joseph nous serons sauvées: écris! Comme elle achevait ces paroles, un laquais à figure rébarbative se dirigea précipitamment vers madame Hamel : — Allons, la vieille, vous ne pouvez plus rester là. — Comment! Le ne puis plus rester là... le terrain est-il à vous? — Oui. Allez-vous-en! — Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Mélanie; ne m'avez-vous pas dit que la volonté du maître de ce château était que j'y commandasse en souveraine? — Oui, madame, répondit respectueusement le laquais en ôtant son chapeau, mais tant que vos ordres ne seraient pas contraires à la surveillance qu'il a ordonné d'exercer autour de ce château... et M. Navardin a jugé que cette femme ne devait plus approcher d'ici. — Et pourquoi ne l'enfermez-vous pas avec moi?... Je le veux! reprit Mélanie. M. Navardin ne le veut pas, madame; sans cela... — Allons! dit Mélanie avec une sombre résignation, adieu, ma mère!...

Madame Hamel n'eut pas la force de répondre, elle jeta sur sa fille un douloureux regard, et se retira jusqu'à ce que le domestique fût satisfait de la distance à laquelle elle se tint. Là, elle agita son mouchoir lentement, et Mélanie lui répondit en faisant le même geste. — Madame, dit un autre homme à Mélanie en la regardant respectueusement, il est impossible que vous restiez ici si vous continuez à faire de pareils signaux. — Mais, monsieur, je suis donc réellement prisonnière? — Je ne dis pas cela, madame, mais je réponds de vous sur ma tête, et celui à qui j'aurais affaire si vous nous échappiez est homme à me la faire sauter. — Eh bien, monsieur, votre tête est fortement en danger, dit Mélanie avec dépit. — Alors, madame, vous ne sortirez plus de vos appartements : rentrez-y. — Et si je ne voulais pas? reprit fièrement Mélanie. — Je serais contraint de vous y forcer!... Mélanie pleura, baissa la tête, et suivit à pas lents le farouche Navardin. Ce dernier la conduisit à un appartement somptueux dans lequel elle demeurait depuis dix jours. Elle s'assit dans un fauteuil, et, posant sa jolie tête dans ses mains, elle se mit à penser à son frère, dont l'image chérie lui avait apparu le matin. Le temps était brumeux, la chambre vaste n'avait que deux grandes fenêtres garnies de rideaux de lampas rouge, de façon qu'il y régnait une sorte d'obscurité. Mélanie devint plus pensive, et une teinte de chagrin se mêla à toutes ses réflexions. — Que va-t-il m'arriver? .. Ils n'ont pas encore prononcé le nom de celui qui m'a enlevée, mais tout me porte à croire que c'est M. Maxendi... Ils paraissent le redouter. S'il est riche, puissant et servi par des hommes pour qui ses ordres sont absolus, comment Joseph fera-t-il pour me délivrer?... il risquera sa vie.. mais non, M. Maxendi ne peut pas m'épouser contre ma volonté : il y a des lois!... O Joseph! arrive! arrive!...

A ces mots, elle tira de son sein une lettre tout usée et dont chaque pli avait formé un lambeau; une soie verte en rattachait tous les morceaux. La jeune fille la déplia avec une soigneuse précaution, et son œil reparcourut ces caractères chéris. — Funeste amour que je ne puis arracher de mon cœur! s'écria-t-elle après avoir lu, tu y régneras encore à mon dernier soupir!... Comme elle prononçait ces mots, un grand bruit se fit entendre dans la cour de cet immense château. C'étaient Argow, Vernyet et l'Auvergnat qui arrivaient d'A.....y par des chemins détournés. — Eh bien, Navardin, quelle nouvelle? demanda Maxendi. — Capitaine, votre jeune poulette est toujours ici, pleurante, mourante, parlant de se tuer; du reste, elle n'est pas d'une garde bien difficile : elle est gentille comme une frégate de vingt-quatre canons! — Et qu'avez-vous fait de la vieille femme? demanda Vernyet. — Nous l'avons mise à la porte sur-le-champ. — Imprudents!... s'écria Maxendi, imprudents! elle va dire partout que nous avons enlevé cette jeune fille... Qu'on la rattrape, et que sur-le-champ on la mette sous de bons verrous jusqu'à parfait achèvement de notre affaire... Vernyet, reprit-il, tu vas prendre le commandement de la forteresse, et toi, Navardin, remets-toi en chaise de poste, et conduis-moi ce garçon-là en Auvergne. Tu lui compteras douze mille francs : je te les enverrai à Clermont par Badger. A ces mots Navardin jeta un coup d'œil oblique au pirate pour savoir s'il n'était pas nécessaire que l'Auvergnat mourût en route d'un coup de sang; mais Argow lui répondit : — Allons, fais ce que je te dis, et rien de plus... Le matelot regarda l'Auvergnat étonné, et le poussa vers la chaise en lui criant : — Marchons!.... Ils partirent.

Argow, après avoir demandé dans quel appartement on avait placé Mélanie, se dirigea vers la chambre où la tendre amante du vicaire écoutait avec attention le bruit inaccoutumé qui interrompait le silence de cet antique château. Elle se lève en entendant des pas, elle court. — Ah! s'écrie-t-elle, c'est vous, monsieur Maxendi! je suis donc sauvée! La naïveté de cette exclamation fit sourire Argow malgré lui. — Mademoiselle, lui demanda-t-il, comment avez-vous trouvé ce sé-

jour? — S'il m'avait été permis de le parcourir, je pourrais donner mon avis. — Comment! s'écria vivement Argow, j'avais ordonné de vous laisser libre. — Eh quoi! monsieur, interrompit Mélanie, c'est donc par vos ordres que j'ai été enlevée? . Avec quelle douleur je me vois forcée de changer d'opinion sur votre compte!... Je vous estimais, monsieur, dit-elle avec un accent de reproche; et dans quel but? pourquoi? à quel titre en agissez-vous ainsi envers moi? Savez-vous à quoi vous vous exposez?... — Mademoiselle, répond le forban en tachant d'adoucir la rudesse de sa voix et de son visage, croyez-vous que je n'aie pas vu sur votre figure une forte indécision quand il a été question de notre mariage? Vous ignorez à quel excès l'amour peut porter un homme de mon caractère. N'avez-vous donc jamais examiné l'effet que vous produisez sur tous ceux qui vous voient? Ah! mademoiselle, vous avez allumé dans mon cœur une effroyable passion! Je vous avoue cet amour avec la franchise qui distingue les âmes énergiques. Je désire votre possession légitime, elle seule peut m'empêcher de mourir. — Alors vous mourrez, mon cher monsieur Maxendi, dit-elle en penchant gracieusement sa jolie tête, car jamais homme n'aura rien de Mélanie : elle a tout donné!... — Par les trente canons de ma dernière frégate! vous en aurez menti! s'écria le forban en colère; et lorsque je vous ai enlevée, c'était pour vous forcer à m'épouser... Comment pouvez-vous reparaître dans le monde après avoir passé quinze jours chez moi? — Je n'irai plus dans le monde. — Bon! mais vous ne sortirez d'ici que morte ou ma femme... — Pour morte, dit Mélanie; la mort est la seule chose que je souhaite : ainsi c'est me servir; pour votre femme, cela ne sera jamais!... jamais!... — Mais, petite scélérate, vos sourires et votre tête penchée n'empêcheront pas que vous ne soyez en mon pouvoir et que je ne puisse faire de vous tout ce que je voudrai. — Non, non! — Comment cela? — Parce que les malheureux ont toujours un refuge qu'on ne peut leur enlever. — Et lequel? — La mort!... — Oh! je vous empêcherai bien de mourir. — Monsieur Maxendi, la pensée et la mort sont les seules choses qui soient hors du pouvoir des tyrans et des scélérats : rien ne les asservit. — Comment, mademoiselle, vous refuseriez cette vie aimable, pleine de jouissance et de plaisirs que je vous offre? Figurez-vous que vous commanderiez à tout, à commencer par moi, avec le despotisme d'un capitaine qui fait manœuvrer un sloop; votre amour-propre sera satisfait sur tous les points, vous serez reine; je vous défierai de former un désir que je ne satisfasse, quand il exigerait même la mort d'un homme. — Tout cela et rien c'est la même chose, interrompit doucement Mélanie; un de mes rêves et une minute de méditation me donnent plus de jouissance que tous les plaisirs que vous m'étalez inutilement — Mais vous ignorez ce que c'est qu'un mari, à quoi il est utile, combien il est tendre; ce qu'il procure de plaisir, vous n'en savez rien. — C'est vrai; mais je sais, dit-elle avec un fin sourire, que j'aime encore mieux un amant. — Ah! s'il faut n'être que cela, s'écria le matelot. — Que cela! dit Mélanie. A mon tour je puis vous répondre, monsieur, que, d'après ce que je vois de vous, il vous est à jamais impossible d'aimer, car un véritable amant n'afflige point ce qu'il aime. — Ta, ta, ta! reprit Argow en colère. Ah çà, petite folle, prenez garde à votre tête... elle est trop jolie pour que ces beaux yeux se ferment à jamais.... Vous me refusez?... — Oui, dit Mélanie avec un geste d'horreur. — Mais on a des motifs, dit le pirate en pliant dans ce moment la rigueur de son caractère d'une manière étonnante devant la naïve simplicité de Mélanie. — Aussi en ai-je, monsieur Maxendi, car ce n'est ni par aversion ni par un sentiment de haine que je vous refuse : tout homme, fût-il prince, essuierait ce refus.... Ecoutez-moi : j'aime! j'aime pour toujours!.. — Ah! pour votre salut, petite femme, ne prononcez pas ces paroles-là devant moi, avec ce regard et cet accent : croyez-moi, n'attisez pas un incendie. — J'aime, reprit-elle, un être qui aura sans cesse mon amour!... — Cet homme, dit Argow en la contemplant avec le sourire de l'enfer sur ses lèvres, cet homme ne vous accompagnait-il pas sur le vaisseau qui vous a ramenée en France? — Joseph!... s'écria-t-elle, mon frère!... oui, oui, c'est lui!... O mon bien-aimé, dit-elle comme en délire, oui, c'est toi image chérie!... sur un bûcher je te verrais encore. — Et vous croyez, reprit le pirate, et vous croyez que je n'ai pas le moyen de vous empêcher de mourir et celui de vous épouser? Allons, ma belle enfant, vous serez madame Maxendi! Lorsqu'on a comme moi cinq millions et douze hommes dévoués, on a tout ce que l'on veut. Aucune puissance humaine, s'écria-t-il en fixant Mélanie de manière à la faire pâlir et frissonner, aucune puissance humaine ne peut vous tirer d'ici, et, forcé de vous rendre, de renoncer à vous, je vous tuerais!... — Monsieur!.... monsieur! ... au secours!... au secours!... s'écria Mélanie, épouvantée de l'horrible expression de ce visage. — Au secours, répéta-t-il avec un accent d'ironie, vous oubliez que personne ici n'a d'oreilles ni d'yeux pour vous!... tout est à moi. Pensez-vous, de bonne foi, que je vais laisser arriver jusqu'ici votre amant?

A cette idée, Mélanie resta comme une statue de marbre et regarda le pirate avec une expression de stupeur qu'il est impossible de rendre. Jamais son esprit chaste et pur n'avait pu concevoir l'idée d'une scélératesse pareille, et, dans ce moment, Argow semblait, par son attitude et la férocité de son visage, être le crime lui-même.

— Je sais où est Joseph, reprit-il avec un sourire sardonique, je l'ai vu cette nuit, et je puis vous répondre, ajouta-t-il en serrant les lèvres, que vous ne le verrez plus! — Quoi! vous savez qu'il est à Paris? — A Paris! dit le pirate surpris; est-ce qu'il ne serait pas mort? se dit-il en lui-même. — Il a passé, je l'ai vu, reprit Mélanie, et...— Vous l'avez vu? lui demanda encore Maxendi. — Oui, son aspect a rafraîchi mon âme... le malheureux! il allait à Paris! En ce moment, son visage avait une expression divine : on eût dit une de ces saints dont la tête est entourée d'une auréole céleste. — Ah! il est à Paris, dit le forban, c'est bon ; je l'ignorais.

Mélanie pleura de désespoir en voyant que sa candeur donnait des armes contre elle. — Ma belle enfant, je vais envoyer mes gens en campagne, car ce Joseph doit revenir par ici. Alors, dans peu, il vous faudra choisir entre ma main et la mort de votre amant. Aussi bien, je l'ai déjà jurée, et c'est un grand miracle... — Grand Dieu! s'écria Mélanie, où suis-je?... Et elle se laissa tomber dans un fauteuil en versant un torrent de larmes. — Vous voyez, dit froidement Argow, toute l'étendue de mon amour : il me rend capable des plus grands excès. Ma reine, je vous laisse réfléchir à ces propositions; mais je veux vous donner un fil pour vous tirer du labyrinthe où elles vous entraîneront; souvenez-vous bien que de ce que je dis à ce que je fais il n'y a qu'un pas, et, ce pas, il ne me faut qu'une minute, une seconde pour le faire. Adieu!... ne pleurez pas, les pleurs sont inutiles. Prenez une résolution, et... il n'y en a qu'une bonne. — Grand Dieu! répéta Mélanie en se tordant les bras de désespoir, tu ne me secourras donc pas! Je souffre presque autant que lorsque Joseph m'a dit adieu. Argow la contempla, car elle était plus que belle, puis il s'en alla en lui lançant un regard de maître et il la laissa dans un horrible état de souffrance. Elle pleura toute la journée, toute la nuit; elle ne voulut rien prendre, et son esprit, fatigué par tant de secousses, ne put s'arrêter à aucun projet raisonnable.

XXV

Le maire de Vans se prête aux desseins du pirate. — Dîner au château. — La femme du maître de poste prend le parti de madame Hamel — Arrivée de Joseph. — Il aperçoit Mélanie. — Combat. — Le vicaire s'enfuit.

Argow revint dans le salon de son château, où, dans ce moment, Vernyet et deux pirates retirés, au service de M. Maxendi, buvaient du punch à qui mieux mieux. — Oh! oh! s'écria le maître forban, arrêtez la cuiller! ne levez pas tant les coudes! il nous faudra user du pousse-moulin ces jours-ci. A ces paroles, les trois matelots regardèrent avec étonnement Argow, qui vint s'asseoir à côté de Vernyet... — Dis-nous donc, mon garçon, lui cria Maxendi en le secouant brusquement, comment se fait-il que le jeune homme de l'auberge ne soit pas dans le champ du Seigneur? — Si tu ne le sais pas, toi qui sais tout, comment veux-tu que je le sache, mon capi...taine? répondit Vernyet ivre.—Ah! les brutes! s'écria Maxendi, cela n'aura jamais de tenue, ils ne pourront jamais prendre...—Ah! que si, mon sup...é...rieur, que si, nous prendrons bien... toujours... — .... (ceci remplace l'effroyable juron d'Argow) écoutez-moi!... Et en disant cela Argow saisit le vase d'argent et le jeta par la fenêtre... Le premier qui, jusqu'à mon mariage, se grise, je le renferme à la cave dans un tonneau de vin de Champagne.

Tous regardèrent le pirate avec effroi. — Vernyet! s'écria-t-il en lui frappant sur l'épaule, as-tu ton bon sens maintenant?... — Présent, mon capitaine, répondit le lieutenant en secouant les fumées du punch — Et vous, Scalyt, Ornal et Carilleyn, êtes-vous à la manœuvre? — A nos pièces! crièrent-ils. — C'est bon, dit Argow d'un air plus radouci ; vous allez d'abord faire nettoyer tout le château en un tour de main; vous aurez à vous habiller d'une manière décente et même somptueuse. Toi, Scalyt, tâche de ne pas fourrer tes mains à chaque instant dans tes poches; Ornal, ne te gratte pas; et toi, Carilleyn, ne mets pas dans ta bouche une seule feuille de tabac ; que personne ne jure... sans quoi, à la cave! elle remplacera la cale. Enfin, mes enfants, quoique cela vous soit bien difficile, prenez-moi les manières, le ton des gens de la haute société, ne parlez pas tous ensemble, ne vous coupez pas la parole, pas de gestes, pas d'injures... Songe, Ornal, que tu es duc, Scalyt marquis, et Carilleyn baron. Vernyet, tu vas dire au cuisinier de se distinguer, et de nous faire pour demain un dîner à trois services : tous nos gens seront en livrée, on mettra un suisse à la porte du château, que les jardiniers ratissent les avenues et me nettoient le petit bois de l'entrée et tout ce qui tombe en ruines! m'entendez-vous? — Qu'il a d'esprit le capitaine! dit tout bas Scalyt à Ornal, il est capable de tout... — M'entendez-vous? .. répéta Argow. — Oui! crièrent les quatre forbans.— Eh bien! donc, branle-bas! répondit Maxendi — En avant, dit Carilleyn, je veux que le feu Saint-Elme me brûle si je comprends ce qu'il veut faire; mais en avant! — Eh bien! dit Vernyet quand il fut seul avec Argow, que prétends-tu?... — Ce que je prétends? épouser Mélanie : et pour cela, attendu les difficultés, il nous faut *embosser* le maire de la commune afin qu'il ne soit pas trop scrupuleux sur nos titres, et il faut à toute force lui faire croire que des chats sont des lièvres... Tu vas donc aller, de la part de M. le comte de Maxendi,

l'inviter au somptueux repas de demain, et, comme il faut prendre toutes ses précautions, tu auras à lui faire entendre que je suis instruit qu'un séditieux caché sous le nom de Joseph doit arriver en ce pays, et, pour s'en saisir et le surveiller quand il viendra, tu placeras quelque fine mouche, Gounault par exemple, en embuscade dans le village. Allons, va t'habiller, prends la calèche, et étudie un peu le caractère de ce maire de village, pour savoir en quel endroit je pourrai jeter le *grappin* sur lui. — Mais, Argow, mon ami, ta tête, cette tête excellente, déménage donc! Comment, tu vas épouser cette poulette! Es-tu fou? est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux... tu m'entends! ajouta-t-il en regardant Maxendi, et ton envie satisfaite, la planter là. — Je l'aime, Vernyet, et sur ta tête respecte-la. Si elle m'échauffe et qu'elle refuse de m'épouser, j'aurai toujours ce moyen-là... Allons, marche.

Vernyet s'en fut en murmurant et en pensant que ce mariage était le comble de la folie; car, se disait-il : — Une fois Argow marié, sa femme nous chassera tous, il deviendra sage, s'attachera à la vie, nous laissera là comme des chiens morts... et du diable si l'on peut jouter avec lui; il est rusé, ce qu'il veut, il faut le vouloir. Si ce mariage pouvait manquer... sans que ce fût de notre faute! car il nous ferait sauter la cervelle... En devisant ainsi, Vernyet s'habillait, la calèche s'apprêtait, et en un instant il arriva chez le maire. Ce dernier, en voyant une voiture s'arrêter à sa porte, se frotta les mains et fit place au lieutenant. — Monsieur, n'êtes-vous pas le maire de Vans? pourrais-je avoir l'honneur d'obtenir un instant d'audience? — Monsieur!... monsieur!... dit le maire troublé par cette déférence qui flattait son orgueil, monsieur, asseyez-vous, entrez, faites-moi l'honneur... Vernyet entra dans la salle, où madame Hamel était assise auprès de la femme du maître de poste, qu'elle instruisait d'une partie de ses malheurs. — Ma femme, vite un siége...—Monsieur est sans doute attaché au gouvernement? — Je suis, reprit Vernyet en croisant ses jambes et se balançant sur sa chaise, je suis l'ami intime de M. le comte de Maxendi, qui depuis un an est propriétaire de la terre de Vans... A ces mots madame Hamel, pressant la main de l'hôtesse, prêta la plus grande attention à ce que Vernyet allait dire à M. Gargarou. — Maxendi, reprit le pirate, regrette beaucoup que les occupations et le soin des affaires publiques l'aient jusqu'à présent retenu à Paris, car il aime beaucoup votre pays, et il compte désormais l'habiter tous les étés. Il m'envoie, monsieur le maire, vous inviter à dîner avec lui pour demain. Il désire singulièrement faire votre connaissance, et il veut, je crois, traiter avec vous de quelque affaire; nous n'aurons presque personne, nous serons en petit comité avec le marquis Sealyt, avec le célèbre Ornal et un baron allemand... — Monsieur, interrompit le maître de poste, qui ne se sentait pas de joie, ces messieurs sont-ils quelque chose dans le gouvernement? — Comment donc!... s'écria Vernyet en faisant un geste de dédain, ce sont tous les amis du ministère actuel, ils sont très-influents... — Ah!... dit M. Gargarou, j'aurai l'espoir de faire doubler ma poste, si ces messieurs veulent prendre intérêt à moi. Monsieur, j'ai d'ici à A.....y deux montagnes, et trois d'ici à Septinau, vous comprenez quelle injustice... — Vous devez, interrompit Vernyet, être fort attaché à la noble famille qui gouverne l'Etat, monsieur le maire... — Comment, si j'y suis attaché!... s'écria Gargarou. — Eh bien! vous comprenez alors qu'il est très-important de déjouer toutes les trames des pervers qui en veulent au bonheur des amis de la légitimité. — La légitimité!... Ah! ma femme, le voilà!.. s'écria le maître de poste en se frappant le front, la *légitimité*, il faut que j'écrive ce mot là, je ne peux jamais m'en souvenir... Le gouvernement de la légitimité. — Monsieur, reprit gravement Vernyet, maintenant que vos bons sentiments me sont connus, je vous signale un jeune homme nommé Joseph... (madame Hamel frémit) comme un ennemi du gouvernement, un séditieux, et il importe singulièrement au ministère de l'arrêter, car il tient les secrets d'une conjuration... Vous me comprenez?... Il doit venir dans ce village : si vous l'arrêtez, vous deviendrez au moins sous-préfet!... donnez-en avis sur-le-champ au château, et envoyez-nous le coupable... — Sous-préfet!... s'écria le maire... Ma femme!... ma femme!... — Tais-toi, grosse bête! lui dit tout bas sa femme; tout ce qui reluit n'est pas or. — Au surplus, continua Vernyet, je vous laisserai ici un jeune homme qui vous sera d'un puissant secours; il est alerte, vif, et a bon pied, bon œil... Ainsi, reprit-il, vous nous ferez l'honneur de venir dîner avec nous demain... — Comment donc, mais certainement, dit M. Gargarou en reconduisant le lieutenant son chapeau à la main et en saluant à chaque pas. — Eh bien! ma femme, tu vois!... s'écria le maître de poste qui ne se tenait pas de joie, notre poste est doublée, je suis sous-préfet... Mais, dit-il, ce M. Joseph... c'est notre jeune homme d'avant-hier... Oh! oui! il avait bien la figure d'un conspirateur, l'air sombre... Eh il demeure, s'écria-t-il en tirant de sa poche le billet laissé par le vicaire, il demeure... (il mit ses lunettes) rue de la Santé... Le maître de poste se retira pour réfléchir à cette affaire importante. — Oh! mon Dieu! mon Dieu! comme tout cela s'embrouille, dit madame Hamel à madame Gargarou, ma pauvre tête n'y suffira pas! Qu'est-ce qui a dit à M. Maxendi que Joseph doit revenir, quand ma lettre ne fait que de partir?... Que faire?... — Ma pauvre dame, répondit l'hôtesse, je m'intéresse singulièrement à ce beau jeune homme que j'ai vu hier, et il est impossible que ce soit un méchant homme. — Lui, un conspirateur!... mais ce sont des mensonges... c'est le fils d'un contre-amiral. — D'un contre amiral! s'écria la jeune femme... Ecoutez, je ne suis pas d'avis que Gargarou se mêle de cette affaire : cet homme qui est venu tout à l'heure m'a l'air de se donner pour ce qu'il n'est pas. Nous voyons tous les jours les grands seigneurs quand ils voyagent, et celui-là me paraît de fabrique. Ecoutez, il faut que vous alliez à la poste voisine, du côté de Paris; que là vous attendiez votre jeune homme... et vous l'avertirez de se déguiser en paysan : il arrivera ici à pied et je dirai que c'est un de mes cousins.

Comme elle achevait ces mots, une vieille femme entra dans l'auberge et s'avança vers madame Gargarou. — Ah! madame, dit elle, je venons vous payer ce que je vous devons... Allez, ce jeune homme qui a visité ma chaumière a joliment mis du beurre sur mon pain. — Quel jeune homme?... demanda madame Hamel — Un grand, beau, le fils de cette jeune dame qui... Vous savez l'histoire? dit la femme. — Oui... dit l'hôtesse, eh bien? — Eh bien, il m'a donné une lettre à porter à la marquise de Rocourt, à l'autre bout de la forêt, . on m'a fait entrer dans le plus beau château, dans des appartements!... dame! c'est un pair de France!... Aussitôt qu'elle a lu ma lettre, voilà-t-il pas qu'elle a couru à son secrétaire et qu'elle m'a baillé un sac de douze cents francs. . et qu'elle a fait plus de cris de joie!... elle a dit qu'elle viendrait ici.. — La marquise de Rocourt! s'écria l'hôtesse... allons, allons, je vais dire à Gargarou qu'il aille prudemment dans cette affaire-là... ce jeune homme... Allez, ma bonne dame, dit-elle à madame Hamel, courez à l'autre poste et guettez-le...

La pauvre madame Hamel se mit en route malgré le mauvais temps, et chemina vers Septinau, en s'éloignant à regret de l'endroit où était Mélanie. — Votre mari n'est-il pas le berger de mon frère? demanda l'hôtesse à la vieille femme. — Oui, madame, à votre service!... — Eh bien! il faudra qu'il me fasse le plaisir de montrer le métier à l'un de mes cousins, et qu'il garde le secret sur ce que je lui dirai... La vieille femme s'en alla, joyeuse, raconter dans tout le village l'heureux événement qui la tirait de la misère.

L'hôtesse eut une grande querelle avec son mari sur la conduite qu'il avait à tenir avec M. Maxendi; mais l'hôte, gonflé d'ambition, défendit à sa femme de se mêler des affaires du gouvernement. Madame Gargarou résolut alors de servir secrètement la cause de M. Joseph, et le maire se dévoua par contradiction à la cause de M. Maxendi. Le lendemain, le maître de poste se para de son mieux et se dirigea vers le château où gémissait la tendre Mélanie... Un grand laquais, vêtu d'une livrée splendide, l'annonça dans le salon par le titre de M. le maire de Vans-la-Pavée. Argow courut au-devant de lui, et successivement il présenta ses quatre compagnons. Le maître de poste fut ébloui en se trouvant dans la compagnie d'aussi nobles personnages, et l'on ne tarda pas à se mettre à table. M. Gargarou ne revint pas de son étonnement à l'aspect du luxe déployé sur cette table couverte d'argenterie, de cristaux et de vins fins, dont on changea fréquemment. — Monsieur le maire, dit Argow, vous ne vous douteriez pas de la raison pour laquelle je vous ai prié de passer chez moi?... — Non, monsieur, répondit respectueusement le maire. — C'est pour mon mariage, continua négligemment le pirate. Comme j'ai résolu d'habiter souvent ce village et de me faire bien venir de ses habitants, je n'ai pas voulu me marier à Paris. . A propos, mon cher monsieur Gargarou, l'on m'a dit que vous désiriez voir doubler votre poste? — Ah! monsieur! s'écria l'aubergiste, c'est une indignité qu'on ne me l'ait pas doublée depuis longtemps : vous qui avez voyagé sur cette route, vous savez combien elle est rude pour moi des deux côtés... — On vous la doublera! Ne faut-il pas une ordonnance, une loi? — Une loi, je crois, monsieur. — Ah! une loi, une petite loi, dit Maxendi en regardant ses compagnons. — Nous avons la majorité, dit Vernyet, et une loi de plus, c'est une bagatelle. — Marquis, ajouta Argow en parlant à Vernyet, cela te regarde, car tu es l'ami du ministre de l'intérieur. — Monsieur le maire, reprit-il en frappant sur le bras du maître de poste, je voudrais que ce mariage se fît très-promptement, et l'un de mes amis doit m'envoyer une ordonnance du ministère de la justice qui me dispensera de la seconde publication : ainsi, vous pouvez commencer et préparer la première : je vous donnerai toutes les pièces, et la semaine prochaine nous danserons ici...— Mais votre future?... demanda le maître de poste... — Elle est ici, reprit Argow, mais je n'ai pas voulu la faire assister à un repas où elle se serait trouvée seule au milieu de six hommes : vous sentez qu'une jeune fille, ma cousine, dont je suis le protecteur...— Est-ce que ce serait la jeune femme que l'on a amenée l'autre jour? demanda le maître de poste, on la disait folle .. — Folle! dit Argow, elle l'est un peu, c'est-à dire qu'elle aime un jeune libéral assez mauvais sujet, qui est parvenu à lui tourner la tête. Ces gens-là mettent le désordre dans les familles comme dans l'Etat Ma jeune cousine m'épouse donc avec un peu de répugnance, mais elle ne sera pas mariée depuis quinze jours, que cette fantaisie se dissipera. Je vous dis cela, parce que nous sommes bons amis, et que vous la verrez un peu chagrine peut-être... — Mais, reprit M. Gargarou, a-t-elle son père et sa mère?... car... — Orpheline, dit Vernyet; allez, monsieur

Gargarou, le présent de noces de M. le comte sera de doubler votre poste… — Monsieur le maire, reprit Argow, je vais faire venir un avocat pour notre contrat de mariage que vous signerez, j'espère!… il rédigera les actes, ce qui pourrait vous embarrasser un peu; nous ne serons pas dérangés, et vous n'aurez qu'à signer… — Je n'aurai qu'à signer! répéta le maire un peu étourdi par le vin, et j'aurai ma poste doublée, car vous qui êtes dans le gouvernement… — Le gouvernement de l'Etat… continua Ornal. — Et de la légitimité, dit Vernyet. — Oui, reprit le maître de poste, la légitimité du gouvernement, de l'Etat, du royaume…j'y suis attaché, et nul ne peut dire que je ne suis pas bon Français et honnête homme.

Argow, voyant à quel homme il avait affaire, jugea qu'il n'éprouverait aucune opposition de sa part dans le dessein qu'il méditait. Il lui versa si souvent rasade et ses compagnons lui donnèrent de si bons exemples, que M. Gargarou et les quatre matelots devinrent complétement ivres. Argow fit promettre tout ce qu'il voulut au maire, au nom du gouvernement et de la sûreté du trône; puis il invita le maire à venir dîner dans trois jours, parce qa'alors l'avocat prétendu serait arrivé et rédigerait l'acte de mariage pour lequel Argow devait faire demander toutes les pièces nécessaires, en fabriquant les plus essentielles. La pauvre Mélanie passa ces trois jours dans une mortelle tristesse. Ses fenêtres donnaient sur la lisière de la forêt, et les arbres dépouillés de feuilles, la campagne déserte, la nature en deuil, formaient un spectacle en harmonie avec les sombres pensées qui l'assaillaient. La jeune fille pâlissait chaque jour et se désolait de ne plus voir madame Hamel. Elle allait souvent à sa fenêtre pour contempler la campagne déserte, et revenait s'asseoir sur son fauteuil en pensant toujours à Joseph et ne désirant plus son arrivée dans les lieux où M. Maxendi était tout puissant, puisque ce farouche ravisseur avait juré sa mort : elle sentait que, si Joseph ne tombait pas au pouvoir d'Argow, ce dernier ne pourrait pas lui présenter la cruelle alternative de la mort de son frère ou de son mariage. Pendant que ces choses se passaient à Vans-la-Pavée, madame Hamel s'était rendue à pied à Septinan, et cette pauvre femme, que ces tristes événements avaient fait sortir de son caractère, trouvait dans sa tendresse et dans son dévouement une activité de corps et d'esprit qui semblait au-dessus de ses forces. Elle se tint sur la route de Paris tout le jour, et pendant la nuit elle veillait en écoutant le moindre bruit, et arrêtait chaque voiture pour voir si Joseph n'y était pas.

Enfin, sur la fin du second jour, un courrier arrive au grand galop à la poste et demande quatre chevaux qui seront payés double. On s'empresse, madame Hamel se tient sur la porte de l'écurie, les pieds dans la boue et en souliers de satin presque usés. Au bout de quelques minutes, elle aperçoit Joseph. — Mon fils, s'écria-t-elle, ne va pas plus loin!… — Quoi! c'est vous, ma mère!… Mélanie, Mélanie, où est-elle?… C'était donc elle?… — Descends, et reste ici… Finette, dépêchez. Le vicaire, pâle, abattu, presse madame Hamel dans ses bras et l'embrasse en pleurant. — Mélanie, où est-elle? — Mon fils, dit la vieille femme à voix basse, sortons d'ici; laisses-y ta voiture et viens à l'écart : tu as affaire à un homme rusé, habile, puissant, et l'on ne saurait trop prendre de précautions… Viens, Finette. — Ah! s'écria le vicaire, je vais requérir la force armée, ou des gens que j'achèterai, s'il le faut, et j'enlèverai Mélanie de vive force; je périrai plutôt! — Il va tout perdre! s'écria madame Hamel; mon ami, écoute-moi : au premier pas que tu vas faire dans ce pays-ci, l'on t'arrêtera. Pendant que tu seras en prison, sauveras-tu Mélanie, que l'on peut emmener si l'on sait que tu es ici? — Je la suivrai! s'écria le vicaire. — Non, mon ami, il faut que tu te déguises ici en paysan, et Finette en paysanne; il faut que Finette passe pour ta femme; alors sous ce costume, et lorsque tu seras à l'abri des desseins des méchants, tu pourras chercher les moyens de tirer Mélanie de sa prison, du château de M. Maxendi. — D'Argow! ma mère, c'est celui qui a soulevé l'équipage de notre vaisseau!… Madame Hamel resta muette de stupeur. — Mon fils, sauvons-la! Argow est capable de la tuer!…

Alors le vicaire, admirant la justesse des avis de madame Hamel, retourna à la poste et paya les chevaux, en priant le maître de poste de Septinan de garder sa voiture et de la tenir toujours prête à partir avec de bons chevaux; puis il revint à l'auberge de madame Hamel, il quitta ses habits, colla ses cheveux sur son front comme le font les paysans, et se revêtit du costume que la soigneuse femme avait acheté d'avance. Finette emprunta le déshabillé d'une fille de l'auberge, et madame Hamel ayant aussi pris un costume de campagne, ils s'acheminèrent tous trois du côté de Vans-la-Pavée. Durant le chemin madame Hamel mit le vicaire au fait de ce qui s'était passé. Heureusement pour eux, le maître de poste de Vans, M. Gargarou, ne se trouva pas dans la salle de son auberge lorsque Joseph s'y présenta, car, en voyant ce jeune cousin de sa femme avec madame Hamel, il n'aurait pas manqué de concevoir de graves soupçons, puisque madame Hamel avait avoué devant lui connaître M. Joseph. — Vous ne pouvez pas rester ici, mon cousin, dit finement la jolie hôtesse en parcourant des yeux le jeune vicaire, vous y seriez trop en danger, car M. Maxendi a tellement fanatisé mon mari, qu'il ne rêve que votre arrestation. Si vous voulez réussir dans votre entreprise, rendez-vous à la maison que vous avez visitée il y a quatre jours, et vous y trouverez deux braves gens qui vous sont dévoués; vous prendrez un manteau de berger et vous tournerez autour du château; et, puisque vous êtes amoureux, l'amour vous conseillera, et Dieu vous sera en aide… Le vicaire laissa Finette et courut à la chaumière. Le mari et la femme se chauffaient à un bon feu de tourbe lorsque leur porte s'ouvrit, ils se retournèrent et la sœur de Marie reconnut le vicaire. — Mes amis, s'écria-t-il, vous devez me cacher; la femme de l'auberge vous en a sans doute prévenus; si elle ne l'a pas, fait, songez à garder le silence sur moi, et je payerai votre discrétion : je suis pour tout le monde un pauvre paysan, et nous allons conduire ensemble les troupeaux. Allons, mon ami, prenons nos manteaux et sortons. — Un instant, mon bon monsieur, les moutons ne sortent pas maintenant, ils sont à la ferme. — Allez donc les chercher, car je meurs d'impatience… Et le vicaire, revêtant l'humble manteau du berger, sortit précipitamment et se mit à la porte en regardant le château qui renfermait sa bien-aimée.

En ce moment Mélanie était à la fenêtre; elle contemplait la campagne d'un œil rempli de larmes, sans pouvoir reconnaître à travers le nuage de ses pensées si elle désirait ou ne désirait pas Joseph. Elle voit un troupeau de moutons dirigé par deux hommes s'avancer vers les fossés du château. — Qu'ils sont heureux! se disait-elle, ils sont libres… Le troupeau s'approche de plus en plus, car les chiens, aiguillonnés par la voix de leur maître, mordent les moutons pour les faire avancer plus vite. Cette singularité frappa Mélanie, elle ouvrit sa fenêtre, et, posant ses bras sur la pierre froide, elle s'accouda pour deviner le motif de cette précipitation du berger. Un des bergers s'assied sur une pierre, et l'autre l'imite. Tout à coup Mélanie aperçoit un des bergers s'avancer et regarder dans la campagne. Elle tressaille involontairement en croyant reconnaître la marche de Joseph; son cœur bat avec violence, elle respire à peine. En ce moment Joseph, chantant un air connu de tous deux, acheva de se dévoiler. Mélanie ne voit plus rien, elle se sent défaillir, mais la voix de Joseph la soutient. Ah! rien ne peut dépeindre le charme d'un tel moment : que ceux qui ont aimé se l'imaginent. Après deux ans se revoir, et se revoir séparés par des dangers affreux!… Mélanie, l'imprudente Mélanie, agita son mouchoir pour dire à son frère qu'elle entendait sa voix. Le vicaire, tout entier à cette douce contemplation, heureux, oubliant les lieux et les circonstances, agita le sien. — Retirons-nous, monsieur, dit le berger; voici un homme qui accourt : venez de ce côté, si vous m'en croyez.

Cet homme était le matelot chargé de surveiller la partie de la campagne sur laquelle les fenêtres de Mélanie avaient leur vue. Il vint rôder autour des deux bergers, et voyant les mains de Joseph : — Il me semble, mon ami, dit-il, que vous avez les mains bien blanches pour un homme de la campagne… — Qu'est-ce que cela vous fait? demanda le berger. — Je ne te parle pas, à toi! — Mais moi je te parle, dit le berger. — L'ami, continua le matelot après avoir toisé les deux bergers, toi qui as une chemise de batiste pour garder les troupeaux, pourrais-tu me dire ce que font ces moutons dans un endroit où il n'y a pas un brin d'herbe? — Encore un coup, qu'est-ce que cela te fait? s'écria le berger. — Ce que cela me fait?… tu vas le voir!… Et le brigand siffla trois coups. — Vous êtes sur nos terres, et vous n'avez pas le droit d'y mener vos moutons, s'écria-t-il. — Ah! je ne sais pas mon métier, peut-être, répondit le berger. Comme il finissait ces paroles, trois grands laquais arrivèrent en courant, et le matelot leur cria de s'emparer de Joseph. Il s'engagea un combat, et les chiens donnèrent un moment l'avantage au berger; alors le vicaire, saisissant cet instant pendant lequel il avait réussi à se délivrer des deux hommes qui l'avaient assailli, il prit sa course en se dirigeant vers la forêt avec la rapidité d'une flèche. Les laquais, abandonnant le berger, se mirent à la poursuite de Joseph; mais le gardeur de troupeaux ameuta ses chiens après ces brigands, ils furent arrêtés dans leur course et forcés de se défendre des morsures. Au reste, Joseph, élevé dans les forêts et dans les montagnes, était beaucoup trop agile pour qu'aucun de ceux qui le poursuivaient pût l'approcher. Mélanie, que ce combat avait rendue tremblante comme les feuilles qui restaient encore aux arbres, vit avec joie son frère disparaître dans la forêt. Sur-le-champ Argow fut instruit de la présence de son rival, il redoubla les gardes autour du château et mit ses gens en campagne, en s'applaudissant de ce que Joseph était venu s'offrir à ses coups.

XXVI

Rencontre. — Le charbonnier et sa famille. — Le vicaire s'introduit au château et revoit Mélanie. — Dangers évités.

La nuit arrivait à grands pas, et le vicaire courait toujours avec la même vitesse à travers l'immense forêt dans laquelle il était entré. Au bout de deux heures il commença à sentir la fatigue et le besoin; alors il marcha plus lentement en se dirigeant, avec précaution, en ligne droite, pour arriver à une des extrémités de la forêt. En entrant dans une route plus fréquentée que celles qu'il venait de traverser et dont les ornières assez profondes indiquaient le passage des voitures, il entendit au loin le mouvement d'une charrette, le claquement d'un fouet et le sifflement du conducteur. Il courut alors vers l'endroit d'où partait ce bruit, afin de savoir en quelle partie de

la forêt le hasard l'avait conduit. — Mon brave homme, dit-il à un paysan couvert d'une blouse et qui était d'une taille énorme, pourriez-vous me dire où je suis? — A une demi-lieue d'Aulnay, répondit le grand charretier. — Mais, reprit le vicaire, votre voix ne m'est pas inconnue... n'êtes-vous pas Jacques Cachel, le bûcheron-charbonnier qui demeure sur la hauteur? — Ah! c'est M. Joseph! s'écria Cachel. Ah! monsieur le vicaire, je n'ai pas pu vous témoigner ma reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu. Usez de moi corps et âme. Je vous dois ma petite fortune, car c'est moi qui fournis le bois et le charbon au château de Vans, et c'est une pratique que j'aurais perdue si j'avais été en prison. Monseigneur m'a obtenu ma grâce, et vos bontés, celles de madame la marquise, m'ont mis sur le pinacle. Corps, âme et biens, je suis à vous, monsieur Joseph. Mais par quelle aventure vous trouvez-vous à cette heure dans cette forêt, tandis que depuis huit jours tout Aulnay est sens dessus dessous? tout le monde vous pleure. M. le marquis est parti pour Paris, pour aller à votre recherche. On dit que vous êtes un grand seigneur. M. Lesecq, M. Gausse, mademoiselle Marguerite, ne cessent de parler de vous et de votre histoire : c'est ma femme qui m'a tout conté... ma pauvre femme! Ah! comme votre retour va étonner! Monseigneur l'évêque est venu vous chercher ici, et il y a des gens qui disent que le frère de l'évêque, un contre-amiral, est mort le soir de son retour : il y a des manigances d'enfer! — M. de Saint-André est mort! s'écria Joseph, qui n'avait pas dit un mot jusque-là, par une bien bonne raison. En effet, aussitôt que le bûcheron avait parlé de l'accès qu'il avait au château d'Argow, le vicaire était tombé dans une méditation dont il ne fut tiré que par la nouvelle de la mort de M. de Saint-André. — Jacques, reprit-il, puis-je compter sur votre dévouement et sur votre discrétion, dont la volubilité de votre langue ne me donne guère bonne opinion? — Monsieur, répondit Jacques Cachel, comptez sur moi comme sur vous-même. Je vous prouverai ma discrétion et mon dévouement en temps et lieu. — Marchons donc vite à ta chaumière, parce que j'ai faim et que je suis fatigué.

Cachel donna un coup de fouet à ses chevaux, et en un quart d'heure ils aperçurent la lumière qui brillait par la lucarne de la chaumière déserte. — Allons, femme, ouvre! c'est moi!... Entrez, monsieur; je vais aller mettre mes chevaux à l'écurie, que, grâce à madame la marquise, nous avons fait arranger....... — Chut! s'écria le vicaire en arrêtant l'exclamation d'étonnement que la femme de Cachel allait pousser, chut! ma bonne mère! et attendez votre mari : j'ai à vous parler à tous deux. Le bûcheron étant rentré, le vicaire s'assit entre le mari et la femme : on se rapprocha du feu, que Cachel ranima, et, M. Joseph s'assurant du sommeil des enfants, parla en ces termes : — Mes chers amis, songez qu'avant toute chose il faut me promettre solennellement de ne pas ouvrir la bouche sur ma présence en ces lieux : c'est le point le plus important. Maintenant, Cachel, je vous promets deux mille francs si nous parvenons à tirer du château une jeune fille que M. Maxendi y retient. Pour cela il faut du courage, de l'adresse et de la discrétion, de l'activité et un dévouement sans bornes. La première chose à faire, ce sera, Cachel, d'aller tous les jours au château pour savoir ce qui s'y passe et de m'en instruire. — Justement! monsieur, interrompit Cachel, demain j'y porte du charbon, et après-demain six voitures de bois... J'y suis connu du concierge et du cuisinier en chef. — Bon! bon! Cachel, s'écria le vicaire transporté de joie, nous allons rêver au moyen de m'y introduire, car il faut que je voie Mélanie... Demain, au lever du soleil, vous irez acheter un cheval réputé bon coureur, pour le tenir prêt à tout événement. — Il y aurait celui de M. de Rocourt, si par Marie nous pouvions l'emprunter. — Connaissez-vous, demanda le vicaire, la distribution intérieure du château? — Monsieur, répondit le charbonnier, il y a deux ailes et une façade : le grand escalier est dans la jonction de l'aile gauche avec le corps de logis principal du château, et cet escalier conduit dans une immense galerie où sont les appartements de cette aile gauche dans laquelle est cette jeune dame. Quant aux grands appartements, ils sont au rez-de-chaussée de la grande façade. — Ainsi, dit le vicaire, pour aller chez Mélanie il faut traverser la cour, aller dans le vestibule où commence le grand escalier, et... sa chambre donne sur la campagne... Eh bien! Cachel, dites-moi maintenant où est la cuisine où vous apportez sans doute votre charbon. — Les cuisines, monsieur, sont justement dans le rez-de-chaussée de cette aile gauche, et la porte n'est pas loin du perron. — Cachel, s'écria le vicaire, demain je me mettrai dans un de vos sacs de charbon, et je me hasarderai dans ce labyrinthe. N'y allez qu'à la nuit tombante... O bonheur! je verrai Mélanie!

Le vicaire fit un frugal repas, que sa faim lui fit trouver excellent, et il se coucha dans son manteau, en recommandant encore la discrétion au mari et à la femme. Malgré sa fatigue, le vicaire ne put dormir, et, toute la nuit, Mélanie fut l'objet de ses pensées. La mort de M. de Saint-André lui donnait un espoir qu'il osait à peine s'avouer. Emporté par les dangers que courait Mélanie, emporté par la violence de sa passion, il remettait à un autre temps d'examiner les graves questions que ferait naître son désir de revoir Mélanie; il ne voyait qu'une chose : le bonheur de sa sœur, sa félicité, et son amour si bien partagé. Le lendemain matin, la femme de Cachel se mit à coudre un sac assez grand pour contenir et cacher le vicaire, et, lorsque tout fut préparé, Joseph se mit en route avec le charbonnier, en prenant ses mesures de manière à n'arriver au château de Vans que vers les cinq ou six heures du soir. Lorsqu'il fut sur le point de quitter la forêt, Joseph, montant sur la charrette, se coula dans le sac noir qui lui était destiné, et le charbonnier, sifflant et faisant claquer son fouet, se dirigea vers le château. Quand il fut à la porte de la dernière grille, le matelot chargé de l'inspection de cette partie s'avança en criant : — Qui est-ce?... car il faisait assez nuit. — C'est moi! s'écria Cachel; je n'ai pas pu venir plus tôt, car la pluie a gâté les chemins. — Ah bien! vous allez être joliment reçu du cuisinier, maître Jacques Cachel! il y a un grand dîner, et il jure après vous depuis une heure : il vient d'envoyer un gâte-sauce voir si vous n'arrivez pas. — Ne m'arrêtez donc pas... — Ah! c'est vrai, vous êtes de la maison : passez; mais, voyez-vous, les cartes se brouillent; hier il y a eu engagement avec l'ennemi, et l'on est à sa poursuite : on redouble de surveillance. Ce n'est pas peu qu'une fille à garder lorsqu'elle a un amant qui rôde... Allez!... Et Jacques d'enfiler l'avenue, de passer la cour en criant : — Gare! et jurant après les chemins. Il conduisit sa voiture juste en face de la porte de la cuisine. — Arriverez-vous? s'écria le chef en colère : vous perdrez la pratique, monsieur Cachel!... Et le chef, faisant signe à un marmiton, l'aide de camp du cuisinier se mit en devoir de monter sur la charrette pour jeter les sacs. — Hé! hé! gâte-sauce! s'écria le charbonnier effrayé et jetant le jeune homme par terre en le saisissant par le cou; je ne touche pas à tes plats, ne va pas casser mon charbon!... Aussitôt Cachel atteignit un sac et le porta au milieu de la cuisine. — Parbleu! monsieur Lesnagil, vous n'avez guère l'idée de ce que c'est qu'un chemin... mes chevaux ont manqué périr dans un bourbier...

Cachel retourna à sa voiture et rangea plusieurs sacs le long du mur. En mettant Joseph contre l'escalier : — Sortez, lui dit-il, je vais amuser le chef pendant une bonne demi-heure. Joseph sort de son sac, s'élance dans l'antichambre, et il entend les voix bruyantes des convives, car c'était justement le jour où le maire dînait pour la seconde fois chez M. Maxendi. Le vicaire frémit involontairement; il monte rapidement les escaliers et arrive dans cette sombre galerie où il présume que la chambre de Mélanie doit se trouver. Il parcourt la galerie, et il voit de loin une lueur s'échapper sur le carreau par l'intervalle qu'il y a toujours entre une porte et les dalles du plancher. Il se hasarde à ouvrir la porte : il entre... Mélanie, assise sur un fauteuil, lisait sa lettre. Elle lève la tête, regarde dans l'ombre... elle jette un cri et tombe comme morte en reconnaissant le visage du vicaire. Ce dernier s'élance, et les plus doux baisers la firent revenir à la vie : ces baisers étaient l'expression d'une volupté encore inconnue à Mélanie. Elle relève sa pesante paupière et s'écrie : — Enfin, c'est toi! — Mélanie, je n'ai qu'un instant, un quart d'heure, et je cours les plus grands dangers : tâche que nous ne soyons pas surpris. — Tu m'ôtes toutes mes idées par ta présence : je suis folle!... que faire?... En parlant ainsi, elle se mit à réfléchir; son joli front se plissa; puis, souriant à son frère, elle s'écria : J'ai trouvé! puisqu'il s'agit de ta sûreté. Alors elle prit sur la table où étaient les restes de son dîner les fragiles débris de quelques noix, elle sortit rapidement et courut les semer dans la galerie; puis accourant avec légèreté, elle ferma la porte au verrou et dit : — Joseph, nous sommes tranquilles maintenant... Et elle courut se poser sur les genoux de son frère. — Mélanie, dit il avec un tremblement presque convulsif, comment m'aimes-tu? — Joseph, comme par le passé, et ton aspect vient ranimer l'ardeur qui me dévore sans cesse... Et elle pencha sa belle tête sur l'épaule du vicaire. — Toujours ton même sourire!... s'écria-t-il. — Toujours! répondit-elle avec mélancolie... Cruel! comme tu m'as quittée! J'espère que si tu me délivres nous ne nous séparerons plus! — Non, dit Joseph avec énergie. Il ne savait comment instruire Mélanie du mystère de sa naissance; cette nouvelle ne devait être annoncée qu'avec bien des ménagements. — Que j'aime cette promesse! elle vient, continua Mélanie, elle vient encore à temps pour m'empêcher de mourir!... Oui, mon frère, vivons ensemble! va, nous souffrirons moins de nos combats que de l'absence. Laisse-moi t'embrasser.

Le vicaire embrassa son amie avec une effusion qui surprit Mélanie. — Joseph! dit-elle, qu'est-ce que cela veut dire? — Je voudrais, Mélanie, t'en instruire sans prononcer une parole... Ah! je crains ta joie. — Que veux-tu dire?... Et elle regarda le visage de Joseph avec une inquiétude qui n'avait rien de pénible.... Mon frère!... — Mélanie!... répondit le vicaire en appuyant sur ce mot. — Mon frère, pourquoi ne me nommes-tu pas du doux nom de sœur? depuis que tu es entré, tu ne l'as pas prononcé... Eh! qu'est-ce que cela me fait? s'écria-t-elle comme en délire, ne te vois-je pas?... ne suis-je plus ta seule amie?... Ah! ne cherchons pas de mystérieuses paroles à comprimer l'élan de notre joie. Eh bien! oui, je t'aime toujours avec ardeur! Si c'est là ce que me demandent tes yeux dont l'expression m'étonne et me ravit, oui, je t'aime avec cette ardeur invincible qui me possédera jusqu'à mon dernier jour... Mais oublions tout cela, je t'en prie, gardons cet instant pur et brillant, qu'au milieu d'une vie de sacrifices il se trouve une fleur... Tu ne dis rien, mon frère... et tes yeux me dévorent... Ah! oui, ils parlent assez... Abaisse ta paupière et tes longs cils, je veux les couvrir de baisers!... — Méla-

nie, tu me revois... dit lentement le vicaire. — Mais, mon amour, que veux-tu dire? — Mélanie, lorsque je t'ai quittée, je t'ai juré de ne plus revenir que lorsque nous pourrions nous revoir sans crime. — Sans crime!... Quelle pensée!... Joseph!... mon frère!... — Ne m'appelles plus ton frère!... — Ne le serais-tu pas?... dit-elle d'une voix languissante, et toutes ses couleurs abandonnèrent ses joues; elle pâlit, elle appuya sa tête sur la poitrine du vicaire: elle y perdit le sentiment du bonheur. Les larmes de Joseph coulèrent sur ce charmant visage. — Voilà ce que je redoutais! s'écria-t-il; et, relevant Mélanie, il tâcha de la réchauffer par les baisers les plus ardents. — Mélanie! reviens!... Et il essaya de la relever. — Mon ami, dit-elle en ouvrant à peine ses beaux yeux bleus, je me meurs!... j'en mourrai!... — Mélanie!... tu es au pouvoir d'Argow! — D'Argow!... s'écria-t-elle en se levant avec cette précipitation que donne l'indignation, de ce pirate qui a déporté notre père!... — Mélanie, reprit le vicaire en l'asseyant sur ses genoux, ne crie pas si haut!... écoute-moi: M. de Saint André est mort!... il n'était point mon père, et ta mère n'était point la mienne... ton amour est innocent!... — Innocent!... mon frère, oui, mon frère, car je veux toujours te donner ce doux nom! innocent!... Oh! laisse-moi t'embrasser comme ce jour où tu m'as repoussée!.... Eh quoi! s'écria-t-elle, Joseph, tu es triste! qu'as-tu donc? dit-elle en passant sa main dans les cheveux du prêtre avec un ravissement divin. — Mélanie, dit-il avec chagrin, pour lui donner le change sur la cause de sa tristesse, comment puis-je sourire en te voyant dans ce château, sans avoir trouvé le moyen de t'en tirer? — C'est vrai, dit-elle, mais l'amour nous éclairera... Elle lui jeta un des plus gracieux sourires.

A ces mots, les pas rapides d'un homme firent retentir dans la galerie le bruit des coquilles de noix qui s'écrasaient. — C'est Argow! s'écria Mélanie, nous sommes perdus!.. Où te cacher?... La stupeur saisit le vicaire. — Tuons-le!... s'écria-t-il. — Non, non, cache-toi dans mon lit!... — Mademoiselle, ouvrez-moi!... dit Argow d'une voix tonnante. Le vicaire se mit entre deux matelas. Mélanie rétablit le désordre du lit et se disposa à aller ouvrir. Pour mettre au fait de ce nouvel incident, il faut que l'on se transporte un peu avant l'arrivée du pirate dans la salle à manger, dont la porte donnait sur le vestibule où commençait l'escalier. Lorsque le vicaire le monta si rapidement, les convives, au fort du repas, s'occupaient à mettre M. Gargarou entre deux vins. — Allons, monsieur le maire, disait Argow, c'est hier que vous avez fait la première publication, sous quatre jours vous nous mariez... buvez à cette fête-là!... — Vous finirez par me faire voir ma poste double, dit Gargarou en riant de ce gros rire franc qui distingue les gens de la campagne. — Vous voyez ici un avocat qui vous évitera la peine de faire l'acte... il va rédiger le contrat de mariage... ah! il est habile! — Est-il du gouvernement?... demanda le maire en le regardant. — Sans doute. — Faut avouer, monsieur le comte, que vous êtes un fameux bon vivant et que ceux qui vous entourent n'engendrent pas de mélancolie... Je m'étonne qu'avec une existence comme la vôtre vous cherchiez le mal comme avec la main — Que voulez-vous dire? demanda Argow en fixant le maire. — Eh oui! répondit M. Gargarou, le mariage n'est-il pas... — Ah! interrompit le pirate, l'amour est une terrible chose... — Oui, dit le maître de poste, surtout chez les femmes, car lorsque la mienne... — Elle est jolie? dit Vernyet. — Que trop!... répondit mélancoliquement le maire; car, je vous réponds... non, je n'en réponds pas...

Tous les convives se mirent à rire et à louanger l'esprit de Gargarou en lui disant qu'il éclipserait bien du monde à Paris et qu'il n'était pas fait pour être maître de poste. — Oh, oui! dit-il, je devrais fourrager dans le gouvernement!... — Allons, répondit Argow, vous entendez la politique... — Ah çà, monsieur le comte, continua le maire en frappant sur le ventre d'Argow, n'interrompez pas le cours de mes idées... Nous sommes au dessert, et vous dites que l'amour vous tient au cœur; il faut donc que cette jeune fille soit bien belle! — Divine... s'écria le pirate. — Diable!... est-ce qu'il ne serait pas possible de la voir?... — Non, dit Argow. — Ce n'est pas, dit Vernyet, que M. le comte n'en aurait pas envie, c'est qu'il ne le peut pas, ajouta le lieutenant, qui ne demandait pas mieux que de brouiller son capitaine avec Mélanie, pour que le mariage manquât. — Je ne le peux pas, double coquin! — Ah! cela se gâte!... dit le maire, les injures sont prohibées!... Si je le voulais, à l'instant même elle descendrait! mais vous êtes ivres... — Non, crièrent-ils ensemble, c'est une mauvaise excuse!... — Mon ami, dit le maire, si elle ne vient pas, nous croirons qu'elle vous mène par le bout du nez!... et c'est un signe de malheur, du nez au front... — Silence, monsieur Gargarou!... je coupe la gorge à ceux qui médisent de ma fiancée... — Cela se gâte.... dit tout bas le maire. Ah, bah! amenez la, cette jeunesse, on ne vous la mangera pas!... Argow, craignant que le maire ne se fâchât, et voyant qu'il avait besoin de lui, pressé d'ailleurs par les plaisanteries dont ses complices l'assaillirent en ce moment, se leva et leur dit: — Je vais la chercher; mais, mordieu! si quelqu'un se lâche et n'est pas respectueux, il aura affaire à moi! — Ah! dit le maire, nous sommes tous dans le gouvernement et la légitimité, de manière qu'il n'y a rien à craindre.

Argow sortit et monta chercher Mélanie. — Ma reine, lui dit-il, qu'avez-vous? vous êtes tremblante... — C'est le vent qui souffle, le froid, la solitude. — En ce cas, venez, ma petite femme!... venez présider à la fin de notre festin!... — Non, je veux être seule!... s'écria-t-elle avec une énergie terrible. — Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie-là?... — Dame!... je suis femme!... — Oui, mais moi je suis homme! — Qu'est-ce que cela fait? En France, ce n'est pas à moi à obéir. — Je suis Américain, dit Argow en fronçant le sourcil; ma belle amie, pourriez-vous m'expliquer par quelle aventure votre robe est noire comme du charbon?... — C'est le vent qui a soufflé des cendres sur moi. — Jeune fille, vous êtes une petite fleur, dit le pirate en lui lançant un regard foudroyant tremblez de soulever l'orage qui brise les chênes!... Et il se mit à regarder par la chambre avec une curiosité frénétique. — Que me vouliez-vous?... reprit Mélanie avec un doux accent de voix qui couvrait toute la crainte horrible qui l'envahissait. Voyant Argow contempler le lit avec une attention terrible, elle courut à lui, le prit par l'épaule, le força de la regarder, et, lui lançant un regard enchanteur: — Que me vouliez-vous donc?... — Que vous descendiez dans la salle à manger!... — J'y descendrai, monsieur Maxendi, répondit-elle avec un air de soumission qui désarma le pirate. Il s'approcha, la saisit. — Monsieur, s'écria-t-elle, je ne suis pas encore votre femme!... Et un effroi mortel la glaça en voyant le lit se mouvoir, ce qui indiquait que Joseph ne pouvait contenir son indignation en supposant probablement au pirate des intentions qu'il n'avait pas. — Allons, suivez-moi, mon ange, lui dit Argow. — Oh, monsieur!... non! répondit-elle avec un geste rempli de grâce et d'expression, je ne suis pas habillée, je suis couverte de cendres, il faut au moins que je passe une robe... dans dix minutes. C'est bien le moins qu'en obéissant à vos ordres je sois maîtresse de ce que l'on n'a contesté à aucune femme, de ma toilette. — Eh bien! je vous attendrai, dit le soupçonneux forban en s'asseyant. — Puis-je m'habiller devant vous?... Allez-vous-en, je vais vous rejoindre. — Petite syrène!... s'écria le corsaire en ouvrant la porte, je me fie en votre parole et je vais vous annoncer...—Oui, dit-elle avec un gracieux sourire, je vous suis.

Elle écouta le bruit des pas du pirate, et lorsqu'elle ne les entendit plus, elle se hasarda dans la galerie et s'en fut jusque dans l'escalier. Elle entendit la voix d'Argow mêlée à celle des autres convives, alors elle accourut avec la légèreté d'une biche dans son appartement. Le vicaire était déjà hors de sa retraite. — Mélanie, j'étouffais de rage! — Et moi de frayeur!... Allons, mon ami, comment vas-tu sortir de cette caverne? — Avant d'en sortir, Mélanie, convenons d'une chose nécessaire pour ta délivrance, à laquelle je viens de penser... Toutes les fois que deux heures dans la journée ou dix heures dans la nuit sonneront, trouve-toi dans ta chambre en te cachant dans l'embrasure de ta croisée: lorsqu'on tirera un coup de fusil, s'il y a une balle qui siffle dans ta chambre, elle te dira que l'instant d'après il se passera quelque chose d'intéressant pour toi, soit une pierre lancée avec une fronde et qui sera enveloppée d'une lettre, soit une flèche qui t'apportera un billet. A compter de demain, ma bien-aimée, tiens-toi sur tes gardes!... que nous ne te blessions pas!... Adieu, reçois mon baiser de départ. — Joseph, nous reverrons nous? — Comment, Mélanie, tu en doutes!... Avant trois jours, je veux que nous soyons sur la route de Paris! — Allons, je le crois, puisque tu le dis. Adieu!... Et, s'élançant dans les bras l'un de l'autre, ils se donnèrent un dernier baiser. Mélanie s'avança la première dans la galerie, et Joseph suivit de loin, prêt à se réfugier dans la chambre de Mélanie au premier bruit. Ils parvinrent jusque dans l'escalier, ils descendirent dans le vestibule, et comme le vicaire se glissait dans la cour pour regagner son sac de charbon, Argow ouvrit la porte de la salle à manger.—Comment, mademoiselle, vous dites que vous voulez vous habiller... — Est-ce que je ne le suis pas?... répondit-elle en pâlissant. Argow regardait dans la cour. — Qu'est-ce que c'est que cette charrette?... demanda-t-il. — Monseigneur, dit Jacques Cachel, vous manquiez de charbon, et je n'ai pas pu venir plus tôt... Monsieur Lesnagil, vous ne voulez pas mon reste? — Allons, dit Argow, débarrassez le perron de ces sacs... Un jour où j'ai du monde!... Cachel tâta ses sacs pour savoir si le vicaire était revenu, et, voyant qu'effectivement il remplissait son sac, il en jeta deux ou trois devant Argow, les sacs retentirent sur la voiture, puis il prit le vicaire et le posa doucement en saisissant le moment où le pirate, se retournant vers Mélanie, lui dit: — Eh bien! cette robe... — Comment voulez-vous que je la misse? je n'avais personne. — Vous le saviez cependant, petite rusée, lorsque vous m'avez renvoyé...

En cet instant Jacques Cachel, regardant Mélanie, dit: — Vous n'avez plus rien à craindre!... — A qui parles-tu?... — Vous n'avez plus rien à craindre, monsieur Lesnagil, continua le charbonnier sans répondre à Argow, car vous êtes fourni de charbon pour au moins quinze jours. A demain!... — Cachel s'en alla en faisant claquer son fouet et galoper ses chevaux. — Entrez, mademoiselle, dit M. Maxendi, et, prenant la main de Mélanie, il ouvrit la porte en s'écriant: Voici madame Maxendi!... Un murmure d'étonnement s'éleva à l'aspect de la belle Mélanie, que la présence de son amant et les dangers qu'il venait de courir avaient décorée des plus ravissantes couleurs. — Madame Maxendi!... dit-elle avec énergie, jamais, messieurs!... un mariage veut un consentement, et la hache sur la tête

je ne dirais pas oui!... — Bravo! dit Vernyet, voilà de l'énergie... Eh bien! monsieur le comte?... — Monsieur le comte!... s'écria Mélanie, celui qui prend le nom de Maxendi n'est autre qu'un pirate nommé Argow!... — Tais-toi, jeune fille! s'écria Argow en colère, tais-toi! si tu ajoutes... Il la regarda en lui jetant un tel éclair, que Mélanie devint muette un moment. — Vous avez vu quelqu'un, mademoiselle? dit-il en se radoucissant. — Je ne m'en cache pas, je viens de voir à l'instant celui que j'aime, et avant deux jours je serai arrachée de ces lieux!... — Diable! mais cela se gâte! s'écria M. Gargarou; vous ne me disiez pas cela, monsieur le comte. — Tais-toi, imbécile!... lui répliqua le forban. — Bravo! dit Vernyet, il n'épousera plus! — Jeune fille, dit Argow à voix basse, tu as élevé la tempête, et tu y périras! — J'avoue, dit-elle avec un naïf sourire, que je mourais avec chagrin au moment où je viens d'apprendre que je puis épouser Joseph, et qu'il n'est pas mon frère!... — Mais, où l'avez-vous vu?... demanda Argow étonné. — A l'instant!... dit-elle. — Où était-il?... — Devant vous..

Maxendi lâcha un effroyable juron et lança des regards terribles sur l'assemblée. — Votre amant est dans le pays!... reprit-il d'un air sombre qui annonçait la mort, vous m'épouserez! — Jamais! s'écria-t-elle, et, s'il y a ici quelqu'un qui ait quelque pouvoir, quelque autorité, je l'adjure de me retirer d'ici, de faire son devoir, car je suis enlevée de force. Mélanie déployait une énergie sublime, et Argow, craignant que le maire ne conçût de graves soupçons malgré son ivresse, fit venir des laquais, et l'on ramena Mélanie, de force, dans son appartement.

XXVII

Argow veut s'enfuir avec Mélanie. — Plan du vicaire. — L'hôtesse le sert. — Dévouement de Cachel. — Mélanie est enlevée.

Argow, furieux, ordonna de faire les recherches les plus actives; elles lui prouvèrent que personne n'avait pu s'introduire au château sans être vu : cependant comme il lui était impossible de douter que Mélanie eût revu Joseph, puisqu'elle avait appris le secret de sa vie passée qu'il avait tant d'intérêt à tenir cachée, il tomba dans une étrange perplexité, mais il n'était pas homme à y rester longtemps. L'obscurité qui régnait sur cette étrange entrevue, l'énergie déployée par Mélanie, les soupçons que les paroles de la jeune fille devaient exciter dans l'esprit de M. Gargarou, tout décida le pirate à frapper un grand coup. Il y réfléchit toute la nuit, et dès le matin il résolut de mettre son dessein à exécution pour se défaire des recherches et de la présence du dangereux ennemi qu'il avait en la personne de l'amant de Mélanie. Ce projet était de partir sur-le-champ pour le village de Durantal, situé au milieu des montagnes du Dauphiné, charmante solitude où il possédait un château et une terre considérable qu'il n'avait pas encore visités. Il ordonna tout pour son départ, il fit demander des chevaux à M. Gargarou, et l'invita à déjeuner, afin de savoir quel effet avait produit sur lui la scène de la veille, et, en cas de soupçon, décider comment il les effacerait de l'esprit du maître de poste. Ces préparatifs eurent lieu le plus secrètement possible, afin que personne ne pût se douter du projet de Maxendi. Cependant, comme on ne se défiait point de Jacques Cachel et que Jacques Cachel était resté toute la nuit au bord de la forêt, il sut dès le matin que le pirate allait faire un grand voyage, car le cuisinier lui paya son charbon et refusa son bois en lui disant qu'il allait en Dauphiné. Sur cette nouvelle, Jacques enfourcha un de ses chevaux, il accourut à bride abattue à sa chaumière, et, faisant monter sur-le-champ le vicaire sur un autre cheval, il lui raconta, en revenant vers le château, le nouveau dessein du matelot. Joseph embrassa Cachel pour son dévouement, et il se mit à réfléchir sur ce qu'il y avait à faire dans une semblable conjoncture. Inspiré par la nécessité, le vicaire eut bien vite formé son plan de défense. — Cachel, lui dit-il, connais-tu beaucoup de bûcherons dans cette forêt et pourrais-tu en rassembler un bon nombre en peu de temps? — En une heure, j'en aurai dix ou douze : que faut-il faire? — Il faut, mon ami, les poster au commencement de la forêt, en les armant jusqu'aux dents; il faut, de plus, barrer le chemin avec ta charrette, et je viendrai te rejoindre dans peu pour te donner les dernières instructions... Mélanie est à nous!...

Cachel s'élança dans la forêt et Joseph au village de Vans. En approchant de l'auberge de M. Gargarou, il cacha son visage et se mit à épier avec soin quelles étaient les personnes qui se trouvaient dans la salle. Comme il regardait, le maître de poste et Vernyet sortirent: effrayé, le vicaire s'échappa au grand galop en courant vers Septinan. Quand il fut parvenu à une certaine distance, il se retourna, et, voyant Gargarou et le lieutenant se diriger vers le château, il revint à petits pas vers l'auberge du *Grand Vert*. Il y entra hardiment après avoir attaché la bride de son cheval à l'un des anneaux de fer qui garnissaient le mur; l'hôtesse était seule; aussitôt qu'elle aperçut Joseph, elle lui fit signe de marcher avec précaution, et elle l'emmena dans une chambre haute où madame Hamel et Finette se trouvaient. — Madame, s'écria le vicaire, Mélanie est à moi pour peu que vous vouliez me seconder!... — Que faut-il faire? — Maxendi n'a-t-il pas demandé des chevaux? — Oui. — Avez-vous un postillon sur le dévouement duquel on puisse compter?... — Oui, un joli garçon qui fait pour moi tout ce que je veux! — Eh bien! madame, si la pensée de sauver une infortunée des mains d'un scélérat effronté vous touche, son sort est entre vos mains : donnez ce postillon à Maxendi, et qu'il lui amène des chevaux ombrageux. Tenez, voilà cent louis (et le vicaire jeta sur la table un rouleau de napoléons)... voilà deux mille francs pour lui, s'il veut consentir à suivre mes ordres. — Et de quoi s'agit-il?... demandèrent à la fois Finette, madame Hamel et la maîtresse de poste. — Il s'agirait, continua le vicaire, de faire prendre le mors aux dents à ses chevaux lorsqu'il sortira du château, de conduire M. Maxendi par la forêt, là qu'il ne s'épouvante en rien de ce qu'il pourra arriver lorsqu'il se trouvera arrêté par deux charrettes. — N'est-ce que cela? dit la maîtresse de poste, mon jeune postillon vous servira à merveille, et seulement pour l'amour de moi... Si cependant il vous plaît de reconnaître ce service, à Dieu ne plaise que je vous empêche de faire du bien à ce brave garçon. — Ce n'est pas tout, reprit le vicaire, il faudra que vous, madame Hamel, et vous, Finette, vous alliez m'attendre à Septinan, que vous fassiez préparer la chaise de poste, et que les chevaux restent toujours attelés... Vous nous attendrez.. allez, courez! — Pour cela, il ne faut qu'un petit bout de lettre à notre confrère, dit la jolie hôtesse, et je vais l'écrire sur-le-champ, n'est-ce pas?...... Catherine, de l'encre!... — Pas tant de précipitation, madame. Dites-moi, je vous prie, ne connaîtriez-vous pas dans le village un bon tireur d'arc? car vous avez sans doute une compagnie de chevaliers comme à Aulnay-le-Vicomte. — Certainement, et le plus adroit, c'est votre berger, répondit madame Gargarou. — Maintenant, reprit Joseph, il ne me faut plus qu'un fusil chargé à balle, du papier et de l'encre.

En une minute le vicaire eut tout ce qu'il demandait. Il écrivit à Mélanie de suivre Argow en jouant un grand désespoir, et de s'effrayer beaucoup lorsque les chevaux prendraient le mors aux dents, afin de ne pas paraître de connivence et ne pas éveiller les soupçons du rusé pirate, mais qu'à l'entrée de la forêt douze hommes apostés s'empareraient du forban et la délivreraient. Ayant tout expliqué, il s'échappa de l'auberge, laissa madame Hamel ébahie, parce qu'elle ne comprit rien à tout cela, laissa Finette et l'aubergiste qui comprenaient tout, et il courut chez le berger dans la maison duquel il était né, et dont il portait encore le manteau, afin de disposer le reste et prévenir Mélanie. Pendant que le vicaire prenait toutes ces mesures avec une activité qui lui faisait trouver les moments trop courts, Argow, ayant remis l'intendance de ses biens à Vernyet, ayant tout ordonné, tout prévu, finissait de déjeuner avec M. Gargarou, auquel il proposa de l'accompagner dans une promenade qu'il comptait faire avec sa jeune fiancée. — Elle est donc devenue moins mutine qu'hier? car elle vous accusait de choses qui sont contraires à l'esprit du gouvernement légitime. — Reste de folie! .. répondit le matelot en fascinant le maire par un regard qu'il lui lança, et, cherchant à deviner ce qu'il pensait : La nuit porte conseil, dit-il, vous allez la voir. Aussitôt Argow, laissant le maire sous la garde de Vernyet, auquel il jeta un regard significatif, se dirigea vers la chambre de Mélanie, qui, malgré le froid, tenait ses fenêtres constamment ouvertes depuis que Joseph l'avait avertie des dangereux signaux qu'il pourrait faire: aussi elle avait soin de se ranger dans un coin aux heures indiquées. Ces petits soins, l'attente et l'espoir, l'avaient rendue moins sombre et moins pensive, elle chantait et s'habillait avec recherche; enfin, son appartement, qui lui avait paru si triste, était devenu pour elle un palais depuis que Joseph y avait apporté l'espérance.

Elle passa la nuit au milieu des rêveries les plus délicieuses. — Puisqu'il n'est pas mon frère, s'était-elle dit, nous nous épouserons, nous serons heureux d'un bonheur sans trouble, sans nuage... Et là-dessus elle dévorait l'avenir et formait mille projets au milieu desquels elle appelait Joseph sans rougir. Pour elle, cette nuit fut presque le bonheur, car l'espérance, cette aurore du plaisir, est peut-être plus douce que le plaisir lui-même. Lorsque l'âme est ainsi disposée, une jeune fille, candide et naïve comme Mélanie, sourit à tout ce qui l'approche : aussi, lorsque le farouche pirate entra, elle quitta la fenêtre et accourut vers lui; tous ses traits respiraient le bonheur. — Mademoiselle, dit Argow, il faut me suivre à l'instant, et songez que, s'il vous échappe un seul mot défavorable pour moi, si vous ne paraissez pas telle que vous devez être avec celui qui veut vous épouser, je vous brise comme un verre! — Certes, monsieur Maxendi, vous ne me ferez pas mourir; car la vie, depuis hier, m'est devenue trop précieuse; mais, avec toute l'envie que j'ai de vous plaire aujourd'hui, je ne puis m'en aller avec vous que lorsque dix heures seront sonnées. — Quel est ce nouveau caprice, ma reine? dit le forban en regardant Mélanie avec attention, cache-t-il quelque piége comme votre désir de vous habiller hier au soir? — Comment, s'il cache un piége!... et c'est à une femme que vous le demandez!... répondit-elle avec un geste plein d'une malicieuse coquetterie; tout n'est-il pas piége et mensonge en nous? — Oui, mais en nous autres hommes, tout est énergie et résolution : suivez-moi donc à l'instant si vous aimez la vie! venez sur-le-champ, je l'exige! — Vous vous trompez, mon cher monsieur Maxendi, vous ne le voulez même pas! vous croyez le vouloir, reprit Mélanie en cherchant à gagner du temps; je suis persuadée que dans une seconde vous ne le voudrez plus. —

Comment cela? arrière-petite-fille de Satan!... — Si je vous promettais de vous embrasser ici lorsque dix heures sonneront, et de vous suivre après partout où bon vous semblera... — M'embrasser!... me suivre!... s'écria le pirate stupéfait de la gracieuse coquetterie qui respirait dans la pose et dans le regard de Mélanie; en vérité, je n'y conçois plus rien!... les femmes sont impénétrables! — Allons, reprit elle en souriant légèrement, le marché vous plaît-il?... — Quelle heure est-il? s'écria Maxendi en tirant sa montre. Il ne s'en fallait pas de dix secondes que l'aiguille arrivât sur la soixantième minute... Je vais avec le château! dit-il en regardant Mélanie d'un air ironique, mais sensiblement radouci. — Je ne m'en dédis pas! répondit Mélanie. — J'accepte! s'écria le matelot. Et il s'élança sur Mélanie pour la saisir dans ses bras et l'embrasser. — Il n'est pas dix heures!... cria-t-elle avec énergie et en se débattant. Maxendi l'avait prise et la tenait entre ses bras; elle détournait la bouche avec répugnance, et ce débat avait lieu devant la fenêtre... Dix heures sonnent! Mélanie veut se retirer de la fatale fenêtre, un coup de feu part, la balle enlève une des boucles de cheveux de la jeune fille, siffle à l'oreille du pirate, et s'enfonce d'un demi-pouce dans l'un des deux battants de la porte de chêne. — Votre frère est un bon tireur, dit avec sang froid le pirate, mais je le vois d'ici, et dans peu je vais le tenir sous de bons verrous... Allons, branle-bas, l'équipage! à vos postes!...

En criant ainsi, le matelot courait dans la galerie et voulait s'emparer lui-même de Joseph. Mélanie, restée seule, n'eut que le temps de se rejeter en arrière, de tomber à genoux pour remercier Dieu de ce que le pirate avait pris le change en croyant qu'on en voulait à ses jours; et comme elle se relevait, une flèche siffle et rejoint la balle sur la porte de l'appartement. La jeune fille s'élance, saisit le billet, rejette la flèche dans le fossé, lit le billet, l'avale et se met à regarder ce qui se passait dans la plaine. Tremblante comme une fauvette poursuivie, elle vit son frère et le berger s'enfuir sur leurs chevaux avec la rapidité d'un nuage chassé par le vent du nord, et le pirate resté confus avec ses gens, car ils étaient tous à pied. Argow, en fureur, les maltraitait et paraissait leur donner des ordres pour s'emparer de Joseph s'il revenait; mais bientôt il les quitta et revint au château. Elle l'entendit avec effroi s'avancer dans la galerie, et il parut devant elle en proie à une fureur sans égale. — Suivez-moi!... dit-il en jetant sur elle un regard farouche. Mélanie, effrayée, suivit le forban, qui la conduisit à la salle à manger, où l'honnête Gargarou avait bien de la peine à faire raison à Vernyet de toutes les santés que ce dernier lui portait. — Ah! ah! s'écria-t-il en voyant Mélanie, voilà la femme future de M. Maxendi... elle est donc plus raisonnable ce matin?... Allons, mon administrée, quel jour vous mariez-vous? je suis tout prêt... — Oui, mais je ne le suis plus, reprit Argow en colère, et nous allons virer de bord... Tu sais ce que je t'ai dit, Vernyet? ajouta-t-il en regardant son lieutenant, veille sur lui, et s'il reparaît ne le manque pas!... Monsieur le maire, reprit-il en tendant la main au maître de poste sur un signe du lieutenant, si vous voulez venir nous conduire un petit bout de chemin, je vous donnerai les instructions nécessaires... — Pour doubler ma poste?... — Oui, reprit ironiquement Argow, pour doubler votre poste... Les chevaux étaient attelés à la calèche du pirate, et le jeune postillon paraissait avoir beaucoup de peine à les contenir; mais, si le maître de poste n'avait pas eu le rayon visuel un peu altéré par les fumées du champagne, il aurait remarqué que son postillon s'arrangeait de manière que, tout en semblant retenir les chevaux, il les piquait violemment avec ses éperons. — On nous a donné des chevaux neufs!... dit-il en soutenant la tremblante Mélanie, à laquelle le postillon fit un signe d'intelligence. Lorsque la jeune fille fut montée, les chevaux s'emportèrent, mais il les retint, et joua parfaitement son jeu, car aussitôt que M. Gargarou et le pirate furent assis, les chevaux partirent comme s'ils eussent eu des légions de diables à leurs trousses.

Mélanie jeta les hauts cris: — Nous allons verser!... où m'emmène-t-on?... au secours!... — Ne craignez rien, ma belle petite dame, dit M. Gargarou. Monsieur le comte, dit-il à Maxendi, la calèche est-elle bonne? — Oui, répondit Argow. — Nous n'en irons que plus vite, le jeune homme est bon postillon; c'est un cousin de ma femme. — Eh bien! où nous mènes-tu? demanda le pirate. — Au secours!... on m'enlève malgré moi! criait toujours Mélanie. — Où je vous mène? répondit le postillon, je ne vous mène pas, ce sont les chevaux, car je n'en suis pas le maître!... (et le rusé gaillard les éperonnait); c'est la première fois qu'ils vont à la voiture. — Voyez-vous, dit le maître de poste, ils ont pris le mors aux dents. — Prends par la forêt! s'écria Maxendi, je ne demande pas mieux. — J'irai si je peux, répondit le postillon qui enfila la route du bois en paraissant emporté par ses chevaux. Mélanie criait toujours, Gargarou la consolait en répétant qu'il n'y avait pas de danger; et Argow, inquiet pour sa proie, regardait chaque ornière, et parlait au postillon, qui n'écoutait rien. Enfin la calèche roulait avec une effrayante rapidité dans le chemin de la forêt. Du plus loin que le postillon aperçut les deux charrettes, il demanda passage en criant et faisant claquer son fouet, mais les charrettes restèrent immobiles. Ce danger palpable émut fortement le maître de poste, qui tremblait pour la vie de ses quatre chevaux, qui devaient se fracasser contre les charrettes; le postillon et le maître de poste criaient à tue-tête; Mélanie tremblait de peur, car elle savait que c'était en cet endroit que son enlèvement allait avoir lieu; Argow regardait en avant pour examiner le choc et sauver Mélanie, et le bruit était tel, que personne n'entendait le pas de chevaux qui suivaient la voiture.

En une minute la calèche arrive entre les charrettes, et les deux premiers chevaux s'écrasent et tombent. Mélanie jette un cri, le postillon se débarrasse, Gargarou gémit, et Argow se sent saisir et serrer par des cordes qui le prennent par le milieu du corps, de manière qu'il ne put faire aucun mouvement; il jura comme les Treize Cantons, et acheva de casser la voiture par les efforts qu'il essaya pour se soustraire à la force supérieure de Cachel, qui le liait impitoyablement; le vicaire se saisissait de Mélanie joyeuse, deux hommes contenaient Gargarou, et les trois autres, leurs fusils braqués sur la poitrine du domestique d'Argow l'empêchaient de s'opposer à cet enlèvement. Le pirate, écumant de rage, fut garrotté de telle sorte, qu'il était forcé de rester immobile comme une masse inerte; on lia le maire sans écouter ses réclamations, et on les plaça tous trois sur une charrette. Argow, comme tous les hommes d'un grand caractère, se soumit à la nécessité et n'ouvrit plus la bouche, mais il contemplait le vicaire avec un mélange de rage et de curiosité. Gargarou, comme tous les imbéciles qui croient que les cris et les plaintes peuvent changer le destin, se tuait de dire aux charbonniers : — Je suis le maire de Vans! déliez-moi! On ne l'écoutait pas. Il cherchait des yeux son postillon, mais le rusé jeune homme s'était caché. Le vicaire ordonna à Cachel de rétablir la calèche, on releva les chevaux, en remplaçant les deux qui étaient hors de service, on mit Mélanie dans la voiture, et lorsque tout fut arrangé, que les complices de Cachel se furent enfuis, le vicaire dit au bûcheron : — Vous enfermerez ces trois hommes dans votre cave, et vous les y tiendrez jusqu'à ce qu'un exprès vous remette une lettre de moi qui décidera de leur sort. Nourrissez-les, empêchez qu'ils ne s'évadent, et, dans votre intérêt, tâchez que leurs cris ne soient point entendus. Si cet enlèvement donnait lieu à quelques poursuites, instruisez-m'en sur-le-champ, je les ferai cesser..... Tenez!... Et le vicaire remit une bourse pleine d'or à l'honnête Cachel. Le bûcheron couvrit les trois captifs avec des sacs, et il fit trotter ses chevaux vers Aulnay. Lorsque le vicaire fut seul avec Mélanie, que Cachel fut loin, le jeune postillon reparut, et ramena au grand galop la calèche d'Argow à l'auberge. Mélanie, en apprenant la part que l'hôtesse avait prise à sa délivrance, lui laissa une chaîne d'or pour souvenir; Joseph lui paya grassement les deux chevaux blessés, et récompensa encore le postillon, qui le mena sur-le-champ ventre à terre à Septinau. Là, Mélanie et son frère, reprirent leur voiture, et le postillon fut chargé de reconduire la calèche au château de Vans. La jeune fille, au comble de la joie, embrassa madame Hamel et Finette, et la chaise de poste vola vers Paris avec la célérité d'un solliciteur gascon qui apprend que son cousin au neuvième degré vient d'être nommé ministre.

XXVIII

Bonheur des deux amants. — Chagrin du vicaire. — Ses combats. — Il épouse Mélanie.

Quelles scènes d'amour! quel délicieux voyage! Malgré le remords qui commençait à le ronger, Joseph ne put se refuser à savourer ce charme qui n'était plus aussi criminel. — Joseph, disait Mélanie emportée par la rapide voiture, Joseph, nous allons nous épouser; nous ne sommes plus frère et sœur, c'est-à-dire, nous le serons toujours, mais nous joindrons aux doux sentiments de notre enfance celui qu'une femme doit à son mari, celui qu'un époux doit à sa femme. Joseph, tu ne me dis rien, tu regardes la campagne... elle est triste et nous sommes gais. Pourquoi, lorsque tu sens le bonheur à tes côtés, cherches-tu de tes yeux l'hiver, emblème de la tristesse? — Mélanie, répondit le vicaire, ne conçois-tu qu'une joie bruyante? — Oh! non, mon amour, ma vie, non, je connais le silence auguste du bonheur; mais, ajouta-t-elle en souriant et en ôtant elle-même la main dont le vicaire couvrait son front, ne faut-il pas qu'une jeune fille parle un peu?... Cependant, Joseph, si ce babil te déplaît, je vais me taire. La jeune fille ne dit plus rien, et elle commença à le regarder avec une espèce d'inquiétude. — Depuis quand, murmura-t-elle, les paroles de Mélanie ne plaisent-elles plus à Joseph?... — Ma sœur, répondit le vicaire en retenant des larmes près de s'échapper, je crois t'avoir prouvé que je t'aimais. Fille céleste, ajouta-t-il en laissant tomber une larme sur le visage étonné de sa sœur, je ne puis adorer que toi! Pourquoi soupçonner mes sentiments? Va, je te donnerai la plus grande preuve d'amour qu'un homme puisse donner. — Tu pleures, Joseph (et Mélanie pleurait)! tu pleures! qu'as-tu donc? — Mélanie, je pleure de bonheur!... Elle le regarda avec un effroi dont elle ne se rendit pas compte. Elle se garda bien d'ouvrir la bouche, et, pendant le reste du voyage, elle épia avec le soin curieux de l'amour le moindre geste, le moindre regard, la moindre parole du vicaire. Ce dernier, s'apercevant de l'inquiétude de sa sœur, s'empressa de la dissiper en secouant la mélancolie qui s'était emparée de lui du moment où il se mit à réfléchir à la nouvelle barrière qu'il

avait élevée lui même entre lui et Mélanie; mais ses douces caresses, ses paroles, ne purent dissiper le nuage qui s'était élevé dans l'âme de la jeune fille.

Bientôt ils arrivèrent à Paris, et se retrouvèrent dans leur hôtel de la rue de la Santé. En y entrant, Mélanie saisit son frère, et, l'entraînant hors du salon, elle lui montra, par un geste plein de grâce, le siége où il s'était assis avant que de partir, et elle lui dit : — C'est là que je pensais à toi!... Ah! reprit-elle, j'y pensais partout! Le vicaire tomba dans une mélancolie aussi profonde que celle qui l'avait saisi lorsqu'il découvrit qu'il ne pouvait pas épouser Mélanie. Cependant cette perpétuelle rêverie avait un certain charme, car dans cette nouvelle position la défense sociale n'était pas la même, et elle n'était plus aussi forte, mais les combats de Joseph avec lui-même n'en furent que plus violents. L'histoire de sa mère lui revenait sans cesse à la mémoire, et, ne trouvant rien en son cœur qui lui fit mépriser soit madame de Rocourt, soit M. de Saint-André, il se servait de cette aventure comme d'un bouclier. On doit juger facilement de la violence de ces combats, si l'on songe un instant à l'esprit religieux dont le vicaire était imbu. La foi du serment, sa conscience, ses croyances religieuses, tout rendait ce déchirement de son âme mille fois plus cruel, car, à côté de ces liens, il s'élevait un des amours les plus passionnés et les plus purs qui soient entrés dans le cœur d'un homme. Cette souffrance bizarre de l'âme ne peut pas être décrite, l'imagination même ne la conçoit pas, car il faudrait se représenter exactement toute l'âme du vicaire.

« Eh quoi! écrivait-il, si j'épouse Mélanie, ne reste-t-elle pas pure? Elle ignore le caractère sacré dont je suis revêtu, elle sera toujours vertueuse, moi seul je serai criminel, et encore qui le saura?... — Dieu, me répond ma conscience. Mais ne pardonnera-t-il pas à tant d'amour?... et, au reste, Mélanie ne vaut-elle pas l'éternité. Quel amant aurait fait un aussi grand sacrifice?... Oui, Mélanie, oui, fille charmante, je t'épouse, je ne puis souffrir plus longtemps la vue de tes yeux qui se tournent languissamment vers moi, c'est une lâcheté que de tarder.... d'ailleurs, le bon curé ne m'a-t-il pas dit, en me quittant, que l'on n'était pas criminel en obéissant à la nature... Ah! j'en crois cette âme simple .. Ah! Mélanie, si tu montes aux cieux, tu imploreras mon pardon!... O supplice!... Mais quoi! Joseph, c'est de l'égoïsme! tu n'oses te sacrifier!... Allons, lâche! du courage!... Non, je ne le puis, car Mélanie ne serait que ma maîtresse!..... Elle l'ignorera, elle se croira mon épouse, mais moi je sais le contraire et je la trompe. Ce procédé n'est pas d'un honnête homme. La rigide vertu ne veut pas que je l'épouse..... Mourons!...... oui, mais elle meurt!... Comme elle m'a souri tout à l'heure!... O Mélanie, je t'épouserai! ce moment a tout décidé!... Non, la figure des femmes brille parfois d'une grâce que rien ne peut définir... Oh! que je grave à jamais ce moment dans ma mémoire, car un rayon du ciel est descendu sur Mélanie et me l'a montrée comme mon épouse!... D'ailleurs les prêtres se mariaient autrefois; nos frères, les protestants, dans la même religion, se marient : je ne serai pas si coupable!... »

Ces phrases donnent une idée exacte de la situation dans laquelle se trouvait l'âme de Joseph. Il n'avait que deux pensées : — L'épouserai-je?... oui... alors sa mélancolie devenait douce, et Mélanie espérait; — l'épouserai-je?... non... dans ces instants de vertu il était sombre, sauvage, et son amie, inquiète, pleurait en secret. On sent combien Mélanie dut être chagrine. Elle partageait d'autant plus la préoccupation de Joseph, qu'elle en ignorait le motif : elle ne comprenait pas ce qui pouvait l'avoir rendu si sombre et si chagrin au moment où il touchait au bonheur; mais, comme elle aimait avec la soumission de celui qui est le moins aimé, elle n'osait interroger son frère : elle le regardait en pleurant, elle déplorait son peu de confiance et dévorait sa propre douleur. Néanmoins, au bout de quelque temps, un soir qu'elle était assise au coin de la cheminée et qu'ils se trouvaient seuls, Mélanie quitta la bergère, vint se poser sur les genoux de Joseph, qui regardait tristement sa sœur et le feu tour à tour, et là, préludant par de tendres caresses, elle finit par déposer sur la bouche de Joseph un long baiser, et, le contemplant avec ardeur, elle lui dit : — Joseph, depuis huit jours que nous sommes revenus et réunis, tu ne m'as pas souri. Mon ami, j'ai respecté huit jours le secret de ta mélancolie. Sais-tu que c'est beaucoup pour une femme? c'est trop pour toi de cacher la cause de ton chagrin!... Pourquoi ne sommes-nous pas unis?... Je n'en souffre pas, parce que je ne doute bien que cela ne peut tarder, car tu m'aimes, n'est-ce pas (il fit un douloureux signe de tête)?... Eh bien! qu'as-tu, Joseph? verse ton chagrin dans mon sein; j'ai plus de tristesse en ignorant que si j'étais instruite... Allons, monsieur!... car je t'appellerai monsieur... Lorsque les gens me diront que les chevaux sont mis, je dirai : Monsieur est-il habillé?... ce monsieur sera Joseph, mon frère, mon mari... Ces paroles, empreintes d'une grâce enfantine qui rappela à Joseph la scène du Val-Terrible, le tirèrent de sa léthargie; il pensa tout à coup qu'en effet il n'était plus seul, que sa sœur partageait son chagrin, qu'elle en avait été témoin, et que la confiance qu'elle avait droit d'attendre exigeait qu'il donnât un motif à sa mélancolie. — Mélanie, dit-il avec émotion en lui prenant les mains et en la regardant fixement. — Oh! Joseph! ne me contemple pas ainsi! j'ai peur! tu me perces le cœur! — Mélanie, reprit-il, je suis triste à juste titre, et je vais te dire pourquoi. Je n'ai point de nom, je suis un enfant naturel; cette naissance apporte aux yeux du monde une espèce de tache, et j'éprouve de la honte à... — O Joseph! Joseph!... s'écria Mélanie en l'interrompant, je te connaissais mal... puisque je ne te croyais pas capable d'une petitesse, et tu ne me connaissais pas du tout si tu as pensé que cette misère sociale pouvait m'occuper un instant. O mon ami, j'en rougis pour toi!... Cruel! .. — Âme divine! s'écria Joseph les yeux pleins de larmes, qui ne sacrifierait pas son âme pour toi?... — Comment, mon frère, c'est pour cela que tu te chagrinais?... Que je suis aise d'avoir parlé!

Alors le vicaire affecta dans ce moment une fausse joie qui fit tressaillir Mélanie. — Ah! dit-elle, je ne te verrai plus triste, et nous allons nous marier!... Joseph la couvrit de baisers et se retira. Lorsque madame Hamel rentra et que Mélanie lui conta naïvement le sujet de la tristesse de Joseph, la bonne femme se mit en colère pour la première fois de sa vie, et s'écria : — Je ne reconnais pas là mon élève!... Deux jours après, comme la tristesse de Joseph perçait encore dans ses manières, Mélanie saisit un moment où il était renfermé dans son cabinet et elle y frappa. — Qui est là?... demanda une voix brusque. — Oh! je ne réponds pas à un pareil accent! parle autrement, Joseph, et je te dirai que c'est Mélanie. — Tu peux entrer, ma sœur! répondit-il doucement. — C'est cela! dit-elle avec une charmante naïveté; comment, mon ami, ajouta-t-elle en s'approchant de lui, vous me fuyez? voilà deux jours pendant lesquels je suis privée de tout ce qui fait mon bonheur et ma vie. Parle-moi, mon chéri! le son de ta voix fera cesser ma souffrance. — Pardonne-moi, ma sœur, mais une disposition d'âme, dont je ne puis secouer le joug, m'attriste, mon jugement s'égare, et les notions du bien et du mal deviennent indistinctes pour moi... — Et c'est, interrompit Mélanie, lorsque tu es en cet état que tu me fuis? Il me semble que si jamais un pareil trouble venait s'emparer de moi, je te chercherais pour le dissiper. Il me souvient de m'être ainsi trouvée quelquefois : c'était pendant ton absence; aussitôt je pensais à toi, à ta voix harmonieuse, à ton charmant sourire... et mes chagrins en étaient adoucis. — Tu l'emportes, charmant démon! s'écria le vicaire.... Et il pressa Mélanie contre son cœur.

La jeune fille le regarda avec surprise, car sa voix et son geste tenaient de la folie... — Qu'as-tu, Joseph?... — Ce que j'ai!... je t'épouse... je suis à toi pour jamais! — Que dis-tu? ton accent, ton regard, tout m'effraye. — Non, non, ne crains rien. Maintenant, ajouta-t-il avec un sourire sardonique, je suis libre, je suis heureux, je viens de prendre mon parti. — Quelle voix!... Joseph, mon ami, tu souffres... Joseph! — Eh bien! qu'as-tu?... ne suis-je pas à toi?... Après un moment de silence, il lui dit, en la saisissant avec force par le bras : — Mélanie, je t'en supplie, avoue-moi... Écoute!... — J'écoute. — Dis-moi, reprit-il d'une voix plaintive, dis-moi si, pour nous appartenir l'un à l'autre, il fallait n'être que ma maîtresse, que ferais-tu? Elle pencha la tête vers la terre. — N'hésite pas! cria le vicaire, il y va de la vie ou de la mort!... réponds... — Joseph, répondit-elle avec le délire de l'amour dans les yeux, avec le doux sourire de l'innocence sur les lèvres, je n'hésiterais pas. — Que ferai-tu donc? — Ah! s'écria-t-elle avec énergie, je voudrais être si vertueuse, si bonne, si tendre, que personne n'aurait le courage de me condamner, et que mon amour forcerait au silence et peut être au respect. D'ailleurs, Joseph, cela ne me regarde pas, c'est à moi de me sacrifier si mon Joseph, si mon amant l'exige... — Je t'épouse! je t'épouse! s'écria Joseph avec passion. Depuis cette scène, le vicaire étouffa ses remords. Il fit demander l'acte de décès de M. de Saint-André, celui de sa naissance, et l'on publia leurs bans à la mairie et à l'église. Mélanie fut au comble de la joie, et le vicaire, oubliant tout, se livra à sa passion avec tout l'emportement que des caractères tels que le sien mettent dans leurs vertus comme dans leurs écarts. — Je te retrouve enfin, lui disait Mélanie, tu es le Joseph des montagnes, celui qui jadis m'enveloppait de liane pour me rapporter à l'habitation... Et ces douces paroles étaient suivies de baisers encore plus doux. Le jour de leur mariage arriva lentement pour Mélanie, trop vite pour le vicaire. — Mélanie, dit-il le matin, je ne t'ai pas fait de présents de noces... — En ai-je besoin? interrompit-elle, le plus beau présent que l'on puisse offrir à une mariée, c'est le cœur d'un époux... et.. je le tiens... ajouta-t-elle avec un fin sourire. — Tiens, Mélanie!... Et le vicaire présenta à sa future le portrait qu'il avait peint dans sa cellule de séminariste.

Mélanie tressaillit de surprise, et cette nouvelle preuve d'un amour dont les réticences de Joseph la faisaient douter quelquefois lui donna une des plus douces joies qu'elle eût ressenties depuis longtemps. C'était à minuit, dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, qu'ils devaient se jurer le dernier serment, celui que, dans la société, l'imagination de l'homme a entouré de plus de pompe et de plus d'appareil en y faisant intervenir la Divinité. L'heure solennelle de la nuit des noces arrive. Mélanie, sous la blanche parure des mariées, resplendissait d'une beauté céleste. Jamais la couronne de fleurs d'oranger ne fut posée sur une tête plus noble, plus belle et plus pure. Le vicaire la contempla dans cette toilette ravissante, et ce doux spectacle fit taire tous les murmures de son cœur. — Joseph, dit-elle, nous avons choisi une heure bien sombre... pour nous marier : je ne

sais quel froid me glace d'avance quand je songe que nous allons nous trouver... seuls dans une église ténébreuse, à minuit, au milieu de l'ombre, du silence, et... ce n'est pas une fête. — Chère enfant, répondit le vicaire avec un sourire, quel malheur peut nous atteindre? nous sommes riches, nous nous aimons, nous ne craignons personne!... eh bien! chère Mélanie, qui nous empêche, pour être encore plus heureux, de fuir le monde et d'aller dans une contrée lointaine? — Non, non, répondit-elle avec un léger sourire et en frappant ses jolis ongles avec son bel éventail et présentant son pied devant le feu, non, je veux que les hommes admirent un instant notre bonheur, qu'ils sachent que tu possèdes Mélanie, je veux reparaître ta compagne, et lorsque tu auras recueilli l'encens de leur envie et que j'aurai satisfait l'amour-propre que la société m'a donné, que j'aurai vu combien de regards d'envie se seront tournés sur toi, alors, mon Joseph, nous fuirons au Val-Terrible, aux îles Bermudes, où tu voudras, sur un rocher désert. — Mélanie, il est onze heures et demie, et nos chevaux frappent du pied dans la cour. Ils montèrent en voiture et arrivèrent en peu de minutes à Saint-Etienne-du-Mont. L'église n'était point éclairée, la chapelle où devait s'accomplir la cérémonie se trouvait au fond du temple, et les cierges ne jetaient qu'une faible lueur. Joseph, en entrant dans cette basilique, ne parvint pas à réprimer un mouvement de terreur qu'il ne fut pas le maître de cacher entièrement à Mélanie. — Joseph, qu'as-tu? s'écria Mélanie. — Regarde, lui répondit le vicaire en lui montrant une tête de mort blanche sur un drap noir. On n'avait pas enlevé de l'église toutes les draperies funèbres qui avaient servi à un enterrement, parce qu'il devait y en avoir un autre le lendemain matin. Mélanie frémit, et un froid glacial se glissa dans son âme. — Joseph!... pourquoi m'attrister ainsi? — O ma sœur! je te demande pardon!... Marchons!...

Ils arrivèrent à l'autel: il n'y avait encore personne. Joseph y laissa Mélanie agenouillée à côté de madame Hamel et de leurs gens, et il alla vers la sacristie presser le prêtre. En y entrant, il ôta son habit et se mit en devoir de s'habiller comme pour dire la messe. — Que faites-vous? lui demanda le sacristain. Il regarda d'un air étonné et lui répondit: — Excusez-moi, le bonheur me fait perdre la tête. Enfin le vicaire est à genoux à côté de Mélanie; un vénérable prêtre arrive pour les marier: c'était l'ancien confesseur de Joseph... Il recule d'effroi, descend, prend Joseph à part et lui demande: — N'êtes-vous donc pas prêtre?... — Non!... s'écria Joseph, je ne suis pas prêtre!... non!... non, monsieur! — Si cela est, reprit le bon vieillard, je me trompais... excusez-moi. Certes une cérémonie pareille, accomplie au milieu de la nuit, a quelque chose de très-imposant: cette obscurité, dissipée à demi par la lueur tremblante des cierges qui rougissaient faiblement les piliers, un vieux prêtre qui implorait le ciel, une jeune fille belle de toutes les vertus et de toutes les grâces, formaient un des tableaux les plus poétiques; mais ce qui rendait la scène plus imposante, c'était la présence de ce jeune marié qui, pâle, les yeux hagards, jetait sur tout ce regard profond de l'homme qui commet un crime. La douce Mélanie ne regardait pas Joseph, fort heureusement, et son âme tout entière implorait pour leur union les grâces de l'Eternel; car telle était la beauté de son cœur, que cette vision céleste écrasait tous ses charmants désirs.

Au moment où le prêtre se retournait pour parler aux époux, et qu'il s'arrêtait effrayé de la pâleur de Joseph, dont le visage contrastait avec celui de la pure Mélanie, un grand bruit se fit entendre à la porte de l'église, et des pas précipités retentirent sous les voûtes. Joseph se retourne, et dans le lointain il aperçoit une femme qui s'écrie: — Mon fils! mon fils! Le vicaire se lève précipitamment, il a reconnu madame de Rocourt, il s'élance à sa rencontre. — Mon fils, que fais-tu?... — Ma mère! s'écria le vicaire, taisez-vous!... taisez-vous!... — Comment peux-tu te marier?... — Silence! écoutez-moi!... M'aimes-tu?... demanda-t-il avec énergie et en saisissant avec force la main de la marquise. — Si je t'aime!... répondit Joséphine en élevant ses regards vers l'autel; grand Dieu! il demande si je l'aime!... — Eh bien, ma mère, si vous ne voulez pas me voir mourir... — Mourir!... s'écria-t-elle avec effroi. — Oui, mourir, reprit le vicaire. Retournez sur vos pas, gardez le silence, j'irai vous voir, je vous amènerai ma Mélanie... Et surtout, ma mère, répéta-t-il comme en délire, que jamais le fatal secret qui vous est connu ne sorte de votre bouche... Si Mélanie l'apprend... je meurs!... — Mon fils, laisse-moi te voir!... — Non, non, ma mère, demain, tantôt, quand vous voudrez, mais maintenant... Madame de Rocourt resta stupéfaite... Joseph, se retournant, avait vu la curieuse Mélanie qui regardait la marquise avec anxiété, et il s'était empressé de rejoindre sa femme. — Joseph, dit-elle, quelle est cette dame? — C'est ma mère!... répondit Joseph. — Ah! s'écria Mélanie. La marquise se cacha derrière un pilier et contempla en silence l'auguste cérémonie qui la mit au fait de toute la mélancolie du vicaire et de l'importance du secret qu'elle devait garder. — Ma fille!... dit madame de Rocourt en embrassant Mélanie. — Puisque vous êtes la mère de Joseph, ah! que je vous aime déjà! dit la jeune épouse, que la marquise serra contre son cœur. — Va, tu seras heureuse!... dit la marquise.

Joseph, Mélanie, madame de Rocourt et madame Hamel rentrèrent à une heure de la nuit à l'hôtel de la rue de la Santé. Après le premier moment de joie, madame de Rocourt, ayant embrassé ses enfants, sentit qu'elle devait les laisser seuls... — Mélanie, après avoir jeté sur Joseph un dernier regard, s'échappa la première, suivie de Finette et de madame de Rocourt. Elle entra dans une chambre décorée avec élégance: elle sourit en voyant la blanche lueur qui s'échappe d'une lampe contenue dans un vase d'albâtre; elle regarde le lit somptueux, l'arrangement des meubles, et n'ose reporter ses regards sur Finette; son sein palpite. — O ma mère!... dit-elle en se jetant dans le sein de madame de Rocourt. — Vous pleurez, mon enfant?...— Ah! c'est de joie, ma mère! pourquoi le cacherais-je? Finette vient de fermer la chambre conjugale, et madame de Rocourt se retire en versant une larme. Nous allons donc tirer aussi le rideau, et nous retrouverons Mélanie lorsque son regard amoureux n'aura plus que cette chaste et discrète langueur, cette satisfaction qui adoucit le regard d'une épouse lorsque la flamme ardente sera devenue humide. Pendant ce temps nous verrons par quel événement madame de Rocourt est venue si à point pour assister au mariage de son fils.

XXIX

Argow chez Cachel. — Bruits qui courent dans le village. — Leseq découvre tout. — On arrête Argow. — Séduction de Leseq, qui devient riche.

Pendant que tous ces événements se succédaient à Paris, il se passait d'étranges choses à Aulnay-le-Vicomte; et, pour bien connaître les ressorts de cette aventure, il faut se reporter au moment où Jacques Cachel emmenait sur sa charrette Argow, son domestique et le pauvre M. Gargarou. Le charbonnier arriva sans encombre à sa chaumière, et, après avoir ouvert sa cave, il y transporta chaque captif l'un après l'autre, et lorsqu'ils y furent tous il les regarda de travers et leur dit: — Songez à ne pas crier, car je ne suis pas bon quand je me mets en colère!... vous serez bien traités, et remis en liberté quand j'en aurai reçu l'ordre... — Monsieur, interrompit Gargarou, êtes-vous attaché au gouvernement légitime? — Après?... — C'est que, si vous êtes bon Français, vous ne devez pas retenir un maire nommé par le roi. — Chantez-moi autre chose, dit le charbonnier. — Ecoute, reprit Argow, veux-tu me délivrer avant deux heures? je te fais compter cent mille francs... A cette proposition le charbonnier se mit à siffler et sortit, et il chargea sa femme de porter à manger aux prisonniers, en se bouchant les oreilles pour ne pas se laisser séduire. Cependant, malgré le silence des prisonniers et la discrétion de Cachel et de sa femme, on ne put empêcher la renommée de jaser, et comme elle jasa à Aulnay-le-Vicomte par l'organe de Marguerite et de Leseq, nous allons introduire le lecteur dans la boutique du pharmacien. — Voyez-vous, disait l'épicier, Jacques Cachel a fait ajouter une écurie à sa maison, et il me prend bien des articles, il les paye au comptant... Ici il regarda Leseq. — Oui, acheva ce dernier, c'est clair, on ne s'enrichit pas si subitement sans quelque manigance, *sine turpitudine; et latet anguis in herba*, comme dit Cicéron, il y a quelque anguille sous roche. — Ecoutez-moi, dit Marguerite en posant sa livre de sucre sur le comptoir... la sœur de madame Poquerel, la concierge du château, est venue hier, et elle a dit que le gros seigneur de Vans-la-Pavée était un quelqu'un qui ne *sentait pas comme baume*, et que M. Joseph, à qui il avait enlevé une sœur qui n'est pas sa sœur, car c'est une histoire que vous ne connaissez pas et que je vous conterai quelque jour; elle est bien intéressante, il y a des pirates; oui, c'est pirate que M. Joseph a dit à Vans. — *Fiat lux*, s'écrie Leseq, c'est-à-dire donnez-nous une chandelle pour y voir clair dans ce que vous dites, *age quod agis*, ne courez pas deux lièvres!... — Enfin, reprit Marguerite, il y a qu'elle a dit que notre vicaire avait enlevé une demoiselle, et que le gros seigneur, qui est un scélérat, à ce que dit madame Gargarou, a été transporté de nos côtés, et je soutiens, je répète et je prétends, comme je le soutenais tout à l'heure, que Jacques Cachel y est pour quelque chose, et au château de Vans on voudrait bien le tenir; mais comme on connaît les saints on les honore, dit M. Gausse, et Jacques ne va plus au château. — *Fortunate senex*, heureux Leseq! s'écria le maître d'école, je vois encore douze cents francs à gagner! Et il s'échappa comme un trait. — Que dit-il? reprit le maire en ouvrant de grands yeux, où va-t-il?... — Je l'ignore, répondit Marguerite; mais, ce que je sais, c'est que c'est un rusé gaillard, et que, s'il veut que je fasse son bonheur... Monsieur le maire, dit-elle, s'il gagne comme cela des douze cents francs tous les mois, c'est un bon parti. — Bah! le commerce ne va pas! répondit le maire. Marguerite s'en fut tout raconter au bon curé, qui devina facilement que la jeune fille que le vicaire avait enlevée était Mélanie. — Je vois bien ce qu'il en arrivera, répondit-il à Marguerite, mais chacun est fils de ses œuvres.

Cependant Leseq courait vers le château, et lorsqu'il fut en présence de madame de Rocourt, il tira respectueusement son chapeau et lui dit: — *Risum teneatis*, soyez joyeuse, madame la marquise, à force de soins et de démarches j'ai découvert où est notre vicaire. — Eh bien! reprit madame de Rocourt, où est-il? dites, voyons, dépêchez!... Leseq tortillait son chapeau. — Madame, reprit-il, Jacques Cachel l'a vu l'autre jour, et il... La marquise s'était précipitée dehors, après avoir récompensé Leseq; elle pressa elle-même les gens

pour que ses chevaux fussent prêts, et elle se rendit chez le charbonnier. La première chose qu'elle aperçut en entrant, ce fut, sur la cheminée, l'adresse que Joseph avait donnée au charbonnier pour lui écrire en cas de malheur. Alors Joséphine, sans dire un seul mot, saisit le papier, redescendit dans la vallée en courant à toutes jambes, au grand étonnement de Cachel et de sa femme, et se dirigea vers A.....y en faisant galoper ses chevaux. Elle prit la poste et se rendit à Paris, où nous l'avons revue. Le départ précipité de la marquise donna beaucoup à penser à tous les habitants d'Aulnay-le-Vicomte; mais Leseq, entre autres, concevant qu'alors la chaumière de Jacques Cachel renfermait quelque mystère, se mit à rôder tout autour et à épier ce qui s'y passait. Un matin il y entra sous prétexte de dire à madame Cachel d'envoyer ses enfants à l'école, parce que le vicaire lui avait payé leur pension. — Oh! oh! s'écria-t-il en voyant la femme du charbonnier tailler une soupe trop forte pour son ménage, ah! oh! la mère Cachel, vos enfants mangent donc beaucoup? — Beaucoup, répondit la ménagère. — Hé! voilà un gigot, un poulet! — C'est fête chez nous, dit madame Cachel. — Vous êtes maintenant de gros seigneurs! reprit Leseq en jetant des regards furtifs sur toute la maison. — Cela ne regarde personne! répondit brièvement la femme du charbonnier; que nous voulez-vous ce matin? — Je venais pour vos enfants...

En ce moment un éclat de rire d'Argow retentit sous les pieds de Leseq. — Qui diable est donc là-dessous?... demanda-t-il. — Mon mari tire du vin avec un de ses cousins... Plus la femme Cachel s'impatientait, plus l'astucieux Leseq, feignant de ne pas le voir, restait en furetant des yeux. Alors Jacques Cachel arriva de la forêt en faisant claquer son fouet. — Holà! hé! femme! ouvre la porte!... Pour le coup Leseq comprit qu'il y avait quelque mystère, et il jura de le découvrir. Saluant madame Cachel, après lui avoir lancé un malin coup d'œil, il s'en retourna à Aulnay-le-Vicomte. Le lendemain il se rendit avec le maire chez le pharmacien, sous prétexte de parler d'une affaire extraordinairement importante. Lorsqu'ils furent assis dans l'arrière-boutique, où ils trouvèrent M. Bouteille, le commissaire de police, et M. Bertrandet, vieux capitaine retiré du service, le maître d'école prit la parole en ces termes : — Messieurs, vous êtes les deux grandes autorités du village, *consules Romæ*; or, vous savez si jusqu'à présent j'ai manqué aux devoirs d'un bon citoyen. Il se présente aujourd'hui une grande occasion de vous faire monter en grade et de rendre célèbres les noms de Bouteille et de Devau. Il y a dans la commune des chefs de voleurs, de faux monnoyeurs ou de grands conspirateurs ; choisissez!... — Bah! bah! des conspirateurs! s'écria M. Bertrandet : c'est le gouvernement!

A ces mots, le maire et le commissaire de police regardèrent le triomphant Leseq avec une anxiété sans égale. — *Florentem cytisum sequitur lasciva capella*. Ces paroles de Cicéron signifient qu'un juge de paix doit poursuivre les criminels; *trahit sua quemque voluptas*, on ne dispute pas des goûts; mais, si vous m'en croyez, il y a une marche à suivre. — Mais, dit le commissaire de police, expliquez-vous; et, si vous me faites trouver une occasion d'exercer mes fonctions avec autant d'éclat que dans l'expédition du clocher, vous pourrez compter sur mes bons offices. — Si vous me mettez à même, dit à son tour M. Devau, de faire éclater mon dévouement au gouvernement, tout en servant secrètement mon antipathie pour la caste nobiliaire... — Tout ira bien, reprit Leseq... Alors il leur détailla ce qu'il avait entendu chez Jacques Cachel. — Vous sentez que *rem tetigeris acu*, vous mettrez le doigt sur la plaie en faisant une descente judiciaire chez le charbonnier, car ceci annonce ou qu'il tient renfermés les scélérats de Vans-la-Pavée que le gouvernement cherche, ou qu'il est chef de brigands, ou qu'enfin il fabrique de la fausse monnaie, *falsos nummos*. Car où a-t-il pris cet or qu'il vous apporte? voilà trente bouteilles de bordeaux qu'il achète. — Trente bouteilles! s'écria M. Bertrandet. — Et du bon encore! s'écria le maire. — Ceci devient très-important, dit le juge de paix. — Très-important, dit M. Bertrandet. — Leseq, dit M. Bouteille, de ma vie je ne chercherai à faire pendre un homme!... — Monsieur, interrompit le maire, la sûreté de l'État peut exiger... — Bah! bah! la sûreté de l'État! dit M. Bertrandet. — Oui, oui, interrompit Leseq, il faut *coercere latrones*, poursuivre les criminels!... Là-dessus le maître d'école, s'élevant à de hautes considérations, prouva par sa harangue que l'on devait cerner la maison de Cachel et découvrir le mystère. Son éloquence entraîna le commissaire de police, et il fut résolu qu'au commencement de la nuit M. Devau, en écharpe et en habit noir, M. le commissaire de police, avec sa casquette neuve, iraient, accompagnés de Leseq, du capitaine Bertrandet et de quatre vétérans, visiter la chaumière de Cachel. En effet, sur les huit heures du soir, l'escadron se mit en marche, suivi par le garde champêtre. Arrivés à la porte du charbonnier, Leseq frappa rudement : — *Attolle portas!* c'est-à-dire ouvrez de par la loi, le roi, etc. — Vois-tu, s'écria la femme de Cachel, je t'avais bien dit que nous nous attirerions une mauvaise affaire en gardant ces brigands. — Qui êtes-vous? demanda Cachel. — Ouvrez de par la loi! dit le juge de paix.

En reconnaissant cette voix, le charbonnier ouvrit la porte, et l'escouade judiciaire entra dans la maison de Cachel. — Jacques, dit le commissaire de police, vous êtes signalé comme recélant chez vous des personnes que vous auriez dû remettre entre les mains de la justice... Nous allons visiter votre maison, si vous n'aimez pas mieux nous déclarer la vérité. — Allons, dis tout! reprit sa femme. — Oui, déclarez la vérité, ajouta M. Bertrandet. — Jacques, reprit le commissaire de police, d'après votre dernière aventure, si vous vous trouviez coupable de quelque délit, cela irait fort mal pour vous.... Déclarez-nous franchement. — Pardienne, monsieur, j'allons vous le dire : j'ai dans ma cave trois brigands qui avaient enlevé la bonne amie à M. Joseph, le vicaire d'ici. Ils allions la transporter en Dauphiné, lorsque, il y a un mois, notre vicaire a arrêté la voiture de M. Maxendi, qui est, à ce qui paraît, comme qui dirait un chef de brigands sur mer, et qu'il me l'a baillé à garder jusqu'à ce qu'il m'écrivît pour m'instruire de ce qu'il faudrait en faire par la suite. — Affaire criminelle! dit M. Devau, un chef de brigands!... si c'était celui que monseigneur a signalé au procureur du roi d'A.....y, quelle découverte!... Cachel, vous allez nous suivre et remettre entre nos mains le criminel. — Oui, monsieur le juge de paix, mais vous m'assurez bien qu'il ne me sera rien fait pour l'avoir arrêté et retenu? — Non, non; tu seras même récompensé!... Ici M. Bertrandet prit la parole : — Oui, Cachel, dit-il au charbonnier, tu seras récompensé! A ces mots, Cachel, jugeant que tout ce que le vicaire désirait c'était d'être délivré d'Argow, trouva que son prisonnier serait encore mieux entre les mains de la justice qu'entre les siennes, et alors il guida tout le monde dans sa cave, et, lorsque l'assemblée y fut descendue, M. Gargarou se mit à crier : — Messieurs, je suis attaché au gouvernement, et je suis... — Tais-toi, brigand! lui répondit Leseq. — Comment, brigand? reprit Gargarou, je suis maire de Vans-la-Pavée... — Le maire de Vans-la-Pavée! s'écria M. Devau, mais rien n'est plus vrai!... voici M. Gargarou. — Un maire! s'écria M. Bertrandet, quand je vous dis que c'est le gouvernement. — Ah! monsieur Devau, dit le maître de poste, vous êtes bon Français et dévoué au gouvernement, j'espère que vous allez me délivrer de mes liens et me faire rendre justice. — Monsieur, répondit gravement le commissaire de police, vous vous trouvez cependant impliqué dans une affaire criminelle au premier chef, car il ne s'agit rien moins que de vols faits à main armée et avec effraction en pleine mer... Vous êtes avec des pirates! — Non, monsieur, reprit Gargarou, je suis maître de poste, attaché sincèrement à la légitimité, et je suis innocent. — Comment vous nommez-vous? dit Leseq à Argow. — Je suis le comte Maxendi. — Maxendi!... reprit M. Devau, vous êtes dénoncé à tous les maires du canton comme un homme à arrêter sur-le-champ : le procureur du roi d'A.....y nous a écrit à ce sujet. — Et c'est moi qui ai lu la lettre! s'écria Leseq. Argow les regarda tous fièrement et leur dit : — Cela peut être, messieurs, mais je suis innocent, l'estimable M. Gargarou vous l'affirmera; et, du reste, pour vous prouver que je ne crains pas les regards de la justice, faites-moi délier et je vais vous suivre. Si vous croyez nécessaire de me mettre en prison, je m'y rendrai avec plaisir, car je suis certain qu'en vingt-quatre heures le quiproquo cessera, et que c'est au contraire moi qui aurai à réclamer la vengeance des lois pour punir mes assassins... — Ta! ta! ta! dit Leseq; monsieur, c'est vous qui avez enlevé la bonne amie de M. Joseph, notre vicaire... — Quoi! s'écria Argow en faisant paraître la joie la plus vive, Joseph est prêtre? — Voyez-vous, reprit le maître d'école, *habemus reum confitentem*, il se trahit! — Non, non, je ne me trahis pas, mon ami, répondit Argow en reprenant sa tranquillité... Allons, messieurs, finissez-en.

Sur l'observation de M. Devau, on délivra M. Gargarou, qui, après avoir remercié la compagnie, s'enfuit sans attendre son reste. Argow et son domestique furent remis entre les mains des deux gardes; on les conduisit à Aulnay, et, attendu qu'il n'y avait pas de prison, on les enferma dans l'école de Leseq, que l'on nomma intendant de la geôle. Cette arrestation donna lieu à bien des bavardages, et, comme dans toute espèce d'affaires il y a deux opinions, la moitié d'Aulnay regarda Maxendi comme un scélérat, et l'autre moitié comme une victime. L'opinion de cette dernière moitié inquiétait beaucoup le commissaire de police et M. Devau, qui eurent grand peur de s'être compromis, car l'assurance du prisonnier, sa mise, son opulence, appuyaient fortement les raisonnements de ceux qui prétendaient que le maire et le commissaire de police se fourvoyaient. Quant à M. Bertrandet, il persistait à voir dans toute cette affaire un complot tramé par le gouvernement pour obtenir la majorité aux prochaines élections. Mais une circonstance inattendue fit trouver quelques partisans aux prévenus. M. Maxendi commença par envoyer Leseq acheter un pain de sucre, six bouteilles d'eau-de-vie, des liqueurs, du tabac à fumer, du thé et d'autres provisions, en telle quantité, que les marchands de l'endroit trouvaient que ce pirate avait de fort bonnes manières et n'était pas si diable qu'on le disait.

Lorsque tout fut arrivé dans la prison, Argow pria Leseq de l'aider à faire son punch, et l'invita poliment à en boire. — Vous me paraissez, lui dit le pirate, un excellent garçon, et je serais vraiment fâché qu'il vous arrivât malheur. — Et moi aussi, *ego quoque*, répondit Leseq. — Raisonnez-vous quelquefois? lui demanda le forban. — Presque toujours, dit le maître d'école. — Eh bien, écoutez-moi, reprit Maxendi, il n'y a sur moi que deux suppositions à faire : ou je suis criminel, ou je suis innocent. — *Æquum et justum est*, rien n'est

j'ai vu... — Si je suis criminel, dit Argow, je suis sûr que vous vous repentirez toute votre vie d'avoir fait sauter la tête à un homme; car il est possible que, bien que je sois innocent, on trouve des preuves... mais il n'y en a pas... Si je suis innocent, vous êtes gravement compromis, et l'on n'arrête pas impunément un homme comme moi. De toute manière, qui diable pourra vous en vouloir de ce que je me sois sauvé par le tuyau de votre cheminée?... Écoutez-moi : vous n'avez aucune responsabilité, rien ne peut vous atteindre, je vous offre cent mille francs pour m'ouvrir la porte ce soir...... — Cent mille francs!... s'écria Lesecq, où sont-ils?.. — Tenez!... s'écria Maxendi en ouvrant son portefeuille et en étalant les billets de banque, les voyez-vous?... Le maître d'école resta stupéfait. — Ce n'est pas tout, je veux vous mettre la conscience à l'abri de tout remords; si je demande à fuir, vous devez tout naturellement me croire coupable... il n'en est rien : je veux sortir, parce que je veux me venger et qu'il faut que dans trois jours je sois à Paris; que si je reste ici une nuit de plus on me transférera à A.....y, et que là il faudra que j'attende que mon affaire s'éclaircisse; or, concevez-vous une vengeance retardée tandis qu'il faudrait qu'en ce moment même je jouisse du spectacle qu'un mot va produire?... Allons, mon ami, buvons, et songez à cela... — Cent mille francs pour ouvrir une porte! s'écria Lesecq, attendez, je vais aller consulter M. Devau et le curé... — Imbécile! dit Argow en l'arrêtant, est-ce qu'il faut qu'on sache cela?... Écoutez-moi : avant tout vous me répondez que M. Joseph, un grand jeune homme brun, est prêtre? — Comment! c'est notre vicaire!.... — Eh bien! mon ami, s'écria le pirate, allons, décide-toi, car dans deux heures il ne sera plus temps. — Je crois bien qu'il ne sera plus temps, dit le maître d'école; *equites*, c'est-à-dire la gendarmerie va arriver, on l'attend... — En ce cas, reprit Argow, je ne te donne plus que trois minutes!... Le pirate mit sa montre garnie de brillants sur la table, et, pendant que Lesecq réfléchissait, il défit sa bague et chercha son épingle en s'écriant : — Il y va de la vie, camarade! — *E io prendo*, tope!... dit Lesecq, qui ne comprit pas bien le sens de la dernière exclamation du pirate. — Et tu as bien fait, l'ami, répondit Argow en remettant son épingle dans sa bague. Partons!... — Et les cent mille francs!... — Je te les laisse là, dit Argow; conduis-nous hors du village, et tu viendras les reprendre. Le maître d'école guida le forban et son matelot jusqu'au chemin de la forêt, et après leur avoir souhaité un bon voyage il regagna son école et cacha les dix billets de banque; puis, feignant un grand désespoir, il ferma la porte de la prison et se rendit chez le juge de paix et le maire, auquel il raconta que les deux criminels s'étaient échappés par la fenêtre. Comme il achevait ses doléances, le procureur du roi et la maréchaussée arrivaient à Aulnay pour se saisir d'Argow; on leur fit part de l'évasion, et, sur-le-champ, les gendarmes se mirent à la poursuite du forban. Ce dernier, se gardant bien d'aller à son château, se rendit chez Gargarou et courut en poste à Paris. Quand M. Berrandet apprit l'évasion du comte Maxendi, on le vit sourire avec finesse comme un homme qui connaît le dessous des cartes, mais on ne put lui arracher un mot sur cet événement extraordinaire.

XXX

Bonheur de Mélanie. — Vengeance d'Argow.

Il est impossible de décrire le bonheur qui régnait dans l'hôtel de la rue de la Santé : la douce Mélanie, ayant tout ce qu'elle souhaitait, ressemblait à une sainte nouvellement admise dans le séjour des bienheureux. Cette volupté tranquille n'offre aucun trait à l'art du poëte ou de l'écrivain : c'est comme la peinture du paradis, que rien ne peut désigner à l'esprit, parce qu'une fois qu'on a dit : Ils ont tout le bonheur possible... on a tout dit, car il n'y a pas de nuance dans la perfection, c'est le bien et le mal mélangés qui donnent seuls des choses saisissables. Enfin, la passion de ces deux êtres s'épura même dans cet état de jouissance paisible où les passions des hommes se matérialisent et finissent par s'ensevelir. La destinée de ces deux êtres charmants était de donner à tout ce qu'ils touchaient la qualité de l'or, comme ce roi de la fable. En effet, ils ennoblissaient tout par le charme de leurs manières, la beauté de leurs âmes et la perfection de leurs qualités. Madame de Rocourt ne fut point déplacée au milieu de cette scène touchante et continue d'un amour qui devait survivre à ce qui tue les amours vulgaires. Elle garda si bien le silence sur les secrets terribles de son fils, qu'elle n'en reparla même pas à Joseph, et cette tendre mère sentit le bonheur de Joseph absolument comme si c'était le sien propre. Elle ne pouvait quitter Mélanie, dont la douceur, la beauté et le charme la séduisaient. Enfin madame de Rocourt, voulant rendre cette félicité durable et la mettre à l'abri de tout événement, usa de son crédit et de celui du marquis pour faire cesser les vœux de son fils et le relever de ses serments de prêtre. Elle se trouvait parente de M. de C...., qui était alors ambassadeur à Rome, et l'évêque d'A....y connaissait un des cardinaux les plus influents du sacré collége. Ainsi, sans instruire son fils de toutes ses démarches, que le succès sembla vouloir couronner, elle comptait un beau jour rendre son cher Joseph tout à fait heureux en lui apportant le bref du pape qui le séculariserait, et l'ordonnance du roi qui lui assurerait l'hérédité du titre et de la pairie de M. de Rocourt. Ainsi tout se préparait pour le bonheur de ce couple, et la fortune paraissait devoir leur sourire pour toujours, quand reparut le mauvais génie qui s'était acharné sur leur famille comme s'il eût reçu du ciel la mission fatale de punir en eux le crime auquel Joseph devait le jour. Quoique le vicaire fût parvenu à étouffer tous les cris de sa conscience, ou du moins à les écouter sans laisser paraître sur son visage le chagrin qui le dévorait, Mélanie n'en devinait pas moins que son mari n'était pas tranquille. Un soir que Joseph avait été obligé d'accompagner M. de Rocourt à une réunion diplomatique et que Mélanie se trouvait seule avec madame Hamel, la jeune femme, poussant un soupir, regarda sa seconde mère et lui dit : — Mère, as-tu remarqué comme parfois mon Joseph est rêveur? — Ma fille, c'est tout simple, les hommes ont souvent à penser aux grandes affaires dont ils s'occupent. — Mais Joseph ne serait pas rêveur pour cela... Tiens, bonne mère, laisse-moi t'expliquer ma pensée : je suis tellement heureuse, que je ne puis me comparer qu'à un ciel pur dont l'azur doux et tranquille ne présente aucun nuage : eh bien! certes, Joseph ressemble à ce ciel enchanteur, mais il y a sur lui ce voile que l'on aperçoit quelquefois dans l'air lorsqu'il fait du vent et que l'on est sur une haute montagne.

Madame Hamel restait ébahie en contemplant le gracieux visage de Mélanie : sur le front de cette délicieuse créature resplendissait toute la poésie de ses idées, que l'expression traduisait faiblement. Mélanie se mit à sourire en se souvenant que jamais la bonne femme n'avait pu se mettre à la hauteur d'une idée poétique, et elle reprit ainsi : — Écoutez-moi, ma mère. — Je t'écoute, cela me fait plaisir, mais je ne te comprends pas. — Tiens, dit Mélanie, regarde la glace : vois-tu cette tache qui en ternit l'éclat? — Eh bien! dit madame Hamel. — Eh bien! reprit Mélanie, cette tache est l'esprit de Joseph, et l'autre partie de la glace, c'est le mien. — Où vas-tu chercher tout ce que tu dis, petite fille? dit madame Hamel, tu t'amuses de moi... Joseph est heureux, il n'a pas de chagrin. — Si, ma mère, il en a... c'est-à-dire, il est heureux, mais son bonheur n'est pas complet. J'ai peur, ou qu'il ait une maladie chronique qui le ronge, ou qu'il n'ait pas trouvé en moi tout ce qu'il s'imaginait trouver... Je le lui demanderai... dit-elle en versant une larme. — Quelles chimères tu inventes! s'écria la bonne femme. — Non, ma mère, je n'invente rien : pour mon malheur, mon âme lit trop bien dans la sienne, je sens par contre-coup ce qui le blesse au cœur, car il n'a pas une pensée qui ne soit la mienne, et je soutiens qu'il n'est pas le même qu'il aurait été si, n'ayant jamais su que nous étions frère et sœur, nous nous étions épousés à la Martinique. — Mais qui te fait présumer toutes ces choses-là? dit madame Hamel en posant ses lunettes sur ses genoux et regardant la pendule qui marquait onze heures. — Ma mère, quelquefois je le regarde, il ne me sourit pas; souvent, dans son sommeil, éveillée par des rêves ou par l'inquiétude, je tâte son front pour m'assurer qu'il est toujours là, son front est brûlant, il parle, et il semble en dormant se disputer avec des étrangers qui veulent qu'il soit prêtre... Enfin, que veux-tu, mère bien-aimée, je sens qu'il a quelque chose dans son âme : hier, il entendait une cloche de Saint-Étienne, il a dit : — Voilà un heureux!... Son accent disait encore plus que sa parole elle-même. — Mélanie, interrompit la bonne femme, il est tard... adieu! — Adieu!... tu devrais rester pourtant, car Finette est sortie .. Elle est sourde, la pauvre mère, se dit-elle... En effet, madame Hamel n'avait pas entendu, et elle était sortie.

Mélanie demeura toute seule dans son grand salon, comptant les minutes, et croyant que chaque voiture était celle de Joseph. Après un moment de réflexion, elle s'écria : — Bah! madame Hamel a peut-être raison, je me forge des chimères... Quelque temps après elle entendit le roulement d'une voiture : le bruit approche... son cœur bat. — Oh! dit-elle, c'est Joseph!... En effet, le carrosse entre dans la cour, elle s'élance, la porte s'ouvre... Argow paraît... Mélanie, glacée d'effroi, tombe dans sa bergère. — Vous attendiez votre mari! dit le pirate avec un sourire exécrable... Ma belle fugitive, n'ayez aucune peur de moi... Tenez, je reste à cette place, et je jure de m'y tenir... je ne vous condamne qu'à une seule peine, celle de m'entendre... — C'est un effroyable supplice, répondit Mélanie, et je veux m'en délivrer! — Non, vous ne m'échapperez pas! j'ai tout prévu, vous êtes à moi!... Mélanie fut en proie à une profonde horreur en voyant que les cordons de sonnette étaient coupés. — On n'en remontre pas à un homme tel que moi quand il veut se venger, dit Argow : toutes mes précautions sont prises : votre mari ne reviendra que dans une heure, vos gens sont écartés, Finette est absente et on la retient, vous êtes en ma puissance... mais je ne vous toucherai pas!... je vous abhorre!... s'écria-t-il avec énergie. Oui, pour goûter le charme de cette minute de vengeance, j'ai tendu, comme l'araignée, une toile invisible. Puisque je dois être un démon, je le serai jusqu'à mon dernier soupir!... et, vassal de Satan, je ferai tout le mal que je pourrai, puisque vous avez refusé de me tendre la main pour me tirer de l'ornière du crime. — Ah! ne me parlez pas ainsi. — Votre supplice est de m'entendre : ce que je vais vous dire retentira dans votre oreille jusqu'à la mort!... Elle s'approche. Un glaive est suspendu sur votre tête, il tient à un fil que je vais couper!... —

Non, monsieur, dit Mélanie avec un léger sourire, mon bonheur et ma vie ne sont plus entre vos mains... — Enfant, répliqua le forban avec un ricanement amer, je te l'ai dit, je suis extrême, et le jour que je deviendrai vertueux je le serai trop peut-être!... Mais en ce moment je ne veux qu'une chose, me venger!... et je t'ai prévenue jadis de ne jamais exciter la tempête qui renverse les forêts, parce que tu n'es qu'une fleur!...

Mélanie, immobile et l'œil fixé sur le visage énergique d'Argow, qui restait calme, ressemblait à une statue. — Un reste de pitié m'anime, continua le pirate, et je te laisse une minute de bonheur avant de faire pénétrer pour toujours le chagrin dévorant dans ton jeune cœur. Maxendi se tut; puis, après un moment, il dit : — Tu aimes M. Joseph?... — Oh! oui! Et un sourire vint errer sur la lèvre glacée de Mélanie. — Ton amour est fondé sur l'estime? Elle fit un doux mouvement de tête. — Elle va cesser, reprit le pirate. — N'achevez pas!... s'écria Mélanie. Le pirate se mit à rire et lui dit : — Mélanie, tu te crois belle, vertueuse... tu n'es qu'une infâme! ton mariage est *nul*, ton mari est *prêtre!*... pour toi, juge ce que tu es! — Je meurs!... s'écria Mélanie, je meurs!... au secours!... ah! je suis frappée à mort, je le sens — Joseph, cet homme rare, continua Maxendi en jouissant de l'agonie de sa victime, ce Joseph si chéri est un scélérat, il t'a menti, il t'a abusée... — Non, non, dit-elle, mon frère est vertueux! il n'a pu vouloir me tromper. — Vertueux!... comme toi... Vous êtes plongés dans la débauche, l'infamie!... — Est-ce tout? reprit Mélanie avec calme et en contenant sa terreur. — Non!... dit Argow froidement, ce n'est rien!... — Comment, ce n'est rien!... s'écria la jeune femme en frissonnant. — Oui, tu vas venir à mes pieds, je vais t'y voir!.. dit-il avec une hideuse expression de rage en lui montrant le parquet. Mélanie le regarda fixement, comme l'agneau qui tremble devant le boa de l'Afrique. — A tes pieds!... murmura-t-elle faiblement avec l'accent du fou qui rit de sa propre souffrance. — Oui, reprit le forban, je veux que ma vengeance soit éclatante : crois-tu que je sois satisfait du chagrin qui va t'assaillir?... Non, non, je veux que toute la terre sache que tu n'es qu'une infâme!... que Joseph aille sur l'échafaud!... Taisez-vous, taisez-vous!... monsieur Maxendi, par grâce, taisez-vous! — Sur l'*échafaud*! repartit-il en appuyant sur chaque syllabe du mot; qu'un procès criminel fasse retentir partout : « Mélanie de Saint-André n'est qu'une concubine!... » et tu ne trouveras pas un être en France qui ne te le dise!... on ne te recevra plus dans le monde, la mère ne voudra pas que sa fille t'approche, et dès demain un avis sera porté au parquet du procureur général pour l'instruire de vos crimes. Ma vengeance sera secondée par celle des lois. — Monsieur Maxendi, si, pour empêcher un tel désastre, vous voulez me voir à vos genoux, certes, je vais m'y traîner... La pauvre Mélanie, voyant une espèce d'hésitation sur la figure du pirate, s'avança lentement vers lui, s'agenouilla, lui prit les mains, et, le contemplant avec une expression qui aurait attendri un tigre, elle lui dit : — Argow, si vous avez une mère, que vous l'ayez aimée... c'est par son doux souvenir que je vous conjure d'épargner Joseph... J'ai depuis dix minutes la mort dans le sein, j'ai senti le coup de sa faux : vous devez être content d'une victime telle que moi!... C'est vous qui m'aurez tuée... si... ce que vous venez de me dire est vrai...—Vous pouvez vous en assurer, répliqua froidement le pirate : si Joseph est prêtre, il est tonsuré, et tel soin qu'il prenne pour vous dérober le sommet de sa tête...—C'est vrai, dit-elle avec effroi...—Vous n'avez qu'à l'examiner... — Argow, reprit-elle, je vous en supplie, gardez le secret!... — Que m'en reviendra-t-il?... — Un crime de moins, répondit-elle. — Eh bien! soit... j'y consens... Adieu, Mélanie; nous ne nous reverrons plus ici-bas!

Le pirate s'en alla doucement en laissant l'épouse du vicaire toujours agenouillée au milieu du salon. Elle resta dans cette attitude assez longtemps, comme si elle était ensevelie dans une profonde méditation, et elle tendit ses mains en disant : — Vous me le promettez?... Il est parti!... Alors elle se releva, se mit dans sa bergère, appuya sa tête sur une de ses mains, posa son coude sur le bras du siége, et elle ne fut tirée de son absorption que par une douce voix qui lui dit : — Eh bien! Mélanie, ton amour sommeille, je crois?... — Qui me parle?... répondit-elle d'un air égaré. — Ah ciel! qu'as-tu, Mélanie?... Alors elle regarda, reconnut son époux, et cette céleste créature, lui déguisant son chagrin, répondit : — Ah! c'est toi, Joseph! je dormais... quel malheur de n'avoir pas entendu ta voiture! je n'ai pu accourir jusque dans l'escalier, et être ramenée, portée dans tes bras! — Mélanie, reprit le vicaire inquiet, tu as pleuré!.. tu es pâle, changée, tes yeux ne me sourient plus : qu'as-tu?.. — Tiens, dit-elle, Joseph, j'ai fait un vilain rêve!... cela m'a troublée, et j'aurai pleuré en dormant. — Pourquoi ne t'es-tu pas couchée? il est une heure et demie... — C'est une heure sacrée pour nous, dit-elle en s'efforçant de sourire, et de plus, il y a aujourd'hui un mois que nous sommes mariés... — Mélanie, tu trembles!... s'écria le vicaire effrayé. — C'est que j'ai froid!... — Tu as froid, et cependant voici un feu qui brûle à deux pas... — N'importe, mon ami, je suis toute glacée... reprit-elle; oh non! mon cœur brûlera toujours... Joseph, réchauffe-moi par tes baisers!... tiens, assieds-toi là... Et Mélanie indiqua à son frère sa place ordinaire dans une causeuse. Le vicaire s'y mit : alors la jeune femme prit la tête de Joseph et la posa doucement sur son sein palpitant. — Qu'as-tu donc ce soir, Mélanie? ton cœur bat avec une violence extraordinaire : qu'as-tu, ma chérie? tu me caches quelque chose, je le répète, car ton œil ne me regarde plus avec cette charmante expression d'amour qui l'anime toujours, il s'y mêle un sentiment que je crains de nommer...

Pendant que le vicaire prononçait ces mots, Mélanie, tenant la tête de son époux captive entre ses jolis doigts, caressait doucement les cheveux de son frère. Une horreur secrète l'empêchait de regarder la place de la tonsure, qui n'était pas tellement effacée qu'un œil exercé ne pût la reconnaître. La fatalité poussait la pauvre infortunée... Elle y jeta un coup d'œil furtif. — Mélanie! s'écria Joseph, Mélanie!... Le vicaire prend un flacon et lui fait respirer des sels, elle reste immobile; il la couvre de baisers. A cette caresse elle rouvre son œil et le referme soudain. Le vicaire, effrayé, n'ayant aucune idée de ce qui pouvait tuer Mélanie, lui prodigua les soins les plus touchants. — Mon ami, dit-elle d'une voix faible, je te remercie... Puis, saisissant le vicaire par une étreinte d'une énergie terrible, elle le serra avec toute la chaleur de l'amour en l'embrassant avec cette volupté que l'idée d'un sacrifice rend plus ardente et presque frénétique. — Mélanie, reprit le vicaire avec un ton de reproche, crois-tu qu'une pareille scène au milieu d'un bonheur pur... — Pur!... s'écria la jeune femme avec effroi; mais se remettant soudain, elle dit : — Joseph, mon frisson est passé... il a fait place à la fièvre... tiens... Elle prit la main du vicaire en la portant à son front; il tressaillit de terreur en le trouvant brûlant. — Mon ami, dit-elle, ne t'étonne pas de me voir malade... je t'aime trop pour vivre... les âmes qui dirigent toutes leurs forces morales vers un seul sentiment doivent se consumer bien vite quand leur passion est trop vive. — Mélanie, s'écria le vicaire en reculant de dix pas, tu me glaces à mon tour!... — Viens, viens, chéri, et bannis toutes tes craintes... tu sais que les femmes ont des moments de folie... c'est une méditation trop sombre faite au milieu de cette nuit lorsque j'étais seule... cette tête de mort que nous avons vue à Saint-Étienne, la nuit de notre mariage, est venue s'offrir à ma mémoire, une pensée m'a envahie... je me suis trouvée dans une mauvaise disposition... que te dirai-je?... tiens, viens, un baiser remettra tout!.. ne t'absente plus!... Joseph, s'écria-t-elle en l'entraînant, je me sens des forces pour t'aimer plus que jamais!...

XXXI

Maladie de Mélanie. — Le vicaire sécularisé. — Fin.

Chassant alors de son front les nuages qui l'assombrissaient, Mélanie refoula sa douleur dans le fond de son âme. Par un admirable dévouement elle se tut, et son mal n'en fit que plus de progrès. Néanmoins, cette scène singulière frappa le vicaire, qui devint plus pensif, et qui se mit à observer l'étonnant accroissement que l'amour de Mélanie avait pris depuis cette fatale soirée. En effet, cette victime de l'amour, couronnée de fleurs comme ceux qui marchent à la mort dans le jeune âge, redoublait ses témoignages de tendresse en les imprégnant d'un tel charme, que le vicaire ne pouvait s'empêcher de croire que quelque chose de surnaturel agissait en Mélanie. Ne serait-ce pas que devant la tombe les jouissances sont plus senties et que les étreintes à la vie ont plus de force?

Au bout de quelques jours, Mélanie, dévorée par le chagrin qui la minait sourdement, fut obligée de se mettre au lit. Elle combattit longtemps avant de prendre cette cruelle détermination, car elle sentait qu'elle ne sortirait pas vivante de son lit. Mais un matin elle essaya de jouer quelque dernier morceau au vicaire, devant qui elle s'efforçait de paraître bien portante : elle se plaça devant son piano, ses faibles doigts ne purent faire rendre des sons aux touches d'ivoire... alors des larmes s'échappèrent de ses beaux yeux. Elle se leva en s'appuyant sur l'instrument chéri dont les accents plaisaient tant à Joseph, et elle regagna péniblement sa causeuse. Versant toujours des pleurs bien amers, elle pencha sa tête sur le sein de Joseph, et comme elle n'avait pas dormi une minute depuis plusieurs jours, elle y reposa dans un léger sommeil. — Ma mère Hamel, dit Joseph à voix basse aussitôt que Mélanie fut endormie, savez-vous quel est le mal secret qui fait ainsi pâlir notre pauvre enfant? — Mon ami, répondit cette excellente femme en s'approchant et montrant au vicaire un visage empreint d'une mortelle tristesse, crois-tu que j'aie attendu ta demande?... crois-tu que, bien que je ne sois pas l'amant de cet ange de la terre, je n'aie pas remarqué combien elle maigrit chaque jour?... chaque jour sa pâleur devient de plus en plus terrible. Autrefois elle se parait pour te plaire, aujourd'hui elle l'oublie. Ses lèvres deviennent blanches; son sourire, si noble, si amoureux quand elle te regarde, est triste quand ses yeux tombent sur moi!... crois-tu que tout cela m'ait échappé?... Mon fils, voici trois jours que je la questionne... la pauvre enfant n'a rien voulu me dire : mais, va, Joseph, elle t'en impose!... car elle n'a pas de force : souvent je prends sa main, et jamais je ne l'ai trouvée sans une horrible fièvre... Tu ne vois pas qu'elle veut te déguiser sa souffrance pour ne pas t'af-

fliger, ainsi que tu en agirais envers elle... Joseph, il n'y a pas de temps à perdre... je t'assure que Mélanie est bien malade... Regarde... même dans ce touchant sommeil d'innocence, sa joue est dénuée de ces belles couleurs qui désespéraient toutes les femmes, et par-dessous sa peau blanche il y a une couleur funèbre...

Les sanglots empêchèrent cette pauvre femme de continuer; ce discours, le plus long qu'elle eût tenu dans sa vie, ne pouvait être prononcé par elle que dans une semblable occasion. Le vicaire, immobile d'horreur, regardait avec les yeux de la folie le doux mouvement du sein de sa compagne : sa bouche entr'ouverte semblait dévorer le souffle pur qui s'échappait des levres décolorées de son amie. Cette grande vision d'éternité céleste qui brille sur le visage d'une vierge expirée apparaissait déjà sur la douce figure de Mélanie. Ces terribles presages que le prêtre avait remarqués à Aulnay dans les traits délirants de Laurette le firent frémir, et il sentit en lui-même une horrible convulsion. — Anges du ciel, murmura faiblement Mélanie dans son sommeil, vous ne me repousserez pas!... je suis pure!... je n'ai que trop aimé... voilà tout mon crime!... — Que veulent dire ces paroles?... dit le vicaire. — Quand dormirai-je toujours?... murmura encore Mélanie en s'éveillant et jetant sur tout ce qui l'entourait les regards incertains du réveil. Une tendre expression anima son visage quand elle contempla Joseph et madame Hamel. — Mélanie, lui dit le prêtre, tu me dois compte de tes moindres sentiments! .. j'exige que tu me confies le secret de ta douleur. — Joseph, je t'aurai tout dit quand je t'aurai avoué que je souffre... Mon ami, reprit-elle, je suis malade, bien malade... mais, je te le dis, parce que tu es grand, que ton âme est forte .. ainsi ne sois étonné de rien. — Mais, Mélanie, qui a donc pu... — Mon amour!... répondit-elle avec un sourire, oui, Joseph, mon sang s'est allumé, rien ne peut plus le rafraîchir, car à chaque instant ta vue l'embrase encore... et... j'aime mieux mourir que de ne pas te voir... — Mourir! s'écria le vicaire, qui, pour la premiere fois, aperçut l étendue du danger de Mélanie, mourir!... Joseph, répondit-elle avec douceur, ne sois pas si peu maître de toi, car ta douleur va m'achever. Imite-moi, mon ami... et vivons toute notre vie sans chagrin!... Entoure-moi de joie, de sourires, d'amour, de tout ce que les sentiments humains ont de trésors intimes!... Si je dois mourir de cette maladie qui me dévore, tu ne peux l'empêcher... ainsi ton âme est assez forte pour concevoir la nécessité, puisque moi, faible, je la conçois et que je m'y soumets : que je fasse mes derniers pas sur un sable doré comme celui que tu fis répandre sur les sentiers qui menaient au Val-Terrible!... Si je vis, le chagrin serait encore de trop : ainsi sois gai de toute maniere...

Cependant la stupeur du vicaire était trop grande, et Mélanie s'écria douloureusement : — Joseph, tu précipites mes derniers instants! Elle tomba sur lui, et ce fut avec bien de la peine que l'on transporta la mourante sur son lit.

Aussitôt un domestique monta à cheval et fut chercher un médecin. Il vint, s'approcha de Mélanie, et, après l'avoir examinée, il affecta un air riant en s'écriant : — Il ne faut à cette jolie dame-là que de la dissipation et la campagne. — Oui, monsieur, dit-elle, la campagne... du ciel, ajouta-t-elle tout bas. — Joseph, reprit-elle, et toi, mere, allez-vous-en... Ils sortirent les larmes aux yeux. — Monsieur, dit Mélanie, je n'ai pas trois jours à vivre; vous avez dû deviner la cause de mon mal; un événement terrible m'a porté un coup mortel, rien ne peut me sauver, car j'en ai eu la conviction ce matin, je dois mourir : vous le savez, n'est-ce pas?... Le médecin se tut. — Tenez, monsieur, je réponds de moi jusqu'à mon dernier soupir, je vais être gaie, riante; promettez-moi, jurez-moi seulement d'abuser mon mari et de lui persuader que ce n'est rien, que je suis effrayée d'une bagatelle : dites-lui, pour mieux le tromper, de prendre soin, ainsi que madame Hamel, de m'ôter de la tête les idées qui s'y sont glissées, que ce que je m'imagine peut retarder ma guérison, que mon imagination trop vive m'abuse, et que si l'on ne me détrompe pas je tomberai en langueur. Alors mon mari ne m'offrira pas le cruel spectacle de sa douleur, et j'emporterai dans ma tombe l'espoir qu'il me survivra : je ne serai pas la plus malheureuse.

Le médecin, frappé de ce discours, la regarde avec admiration et surprise. — Ah! madame, dit il, si telle est votre mort, comment avez-vous donc vécu? Elle se mit à sourire et lui dit : — Me promettez-vous? — Oui, madame. — Ainsi, répliqua-t-elle, vous viendrez de temps en temps, et chaque fois vous leur direz que je vais mieux... Ils sont à la porte, reprit-elle. Allons, mes amis, entrez!... s'écria-t-elle doucement. Le vicaire revint et regarda tour à tour Mélanie et le médecin.

Ce dernier se leva après avoir écrit quelque ordonnance insignifiante, madame Hamel et le vicaire s'empressèrent de le suivre. Il fut fidele a ce qu'il venait de promettre à Mélanie; aussi le prêtre et la vieille femme rentrerent-ils avec un visage riant et satisfait. Mélanie, dit le vicaire, dans un mois tu danseras au bal. Si alors M. de Rocourt a obtenu mon ordonnance pour la pairie, nous aurons ici une superbe assemblée pour célébrer ta convalescence : ce n'est rien, ma bien-aimée. . Là-dessus il s'entretint longtemps avec la courageuse Mélanie, qui feignit de se laisser convaincre par le vicaire.

Jamais elle ne fut plus touchante, plus gracieuse, plus caressante que dans cette dernière période de sa vie; pas une plainte ne sortait de sa bouche, et, pour donner le change, elle déguisait les souffrances cruelles de sa maladie sous une toilette recherchée, en sorte qu'elle conservait une espèce de fraîcheur. La fièvre animait son teint par une couleur qui la rendait brillante de beauté; elle ressemblait parfaitement à ces lampes nocturnes, qui, près de s'éteindre, jettent, avant d'expirer, une dernière lueur. Sa conversation même avait une douceur, une grâce, qui ne venait pas de la terre. Lorsque la fièvre cessait et que son visage prenait cette teinte livide avant-courrière de la mort, qu'elle devenait pâle, défaite, que ses beaux yeux se ternissaient et que son malaise était trop évident, elle feignait de vouloir quelque chose de rare, et elle exigeait que ce fût son mari qui courût l'acheter. Le vicaire, trompé, sortait et parcourait Paris; lorsqu'il revenait avec la fleur, le bijou, le livre, la parure qu'avait souhaités Mélanie, il la trouvait animée et brillante. Dans ces derniers moments, elle accabla son mari des preuves de la vive tendresse qui l'avait embrasée depuis son jeune âge, et Joseph était étonné de ce redoublement d'amour.

Madame de Rocourt fut trompée par son fils sur la gravité de la maladie de sa fille, et, bien qu'elle fût la voir souvent, elle ne comprit jamais que Mélanie était en danger, elle riait et pleurait avec elle, et la jeune malade était en proie à une joie céleste en s'apercevant que tout le monde, excepté madame Hamel, donnait dans le piége qu'elle avait tendu. Quant à la pauvre mère Hamel, assise au chevet de Mélanie, elle pressentait sa mort et contenait son chagrin avec un courage héroïque. Cette femme simple et admirable cachait une âme sensible, et joignait à une fermeté stoïque la chaleur de sentiment de son sexe. Elle semblait, dans la chambre de sa fille chérie, être tranquille, calme, et elle lui rendait mille petits services avec l'amour et l'activité d'une mère. Cependant son œil fixait Mélanie et devinait à chaque geste sa pensée secrète. Madame Hamel savait que sa fille allait mourir, et elle se disait à elle-même avec sang-froid : — Je la suivrai.

Un matin, on était au mois de mars, madame de Rocourt entre précipitamment à l'hôtel, et son fils, en voyant les chevaux de sa mère couverts de sueur et leurs harnais blanchis par l'écume, jugea qu'elle venait d'apprendre quelque chose de bien important; cette bonne mère s'élance dans les escaliers, elle se précipite dans les appartements, tombe dans les bras de son fils, et jette sur la table le bref du pape qui sécularisait Joseph, et l'ordonnance du roi qui lui donnait le nom de Saint-André de Rocourt, le titre de comte et le droit de succéder à M. de Rocourt dans la pairie. Joseph s'évanouit de bonheur... il se réveille et s'écrie : — O ma mère!... tu me rends l'honneur... et je te dois deux fois la vie!... — Mon fils, ton mariage est maintenant légitime.

Le prêtre, rayonnant d'espoir, joyeux d'une joie indescriptible, entre dans la chambre de Mélanie, en proie à un violent accès de fièvre. Elle sourit en voyant la mère et le fils joyeux. Joseph, arrivé près du lit de sa femme, lui prend la main, la baise avec ardeur; il veut parler, les bouillonnements de son sang l'en empêchent. — Joseph... qu'as-tu? — Mélanie, en t'épousant j'étais prêtre!... — Je le savais!... répondit-elle en pâlissant (Joseph et madame de Rocourt restèrent stupéfaits), et, dit-elle, c'est là ce qui me tue, Joseph... Je t'ai plus aimé peut-être... — Qui te l'a dit?... interrompit le vicaire, quel est le monstre?... — Argow... il y a trois semaines, est venu me révéler ce fatal secret... Va, il s'est bien vengé!.... — Mélanie! Mélanie! s'écria le vicaire, je ne suis plus prêtre!... voici le bref du pape... qui...

A ces mots, dits sans ménagement, Mélanie........ La plume m'échappe. . . . .

Voyez-vous, dans la rue des Amandiers, deux corbillards bien simples s'avancer lentement vers le champ du repos?...

Un seul homme suit le premier.... Cet homme est pâle, il est défait, il ne regarde que la terre, il ne pleure pas...

Une femme suit le second.... C'est Finette qui pleure madame Hamel...

Le temps est gris et la terre souillée par une boue liquide. Joseph et Finette ne voient rien. Malgré le peu d'éclat de cette pompe funèbre, beaucoup de gens s'arrêtent et contemplent un des plus touchants tableaux que la douleur ait offerts.

Madame de Rocourt n'a plus revu son fils, bien qu'il lui ait promis de revenir...

Les anges des cieux ont repris le présent qu'ils avaient fait à la terre.

FIN DU VICAIRE DES ARDENNES

POISSY. — TYP. BOURET.

ŒUVRES DE JEUNESSE

—

L'ISRAÉLITE

PROLOGUE

—

Va, cours, douce et folle imagination, le charme de ma vie, la source de tous mes plaisirs! vole, papillonne, cours; récompense-toi d'un moment de captivité!

Va, ma fille, je ne te retiens plus: badine, voltige à gauche, à droite, au centre, par monts et par vaux; deçi, de là; aval, amont: à l'orient, au nord, dans les cieux, chez les morts, ici-bas!... partout!...

Oui, tout est ton domaine, depuis le passé jusqu'au présent; tu peux même embrasser le néant et dessiner tes tableaux fugitifs sur le voile qui cache l'avenir!

O ma tendre amie, la seule fidèle malgré ton inconstance, ne te garde que d'une seule chose, d'un seul écueil funeste... le bon sens!

Hélas! n'y brise pas notre légère nacelle, si chargée de mousse, de vent et de fictions riantes!

O aussi loin que tu verras cette île de la raison et de la vérité, ce rocher si désert habité par cinq ou six hommes de génie, fuis! fuis d'une aile rapide comme la pensée; enfin fuis avec la vitesse du vulgaire et des grands, mais sois plus charmante et plus originale en ta fuite, tournoie dans les airs comme le fils de Dédale...

Hélas! ne péris pas en tombant; j'ai besoin de ton délire, ne souffre pas que les feux de la vérité t'enlèvent jamais tes ailes diaprées...

De même que le monde, je préfère une brillante illusion à de tristes réalités: charme donc mes soucis! couvre d'un voile menteur le passé, l'avenir, et tresse une couronne de fleurs pour embellir la minute présente...

Que tout me sourie, je le veux; enivre-moi! j'aime l'ivresse de l'âme et le délire du plaisir...

Lecteur, tout à moi!...



Les ministres de Jean II. — Page 3.

De l'aimable Momus je saisis les grelots;
Beau juif, sors de ta presse, et loin de nous les sots!

O mon petit livret, livret mon ami, qui m'as fait passer tant d'heures cruelles, puisses-tu procurer une heure de plaisir à qui te lira! je serai content.

I

Le château de Casin-Grandes. — L'Innocente. — Clotilde.

Parmi les anciens châteaux semés sur le sol de France par la féodalité, cette grande institution qu'en ma qualité de vilain je m'abstiendrai de juger il en est auxquels se rattachent des faits importants qui en consacrent à jamais la mémoire. On pourrait dire qu'ils servent de jalons pour l'histoire de notre patrie.

C'est d'un de ces châteaux forts, dont il reste à peine aujourd'hui quelques pans de murailles oubliés par la faux du temps, dont vous allez, pour prélude de cette histoire, lire la description qui nous a été conservée dans les archives des Camaldules de la Provence.

J'ignore quand cedit castel fut démoli; mais, ce que je sais parfaitement bien, et ce qui doit vous suffire, c'est qu'en 1440 la Provence s'enorgueillissait du château de Casin Grandes, et certes ce n'est pas sans raison!... Soyez-en juges, chers et précieux lecteurs; surtout ne vous endormez pas, ou dormez si vous gardez le titre de juges.

Il existe sur les côtes de Provence, près de Jonquières, un endroit qu'heureusement l'on n'a pas pu détruire : vous irez le voir si c'est votre bon plaisir. Il est assez curieux par la singularité des récifs et des falaises que la capricieuse nature y plaça de ses mains. On présume qu'ils sont les débris de quelque volcan éteint, et les grottes souterraines de la côte autorisent cette opinion. Ces écueils forment trois promontoires dont celui du milieu présente une plate-forme charmante; à sa droite et à sa gauche s'élèvent les masses imposantes des deux autres, qui sont arides et montueux. L'espace de côté rempli par ces trois berges est inabordable, à cause des écueils qui se prolongent dans la mer : son onde ne laisse jamais de chemin libre au bas des falaises; et elles sont tellement inégales et rocailleuses qu'elles offrent au voyageur les moyens de prouver son courage.

On ne connaît encore qu'un seul homme!... un fanatique chimiste qui, depuis cette époque, s'y soit hasardé, pour démontrer que ces rocs contenaient de la lave semblable à celle du Vésuve. Que ne peut l'amour des sciences! allez-vous dire..... Pas du tout, il n'avait pas un sou, et cette démonstration lui valut une place qu'il sollicitait.

Le promontoire à droite est plus élevé que celui de gauche, et il porte le nom de la *Coquette*. Dans cette étroite vallée qui se trouve entre eux, c'est-à-dire sur l'esplanade formée par la berge du milieu, un habile architecte construisit le château de Casin-Grandes, par l'ordre de Guy de Lusignan. Ce fut en 1303 lorsque Hugues XIII de Lusignan, son frère, donna par testament le comté de la Marche à Philippe le Bel, pour en frustrer Guy. Ce dernier défendit son héritage, mais la force l'emporta. Casin-Grandes devint alors l'apanage de membres de la famille de Lusignan qui ne régnaient pas en Chypre.

Leur race s'éteignit bientôt, et Casin-Grandes appartint aux rois de Chypre, qui gouvernèrent ce domaine par des intendants.

La façade du côté de la mer est d'un genre très-noble, et, lorsqu'un vaisseau passe, elle rappelle aux marins les magnifiques palais de la reine amphibie de l'Adriatique. Deux vastes ailes du château longent et dominent les deux montagnes, dont elles ne sont séparées que par un sentier d'environ vingt pieds de large; et ce sentier est fermé du côté de la terre par deux masses de granit qui servent d'embellissement, tant leur disposition est extraordinaire et pittoresque; elles ont l'air de deux énormes pierres tombées des mains des géants quand Jupiter les foudroya. Cette habitation, ainsi défendue par la nature, est inexpugnable du côté de la terre au moyen d'un fossé de quarante pieds de largeur et par des tours crénelées placées de cinquante en cinquante pieds. Elles décorent très-bien la façade d'entrée et donnent à cette demeure un air de puissance qui, du temps du roi Charles VII, en imposait encore assez pour que les vilains, mes confrères, n'osassent pas remuer. Le portail, de forme ogive, passait pour un des plus beaux morceaux de l'architecture féodale. Une allée majestueuse, plantée par Guy de Lusignan, conduit au pont-levis. A droite et à gauche, les deux montagnes finissent en pente douce, et cette pente est garnie d'oliviers, de romarins, de palmiers, de safran, d'orangers, de myrtes et d'autres arbres remarquables par leur beauté. Le parc se trouve donc de chaque côté du fort et le précède. Appuyé sur ces deux roches, ce château centenaire s'élève majestueusement au milieu de ce site romantique, en ayant d'un côté la vue de l'immensité de la mer, et de l'autre celle des gais accidents de la Provence. En effet, la vallée est riante; une route la traverse; et par delà cette route on a l'aspect des terres qui dépendent de ce fief. Le charme de ce paysage unique résulte principalement de l'opposition que présentent, la mer, ce château, l'ouvrage des hommes; ces arides falaises, ouvrage du hasard; les bois du parc, la verte prairie et les villages au loin. Mais ce charme est doublé par la transparence du ciel et le délicieux climat de cette Italie de la France.

Une femme seule animait alors par sa présence ce gracieux vallon... La disposition de sa chevelure et ses vêtements étrangers annoncent une Grecque. Il règne dans sa personne un désordre portant une trop forte empreinte d'habitude pour être l'effet du hasard. Cette femme, d'une maigreur presque hideuse, roulant des yeux hagards, le visage sillonné de rides venues avant le temps et produites sans doute par son rire forcé, conservait encore sur sa figure des vestiges de jeunesse et de beauté.

Tel est le portrait de la nourrice de Clotilde, la fille unique de Jean II de Lusignan, roi de Chypre, détrôné pour le moment comme tant d'autres, et réfugié dans le château de Casin-Grandes, avec tous les trésors qu'il a pu dérober aux mains rapaces des Vénitiens, ses vainqueurs.

La sueur inondait les joues creuses et pâles de la nourrice, mais sa fatigue et la chaleur ne l'empêchaient pas de continuer son travail. Elle creuse une fosse. De temps en temps ses yeux égarés, en errant sur la campagne, paraissent redouter des témoins de son œuvre funèbre; et tantôt, posant un pied sur sa bêche, elle rit aux éclats, ou verse une larme arrachée par l'horreur, en contemplant un tronc d'arbre dont la disposition originale ressemblait assez à un cadavre.

— Va!... mon fils!... tu ne seras pas sans sépulture! Pauvre enfant! je t'ai nourri de mon lait... Hélas! les douleurs de l'enfantement durent toute la vie!... Mais, poussant un grand éclat de rire, elle ajouta : Te voilà bien drôle!...

Pour comprendre ces mots, il faut dire que Marie Stoub perdit la raison en voyant percer son fils d'un coup d'épée, lorsque les Vénitiens emportèrent d'assaut Nicosie, la capitale du royaume de Chypre. C'est ce qui la fit surnommer l'*Innocente*. Sa folie avait cela de particulier, qu'aussitôt qu'elle fixait la princesse, Marie, songeant à l'enfance de Clotilde, se rappelait celle de son fils. Alors une lueur de raison lui faisant sentir son malheur, elle pleurait en gardant un silence plus terrible que le gai bavardage de sa folie, souvent touchante!...

Après avoir regardé ce tronc d'arbre avec l'expression de la douleur devant laquelle toutes les autres se taisent, celle d'une mère qui pleure son fils, elle reprit son travail avec une effrayante activité. La tombe était presque finie lorsque, sur le haut d'une petite éminence appelée la *Colline des Amants*, parut une jeune fille en jupon court, comme de tout temps les ont portés les Provençales. Cette enfant, à la taille souple et déliée comme un jonc, tient un mouchoir à la main, et les douces et gracieuses ondulations qu'elle lui imprime trahissent de tendres adieux. A cet instant le bruit d'un cheval galopant en deçà de l'éminence se fit entendre, et l'Innocente, ayant promptement levé la tête, aperçut la jeune fille balançant encore son mouchoir. Alors la figure de cette femme prit une expression de finesse malicieuse, elle mit en souriant son doigt sur ses lèvres; mais, voyant la Provençale se retourner et venir, elle se pencha sur sa bêche en feignant de ne pas l'apercevoir.

Cette jeune enfant, nommée Josette, était la fille de l'intendant que le roi de Chypre avait envoyé régir le domaine de Casin-Grandes. Hercule Bombans, son père, succéda dans cette charge à un intendant prétendu concussionnaire, qui fut tellement noirci dans l'esprit du roi de Chypre Janus, que ce prince crut faire un acte de clémence en se contentant de lui donner un successeur. Cet intendant destitué se trouvait par hasard un homme intègre, il était chéri des habitants; aussi le comte de Provence le nomma bailli de Montyrat... Ce passage prouve évidemment qu'il exista des délateurs dans les temps de la chevalerie!... Consolons-nous donc!...

Quoi qu'il en soit, Hercule Bombans, le père de la gentille Josette, exerçant depuis vingt ans cette place lucrative, ne fut pas épargné par l'envie qui s'attache aux fonctionnaires publics, et sous les coups de laquelle son prédécesseur avait succombé. Cependant, malgré ses détracteurs, il réussit, à l'arrivée du prince fugitif, à faire nommer sa fille demoiselle de la princesse, et les méchants osèrent publier qu'on ne la promut à cette dignité que parce que Josette Bombans se trouvait la seule en état de servir Clotilde!... Mais peut-on empêcher la médisance?

La jeune et jolie Provençale arriva, rouge comme une grenade, près de l'Innocente, et, l'accostant d'un air assez embarrassé :

— Comment, lui dit-elle, avez-vous fait, ma pauvre Marie, pour vous échapper du château?...

— Comme toi!... quand tu as quitté ta maîtresse pour aller courir l'aiguillette!...

— Il n'y a rien de bon à gagner avec les fous, murmura tout bas Josette, dont l'incarnat était devenu plus vif. Mais que creusez-vous là? reprit-elle tout haut en s'asseyant sur le tronc de l'arbre.

— Mauvaise!... respect aux morts!... Tu t'assieds sur la poitrine de

mon fils!... Mon fils!... mon cher fils... Jean, que fais-tu là? Pourquoi ne te relèves-tu pas comme les roseaux, après avoir plié!...

La jeune fille, épouvantée des cris de l'Innocente et de l'expression de son visage, se leva précipitamment.

— Tiens, continua-t-elle, vois comme *ils* l'ont blessé! En prononçant ces mots, elle montrait à Josette une fente rouge où la sève de l'orme avait coulé. Mais, reprit-elle, j'ai retrouvé son corps!... *Ils* l'ont laissé là... sans le couvrir d'un peu de terre! Elle se tut un moment, une larme roula dans son œil, et, montrant à Josette ce bois informe que sa tendre pensée animait, elle ajouta d'un ton qui faisait mal: Ma fille!... tu l'aurais aimé si tu l'avais connu!.. tu le pleurerais au moins!... Et moi, qui l'ai porté dans mon sein et perdu!... je vis!... Elle se tordit les bras, puis, poussant un éclat de rire à gorge déployée, elle se mit à sauter et danser autour de la tombe.

Josette, émue de pitié, laissa couler une larme. L'Innocente la vit et lui serra la main avec force, elle lui dit d'un ton de voix qui partait du cœur: — *Tu seras mère!*... Puis, revenant à sa folie, elle lui prit avec adresse son mouchoir, et, imitant la pose de la jeune fille, elle l'agita comme elle en ayant l'air de la narguer.

En ce moment Josette, seule, aperçut, au bout de l'avenue d'ormes, la princesse Clotilde, entourée de quelques personnes. La nourrice n'en continua pas moins sa danse grecque, avec toute la frénésie d'une bacchante que le vin a momentanément privée de sa raison; elle chantait des vers grecs, et, ne s'inquiétant pas du désordre de ses vêtements et des lambeaux qui s'en détachaient, elle prit Josette et voulut la faire danser.

Le cortége de la fille de Jean II se réduisait à quatre hommes, les seuls grands personnages dont son père ait voulu se voir accompagné dans sa fuite. Il laissa dans son royaume une foule de partisans qui brûlaient du désir de le suivre, car il était adoré de ses sujets. Le langage qu'il tint en leur ordonnant de rester en Chypre est trop rare de nos jours pour n'être pas rapporté.

« Un citoyen, s'écria-t-il en quittant son palais ensanglanté, doit préférer sa famille à lui-même; son prince à sa famille; mais rien ne peut se préférer à la patrie, si ce n'est le genre humain. Ne quittez donc pas votre pays et comptez qu'en le servant, même sous les Vénitiens, c'est me servir moi-même: votre courage y brillera bien plus que dans un exil qui ne convient désormais qu'à votre prince... Il ne doit pas habiter les lieux témoins de sa chute... Adieu donc.. »

Jean II, presque aveugle, ne put voir les larmes dont les yeux furent inondés à son départ. Un monarque ainsi détrôné peut être sûr de régner toujours... Il ne put même empêcher quelques seigneurs de venir le rejoindre.

Les quatre personnages auxquels Lusignan accorda les honneurs de son exil accompagnaient Clotilde dans sa promenade. Cette charmante princesse paraît au milieu d'eux comme une jeune fleur pleine de coloris et d'élégance, qui se trouve entre des ronces et des arbustes dépouillés de feuilles. Naïve comme l'enfance, simple comme la nature, il résidait en elle un charme inexprimable qui la rendait un spectacle ravissant pour la vieillesse, et pour les jeunes un sujet d'extase. De beaux yeux bleus tout humides et fendus en amande semblent loger l'amour et dire: Esclaves, protégez-moi! Une bouche de corail, sur laquelle se jouent le plus charmant sourire et des nichées d'amours, attire le baiser... Sa figure et son organe sont doux comme ceux d'une sirène, et ses mouvements pétillants de grâces comme ceux d'un jeune cygne, dont elle possède la taille élégante, les voluptueux contours, la démarche, l'éclat et la blancheur; certes, elle n'avait pas besoin pour séduire de sa délicieuse parure. Vêtue à la grecque, elle portait sur une robe blanche comme la neige une précieuse tunique bleue, terminée par des glands d'argent; une espèce de cothurne rouge chausse un pied mignon large de deux doigts; ses cheveux noirs sont retenus par des bandelettes blanches, qui, mêlées à ses tresses, en font valoir l'ébène.

Pour se garantir du soleil, Clotilde avait entouré sa tête charmante d'une gaze légère qui lui donnait cette grâce aérienne que notre imagination prête aux divinités mythologiques. La nature avait dit pour elle: Faisons un chef-d'œuvre... Il fut complet. Les attraits de Clotilde n'étaient que la divine enseigne d'une âme plus divine encore! Enfin, belle de cette beauté rêvée chez toutes les nations, ignorant l'amour et s'ignorant elle-même, elle ressemblait à la rose vierge encore des baisers du zéphir, ou plutôt à cette admirable statue égyptienne qui, pour résonner, attendait une caresse du soleil. .

. . . .

J'avoue que, pour mon usage personnel, je regrette, ainsi que vous, lecteur, que Clotilde ne soit plus qu'une cendre égarée dans la nature. . et, comme vouloir la retrouver... c'est tenter la *chose impossible* de la Fontaine, il faut nous contenter de nos femmes!... hélas! . . . .

II

Les ministres de Jean II. — Trente mille hommes. — L'Israélit

Clotilde, apercevant sa pauvre nourrice, se dirigea de ce côté. Pendant qu'elle s'avance, examinez un peu, je vous prie, à quatre pas derrière la princesse, un farouche soldat qui marche en silence. C'est un homme court, trapu, d'une figure africaine: lèvres épaisses, bouche fendue et nez plat soufflant du feu. Son œil annonce la férocité; sa barbe touffue, la force; sa démarche, l'homme qui n'a jamais peur; et ses traits grossiers, une origine commune. Pour toute arme défensive, il avait un casque sur la tête; mais il portait à sa ceinture un sabre turc très-recourbé, dont il caressait souvent la brillante poignée. — Castriot l'Albanais fut, de la garde du prince, le seul qui survécut à la prise de Nicosie. Elle mourut dans le palais, et chaque soldat gardait de son corps la place assignée par le chef. — Ils ne dirent point dans les rues de Nicosie: *Nous périrons pour la défense du roi!* — Ils moururent! On leur fit, dans la suite, un magnifique service par les soins de Monestan, le premier ministre, que vous allez bientôt connaître.

Castriot peut servir de modèle aux fanatiques présents et à venir. Sa cervelle albanaise n'enfanta qu'une seule idée sans cesse présente: elle consistait à lui faire anéantir tout ce qui nuisait ou qu'il supposait devoir nuire à son prince et à sa fille. Ce dévouement, fils de sa reconnaissance, était tout son code et sa religion... A genoux, ingrats! à genoux devant Castriot!. .

Entre Castriot et la princesse, un homme grand, sec, maigre, chauve, à nez aquilin en forme de lame de couteau, gémissait en lui-même d'aller à pied. — Ce personnage était le connétable comte Kéfalein; il n'avait pas encore pu se consoler de la perte de ses chevaux, dont il ne sauva que Vol-au-Vent, son favori. — Certes, Vol-au-Vent méritait bien cette faveur! Je croirais volontiers qu'il était un de ceux qui jadis ont charrié le soleil dans les cieux, et qui revinrent sur la terre lorsque les faux dieux et leurs équipages disparurent devant la croix. Parmi les regrets de Kéfalein il faut compter celui de ne plus commander la cavalerie cypriote. En outre, ce digne chevalier aimait assez à raconter ses anciens exploits. Pour achever son portrait, nous aurons le courage de dire qu'on l'accusa toujours de manquer de bon sens, et l'on présume que Kéfalein fut un sobriquet ironique qui lui resta... enfin il vola le baptême.

Mais la belle Clotilde est entre deux personnages beaucoup plus importants. Celui de droite était le comte Ludovic de Monestan, ministre de Jean II. Ce vieillard à cheveux blancs, simple et doux, avait une bonhomie rare, même chez un ministre; une éloquence naïve, chose encore plus rare; et un cœur droit qui le rendrait le phénix des ministres s'il n'eût pas été dominé par un zèle démesuré pour la religion; tandis que le second, Hilarion d'Aosti, l'évêque de Nicosie, l'aumônier du prince, possédait toute l'ardeur d'un jeune guerrier, la ruse d'un diplomate et la science ministérielle. Sa figure altière respirait les combats, et, ne pouvant satisfaire cette envie dans les camps, il s'en dédommageait, pour le moment dans la polémique; aussi, lorsque la princesse fut aperçue par Jossette, une grave discussion se débattait entre Hilarion et Monestan.

— Je le répète, disait ce dernier, nous n'avons perdu le royaume que parce que les préceptes de la religion mis en oubli, les mœurs dissolues nous ont fait retirer la protection de l'Éternel.

— Ah! monsieur, répondit l'évêque, *si nous avions eu trente mille hommes* de bonnes troupes, l'Éternel aurait été pour nous!... Il aime les gros bataillons; les croisades qui nous ont donné Chypre et Jérusalem le prouvent bien.

— Monsieur, avouez cependant qu'on négligeait le service divin?

— Monsieur le comte, Nicosie n'était pas assez bien fortifiée!......

— Oui!... contre les mauvaises doctrines qui nous ont envahis bien avant les Vénitiens, interrompit le ministre; c'est la religion qui forme les bons soldats en les rendant pieux et soumis au prince, et si les églises avaient été pleines, nous n'eussions pas succombé; le bieu fort nous aurait accompagnés.

— Non, monsieur, permettez; nous succombâmes parce qu'il nous manquait *trente mille hommes*, voilà le fait... Monsieur, *trente mille hommes* sont la base nécessaire de toute résistance, de toute oppression, de toute entreprise, de tout royaume à défendre, à envahir, à conserver... ensuite, depuis longtemps l'on négligeait les relations diplomatiques avec les États européens. Que cela nous serve d'exemple à l'avenir; n'est-ce pas, madame!...

A cette interrogation du prélat vindicatif, Clotilde garda le silence, en faisant la plus jolie petite moue qu'il fût possible de voir, et elle

s'avança plus rapidement vers sa nourrice et sa demoiselle d'honneur.

Monestan, se trouvant attaqué gravement, saisit l'évêque par sa ceinture, et tout en doublant le pas pour suivre la princesse, il dit au prélat avec la chaleur de l'innocence accusée :

— Monsieur l'évêque, trente mille hommes ne peuvent rien là où les mauvaises mœurs ont abâtardi le courage ; trente mille hommes sans religion ne valent pas la légion thébaine ; et, quant aux relations diplomatiques, qui vous dit qu'elles n'ont pas été entretenues ? Pensez-vous à vos paroles ? Pour en parler, connaissez-vous bien l'état de l'Europe ? Quel secours pouvions-nous attendre du roi de France, qui, dans ce moment même, a la moitié de son royaume à conquérir ? et comment a-t-il conquis la première moitié ? C'est avec l'envoyée du Seigneur, cette vierge dont la force vient d'en haut et qui a rempli sa mission en sacrant son roi : elle n'est morte que parce que Dieu l'a rappelée, voulant laisser faire les hommes. — L'Angleterre pouvait-elle penser à nous, quand elle ne conserve pas ses conquêtes attaquées, et que des factions s'apprêtent dans son sein et servent la France plus puissamment que le courage des Dunois ? Le roi René, dont nous habitons le comté, ne soutient-il pas une guerre ruineuse en Italie avec l'Aragon ? l'Aragon lui-même est en guerre avec les Maures, ainsi que le Portugal ; et, de tous ces malheurs, le plus grand, et que vous ignorez sans doute, c'est l'état de la cour de Rome... A peine remise des secousses éprouvées au concile de Constance, elle a vu chasser le véritable pape !... le vicaire de Jésus-Christ ! Eugène IV !... Les Turcs attaquent l'Allemagne, déjà attaquée par les Hussites ; Constantinople est aux abois ; Jérusalem a succombé !... Le tombeau de Jésus est aux infidèles !... Au milieu de ces chocs des masses premières, lorsque les grandes puissances croulent, se reconstruisent de leurs débris, pour crouler encore et s'entre-déchirer ; lorsque Dieu, pour punir la terre, a déchaîné son ange exterminateur, quel secours l'Europe pouvait-elle donner à un petit royaume attaqué par une petite république ? Quand on ne fait pas attention au siége de Constantinople, devait-on regarder Chypre ? Lorsque les lions se battent, s'arrêtent-ils pour séparer les écureuils ? Attendez la pacification générale, et l'on nous rétablira !...

L'évêque, atterré par ce discours *ab irato*, resta quelques moments sans répondre ; mais vous connaissez bien peu la persévérance sacerdotale si vous le croyez abattu.

— Si la pucelle triompha, répondit-il, elle avait presque *trente bons mille hommes*, que l'originalité du chef d'armée fanatisait... Ici, continua-t-il en regardant Monestan d'un air goguenard, il faut rendre justice à la haute politique de la cour de France, et je suis bien fâché d'ignorer le nom de celui qui trouva ce nouvel expédient pour ranimer l'ardeur des soldats... Mais brisons là-dessus, ajouta-t-il en voyant l'effroi de Monestan ; je persiste à dire que si nous avions *trente mille hommes*, cela nous vaudrait mieux que d'attendre votre pacification, et je réponds qu'en les faisant débarquer sur la pointe orientale de Nisastro, car c'est la partie la plus faible de l'île, que j'ai observée plusieurs fois, on viendrait à bout des Vénitiens.

— Hélas ! dit Kéfalein, nous fûmes vaincus parce que nous n'avions pas assez de cavalerie.

— Et vous, Castriot, demanda la princesse en riant, que pensez-vous ?...

— S'il y avait eu deux mille hommes comme moi, vous seriez encore à Nicosie. Au reste, il ne s'agit plus de savoir comment on a perdu Chypre, mais bien comment on la reprendra.

— Tu as raison, Castriot, dit l'évêque, tu es le modèle des soldats : courage et dévouement.

— C'est vrai, reprit Monestan ; mais il manque de religion.

— Voilà ma croyance et mon Dieu, s'écria le soldat en tirant à moitié son sabre ; hors mon service, ma tête et le dedans ne regardent personne.

Ainsi chacun parlait sa langue en voulant la faire parler aux autres, et cette toute petite cour avait encore ses intrigues : partout où se trouveront trois hommes et un pouvoir, vous en verrez !

En ce moment, la princesse arriva près de sa nourrice et de Josette. Aussitôt que l'Innocente l'aperçoit, elle cesse ses extravagances, sa figure se contracte, elle est muette et pleure !...

— Pourquoi donc avoir quitté le château, ma bonne Marie ! vous savez que j'aime mieux vous y voir que dans la campagne, où il peut vous arriver malheur.

L'Innocente, ses petits yeux noirs fixés sur Clotilde, pleura plus fort en entendant cette voix dont elle eut les prémices ; elle se tut, et marchant lentement, elle s'alla mettre à côté de Castriot, qu'elle recherchait volontiers par reconnaissance. Il défendit son fils !..

— Josette, dit la princesse d'une voix douce, vous m'avez quittée... Je n'ai qu'à vous louer si ce fut pour veiller sur Marie ; cependant, comment lui laissâtes-vous faire cette fosse ?

Josette rougit et balbutia :

— Madame .... je... j'y...

— Ecoutez, mon enfant, vous avez tort de vous promener seule ; quoique vous soyez du pays, il est en proie à des brigands qui ne vous en tiendront pas compte, car ils ne sont d'aucun pays. Vous devez savoir que le comte Enguerry le Mécréant court la campagne et la pille, ses soldats se permettent tout !...

Josette rougit encore davantage, et la princesse, en examinant cette rougeur croissante au nom d'Enguerry et de ses soldats, devint toute pensive... Alors la folle chanta deux vers grecs d'une chanson moderne dont voici le sens :

Je la vis sur la montagne
Embrasser son tendre amant,
Puis revenir tristement
Au travers de la campagne.

La princesse, entendant ces vers, regarda sa demoiselle avec un air inquisiteur, qu'elle eût voulu rendre grave, comme si une jeune fille pouvait l'être !... Clotilde avait parlé d'Enguerry le Mécréant ; alors l'aumônier lança son dernier trait au comte de Monestan en lui disant :

— Il faudra songer à nous fortifier contre ce furieux qui lève des contributions, pille, massacre et profite, pour faire trembler la Provence, de ce que le fils de René le Bon n'est pas encore arrivé.

— Il n'a ni foi ni loi, ne croit ni à Dieu ni au diable, répondit le comte.

Castriot s'avança et dit avec un affreux sourire :

— Quand il en sera temps, qu'on me dise : Va... et vous ne le craindrez plus.

Il fit avec sa main un geste qui indiquait énergiquement son dessein.

— Nous n'assassinons personne, reprit Monestan d'un ton grave ; la loi divine...

— A-t-il de la cavalerie ? demanda Kéfalein.

— On dit son château très-bien fortifié, repartit l'évêque.

— Je gage qu'il n'y a pas de chapelle ! s'écria Ludovic

Le groupe s'était arrêté pour attendre que Clotilde continuât sa promenade ; en ce moment, la folle, voyant sur la colline une belle tête d'homme, elle se prit à rire en indiquant du doigt la place où Josette avait fait ses adieux. L'on eut beau y regarder, on n'y aperçut rien. On prit cela pour un trait d'extravagance, ce qui fâcha Marie, et elle se mit à murmurer. Tout à coup l'on entendit le bruit des pas d'un homme courant avec vitesse ; tous les yeux se tournèrent vers l'endroit où la route faisait un coude avec la colline des Amants, et d'où le bruit partait ; alors Castriot se mit en avant, la main sur son sabre.

Un sentiment mixte, qui tient le milieu entre l'inquiétude et la curiosité, rendit chacun immobile ; le bruit s'approcha par degrés, et le pauvre fugitif ne tarda pas à paraître. C'était un jeune homme enveloppé d'un manteau. Quand il se montra, l'on vit au-dessus de sa tête, et dans le ciel, une lueur rougeâtre dont l'éclat sinistre effaça celui du jour ; une fumée noire, des étincelles et des pailles enflammées, voltigeant dans les airs, indiquaient un grand incendie, et tout, excepté l'Albanais et l'Innocente, fut saisi de terreur. L'inconnu s'avançant toujours, Castriot tira son sabre et se mit sur la défensive. L'étranger ne se trouva bientôt plus qu'à cinquante pas de la princesse de Chypre. Objet de tous les regards inquiets, il fut examiné avec l'attention qu'il est bien naturel d'avoir lorsqu'on rencontre un étranger, et qu'il peut donner des éclaircissements sur ce qu'on ignore. On remarqua donc ses cheveux bouclés, noirs comme du jais, et rendus plus éclatants par une peau très-blanche ; son visage annonçait un grand effroi, et ses vêtements en désordre une fuite bien précipitée. A la faveur de ce désordre, chacun, et principalement Clotilde, admira les belles proportions de l'étranger. Il tenait à la main un mauvais bonnet vert, appuyé sur son cœur, où il pressait en même temps son manteau, avec lequel il semblait cacher quelque chose. Certes, la beauté est un avantage qui prévient toujours en faveur des gens qui en sont doués, et il n'y avait au monde que Castriot ou un gendarme du dix-neuvième siècle capables d'arrêter sur une route un beau jeune homme, par ces mots prononcés d'un ton brusque :

— D'où venez-vous ?

— De Montyrat.

— Où allez-vous ?

— Ici.

— Pourquoi ?

— Regardez cette lueur...

— Eh bien !... demanda la princesse effrayée.

— Ce beau village est brûlé...

— Est-il du domaine ? interrompit Monestan.

— Non, monsieur, il dépend de l'apanage de Gaston II, fils du comte de Provence. J'y avais une modeste demeure, elle est détruite et je fuis le terrible Enguerry le Mécréant. Hier, il vint demander les contributions qu'il avait imposées la veille. On fut dans l'impossibilité de le satisfaire. Il marqua le village d'une croix rouge, et depuis ce matin ses soldats le pillent. Ces flammes annoncent que tout est ter-

miné. Je suis sans patrie et sans asile! On ne m'en refusera pas un chez Jean de Lusignan !...

— Et pourquoi? demanda Kéfalein, qui parut sortir d'un songe.

— Parce qu'il connaît le malheur!...

Les accents de cette voix enchanteresse furent pour Clotilde la plus délicieuse musique qu'elle eût entendue. Elle était sous le charme, immobile, et considérait l'inconnu avec attention; elle se sentait entraînée vers lui par une attraction sympathique si violente, qu'on ne peut la comparer qu'à cette fascination qui contraint l'oiseau à s'avancer lentement vers le serpent. De son côté, l'étranger ne regarde qu'elle, et ses yeux avides semblent dévorer ses attraits; ils errent sur le sein blanc et ferme de la princesse avec tant d'ardeur, que l'intellect de Castriot en fut inquiété. S'indignant de ce qu'un étranger eût l'audace de prendre du plaisir à l'aspect de la princesse de Chypre, il lui dit brutalement :

— Pourquoi ne parles-tu plus?

— Parce que l'admiration est muette!... répondit-il d'une voix entrecoupée.

— Mon cher, dit cavalièrement le prélat, malgré vos phrases, vous sentez que l'on ne peut pas accueillir un inconnu sans savoir...

— Ah! monsieur l'évêque, reprit le ministre, vous avez bien peu de charité!...

— Voyons, qui es-tu? lui cria Castriot.

L'étranger restant muet, l'Albanais commença à brandir son sabre. La princesse n'entendait rien, et Josette, que toutes les soubrettes devront avoir devant les yeux, si elles veulent briller dans leur carrière, remarqua fort bien l'émotion de sa maîtresse.

— Qui que vous soyez, dit-elle enfin, je puis, sans être démentie par mon père, vous accorder un asile dans ses États. Quant à savoir qui vous êtes... son hospitalité perdrait tout son prix; les mesures de sûreté ne regardent que ses ministres.

Lorsque Clotilde eut fait connaître sa bienveillance, on s'approcha de l'étranger, et chacun s'apprêtait à le féliciter, quand il répondit avec la voix de l'âme :

— Que les hommes aient une étoile aux cieux, la mienne est désormais sur la terre!... O ma bienfaitrice! ma reconnaissance seule suffira-t-elle? Je me consacre à vous comme au culte d'une déesse. Vous fûtes aujourd'hui ma providence, soyez-la toujours!...

En finissant avec énergie ces paroles exaltées, il voulut tendre ses mains à la princesse, et par ce mouvement il laissa tomber le manteau protecteur dont il était couvert. Le groupe recula d'épouvante comme si la foudre eût tombé, et cette clameur terrible fut unanime :

— Un juif!...

Le seul Monestan dit :

— Un damné!...

Le taciturne Albanais décrivit avec son sabre une courbe turque qui aurait promptement fait voler la tête du vil animal, si, plus prompte encore, la princesse effrayée n'eût crié :

— Castriot!...

Son accent disait tout; le damas s'arrêta à deux lignes du beau col de l'Israélite, et Clotilde s'évanouit dans les bras de Josette et de Monestan. Kéfalein et l'évêque la soutinrent en montrant une vive inquiétude.

Ce qui produisit ce mouvement de dégoût, c'est qu'en lâchant son manteau, le malheureux découvrit la roue de drap jaune, de la largeur d'un blanc tournois, que les juifs étaient forcés de porter sur le côté gauche de leur habit, par l'ordonnance de Louis X; de plus, on aperçut sur son bonnet vert les deux cornes rouges que l'arrêt de Philippe le Hardi y plaça.

Le juif, immobile et pâle, ressemblait à la statue d'un Lapithe pétrifié par la tête de Méduse. Les restes infortunés de cette nation éternelle, que l'on croyait alors écrasée sous le poids de la colère céleste, étaient repoussés par toutes les justices et toutes les religions. La pitié ne les regarda jamais; ils furent les *parias* de l'Europe... eurent le monde pour patrie, le déshonneur pour cachet, l'injure et les avanies pour nourriture, la lèpre et l'indignation générale pour compagne, les supplices pour consolation; ils eurent le courage de s'envelopper froidement dans leur infortune et de tenir à la vie, par cela même qu'à chaque instant le dernier des vilains pouvait la leur ôter sans rien craindre. Courbés sous le faix de l'exécration publique, les restes de leur vertu succombent à ce poids, force leur était de se rendre nécessaires à leurs tyrans par des richesses acquises dans une usure si âpre, qu'elle justifiait en quelque sorte la haine de la terre. Contraints de déguiser leur opulence, ils inventèrent les lettres de change et les billets; de manière que, semblable à Bias, un juif portait en tous lieux une invisible fortune. Bannis sous le règne précédent, ils venaient de rentrer en France pour y pressurer les grands obérés par la guerre, au risque de tout perdre et d'être encore chassés et torturés au moindre prétexte plausible.

Lorsque l'Albanais se fut assuré que la princesse, objet de tous les regards, reprenait ses sens, il dit au juif brièvement, comme s'il eût eu de la répugnance à lui parler :

— Ton nom?

— Nephtaly Jaffa.

— Ton pays?

— Venise.

— Juif et Vénitien, c'en est trop!... meurs!

— Je ne veux pas que l'on égorge un homme devant moi! s'écria la princesse; la présence des rois ne peut pas être fatale!...

— Est-ce un homme? demanda l'aumônier.

— J'espère qu'il est moins qu'un cheval, dit Kéfalein.

L'Innocente se mit à rire et à sauter autour du juif comme un cannibale devant sa victime, en criant :

— J'ai fait sa fosse, Castriot, mon ami; tuons, brûlons cet ennemi de Dieu!...

— Marie! dit Clotilde avec douceur.

La nourrice resta la bouche béante.

— Puis-je prononcer le mot tuer?... Mon ami, dit-elle au juif, nous nous ressemblons, nous sommes hors l'humanité; viens dans ma loge, je t'y soignerai.

Castriot guettait le moment où Clotilde se retournerait pour débarrasser le beau juif de sa tête; mais Clotilde, regardant toujours l'israélite à la dérobée, ne lui en laissa pas le loisir. Celui-ci, sans faire un seul pas pour se garantir du sabre de l'Albanais, faisait briller une joie pure dans ses yeux noirs, en voyant les roses succéder aux lis sur les joues de sa bienfaitrice.

— Fuis donc au moins! s'écria l'aumônier d'une voix colérique, retourne d'où tu sors! Va te faire pendre ailleurs!... Déicide, rebut des hommes, ne salis plus notre vue, ne souille plus notre air. *Vade, Satana!*

— Vous pourriez le lui dire avec plus de douceur, dit le comte Ludovic.

— Et va-t'en à pied, ne déshonore pas un cheval, continua le connétable sur le même ton que l'évêque.

— Messieurs, reprit Clotilde, je vous prie de ne plus tourmenter ce... cet...

— Cet animal bipède? dit Kéfalein.

— Je le prends sous ma protection, continua la princesse. Qu'il reste en ces lieux jusqu'à ce que j'aie demandé à mon père de lui permettre d'habiter ses domaines; si mon père me refuse, alors il les quittera. Mais qu'on ne le maltraite pas...

Et s'apercevant du dessein de Castriot, elle lui ajouta :

— Gardez-vous de lui faire aucun mal!

— C'est bien votre volonté? demanda le farouche Albanais.

— Je vous le commande.

— Soit... Vis donc, animal immonde.

Et le soldat remit avec humeur son sabre dans le fourreau, en lançant un regard très-équivoque au juif. L'Albanais lui montra la terre du doigt, en fronçant de gros sourcils noirs de manière à lui faire comprendre qu'il dût à remercier la princesse.

Cette pensée ne fut pas assez clairement exprimée pour que l'infortuné la comprît. Alors Castriot, le jetant par terre d'un vigoureux coup de poing, lui cria :

— A genoux, Judas, et baise la poussière de ses pas!

Clotilde gémit et se retourna promptement, comme pour ne pas être témoin d'une chose pénible. Marie poussa les petits cris d'un enfant auquel on prend un joujou, quand Josette lui arracha le bonnet vert et rouge du juif, dont elle s'amusait.

— Tiens, juif, dit la soubrette en tendant les deux cornes rouges à l'israélite immobile.

Et voyant qu'il ne faisait aucun mouvement pour le reprendre, elle le lui jeta au nez.

— Allons, venez, Marie, ajouta-t-elle en emmenant l'Innocente, qui ne cessait de regarder Nephtaly en lui faisant des grimaces.

Et c'est un juif... dit involontairement Clotilde en s'éloignant, suivie de son cortége.

— On pourra lui imposer des contributions s'il est riche, répondit l'évêque.

— Et le tuer s'il ne les paye pas, répliqua Castriot.

— L'on essayera de le convertir, dit le premier ministre.

Josette, qui s'était retournée pour examiner l'israélite, observa très-judicieusement à sa belle maîtresse qu'il gardait toujours la même posture, et qu'il baisait la marque du cothurne de Clotilde en la suivant d'un œil enflammé!...

— C'est un juif! répliqua Clotilde.

Et, le préjugé agissant dans toute sa force alors qu'elle ne voyait plus la figure suave de l'israélite, elle eut un léger frisson en songeant qu'elle venait d'approcher de trois pas un être aussi immonde. . .

. . . .

III

La grâce. — Un intendant. — Première rêverie.

Nous sommes forcés de laisser le beau juif à la colline des Amants, pour suivre les sept personnages qui s'en retournent au château.

La belle princesse était pensive, et la route se serait achevée en silence si le guerroyant évêque n'eût dit à Monestan :

— Je prétendais donc que rien n'est plus facile que de reprendre l'île de Chypre, et voici comment cela est possible.

Alors il s'engagea une conversation très-animée, dont le lecteur doit savoir le résultat, c'est-à-dire que Nicosie ne fut pas reprise, malgré la cavalerie de Kéfalein, les trente mille hommes de l'évêque et les étendards que Monestan faisait bénir par le saint-père.

La princesse, toujours préoccupée, ne disait mot, et tant qu'elle fut sur la route elle marcha très-lentement, sans toutefois se retourner.

Arrivée près de l'avenue, elle s'arrangea pour pouvoir, en y entrant, donner un coup d'œil sur l'endroit où était Nephtaly. Josette se trouva par malheur à ses côtés. Jamais la pauvre soubrette ne sut comment Clotilde avait pu faire un faux pas sur un sable uni comme une glace; et surtout pourquoi la princesse, en s'appuyant sur elle, la poussa avec tant de violence.

Quoiqu'alors la fille de Jean II n'ait lancé sur le juif qu'une fugitive œillade, elle n'en vit pas moins ce dernier embrasser un gland détaché de sa tunique et le mettre dans son sein.

Ce que la vérité historique force à dire, c'est que du moment qu'il fut impossible à la princesse d'apercevoir Nephtaly, elle s'avança vers le château avec trop de rapidité pour que Monestan, l'évêque et le connétable pussent la suivre.

Sa course s'interrompit par un obstacle. Cet obstacle était la rencontre d'un petit homme gros et court, dont le centre, c'est-à-dire le ventre, se présentait avant l'homme même, tant cette partie semblait, par son volume, faire un être à part. Il sortit de cette machine vêtue de noir, une petite voix clairette comme celle d'un flageolet.

— Madame, la colonne d'air atmosphérique aurait-elle attaqué votre système nerveux? je vous trouve la figure altérée. Ah! vous aurez trop pensé. Je le répète pourtant assez, les émotions du cœur et de l'esprit sont les plus grands fléaux de la santé; *moi, par exemple*, si je me porte bien, c'est que je ne pense jamais... La vie est tout, et chacun la gaspille.

— Mais je vous assure, maître Trousse, que mon système nerveux, répondit-elle en souriant, n'a pas souffert de ma promenade.

— Alors, madame, mes fonctions de médecin cessent, et je vais m'acquitter de celles d'huissier du roi, en vous prévenant qu'il m'envoie savoir quel accident vous retarde si longtemps dans votre promenade; je m'étais chargé de mes instruments de chirurgie en cas de malheur; car, *moi*, je prévois tout et j'opère fort bien, et c'est bien naturel, j'ai étudié à Grenade...

Cette observation fit marcher Clotilde encore plus vite; elle laissa son cortége en chemin. Josette, Castriot et la nourrice seuls la suivirent. — Au moment où elle entra, l'Albanais voulut s'esquiver. Ayant fourré dans sa cervelle, pendant la route, qu'il commettait un crime de lèse-majesté en laissant vivre un juif vénitien, coupable d'avoir regardé la princesse avec concupiscence, il courait le tuer. Castriot, semblable à cette bête féroce apprivoisée par Androclès, ne connaissait que Clotilde et son père; il eût assassiné Monestan tout le premier s'il se fût imaginé que le prince en était mécontent. La princesse le rappela, il vint à pas lents et la tête baissée.

— Castriot, dit-elle, jurez, par ma vie, que vous respecterez celle de Nephtaly Jaffa.

L'Albanais, comme un renard pris au piége, prononça le serment d'un air mécontent. Le serment était solennel pour lui, il le tenait avec la même fidélité que les dieux d'Homère celui du Styx.

Ainsi rassurée, la belle Clotilde traversa les cours aux sons du cor, et au milieu de la haie respectueuse formée par la foule des domestiques et des Cypriotes de la maison. Son passage peu fréquent donnait lieu à des acclamations et à des cris de joie. Plusieurs lui parlèrent; contre son ordinaire, elle ne leur répondit rien, et ces pauvres gens furent étonnés de ne pas entendre sa douce voix et les mots pleins de bienveillance qu'elle ne manquait jamais de leur adresser.

Parvenue à la dernière cour et au corps de logis dont la façade donnait sur le bord de la mer, elle monta avec empressement aux appartements du roi.

Jean de Lusignan ayant choisi pour demeure le premier de cette somptueuse façade, s'y trouvait entouré d'une magnificence royale. Une vaste salle des gardes, bâtie par Guy pour contenir ses chevaliers, en impose par son air guerrier. Elle est ornée de trophées, d'armures et de tous les portraits des rois de Chypre sauvés du pillage de Nicosie par Kéfalein; le salon d'audience vient après, il est décoré par les étoffes précieuses du Levant, et un dais rouge et le trône y brillent malgré les autres meubles précieux qui les garnissent; la balustrade du trône est en or pur. Le cabinet royal est ensuite; puis, la chambre du monarque se trouve la dernière, elle est ornée d'un tapis de Perse et d'un mobilier gothique mais éclatant par un rare travail. La chaise grossière de la fameuse Mélusine forme par sa présence un contraste assez singulier.

Le prince, vêtu d'une dalmatique garnie de menu-vair, mais encore mieux décoré par ses vénérables cheveux blancs, qui rendaient plus touchant l'air de bonté répandu sur son visage, était alors dans cette chambre. Rassemblant les forces de sa vue éteinte, il fatiguait ses yeux paralysés en cherchant à découvrir sa fille dans le groupe qu'il entrevoyait, comme une masse, dans les cours.

Tout à coup le vieillard quitte sa fenêtre, prête l'oreille, et comptant sur son reste de vue, se dirige vers la porte en heurtant tous les meubles qu'il rencontre. Clotilde n'est encore que dans le salon rouge, et déjà ce bon père entend les pas légers de sa fille. Sa figure presque morte s'anime de tout l'incarnat qui peut nuancer la pâleur de la vieillesse, et lorsque Clotilde entre, elle trouve son père qui lui tend les bras.

— C'est vous, ma fille, je ne vous ai pas encore vue aujourd'hui.

Et le vieillard l'embrassa sur le front sans se tromper.

— Vous êtes émue, car j'entends battre votre cœur; qu'avez-vous? Est-ce le bonheur ou l'infortune qui causent votre trouble?... Y a-t-il de mauvaises nouvelles?... Enguerry aurait-il connaissance de nos trésors?

Ces derniers mots furent prononcés à voix basse.

— Non, mon bien-aimé père, si je suis émue, c'est que je viens implorer la bonté du roi sans être sûre de réussir.

— Vous êtes donc du complot, ma fille? L'on veut me faire croire que je règne toujours!...

— Hélas! mon père, je vous présente la requête d'un pauvre juif...

— Un juif! s'écria le monarque; ma fille, un juif vous aurait-il approchée?... Il s'en trouverait dans mon royaume!... que dis-je?... dans mon domaine!... Oubliez-vous que Henri Ier a péri de la main d'un de ces ennemis du Sauveur?

Clotilde fut presque heureuse de ce que son père ne put voir la rougeur de son front.

— O mon père! reprit-elle en caressant le vieillard et en prenant les plus douces inflexions de sa voix, si vous connaissiez ses malheurs, vous en seriez touché. Enguerry le Mécréant a brûlé ce matin sa demeure; il est sans asile et ne demande que d'habiter votre domaine. Voici la première fois que je vous implore!... me refuserez-vous?

— Petite sirène, un rocher s'attendrirait à votre voix. Où est-il ce protégé?

— A la colline des Amants. Il y est peut-être encore!... ajouta-t-elle lentement.

— Comment savez-vous qu'il y est resté? reprit Jean II, dont l'ouïe, par sa finesse, compensait la cécité.

Clotilde, embarrassée, garda le silence.

— De quel pays est-il?

— De Venise, répondit-elle en tremblant.

— O ma fille! c'est admettre un serpent! s'écria le méfiant vieillard; Venise, continua-t-il avec cette chaleur guerrière, apanage des Lusignan, Venise ne l'a-t-elle pas chargé de détruire une dynastie qui, tant qu'elle existera, ne la laissera pas tranquille dans sa possession?... Je ne tremble que pour vous, ma fille. Un Lusignan, trop vieux pour reconquérir le trône qu'il a perdu, peut se considérer comme dans la tombe!...

— Il mourra donc, l'infortuné!...

Le vieillard s'émut.

— Le Mécréant le fera périr! ajouta la jeune fille.

Alors le monarque chercha sur sa table d'ébène son sifflet d'or; l'empressée Clotilde l'eut bientôt poussé sous sa main, et Jean remua la tête en signe de mécontentement et siffla deux coups. Bientôt l'on entendit les pas pesants de maître Trousse.

— Faites venir Hercule Bombans.

L'intendant ne tarda pas à montrer sa figure soucieuse. Si l'avarice n'y avait pas éclaté par les protubérances si savamment décrites par Gall, ses habits hors d'âge l'eussent certainement indiqué. Toutes les fois qu'il paraissait devant le prince, sa visible anxiété n'annonçait pas une conscience très-nette. Il se rassura donc en entendant ces paroles :

— Allez à la colline des Amants, vous y trouverez un juif; dites-lui que Jean de Lusignan lui accorde un asile, à la condition qu'il n'approchera jamais du château; si on le trouve à dix pieds de distance, il sera pendu...

L'intendant frémit involontairement à ce mot.

— Avertissez, continua le prince, Castriot et les gens de cette circonstance.

Bombans sortit.

— Etes-vous contente? dit le vieillard à sa fille.

Pour toute réponse, elle embrassa ses yeux privés de lumière; elle tint compagnie au bon vieillard, joua du luth toute la soirée, chanta des romances du temps, en choisissant de préférence celles qui parlaient d'amour; enfin elle donna mille petits signes d'une joie intérieure dont Lusignan ne comprit pas le motif. Je le crois, la jeune fille l'ignorait encore, mais elle était contente.

L'intendant, monté sur un vieux cheval qui lui avait été donné par un fermier arriéré dans le payement de ses loyers, s'empressa d'exécuter les ordres du roi en essayant de faire trotter le pauvre animal vers la colline des Amants, et par habitude il regardait autour de lui, comme s'il eût craint les voleurs...

Au milieu de l'avenue, il se mit à réfléchir combien il devenait de plus en plus difficile de faire les comptes; qu'il serait prudent de mettre en sûreté son petit trésor en quittant le service du prince. N'avait-il pas, lui Bombans, gagné loyalement son argent ?.. Il est vrai que sa conscience, un peu large, lui permettait d'interpréter toujours les choses en sa faveur.

— L'argent que j'ai en ma possession, tant qu'on ne me prouve pas qu'il n'est pas à moi, est à moi...

Il le comptait et recomptait déjà dans sa pensée, lorsqu'une voix retentissante, des cris de guerre et le pas d'une cavalerie se firent entendre.

— Chargez!... ki, ki, mes amis, courage, voilà l'ennemi.

A ces mots terribles, l'intendant ne doute pas qu'Enguerry ne soit en embuscade. Il s'écrie :

— Monseigneur, ayez pitié de moi! *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!...* Grâce!

— Ferme!... Ki ki! ki!

— Eh bien! continua Bombans, je vous donnerai mille besants de rançon. Hélas! ils ne sont pas à moi... je n'ai rien à moi; mais je les emprunterai.

— Ki! ki! allez, mes amis, ferme en selle!

L'intendant, abattu par la peur, se coule à bas de son cheval et se met à genoux :

— Grâce! reprit-il.

Sa frayeur fut vive mais courte, car il vit passer Kéfalein, qui, monté sur Vol-au-Vent, faisait manœuvrer sept à huit chevaux, afin de créer au prince une cavalerie provençale.

— Eh bien! Bombans, ce n'est pas l'heure de matines...

— Monseigneur, je suis tombé de cheval.

— Mauvais écuyer!

A ces mots, prononcés avec le ton du plus souverain mépris, le connétable s'éloigna au grand galop.

L'intendant remonta sur sa pauvre bête et continua son chemin. Une idée vint l'illuminer d'un trait de feu, et s'applaudissant de son génie, il pressa son cheval et fut bientôt près du juif. On va voir si Hercule Bombans s'entendait en finances.

— Etes-vous juif? demanda-t-il brusquement à un homme, dont les yeux étaient attachés sur les tours de Casin-Grandes.

— Hélas! oui, répondit Nephtaly de sa douce voix.

— Eh bien! misérable ennemi du Sauveur, le prince t'accorde un asile à deux conditions : la première, que tu n'approcheras jamais à plus de dix pieds du château; si l'on te trouve à neuf, tu seras immédiatement pendu.

Ici la voix de Bombans s'altéra, car jamais il ne prononçait ce mot bien distinctement.

— La seconde condition, reprit-il, est que tu vas lui payer par les mains de son intendant, et ce, sans quittance aucune, mille livres tournois pour son secours et sa protection, qui ne te manqueront jamais... Paye et entre sur nos terres.

— Comment les donnerais-je? répondit le juif d'un ton lamentable, j'ai été pillé ce matin et je n'ai plus rien.

— Sangsue! veux-tu vite les compter. Ce ne sera qu'une restitution de tes usures... Ce n'est pas que je condamne l'usure; mais, vous autres juifs, vous en prenez trop et gâtez le métier... Ainsi, paye...

— Il faut donc quitter ces lieux!...

Et Nephtaly fit un pas.

L'intendant, embarrassé par les ordres du prince, et craignant qu'il ne s'en allât, s'efforça de le retenir par ces terribles paroles :

— Tu veux donc mourir en prison? Monseigneur m'a ordonné de t'y mettre en cas de refus, et tu auras toujours un asile préférable à celui d'Enguerry; car il te tuera sans rémission au lieu de t'écouter.

— O Salomon!

Le juif s'arracha les cheveux.

— Israël!... Dieu de Jacob!... on me tue!... l'on m'assassine!...

— Jure, mais paye...

Et la figure de Bombans s'épanouit en entendant l'israélite continuer ses imprécations, ce qui annonçait que sa bourse allait se délier. En effet, Nephtaly, comme saisi d'un trait de lumière, dé[illegible] lestement (ce qui est un miracle pour un juif) la doublure de son manteau, et il présenta un billet à Bombans.

— Tenez, je n'ai que cinq cents livres, dit-il d'un ton piteux, c'est un billet sur le trésor du roi René le Bon, comte de Provence.

— Scélérat, paye mille francs.

— Je ne les ai pas.

— Payeras-tu?

— Je ne les ai pas!

— Je m'en vais prendre ton manteau! s'écria Bombans d'une voix terrible.

— Tenez, le voici! dit l'israélite.

Cette manœuvre hardie en imposa à l'intendant; il ne crut pas un homme capable de céder son trésor avec un tel sang-froid. Nephtaly lui paraissait comme impatienté, et la soumission juive l'abandonnait déjà.

Alors Hercule Bombans se contenta de cinq cents livres, en ajoutant, moitié souriant de ce qu'il touchait et moitié chagrin de ce qu'il croyait perdre :

— Tu solderas le reste plus tard!

Ici, le juif, fixant ses beaux yeux noirs sur l'intendant, lui dit :

— C'est mon tour!... Maître intendant, je puis faire savoir au prince que vous, qui êtes parti de Chypre nu comme un ver, possédez maintenant pour cent mille livres de biens dans le Dauphiné, sur les terres du comte Gaston, le fils du roi René... Vous avez bombé vos comptes, monsieur Bombans.

L'intendant, consterné, ne souffla mot; sa triste figure indiqua le plus violent combat qui se soit livré dans le corps d'un avare. Ces paroles tendaient sans doute à lui faire opérer une restitution.

— *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!...*

Nephtaly devina la pensée de l'intendant.

— Rassurez-vous Bombans, lui dit-il avec des yeux brillants de désirs, je vous abandonne les cinq cents livres si vous voulez m'indiquer en quel endroit donnent les croisées de la chambre où repose la princesse Clotilde.

Une femme entre son devoir et son plaisir; un auteur entre l'argent sans gloire et la gloire sans argent; un gastronome entre deux plats; un ministre forcé de chanter la palinodie n'éprouvent pas un choc aussi violent que Bombans. Malgré la pensée que ce juif pouvait avoir de mauvais desseins, d'après le ton impérieux qu'il prenait en ce moment, le démon de l'avarice l'emporta, et il répondit avec une espèce de rage :

— Oui!...

Et il piqua des deux.

Mais Nephtaly, arrêtant par la bride la pauvre bête, s'écria d'une voix menaçante :

— Hé bien?...

L'intendant, faisant la grimace, répondit :

— La chambre de la princesse fait l'angle de la façade du côté de la mer, une de ses fenêtres donne sur la Coquette et l'autre sur le bord de l'eau.

Ayant dit ces mots avec une rapidité qui permet de croire qu'il craignait d'user sa langue, Bombans serra fort attentivement le billet, tout en s'enfuyant comme s'il eût commis un crime.

— Au surplus, se dit-il, du diable *s'il peut m'en arriver malheur*, la Coquette est dans cet endroit comme une muraille de cinquante pieds de haut. C'est inabordable!... Et puis, s'il en approche, on le pend!...

Ayant ainsi rassuré sa conscience, l'intendant poursuivit sa route. . . . .

Le soir venu, Clotilde se retira chez elle; Josette fit son service accoutumé, et lorsqu'après avoir allumé une lampe d'huile parfumée, la jolie fille de Bombans se fut éloignée, la princesse, au lieu de se coucher, se mit à la fenêtre du bord de la mer pour contempler la beauté de la nuit. A l'aspect de l'immensité de cette mer, alors silencieuse, et de la muette éloquence du ciel étoilé, où la lumière vive et scintillante contrastait avec le terne de la mer et ses pâles reflets, la princesse resta longtemps plongée dans une tendre mélancolie dont, jusqu'alors, elle avait ignoré le charme. Des pensers inconnus vinrent agiter son cœur. Un léger bruit la tira de cette douce rêverie; ce bruit partait de la Coquette. Le cœur de la jeune fille battit avec force, non qu'elle eût peur, mais ce bruit avait quelque chose de soyeux et de délicat... enfin il coïncidait tellement avec sa pensée qu'elle courut à l'autre fenêtre, et tirant brusquement deux riches rideaux verts fabriqués en Perse, et que le commerce des Vénitiens répandait en Europe, elle aperçut... le juif, suspendu sur l'abîme par une pointe de rocher de trois pieds de large qui se trouvait au milieu de la muraille formée par la Coquette. Il lui parut incompréhen-

sible qu'un homme eût assez de courage pour aller se placer sur cette faible inégalité d'un roc droit comme le mur d'un bastion. — Et dans quel motif? se dit-elle.

Au milieu de l'effroi dont elle était saisie, je ne sais quel sentiment involontaire lui fit admirer ce beau juif, couché dans une position si gracieuse qu'on l'aurait cru un effet médité par Phidias... La douce clarté de la lune l'entourait d'un léger nuage de lumière qui donnait un charme à ses traits. Clotilde vit briller un bijou sur son sein, et elle reconnut le gland de sa tunique. Nephtaly, presque à deux doigts du bord de l'inégalité du rocher, contemplait la croisée de la princesse avec des yeux pleins d'ivresse et de bonheur, et le calme de sa belle figure annonçait la douce harmonie de ses pensées... Une heure s'écoula, rapide comme un songe, et sans son horloge d'eau, Clotilde aurait cru n'avoir passé qu'un léger instant. S'arrachant alors à cette fatale contemplation, la princesse sortit de sa rêverie, et songeant aux paroles de son père, elle s'écria tout bas : — Il est trop beau pour être criminel!

La jeune fille, agitée d'une douce émotion, s'endormit au murmure gracieux des flots; au moment où le sommeil s'empara de ses sens, elle voyait encore l'ovale délicat, la blancheur et la finesse des traits de cette figure juive.

IV

Pillage de Montyrat. — Cruautés d'Enguerry.

Pendant que tout le monde dort au château de Casin-Grandes, je prie mon aimable lectrice de prendre le chemin de la colline des Deux-Amants... Ah! madame, puissiez-vous ne jamais éprouver le malheur qui la fit nommer ainsi! Je vous le raconterai quelque jour, mais gravissez cette jolie colline, et veuillez continuer la route pendant huit milles, alors vous vous trouverez au milieu du malheur et de la désolation, c'est-à-dire au milieu du pauvre bourg de Montryat.

Depuis le matin, il était en proie à toutes les horreurs d'un pillage. Et quel pillage, grand Dieu! Sur la grande place et devant l'église, un homme à cheval commande avec un féroce sang-froid les plus affreuses cruautés. Il est assez bien fait, sa figure même est douce, mais son œil a quelque chose de faux comme celui du chat et de cruel comme celui du tigre. Ses cheveux, qui ne blisèrent jamais, ont cette couleur rouge que l'on prête à ceux de Caïn. Il voit tranquillement et de l'air le plus innocent du monde, toutes les portes des maisons enfoncées et ses soldats en tirer de force les malheureux habitants, qui n'ont pas eu le temps de fuir dans les bois. On les amène devant lui, et ils s'y tiennent dans la contenance la plus humble. Les cris des jeunes filles et leur silence, le bruit des portes secrètes que l'on brise et les jurements des soldats, la défense imprudente des jeunes gens et des vieillards, les cadavres et le sang répandu forment un tableau dont le spectacle arracherait des larmes de compassion à tout autre qu'au sire Enguerry le Mécréant.

Sur une table grossière, dont les supports chancellent sous le poids les soldats apportent scrupuleusement l'argent et l'or ravis aux malheureux qui, pour comble de barbarie, sont spectateurs de ce monceau de leurs dépouilles. Le curé du lieu gémit sur les vases sacrés, en levant au ciel ses yeux pleins de larmes; mainte jeune fille, encore toute rouge, regrette, en réparant le désordre de sa toilette, ses croix d'or et tous ses petits bijoux... Le visage des vieillards porte l'empreinte de cette douleur concentrée qui leur est propre... Enfin les soudards ne cessent de charger cette table jusqu'à ce que la somme exigée par Enguerry soit complète. Le reste du butin doit leur appartenir.

Les soldats cherchent avec une avidité sans égale; cependant, une certaine inquiétude règne dans leurs recherches; tout à coup ils jettent des cris de triomphe, et le Mécréant daigne porter ses yeux sur la maison la plus apparente de Montyrat, d'où part le bruit. — C'était la demeure du plus riche du village, en un mot, de l'intendant calomnié, que Janus destitua et que le comte de Provence nomma bailli.



Enguerry le Mécréant.

A ces clameurs soudaines, les habitants se retournent aussi, et ils frémirent en voyant leur bienfaiteur indignement traîné par les soldats, qui l'ont découvert au fond d'un puits, où il s'était caché. Son fils se trouvait par malheur à côté d'Enguerry, et celui-ci remarque la défaillance du jeune homme en apercevant son vieux père couvert de boue, maltraité, menacé par les soldats qui l'amènent devant le Mécréant. Le vieillard, au milieu de ce péril, a l'air calme que le poëte lyrique signale comme l'enseigne de l'homme vertueux.

—Ah! te voilà, dit Enguerry, séditieux personnage, qui persuades à tes subordonnés de résister à l'autorité. Avoue où sont tes trésors, et tu auras la vie...

Le vieillard, immobile, reste muet. — Réponds au chef! s'écria un soldat en le frappant avec un bâton.—Tu dois être riche, reprit Enguerry, tu as volé dans ton intendance, concussionnaire infâme!

A ce reproche, le vieillard s'anime et s'écrie : — Dieu m'est témoin! — Témoin? Tu vas le savoir si tu ne déclares où sont tes trésors. — Cherche-les, lui répondit le bailli, ils ne sont pas loin.

Un brutal soldat lui applique un violent coup de plat d'épée sur la figure en lui disant : — Parle avec plus de respect au chef.

Le vieillard ne manifeste aucune émotion.— Tes trésors, hérétique? répète Enguerry avec un ton qui ne souffre pas de réplique. — Les voici! dit le bailli de Montyrat en montrant les habitants; tous leurs cœurs sont à moi; prends-les si tu peux. — Certes, je le puis... Ce mot fit trembler les paysans. — Ah! tu plaisantes, vieux pécheur! Songe à toi, je ne t'interroge plus qu'une fois. Pense bien à ta réponse. Où sont tes trésors et ceux de la commune? En disant cela, le Mécréant tire son sabre et jette un coup d'œil malicieux sur le fils du bailli.

Le courageux vieillard reste toujours muet en montrant un visage tranquille au milieu de la forêt d'épées dont les pointes se tournent vers lui.

— Vieillard, songe que tu l'as voulu... Et sur-le-champ le Mécréant tranche d'un coup de sabre la tête du fils; il la prend, et la

posant sur la table, à trois pas du vieux bailli, il lui dit froidement : — Répondras-tu?

Le bonhomme, stupéfait et blême, murmure faiblement : — Mon fils!... Et il tombe roide mort. A ce spectacle horrible, les habitants se serrent les uns contre les autres.

— L'imbécile! s'écrie Enguerry, il meurt sans dire où est son argent. Que le diable l'emporte! Le Barbu, cherche sa femme. — Le Barbu n'y est pas, répondit un soldat. — Où est-il? — Nous n'en savons rien. — Il aura affaire à moi. Nicol, dit Enguerry à un autre de ses lieutenants, cherchez la femme de ce bailli de malheur.

Le corps de l'infortuné jeune homme était tombé sur sa fiancée; elle le retint entre ses bras, en laissant couler le sang sur elle; car elle contemplait d'un œil sec et egaré cette tête chérie, posee sur la table, où elle souillait les besants d'or, les croix et los vases sacrés; elle semble chercher un regard dans ses yeux, que l'absence de la vie rend effrayants... Les plus courageux tremblèrent à l'idee de ce qui pouvait leur arriver si le Mécréant venait à se mettre en colere; alors un horrible silence régna dans le village, et dans ce moment l'on aperçut sur les montagnes d'alentour les têtes de quelques fugitifs se hasardant à regarder leur patrie.

Les soudards ne tardèrent pas à revenir en traînant avec peine une vieille femme, dont les cheveux gris échevelés, les vêtements déchirés et les bras nus auraient annoncé la résistance, si le visage en sang des ravisseurs ne l'avait pas énergiquement attesté. On l'amene au milieu du cercle formé par les soldats, autour de la table devant laquelle est Enguerry.

A l'aspect du corps de son mari, le parchemin ridé de ses joues maigres se contracta, et une voix criarde sortit de sa bouche démeublée.

— Brigand! tu recevras le salaire de tes crimes... Infame! si notre bon roi René n'était pas à Naples tu serais déjà pendu. N'importe, son fils Gaston ne peut tarder, et ta derniere cravate se file... Que j'en payerais volontiers le chanvre, assassin! hérétique! qui renies Dieu!...

— Il ne s'agit pas de moi, dit froidement Enguerry en remuant avec la pointe de son épée sanglante les richesses accumulées sur la table... Ce mouvement fit apercevoir à la vieille la tête de son fils. Elle resta comme une statue: un cri plaintif sortit de son gosier.

— Tais-toi, vieux registre, dit un soldat, le chef te parle.

— Il s'agit, continua le Mécréant, de nous dire où sont tes trésors et ceux de la commune... La vieille ne répondit rien. — M'entends-tu? reprit Enguerry. Les yeux toujours fixés sur la tête de son cher fils, la vieille ne souffla mot.

— Le Barbu? Le scélérat n'y est pas. Nicol donc, fais chauffer de l'huile.

Les soldats, à la voix d'Enguerry, s'empressent d'apporter des meubles, ils les allument, dressent une immense chaudière et l'emplissent d'huile. Pendant que l'huile s'échauffa, ils continuèrent à fouiller les maisons, à rudoyer et tuer ceux qu'ils trouvaient cachés, et le terrible Mécréant, séparant chaque chose du bout de son épée, s'amusa à compter de l'œil ce que pouvait valoir son butin. Les habitants avaient la fièvre en voyant apprêter l'affreux supplice de la vieille, qui, veuve de tout ce qu'elle chérissait, restait immobile en se repaissant de la vue de cette tête.

Nicol eut bientôt planté un poteau au-dessus duquel il mit un morceau de bois en travers, qu'il fixa par une corde. L'huile bouillait.

— Allons, vite, dit Enguerry, dépêchons!

Alors Nicol saisit la vieille, l'attache par les aisselles au bout de la poutre, qui s'avance au-dessus de la chaudière, et prenant la place du soldat, qui la haussait à trois pieds de l'huile enflée par des bouillons jaunâtres, il attendit l'ordre du chef insensible.

— Parleras-tu maintenant, vieille sorcière? s'écria Enguerry.

La pauvre femme, quoique suspendue dans les airs au-dessus de la mort, regardait la tête chérie de son enfant avec l'égarement d'une mere au désespoir. Elle ne voyait qu'une chose, cette tête!...

— Où sont tes trésors? répéta Enguerry les yeux étincelants de colère.

La vieille ne lui répondit qu'en croisant son index droit sur l'index gauche, et en faisant des gestes ironiques; le visage de la vieille se plissa, et elle poussa un rire fanatique.

Cette plaisanterie féminine mit Enguerry en fureur. — Plonge, Nicol. Et la vieille fut plongée à moitié dans la chaudière, et relevée presque aussitôt.

Un cri d'horreur s'éleva parmi les paysans; mais Enguerry les regardant d'un air farouche, ils se turent et restèrent immobiles.

— Vieille infernale! où sont tes écus?... La pauvre femme, à moitié folle, recommença ses gestes ironiques.

— Plonge, Nicol, et laisse-la brûler.

La vieille obstinée resta dans la chaudière, et tout en poussant un hurlement terrible, l'œil sec et regardant son fils, elle nargua le Mécréant jusqu'à son dernier soupir.

A ce spectacle, un des habitants mourut de douleur.

— *De profundis!* dit un soldat qui le vit tomber.

Enguerry, furieux, massacra une dizaine de paysans et donna l'ordre de brûler le village. Le feu fut mis par Nicol. Lorsque la flamme fut générale, et qu'au milieu des tourbillons de cendre, de brandons et de fumée, les toits tombèrent, un faible cri plaintif et unanime s'échappa du groupe consterné; quelques-uns s'écrièrent : — Au feu! au secours!... de l'eau!... par instinct et sans savoir ce qu'ils disaient...

Heureusement pour eux, leurs voix se perdirent dans l'épouvantable craquement de l'incendie.

— Ça n'a pas rendu! dit Enguerry en chargeant un cheval de tout son butin; mais, ajouta-t-il en se retournant vers les paysans, la somme est complète : je vous donne la vie.

— Direz-vous merci? cria Nicol aux paysans, muets à cette largesse.

— Vive monseigneur! s'écrièrent-ils en chœur.

Au moment où le Mécréant montait à cheval, la jeune fille qui devait épouser le fils du bailli s'étant saisie de l'épée de Nicol, voulut percer le Mécréant au défaut de sa cotte de mailles. Malheureuse-



Pillage de Montyrat.

[illegible] l'arme d'Esaü, et Enguerry, se retournant, la prit par la taille et la plongea lui-même dans la fatale chaudière. Elle y mourut en tenant entre ses bras la main de son bien-aimé.

Les soldats n'en continuèrent pas moins à chercher avec ardeur dans les ruines des chaumières, où ils firent encore un ample butin, et les cendres des meubles où les paysans avaient resserré leur or, le chaume des toits, les bois de lits creusés, découvrirent des cachettes antiques et des monnaies enfouies depuis longtemps.

Un des soldats, enfonçant une huche oubliée dans une basse-cour, y vit une pauvre femme à qui il demanda :

— Que fais-tu là? — Je me promène, dit-elle. Que ne peut l'épouvante!

Tant que les soldats restèrent, les habitants n'osaient ni pleurer ni remuer. — Enfin, aux sons du cor d'Enguerry, les soudards revinrent un à un. Des charrettes emportaient les moissons, les fourrages et les huiles. Le bourg n'offrant plus rien à prendre, ces brigands n'y laissèrent que le désespoir, la rage et les habitants dénués de tout.

— Mes amis, leur dit en partant Enguerry d'une voix doucereuse, vous êtes miens et je vous l'ai prouvé; or, désormais ma protection vous est acquise et vous accompagnera toujours : je vous défendrai envers et contre tous, pourvu que le tribut s'acquitte fidèlement; une autre fois, arrangeons-nous à l'amiable.

— Vive monseigneur! s'écrièrent les paysans.

Enguerry s'approcha du poteau qui était à l'entrée du bourg, effaça sa croix rouge et en mit une blanche. Sa troupe se rangea en bataille et prit le chemin du château. Le Mécréant suivit l'escadron. Aussitôt qu'il fut parti, les paysans se regardèrent en pleurant et la mort dans l'âme. Des plaintes ils passèrent aux murmures et finirent par se reprocher mutuellement leurs torts; chacun rejeta le malheur public sur son voisin en l'injuriant.

— Vieil avare! tu as caché ton argent; que ne le donnais-tu? — C'est toi, Lancy, qui le premier as refusé la contribution. — Moi, non, c'est Jehan. — Avare!...

Bref, ils se battirent et déchargèrent sur eux-mêmes la fureur que leur ruine avait allumée. Ce fut bien pis quand les fuyards revinrent des bois. Image du bien des États!

Cependant Enguerry continuait sa route, et chaque personne qui, de loin, apercevait la branche de cyprès que tout soldat du Mécréant portait à son casque, s'éloignait au plus vite ou faisait d'humbles salutations aux terribles brigands. A moitié route, un cavalier bien armé, galopant à toutes brides, attira l'attention du sire Enguerry. Le cavalier l'eut bientôt rejoint.

— Ah! te voilà, le Barbu, d'où viens-tu? de Casin-Grandes, je parie? — Non, monseigneur. — Prends garde à ce que tu dis, il y va de ta tête; d'où viens-tu? — Monseigneur, je n'ai été que jusqu'à la colline des Amants, où j'ai poursuivi des fuyards. — Tu mens, double chien! tu avais un rendez-vous avec quelque fillette du château de Casin-Grandes. Crois-tu que j'ignore tes pas? Le Barbu, mon ami, un soldat amoureux, ne le fût-il que depuis quinze jours, est un mauvais outil et je le casse. — Je ne dis rien que je ne prouve, monseigneur, et voici la preuve, répondit l'imperturbable le Barbu.

En achevant ces mots, il ôta son casque et en tira un sac d'or.

— Tenez, ajouta-t-il, j'ai rencontré un juif qui courait lestement, je l'ai poursuivi, et lorsqu'il s'est senti près d'être atteint, le castor m'a lâché sa queue. — Allons, le Barbu, ta paix est faite; garde le sac pour toi et va te mettre à la tête de la troupe, par le tranchant de mon épée, je t'aurais tué si je t'eusse trouvé amoureux; gorgez-vous dans le pillage, mais, morbleu, rien de sérieux, ou l'on n'est pas mon fait. — Par le ventre de défunte ma pauvre mère, je jure, capitaine, que je ne songe pas au mariage.

On arriva au château fort d'Enguerry, situé sur une hauteur : c'était une des positions imprenables avant l'invention des canons; on pouvait y braver la colère de tous les rois pourvu qu'on eût des vivres, et Enguerry avait soin d'être toujours très-bien approvisionné. Cette position lui donnait son assurance, car jamais il ne déguisait ses desseins!... La force est toujours franche.

Les soudards partagèrent fidèlement entre eux le butin fait à Montyrat : ils se mirent à boire, chanter et rire sans nul souci de la justice divine et humaine, impuissante dans ces temps-là... Enguerry monta dans son appartement, serra soigneusement sa contribution en un trésor habilement caché dans les murs épais de ce château. Il le contempla un moment, en mesurant de l'œil la quantité qui n'était pas encore assez considérable pour qu'il pût entreprendre de vastes desseins dont l'époque justifiait la hardiesse. Il ne tendait rien moins qu'à la conquête d'une principauté dont l'héritière, chassée par ses sujets, serait forcée d'accepter la main d'Enguerry. On n'a jamais su quelle était cette princesse, attendu que ce dessein fut le seul sur lequel Enguerry garda le silence.

Le Mécréant, fatigué, se disposait à se coucher, lorsque la sentinelle placée sur la tour d'observation sonna du cor.

V

Deux honnêtes coquins.

Mon cher lecteur, je trouve dans les manuscrits de ces bons Camaldules une note que je m'empresse de vous communiquer, ayant pris la charge de vous translater ces manuscrits de latin en français, en les ornant de quelques détails que la narration sèche de ces bons pères ne contient pas; je dois ne rien négliger pour votre instruction. Or, il résulte de cette susdite note que le personnage du sire Enguerry est parfaitement historique, en ce sens qu'ils ont voulu peindre Louis d'Anjou, oncle de Charles VI, dont ces braves moines avaient à se plaindre. Ceci prouve qu'il ne faut jamais déplaire aux prêtres. — Vous me permettrez, en conséquence, de passer une foule de petites notes marginales où il est dit à chaque prouesse d'Enguerry : *C'est comme fit monseigneur d'Anjou*, etc.

Nous avons laissé Enguerry prêt à se coucher; tout à coup le Barbu entre précipitamment en lui disant : — Monseigneur, un inconnu demande à vous parler. — Quel est-il? — C'est, m'a-t-on dit, un fort joli garçon. — Que veut-il? — Il se prétend ambassadeur. — D'où? — De Venise. — Fais-le attendre dans la salle basse, j'y suis dans un instant.

Le Barbu descendit et trouva l'étranger dans la cour s'amusant à considérer les groupes de soldats jouant l'argent de leur butin, buvant le vin qu'ils avaient pillé et mangeant plus pour manger que par besoin. Toutes ces figures farouches, éclairées par la lune et par des torches, exprimaient une foule de passions et de caractères, jusqu'aux sentinelles qui, du haut des tours, gémissaient de ne pas avoir été de l'expédition.

— Nicol, s'écria le Barbu, mets ce cheval à l'écurie. Puis, regardant l'étranger : — Par le ventre de défunt ma pauvre mère, vous ressemblez furieusement à un homme à qui j'ai grand sujet d'en vouloir pour certain coup.

— Est-ce un honnête homme? demanda l'étranger en riant.

— Je veux que le diable m'emporte si je le sais.

— Alors, reprit l'inconnu, comment veux-tu que je sache si c'est moi?

— Allons, honnête homme ou coquin, suivez-moi. Et le Barbu alluma une lanterne.

— Me mènes-tu donc à la cave?

— Non...

Le Vénitien fut introduit par le Barbu dans un vaste salon lambrissé tout en chêne uni, pavé avec de grandes dalles de marbre blanc et noir, à croisées en ogives garnies de petits carreaux de couleur, et sans autre ornement que des fauteuils en noyer; seulement, au milieu de cette pièce, un morceau de bois noir travaillé en forme du dessus d'une de nos chaires d'église surmontait un fauteuil de drap rouge élevé sur une estrade. A côté était une table d'ébène.

L'inconnu se mit à examiner les armures attachées de distance en distance à la boiserie, et il en demanda l'usage au Barbu, qui allumait deux grosses chandelles de cire jaune.

— Ce sont les armures que monseigneur donne à ceux qui se distinguent. — C'est donc ici qu'il reçoit? — Jamais autre part.

A ces mots Enguerry entra et fut s'asseoir sur son fauteuil rouge, en disant à l'étranger : — Soyez le bienvenu... Et, faisant un signe au Barbu, le soldat resta près de la porte. — Est-ce au comte Enguerry que j'ai l'honneur extrême de parler? dit l'Italien. — A lui-même, répondit le Mécréant en jetant un coup d'œil scrutateur sur l'étranger. — Monseigneur, ce que j'ai à vous dire est de la plus haute importance et veut que nous soyons seuls. — Je n'ai de secret pour personne; ce que je médite, tout le monde le sait... — Monseigneur, croyez!... — Suffit. Le Barbu, sors; et dis à ceux qui jouent sous les fenêtres de s'en aller plus loin. Place une croix rouge à la porte de la salle, pour qu'on ne nous interrompe pas.

En achevant ces paroles le Mécréant mit un doigt en l'air... Ce signe signifiait apparemment de rester en dehors, car cinq minutes après on entendit dans la galerie le bruit du sabre de l'honnête lieutenant.

— Monseigneur, dit l'Italien, c'est assez inutile de se flatter; je vous préviens donc sans façon que je suis le fameux Michel-l'Ange, au service de quiconque a des ennemis, de l'or et la force de me protéger; je suis Vénitien et j'ai le bras très-agile; tel que vous me voyez, j'ai déjà eu l'honneur d'expédier pour le troisième hémisphère deux ou trois princes, après toutefois m'être fait donner l'absolution...

— Monsieur l'Ange, vous moquez-vous de moi?...

— Perm[illegible] monseigneur... Le person[illegible] ex-pliqué, et possédant tant de droits à votre bienveillance, j'en viens à ma mission. Foscari, doge de Venise, fort honnête homme en son particulier, mais obligé de commettre de petits crimes par son état de doge, m'a chargé d'une ambassade auprès de votre personne.

— Je suis très-flatté, monsieur Michel-l'Ange, d'obtenir l'attention de la république, répondit Enguerry ne sachant à quoi s'en tenir, d'après le visage riant de l'envoyé.

— Vous devez cet honneur à votre courageuse scélératesse...

— Maître l'Ange! dit le Mécréant en mettant la main sur son épée.

— La, là, monseigneur, calmez-vous; l'on n'a pas l'argent et la bonne mine des joueurs; l'on n'est pas honnête homme et brigand tout ensemble; il faut opter en ce bas monde... L'enfer pour un péché mortel ou pour cent, on y va toujours rôtir avec le diable; nous n'y serons pas seuls!... La compagnie sera bonne, nous y aurons plus d'un prince... Le brigandage a son beau côté, et, comme la vérité n'est pas une injure... apaisez-vous!

— Vous le prenez sur un ton...

— Plaisant, monseigneur; les choses de ce bas monde le sont, la vie comme la mort; c'est, j'espère, tout comprendre; soyons donc toujours joyeux!...

— Enfin quel est l'objet de votre mission? dit Enguerry s'impatientant de l'air léger, de la figure doucement perfide et des retards de l'Italien.

— Une bagatelle pour vous... comme pour moi à cet égard-là!... Il s'agirait, continua l'Italien à voix basse, de s'emparer de la respectable personne de Jean II, roi de Chypre, et de celle de sa jolie fille Clotilde.. Le conseil des Dix vient d'apprendre qu'ils sont réfugiés ici près. Or, vous pensez bien, seigneur, qu'il est impossible à l'honorable république de laisser exister ces deux personnages, quand leur vie l'empêche d'être légitime souveraine de l'île de Chypre, qu'elle leur a prise l'année dernière. Concevez-vous, seigneur, ce que c'est que la légitimité *de droit et de fait des choses et des personnes?* et voyez-vous d'ici comment, par un peu de poison, Venise, reine illégitime de Chypre, deviendra reine très-légitime quand les Lusignan auront été voir leurs ancêtres? Au surplus, c'est leur rendre service; ils iront droit en paradis, car j'ai pour eux un bref *in articulo mortis;* et l'absolution d'un digne cardinal pour vous et pour moi, je suis, vous le voyez, un homme de précaution.

— Vous raisonnez en vrai diable, maître l'Ange, répondit le Mécréant embarrassé des deux petits yeux verts de l'Italien qui le fixait avec obstination; mais, pour vous répondre avec votre encre, me direz-vous si dans le monde vous trouverez, hors le tigre et vous, un brigand qui fasse le mal pour le plaisir de le faire?... Par combien le besants d'or cet honnête Foscari appuie-t-il sa proposition et ses raisonnements?

— Ici je me flatte, monseigneur, que vous vous apercevrez que la république est libérale et connaît le tarif... Que souhaitez-vous?

— Cinq cent mille francs.

— Elle en donne le triple; un million pour vous, le reste à moi...

— Le Barbu!... cria le Mécréant dont la figure se dilata.

— De plus, monseigneur, la république accorde un asile dans ses États et un excellent voilier pour fuir; il est à Marseille d'où je viens...

— Le Barbu!... le Barbu! Ce dernier parut.

— Apporte-nous de ce bon vin d'Orléans que nous avons pris à ces coquins d'Anglais.

Le vin arriva bientôt.

— Buvons, monsieur Michel-l'Ange, et montrez-moi vos cédules, reprit Enguerry avec un sourire diabolique.

Le digne Vénitien ne se fit pas prier, et il chercha dans sa ceinture.

— Cependant m'expliquerez-vous, mon ami, pourquoi votre république se sert de moi?

— Parce qu'elle a appris votre adresse et votre courage, et qu'elle ne voulait pas se mettre à découvert en envoyant ses troupes assiéger Casin-Grandes. Tenez!... Alors l'Italien montra le billet du doge, qui n'était acquittable qu'en plein conseil des Dix, et qui portait la mention expresse de la translation à Venise du prince détrôné et de sa fille...

— Buvons!... Certes, dit Enguerry, vous êtes un admirable homme, monsieur l'Ange, et vous n'aurez pas affaire à un ingrat... En vérité, je ne comprends pas que pour un million il n'y ait que deux personnes à occir! Mais j'ai un petit scrupule. Jean-sans-Peur, ce brave duc de Bourgogne, que Dieu veuille avoir son âme! professait un principe dont il ne s'écarta jamais, quelle que fût son envie d'amasser ce métal précieux qui nous rend honnêtes gens de scélérats que nous sommes; ce qui fut certes bien prouvé par le célèbre Jean Petit, honnête cordelier aimant fort l'argent et qui fit voir, moyennant bonne somme, comment le duc de Bourgogne eut raison de tuer le duc d'Orléans, et ce sans crime aucun... Or ce principe de mon cher maître, principe qui l'aida puissamment à consentir et ordonner même une foule d'exécutions que l'on a nommées assassinats, parce que le public ne comprend rien à la politique des grands, dont la seule différence avec nous, c'est qu'ils sont criminels sans l'avouer...

— Et que n[illegible], monseigneur; mais votre principe, de grâce?... — Ce principe, continua le Mécréant en tâchant de percer l'enveloppe du cœur de l'Italien, est de n'attaquer personne sans cause... Alors on n'est plus un brigand, on se venge, comprenez-vous? — Oui... — Or, l'envie de gagner loyalement un million ne suffit pas pour que j'aille tuer de braves gens, de plus, souverains encore, que je me proposais de visiter prochainement.

— J'admire, seigneur, répondit l'Italien avec le rire de Satan, votre philosophie profonde et votre philanthropie : mais nous avons de ces dilemmes diplomatiques qui consistent à s'emparer de tout ce qui convient. Moi qui vous parle, seigneur, je suis connu dans l'Europe pour cette espèce de talent; les papes me payent pension : plusieurs princes sont en marche de m'avoir; j'ai fait trois apologies pour Charles le Mauvais, et je suis l'auteur des manifestes de tous ceux qui se prétendent rois de Naples... Or voici, continua le cauteleux Italien, ce que je vous propose... Allez à Casin-Grandes!...

— Buvons un coup, interrompit Enguerry, car il y a un peu de chemin.

— Votre vin est délicieux!... Arrivé à Casin-Grandes, vous ne commettez aucun mal, et... vous demandez en mariage la belle Clotilde... On vous la refuse.

— Certainement ils auront cette indignité là! s'écria le Mécréant.

— Tant mieux, sire chevalier; car alors vous vous mettez dans une colère furieuse, et vous jurez la mort de ceux qui vous outragent; vous ravagez le château.

— Certes je le ravagerai!..

— Oui... Mais ceci demande d'autant plus de célérité, ajouta l'Italien en prenant un ton confidentiel pour dire son mensonge, que je vous apporte l'avis charitable que nous avons rencontré cent chevaliers bannerets et mille hommes d'armes cinglant vers la Provence, où Gaston, le fils du roi de Naples, leur a donné rendez-vous. Il a quitté la Palestine l'année dernière; il s'est même trouvé à Chypre lors de la prise de Nicosie; et c'est là que son père lui envoya l'investiture de ce beau comté de Provence. . Je ne crois pas qu'il vous laisse en repos : un asile et de l'argent, c'est ce qu'il vous faut au plus vite, et je vous offre tout cela!. .

— Corbleu! quoique j'aie l'un et l'autre ici, et que je défie cet amoureux transi qui court après le parfait amour jusque dans l'Asie... sans le trouver .. Le Mécréant s'arrêta, parut réfléchir, mais, serrant la main du Vénitien, il s'écria :

— Morbleu!... allons, tu es un brave garçon, Michel l'Ange!...

— Je le sais bien certes!... et maint seigneur que j'ai délivré de ses ennemis ou de ses oncles trop riches me l'a dit plus d'une fois; surtout lorsqu'il n'était pas vengé; car après le payement ils sont aussi ingrats que des grands peuvent l'être... mais, s'il leur arrive de me mépriser, je ne suis pas en reste avec eux!...

— Tu es aussi habile que Jean Petit, le cordelier! s'écria Enguerry consterné par la nouvelle du retour de Gaston II.

— Mais, monseigneur, c'est tout simple : nous autres gens de talent, nous jugeons le monde et la vie ce qu'ils valent. Quand on monte sur le pinacle que l'on nomme *pouvoir*, on ne voit l'homme qu'en masse! alors, qu'est-ce qu'un homme isolé lorsqu'il s'agit de sauver les grands troupeaux que l'on nomme nations? Par saint Marc, le salut de l'État est une bien bonne raison! et j'en ai bien souvent profité pour l'acquit de ma conscience... comme le font les potentats qui sont des géants : ils écrasent les hommes, comme les hommes écrasent les fourmis en marchant... et le plaisant, c'est qu'on se plaint!. .

— Buvons un coup, maître l'Ange, et vivons bien! J'ai grand'peur que nous ne mourions pas de maladie!...

— Seigneur, nous en comptons une de plus que le reste des hommes : on l'appelle *potence, jugement, corde,* car nos médecins varient... On se sert même du mot *gibet!* gibet, soit être écrasé par un chêne, ou y mourir accroché, c'est tout un.. il n'y a que la différence du public qui nous voit... et moi, j'ai toujours aimé la compagnie! aussi, j'ai préféré l'enfer, où j'irai joyeux comme durant ma vie. Après tout, nous sommes ici-bas aussi passagers qu'un éclair! une minute de plus, une minute de moins: être une comète désolante, ou une paisible étoile... ce fut de tout temps l'histoire de chaque homme. Spartacus, Alexandre, Jean de Bourgogne, Viriate, Sylla, Procuste et autres brigands nos chefs de file, valent bien les bons bourgeois qui se lèvent à huit heures et se couchent à neuf, à côté d'une femme qu'ils aiment et qui s'inquiète d'un péché véniel

— Il me semble que nous blasphémons un tant soit peu!... car enfin, la vertu...

— Eh! monseigneur, j'ai l'absolution. Écoutez! nous autres savants nous expliquons tout : vous ne vous doutez pas que vous servez la vertu! si les coquins comme nous n'existaient pas, comment saurait-on que cette vertu si rare existe!...

— Oh! oh!...

— Ma foi, monseigneur, j'ai la science du crime, je m'y adonne tout entier, je l'ai aimé dès le bas âge!... Eh quoi, le marchand trompe pour gagner son argent! le maltôtier ne prend-il pas la sueur des malheureux? le militaire n'assomme-t-il pas de pauvres malheu-

reux à prix fixe, et moyennant mes dilemmes qu'il ignore?... Nous autres, au moins, nous ne tuons que par-ci, par-là... et nous gagnons bien notre argent en loyaux corsaires. Corbleu! vive la corde!... C'est la panacée universelle, elle guérit de tous les maux : ma foi, vogue la galère!...

— Vous avez raison, mon ami l'Ange; nous prenons l'état de brigand par instinct, et les autres prennent le leur au hasard!...

— Tout cela est bel et bon, monseigneur, mais revenons à notre sujet.

— Buvons donc, maître l'Ange!

— Nenni. Convenons de nos faits. Consentez-vous à servir la république?

— Je jure, s'écria le Mécréant en se levant, d'exterminer les Lusignan, moyennant un million cependant, dit-il en baissant le ton; je le jure par les mânes de Jean-sans-Peur, mon cher maître, honnête brigand s'il en fut... Mais il était couronné, je ne le suis pas; et si Jean Petit l'accompagne, le cordelier est capable d'en imposer au Père éternel. Dites un peu un *De profundis* pour lui.

— Dix si vous voulez, répliqua Michel-l'Ange, car c'est très-utile à ceux qui ne sont plus rien!.... Quant à moi, monseigneur, je jure par le lion de Saint-Marc...

— Que jures-tu, mon ami?...

— Tout ce que vous voudrez.

Le Mécréant sentit la force de cette réponse et l'inutilité de faire jurer le Vénitien; alors il s'écria : — Buvons par là-dessus, mon cher l'Ange. Et Enguerry versa une ample rasade à son digne compagnon.

Le Mécréant, en donnant si souvent à boire au Vénitien, avait de bonnes raisons : c'était de le faire s'expliquer sur certaines choses qui le tracassaient. *In vino veritas!...* Mais Michel-l'Ange n'était pas un homme à qui l'on cachât une pensée, et il eut soin de boire à grands coups pour conserver son entendement. Feignant, quand Enguerry buvait, de lui exposer un raisonnement, il lui arrêtait le bras, de manière à ce qu'il fît trois coups d'une rasade, pendant que lui Michel n'en faisait qu'une et laissait son verre à moitié plein.

L'on n'a jamais su quelle était l'intention de Michel-l'Ange en voulant enivrer le Mécréant; quant à ce dernier, il manifesta promptement la sienne, alors qu'il fut entre deux vins.

— Mon cher ami l'Ange, dit-il en tournant ses yeux brillants sur l'Italien, j'ai un certain doute que je vais t'exposer avec franchise, car je suis franc!... ah! franc comme un Franc!... Ton diable de conseil des Dix, avec sa clause d'acquittement, me chiffonne; si l'on se servait de moi pour tirer les marrons du feu?... On ne lâche pas facilement un million!... On pourrait fort bien m'envoyer au pont des Soupirs!... et toi t'en tirer!... Tu m'entends, mon loyal ami?...

— Ah! seigneur!...

— Mon ami l'Ange, ne m'appelle pas seigneur!... je suis un franc vaurien comme toi! et mon comté!...

— Que dites-vous, monseigneur?

— Drôle!... je suis un brave soldat et pas plus; mais quand on a cinq cents hommes d'armes, on est tout ce qu'on veut...

— Et comment avez-vous fait?

— Mon ami, buvez donc!... Voici comment : après avoir été lieutenant des ducs de Bourgogne, je devins celui du comte Enguerry... A la bataille d'Azincourt, il fut pris par les Anglais, je ne sais même pas si je n'y ai pas contribué!... Je sauvai sa compagnie et m'en vins par ici, me disant son frère... Dieu veuille qu'il reste en Angleterre le plus longtemps possible!.. C'est mon bienfaiteur, et je soigne ses domaines en véritable ami!...

— Ne craignez-vous pas ses parents?... Le geste horizontal par lequel le Mécréant répondit équivalait au *Vixerunt* de l'orateur romain. — Et vos soldats doivent savoir?...

— Rien. J'ai eu le soin de les mettre un à un aux postes les plus dangereux, et... j'ai eu le malheur de les perdre!... *De profundis!* Et il se signa... Vive Dieu ou le diable!

— Je suis pour le diable, observa l'Italien.

— Vive le diable donc!... Ceux que j'ai maintenant sont de rudes coquins que j'ai choisis de tous les pays... Mais ce sénat, mon ami! je disais que ce sénat...

— Le sénat est le sénat, répliqua l'adroit Vénitien.

— Je le sais morbleu bien; mais quelles sont vos précautions contre ce sénat?...

— Les quinze cent mille francs sont en main tierce.

— Et à qui la main tierce est-elle dévouée?

— A moi.

— A toi!... s'écria le Mécréant, qui, malgré son ivresse, parut illuminé d'une soudaine lumière...

— Aimeriez-vous mieux que ce fût au sénat?

— C'est bien... monsieur l'Ange, allons nous coucher! je réfléchirai au mariage que vous me proposez.

— Mais ce n'est pas un mariage...

— Ah! ce n'est pas un mariage.. Tu me démens, double coquin?... s'écria Enguerry tirant son épée.

L'Italien, voyant la fureur du Mécréant, répondit doucement :

— Mon cher hôte, allons nous coucher!

— Mon ami... vous... avez raison. Nicol... le pendard!... le Barbu! veux-je dire... — Le Barbu parut

— Conduis cet honnête garçon à la chambre rouge! et, qu'on le respecte à l'égal de moi-même; il est tout aussi respectable que l'ambassadeur!... et il a de plus tout l'esprit de Jean Petit *de cordelière mémoire!...* — Ce vin d'Orléans est bon, pas vrai, notre féal?... Et il frappa rudement l'épaule de l'Italien cauteleux, très-occupé à réfléchir...

Il fallait que sa figure eût quelque chose de sinistre, car le brave soldat eut encore peur en le conduisant. — Bientôt le calme le plus grand régna dans cette enceinte, et ces brigands dormirent tout aussi bien que les vertueux habitants de Casin-Grandes, dont la perte venait d'être jurée!... Qu'on dise maintenant que les criminels ont des remords!...

VI

Les fleurs. — Le conseil. — Le chevrier.

Depuis une heure le soleil dorait les tours de Casin-Grandes, et l'aurore trouva l'intendant montant éveiller sa fille, pour qu'elle pût assister au lever de la princesse.

— Bien, mon enfant! lui dit l'avare en la voyant levée, il ne faut jamais être en retard auprès des princes; ne manque pas d'arriver au coup de sifflet de la princesse : elle récompensera ton zèle.

— Ah! elle l'a déjà fait, répliqua l'imprudente Josette en montrant une riche bourse. — Donne, donne, mon enfant! s'écria Bombans en ouvrant de grands yeux et prenant un ton paternel, tu n'as pas besoin de cet argent!... je le ferai valoir; et quant à la bourse! je la vendrai : elle est trop riche pour nous. — O mon père! laissez-la-moi! c'est un souvenir!... — Elle vaut vingt angelots! Et l'intendant la remit avec peine à sa fille... *Je t'avais bien dit* que la princesse était généreuse. — Et bonne, douce, point difficile à servir... — Mais, Josette, dis-moi, comment es-tu avec elle?... — Comme me voilà, mon père. — Ce n'est pas cela. A-t-elle de l'amitié pour toi? te rudoie-t-elle? est-elle franche, confiante? — Mon père, nous sommes comme deux amies!... — Bien, bien!... deviens sa favorite... elle nous soutiendra contre l'envie. — Vous parlez toujours de malheur! que craignez-vous? n'êtes-vous pas honnête homme? — Oui, répliqua l'intendant embarrassé; mais tâche d'en convaincre la princesse; les grands croient aussi difficilement le bien qu'ils croient facilement le mal!... Surtout, ma fille, ne va pas me ruiner en habits somptueux : depuis quinze jours, tu as mis deux robes différentes; nous ne sommes pas riches : je me suis ruiné au service du prince!... Allons, va dans l'antichambre de ta maîtresse.

La jolie Provençale sortit, et son père fouilla toute la chambre, pour voir si Josette ne lui avait pas caché quelque ducaton, ayant également peur d'en trouver et de n'en trouver pas! La recherche fut inutile; aussi s'en alla-t-il gronder les gens et les faire hâter...

Josette, en entrant chez la princesse, éveilla le farouche Castriot qui, couché en travers du seuil, dormait à la porte de la chambre de Clotilde. L'Albanais calculait sa reconnaissance : — En effet, se disait-il, que dois-je faire? Empêcher la race de Lusignan de finir ; or, on peut tuer le prince!... c'est un très-grand malheur sans doute; mais le malheur serait irréparable si la princesse mourait, puisque tout périt avec elle... Clotilde était donc l'objet de tous ses soins grossiers, mais empreints de la plus vive reconnaissance... Il avait soin d'ouvrir la porte des appartements du prince; et alors il pouvait veiller en même temps sur le père et la fille, car la salle des gardes n'était séparée de l'antichambre de Clotilde que par le péristyle d'un escalier tout en marbre.

— Allons, Castriot, levez-vous! s'écria Josette, il est temps que je vous remplace.

— C'est vous, belle enfant, dit l'Albanais en faisant une affreuse grimace, qu'il prenait pour un sourire. Et il s'en alla en remettant son sabre dans le fourreau.

Les pas de l'Albanais fidèle éveillèrent Clotilde... Sa première pensée fut pour le beau juif; au moins c'est ce qu'on peut présumer d'après sa promptitude à sauter hors de son lit pour courir à sa fenêtre... Sa jolie petite main blanche entr'ouvrit bien légèrement les rideaux; et son tendre cœur agita le simple vêtement qui couvrait à peine deux trésors d'amour, quand elle aperçut les beaux yeux noirs

du juif dirigés vers la croisée, avec une telle ténacité, qu'on aurait cru qu'il admirait Clotilde!... Mais Nephtaly, voyant le soleil s'avancer dans les cieux, fit les mouvements d'un homme qui songe à la retraite avec chagrin.

La princesse fut curieuse de voir comment il sortirait du péril inouï dans lequel il s'était engagé pour savourer la vue de l'appartement habité par sa bienfaitrice

En cet endroit, le pic de la Coquette avait la roideur perpendiculaire d'une muraille de soixante pieds de haut : peut-être l'ai-je déjà dit, mais pardonnez-moi cette répétition.

Qu'on se figure donc au milieu de ce mur bâti par la nature, c'est-à-dire à trente pieds du haut comme du bas, une pierre rocailleuse dont la saillie offre trois pieds de large.

Or, l'angle solide que forme la Coquette du côté de la mer ayant la roideur de l'angle d'un bastion, et la falaise qui longe la Méditerranée étant beaucoup trop rapide et trop dangereuse pour qu'on eût la pensée de s'y hasarder, il semblait que Nephtaly n'avait pu parvenir à cette rocaille que par le haut du pic ; car l'on doit se rappeler que le seul côté accessible de la Coquette, celui qui s'en allait en mourant vers la terre, lui était défendu, puisqu'il faisait partie du parc. Aux premiers mouvements que le juif osa se permettre sur un si petit espace, la princesse trembla de tous ses membres.

Ce dernier, ne sachant pas qu'il est vu, saisit de ses deux mains une corde remplie de nœuds que Clotilde n'avait pas aperçue. Cette corde était fixée sur le piton de la montagne. Tout à coup Nephtaly s'élance, et, posant en forme d'arc-boutant ses deux pieds sur le rocher, il se trouva horizontalement suspendu par rapport au fossé, et parvint, en faisant manœuvrer ses pieds avec adresse, à gagner la première crevasse de la falaise. Bientôt la princesse, immobile de frayeur, le vit sur le haut du pic détacher sa corde et disparaître au milieu des aspérités, des pointes de rocher et de l'écume de la mer, qui blanchissait les crevasses en s'y glissant.

Il régna dans tous ces mouvements du beau juif une grâce dont la nature gratifie au hasard certains êtres. La force, l'élégance, l'adresse et toutes les beautés de Nephtaly parurent aux yeux de la curieuse princesse, qui savourait l'espèce de plaisir que l'on éprouve à l'aspect des dangers d'autrui. Involontairement sans doute, elle imitait les mouvements de Nephtaly, et, lorsqu'il atteignit la plage, elle fit un cri de joie auquel Josette accourut.

— Qu'avez-vous, mademoiselle? — Rien, rien, Josette... répondit Clotilde toute tremblante ; je ne vous appelais pas, pourquoi donc êtes-vous entrée ? — J'ai cru vous entendre jeter un cri... Redoutant quelque malheur, je suis vite accourue.

En effet, Josette était émue, et l'inquiétude se peignait sur ses traits. La princesse lui lança quelque petit sourire d'amitié, comme pour la remercier ; mais je suis fâché d'avoir à dire qu'il entra dans ce sourire quelque chose de trop distrait pour ne pas dévoiler une méditation profonde.

Josette, trop habile pour ne pas le remarquer, respecta la rêverie de sa maîtresse et fut ouvrir la fenêtre du côté de la mer ; puis elle en vint à celle qui donnait sur la Coquette : — Ah ! s'écria-t-elle. — Qu'avez-vous? dit Clotilde effrayée. — Ah! madame, les belles fleurs!...

Clotilde approcha et vit sur la fenêtre des fleurs tout récemment cueillies ; elles contenaient même encore des gouttes de rosée, semblables à des perles orientales. Ces fleurs flattèrent agréablement l'odorat de la jeune Provençale ; mais pour la fille des Lusignan elles exhalèrent un parfum céleste. Les fleurs annonçaient une pensée dominante par leur gracieuse simplicité et la disposition de leurs couleurs. Clotilde, craignant de la comprendre, osait à peine les regarder.

— Madame!... A ce mot Josette s'arrêta ; car, se tournant vers sa maîtresse pensive, elle lui trouva une expression qui n'avait jamais animé sa belle figure ; alors la Provençale se mit aussi à réfléchir. Néanmoins, comme il serait peu convenable que deux jeunes filles restassent plus de dix minutes sans parler, Josette se hâta de sauver l'honneur du sexe. Madame, répéta-t-elle, que faut-il faire de ces fleurs? — Comment sont-elles venues? s'écria Clotilde. Et la princesse, prenant, par un mouvement machinal, une rose d'églantier, en savoura l'odeur avec une espèce d'avidité. — Madame désire les conserver? demanda Josette en voyant l'action de sa maîtresse. Cette observation fit naître sur les joues de Clotilde l'incarnat de la honte ; elle aperçut rapidement la conséquence de la conservation de ces fleurs, et s'écria : — Vous pouvez les jeter. — Oh! madame, c'est dommage?... Et néanmoins la soubrette, d'un coup de main, les fit voler vers la terre. D'après le mouvement que Clotilde laissa échapper, la soubrette put conclure que c'était un grand sacrifice pour la princesse, et cependant Clotilde lui dit : — Josette, nous avons eu raison de les ôter; regardez!... elles se sont effeuillées en chemin... Puisse l'espérance se dissiper ainsi!... le sylphe n'en apportera plus.

Après ces paroles, qui tombèrent une à une, Clotilde s'habilla dans le plus grand silence ; elle prit son ouvrage de tapisserie, Josette le sien, et de temps en temps elles regardèrent la fenêtre. . . . .
. . . .

Au-dessous de la salle des gardes se trouvait une vaste galerie voûtée et garnie de petites colonnettes assemblées qui distinguent l'ordre gothique ; une de ses portes, de forme ogive, donnait sur la plate-forme, large de près de cinquante pieds, qui séparait le château des vagues mugissantes ; et l'autre porte offrait une sortie sous le péristyle de l'escalier de marbre qui menait aux appartements du prince. Cette salle était la salle à manger. En ce moment les trois ministres, finissant de déjeuner, quittaient une table ornée de plusieurs pièces d'argenterie massive, et ils achevaient une conversation très-sérieuse avant de livrer cette salle à l'appétit des officiers de seconde classe, pour le service desquels on retirait les pièces d'argenterie.

— Enfin, monsieur le connétable, disait Monestan, de quoi pourrons-nous entretenir le roi?... Le conseil d'aujourd'hui sera sans intérêt. Depuis deux mois que nous sommes à Casin-Grandes, nous avons tout expédié : notes secrètes à nos émissaires, instructions à nos partisans, envois d'argent, affaires intérieures et extérieures... tout est épuisé. — Il est vrai que la cavalerie et les armées ne peuvent pas nous fournir de grands sujets de conseil... Nous n'en avons plus !

A ce mot, le grand Kéfalein poussa un soupir de regret.

— Et, continua Monestan, nous ne recevons aucune réponse de nos envoyés dans toutes les cours de l'Europe .. — Est-ce que vous pensez que Venise les aura laissé parvenir? dit l'évêque en haussant les épaules. — Que va donc devenir le roi? s'écria Kéfalein. — On pourrait, reprit le prélat, lui forger une dépêche fort importante. — Oh ! monsieur, dit Monestan, faire un mensonge et se jouer du prince!... — Monsieur le comte, répondit Hilarion, on ignore le mot de mensonge dans la haute politique ; et du reste, si le prince s'en aperçoit, nous ferons pendre le courrier qui sera censé avoir apporté la dépêche. — Il est écrit : *Tu ne mentiras point!*... s'écria le pieux ministre. — Cependant, monsieur le comte, répliqua l'évêque, tous les jours un général invente un stratagème pour battre l'ennemi : il envoie de prétendus espions qui se laissent prendre, et qui, pour avoir leur grâce, font de faux rapports sur le nombre, etc. Notre ennemi, c'est l'ennui du prince, et pour tuer le temps, on peut bien... — Grand Dieu ! se permettre une chose indigne de la majesté du souverain ! interrompit le premier ministre; pour qui prenez-vous le roi Jean II ? C'est de nous tous le plus sage, le plus religieux et le plus politique. — Au reste, reprit l'évêque en affectant un air de mépris pour le ministre, une affaire importante est bientôt trouvée. Ne peut-on pas concerter le plan à suivre pour reprendre l'île de Chypre? Mais... le prince a la manie de l'initiative, il veut toujours avoir parlé le premier des choses et les proposer. — Vous pensez juste, monsieur, répondit Monestan ; n'ayant plus rien qui s'applique au présent, il faudrait pouvoir s'occuper de l'avenir et faire voir au prince les abus qu'il devra détruire en rentrant dans son royaume. — Mais nous nous occuperons d'abord des moyens de reprendre ce royaume! s'écria l'évêque. — Soit, dit Monestan, je conviens que c'est le plus essentiel, et après la religion sera... — Messieurs, interrompit Kéfalein, je vous laisserai tenir le conseil sans moi ; tirez-vous de cette difficulté, vous avez plus de talent que moi pour les discussions; mais s'il s'agissait d'une charge de cavalerie comme celle que je fis à Edesse... Ah! quel combat, messieurs!

Il allait entamer le récit de la bataille où il fut fait connétable et où il sauva l'État, quand il aperçut Castriot ; aussitôt il courut vers l'Albanais.

— Je crois, dit l'évêque avec un sourire et un geste contempteur, qu'il ne nous serait pas grandement utile, ce pauvre général... *Qui! nobis.* — J'avoue, monsieur, que le connétable n'est pas un aigle, mais l'Éternel a ses raisons en distribuant aux hommes leurs divers talents, et Kéfalein est brave, il a sauvé l'État. — Il vous l'a bien assez répété pour que vous le sachiez. — Monsieur l'évêque, la religion nous ordonne de souffrir les défauts des autres parce que nous en avons tous, et que, sans cette tolérance, l'amour fraternel qu'elle recommande n'existerait plus. Si vous n'estimez que les grands capitaines, Kéfalein n'estime que ceux qui montent à cheval, Trousse ceux qui se portent bien et ne pensent pas ; Bombans ne juge un homme que sur sa richesse, et que de gens comme lui!... Chacun sa marotte. L'indulgence est une des premières vertus du vrai chrétien.

Kéfalein et Castriot sortirent ensemble, accompagnés des quinze chevaux que le connétable exerçait; il avait le chagrin de n'avoir pu trouver que dix personnes en état de les monter, aussi s'occupait-il à faire des recrues dans le domaine.

Le chef et le soldat cheminèrent quelque temps sans rien dire ; seulement le connétable retournait sa petite tête longue pour examiner comment ses néophytes équestres s'en tiraient.

Enfin Castriot, comprenant que le devoir lui dictait au moins une interrogation, risqua la suivante : — Monseigneur, une difficulté m'a toujours occupé : lorsqu'on fait une charge de cavalerie, doit-on tenir son sabre en l'air ou en ligne droite?

— Castriot, c'est une grave question, répondit le joyeux connétable en arrêtant Vol-au-Vent. Si tous les gouvernements avaient des hommes exercés comme toi dans l'art de se servir du sabre des Turcomans, on devrait le tenir sans cesse prêt à décrire une courbe

rapide; mais remarque que l'objet de la cavalerie n'est pas précisément de tuer les soldats ennemis, elle les disperse; voilà pourquoi les charges de cavalerie décident le succès d'une bataille, comme à celle d'Édesse, où je sauvai l'État par une charge brillante que je vais te représenter. Ici... continua Kéfalein en montrant un champ de blé, ici se trouvaient les bataillons ennemis presque entamés, et dans cette position-là (il indiquait un champ d'avoine) nos soldats les attaquaient avec courage. L'ennemi pressé tente un dernier effort et fond sur les nôtres; à cette furieuse irruption nos soldats étonnés s'enfuient...

— C'étaient des lâches! interrompit Castriot en colère.

— Soit; mais, posé depuis longtemps à un millier de pas avec ma cavalerie, je me disposais à donner, lorsqu'un vieux soudard, qui, par parenthèse, fut tué, me dit : « Monseigneur, ils ne sont pas encore assez en désordre, vous risqueriez d'être abîmé. » Je suivis ce conseil, et lorsque leurs rangs commencèrent à se rompre, je fondis...

A ce mot Kéfalein pressant les flancs de son cheval, Vol-au-Vent partit au grand galop; les autres chevaux suivirent cette impulsion par instinct en cherchant à se devancer: de manière que lorsque le connétable se trouva dans le champ de blé, il aperçut sept de ses cavaliers sur dix étendus par terre et criant comme des aveugles sans bâton.

— Cette manœuvre sauva l'État, dit-il tristement à Castriot, le seul homme qui fût à ses côtés. Comment, bélîtres! s'écria-t-il quand les maladroits revinrent chercher leurs chevaux, après douze leçons vous vous laissez désarçonner? Jamais, non jamais le roi n'aura de cavalerie dans ce maudit pays.

— Coquins, continua Castriot, vous devez savoir monter à cheval, puisque monseigneur le veut. Sachez-le demain ou sinon... Il leur fit une affreuse menace avec son sabre.

— Il faut convenir cependant qu'un bon cavalier est une chose rare, répondit le connétable en ramenant vers la tête de son cheval ses deux longues jambes en fuseau, qui lui donnaient l'air d'une paire de pincettes; et il força son beau cheval arabe à caracoler. Après cette manœuvre, il regarda ses gens avec l'air de supériorité d'un acteur qui rentre dans la coulisse au bruit des applaudissements.

Les cavaliers, honteux, remontèrent en silence sur leurs chevaux, et l'escadron continua sa route à travers les domaines du château de Casin-Grandes.

Pendant ce temps-là les deux ministres, fort embarrassés de ce qu'ils allaient dire à leur souverain, traversaient le péristyle; au bruit de leurs pas la garde du prince, c'est-à-dire trois Cypriotes qui jouaient aux dés, saisirent leurs hallebardes et prirent une position semi-militaire. Les deux ministres entrèrent au salon en se dirigeant vers le cabinet royal, lorsque le docteur Trousse, une verge d'ébène à la main, les arrêta.

— Messeigneurs, le roi n'est pas encore visible. — Serait-il indisposé, maître Trousse? demanda Monestan. — Un roi sans royaume se trouve toujours malade, monseigneur; *moi*, je prétends qu'il ne s'en porte que mieux. Mais vous, messeigneurs, votre santé doit toujours être chancelante, car les affaires de l'État emportent une somme considérable de vos idées, et plus nous en perdons, plus la maladie a de prise sur nous. *Moi*, vous le savez, je crois que les nerfs sont la cause immédiate de nos douleurs, et les nerfs, visibles ou invisibles, étant les agents immédiats de la pensée, la pensée les détériore et cause nos maladies et notre mort. Nos pères, qui pensaient peu, se portaient bien, et de nos jours les maladies augmentent avec les sciences. Ah! les médecins dans quatre cents ans auront de la besogne. *Moi*...

A ce mot favori du docteur huissier, un léger bruit se fit entendre dans le cabinet; il y transporta sa ronde et lourde petite machine en pensant le moins possible. — Sire, dit-il, vos ministres se présentent pour avoir l'honneur... — Vous pouvez faire entrer. — Messieurs, répéta Trousse en s'inclinant, le roi m'a dit : « Vous pouvez faire entrer. » Trousse se tapit respectueusement contre la porte en criant d'une voix clairette : — M. le comte de Monestan, M. l'évêque de Nicosie. — On pourrait croire d'après la fidélité avec laquelle Trousse rendait les paroles du roi, qu'il avait lu Homère.

Monestan seul salua profondément Jean II, qui était assis dans un fauteuil de bois doré, près d'une table ronde couverte d'une étoffe verte et de papiers. L'évêque entra d'un air très cavalier.

— Sire, nous attendons vos ordres, dit Monestan. — Messieurs, je vous permets de vous asseoir à cause de votre grand âge.

Ces paroles, depuis trois ans, servaient de prélude à toute espèce de conseil. Un assez long silence suivit cet ordre, et les deux ministres se regardèrent comme pour se demander : Qu'allons-nous faire? — Eh bien! messieurs, dit le prince avec le geste d'un homme accablé de travail, de quoi s'agit-il aujourd'hui? — Sire, répliqua l'évêque, qui ne doutait de rien parce qu'il se croyait la plus forte tête du conseil, nous pourrions nous occuper de la marche à suivre pour reconquérir l'île de Chypre. — En avons-nous déjà parlé, reprit fièrement le monarque [illegible] pas loin que l'endroit où [illegible] le prélat. C'est à nous seuls à juger quand et comment il conviendra de le faire. — Si je proposais cette chose, c'est que je présumais, d'après quelques paroles de monseigneur, que tel était son dessein. — Ce fut toujours le nôtre, reprit Jean II avec orgueil, mais nous ne pensons pas qu'il soit temps. — Vous avez raison, monseigneur, ajouta Monestan. Avant-hier, sire, à l'occasion de votre ambassade au très-saint-père, n'avez-vous pas parlé d'envoyer l'un de nous à Venise afin de... — Nous y renonçons, répliqua le monarque, fâché de ce simulacre de conseil et de ce qu'on n'attendait pas ses ordres. — Monseigneur a-t-il appris que le comte Enguerry le Mécréant s'est approché jusqu'à Montyrat? demanda l'évêque. — Croyez-vous que nous ignorions quelque chose? Nous le savons. — Eh bien! sire, n'est-ce pas un grand sujet? continua Hilarion. — Oui, interrompit le monarque avec colère, c'est sur ce dangereux voisinage que nous voulions attirer votre attention; mais ne pensez pas, messieurs, nous persuader que nous régnons encore. A chaque instant les circonstances nous le rappellent assez énergiquement; néanmoins, il nous semble que le caractère indélébile que nous portons réclame toujours un peu de respect, et nous saurons, dans notre adversité, conserver une plus grande pruderie de royauté que si nous étions à Nicosie. Ne croyez donc pas qu'il nous faille chaque jour un conseil; désormais nous vous demanderons lorsque les secrets de l'État nous feront désirer de consulter votre expérience.

L'évêque voulut dire un mot. — Paix! s'écria le roi. — Sire, reprit Monestan, vous connaissez notre dévouement; jamais nous n'avons eu l'intention d'ajouter aux peines de votre exil... — Nous vous rendons justice. Et Jean II serra la main de son vieil ami. — Sire, je ne suis pas seul ici! s'écria Monestan.

Le roi se leva, fut à l'évêque et lui dit : — Nous vous avons accordé les honneurs de la fidélité en vous amenant dans cette retraite; cette distinction vaut plus que vous ne pensez, quoique l'on ne croie pas à l'amitié des rois.

Le vieillard croisa sa dalmatique, revint à sa place avec une dignité que sa cécité rendait touchante, et les deux rivaux furent attendris de la bonté de leur souverain.

— Monestan, dit le monarque, quelle est votre opinion sur les mesures à prendre contre Enguerry? — Sire, je pense qu'il n'est pas digne de la majesté d'un roi de Chypre et de Jérusalem d'aller au-devant d'un tel brigand; s'il a cinq cents hommes d'armes, vous avez ici deux cents personnes qui mourraient pour vous si le château de vos ancêtres n'était pas inexpugnable.

Le vieux roi tressaillit. — Et vous, Hilarion? dit-il tout ému. — Monseigneur, je crois au contraire qu'il serait important de vous concilier le cœur de ce compagnon valeureux de Jean-sans-Peur. Il est grand capitaine, et ses invincibles soldats seraient un commencement des *trente mille hommes*. — En nous associant à un tel homme, interrompit le ministre, nous perdrions notre dignité aux yeux des habitants de ce pays, qui attendent avec impatience l'arrivée du prince Gaston II pour en être délivrés, et, du reste, sa troupe pervertirait l'enfer! — Monsieur le comte, reprit l'évêque, dans l'état actuel de la France, un rebelle heureux, quand il a cinq cents hommes d'armes et un château fort imprenable, n'est jamais en danger; il partage ses trésors avec le prince quand il est lâche, et quand il est brave il lasse sa patience. — Le connétable est donc absent? demanda le roi. — Oui, sire. — Il faut donc attendre son retour, puisque vous êtes d'opinion différente.

Il se fit un moment de silence. — Nous avons, reprit le roi, dont la figure exprimait le contentement, nous avons à vous entretenir d'une chose beaucoup plus importante.

Les deux ministres se regardèrent et prêtèrent une oreille attentive.

— Notre bien-aimée fille arrive à l'âge où l'on se marie, et sa beauté, ses droits au trône peuvent nous procurer un allié puissant; mais le généreux chevalier qui nous sauva la vie quand les Vénitiens envahissaient notre palais nous dit en nous conduisant au vaisseau qu'il nous procura : « Vous avez une fille! » Alors son émotion nous prouva qu'il avait vu Clotilde, et ces mots semblent annoncer que son bienfait ne sera pas gratuit.

— Ah! sire, ne l'accusez pas d'un tel calcul, le *Chevalier noir* est trop brave pour être déloyal.

— Nous ne l'accusons ni ne nous en plaignons, reprit le prince; ce serait s'emporter contre l'arbre qui nous écrase; mais il n'est point venu réclamer Clotilde et nous pouvons, je crois...

A ces paroles un grand bruit de chevaux se fit entendre dans la cour et le roi s'arrêta.

— Quel est ce tumulte? demanda-t-il.

Monestan s'avança vers la croisée. — Le connétable amène un jeune pâtre garrotté, répondit le ministre; nous allons être instruits.

En effet, Kéfalein sachant l'embarras de ses collègues, apportait la matière d'une discussion.

— Sire, dit-il en entrant avec le jeune pâtre, contenu par Castriot, nous venons de saisir ce braconnier, assez audacieux pour poursuivre un chevreuil jusque dans le parc et le tirer; il est du reste très-bon archer. — Connétable, répondit le roi d'un air sévère, nous ne

vous avons pas fait appeler; oublierez-vous toujours les choses les plus ordinaires? Retirez-vous.

Jean prit son sifflet et Trousse parut au son de l'instrument. — Maître Trousse, sur quel ordre avez-vous laissé pénétrer le connétable. — *Moi*, sire, j'étais occupé à démontrer que les cordes trop serrées allaient faire périr le coupable; car ses nerfs se trouvaient tellement attaqués que sans *moi*...

Le monarque interrompit Trousse en permettant au connétable de reprendre sa place. Jean II, malgré son désir de conserver sa dignité, tout en satisfaisant le plaisir qu'il trouvait à tenir ses conseils, manifesta cette fois sa joie à l'aspect de ce surcroît de besogne.

Le beau pâtre était debout; sa figure ronde et spirituelle n'annonçait pas la crainte, et son œil furtif semblait chercher une autre personne. La hardiesse du jeune criminel indisposa l'évêque.

— Est-il vrai, lui dit le roi, que vous ayez commis le crime dont on vous accuse? — Oui, monseigneur, répondit-il avec franchise.— En ce cas il mérite le mort, s'écria l'évêque. — C'est juste, dit Kéfalein en levant sa petite tête oblongue.

A ces mots Monestan pâlit et répliqua : — Sire, vous m'avez toujours vu frémir à l'idée de la destruction d'un être, tel chétif qu'il fût; mais ici quelle cruauté l'on exercerait en faisant mourir un homme pour un plat de gibier! La religion de Jésus défend une telle doctrine; elle met la vie d'un homme à un plus haut prix que celui d'une perdrix. Kélalein s'écria :—C'est vrai! Sire, reprit l'évêque, il convient d'imprimer à ces misérables l'idée de votre puissance : trop de bonté nuit aux princes... Que pensez-vous, monsieur le connétable? demanda le prince. — M. l'évêque a raison, répondit-il.—Eh quoi, répliqua Monestan, n'est-il aucune circonstance atténuante : Si c'était pour soutenir son vieux père qu'il a chassé ce chevreuil, cette légère faute deviendrait une belle œuvre. Sire, lorqu'un homme arrive à vingt ans, la nature a décrété qu'il vivra, et l'homme ne doit pas s'opposer à l'Eternel... — C'est vrai; je me range à l'avis de M. le comte, ajouta Kéfalein. — Si l'on tue aujourd'hui les chevreuils du parc sans être puni, demain que n'oseront-ils pas? observa le vindicatif prélat. — Alors il faut le pendre pour assurer notre tranquillité, dit le connétable. — Sans l'entendre? répliqua Monestan. — Entendons le pour la forme, répondit le sage Kélafein. — Parle donc! s'écria Castriot, qui crut que le geste de son souverain signifiait de frapper rudement le beau chevrier.

Ce dernier se retourna brusquement, mais il réprima son mouvement d'indignation trop vite pour que l'on s'en aperçût.

— Par quel motif avez-vous tué ce chevreuil? lui demanda le roi. — Sire, répondit le jeune pâtre en souriant, un chevalier vient d'aborder à l'instant dans les récifs, il mourait de faim, et je n'ai pu résister à sa prière. — Quel est ce chevalier? — Je l'ignore. Il a grand soin de dérober sa figure aux regards; la visière de son casque est baissée, ses armes sont d'un acier bruni, la barque et le vaisseau qui l'ont amené portaient le pavillon anglais; ils disparurent dès qu'il fut sur la plage. — Serait-ce mon bienfaiteur? murmura le prince. — Frivole excuse! dit l'évêque; les lois veulent la mort de ce jeune rebelle, les lois sont au-dessus de tout, et Dieu, monsieur le comte, exécute celles qu'il s'est tracées. — Je suis de cet avis, observa Kélalein.

Monestan, gémissant de voir ce jeune homme périr pour si peu de chose, essaya de ramener Kéfalein à son opinion en lui disant : — Monsieur le connétable, on pourrait faire de ce jeune pâtre un très-bon cavalier. L'évêque, prenant un malin plaisir à l'emporter sur Monestan, l'interrompit : — Monsieur le comte, s'écria-t-il, ce serait compromettre notre sûreté en l'admettant. — Ce n'est pas à nous à prononcer un arrêt, interrompit à son tour le roi, qui se retira tout pensif dans son appartement.

Le pâtre fut donc condamné : les ministres s'en allèrent en causant de l'émotion que le roi avait manifestée lorsque le pâtre dépeignit le chevalier. Le chevrier fut remis entre les mains du docteur Trousse, qui le conduisit à la loge de Marie, en se promettant bien de le disséquer, afin de prouver son système aux incrédules; et il eut la bonhomie de le dire au prisonnier.

— Allons, Marie, levez-vous et faites place à ce condamné.

La folle grogna comme un jeune chien.

— C'est un de tes malades qui ressuscite, Trousse mon ami. Je n'en veux pas chez moi, ma réputation en souffrirait. — Tes nerfs seront donc toujours attaqués?.... — Aussi longtemps que ton cerveau, docteur du diable; rends moi mon fils. — Mais *moi!* — Mon ami, dit l'Innocente au jeune pâtre, je plains ta mère!...

Aussitôt le jeune pâtre incarcéré, Trousse s'en fut au plus vite à son poste. L'Innocente resta près de la grille. — Mon enfant, dit-elle au captif, personne ne te consolera... Si j'avais la clef, je te délivrerais... Mais tu es un scélérat... ils me battraient..... Et puis mon fils ne reviendra jamais de dessous terre. — Madame, dit le pâtre, si vous pouvez me faire parler à l'intendant... Elle se mit à rire... — Cela me sauverait peut-être. Elle rit encore plus fort.

Le jeune homme, voyant l'inutilité de sa demande, ne dit plus rien; mais l'Innocente n'en resta pas moins assise sur une pierre à côté de la grille. Heureusement pour le condamné, sur le soir Bombans arriva suivi d'un aide de cuisine qui portait le dernier repas du chevrier. — Etes-vous l'intendant du chateau? demanda le captif.— Oui, pour le moment. —J'ai besoin de vous parler, reprit le chevrier en faisant sonner de l'or. — Va-t'en, drôle, dit l'intendant au petit marmiton. De quoi s'agit-il? continua Bombans, qui pensa que le condamné voulait racheter sa vie ainsi que les lois de ce temps-là le permettaient.—Il s'agit, s'écria le pâtre en saisissant l'intendant par son vieil habit, il s'agit de me délivrer.

L'intendant resta immobile parce qu'il prévit que sa résistance lui coûterait un habit; il s'y opérait déjà certains craquements qui l'inquiétaient fort; il se contenta donc de crier au secours. Mais le chevrier lui glissa son poing si fort à propos dans la bouche, que force fut à Bombans de se taire. Economie de paroles!.. dut-il penser.

— Si tu ne te sers pas de la princesse Clotilde pour obtenir ma grâce, je déclare au roi Jean, avant de mourir, que tu as pour cent mille francs de biens dans les terres de monseigneur Gaston II. — Tout le monde le sait donc ! s'écria l'intendant pétrifié. — Vilain cancre! dit la folle en riant aux éclats et montrant à Bombans une basque qu'elle avait détachée de son habit en en mordant l'étoffe. — Je suis ruiné!... cria Bombans; un habit de trois marcs! — La même corde nous servira, maître Hercule, ajouta le chevrier.

A cette sage réflexion du malin pâtre, Bombans fit un signe de consentement, non pas à la pendaison, mais à la précédente proposition du captif.

— Songe toujours que ma mort sera la tienne, lui cria ce dernier en le voyant se diriger vers la cour des appartements royaux.

Bombans obtint de sa fille qu'elle parlât sur-le-champ à la princesse. Aussitôt Clotilde se rendit chez Jean II, qui se laissa séduire par sa fille chérie; mais il lui déclara que cette grâce serait la dernière qu'il accorderait à sa prière, en ajoutant qu'il n'entendait pas qu'elle se mêlât des affaires de l'Etat.

Rentrée chez elle, la princesse attendit avec assez d'impatience que Josette en fût sortie. A peine la jeune Provençale eut-elle fermé la porte en jetant un dernier coup d'œil à cette fenêtre que la princesse avait regardée toute la journée, que Clotilde courut en entr'ouvrir les rideaux : elle revit l'israélite déjà placé sur sa rocaille. La lune étant couverte d'un nuage, il cherchait vainement à distinguer si ses fleurs ornaient la fenêtre de sa bienfaitrice; la princesse attentive devina cette pensée et fut touchée de compassion, lorsqu'un faible rayon de lune, perçant le nuage, fit voir à Nephtaly ses fleurs gisant à terre. Il regarda douloureusement la fenêtre, des larmes sillonnèrent son beau visage, et le chemin qu'elles y laissèrent fut brillanté par les doux feux de Diane.

Clotilde voudrait bien ouvrir la fenêtre sans être aperçue, afin d'être plus rapprochée du juif. Un verre est bien peu de chose, dira-t-on; mais encore c'est un obstacle, et ceux qui ont aimé comprendront pourquoi la princesse était gênée par cette importune croisée. Elle parvint à l'ouvrir sans bruit, et elle étendit légèrement le rideau sur tout l'espace de la fenêtre, en s'y ménageant une place pour son œil. Alors elle respire avec délices l'air qui s'engouffre, en pensant que cet élément vient d'effleurer le corps de son protégé. L'air est un messager fidèle; cet air est le même qu'aspire Nephtaly; enfin l'air ne les sépare point. Tout à coup l'air modulé transmit ces paroles prononcées avec l'accent de la plainte : — Dieu n'écoute pas toujours nos prières, il en faut beaucoup pour le fléchir.

La croisée fermée, Clotilde aurait-elle reconnu le doux organe de Nephtaly? Ces paroles, pleines d'une mélancolie gracieuse, remplirent l'âme de Clotilde d'une volupté suave comme l'odeur de la rose du matin. Le calme de la nuit répandait un grand charme sur ce religieux et muet hommage de l'Israélite; et ce culte de la reconnaissance émut tellement la jeune fille, qu'elle aperçut, à l'oscillation de son sein, le danger qu'il y avait pour elle à se livrer à cette douce contemplation. Elle eut la force de se réfugier dans son lit; elle ne le gagna qu'à pas lents.

Il est entre la veille et le sommeil un état mixte où notre âme réfléchit encore, mais nos pensées, pâles et comme fantastiques, n'offrent, pour ainsi dire, que l'ombre des pensées; ce fut pendant cette rêverie vaporeuse que Clotilde examina quel sentiment elle portait au beau juif..

— Je le protége!... se disait-elle, il est reconnaissant... S'il vient toujours, je serai contente!... ce bonheur me suffira... Car je ne puis l'aimer!... Cependant, qui pourrait savoir le secret de mon cœur?... personne... Elle s'endormit néanmoins sans convenir avec elle-même qu'elle aimât Nephtaly.

Le lendemain, un faible souvenir de cette pensée fugitive s'offrit à Clotilde; elle s'en indigna; elle courut à sa croisée, et... l'israélite à genoux frappa ses regards; sa contenance semblait dire : — Je ne veux que de l'espoir... Ne tuez pas mon bonheur!.. grâce!... — Le courroux de la jeune fille se dissipa comme un nuage fugace. Aussi-

tôt que Nephtaly se fut retiré, Clotilde ouvre elle-même la fenêtre, y voit des fleurs nouvelles, en respire l'odeur délicieuse, les touche, et les jette, afin que Josette ne les aperçoive pas.

— Nous verrons s'il aura de la constance!... — se dit-elle. Et, sans achever, elle se remit au lit en sifflant Josette... La curieuse Provençale accourut et ne manqua pas d'ouvrir la fenêtre de la Coquette la première.

— Madame, il n'y a plus de fleurs aujourd'hui!.. s'écria la suivante.

— Probablement ce sont des oiseaux qui les apportèrent hier pour commencer leur nid. Josette fit un sourire d'incrédulité.

A ce moment le jeune chevrier fit réclamer par Bombans la faveur de remercier la princesse. — Madame, dit le pâtre avec des manières et un son de voix qui n'annonçaient pas la rusticité d'un vilain du quinzième siècle, qu'il me soit permis de vous témoigner ma reconnaissance!.. Il s'arrêta presque interdit de la beauté de Clotilde; cet embarras est la louange qui flatte le plus; aussi la princesse sourit.

— Madame, je vous souhaite, continua-t-il, le seul théâtre digne de vos charmes, une cour brillante. J'ai vu celles de l'Europe!... partout, je vous assure, vous auriez la palme de la beauté. Adieu, madame. *Raoul* cherchera quelque jour à s'acquitter: puisse l'occasion se présenter bientôt!...

— Ne m'aviez-vous pas dit que c'était un chevrier?

— Oui, madame!...

— *Raoul!* s'écria la princesse pensive, quel est ce nom! . . . . . .
. . . .



Nephtaly

Pendant six jours le juif ne cessa de venir, chaque soir, contempler la croisée de Clotilde, et chaque matin les fleurs les plus belles et les plus rares l'embellirent; chaque matin elles furent jetées sans aucune pitié...

Le soir du sixième jour Nephtaly, les voyant encore dédaignées, chanta la romance suivante au moment où Clotilde allait s'endormir, après avoir contemplé le juif pendant deux heures entières, en croyant toujours ne le regarder qu'un moment.

Je me fais un devoir de copier cette romance telle qu'elle est dans les manuscrits des Camaldules, sans chercher à la rajeunir: c'est une des plus fameuses chansons d'un spirituel troubadour de Provence.

Ie ne fay rien que requérir,
Sans acquérir
L'ayeu d'amoureuse liesse,
Las!.. ma maytresse,
Dictes quand est-ce
Qu'il vous plaira me secourir;
Ne fay rien que le requérir.

Vostre beaulté qu'on uoit flourir,
Me fayct mourir:
Ainsy j'aime ce qui me blesse;
C'est grand'simplesse,
Mais grand' liesse,
Pourueu que me ueuillez guarir.
Ie ne fay rien que requérir.

La pureté du chant de Nephtaly, la douce mélancolie de l'air, la naïveté des paroles, le murmure gracieux de sa voix flexible et les accords de son luth plongèrent la princesse dans une extase ravissante. Le juif avait cessé que Clotilde crut entendre errer dans les airs des restes de cette mélodie enchanteresse... Au tendre refrain de l'israélite, elle se reprocha sa cruauté et résolut de ne plus jeter les fleurs... — Mais à quoi cela servira-t-il?... se dit-elle, à lui donner de l'espoir... Que d'idées ce mot entraîne à sa suite!... Ne suis-je pas sûre de mon cœur? Quelle distance entre nous!... Sa qualité de juif est le marbre funéraire de tout sentiment, excepté ma pitié..... mais...

Une jolie gondole tourmentée par les vents est une image fidèle de l'âme de Clotilde... Elle s'endormit pour ne plus réfléchir. Qu'a-t-elle décidé?... D'accepter les fleurs et de *laisser faire aux dieux*.

Un négociant, au milieu d'une foule de spéculations, à la veille de proclamer sa banqueroute, source de fortune, ne sachant ni ce qu'il a ni ce qu'il doit, tenant encore à l'honneur, tremble de se convaincre et prolonge son incertitude!... ainsi de Clotilde! . . . .

VII

Caprice de jeune fille. — Catastrophe.

Au petit jour, Clotilde se lève... incertaine, elle n'ose approcher de la fenêtre... Sa conscience lui reproche chacune de ses pensées, l'état de son cœur, et de n'être plus auprès de son père; à peine paraissait-elle un instant le soir! Il est vrai qu'elle chantait au bon vieillard des tensons et des ballades où l'amour jouait un grand rôle, et que Jean II trouvait, dans la voix de sa fille un charme extraordinaire..... Était-ce assez!..... Abandonner son père pour contempler l'endroit où se pose un juif!..... Mais le monarque ne s'apercevait pas de l'absence de sa fille!..... Des conseils se tenaient fréquemment, et Clotilde ignorait que son mariage en fût l'objet!..... Ainsi parlait la voix de la conscience..... et Clotilde n'en hésitait que davantage; elle attend que cette voix secrète se taise pour ouvrir un peu le rideau... — Tu vas faire un pas, criait-elle toujours; ce pas te mène vers le *don d'amoureuse liesse*, de même que le premier pas de la vie mène vers la mort... En prenant les fleurs tu proclames que ton cœur n'est plus vierge!... Attends au moins qu'il soit parti!...

« Maugré cettuy sage aduertissement, la pucelle feit ung male pas. Elle se délibéra de tirer le ridelet moult doulcettement, et, par le pertuiz, vist le soulas de son cueur: elle gorgia ses oeilz de ce juif, cui l'affoloyt, en l'esgardant ores-cy ores-là... tant, qu'on l'auroyt

cuidé incongneu à la bachelette... Ce repas d'amour parachevé ; son queur se mollifia, à donc sa conscience, qui douloyt se tust mute et quoye (coie), ung aultre appetist occyt ses clamours... » Les bons Camaldules ne disent pas quel est cet appétit.

Au moment où le juif s'élançait sur la crevasse protectrice, après avoir salué la fenêtre d'un geste plein de mélancolie, le bruit de la croisée, bien qu'ouverte avec précaution, retentit légèrement et le fit retourner sur-le-champ ; l'attention le rendit immobile... La princesse se rejeta dans sa chambre, et n'osa pas revenir, de peur d'être aperçue...

Attirée cependant par une force invincible, elle s'approche à petits pas et s'arrange de manière à ce qu'un seul de ses yeux lance un regard furtif... Nephtaly se trouvait toujours sur la crevasse périlleuse ; et, sans voir que la mer atteignait son pied, tout entier à l'espoir, il attendait, avant de partir, s'il se réaliserait... Deux heures se passent.. il est encore là... L'imprudent oublie l'heure du départ! .. Que n'oublierait-on pas pour jouir de l'aspect de sa *bienfaitrice!...*

Les fleurs sont sur l'appui gothique de la fenêtre ogive ; Clotilde les dévore de l'œil et brûle de les tenir, par cela même qu'elle ne le peut pas. Elle tâche d'en aspirer l'odeur délicieuse!... de temps en temps une secrète œillade lui découvre la constance de Nephtaly... Tout à coup elle songe que Josette va venir et verra les fleurs qu'elle a décidé de ne plus flétrir.

O génie féminin! nous devons te rendre les armes!... Lecteur, cet aveu devient précieux, car il échappe à des moines... Clotilde s'habille elle-même à la hâte; elle ordonne à Josette de la suivre; et les deux jeunes filles se rendent sur la petite plate-forme qui régnait au bas du château du côté de la mer. Clotilde veut y respirer l'air frais du matin et cueillir des fleurs; Clotilde aime les fleurs ; elle en désire chez elle, et ne conçoit pas qu'elle s'en soit passée jusqu'ici. Ne lui faut-il pas garnir deux magnifiques vases de cristal qui sont sur son prie-Dieu ? Josette trouve ce goût bien subit ; néanmoins elle aide la princesse, et Clotilde remonte avec un charmant bouquet, en éloignant toutefois la suivante, sous un prétexte quelconque. Elle rentre, et, pleine de dépit, jette dans la mer les fleurs qu'elle vient de cueillir ; l'onde les emporte en les balançant. Nephtaly, du haut de sa falaise, a vu la blanche main de Clotilde lancer les fleurs : il se plonge dans la mer pour saisir ce trésor! La princesse court à l'autre fenêtre, s'empare avidement des fleurs de l'israélite, et les sent avec une sorte de délire.

A la voir, on dirait qu'il existe pour elle une odeur de plus dans la nature!...

— Il n'y est plus, s'écria-t-elle en jetant un regard furtif sur la crevasse.

A peine a-t-elle prononcé ces mots que Nephtaly, mouillé par l'onde amère, reparaît le bouquet à la main; il en secoue l'eau salée, le met au soleil levant; il se tourne vers la fenêtre qu'il aperçoit à peine, la salue par son refrain ; et son attitude, toujours respectueuse, semble dire : J'ai plus que je n'espérais!... Tous ses gestes exprimèrent la joie d'un cœur en délire : cette joie n'offensa point Clotilde, parce qu'elle était joyeuse sans savoir pourquoi...



Les lames menaçantes arrivent déjà jusqu'aux pieds des spectateurs imprudents. — Page 18.

La douceur de ces petits riens, qui sont de grands événements d'amour, répandit un tel charme, que la princesse ne songea point combien le hasard l'avait compromise. Peut-être, lui dit sa conscience, que le juif n'a pas vu que ses fleurs étaient acceptées!... l'honneur est encore sauf!...

Clotilde regardait toujours cette crevasse, maintenant défleurie ; et le reste de l'innocente volupté qui saisissait son âme l'empêcha d'entendre que Josette avait exécuté ses ordres; enfin elle revint à elle, et Josette revêtit sa maîtresse de la même parure qu'elle portait le jour de la rencontre de l'israélite, en observant toutefois qu'il manquait un gland à la tunique.

Clotilde rougit... Pourquoi rougir?... *Qui aime le dit!...*

— Madame, continua Josette, il y a huit jours que vous n'êtes sortie...— C'est vrai... Mettez de l'eau dans les vases de cristal... — Madame sortira-t-elle?...

Cette question fit penser qu'elle n'avait pas encore parcouru les périlleuses falaises que le juif affrontait chaque jour pour arriver à cette rocaille où le diable seul parviendrait, si des hommes passionnés ne valaient pas mieux que le diable. Elle résolut donc d'aller visiter les chemins que prenait l'israélite, et répondit : — Oui, je sortirai...

Josette fit une jolie petite moue que je traduirais volontiers ainsi : — Peste soit du service des princes! on a un rendez-vous et l'on ne peut y courir. Les rendez-vous sont la vie d'une Provençale ; faut-il m'en priver?...

Vivre sans amour, c'est mourir d'avance.

Alors la soubrette se hasarda à demander :

— Madame aurait-elle la bonté de me permettre d'aller voir un de mes oncles à Montyrat?

— C'est bien loin pour vous. Vous êtes d'une hardiesse!... Quelqu'un vous accompagne-t-il?

— Oui, madame, répliqua l'amoureuse Josette.

— Si le comte Enguerry vous rencontrait?

— Que voulez-vous qu'il me prenne?... La princesse ne dit mot. Mais, se souvenant de l'embarras et de la rougeur de Josette au seul nom des soldats d'Enguerry, le jour de la rencontre de Nephtaly : — Josette, répliqua-t-elle en se saisissant de sa main, vous avez des secrets et vous me les cachez!...

— Madame, s'écria la fille de l'intendant, par grâce, ne les demandez pas! demain je vous ouvrirai mon cœur. Permettez que j'aille à Montyrat; mon père me remplacera pendant votre promenade.

— Mon enfant, répondit Clotilde émue des pleurs de Josette, va partout où tu voudras... Votre cœur ne m'appartient pas, et la pensée est la seule chose qui soit hors du domaine des rois.

— Ah! madame, dit Josette en se tordant les mains, mon cœur est bien à vous; Dieu du ciel! en doutez-vous?... je vous aime comme *lui!*

Heureusement pour la Provençale, Clotilde se trompa sur le sens de ce dernier mot, et Josette ne jugea pas à propos de la tirer de son erreur en l'instruisant de ses amours avec le Barbu.

Aussitôt son service fini, la jeune suivante mit son jupon rouge, son joli corset, et courut à Montyrat avec toute l'ardeur des filles de ce pays des amours...

Les ministres, occupés à tenir conseil, ne purent accompagner Clotilde. Alors le docteur Trousse, Castriot et l'intendant reçurent l'ordre de suivre la princesse de Chypre.

Hercule Bombans, jugeant qu'il était en grande faveur, ne voulut rien négliger pour s'y maintenir. Clotilde aimant la toilette, il se revêtit d'un pourpoint à gros boutons, tout neuf depuis deux ans; il mit ses belles braguettes, découpées et garnies de ferrets d'argent; il sortit de son coffre des bas pers et de riches souliers à la polonaise, qui depuis furent appelés à la poulaigne, et une fraise brodée par sa fille. Il s'alla promener fastueusement dans les cours, en jouant avec sa médaille et son bâton de majordome, aux armes de Chypre, ayant soin de se faire voir aux gens afin de leur imprimer du respect; il fut même, à ce sujet, un peu plus hargneux que de coutume: il regarda le temps avec anxiété, et ne se rassura qu'à l'aspect de l'azur du ciel.

La princesse ne tarda pas à passer, suivie de Castriot et du docteur Trousse. Elle avait à la main deux fleurs les plus rares, apportées par le beau juif; et de temps en temps elle les sentait avec un visible plaisir.

— M. l'intendant est d'une somptuosité! .. s'écria Clotilde en apercevant Bombans. — Ah! madame, je dois encore le prix de cet habillement, répondit l'avare effrayé. — Il faut acquitter vos dettes... — Cela lui attaque les nerfs!... observa Trousse.

— Hélas! quand on est pauvre... L'intendant se tut parce qu'il prévit un orage, d'après les regards de l'Albanais.

Clotilde prit à travers le parc et se mit à gravir le pic de la Coquette; son pas léger, animé par le désir, était trop rapide et fatiguait horriblement le pauvre Trousse, dont le ventre pouvait passer pour un second lui même; pour ne pas déplaire, il souffrit en silence.

La princesse, parvenue au sommet, put juger des difficultés inouïes que le juif avait à surmonter pour arriver seulement à la crevasse qui altérait la pureté de l'angle droit formé par le coin de la Coquette; la pente rapide de la falaise ne laissait pour tout chemin que de rares inégalités et des sables mouvants, dont les éboulements annonçaient les pas de Nephtaly. Après un demi-quart de lieue de cette côte, on apercevait un chemin moins dangereux, car le bord de la mer offrait des déchirements de terre, des anfractuosités et des grottes curieuses, parmi lesquelles on distinguait le *Rocher du Géant*, dont le sommet avait l'air d'une immense tête d'homme courbée vers la mer; ce caprice de la nature effrayait la vue par sa bizarrerie: jusque-là l'on ne découvrait aucune trace humaine. Quelques plantes maritimes, des mousses, des algues et des coquillages diminuaient, par un simulacre de végétation, le jaune foncé des rochers et l'horreur de ces lieux sauvages.

La princesse remarqua les vestiges des pieds et des mains de Nephtaly. L'idée d'essayer à courir le même danger que le juif lui sourit; mais lorsqu'elle la manifesta, Trousse et l'intendant se récrièrent: — Madame, c'est risquer d'attaquer très-fortement vos nerfs par la peur de la mort, que vous allez affronter à chaque pas, et *moi*, comme médecin, je m'y oppose. Songez donc que *moi*, gros comme je suis, je ne pourrai jamais descendre. — Tu rouleras, dit Castriot. — Madame, observa Bombans, mon habit...

Un regard terrible de l'Albanais glaça le visage jaunâtre de l'avare.

— Un désir de la princesse est un arrêt du destin pour nous.

Ayant dit, Castriot s'élança après Clotilde, qui, légère comme un faon, sauta d'inégalités en inégalités, en imprimant la marque de son joli pied sur les traces de celui de Nephtaly. La princesse ayant un peu froissé les deux fleurs qu'elle tenait à la main, les mit dans son sein, prévoyant qu'elle s'aiderait de ses mains pour suivre le chemin du juif.

Trousse et l'intendant, effrayés, restèrent sur le haut de la falaise à se regarder l'un l'autre pour se donner du courage.

— On risque de tomber à la mer! s'écria le médecin.

— Si ce n'était que cela, répondit tristement Bombans, mais mon habit, mes souliers... *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!*

— *Moi!* je suis trop gras pour dégringoler; la masse totale de mes nerfs m'emportera jusqu'au fond de la Méditerranée, mais vous!

La princesse et Castriot riaient de l'embarras des deux poltrons.

— Descendrez-vous? cria l'Albanais, puisque cela plaît à madame; descendez ou je remonte. — Oui, répondit le docteur, plus effrayé de la menace que du danger; *moi*, je descends.

Et le pauvre Trousse, recommandant ses nerfs à l'Eternel, roula comme une boule sans s'inquiéter des déchirures de son pourpoint noir. Heureusement Castriot le retint, car il eût dégringolé jusqu'au fond de la mer.

Pour l'intendant, il s'aida de ses pieds et de ses mains, en ayant soin que ses habits ne fussent pas souillés; mais il ne put empêcher que la moitié de sa collerette ne se déchirât et qu'une des pointes de ses souliers ne restât pour échantillon sur un caillou maudit.

C'était un curieux spectacle de voir ces quatre personnes errer au-dessus des flots; Bombans et Trousse marchaient comme sur des charbons ardents, la peur leur donnait des vertiges; mais le cœur de la princesse battait de joie. Elle voulut aller jusqu'à ce qu'elle ne vit plus de traces de la marche du juif. Pendant qu'ils s'avançaient vers le rocher du Géant, où les guidaient les pas de l'israélite, un immense nuage noir envahissait les cieux: il semblait qu'une déesse malfaisante étendit un crêpe funèbre marqueté de ces petits nuages blancs que l'on nomme fleurs d'orage. Quand Clotilde et sa suite aperçurent le jour cesser derrière eux, les flots de la mer s'agiter par des mouvements intestins et bouillonner en enfantant de grosses vagues qui, semblables à des moutons bondissants, couraient les uns après les autres, ils se retournèrent et l'effroi les saisit. Castriot lui-même trembla pour sa maîtresse, parce que tout courage devenait inutile; nul doute que les torrents de pluie allaient rendre la falaise impraticable et les entraîner dans la mer. Chacun se regarda avec cette muette horreur que cause la vue de la mort; ce silence fut rompu par ces trois phrases qui partirent en même temps: — Sauvons au moins la princesse! dit Castriot.

— Et moi? s'écria Trousse.

— Mon habit! dit l'intendant.

— Voilà donc, murmura Clotilde, les dangers qu'il affronte pour m'apporter ses fleurs!...

A ces mots, les éclairs se succèdent, un bruit horrible s'étend au loin et l'orage éclate avec une furie sans exemple; le ciel et la mer semblent ne faire qu'un et se déchaînent en se menaçant l'un l'autre; l'eau ruisselle par torrents et siffle en tombant. Castriot se dépouille de ses vêtements, s'accroche à des cailloux pointus et tâche de former un abri pour la tête de Clotilde... Mais le vent les emporte bientôt et l'Albanais jure.

La mer s'enfle par degrés et son onde paraît vouloir atteindre le haut des falaises: les lames menaçantes arrivent déjà jusqu'aux pieds des spectateurs imprudents, tandis que l'eau qui se précipite du haut de la côte forme des torrents partiels qui creusent le sable et l'entraînent. La petite plate-forme où est Clotilde se trouve sur le chemin de l'un de ces ruisseaux. Le caillou protecteur ne résiste pas longtemps, et la princesse, mouillée, tremblante de froid, tombe en mettant sa main sur l'endroit de son sein où sont les fleurs qu'elle veut préserver; elle resta passive comme le rocher qui la reçut durement.

En la voyant étendue et l'eau se diviser sur sa tête en détachant ses noirs cheveux qu'elle emporte, l'Albanais se mit à pleurer et écumer de rage; il s'enfonça dans le sable jusqu'à mi-corps pour retenir la princesse mourante, et tirant son sabre, il essaya de renvoyer l'eau qui les envahissait graduellement.

L'intendant, cramponné sur deux cailloux, ne disait mot tant sa douleur était grande en apercevant l'eau qui dégouttait de ses vêtements en absorber la couleur et la grêle couper les ferrets d'argent qui garnissaient les découpures de ses braguettes. Son œil, suivant cette couleur fugitive qui devenait la proie de la mer, ne se tourna pas une seule fois sur la pâle Clotilde, dont Castriot protégeait la tête au moyen de son casque.

Trousse, ne s'inquiétant ni de ses habits ni de sa personne, roulait son gros petit corps à travers les écueils et les ruisseaux sans s'occuper de la commotion de ses nerfs; animé par l'amour de la vie, il cherchait à atteindre le rocher du Géant, dont le flanc ruiné promettait un asile.

Il n'est de tel qu'un égoïste en danger; ce qu'il trouve pour lui sert aux autres. Trousse, en arrivant à cette roche salutaire, s'écria:

— *Moi*, je suis à l'abri!... Ce mot fit tourner la tête à Castriot: il se dégage du sable, prend Clotilde dans ses bras, et, rapide comme l'éclair qui sillonna la nue dans ce moment, il franchit les obstacles et parvint heureusement à la roche, car le tonnerre tomba au même endroit où était Clotilde. Les brusques mouvements de l'Albanais dégagèrent du sein de la princesse une des fleurs du juif; au milieu de son épouvante elle en gémit, une larme roula dans son œil quand elle vit cette tendre fleur emportée par l'onde furieuse.

Restait l'intendant, qui, séparé de tout et presque envahi par la mer, s'écria douloureusement: — On m'abandonne!... *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!*... Mon habit est perdu; vingt-cinq marcs jetés à l'eau! Je suis mort! Au moins mon enterrement et mon cercueil ne me coûteront rien.

Ayant dit, il chercha à gagner le rocher du Géant; Castriot lui tendit le fourreau de son sabre et il aida l'intendant à grimper sur le récif; mais dans cette opération salutaire, les deux souliers à la poulaine et la médaille d'or restèrent sur des cailloux, et Bombans les montra du doigt sans rien dire lorsque la mer les emporta.

— *Moi*, je n'ai rien perdu, répondit Trousse à ce mouvement de l'avare, seulement mes nerfs sont agacés; et les vôtres, madame?

La princesse, presque morte de froid, ne répliqua rien.

Cependant la mer en furie menaçait de son onde blanchissante les endroits qu'on aurait cru les plus inaccessibles; l'eau, tombant du haut du rocher du Géant, se réunissait dans la grotte, plus basse que sa plate-forme qui s'avançait dans la mer. A mesure que l'onde approche, Clotilde et sa suite, entrant par la petite ouverture de la caverne, se retirent vers le fond. Tout à coup un horrible éclat de tonnerre se fait entendre, il est suivi d'un craquement effroyable, et la

masse informe, cette tête du rocher qui se penchait vers la mer, se détache et ferme l'entrée de la caverne... Un cri terrible s'élance dans les airs, et l'on aurait pu distinguer l'inévitable *moi* de Trousse. Il servit d'oraison funèbre ; un affreux silence succéda... Cette porte fut la pierre tumulaire de ce sépulcre, ouvrage du hasard et de la nature .. et pour que le *ci-gît* n'y manquât même pas, au-dessus du rocher fendu par la foudre, un jeune et gracieux arbuste lutte contre la furie du vent, au milieu de trois troncs d'arbres déracinés. . . .

Dès le commencement de l'orage, Raoul s'est élancé vers le château; mais comment trouvera-t-on les victimes? . . . . .

Le ciel se nettoie, l'azur reparaît, les oiseaux chantent et la nature a repris sa suavité pittoresque, la mer est calme et les chèvres de Raoul se suspendent sur les rochers. . . . .

N'oublions pas le sire Enguerry le Mécréant. Après huit jours de réflexions, il résolut de partir pour le château de Casin-Grandes ; Nicol et le Barbu reçurent le commandement de la forteresse et l'ordre de veiller sur Michel l'Ange, et surtout de ne pas laisser approcher de la chambre d'Enguerry. Le Barbu tint l'étrier et le Mécréant prit la route de l'asile du roi de Chypre en pensant :

1° Que si le roi de Chypre lui donnait sa fille, il hériterait du royaume, qu'alors ses desseins s'accompliraient, et qu'il livrerait Michel l'Ange ;

2° Qu'au cas contraire, il serait toujours le maître du cauteleux Vénitien en gardant chez lui le prince et la princesse et ne les délivrant qu'à bonnes enseignes, c'est-à-dire en recevant le million promis ; qu'alors les difficultés qu'il avait trouvées dans les cédules de l'Italien disparaissaient et qu'il serait le maître du sénat vénitien;

3° Que puisque Gaston II ne s'était pas montré en Provence, depuis huit jours que le Vénitien avait annoncé son arrivée, il pouvait assiéger Casin-Grandes en toute sûreté s'il éprouvait un refus.

Alors il donna un grand coup d'éperon à son cheval et galopa vers Casin-Grandes, en ôtant toutefois de son casque la branche de cyprès qui l'eût fait reconnaître. Au bout d'une lieue, l'orage fatal à la pauvre Clotilde arrêta la marche du Mécréant, et il se réfugia dans une hôtellerie située à l'endroit où la route d'Aix rejoignait celle de Casin-Grandes.

VIII

Désespoir. — Coup de théâtre — Un miracle d'amour.

La masse de lave qui formait la porte éternelle de la grotte du Géant ne joignait pas le haut du rocher assez hermétiquement pour ne pas laisser pénétrer un peu de jour ; mais cette fenêtre légère, en jetant une faible lumière, ne servait qu'à rendre l'obscurité plus affreuse et à faire évanouir tout espoir de salut.

L'humidité de la grotte et la pluie dont les vêtements de Clotilde sont chargés ont pénétré jusque dans ses veines ; son sang s'est glacé, elle est pâle et froide. Castriot cherche en vain à la ranimer.

— Trousse ! Trousse ! s'écrie-t-il.

Mais le docteur ne l'entend point ; il est occupé à fureter, comme une souris poursuivie, s'il n'est pas quelque fente, quelque trou qui puisse le sauver de la mort inévitable.

— Trousse ! répéta Castriot d'une voix formidable.

Celui-ci, pour s'excuser, lui répondit : — Le prince a la bonté de m'appeler *maître* Trousse. — Le malheur nous rend égaux, répliqua le farouche soldat; arrive donc et vois ce qu'éprouve la princesse.

Le docteur se dirigea vers Clotilde, qui était étendue sur une pierre aussi froide qu'elle; Castriot, soulevant la tête endolorie de sa bienfaitrice, l'appuya sur ses genoux en cherchant à réparer le désordre de ses vêtements et de ses longs cheveux noirs souillés par le sable.

— Ses nerfs sont trop faibles pour de pareilles émotions, s'écria le docteur en lui tâtant le pouls; je le crois bien, car *moi* je sens que les miens ne sont pas en trop bon état, de semblables pensées sont trop fortes, l'âme n'a qu'une somme d'énergie, et... — Imbécile ! reprit Castriot, pense-t-elle maintenant ? — Non. — Alors elle devrait bien se porter, selon ton jargon. — Aussi *moi* je prétends que les morts se portent mieux que les vivants. — Serait-elle morte? s'écria l'Albanais. Et ses yeux étincelants effrayerent Trousse, qui se hâta de répondre : — Je ne dis pas cela, mais moi... — Il ne s'agit pas de toi, guéris la princesse ou sinon... Il caressa son sabre. — Comment voulez-vous que je la guérisse si le sang est figé dans les divers coins où il est distribué pour toujours. Et d'ailleurs, Castriot, voyez cette prison, c'est notre tombeau ; moi comme vous nous allons y mourir. Grand Dieu ! mourir ! aucun espoir !... Savez-vous ce que c'est que la mort ? — Et toi, le sais-tu ? — Que trop, dit le tremblant médecin — Et tu penses vivre ! s'écria le soldat, lâche ! Si quelque chose est rien, la mort est encore moins. — C'est bien facile à dire, mais vivre est notre plus beau patrimoine, et notre pere commun fut juste, car... — Lâche ! interrompit encore Castriot. — Qu'a de plus que moi le plus grand roi du monde? Je ne le cède qu'à Dieu ! Lui ! il vit toujours. — Lâche ! répéta Castriot en caressant son sabre.

A ce moment un léger bruit se fit entendre, et le docteur tressaillit d'espérance... pour lui-même.

— Serais-je sauvé?... dit-il. — Pourrait-elle l'être? s'écria l'Albanais en ne pensant qu'à sa bienfaitrice.

Ils prêtèrent une oreille attentive; mais c'était l'intendant qui secouait ses habits, en pressait l'eau, tachait de les sécher et de les brosser, en se servant alternativement de chacune de ses manches; il comptait combien il lui manquait de ses ferrets d'argent... — Au moins, murmurait-il, je ne craindrai plus la corde !... je mourrai de ma belle mort; et, encore, vivrais-je au moins trois jours sans rien dépenser?...

Castriot, tout en colère, réchauffait la princesse en répétant ? — Le lâche !... Enfin un rayon de soleil, perçant le voile épais des nuages, fit voir au fidèle Albanais Clotilde ouvrant ses deux beaux yeux bleus affaiblis par la souffrance !...

— Où suis-je ?... dit-elle d'une voix douce. — Hélas ! madame, je suis rayé de la liste des vivants ! répondit le docteur. — Tais-toi, vieux radoteur; lâche ! n'effraye pas les autres. Madame, dit l'Albanais en se tournant vers Clotilde, nous sommes en danger... mais vous vous sauverez peut-être... — Et comment ? s'écria Trousse ; les morts n'ont jamais levé leur marbre funéraire !...

A ces mots, Clotilde leva les yeux sur les flancs rougeâtres de cette espece de tombe, et chacun l'imita. Cet aspect lugubre n'attrista point la princesse. En général, la jeunesse, insouciante et gaie, ne conçoit pas la mort ; au printemps de la vie on ne voit partout que des roses !

— C'est un bienfait du ciel... murmura-t-elle : que de malheurs cette mort m'évite ! *Ah ! je sens que je l'aurais aimé !...* Je meurs au beau moment de la vie !... N'importe, je me retire enivrée ! oui, si l'existence réside en l'usage, j'aurai vécu huit jours pleins ! huit siècles !... *et je serai pleurée !...*

A cette pensée, elle tire de son sein la fleur de l'Israélite et en savoure l'odeur avec délices; pour elle, cette fleur possède un charme rare, elle semble cueillie sur les bords du Léthé ; car Clotilde oublie le danger présent, et son âme, tout en proie à des voluptés idéales, déguise l'horreur de cette tombe, en brodant de fleurs le suaire dont s'enveloppe son amour sans espoir.

— Madame, murmura le docteur, quelle horrible situation pour un homme qui n'a pas gaspillé sa vie de la perdre par un tel événement !...

— Mon pauvre maître Trousse, je sens combien je suis coupable ; j'ai causé votre perte ; j'en suis au désespoir !...

L'intendant, se rapprochant de Clotilde, s'écria : *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur !* Puis il s'assit sur une pierre avec une résignation morne.

Le silence régna dans la grotte comme si personne ne l'habitait, et ces malheureux se jetèrent des regards désespérés : la princesse seule avait sur ses levres pâlies le doux sourire des amours ; sûre de mourir, elle se livrait tout entière au charme de s'avouer sa flamme innocente, et ses yeux brillaient de joie... Elle repassa dans sa mémoire les moindres événements de ces huit jours et s'environna de tous les enchantements de l'amour... Castriot pleurait de rage en voyant le visage gracieux de sa maîtresse.

— Elle a plus de courage que moi !... se disait-il, et voilà les Lusignan perdus !...

Il se leve, et, suivi de ses compagnons d'infortune, ils se hissent pres de la fente du rocher, et s'écrient à la fois, avec toute la force du désespoir :

— Au secours !... Ils entendirent les sons de leur voix s'étendre sur la vaste plaine des eaux, et les échos des montagnes les prolonger... Point de réponse !...

Trois fois ils crièrent, et trois fois l'imperturbable silence de la nature leur signifia qu'ils devaient mourir. Alors la rage s'empara de leurs cœurs, ils assemblèrent leurs forces contre le rocher, et, semblable, à ces enfants qui frappent la pierre dont ils sont blessés, ils déchargèrent leur fureur sur cette masse de lave, en cherchant vainement à l'ébranler : le destin n'e t pas plus inflexible ! Castriot, tirant son sabre, essaya de miner la fente legere; mais il s'aperçut que ce

rocher de granit userait son sabre avant d'avoir laissé place pour le passage d'une souris.

Le découragement se glissa dans leurs âmes et en consuma la force aussi rapidement que le feu dévore un toit de chaume. Ils revinrent prendre leurs places dans l'attitude du désespoir; leurs yeux fixes regardèrent la terre en paraissant craindre l'aspect de ce groupe de douleur faiblement éclairé... Cette lueur fugitive, ce rayon fluet était l'image du peu de vie qui leur restait; les plus tristes réflexions vinrent errer dans leur imagination, et le silence de la mort régna par avance...

Oublieuse du danger et toujours suspendue dans un monde idéal, la princesse en fut tirée par la vue de la douleur morne de ses compagnons. — Mes amis, leur dit-elle, sans que sa voix enchanteresse fit impression sur leurs âmes, car nul mets n'a de goût pour un condamné; mes amis, pourquoi nous attrister, si notre douleur ne change pas l'arrêt du destin?... Vivons toute notre vie! la dernière heure est quelquefois la plus suave; il est un charme dans les adieux!...

— Ah! madame, vivre est tout!... s'écria le docteur.

— Si cependant on gagnait à mourir... dit l'intendant...

— Peut-être!... répliqua Castriot; après tout, les mortels se passent le flambeau de la vie les uns après les autres; dans quel but?... nous l'ignorons...

A ce mot, le silence de la vie ne fut plus interrompu . . . .

Trousse s'écria : — J'ai faim!...

La voix de l'égoïste avait une expression qui faisait frémir.

— Et vous, madame? demanda l'Albanais à Clotilde. — Je souffre et je me tais!... répondit-elle d'une voix altérée. — Entends-tu?... dit l'Albanais au docteur avec un regard de reproche.

Alors Castriot, fronçant ses noirs sourcils, jeta de temps en temps des regards avides sur Hercule Bombans et le docteur Trousse, en les comparant l'un à l'autre. Le pauvre docteur ne les comprit que trop, et l'Albanais n'avait pas besoin d'y ajouter, pour commentaire, cette caresse habituelle qu'il faisait à la poignée de son sabre.

— Moi!... je ne suis pas très-gras, observa Trousse en tremblant, et ces événements, en agaçant mes nerfs, auront rendu ma chair très-coriace, car j'ai soixante ans!... ajouta-t-il en se vieillissant de vingt ans. — J'en ai soixante-dix! s'écria Bombans effrayé. — Cela ne changera pas ma résolution, dit l'impitoyable Castriot; aussitôt que la princesse ressentira la faim, je tuerai Trousse, comme le plus gras; l'intendant après Trousse, et moi-même après l'intendant!... — Qu'entends-je? s'écria Clotilde. Castriot, j'aime mieux cent fois périr!... — Non, madame... dit l'Albanais avec l'accent immuable du destin. — Castriot, je vous ordonne... répliqua-t-elle en pleurant. — Madame, dit-il en tirant son sabre, je suis le maître, et...

A ces mots, la princesse s'évanouit... Castriot, croyant que c'était de besoin, brandit son sabre... Trousse et l'intendant, se comprenant par un regard, se jetèrent sur l'Albanais furieux, pour lui arracher son arme... Un combat s'engagea auprès du cadavre de Clotilde...

La lutte ne fut pas longue; Castriot, se reculant de trois pas, abattit d'un coup violent l'intendant, qui tomba par terre; et, roulant des yeux animés par la rage, il levait son sabre sur le cou de Trousse, lorsque la princesse, se relevant, arrêta son bras en s'écriant d'une voix déchirante : — Je n'ai plus faim!...

A ce moment, un horrible craquement retentit, et son bruit semblait annoncer de nouveaux malheurs; le fond de la grotte parut se mouvoir; la princesse fut joyeuse en pensant qu'ils allaient tous mourir d'un coup. L'intendant, malgré sa résignation, et le pauvre Trousse, tremblèrent comme les feuilles en novembre, et Castriot éleva ses mains pour soutenir la voûte au-dessus de la tête de Clotilde!...

Le flanc de la grotte se retira comme par enchantement, une lumière vive illumina ce théâtre d'horreur, et du milieu d'un palais souterrain l'on aperçut, comme un dieu protecteur, le beau juif environné d'un nuage de lumière et d'une auréole céleste!... Soudain un cri de joie frappa la voûte, rendue moins sonore par les ornements de tout le luxe de l'Orient. En effet, les étoffes les plus précieuses, plissées avec élégance, forment un dais de pourpre et descendent en tapissant les parois volcaniques de la grotte. Tous les plis ondulés de l'étoffe se rattachent, au milieu de la voûte, à une rosace d'or du plus beau travail, et de cette rosace pend une lampe d'argent remplie d'huile odorante; un magnifique tapis de Perse déguise le sol poudreux; tout à l'entour de cet appartement règne un divan en bois d'ébène enrichi d'or; des coussins moelleux et à glands de soie y sont à profusion; aux quatre coins s'élèvent des colonnes brisées; elles supportent des trépieds d'or d'un goût exquis, d'où s'échappe la fumée bleuâtre des parfums de l'Arabie; des vases précieux, des pierreries, des curiosités, des livres, embellissent cette délicieuse retraite!... l'étonnement a saisi chacun, et l'intendant reste la bouche béante devant tant de richesses... Ce coup d'œil fut l'affaire d'un moment!...

— Madame, dit l'israélite aussitôt qu'il parut, je n'hésite pas à vous découvrir un asile devant lequel, depuis deux cents ans, ma famille vit expirer la haine de la terre et le pouvoir des rois!... Je sais qu'en vous sauvant je perds tout, car l'intolérante persécution de la haine n'ont point de mémoire dans le cœur... Lorsqu'on nous poursuivra, ce refuge, fruit de la prudence de mes ancêtres, ne sera plus impénétrable, et nos richesses seront la proie de nos persécuteurs. Mais j'éprouve une douceur extrême à tout sacrifier pour votre vie!... elle vaut tous les biens de la terre et tous les juifs qui l'habitent! Venez, ô ma bienfaitrice! venez, je vais vous rendre au jour... Quel que soit le faible luxe qui décore ces parois, rien n'est beau que le ciel, et vous croirez, comme moi quand je sors, assister au premier jour de la création...

Il aurait pu parler cent ans... cent ans Clotilde l'eût écouté!... N'en croyant pas ses yeux, elle contemple le beau jeune homme d'un œil étonné. Elle quitte un instant pour parcourir, d'un regard curieux, cette demeure qui recèle Nephtaly. Sur une table d'ivoire et d'or elle remarque son bouquet placé dans un vase murrhin et tout près d'un luth précieux dont elle entendit, naguère, les tendres accords... A cette vue, une joie céleste s'empara de son âme, et Castriot attribua l'oscillation de son sein à la surprise de devoir la vie à un juif.

Avant que l'on entrât, le bel israélite s'élance, et la princesse inquiète le vit se diriger vers sa place habituelle; il ôte, avec une soigneuse précipitation, le gland de la tunique qui se trouvait, comme une relique d'amour, posé sur un coussin précieux : songeant que ce talisman pourrait être reconnu, il le cacha sous son luth.

Cette délicatesse de sentiment toucha plus Clotilde que le soin qu'il avait eu de lui sauver la vie; elle comprit que cet homme l'aimait pour elle-même et que la vanité cédait à l'amour.

Aussi, quand il revint, Clotilde tira de son sein sa fleur chérie, en souriant de ce doux sourire produit par la seule volupté de l'âme... En reconnaissant la fleur qu'il apporta le matin, le beau juif change de couleur, il pâlit et s'écrie :

— Ah! je sens que l'on peut mourir de plaisir!... quand on a sauvé sa bienfaitrice... ajouta-t-il en remarquant l'œil ardent de l'Albanais.

Ai-je besoin de dire que Clotilde le comprit?

Ces mouvements furent rapides et incompréhensibles pour les spectateurs, qui, du reste, ne se lassaient pas d'admirer ce lieu qui semblait la salle du trône du roi des gnomes.

— Je suis lasse et veux me reposer un moment... dit la princesse en courant s'emparer avec avidité de la place que le froissement des coussins indiquait être celle du bel israélite; elle s'y pose complaisamment, étale ses bras en foulant la pourpre, et regarde les riches ornements, le luth, les vases, surtout les fleurs qu'elle jeta le matin dans les flots... et qui semblaient l'amulette protectrice du juif.

La douceur des parfums, la gracieuse recherche de ce lieu tout plein de Nephtaly, sa présence, le souvenir du danger dont il venait de la sauver, et, plus que tout cela, la correspondance secrète de leurs âmes embellissaient ce moment d'un charme inexprimable : la princesse ne pouvait s'empêcher de porter fréquemment sa vue sur Nephtaly, qui fit asseoir ses hôtes sur des coussins, et leur présenta de l'hypocras et du vin de Chio... Quant à lui, il resta debout dans une humble contenance.

Gracieux Raphaël! toi seul pourrais rendre la molle langueur des regards du juif et de la princesse, et cette attitude extatique qui dévoile l'amour... Mille pensées légères comme les bizarreries d'un songe voltigèrent dans leur imagination, et ces pensées leur furent communes. Si Nephtaly rêva des baisers imaginaires savourés sur la bouche de rose de Clotilde, Clotilde retint Nephtaly dans ses bras; elle pressa, posa cette tête charmante sur son sein palpitant, et son chaste cœur ne devina pas de plus suaves voluptés!

Ce sont ces idées involontaires qui, retenues captives par la pudeur, font briller nos yeux du feu de Prométhée. En vain Clotilde veut les chasser; un malin démon les enfante à plaisir, et, quoiqu'elle détourne souvent ses regards du juif immobile, ce démon la pousse à lever ses yeux plus souvent encore. Enfin, elle s'écrie d'une voix enchanteresse : — Nephtaly!... Autant elle eut de joie en prononçant ce nom, autant en ressentit le juif en s'entendant nommer par Clotilde... Nephtaly, je vous donne l'assurance que votre asile sera respecté : j'oublierai, *s'il se peut*, que je l'ai vu!... Quant à ces gens, soyez sûr de leur discrétion .. Leur silence sera semblable à celui de la mort dont vous les avez sauvés!

Le juif, les yeux toujours attachés sur la fleur avec laquelle la princesse badinait, resta muet, et Clotilde comprit son silence.

— C'est un bien honnête homme! dit tout bas l'intendant en se promettant bien de lui redemander les cinq cents livres qu'il croyait lui être dues. Trousse savourait la vie et ne répondit rien. Mais Castriot se lève, s'approche de Nephtaly, lui saisit la main et tire son sabre :

— Mon ami, tu n'es plus juif pour moi puisque tu viens de te dévouer pour sauver ma bienfaitrice; songe que Castriot et ceci te défendront contre tous tes ennemis, lorsque le salut et l'intérêt du

prince ne s'y opposeront pas!... Et vous, ma bienfaitrice, je sais que vous m'avez recueilli, tenu lieu de mère, que j'ai mangé votre pain de bienfaisance. Il me fut délicieux! madame!... dit-il d'un ton plus grave, je crois m'acquitter de tout en taisant que vous avez été dans la tanière d'un juif; du reste, mon silence sera comme mon dévouement... éternel! ..

La princesse le remercia par un de ces regards qui donnent la vie et qui font naître dans le cœur des ouragans de désirs!...

— Vous!... reprit Castriot en s'adressant à Trousse et à Bombans qui buvaient toujours, s'il vous arrive d'en lâcher une parole et de nuire au juif Nephtaly... toi, Bombans, je déclare au prince que tu possèdes... — Chut! dit l'intendant, j'obéirai! — Et toi! continua l'Albanais en faisant voir de près son sabre à Trousse, si tu n'oublies pas cet asile, je te trousse... Tu aimes la vie? — Moi. . — Silence! s'écria Castriot, si tu veux vivre!

La princesse et Nephtaly, se dévorant l'un l'autre des yeux, n'entendirent pas ce colloque.

— Si je pouvais l'aimer... ma vie serait une extase perpétuelle; mais un juif... le dernier des hommes!... Ainsi pensait Clotilde!

— Qu'elle dise : *Je t'aime*, et je meurs content!... Ainsi pensait Nephtaly : et leurs regards trahirent leurs pensées, car les trois quarts de ce qui se dit en amour s'exprime par l'œil .. Aussi Clotilde s'écria-t-elle tout bas : — L'air de ces lieux est mortel pour mon bonheur!... Nephtaly, continua-t-elle à voix basse en lui montrant le divan pour qu'il vînt s'y asseoir, si vous avez un sentiment généreux pour moi... promettez moi de ne plus venir sur la Coquette. .

Une grosse larme humecta l'œil du juif, et la princesse sentit tressaillir son cœur.

— Madame, répondit-il à voix basse aussi, ma vie vous est consacrée; lorsque vous me direz : *Meurs!...* je mourrai... Toutefois sachez que c'est me l'ordonner que de me faire renoncer à votre aspect; l'endroit que vous habitez est pour moi tout l'univers! et le reste . l'autre monde!

— Nephtaly, combien de fois faudra-t-il donc que vous voyiez *votre bienfaitrice?...* Voulez-vous que...

Elle s'arrêta de peur d'en trop dire.

— Madame, vous venez du bord de la mer; si vous en avez compté les grains de sable, vous aurez marqué combien d'années vivra ma *reconnaissance*.

Clotilde soupira.

— Hélas! je sais tout ce que me dit ce soupir..... Malheureux! s'écria-t-il en déchirant sa précieuse dalmatique, peux-tu donc oublier que tu es un animal immonde, rebut de la terre, qui te dénie les droits d'un homme!... Depuis le jour que je vous vis, madame, mon cœur m'a convaincu de l'injustice de la terre!... O Judas! que de malheureux tu as faits!... — Nephtaly, quel est donc votre espoir?...

A son tour il soupira.

— Que devenir?...

A ce mot l'israélite leva ses yeux et sa main droite vers le ciel comme pour lui redemander, par ce geste, l'égalité de la nature; puis il revint tristement puiser la vie dans l'aspect de la princesse.

— Songez-vous, Nephtaly, que le ciel ne peut rien et que vous devez...

A la contenance du juif il était facile de voir qu'il allait répondre : — L'amour ennoblit tout, et le temps tire de l'urne du destin les arrêts les plus bizarres... Si vous deveniez orpheline!... pauvre, abandonnée!... cette retraite... La princesse le comprit et s'arrêta... Et, comme l'homme espère jusqu'au tombeau, Clotilde, écartant tout ce qui pourrait troubler sa pensée, crut entrevoir une ombre d'espérance que la réflexion devait détruire; mais, pour le moment, elle s'y livra tout entière et la prudence s'envola en gémissant!...

La modeste retenue du beau juif qui n'exigeait rien, son culte silencieux, émurent le cœur de la princesse et le donnèrent à jamais à l'israélite; cette minute décida de l'âme de Clotilde sans que la jeune bachelette s'en aperçût, car elle avait encore un reste de fierté qui l'empêchait de se l'avouer à elle-même.

Castriot, regardant un magnifique clepsydre, s'écria : — Madame, il est bien tard et le roi doit être au supplice!...

Clotilde se leva précipitamment; alors l'israélite furieux brisa l'horloge importune en mille pièces; bien en fut-il récompensé par un regard d'amour!.. Ce fut à regret qu'il guida ses hôtes à travers un labyrinthe d'escaliers et de grottes ménagées dans l'intérieur du rocher du Géant. Bientôt Clotilde se trouva dans le cratère d'un volcan éteint... Nephtaly leur montra la falaise et dit à Clotilde un : « Adieu, madame!... » qui fit tressaillir jusqu'au terrible Castriot. La princesse salua son libérateur par un geste de main plein de mélancolie; et, plus pensive que jamais, elle s'en fut à pas lents... En sortant de cette rêverie, elle remarqua que ses vêtements étaient souillés, que sa chevelure en désordre couvrait son sein d'un voile noir qui, laissant des interstices, rendait plus éclatante la blancheur de sa peau satinée : sa tunique mouillée, les algues et les mousses qui ornaient sa tête, lui donnaient l'air d'une naïade; et l'amour avait jeté sur cette scène un tel charme, que le juif ne s'en était pas plus aperçu qu'elle... Clotilde se retourna pour admirer la beauté pittoresque des roches du Géant, bouleversées par l'orage... Alors elle vit le bel israélite qui, plongé dans une extase profonde, la suivait de ses regards; il ressemblait, par son immobilité, à Niobé prête à devenir rocher!

L'air, purgé par l'orage, était suave et la mer apaisée; les fleurs exhalaient leurs plus doux parfums; le chant des oiseaux avait quelque chose de voluptueux; enfin la nature semblait solliciter l'attention de Clotilde par cette amoureuse coïncidence.. mais non! La jeune fille ne voit rien de tout cela .. son pied léger foule à peine la terre, et elle paraît dédaigner le ciel, tant elle est heureuse et tant son cœur est chargé de pensées nouvelles!... Le bonheur nous rend presque athées... les infortunés seuls regardent les cieux!

Ce fut alors que Clotilde conçut la vie!... et, semblable à l'athlète qui vient pour la première fois aux jeux olympiques, elle admira l'étendue du cirque : l'espérance, aux doigts fragiles, en ouvrit la barrière, et son imagination le parcourut en le parant de fleurs!... Cependant que d'anxiétés dans l'amour!... Pauvre Clotilde!...

IX

Un nouveau personnage.

Malgré tout le plaisir que l'on éprouve à suivre cette charmante Clotilde, l'abrégé des perfections humaines, il nous faut revenir à cette hôtellerie située au coin de la jonction de la route d'Aix et de celle qui conduit au château de Casin-Grandes.

Le sire Enguerry rongea son frein en entendant son éloge fait de main de maître par plusieurs paysans ruinés; il s'impatienta! — Une femme impatientée ouvre la bouche et ne la referme que pour prononcer indistinctement les mots que lui souffle la colère, mais un homme!... se promène sans rien dire. C'est ce que fit le Mécréant. Il marcha de long en large, notant du coin de l'œil les paysans qui le maudissaient, et à chaque fois qu'il arrivait à une mauvaise fenêtre qui se trouvait contre la porte de l'hôtellerie, il regardait si l'orage cessait, ce qui ne tarda pas; mais il fallait encore attendre que les eaux fussent écoulées; alors il prit le parti de s'asseoir au coin d'une vaste cheminée.

Une jeune et jolie fille vint aussi chercher un asile dans l'hôtellerie; ses pieds n'avaient aucune tache de boue et ses vêtements étaient à peine mouillés. Cette circonstance la rendit l'objet de l'attention générale lorsqu'elle entra, chacun tâchant de deviner comment il se pouvait que cette petite sorcière eût reçu l'averse sans se crotter la jambe; mais ce n'était pas là le plus extraordinaire de son aventure!

— Vous voilà, mademoiselle, dit l'hôtesse en allant au-devant d'elle avec un certain respect; approchez-vous du feu! Faites-lui place, vous autres!... Je croyais que votre service auprès de la princesse vous prenait tout votre temps! Que se passe-t-il au château?... Que vous êtes heureuse d'être avec la fille d'un roi! Comment se porte M. Hercule Bombans, votre père?...

A ces mots les paysans reconnurent Josette, la fille de l'intendant; elle répondit :—Très-bien, madame!... — Est-il toujours soucieux?... — C'est un bien honnête homme!... s'écria un paysan dont le terme du fermage approchait. — Et d'où venez-vous, sans curiosité?... demanda l'hôtesse. — De Montyrat, répondit Josette en rougissant.

La jeune Provençale était tout en émoi; ses joues pâles, ses cheveux dérangés et ses yeux fatigués annonçaient qu'elle venait de faire une bien grande course!... et je crois, en vérité, qu'il n'existe pas dans la vie, hors la minute qui précède la mort, une traversée plus longue que celle de Josette, telle courte qu'elle puisse sembler... Josette n'osait presque lever les yeux : cependant elle trouva moyen de lancer sur l'assemblée des coups d'œil plus savants que ceux du matin : ses œillades friandes avaient ce feu qui distingue les yeux du Midi; je ne sais quel épanouissement régnait sur la figure animée de Josette : quand on a bu de l'ambroisie, il en reste toujours une certaine odeur!... Cet état que toute femme devine n'échappa donc pas à l'hôtesse, qui y trouva l'ample matière des discours du lendemain .. Alors il courut les bruits les plus étranges sur la fille d'Hercule Bombans... mais j'affirme, sur mon honneur, qu'elle était innocente!... sans cependant affirmer qu'elle eût conservé ce dont on est épris en France et ce qu'on méprisait à Sparte!...

— Vous êtes donc du château de Casin-Grandes? demanda le Mécréant. — Oui, monsieur. — Vous êtes fille de l'intendant?... — Oui, monsieur. — Alors vous savez si la princesse Clotilde!...

A ce mot, Enguerry fut interrompu par l'arrivée d'un autre personnage extraordinairement intéressant. Il venait de la route d'Aix, capitale de la Provence, et il allait prendre celle de Casin-Grandes lorsqu'en passant devant l'hôtellerie il entendit prononcer le nom de la princesse de Chypre. Or rien ne fut si facile, car il laissait marcher négligemment son cheval dans le moment où Enguerry parla de Clotilde : je dis dans ce moment-là, car le destrier, couvert d'écume, pouvait faire supposer une marche très-précipitée.

Ce cavalier, destiné à jouer un grand rôle dans cette histoire, mérite que nous fassions son portrait et que nous cherchions la cause de la mélancolie qu'il porte empreinte sur son visage. En commençant par ce qu'il a, car c'est le plus visible, nous viendrons peut-être à trouver ce qui manque à son bonheur, la cause de sa mélancolie! Je gage que toutes les femmes qui me liront l'ont déjà devinée; néanmoins elles ne savent pas encore ce que je vais dire :

Il a d'abord un très-beau casque d'acier bronzé, surmonté de belles plumes noires; son gorgerin est noir, sa cuirasse est noire, ses brassards, sa cotte de mailles, le fourreau de sa large épée, ses cuissards, ses gants, le harnais de son beau cheval noir, tout est noir; son écusson n'offrait aucune marque héraldique, si ce n'est un tournesol privé de l'astre qui lui donne la vie, et l'on lisait (ceux qui savaient lire) en lettres en relief : *Deuil à qui n'est pas aimé*...

Il régnait dans les mouvements de ce cavalier une grandeur simple et naturelle, un air dégagé, sans apprêt, qui dévoile les hommes au-dessus du vulgaire, car ce chevalier était sans doute un de ces paladins, grands redresseurs de torts et servant les princes opprimés, un fils de famille allant chercher, à cheval, les aventures que de nos jours nos jeunes gens cherchent en poste, sous prétexte de s'instruire : enfin un de ces preux comme cette époque en fournit encore quelques-uns; hélas! ce furent les derniers! et ce beau temps, l'âge d'or de l'Europe, ce temps où les hommes se battaient sur les grands chemins pour les dames, cette époque où pour un bien arrivaient mille maux; enfin ce règne de l'adresse individuelle disparut devant l'invention déloyale du canon : l'*ultima ratio regum*, la logique éternelle.

— Quelle est la route qui mène à Casin-Grandes? dit en entrant ce cavalier en s'adressant à l'hôtesse. — Mais sa curiosité jalouse se portait plus particulièrement sur le Mécréant, auteur de la question sur Clotilde; ce qui peut faire présumer qu'il connaissait Clotilde, car je veux tout expliquer, pour éviter les commentateurs, si par hasard cet ouvrage ne meurt pas en huit jours.

L'hôtesse indiqua le chemin. Certes on indique un chemin du doigt en disant : Le voici. Mais l'hôtesse prit le chemin de la Fontaine quand il allait à l'Académie :

— Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix criarde, ah! vous voulez savoir la route de Casin-Grandes! mais elle est faite depuis longtemps, c'est pour vous dire qu'elle n'est pas en trop bon état et qu'elle doit être impraticable. Si vous attendiez, j'ai du vin d'Orléans; et voici la fille de l'intendant du château qui s'en retourne dans une minute, elle vous tiendra compagnie, et certes elle est gentille, et dans ce pays nous avons assez généralement de l'esprit, et les Provençales sont de bonne compagnie, etc. etc., etc.

Qu'il vous suffise d'apprendre qu'elle parla pendant cinq minutes, et que ce qu'elle débita remplirait de vide vingt grandes pages.

Le cavalier noir et le sire Enguerry s'examinaient avec l'attention farouche de deux rivaux; mais le Mécréant ne put en aucune manière voir le visage de l'étranger, sa visière était baissée et les jours si serrés, que l'on n'apercevait rien au travers.

— La princesse Clotilde n'est pas mariée? dit le Mécréant en reprenant sa conversation interrompue par l'arrivée de l'inconnu? — Non, monsieur, répondit Josette avec un petit air d'importance. — C'est bon, s'écria-t-il, car mon voyage serait fini...

A ce mot, le chevalier noir se tourna brusquement vers le Mécréant avec un air d'étonnement mêlé de dédain qui semblait dire : Qui es-tu pour prétendre au parangon des femmes?... à une reine?

Ces pensées furent arrêtées par l'interrogation suivante faite par l'hôtesse à l'étranger : — Monsieur vient d'Aix?... — *Peut-être*, répondit-il. — Dit-on, demanda le Mécréant, que le prince Gaston soit arrivé d'Asie, de Chypre, du diable!... avec je ne sais combien de chevaliers bannerets? — *On l'ignore*, répliqua le taciturne chevalier. — Tant mieux, répondit Enguerry; sans doute il soupire auprès de quelque pièce de satin pour savoir si le contenu d'icelle l'aime ou ne l'aime pas, plutôt que de régner! Au surplus, tant mieux... Mon bel ami, continua-t-il enchanté de cette nouvelle, si vous allez à Casin-Grandes, nous ferons route ensemble?...

Pendant ce discours, l'étranger donna quelques signes de colère en grattant la terre avec le fourreau de son épée et en frappant du pied. Enguerry se leva et le cavalier noir l'imita sans rien dire. — Allez avec eux, mademoiselle, dit l'hôtesse à Josette, la nuit s'approche. — Nenni, répondit Josette, et ma réputation?... — Bon s'il n'y en avait qu'un!... mais deux!

Malgré ce profond raisonnement de l'hôtesse, Josette attendit et les suivit de loin.

— Dirait-on pas qu'elle a grand'chose à perdre! s'écria l'hôtesse aussitôt qu'elle fut partie... Ce blasphème étonna les paysans, et il s'entama une dispute; le défenseur de l'honneur des Bombans fut le fermier qui n'avait pas encore payé son terme. Laissons-les se quereller, car je n'aime que les raccommodements.

Le Mécréant et l'inconnu cheminèrent quelque temps, sans que ce dernier desserrât les dents. Enguerry, toujours occupé de ses intérêts, songea, d'après l'encolure de ce cavalier et la manière dont il se tenait à cheval, que ce serait une excellente acquisition pour sa troupe, d'autant plus qu'il était mécontent de Le Barbu son lieutenant; il dit donc à l'inconnu : — Beau sire, il paraît que vous avez guerroyé?... — Beaucoup. — En France? — Non. — Tant mieux, dit en lui-même le Mécréant. Je gage, continua-t-il, que vous êtes brave?... — L'ennemi le sait. — Comment se fait-il qu'un bon soldat comme vous courre après une viande aussi creuse que l'amour, ainsi que le dit votre devise? — Chacun son faible, répliqua le taciturne étranger. — Croyez-moi, renoncez à cette chimère. — Chimère! O Dieu du ciel! s'écria l'étranger en colère, n'as-tu pas rendu l'amour un allégement des misères de cette vallée de passage? et le cœur d'une femme qui nous chérit réellement n'est-il pas la source de tout bien?... Oui, qui ne se plaît pas au doux servage, je le tiens félon ou prêt à le devenir. — Eh, l'ami, vous brillez dans les orémus... chansons que tout cela. L'amour n'existe pas. — Cela peut se dire... Mais alors on ment par sa gorge!

Le ton de l'étranger avait un tel ascendant, une telle conscience de supériorité, qu'Enguerry ne voulut point batailler; il était même enchanté de cette ardeur. — Et quand on le prouve? répondit-il. — Cela est impossible, dit l'inconnu se radoucissant. — Beau sire, reprit le Mécréant, avez-vous aimé?... — Oui, répliqua le chevalier noir en soupirant, et sans l'être jamais : mon rang ou mon abaissement, ma fortune ou ma pauvreté, ma laideur ou ma beauté, tout fut obstacle. — C'est déjà prouver en ma faveur!.. Continuons... Aimez-vous?... — Oui, pour la dernière fois!... — Bon : dans quel but?... — D'être heureux, c'est notre cause finale. — Ah! mon cher soldat, est-ce de l'amour que d'aimer pour soi seul!... Avouez que l'on ne cherche que son plaisir; et partant l'on aime l'objet qui nous en donne le plus, si par *amour* l'on entend le *plaisir*, je suis d'accord! — Hérétique, mécréant! — Aussi le suis-je. Mais convenez encore que si vous cessiez d'aimer votre maîtresse il vous serait bien difficile de l'aimer une seconde fois. Vîtes-vous jamais jeune fille amoureuse d'un vieillard? car pour ce qui est des vieilles femmes, elles ne valent pas un zeste d'orange. — Vous n'avez donc pas de mère? — Si fait; mais avouez que l'on ne cherche que son plaisir; qu'alors les formes et la beauté sont nos points cardinaux. En France, on nous aime plutôt par vanité que par ardeur amoureuse. Paris est un pays de femmes glaciales; en Italie, on aime tout ce qui est homme; en Espagne, on nous aime un à un, en nous chérissant beaucoup, car elles veulent contenter le corps et l'âme; chaque pays, chaque mode; mais la mode éternelle, c'est l'intérêt... L'amour est donc un besoin comme la soif, et l'on ne boit pas toujours! dont bien nous fâche...

— Sire chevalier, répondit l'inconnu, laissez moi mon erreur : elle m'est trop douce; je veux encore croire un moment à ce sentiment qui n'embrasse que la perfection de l'âme, à cet amour exquis, pur comme la neige qui n'a pas touché terre, suave comme l'odeur d'une rose, et dans lequel on est certain que notre belle maîtresse ne pense qu'à nous, comme on ne pense qu'à elle; enfin que l'on n'est qu'une même âme. Se reposer sur le sein d'une telle femme, c'est une jouissance du paradis!...

— Ce n'est plus de l'amour!... car si vous ne cherchez que ce point, l'imagination peut vous fournir, comme aux faiseurs de vers, une maîtresse idéale... J'en reviens à mon dire, qu'amour est une petite rage... Ainsi pensait Jean-sans-Peur...

— Il tenait cependant à l'honneur de sa femme, car il fit assassiner le duc d'Orléans à ce sujet.

— Vous vous trompez! il fut, au contraire, très-content de ce prétexte pour tuer le duc, *j'en sais quelque chose*... Ainsi pensait-il, ainsi je pense, ainsi pensèrent les grands capitaines, ainsi le veut la nature; et je n'en permets pas plus à mes soldats; l'homme et la société firent le reste...

— Et pourquoi sommes-nous donc au monde, si ce n'est pour aimer et jouir?...

— Jouir!... Certes, répliqua le Mécréant, donner de bons horions sans en recevoir, boire, rire, régner, se battre sans se soucier des robes et du dessous qui met martel en tête aux amoureux transis; voilà ce qui doit occuper les hommes et ce que je vous offre...

— Comment cela? demanda le cavalier.

— Écoutez!.. vous me semblez bon compagnon, *je suis Enguerry le Mécréant*.

A ce nom, le chevalier noir fit un mouvement involontaire en regardant le Mécréant, qui lui dit :

— Auriez-vous peur?

— Peur! répondit l'étranger; quel est ce mot? Est-il anglais? je ne le connais pas; que signifie-t-il, je vous prie?...

— Bon!... s'écria le Mécréant en voyant la colère du chevalier, il me faut beaucoup de soldats comme vous. Venez avec moi, vous aurez

l'occasion de faire fortune : si mes desseins réussissent, je vous promets un comté comme celui de Provence; en attendant, nul souci ne vous talonnera; le bon vin, la bonne chère, les filles des vaincus, ne vous manqueront jamais... Tenez, incessamment nous pillerons ce château de Casin-Grandes et tous les trésors de ce bon roi Jean.

— Comment cela? interrompit le chevalier en cachant sa curiosité.

— Je viens demander la princesse; et si l'on fait la sottise de me la refuser, je saccage tout...

— Vous prétendez à la main de Clotilde?

— Certes....

— Et avez vous beaucoup de soldats?

— Sept à huit cents chevaux..

— Et vous êtes Enguerry?... s'écria l'étranger avec mépris.

— En chair et en os.

— En ce cas, votre chair et vos os n'ont guère de prudence de dévoiler les secrets qu'ils contiennent.

— L'ami, le pouvoir est franc, et le lion ne déguise rien.

— Le pouvoir!... Pour qui prenez-vous le souverain de ces lieux? s'écria l'étranger d'une voix fière et retentissante? ne croyez-vous pas à sa vengeance?...

— Ne savez-vous pas que je m'appelle Mécréant, et de fait ne croyant ni Dieu ni diable... Est-ce que je connais les rois? ajouta-t-il avec un air de mépris.

— Vous ne les connaîtrez que trop tôt!... murmura l'étranger.

— Baste, ne m'avez-vous pas dit que Gaston était toujours à chercher des aventures?

— Il reviendra!...

— Au surplus, qu'il revienne, je m'en bats l'œil; je le défie. Ma retraite est un abri contre la vengeance des rois; elle en a vu périr plus d'un au pied de ses remparts, on ne peut s'en emparer que par une certaine poterne, mais elle est toujours bien gardée.

— La foudre tombe partout, répondit brièvement le chevalier.

— Soit.

— Ce Gaston, reprit l'étranger, n'est donc pas brave, puisqu'on le redoute si peu?..

— Soudard!... dit Enguerry avec respect, le prince est une bonne lame, et je réponds pour lui. C'est me vanter que d'assurer que je le vaux. Allons, mon ami, voulez-vous mener la vie joyeuse d'un enfant sans souci?...

— Comte Enguerry, répliqua d'une voix sévère le chevalier noir, avez-vous regardé mes éperons?

— Non, mon ami.

— Je m'en suis aperçu plus d'une fois. Voyez-les donc, ils vous apprendront que j'ai fait les serments d'un loyal chevalier. Dunois les a reçus; ce serait me perdre d'honneur que d'être un de vos soudards, tous gibiers de potence!...

Ce mot fut comme le signal d'une tempête. En effet une grêle de coups tomba; le Mécréant ayant détaché sa hache et le chevalier noir la sienne, ils se battirent à outrance. Josette, qui les suivait de près, admira quelques instants la vigueur d'Enguerry, l'adresse et le courage de l'étranger, puis elle s'enfuit à Casin-Grandes en pensant que ces chevaliers avaient une valeur intrinsèque au moins égale à celle de son cher Barbu.

Les deux adversaires luttèrent comme deux lions, mais le chevalier noir asséna sur le chef du Mécréant un si vigoureux coup, que le cimier du brigand en fut brisé. La nuit ne leur permettait plus de continuer.

— Bien, chevalier! s'écria le Mécréant, étourdi du coup; Dunois se connaît en hommes; je suis bien sot de m'être fâché d'une vérité... Touchez là ... dit il en lui présentant sa main.

L'inconnu, faisant semblant de ne pas entendre, piqua des deux, et le Mécréant, déconcerté, l'imita. L'avenue de Casin-Grandes se trouvant illuminée par des torches, les deux adversaires ne surent que penser de cette circonstance. . . . .

Ici il faut nous reporter au moment où le pâtre, rapide comme la foudre, entra dans les cours de Casin-Grandes en s'écriant : *Au secours!... Madame est en danger!...* Ces mots retentirent et plongèrent le château dans un désordre presque aussi grand que celui dans lequel il se trouva lorsque les pierres, la chaux, le sable, les charpentes qui devaient le former gisaient pêle-mêle. Chacun s'ébranla, s'arma; tout, jusqu'à Marie, comprenant le danger, se précipita en formant un groupe inquiet dont les murmures frappèrent les airs très-inutilement.

Le chevrier arriva au conseil du prince au moment où l'on venait de décider, au grand regret du jaloux évêque, que Monestan irait en ambassade à la cour de Naples vanter la beauté de la princesse, assez adroitement pour enflammer le bon roi René, veuf depuis longtemps, et l'inciter à épouser l'héritière du royaume de Chypre, et sinon s'adresser à Gaston II, son fils.

Raoul raconte comment il a vu la princesse se promener sur le bord de la mer, comment la tempête a fait grossir et monter les vagues à une hauteur prodigieuse, et comment il n'a plus vu Clotilde...

A ce récit, le prince et ses trois ministres sont comme frappés de la foudre. Kéfalein parla le premier en s'écriant : — A cheval! vite, ma cavalerie!... Et il s'élança suivi du pâtre. — Grand Dieu, dit Monestan en levant les mains au ciel, l'auras-tu protégée? — Tous nos projets s'évanouissent; plus de guerre si la princesse est morte, continua l'évêque, Chypre est à jamais perdue! — Morte! répéta le prince machinalement. Il se leva, mais la douleur le fit retomber sur son siége : — Ma fille! ma fille! Il descendit, soutenu par ses deux ministres, et voulut aller sauver sa Clotilde.

Ce fut un touchant spectacle que le cortége de ce père désolé; entouré de tous ses gens, il se dirigea vers les falaises.

Les visages inquiets, la stupeur de chacun, ne servaient qu'à prouver combien était grande la douleur du roi. La belle tête de ce vieillard, dénuée des couleurs vitales, portait l'empreinte d'une tristesse funèbre, quelques larmes s'échappaient de ses yeux privés de lumière, et son silence, plus morne que le silence du cortége, inspirait la terreur plutôt que les larmes. On alluma des torches, on se précipita vers la mer, et, malgré son grand âge, le roi, marchant avec la vigueur que donne le désespoir, se trouvait à la tête de cet escadron de fidèles serviteurs.

Vol-au-Vent fut digne de ce nom. En peu de temps Kéfalein eut parcouru le haut de la falaise; il était guidé par Raoul. Le connétable, s'étonnant de voir le pâtre aussi savant que lui dans l'équitation, tout en courant, lui criait : — Bon cavalier! Mon ami, la lieutenance de ma cavalerie est à toi; tu es digne de commander, je suis sûr que la charge que je fis à Edesse n'est pas plus...

A ces mots il s'arrêta, car ils aperçurent la princesse, et Kéfalein revint avec la rapidité de l'éclair rassurer le monarque. — Sire, elle existe! s'écria-t-il en caressant Vol-au-Vent couvert d'écume.

— Ah! — Ce monosyllabe fut toute la réponse de Jean II. Il s'arrêta en s'appuyant sur Monestan pour ne pas succomber à sa joie. Les rides du prince disparaissent, son front s'éclaircit, et sans qu'il sourie, son visage offre les traits du bonheur; il dirige sa main vers le connétable, lui prend la sienne, et la mettant sur son cœur, il fait entendre à Kéfalein qu'il battait un peu pour lui.

A ce geste, la plus belle des récompenses, le connétable regarda ses deux collègues avec orgueil et s'écria :

— Que l'on dise que la cavalerie ne sert à rien!

L'attitude du prince, les larmes de joie qu'il laissait couler sur les traces de ses larmes de chagrin, émurent tous les cœurs. — Ma fille! dit-il en entendant son pas et le bruit soyeux de ses vêtements encore humides. — Mon père!...

Ils sont dans les bras l'un de l'autre. A ce spectacle, à ces mots déchirants par leurs accents, chacun, comme dans le conte de la Belle au bois dormant, garda sa pose, tant on savourait le bonheur peint dans ce vivant tableau : les suaves caresses de la jeune épouse sont gracieuses, mais le baiser d'un père qui retrouve une fille qu'il croyait perdue porte un caractère admirable; c'est la sainteté du sentiment, une volupté tout à part.. Le front large et majestueux, les cheveux argentés, le visage sévère et ridé de Jean II, contrastent avec la blancheur, la naïveté, la douceur et la taille svelte de Clotilde; elle est dans les bras de son père, comme une rose qui s'épanouit dans le creux d'un vieux chêne.

— Ma fille! te voilà donc?... Il semblait à Jean II qu'un siècle se fût écoulé. — Mon père! j'ai pensé ne plus vous revoir. — C'est *moi* qui l'ai sauvée! s'écria Trousse. — Lâche! tais-toi, dit Castriot. — J'y ai perdu dix de mes ferrets d'argent, mes souliers et ma médaille, observa Bombans. — Je vous en donne d'autres, répliqua le monarque. — J'ai presque acquitté ma dette, dit modestement le jeune chevrier. — Chacun a fait son devoir, s'écria le prince; et dans son ivresse il tira sa bourse et l'offrit au beau Raoul. — Monseigneur, je suis payé, répondit-il avec finesse. — Oui-dà! s'écria l'intendant, qui poussa le coude du chevrier, accepte toujours... — Ce drôle a de l'honneur, observa l'évêque. — Voilà l'effet des bons principes, dit Monestan en caressant la joue du pâtre. — Jeune homme, reprit Jean II, je vous offre une place d'écuyer. — Il monte à cheval comme moi; vous devinez les talents des hommes, dit Kéfalein, car c'est à Edesse que vous me fîtes connétable... — Sire, je ne puis l'accepter, interrompit le jeune chevrier. Et sans attendre de réponse il s'élança dans les montagnes.

La troupe s'étonna seule de ce désintéressement; car pour le prince et Clotilde ils nageaient dans un fleuve de joie céleste.

On forma à la hâte une litière avec des branches, et l'on y porta en triomphe le monarque et sa fille. Les cris de joie font retentir les airs, le bon prince, environné de cette petite foule bruyante, se croit encore à Nicosie; ses deux ministres, de chaque côté du palanquin, figurent sa cour; Kéfalein, avec ses quinze chevaux, forme escorte; et Josette s'est glissée sans rien dire derrière sa maîtresse.

Cette marche triomphale, éclairée par des torches, s'avançant dans l'avenue aux cris de : Vive Jean II! vive Clotilde! était ce qui causa l'étonnement d'Enguerry le Mécréant et du chevalier noir; aussitôt ils piquèrent des deux pour s'y joindre.

X

Réception au château. — Dîner. — Les deux chevaliers

En arrivant près du château, la curiosité de chacun fut fortement excitée par un phénomène miraculeux. La lueur incertaine des torches fit apercevoir à dix pieds de terre un grand fantôme blanc, d'une forme aérienne, qui se débattait dans les airs en jetant des sons inarticulés comme ceux des sibylles; une auréole entourait sa tête prophétique, et le bruit infernal des chaînes servait d'accompagnement à ses cris. On s'arrête en regardant ce phénomène avec les yeux de la peur, qui se glissa dans l'âme des plus courageux.



Le chevalier noir.

— C'est une vapeur formée par les exhalaisons des fossés, dit l'évêque. — Monsieur, répondit Monestan, la sainte Écriture enseigne que le Seigneur fait souvent des miracles pour avertir les hommes.

Hilarion haussa les épaules par un mouvement imperceptible.

Cependant Monestan parut avoir raison, car l'on entendit distinctement ces paroles qu'une voix rauque lança dans les airs :

— Courage, prince, courage: Chypre sera reprise!... Mais les malheurs et l'adversité ne sont pas à leur terme... Je vois ton ennemi le plus cruel s'approcher; le voilà; le serpent est à tes côtés, le vois-tu?... Regarde l'ange de bonté, le défenseur, le vaillant, le fort des forts!... Courage, et rendez le sang versé; me...

Le bruit des chaînes empêcha d'entendre le reste. On s'examina mutuellement, et la stupeur fut au comble quand on aperçut, à dix pas du prince, les deux chevaliers qui parurent tombés du ciel; car chacun, le nez en l'air, ne les avait pas vus venir.

— C'est Marie! s'écria Kéfalein revenant du portail; elle déraisonne, à cheval sur les chaînes du pont-levis où elle a grimpé.

En effet, l'Innocente, les cheveux épars, descendit et se jeta aux pieds du prince en criant lamentablement :

— Sire, mon fils! rendez-le-moi!...

— Pauvre folle!... dit le monarque en trouvant au milieu de sa joie une infortune que toute la puissance des rois ne pouvait adoucir. Cependant un regard de Clotilde fit taire Marie.

Castriot tournait autour des deux inconnus en brandissant son sabre avec l'air hargneux d'un chien de ferme lorsque deux pauvres se présentent à la porte. Monestan ne sachant pas si les deux cavaliers n'étaient point des anges descendus du ciel, leur dit, avec toute la douceur qu'annonçaient sa figure et sa contenance abbatiale :

— Seigneurs, qui êtes-vous et que demandez-vous? — Beau cher sire, répondit le Mécréant, nos talons prouvent que nous sommes chevaliers, et je ne sache pas que l'on nous ait jamais refusé l'hospitalité dans aucun château. — Voilà de bien beaux chevaux! s'écria le sage Kéfalein. — Connétable!... interrompit le roi d'un air imposant. Ce seul mot fit taire Kéfalein. Messieurs, continua le prince, les rois de Jérusalem ont créé l'ordre des Hospitaliers, c'est assez vous dire que notre château sera toujours ouvert aux chevaliers; soyez les bienvenus... — D'autant plus, répliqua le Mécréant, que nous avons à vous entretenir en particulier.

Le chevalier noir ne cessait de regarder la princesse : protégé par la sombre clarté des torches, il s'approcha le plus qu'il put de Clotilde, et l'on s'avança vers le pont-levis, au milieu du murmure général causé par les conversations dont l'apparition des chevaliers était le sujet. Castriot ne perdit pas de vue ces deux inconnus.

La princesse, en proie aux souvenirs d'un moment à peine écoulé, ne pensait point au désordre de ses vêtements et encore moins aux chevaliers étrangers. Depuis deux mois que le prince habitait Casin-Grandes, il n'avait pas encore eu l'occasion de recevoir. Il fut donc au comble de la joie en pensant au simulacre de grandeur qu'il allait déployer; il se félicita que la circonstance eût rassemblé tout son peuple autour de lui lors de l'arrivée des deux chevaliers, et il se cessa de donner des ordres à Bombans.

A dix pas du château, le roi quitta son palanquin, et Clotilde fut transportée dans son appartement afin d'avoir le temps de s'habiller. La jolie Provençale l'aida dans les apprêts d'une toilette bien simple. La fille de Lusignan n'était plus jalouse que d'un seul suffrage.

Arrivé sous le portail, le roi dit à ses deux hôtes, en les confiant aux soins de ses trois ministres : — Ce château, tout grand qu'il est, se trouve trop petit, même pour les restes de notre cour et de notre splendeur presque éclipsée; si nous étions en Chypre, vous seriez mieux reçus.

— Sire, répondit l'inconnu, votre bonté, votre franchise, décorent mieux votre hospitalité que tout le luxe des cours. A ces paroles, le prince tressaille; son cœur s'émeut, il rassemble les vestiges de sa vue afin d'apercevoir le chevalier; il ne le peut : un geste trahit son impatience, et il se retira tout rêveur.

Castriot, sur un mot du prince, s'empressa de grossir la garde royale des dix apprentis cavaliers du digne connétable; il se mit à leur tête et tâcha, par sa contenance, de donner un air martial et grandiose à la salle des gardes. Le monarque passa sa dalmatique doublée d'hermine, il se décora de tous les attributs de son pouvoir et vint presser les valets de pied, les serviteurs fidèles qui se dépêchaient d'ôter la housse de la balustrade d'or, de découvrir les meubles, d'allumer les torches de cire que contenaient des candélabres d'or appelés *torchères*. Bombans, de son côté, pour rendre le souper digne d'un monarque, se concertait avec le fameux cuisinier Taillevant, qui depuis fut au service du roi de France, et qui nous laissa même un précieux traité sur la cuisine. Le menu du souper ayant été arrêté, l'intendant employa plusieurs Cypriotes affidés pour sortir la vaisselle du trésor.

Pendant ces apprêts, les trois ministres promenaient les deux chevaliers dans les cours. Le grand écuyer (c'est ainsi que l'on nommait le palefrenier en chef) vint chercher les deux destriers.

— Ayez-en bien soin, Vérynel! s'écria Kéfalein.

Sur un message secret de Jean II, Monestan dit aux inconnus :

— Si vous vouliez monter au palais, sires chevaliers! il ne fait pas assez jour pour examiner les fortifications.

L'évêque ne se tenait pas de joie en voyant Enguerry s'occuper de la forteresse en guerrier savant, il discutait guerre et combats avec le Mécréant, et il le prit en amitié par un secret penchant.

Sur l'observation du comte de Monestan, ils s'acheminerent vers le perron de l'aile de Hugues, et le sire Enguerry le Mécréant admira la beauté du portique et l'escalier de marbre. Dans la salle des gardes, Castriot disposa ses quinze soldats tout contre les trophées et les panophées, de manière qu'ils parurent en plus grand nombre.

— Ce sont les chefs de nos compagnies d'ordonnance, dit l'évêque au Mécréant pour lui faire concevoir une haute idée de la puissance guerrière du prince; il n'ajouta pas que les compagnies manquaient. Ce mot produisit son effet. Enguerry crut le monarque entouré de mille hommes au moins. — Je croyais le prince sans soldats. — Sans soldats? reprit l'évêque avec un geste de hauteur; lorsque le reste de *nos trente mille hommes* sera disposé, Chypre nous appartiendra ..A ces mots ils se dirigèrent vers la salle du trône. — Le roi de Chypre est visible, sires chevaliers, leur dit Trousse en grand costume de maître des cérémonies; et, prenant par la main les deux étrangers, il les introduisit dans le salon rouge, tout brillant de dorures et de pierreries. Jean II était assis sur son trône, dans une attitude majestueuse et calme; les trois ministres se rangèrent debout à côté du trône, deux vieux serviteurs qui servaient de pages, et six hobereaux de l'île de Chypre, trois musiciens, deux écuyers du prince, Vrynel le grand écuyer, le commandant des chasses, grand louvetier, le curé subalterne qui disait la messe, et cinq ou six autres personnes, formaient une espèce de cour : leurs habits somptueux et leur contenance firent croire au Mécréant que c'étaient des princes. — Vous devez être fatigués, sires chevaliers, dit le monarque; nous vous prions de vous asseoir.

Alors les deux pages, âgés d'une quarantaine d'années, apportèrent des escabelles garnies de coussins. A ce moment Clotilde se présenta, suivie de Josette : les deux étrangers se levèrent, et le Mécréant, profitant du charmant usage de ce temps féodal, baisa Clotilde sur la bouche, tandis que l'inconnu lui prit la main et y déposa un respectueux baiser...

A ce geste, Clotilde frémit d'une terreur secrète, et pâlit en reconnaissant, à l'éclat des lumières, le chevalier noir qui sauva son père de la fureur des Vénitiens, et le transporta dans un navire anglais, avec tous ses trésors!... Les soins de ce chevalier mystérieux lui revinrent en la mémoire!... Nul doute qu'il n'allait réclamer sa main. Comme elle achevait cette parole en elle-même, une chouette, placée dans la vaste cheminée de ce salon, fit entendre des cris lugubres et plaintifs. — Bel augure! ..se dit-elle en s'asseyant à côté de son père, qui, toujours intrigué de la présence de l'étranger, écoutait tous ces mouvements.



Raoul le chevrier.

— Paque-Dieu! qu'elle est belle!... s'écria très-involontairement Enguerry. — Désirez-vous quitter vos armes? leur demanda le prince. — Un vœu me force de toujours garder les miennes, répondit l'inconnu. — Il aura commis quelque crime! murmura l'évêque. — Le ciel en ait pitié! dit Monestan, cherchant à se rappeler la tournure du chevalier dont il reconnaissait les armes — Quant à moi, reprit Enguerry, je garde volontiers les miennes par habitude.

Alors l'intendant, revêtu momentanément de la haute dignité de maître d'hôtel, parut orné de la dalmatique de Kéfalein; mais sa face jaunâtre, ses traits régulièrement grossiers et ses gros vilains sourcils, en annonçant son avarice, prouvèrent qu'un roturier ne joue jamais bien le rôle d'un grand seigneur!... Avis aux anoblis.

— Sire, dit-il, vous souperez quand il vous plaira!...

A ce mot, le chevalier noir, qui n'avait pas cessé de regarder Clotilde, s'élança pour présenter une main tremblante d'amour, et l'on descendit à la salle du festin. Là commença le triomphe du prince et de l'intendant.

Sur un dressoir en vermeil, on aperçut une douzaine de grands plats d'argent, des aiguières, des dragcoirs et des bassins en argent : au milieu de ce buffet brillaient une grande nef, ou navire octogone tout en or, représentant en bosse les douze pairs du temps de Charlemagne, ladite nef supportée par des lions massifs, aux armes du prince; un banquet en or soutenu par quatre sirènes, des flacons et une foule d'aiguières, d'hydres, de quartes à contenir le vin, en même métal; enfin des tasses en vermeil, douze salières en or, trente cuillers d'argent, autant de fourchettes, des hanaps et des coupes, etc.

La table du festin, en bois d'ébène, ornée d'une lame d'argent très-épaisse, et sur laquelle on sculpta une vigne, était couverte d'une nappe peluchée, mise de manière à laisser ce chef-d'œuvre d'orfévrerie à découvert.

Cette salle immense, voûtée et décorée par des petites colonnes gothiques en pierre et à base de marbre, avait aux quatre coins des torchères en argent, garnies de grosses chandelles de cire; et, pour plus de luxe, sept valets magnifiquement habillés tenaient des torches dans leurs mains, en mettant leur gloire à ne pas remuer. — Le haut bout de la table était orné d'un dais rouge, et dans cet endroit Enguerry remarqua une autre nef d'or soutenue par des centaures, et contenant, selon l'usage, la serviette brochée d'or du prince, sa salière, son hanap, son couteau, son sifflet, et à côté la quarte dorée renfermant son vin particulier.

A la place de chaque convive se trouvait un hanap d'or (espèce de vase semblable à un calice) et un pot à boire de même métal, plein de vin d'Orléans; les viandes qui surchargeaient la table étaient disposées en pyramide dans de magnifiques plats d'or; on avait parsemé la nappe de feuilles de roses, et deux chandeliers d'or, symétriquement placés, éclairaient la table et les mets du temps; Taillevant

nous en a donné le détail : c'étaient des poulets dorés avec des jaunes d'œufs, des chapons à l'huile, des gelées aux armes du prince, des pâtés de gibier et des prunes confites à l'eau de rose, etc., etc.

Sur une vaste cheminée, remplie de feuillage et de fleurs, il y avait une horloge d'Orient, et du manteau de la cheminée pendait une bande de taffetas vert découpée en dents de loup, et sur laquelle les armes du prince étaient brodées. Le Mécréant désira bien ardemment qu'on lui refusât la princesse, en contemplant toutes ces richesses avec un œil d'envie...

Clotilde s'avança gracieusement et présenta aux deux chevaliers une aiguière remplie d'eau parfumée; ils s'y lavèrent les mains, et la princesse leur donna une serviette peluchée pour s'essuyer.

Cette cérémonie faite, l'évêque prononça négligemment le *Benedicite*, et chacun s'assit sur un banc de bois de cèdre sculpté, sur lequel il n'y avait de coussins qu'à la place du monarque et de sa fille. Ces derniers se placèrent sous le dais rouge, dans le haut bout de la table; personne ne se mit à côté de Clotilde, si ce n'est que le chevalier noir, ne voulant point manger, se posa doucement sur une escabelle, à l'angle de la cheminée; il prit sa tête entre sa main droite, et, l'appuyant sur un de ses genoux qu'il croisa sur l'autre, il parut plongé dans une rêverie profonde!... A gauche du monarque était Monestan; venait ensuite l'évêque, puis le Mécréant, qui s'assit derrière le riche dressoir, en ayant le connétable à sa gauche... Le reste de la cour se tint debout dans une attitude respectueuse.

Clodilte aidait son père à manger, en lui poussant avec adresse chaque chose sous sa main : elle lui versait à boire, coupait son pain, et tous ces soins délicats étaient empreints de trop d'amour filial pour ne pas faire penser qu'elle serait une tendre épouse... Certes le monarque avait besoin de ces attentions, car il ne s'occupait que du chevalier noir, et lorsqu'il eut bu, laissant la moitié de son vin dans le hanap : — Présentez le reste au chevalier, dit-il à sa fille. Clotilde le lui donna; l'étranger s'arranga pour toucher les doigts de Clotilde en le prenant, et il les pressa tout doucement; la jeune fille rougit.

— Sire, s'écria l'étranger, c'est trop d'honneur et trop de plaisir; en vous voyant, on se croit à la table des dieux, et servi par Hébé. Il rendit le hanap en tremblant, et Clotilde remarqua ses yeux briller à travers la visière serrée!... Un froid mortel se glissa dans les veines de la jeune vierge, en pensant que son beau juif mourrait de chagrin en apprenant son mariage!... Le chevalier reprit sa position mélancolique.

Après le premier moment de silence qui sert de préface à tous les repas, l'évêque fit la demande suivante au Mécréant : — Dans quels pays avez-vous porté vos armes, sire chevalier?

— En France seulement, répondit Enguerry.

— C'est un très-beau métier! continua l'évêque.

— Hélas! dit Monestan, on désole la terre au lieu de la cultiver!... Les hommes vont mourir en des pays qui ne les virent point naître!... Que de larmes ont coulé!.. que de larmes couleront encore dans cette vallée où la guerre les sème à chaque combat

— Monestan, reprit le roi, la guerre est nécessaire; c'est une maladie de la masse humaine, et une maladie salutaire : la guerre est juste quelquefois. Lorsqu'on dépouille un prince, ne doit-il pas chercher à reconquérir son royaume?

— Puis, dit l'évêque, si tous les hommes vivaient, la terre ne pourrait les contenir.

— Croyez-vous, s'écria Monestan, que le Seigneur ne l'ait pas prévu? la terre est assez fertile!...

— Ou plutôt les combats assez fréquents, dit Enguerry en vidant son hanap.

— Oui, continua l'évêque en soutenant le Mécréant, pour lequel il avait un faible.

— C'est un point douteux, reprit le prince, et vous avez tort tous les deux : les combats n'ont pas toujours déchiré le monde, et alors la terre suffisait aux besoins des hommes, et ce, par le moyen des maladies contagieuses et partielles, dont l'Éternel laissa le germe chez nous. Une profonde sagesse préside à nos maux comme à nos biens.

— C'est autoriser la guerre, dit Enguerry.

— Je ne le pense pas, répondit le prince.

— Cependant l'Éternel est appelé le *Dieu des armées*, observa l'évêque.

— Non pas dans l'Évangile, répliqua prestement Monestan.

— Cela ne prouve rien, reprit le prince; Dieu n'a jamais autorisé la guerre, et si les rois étaient tous prudents, ce fléau n'existerait pas.

Les trois ministres se turent et firent un signe au Mécréant prêt à répondre. En effet, on aurait parlé de faire de la toile, le bon prince eût été le meilleur tisserand; de cavalerie, c'était le meilleur cavalier; de politique, de guerre, de religion, il connaissait tout à fond, se fâchait de ne pas parler le premier, et contredisait chaque raisonnement en croyant avoir convaincu lorsqu'on se taisait par respect.

C'est une maladie commune à tous les grands, à tous les rois, et j'ai vu beaucoup d'hommes qui sont empereurs sur cet article...

— Comment avez-vous trouvé notre forteresse? demanda l'évêque. — Que trop fortifiée, répondit le Mécréant avec humeur. — Un château ne l'est jamais assez, dit le prince. — Sire, il l'est toujours trop pour ceux qui l'assiégent!... observa le Mécréant en achevant, pour la seconde fois, de vider sa quarte de vin d'Orléans. — Au contraire, continua le monarque, plus un castel est fort, plus il y a de gloire à l'emporter; et si nous avions bâti ce château, nous l'aurions encore mieux défendu, surtout du côté de la mer. — Mais, monseigneur, répliqua le Mécréant, il n'y a pas besoin de fortifications, précisément à cet endroit. — C'est vrai, dit l'évêque. — En effet, observa Kéfalein...

Clotilde était offensée des regards effrontés du Mécréant, et elle le fixa de manière à lui faire baisser les yeux. — Elle ne m'aimera pas, pensa-t-il. Et il se consola de cet échec en buvant.

Le roi, comme accablé par l'approbation générale donnée au comte Enguerry, reprit en ces termes : — Vous vous trompez, messieurs; vous n'avez donc pas étudié le mouvement de l'eau sur notre globe? Dans cent ans l'on abordera peut-être à Casin-Grandes aussi facilement que dans une rade, si la mer se retire, comme je le crois, ou plutôt y apporte des sables; il faut tout prévoir...

— Sire, vous avez raison, dit Kéfalein.

L'évêque haussa les épaules, mais la princesse lui lança un coup d'œil de reproche.

— Vîtes-vous les fossés? continua l'aumônier. — Certes, répondit Enguerry. — Et l'épaisseur des murs — Ils sont indestructibles. — Croyez-vous qu'il y ait un côté faible?... — Non... — Si, messieurs, reprit Jean II; et rien n'est plus facile que de prendre...

Enguerry prêta l'oreille. A ce moment, le chevalier noir, dégageant sa tête, fit quelque bruit avec les plumes de son casque; Clotilde se retourne, et le chevalier, craignant que le prince ne trahît sa détresse, dit à voix basse : — Cet homme est Enguerry...

Clotilde laissa tomber sa fourchette d'or, et Monestan la vit pâlir,

— . . . . . Et rien n'est plus plus facile, observait le monarque, de prendre Casin-Grandes...

A ce mot, la princesse fit un signe au comte de Monestan, ce signe signifiait : *Méfiez-vous d'Enguerry!...* Le premier ministre le comprit heureusement...

— . . . . . Hélas! continuait toujours Jean II, si nous pouvions avoir assez de soldats pour défendre la façade d'entrée, ce château serait inexpugnable!...

— Que dites-vous, sire? interrompit brusquement l'évêque en achevant de vider son hanap, et confus de ne plus paraître un guerrier d'importance, et de ce que l'étranger allait découvrir qu'il en avait imposé; sire, vous oubliez donc les quinze compagnies d'hommes d'armes dont les chefs vous servent de gardes du corps — Hilarion, répondit tristement le prince, je les avais en Chypre, mais nous n'y sommes plus!... et je crois qu'excepté Castriot il serait difficile de trouver ici...

A ce mot funeste, Clotilde réitéra un signe de tête et d'yeux à Monestan, pour lui donner à entendre qu'il fallait soutenir l'évêque dans ses assertions et l'empêcher de parler au Mécréant.

— . . . . . De trouver ici d'autres soldats, acheva le prince.

— Monseigneur ne veut pas que l'on connaisse ses forces, dit l'évêque à l'oreille du comte Enguerry.

Monestan se mit à tirer Hilarion par sa soutane, pour qu'il ne causât pas avec l'ennemi; mais l'opiniâtre Hilarion donna, par-dessous la table, des petits coups sur les doigts de Monestan, afin de défendre sa soutane; il en résulta un combat intestin, le premier qu'ait soutenu l'évêque, et il continua de dire au Mécréant : — Nous avons aussi des raisons d'Etat pour les lui cacher à lui-même.

Ici Monestan remporta la victoire, et l'évêque en gémit. En effet, Monestan avait tiré si fort la soutane, que force fut à l'aumônier de se retourner pour voir les signes du premier ministre.

En toute autre circonstance, Clotilde eût ri de cette bataille.

Malheureusement la nature mit une telle douceur dans les yeux bleus et la figure anodine de Monestan, que l'évêque n'y comprit rien; et il se mit à parler de nouveau à l'oreille du Mécréant.

Tout ceci fut l'affaire d'un moment.

— Sire, s'écria alors Monestan, vous ignorez donc que vous avez trois cents hommes dans le château deux cents à Marseille, cinq cents à Aix... une armée!...

— Une armée!... répéta le roi dans un profond étonnement.

— Oui, mon père, dit Clotilde.

Le Mécréant ne savait que penser...

— Et de plus une cavalerie ottomane que je vous ai créée, ajouta Kéfalein; il est vrai que ces Provençaux ne veulent pas devenir habiles...

— De la cavalerie! dit Jean II.

— Oui, monseigneur, s'écria l'évêque au comble de la joie de se voir soutenu, vos armées jusqu'à présent ne vous ont rien coûté. Notre dévouement, dût-il encourir votre disgrâce, les a préparées pour vos succès; et, habilement disséminées dans divers endroits, elles

attendent le moment où l'on s'embarquera pour aller reconquérir l'île de Chypre; et dès que nos *trente mille hommes* seront complets, vous n'aurez plus qu'à vous mettre à leur tête; et, débarquant à Nisastro, vous volerez jusqu'à Nicosie, de victoire en victoire; nous y entrerons entourés de drapeaux vénitiens, aux acclamations du peuple, et les Lusignan brilleront d'une gloire nouvelle!.. on pourra même peut-être reprendre Jérusalem.

En disant ces derniers mots l'évêque n'était plus sur le banc; il se remuait dans sa soutane, en brandissant son hanap comme un sabre.

— Certes, on le pourra, dit Kéfalein, car je formerai un corps de Mameluks, pour ne plus avoir à craindre la redoutable cavalerie des Turcs de l'Asie.

Le prince, ne pouvant deviner les motifs de cette conspiration, s'écria tout en colère :

— Que signifie cette multitude de soldats que vous me donnez si libéralement lorsque vous savez notre détresse? Avons-nous dix hommes d'armes au château? Oubliez-vous qui nous sommes, pour plaisanter ainsi?...

— Ah! sire... répondirent à la fois les trois ministres, excités par les coups d'œil de Clotilde effrayée.

— Silence, messieurs, répliqua sévèrement le monarque; nous n'avons pas d'armée... mais nous en aurons une, le jour que cela nous plaira... Lorsqu'on possède nos trésors, on peut espérer tout; et, supposé que nous eussions les bataillons que vous nous créez, vous nous auriez donc abusé, lorsque vous confessiez notre dénûment le jour où, d'après mes ordres, l'on discuta les mesures à prendre contre le fléau du pays, cet infâme scélérat...

— Mon père! interrompit Clotilde, qui pressentait une catastrophe; mon père, votre vin se renverse!...

— Contre ce traître Enguerry le Mécréant, acheva le prince.

— Traître!... répéta le Mécréant échauffé par le vin, jamais le comte Enguerry n'a trahi personne!

— Ciel!... le plus grand brigand!... dit le prince.

— Vous en avez menti par votre gorge. Et le Mécréant, se dressant, leva sa visière et s'écria : C'est moi qui suis Enguerry!...

A ce mot, l'épouvante est dans la salle; chacun est debout; la figure altière de l'évêque est animée, Kéfalein met la main sur son épée, en regardant avec ses yeux à fleur de tête le terrible Mécréant; Clotilde, comme évanouie, penche sa belle tête sur le dos du banc... le chevalier noir reste impassible; la figure de Monestan indique une sainte horreur; et au milieu du tumulte Bombans effrayé cache sous sa dalmatique les pièces de vaisselle les plus précieuses et les reporte au trésor en semant l'alarme... Le prince s'écria d'un accent guerrier :

— Mânes de mes ancêtres qui planez dans cette salle, vous indignez-vous assez de mon affront, et de voir votre descendant aveugle et sans épée... pour se venger!...

— Se venger!... répéta Enguerry d'une voix retentissante, de quoi? Ne suis-je pas comte? Ai-je déshonoré votre table? Qui m'a déclaré félon et déloyal?

— Tes actions!... dit le roi avec l'accent d'une rage concentrée.

— Je n'ai jamais tiré mon épée que pour me venger!... et j'avais, selon la maxime de Jean-sans-Peur, de bonnes raisons; et prenez garde de m'en donner une!... Mais je m'explique, et vais déclarer le dessein qui m'amène... Je demande en mariage la princesse Clotilde!.....

— A ce mot, la jeune fille s'évanouit, à l'aspect de la barbe rousse du Mécréant et à l'idée d'être la femme de ce monstre d'iniquité : Monestan se signa, et Bombans emporta de nouvelles pièces d'argenterie.

— Voûtes, écrasez-nous donc!... s'écria le prince... Kéfalein, Castriot! Castriot, armez-vous! votre prince est insulté... Heureux que vous êtes de ne pas voir ce Mécréant! La figure de ce vieillard en cheveux blancs était sublime de dépit et de colère...

Kéfalein tira son épée et le Mécréant la sienne.

— Le combat est inégal, dit l'évêque, le connétable est sans armure.

Le prince se lève, cherche sa fille et la prend dans ses bras en lui demandant où est l'autre chevalier.

— Ah! si notre libérateur était en ces lieux! demanda Jean II.

A ce mot, l'étranger saisit le bras du prince.

— C'est lui! dit le roi, nous en étions sûr.

A cet instant, Castriot, qui s'était entendu nommer par le monarque, franchit les escaliers; il entre, voit le prince et sa fille dans les bras du chevalier noir, l'épouvante sur tous les visages, et l'imprudent Kéfalein prêt à être percé par l'épée du Mécréant. Les yeux de l'Albanais lancent des éclairs; il n'hésite pas et décharge un tel coup de sabre sur la nuque du sire Enguerry, qu'il alla faire connaissance avec les dalles de marbre qui pavaient la salle, puis Castriot s'en alla sans rien dire. A cet instant Bombans avait emporté la dernière pièce d'argenterie.

— Il est mort, aussi vrai que moi je vis! s'écria Trousse survenant; il est mort!...

A ce mot fatal, toute l'indignation de Jean II cessa, il réfléchit aux suites de sa colère, et le politique Monestan lui dit :

— S'il existe, nous sommes perdus; s'il est mort, monseigneur, c'est une tache à votre mémoire.

— Sire, dit le chevalier noir, le comte Enguerry le Mécréant était votre hôte; vous avez violé les lois de l'hospitalité.

Pour toute réponse, le prince, reconnaissant tout à fait son libérateur, le serra dans ses bras : — Ma fille, c'est lui!... dit-il.

— Je le savais, mon père!... Et Clotilde vit tressaillir le chevalier noir à ce mot, qu'il crut dicté par l'amour. — Pauvre chevalier, pensa-t-elle en voyant ce mouvement de joie, je ne puis t'aimer!..

— Et vous ne me l'avez pas dit, cruelle! répondit le prince à sa fille. Enfants, dit-il en se tournant vers sa cour, parez de fleurs ce château. Appelez les musiciens. Que l'on apprête un plus beau festin et que l'on répande nos vins les plus précieux. Brûlez des parfums et que tout respire la joie; notre libérateur est en ces lieux! Il a sauvé votre prince!...

En ce moment, Enguerry se releva en s'écriant : — Vengeance!... l'on m'a fait grandement outrage; on m'assassine quand je crois manger le pain de l'hospitalité... C'est une félonie!

XI

Le roi et le chevalier noir. — Sympathie. — La chaîne d'or. — Les fleurs.

Lecteur, le prince était bien en faute; car, selon l'usage admirable de ce temps antique, on pouvait bien se venger de son ennemi, mais l'on attendait, pour le faire avec décence, qu'il fût dehors; et les jésuites ne vivaient pas à cette époque!... Je le dis, car la race future sera si méchante qu'elle leur attribuera cette subtile distinction. Dans sa joie, le monarque se tourna vers le Mécréant, sans cependant quitter la main du chevalier noir, qu'il pressait sur son cœur, et il dit au comte Enguerry, d'une manière touchante, quoique pleine de majesté :

— Nous ne voulons pas que les voyageurs secouent la poussière de leurs pieds à la porte de notre château sans y entrer. Sire chevalier, notre intention est que nos hôtes soient reçus avec toute la dignité que leur donne momentanément leur caractère sacré; le malheur est susceptible, et si vous songez à ce que nous fûmes et ce que nous sommes, vous verrez que l'on peut passer beaucoup à qui souffrit beaucoup. Les rois ne sont pas plus exempts que les autres hommes du joug des passions et de l'erreur, et plus grand est leur mérite quand ils le reconnaissent...

Ce fut tout ce que la dignité royale et la politique permirent au bon Jean II de dire, pour ne pas ensanglanter la fête causée par le retour de son libérateur.

— Vous fûtes toujours moult bon, vaillant et généreux! s'écria le chevalier noir. — Sire, répondit Enguerry, vous pouvez encore mieux réparer le mal; je vous réitère la demande de la main de votre fille. C'est à vous de m'entendre. Demain matin, j'attendrai votre réponse, sinon je partirai. — Seriez-vous fatigué? dit le prince à son libérateur en le sentant tressaillir aux paroles d'Enguerry. — Oui, sire.

Alors Trousse conduisit le Mécréant à l'appartement qu'on lui destinait; le monarque voulut guider lui-même le chevalier noir vers le sien; la princesse monta à son appartement et les ministres au salon rouge pour discuter sur les événements importants qui venaient d'avoir lieu. L'on en causa même dans les cuisines, dans les écuries, dans les cours, partout, et le calme, un instant troublé, se rétablit.

Suivons d'abord le prince et son libérateur.

Arrivés à l'appartement des hôtes de distinction, Jean II tout ému l'introduisit en lui disant : — Que j'ai de joie à vous posséder ici! J'espère que vous resterez longtemps avec nous?

— Impossible, sire.

— Eh quoi!...

— Monseigneur, aujourd'hui même je me suis convaincu qu'il est urgent que demain je parte dès l'aurore. Il s'agit de choses importantes pour le salut de mes... de ma patrie et peut-être pour votre tranquillité même...

— Je ne vous reverrai donc plus? s'écria le prince avec douleur.

— Ah! sire, il est un aimant qui me fera sans cesse revenir vers vous!...

— Je le devine, répondit le monarque en soupirant; Clotilde...

— D'où le savez-vous? dit le chevalier en déposant son casque.

— L'amour est-il un sentiment que l'on puisse cacher? Entre tous

les hommes on voit un amant, de même qu'entre les femmes on distingue une mère.

— Eh bien! oui, sire, j'aime votre fille; que dis-je? j'aime... j'adore, j'idolâtre, et cette passion n'est point guérie. Je pensais que l'absence la ferait mourir, faute d'aliment. Ah! le souvenir est dans les amours plus puissant que la présence Celui de Clotilde m'assiége sans cesse, et depuis le jour où je réussis à vous embarquer sur un de mes vaisseaux j'éprouvai des malheurs.

— Des malheurs! répéta péniblement le prince avec un air de bonté touchante: ont-ils cessé?

— Oui, sire. Des tempêtes assaillirent notre flotte. Les chevaliers qui me firent l'honneur de me choisir pour chef et mes soldats furent séparés de moi; je n'en ai point encore de nouvelles, et j'en suis d'autant plus inquiet que j'ai pensé périr dans un naufrage. Un navire anglais nous sauva, mon écuyer et moi, lorsque nous allions être victimes des flots. Eh bien! au milieu de ces maux, j'y fus insensible, tant je pensais à votre fille; et, presque enseveli dans l'onde, mon amour brillait au fond de mon cœur comme un feu que rien ne pouvait éteindre, pas même le danger...

La voix du chevalier n'avait plus l'accent rude et guerrier; elle était douce et pénétrante, et Jean II se sentit ému.

— Mon ami, dit-il, je sais que la reconnaissance m'oblige à vous donner ma fille; c'est tout ce que j'ai pour m'acquitter.

— Donner!... interrompit le chevalier. Sire, vous m'estimez bien peu en croyant qu'un homme digne de ce nom vous sauva par intérêt. Donner!... Je n'exige rien, sire; je ne veux devoir Clotilde qu'à elle-même, qu'à mon amour. Il faut que je lui plaise, qu'elle m'aime; dès aujourd'hui je commence à me déclarer son servant d'amour.

— Mais, sire chevalier, Clotilde ne doit épouser que des princes.

A la manière dont Jean II se débarrassa de ces paroles, on pouvait s'apercevoir qu'elles lui coûtaient beaucoup à dire; aussi le chevalier répondit en souriant et d'une voix sonore et presque ironique:

— Monseigneur, croyez que je puis aspirer à elle; et quand je me découvrirai vous serez satisfait du sang qui coule dans mes veines; c'est le plus noble de toute la chrétienté. Il ne peut qu'honorer les Lusignan, tout rois qu'ils sont. Ils furent vassaux de mes ancêtres.

— Ils ne furent vassaux que des rois de France! dit fièrement Jean II. et ils les firent trembler. Mais, seigneur, cette question ne peut vous déplaire. Vous vous couvrez d'un voile mystérieux qu'un père doit lever.

— Il est vrai, sire, mais on ne le peut encore; il faut attendre.

— Serait-ce un bâtard? pensa le monarque en frissonnant à cette idée.

— En me découvrant à vous, continua l'étranger, je ne me perdrais pas seul, car mes desseins enferment le bonheur de bien du monde et votre propre salut.

— Comment? s'écria le roi.

— Je ne m'explique point, mais soyez persuadé que je vous prouverai mon dire.

— Chevalier, dit le prince avec l'accent de la plainte, votre courte apparition est en quelque sorte douloureuse. C'est me montrer le plaisir pour me le faire regretter. Si du moins vous vous étiez découvert plus tôt, bien que mon cœur vous devinât, j'aurais pu vous recevoir avec plus d'éclat.

— A quoi sert-il?

— C'est vrai, la véritable fête est dans mon cœur... Vous ne voulez donc pas la prolonger?

— O mon vénérable ami, mon père, croyez qu'il faut de grands motifs pour me faire quitter ces lieux avec tant de précipitation. Ne contiennent-ils pas tout ce que j'aime?...

Le roi lui serra la main avec attendrissement.

Cette muette réponse, empreinte de l'éloquence du cœur, toucha le chevalier. Que de choses disait cette douce pression! Ne pouvant voir son libérateur, le prince remplaçait l'expression de ses yeux par le tact amical de sa main généreuse. Après un moment de ce silence compris des grandes âmes:

— Prince, s'écria l'étranger, je suis venu réclamer un serment. — Demandez, chevalier. Vous êtes sûr d'obtenir. — Jurez-moi donc que votre fille ne sera l'épouse d'aucun autre tant que j'aurai l'espoir de lui plaire. . et de l'épouser. — Je le jure, dit le prince avec calme. — Me voilà tranquille. Adieu, sire. — Pourquoi cet adieu? — Je pars demain dès l'aurore. — Vous ne passerez donc qu'une nuit sous le toit de votre père? — Les princes doivent savoir faire des sacrifices. — Adieu donc.

Et ils s'embrassèrent. Une larme du vieillard coula sur la joue de l'étranger — Adieu... mais revenez, dit encore le monarque en fermant la porte.

Et il entendit le chevalier pousser un soupir.

— Je ne lui ai pas offert mes trésors, pensa le bon Jean II. Il rentra donc.

— Sire chevalier, si vos entreprises exigeaient des secours d'argent, je puis vous être utile; car, pour des soldats, *je suis détrôné...*

Le prince soupira. — Dans ce moment je regrette mon trône doublement. — Sire, vous êtes trop bon, et je vous remercie.

Alors le monarque s'achemina vers son salon rouge. A son approche, les ministres se levèrent et ôtèrent leurs toques.

Le roi les trouvant occupés à discuter, il se hâta de dire en arrivant, de crainte qu'on ne lui enlevât la parole:

— Messieurs, nous nous trouvons dans de graves circonstances: Enguerry nous demande notre fille, et, d'un autre côté, le chevalier noir vient de réclamer sa main. Il est nécessaire de réfléchir à la conduite que nous devons tenir et la rendre conforme à notre dignité...

Tous tombèrent d'accord qu'il était impossible de donner Clotilde au Mécréant.

— Messieurs, nous avons engagé notre royale parole de ne point marier notre bien-aimée fille avant que le chevalier noir ait renoncé à elle...

— Sire, observa l'évêque, l'on ignore ce qu'est le chevalier noir, et le comte Enguerry n'est pas tant à dédaigner: il a huit cents hommes d'armes et des trésors, du courage; il est noble...

— Oubliez-vous qu'il nous insulta? Oubliez-vous aussi que vous nous avez souverainement déplu? Messieurs, dit sévèrement Jean II, nous ne savons pas à quoi tient que nous ne vous bannissions de notre présence; nous honorons votre repas en y venant prendre part, et vous avez l'audace de nous contredire, de nous rendre ridicule aux yeux de deux étrangers en nous donnant des armées que nous n'avons pas; il ne nous manquait plus pour dernier outrage que d'être insulté par nos propres sujets.

— Sire, dit Monestan en tortillant sa toque entre ses doigts et retenant l'évêque qui frappait du pied, j'avoue que nous sommes coupables; mais ces assertions étaient une ruse innocente pour inspirer au Mécréant une idée imposante de votre puissance et vous mettre à l'abri de ses desseins.

Le roi ne répondit rien. Son silence à la réponse de ses ministres équivalait toujours à l'aveu d'un tort, ce qui n'arrivait pas souvent; cette fois il y ajouta un mouvement circulaire de la main gauche qui semblait dire: — Vous aviez raison... Mais il s'écria sur-le-champ: — Pourquoi ne nous avez-vous pas prévenu de cette circonstance? — Sire, vous ne pouviez pas voir nos signes, répondit Kéfalein. Le roi se tut de nouveau.

Rien n'était plus facile aux ministres de profiter de ce moment de triomphe, mais ils eurent la générosité de laisser le champ libre au roi.

— Messieurs, reprit-il, encore faut-il que nous donnions une réponse au comte Enguerry. — Et qui ne le choque pas, dit l'évêque. — Qui la lui portera? demanda Monestan. — Moi, si cela plaît à monseigneur, répondit le connétable. — On pourrait s'en dispenser, observa le comte Ludovic. — Nous préférons ce parti pour l'honneur des Lusignan; un Enguerry ne doit pas... — Sire, continua Monestan, le Mécréant nous a dit que, faute de réponse, il partirait demain matin après l'avoir attendue; il faut le laisser partir. — Admirable! s'écria Kéfalein; je n'aurais jamais trouvé cet expédient. — Nous y accédons, dit le monarque, et c'est notre bon plaisir; messieurs, que Dieu vous ait en sa garde!

Les ministres s'inclinèrent, et sur ce mot Jean II se retira dans son appartement, car les émotions de cette journée l'avaient un peu fatigué.

— Votre ambassade à Naples est finie, dit l'évêque à Monestan d'un air de triomphe. — Dieu veuille que le Mécréant ne se trouve pas offensé!... répondit le premier ministre. — Quel mal y aurait-il à le combattre, répliqua le guerroyant Hilarion.

Kéfalein les regardait gravement.

Si l'on avait voulu les peindre, on aurait très-bien représenté le groupe de la douceur, de l'orgueil et de la naïveté... L'évêque en soutane affectait une supériorité sur ses deux collègues; Monestan avait les yeux baissés avec humilité; Kéfalein était dans une pose unique, il jouait avec la plume de sa toque en contemplant l'évêque d'un œil effaré, et son immobilité seule suffisait pour dévoiler le peu de complication qui régnait dans ses pensées...

— Pourvu *qu'il n'arrive pas de malheurs*, messeigneurs, s'écria l'intendant qui venait de recouvrir les choses précieuses, et notamment la balustrade; ce Mécréant regardait le dressoir avec un œil de convoitise! oh! je m'y connais!...

Les ministres laissèrent Bombans et ses valets s'acquitter de leur devoir. . . . .

Revenons à la princesse. Aussitôt que Clotilde eut regagné son appartement, elle s'assit pour réfléchir à ses malheurs. — Quelle journée!... se dit-elle. J'oubliais trop promptement que les filles des rois ne doivent point avoir de cœur! l'obéissance est le seul sentiment

qu'elles connaissent; pourquoi suis-je fille d'un roi?.. Pauvre Juif!... ce soir ton amour a reçu le coup de la mort!...

Elle n'eut pas le courage d'aller à sa fenêtre. — Pourquoi l'entretenir dans son espérance? se dit-elle, quand le chevalier noir me demande peut-être à mon père... et peut-il me refuser? moi-même, puis-je résister?... je suis la rançon de mon père!... il s'acquitte à mes dépens!... Hélas! épouser l'étranger, ou je ne sais quel prince que j'ignore, n'est-ce pas toujours là mon destin!... pauvre Juif!... Elle entendit du bruit sur la Coquette: — Il y est, le malheureux!... dit-elle. Et la jeune fille reçut un coup terrible... A ce moment Josette entra: — Madame doit se trouver bien fatiguée?...— Ah! beaucoup, Josette!... — Madame aurait-elle du chagrin?... — A quoi voyez-vous cela?...—Vous avez pleuré, madame...—Je ne m'en apercevais pas, Josette, dit Clotilde pour changer de conversation pendant que la jeune Provençale la déshabillait. N'avez-vous rien à me dire sur vos secrets? vous voilà revenue!... — Hélas! madame!... j'ai peur de vous déplaire... — Non, ma fille... Laissez mes cheveux, reprit Clotilde, ils n'ont plus besoin d'être si bien arrangés *maintenant!*... Ces mots furent dit avec l'accent de la plainte. — Mais, madame, ils sont gâtés et remplis de sable et de mousse; il faut les nettoyer. — Ne jetez rien à terre, s'écria Clotilde, mettez sur ma table ces faibles débris; ils me rappelleront le danger que j'ai couru... comment je me suis sauvée... et.. continuez votre récit .. — Vous me renverrez de votre service si je parle... — Pouvez-vous le craindre, à moins d'une grosse faute?

La Provençale se tut, une larme brilla sur sa joue.

— Mon enfant, reprit Clotilde, vous vous trouvez donc bien coupable?... allez, dites toujours, je suis indulgente... que trop!... même pour moi... — Madame, je ne suis point coupable; mais je sais que j'aurais plutôt dû vous parler ce matin; car ce soir, dit-elle en pleurant, je n'en ai pas le courage!... — Suis-je donc si redoutable?... Donnez-moi mon missel, reprit Clotilde en montrant de son doigt un livre de prières; je veux y mettre cette fleur afin de la sécher pour la conserver toujours!...

Clotilde tira de son sein la fleur du beau Juif, et ce ne fut pas sans chagrin qu'elle la fana en la pressant dans le vélin monastique; alors elle pensa que la religion réprouverait son amour; mais aussi qu'elle lui offrait des consolations. C'est comme si je consacrais mon amour à Dieu! se dit-elle. Et elle ferma le missel en soupirant. — Vous pleurez aussi, Josette? — Madame, cet Enguerry doit vous être en horreur? — Pourquoi?... je suis sûre que mon père n'accueillera pas sa demande; ainsi... — Eh bien! je vais vous ouvrir mon pauvre cœur!... — Bon, mon enfant, je vous écoute!...

Onze heures sonnèrent à l'horloge du château.

— Madame, nous devons toutes... — Auparavant, dit la princesse en se levant, je veux voir à ma fenêtre si le ciel est calme.

Clotilde, ne pouvant résister à l'envie de contempler son bel Israélite avant de se mettre au lit, courut entr'ouvrir son rideau: le temps était chargé de gros nuages noirs, et l'obscurité la plus profonde régnait; mais les yeux de l'amour sont perçants, et Clotilde crut entrevoir sur la rocaille une masse brune qui tranchait avec le flanc blanchâtre de la Coquette.

— Il y est sans doute! se dit-elle, et la lune ne nous éclaire pas ce soir!... Pauvre Juif! la nature elle-même nous dénie son assistance; adieu pour toujours!...

A ce moment la chouette cria de ce cri lent, clair, plaintif et funèbre qui jette dans l'âme le froid de la mort qu'il annonce!... A ce son lugubre, à l'aspect du voile noir des cieux, au silence imposant de la nuit, au pressentiment de son cœur glacé, Clotilde laissa tomber le rideau, revint toute tremblante, comme si la mort l'eût désignée par un mouvement de sa faux.

— Voilà deux fois que j'entends la chouette!... il mourra de douleur, ajoute-t-elle à voix basse, et moi... peut-être aussi!...

Josette soutint sa maîtresse qui se mit au lit presque évanouie; ses joues n'étaient plus que faiblement rosées, et le vague qui régnait dans son âme apparut sur son visage.

— Madame, qu'avez-vous?... s'écria la jeune Provençale effrayée. — Rien, c'est le cri de la chouette... continuez .. — Madame, vous ne vous fâcherez pas?... — Non .. — Hélas! reprit la jeune fille, notre destin est d'aimer!... — Malheureusement pour nous, Josette!... — Mais, madame, le comble du malheur c'est que nous ne sommes pas maîtresses de notre cœur, un je ne sais quoi l'emporte en un instant: M. Trousse nomme cela *sympathie*. — *Sympathie*, Josette!... — Oui, c'est ce qui fait que l'on aime des gens malgré soi, des gens que quelquefois nous ne pouvons pas...

La fille de Bombans se mit à pleurer.

— Josette, je t'entends!... Et des larmes inondèrent le visage de Clotilde. Il régna un moment de silence, pendant lequel les deux jeunes filles se regardèrent; et la princesse, entendant un léger bruit sur la Coquette, tressaillit et pleura plus fort.

— Madame, je serais bien malheureuse, reprit Josette, si j'aimais un prince; car je ne pourrais pas l'épouser! je serais bien malheureuse aussi si j'aimais un juif... — Josette... n'achevez pas!...

Et la princesse se couvrit la figure de ses deux mains.

— Ah! madame, ce n'est pas un juif que j'aime, s'empressa-t-elle d'ajouter avec un accent de triomphe qui fit trembler Clotilde; et cependant je n'ose vous dire qui je chéris!... — Ne craignez rien, ma fille, rien n'est impossible à l'amour, et vous, vous pouvez aimer en liberté. — Si c'était un soldat d'Enguerry?... Et la Provençale épia le visage de sa maîtresse. — D'Enguerry!... répéta Clotilde. — Mais ce n'est pas un soldat, madame, c'est son premier lieutenant!... Le grand mot était lâché. — Il vous aime donc bien, Josette?... — Ah! madame, j'en ai la plus grande preuve...

En disant cela, la Provençale, rassurée, badinait avec une croix d'or qu'elle avait au cou.

— Laquelle?... demanda Clotilde. — Vous saurez donc, madame, que ce vilain Mécréant défend à ses soldats de se marier sous peine de mort; il dit que cela les rend lâches!... — Eh bien? — Eh bien, madame, ce matin... je me suis mariée avec le lieutenant, à Montyrat...

Elle frémit dans l'incertitude où elle était de la réponse de Clotilde, qu'elle regardait avec anxiété.

— Heureuse fille!... s'écria la princesse. je voudrais être toi!...

Et elle contempla la Provençale étonnée avec des yeux remplis de larmes et d'envie.

— Ah! madame, dit-elle d'un air fin, j'ai bien vu que ce chevalier noir vous aimait!... — Que trop, Josette!... — Est-ce que vous croyez ne pas pouvoir l'épouser?...

La princesse, à cette idée, laissa tomber les larmes qu'elle retenait, sans chercher à tirer Josette d'erreur; seulement elle lui dit:

— Josette, l'amour est toute notre histoire, il fait notre malheur ou notre bonheur. — Ne craignez donc rien, madame, continua Josette en parlant à voix basse et prenant un air mystérieux; lorsque le roi s'enferma dans la chambre de l'étranger, je passais dans la galerie; j'ai tout entendu: votre père a promis votre main au chevalier noir...

La jeune fille fut surprise de voir la terreur se peindre sur le visage de Clotilde.

— Dites-vous vrai?... Grand Dieu!... plus d'espoir!... Allez-vous-en, Josette, votre bonheur me fait mal!... — Adieu, madame!... — Allez dormir pour nous deux!... mais donnez-moi sur ma table le vase de cristal où sont les fleurs de ce matin...

La jeune fille les apporta en silence. — Elles se fanent... dit Clotilde; et elle les respira avec une jouissance indicible.

Josette s'éloigna, ne sachant que penser de l'état de sa maîtresse; cependant le bonheur qu'elle ressentait d'avoir instruit Clotilde chassa bien vite ses tristes réflexions. En sortant elle trouva Castriot avec un renfort de deux gardes, qui veillaient à la porte. . . . . .

Aussitôt que l'aurore lança le char du soleil dans les campagnes du ciel, le chevalier noir sella lui-même son cheval et sortit du château; ce fut Marie qui lui baissa le pont-levis en souriant.

— N'êtes-vous pas la nourrice de la princesse?... lui dit-il. — Oui. — Tenez... et l'étranger lui donna une magnifique chaîne d'or; rappelez-vous du chevalier noir et présentez-le quelquefois au souvenir de Clotilde.

A ces mots, il s'éloigna si rapidement, que son cheval semblait voler. L'Innocente resta muette et retourna cette chaîne, la regardant avec insouciance... Elle eut la constance de la remuer ainsi pendant deux heures entières... L'arrivée du Mécréant la tira de son absorbement; elle regarda Enguerry tracer une grande croix rouge à l'une des colonnes gothiques qui supportaient l'ogive du portail, et précisément au-dessous des armes des Lusignan, que l'architecte avait sculptées dans la pierre.

— Ma mie, dit-il à l'Innocente, vous pouvez annoncer qu'avant trois jours on aura de mes nouvelles... et je serai vengé du mépris que l'on a pour moi!... Puis il disparut.

— C'est un vilain!... il ne me donne rien, s'écria Marie.

A ce mot, Bombans parut, et sa figure jaunâtre s'épanouit à la vue de l'or qui brillait dans les mains de la nourrice.

— Marie, ma mignonne, dit-il en se frottant les doigts qui lui démangeaient, où donc as-tu pris cela?... — Mon bon ami de là-bas me l'a donné! répondit-elle avec un léger sourire. — Donne-la-moi, reprit l'intendant en caressant l'épaule nue de Marie, je te la serrerai, tu pourrais perdre ce bijou. — Non, je la mettrai sur mon cœur!... Mon cœur, reprit-elle en jetant un regard sur elle-même... mon

cœur, il est mort!... Je n'ai plus de fils! — Que feras-tu de cette chaîne?...

Et l'intendant la suivait de l'œil dans tous les mouvements que la folle lui imprimait en la tournant.

— Je la garde pour mon fils!... Bombans, à force de manœuvres, saisit la chaîne, en disant : — Elle est d'un beau travail et bien lourde! Et il la prit tout à fait des mains de Marie. Il a toujours prétendu qu'elle la lui donna librement, et que ce mouvement valait donation; mais on prétend qu'il l'arracha violemment, ce que les paroles suivantes de l'Innocente confirment : — Au voleur!... au voleur!... — Dieu, quel malheur! s'écria l'intendant, *je l'avais bien dit!*... Et il cria si fort que la voix de Marie fut couverte par la sienne. — Qu'avez-vous, monsieur l'intendant, dit Véryuel survenant. — Regardez cette croix!... Et Bombans lui montra la fatale croix rouge.

Alors, pensant à son trésor et au pillage qu'en ferait le Mécréant, l'intendant courut le mettre en sûreté, criant que tout était perdu; dans sa douleur, il ne rendit pas la chaîne d'or; la pauvre Marie n'en cria que davantage; tous les gens accoururent, et quand on apprit le dessein du Mécréant, la plus grande consternation régna dans les cours du château... Tout le monde se rassembla et se précipita vers le pavillon de Hugues.

— Tous ces gens-là seront bientôt malades, dit l'impassible Trousse en les voyant entourer le perron; et qu'est-ce qui les agite?... c'est une pensée; et quel est l'intermédiaire entre le corps et la pensée?... ce sont les nerfs. Or... — Or, va avertir les ministres, lui répliqua Castriot.

Alors l'huissier fit prévenir le connétable et le comte de Monestan du grand événement qui jetait le trouble dans le château.

En ce moment la princesse se levait. Elle court à sa fenêtre, elle l'ouvre.. Le bel israélite, assis sur son rocher, la regardait avec amour... Elle rougit en le voyant, et rougit encore plus fort lorsque le céleste parfum des fleurs nouvelles embauma l'air. Ne sachant comment se tirer de ce pas difficile, elle prit, d'un air embarrassé et sans oser lever les yeux, chacune des fleurs l'une après l'autre : elle les assembla et quitta la croisée pour les mettre dans le second des vases de cristal... Elle tremblait en les posant... Son esprit était agité de mille idées diverses, enfin elle revint à la fenêtre... Imprudente! elle dit : — Nephtaly... ma main est promise!... retirez-vous!... et ne venez plus!... — Pourquoi me ravir votre vue?... demandais-je autre chose! s'écria l'israélite au comble de la joie en entendant Clotilde lui parler.

Elle soupira, et le juif, prenant ce soupir pour une réponse favorable, dévora des yeux sa tendre bienfaitrice et la remercia, par un geste, de cette espèce d'assentiment qu'elle donnait à leurs amours. Son geste semblait dire : — Enfin vous m'ordonnez quelque chose, vous prenez possession de moi, je vous appartiens...

Clotilde fut interdite, et un regard fugitif répondait : — Ne croyez pas que je vous avoue que je vous aime... n'est-ce pas impossible?...

Ce muet langage plein de charme et d'une mélancolie réelle, puisque c'était presque un adieu, fit voir à Clotilde toute l'étendue de sa passion. Enfin le juif rassembla tout son amour dans un dernier regard et se retira sur sa crevasse. Clotilde le vit se mettre à genoux et envoyer un tendre baiser à cette fenêtre... — Quelle est donc sa joie? se dit-elle... Naïve, elle ignore que l'amour est aveugle, et que, tout entier au bonheur présent, jamais il n'a regardé l'avenir : la folie ne le guide-t-elle pas en l'étourdissant de ses grelots?... Aussi Clotilde s'étourdit-elle et partagea la joie du beau juif, sans comprendre que le langage qu'elle avait tenu, les gestes qu'elle avait faits, trahirent un sentiment trop tendre pour n'être que de l'intérêt ou de la pitié...

A ce moment Josette entra sans être appelée : — Madame, dit-elle, Enguerry va venir assiéger le château!... Et le visage de la Provençale amoureuse respirait le plaisir. — Eh bien, Josette? — Eh bien, madame, je verrai mon mari!... — Malheureuse, vous oubliez donc les maux qui vont nous accabler? — Ah! madame, pardonnez-moi... et elle se mit à genoux avec les marques du repentir le plus grand, je suis bien coupable!... — Sa joie n'est-elle pas naturelle?... se dit Clotilde en regardant les fleurs nouvelles... Moi-même ne suis-je pas coupable!... Je n'ai plus le droit d'être sévère!... Relevez-vous, Josette...

La jeune fille raconta à sa maîtresse le désordre qui régnait dans le château. Laissons-les pour assister au grand conseil qui doit se tenir en ce moment.

XII

Conseil du roi. — Ambassade. — Dénombrement de l'armée.

Depuis cinq minutes les trois ministres étaient entrés dans le cabinet du roi de Chypre. Jean II, instruit du malheur qui le menaçait, avait oublié la formule qui servait de prélude à tous les conseils; et les ministres, étonnés de se trouver debout, attendaient l'ordre du prince. Monestan, les yeux baissés, tenait son chaperon à la main sans le remuer aucunement; tandis que Kéfalein faisait mouvoir le sien avec l'insouciance qui résultait des désinences de son caractère. Quant à l'évêque, il avait sa main droite appuyée sur sa hanche, et par sa pose et son œil fier il semblait s'indigner du silence du prince. Jean II, assis sur son fauteuil, frappa son genou de sa main gauche avec un air embarrassé; sa noble figure ressemblait assez à ces bustes antiques dont les yeux sans expression offrent l'image d'une impassible résignation. Enfin il rompit le silence par ces mots : — Messieurs, jamais nous ne nous sommes trouvés dans des circonstances si graves et si pénibles... En effet, nous avons pu perdre notre royaume, ce fut un malheur bien grand; néanmoins il nous restait la perspective de pouvoir le reconquérir!... Mais la menace d'Enguerry, le dénûment où nous nous trouvons, dénûment que malheureusement il connaît ainsi que nos trésors, nous plongeront, si le Mécréant est vainqueur, dans un abîme d'où nous ne pourrons plus sortir, car nos espérances de rétablissement s'évanouiront...

Un grand homme, et je ne sais lequel, a dit, et je le répète : *Un rien allège les souffrances*... Tel homme se console de la perte d'un fils en discourant; tel autre sera soulagé de la mort de sa maîtresse par la sublime inscription qu'il a trouvée pour mettre sur sa tombe... Le bon roi Jean II, au milieu de sa nouvelle infortune, éprouvait, en prononçant les paroles que l'on vient de lire, une espèce de joie en voyant les affaires de l'État prendre une importance, une gravité, qu'elles n'avaient point eues depuis qu'il habitait Casin-Grandes. Cette satisfaction de tenir un conseil véritable perça dans les mots suivants :

— Aussi, messieurs, nous nous sommes empressé de vous mander pour profiter des lumières que vous avez acquises par votre expérience et votre savoir; employez-les à trouver une résolution digne des rois de Jérusalem et de Chypre. Nous sommes dans le dernier asile des Lusignan; il ne fut jamais violé... c'est assez vous en dire.

— Sire, dit l'évêque, Enguerry le Mécréant, en plaçant cette croix vengeresse que nous aurions évitée si l'on avait suivi mon conseil d'hier, a déclaré qu'avant trois jours il investirait votre château; l'on ne saurait donc prendre des mesures trop promptes.

A cette observation, le roi leva brusquement la main qu'il avait appuyée sur sa cuisse gauche, et cette main tendue semblait demander : — Est-il vrai?... Le silence des trois ministres affirma que l'évêque disait la vérité. Le prince laissa retomber sa main sur sa cuisse. Or il y a bien des manières de laisser tomber sa main, et ce geste peut exprimer la douleur comme le plaisir; mais le prince mit tant de mélancolie dans ce mouvement, cette main tomba si bien d'aplomb, que Kéfalein fut ému de ce simple geste; son corps fluet se pencha, sa petite tête oblongue suivit le mouvement de la main du prince, et son bonnet ne tourna plus entre ses doigts. Quant à Monestan, il lève les yeux au ciel, croise ses bras, insère son pouce droit entre ses deux lèvres et se met à réfléchir. Le silence régna dans toute sa pureté.

Il devenait clair qu'il fallait prendre une décision importante dans ses résultats : la guerre ou la paix, la vie ou la mort, dépendaient de ce conseil. Aussi je n'en omets aucune circonstance.

Parmi les historiens du cœur humain, la Rochefoucauld est un de ceux qui surprirent le plus de ses secrets, et je pense avec lui que l'amour-propre est le motif de toutes les actions des hommes; mais j'y joins l'intérêt : et, cela posé, je prétends que tous les conseils des rois finissent comme celui du roi de Chypre, c'est-à-dire selon l'intérêt et les passions de ceux qui les composent.

L'aumônier pensa que la guerre lui fournirait l'occasion de se distinguer, et de faire briller ses talents militaires.

Kéfalein, de son côté, se disait intérieurement que sa cavalerie pourrait faire des prodiges, des charges, des évolutions, etc.

Monestan gémissait, et lui seul avait raison : car, le prince étant

résolu à ne pas donner sa fille, seul moyen d'apaiser le Mécréant, ce sage ministre voyait bien que la guerre allait fondre sur l'asile de son roi.

— Non! s'écria Jean II en frappant sur la table, nous ne sacrifie-pas notre fille!...

A cet élan généreux, l'évêque jugea que le prince penchait pour la guerre, et il répondit : — Sire, qu'a donc d'effrayant la guerre avec Enguerry. Ne peut-on pas armer vos vassaux, votre maison? et, conduits par un chef habile, la cavalerie commandée par le connétable, j'ose croire à des succès; et, dans l'hypothèse la plus désespérante, c'est-à-dire le siége de Casin-Grandes, ne pouvons-nous pas le défendre pendant cent ans contre Enguerry?... même contre trente mille hommes? Ah! si nous les avions!... — Hilarion, dit le prince entraîné par l'accent du prélat, il faudra bien faire ce que vous proposez : ce n'est pas un expédient, c'est ce que la nécessité nous force d'entreprendre. Certes, nous savons que nous devons espérer des succès; les Lusignan vainquirent souvent quand ils commandèrent... — Sire, répondit le prélat se chagrinant à l'idée de voir le prince commander en personne; votre grand âge!... — Notre âge!... A cent ans les Lusignan sont jeunes quand il s'agit de défendre leurs sujets!... — Sire, dit Kéfalein, nous n'avons pas à choisir, il faut combattre!... — C'est ce que nous pensions, répliqua le roi.

A ce moment Monestan détacha son pouce d'entre ses dents, et dit avec une douceur toute monastique : — Sire, je crois que l'on peut encore éloigner le fléau de la guerre... — Le moindre détour déshonorerait les Lusignan! s'écria l'évêque en interrompant. — Ce n'est point une défaite que je propose, reprit Monestan sans s'émouvoir; tout le premier je défendrai mon prince lorsque tout espoir sera perdu; mais, sire, laissez-moi suivre un dessein qui m'est inspiré par un bon ange. Envoyez une ambassade au sire Enguerry; qu'on lui fasse amitié; qu'on lui dise qu'il partit trop matin; que vous ne pouvez prononcer sur le sort de votre fille; qu'elle a demandé huit jours pour rendre réponse. Au moins, messieurs, pendant ce temps nous pourrons rassembler nos forces pour résister; nous enverrons à Aix ou en Dauphiné demander du secours ou soudoyer des troupes : qui sait même si le ciel pendant ce temps ne nous secourra pas si nous l'implorons!...

A ces paroles, dictées par la prudence, chacun fut comme illuminé d'une lueur subite, et l'évêque lui-même ne trouva point d'objection.

— Monestan, dit le roi flatté d'avoir une ambassade à nommer, à envoyer, à attendre, nous vous remercions de cette opinion sage et qui peut s'accorder avec notre dignité : nous vous nommons ambassadeur avec notre aumônier; M. Trousse vous accompagnera comme secrétaire, et Vérynel avec deux Cypriotes vous serviront d'escorte; acquittez-vous avec noblesse de vos fonctions; que votre vertu en impose, et si l'on vous refuse, déclarez la guerre; que dès aujourd'hui l'on s'y prépare.

Ces mots éveillèrent dans l'esprit du prélat l'idée des combats, car il se promit bien qu'il s'acquitterait de l'ambassade de manière à ne pas apaiser le Mécréant, et Kéfalein songea sur-le-champ à sa cavalerie. Monestan calcula que de toute manière on prierait Dieu pour vaincre et que l'on chanterait des *Te Deum* en cas de victoire, et de son côté il espéra calmer le Mécréant. Le prince se retira moitié content, moitié chagrin; et, ne sachant quelle issue aurait cette guerre future, il résolut de cacher à sa fille l'amour du chevalier noir pour elle, car le matin il avait décidé de l'en instruire, en lui déclarant qu'il désirait ce mariage. Clotilde eut donc encore du répit, et elle aurait eu sans doute la même joie que Josette si elle avait su que la guerre lui évitait cet ordre paternel.

Les ministres sortirent du conseil et descendirent dans la cour : tous les gens de la maison, excepté Clotilde et Josette, étaient rassemblés en attendant avec impatience le résultat de ce conseil; les ministres furent tous flattés de l'importance que leurs dignités acquéraient dans un asile où ils ne croyaient pas avoir à gouverner. Kéfalein, en qualité de connétable, fit la harangue suivante, en agitant ses deux bras en forme de télégraphe :

— Fidèles serviteurs du roi, notre maître, la guerre vient d'être décidée.. A ces mots une espèce de frayeur s'empara de l'assemblée. En décidant la guerre, reprit Kéfalein, qui prit ce mouvement soudain pour un effet de son éloquence, nous avons décidé la victoire, et c'est en voyant votre dévouement que nous en pouvons répondre; que chacun songe donc à défendre son prince, à se défendre soi-même : dès à présent nous allons prendre les mesures les plus sévères pour composer une armée qui sera redoutable, si vous avez du courage; et c'est vous faire injure que de le mettre en doute, car tout homme en a, lorsqu'il combat *pro aris et focis*, pour son sac et ses quilles, sa patrie et son prince. Cette seule idée en donne.

Un morne silence succéda à cette harangue, la seule que le connétable ait faite dans sa vie : le seul Castriot avait joyeusement tiré son sabre et il le frottait, le nettoyait, l'aiguisait sur le fer du perron, en tâchant de faire disparaître la brèche qu'il reçut en tombant sur le gorgerin du Mécréant. Les trois ministres descendirent le perron après avoir décidé à voix basse de faire une revue générale des forces militaires du château.

— Nous aurons bien de la peine à arriver à *trente mille hommes*, dit tristement l'évêque en jetant un piteux regard sur les deux cents serviteurs qui composaient la tremblante assemblée.

Le corps d'élite fut formé de Castriot, que l'on promut sur-le-champ au grade de commandant; on lui donna pour soldats les trois Cypriotes et les trois musiciens du prince, ses huit valets de pied, les trois valets de chambre et cinq aides de cuisine; le concierge, le boulanger et deux de ses garçons, le sommelier et son fils, le sacristain de la chapelle, le gardeur de troupeaux, et huit hommes de peine.

Ce premier corps, composé de trente-huit hommes, se sépara du reste et se groupa mélancoliquement autour de Castriot, qui ne put s'empêcher d'éprouver un mouvement d'orgueil. Ses gros sourcils noirs remuèrent si bien, que nul des incorporés n'osa se plaindre; il les rangea tout le long d'un mur et se promena devant eux en caressant la poignée de son sabre.

L'évêque, le connétable et Monestan virent avec chagrin que dans ce qui restait d'effectif il n'y avait plus que quatre-vingts hommes. Ils se regardèrent d'un air consultatif, et l'évêque rompit le silence en s'écriant : — On fera un corps de réserve avec les femmes, nous l'emploierons en temps et lieu. — En amazones, observa le connétable.

L'on procéda à la formation du second corps, dont le commandement fut décerné au docteur Trousse. — Mais, monseigneur, s'écria le docteur en émoi, songez donc que moi, comme médecin, chirurgien et apothicaire, j'aurai les blessés à soigner, et qu'il conviendrait, loin de m'exposer, de me placer avec une vingtaine de femmes dans un lieu bien sûr et hors de tout danger.

— Il n'y aura pas de blessés, répondit l'évêque. — Qu'y aura-t-il donc? s'écria le docteur consterné. — Que des morts! observa Kéfalein; on s'arrangera pour cela, et obéissez sans murmurer.

Trousse fronça la peau tendue de sa grosse figure bien nourrie et il se retourna tristement vers l'intendant, qui lui dit : — J'avais bien prévu qu'il arriverait mal... — Et moi aussi!... interrompit Trousse au désespoir. Commander un corps quand je ne suffis pas à gouverner le mien et celui du prince!... Me battre!... Ah! cette pensée m'emportera si elle se convertit en peur!...

Dans ce corps entrèrent les deux valets de Kéfalein, deux de l'évêque, les quatre de Monestan, le secrétaire des ministres et ses deux scribes; on y joignit huit palefreniers, les trois hommes du chenil, les deux sous-cuisiniers, six jardiniers et quatre ouvriers, le fauconnier avec ses quatre oiseleurs, et l'officier de bouche qui sonnait les repas; en tout quarante hommes.

Le docteur Trousse se mit en rechignant à leur tête, et fut se placer à l'opposite de Castriot, en cherchant à ranger ses soldats sur une seule ligne; mais il feignit de ne pas le pouvoir afin qu'on le destituât.

Il est impossible de rendre la joie de l'évêque en assemblant ces bataillons et en les voyant en ordre de bataille.

— Le troisième corps, s'écria-t-il en regardant Monestan, sera composé de. . — De quoi? dit Monestan en lui montrant les quarante vieillards qui restaient, maître Taillevant ne peut pas combattre, M. l'abbé Simon non plus. — Vous avez raison, reprit l'évêque, mais alors, nous prendrons tous ceux qui sont au-dessous de soixante ans, et j'en vois à peu près quinze; nous y incorporerons les gens de la ferme de Casin-Grandes, au nombre de douze; et le garde-chasse avec ses gardes particuliers formeront un effectif de trente hommes, dont maître Bombans prendra le commandement, et l'on donnera le nom de *corps des vieillards* à ce bataillon.

— La cavalerie maintenant, s'écria Kéfalein, c'est le plus essentiel.

Les ministres se dirigèrent vers les écuries, et l'on y compta :

1° Les seize chevaux de Kéfalein, y compris Vol-au-Vent, ci.. . . .	16
2° Les trois chevaux du prince, ci	3
3° Sept, employés aux charrois des grains, fumiers, etc., ci.	7
4° La haquenée de la princesse Clotilde, ci.	1
5° Les neuf chevaux appartenant aux piqueurs, à Vérynel, grand écuyer, ci.	9
6° La jument de Monestan, le cheval entier de l'évêque, le vieux cheval volé par l'intendant et la mule de Trousse, en tout quatre, ci.	4
	40

Toute récapitulation faite, la masse équestre se trouva être de quarante chevaux à pourvoir.

Kéfalein avait ses dix néophytes que l'on avait compris dans le dénombrement des fantassins, ainsi restaient trente chevaux; mais le connétable recruta l'évêque en qualité de lieutenant, huit piqueurs, le commandant des chasses, le grand écuyer Vérynel, deux écuyers et les six demi-seigneurs cypriotes qui formaient au besoin la cour du prince, ce qui ne laissa plus que onze chevaux vacants; et Kéfalein frémit à l'idée de voir sa cavalerie incomplète, lorsque les deux vieux serviteurs que l'on décorait du nom de pages du roi vinrent s'offrir à ses regards et sur-le-champ furent enrôlés bon gré, mal gré.

— Encore neuf chevaux, monsieur l'évêque! s'écria Kéfalein avec l'accent de la plainte.

— Et vous oubliez nos deux courriers, répondit Hilarion.— Il en resterait toujours sept, observa le triste connétable en poussant un long soupir.

— Hé! ne faut il pas songer aux chevaux de remonte en cas de chevaux tués?

A ces mots, le visage de Kéfalein s'épanouit comme une rose au soleil.

—Ainsi, continua l'évêque, en récapitulant nos forces, nous avons cent huit hommes d'infanterie et trente-trois de cavalerie. Eh bien, dit-il en se frottant les mains et regardant Monestan avec un air martial, l'on peut encore se défendre avec cela contre cinq cents hommes d'armes.

—Ce n'est rien, monsieur, observa Monestan, il...

— Comment, ce n'est rien! interrompit brusquement l'évêque, c'est le commencement de *trente mille*, de cent mille hommes, et c'est beaucoup si l'on fait attention que nous avons des murailles de douze pieds d'épaisseur derrière lesquelles nous combattrons.

— Monsieur, je voulais dire, reprit Monestan avec douceur, qu'il faut les armer.

— C'est juste, répliqua l'évêque, qui dans son extase oubliait le plus essentiel.

—Maître Hercule Bombans, dit Monestan, vous ne nous avez jamais découvert l'endroit où étaient les armes que le comte Hugues de Lusignan a déposées dans ce château. — Monseigneur, dit l'intendant en balbutiant (car il les avait vendues), je les chercherai, et vous les trouverez pour demain.

— N'y manquez pas, vous en répondez sur votre tête! s'écria l'évêque; il doit s'y trouver les armures des cent chevaliers de Hugues, sans compter celles de ses autres soldats.

— C'est vrai, monseigneur, mais je ne sais plus dans quel souterrain elles sont amassées; je le répete, demain vous aurez des armes.

— Demain donc!... dit Castriot d'un air qui convertit le jaune de la figure d'Hercule Bombans en un blanc mat.

— Que l'on ait soin, observa le premier ministre, de publier dans tout le marquisat que les vassaux peuvent se réfugier ici avec leurs troupeaux, leurs meubles et leur argent.

— Ne serait-il pas prudent, dit l'évêque, de ne pas recevoir les femmes; leurs maris les conduiront à Aix; il ne faut pas se charger de bouches inutiles, en cas de blocus.

— Vous ferez observer cela dans les villages, dit Monestan au crieur, qui partit sur-le-champ.

Les ministres se retirèrent sur le perron et contemplèrent l'agitation qui régnait dans les cours; ils y mirent le comble en déclarant Casin-Grandes en état de siége, défendant à chacun de sortir sans permission, et ordonnant de hausser le pont-levis et de mettre un Cypriote dans la petite tourelle d'observation, afin de savoir ce qui se passerait dans la campagne; ils appelèrent avec eux Bombans, afin de se concerter avec lui sur les moyens d'approvisionnements et la quantité d'argent nécessaire pour y subvenir. Vérynel fut nommé commandant de la place, et le prince approuva tout et se renferma avec ses ministres pour discuter le plan de campagne.

Aussitôt que Bombans eut terminé ses opérations avec les ministres, il enfourcha son cheval hors d'âge et le fit trotter vers la ville d'Aix. Trois motifs dirigeaient l'avare de ce côté : le premier était d'éviter la corde; le second, de sauver son trésor, qu'il allait confier aux mains du trésorier du comte de Provence; et le troisième, d'acheter à prix d'or des armes pour le lendemain. Il s'arrangea de manière à gagner la somme nécessaire à cet achat sur les approvisionnementsqu'il avait à faire pour le siége. Laissons-le calculer, combiner en trottinant sur la route, et revenons à la princesse.



Hercule Bombans enfourcha son cheval hors d'âge et le fit trotter vers la ville.

XIII

Casin-Grandes en état de siége.—Bonheur d'aimer.

On doit sentir que le prince était au comble de la joie au milieu des graves occupations qui l'assaillaient, et, bien que dans Casin-Grandes chacun pliât sous le faix du travail, Jean II n'était pas le moins affairé. Aussi, ce soir il ne dit rien à Clotilde, qu'il ne voyait ordinairement qu'aux heures des repas, puisqu'ils les faisaient ensemble, et la jeune fille restait toujours la soirée presque entière après le souper; mais cette fois la manie du bon prince l'emporta sur son amour pour sa fille.

— Laissez-moi, ma bien-aimée, lui dit-il, je suis accablé d'affaires avec cette guerre à soutenir. D'après le ton de Jean II, on l'aurait pris pour un puissant monarque.

— Plaise au ciel que vous soyez victorieux, mon père, répondit Clotilde à Jean II d'un ton presque plaintif.

— Vous êtes toujours rêveuse, ma fille; car, si je pouvais apercevoir votre figure, j'y verrais une expression inaccoutumée...

— Qui vous le fait penser, mon père?

— Mais vous parlez plus rarement et avec plus de circonspection; maintes fois vous oubliez de répondre ou d'achever votre pensée; vous soupirez de manière à me faire croire que votre peine est presque un plaisir; enfin il est des mots que vous ne prononcez qu'en tremblant; votre accent annonce une idée fixe. Je suis vieux, ma

fille, et c'est pour cela que je puis deviner l'intérieur par les dehors; et je pressens les sentiments, comme cet Arabe les gens de sa tribu par l'empreinte de leurs pieds, et d'autres circonstances nulles pour les autres.

— Mon père, je vous assure...

— Ne jurez rien! une autre fois nous causerons plus à fond de tout cela... Va, tu seras heureuse, car je t'aime plus en pere qu'en monarque... Adieu, ma fille.

— Adieu, mon père.

Et Clotilde embrassa le front vénérable du vieillard en tâchant d'arrêter les palpitations de son cœur. Si Jean II put les entendre, du moins il ne vit pas la pâleur de sa fille, qui se retira à pas lents, la mort dans l'âme. — Saurait-il mon secret?... se dit-elle en rentrant dans ses appartements.

Toutes ces circonstances, ces obstacles, le peu d'espoir, le défaut de bienséance, le soin des convenances, ne faisaient qu'irriter et augmenter l'amour de Clotilde... «Enfin(1), quant la nuict eust tollu la lumière, la gente bachelette feust ouvrir la fenestre avec une tant brusque hastiuité, que nous cuyderions icelle s'estre ebaudie tout le iour à ramentvoir en son espérit les doulces mirifiques et gratieulses perfections de son gentil Hébrieu, quantes fois, que ce transon de bonne chiere d'amour, l'ayt affriolée à s'aduouer sa passion, d'autant, que l'enuie l'en chastouilloyt sans l'espouuanter, comme quant l'amour yssit de prime abord dans son cueur.

« Si veit-elle la joie de son âme?... et sa malesuade faim d'amour s'esueigla en sursault dans sa poictrine.

« Ores Nepthaly, pour la prime fois de sa vie, boyt, à pleins guodetz, en la coupe jolyette où boyuent tous hommes franchement, librement, hardiment, sans rien payer; aussi ne l'espargnent?... Icelle coupe ha source viue et veine perenne; l'espoir y gist au fons, et, aulcuns l'expuisent-ilsjusqu'à la lie? Si ha-t-elle incluz la male mort, la uie, la ioyeuse et aëlée fortune, le malheur, voire les crimes et les vertus; et, selon la dille par où l'on boyt, est-on ung beat ouung paoure, un vertueux ou ung criminel? L'Hébrieu s'y enyura, pour ce qu'il comprint que la paourette l'aimait... Il l'esguarde sans dire un seul propous; peu s'en fault qu'il ne choyt ébaudi?... Heureux prime-vere des amours!...

« L'amour est semblablement à un fruict, il a dessuz et dessoubz une flour délicate : si s'efface-t-elle au regnard? tant est fugitifue sa gratieulse beaulté. En icelle flour, sont les primes sermentz, accordz, esguards, gualans deviz, et petitz guerdons. Cette mysticque et sacrosaincte doulceur s'euapore comme ung refue, se deflore comme ung mirouer, ainsy qu'un fruict tastonné, gist descouloré... Ores l'amour de Clotilde et de l'Hébrieu ha encores sa fleur, point n'est gasté; la bachelette n'ha qu'une paour, si est-ce que Nephtaly ne soict tant plein de leaulté et confict de respect qu'il faille a dire : *j'aime!...*

« Tant meslent-ils leurs doulx reguards sans estre mesnagers, que semblent ils se sugeer leur asme?... et ils se baignent en leur allaigresse, sauourent cette mélodieuse harmonie de leurs cueurs, se guardant, comme d'un forfaict, de rompre le silence de la nuict argentée à la faueur de Diane : et, la dive amante d'Endymion espand auec complaisance ung faisceau de lueur autour d'eulx.

« Clotilde mignonnement s'accoulda sur l'appuyz de la fenestre ogifue; Diane jalousa l'iuoire de ses bras rondeletz. Ores Nephtaly ne pouuant retrayre son heur, il print son beau luth et feist sursaulter sa gente maîtresse aux primes parolles de la chorde. L'aer s'esmut doulcettement, en pourchassant les carmes suiuans sur les aesles des mutz zéphyres de la coite nuict. »

Au fons de sa pensée,
Au fons de ses ennuicts,
A toy s'est addressée
La clamour, jourz et nuicts,
De l'Hébrieu.

Escoute sa voi plainctifue;
Las! .. n'est-il pas sayson,
Que l'aureille ententifue,
Soyct à cette orayson
De l'Hébrieu.

Si restes rigoreuse
Deniant ung reguard,
La male mort heureuse
Férira de son dard
Ton Hébrieu.

Il t'esguarde encore
Soir, matin, sans seiour;
Plus matin que l'aurore
Assise au poinct du iour,
Est l'Hébrieu.

Seroit content de peu,
Oui... peu le console! ..
Prins ung peu de ce feu,
Qui tant nous affriole,
Pour l'Hébrieu!...



Jean de Lusignan.

Qui n'a pas entendu, dans le calme des nuits, une femme entourée des doux feux de Diane, et assise sur un rocher, ou sous un saule, ou sur le bord de l'onde, faire rendre à une harpe quelques sons plaintifs comme ceux d'une tourterelle, ne peut se figurer l'extase angélique des deux amants solitaires; car le doux fruit d'amourette veut être cueilli furtivement... Des larmes roulèrent sur la joue de Clotilde; larmes que le juif eût voulu pouvoir sentir répandre sur son sein, brûlant de désirs qu'il n'osait avouer... Toutefois il répète avec la voix de l'âme :

Prins ung peu de ce feu,
Qui tant nous affriole,
Pour l'Hébrieu.

— Nephtaly, répondit Clotilde, un peu, c'est tout!... — Je le sais!... — Et cependant, reprit-elle, l'enfer et le ciel ne sont pas plus éloignés que nous le... — Je le sais... mais un seul de vos regards n'est-il pas plus fort que le destin!... — Qu'espérez-vous donc?... dit-elle toute émue et sans oser respirer. — Hélas! ma vie

(1) Le morceau qui suit est copié littéralement sur un vieux manuscrit; il a semblé si facile à comprendre, que l'on n'a pu se résoudre à en priver ceux qui aiment la naïveté de notre langue antique.

n'est-elle pas un crime?... et n'est-ce pas un nouveau crime que d'espérer?... — Vous ne serez pas seul coupable!...

A peine ce mot eut-il passé de son cœur sur ses lèvres de corail, que Clotilde aussi pâle, aussi tremblante, aussi confuse que si elle eût abjuré la foi de ses pères, ferme brusquement la croisée, tire le rideau et se réfugie dans son lit virginal, bien tourmentée depuis que le cœur de la jeune fille n'est plus vierge.

— Eh quoi! je l'aimerais, se dit-elle! un juif!... Et quand cela serait, puis-je l'épouser? L'épouser?... il faudrait que nous fussions seuls sur la terre!...

Mais bientôt un malin démon ou un ange, je ne sais lequel des deux, l'entraîna vers une autre perspective, et lui fit oublier la raison... Mon cœur l'a choisi!... fut la dernière pensée de la jeune fille, et même pendant son sommeil d'innocence, la figure, les formes du juif, rendues plus belles par le prisme de l'imagination des rêves, vinrent tourmenter son âme qui se débattait encore sous les derniers coups du dieu des caprices. . . . .

L'aurore, pure et belle comme l'aurore de leurs amours, fit voir à Clotilde des fleurs nouvelles : un sourire d'intelligence récompensa le bel israélite! O doux sourire d'yeux, de bouche et de tête! doux messager de bonheur, tu renfermais tout ce que peut dire l'amour de plus tendre et de plus significatif. Aussi Nephtaly, satisfait de ce sourire encyclopédique, quitta son poste périlleux en s'agenouillant et tendant ses mains tantôt vers le ciel, tantôt vers Clotilde, sa seconde divinité...

Dès lors, la jeune fille s'abandonne au torrent qui l'emporte... en s'écriant comme les Croisés : — « *Dieu le veut!* » — Et elle se couronne en espérance des myrtes et des lauriers de l'amour... Malheureuse!... que de peines! Mais n'anticipons pas!...

XIV

Préparatifs. — Fête à Brigandinopolis. — Prône. — Négociations inutiles.

La même aurore vit l'intendant conduire d'Aix à Casin-Grandes des chariots rompant sous le faix des armes. Il s'avançait vers le château, suivi de la foule désolée des paysans et des fermiers du marquisat; néanmoins, comme ces derniers n'avaient rien en propre que la vie, ils n'étaient guère occupés que de la conservation de ce précieux meuble. Hercule Bombans jetait des regards avides sur ces pauvres main-mortables, qui rongeaient leur pain noir, avec l'insouciance de la misère, et maintes fois l'envie lui prit de leur vendre la protection du prince, en les faisant payer à l'entrée du château: « car, se disait-il, ils n'ont pas l'air assez affligés pour des indigents; ils doivent avoir des trésors cachés; mais le moyen de les leur écorner, cela se saurait! »

Cette idée le mettant de mauvaise humeur, il les rudoya pendant la route, et les fit gémir en eux-mêmes... Enfin ils arrivèrent, et le pont-levis s'abaissa sous leurs pas, quand Vérynel eut reconnu le soucieux intendant.

— Allons, paresseux! s'écria Bombans dans les cours, en s'adressant à son cortége; à l'ouvrage, et payez de vos corps la protection que l'on vous accorde! déchargez les voitures!

A sa voix et à l'aspect de ces armes, les trois corps d'infanterie s'approchent : chacun s'empresse de travailler pour la défense commune : les uns dérouillent, polissent, affilent; les autres remettent en état les corselets, les chanfreins, les salades, les morions, les gorgerins, les casques, les pavois, les hauberts, les mailles; on apprête des arcs, des frondes, des arbalètes, des lances, des pertuisanes, des hallebardes, des piques, des javelines, des cimeterres, des masses. La cour offre le tableau d'un arsenal où les fers résonnent, l'activité de la guerre y règne; on entend le bruit des travaux et l'on voit arriver du bétail, des vins, des grains, des fruits, victuailles, vaches, bœufs, taureaux, fourrages; de l'huile pour jeter sur les assiégeants, du bois pour la chauffer, des pierres pour accabler l'ennemi. On amoncelle tout, on emmagasine: les cours ressemblent à la tour de Babel: on crie, on fouette, on siffle, on chante, on ordonne, on obéit, on brouette, on s'exerce, on s'essaye, on s'occupe; on oublie le malheur qui menace, car le travail est un demi-dieu trempé dans les eaux du Léthé. Enfin rien n'est en repos, c'est une fourmilière qui semble sourde, et en petit l'image d'un Etat où chacun intrigue et remue à un changement de ministère.

Ce fut au milieu de cette scène que les ambassadeurs, munis des lettres de créance du soigneux Jean II, s'avancèrent vers le portail du château... A cet aspect guerrier, l'évêque sourit; et, à l'approche des envoyés, le tableau mouvant s'arrête, comme si, dans une machine tournant par des ressorts, l'un d'eux se fût cassé; chaque figure indique le désir de voir Monestan réussir dans son ambassade; on le suit des yeux, on le charge de vœux, et le ciel est importuné des bénédictions qu'on lui demande; enfin le pont-levis s'abat, ils sortent, et le tableau mouvant reprend son activité.

Le prélat montait son beau cheval entier, en le faisant caracoler; tandis que la jument de Monestan, douce et tranquille comme son maître, marchait l'amble... Trousse, à sa mule près, avait l'air de Silène; et sa grosse figure, ayant perdu sa gaieté égoïste, annonçait que la machine entière *pensait*... Vérynel et les deux Cypriotes, craignant quelque malheur, jetaient des regards inquiets sur la campagne.

Au bout d'une heure de marche faite en silence : — Monseigneur, demanda le docteur à l'évêque, si le comte Enguerry exaspéré, ou s'exaspérant, allait nous garder en otage, je ne pourrais pas soigner le prince s'il tombe malade, ce qui ne manquera pas d'arriver, si la guerre est déclarée, car sa pensée.

A cette observation présentée par le tremblant docteur, la petite troupe s'arrêta comme si elle eût rencontré le grand mur de la Chine.

— Vous avez raison, dit le prélat; dans cette hypothèse probable, le prince serait privé de ses plus précieux défenseurs et de vos sages avis, monsieur le comte, ajouta-t-il en se tournant vers Monestan.

— Ce que j'en dis, reprit Trousse, n'était que pour vous faire voir que ma présence est indispensable au château; ce n'est pas que la captivité m'effraye, moi!... car vivre dans une prison ou dans un palais, pourvu que l'on vive...

Chacun, regardant Monestan, semblait attendre sa réponse.

— Messieurs, s'écria le courageux vieillard, lorsqu'il s'agit du service du prince et de l'Etat, doit-on se considérer? Que rien ne nous arrête... Allez, messieurs, ne craignez rien d'Enguerry le Mécréant; entre un homme de bien et un scélérat, Dieu réside tout entier, comme la nuée invisible qui entourait autrefois les fils des dieux, et il veillera sur nous... Marchons!

— Dieu!... Dieu!... répéta Trousse.

L'évêque rougit de s'être arrêté, et, donnant un grand coup d'éperon à son destrier, il galopa vers la forteresse du Mécréant, en disant à Trousse : — Qu'il ne vous arrive plus de faire de sottes réflexions; quittez votre robe de médecin pour devenir digne de l'ambassade qui représente le souverain de Chypre et de Jérusalem.

Ils arrivèrent sans encombre devant les murs de la forteresse du sire Enguerry. L'air retentissait de cris et d'un tapage infernal si bruyants, que la sentinelle fut obligée de sonner plusieurs fois de son cor avant d'être entendue. Trousse tremblait de tous ses membres. Au bout de cinq à six minutes, le pont-levis s'abaisse; et Nicol qui remplaçait le Barbu, parti pour une expédition, vint à moitié ivre au-devant des ambassadeurs.

— Pâques-Dieu! que demandez-vous chez le diable?... — Mon ami, dit Monestan, ne jurez pas, je vous prie..... — Vertudieu! je le veux bien; or, sur mon âme, que désirez-vous à *Brigandinopolis*, comme l'appelle M. l'Ange? — Nous sommes, répondit l'évêque, les ambassadeurs du roi de Chypre; allez savoir du comte Enguerry s'il peut nous donner audience sur-le-champ. — Des ambassadeurs?... Entrez toujours, dit Nicol chancelant sur ses jambes, je vais voir monseigneur... Des ambassadeurs!... nous en avons déjà. — Et d'où?... demanda l'évêque. — De la république de... — De quoi?... répéta Trousse. — Drôle! dit Nicol au docteur, ce sont les secrets du maître. Entrez, messeigneurs.

Ce début ne promettait rien de bon, et ce ne fut pas sans un certain effroi que l'ambassade passa sur le pont-levis, et sous la voûte du porche de ce repaire. — Allons, dit Nicol à Trousse, qui regardait à deux fois avant d'entrer; dépêche-toi, extrait d'homme! on ne te mangera pas d'une seule bouchée, si c'est cela que tu crains!... — Moi!... je ne crains rien!... s'écria Trousse en voyant qu'il fallait entrer.

L'évêque et Monestan ne purent se défendre d'un mouvement machinal de terreur, quand ils entendirent hausser le pont-levis derrière eux. Hilarion regarda le premier ministre d'un air qui voulait dire : — Que va-t-il arriver?... Respecte-t-on le droit des gens à Brigandinopolis?

— Cela n'annonce rien de bon pour moi, s'écria le docteur. — Silence!... lui répondit Monestan avec le flegme de la vertu.

Lorsqu'ils parvinrent dans la seconde cour, un singulier spectacle frappa leurs regards, et une sainte horreur se peignit sur la figure du religieux Monestan, indigné de l'impiété de ces brigands.

Tous les soldats d'Enguerry, rangés par bande, comme les chrétiens à l'église, tenaient à la main, au lieu d'un livre, un vaste gobelet de fer, et ils avaient à côté d'eux un quartaut de vin. — Au mi-

lieu de la cour était dressée, sur des morceaux de bois, une manière d'autel; en guise de cierges, on voyait de grandes lances; au lieu d'un crucifix, l'image grossière d'un brigand en croix; et, sur les marches, un homme grotesquement habillé d'un surplis de pauvre, était l'objet de l'attention des brigands; un des leurs marchait gravement une canne à la main, et quand l'ambassade arriva, on chantait le verset suivant de ces vêpres parodiées comme ces temps-là nous en offrent mille exemples, comme dans la fête de l'ane à Beauvais, etc.

— Bambochamini *gentes*, s'écria l'officiant, et il avala une rasade. — *Et non cayotando passamus vitam*, répondirent en chœur les brigands en achevant le verset et buvant aussi. — *Scandalizate et pressurote terram l'ecumanda tout doucement*, reprit Michel l'Ange, que l'on doit reconnaître à cette fête burlesque dans le goût du carnaval de Venise. — *Sed nolite peccare*, répond le chœur en buvant de nouveau. — *Adorate dominum*, dit Michel l'Ange. — *Quia fecit vinum*, crièrent les brigands buvant à la cardinale. — *Non peccamini trop fort*, reprit le Vénitien. — *Bonus repentirus sauvabit nos*, continuèrent-ils en buvant d'autant. — *Ibitis in infernum*. — *Num?*... demandèrent les scélérats. — *Je n'en sais rien*, répondit l'Italien en éclatant de rire; puis il reprit, en leur montrant le barbouillage du tableau : *Bonus larronus!*... — *Orate pro nobis*, dirent les brigands. — *Amen!* s'écria Michel l'Ange; mon quartaut est fini!... — *Amen!* répétèrent-ils, et ils ne tardèrent pas à vider leurs pots. — Qu'est cela?... demanda Trousse au brigand contre lequel il était. — C'est la fête de notre patron. — Quel est-il? — *Le bon larron*. Nous l'invoquons sous les auspices de l'Ange Michel, qui nous préside : parce que nous avons une grande expédition à faire, un château à piller; et comme on sait bien où l'on est, mais que l'on ne sait pas où l'on va, nous nous réjouissons en attendant la camuse, buvant, chantant, car notre carnaval dure toute l'année. — Vous moquez-vous aussi de la justice?... — Nenni, nous ne nous moquons que du ciel, parce qu'il est bon et n'est pas rancunier, et nous vivons sans souci, sans penser à rien. — Vous devez bien vous porter, observa le médecin. — Nous ne mourons qu'une fois et jamais vieux. — Voilà bien le tort, l'on devrait avoir à mourir deux fois. — Silence! dit le soldat, l'Ange monte en chaire, et nous allons rire; on ne fait que cela depuis qu'il est ici!...

Monestan frémit et leva les mains au ciel à l'aspect de cette profanation, tandis que l'évêque ne revenait pas de son admiration.

— Voilà des soldats!... quelle mine, quelle taille, quelle contenance!... Ah! monsieur le comte, si nous avions *trente mille hommes comme ceux-ci*...

— Nous ne triompherions pas; car le courroux de Dieu gronde sur leurs têtes, répondit Monestan.

— Hé, monsieur le comte, il grondait sur celles des Huns, qui prirent Rome et le Saint-Père!... et cependant...

— C'est que le Seigneur voulait punir la terre!... répliqua le ministre.

A ces mots, ils aperçurent Michel l'Ange monter dans une espèce de cuve attachée à un poteau. Il ôte un fragment de casque noirci qu'il avait sur la tête, il s'incline, déploie un mouchoir, tousse, et boit une grande lampée de vin.

L'importance comique qu'il mit à cela fit rire les soldats qui l'imitèrent et l'écoutèrent avec une attention qui prouvait qu'ils s'attendaient à de nouveaux lazzis semblables à ceux dont il les amusait depuis dix jours.

« Brigands, mes frères, s'écria le plaisant Vénitien en forçant et déguisant sa voix, je ne prends pas de texte, parce que c'est fort inutile; notre texte de tous les jours, c'est de songer à votre salut, et vous plus que tous les autres! car, vous êtes noirs de crimes, et vous suez l'iniquité par tous vos pores : mais, il est toujours temps de vous repentir : le repentir et l'espérance sont les deux Antigones que l'Eternel nous a léguées, pour parcourir les sentiers de la vie!... Scélérats, mes amis, repentez-vous donc, puisque votre conversion est plus propice à Dieu que la constance de dix fidèles : et je vous en avertis, il vous sera pardonné beaucoup pour une larme de pitié : or, faites quelque chose pour Dieu, puisqu'il a tant fait pour vous; et je vous le dis en vérité, vous n'êtes pas si loin que vous le pensez de l'état de grâce. Il est dans le monde de bien plus grands coupables, qui s'en vont entourés de la faveur publique et la tête levée, quand du fond de leur cœur se lève un effroyable levain d'iniquités!... Mais ne vous repentez pas en vain, car l'enfer est pavé de bonnes résolutions, et surtout ne vous croyez pas absous en voyant vivre de plus grands coquins que vous, car chacun est fils de ses œuvres. »

— Je ne l'aurais pas cru si moral, dit Monestan.

« — Et pourquoi fîtes-vous vos œuvres d'iniquité?... Pour un peu d'or!... O coquins, mes frères, prétendriez-vous devenir riches?... Si c'est là votre but, rentrez dans le sentier de la vertu, car qui me montrerez-vous de riche? l'homme peut-il être satisfait ici-bas? Un je ne sais quoi ne nous dit-il pas que nous sommes faits pour les cieux. Croyez-moi, vivez gais, prenez tout en bien, le plus riche meurt, et nu l'on vient, nu l'on s'en retourne... Repentez-vous, il est temps encore. Et ne croyez pas que vous serez damnés pour avoir partagé avec les grands de la terre, car alors Alexandre le Grand et saint Sylvestre le seraient. Ce dernier n'a-t-il pas partagé avec Constantin? Mais vous le serez pour avoir refusé quartier aux vaincus, pris le denier de la veuve, refusé le verre d'eau au malheur, et fermé votre cœur à votre semblable, humble et soumis.. Vous le serez!... mais il ne tient qu'à vous de ne pas l'être... Travaillez dans le bon sentier; le travail est la moitié de la vertu!... Hélas! mes frères, quand je regarde la vie de l'univers et la vie de l'homme, quand je pense que Dieu conduit la masse de la nature vers un but ignoré, et que toutes nos actions sont des lignes, des coups de pinceau du grand tableau que trace sa main puissante, et que je me remémore de plus sa bonté si sublime, je crois... »

A ces mots, qui excitaient l'attention la plus vive, et surtout celle de Monestan, Nicol vint chercher les ambassadeurs, et, leur faisant traverser la foule des brigands, il les mena dans cette salle basse que vous connaissez sans doute, et ils y trouvèrent le Mécréant, assis dans son fauteuil; il se leva et fut à leur rencontre.

— Soyez les bienvenus, messieurs, et daignez vous asseoir, leur dit-il avec une espèce de courtoisie qui fit trembler le docteur.

A cet instant des éclats de rire et des cris de joie annoncèrent que les plaisanteries de Michel l'Ange égayaient fortement l'assemblée, et que son sermon n'avait peut-être été qu'une satire... Il ne tarda pas à paraître lui-même dans la salle; il s'y glissa comme un chat et se tapit dans un coin, pour voir ce qu'Enguerry répondrait aux envoyés, et s'ils ne venaient pas proposer, pour éloigner le danger, des conditions plus lucratives que celles du sénat de Venise.

— Sire chevalier, s'écria l'évêque en prenant la parole, nous sommes députés, en qualité d'ambassadeurs, par le roi de Chypre et de Jérusalem, pour vous apporter la réponse qu'il ne vous a pas plu d'attendre hier. — Je la savais, dit sèchement Enguerry. — Sire chevalier, si elle était telle que vous le pensez, vous ne nous verriez pas, reprit Monestan; au surplus, voici nos lettres de créance. — Trousse les offrit au Mécréant. Enguerry les prit brusquement et les jeta sur sa table d'un air de mépris. — Bon!... se dit en lui-même le Vénitien en voyant ce geste, ils ne réussiront pas! — Mais, seigneur comte, continua l'évêque avec hauteur, il me semble que les écrits d'un roi de Chypre et de Jérusalem veulent plus de respect. Monestan tira violemment le prélat par sa soutane pour le faire souvenir qu'il fallait de la douceur et de l'abnégation dans les négociations.

— D'abord, répondit le Mécréant, je fais peu de cas des rois, et surtout des rois sans couronne; mais je comprends qu'il vous est facile, messieurs, d'oublier que l'on m'outragea. Moi, je ne l'oublie pas, et je n'ai jamais rien pardonné; finissons en deux mots. J'ai demandé la princesse en mariage; m'apportez-vous le consentement du roi? non. S'il a voulu la guerre, il l'aura!... — Sire chevalier, dit Monestan, le roi ne vous refuse point sa fille!...

Ces mots débités avec douceur produisirent un coup de théâtre; le Vénitien avança sa tête en maudissant le vieillard, et le Mécréant resta la bouche béante et s'écria : — Serait-il vrai!... — Je vous le dis, comte Enguerry, mes lèvres sont vierges de mensonge.

Enguerry croisa ses bras sur sa poitrine et se mit à marcher à grands pas dans la salle; et Monestan, Trousse et l'évêque le regardèrent aller et venir en espérant obtenir du répit. D'après ses mouvements, Michel l'Ange, voyant son parti prêt à être coulé bas, faisait mille signes d'intelligence au Mécréant. Celui-ci, tout absorbé dans ses réflexions, n'y prit pas garde, et l'astucieux Vénitien n'en trembla que davantage. Enfin le Mécréant s'arrête, contemple Monestan, et lui dit : — Vieillard, si cela est... je renonce à ma vengeance, et... Voyons vos propositions.

— Sire chevalier, elles sont justes; la princesse a demandé huit jours pour réfléchir et se résoudre à cette alliance... le roi n'a pu les refuser à sa fille. Il faut au moins ce laps de temps pour vous connaître, pour que vous vous rendiez digne d'elle par mille petits soins, enfin pour lui faire la cour. Ce temps est même nécessaire quand il ne s'agirait que des préparatifs et des formalités...

Monestan s'arrêta en voyant le changement de visage du Mécréant. Ce dernier continua de marcher en songeant à cette brillante alliance, qui l'éblouissait. Michel l'Ange, sentant qu'il serait égal au Mécréant de posséder les trésors du roi Jean en servant le sénat ou en épousant Clotilde, et que lui, Michel, serait la victime de ce dernier moyen, il fit alors des signes qui pouvaient passer pour des signes de détresse, et ils devinrent si pressants, qu'Enguerry s'arrêta devant lui et pencha son oreille vers l'Italien.

— Songez, mon compère, dit l'Ange à voix basse, que l'on se joue de vous et qu'on vous tend un piége!... Et ses petits yeux verts exprimaient une fine ironie. — Et lequel?... lui demanda le Mécréant. — Vertu-Dieu! ils veulent gagner du temps, rassembler des forces, ou donner à Gaston le loisir de venir!... Vous n'avez donc aucun principe de politique?. .

Le Mécréant, rouge de colère à ces idées qui se glissèrent dans son ame comme un rayon de soleil dans une chambre obscure, revint précipitamment vers les ambassadeurs, et s'écria, d'une voix ironique qui fit retentir la voûte :

— Ah! beaux chers sires, vous voulez que j'aille courtiser la princesse?... oui, j'irai dès ce soir avec un cortége de cinq cents hommes d'armes... Le trouvez-vous assez nombreux? faut-il l'augmenter? dites, perfides messagers. N'espérez pas me voir consumer un temps précieux en négociations dont j'entrevois le but.

— Oubliez-vous, s'écria l'évêque à son tour d'une voix colérique, que nous représentons un roi de Chypre et de Jérusalem? — Vous l'avez oublié vous-même en vous chargeant d'une perfidie. — Une perfidie! reprit Monestan. Seigneur, je vois que vous n'aimez pas la princesse et que ce n'est pas elle que vous cherchez. — Est-ce que vous croyez qu'on se marie pour avoir une femme? répondit le Mécréant avec un sourire infernal. — Allons, sire chevalier, dit le premier ministre, c'est de l'or qu'il vous faut, je le vois. — Certes. — Eh bien, je vous en offre! Pour éviter la guerre, voulez-vous *vingt mille marcs?* — *Vingt mille marcs!* s'écria le Mécréant en se reculant vers le Vénitien, tandis que l'évêque tordait la main de Monestan pour le faire taire et cesser des propositions déshonorantes. — Nouvelle ruse, dit tout bas le Vénitien, ils veulent vous attirer à leur château pour se défaire de vous. — Ouais! mon ami, dit Enguerry à Monestan, voulez-vous rester pour otage pendant que j'irai les chercher. — Oui, réplique Monestan avec un sublime dévouement et en faisant signe à l'évêque qu'il consentait à périr pourvu qu'on s'assurat de sa personne.

Trousse trembla de tous ses membres en craignant que la proposition ne fût acceptée.

— Mon compère, dit Michel l'Ange à voix basse, gardez-vous d'y consentir. Je connais ces gens vertueux, ils sont capables de mourir pour le salut de leurs princes. — Mais, mon féal, deux millions... — Eh! brigand, mon ami, tu les auras puisqu'ils les ont, et tu auras de plus les dix mille marcs du sénat.

A ce raisonnement subtil, Enguerry revint vers les ambassadeurs et leur répondit : — Messieurs, je ne consens point à vos cauteleuses propositions. — Eh bien, répliqua Monestan presque en colère, vous en serez victime. Et, prenant un ton grave, il se couvrit et ajouta : — Au nom de Jean II, roi de Chypre et de Jérusalem, je vous déclare la guerre...— Adieu, sire Enguerry, continua l'évêque, le glaive est entre nous et décidera; nous nous verrons! ajouta l'audacieux prélat. — J'accepte joyeusement, dit le Mécréant, et, sans plus attendre, je vous donne assignation sous les murs de Casin-Grandes. — Nous y serons! répondit l'évêque avec un ton fier qui en imposa au Mécréant. — Oui, nous y serons, répéta Monestan, assistés de notre bon droit et du Dieu des armées. — Tant mieux pour vous! dit le Mécréant, qu'il vous défende!

A ces mots, les ambassadeurs, contrits au fond de l'âme, se retirèrent, et lorsqu'ils furent sortis de l'enceinte du château, le premier mot de Trousse fut :

— Ah! je vis! Et il se tâte le corps. J'ai presque eu une idée fixe de peur qui m'aurait à la longue emporté.

Que l'on juge de la désolation qui régna dans le malheureux château de Casin-Grandes quand la nouvelle du mauvais succès de l'ambassade y fut répandue.

— Messieurs, dit le prince à ses ministres quand ils eurent fini leur récit, tout n'est pas encore perdu; sortons, allons examiner nos ressources et rassurer nos soldats.

XV

Déclaration de guerre. — Surprise. — Déclaration d'amour.

Depuis qu'il y a des hommes sur la terre, depuis que l'on a su ce que c'était que le *tien* et le *mien*, ce que valaient les mots *patrie* et *honneur*, jamais déclaration de guerre n'apporta tant de terreur chez une nation que l'assurance d'avoir la guerre avec le Mécréant n'en fit régner dans Casin-Grandes et dans l'esprit de ses habitants, et ce, par une bien bonne raison, c'est que chacun avait la conscience de sa faiblesse, et que dans l'état des choses il devenait palpable que la résistance en pleine campagne était impossible. De cette idée sourdirent la stupeur et l'immobilité des trois corps d'armée et des paysans. Cette idée fit une peine bien grande au prélat, qui voulait à toute force une bataille rangée. On résolut de ne soutenir qu'un siége.

Lorsque le roi, guidé par Monestan, descendit au milieu de son petit peuple, il y eut, tant dans la nation que dans l'armée, un mouvement d'enthousiasme dont, en général habile, le prélat sut profiter en s'écriant : — Aux remparts!

— Aux remparts! répète la foule. Or on sait combien les cris d'une multitude exaltent ceux qui la composent; il en résulte un enivrement moral qui, dans cette circonstance, fit disparaître les dangers, et l'on s'écria de plus belle : — Aux remparts! Vive Jean II! Aux remparts! Bien plus, on y monta.

— Sire, dit le prélat, l'endroit le plus important à défendre, c'est la façade du château; nous y devrions placer tous les archers, les femmes et le corps des vieillards; il sera difficile de les atteindre, et ils peuvent jeter des pierres, de l'huile bouillante et des masses sur les assiégeants. — Vous pouvez donner des ordres en conséquence, dit le prince, fâché de ne pas y voir assez pour exercer son initiative sur les propositions de ses ministres.

Le corps des vieillards, les femmes et les enfants, enfin tout ce qui ne faisait pas partie des autres corps d'armée grimpèrent avec courage sur la muraille, et l'on s'y campa pour être toujours prêt à défendre cette précieuse façade. On fit une espèce de chaîne et l'on ne cessa de transporter des pierres, des huiles, de l'eau, du bois et des projectiles.

— Il sera difficile de nous vaincre, monseigneur, dit Monestan, resté seul avec le prince. Ah! si vous pouviez voir le zèle et l'amour de ces fidèles serviteurs et vassaux! — Mon ami, reprit le prince, puissé-je les récompenser! Les deux vieillards s'attendrirent. — Sire, vous méritez bien ce dévouement. — L'amour des peuples, Monestan, est la plus belle couronne des rois.

Le connétable et l'évêque ne tardèrent pas à revenir.

— Sire, dit le connétable, quel est votre avis pour la disposition des autres corps d'armée? — Nous pensons, répondit le prince avec un visible plaisir causé par cette déférence, qu'il faut diviser le second corps en deux bataillons, qui garderont les deux ailes latérales de Casin-Grandes, et nous réservons le corps d'élite pour le portail; il protégera les sorties si la cavalerie en fait. — Elle en fera, sire, dit Kéfalein en agitant sa tête pointue; je veux trouver en ces lieux un second Edesse, où je sauvai l'Etat par cette charge de... — Et si les ennemis, continua le monarque, arrivaient, par quelque malheur, à ce portail, ils le défendront; ce plan me paraît sage. — Annibal n'eût pas mieux raisonné, dit le prélat.

J'ai remarqué que nous sommes disposés à la flatterie quand nous sommes joyeux, et l'évêque, en s'occupant de combattre, n'était plus un homme ni un prêtre; il tenait le milieu entre la terre et le ciel.

Les défenseurs de Casin-Grandes ainsi placés et armés jusqu'aux dents, le bas du château fut désert, il ne resta dans les cours que le corps d'élite, la cavalerie et quelques vieux serviteurs qui entouraient le prince, l'évêque et le connétable.

— Ne serait-il pas à propos, s'écria Monestan, maintenant que toutes les précautions humaines sont prises, de nous rendre à la chapelle et d'invoquer le Seigneur des armées?

L'évêque remua la tête à cette proposition.

— Sans doute, il le faut, répondit le pieux monarque, allons-y tous de ce pas, et le Dieu dont nous avons délivré la crèche et le tombeau ne nous oubliera pas. Mais, s'il nous laissait dans l'infortune, nous adorerions toujours sa main puissante, car ses décrets sont immuables et pleins de sagesse.

La petite troupe se met en marche vers la chapelle : chacun entre avec un saint respect, excepté l'évêque, qui marche avec l'air dégagé d'un ministre prenant possession d'un portefeuille. Le prince s'assied sous son dais, les vieux serviteurs se groupent en silence autour de l'autel, et le prélat, s'étant revêtu de ses habits pontificaux, parut suivi de l'abbé Simon et du sacristain couvert de son armure.

Les vitraux coloriés semblent empêcher le soleil de pénétrer et ne laissent passer que le faible jour des cloîtres, ce qui donne à cette scène quelque chose de religieux; car la réunion des circonstances les plus ordinaires peut quelquefois produire une sorte de majesté. Le silence profond, les voûtes majestueuses, les piliers gothiques, l'attitude du prince agenouillé qui s'humilie devant le maître des rois; la componction des vieillards, la ferveur de Monestan, et, plus que tout cela, l'idée de la présence immédiate de l'Eternel, inspiraient un sentiment que l'on ne pourra jamais expliquer que par le mot *religion*. L'ensemble moral auquel on donne ce nom, outre le charme consolant qu'il porte, aura toujours quelque chose de suave et de poétique; ces vieillards, en levant leurs mains vers la voûte, par ce seul geste, espèrent et interrogent un œil intelligent qu'ils devinent derrière l'écharpe diaprée des cieux!

Des cheveux blancs courbés vers la terre, des hommes affligés avouant leurs faiblesses, et des mains suppliantes m'ont toujours attendri; je ne puis même songer sans émotion aux prières boiteuses qu'Homère nous montre suivant toujours l'Eternel.

L'évêque chanta le psaume par lequel David demandait au Seigneur du secours contre son fils et ses partisans rebelles; la triste monotonie du chant d'église a une mélancolie plaintive que je trouve admirable; dans cette circonstance, elle était sublime!

Il me semble voir, sur une mer orageuse, au fort d'une tempête, des matelots chanter l'hymne de la Vierge et leurs cris de détresse

surmonter la voix immense des orages et parvenir au trône céleste sur l'aile rapide des vents. L'évêque, tout en mettant une ardeur guerrière dans son invocation à l'Éternel, ne pouvait s'empêcher à la fin de chaque verset de regarder les armures suspendues aux piliers de la chapelle.

Au premier verset, il gémit de ce qu'on les eût laissées oisives. Au second, il pensa, d'après l'ampleur des cuirasses, que les hommes étaient plus forts du temps de Hugues. Au troisième, il donna un corps à ces cuirasses. Au septième, il vint à regretter les hommes d'armes et les cent chevaliers de Hugues. Enfin son idée favorite le subjugua tellement qu'au dixième verset, au lieu de paroles latines, il entonna :

— *Ah ! si nous avions trente mille...*

Ces mots détruisirent le charme céleste de cette scène religieuse. L'Éternel aura sans doute pardonné en riant, mais il n'en fut pas ainsi du prince, il ouvrait la bouche pour admonester Hilarion ; et Monestan, la bouche béante, regardait l'évêque confus, lorsque des cris et un effroyable bruit, un trépignement et une clameur soudaine retentirent sourdement contre les murs de la chapelle, et l'on entendit ce mot fatal : — Aux armes ! voilà l'ennemi.

On sort tumultueusement de la chapelle, et l'évêque, oubliant qu'il est en habits pontificaux, monte avec vitesse sur les murailles. Quel spectacle ! Le Mécréant, à la tête de six cents hommes d'armes, entrait dans l'avenue en poussant avec sa troupe des cris de joie et de victoire ; leurs casques brillaient ainsi que leurs armures, un nuage de poussière s'élevait au-dessus du feuillage des arbres centenaires. Enfin la troupe ennemie s'approche et s'établit en face la muraille du château. Elle s'étend jusqu'aux deux énormes quartiers de roche qui ferment le vaste fossé formé par la *Coquette* et l'autre montagne ; on dresse quelques tentes et l'on se campe. L'évêque voit dans le lointain une seconde troupe d'ouvriers apportant des machines et des fascines, et déjà des barbares coupent les premiers arbres de l'avenue pour servir au siége ; les vieux ormes craquent en tombant, et la terre gémit du poids de ses fils chéris.

— Ils auront bien vite comblé les fossés avec tout cela ! s'écria l'évêque en s'apercevant que les combats qu'il voyait jusqu'alors en idée allaient devenir sérieux.

A ce moment une lueur soudaine éclaira les cieux à l'horizon, et l'effroi saisit les habitants de Casin-Grandes assis sur leurs créneaux, en contemplant l'incendie des villages du marquisat ; un cri d'horreur s'éleva avec les flammes, et le courage des assiégés s'augmenta par le désespoir, qui leur glissa sa rage. Ils virent consumer en un instant les toits paternels, et il n'en resta plus que la place.

— Malédiction sur Enguerry, ses soldats, fauteurs et adhérents ! s'écria l'évêque ; je les excommunie, eux et leur postérité.

Et l'évêque prononça la formule d'excommunication.

Ceux qui connaissent ces temps-là ne seront pas étonnés d'entendre répéter la foule : — Ils sont excommuniés ! nous les vaincrons. — Croyez-le ! dit le pauvre Trousse, tout chagrin de voir son gros corps emprisonné dans une armure.

Les paroles du fougueux prélat donnèrent de la confiance aux soldats ; l'idée s'accrédita, parcourut les rangs, et les Casin-Grandésiens regardèrent l'ennemi, en le menaçant comme s'ils étaient des anges, et les soldats d'Enguerry des démons. Mais je pense que, malgré cette assertion des Camaldules, il est plus sensé de présumer que ce renfort de courage leur vint plutôt de la nécessité où ils se trouvèrent de défendre leur existence ; car le *moi* de Trousse est le pivot du monde. L'évêque redescendit et fit part au prince de l'investissement de la place, en appuyant sur l'enthousiasme des troupes. Alors on prit la dernière précaution : toutes les richesses du prince furent enfouies dans un des caveaux de la chapelle, et l'on en mura l'entrée. La nuit ne tarda pas à couvrir de son voile les assiégés et les assiégeants, sans distinguer entre eux ; car le ciel a une égalité cruelle : il n'a de privilége pour personne, et le proverbe : : *Le soleil luit pour tout le monde*, devrait faire rougir les législateurs qui créent des castes.

Le prudent évêque plaça une sentinelle près du beffroi, pour, en cas d'alarme, mettre chacun sur pied. Enfin, suivi de Kéfalein et de Castriot, il visita tous les postes, les sentinelles, les armes, encouragea les faibles, fortifia les plus courageux ; et le bon et sensible Monestan promit l'affranchissement aux mainmortables qui se distingueraient, et la libération de leurs enfants à tous ceux des serfs que l'on trouverait morts. — Pourvu qu'ils soient blessés par devant... observa Castriot.

Après avoir pris toutes ces actives précautions, le petit état-major rentra dans les appartements, et l'on rendit compte au prince de l'état satisfaisant des troupes, soit au moral, soit au physique, en l'assurant que l'on ne devait rien craindre. Malgré cette assurance, le souper du bon Jean II fut triste, et Clotilde n'osa point chanter. Le monarque passa la soirée à réfléchir, la tête appuyée dans sa main ; il garda la même attitude, et son visage souffrant faisait d'autant plus de peine à voir, qu'il ne se plaignait pas. Était-ce par majesté, était-ce par grandeur d'âme ? Nous aimons à croire, d'après les différentes esquisses que les Camaldules nous ont données de son portrait, que c'était par ce d[...]ni[...]r motif.

— Mon père, vous êtes rêveur ! votre Clotilde est là, dit la jeune fille après un long silence. Si je pouvais vous soulager !... Hélas ! je ne puis que partager vos peines. — Ma fille, je ne vous oubliais pas. N'entends-je pas le doux murmure de votre sein ?... Ah ! si j'étais jeune et plein de la vigueur qui me manque, je me réjouirais à l'idée des combats ! — Vous serez victorieux, mon père ! — O jeunesse !... s'écria le vieillard. Et si l'on succombe, que deviendrez-vous, Clotilde ? — Le malheur a des avantages.

En prononçant ces paroles, l'amoureuse princesse se voyait en idée errante, abandonnée, orpheline, sans espoir, sans asile, et recueillie par son bel israélite dans une solitude pleine d'amour. Cette infortune n'était-elle pas la seule cause qui pût enfanter son bonheur ? Le ton qu'elle mit à ces paroles frappa le vieillard.

— Vous tremblez, ma fille, et ce que vous venez de dire cache quelque secret, car c'est trop philosophique pour votre âge.

— Sire, en coulant vos jours dans une chaumière, loin des agitations du monde, soigné par votre fille chérie, ne vous occupant que des seuls biens réels que nous légua la nature, tranquille et sans alarmes, ne seriez-vous pas heureux ?... plus heureux peut-être ?...

A ces mots prononcés avec une candeur virginale mêlée à je ne sais quoi de suppliant et d'espérant, le vieillard allonge la tête, et le mouvement répété de ses yeux annonce qu'il cherche à deviner ce qui se passe dans le cœur de Clotilde.

— Vous aimez, Clotilde ! s'écria-t-il après avoir pensé longtemps. Hélas ! ajouta-t-il en croyant que sa fille était éprise du chevalier noir, si je suis vaincu, je ne pourrai vous rendre heureuse, vous souffrirez de votre amour... Ne le deviné-je pas ? La jeune fille tremblait comme une génisse devant la hache ; le vieillard prit ses blanches mains, qu'il serra dans ses mains glacées : Tu trembles, ma fille !... A ce signe je reconnaîtrais l'amour, si déjà je ne l'avais reconnu. Va, Clotilde, si l'honneur existe, s'il n'a pas fait ses derniers pas sur la terre, tu seras heureuse. La jeune fille pleura, car l'erreur de son père était bien manifeste ; une des larmes tomba sur la main du vieillard. — Rassure toi, Clotilde, s'écria le bon prince, *il t'aime !...*

Ce fut un coup de poignard bien cruel pour le cœur de la tendre amante du bel israélite. — Et je vois à tes larmes, continua le prince, que tu l'aimes aussi. Heureux enfants ! l'aspect de vos feux réchauffe mon cœur !... O ma bien-aimée ! voilà pourquoi j'étais triste. Je crains plus que vous pour vos amours... Le tableau que vous me dérouliez tout à l'heure est ma mort comme celle des fêtes de vos deux cœurs ; car, à moins qu'il ne soit qu'un simple chevalier, comment voudriez-vous qu'il épousât la fille d'un monarque sans asile, sans couronne et sans richesse ? Clotilde pleura plus fort à ce dernier mot. Et, continua toujours le prince, n'espérez pas que je vive. N'étant plus qu'un objet de pitié, un débris de roi, la honte de notre maison, et, comme un monument ruiné, n'offrant plus que le faible souvenir de ce que je fus !... Non, si, malgré nos malheurs, le chevalier noir est constant, ma tombe vous servira d'autel ; vous viendrez tous les deux y pleurer un bon père, et, si je vous sais heureuse, Clotilde, ma mort ne sera pas toute amère.

Clotilde, ne pouvant plus soutenir l'aspect de son père, lui dit : — Adieu, mon père... Et elle embrassa la joue du vieillard. L'accent de cet adieu fit tressaillir Jean II, qui répondit en levant la tête et comme en fixant Clotilde : — Oh ! que de larmes, ma fille !... C'est juste, vous aimez trop votre père pour ne pas aimer ainsi celui qui doit le remplacer.

Que de sanglots la pauvrette étouffa, et qui éclatèrent quand elle rentra dans son appartement ! La vue des fleurs du bel israélite sécha toutes ses larmes. N'est-ce pas l'effet du feu ?

Josette attendait sa maîtresse depuis longtemps. — Madame, lui dit la belle Provençale en la déshabillant, mon mari n'est pas avec les assiégeants ; il garde apparemment la forteresse, vous l'auriez pu voir... et *moi aussi*. La princesse, absorbée tout entière dans la douce contemplation des fleurs qui éveillaient une si grande masse de souvenirs, ne fit pas attention au ton boudeur de sa suivante et à l'expression naïve de son *moi aussi*. Clotilde répondit négligemment : — C'est heureux pour vous, Josette ; il aurait pu périr.

La petite moue de la chagrine Provençale indiqua qu'elle préférait le plaisir dont elle était friande, accompagné de dangers, à l'assurance du repos de son époux sans plaisirs ; et c'est dans la nature !

La princesse ne vit rien de tout cela, car elle avait le visage tourné vers les fleurs qu'elle aspirait de loin, et sa figure annonçait tout le délire de son âme ; il régnait dans sa pose cette extase céleste dont Raphaël a répandu le charme sur ses vierges correctes et pures.

Aussitôt que Josette fut partie, Clotilde courut à sa fenêtre chérie avec la légèreté d'un faon, ou plutôt avec les ailes du bonheur, j'allais dire de l'amour. Choisissez.

— Nephtaly, dit-elle d'une voix tremblante, ne craignez-vous pas que la sentinelle vous aperçoive ? — Elle dort... Hélas ! demain elle me fera disparaître bien avant l'aurore... Il s'arrête. Demain, continua-t-il avec un ton plaintif, je ne vous verrai point. Pour moi, l'aube sera sans charme et le jour sans éclat ; je ne vous verrai point. —

Nephtaly, la nuit qui nous environne toujours est d'un triste présage: ce voile demi funéraire devrait vous empêcher de revenir. — O ma bienfaitrice, si j'osais... — Eh bien ?... — Puis-je espérer de ne pas être pour vous un objet de colère si je vous avoue ma pensée?... — Nephtaly ! — Hélas ! je vous aime.

A ce mot, il semble aux deux amants que tout dans la nature l'entend. Un instant de silence suivit, après quoi l'israélite reprit avec une expression, oh ! une expression... Heureux qui l'a connue !

— Je ne puis plus, dit-il, contenir en moi le torrent qui me déchire dans sa violence. Hélas ! souffrir sans que vous le sachiez, c'est souffrir mille fois davantage. Punissez-moi, mais sachez mon audace. — Nephtaly ! — Ah ! madame, je sens que je vous offense ; mais cette injure et mon mal viennent de vous. Je désire souffrir seul et ne pas troubler votre repos... Quelle démence s'est emparée de moi !... Malheureux ! — Nephtaly !... — Ah ! n'augmentez pas ma douleur, n'attisez pas les feux de l'enfer en prononçant si doucement mon nom, si vous devez me bannir... — Nephtaly !...

Ces quatre exclamations étaient chez la princesse l'effet d'une joie céleste ; à peine si elle savait les avoir prononcées.

— Nephtaly, reprit-elle, je sens que vous êtes pour moi plus qu'un frère. A votre voix, à votre aspect, que dis-je? à votre seul souvenir, tout tremble en moi ; j'aime mon père, mais avec un saint respect que je n'ai pas pour vous, car j'éprouve trop de douceur à votre vue sacrilége, je dirais que j'aime, si je connaissais ce que c'est que l'amour... Hélas ! je ne suis plus la même, j'ai trouvé de la douceur dans mes larmes ; et, du jour où je vous aperçus, la verte prairie arrosée par le ruisseau, le ciel tranquille, ces montagnes bleuâtres, cette scène magique que j'envisageais d'un cœur sans désirs, n'eut plus le même aspect, je sentis que l'orage altère le ciel, que le torrent trouble le ruisseau limpide, que la foudre frappe les montagnes, et que je devais changer... Je devrais me taire, mais mon âme s'envole malgré moi sur ces paroles qui s'échappent de mon cœur... Au moins, Nephtaly, songez que vous êtes chargé d'un immense fardeau. Je me remets entre vos mains, car je n'ai plus d'empire sur moi-même. Je pourrais commander, je veux être esclave !... Aurai-je raison ?... serez-vous constant, fidèle, et respecterez-vous ma faiblesse ?

Il est impossible de rendre la volubilité avec laquelle ces paroles furent prononcées. On pourrait la comparer à celle des eaux qui, longtemps retenues par une digue, la rompent et s'échappent par une ouverture, en emportant dans leur flux rapide toutes les barrières. Clotilde aperçut, à la lueur diamantée des étoiles, le beau juif se cramponner au rocher, comme un homme étourdi de bonheur et prêt à succomber à son plaisir.

— Ah ! j'accepte, s'écria-t-il, j'accepte ce dangereux dépôt ; jamais or et richesse n'auront été si respectés par un avare. Ma Clotilde !... A ces mots, un effroyable bruit retentit dans les airs, le beffroi sonne lugubrement, les cours et les vieux bâtiments tremblent sous le trépignement des soldats, les murs et les échos répètent les cris, et cette clameur unanime s'élève : « Aux armes !... aux armes ! » Les flambeaux, les torches, s'allument, les créneaux se garnissent de soldats, l'alarme se répand, la confusion règne, la terreur et la guerre semblent être présentes, en semant leurs brandons et leur épouvante ; on s'entre-choque, on court, des pas précipités ébranlent les galeries ; le bruit des armes éveillerait les morts. Clotilde est immobile et muette de stupeur, car elle entend les gardes s'assembler et la foule se diriger vers ses appartements. Nul doute que Nephtaly ait été aperçu.

— Sauvez-vous ! dit-elle à Nephtaly.

Le beau juif, sentant le prix de ces paroles, saisit sa corde avec trop de précipitation, et Clotilde entend rouler une masse et le bruit sourd d'une chute suivi d'un faible gémissement. Elle écoute, et ce gémissement lugubre parvient à son oreille : « Clotilde ! » Il est prolongé, plaintif, comme celui d'un homme qui tout à la fois accuse et remercie le ciel.

— Il est mort !... dit la vierge pâle. Et la voix de Clotilde expire.

Rentrée chez elle, elle reste immobile comme le fantôme de la mort ; ses yeux sont secs. — Il meurt pour moi ! il l'avait bien dit... fut sa dernière parole, car la porte s'ouvre, et. . . . .

XVI

Premier succès. — Assaut.

Des soldats se précipitèrent dans la chambre sacrée de la jeune fille ; mais ils trouvèrent Clotilde dans un si horrible état d'immobilité, que le fidèle Albanais, qui les conduisait, le sabre nu, demeura stupéfait à l'aspect du regard fixe et hébété de sa jeune maîtresse.

— Madame ! dit-il respectueusement. La jeune fille, toujours immobile, regardant sans voir, ne répondit rien à l'Albanais. — Madame ! répéta Castriot. — Il est mort !... murmura Clotilde. — Ah ! venez au plus tôt, reprit l'Albanais. Marie vient de mettre nos soldats à une rude épreuve ; l'alarme est dans la forteresse, et vous seule pouvez calmer l'Innocente.

La princesse suit Castriot machinalement ; elle descend et s'avance dans les cours à demi sombres. Elle arrive vis-à-vis le portail, et le spectacle de l'Innocente, échevelée, tenant une torche qu'elle secoue, semblable à la Discorde, et se débattant au milieu de tout le premier corps d'armée, qui suffit à peine pour la contenir, frappe ses regards sans qu'elle le voie intellectuellement. Ce tableau nocturne et pittoresque dans ses effets, les figures des soldats éclairées par la lueur des torches, les murs grisâtres, et Marie en proie à ses convulsions, sont devant elle comme s'ils n'y étaient pas.

Cependant Clotilde s'approche de l'Innocente, et, apercevant alors sa nourrice, elle eut une idée vague de ce dont il s'agissait ; mais sa pensée dominante ayant trop d'empire, ces mots errèrent sur ses lèvres pâlies par la douleur :

— Marie !... ma bonne Marie !... vous ne savez pas tous les *malheurs que vous causez !*... Ah ! nous sommes bien malheureux si vous avez perdu votre fils ; j'ai... La jeune fille effrayée s'arrête.

A ces accents chéris, l'Innocente revient à elle, arrange sa chevelure en désordre, se tait, regarde fixement celle qui fait vibrer encore quelques cordes d'un cœur mort au plaisir des mères, et ses yeux ne tardent pas à se remplir de larmes !...

Cette jeune fille, pâle, immobile au milieu de ces soldats étonnés ; ces torches qui ne rompaient l'obscurité de la nuit qu'en un seul endroit, en colorant les vieux murs couverts de mousse, cette femme calmée d'un regard, offraient le tableau d'une jeune magicienne évoquant un mort aux yeux d'un peuple effrayé ; car la pauvre Marie, par son air délabré et la nudité de ses membres décharnés, avait l'air de sortir d'une tombe et de se couvrir, par une pudeur renaissante, du linceul, dernier vêtement de l'homme !...

Le calme reprit peu à peu son empire. Chacun retourna à son poste. Marie, dont on avait laissé la loge entr'ouverte, fut renfermée, et la princesse, suivie de Castriot, revint à pas lents.

Elle rentre et s'assied en tombant sur un fauteuil : elle y resta, dans la même position, jusqu'au lever de l'aurore, et ces heures douloureuses doivent être encore plus effacées de sa vie que si elle eût dormi. . . . .

A peine le jour commence-t-il à poindre, qu'elle se lève doucement, va vers la fenêtre et l'ouvre en tremblant, avec l'anxiété d'une mère qui reçoit des nouvelles de l'armée, et qui, ne reconnaissant pas l'écriture de son fils, pâlit en décachetant la lettre fatale !

Clotilde regarde avec l'avidité de la douleur sur le rocher, dans le fossé, sur les dunes... l'œil de l'amour lui découvre du sang... elle en suit la trace, elle voit les vestiges des mains rougies du bel israélite !... Ces déchirants indices sont empreints des soins de l'amour le plus délicat. En effet, ces marques sanglantes sont effacées à moitié, et recouvertes de sable afin de déconcerter des recherches trop curieuses... Ces précautions prises au milieu des angoisses de la mort, cette attention de se traîner pour aller expirer loin des lieux qui pourraient paraître suspects, et flétrir l'honneur d'une maîtresse adorée, cet ensemble touchant frappa l'âme de Clotilde comme un éclair... mais comme un éclair qui précède la foudre ; car un froid glacial parcourt ses membres ; un nuage se répand sur ses yeux ; à peine a-t-elle le temps de dire : « ... *étais-je aimée !*... » qu'elle tombe !... et, blanche comme un lis abattu par l'orage, elle gît décolorée, les bras étendus et l'œil fermé. Ses longs cils, sa noire chevelure et les deux arcs d'ébène qui surmontent ses yeux tranchent seuls sur cette effrayante pâleur.

Inquiète et impatientée d'attendre, la jolie Provençale entra en chantant chez sa maîtresse. L'effroi de Josette fut presque égal à la douleur de la princesse. La suivante, muette de stupeur, soulève

Clotilde; elle parvint à la prendre dans ses bras, et elle la porte sur le lit, qu'elle s'étonne de trouver en ordre. Elle réchauffe la princesse, l'appelle en pleurant, et laisse tomber ses larmes sur le visage de Clotilde; la Provençale porte sa main sur le cœur de sa maîtresse et le sent battre faiblement... L'espèce de sourire que fait naître l'espoir vint errer sur les lèvres de la fille de l'intendant; ce sourire, au milieu de ses larmes, ressemblait au rayon de soleil qui perce la nue au milieu d'un orage.

Enfin Clotilde remue avec peine sa pesante paupière, elle la soulève et son œil se découvre; mais il est terne et dénué de cette flamme qui l'embellissait.

— Ah! madame!...

— Josette!... Et la princesse, comme sortant des bras de la mort, promène un œil sec sur tout ce qui l'environne. Ce regard rencontre les vases de cristal chargés de fleurs du bel israélite. A cette vue, un torrent de larmes s'échappe, et Clotilde est sauvée. Ces larmes semblent desserrer son cœur; le gonflement qui l'avait étouffée se relâche, et quelques débris de pensées confuses commencent à lui rappeler son malheur.

— Est-il mort, Josette?

— Non, madame! répondit l'adroite Provençale avec un mouvement de tête assez gracieux. Ce mot produisit dans l'âme de Clotilde la même détente que ses larmes opérèrent dans son corps : l'espérance agite son rameau vert, et la jeune fille se confie à la barque légère que la déesse conduit sur un océan sans rivages.

La Provençale ne devina que bien tard le secret de cet accident inconcevable pour elle. Clotilde, en reprenant l'empire sur elle-même, lui recommanda le plus profond silence; et la fille des Lusignan, alléguant le siége de Casin-Grandes, déclara qu'elle voulait rester dans ses appartements, se souciant peu d'aller montrer sa pâleur et les larmes involontaires qu'elle répandrait en pensant à ces traces de sang et aux événements de cette fatale nuit.

— S'il existe, je le saurai bientôt, se disait-elle; car... je verrai des fleurs!... mais si je n'en vois pas!... (Nouveaux pleurs.) J'en verrai!... peut-être... (Nouvel espoir.)

Laissons-la pleurer et sourire alternativement, balancée entre le deuil et l'espoir; et, soit qu'elle revête les voiles du veuvage, soit qu'elle se couronne de myrtes, prouvant toujours un amour extrême, pur comme la rosée, naïf comme l'enfance, et violent comme la colère.

Maintenant de plus graves intérêts doivent nous occuper.

Dès l'aurore, l'évêque, Monestan et le connétable, après avoir été saluer le prince, étaient montés sur les tours pour contempler l'ordonnance de l'armée ennemie. Ce ne fut pas sans effroi qu'ils s'aperçurent des desseins de l'habile Mécréant; la perte de Casin-Grandes s'y lisait écrite en lettres majuscules, ainsi qu'au mélodrame, quand on déroule des papiers où sont imprimées des inscriptions que n'a pas fournies l'Académie.

En effet, deux cents travailleurs avaient apporté des fascines, des troncs d'arbres et des pierres pendant toute la nuit. Ces matériaux formaient deux monceaux immenses; et, comme ils étaient placés de chaque côté de l'endroit où s'abaissait le pont levis, il fallait être bien maltraité du ciel pour ne pas s'apercevoir que le Mécréant avait l'intention de combler le large fossé, juste en face du portail, afin de l'enfoncer....... Ce plan ne demandait pas huit heures pour l'exécution.

Aussi cette manœuvre savante excita l'épouvante parmi les trois ministres; ils se regardèrent tristement et d'un air bien peu rassurant pour la foule qui les entourait à une distance respectueuse.

— Lorsqu'ils s'approcheront, dit l'évêque en montrant les soldats du Mécréant, nous les accablerons bien de pierres, de traits et d'une foule de projectiles que voici..... mais nous les aiderons d'autant à combler le fossé, et notre pont-levis, quoique doublé de fer, ne leur résistera pas longtemps. Kéfalein fit un mouvement de tête perpendiculaire assez expressif. — On pourrait, observa Monestan, bâtir un mur sous le portail. — C'est juste, dit Kéfalein sans songer qu'il ne pourrait plus faire de charge de cavalerie..... — Oui, répondit l'évêque, mais notre mur n'aura pas douze pieds d'épaisseur, car nous n'avons pas le temps de le bâtir de cette largeur-là, et le Mécréant l'abattra sans effort.

Le petit état-major se regarda de nouveau silencieusement..... A ce moment, les soldats et les travailleurs d'Enguerry commencèrent à combler le fossé avec une effrayante activité... On fit sur-le-champ une décharge de pierres et de traits qui en tuèrent quelques-uns; mais ils levèrent leurs boucliers, formèrent une espèce de tortue protectrice et continuèrent leur ouvrage sans se soucier de la vengeance inutile de ce second ciel.

— Eh quoi! s'écria Kéfalein, messieurs, verrons-nous consommer notre ruine sans faire des efforts pour la conjurer? Descendons, abaissons promptement le pont-levis! et je vous promets une charge semblable à celle d'Edesse, où je sauvai l'Etat, où je fus fait connétable, et où...

— Bien, seigneur, interrompit Monestan en arrêtant l'inévitable récit d'Edesse; ordonnons aux archers et aux arbalétriers de descendre; ils protégeront notre rentrée si nous ne réussissons pas par notre courage à chasser l'ennemi.

L'évêque tressaillit de joie en voyant que cette charge pourrait lui remplacer une bataille rangée, et il s'écria : — Partons!... avec l'enthousiasme d'un soldat français. A ce mot, les trois ministres descendirent suivis de la moitié des archers. L'ordre de monter à cheval fut donné à voix basse, et l'on se prépara dans la première cour à cette sortie. Les trente-trois cavaliers se mirent trois par trois à leur suite, le corps d'élite, partagé par la moitié, se plaça de chaque côté pour défendre les abords du pont-levis, et le reste eut ordre de ne pas quitter le portail et de ne lancer les traits qu'à un signal convenu. L'évêque s'arma d'une massue; Monestan monta sur son cheval; Castriot enfourcha le trente-quatrième, et six paysans dévoués, les six chevaux de labour qui restaient; Kéfalein prit le commandement, et fit deux ou trois fois le tour de l'escadron, puis il commanda de la main le silence et au concierge d'ouvrir.

Le gros concierge et sa femme abaissent le pont levis avec une célérité admirable, et la cavalerie s'élance comme un éclair en jetant un effroyable cri de guerre. On surprend les travailleurs, et cette trombe équestre renverse, tue et détruit tout sur son passage; les archers lancent leurs traits par-dessus l'escadron, et les deux détachements du premier corps garnissent le pont-levis.

Dans le moment où cette décharge eut lieu, le Mécréant, ne s'attendant pas à tant d'audace, était occupé à voir s'il ne pourrait pas faire grimper ses soldats sur les masses de granit qui fermaient les fossés, formés par la Coquette d'un côté, et par la seconde montagne de l'autre, et il s'assurait qu'il était inutile d'entrer dans le parc, parce que les murs du château surpassaient en hauteur les deux collines. Ainsi ses troupes furent prises au dépourvu, personne n'était à cheval, le chef était comme absent, et la charge de Kéfalein eut un succès triomphal.

La cavalerie casin-grandésienne tomba sur les brigands étonnés et empaquetés dans leurs armures; la stupéfaction les saisit, ils se laissèrent tuer, et le carnage fut assez satisfaisant. Au milieu de cette scène, l'évêque et Castriot brillèrent par leur ardeur. Le prélat, ne voulant pas violer les préceptes de l'Église, qui défend à ses ministres de verser le sang, assommait les brigands en leur appliquant sur le chef une lourde massue; Castriot se délectait en décrivant avec son sabre des courbes qui trouvaient si bien le défaut des gorgerins, que les têtes tombèrent autour de lui comme de la grêle; Kéfalein, tout en promenant son grand œil bleu sur la bataille et en perçant les brigands de son épée, dirigeait la charge avec un sang-froid et une prudence qui feraient honneur à plus d'un général; il trouva même le temps de montrer à l'ennemi que Vol-au-Vent caracolait comme un papillon léger. Enfin Monestan prenait toutes les précautions en cas de retraite, et il achevait, par humanité, les brigands blessés à mort qui souffraient trop, en leur donnant toutefois l'absolution en cas de repentir *in articulo mortis.* Cette admirable sortie fut l'affaire d'un clin d'œil, et, tant que les brigands ne purent reconnaître le nombre des assaillants, ils moururent comme des mouches.

Le Mécréant avait échelonné ses gens, et ce fut la première division qui soutint l'effort de cette furieuse attaque, honneur éternel de Kéfalein!... Mais au bruit de cette irruption soudaine, aux jurements horribles de ses brigands, qu'à ce signe il reconnut périssant sous les cris des vainqueurs, Enguerry, transporté d'une bouillante colère, monta sur son cheval et courut avec la rapidité de l'éclair pour aller rallier le second corps, qui déjà participait à la déroute. La présence du valeureux chef rétablit l'ordre; le troisième corps monta à cheval, et le combat prit un aspect très-sérieux.

A la tête de la cavalerie casin-grandésienne arrivèrent Kéfalein, l'évêque, Castriot et les plus intrépides; ils firent des prodiges, et le Mécréant trouva des guerriers autrement difficiles à vaincre que les pauvres paysans sans défense qu'il pillait. L'évêque criait à tue-tête : *Frappez, ils sont excommuniés!...* Et ces mots, retentissant comme la trompette du jugement dernier, donnerent du courage aux Casin-Grandésiens. Enguerry fut même enveloppé par l'évêque et Castriot, et, sans l'arrivée de Nicol, la courbe du sabre de l'Albanais allait délivrer Casin-Grandes. — A moi, brigands! s'écria le Mécréant en fureur, et il conçut une manœuvre bien fatale à l'armée cypriote.

En effet, les débris des deuxième et premier corps d'armée du Mécréant s'étaient reformés sur les flancs de la cavalerie casin-grandésienne, et le Mécréant, en donnant son ordre, s'élança pour le soutenir, afin de couper aux Cypriotes toutes les communications avec le pont-levis et cerner ainsi les imprudents assiégés. C'en était fait de l'Etat sans la prudence de Monestan, qui, prévoyant ce danger, avait envoyé chercher du feu au château, et venait, par une heureuse inspiration, d'incendier les deux montagnes de matériaux qui se trouvaient de chaque côté du pont-levis.

D'autre part, le connétable, comprenant la manœuvre d'Enguerry (ce qui fut le plus grand effort de la tête vide de Kéfalein), donna l'ordre de la retraite, et l'on se recula vers le pont-levis en combattant toujours. Ici Kéfalein se félicita intérieurement d'avoir appris à sa cavalerie à reculer. Ainsi protégés par les feux des deux vastes

bûchers dont le vent soufflait la flamme et la fumée aux yeux des brigands, ils arrivèrent près du pont-levis avant Enguerry, qui fut salué par une décharge de traits. Alors il se reporta sur la tête de la cavalerie cypriote, et, avec toutes ses forces réunies, il tâcha de l'écraser. Toujours gardés par les flammes des deux bûchers, qui brûlaient comme ceux de l'Inquisition sans s'éteindre, les flancs des Casin-Grandésiens étaient inattaquables, et, comme on sait, l'évêque, Castriot et Kéfalein se trouvaient à la tête!... Or, si vous avez lu Homère, représentez-vous les fils de Télamon défendant l'entrée de leur camp contre Hector.

Une grêle de pierres, de traits et de projectiles fut habilement lancée du haut des murs. Cette heureuse pluie permit, par son effet, à la cavalerie de rentrer; des cris de joie et de victoire retentirent!... Et le pont-levis se haussa!...

Le Mécréant se mit dans une horrible colère quand il se trouva seul, entre les deux bûchers, renversé sur le bord du fossé, et qu'il vit son cheval, au bas duquel il se laissa couler, suivre le pont-levis; car le Mécréant, malgré la pluie de traits, avait eu le courage de se hasarder sur le pont-levis; les jambes de son cheval s'y embarrassèrent dans les chaînes qu'il cherchait à couper, tout en recevant la grêle d'en haut; alors son pauvre cheval fut enlevé, il se trouva fixé par les pieds et attaché au portail, comme ces bêtes carnassières clouées à la porte des châteaux en forme de dépouilles opimes. Le généreux animal pleurait et hennissait lamentablement; enfin le bon Monestan donna l'ordre de baisser un peu le pont, et il tomba dans le fossé, où il mourut sur-le-champ.

Qu'on juge, dis-je, de la rage, de la furie et des imprécations du Mécréant; il écumait et menaçait de ses poings le château; il aurait voulu pouvoir voler pour franchir l'espace qui l'en séparait : la grêle devenant très-meurtrière, il fut contraint de se sauver à une distance où il n'y eût plus de danger. Dans sa fureur il fendit la tête à un pauvre cavalier de Kéfalein, qui, s'étant laissé désarçonner par son cheval, fut trouvé par terre. Cette cruauté fit trembler les Casin-Grandésiens, qui jetèrent un cri d'effroi.

Aussitôt la cavalerie rentrée, chacun se reconnut, et le premier enivrement de la victoire passé, les trois ministres coururent donner au prince un rapport officiel de cette première sortie.

— Sire, s'écria Kéfalein en finissant le récit, nous n'avons perdu qu'un seul homme et j'en suis au désespoir. — Il y a de quoi, connétable, et la mort d'un de nos sujets, dit le prince, est un deuil pour nous... — Ce n'est pas précisément sa mort qui m'afflige, reprit le connétable, mais, sire, il est tombé de cheval, et l'on peut croire que je l'avais mal instruit. Je vous assure, monseigneur, qu'il a reçu ses quinze leçons comme tous les autres!... — On priera Dieu pour lui! s'écria l'évêque appuyé sur sa massue avec une fierté qui l'aurait fait prendre pour Hercule si le paganisme avait encore eu ses autels.

Monestan ne put s'empêcher de sourire, et ne chercha point à troubler le triomphe de Kéfalein, en disant que, sans son idée de mettre le feu aux monceaux de bois, la cavalerie était cernée et perdue.

— Sire, continua le connétable enthousiasmé, depuis la charge d'Edesse, où vous me nommâtes connétable, on ne connaît pas dans l'histoire de la cavalerie européenne une charge aussi brillante!..... — Allons, messieurs, répondit le prince, dont la figure respirait la joie, espérons des succès d'après un tel début. — Sire, dit l'évêque, nous délivrerons Casin-Grandes à la première occasion.

Il est inutile de dire que cette victoire fit atteindre aux soldats du prince l'apogée du courage, et que l'espoir se glissa dans tous les cœurs et se manifesta par des insultes que l'on adressa du haut des murs aux assiégeants battus et frémissant de rage.

Mais Enguerry venait de jurer qu'avant la nuit il serait maître de la forteresse et qu'il vengerait la mort de ses soldats : la revue qu'il en achevait lui prouva que cette sortie lui en coûtait cent trente-trois de ses plus braves, l'évêque, pour sa part, en avait mis douze au cercueil. Les précautions du Mécréant annonçaient un général habile, et rien ne pouvait empêcher cette fois que Casin-Grandes ne fût pris en cinq ou six heures. Ces fatales dispositions se firent pendant que les défenseurs de la place déjeunaient pour prendre des forces, afin de voler à de nouveaux exploits. Au moins ils n'en furent pas témoins, car les sentinelles n'avaient pas assez de lumières stratégiques pour deviner les intentions du Mécréant.

Il commença par ordonner de couper de quoi combler le fossé, il disposa ses travailleurs de manière que cet ouvrage marchât avec la plus grande célérité, et il distribua des soldats avec des boucliers, pour qu'ils préservassent les pionniers de la pluie de pierres; il enjoignit à ce corps de fuir à toutes jambes si l'on s'avisait de baisser le pont-levis; puis il choisit parmi ses brigands une cinquantaine des plus déterminés, il les partagea en deux troupes, dont il donna le commandement à Nicol et à un autre de ses officiers. Ces deux détachements, armés de haches, eurent l'ordre de briser les chaînes du pont-levis, en cas de sortie, et de mourir plutôt que de manquer à cet ordre.



Cette trombe équestre renverse, tue et détruit tout sur son passage. — Page 39

Enfin il divisa sa troupe en trois corps, il commanda aux deux moins nombreux de se cacher sous le feuillage touffu des premiers ormes de l'avenue et d'appuyer, en cas d'une nouvelle charge, les détachements chargés de couper les chaînes, et en même temps d'essayer simultanément à séparer les Casin-Grandésiens de leur château et de les cerner. Il se mit à la tête du troisième corps, qu'il posta derrière les travailleurs afin de soutenir l'effort des assiégés, ou d'être tout prêt, si les Casin-Grandésiens renonçaient à une nouvelle sortie, à entrer dans la place lorsque le fossé comblé offrirait un chemin praticable, et que la porte serait enfoncée ou brûlée. Ces dispositions fatales aux assiégés étant toutes prises, et ces ordres exécutés, les travailleurs comblèrent le fossé avec une ardeur vraiment effrayante et qui permit au Mécréant de croire qu'avant deux ou trois heures il entrerait à Casin-Grandes.

Quand l'état-major, c'est-à-dire quand Kéfalein, l'évêque et Monestan revinrent examiner l'ennemi du haut des remparts, ils y revin-

rent ivres de leur premier succès, et chacun sait que l'ivresse de l'âme aveugle autant que l'autre. Néanmoins ils ne furent pas aveugles, en ce sens qu'ils aperçurent très-bien les dispositions et le plan du Mécréant; mais, tout en voyant le danger qui les menaçait, ils se flattèrent que leur courage suppléerait au nombre et qu'ils chasseraient le Mécréant. Cependant le fossé se remplissait avec une rapidité qui prouvait combien le sac de Casin-Grandes affriandait les soldats d'Enguerry. Les ministres donnèrent l'ordre de faire chauffer de l'huile, de l'eau, et de préparer des matériaux pour une vigoureuse défense; en même temps ils commandèrent aux détachements qui gardaient les murailles latérales du château de redescendre dans les cours, et l'on discuta le moment favorable pour la défense.

— Une première charge nous ayant été si favorable, pourquoi ne tenterions-nous pas une seconde sortie? dit Kéfalein.

— Messieurs, répondit Monestan, rien que le plus héroïque courage ne peut nous sauver : que nous fassions une sortie, que nous ne la fassions pas, notre perte est inévitable; mais, continua le courageux vieillard, je me confie à Dieu, et je me jetterai à corps perdu sur l'ennemi, préférant mourir à voir la ruine du prince. En effet, notre porte va dans peu être livrée aux flammes, et nous aurons beau accabler l'ennemi, rien ne pourra l'empêcher de brûler... Sortons, messieurs, et vendons cher notre vie! Quant au prince, laissons faire au ciel ...

L'évêque fut ému du discours de Monestan.

— Monsieur le comte, reprit le prélat, tout n'est pas encore perdu; voici le plan que je vous soumets : dans peu d'instants le fossé sera comblé; lorsque les soldats s'avanceront sur ce petit espace, on les accablera d'huile, d'eau, de pierres et de masses; quand cette ressource sera épuisée, nous abaisserons le pont-levis, et il écrasera tout ce qui se trouvera sous lui; c'est alors que nous ferons notre sortie; à notre suite, viendront toutes nos forces, divisées en trois corps, dont le premier se déploiera en aile pour garder le pont, et, croyez-moi, Dieu aidant, comme vous le dites, nous vaincrons!...

— Vaincre ou périr!... s'écria Kéfalein en regardant la troupe et les remparts. Ce cri fut répété. Les forces casin-grandésiennes reçurent l'ordre de se concentrer dans les cours, et il ne resta sur la tour du milieu que les femmes qui devaient accabler l'ennemi. Le fossé comblé, l'armée du Mécréant se mit en devoir d'aller enfoncer le portail. Là commença le triomphe des femmes; l'huile bouillante s'insinua dans les armures et fit souffrir des tourments affreux aux assaillants qui moururent à la barigoule; les pierres et les troncs d'arbres les écrasaient comme du linge sous le pilon, et le carnage fut si grand, que leur constance les abandonna; ils reculèrent.

— Lâches! s'écria le Mécréant, ils vont bientôt manquer de munitions! Courage!

Les soldats retournèrent à l'assaut, mais les opiniâtres Casin-Grandésiens démolirent les créneaux et assommèrent les brigands... Cependant les pierres devinrent bientôt plus difficiles à extraire, elles ne tombaient plus qu'une à une, et les coups de hache retentissaient dans les cours, ainsi que les cris de joie des brigands.

Alors, la cavalerie au complet et les trois corps d'armée étant disposés, l'évêque s'écria : — Au nom de Dieu!... mes amis, du courage! c'est ici qu'il faut mourir; alors souvenez-vous que les cieux vous seront ouverts, et si nous sommes vainqueurs, la liberté!... Baissez le pont!...

Sous l'horrible craquement de la machine, cinquante hommes furent écrasés, et leurs cris étouffés par ceux de l'escadron qui partit comme un boulet que vomit le canon. Sous les pas des chevaux il ruissela, de chaque côté du pont-levis, un fleuve de sang qui s'écoula des cadavres pressés!... En voyant cette manœuvre, le Mécréant s'écria : — Je triomphe!... A moi, brigands!...

Le premier choc fut terrible, et les Enguerriens reculèrent; alors Enguerry donna l'ordre à ses deux ailes cachées sous les ormes d'accourir; mais déjà les deux divisions d'infanterie cypriote étaient sorties, et, par une heureuse inspiration, ou par un mouvement naturel, elles formèrent un bataillon carré qui protégea les flancs de la cavalerie. Les Casin-Grandésiens ainsi disposés représentaient un T à l'envers adossé sur le fossé, et les troupes du Mécréant l'attaquèrent de tous côtés! Les chaînes du pont-levis furent brisées; mais, dans le combat partiel qui s'établit à cet endroit, si les brigands parvinrent à couper les chaînes, ils y périrent tous, à l'exception de Nicol. De part et d'autre l'acharnement était égal, la masse de l'évêque faisait des prodiges, et le bruit horrible des armes, de la mêlée, des cris des mourants et des vivants, retentit jusqu'aux appartements du roi de Chypre. . . . . Il troubla même la méditation de Clotilde. Effrayée, elle se réfugia près de son père.



Castriot.

XVII

Prise de Casin-Grandes. — Défaite d'Enguerry.

Il était difficile que les héroïques et vertueux défenseurs de Jean II ne succombassent pas; et, malgré tout leur courage, le plateau de la balance du destin ne les favorisait pas, ce qui veut dire que, si vous mettez d'un côté cent soixante quinze hommes et de l'autre six cents, à force égale les six cents l'emporteront. Cependant ceux qui combattent *pro aris et focis*, pour leur sac et leurs quilles, comme le disait Kéfalein dans sa harangue, ont une énergie capable des plus grandes choses. Aussi ce fut un bien grand miracle que la résistance de cent huit hommes d'infanterie et quarante de cavalerie contre les six cents hommes d'armes du Mécréant. Le combat se soutint avec un tel acharnement, qu'après une demi-heure de faits héroïques, Kéfalein, l'évêque, Monestan, Vérynel, Castriot et les six demi-seigneurs cypriotes, rassemblant leurs efforts par un désespoir unanime, firent une telle décharge de coups redoublés sur l'élite du Mécréant, qu'elle plia et tourna casaque. Le terrain était jonché de morts... En voyant fuir l'ennemi, Kéfalein perdit la tête, et au lieu de garder sa formidable position, il donna l'ordre d'avancer!... ordre fatal!... -

Cette marche, peut être préparée par une ruse du Mécréant, ruse trop subtile pour que le connétable la devinât, cette marche, dis-je, se fit sentir jusqu'à la fin de la cavalerie, à l'endroit où cette ligne équestre se joignait perpendiculairement à la ligne d'infanterie, et ce mouvement opéra un clair, un vide, à la vérité bien petit, mais les assaillants, saisissant cette brèche de quelques pas, séparèrent les quarante héros de leur infanterie, avec d'autant plus de facilité, que les plus faibles se trouvaient à la queue, et il en périt sept. Les trente-trois restant furent donc environnés de la plus grande partie des forces mécréantiques, pendant que l'autre partie tâcha d'enfoncer et d'entamer l'infanterie, qui, sous les ordres d'Hercule Bombans, se défendit avec un courage digne d'un meilleur sort.

Au milieu de ce péril, je n'irai pas vous raconter les faits d'armes particuliers : celui de Trousse, qui, trouvant un soldat plus lâche que lui, réussit, après un quart d'heure d'essais qui représentent assez le combat d'une souris et d'une grenouille, à tuer son adversaire, en le saignant à une artère. Dirai-je le mot de Castriot, qui répondit à un soldat qui lui demandait la vie : « Ami! tout ce que tu voudras, mais pour la vie, impossible!... »

Sans que je m'arrête à les décrire, on doit voir l'évêque bénissant chaque mort, Kefalem tuant à tort à travers, et Monestan priant le Seigneur à chaque coup de hache qu'il appliquait le plus doucement possible.

Dans le danger extrême où se trouvaient les Casin-Grandésiens, l'évêque commanda une manœuvre sur laquelle j'appelle l'attention de tous les militaires d'avant et d'après la révolution. Le prélat fit mettre les cavaliers en rond, de manière que le contour de ce cercle ne présentait que les têtes des chevaux bardés de fer, et celles des cavaliers intrépides qui, à l'exception de Castriot et de l'évêque, saisirent leur hache, quittèrent leurs épées, et se défendirent comme des lions, en n'offrant à l'ennemi que du fer, des haches levées, et la détermination courageuse de périr en rond, ce qui ne laisse pas que d'avoir de grands avantages.

Au milieu de ce nouvel effort, l'évêque s'écria d'une voix tonnante : — Faites avancer les troupes fraîches!... ils sont perdus!... En ce moment Bombans ayant décrit avec son infanterie un quart de conversion, il se trouva que, si le Mécréant entourait les trente-trois cavaliers, il l'était de son côté par l'infanterie bombansine... Enguerry trembla en entendant demander des renforts, et Trousse, à l'aspect du danger croissant, saisit le prétexte de ce message pour se réfugier dans le château.

Les troupes fraîches ne manquèrent pas d'arriver. C'étaient les courageuses Casin-Grandésiennes accourant *unguibus et rostro* et accompagnées du corps des vieillards. En voyant la qualité de ce renfort, le Mécréant se mit à rire et redoubla ses efforts. Hélas! qu'ai-je à dire? Enguerry se trouvait à l'endroit où combattait le courageux Monestan; le vieux ministre avait le Mécréant pour adversaire, et malgré le secours que de temps en temps lui portait l'évêque, son valeureux compagnon d'armes, le Mécréant déchargea sur la tête du vieillard un tel coup de hache d'armes, que Monestan tomba en s'écriant : — *Ora pro nobis!* On n'a jamais su le nom du saint qu'il invoquait, mais sa ferveur pour la Vierge nous porte à croire que c'était elle.

L'évêque, voulant venger cette blessure, fit tomber sa redoutable massue sur l'épaule du brigand; mais le cercle fut rompu, la cavalerie du Mécréant entra dans le rond et chacun se défendit partiellement. En ce même moment les cavaliers d'Enguerry brisèrent la ligne d'infanterie du courageux Bombans, et le Mécréant, suivi d'une foule furieuse, s'avança vers le pont-levis abandonné. Le carnage fut horrible : çà et là les plus intrépides résistaient encore, et l'évêque, Castriot et Kéfalein formaient une trinité dont personne n'osait approcher; ils étaient protégés par un rempart de morts, mais, en voyant le pont-levis emporté, vainqueurs et vaincus se précipitèrent pêle-mêle dans le château, les uns pour l'envahir et les autres pour le défendre encore.

En effet, l'on combattit vaillamment dans les cours; hélas! c'étaient les dernières étincelles d'un incendie, les derniers soupirs de la forteresse expirante, les derniers efforts du courage malheureux. Enguerry triomphe, ses soldats sont en force, et lui-même, à la tête de cinquante hommes d'armes, entre dans la cour royale et s'apprête à monter aux appartements pour se saisir du prince et de Clotilde. Les Casin-Grandésiens, rangés en haie et adossés contre les murs, regardent, en pleurant de rage, passer leurs farouches vainqueurs; les cris de joie, le bruit des pas des chevaux, les gémissements des blessés, les soupirs de ceux que l'on insulte, tout retentit. En cet instant, Trousse, caché dans l'horloge, sonna, de peur, le beffroi; les sons lugubres de cette cloche, qui semble se plaindre, se répandent dans les airs et mettent le comble au désordre, à l'épouvante, et l'asile du vénérable roi de Chypre est livré à toutes les horreurs du pillage.

A l'instant où le beffroi tinte, où le Mécréant franchit la cour de Hugues, appelée la cour royale, un bruit extraordinaire se fait entendre dans l'intérieur de la façade du bord de la mer, un cri prolongé sort des flots. Enguerry étonné s'arrête et écoute un effroyable cri de *Montjoie, Saint-Denis!*

Alors par le perron, par les trois fenêtres de la salle à manger sort une nuée de chevaliers; il semble que la terre en vomit, tant ils se précipitent avec célérité; ils fondent sur le Mécréant avec une furie sans exemple, et au milieu de ces chevaliers miraculeux l'on remarque le prince noir. Une terreur panique saisit les brigands, et les cent cinquante chevaliers que fournit la salle à manger les poursuivent en les tuant, massacrant, abîmant. Les Casin-Grandésiens reprennent courage et la scène change avec la rapidité de l'éclair.

Au moment où Enguerry, repoussé, arrive dans la seconde cour, les pierres pleuvent des remparts. Attaqués de tous côtés, ne sachant auquel entendre, pris en flanc par les paysans, qui tuent les chevaux et assomment les cavaliers, combattus en tête par les chevaliers noirs, accablés par les pierres détachées des murs par les courageuses Casin-Grandésiennes, les soldats d'Enguerry croient que le ciel et la terre conjurent leur perte. Sourds à la voix du Mécréant, ils fuient, rapides comme le vent.

A la sortie de Casin-Grandes, nouveau combat : Bombans avait rallié soixante hommes, reste de son infanterie, et, les formant en bataillon carré, il arrêta les brigands. Ces derniers se précipitent sur le pont-levis sans discernement, et un bon nombre fut renversé dans les fossés. Alors la défaite du Mécréant, entraîné par le torrent, fut complète; il se sauve avec trois cents hommes qui lui restent, et les cent cinquante chevaliers se mettent à sa poursuite avec une ardeur et une célérité qui ne lui laissent même pas l'espoir de rentrer sain et sauf. Heureusement pour les brigands la nuit ne tarda pas à étendre son voile brodé d'étoiles, mais les chevaliers n'en ralentirent pas pour cela leur course, et la campagne fut couverte d'un déluge de fuyards.

Tandis que cela se passait à Casin-Grandes, Michel l'Ange se réjouissait d'avance en attendant le Mécréant et sa proie; le fidèle le Barbu, triste de cette expédition (et l'on saura plus tard pourquoi), se promenait sur les créneaux pour découvrir de plus loin le retour du comte Enguerry. A la faveur des rayons de la lune, il aperçoit dans la campagne une nuée de soldats fuyant à toute bride; les plus avancés s'écrient d'une voix suppliante : — Ouvrez! baissez le pont-levis! Et le Barbu voit une seconde troupe qui serre de près les fuyards. Ne concevant pas par quel accident son maître peut avoir été mis en déroute, le Barbu, joyeux de cette défaite, donne l'ordre de baisser le pont-levis, et les brigands s'y précipitèrent, poussés par la peur. Comme le Mécréant et dix des siens, les derniers de la troupe, atteignaient le seuil, et que le pont salutaire se relevait, l'escadron formidable des chevaliers noirs arriva sur le bord du fossé. Une minute de plus, et la contrée était délivrée de son cruel fléau. Les brigands, honteux de leur défaite, reçurent, pour prix de leur lâcheté, une mercuriale ornée de tout ce que la mauvaise humeur du Mécréant lui suggéra, et mauvaise humeur est un terme que j'emploie parce que la colère est trop faible, et qu'alors tout est indifférent.

— Eh bien! lui dit Michel l'Ange, quand Enguerry rentra dans la salle basse, où sont nos prisonniers? Voyons cette belle Clotilde. Le Mécréant regarda le Vénitien avec étonnement, et il se convainquit, en l'examinant, le verre en main et le visage joyeux, que cette question n'était pas ironique.

— Que la carcasse du diable me serve de voiture, répondit Enguerry tout courroucé, si je ne les renvoie pas dans le *trou-madame* dont ils sont sortis. — Mon ami, que vous est-il donc arrivé? s'écria le Vénitien. — J'ai perdu quatre cents hommes. — On leur chantera des *De profundis*. — Trêve de plaisanteries, soldat du pape! je ne ris pas! — Et vous avez tort. Pourquoi s'attrister, mon compère? Buvez-moi de ce vin et trinquons. *Trinc* est un mot universel et console de tout.

Le Mécréant s'assit en jetant sur la table son épée et sa hache d'armes, teintes de sang; il ôta son casque, puis il prit un hanap, le vida d'un trait, et, regardant le visage de l'Italien, il s'écria : — Les lâches! se faire tuer. Le diable s'en est mêlé. — Il ne vous aura donc pas reconnu? — Alors ce sera Dieu! dit avec dépit le Mécréant tout chagrin. — N'importe! buvons d'autant, reprit Michel l'Ange, car toute la puissance temporelle, papale et divine, ne peut faire que ce qui s'est passé ne soit pas. Ah! beau cher cousin, vous prenez du noir, c'est ce qu'il ne faut pas, même lorsque le prévôt voudra savoir ce que nous pesons, car la corde pourra casser. Buvons, morbleu! et demain nous recommencerons.

— Mais, ventre-dieu! cela ne me rendra pas mes vertueux coquins! — Une demi-once de patience, et nous verrons! — Que le *maulubec* me prenne si je n'en tire pas vengeance! — C'est parler comme un diable! Allons, jurez moins et racontez-moi votre aventure.

Alors Enguerry fit au Vénitien le récit du siége que vous connaissez. Michel l'Ange riait comme un échappé d'enfer, et à chaque mort des brigands il se remuait sur sa chaise et tapait dans ses mains.

— Et qu'as-tu donc à rire de ces braves gens? Ne les aimais-tu pas? Encore hier, tu les amusais. — C'est vrai, mais je ris de la figure qu'ils doivent faire en ce moment devant le Seigneur Dieu, puisqu'ils n'ont pas d'absolution ni de bref du pape. — Mon ami l'Ange, vous

êtes un bien grand scélérat! — Bah! ce n'est pas neuf, il y a trente ans que je le sais. — Mon compère, reprit Enguerry, vous pouvez nous montrer les talons, car je me désiste de mon entreprise; j'y perdrais le reste de mes hommes. — Voilà donc, s'écria Michel l'Ange, ce courage si vanté qui vous rendait le *parangon* des enfants de Caïn. Par le grand diable d'enfer, je viendrai à bout de cette affaire avec mon petit doigt et la semelle de mon escarpin. — Comment? Je n'y comprends rien. — Je le crois, vous ne connaissez que la force, vous autres! Et la cautèle donc? Si je ne les empoisonne pas tous, en m'en faisant remercier même, je consens à passer pour un saint de plâtre. Tudieu! quand je pense à ces deux vertueux millions, je sens là, dit-il en montrant son cœur, je sens là un certain mouvement qui me ferait abjurer la croix pour le croissant. Deux millions! que de jouissances incluses, que de joie, de vin, de filles, que d'éclat, de puissance, de louanges, de flatteurs, et que de vertus on nous accordera! Deux millions! c'est l'encyclopédie des jouissances de l'univers! Que de passions à contenter. Tous nos caprices seront rois; nous les déchaînerons tous. Deux millions! Pensez-vous que nous serons deux petits saints, et qu'il y a de quoi soudoyer un conclave et devenir pape?

En prononçant ces paroles, les petits yeux verts de l'Italien brillaient comme ceux d'un chat, et le Mécréant fut tout échauffé par l'éloquence de ce serpent. Il se mit à sourire en croyant voir les deux millions devant lui, à l'aspect des gestes du Vénitien, qui semblait compter de l'or et voir tout ce qu'il décrivait. En ce moment on entendit sourdement gronder autour des murs de la forteresse les cent cinquante chevaliers, qui faisaient de vains efforts pour emporter la poterne.

— Vertu de froc! s'écria le Mécréant, veulent-ils nous forcer?

— Allons, buvons, et, croyez-moi, tout n'est pas perdu, continua Michel l'Ange; les scélérats spirituels ont d'immenses avantages sur les honnêtes gens sans esprit, et je ne vous dis qu'un seul mot: J'irai à Casin-Grandes, et que la peste me crève si je n'avance pas les affaires; je ne vous demande plus qu'une tentative après mon retour. Demain vous compterez vos hommes, et, pourvu qu'il vous en reste deux cents, ce sera toujours assez pour le malheur des Lusignan et de la contrée.

— Et où recruterai-je de ces âmes damnées?

— Partout, il n'en manque pas, l'année est bonne et la *providence du mal* aussi. Buvons un dernier coup, et allons réjouir ceux qui n'ont pas eu le malheur de mourir comme des honnêtes gens.

Le Mécréant et son digne acolyte sortirent, suivis de le Barbu; ils rejoignirent les brigands, qui, du haut des remparts, s'amusaient à lancer des traits aux chevaliers noirs. — Eh bien! camarades, s'écria Michel l'Ange, d'assiégeants vous voilà assiégés. Ainsi va le monde. En tout cas, malheur à l'ennemi, car je suis ici, et ma présence a toujours nui aux honnêtes gens. Ne craignez rien, vous autres

Les lazzi de l'Italien, ses bons mots et sa gaieté infernale firent renaître la joie; on apporta du vin par l'ordre du Mécréant, et l'on noya dans les pots les soucis de cette fatale journée. — Vous vivez! heureux coquins, reprit Michel l'Ange, le Seigneur vous favorise; mais, si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain; tôt ou tard il faut épouser la camuse. Heureusement est-ce une femme, et en lui disant qu'elle est belle, on aura du répit. En attendant, rions; car souvenez-vous bien qu'un instant perdu pour la *gaspille* et la joie, c'est un crime de lèse-vie Le passé ne revient pas plus que les morts, et que Dieu les bénisse! Nous autres, nous n'y pouvons rien, pas même les plaindre, car nous ignorons s'ils sont bien ou mal. Sur ce, trinquons.

Un homme comme Michel l'Ange serait précieux dans une armée pour relever le moral des soldats; s'il avait employé dans le bien ses qualités brillantes, il aurait été l'un des hommes les plus remarquables du siècle de Charles VII. Mais c'était un véritable diable échappé de l'enfer et flétrissant tout de ce rire satanique qui étonne le vice et le fait rougir de lui-même, autant que le crime peut rougir. Pendant que le Vénitien égayait les brigands, le Mécréant les comptait de l'œil; il lui en restait près de quatre cents, en comprenant ceux qui gardaient la forteresse.

Enguerry s'aperçut que les chevaliers n'étaient pas en assez grand nombre pour enceindre son fort, et il se promit bien qu'une sortie le délivrerait de ce surcroît d'ennemis. Je dis surcroît, car le Mécréant pressentait que ces chevaliers ne pouvaient être que les précurseurs de Gaston II, le fils de René, comte de Provence et le roi de Naples, si déjà ce prince n'était pas arrivé, comme le bruit en courait à Aix. Ces réflexions lui firent dire à Michel l'Ange: — Mon compère, si le comte Gaston est revenu, j'ai bonne envie d'aller camper ailleurs, notre entreprise et ma vie deviennent très-douteuses. — Je n'ai jamais douté que d'une seule chose, répondit l'Italien. — De quoi?

Le Vénitien lui montra du doigt la voûte céleste, avec un sourire diabolique et rempli d'une expression désolante.

— Mille diables! je me croyais Mécréant, mais je trouve mon chef de file. — Aussi suis-je de Rome. — Par Mahom! je te cède le pas pour aller en enfer. — Allez, je vous le répète, mon compère, j'irai à Casin-Grandes et je n'en reviendrai qu'à bonnes enseignes.

Là-dessus ils descendirent des créneaux et furent se coucher. Ce n'est pas sans une certaine honte que nous avouerons que l'Italien et le Mécréant dormirent aussi tranquillement que des gens vertueux. Il est temps de retourner à Casin-Grandes.

XVIII

Le chevalier noir. — Les deux amants

Nous avons quitté cette forteresse en même temps que les brigands, qui, je l'avoue, n'étaient pas une très-bonne compagnie; je vous en demande pardon.

Examinons ce qui se passa sur le champ de bataille. Aussitôt que Bombans s'en vit le maître, il commença par le parcourir; il fit rattacher les chaînes du pont-levis; il ordonna de transporter les blessés au château, brûla le bois qui comblait le fossé, rattrapa les chevaux sans maîtres; et, comme Hercule Bombans, le parangon des intendants, ne perdait jamais la tête lorsqu'il s'agissait de finances, il se mit à procéder catégoriquement au dépouillement des morts; il se déclara leur légataire universel, et il recueillit sur-le-champ leurs successions sans autre forme de procès; il s'empara donc de tout ce que Enguerry laissa sur le champ de bataille, d'une huitaine de chariots chargés d'armures, et de tout l'or qu'il trouva sur les cadavres; il abandonna le reste du butin aux paysans, comme récompense, et les cadavres aux corbeaux, en qualité de gens de justice de la gent volatile.

Il rentra dans le château, releva le pont-levis et s'occupa très-activement de rétablir l'ordre; il y trouva chacun encore plongé dans l'étonnement d'une délivrance aussi subite... On se regardait en silence, et l'on n'osait y croire.

— Où est le prince? demanda Bombans. On ne répondit rien, personne ne le savait. En effet, aussitôt que le Mécréant entra dans Casin-Grandes, le prince et sa fille cherchèrent un dernier asile dans la chapelle; Castriot, l'évêque et Kéfalein y transportèrent Monestan, et, suivis de quelques vieillards, des demi-seigneurs cypriotes, de Josette et de cinq ou six soldats, fidèles débris du premier corps d'armée, tous ces restes généreux attendirent le moment de mourir aux pieds du roi. La pâle Clotilde ne tremblait pas du danger présent, et elle fut heureuse de pouvoir se livrer à sa tristesse, alors imputée à la circonstance.

Ce groupe, dans la posture la plus calme, ressemblait au sénat romain lorsqu'il fut pris pour une assemblée de dieux par les Gaulois, maîtres de Rome. Castriot était devant le prince, et, son sabre tiré, il regardait la porte de la chapelle avec les yeux d'une lionne défendant ses petits cachés au fond de son antre. De temps en temps ses yeux farouches, se reportant sur Clotilde, annonçaient qu'il pensait à la tuer plutôt que de la voir la proie du Mécréant, et les regards de la jeune fille lui disaient qu'elle ne demandait pas mieux... Tout bonheur n'était-il pas perdu pour elle!...

Ce silence fut interrompu par les pas de la foule, qui, retentissant au dedans de la chapelle, firent trembler les plus courageux.

— Victoire!... victoire!... cria la foule aux portes de la chapelle, où Bombans jugea que le prince pouvait être renfermé.

Ces mots n'étaient pas de nature à rassurer les défenseurs du prince. Alors ils se regardèrent en silence, d'un air qui semblait dire: — L'heure de mourir est arrivée!

— Ouvrez!... c'est nous!... victoire!... La peur fit encore méconnaître les voix tumultueuses. — C'est *moi*, dit Trousse, qui avait changé de vêtement et pour cause... — Sire, les ennemis sont vaincus, cria Bombans. — C'est la voix de mon père, dit Josette, et elle courut ouvrir. Aussitôt se précipitèrent dans la chapelle Bombans, Trousse, les soixante soldats et les dix cavaliers échappés à la mort, les femmes, le reste des gens, et le temple retentit de ce cri: Victoire!... victoire!...

— Sire, *je l'avais bien dit*, s'écria Hercule Bombans en se prosternant. — C'est *moi* qui sonnai le beffroi, aux sons duquel ont paru les chevaliers célestes, dit Trousse. — Le Seigneur nous a donc secourus, reprit Monestan d'une voix faible, et revenant de son long évanouissement en entendant ces cris qu'il prit pour des chants d'église. — S'il a envoyé des anges, ils étaient à cheval, observa Kéfalein.

Castriot remit son sabre dans le fourreau, et regarda la princesse et le monarque avec le ravissement de la reconnaissance et du dévouement. Il ne dit ni ne demanda rien...

Il est impossible de dépeindre l'étonnement du bon Jean II et du

groupe de ses fidèles serviteurs : une mère qui retrouve son fils, une amante son amant, un fils son père, un voyageur son clocher, ne sont pas plus joyeux, ébahis, attendris et le cœur plein de liesse.

— Chantez donc un *Te Deum!* s'écria le premier ministre.

Aussitôt l'évêque, sans quitter ses armes, monte à l'autel; chacun s'agenouille, et Hilarion d'Aosti entonna le chant d'actions de grâces, qui monta vers le Seigneur : le cri de ces âmes vertueuses dut être un agréable encens, puisque le cœur d'un homme de bien est la plus belle offrande qui puisse lui être offerte.

Le *Te Deum* fini, le prince s'écria : « Mes amis, nous saurons reconnaître vos services, nous donnons la liberté à tous les serfs qui se trouvent dans le château et aux enfants de ceux qui sont morts; nous les enrichirons et rebâtirons leurs chaumières ruinées. Vous avez des longtemps acquis le titre de mes enfants; si nous en savions un plus beau, nous vous l'accorderions en ce jour. »

Des larmes s'échappèrent d'entre les paupières du bon roi, dont les paroles flatteuses retentirent dans le fond du cœur de ses sujets, comme la douce musique des anges.

— Il ne faudra pas oublier de faire un service pour les âmes des morts, dit le premier ministre, encore pâle et chancelant.

Le prince, accompagné de ses ministres et de sa fille, qui guidait ses pas, sortit de la chapelle et s'achemina vers ses appartements.

Bombans sembla se multiplier pour rétablir l'ordre dans le château. Nous devons lui rendre justice, avarice à part, et l'on sait combien cette passion entraîne facilement à de vilaines actions. Bombans avait des qualités, il était actif, prudent, courageux et dévoué à sa manière, c'est-à-dire en tout ce qui ne concernait pas la bourse. Les cours furent nettoyées, et les gens morts remplacés au plus tôt. Chacun est à son poste, tout rentre dans l'ordre; et, lorsque la nuit arriva, l'on n'aurait jamais cru que le château de Casin-Grandes eût subi un siége, si la diminution du nombre des serviteurs ne l'eût pas indiqué. Encore Bombans eut-il bientôt rempli le vide par de nombreuses promotions faites parmi les paysans les plus courageux... Les Camaldules prétendent que c'est lui qui, dans cette occasion, donna l'idée de la vente des charges. Au milieu de ces événements, la pauvre Marie était restée dans sa loge, négligée par tout le monde: et, lorsque Castriot s'approcha pour la voir, elle s'écria comme en rugissant : — J'ai faim!... l'on m'oublie!...

En ce moment, le prince et ses ministres recueillaient au salon rouge les différents oui-dire sur l'apparition miraculeuse des chevaliers, et l'on cherchait d'où pouvait être venu ce secours opportun.

— Il y a eu des miracles plus extraordinaires! disait Monestan. — Un miracle l'est toujours, observa l'évêque. — Je croyais qu'on n'en faisait plus, dit Kéfalein, sans se douter qu'il ait eu de l'esprit une fois en sa vie.

A cette observation, Monestan regarda fixement le connétable, et se convainquit par cet aspect de l'innocence du bon Kéfalein. Alors il retint sa réponse en pensant que cette parole n'empêcherait pas le connétable d'entrer au ciel.

— Messieurs, observa gravement le roi, nous croyons que ce ne peut être que le chevalier noir, notre libérateur. — Mais par où serait-il venu? demanda l'évêque; comment s'est-il trouvé à point nommé au moment où nous succombions? Il aurait bien dû venir lorsque nous fîmes un instant plier les ennemis, alors sa présence eût épargné la mort de bien des braves gens. — N'accusons donc jamais, interrompit Monestan, ni le ciel ni les hommes, avant d'être parfaitement instruits de toutes les circonstances. — Si c'est notre libérateur, continua le prince, nul doute qu'il n'ait mis toute la diligence possible...

A cette conjecture, Clotilde soupira. Pauvre enfant! c'est un coup mortel à tes amours.

— Vous serez heureuse, lui dit son père en lui pressant la main; ne soupirez plus de crainte, mon cœur a dans ce moment un pressentiment qui ne m'a jamais trompé. Ces paroles, dites à voix basse, augmentèrent la pâleur et la tristesse de Clotilde. — Mais, demanda Monestan, comment a-t-il su que vous étiez en danger? — L'amour, Monestan, est le plus sûr de tous les messagers...

La princesse, dont la figure chagrine était l'objet de l'attention générale, dégagea à ce moment sa main tremblante des mains de son père, et, par ce mouvement, manifesta le désir de se retirer. — Vous nous quittez, ma fille!... revenez au plus tôt, nous tenons ce soir et demain cour plénière: il faut fêter notre libérateur, quel qu'il soit!...

Tous les yeux suivirent la démarche lente et morne de la jeune fille, dont le cœur en deuil aspirait après la nuit, pour s'assurer si le beau juif existait encore, et .. la nuit était venue.

Le prince ordonna que l'on mit une sentinelle sur la tour du pont-levis, afin d'être averti de l'arrivée de ses libérateurs, et chacun attendit avec impatience.

Clotilde a regagné son appartement. — Y sera-t-il? se dit-elle en consultant son cœur, pour savoir si elle ne préférait pas l'incertitude et l'espérance à la vérité, pleine de joie et de chagrin. Elle hésite; tout son univers est là, sur ce rideau qu'elle n'ose lever... elle le regarde avec anxiété, elle voudrait tout à la fois et voir et ne pas voir. Enfin la curiosité l'emporte! Qu'ai-je dit, la curiosité! c'est l'amour, c'est un sentiment inexplicable, suave et douloureux, divin et terrestre, voluptueux et cependant aigu. Elle se hasarde, elle approche.

A ce moment, un léger bruit sur la Coquette fit refluer tout son sang vers son cœur, qui ne put suffire à la violence de l'émoi que lui causa le pressentiment du bonheur... Le rideau résiste, il est déchiré, la croisée ouverte, et Clotilde voit son bien-aimé. Des fleurs sont sur l'appui de la fenêtre.

On peut peindre par des paroles la joie d'un guerrier qui triomphe, d'un enfant qui remporte un prix, d'un époux devenant père, d'un homme qui prouve sa reconnaissance à son bienfaiteur, d'un Français qui, dans le désert de l'Afrique, entend la douce voix d'un Français échappé de Saint-Jean-d'Acre; mais rien ne peut dépeindre la fête idéale qui transporte le cœur d'une femme saluant le bien-aimé qu'elle a cru perdu à jamais... C'est le déluge de tous les sentiments que la nature a resserrés dans le petit espace que l'on nomme une âme. On se sent une facilité d'existence, une légèreté de corps; on semble prêt à s'envoler vers les cieux. Je ne connais aucune hyperbole pour donner l'idée de ces pleurs de l'âme en joie... Les fêtes du cœur ne sont pas bruyantes.

— Clotilde!... s'écria le juif. — Nephtaly... Vous vivez!... — Oui, puisque je vous vois!... — O Nephtaly! ne risquez plus votre vie sur ce rocher, votre mort serait la mienne. Combien j'ai souffert aujourd'hui!... — Souffert!... et pour moi!... Ah! ne craignez rien, Clotilde, il n'est aucun danger pour qui vient vous admirer!... — Je le crois, puisque vous le dites... mais je tremblerai toujours!... — Voulez-vous, reprit-il, que je sacrifie mon bonheur à votre tranquillité? — Non, non, Nephtaly... j'aime mieux votre présence que votre souvenir!... et cependant je devrais ne plus vous voir. Un autre ne va-t-il pas venir? tout espoir n'est-il pas perdu?...

Elle s'arrêta, car elle aperçut Nephtaly pâlir, lever les mains au ciel et les reporter vers elle avec le geste d'un naufragé qui demande du secours.

— Ah! Clotilde!... s'écria-t-il; et sa belle tête retomba sur son sein. — Je vous entends! reprit la princesse en versant quelques larmes bien pénibles. Hélas! jamais les morts ne s'aiment, et nous sommes comme morts l'un pour l'autre!... Adieu donc!...

Nephtaly, pour toute réponse, montra le ciel par un geste empreint de cette grâce mélancolique, qui est la poésie du malheur!...

— Oui, nous n'aurons de bonheur que là, continua Clotilde. Ecoutez, Nephtaly, une consolation nous reste, c'est de savoir que nos cœurs s'entendront toujours!...

Elle prit les fleurs, en orna son sein palpitant, et referma la croisée en jetant un regard plein d'amour sur son bien-aimé... Puis elle s'achemina vers le salon... tout à la fois heureuse et malheureuse : comme il y a des voluptés qui font mal, il y a des douleurs qui charment.

L'on venait d'apprendre au salon du prince le chemin que les chevaliers prirent pour venir au secours de Jean II, et voici comme Bombans, ayant fort à faire pour remplacer les trésors enfouis et décorer la salle à manger, y entra pour prendre ses dimensions et voir comment il lui donnerait un air de fête. Il remarqua que la porte de l'immense salle à manger du côté de la mer était ouverte, et il suivit tout naturellement la trace des pas des chevaux. Alors il découvrit que l'on avait coulé à fond, au milieu des récifs, une assez grande quantité de chaloupes, à l'aide desquelles on forma une espèce de bac, par où les chevaliers abordèrent jusqu'à l'esplanade, dont les fleurs et les arbustes étaient foulés, les gazons chevauchés et flétris. Il courut instruire le prince de toutes ces circonstances.

— Ils m'ont tout gâté, dit Bombans en finissant; le pavé de la salle est cassé; cela coûte beaucoup, mais pas encore si cher qu'un pillage; on n'en a jamais vu à bon marché, tout est si coûteux!... et je réponds qu'il sera difficile de régulariser... — L'on vous passera tout en compte! s'écria le prince joyeux. A ces paroles la figure de Bombans se dilata, ses muscles buccinateurs jouèrent, et le contentement parut pour la première fois sur sa face soucieuse.

Clotilde arrivait au salon comme l'intendant se retirait et comme le prince s'écriait : — Nul doute; c'est le chevalier noir!...

A ce moment les sons du cor retentirent, et les échos des vastes murailles de Casin-Grandes les répétèrent.

— Connétable, dit le bon Jean II, allez au-devant de nos libérateurs, et amenez-les ici. Qu'on leur prépare un joyeux festin, et célébrons cette nuit la délivrance de Casin-Grandes.

Clotilde s'assit sur le trône à côté de son père, et la petite cour prit une attitude majestueuse .. Castriot essaya de remplacer de son mieux les trois Cypriotes morts dans les combats du matin. Kéfalein arriva dans la première cour au moment où le chevalier noir, monté sur un cheval noir tout blanchi d'écume, franchissait le pont-levis.

— Vérynel, accourez! s'écria le connétable; et vous, sire chevalier, dit-il à l'étranger en l'aidant à descendre de cheval, venez vous remettre de vos fatigues, le prince et ses sujets attendent avec impatience la vue de leur libérateur ..

Ils s'avancèrent vers le pavillon de Hugues.

— C'est lui!... dit le monarque en reconnaissant la démarche du chevalier. Venez, mon fils! Et le prince, descendant de son trône, courut à côté du connétable tendre ses bras au chevalier. Chacun fut étonné à l'aspect du chevalier noir, et un murmure flatteur pour l'étranger le suivit jusqu'à ce que le prince l'eût conduit près de son trône.

— Hé quoi! continua le monarque ivre de joie, nous vous devrons donc deux fois la vie! Eh! mon fils, nous n'avons qu'une fille et un cœur!..

— Prince, dit le chevalier noir, ne craignez plus rien, j'ai laissé mes chevaliers à la poursuite de vos ennemis, ils ne tarderont pas à revenir victorieux... Avais-je raison de vous quitter la dernière fois? Mais, ajouta-t-il en se tournant courtoisement vers la princesse et cherchant à adoucir la rudesse de sa voix, madame, depuis longtemps vous savez que je vous aime; ne croyez pas que je veuille faire passer pour des preuves d'amour ce qui me fut dicté par la seule humanité et le devoir d'un vrai chevalier français; je ne puis vous offrir encore, comme preuve de mon éternel amour, que ma constance! Oui, belle Clotilde, je chercherai par tous les moyens qui seront en mon pouvoir à conquérir votre affection; je me déclare, devant la cour et devant Dieu, votre servant d'amour et votre chevalier: heureux si je puis, à force de dévouement et de gracieuses attentions, vaincre votre froideur...

Chacun admira la prestance, la loyauté, les manières élégantes et la générosité de l'inconnu; Clotilde seule, muette et détournant les yeux, craignait de le voir; c'eût été un crime de lèse-amour!...

— Froideur!... répéta le bon Jean II; ne craignez rien, mon fils! nous ne voulons pas trahir les secrets de notre bien-aimée fille, ils ne nous appartiennent pas; mais nous vous répondons de votre bonheur; et si vous en voulez une preuve, regardez la rougeur qui doit se répandre sur son front virginal.

Le cercle curieux porta ses yeux sur Clotilde, dont la pâleur devint un problème car naguère, lorsqu'elle rentra, l'on avait remarqué la joie briller dans ses yeux et sur son visage épanoui. Cette contenance, l'écueil de la pénétration des vieillards comme des jeunes, ne fut expliquée que par Kéfalein, qui dit, avec un gros rire à l'oreille de l'évêque: — La femme est une énigme... et nous avons le mot!.. L'évêque sourit; et Monestan se dit en lui-même: « C'est quelque blasphème, car ils rient... » — Eh bien, ma fille, ne fêtez-vous pas notre libérateur? demanda Jean II.

— Sire chevalier, répondit Clotilde d'une voix entrecoupée, les simples désirs de mon père sont des ordres pour nous, et j'obéirai toujours!... Si je dois être votre récompense, j'acquitterai par le don de ma main la dette du roi de Chypre...

— Madame, ce n'est pas de l'obéissance que je demande!... répliqua le chevalier à voix basse.

Le prince saisit la main du chevalier noir, comme pour le rassurer; mais l'aspect de la figure attristée de la princesse n'était pas fait pour donner l'espoir.

— Madame, dit-il avec une espèce d'accent de reproche, en voyant votre beauté, tout homme, tel courtois qu'il puisse être, s'empresserait pour la posséder de se servir de l'autorité d'un père... Ne craignez jamais cela de moi!... je ne veux vous devoir qu'à vous-même!... Puis, saisissant la main de Clotilde par un geste qu'il déroba à l'assemblée à la faveur des draperies du trône, il lui dit d'un ton plaintif: — Vous ne m'aimez donc pas!... Ce reproche mérité répandit sur le visage de Clotilde un incarnat subit, que les courtisans remarquèrent, et elle répondit en pleurant: — *Je vous aimerai, seigneur!...*

A ce moment Bombans, qui avait fait tous ses efforts avec M. Taillevant pour arranger un repas digne du roi de Chypre, vint annoncer que la salle du festin n'attendait plus que les convives. La salle à manger était décorée de fleurs, de guirlandes, de feuillages, et à défaut de toutes les richesses resserrées, l'intendant plaça des valets qui tinrent de grosses torches de cire pendant le repas. Ne pouvant donner l'éclat de l'or, il le remplaça par celui de la lumière en profusion.

Le courtois chevalier offrit sa main à Clotilde, et la conduisit à la salle à manger, en ayant soin qu'elle posât bien ses pieds à chaque marche, que personne ne la froissât, la regardant sans cesse, enviant le marbre que ses pieds touchaient, la rampe que sa main légère parcourait, et écoutant le bruit soyeux de ses vêtements. Ces attentions firent d'autant plus de peine à la jeune fille, qu'elle se sentait de la reconnaissance et de l'estime pour le chevalier, et qu'elle se trouvait dans l'impuissance de le récompenser.

Le chevalier noir refusa de s'asseoir et de manger en alléguant ses vœux, et il se tint debout derrière Clotilde; et la servit en prévenant ses moindres désirs, changeant ses assiettes, lui versant à boire d'une main tremblante de bonheur, offrant le pain, cherchant à effleurer ses doigts, ses cheveux, ses vêtements, et la dévorant d'un œil que l'on voyait briller à travers sa visière serrée; il l'aidait aussi à servir son père, et le bon vieillard était au comble de la joie en croyant leurs cœurs d'intelligence d'après ce concert de soins. Au milieu de ce banquet, les musiciens du prince chantèrent des tensons, des ballades et des chants de guerre en l'honneur des Lusignan.

Comme ils finissaient minuit sonna. — Chevalier, dit le prince, vos compagnons d'armes tardent bien à venir. — S'ils ne sont pas arrivés à la pointe du jour, répondit l'étranger, je serai forcé d'aller à leur rencontre et savoir qui peut les arrêter... Peut-être l'imposteur, le faux Enguerry se sera renfermé dans sa citadelle avant qu'ils aient pu l'atteindre; ils essayent de la forcer, et c'est en vain; je la connais; il faut pour cela des machines et une armée plus nombreuse; j'attends à cet effet avec une grande impatience le reste de mes troupes, que les vents ont retardées... Je suis bien heureux que le comte de Foix m'ait ramené ces cent cinquante vaillants chevaliers bannerets. — Et comment avez-vous su notre détresse? demanda Monestan. — Et ne vis-je pas aux menaces que le sire Enguerry vous fit lorsque je vins dernièrement en ce château, qu'il n'en voulait qu'à vos trésors; alors je fus assez chagrin de me voir sans ressources pour vous secourir, et perdu si je me découvrais... Heureusement que ces généreux gentilshommes ont abordé hier du côté de Jonquières, et mon écuyer s'empressa de leur apprendre où j'étais, et ce que je réclamais d'eux... Aussitôt que mes troupes seront arrivées, je me montrerai dans la contrée, et le sire Enguerry payera de sa tête sa félonie. Il a osé usurper l'héritage d'un vaillant chevalier, qui, délivré de ses fers, viendra le reprendre et venger l'humanité.

Le prince saisit la main du chevalier noir et la serra de nouveau sans mot dire.

— C'est un siége auquel je désirerais bien assister, dit l'évêque, car la forteresse est bien située et de difficile accès.

— *J'en connais le faible*, répondit le chevalier.

Le souper fini, le monarque donna l'ordre de préparer pour le lendemain une fête brillante à ses généreux défenseurs, et l'on fit pour cela des efforts inouïs pendant toute la nuit.

Chacun se retira pour se livrer au repos, et certes l'on en avait besoin après une journée aussi fatigante et remplie d'autant d'événements. On servit le chevalier noir dans son appartement, et il recommanda au docteur Trousse de l'éveiller à la pointe du jour, si ses chevaliers, dont il commençait à devenir inquiet, n'étaient pas arrivés.

La pauvre Clotilde regagna son appartement, à la porte duquel elle trouva l'infatigable Castriot, le sabre nu et prêt à se coucher sur le seuil de marbre... Elle ôta tristement de son sein les fleurs du bel israélite, et se laissa déshabiller, sans mot dire, par Josette.

— Eh bien, madame, votre mariage ou plutôt votre bonheur ne tardera pas, car il ne manque que votre consentement; j'ai tout vu par un carreau cassé de la croisée de la salle... Ah! comme ce chevalier vous aime, vous n'avez pas fait un mouvement qui n'ait excité son attention: sa tournure est noble, il est bien fait, car ses armes sont comme des modèles. — Mademoiselle, dit la princesse, songez à ne jamais m'entretenir sans ordre, et surtout sur des choses qui doivent être respectées par votre silence plus que toutes les autres. — Oui, madame, répondit Josette étonnée. — Adieu, Josette, dit Clotilde avec douceur, pour la rassurer sur le ton sévère qu'elle avait pris. — Adieu, madame. Et Josette s'en fut en pleurant. Clotilde ne put dormir; une seule pensée l'agitait, c'est: combien elle serait malheureuse d'épouser le chevalier noir. Et son âme candide et pure ne lui fournissait d'autre moyen de sortir de ce labyrinthe que la résignation. — Je lui porterai, se dit-elle, une triste dot: les larmes et le chagrin seront mon seul apanage...

Elle n'eut qu'un moment de sommeil, sans même y goûter de repos, car elle vit en songe son beau juif découvert, banni, allant en captivité. Le chevalier noir, sachant qu'il était son rival, cherchait à le faire mourir. Elle aperçut Nephtaly tourner ses yeux sur elle une dernière fois. Ce regard désespérant était rendu plus cruel par les circonstances vaporeuses de ce rêve: et le farouche chevalier noir, en donnant le coup de la mort à l'israélite, disait à Clotilde: — *Je n'ai plus de rival!...* Elle se réveilla en sursaut et tout épouvantée, car elle avait toujours eu une espèce de croyance aux annonces des songes: c'était Marie qui la lui communiqua dès son enfance. Aussi sa frayeur fut-elle mortelle. Elle regarde autour d'elle et aperçoit l'aurore qui jetait dans sa chambre une clarté blanchâtre; elle se lève soudain, et court à sa fenêtre pour s'assurer de la vie de Nephtaly. Elle le voit fidèlement assis sur son rocher comme un Français banni, qui, s'asseyant sur le bord de la mer, respire le vent qu'il suppose venir de sa patrie. Lorsqu'elle entr'ouvrit la fenêtre, leurs yeux et leurs âmes se confondirent, et l'amour battit de ses ailes dans les cieux.

— Nephtaly, lui dit-elle encore tout émue et d'une voix douce comme celle d'un enfant qui prononce pour la première fois: *Ma mère;...* Nephtaly, promettez-moi de ne jamais affronter votre rival?... — Et quel est-il?... — Hélas! c'est un grand chevalier qui porte toujours des armes noires, et sa devise est: *Deuil à qui n'est pas aimé!...* — Clotilde, vous ne l'aimez pas?... dites-le-moi!... Le regard du juif exprimait la crainte. — Il faudra que je l'épouse!... Et elle soupira. — Il vous épousera, Clotilde!... Et il soupira à son

tour. — Oui... — Grand Dieu!... — Nous n'aurons, reprit-elle, d'autre ressource que de nous aimer de l'âme..

Le beau juif, la regardant avec des yeux petillants d'amour et d'un feu qui s'échappait en éclairs, lui dit d'un ton morne, solennel et démué de cette exaltation que donne l'espérance :

— Clotilde !... lorsque votre mariage approchera, promettez-moi de m'accorder un rendez-vous... un seul ! que je puisse vous voir, vous serrer dans ces bras désespérés, et je vous jure de trouver alors un moyen pour nous unir à jamais... — A jamais!... répète Clotilde en délire. — A jamais!... reprend le juif. Alors je verrai si tu m'aimes! .. — O mon bien-aimé, joie de mon cœur, vous auriez un tel moyen ! dit la jeune fille, dont le visage offrait le portrait d'une sainte en extase. Elle ne fit pas attention au ton d'autorité que prenait le juif immonde. — Oui, je l'ai!... Hélas! qui ne l'a pas?... Mais c'est le dernier refuge du désespoir, et songeons à ne l'employer qu'à la dernière extrémité ?... Promettez-vous Clotilde ? — Si je le promets!... je le jure par toi!... — Adieu!... je suis content, ô ma douce amie ; continuons alors de savourer sans crainte et sans remords les douceurs d'amour. Cette promesse, écrite dans le ciel, dans le livre éternel, nous fiance bien mieux que les cérémonies des hommes ! tu m'appartiens !... Adieu !... Et il envoya un doux baiser à sa maitresse sur l'aile des zéphyrs

Le ton qu'il mit à ses paroles avait quelque chose de farouche... Clotilde reste pensive, tout en le voyant se confier aux airs pour regagner sa crevasse... Il y parvient s'agenouille, et réitère un doux baiser à son idole. Clotilde prit alors les fleurs nouvelles que l'israelite avait apportées sur l'appui de la croisée et elle en décora son sein tout palpitant de joie. Elle se mit à sauter dans sa chambre avec la naïveté de la jeunesse, et elle répéta : — Nous serons unis! Cette idée rafraichit son cœur comme une rosée bienfaisante... Ah ! c'était une véritable fille d'Eve ! . . . .

XIX

Fête au château. — Le sosie du chevalier noir.

C'était une fille d'Eve!... Eve fut inconséquente... Savez-vous pourquoi? C'est qu'elle n'eut pas de mère... Or, toutes les jeunes filles qui se trouveront privées de ce mentor sont menacées de la même infortune qui se grossit et s'amasse sur la tête de la pauvre Clotilde. Elle n'eut de sa mère ni le sourire ni les instructions douces et tendres qui l'auraient empêchée de tomber dans le précipice d'un amour sans espoir. Une mere l'aurait surtout empêchée de sauter par sa chambre comme une petite folle, parce que son amant lui a dit qu'ils pouvaient s'unir. Je recommande ces sages réflexions à l'attention des meres de famille et des jeunes filles. Mais, hélas! depuis six mille ans elles sont répétées, et depuis six mille ans, malgré les mêmes remontrances et les mêmes lois, les mêmes fautes et les mêmes crimes se commettent!... O nature. . si l'homme n'avait pas de passions, on accuserait le ciel!... Mais laissons cela.

Josette accourut au moment où Clotilde était au plus haut degré de joie. — Eh bien, Josette, qu'avez-vous avec votre air soucieux?... — Madame, le roi vous fait dire de passer au plus tôt chez lui!... — Que peut-il me vouloir, Josette?... reprit-elle en riant. — Je l'ignore. Madame m'a recommandé si séverement de ne plus m'occuper des choses qui concernent madame... — Mais, Josette, je ne vous disais cela que parce que je ne savais pas... Et de quoi me parliez-vous?... Ah! dit-elle en s'interrompant, laissez-moi ces fleurs!... Voyez-vous, Josette... il en faut faire une couronne et me la poser sur la tête... — Madame n'a plus de chagrin?. . — Du chagrin, Josette! est-ce que j'en ai eu? Ma fille, mettez-moi tous mes atours; que je sois parée, je veux être belle... gardez cette rose, j'en ornerai mon sein.

A la fin, Josette, se déridant un peu et voyant tout ce qu'elle perdait à rester muette, dit à Clotilde : — Madame fait bien de se parer, car on a tout bouleversé le chateau pour les apprêts de la fête! jamais je n'en ai tant vu : les préparatifs eux-mêmes sont une fête. — Vraiment, Josette? — Oh! madame, ils ont duré toute la nuit. — Je n'en ai rien entendu. — Enfin c'est superbe!... mon pere a bien du talent : c'est un si honnête homme, il ne cesse de dire qu'il ne voudrait pas y gagner un sou. — Je le crois, répondit la princesse tout comme elle eût dit autre chose.

En effet, il régnait dans tous les mouvements de Clotilde une espèce d'impatience, un ensemble de gestes, de regards, qui trahissait plus que la joie!... Celle de l'amour devrait avoir un autre nom. Josette ne savait plus que penser de sa maîtresse... — Triste hier, joyeuse aujourd'hui, se disait-elle, que sera-t-elle ce soir?... voilà les princes... On ne sait sur quoi compter!...

La fille des Lusignan sortit en bondissant comme un jeune faon, et elle s'en fut chez son vieux père qui l'attendait avec impatience. Trousse l'introduisit, et l'annonça en se prosternant devant elle. — Elle ne sera jamais malade!... dit en lui-même le docteur en apercevant l'heureux mélange de roses et de lis qui régnait sur la figure de Clotilde. Après être entrée, la princesse embrassa son vieux père à plusieurs reprises. — Oh!... oh! s'écria le vieillard, la nuit a porté conseil... Et qu'avez-vous ma fille?... — Beaucoup de bonheur!... quand je vous vois, mon père!...

Jean II remua la tête en se tournant vers sa fille; il se garda bien de prendre pour lui ce que disait Clotilde.

— Fille amoureuse! s'écria-t-il avec un geste d'abandon, en sait plus que dix centenaires, et c'est folie à moi... de chercher!... Ecoutez, Clotilde, reprit-il d'un air grave, et la jeune enfant parut attentive, mais tout lui représentait son beau juif... Ecoutez, Clotilde... mes ministres m'ont entretenu du défaut de politique qui se faisait sentir dans votre conduite d'hier : je conçois que vous ne connaissiez guère la diplomatie, et j'approuve en quelque sorte la réserve que vous avez adoptée; elle convient à la dignité royale, et surtout au sang des Lusignan : la pudeur est le plus charmant coloris de la jeunesse et de la vertu; mais il ne faut pas, ma bien-aimée, que cette pudeur dégénère en un maintien glacial qui repousse les hommages. Va, ma fille, il existe un rire et une folâtrerie des honnêtes gens et de la vertu qui ne messiéent pas, surtout dans les amours. La vertu ne fut jamais revêche, elle est aimable; et, lorsqu'on aime, on peut le faire sentir par de petites douceurs et par des ébattements d'âme... Ce pauvre chevalier doit avoir la mort dans le cœur, et votre amour ressemblerait à de la répugnance par ce que l'on m'a dit... Vous ne m'écoutez pas, ma fille!.... s'écria le vieillard qui suivait tous les mouvements de l'amoureuse Clotilde...

— Si, mon père! je vous assure qu'aujourd'hui le chevalier noir n'aura pas à se plaindre de moi... — Faites-lui bon accueil!... — — Oui, monseigneur. — Ne devez-vous pas bientôt l'épouser?... — Puisque vous le voulez, mon père!... — Vous tremblez!... s'écria Jean II. — C'est de joie, sire!... Mais ce sera bientôt!... continua Clotilde en pensant que l'époque de cet hymen avec le chevalier était celle de son union avec le juif... Pauvre innocente!...

— Tu te trahis, ma fille! s'écria l'heureux vieillard; allons, soyez tranquille, nous le déciderons au plus tôt! Et il se frotta les mains en signe de joie.

En ce moment le son du cor se fit entendre, et le chevalier noir, à la tête de ses cent cinquante chevaliers, et accompagné de son écuyer, du comte de Foix, et de plusieurs seigneurs, arriva près de Casin Grandes : les musiciens du prince et tous ceux que l'on avait pu rencontrer étaient placés sous un arc de triomphe en verdure, dressé à la hâte, et, lorsque les chevaliers passèrent dessous ce fragile monument, une douce musique les accueillit. Les trois ministres et la cour les attendaient, tous les habitants agitant des lauriers étaient rangés en haie et les saluerent par des acclamations : ce fut ainsi que commença la fête préparée avec un grand soin par maître Taillevant et maître Hercule Bombans.

La premiere cour était tendue de tapisseries et garnie d'échafaudages recouverts de draps et d'étoffes; le milieu, tout sablé, offrait un vaste cirque pour les tournois; la seconde cour, qui menait aux appartements du roi de Chypre, contenait une table immense formant un grand cercle extrêmement élevé; le centre de cette table présentait, par son vide, une arène où l'on voyait différentes machines, préparations des décors du festin; les bancs placés à l'entour, ornés d'une feuillée, étaient garnis de coussins de pourpre, et l'on avait mis les couverts des cent cinquante chevaliers sur cette vaste table. Au milieu de cette table le dais du prince était disposé pour recevoir le roi, sa fille, les ministres, le chevalier noir, le comte de Foix et les principaux seigneurs.

Au son du cor, le prince et sa fille descendirent, et, s'avançant par les espèces de portiques ménagés entre ces divers apprêts, ils vinrent au-devant de leurs libérateurs, qui mirent pied à terre.

Tous, à l'exception du chevalier noir, avaient ôté leurs casques et leurs armures; à l'aspect du prince de Chypre, ils saluèrent avec respect, et leurs yeux se tournerent unanimement sur Clotilde, et un murmure flatteur résonna dans les airs. Le prince, même pendant son regne en Chypre, n'avait pas eu un si beau spectacle!... Malheureux de ne pas le voir, il écoutait ce que lui disait sa fille : le chevalier noir mit en arrivant un genou en terre devant Clotilde.

— Vous êtes bien heureux!... lui dit le comte de Foix en lui frappant sur l'épaule; si faudra-t-il que je m'en aille promptement pour ne pas devenir fou! .. — Belle dame! s'écria le chevalier noir, agréez-vous l'hommage-lige de ma personne? — Certes, sire chevalier, et j'en ressens un plaisir infini; la reconnaissance seule ne m'y force pas...

A ces mots le chevalier se baisse, et, dégageant un moment sa vi-

stère, il embrassa les jolis petits pieds de Clotilde confuse, qui lui dit avec un doux sourire et une grâce piquante : — Allons donc, beau sire, ma main sera jalouse !

Le chevalier, se relevant alors, déposa sur cette jolie main un baiser tellement enflammé, que le cœur de Clotilde en reçut une espèce d'atteinte.

— Bien, mes enfants, s'écria le monarque. Sires chevaliers, dit-il en haussant la voix, acceptez tous nos remercîments pour l'assistance que vous m'avez prêtée. Nous tâcherons que vous ayez toujours souvenir de nous, car nous l'aurons toujours de vous.

A ces mots la musique et les trompettes indiquèrent le commencement de la fête, que Bombans avait préparée très-brillante, en espérant bien gagner sur l'ensemble des dépenses. Une foule de monde attirée par l'annonce de cette solennité entra dans les cours, mais aucun chevalier étranger n'y vint encore, malgré le soin qu'on avait eu la veille d'envoyer à Aix et dans les villes voisines les armes du prince et le détail des prix du tournoi. Les chevaliers se rangèrent autour du trône préparé dans la première cour, et Clotilde fut déclarée reine du tournoi.

S'asseyant alors sous le dais et entourée des personnages les plus marquants de l'assemblée, elle fit signe de commencer les premières joutes simples. Je passe la description de ce tournoi. Qu'il suffise de savoir que la princesse donna le prix du combat à l'épée au comte de Foix ; ce prix était une épée enrichie de pierres précieuses. Le prix du combat à la hache fut une coupe d'or garnie de diamants blancs ; le prix de la lance une nef d'argent, et le prix du combat à cheval fut remporté par Kéfaléin : il eut une aiguière en vermeil. On réserva le combat à outrance pour le soir... Le prix était une nef d'or et une couronne de laurier.

Ce premier tournoi fini, l'on passa dans la seconde cour pour se livrer à la joie du magnifique festin que l'on y avait préparé. Je vais en donner une description succincte, parce qu'il est assez curieux par les divers *entremets* qu'on y joua.

Chez nos aïeux, un *entremets* était un divertissement entre chaque service, ce qui rendait l'art de la cuisine encore plus important qu'il ne l'est de nos jours quant à la science du cuisinier, car, dans ce temps-là, les festins n'influaient pas comme à présent sur les destinées d'un État.

Chacun ayant pris place, le chevalier noir à côté de sa chère et joyeuse Clotilde, le prince, les ministres et les seigneurs à l'avenant, on vit paraître dans l'arène du milieu plusieurs petits enfants de chœur, qui chantèrent le *Benedicite* en musique, et l'on ne voyait nullement les musiciens qui les accompagnaient.

— C'est un peu profane, dit Monestan, et si maître Taillevant nous avait consultés... — Laissez faire, répondit l'évêque, je l'absous en cas de péché.

Alors, les mets arrivèrent devant les chevaliers, sans qu'aucun valet les apportât ; ils parurent sur la table en sortant de dessous comme par enchantement. Pendant ce premier service, la curiosité fut excitée par l'arrivée de petits [illegible], qui [illegible] une île, des fortifications, des machines, etc. — C'est l'île de Chypre ! s'écria l'évêque.

En effet, le premier entremets fut l'envahissement de la Chypre par les troupes du bon roi Jean II : les Vénitiens furent battus, et une [illegible] et les petits [illegible] vainqueurs, en entrant dans l'espèce de petit village qui représentait Nicosie, crièrent — Vive Jean II !

— Voilà nos trente mille hommes, dit l'évêque en voyant les bambins habillés en chevaliers.

Le second entremets représenta un immense navire, d'où il sortit un grand nombre d'enfants et de [illegible] qui célébrèrent par des chants la prise de Nicosie, et, par des machines habilement préparées, ils mirent tous ensemble devant chaque chevalier, un petit navire pavoisé de ses armes particulières ; et à la fin du dessert le navire tomba de lui-même, et sa quille restant seule, découvrit une magnifique chaîne d'or, dont le roi de Chypre fit présent à chaque chevalier banneret.

Il s'ensuivit un cri de : — Vive le généreux Jean II ! qui fut pour le bon monarque un mets exquis. Aussi attendait-il avec impatience le dessert. Heureusement pour Bombans le prince ne sut pas si toutes les chaînes étaient du même poids.

A la fin du repas, les enfants de chœur, en plus grand nombre, revinrent et chantèrent les *Grâces* en musique.

Ce fut pendant ce festin que l'on décida le mariage de Clotilde.

— Sire chevalier, dit le prince de Chypre vers le second service, quoique nous ne connaissions pas encore votre rang, dont l'[illegible] de ces vaillants seigneurs nous donne une haute idée, il convient de fixer le jour de votre union. — Ne craignez rien quant à la [illegible] du chevalier noir, dit le comte de Foix au roi ; tel que je suis, je me fais gloire de sa protection. — En quoi ! Clotilde, s'écria l'étranger, qui tout le temps de ce long repas l'avait servie et choyée avec l'empressement d'un amant, c'est tout dire d'un mot. — Que voulez-vous dire, seigneur ? reprit-elle en souriant comme une syrène. — Quoi ! dit-il avec étonnement, vous vous décideriez si vite à combler tous mes vœux ? Non pas que je m'en plaigne, mais hier encore vous m'avez montré un visage si sévère... — Je ne le suis plus, seigneur. Et sa figure respirait une joie céleste. On va sans doute lui reprocher sa dissimulation. Injustes censeurs, du moment que l'on aime on apprend la ruse. Blâmez donc l'amour !

Quoi qu'il en soit, le chevalier noir s'écria :

— Qui vous fit donc changer si promptement ? qui donc m'a fait trouver grâce à vos yeux ? par quel enchantement m'avez-vous souri, me parlez-vous et [illegible]-vous au don d'amoureuses liesses ? A qui le dois-je ? — Est-ce que cela s'explique ? observa judicieusement le comte de Foix. — Cela m'importe fort, mon ami, répliqua l'étranger, quand on cherche le bonheur, les plus petites choses portent ombrage. — N'en prenez aucune [illegible], sire chevalier, dit Clotilde, je vous jure que vous n'aurez pas à vous plaindre *de celle qui sera votre épouse.*

A ces paroles, dites d'un ton presque ironique et empreintes de cette douceur aigre qui fait [illegible] involontairement, le chevalier noir reste immobile et muet à regarder Clotilde.

— Allons, sire chevalier, reprit le prince de Chypre, hésitez-vous à marquer l'époque où vous deviendrez notre fils et notre successeur ? — Ne croyez pas, sire, que votre royaume, que du reste je saurai reconquérir, soit une amorce ; la seule Clotilde... Mais je doute encore plus de son [illegible] en la voyant joyeuse, qu'hier lorsque je la vis triste. — Chevalier, s'écria le comte de Foix, vous êtes le mortel le plus difficile à contenter que oncques je connus : rien ne vous satisfait. Vous avez cru à Edesse... — A Edesse ! interrompit le connétable. Seigneur, j'y fis une charge qui, je le vois, est restée dans la mémoire de tous les guerriers.

Le comte de Foix regarda Kéfaléin, et l'attitude du bon connétable, ses gros yeux bleus errants lui firent croire que le vin de Chio lui avait causé des lacunes dans le cerveau.

— Souvenez-vous, reprit le comte de Foix en s'adressant au chevalier noir, souvenez-vous qu'à Edesse vous croyiez que cette jeune musulmane ne vous aimait pas, et cependant elle est morte de chagrin depuis votre départ, sans qu'aucun de nous ait pu la consoler... et nous sommes aimables.

Clotilde fit un mouvement qui trahit son effroi. — Serait-il vrai ? s'écria-t-elle. — Ah ! ne craignez rien, dit le comte de Foix en saisissant la main blanche de la jeune fille ; d'après ce qu'il a versé dans le sein de l'amitié, d'après ce qu'il m'a dit du sentiment que vous lui inspirez, je puis vous répondre que vous serez, d'entre toutes les femmes, la plus heureuse.

— Oui, Clotilde, continua le chevalier en tremblant de bonheur. Prince, ajouta-t-il en se tournant vers le roi, lorsque le véritable Enguerry sera rentré dans la possession de ses biens usurpés ; lorsque vous serez délivré de cet ennemi, alors je réclamerai votre parole et la promesse que vient de me faire votre fille. — Ce sera donc bientôt ? observa le comte de Foix. — Oui, répondit le chevalier noir, car dès ce soir nous partirons pour Aix, où le reste de mes troupes ne tardera pas à arriver ; alors nous irons assiéger le ministre odieux des vengeances de Jean-sans-Peur, le farouche et cruel [illegible]. — Eh quoi ! s'écria le prince, vous nous quitterez encore ? — Ne le faut-il pas ? répondit l'inconnu, pour être plus tôt réunis à jamais. — C'est vrai, dit le prince avec un ton de regret.

En ce moment, [illegible] magnifiquement et montés sur des [illegible], pénétrèrent dans le milieu du cercle ; ils [illegible] tout [illegible] et au [illegible], [illegible] que la [illegible] allait commencer.

Le chevalier [illegible] la main à sa fiancée, et, après l'avoir conduite à son trône, il alla se [illegible] des chevaliers qui [illegible] l'honneur du combat à outrance ; le comte de Foix [illegible] avec [illegible], et enfin il finit par user d'autorité. Le [illegible] trois chevaliers pour combattre le comte et le chevalier noir, qui se déclarèrent les tenants.

Les gradins étaient couverts de spectateurs attentifs qui affluèrent pendant le repas. Un profond silence s'établit lorsque la lutte fut déterminée. Kéfaléin reçut le titre de juge du camp ; l'évêque et Monestan s'offrirent pour être les parrains des tenants ; Trousse et Vervnel furent ceux des contredisants. Le chevalier noir se fit longtemps attendre. Alors on arrosa le sable du cirque ; les trompettes et les hérauts prirent place ; les trois contredisants parcoururent la carrière comme pour l'essayer.

Enfin le chevalier noir ne revenant pas, le comte de Foix [illegible] à [illegible] sans son compagnon d'armes. Trousse [illegible] s'écria : — Silence ! Le premier chevalier qui parut [illegible]

Piles, un des hommes les plus adroits dans l'exercice de la lance et de l'épée; à la première charge, qui ne dura que sept à huit minutes, le comte de Foix fut désarçonné et reçut un tel coup de hache sur son haubert, qu'il demanda quartier. Alors il s'en retourna tout chancelant à côté du prince et de sa suite. L'on sonna de la trompette pour proclamer le vainqueur. Trousse fit rire toute l'assemblée, lorsqu'il courut le long du cirque pour aller voir si les nerfs du comte de Foix réclamaient son assistance; il tâchait d'éviter les coups avec un tel soin, que ses précautions et le roulement de sa petite machine excitèrent une hilarité générale.

Le baron de Piles se promenait fièrement dans l'arène et faisait caracoler son cheval en attendant le chevalier noir. Les Camaldules prétendent que les dames d'Aix, venues à ce tournoi, rêvèrent toute la nuit de ce beau baron de Piles; mais comment l'ont-ils su? Enfin le chevalier noir ne tarda pas à paraître et vainquit successivement le baron de Piles, le chevalier de Villars et le marquis de Croix, les trois antagonistes désignés.

A l'aspect de la valeur et de la bonne tournure du vainqueur, les Camaldules disent encore que les dames d'Aix.....

Mais je ne le crois pas.

La nuit commençait à envahir les cieux; Bombans, en homme sage, avait prévu ce phénomène quotidien, et cinquante paysans habillés en valets tinrent des torches.

Ce fut à ce moment que le chevalier noir allait être proclamé vainqueur, et déjà Kéfalein, en grand habit de connétable, prononçait les premiers mots du protocole d'usage, lorsqu'au milieu des acclamations générales, parmi lesquelles on distinguait celles des dames d'Aix, de Jonquières et lieux circonvoisins, l'on entendit sonner du cor, du haut du portail, et trois nouveaux personnages se présentèrent.

Le premier était un vieillard en cheveux blancs, d'une figure vénérable, et je conjure mes lecteurs de prêter une grande attention, une attention extraordinaire à ce bon vieillard; il est...

Il est conduit par un chevalier dont les armes, absolument semblables à celles du chevalier noir, excitèrent un violent murmure, et une espèce de sentiment d'attente, que l'on ne saurait expliquer, agita les esprits. Clotilde, en apercevant cet étranger, fut saisie d'un frisson involontaire, mais si violent, que sa couronne de fleurs tomba par terre.

Elle était formée des fleurs du bel israélite.

Ce simple accident ajouta à son épouvante.

Elle regarde l'inconnu; les belles plumes noires de son casque se remuaient par un doux mouvement de tête qu'elle crut reconnaître, et son imagination bizarre lui souffla une idée importune; elle cherchait à revêtir ce chevalier de certaines formes bien connues d'elle. Elle le suivait dans sa démarche avec une invincible curiosité. A peine le chevalier fut-il admis dans l'arène, qu'il chercha de tous côtés Clotilde; aussitôt qu'il l'eut aperçue, sa tête se tourna constamment vers elle.

Le troisième personnage était un chevalier sans armes, vêtu comme un trouvère, les cheveux bouclés, le collet renversé, la jaquette de couleur *pers* et large, une riche ceinture, l'écharpe bleue, une épée au côté et sa toque surmontée de belles plumes blanches flottantes.

Ne le reconnaissez-vous pas? Non. Eh bien! sa figure est riante et maligne, et ses petits yeux verts ont un air de méchanceté qu'il déguise en vain par un sourire; telle chose qu'il fasse, ce sourire a toujours une teinte infernale. Cela seul doit vous indiquer Michel l'Ange, l'envoyé de Venise. Il s'approche d'une démarche aisée et s'avance avec le bon vieillard et le sosie du chevalier noir vers le trône du roi de Chypre. En apercevant ce nouvel ennemi, le chevalier noir vainqueur fit un mouvement de surprise qui se changea en mouvement de colère quand il vit de plus près ce sosie saluer avec grâce toute l'assistance; son armure était entièrement semblable à la sienne, à l'exception qu'elle n'avait pas de devise comme un sanglant outrage; et les dames, comme le reste des spectateurs, prévirent que le combat serait véritablement à outrance.



L'envoyé de Venise.

Clotilde pâlit, son rêve revint en sa mémoire, et des pressentiments sinistres l'agitèrent.

Elle cherche à écarter l'idée que cet inconnu peut être le juif, qui veut lui prouver son courage; mais un malin démon et même la vanité de l'amour la lui ramenèrent sans cesse en son esprit, et une espèce de sentiment mixte qui tenait par un coin à la douleur et par l'autre au plaisir régna dans son cœur.

L'assemblée était tout aussi attentive que Clotilde, et la singularité de l'aventure la mettait en suspens.

Deux chevaliers revêtus de la même armure, quel sujet de méditations!

Aussi les dames se partagèrent-elles.

Les unes penchaient pour le chevalier sans devise, les autres pour le chevalier à la devise.

Alors deux factions féminines s'élevèrent dans l'assemblée, comme à Rome la faction verte et la faction bleue, et de nos jours le côté gauche et le côté droit.

Quoi qu'il en soit, la rumeur fut grande, et l'on peut se l'imaginer.

XX

Tournois. — L'amour le rend vainqueur.

Pendant que les dames se disputaient pour le chevalier avant ou

après la lettre, le groupe des trois survenants arrivait au trône de Jean II. — Prince, dit Michel l'Ange en prenant l'accent français, nous venons, ce bon veillard et moi, vous demander l'hospitalité; nous sommes des prisonniers arrivant d'Angleterre; un prince généreux a payé notre rançon, il aurait bien dû nous donner de quoi revenir!... mais on ne pense pas à tout... Nous nous réfugions ici, car nous craignons le terrible Enguerry, ou plutôt Capeluche le Mécréant, usurpateur du bien de son maître et de son libérateur. — Soyez les bienvenus, répondit le prince, et restez à ma cour le temps qu'il vous plaira. — Grand merci, monseigneur, dit Michel l'Ange, et *je ferai en sorte que mon séjour y marque.* — Que veut ce nouveau chevalier? demanda le connétable en sa qualité de juge du camp. — Combattre!... s'écria le vieillard avec un accent et une figure qui dénotaient un vieux guerrier... Va, mon fils, pour briller et vaincre, tu n'as qu'à être toi... Le chevalier étranger donne aussitôt un léger coup d'éperon à son magnifique cheval arabe, afin d'aller gagner le côté des contredisants; il parcourut le champ avec une telle rapidité, une telle prestance, sans être ébranlé ni perdre son équilibre, enfin avec une telle grâce, que chacun fut contraint de l'admirer.

Le chevalier noir *à la devise* remonta, sans mot dire, sur son cheval, attacha sa hache et se tint ferme sur ses arçons : tous ceux qui étaient sous le dais s'avancèrent et furent attentifs; le silence régna, et Clotilde, le cou tendu, attacha ses yeux sur le chevalier sans devise; elle tint à la main la couronne de laurier, et l'on vit qu'elle tremblait; en effet, chaque geste du chevalier était pour elle un événement. Enfin les deux rivaux sont armés, la trompette sonne. Elle retentit dans le cœur de Clotilde comme un cri de mort, car le songe qu'elle a fait la nuit dernière vient errer dans son souvenir accompagné de ses horribles images : elle voit déjà l'arène ensanglantée et le regard mourant de l'israëlite. Elle pâlit et reste frappée de stupeur.

L'assemblée ressemblait à un tableau, tant la multitude des personnages qui la composaient était immobile. On regarde les combattants.



Demande quartier ! disait l'inconnu. — Page 50.

Les deux chevaliers s'examinent en silence, avec une fureur sombre; ils remuent leurs lances d'impatience, et se tournent vers le juge comme pour demander le dernier signal : la trompette sonne pour la troisième fois. Ils se précipitent l'un sur l'autre avec la célérité d'un boulet; et l'assemblée tout entière tressaillit de peur lorsque chaque lance frappa sur la poitrine de chaque chevalier; le son de chaque cuirasse retentit, et un murmure de joie et de surprise rompit le silence quand on vit les chevaliers tous les deux fermes sur leurs arçons, et le fer de leurs lances tomber sur l'arène. En même temps ils tirèrent leurs épées et ils cherchèrent mutuellement le défaut de leurs armures, attaquant, défendant, épiant et frappant; on les admire voltiger, tourner, virer, et tous ces mouvements sont empreints d'une sombre jalousie et du désir de se venger. Ils semblent s'être devinés. Les spectateurs tremblent en craignant que le combat ne devienne funeste. Déjà Monestan disait qu'il fallait les séparer, Castriot, en se promenant devant Clotilde, caressait son sabre avec une démangeaison telle, qu'on voyait qu'il brûlait d'être en tiers... Quant à la princesse, son visage était une glace; on y pouvait apercevoir quand le chevalier sans devise était en péril ou triomphant.

Après un quart d'heure d'attaques mutuelles, rendues vaines par une habile défense et par les manœuvres qui semblaient être entendues des coursiers noirs, couverts de sueur et d'écume blanche, la rage concentrée dans le cœur des deux combattants se dévoila; ils saisirent leurs épées à deux mains et se frappèrent à tort et à travers... Leurs épées, trop faibles pour leur haine, se brisent... N'importe, ils s'attaquent avec les tronçons. — Bravo! s'écriait Castriot... Trousse avait une joie indicible en voyant un danger qui ne le concernait pas. — L'un d'eux aura besoin de mon secours, disait-il à Bombans qui revenait en ce moment de l'autre cour, qu'il venait de débarrasser et de remettre en son état ordinaire. — Oh!... oh!... s'écria l'intendant en apercevant la fureur qui les animait, il va y avoir une succession à régler... Heureux les intendants!...

A cet instant les deux chevaliers avaient jeté leurs fragments d'épée et ils s'écrièrent en même temps : — A mort! à mort!...

Les deux cris furent tellement simultanés, que Clotilde ne put distinguer, par la voix, si Nephtaly Jaffa était un des combattants; son cœur le lui disait, et le cœur est toujours cru. Ils prirent leurs redoutables haches, et déchargèrent sur leurs armures une grêle de coups si vigoureux, qu'à chaque fois que l'acier frappait sur l'acier on croyait voir les armes tomber en lambeaux avec la chair et le sang. Le bruit qui retentissait dans l'enceinte faisait frissonner les spectateurs. Le fer des haches brillait à la lueur des flambeaux en répandant une multitude d'éclairs, tant les coups étaient prompts et multipliés.

Le chevalier sans devise avait une ardeur et une adresse qui le firent regarder comme le plus habile. Quoiqu'il eût abandonné les rênes de son coursier, ce fidèle animal, comprenant les pensées de son maître, s'identifiait tellement avec lui, qu'homme et cheval ressemblaient à un centaure : l'inconnu tenait alors sa hache à deux mains et pressait son adversaire avec une vigueur funeste. Mais son cheval broncha, et le chevalier *à la devise*, profitant de ce faux pas, leva sa hache sur le défaut du gorgerin de son adversaire. Un cri de Clotilde, un cri de l'assemblée frappée de terreur, avertirent le pauvre chevalier; il se dérobe au coup fatal, enlève son ennemi de dessus son cheval, et ils combattent à pied. Quoique le chevalier noir fût le libérateur de Casin-Grandes, la force déployée par le survenant emportait les suffrages, et l'on s'intéressait plus à ce dernier qu'au chevalier *à la devise.* En ce moment l'étranger fondit sur son rival avec une telle vitesse, qu'après cinq ou six efforts furieux il l'étendit à ses pieds par un coup de hache qui lui abattit son cimier et ses plumes. Alors Monestan s'avança pour les séparer au nom de l'humanité. Comme il s'approchait avec les juges du camp, les parrains et les hérauts, le libérateur du prince lâchait d'horribles imprécations de rage en sentant le chevalier survenant lui mettre le

pied sur la gorge et tirer sa dague. — Demande quartier!.. disait l'inconnu.

— Non, repondit le vaincu.

L'etranger leva sa dague avec un mouvement de colere.

A cette energique réponse, tout le monde s'élance dans l'arène pour voler au secours du libérateur de Casin-Grandes, qui dès lors absorba tout l'interêt. En voyant ce tumulte, le vainqueur, suivi du vieillard, courut se precipiter aux genoux de Clotilde, restée seule sur le trône. Il defait sa visiere. Clotilde jette un coup d'œil. Puissances du ciel, comment rendre le charme de cette minute... de cet instant fugitif?... La vierge amoureuse reconnait son bel israélite à la lueur des torches; ce beau visage est couvert de sueur : quelle joie de voir son amant vainqueur au milieu de la cour, et vainqueur de son vaillant rival. Clotilde s'évanouit presque de plaisir... elle sent, en revenant à elle, le beau juif se saisir de la couronne de laurier, en dedaignant la massive nef d'or, et s'écrier : — Suis-je un lache, et mon rival est-il à craindre ...

Elle le considere à ses genoux avec une volupté divine; leurs regards brillent de tout ce que le Créateur a permis d'amour aux mortels; mais ce moment plein de charmes, cette rose de bonheur eut son épine; car le vieillard s'écrie : — La foule revient... Fuyons, mon fils!... tu cours des dangers!...

En effet, le premier geste du chevalier *à la devise*, quand il revint à lui, fut de regarder Clotilde; et, s'apercevant du triomphe de son rival, de la pâleur de la princesse, de l'amour qui regne dans l'attitude de ces deux êtres qui furent dédiés l'un à l'autre dès leur naissance... enfin, de cet ensemble de bonheur, d'espoir, de désirs qui se peint dans leur groupe solitaire... il s'élance... et la foule le suit...

Alors le vieillard et le beau juif se précipitent vers le portail; le libérateur de Casin-Grandes saisit sa hache et les accompagne... Ils disparaissent ensemble et en se bravant du geste et de l'œil. A l'instant où ils sortirent, une muette horreur se répandit dans l'assemblée et personne n'osa les suivre pour les séparer, bien que l'on ressentît des malheurs...

Clotilde reste immobile, les yeux fixés sur la trace que le genou du bel israélite a laissée sur le sable... — Il était là! se dit-elle... Tout à coup elle regarde les deux rivaux disparaitre sous le portail. Un affreux frisson la parcourt. Son rêve se représente à sa mémoire. Elle s'évanouit, et sa chute aperçue fit refluer toute l'assemblée autour du trône. Le prince laisse échapper une larme et tâche vainement de relever sa fille. La tristesse envahit les spectateurs à l'aspect de la douleur du vieillard serrant sa fille dans ses bras. La pâle Clotilde semblait atteinte par la faux de la mort. — Le malheureux!... s'écria le comte de Foix, que de choses il risque!... — Serait-elle morte? dit l'Albanais, sur le visage duquel on vit la seconde larme qu'il ait répandue dans sa vie. . — Ce sont des émotions trop fortes pour ses nerfs! dit Trousse; moi-même, je sens que l'idée de ce combat a presque consumé mon humide radical. — Vit-elle encore? demanda le prince. — Un peu, dit Trousse.

A ce mot consolant, la joie éclata : le seul Michel l'Ange en fut chagrin. il espérait déjà la mort de la princesse.

Alors on transporta Clotilde : le fidele Castriot, l'évêque et le comte de Foix la tenaient entre leurs bras en formant une espece de litiere; le monarque suivait avec inquiétude cette espece de convoi, et cette jeune fille pâle, dont les cheveux épars couvraient un sein qui ne palpitait presque plus, cette scene éclairée par des flambeaux, ce cortége, cette nuit, la douleur et son immuable silence, tout jetait sur cette marche une teinte poétique; on eût dit Atala transportee par Chactas et le pere Aubry vers sa derniere demeure. On monta l'escalier de marbre avec précaution, et Clotilde fut déposée sur une espece de divan, ainsi qu'une sainte expirée, que l'on expose à l'adoration des fideles.

Bombans et son armée de valets s'occuperent à rétablir l'ordre dans cette cour, où tant de brillants faits d'armes venaient de se passer; et le soigneux intendant mit de côté la nef d'or dédaignée par le beau juif... La foule resta dans la seconde cour, les yeux fixés sur les fenetres du salon rouge, cherchant à voir ce qui s'y passait, et attendant pour s'en aller que la princesse fût rétablie. Les chevaliers formaient devant Clotilde un cercle silencieux; son vieux pere tenait la tête de sa fille appuyée sur son sein, et ses cheveux blanchis par l'âge se mêlaient aux cheveux noirs de Clotilde. Trousse tenait la main de la princesse dans la sienne et lui tâtait le pouls avec un air d'importance : il déclara que l'idée de la peur avait terrassé les nerfs de la princesse. — Je m'en vais la guérir, s'écria Michel l'Ange. On le regarde, il fend la presse, éloigne Trousse, et l'habile Vénitien dit à l'oreille de la jeune fille : « Voici votre amant... »

En cet instant Clotilde leve sa paupiere, et un bruit sourd se fit entendre dans la cour. Des pas précipités annoncent qu'un homme monte les escaliers, et le chevalier noir parait. Devant lui le cercle s'ouvre respectueusement. Clotilde l'aperçoit, et un affreux soupçon lui fait refermer son œil mourant.

Le chevalier se met à genoux devant la jeune fille et lui baise les mains!...

— Clotilde!... Clotilde!... s'écria-t-il. — Vous ne l'avez pas assassiné? lui répondit-elle d'un ton de voix déchirant. — Assassiner!... reprit le chevalier noir avec un accent d'indignation. Clotilde, le désordre de vos sens vous égare!... j'ai voulu connaître mon généreux vainqueur... — Et qu'a-t-il dit?... — Que vous êtes la plus belle, la plus chaste, la plus aimable des femmes... je le savais...

A ces mots, prononcés d'un son de voix dénué de la rudesse ordinaire de l'organe du chevalier, l'oreille de Clotilde est charmée; elle ne sait quel est le chevalier qu'elle voit à ses pieds, mais la fatale devise et le haubert fracassé, le casque sans plumes, lui démontrent que c'est celui qui n'a que son estime... Elle dégage donc doucement sa main d'entre les siennes, et jette un regard sur l'assemblée comme pour la remercier de l'intérêt peint dans l'attitude de ceux qui la composent... Son bel œil bleu répand dans tous les cœurs une douceur inconnue... Chacun envie le bonheur du chevalier noir... elle embrasse son vieux pere, qui, par ce baiser, fut sur-le-champ rassuré, puis elle se leve et remet ses cheveux en ordre.

— Vous etes bien heureux, chevalier, dit le comte de Foix en serrant la main du futur époux de Clotilde, oui, bien heureux d'avoir inspiré à la plus jolie femme qu'enserre l'univers un amour aussi violent... J'aurais voulu perdre une épaule, et qu'elle se fût évanouie ainsi pour moi!... — Folie!... dit Michel l'Ange à Trousse, la vie vaut mieux qu'une femme!... — C'est vrai, répondit le docteur. — Allons, messieurs, s'écria le chevalier noir, prenons congé du généreux roi de Chypre et partons le délivrer, ainsi que la contrée, de son cruel ennemi; retournons à Aix faire nos préparatifs. — Madame, dit il en regardant Clotilde, je vous laisse, et, toujours fidele, je reviendrai dans peu réclamer votre main... Puissé je être sûr de votre amour. — Allons, Clotilde, s'écria le prince, embrassez votre fiancé devant toute la cour?...

La jeune fille se contenta de lui présenter sa main blanche qu'il couvrit de baisers.

— Adieu, sire, dit le chevalier au monarque; et tour à tour il serra la main de Kefalein, de Monestan et de l'évêque. — Ah! *si nous avions trente mille hommes comme vos chevaliers*, dit ce dernier. — Vous seriez le roi de la terre, répondit le comte de Foix avec orgueil; chacun de ces seigneurs peut lever mille hommes d'armes.

Ces mots les grandirent de dix pieds aux yeux de l'évêque. Chaque chevalier banneret fit ses adieux au bon prince et salua Clotilde, qui leur donnait avec grace sa main à baiser. On les convia pour les noces de la princesse. Leurs destriers les attendaient dans les cours. On les entendit partir, on écouta le pas de leurs chevaux.

En un instant Casin-Grandes devint désert, et l'extrême silence remplaça l'extrême bruit. Le chateau vide fut morne, les lumières s'éteignirent. Bombans retablit l'ordre partout en faisant sa ronde, et lorsque minuit sonna en retentissant dans les coins du château, il semblait que rien n'était arrivé, que le silence n'eût jamais été troublé; le souvenir seul retraçait à la pensée les événements de la fete!...

Le dernier mot du prince à sa fille lorsqu'ils se quittèrent fut : — Adieu, ma chère enfant; dans peu vous serez heureuse!...

La jeune fille rentra chez elle encore plongée dans l'étonnement que lui avaient causé l'audace, la valeur et la témérité du beau juif... Elle trouva Josette toute joyeuse et très-peu au fait de ce qui s'était passé, car la fille de la Provence avait consumé tout le jour à Montyrat, nageant dans la joie, épuisant la coupe de l'amour, y buvant à longs traits. Elle revint ivre. Aussitôt que la languissante Provençale eû fini son service, la princesse courut à sa croisée. Le fidèle Nephtaly s'y trouvait: il salua Clotilde par un regard plein de finesse et en balançant mollement la couronne de laurier que Clotilde lui posa naguère sur son casque.

— Nephtaly, quelle imprudence vous avez commise!... — Clotilde, répondit-il, votre amant ne doit pas plus être un lâche que vous une infidele... vous deviez connaître que vous aviez bien choisi... j'ai vu votre cour, j'ai vu mon rival, et j'ai vu votre regard!... seul, il m'a fait triompher... je vous rapporte cette gloire, elle vous appartient, je ne veux vous disputer que la palme de l'amour!... — Nephtaly, de grâce ne vous exposez plus... si l'on vous avait reconnu... rien n'aurait pu vous garantir de la mort... *j'aurais pleuré!* ..— Etre pleuré de vous et mourir en sachant que ma tombe vous verrait chaque jour... ah! Clotilde, c'est une chance que je courrai souvent!... — Non, car vous ne voulez pas faire mon malheur.

La flamme de son bel œil bleu pénétra le cœur de l'israélite. Un soupir s'échappa de sa poitrine gonflée de désirs inexaucés, et il ne put retenir cette plainte... — Hélas! quand serons-nous heureux?... — Jamais, Nephtaly... L'instant approche où votre rival me mènera en épousée à la chapelle où je devrai lui jurer de l'amour!... — Il n'en sera rien, répondit l'israélite avec un regard où Clotilde crut apercevoir la férocité de la passion!... — Et comment, Nephtaly? reprit-elle presque épouvantée. — Clotilde, il sera toujours temps de vous le dire alors... ne m'êtes-vous pas acquise?... je saurai vous défendre!... — Cependant, Nephtaly, vous êtes juif!...

Elle eut regret d'avoir dit cette parole

— Cl... s'écria l'israélite d'un ton déchirant, j'étais sur le sommet du temple du bonheur où vous m'en parlez avec... et je tombe plus bas que les morts, dans la fange où la terre nous relègue... Eh quoi! fille céleste, démentirais-tu ton origine en adoptant les rêves et les préjugés de la terre?... ses noires vapeurs monteront-elles jusqu'au trône des dieux? .. Clotilde, les juifs ne sont-ils donc plus le peuple éternel, le peuple immuable, devant lequel les nations se sont brisées comme de fragiles arbrisseaux?... Il les a vues passer comme des ombres! et lui seul reste debout, gardé par la protection du Seigneur, semblable à la terre elle-même, que l'homme ne peut détruire!... Dis-moi, Clotilde, si les juifs sont vertueux, Dieu les séparera-t-il des chrétiens?... Et dans le séjour où meurent toutes les passions, les divisions qu'a tracées la terre y subsisteront-elles?... Quel est donc le signe qui nous distingue du reste des hommes?... Avons-nous le front courbé vers la terre?... Ne pouvons-nous plus élever nos plaintes jusqu'à Dieu?... Le beau ne nous touche-t-il pas? Nos yeux sont-ils fermés? Le cri du désespoir ne nous émeut-il pas?... Hélas! l'amour immense que mon cœur a reçu doit seul suffire pour te convaincre que je suis un fils d'Adam... L'amour exclut toute bassesse, son feu purifie tout: c'est une passion qui renferme tous les sentiments généreux, c'est une magnifique preuve de l'égalité des hommes ... Eh quoi! la terre refuse-t-elle de recevoir nos cadavres et de nous nourrir? Les fleuves, fuyant notre bouche, nous rendent-ils de nouveaux Tantales?... Qui nous a valu la haine de la terre?... Le crime de Judas fut-il le mien?... Où serait la bonté du Seigneur en m'en punissant!... Mais que me fait la haine de la terre, puisque tu ne m'accables pas de la tienne, ô Clotilde ... Quel pouvoir as-tu pour consoler ainsi de tout ce que cette vallée de misère contient d'opprobre... O ma bien-aimée, tu peux reposer ta tête sur mon cœur sans aucune défiance, puisque Dieu lui-même y fait sa résidence en l'animant d'un de ses rayons... Crois-tu qu'alors mon âme puisse être vile, si l'Eternel et Clotilde l'habitent?...

— Que puis-je croire quand tu me parles?... Ta voix n'est-elle pas la mienne?... Ne sommes-nous pas la même âme?... — Clotilde!...

Nephtaly!.. A ce mot la jeune fille lui jette un regard affamé. — Ton œil contient tous les enchantements de la nature... Epargne-moi, je mourrais de plaisir!... — Je le crois!... car les tiens me font verser l'âme!... Nephtaly, l'heure sonne!... Je croyais n'être là que depuis peu!... — Adieu, Clotilde... Ah! quand pourrai-je appuyer ma tête sur ton sein et sentir tes boucles de cheveux effleurer mon visage!... — Nephtaly! dit-elle d'une voix reprimante...— Pardon, je m'égare!... Dépôt sacré, tu seras respecté!... — Adieu!... — Adieu!...

Malgré ces langoureuses syllabes, ils se regardèrent encore quelque temps, en se souriant de ce sourire de volupté qui n'appartient qu'à l'amour. Or, le moyen qu'une jeune fille qui voit tous les jours, au clair de la lune, un beau jeune homme, l'abrégé des perfections de la nature et une de ces productions qui nous retracent le beau idéal, puisse ne pas concevoir un violent amour.... Quant à moi, je lui pardonne, en plaignant ceux qui la blâmeront!... Puissent ces censeurs aimer une jeune beauté de toute la force de leurs âmes; et, pour punition de leur blâme, puisse cette femme leur dénier ses faveurs! Alors je leur conseille de s'en passer!...

XXI

La traître. — Me... empoisonnés.

Je veux une seule fois me dispenser de dépeindre l'aube matinale et vous laisser imaginer cette douceur d'amour toujours croissante, les regards, les propos des deux amants, la fraîcheur du bouquet chéri, l'émoi de Clotilde en voyant son bien-aimé traverser les airs à l'aide d'une faible corde... Imaginez le soleil s'arrêtant pour admirer cette invention périlleuse de l'amour, et l'aurore sourire en enviant le bonheur de la fille des Lusignan, comme jadis elle envia celui de Procris; enfin l'amour inscrivant dans son temple les noms de Clotilde et de Nephtaly, comme de ceux qui ont le plus aimé.

Cette fois la critique n'aura rien à mordre, puisque c'est votre imagination qui aura fait les frais de ce tableau suave et délicat: aussi bien, faut-il que je trempe mon pinceau dans des couleurs plus sombres, pour vous mettre sous les yeux la présence de Michel l'Ange au château de Casin-Grandes, et ce qu'elle y produisit...

Ce nouvel hôte, le Simon moderne, ne tarda pas à s'insinuer dans la confiance de chacun, et à répandre la joie et la gaieté dont il était un des grands-prêtres. Voici quelques esquisses nouvelles qui suffiront pour vous le faire connaître .. Dès le matin il se mit à fureter dans toutes les cours, en examinant tout et portant partout un œil investigateur .. Il s'approcha de la loge de Marie.. Ses pas de loup la réveillèrent d'assez loin. A l'aspect du Vénitien, la pauvre folle tomba dans un horrible accès; elle grinça des dents et devint comme hydrophobe.

— Il a tué mon fils!... Voilà le meurtrier! s'écria-t-elle, le voilà!... qu'on le saisisse... je le sens!... Au secours!... Je le reconnais. — Il y paraît, ma mie... répondit Michel l'Ange. — C'est une pauvre folle, dit Vérynel en survenant. — Elle n'est pas seule ici bas, répliqua l'Italien, nous le sommes tous, plus ou moins; malheureux qui n'a pas de marotte à caresser: le vin, le jeu, les femmes et les trônes sont des marottes, sans compter les petites manies .. On voit que le monde fut conçu dans un moment de joie.

Marie ne cessait de pousser de petits cris plaintifs et tellement déchirants, qu'un autre que Michel l'Ange y aurait entendu l'accent d'une mère au désespoir dont le cri n'est jamais imitable...

— C'est toi! je te reconnais, ton œil infernal est assez visible, tu périras par... — Certes je périrai interrompit le Vénitien, et ce sera en riant .. — En public, répéta la folle. . — Monsieur le chevalier s'est levé bien matin, dit Bombans en rentrant par le portail. — Et vous encore plus, répliqua Michel l'Ange... On voit que vous connaissez les grands principes; il faut être économe de tout, et plus encore de sa vie que de son argent; or, dormir, ce n'est pas vivre. — Cependant, monseigneur, reprit Bombans, je crois que l'argent est plus nécessaire que la vie. — Vous avez deviné le monde, maître Bombans; est-ce que, non content d'être économe, vous seriez un sage?...

Bombans, à cet éloge, se redressa sur la pointe de ses pieds et caressa son menton.

— Néanmoins, maître Bombans, continua l'Italien en regardant les pieds de l'intendant, vous n'êtes pas encore arrivé au dernier degré de l'économie. — Oh!.. oh!... s'écria l'avare par excellence, je parie dix angelots (il s'arrête sur ces mots)... dix angelots que vous ne m'en remontrerez pas... — J'y consens, dit Michel l'Ange.

L'affirmation de l'Italien fit trembler Bombans, qui, craignant toujours de perdre, voulut se retirer.

— Eh! eh!... monsieur le majordome, ne bougez pas, et regardez à vos pieds... qu'y voyez-vous? — La marche du portail. — Eh bien, vous marchez au milieu juste, et toujours sur ce pauvre milieu... usé de trois pouces... Maître Bombans, un homme vraiment économe prendrait toujours les côtés de la marche pour l'user également.

Le visage de l'intendant se contracta de manière que sa lèvre inférieure s'avança de beaucoup sous la supérieure, ses sourcils se froncèrent, son front se plissa; il porta la main vers sa poche et dit ces deux mots: — J'ai perdu!...

Mais tout à coup ses yeux, dont la couleur fut toujours douteuse, brillent, son front jaune se déride, ses deux lèvres forment un léger sourire, et il ajoute d'un air triomphant: — Oui... mais ce n'est pas mon bien! — Je suis vaincu ... s'écria Michel l'Ange... et tirant dix beaux angelots de sa bourse, il les lui présenta... Est-ce bien à moi, qui ai mangé ma fortune, à vouloir jouter avec vous, qui faites la vôtre?

Bombans, étonné de ce que le chevalier ait admis sa ruse jésuitique, prit d'abord les dix angelots et s'écria: — Vous êtes le chevalier le plus loyal que jamais je vis! Néanmoins l'intendant examina si les angelots étaient bons .. mais l'habitude est une terrible chose... — Hélas! dit Michel l'Ange, je ne fus jamais économe que de ma peine en fait de joie je mange toujours mon blé en herbe... et je suis tellement susceptible pour le souci, que jamais je n'ai demandé de comptes à mes intendants... — Il serait à désirer, répondit Bombans, que chacun eût cette méthode... Mais on veut des comptes... et l'on en a!... — Fi donc! reprit l'Italien Ecoutez, maître Bombans, ou un intendant est probe ou il ne l'est pas (l'intendant frémit à cette proposition). S'il l'est, plus de comptes .. S'il ne l'est pas... encore moins; car rien n'est si clair que le compte d'un intendant prévaricateur. — C'est vrai, repartit Bombans; eh! monseigneur! comment voulez vous qu'un intendant, telle bonne tête qu'il ait, puisse donner un compte exact d'une fête comme celle d'hier, où il y avait cent cinquante chaînes d'or de mille francs: un repas où toutes les richesses étaient dehors: un enfant vole un plat, un autre un hanap; que de dépenses pour rassembler des hommes, donner avis à Aix, chercher des musiciens, couper des feuillages, faire des guirlandes, des ouvriers en foule, et tout cela dans une nuit!.. n'ayant que trois cents personnes à employer... Aussi le prince m'a autorisé à dépenser trois cent mille francs .. et ils le sont... — Et, d'après ce que j'ai ouï dire de la fête, il doit vous être redû, ajouta Michel l'Ange. — Quelque chose... dit Bombans.

Là dessus le Vénitien s'en alla...

— En vérité, dit l'intendant, voici le meilleur, le plus judicieux, le plus aimable de tous les gentilshommes.

Comme le Vénitien regagnait le péristyle, il rencontra la petite machine ronde que nous avons l'habitude de nommer Trousse, et le docteur lui dit d'une voix clairette : — Monseigneur, le roi n'est pas encore visible, et moi... — Vous vous portez comme un ange, repartit Michel. — Eh! eh!... sire chevalier, je fais tout pour cela .. ne pensant à rien... — Et vous agissez en sage, car alors votre cerveau, ne dépensant pas, conserve saine et entière la masse d'idées que la nature vous a départie. — Sire chevalier! s'écria le docteur en délire, tant il était heureux de trouver un homme qui abondât dans son sens (ce fut le seul)... sire chevalier, vous êtes un grand et habile seigneur, car vous entendez justement ce que je n'ai jamais pu prouver... On ne m'écoute pas!... — L'on a grand tort. — Moi, voyez-vous, reprit Trousse, mon système embrasse toute la nature... — Il doit être curieux! — Ecoutez! s'écria le docteur, dont la figure s'épanouit en voyant Michel l'Ange croiser ses bras et le regarder en souriant: écoutez, sire chevalier.. moi je prétends que nos maladies ne viennent jamais que du sang ou des humeurs. — C'est-à-dire, observa Michel l'Ange, de ce qui compose le corps humain, car je défie qu'elles n'en procèdent pas. — Oui, reprit Trousse; or, qui est-ce qui met notre sang ou nos humeurs en mouvement?...

Un air de triomphe régnait sur le visage rond et potelé du docteur, qui parvint à sourire, et ce n'était pas chose facile, à cause de la tension de sa peau.

— C'est Dieu, répondit Michel l'Ange. — Dieu!... Dieu!... il ne s'agit pas de lui, dit le docteur avec un geste d'impatience. — Oui... je conçois, reprit l'Italien. Dieu ne peut pas vouloir le mal... — Ce n'est pas cela, dit Trousse; et, se hasardant à saisir Michel l'Ange par un des boutons de son justeaucorps, il ajouta : — Ce qui met nos humeurs et notre sang en mouvement, ce sont nos nerfs... — C'est vrai!... s'écria le Vénitien. — Ce n'est pas tout! dit le docteur en s'enflammant, les nerfs répandent partout l'humide radical et le fluide vital; mais comment?...

Ici il regarda Michel l'Ange avec la joie d'un savant qui découvre une médaille.

— C'est, reprit-il, par la force de la volonté; enfin de ce qui constitue la vie... Et l'agent de cette vivification?... c'est... la pensée... — Admirable!... — Oui, monsieur, la pensée est un produit auquel concourt le cœur, qui met en mouvement les atomes invisibles du cerveau... Voilà pourquoi un cœur, un estomac et un cerveau font un homme; on peut tout lui ôter, s'il conserve cela, il vit... — *Miraculo!*. . — Or. vous voyez bien que, la pensée étant la clef de voûte, une fois qu'on la tient, on domine la maladie et le malade... En effet, un malade qui se croit malade ne l'est-il pas réellement?... donc... — Monsieur, vous êtes un grand homme!... — Sire chevalier, je ne m'en doutais pas... Mais vous voyez que l'on peut, en dirigeant la pensée, guérir, rendre malade, etc... je crois même que l'on peut rendre bête un homme d'esprit, en mettant sur son cerveau des relâchants, émollients, assoupissants, etc... grande preuve!... — Certes, reprit l'Italien, et Galien pensait comme vous... L'empereur Marc-Aurèle et Antonin ne furent bons que parce que Galien leur mettait des topiques sur la tête pour chasser les mauvaises intentions, maîtriser les pensées, abattre leurs bosses méchantes et élever leurs bosses aux vertus, animant, dirigeant, épurant leurs cerveaux... Il est vrai que la nature avait furieusement préparé ce travail... — La nature!... la nature!... s'écria Trousse d'un air de dédain, on la fait.... les grands médecins la défont même! Monsieur le chevalier, pourrais-je voir ce Galien?...— Comment donc, certes... dit Michel l'Ange du plus grand sérieux, les grands hommes se rencontrent : allez à Rome, il demeure à la bibliothèque du Vatican. — Il y a trop loin... Je craindrais... Voyez-vous, monsieur, la vie est tout... — C'est ce que nous avons dit de plus vrai!... Mais alors, maître Trousse, publiez votre système, Galien viendra... — Ah! si je savais écrire!... s'écria le docteur... en latin, monsieur le chevalier!... j'ai toujours refusé de l'apprendre; car j'aurais blessé mon cerveau... — Un homme comme vous ne devrait jamais mourir!... dit l'Italien en riant. — C'est vrai, répondit Trousse; mais maintenant suivons tout le système : ce fluide vital, que transmettent les nerfs, ce feu divin est dans toute la nature et...

A ces mots, Trousse, entendant le sifflet du roi, se hâta de se rendre à son poste, en pensant que ce chevalier était un véritable prodige!...

Pendant cette matinée, Michel l'Ange, en digne héritier de la science du serpent du paradis terrestre, sut séduire tout le monde, valets, servantes, écuyers, Josette, et Castriot même, qui avoua que personne n'était plus brave : la flatterie et la gaieté furent les moyens qu'il employa, et le premier est le rival de l'argent pour ouvrir les tours d'airain. Tout retentissait des louanges du chevalier Michel. Mais le lieu que fréquenta le plus le Vénitien fut la cuisine, et l'homme qu'il environna de ses louanges et l'objet de tous ses soins fut le célèbre maître Taillevant, le cuisinier du roi de Chypre .

Aussitôt le premier repas sonné, Michel l'Ange accourut à la salle à manger, et il vit arriver successivement les trois ministres et les grands dignitaires de la cour... On se mit à table, et celui des convives dont il devina sur-le-champ l'âme tout entière fut le bon Kéfalein. Au *Benedicite*, Monestan se dévoila par son attention à prononcer les saintes paroles..... Michel l'Ange se signa avec la ferveur d'un néophyte, composa son maintien, et Monestan le crut un saint...

— Eh bien, sire chevalier, dit l'évêque, comment avez-vous trouvé la fête d'hier?...

— A en juger par la fin, c'est une des plus somptueuses, et je n'en connais qu'une plus belle, c'est l'exaltation du pape Eugène...

— Les pompes de l'Eglise, observa Monestan, ont toujours quelque chose de plus imposant, de plus moral, que les spectacles profanes!...

— Ah! que vous avez bien raison, seigneur, dit l'Italien d'un ton confit de dévotion; la présence de l'Eternel, écrasant toujours la magnificence humaine, remplit l'âme d'un sentiment mystique qui ne laisse pas que d'avoir du charme. Eh! la religion n'est-elle pas le bâton blanc que Dieu nous a mis à la main pour nous soutenir dans la vie? C'est elle qui est le fondement des véritables vertus humaines; c'est à sa voix qu'un homme va se pencher sur les mourants pour recueillir leurs derniers soupirs et verser du baume sur leurs douleurs; c'est elle qui fait monter le prêtre jusque sur la brèche, lorsqu'il accompagne le condamné en lui montrant des cieux pleins de clémence; enfin elle vivifie l'ordre social, réjouit les malheureux, venge la vertu dans la crotte du vice en carrosse; elle prévient le crime, fait les bons rois et apprend aux riches à n'être que les administrateurs de leurs biens... N'est-ce pas à ce sentiment généreux que je dois ma délivrance?... Sans l'Evangile je serais mort dans les fers...

— Sire chevalier! s'écria Monestan avec le visage d'un illuminé qui voit le troisième ciel, votre vocation fut de prêcher la vérité...

— Hélas! oui, seigneur; mais je fais tout le contraire... je suis un trop grand pécheur pour pouvoir enseigner à mes frères... Le Seigneur a voulu se servir de moi pour punir la terre... et je suis un chasseur d'hommes...

— Mais les guerriers, répondit l'évêque, peuvent tout aussi bien gagner le ciel .. c'est une erreur de proscrire cette profession...

— Comment!... s'écria Michel l'Ange en voyant des armées se mouvoir dans le cerveau du guerroyant Hilarion, dont le Mécréant lui avait dit la valeur... comment, c'est la première profession!... Après le sacerdoce, ajouta-t-il en se tournant vers Monestan, et..... reprit-il, qui peut être à la fois un grand guerrier et un vénérable pontife est un dieu sur la terre; il est Eléazar, il est le généreux Simon Machabée, Josué, Moïse, Gédéon, qui défendaient leur patrie, l'épée dans une main et l'encensoir de l'autre, priant à gauche, combattant à droite, comme les patriarches en des temps plus reculés! Et les combats ne sont-ils pas sacrés?... Dieu ne s'appelle-t-il pas le Seigneur des armées? Le Dieu vengeur n'a-t-il pas tué plus d'un million d'hommes lors des plaies de l'Egypte, afin de vaincre les faux magiciens; dans la guerre des infidèles; à la conquête de la terre promise; et des milliards au déluge?...

L'évêque et Monestan, pour la première fois, furent simultanément contents et d'accord; leurs figures dilatées et joyeuses étaient suspendues à la langue de l'infernal démon; le sieur Kéfalein mangeait tristement.

— Le Seigneur ne s'est-il pas défendu lui-même en bataille?

L'évêque, n'y tenant plus, répéta : — En bataille rangée même!... — En bataille rangée, reprit Michel l'Ange; saint Michel était son premier lieutenant; et, à l'aide des légions célestes, n'ont-ils pas défait le diable? — Et saint Michel était à cheval! s'écria Kéfalein, dont le visage annonça la joie de pouvoir monter sur son dada favori. — C'était même un cheval arabe, dit Michel l'Ange avec un léger sourire, mais un cheval idéal, car alors il n'y en avait pas. — — Sire chevalier! reprit Kéfalein d'un ton grave, d'après les traditions et les tableaux d'église, il est constant que l'archange Michel était à cheval. Les chevaux, monsieur, ont une origine céleste. — Comme tout le reste, dit Monestan, puisque Dieu a tout fait de sa main puissante. — Mais, continua le connétable, d'après une très-bonne autorité, qui est l'*Apocalypse*.

A ce mot, Monestan remua la tête comme pour dire que l'*Apocalypse* n'était pas reconnue par l'Eglise. Mais Kéfalein n'en tint compte.

— D'après l'*Apocalypse*, continua-t-il, je crois que le diable fut mis en déroute par une charge assez semblable à celle que je fis à Edesse! où je décidai la victoire, où je fus..... — Quoi!... seriez-vous le vainqueur d'Edesse? s'écria le Vénitien.

A cette louange exclamatoire, Kéfalein, transporté de joie, se leva comme pour décrire le combat.

Les ennemis étaient là... Nos troupes fuyaient.

L'évêque et Monestan souriaient en se voyant prêts à servir à représenter le champ de bataille d'Edesse; mais Michel l'Ange s'écria :

— Ah! je le sais!... et il sauta au cou de Kéfalein, en criant : — Vous avez sauvé mon père!... il se trouvait dans le premier groupe à droite... — Le groupe à droite!... répéta Kéfalein; M. votre père

était-il à cheval? — Oui, seigneur, dit le Vénitien du plus grand sérieux. — En ce cas, il était à gauche!... Ah! la joie me faisait oublier qu'il y donnait toujours!... Acceptez mes remerciments... Tout vieux qu'il est, il viendra voir son libérateur. — Voilà, dit l'évêque à Monestan, les récompenses et les avantages des guerriers!... — On oublie facilement les larmes qu'ils font répandre, répondit le premier ministre. — Hélas! reprit l'Italien, rien n'est parfait en ce monde!... la perfection n'est que dans le ciel; et il le montra d'un air monacal. — Oui! répondit Monestan enchanté. Sire chevalier, vous resterez, j'espère, quelque temps avec nous. — Hélas! monseigneur, je reprendrai bientôt ma route... je suis en pèlerinage comme tous les hommes!... et je cherche le bon chemin... — Vous l'avez trouvé, dit Monestan.

Le dîner était fini. Les trois ministres s'en furent au conseil que le roi Jean II tint ce jour-là pour régler la dot que l'on donnerait à Clotilde. Il est vrai de dire que le monarque avait été beaucoup trop occupé par les derniers événements pour penser à ses conseils; il eut dans celui-ci l'éminente satisfaction de parler le premier et de jouir de son droit d'initiative...

Les ministres, encore charmés de Michel l'Ange, parlèrent tant au roi de sa courtoisie, de son éloquence et de sa bonne mine, que le prince, désirant le connaître, ordonna qu'il y aurait le soir même cercle au salon rouge...

Il n'était bruit dans toute la maison que de Michel l'Ange : on en parlait dans les cuisines, dans les écuries, au fournil, chez le concierge, dans les cours, chez les seigneurs, chez le roi, chez Clotilde, à qui Josette raconta les compliments qu'elle en avait reçus; à l'intendance, au tournebride, enfin partout, et partout sa présence amenait le rire et la joie : à la fin de la journée on le bénissait comme une nouvelle providence.

Le soir, les trois ministres, le prince, sa fille, les seigneurs cypriotes, Vérynel le grand écuyer, les pages et Castriot se rassemblèrent dans le grand salon rouge. L'Italien y fut introduit par le respectueux Trousse, qui baisa le pan de son habit.

— Sire chevalier, lui dit le roi, les embarras inséparables d'une fête comme celle d'avant-hier nous ont empêché de vous faire tout l'accueil dû à votre mérite, et cette fête...

— Était digne d'un Lusignan, reprit Michel l'Ange; les Lusignan, héritiers de la magnificence des Sarrasins qu'ils ont vaincus, joignant au luxe la courtoisie française, ont laissé dans l'Asie des souvenirs si puissants, que je ne doute pas de les voir rappelés par les peuples de Jérusalem, de Tyr et de Sidon. Oui, monseigneur, j'ai parcouru ces contrées, et dans les montagnes de la Judée un vieillard en cheveux blancs ne me fit qu'une question : — Lusignan règne-t-il? Sur ma réponse, il rentra tristement et me répondit : — Ils reviendront, j'espère!

Le bon prince fut charmé de cette prédiction.

— Puisse votre vœu se réaliser!... s'écria-t-il. — Monseigneur, aussitôt que nous *aurons trente mille hommes*, dit l'évêque. — Eh! monseigneur! reprit Michel l'Ange, vous n'avez pas besoin de tant de troupes. Avec votre expérience, le poids d'un nom tel que le vôtre et des ministres dont la sagesse et la valeur sont célèbres, vous devez vaincre!... Alors, ajouta-t-il en se tournant vers Clotilde, la beauté retournera dans les lieux que la nature a désignés comme son habitation : le pavillon des cieux de l'Asie, toujours pur, toujours brillant, ne fut tendu que pour elle, et l'Orient est sa patrie. — Sire chevalier, à quelle école avez-vous puisé cette courtoisie?... — En vous voyant, madame; car à votre aspect l'éloge est la seule langue que l'on puisse parler : où sont les roses volent les papillons, et la louange est l'inséparable cortége de la beauté. — Vous forcez à l'admiration comme votre père au respect.

Déjà le perfide Italien avait lu sur le visage de la princesse le peu d'amour qu'elle portait au chevalier noir, et il soupçonnait le vainqueur inconnu du tournoi d'être un rival obscur, mais préféré; quelques mots échappés au vieillard qui accompagnait le beau juif lui donnèrent ces vagues idées. Voulant changer ses soupçons en certitude, il saisit le luth de Clotilde et se mit à examiner l'instrument de manière à se faire prier de chanter. Il n'hésita pas, et voici la ballade à laquelle il donna toute l'expression du sentiment :

ROMANCE D'ILDEGONDE.

Au bord d'une onde pure et sous un peuplier, un jeune et beau pâtre irlandais pleurait en regardant tantôt le ciel et tantôt son troupeau.

« O Dieu! l'on t'implore en ce moment à la chapelle de Glenordilh. Tous les hommes sont à genoux; aussitôt qu'ils sortiront, cette égalité cessera.

« J'aime et je ne puis me livrer à mon amour; cependant le bélier courtise la brebis qui lui plaît, le taureau sa génisse... Malheureux! je suis homme, et j'envie le sort de mes moutons! »

Comme le berger finissait ces mots, une jeune princesse sort de la chapelle avec un nombreux cortége. Elle s'arrête devant le pâtre; elle rougit, et le pâtre aussi.

Apercevant les larmes du pâtre et reconnaissant le bel inconnu qui errait autour du palais, elle lui dit : « Tu pleures, donc tu aimes!... » En disant cela elle lui souriait.

Alors le berger la suivit, et Ildegonde disparut un matin du palais du roi son père. — Elle vécut ignorée, heureuse, et les deux époux moururent ensemble en s'embrassant. Les amants vont sur leur tombe se jurer d'être fidèles.

En chantant cette romance, l'Italien ne cessa d'examiner le visage de la princesse, et, les divers mouvements qui s'y manifestèrent augmentant encore ses soupçons, il résolut de chercher dans le château les indices de cet amour secret.

Michel l'Ange reçut des éloges pour son chant pur et plein de grâce; le reste de la soirée fut charmant, et il en fit tous les frais, en y jetant un vernis de plaisanterie fine, de l'instruction et des mots pleins d'un esprit de bonne compagnie, car Michel l'Ange savait prendre tous les tons. Lorsqu'il se retira, le salon parut vide!... et Trousse s'écria : — Voyez-vous ce que c'est que la pensée!..

Clotilde convint avec Josette que Michel l'Ange était un des plus aimables chevaliers qu'elle eût vus.

Bientôt la nuit étendit son crêpe, et, tout rentrant dans le calme, invita les mortels au repos... Le seul Michel l'Ange veille!... Semblable au démon qui plane sans cesse, et, l'œil ouvert pour nuire, il monte sur les créneaux afin d'examiner les fortifications, l'endroit faible de la place, et surtout l'endroit par lequel les chevaliers arrivèrent au secours du château. L'on n'avait pas encore eu la précaution de briser l'espèce de bac formé par les bateaux que le chevalier noir fit couler à fond dans les récifs!... Michel l'Ange arrive sur la muraille en face de la mer, et il aperçoit ce chemin tracé dans les flots!... Sur-le-champ, en un seul coup d'œil, il y vit la perte de Casin-Grandes et résolut de partir dès le lendemain pour s'en emparer le soir même, car il fallait la plus grande célérité!

L'esprit malin se réjouit d'avance de cette destruction qu'il médite. Si par hasard on l'eût aperçu, on l'aurait pris, dans ce siècle de superstition, pour un mauvais ange marquant ce monument d'un signe de mort.

Il semble voltiger en marchant à pas de loup sur le sommet de ces murailles; il admire malgré lui la beauté pittoresque de ces lieux, le calme de la mer, le calme du ciel étoilé et le charme de ces masses romantiques éclairées par la douce lumière de la lune. Ses accidents lumineux forment des contrastes dans les champs, sur les arbres et sur les vieux murs dont les mousses et les pariétaires jettent une ombre pâle!... Ému de ce spectacle et semblable à Satan prêt à perdre Ève, l'Italien s'écrie : — Quel dommage!... Tout à coup il s'arrête!... Il entend troubler ce vaste silence par un léger bruit... Il prête l'oreille... C'est le balancier de l'horloge!... Néanmoins il s'y joint un murmure d'une douceur semblable à celle d'un clair ruisseau.

L'enfant de Cam s'approche vers les créneaux qui sont au-dessus de la chambre de Clotilde, et il écoute deux voix célestes répandre la vie dans cette nuit, dans ces rochers sauvages, dans ces murs immenses!... Les échos lui apportèrent des réponses de l'amoureuse princesse!... Il se penche et distingue la corde attachée sur le piton de la montagne; alors la lune jalouse ne se couvrit point d'un nuage : elle laissa voir Nephtaly qui tendait les mains à son amante, et l'Italien aperçut la roue blanche brodée sur son habit!...

— Un juif!... s'écria-t-il; par saint Marc! un juif!... elle est folle donc!... Il est vrai que, juif ou chrétien, un nez est un nez, et les deux yeux d'un israélite de vingt ans en disent plus que ceux d'un chrétien de quarante!...

Dès le matin, Michel l'Ange fut se promener dans le parc, et ce grand bailli de l'enfer, montant sur la falaise, vit Nephtaly rentrer, à pas lents, vers sa demeure cachée, au milieu de la mer mugissante et des plus grands périls.

— Quel plaisir j'aurais à troubler ses amours si je ne les empoisonnais pas!... s'écria le Vénitien; ils s'aiment!... tant mieux, le juif mourra de douleur!

Comme Michel l'Ange descendait le pic de la Coquette, il aperçut dans la plaine un cavalier galopant à toutes brides vers la colline des Amants. La tournure de l'homme et du cheval lui rappelèrent le Barbu. Un rayon de soleil donnant sur le casque lui fit voir la branche de cyprès que portaient les soldats du Mécréant. Alors l'Italien, s'arrêtant, examina ce que ce cavalier venait faire. Il l'entendit crier à plusieurs reprises et agiter ses bras vers un gardeur de chèvres qui chantait sur le haut de la colline des Amants. Ce chevrier s'empressa d'accourir. Raoul, car c'était lui, s'approcha du soldat d'En-

guerry, et au bout de cinq minutes le brigand s'enfuit à toutes brides vers le chemin de la forteresse, et le chevrier courut de toute sa force aux montagnes du bord de la mer. Michel l'Ange le vit disparaître dans les sinuosités du pic du Géant!...

— Oh! oh!... s'il y a des intelligences entre la forteresse du Mécréant et le château de Casin-Grandes, adieu mes projets d'envahissement; au surplus, empoisonnons toujours, et l'on verra après!...

En réfléchissant ainsi, il regagna l'avenue et le château.

L'Italien redoubla d'esprit et de gaieté dans cette matinée, et jamais les murs de Casin-Grandes ne répétèrent autant d'éclats de rire. Le bon connétable se crut de l'esprit en causant avec le Vénitien, et ils convinrent ensemble qu'après le dîner du prince ils iraient se promener à cheval, Michel l'Ange prétendant avoir une nouvelle manœuvre à montrer à Kéfalein. D'avance ils furent seller leurs chevaux, car Michel l'Ange pensait à tout, et au sortir des écuries l'Italien se dirigea vers les vastes cuisines de Casin-Grandes, où, dans ce moment, l'on apprêtait le dîner du prince.

Il y entra avec le sourire d'un malin génie.

— Maître Taillevant, dit-il au célèbre cuisinier, j'ai une soif qui me prend au gosier comme la corde d'un pendu qui s'étrangle; donnez-moi un verre d'eau; le Seigneur vous en tiendra compte à la vallée de Josaphat!...

A ces mots un homme de moyenne taille, ayant un assez gros ventre et un très-beau tablier de *cental* blanc (espèce de taffetas commun), quitta précipitamment une table couverte de papiers, et, ôtant son bonnet, il s'avança vers le chevalier.

— Monseigneur, vous me faites beaucoup d'honneur de me venir visiter sur mon champ de bataille, dit-il en montrant la voûte noircie, les fourneaux, la vaste cheminée et l'attirail des poêles et des instruments de cuisine; mais, monsieur le chevalier, nous ne connaissons point l'eau, ajouta-t-il avec un air de supériorité : — Frilair? et il s'adressa à son premier aide de camp, va chercher de mon hypocras à l'eau de rose et aux amandes!... Sire chevalier, c'est un pactole dans le gosier!... — Mais vous vous exprimez, maître Taillevant, avec une recherche... — Qui convient, monseigneur, à un homme qui deviendra célèbre! Et le cuisinier, se croisant les mains derrière le dos, se haussa sur la pointe de ses pieds. — Tenez, continua l'architriclin, et il montra sa petite table avec un geste d'orgueil, tenez, voilà l'*Histoire de la cuisine française*, et les races futures liront cet écrit, où sont contenues, dit-il avec emphase, toutes les richesses de la *chimie culinaire* : les dix-sept sauces dont mon père, maître-queux du roi Charles VI, inventa huit et moi cinq : la *dodine*, la *poiterine* et la *galantine*, enfin l'art des *entremets* et celui de vaincre les grandes difficultés de la cuisine : comme de frire du beurre ou le mettre à la broche, les rôtis, les pâtés, les salades et le service simple, composé, symétrique ou renversé!... l'emploi des herbes, etc. C'est un chef-d'œuvre!... — Il doit être très-substantiel, dit l'Italien, et l'on sait, ajouta-t-il en prenant le verre d'hypocras, que vous êtes le prince des cuisiniers... La fête d'avant-hier décelait du génie!... — Du génie!... c'est le mot! répéta maître Taillevant en jetant un coulis d'amandes et d'œufs pour dorer le potage du prince; il en faut beaucoup, sire chevalier, et je ne changerais pas de tête avec le premier roi d'Europe. — Vous avez raison, un homme qui prime dans son art est un monarque; mais une chose m'inquiète. — Qu'est-ce?... dit le cuisinier avec l'air d'un charlatan qui présente son eau de Cologne. — Comment avez-vous pu en une seule nuit dresser toutes vos machines pour le repas de la fête dont on a parlé... ces décors, le drame de la prise de Chypre?...

Le cuisinier se mit à sourire de l'air d'un faiseur de tours qui jouit de la stupéfaction des spectateurs. — Venez, sire chevalier, je m'en vais vous montrer mon arsenal!... et maître Taillevant se tourna vers Frilair pour lui demander la clef de son magasin.

Saisissant le moment où le cuisinier avait le dos tourné, et où Frilair marchait vers le clou auquel la clef se trouvait suspendue, l'Italien jeta une poudre dans le potage que Taillevant soignait. Frilair apporta la clef avec un respect qui montrait combien maître Taillevant lui paraissait un homme extraordinaire.

— Soignez le potage du prince! lui dit Taillevant; et, se tournant vers l'Italien, il l'entraîna vers un vaste bâtiment avec l'ardeur d'un cicérone qui vous emmène vers Saint-Pierre de Rome. Les gonds de la porte résonnèrent et Michel l'Ange entra dans un magasin semblable à celui de l'Opéra, et il y vit une foule d'inventions, de machines, de décors et d'habillements.

— Voilà mes armes!... s'écria Taillevant, voilà de quoi m'immortaliser, car j'ai les sujets de plus de vingt entremets : la prise de Troie, celle de Jérusalem, l'enlèvement d'Europe, la bataille de Roncevaux, etc....

Michel l'Ange parut stupéfait.

— Un homme comme vous, dit le Vénitien, devrait-il rester au service d'un prince aussi peu célèbre que le roi de Chypre?...

— Monseigneur, repartit le cuisinier d'un ton grave, en mettant son bonnet sur sa tête et une main sur sa hanche gauche; mon père était le cuisinier du roi Charles VI; il fut banni parce qu'il penchait pour les Armagnacs; le roi de Chypre nous donna un asile; tant qu'il sera dans le malheur, je ne l'abandonnerai jamais!... s'il remonte sur son trône, je suis sûr de la place de premier cuisinier du roi de France... La cour de France est mon héritage!... et alors!... on verra...

— Vous n'êtes pas seulement un homme habile, maître Taillevant, vous êtes un homme de bien!...

Ces paroles enivrèrent tant le célèbre cuisinier, qu'il ne s'aperçut pas que Michel l'Ange l'avait quitté pour monter à cheval et s'éloigner à bride abattue de Casin-Grandes. Taillevant fut tiré de sa rêverie par la cloche qui sonnait le dîner du prince... Il revint en hâte à sa cuisine et trouva les officiers du roi qui s'écrièrent : — Maître Taillevant, le potage... qu'on le serve!... — Le prince peut bien attendre!... s'écria fièrement le cuisinier. Il fit jeter quelques bouillons à sa casserole, la remua, gronda Frilair d'avoir laissé prendre le potage en un endroit de la casserole, et l'on emporta le fatal potage...

XXII

Le juif sauve Clotilde. — Punition, récompense.

Clotilde avait une foule de petites recherches qui jetaient sur l'exil de son père une espèce de volupté; elle tâchait de lui remplacer par les soins de l'amitié la plus tendre les pompes de la cour de Chypre.

L'on me dira peut-être qu'une salle à manger contribue pour bien peu de chose au bonheur de la vie. Il n'en est pas moins vrai que, si vous étiez assis sur un banc dont le dossier est garni, comme le reste, de beaux coussins moelleux; que, si vous aviez les pieds sur un tapis de Perse; que, si votre vue était récréée au dehors par la vue de la mer, et au dedans par l'ensemble imposant de vingt colonnes de marbre vert supportant une frise de marbre blanc; que, si votre oreille entendait le doux murmure des flots; que, si vous arriviez à cette pièce ronde par un péristyle gothique et très-sombre, vous seriez enchanté d'apercevoir un lieu clair, bien décoré, rempli des féeries de l'art et de la nature. Telle était la salle à manger particulière du roi de Chypre. Clotilde l'avait encore embellie par des vases myrrhins dont elle renouvelait elle-même les fleurs. Je déclare que je désire une salle semblable. Ne me reprochez pas de la décrire; car c'est le lieu d'une tragédie, et Aristote recommande d'en bien fixer le lieu. Cette salle se trouvait donc entre la salle des gardes et l'appartement de Clotilde.

Avertis par Trousse, le prince et la princesse s'y rendirent. La jeune fille guidait avec attention son père à travers la galerie; ils furent reçus par l'évêque, Kéfalein, Monestan et les officiers de service, qui tous les attendaient dans une attitude respectueuse, comme cela se doit.

L'évêque prononça le *Benedicite*; Kéfalein apporta, selon les devoirs de sa charge, une aiguière dans laquelle le prince trempa ses mains, et Monestan présenta la serviette pour les essuyer. Leur service fini, Kéfalein sortit pour aller retrouver le Vénitien et apprendre la manœuvre des Tartares; l'évêque se retira de même, on ne sait pas pourquoi. Alors le prince et sa fille s'assirent. J'avoue que si j'étais prince je n'aimerais pas tout ce cérémonial, mais le roi de Chypre y tenait autant qu'à la vie. C'est encore un des traits du caractère de ce prince minutieux, et ne faut-il pas qu'un roi ressemble le moins possible à un autre homme?

Clotilde ôta de la nef de son père la serviette peluchée du monarque, son couteau, son hanap, son couvert d'or, et elle découvrit le potage empoisonné, dont l'odeur et la fumée auraient nourri dix Limousins. La princesse, armée d'une grande cuiller d'or, la plonge avec grâce dans le breuvage et remplit une assiette de vermeil qu'elle pose devant le vieillard en lui disant : — Attendez un peu, monseigneur, je crois qu'il est trop chaud. Le roi ne répondit rien parce qu'il avait faim. Je fais cette remarque pour prouver que les princes se rapprochent un peu de nous.

La jeune fille s'en servit tout autant, et elle se mit à remuer ce fatal poison pour le refroidir. — Ce chevalier est fort aimable, dit le roi, on aurait dû l'inviter à venir à notre couvert; cela nous fait penser que ce pauvre Lulu nous manquera toujours.

Lulu périt à Nicosie; c'était le fou du prince, qui le regretta parce qu'il était très-spirituel; sans cela Lulu aurait-il été regretté? Je déclare que cette question est de la plus haute importance pour l'humanité.

— Sire, répondit Vérynel, si vous désirez le chevalier, je vais aller le chercher.

A ces mots le prince et sa fille levèrent leurs cuillers pour les porter à leur bouche, mais, s'apercevant que le fatal breuvage était encore trop chaud, ils soufflèrent dessus. Je défie la critique de ne pas trouver du naturel dans tous ces mouvements-là; et, naturels, on n'a rien à me dire; s'ils ne le sont pas, alors ils deviennent romantiques: ainsi la critique est battue. Ceci peut passer pour l'avant-scène de la tragédie; mais, patience, elle commence. . . . .

Devant le portail du château, figurez-vous un gros concierge assez bonhomme; il est appuyé contre une colonne, à côté d'une femme dans l'âge où l'on peut encore avec décence recevoir un compliment. Ils ont l'air de mauvaise humeur l'un contre l'autre, cela seul indique à l'observateur qu'ils sont mariés.

En ce moment, un homme en habit très-simple, ayant cet âge heureux où l'existence et le sourire d'une femme sont tout pour nous, ayant une belle figure et une espèce de majesté, se présente d'un air suppliant devant le concierge, tout en adressant à la femme un coup d'œil qui voulait dire: — Vous êtes encore belle, et, si vous le désiriez. Le concierge, après avoir regardé sa femme, s'écria:

— Sauve-toi, misérable; si je t'aperçois tu risques ta vie! Allons, disparais, ou j'appelle la garde pour te tuer.

Ces paroles peu chrétiennes étaient inspirées par l'aspect de cette fatale rose blanche que Nephtaly portait sur son sein.

La femme du concierge était de mauvaise humeur contre son mari: dans cette disposition, on aime assez à contredire, surtout son mari. Du reste, elle aimait les beaux hommes; alors on voit qu'elle avait mille motifs pour soutenir Nephtaly; aussi lui demanda-t-elle d'une voix douce: — Que voulez-vous? — Tuez-moi, s'écria-t-il, mais il faut que j'entre! Et le beau juif s'apercevant, d'après ces préliminaires, que l'orage grondait entre la femme et le mari, il prend son temps, s'élance, franchit le pont-levis avec la rapidité de l'éclair; il est dans les cours.

La flamme aurait dévoré Casin Grandes que le concierge n'eût pas crié si fort, et il criait par trois raisons: la première, c'est que, lorsqu'il se mit en devoir de courir après le juif, sa femme, mue par je ne sais quoi, le retint par son habit; la seconde, parce que le juif souillait le château; la troisième, parce qu'il fallait appeler au secours.

La femme triomphait, mais elle triomphait en criant et babillant. Le pauvre Nephtaly ne se doutait pas qu'il n'entra au château que parce que la nuit dernière le concierge n'avait pas... Prudes, je m'arrête. Ce concierge arrêté par sa femme, ses cris, ceux de sa moitié, les gens du prince qui accourent, Nephtaly qui s'enfuit, la sentinelle qui sonne du cor, tous ces traits du tableau peuvent former l'exposition d'un drame, il contient le type de tous les premiers actes de ceux que l'on voit au boulevard et même à l'Odéon.

A la voix du concierge on accourt; il redouble ses cris en montrant du doigt le juif qui volait vers le pavillon royal; on se précipite sur ses pas et l'on crie encore plus fort en espérant atteindre le coupable; seconds cris, second acte; s'il est trop faible, on y mettra un ballet.

— La princesse dîne-t-elle? demanda l'israélite à un écuyer; où est-elle, où est la salle à manger? L'écuyer ouvre la bouche; mais, sans attendre sa réponse, Nephtaly court toujours.

A ce moment la troupe assassine, grossie de tous les gens, rejoint le beau juif et cherche à l'accabler; le juif se défend vaillamment.

Grand combat!

— Tuez-le donc avant qu'il souille le palais! s'écrie l'évêque en connaissant le vil animal. Et l'évêque saisit un morceau de bois et le lance vers Nephtaly.

Tumulte effroyable! Ceux que l'israélite frappe crient de plus belle. Tout ceci peut former, je crois, un troisième acte aussi bruyant que celui de maint opéra.

Nephtaly cherche à se faire jour, et, par un effort plus qu'humain, il se dégage des assaillants, il monte l'escalier rapidement, mais plus rapidement encore la foule le suit et l'atteint presqu'en haut du péristyle, au moment où il parvenait au premier étage. Le tumulte est à son comble, et de nouveaux cris, beaucoup plus aigus, augmentent la somme totale du tapage. Ce quatrième acte de bruit était causé par un tour de force de Nephtaly: lorsqu'en haut de l'escalier les officiers et les valets se jetèrent sur lui, il les repoussa en les embrassant tous et les fit rouler dans l'escalier; or, l'escalier étant de marbre, vous jugez que plus d'un nez fut meurtri, et le moyen que d'honnêtes chrétiens auxquels un juif casse le nez ne crient pas. Néanmoins Nephtaly ne put se débarrasser de deux officiers plus tenaces qui l'arrêtaient par ses habits; les entraînant alors avec lui, il parvint à la porte de la salle en criant:

— Clotilde, ne mangez pas, vous êtes empoisonnée!

Ici je puis dire avec orgueil que j'ai préparé un admirable cinquième acte. L'exclamation du juif ne fut pas entendue, parce qu'elle était couverte par les clameurs des blessés; par les ordres que donna l'évêque, joyeux de ce nouveau combat et sûr cette fois de la victoire, enfin par le tumulte qui arrive à son plus haut période.

La maison tout entière est assemblée dans ce petit endroit, l'escalier est plein, et parmi cette foule, l'intrépide Castriot traverse et tâche de parvenir au juif. Un peintre! un peintre! qu'il saisisse ses pinceaux. L'on juge bien que l'effroyable total du tapage de ce drame parvint alors dans la salle à manger. Aussi Trousse ouvre la porte, et Nephtaly, faisant un dernier effort, quoique terrassé, se traîne sous les assaillants, avance sa belle tête sous les pieds du docteur, et il répète d'une voix terrible:

— Clotilde, ne mangez pas! Et l'expression de son visage semble dire: — Et *moi aussi je vous sauve!* Mon rival n'est pas seul à veiller sur vous.

Voilà dans quel état il parut devant sa bien-aimée. Aux accents de cette voix chérie, Clotilde laisse tomber sa cuiller et arrête celle de son père; elle se lève, ce fut l'affaire d'un instant.

Nephtaly, voyant le potage abandonné, dit fièrement à ceux qui l'accablent: — Vous pouvez me tuer maintenant, j'ai sauvé Clotilde!

Jamais cinquième acte ne fut plus beau. Cet homme renversé par terre et près d'expirer, cette foule assemblée et cette multitude de têtes tendues offrent un spectacle curieux, surtout si vous pouvez, de l'endroit où vous êtes, parvenir à bien voir l'émotion de Clotilde, rougissant jusque dans le blanc des yeux, son père étonné, et le juif, au comble de la joie, faisant sortir des éclairs d'amour de ses yeux en apercevant, sur le sein de Clotilde, la rose qu'il apporta le matin.

L'amoureuse princesse remarque que la posture et le regard de son israélite sont les mêmes que ceux qu'elle rêva naguère.

Sur un signe du prince, cette lutte cesse, l'israélite se relève, et le murmure de la foule finit par degrés et fait place au silence.

— C'est le juif qui nous sauva du naufrage! s'écrie le docteur regardant avec attention Nephtaly.

— Un juif! répète le monarque, tuez-le. Et le visage de Jean II peignit l'horreur.

Comme Trousse prononçait son dernier mot, il se sentit saisir et tordre le cou; alors il lança dans les airs un effroyable: — Je meurs! qui attira toute l'attention.

C'était Castriot qui punissait le docteur de son indiscrétion; l'Albanais, après avoir lâché le cou de Trousse, alla se mettre à côté de Nephtaly, comme pour le défendre, et il eut la seule récompense qu'il enviât, un coup d'œil flatteur de Clotilde. Trousse devint muet en apercevant les contractions menaçantes du visage de Castriot.

Qu'on juge, s'il se peut, de l'étonnement de la multitude en voyant le farouche Albanais prendre place à côté du juif sans lui faire aucun mal, lui qui n'hésitait jamais à tuer les juifs et ceux qui déplaisaient au prince.

— Que signifie tout ceci? demanda Jean II en se tournant vers sa fille et Nephtaly. A cette question, le juif reste immobile en regardant Clotilde. La jeune fille, pour ne pas laisser lire son amour dans ses yeux, les tourne vers la terre; mais sa prunelle, toute baissée qu'elle est, regarde en dessous. Quel groupe! Je voudrais être Canova pour le sculpter, Girodet pour le peindre.

— Parleras-tu, déicide! cria l'évêque au juif.

L'attention redoubla.

Nephtaly se penche à l'oreille de Castriot, et l'Albanais, s'avançant, caressa son sabre en forme d'exorde, et dit:

— Cet honnête juif, chrétien par sa vertu, n'ose pas parler devant le prince, et il fait bien; et il a fait mieux, puisqu'il a risqué sa vie pour apprendre que le dîner du prince doit être empoisonné; c'est ce qu'il faut voir.

L'étonnement fut grand.

Comment rendre les regards furtifs de Clotilde et le tremblement qui agitait l'israélite en se voyant à côté de sa bien-aimée? Ils maudissaient de bien bon cœur l'assemblée qui forçait leurs yeux au silence; mais, à l'air dont ils ne se regardent pas, on voit qu'ils s'aiment.

On attend ce que va dire le prince.

Pendant qu'une petite chienne, amenée par Vérynel, mangeait le potage, le prince réfléchissait; tout à coup il demanda:

— Comment ce juif a-t-il appris que notre dîner devait être empoisonné?

Castriot se penche derechef vers l'israélite: — Ce juif observe, dit l'Albanais, qu'il ne peut dévoiler comment il a découvert cette trame.

— C'est lui, s'écria l'évêque, qui l'a ourdie pour avoir une récompense en la dénonçant.

Nephtaly fit un mouvement d'indignation qui intéressa vivement l'auditoire en sa faveur: la majorité était séduite par sa belle figure, ses formes gracieuses et la majesté de son attitude; la femme du concierge pérorait tout bas pour le beau prévenu, et les femmes, quand une fois elles pérorent, ne cessent que lorsqu'on en est convaincu.

A ce moment la petite chienne expira dans d'horribles convulsions, et Nephtaly se penchant encore vers Castriot, au bout d'un instant l'Albanais s'écria: — Nephtaly Jaffa prétend que c'est Michel l'Ange,

le chevalier que l'on a reçu ici, qui est l'auteur de cet empoisonnement; il dit que Michel l'Ange est un envoyé de Venise, qu'il a mission de détruire la famille des Lusignan, et que dans peu l'on en aura des preuves. Et moi j'ajoute que, si je le rencontre, je le tue.

L'étonnement, comme toutes les passions humaines, a une gamme composée de tons et de demi-tons; si l'on peut se servir de cette image, je dirai que l'étonnement atteignit alors la dernière octave. Il y eut *un murmure en tant de sens divers*, qu'il faudrait vingt pages de musique et un bon orchestre pour le rendre.

Le prince fit signe de la main et l'on se tut. Ici je dois observer que le peu de temps que cette histoire embrasse n'a pas permis de dévoiler toutes les nuances du caractère de Jean II. On l'a vu tenant ses conseils, aimant l'étiquette, bon père, prince généreux et reconnaissant; mais on ne l'a pas vu rendant la justice avec une sévérité, une égalité merveilleuse; il se piquait d'être un petit Salomon, et l'affaire du chevalier n'a pas suffi pour le prouver.

En ce moment, le grand Kéfalein perce la foule avec sa tête pointue, la présente au prince, et les yeux effarés il s'écrie :

— Le chevalier vient de s'enfuir, monté sur un de mes meilleurs chevaux.

— C'est le complice de ce juif, dit l'évêque. Au surplus, je réclame ce coupable comme relevant de la justice ecclésiastique.

Clotilde trembla.

— Vous êtes bien hardi, répondit le monarque, de donner votre opinion sans que nous la demandions; que l'on songe à se taire.

L'assemblée admira la majesté du prince. Il se leva, et, se tournant vers l'endroit où il supposait Castriot, il lui dit :

— Ce juif ne se nomme-t-il pas Nephtaly Jaffa?

— Oui, mon pere, répondit doucement Clotilde, c'est notre pauvre protégé.

— N'avions-nous pas défendu, sous peine de mort, à Nephtaly Ja'fa d'approcher du château? reprit le prince avec le ton de Pharasmane répondant à Rhadamiste.

— C'est vrai, dit Bombans, je lui ai transmis les ordres de monseigneur.

— Ne souille-t-il pas notre palais? continua Jean II avec chaleur.

— Non, mon pere, observa Clotilde à voix basse.

— C'est à nos ministres à prononcer maintenant. Et le roi se rassit.

— Il doit être pendu, dit l'évêque.

Kéfalein fit un signe de tête affirmatif, et Monestan leva les yeux au ciel. — Castriot, faites votre devoir, ajouta le prince; mais il attira l'Albanais par le bras et lui donna des ordres secrets. Castriot disparut et revint bientôt.

L'évêque triomphait; mais Monestan, connaissant le roi, ne pria seulement pas pour le juif; sa figure douce annonçait qu'il contemplait l'israélite en pensant combien sa conversion serait agréable au Seigneur.

La salle fut évacuée par tout le monde, et Castriot emmena le beau juif, dont le dernier regard fut à Clotilde. Elle resta muette et immobile comme un marbre et n'eut pas la force de dire un seul mot à son pere, tant elle était étonnée de cette [illegible]. On suivit Castriot et le juif jusque dans la seconde cour. Là, le farouche soldat s'arrêta devant le gibet de la justice seigneuriale, et il passa une corde au cou de Nephtaly.

— Castriot, lui dit ce dernier avec un ton de reproche tu ferais mourir ton bienfaiteur? — Je suis l'ordre de mon prince, je ne connais que cela.

La foule, épouvantée, fut saisie d'horreur, et déjà Nephtaly, sans se décontenancer, *allait se dépouiller de ses vêtements, je ne sais dans quelle intention*, lorsque l'Albanais, tirant une magnifique chaîne d'or, la mit au cou de l'israélite en s'écriant : — Monseigneur a puni ton crime, maintenant il récompense ton dévouement. Sors, et ne repara is plus.

En un saut, Nephtaly atteignit le pont-levis, et il s'enfuit à travers la campagne. La femme du concierge était évanouie, et son époux, fort de cette preuve, la fit revenir à elle assez brusquement. Elle put entendre les cris d'admiration que la foule élança vers les cieux; ils parvinrent jusqu'aux oreilles du monarque, qui racontait à sa fille comment il avait su concilier la reconnaissance et la justice. L'on doit voir le contentement de la jeune amante et son sein palpiter.

Un pareil événement aurait fait dans une ville de province le sujet de trois semaines de récits et de commentaires; à Casin-Grandes, on en parla jusqu'au soir seulement, et le prince tint son conseil fort longuement sur cet événement, qui annonçait clairement les desseins de Venise.

Les Camaldules ont omis de nous en donner l'historique; mais ceux qui lisent avec attention et qui connaissent l'humeur du prince et des trois ministres doivent imaginer facilement cette scène et voir l'évêque proposer de soudoyer des troupes, Kéfalein se promettant de créer un corps de cavalerie, etc., etc.

Le pieux Monestan fut le seul qui se rendit à la chapelle, s'agenouilla sur le marbre et tendit ses mains reconnaissantes vers l'Éternel pour le remercier de sa protection, et surtout de ce qu'il avait inspiré au concierge de sevrer sa femme; car, si le ménage eût été d'accord, Nephtaly ne serait pas entré, le prince et Clotilde n'existeraient plus, et cette histoire serait finie. Elle tient, comme vous le voyez, à une scène maritale, et de nuit encore.

Pendant que l'on commentait à Casin-Grandes toutes ces graves circonstances, que la femme du concierge prétendait avoir sauvé le prince, que, que, que, etc., la tempête grondait sur cet asile du roi de Chypre, et l'orage se préparait au loin. Michel l'Ange était arrivé à la forteresse d'Enguerry, il avait fait armer toute la troupe, et le plan de campagne n'étant pas long à décider, on se mit sur-le-champ en marche vers le bord de la mer à Junquieres, et. . . . . . .



Clotilde.

XXIII

Heureux amants. — Dévouement. — Pillage de Casin-Grandes.

.... Aussitôt que la nuit fut arrivée, Clotilde s'empressa de renvoyer Josette et d'ouvrir sa fenêtre. Nephtaly n'était pas sur sa rocaille. La princesse s'impatienta d'autant plus, que son désir de le voir avait plus de violence. Ah ! je ne connais rien de plus douloureux que l'attente ; en amour, c'est un supplice.

Enfin, un léger bruit annonce que le juif est sur la crevasse; il se cramponne à sa corde, et son poids le fait parvenir à la rocaille chérie.

La nuit ayant redoublé ses voiles funèbres, ce qui veut dire qu'il faisait plus noir encore que dans la nuit du charpentier, l'obscurité força Clotilde à mettre sur l'appui de la croisée sa lampe de nuit. Cette lueur colore son visage d'une lumière rougeâtre, et, dans l'ombre de la nuit, elle apparut à son tendre amant entourée d'une espèce d'auréole qui lui donnait une grâce nouvelle.

— Nephtaly, dit-elle, voilà deux fois que vous me sauvez la vie.

— Ah! Clotilde, ne me la sauves-tu pas chaque jour, chaque soir, chaque matin? La vue de ton cou si bien attaché sur tes épaules de neige, l'aspect charmant de tes joues rosées où tout le carmin de la nature semble infusé, de tes yeux bleus plus doux que le lait et plus brillants que l'or, ne me donne-t-il pas la vie? Ah! Clotilde, ne comptons jamais en amour, je craindrais de savoir qui l'emporte de nous deux.

— Mon bien-aimé, je veux te récompenser en te donnant un talisman d'amour qui te représentera Clotilde; il te dira sans cesse qu'elle ne sut pas feindre et que tu es tout pour elle!... ce sera le seul monument de nos tendresses.

— En ai-je besoin? s'écria le juif; n'es-tu pas sans cesse présente à ma pensée?

Clotilde ne l'entendit pas, elle avait disparu. La jeune fille va chercher une écharpe qu'elle a brodée en secret dans le silence des nuits; ses mains douces et polies ont erré sur la soie pour y tracer son chiffre et celui de Nephtaly... l'amoureuse ouvrière les a entrelacés, et l'amour avait dessiné tous les ornements de cette brillante écharpe.

— Nephtaly... ce fut à la lueur de cette lampe que j'ai tissu ce léger voile!... porte-le quelquefois!... Si nous sommes séparés, il te contera tout!... Elle souriait en tenant l'écharpe, mais ce sourire avait quelque chose de triste : il vint errer sur sa lèvre coralline, semblable à un rayon de soleil en hiver, ou plutôt comme le sourire de l'indigence témoin des prodigalités de la fortune. Ce sourire, dénué d'espoir, peignait bien leurs amours : plus il était empreint de regrets, plus il découvrait d'amour à Nephtaly.

— Clotilde ! s'écria le juif avec l'accent du regret, comment puis-je la prendre?...

Sans proférer une seule parole, la jeune fille regarda le juif d'un air qui semblait dire : — Aimes-tu ?

Avez-vous éprouvé quelquefois le désir de vous jeter à l'eau, si le regard de votre maîtresse vous eût fait croire qu'elle le voulait? connaissez-vous cette frénésie qu'allume un coup d'œil de mépris?... Aussitôt que Clotilde eut jeté son œillade... Nephtaly, saisissant sa corde, y attache une pierre et la lance sur la fenêtre de Clotilde, en la priant de l'attacher.

— Que voulez-vous faire... Nephtaly? — Périr... plutôt que d'essuyer un second coup d'œil pareil à celui...

— Nephtaly, je vous commande, je vous ordonne de ne pas...

Vaines menaces, le juif cherche à franchir l'espace d'un saut... Alors Clotilde fixe la corde malgré elle, et Nephtaly traverse les airs sur ce fragile appui... Clotilde a tremblé en attachant cette corde; elle tremble en voyant Nephtaly se hisser au moyen des nœuds; elle tremble à mesure qu'il avance, elle tremble alors qu'il s'assied sur la croisée. Ils sont près l'un de l'autre: elle ne tremble plus.

Une crainte vague erre dans l'esprit de Clotilde; mais son extrême innocence, sa candeur, ne lui permettent pas d'apercevoir un danger quelconque, et, fille de la nature, elle salue son doux ami par un sourire et un regard propres à lui faire courir le danger qu'elle ignore. Si elle l'eût connu, le respect de Nephtaly lui aurait appris combien elle en était aimée!...

— Donne-moi cette écharpe, que je la couvre de baisers!...

Clotilde la noua tout autour de son beau juif, et elle ne put se refuser à passer légèrement ses mains dans les boucles noires des cheveux de Nephtaly : l'ivoire de sa main se mêle à ce jais ondoyant, et l'israélite, de même qu'une fleur trop chargée de rosée, se penche vers Clotilde, il est ivre. Ce léger contact, cette chaste et douce caresse fut la plus grande faveur qu'il obtint! Les cheveux de la princesse effleurèrent aussi sa joue en y portant une délicatesse aérienne, une suavité que je ne puis rendre; il faut même l'avoir ressentie pour en avoir l'idée... Ils osent appuyer bien mollement leurs têtes charmantes l'une contre l'autre!... Cet assemblement pur, angélique et momentané, ce toucher délicieux sous lequel leurs âmes se réunirent, leur causa quelque chose de plus tendre, de plus vif, de plus beau que ce que l'on nomme plaisir... Cette douce pression était pour leurs âmes ce que la suprême faveur est aux sens!... ils auraient voulu rester toute leur vie en cette extase, embellie de toute la richesse du silence de l'amour satisfait.

— Clotilde, tu m'as juré d'être fidèle ! demanda le juif après quelques moments. — Tiendras-tu tes serments?... répondit-elle en abandonnant la chevelure de l'israélite.

Il défend le passage avec une valeur héroïque. — Page 58.

— Hélas!... que faut-il faire? fut la seule réponse du juif.

A ce vœu, Clotilde lui dit :

— Nephtaly, tu as ton écharpe; quitte ce lieu!... — Je ne le puis. — Tu le dois. — Cruelle, qui te presse?... — Je ne sais. — N'es-tu pas contente? — Oui. — Que peux-tu désirer? — Rien; mais quitte ce lieu? — Pourquoi? — Nephtaly, je le veux; cela doit te suffire. — Tu me crains donc?

A cette demande, elle répondit par un regard dans lequel on lisait autant oui que non.

Vainement l'on chercherait à peindre par des paroles le charme céleste que la douce harmonie de leurs cœurs répandait sur ce moment. Cette scène a quelque chose de trop indéfinissable!... seulement j'y vois une jeune fille rayonnante d'innocence, se confier dans les bras d'un amant respectueux, et j'y trouve le plus bel effort, le plus beau spectacle de la nature, car il les renferme tous. Des quatre grandes scènes de la vie, cette scène n'est-elle pas la plus touchante, la plus remplie de voluptés? Chaste comme le lis qui vient d'éclore, Clotilde se livre avec amour sur le sein de Nephtaly, dont l'œil fier et les formes mâles font un contraste avec les contours gracieuses et la finesse de la jeune vierge; elle ne s'effraye en rien de ce qu'une autre, se croyant vertueuse, appellerait un grand danger. Il me semble que les anges des cieux applaudissent à ce tableau.

Ne pouvant resister à son envie cuisante, le juif se penche sur le cou d'albâtre de la princesse, et il y dépose un baiser de feu...

Clotilde n'eut pas le temps de se courroucer, car un léger bruit vint les épouvanter... Ce bruit part de la mer qui gronde sous le sillage d'un vaisseau... Le bel israélite regarde, et il aperçoit des voiles blanchâtres fendre silencieusement la Méditerranée : ces voiles apparaissent au milieu de l'obscurité comme les ombres nuageuses d'un rêve... Une sueur froide saisit Clotilde... elle regarde le juif avec stupeur... Nephtaly, prompt comme un éclair, s'élance sur sa corde, parvient à son rocher, la retire. Il regarde les vaisseaux, compte dix petites galères... il gagne aussitôt sa crevasse et se jette dans les flots!

Clotilde court à son autre fenêtre, et l'ouvre précipitamment : elle voit Nephtaly nager vers le pont de bateaux, et chercher à l'atteindre avant les funestes vaisseaux!... Il arrive à l'esplanade comme les soldats du Mécréant contenus dans le premier vaisseau descendaient sur le bac.

Nephtaly s'arme d'un débris de chaloupe; il se place à l'entrée du pont de bateaux, et, se faisant un rempart de planches, il tâche de défendre le pont en attendant l'ennemi.

Les soldats s'avancent sur ce bac, large de quelques pieds; ils marchent, trois par trois, avec confiance et en silence. Arrivés à l'extrémité, près d'atteindre l'esplanade, Nephtaly se lève, Clotilde jette un cri perçant, et le juif, à l'aide de sa massue, défend le passage : les trois premiers brigands sont massacrés en un clin d'œil; il frappe sur les autres et défend le passage avec une valeur héroïque.

Les soldats, étonnés de trouver de la résistance, et ne sachant, à cause de l'obscurité, si Nephtaly est seul, se poussent les uns contre les autres, et tombent dans la mer.

Nouvel Horatius Coclès, le beau juif poursuit les brigands; en un instant il a nettoyé le pont et il s'en retourne à sa place, en essayant derechef à rompre le bac.

Mais d'autres soldats débarquent bien vite... et, animés par les reproches du Mécréant, ils fondent sur le juif.

Clotilde est en délire à l'aspect de ce combat, où la mort voltige sur la tête du bel israélite. La jeune fille fait retentir l'air de ses cris, parcourt ses appartements, arrive à son antichambre, trouve Castriot et l'entraîne en criant :

— *Sauvez-le!* sauvez-nous!...

L'Albanais, étonné des cris de sa maîtresse, du bruit qu'il entend au dehors et de l'effroi de Clotilde, arrive à la croisée, et la jeune fille lui montre du doigt ce combat nocturne. En ce moment, Nephtaly, accablé sous le nombre, succombe et se défend entre les mains de trois soldats qui peuvent à peine le contenir et l'empêcher de crier.... Enguerry lui-même et Michel l'Ange enfoncent la porte de la salle à manger, qui résiste faiblement, et les coups de la pièce de bois avec laquelle on frappe sur la porte retentissent dans le château.

A ce spectacle, Castriot vit que Casin-Grandes était perdu sans ressource; il saisit alors la princesse presque évanouie, et il se précipita dans les appartements du prince, afin de sauver les Lusignan s'il en est temps encore.

Il éveille le docteur Trousse, qui roule sa machine toute endormie vers l'appartement du prince; Castriot arrache Jean II au sommeil, le revêt de sa dalmatique, et, prenant le monarque sur ses épaules, sans plier sous la charge, il ressaisit Clotilde, met son sabre entre ses dents et vole vers le portail, en criant, ainsi que Trousse, à travers les galeries, les escaliers, les cours :

— Courez à la salle à manger!... aux armes!... voilà l'ennemi!...

A ce coup de tonnerre et au bruit horrible qui se fait entendre, on s'éveille en tumulte; toute la maison s'ébranle, on allume des torches, et pendant que la foule envahit les cours, le courageux Castriot traverse Casin-Grandes, en portant tous ses dieux, comme Énée lorsqu'il fuyait sa patrie devenue la proie des Grecs. Trousse, prévoyant bien que l'Albanais fidèle allait cacher le prince et sa fille, le suit comme un chien, espérant bien profiter de l'asile pour son propre compte.

Tous les habitants du château volent à la salle à manger, ils arrivent armés comme ils peuvent; mais ce fut pour être témoins du triomphe du Mécréant, qui envahissait l'asile du roi de Chypre!... En vain l'on sonne le beffroi, en vain la sentinelle de la cour y répondit par son cor... nul ne vient au secours de Casin-Grandes..

A l'aspect du Mécréant vainqueur, à l'aspect de cette salle qui vomit des soldats farouches, chacun se mit à fuir. La foule se rejette vers le portail; mais Enguerry n'était pas homme à négliger les précautions. Lorsque la sentinelle sonna du cor, c'était pour signaler l'approche d'un corps de brigands qui ne tarda pas à s'étendre en face du château.

Plus d'espoir! Les forces mécréantiques ont cerné tout Casin-Grandes et les soldats le parcourent des torches à la main; les galeries tremblent sous leurs pas précipités et les échos répètent leurs affreux cris de joie. Enguerry place ses soldats avec un soin et une attention toute particulière, afin que rien ne puisse échapper.

Il se dirige vers le portail, met une espèce de corps de garde sur le pont-levis; il range ses troupes par pelotons, en garnit chaque galerie, chaque appartement, pose des sentinelles partout, même sur les tours, sur l'esplanade, dans les cours; enfin, il s'assure de toutes les issues de ce vaste château.

Il y eut des résistances particulières; l'évêque, Monestan, Kéfalein, Véryael et l'élite du château défendirent la porte des appartements royaux, croyant que le prince et sa fille y étaient encore... mais le Mécréant triompha.

Maître Taillevant fut le dernier à se rendre, il fallut que Michel l'Ange vînt avec du monde pour le forcer. Ce célèbre chef avait assemblé toute sa cuisine; ainsi que Bombans, les gens de l'intendance et du fournil, et, tous armés de broches, de pelles, de piques et de ce que l'on put trouver, gardèrent l'arsenal qui contenait les chefs-d'œuvre de Taillevant.

A l'aspect de ce bataillon généreux, résolu de périr pour sauver les trésors du chef immortel de la cuisine française, Michel l'Ange se mit à rire et offrit une honorable capitulation en s'écriant : — Les œuvres du génie seront respectées!... sauf à prendre le génie lui-même.

On se saisit de Taillevant et de son escadron, que l'on conduisit avec le reste des prisonniers.

Dans la cour de Hugues et contre le perron, les soldats d'Enguerry formèrent un vaste carré au milieu duquel on entassa tous les habitants de Casin-Grandes. Parmi eux on vit avec surprise l'audacieux Nephtaly qui, debout, les bras croisés et ensanglantés, sa noble tête penchée sur sa poitrine, était dans l'attitude sombre de la douleur; il se trouvait entre les trois ministres et Bombans. La foule des prisonniers leur avait laissé par respect un petit espace...

Rien n'était effrayant pour ce groupe de Casin-Grandéiens comme de voir les brigands dévaster ce beau château. Chaque soldat courait sans nulle précaution avec une torche à la main, et cette multitude de lueurs voltigeantes redoublait leurs terreurs, en leur faisant craindre un incendie; ils entendaient briser les portes, crier, rire, et cela sans pouvoir se venger!... O rage!

Néanmoins, au milieu de ce malheur, et tout grand qu'il était, ils éprouvaient une joie pure quand, en se regardant les uns les autres, ils ne virent ni le prince ni sa fille. Les trois ministres se flattèrent que le prudent Albanais les avait sauvés! . . . . . Quant à l'absence de Trousse, elle ne surprit personne; on savait qu'il trouvait toujours moyen de se mettre à couvert.

Chacun gémissait en apercevant le génie de la destruction et ses ministres envahir les appartements; les soldats mirent le feu aux boiseries afin de découvrir toutes les issues secrètes et les endroits où l'on aurait pu cacher les trésors!...

— Que de réparations! dit Bombans aux trois ministres. — Ils prendront nos chevaux et Vol-au-vent aussi!... répondit Kéfalein. — Ils profaneront les vases sacrés! s'écria Monestan. — Ils emporteront nos armes! repartit l'évêque. — J'ai sauvé l'Histoire de la cuisine française! cria Taillevant en montrant dans son sein les précieux manuscrits.

Chacun se plaignit en son langage : le juif seul ne disait rien; la femme du concierge était à quatre pas de lui, et, malgré la désolation générale, elle admirait les belles formes de l'israélite et cherchait à s'approcher davantage pour lui prendre la main.

Tout à coup l'attention fut fortement excitée par des cris violents qui partaient de la seconde cour : on écoute, on cherche à distinguer les voix. — Moi je suis médecin, ne me tuez pas!... je vous guérirai!... je meurs!... je meurs!...

Alors un groupe de soldats parut; il amenait Trousse qui se laissait traîner et Castriot qui, tout couvert de sang, se débattait avec le tronçon de son sabre!... Ils furent introduits dans le carré; l'on garrotta Castriot, et le fidèle Albanais se traîna à côté du beau juif.

— Est-elle sauvée? demanda Nephtaly. — Je l'espère, répondit le

farouche soldat. — Dieu soit loué! s'écria Monestan. — *Fatale destinée et que je suis imprudent!...* dit le beau juif. Levant alors ses yeux au ciel, il semblait appeler du secours; on voyait dans sa contenance une indignation, un sombre désespoir; et à la manière dont il regardait les brigands, on pouvait deviner qu'il espérait la vengeance!...

A ce moment Michel l'Ange se présenta aux regards des habitants de Casin-Grandes en leur lançant un sourire empreint d'une malice infernale. Le reflet de sa torche lui donnait l'air d'un diable sortant des enfers!... Aussi, à son aspect, un mouvement d'horreur fit mouvoir toute cette assemblée de malheureux.

— Eh bien, prudents ministres, dit-il, je viens vous engager à détruire une autre fois le pont de bateaux!... Ne vous avais-je pas dit que ma présence marquerait au château!... ne craignez rien cependant, il ne vous arrivera rien autre chose que la mort. — La mort! répéta Trousse...

Les prisonniers gardèrent cette dignité qui sied bien au malheur, ils ne répondirent rien, et le Vénitien continua sa recherche.

— Je ne vois pas, dit-il, la fleur de Casin-Grandes, la beauté par excellence, ni le respect en personne, l'essence de vertu, le prince de Chypre. L'amoureuse Clotilde devait y être, car j'y vois son amant, et où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute. A ces paroles, l'assemblée stupéfaite porte ses regards sur le juif; mais l'Italien continue. — Mon poison les aurait il envoyés dans le troisième hémisphère?... répondrez-vous, vertueuse canaille?...

L'œil vert de l'Italien plongeait dans ce groupe de prisonniers; sa revue finie, il s'écria : « Par le chef de Dieu, les oiseaux seraient-ils envolés?... — Eh bien! le prince et sa fille y sont-ils? lui demanda le Mécréant, qui survint. — Non, dit Michel l'Ange. Ah çà, gens de bien, si vous aimez la vie, nous direz-vous si votre chef de file est mort ainsi que sa fille?... — Non, répondit Trousse. — Veux-tu te taire, lui cria l'Albanais, sinon je t'étrangle. A l'aspect de la grimace de Castriot, Trousse se tut. — Mon compère, dit le Vénitien, il faut encore visiter le château avec une scrupuleuse exactitude et promptement. Et puis il nous restera un dernier moyen que nous viendrons employer. Mais l'Italien ne pouvait arracher le Mécréant à la contemplation des richesses qui s'amoncelaient dans les cours.

On procédait au pillage avec une affreuse activité; les richesses que Bombans avait sorties de leur caveau pour le tournoi furent apportées au milieu de la cour avec les trésors du prince, le dressoir, les vases et la balustrade d'or.

Le juif remarqua les vases de cristal encore pleins de ses fleurs; enfin tout ce que contenait le château fut entassé sans ordre, sans attention, et avec un vandalisme qui fit dire à Bombans désespéré : « Encore s'ils en tenaient un registre exact et détaillé! mais voyez!... point d'inventaire .. ils en perdront. »

Au milieu de ce désastre, Josette examinait tous les soldats en cherchant à reconnaître son cher le Barbu. Mais, dans ce tableau d'horreur, parmi les flammes, les cris des vainqueurs au milieu de cette nuit de désolation, le plus bizarre était de voir Marie errer négligemment seule en liberté; elle vint s'asseoir sur les coffres qui renfermaient six millions d'espèces et regarda ce pillage avec insouciance. Enfin cette folle, jouant avec ses cheveux épars, à peine couverte de ses vêtements en désordre, et les yeux égarés, avait l'air du génie des ruines auquel on donnait une fête. . . . .

XXIV

Horribles supplices. — Trahison. — Un nouveau personnage.

A l'aspect des richesses accumulées dans les cours, le Mécréant était au comble de la joie : il se voyait en idée à la tête d'une nombreuse armée et entrant dans le royaume qu'il avait toujours désiré de conquérir!.... Patience, patience..... vous n'y êtes pas encore, monsieur le Mécréant! il existe un certain vieillard qui rôde dans la contrée, et... Je m'arrête : qu'allais-je dire?...

Certes, il fallait toute l'habileté de Michel l'Ange pour empêcher Enguerry de partir de Casin-Grandes avec tous les trésors, et pour le maintenir dans le but réel de l'expédition présente, qui était la prise du roi de Chypre et de sa fille.

— Allons, mon compère, disait l'Italien au Mécréant, qui, du haut du perron où nous l'avons laissé, regardait complaisamment ses soldats apporter avec ordre tout ce qu'ils trouvaient de précieux; allons, mon compère, dépêchons-nous!... Le jour va venir, et vous savez que les démons n'opèrent que pendant la nuit.

— Eh! mon féal, répondit Enguerry, que veux-tu dire?... regarde, ventre-mahon, je te tiens quitte de ma part... car je me trouve satisfait!...

— Mais le suis-je, moi?... s'écria l'Ange avec hauteur.

— Mille panerées de diables... voudrais-tu me faire la loi? répliqua Enguerry du même ton.

— Et par la Mort que nous avons tenue ensemble sur les fonts, quand Le Fer la baptisa, allons-nous nous fâcher?... répondit le Vénitien, s'adoucissant et reprenant son expression de joie habituelle. Si nous avons la dix millions, continua-t-il, découvrons le roi de Chypre et sa fille, il y en aura douze; abondance de bien ne nuit pas.

Sur cette sage observation ces deux grands sénéchaux de Le Fer montèrent par le bel escalier de marbre; et, suivis d'une compagnie de soldats, ils se mirent à visiter le pavillon de Hugues avec la plus scrupuleuse exactitude. Le Vénitien faisait arracher les boiseries, sonder les colonnes, les murs et les planchers, afin de trouver les issues secrètes. En voyant que toutes ses recherches étaient vaines, Michel l'Ange cessa les plaisanteries par lesquelles il animait les soldats.

Du pavillon de Hugues ils passèrent dans l'aile de Mélusine, c'est-à-dire dans le corps de logis qui logeait la Coquette; mais leurs perquisitions n'eurent point de résultat, et l'Italien jura comme trois païens. Enfin il entra dans une colère simple, puis dans une colère double, après s'être assuré que l'aile des Lusignan, qui était parallèle à celle de Mélusine, et l'aile ducale, qui séparait les deux cours, ne contenaient point le prince et sa fille.

Les pauvres prisonniers, témoins de ces recherches, concentraient leur chagrin; mais à chaque fois qu'ils virent sortir les brigands, sans que le prince fût découvert, ils firent éclater leur joie par des regards qu'ils se lancèrent mutuellement et par des mouvements qu'ils tâchèrent de dérober à leurs gardes farouches.

Il ne restait plus à visiter que l'aile Montreuil, c'est-à-dire la façade; elle était ainsi nommée parce que ce fut le fils de ce célèbre architecte qui construisit Casin-Grandes, et qui, par un sentiment de piété filiale, appela ce corps de logis du nom de son père, comme pour l'associer à ses travaux.

Le Mécréant, Michel l'Ange et leurs satellites eurent bientôt parcouru ce bâtiment, scruté chaque coin, fouillé chaque mur, sondé chaque plancher; et leur fureur fut sans égale en voyant que le prince et sa fille avaient échappé à toutes leurs précautions. Les deux amis se regardèrent un moment comme pour se consulter.

— Emportons toujours le butin! dit le prudent Enguerry, qui ne cessait de lorgner les trésors.

— Par Saint-Marc! s'écria l'Italien, il ne sortira rien d'ici sans que nous ayons le prince, ou je mets le feu au château.

— Mais si c'est impossible, mon féal! répondit le Mécréant, qui ne partageait pas la rage et les intérêts de l'envoyé de Venise.

— Je m'en moque!... s'écria ce dernier avec l'accent de la fureur. Eh quoi! moi Michel l'Ange, au milieu d'une carrière dans laquelle je n'ai jamais bronché, je me verrais déshonoré par une expédition qui n'aurait pas embarrassé le moindre clerc!... A moi l'enfer!... à moi les diables!... Eh bien, me suivrez-vous! dit-il aux soldats étonnés de sa rage.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent devant les prisonniers; alors le jour commençait à poindre dans les cieux.

— Eh bien, que prétends-tu faire? dit le mécréant à l'Italien.

— Par la queue du lion de Saint-Marc, ce que je prétends!... tu vas le voir... Or çà, gens de bien, s'écria-t-il en s'adressant aux prisonniers, écoutez-moi! J'y vais bon jeu, bon argent, car je me damne presque pour la très-sérénissime république, et ce que je vais vous promettre est aussi certain que ma naissance. Mes amis très-chers, vous m'avez dit que le roi Jean II et sa fille n'étaient pas morts; il est donc clair que vous les avez dérobés à la juste vengeance du sénat en les cachant .. A ce mot tous les yeux se tournèrent sur Castriot. Or, continua Michel l'Ange, je vous déclare en bon français que notre bon plaisir est de vous faire appliquer à la question ordinaire et extraordinaire, jusqu'à ce que l'un de vous ait avoué la retraite du prince et de Clotilde... Voyez si vous voulez vous épargner les tourments.

Les Casin-Grandésiens eurent le courage de répondre par un morne silence, et Monestan se mit en prières.

— Eh bien, reprit Enguerry, nous allons mettre les fers au feu.

Michel l'Ange tournait autour des prisonniers pour choisir le premier martyr de la légende casin-grandésiaque, et le malheur voulut que Bombans s'offrît à sa vue; sur un signe du Vénitien, un soudard saisit le pauvre intendant, qui s'écria :—J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur.

— Courage, maître Bombans! lui cria Monestan. — Monseigneur, j'en ai une bonne dose, aussi est-ce bien dommage que cela ne puisse pas se vendre. Josette se mit à pleurer.

On amena Hercule Bombans devant Michel l'Ange, Enguerry et Nicol.

— Arrachez-lui les ongles un à un, dit froidement l'Italien ; il n'y perdra rien, car cela repousse. La foule se serra de terreur.

— Monsieur le diable, observa Bombans, permettez-moi de dire un dernier mot à ma fille. Sur un mouvement de tête du triumvirat, l'on reconduisit l'intendant vers Josette qui sanglotait.

— Mon enfant, murmura l'avare, si je péris, souviens-toi d'aller à Aix chez le juif Nathaniel avec cette reconnaissance. Alors il tira de la doublure de son haut-de-chausse un papier plié en quatre et soigneusement enveloppé dans un petit morceau de cuir, et il le remit à sa fille sans que personne s'en aperçut. — Tiens, ma Josette, continua-t-il en suivant des yeux la précieuse reconnaissance, ménage mon bien ! ne le prodigue pas, amasse, amasse !... adieu ! Et il l'embrassa.

L'intendant fut ramené devant les trois commandants, et un soldat, dont le cœur était sans doute pétrifié, lui arracha tous ses ongles, non pas brusquement et avec une cruelle pitié, mais en variant à chaque fois cette douloureuse extraction. Je dois dire que si le courageux Bombans versa des larmes, ce fut plutôt la plainte du corps accablé que celle d'une âme pusillanime.

— Courage! lui cria le prélat, vous irez au paradis. — Y aurai-je mon argent ? demanda Bombans. — Oui, répondit Kéfalein Cette idée parut jeter du baume sur les plaies du patient. — Déclare où est ton maître, lui dit l'Italien. — Je n'ai de maître que dans le ciel, répliqua l'intendant. — Ah! tu railles ! s'écria Enguerry; qu'on lui serre les pouces !...

Alors les deux bourreaux joignirent ensemble les deux pouces de l'intendant, et, les insérant dans les nœuds d'une grosse corde, ils en tirèrent les deux bouts de toutes leurs forces; le sang teignit la corde, et Bombans sua à grosses gouttes en faisant des contorsions qui excitèrent le rire des brigands et de l'Innocente.

— Voilà ce que c'est que de voler le bien d'autrui ! disait Marie ; rends-moi ma chaîne d'or, vieux cancre. Au mot de rendre, Bombans indiqua par une grimace que sa vie et ses souffrances n'étaient rien auprès de ses trésors. — Avoueras-tu ? redemanda Michel, car si tu souffres, c'est que tu le veux bien !... — Je ne pourrai plus compter d'argent, s'écria l'intendant, en voyant ses deux pouces totalement écrasés ; mais à brebis tondue Dieu mesure le vent.

Sur un signe de Michel l'Ange, on serra les deux index sanglants de l'héroïque Bombans, et les soldats les réduisirent à la stricte épaisseur d'une feuille de papier.

Lorsqu'on eut ainsi pressé successivement tous les doigts du patient sans qu'il eût dit un mot, il s'écria : — Je ne pourrai plus écrire, tenir mes registres, rendre mes comptes ; adieu ma probité !... — Scélérat ! reprit Enguerry, dis-nous où est ton prince. — Je n'en sais rien.

Sur cette réponse, le terrible Mécréant ordonna à ses soldats de faire boire le pauvre intendant. Les deux bourreaux le couchèrent par terre, lui mirent un entonnoir dans la bouche, et on lui passa neuf pintes d'eau sans tenir compte de ses horribles souffrances : seulement, avant de verser chaque pinte, le Mécréant demandait à Bombans par un signe s'il voulait avouer ce qu'il ne savait réellement pas, et l'intendant indiquait par un geste qu'il ne pouvait rien dire. Bientôt la pâleur de Bombans annonça qu'il allait périr.

— Arrêtez, arrêtez, cria Michel l'Ange ! c'est un de mes amis, faites-le souffrir, mais ne le tuez pas. — Et pourquoi? demanda le Mécréant. — Par saint Janvier !... c'est un intendant, partant il est riche, il nous payera rançon, et corbleu ! il en sera quitte pour cent mille francs, puisqu'il est de mes amis.

A ces sages paroles, on releva Bombans à moitié mort et on le transporta au milieu du groupe des captifs effrayés : là, sa première parole fut : — On a parlé de cent mille francs, je crois !... — Le prince et l'Eternel, lui dit Monestan, vous récompenseront de ce martyre. — Pourvu que ce soit en argent comptant ! répondit Bombans.

Josette prit sur son sein la tête de son père, elle essuya la sueur de son visage, le couvrit de baisers, et déchira sa robe pour panser ses blessures. — Ma fille, dit l'avare à voix basse, rends-moi la reconnaissance de Nathaniel !... vois-tu, il pourrait t'arriver malheur...

Le Vénitien, désespéré, cherchait quelque autre victime plus faible qui pût trahir le secret de la retraite du prince, que ces pauvres prisonniers ignoraient tous, excepté Trousse et Castriot. A l'aspect des regards scrutateurs que lançaient les petits yeux verts de l'Italien, le tremblant médecin s'était caché dessous la soutane du guerroyant Hilarion.

— Eh ! qu'est devenu le génie de la médecine, l'illustre Trousse ? demanda Michel l'Ange ; l'a-t-on pris ?...

— Certes, dit Enguerry, et ce fut au moment où il franchissait le pont-levis avec ce damné Albanais qui manqua de m'abattre la tête pour la seconde fois.

— Mais je ne le vois pas, répondit le Vénitien, et par la carcasse du diable, notre digne patron, je crois que c'est le seul homme qui puisse nous découvrir ce que nous cherchons, car tous ces gens-là sont assez imbéciles pour mourir sans rien dire, ils sont frottés d'honneur !... Monestan leva les yeux au ciel.

En entendant ces funestes paroles, le pauvre docteur. . . . .

Trouvez bon, lecteurs, que cette lacune vous tienne lieu de ce que rapporte l'histoire. En effet, bien que l'action de Trousse soit très-naturelle, et même périodique chez les hommes et chez les femmes, la politesse française de nos jours veut que l'on supprime ces menus détails, dont nos bons aïeux tiraient leurs plaisanteries... Quoi qu'il en soit, l'évêque fut forcé de se reculer, le beau juif porta la main vers ses narines, autant en fit la femme du concierge, Kéfalein et Monestan ; alors le tremblant docteur accroupi, et la tête dans ses mains, fut le point central d'un cercle de curieux.

— Ah ! le voilà !... s'écria Michel l'Ange, et tous les yeux se tournèrent sur Trousse, qui répondit en balbutiant : — Moi !... non, moi !...

Alors, prévoyant le danger où se trouvaient le prince et sa fille si le docteur avait la question à subir, Castriot rampa du mieux qu'il put, tout garrotté qu'il était, et, saisissant Trousse par la nuque, il essaya de l'étrangler.

— A moi ! au secours !... moi, je meurs !... je...

Heureusement les soldats, sur un mot de Michel l'Ange qui perdait tout à la mort de Trousse, arrivèrent dégager le docteur, et l'amenèrent avec Castriot devant Enguerry et Michel l'Ange. Alors la plus grande terreur régna parmi les malheureux captifs, car il leur était démontré que, pourvu qu'on égratignât Trousse, il trahirait le secret dont Castriot et le docteur paraissaient être les seuls dépositaires. Oubliant leurs infortunes personnelles, ces sujets fidèles ne pensaient qu'au prince et à la belle Clotilde : aussi tous les yeux se portèrent sur les deux martyrs, et le silence de l'attention régna dans tout le château. En effet, les soldats avaient fini d'entasser le butin et de le charger dans des chariots tout prêts à partir.

— Par grâce, messieurs les soldats, dit Trousse à ceux qui le conduisaient, ne m'approchez pas trop de cet Albanais, car il me tuerait, et rien que l'aspect de sa figure m'agace les nerfs, et voyez-vous, la pensée... — Tais-toi, lui cria Castriot. — Du courage !.... s'écrièrent les captifs. — Ça vous est bien facile à recommander, murmura le médecin; ce ne sont pas vos nerfs qui... que... — Mon ami, interrompit Michel l'Ange, voulez-vous me dire en quel endroit s'est réfugié le prince ? — Moi !... — Oui, toi... — Moi, je n'en sais rien. — Bravo !... crièrent en chœur les prisonniers; vive Trousse ! .. — Oui, vive Trousse, et longtemps !... répéta le docteur avec un ton chagrin et en faisant une triste grimace.

Les encouragements de cette foule de malheureux convainquirent Michel l'Ange et le Mécréant que Trousse savait la retraite de Jean II ; alors le Vénitien, connaissant le caractère du patient, ne douta plus du succès.

— Eh bien ! Hippocrate de notre siècle, s'écria l'Italien, choisissez parmi le chevalet, l'eau, l'huile bouillante, ou le traquenard, ce qui fatiguera le moins vos nerfs.

— Moi, répondit Trousse avec effroi, je ne veux rien de tout cela...

— Allons, mon compère, dit Enguerry, dépêchons-nous ! le soleil est levé. Le Mécréant fit signe à Nicol d'aller vite en besogne. L'impassible lieutenant coucha donc le tremblant docteur sur une grande planche, et, après l'y avoir attaché, il mit entre les jambes de Trousse d'autres planches qu'il serra par de grosses cordes, de manière à réunir les jambes et les planches intermédiaires en un tout solide. Alors le terrible Nicol prit des morceaux de bois taillés en forme de coins, et, armé d'un pieu en guise de maillet, il inséra un premier coin de bois entre les jambes du docteur, sans se soucier de ses cris, qui retentirent dans la vaste enceinte du château.

Pendant ce temps, on étendait Castriot sur un chevalet fait à la hâte, et quatre soldats employèrent toutes leurs forces à tordre les membres du courageux Albanais. Son visage serein montrait à Trousse l'exemple d'une résignation et d'une fidélité que celui-ci ne cherchait guère à imiter.

— Je meurs !... je suis mort !... s'écria-t-il quand on enfonça le second morceau de bois. En effet, les deux os de ses jambes craquèrent, et ce bruit fit trembler le beau juif et les trois ministres pour le sort du prince et de sa fille.

— Comment, répondit Michel l'Ange avec un sourire amer, ne pouvez-vous pas vous guérir !... je vous donne une belle occasion pour prouver votre système !... employez-moi toute l'énergie de votre imagination pour reporter votre pensée sur d'autres objets et figurez-vous que vous ne souffrez pas... Puis, se retournant vers

Nicol, il ajouta : « Le docteur ne ressent rien, mettez encore un coin !... »

— Grand Dieu, l'on m'assassine !... moi... Trousse !... au secours !... Monsieur le chevalier noir, accourez, n'importe par où, cela m'est égal !...

— Souffre et tais-toi ! dit Castriot; tes cris ne diminuent pas ta douleur.

— Par ma vie, cela vous est facile à dire, vous qui en endurez bien moins que moi.

— En effet, reprit l'Albanais avec un sourire, je prouve votre système et suis tout à fait à l'aise. Trousse se tut en voyant l'horrible torture de Castriot dont les membres se disloquaient.

— Avouez où est le prince, et votre torture cessera, dit Nicol au docteur.

Cette consolante idée fit tourner à Trousse sa tête endolorie vers Michel l'Ange, et il sembla consentir à ce qu'on lui demandait. Alors l'Italien ordonna d'arrêter la question. L'évêque voyant cela s'écria, pour encourager le docteur :

— Courage !... je vous absous de vos péchés !... — Dieu vous mettra au nombre de ses saints !... ajouta Monestan. — J'aime mieux être en vie que dans une niche de plâtre et au calendrier, répondit le docteur. — Vous serez cité comme le modèle des sujets dévoués, dit Kéfalein. — Tout cela ne me servira de rien quand je serai mort. — C'est vrai !... dit Michel l'Ange avec un ton de conviction. — Les Lusignan vous élèveront une statue, cria l'intendant, et j'en surveillerai l'exécution. — Je parlerai de vous dans l'histoire de la cuisine française, observa Taillevant; et le premier ragoût que j'invente, je lui donne votre nom. — J'aimerais mieux le manger, répondit le patient. — Et la gloire ! dit le beau juif. — La gloire d'un mort ne vaut pas l'infamie d'un vivant! répliqua Michel l'Ange avec un malin sourire; l'une est une ombre, l'autre est un corps. — C'est vrai, dit le docteur, la vie est tout. — Je te tuerai si nous survivons à ton apostasie ! cria l'Albanais avec des yeux étincelants, malgré ses souffrances. — Je vivrai toujours quelques moments de plus!...

En cet instant on inséra un troisième coin, et Nicol frappa à coups redoublés pour décider le patient. Alors le docteur fit signe qu'il allait révéler l'endroit où était le prince.

— Encore cinq minutes, dit le beau juif, et tu meurs sans trahir ton roi !...

— Mourir! répéta Trousse; beau juif, vous êtes jeune et vous ne savez encore pas tout ce qu'on perd; on ne connait la vie qu'à l'*user*... Me ferez-vous mourir si je ne dis rien? demanda-t-il aux bourreaux avec ingénuité.

— Certes! répondit Enguerry d'un ton farouche. Le docteur resta dans une cruelle incertitude.

— Hélas ! s'écria Michel l'Ange avec des yeux petillants, quel dommage que personne ne soit revenu nous dire si l'on ne vit pas quand on est mort... Eh ! que ne perd-on pas à mourir?... tout ce qu'il y a de réel et de solide s'évanouit comme un songe!... les yeux ne voient plus, on ne peut plus savourer la douceur d'un repas, satisfaire sa soif, marcher, sentir, entendre; enfin l'on devient cadavre, pâture des vers et l'horreur de la nature; vide soi-même on augmente la masse du vide, on entre dans le néant, et l'on ne se souvient même pas de nous !... Au lieu qu'un vivant... tel infâme et malheureux qu'il soit, mange, boit, marche et assiste au grand spectacle du monde; il en est un des leviers, il contribue à l'effet du tableau, il jouit de tout, il roule dans la vie avec bonheur, enfin, il existe... Il faut dire adieu à tout cela... Allons, mon ami Trousse, faites votre paquet et quittez la vie, cela ne sera rien, il suffit d'un instant.

En disant cela, Michel l'Ange tira son épée et la dirigea lentement vers le cœur du médecin.

— Un instant... un instant!... déliez-moi!... je vais vous conduire à l'endroit où est le prince!

Alors Nicol débarrassa Trousse du douloureux traquenard, et un cri d'horreur et d'indignation partit du groupe des captifs.

— Malheureux, s'écria le juif au désespoir, que ne puis-je te donner ma vie?... Eh! songe donc que si tu meurs tu vivras encore!... tes cendres se transformeront en une substance quelconque qui vivra; tu deviendras plante, oiseau : tu auras des sensations autres que les tiennes et plus agréables peut-être!...

— Peut-être, répéta Trousse, peut-être!... et il se dirigea vers l'autre cour accompagné par Michel l'Ange triomphant, et par le Mécréant et Nicol qui le soutenaient. Les Casin-Grandésiens resterent immobiles de terreur et Castriot poussa un effroyable gémissement. Un des soldats, s'apercevant qu'il était près d'expirer, fut ému de son courage et détacha l'Albanais, qui pleura de rage en songeant que sa bienfaitrice et son prince allaient être découverts.

En effet, le lâche docteur, toujours effrayé par la pointe scintillante des épées que l'adroit Vénitien avait soin de lui présenter sans cesse, conduisit le joyeux triumvirat vers le pont-levis. Là, il dit d'une voix altérée : — Levez-le! Et Nicol ayant exécuté ce fatal mouvement, on aperçut le vénérable Jean II et la belle Clotilde, assis dans un renfoncement du fossé et protégés par des pierres et des fascines qui formaient une espèce de niche.

— Que la carcasse du diable me serve de voiture, s'écria Enguerry, si je les aurais jamais cherchés là!...

Michel l'Ange sautait de joie et frappait dans ses mains, en criant : — Victoire!... victoire... Et l'on tira le monarque et sa fille de leur retraite.

A ce moment Trousse, ayant horreur de sa trahison et ne pouvant soutenir le douloureux regard de Clotilde, s'écria : — Je voudrais mourir !...

— Qu'à cela ne tienne ! lui dit Enguerry, et il leva son épée.

— Grâce!... grâce!... répliqua le docteur, je ne pensais pas à ce que je disais !......

Quand le prince et sa fille parurent dans les cours, suivis de Trousse-Judas et de la foule des brigands, un murmure d'indignation s'éleva parmi les Casin-Grandésiens. En arrivant près d'eux, les yeux de l'amoureuse Clotilde cherchèrent le bel israélite, et lorsqu'elle l'aperçut, un rayon de joie brilla au travers de ses larmes; une rougeur charmante nuança son pâle visage et son regard sembla dire à Nephtaly : *Nous mourrons ensemble!...* Jean II, conservant au milieu de cette infortune et de cette bizarre assemblée sa noble et majestueuse attitude, ressemblait à Régulus arrivant à Carthage.

Aussitôt, les soldats firent monter tous les prisonniers dans des chariots. L'on mit Jean II, sa fille, les trois ministres, le juif, Bombans et Trousse dans la même voiture, et Michel l'Ange eut soin que Clotilde et Nephtaly fussent à côté l'un de l'autre.

— Il faut bien, dit-il, que les deux amants se fassent leurs adieux, ils n'ont pas longtemps à vivre!... — Que n'ai-je mon sabre pour punir ce calomniateur ! s'écria Castriot.

Les trois ministres regardèrent avec étonnement la princesse et Nephtaly, qui baissèrent leurs yeux où tout leur amour pouvait se lire; puis, sur l'ordre du Mécréant, on abandonna le château. Les pauvres habitants lui dirent adieu de l'œil et du geste; bientôt ils perdirent de vue ses masses romantiques, et néanmoins ils regardèrent toujours en silence et dans l'espace la direction de ce bel édifice. . . . .

Le silence de la destruction envahit Casin-Grandes!... Bientôt Raoul le chevrier arrive tout haletant... il entre sans obstacle dans les cours, il regarde avec surprise le désolant spectacle de cette destruction récente, qui n'a rien que de navrant : les ruines consacrées par le temps ont quelque chose de poétique, elles jettent dans l'âme un sentiment de mélancolie; tandis que les ruines encore empreintes de carnage et pour ainsi dire palpitantes n'ont rien de gracieux et font horreur!... Raoul erre partout et n'en peut croire ses yeux : ce château, naguère si plein, si vivant, est morne; rien ne l'anime; il est comme un squelette. Le chevrier entend un léger bruit qui retentit dans les cours... il approche, et ce qu'il voit semble compléter le tableau. C'était le vieux cheval de Bombans qui broutait une mousse.

Après avoir examiné ce spectacle, le jeune et beau pâtre enfourche le cheval quadragénaire, le force sur ses vieux ans à galoper; et Raoul se dirige vers Aix, en accordant un soupir et une larme à la ruine de ce beau château et à celle de la race des rois de Jérusalem... A une lieue d'Aix, le chevrier rencontra un vieillard monté sur un cheval fringant, et à la manière dont il le gouvernait et dont il portait ses armes, il était facile de reconnaître un guerrier blanchi sous le casque.

— C'est vous ! s'écria le vieillard.

— Hélas !... répliqua Raoul, Casin-Grandes est pris!...

— Ciel! l'imprudent!... quelle folie!... continua le vieillard. Courons, volons!...

Tous deux s'élancent vers la capitale de la Provence, et ils disparurent cachés par le nuage de poussière qui s'éleva sous les pas de leurs chevaux. . . . .

XXV

Fin contre fin. — Double catastrophe.

Pendant que Raoul pressait les flancs étiques du cheval de l'intendant, afin de pouvoir suivre le vieillard, le roi Jean II et sa farouche escorte s'avançaient en grande hâte vers la forteresse d'Enguerry.

Lorsque le cortége parvint à l'endroit de la colline des Amants où le juif rencontra Clotilde, la princesse et Nephtaly se le montrèrent

en même temps par un regard empreint de toutes les suavités de la mélancolie. Ce coup d'œil, plein d'une certaine grâce funéraire, semblait contenir toute l'histoire de leurs amours enchanteresses. Clotilde s'appuya bien légèrement sur l'épaule de son bien-aimé; les boucles de leurs cheveux se mêlèrent, et parmi les captifs, eux seuls, au moyen de ce tacite langage des âmes, cueillirent une fleur au milieu de ce vaste champ d'infortune. Et n'étaient-ils pas réunis?... Qu'importe que ce fût par le malheur!... ils se voyaient!... et se voir est tout en amour!...

En ce moment, Trousse-Judas, horriblement fatigué par les cahots de la voiture qui renouvelaient les douleurs de ses jambes meurtries, rompit le silence en s'écriant : — Je souffre!

— Tu n'as que ce que tu mérites, vil apostat, traître!... répliqua l'évêque; aussi arrière! vas au bout du chariot, n'approche pas de ceux que tu as livrés... La présence d'un Judas est un supplice!...

— Ne l'injuriez pas, interrompit Jean II d'un ton calme, il a suivi le penchant de la nature en se conservant à nos dépens. Faut-il le blâmer d'avoir été homme avant d'être sujet... nous n'avons pas tous la force d'être des héros... peut-être nous aurait-on toujours découverts. Maître Trousse, nous vous pardonnons!

— Moi, monseigneur!... et Trousse, confus, se réfugia à l'extrémité du chariot.

— Messieurs, dit le monarque à voix basse, nous nous trouvons dans des circonstances graves!...

— Très-graves, répondit nonchalamment Kéfalein, qui conservait l'insouciance de son caractère au milieu de ces événements.

— Voilà ce que c'est que de n'avoir pas suivi mes conseils, s'écria l'évêque, ou plutôt si nous avions *trente mille hommes*...

— Confions-nous à la Providence, interrompit Monestan en levant les yeux au ciel, la résignation est la première vertu du sage!...

Que peut être devenu le chevalier noir? murmura le prince, et comment se fait-il qu'il ait pu nous abandonner?... Allons, soumettons-nous à la main qui nous frappe!... Dieu le veut!...

— Dieu a donc voulu que l'on pillât tous nos trésors? s'écria Bombans; et on les a tellement dispersés, qu'il est impossible que le compte s'y retrouve jamais!...

— Qu'importe! répondit le monarque.

Cette parole soulagea Bombans qui pensa que ce pillage serait une éponge pour laver ses comptes de tout reproche.

— Ils auront brisé la châsse de Mélusine, continua le prince.

— Et brûlé la tapisserie, ouvrage de la sainte Vierge! observa Monestan; c'était la plus précieuse relique de la chrétienté.

— Et ils ont emporté toutes nos armes! ajouta Hilarion.

— Que de malheurs!... s'écria Kéfalein en voyant Michel l'Ange faire caracoler Vol-au-vent autour du chariot.

— Ces malheurs, dit le beau juif à l'oreille de Clotilde, sont mon ouvrage, j'en suis le seul coupable!... mais peut-être pourrai-je les réparer...

— Et comment, Nephtaly?...

— Hélas!... tenez... voici mon seul espoir... et il montra à Clotilde un anneau d'argent très-grossier qu'il portait à son index gauche; je jure, reprit-il, que si je puis échapper à ce nouveau malheur je ne m'exposerai plus à de pareils dangers!... Ah! ma Clotilde, qu'ai-je fait?...

— Qui parle en ce moment à notre fille? demanda le prince avec curiosité.

— C'est le juif Nephtaly, répondit Bombans.

— Un juif!... s'écria Jean II, ô comble de misère, un juif à nos côtés!... et il parle à notre fille!...

— Et ils s'aiment, ajouta Michel l'Ange, qui passait.

A ce mot, le vieux monarque se tourna vers l'endroit où il supposait Clotilde, et il dit avec l'accent de la plus profonde douleur : — Serait-il vrai, ma fille?...

La jeune vierge ne répondit rien, et Jean II consterné baissa la tête sur sa poitrine; mais Castriot cria sur-le-champ au Vénitien :

— Infâme et vil calomniateur, non content de la vie de nos rois, [illegible] pouvoir ternir leur sublime caractère et la pureté de ma [illegible] que je suis en tous lieux?... Ah! si j'avais mon sabre!... [illegible], Castriot, tu vois tes rois insultés et tu ne peux les venger, [illegible]!...

[illegible] paroles, le prince parut se réveiller comme d'un songe, et la [illegible] qu'il saisissait avec joie l'espé[illegible] Albanais.

[illegible] le vil mécréant qui [illegible] le [illegible] Clotilde à la honte qu'[illegible] se sépara insensiblement du bel Israélite qui [illegible] le silence [illegible] de son amour. Ils se jetèrent encore quelques furtifs regards pleins d'une [illegible]. Déjà la princesse [illegible] la source de son bonheur : — [illegible] orpheline, je pourrai l'épouser! se disait-elle; et elle regardait Nephtaly avec un doux sourire.

— [illegible] observa Hilarion, nous avons [illegible].

Michel l'Ange, qui entendit ces paroles, en sentit toute la force; il ordonna d'aller encore plus vite, et bientôt l'on aperçut le faîte des murailles de la forteresse d'Enguerry. Josette fut la seule en qui cette vue n'excita pas le désespoir, car cette fille de la Provence avait l'âme tout occupée des plaisirs qu'elle pourrait goûter avec son cher le Barbu! Qu'il faut d'énergie pour dompter la nature!...

Enfin l'escorte franchit le fatal porche sur lequel il semblait qu'on eût écrit, comme sur celui de l'enfer : *Entrez et laissez l'espérance!...* Tous les cœurs se serrèrent lorsqu'on entendit relever le pont-levis et que les trésors, le prince et sa fille furent dans la cour de la forteresse du Mécréant; chacun se regarda tristement sans proférer une parole.

— De quoi le prince pourra-t-il vivre? dit Taillevant, quel ragoût faire dans de petites cuisines comme celles là?... Tout sera mauvais!... et il s'appuya sur Frilair, qui imita le désespoir de son illustre chef.

Tous les prisonniers vulgaires furent entassés dans des caves, et l'on amena dans la salle basse du Mécréant le prince, sa fille, les trois ministres, le beau juif, Bombans, Trousse, Josette, Taillevant, Castriot, Marie et le reste de la cour. Le terrible Enguerry ne tarda pas à reparaître après avoir serré sa part du butin et quitté son armure pour reprendre la dalmatique, ornement des seigneurs de ce temps.

Le prince et Clotilde étaient seuls assis, et chacun se tenait respectueusement debout. Le Mécréant fut frappé de ce spectacle, et son orgueil en fut agréablement chatouillé : il s'alla mettre dans son fauteuil rouge, dessous son dais de bois, et il regarda ses prisonniers. Leurs différentes attitudes, la beauté touchante de Clotilde et du juif, la majesté du prince, les poses de ses ministres, le jour sombre qui passait à peine par les vitraux de couleur, et la simplicité du lieu, rendaient cette scène digne du pinceau d'un peintre; et le Mécréant, Michel l'Ange, Nicol et la folle composaient un groupe remarquable par les expressions de ces quatre physionomies diversement sauvages.

— Mon compère, dit l'Italien à Enguerry, je crois qu'il serait assez urgent de nous défaire sur-le-champ du prince et de sa fille.

— Et pourquoi?... répondit vivement Enguerry.

— Corbleu! parce qu'il n'y a que les morts qui ne reviennent pas, et l'on s'est toujours bien trouvé de cet axiome politique.

— Oui!... répondit Enguerry avec un sourire sardonique, mais je m'en trouverais fort mal... et je veux conserver la vie à mes prisonniers; si Venise les veut, qu'elle me les paye! Où est votre or?... Croyez-vous, mon bel ami, que j'irai me mettre à votre discrétion en les faisant périr? Avez-vous affaire à un jeune étourneau politique? Grâce à Jean-sans-Peur, mon maître, j'en sais long!...

— Ainsi, dit Michel l'Ange stupéfait sans le faire paraître, je n'aurais, à votre compte, travaillé que pour vous?...

— Eh! c'est vrai, mon féal!...

— Ah! mon compère!... mon ami!...

— Ton ami!... raye cela de tes papiers! il n'y a d'autre lien entre nous que l'intérêt, et ce lien est rompu pour le quart d'heure. Le Vénitien, semblable à un renard pris au piége, et honteux de s'être laissé jouer et de n'avoir pas pris toutes ses précautions, sentit la force de la position d'Enguerry : il resta, sans mot dire, les yeux fixés sur la table, et réfléchit à la manière dont il sortirait de cet état critique.

— J'entends bien, continua le Mécréant, qu'une fois le prince et sa fille morts tu aurais pris le large! Mais à d'autres!... et si tu fais mine de vouloir me jouer, je saurai te mettre à l'ombre.

Affectant alors un léger sourire qui semblait couvrir de sombres desseins, ainsi que des fleurs cachent un précipice, le cauteleux Italien s'écria :

— Allons, mon compère, nous sommes d'égale force. Je ne le croyais pas.

— Tu conviens donc de ta félonie?

— Que diable voulez-vous? c'était tout naturel. A ma place vous en auriez peut-être fait autant. Eh bien, maintenant nous jouerons à jeu découvert; et si pour le moment vous avez les as, c'est à moi à les mettre de mon côté, ou plutôt, ajouta-t-il en voyant les regards du Mécréant, je vais m'exécuter et réfléchir pour vous compter ces deux millions. Par saint Marc et *Diavolo*, vous êtes grand politique, car vous avez vaincu Michel l'Ange.

— Double coquin, tes louanges ne m'empêcheront pas de prendre mes sûretés, et, comme deux valent mieux qu'une, je commence par disposer de mes prisonniers de manière à les soustraire à tes ruses et à tes poisons.

Alors Enguerry, jetant un regard sur les captifs, s'écria : — Nicol, que l'on avertisse le Barbu (Josette tressaillit) de venir chercher ce juif qui a l'audace d'être mon rival. On lui donnera la question de l'huile bouillante, et s'il n'avoue pas où sont ses trésors, qu'on le mette à la barigoule.

Clotilde serra la main de Nephtaly, et, après lui avoir lancé un dernier regard, elle s'évanouit et s'appuya sur Castriot en murmurant : — Adieu!

Il existait une rivalité entre Nicol et le Barbu. Ce dernier, par des raisons que l'on ne tardera pas à connaître, se tenait à l'écart depuis

que les habitants de Casin-Grandes étaient entrés. Chargé de tout le poids de la colère du Mécréant, qui le soupçonnait d'avoir de l'humanité, de le trahir et d'entretenir des liaisons avec le château du roi de Chypre; car Michel l'Ange n'avait pas manqué de dire au Mécréant ce dont il avait été témoin, le Barbu, pressentant l'avenir et attiré par une foule de sentiments vers Casin-Grandes, flottait dans ses résolutions.

Quant à Nicol, il aspirait à être premier lieutenant, et partant il ne manquait jamais de nuire à l'époux de l'amoureuse Josette.

Enguerry aimait assez ces rivalités, et il avait soin de les entretenir, parce qu'elles tournaient à son avantage, en ce que ses soldats cherchaient à se surpasser les uns les autres, soit en courage, soit en fidélité, et qu'en les occupant entre eux il obviait aux attentats dont il aurait pu être l'objet, si parmi eux il se trouvait un homme entreprenant.

Aussi Nicol, en revenant, dit au Mécréant, avec un air de mystère, que le Barbu paraissait avoir de la répugnance à se rendre à ses ordres: en effet, le premier lieutenant marchait à pas lents. Alors Enguerry donna l'ordre à deux de ses soldats de se saisir du juif. Ce dernier, avant de quitter Clotilde, lui déroba un baiser et lui dit à voix basse : — *Espere!* Et Enguerry l'entraîna.

Marie, comme mue par un instinct indéfinissable, dit au juif, quand il passa près d'elle :

— Mon ami, que tu es jeune et beau. Je suis laide et sans utilité pour le monde; tu vas souffrir beaucoup, je suis insensible au bien comme au mal; qui empêche donc que l'on ne me prenne à ta place?

Le juif sourit à Marie et lui dit ce seul mot :

— L'intérêt.

La folle continua en pleurant : — On arrache un jeune chêne et on laisse végéter un vieil orme. Où est l'intérêt?

Le Mécréant sortit avec Nephtaly.

Alors Clotilde, se réveillant comme d'un songe, demanda au fidèle Albanais : — Il m'a parlé? qu'a-t-il dit? Le son de sa voix a retenti dans mon âme; où sa bouche s'est-elle posée?

Castriot fut tellement étonné de ce langage, qu'il ne répondit rien; et la jeune fille, en voyant sortir l'israélite, retomba dans une sombre léthargie. Ses yeux, après avoir erré, se fixèrent sur la porte par laquelle Nephtaly avait disparu; elle pâlit comme la neige des Alpes et resta immobile, froide, et semblable à la statue d'un tombeau.

En ce moment on entendit le Mécréant se mettre en fureur et réprimander le Barbu, puis il rentra avec Nicol en répétant : — Et s'il n'avoue rien, qu'il meure!

— Castriot, je succombe. Et Clotilde tomba dans les bras tout disloqués de l'Albanais, qui, surmontant ses douleurs, la retint et chercha à la ranimer.

Marie, à l'aspect de la chute de sa fille de lait, se mit à pleurer en disant : — Les deux êtres que j'ai nourris auront une fin malheureuse; mon lait est mortel. Et elle se frappa le sein et la poitrine.

— Qu'a donc ma fille? demanda le prince avec une inquiétude extrême.

— C'est le froid de cette salle qui l'aura saisie, répondit l'Albanais.

— Grand Dieu! nous avez-vous abandonnés? s'écria Monestan, qui s'agenouilla et se mit en prières.

L'évêque regardait les armures dans la salle, il les convoitait de l'œil et cherchait les moyens de s'en emparer pour mourir les armes à la main. Quant à Kéfalein, il contemplait son prince avec douleur, sans pouvoir assembler d'autre idée; Trousse était accroupi dans un coin et Josette pensait à le Barbu.

En ce moment le Mécréant, s'apercevant que Michel l'Ange s'approchait insensiblement de l'endroit où se tenaient le prince et sa fille, s'écria :

— Nicol, mon ami, conduisez le roi Jean II et la belle Clotilde dans le cachot dont voici la clef, et avez soin de me la rapporter.

Il échappa un mouvement de dépit à l'Italien, tandis qu'un autre mouvement causé par la douleur agita le groupe des captifs. Enguerry, se tournant vers Jean II, ajouta avec un sourire ironique :

— Ce n'est pas par cruauté, monseigneur, nous connaissons les égards que l'on doit aux rois; ce que j'en fais, c'est pour votre sûreté personnelle, car voici, dit-il en montrant Michel l'Ange, un diable envoyé par l'enfer ou Venise, c'est tout un, qui serait capable de vous dépêcher pour l'autre monde avant que l'on eût regardé par où et comment. D'ailleurs, vous réfléchirez plus à l'aise avec votre fille s'il ne serait pas très-convenable de me prendre pour gendre; si cela était, morbleu! vous seriez maître de la Chypre avant un mois.

A ces derniers mots, l'évêque tressaillit

Jean II, sans rien répondre, embrassa ses trois ministres, serra la main du fidèle Castriot, dit adieu à ses sujets, pleurant de rage, et quand ce fut à Bombans, il ajouta : — Je vous donne ce que vous avez pris.

Trousse s'écria : — Et moi?

Cette scène touchante ne fut pas de longue durée, car Nicol attendait; le prince recommanda à ses ministres de récompenser ses serviteurs fidèles s'ils rentraient jamais en Chypre; puis, versant une larme et leur disant adieu pour la dernière fois, il s'appuya sur le bras de Clotilde; et le père et la fille, se soutenant l'un l'autre, suivirent en silence le farouche Nicol.

— D'honneur, bonhomme, vous êtes pathétique, dit le Vénitien à Jean II; je n'avais qu'une larme à répandre et la voici dans mon œil.

Le monarque disparut et la salle sembla vide.

Le lieutenant les conduisit à un horrible cachot situé sous les fossés de la forteresse; le jour n'y pénétrait pas, l'air en était fétide. Nicol fit gronder les serrures rouillées et referma la porte par-dessus Jean II et Clotilde.

Le vieillard, se dépouillant aussitôt de sa dalmatique, voulut en envelopper sa fille chérie qu'il entendait soupirer.

— Mon père, je vous remercie.

— Clotilde, je l'ordonne.

— Mon père, je suis jeune et puis supporter le froid mieux que vous.

— Ma fille, ma carrière est finie, je puis mourir; mais vous, vous devez vous conserver.

— O mon père aimé! je serais au milieu des recherches du luxe et de la grandeur, que rien ne m'empêcherait de mourir. Mon arrêt est porté, je sens mon âme se glacer.

— Que voulez-vous dire?

— Ce n'est pas mon secret, je n'en puis disposer. Et elle ajouta bien bas : — Il meurt en ce moment, et sa peine dernière m'environne. Ah! Nephtaly! je reçois ton âme si elle vient errer à mes côtés. Elle se mit à pleurer.

Le vieillard s'appuya contre les murs humides de sa prison, il attira Clotilde sur son sein, et, l'enveloppant de sa dalmatique, il se mit à réfléchir profondément sur les étranges paroles qui étaient échappées à sa fille et sur les larmes qu'il lui entendait répandre.

Pendant ce temps, le Barbu avait conduit le bel israélite vers l'endroit où se faisaient les exécutions du Mécréant, c'est-à-dire en face de la poterne, le seul endroit faible de la forteresse.

Là, tous les instruments des divers supplices se trouvaient toujours disposés, et l'on n'eut qu'à allumer du feu sous une vaste cuve remplie d'huile.

Le Barbu et l'israélite étaient à côté l'un de l'autre et assez éloignés du groupe des soldats qui s'approchèrent pour contempler cet horrible spectacle. Quand l'huile commença à bouillonner, le juif, faisant un signe au lieutenant, lui dit à voix basse : — Est-ce que Jean Stoub serait assez lâche pour tuer son bienfaiteur?

En s'entendant appeler par son nom, Jean Stoub eut un léger frisson et parcourut le juif d'un air investigateur : — D'où me connais-tu et qu'as-tu fait pour moi?

Alors Nephtaly présenta à Jean Stoub l'anneau d'argent qu'il avait à la main en lui disant : — Regarde.

— Grand Dieu! s'écria Jean Stoub, que vais-je devenir? que faire?

— Il faut me sauver; cela seul peut t'obtenir ta grâce auprès du roi de Chypre.

— Ah! répliqua le lieutenant, je vous jure que ce fut la misère qui me conduit à ce repaire; j'ignorai longtemps que le prince était à Casin-Grandes, et quand je l'appris, la honte m'a empêché d'y aller; elle était bien forte, puisque je n'ai pas été embrasser ma pauvre mère qui me croit mort et que je viens de voir entrer. Aussi, quand l'ambassade arriva ces jours passés, j'eus de cruels remords, et ce fut moi qui donnai avis des desseins du Vénitien. Il paraît que le pâtre a réussi à sauver le prince et sa fille.

— Oui, dit Nephtaly.

L'huile jetait de gros bouillons, et les soldats criaient à le Barbu de ne pas retarder leurs plaisirs. Alors le lieutenant s'écria : — Dussé-je périr, il ne sera pas dit que j'aurai arraché la vie à celui qui me l'a sauvée!

— Allons, vous autres! ajouta-t-il tout haut en s'adressant aux spectateurs, retournez à vos postes; qui vous a donné l'ordre de les quitter?

Les soldats se retirèrent en murmurant.

— Vous en irez-vous? répéta le lieutenant.

Quand ils furent à leur poste, Jean Stoub, ouvrant précipitamment la poterne et abaissant le petit pont-levis qui s'y trouvait, poussa le juif en dehors en lui disant : — Rompez les chaînes et sauvez-nous!...

En un instant, Nephtaly fut à cent pas de la forteresse; les sentinelles sonnèrent le cor d'alarme, et le Barbu, songeant aux suites de cette affaire, se disposait à suivre le bel israélite, quand Nicol, qui dans ce moment venait d'incarcérer le monarque et paraissait dans les cours, s'élança comme un aigle sur son rival. Jean Stoub, malgré les coups de clef dont Nicol l'assaillait, triomphait déjà de son ennemi, lorsque les soldats attirés par la dispute arrivèrent, et l'on s'empara de l'infortuné Jean Stoub!... Mais le juif était hors de danger et s'enfuyait à travers la campagne comme une gazelle poursuivie.

—

— Traître! s'écria Nicol, tu mourras!...

— Au moins j'aurai payé ma dette, dit Stoub, et un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut toujours mourir!...

— Raisonne, ton affaire est claire, et me voilà pour sûr premier lieutenant.

L'on s'avança vers la salle d'Enguerry.....

Le Mécréant surveillait tous les mouvements de Michel l'Ange comme un général examine ceux de ses ennemis, et il agitait déjà en lui-même la question de savoir s'il ne serait pas prudent d'enfermer le Vénitien, et si, en le traitant comme ennemi, il ne s'ôtait pas tout moyen de correspondre avec le sénat, etc... lorsque le bruit des pas de tous ses soldats et leurs murmures retentirent dans la salle.

Etonné de ce tumulte, Enguerry se lève et il voit paraître à la porte de la chambre son premier lieutenant contenu par deux soldats et traîné par le triomphant Nicol, qui s'écrie : — Monseigneur, faites justice d'un traître!...

— Et quel est son crime?...

— Il vient d'ouvrir la poterne et de rendre la liberté au juif!... répondit Nicol.

— Est-ce vrai? demanda le Mécréant au coupable.

Jean Stoub se tut.

— Qu'on le plonge à la place du juif dans l'huile bouillante!...

A ces mots, Josette tombe évanouie, et les trois ministres, Castriot et tous les Cypriotes s'écrient :

— C'est lui!...

Marie Stoub se retourne. Plus prompte que l'éclair, elle saute au cou de le Barbu et fait retentir la voûte de ces cris :

— Mon fils!... mon fils!... tu m'es rendu!... Est-ce vrai?... mon fils Jean!...

Elle le couvre de baisers, elle le caresse, et Jean Stoub rend à sa mère tous ses embrassements en pleurant de joie.

— J'ai sauvé mon bienfaiteur et revu ma mère! Que puis-je désirer!... s'écria-t-il. Ma mère! adieu, ma bonne mère!

Marie ne se lassait pas de répéter :

— Mon fils!... mon fils!...

C'était le seul mot qu'elle pût proférer, la seule idée qu'elle eût, et cette idée comprenait toutes celles qu'enfante la raison humaine, car son feu céleste reparaissait déjà sur le visage de l'Innocente. — Délivrez-moi de ces cris, dit le farouche Mécréant, et qu'on l'emmène!...

Alors Marie, sans prononcer une parole, et plus rapide qu'une flèche, s'élance sur Enguerry, lui enfonce ses ongles crochus dans la gorge, ouvre une artère et la déchire... Le sang coule à gros bouillons, et le Mécréant tombe en portant la main sur son épée... il expire. La folle, semblable au vautour qui s'acharne sur Prométhée, continue à se baigner dans le sang de sa victime : elle jette un coup d'œil égaré sur l'assemblée épouvantée, et, plongeant ses mains rougies dans le flanc du brigand, elle l'écorche, le creuse, brise les chairs et en retire son cœur encore tout palpitant. Elle le montre avec une joie pleine d'ingénuité, et le remue par un geste qui peignait le délire de la vengeance et de l'amour maternel; elle saute et jette de petits cris inarticulés... Sa chevelure éparse, ses yeux hagards, ses convulsions, le sang qui souille ses vêtements en désordre, lui donnaient l'air d'une furie poursuivant Oreste!... Une certaine horreur se répandit dans toute l'assemblée, profondément émue.

Le seul Michel l'Ange, arrêtant le bras de l'Innocente, prit le cœur du Mécréant avec la pointe de son épée, et dit avec un sourire sardonique : — Je vous prends à témoin qu'il avait un cœur... c'est à noter... Du reste, je ne croyais pas que Capeluche dût mourir horizontalement...

— Il est pourtant mort!... s'écria Trousse, qui ne pouvait jamais se faire à l'idée de la destruction.

— Que Dieu aie pitié de lui! dit Monestan, il n'a pas seulement eu le temps de dire un seul *Ave*... et de se repentir.

Marie alla se réfugier dans un coin de la salle et s'y accroupit : elle se mit à essuyer toutes les taches qui souillaient sa robe et à rétablir le désordre qui régnait dans ses vêtements, ce dont elle commençait à s'apercevoir... Mais, jetant un regard à son fils, elle lui fit signe de venir à ses côtés... Ce signe avait quelque chose de gracieux, de délirant et de raisonnable : il peignait très-bien ce premier moment qui se trouve entre le bon sens qui revient et la folie qui expire.



Marie Stoub.

Au double sourire de sa mère, Jean Stoub profita du premier moment de la stupéfaction, et, se dégageant des mains de son rival ébahi, il rejoignit sa pauvre mère et Josette.

Les Casin-Grandésiens commencèrent à espérer, et l'évêque détacha tout doucement les armures suspendues, pendant que Trousse déliait Castriot. En un instant Kéfalein s'arma, ainsi que l'intendant et tous les seigneurs cypriotes.

L'habile Vénitien vit en un clin d'œil l'avantage qui résultait pour lui de la mort d'Enguerry, et il résolut d'en recueillir tous les fruits; il convoitait déjà les clefs que Nicol av... la main, afin d'aller sur-le-champ faire périr les victimes désignées par le sénat de Venise.

Cependant, au bruit de cette aventure, les soldats accoururent, les sentinelles quittèrent leurs postes, et tout afflua dans le vestibule et la salle. Les plus avancés contemplaient avec une muette stupeur la mare de sang dans laquelle nageait le cadavre de leur chef. Cette multitude de têtes tendues et attentives jointes à celles de nos héros formaient un coup d'œil pittoresque et original.

Alors on peut dire que tous les intérêts étaient en présence, et Michel l'Ange, sachant combien est forte la première impression, se hâta de prendre la parole et il s'écria :

— Amis! croyez-vous que le diable doive perdre quelque chose à la mort d'un de ses plus dignes suppôts?..... Eh! par la queue du lion de saint Marc! tâchons qu'il ne s'en aperçoive pas, il nous retirerait sa protection. Le Mécréant est mort! Eh! mes amis, ne vous en étonnez pas : il ne faut ni le plaindre ni le pleurer; il est admis au foyer des enfers, et il y est à jamais. Notre tâche, c'est de l'imiter fidèlement et de faire son oraison funèbre par nos actions. N'apostasions pas!... Ventre-mahom! s'il vous faut un chef, je vous en servirai! je vous promets que la gaieté, la gaspille et les affaires

iront toujours ensemble et n'en iront pas pis!... Nous allons célébrer par un ample festin l'heureuse recrue que vient de faire Lucifer, et auparavant je vais expédier les affaires d'urgence... Donne-moi tes clefs, mon cher Nicol. Je ne veux pas faire languir ce généreux roi de Chypre; va, Nicol, tu sais comme je t'ai toujours distingué : aussi tu seras mon premier lieutenant et même un peu le capitaine... donne..... Et Michel l'Ange tendit sa main.

— Donner les clefs!..... s'écria le lieutenant avec un air rechigné; je ne dois les remettre qu'au comte Enguerry; il est mort, que l'on montre son héritier ou son successeur, je m'en dessaisirai; mais, quant à vous, monsieur l'ambassadeur, vous n'avez pas encore la branche de cyprès au casque, et vous voulez nous commander?...

La foule entière murmura en tant de sens divers, qu'il était à croire qu'il se formait dans son sein un parti nicollien et un parti vénitien. — Allons, mon ami Nicol, reprit l'Italien avec bonhomie et le ton de l'amitié, tu sais bien qu'Enguerry n'a fait cette expédition que pour la sérénissime république, et si tu veux consommer ce petit service pour elle, je me charge d'obtenir que l'on reporte sur toi les récompenses promises au Mécréant : tu seras général au service de la sérénissime république vénitienne, noble, sénateur, et peut-être par la suite deviendras-tu doge!...

A cette brillante perspective, présentée par l'adroit Vénitien qui s'était appuyé sur l'épaule de Nicol, ce dernier parut prêt à donner les fatales clefs. Alors Monestan, en grand ministre et en sujet fidèle, s'écria :

— Et moi, brave lieutenant, je vous donnerai le titre de généralissime des troupes du roi de Chypre, si vous voulez le sauver!...

A ces mots, Nicol se tourna du côté de Monestan.

— Eh! mon ami, dit Michel l'Ange en l'arrêtant, le royaume est conquis, et leurs troupes sont imaginaires!...

Alors Nicol revint contre l'Italien.

— Je vous donnerai un million sur les trésors du roi de Chypre, reprit Monestan. A cette exclamation, le lieutenant regarda de nouveau le ministre, qui ajouta pour le décider : Et songez que vous obtiendrez votre pardon; que, rentrant dans le sentier de la vertu, vous serez tranquille et que le ciel applaudira à votre conversion.

— *Amen*, dit l'Italien; voici, par ma foi, un bel *oremus!* Eh! mon compère! moi, je t'abandonnerai ma part dans les deux millions que le sénat a promis à ceux qui livreraient le roi de Chypre.

Nicol resta indécis.

— Nous vous payerons trois millions!..... crièrent ensemble Monestan, l'évêque et Kéfalein.

Cette fois, le lieutenant fit un geste décisif en faveur des Cypriotes.

— Et par la vierge de Lorette, dit Michel l'Ange à voix basse, n'avons-nous pas leurs trésors et ceux d'Enguerry? je te les laisserai prendre, et de plus, les deux millions du sénat : tu vas devenir maître du comté d'Enguerry, et tu commanderas tous tes camarades..... A cette dernière idée, Nicol ne balança plus, et il répondit au Vénitien :

— Par la mort! exécutez vos promesses et je suis prêt à vous servir...

Puis, se tournant vers la foule étonnée, il ordonna à tous les soudars de se mettre sous les armes. Michel l'Ange triomphant s'approcha doucement de Nicol, et lui tendit la main pour prendre ses clefs; mais le prudent lieutenant les serra dans son sein.

Alors les Casin-Grandésiens, ayant perdu tout espoir, se regardèrent d'un air triste comme pour se dire : — Que va-t-il arriver?...

Mais en ce moment il se passait dans la cour une autre scène, dont l'issue eut une grande influence sur les événements qui vont suivre. En effet, le Barbu, s'étant glissé à travers ses compagnons, avait rassemblé autour de lui tous ceux en qui il avait remarqué quelque reste d'honnêteté et d'humanité, et, montant sur une borne qui se trouvait contre le portail, il leur dit avec cette éloquence naïve de geste et de parole que donne la vertu : — Mes amis, nous voici libres, puisque notre chef est mort; selon les idées les plus naturelles, je devrais vous commander, mais je ne veux user de ce droit que pour vous éclairer. Eh! mes amis, quel métier avons-nous fait jusqu'ici? Sommes-nous des soldats? des hommes qui défendent leur prince ou leur pays? Y a-t-il des brigands plus déhontés que nous?... Eh bien, voici le moyen de réparer en un moment toutes nos fautes; le roi de Chypre, sa fille et sa cour sont prisonniers... délivrons-les!... ils nous récompenseront, ils nous prendront à leur service, et, rentrant dans la bonne voie, nous y trouverons tout autant de profit; nulle inquiétude, joie, plaisir sans regret, nous nous marierons, et je puis vous assurer à chacun de l'argent et des grades.

Les plus vives acclamations accueillirent l'orateur, et lorsque Nicol et le Vénitien sortirent de la salle suivis de leurs partisans sous les armes, ils virent l'honnête Jean Stoub, à la tête d'une faible partie des forces mécréantiques, qui s'apprêtait à une vigoureuse résistance en exhortant ses adhérents.

A l'aspect de son adversaire échappé à la mort qu'il lui destinait, et devenu redoutable par son cortége, Nicol se mit en fureur et harangua ses partisans, pour les engager à s'emparer de Jean Stoub. Le Vénitien se contenta de surveiller Nicol, qu'il suivait dans tous ses mouvements, afin de pouvoir s'emparer des clefs qu'il ne cessait de convoiter.



Jean Stoub.

Les deux troupes s'excitèrent par des questions et des injures; la discorde, qui revenait d'un chapitre de bernardins, leur souffla sa rage et ses poisons, et ils ne tardèrent pas à en venir aux mains. Le rusé Jean Stoub, ne perdant pas la tête, courut ouvrir la prison des habitants de Casin-Grandes, et ils ne furent pas lents à s'armer et à soutenir leur libérateur. Alors le démon de la guerre déploya toute sa furie, et fit retentir toutes ses trompettes dans les cœurs des brigands; la cour offrait l'original du beau tableau de la révolte du Caire : ce n'étaient que cris, coups, sang, blessures, tapage, et par moments un effroyable silence interrompu par le bruit des armes plus horrible encore.

On sent qu'à ce tumulte Kéfalein, Castriot, l'évêque et tous nos

héros étaient accourus : et que leurs exploits se ressentirent, et de l'espoir qu'ils conçurent et de la nécessité. Trousse, regardant la bataille par les croisées de la salle, se mit à encourager les assaillants par ses cris et ses éloges. Josette et Marie, appuyées l'une sur l'autre, tremblaient de peur en voyant le danger que courait leur bien-aimé ; elles craignaient de le perdre une seconde fois ; néanmoins, une sorte d'orgueil vint s'emparer de leurs âmes à l'aspect de ses efforts et de son courage.

Malgré le renfort que Jean Stoub s'était procuré en armant les prisonniers, il se trouvait encore le plus faible : entouré de l'intrépide Kéfalein, de l'évêque, de Castriot et des plus braves des habitants de Casin-Grandes, tous ses efforts tendaient à faire périr Nicol son adversaire. Ce dernier et Michel l'Ange encourageaient leurs soldats en promettant des récompenses ; Michel l'Ange surtout redoublait de valeur, de zèle et de gaieté, car il sentait que ce combat d'un instant devait ou le faire réussir dans ses desseins ou les ruiner ; et comme les Casin-Grandésiens y voyaient aussi leur perte ou leur salut, on peut juger de l'acharnement avec lequel on combattait.

Jean Stoub avait choisi une position qui augmentait encore le désespoir de sa troupe, car il était adossé contre un mur, et les gens de Nicol l'entourant de toutes parts, on ne pouvait se reculer pour reprendre haleine ; il fallait triompher ou se résigner à périr. Jean Stoub, vaillamment secondé d'Hilarion et de Castriot, formait, avec l'élite de nos héros, un groupe qui, partout où il se portait, faisait pencher la balance en faveur des Cypriotes. Enfin, comprenant de quelle importance il était de se saisir de Nicol, puisque lui seul avait les clefs de la prison du prince, et que si l'on pouvait s'en emparer on ferait sauver Jean II pendant le combat, quitte à périr, le Barbu, Castriot et l'évêque entourèrent le lieutenant et s'acharnèrent sur lui. Michel l'Ange ne chercha point à le défendre, car il se défiait de Nicol ; il feignit d'attaquer Bombans et ne cessa cependant d'avoir l'œil sur le lieutenant.

Castriot se désespérait, parce que son fameux sabre était cassé, et qu'il ne maniait pas aussi bien l'épée ; mais, saisissant le moment où Nicol se défendait contre l'évêque et Jean Stoub, il le tourna, et sans s'inquiéter des coups qu'il recevait de ceux qui protégeaient leur chef, il lui plongea son épée dans son gorgerin ; Nicol tomba en prononçant un effroyable juron.

La vue de la mort du lieutenant, loin de calmer le combat, alluma une rage nouvelle dans le cœur de ses amis, et l'on défendit son corps comme celui de Patrocle dans l'Iliade ; mais il arriva un malheur plus grand que celui de l'Iliade.

En effet, aussitôt que Michel l'Ange vit tomber Nicol, il se précipita sur lui avec la célérité de l'aigle qui fond sur sa proie et s'empara des clefs avant Castriot, dont les membres disloqués ne permirent pas qu'il gagnât l'Italien de vitesse : avant que l'Albanais eût retiré son épée, le Vénitien avait pris les clefs, et les soldats s'étaient saisis du corps de Nicol, sur lequel on s'acharna comme des corbeaux dévorant un cadavre.

A peine Michel l'Ange eut-il les clefs, que, semblable à un loup chargé d'un agneau, il traversa tous les combattants, en baissant la tête et ne s'arrêtant pas pour venger les coups qu'il reçut : il se dirigea vers les cachots avec une ténacité et une ardeur qui firent frémir les Casin-Grandésiens.

Aussi, en voyant la manœuvre de l'Italien, l'héroïque Bombans et Castriot l'intrépide rassemblèrent leurs forces et coururent après Michel l'Ange avec toute la rapidité que leurs blessures leur permirent.

Mais le Vénitien avait sur eux une assez grande avance; et, se voyant poursuivi, il s'élança vers la porte principale des prisons avec une telle vélocité, que, quand l'Albanais et l'intendant y arrivèrent, ce fut pour sentir le vent de la porte que le rusé Michel l'Ange ferma avec force et pour entendre le bruit des verrous.

Les deux serviteurs du roi de Chypre poussèrent ensemble un grand gémissement et un cri de désespoir que le tumulte des armes empêcha d'entendre ; les combattants mêmes ne virent pas cet épisode. Bombans et Castriot se regardèrent avec une profonde tristesse, et ce regard équivalait à l'oraison funèbre de Jean II et de Clotilde ; mais, la rage s'emparant de leurs cœurs, Castriot saisit un morceau de bois et se mit à ébranler la porte et la voûte ; Bombans se désespérait de ne pouvoir aider l'Albanais, puisque ses mains souffrantes ne le lui permettaient pas ; il laissa Castriot faire à lui tout seul le siége de la porte, et il se replia sur le gros de l'armée pour chercher du secours.

Mais, hélas ! le parti de Jean Stoub, malgré tout le courage des Cypriotes, venait de succomber sous l'élan que la mort de Nicol avait imprimé aux brigands.

Le Barbu, cerné par le parti nicolien et tout vaincu qu'il était, ha-[illegible] compagnons vainqueurs pour les engager à se ranger du côté du roi de Chypre. Hélas ! ces âmes sans vergogne, n'écoutant rien, et alléchées par le pillage des trésors du Mécréant, désarmaient impitoyablement les Casin-Grandésiens qui se voyaient dans les fers et près de la mort pour la seconde fois. La lueur d'espoir qui venait de briller, le moment de liberté qu'ils eurent, ne servirent qu'à leur rendre ce dernier pas dans le malheur plus cruel encore. L'évêque et Kéfalein seuls se défendaient avec une rare intrépidité et un sombre courage qui disait assez qu'ils avaient juré de mourir les armes à la main, pour ne pas survivre au roi Jean II et à Clotilde.

Au milieu de ce désordre, Josette et Marie faisaient leur partie en se signalant par des cris qui retentissaient dans toute la forteresse ; elles couraient dans la cour en sanglotant et s'arrachant les cheveux. Quant au docteur, il aperçut la poterne ouverte, et il s'y dirigea afin de sauver sa petite machine rondelette de ce nouvel esclavage.

Tout à coup l'on entend le bruit sourd des pas précipités d'une nombreuse cavalerie; elle arrive silencieusement; mais, alors que les brigands, ainsi que leurs captifs, prêtent l'oreille avec attention, un effroyable cri de : « *Montjoie Saint-Denis!...* » retentit à la poterne. « *France! France!... Montjoie Saint-Denis!...* » Trousse, effrayé, se recula et se blottit dans une chaudière vide en se hasardant à lever la tête quand l'escadron fut passé.

Rapides comme les éclairs d'un orage et furieux comme le vent qui pousse les tempêtes, les chevaliers entrent dans la cour au grand galop, et chargent les brigands avec une impétuosité qui ne leur laisse pas le temps de se reconnaître; le parti cypriote reprend courage, crie : — Vive le chevalier noir ! Et, sur les ordres de l'évêque et de Kéfalein, il décrit une courbe savante qui cerne le parti nicollien. Se saisir des brigands, les mettre hors d'état de faire la moindre résistance, s'emparer de tous les postes de la forteresse, fut l'affaire de moins de temps que je n'en mets à le dire. Pendant ce temps, deux mille hommes de troupes investissaient le château, s'élançaient dans les fossés et enfonçaient le pont-levis, qu'on se hâta d'aller baisser.

Alors un cri de — *Victoire! victoire!* s'éleva subitement, et retentit dans les airs : il pénétra jusque dans les souterrains du château. Le religieux Monestan s'agenouilla dans un coin, tendit ses mains au ciel, et y éleva ses humbles prières, sans faste, sans intérêt; aussi son vertueux encens monta vers le trône céleste et fut agréable à l'Eternel.

On précipita les brigands dans le souterrain où naguère ils avaient confiné les Casin-Grandésiens, et la cour n'offrit plus que le spectacle de la joie et de gens qui embrassaient leurs libérateurs; Josette et Marie sautaient au cou de Jean Stoub, et ce dernier mettait en ordre de bataille les brigands fidèles à la vertu et les Casin-Grandésiens.

L'évêque et Kéfalein, ainsi que les plus marquants de la petite cour du roi de Chypre, entouraient le chevalier noir. Il était entre le vieux guerrier que Raoul rencontra naguère et entre le comte de Foix.

Aussitôt que Monestan eut terminé ses actions de grâce et prié Dieu d'excuser ceux qui oubliaient de le faire, sa seconde pensée fut pour son prince ; il le chercha des yeux et ne le vit point.

— Où est le roi?... où est la princesse?... s'écria le vieillard.

Ces mots et l'inquiétude peinte sur le visage du premier ministre arrêtèrent l'essor de la joie, chacun se regarda et scruta tous les coins de la cour.

Le silence de la stupeur régna parmi cette assemblée, un secret pressentiment erra dans les âmes des Cypriotes, et alors on entendit Bombans qui ne cessait de crier au secours ; l'on vit Castriot, dont la force ne pouvait ébranler la fatale porte.

On se souvint de Michel l'Ange et l'on trembla. Jean Stoub, accompagné de deux soldats, courut avec des haches d'armes pour aider l'Albanais, qui rugissait de rage. Pendant ce temps, Kéfalein mettait le chevalier noir au fait des événements qui venaient de se passer, et rien n'égala la douleur et le désespoir de l'amoureux chevalier quand il apprit le danger dans lequel se trouvait la princesse Clotilde, sa chère fiancée. Ses yeux se fixèrent sur la porte, comme tous ceux des spectateurs, et l'on attendit avec anxiété le résultat des efforts du fidèle Albanais...

XXVI

Il devait être pendu. — Retour d'un captif.

Aussitôt que Michel l'Ange eut barricadé la porte principale des prisons, il fut, comme on doit le penser, au comble de la joie en songeant que rien ne l'empêchait plus d'accomplir sa mission et qu'il n'était point obligé de partager avec un complice le prix du sang qu'il brûlait de répandre. En entendant les coups réitérés que Castriot donnait à la porte, il jugea qu'il n'y avait pas un instant à perdre.

Il se mit donc à parcourir les sombres profondeurs des souterrains, en cherchant le cachot où se trouvait le prince et sa fille. Il remua le trousseau de clefs, et s'assura que les diverses cellules de pierre avaient chacune la leur; alors il se rapprocha de la porte principale pour examiner les clefs à la faveur du faible jour qui se glissait par les fentes, et bientôt il s'aperçut qu'elles étaient soigneusement numérotées; ce dont il rendit grace au diable!...

Il revint dans le corridor humide en écoutant à la porte de chaque caveau, se doutant bien que le prince et sa fille trahiraient leur présence par quelques paroles ou quelques soupirs, et il marcha légèrement en comptant les cachots et en maudissant le bruit épouvantable que faisait Castriot, qui tâchait toujours d'enfoncer l'entrée de la cave.

Jean II et Clotilde, assis sur un banc de pierre glacé, le seul siége qui fût dans leur horrible demeure, prêtaient une oreille attentive au bruit des armes qui retentissaient sourdement dans la noire enceinte de cette tombe anticipée, et sur ce bruit léger le prince concevait un reste d'espoir, auquel sa tendre fille était bien indifférente: l'image du bel israélite mourant dans les tourments l'occupait tout entière, et sa pose était celle de la stupeur.

Au cri de « Montjoie Saint-Denis! » qui parvint à l'oreille exercée du prince, il s'écria :

— Ma fille!... nous sommes sauvés!... nous entendons les cris de guerre ou plutôt les cris de triomphe du chevalier noir.

Clotilde soupira et répondit avec un accent de dépit : — Nous lui devrons donc trois fois la vie!...

— Ecoutons, ma bien-aimée! l'on brise les portes de ce souterrain!...

Entendant ces mots, Michel l'Ange s'écria :

— Ah! ils sont ici!... Victoire! victoire! ils se sont trahis eux-mêmes!... Grand merci, Lucifer...

— L'on nous cherche, continua le prince, qui distinguait le bruit des pas légers de l'Italien; et il s'empressa de frapper sur la porte en criant de toutes ses forces : C'est ici, Castriot, Castriot!...

— Oui, oui, Castriot!... attends-le!... répéta ironiquement l'Italien en introduisant diverses clefs dans la serrure. Par Saint-Marc! je n'en trouverai pas la clef! O Notre-Dame-de-Lorette! je vous promets un *ex-voto* d'argent si je rencontre cette maudite clef! Que le tonnerre m'écrase!... Aide-moi donc, Satan, car je fais le mal!... ô mille diables!...

— Ma fille!... dit tout bas le monarque surpris de ces paroles, quels sont les accents que nous entendons?

— Mon père, est-ce que j'entends quelque chose?... répondit-elle naïvement.

— Pour le coup! je tiens les deux millions de la sérénissime république. Sainte Vierge, vous aurez un *ex-voto* d'argent!... s'écria le Vénitien au comble de la joie. Et il fit gronder la serrure rouillée du cachot.

A ces paroles, le monarque reconnut Michel l'Ange, et d'un seul jet de pensée il devina le sort qui l'attendait. Aussitôt le vieillard, saisissant Clotilde, la coucha par terre entre le banc de pierre et la muraille, en lui recommandant le plus profond silence; et le généreux prince s'en remit, pour lui-même, à la Providence qu'il invoqua.

Soudain la porte s'ouvre, et Michel l'Ange, tenant d'une main son épée et de l'autre prenant son poignard, barra le passage par son corps en s'écriant :

— A mort, les amis! dites toutefois votre *Confiteor*, car je ne veux pas avoir à me reprocher la damnation de vos âmes! j'ai l'absolution du reste. Allons, dépêchons!...

Le rusé Vénitien comptait que le monarque et sa fille, entendant ouvrir la porte, se seraient précipités sur son épée; mais les deux prisonniers gardèrent le plus grand silence. Si le moindre jour eût pénétré dans le cachot, Jean II et sa fille auraient déjà subi leur sort; et ce fut l'horreur même de cette prison qui les servit; car l'Italien, n'y voyant pas, craignit, s'il abandonnait son poste, de laisser enfuir ses victimes, et il se contenta de sonder le cachot en avançant son épée de tous côtés pour chercher dans quel endroit était le prince.

Cette investigation dura quelques minutes, et le suppôt du diable, entendant les violents coups de hache qui faisaient voler la porte en éclats, ferma celle du cachot; et, réfléchissant que ses victimes étaient sans armes, il s'élança dans l'intérieur en présentant son épée. Jean II, habitué par sa cécité à juger de l'approche des corps, soit par l'air qu'ils chassent, soit par le plus ou moins de bruit, avait l'avantage dans cette lutte; et telle impétuosité, telle lenteur que l'adroit Italien mit à cette poursuite, le prince, soit hasard, soit adresse, se trouvait toujours éloigné de la pointe fatale. Quant à la belle Clotilde, protégée par le banc de pierre que Michel l'Ange prenait pour le mur, elle ne courait aucun danger.

Lassé de cette lutte et impatienté, le Vénitien furieux s'écria :

— Ah çà! me prenez-vous pour un cheval de manége?... Ayez de la complaisance, mon prince!... Ne voyez-vous pas que tôt ou tard vous devez succomber?... Prêtez-vous-y de bonne grâce, je vous égorgerai le plus doucement, le plus honorablement qu'il me sera possible!... Et quant à la princesse... qu'elle se rassure, je lui réserve une jolie mort... ce sera un trépas de sybarite; une fois en ma vie, je veux être galant, et elle ne s'apercevra pas de la mort, car elle s'évanouira de plaisir!...

En achevant ces paroles, l'Italien, furieux de cette résistance inattendue, leva son épée et frappa de tous côtés avec tant de précipitation, que le prince, fatigué d'une si longue lutte, résolut de la terminer. Jean II s'élança sur son perfide assassin, et, rassemblant tout ce que l'âge lui laissait de forces, il saisit Michel l'Ange, et le serrant contre la muraille, il s'écria : — Clotilde, ma fille! sauvez-vous, vous en avez le temps!

La jeune fille rampa de son mieux, ouvrit la porte, et se jeta dans le souterrain en appelant au secours de toutes les forces de sa douce voix, qu'elle tachait en vain de rendre éclatante... car les faibles sons se perdirent sous les voûtes de pierre qui retentissaient à peine.

Le prince, ne pouvant pas soutenir longtemps l'énergie que lui avaient inspirée le danger de sa fille chérie et le désir de la sauver, fut bientôt terrassé par Michel l'Ange, et ce dernier, levant son épée, l'enfonça dans le corps du prince abattu, en s'écriant : — Et d'un!...

Il courut le poignard levé sur Clotilde, qui, semblable à un mouton parcourant l'abattoir, errait toute échevelée dans le souterrain.

A ce moment, la porte fut brisée, et Jean Stoub, Castriot, Bombans et le chevalier noir se précipitèrent avec des flambeaux qui jetèrent une clarté soudaine dans ces horribles lieux. L'on aperçut la jeune fille prête à être atteinte du poignard de Michel l'Ange au désespoir. Mais, dans le lointain caverneux de ce souterrain coloré d'une lueur rougeâtre, l'on entrevit indistinctement une grande ombre se mouvoir et courir sur l'Italien avec la rapidité d'un spectre vengeur... C'était Jean II, qui, muni de l'épée du Vénitien, volait au secours de sa fille. L'arme avait glissé sur un bouton de sa dalmatique.

Aussitôt, en un clin d'œil, Jean Stoub et Bombans s'emparèrent de Michel l'Ange; et, plus rapide qu'eux, Castriot, saisissant sa bienfaitrice dans ses bras disloqués, l'avait transportée à l'entrée du souterrain.

— Sauvez mon père!... mon père!... s'écria-t-elle. Et cependan ses regards inquiets cherchaient, parmi la foule répandue dans la cour, son cher Nephtaly; un torrent de pleurs s'échappa de ses beaux yeux, quand, après avoir parcouru la multitude, elle ne le vit pas, car le coup d'œil d'une amante est rapidement scrutateur.

Bientôt Jean II ne tarda pas à paraître, suivi du chevalier noir, de Bombans et de Jean Stoub, qui contenaient l'Italien perfide. Le monarque se trouva dans les bras de sa fille chérie, qui l'embrassa avec transport en laissant tomber une larme brûlante sur la joue du monarque. Les ministres, le vieillard étranger, le comte de Foix et les principaux seigneurs attendris vinrent se joindre à ce groupe.

Je voudrais pouvoir dépeindre le cri de joie qui s'éleva dans ce moment; tous les soldats, les chevaliers, les brigands convertis et les

Casin-Grandésiens formèrent autour de la porte des prisons un demi-cercle curieux et immobile. Monestan et Castriot ne se lassaient pas de voir leurs maîtres chéris qu'ils crurent à jamais perdus.

Après ce premier moment de joie, le chevalier noir prit la main de sa fiancée, le comte de Foix prêta le secours de son bras au monarque, et l'on s'achemina vers la salle basse du Mécréant, que deux soldats nettoyèrent à la hâte. Ce fut devant cette assemblée imposante que l'on amena Michel l'Ange. Il fut condamné tout d'une voix à être pendu.

— Repentez-vous au moins, lui dit Monestan.

— J'ai l'absolution, répondit-il en souriant; je savais bien, continua-t-il, que je finirais en l'air, mais je ne croyais pas que cela vînt sitôt!.. Au reste, bonsoir la compagnie!... à demain!... nous nous reverrons!...

On le conduisit à la potence, où il monta gaîment, et lorsque son cou fut inséré dans la dernière cravate qu'il devait porter, il rassembla ses forces pour sourire encore aux assistants, et il s'écria :

— L'on m'avait bien prédit que je finirais par devenir évêque.

— Que veux-tu dire? reprit Jean Stoub.

— Eh bien, ne voyez-vous pas que je donne la bénédiction avec mes pieds?

En disant cela, Michel l'Ange agita sa jambe droite en faisant le mouvement d'un prêtre qui bénit une assemblée, et ce geste ironique fut son dernier. Toutefois il répéta faiblement encore : — J'ai l'absolution!... Et il expira en riant.

Telle fut la fin d'un homme à qui la nature prodigua les qualités les plus brillantes, et qui se serait distingué s'il ne les avait pas tournées vers le mal.

Revenons à la salle basse du Mécréant. Je vais tâcher de raconter le plus succinctement possible tous les événements qui se passèrent alors.

Clotilde, toujours triste et les yeux pleins de larmes, n'apercevait point les caresses respectueuses et la contenance suppliante du chevalier noir, qui, gardant entre ses mains tremblantes la main de Clotilde, s'étonnait de ce que la princesse pensive ne la lui eût pas retirée.

Cependant il lui était impossible de ne pas lire sur le visage de la jeune fille que ses attentions dédaignées indiquaient qu'elle était en proie à un sentiment profond; et, du reste, avait-il pu oublier son rival du tournoi?

Se tournant alors vers le roi de Chypre, il dit :

— Monseigneur, je me reproche bien vivement le retard que j'ai mis à venir assiéger cette forteresse; ce délai causa votre infortune et le pillage de vos trésors; mais j'espère que nous allons les retrouver. Cependant j'ose à peine réclamer votre promesse.

— Mon fils, répondit le monarque en plaçant la main du chevalier noir sur son cœur, je ne l'ai point oubliée, et demain la chapelle de Casin-Grandes entendra vos serments.

Clotilde tressaillit, et plusieurs larmes roulèrent, malgré elle, sur ses joues pâlies. Le chevalier noir lui saisit la main et lui dit à voix basse : — Je fais donc votre malheur? Et pour toute réponse la jeune vierge n'en pleura que davantage.

Jean II fut le seul qui ne put voir cette scène muette, qui surprit tous les spectateurs.

Au milieu de cette assemblée, le vieillard inconnu jouissait d'un indicible plaisir; il regardait les murs du château, les parois de la salle, les meubles, le plancher, avec l'air d'un banni qui, rentrant dans sa patrie après de longues années, examine le moindre hameau et respire l'air des routes avec une jouissance dont on n'a pas d'idée.

Le chevalier noir, ne sachant quelle contenance tenir et plein de tristesse, s'avança vers ce vieillard, sur lequel l'attention se fixa, et, lui prenant la main avec une visible émotion, il lui dit d'une voix altérée :

— Comte Enguerry, il n'est pas en mon pouvoir de vous rendre vos domaines florissants. Votre perfide lieutenant les a ravagés; mais vous y ferez bientôt refleurir le bonheur et l'abondance, et, comme l'état dans lequel vous les trouvez ne vous permettra pas d'en percevoir les revenus de quelque temps, j'espère que vous vous souviendrez que vous avez des amis.

— Eh quoi! *prince*...

— [illegible] en [illegible] sur sa visière à l'endroit de la bouche.

— Eh quoi! *chevalier*, reprit habilement le véritable comte Enguerry, faut-il que je vous doive la liberté, ma rançon, mes biens, et que je me revoie dans le château de mes pères sans pouvoir m'acquitter? Et quand je le voudrais, le puis-je jamais? *Chevalier*, ajouta-t-il d'un air pénétré, je suis votre féal, oserais-je dire votre ami?

Le chevalier noir lui ouvrit ses bras, et le vieux Enguerry s'y précipita.

— Allez, je suis payé, dit le chevalier noir, car rien ne vaut un ami véritable. Et il regarda Clotilde.

Le plus grand étonnement régna dans l'assemblée, et chacun s'empressa de féliciter le comte Enguerry d'être revenu de sa captivité, et il n'y eut pas un chevalier qui ne lui offrît sa bourse et son amitié.

— Sire, dit le comte Enguerry en s'avançant vers le roi de Chypre, la journée est assez avancée, et j'espère que vous me ferez l'honneur de rester au moins jusqu'à ce soir dans mon château; votre présence, celle de votre fille et de ces nobles seigneurs le purifieront et rendra mon installation plus mémorable.

Jean II était beaucoup trop fatigué pour refuser, et le comte Enguerry fut au comble de la joie.

Le comte sortit, et maître Taillevant, saisissant l'occasion de faire briller son art, mit son escadron culinaire en bataille; il offrit au comte son digne élève, Frilair, comme capable de remplir la place de cuisinier en chef; Frilair fut promu sur-le-champ.

Aidé de Bombans, de Jean Stoub et de Taillevant, le comte Enguerry choisit, parmi les brigands convertis, les Casin-Grandésiens et les paysans, des gens qui devinrent des serviteurs fidèles.

Aussitôt Bombans tout le premier se mit à la tête de l'organisation du château, et imprima son infatigable activité à toute cette troupe dévouée.

Le chevalier noir, Jean Stoub, le comte Enguerry, le comte de Foix, l'évêque et Castriot, parvinrent à découvrir l'endroit où le faux Enguerry cachait ses trésors; ceux du roi de Chypre furent restitués, et Bombans, sur le commandement de Monestan, les chargea sur les mêmes chariots qui les avaient apportés, et s'en retourna, suivi des Casin-Grandésiens et de tous les Cypriotes, travailler à la restauration de Casin-Grandes pour que le roi Jean II le retrouvât dans son primitif éclat.

Le chevalier noir autorisa Hercule Bombans à emmener quelques-uns de ses soldats pour que cette opération fût faite avec la promptitude d'une féerie; puis il chargea son écuyer, jeune homme leste, brillant, beau, bien fait, d'aller veiller et présider à tout.

Au milieu de ce mouvement, Clotilde, toujours triste et navrée, ne cessait de penser à son bien-aimé, et elle regardait l'endroit où il s'était placé dans cette salle avant d'aller au supplice. Josette se tenait à côté de sa maîtresse, et Marie, revenue à la raison, après avoir impatienté son fils en le suivant partout comme son ombre, s'était, sur sa prière, résignée à rejoindre Clotilde, dont elle ne concevait point la douleur.

Castriot, gravement affligé de l'état de sa bienfaitrice, tenait le tronçon de son sabre et marchait en long et en large devant la princesse, comme un soldat en faction.

Jean II s'entretenait avec le comte de Foix, le connétable et les principaux seigneurs.

Cependant le château reprit un air de grandeur et de décence par les soins et les efforts d'une troupe de valets que Jean Stoub, Taillevant et Frilair faisaient mouvoir et dirigeaient avec une habileté sans pareille.

Bientôt une table fut dressée dans la cour, et un repas, tout aussi splendide que le permettaient les circonstances, fut servi au roi de Chypre, à sa cour et aux chevaliers.

L'on distribua aux soldats et à la foule les provisions accumulées par le Mécréant, et la pelouse qui se trouvait devant le château fut animée par le gai spectacle de cette multitude, riant, buvant et se livrant à la joie la plus démonstrative en l'honneur du mariage du chevalier noir, de la délivrance du roi Jean II et du retour du comte Enguerry.

Ce dernier observa, pendant le repas, que Bombans et ses gens ne seraient pas arrivés assez tôt pour préparer les appartements de Casin-Grandes, et il obtint que le roi de Chypre, sa cour, les chevaliers et les troupes resteraient jusqu'au lendemain soir.

Je passe sous silence le détail inutile de cette journée, pendant laquelle Clotilde fut toujours muette, pensive, triste, au milieu des témoignages de joie que chacun donnait.

Le chevalier noir éprouva même plusieurs fois la brusquerie de sa fiancée : la douceur inaltérable de l'heureux caractère de Clotilde s'affaiblissait, son charmant visage prenait une funeste expression, et son père ne fut pas le dernier à remarquer le changement de ses manières, de sa voix et de ses paroles. Lorsque Josette lui présenta son époux, son cher le Barbu, elle lui dit, avec l'accent le plus touchant : — Vous êtes heureuse, Josette!...

Enfin le soir du départ arriva; le comte Enguerry, jaloux d'assister à l'union du chevalier noir, son libérateur, confia le soin de son château à son écuyer, et l'on se mit en route pour Casin-Grandes, sur l'avis que le bel écuyer du chevalier noir vint donner que ce château était préparé pour recevoir Jean II.

Ce départ eut quelque chose d'imposant et de triomphal : la route, garnie dans toute sa longueur d'une haie de paysans accourus au bruit de ces événements, avait l'air d'une prairie émaillée où l'on aurait frayé un sentier. Ce spectacle était trop rare pour que les habitants ne vinssent pas en jouir, et remercier le chevalier noir d'avoir délivré la contrée de son cruel fléau. Ces bons Provençaux, ces fidèles sujets, tenaient tous des torches, ce qui répandit une lueur insolite qui rendait le chemin comme enflammé.

S'avançant au milieu de ce torrent de lumière, les deux mille soldats précédaient la cour du roi de Chypre, à la tête de laquelle le bon connétable, entouré de ses trente chevaux, se faisait remarquer par les caracoles que son cher Vol-au-Vent décrivait avec une rare aisance.

Au milieu du groupe des seigneurs, on admirait la pâle figure de Clotilde montée sur un cheval superbe et fier de la porter; le chevalier noir en tenait les rênes avec une attention amoureuse. Laissant négligemment flotter les guides de son coursier, qui bondissait sous lui, il semblait l'abandonner pour veiller au fougueux animal qui portait la princesse. Ces soins empreints d'amour, ses yeux brillants à travers sa visière serrée, son casque, ses belles plumes noires penchées, l'air de majesté qui régnait dans son ensemble, cette abnégation et cette manière tendre de courber avec dignité tous ses sentiments devant le sceptre de la beauté, enfin la lumière inusitée que faisaient resplendir ses armes bronzées, lui attiraient tous les regards, et la vue se reposait agréablement sur ce spectacle qui renfermait toutes les harmonies, toutes les joies et les espérances de la vie : deux amants que l'on allait unir.

Clotilde levait de temps en temps ses beaux yeux vers le ciel, elle les laissait tomber rarement sur le pauvre chevalier, et à chaque instant elle regardait avec inquiétude, avec effroi même, le concours du peuple qui affluait, et ses yeux perçants y cherchaient un être qui ne se présenta point. A la colline des Amants, Clotilde dévora les larmes qui vinrent inonder ses yeux, et contemplant la place où elle rencontra le beau juif, sa tristesse en redoubla. Le monarque suivait sa fille; le comte de Foix, Monestan et les principaux seigneurs l'entouraient. La foule, après avoir vu Clotilde et le chevalier noir, contemplait encore avec plaisir le prince et son ministre, dont la bienfaisance était connue.

Quant à l'évêque, il courait de rang en rang, et jouissait du spectacle, admirable pour lui, de deux à trois mille hommes en ordre de bataille.

— Quand en verrai-je trente mille?... disait-il à Kéfalein, qui hochait la tête et plissait ses deux lèvres en manière d'approbation.

Les cent cinquante chevaliers commandés par le comte Enguerry fermaient le cortége, que suivait une foule immense, aux acclamations de laquelle l'on entra dans Casin-Grandes illuminé.

XXVII

Féerie.

Le chevalier noir aida Clotilde à descendre de cheval, et toute la cour se rendit au salon rouge qui, à quelque chose près, était tout aussi brillant qu'auparavant. En traversant Casin-Grandes, chacun fut surpris de le retrouver absolument semblable, tout y avait repris sa place comme s'il n'y avait jamais eu de pillage.

L'on doit se figurer la joie du bon prince en rentrant dans son palais; il n'avait désormais plus rien à craindre de personne, et tout à espérer de la force et du pouvoir que paraissait avoir l'inconnu qui se présentait pour épouser Clotilde.

Quoique la nuit fût fort avancée, le roi Jean II, en entrant dans le salon, fut s'asseoir sur son trône; les ministres l'entourèrent, et le vaste salon, magnifiquement éclairé, put à peine suffire à contenir les chevaliers et les principaux seigneurs.

Castriot et Jean Stoub, à la tête de cent cinquante hommes qui, par l'enrôlement des brigands convertis, composaient la garde du prince, remplissaient la salle d'armes et les escaliers, et jamais le château n'avait eu autant de grandeur et n'avait donné l'idée de la puissance royale comme en cet instant.

Le chevalier noir, assis à côte du trône, regardait tristement Clotilde; le profond chagrin empreint sur la figure de la jeune fille et la douleur que trahissait son maintien blessaient l'âme généreuse du chevalier : prenant une résolution pleine de grandeur, il se leva, s'avança vers l'assemblée, fit signe de la main, et, se retournant vers Jean II, il lui dit : — Prince, voici le moment d'accomplir votre promesse; mais je ne vous en somme pas encore, et j'attendrai les réponses de madame!

Regardant alors la princesse, le chevalier s'écria d'une voix retentissante : — Clotilde, je vous rends à vous-même, vous êtes libre, parfaitement libre, je ne veux être votre époux que pour faire votre bonheur. Consultez donc votre âme, et voyez si vous m'apportez en dot, non pas un empire, mais un cœur dont tous les sentiments soient pour moi!... M'aimez-vous?

A ces mots, qui surprirent l'assemblée, tous les yeux se tournèrent sur Clotilde, on la vit successivement pâlir et rougir; enfin elle se leva, fit quelques pas, resta immobile, sans rien dire, mais prête à parler, et un singulier silence régna pendant quelque temps.

Alors la chouette cria d'une manière si lamentable, que chacun en fut frappé et tressaillit involontairement; ce chant funèbre et comme solennel semblait être la réponse de la jeune fille.

Pour elle, en entendant cette musique augurale, un froid glacial pénétra tout son corps, elle regarda le chevalier noir et répondit d'une voix tremblante et faible : — La reconnaissance, sire chevalier... — La *reconnaissance seule,* madame!... interrompit celui-ci d'un ton pénétré.

Clotilde, rougissant, et sentant combien son espérance était vaine, songeant que rien n'empêcherait le chevalier d'être son époux, reprit en ces termes; mais ses paroles, dénuées comme ses yeux de cette chaleur que donne l'amour, tombèrent une à une :

— Je consens à vous donner ma main... sire chevalier, vous ne me devez qu'à ma propre volonté, et vous m'avez conquise par vos marques d'amour et par vos services; mais souffrez que je réclame un jour de solitude... après quoi, sire chevalier, vous pourrez me conduire à l'autel, et je jure qu'alors vous aurez une épouse fidèle qui ne vous donnera jamais de chagrin.

Aussitôt le chevalier, saisissant la main de la princesse qu'il serra avec toute la force du dépit, lui dit à l'oreille : — Perfide!... ô mille fois perfide! d'où vient donc votre pâleur?...

Clotilde, dégageant sa main avec un air de dédain, se recula de trois pas et, regardant le chevalier avec colère, s'écria : — Je suis

libre encore, sire chevalier, et ce n'est que dans trois jours que vous aurez le droit de m'interroger... — C'est vrai, madame, répliqua l'étranger : il paraît que nous avons tous deux des secrets, car ce n'est que dans trois jours que les serments qui me font rester caché doivent expirer; mais du moins, continua-t-il enflammé de colère, je puis vous nommer votre époux.

Alors le chevalier, se tournant du côté du roi Jean II, du comte de Foix et du comte Enguerry, leva sa visière et s'écria d'une voix sonore :

— *Je suis Gaston II, comte de Provence!*

Le monarque tressaillit de joie, ainsi que ses ministres. Les plus vives acclamations accueillirent ces paroles, mais elles furent un coup de foudre pour Clotilde : elle tomba évanouie dans les bras de Kéfa-lein, de Monestan et de l'évêque. — Ramenez-moi dans la grotte du Géant!... s'écria-t-elle en délire lorsqu'elle revint à elle, que je le revoie... Non, non, transportez-moi dans mon appartement.

La plus vive inquiétude régna dans l'assemblée, le comte de Foix entraîna dehors le prince Gaston en lui parlant avec vivacité, comme pour le calmer. Jean II seul était impassible sur son trône; malgré son amour pour sa fille, le visage du monarque indiquait la sévérité. La nuit étant très-avancée, chacun se sépara en s'entretenant du singulier évanouissement de la princesse, les uns le prenant pour une preuve d'amour, les autres pour une marque d'aversion. La vérité est que Clotilde, en entendant le nom du prince, vit toutes ses espérances se renverser : l'impossibilité d'échapper à cette union, commandée par la politique et la reconnaissance, devint palpable. Jusque-là, Clotilde avait conservé l'espoir du contraire; elle s'était flattée que l'incognito du chevalier noir couvrait un homme plein de qualités brillantes, mais de basse naissance, et que cette circonstance suffirait pour la sauver.

Les nobles hôtes du roi de Chypre se retirèrent dans leurs appartements, et le plus profond silence, le silence de la nuit, envahit le château...

Castriot et Jean Stoub veillent dans la galerie, et leurs pas seuls retentissent sous les voûtes... je me trompe, on entendait encore le murmure de plusieurs voix confuses qui résonnaient dans le cabinet du prince.

En effet, Jean II, en rentrant dans ses appartements, fit appeler ses ministres, et, au milieu de la nuit, il se tint un conseil tellement secret, que, rien n'en ayant jamais transpiré, je me vois, comme historien, dans le plus grand embarras ; je ne sais ni ce qu'il y fut agité, ni les discours, ni les opinions des trois ministres ; tout ce que je puis dire, c'est que Trousse, Josette, Bombans, furent successivement éveillés et introduits dans le sein du conseil par les soins du premier ministre. Mais, Castriot ayant menacé de couper la tête à ces trois personnages s'ils ouvraient la bouche pour parler de Nephtaly, il est à croire que, si ce fut sur Clotilde que roulait le conseil, le roi et les ministres ne purent pas tirer grande lumière des révélations de ces trois serviteurs.

Revenons à la princesse. Appuyée sur les bras de la fidèle Josette et de Marie, elle avait regagné lentement son appartement. Arrivée à l'entrée, l'on ne put ouvrir, la clef manquait : partout on la cherche, mais vainement, elle ne se trouvait point. Clotilde, succombant à sa fatigue morale et physique, se reposa quelques instants, pendant que l'on s'enquerait de cette clef par tout le château. Tout à coup la princesse, en arrêtant ses yeux sur les dalles de marbre de la galerie, aperçut la clef, adroitement placée dans le léger espace qu'il y avait entre le bas de la porte et les dalles. Elle la montra à Marie, qui se baissa, le prit et ouvrit l'entrée des appartements. Clotilde s'y précipite et court à sa chambre. O surprise!...

Les étoffes précieuses qui garnissaient la grotte du juif, transportées dans la chambre de Clotilde, en tapissaient les murs; elles étaient disposées avec un goût admirable, et se rattachaient par intervalles à des boutons d'or qui brillaient sur cette tenture rouge, en produisant à l'œil un effet enchanteur qui plaisait par une certaine grâce indéfinissable. La princesse foulait aux pieds le tapis de Perse du juif; elle aperçut sur un magnifique prie-Dieu son Evangile de vélin dans lequel les fleurs qu'elle y mit jadis étaient conservées, et le livre ouvert à cet endroit. Sur un autre meuble favori, elle vit ses vases de cristal garnis de fleurs qui répandaient une odeur suave; les trépieds d'or du juif, placés aux quatre coins sur les mêmes colonnes de la grotte du Géant, exhalaient un reste de fumée odorante; du milieu du plafond pendait la lampe remplie d'huile parfumée, et au centre s'élevait une riche table d'ivoire et d'or, sur laquelle le magnifique luth de Nephtaly remplaçait celui de la princesse qui fut brisé lors du pillage.

Les vases murrhins, l'or, les pierreries, enfin toutes les richesses du juif, embellissaient la demeure de Clotilde; des rideaux d'une étoffe inconnue, légere comme le vent, douce comme la soie, blanche comme le lait, et disposés admirablement, jetaient un éclat charmant : le lit était une féerie, l'ameublement un enchantement, et le tout brillant comme l'écaille de nacre d'une perle orientale où se jouent les plus belles couleurs.

Après avoir admiré ce gracieux ensemble avec avidité, la princesse aperçut sur une chaise un sabre turc de Damas dont la poignée était enrichie de pierreries; elle s'approche et lit dessus : « *Nephtaly à Castriot.* »

Elle prend le sabre, sa main blanche et débile le tire hors du fourreau. Il semblait voir Vénus, au milieu de son boudoir, jouant avec les armes de Mars. Clotilde s'écria dans un tendre ravissement : — Il n'oublie rien...

Cette parole fut de l'hébreu pour la pauvre Marie, qui regardait sa maîtresse avec étonnement.

Clotilde, tombant sur une chaise, mit sa jolie tête dans ses mains, et dit avec l'accent d'une profonde douleur : — Il m'a légué ses richesses, il est mort!... cela seul devrait me l'indiquer! Et des torrents de pleurs inondèrent les joues de la jeune fille; sa fidèle nourrice l'imita. — Mon enfant, rassurez-vous! disait Marie, si tu veux qu'il vive, il vivra!... il existe. — Il existe?... répéta Clotilde, il existe?... et d'où le savez-vous, ma bonne Marie? Ah! parlez, parlez... que vous êtes coupable de me laisser ignorer!... vous le savez... et vous ne calmez pas ma douleur!... parlerez-vous, cruelle?... où l'avez-vous vu? d'où le connaissez-vous?... parlerez-vous?... — Mais qui?... demanda Marie. — Vous l'ignorez donc?... repartit Clotilde, et c'est pour me consoler que vous me disiez qu'il existait... Ah! nourrice, de pareilles consolations sont plus funestes que la vérité!... dites-la-moi si vous la savez!... dites!...

Après ces paroles prononcées avec une extrême volubilité, la princesse, en délire, parcourut sa chambre en baisant le luth, les fleurs, le sabre, la pourpre, tout en disant : — C'est lui, il a touché cela!... son charme y réside!... O Nephtaly! ces ornements sont presque toi!... — Nephtaly!... s'écria Marie épouvantée.

La princesse, en voyant son fatal secret découvert, devint stupide, elle resta comme si la tête de Méduse l'eût pétrifiée; et, les yeux égarés, s'avançant lentement, elle dit ces paroles avec des inflexions de voix différentes : — Nourrice, tu m'aimes... n'est-ce pas?

Marie s'empressa de répondre par un signe de tête. — Eh bien!... ma bonne Marie, ensevelis ce nom chéri dans ton cœur comme dans une tombe; garde-moi le secret... ou sinon, je mourrais de douleur, vois-tu...

A ces mots, Josette entra et fut frappée d'étonnement à l'aspect de l'éclat et de la beauté de ces lieux, et elle s'écria innocemment : — Ah! madame, il faut avouer que le prince a des recherches bien délicates!... c'est un temple. — Sans divinité!... ajouta la princesse d'un ton plaintif, et elle s'assit à côté des fleurs qui garnissaient les vases de cristal.

Josette, heureuse de posséder son cher Jean Stoub, fit avec une merveilleuse promptitude son service accoutumé auprès de la princesse, sans trop prendre garde à la profonde mélancolie empreinte sur son visage, mélancolie voisine de l'aliénation. Quand on songera que pour Josette cette nuit déjà avancée était en quelque sorte la première nuit des noces, on excusera, j'espère, la pauvre petite gourmande provençale, et le dépit qu'elle manifesta en entendant sonner minuit lorsqu'elle sortit de chez la princesse.

Quant à la mauvaise humeur qu'elle témoigna lorsque le comte de Monestan la vint arracher des bras de son époux, pour l'entraîner au conseil, je pense que tous ceux que l'on réveille au milieu de leur sommeil ne sont pas très-contents, et si l'on savait dans quel moment Monestan vint interrompre la jolie Provençale, toutes les femmes se récrieraient sur l'inconvenance de Monestan, et peut-être sur celle que je commets en dévoilant de pareils forfaits, qui pourraient servir de vengeance à des maris malévoles.

Aussitôt que la princesse fut seule, elle s'achemina vers l'entrée de ses appartements, où Castriot était couché sur le seuil de marbre. Au bruit soyeux des vêtements de la jeune fille, l'Albanais se lève en mettant la main sur ses armes; Clotilde, regardant le soldat fidèle, lui fit signe de la suivre par un doux mouvement de son index, qu'elle replia gracieusement vers son charmant visage.

O ma maîtresse adorée, tâchez d'imiter la finesse et l'enchantement de ce signe magique, et rien ne vous résistera!...

L'Albanais suivit la princesse, et Clotilde, refermant la porte de sa chambre, lui dit d'une voix émue en lui présentant le sabre turc damasquiné en or : — Tenez, Castriot, voici ce que Nephtaly vous lègue... — Lègue, madame? Nephtaly n'est pas mort! et c'est Jean Stoub qui le sauva au péril de sa vie!... — Castriot!... et Clotilde s'assit sur un fauteuil. Le faible tissu de sa peau ne suffisait pas à

contenir les torrents de bonheur qui faisaient mouvoir son sein et tout son sang. Castriot!... reprit-elle d'une voix doucement entrecoupée, vous choisirez dans ce que j'ai de plus riche et de plus précieux ce qu'il y a de plus brillant, et je vous le donne pour vous et Jean Stoub; et, pour que vous vous souveniez à jamais de ce moment de ma vie, tiens, fidèle Albanais... et elle embrassa les joues noirâtres de Castriot, qui resta immobile de plaisir, comme saint Jean dans Pathmos en voyant les cieux se dérouler. — O ma bienfaitrice!... et Castriot, se prosternant, frappe le tapis de son front, vous êtes un ange!... vous pardonnerez à votre serviteur!... Tel grossier que je sois, je crois avoir deviné que Nephtaly vous est cher!...

— Castriot!... je l'aime, je l'aime, mon ami... répondit elle comme égarée. — Comment! ce juif?... — Castriot, vous m'affligez!... — Tuez-moi donc, madame!... et l'Albanais présenta son sabre et sa tête.

— Songez, Castriot, que je ne puis vivre sans lui, que la nature nous destina l'un à l'autre!... Il est si beau!... son âme est si pure!... nos cœurs s'entendent!... Ah! j'en mourrai de douleur!...

— Vous mourrez?... s'écria l'Albanais en se relevant et reculant de trois pas, vous mourrez?... — Oui, Castriot, puisque l'on veut que j'épouse le prince Gaston. — Vous mourrez?... répéta l'Albanais. — Oui, reprit la princesse.

Castriot, plongé dans une réflexion profonde, se retira à pas lents en caressant la poignée de son nouveau sabre. Les présents donnés délicatement font sur notre âme un singulier effet: Castriot pensa tout le reste de la nuit au beau juif.

Lorsque l'Albanais eut quitté la chambre de Clotilde, elle courut, poussée par l'amour, à la fenêtre qui donnait sur la Coquette, pour revoir la rocaille chérie. Elle tire la mousseline, ouvre la croisée, et aperçoit Nephtaly couché sur un manteau de pourpre : sa belle tête penchée, et dormant du doux sommeil de l'innocence, était dans une pose si gracieuse, qu'on l'aurait pris pour le bel Endymion contemplé par la Lune amoureuse.

Au faible bruit de la croisée, il s'éveille, tressaille et pâlit de joie en reconnaissant sa bien-aimée. Quant à la princesse, muette, interdite, joyeuse, elle était là comme si elle n'y était pas, oublieuse du temps, des circonstances, de la nuit, de la fatigue, de tout; elle ne voit, ne sent qu'une seule chose, son cher Nephtaly, Nephtaly qu'elle croyait à jamais perdu, Nephtaly dont les yeux éloquents et pleins de flammes la dévoraient, Nephtaly qui portait fidèlement sur son sein le gland d'argent, talisman d'un amour immortel; enfin elle ressemblait à l'âme d'un juste qui, s'éveillant d'un long sommeil de mort, aperçoit l'Éternel.

Il faut avoir aimé pour se faire une idée de ce moment plein d'un charme indicible. Ils furent longtemps sans pouvoir parler, et comme cherchant à s'identifier avec le bonheur. Le danger imminent qui menaçait leurs amours contribuait singulièrement à remplir cet instant fugitif d'une mélancolie qui n'était pas sans charme.

Enfin Nephtaly s'écria le premier d'une voix doucement accusatrice : — Clotilde! le chevalier noir a traversé la contrée en vous montrant à tous les yeux comme sa conquête, et vous abandonnerez sans doute le pauvre Nephtaly!... Aussi, avant que de mourir, je vous ai légué tout ce qui m'appartint; allez, ingrate, soyez heureuse!... voilà le seul vœu que forme Nephtaly mourant : et *Clotilde!*..... sera le dernier mot qu'il prononcera... Pensez à lui, il mourra content.

— Nephtaly, je vous aime!... s'écria la jeune fille d'un ton de reproche, même plus que je ne le dois!..... et, me souvenant de mes serments et de ta promesse, je viens d'obtenir un jour de répit. Tu m'as dit naguère qu'au dernier moment, la veille d'être l'épouse d'un autre, tu saurais nous unir!... accomplis ta promesse!...

— O maîtresse chérie!..... ô vierge adorée!..... reprit Nephtaly, il est donc vrai que tu m'aimes! que tu m'aimes d'un véritable amour!...

— Tu me fais injure!..... en peux-tu douter quand mille fois je l'ai laissé voir? mille fois mes yeux l'ont dit, mille fois ma bouche l'a prononcé. — Eh bien, Clotilde, nous serons unis!... Mais permettras-tu point à ton fidèle amant de prendre un faible gage de ta tendresse?.....

Aussitôt il jette la corde; l'amoureuse Clotilde, entraînée par sa passion, l'attache, et le juif se trouve en un clin d'œil dans la chambre de la princesse.

— O mon épouse!... ma fiancée chérie, jurons devant le Dieu de tous les hommes, qui nous écoute, jurons d'être l'un à l'autre et de ne jamais nous séparer. — Je le jure!... dit Clotilde avec une charmante naïveté et en regardant Nephtaly d'un air indéfinissable, tant il renfermait d'idées. — O mon amour! le ciel a reçu nos serments, nous avons la nuit pour témoin... et son flambeau est notre torche d'hyménée; entends-tu les anges applaudir, par leurs concerts divins, au bonheur d'un ange qu'ils envoyèrent ici-bas? O amour!..

Le juif, enivré, déposa lentement sur les lèvres de son amante enflammée le premier baiser des amours, ce baiser plein de charme, ce baiser plus doux que ceux des colombes, ce premier chaînon de la chaîne amoureuse, suave, enivrante, qui lie notre premier âge.

Ce chaste baiser, que dis-je chaste?... Nephtaly brûlait, comme Hercule couvert de la robe de Nessus, du feu qu'allume tout ce que nous pouvons ressentir de désirs. Mais Clotilde!... Ah! Clotilde, succombant sous le poids de cette volupté inconnue, ivre, bouillante, échevelée, car sa tête penchée sur le cou d'ivoire de l'israélite laissait aller ses noirs cheveux qui se mêlaient à ceux de son amant; Clotilde, renversée par le bonheur, comme saint Paul par le rayon de la gloire de Dieu, ressemblait à une Pythie mourante sous les efforts d'Apollon; puis, revenant à elle, elle noya ses regards languissants dans ceux du fougueux Nephtaly; et, tout en jetant les cris inarticulés que lance le plaisir, elle laissa tomber cette phrase, céleste pour un amant : — Ah! que je suis heureuse!... Tous deux brûlaient d'amour, et leur sang, enrichi d'une chaleur pénétrante, afflua dans leurs veines trop étroites!...

— Nephtaly, va-t'en!... ta présence me fait trop de mal!... Et, tout en prenant ses cheveux, elle ne put se défendre du plaisir de caresser légèrement, oh! bien légèrement! la chevelure noire du bel israélite.

— Adieu donc, Clotilde! à demain soir!... oui, mon amour, je m'introduirai dans le château, je viendrai dans ton appartement, et, c'est en présence de Castriot et de ta fidèle nourrice que je veux consumer avec toi le charme de nos dernières amours...

Et le juif ayant encore cueilli un doux baiser, plus lent que le premier, plus ressenti, plus savoureux, s'élança sur sa corde et rejoignit sa rocaille. Vainement Clotilde se coucha, vainement elle voulut sacrifier au sommeil, son âme avait trop bien reçu l'empreinte brûlante de la volupté; le mouvement était donné, elle ne pensait qu'au beau juif, le désirait, l'appelait même!... et, dans l'ignorance des délirants plaisirs de l'amour, son imagination, mobile et vagabonde, s'élançait dans le champ de l'idéal, s'y égarait; tantôt, feignant de dormir comme pour se tromper elle-même, elle restait immobile sur sa couche virginale; puis elle la fatiguait vainement sans trouver le repos; enfin, poussée par la curiosité, l'amour, le désir, elle courait en fanatique regarder par la croisée le beau juif, qui ne dormait pas plus qu'elle.

— Il est là!... se disait-elle, il pense à moi!.. et la fureur se glissait dans son âme en songeant qu'ils étaient plongés dans un abîme.

L'aurore la trouva dans cet état, elle entr'ouvrit la croisée, et le parfum des fleurs nouvelles, cueillies par Nephtaly, embaumait les airs : le juif lui adressa une prière matinale comme à une divinité.

— Nephtaly, dit-elle, nous n'avons plus que ce jour, demain il faut que je marche à l'autel.

— Clotilde, répondit l'israélite, regarde!... regarde bien le soleil se lever, et vois comme il s'élance dans les cieux, admire le firmament azuré, le parc, la verdure, les bois, enfin toute la nature!... nous ne la verrons plus longtemps!... notre dernier soleil se lève, et toi, ma bien-aimée, mon épouse fidèle, à chaque heure du jour, mets la main sur ton tendre cœur, et dis en le sentant battre : *Le sien est là...* autant en ferai-je de mon côté!...

A ces mots le juif saisit sa corde et regagna la crevasse en envoyant à Clotilde des baisers qu'elle lui rendit sur les ailes des fidèles zéphyrs de l'aube matinale. Quand il eut disparu, elle écouta le bruit léger de ses pas sur le sable, et, n'entendant et ne voyant plus rien, elle resta dans la même attitude, sentant le divin parfum des fleurs et pensant aux paroles funèbres de son bien-aimé...

Josette la trouva dans cette attitude. . . . .
. . . .

XXVIII

Délire. — Un meurtre.

La joie des amours brille sur le visage de la fille des Lusignan; elle chante, marche, sourit avec l'air de la déesse de Paphos : Jo-

sette ne conçoit pas ce changement, mais la nourrice aperçoit d'un coup d'œil d'où vient le coloris nouveau qui s'est infusé dans le tendre incarnat des joues de Clotilde.

Avouons-le ! tous les sentiments extrêmes sont plus ou moins des folies, et surtout l'amour : aussi la princesse avait-elle tous les diagnostics de la folie, ce guide aveugle des aveugles amours.

Au milieu de ce délire, Trousse arrive dans les appartements de Clotilde, et, d'un air sinistre et composé, vient chercher la jeune fille de la part du roi son père.

Ce message inusité frappa de terreur Clotilde, qui suivit en silence les pas du docteur.

Elle traversa la galerie, la salle des gardes, le salon où déjà le chevalier noir, les ministres, les seigneurs, formaient une foule empressée. A son approche, le murmure des conversations cesse ; un murmure flatteur s'élève, on se range, et Clotilde marche au milieu d'une haie respectueuse en recueillant les hommages de chacun : quand elle arriva près du chevalier noir, elle lui tendit gracieusement la main en souriant ; et cet amant, au comble de la joie, y déposa un baiser de feu.

En entrant dans le cabinet du roi, Clotilde entendit le murmure d'étonnement se prolonger comme le bruissement des vagues après un orage.

Trousse la conduisit gravement jusqu'à la chambre du prince ; et, entr'ouvrant la porte, il s'écria de sa voix claire :

— Madame la princesse de Chypre.

Clotilde trouva son père assis sur la chaise de Mélusine ; son visage avait une expression de sévérité qui ne disparut point quand elle entra ; il ne la pria point de s'asseoir, comme il le faisait ordinairement ; et Clotilde resta debout dans une attitude respectueuse : le vieillard laissa s'écouler un instant de silence que sa fille n'osa point interrompre ; puis Jean II, se tournant vers l'endroit où il entendait le sein de Clotilde murmurer doucement, dit d'un ton lent et grave :

— Mademoiselle, ne croyez pas que votre conduite nous ait échappé ; elle a donné lieu à bien des conjectures ; et, soit comme père, soit comme monarque, soit comme descendant des Lusignan, nous devons l'examiner. Soyez bien convaincue, ma fille, de notre tendresse pour vous, et répondez franchement à votre vieux père. Quelle fut votre intention en retardant la célébration de votre hymen avec le prince Gaston?...

— D'y réfléchir, monseigneur.

— Clotilde, si vous l'aimiez, vous n'auriez pas cherché à réfléchir... N'usez point de détours... ce n'est pas là votre motif.

Clotilde rougit et garda le silence ; elle aurait voulu se trouver à cent pieds sous terre ; alors la vie lui parut d'un poids insupportable ; regardant les cheveux blancs du prince, elle restait dans une fixité d'incertitude vraiment poignante, et sa conscience lui faisait de cruels reproches.

— M'avez-vous compris?... répéta le monarque.

— Oui, monseigneur ; mais, quel que soit ce motif, ne vous suffit-il pas que demain j'épouse le comte de Provence?

— Non, mademoiselle, si l'honneur des Lusignan est compromis par votre conduite ou l'état de votre cœur, cela ne suffit pas !... Ah ! Clotilde ! reprit le monarque avec un accent de bonté, comment se fait-il que vous redoutiez votre père, que vous ne l'ayez pas rendu votre confident?... Craignez-vous ma sévérité? Ne vois pas le monarque, vois un père indulgent, ma fille ! parle, et, si des peines affligent votre jeune cœur, je tâcherai de les calmer ; la vieillesse a de l'expérience !...

— Écoutez, mon père, l'honneur est cher et passe avant tout ; n'est-ce pas votre maxime favorite?

— Oui, ma fille.

— Eh bien, mon père, s'est-il dans notre illustre famille trouvé des traîtres?

— Jamais, répondit le monarque avec orgueil.

— Ne tachons donc pas cette candeur héréditaire. Si je parlais, mon père, je trahirais un malheureux, un malheureux qui compte sur ma parole, qui s'y repose comme sur un autel de bronze.

— Clotilde, le sein d'un père, semblable à celui de la Divinité, doit connaître les moindres pensées et les moindres actions de ses enfants.

— Monseigneur, c'est vrai ; mais si dans votre jeune âge vous aviez promis le secret à un ami malheureux, et que mon aïeul vous eût sommé de le révéler, l'auriez-vous fait?

Le monarque garda le silence ; mais, irrité et rendu plus curieux par la résistance de Clotilde, il s'écria :

— Allez, mademoiselle, vous n'aimez pas votre père, et vous devriez avoir honte de prononcer ce nom.

— Voilà ce qu'eût dit mon aïeul, répliqua la jeune fille en riant, pour donner le change ; et elle embrassa le front du vieillard.

Mais celui-ci, la repoussant, lui dit :

— Indigne fille, je sais ce qui a perverti votre cœur. C'est un autre amour. Et qui ne le devinerait pas? Depuis quinze jours, n'ai-je pas entendu cent ballades d'amour? ne me rappelé-je pas le froid accueil que vous fîtes au comte de Provence? les événements du tournoi, le chevalier inconnu, et surtout vos paroles entrecoupées, vos soupirs, votre agitation, votre inquiétude, et ce que vous disiez il y a trois jours dans ce cachot où nous avons manqué périr? Vous bénissiez la mort.



Mon père ! s'écria la jeune fille.

— Mon père, de grâce, cessez vos remarques ; craignez de les continuer.

— Eh quoi ! ma fille, je crois remettre entre les bras d'un époux une vierge de cœur, et je me trompais. Dites-moi sur-le-champ le nom de celui qui surprit votre amour ; je le veux, je l'ordonne.

— Mon père, s'écria la jeune fille en inondant de larmes la main

de son père; oui, je vous le dirai, mais demain; n'exigez rien de plus: n'est-ce pas assez que votre fille soit malheureuse? Ayez un peu de pitié pour elle, ô mon père!

Le vieillard, séduit par les larmes de sa fille, réfléchit un instant et lui dit: — Eh bien, soit, j'y consens, ma fille; relevez-vous, mais gravez dans votre âme que demain je veux que la chapelle du château reçoive vos serments, tout l'exige avant votre père.

— Mais ne l'ai-je pas promis?

— Eh bien! quel espoir nourrissez-vous donc? Si cela doit être, soyez plus affable avec votre époux et ne donnez pas lieu à des remarques qui nuisent à votre caractère.

Clotilde soupira, et le monarque ému prit la main de sa fille et lui dit d'un ton de père: — Tu es donc malheureuse? La jeune fille, posant sa tête contre celle de son père, versa un torrent de larmes.

— Oh! oui, beaucoup, mon père.

— Mais, ma fille, il faut rompre cette union.

— Jamais, répliqua Clotilde; hélas! j'aime sans espoir, et... je me résigne.

— Pauvre enfant, sèche tes larmes, le temps guérira ta blessure; laisse-moi croire que le prince Gaston te rendra heureuse.

Alors le monarque, prenant le bras de sa fille, parut au salon, où chacun s'empressa de lui faire sa cour. Clotilde s'appuya sur le bras du chevalier noir et lui dit quelques paroles douces, mais qui ressemblaient à ces potions calmantes que les médecins donnent aux mourants pour adoucir leur agonie.

La journée se passa sans autre événement; le chevalier noir fut d'un tel empressement auprès de sa fiancée et marqua tant d'amour par ses soins, que, si les yeux de la princesse n'eussent pas été aveuglés, elle l'eût trouvé tout aussi séduisant que Nephtaly, tout aussi beau, tout aussi digne d'être aimé.

Mais le bandeau de l'amour est si épais, si redoublé sur nos yeux...

La princesse, tout en répondant aux intentions amoureuses du prince, ne cessait de caresser de l'œil et de jouer avec le bouquet de fleurs qu'elle avait sur son sein, et elle pensait à la fête brillante que Nephtaly donnerait à son cœur lorsque la nuit serait venue.

Il est impossible de rendre le tableau mouvant qu'offrait le château de Casin-Grandes. Taillevant, Bombans et les officiers ne savaient où donner de la tête pour la cérémonie du lendemain, et tout respirait le mouvement et la joie. Les nobles hôtes du roi de Chypre eux-mêmes s'apprêtaient pour briller et se surpasser à cette éclatante solennité, et, jaloux de prouver à leur souverain leur empressement, ils allaient et venaient sur la route, cherchant, apportant leurs richesses et leurs habits les plus pompeux.

Enfin cette nuit tant désirée par Clotilde arriva: elle s'échappa du salon comme furtivement, et l'on n'osa pas la retenir; car de tous temps on a respecté les volontés des jeunes filles la veille de leurs noces; aussitôt qu'elle eut disparu, chacun l'imita. En effet, Clotilde,



Leurs têtes semblent se confondre. — Page 74.

dans ce salon, était la clef de la voûte; une fois tombée, tout se sépare, et ce jour-là le sommeil envahit le château beaucoup plus vite qu'à l'ordinaire, comme c'est naturel la veille d'une grande fête......

Tout repose, excepté Clotilde, Josette, Marie et Castriot, qui sont réunis dans les appartements de l'infortunée princesse de Chypre.

Clotilde voit arriver l'heure à laquelle Nephtaly doit venir avec un effroi dont elle n'est pas maîtresse; son cœur tremble, palpite, et elle regarde fréquemment la porte ou prête l'oreille à de vains bruits qu'elle croit entendre et que personne n'entend.

— Josette, dit-elle, je veux une plus belle parure que celle que je porte en ce moment. Ma fille, revêtez-moi d'une tunique bleue à glands d'argent, d'un cothurne rouge, d'une robe blanche comme la neige; retenez mes cheveux captifs sous des bandelettes blanches, ainsi qu'elles étaient disposées le jour où je rencontrai ce pauvre juif. Rassemblez tout ce que l'art de la toilette et mes trésors ont de plus recherché; songez, ma fille, que je veux plaire.

— Mais, madame, il n'est pas encore temps.

— Fais ce que l'on te dit, lui répliqua Marie.

— Ma bonne nourrice, reprit Clotilde en s'asseyant devant un miroir contenu dans une bordure en filigrane, ma bonne nourrice, allumez les bougies des quatre torchères, les flambeaux, et surtout cette lampe d'argent remplie d'huile odorante; que tout resplendisse et que tout soit brillant. Oh! Josette, dit-elle en s'adressant à la jeune Provençale, arrangez mes cheveux noirs en boucles plus arrondies; qu'elles tranchent, par leur jais, sur l'albâtre de ma peau; qu'elles se jouent au-dessus de mes yeux. Nourrice, viens placer mes bandelettes blanches sur ma tête; toi seule connais cette coiffure, fille de la Grèce; surtout, ma mère, entoure-moi d'un voile aérien. J'en avais un, ce jour-là, pour me garantir du soleil; mais aujourd'hui je veux l'avoir pour qu'il soit foulé, je veux que tous ces charmants apprêts soient comme ceux d'un festin dont il ne doit point rester de vestiges. Josette, mon enfant, n'oublie pas les parfums.

Et de ses doigts légers la princesse donne, à droite, à gauche, le dernier coup de main à l'élégant édifice de sa parure. — Castriot, dit-elle en se retournant et en lui souriant, allumez le feu de ces trépieds d'or; que l'encens fume. Jamais les sacrifices ne se font sans encenser le Dieu. Mes amis, leur demanda-t-elle en se levant et en se regardant dans le fidèle miroir, suis-je belle?

Il se récrièrent unanimement, et Clotilde fit quelques pas dans sa chambre en essayant sa parure.

— Maintenant, Josette, dit-elle, remets tout en ordre; qu'il n'y paraisse plus, que rien n'interrompe la beauté de ce lieu. Sors, mon enfant. Adieu; viens que je t'embrasse.

— Ah! madame, vous êtes brûlante.

— C'est vrai. Tiens, Josette, prends cette riche ceinture, prends aussi ce diamant, je te les donne, Josette, ajouta-t-elle en lui pre-

nant la main, tâchez que le souvenir que vous garderez de moi ne soit point *muable*. Pensez quelquefois à Clotilde, et... priez pour elle.

Josette se mit à pleurer et dit en sanglotant :

— Ah ! madame, est-ce que vous me renvoyez ? Pourquoi donc tous ces apprêts et ces paroles dont le seul accent m'attriste ?

— Ce n'est rien ma fille, répondit la princesse avec un sourire légèrement sardonique. Ne vois-tu pas que Clotilde va périr pour renaître comtesse de Provence.

— Ah ! si ce n'est que cela, madame, reprit Josette en essuyant ses yeux, je n'ai qu'à me réjouir.

— Adieu donc, Josette. Et la princesse embrassa la fille de l'intendant ; puis, saisissant une bourse pleine d'or, elle lui dit : — Prends encore ceci ; je veux que rien ne manque à ton bonheur.

Josette sortit lentement et en retournant plusieurs fois la tête pour voir Clotilde, qui s'assit sur une chaise en posant sa tête souffrante dans sa jolie main. Restée seule, elle regarda tristement Castriot et la fidèle nourrice, et leur dit avec un accent de mélancolie :

— Mes amis, la jeune rose va s'effeuiller ; car maintenant je comprends les paroles de mon bien-aimé. Vous nous élèverez un même tombeau, n'est-ce pas ? et toi, Castriot, tu viendras arroser les fleurs qu'aura plantées Marie parmi le gazon ; nos cendres les animeront. Respirez-les quelquefois, l'odeur en sera douce.

A ces paroles, Castriot jeta des regards farouches sur tout ce qui l'entourait, et Marie se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Eh quoi ! continua la princesse, je veux faire un dernier repas et savourer la vie avec *lui !* Marie, ne me refuse pas, les prières des mourants sont sacrées. Va, cours chez Bombans, apporte de quoi composer ce festin du départ, et surtout apporte les vases les plus précieux. Je veux e tourer ma fin de tout ce qu'il y a de plus brillant, de plus beau dans la nature et dans le cœur de l'homme ; une jeune mort doit être voluptueuse.

La fidèle nourrice ne tarda pas à reparaître avec ce que demandait Clotilde. On plaça sur une table d'ébène et d'argent une serviette peluchée et à frange d'or, que Clotilde parsema des fleurs du bouquet de l'israélite.

— Il faut tout effeuiller, tout flétrir... dit-elle.

Les plats d'or et les fruits de l'art de Taillevant brillèrent bientôt sur la table, ainsi que les cristaux ciselés : on alluma des flambeaux, et Clotilde, posant alors une couronne de roses sur sa tête, s'écria :

— Castriot, n'est-ce pas toi qui dois introduire mon bien-aimé ?... Pourquoi ne vient-il pas ? est-ce à moi de l'attendre ?... oui, car je l'aime le plus ! Nephtaly, je te souhaite !... arrive avec tous tes enchantements, arrive promptement, nos heures sont comptées, la moitié du sable de mon horloge est consommée, il est minuit !.. Viens, tout est prêt, le temple, la fête, l'autel, la victime, les festons. Va, Castriot, va à sa rencontre.

L'Albanais pleura de rage en entendant ces mélodieux accents, le chant du cygne.

— Je voudrais être plus belle !... mais je le suis assez !... dit-elle avec un léger sourire, puisqu'il m'aime !... Et elle se mit à parcourir sa chambre en admirant le luxe, la propreté, la grâce de ce lieu ; puis elle s'écria encore :

— C'est trop beau pour une tombe !... et elle sera comme nos amours, suave, délicieuse, brillante et funèbre !...

Tout à coup des pas légers retentissent dans la galerie : la première, Clotilde les entend ; elle court, elle vole, elle est dans les bras de Nephtaly. Elle jette avec grâce ses bras d'ivoire autour de l'albâtre du cou de l'israélite ; leurs têtes semblent se confondre ; ils marchent lentement, appuyés l'un sur l'autre, sentant battre leurs cœurs, et le juif pressa contre son sein tumultueux la gorge divine de la princesse, qui, semblable à la rosée matinale, rafraîchit son âme.

En proie à cet accès d'amour, ils arrivent, s'asseyent sur une espèce de divan en se tenant par la main, et ils se penchent l'un sur l'autre : pas un mot, pas un geste, mais des larmes !... Ah ! des larmes brûlantes de désirs de part et d'autre, et puis de ces longs regards d'amour qui rendent ivres !...

Le juif exhale l'ambre, les choses les plus précieuses le parent ; il n'a plus sur son sein la roue infamante, mais le gland sacré de la tunique de Clotilde et l'écharpe diaprée que broda l'amoureuse jeune fille ; enfin, les boucles de ses beaux cheveux noirs ne sont plus flétries par le bonnet vert à cornes rouges.

Heureux de pouvoir satisfaire leurs désirs sans être avares de leur joie, ce n'est plus à la dérobée et en tremblant qu'ils se regardent et qu'ils se parlent ; mais ils se roulent dans la volupté, ainsi qu'au printemps de blanches colombes voltigent de branche en branche et savourent les plaisirs.

— Clotilde !... tu es à moi, s'écrie Nephtaly, rien ne trouble nos caresses : ô mon amour, laisse-moi me noyer dans le lait de ton sein délicieux, m'y rassassier de baisers !

— Nephtaly, tout est à toi !... Et les doigts légers de la jeune vierge caressent avec une charmante pudeur, une timide crainte, les cheveux, le cou, le sein de l'israélite.

— Oh ! que tu es belle et que tes yeux dévorants dardent de feux !... L'étoile de Vénus n'est pas plus brillante.

— Ah ! mon bien-aimé, ne crains rien ! dérange ma coiffure ?... je ne m'en offenserai point.

Après que le respectueux Nephtaly eut adoré tous les charmes de sa belle maîtresse, il déposa sur sa bouche de rose, sur sa bouche affamée, sur cette bouche solliciteuse, un de ces baisers dont Vénus serait jalouse, et ils allèrent s'asseoir auprès de la table, et sur le même siége ; car l'amoureux israélite attira Clotilde sur ses genoux. Castriot et Marie, semblables à des statues, ornement d'un palais, les servirent en pleurant et les admirant tour à tour.

Les deux amants mangèrent des mêmes mets, dans la même assiette, avec la même fourchette, buvant dans le même hanap, à la même place, et entremêlant l'ambroisie de leur suave repas avec l'ambroisie mille fois plus suave de leurs baisers enflammés ; baisers charmants, leurs derniers pas dans cette vie de volupté. Une grâce indéfinissable, un charme inexprimable, léger comme l'air, pénétrant comme le feu, doux comme un bienfait, se répandaient sur cette scène d'amour ; une espèce de nuage céleste les environnait : tout, aux yeux de ces heureux amants, se présentait comme surnaturel ; les moindres objets avaient une autre figure, une autre forme ; leur bonheur se reflétait sur tout et semblait jeter des flots de lumière. On eût dit qu'autour d'eux régnait cette auréole dont on entoure les habitants des cieux quand ils descendent ici-bas.

Cette divine magie redoublait leurs jouissances, et l'aspect de la mort les rendait solennelles...

— Nephtaly, s'écria Clotilde, voici le moment d'exécuter ta promesse... vois-tu comme les heures s'écoulent ?

— Ah ! ma Clotilde, auras-tu le courage d'obéir !...

— Eh ! crois-tu, mon bien-aimé, que je ne t'aie pas deviné ?...

— Dis-moi, chérie, qu'as-tu compris ?...

— Que nous mourrons ensemble.

— Cruelle !... tu le dis en riant !...

— Nephtaly, pourquoi m'affligerais-je ?...

— Tu dis vrai, Clotilde, nous sommes mille fois plus heureux ; nous abandonnons une terre odieuse ; nous montons purs et sans tache vers le palais des cieux, où déjà les anges apprêtent pour nous leurs plus divins concerts !... Dieu peut-il se courroucer de nous voir arriver un peu plus tôt et fuyant le malheur ? Nous obéissons à la voix de la nature, et, si le front céleste de l'Eternel se ride un instant, il est trop bon pour condamner deux âmes vertueuses, coupables seulement de trop d'amour, et puis... notre bonheur aurait pu se faner ici-bas !...

— Non, Nephtaly, jamais !... répliqua Clotilde avec un charmant coup d'œil.

Ce mot fut suivi de mille baisers, et l'amoureux israélite serra la princesse dans ses bras avec la force d'Hercule soulevant le fils de la terre, Antée, son rival.

— Ma maîtresse chérie, trésor d'amour, tu auras donc la force de quitter une aussi belle vie, une vie à peine commencée ?

— Nephtaly, ne la quittes-tu pas ?... et n'est-ce pas un bienfait que

de ne faire qu'effleurer une coupe au fond de laquelle sont les chagrins et les malheurs?...

— Tu n'hésiteras pas à percer ce beau sein, ce trône de l'amour où je viens de reposer ma tête!...

— Non... Que puis-je être hors de ta vue? Puis-je vivre sans toi? Toi seul, entre les hommes, m'a souri de ce sourire que j'aime.

— Eh bien, oui, fille céleste, nous nous endormirons voluptueusement, et les mains entrelacées, dans la nuit qui n'a point d'aurore.

— Oui, Nephtaly, quand tu le désireras... mais, je t'en supplie, fais-moi donc entendre encore cette douce voix, ces doux chants qui charmèrent mon âme! Epuisons, dévorons toutes les joies, réunissons notre vie tout entière en un seul moment, et... absorbons-le! Chante donc, achève de m'enivrer!...

Nephtaly, saisissant son luth, que Marie lui présenta sur un signe de Clotilde, chanta les stances suivantes :

Que la fleur des champs soit séchée
Par le noir souffle des hivers,
Ou que, de sa tige arrachée,
Quand les prés encor verts
Sont ornés de sa tête élégante,
Elle soit d'un cruel zéphyr
La victime odorante....
Son sort n'est-il pas de mourir?

Qu'importe la faible durée
De nos trop misérables jours,
Si du bonheur la main dorée
N'en fleurit pas le cours?
Périr le front plein de jeunesse,
Parés des roses du plaisir,
Ou flétris de vieillesse...
Ne faut-il pas toujours mourir?

Que le voyageur accomplisse
Sa longue route en peu d'instants,
Et que sa course en réunisse
Les nombreux accidents;
Ou que, marchant avec prudence,
De sa peine il fasse un plaisir,
Pour toute récompense...
Ne faut-il pas toujours mourir?

Hélas! mourons, ma douce amie!
Mourons sans répandre des pleurs.
N'avons-nous pas de cette vie
Senti toutes les fleurs?
Lorsque, dans un charmant bocage,
Les mains n'ont plus rien à cueillir,
Qu'il n'offre plus d'ombrage...
Alors... n'en faut-il pas sortir?

Jamais l'israélite ne mit tant d'expression dans son chant. Clotilde, le cou tendu s'abandonnait tout entière à la volupté : attendrie, elle regardait frémir les cordes du luth en pleurant.

— Voilà la vie, dit-elle en faisant résonner la corde.

Le son retentit fortement d'abord, s'amortit, parut renaître, puis s'éteignit doucement.

Cette exacte image émut jusqu'à Castriot.

— Tu pleures, s'écria Nephtaly, tu regrettes ton existence. Ah! Clotilde, tu pourrais t'éviter ces larmes, et nous serions heureux!

— Comment, mon ami?

— Ecoute!... fuyons! suis-moi dans l'Asie; nous irons dans le fond d'un désert...

— Oui.

— Une simple demeure sera notre asile, elle sera belle comme toi; mes richesses suffiront à nos besoins; là, heureux, sans entraves, nous vivrons toute une vie de bonheur en présence de la seule nature; et tu seras jusqu'à ta mort comblée des plaisirs que tu ressens aujourd'hui.

— Mais, Nephtaly, mon père!... il mourra de douleur.

— Clotilde!... s'écria le juif, tu auras des enfants!..... et tu t'en tendras appeler : « *Ma mère!...* »

— Ah! ne me regarde pas! tu m'y ferais consentir!...

— Viens, viens!

— Nephtaly, je vais le vouloir si tu le veux encore! Mais, dit-elle en saisissant le luth et chantant avec la voix de la mélancolie :

Que la fleur des champs soit séchée
Par le noir souffle des hivers,
Ou que, de sa tige arrachée,
Quand les prés encor verts
Sont ornés de sa tête élégante,
Elle soit d'un cruel zéphyr
La victime odorante...
Son sort n'est-il pas de mourir?

— Eh bien, Clotilde, mourons!... oui, mourons! car nous avons épuisé vingt siècles d'existence... Et il regarda sa charmante maîtresse en caressant son sein d'albâtre.

Castriot, assis sur une chaise, contemplait Clotilde et le juif avec des yeux farouches; l'idée, terrible pour lui, de voir périr sa bienfaitrice lui fendait le cœur, et il était occupé des moyens de l'empêcher de mourir.

— Nephtaly, dit Clotilde avec une ingénuité charmante, après un moment de silence, Nephtaly, mon cœur, donne-moi beaucoup de baisers pour que je te les rende?...

— Ah! Clotilde?... reprit le juif en la comblant de ses caresses enflammées et en cueillant l'ambroisie de ses lèvres corallines, mon ange, il est d'autres plaisirs!... plus vifs, suprêmes, la véritable fleur de la vie; et, puisque nous devons succomber, mourir, laisse-moi... ton bien-aimé, savourer ce fruit délicieux.

— J'ignore, interrompit Clotilde, ce que tu veux... je suis prête à te l'accorder puisque tu le demandes!... et, quoique je ne puisse croire que ce que tu veux soit un mal, un je ne sais quoi me dit que j'y perdrais mon plus grand charme...

— Ah! Clotilde, Clotilde, tu es une habitante des cieux!... ton langage inspire la vertu; va, retournes-y brillante, pure, vierge, et puisses-tu savoir quel sacrifice je te fais!...

— Mon ami, dit la princesse, demain j'épouse le prince Gaston.

— Eh quoi!... s'écria l'israélite.

— Je le dois, Nephtaly, j'ai promis, mais écoute à ton tour, et suis les ordres de ta maîtresse. Trouve-toi dans la chapelle au matin! Castriot t'introduira; cache-toi contre un des piliers, et là, tu verras si je t'aime!... lorsque je tirerai mon poignard, saisis-toi du tien, et que nos derniers soupirs s'entremêlent.

— J'y serai, Clotilde... répondit le juif.

En ce moment, Castriot, s'approchant de ce couple charmant entrelacé comme deux dauphins qui jouent, dit à Clotilde :

— Il n'y a donc que le prince Gaston qui s'oppose à votre bonheur?...

— Oui, répondit le beau juif.

— Eh bien, vous serez heureux!... croyez-en Castriot?...

Et sans plus tarder, le féroce Albanais courut à la chambre hospitalière du comte de Provence; il ouvre doucement la porte, il tressaille de joie en voyant la lampe expirante ne jeter qu'une faible lueur; il s'avance à pas lents vers le lit, et, sourd à sa conscience, à tout, il détourne la tête, tire son sabre, et frappe à coups redoublés en s'écriant : « Il le faut!... il le faut!... » et dans sa fureur il laissa son sabre sur le lit du prince.

Il revient précipitamment et rentre dans la chambre de Clotilde avec un visage serein.

— Vous serez heureux !... répéta-t-il, ainsi vous pouvez vous séparer sans crainte, vous ne mourrez pas !...

— Comment cela, Castriot ?... s'écria la jeune fille.

— Vous serez heureux !... et rien ne s'opposera plus à votre union, si le roi y consent toutefois !...

A ces mots, un frisson glacial parcourut tout le corps de la princesse ; elle resta muette, pâle, immobile, froide, et Nephtaly regarda Castriot avec un profond étonnement.

— Séparez-vous ! reprit l'Albanais brusquement.

— Qu'a-t-il fait ?... s'écria Clotilde revenant à elle aux baisers que Nephtaly lui prodiguait.

— Clotilde, à demain donc !... dit le juif.

Alors tous deux s'acheminent vers la galerie ; mais Clotilde est toujours stupéfaite, et son sein palpitant ; elle est accompagnée de Castriot, qui les suit. La voûte de marbre retentit de leurs adieux ; et quand Nephtaly, après avoir savouré le dernier, le plus long des baisers, s'élança dans l'escalier, l'on entendit le léger bruit des fantômes résonner au fond de la galerie ; et, de la chambre de Gaston une grande ombre projetée par la lueur de la lampe mourante se mouvoir d'une manière indistincte.

— C'est son esprit ! dit Castriot tremblant ; ou bien ne serait-il pas mort ?

A cette parole, l'idée du crime que l'Albanais avait commis se glissa dans le cœur de la princesse en le glaçant ; elle rentra dans sa chambre comme engourdie, et ce ne fut qu'après un long moment de silence que, regardant sa chambre vide, elle s'écria : « Il est parti ?... »

— Oui, madame, dit Marie.

— Ah ! Castriot, qu'avez-vous fait ?... continua Clotilde.

— Ne m'avez-vous pas dit que le prince Gaston était le seul obstacle à votre bonheur ?...

— Mais on vous fera mourir, Castriot !... observa la princesse.

— Oui, répondit l'Albanais, mais vous serez heureuse !...

Le jour commençait à poindre dans les cieux, les lampes pâlissaient : Clotilde, accablée sous le poids des voluptés, pouvant à peine soulever ses paupières, appuya sa tête en désordre sur le sein de sa nourrice, et un instant de sommeil vint la saisir... Castriot, respectant son repos, s'en fut veiller à sa porte, et sa nourrice contempla en pleurant ce sommeil précurseur de l'éternel sommeil... qui devait envahir sa vie...

XXIX

Affreuse résolution suivie d'effet.

Cependant tout était en mouvement dans Casin-Grandes. Dès l'aurore une foule considérable ne cessait d'y arriver, car la nouvelle du mariage du souverain de la Provence avec l'héritière du royaume de Chypre, la célèbre Clotilde, s'était promptement répandue ; et de tous les côtés de la contrée l'on accourait pour être témoin des fêtes qui devaient célébrer cette union. L'on avait annoncé que les deux souverains tiendraient cour plénière, et que l'on recevrait tout le monde, jusqu'aux plus simples paysans. L'on doit, après cela, juger de l'empressement que l'on mettait à se rendre à la majestueuse demeure du roi de Chypre.

Aussi était-ce déjà un spectacle que l'aspect de la route d'Aix à Casin-Grandes ! Une foule de dames plus ou moins parées, jalouses de voir cette beauté tant vantée, arrivaient sur des haquenées, en litière ou à pied ; les chevaliers, les barons, les seigneurs et leur suite, les paysans, les curieux, tout cela formait une longue procession dont le commencement semblait être Casin-Grandes, et la fin à Aix.

On eût dit que la nature voulait favoriser cette solennité en la protégeant par un ciel d'azur sur lequel les yeux cherchaient en vain des nuages : — Heureux augure du bonheur des époux !... se disait-on.

Mais l'activité qui régnait sur la route ne pouvait pas se comparer à celle qui se déployait dans l'intérieur du château de Casin-Grandes. Maître Taillevant et le grand Hercule Bombans, sans cesse sur leur champ de bataille, ne cessant d'aller et venir, paraissaient se multiplier.

La foule, ayant déjà envahi les cours, rendait le service très-difficile : néanmoins la décoration magique du château ne laissait rien à désirer, et le génie du célèbre Taillevant y brillait de tout son éclat : ce n'étaient que festons, que guirlandes de fleurs, galantes devises, heureuses allégories, feuillages, arcs de triomphe, troupes de musiciens, symphonies, tables dressées à tous venants, comme aux noces de Gamache, enfin une profusion de toutes les ressources de l'art *culinaire* et du décorateur. Choisissez de toutes nos décorations modernes la plus belle et la plus somptueuse, et vous n'arriverez pas encore au luxe déployé par Taillevant.

Aux deux coins du portail d'entrée, deux syrènes versaient à tous les survenants, l'une du vin d'Orléans et l'autre de l'hydromel.

La première cour se distinguait par un appareil militaire qui consistait en une brillante cavalerie commandée par Kéfalein ; il présidait à tout avec la précision d'un brigadier de gendarmerie, en mêlant toutefois aux formes militaires l'espèce de bonté résultant de cet heureux caractère qui devait lui ouvrir les portes du ciel.

La chapelle, ornée de ce que les pompes de la religion ont de plus brillant, était ouverte, et l'on admirait la multitude des cierges, les bannières, les simples festons que l'on avait suspendus entre les vieux piliers et les armes royales des Lusignan confondues avec les armes royales des descendants de saint Louis, qui était la tige des comtes de Provence. On entrevoyait les deux fauteuils dorés, et les coussins et le dais sous lequel les deux jeunes époux devaient s'asseoir.

Je dis on entrevoyait, car l'impitoyable Castriot défendait à tout le monde d'entrer dans cette chapelle. En effet, dès le matin, le juif Nephtaly s'était glissé dans la cour, l'Albanais l'avait caché dans l'enfoncement d'une vieille chapelle consacrée à saint Guy.

Mais rien n'était comparable au spectacle que présentait la seconde

cour, l'affluence des seigneurs, des chevaliers bannerets et des dames ne permettant pas que tous fussent admis dans les appartements royaux; les dames d'Aix et des environs étaient assises tout autour de cette vaste cour, et une multitude de seigneurs et les compagnons d'armes du comte de Provence se tenaient au milieu, en formant des groupes divers; les uns parlaient entre eux, les autres s'adressaient aux plus jolies d'entre les dames, et de beaux pages, de jeunes écuyers, allaient et venaient, portant et recevant des ordres.

Sur les marches du bel escalier de marbre, le grand écuyer Vérynel et Jean Stoub commandaient la garde du prince, qui garnissait le péristyle, l'escalier et la salle des gardes, conjointement avec les officiers, les pages et les écuyers du comte de Provence.

Le salon rouge, le cabinet du prince et sa chambre royale étaient inondés par l'élite des amis du comte; les plus belles dames parées avec tout le luxe du temps, les plus grands seigneurs, tels que le comte de Foix, le comte Engnerry, et même le beau Dunois, parrain de Gaston II, qui, pour le moment, se trouvait à Aix, formaient une assemblée imposante, et telle qu'il ne s'en était jamais vue de si brillante à Nicosie. Aussi les trois ministres, les seigneurs cypriotes, avaient-ils, malgré leur grand usage, la contenance d'un maire de province qui reçoit un ambassadeur et sa suite, et qui se confond en efforts pour se mettre à la hauteur du diplomate.

Le seul Jean II se trouvait au milieu de cette pompeuse cérémonie dans son élément naturel. Ce beau vieillard à cheveux blancs, vêtu simplement d'une dalmatique précieuse, portant à son côté l'épée du premier chef des croisés, et sur sa tête la couronne de Godefroi de Bouillon, avait une contenance majestueuse; il parlait avec bonté à chaque seigneur et l'entretenait de ses exploits, comme s'il eût été son compagnon d'armes; il s'adressait aux dames avec cette courtoisie calme et sans empressement qui convient aux vieillards.

Cependant l'impatience régnait sur tous les visages, et une espèce de murmure résonna dans les cours et dans les appartements, lorsque le beffroi de Casin-Grandes sonna dix heures du matin. Cette impatience avait un juste motif lorsqu'on apprendra que ni le chevalier noir, c'est-à-dire Gaston II, comte de Provence, ni la belle Clotilde, n'avaient encore paru.

Le roi Jean II se fit guider par Monestan vers les comtes de Foix et Dunois, et il leur dit avec enjouement :

— Nobles chevaliers, vous semblez de concert avec le comte de Provence, et peut-être pourriez-vous nous expliquer la cause de son retard le jour de ses noces.

— Sire, lui répliqua Dunois, nous l'avons accompagné ce matin, car il est sorti du château et nous a recommandés, si nous l'aimions, de ne point nous inquiéter de sa personne; c'est aujourd'hui qu'expire le vœu qui le force à ne point découvrir son visage, et je présume qu'il est allé remplir des devoirs sacrés à quelque autel du voisinage... Il nous expliqua même qu'il arriverait avec son écuyer à la chapelle de votre château lorsque la messe commencerait, et que les sons de la cloche suffiraient pour l'avertir.

Alors le monarque siffla son huissier, qui ne parut point; Monestan eut toutes les peines du monde à trouver le docteur tapi dans un angle de la salle des gardes, et s'étant arrangé de manière à ce qu'aucune personne ne le froissât et ne troublât le repos de sa petite machine.

Jean II ordonna au docteur d'aller trouver Clotilde, et de la prévenir qu'elle était attendue au salon rouge.

Clotilde venait de s'éveiller, et la fidèle nourrice, aidée par Josette, déployait aux yeux de la princesse les magnifiques présents que le sénéchal du comte de Provence avait apportés dès l'aurore.

La jeune fiancée contemplait d'un air triste et distrait les vêtements somptueux qu'un marié donne ordinairement à sa prétendue, et qui, dans le temps où vivait Clotilde, étaient de nature à durer toute la vie. La robe de mariage, d'une étoffe précieuse, figurait sur le devant les armes des deux époux, selon l'usage et la mode de cette époque; le voile précieux annonçait par sa richesse une production orientale; un collier de perles, des anneaux, des pierres précieuses, complétaient une parure digne d'une reine.

Clotilde se laissait habiller sans dire un seul mot, elle ne donnait aucune attention à la manière dont ses cheveux étaient disposés et dont ses vêtements s'arrangeaient sous les doigts légers de Josette et de sa nourrice. Elle ne regardait qu'une chose, et elle la regardait avec une expression remarquable : on y lisait l'amour, les regrets et le souvenir de la volupté, qui renferme un sentiment tout à la fois pénible et gracieux : cette chose unique était la table du festin de la nuit et le siége occupé par Nephtaly, la lyre, les débris des mets, les roses effeuillées, sa couronne de fleurs, et l'ensemble de toutes ces ruines d'amour.

A l'approche de la mort, les pensées deviennent solennelles, et la jeune fille ne pouvait s'empêcher de réfléchir profondément; son âme, en proie aux souvenirs du moment enchanteur qu'elle avait passé avec Nephtaly, n'hésitait pas à consommer le sacrifice qu'elle avait promis; mais elle se perdait dans un labyrinthe de pensées confuses qu'elle ne pouvait pas renvoyer de son cœur.

Lorsque Trousse parvint à elle, il fut étonné de la pâleur de la princesse, qu'il trouva assise sur le siége qu'avait occupé l'israélite; elle tenait un poignard entre ses mains et le regardait fixement : une larme roulait sur ses joues; Marie et Josette interdites, debout et stupéfaites, contemplaient leur maîtresse adorée dans le plus grand silence.

— C'est moi, madame! s'écria le docteur, je viens, par ordre de monseigneur, vous prier de vous rendre au salon où vous êtes attendue; dix heures sont sonnées; la chapelle est prête; monseigneur l'évêque est en habits pontificaux... Mais j'ai bien peur que la cérémonie n'ait pas lieu : votre pâleur annonce une forte indisposition... vous pensez beaucoup trop!... Et je prévois que vous aurez besoin de mon secours, car vos nerfs...

Le docteur s'arrêta; Clotilde avait tourné la tête vers lui, et comme elle présenta la pointe du poignard au nez du médecin, on conçoit que ce mouvement était plus que suffisant pour glacer la langue de Trousse.

— Je vous suis, maître Trousse, dit la princesse.

Le docteur, interdit, s'en alla lentement et rassembla toutes les forces de son entendement pour s'expliquer à lui-même l'état de la princesse; mais, voyant que cette méditation tendait trop fortement son intelligence, il s'écria : — Qu'est-ce que cela me fait?... Et il rentra dans la salle des gardes.

Clotilde embrassa Marie et Josette pour la dernière fois; elle toucha tout ce qui avait appartenu au juif, baisa son luth, parcourut de la main les étoffes précieuses qui paraient sa chambre; elle s'en fut regarder une dernière fois la rocaille de la Coquette, et, trouvant sur la fenêtre un dernier bouquet, elle en orna son sein... puis, jetant un dernier coup d'œil sur cet ensemble qui faisait tant palpiter son cœur, elle dit adieu à la vie, cacha son poignard dans son sein et s'achemina vers le salon, en tâchant de déguiser par un air riant la douleur profonde qu'elle enfermait dans son âme.

Aussitôt qu'elle parut dans les appartements royaux, il y eut un instant de silence, et chacun contempla la beauté de cette charmante princesse. Elle fut se mettre à côté de son vieux père, et sourit à tous ceux qui la regardaient, avec cette affabilité, cette grâce qui doublaient ses charmes; néanmoins l'expression de la souffrance triomphait sur son visage, et elle fut remarquée par tout le monde.

Après s'être montrée dans tous les appartements, elle demanda à son père la permission de se rendre à son oratoire de la chapelle, pour se recueillir, ajoutant qu'au bout d'une demi-heure, et lorsque le beffroi sonnerait onze heures, on pouvait commencer la cérémonie; Jean II y consentit et serra la main de sa fille de manière à lui faire comprendre qu'il compatissait à sa peine.

Clotilde, suivie de Marie, de Josette, de Jean Stoub et de l'évêque en habits pontificaux, traversa la cour de Hugues au milieu de la foule qui se pressa sur son passage; elle entra dans le temple avec Marie et l'évêque; ce dernier se rendit à son oratoire, et Castriot conduisit Clotilde et la nourrice vers la chapelle de saint Guy, où depuis longtemps le juif attendait sa maîtresse avec une anxiété sans égale. L'Albanais confia la garde de la chapelle à Jean Stoub, et resta avec la nourrice contre un des piliers de l'autel de saint Guy.

Clotilde, se précipitant dans les bras de son cher israélite, y donna un libre cours aux larmes qu'elle retenait, et la voûte sacrée retentit de leurs baisers de flamme, de ces derniers baisers avant-coureurs de la mort; ils se tinrent longtemps embrassés et sans pouvoir dire une seule parole.

Le juif le premier s'écria : — Ah! Clotilde! tes larmes me disent assez que tu n'auras pas la force de mourir .. Est-ce à toi, jeune et belle, de porter le joug que nous impose ma naissance impure?... Non, non, moi seul dois périr...

Pour toute réponse, Clotilde tira de son sein le poignard qu'elle y avait placé et le montra au juif étonné.

Des larmes de joie s'échappèrent des yeux de Nephtaly, et il cueillit un doux baiser que ne lui rendit pas Clotilde.

— O ma bienfaitrice! s'écria Castriot en s'approchant, que craignez-vous et pourquoi cette arme cruelle? N'ai-je pas levé tous les obstacles? Attendez, et dans peu le bruit de la mort du comte de Provence va vous dégager de vos serments.

— Castriot, dit la princesse, le comte de Provence n'est pas mort, et Dunois l'a conduit ce matin au prieuré de Sainte-Marie.

L'Albanais resta stupéfait.

L'israélite ne cessait de contempler sa pâle maîtresse, dont les yeux se confondaient avec les siens par des regards pleins de langueur.

— Nephtaly, dit-elle, viens que je te conduise au sombre pilier où je veux que tu sois.

Elle saisit la main du beau juif et l'entraîne vers une énorme colonne qui se trouvait auprès de la sacristie : en cet endroit, les voûtes étaient obscures, les vitraux extrêmement bruns, et Nephtaly, enveloppé d'un grand manteau, pouvait s'y cacher facilement.

Ils s'acheminent lentement en se tenant par la main et s'enivrant par les derniers regards qu'ils crurent jeter dans cette vie... Nephtaly est auprès du pilier... Clotilde le place; et là, rassemblant toutes les forces de leurs âmes, ils se donnent le dernier baiser de l'amour : ils dévorent leurs lèvres de grenades, ils semblent s'emparer de leur souffle, et un frisson glacial les parcourt en pensant que c'est leur dernière caresse... Clotilde, atterrée par la volupté, s'arrache des bras de son bien-aimé, elle regagne à pas lents le coussin et le fauteuil qui lui sont destinés, mais elle retourne maintes et maintes fois la tête pour regarder l'israélite... elle est agenouillée devant l'autel, Quand elle voit Nephtaly tirer son poignard; le fer brille..... elle ferme l'œil..... Un bruit cruel vient frapper confusément son oreille... (ce bruit annonce une chute ..) elle croit entendre une douce voix crier faiblement : — Clotilde!... Ses sens s'émoussent... un froid perçant arrête son sang; un nuage épaissit sa vue, le nuage flotte, hésite, se fixe bientôt sur ses yeux mourants et elle tombe évanouie. . . .

Castriot et Marie, sans s'inquiéter du bruit qui vient de retentir dans le temple et qui ressemblait assez au bruit d'une porte qui se ferme, s'empressent de faire revenir la princesse. Lorsqu'elle commence à respirer, onze heures retentissent; Castriot et Marie ne voient que Clotilde; mais dans ce moment l'évêque, suivi de l'abbé Simon et de ses acolytes, s'avance à l'autel; les portes de la chapelle s'ouvrent; Jean II, guidé par Monestan, arrive avec la foule des seigneurs; les cloches sonnent avec force, et l'on aperçoit par les portes du temple une multitude curieuse qui suit le cortége, envahit les cours et se prosterne en attendant le chant des prêtres qui annonce le commencement de la cérémonie. Le comte de Foix fut longtemps inquiet en ne voyant pas Gaston II.

Mais enfin le comte de Provence ne tarda pas à paraître, suivi d'un seul écuyer. Il portait encore son armure noire, son casque noir et sa visière baissée; il prit sa place à côté de Clotilde, qui, pâle, stupéfaite, n'apercevant rien qu'à travers un nuage, ne regarda même pas son fiancé.

Un songe n'est pas plus fugitif et plus rapide que tous ces mouvements ne l'étaient pour la pauvre Clotilde : elle rêve... elle écoute le chant monotone de la liturgie sans la comprendre; elle voit fumer l'encens sans le voir, elle entend le léger bruit de l'assemblée sans y être, et elle regarde son père avec les yeux de la stupeur; enfin, elle rêve!...

Tous les personnages sont réunis, et chacun, les yeux fixés sur ce couple charmant, attend le moment de leur union avec une impatience bien naturelle.

Après un laps de temps dont la princesse n'eut aucune idée, l'évêque s'avance, prend la main glacée de Clotilde, la joint à celle du prince... Alors la jeune fille, revenant à la vie, et tirée de son sommeil par ce mouvement, dirige le poignard dans son sein. . . .



CONCLUSION

Dénoûment bien inattendu.

A l'instant où Clotilde saisit son poignard, l'écuyer du prince Gaston l'arrêta, et la princesse étonnée reconnut en la personne de cet écuyer le beau chevrier, le jeune Raoul.

Le comte de Provence jette précipitamment son casque, il se tourne vers Clotilde et s'écrie :

— Enfin, je suis aimé !...

La jeune princesse s'évanouit à ce mot. L'organe enchanteur du prince, n'étant plus déguisé par le creux ménagé dans sa visière, résonna comme celui de Nephtaly; les boucles de ses cheveux noirs, s'échappant de dessous son casque, vinrent effleurer le cou de la jeune fille... et quand Clotilde revint à elle, elle put admirer la noble tête de son bien-aimé dans celle de son époux !...

— Vous fûtes bien cruel !... s'écria-t-elle après l'avoir regardé longtemps.

— C'est à vous de me punir, répondit le prince.

— Je le devrais, mais le puis-je?

La messe était finie, Clotilde mit en deux mots son père au fait de cet événement extraordinaire, qui bientôt vola de bouche en bouche.

Le bonheur de Clotilde fut trop fort pour qu'elle pût y résister. Elle se vit obligée de rester à la chapelle, assise sur son fauteuil : alors seulement elle remarqua que le prince Gaston portait l'écharpe brodée pour Nephtaly, et qu'au bout d'une chaîne d'or qu'il avait au cou, pendait le gland qui s'était détaché de la tunique de Clotilde à la colline des Amants.

Le peuple et la foule faisaient retentir l'air d'acclamations! Castriot, muet et immobile, contemplait en silence le visage rayonnant de sa bienfaitrice; Josette, pressant la main de Jean Stoub, jugeait par elle-même combien sa maîtresse serait heureuse; la nourrice pleurait de joie; Bombans, survenant et apprenant cet événement, s'écriait : — Je l'avais bien dit!... Trousse se demandait : — Qne m'en reviendra-t-il?... Et à quelques pas de là le bon roi Jean II, entouré de Dunois et de sa cour, écoutait le récit que le comte de Foix faisait de l'adresse que le prince Gaston avait mise pour remplir le double personnage du juif et du chevalier noir, et comment, au tournoi, ce fut Raoul de Crécy, écuyer du prince, qui remplissait le rôle difficile du chevalier à la devise.

Il blâma beaucoup, ainsi que Dunois, la folie de Gaston, en convenant toutefois que la fragilité et les perfidies du beau sexe pouvaient lui servir d'excuse.

Bientôt la princesse fut assez bien remise, et toute la cour retourna dans les appartements du roi de Chypre.

Je pense que je puis me dispenser de raconter les fêtes qui remplirent cette célèbre journée : qu'il suffise de savoir que le grand Taillevant avait dressé les tables du festin dans le parc, et que c'est à cette occasion qu'il inventa le fameux entremets des noces de Thétis et de Pelée, drame qui l'a rendu célèbre dans toute la chrétienté.

C'est pour cette fête qu'il composa son nouveau plat nommé la *nuptialine*.

Les grâces, la décence, les vertus et l'amour accompagnèrent Clotilde au lit nuptial; la nuit fut le seul témoin du dernier hymen des amants, et le prince amoureux reposa sa tête sur un sein qui ne battait que pour lui.

Le lendemain l'on abandonna Casin-Grandes, en le commettant à la garde d'Hercule Bombans, de Jean Stoub, son gendre, et de Josette.

Les deux époux, le roi Jean II et toute sa cour firent leur entrée solennelle à Aix; les rues étaient tendues de tapisseries, et tout le peuple sur pied.

Le roi de Chypre y séjourna quelque temps, et bientôt il partit de Marseille avec une escadre et des troupes destinées à reconquérir son royaume.

En quittant les bords hospitaliers de la Provence, le bon Monestan remercia l'Eternel; Kéfalein ne dit mot, et l'évêque s'écria : — Nous nous compléterons en route... Ce qui signifie sans doute que l'armée ne montait pas à trente mille hommes.

Trousse ne voulut pas se hasarder dans cette navigation périlleuse, et il resta en Provence.

C'est ici que je dois m'arrêter.

Cependant je sens que mes lecteurs ne seraient pas satisfaits si je ne leur donnais pas des détails sur les divers personnages de cette véridique histoire.

Le docteur Trousse ne voulut point faire d'enfants pour ne pas altérer sa santé, et nous devons annoncer qu'il mourut à l'âge de cent quatre ans; sa mort fut la suite d'une chute, c'est ce qui lui fit dire avec l'accent du désespoir : — Quel malheur d'être arrêté au milieu de sa carrière.

Castriot resta près de sa bienfaitrice, et le comte de Foix lui rendit le sabre qu'il avait laissé sur le lit du comte Gaston, de manière qu'il pût toujours faire à ce sabre chéri sa caresse habituelle. L'Albanais avait conçu pour Marie une haute estime, à compter du jour qu'il lui vit déchirer le Mécréant, et un beau jour il épousa la nourrice de Clotilde. — Je dirai avec plaisir que la bravoure de Castriot fut héréditaire dans sa famille, et qu'il existe à Aix un sergent de la vieille garde, nommé Castriot, qui ressemble en tout à son célèbre aïeul, et qui fait avec orgueil à son sabre la caresse que notre Castriot faisait au sien; mais le Castriot vivant, en même temps qu'il caresse son sabre, frise sa moustache, chose que ne faisait pas son ancêtre.

Josette laissa une nombreuse postérité, et la famille de Bombans dure encore, grâce à la circonspection qui la distingue.

Bombans vécut riche et partant honoré, car il acheta sur la fin de ses jours le marquisat de Casin-Grandes.

C'est M. le marquis de Stoubière à qui je suis redevable des manuscrits précieux où j'ai puisé cette intéressante histoire, et la ville de Marseille le compte aujourd'hui comme un de ses meilleurs citoyens.

Il descend en ligne directe de Jean Stoub, et, pour ne pas l'oublier, il porte dans ses armes cette branche de cyprès qui distinguait les soldats du Mécréant; il possède dans son parc la colline des Amants, et il y a un banc de pierre à la place ou son aïeule Josette agita son mouchoir.

Je me suis assis sur ce banc, et c'est de cette place que j'ai décrit le paysage que l'on a remarqué au commencement de cet ouvrage; j'ai vu la Coquette et la place où fut Casin-Grandes. *Campos ubi Troja fuit.*

Les antiquaires, les littérateurs et les savants savent tous ce que devint Taillevant, l'écrivain le plus distingué de la cuisine française; il fut le premier cuisinier de Charles VII, et s'il revenait de nos jours, il serait digne de faire le dîner d'un ministre la veille de l'ouverture d'une session ou du vote d'une loi d'élections.

Monestan mourut d'un coup de froid qu'il gagna dans une église, et Jean II reçut le dernier soupir de ce fidèle ministre, dont le der-

nier mot fut : — O mon Dieu! pardonnez-moi et protégez les jours du roi.

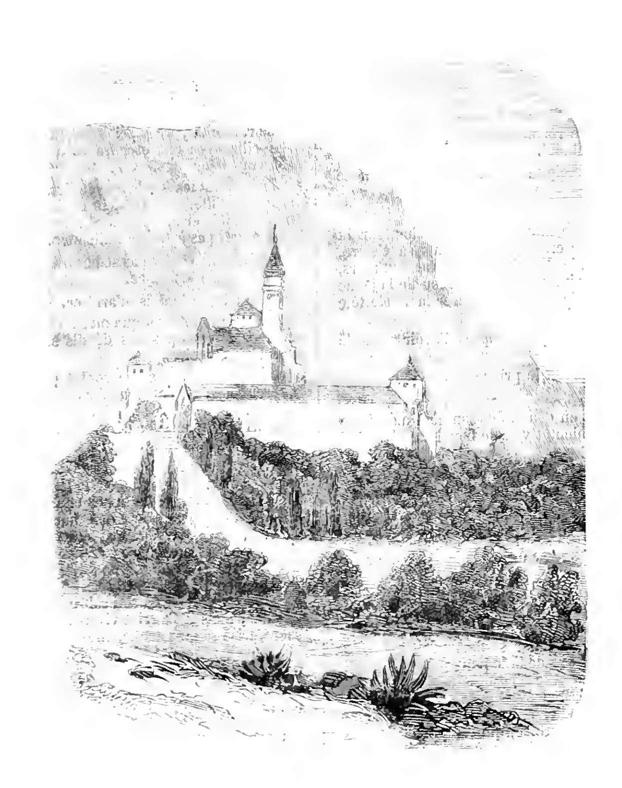
Kéfalein et Vol-au-V[illegible] périrent ensemble dans une charge de cavalerie : ce fut la pre[illegible] la dernière fois qu'il tomba de cheval.

Vol-au-Vent fut e[illegible] avec son maître. Le bon connétable avait souvent manifesté ce dés[illegible]

Hilarion devint cardina[illegible] et c'est lui qui dirigea les armées du pape. Il mourut dans un âge avancé, au moment où il avait amené les armées du saint-père à ce nombre si souvent désiré de trente mille hommes. Ce succès adoucit l'amertume de son dernier soupir, et même en expirant il invoqua le secours de la *milice céleste*.

Pour ce qui est de Jean II, du prince Gaston et de Clotilde, on peut consulter l'histoire, car je ne veux pas empiéter sur son domaine.

FIN DE L'ISRAÉLITE



P[illegible]. — TYP. BOURET.

LA COMÉDIE HUMAINE

ŒUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC

HONORINE

LES MARANA — L'EMPLOYÉ — L'ÉPICIER

Dess. Tony Johannot, Staal, Bertall, Daumier, E. Lampsonius, etc.

Gravures par les meilleurs Artistes.

À MONSIEUR ACHILLE DEVÉRIA,

comme un affectueux souvenir de l'Auteur.

DE BALZAC.

Si les Français ont autant de répugnance que les Anglais ont de propension pour les voyages, peut-être les Français et les Anglais ont-ils raison de part et d'autre. On trouve partout quelque chose de meilleur que l'Angleterre, tandis qu'il est excessivement difficile de retrouver loin de la France les charmes de la France. Les autres pays offrent d'admirables paysages, ils présentent souvent un *comfort* supérieur à celui de la France, qui fait les plus lents progrès en ce genre. Ils déploient quelquefois une magnificence, une grandeur, un luxe étourdissants; ils ne manquent ni de grâce ni de façons nobles; mais la vie de tête, l'activité d'idées, le talent de conversation et cet atticisme si familiers à Paris; mais cette soudaine entente de ce qu'on pense et de ce qu'on ne dit pas, ce génie du sous-entendu, la moitié de la langue française, ne se rencontrent nulle part. Aussi le Français, dont la raillerie est déjà si peu comprise, se dessèche-t-il bientôt à l'étranger, comme un arbre déplanté. L'émigration est un contre-sens chez la nation française. Beaucoup de Français, de ceux dont il est ici question, avouent avoir revu les douaniers du pays natal avec plaisir, ce qui peut sembler l'hyperbole la plus osée du patriotisme.

Ce petit préambule a pour but de rappeler à ceux des Français qui ont voyagé le plaisir excessif qu'ils ont éprouvé quand, parfois, ils ont retrouvé toute la patrie, une oasis dans le salon de quelque diplomate; plaisir que comprendront difficilement ceux qui n'ont jamais quitté l'asphalte du boulevard des Italiens, et pour qui la ligne des quais, rive gauche, n'est déjà plus Paris. Retrouver Paris! savez-vous ce que c'est, ô Parisiens? C'est retrouver, non pas la cuisine du Rocher de Cancale, comme Borel la soigne pour les gourmets qui savent l'apprécier, car elle ne se fait que rue Montorgueil, mais un service qui la rappelle! C'est retrouver les vins de France, qui sont à l'état mythologique hors de France, et rares comme la femme dont il sera



Onorina la consulesse.

question ici! C'est retrouver non pas la plaisanterie à la mode, car de Paris à la frontière elle s'évente; mais ce milieu spirituel, compréhensif, critique, où vivent les Français, depuis le poëte jusqu'à l'ouvrier, depuis la duchesse jusqu'au gamin.

En 1836, pendant le séjour de la cour de Sardaigne à Gênes, deux Parisiens, plus ou moins célèbres, purent encore se croire à Paris, en se trouvant dans un palais loué par le consul général de France, sur la colline, dernier pli que fait l'Apennin entre la porte Saint-Thomas et cette fameuse lanterne qui, dans les *kepseakes*, orne toutes les vues de Gênes. Ce palais est une de ces fameuses villas où les nobles génois ont dépensé des millions au temps de la puissance de cette république aristocratique. Si la demi-nuit est belle quelque part, c'est assurément à Gênes, quand il a plu comme il y pleut, à torrents, pendant toute la matinée, quand la pureté de la mer lutte avec la pureté du ciel; quand le silence règne sur le quai et dans les bosquets de cette villa, dans ses marbres à bouches béantes d'où l'eau coule avec mystère; quand les étoiles brillent, quand les flots de la Méditerranée se suivent comme les aveux d'une femme à qui vous les arrachez parole à parole. Avouons-le : cet instant où l'air embaumé parfume les poumons et les rêveries, où la volupté, visible et mobile comme l'atmosphère, vous saisit sur vos fauteuils, alors qu'une cuiller à la main vous effilez des glaces ou des sorbets, une ville à vos pieds, de belles femmes devant vous, ces heures à la Boccace ne se trouvent qu'en Italie et aux bords de la Méditerranée. Supposez autour de la table le marquis di Négro, ce frère hospitalier de tous les talents qui voyagent, et le marquis Damaso Pareto, deux Français déguisés en Génois, un consul général entouré d'une femme belle comme une madone et de deux enfants silencieux, parce que le sommeil les a saisis, l'ambassadeur de France et sa femme, un premier secrétaire d'ambassade qui se croit éteint et malicieux, enfin deux Parisiens qui viennent prendre congé de la consulesse dans un dîner splendide, vous aurez le tableau que présentait la terrasse de la villa vers la mi-mai, tableau dominé par un personnage, par une femme célèbre sur laquelle les regards se concentrent par moments, et l'héroïne de cette fête improvisée. L'un des deux Français était le fameux paysagiste Léon de Lora, l'autre un célèbre critique, Claude Vignon. Tous deux, ils accompagnaient cette femme, une des illustrations actuelles du beau sexe, mademoiselle des Touches, connue sous le nom de Camille Maupin dans le monde littéraire. Mademoiselle des Touches était allée à Florence pour affaire. Par une de ces charmantes complaisances qu'elle prodigue, elle avait emmené Léon de Lora pour lui montrer l'Italie, et avait poussé jusqu'à Rome pour lui montrer la campagne de Rome. Venue par le Simplon, elle revenait par le chemin de la Corniche à Marseille. Toujours à cause du paysagiste, elle s'était arrêtée à Gênes. Naturellement le consul général avait voulu faire, avant l'arrivée de la cour, les honneurs de Gênes à une personne que sa fortune, son nom et sa position recommandent autant que son talent. Camille Maupin, qui connaissait Gênes jusque dans ses dernières chapelles, laissa son paysagiste aux soins du diplomate, à ceux des deux marquis génois, et fut avare de ses instants. Quoique l'ambassadeur fût un écrivain très-distingué, la femme célèbre refusa de se prêter à ses gracieusetés, en craignant ce que les Anglais appellent une *exhibition;* mais elle rentra les griffes de ses refus dès qu'il fut question d'une journée d'adieu à la villa du consul. Léon de Lora dit à Camille que sa présence à la villa était la seule manière qu'il eût de remercier l'ambassadeur et sa femme, les deux marquis génois, le consul et la consulesse. Mademoiselle des Touches fit alors le sacrifice d'une de ces journées de liberté complète qui ne se rencontrent pas toujours à Paris pour ceux sur qui le monde a les yeux.

Maintenant, une fois la réunion expliquée, il est facile de concevoir que l'étiquette en avait été bannie, ainsi que beaucoup de femmes et des plus élevées, curieuses de savoir si la virilité du talent de Camille Maupin nuisait aux grâces de la jolie femme, et si, en un mot, le haut-de-chausses dépassait la jupe. Depuis le dîner jusqu'à neuf heures, moment où la collation fut servie, si la conversation avait été rieuse et grave tour à tour, sans cesse égayée par les traits de Léon de Lora, qui passe pour l'homme le plus malicieux du Paris actuel, par un bon goût qui ne surprendra pas d'après le choix des convives, il avait été peu question de littérature; mais enfin le papillonnement de ce tournoi français devait y arriver, ne fût-ce que pour effleurer ce sujet essentiellement national. Mais, avant d'arriver au tournant de conversation qui fit prendre la parole au consul général, il n'est pas inutile de dire un mot sur sa famille et sur lui.

Ce diplomate, homme d'environ trente-quatre ans, marié depuis six ans, était le portrait vivant de lord Byron. La célébrité de cette physionomie dispense de peindre celle du consul. On peut cependant faire observer qu'il n'y avait aucune affectation dans son air rêveur. Lord Byron était poëte, et le diplomate était poétique; les femmes savent reconnaître cette différence qui explique, sans les justifier, quelques-uns de leurs attachements. Cette beauté, mise en relief par un charmant caractère, par les habitudes d'une vie solitaire et travailleuse, avait séduit une héritière génoise. Une héritière génoise! cette expression pourra faire sourire à Gênes où, par suite de l'exhérédation des filles, une femme est rarement riche; mais Onorina Pedrotti, l'unique enfant d'un banquier sans héritiers mâles, est une exception. Malgré toutes les flatteries que comporte une passion inspirée, le consul général ne parut pas vouloir se marier. Néanmoins, après deux ans d'habitation, après quelques démarches de l'ambassadeur pendant les séjours de la cour à Gênes, le mariage fut conclu. Le jeune homme rétracta ses premiers refus, moins à cause de la touchante affection d'Onorina Pedrotti qu'à cause d'un événement inconnu, d'une de ces crises de la vie intime si promptement ensevelies sous les courants journaliers des intérêts que, plus tard, les actions les plus naturelles semblent inexplicables. Cet enveloppement des causes affecte aussi très-souvent les événements les plus sérieux de l'histoire. Telle fut du moins l'opinion de la ville de Gênes, où, pour quelques femmes, l'excessive retenue, la mélancolie du consul français ne s'expliquaient que par le mot *passion*. Remarquons en passant que les femmes ne se plaignent jamais d'être les victimes d'une préférence, elles s'immolent très-bien à la cause commune. Onorina Pedrotti, qui peut-être aurait haï le consul si elle eût été dédaignée absolument, n'en aimait pas moins, et peut-être plus, *suo sposo*, en le sachant amoureux. Les femmes admettent la préséance dans les affaires de cœur. Tout est sauvé, dès qu'il s'agit du sexe. Un homme n'est jamais diplomate impunément : le *sposo* fut discret comme la tombe, et si discret que les négociants de Gênes voulurent voir quelque préméditation dans l'attitude du jeune consul, à qui l'héritière eût peut-être échappé s'il n'eût pas joué ce rôle de Malade Imaginaire en amour. Si c'était la vérité, les femmes la trouvèrent trop dégradante pour y croire. La fille de Pedrotti fit de son amour une consolation, elle berça ces douleurs inconnues dans un lit de tendresses et de caresses italiennes. *Il signor* Pedrotti n'eut pas d'ailleurs à se plaindre du choix auquel il était contraint par sa fille bien-aimée. Des protecteurs puissants veillaient de Paris sur la fortune du jeune diplomate. Selon la promesse de l'ambassadeur au beau-père, le consul général fut créé baron et fait commandeur de la Légion d'honneur. Enfin, *il signor* Pedrotti fut nommé comte par le roi de Sardaigne. La dot fut d'un million. Quant à la fortune de la *casa* Pedrotti, évaluée à deux millions gagnés dans le commerce des blés, elle échut aux mariés six mois après leur union, car le premier et le dernier des comtes Pedrotti mourut en janvier en 1831. Onorina Pedrotti est une de ces belles Génoises, les plus magnifiques créatures de l'Italie, quand elles sont belles. Pour le tombeau de Julien, Michel-Ange prit ses modèles à Gênes. De là vient cette amplitude, cette curieuse disposition du sein dans les figures du Jour et de la Nuit, que tant de critiques trouvent exagérées, mais qui sont particulières aux femmes de la Ligurie. A Gênes, la beauté n'existe plus aujourd'hui que sous le *mezzaro*, comme à Venise elle ne se rencontre que sous les *fazzioli*. Ce phénomène s'observe chez toutes les nations ruinées. Le type noble ne s'y trouve plus que dans le peuple, comme, après l'incendie des villes, les médailles se cachent dans les cendres. Mais déjà tout exception sous le rapport de la fortune, Onorina est encore une exception comme beauté patricienne. Rappelez-vous donc la Nuit que Michel-Ange a clouée sous le *Penseur*, affublez-la du vêtement moderne, tordez ces beaux cheveux si longs autour de cette magnifique tête un peu brune de ton, mettez une paillette de feu dans ces yeux rêveurs, entortillez cette puissante poitrine dans une écharpe, voyez la longue robe blanche brodée de fleurs, supposez que la statue redressée s'est assise et s'est croisé les bras, semblables à ceux de mademoiselle Georges, et vous aurez sous les yeux la consulesse avec un enfant de six ans, beau comme le désir d'une mère, et une petite fille de quatre ans sur les genoux, belle comme un type d'enfant laborieusement cherché par David le sculpteur pour l'ornement d'une tombe. Ce beau ménage fut l'objet de l'attention secrète de Camille. Mademoiselle des Touches trouvait au consul un air un peu trop distrait chez un homme parfaitement heureux. Quoique pendant cette journée la femme et le mari lui eussent offert le spectacle admirable du bonheur le plus entier, Camille se demandait pourquoi l'un des hommes les plus distingués qu'elle eût rencontrés, et qu'elle avait vu dans les salons à Paris, restait consul général à Gênes, quand il possédait une fortune de cent et quelques mille francs de rentes! Mais elle avait aussi reconnu, par beaucoup de ces riens que les femmes ramassent avec l'intelligence du sage arabe dans Zadig, l'affection la plus fidèle chez le mari. Certes, ces deux beaux êtres s'aimeraient sans mécompte jusqu'à la fin de leurs jours. Camille se disait donc tour à tour : « — Qu'y a-t-il? — Il n'y a rien! » selon les apparences trompeuses du maintien chez le consul général qui, disons-le, possédait le calme absolu des Anglais, des sauvages, des Orientaux et des diplomates consommés.

En parlant littérature, on parla de l'éternel fonds de boutique de la république des lettres : la faute de la femme! Et l'on se trouva bientôt en présence de deux opinions : qui, de la femme ou de l'homme, avait tort dans la faute de la femme? Les trois femmes présentes, l'ambassadrice, la consulesse et mademoiselle des Touches, ces femmes censées naturellement irréprochables, furent impitoyables pour les femmes. Les hommes essayèrent de prouver à ces trois belles fleurs du sexe qu'il pouvait rester des vertus à une femme après sa faute.

— Combien de temps allons-nous jouer ainsi à cache-cache? dit Léon de Lora.

— *Cara vita* (ma chère vie), allez coucher vos enfants, et envoyez-moi par Gina le petit portefeuille noir qui est sur mon meuble de Boulle, dit le consul à sa femme.

La consulesse se leva sans faire une observation, ce qui prouve qu'elle aimait bien son mari, car elle connaissait assez de français déjà pour savoir que son mari la renvoyait.

— Je vais vous raconter une histoire dans laquelle je joue un rôle, et après laquelle nous pourrons discuter, car il me paraît puéril de promener le scalpel sur un mort imaginaire. Pour disséquer, prenez d'abord un cadavre.

Tout le monde se posa pour écouter avec d'autant plus de complaisance que chacun avait assez parlé, la conversation allait languir et ce moment est l'occasion que doivent choisir les conteurs. Voici donc ce que raconta le consul général.

— A vingt-deux ans, une fois reçu docteur en droit, mon vieil oncle, l'abbé Loraux, alors âgé de soixante-douze ans, sentit la nécessité de me donner un protecteur et de me lancer dans une carrière quelconque. Cet excellent homme, si toutefois ce ne fut pas un saint, regardait chaque nouvelle année comme un nouveau don de Dieu. Je n'ai pas besoin de vous dire combien il était facile au confesseur d'une altesse royale de placer un jeune homme élevé par lui, l'unique enfant de sa sœur. Un jour donc, vers la fin de l'année 1824, ce vénérable vieillard, depuis cinq ans curé des Blancs-Manteaux, à Paris, monta dans la chambre que j'occupais à son presbytère, et me dit : — « Fais ta toilette, mon enfant, je vais te présenter à la personne qui te prend chez elle en qualité de secrétaire. Si je ne me trompe, cette personne pourra me remplacer dans le cas où Dieu m'appellerait à lui. J'aurai dit ma messe à neuf heures, tu as trois quarts d'heure à toi, sois prêt. — Ah ! mon oncle, dois-je donc dire adieu à cette chambre où je suis si heureux depuis quatre ans ?... — Je n'ai pas de fortune à te léguer, me répondit-il. — Ne me laissez-vous pas la protection de votre nom, le souvenir de vos œuvres, et... ? — Ne parlons pas de cet héritage-là, dit-il en souriant. Tu ne connais pas encore assez le monde pour savoir qu'il acquitterait difficilement un legs de cette nature ; tandis qu'en te menant ce matin chez monsieur le comte...

(Permettez-moi, dit le consul, de vous désigner mon protecteur sous son nom de baptême seulement, et de l'appeler le comte Octave.)

— Tandis qu'en te menant chez M. le comte Octave, je crois te donner une protection qui, si tu plais à ce vertueux homme d'État, comme je n'en doute pas, équivaudra certes à la fortune que je t'aurais amassée, si la ruine de mon beau-frère, et la mort de ma sœur, ne m'avaient surpris comme un coup de foudre par un jour serein. — Etes-vous le confesseur de M. le comte ? — Et, si je l'étais, pourrais-je t'y placer ? Quel est le prêtre capable de profiter des secrets dont la connaissance lui vient au tribunal de la pénitence ? Non, tu dois cette protection à Sa Grandeur le garde des Sceaux. Mon cher Maurice, tu seras là comme chez un père. M. le comte te donne deux mille quatre cents francs d'appointements, un logement dans son hôtel, et une indemnité de douze cents francs pour ta nourriture : il ne t'admettra pas à sa table et ne veut pas te faire servir à part, afin de ne point te livrer à des soins subalternes. Je n'ai pas accepté l'offre qu'on m'a faite avant d'avoir acquis la certitude que le secrétaire du comte Octave ne sera jamais un premier domestique. Tu seras accablé de travaux, car le comte est un grand travailleur ; mais tu sortiras de chez lui capable de remplir les plus hautes places. Je n'ai pas besoin de te recommander la discrétion, la première vertu des hommes qui se destinent à des fonctions publiques. » Jugez quelle fut ma curiosité ! Le comte Octave occupait alors l'une des plus hautes places de la magistrature, il possédait la confiance de madame la dauphine qui venait de le faire nommer ministre d'État, il menait une existence à peu près semblable à celle du comte de Sérizy, que vous connaissez, je crois, tous ; mais plus obscure, car il demeurait au Marais, rue Payenne, et ne recevait presque jamais. Sa vie privée échappait au contrôle du public par une modestie cénobitique et par un travail continu. Laissez-moi vous peindre en peu de mots ma situation. Après avoir trouvé dans le grave proviseur du collége Saint-Louis un tuteur à qui mon oncle avait délégué ses pouvoirs, j'avais fini mes classes à dix-huit ans. J'étais sorti de ce collége aussi pur qu'un séminariste plein de foi sort de Saint-Sulpice. A son lit de mort, ma mère avait obtenu de mon oncle que je ne serais pas prêtre ; mais j'étais aussi pieux que si j'avais dû entrer dans les ordres. Au *déjucher* du collége, pour employer un vieux mot très-pittoresque, l'abbé Loraux me prit dans sa cure et me fit faire mon droit. Pendant les quatre années d'études voulues pour prendre tous les grades, je travaillai beaucoup et surtout en dehors des champs arides de la jurisprudence. Sevré de littérature au collége, où je demeurais chez le proviseur, j'avais une soif à étancher. Dès que j'eus lu quelques-uns des chefs-d'œuvre modernes, les œuvres de tous les siècles précédents y passèrent. Je devins fou du théâtre, j'y allai tous les jours pendant longtemps, quoique mon oncle ne me donnât que cent francs par mois. Cette parcimonie, à laquelle sa tendresse pour les pauvres réduisait ce bon vieillard, eut pour effet de contenir les appétits du jeune homme en de justes bornes. Au moment d'entrer chez le comte Octave, je n'étais pas un innocent, mais je regardais comme autant de crimes mes rares escapades. Mon oncle était si vraiment angélique, je craignais tant de le chagriner que jamais je n'avais passé de nuit dehors durant ces quatre années. Ce bon homme attendait, pour se coucher, que je fusse rentré. Cette sollicitude maternelle avait plus de puissance pour me retenir que tous les sermons et les reproches dont on émaille la vie des jeunes gens dans les familles puritaines. Étranger aux différents mondes qui composent la société parisienne, je ne savais des femmes comme il faut et des bourgeoises que ce que j'en voyais en me promenant, ou dans les loges au théâtre, et encore à la distance du parterre où j'étais. Si, dans ce temps, on m'eût dit : « Vous allez voir Canalis ou Camille Maupin, » j'aurais eu des brasiers dans la tête et dans les entrailles. Les gens célèbres étaient pour moi comme des dieux qui ne parlaient pas, ne marchaient pas, ne mangeaient pas comme les autres hommes. Combien de contes des Mille et une Nuits tient-il dans une adolescence ?... Combien de Lampes merveilleuses faut-il avoir maniées avant de reconnaître que la vraie lampe merveilleuse est ou le hasard, ou le travail, ou le génie ? Pour quelques hommes, ce rêve fait par l'esprit éveillé dure peu ; le mien dure encore ! Dans ce temps je m'endormais toujours grand-duc de Toscane, — millionnaire, — aimé par une princesse, — ou célèbre ! Ainsi, entrer chez le comte Octave, avoir cent louis à moi par an, ce fut entrer dans la vie indépendante. J'entrevis quelques chances de pénétrer dans la société, d'y chercher ce que mon cœur désirait le plus, une protectrice qui me tirât de la voie dangereuse où s'engagent nécessairement à Paris les jeunes gens de vingt-deux ans, quelque sages et bien élevés qu'ils soient. Je commençais à me craindre moi-même. L'étude obstinée du droit des gens, dans laquelle je m'étais plongé, ne suffisait pas toujours à réprimer de cruelles fantaisies. Oui, parfois je m'abandonnais en pensée à la vie du théâtre ; je croyais pouvoir être un grand acteur ; je rêvais des triomphes et des amours sans fin, ignorant les déceptions cachées derrière le rideau, comme partout ailleurs, car toute scène a ses coulisses. Je suis quelquefois sorti, le cœur bouillant, emmené par le désir de faire une battue dans Paris, de m'y attacher à une belle femme que je rencontrerais, de la suivre jusqu'à sa porte, de l'espionner, de lui écrire, de me confier à elle tout entier, et de la vaincre à force d'amour. Mon pauvre oncle, ce cœur dévoré de charité, cet enfant de soixante-dix ans, intelligent comme Dieu, naïf comme un homme de génie, devinait sans doute les tumultes de mon âme, car jamais il ne faillit à me dire : « Va, Maurice, tu es un pauvre aussi ! voici vingt francs, amuse-toi, tu n'es pas prêtre ! » quand il sentait la corde par laquelle il me tenait par trop tendue et près de se rompre. Si vous aviez pu voir le feu follet qui dorait alors ses yeux gris, le sourire qui dénouait ses aimables lèvres en les tirant vers les coins de sa bouche, enfin l'adorable expression de ce visage auguste dont la laideur primitive était rectifiée par un esprit apostolique, vous comprendriez le sentiment qui me faisait, pour toute réponse, embrasser le curé des Blancs-Manteaux, comme si c'eût été ma mère. — « Tu n'auras pas un maître, me dit mon oncle en allant rue Payenne, tu auras un ami dans le comte Octave ; mais il est défiant, ou, pour parler plus correctement, il est prudent. L'amitié de cet homme d'État ne doit s'acquérir qu'avec le temps ; car, malgré sa perspicacité profonde et son habitude de juger les hommes, il a été trompé par celui à qui tu succèdes, il a failli devenir victime d'un abus de confiance. C'est t'en dire assez sur la conduite à tenir chez lui. » En frappant à l'immense grande porte d'un hôtel aussi vaste que l'hôtel Carnavalet et sis entre cour et jardin, le coup retentit comme dans une solitude. Pendant que mon oncle demandait le comte à un vieux suisse en livrée, je jetai un de ces regards qui voient tout sur la cour où les pavés disparaissaient entre les herbes, sur les murs noirs qui offraient de petits jardins au-dessus de toutes les décorations d'une charmante architecture, et sur des toits élevés comme ceux des Tuileries. Les balustres des galeries supérieures étaient rongées. Par une magnifique arcade, j'aperçus une seconde cour latérale où se trouvaient les communs dont les portes se pourrissaient. Un vieux cocher y nettoyait une vieille voiture. A l'air nonchalant de ce domestique, il était facile de présumer que les somptueuses écuries où tant de chevaux hennissaient autrefois, en logeaient tout au plus deux. La superbe façade de la cour me sembla morne, comme celle d'un hôtel appartenant à l'État ou à la Couronne, et abandonné à quelque service public. Un coup de cloche retentit pendant que nous allions, mon oncle et moi, de la loge du suisse (il y avait encore écrit au-dessus de la porte : *Parlez au Suisse*), vers le perron d'où sortit un valet dont la livrée ressemblait à celle des Labranche du Théâtre-Français dans le vieux répertoire. Une visite était si rare, que le domestique achevait d'endosser sa casaque, en ouvrant une porte vitrée en petits carreaux, de chaque côté de laquelle la fumée de deux réverbères avait dessiné des étoiles sur la muraille. Un péristyle d'une magnificence digne de Versailles laissait voir un de ces escaliers comme il ne s'en construira plus en France, et qui tiennent la place d'une maison moderne. En montant des marches en pierre, froides comme des tombes, et sur lesquelles huit personnes devaient marcher

de front, nos pas retentissaient sous des voûtes sonores. On pouvait se croire dans une cathédrale. Les rampes amusaient le regard par les miracles de cette orfévrerie de serrurier, où se déroulaient les fantaisies de quelque artiste du règne de Henri III. Saisis par un manteau de glace qui nous tomba sur les épaules, nous traversâmes des antichambres, des salons en enfilade, parquetés, sans tapis, meublés de ces vieilleries superbes qui, de là, retombent chez les marchands de curiosités. Enfin nous arrivâmes à un grand cabinet situé dans un pavillon en équerre dont toutes les croisées donnaient sur un vaste jardin. — « M. le curé des Blancs-Manteaux et son neveu, M. de L'Hostal ! » dit le Labranche aux soins de qui le valet de théâtre nous avait remis à la première antichambre. Le comte Octave, vêtu d'un pantalon à pieds et d'une redingote en molleton gris, se leva d'un immense bureau, vint à la cheminée, et me fit signe de m'asseoir, en allant prendre les mains à mon oncle et en les lui serrant. — « Quoique je sois sur la paroisse de Saint-Paul, lui dit-il, il n'est pas difficile que j'aie entendu parler du curé des Blancs-Manteaux, et je suis heureux de faire sa connaissance. — Votre Excellence est bien bonne, répondit mon oncle. Je vous amène le seul parent qui me reste. Si je crois faire un cadeau à Votre Excellence, je pense aussi donner un second père à mon neveu. — C'est sur quoi je pourrai vous répondre, monsieur l'abbé, quand nous nous serons éprouvés l'un l'autre, votre neveu et moi, dit le comte Octave. Vous vous nommez ? me demanda-t-il. — Maurice. — Il est docteur en droit, fit observer mon oncle. — Bien, bien, dit le comte en me regardant de la tête aux pieds. — Monsieur l'abbé, j'espère que, pour votre neveu d'abord, puis pour moi, vous me ferez l'honneur de dîner ici tous les lundis. Ce sera notre dîner, notre soirée de famille. » Mon oncle et le comte se mirent à causer religion au point de vue politique, œuvres de charité, répression des délits, et je pus alors examiner à mon aise l'homme de qui ma destinée allait dépendre. Le comte était de moyenne taille, il me fut impossible de juger de ses proportions à cause de son habillement; mais il me parut maigre et sec. La figure était âpre et creusée. Les traits avaient de la finesse. La bouche, un peu grande, exprimait à la fois l'ironie et la bonté. Le front, trop vaste peut-être, effrayait comme si c'eût été celui d'un fou, d'autant plus qu'il contrastait avec le bas de la figure, terminée brusquement par un petit menton très rapproché de la lèvre inférieure. Deux yeux d'un bleu de turquoise, vifs et intelligents comme ceux du prince de Talleyrand, que j'admirai plus tard, également doués, comme ceux du prince, de la faculté de se taire au point de devenir mornes, ajoutaient à l'étrangeté de cette face, non point pâle, mais jaune. Cette coloration semblait annoncer un caractère irritable et des passions violentes. Les cheveux, argentés déjà, peignés avec soin, sillonnaient la tête par les couleurs alternées du blanc et du noir. La coquetterie de cette coiffure nuisait à la ressemblance que je trouvais au comte avec ce moine extraordinaire que Lewis a mis en scène d'après le *Schedoni* du *Confessionnal des Pénitents noirs* qui, selon moi, me paraît une création supérieure à celle du *Moine*. En homme qui devait se rendre de bonne heure au Palais, le comte avait déjà la barbe faite. Deux flambeaux à quatre branches et garnis d'abat-jours, placés aux deux extrémités du bureau, et dont les bougies brûlaient encore, disaient assez que le magistrat se levait bien avant le jour. Ses mains, que je vis quand il prit le cordon de la sonnette pour faire venir son valet de chambre, étaient fort belles, et blanches comme des mains de femme...

(— En vous racontant cette histoire, dit le consul général, qui s'interrompit, je dénature la position sociale et les titres de ce personnage, tout en vous le montrant dans une situation analogue à la sienne. Etat, dignité, luxe, fortune, train de vie, tous ces détails sont vrais; mais je ne veux manquer ni à mon bienfaiteur ni à mes habitudes de discrétion.)

— Au lieu de me sentir ce que j'étais, reprit le consul général après une pause, socialement parlant, un insecte devant un aigle, j'éprouvai je ne sais quel sentiment indéfinissable à l'aspect du comte, et que je puis expliquer aujourd'hui. Les artistes de génie...

(Il s'inclina gracieusement devant l'ambassadeur, la femme célèbre et les deux Parisiens.)

... Les véritables hommes d'Etat, les poëtes, un général qui a commandé des armées, enfin les personnes réellement grandes sont simples; et leur simplicité vous met de plain-pied avec elles. Vous qui êtes supérieurs par la pensée, peut-être avez-vous remarqué, dit-il en s'adressant à ses hôtes, combien le sentiment rapproche les distances morales qu'a créées la société. Si nous vous sommes inférieurs par l'esprit, nous pouvons vous égaler par le dévouement en amitié. A la température (passez-moi ce mot) de nos cœurs, je me sentis aussi près de mon protecteur que j'étais loin de lui par le rang. Enfin l'âme a sa clairvoyance, elle pressent la douleur, le chagrin, la joie, l'animadversion, la haine chez autrui. Je reconnus vaguement les symptômes d'un mystère, en reconnaissant chez le comte les mêmes effets de physionomie que j'avais observés chez mon oncle. L'exercice des vertus, la sérénité de la conscience, la pureté de la pensée avaient transfiguré mon oncle, qui de laid devint très-beau. J'aperçus une métamorphose inverse dans le visage du comte : au premier coup d'œil, je lui donnai cinquante-cinq ans; mais, après un examen attentif, je reconnus une jeunesse ensevelie sous les glaces d'un profond chagrin, sous la fatigue des études obstinées, sous les teintes chaudes de quelque passion contrariée. A un mot de mon oncle, les yeux du comte reprirent pour un moment la fraîcheur d'une pervenche, il eut un sourire d'admiration qui me le montra à un âge, que je crus le véritable, à quarante ans. Ces observations, je ne les fis pas alors, mais plus tard, en me rappelant les circonstances de cette visite. Le valet de chambre entra tenant un plateau sur lequel était le déjeuner de son maître. — « Je ne demande pas mon déjeuner, dit le comte, laissez-le cependant, et allez montrer à monsieur son appartement. » Je suivis le valet de chambre, qui me conduisit à un joli logement complet, situé sous une terrasse, entre la cour d'honneur et les communs, au-dessus d'une galerie par laquelle les cuisines communiquaient avec le grand escalier de l'hôtel. Quand je revins au cabinet du comte, j'entendis, avant d'ouvrir la porte, mon oncle prononçant sur moi cet arrêt : — « Il pourrait faire une faute, car il a beaucoup de cœur, et nous sommes tous sujets à d'honorables erreurs; mais il est sans aucun vice. — Eh bien! me dit le comte en me jetant un regard affectueux, vous plairez-vous là? dites. Il se trouve tant d'appartements dans cette caserne, que si vous n'étiez pas bien je vous caserais ailleurs. — Je n'avais qu'une chambre chez mon oncle, répondis-je. — Eh bien! vous pouvez être installé ce soir, me dit le comte, car vous avez sans doute le mobilier de tous les étudiants, un fiacre suffit à le transporter. Pour aujourd'hui, nous dînerons ensemble, tous trois, » ajouta-t-il en regardant mon oncle. Une magnifique bibliothèque attenait au cabinet du comte, il nous y mena, me fit voir un petit réduit coquet et orné de peintures qui devait avoir jadis servi d'oratoire. — « Voici votre cellule, me dit-il, vous vous tiendrez là quand vous aurez à travailler avec moi, car vous ne serez pas à la chaîne. » Et il me détailla le genre et la durée de mes occupations chez lui; en l'écoutant, je reconnus en lui un grand précepteur politique. Je mis un mois environ à me familiariser avec les êtres et les choses, à étudier les devoirs de ma nouvelle position, et à m'accoutumer aux façons du comte. Un secrétaire observe nécessairement l'homme qui se sert de lui. Les goûts, les passions, le caractère, les manies de cet homme deviennent l'objet d'une étude involontaire. L'union de ces deux esprits est à la fois plus et moins qu'un mariage. Pendant trois mois, le comte Octave et moi, nous nous espionnâmes réciproquement. J'appris avec étonnement que le comte n'avait que trente-sept ans. La paix purement extérieure de sa vie et la sagesse de sa conduite ne procédaient pas uniquement d'un sentiment profond du devoir et d'une réflexion stoïque; en pratiquant cet homme, extraordinaire pour ceux qui le connaissent bien, je sentis de vastes profondeurs sous ses travaux, sous les actes de sa politesse, sous son masque de bienveillance, sous son attitude résignée qui ressemblait tant au calme qu'on pouvait s'y tromper. De même qu'en marchant dans les forêts, certains terrains laissent deviner par le son qu'ils rendent sous les pas de grandes masses de pierre ou le vide; de même l'égoïsme en bloc caché sous les fleurs de la politesse, et les souterrains minés par le malheur sonnent creux au contact perpétuel de la vie intime. La douleur et non le découragement habitait cette âme vraiment grande. Le comte avait compris que l'action, que le fait est la loi suprême de l'homme social. Aussi marchait-il dans sa voie malgré de secrètes blessures, en regardant l'avenir d'un œil serein, comme un martyr plein de foi. Sa tristesse cachée, l'amère déception dont il souffrait ne l'avaient pas amené dans les landes philosophiques de l'incrédulité; ce courageux homme d'Etat était religieux, mais sans aucune ostentation : il allait à la première messe qui se disait à Saint-Paul pour les artisans et pour les domestiques pieux. Aucun de ses amis, personne à la cour ne savait qu'il observât si fidèlement les pratiques de la religion. Il cultivait Dieu comme certains honnêtes gens cultivent un vice, avec un profond mystère. Aussi devais-je trouver un jour le comte monté sur une Alpe de malheur bien plus élevée que celle où se tiennent ceux qui se croient les plus éprouvés, qui raillent les passions et les croyances d'autrui parce qu'ils ont vaincu les leurs, qui varient sur tous les tons l'ironie et le dédain. Il ne se moquait alors ni de ceux qui suivent encore l'espérance dans les marais où elle vous emmène, ni de ceux qui gravissent un pic pour s'isoler, ni de ceux qui persistent dans leur lutte en rougissant l'arène de leur sang, et la jonchant de leurs illusions; il voyait le monde en son entier, il dominait les croyances, il écoutait les plaintes, il doutait des affections et surtout des dévouements; mais ce grand, ce sévère magistrat y compatissait, il les admirait, non pas avec un enthousiasme passager, mais par le silence, par le recueillement, par la communion de l'âme attendrie. C'était une espèce de Manfred catholique et sans crime, portant la curiosité dans sa foi, fondant les neiges à la chaleur d'un volcan sans issue, conversant avec une étoile que lui seul voyait ! Je reconnus bien des obscurités dans sa vie extérieure. Il se dérobait à mes regards non pas comme le voyageur qui, suivant une route, disparaît au gré des caprices du terrain dans les fondrières et les ravins, mais en tirailleur épié qui veut se cacher et qui cherche des abris. Je ne m'expliquais pas de fréquentes absences faites au moment où il travaillait le

plus, et qu'il ne me déguisait point, car il me disait : — « Continuez pour moi, » en me confiant sa besogne. Cet homme, si profondément enseveli dans les triples obligations de l'homme d'État, du magistrat et de l'orateur, me plut par ce goût qui révèle une belle âme, et que les gens délicats ont presque tous pour les fleurs. Son jardin et son cabinet étaient pleins des plantes les plus curieuses, mais qu'il achetait toujours fanées. Peut-être se complaisait-il dans cette image de sa destinée?... il était fané comme ces fleurs près d'expirer, et dont les parfums presque décomposés lui causaient d'étranges ivresses.

Le comte aimait son pays, il se dévouait aux intérêts publics avec la furie d'un cœur qui veut tromper une autre passion; mais l'étude, le travail où il se plongeait ne lui suffisaient pas; il se livrait en lui d'affreux combats dont quelques éclats m'atteignirent. Enfin, il laissait entendre de navrantes aspirations vers le bonheur, et me paraissait devoir être heureux encore; mais quel était l'obstacle? Aimait-il une femme? Ce fut une question que je me posai. Jugez de l'étendue des cercles de douleur que ma pensée dut interroger avant d'en venir à une si simple et si redoutable question! Malgré ses efforts, mon patron ne réussissait donc pas à étouffer le jeu de son cœur. Sous sa pose austère, sous le silence du magistrat s'agitait une passion contenue avec tant de puissance, que personne, excepté moi, son commensal, ne devina ce secret. Sa devise devait être : « Je souffre et je me tais. » Le cortége de respect et d'admiration qui le suivait, l'amitié de travailleurs intrépides comme lui, des présidents Granville et Sérizy n'avaient aucune prise sur le comte : ou il ne leur livrait rien, ou ils savaient tout. Impassible, la tête haute en public, le comte ne laissait voir l'homme qu'en de rares instants, quand, seul dans son jardin, dans son cabinet, il ne se croyait pas observé; mais alors il devenait enfant, il donnait carrière aux larmes dévorées sous sa toge, aux exaltations qui, peut-être mal interprétées, eussent nui à sa réputation de perspicacité comme homme d'État. Quand toutes ces choses furent à l'état de certitude pour moi, le comte Octave eut tous les attraits d'un problème, et obtint autant d'affection que s'il eût été mon propre père. Comprenez-vous la curiosité comprimée par le respect?... Quel malheur avait foudroyé ce savant voué depuis l'âge de dix-huit ans, comme Pitt, aux études que veut le pouvoir, et qui n'avait pas d'ambition; ce juge, qui savait le droit diplomatique, le droit politique, le droit civil et le droit criminel, et qui pouvait y trouver des armes contre toutes les inquiétudes ou contre toutes les erreurs; ce profond législateur, cet écrivain sérieux, ce religieux célibataire dont la vie disait assez qu'il n'encourait aucun reproche? Un criminel n'eût pas été puni plus sévèrement par Dieu que l'était mon patron : le chagrin avait emporté la moitié de son sommeil, il ne dormait plus que quatre heures! Quelle lutte existait au fond de ces heures qui passaient en apparence calmes, studieuses, sans bruit ni murmure, et pendant lesquelles je le surpris souvent la plume tombée de ses doigts, la tête appuyée sur une de ses mains, les yeux comme deux étoiles fixes et quelquefois mouillés de larmes? Comment l'eau de cette source vive courait-elle sur une grève brillante, sans que le feu souterrain la desséchât?... Y avait-il, comme sous la mer, entre elle et le foyer du globe, un lit de granit? Enfin, le volcan éclaterait-il?... Parfois le comte me regardait avec la curiosité sagace et perspicace, quoique rapide, par laquelle un homme en examine un autre quand il cherche un complice; puis il fuyait mes yeux en les voyant s'ouvrir, en quelque sorte, comme une bouche qui veut une réponse et qui semble dire : « Parlez le premier! » Par moments, le comte Octave était d'une tristesse sauvage et bourrue. Si les écarts de cette humeur me blessaient, il savait revenir sans me demander le moindre pardon; mais ses manières devenaient alors gracieuses jusqu'à l'humilité du chrétien. Quand je me fus filialement attaché à cet homme mystérieux pour moi, si compréhensible pour le monde à qui le mot *original* suffit pour expliquer toutes les énigmes du cœur, je changeai la face de la maison. L'abandon de ses intérêts allait, chez le comte, jusqu'à la bêtise dans la conduite de ses affaires. Riche d'environ cent soixante mille francs de rente, sans compter les émoluments de ses places, dont trois n'étaient pas sujettes à la loi du cumul, il dépensait soixante mille francs, sur lesquels trente au moins allaient à ses domestiques. A la fin de la première année, je renvoyai tous ces fripons, et priai Son Excellence d'user de son crédit pour m'aider à trouver d'honnêtes gens. A la fin de la seconde année, le comte, mieux traité, mieux servi, jouissait du *comfort* moderne; il avait de beaux chevaux appartenant à un cocher à qui je donnais tant par mois pour chaque cheval; ses dîners, les jours de réception, servis par Chevet à prix débattus, lui faisaient honneur; l'ordinaire regardait une excellente cuisinière que me procura mon oncle et que deux filles de cuisine aidaient; la dépense, non compris les acquisitions, ne se montait plus qu'à trente mille francs; nous avions deux domestiques de plus, dont les soins rendirent à l'hôtel toute sa poésie, car ce vieux palais, si beau dans sa rouille, avait une majesté que l'incurie déshonorait. — « Je ne m'étonne plus, dit-il en apprenant ces résultats, des fortunes que faisaient mes gens. En sept ans, j'ai eu deux cuisiniers devenus de riches restaurateurs! — Vous avez perdu trois cent mille francs en sept ans, repris-je. Et vous, magistrat, qui signez au Palais des réquisitoires contre le crime, vous encouragez le vol chez vous. » Au commencement de l'année 1826, le comte avait sans doute achevé de m'observer, et nous étions aussi liés que peuvent l'être deux hommes quand l'un est le subordonné de l'autre. Il ne m'avait rien dit de mon avenir; mais il s'était attaché, comme un maître et comme un père, à m'instruire. Il me fit souvent rassembler les matériaux de ses travaux les plus ardus, je rédigeai quelques-uns de ses rapports, et il me les corrigeait en me montrant les différences de ses interprétations de la loi, de ses vues et des miennes. Quand enfin j'eus produit un travail qu'il pût donner comme sien, il en eut une joie qui me servit de récompense, et il s'aperçut que je la prenais ainsi. Ce petit incident si rapide produisit sur cette âme, en apparence sévère, un effet extraordinaire. Le comte me jugea, pour me servir de la langue judiciaire, en dernier ressort et souverainement : il me prit la tête et me baisa sur le front. — « Maurice! s'écria-t-il, vous n'êtes plus mon compagnon, je ne sais pas encore ce que vous me serez; mais, si ma vie ne change pas, peut-être me tiendrez-vous lieu de fils! » Le comte Octave m'avait présenté dans les meilleures maisons de Paris où j'allais à sa place, avec ses gens et sa voiture, dans les occasions trop fréquentes où, près de partir, il changeait d'avis et faisait venir un cabriolet de place, pour aller... où?... Là était le mystère. Par l'accueil qu'on me faisait, je devinais les sentiments du comte à mon égard et le sérieux de ses recommandations. Attentif comme un père, il fournissait à tous mes besoins avec d'autant plus de libéralité que ma discrétion l'obligeait à toujours penser à moi. Vers la fin du mois de janvier 1827, chez madame la comtesse de Sérizy, j'éprouvai des chances si constamment mauvaises au jeu, que je perdis deux mille francs, et je ne voulus pas les prendre sur ma caisse. Le lendemain, je me disais : « Dois-je aller les demander à mon oncle ou me confier au comte? » Je pris le dernier parti. — « Hier, lui dis-je pendant qu'il déjeunait, j'ai constamment perdu au jeu, je me suis piqué, j'ai continué; je dois deux mille francs. Me permettez-vous de prendre ces deux mille francs en compte sur mes appointements de l'année? — Non, me dit-il avec un charmant sourire. Quand on joue dans le monde, il faut avoir une bourse de jeu. Prenez six mille francs, payez vos dettes, nous serons de moitié à compter d'aujourd'hui, car si vous me représentez la plupart du temps, au moins votre amour-propre n'en doit-il pas souffrir. » Je ne remerciai pas le comte. Un remerciement lui aurait paru de trop entre nous. Cette nuance vous indique la nature de nos relations. Néanmoins nous n'avions pas encore l'un et l'autre une confiance illimitée, il ne m'ouvrait pas ces immenses souterrains que j'avais reconnus dans sa vie secrète, et moi je ne lui disais pas : « Qu'avez-vous? de quel mal souffrez-vous? » Que faisait-il pendant ses longues soirées? Souvent, il rentrait ou à pied ou dans un cabriolet de place, quand je revenais en voiture, moi, son secrétaire! Un homme si pieux était-il donc la proie de vices cachés avec hypocrisie? Employait-il toutes les forces de son esprit à satisfaire une jalousie plus habile que celle d'Othello? Vivait-il avec une femme indigne de lui? Un matin, en revenant de chez je ne sais quel fournisseur acquitter un mémoire, entre Saint-Paul et l'Hôtel-de-Ville, je surpris le comte Octave en conversation si animée avec une vieille femme, qu'il ne m'aperçut pas. La physionomie de cette vieille me donna d'étranges soupçons, des soupçons d'autant plus fondés que je ne voyais pas faire au comte l'emploi de ses économies. N'est-ce pas horrible à penser? je me faisais le censeur de mon patron. Dans ce moment, je lui savais plus de six cent mille francs à placer, et s'il les avait employés en inscriptions de rentes, sa confiance en moi était tellement entière en tout ce qui touchait ses intérêts, que je ne devais pas l'ignorer. Parfois le comte se promenait dans son jardin, le matin, en y tournant comme un homme pour qui la promenade est l'hippogriffe que monte une mélancolie rêveuse. Il allait! allait! il se frottait les mains à s'arracher l'épiderme! Et quand je le surprenais en l'abordant au détour d'une allée, je voyais sa figure épanouie. Ses yeux, au lieu d'avoir la sécheresse d'une turquoise, prenaient ce velouté de la pervenche qui m'avait tant frappé lors de ma première visite à cause du contraste étonnant de ces deux regards si différents: le regard de l'homme heureux, le regard de l'homme malheureux. Deux ou trois fois, en ces moments, il m'avait saisi par le bras, il m'avait entraîné; puis il me disait : — « Que venez-vous me demander? » au lieu de déverser sa joie en mon cœur qui s'ouvrait à lui. Plus souvent aussi, le malheureux, surtout depuis que je pouvais le remplacer dans ses travaux et faire ses rapports, restait des heures entières à contempler les poissons rouges qui fourmillaient dans un magnifique bassin de marbre au milieu de son jardin, et autour duquel les plus belles fleurs formaient un amphithéâtre. Cet homme d'État semblait avoir réussi à passionner le plaisir machinal d'émietter du pain à des poissons. Voilà comment se découvrit le drame de cette existence intérieure si profondément ravagée, si agitée, et où, dans un cercle oublié par Dante dans son Enfer, il naissait d'horribles joies.

Le consul général fit une pause.

— Par un certain lundi, reprit-il, le hasard voulut que M. le président de Granville et M. de Sérizy, alors vice-président du conseil d'État, fussent venus tenir une séance chez le comte Octave. Ils for-

maient, à eux trois, une commission de laquelle j'étais le secrétaire. Le comte m'avait déjà fait nommer auditeur au conseil d'État. Tous les éléments nécessaires à l'examen de la question politique secrètement soumise à ces messieurs se trouvaient sur l'une des longues tables de notre bibliothèque. MM. de Granville et de Sérizy s'en étaient remis au comte Octave pour le dépouillement préparatoire des documents relatifs à leur travail. Afin d'éviter le transport des pièces chez M. de Sérizy, président de la commission, il était convenu qu'on se réunirait d'abord rue Payenne. Le cabinet des Tuileries attachait une grande importance à ce travail, qui pesa sur moi principalement et auquel je dus, dans le cours de cette année, ma nomination de maître des requêtes. Quoique les comtes de Granville et de Sérizy, dont les habitudes ressemblaient fort à celles de mon patron, ne dînassent jamais hors de chez eux, nous fûmes surpris discutant encore à une heure si avancée que le valet de chambre me demanda pour me dire : — « MM. les curés de Saint-Paul et des Blancs-Manteaux sont au salon depuis deux heures. » Il était neuf heures! — « Vous voilà, messieurs, obligés de faire un dîner de curés, dit en riant le comte Octave à ses collègues. Je ne sais pas si Granville surmontera sa répugnance pour la soutane. — C'est selon les curés. — Oh! l'un est mon oncle, et l'autre est l'abbé Gaudron, lui répondis-je. Soyez sans crainte, l'abbé Fontanon n'est plus vicaire à Saint Paul.... — Eh bien! dînons, répondit le président Granville. Un dévot m'effraye; mais je ne sais personne de gai comme un homme vraiment pieux! » Et nous nous rendîmes au salon. Le dîner fut charmant. Les hommes réellement instruits, les politiques à qui les affaires donnent et une expérience consommée et l'habitude de la parole, sont d'adorables conteurs, quand ils savent conter. Il n'est pas de milieu pour eux, ou ils sont lourds, ou ils sont sublimes. A ce charmant jeu, le prince de Metternich est aussi fort que Charles Nodier. Taillée à facettes comme le diamant, la plaisanterie des hommes d'État est nette, étincelante et pleine de sens. Sûr de l'observation des convenances au milieu de ces trois hommes supérieurs, mon oncle permit à son esprit de se déployer, esprit délicat, d'une douceur pénétrante, et fin comme celui de tous les gens habitués à cacher leurs pensées sous la robe. Comptez aussi qu'il n'y eut rien de vulgaire ni d'oiseux dans cette causerie que je comparerais volontiers, comme effet sur l'âme, à la musique de Rossini. L'abbé Gaudron était, comme le dit M. Granville, un saint Pierre plutôt qu'un saint Paul, un paysan plein de foi, carré de base comme de hauteur, un bœuf sacerdotal dont l'ignorance, en fait de monde et de littérature, anima la conversation par des étonnements naïfs et par des interrogations imprévues. On finit par causer d'une des plaies inhérentes à l'état social et qui vient de nous occuper, de l'adultère! Mon oncle fit observer la contradiction que les législateurs du Code, encore sous le coup des orages révolutionnaires, y avaient établie entre la loi civile et la loi religieuse, et d'où, selon lui, venait tout le mal. — « Pour l'Église, dit-il, l'adultère est un crime; pour vos tribunaux, ce n'est qu'un délit. L'adultère se rend en carrosse à la police correctionnelle au lieu de monter sur les bancs de la Cour d'assises. Le conseil d'État de Napoléon, pénétré de tendresse pour la femme coupable, a été plein d'impéritie. Ne fallait-il pas accorder en ceci la loi civile et la loi religieuse, envoyer au couvent pour le reste de ses jours, comme autrefois, l'épouse coupable? — Au couvent! reprit M. de Sérizy, il aurait fallu d'abord créer des couvents, et, dans ce temps, on convertissait les monastères en casernes. Puis, y pensez-vous, monsieur l'abbé?... donner à Dieu ce dont la société ne veut pas!.... — Oh! dit le comte de Granville, vous ne connaissez pas la France. On a dû laisser au mari le droit de se plaindre; eh bien! il n'y a pas dix plaintes en adultère par an. — M. l'abbé prêche pour son saint, car c'est Jésus-Christ qui a créé l'adultère, reprit le comte Octave. En Orient, berceau de l'humanité, la femme ne fut qu'un plaisir, et y fut alors une chose; on ne lui demandait pas d'autres vertus que l'obéissance et la beauté. En mettant l'âme au-dessus du corps, la famille européenne moderne, fille de Jésus, a inventé le mariage indissoluble, elle en a fait un sacrement. — Ah! l'Église en reconnaissait bien toutes les difficultés, s'écria M. de Granville. — Cette institution a produit un monde nouveau, reprit le comte en souriant; mais les mœurs de ce monde ne seront jamais celles des climats où la femme est nubile à sept ans et plus que vieille à vingt-cinq. L'Église catholique a oublié les nécessités d'une moitié du globe. Parlons donc uniquement de l'Europe? La femme nous est-elle inférieure ou supérieure? Telle est la vraie question par rapport à nous. Si la femme nous est inférieure, en l'élevant aussi haut que l'a fait l'Église, il fallait de terribles punitions à l'adultère. Aussi, jadis a-t-on procédé ainsi. Le cloître ou la mort, voilà toute l'ancienne législation. Mais depuis, les mœurs ont modifié les lois, comme toujours. Le trône a servi de couche à l'adultère, et les progrès de ce joli crime ont marqué l'affaiblissement des dogmes de l'Église catholique. Aujourd'hui, là où l'Église ne demande plus qu'un repentir sincère à la femme en faute, la société se contente d'une flétrissure au lieu d'un supplice. La loi condamne bien encore les coupables, mais elle ne les intimide plus. Enfin, il y a deux morales : la morale du monde et la morale du Code. Là où le Code est faible, je le reconnais avec notre cher abbé, le monde est audacieux et moqueur. Il est peu de juges qui ne voudraient avoir commis le délit contre lequel ils déploient la foudre assez bonasse de leurs *considérants*. Le monde, qui dément la loi, et dans ses fêtes, et par ses usages, et par ses plaisirs, est plus sévère que le Code et l'Église : le monde punit la maladresse après avoir encouragé l'hypocrisie. L'économie de la loi sur le mariage me semble à reprendre de fond en comble. Peut-être la loi française serait-elle parfaite si elle proclamait l'exhérédation des filles. — Nous connaissons à nous trois la question à fond, dit en riant le comte de Granville. Moi, j'ai une femme avec laquelle je ne puis pas vivre. Sérizy a une femme qui ne veut pas vivre avec lui. Toi, Octave, la tienne t'a quitté. Nous résumons donc, à nous trois, tous les cas de conscience conjugale; aussi, composerons-nous, sans doute, la commission, si jamais on revient au divorce. » La fourchette d'Octave tomba sur son verre, le brisa, brisa l'assiette. Le comte, devenu pâle comme un mort, jeta sur le président de Granville un regard foudroyant par lequel il me montrait, et que je surpris. — « Pardon, mon ami, je ne voyais pas Maurice, reprit le président de Granville. Sérizy et moi nous avons été tes complices après t'avoir servi de témoins, je ne croyais donc pas faire une indiscrétion en présence de ces deux vénérables ecclésiastiques. » M. de Sérizy changea la conversation en racontant tout ce qu'il avait fait pour plaire à sa femme sans y parvenir jamais. Ce vieillard conclut à l'impossibilité de réglementer les sympathies et les antipathies humaines, il soutint que la loi sociale n'était jamais plus parfaite que quand elle se rapprochait de la loi naturelle. Or, la nature ne tenait aucun compte de l'alliance des âmes, son but était atteint par la propagation de l'espèce. Donc le Code actuel avait été très-sage en laissant une énorme latitude aux hasards. L'exhérédation des filles, tant qu'il y aurait des héritiers mâles, était une excellente modification, soit pour éviter l'abâtardissement des races, soit pour rendre les ménages plus heureux en supprimant des unions scandaleuses, en faisant rechercher uniquement les qualités morales et la beauté. — « Mais, ajouta-t-il en levant la main par un geste de dégoût, le moyen de perfectionner une législation quand un pays a la prétention de réunir sept ou huit cents législateurs!... Après tout, reprit-il, si je suis sacrifié, j'ai un enfant qui me succédera... — En laissant de côté toute question religieuse, reprit mon oncle, je ferai observer à Votre Excellence que la nature ne nous doit que la vie, et que la société nous doit le bonheur. Êtes-vous père? lui demanda mon oncle. — Et moi, ai-je des enfants? » dit d'une voix creuse le comte Octave dont l'accent causa de telles impressions qu'on ne parla plus ni femmes, ni mariage. Quand le café fut pris, les deux comtes et les deux curés s'évadèrent en voyant le pauvre Octave tombé dans un accès de mélancolie qui ne lui permit pas de s'apercevoir de ces disparitions successives. Mon protecteur était assis sur une bergère, au coin du feu, dans l'attitude d'un homme anéanti. — « Vous connaissez le secret de ma vie, me dit-il en s'apercevant que nous nous trouvions seuls. Après trois ans de mariage, un soir, en rentrant, on m'a remis une lettre par laquelle la comtesse m'annonçait sa fuite. Cette lettre ne manquait pas de noblesse, car il est dans la nature des femmes de conserver encore des vertus en commettant cette faute horrible... Aujourd'hui, ma femme est censée s'être embarquée sur un vaisseau naufragé, elle passe pour morte. Je vis seul depuis sept ans!... Assez pour ce soir, Maurice. Nous causerons de ma situation quand je me serai accoutumé à l'idée de vous en parler. Quand on souffre d'une maladie chronique, ne faut-il pas s'habituer au mieux? Souvent le mieux paraît être une autre face de la maladie. »

J'allai me coucher tout troublé, car le mystère, loin de s'éclaircir, me parut de plus en plus obscur. Je pressentis un drame étrange en comprenant qu'il ne pouvait y avoir rien de vulgaire entre une femme que le comte avait choisie et un caractère comme le sien. Enfin les événements qui avaient poussé la comtesse à quitter un homme si noble, si aimable, si parfait, si aimant, si digne d'être aimé, devaient être au moins singuliers. La phrase de M. de Granville avait été comme une torche jetée dans les souterrains sur lesquels je marchais depuis si longtemps; et, quoique cette flamme les éclairât imparfaitement, mes yeux pouvaient remarquer leur étendue. Je m'expliquai les souffrances du comte sans connaître ni leur profondeur ni leur amertume. Ce masque jaune, ces tempes desséchées, ces gigantesques études, ces moments de rêverie, les moindres détails de la vie de ce célibataire marié prirent un relief lumineux pendant cette heure d'examen mental qui est comme le crépuscule du sommeil, et auquel tout homme de cœur se serait livré, comme je le fis. Oh! combien j'aimai mon pauvre patron! il me parut sublime. Je lus un poëme de mélancolie, j'aperçus une action perpétuelle dans ce cœur taxé par moi d'inertie. Une douleur suprême n'arrive-t-elle pas toujours à l'immobilité? Ce magistrat, qui disposait de tant de puissance, s'était-il vengé? se repaissait-il d'une longue agonie? N'est-ce pas quelque chose à Paris qu'une colère toujours bouillante pendant dix ans? Que faisait Octave depuis ce grand malheur, car cette séparation de deux époux est le grand malheur dans notre époque où la vie intime est devenue, ce qu'elle n'était pas jadis, une question sociale? Nous passâmes quelques jours en observation, car les grandes souffrances ont leur pudeur; mais enfin, un soir, le comte me dit d'une voix grave : — Restez! Voici quel fut à peu près son récit :

« Mon père avait une pupille, riche, belle et âgée de seize ans, au moment où je revins du collége dans ce vieil hôtel. Elevée par ma mère, Honorine s'éveillait alors à la vie. Pleine de grâces et d'enfantillage, elle rêvait le bonheur comme elle eût rêvé d'une parure, et peut-être le bonheur était-il pour elle la parure de l'âme ? Sa piété n'allait pas sans des joies puériles, car tout, même la religion, était une poésie pour ce cœur ingénu. Elle entrevoyait son avenir comme une fête perpétuelle. Innocente et pure, aucun délire n'avait troublé son sommeil. La honte et le chagrin n'avaient jamais altéré sa joue ni mouillé ses regards. Elle ne cherchait même pas le secret de ses émotions involontaires par un beau jour de printemps. Enfin, elle se sentait faible, destinée à l'obéissance, et attendait le mariage sans le désirer. Sa rieuse imagination ignorait la corruption, peut-être nécessaire, que la littérature inocule par la peinture des passions; elle ne savait rien du monde, et ne connaissait aucun des dangers de la société. La chère enfant avait si peu souffert qu'elle n'avait pas même déployé son courage. Enfin, sa candeur l'eût fait marcher sans crainte au milieu des serpents, comme l'idéale figure qu'un peintre a créée de l'innocence. Jamais front ne fut plus serein et à la fois plus riant que le sien. Jamais il n'a été permis à une bouche de dépouiller de leur sens des interrogations précises avec tant d'ignorance. Nous vivions comme deux frères. Au bout d'un an, je lui dis, dans le jardin de cet hôtel, devant le bassin aux poissons en leur jetant du pain : — « Veux-tu nous marier? Avec moi, tu feras tout ce que tu voudras, tandis qu'un autre homme te rendrait malheureuse. — Maman, dit-elle à ma mère qui vint au-devant de nous, il est convenu entre Octave et moi que nous nous marierons... — A dix-sept ans?... répondit ma mère. Non, vous attendrez dix-huit mois; et si dans dix-huit mois vous vous plaisez, eh bien! vous êtes de naissance, de fortunes égales, vous ferez à la fois un mariage de convenance et d'inclination. » Quand j'eus vingt-six ans, et Honorine dix-neuf, nous nous mariâmes. Notre respect pour mon père et ma mère, vieillards de l'ancienne cour, nous empêcha de mettre cet hôtel à la mode, d'en changer les ameublements, et nous y restâmes, comme par le passé, en enfants. Néanmoins j'allai dans le monde, j'initiai ma femme à la vie sociale, et je regardai comme un de mes devoirs de l'instruire. J'ai reconnu plus tard que les mariages contractés dans les conditions du nôtre renferment un écueil contre lequel doivent se briser bien des affections, bien des prudences, bien des existences. Le mari devient un pédagogue, un professeur, si vous voulez; et l'amour périt sous la férule qui, tôt ou tard, blesse; car une épouse jeune et belle, sage et rieuse, n'admet pas de supériorités au-dessus de celles dont elle est douée par la nature. Peut-être ai-je eu des torts? peut-être ai-je eu, dans les difficiles commencements d'un ménage, un ton magistral? Peut-être, au contraire, ai-je commis la faute de me fier absolument à cette candide nature, et n'ai-je pas surveillé la comtesse, chez qui la révolte me paraissait impossible? Hélas! on ne sait pas encore, ni en politique, ni en ménage, si les empires et les félicités périssent par trop de confiance ou par trop de sévérité. Peut-être aussi le mari n'a-t-il pas réalisé pour Honorine les rêves de la jeune fille? Sait-on, pendant les jours de bonheur, à quels préceptes on a manqué?...

(— Je ne me rappelle que les masses dans les reproches que s'adressa le comte avec la bonne foi de l'anatomiste cherchant les causes d'une maladie qui échapperaient à ses confrères; mais sa clémente indulgence me parut alors vraiment digne de celle de Jésus-Christ quand il sauva la femme adultère.)

« Dix-huit mois après la mort de mon père, qui précéda ma mère de quelques mois dans la tombe, reprit-il après une pause, arriva la terrible nuit où je fus surpris par la lettre d'adieu d'Honorine. Par quelle poésie ma femme était-elle séduite? Etait-ce les sens, était-ce les magnétismes du malheur ou du génie, laquelle de ces forces l'avait ou surprise ou entraînée? Je n'ai rien voulu savoir. Le coup fut si cruel que je restai comme hébété pendant un mois. Plus tard, la réflexion m'a dit de rester dans mon ignorance, et les malheurs d'Honorine m'ont trop appris de ces choses. Jusqu'à présent, Maurice, tout est bien vulgaire; mais tout va changer par un mot: j'aime Honorine! je n'ai pas cessé de l'adorer. Depuis le jour de l'abandon, je vis de mes souvenirs, je reprends un à un les plaisirs pour lesquels sans doute Honorine fut sans goût. Oh! dit-il en voyant de l'étonnement dans mes yeux, ne me faites pas un héros, ne me croyez pas assez sot, dirait un colonel de l'Empire, pour ne pas avoir cherché des distractions. Hélas! mon enfant, j'étais ou trop jeune, ou trop amoureux : je n'ai pu trouver d'autre femme dans le monde entier. Après des luttes affreuses avec moi-même, je cherchais à m'étourdir; j'allais, mon argent à la main, jusque sur le seuil de l'infidélité; mais là se dressait devant moi, comme une blanche statue, le souvenir d'Honorine. En me rappelant la délicatesse infinie de cette peau suave à travers laquelle on voit le sang courir et les nerfs palpiter; en revoyant cette tête ingénue, aussi naïve la veille de mon malheur que le jour où je lui dis : — Veux-tu nous marier? en me souvenant d'un parfum céleste comme celui de la vertu; en retrouvant la lumière de ses regards, la *joliesse* de ses gestes, je m'enfuyais comme un homme qui va violer une tombe et qui en voit sortir l'âme du mort transfigurée. Au Conseil, au Palais, dans mes nuits, je rêve si constamment d'Honorine, qu'il me faut une force d'âme excessive pour être à ce que je fais, à ce que je dis. Voilà le secret de mes travaux. Eh bien! je ne me suis pas plus senti de colère contre elle que n'en a un père en voyant son enfant chéri dans le danger où il s'est précipité par imprudence. J'ai compris que j'avais fait de ma femme une poésie dont je jouissais avec tant d'ivresse que je croyais mon ivresse partagée. Ah! Maurice, un amour sans discernement est, chez un mari, une faute qui peut préparer tous les crimes d'une femme! J'avais probablement laissé sans emploi les forces de cette enfant, chérie comme une enfant; je l'ai peut-être fatiguée de mon amour avant que l'heure de l'amour eût sonné pour elle! Trop jeune pour entrevoir le dévouement de la mère dans la constance de la femme, elle a pris cette première épreuve du mariage pour la vie elle-même, et l'enfant mutin a maudit la vie à mon insu, n'osant se plaindre à moi, par pudeur peut-être! Dans une situation si cruelle, elle se sera trouvée sans défense contre un homme qui l'aura violemment émue. Et moi, si sagace magistrat, dit-on, moi dont le cœur est bon, mais dont l'esprit était occupé, j'ai deviné trop tard ces lois du code féminin méconnues, je les ai lues à la clarté de l'incendie qui dévorait mon toit. J'ai fait alors de mon cœur un tribunal, en vertu de la loi; car la loi constitue un juge dans un mari : j'ai absous ma femme et je me suis condamné. Mais l'amour prit alors chez moi la forme de la passion, de cette passion lâche et absolue qui saisit certains vieillards. Aujourd'hui, j'aime Honorine absente, comme on aime, à soixante ans, une femme qu'on veut avoir à tout prix, et je me sens la force d'un jeune homme. J'ai l'audace du vieillard et la retenue de l'adolescent. Mon ami, la société n'a que des railleries pour cette affreuse situation conjugale. Là où elle s'apitoie avec un amant, elle voit dans un mari je ne sais quelle impuissance, elle se rit de ceux qui ne savent pas conserver une femme qu'ils ont acquise sous le poêle de l'Église et par-devant l'écharpe du maire. Et il a fallu me taire! Sérizy est heureux. Il doit à son indulgence le plaisir de voir sa femme, il la protége, il la défend; et, comme il l'adore, il connaît les jouissances excessives du bienfaiteur qui ne s'inquiète de rien, pas même du ridicule, car il en baptise ses paternelles jouissances. — « Je ne reste marié qu'à cause de ma femme! » me disait un jour Sérizy en sortant du conseil. Mais moi!... moi, je n'ai rien, pas même le ridicule à affronter, moi qui ne me soutiens que par un amour sans aliment! moi qui ne trouve pas un mot à dire à une femme du monde! moi que la prostitution repousse! moi, fidèle par incantation! Sans ma foi religieuse, je me serais tué. J'ai défié l'abîme du travail, je m'y suis plongé, j'en suis sorti vivant, brûlant, ardent, ayant perdu le sommeil!... »

(— Je ne puis me rappeler les paroles de cet homme si éloquent, mais à qui la passion donnait une éloquence si supérieure à celle de la tribune, que, comme lui, j'avais en l'écoutant, les joues sillonnées de larmes! Jugez de mes impressions, quand, après une pause pendant laquelle nous essuyâmes nos pleurs, il acheva son récit par cette révélation.)

« Ceci est le drame dans mon âme, mais ce n'est pas le drame extérieur qui se joue en ce moment dans Paris! Le drame intérieur n'intéresse personne. Je le sais, et vous le reconnaîtrez un jour, vous qui pleurez en ce moment avec moi : personne ne superpose à son cœur ni à son épiderme la douleur d'autrui. La mesure des douleurs est en nous. Vous-même, vous ne comprenez mes souffrances que par une analogie très-vague. Pouvez-vous me voir calmant les rages les plus violentes du désespoir par la contemplation d'une miniature où mon regard retrouve et baise son front, le sourire de ses lèvres, le contour de son visage, où je respire la blancheur de sa peau, et qui me permet presque de sentir, de manier les grappes noires de ses cheveux bouclés? M'avez-vous surpris quand je bondis d'espérance, quand je me tords sous les mille flèches du désespoir, quand je marche dans la boue de Paris pour dompter mon impatience par la fatigue? J'ai des énervements comparables à ceux des gens en consomption, des hilarités de fou, des appréhensions d'assassin qui rencontre un brigadier de gendarmerie. Enfin, ma vie est un continuel paroxysme de terreurs, de joies, de désespoirs. Quant au drame, le voici : vous me croyez occupé du conseil d'État, de la Chambre, du Palais, de la politique!... Eh! mon Dieu, sept heures de la nuit suffisent à tout, tant la vie que je mène a surexcité mes facultés. Honorine est ma grande affaire. Reconquérir ma femme, voilà ma seule étude; la surveiller dans la cage où elle est, sans qu'elle se sache en ma puissance; satisfaire à ses besoins, veiller au peu de plaisir qu'elle se permet, être sans cesse autour d'elle, comme un sylphe, sans me laisser ni voir, ni deviner, car tout mon avenir serait perdu, voilà ma vie, ma vraie vie! Depuis sept ans, je ne me suis jamais couché sans être allé voir la lumière de sa veilleuse, ou son ombre sur les rideaux de la fenêtre. Elle a quitté ma maison sans en vouloir emporter autre chose que sa toilette de ce jour-là. L'enfant a poussé la noblesse des sentiments jusqu'à la bêtise! Aussi, dix-huit mois après sa fuite, était-elle abandonnée par son amant qui fut épouvanté par le visage âpre et froid, sinistre et puant de la misère, le lâche! Cet homme avait sans doute compté sur l'existence heureuse et dorée en Suisse et en

Italie, que se donnent les grandes dames en quittant leurs maris. Honorine a de son chef soixante mille francs de rentes. Ce misérable a laissé la chère créature enceinte et sans un sou! En 1820, au mois de novembre, j'ai obtenu du meilleur accoucheur de Paris de jouer le rôle d'un petit chirurgien de faubourg. J'ai décidé le curé du quartier où se trouvait la comtesse à subvenir à ses besoins, comme s'il accomplissait une œuvre de charité. Cacher le nom de ma femme, lui assurer l'incognito, lui trouver une ménagère qui me fût dévouée et qui fût une confidente intelligente, bah!... ce fut un travail digne de Figaro. Vous comprenez que, pour découvrir l'asile de ma femme, il me suffisait de vouloir. Après trois mois de désespérance plutôt que de désespoir, la pensée de me consacrer au bonheur d'Honorine, en prenant Dieu pour confident de mon rôle, fut un de ces poëmes qui ne tombent qu'au cœur d'un amant quand même! Tout amour absolu veut sa pâture. Eh! ne devais-je pas protéger cette enfant, coupable par ma seule imprudence, contre de nouveaux désastres? accomplir enfin mon rôle d'ange gardien. Après sept mois de nourriture, le fils mourut, heureusement pour elle et pour moi. Ma femme fut entre la vie et la mort pendant neuf mois, abandonnée au moment où elle avait le plus besoin du bras d'un homme; mais ce bras, dit-il en tendant le sien par un mouvement d'une energie angélique, fut étendu sur sa tête.



L'abbé Loraux

Honorine fut soignée comme elle l'eût été dans son hôtel. Quand, rétablie, elle demanda comment, par qui elle avait été secourue, on lui répondit: — Les sœurs de charité du quartier, — la Société de maternité, — le curé de la paroisse qui s'intéressait à elle. Cette femme, dont la fierté va jusqu'à être un vice, a déployé dans le malheur une force de résistance que, par certaines soirées, j'appelle un entêtement de mule. Honorine a voulu gagner sa vie! ma femme travaille!... Depuis cinq ans, je la tiens, rue Saint-Maur, dans un charmant pavillon où elle fabrique des fleurs et des modes. Elle croit vendre les produits de son élégant travail à un marchand qui les lui paye assez cher pour que la journée lui vaille vingt francs, et n'a pas eu depuis six ans un seul soupçon. Elle paye toutes les choses de la vie à peu près le tiers de ce qu'elles valent, en sorte qu'avec six mille francs par an, elle vit comme si elle avait quinze mille francs. Elle a le goût des fleurs, et donne cent écus à un jardinier qui me coûte à moi douze cents francs de gages, et qui me présente des mémoires de deux mille francs tous les trois mois. J'ai promis à cet homme un marais et une maison de maraîcher contiguë à la loge du concierge de la rue Saint-Maur. Cette propriété m'appartient sous le nom d'un commis-greffier de la Cour. Une seule indiscrétion ferait tout perdre au jardinier. Honorine a son pavillon, un jardin, une serre superbe, pour cinq cents francs de loyer par an. Elle vit là, sous le nom de sa femme de charge, madame Gobain, cette vieille d'une discrétion à toute épreuve que j'ai trouvée, et de qui elle s'est fait aimer. Mais ce zèle est, comme celui du jardinier, entretenu par la promesse d'une récompense au jour du succès. Le concierge et sa femme me coûtent horriblement cher par les mêmes raisons. Enfin, depuis trois ans, Honorine est heureuse, elle croit devoir à son travail le luxe de ses fleurs, sa toilette et son bien-être. Oui, oui, je sais ce que vous voulez me dire, s'écria le comte en voyant une interrogation dans mes yeux et sur mes lèvres. Oh! j'ai fait une tentative. Ma femme était précédemment dans le faubourg Saint-Antoine. Un jour, quand je crus, sur une parole de la Gobain, à des chances de réconciliation, j'écrivis, par la poste, une lettre où j'essayais de fléchir ma femme, une lettre écrite, recommencée vingt fois! Je ne vous peindrai pas mes angoisses. J'allai de la rue Payenne à la rue de Reuilly, comme un condamné qui marche du Palais à l'Hôtel-de-Ville: mais il est en charrette et moi je marchais!... Il faisait nuit, il faisait du brouillard, j'allai au-devant de madame Gobain, qui devait venir me répéter ce qu'avait fait ma femme. Honorine, en reconnaissant mon écriture, avait jeté la lettre au feu sans la lire. — « Madame Gobain, avait-elle dit, je ne veux pas être ici demain!... » Fut-ce un coup de poignard que cette parole pour un homme qui trouve des joies illimitées dans la supercherie au moyen de laquelle il procure le plus beau velours de Lyon à douze francs l'aune, un faisan, un poisson, des fruits au dixième de leur valeur, à une femme assez ignorante pour croire payer suffisamment, avec deux cent cinquante francs, madame Gobain, la cuisinière d'un évêque!... Vous m'avez surpris me frottant les mains quelquefois et en proie à une sorte de bonheur. Eh bien! je venais de faire réussir une ruse digne du théâtre. Je venais de tromper ma femme, de lui envoyer par une marchande à la toilette un châle des Indes proposé comme venant d'une actrice qui l'avait à peine porté, mais dans lequel, moi, ce grave magistrat que vous savez, je m'étais couché pendant une nuit. Enfin, aujourd'hui, ma vie se résume par les deux mots avec lesquels on peut exprimer le plus violent des supplices: j'aime et j'attends! J'ai dans madame Gobain une fidèle espionne de ce cœur adoré. Je vais toutes les nuits causer avec cette vieille, apprendre d'elle tout ce qu'Honorine a fait dans sa journée, les moindres mots qu'elle a dits, car une seule exclamation peut me livrer les secrets de cette âme qui s'est faite sourde et muette. Honorine est pieuse; elle suit les offices, elle prie; mais elle n'est jamais allée à confesse et ne communie pas: elle prévoit ce qu'un prêtre lui dirait. Elle ne veut pas entendre le conseil, l'ordre de revenir à moi. Cette horreur de moi m'épouvante et me confond, car je n'ai jamais fait le moindre mal à Honorine; j'ai toujours été bon pour elle. Admettons que j'aie eu quelques vivacités en l'instruisant, que mon ironie d'homme ait blessé son légitime orgueil de jeune fille!... Est-ce une raison de persévérer dans une résolution que la haine la plus implacable peut seule inspirer? Honorine n'a jamais dit à madame Gobain qui elle est; elle garde un silence absolu sur son mariage; en sorte que cette brave et digne femme ne peut pas dire un mot en ma faveur, car elle est la seule dans la maison qui ait mon secret. Les autres ne savent rien; ils sont sous la terreur que cause le nom du préfet de police et dans la vénération du pouvoir d'un ministre. Il m'est donc impossible de pénétrer dans ce cœur: la citadelle est à moi, mais je n'y puis entrer. Je n'ai pas un seul moyen d'action. Une violence me perdrait à jamais! Comment combattre des raisons qu'on ignore? Écrire une lettre, la faire copier par un écrivain public et la mettre sous les yeux d'Honorine? j'y ai pensé. Mais n'est-ce pas risquer un troisième déménagement? Le dernier me coûte cent cinquante mille francs. Cette acquisition fut d'abord faite sous le nom du secrétaire que vous avez remplacé.

« Le malheureux, qui ne savait pas combien mon sommeil est léger, a été surpris par moi, ouvrant avec une fausse clef la caisse où j'avais mis la contre-lettre; j'ai toussé, l'effroi l'a saisi; le lendemain, je l'ai forcé de vendre la maison à mon prête-nom actuel, et je l'ai mis à la porte. Ah! si je ne sentais pas en moi toutes les facultés nobles de l'homme satisfaites, heureuses, épanouies; si les éléments de mon rôle n'appartenaient pas à la paternité divine, si je ne jouissais pas par tous les pores, il se rencontre des moments où je croirais à quelque monomanie. Par certaines nuits, j'entends les grelots de la folie, j'ai peur de ces transitions violentes d'une faible espérance, qui parfois brille et s'élance, à un désespoir complet qui tombe aussi bas que les hommes peuvent tomber. J'ai médité sérieusement, il y a quelques jours, le dénoûment atroce de Lovelace avec Clarisse, en me disant: Si Honorine avait un enfant de moi, ne faudrait-il pas qu'elle revînt dans la maison conjugale? Enfin, j'ai tellement foi dans un heureux avenir, qu'il y a dix mois, j'ai acquis et payé l'un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Honoré. Si je reconquiers Honorine, je ne veux pas qu'elle revoie cet hôtel, ni la chambre d'où elle s'est enfuie. Je veux mettre mon idole dans un nouveau temple où elle puisse croire à une vie entièrement nouvelle. On travaille à faire de cet hôtel une merveille de goût et d'élégance.

On m'a parlé d'un poëte qui, devenu presque fou d'amour pour une cantatrice, avait, au début de sa passion, acheté le plus beau lit de Paris, sans savoir le résultat que l'actrice réservait à sa passion. Eh bien! il y a le plus froid des magistrats, un homme qui passe pour le plus grave conseiller de la couronne, à qui cette anecdote a remué toutes les fibres du cœur. L'orateur de la Chambre comprend ce poëte qui repaissait son idéal d'une possibilité matérielle. Trois jours avant l'arrivée de Marie-Louise, Napoléon s'est roulé dans son lit de noces à Compiègne... Toutes les passions gigantesques ont la même allure. J'aime en poëte et en empereur!... »

En entendant ces dernières paroles, je crus à la réalisation des craintes du comte Octave; il s'était levé, marchait, gesticulait, mais il s'arrêta comme épouvanté de la violence de ses paroles. — Je suis bien ridicule, reprit-il après une forte pause, en venant quêter un regard de compassion. — Non, monsieur, vous êtes bien malheureux...

— « Oh oui! dit-il en reprenant le cours de cette confidence, plus que vous ne le pensez! Par la violence de mes paroles, vous pouvez et vous devez croire à la passion physique la plus intense, puisque depuis neuf ans elle annule toutes mes facultés; mais ce n'est rien en comparaison de l'adoration que m'inspirent l'âme, l'esprit, les manières, le cœur, tout ce qui dans la femme n'est pas la femme; enfin ces ravissantes divinités du cortége de l'amour avec lesquelles on passe sa vie, et qui sont la poésie journalière d'un plaisir fugitif. Je vois, par un phénomène rétrospectif, ces grâces de cœur et d'esprit d'Honorine auxquelles je faisais peu d'attention au jour de mon bonheur, comme tous les gens heureux! J'ai, de jour en jour, reconnu l'étendue de ma perte en reconnaissant les qualités divines dont était doué cet enfant capricieux et mutin, devenu si fort et si fier sous la main pesante de la misère, sous les coups du plus lâche abandon. Et cette fleur céleste se dessèche solitaire et cachée? Ah! la loi dont nous parlions, reprit-il avec une amère ironie, la loi, c'est un piquet de gendarmes, c'est ma femme saisie et amenée de force ici!..... N'est-ce pas conquérir un cadavre? La religion n'a pas prise sur elle, elle en veut la poésie, elle prie sans écouter les commandements de l'Eglise. Moi, j'ai tout épuisé comme clémence, comme bonté, comme amour... Je suis à bout. Il n'existe plus qu'un moyen de triomphe: la ruse et la patience avec lesquelles les oiseleurs finissent par saisir les oiseaux les plus défiants, les plus agiles, les plus fantasques et les plus rares. Aussi, Maurice, quand l'indiscrétion bien excusable de M. de Granville vous a révélé le secret de ma vie, ai-je fini par voir dans cet incident un de ces commandements du sort, un de ces arrêts qu'écoutent et que mendient les joueurs au milieu de leurs parties les plus acharnées... Avez-vous pour moi assez d'affection pour m'être romanesquement dévoué?... »

— Je vous vois venir, monsieur le comte, répondis-je en interrompant, je devine vos intentions. Votre premier secrétaire a voulu crocheter votre caisse, je connais le cœur du second, il pourrait aimer votre femme. Et pouvez-vous le vouer au malheur en l'envoyant au feu! Mettre sa main dans un brasier sans se brûler, est-ce possible? — Vous êtes un enfant, reprit le comte, je vous enverrai ganté! Ce n'est pas mon secrétaire qui viendra se loger rue Saint-Maur, dans la petite maison de maraîcher que j'ai rendue libre, ce sera mon petit cousin, le baron de l'Hostal, maître des requêtes... Après un moment donné à la surprise, j'entendis un coup de cloche, et une voiture roula jusqu'au perron. Bientôt le valet de chambre annonça madame de Courteville et sa fille. Le comte Octave avait une très-nombreuse parenté dans sa ligne maternelle. Madame de Courteville, sa cousine, était veuve d'un juge au tribunal de la Seine, qui l'avait laissée avec une fille et sans aucune espèce de fortune. Que pouvait être une femme de vingt-neuf ans auprès d'une jeune fille de vingt ans, aussi belle que l'imagination pourrait le souhaiter pour une maîtresse idéale? — Baron, maître des requêtes, référendaire au sceau en attendant mieux, et ce vieil hôtel pour dot, aurez-vous assez de raisons pour ne pas aimer la comtesse? me dit-il à l'oreille en me prenant la main et me présentant à madame de Courteville et à sa fille. Je fus ébloui, non par tant d'avantages que je n'aurais pas osé rêver, mais par Amélie de Courteville dont toutes les beautés étaient mises en relief par une de ces savantes toilettes que les mères font faire à leurs filles quand il s'agit de les marier. Ne parlons pas de moi, dit le consul en faisant une pause.



Elle me donna bientôt le droit de venir dans le charmant atelier... — PAGE 11.

— Vingt jours après, reprit-il, j'allai demeurer dans la maison du maraîcher, qu'on avait nettoyée, arrangée et meublée avec cette célérité qui s'explique par trois mots: Paris! l'ouvrier français! l'argent! J'étais aussi amoureux que le comte pouvait le désirer pour sa sécurité. La prudence d'un jeune homme de vingt-cinq ans suffirait-elle aux ruses que j'entreprenais et où il s'agissait du bonheur d'un ami? Pour résoudre cette question, je vous avoue que je comptai beaucoup sur mon oncle, car je fus autorisé par le comte à le mettre dans la confidence au cas où je jugerais son intervention nécessaire. Je pris un jardinier, je me fis fleuriste jusqu'à la manie, je m'occupai furieusement, en homme que rien ne pouvait distraire, de défoncer le marais et d'en approprier le terrain à la culture des fleurs. De même que les maniaques de Hollande ou d'Angleterre, je me donnai pour monofloriste. Je cultivai spécialement des dahlias en en réunissant toutes les variétés. Vous devinez que ma ligne de conduite, même dans ses plus légères déviations, était tracée par le comte dont toutes les forces intellectuelles furent alors attentives aux moindres événements de la tragi-comédie qui devait se jouer rue Saint-Maur. Aussitôt la comtesse couchée, presque tous les soirs, entre onze heures et minuit, Octave, madame Gobain et moi, nous tenions conseil. J'entendis la vieille rendant compte à Octave des moindres mouvements de sa femme pendant la journée; il s'informait de tout, des repas, des occupations, de l'attitude, du menu du lendemain, des fleurs qu'elle se proposait d'imiter. Je compris ce qu'est un amour au désespoir, quand il se compose du triple amour qui procède de la tête, du cœur et des sens. Octave ne vivait que pendant cette heure. Pen-

dant deux mois que durèrent les travaux, je ne jetai pas les yeux sur le pavillon où demeurait ma voisine. Je n'avais pas demandé seulement si j'avais une voisine, quoique le jardin de la comtesse et le mien fussent séparés par un palis, le long duquel elle avait fait planter des cyprès déjà hauts de quatre pieds. Un beau matin, madame Gobain annonça comme un grand malheur à sa maîtresse l'intention manifestée par un original devenu son voisin, de faire bâtir, à la fin de l'année, un mur entre les deux jardins. Je ne vous parle pas de la curiosité qui me dévorait. Voir la comtesse!... ce désir faisait pâlir mon amour naissant pour Amélie de Courteville. Mon projet de bâtir un mur était une affreuse menace. Plus d'air pour Honorine, dont le jardin devenait une espèce d'allée serrée entre ma muraille et son pavillon. Ce pavillon, une ancienne maison de plaisir, ressemblait à un château de cartes, il n'avait pas plus de trente pieds de profondeur sur une longueur d'environ cent pieds. La façade, peinte à l'allemande, figurait un treillage de fleurs jusqu'au premier étage, et présentait un charmant *specimen* de ce style Pompadour si bien nommé *rococo*. On arrivait par une longue avenue de tilleuls. Le jardin du pavillon et le marais figuraient une hache dont le manche était représenté par cette avenue. Mon mur allait roguer les trois quarts de la hache. La comtesse en fut désolée, et dit au milieu de son désespoir : — Ma pauvre Gobain, quel homme est-ce que ce fleuriste? — Ma foi, dit-elle, je ne sais pas s'il est possible de l'apprivoiser, il paraît avoir les femmes en horreur. C'est le neveu d'un curé de Paris. Je n'ai vu l'oncle qu'une seule fois, un beau vieillard de soixante-quinze ans, bien laid, mais bien aimable. Il se peut bien que ce curé maintienne, comme on le prétend dans le quartier, son neveu dans la passion des fleurs, pour qu'il n'arrive pas pis... — Mais quoi? — Eh bien! notre voisin est un hurluberlu... fit la Gobain en montrant sa tête.

Les fous tranquilles sont les seuls hommes de qui les femmes ne conçoivent aucune méfiance en fait de sentiment. Vous allez voir par la suite combien le comte avait vu juste en me choisissant ce rôle. — « Mais qu'a-t-il? demanda la comtesse. — Il a trop étudié, répondit la Gobain, il est devenu sauvage. Enfin, il a des raisons pour ne plus aimer les femmes... là, puisque vous voulez savoir tout ce qui se dit. — Eh bien! reprit Honorine, les fous m'effrayent moins que les gens sages, je lui parlerai, moi! dis-lui que je le prie de venir. Si je ne réussis pas, je verrai le curé. » Le lendemain de cette conversation, en me promenant dans mes allées tracées, j'entrevis au premier étage du pavillon les rideaux d'une fenêtre écartés et la figure d'une femme posée en curieuse. La Gobain m'aborda. Je regardai brusquement le pavillon et fis un geste brutal, comme si je disais : — Eh! je me moque bien de votre maîtresse! — « Madame, dit la Gobain, qui revint rendre compte de son ambassade, le fou m'a prié de le laisser tranquille, en prétendant que charbonnier était maître chez soi, surtout quand il était sans femme. — Il a deux fois raison, répondit la comtesse. — Oui, mais il a fini par me répondre : « J'irai! » quand je lui ai répondu qu'il ferait le malheur d'une personne qui vivait dans la retraite, et qui puisait de grandes distractions dans la culture des fleurs. » Le lendemain, je sus par un signe de la Gobain qu'on attendait ma visite. Après le déjeuner de la comtesse, au moment où elle se promenait devant son pavillon, je brisai le palis et je vins à elle. J'étais mis en campagnard : vieux pantalon à pied en molleton gris, gros sabots, vieille veste de chasse, casquette en tête, méchant foulard au cou, les mains salies de terre, et un plantoir à la main. — « Madame, c'est le monsieur qui est votre voisin! » cria la Gobain. La comtesse ne s'était pas effrayée. J'aperçus enfin cette femme que sa conduite et les confidences du comte avaient rendue si curieuse à observer. Nous étions dans les premiers jours du mois de mai. L'air pur, le temps bleu, la verdeur des premières feuilles, la senteur du printemps faisaient un cadre à cette création de la douleur. En voyant Honorine, je conçus la passion d'Octave et la vérité de cette expression : une fleur céleste! Sa blancheur me frappa tout d'abord par son blanc particulier, car il y a autant de blancs que de rouges et de bleus différents. En regardant la comtesse, l'œil servait à toucher cette peau suave où le sang courait en filets bleuâtres. A la moindre émotion, ce sang se répandait sous le tissu comme une vapeur en nappes rosées. Quand nous nous rencontrâmes, les rayons du soleil en passant à travers le feuillage grêle des acacias environnaient Honorine de ce nimbe jaune et fluide que Raphaël et Titien, seuls parmi tous les peintres, ont su peindre autour de la Vierge. Des yeux bruns exprimaient à la fois la tendresse et la gaieté, leur éclat se reflétait jusque sur le visage, à travers de longs cils abaissés. Par le mouvement de ses paupières soyeuses, Honorine vous jetait un charme, tant il y avait de sentiment, de majesté, de terreur, de mépris dans sa manière de relever ou d'abaisser ce voile de l'âme. Enfin, elle pouvait vous glacer, ou vous animer par un regard. Ses cheveux cendrés, rattachés négligemment sur sa tête, lui dessinaient un front de poëte, large, puissant, rêveur. La bouche était entièrement voluptueuse. Enfin, privilége rare en France, mais commun en Italie, toutes les lignes, les contours de cette tête avaient un caractère de noblesse qui devait arrêter les outrages du temps. Quoique svelte, Honorine n'était pas maigre, et ses formes me semblèrent être de celles qui réveillent encore l'amour quand il se croit épuisé. Elle méritait bien l'épithète de mignonne, car elle appartenait à ce genre de petites femmes souples qui se laissent prendre, flatter, quitter et reprendre comme des chattes. Ses petits pieds que j'entendis sur le sable y faisaient un bruit léger qui leur était propre et qui s'harmoniait au bruissement de la robe; il en résultait une musique féminine qui se gravait dans le cœur et devait se distinguer entre la démarche de mille femmes. Son port rappelait tous ses quartiers de noblesse avec tant de fierté, que dans les rues les prolétaires les plus audacieux devaient se ranger pour elle. Gaie, tendre, fière et imposante, on ne la comprenait pas autrement que douée de ces qualités qui semblent s'exclure, et qui la laissaient néanmoins enfant. Mais l'enfant pouvait devenir forte comme l'ange; et, comme l'ange, une fois blessée dans sa nature, elle devait être implacable. La froideur sur ce visage était sans doute la mort pour ceux à qui ses yeux avaient souri, pour qui ses lèvres s'étaient dénouées, pour ceux dont l'âme avait accueilli la mélodie de cette voix qui donnait à la parole la poésie du chant par des accentuations particulières. En sentant le parfum de violette qu'elle exhalait, je compris comment le souvenir de cette femme avait cloué le comte au seuil de la débauche, et comme on ne pouvait jamais oublier celle qui vraiment était une fleur pour le toucher, une fleur pour le regard, une fleur pour l'odorat, une fleur céleste pour l'âme... Honorine inspirait le dévouement, un dévouement chevaleresque et sans récompense. On se disait en la voyant : Pensez, je devinerai; parlez, j'obéirai. Si ma vie, perdue dans un supplice, peut vous procurer un jour de bonheur, prenez ma vie : je sourirai comme les martyrs sur leurs bûchers, car j'apporterai cette journée à Dieu comme un gage auquel obéit un père en reconnaissant une fête donnée à son enfant. » Bien des femmes se composent une physionomie et arrivent à produire des effets semblables à ceux qui vous eussent saisi à l'aspect de la comtesse; mais chez elle tout procédait d'un délicieux naturel, et ce naturel inimitable allait droit au cœur. Si je vous en parle ainsi, c'est qu'il s'agit uniquement de son âme, de ses pensées, des délicatesses de son cœur, et que vous m'eussiez reproché de ne pas vous l'avoir crayonnée. Je faillis oublier mon rôle d'homme quasi fou, brutal et peu chevaleresque. — « On m'a dit, madame, que vous aimiez les fleurs. — Je suis ouvrière fleuriste, monsieur, répondit-elle. Après avoir cultivé les fleurs, je les copie, comme une mère qui serait assez artiste pour se donner le plaisir de peindre ses enfants... N'est-ce pas assez vous dire que je suis pauvre et hors d'état de payer la concession que je veux obtenir de vous. — Et comment, repris-je avec la gravité d'un magistrat, une personne qui semble aussi distinguée que vous exerce-t-elle un pareil état? Avez-vous donc comme moi des raisons pour occuper vos doigts afin de ne pas laisser travailler votre tête? — Restons sur le mur mitoyen, répondit-elle en souriant. — Mais nous sommes aux fondations, dis-je. Ne faut-il pas que je sache, de nos deux douleurs, ou, si vous voulez, de nos deux manies, laquelle doit céder le pas à l'autre?... Ah! le joli bouquet de narcisses! elles sont aussi fraîches que cette matinée! » Je vous déclare qu'elle s'était créé comme un musée de fleurs et d'arbustes, où le soleil seul pénétrait, dont l'arrangement était dicté par un génie artiste et que le plus insensible des propriétaires aurait respecté. Les masses de fleurs, étagées avec une science de fleuriste ou disposées en bouquets, produisaient des effets doux à l'âme. Ce jardin recueilli, solitaire, exhalait des baumes consolateurs et n'inspirait que de douces pensées, des images gracieuses, voluptueuses même. On y reconnaissait cette ineffaçable signature que notre vrai caractère imprime en toutes choses quand rien ne nous contraint d'obéir aux diverses hypocrisies, d'ailleurs nécessaires, qu'exige la société. Je regardais alternativement le monceau de narcisses et la comtesse, en paraissant plus amoureux des fleurs que d'elle, pour jouer mon rôle. — « Vous aimez donc bien les fleurs? me dit-elle. — C'est, lui dis-je, les seuls êtres qui ne trompent pas nos soins et notre tendresse. » Je fis une tirade si violente en établissant un parallèle entre la botanique et le monde, que nous nous trouvâmes à mille lieues du mur mitoyen, et que la comtesse dut me prendre pour un être souffrant, blessé, digne de pitié. Néanmoins, après une demi-heure, ma voisine me ramena naturellement à la question; car les femmes, quand elles n'aiment pas, ont toutes le sang-froid d'un vieil avoué. — « Si vous voulez laisser subsister le palis, lui dis-je, vous apprendrez tous les secrets de culture que je veux cacher, car je cherche le dahlia bleu, la rose bleue, je suis fou des fleurs bleues. Le bleu n'est-il pas la couleur favorite des belles âmes? Nous ne sommes ni l'un ni l'autre chez nous : autant vaudrait y mettre une petite porte à claire-voie qui réunirait nos jardins... Vous aimez les fleurs, vous verrez les miennes, je verrai les vôtres. Si vous ne recevez personne, je ne suis visité que par mon oncle, le curé des Blancs-Manteaux. — Non, dit-elle, je ne veux donner à personne le droit d'entrer dans mon jardin, chez moi, à toute heure. Venez-y, vous serez toujours reçu comme un voisin avec qui je veux vivre en bonnes relations; mais j'aime trop ma solitude pour la grever d'une dépendance quelconque. — Comme vous voudrez! » dis-je. Et je sautai d'un bond pardessus le palis. — « A quoi sert une porte? » m'écriai-je quand je fus sur mon terrain en revenant à la comtesse et la narguant par un

geste, par une grimace de fou. Je restai quinze jours sans paraître penser à ma voisine. Vers la fin du mois de mai, par une belle soirée, il se trouva que nous étions chacun d'un côté du palis, nous promenant à pas lents. Arrivés au bout, il fallut bien échanger quelques paroles de politesse; elle me trouva si profondément accablé, plongé dans une rêverie si douloureuse, qu'elle me parla d'espérance en me jetant des phrases qui ressemblaient à ces chants par lesquels les nourrices endorment les enfants. Enfin je franchis la haie, et me trouvai pour la seconde fois près d'elle. La comtesse me fit entrer chez elle en voulant apprivoiser ma douleur. Je pénétrai donc enfin dans ce sanctuaire où tout était en harmonie avec la femme que j'ai tâché de vous dépeindre. Il y régnait une exquise simplicité. A l'intérieur, ce pavillon était bien la bonbonnière inventée par l'art du dix-huitième siècle pour les jolies débauches d'un grand seigneur.

La salle à manger, sise au rez-de-chaussée, était couverte de peintures à fresque représentant des treillages de fleurs d'une admirable et merveilleuse exécution. La cage de l'escalier offrait de charmantes décorations en camaïeu. Le petit salon, qui faisait face à la salle à manger, était prodigieusement dégradé; mais la comtesse y avait tendu des tapisseries pleines de fantaisies et provenant d'anciens paravents. Une salle de bain y attenait. Au-dessus, il n'y avait qu'une chambre avec son cabinet de toilette et une bibliothèque métamorphosée en atelier. La cuisine était cachée dans les caves sur lesquelles le pavillon s'élevait, car il fallait y monter par un perron de quelques marches. Les balustres de la galerie et ses guirlandes de fleurs pompadour déguisaient la toiture, dont on ne voyait que les bouquets de plomb. On se trouvait dans ce séjour à cent lieues de Paris. Sans le sourire amer qui se jouait parfois sur les belles lèvres rouges de cette femme pâle, on aurait pu croire au bonheur de cette violette ensevelie dans sa forêt de fleurs. Nous arrivâmes en quelques jours à une confiance engendrée par le voisinage et par la certitude où fut la comtesse de ma complète indifférence pour les femmes. Un regard aurait tout compromis, et jamais je n'eus une pensée pour elle dans les yeux! Honorine voulut voir en moi comme un vieil ami. Ses manières avec moi procédèrent d'une sorte de compassion. Ses regards, sa voix, ses discours, tout disait qu'elle était à mille lieues des coquetteries que la femme la plus sévère se fût peut-être permise en pareil cas. Elle me donna bientôt le droit de venir dans le charmant atelier où elle faisait ses fleurs. Une retraite pleine de livres et de curiosités, parée comme un boudoir, et où la richesse relevait la vulgarité des instruments du métier. La comtesse avait, à la longue, poétisé, pour ainsi dire, ce qui est l'antipode de la poésie, une fabrique. Peut-être, de tous les ouvrages que puissent faire les femmes, les fleurs artificielles sont-elles celui dont les détails leur permettent de déployer le plus de grâces. Pour colorier, une femme doit rester penchée sur une table et s'adonner, avec une certaine attention, à cette demi-peinture. La tapisserie, faite comme doit la faire une ouvrière qui veut gagner sa vie, est une cause de pulmonie ou de déviation de l'épine dorsale. La gravure des planches de musique est un des travaux les plus tyranniques par sa minutie, par le soin, par la compréhension qu'il exige. La couture, la broderie ne donnent pas trente sous par jour. Mais la fabrication des fleurs et celle des modes nécessitent une multitude de mouvements, de gestes, des idées même qui laissent une jolie femme dans sa sphère : elle est encore elle-même, elle peut causer, rire, chanter ou penser. Certes, il y avait un sentiment de l'art dans la manière dont la comtesse disposait sur une longue table de sapin jaune les myriades de pétales colorées qui servaient à composer les fleurs qu'elle avait décidées. Les godets à couleur étaient en porcelaine blanche et toujours propres, rangés de façon à permettre à l'œil de trouver aussitôt la nuance voulue dans la gamme des tons. La noble artiste économisait ainsi son temps. Un joli meuble d'ébène, incrusté d'ivoire, aux cent tiroirs vénitiens, contenait les matrices d'acier avec lesquelles elle frappait ses feuilles ou certains pétales. Un magnifique bol japonais contenait la colle qu'elle ne laissait jamais aigrir, et auquel elle avait fait adapter un couvercle à charnière, si léger, si mobile qu'elle le soulevait du bout du doigt. Le fil d'archal, le laiton se cachait dans un petit tiroir de sa table de travail, devant elle. Sous ses yeux s'élevait, dans un verre de Venise, épanoui comme un calice sur sa tige, le modèle vivant de la fleur avec laquelle elle essayait de lutter. Elle se passionnait pour les chefs-d'œuvre, elle abordait les ouvrages les plus difficiles, les grappes, les corolles les plus menues, les bruyères, les nectaires aux nuances les plus capricieuses. Ses mains, aussi agiles que sa pensée, allaient de sa table à sa fleur, comme celles d'un artiste sur les touches d'un piano. Ses doigts semblaient être *fées*, pour se servir d'une expression de Perrault, tant ils cachaient, sous la grâce du geste, les différentes forces de torsion, d'application, de pesanteur nécessaire à cette œuvre, en mesurant avec la lucidité de l'instinct chaque mouvement au résultat. Je ne me lassais pas de l'admirer montant une fleur dès que les éléments s'en trouvaient rassemblés devant elle, et cotonnant, perfectionnant une tige, y attachant les feuilles. Elle déployait le génie des peintres dans ses audacieuses entreprises, elle copiait des feuilles flétries, des feuilles jaunes; elle luttait avec les fleurs des champs, de toutes les plus naïves, les plus compliquées dans leur simplicité. — « Cet art, me disait-elle, est dans l'enfance. Si les Parisiennes avaient un peu du génie que l'esclavage du harem exige chez les femmes de l'Orient, elles donneraient tout un langage aux fleurs posées sur leur tête. J'ai fait, pour ma satisfaction d'artiste, des fleurs fanées avec les feuilles couleur bronze florentin, comme il s'en trouve après ou avant l'hiver... Cette couronne, sur une tête de jeune femme dont la vie est manquée, ou qu'un chagrin secret dévore, manquerait-elle de poésie? Combien de choses une femme ne pourrait-elle pas dire avec sa coiffure? N'y a-t-il pas des fleurs pour les bacchantes ivres, des fleurs pour les sombres et rigides dévotes, des fleurs soucieuses pour les femmes ennuyées? La botanique exprime, je crois, toutes les sensations et les pensées de l'âme, même les plus délicates? » Elle m'employait à frapper ses feuilles, à des découpages, à des préparations de fil de fer pour les tiges. Mon prétendu désir de distraction me rendit promptement habile. Nous causions tout en travaillant. Quand je n'avais rien à faire, je lui lisais les nouveautés, car je ne devais pas perdre de vue mon rôle, et je jouais l'homme fatigué de la vie, épuisé de chagrins, morose, sceptique, âpre. Mon personnage me valait d'adorables plaisanteries sur la ressemblance purement physique, moins le pied bot, qui se trouvait entre lord Byron et moi. Il passait pour constant que ses malheurs à elle, sur lesquels elle voulait garder le plus profond silence, effaçaient les miens, quoique déjà les causes de ma misanthropie eussent pu satisfaire Young et Job. Je ne vous parlerai pas des sentiments de honte qui me torturaient en me mettant au cœur, comme les pauvres de la rue, de fausses plaies pour exciter la pitié de cette adorable femme. Je compris bientôt l'étendue de mon dévouement en comprenant toute la bassesse des espions. Les témoignages de sympathie que je recueillis alors eussent consolé les plus grandes infortunes. Cette charmante créature, sevrée du monde, seule depuis tant d'années, ayant en dehors de l'amour des trésors d'affection à dépenser, elle me les offrit avec d'enfantines effusions, avec une pitié qui certes eût rempli d'amertume le roué qui l'aurait aimée; car, hélas! elle était tout charité, tout compatissance. Son renoncement à l'amour, son effroi de ce qu'on appelle le bonheur pour la femme, éclataient avec autant de force que de naïveté. Ces heureuses journées me prouvèrent que l'amitié des femmes est de beaucoup supérieure à leur amour. Je m'étais fait arracher les confidences de mes chagrins avec autant de simagrées que s'en permettent les jeunes personnes avant de s'asseoir au piano, tant elles ont la conscience de l'ennui qui s'ensuit. Comme vous le devinez, la nécessité de vaincre ma répugnance à parler avait forcé la comtesse à serrer les liens de notre intimité; mais elle retrouvait si bien en moi sa propre antipathie contre l'amour, qu'elle me parut heureuse du hasard qui lui avait envoyé dans son île déserte une espèce de *Vendredi*. Peut-être la solitude commençait-elle à lui peser. Néanmoins, elle était sans la moindre coquetterie, elle n'avait plus rien de la femme, elle ne se sentait un cœur, me disait-elle, que dans le monde idéal où elle se réfugiait. Involontairement je comparais entre elles ces deux existences, celle du comte, tout action, tout agitation, tout émotion; celle de la comtesse, tout passivité, tout inactivité, tout immobilité. La femme et l'homme obéissaient admirablement à leur nature. Ma misanthropie autorisait contre les hommes et contre les femmes de cyniques sorties que je me permettais en espérant amener Honorine sur le terrain des aveux; mais elle ne se laissait prendre à aucun piége, et je commençais à comprendre *cet entêtement de mule*, plus commun qu'on ne le pense chez les femmes. — « Les Orientaux ont raison, lui dis-je un soir, de vous renfermer en ne vous considérant que comme les instruments de leurs plaisirs. L'Europe est bien punie de vous avoir admise à faire partie du monde, et de vous y accepter sur un pied d'égalité. Selon moi, la femme est l'être le plus improbe et le plus lâche qui puisse se rencontrer. Et c'est là, d'ailleurs, d'où lui viennent ses charmes : le beau plaisir de chasser un animal domestique! Quand une femme a inspiré une passion à un homme, elle lui est toujours sacrée, elle est, à ses yeux, revêtue d'un privilége imprescriptible. Chez l'homme, la reconnaissance pour les plaisirs passés est éternelle. S'il retrouve sa maîtresse ou vieille ou indigne de lui, cette femme a toujours des droits sur son cœur; mais, pour vous autres, un homme que vous avez aimé n'est plus rien; bien plus, il a un tort impardonnable, celui de vivre!... Vous n'osez pas l'avouer; mais vous avez toutes au cœur la pensée que les calomnies populaires appelées tradition prêtent à la dame de la tour de Nesles : Quel dommage qu'on ne puisse se nourrir d'amour comme on se nourrit de fruits! et que, d'un repas fait, il ne puisse pas ne vous rester que le sentiment du plaisir!... — Dieu, dit-elle, a sans doute réservé ce bonheur parfait pour le paradis. Mais, reprit-elle, si votre argumentation vous semble très-spirituelle, elle a pour moi le malheur d'être fausse. Qu'est-ce que c'est que des femmes qui s'adonnent à plusieurs amours? me demanda-t-elle en me regardant comme la Vierge d'Ingres regarde Louis XIII lui offrant son royaume. — Vous êtes une comédienne de bonne foi, lui répondis-je, car vous venez de me jeter de ces regards qui feraient la gloire d'une actrice. Mais, belle comme vous êtes, vous avez aimé; donc vous oubliez. — Moi, répondit-elle en éludant ma question, je ne suis pas une femme, je suis une religieuse arrivée à soixante-douze ans. — Comment alors pouvez-vous affirmer avec autant d'autorité que vous sentez plus vi-

vement que moi? Le malheur pour les femmes n'a qu'une forme; elles ne comptent pour des infortunes que les déceptions de cœur. »

Elle me regarda d'un air doux, et fit comme toutes les femmes qui, pressées entre les deux portes d'un dilemme, ou saisies par les griffes de la vérité, n'en persistent pas moins dans leur vouloir, elle me dit : Je suis religieuse, et vous me parlez d'un monde où je ne puis plus mettre les pieds. — Pas même par la pensée? lui dis-je. — Le monde est-il si digne d'envie? répondit-elle. Oh! quand ma pensée s'égare, elle va plus haut... L'ange de la perfection, le beau Gabriel, chante souvent dans mon cœur, fit-elle. Je serais riche, je n'en travaillerais pas moins pour ne pas monter trop souvent sur les ailes diaprées de l'ange et aller dans le royaume de la fantaisie. Il y a des contemplations qui nous perdent, nous autres femmes! Je dois à mes fleurs beaucoup de tranquillité, quoiqu'elles ne réussissent pas toujours à m'occuper. En de certains jours j'ai l'âme envahie par une attente sans objet, je ne puis bannir une pensée qui s'empare de moi, qui semble alourdir mes doigts. Je crois qu'il se prépare un grand événement, que ma vie va changer; j'écoute dans le vague, je regarde aux ténèbres, je suis sans goût pour mes travaux, et je retrouve, après mille fatigues, la vie... la vie ordinaire. Est-ce un pressentiment du ciel, voilà ce que je me demande!... » Après trois mois de lutte entre deux diplomates cachés sous la peau d'une mélancolie juvénile, et une femme que le dégoût rendait invincible, je dis au comte qu'il paraissait impossible de faire sortir cette tortue de dessous sa carapace, il fallait casser l'écaille. La veille, dans une dernière discussion tout amicale, la comtesse s'était écriée : — « Lucrèce a écrit avec son poignard et son sang le premier mot de la charte des femmes : *liberté!* » Le comte me donna dès-lors carte blanche. — « J'ai vendu cent francs les fleurs et les bonnets que j'ai faits cette semaine! » me dit joyeusement Honorine un samedi soir où je vins la trouver dans ce petit salon du rez-de-chaussée dont les dorures avaient été remises à neuf par le faux propriétaire. Il était dix heures. Un crépuscule de juillet et une lune magnifique apportaient leurs nuageuses clartés. Des bouffées de parfums mélangés caressaient l'âme, la comtesse faisait tintinnuler dans sa main les cinq pièces d'or d'un faux commissionnaire en modes, autre compère d'Octave, qu'un juge, M. Popinot, lui avait trouvé.

— « Gagner sa vie en s'amusant, dit-elle, être libre, quand les hommes, armés de leurs lois, ont voulu nous faire esclaves! Oh! chaque samedi j'ai des accès d'orgueil. Enfin, j'aime les pièces d'or de M. Gaudissart autant que lord Byron, votre sosie, aimait celles de Murray. — Ceci n'est guère le rôle d'une femme, repris-je. — Bah! suis-je une femme? Je suis un garçon doué d'une âme tendre, voilà tout; un garçon qu'aucune femme ne peut tourmenter... — Votre vie est une négation de tout votre être, répondis-je. Comment, vous pour qui Dieu dépensa ses plus curieux trésors d'amour et de beauté, ne désirez-vous pas parfois... — Quoi? dit-elle, assez inquiète d'une phrase qui, pour la première fois, démentait mon rôle. — Un joli enfant à cheveux bouclés, allant, venant parmi ces fleurs, comme une fleur de vie et d'amour, vous criant : « Maman!... » J'attendis une réponse. Un silence un peu trop prolongé me fit apercevoir le terrible effet de mes paroles que l'obscurité m'avait caché. Inclinée sur son divan, la comtesse était non pas évanouie, mais froidie par une attaque nerveuse dont le premier frémissement, doux comme tout ce qui émanait d'elle, avait ressemblé, dit-elle plus tard, à l'envahissement du plus subtil des poisons. J'appelai madame Gobain, qui vint et emporta sa maîtresse, la mit sur son lit, la délaça, la déshabilla, la rendit non pas à la vie, mais au sentiment d'une horrible douleur. Je me promenais en pleurant dans l'allée qui longeait le pavillon, en doutant du succès. Je voulais résigner ce rôle d'oiseleur, si imprudemment accepté. Madame Gobain, qui descendit et me trouva le visage baigné de larmes, remonta promptement pour dire à la comtesse : — « Madame, que s'est-il donc passé? M. Maurice pleure à chaudes larmes et comme un enfant! » Stimulée par la dangereuse interprétation que pouvait recevoir notre mutuelle attitude, elle trouva des forces surhumaines, prit un peignoir, redescendit et vint à moi. — « Vous n'êtes pas la cause de cette crise, me dit-elle; je suis sujette à des spasmes, des espèces de crampes au cœur!... — Et vous voulez me taire vos chagrins?... lui dis-je en essuyant mes larmes et avec cette voix qui ne se feint pas. Ne venez-vous pas de m'apprendre que vous avez été mère et que vous avez eu la douleur de perdre votre enfant? — Marie! cria-t-elle brusquement en sonnant. La Gobain se présenta. De la lumière et le thé, » lui dit-elle avec le sang-froid d'une lady harnachée d'orgueil par cette atroce éducation britannique que vous savez. Quand la Gobain eut allumé les bougies et fermé les persiennes, la comtesse m'offrit un visage muet, déjà, son indomptable fierté, sa gravité de sauvage, avaient repris leur empire, elle me dit : — « Savez-vous pourquoi j'aime tant lord Byron?... Il a souffert comme souffrent les animaux. A quoi bon la plainte quand elle n'est pas une élégie comme celle de Manfred, une moquerie amère comme celle de don Juan, une rêverie comme celle de Child-Harold? On ne saura rien de moi!... Mon cœur est un poëme que j'apporte à Dieu! — Si je voulais... dis-je. — Si? répéta-t-elle. — Je ne m'intéresse à rien, répondis-je; je ne puis pas être curieux; mais, si je le voulais, je saurais demain tous vos secrets. — Je vous en défie! me dit-elle avec une anxiété mal déguisée. — Est-ce sérieux? — Certes, me dit-elle en hochant la tête, je dois savoir si ce crime est possible. — D'abord, madame, répondis-je en lui montrant ses mains, ces jolis doigts, qui disent assez que vous n'êtes pas une jeune fille, étaient-ils faits pour le travail? Puis, vous nommez-vous madame Gobain? vous qui, devant moi, l'autre jour, avez, en recevant une lettre, dit à Marie : « Tiens, c'est pour toi. » Marie est la vraie madame Gobain. Donc, vous cachez votre nom sous celui de votre intendante. Oh! madame, de moi, ne craignez rien. Vous avez en moi l'ami le plus dévoué que vous aurez jamais... *Ami*, entendez-vous bien? Je donne à ce mot sa sainte et touchante acception, si profanée en France où nous en baptisons nos ennemis. Cet ami, qui vous défendrait contre tout, vous veut aussi heureuse que doit l'être une femme comme vous. Qui sait si la douleur que je vous ai causée involontairement n'est pas une action volontaire? — Oui, reprit-elle avec une audace menaçante, je le veux, devenez curieux, et dites-moi tout ce que vous pourrez apprendre sur moi; mais... fit-elle en levant le doigt, vous me direz aussi par quels moyens vous aurez eu ces renseignements. La conservation du faible bonheur dont je jouis ici dépend de vos démarches. — Cela veut dire que vous vous enfuirez... — A tire d'ailes! s'écria-t-elle, et dans le nouveau monde... — Où vous serez, repris-je en l'interrompant, à la merci de la brutalité des passions que vous inspirerez. N'est-il pas de l'essence du génie et de la beauté de briller, d'attirer les regards, d'exciter les convoitises et les méchancetés? Paris est le désert sans les Bédouins, Paris est le seul lieu du monde où l'on puisse cacher sa vie quand on doit vivre de son travail. De quoi vous plaignez-vous? Que suis-je? un domestique de plus, je suis monsieur Gobain, voilà tout. Si vous avez quelque duel à soutenir, un témoin peut vous être nécessaire. — N'importe, sachez qui je suis. J'ai déjà dit : *Je veux!* maintenant, je vous en prie, reprit-elle avec une grâce (que vous avez à commandement, fit le consul en regardant les femmes). — Eh bien! demain, à pareille heure, je vous dirai ce que j'aurai découvert, lui répondis-je. Mais n'allez pas me prendre en haine? Agiriez-vous comme les autres femmes? — Que font les autres femmes?... — Elles nous ordonnent d'immenses sacrifices, et quand ils sont accomplis, elles nous les reprochent, quelque temps après, comme une injure. — Elles ont raison, si ce qu'elles ont demandé vous a paru *des sacrifices*.... reprit-elle avec malice. — Remplacez le mot sacrifices par le mot efforts, et... — Ce sera, fit-elle, une impertinence. — Pardonnez-moi, lui dis-je, j'oubliais que la femme et le pape sont infaillibles. — Mon Dieu! dit-elle après une longue pause, deux mots seulement peuvent troubler cette paix si chèrement achetée et dont je jouis comme d'une fraude... » Elle se leva, ne fit plus attention à moi. — « Où aller? dit-elle. Que devenir?... Faudra-t-il quitter cette douce retraite, arrangée avec tant de soin pour y finir mes jours? — Y finir vos jours? lui dis-je avec un effroi visible. N'avez-vous donc jamais pensé qu'il viendrait un moment où vous ne pourriez plus travailler, où le prix des fleurs et des modes baissera par la concurrence?... — J'ai déjà mille écus d'économies, dit-elle. — Mon Dieu! combien de privations cette somme ne représente-t-elle pas!... m'écriai-je. — A demain, me dit-elle, laissez-moi. Ce soir, je ne suis plus moi-même, je veux être seule. Ne dois-je pas recueillir mes forces, en cas de malheur; car, si vous saviez quelque chose, d'autres que vous seraient instruits, et alors... adieu, dit-elle d'un ton bref et avec un geste impératif. — A demain le combat, » répondis-je en souriant, afin de ne pas perdre le caractère d'insouciance que je donnais à cette scène. Mais en sortant par la longue avenue, je répétai : A demain le combat! Et le comte, que j'allai, comme tous les soirs, trouver sur le boulevard, s'écria de même : A demain le combat!

L'anxiété d'Octave égalait celle d'Honorine. Nous restâmes, le comte et moi, jusqu'à deux heures du matin à nous promener le long des fossés de la Bastille, comme deux généraux qui, la veille d'une bataille, évaluent toutes les chances, examinent le terrain, et reconnaissent qu'au milieu de la lutte la victoire dépend d'un hasard à saisir. Ces deux êtres séparés violemment allaient veiller tous deux, l'un dans l'espérance, l'autre dans l'angoisse d'une réunion. Les drames de la vie ne sont pas dans les circonstances, ils sont dans les sentiments, ils se jouent dans le cœur, ou, si vous voulez, dans ce monde immense, que nous devons nommer le *monde spirituel*. Octave et Honorine agissaient, vivaient uniquement dans ce monde des grands esprits. Je fus exact. A dix heures du soir, pour la première fois, on m'admit dans une charmante chambre, blanche et bleue, dans le nid de cette colombe blessée. La comtesse me regarda, voulut me parler et fut atterrée par mon air respectueux. — « Madame la comtesse... » lui dis-je en souriant avec gravité. La pauvre femme, qui s'était levée, retomba sur son fauteuil et y resta plongée dans une attitude de douleur que j'aurais voulu voir saisie par un grand peintre. — « Vous êtes, dis-je en continuant, la femme du plus noble et du plus considéré des hommes, d'un homme qu'on trouve grand, mais qui l'est bien plus envers vous qu'il ne l'est aux yeux de tous. Vous et lui, vous êtes deux grands caractères. Où croyez-vous être ici? lui de-

mandai-je. — Chez moi, répondit-elle en ouvrant des yeux que l'étonnement rend fixes. — Chez le comte Octave! répondis-je. Nous sommes joués. M. Lenormand, le greffier de la Cour, n'est pas le vrai propriétaire, mais le prête-nom de votre mari. L'admirable tranquillité dont vous jouissez est l'ouvrage du comte, l'argent que vous gagnez vient du comte, dont la protection descend aux plus menus détails de votre existence. Votre mari vous a sauvée aux yeux du monde, il a donné des motifs plausibles à votre absence, il espère ostensiblement ne pas vous avoir perdue dans le naufrage de la *Cécile*, vaisseau sur lequel vous vous êtes embarquée pour aller à la Havane, pour une succession à recueillir d'une vieille parente qui aurait pu vous oublier; vous y êtes allée en compagnie de deux femmes de sa famille et d'un vieil intendant! Le comte dit avoir envoyé des agents sur les lieux et avoir reçu des lettres qui lui donnent beaucoup d'espoir... Il prend pour vous cacher à tous les regards autant de précautions que vous en prenez vous-même... Enfin, il vous obéit... — Assez, répondit-elle. Je ne veux plus savoir qu'une seule chose. De qui tenez-vous ces détails? — Eh! mon Dieu! madame, mon oncle a placé chez le commissaire de police de ce quartier un jeune homme sans fortune en qualité de secrétaire. Ce jeune homme m'a tout dit. Si vous quittiez ce pavillon ce soir, furtivement, votre mari saurait où vous iriez, et sa protection vous suivrait partout. Comment une femme d'esprit a-t-elle pu croire que des marchands pouvaient acheter des fleurs et des bonnets aussi cher qu'ils les vendent? Demandez mille écus d'un bouquet, vous les aurez! Jamais tendresse de mère ne fut plus ingénieuse que celle de votre mari. J'ai su par le concierge de votre maison que le comte vient souvent, derrière la haie, quand tout repose, voir la lumière de votre lampe de nuit! Votre grand châle de cachemire vaut six mille francs... Votre marchande à la toilette vous vend du vieux qui vient des meilleures fabriques... Enfin, vous réalisez ici Vénus dans les filets de Vulcain; mais vous êtes emprisonnée seule, et par les inventions d'une générosité sublime, sublime depuis sept ans et à toute heure. » La comtesse tremblait comme tremble une hirondelle prise, et qui, dans la main où elle est, tend le cou, regarde autour d'elle d'un œil fauve. Elle était agitée par une convulsion nerveuse et m'examinait par un regard défiant. Ses yeux secs jetaient une lueur presque chaude; mais elle était femme!... Il y eut un moment où les larmes se firent jour, et elle pleura, non pas qu'elle fût touchée, elle pleura de son impuissance, elle pleura de désespoir. Elle se croyait indépendante et libre, le mariage pesait sur elle comme la prison sur le captif — « J'irai, disait elle à travers ses larmes, il m'y force, j'irai là où, certes, personne ne me suivra! — Ah! dis-je, vous voulez vous tuer... Tenez, madame, vous devez avoir des raisons bien puissantes pour ne pas vouloir revenir chez le comte Octave. — Oh! certes! — Eh bien! dites-les-moi, dites-les à mon oncle; vous aurez en nous deux conseillers dévoués. Si mon oncle est prêtre dans un confessional, il ne l'est jamais dans un salon. Nous vous écouterons, nous essayerons de trouver une solution aux problèmes que vous poserez; et, si vous êtes la dupe ou la victime de quelque malentendu, peut-être pourrons-nous le faire cesser. Votre âme me semble pure; mais, si vous avez commis une faute, elle est bien expiée... Enfin, songez que vous avez en moi l'ami le plus sincère. Si vous voulez vous soustraire à la tyrannie du comte, je vous en donnerai les moyens, il ne vous trouvera jamais. — Oh! il y a le couvent, dit-elle. — Oui, mais le comte, devenu ministre d'État, vous ferait refuser par tous les couvents du monde. Quoiqu'il soit bien puissant, je vous sauverai de lui... mais... quand vous m'aurez démontré que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas revenir à lui. Oh! ne croyez pas que vous fuiriez sa puissance pour tomber sous la mienne, repris-je en recevant d'elle un regard horrible de défiance et plein de noblesse exagérée. Vous aurez la paix, la solitude et l'indépendance; enfin, vous serez aussi libre et aussi respectée que si vous étiez une vieille fille laide et méchante. Je ne pourrai pas, moi-même, vous voir sans votre consentement.—Et comment? par quels moyens?— Ceci, madame, est mon secret. Je ne vous trompe point, soyez en certaine. Démontrez-moi que cette vie est la seule que vous puissiez mener, qu'elle est préférable à celle de la comtesse Octave, riche, honorée, dans un des plus beaux hôtels de Paris, chérie de son mari, mère heureuse.... et je vous donne gain de cause...— Mais, dit-elle, est-ce jamais un homme qui me comprendra?...

— Non, répondis-je. Aussi ai-je appelé la religion pour nous juger. Le curé des Blancs-Manteaux est un saint de soixante-quinze ans. Mon oncle n'est pas le grand inquisiteur, il est saint Jean; mais il se fera Fénelon pour vous, le Fénelon qui disait au duc de Bourgogne: « Mangez un veau le vendredi; mais soyez chrétien, monseigneur! » — Allez, monsieur, le couvent est ma dernière ressource, et mon seul asile. Il n'y a que Dieu pour me comprendre. Aucun homme, fût-il saint Augustin, le plus tendre des pères de l'Église, ne pourrait entrer dans les scrupules de ma conscience, qui pour moi sont les cercles infranchissables de l'enfer de Dante. Un autre que mon mari, un autre, quelqu'indigne qu'il fût de cette offrande, a eu tout mon amour! Il ne l'a pas eu, car il ne l'a pas pris; je le lui ai donné comme une mère donne à son enfant un jouet merveilleux que l'enfant brise. Il n'y avait pas deux amours pour moi. L'amour pour certaines âmes ne s'essaye pas: ou il est, ou il n'est pas. Quand il se montre, quand il se lève, il est tout entier. Eh bien! cette vie de dix-huit mois a été pour moi une vie de dix-huit ans, j'y ai mis toutes les facultés de mon être, elles ne se sont pas appauvries par leur effusion, elles se sont épuisées dans cette intimité trompeuse où moi seule étais franche. La coupe du bonheur n'est pas vide, monsieur, elle est vidée!... rien ne peut plus la remplir, car elle est brisée. Je suis hors de combat, je n'ai plus d'armes.. Après m'être ainsi livrée tout entière, que suis-je? le rebut d'une fête. On ne m'a donné qu'un nom, Honorine, comme je n'avais qu'un cœur. Mon mari a eu la jeune fille, un indigne amant a eu la femme, il n'y a plus rien! Me laisser aimer?... voilà le grand mot que vous allez me dire. Oh! je suis encore quelque chose, et je me révolte à l'idée d'être une prostituée! Oui, j'ai vu clair à la lueur de l'incendie; et, tenez... je concevrais de céder à l'amour d'un autre; mais à Octave... oh! jamais. — Oh! vous l'aimez, lui dis-je. — Je l'estime, je le respecte, je le vénère, il ne m'a pas fait le moindre mal; il est bon, il est tendre; mais je ne puis plus aimer... D'ailleurs, dit-elle, ne parlons plus de ceci. La discussion amoindrit tout. Je vous exprimerai par écrit mes idées à ce sujet; car, en ce moment, elles m'étouffent, j'ai la fièvre, je suis les pieds dans les cendres de mon Paraclet. Tout ce que je vois, ces choses que je croyais conquises par mon travail, me rappellent maintenant tout ce que je voulais oublier. Ah! c'est à fuir d'ici, comme je me suis en allée de ma maison. — Pour aller où? dis-je. Une femme peut-elle exister sans protecteur? Est-ce à trente ans, dans toute la gloire de la beauté, riche de forces que vous ne soupçonnez pas, pleine de tendresses à donner, que vous irez vivre au désert où je puis vous cacher?... Soyez en paix. Le comte, qui, en cinq ans, ne s'est pas fait apercevoir ici, n'y pénétrera jamais que de votre consentement. Vous avez sa sublime vie pendant neuf ans pour garantie de votre tranquillité. Vous pouvez donc délibérer en toute sécurité, sur votre avenir, avec mon oncle et moi. Mon oncle est aussi puissant qu'un ministre d'État. Calmez-vous donc, ne grossissez pas votre malheur. Un prêtre, dont la tête a blanchi dans l'exercice du sacerdoce, n'est pas un enfant, vous serez comprise par celui à qui toutes les passions se sont confiées depuis cinquante ans bientôt, et qui pèse dans ses mains le cœur si pesant des rois et des princes. S'il est sévère sous l'étole, mon oncle sera devant vos fleurs aussi doux qu'elles, et indulgent comme son divin maître. » Je quittai la comtesse à minuit, et la laissai calme en apparence, mais sombre, et dans des dispositions secrètes qu'aucune perspicacité ne pouvait deviner. Je trouvai le comte à quelques pas, dans la rue Saint-Maur, car il avait quitté l'endroit convenu sur le boulevard, attiré vers moi par une force invincible. — « Quelle nuit la pauvre enfant va passer! s'écria-t-il quand j'eus fini de lui raconter la scène qui venait d'avoir lieu. Si j'y allais, dit-il, si tout à coup elle me voyait! — En ce moment, elle est femme à se jeter par la fenêtre, lui répondis-je. La comtesse est de ces Lucrèces qui ne survivent pas à un viol, même quand il vient d'un homme à qui elles se donneraient. — Vous êtes jeune, me répondit-il. Vous ne savez pas que la volonté, dans une âme agitée par de si cruelles délibérations, est comme le flot d'un lac où se passe une tempête, le vent change à toute minute, et le courant est tantôt à une rive, tantôt à une autre. Pendant cette nuit, il y a tout autant de chances pour qu'à ma vue Honorine se jette dans mes bras, que pour la voir sauter par la fenêtre.—Et vous accepteriez cette alternative? lui dis-je.— Allons, me répondit-il, j'ai chez moi, pour pouvoir attendre jusqu'à demain soir, une dose d'opium que Desplein m'a préparée afin de me faire dormir sans danger! » Le lendemain, à midi, la Gobain m'apporta une lettre, en me disant que la comtesse, épuisée de fatigue, s'était couchée à six heures, et que, grâce à un *amandé* préparé par le pharmacien, elle dormait.

— Voici cette lettre, j'en ai gardé une copie, car, mademoiselle, dit le consul en s'adressant à Camille Maupin, vous connaissez les ressources de l'art, les ruses du style et les efforts de beaucoup d'écrivains qui ne manquent pas d'habileté dans leurs compositions; mais vous reconnaîtrez que la littérature ne saurait trouver de tels écrits dans ses entrailles postiches! Il n'y a rien de terrible comme le vrai. Voilà ce qu'écrivit cette femme, ou plutôt cette douleur:

« Monsieur Maurice,

« Je sais tout ce que votre oncle pourrait me dire, il n'est pas plus instruit que ma conscience. La conscience est chez l'homme le truchement de Dieu. Je sais que si je ne me réconcilie pas avec Octave je serai damnée: tel est l'arrêt de la loi religieuse. La loi civile m'ordonne l'obéissance quand même. Si mon mari ne me repousse pas, tout est dit, le monde me tient pour pure, pour vertueuse, quoi que j'aie fait. Oui, le mariage a cela de sublime que la société ratifie le pardon du mari; mais elle a oublié qu'il faut que le pardon soit accepté. Légalement, religieusement, mondainement, je dois revenir à Octave. A ne nous en tenir qu'à la question humaine, n'y a-t-il pas quelque chose de cruel à lui refuser le bonheur, à le priver d'enfants, à effacer sa famille du livre d'or de la pairie? Mes douleurs, mes ré-

pugnances, mes sentiments, tout mon égoïsme (car je me sais égoïste) doit être immolé à la famille. Je serai mère, les caresses de mes enfants essuieront bien des pleurs! Je serai bien heureuse, je serai certainement honorée, je passerai fière, opulente, dans un brillant équipage! J'aurai des gens, un hôtel, une maison, je serai la reine d'autant de fêtes qu'il y a de semaines dans l'année. Le monde m'accueillera bien. Enfin je ne remonterai pas dans le ciel du patriciat, je n'en serai pas même descendue. Ainsi Dieu, la loi, la société, tout est d'accord. Contre quoi vous mutinez-vous? me dit-on du haut du ciel, de la chaire, du tribunal et du trône dont l'auguste intervention serait au besoin invoquée par le comte. Votre oncle me parlera même, au besoin, d'une certaine grâce céleste qui m'inondera le cœur alors que j'éprouverai le plaisir d'avoir fait mon devoir. Dieu, la loi, le monde, Octave, veulent que je vive, n'est-ce pas? Eh bien! s'il n'y a pas d'autre difficulté, ma réponse tranche tout : Je ne vivrai pas! Je redeviendrai bien blanche, bien innocente, car je serai dans mon linceul, parée de la pâleur irréprochable de la mort. Il n'y a pas là le moindre *entêtement de mule*. Cet entêtement de mule dont vous m'avez accusée en riant est, chez la femme, l'effet d'une certitude, une vision de l'avenir. Si mon mari, par amour, a la sublime générosité de tout oublier, je n'oublierai point, moi! L'oubli dépend-il de nous? Quand une veuve se marie, l'amour en fait une jeune fille, elle épouse un homme aimé; mais je ne puis pas aimer le comte. Tout est là, voyez-vous? Chaque fois que mes yeux rencontreront les siens, j'y verrai toujours ma faute, même quand les yeux de mon mari seront pleins d'amour. La grandeur de sa générosité m'attestera la grandeur de mon crime. Mes regards, toujours inquiets, liront toujours une sentence invisible. J'aurai dans le cœur des souvenirs confus qui se combattront. Jamais le mariage n'éveillera dans mon être les cruelles délices, le délire mortel de la passion, je tuerai mon mari par ma froideur, par des comparaisons qui se devineront, quoique cachées au fond de ma conscience. Oh! le jour où, dans une ride du front, dans un regard attristé, dans un geste imperceptible, je saisirai quelque reproche involontaire, réprimé même, rien ne me retiendra : je gisserai la tête fracassée sur un pavé que je trouverai plus clément que mon mari. Ma susceptibilité fera peut-être les frais de cette horrible et douce mort. Je mourrai peut-être victime d'une impatience causée à Octave par une affaire, ou trompée par un injuste soupçon. Hélas! peut-être prendrai-je une preuve d'amour pour une preuve de mépris! Quel double supplice! Octave doutera toujours de moi, je douterai toujours de lui. Je lui opposerai, bien involontairement, un rival indigne de lui, un homme que je méprise, mais qui m'a fait connaître des voluptés gravées en traits de feu, dont j'ai honte et dont je me souviens irrésistiblement. Est-ce assez vous ouvrir mon cœur? Personne, monsieur, ne peut me prouver que l'amour se recommence, car je ne puis et ne veux accepter l'amour de personne. Une jeune fille est comme une fleur qu'on a cueillie; mais la femme coupable est une fleur sur laquelle on a marché. Vous êtes fleuriste, vous devez savoir s'il est possible de redresser cette tige, de raviver ces couleurs flétries, de ramener la sève dans ces tubes si délicats et dont toute la puissance végétative vient de leur parfaite rectitude... Si quelque botaniste se livrait à cette opération, cet homme de génie effacerait-il les plis de la tunique froissée? il referait une fleur, il serait Dieu! Dieu seul peut me refaire! Je bois la coupe amère des expiations; mais en la buvant j'ai terriblement épelé cette sentence : « Expier n'est pas effacer. » Dans mon pavillon, seule, je mange un pain trempé de mes pleurs, mais personne ne me voit le mangeant, ne me voit pleurant. Rentrer chez Octave, c'est renoncer aux larmes, mes larmes l'offenseraient. Oh! monsieur, combien de vertus faut-il fouler aux pieds pour, non pas se donner, mais se rendre à un mari qu'on a trompé? qui peut les compter? Dieu seul, car lui seul est le confident et le promoteur de ces horribles délicatesses qui doivent faire pâlir ses anges. Tenez, j'irai plus loin. Une femme a du courage devant un mari qui ne sait rien; elle déploie alors dans ses hypocrisies une force sauvage, elle trompe pour donner un double bonheur. Mais une mutuelle certitude n'est-elle pas avilissante? Moi, j'échangerais des humiliations contre des extases? Octave ne finirait-il point par trouver de la dépravation dans mes consentements? Le mariage est fondé sur l'estime, sur des sacrifices faits de part et d'autre; mais ni Octave ni moi nous ne pouvons nous estimer le lendemain de notre réunion : il m'aura déshonorée par quelque amour de vieillard pour une courtisane, et moi, j'aurai la honte perpétuelle d'être une chose au lieu d'être une dame. Je ne serai pas la vertu, je serai le plaisir dans sa maison. Voilà les fruits amers d'une faute. Je me suis fait un lit conjugal où je ne puis que me retourner sur des charbons, un lit sans sommeil. Ici, j'ai des heures de tranquillité, des heures pendant lesquelles j'oublie; mais dans mon hôtel, tout me rappellera la tache qui déshonore ma robe d'épousée. Quand je souffre ici, je bénis mes souffrances, je dis à Dieu : Merci! Mais chez lui, je serai pleine d'effroi, goûtant des joies qui ne me seront pas dues. Tout ceci, monsieur, n'est pas du raisonnement, c'est le sentiment d'une âme bien vaste, car elle est creusée depuis sept ans par la douleur. Enfin, dois-je vous faire cet épouvantable aveu? Je me sens toujours le sein mordu par un enfant conçu dans l'ivresse et la joie, dans la croyance au bonheur, par un enfant que j'ai nourri pendant sept mois, de qui je serai grosse toute ma vie. Si de nouveaux enfants puisent en moi leur nourriture, ils boiront des larmes qui, mêlées à mon lait, le feront aigrir. J'ai l'apparence de la légèreté, je vous semble enfant... Oh! oui, j'ai la mémoire de l'enfant, cette mémoire qui se retrouve aux abords de la tombe. Ainsi, vous le voyez, il n'est pas une situation dans cette belle vie, où le monde et l'amour d'un mari veulent me ramener, qui ne soit fausse, qui ne me cache des piéges, qui ne m'ouvre des précipices où je roule déchirée par des arêtes impitoyables. Voici cinq ans que je voyage dans les landes de mon avenir, sans y trouver une place commode à mon repentir, parce que mon âme est envahie par un vrai repentir. A tout ceci, la religion a ses réponses, et je les sais par cœur. Ces souffrances, ces difficultés, sont ma punition, dit-elle, et Dieu me donnera la force de les supporter. Ceci, monsieur, est une raison pour certaines âmes pieuses, douées d'une énergie qui me manque. Entre l'enfer où Dieu ne m'empêchera pas de le bénir, et l'enfer qui m'attend chez le comte Octave, mon choix est fait.

« Un dernier mot. Mon mari serait encore choisi par moi, si j'étais jeune fille, et que j'eusse mon expérience actuelle; mais là précisément est la raison de mon refus : je ne veux pas rougir devant cet homme. Comment, je serai toujours à genoux, il sera toujours debout! Et, si nous changeons de posture, je le trouve méprisable. Je ne veux pas être mieux traitée par lui à cause de ma faute. L'ange qui oserait avoir certaines brutalités qu'on se permet de part et d'autre quand on est mutuellement irréprochable, cet ange n'est pas sur la terre, il est au ciel! Octave est plein de délicatesse, je le sais, mais il n'y a pas dans cette âme (quelque grande qu'on la fasse, c'est une âme d'homme) de garanties pour la nouvelle existence que je mènerais chez lui. Venez donc me dire où je puis trouver cette solitude, cette paix, ce silence amis des malheurs irréparables et que vous m'avez promis. »

Après avoir pris de cette lettre la copie que voici pour garder ce monument en entier, j'allai rue Païenne. L'inquiétude avait vaincu l'opium. Octave se promenait comme un fou dans son jardin. — « Répondez à cela, lui dis-je en lui donnant la lettre de sa femme. Tâchez de rassurer la pudeur instruite. C'est un peu plus difficile que de surprendre la pudeur qui s'ignore et que la curiosité vous livre. — Elle est à moi!... » s'écria le comte, dont la figure exprimait le bonheur à mesure qu'il avançait dans sa lecture. Il me fit signe de la main de le laisser seul, en se sentant observé dans sa joie. Je compris que l'excessive félicité comme l'excessive douleur obéissent aux mêmes lois; j'allai recevoir madame de Courteville et Amélie, qui dînaient chez le comte ce jour-là. Quelque belle que fût mademoiselle de Courteville, je sentis, en la revoyant, que l'amour a trois faces, et que les femmes qui nous inspirent un amour complet sont bien rares. En comparant involontairement Amélie à Honorine, je trouvais plus de charme à la femme en faute qu'à la jeune fille pure. Pour Honorine, la fidélité n'était pas un devoir, mais la fatalité du cœur; tandis qu'Amélie allait prononcer d'un air serein des promesses solennelles, sans en connaître la portée ni les obligations. La femme épuisée, quasi morte, la pécheresse à relever, me semblait sublime; elle irritait les générosités naturelles à l'homme, elle demandait au cœur tous ses trésors, à la puissance toutes ses ressources; elle emplissait la vie, elle y mettait une lutte dans le bonheur; tandis qu'Amélie, chaste et confiante, allait s'enfermer dans la sphère d'une maternité paisible, où le terre-à-terre devait être la poésie, où mon esprit ne devait trouver ni combat, ni victoire. Entre les plaines de la Champagne et les Alpes neigeuses, orageuses, mais sublimes, quel est le jeune homme qui peut choisir la crayeuse et paisible étendue? Non, de telles comparaisons sont fatales et mauvaises sur le seuil de la mairie. Hélas! il faut avoir expérimenté la vie pour savoir que le mariage exclut la passion, que la famille ne saurait avoir les orages de l'amour pour base. Après avoir rêvé l'amour impossible avec ses innombrables fantaisies, après avoir savouré les cruelles délices de l'idéal, j'avais sous les yeux une modeste réalité. Que voulez-vous? plaignez-moi! A vingt-cinq ans, je doutai de moi; mais je pris une résolution virile. J'allai retrouver le comte sous prétexte de l'avertir de l'arrivée de ses cousines, et je le vis redevenu jeune au reflet de ses espérances. — « Qu'avez-vous, Maurice? me dit-il, frappé de l'altération de mes traits. — Monsieur le comte... — Vous ne m'appelez plus Octave! vous à qui je devrai la vie, le bonheur. — Mon cher Octave, si vous réussissez à ramener la comtesse à ses devoirs, je l'ai bien étudiée... (Il me regarda comme Othello dut regarder Yago quand Yago réussit à faire entrer un premier soupçon dans la tête du Maure.) Elle ne doit jamais me revoir, elle doit ignorer que vous avez eu Maurice pour secrétaire, ne prononcez jamais mon nom, que personne ne le lui rappelle, autrement tout serait perdu... Vous m'avez fait nommer maître des requêtes, eh bien! obtenez-moi quelque poste diplomatique à l'étranger, un consulat, et ne pensez plus à me marier avec Amélie... Oh! soyez sans inquiétude, repris-je en lui voyant faire un haut-le-corps, j'irai jusqu'au bout de mon rôle... — Pauvre enfant!... me dit-il en me prenant la main, me la serrant et réprimant des larmes qui lui mouillèrent les yeux. —

Vous m'aviez donné des gants, repris-je en riant, je ne les ai pas mis, voilà tout. » Nous convînmes alors de ce que je devais faire le soir au pavillon, où je retournai dans la soirée. Nous étions en août, la journée avait été chaude, orageuse, mais l'orage restait dans l'air, le ciel ressemblait à du cuivre, les parfums des fleurs arrivaient lourds, je me trouvais comme dans une étuve, et me surpris à souhaiter que la comtesse fût partie pour les Indes; mais elle était en redingote de mousseline blanche attachée avec des nœuds de rubans bleus, coiffée en cheveux, ses boucles crêpées le long de ses joues, assise sur un banc de bois construit en forme de canapé, sous une espèce de bocage, ses pieds sur un petit tabouret de bois, et dépassant de quelques lignes sa robe. Elle ne se leva point, elle me montra de la main une place auprès d'elle en me disant : — « N'est-ce pas que la vie est sans issue pour moi? — La vie que vous vous êtes faite, lui dis-je, mais non pas celle que je veux vous faire; car, si vous le voulez, vous pouvez être bien heureuse... — Et comment? dit-elle. Toute sa personne interrogeait. — Votre lettre est dans les mains du comte. » Honorine se dressa comme une biche surprise, bondit à six pas, marcha, tourna dans le jardin, resta debout pendant quelques moments, et finit par aller s'asseoir seule dans son salon, où je la retrouvai quand je lui eus laissé le temps de s'accoutumer à la douleur de ce coup de poignard. — « Vous! un ami! dites un traître, un espion de mon mari, peut-être! » L'instinct, chez les femmes, équivaut à la perspicacité des grands hommes. — « Il fallait une réponse à votre lettre, n'est-ce pas? et il n'y avait qu'un seul homme au monde qui pût l'écrire... Vous lirez donc la réponse, chère comtesse, et, si vous ne trouvez pas d'issue à la vie après cette lecture, l'espion vous prouvera qu'il est un ami, car je vous mettrai dans un couvent d'où le pouvoir du comte ne vous arrachera pas; mais, avant d'y aller, écoutons la partie adverse. Il est une loi divine et humaine à laquelle la haine elle-même feint d'obéir, et qui ordonne de ne pas condamner sans entendre la défense. Vous avez jusqu'à présent condamné, comme les enfants, en vous bouchant les oreilles. Un dévouement de sept années a ses droits. Vous lirez donc la réponse que fera votre mari. Je lui ai transmis par mon oncle la copie de votre lettre, et mon oncle lui a demandé quelle serait sa réponse si sa femme lui écrivait une lettre conçue en ces termes. Ainsi vous n'êtes point compromise. Le bonhomme apportera lui-même la lettre du comte. Devant ce saint homme et devant moi, par dignité pour vous-même, vous devez lire, ou vous ne seriez qu'un enfant mutin et colère. Vous ferez ce sacrifice au monde, à la loi, à Dieu. » Comme elle ne voyait en cette condescendance aucune atteinte à sa volonté de femme, elle y consentit. Tout ce travail de quatre à cinq mois avait été bâti pour cette minute. Mais les pyramides ne se terminent-elles pas par une pointe sur laquelle se pose un oiseau?... Le comte plaçait toutes ses espérances dans cette heure suprême, et il y était arrivé. Je ne sais rien, dans les souvenirs de toute ma vie, de plus formidable que l'entrée de mon oncle dans ce salon Pompadour à dix heures du soir. Cette tête dont la chevelure d'argent était mise en relief par un vêtement entièrement noir, et cette figure d'un calme divin produisirent un effet magique sur la comtesse Honorine; elle éprouva la fraîcheur des baumes sur ses blessures, elle fut éclairée par un reflet de cette vertu brillante sans le savoir. — « M. le curé des Blancs-Manteaux! dit la Gobain. — Venez-vous, mon cher oncle, avec un message de paix et de bonheur? lui dis-je. — On trouve toujours le bonheur et la paix en observant les commandements de l'Église, » répondit mon oncle en présentant à la comtesse la lettre suivante :

« Ma chère Honorine,

« Si vous m'aviez fait la grâce de ne pas douter de moi, si vous aviez lu la lettre que je vous écrivais il y a cinq ans, vous vous seriez épargné cinq années de travail inutile et de privations qui m'ont désolé. Je vous y proposais un pacte dont les stipulations détruisent toutes vos craintes et rendent possible notre vie intérieure. J'ai de grands reproches à me faire et j'ai deviné toutes mes fautes en sept années de chagrin. J'ai mal compris le mariage. Je n'ai pas su deviner le danger quand il vous menaçait. Un ange était dans ma maison, le Seigneur m'avait dit : « Garde-le bien! » Le Seigneur a puni la témérité de ma confiance. Vous ne pouvez vous donner un seul coup sans frapper sur moi. Grâce pour moi! ma chère Honorine. J'avais si bien compris vos susceptibilités, que je ne voulais pas vous ramener dans le vieil hôtel de la rue Païenne où je puis demeurer sans vous, mais que je ne saurais revoir avec vous. J'orne avec plaisir une autre maison au faubourg Saint-Honoré dans laquelle je mène en espérance, non pas une femme due à l'ignorance de la vie, acquise par la loi, mais une sœur qui me permettra de déposer sur son front le baiser qu'un père donne à une fille bénie tous les jours. Me destituerez-vous du droit que j'ai su conquérir sur votre désespoir, celui de veiller de plus près à vos besoins, à vos plaisirs, à votre vie même? Les femmes ont un cœur à elles, toujours plein d'excuses, celui de leur mère; vous n'avez pas connu d'autre mère que la mienne, qui vous aurait ramenée à moi; mais comment n'avez-vous pas deviné que j'avais pour vous et le cœur de ma mère et celui de la vôtre? Oui, chère, mon affection n'est ni petite ni chicanière, elle est de celles qui ne laissent pas à la contrariété le temps de plisser le visage d'un enfant adoré. Pour qui prenez-vous le compagnon de votre enfance, Honorine, en le croyant capable d'accepter des baisers tremblants, de se partager entre la joie et l'inquiétude? Ne craignez pas d'avoir à subir les lamentations d'une passion mendiante, je n'ai voulu de vous qu'après m'être assuré de pouvoir vous laisser dans toute votre liberté.

« Votre fierté solitaire s'est exagéré les difficultés; vous pourrez assister à la vie d'un frère ou d'un père sans souffrance et sans joie si vous le voulez; mais vous ne trouverez autour de vous ni raillerie ni indifférence, ni doute sur les intentions. La chaleur de l'atmosphère où vous vivrez sera toujours égale et douce, sans tempêtes, sans un grain possible. Si, plus tard, après avoir acquis la certitude d'être chez vous comme vous êtes dans votre pavillon, vous voulez y introduire d'autres éléments de bonheur, des plaisirs, des distractions, vous en élargirez le cercle à votre gré. La tendresse d'une mère n'a ni dédain, ni pitié; qu'est-elle? l'amour sans le désir; eh bien! chez moi, l'admiration cachera tous les sentiments où vous voudriez voir des offenses. Nous pouvons ainsi nous trouver nobles tous deux à côté l'un de l'autre. Chez vous, la bienveillance d'une sœur, l'esprit caressant d'une amie, peuvent satisfaire l'ambition de celui qui veut être votre compagnon, et vous pourrez mesurer sa tendresse aux efforts qu'il fera pour vous la cacher. Nous n'aurons ni l'un ni l'autre la jalousie de notre passé, car nous pouvons nous reconnaître à l'un et à l'autre assez d'esprit pour ne voir qu'en avant de nous. Donc, vous voilà chez vous, dans votre hôtel, tout ce que vous êtes rue Saint-Maur : inviolable, solitaire, occupée à votre gré, vous conduisant par vos propres lois; mais vous avez en plus une protection légitime que vous obligez en ce moment aux travaux de l'amour le plus chevaleresque, et la considération qui donne tant de lustre aux femmes, et la fortune qui vous permet d'accomplir tant de bonnes œuvres. Honorine, quand vous voudrez une absolution inutile, vous la viendrez demander; elle ne vous sera imposée ni par l'Église ni par le Code; elle dépendra de votre fierté, de votre propre mouvement. Ma femme pouvait avoir à redouter tout ce qui vous effraye; mais non l'amie et la sœur envers qui je suis tenu de déployer les façons et les recherches de la politesse. Vous voir heureuse suffit à mon bonheur, je l'ai prouvé pendant ces sept années. Ah! les garanties de ma parole, Honorine, sont dans toutes les fleurs que vous avez faites, précieusement gardées, arrosées de mes larmes, et qui sont, comme les quipos des Péruviens, une histoire de nos douleurs. Si ce pacte secret ne vous convenait pas, mon enfant, j'ai prié le saint homme qui se charge de cette lettre de ne pas dire un mot en ma faveur. Je ne veux devoir votre retour ni aux terreurs que vous imprimerait l'Église, ni aux ordres de la loi. Je ne veux recevoir que de vous-même le simple et modeste bonheur que je demande. Si vous persistez à m'imposer la vie sombre et délaissée de tout sourire fraternel que je mène depuis neuf ans, si vous restez dans votre désert, seule et immobile, ma volonté fléchira devant la vôtre. Sachez-le bien : vous ne serez pas plus troublée que vous ne l'avez été jusqu'aujourd'hui. Je ferai donner congé à ce fou qui s'est mêlé de vos affaires, et qui peut-être vous a chagrinée... »

— « Monsieur, dit Honorine en quittant sa lettre, qu'elle mit dans son corsage, et regardant mon oncle, je vous remercie, je profiterai de la permission que me donne M. le comte de rester ici... — Ah! » m'écriai-je. Cette exclamation me valut de mon oncle un regard inquiet, et de la comtesse une œillade malicieuse qui m'éclaira sur ses motifs. Honorine avait voulu savoir si j'étais un comédien, un oiseleur, et j'eus la triste satisfaction de l'abuser par mon exclamation, qui fut un de ces cris du cœur auxquelles les femmes se connaissent si bien. — « Ah! Maurice, me dit-elle, vous savez aimer, vous! » L'éclair qui brilla dans mes yeux était une autre réponse qui eût dissipé l'inquiétude de la comtesse si elle en avait conservé. Ainsi le comte se servait de moi jusqu'au dernier moment. Honorine reprit alors la lettre du comte pour la finir. Mon oncle me fit un signe, je me levai. — « Laissons madame, me dit-il. — Vous partez déjà, Maurice? me dit-elle sans me regarder. Elle se leva, nous suivit en lisant toujours, et, sur le seuil du pavillon, elle me prit la main, me la serra très-affectueusement et me dit : — Nous nous reverrons... — Non, répondis-je en lui serrant la main à la faire crier. Vous aimez votre mari! Demain je pars. » Et je m'en allai précipitamment, laissant mon oncle à qui elle dit : — « Qu'a-t-il donc, votre neveu? » Le pauvre abbé compléta mon ouvrage en faisant le geste de montrer sa tête et son cœur comme pour dire : « Il est fou, excusez-le, madame! » avec d'autant plus de vérité qu'il le pensait. Six jours après, je partis avec ma nomination de vice-consul en Espagne, dans une grande ville commerçante où je pouvais en peu de temps me mettre en état de parcourir la carrière consulaire, à laquelle je bornai mon ambition. Après mon installation, je reçus cette lettre du comte.

« Mon cher Maurice, si j'étais heureux, je ne vous écrirais point; mais j'ai recommencé une autre vie de douleur : je suis redevenu jeune par le désir, avec toutes les impatiences d'un homme qui passe quarante ans, avec la sagesse du diplomate qui sait modérer sa passion. Quand vous êtes parti, je n'étais pas encore admis dans le pa-

villon de la rue Saint-Maur; mais une lettre m'avait promis la permission d'y venir, la lettre douce et mélancolique d'une femme qui redoutait les émotions d'une entrevue. Après avoir attendu plus d'un mois, je hasardai de me présenter, en faisant demander par la Gobain si je pouvais être reçu. Je m'assis sur une chaise, dans l'avenue, auprès de la loge, la tête dans les mains, et je restai là près d'une heure. — « Madame a voulu s'habiller, » me dit la Gobain afin de cacher sous une coquetterie honorable pour moi les irrésolutions d'Honorine. Pendant un gros quart d'heure, nous avons été l'un et l'autre affectés d'un tremblement nerveux involontaire, aussi fort que celui qui saisit les orateurs à la tribune, et nous nous adressâmes des phrases effarées comme celles de gens surpris qui simulent une conversation. — « Tenez, Honorine, lui dis-je les yeux pleins de larmes, la glace est rompue, et je suis si tremblant de bonheur, que vous devez me pardonner l'incohérence de mon langage. Ce sera pendant longtemps ainsi. — Il n'y a pas de crime à être amoureux de sa femme, me répondit-elle en souriant forcément. — Accordez-moi la grâce de ne plus travailler comme vous l'avez fait. Je sais par madame Gobain que vous vivez depuis vingt jours de vos économies, vous avez soixante mille francs de rentes à vous, et, si vous ne me rendez pas votre cœur, au moins ne me laissez pas votre fortune! — Il y a longtemps, me dit-elle, que je connais votre bonté... — S'il vous plaisait de rester ici, lui répondis-je, et de garder votre indépendance; si le plus ardent amour ne trouve pas grâce à vos yeux, ne travaillez plus... » Je lui tendis trois inscriptions de chacune douze mille francs de rentes; elle les prit, les ouvrit avec indifférence, et après les avoir lues, Maurice, elle ne me jeta qu'un regard pour toute réponse. Ah! elle avait bien compris que ce n'était pas de l'argent que je lui donnais, mais la liberté. — « Je suis vaincue, me dit-elle en me tendant la main que je baisai, venez me voir autant que vous voudrez. » Ainsi, elle ne m'avait reçu que par violence sur elle-même. Le lendemain je l'ai trouvée armée d'une gaieté fausse, et il a fallu deux mois d'accoutumance avant de lui voir son vrai caractère. Mais ce fut alors comme un mai délicieux, un printemps d'amour qui me donna des joies ineffables; elle n'avait plus de craintes, elle m'étudiait. Hélas! quand je lui proposai de passer en Angleterre afin de se réunir ostensiblement avec moi, dans sa maison, de reprendre son rang, d'habiter son nouvel hôtel, elle fut saisie d'effroi. — « Pourquoi ne pas toujours vivre ainsi? » dit-elle. Je me résignai, sans répondre un mot. Est-ce une expérience? me demandai-je en la quittant. En venant de chez moi, rue Saint-Maur, je m'animais, les pensées d'amour me gonflaient le cœur, et je me disais comme les jeunes gens : Elle cédera ce soir... Toute cette force factice ou réelle se dissipait à un sourire, à un commandement de ses yeux fiers et calmes que la passion n'altérait point. Ce terrible mot répété par vous : « Lucrèce a écrit avec son sang et son poignard le premier mot de la charte des femmes : *liberté!* » me revenait, me glaçait. Je sentais impérieusement combien le consentement d'Honorine était nécessaire, et combien il était impossible de le lui arracher. Devinait-elle ces orages qui m'agitaient aussi bien au retour que pendant l'aller? Je lui peignis enfin ma situation dans une lettre, en renonçant à lui en parler. Honorine ne me répondit pas, elle resta si triste, que je fis comme si je n'avais pas écrit. Je ressentis une peine violente d'avoir pu l'affliger, elle lut dans mon cœur et me pardonna. Vous allez savoir comment. Il y a trois jours elle me reçut, pour la première fois, dans sa chambre bleue et blanche. La chambre était pleine de fleurs, parée, illuminée, Honorine avait fait une toilette qui la rendait ravissante. Ses cheveux encadraient de leurs rouleaux légers cette figure que vous connaissez; des bruyères du Cap ornaient sa tête; elle avait une robe de mousseline blanche, une ceinture blanche à longs bouts flottants. Vous savez ce qu'elle est dans cette simplicité; mais ce jour-là, ce fut une mariée, ce fut l'Honorine des premiers jours. Ma joie fut glacée aussitôt, car la physionomie avait un caractère de gravité terrible; il y avait du feu sous cette glace. — « Octave, me dit-elle, quand vous le voudrez, je serai votre femme; mais, sachez-le bien, cette soumission a ses dangers, je puis me résigner... (Je fis un geste.) — Oui, dit-elle, je vous comprends, la résignation vous offense, et vous voulez ce que je ne puis donner : l'amour! La religion, la pitié, m'ont fait renoncer à mon vœu de solitude, vous êtes ici! Elle fit une pause. D'abord, reprit-elle, vous n'avez pas demandé plus; maintenant vous voulez votre femme. Eh bien! je vous rends Honorine telle qu'elle est, et sans vous abuser sur ce qu'elle sera. Que deviendrai-je? mère! je le souhaite. Oh! croyez-le, je le souhaite vivement. Essayez de me transformer, j'y consens; mais, si je meurs, mon ami, ne maudissez pas ma mémoire, et n'accusez pas d'entêtement ce que je nommerais le culte de l'idéal, s'il n'était pas plus naturel de nommer le sentiment indéfinissable qui me tuera le culte du divin! L'avenir ne me regardera plus, vous en serez chargé, consultez-vous... » Elle s'est alors assise, dans cette pose sereine que vous avez su admirer, et m'a regardé pâlissant sous la douleur qu'elle m'avait causée; j'avais froid dans mon sang. En voyant l'effet de ses paroles, elle m'a pris les mains, les a mises dans les siennes, et m'a dit : « Octave, je t'aime, mais autrement que tu veux être aimé : j'aime ton âme... Mais, sache-le, je t'aime assez pour mourir à ton service, comme une esclave d'Orient, et sans regret. Ce sera mon expiation. » Elle a fait plus, elle s'est mise à genoux sur un coussin, devant moi, et, dans un accès de charité sublime, m'a dit : — « Après tout, peut-être ne mourrai-je pas?... »


Non, répondis-je en lui serrant la main. — PAGE 15.

« Voici deux mois que je combats. Que faire?... j'ai le cœur trop plein, j'ai cherché celui d'un ami pour y jeter ce cri : — Que faire? »

Je ne répondis rien. Deux mois après les journaux annoncèrent l'arrivée, par un paquebot anglais, de la comtesse Octave, rendue à sa famille après des événements de voyage assez naturellement inventés pour que personne ne les contestât. A mon arrivée à Gênes, je reçus une lettre de faire part de l'heureux accouchement de la comtesse qui donnait un fils à son mari. Je tins la lettre dans mes mains pendant deux heures, sur cette terrasse, assis sur ce banc. Deux

mois après, tourmenté par Octave, par MM. de Granville et de Sérizy, mes protecteurs, accablé par la perte que je fis de mon oncle, je consentis à me marier.

Six mois après la Révolution de juillet, je reçus la lettre que voici et qui finit l'histoire de ce ménage :

« Monsieur Maurice, je meurs, quoique mère, et peut-être parce que je suis mère. J'ai bien joué mon rôle de femme : j'ai trompé mon mari, j'ai eu des joies aussi vraies que les larmes répandues au théâtre par les actrices. Je meurs pour la société, pour la famille, pour le mariage, comme les premiers chrétiens mouraient pour Dieu. Je ne sais pas de quoi je meurs, je le cherche avec bonne foi, car je ne suis pas entêtée ; mais je tiens à vous expliquer mon mal, à vous qui avez amené le chirurgien céleste, votre oncle, à la parole de qui je me suis rendue ; il a été mon confesseur, je l'ai gardé dans sa dernière maladie, et il m'a montré le ciel en m'ordonnant de continuer à faire mon devoir. Et j'ai fait mon devoir. Je ne blâme pas celles qui oublient, je les admire comme des natures fortes, nécessaires ; mais j'ai l'infirmité du souvenir !... Cet amour de cœur qui nous identifie à l'homme aimé, je n'ai pu le ressentir deux fois. Jusqu'au dernier moment, vous le savez, j'ai crié dans votre cœur, au confessionnal, à mon mari : « Ayez pitié de moi !... » Tout fut sans pitié. Eh bien ! je meurs. Je meurs en déployant un courage inouï. Jamais courtisane ne fut plus gaie que moi. Mon pauvre Octave est heureux, je laisse son amour se repaître des mirages de mon cœur. A ce jeu terrible, je prodigue mes forces, la comédienne est applaudie, fêtée, accablée de fleurs ; mais le rival invisible vient chercher tous les jours sa proie, un lambeau de ma vie. Déchirée, je souris ! Je souris à deux enfants, mais l'aîné, le mort, triomphe ! Je vous l'ai déjà dit : l'enfant mort m'appellera, et je vais à lui. L'intimité sans l'amour est une situation où mon âme se déshonore à toute heure. Je ne puis pleurer ni m'abandonner à mes rêveries que seule. Les exigences du monde, celles de ma maison, le soin de mon enfant, celui du bonheur d'Octave, ne me laissent pas un instant pour me retremper, pour puiser de la force comme j'en trouvais dans ma solitude. Le qui-vive perpétuel surprend toujours mon cœur en sursaut, je n'ai point su fixer dans mon âme cette vigilance à l'oreille agile, à la parole mensongère, à l'œil de lynx. Ce n'est pas une bouche aimée qui boit mes larmes et qui bénit mes paupières, c'est un mouchoir qui les étanche ; c'est l'eau qui rafraîchit mes yeux enflammés et non des lèvres aimées. Je suis comédienne avec mon âme, et voilà peut-être pourquoi je meurs ! J'enferme le chagrin avec tant de soin qu'il n'en paraît rien au dehors, il faut bien qu'il ronge quelque chose, il s'attaque à ma vie. J'ai dit aux médecins qui ont découvert mon secret : — Faites-moi mourir d'une maladie plausible, autrement j'entraînerais mon mari. Il est donc convenu entre MM. Desplein, Bianchon et moi, que je meurs d'un ramollissement de je ne sais quel os que la science a parfaitement décrit. Octave se croit adoré !... Me comprenez-vous bien ? Aussi ai-je peur qu'il ne me suive. Je vous écris pour vous prier d'être, dans ce cas, le tuteur du jeune comte. Vous trouverez ci-joint un codicille où j'exprime ce vœu : vous n'en ferez usage qu'au moment où ce serait nécessaire, car peut-être ai-je de la fatuité. Mon dévouement caché laissera peut-être Octave inconsolable, mais vivant ! Pauvre Octave ! je lui souhaite une femme meilleure que moi, car il mérite bien d'être aimé. Puisque mon spirituel espion s'est marié, qu'il se rappelle ce que la fleuriste de la rue Saint-Maur lui lègue ici comme enseignement : Que votre femme soit promptement mère ! Jetez-la dans les matérialités les plus vulgaires du ménage ; empêchez-la de cultiver dans son cœur la mystérieuse fleur de l'idéal, cette perfection céleste à laquelle j'ai cru, cette fleur enchantée aux couleurs ardentes, et dont les parfums inspirent le dégoût des réalités. Je suis une sainte Thérèse qui n'a pu se nourrir d'extase au fond d'un couvent avec le divin Jésus, avec un ange irréprochable, ailé, pour venir et pour s'enfuir à propos. Vous m'avez vue heureuse au milieu de mes fleurs bien-aimées. Je ne vous ai pas tout dit : je voyais l'amour fleurissant sous votre fausse folie, je vous ai caché mes pensées, mes poésies, je ne vous ai pas fait entrer dans mon beau royaume. Enfin, vous aimerez mon enfant pour l'amour de moi, s'il se trouvait un jour sans son pauvre père. Gardez mes secrets comme la tombe me gardera. Ne me pleurez pas : il y a longtemps que je suis morte, si saint Bernard a eu raison de dire qu'il n'y a plus de vie là où il n'y a plus d'amour. »



Elle a fait plus, elle s'est mise à genoux sur un coussin, devant moi. — PAGE 16

— Et, dit le consul en serrant les lettres et en refermant à clef le portefeuille, la comtesse est morte.

— Le comte vit-il encore ? demanda l'ambassadeur, car depuis la Révolution de juillet il a disparu de la scène politique.

— Vous souvenez-vous, monsieur de Lora, dit le consul général, de m'avoir vu reconduisant au bateau à vapeur.

— Un homme en cheveux blancs, un vieillard ? dit le peintre.

— Un vieillard de quarante-cinq ans, allant demander la santé, des distractions, à l'Italie méridionale. Ce vieillard, c'était mon pauvre ami, mon protecteur, qui passait par Gênes pour me dire adieu, pour me confier son testament... Il me nomme tuteur de son fils. Je n'ai pas eu besoin de lui dire le vœu d'Honorine

— Connaissait-il sa position d'assassin ? dit mademoiselle des Touches au baron de l'Hostal.

— Il soupçonne la vérité, répondit le consul, et c'est là ce qui le tue. Je suis resté sur le bateau à vapeur qui l'emmenait à Naples, jusqu'au delà de la rade, une barque devait me ramener. Nous restâmes pendant quelque temps à nous faire des adieux qui, je le crains, sont éternels. Dieu sait combien l'on aime le confident de notre amour, quand celle qui l'inspirait n'est plus ! — « Cet homme possède, me disait Octave, un charme, il est revêtu d'une auréole. » Arrivé à la proue, le comte regarda la Méditerranée ; il faisait beau par aventure, et, sans doute, ému par ce spectacle, il me légua ces dernières paroles : — « Dans l'intérêt de la nature humaine, ne faudrait-il pas rechercher quelle est cette irrésistible puissance qui nous fait sacrifier au plus fugitif de tous les plaisirs, et malgré notre raison, une divine créature ?... J'ai, dans ma conscience, entendu des cris. Honorine n'a

pas crié seule. Et j'ai voulu!... Je suis dévoré de remords! Je mourais, rue Payenne, des plaisirs que je n'avais pas : je mourrai en Italie des plaisirs que j'ai goûtés!... D'où vient le désaccord entre deux natures également nobles, j'ose le dire? »

Un profond silence régna sur la terrasse pendant quelques instants.

— Était-elle vertueuse? demanda le consul aux deux femmes.

Mademoiselle des Touches se leva, prit le consul par le bras, fit quelques pas pour s'éloigner, et lui dit : — Les hommes ne sont-ils pas coupables aussi de venir à nous, de faire d'une jeune fille leur femme, en gardant au fond de leurs cœurs d'angéliques images, en nous comparant à des rivales inconnues, à des perfections souvent prises à plus d'un souvenir, et nous trouvant toujours inférieures?

— Mademoiselle, vous auriez raison si le mariage était fondé sur la passion, et telle a été l'erreur de deux êtres qui bientôt ne seront plus. Le mariage, avec un amour de cœur chez les deux époux, ce serait le paradis.

Mademoiselle des Touches quitta le consul et fut rejointe par Claude Vignon qui lui dit à l'oreille : — Il est un peu fat, M. de l'Hostal.

— Non, répondit-elle en glissant à l'oreille de Claude cette parole, il n'a pas encore deviné qu'Honorine l'aurait aimé. Oh! fit-elle en voyant venir la consulesse, sa femme l'a écouté, le malheureux!...

Onze heures sonnèrent aux horloges, tous les convives s'en retournèrent à pied le long de la mer.

— Tout ceci n'est pas la vie, dit mademoiselle des Touches. Cette femme est une des plus rares exceptions et peut-être la plus monstrueuse de l'intelligence, une perle! La vie se compose d'accidents variés, de douleurs et de plaisirs alternés. Le paradis de Dante, cette sublime expression de l'idéal, ce bleu constant ne se trouve que dans l'âme, et le demander aux choses de la vie est une volupté contre laquelle proteste à toute heure la nature. A de telles âmes, les six pieds d'une cellule et un prie-Dieu suffisent.

— Vous avez raison, dit Léon de Lora. Mais, quelque vaurien que je sois, je ne puis m'empêcher d'admirer une femme capable, comme était celle-là, de vivre à côté d'un atelier, sous le toit d'un peintre, sans jamais en descendre, ni voir le monde, ni se crotter dans la rue.

— Ça s'est vu pendant quelques mois, dit Claude Vignon avec une profonde ironie.

— La comtesse Honorine n'est pas la seule de son espèce, répondit l'ambassadeur à mademoiselle des Touches. Un homme, voire même un homme politique, un acerbe écrivain fut l'objet d'un amour de ce genre, et le coup de pistolet qui l'a tué n'a pas atteint que lui : celle qu'il aimait s'est comme cloîtrée.

— Il se trouve donc encore de grandes âmes dans ce siècle! dit Camille Maupin qui demeura pensive, appuyée au quai, pendant quelques instants.

Paris, janvier 1843.

FIN D'HONORINE.



LES MARANA



A MADAME LA COMTESSE MERLIN.

Malgré la discipline que le maréchal Suchet avait introduite dans son corps d'armée, il ne put empêcher un premier moment de trouble et de désordre à la prise de Tarragone. Selon quelques militaires de bonne foi, cette ivresse de la victoire ressembla singulièrement à un pillage, que le maréchal sut d'ailleurs promptement réprimer. L'ordre rétabli, chaque régiment parqué dans son quartier, le commandant de place nommé, vinrent les administrateurs militaires. La ville prit alors une physionomie métisse. Si l'on y organisa tout à la française, on laissa les Espagnols libres de persister, *in petto*, dans leurs goûts nationaux. Ce premier moment de pillage qui dura pendant une période de temps assez difficile à déterminer eut, comme tous les événements sublunaires, une cause facile à révéler. Il se trouvait à l'armée du maréchal un régiment presque entièrement composé d'Italiens, et commandé par un certain colonel Eugène, homme d'une bravoure extraordinaire, un second Murat, qui, pour s'être mis trop tard en guerre, n'eut ni grand-duché de Berg, ni royaume de Naples, ni balle à Pizzo. S'il n'obtint pas de couronnes, il fut très-bien placé pour obtenir des balles, et il ne serait pas étonnant qu'il en eût rencontré quelques-unes. Ce régiment avait eu pour éléments les débris de la légion italienne. Cette légion était pour l'Italie ce que sont pour la France les bataillons coloniaux. Son dépôt, établi à l'île d'Elbe, avait servi à déporter honorablement et les fils de famille qui donnaient des craintes pour leur avenir, et ces grands hommes manqués, que la société marque d'avance au fer chaud, en les appelant des *mauvais sujets*. Tous gens incompris pour la plupart, dont l'existence peut devenir, ou belle au gré d'un sourire de femme qui les relève

de leur brillante ornière, ou épouvantable à la fin d'une orgie, sous l'influence de quelque méchante réflexion échappée à leurs compagnons d'ivresse. Napoléon avait donc incorporé ces hommes d'énergie dans le 6e de ligne, en espérant les métamorphoser presque tous en généraux, sauf les déchets occasionnés par le boulet; mais les calculs de l'empereur ne furent parfaitement justes que relativement aux ravages de la mort. Ce régiment, souvent décimé, toujours le même, acquit une grande réputation de valeur sur la scène militaire, et la plus détestable de toutes dans la vie privée. Au siége de Tarragone, les Italiens perdirent leur célèbre capitaine Bianchi, le même qui, pendant la campagne, avait parié manger le cœur d'une sentinelle espagnole, et le mangea. Ce divertissement de bivac est raconté ailleurs (SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE), et il s'y trouve sur le 6e de ligne certains détails qui confirment tout ce qu'on en dit ici. Quoique Bianchi fût le prince des démons incarnés auxquels ce régiment devait sa double réputation, il avait cependant cette espèce d'honneur chevaleresque qui, à l'armée, fait excuser les plus grands excès. Pour tout dire en un mot, il eût été, dans l'autre siècle, un admirable flibustier. Quelques jours auparavant, il s'était distingué par une action d'éclat que le maréchal avait voulu reconnaître. Bianchi, refusa grade, pension, décoration nouvelle, et réclama pour toute récompense la faveur de monter le premier à l'assaut de Tarragone. Le maréchal accorda la requête et oublia sa promesse; mais Bianchi le fit souvenir de Bianchi. L'enragé capitaine planta, le premier, le drapeau français sur la muraille, et y fut tué par un moine.

Cette digression historique était nécessaire pour expliquer comment le 6e de ligne entra le premier dans Tarragone, et pourquoi le désordre, assez naturel dans une ville emportée de vive force, dégénéra si promptement en un léger pillage.

Ce régiment comptait deux officiers peu remarquables parmi ces hommes de fer, mais qui joueront néanmoins dans cette histoire, par *juxta*-position, un rôle assez important.

Le premier, capitaine d'habillement, officier moitié militaire, moitié civil, passait, en style soldatesque, pour *faire ses affaires*. Il se prétendait brave, se vantait, dans le monde, d'appartenir au 6e de ligne, savait relever sa moustache en homme prêt à tout briser, mais ses camarades ne l'estimaient point. Sa fortune le rendait prudent. Aussi l'avait-on, pour deux raisons, surnommé le *capitaine des corbeaux*. D'abord, il sentait la poudre d'une lieue, et fuyait les coups de fusil à tire-d'aile; puis ce sobriquet renfermait encore un innocent calembour militaire, que du reste il méritait, et dont un autre se serait fait gloire. Le capitaine Montefiore, de l'illustre famille de Montefiore de Milan, mais à qui les lois du royaume d'Italie interdisaient de porter son titre, était un des plus jolis garçons de l'armée. Cette beauté pouvait être une des causes occultes de sa prudence aux jours de bataille. Une blessure qui lui eût déformé le nez, coupé le front, ou couturé les joues, aurait détruit l'une des plus belles figures italiennes de laquelle jamais femme ait rêveusement dessiné les proportions délicates. Son visage, assez semblable au type qui a fourni le jeune Turc mourant à Girodet dans son tableau de la Révolte du Caire, était un de ces visages mélancoliques dont les femmes sont presque toujours les dupes. Le marquis de Montefiore possédait des biens substitués, il avait engagé tous les revenus pour un certain nombre d'années, afin de payer des escapades italiennes qui ne se concevraient point à Paris. Il s'était ruiné à soutenir un théâtre de Milan, pour imposer au public une mauvaise cantatrice qui, disait-il, l'aimait à la folie. Le capitaine Montefiore avait donc un très-bel avenir, et ne se souciait pas de le jouer contre un méchant morceau de ruban rouge. Si ce n'était pas un brave, c'était au moins un philosophe, et il avait des précédents, s'il est permis de parler ici notre langage parlementaire. Philippe II ne jura-t-il pas, à la bataille de Saint-Quentin, de ne plus se retrouver au feu, excepté celui des bûchers de l'inquisition? et le duc d'Albe ne l'approuva-t-il pas de penser que le plus mauvais commerce du monde était le troc involontaire d'une couronne contre une balle de plomb? Donc, Montefiore était philippiste en sa qualité de marquis; philippiste en sa qualité de joli garçon; et, au demeurant, aussi profond politique que pouvait l'être Philippe II. Il se consolait de son surnom et de la mésestime du régiment en pensant que ses camarades étaient des chenapans, dont l'opinion pourrait bien un jour ne pas obtenir grande créance, si par hasard ils survivaient à cette guerre d'extermination. Puis, sa figure était un brevet de valeur; il se voyait forcément nommé colonel, soit par quelque phénomène de faveur féminine, soit par une habile métamorphose du capitaine d'habillement en officier d'ordonnance, et de l'officier d'ordonnance en aide de camp de quelque complaisant maréchal. Pour lui, la gloire était une simple question d'habillement. Alors, un jour, je ne sais quel journal dirait en parlant de lui, le *brave colonel Montefiore*, etc. Alors il aurait cent mille scudi de rente, épouserait une fille de haut lieu, et personne n'oserait ni contester sa bravoure ni vérifier ses blessures. Enfin, le capitaine Montefiore avait un ami dans la personne du quartier-maître, Provençal né aux environs de Nice, et nommé Diard.

Un ami, soit au bagne, soit dans une mansarde d'artiste, console de bien des malheurs. Or, Montefiore et Diard étaient deux philosophes qui se consolaient de la vie par l'entente du vice, comme deux artistes endorment les douleurs de leur vie par les espérances de la gloire. Tous deux voyaient la guerre dans ses résultats, non dans son action, et ils donnaient tout simplement aux morts le nom de niais. Le hasard en avait fait des soldats, tandis qu'ils auraient dû se trouver assis autour des tapis verts d'un congrès. La nature avait jeté Montefiore dans le moule des Rizzio, et Diard dans le creuset des diplomates. Tous deux étaient doués de cette organisation fébrile, mobile, à demi féminine, également forte pour le bien et pour le mal; mais dont il peut émaner, suivant le caprice de ces singuliers tempéraments, un crime aussi bien qu'une action généreuse, un acte de grandeur d'âme ou une lâcheté. Leur sort dépend à tout moment de la pression plus ou moins vive produite sur leur appareil nerveux par des passions violentes et fugitives. Diard était un assez bon comptable, mais aucun soldat ne lui aurait confié ni sa bourse ni son testament, peut-être par suite de l'antipathie qu'ont les militaires contre les bureaucrates. Le quartier-maître ne manquait ni de bravoure ni d'une sorte de générosité juvénile, sentiments dont se dépouillent certains hommes en vieillissant, en raisonnant ou en calculant. Journalier comme peut l'être la beauté d'une femme blonde, Diard était du reste vantard, grand parleur, et parlait de tout. Il se disait artiste, et ramassait, à l'imitation de deux célèbres généraux, les ouvrages d'art, uniquement, assurait-il, afin de n'en pas priver la postérité. Ses camarades eussent été fort embarrassés d'asseoir un jugement vrai sur lui. Beaucoup d'entre eux, habitués à recourir à sa bourse, suivant l'occurrence, le croyaient riche; mais il était joueur, et les joueurs n'ont rien en propre. Il était joueur autant que Montefiore, et tous les officiers jouaient avec eux : parce que, à la honte des hommes, il n'est pas rare de voir autour d'un tapis vert des gens qui, la partie finie, ne se saluent pas et ne s'estiment point. Montefiore avait été l'adversaire de Bianchi dans le pari du cœur espagnol.

Montefiore et Diard se trouvèrent aux derniers rangs lors de l'assaut, mais les plus avancés au cœur de la ville, dès qu'elle fut prise. Il arrive de ces hasards dans les mêlées. Seulement, les deux amis étaient coutumiers du fait. Se soutenant l'un l'autre, ils s'engagèrent bravement à travers un labyrinthe de petites rues étroites et sombres, allant tous deux à leurs affaires, l'un cherchant des madones peintes, l'autre des madones vivantes. En je ne sais quel endroit de Tarragone, Diard reconnut à l'architecture du porche un couvent dont la porte était enfoncée, et sauta dans le cloître pour y arrêter la fureur des soldats. Il y arriva fort à propos, car il empêcha deux Parisiens de fusiller une Vierge de l'Albane qu'il leur acheta, malgré les moustaches dont l'avaient décorée les deux voltigeurs par fanatisme militaire. Montefiore, resté seul, aperçut en face du couvent la maison d'un marchand de draperies d'où partit un coup de feu tiré sur lui, au moment où, la regardant de haut en bas, il y fut arrêté par une foudroyante œillade qu'il échangea vivement avec une jeune fille curieuse, dont la tête s'était glissée dans le coin d'une jalousie. Tarragone prise d'assaut, Tarragone en colère, faisant feu par toutes les croisées; Tarragone violée, les cheveux épars, à demi nue, ses rues flamboyantes, inondées de soldats français tués ou tuant, valait bien un regard, le regard d'une Espagnole intrépide. N'était-ce pas le combat de taureaux agrandi? Montefiore oublia le pillage, et n'entendit plus, pendant un moment, ni les cris, ni la mousquetade, ni les grondements de l'artillerie. Le profil de cette Espagnole était ce qu'il avait vu de plus divinement délicieux, lui, libertin d'Italie, lui, lassé d'Italiennes, lassé des femmes, et rêvant une femme impossible, parce qu'il était las des femmes. Il put encore tressaillir, lui, le débauché, qui avait gaspillé sa fortune pour réaliser les mille folies, les mille passions d'un homme jeune, blasé; le plus abominable monstre que puisse engendrer notre société. Il lui passa par la tête une bonne idée que lui inspira sans doute le coup de fusil du boutiquier patriote; ce fut de mettre le feu à la maison. Mais il se trouvait seul, sans moyens d'action; le centre de la bataille était sur la grande place, où quelques entêtés se défendaient encore. D'ailleurs, il lui survint une meilleure idée. Diard sortit du couvent, Montefiore ne lui dit rien de sa découverte, et alla faire plusieurs courses avec lui dans la ville. Mais, le lendemain, le capitaine italien fut militairement logé chez le marchand de draperies. N'était-ce pas la demeure naturelle d'un capitaine d'habillement?

La maison de ce bon Espagnol était composée au rez-de-chaussée d'une vaste boutique sombre, extérieurement armée de gros barreaux en fer, comme le sont à Paris les vieux magasins de la rue des Lombards. Cette boutique communiquait avec un parloir éclairé par une cour intérieure, grande chambre où respirait tout l'esprit du moyen âge : vieux tableaux enfumés, vieilles tapisseries, antique *brazero*, le chapeau à plumes suspendu à un clou, le fusil des guerrillas et le manteau de Bartholo. La cuisine attenait à ce lieu de réunion, à cette pièce unique, où l'on mangeait, où l'on se réchauffait à la sourde lueur du brasier, en fumant des cigares, en discourant pour animer les cœurs à la haine contre les Français. Des brocs d'argent, la vaisselle précieuse, ornaient une crédence, à la mode

ancienne. Mais le jour, parcimonieusement distribué, ne laissait briller que faiblement les objets éclatants; et, comme dans un tableau de l'école hollandaise, là tout devenait brun, même les figures. Entre la boutique et ce salon, si beau de couleur et de vie patriarcale, se trouvait un escalier assez obscur qui conduisait à un magasin où des jours, habilement pratiqués, permettaient d'examiner les étoffes. Puis, au-dessus, était l'appartement du marchand et de sa femme. Enfin, le logement de l'apprenti et d'une servante avait été ménagé dans une mansarde établie sous un toit en saillie sur la rue, et soutenue par des arcs-boutants qui prêtaient à ce logis une physionomie bizarre; mais leurs chambres furent prises par le marchand et par sa femme, qui abandonnèrent à l'officier leur propre appartement, sans doute afin d'éviter toute querelle.

Montefiore se donna pour un ancien sujet de l'Espagne, persécuté par Napoléon, et qui le servait contre son gré; ces demi-mensonges eurent le succès qu'il en attendait. Il fut invité à partager le repas de la famille, comme le voulaient son nom, sa naissance et son titre. Montefiore avait ses raisons en cherchant à capter la bienveillance du marchand: il sentait sa madone comme l'ogre sentait la chair fraîche du petit Poucet et de ses frères. Malgré la confiance qu'il sut inspirer au drapier, celui-ci garda le plus profond secret sur cette madone; et non-seulement le capitaine n'aperçut aucune trace de jeune fille durant la première journée qu'il passa sous le toit de l'honnête Espagnol, mais encore il ne put entendre aucun bruit ni saisir aucun indice qui lui en révélât la présence dans cet antique logis. Cependant tout résonnait si bien entre les planchers de cette construction, presque entièrement bâtie en bois, que, pendant le silence des premières heures de la nuit, Montefiore espéra deviner en quel lieu se trouvait cachée la jeune inconnue. Imaginant qu'elle était la fille unique de ces vieilles gens, il la crut consignée par eux dans les mansardes où ils avaient établi leur domicile pour tout le temps de l'occupation. Mais aucune révélation ne trahit la cachette de ce précieux trésor. L'officier resta bien le visage collé aux petits carreaux en losange, et retenus par des branches de plomb, qui donnaient sur la cour intérieure, noire enceinte de murailles; mais il n'y aperçut aucune lueur, si ce n'est celle que projetaient les fenêtres de la chambre où étaient les deux vieux époux, toussant, allant, venant, parlant. De la jeune fille, pas même l'ombre. Montefiore était trop fin pour risquer l'avenir de sa passion en se hasardant à sonder nuitamment la maison, ou à frapper doucement aux portes. Découvert par ce chaud patriote, soupçonneux comme doit l'être un Espagnol père et marchand de draperies, c'eût été se perdre infailliblement. Le capitaine résolut donc d'attendre avec patience, espérant tout du temps et de l'imperfection des hommes, qui finissent toujours, même les scélérats, à plus forte raison les honnêtes gens, par oublier quelque précaution. Le lendemain, il découvrit où couchait la servante, en voyant une espèce de hamac dans la cuisine. Quant à l'apprenti, il dormait sur les comptoirs de la boutique. Pendant cette seconde journée, au souper, Montefiore, en maudissant Napoléon, réussit à dérider le front soucieux de son hôte, Espagnol grave, noir visage, semblable à ceux que l'on sculptait jadis sur le manche des rebecs; et sa femme retrouva un sourire gai de haine dans les plis de sa vieille figure. La lampe et les reflets du *brazero* éclairaient fantastiquement cette noble salle. L'hôtesse venait d'offrir un *cigaretto* à leur demi-compatriote. En ce moment, Montefiore entendit le frôlement d'une robe et la chute d'une chaise, derrière une tapisserie.

— Allons, dit la femme en pâlissant, que tous les saints nous assistent! et qu'il ne soit pas arrivé de malheur! — Vous avez donc là quelqu'un? dit l'Italien sans donner signe d'émotion.

Le drapier laissa échapper un mot d'injure contre les filles. Alarmée, sa femme ouvrit une porte secrète, et amena demi-morte la madone de l'Italien, à laquelle cet amoureux ravi ne parut faire aucune attention. Seulement, pour éviter toute affectation, il regarda la jeune fille, se retourna vers l'hôte, et lui dit dans sa langue maternelle: — Est-ce là votre fille, seigneur? Perez de Lagounia, tel était le nom du marchand, avait eu de grandes relations commerciales à Gênes, à Florence, à Livourne; il savait l'italien et répondit dans la même langue: — Non. Si c'eût été ma fille, j'eusse pris moins de précautions. Cette enfant nous est confiée, et j'aimerais mieux périr que de lui voir arriver le moindre malheur. Mais donnez donc de la raison à une fille de dix-huit ans!

— Elle est bien belle, dit froidement Montefiore, qui ne regarda plus la jeune fille. — La beauté de la mère est assez célèbre, répondit le marchand.

Et ils continuèrent à fumer en s'observant l'un l'autre. Quoique Montefiore se fût imposé la dure loi de ne pas jeter le moindre regard qui pût compromettre son apparente froideur, cependant au moment où Perez tourna la tête pour cracher, il se permit de lancer un coup d'œil à la dérobée sur cette fille, et il en rencontra les yeux pétillants. Mais alors, avec cette science de vision qui donne à un débauché, aussi bien qu'à un sculpteur, le fatal pouvoir de déshabiller pour ainsi dire une femme, d'en deviner les formes par des inductions, et rapides et sagaces, il vit un de ces chefs-d'œuvre dont la création exige tous les bonheurs de l'amour. C'était une figure blanche où le ciel de l'Espagne avait jeté quelques légers tons de bistre qui ajoutaient à l'expression d'un calme séraphique, une ardente fierté, lueur infusée sous ce teint diaphane, peut-être due à un sang mauresque qui le vivifiait et le colorait. Relevés sur le sommet de la tête, ses cheveux retombaient et entouraient de leurs reflets noirs de fraîches oreilles transparentes, en dessinant les contours d'un cou faiblement azuré. Ces boucles luxuriantes mettaient en relief des yeux brûlants, et les lèvres rouges d'une bouche bien arquée. La basquine du pays faisait bien valoir la cambrure d'une taille facile à ployer comme un rameau de saule. C'était, non pas la Vierge de l'Italie, mais la Vierge de l'Espagne, celle du Murillo, le seul artiste assez osé pour l'avoir peinte enivrée de bonheur par la conception du Christ, imagination délirante du plus hardi, du plus chaud des peintres. Il se trouvait en cette fille trois choses réunies, dont une seule suffit à diviniser une femme: la pureté de la perle gisant au fond des mers, la sublime exaltation de la sainte Thérèse espagnole, et la volupté qui s'ignore. Sa présence eut toute la vertu d'un talisman. Montefiore ne vit plus rien de vieux autour de lui: la jeune fille avait tout rajeuni. Si l'apparition fut délicieuse, elle dura peu. L'inconnue fut reconduite dans la chambre mystérieuse, où la servante lui porta dès lors ostensiblement et de la lumière et son repas.

— Vous faites bien de la cacher, dit Montefiore en italien. Je vous garderai le secret. Diantre! nous avons des généraux capables de vous l'enlever militairement.

L'enivrement de Montefiore alla jusqu'à lui suggérer l'idée d'épouser l'inconnue. Alors il demanda quelques renseignements à son hôte, Perez lui raconta volontiers l'aventure à laquelle il devait sa pupille, et le prudent Espagnol fut engagé à faire cette confidence autant par l'illustration des Montefiore, dont il avait entendu parler en Italie, que pour montrer combien étaient fortes les barrières qui séparaient la jeune fille d'une séduction. Quoique le bonhomme eût une certaine éloquence de patriarche, en harmonie avec ses mœurs simples et conformes au coup d'escopette tiré sur Montefiore, ses discours gagneront à être résumés.

Au moment où la Révolution française changea les mœurs des pays qui servirent de théâtre à ses guerres, vint à Tarragone une fille de joie, chassée de Venise par la chute de Venise. La vie de cette créature était un tissu d'aventures romanesques et de vicissitudes étranges. A elle, plus souvent qu'à toute autre femme de cette classe en dehors du monde, il arrivait, grâce au caprice d'un seigneur frappé de sa beauté extraordinaire, de se trouver pendant un certain temps gorgée d'or, de bijoux, entourée des milles délices de la richesse. C'était les fleurs, les carrosses, les pages, les caméristes, les palais, les tableaux, l'insolence, les voyages comme les faisaient Catherine II; enfin la vie d'une reine absolue dans ses caprices et obéie souvent par delà ses fantaisies. Puis, sans que jamais ni elle, ni personne, nul savant, physicien, chimiste ou autre, ait pu découvrir par quel procédé s'évaporait son or, elle retombait sur le pavé, pauvre, dénuée de tout, ne conservant que sa toute-puissante beauté, vivant d'ailleurs sans aucun souci du passé, du présent ni de l'avenir. Jetée, maintenue en sa misère par quelque pauvre officier joueur de qui elle adorait la moustache, elle s'attachait à lui comme un chien à son maître, partageant avec lui seulement les maux de cette vie militaire qu'elle consolait; du reste, faite à tout, dormant aussi gaie sous le toit d'un grenier que sous la soie des plus opulentes courtines. Italienne, Espagnole, tout ensemble, elle observait très-exactement les pratiques religieuses, et plus d'une fois elle avait dit à l'amour: — Tu reviendras demain, aujourd'hui je suis à Dieu. Mais cette fange pétrie d'or et de parfums, cette insouciance de tout, ces passions furieuses, cette religieuse croyance jetée à ce cœur comme un diamant dans la boue, cette vie commencée et finie à l'hôpital, ces chances du joueur transportées à l'âme, à l'existence entière; enfin cette haute alchimie où le vice attisait le feu du creuset dans lequel se fondaient les plus belles fortunes, se fluidifiaient et disparaissaient les écus des aïeux et l'honneur des grands noms; tout cela procédait d'un génie particulier, fidèlement transmis de mère en fille depuis le moyen âge. Cette femme avait nom LA MARANA. Dans sa famille, purement féminine, et depuis le treizième siècle, l'idée, la personne, le nom, le pouvoir d'un père, avaient été complétement inconnus. Le mot de *Marana* était, pour elle, ce que la dignité de *Stuart* fut pour la célèbre race royale écossaise, un nom d'honneur substitué au nom patronymique par l'hérédité constante de la même charge inféodée à la famille.

Jadis en France, en Espagne et en Italie, quand ces trois pays eurent, du quatorzième au quinzième siècle, des intérêts communs qui les unirent ou les désunirent par une guerre continuelle, le mot de Marana servit à exprimer, dans sa plus large acception, une fille de joie. A cette époque, ces sortes de femmes avaient dans le monde un certain rang duquel rien aujourd'hui ne peut donner l'idée. Ninon de Lenclos et Marion Delorme ont seules, en France, joué le rôle des Impéria, des Catalina et des Marana, qui, dans les siècles précédents, réunissaient chez elles la soutane, la robe et l'épée. Une Impéria bâtit

à Rome je ne sais quelle église, dans un accès de repentir, comme Rhodope construisit jadis une pyramide en Égypte. Ce nom, infligé d'abord comme une flétrissure à la famille bizarre dont il est ici question, avait fini par devenir le sien et ennoblir le vice en elle par l'incontestable antiquité du vice. Or, un jour, la Marana du dix-neuvième siècle, un jour d'opulence ou de misère, on ne sait, ce problème fut un secret entre elle et Dieu, mais certes, ce fut dans une heure de religion et de mélancolie, cette femme se trouva les pieds dans un bourbier et la tête dans les cieux. Elle maudit alors le sang de ses veines, elle se maudit elle-même, elle trembla d'avoir une fille, et jura, comme jurent ces sortes de femmes, avec la probité, avec la volonté du bagne, la plus forte volonté, la plus exacte probité qu'il y ait sous le ciel; elle jura donc devant un autel, en croyant à l'autel, de faire de sa fille une créature vertueuse, une sainte, afin de donner à cette longue suite de crimes amoureux et de femmes perdues un ange, pour elles toutes, dans le ciel. Le vœu fait, le sang de Marana parla, la courtisane se rejeta dans sa vie aventureuse, une pensée de plus au cœur. Enfin, elle vint à aimer du violent amour des prostituées, comme Henriette Wilson aima lord Ponsomby, comme mademoiselle Dupuis aima Bolingbroke, comme la marquise de Pescaire aima son mari; mais non, elle n'aima pas, elle adora l'un de ces hommes à blonds cheveux, un homme à moitié femme, à qui elle prêta les vertus qu'elle n'avait pas, voulant garder pour elle tout ce qui était vice. Puis, de cet homme faible, de ce mariage insensé, de ce mariage qui n'est jamais béni par Dieu ni par les hommes, que le bonheur devrait justifier, mais qui n'est jamais absous par le bonheur et duquel rougissent un jour les gens sans front, elle eut une fille, une fille à sauver, une fille pour laquelle elle désira une belle vie, et surtout les pudeurs qui lui manquaient. Alors, qu'elle vécût heureuse ou misérable, opulente ou pauvre, elle eut au cœur un sentiment pur, le plus beau de tous les sentiments humains, parce qu'il est le plus désintéressé. L'amour a encore son égoïsme à lui, l'amour maternel n'en a plus. La Marana fut mère comme aucune mère n'était mère; car, dans son naufrage éternel, la maternité pouvait être une planche de salut. Accomplir saintement une partie de sa tâche terrestre en envoyant un ange de plus dans le paradis, n'était-ce pas mieux qu'un tardif repentir? n'était-ce pas la seule prière pure qu'il lui fût permis d'élever jusqu'à Dieu? Aussi, quand cette fille, quand sa Maria-Juana-Pepita (elle aurait voulu lui donner pour patronnes toutes les saintes de la Légende); donc, lorsque cette petite créature lui fut accordée, elle eut une si haute idée de la majesté d'une mère, qu'elle supplia le vice de lui octroyer une trêve. Elle se fit vertueuse et vécut solitaire. Plus de fêtes, plus de nuits, plus d'amours. Toutes ses fortunes, toutes ses joies étaient dans le frêle berceau de sa fille. Les accents de cette voix enfantine lui bâtissaient une oasis dans les sables ardents de sa vie. Ce sentiment n'eut rien qui pût se mesurer à aucun autre. Ne comprenait-il pas tous les sentiments humains et toutes les espérances célestes? La Marana ne voulut entacher sa fille d'aucune souillure autre que celle du péché originel de sa naissance, qu'elle essaya de baptiser dans toutes les vertus sociales; aussi réclama-t-elle du jeune père une fortune paternelle et le nom paternel. Cette fille ne fut donc plus une Juana Marana, mais Juana de Mancini. Puis, quand après sept années de joie et de baisers, d'ivresse et de bonheur, il fallut que la pauvre Marana se privât de cette idole, afin de ne pas lui courber le front sous la honte héréditaire, cette mère eut le courage de renoncer à son enfant pour son enfant, et lui chercha, non sans d'horribles douleurs, une autre mère, une famille, des mœurs à prendre, de saints exemples à imiter. L'abdication d'une mère est un acte épouvantable ou sublime; ici, n'était-il pas sublime?

Donc, à Tarragone, un hasard heureux lui fit rencontrer les Lagounia dans une circonstance où elle put apprécier la probité de l'Espagnol et la haute vertu de sa femme. Elle arriva pour eux comme un ange libérateur. La fortune et l'honneur du marchand, momentanément compromis, nécessitaient un secours et prompt et secret, la Marana lui remit la somme dont se composait la dot de Juana, ne lui en demandant ni reconnaissance ni intérêt. Dans sa jurisprudence, à elle, un contrat était une chose de cœur, un stylet la justice du faible, et Dieu le tribunal suprême. Après avoir avoué les malheurs de sa situation à dona Lagounia, elle confia fille et fortune au vieil honneur espagnol qui respirait pur et sans tache dans cette antique maison. Dona Lagounia n'avait point d'enfant, elle se trouva très-heureuse d'avoir une fille adoptive à élever. La courtisane se sépara de sa chère Juana, certaine d'en avoir assuré l'avenir et de lui avoir trouvé une mère, une mère qui ferait d'elle une Mancini, et non une Marana. En quittant la simple et modeste maison du marchand où vivaient les vertus bourgeoises de la famille, où la religion, où la sainteté des sentiments et l'honneur étaient dans l'air, la pauvre fille de joie, mère déshéritée de son enfant, put supporter ses douleurs en voyant Juana, vierge, épouse et mère, mère heureuse pendant toute une longue vie. La courtisane laissa sur le seuil de cette maison une de ces larmes que recueillent les anges. Depuis ce jour de deuil et d'espérance, la Marana, ramenée par d'invincibles pressentiments, était revenue à trois reprises pour revoir sa fille. La première fois, Juana se trouvait en proie à une maladie dangereuse. — « Je le savais, » dit-elle à Perez en arrivant chez lui. Dans son sommeil et de loin, elle avait aperçu Juana mourante. Elle la servit, la veilla; puis, un matin, pendant que sa fille en convalescence dormait, elle la baisa au front, et partit sans s'être trahie. La mère chassait la courtisane. Une seconde fois, la Marana vint dans l'église où communiait Juana de Mancini. Vêtue simplement, obscure, cachée dans le coin d'un pilier, la mère proscrite se reconnut dans sa fille telle qu'elle avait été un jour, céleste figure d'ange, pure comme l'est la neige tombée le matin même sur une Alpe. Courtisane dans sa maternité même, la Marana sentit au fond de son âme une jalousie plus forte que ne l'étaient tous ses amours ensemble, et sortit de l'église, incapable de résister plus longtemps au désir de tuer dona Lagounia, en la voyant là, le visage rayonnant, être trop bien la mère. Enfin, une dernière rencontre eut lieu entre la mère et la fille, à Milan, où le marchand et sa femme étaient allés. La Marana passait au Corso dans tout l'appareil d'une souveraine, elle apparut à sa fille, rapide comme un éclair, et n'en fut pas reconnue. Effroyable angoisse! A cette Marana chargée de baisers, il en manquait un, un seul, pour lequel elle aurait vendu tous les autres, le baiser frais et joyeux donné par une fille à sa mère, à sa mère honorée, à sa mère en qui resplendissent toutes les vertus domestiques. Juana vivante était morte pour elle! Une pensée ranima cette courtisane, à laquelle le duc de Lina disait alors : — « Qu'avez-vous, mon amour? » Pensée délicieuse! Juana était désormais sauvée. Elle serait la plus humble des femmes peut-être, mais non pas une infâme courtisane à qui tous les hommes pouvaient dire : Qu'avez-vous, mon amour! Enfin, le marchand et sa femme avaient accompli leurs devoirs avec une rigoureuse intégrité. La fortune de Juana, devenue la leur, serait décuplée. Perez de Lagounia, le plus riche négociant de la province, portait à la jeune fille un sentiment à demi superstitieux. Après avoir préservé sa vieille maison d'une ruine déshonorante, la présence de cette céleste créature n'y avait-elle pas amené des prospérités inouïes? Sa femme, âme d'or et pleine de délicatesse, en avait fait une enfant religieuse, pure autant que belle. Juana pouvait être aussi bien l'épouse d'un seigneur que d'un riche commerçant, elle ne faillirait à aucune des vertus nécessaires en ses brillantes destinées; sans les événements, Perez, qui avait rêvé d'aller à Madrid, l'eût mariée à quelque grand d'Espagne. — Je ne sais où est aujourd'hui la Marana, dit Perez en terminant; mais, en quelque lieu du monde qu'elle puisse être, si elle apprend et l'occupation de notre province par vos armées, et le siége de Tarragone, elle doit être en route pour y venir, afin de veiller sur sa fille.

Ce récit changea les déterminations du capitaine italien; il ne voulut plus faire de Juana de Mancini la marquise de Montefiore. Il reconnut le sang des Marana dans l'œillade que la jeune fille avait échangée avec lui à travers la jalousie, dans la ruse qu'elle venait d'employer pour servir sa curiosité, dans le dernier regard qu'elle lui avait jeté. Ce libertin voulait pour épouse une femme vertueuse. Cette aventure était pleine de périls, mais de ces périls dont ne s'épouvante jamais l'homme le moins courageux, car ils avivent l'amour et ses plaisirs. L'apprenti couché sur les comptoirs, la servante au bivac dans la cuisine, Perez et sa femme ne dormant sans doute que du sommeil des vieillards, la sonorité de la maison, une surveillance de dragon pendant le jour, tout était obstacle, tout faisait de cet amour un amour impossible. Mais Montefiore avait pour lui, contre tant d'impossibilités, le sang des Marana qui petillait au cœur de cette curieuse Italienne, Espagnole par les mœurs, vierge de fait, impatiente d'aimer. La passion, la fille et Montefiore pouvaient tous trois défier l'univers entier.

Montefiore, poussé autant par l'instinct des hommes à bonnes fortunes que par ces espérances vagues que l'on ne s'explique point et auxquelles nous donnons le nom de pressentiment, mot d'une étonnante vérité, Montefiore passa les premières heures de cette nuit à sa croisée, occupé à regarder au-dessous de lui, dans la situation présumée de la cachette où les deux époux avaient logé l'amour et la joie de leur vieillesse. Le magasin de l'entresol, pour me servir d'une expression française qui fera mieux comprendre les localités, séparait les deux jeunes gens. Le capitaine ne pouvait donc pas recourir aux bruits significativement faits d'un plancher à l'autre, langage tout artificiel que les amants savent créer en semblable occasion. Mais le hasard vint à son secours, ou la jeune fille peut-être! Au moment où il se mit à sa croisée, il vit, sur la noire muraille de la cour, une zone de lumière au centre de laquelle se dessinait la silhouette de Juana; les mouvements répétés du bras, l'attitude, tout faisait deviner qu'elle se coiffait de nuit. — Est-elle seule? se demanda Montefiore. Puis-je mettre sans danger au bout d'un fil une lettre chargée de quelques pièces de monnaie et en frapper la vitre ronde de l'œil-de-bœuf par lequel sa cellule est sans doute éclairée?

Aussitôt il écrivit un billet, le vrai billet de l'officier, du soldat déporté par sa famille à l'île d'Elbe, le billet du marquis déchu, jadis musqué, maintenant capitaine d'habillement. Puis il fit une corde avec tout ce qui fut ingrédient de cordage, y attacha le billet chargé de quelques écus, et le descendit dans le plus profond silence jusqu'au milieu de cette lueur sphérique. — Les ombres, en se projetant, me

diront si sa mère ou sa servante sont avec elle, et, si elle n'est pas seule, pensa Montefiore, je remonterai vivement ma corde.

Mais quand, après mille peines faciles à comprendre, l'argent frappa la vitre, une seule figure, le svelte buste de Juana, s'agita sur la muraille. La jeune fille ouvrit le carreau bien doucement, vit le billet, le prit et resta debout en le lisant. Montefiore s'était nommé, demandait un rendez-vous; il offrait, en style de vieux roman, son cœur et sa main à Juana de Mancini. Ruse infâme et vulgaire, mais dont le succès sera toujours certain! A l'âge de Juana, la noblesse de l'âme n'augmente-t-elle pas les dangers de l'âge? Un poète de ce temps a dit gracieusement : La femme ne succombe que dans sa force. L'amant feint de douter de l'amour qu'il inspire au moment où il est le plus aimé; confiante et fière, une jeune fille voudrait inventer des sacrifices à faire, et ne connaît ni le monde ni les hommes assez pour rester calme au sein de ses passions soulevées, et accabler de son mépris l'homme qui peut accepter une vie offerte en expiation d'un reproche fallacieux. Depuis la sublime constitution des sociétés, la jeune fille se trouve entre les horribles déchirements que lui causent et les calculs d'une vertu prudente et les malheurs d'une faute. Elle perd souvent un amour, le plus délicieux en apparence, le premier, si elle résiste; elle perd un mariage si elle est imprudente. En jetant un coup d'œil sur les vicissitudes de la vie sociale à Paris, il est impossible de douter de la nécessité d'une religion, en sachant que tous les soirs il n'y a pas trop de jeunes filles séduites. Mais Paris est situé dans le quarante-huitième degré de latitude, et Tarragone sous le quarante et unième. La vieille question des climats est encore utile aux narrateurs pour justifier et les dénoûments brusques et les imprudences ou les résistances de l'amour.

Montefiore avait les yeux attachés sur l'élégant profil noir dessiné au milieu de la lueur. Ni lui ni Juana ne pouvaient se voir, une malheureuse frise, bien fâcheusement placée, leur ôtait les bénéfices de la correspondance muette qui peut s'établir entre deux amoureux quand ils se penchent en dehors de leurs fenêtres. Aussi l'âme et l'attention du capitaine étaient-elles concentrées sur le cercle lumineux où, peut-être à son insu, la jeune fille allait innocemment laisser interpréter ses pensées par les gestes qui lui échapperaient. Mais non. Les étranges mouvements de Juana ne permettaient pas à Montefiore de concevoir la moindre espérance. Juana s'amusait à découper le billet. La vertu, la morale, imitent souvent, dans leurs défiances, les prévisions inspirées par la jalousie aux Bartholo de la comédie. Juana, sans encre, sans plumes et sans papier, répondait à coups de ciseaux. Bientôt elle rattacha le billet, l'officier le remonta, l'ouvrit, le mit à la lumière de sa lampe et lut, en lettres à jour : *Venez!* — Venir! se dit-il. Et le poison, l'escopette, la dague de Perez! Et l'apprenti à peine endormi sur le comptoir! Et la servante dans son hamac! Et cette maison aussi sonore que l'est une basse d'opéra, et où j'entends d'ici le ronflement du vieux Perez. Venir! Elle n'a donc plus rien à perdre!

Réflexion poignante! Les débauchés seuls savent être si logiques, et peuvent punir une femme de son dévouement. L'homme a inventé Satan et Lovelace; mais la vierge est un ange auquel il ne sait rien prêter que ses vices; elle est si grande, si belle, qu'il ne peut ni la grandir, ni l'embellir : il ne lui a été donné que le fatal pouvoir de la flétrir en l'attirant dans sa vie fangeuse. Montefiore attendit l'heure la plus somnifère de la nuit; puis, malgré ses réflexions, il descendit sans chaussure, muni de ses pistolets, alla pas à pas, s'arrêta pour écouter le silence, avança les mains, sonda les marches, vit presque dans l'obscurité, toujours prêt à rentrer chez lui s'il survenait le plus léger incident. L'Italien avait revêtu son plus bel uniforme, il avait parfumé sa noire chevelure, et s'était donné l'éclat particulier que la toilette et les soins prêtent aux beautés naturelles; en semblable occurrence, la plupart des hommes sont aussi femmes qu'une femme. Montefiore put arriver sans encombre à la porte secrète du cabinet où la jeune fille avait été logée, cachette pratiquée dans un coin de la maison, élargie en cet endroit par un de ces rentrants capricieux assez fréquents là où les hommes sont obligés, par la cherté du terrain, de serrer leurs maisons les unes contre les autres. Cette cellule appartenait exclusivement à Juana, qui s'y tenait pendant le jour, loin de tous les regards. Jusqu'alors, elle avait couché près de sa mère adoptive; mais l'exiguïté des mansardes où s'étaient réfugiés les deux époux ne leur avait pas permis de prendre avec eux leur pupille. Dona Lagounia avait donc laissé la jeune fille sous la garde et la clef de la porte secrète, sous la protection des idées religieuses les plus efficaces, car elles étaient devenues des superstitions, et sous la défense d'une fierté naturelle, d'une pudeur de sensitive, qui faisaient de la jeune Mancini une exception dans son sexe : elle en avait également les vertus les plus touchantes et les inspirations les plus passionnées; aussi avait-il fallu la modestie, la sainteté de cette vie monotone pour calmer et rafraîchir ce sang brûlé des Marana qui pétillait dans son cœur, et que sa mère adoptive appelait des tentations du démon. Un léger sillon de lumière, tracé sur le plancher par la fente de la porte, permit à Montefiore d'en voir la place : il y gratta doucement, Juana ouvrit. Montefiore entra tout palpitant, et reconnut en la recluse une expression de naïve curiosité, l'ignorance la plus complète de son péril et une sorte d'admiration candide. Il resta pendant un moment frappé par la sainteté du tableau qui s'offrait à ses regards.

Sur les murs, une tapisserie à fond gris parsemée de fleurs violettes; un petit bahut d'ébène, un antique miroir, un immense et vieux fauteuil également en ébène et couvert en tapisserie; puis une table à pieds contournés; sur le plancher un joli tapis; auprès de la table une chaise : voilà tout. Mais sur la table, des fleurs et un ouvrage de broderie; mais au fond, un lit étroit et mince sur lequel Juana rêvait; au-dessus du lit, trois tableaux; au chevet, un crucifix à bénitier, une prière écrite en lettres d'or et encadrée. Les fleurs exhalaient de faibles parfums, les bougies répandaient une douce lumière; tout était calme, pur et sacré. Les idées rêveuses de Juana, mais Juana surtout, avaient communiqué leur charme aux choses, et son âme semblait y rayonner : c'était la perle dans sa nacre. Juana, vêtue de blanc, belle de sa seule beauté, laissant son rosaire pour appeler l'amour, aurait inspiré du respect à Montefiore lui-même, si le silence, si la nuit, si Juana n'avaient pas été si amoureux, si le petit lit blanc n'avait pas laissé voir les draps entr'ouverts et l'oreiller confident de mille confus désirs. Montefiore demeura longtemps debout, ivre d'un bonheur inconnu, peut-être celui de Satan apercevant le ciel par une échappée des nuages qui en forment l'enceinte. — Aussitôt que je vous ai vue, dit-il en pur toscan et d'une voix italiennement mélodieuse, je vous ai aimée. En vous ont été mon âme et ma vie, en vous elles seront pour toujours, si vous voulez.

Juana écoutait en aspirant dans l'air le son de ces paroles que la langue de l'amour rendait magnifiques. — Pauvre petite, comment avez-vous pu respirer si longtemps dans cette noire maison sans y périr? Vous, faite pour régner dans le monde, pour habiter le palais d'un prince, vivre de fête en fête, ressentir les joies que vous faites naître, voir tout à vos pieds, effacer les plus belles richesses par celles de votre beauté, qui ne rencontrera pas de rivales, vous avez vécu là, solitaire, avec ces deux marchands!

Question intéressée. Il voulait savoir si Juana n'avait point eu d'amant. — Oui, répondit-elle. Mais qui donc vous a dit mes pensées les plus secrètes? Depuis quelques mois je suis triste à mourir. Oui, j'aimerais mieux être morte que de rester plus longtemps dans cette maison. Voyez cette broderie, il n'y a pas un point qui n'y ait été fait sans mille pensées affreuses. Que de fois j'ai voulu m'évader pour aller me jeter à la mer! Pourquoi? je ne le sais déjà plus... De petits chagrins d'enfant, mais bien vifs, malgré leur niaiserie... Souvent j'ai embrassé ma mère le soir, comme on embrasse sa mère pour la dernière fois, en me disant intérieurement : — Demain je me tuerai. Puis je ne mourais pas. Les suicidés vont en enfer, et j'avais si grand' peur de l'enfer, que je me résignais à vivre, à toujours me lever, me coucher, travailler aux mêmes heures et faire les mêmes choses. Je ne m'ennuyais pas, mais je souffrais... Et cependant mon père et ma mère m'adorent. Ah! je suis mauvaise, je le dis bien à mon confesseur. — Vous êtes donc toujours restée ici sans divertissements, sans plaisirs? — Oh! je n'ai pas toujours été ainsi. Jusqu'à l'âge de quinze ans, les chants, la musique, les fêtes de l'Église, m'ont fait plaisir à voir. J'étais heureuse de me sentir comme les anges, sans péché, de pouvoir communier tous les huit jours, enfin j'aimais Dieu. Mais, depuis trois ans, de jour en jour, tout a changé en moi. D'abord j'ai voulu des fleurs ici, j'en ai eu de bien belles; puis j'ai voulu... Mais je ne veux plus rien, ajouta-t-elle après une pause en souriant à Montefiore. Ne m'avez-vous pas écrit tout à l'heure que vous m'aimeriez toujours? — Oui, ma Juana, s'écria doucement Montefiore en prenant cette adorable fille par la taille et la serrant avec force contre son cœur, oui. Mais laisse-moi te parler comme tu parles à Dieu. N'es-tu pas plus belle que la Marie des cieux? Écoute. Je te jure, reprit-il en la baisant dans ses cheveux, je jure, en prenant ton front comme le plus beau des autels, de faire de toi mon idole, de te prodiguer toutes les fortunes du monde. A toi mes carrosses, à toi mon palais de Milan, à toi tous les bijoux, les diamants de mon antique famille; à toi, chaque jour, de nouvelles parures; à toi les mille jouissances, toutes les joies du monde. — Oui, dit-elle, j'aime bien tout cela; mais je sens dans mon âme que ce que j'aimerai le plus au monde, ce sera mon cher époux. *Mio caro sposo!* dit-elle; car il est impossible d'attacher aux deux mots français l'admirable tendresse, l'amoureuse élégance de sons dont la langue et la prononciation italiennes revêtent ces trois mots délicieux. Or, l'italien était la langue maternelle de Juana. — Je retrouverai, reprit-elle en lançant à Montefiore un regard où brillait la pureté des chérubins, je retrouverai ma chère religion en *lui*. *Lui* et Dieu, Dieu et *lui*. Ce sera donc vous? dit-elle. Et certes, ce sera vous, s'écria-t-elle après une pause. Tenez, venez voir le tableau que mon père m'a rapporté d'Italie.

Elle prit une bougie, fit un signe à Montefiore, et lui montra au pied du lit un saint Michel terrassant le démon. — Regardez, n'a-t-il pas vos yeux? Aussi, quand je vous ai vu dans la rue, cette rencontre m'a-t-elle semblé un avertissement du ciel. Pendant mes rêveries du matin, avant d'être appelée par ma mère pour la prière, j'avais

tant de fois contemplé cette peinture, cet ange, que j'avais fini par en faire mon époux. Mon Dieu! je vous parle comme je me parle à moi-même. Je dois vous paraître bien folle; mais, si vous saviez comme une pauvre recluse a besoin de dire les pensées qui l'étouffent! Seule, je parlais à ces fleurs, à ces bouquets de tapisserie : ils me comprenaient mieux, je crois, que mon père et ma mère, toujours si graves. — Juana, reprit Montefiore, en lui prenant les mains et les baisant avec une passion qui éclatait dans ses yeux, dans ses gestes et dans le son de sa voix, parle-moi comme à ton époux, comme à toi-même. J'ai souffert tout ce que tu as souffert. Entre nous il doit suffire de peu de paroles pour que nous comprenions notre passé, mais il n'y en aura jamais assez pour exprimer nos félicités à venir. Mets ta main sur mon cœur. Sens-tu comme il bat? Promettons-nous devant Dieu, qui nous voit et nous entend, d'être l'un à l'autre fidèles pendant toute notre vie. Tiens, prends cet anneau... Donne-moi le tien. — Donner mon anneau! s'écria-t-elle avec effroi. — Et pourquoi non? demanda Montefiore inquiet de tant de naïveté. — Mais il me vient de notre saint-père le pape; il m'a été mis au doigt dans mon enfance par une belle dame qui m'a nourrie, qui m'a mise dans cette maison, et m'a dit de le garder toujours. — Juana, tu ne m'aimeras donc pas? — Ah! dit-elle, le voici. Vous, n'est-ce donc pas mieux que moi?

Elle tenait l'anneau en tremblant, et le serrait en regardant Montefiore avec une lucidité questionneuse et perçante. Cet anneau, c'était tout elle-même; elle le lui donna. — Oh! ma Juana, dit Montefiore en la serrant dans ses bras, il faudrait être un monstre pour te tromper... Je t'aimerai toujours...

Juana était devenue rêveuse. Montefiore, pensant en lui-même que, dans cette première entrevue, il ne fallait rien risquer qui pût effaroucher une jeune fille si pure, imprudente par vertu plus que par désir, s'en remit sur l'avenir, sur sa beauté, dont il connaissait le pouvoir, et sur l'innocent mariage de l'anneau, la plus magnifique des unions, la plus légère et la plus forte de toutes les cérémonies, l'hymen du cœur. Pendant le reste de la nuit et pendant la journée du lendemain, l'imagination de Juana devait être une complice de sa passion. Donc il s'efforça d'être aussi respectueux que tendre. Dans cette pensée, aidé par sa passion et plus encore par les désirs que lui inspirait Juana, il fut caressant et onctueux dans ses paroles. Il embarqua l'innocente fille dans tous les projets d'une vie nouvelle, lui peignit le monde sous les couleurs les plus brillantes, l'entretint de ces détails de ménage qui plaisent tant aux jeunes filles, fit avec elle de ces conventions disputées qui donnent des droits et de la réalité à l'amour. Puis, après avoir décidé l'heure accoutumée de leurs rendez-vous nocturnes, il laissa Juana heureuse, mais changée; la Juana pure et sainte n'existait plus : dans le dernier regard qu'elle lui lança, dans le joli mouvement qu'elle fit pour apporter son front aux lèvres de son amant, il y avait déjà plus de passion qu'il n'est permis à une fille d'en montrer. La solitude, l'ennui, des travaux en opposition avec la nature de cette fille avaient fait tout cela; pour la rendre sage et vertueuse, il aurait fallu peut-être l'habituer peu à peu au monde, ou le lui cacher à jamais. — La journée, demain, me paraîtra bien longue, dit-elle en recevant sur le front un baiser chaste encore. Mais restez dans la salle, et parlez un peu haut, pour que je puisse entendre votre voix, elle me remplit le cœur.

Montefiore, devinant toute la vie de Juana, n'en fut que plus satisfait d'avoir su contenir ses désirs pour en mieux assurer le contentement. Il remonta chez lui sans accident. Dix jours se passèrent sans qu'aucun événement troublât la paix et la solitude de cette maison. Montefiore avait déployé toutes ses câlineries italiennes pour le vieux Perez, pour dona Lagounia, pour l'apprenti, même pour la servante, et tous l'aimaient; mais, malgré la confiance qu'il sut leur inspirer, jamais il ne voulut en profiter pour demander à voir Juana, pour faire ouvrir la porte de la délicieuse cellule. La jeune Italienne, affamée de voir son amant, l'en avait bien souvent prié; mais il s'y était toujours refusé par prudence. D'ailleurs, il avait usé tout son crédit et toute sa science pour endormir les soupçons des deux vieux époux, il les avait accoutumés à le voir, lui militaire, ne plus se lever qu'à midi. Le capitaine s'était dit malade. Les deux amants ne vivaient donc plus que la nuit, au moment où tout dormait dans la maison. Si Montefiore n'avait pas été un de ces libertins auxquels l'habitude du plaisir permet de conserver leur sang-froid en toute occasion, ils eussent été dix fois perdus pendant ces dix jours. Un jeune amant, dans la candeur du premier amour, se serait laissé aller à de ravissantes imprudences auxquelles il est si difficile de résister. Mais l'Italien résistait même à Juana boudeuse, à Juana folle, à Juana faisant de ses longs cheveux une chaîne qu'elle lui passait autour du cou pour le retenir. Cependant l'homme le plus perspicace eût été fort embarrassé de deviner les secrets de leurs rendez-vous nocturnes. Il est à croire que, sûr du succès, l'Italien se donna les plaisirs ineffables d'une séduction allant à petits pas, d'un incendie qui gagne graduellement et finit par tout embraser. Le onzième jour, en dînant, il jugea nécessaire de confier, sous le sceau du secret, au vieux Perez, que la cause de sa disgrâce dans sa famille était un mariage disproportionné. Cette fausse confidence était quelque chose d'horrible au milieu du drame nocturne qui se jouait dans cette maison. Montefiore, en joueur expérimenté, se préparait un dénoûment dont il jouissait d'avance en artiste qui aime son art. Il comptait bientôt quitter sans regret la maison et son amour. Or, quand Juana, risquant sa vie peut-être dans une question, demanderait à Perez où était son hôte, après l'avoir longtemps attendu, Perez lui dirait sans connaître l'importance de sa réponse : — Le marquis de Montefiore s'est réconcilié avec sa famille, qui consent à recevoir sa femme, et il est allé la présenter.

Alors Juana!... L'Italien ne s'était jamais demandé ce que deviendrait Juana; mais il en avait étudié la noblesse, la candeur, toutes les vertus, et il était sûr du silence de Juana. Il obtint une mission de je ne sais quel général. Trois jours après, pendant la nuit, la nuit qui précédait son départ, Montefiore, voulant sans doute, comme un tigre, ne rien laisser de sa proie, au lieu de remonter chez lui, entra dès l'après-dîner chez Juana pour se faire une plus longue nuit d'adieux. Juana, véritable Espagnole, véritable Italienne, ayant double passion, fut bien heureuse de cette hardiesse, elle accusait tant d'ardeur! Trouver dans l'amour pur du mariage les cruelles félicités d'un engagement illicite, cacher son époux dans les rideaux de son lit; tromper à demi son père et sa mère adoptive, et pouvoir leur dire, en cas de surprise : — Je suis la marquise de Montefiore! Pour une jeune fille romanesque, et qui, depuis trois ans, ne rêvait pas l'amour sans en rêver tous les dangers, n'était-ce pas une fête? La porte en tapisserie retomba sur eux, sur leurs folies, sur leur bonheur, comme un voile qu'il est inutile de soulever. Il était alors environ neuf heures, le marchand et sa femme lisaient leurs prières du soir; tout à coup le bruit d'une voiture attelée de plusieurs chevaux résonna dans la petite rue; des coups frappés en hâte retentirent dans la boutique, la servante courut ouvrir la porte. Aussitôt, en deux bonds, entra dans la salle antique une femme magnifiquement vêtue, quoiqu'elle sortît d'une berline de voyage horriblement crottée par la boue de mille chemins. Sa voiture avait traversé l'Italie, la France et l'Espagne. C'était la Marana! la Marana qui, malgré ses trente-six ans, malgré ses joies, était dans tout l'éclat d'une *bella folgorante*, afin de ne pas perdre le superbe mot créé pour elle à Milan par ses passionnés adorateurs; la Marana qui, maîtresse avouée d'un roi, avait quitté Naples, les fêtes de Naples, le ciel de Naples, l'apogée de sa vie d'or et de madrigaux, de parfums et de soie, en apprenant par son royal amant les événements d'Espagne et le siége de Tarragone. — A Tarragone, avant la prise de Tarragone! s'était-elle écriée. Je veux être dans dix jours à Tarragone...

Et, sans se soucier d'une cour, ni d'une couronne, elle était arrivée à Tarragone, munie d'un firman quasi impérial, munie d'or qui lui permit de traverser l'empire français avec la vélocité d'une fusée et dans tout l'éclat d'une fusée. Pour les mères il n'y a pas d'espace, une vraie mère pressent tout et voit son enfant d'un pôle à l'autre. — Ma fille! ma fille! cria la Marana.

A cette voix, à cette brusque invasion, à l'aspect de cette reine au petit pied, le livre de prières tomba des mains de Perez et de sa femme; cette voix retentissait comme la foudre, et les yeux de la Marana en lançaient les éclairs. — Elle est là, répondit le marchand d'un ton calme, après une pause pendant laquelle il se remit de l'émotion que lui avaient causée cette brusque arrivée, le regard et la voix de la Marana. — Elle est là, répéta-t-il en montrant la petite cellule. — Oui, mais elle n'a pas été malade? elle est toujours... — Parfaitement bien, dit dona Lagounia. — Mon Dieu! jette-moi maintenant dans l'enfer pour l'éternité, si cela te plaît, s'écria la Marana en se laissant aller tout épuisée, à demi morte, dans un fauteuil.

La fausse coloration due à ses anxiétés tomba soudain, elle pâlit. Elle avait eu de la force pour supporter les souffrances, elle n'en avait plus pour sa joie. La joie était plus violente que sa douleur, car elle contenait les échos de la douleur et les angoisses de la joie. — Cependant, dit-elle, comment avez-vous fait? Tarragone a été prise d'assaut. — Oui, reprit Perez. Mais en me voyant vivant, comment m'avez-vous fait une question? Ne fallait-il pas me tuer pour arriver à Juana?

A cette réponse, la courtisane saisit la main calleuse de Perez, et la baisa en y jetant des larmes qui lui vinrent aux yeux. C'était tout ce qu'elle avait de plus précieux sous le ciel, elle qui ne pleurait jamais. — Bon Perez, dit-elle enfin. Mais vous devez avoir eu des militaires à loger? — Un seul, répondit l'Espagnol. Par bonheur, nous avons le plus loyal des hommes, un homme jadis Espagnol, un Italien qui hait Bonaparte, un homme marié, un homme froid... Il se lève tard et se couche de bonne heure. Il est même malade en ce moment. — Un Italien! Quel est son nom? — Le capitaine Montefiore... — Alors ce ne peut pas être le marquis de Montefiore?... — Si, sénora, lui-même. — A-t-il vu Juana? — Non, dit dona Lagounia. — Vous vous trompez, ma femme, reprit Perez. Le marquis a dû voir Juana pendant un bien court instant, il est vrai; mais je pense qu'il l'aura regardée le jour où elle est entrée ici pendant le souper.

— Ah! je veux voir ma fille! — Rien de plus facile, dit Perez. Elle

dort. Si elle a laissé la clef dans la serrure, il faudra cependant la réveiller.

En se levant pour prendre la double clef de la porte, les yeux du marchand tombèrent par hasard sur la haute croisée. Alors, dans le cercle de lumière projeté sur la noire muraille de la cour intérieure, par la grande vitre ovale de la cellule, il aperçut la silhouette d'un groupe que, jusqu'au gracieux Canova, nul autre sculpteur n'aurait su deviner. L'Espagnol se retourna.

— Je ne sais pas, dit-il à la Marana, où nous avons mis cette clef.

— Vous êtes bien pâle, lui dit-elle.

— Je vais vous dire pourquoi, répondit-il en sautant sur son poignard, qu'il saisit, et dont il frappa violemment la porte de Juana en criant : — Juana, ouvrez ! ouvrez !

Son accent exprimait un épouvantable désespoir, qui glaça les deux femmes.

Et Juana n'ouvrit pas, parce qu'il lui fallut quelque temps pour cacher Montefiore. Elle ne savait rien de ce qui se passait dans la salle. Les doubles portières de tapisserie étouffaient les paroles.

— Madame, je vous mens en disant que je ne sais pas où est la clef. La voici, reprit-il en la tirant du buffet. Mais elle est inutile. Celle de Juana est dans la serrure, et sa porte est barricadée. Nous sommes trompés, ma femme ! dit-il en se tournant vers elle. Il y a un homme chez Juana.

— Par mon salut éternel, la chose est impossible ! lui dit sa femme.

— Ne jurez pas, dona Lagounia. Notre honneur est mort, et cette femme... il montra la Marana qui s'était levée et restait immobile, foudroyée par ces paroles ; cette femme a le droit de nous mépriser. Elle nous a sauvé vie, fortune, honneur, et nous n'avons su que lui garder ses écus.

— Juana, ouvrez ! cria-t-il, ou je brise votre porte.

Et sa voix, croissant en violence, alla retentir jusque dans les greniers de la maison. Mais il était froid et calme. Il tenait en ses mains la vie de Montefiore, et allait laver ses remords avec tout le sang de l'Italien.

— Sortez, sortez, sortez, sortez tous ! cria la Marana en sautant avec l'agilité d'une tigresse sur le poignard qu'elle arracha des mains de Perez étonné.

— Sortez, Perez, reprit-elle avec tranquillité, sortez, vous, votre femme, votre servante et votre apprenti. Il va y avoir un meurtre ici. Vous pourriez être fusillés tous par les Français. N'y soyez pour rien, cela me regarde seule. Entre ma fille et moi, il ne doit y avoir que Dieu. Quant à l'homme, il m'appartient. La terre entière ne l'arracherait pas de mes mains. Allez, allez donc, je vous pardonne. Je le vois, cette fille est une Marana. Vous, votre religion, votre honneur, étiez trop faibles pour lutter contre mon sang.

Elle poussa un soupir affreux et leur montra des yeux secs. Elle avait tout perdu et savait souffrir, elle était courtisane. La porte s'ouvrit. La Marana oublia tout, et Perez, faisant signe à sa femme, put rester à son poste.

En vieil Espagnol intraitable sur l'honneur, il voulait aider à la vengeance de la mère trahie. Juana, doucement éclairée, blanchement vêtue, se montra calme au milieu de sa chambre.

— Que me voulez-vous ? dit-elle.

La Marana ne put réprimer un léger frisson.

— Perez, demanda-t-elle, ce cabinet a-t-il une autre issue ?

Perez fit un geste négatif ; et, confiante en ce geste, la courtisane s'avança dans la chambre.

— Juana, je suis votre mère, votre juge, et vous vous êtes mise dans la seule situation où je pusse me découvrir à vous. Vous êtes venue à moi, vous que je voulais au ciel. Ah ! vous êtes tombée bien bas. Il y a chez vous un amant.

— Madame, il ne doit et ne peut s'y trouver que mon époux, répondit-elle. Je suis la marquise de Montefiore.

— Il y en a donc deux ? dit le vieux Perez de sa voix grave. Il m'a dit être marié.

— Montefiore, mon amour ! cria la jeune fille en déchirant les rideaux et montrant l'officier, viens, ces gens te calomnient.

L'Italien se montra pâle et blême, il voyait un poignard dans la main de la Marana, et connaissait la Marana.

Aussi, d'un bond, s'élança-t-il hors de la chambre, en criant d'une voix tonnante : — Au secours ! au secours ! l'on assassine un Français. Soldats du 6e de ligne, courez chercher le capitaine Diard ! Au secours !

Perez avait étreint le marquis, et allait de sa large main lui faire un bâillon naturel, lorsque la courtisane, l'arrêtant, lui dit : — Tenez-le bien, mais laissez-le crier. Ouvrez les portes, laissez-les ouvertes, et sortez tous, je vous le répète. — Quant à toi, reprit-elle en s'adressant à Montefiore, crie, appelle au secours. Quand les pas de tes soldats se feront entendre, tu auras cette lame dans le cœur. — Es-tu marié ? Réponds.

Montefiore, tombé sur le seuil de la porte, à deux pas de Juana, n'entendait plus, ne voyait plus rien, si ce n'est la lame du poignard, dont les rayons luisants l'aveuglaient.



La courtisane s'avança dans la chambre. — PAGE 24

— Il m'aurait donc trompée ? dit lentement Juana. Il s'est dit libre.

— Il m'a dit être marié, reprit Perez de sa voix grave.

— Sainte Vierge ! s'écria dona Lagounia.

— Répondras-tu donc, âme de boue ? dit la Marana à voix basse en se penchant à l'oreille du marquis.

— Votre fille, dit Montefiore.

— La fille que j'avais est morte ou va mourir, répliqua la Marana. Je n'ai plus de fille. Ne prononce plus ce mot. Réponds, es-tu marié ?

— Non, madame, dit enfin Montefiore, voulant gagner du temps. Je veux épouser votre fille.

— Mon noble Montefiore ! dit Juana respirant.

— Alors pourquoi fuir et appeler au secours ? demanda l'Espagnol. Terrible lueur !

Juana ne dit rien, mais elle se tordit les mains et alla s'asseoir dans son fauteuil. En cet instant, il se fit au dehors un tumulte assez facile à distinguer par le profond silence qui régnait au parloir. Un soldat du 6e de ligne, passant par hasard dans la rue au moment où Montefiore criait au secours, était allé prévenir Diard. Le quartier-maître, qui heureusement rentrait chez lui, vint, accompagné de quelques amis.

— Pourquoi fuir? reprit Montefiore en entendant la voix de son ami, parce que je vous disais vrai. Diard! Diard! cria-t-il d'une voix perçante.

Mais, sur un mot de son maître, qui voulait que tout chez lui fût du meurtre, l'apprenti ferma la porte, et les soldats furent obligés de l'enfoncer. Avant qu'ils n'entrassent, la Marana put donc donner au coupable un coup de poignard; mais sa colère concentrée l'empêcha de bien ajuster, et la lame glissa sur l'épaulette de Montefiore.

Néanmoins, elle y mit tant de force, que l'Italien alla tomber aux pieds de Juana, qui ne s'en aperçut pas. La Marana sauta sur lui; puis, cette fois, pour ne pas le manquer, elle le prit à la gorge, le maintint avec un bras de fer, et le visa au cœur.

— Je suis libre et j'épouse! je le jure par Dieu, par ma mère, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde; je suis garçon, j'épouse, ma parole d'honneur!

Et il mordait le bras de la courtisane.

— Allez! ma mère, dit Juana, tuez-le. Il est trop lâche, je n'en veux pas pour époux, fût-il dix fois plus beau.

— Ah! je retrouve ma fille, cria la mère.

— Que se passe-t-il donc ici? demanda le quartier-maître survenant.

— Il y a, s'écria Montefiore, que l'on m'assassine au nom de cette fille, qui prétend que je suis son amant, qui m'a entraîné dans un piége, et que l'on veut me forcer d'épouser contre mon gré...

— Tu n'en veux pas! s'écria Diard, frappé de la beauté sublime que l'indignation, le mépris et la haine prêtaient à Juana, déjà si belle; tu es bien difficile! s'il lui faut un mari, me voilà. Rengaînez vos poignards.


Diard

La Marana prit l'Italien, le releva, l'attira près du lit de sa fille, et lui dit à l'oreille : — Si je t'épargne, rends-en grâce à ton dernier mot. Mais, souviens-t'en! Si ta langue flétrit jamais ma fille, nous nous reverrons. — De quoi peut se composer la dot? demanda-t-elle à Perez.

— Elle a deux cent mille piastres fortes...

— Ce ne sera pas tout, monsieur, dit la courtisane à Diard. Qui êtes-vous? — Vous pouvez sortir, reprit-elle en se tournant vers Montefiore.

En entendant parler de deux cent mille piastres fortes, le marquis s'avança disant : — Je suis bien réellement libre...

Un regard de Juana lui ôta la parole. — Vous êtes bien réellement libre de sortir, lui dit-elle.

Et l'Italien sortit.

— Hélas! monsieur, reprit la jeune fille en s'adressant à Diard, je vous remercie avec admiration. Mon époux est au ciel, ce sera Jésus-Christ. Demain, j'entrerai au couvent de...

— Juana, ma Juana, tais-toi! cria la mère en la serrant dans ses bras. Puis elle lui dit à l'oreille : — Il te faut un autre époux.

Juana pâlit.

— Qui êtes-vous, monsieur? répéta-t-elle en regardant le Provençal.

— Je ne suis encore, dit-il, que le quartier-maître du 6e de ligne. Mais, pour une telle femme, on se sent le cœur de devenir maréchal de France. Je me nomme Pierre-François Diard. Mon père était prévôt des marchands; je ne suis donc pas un...

— Et vous êtes honnête homme, n'est-ce pas? s'écria la Marana. Si vous plaisez à la signora Juana de Mancini, vous pouvez être heureux l'un et l'autre.

— Juana, reprit-elle d'un ton grave, en devenant la femme d'un brave et digne homme, songe que tu seras mère. J'ai juré que tu pourrais embrasser au front tes enfants sans rougir... (là, sa voix s'altéra légèrement). J'ai juré que tu serais une femme vertueuse. Attends-toi donc, dans cette vie, à bien des peines; mais, quoi qu'il arrive, reste pure, et sois en tout fidèle à ton mari; sacrifie-lui tout, il sera le père de tes enfants... Un père à tes enfants!... Va! entre un amant et toi, tu rencontreras toujours ta mère; je la serai dans les dangers seulement... Vois-tu le poignard de Perez... Il est dans ta dot, dit-elle en prenant l'arme et la jetant sur le lit de Juana, je l'y laisse comme une garantie de ton honneur, tant que j'aurai les yeux ouverts et les bras libres. Adieu, dit-elle en retenant ses pleurs, fasse le ciel que nous ne nous revoyions jamais.

A cette idée, ses larmes coulèrent en abondance.

— Pauvre enfant! tu as été bien heureuse dans cette cellule, plus que tu ne le crois! — Faites qu'elle ne la regrette jamais, dit-elle en regardant son futur gendre.

Ce récit, purement introductif, n'est point le sujet principal de cette Etude, pour l'intelligence de laquelle il était nécessaire d'expliquer, avant toutes choses, comment il se fit que le capitaine Diard épousa Juana de Mancini, comment Montefiore et Diard se connurent, et de faire comprendre quel cœur, quel sang, quelles passions animaient madame Diard.

Lorsque le quartier-maître eut rempli les longues et lentes formalités sans lesquelles il n'est pas permis à un militaire français de se marier, il était devenu passionnément amoureux de Juana de Mancini. Juana de Mancini avait eu le temps de réfléchir à sa destinée. Destinée affreuse! Juana, qui n'avait pour Diard ni estime, ni amour, se trouvait néanmoins liée à lui par une parole, imprudente sans doute, mais nécessaire. Le Provençal n'était ni beau, ni bien fait. Ses manières, dépourvues de distinction, se ressentaient également du mauvais ton de l'armée, des mœurs de sa province et d'une incomplète éducation. Pouvait-elle donc aimer Diard, cette jeune fille toute

grâce et toute élégance, mue par un invincible instinct de luxe et de bon goût, et que sa nature entraînait d'ailleurs vers la sphère des hautes classes sociales? Quant à l'estime, elle refusait même ce sentiment à Diard, précisément parce que Diard l'épousait. Cette répulsion était toute naturelle. La femme est une sainte et belle créature, mais presque toujours incomprise, et presque toujours mal jugée, parce qu'elle est incomprise. Si Juana eût aimé Diard, elle l'eût estimé. L'amour crée dans la femme une femme nouvelle : celle de la veille n'existe plus le lendemain. En revêtant la robe nuptiale d'une passion où il y va de toute la vie une femme la revêt pure et blanche. Renaissant vertueuse et pudique, il n'y a plus de passé pour elle; elle est tout avenir et doit tout oublier, pour tout réapprendre. En ce sens, le vers assez célèbre qu'un poëte moderne a mis aux lèvres de Marion Delorme était trempé dans le vrai, vers tout cornélien d'ailleurs.

Et l'amour m'a refait une virginité

Ce vers ne semblait-il pas une réminiscence de quelque tragédie de Corneille, tant y revivait la facture substantivement énergique du père de notre théâtre? Et cependant le poëte a été forcé d'en faire le sacrifice au génie essentiellement vaudevilliste du parterre.

Donc Juana, sans amour, restait la Juana trompée, humiliée, dégradée. Juana ne pouvait pas honorer l'homme qui l'acceptait ainsi. Elle sentait, dans toute la consciencieuse pureté du jeune âge, cette distinction, subtile en apparence, mais d'une vérité sacrée, légale selon le cœur, et que les femmes appliquent instinctivement dans tous leurs sentiments, même les plus irréfléchis. Juana devint profondément triste en découvrant l'étendue de la vie. Elle tourna souvent ses yeux pleins de larmes, fièrement réprimées, et sur Perez et sur dona Lagounia, qui, tous deux, comprenaient les amères pensées contenues dans ces larmes; mais ils se taisaient. A quoi bon les reproches? Pourquoi des consolations? Plus vives elles sont, plus elles élargissent le malheur.

Un soir, Juana, stupide de douleur, entendit à travers la portière de sa cellule, que les deux époux croyaient fermée, une plainte échappée à sa mère adoptive.

— La pauvre enfant mourra de chagrin.

— Oui, répliqua Perez d'une voix émue. Mais que pouvons-nous? Irai-je maintenant vanter la chaste beauté de ma pupille au comte d'Arcos, à qui j'espérais la marier?

— Une faute n'est pas le vice, dit la vieille femme, indulgente autant que pouvait l'être un ange.

— Sa mère l'a donnée, reprit Perez.

— En un moment, et sans la consulter! s'écria dona Lagounia.

— Elle a bien su ce qu'elle faisait.

— En quelles mains ira notre perle!

— N'ajoute pas un mot, ou je cherche querelle à ce... Diard. Et, ce serait un autre malheur.

En entendant ces terribles paroles, Juana comprit alors le bonheur dont le cours avait été troublé par sa faute. Les heures pures et candides de sa douce retraite auraient donc été récompensées par cette éclatante et splendide existence dont elle avait si souvent rêvé les délices, rêves qui avaient causé sa ruine. Tomber du haut de la grandesse à *monsieur* Diard! Juana pleura, Juana devint presque folle. Elle flotta pendant quelques instants entre le vice et la religion. Le vice était un prompt dénoûment; la religion, une vie entière de souffrances. La méditation fut orageuse et solennelle. Le lendemain était un jour fatal, celui du mariage. Juana pouvait encore rester Juana. Libre, elle savait jusqu'où irait son malheur; mariée, elle ignorait jusqu'où il devait aller. La religion triompha. Dona Lagounia vint près de sa fille prier et veiller aussi pieusement qu'elle eût prié, veillé près d'une mourante.

— Dieu le veut, dit-elle à Juana.

La nature donne alternativement à la femme une force particulière qui l'aide à souffrir, et une faiblesse qui lui conseille la résignation. Juana se résigna sans arrière-pensée. Elle voulut obéir au vœu de sa mère et traverser le désert de la vie pour arriver au ciel, tout en sachant qu'elle ne trouverait point de fleurs dans son pénible voyage. Elle épousa Diard. Quant au quartier-maître, s'il ne trouvait pas grâce devant Juana, qui ne l'aurait absous? il aimait avec ivresse. La Marana, si naturellement habile à pressentir l'amour, avait reconnu en lui l'accent de la passion, et deviné le caractère brusque, les mouvements généreux, particuliers aux méridionaux. Dans le paroxysme de sa grande colère, elle n'avait aperçu que les belles qualités de Diard, et crut en voir assez pour que le bonheur de sa fille fût à jamais assuré.

Les premiers jours de ce mariage furent heureux en apparence; ou, pour exprimer l'un de ces faits latents dont toutes les misères sont ensevelies par les femmes au fond de leur âme, Juana ne voulut point détrôner la joie de son mari. Double rôle, épouvantable à jouer, et que jouent, tôt ou tard, la plupart des femmes mal mariées. De cette vie, un homme n'en peut raconter que les faits, les cœurs féminins seuls en devineront les sentiments. N'est-ce pas une histoire impossible à retracer dans toute sa vérité? Juana, luttant à toute heure contre sa nature à la fois espagnole et italienne, ayant tari la source de ses larmes à pleurer en secret, était une de ces créations typiques destinées à représenter le malheur féminin dans sa plus vaste expression : douleur incessamment active, et dont la peinture exigerait des observations si minutieuses, que, pour les gens avides d'émotions dramatiques, elle deviendrait insipide. Cette analyse, où chaque épouse devrait retrouver quelques-unes de ses propres souffrances, pour les comprendre toutes, ne serait-elle pas un livre entier? Livre ingrat de sa nature, et dont le mérite consisterait en teintes fines, en nuances délicates, que les critiques trouveraient molles et diffuses. D'ailleurs, qui pourrait aborder, sans porter un autre cœur en son cœur, ces touchantes et profondes élégies que certaines femmes emportent dans la tombe : mélancolies incomprises, même de ceux qui les excitent; soupirs inexaucés, dévouements sans récompenses, terrestres du moins; magnifiques silences méconnus; vengeances dédaignées; générosités perpétuelles et perdues; plaisirs souhaités et trahis; charités d'ange accomplies mystérieusement; enfin toutes ses religions et son inextinguible amour? Juana connut cette vie, et le sort ne lui fit grâce de rien. Elle fut toute la femme, mais la femme malheureuse et souffrante, la femme sans cesse offensée et pardonnant toujours, la femme pure comme un diamant sans tache; elle qui, de ce diamant, avait la beauté, l'éclat, et, dans cette beauté, dans cet éclat, une vengeance toute prête. Elle n'était certes pas fille à redouter le poignard ajouté à sa dot.

Cependant, animé par un amour vrai, par une de ces passions qui changent momentanément les plus détestables caractères et mettent en lumière tout ce qu'il y a de beau dans une âme, Diard sut d'abord se comporter en homme d'honneur. Il força Montefiore à quitter le régiment, et même le corps d'armée, afin que sa femme ne le rencontrât point pendant le peu de temps qu'il comptait rester en Espagne. Puis, le quartier-maître demanda son changement, et réussit à passer dans la garde impériale. Il voulait à tout prix acquérir un titre, des honneurs et une considération en rapport avec sa grande fortune. Dans cette pensée, il se montra courageux à l'un de nos plus sanglants combats en Allemagne; mais il y fut trop dangereusement blessé pour rester au service. Menacé de perdre une jambe, il eut sa retraite, sans le titre de baron, sans les récompenses qu'il avait désiré gagner, et qu'il aurait peut-être obtenues s'il n'eût pas été Diard. Cet événement, sa blessure, ses espérances trahies, contribuèrent à changer son caractère. Son énergie provençale, exaltée pendant un moment, tomba soudain. Néanmoins, il fut d'abord soutenu par sa femme, à laquelle ces efforts, ce courage, cette ambition, donnèrent quelque croyance en son mari, et qui, plus que toute autre, devait se montrer ce que sont les femmes, consolantes et tendres dans les peines de la vie. Animé par quelques paroles de Juana, le chef de bataillon en retraite vint à Paris, et résolut de conquérir, dans la carrière administrative, une haute position qui commandât le respect, fît oublier le quartier-maître du 6e de ligne, et dotât un jour madame Diard de quelque beau titre. Sa passion pour cette séduisante créature l'aidait à en deviner les vœux secrets. Juana se taisait, mais il la comprenait; il n'en était pas aimé comme un amant rêve de l'être; il le savait, et voulait se faire estimer, aimer, chérir. Il pressentait le bonheur, ce malheureux homme, en trouvant en toute occasion sa femme et douce et patiente; mais cette douceur, cette patience, trahissaient la résignation à laquelle il devait Juana. La résignation, la religion, était-ce l'amour? Souvent Diard eût souhaité des refus là où il rencontrait une chaste obéissance; souvent il aurait donné sa vie éternelle pour que Juana daignât pleurer sur son sein et ne déguisât pas ses pensées sous une riante figure qui mentait noblement. Beaucoup d'hommes jeunes, car, à un certain âge, nous ne luttons plus, veulent triompher d'une destinée mauvaise dont les nuages grondent, de temps à autre, à l'horizon de leur vie; et, au moment où ils roulent dans les abîmes du malheur, il faut leur savoir gré de ces combats ignorés.

Comme beaucoup de gens, Diard essaya de tout, et tout lui fut hostile. Sa fortune lui permit d'entourer sa femme des jouissances du luxe parisien : elle eut un grand hôtel, de grands salons, et tint une de ces grandes maisons où abondent et les artistes, peu jugeurs de leur nature, et quelques intrigants qui font nombre, et les gens disposés à s'amuser partout, et certains hommes à la mode, tous amoureux de Juana. Ceux qui se mettent en évidence à Paris doivent ou dompter Paris ou subir Paris. Diard n'avait pas un caractère assez fort, assez compacte, assez persistant, pour commander au monde de cette époque, parce que, à cette époque, chacun voulait s'élever. Les classifications sociales toutes faites sont peut-être un grand bien, même pour le peuple. Napoléon nous a confié les peines qu'il se donna pour imposer le respect à sa cour, où la plupart de ses sujets avaient été ses égaux. Mais Napoléon était Corse et Diard Provençal. A génie égal, un insulaire sera toujours plus complet que ne l'est l'homme de la terre

ferme, et, sous la même latitude, le bras de mer qui sépare la Corse de la Provence est, en dépit de la science humaine, un océan tout entier qui en fait deux patries.

De sa position fausse, qu'il faussa encore, dérivèrent pour Diard de grands malheurs. Peut-être y a-t-il des enseignements utiles dans la filiation imperceptible des faits qui engendrèrent le dénoûment de cette histoire. D'abord, les railleurs de Paris ne voyaient pas, sans un malin sourire, les tableaux avec lesquels l'ancien quartier-maître décora son hôtel. Les chefs-d'œuvre achetés la veille furent enveloppés dans le reproche muet que chacun adressait à ceux qui avaient été pris en Espagne, et ce reproche était la vengeance des amours-propres que la fortune de Diard offensait. Juana comprit quelques-uns de ces mots à double sens auxquels le Français excelle. Alors, par son conseil, son mari renvoya les tableaux à Tarragone. Mais le public, décidé à mal prendre les choses, dit : — Ce Diard est fin, il a vendu ses tableaux. De bonnes gens continuèrent à croire que les toiles qui restèrent dans ses salons n'étaient pas loyalement acquises. Quelques femmes jalouses demandaient comment *un Diard* avait pu épouser une jeune fille et si riche et si belle. De là, des commentaires, des railleries sans fin, comme on sait les faire à Paris. Cependant Juana rencontrait partout un respect commandé par sa vie pure et religieuse, qui triomphait de tout, même des calomnies parisiennes ; mais ce respect s'arrêtait à elle et manquait à son mari. Sa perspicacité féminine et son regard brillant, en planant dans ses salons, ne lui apportaient que des douleurs.

Cette mésestime était encore une chose toute naturelle. Les militaires, malgré les vertus que l'imagination leur accorde, ne pardonnèrent pas à l'ancien quartier-maître du 6e de ligne, précisément parce qu'il était riche et voulait faire figure à Paris. Or, à Paris, de la dernière maison du faubourg Saint-Germain au dernier hôtel de la rue Saint-Lazare, entre la butte du Luxembourg et celle de Montmartre, tout ce qui s'habille et babille, s'habille pour sortir et sort pour babiller, tout ce monde de petits et de grands airs, ce monde vêtu d'impertinence et doublé d'humbles désirs, d'envie et de courtisanerie, tout ce qui est doré et dédoré, jeune et vieux, noble d'hier ou noble du quatrième siècle, tout ce qui se moque d'un parvenu, tout ce qui a peur de se compromettre, tout ce qui veut démolir un pouvoir, sauf à l'adorer s'il résiste ; toutes ces oreilles entendent, toutes ces langues disent et toutes ces intelligences savent, en une seule soirée, où est né, où a grandi, ce qu'a fait ou n'a pas fait le nouveau venu qui prétend à des honneurs dans ce monde. S'il n'existe pas de Cour d'assises pour la haute société, elle rencontre le plus cruel de tous les procureurs généraux, un être moral, insaisissable, à la fois juge et bourreau : il accuse et il marque. N'espérez lui rien cacher, dites-lui tout vous-même, il veut tout savoir et sait tout. Ne demandez pas où est le télégraphe inconnu qui lui transmet, à la même heure, en un clin d'œil, en tous lieux, une histoire, un scandale, une nouvelle ; ne demandez pas qui le remue. Ce télégraphe est un mystère social, un observateur ne peut qu'en constater les effets. Il y en a d'incroyables exemples, un seul suffit. L'assassinat du duc de Berry, frappé à l'Opéra, fut conté dans la dixième minute qui suivit le crime, au fond de l'île Saint-Louis. L'opinion émanée du 6e de ligne sur Diard filtra dans le monde le soir même où il donna son premier bal.

Diard ne pouvait donc plus rien sur le monde. Dès lors, sa femme seule avait la puissance de faire quelque chose de lui. Miracle de cette singulière civilisation ! A Paris, si un homme ne sait rien être par lui-même, sa femme, lorsqu'elle est jeune et spirituelle, lui offre encore des chances pour son élévation. Parmi les femmes, il s'en est rencontré de malades, de faibles en apparence, qui, sans se lever de leur divan, sans sortir de leur chambre, ont dominé la société, remué mille ressorts, et placé leurs maris là où elles voulaient être vaniteusement placées. Mais Juana, dont l'enfance s'était naïvement écoulée dans sa cellule de Tarragone, ne connaissait aucun des vices, aucune des lâchetés ni aucune des ressources du monde parisien ; elle le regardait en jeune fille curieuse, elle n'en apprenait que ce que sa douleur et sa fierté blessée lui en révélaient. D'ailleurs, Juana avait le tact d'un cœur vierge qui recevait les impressions par avance, à la manière des sensitives. La jeune solitaire, devenue si promptement femme, comprit que si elle essayait de contraindre le monde à honorer son mari, ce serait mendier à l'espagnole, une escopette en main. Puis, la fréquence et la multiplicité des précautions qu'elle devait prendre n'en accuseraient-elles pas toute la nécessité ? Entre ne pas se faire respecter et se faire trop respecter, il y avait pour Diard tout un abîme. Soudain elle devina le monde comme naguère elle avait deviné la vie, et elle n'apercevait partout pour elle que l'immense étendue d'une infortune irréparable. Puis, elle eut encore le chagrin de reconnaître tardivement l'incapacité particulière de son mari, l'homme le moins propre à ce qui demandait de la suite dans les idées. Il ne comprenait rien au rôle qu'il devait jouer dans le monde, il n'en saisissait ni l'ensemble, ni les nuances, et les nuances y étaient tout. Ne se trouvait-il pas dans une de ces situations où la finesse peut aisément remplacer la force ? Mais la finesse qui réussit toujours est peut-être la plus grande de toutes les forces.

Or, loin d'étancher la tache d'huile faite par ses antécédents, Diard se donna mille peines pour l'étendre. Ainsi, ne sachant pas bien étudier la phase de l'Empire au milieu de laquelle il arrivait, il voulut, quoiqu'il ne fût que chef d'escadron, être nommé préfet. Alors presque tout le monde croyait au génie de Napoléon, sa faveur avait tout agrandi. Les préfectures, ces empires au petit pied, ne pouvaient plus être chaussées que par des grands noms, par des chambellans de S. M. l'empereur et roi. Déjà les préfets étaient devenus des vizirs. Donc, les faiseurs du grand homme se moquèrent de l'ambition avouée par le chef d'escadron, et Diard se mit à solliciter une sous-préfecture. Il y eut un désaccord ridicule entre la modestie de ses prétentions et la grandeur de sa fortune. Ouvrir des salons royaux, afficher un luxe insolent, puis quitter la vie millionnaire pour aller à Issoudun ou à Savenay, n'était-ce pas se mettre au-dessous de sa position ? Juana, trop tard instruite de nos lois, de nos mœurs, de nos coutumes administratives, éclaira donc trop tard son mari. Diard, désespéré, sollicita successivement auprès de tous les pouvoirs ministériels ; Diard, repoussé partout, ne put rien être, et alors le monde le jugea comme il était jugé par le gouvernement et comme il se jugeait lui-même. Diard avait été grièvement blessé sur un champ de bataille, et Diard n'était pas décoré. Le quartier-maître, riche, mais sans considération, ne trouva point de place dans l'État ; la société lui refusa logiquement celle à laquelle il prétendait dans la société. Enfin, chez lui, ce malheureux éprouvait en toute occasion la supériorité de sa femme. Quoiqu'elle usât d'un tact il faudrait dire velouté, si l'épithète n'était trop hardie, pour déguiser à son mari cette suprématie qui l'étonnait elle-même, et dont elle était humiliée, Diard finit par en être affecté. Nécessairement, à ce jeu, les hommes s'abattent, se grandissent ou deviennent mauvais. Le courage ou la passion de cet homme devaient donc s'amoindrir sous les coups réitérés que ses fautes portaient à son amour-propre, et il faisait faute sur faute. D'abord il avait tout à combattre, même ses habitudes et son caractère. Passionné Provençal, franc dans ses vices autant que dans ses vertus, cet homme, dont les fibres ressemblaient à des cordes de harpe, fut tout cœur pour ses anciens amis. Il secourut les gens crottés aussi bien que les nécessiteux de haut rang ; bref, il avoua tout le monde, et donna, dans son salon doré, la main à de pauvres diables. Voyant cela, le général de l'Empire, variation de l'espèce humaine dont bientôt aucun type n'existera plus, n'offrit pas son accolade à Diard, et lui dit insolemment : — Mon cher ! en l'abordant. Là où les généraux déguisèrent leur insolence sous leur bonhomie soldatesque, le peu de gens de bonne compagnie que voyait Diard lui témoignèrent ce mépris élégant, verni, contre lequel un homme nouveau est presque toujours sans armes. Enfin le maintien, la gesticulation italienne à demi, le parler de Diard, la manière dont il s'habillait, tout en lui repoussait le respect que l'observation exacte des choses voulues par le bon ton fait acquérir aux gens vulgaires, et dont le joug ne peut être secoué que par les grands pouvoirs. Ainsi va le monde.

Ces détails peignent faiblement les mille supplices auxquels Juana fut en proie, ils vinrent un à un ; chaque nature sociale lui apporta son coup d'épingle ; et, pour une âme qui préfère les coups de poignard, n'y avait-il pas d'atroces souffrances dans cette lutte où Diard recevait des affronts sans les sentir, et où Juana les sentait sans les recevoir ? Puis un moment arriva, moment épouvantable, où elle eut du monde une perception lucide, et ressentit à la fois toutes les douleurs qui s'y étaient d'avance amassées pour elle. Elle jugea son mari tout à fait incapable de monter les hauts échelons de l'ordre social, et devina jusqu'où il devait en descendre le jour où le cœur lui faudrait. Là, Juana prit Diard en pitié. L'avenir était bien sombre pour cette jeune femme. Elle vivait toujours dans l'appréhension d'un malheur, sans savoir d'où pourrait venir ce malheur. Ce pressentiment était dans son âme comme une contagion est dans l'air ; mais elle savait trouver la force de déguiser ses angoisses sous des sourires. Elle en était venue à ne plus penser à elle. Juana se servit de son influence pour faire abdiquer à Diard toutes ses prétentions, et lui montrer, comme un asile, la vie douce et bienfaisante du foyer domestique. Les maux venaient du monde, ne fallait-il pas bannir le monde ? Chez lui, Diard trouverait la paix, le respect ; il y régnerait. Elle se sentait assez forte pour accepter la rude tâche de le rendre heureux, lui, mécontent de lui-même. Son énergie s'accrut avec les difficultés de la vie, elle eut tout l'héroïsme secret nécessaire à sa situation, et fut inspirée par ces religieux désirs qui soutiennent l'ange chargé de protéger une âme chrétienne : superstitieuse poésie, images allégoriques de nos deux natures.

Diard abandonna ses projets, ferma sa maison et vécut dans son intérieur, s'il est permis d'employer une expression si familière. Mais là fut l'écueil. Le pauvre militaire avait une de ces âmes tout excentriques auxquelles il faut un mouvement perpétuel. Diard était un de ces hommes instinctivement forcés à repartir aussitôt qu'ils sont arrivés, et dont le but vital semble être d'aller et de venir sans cesse, comme les roues dont parle l'Écriture sainte. D'ailleurs, peut-être, cherchait-il à se fuir lui-même. Sans se lasser de Juana, sans pouvoir accuser Juana, sa passion pour elle, devenue plus calme par la possession, le rendit à son caractère. Dès lors, ses moments d'abatte-

ment furent plus fréquents, et il se livra souvent à ses vivacités méridionales. Plus une femme est vertueuse et plus elle est irréprochable, plus un homme aime à la trouver en faute, quand ce ne serait que pour faire acte de sa supériorité légale; mais, si par hasard elle lui est complétement imposante, il éprouve le besoin de lui forger des torts. Alors, entre époux, les riens grossissent et deviennent des Alpes. Mais Juana, patiente sans orgueil, douce sans cette amertume que les femmes savent jeter dans leur soumission, ne laissait aucune prise à la méchanceté calculée, la plus âpre de toutes les méchancetés. Puis, elle était une de ces nobles créatures auxquelles il est impossible de manquer; son regard, dans lequel sa vie éclatait, sainte et pure, son regard de martyre avait la pesanteur d'une fascination. Diard, gêné d'abord, puis froissé, finit par voir un joug pour lui dans cette haute vertu. La sagesse de sa femme ne lui donnait point d'émotions violentes, et il souhaitait des émotions. Il se trouve des milliers de scènes jouées au fond des âmes sous ces froides déductions d'une existence en apparence simple et vulgaire. Entre tous ces petits drames, qui durent si peu, mais qui entrent si avant dans la vie, et sont presque toujours les présages de la grande infortune écrite dans la plupart des mariages, il est difficile de choisir un exemple. Cependant il est une scène qui servit plus particulièrement à marquer le moment où, dans cette vie à deux, la mésintelligence commença. Peut-être servira-t-elle à expliquer le dénoûment de cette histoire.

Juana avait deux enfants, deux garçons, heureusement pour elle. Le premier était venu sept mois après son mariage. Il se nommait Juan, et ressemblait à sa mère. Elle avait eu le second deux ans après son arrivée à Paris. Celui-là ressemblait également à Diard et à Juana, mais beaucoup plus à Diard; il en portait les noms. Depuis cinq ans, Francisque était pour Juana l'objet des soins les plus tendres. Constamment la mère s'occupait de cet enfant : à lui les caresses mignonnes, à lui les joujoux; mais à lui surtout les regards pénétrants de la mère; Juana l'avait épié dès le berceau; elle en avait étudié les cris, les mouvements; elle voulait en deviner le caractère pour en diriger l'éducation. Il semblait que Juana n'eût que cet enfant. Le Provençal, voyant Juan presque dédaigné, le prit sous sa protection; et, sans s'expliquer si ce petit était l'enfant de l'amour éphémère auquel il devait Juana, ce mari, par une espèce de flatterie admirable, en fit son Benjamin. De tous les sentiments dûs au sang de ses aïeules, et qui la dévoraient, madame Diard n'accepta que l'amour maternel. Mais elle aimait ses enfants, et avec la violence sublime dont l'exemple a été donné par la Marana qui agit dans le préambule de cette histoire, et avec la gracieuse pudeur, avec l'entente délicate des vertus sociales dont la pratique était la gloire de sa vie et sa récompense intime. La pensée secrète, la consciencieuse maternité, qui avaient imprimé à la vie de la Marana un cachet de poésie rude, étaient pour Juana une vie avouée, une consolation de toutes les heures. Sa mère avait été vertueuse comme les autres femmes sont criminelles, à la dérobée; elle avait volé son bonheur tacite; elle n'en avait pas joui. Mais Juana, malheureuse par la vertu, comme sa mère était malheureuse par le vice, trouvait à toute heure les ineffables délices que sa mère avait tant enviées, et desquelles elle avait été privée. Pour elle comme pour la Marana, la maternité comprit donc tous les sentiments terrestres. L'une et l'autre, par des causes contraires, n'eurent pas d'autre consolation dans leur misère. Juana aima peut-être davantage, parce que, sevrée d'amour, elle résolut toutes les jouissances qui lui manquaient par celles de ses enfants, et qu'il en est des passions nobles comme des vices : plus elles se satisfont, plus elles s'accroissent. La mère et le joueur sont insatiables. Quand Juana vit le pardon généreux imposé chaque jour sur la tête de Juan par l'affection paternelle de Diard, elle fut attendrie; et, du jour où les deux époux changèrent de rôle, l'Espagnole prit à Diard cet intérêt profond et vrai dont elle lui avait donné tant de preuves par devoir seulement. Si cet homme eût été plus conséquent dans sa vie, s'il n'eût pas détruit, par le décousu, par l'inconstance et la mobilité de son caractère, les éclairs d'une sensibilité vraie, quoique nerveuse, Juana l'aurait sans doute aimé. Malheureusement, il était le type de ces méridionaux, spirituels, mais sans suite dans leurs aperçus; capables de grandes choses la veille, et nuls le lendemain; souvent victimes de leurs vertus, et souvent heureux par leurs passions mauvaises : hommes admirables d'ailleurs quand leurs bonnes qualités ont une constante énergie pour lien commun. Depuis deux ans, Diard était donc captivé au logis par la plus douce des chaînes. Il vivait, presque malgré lui, sous l'influence d'une femme qui se faisait gaie, amusante pour lui; qui usait les ressources du génie féminin pour le séduire au nom de la vertu, mais dont l'adresse n'allait pas jusqu'à lui simuler de l'amour.

En ce moment tout Paris s'occupait de l'affaire d'un capitaine de l'ancienne armée qui, dans un paroxysme de libertinage, avait assassiné une femme. Diard, en rentrant chez lui pour dîner, apprit à Juana la mort de cet officier. Il s'était tué pour éviter le déshonneur de son procès et la mort ignoble de l'échafaud. Juana ne comprit pas tout d'abord la logique de cette conduite, et son mari fut obligé de lui expliquer la belle jurisprudence des lois françaises, qui ne permet pas de poursuivre les morts.

— Mais, papa, ne nous as-tu pas dit, l'autre jour, que le roi faisait grâce? demanda Francisque.

— Le roi ne peut donner que la vie, lui répondit Juan à demi courroucé.

Diard et Juana, spectateurs de cette scène, en furent bien diversement affectés. Le regard humide de joie que sa femme jeta sur l'aîné révéla fatalement au mari les secrets de ce cœur impénétrable jusqu'alors. L'aîné, c'était tout Juana; l'aîné, Juana le connaissait; elle était sûre de son cœur, de son avenir; elle l'adorait, et son ardent amour pour lui restait un secret pour elle, pour son enfant et Dieu. Juan jouissait instinctivement des brusqueries de sa mère, qui le serrait à l'étouffer quand ils étaient seuls, et qui paraissait le bouder en présence de son frère et de son père. Francisque était Diard, et les soins de Juana trahissaient le désir de combattre chez cet enfant les vices du père et d'en encourager les bonnes qualités. Juana, ne sachant pas que son regard avait trop parlé, prit Francisque sur elle et lui fit, d'une voix douce, mais émue encore par le plaisir qu'elle ressentait de la réponse de Juan, une leçon appropriée à son intelligence.

— Son caractère exige de grands soins, dit le père à Juana.

— Oui, répondit-elle simplement.

— Mais Juan!

Madame Diard, effrayée de l'accent avec lequel ces deux mots furent prononcés, regarda son mari.

— Juan est né parfait, ajouta-t-il. Ayant dit, il s'assit d'un air sombre; et, voyant sa femme silencieuse, il reprit : — Il y a un de *vos* enfants que vous aimez mieux que l'autre.

— Vous le savez bien, dit-elle.

— Non, répliqua Diard; j'ai jusqu'à présent ignoré celui que vous préfériez.

— Mais ils ne m'ont encore donné de chagrin ni l'un ni l'autre, répondit-elle vivement.

— Oui, mais qui vous a donné le plus de joies? demanda-t-il plus vivement encore.

— Je ne les ai pas comptées.

— Les femmes sont bien fausses! s'écria Diard. Osez dire que Juan n'est pas l'enfant de votre cœur.

— Si cela est, reprit-elle avec noblesse, voulez-vous que ce soit un malheur?

— Vous ne m'avez jamais aimé. Si vous l'eussiez voulu, pour vous j'aurais pu conquérir des royaumes. Vous savez tout ce que j'ai tenté, n'étant soutenu que par le désir de vous plaire. Ah! si vous m'eussiez aimé...

— Une femme qui aime, dit Juana, vit dans la solitude et loin du monde. N'est-ce pas ce que nous faisons?

— Je sais, Juana, que vous n'avez jamais tort.

Ce mot fut empreint d'une amertume profonde, et jeta du froid entre eux pour tout le reste de leur vie.

Le lendemain de ce jour fatal, Diard alla chez un de ses anciens camarades, et y retrouva les distractions du jeu. Par malheur, il y gagna beaucoup d'argent, et il se remit à jouer. Puis, entraîné par une pente insensible, il retomba dans la vie dissipée qu'il avait menée jadis. Bientôt il ne dîna plus chez lui. Quelques mois s'étant passés à jouir des premiers bonheurs de l'indépendance, il voulut conserver sa liberté, et se sépara de sa femme; il lui abandonna les grands appartements, et se logea dans un entresol. Au bout d'un an, Diard et Juana ne se voyaient plus que le matin, à l'heure du déjeuner. Enfin, comme tous les joueurs, il eut des alternatives de perte et de gain. Or, ne voulant pas entamer le capital de sa fortune, il désira soustraire au contrôle de sa femme la disposition des revenus; un jour donc, il lui retira la part qu'elle avait dans le gouvernement de la maison. A une confiance illimitée succédèrent les précautions de la défiance. Puis, relativement aux finances, jadis communes entre eux, il adopta, pour les besoins de sa femme, la méthode d'une pension mensuelle, ils en fixèrent ensemble le chiffre; la causerie qu'ils eurent à ce sujet fut la dernière de ces conversations intimes, un des charmes les plus attrayants du mariage. Le silence entre deux cœurs est un vrai divorce accompli, le jour où le *nous* ne se dit plus. Juana comprit que de ce jour elle n'était plus que mère, et elle en fut heureuse, sans rechercher la cause de ce malheur. Ce fut un grand tort. Les enfants rendent les époux solidaires de leur vie, et la vie secrète de son mari ne devait pas être seulement un texte de mélancolies et d'angoisses pour Juana. Diard, émancipé, s'habitua promptement à perdre ou à gagner des sommes immenses. Beau joueur et grand joueur, il devint célèbre par sa manière de jouer. La considération qu'il n'avait pas pu s'attirer sous l'Empire, lui fut acquise, sous la Restauration, par sa fortune capitalisée qui roulait sur les tapis, et par son talent à tous les jeux, qui devint célèbre. Les ambassadeurs, les plus gros banquiers, les gens à grandes fortunes, et tous les hom-

mes qui, pour avoir trop pressé la vie, en viennent à demander au jeu ses exorbitantes jouissances, admirent Diard dans leurs clubs, rarement chez eux, mais ils jouèrent tous avec lui. Diard devint à la mode. Par orgueil, une fois ou deux pendant l'hiver, il donnait une fête pour rendre les politesses qu'il avait reçues. Alors Juana revoyait le monde par ces échappées de festins, de bals, de luxe, de lumières; mais c'était pour elle une sorte d'impôt mis sur le bonheur de sa solitude. Elle apparaissait, elle, la reine de ces solennités, comme une créature tombée là, d'un monde inconnu. Sa naïveté, que rien n'avait corrompue; sa belle virginité d'âme, que les mœurs nouvelles de sa nouvelle vie lui restituaient; sa beauté, sa modestie vraie, lui acquéraient de sincères hommages. Mais, apercevant peu de femmes dans ses salons, elle comprenait que si son mari suivait, sans le lui communiquer, un nouveau plan de conduite, il n'avait encore rien gagné en estime dans le monde.

Diard ne fut pas toujours heureux; en trois ans, il dissipa les trois quarts de sa fortune; mais sa passion lui donna l'énergie nécessaire pour la satisfaire. Il s'était lié avec beaucoup de monde, et surtout avec la plupart de ces roués de la Bourse, avec ces hommes qui, depuis la Révolution, ont érigé en principe qu'un vol, fait en grand, n'est plus qu'une *noirceur*, transportant ainsi dans les coffres-forts les maximes effrontées adoptées en amour par le dix-huitième siècle. Diard devint homme d'affaires, et s'engagea dans ces affaires nommées *véreuses* en argot de palais. Il sut acheter à de pauvres diables, qui ne connaissaient pas les bureaux, des liquidations éternelles qu'il terminait en une soirée, en en partageant les gains avec les liquidateurs. Puis, quand les dettes liquides lui manquèrent, il en chercha de flottantes, et déterra, dans les Etats européens, barbaresques ou américains, des réclamations en déchéance qu'il faisait revivre. Lorsque la Restauration eut éteint les dettes des princes, de la République et de l'Empire, il se fit allouer des commissions sur des emprunts, sur des canaux, sur toute espèce d'entreprises. Enfin, il pratiqua le vol décent auquel se sont adonnés tant d'hommes habilement masqués, ou cachés dans les coulisses du théâtre politique; vol qui, fait dans la rue, à la lueur d'un réverbère, enverrait au bagne un malheureux, mais que sanctionne l'or des moulures et des candélabres. Diard accaparait et revendait les sucres, il vendait des places, il eut la gloire d'inventer l'*homme de paille* pour les emplois lucratifs qu'il était nécessaire de garder pendant un certain temps avant d'en avoir d'autres. Puis il méditait les primes, il étudiait le défaut des lois, il faisait une contrebande légale. Pour peindre d'un seul mot ce haut négoce, il demanda *tant pour cent* sur l'achat des quinze voix législatives qui, dans l'espace d'une nuit, passèrent des bancs de la gauche aux bancs de la droite. Ces actions ne sont plus ni des crimes ni des vols, c'est faire du gouvernement, commanditer l'industrie, être une tête financière. Diard fut assis par l'opinion publique sur le banc d'infamie, où siégeait déjà plus d'un homme habile. Là, se trouve l'aristocratie du mal. C'est la chambre haute des scélérats de bon ton. Diard ne fut donc pas un joueur vulgaire que le drame représente ignoble et finissant par mendier. Ce joueur n'existe plus dans le monde à une certaine hauteur topographique. Aujourd'hui, ces hardis coquins meurent brillamment attelés au vice et sous le harnais de la fortune. Ils vont se brûler la cervelle en carrosse et emportent tout ce dont on leur a fait crédit. Du moins, Diard eut le talent de ne pas acheter ses remords au rabais, et se fit un de ces hommes privilégiés. Ayant appris tous les ressorts du gouvernement, tous les secrets et les passions des gens en place, il sut se maintenir à son rang dans la fournaise ardente où il s'était jeté. Madame Diard ignorait la vie infernale que menait son mari. Satisfaite de l'abandon dans lequel il la laissait, elle ne s'en étonna pas d'abord, parce que toutes ses heures furent bien remplies. Elle avait consacré son argent à l'éducation de ses enfants, à payer un très-habile précepteur et tous les maîtres nécessaires pour un enseignement complet; elle voulait faire d'eux des hommes, leur donner une raison droite, sans déflorer leur imagination; n'ayant plus de sensations que par eux, elle ne souffrait donc plus de sa vie décolorée, ils étaient, pour elle, ce que sont les enfants, pendant longtemps, pour beaucoup de mères, une sorte de prolongement de leur existence. Diard n'était plus qu'un accident; et, depuis que Diard avait cessé d'être le père, le chef de la famille, Juana ne tenait plus à lui que par les liens de parade socialement imposés aux époux. Néanmoins, elle élevait ses enfants dans le plus haut respect du pouvoir paternel, quelque imaginaire qu'il était pour eux; mais elle fut très-heureusement secondée par la continuelle absence de son mari. S'il était resté au logis, Diard aurait détruit les efforts de Juana. Ses enfants avaient déjà trop de tact et de finesse pour ne pas juger leur père. Juger son père, est un parricide moral. Cependant, à la longue, l'indifférence de Juana pour son mari s'effaça. Ce sentiment primitif se changea même en terreur. Elle comprit un jour que la conduite d'un père peut peser longtemps sur l'avenir de ses enfants, et sa tendresse maternelle lui donna parfois des révélations incomplètes de la vérité. De jour en jour, l'appréhension de ce malheur inconnu, mais inévitable, dans laquelle elle avait constamment vécu, devenait et plus vive et plus ardente. Aussi, pendant les rares instants durant lesquels Juana voyait Diard, jetait-elle sur sa face creusée, blême de nuits passées, ridée par les émotions, un regard perçant dont la clarté faisait presque tressaillir Diard. Alors la gaieté de commande affichée par son mari l'effrayait encore plus que les sombres expressions de son inquiétude quand, par hasard, il oubliait son rôle de joie. Il craignait sa femme comme le criminel craint le bourreau. Juana voyait en lui la honte de ses enfants; et Diard redoutait en elle la vengeance calme, une sorte de justice au front serein, le bras toujours levé, toujours armé.

Après quinze ans de mariage, Diard se trouva un jour sans ressources. Il devait cent mille écus et possédait à peine cent mille francs. Son hôtel, son seul bien visible, était grevé d'une somme d'hypothèques qui en dépassait la valeur. Encore quelques jours, et le prestige dont l'avait revêtu l'opulence allait s'évanouir. Après ces jours de grâce, pas une main ne lui serait tendue, pas une bourse ne lui serait ouverte. Puis, à moins de quelque événement favorable, il irait tomber dans le bourbier du mépris, plus bas peut-être qu'il ne devait y être, précisément parce qu'il s'en était tenu à une hauteur indue. Il apprit heureusement que, durant la saison des eaux, il se trouverait à celles des Pyrénées plusieurs étrangers de distinction, des diplomates, tous jouant un jeu d'enfer, et sans doute munis de grosses sommes. Il résolut aussitôt de partir pour les Pyrénées. Mais il ne voulut pas laisser à Paris sa femme, à laquelle quelques créanciers pourraient révéler l'affreux mystère de sa situation, et il l'emmena avec ses deux enfants, en leur refusant même le précepteur. Il ne prit avec lui qu'un valet, et permit à peine à Juana de garder une femme de chambre. Son ton était devenu bref, impérieux, il semblait avoir retrouvé de l'énergie. Ce voyage soudain, dont la cause échappait à sa pénétration, glaça Juana d'un secret effroi. Son mari fit gaiement la route; et, forcément réunis dans leur berline, le père se montra chaque jour plus attentif pour les enfants et plus aimable pour la mère. Néanmoins, chaque jour apportait à Juana de sinistres pressentiments, les pressentiments des mères, qui tremblent sans raison apparente, mais qui se trompent rarement quand elles tremblent ainsi. Pour elles, le voile de l'avenir semble être plus léger.

A Bordeaux, Diard loua, dans une rue tranquille, une petite maison tranquille, très-proprement meublée, et y logea sa femme. Cette maison était située par hasard à un des coins de la rue, et avait un grand jardin. Ne tenant donc que par un de ses flancs à la maison voisine, elle se trouvait en vue et accessible de trois côtés, Diard en paya le loyer, et ne laissa à Juana que l'argent strictement nécessaire pour sa dépense pendant trois mois; à peine lui donna-t-il cinquante louis. Madame Diard ne se permit aucune observation sur cette lésinerie inaccoutumée. Quand son mari lui dit qu'il allait aux eaux et qu'elle devait rester à Bordeaux, Juana forma le plan d'apprendre plus complétement à ses enfants l'espagnol, l'italien, et de leur faire lire les principaux chefs-d'œuvre de ces deux langues. Elle allait donc mener une vie retirée, simple et naturellement économique. Pour s'épargner les ennuis de la vie matérielle, elle s'arrangea, le lendemain du départ de Diard, avec un traiteur pour sa nourriture. Sa femme de chambre suffit à son service, et elle se trouva sans argent, mais pourvue de tout jusqu'au retour de son mari. Ses plaisirs devaient consister à faire quelques promenades avec ses enfants. Elle avait alors trente-trois ans. Sa beauté, largement développée, éclatait dans tout son lustre. Aussi, quand elle se montra, ne fut-il question dans Bordeaux que de la belle Espagnole. A la première lettre d'amour qu'elle reçut, Juana ne se promena plus que dans son jardin. Diard fit d'abord fortune aux eaux; il gagna trois cent mille francs en deux mois, et ne songea point à envoyer de l'argent à sa femme, il voulait en garder beaucoup pour jouer encore plus gros jeu. A la fin du dernier mois, vint aux eaux le marquis de Montefiore, déjà précédé par la célébrité de sa fortune, de sa belle figure, de son heureux mariage avec une illustre Anglaise, et plus encore par son goût pour le jeu. Diard, son ancien compagnon, voulut l'y attendre, dans l'intention d'en joindre les dépouilles à celles de tous les autres. Un joueur armé de quatre cent mille francs environ est toujours dans une position d'où il domine la vie, et Diard, confiant en sa veine, renoua connaissance avec Montefiore; celui-ci le reçut froidement, mais ils jouèrent, et Diard perdit tout ce qu'il possédait.

— Mon cher Montefiore, dit l'ancien quartier-maître après avoir fait le tour du salon, quand il eut achevé de se ruiner, je vous dois cent mille francs; mais mon argent est à Bordeaux, où j'ai laissé ma femme.

Diard avait bien les cent billets de banque dans sa poche; mais avec l'aplomb et le coup d'œil rapide d'un homme accoutumé à faire ressource de tout, il espérait encore dans les indéfinissables caprices du jeu. Montefiore avait manifesté l'intention de voir Bordeaux. En s'acquittant, Diard n'avait plus d'argent, et ne pouvait plus prendre sa revanche. Une revanche comble quelquefois toutes les pertes précédentes. Néanmoins, ces brûlantes espérances dépendaient de la réponse du marquis.

— Attends, mon cher, dit Montefiore, nous irons ensemble à Bordeaux. En conscience, je suis assez riche aujourd'hui pour ne pas vouloir prendre l'argent d'un ancien camarade.

Trois jours après, Diard et l'Italien étaient à Bordeaux. L'un offrit revanche à l'autre. Or, pendant une soirée, où Diard commença par payer ses cent mille francs, il en perdit deux cent mille autres sur sa parole. Le Provençal était gai comme un homme habitué à prendre des bains d'or. Onze heures venaient de sonner, le ciel était superbe, Montefiore devait éprouver autant que Diard le besoin de respirer sous le ciel et de faire une promenade pour se remettre de leurs émotions, celui-ci lui proposa donc de venir prendre son argent et une tasse de thé chez lui.

— Mais madame Diard ? dit Montefiore.

— Bah ! fit le Provençal.

Ils descendirent : mais, avant de prendre son chapeau, Diard entra dans la salle à manger de la maison où il était, et demanda un verre d'eau ; pendant qu'on le lui apprêtait il se promena de long en large, et put, sans être aperçu, saisir un de ces couteaux d'acier très-petits, pointus et à manche de nacre, qui servent à couper les fruits au dessert, et qui n'avaient pas encore été rangés.

— Où demeures-tu ? lui demanda Montefiore dans la cour. Il faut que j'envoie ma voiture à ta porte.

Diard indiqua parfaitement bien sa maison.

— Tu comprends, lui dit Montefiore à voix basse en lui prenant le bras que tant que je serai avec toi je n'aurai rien à craindre, mais si je revenais seul, et qu'un vaurien me suivît, je serais très-bon à tuer.

— Qu'as tu donc sur toi?

— Oh ! presque rien, répondit le défiant Italien. Je n'ai que mes gains. Cependant ils feraient encore une jolie fortune à un gueux, qui, certes, aurait un bon brevet d'honnête homme pour le reste de ses jours.

Diard conduisit l'Italien par une rue déserte où il avait remarqué une maison dont la porte se trouvait au bout d'une espèce d'avenue garnie d'arbres, et bordée de hautes murailles très-sombres. En arrivant à cet endroit, il eut l'audace de prier militairement Montefiore d'aller en avant. Montefiore comprit Diard et voulut lui tenir compagnie. Alors, aussitôt qu'ils eurent tous deux mis le pied dans cette avenue, Diard, avec une agilité de tigre, renversa le marquis par un croc-en-jambe donné à l'articulation intérieure des genoux, lui mit hardiment le pied sur la gorge, et lui enfonça le couteau à plusieurs reprises dans le cœur, où la lame se cassa. Puis il fouilla Montefiore, lui prit portefeuille, argent, tout.

Quoique Diard y allât avec une rage lucide, avec une prestesse de filou ; quoiqu'il eût très-habilement surpris l'Italien, Montefiore avait eu le temps de crier : — A l'assassin ! à l'assassin ! d'une voix claire et perçante qui dut remuer les entrailles des gens endormis. Ses derniers soupirs furent des cris horribles; Diard ne savait pas que, au moment où ils entrèrent dans l'avenue, un flot de gens sortis des théâtres où le spectacle était fini se trouvèrent en haut de la rue, et entendirent le râle du mourant, quoique le Provençal tâchât d'étouffer la voix en appuyant plus fortement le pied sur la gorge de Montefiore, et en fit graduellement cesser les cris. Ces gens se mirent donc à courir en se dirigeant vers l'avenue, dont les hautes murailles, répercutant les cris, leur indiquèrent l'endroit précis où se commettait le crime. Leurs pas retentirent dans la cervelle de Diard. Mais, ne perdant pas encore la tête, l'assassin quitta l'avenue et sortit dans la rue, en marchant très-doucement, comme un curieux qui aurait reconnu l'inutilité des secours. Il se retourna même pour bien juger de la distance qui pouvait le séparer des survenants, il les vit se précipitant dans l'allée, à l'exception de l'un d'eux, qui, par une précaution toute naturelle, se mit à observer Diard.

— C'est lui ! c'est lui ! crièrent les gens entrés dans l'allée, lorsqu'ils aperçurent Montefiore étendu, la porte de l'hôtel fermée, et qu'ils eurent tout fouillé sans rencontrer l'assassin.

Aussitôt que cette clameur eut retenti, Diard, se sentant de l'avance, trouva l'énergie du lion et les bonds du cerf : il se mit à courir ou mieux à voler. A l'autre bout de la rue, il vit ou crut voir une masse de monde, et alors il se jeta dans une rue transversale. Mais déjà toutes les croisées s'ouvraient, et à chaque croisée surgissaient des figures ; à chaque porte partaient et des cris et des lueurs. Et Diard de se sauver, allant devant lui, courant au milieu des lumières et du tumulte ; mais ses jambes étaient si activement agiles, qu'il devançait le tumulte, sans néanmoins pouvoir se soustraire aux yeux, qui embrassaient encore plus rapidement l'étendue qu'il ne l'envahissait par sa course. Habitants, soldats, gendarmes, tout dans le quartier fut sur pied en un clin d'œil. Des officieux éveillèrent les commissaires, d'autres gardèrent le corps. La rumeur allait en s'envolant et vers le fugitif, qui l'entraînait avec lui comme une flamme d'incendie, et vers le centre de la ville, où étaient les magistrats. Diard avait toutes les sensations d'un rêve à entendre ainsi une ville entière hurlant, courant, frissonnant. Cependant il conservait encore ses idées et sa présence d'esprit, il s'essuyait les mains le long des murs. Enfin, il atteignit le mur du jardin de sa maison. Croyant avoir dépisté les poursuites, il se trouvait dans un endroit parfaitement silencieux, où néanmoins parvenait encore le lointain murmure de la ville, semblable au mugissement de la mer. Il puisa de l'eau dans un ruisseau et la but. Voyant un tas de pavés de rebut, il y cacha son trésor, en obéissant à une de ces vagues pensées qui arrivent aux criminels au moment où, n'ayant plus la faculté de juger de l'ensemble de leurs actions, ils sont pressés d'établir leur innocence sur quelque manque de preuves. Cela fait, il tâcha de prendre une contenance placide, essaya de sourire, et frappa doucement à la porte de sa maison, en espérant n'avoir été vu de personne. Il leva les yeux, et aperçut, à travers les persiennes, la lumière des bougies qui éclairaient la chambre de sa femme. Alors, au milieu de son trouble, les images de la douce vie de Juana, assise entre ses fils, vinrent lui heurter le crâne comme s'il y eût reçu un coup de marteau. La femme de chambre ouvrit la porte, que Diard referma vivement d'un coup de pied. En ce moment, il respira ; mais alors, il s'aperçut qu'il était en sueur, il resta dans l'ombre et renvoya la servante près de Juana. Il s'essuya le visage avec son mouchoir, mit ses vêtements en ordre comme un fat qui déplisse son habit avant d'entrer chez une jolie femme ; puis il vint à la lueur de la lune pour examiner ses mains et se tâter visage ; il eut un mouvement de joie en voyant qu'il n'avait aucune tache de sang. L'épanchement s'était sans doute fait dans le corps même de la victime. Mais cette toilette de criminel prit du temps. Il monta chez Juana, dans un maintien calme, posé, comme peut l'être celui d'un homme qui revient se coucher après être allé au spectacle. En gravissant les marches de l'escalier, il put réfléchir à sa position, et la résuma en deux mots : sortir et gagner le port. Ces idées, il ne les pensa pas, il les trouvait écrites en lettres de feu dans l'ombre. Une fois au port, se cacher pendant le jour, revenir chercher le trésor à la nuit ; puis se mettre, comme un rat, à fond de cale d'un bâtiment, et partir sans que personne ne se doutât qu'il fût dans ce vaisseau. Pour tout cela, de l'or avant toute chose, Et il n'avait rien. La femme de chambre vint l'éclairer.

— Félicie, lui dit-il, n'entendez-vous pas du bruit dans la rue, des cris? allez en savoir la cause, vous me la direz...

Vêtue de ses blancs ajustements de nuit, sa femme était assise à une table, et faisait lire Francisque et Juan dans un Cervantes espagnol, où tous deux suivaient le texte pendant qu'elle le leur prononçait à haute voix. Ils s'arrêtèrent tous trois et regardèrent Diard, qui restait debout, les mains dans ses poches, étonné peut-être de se trouver dans le calme de cette scène, si douce de lueur, embellie par les figures de cette femme et de ces deux enfants. C'était un tableau vivant de la Vierge entre son fils et saint Jean.

— Juana, j'ai quelque chose à te dire.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en devinant sous la pâleur jaune de son mari le malheur qu'elle avait attendu chaque jour.

— Ce n'est rien, mais je voudrais te parler... à toi... seule.

Et il regarda fixement ses deux fils.

— Mes chers petits, allez dans votre chambre et couchez-vous, dit Juana. Dites vos prières sans moi.

Les deux fils sortirent en silence et avec l'incurieuse obéissance des enfants bien élevés.

— Ma chère Juana, reprit Diard d'une voix caressante, je t'ai laissé bien peu d'argent, et j'en suis désolé maintenant. Écoute, depuis que je t'ai ôté les soucis de ta maison en te donnant une pension, n'aurais-tu pas fait, comme toutes les femmes, quelques petites économies ?

— Non, répondit Juana, je n'ai rien. Vous n'aviez pas compté les frais de l'éducation de vos enfants. Je ne vous le reproche point, mon ami, et ne vous rappelle cette omission que pour vous expliquer mon manque d'argent. Tout celui que vous m'avez donné m'a servi pour payer les maîtres, et...

— Assez ! s'écria Diard brusquement. Sacré tonnerre ! le temps est précieux. N'avez-vous pas des bijoux ?

— Vous savez bien que je n'en ai jamais porté.

— Il n'y a donc pas un sou ici ! cria Diard avec frénésie.

— Pourquoi criez-vous? dit-elle.

— Juana, reprit-il, je viens de tuer un homme.

Juana sauta vers la chambre de ses enfants, et en revint après avoir fermé toutes les portes.

— Que vos fils n'entendent rien, dit elle. Mais avec qui donc avez-vous pu vous battre?

— Avec Montefiore, répondit-il.

— Ah ! dit-elle, en laissant échapper un soupir, c'est le seul homme que vous eussiez le droit de tuer...

— Beaucoup de raisons voulaient qu'il mourût de ma main. Mais ne perdons pas de temps. De l'argent, de l'argent, de l'argent, au nom de Dieu ! Je puis être poursuivi. Nous ne nous sommes pas battus, je l'ai... tué.

— Tué ! s'écria-t-elle. Et comment?...

— Mais, comme on tue ; il m'avait volé toute ma fortune au jeu, moi, je la lui ai reprise. Vous devriez, Juana, pendant que tout est tranquille, puisque nous n'avons pas d'argent, aller chercher le mien sous ce tas de pierre que vous savez, ce tas qui est au bout de la rue.

— Allons, dit Juana, vous l'avez volé.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? Ne faut-il pas que je m'en aille ? Avez-vous de l'argent ? Ils sont sur mes traces !

— Qui ?

— Les juges !

Juana sortit et revint brusquement.

— Tenez, dit-elle, en lui tendant à distance un bijou, voilà la croix de dona Lagounia. Il y a quatre rubis de grande valeur, m'a-t-on dit. Allez, partez, partez... partez donc !

— Félicie ne revient point, dit-il avec stupeur. Serait-elle donc arrêtée ?

Juana laissa la croix au bord de la table, et s'élança vers les fenêtres qui donnaient sur la rue. Là, elle vit, à la lueur de la lune, des soldats qui se plaçaient, dans le plus grand silence, le long des murs. Elle revint en affectant d'être calme, et dit à son mari : — Vous n'avez pas une minute à perdre, il faut fuir par le jardin. Voici la clef de la petite porte.

Par un reste de prudence, elle alla cependant jeter un coup d'œil sur le jardin. Dans l'ombre, sous les arbres, elle aperçut alors quelques lueurs produites par le bord argenté des chapeaux de gendarmes. Elle entendit même la rumeur vague de la foule, attirée par la curiosité, mais qu'une sentinelle contenait aux différents bouts des rues par lesquelles elle affluait. En effet Diard avait été vu par les gens qui s'étaient mis à leurs fenêtres. Bientôt, sur leurs indications, sur celles de sa servante que l'on avait effrayée, puis arrêtée, les troupes et le peuple avaient barré les deux rues, à l'angle desquelles était située la maison. Une douzaine de gendarmes, revenus du théâtre, l'ayant cernée, d'autres grimpaient par-dessus les murs du jardin et le fouillaient, autorisés par la flagrance du crime.

— Monsieur, dit Juana, vous ne pouvez plus sortir. Toute la ville est là.

Diard courut aux fenêtres avec la folle activité d'un oiseau enfermé qui se heurte à toutes les clartés. Il alla et vint à chaque issue. Juana resta debout, pensive.

— Où puis-je me cacher ? dit-il.

Il regardait la cheminée, et Juana contemplait les deux chaises vides. Depuis un moment, pour elle, ses enfants étaient là. En cet instant, la porte de la rue s'ouvrit, et un bruit de pas nombreux retentit dans la cour.

— Juana, ma chère Juana, donnez-moi donc, par grâce, un bon conseil.

— Je vais vous en donner un, dit-elle, et vous sauver.

— Ah ! tu seras mon bon ange.

Juana revint, tendit à Diard un de ses pistolets, et détourna la tête. Diard ne prit pas le pistolet. Juana entendit le bruit de la cour, où l'on déposait le corps du marquis pour le confronter avec l'assassin ; elle se retourna, vit Diard pâle et blême. Cet homme se sentait défaillir et voulait s'asseoir.

— Vos enfants vous en supplient, lui dit-elle, en lui mettant l'arme sur les mains.

— Mais, ma bonne Juana, ma petite Juana, tu crois donc que... Juana, cela est-il bien pressé ?... Je voudrais t'embrasser.

Les gendarmes montaient les marches de l'escalier. Juana reprit alors le pistolet, ajusta Diard, le maintint, malgré ses cris, en le saisissant à la gorge, lui fit sauter la cervelle, et jeta l'arme par terre.

En ce moment, la porte s'ouvrit brusquement. Le procureur du roi, suivi d'un juge, d'un médecin, d'un greffier, les gendarmes, enfin toute la justice humaine apparut.

— Que voulez-vous ? dit-elle.

— Est-ce là M. Diard ? répondit le procureur du roi en montrant le corps courbé en deux.

— Oui, monsieur.

— Votre robe est pleine de sang, madame.

— Ne comprenez-vous pas pourquoi ? dit Juana.

Elle alla s'asseoir à la petite table, où elle prit le volume de Cervantes, et resta pâle, dans une agitation nerveuse tout intérieure qu'elle tâcha de contenir.

— Sortez, dit le magistrat aux gendarmes.

Puis il fit un signe au juge d'instruction et au médecin, qui demeurèrent.

— Madame, en cette occasion, nous n'avons qu'à vous féliciter de la mort de votre mari. Du moins, s'il a été égaré par la passion, il sera mort en militaire, et rend inutile l'action de la justice. Mais, quel que soit notre désir de ne pas vous troubler en un semblable moment, la loi nous oblige de constater toute mort violente. Permettez-nous de faire notre devoir.

— Puis-je aller changer de robe ? demanda-t-elle en posant le volume.

— Oui, madame, mais vous la rapporterez ici. Le docteur en aura sans doute besoin...

— Il serait trop pénible à madame de me voir et de m'entendre opérer, dit le médecin, qui comprit les soupçons du magistrat. Messieurs, permettez-lui de demeurer dans la chambre voisine.

Les magistrats approuvèrent le charitable médecin, et alors Félicie alla servir sa maîtresse. Le juge et le procureur du roi se mirent à causer à voix basse. Les magistrats sont bien malheureux d'être obligés de tout soupçonner, de tout concevoir. A force de supposer des intentions mauvaises et de les comprendre toutes pour arriver à des vérités cachées sous les actions les plus contradictoires, il est impossible que l'exercice de leur épouvantable sacerdoce ne dessèche pas à la longue la source des émotions généreuses qu'ils sont contraints de mettre en doute.

Si les sens du chirurgien qui va fouillant les mystères du corps finissent par se blaser, que devient la conscience du juge obligé de fouiller incessamment les replis de l'âme ? Premiers martyrs de leur mission, les magistrats marchent toujours en deuil de leurs illusions perdues, et le crime ne pèse pas moins sur eux que sur les criminels. Un vieillard assis sur un tribunal est sublime, mais un juge jeune ne fait-il pas frémir ? Or, ce juge d'instruction était jeune, et il fut obligé de dire au procureur du roi : — Croyez-vous que la femme soit complice du mari ? Faut-il instruire contre elle ? Êtes-vous d'avis de l'interroger ?

Le procureur du roi répondit en faisant un geste d'épaules fort insouciant.

— Montefiore et Diard, ajouta-t-il, étaient deux mauvais sujets connus. La femme de chambre ne savait rien du crime. Restons-en là.

Le médecin opérait, visitait Diard, et dictait son procès-verbal au greffier. Tout à coup il s'élança dans la chambre de Juana.

— Madame...

Juana, ayant déjà quitté sa robe ensanglantée, vint au-devant du docteur.

— C'est vous, lui dit-il en se penchant à l'oreille de l'Espagnole, qui avez tué votre mari.

— Oui, monsieur.

... Et, de cet ensemble de faits, continua le médecin en dictant, *il résulte pour nous que le nommé Diard s'est volontairement et lui-même donné la mort.*

— Avez-vous fini ? demanda-t-il au greffier après une pause.

— Oui, dit le scribe.

Le médecin signa, Juana lui jeta un regard, en réprimant avec peine des larmes qui lui humectèrent passagèrement les yeux.

— Messieurs, dit-elle au procureur du roi, je suis étrangère, Espagnole. J'ignore les lois, je ne connais personne à Bordeaux, je réclame de vous un bon office. Faites-moi donner un passe-port pour l'Espagne. .

— Un instant ! s'écria le juge d'instruction. Madame, qu'est devenue la somme volée au marquis de Montefiore ?

— M. Diard, répondit-elle, m'a parlé vaguement d'un tas de pierres sous lequel il l'aurait cachée.

— Où ?

— Dans la rue.

Les deux magistrats se regardèrent. Juana laissa échapper un geste sublime et appela le médecin.

— Monsieur, lui dit-elle à l'oreille, serais-je donc soupçonnée de quelque infamie ? moi ! Le tas de pierre doit être au bout de mon jardin. Allez-y vous-même, je vous en prie. Voyez, visitez, trouvez cet argent.

Le médecin sortit en emmenant le juge d'instruction, et ils retrouvèrent le portefeuille de Montefiore.

Le surlendemain, Juana vendit sa croix d'or pour subvenir aux frais de son voyage. En se rendant avec ses deux enfants à la diligence

qui allait la conduire aux frontières de l'Espagne, elle s'entendit appeler dans la rue, sa mère mourante était conduite à l'hôpital ; et, par la fente des rideaux du brancard sur lequel on la portait, elle avait aperçu sa fille. Juana fit entrer le brancard sous une porte cochère. Là, eut lieu la dernière entrevue entre la mère et la fille. Quoique toutes deux s'entretinssent à voix basse, Juan entendit ces mots d'adieu :

— Mourez en paix, ma mère, j'ai souffert pour vous toutes !

Paris, novembre 1832.

FIN DES MARANA.



Et le saisissant à la gorge, lui fit sauter la cervelle. — PAGE 31.

L'EMPLOYÉ

CHAPITRE PREMIER.

Définition.

Qu'est-ce qu'un employé? A quel rang commence ou finit l'employé?

S'il fallait adopter les idées politiques de 1830, la classe des employés comprendrait le concierge d'un ministère et ne s'arrêterait pas au ministre. M. de Cormenin semble affirmer que le roi des Français était un employé à douze millions d'appointements, destituable à coups de pavés dans la rue par le peuple et à coups de vote par la Chambre.

Toute la machine politique se trouverait ainsi comprise entre les trois cents francs de traitement des cantonniers ou des gardes champêtres et les douze cents francs du juge de paix; entre les douze cents francs du concierge et les douze millions de la liste civile. Sur cette échelle de chiffres seraient groupés les pouvoirs et les devoirs, les mauvais et les bons traitements, enfin toutes les considérations.

Voilà le beau idéal d'une société qui ne croit plus qu'à l'argent et qui n'existe que par des lois fiscales et pénales.

Mais la haute moralité des principes politiques de cette Physiologie ne permet pas d'admettre une pareille doctrine. M. de Cormenin est un homme de cœur et d'esprit, mais un très-mauvais politique, et cette Physiologie ne lui pardonne ses pamphlets qu'à cause du bien immense qu'ils ont fait : n'ont-ils pas prouvé que rien n'est plus incivil qu'une liste civile?



Le surnuméraire, l'employé bel homme, la ganache, le collectionneur et l'employé homme de lettres.

La meilleure définition de l'employé serait donc celle-ci :

Un homme qui pour vivre a besoin de son traitement et qui n'est pas libre de quitter sa place, ne sachant faire autre chose que paperasser!

La question n'est-elle pas soudainement illuminée? Cette définition explique les plus douteuses combinaisons de l'homme et d'une place.

D'après cette glose, un employé doit être un homme qui écrit, assis dans un bureau. Le bureau est la coque de l'employé. Pas d'employé sans bureau, pas de bureau sans employé. Ainsi le douanier est, dans la matière bureaucratique, un être neutre. Il est à moitié soldat, à moitié employé; il est sur les confins des bureaux et des armes, comme sur les frontières : ni tout à fait soldat ni tout à fait employé.

Où cesse l'employé? Question grave!

Un préfet est-il un employé? cette Physiologie ne le pense pas.

1er AXIOME. — Où finit l'employé, commence l'homme d'État.

Cependant il y a peu d'hommes d'État parmi les préfets. Concluons de ces subtiles distinctions que le préfet est un neutre de l'ordre supérieur. Il est entre l'homme d'État et l'employé, comme le douanier se trouve entre le civil et le militaire.

Continuons à débrouiller ces hautes questions. Ceci ne peut-il pas se formuler par un axiome?

2e AXIOME. — Au-dessus de vingt mille francs d'appointements, il n'y a plus d'employés.

1er COROLLAIRE. — L'homme d'État se déclare dans la sphère des traitements supérieurs.

2e COROLLAIRE. — Les directeurs généraux peuvent être des hommes d'État.

Peut-être est-ce dans ce sens que plus d'un député se dit : — C'est un bel état que d'être directeur général!

Quatre directeurs généraux font la monnaie d'un ministre.

Ainsi l'employé finit inclusivement au chef de division. Voici donc la question bien posée, il n'existe plus aucune incertitude : l'employé, qui pouvait paraître indéfinissable, est défini.

Être employé, c'est servir le gouvernement. Or, tous ceux qui se servent du gouvernement l'emploient au lieu d'être ses employés. Ces habiles mécaniciens sont des hommes d'État.

Dans l'intérêt de la langue française et de l'Académie, nous ferons observer que, si le chef de bureau est encore un employé, le chef de division doit être un bureaucrate. Les bureaux apprécieront cette nuance pleine de délicatesse.

Un juge, étant inamovible et n'ayant pas un traitement en harmo-

Paris. — Imp. Simon Raçon et Cie, rue d'Erfurth, 1.

me avec son ouvrage, ne saurait être compris dans la classe des employés.

Cessons de définir ! Pour parodier le fameux mot de Louis XVIII, posons cet axiome.

3e AXIOME. — A côté du besoin de définir se trouve le danger de s'embrouiller.

CHAPITRE II.

[illegible]

La matière ainsi vannée, épluchée, divisée, il se présente une autre question non moins politique : A quoi servent les employés ?

Car, si l'employé ne sait faire autre chose que paperasser, il ne doit pas valoir grand'chose comme homme. Or, on ne tire rien de rien. O ennemis de la bureaucratie ! jusques à quand direz-vous ces phrases aussi vides de sens que peuvent l'être les employés eux-mêmes ? Quand vous ramassez une vis, un écrou, un clou, une tige de fer, une rondelle, un brin d'acier, vous n'y voyez aucune valeur ; mais le mécanicien se dit : — Sans ces brimborions, la machine n'irait pas. Cette parabole tirée de l'industrie, pour plaire à notre époque, explique l'utilité générale de l'employé.

Quoique la statistique soit l'enfantillage des hommes d'État modernes, qui croient que les chiffres sont le calcul, on doit se servir de chiffres pour calculer. Calculons ! Le chiffre est d'ailleurs la raison probante des sociétés basées sur l'intérêt personnel et sur l'argent, où tout est si mobile, que les administrations s'appellent 1er mars, 29 octobre, 15 avril, etc. Puis rien ne convaincra plus les *masses intelligentes* qu'un peu de chiffres. Tout, disent nos hommes d'État, en définitive, se résout par des chiffres. Chiffrons. On compte environ quarante mille employés en France, déduction faite des salariés : un cantonnier, un balayeur des rues, une rouleuse de cigares ne sont pas des employés. La moyenne des traitements est de quinze cents francs. Multipliez quarante mille par quinze cents, vous obtenez soixante millions.

Or, faisons observer à l'Europe, à la Chine, à la Russie, où tous les employés volent, à l'Autriche, aux républiques américaines, au monde, que, pour ce prix, la France obtient la plus fureteuse, la plus méticuleuse, la plus écrivassière, paperassière, inventorière, contrôleuse, vérifiante, soigneuse, enfin la plus femme de ménage des administrations passées, présentes et futures. Il ne se dépense pas, il ne s'encaisse pas un centime en France, qui ne soit ordonné par une lettre, demandé par une lettre, prouvé par une pièce produit et reproduit sur des états de situation, payé sur quittance ; puis la demande et la quittance sont enregistrées, contrôlées, vérifiées, par des gens à lunettes. Au moindre défaut de forme, l'employé s'effarouche. Les employés, qui vivent de ces scrupules administratifs, les entretiennent et les choient ; au besoin, ils les font naître et sont heureux de les constater, pour constater leur propre utilité.

Rien de ceci n'a paru suffisant à la nation la plus spirituelle de la terre. On a bâti, sur le quai d'Orsay, dans Paris, une grande cage à poulets, vaste comme le Colisée de Rome, pour y loger les magistrats suprêmes d'une cour unique dans le monde. Ces magistrats passent leurs jours à vérifier tous les bons, paperasses, rôles, contrôles, acquits à caution, payements, contributions reçues, contributions dépensées, etc., que les employés ont écrits. Ces juges sévères poussent le talent du scrupule, le génie de la recherche, la vue des lynx, la perspicacité des comptes, jusqu'à refaire toutes les additions pour chercher des soustractions. Ces sublimes victimes des chiffres renvoient, deux ans après, à un intendant militaire, un état quelconque où il y a une erreur de deux centimes.

O France, pays le plus spirituel du monde, on pourra te conquérir, mais te tromper ?... Ah ! ouin ! jamais. Tu es bien du genre féminin.

Ainsi, l'administration française, la plus pure de toutes celles qui [illegible] sur le globe, a rendu le vol impossible. En France, la concussion est une chimère.

O fortuné contribuable ! dors en paix.

Ici, cette Physiologie s'adresse à tous les industriels, commerçants, débitants, accapareurs, cultivateurs, entrepreneurs de la belle France, et même à ceux des autres pays du globe ; car ce livre veut se donner un but d'utilité scientifique, et mettre un grain de plomb dans ses dentelles. Quel est le négociant habile qui ne jetterait pas joyeusement dans le gouffre d'une assurance quelconque cinq pour cent de toute sa production, du capital qui sort ou rentre, pour ne pas avoir de *coulage* ? Tous les industriels des deux mondes souscriraient avec joie à un pareil accord avec ce génie du mal appelé le *coulage*. Eh bien ! la France a un revenu de douze cents millions, et le dépense : il entre douze cents millions dans ses caisses, et douze cents millions en sortent. Elle manie donc deux milliards quatre cents millions, et ne paye que soixante millions, deux et demi pour cent, pour avoir la certitude qu'il n'existe pas de *coulage*.

Le gaspillage ne peut plus être que moral et législatif. Les Chambres en sont alors complices : le gaspillage devient légal. Le *coulage* consiste à faire faire des travaux qui ne sont pas urgents ou nécessaires, à bâtir des monuments au lieu de faire des chemins de fer, à dégalonner et regalonner les troupes, à commander des vaisseaux sans s'inquiéter s'il y a du bois, et de payer alors le bois trop cher ; à se préparer à la guerre sans la faire, à payer les dettes d'un État sans lui en demander le remboursement ou des garanties, etc., etc. Mais ce haut coulage ne regarde pas l'employé. Cette mauvaise gestion des affaires du pays concerne l'homme d'État. L'employé ne fait pas plus ces fautes que le hanneton ne professe l'histoire naturelle ; mais il les constate.

Cette page profondément gouvernementale est inspirée par les misères de l'employé, si cruellement menacé par la presse, attaqué par la Chambre, et sur qui tombent incessamment ces mots : la centralisation ! la bureaucratie ! Certes, la bureaucratie a des torts : elle est lente et insolente ; elle enserre un peu trop l'action ministérielle ; elle étouffe bien des projets ; elle arrête le progrès ; mais l'administration française est admirablement utile, elle soutient la papeterie. Si, comme les excellentes ménagères, elle est un peu taquine, elle peut à toute heure rendre compte de sa dépense.

Notre livre de cuisine politique coûte soixante millions, mais la gendarmerie coûte davantage, et ne nous empêche pas d'être volés. Les tribunaux, les bagnes et la police, coûtent autant et ne nous font rien rendre. Donc, vivent les bureaux et leurs augustes rapports !

CHAPITRE III.

Histoire philosophique et transcendante des Employés.

Dès que vous voyez sous les rideaux verts d'une barcelonnette le fruit mâle de vos amours autorisés par le Code civil et bénis par le curé, pères et mères qui soudain pensez à son avenir... si vous ne pouvez pas lui laisser des rentes ; — si vous ne lui laissez pas des terres affermées, une boutique achalandée, un office, une industrie, un brevet d'invention, une pâte de Regnault quelconque, un journal ; — si vous ne lui transmettez pas, à défaut de biens meubles et immeubles, un nom, l'une des plus grandes valeurs sociales, ou, si vous ne lui avez pas, par hasard, donné du génie, qui les remplace toutes, ne dites jamais cette sauvage, cette fatale, cette cruelle parole : — Il sera employé !

Oui, je le sais, un temps fut où rien n'était plus séduisant que la carrière administrative. Les familles dont les enfants grouillaient dans les lycées se laissaient fasciner par la brillante existence d'un jeune homme en lunettes, vêtu d'un habit bleu, dont la boutonnière était allumée par un ruban rouge, et qui touchait un millier de francs par mois, à la charge d'aller quelques heures dans un ministère quelconque, y surveiller quelque chose, y arrivant tard et partant tôt, ayant, comme lord Byron, des heures de loisir et faisant des romances, se promenant aux Tuileries, doué d'un petit air rogue, se faisant voir partout, au spectacle, au bal, *admis dans les meilleures sociétés*, dépensant ses appointements, rendant ainsi à la France tout ce que la France lui donnait, rendant même des services. En effet, les employés étaient alors cajolés par de jolies femmes ; ils paraissaient avoir de l'esprit, ils ne se lassaient point trop dans les bureaux. Les impératrices, les reines, les princesses, les maréchales de cette heureuse époque avaient des caprices, ces belles dames avaient la passion des belles âmes : elles aimaient à protéger. Car la protection... Ah ! diantre, ceci n'est pas du texte ordinaire.

4e AXIOME. — La protection est la preuve de la puissance.

Aussi pouvait-on avoir vingt-cinq ans et une place élevée, être auditeur au conseil d'État ou maître des requêtes, et faire des rapports à l'empereur en s'amusant avec son auguste famille. On s'amusait et l'on travaillait tout ensemble. Tout se faisait vite. Il y avait tant d'hommes aux armées, qu'il en manquait pour l'administration. Les gens édentés, blessés à la main, au pied, de santé mauvaise, ayant la vue oblique, obtenaient un rapide avancement.

Quand vint la paix, le nombre des prétendants se doubla : les familles nobles et pauvres qui refusaient de servir l'empereur voulurent servir les Bourbons. Une armée de cousins, de neveux, d'arrière-germains, de parents à la mode de Bretagne déboucha de province au faubourg Saint-Germain et tripla la masse des solliciteurs. Ce fut alors que la manie des places commença, tout le monde en fut atteint. Un ingénieux auteur publia l'*Art de solliciter*, en même temps que l'*Art de payer ses dettes*. On créa d'abord des places pour satisfaire quelques ambitions légitimes. Puis, pour trouver de la place, on fit la guerre aux sinécures. Il fut alors défendu d'avoir plusieurs places. Être employé semblait être le synonyme de : toucher des émoluments et ne rien faire ou faire peu de chose. La Chambre se déclara l'ennemie des faveurs. On inventa la spécialité pour les dépenses, et les chapitres intitulés *personnel* dans les budgets furent alors épluchés. On chipota les allocations. Les ministres, obligés de trouver de l'argent pour des dépenses secrètes, tondirent sur leur personnel. Le temps heureux, l'âge d'or napoléonien, devint un rêve. L'on ne travailla pas davantage, mais les places furent cruellement disputées; elles furent la monnaie invisible avec laquelle on paya certains services parlementaires. On créa sur l'avancement dans les bureaux des lois qui n'obligent que les employés. Aujourd'hui les moindres places sont soumises à mille chances : il y a sept cent cinquante souverains.

5e AXIOME. — Dans un pays où il y a tant de pouvoirs, il y a mille à parier contre un qu'un employé qui n'est protégé que par lui-même n'aura point d'avancement.

En un mot, Odry vous dirait que la seule place libre est la place de la Concorde.

Familles honnêtes et fières, consultez les bureaucrates les plus expérimentés, ils vous diront que, de même qu'il existe une moyenne de traitement, il y a la moyenne de l'avancement. Cette fatale moyenne résulte des tables de la loi et des tables de mortalité combinées. Or, vous pouvez regarder comme certain qu'en entrant dans quelque administration que ce soit, à l'âge de dix-huit ans, on n'obtient dix-huit cents francs d'appointements qu'à trente ans, et que, pour en obtenir six mille à cinquante ans, il faut être un génie administratif, le Chateaubriand des rapports, le Musset des circulaires, le Lamartine des mémoires, l'enfant sublime de la dépêche. Pensez, familles honnêtes et fières, qu'il n'est pas de carrière libre et indépendante dans laquelle, en douze années, un jeune homme — ayant fait ses humanités, — vacciné, — libéré du service militaire, — jouissant de ses facultés, — sans avoir une intelligence transcendante, — n'ait amassé un capital de quarante-cinq mille francs et des centimes, représentant la rente perpétuelle de ce même traitement essentiellement transitoire, qui n'est pas même viager.

Dans cette période, un épicier doit avoir gagné 10,000 livres de rente, avoir déposé son bilan, tenté une révolution, ou présidé le tribunal du commerce; — un peintre avoir badigeonné un kilomètre de murailles à Versailles, être décoré de la Légion d'honneur, ou se poser en grand homme méconnu; — un homme de lettres est professeur de quelque chose, ou journaliste à cent écus pour mille lignes, il écrit des Physiologies, ou se trouve à Sainte-Pélagie après un pamphlet lumineux sur le désordre des choses qui mécontente l'ordre de choses, ce qui constitue une valeur énorme et en fait un homme politique; — un publiciste a pris pour dix mille francs de passe-ports et observé les pays étrangers pour le compte de la France; — un oisif qui n'a rien fait, car il y a des oisifs qui font quelque chose, a fait des dettes et une veuve qui les lui paye; — un prêtre a eu le temps de devenir évêque *in partibus;* — un vaudevilliste est devenu propriétaire, quand il n'aurait jamais fait de vaudevilles entiers; — un garçon intelligent et sobre, qui aurait commencé l'escompte avec un très-petit capital, comme deux mille francs, achète alors un quart de charge d'agent de change; enfin un petit clerc est notaire, un chiffonnier a mille écus de rente, les plus malheureux ouvriers ont pu devenir fabricants; tandis que seul dans le mouvement rotatoire de cette civilisation qui prend la division infinie pour le progrès, votre fils a vécu à vingt-deux sous par tête, se débat avec son tailleur et son bottier, n'est rien, a des dettes, et s'est *crétinisé*. Le malheureux s'écrie alors, au sein de sa famille désolée, que, pour avancer, il faut l'appui de plusieurs députés influents, de trois ministres et de deux journaux : un journal ministériel et un journal d'opposition! Ce que ce malheureux dit, vous le trouvez stéréotypé ici, familles honnêtes et fières! Qu'on se le dise, qu'on se le répète!

6e AXIOME. — Aujourd'hui, le plus mauvais état, c'est l'ÉTAT!

Pourquoi? direz-vous. Eh bien! parce que servir l'État, ce n'est plus servir le prince qui savait punir et récompenser. Aujourd'hui l'État, c'est tout le monde, et tout le monde ne s'inquiète de personne. Servir tout le monde, c'est ne servir personne. Personne ne s'intéresse à personne : un employé vit entre deux négations! Le monde n'a pas de pitié, n'a pas d'égard, n'a ni cœur, ni ami; tout le monde est égoïste, oublie demain les services d'hier. Tout le monde est aveugle : il donne quatre mille francs de rente à l'homme qui taraude la terre, et n'offre pas deux liards au savant qui invente la tarière!

CHAPITRE IV.

Instruction.

Sous le rapport des misères et de l'originalité, il y a employés et employés, comme il y a fagots et fagots. Nous distinguons l'employé de Paris de l'employé de province. Cette Physiologie nie complétement l'employé de province. L'employé de province est heureux : il est bien logé, il a un jardin, il est généralement à l'aise dans son bureau. Il boit de l'eau pure, il ne mange pas de filet de cheval, trouve des fruits et des légumes à bon marché. Au lieu de faire des dettes, il fait des économies. Sans savoir précisément ce qu'il mange, tout le monde vous dira qu'*il ne mange pas ses appointements!* Il est heureux, il est considéré, tout le monde le salue quand il passe. Il est marié, dès lors il est invité, recherché, sa femme et lui; tous deux vont au bal chez le receveur général, chez le préfet, le sous-préfet, l'intendant. On s'occupe de son caractère, il a des bonnes fortunes, il se fait une renommée d'esprit, il a des chances pour être regretté, toute une ville le connaît, s'intéresse à sa femme, à ses enfants. Il donne des soirées, et, s'il a des moyens, un beau-père dans l'aisance, il peut devenir député. Sa femme est bien gardée, elle est surveillée dans sa conduite par l'espionnage des petites villes; et, s'il est malheureux dans son intérieur, il le sait : tandis qu'à Paris un employé peut n'en rien savoir.

Il nous est impossible de ne pas constater que l'employé change tellement selon les milieux où il s'implante, qu'à ces caractères nous ne reconnaissons plus l'employé : la province le dénature entièrement. Nous ne saurions voir dans cet être joufflu, calembourdier, rieur, payant des contributions, donnant des repas, festoyé, descendant le fleuve de la vie sans peine, notre employé forcé de faire à Paris ses sauts de tremplin pour échapper à ses créanciers, forcé de jouer les scènes modernes de M. Dimanche pour faire ses emprunts, cet intrépide naufragé qui ne se soutient au-dessus de l'eau que par une coupe hardie et par des points d'aiguille audacieux, qui nage avec une agilité de poisson, souvent entre deux eaux, déployant autant de vice que de vertu, et traversant enfin un vaste désert d'hommes sans chameau pour se consoler.

L'employé de cette Physiologie est donc exclusivement l'employé de Paris. Ce livre ne comprend que cette classe de plumigères, la seule où puissent s'observer les manies, les mœurs, les instincts qui font de ce mammifère à plumes un être curieux et capable de donner lieu à une physiologie, expression qui veut dire : discours sur la nature de quelque chose. Or, 7e AXIOME. — L'employé de province est *quelqu'un*, tandis que l'employé de Paris est *quelque chose*. Oui, quelque chose de merveilleux, de commun et de rare, de singulier et d'ordinaire, qui tient de la plante et de l'animal, du mollusque et de l'abeille.

CHAPITRE V

Les bureaux.

Un homme de style et de pensée, dont le nom s'est caché sous cette constellation *** typographique, a écrit ce remarquable paragraphe : « Les villageois n'ont pas de nerfs, comme on dit, mais ils sont impressionnables, à leur insu, et subissent sans s'en rendre compte l'action des circonstances atmosphériques et des faits extérieurs. Identifiés en quelque sorte avec la nature au milieu de laquelle ils vivent, ils se pénètrent insensiblement des idées et des sentiments qu'elle éveille et les reproduisent dans leurs actions et sur leur physionomie, selon leur organisation et leur caractère individuel. Moulés ainsi et façonnés de longue main sur les objets qui les entourent sans cesse, ils sont le livre le plus intéressant et le plus vrai pour quiconque se sent attiré vers cette partie de la physiologie, si peu connue et si féconde, qui explique les rapports de l'être moral avec les agents extérieurs

de la nature. Celui qui révélera ces mystères aura découvert un monde. »

Si cette Physiologie n'a pas découvert le monde, elle a découvert cette phrase qui révèle plusieurs mystères. La nature, pour l'employé, c'est les bureaux. Son horizon est de toutes parts borné par des cartons verts. Pour lui, les circonstances atmosphériques, c'est l'air des corridors; les exhalaisons masculines contenues dans des chambres sans ventilateurs, la senteur des papiers et des plumes; son terroir est un carreau ou un parquet émaillé de débris singuliers, humecté par l'arrosoir du garçon de bureau. Son ciel est un plafond auquel il adresse ses bâillements, son élément est la poussière. Or, si l'auteur du paragraphe a raison pour les villageois, son observation tombe à plomb sur les employés *identifiés* avec la nature au milieu de laquelle ils vivent. Plusieurs médecins distingués redoutent l'influence de cette nature à la fois sauvage et civilisée sur l'être moral contenu dans ces affreux compartiments nommés *bureaux*, où le soleil pénètre peu, où la pensée est bornée en des occupations semblables à celles des chevaux qui tournent un manége. (On sait que ces chevaux bâillent horriblement et meurent promptement.)

Le philosophe peut faire observer que les portiers de Paris trouvent moyen de vivre dans dix pieds carrés, eux et leurs femmes, d'y faire des enfants, la cuisine et des souliers, d'y avoir des chiens, des chats ou des perroquets, d'y pratiquer de petits jardins, et d'y *recevoir* une société quelconque. Que les boutiquiers se logent également dans d'affreuses soupentes, dans des entresols, dans des espèces de bocaux, car ce ne sont pas des locaux, contre lesquels les philanthropes réclameraient si l'on y enfermait des criminels.

Mais, si cette remarque peut expliquer pourquoi l'employé éprouve le besoin de quitter si promptement son bureau, on peut faire observer qu'il n'y reste que sept heures, tandis que les portiers et les détaillants demeurent dans ces horribles boîtes! Mais aussi quelle affreuse statitisque serait celle des infirmités morales et physiques de ces deux classes de citoyens! Qui peut s'étonner de l'inimitié des portiers contre les locataires et les propriétaires? Un portier doit être essentiellement révolutionnaire.

Un philosophe, un peu médecin, un peu physiologiste, un peu écrivain, un peu observateur, un peu phrénologue et un peu philanthrope, ce qui résume les manies de notre époque, ne saurait alors disconvenir qu'il y a bien quelque raison de suspecter l'intelligence des employés. Le mot *crétinisé*, qui peut vous avoir semblé fort dans le chapitre III, est tant soit peu mérité par les infortunes qui restent commis dans le même bureau, faisant les mêmes choses pendant un certain nombre d'années. Seulement il est difficile de décider si ces mammifères à plumes se crétinisent à ce métier, ou s'ils ne font pas ce métier parce qu'ils étaient un peu crétins de naissance. C. Q. E. A. D. Ou, pour imiter l'auteur du paragraphe, celui qui découvrira cette raison découvrira un monde : il révélera les mystères de l'univers administratif.

D'après ceci, vous comprendrez la haute nécessité d'une description exacte des casernes à crétins inventées par l'administration française. A Paris, presque tous les bureaux se ressemblent, a dit un auteur peu connu. En quelque ministère que vous erriez pour solliciter le moindre redressement de torts ou la plus légère faveur, vous trouverez des corridors obscurs, des dégagements peu éclairés, des portes percées, comme les loges au théâtre, d'une vitre ovale qui ressemble à un œil, et par laquelle on voit des fantaisies dignes d'Hoffmann, et sur lesquelles le solliciteur lit des indications incompréhensibles. Quand vous avez trouvé l'objet de vos désirs, vous êtes dans une pièce où se tient le garçon de bureau; il en est une seconde où sont les employés inférieurs; le cabinet du sous-chef vient à droite ou à gauche, enfin, plus loin ou plus haut, celui du chef de bureau.

Quant au personnage éminent appelé chef de division sous Napoléon, parfois directeur sous la Restauration, redevenu quasi directeur et quasi chef de division, ni l'un ni l'autre, souvent l'un et l'autre aujourd'hui; cet être supérieur loge au-dessus ou au-dessous de ses deux ou trois bureaux, quelquefois au bout d'une galerie.

L'appartement d'un directeur, d'un chef de division (aujourd'hui l'homme d'État en herbe s'appelle un homme politique, et le directeur est toujours un homme politique) se distingue toujours par une certaine ampleur, avantage bien prisé dans ces singulières alvéoles de la ruche appelée un ministère. Maintenant, il y a très-peu de directions générales séparées. Aujourd'hui, tous les ministères ont centralisé la centralisation, et se sont assimilé toutes leurs directions générales. Par cette fatale réunion, les directeurs généraux ont perdu leur lustre, en perdant leurs hôtels, leurs gens, leurs salons, leurs réceptions, leurs soirées, leur petite cour. Qui reconnaîtrait aujourd'hui, dans l'homme arrivant à pied au Trésor, y montant à un deuxième étage, ce directeur général des forêts ou des contributions, jadis logé dans un magnifique hôtel, rue Sainte-Avoie ou rue Saint-Augustin, souvent ministre d'État et pair de France? MM. Pasquier, Molé, etc., se sont contentés de directions générales après avoir été ministres. Si, en perdant son luxe, le directeur général avait gagné en étendue administrative, le mal ne serait pas énorme ; mais aujourd'hui cet ancien personnage se trouve à grand' peine conseiller d'État avec quelque dix malheureux mille francs. Comme symbole de son ancienne puissance, on lui tolère un huissier en culotte, en bas de soie et en habit à la française; si toutefois l'huissier n'a pas été réformé. Si *les rois s'en vont*, ils ont entraîné bien des majestés avec les leurs.

En style administratif, un bureau se compose d'un garçon, de plusieurs surnuméraires, d'expéditionnaires, de commis rédacteurs, de commis d'ordre ou commis principaux, d'un sous-chef et d'un chef. La division comprend un, deux ou trois bureaux, quelquefois davantage. Les titres varient selon les administrations : il peut y avoir un vérificateur au lieu d'un commis d'ordre, un teneur de livres, etc.

Carrelée comme le corridor, et tendue d'un papier mesquin, la pièce où se tient le garçon de bureau est meublée d'un poêle, d'une grande table noire, plumes, encrier, quelquefois une fontaine; enfin une banquette sans natte pour les pieds de grue du public. Le garçon de bureau, assis dans un bon fauteuil, repose les siens sur un paillasson. Le bureau des employés est une grande pièce plus ou moins claire, rarement parquetée. Le parquet et la cheminée sont spécialement affectés aux chefs de bureau, de division, ainsi que les armoires, les bureaux et les tables d'acajou, les fauteuils de maroquin rouge ou vert, les glaces, les rideaux de soie, et autres objets de luxe administratif. Le bureau des employés a un poêle dont le tuyau donne dans une cheminée bouchée, s'il y a une cheminée. Le papier de tenture est uni, vert ou brun. Les tables sont en bois noir. L'industrie des employés se manifeste dans leur manière de se caser. Le frileux a sous les pieds une espèce de pupitre en bois; l'homme à tempérament sanguin-bilieux n'a qu'une sparterie. Le lymphatique, qui redoute les vents coulis, l'ouverture des portes et autres causes du changement de température, se fait un petit paravent avec des cartons.

Il existe dans tous les bureaux des armoires et des endroits obscurs où chacun met l'habit de travail, les manches en toile, les garde-vue, casquettes, calottes grecques et autres ustensiles de métier; où se déposent les socques, les doubles souliers, les parapluies. Presque toujours la cheminée est garnie de carafes pleines d'eau, de verres et de débris de déjeuners. Dans les locaux trop sombres, il y a des lampes. La porte du cabinet où se tient le sous-chef est ouverte, en sorte qu'il peut surveiller ses employés, les empêcher de trop causer, ou venir causer avec eux dans les grandes circonstances.

Un seul bureau dans Paris fait exception à ces lois sur la localité. Le bureau des passe-ports est la plus curieuse monstruosité du genre. Il occupe une galerie. Vingt employés sont rangés derrière une seule table; et en regard, sur un triple rang de banquettes, siégent les voyageurs vulgaires. En attendant que, selon le mot de l'Écriture, *ils soient comme des roues*, ils sont bien en repos devant les vingt plumigères. Le régiment qui instrumente et le régiment instrumenté sont séparés par un chemin qui mène de la porte d'entrée à une arcade, au bout de la galerie, où se tient le chef qui, de sa table, domine cette assemblée d'administrés et de commis administrant. Derrière lui sont quelques employés. Vous verrez bien des bureaux à passe-ports, dans beaucoup de pays, mais vous ne trouverez rien qui puisse lutter avec le colossal bureau du quai des Orfévres. En tout temps, même en hiver, il y a des ventilateurs. Cette fabrique est ornée de gendarmes et de myriades de cartons verts! un milliard de souches à passe-ports! On peut savoir si, comme on le dit, Napoléon a pris un passe-port en 1788 pour aller aux Indes, et s'il avait alors des signes particuliers!

Le mobilier des bureaux indiquerait au besoin à l'observateur sollicitant ou au solliciteur observé la qualité de ceux qui les habitent : les rideaux sont blancs ou en étoffes de couleur, en coton ou en soie; les chaises sont en merisier ou en acajou, garnies de paille, de maroquin ou d'étoffes; les papiers sont plus ou moins frais. Mais, à quelque administration que toutes ces choses publiques appartiennent, dès qu'elles sortent des bureaux, rien n'est plus étrange que ce monde de meubles qui a vu tant de maîtres et tant de régimes, qui a subi tant de désastres. Aussi de tous les déménagements, les plus grotesques de Paris sont-ils ceux des administrations. Jamais le génie d'Hoffmann, ce chantre de l'impossible, n'a rien inventé de plus fantastique. On ne se rend pas compte de ce qui passe dans les charrettes. Les cartons bâillent en laissant une traînée de poussière dans les rues; les tables les quatre fers en l'air, les fauteuils rongés, les incroyables ustensiles avec lesquels on administre la France, ont des tournures effrayantes : c'est à la fois quelque chose qui tient aux affaires de théâtre et aux machines des saltimbanques. Il y a, comme sur les obélisques, des traces d'intelligence et des ombres d'écriture qui troublent l'imagination, comme tout ce qu'on voit sans comprendre la fin! Enfin tout cela est si vieux, si éreinté, si fané, que la batterie de cuisine la plus sale est infiniment plus agréable à voir que les ustensiles de la cuisine administrative.

CHAPITRE VI.

De quelques êtres chimériques

Avant d'analyser les différents rouages de la machine administrative : le surnuméraire, l'expéditionnaire, les commis, le sous-chef, le chef de bureau, le chef de division, nous avons à parler de quelques météores de la bureaucratie, tels que le bibliothécaire, le secrétaire particulier, le caissier, l'architecte, le missionnaire.

Ces employés semblent chimériques en ce sens qu'on les voit très-peu, mais ils ont des traitements, ils viennent quelquefois, disparaissent et reviennent; ils sont les derniers possesseurs de sinécures, ce qui veut dire *sans soucis;* ils sont, en effet, dans la plus entière sécurité sur leurs places, n'ont rien à faire, ou travaillent chez eux. Les employés ne les aperçoivent que comme les astronomes aperçoivent les comètes.

§ Ier. Le *bibliothécaire.* — A quoi bon une bibliothèque dans un ministère?—Quelqu'un a-t-il le temps de lire? Est-ce le ministre? est-ce le surnuméraire? A-t-on fait la bibliothèque pour le bibliothécaire ou le bibliothécaire pour la bibliothèque? La plupart des ministères ont un bibliothécaire. En faisant nommer l'un de nos poëtes les plus distingués bibliothécaire d'un ministère, un des jeunes ducs de la maison d'Orléans lui dit en riant : — Y a-t-il des livres? — J'en ferai, répondit le poëte. La bibliothèque une fois constituée par quelques centaines de bouquins, elle produit un employé sous le bibliothécaire; lequel est censé épousseter les livres, et dont les fonctions consistent à aller chez le sinécuriste lui porter tous les mois, dans un sac, trois cents francs, et un registre à signer, environ dix francs par jour. Députés, ministres, conservez ces sept places, ainsi que les deux ou trois musées particuliers (il y a un musée de la marine, un musée de modèles, et une collection à la guerre) qui donnent du pain à quelques grands poëtes, à de petits écrivains. Les places de professeurs, de bibliothécaires, enfin les places dites littéraires, ne sont pas si nombreuses qu'il faille supprimer ces jolis canonicats administratifs, si bien occupés, si bien mérités, et auxquels on ne nomme pas toujours de grands poetes, ni des écrivains dont la vie est entièrement dévouée aux lettres! Songez qu'en juillet 1830 vous avez mis un livre dans les armes de la France. Et d'ailleurs un bibliothécaire à mille écus d'appointements contracte alors pour mille écus de dettes, et fait rentrer dans les coffres du trésor au moins mille écus de frais par an. Dame Physiologie déclare que cette puissante réclame ne lui a été payée par aucun bibliothécaire.

Un des ministères qui sont sans bibliothèque est le ministère de l'instruction publique; celui-là devrait posséder une bibliothèque spéciale, où se trouverait tout ce qui concerne l'Université, les ordres religieux enseignants, les livres sur l'éducation politique, privée, religieuse; les systèmes, les projets, etc. La plus curieuse collection est celle du ministère des affaires étrangères; elle est interdite au public, et s'appelle du nom pompeux d'archives. Le bibliothécaire d'un ministère pourrait devenir un homme d'une immense utilité ministérielle, s'il avait la charge de savoir, de connaître et d'indiquer tous les livres, les projets, les améliorations, etc., relatifs à son ministère. Mais il serait alors le consulteur du ministère, charge qui existait à Venise. Il lui faudrait vingt mille francs d'appointements, et un sous-bibliothécaire, pour que cette somme de science existât toujours. *Amen!*

§ II. L'*architecte.* — J'ai vu dans Paris des cartes ainsi conçues :

M. Tel, architecte du ministère de l'intérieur, ou de la Chambre des députés, etc.

Quant à celui de la Chambre des députés, s'il doit rebâtir tout ce qu'elle a démoli, sa place n'est pas une *sine cure,* et cet homme sera certes un grand homme. Ces places expliquent pourquoi en France nous bâtissons, démolissons, rebâtissons sans cesse, car les architectes éprouvent le besoin de démontrer la nécessité de leurs places Sous l'ordre de choses actuel, il est de bon goût que chaque ministère ait un architecte. La flatterie a toujours été très-ingénieuse en France. Sous Louis XIV, les ministres avaient des maîtresses et de petits Versailles. Meudon, le palais de Louvois, n'est pas aujourd'hui trop étroit pour un prince. Quand l'architecte bâtit le ministère, les employés n'y sont pas; quand les employés y sont, l'architecte n'y est plus. L'architecte est donc, comme le bibliothécaire, un être de raison dont la raison d'être n'est connue que du ministre.

Cette place a sans doute été créée pour montrer jusqu'à quel point un artiste peut devenir un employé, ou jusqu'à quel point un employé peut devenir artiste. L'architecte est, comme le bibliothécaire, un employé dont le bonheur approche de la béatitude : il ne dépend que du ministre, et souvent le ministre dépend de lui.

§ III. Le *missionnaire.* — Chaque ministère éprouve le besoin de savoir si, dans les autres pays, les choses du ministère correspondant au sien ne vont pas mieux, ou si elles vont plus mal; il s'adresse alors à un journaliste, à un feuilletoniste, à un publiciste, à un spécialiste quelconque dénué de monnaie, et capable de comparer les choses de son ministère, que le jeune homme ignore, avec celles des ministères étrangers, desquels ni le jeune homme ni le ministre n'ont la moindre connaissance. Ce problème, né de l'accouplement d'une république et d'un roi, nommé gouvernement à bon marché, s'appelle une mission Cette mission ne se donne qu'à des esprits d'élite pour qui l'habitation de Paris est difficile, qui éprouvent le besoin de prendre les eaux et des renseignements, d'acquérir de nouvelles connaissances et d'éviter les anciennes. Ces esprits d'élite consentent alors à voyager dans un but social, à raison de trois ou quatre cents francs par mois, ce qui me semble mesquin. Le fils d'un député, le littérateur, le faiseur de premiers-Paris, sont moins payés que les commis voyageurs. Tout se fait au rabais dans le gouvernement français. L'Angleterre paye énormément ces voyageurs qui rapportent toujours des mémoires instructifs de politique comparée, qui ont espionné très-astucieusement les industries et vu s'il y avait péril pour celles de l'Angleterre. La Russie est très-magnifique aussi sur ce point. Le voyageur français, certain de la supériorité de son pays, et qui s'endette en voyageant à quinze francs par jour, rapporte un article pour les revues du gouvernement. Cet article, n'apprenant rien aux lecteurs, apprend très-peu de chose au ministre.

Ces missionnaires sont les cerfs-volants des ministères.

§ IV. Le *caissier.* — Plus on a simplifié l'administration, plus on a supprimé les caisses. Aussi bientôt ne se souviendra-t-on plus des caissiers de ministère! Cette place, conservée dans quelques administrations (au ministère de l'intérieur, par exemple), est la plus sûre de toutes. Le caissier est son maître, il est l'employé favori, le chat de la maison. La Chambre, sous la Restauration, avait des idées moins mesquines que celle d'aujourd'hui sur le gouvernement; elle ne faisait pas ce qu'on nomme, en style de caissier, des économies de bouts de chandelle. La Chambre accordait à chaque ministre qui prenait les affaires une indemnité dite de déplacement; car il en coûte autant pour s'installer au ministère que pour en sortir. Comment compter avec un homme considérable forcé de liquider, d'interrompre ses affaires privées, de déménager, etc.? L'indemnité consistait en *vingt-cinq mille francs.* La Chambre, depuis le grand déménagement de juillet 1830, a sans doute prévu ses propres fantaisies; et, comme elle devait accoucher de vingt ministères différents, elle a refusé cette allocation pour ne pas rendre ses plaisirs trop dispendieux. Elle est économe jusque dans ses folies. M. Thiers aurait touché sept fois vingt-cinq mille francs à lui seul. On n'a jamais vu de révolution si prudente dans ses imprudences.

Quand un orage ministériel avait éclaté, pendant que tous les employés tremblaient, se disaient : — Que va faire le ministre? va-t-il supprimer ou augmenter? l'un est aussi fatal que l'autre : augmenter c'est souvent faire deux traitements d'un seul; le caissier prenait vingt-cinq jolis billets de mille francs, gravait sur sa figure de suisse de cathédrale une expression joyeuse, et se faisait introduire chez monseigneur pour saisir le couple ministériel dans le premier moment de ravissement. Au : Que voulez-vous? du ministre, il exhibait la somme, il en expliquait l'usage, et la femme du ministre, heureuse, surprise, prélevait tout ce qui regardait le déplacement, affaire de ménage. Aussi, en réponse à cette phrase : Si Son Excellence est contente de mes services, etc., il obtenait sa confirmation dans son poste. Le caissier a la profonde habileté de se donner pour une machine, pour un homme sans conséquence : il se compte comme un *comptable,* il s'assimile à ses écus; il reste alors, tapi dans sa caisse comme un cloporte, à l'abri de toute destitution. Quand on voudra peindre un homme heureux, il faudra toujours prendre la figure à la fois plate et bouffie d'un caissier du ministère, il n'a pas le moindre pli sur la peau!

8e AXIOME. — Caisse, graisse.

§ V. Le *secrétaire particulier.* — Véritable oiseau de passage, le secrétaire particulier de chaque ministre décampe et reparait quelquefois avec lui. Si le ministre tombe avec des espérances parlementaires, il emmène son secrétaire pour le ramener, sinon il le met au vert en quelque pâturage administratif, à la Cour des comptes, par exemple, cette auberge où les secrétaires attendent que l'orage se dissipe. Le secrétaire particulier est toujours un jeune homme dont les capacités ne sont connues que du ministre. Ce jeune homme est le petit prince de Wagram du Napoléon ministériel, sa femme, son Ephestion. Il connait tous les secrets, raccroche les tièdes, porte, rapporte et enterre les propositions, dit les *non* ou les *oui* que le ministre n'ose pas prononcer. C'est lui qui reçoit les premiers feux

et les premiers coups du désespoir ou de la colère. On se lamente et l'on rit avec lui, il joue le rôle d'homme compromis, amadoue les journaux, et travaille leurs rédacteurs. Anneau mystérieux par lequel bien des intérêts se rattachent au ministre, il est discret comme un confesseur : il sait et ne sait pas, il sait tantôt tout et tantôt rien; il doit avoir bon pied, bon œil; il dit de son ministre ce que le ministre ne peut pas dire de soi-même. Enfin, avec lui le ministre ose être ce qu'il est, ôte sa perruque et son râtelier, pose ses scrupules et se met en pantoufles, déboutonne ses roueries et déchausse sa conscience.

Ce jeune homme n'est pas précisément un homme d'État, mais c'est un homme politique, et quelquefois la politique d'un homme. Presque toujours jeune, il est dans le ménage ministériel ce qu'est l'aide de camp chez le général. Son rôle est l'attachement, il est le Pylade du ministre, il le flatte et le conseille, obligé de flatter pour conseiller, de conseiller en flattant et de déguiser la flatterie sous le conseil. Aussi presque tous les jeunes gens qui font ce métier ont-ils une figure assez jaune. Leur constante habitude de toujours faire un mouvement de tête affirmatif pour approuver ce qui se dit, ou pour s'en donner l'air, communique quelque chose d'étrange à leur tête. Ils approuvent indifféremment tout ce que vous dites. Leur langage est plein de *mais*, de *cependant*, de *néanmoins*, de *moi je ferais*, *moi à votre place* (ils disent souvent *à votre place*), toutes phrases qui préparent la contradiction.

Une victime de ce genre est payée entre dix et vingt mille francs; mais le jeune homme profite des loges, des invitations et des voitures ministérielles. Quand on pense au nombre infini de lettres qu'il doit décacheter et lire, outre ses occupations, nous éprouvons le besoin de dire que dans un État monarchique on payerait cette utilité plus cher. L'empereur Nicolas serait très-heureux d'avoir pour cinquante mille francs par an un de ces aimables caniches constitutionnels, si doux, si bien frisés, si caressants, si dociles, si merveilleusement dressés, de bonne garde, et..... fidèles! Mais le secrétaire particulier ne vient, ne s'obtient, ne se découvre, ne se couve, ne se développe que dans les bureaux d'un gouvernement représentatif. Dans la monarchie vous n'avez que des courtisans et des serviteurs, tandis qu'avec une charte vous êtes servi, flatté, caressé par des hommes libres. Les ministres, en France, sont donc plus heureux que les femmes et que les rois : ils ont quelqu'un qui les comprend. J'ai toujours plaint les secrétaires particuliers, autant que je plains les femmes et le papier blanc : ils souffrent tout. Comme la femme chaste, ils doivent n'avoir de talent qu'en secret, et pour leurs ministres. S'ils ont du talent en public, ils sont perdus. Le secrétaire particulier de M. Guizot se nomme Génie. On peut dire de ce ministre, comme de Socrate, qu'il a un Génie familier.

MAXIME. — Un secrétaire particulier est un ami donné par le gouvernement.

CHAPITRE VII.

Le surnuméraire.

Le surnuméraire est à l'administration ce que l'enfant de chœur est à l'église, ce que l'enfant de troupe est au régiment, ce que le rat ou le comparse est au théâtre : quelque chose de naïf, de candide, un être aveuglé par les illusions. Sans l'illusion, où irions-nous? C'est elle qui nous donne la puissance de manger la *vache enragée* des arts, de dévorer les commencements de toute science en nous donnant la croyance. L'illusion est une foi démesurée! Or, il a foi en l'administration, le surnuméraire, il ne la suppose pas froide, atroce, dure comme elle est. Il n'y a que deux genres de surnuméraires : le surnuméraire pauvre et le surnuméraire riche.

Le surnuméraire pauvre est riche d'espérance et a besoin d'une place, le surnuméraire riche est pauvre d'esprit et n'a besoin de rien. Une famille riche n'est pas assez bête pour mettre un homme d'esprit dans l'administration.

Le surnuméraire riche est confié à un employé supérieur ou placé près du directeur général, qui l'initie à ce que Bilboquet, ce profond philosophe, appellerait la haute comédie de l'administration. On lui adoucit les horreurs du stage, jusqu'à ce qu'il soit nommé à quelque emploi. Le surnuméraire riche n'effraye jamais les bureaux. Les employés savent qu'il ne les menace point, le surnuméraire riche ne vise que les hauts emplois de l'administration. Le journalisme persécute assez le surnuméraire riche, qui est toujours cousin, neveu, parent de quelque ministre, de quelque député, d'un pair très-influent; mais les employés sont ses complices, ils recherchent sa protection!

Le surnuméraire pauvre est donc le vrai, le seul surnuméraire. Presque toujours enfant de la balle, fils d'une veuve d'employé, ou d'un employé retraité qui vit d'une maigre pension, sa famille se tue à le nourrir, le blanchir et l'habiller. Presque toujours logé dans un quartier où les loyers ne sont pas chers, le surnuméraire part de bonne heure. L'état du ciel est sa question d'Orient, à lui! venir à pied, ne pas se crotter, ménager ses habits, calculer le temps qu'une trop forte averse peut lui prendre s'il est forcé de se mettre à l'abri, combien de préoccupations! Les trottoirs dans les rues et le dallage des boulevards et des quais ont été des bienfaits pour lui. Quand, par des causes bizarres, vous êtes dans Paris à sept heures et demie ou huit heures du matin, que vous voyez, par un froid piquant, par une pluie, par un mauvais temps quelconque, poindre un craintif et pâle jeune homme, sans cigare, comme celui-ci, dites : — C'est un surnuméraire! Il a déjà déjeuné. Si vous faisiez attention à ses poches, vous verriez la configuration d'une flûte que sa mère lui a donnée, afin qu'il puisse, sans danger pour son estomac, franchir les neuf heures qui séparent son déjeuner de son dîner.

La candeur des surnuméraires dure peu. Le jeune homme a bientôt mesuré la distance effroyable qui se trouve entre un sous-chef et lui, cette distance qu'aucun mathématicien, ni Archimède, ni Newton, ni Pascal, ni Leibnitz, ni Kepler, ni Laplace, n'a pu évaluer, et qui existe entre 0 et le chiffre 1, entre une gratification problématique et un traitement! Le surnuméraire aperçoit les impossibilités de la carrière, il entend parler des passe-droits par des employés qui les expliquent, il découvre les intrigues des bureaux, il voit les moyens exceptionnels par lesquels les supérieurs sont parvenus : l'un a épousé une jeune personne qui avait fait une faute; l'autre, la fille naturelle d'un ministre : celui-ci a endossé une grave responsabilité; celui-là, plein de talent, a risqué sa santé dans des travaux forcés, il avait une persévérance de taupe : et l'on ne se sent pas toujours capable de tels prodiges. Tout se sait dans les bureaux.

L'homme incapable a une femme pleine de tête qui l'a poussé par là, qui l'a fait nommer député. S'il n'a pas de talent dans les bureaux, il intrigaille à la Chambre. Tel a pour ami intime de sa femme un homme d'État : tel est le commanditaire d'un journaliste puissant. Dès lors, le surnuméraire dégoûté donne sa démission. Les trois quarts des surnuméraires quittent l'administration sans avoir été employés. Il ne reste que les jeunes gens entêtés ou les imbéciles qui se disent : — J'y suis depuis trois ans, je finirai par avoir une place; ou les jeunes gens qui se sentent la vocation. Évidemment, le surnumérariat est, pour l'administration, ce que le noviciat est dans les ordres religieux : une épreuve. Cette épreuve est rude, on y découvre ceux qui peuvent supporter la faim, la soif et l'indigence sans y succomber, le travail sans s'en dégoûter, et dont le tempérament acceptera l'horrible existence, ou, si vous voulez, la maladie des bureaux. De ce point de vue, le surnumérariat, loin d'être une infâme spéculation du gouvernement pour obtenir du travail gratis, est une institution bienfaisante. Sur trente surnuméraires il en est donc sept qui se sont faits à l'*air du bureau*, qui ont si bien accoutumé leur main à écrire, leur tête à ne plus penser, leur esprit à ne s'exercer que dans le cercle administratif, qu'ils deviennent les uns commis, les autres chefs en espérance. Le jour où ils ont émargé est une belle journée, ils ont bien manié l'argent de leur premier mois, et ils ne le donnent pas tout entier à leur mère! Vénus sourit toujours à ces prémices de la caisse ministérielle.

CHAPITRE VIII.

Invocation.

Maintenant, apparaissez, figures rouges, figures blafardes, figures grimées, figures sérieuses, figures fatiguées, flétries, désabusées, tristes, ébouriffées, à cheveux gris; physionomies sournoises, ganaches, hommes spirituels, grands hommes inconnus quoique décorés, qui mettez nos régiments et nos flottes en mouvement, qui ramassez nos écus, surveillez les villes et les campagnes, approvisionnez Paris, tarifez les consciences et les talents, commandez les tableaux et les statues, mettez les employés à la retraite, estimez les caractères, les forces de tous les hommes qui servent la France, comptez ses ressources, évaluez ses produits, régissez ses propriétés, administrez ses biens!..... Et vous, passagers, attention! voici les matelots du bord, si, comme le prétendent le *Constitutionnel* et beaucoup d'orateurs, l'État est un bachot.

CHAPITRE IX.

Variétés de commis.

10e AXIOME. — Entre le surnuméraire et le sous-chef, tout est commis.

Le commis n'a que deux manières d'être : il est célibataire ou marié. Le commis célibataire est généralement mauvais commis, et se distingue parfaitement de l'homme marié. Le célibataire a des dettes, il n'est pas aussi bien mis ni aussi propre que l'homme marié. Le commis marié presque toujours a pris son parti de faire son chemin dans l'administration et d'y rester ; il donne rarement sa démission. Sur cent commis célibataires, quarante quittent la carrière administrative. Le garçon est soumis à diverses influences qui le font varier, tandis que le commis marié n'en écoute qu'une. Le garçon suit ses fantaisies, il dépense ses appointements dans les dix premiers jours du mois, et jeûne pendant les vingt derniers, ou il emprunte. Il ne pense qu'à lui : son ambition est démesurée, il veut trop, la marche lente de l'administration ne lui convient pas. Néanmoins il se rencontre des garçons pleins de volonté, persistants, qui se conduisent avec une arrière-pensée : ceux-là parviennent, ils sont exacts, économes et rangés : si l'on fouillait leur vie privée, on les trouverait presque mariés. Voici maintenant les différentes nuances qui différencient cette variété de l'espèce humaine appelée à Paris un employé.

L'EMPLOYÉ BEL HOMME. — Cet employé, qui reste assez ordinairement expéditionnaire et ne va pas plus loin que le grade de rédacteur, fleurit dans les bureaux entre vingt-deux et quarante ans. Il persiste sous une forme juvénile. Pendant tout ce temps, il a l'air d'un jeune homme entre vingt-cinq et trente-cinq ans, il est toujours bien fait, il tient à sa cambrure, il fait état de sa figure élégante et romanesque ; il a les cheveux, le collier de barbe, les moustaches soignés comme la chevelure d'une femme entretenue. Aussi rit-il pour montrer ses belles dents. Il déjeune d'une simple flûte et d'un verre d'eau, loge dans une mansarde garnie à douze francs par mois, et dîne à vingt sous dans la taverne de Lucas. Tout est sacrifié à la toilette extérieure. Ses quinze cents francs d'appointements appartiennent à son tailleur : il a toujours des pantalons qui dessinent ses formes, il en a de collants, demi-collants, à plis ou à broderie ; il a des bottes fines, de riches cravates tenues par une bague, et des chapeaux frais. Il porte sa bague à la chevalière par-dessus ses gants jaunes. Tous ses habits ou ses redingotes lui prennent la taille. Il se refuse des chaussettes, des chemises ; mais il se fait friser tous les jours. La grande plaisanterie des bureaux à son égard consiste à parier qu'il a un corset. La grande affaire de cet employé, c'est de se promener avec un cure-dent à la bouche dans la grande allée des Tuileries, il joue le jeune homme riche, il en affecte les manières. Il espère qu'une jeune Anglaise, une veuve, une étrangère, une femme quelconque, pourra s'amouracher de lui. Le programme de sa vie est de rechercher les occasions, il se montre, il parade, il attend un hasard. Martyr de son existence, il va le soir dans deux ou trois cafés tenus par les femmes de riches limonadiers, auxquelles il fait la cour, en cas qu'elles deviennent veuves.

L'employé bel homme a des principes fixes : à six mille francs de rentes, il épouse une bossue ; à huit mille une femme de quarante ans ; à trois mille une Anglaise. Il espionne les filles de comptoir et les riches marchandes. On l'a quelquefois surpris chantant des romances dans quelques sociétés bourgeoises. Cet employé jeûne quelquefois pour se procurer des bagatelles à la mode. Dans les bureaux, on se moque de ces Amadis à vide ; et bien à tort : ils ont leur plan, ils ne nuisent à personne, ils ont une croyance, et s'y adonnent. Fidèles aux bals masqués dans le temps de carnaval, ils y vont chercher les bonnes fortunes qui les fuient partout, même là. Beaucoup finissent par se marier soit avec des modistes, qu'ils acceptent de guerre lasse, soit avec de vieilles femmes, soit aussi avec de jeunes personnes auxquelles leur *physique* a plu, et avec lesquelles ils ont filé un roman émaillé de lettres stupides, mais qui ont produit leur effet. Ces commis sont quelquefois hardis : ils voient passer une femme en équipage aux Champs-Élysées, ils se procurent son adresse, et lancent des épîtres passionnées à tout hasard. Les employés beaux hommes ont leur place pour vivre, et leur physique pour faire fortune.

LA GANACHE. — L'employé ganache devient quelquefois rédacteur ou commis d'ordre. Il est dans son plus beau moment vers quarante-cinq ans. Toujours marié, presque toujours sergent-major dans sa compagnie, il loge dans un faubourg, où il a loué une maison à jardin. De taille moyenne et gros, il marche lentement, il est fier d'appartenir à l'administration, il s'applique en tout à servir l'ordre de choses et se vante de son insouciance en politique. Adoptant l'opinion du *Journal des Débats*, le seul qu'il veuille lire, il est pour le pouvoir, quel qu'il soit. Sincèrement zélé, zélé sans arrière-pensée, il reste volontiers une heure de plus pour achever un travail que le chef demande.

Sa femme donne des leçons de piano dans des pensionnats de jeunes personnes. Il reçoit chez lui un jour par semaine, donne de la bière et des gâteaux, et permet de jouer la bouillotte à cinq sous la cave. Malgré cette médiocre mise, par certaines soirées enragées, l'employé à la mairie du douzième perd ses six francs. La ganache est compatissante, mais en paroles seulement ; il est tenu par sa femme, qui lui donne douze francs par mois, et à laquelle, d'ailleurs, il est attaché. Dans son salon, il a un salon : sur la tenture vert américain, bordée d'un câblé rouge, brille, comme disait madame Grassini du buste de Napoléon, le *portrait du gouvernement*. Tout autour se voient le Convoi du Pauvre, d'après Vigneron, le Soldat laboureur et le masque de l'Empereur.

Le dimanche, dans les beaux jours, la famille fait des parties aux environs de Paris, dont on s'est donné la carte. La ganache, essentiellement respectée de ses enfants, leur a déjà fait connaître Antony, Arcueil, Bièvres, Fontenay-aux-Roses, Aulnay. Quand la partie ouest sera bien explorée, on se portera vers l'est, et ainsi de suite. Le fils aîné doit succéder à son père dans l'administration ; le second fait ses études pour entrer à l'École polytechnique. Cet employé dit à son fils aîné : — Quand tu auras l'honneur d'être employé par le gouvernement... Il regarde son chef de division comme un homme de génie, il le propose comme un modèle à son fils en s'écriant : — Je serais bien heureux si tu pouvais ressembler à M. Bouvard ! Si, par hasard, la voiture du ministre entre ou sort au moment où il quitte son bureau, et s'il se trouve à la porte, la ganache ôte son chapeau, que la voiture soit vide ou pleine. Aussi, quand le chef de bureau lui explique un travail, la ganache prend-elle un air de componction, elle tend son intelligence, elle se fait tout expliquer, elle écoute avec profondeur.

Silencieux au bureau, travailleur exact, cet employé-modèle, les pieds en l'air sur un pupitre de bois, étudie sa besogne en conscience. Il pose avec attention la plume au bord de la table avant de tirer son mouchoir, et la reprend gravement. Dans sa correspondance administrative, il est roide, il prend tout au sérieux, il appuie sur les moindres choses. Il ne fait au bureau que l'ouvrage du gouvernement. S'il ne blâme pas ceux de ses collègues qui s'y livrent à des travaux AUTRES que ceux du bureau, sa conscience à lui ne le laisserait pas tranquille. Chez lui, le soir et le matin, il copie des mémoires, des pièces pour les avoués, les avocats, car il a surtout une belle écriture. L'industrie de sa femme et la sienne, le peu de fortune qu'elle a, ses appointements, leur composent près de mille écus par an. Grâce à la plus sévère économie, on met mille francs de côté tous les ans, pour faire une dot à la jeune personne. La ganache a de beau linge, une épingle en diamant donnée par la belle-mère le jour du mariage. Sa fille lui brode des bretelles, il maintient l'habit noir, le gilet blanc et le pantalon bleu. Il a été longtemps avant d'adopter les bottes. On fête dans la famille les anniversaires, les saints, et il compose des quatrains pour ces jours solennels. Il ne manque jamais un enterrement ni un mariage, il va jusqu'au Père-Lachaise, il rend ses devoirs à ses chefs au jour de l'an. Il économise depuis douze ans sur ses douze francs par mois, et il *boursicote*, afin de satisfaire un désir qui s'accroît de violence d'année en année, c'est sa seule passion : il veut voir la Suisse !

NOTE *pour les grandes dames qui liront cette Physiologie.*

Le ménage de ces employés est parfaitement tenu, les filles sortent mises convenablement, la mère paraît cossue, le père a la tenue d'un riche bourgeois. Le père, la mère, les enfants ont toujours du linge blanc, et les enfants reçoivent une *belle* éducation. Quand on y donne à dîner, il y a quatre plats d'entrée et un bœuf pantelant autour duquel se groupent des légumes ; le second service comporte une volaille, deux entremets, deux plats sucrés : le dessert est mirobolant (vingt-quatre plats). Enfin ce ménage a toujours vingt-cinq louis dans son secrétaire. Toute cette honnêteté sagement ordonnée, cette vie d'abeilles qui font miel et cire, roule sur mille écus. Que le diable emporte cette Physiologie si ce n'est pas vrai... et la femme ne peut pas être autrement que vertueuse !

LE COLLECTIONNEUR. — Les travaux administratifs sont si ennuyeux pour les employés subalternes, que les commis, dont l'esprit n'est pas tout à fait éteint, compensent les ennuis du bureau par quelque passion. Il est rare de ne pas trouver dans chaque administration l'employé collectionneur et artiste.

Rangé, minutieux, épilogueur, son avancement ne préoccupe point cet employé, il a une place pour pouvoir vivre et se livrer à ses goûts dominants. Assez maladif, d'ailleurs, il a les cafés, le cigare et l'équitation en horreur ; il se couche à dix heures et se lève à sept ; il va rarement au spectacle ; il joue du flageolet ou de la *flûte traversière*.

et s'est fait prendre pour tifre dans la garde nationale afin de ne pas passer les nuits au corps de garde. Il a des collections! Il souscrit à tous les ouvrages par livraisons; les *Scènes de la vie privée des animaux* illustrée par Grandville, le *Don Quichotte*, *Florian*, les *Français peints par eux-mêmes*, même les bibliographies, tout ce qui se livraisonne n'a pas de plus chaud souscripteur, mais il garde les ouvrages en livraisons et oublie de les faire relier. Il achète les lithographies de la maison Aubert, et, en général, tout ce qui, dans les arts, ne dépasse pas 50 centimes. Il entasse chez lui des curiosités qu'on lui donne ou qu'il *acquiert* dans les ventes, où il ne dépasse jamais cent sous pour tous ces lots. Aussi son logement est-il encombré de pierres à paysages, de modeles en terre cuite, de pétrifications de la fontaine de Saint-Allyre de Clermont. Il a des régiments de petites bouteilles où il met des barytes, des sulfates, de sels. Il dit : Je possède des coraux, des papillons, des parasols de Chine, des poissons séchés, des médailles.

Le collectionneur ne se marie point, il craint le mariage, il veut garder son indépendance. Il a toujours une mère qui doit lui laisser mille francs de rente, qu'il compte joindre avec sa pension; ou bien il a une sœur modiste, fleuriste, pianiste ou dame de compagnie avec laquelle il se retirera, tôt ou tard, à la campagne. Quoique recherché par les meres de famille, ce jeune homme maigre, fluet, qui a les yeux tendres et cernés, qui porte des bas blancs par toutes les saisons, des pantalons verdâtres, des souliers lacés, des redingotes vertes ou noisettes, ne se laisse pas séduire. Au bureau, il a un fauteuil de canne, percé au milieu du siége, ou garni d'un rond en maroquin vert, à cause de ses hémorroïdes. Il se plaint de ses digestions. Il fait, le dimanche, des parties de plaisir à âne, et accompagnées de lait, à Montmorency, des dîners sur l'herbe. Quelquefois, il entraîne le bureau à prendre du laitage sur le boulevard du Montparnasse. Cet employé devient souvent sous-chef.

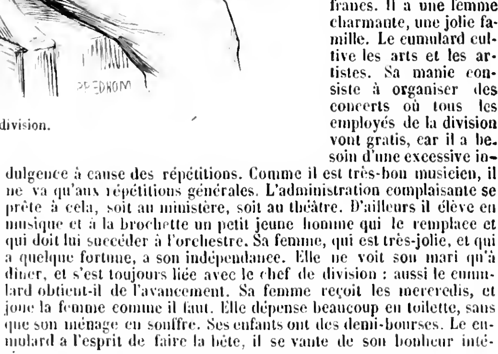
L'EMPLOYÉ HOMME DE LETTRES. — Cet employé est un finot, qui travaille peu au bureau, il fait faire ce qui le regarde par les surnuméraires. Il est d'ailleurs protégé par le chef de division, qui a une loge à toutes ses premieres représentations; car il est un intrépide faiseur de vaudevilles. Ses liaisons avec ses collaborateurs, avec les théâtres, lui permettent de donner des billets à ses collegues et des loges au chef de bureau. Il fait à peu pres le nécessaire pour palper ses appointements; mais il ne travaille qu'à ses pieces. Dans les associations dramatiques, il est le piocheur, c'est lui qui rabote le dialogue, tourne les couplets, raccommode une scène et raccorde une coupure. Ses collaborateurs suivent les répétitions, et corrigent ce qu'il exécute. L'employé vaudevilliste devient quelquefois chef de division : il y en a des exemples, dont le plus illustre est Sewrin. Généralement, au milieu de sa carriere administrative, il est au moins sous-chef, car il rend des services à ses supérieurs : il ménage les raccommodements entre le ministre et sa maitresse, il empêche des articles contre des députés ou contre son directeur général. Il a toujours la croix de la Légion d'honneur. Sa tenue est supérieure, il ressemble à un fonctionnaire distingué. D'ailleurs, il est à son aise, il a campagne, il ne se refuse pas le cabriolet de régie. Il dit Scribe, il dit Hugo, Dumas, Delavigne, Auber, Berlioz, il dit même Ancelot tout court. Il connaît tous les auteurs, il dîne presque toujours en ville, il traite au Rocher de Cancale, il a mille écus du ministère, et se fait sept à huit mille francs par an au théâtre avec ses tiers et ses moitiés de pièces. Cet employé n'est pas marié, mais il a *son affaire* au théâtre, on lui connaît un attachement. Il n'a d'esprit que sur la scène et dans ses pièces, car, dans la vie ordinaire, il n'a pas plus d'esprit que tout autre employé. Ses collègues le trouvent bon enfant. Il arrive au bureau quand il veut, on ne lui dit rien; il y apporte des romans qu'il lit pour y trouver, par contre-pied, des traits d'esprit ou des sujets.



Le chef de division.

Une autre figure de ce genre est l'employé homme de lettres qui fait des livres au lieu de faire des pièces. Hélas! son existence n'est pas aussi brillante que celle de son confrère. Il expectore à peine un roman tous les deux ans, qui ne lui donne guère, l'un dans l'autre, qu'un supplément de sept ou huit cents francs par an; mais il fait des articles critiques non signés dans les journaux : il travaille pour avoir le prix Montyon. Il a une existence plus sourde, plus éteinte que celle du vaudevilliste; mais il a la croix de la Légion d'honneur. Il est plus assidu que l'autre à son bureau, car il n'a pas la ressource des loges, des billets de spectacle, pour acheter son indépendance. Il se bat avec la langue française, et corrige ses épreuves à ses moments perdus; mais il se fie si peu à son talent, qu'il ne veut pas perdre ses chances d'avancement : il finit quelquefois par ne plus écrire.

LE CUMULARD. — Cet employé se recommande par son industrie. Clarinette ou haut-bois à l'Opéra-Comique, il est musicien le soir; et le matin il est teneur de livres chez un négociant, de sept heures à neuf heures. En soufflant au théâtre dans un morceau de bois, en suant sang et eau le matin, il se fait ainsi neuf mille francs. Il a une femme charmante, une jolie famille. Le cumulard cultive les arts et les artistes. Sa manie consiste à organiser des concerts où tous les employés de la division vont gratis, car il a besoin d'une excessive in-



dulgence à cause des répétitions. Comme il est très-bon musicien, il ne va qu'aux répétitions générales. L'administration complaisante se prête à cela, soit au ministère, soit au théâtre. D'ailleurs il élève en musique et à la brochette un petit jeune homme qui le remplace et qui doit lui succéder à l'orchestre. Sa femme, qui est très-jolie, et qui a quelque fortune, a son indépendance. Elle ne voit son mari qu'à dîner, et s'est toujours liée avec le chef de division : aussi le cumulard obtient-il de l'avancement. Sa femme reçoit les mercredis, et joue la femme comme il faut. Elle dépense beaucoup en toilette, sans que son ménage en souffre. Ses enfants ont des demi-bourses. Le cumulard a l'esprit de faire la bête, il se vante de son bonheur intérieur.

C'est un bon gros homme, assez *hurluberlu*, comme tous les artistes, mais qui ne manque pas de bon sens. Le chef de bureau, menacé de près par lui, dit que c'est un homme très-fin. Le cumulard

est travailleur, il a de l'esprit, il fait des jeux de mots, il expédie rapidement sa besogne.

L'usurier. — Cet employé a la figure terrible. Il n'a pas deux manières d'être : il est ou pâle, long, verdâtre, le front chauve, l'œil vairon ; ou présente une figure échauffée, boutonneuse, rouge. Il a le sang blanc ou le sang vicié. Il est employé par spéculation, et pour pouvoir vivre sans toucher ni à son capital ni à ses intérêts. Il est silencieux, et donne tout son temps, son intelligence, à l'administration, où il finit par faire son chemin. Il ne rit jamais ; il a les levres minces, il est de bon conseil, mais sentencieux. Personne au bureau ne sait ce qu'il fait, il est muet sur ses opérations. Ses pratiques le trouvent chez lui de sept heures à neuf heures, excepté les quinze et les fins de mois, ou de cinq heures à six heures. Sa soirée est un mystère. C'est cet employé que l'on vient souvent demander, et qui descend causer dans la cour, où il écoute alors plus qu'il ne parle, et à qui des inconnus présentent des papiers qu'il regarde d'un air froid et impassible, et il remonte avec calme, il reprend sa besogne. Il a une tabatière d'or.

Le flatteur. — Cet employé, toujours assez médiocre, se soutient par les services qu'il rend et par la crainte qu'il inspire. Il cause avec le chef de bureau, le chef de division; il les observe et s'insinue dans leur confiance ; il finit par connaitre leurs goûts, leurs caprices; il leur rend des services de toute nature, et les instruit de ce qui se dit et de ce qui se fait dans les bureaux. Malgré le mépris qu'il inspire, il reste : il est indispensable, il a surpris des secrets; et, si à toute cette immense fraude il joint un peu de talent ou de l'ambition, il parvient quelquefois On dit alors qu'il est dévoué : il se laisse, en effet, désavouer, il supporte les malheurs de son audace avec calme, et personne ne s'explique son pouvoir ni sa résignation. On le trouve infâme, et on lui donne la main. On l'appelle le jésuite. Il dénonce un peu, il espionne beaucoup, il y met de l'adresse : on y est toujours pris !

Le commerçant. — Ce genre d'employé est assez commun. La plupart ont des femmes qui sont ou des riches couturières ou des lingères, ou des marchandes de nouveautés, de cachemires, de modes, etc. L'administration aime beaucoup ces sortes de gens : ils sont contents de leur sort, leur traitement leur suffit. Les femmes de ces employés sont aussi satisfaites que l'administration, elles n'ont pas leurs maris sur le dos pendant la journée et sont maîtresses au logis. Ils font d'excellents commis, d'excellents maris et d'excellents ménages. Ces employés ont produit les ménages fantastiques où le mari ne se voit jamais que le dimanche ou les jours de fête. En arrivant chez eux, à cinq heures jusqu'à sept heures, ils entrent dans un cabinet pour mettre les livres de leurs femmes à jour et faire la caisse. Dans les grandes circonstances d'affaires, ils se montrent : un négociant est alors tout étonné de rencontrer un employé rusé qui défend les intérêts de l'établissement. Ces employés sont quelquefois commanditaires dans de fortes maisons de commerce, dans la droguerie, la haute épicerie, la librairie. Il y avait un employé au Trésor qui achetait les pièces de M. Scribe, et qui se nommait Pollet; il achetait aussi des romans. Mais, quand le commerce devient trop intéressant, l'administration a tort, et l'employé quitte la partie. Quelquefois l'employé se trouve engagé dans une entreprise lourde qui lui dévore ses capitaux : il reste alors employé malheureux. Les gens graves de l'administration disent alors que l'on a tort de faire deux choses à la fois. Le proverbe : Il ne faut pas courir deux lievres, court les bureaux.

Le piocheur. — Celui-ci a pris la carrière au sérieux : il étudie les choses, les hommes, les affaires; il pénetre les ressorts de l'administration ; il aime son pays; il possède la partie; il fait des mémoires sur les difficultés. Il est quelquefois sombre et inquiet, comme un homme qui ne sait pas s'il percera ; mais il finit par être apprécié. C'est, dit-on, un cheval à l'ouvrage ; il emporte du travail chez lui, il furète dans le ministere ; il ne fait pas autre chose que de l'administration : il devient enfin un homme spécial, comme l'homme entré pilotin devient contre-amiral ; et le sous-lieutenant, général. Il a la volonté, il l'applique à l'administration ; rien ne le rebute, rien ne le décourage. Chose étrange ! c'est celui-là qui a des envieux et pour lequel chacun est difficile. Le ministre, le chef de division, sont exigeants pour lui ; comme quand dans un attelage il se trouve un bon cheval, c'est à lui que le fouet s'adresse dans les mauvais pas. Quelquefois le piocheur menace de quitter la *baraque* ou la *boutique!* On le retient, on le décore, et il arrive à cinquante ans à être maître des requêtes, directeur, et il défend des projets de loi aux Chambres; et il fait un beau mariage, et le public le regarde comme un homme fiscal, comme un bureaucrate, comme le fléau des contribuables.

Le pauvre employé. — Voici la figure la plus touchante, celle de l'homme qui n'a ni bonheur ni entregent, qui n'a pas de double industrie, qui n'a que sa place, et qui s'est marié avec une femme qu'il aime. Pour Augustine, il se prive de tout. Il est ponctuel, il déploie les plus hautes vertus, il demeure hors barrière. Sa femme, qui se permet à peine une femme de ménage, nourrit son enfant, fait tout chez elle et marchande elle-même les moindres choses. Le ménage vit avec dix-huit cents francs, et s'en contente pendant vingt ans, sans pouvoir mettre un sou de côté. Ces deux êtres intéressants ont réussi, dans la vie, à payer de modestes meubles en acajou, quatre robes, deux chapeaux et les souliers de la femme chaque année, les bottes et les habillements du mari. Dans cette lutte entre le ventre et la main, l'intelligence s'est ou effacée ou agrandie. L'employé invente des corsets mécaniques ou des biberons, des pompes à incendie ou des paracrottes, des cheminées qui ne consomment pas de bois ou des fourneaux qui cuisent les côtelettes avec trois feuilles de papier. Il se fait voler par celui qui lui prête des fonds pour le brevet, et retombe dans la misère ; ou bien il atteint sa retraite, et cherche une place dans une administration particulière. S'il meurt avant sa retraite, on ne sait ce que devient ni sa femme ni son enfant.

Les ministres ne s'inquiètent en aucune maniere de ces pauvres victimes.



Le garçon de bureau.

CHAPITRE X.

Résumé.

Vous devez apercevoir maintenant pourquoi tout va si lentement dans le pays de bureaucratie. L'État payant très-peu ses employés, les employés sont obligés d'avoir une double existence, de faire deux choses, de se partager entre l'administration et une autre industrie ; en sorte que les affaires souffrent, vont lentement, et ne peuvent pas aller autrement. On se demande comment la maison Rothschild, qui a tout autant de détails que le ministère des finances, qui remue autant de capitaux, qui est obligée de savoir les ressources et les finances non-seulement de la France, mais de l'Angleterre, de l'Espagne, de la Belgique, de l'Autriche et de Naples, du pape et du grand Turc, qui paye autant d'intérêts que la France, et qui a des relations avec toutes les villes d'Europe, fait ses affaires avec vingt commis quand le ministère des finances en a plus de mille. Les vingt employés des Rothschild travaillent dix fois plus que ceux du Trésor ; mais ils ont un avenir, ils apprennent à être banquiers, ils veulent savoir comment on gagne des millions, ils voient une récompense proportionnée à leurs efforts; tandis que les employés, en France, ont un misérable avenir, peu d'honneur, quoique très-honorables, et n'apprennent que la dépense sans apprendre la recette. Autrefois, dans les ministères français, les efforts, les travaux, pouvaient être récompensés : un ministère attendait le petit employé Colbert, Letellier, de Lyonne. Aujourd'hui il faut être député pour devenir administrateur.

Les traitements ne sont point proportionnés aux exigences du service. Cent employés à douze mille francs feraient mieux et plus promptement que mille employés à douze cents francs. Mais la machine est ainsi montée, il faudrait la briser et la refaire; et personne n'en a le courage en présence de la tribune et des sottes déclamations de l'opposition, ou des terribles puffs de la presse. Il s'ensuit qu'il n'y a point solidarité entre le gouvernement et l'administration : un ministre veut et ne veut pas, il y a des lenteurs interminables entre les choses et les résultats. Si le vol d'un écu est impossible, il existe des collusions dans la sphère des intérêts. On ne concède certaines opérations qu'après des stipulations secrètes, impossibles à surprendre. Enfin les employés, depuis le plus petit jusqu'au chef de bureau, ont leurs opinions à eux, ne sont pas les mains d'une cervelle, c'est-à-dire, n'agissent pas tous dans la pensée du gouvernement ; ils peuvent parler contre lui, voter contre lui, juger contre lui.

La subordination n'existe pas dans l'administration à Paris. Un commis-rédacteur pourra très-bien humilier son chef de division en le rencontrant à pied dans les Champs-Elysées, quand il sera, lui, en voiture élégante avec une jolie femme. Un employé supérieur, un directeur, qui fait et défait des préfets, qui décide des choses les plus graves dans l'État, n'est presque rien dans Paris. On a beaucoup perdu en repoussant les costumes et les uniformes, auxquels tenait tant Napoléon.

Sur les neuf heures que tout employé doit à l'État dans les bureaux, il y en a bien quatre et demie de perdues en conversations, en narrés, en disputes, en taille de plumes, en intrigues. Ainsi, l'État perd cinquante pour cent dans le travail. Il pourrait faire faire pour dix millions ce qu'il paye vingt. Les variétés d'employés que nous avons décrites constituent les rouages de la machine. Maintenant voici les moteurs !

CHAPITRE XI.

Le chef de bureau.

Au-dessus de toutes les figures que vous pouvez imaginer d'après les types de commis se dresse en premier lieu la physionomie assez curieuse du chef de bureau, qui est dans l'administration ce que le colonel est dans l'armée. Mais, hélas! il ressemble bien plus à un régent de collége qu'à un colonel. On ne parvient pas au poste de chef de bureau avant quarante ou cinquante ans, et presque tous les chefs de bureau ont passé par la filière administrative. Assurément, pour être un homme remarquable en arrivant à ce poste, il faut avoir été bien vigoureusement doué par la nature, et avoir possédé des qualités bien éminentes. Le chef de bureau doit être nécessairement travailleur, et il offre à cet âge, sur une figure fatiguée, un air assez content de lui-même. Il est presque toujours décoré, il a peu de cheveux, il est rarement somptueux ou recherché dans sa mise ; mais il a surtout le dégoût empreint sur la figure : aucun d'eux ne trouve que le jeu vaille la chandelle. Il eût été bien autre chose dans toute autre carrière ! Parmi les chefs de bureau, il s'en trouve de bonnes gens, unis, tout ronds, mais le plus souvent ils ont je ne sais quoi d'acerbe et de despotique dans la physionomie. Ils ont tous à se plaindre ou des hommes, ou des choses, ou des ministres. Sachez bien que tous ont la conviction profonde des résultats qui sont consignés au chapitre précédent. Entre quatre murs ou en rase campagne, il n'en est pas un qui ne vous dise : — C'est une drôle de chose, allez, que l'administration ! Ils ont vu le bien possible en théorie, impossible en pratique; ils ont vu les résultats les plus contraires aux promesses : ils ne croient à rien et croient à tout. Résignés sur tout, ils accomplissent les affaires, comme Pilate prononçait le jugement de Jésus-Christ, en se lavant les mains. Ils ont des sourires et des regards si bien à eux, que, pour qui connaît bien les physionomies parisiennes, en voyant un homme dans un omnibus, décoré, en habit bleu ou noir, le visage fatigué, creusé comme celui du bon Charles Nodier, sans le fin sourire de Villemain, mais désillusionné comme celui d'Henri Monnier, il n'hésite pas et se dit : — C'est un chef de bureau !

Dans les bureaux, le chef est ou *chien* ou *bon enfant* : il n'a que ces deux caractères. Le *chien* est dur, exigeant, tracassier, méticuleux. Il a une mauvaise santé, il a eu des passe-droits, il rend à ses employés les maux qu'on lui a faits; il est rogue, prétentieux avec le public, et, avec ses employés, absolu, tranchant; il n'adoucit point les refus; il y a chez lui du professeur, du juge et de l'académicien jaloux. Le *bon enfant* est calme, indulgent, complaisant sans se laisser duper ; il jouit d'une bonne santé. Ordinairement les chefs de bureau de ce genre ont des succès auprès du beau sexe. Ils sont aimables *avec les femmes*, ils sont hommes du monde, assez coquets dans leur mise, ils dorent les pilules et font des réprimandes en faisant observer tout ce qu'elles leur coûtent à faire.

En général il y a une grande ligne de démarcation entre les chefs de bureau et les autres employés. Les chefs de bureau sont, eux, assez bien avec les chefs de division, comme sont les colonels avec les généraux ; car, à mesure qu'on s'élève, les manières et les idées se simplifient, l'horizon s'agrandit, les boutonnières fleurissent, les figures prennent du caractère, l'homme a du ventre, et le traitement permet de *vivre* à Paris.

CHAPITRE XII.

Le chef de division.

Le chef de bureau peut encore être un homme ordinaire, mais le chef de division est toujours un homme distingué. Quand il prend le nom de directeur, c'est, comme nous l'avons dit, un homme politique. Quant aux directeurs généraux, ils se croient tous des hommes d'État. Le malheur du chef de division est de tellement ressembler à un chef de bureau, que souvent il n'y a réellement entre eux que la différence du traitement et de la nomenclature, car le chef de division a toujours beaucoup de qualifications. Jugez ce que tient de place dans l'almanach royal : M. Buireau-Leschevin, directeur du personnel, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, du Lion de Belgique, de Saint-Ferdinand d'Espagne, de Saint-Wladimir de Russie, troisième classe, et membre libre de l'Institut; maître des requêtes en service extraordinaire, député d'un département ou membre du conseil général de la Seine, et toujours le fantastique *etc*.

Le chef de division protége ses employés ; il leur permet de prendre l'air le *jour des Anglais*, qui est le jour public où les créanciers peuvent entrer et faire des scènes à leurs débiteurs. Ce digne homme rudoie les créanciers qui s'adressent à lui, il se prête aux combinaisons qui peuvent rendre inutiles les oppositions sur traitements, et quelquefois obtient du ministre le payement d'une petite dette criarde. Il s'efforce d'être le père de *ses* employés. Les chefs de division sont, comme nous l'avons dit, la monnaie du ministre, ils sont donc l'âme des ministères, et gouvernent les ministres. Le nerf, l'existence, la gloire du chef de division, c'est le *Rapport*.

Quand les rois eurent des ministres, ce qui n'a commencé que sous Louis XIV, ils se firent faire des rapports sur les questions importantes. Insensiblement les ministres ont fait comme les rois, puisque

sept ministres sont la monnaie d'un roi. Maintenant les ministres, occupés de se défendre devant la Chambre, sont plus que jamais menés par les lisières du rapport. Il ne se présente rien d'important dans l'administration que le ministre, à la chose la plus urgente, ne réponde : — J'ai demandé un rapport. Le rapport, c'est, pour l'affaire et pour le ministre, ce qu'est le rapport à la Chambre des députés pour les lois : une consultation où sont traitées les raisons contre et pour avec plus ou moins de partialité; en sorte que le ministre est aussi avancé avant qu'après le rapport.

Il semble que l'on est ministre pour avoir de la décision, connaître les affaires et les faire marcher; mais non, le rapport règne en France depuis le colonel jusqu'au maréchal, depuis les préfets jusqu'aux ministres, depuis la Chambre jusqu'à la loi. Tout se discute, se balance et se contre-balance de vive voix et par écrit, tout prend la forme littéraire; la France rapporte, rapporte tant, qu'elle se ruine malgré de si beaux rapports, elle perd son temps, elle disserte au lieu d'agir. Il se fait en France un million de rapports écrits par année. Il s'ensuit que les bureaucrates règnent.

Un ministre vous a donné les plus belles assurances; vous revenez dans les bureaux; on vous dit : — On fait le rapport au ministre. Vous vous trouvez alors face à face avec une lame de couteau ou une massue, selon le tempérament du redoutable chef de division. Comprenez-vous? De là cet axiome :

10e AXIOME. — Le rapport est un report, et quelquefois un apport.

Il ne faut cependant qu'un moment pour prendre un parti; quoi qu'on fasse, il faudra décider. Plus vous aurez mis en bataille de raisons pour et de raisons contre, moins le jugement sera sain. Les plus belles choses de la France se sont faites quand il n'existait pas de rapports et que les décisions étaient spontanées. Le chef de division marche sur deux béquilles : le rapport en est une, le mémoire est l'autre.

Nous pourrions faire de Madagascar notre Botany-Bay. Quels sont les moyens à employer? comment faire? Le directeur des colonies passe un an à préparer un mémoire où la possibilité est établie, où les ressources sont indiquées. On met le mémoire dans un carton, il y dort, ou, si la chose est urgente, on passe immédiatement à l'exécution. Mais un inventeur propose à la marine un moyen de dessaler l'eau de la mer, le ministre demande un rapport. Le rapport dit que cela est si difficile, que c'est impossible; la marine, depuis cent ans, est ennuyée de propositions de ce genre. Il propose de nommer une commission de savants : l'homme, ennuyé, va en Angleterre, et vend son procédé. Avez-vous compris? Voilà le chef de division : il peut tout aussi bien être une célèbre ganache qu'un grand homme inconnu.

CHAPITRE XIII.

Le garçon de bureau

Sous cette pyramide humaine, en haut de laquelle est le ministre, se trouve un homme heureux, caché dans un coin, sous sa crypte, derrière son paravent, sous sa livrée de drap bleu à bordure multicolore; cet homme, c'est le garçon de bureau. Le garçon de bureau peut très-bien, le soir, devenir changeur de contremarques à la porte d'un théâtre, ou receveur dans un bureau grillé, ou porteur d'un journal du soir. Le garçon de bureau ne peut pas aller au-dessus de l'huissier; mais, comme il y a peu d'huissiers aujourd'hui, comme les ministres et les directeurs généraux exigent un certain physique, une certaine figure, des mollets et des manières, cette place est le bâton de maréchal des garçons de bureau, c'est-à-dire très-rare.

Véritables piliers de ministères, experts des coutumes bureaucratiques, ces garçons, sans besoins, bien chauffés, vêtus aux dépens de l'administration, riches de leur sobriété, sondent jusqu'au vif les employés : ils n'ont d'autre moyen de se désennuyer que de les observer; ils connaissent leurs manies, savent jusqu'où ils peuvent s'avancer dans le prêt, et font d'ailleurs les commissions avec discrétion. Ils engagent ou dégagent au mont-de-piété pour les employés, achètent les reconnaissances et prêtent sans intérêt. Voici pourquoi. Aucun employé ne prend d'eux la moindre somme sans la rendre en y joignant une gratification : les sommes sont légères, les temps de prêt très-courts, il s'ensuit des placements à la petite semaine, excessivement sûrs et profitables.

Serviteurs sans maîtres, quittant leur livrée à cinq heures, ayant peu d'ouvrage, ces garçons ont de sept à huit cents francs d'appointements. Les étrennes, les gratifications, portent leurs émoluments à douze cents francs, et ils sont en position d'en gagner autant avec les employés. Leur industrie du soir leur rapporte à peu près trois cents francs. Enfin leurs femmes sont gardemalades, font des reprises aux cachemires, blanchissent et raccommodent les dentelles, sont marchandes à la toilette, et quelquefois tiennent des bureaux de tabac, ou sont concierges dans des maisons opulentes, et gagnent autant que leurs maris. Aussi n'est-il pas rare de voir des garçons de bureau électeurs ayant une maison dans Paris. Après trente ans, ils ont une pension de six cents francs. Vous trouverez dans le livre des pensions, des garçons de bureau retraités à treize et quatorze cents francs.

La figure de cet employé du dernier ordre est plus curieuse qu'on ne le pense, car le vrai philosophe est rare; et ce garçon, qui n'est jamais célibataire, est le philosophe des administrations. Les garçons voient tout dans les bureaux, ils ont leurs jugements à eux, leur petite politique; ils ont leur importance aux yeux du public, ils sont les eunuques de ce vaste sérail : moins ils ont à faire, plus ils se plaignent. Si le garçon d'un bureau est, par hasard, appelé dix fois dans une matinée, s'il va d'un ministère à un autre trois fois; s'il est renvoyé d'une division à l'autre comme un volant sur deux raquettes, il se plaint, il dit que c'est à en perdre la tête.

Voici le beau idéal du garçon de bureau. Quand, en 1830, il y eut ce grand mouvement national qui ne peut se rendre que par cette profonde pensée politique : *Ote-toi de là que je m'y mette!* qui dirigea la conduite de tous les libéraux, les bureaux furent agités, il y eut des déménagements de fond en comble. Cette révolution pesa principalement sur les garçons de bureau, qui n'aiment guère les nouveaux visages. Un de nos amis, venu de bonne heure au ministère, a entendu le dialogue suivant entre deux garçons : Eh bien! comment va le tien? Il s'agissait d'un chef de division. — Ne m'en parle pas, je n'en peux rien faire. Il me sonne pour me demander si j'ai vu son mouchoir ou sa tabatière. Il reçoit sans faire attendre, pas la moindre dignité. Moi, je suis obligé de lui dire : Mais, monsieur, M. le comte votre prédécesseur, dans l'intérêt du pouvoir, il bûchait son fauteuil avec son canif pour faire croire qu'il travaillait. Et il brouille tout! je trouve tout sens dessus dessous : c'est un bien petit esprit. Et le tien? — Le mien, oh! j'ai fini par le former, il sait maintenant où est son papier à lettres, ses enveloppes, son bois, toutes ses affaires. Mon autre jurait, celui-là est doux... mais ça n'a pas le grand genre, il n'est pas décoré, je n'aime pas qu'un chef soit sans décoration; on peut le prendre pour un de nous, c'est humiliant. Il emporte le papier de bureau, et il m'a demandé si je pouvais aller servir chez lui des jours de soirée. — Eh! quel gouvernement, mon cher! — Oui, tout le monde carotte. — Pourvu qu'on ne nous rogne pas!... — J'en ai peur! La Chambre est bien près regardante. On chicane le bois des bûches. — Eh bien! ça ne durera pas longtemps, s'ils prennent ce genre-là.

CHAPITRE XIV.

Le retraité.

Tant que l'on est employé, dans tous les bureaux, dans toutes les administrations, il n'y a qu'un cri, une pensée, une seule romance dont voici les paroles : — Ah! quand aurai-je fini mon temps? quand pourrai-je quitter? quand pourrai-je prendre ma retraite? J'ai encore tant d'années à faire, et puis mes trente ans seront accomplis! J'irai vivre à la campagne! Ceux qui n'ont plus que deux ans, cinq ans, dix-huit mois, tout le monde les trouve heureux, et chacun leur sourit : ils s'en iront! ils feront place aux jeunes!

Quand arrive le moment, il en est de l'employé comme de mademoiselle Mars et des acteurs; ils se sentent verts et pleins d'activité, jamais ils n'ont eu plus de *judiciaire*. Si d'imprudentes impatiences leur rappellent leur retraite, ils crient, et il se chante un nocturne invariable : — Quelle injustice! je commence à joindre les deux bouts, je viens d'établir ma fille, j'ai de l'expérience. l'État peut jouir de mes connaissances, et c'est quand on devient bon à quelque chose que l'on vous renvoie. D'un trait de plume, on vous enlève la moitié de votre *avoir*. Et que faire? est-ce à cinquante-cinq ans que l'on prend une carrière? L'employé oublie toutes ses récriminations contre les vieillards stupides, les ganaches qui fermaient aux jeunes gens l'entrée de la carrière; il se débat contre le ministre, contre le chef du personnel : il les apitoie, il se cramponne à son fauteuil comme un

condamné à mort s'attache à la charrette. Mais enfin il est mis à la retraite, il faut quitter ses cartons, cette atmosphère, ces paperasses abhorrées et adorées tour à tour. — Que vais-je devenir, avec cet homme-là chez moi toute la journée? dit sa femme. A quoi l'occuper? Il est si tâtillon, si touche-à-tout, si minutieux, si drôle! Allez, dit-elle à ses amies, vous ne le connaissez pas! il va falloir lui fourrer quelque chose dans la tête! Sa pension à faire régler l'occupera pendant quelque temps; mais après? Une femme de quarante-cinq ans a généralement peu les moyens d'amuser un homme de cinquante-cinq ans. Le ménage tourne alors les yeux sur Passy, Belleville, Pantin, Saint-Germain, Versailles. L'employé retraité devient un infatigable liseur de journaux, il les lit depuis le titre jusqu'au nom du gérant, il étudie les annonces, et cela lui prend trois heures; puis il flâne, il atteint péniblement son dîner; mais, une fois là, tout est sauvé. Le soir il fait sa partie, il va en société. Beaucoup d'employés retraités s'adonnent à la pêche, occupation qui a beaucoup d'analogie avec celle du bureau. Quelques autres, hommes malicieux, se font actionnaires, perdent leurs fonds, mais ils retrouvent une place dans les entreprises. Il y en a qui deviennent maires de village ou adjoints, et qui continuent leurs poses bureaucratiques. Tous se débattent contre leurs anciennes habitudes, il y en a qui sont dévorés du spleen; ils meurent de leurs circulaires rentrées, ils ont non pas le ver, mais le carton solitaire : ils ne peuvent pas voir un carton blanc bordé de bleu sans que cela ne les impressionne. La mortalité sur les employés retraités est effrayante. Ce mot : — Le père *chose* est mort! retentit souvent dans les ministères, et se dit sans compassion. Il n'obtient d'autre réponse qu'un : — Tiens! ou : — Eh bien! ça ne m'étonne pas.

Quelquefois suit la biographie du défunt, ainsi dépeint : — C'était un drôle de corps! — Oh! oui. — Figurez-vous que le père *chose* écrivait un journal de sa vie, il écrivait l'achat d'un chapeau, le sou donné à un pauvre, et même... — Bah! — Parole d'honneur, il faisait des ronds devant le jour du mois à son almanach! — Pas possible! — Sa femme me l'a dit! — C'était bien leste! dit le loustic du bureau.

Ou bien : — Le père *chose* avait la fureur de mettre des bûches dans le poêle, il nous faisait crever de chaleur, il avait l'hiver dans le ventre. Il est entré un matin et nous a dit : Ma mère est morte! absolument comme il aurait dit : Je me suis acheté ce petit pain de seigle. Il dormait toujours. En travaillant il s'endormait, sa plume, qu'il tenait toujours, faisait des points sur son papier. — Ou bien : le père *chose* était un fameux farceur; il buvait de la tisane quatre mois de l'année sur douze il avait du malheur.

— Il sera mort de quelque paysanne, le vieux scélérat! Il était bien ennuyeux, et comme il vous recevait le monde : — Qu'y a-t-il pour votre service? Poli comme une bûche.

11e AXIOME. — La vie des bureaux est double.

Quand on se destine à l'administration, il faut y entrer par la tête au lieu de se mettre à la queue. Pour devenir chef de division, faites-vous nommer député, devenez taquin ou rendez des services comme M. Piet sous la Restauration, passez pour un homme spécial, vous devenez directeur général ou chef de division. L'antichambre de l'administration est la Chambre, la cour en est le boudoir, le chemin ordinaire en est la cave.

12e AXIOME. — Pour être quelque chose, il faut commencer par être tout.

Pour servir l'Etat il faut être riche, et beaucoup de gens s'imaginent qu'on s'enrichit en servant l'Etat. L'Etat vole autant ses employés que les employés volent le temps dû à l'Etat. On travaille peu parce qu'on reçoit peu. La Chambre veut administrer, et les administrateurs veulent être législateurs. Le gouvernement veut administrer, et l'administration veut gouverner. Aussi les lois sont-elles des règlements, et les ordonnances deviennent-elles parfois des lois.

Il y a une réforme administrative à faire. Les traitements, les pensions et rentes forment les trois quarts du budget, et c'est un peu trop. Si la France, le pays le mieux administré de l'Europe, est ainsi, jugez de ce que doivent être les autres!

L'Académie des sciences morales et politiques devrait bien proposer un prix pour qui résoudra cette question : *Quel est l'État le mieux constitué de celui qui fait beaucoup de choses avec peu d'employés, ou de celui qui fait peu de choses avec beaucoup d'employés?*

Tel est notre dernier mot, il est profond comme le budget, aussi compliqué qu'il paraît simple, et met un lampion sur ce casse-cou, sur ce trou, sur ce gouffre, sur ce volcan appelé par le *Constitutionnel l'horizon politique*.

PROPOSITION.

M. de Cormenin est prié de faire un rapport sur le nombre et les attributions des employés sous la République.

FIN DE L'EMPLOYÉ.

L'ÉPICIER

D'autres, des ingrats, passent insouciamment devant la sacro-sainte boutique d'un épicier. Dieu vous en garde ! Quelque rebutant, crasseux, mal en casquette que soit le garçon, quelque frais et réjoui que soit le maître, je les regarde avec sollicitude et leur parle avec la déférence qu'a pour eux le *Constitutionnel*. Je laisse aller un mort, un évêque, un roi, sans y faire attention, mais je ne vois jamais avec indifférence un épicier.

A mes yeux, l'épicier, dont l'omnipotence ne date que d'un siècle, est une des plus belles expressions de la société moderne.

N'est-il donc pas un être aussi sublime de résignation que remarquable par son utilité, une source constante de douceur, de lumière, de denrées bienfaisantes ?

Enfin, n'est-il plus le ministre de l'Afrique, le chargé d'affaires des Indes et de l'Amérique ?

Certes, l'épicier est tout cela ; mais, ce qui met le comble à ses perfections, il est tout cela sans s'en douter. L'obélisque sait-il qu'il est un monument ?

Ricaneurs infâmes, chez quel épicier êtes-vous entrés qui ne vous ait gracieusement souri, sa casquette à la main, tandis que vous gardiez votre chapeau sur la tête ?

Le boucher est rude, le boulanger est pâle et grognon ; mais l'épicier, toujours prêt à obliger, montre dans tous les quartiers de Paris un visage aimable.

Aussi, à quelque classe qu'appartienne le piéton dans l'embarras, ne s'adresse-t-il ni à la science rébarbative de l'horloger, ni au comptoir bastionné de viandes saignantes où trône la fraîche bouchère, ni à la grille défiante du boulanger ; entre toutes les boutiques ouvertes, il attend, il choisit celle de l'épicier pour changer une pièce de cent sous ou pour demander son chemin ; il est sûr que cet homme, le plus chrétien de tous les commerçants, est à tous, bien que le plus occupé, car le temps qu'il donne aux passants, il se le vole à lui-même.

Mais, quoique vous entriez pour le déranger, pour le mettre à contribution, il est certain qu'il vous saluera ; il vous marquera même de l'intérêt, si l'entretien dépasse une simple interrogation et tourne à la confidence.

Vous trouveriez plus facilement une femme mal faite qu'un épicier sans politesse.

Retenez cet axiome, répétez-le pour contre-balancer d'étranges calomnies.

Du haut de leur fausse grandeur, de leur implacable intelligence ou de leurs barbes artistement taillées, quelques gens ont osé dire *Raca !* à l'épicier.

Ils ont fait de son nom un mot, une opinion, une chose, un système, une figure européenne et encyclopédique comme sa boutique.

On crie : Vous êtes des épiciers ! pour dire une infinité d'injures.

Il est temps d'en finir avec ces Dioclétiens de l'épicerie.

Que blâme-t-on chez l'épicier ?

Est-ce son pantalon plus ou moins brun rouge, verdâtre ou chocolat ? ses bas bleus dans des chaussons, sa casquette de fausse loutre garnie d'un galon d'argent verdi ou d'or noirci, son tablier à pointe triangulaire arrivant au diaphragme ?

Mais pouvez-vous punir en lui, vile société sans aristocratie et qui travaillez comme des fourmis, l'estimable symbole du travail ?

Serait-ce qu'un épicier est censé ne pas penser le moins du monde, ignorer les arts, la littérature et la politique ?

Et qui donc a engouffré les éditions de Voltaire et de Rousseau ?

Qui donc achète *Souvenirs et Regrets* de Dubufe ?

Qui a usé la planche du *Soldat Laboureur*, du *Convoi du Pauvre*, celle de l'*Attaque de la barrière de Clichy* ?

Qui pleure aux mélodrames ?

Qui prend au sérieux la Légion d'honneur ?

Qui devient actionnaire des entreprises impossibles ?

Qui voyez-vous aux premières galeries de l'Opéra-Comique quand on joue *Adolphe et Clara*, ou les *Rendez-vous bourgeois ?*

Qui hésite à se moucher au Théâtre-Français quand on chante *Chatterton ?*

Qui lit Paul de Kock ?

Qui court voir et admirer le Musée de Versailles ?

Qui a fait le succès du *Postillon de Longjumeau ?*

Qui achète les pendules à mamelucks pleurant leur coursier ?

Qui nomme les plus dangereux députés de l'opposition, et qui appuie les mesures énergiques du pouvoir contre les perturbateurs ?

L'épicier, l'épicier, toujours l'épicier !

Vous le trouverez l'arme au bras sur le seuil de toutes les nécessités, même les plus contraires, comme il est sur le pas de sa porte, ne comprenant pas toujours ce qui se passe, mais appuyant tout par son silence, par son travail, par son immobilité, par son argent !

Si nous ne sommes pas devenus sauvages, Espagnols ou saint-simoniens, rendez-en grâce à la grande armée des épiciers. Elle a tout maintenu. Peut-être maintiendra-t-elle l'un comme l'autre, la république comme l'empire, la légitimité comme la nouvelle dynastie ; mais certes elle maintiendra !

Maintenir est sa devise. Si elle ne maintenait pas un ordre social quelconque, à qui vendrait-elle ?

L'épicier est la chose jugée qui s'avance ou se retire, parle ou se tait aux jours des grandes crises.

Ne l'admirez-vous pas dans sa foi pour les niaiseries consacrées ?

Empêchez-le de se porter en foule au tableau de Jeanne Gray, de doter les enfants du général Foy, de souscrire pour le Champ-d'Asile, de se ruer sur l'asphalte, de demander la translation des cendres de Napoléon, d'habiller son enfant en lancier polonais, ou en artilleur de la garde nationale, selon la circonstance.

Tu l'essayerais en vain, fanfaron Journalisme, toi qui, le premier, inclines plume et presse à son aspect, lui souris, et lui tends incessamment la chatière de ton abonnement !

Mais a-t-on bien examiné l'importance de ce viscère indispensable à la vie sociale, et que les anciens eussent déifié peut-être ? Spéculateur, vous bâtissez un quartier, ou même un village ; vous avez construit plus ou moins de maisons, vous avez été assez osé pour élever une église ; vous trouvez des espèces d'habitants, vous ramassez un pédagogue, vous espérez des enfants ; vous avez fabriqué quelque chose qui a l'air d'une civilisation, comme on fait une tourte : il y a des champignons, des pattes de poulets, des écrevisses et des boulettes ; un presbytère, des adjoints, un garde-champêtre et des administrés : rien ne tiendra, tout va se dissoudre, tant que vous n'aurez pas lié ce microcosme par le plus fort des liens sociaux, par un épicier. Si vous tardiez à planter au coin de la rue principale un épicier, comme vous avez planté une croix au-dessus du clocher, tout déserterait. Le pain, la viande, les tailleurs, les prêtres, les souliers, le gouvernement, la solive, tout vient par la poste, par le roulage ou le

couche, mais l'épicier doit être là, rester là, se lever le premier, se coucher le dernier, ouvrir sa boutique à toute heure aux chalands, aux cancans, aux marchands. Sans lui, aucun de ces excès qui distinguent la société moderne des sociétés anciennes, auxquelles l'eau-de-vie, le tabac, le thé, le sucre, étaient inconnus. De sa boutique procède une triple production pour chaque besoin : thé, café, chocolat, la conclusion de tous les déjeuners réels ; la chandelle, l'huile et la bougie, sources de toutes lumières ; le sel, le poivre et la muscade, qui composent la rhétorique de la cuisine ; le riz, le haricot et le macaroni, nécessaires à toute alimentation raisonnée ; le sucre, les sirops et la confiture, sans quoi la vie serait bien amère ; les fromages, les pruneaux et les mendiants, qui, selon Brillat-Savarin, donnent au dessert sa physionomie. Mais ne serait-ce pas dépeindre tous nos besoins que détailler les unités à trois angles qu'embrasse l'épicerie ? L'épicier lui-même forme une trilogie : il est électeur, garde national et juré. Je ne sais si les moqueurs ont une pierre sous la mamelle gauche ; mais il m'est impossible de railler cet homme quand, à l'aspect des billes d'agate contenues dans ses jattes de bois, je me rappelle le rôle qu'il jouait dans mon enfance. Ah ! quelle place il occupe dans le cœur des marmots auxquels il vend le papier des cocottes, la corde des cerfs-volants, les soleils et les dragées ! Cette homme, qui tient dans sa montre des cierges pour notre enterrement et dans son œil une larme pour notre mémoire, côtoie incessamment notre existence : il vend la plume et l'encre au poete, les couleurs au peintre, la colle à tous. Un joueur a tout perdu, veut se tuer : l'épicier lui vendra les balles, la poudre ou l'arsenic ; le vicieux personnage espère tout regagner : l'épicier lui vendra des cartes. Votre maîtresse vient, vous ne lui offrirez pas à déjeuner sans l'intervention de l'épicier, elle ne fera pas une tache à sa robe qu'il ne reparaisse avec l'empois, le savon, la potasse. Si, dans une nuit douloureuse, vous appelez la lumière à grands cris, l'épicier vous tend le rouleau rouge du miraculeux, de l'illustre Fumade, que ne détrônent ni les briquets allemands, ni les luxueuses machines à soupape. Vous n'allez point au bal sans son vernis. Enfin, il vend l'hostie au prêtre, le *cent-sept-ans* au soldat, le masque au carnaval, l'eau de Cologne à la plus belle moitié du genre humain. Invalide, il te vendra le tabac éternel que tu fais passer de ta tabatière à ton nez, de ton nez à ton mouchoir, de ton mouchoir à ta tabatière : le nez, le tabac et le mouchoir d'un invalide ne sont ils pas une image de l'infini aussi bien que le serpent qui se mord la queue ? Il vend des drogues qui donnent la mort, et des substances qui donnent la vie, il s'est vendu lui-même au public comme une âme à Satan. Il est l'alpha et l'oméga de notre état social. Vous ne pouvez faire un pas ou une lieue, un crime ou une bonne action, une œuvre d'art ou de débauche, une maîtresse ou un ami, sans recourir à la toute-puissance de l'épicier. Cet homme est la civilisation en boutique, la société en cornet, la nécessité armée de pied en cap, l'encyclopédie en action, la vie distribuée en tiroirs, en bouteilles, en sachets. Nous avons entendu préférer la protection d'un épicier à celle d'un roi : celle du roi vous tue, celle de l'épicier fait vivre. Soyez abandonné de tout, même du diable ou de votre mère, s'il vous reste un épicier pour ami, vous vivrez chez lui, comme le rat dans son fromage.

Nous tenons tout, vous disent les épiciers avec un juste orgueil.

Ajoutez : Nous tenons à tout.

Par quelle fatalité ce pivot social, cette tranquille créature, ce philosophe pratique, cette industrie incessamment occupée a-t-elle donc été prise pour type de la bêtise ? Quelles vertus lui manquent ? Aucune. La nature éminemment généreuse de l'épicier entre pour beaucoup dans la physionomie de Paris. D'un jour à l'autre, ému par quelque catastrophe ou par une fête, ne reparait-il pas dans le luxe de son uniforme, après avoir fait de l'opposition en bizet ? ses mouvantes lignes bleues à bonnets ondoyants accompagnent en pompe les illustres morts ou les vivants qui triomphent, et se mettent galamment en espaliers fleuris à l'entrée d'une royale mariée. Quant à sa constance, elle est fabuleuse. Lui seul a le courage de se guillotiner lui-même tous les jours avec un col de chemise empesé. Quelle intarissable fécondité dans le retour de ses plaisanteries avec ses pratiques ! avec quelles paternelles consolations il ramasse les deux sous du pauvre, de la veuve et de l'orphelin ! avec quel sentiment de modestie il pénètre chez ses clients d'un rang élevé ! Direz-vous que l'épicier ne peut rien créer ? QUINQUET était un épicier ; après son invention, il est devenu un mot de la langue, il a engendré l'industrie du lampiste.

Ah ! si l'épicerie ne voulait fournir ni pairs de France ni députés, si elle refusait des lampions à nos réjouissances, si elle cessait de piloter les piétons égarés, de donner de la monnaie aux passants, et un verre de vin à la femme qui se trouve mal au coin de la borne, sans vérifier son état ; si le quinquet de l'épicier ne protestait plus contre le gaz son ennemi, qui s'éteint à onze heures ; s'il se désabonnait au *Constitutionnel*, s'il devenait progressif, s'il déblatérait contre le prix Monthyon, s'il refusait d'être capitaine de sa compagnie, s'il dédaignait la croix de la Légion d'honneur, s'il s'avisait de lire les livres qu'il vend en feuilles dépareillées, s'il allait entendre les symphonies de Berlioz au Conservatoire ; s'il admirait Géricault en temps utile, s'il feuilletait Cousin, s'il comprenait Ballanche, ce serait un être dépravé qui mériterait d'être la poupée éternellement abattue, éternellement relevée, éternellement ajustée par la saillie de l'artiste affamé, de l'ingrat écrivain, du saint-simonien au désespoir. Mais examinez-le, ô mes concitoyens ! Que voyez-vous en lui ? Un homme, généralement court, joufflu, à ventre bombé, bon père, bon époux, bon maître. A ce mot, arrêtons-nous.

Qui s'est figuré le Bonheur autrement que sous la forme d'un petit garçon épicier, rougeaud, à tablier bleu, le pas sur la marche d'un magasin, regardant les femmes d'un air égrillard, admirant sa bourgeoise, n'ayant rien, rieur avec les chalands, content d'un billet de spectacle, considérant le patron comme un homme fort, enviant le jour où il se fera comme lui la barbe dans un miroir rond, pendant que sa femme lui apprêtera sa chemise, sa cravate et son pantalon ? Voilà la véritable Arcadie ! Etre berger comme le veut Poussin n'est plus dans nos mœurs. Etre épicier, quand votre femme ne s'amourache pas d'un Grec qui vous empoisonne avec votre propre arsenic, est une des plus heureuses conditions humaines.

Artistes et feuilletonistes, cruels moqueurs qui insultez au génie aussi bien qu'à l'épicier, admettons que ce petit ventre rondelet doive inspirer la malice de vos crayons. Oui, malheureusement quelques épiciers, en présentant arme, présentent une panse rabelaisienne qui dérange l'alignement inespéré des rangs de la garde nationale à une revue, et nous avons entendu des colonels poussifs s'en plaindre amèrement. Mais qui peut concevoir un épicier maigre et pâle ? il serait déshonoré, il irait sur les brisées des gens passionnés. Voilà qui est dit, il a du ventre. Napoléon et Louis XVIII ont eu le leur, et la Chambre n'irait pas sans le sien. Deux illustres exemples ! Mais, si vous songez qu'il est plus confiant avec ses avances que nos amis avec leur bourse, vous admirerez cet homme et lui pardonnerez bien des choses. S'il n'était pas sujet à faire faillite, il serait le prototype du bien, du beau, de l'utile. Il n'a d'autres vices, aux yeux des gens délicats, que d'avoir en amour, à quatre lieues de Paris, une campagne dont le jardin a trente perches ; de draper son lit et sa chambre en rideaux de calicot jaune imprimé de rosaces rouges, de s'y asseoir sur le velours d'Utrecht à brosses fleuries ; il est l'éternel complice ces infâmes étoffes. On se moque généralement du diamant qu'il porte à sa chemise et de l'anneau de mariage qui orne sa main ; mais l'un signifie l'homme établi, comme l'autre annonce le mariage, et personne n'imaginerait un épicier sans femme. La femme de l'épicier en a partagé le sort jusque dans l'enfer de la moquerie française. Et pourquoi l'a-t-on immolée en la rendant ainsi doublement victime ? Elle a voulu, dit-on, aller à la cour. Quelle femme assise dans un comptoir n'éprouve le besoin d'en sortir, et où la vertu ira-t-elle si ce n'est aux environs du trône ? car elle est vertueuse : rarement l'infidélité plane sur la tête de l'épicier, non que sa femme manque aux grâces de son sexe, mais elle manque d'occasions. La femme d'un épicier, l'exemple l'a prouvé, ne peut dénouer sa passion que par le crime, tant elle est bien gardée. L'exiguïté du local, l'envahissement de la marchandise, qui monte de marche en marche et pose ses chandelles, ses pains de sucre jusque sur le seuil de la chambre conjugale, sont les gardiens de sa vertu, toujours exposée aux regards publics. Aussi, forcée d'être vertueuse, s'attache-t-elle tant à son mari, que la plupart des femmes d'épiciers en maigrissent. Prenez un cabriolet à l'heure ; parcourez Paris, regardez les femmes d'épiciers : toutes sont maigres, pâles, jaunes, étirées. L'hygiène, interrogée, a parlé de miasmes exhalés par les denrées coloniales ; la pathologie, consultée, a dit quelque chose sur l'assiduité sédentaire au comptoir, sur le

mouvement continuel des bras, de la voix, sur l'attention sans cesse éveillée, sur le froid qui entrait par une porte toujours ouverte et rougissait le nez. Peut-être en jetant ces raisons au nez des curieux, la science n'a-t-elle pas osé dire que la fidélité avait quelque chose de fatal pour les épicières; peut-être a-t-elle craint d'affliger les épiciers en leur démontrant les inconvénients de la vertu. Quoi qu'il en soit, dans ces ménages que vous voyez mangeant et buvant enfermés sous la verrière de ce grand bocal, autrement nommé par eux *arrière-boutique*, revivent et fleurissent les coutumes sacramentales qui mettent l'hymen en honneur. Jamais un épicier, en quelque quartier que vous en fassiez l'épreuve, ne dira jamais ce mot leste : *ma femme;* il dira : *mon épouse*. Ma femme emporte des idées saugrenues, étranges, subalternes, et change une divine créature en une chose. Les sauvages ont des femmes; les êtres civilisés ont des épouses, jeunes filles venues entre onze heures et midi à la mairie, accompagnées d'une infinité de parents et de connaisances, parées d'une couronne de fleurs d'oranger toujours déposées sous la pendule, en sorte que le mameluck ne pleure pas exclusivement sur le cheval. Aussi, toujours fier de sa victoire, l'épicier conduisant sa femme par la ville a-t-il je ne sais quoi de fastueux qui le signale au caricaturiste. Il sent si bien le bonheur de quitter sa boutique, son épouse fait si rarement des toilettes, ses robes sont si bouffantes, qu'un épicier orné de son épouse tient plus de place sur la voie publique que tout autre couple. Débarrassé de sa casquette de loutre et de son gilet rond, il ressemblerait assez à tout autre citoyen, n'étaient ces mots, *ma bonne amie*, qu'il emploie fréquemment en expliquant les changements de Paris à son épouse, qui, confinée dans son comptoir, ignore les nouveautés. Si, parfois, le dimanche, il se hasarde à faire une promenade champêtre, il s'assied à l'endroit le plus poudreux des bois de Romainville, de Vincennes ou d'Auteuil, et s'extasie sur la pureté de l'air. Là, comme partout, vous le reconnaîtrez, sous tous ses déguisements, à sa phraséologie, à ses opinions. Vous allez par une voiture publique à Meaux, Melun, Orléans, vous trouvez en face de vous un homme bien couvert qui jette sur vous un regard défiant; vous vous épuisez en conjectures sur ce particulier d'abord taciturne. Est-ce un avoué? est-ce un nouveau pair de France? est-ce un bureaucrate? Une femme souffrante dit qu'elle n'est pas encore remise du choléra. La conversation s'engage. L'inconnu prend la parole.

— *Môsieu*... Tout est dit, l'épicier se déclare. Un épicier ne prononce ni *monsieur*, ce qui est affecté, ni *m'sieu*, ce qui semble infiniment méprisant; il a trouvé son triomphant *môsieu* qui est entre le respect et la protection, exprime sa considération et donne à sa parole une saveur merveilleuse. — Môsieu, vous dira-t-il, pendant le choléra, les trois plus grands médecins, Dupuytren, Broussais et môsieu Magendie, ont traité leurs malades par des remèdes différents; tous sont morts ou à peu près. Ils n'ont pas su ce qu'est le choléra, mais le choléra, c'est une maladie dont on meurt. *Ceux* que j'ai vus se portaient déjà mal. Ce moment-là, môsieu a fait bien du mal au commerce.

Vous le sondez alors sur la politique. Sa politique se réduit à ceci : —Môsieu, il paraît que les ministres ne savent ce qu'ils font! On a beau les changer, c'est toujours la même chose. Il n'y avait que sous l'empereur où ils allaient bien. Mais aussi, quel homme! En le perdant, la France a bien perdu. Et dire qu'on ne l'a pas soutenu! Vous découvrez alors chez l'épicier des opinions religieuses extrêmement répréhensibles. Les chansons de Béranger sont son Évangile. Oui, ces détestables refrains frelatés de politique ont fait un mal dont l'épicerie se ressentira longtemps.

Il se passera peut-être une centaine d'années avant qu'un épicier de Paris, ceux de la province sont un peu moins atteints de la chanson, entre dans le Paradis.

Peut-être son envie d'être Français l'entraîne-t-elle trop loin.

Dieu le jugera.

Si le voyage était court, si l'épicier ne parlait pas, cas rare, vous le reconnaîtriez à sa manière de se moucher. Il met un coin de son mouchoir entre ses lèvres, le relève au centre par un mouvement de balançoire, s'empoigne magistralement le nez, et sonne une fanfare à rendre jaloux un cornet à piston.

Quelques-uns de ces gens qui ont la manie de tout creuser signalent un grand inconvénient à l'épicier : il se retire, disent-ils.

Une fois retiré, personne ne lui voit aucune utilité.

Que fait-il? que devient-il? il est sans intérêt, sans physionomie. Les défenseurs de cette classe de citoyens estimables ont répondu que généralement le fils de l'épicier devient notaire ou avoué, jamais ni peintre ni journaliste, ce qui l'autorise à dire avec orgueil : J'ai payé ma dette au pays.

Quand un épicier n'a pas de fils, il a un successeur auquel il s'intéresse; il l'encourage, il vient voir le montant des ventes journalières et les compare avec celles de son temps; il lui prête de l'argent : il tient encore à l'épicerie par le fil de l'escompte.

Qui ne connaît la touchante anecdote sur la nostalgie du comptoir à laquelle il est sujet?

Un épicier de la vieille roche, lequel, trente ans durant, avait respiré les mille odeurs de son plancher, descendu le fleuve de la vie en compagnie de myriades de harengs et voyagé côte à côte avec une infinité de morues, balayé la boue périodique de cent pratiques matinales et manié de bons gros sous bien gras; il vend son fonds, cet homme riche au delà de ses désirs, ayant enterré son épouse dans un bon petit terrain à perpétuité tout bien en règle, quittance de la Ville au carton des papiers de famille, il se promène les premiers jours dans Paris en bourgeois, il regarde jouer aux dominos, il va même au spectacle.

Mais il avait, dit-il des inquiétudes. Il s'arrêtait devant les boutiques d'épiceries, il les flairait, il écoutait le bruit du pilon dans le mortier.

Malgré lui cette pensée : Tu as été pourtant tout cela! lui résonnait dans l'oreille, à l'aspect d'un épicier amené sur le pas de sa porte par l'état du ciel.

Soumis au magnétisme des épices, il venait visiter son successeur.

L'épicerie allait.

Notre homme revenait le cœur gros.

Il était *tout chose*, dit-il à Broussais en le consultant sur sa maladie.

Broussais ordonna les voyages, sans indiquer positivement la Suisse ou l'Italie.

Après quelques excursions lointaines tentées sans succès à Saint-Germain, Montmorency, Vincennes, le pauvre épicier dépérissant toujours, n'y tint plus; il rentra dans sa boutique, comme le pigeon de la Fontaine à son nid, en disant son grand proverbe : *Je suis comme le lièvre, je meurs où je m'attache!*

Il obtint de son successeur la grâce de faire des cornets dans un coin, la faveur de le remplacer au comptoir.

Son œil, déjà devenu semblable à celui d'un poisson cuit, s'alluma des lueurs du plaisir.

Le soir, au café du coin, il blâme la tendance de l'épicerie au charlatanisme de l'Annonce, et demande à quoi sert d'exposer les brillantes machines qui broient le cacao.

Plusieurs épiciers, des têtes fortes, deviennent maires de quelque commune, et jettent sur les campagnes un reflet de la civilisation parisienne.

Ceux-là commencent alors à ouvrir le Voltaire ou le Rousseau qu'ils ont acheté, mais ils meurent à la page 17 de la notice.

Toujours utiles à leur pays, ils ont fait réparer un abreuvoir; ils ont, en réduisant les appointements du curé, contenu les envahissements du clergé.

Quelques-uns s'élèvent jusqu'à écrire leurs vues au *Constitutionnel*, dont ils attendent vainement la réponse; d'autres provoquent des pétitions contre l'esclavage des nègres et contre la peine de mort.

Je ne fais qu'un reproche à l'épicier : il se trouve en trop grande quantité. Certes, il en conviendra lui-même, il est commun.

Quelques moralistes, qui l'ont observé sous la latitude de Paris, prétendent que les qualités qui le distinguent se tournent en vices dès qu'il devient propriétaire.

Il contracte alors, dit-on, une légère teinte de férocité, cultive le commandement, l'assignation, la mise en demeure, et perd de son agrément.

Je ne contredirai pas ces accusations, fondées peut-être sur le temps critique de l'épicier.

Mais consultez les diverses espèces d'hommes, étudiez leurs bizarreries, et demandez-vous ce qu'il y a de complet dans cette vallée de misères.

Soyons indulgents envers les épiciers!

D'ailleurs, où en serions-nous s'ils étaient parfaits? il faudrait les adorer, leur confier les rênes de l'État au char duquel ils se sont courageusement attelés.

De grâce, rieurs, auxquels ce mémoire est adressé, laissez-les-y, ne tourmentez pas trop ces intéressants bipèdes : n'avez-vous pas assez du gouvernement, des livres nouveaux et des vaudevilles?

FIN DE L'ÉPICIER



L'épicier.

ŒUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC.

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE

Gravures par les meilleurs Artistes.

Dess. Tony Johannot, Staal, Bertall, Daumier, E. Lampsonius, etc.



...., où il présida le tribunal révolutionnaire.—PAGE 5.

MONSIEUR DE MARGONE,

Son hôte du château de Saché reconnaissant,

DE BALZAC.

CHAPITRE PREMIER

Les chagrins de la police.

L'automne de l'année 1803 fut un des plus beaux de la première période de ce siècle que nous nommons l'Empire. En octobre, quelques pluies avaient rafraîchi les prés, les arbres étaient encore verts et feuillés au milieu du mois de novembre. Aussi le peuple commençait-il à établir entre le ciel et Bonaparte, alors déclaré consul à vie, une entente à laquelle cet homme a dû l'un de ses prestiges; et, chose étrange! le jour où, en 1812, le soleil lui manqua, ses prospérités cessèrent. Le quinze novembre de cette année, vers quatre heures du soir, le soleil jetait comme une poussière rouge sur les cimes centenaires de quatre rangées d'ormes d'une longue avenue seigneuriale; il faisait briller le sable et les touffes d'herbes d'un de ces immenses ronds-points qui se trouvent dans les campagnes où la terre fut jadis assez peu coûteuse pour être sacrifiée à l'ornement. L'air était si pur, l'atmosphère était si douce, qu'une famille prenait alors le frais comme en été. Un homme vêtu d'une veste de chasse en coutil vert, à boutons verts, et d'une culotte de même étoffe, chaussé de souliers à semelles minces, et qui avait des guêtres de coutil montant jusqu'au genou, nettoyait une carabine avec le soin que mettent à cette occupation les chasseurs adroits, dans leurs moments de loisir. Cet homme n'avait ni carnier, ni gibier, enfin aucun des agrès qui annoncent ou le départ ou le retour de la chasse, et deux femmes, assises auprès de lui, le regardaient et paraissaient en proie à une terreur mal déguisée. Quiconque eût pu contempler cette scène, caché dans un buisson, aurait sans doute frémi, comme frémissaient la vieille belle-mère et la femme de cet homme. Evidemment un chasseur ne prend pas de si minutieuses précautions pour tuer le gibier, et n'emploie pas, dans le département de l'Aube, une lourde carabine rayée.

— Tu veux tuer des chevreuils, Michu? lui dit sa belle jeune femme en tâchant de prendre un air riant.

Avant de répondre, Michu examina son chien, qui, couché au soleil, les pattes en avant, le museau sur les pattes, dans la charmante attitude des chiens de chasse, venait de lever la tête et flairait alternativement en avant de lui dans l'avenue d'un quart de lieue de longueur et vers un chemin de traverse qui débouchait à gauche dans le rond-point.

— Non, répondit Michu, mais un monstre que je ne veux pas manquer, un loup cervier. Le chien, un magnifique épagneul, à robe blanche tachetée de brun, grogna. — Bon, dit Michu en se parlant à lui-même, des espions! le pays en fourmille.

Madame Michu leva douloureusement les yeux au ciel. Belle blonde aux yeux bleus, faite comme une statue antique, pensive et recueillie, elle paraissait être dévorée par un chagrin noir et amer. L'aspect du mari pouvait expliquer jusqu'à un certain point la terreur des deux femmes. Les lois de la physionomie sont exactes, non-seulement dans leur application au caractère, mais encore relativement à la fatalité de l'existence. Il y a des physionomies prophétiques. S'il était possible, et cette statistique vivante importe à la société, d'avoir un dessin exact de ceux qui périssent sur l'échafaud, la science de Lavater et celle de Gall prouveraient invinciblement qu'il y avait dans la tête de tous ces gens, même chez les innocents, des signes étranges. Oui, la fatalité met sa marque au visage de ceux qui doivent mourir d'une mort violente quelconque! Or, ce sceau, visible aux yeux de l'observateur, était empreint sur la figure expressive de l'homme à la carabine. Petit et gros, brusque et leste comme un singe quoique d'un caractère calme, Michu avait une face blanche, injectée de sang, ramassée comme celle d'un Calmouque et à laquelle des cheveux rouges, crépus, donnaient une expression sinistre. Ses yeux jaunâtres et clairs offraient, comme ceux des tigres, une profondeur intérieure où le regard de qui l'examinait allait se perdre, sans y rencontrer de mouvement ni de chaleur. Fixes, lumineux et rigides, ces yeux finissaient par épouvanter. L'opposition constante de l'immobilité des yeux avec la vivacité du corps ajoutait encore à l'impression glaciale que Michu causait au premier abord. Prompte chez cet homme, l'action devait desservir une pensée unique; de même que, chez les animaux, la vie est sans réflexion au service de l'instinct. Depuis 1793, il avait aménagé sa barbe rousse en éventail. Quand même il n'aurait pas été, pendant la Terreur, président d'un club de Jacobins, cette particularité de sa figure l'eût, à elle seule, rendu terrible à voir. Cette figure socratique à nez camus était couronnée par un très-beau front, mais si bombé qu'il paraissait être en surplomb sur le visage. Les oreilles bien détachées possédaient une sorte de mobilité comme celles des bêtes sauvages, toujours sur le qui-vive. La bouche, entr'ouverte par une habitude assez ordinaire chez les campagnards, laissait voir des dents fortes et blanches comme des amandes, mais mal rangées. Des favoris épais et luisants encadraient cette face blanche et violacée par places. Les cheveux coupés ras sur le devant, longs sur les joues et derrière la tête, faisaient, par leur rougeur fauve, parfaitement ressortir tout ce que cette physionomie avait d'étrange et de fatal. Le cou, court et gros, tentait le couperet de la loi. En ce moment, le soleil, prenant ce groupe en écharpe, illuminait en plein ces trois têtes que le chien regardait par moments. Cette scène se passait d'ailleurs sur un magnifique théâtre. Ce rond-point est à l'extrémité du parc de Gondreville, une des plus riches terres de France, et, sans contredit, la plus belle du département de l'Aube : magnifiques avenues d'ormes, château construit sur les dessins de Mansard, parc de quinze cents arpents enclos de murs, neuf grandes fermes, une forêt, des moulins et des prairies. Cette terre quasi royale appartenait avant la Révolution à la famille de Simeuse. Ximeuse est un fief situé en Lorraine. Le nom se prononçait Simeuse, et l'on avait fini par l'écrire comme il se prononçait.

La grande fortune des Simeuse, gentilshommes attachés à la maison de Bourgogne, remonte au temps où les Guise menacèrent les Valois. Richelieu d'abord, puis Louis XIV, se souvinrent du dévouement des Simeuse à la factieuse maison de Lorraine, et les rebutèrent. Le marquis de Simeuse d'alors, vieux Bourguignon, vieux guisard, vieux ligueur, vieux frondeur (il avait hérité des quatre grandes rancunes de la noblesse contre la royauté), vint vivre à Cinq-Cygne. Ce courtisan, repoussé du Louvre, avait épousé la veuve du comte de Cinq-Cygne, la branche cadette de la fameuse maison de Chargebœuf, une des plus illustres de la vieille comté de Champagne, mais qui devint aussi célèbre et plus opulente que l'aînée. Le marquis, un des hommes les plus riches de ce temps, au lieu de se ruiner à la cour, bâtit Gondreville, en composa les domaines, et y joignit des terres, uniquement pour se faire une belle chasse. Il construisit également à Troyes l'hôtel de Simeuse, à peu de distance de l'hôtel de Cinq-Cygne. Ces deux vieilles maisons et l'évêché furent pendant longtemps à Troyes les seules maisons en pierre. Le marquis vendit Simeuse au duc de Lorraine. Son fils dissipa les économies et quelque peu de cette grande fortune, sous le règne de Louis XV, mais ce fils devint d'abord chef d'escadre, puis vice-amiral, et répara les folies de sa jeunesse par d'éclatants services. Le marquis de Simeuse, fils de ce marin, avait péri sur l'échafaud, à Troyes, laissant deux enfants jumeaux qui émigrèrent, et qui se trouvaient en ce moment à l'étranger, suivant le sort de la maison de Condé.

Ce rond-point était jadis le rendez-vous de chasse du grand marquis. On nommait ainsi dans la famille le Simeuse qui érigea Gondreville. Depuis 1789, Michu habitait ce rendez-vous, sis à l'intérieur du parc, bâti du temps de Louis XIV, et appelé le pavillon de Cinq-Cygne. Le village de Cinq-Cygne est au bout de la forêt de Nodesme (corruption de Notre-Dame), à laquelle mène l'avenue à quatre rangs d'ormes où Couraut flairait des espions. Depuis la mort du grand marquis, ce pavillon avait été tout à fait négligé. Le vice-amiral hanta beaucoup plus la mer et la cour que la Champagne, et son fils donna ce pavillon délabré pour demeure à Michu.

Ce noble bâtiment est en briques, orné de pierre vermiculée aux angles, aux portes et aux fenêtres. De chaque côté s'ouvre une grille d'une belle serrurerie, mais rongée de rouille. Après la grille s'étend un large, un profond saut-de-loup d'où s'élancent des arbres vigoureux, dont les parapets sont hérissés d'arabesques en fer qui présentent leurs innombrables piquants aux malfaiteurs.

Les murs du parc ne commencent qu'au delà de la circonférence produite par le rond-point. En dehors, la magnifique demi-lune est dessinée par des talus plantés d'ormes, de même que celle qui lui correspond dans le parc est formée par des massifs d'arbres exotiques. Ainsi le pavillon occupe le centre du rond-point tracé par ces deux fers-à-cheval. Michu avait fait des anciennes salles du rez-de-chaussée une écurie, une étable, une cuisine et un bûcher. De l'antique splendeur, la seule trace est une antichambre dallée en marbre noir et blanc, où l'on entre, du côté du parc, par une de ces portes-fenêtres vitrées en petits carreaux, comme il y en avait encore à Versailles avant que Louis-Philippe n'en fît l'hôpital des gloires de la France. A l'intérieur, ce pavillon est partagé par un vieil escalier en bois vermoulu, mais plein de caractère, qui mène au premier étage, où se trouvent cinq chambres, un peu basses d'étage. Au-dessus s'étend un immense grenier. Ce vénérable édifice est coiffé d'un de ces grands combles à quatre pans dont l'arête est ornée de deux bouquets en plomb, et percé de quatre de ces œils-de-bœuf que Mansard affectionnait avec raison; car en France, l'attique et les toits plats à l'italienne sont un non-sens contre lequel le climat proteste. Michu mettait là ses fourrages. Toute la partie du parc qui environne ce vieux pavillon est à l'anglaise. A cent pas, un ex-lac, devenu simplement un étang bien empoissonné, atteste sa présence autant par un léger brouillard au-dessus des arbres que par le cri de mille grenouilles, crapauds et autres amphibies bavards au coucher du soleil. La vétusté des choses, le profond silence des bois, la perspective de l'avenue, la forêt au loin, mille détails, les fers rongés de rouille, les masses de pierres veloutées par les mousses, tout poétise cette construction qui existe encore.

Au moment où commence cette histoire, Michu était appuyé à l'un des parapets moussus sur lequel se voyaient sa poire à poudre, sa casquette, son mouchoir, un tournevis, des chiffons, enfin tous les ustensiles nécessaires à sa suspecte opération. La chaise de sa femme se trouvait adossée à côté de la porte extérieure du pavillon, au-dessus de laquelle existaient encore les armes de Simeuse richement sculptées avec leur belle devise : *Si meurs!* La mère, vêtue en paysanne, avait mis sa chaise devant madame Michu pour qu'elle eût les pieds à l'abri de l'humidité, sur un des bâtons.

— Le petit est là? demanda Michu à sa femme.

— Il rôde autour de l'étang, il est fou des grenouilles et des insectes, dit la mère.

Michu siffla de façon à faire trembler. La prestesse avec laquelle son fils accourut démontrait le despotisme exercé par le régisseur de Gondreville. Michu, depuis 1789, mais surtout depuis 1793, était à peu près le maître de cette terre. La terreur qu'il inspirait à sa femme, à sa belle-mère, à un petit domestique nommé Gaucher, et à une servante nommée Marianne, était partagée à dix lieues à la ronde. Peut-être ne faut-il pas tarder plus longtemps de donner les raisons de ce sentiment, qui, d'ailleurs, achèveront au moral le portrait de Michu.

Le vieux marquis de Simeuse s'était défait de ses biens en 1790; mais, devancé par les événements, il n'avait pu mettre en des mains fidèles sa belle terre de Gondreville. Accusés de correspondre avec le duc de Brunswick et le prince de Cobourg, le marquis de Simeuse et sa femme furent mis en prison et condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire de Troyes, que présidait le père de Marthe. Ce beau domaine fut donc vendu nationalement. Lors de l'exécution du marquis et de la marquise, on y remarqua, non sans une sorte d'horreur, le garde général de la terre de Gondreville, qui, devenu président du club des Jacobins d'Arcis, vint à Troyes pour y assister. Fils d'un simple paysan et orphelin, Michu, comblé des bienfaits de la marquise, qui lui avait donné la place de garde général, après l'avoir fait élever au château, fut regardé comme un Brutus par les exaltés; mais dans le pays tout le monde cessa de le voir après ce trait d'ingratitude. L'acquéreur fut un homme d'Arcis nommé Marion, petit-

fils d'un intendant de la maison de Simeuse. Cet homme, avocat avant et après la Révolution, eut peur du garde, il en fit son régisseur en lui donnant trois mille livres de gages et un intérêt dans les ventes. Michu, qui passait déjà pour avoir une dizaine de mille francs, épousa, protégé par sa renommée de patriote, la fille d'un tanneur de Troyes, l'apôtre de la Révolution dans cette ville, où il présida le tribunal révolutionnaire. Ce tanneur, homme de conviction, qui, pour le caractère, ressemblait à Saint-Just, se trouva mêlé plus tard à la conspiration de Babœuf, et il se tua pour échapper à une condamnation. Marthe était la plus belle fille de Troyes. Aussi, malgré sa touchante modestie, avait-elle été forcée par son redoutable père de faire la déesse de la liberté dans une cérémonie républicaine. L'acquéreur ne vint pas trois fois en sept ans à Gondreville. Son grand-père avait été l'intendant des Simeuse, tout Arcis crut alors que le citoyen Marion représentait MM. de Simeuse. Tant que dura la Terreur, le régisseur de Gondreville, patriote dévoué, gendre du président du tribunal révolutionnaire de Troyes, caressé par Malin (de l'Aube), l'un des représentants du département, se vit l'objet d'une sorte de respect. Mais quand la Montagne fut vaincue, lorsque son beau-père se fut tué, Michu devint un bouc émissaire; tout le monde s'empressa de lui attribuer, ainsi qu'à son beau-père, des actes auxquels il était, pour son compte, parfaitement étranger. Le régisseur se banda contre l'injustice de la foule; il se roidit et prit une attitude hostile. Sa parole se fit audacieuse. Cependant, depuis le 18 brumaire, il gardait ce profond silence qui est la philosophie des gens forts; il ne luttait plus contre l'opinion générale, il se contentait d'agir; cette sage conduite le fit regarder comme un sournois, car il possédait en terres une fortune d'environ cent mille francs. D'abord il ne dépensait rien; puis cette fortune lui venait légitimement, tant de la succession de son beau-père que des six mille francs par an que lui donnait sa place en profits et en appointements. Quoiqu'il fût régisseur depuis douze ans, quoique chacun pût faire le compte de ses économies, quand, au début du Consulat, il acheta une ferme de cinquante mille francs, il s'éleva des accusations contre l'ancien montagnard, les gens d'Arcis lui prêtaient l'intention de recouvrer la considération en faisant une grande fortune. Malheureusement, au moment où chacun l'oubliait, une sotte affaire, envenimée par le caquet des campagnes, raviva la croyance générale sur la férocité de son caractère.

Un soir, à la sortie de Troyes, en compagnie de quelques paysans parmi lesquels se trouvait le fermier de Cinq-Cygne, il laissa tomber un papier sur la grande route; ce fermier, qui marchait le dernier, se baisse et le ramasse; Michu se retourne, voit le papier dans les mains de cet homme, il tire aussitôt un pistolet de sa ceinture, l'arme, et menace le fermier, qui savait lire, de lui brûler la cervelle s'il ouvrait le papier. L'action de Michu fut si rapide, si violente, le son de sa voix si effrayant, ses yeux si flamboyants, que tout le monde eut froid de peur. Le fermier de Cinq-Cygne était naturellement un ennemi de Michu. Mademoiselle de Cinq-Cygne, cousine des Simeuse, n'avait plus qu'une ferme pour toute fortune et habitait son château de Cinq-Cygne. Elle ne vivait que pour ses cousins les jumeaux, avec lesquels elle avait joué dans son enfance à Troyes et à Gondreville. Son frère unique, Jules de Cinq-Cygne, émigré avant les Simeuse, était mort devant Mayence; mais, par un privilége assez rare et dont il sera parlé, le nom de Cinq-Cygne ne périssait point faute de mâles. Cette affaire entre Michu et le fermier de Cinq-Cygne fit un tapage épouvantable dans l'arrondissement, et rembrunit les teintes mystérieuses qui voilaient Michu; mais cette circonstance ne fut pas la seule qui le rendit redoutable. Quelques mois après cette scène, le citoyen Marion vint avec le citoyen Malin à Gondreville. Le bruit courut que Marion allait vendre la terre à cet homme que les événements politiques avaient bien servi, et que le premier consul venait de placer au conseil d'État pour le récompenser de ses services au 18 brumaire. Les politiques de la petite ville d'Arcis devinèrent alors que Marion avait été le prête-nom du citoyen Malin au lieu d'être celui de MM. de Simeuse. Le tout-puissant conseiller d'État était le plus grand personnage d'Arcis. Il avait envoyé l'un de ses amis politiques à la préfecture de Troyes, il avait fait exempter du service le fils d'un des fermiers de Gondreville, appelé Beauvisage, il rendait service à tout le monde. Cette affaire ne devait donc point rencontrer de contradicteurs dans le pays, où Malin régnait et où il règne encore. On était à l'aurore de l'Empire. Ceux qui lisent aujourd'hui des histoires de la Révolution française ne sauront jamais quels immenses intervalles la pensée publique mettait entre les événements si rapprochés de ce temps. Le besoin général de paix et de tranquillité, que chacun éprouvait après de violentes commotions, engendrait un complet oubli des faits antérieurs les plus graves. L'histoire vieillissait promptement, constamment mûrie par des intérêts nouveaux et ardents. Ainsi personne, excepté Michu, ne rechercha le passé de cette affaire, qui fut trouvée toute simple. Marion qui, dans le temps, avait acheté Gondreville six cent mille francs en assignats, le vendit un million en écus; mais la seule somme déboursée par Malin fut le droit de l'enregistrement. Grévin, un camarade de cléricature de Malin, favorisait naturellement ce tripotage, et le conseiller d'État le récompensa en le faisant nommer notaire à Arcis. Quand cette nouvelle parvint au pavillon, apportée par le fermier d'une ferme sise entre la forêt et le parc, à gauche de la belle avenue, et nommée Grouage, Michu devint pâle et sortit; il alla épier Marion, et finit par le rencontrer seul dans une allée du parc. — « Monsieur vend Gondreville? — Oui, Michu, oui. Vous aurez un homme puissant pour maître. Le conseiller d'État est l'ami du premier consul, il est lié très-intimement avec tous les ministres, il vous protégera. — Vous gardiez donc la terre pour lui? — Je ne dis pas cela, reprit Marion. Je ne savais dans le temps comment placer mon argent, et, pour ma sécurité, je l'ai mis dans les biens nationaux; mais il ne me convient pas de garder la terre qui appartenait à la maison où mon père... — A été domestique, intendant, dit violemment Michu. Mais vous ne la vendrez pas? je la veux, et je puis vous la payer, moi. — Toi? — Oui, moi, sérieusement et en bon or, huit cent mille francs... — Huit cent mille francs! où les as-tu pris? dit Marion. — Cela ne vous regarde pas, répondit Michu. Puis, en se radoucissant, il ajouta tout bas : — Mon beau-père a sauvé bien des gens! — Tu viens trop tard, Michu, l'affaire est faite. — Vous la déferez, monsieur! s'écria le régisseur en prenant son maître par la main et la lui serrant comme dans un étau. Je suis haï, je veux être riche et puissant; il me faut Gondreville! Sachez-le, je ne tiens pas à la vie, et vous allez me vendre la terre, ou je vous ferai sauter la cervelle... — Mais au moins faut-il le temps de me retourner avec Malin, qui n'est pas commode... — Je vous donne vingt-quatre heures. Si vous dites un mot de ceci, je me soucie de vous couper la tête comme de couper une rave. » Marion et Malin quittèrent le château pendant la nuit. Marion eut peur, et instruisit le conseiller d'État de cette rencontre en lui disant d'avoir l'œil sur le régisseur. Il était impossible à Marion de se soustraire à l'obligation de rendre cette terre à celui qui l'avait réellement payée, et Michu ne paraissait homme ni à comprendre ni à admettre une pareille raison. D'ailleurs, ce service rendu par Marion à Malin devait être et fut l'origine de sa fortune politique et de celle de son frère. Malin fit nommer, en 1806, l'avocat Marion premier président d'une cour impériale, et, dès la création des receveurs-généraux, il procura la recette générale de l'Aube au frère de l'avocat. Le conseiller d'État dit à Marion de demeurer à Paris, et prévint le ministre de la police qu'il mît le garde en surveillance. Néanmoins, pour ne pas le pousser à des extrémités, et pour le mieux surveiller peut-être, Malin laissa Michu régisseur, sous la férule du notaire d'Arcis. Depuis ce moment, Michu, qui devint de plus en plus taciturne et songeur, eut la réputation d'un homme capable de faire un mauvais coup. Malin, conseiller d'État, fonction que le premier consul rendit alors égale à celle de ministre, et l'un des rédacteurs du Code, jouait un grand rôle à Paris, où il avait acheté l'un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain, après avoir épousé la fille unique de Sibuelle, un riche fournisseur assez déconsidéré, qu'il associa pour la recette générale de l'Aube à Marion. Aussi n'était-il pas venu plus d'une fois à Gondreville, il s'en reposait d'ailleurs sur Grévin de tout ce qui concernait ses intérêts. Enfin, qu'avait-il à craindre, lui ancien représentant de l'Aube, d'un ancien président du club des Jacobins d'Arcis! Cependant, l'opinion, déjà si défavorable à Michu dans les basses classes, fut naturellement partagée par la bourgeoisie; et Marion, Grévin, Malin, sans s'expliquer ni se compromettre, le signalèrent comme un homme excessivement dangereux. Obligées de veiller sur le garde par le ministre de la police générale, les autorités ne détruisirent pas cette croyance. On avait fini, dans le pays, par s'étonner de ce que Michu gardait sa place; mais on prit cette concession pour un effet de la terreur qu'il inspirait. Qui maintenant ne comprendrait pas la profonde mélancolie exprimée par la femme de Michu?

D'abord, Marthe avait été pieusement élevée par sa mère. Toutes deux, bonnes catholiques, avaient souffert des opinions et de la conduite du tanneur. Marthe ne se souvenait jamais sans rougir d'avoir été promenée dans la ville de Troyes en costume de déesse. Son père l'avait contrainte d'épouser Michu, dont la mauvaise réputation allait croissant, et qu'elle redoutait trop pour pouvoir jamais le juger. Néanmoins, cette femme se sentait aimée, et, au fond de son cœur, il s'agitait pour cet homme effrayant la plus vraie des affections; elle ne lui avait jamais vu rien faire que de juste, jamais ses paroles n'étaient brutales, pour elle du moins; enfin il s'efforçait de deviner tous ses désirs. Ce pauvre paria, croyant être désagréable à sa femme, restait presque toujours dehors. Marthe et Michu, en défiance l'un de l'autre, vivaient dans ce qu'on appelle aujourd'hui *une paix armée*. Marthe, qui ne voyait personne, souffrait vivement de la réprobation qui, depuis sept ans, la frappait comme fille d'un coupe-tête, et de celle qui frappait son mari comme traître. Plus d'une fois, elle avait entendu les gens de la ferme qui se trouvait dans la plaine à droite de l'avenue, appelée Bellache et tenue par Beauvisage, un homme attaché aux Simeuse dire en passant devant le pavillon : — Voilà la maison des Judas! La singulière ressemblance de la tête du régisseur avec celle du treizième apôtre, et qu'il semblait avoir voulu compléter, lui valait en effet cet odieux surnom dans tout le pays. Aussi ce malheur et de vagues, de constantes appréhensions de l'a-

venir, rendaient-ils Marthe pensive et recueillie. Rien n'attriste plus profondément qu'une dégradation imméritée et de laquelle il est impossible de se relever. Un peintre n'eût-il pas fait un beau tableau de cette famille de parias au sein d'un des plus jolis sites de la Champagne, où le paysage est généralement triste.

— François ! cria le régisseur pour faire encore hâter son fils.

François Michu, enfant âgé de dix ans, jouissait du parc, de la forêt, et levait ses menus suffrages en maître ; il mangeait les fruits, il chassait, il n'avait ni soins ni peines, il était le seul être heureux de cette famille, isolée dans le pays par sa situation entre le parc et la forêt, comme elle l'était moralement par la répulsion générale.

— Ramasse-moi tout ce qui est là, dit le père à son fils en lui montrant le parapet, et serre-moi cela. Regarde-moi ! tu dois aimer ton père et ta mère ? L'enfant se jeta sur son père pour l'embrasser ; mais Michu fit un mouvement pour déplacer la carabine et le repoussa. — Bien ! Tu as quelquefois jasé sur ce qui se fait ici, dit-il en fixant sur lui ses deux yeux redoutables comme ceux d'un chat sauvage. Retiens bien ceci : révéler la plus indifférente des choses qui se font ici, à Gaucher, aux gens de Grouage ou de Bellache, et même à Marianne qui nous aime, ce serait tuer ton père. Que cela ne t'arrive plus, et je te pardonne tes indiscrétions d'hier. L'enfant se mit à pleurer. — Ne pleure pas, mais à quelque question qu'on te fasse, réponds comme les paysans : Je ne sais pas ! Il y a des gens qui rôdent dans le pays, et qui ne me reviennent pas. Va ! Vous avez entendu, vous deux ? dit Michu aux femmes, ayez aussi la gueule morte.

— Mon ami, que vas-tu faire ?

Michu qui mesurait avec attention une charge de poudre et la versait dans le canon de sa carabine, posa l'arme contre le parapet et dit à Marthe : — Personne ne me connaît cette carabine, mets-toi devant !

Courant, dressé sur ses quatre pattes, aboyait avec fureur.

— Belle et intelligente bête ! s'écria Michu, je suis sûr que c'est des espions...

On se sait espionné. Courant et Michu, qui semblaient avoir une seule et même âme, vivaient ensemble comme l'Arabe et son cheval vivent dans le désert. Le régisseur connaissait toutes les modulations de la voix de Courant et les idées qu'elles exprimaient, de même que le chien lisait la pensée de son maître dans ses yeux et la sentait exhalée dans l'aire de son corps.

— Qu'en dis-tu ? s'écria tout bas Michu en montrant à sa femme deux sinistres personnages qui apparurent dans une contre-allée en se dirigeant vers le rond-point.

— Que se passe-t-il dans le pays ? C'est des Parisiens, dit la vieille.

— Ah ! vo là ! s'écria Michu. Cache donc ma carabine, dit-il à l'oreille de sa femme, ils viennent à nous.

Les deux Parisiens qui traversèrent le rond-point offraient des figures qui, certes, eussent été typiques pour un peintre. L'un, celui qui paraissait être le subalterne, avait des bottes à revers, tombant un peu bas, qui laissaient voir de mièvres mollets et des bas de soie chinés d'une propreté douteuse. La culotte, en drap côtelé couleur abricot et à boutons de métal, était un peu trop large ; le corps s'y trouvait à l'aise, et les plis usés indiquaient par leur disposition un homme de cabinet. Le gilet de piqué, surchargé de broderies saillantes, ouvert, boutonné par un seul bouton sur le haut du ventre, donnait à ce personnage un air d'autant plus débraillé que ses cheveux noirs, frisés en tire-bouchons, lui cachaient le front et descendaient le long des joues. Deux chaînes de montre en acier pendaient sur la culotte. La chemise était ornée d'une épingle à camée blanc et bleu. L'habit, couleur cannelle, se recommandait au caricaturiste par une longue queue qui, vue par derrière, avait une si parfaite ressemblance avec une morue, que le nom lui en fut appliqué. La mode des habits en queue de morue a duré dix ans, presque autant que l'empire de Napoléon. La cravate, lâche et à grands plis nombreux, permettait à cet individu de s'y enterrer le visage jusqu'au nez. Sa figure bourgeonnée, son gros nez long couleur de brique, ses pommettes animées, sa bouche démeublée, mais menaçante et gourmande, ses oreilles ornées de grosses boucles en or, son front bas, tous ces détails qui semblent grotesques étaient rendus terribles par deux petits yeux placés et percés comme ceux des cochons et d'une implacable avidité, d'une cruauté goguenarde et quasi joyeuse. Ces deux yeux fureteurs et perspicaces, d'un bleu glacial et glacé, pouvaient être pris pour le modèle de ce fameux œil, le redoutable emblème de la police, inventé pendant la Révolution. Il avait des gants de soie noire et une badine à la main. Il devait être quelque personnage officiel, car il avait, dans son maintien, dans sa manière de prendre son tabac et de le fourrer dans le nez l'importance bureaucratique d'un homme secondaire, mais qui émarge ostensiblement, et que des ordres partis de haut rendent momentanément souverain.

L'autre, dont le costume était dans le même goût, mais élégant et très-élégamment porté, soigné dans les moindres détails, qui faisait, en marchant, crier des bottes à la Suwaroff mises par-dessus un pantalon collant, avait sur son habit un spencer, mode aristocratique adoptée par les clichiens, par la jeunesse dorée, et qui survivait aux clichiens et à la jeunesse dorée. Dans ce temps, il y eut des modes qui durèrent plus longtemps que des partis, symptôme d'anarchie que 1830 nous a présenté déjà. Ce parfait *muscadin* paraissait âgé de trente ans. Ses manières sentaient la bonne compagnie, il portait des bijoux de prix. Le col de sa chemise venait à la hauteur de ses oreilles. Son air fat et presque impertinent accusait une sorte de supériorité cachée. Sa figure blafarde semblait ne pas avoir une goutte de sang, son nez camus et fin avait la tournure sardonique du nez d'une tête de mort, et ses yeux verts étaient impénétrables ; leur regard était aussi discret que devait l'être sa bouche mince et serrée. Le premier semblait être un bon enfant comparé à ce jeune homme sec et maigre qui fouettait l'air avec un jonc dont la pomme d'or brillait au soleil. Le premier pouvait couper lui-même une tête, mais le second était capable d'entortiller, dans les filets de la calomnie et de l'intrigue, l'innocence, la beauté, la vertu, de les noyer, ou de les empoisonner froidement. L'homme rubicond aurait consolé sa victime par des lazzis, l'autre n'aurait pas même souri. Le premier avait quarante-cinq ans, il devait aimer la bonne chère et les femmes. Ces sortes d'hommes ont tous des passions qui les rendent esclaves de leur métier. Mais le jeune homme était sans passions et sans vices. S'il était espion, il appartenait à la diplomatie, et travaillait pour l'art pur. Il concevait, l'autre exécutait ; il était l'idée, l'autre était la forme.

— Nous devons être à Gondreville, ma bonne femme ? dit le jeune homme.

— On ne dit pas ici *ma bonne femme*, répondit Michu. Nous avons encore la simplicité de nous appeler *citoyenne* et *citoyen*, nous autres !

— Ah ! fit le jeune homme de l'air le plus naturel et sans paraître choqué.

Les joueurs ont souvent, dans le monde, au jeu de l'écarté surtout, éprouvé comme une déroute intérieure en voyant s'attabler devant eux, au milieu de leur veine, un joueur, dont les manières, le regard, la voix, la façon de mêler les cartes, leur prédisent une défaite. A l'aspect du jeune homme, Michu sentit une prostration prophétique de ce genre. Il fut atteint par un pressentiment mortel, il entrevit confusément l'échafaud ; une voix lui cria que ce muscadin lui serait fatal, quoiqu'ils n'eussent encore rien de commun. Aussi sa parole avait-elle été rude, il voulait être et fut grossier.

— N'appartenez-vous pas au conseiller d'État Malin ? demanda le second Parisien.

— Je suis mon maître, répondit Michu.

— Enfin, mesdames, dit le jeune homme en prenant les façons les plus polies, sommes-nous à Gondreville ? nous y sommes attendus par M. Malin.

— Voici le parc, dit Michu en montrant la grille ouverte.

— Et pourquoi cachez-vous cette carabine, ma belle enfant ? dit le jovial compagnon du jeune homme, qui en passant par la grille aperçut le canon.

— Tu *travailles* toujours, même à la campagne, s'écria le jeune homme en souriant.

Tous deux revinrent, saisis par une pensée de défiance que le régisseur comprit malgré l'impassibilité de leurs visages ; Marthe les laissa regarder la carabine, au milieu des abois de Courant, car elle avait la conviction que Michu méditait quelque mauvais coup et fut presque heureuse de la perspicacité des inconnus. Michu jeta sur sa femme un regard qui la fit frémir, il prit alors la carabine et se mit en devoir d'y chasser une balle, en acceptant les fatales chances de cette découverte et de cette rencontre ; il parut ne plus tenir à la vie, et sa femme comprit bien alors sa funeste résolution.

— Vous avez donc des loups par ici ? dit le jeune homme à Michu.

— Il y a toujours des loups là où il y a des moutons. Vous êtes en Champagne et voilà une forêt ; mais nous avons aussi du sanglier, nous avons de grosses et de petites bêtes, nous avons un peu de tout, dit Michu d'un air goguenard.

— Je parie, Corentin, dit le plus vieux des deux après avoir échangé un regard avec l'autre, que cet homme est mon Michu...

— Nous n'avons pas gardé les cochons ensemble, dit le régisseur.

— Non, mais nous avons présidé les Jacobins, citoyen, répliqua le vieux cynique, vous à Arcis, moi ailleurs. Tu as conservé la politesse de la Carmagnole ; mais elle n'est plus à la mode, mon petit.

— Le parc me paraît bien grand, nous pourrions nous y perdre, si vous êtes le régisseur, faites-nous conduire au château, dit Corentin d'un ton péremptoire.

Michu siffla son fils et continua de chasser sa balle. Corentin contemplait Marthe d'un œil indifférent, tandis que son compagnon semblait charmé ; mais il remarquait en elle les traces d'une angoisse qui échappait au vieux libertin, lui que la carabine avait effarouché. Ces deux natures se peignaient tout entières dans cette petite chose si grande.

— J'ai rendez-vous au delà de la forêt, disait le régisseur, je ne puis pas vous rendre ce service moi-même ; mais mon fils vous mènera jusqu'au château. Par où venez-vous donc à Gondreville ? Auriez-vous pris par Cinq-Cygne ?

— Nous avions, comme vous, des affaires dans la forêt, dit Corentin sans aucune ironie apparente.

— François, s'écria Michu, conduis ces messieurs au château par les sentiers, afin qu'on ne les voie pas, ils ne prennent point les routes battues. Viens ici d'abord! dit-il en voyant les deux étrangers qui leur avaient tourné le dos et marchaient en se parlant à voix basse. Michu saisit son enfant, l'embrassa presque saintement et avec une expression qui confirma les appréhensions de sa femme, elle eut froid dans le dos, et regarda sa mère d'un œil sec, car elle ne pouvait pas pleurer. — Va, dit-il. Et il le regarda jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement perdu de vue. Couraut aboya du côté de la ferme de Grouage. — Oh! c'est Violette, reprit-il. Voilà la troisième fois qu'il passe depuis ce matin? Qu'y a-t-il donc dans l'air? Assez, Couraut!

Quelques instants après, on entendit le petit trot d'un cheval.

Violette, monté sur un de ces bidets dont se servent les fermiers aux environs de Paris, montra, sous un chapeau de forme ronde et à grands bords, sa figure couleur de bois et fortement plissée, laquelle paraissait encore plus sombre. Ses yeux gris, malicieux et brillants, dissimulaient la traîtrise de son caractère. Ses jambes sèches, habillées de guêtres en toile blanche montant jusqu'au genou, pendaient sans être appuyées sur des étriers, et semblaient maintenues par le poids de ses gros souliers ferrés. Il portait par-dessus sa veste de drap bleu une limousine à raies blanches et noires. Ses cheveux gris retombaient en boucles derrière sa tête. Ce costume, le cheval gris à petites jambes basses, la façon dont s'y tenait Violette, le ventre en avant, le haut du corps en arrière, la grosse main crevassée et couleur de terre qui soutenait une méchante bride rongée et déchiquetée, tout peignait en lui un paysan avare, ambitieux, qui veut posséder de la terre et qui l'achète à tout prix. Sa bouche aux lèvres bleuâtres, fendue comme si quelque chirurgien l'eût ouverte avec un bistouri, les innombrables rides de son visage et de son front empêchaient le jeu de la physionomie dont les contours seulement parlaient. Ces lignes dures, arrêtées, paraissaient exprimer la menace, malgré l'air humble que se donnent presque tous les gens de la campagne, et sous lequel ils cachent leurs émotions et leurs calculs, comme les Orientaux et les sauvages enveloppent les leurs sous une imperturbable gravité. De simple paysan faisant des journées, devenu fermier de Grouage par un système de méchanceté croissante, il le continuait encore après avoir conquis une position qui surpassait ses premiers désirs. Il voulait le mal du prochain et le lui souhaitait ardemment. Quand il y pouvait contribuer, il y aidait avec amour. Violette était franchement envieux; mais, dans toutes ses malices, il restait dans les limites de la légalité, ni plus ni moins qu'une opposition parlementaire. Il croyait que sa fortune dépendait de la ruine des autres, et tout ce qui se trouvait au-dessus de lui était pour lui un ennemi envers lequel tous les moyens devaient être bons. Ce caractère est très-commun chez les paysans. Sa grande affaire du moment était d'obtenir de Malin une prorogation du bail de sa ferme, qui n'avait plus que six ans à courir. Jaloux de la fortune du régisseur, il le surveillait de près; les gens du pays lui faisaient la guerre sur ses liaisons avec les Michu; mais, dans l'espoir de faire continuer son bail pendant douze autres années, le rusé fermier épiait une occasion de rendre service au gouvernement ou à Malin qui se défiait de Michu. Violette, aidé par le garde particulier de Gondreville, par le garde-champêtre et par quelques faiseurs de fagots, tenait le commissaire de police d'Arcis au courant des moindres actions de Michu. Ce fonctionnaire avait tenté, mais inutilement, de mettre Marianne, la servante de Michu, dans les intérêts du gouvernement; mais Violette et ses affidés savaient tout par Gaucher, le petit domestique sur la fidélité duquel Michu comptait, et qui le trahissait pour des vétilles, pour des gilets, des boucles, des bas de coton, des friandises. Ce garçon ne soupçonnait pas d'ailleurs l'importance de ses bavardages. Violette noircissait toutes les actions de Michu, il les rendait criminelles par les plus absurdes suppositions à l'insu du régisseur, qui savait néanmoins le rôle ignoble joué chez lui par le fermier, et qui se plaisait à le mystifier.

— Vous avez donc bien des affaires à Bellache, que vous voilà encore! dit Michu.

— Encore! c'est un mot de reproche, monsieur Michu. Vous ne comptez pas siffler aux moineaux avec une pareille clarinette! Je ne vous connaissais point cette carabine-là...

— Elle a poussé dans un de mes champs où il vient des carabines, répondit Michu. Tenez, voilà comme je les sème.

Le régisseur mit en joue une vipérine à trente pas de lui et la coupa net.

— Est-ce pour garder votre maître que vous avez cette arme de bandit? il vous en aura peut-être fait cadeau.

— Il est venu de Paris exprès pour me l'apporter, répondit Michu.

— Le fait est qu'on jase bien, dans tout le pays, de son voyage; les uns le disent en disgrâce, et qu'il se retire des affaires, les autres qu'il veut voir clair ici; au fait, pourquoi qu'il arrive sans dire gare, absolument comme le premier consul? saviez-vous qu'il venait?

— Je ne suis pas assez bien avec lui pour être dans sa confidence.

— Vous ne l'avez donc pas encore vu?

— Je n'ai su son arrivée qu'à mon retour de ma ronde dans la forêt, répliqua Michu, qui rechargeait sa carabine.

— Il a envoyé chercher M. Grévin à Arcis, ils vont *tribuner* quelque chose.

Malin avait été tribun.

— Si vous allez du côté de Cinq-Cygne, dit le régisseur à Violette, prenez-moi, j'y vais.

Violette était trop peureux pour garder en croupe un homme de la force de Michu, il piqua des deux. Le Judas mit sa carabine sur l'épaule et s'élança dans l'avenue.

— A qui donc Michu en veut-il? dit Marthe à sa mère.

— Depuis qu'il a su l'arrivée de M. Malin, il est devenu bien sombre, répondit-elle. Mais il fait humide, rentrons.

Quand les deux femmes furent assises sous le manteau de la cheminée, elles entendirent Couraut.

— Voilà mon mari! s'écria Marthe.

En effet, Michu montait l'escalier; sa femme inquiète le rejoignit dans leur chambre.

— Vois s'il n'y a personne, dit-il à Marthe d'une voix émue.

— Personne, répondit-elle, Marianne est aux champs avec la vache, et Gaucher...

— Où est Gaucher? reprit-il.

— Je ne sais pas.

— Je me défie de ce petit drôle; monte au grenier, fouille le grenier, et cherche-le dans les moindres coins de ce pavillon.

Marthe sortit et alla; quand elle revint, elle trouva Michu, les genoux en terre, et priant.

— Qu'as-tu donc? dit-elle effrayée.

Le régisseur prit sa femme par la taille, l'attira sur lui, la baisa au front et lui répondit d'une voix émue : — Si nous ne nous revoyons plus, sache, ma pauvre femme, que je t'aimais bien. Suis de point en point les instructions qui sont écrites dans une lettre enterrée au pied du mélèze de ce massif, dit-il après une pause en lui désignant un arbre, elle est dans un rouleau de fer-blanc. N'y touche qu'après ma mort. Enfin, quoi qu'il m'arrive, pense, malgré l'injustice des hommes, que mon bras a servi la justice de Dieu.

Marthe, qui pâlit par degrés, devint blanche comme son linge, elle regarda son mari d'un œil fixe et agrandi par l'effroi, elle voulut parler, elle se trouva le gosier sec. Michu s'évada comme une ombre; il avait attaché au pied de son lit Couraut, qui se mit à hurler comme hurlent les chiens au désespoir.

La colère de Michu contre M. Marion avait eu de sérieux motifs, mais elle s'était reportée sur un homme beaucoup plus criminel à ses yeux, sur Malin, dont les secrets s'étaient dévoilés aux yeux du régisseur, plus en position que personne d'apprécier la conduite du conseiller d'État. Le beau-père de Michu avait eu, politiquement parlant, la confiance de Malin, nommé représentant de l'Aube à la Convention par les soins de Grévin.

Peut-être n'est-il pas inutile de raconter les circonstances qui mirent les Simeuse et les Cinq-Cygne en présence avec Malin, et qui pesèrent sur la destinée des deux jumeaux et de mademoiselle de Cinq-Cygne, mais plus encore sur celle de Marthe et de Michu. A Troyes, l'hôtel de Cinq-Cygne faisait face à celui de Simeuse. Quand la populace, déchaînée par des mains aussi savantes que prudentes, eut pillé l'hôtel de Simeuse, découvert le marquis et la marquise accusés de correspondre avec les ennemis, et les eut livrés à des gardes nationaux qui les menèrent en prison, la foule conséquente cria : — Aux Cinq-Cygne! Elle ne concevait pas que les Cinq-Cygne fussent innocents du crime des Simeuse. Le digne et courageux marquis de Simeuse, pour sauver ses deux fils, âgés de dix-huit ans, que leur courage pouvait compromettre, les avait confiés, quelques instants avant l'orage, à leur tante, la comtesse de Cinq-Cygne. Deux domestiques attachés à la maison de Simeuse tenaient les jeunes gens renfermés. Le vieillard, qui ne voulait pas voir finir son nom, avait recommandé de tout cacher à ses fils, en cas de malheurs extrêmes. Laurence, alors âgée de douze ans, était également aimée par les deux frères, et les aimait également aussi. Comme beaucoup de jumeaux, les deux Simeuse se ressemblaient tant, que pendant longtemps leur mère leur donna des vêtements de couleurs différentes pour ne pas se tromper. Le premier venu, l'aîné, s'appelait Paul-Marie, l'autre Marie-Paul. Laurence de Cinq-Cygne, à qui l'on avait confié le secret de la situation, joua très-bien son rôle de femme; elle supplia ses cousins, les amadoua, les garda jusqu'au moment où la populace entoura l'hôtel de Cinq-Cygne. Les deux frères comprirent alors le danger au même moment, et se le dirent par un même regard. Leur résolution fut aussitôt prise, ils armèrent leurs deux domestiques, ceux de la comtesse de Cinq-Cygne, barricadèrent la porte, se mirent aux fenêtres, après en avoir fermé les persiennes avec cinq domestiques et l'abbé de Hauteserre, un parent des Cinq-Cygne. Les huit courageux champions firent un feu terrible sur cette masse. Chaque coup tuait ou blessait un assaillant. Laurence, au lieu de se désoler, chargeait les fusils avec un sang-froid extraordinaire passait des balles et de la poudre à ceux qui en manquaient. La comtesse de Cinq-Cygne était tombée sur ses genoux. — « Que faites

vous, ma mère ! lui dit Laurence. — Je prie, répondit-elle, et pour eux et pour vous. » Mot sublime, que dit aussi la mère du prince de la Paix en Espagne, dans une circonstance semblable. En un instant onze personnes tombèrent tuées et mêlées à terre aux blessés. Ces sortes d'événements refroidissent ou exaltent la populace, elle s'irrite à son œuvre ou la discontinue. Les plus avancés, épouvantés, reculèrent; mais la masse entière, qui venait tuer, voler, assassiner, en voyant les morts, se mit à crier : — A l'assassinat ! au meurtre ! Les gens prudents allèrent chercher le représentant du peuple. Les deux frères, alors instruits des funestes événements de la journée, soupçonnèrent le conventionnel de vouloir la ruine de leur maison, et leur soupçon fut bientôt une conviction. Animés par la vengeance, ils se postèrent sous la porte cochère et armèrent leurs fusils pour tuer Malin au moment où il se présenterait. La comtesse avait perdu la tête, elle voyait sa maison en cendres et sa fille assassinée, elle blâmait ses parents de l'héroïque défense qui occupa la France pendant huit jours. Laurence entr'ouvrit la porte à la sommation faite par Malin, en la voyant, le représentant se fia sur son caractère redouté, sur la faiblesse de cet enfant, et il entra. — « Comment, monsieur, répondit-elle au premier mot qu'il dit en demandant raison de cette résistance, vous voulez donner la liberté à la France, et vous ne protégez pas les gens chez eux ! On veut démolir notre hôtel, nous assassiner, et nous n'aurions pas le droit de repousser la force par la force ! » Malin resta cloué sur ses pieds. — « Vous, le petit-fils d'un maçon employé par le grand marquis aux constructions de son château, lui dit Marie-Paul, vous venez de laisser traîner notre père en prison en accueillant une calomnie ! — Il sera mis en liberté, dit Malin, qui se crut perdu en voyant chaque jeune homme remuer convulsivement son fusil. — Vous devez la vie à cette promesse, dit solennellement Marie-Paul. Mais si elle n'est pas exécutée ce soir, nous saurons vous retrouver ! — Quant à cette population qui hurle, dit Laurence, si vous ne la renvoyez pas, le premier coup sera pour vous. Maintenant, monsieur Malin, sortez ! » Le conventionnel sortit et harangua la multitude, en parlant des droits sacrés du foyer, de l'*habeas corpus* et du domicile anglais. Il dit que la loi et le peuple étaient souverains, que la loi était le peuple, que le peuple ne devait agir que par la loi, et que force resterait à la loi. La loi de la nécessité le rendit éloquent, il dissipa le rassemblement. Mais il n'oublia jamais ni l'expression du mépris des deux frères, ni le : Sortez ! de mademoiselle de Cinq-Cygne. Aussi, quand il fut question de vendre nationalement les biens du comte de Cinq-Cygne, frère de Laurence, le partage fut-il strictement fait. Les agents du district ne laissèrent à Laurence que le château, le parc, les jardins et la ferme dite de Cinq-Cygne. D'après les instructions de Malin, Laurence n'avait droit qu'à sa légitime, la nation étant au lieu et place de l'émigré, surtout quand il portait les armes contre la République. Le soir de cette furieuse tempête, Laurence supplia tellement ses deux cousins de partir, en craignant pour eux quelque trahison et les embûches du représentant, qu'ils montèrent à cheval et gagnèrent les avant-postes de l'armée prussienne. Au moment où les deux frères atteignirent la forêt de Gondreville, l'hôtel de Cinq-Cygne fut cerné; le représentant vint, lui-même et en force, arrêter les héritiers de la maison de Simeuse. Il n'osa pas s'emparer de la comtesse de Cinq-Cygne alors au lit et en proie à une horrible fièvre nerveuse, ni de Laurence, une enfant de douze ans. Les domestiques, craignant la sévérité de la République, avaient disparu. Le lendemain matin, la nouvelle de la résistance des deux frères et de leur fuite en Prusse, disait-on, se répandit dans les environs; il se fit un rassemblement de trois mille personnes devant l'hôtel de Cinq-Cygne, qui fut démoli avec une inexplicable rapidité. Madame de Cinq-Cygne, transportée à l'hôtel de Simeuse, y mourut dans un redoublement de fièvre. Michu n'avait paru sur la scène politique qu'après ces événements, car le marquis et la marquise restèrent environ cinq mois en prison. Pendant ce temps, le représentant de l'Aube eut une mission. Mais quand M. Marion vendit Gondreville à Malin, quand tout le pays eut oublié les effets de l'effervescence populaire, Michu comprit alors Malin tout entier, Michu crut le comprendre, du moins; car Malin est, comme Fouché, l'un de ces personnages qui ont tant de faces et tant de profondeur sous chaque face, qu'ils sont impénétrables au moment où ils jouent et qu'ils ne peuvent être expliqués que longtemps après la partie.

Dans les circonstances majeures de sa vie, Malin ne manquait jamais de consulter son fidèle ami Grévin, le notaire d'Arcis, dont le jugement sur les choses et sur les hommes était, à distance, net, clair et précis. Cette habitude est la sagesse, et fait la force des hommes secondaires. Or, en novembre 1803, les conjonctures furent si graves pour le conseiller d'État, qu'une lettre eût compromis les deux amis. Malin, qui devait être nommé sénateur, craignit de s'expliquer dans Paris; il quitta son hôtel et vint à Gondreville, en donnant au premier consul une seule des raisons qui lui faisaient désirer d'y venir, et qui lui donnait un air de zèle aux yeux de Bonaparte, tandis qu'au lieu de s'agir de l'État, il ne s'agissait que de lui-même. Or, pendant que Michu guettait et suivait dans le parc, à la manière des sauvages, un moment propice à sa vengeance, le politique Malin, habitué à pressurer les événements pour son compte, emmenait son ami vers une petite prairie du jardin anglais, endroit désert et favorable à une conférence mystérieuse. Ainsi, en s'y tenant au milieu et parlant à voix basse, les deux amis étaient à une trop grande distance pour être entendus, si quelqu'un se cachait pour les écouter, et pouvaient changer de conversation s'il venait des indiscrets.

— Pourquoi n'être pas resté dans une chambre au château, dit Grévin.

— N'as-tu pas vu les deux hommes que m'envoie le préfet de police?

Quoique Fouché ait été, dans l'affaire de la conspiration de Pichegru, Georges, Moreau et Polignac, l'âme du cabinet consulaire, il ne dirigeait pas le ministère de la police, et se trouvait alors simplement conseiller d'État comme Malin.

— Ces deux hommes sont les deux bras de Fouché. L'un, ce jeune muscadin dont la figure ressemble à une carafe de limonade, qui a du vinaigre sur les lèvres et du verjus dans les yeux, a mis fin à l'insurrection de l'Ouest en l'an VII, dans l'espace de quinze jours. L'autre est un enfant de Lenoir, il est le seul qui ait les grandes traditions de la police. J'avais demandé un agent sans conséquence, appuyé d'un personnage officiel, et l'on m'envoie ces deux compères-là. Ah! Grévin, Fouché veut sans doute lire dans mon jeu. Voilà pourquoi j'ai laissé ces messieurs dînant au château; qu'ils examinent tout, ils n'y trouveront ni Louis XVIII, ni le moindre indice.

— Ah çà, mais, dit Grévin, quel jeu joues-tu donc?

— Eh! mon ami, un jeu double est bien dangereux; mais par rapport à Fouché, il est triple, et il a peut-être flairé que je suis dans les secrets de la maison de Bourbon.

— Toi!

— Moi! reprit Malin.

— Tu ne te souviens donc pas de Favras?

Ce mot fit impression sur le conseiller.

— Et depuis quand? demanda Grévin après une pause.

— Depuis le consulat à vie.

— Mais, pas de preuves?

— Pas ça! dit Malin en faisant claquer l'ongle de son pouce sous une de ses palettes.

En peu de mots, Malin dessina nettement la position critique où Bonaparte mettait l'Angleterre menacée de mort par le camp de Boulogne, en expliquant à Grévin la portée inconnue à la France et à l'Europe, mais que Pitt soupçonnait, de ce projet de descente; puis la position critique où l'Angleterre allait mettre Bonaparte. Une coalition imposante, la Prusse, l'Autriche et la Russie soldées par l'or anglais, devait armer sept cent mille hommes. En même temps une conspiration formidable étendait à l'intérieur son réseau et réunissait les montagnards, les chouans, les royalistes et leurs princes.

— Tant que Louis XVIII a vu trois consuls, il a cru que l'anarchie continuait et qu'à la faveur d'un mouvement quelconque il prendrait sa revanche du 13 vendémiaire et du 18 fructidor, dit Malin; mais le consulat à vie a démasqué les desseins de Bonaparte, il sera bientôt empereur. Cet ancien sous-lieutenant veut créer une dynastie! or, cette fois, on en veut à sa vie, et le coup est monté plus habilement encore que celui de la rue Saint-Nicaise. Pichegru, Georges, Moreau, le duc d'Enghien, Polignac et Rivière, les deux amis du comte d'Artois, en sont.

— Quel amalgame! s'écria Grévin.

— La France est envahie sourdement, on veut donner un assaut général, on y emploie le vert et le sec! Cent hommes d'exécution, commandés par Georges, doivent attaquer la garde consulaire et le consul corps à corps.

— Eh bien! dénonce-les.

— Voilà deux mois que le consul, son ministre de la police, le préfet et Fouché tiennent une partie des fils de cette trame immense; mais ils n'en connaissent pas toute l'étendue, et, dans le moment actuel, ils laissent libres presque tous les conjurés pour savoir tout.

— Quant au droit, dit le notaire, les Bourbons ont bien plus le droit de concevoir, de conduire, d'exécuter une entreprise contre Bonaparte, que Bonaparte n'en avait de conspirer au 18 brumaire contre la République, de laquelle il était l'enfant; il assassinait sa mère, et ceux-ci veulent rentrer dans leur maison. Je conçois qu'en voyant fermer la liste des émigrés, multiplier les radiations, rétablir le culte catholique, et accumuler des arrêtés contre-révolutionnaires, les princes aient compris que leur retour se faisait difficile, pour ne pas dire impossible. Bonaparte devient le seul obstacle à leur rentrée, et ils veulent enlever l'obstacle, rien de plus simple. Les conspirateurs vaincus seront des brigands; victorieux, ils seront des héros, et ta perplexité me semble alors assez naturelle.

— Il s'agit, dit Malin, de faire jeter aux Bourbons, par Bonaparte, la tête du duc d'Enghien, comme la Convention a jeté aux rois la tête de Louis XVI, afin de le tremper aussi avant que nous dans le cours de la Révolution; ou de renverser l'idole actuelle du peuple français et son futur empereur, pour asseoir le vrai trône sur ses débris. Je suis à la merci d'un événement, d'un heureux coup de pistolet, d'une machine de la rue Saint-Nicaise qui réussirait. On ne m'a pas tout

dit. On m'a proposé de rallier le conseil d'État au moment critique, de diriger l'action légale de la restauration des Bourbons.

— Attends, répondit le notaire.

— Impossible! Je n'ai plus que le moment actuel pour prendre une décision.

— Et pourquoi?

— Les deux Simeuse conspirent, ils sont dans le pays; je dois, ou les faire suivre, les laisser se compromettre et m'en faire débarrasser, ou les protéger sourdement. J'avais demandé des subalternes, et l'on m'envoie des lynx de choix qui ont passé par Troyes pour avoir à eux la gendarmerie.

— Gondreville est le *Tiens* et la conspiration le *Tu auras*, dit Grévin. Ni Fouché, ni Talleyrand, tes deux partenaires, n'en sont : joue franc jeu avec eux. Comment! tous ceux qui ont coupé le cou à Louis XVI sont dans le gouvernement, la France est pleine d'acquéreurs de biens nationaux, et tu voudrais ramener ceux qui te redemanderont Gondreville? S'ils ne sont pas imbéciles, les Bourbons devront passer l'éponge sur tout ce que nous avons fait. Avertis Bonaparte.

— Un homme de mon rang ne dénonce pas, dit Malin vivement.

— De ton rang? s'écria Grévin en souriant.

— On m'offre les sceaux.

— Je comprends ton éblouissement, et c'est à moi d'y voir clair dans ces ténèbres politiques, d'y flairer la porte de sortie. Or, il est impossible de prévoir les événements qui peuvent ramener les Bourbons, quand un général Bonaparte a quatre-vingts vaisseaux et quatre cent mille hommes. Ce qu'il y a de plus difficile, dans la politique expectante, c'est de savoir quand un pouvoir qui penche tombera; mais, mon vieux, celui de Bonaparte est dans sa période ascendante. Ne serait-ce pas Fouché qui t'a fait sonder pour connaître le fond de ta pensée et se débarrasser de toi?

— Non, je suis sûr de l'ambassadeur. D'ailleurs Fouché ne m'enverrait pas deux singes pareils, que je connais trop pour ne pas concevoir des soupçons.

— Ils me font peur, dit Grévin. Si Fouché ne se défie pas de toi, ne veut pas t'éprouver, pourquoi te les a-t-il envoyés? Fouché ne joue pas un tour pareil sans une raison quelconque...

— Ceci me décide, s'écria Malin, je ne serai jamais tranquille avec ces deux Simeuse; peut-être Fouché, qui connaît ma position, ne veut-il pas les manquer, et arriver par eux jusqu'aux Condé.

— Eh! mon vieux, ce n'est pas sous Bonaparte qu'on inquiétera le possesseur de Gondreville.

En levant les yeux, Malin aperçut dans le feuillage d'un gros tilleul touffu le canon d'un fusil.

— Je ne m'étais pas trompé, j'avais entendu le bruit sec d'un fusil qu'on arme, dit-il à Grévin après s'être mis derrière un gros tronc d'arbre où le suivit le notaire inquiet du brusque mouvement de son ami.

— C'est Michu, dit Grévin, je vois sa barbe rousse.

— N'ayons pas l'air d'avoir peur, reprit Malin, qui s'en alla lentement en disant à plusieurs reprises : Que veut cet homme aux acquéreurs de cette terre? Ce n'est certes pas toi qu'il visait. S'il nous a entendus, je dois le recommander au prône! Nous aurions mieux fait d'aller en plaine. Qui diable eût pensé à se défier des airs!

— On apprend toujours! dit le notaire; mais il était bien loin et nous causions de bouche à oreille.

— Je vais en dire deux mots à Corentin, répondit Malin.

Quelques instants après, Michu rentra chez lui pâle, et le visage contracté.

— Qu'as-tu? lui dit sa femme épouvantée.

— Rien, répondit-il en voyant Violette, dont la présence fut pour lui un coup de foudre.

Michu prit une chaise, se mit devant le feu tranquillement, et y jeta une lettre en la tirant d'un de ces tubes en fer-blanc que l'on donne aux soldats pour serrer leurs papiers. Cette action, qui permit à Marthe de respirer comme une personne déchargée d'un poids énorme, intrigua beaucoup Violette. Le régisseur posa sa carabine sur le manteau de la cheminée avec un admirable sang-froid. Marianne et la mère de Marthe filaient à la lueur d'une lampe.

— Allons, François, dit le père, couchons-nous. Veux-tu te coucher? Il prit brutalement son fils par le milieu du corps et l'emporta. — Descends à la cave, lui dit-il à l'oreille quand il fut dans l'escalier, remplis deux bouteilles de vin de Mâcon après en avoir vidé le tiers, avec de cette eau-de-vie de Cognac qui est sur la planche à bouteilles; puis, mêle dans une bouteille de vin blanc moitié d'eau-de-vie. Fais cela bien adroitement, et mets les trois bouteilles sur le tonneau vide qui est à l'entrée de la cave. Quand j'ouvrirai la fenêtre, sors de la cave, selle mon cheval, monte dessus, et va m'attendre au Poteau-des-Gueux. — Le petit drôle ne veut jamais se coucher, dit le régisseur en rentrant, il veut faire comme les grandes personnes, tout voir, tout entendre, tout savoir. Vous me gâtez mon monde, père Violette.

— Bon Dieu! bon Dieu! s'écria Violette, qui vous a délié la langue? vous n'en avez jamais tant dit.

— Croyez-vous que je me laisse espionner sans m'en apercevoir? Vous n'êtes pas du bon côté, mon père Violette. Si, au lieu de servir ceux qui m'en veulent, vous étiez pour moi, je ferais mieux pour vous que de vous renouveler votre bail...

— Quoi encore? dit le paysan avide en ouvrant de grands yeux.

— Je vous vendrais mon bien à bon marché.

— Il n'y a point de bon marché quand faut payer, dit sentencieusement Violette.

— Je veux quitter le pays, et je vous donnerai ma ferme du Mousseau, les bâtiments, les semailles, les bestiaux, pour cinquante mille francs.

— Vrai!

— Ça vous va?

— Dame, faut voir.

— Causons de ça... Mais je veux des arrhes.

— J'ai rien.

— Une parole.

— Encore!

— Dites-moi qui vient de vous envoyer ici.

— Je suis revenu d'où j'allais tantôt, et j'ai voulu vous dire un petit bonsoir.

— Revenu sans ton cheval? Pour quel imbécile me prends-tu? Tu mens, tu n'auras pas ma ferme.

— Eh bien! c'est M. Grévin, quoi! Il m'a dit : Violette, nous avons besoin de Michu, va le querir. S'il n'y est pas, attends-le... J'ai compris qu'il me fallait rester, ce soir, ici...

— Les escogriffes de Paris étaient-ils encore au château?

— Ah! je ne sais pas trop; mais il y avait du monde dans le salon.

— Tu auras ma ferme, convenons des faits! Ma femme, va chercher le vin du contrat. Prends du meilleur vin de Roussillon, le vin de l'ex-marquis... Nous ne sommes pas des enfants. Tu en trouveras deux bouteilles sur le tonneau vide à l'entrée, et une bouteille de blanc.

— Ça va! dit Violette, qui ne se grisait jamais. Buvons!

— Vous avez cinquante mille francs sous les carreaux de votre chambre, dans toute l'étendue du lit, vous me les donnerez quinze jours après le contrat passé chez Grévin... Violette regarda fixement Michu, et devint blême. — Ah! tu viens moucharder un jacobin fini qui a eu l'honneur de présider le club d'Arcis, et tu crois qu'il ne te pincera pas? J'ai des yeux, j'ai vu tes carreaux fraîchement replâtrés, et j'ai conclu que tu ne les avais pas levés pour semer du blé. Buvons.

Violette, troublé, but un grand verre de vin sans faire attention à la qualité, la terreur lui avait mis comme un fer chaud dans le ventre, l'eau-de-vie y fut brûlée par l'avarice; il aurait donné bien des choses pour être rentré chez lui, pour y changer de place son trésor. Les trois femmes souriaient.

— Ça vous va-t-il? dit Michu à Violette en lui remplissant encore son verre.

— Mais oui.

— Tu seras chez toi, vieux coquin!

Après une demi-heure de discussions animées sur l'époque de l'entrée en jouissance, sur les mille pointilleries que se font les paysans en concluant un marché, au milieu des assertions, des verres de vin vidés, des paroles pleines de promesses, des dénégations, des : — Pas vrai? — bien vrai? — ma fine parole! — comme je le dis! — que j'aie le cou coupé si... — que ce verre de vin me soit du poison si ce que je dis n'est pas la pure *varté*... Violette tomba la tête sur la table, non pas gris, mais ivre mort; et, dès qu'il lui avait vu les yeux troublés, Michu s'était empressé d'ouvrir la fenêtre.

— Où est ce drôle de Gaucher? demanda-t-il à sa femme.

— Il est couché.

— Toi, Marianne, dit le régisseur à sa fidèle servante, va te mettre en sentinelle à sa porte, et veille-le. Vous, ma mère, dit-il, restez en bas, gardez-moi cet espion-là, soyez aux aguets, et n'ouvrez qu'à la voix de François. Il s'agit de vie et de mort! ajouta-t-il d'une voix profonde. Pour toutes les créatures qui sont sous mon toit, je ne l'ai pas quitté de cette nuit, et, la tête sur le billot, vous soutiendrez cela. — Allons, dit-il à sa femme, allons, la mère, mets tes souliers, prends ta coiffe, et détalons! Pas de questions, je t'accompagne.

Depuis trois quarts d'heure, cet homme avait dans le geste et dans le regard une autorité despotique, irrésistible, puisée à la source commune et inconnue où puisent leurs pouvoirs extraordinaires et les grands généraux sur le champ de bataille où ils enflamment les masses, et les grands orateurs qui entraînent les assemblées, et, disons-le aussi, les grands criminels dans leurs coups audacieux! Il semble alors qu'il s'exhale de la tête et que la parole porte une influence invincible, que le geste injecte le vouloir de l'homme chez autrui. Les trois femmes se savaient au milieu d'une horrible crise; sans en être averties, elles la pressentaient à la rapidité des actes de cet homme dont le visage étincelait, dont le front était parlant, dont les yeux brillaient alors comme des étoiles; elles lui avaient vu de la sueur à la racine des cheveux, plus d'une fois sa parole avait vibré d'impatience et de rage. Aussi Marthe obéit-elle passivement. Armé jusqu'aux dents, le fusil sur l'épaule, Michu sauta dans l'ave-

une, suivi de sa femme, et ils atteignirent promptement le carrefour où François s'était caché dans des broussailles.

— Le petit a de la compréhension, dit Michu en le voyant.

Ce fut sa première parole. Sa femme et lui avaient couru jusque-là sans pouvoir prononcer un mot.

— Retourne au pavillon, cache-toi dans l'arbre le plus touffu, observe la campagne, le parc, dit-il à son fils. Nous sommes tous couchés, nous n'ouvrons à personne. Ta grand'mère veille, et ne remuera qu'en t'entendant parler! Retiens mes moindres paroles. Il s'agit de la vie de ton père et de celle de ta mère. Que la justice ne sache jamais que nous avons découché. Après ces phrases dites à l'oreille de son fils, qui fila, comme une anguille dans la vase, à travers les bois, Michu dit à sa femme : — A cheval! et prie Dieu d'être pour nous. Tiens-toi bien! La bête peut en crever.



Il devait être quelque personnage officiel... — PAGE 4

A peine ces mots furent-ils dits que le cheval, dans le ventre duquel Michu donna deux coups de pied, et qu'il pressa de ses genoux puissants, partit avec la célérité d'un cheval de course; l'animal sembla comprendre son maître : en un quart d'heure la forêt fut traversée. Michu, sans avoir dévié de la route la plus courte, se trouva sur un point de la lisière d'où les cimes du château de Cinq-Cygne apparaissaient éclairées par la lune. Il lia son cheval à un arbre et gagna lestement le monticule d'où l'on dominait la vallée de Cinq-Cygne.

Le château que Marthe et Michu regardèrent ensemble pendant un moment fait un effet charmant dans le paysage. Quoiqu'il n'ait aucune importance comme étendue ni comme architecture, il ne manque point d'un certain mérite archéologique. Ce vieil édifice du quinzième siècle, assis sur une éminence environnée de douves profondes, larges et encore pleines d'eau, est bâti en cailloux et en mortier, mais les murs ont sept pieds de largeur. Sa simplicité rappelle admirablement la vie rude et guerrière aux temps féodaux. Ce château, vraiment naïf, consiste dans deux grosses tours rougeâtres, séparées par un long corps de logis percé de véritables croisées en pierre, dont les croix grossièrement sculptées ressemblent à des sarments de vigne. L'escalier est en dehors, au milieu, et placé dans une tour pentagone à petite porte en ogive. Le rez-de-chaussée, intérieurement modernisé sous Louis XIV, ainsi que le premier étage, est surmonté de toits immenses, percés de croisées à tympans sculptés. Devant le château se trouve une immense pelouse dont les arbres avaient été récemment abattus. De chaque côté du pont d'entrée sont deux bicoques où habitent les jardiniers, et séparées par une grille maigre, sans caractère, évidemment moderne. A droite et à gauche de la pelouse, divisée en deux parties par une chaussée pavée, s'étendent les écuries, les étables, les granges, le bûcher, la boulangerie, les poulaillers, les communs, pratiqués sans doute dans les restes de deux ailes semblables au château actuel. Autrefois ce castel devait être carré, fortifié aux quatre angles, défendu par une énorme tour à porche cintré, au bas de laquelle était, à la place de la grille, un pont-levis. Les deux grosses tours dont les toits en poivrière n'avaient pas été rasés, le clocheton de la tour du milieu, donnaient de la physionomie au village. L'église, vieille aussi, montrait, à quelques pas, son clocher pointu, qui s'harmoniait aux masses de ce castel. La lune faisait resplendir toutes les cimes et les cônes autour desquels se jouait et pétillait la lumière. Michu regarda cette habitation seigneuriale de façon à renverser les idées de sa femme, car son visage plus calme offrait une expression d'espérance et une sorte d'orgueil. Ses yeux embrassèrent l'horizon avec une certaine défiance; il écouta la campagne, il devait être alors neuf heures, la lune jetait sa lueur sur la marge de la forêt, et le monticule était surtout fortement éclairé. Cette position parut dangereuse au garde général, il descendit en paraissant craindre d'être vu. Cependant aucun bruit suspect ne troublait la paix de cette belle vallée enceinte de ce côté par la forêt de Nodesme. Marthe, épuisée, tremblante, s'attendait à un dénoûment quelconque après une pareille course. A quoi devait-elle servir? à une bonne action ou à un crime? En ce moment, Michu s'approcha de l'oreille de sa femme.

— Tu vas aller chez la comtesse de Saint-Cygne, tu demanderas à lui parler; quand tu la verras, tu la prieras de venir à l'écart. Si personne ne peut vous écouter, tu lui diras : Mademoiselle, la vie de vos deux cousins est en danger, et celui qui vous expliquera le pourquoi, le comment, vous attend. Si elle a peur, si elle se défie, ajoute : Ils sont de la conspiration contre le premier consul, et la conspiration est découverte. Ne te nomme pas, on se défie trop de nous.

Marthe Michu leva la tête vers son mari, et lui dit. — Tu les sers donc?

— Eh bien! après? dit-il en fronçant les sourcils et croyant à un reproche.

— Tu ne me comprends pas! s'écria Marthe en prenant la large main de Michu, aux genoux duquel elle tomba en baisant cette main qui fut tout à coup couverte de larmes.

— Cours, tu pleureras après, dit-il en l'embrassant avec une force brusque.

Quand il n'entendit plus le pas de sa femme, cet homme de fer eut des larmes aux yeux. Il s'était défié de Marthe à cause des opinions du père, il lui avait caché les secrets de sa vie; mais la beauté du caractère simple de sa femme lui avait apparu soudain, comme la grandeur du sien venait d'éclater pour elle. Marthe passait de la profonde humiliation que cause la dégradation d'un homme dont on porte le nom, au ravissement que donne sa gloire; elle y passait sans transition, n'y avait-il pas de quoi défaillir? en proie aux plus vives inquiétudes, elle avait, comme elle le lui dit plus tard, marché dans le sang depuis le pavillon jusqu'à Cinq-Cygne, et s'était en un moment sentie enlevée au ciel parmi les anges. Lui qui ne se sentait pas apprécié, qui prenait l'attitude chagrine et mélancolique de sa femme pour un manque d'affection, qui la laissait à elle-même en vivant au dehors, en rejetant toute sa tendresse sur son fils, avait compris en un moment tout ce que signifiaient les larmes de cette femme, elle maudissait le rôle que sa beauté, que la volonté paternelle l'avaient forcée à jouer. Le bonheur avait brillé de sa plus belle flamme pour eux, au milieu de l'orage, comme un éclair. Et ce devait être un éclair! Chacun d'eux pensait à dix ans de mésintelligence et s'en accusait tout seul. Michu resta debout, immobile, le coude sur sa carabine et le menton sur son coude, perdu dans une profonde rêverie. Un semblable moment fait accepter toutes les douleurs du passé le plus douloureux.

Agitée de mille pensées semblables à celles de son mari, Marthe eut alors le cœur oppressé par le danger des Simeuse, car elle comprit tout, même les figures des deux Parisiens, mais elle ne pouvait s'expliquer la carabine. Elle s'élança comme une biche et atteignit le chemin du château, elle fut surprise d'entendre derrière elle les pas d'un homme, elle jeta un cri, la large main de Michu lui ferma la bouche.

— Du haut de la butte, j'ai vu reluire au loin l'argent des chapeaux bordés! Entre par une brèche de la douve qui est entre la tour de mademoiselle et les écuries; les chiens n'aboieront pas après toi. Passe dans le jardin, appelle la jeune comtesse par la fenêtre,

fais seller son cheval, dis-lui de le conduire par la douve, j'y serai, après avoir étudié le plan des Parisiens et trouvé les moyens de leur échapper.

Ce danger, qui roulait comme une avalanche, et qu'il fallait prévenir, donna des ailes à Marthe.

Le nom franc, commun aux Cinq-Cygne et aux Chargebœuf, est Duineff. Cinq-Cygne devint le nom de la branche cadette des Chargebœuf après la défense d'un castel faite, en l'absence de leur père, par cinq filles de cette maison, toutes remarquablement blanches, et de qui personne n'eût attendu pareille conduite. Un des premiers comtes de Champagne voulut, par ce joli nom, perpétuer ce souvenir aussi longtemps que vivrait cette famille. Depuis ce fait d'armes singulier, les filles de cette famille furent fières, mais elles ne furent peut-être pas toujours blanches. La dernière, Laurence, était, contrairement à la loi salique, héritière du nom, des armes et des fiefs. Le roi de France avait approuvé la charte du comte de Champagne, en vertu de laquelle, dans cette famille, le ventre anoblissait et succédait. Laurence était donc comtesse de Cinq-Cygne, son mari devait prendre et son nom et son blason, où se lisait pour devise la sublime réponse faite par l'aînée des cinq sœurs à la sommation de rendre le château : *Mourir en chantant!* Digne de ces belles héroïnes, Laurence possédait une blancheur qui semblait être une gageure du hasard. Les moindres linéaments de ses veines bleues se voyaient sous la trame fine et serrée de son épiderme. Sa chevelure, du plus joli blond, seyait merveilleusement à ses yeux du bleu le plus foncé. Tout chez elle appartenait au genre mignon. Dans son corps frêle, malgré sa taille déliée, en dépit de son teint de lait, vivait une âme trempée comme celle d'un homme du plus beau caractère, mais que personne, pas même un observateur, n'aurait devinée à l'aspect d'une physionomie douce et d'une figure busquée, dont le profil offrait une vague ressemblance avec une tête de brebis. Cette excessive douceur, quoique noble, paraissait aller jusqu'à la stupidité de l'agneau. — « J'ai l'air d'un mouton qui rêve! » disait-elle quelquefois en souriant. Laurence, qui parlait peu, semblait, non pas songeuse, mais engourdie. Surgissait-il une circonstance sérieuse, la Judith cachée se révélait aussitôt et devenait sublime, et les circonstances ne lui avaient malheureusement pas manqué. A treize ans, Laurence, après les événements que vous savez, se vit orpheline, devant la place où la veille s'élevait à Troyes une des maisons les plus curieuses de l'architecture du seizième siècle, l'hôtel de Cinq-Cygne. M. d'Hauteserre, un de ses parents, devenu son tuteur, emmena sur-le-champ l'héritière à la campagne. Ce brave gentilhomme de province, effrayé de la mort de l'abbé de Hauteserre, son frère, atteint d'une balle sur la place, au moment où il se sauvait en paysan, n'était pas en position de pouvoir défendre les intérêts de sa pupile : il avait deux fils à l'armée des princes, et tous les jours, au moindre bruit, il croyait que les municipaux d'Arcis venaient l'arrêter. Fière d'avoir soutenu un siége et de posséder la blancheur historique de ses ancêtres, Laurence méprisait cette sage lâcheté du vieillard courbé sous le vent de la tempête, elle ne songeait qu'à s'illustrer. Aussi mit-elle audacieusement, dans son pauvre salon de Cinq-Cygne, le portrait de Charlotte Corday, couronné de petites branches de chêne tressées. Elle correspondait par un exprès avec les jumeaux, au mépris de la loi qui l'eût punie de mort. Le messager, qui risquait aussi sa vie, rapportait les réponses. Laurence ne vécut, depuis les catastrophes de Troyes, que pour le triomphe de la cause royale. Après avoir sainement jugé M. et madame d'Hauteserre, et reconnu chez eux une honnête nature, mais sans énergie, elle les mit en dehors des lois de sa sphère. Laurence avait trop d'esprit et de véritable indulgence pour leur en vouloir de leur caractère; bonne, aimable, affectueuse avec eux, elle ne leur livra pas un seul de ses secrets. Rien ne forme l'âme comme une dissimulation constante au sein de la famille. A sa majorité, Laurence laissa gérer ses affaires au bonhomme d'Hauteserre, comme par le passé. Que sa jument favorite fût bien pansée, que sa servante Catherine fût mise à son goût, et son petit domestique Gothard vêtu convenablement, elle se souciait peu du reste. Elle dirigeait sa pensée vers un but trop élevé pour descendre aux occupations qui, dans d'autres temps, lui eussent sans doute plu. La toilette fut peu de chose pour elle, et d'ailleurs ses cousins n'étaient pas là. Laurence avait une amazone vert-bouteille pour se promener à cheval, une robe en étoffe commune à canezou orné de brandebourgs pour aller à pied, et chez elle une robe de chambre en soie. Gothard, son petit écuyer, un adroit et courageux garçon de quinze ans, l'escortait, car elle était presque toujours dehors, et elle chassait sur toutes les terres de Gondreville, sans que les fermiers ni Michu s'y opposassent. Elle montait admirablement bien à cheval, et son adresse à la chasse tenait du miracle. Dans la contrée, on ne l'appelait en tout temps que Mademoiselle, même pendant la Révolution.



La populace entoure l'hôtel de Cinq-Cignes. — PAGE 5.

Quiconque a lu le beau roman de Rob-Roy doit se souvenir d'un des rares caractères de femme pour la conception duquel Walter Scott soit sorti de ses habitudes de froideur, de Diana Vernon. Ce souvenir peut servir à faire comprendre Laurence, si vous ajoutez aux qualités de la chasseresse écossaise l'exaltation contenue de Charlotte Corday, mais en supprimant l'aimable vivacité qui rend Diana si attrayante. La jeune comtesse avait vu mourir sa mère, tomber l'abbé d'Hauteserre, le marquis et la marquise de Simeuse périr sur l'échafaud; son frère unique était mort de ses blessures; ses deux cousins, qui servaient à l'armée de Condé, pouvaient être tués à tout moment; enfin, la fortune des Simeuse et des Cinq-Cygne venait d'être dévorée par la République, sans profit pour la République. Sa gravité, dégénérée en stupeur apparente, doit se concevoir.

M. d'Hauteserre se montra d'ailleurs le tuteur le plus probe et le mieux entendu. Sous son administration, Cinq-Cygne prit l'air d'une ferme. Le bonhomme, qui ressemblait beaucoup moins à un preux qu'à un propriétaire faisant valoir, avait tiré parti du parc et des

jardins, dont l'étendue était d'environ deux cents arpents, et où il trouva la nourriture des chevaux, celle des gens et le bois de chauffage. Grace à la plus sévere économie, à sa majorité, la comtesse avait déjà recouvre, par suite du placement des revenus sur l'Etat, une fortune suffisante. En 1789, l'héritiere possédait vingt mille francs de rentes sur l'Etat, dont, à la vérité, les arrérages étaient dus, et douze mille francs à Cinq-Cygne, dont les baux avaient été renouvelés avec de notables augmentations. M. et madame d'Hauteserre s'étaient retires aux champs avec trois mille livres de rentes viageres dans les tontines Lafarge: ce débris de leur fortune ne leur permettait pas d'habiter ailleurs qu'à Cinq-Cygne; aussi le premier acte de Laurence fut-il de leur donner la jouissance pour toute la vie du pavillon qu'ils y occupaient. Les d'Hauteserre, devenus avares pour leur pupille comme pour eux-mêmes, et qui, tous les ans, entassaient leurs mille écus, en songeant à leurs deux fils, faisaient faire une misérable chere à l'héritière. La dépense totale de Cinq-Cygne ne dépassait pas cinq mille francs par an. Mais Laurence, qui ne descendait dans aucun détail, trouvait tout bon. Le tuteur et sa femme, insensiblement dominés par l'influence imperceptible de ce caractère qui s'exerçait dans les plus petites choses, avaient fini par admirer celle qu'ils avaient connue enfant, sentiment assez rare. Mais Laurence avait dans les manières, dans sa voix gutturale, dans son regard impérieux, ce je ne sais quoi, ce pouvoir inexplicable qui impose toujours, même quand il n'est qu'apparent, car chez les sots le vide ressemble à la profondeur. Pour le vulgaire, la profondeur est incompréhensible. De là vient peut-être l'admiration du peuple pour tout ce qu'il ne comprend pas. M. et madame d'Hauteserre, saisis par le silence habituel, et impressionnés par la sauvagerie de la jeune comtesse, étaient toujours dans l'attente de quelque chose de grand. En faisant le bien avec discernement et en ne se laissant pas tromper, Laurence obtenait de la part des paysans un grand respect, quoiqu'elle fût aristocrate. Son sexe, son nom, ses malheurs, l'originalité de sa vie, tout contribuait à lui donner de l'autorité sur les habitants de la vallée de Cinq-Cygne. Elle partait quelquefois pour un ou deux jours, accompagnée de Gothard; et jamais au retour, ni M. ni madame d'Hauteserre ne l'interrogeaient sur les motifs de son absence. Laurence, remarquez-le, n'avait rien de bizarre en elle. La virago se cachait sous la forme la plus féminine et la plus faible en apparence. Son cœur était d'une excessive sensibilité, mais elle portait dans sa tête une résolution virile et une fermeté stoïque. Ses yeux clairvoyants ne savaient pas pleurer. A voir son poignet blanc et délicat nuancé de veines bleues, personne n'eût imaginé qu'il pouvait défier celui du cavalier le plus endurci. Sa main, si molle, si fluide, maniait un pistolet, un fusil, avec la vigueur d'un chasseur exercé. Au dehors, elle n'était jamais autrement coiffée que comme les femmes le sont pour monter à cheval, avec un coquet petit chapeau de castor et le voile vert rabattu. Aussi son visage si délicat, son cou blanc enveloppé d'une cravate noire, n'avaient-ils jamais souffert de ses courses en plein air. Sous le Directoire, et au commencement du Consulat, Laurence avait pu se conduire ainsi sans que personne s'occupât d'elle; mais, depuis que le gouvernement se régularisait, les nouvelles autorités, le préfet de l'Aube, les amis de Malin, et Malin lui-même, essayaient de la déconsidérer. Laurence ne pensait qu'au renversement de Bonaparte, dont l'ambition et le triomphe avaient excité chez elle comme une rage, mais une rage froide et calculée. Ennemie obscure et inconnue de cet homme couvert de gloire, elle le visait, du fond de sa vallée et de ses forêts, avec une fixité terrible, elle voulait parfois aller le tuer aux environs de Saint-Cloud ou de la Malmaison. L'exécution de ce dessein eût expliqué déjà les exercices et les habitudes de sa vie; mais, initiée, depuis la rupture de la paix d'Amiens, à la conspiration des hommes qui tentèrent de retourner le 18 brumaire contre le premier consul, elle avait dès lors subordonné sa force et sa haine au plan tres-vaste et très-bien conduit qui devait atteindre Bonaparte à l'extérieur par la vaste coalition de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, qu'empereur il vainquit à Austerlitz, et à l'intérieur par la coalition des hommes les plus opposés les uns aux autres, mais reunis par une haine commune, et dont plusieurs méditaient, comme Laurence, la mort de cet homme, sans s'effrayer du mot assassinat. Cette jeune fille, si frêle à voir, si forte pour qui la connaissait bien, était donc en ce moment le guide fidele et sûr des gentilshommes qui vinrent d'Allemagne prendre part à cette attaque sérieuse. Fouché se fonda sur cette coopération des émigrés d'au delà du Rhin pour envelopper le duc d'Enghien dans le complot. La présence de ce prince sur le territoire de Bade, à peu de distance de Strasbourg, donna plus tard du poids à ces suppositions. La grande question de savoir si le prince eut vraiment connaissance de l'entreprise, s'il devait entrer en France apres la réussite, est un des secrets sur lesquels, comme sur quelques autres, les princes de la maison de Bourbon ont gardé le plus profond silence. A mesure que l'histoire de ce temps vieillira, les historiens impartiaux trouveront au moins de l'imprudence chez le prince à se rapprocher de la frontiere au moment où devait éclater une immense conspiration, dans le secret de laquelle toute la famille royale a certainement été. La prudence que Malin venait de déployer en conférant avec Grévin en plein air, cette jeune fille l'appliquait à ses moindres relations. Elle recevait les émissaires, conférait avec eux, soit sur les diverses lisières de la forêt de Nodesme, soit au delà de la vallée de Cinq-Cygne, entre Sézanne et Brienne. Elle faisait souvent quinze lieues d'une seule traite avec Gothard, et revenait à Cinq-Cygne sans qu'on pût apercevoir sur son frais visage la moindre trace de fatigue ni de préoccupation. Elle avait d'abord surpris dans les yeux de ce petit vacher, alors âgé de neuf ans, la naïve admiration qu'ont les enfants pour l'extraordinaire; elle en fit son palefrenier et lui apprit à panser les chevaux avec le soin et l'attention qu'y mettent les Anglais. Elle reconnut en lui le désir de bien faire, de l'intelligence, et l'absence de tout calcul; elle essaya son dévouement, et lui en trouva non-seulement l'esprit, mais la noblesse; il ne concevait pas de récompense; elle cultiva cette âme encore si jeune; elle fut bonne pour lui, bonne avec grandeur; elle se l'attacha en s'attachant à lui, en polissant elle-même ce caractere à demi sauvage, sans lui enlever sa verdeur ni sa simplicité. Quand elle eut suffisamment éprouvé la fidélité quasi canine qu'elle avait nourrie, Gothard devint son ingénieux et ingénu complice. Le petit paysan, que personne ne pouvait soupçonner, allait de Cinq-Cygne jusqu'à Nancy, et revenait quelquefois sans que personne sût qu'il avait quitté le pays. Toutes les ruses employées par les espions, il les pratiquait. L'excessive défiance que lui avait donnée sa maîtresse n'altérait en rien son naturel. Gothard, qui possédait à la fois la ruse des femmes, la candeur de l'enfant et l'attention perpétuelle du conspirateur, cachait ces admirables qualités sous la profonde ignorance et la torpeur des gens de la campagne. Ce petit homme paraissait niais, faible et maladroit; mais, une fois à l'œuvre, il était agile comme un poisson, il échappait comme une anguille; il comprenait, à la maniere des chiens, sur un regard; il flairait la pensée. Sa bonne grosse figure, ronde et rouge, ses yeux bruns endormis, ses cheveux coupés comme ceux des paysans, son costume, sa croissance tres-retardée, lui laissaient l'apparence d'un enfant de dix ans. Sous la protection de leur cousine, qui, depuis Strasbourg jusqu'à Bar-sur-Aube, veilla sur eux, MM. d'Hauteserre et de Simeuse, accompagnés de plusieurs autres émigrés, vinrent par l'Alsace, la Lorraine et la Champagne, tandis que d'autres conspirateurs, non moins courageux, abordèrent la France par les falaises de la Normandie. Vêtus en ouvriers, les d'Hauteserre et les Simeuse avaient marché, de forêt en forêt, guidés de proche en proche par des personnes choisies depuis trois mois dans chaque département, par Laurence, parmi les gens les plus dévoués aux Bourbons et les moins soupçonnés. Les émigrés se couchaient le jour et voyageaient pendant la nuit. Chacun d'eux amenaient deux soldats dévoués, dont l'un allait en avant à la découverte, et l'autre demeurait en arriere, afin de protéger la retraite en cas de malheur. Grâce à ces précautions militaires, ce précieux détachement avait atteint sans malheur la forêt de Nodesme, prise pour lieu de rendez-vous. Vingt-sept autres gentilshommes entrèrent aussi par la Suisse et traverserent la Bourgogne, guidés vers Paris avec des précautions pareilles. M. de Riviere comptait sur cinq cents hommes, dont cent jeunes gens nobles, les officiers de ce bataillon sacré. MM. de Polignac et de Rivière, dont la conduite fut, comme chefs, excessivement remarquable, gardèrent un secret impénétrable à tous ces complices, qui ne furent pas découverts. Aussi peut-on dire aujourd'hui, d'accord avec les révélations faites pendant la Restauration, que Bonaparte ne connut pas plus l'étendue des dangers qu'il courut alors que l'Angleterre ne connaissait le péril où la mettait le camp de Boulogne; et, cependant, en aucun temps, la police ne fut plus spirituellement ni plus habilement dirigée. Au moment où cette histoire commence, un lâche, comme il s'en trouve toujours dans les conspirations qui ne sont pas restreintes à un petit nombre d'hommes également forts, un conjuré, mis face à face avec la mort, donnait des indications, heureusement insuffisantes quant à l'étendue, mais assez précises sur le but de l'entreprise. Aussi la police laissait-elle, comme l'avait dit Malin à Grévin, les conspirateurs surveillés agir en liberté, pour embrasser toutes les ramifications du complot. Néanmoins, le gouvernement eut en quelque sorte la main forcée par Georges Cadoudal, homme d'exécution, qui ne prenait conseil que de lui-même, et qui s'était caché dans Paris avec vingt-cinq Chouans pour attaquer le premier consul. Laurence unissait dans sa pensée la haine et l'amour. Détruire Bonaparte et ramener les Bourbons, n'était-ce pas reprendre Gondreville et faire la fortune de ses cousins? Ces deux sentiments, dont l'un est la contre-partie de l'autre, suffisent, à vingt-trois ans surtout, pour déployer toutes les facultés de l'ame et toutes les forces de la vie. Aussi, depuis deux mois, Laurence paraissait-elle plus belle aux habitants de Cinq-Cygne qu'elle ne l'ut en aucun moment. Ses joues étaient devenues roses, l'espérance donnait par instants de la fierté à son front; mais quand on lisait la *Gazette* du soir, et que les actes conservateurs du premier consul s'y déroulaient, elle baissait les yeux pour n'y pas laisser lire la menaçante certitude de la chute prochaine de cet ennemi des Bourbons. Personne au chateau ne se doutait donc que la jeune comtesse eût revu ses cousins la nuit derniere. Les deux fils de M. et madame d'Hauteserre avaient passé la nuit dans la propre chambre de la comtesse, sous le même toit que leurs pere

et mère; car Laurence, pour ne donner aucun soupçon, après avoir couché les deux d'Hauteserre, entre une heure et deux du matin, alla rejoindre ses cousins au rendez-vous, et les emmena au milieu de la forêt, où elle les avait cachés dans la cabane abandonnée d'un garde-vente. Sûre de les revoir, elle ne montra pas le moindre air de joie, rien ne trahit en elle les émotions de l'attente; enfin, elle avait su effacer les traces du plaisir de les avoir revus, elle fut impassible. La jolie Catherine, la fille de sa nourrice, et Gothard, tous deux dans le secret, modelèrent leur conduite sur celle de leur maîtresse. Catherine avait dix-neuf ans. A cet age, comme à celui de Gothard, une jeune fille est fanatique et se laisse couper le cou sans dire un mot. Quant à Gothard, sentir le parfum que la comtesse mettait dans ses cheveux et dans ses habits lui eût fait endurer la question extraordinaire sans dire une parole.

Au moment où Marthe, avertie de l'imminence du péril, glissait avec la rapidité d'une ombre vers la brèche indiquée par Michu, le salon du château de Cinq-Cygne offrait le plus paisible spectacle. Ses habitants étaient si loin de soupçonner l'orage près de fondre sur eux, que leur attitude eût excité la compassion de la première personne qui aurait connu leur situation. Dans la haute cheminée, ornée d'un trumeau où dansaient au-dessus de la glace des bergeres en paniers, brillait un de ces feux comme il ne s'en fait que dans les châteaux situés au bord des bois. Au coin de cette cheminée, sur une grande bergère carrée en bois doré, garnie en magnifique lampas vert, la jeune comtesse était en quelque sorte étalée dans l'attitude que donne un accablement complet. Revenue à six heures seulement des confins de la Brie, après avoir battu l'estrade en avant de la troupe afin de faire arriver à bon port les quatre gentilshommes au gîte où ils devaient faire leur dernière étape avant d'entrer à Paris, elle avait surpris M. et madame d'Hauteserre à la fin de leur dîner. Pressée par la faim, elle s'était mise à table sans quitter ni son amazone crottée ni ses brodequins. Au lieu de se déshabiller apres le dîner, elle s'était sentie accablée par toutes ses fatigues, et avait laissé aller sa belle tête nue, couverte de ses mille boucles blondes, sur le dossier de l'immense bergere, en gardant ses pieds en avant sur un tabouret. Le feu séchait les éclaboussures de son amazone et de ses brodequins. Ses gants de peau de daim, son petit chapeau de castor, son voile vert et sa cravache, étaient sur la console où elle les avait jetés. Elle regardait tantôt la vieille horloge de Boule qui se trouvait sur le chambranle de la cheminée entre deux candélabres à fleurs, pour voir si, d'après l'heure, les quatre conspirateurs étaient couchés; tantôt la table de boston placée devant la cheminée et occupée par M. d'Hauteserre et par sa femme, par le curé de Cinq-Cygne et sa sœur.

Quand même ces personnages ne seraient pas incrustés dans ce drame, leurs têtes auraient encore le mérite de représenter une des faces que prit l'aristocratie après sa défaite de 1793. Sous ce rapport, la peinture du salon de Cinq-Cygne a la saveur de l'histoire vue en déshabillé.

Le gentilhomme, alors âgé de cinquante-deux ans, grand, sec, sanguin, et d'une santé robuste, eût paru capable de vigueur sans de gros yeux d'un bleu faïence dont le regard annonçait une extrême simplicité. Il existait dans sa figure terminée par un menton de galoche, entre son nez et sa bouche, un espace démesuré par rapport aux lois du dessin, qui lui donnait un air de soumission en parfaite harmonie avec son caractère, auquel concordaient les moindres détails de sa physionomie. Ainsi sa chevelure grise, feutrée par son chapeau qu'il gardait presque toute la journée, formait comme une calotte sur sa tête, en en dessinant le contour piriforme. Son front, très-ridé par sa vie campagnarde et par de continuelles inquiétudes, était plat et sans expression. Son nez aquilin relevait un peu sa figure; le seul indice de force se trouvait dans ses sourcils touffus qui conservaient leur couleur noire, et dans la vive coloration de son teint; mais cet indice ne mentait point: le gentilhomme, quoique simple et doux, avait la foi monarchique et catholique, aucune considération ne l'eût fait changer de parti. Ce bonhomme se serait laissé arrêter, il n'eût pas tiré sur les municipaux, et serait allé tout doucettement à l'échafaud. Ses trois mille livres de rentes viagères, sa seule ressource, l'avait empêché d'émigrer. Il obéissait donc au gouvernement de fait, sans cesser d'aimer la famille royale et d'en souhaiter le rétablissement; mais il eût refusé de se compromettre en participant à une tentative en faveur des Bourbons. Il appartenait à cette portion de royalistes qui se sont éternellement souvenus d'avoir été battus et volés; qui, dès lors, sont restés muets, économes, rancuniers, sans énergie, mais incapables d'aucune abjuration, ni d'aucun sacrifice; tout prêts à saluer la royauté triomphante, amis de la religion et des prêtres, mais résolus à supporter toutes les avanies du malheur. Ce n'est plus alors avoir une opinion, mais de l'entêtement. L'action est l'essence des partis. Sans esprit, mais loyal, avare comme un paysan, et néanmoins noble de manières, hardi dans ses vœux mais discret en paroles et en actions, tirant parti de tout, et prêt à se laisser nommer maire de Cinq-Cygne, M. d'Hauteserre représentait admirablement ces honorables gentilshommes auxquels Dieu a écrit sur le front le mot *mites*, qui laissèrent passer au-dessus de leurs gentilhommières et de leurs têtes les orages de la Révolution, qui se redressèrent sous la Restauration riches de leurs économies cachées, fiers de leur attachement discret, et qui rentrèrent dans leurs campagnes après 1830. Son costume, expressive enveloppe de ce caractère, peignait l'homme et le temps. M. d'Hauteserre portait une de ces houppelandes, couleur noisette, à petit collet, que le dernier duc d'Orléans avait mises à la mode à son retour d'Angleterre, et qui furent, pendant la Révolution, comme une transaction entre les hideux costumes populaires et les élégantes redingotes de l'aristocratie. Son gilet de velours, à raies fleuretées, dont la façon rappelait ceux de Robespierre et de Saint-Just, laissait voir le haut d'un jabot à petits plis dormant sur la chemise. Il conservait la culotte, mais la sienne était de gros drap bleu, à boucles d'acier bruni. Ses bas en filoselle noire moulaient des jambes de cerf, chaussées de gros souliers maintenus par des guêtres en drap noir. Il avait gardé le col en mousseline à mille plis, serré par une boucle en or sur le cou. Le bonhomme n'avait point entendu faire de l'éclectisme politique en adoptant ce costume à la fois paysan, révolutionnaire et aristocrate, il avait obéi tres-innocemment aux circonstances.

Madame d'Hauteserre, âgée de quarante ans, et usée par les émotions, avait une figure passée qui semblait toujours poser pour un portrait; et son bonnet de dentelle, orné de coques en satin blanc, contribuait singulièrement à lui donner cet air solennel. Elle mettait encore de la poudre malgré le fichu blanc, la robe en soie puce à manches plates, à jupon très-ample, triste et dernier costume de la reine Marie-Antoinette. Elle avait le nez pincé, le menton pointu, le visage presque triangulaire, des yeux qui avaient pleuré; mais elle mettait un *soupçon* de rouge qui ravivait ses yeux gris. Elle prenait du tabac, et à chaque fois elle pratiquait ces jolies précautions dont abusaient autrefois les petites maîtresses; tous les détails de sa prise constituaient une cérémonie qui s'explique par ce mot: elle avait de jolies mains.

Depuis deux ans, l'ancien précepteur des deux Simeuse, ami de l'abbé d'Hauteserre, nommé Goujet, abbé des Minimes, avait pris pour retraite la cure de Cinq-Cygne par amitié pour les d'Hauteserre et pour la jeune comtesse. Sa sœur, mademoiselle Goujet, riche de sept cents francs de rente, les réunissait aux faibles appointements de la cure, et tenait le ménage de son frere. Ni l'église, ni le presbytère n'avaient été vendus, par suite de leur peu de valeur. L'abbé Gouget logeait donc à deux pas du château, car le mur du jardin de la cure et celui du parc étaient mitoyens en quelques endroits. Aussi, deux fois par semaine, l'abbé Goujet et sa sœur dînaient-ils à Cinq-Cygne, où tous les soirs ils venaient faire la partie des d'Hauteserre. Laurence ne savait pas tenir une carte. L'abbé Goujet, vieillard en cheveux blancs et à la figure blanche comme celle d'une vieille femme, doué d'un sourire aimable, d'une voix douce et insinuante, relevait la fadeur de sa face assez poupine par un front où respirait l'intelligence et par des yeux très-fins. De moyenne taille et bien fait, il gardait l'habit noir à la française, portait des boucles d'argent à sa culotte et à ses souliers, des bas de soie noire, un gilet noir sur lequel tombait son rabat, ce qui lui donnait un grand air, sans rien ôter à sa dignité. Cet abbé, qui devint évêque de Troyes à la Restauration, habitué par son ancienne vie à juger les jeunes gens, avait deviné le grand caractère de Laurence, il l'appréciait à toute sa valeur, et il avait de prime abord témoigné une respectueuse déférence à cette jeune fille qui contribua beaucoup à la rendre indépendante à Cinq-Cygne et à faire plier sous elle l'austère vieille dame et le bon gentilhomme, auxquels, selon l'usage, elle aurait dû certainement obéir. Depuis six mois, l'abbé Goujet observait Laurence avec le génie particulier aux prêtres, qui sont les gens les plus perspicaces; et, sans savoir que cette jeune fille de vingt-trois ans pensait à renverser Bonaparte au moment où ses faibles mains détortillaient un brandebourg défait de son amazone, il la supposait cependant agitée d'un grand dessein.

Mademoiselle Goujet était une de ces filles dont le portrait est fait en deux mots qui permettent aux moins imaginatifs de se les représenter: elle appartenait au genre des grandes haquenées. Elle se savait laide, elle riait la première de sa laideur en montrant ses longues dents jaunes comme son teint et ses mains osseuses. Elle était entièrement bonne et gaie. Elle portait le fameux casaquin du vieux temps, une jupe très-ample à poches toujours pleines de clefs, un bonnet à rubans et un tour de cheveux. Elle avait eu quarante ans de très-bonne heure; mais elle se rattrapait, disait-elle, en s'y tenant depuis vingt ans. Elle vénérait la noblesse, et savait garder sa propre dignité, en rendant aux personnes nobles tout ce qui leur était dû de respects et d'hommages.

Cette compagnie était venue fort à propos à Cinq-Cygne pour madame d'Hauteserre, qui n'avait pas, comme son mari, des occupations rurales, ni, comme Laurence, le tonique d'une haine pour soutenir le poids d'une vie solitaire. Aussi tout s'était-il en quelque sorte amélioré depuis six ans. Le culte catholique rétabli permettait de remplir les devoirs religieux, qui ont plus de retentissement dans la vie de campagne que partout ailleurs. M. et madame d'Hauteserre, rassurés par les actes conservateurs du premier consul, avaient pu

correspondre avec leurs fils, avoir de leurs nouvelles, ne plus trembler pour eux, les prier de solliciter leur radiation et de rentrer en France. Le Trésor avait liquidé les arrérages des rentes, et payait régulièrement les semestres. Les d'Hauteserre possédaient alors de plus que leur viager huit mille francs de rentes. Le vieillard s'applaudissait de la sagesse de ses prévisions, il avait placé toutes ses économies, vingt mille francs, en même temps que sa pupille, avant le 18 brumaire, qui fit, comme on le sait, monter les fonds de douze à dix-huit francs.

Longtemps Cinq-Cygne était resté nu, vide et dévasté. Par calcul, le prudent tuteur n'avait pas voulu, durant les commotions révolutionnaires, en changer l'aspect; mais, à la paix d'Amiens, il avait fait un voyage à Troyes, pour en rapporter quelques débris des deux hôtels pillés, rachetés chez des fripiers. Le salon avait alors été meublé par ses soins. De beaux rideaux de lampas blanc à fleurs vertes provenant de l'hôtel Simeuse ornaient les six croisées du salon où se trouvaient alors ces personnages. Cette immense pièce était entièrement revêtue de boiseries divisées en panneaux, encadrés de baguettes perlées, décorés de mascarons aux angles, et peints en deux tons de gris. Les dessus des quatre portes offraient de ces sujets en grisaille qui furent à la mode sous Louis XV. Le bonhomme avait trouvé à Troyes des consoles dorées, un meuble en lampas vert, un lustre de cristal, une table à jouer en marqueterie, et tout ce qui pouvait servir à la restauration de Cinq-Cygne. En 1792, tout le mobilier du château avait été pris, car le pillage des hôtels eut son contre-coup dans la vallée. Chaque fois que le vieillard allait à Troyes, il en revenait avec quelques reliques de l'ancienne splendeur, tantôt un beau tapis comme celui qui était tendu sur le parquet du salon, tantôt une partie de vaisselle ou de vieilles porcelaines de Saxe et de Sèvres. Depuis six mois, il avait osé déterrer l'argenterie de Cinq-Cygne, que le cuisinier avait enterrée dans une petite maison à lui appartenant et située au bout d'un des longs faubourgs de Troyes.

Ce fidèle serviteur, nommé Durieu, et sa femme, avaient toujours suivi la fortune de leur jeune maîtresse. Durieu était le factotum du château, comme sa femme en était la femme de charge. Durieu avait pour se faire aider à la cuisine la sœur de Catherine, à laquelle il enseignait son art, et qui devenait une excellente cuisinière. Un vieux jardinier, sa femme, son fils payé à la journée, et leur fille qui servait de vachère, complétaient le personnel du château. Depuis six mois, la Durieu avait fait faire en secret une livrée aux couleurs des Cinq-Cygne pour le fils du jardinier et pour Gothard. Quoique bien grondée pour cette imprudence par le gentilhomme, elle s'était donné le plaisir de voir le dîner servi, le jour de saint Laurent, pour la fête de Laurence, presque comme autrefois. Cette pénible et lente restauration des choses faisait la joie de M. et de madame d'Hauteserre et des Durieu. Laurence souriait de ce qu'elle appelait des enfantillages. Mais le bonhomme d'Hauteserre pensait également au solide : il réparait les bâtiments, rebâtissait les murs, plantait partout où il y avait chance de faire venir un arbre, et ne laissait pas un pouce de terrain sans le mettre en valeur. Aussi la vallée de Cinq-Cygne le regardait-elle comme un oracle en fait d'agriculture. Il avait su reprendre cent arpents de terrain contesté, non vendu, et confondu par la commune dans ses communaux; il les avait convertis en prairies artificielles qui nourrissaient les bestiaux du château, et les avait encadrés de peupliers qui, depuis six ans, poussaient à ravir. Il avait l'intention de racheter quelques terres, et d'utiliser tous les bâtiments du château en y faisant une seconde ferme qu'il se promettait de conduire lui-même.

La vie était donc, depuis deux ans, devenue presque heureuse au château. M. d'Hauteserre décampait au lever du soleil, il allait surveiller ses ouvriers, car il employait du monde en tout temps; il revenait déjeuner, montait après sur un bidet de fermier, et faisait sa tournée comme un garde; puis, de retour pour le dîner, il finissait sa journée par le boston. Tous les habitants du château avaient leurs occupations, la vie y était aussi réglée que dans un monastère. Laurence seule y jetait le trouble par ses voyages subits, par ses absences, par ce que madame d'Hauteserre nommait ses fugues. Cependant il existait à Cinq-Cygne deux politiques, et des causes de dissension. D'abord, Durieu et sa femme étaient jaloux de Gothard et de Catherine, qui vivaient plus avant qu'eux dans l'intimité de leur jeune maîtresse, l'idole de la maison. Puis les deux d'Hauteserre, appuyés par mademoiselle Goujet et par le curé, voulaient que leurs fils ainsi que les jumeaux de Simeuse, rentrassent et prissent part au bonheur de cette vie paisible, au lieu de vivre péniblement à l'étranger. Laurence flétrissait cette odieuse transaction, et représentait le royalisme pur, militant et implacable. Les quatre vieilles gens, qui ne voulaient plus voir compromettre une existence heureuse, ni ce coin de terre conquis sur les eaux furieuses du torrent révolutionnaire, essayaient de convertir Laurence à leurs doctrines vraiment sages, en prévoyant qu'elle était pour beaucoup dans la résistance que leurs fils et les deux Simeuse opposaient à leur rentrée en France. Le superbe dédain de leur pupille épouvantait ces pauvres gens, qui ne se trompaient point en appréhendant ce qu'ils appelaient *un coup de tête*. Cette dissension avait éclaté lors de l'explosion de la machine infernale de la rue Saint-Nicaise, la première tentative royaliste dirigée contre le vainqueur de Marengo, après son refus de traiter avec la maison de Bourbon. Les d'Hauteserre regardèrent comme un bonheur que Bonaparte eût échappé à ce danger, en croyant que les républicains étaient les auteurs de cet attentat. Laurence pleura de rage de voir le premier consul sauvé. Son désespoir l'emporta sur sa dissimulation habituelle, elle accusa Dieu de trahir les fils de saint Louis! — « Moi, s'écria-t-elle, j'aurais réussi. N'a-t-on pas, dit-elle à l'abbé Goujet en remarquant la profonde stupéfaction produite par son mot sur toutes les figures, le droit d'attaquer l'usurpation par tous les moyens possibles? — Mon enfant, répondit l'abbé Goujet, l'Église a été bien attaquée et blâmée par les philosophes pour avoir jadis soutenu qu'on pouvait employer contre les usurpateurs les armes que les usurpateurs avaient employées pour réussir; mais aujourd'hui l'Église doit trop à M. le premier consul pour ne pas le protéger et le garantir contre cette maxime due d'ailleurs aux Jésuites. — Ainsi l'Église nous abandonne! » avait-elle répondu d'un air sombre.

Dès ce jour, toutes les fois que ces quatre vieillards parlaient de se soumettre à la Providence, la jeune comtesse quittait le salon. Depuis quelque temps, le curé, plus adroit que le tuteur, au lieu de discuter les principes, faisait ressortir les avantages matériels du gouvernement consulaire, moins pour convertir la comtesse que pour surprendre dans ses yeux des expressions qui pussent l'éclairer sur ses projets. Les absences de Gothard, les courses multipliées de Laurence et sa préoccupation, qui, dans ces derniers jours, parut à la surface de sa figure, enfin une foule de petites choses qui ne pouvaient échapper dans le silence et la tranquillité de la vie à Cinq-Cygne, surtout aux yeux inquiets des d'Hauteserre, de l'abbé Goujet et des Durieu, tout avait réveillé les craintes de ces royalistes soumis. Mais comme aucun événement ne se produisait, et que le calme le plus parfait régnait dans la sphère politique depuis quelques jours, la vie de ce petit château était redevenue paisible. Chacun avait attribué les courses de la comtesse à sa passion pour la chasse.

On peut imaginer le profond silence qui régnait dans le parc, dans les cours, au dehors, à neuf heures, au château de Cinq-Cygne, où dans ce moment les choses et les personnes étaient si harmonieusement colorées, où régnait la paix la plus profonde, où l'abondance revenait, où le bon et sage gentilhomme espérait convertir sa pupille à son système d'obéissance par la continuité des heureux résultats. Ces royalistes continuaient à jouer le jeu de *boston*, qui répandit par toute la France les idées d'indépendance sous une forme frivole, qui fut inventé en l'honneur des insurgés d'Amérique, et dont tous les termes rappellent la lutte encouragée par Louis XVI. Tout en faisant des *indépendances* ou des *misères*, ils observaient Laurence, qui, bientôt vaincue par le sommeil, s'endormit avec un sourire d'ironie sur les lèvres : sa dernière pensée avait embrassé le tableau paisible de cette table où deux mots, qui eussent appris aux d'Hauteserre que leurs fils avaient couché la nuit dernière sous leur toit, pouvaient jeter la plus vive terreur. Quelle jeune fille de vingt-trois ans n'eût été, comme Laurence, orgueilleuse de se faire le Destin, et n'aurait eu, comme elle, un léger mouvement de compassion pour ceux qu'elle voyait si fort au-dessous d'elle?

— Elle dort, dit l'abbé, jamais je ne l'ai vue si fatiguée.

— Durieu m'a dit que sa jument est comme fourbue, reprit madame d'Hauteserre; son fusil n'a pas servi, le bassinet était clair, elle n'a donc pas chassé.

— Ah! sac à papier! reprit le curé, voilà qui ne vaut rien.

— Bah! s'écria mademoiselle Goujet, quand j'ai eu mes vingt-trois ans, et que je me voyais condamnée à rester fille, je courais, je me fatiguais bien autrement. Je comprends que la comtesse se promène à travers le pays sans penser à tuer le gibier. Voilà bientôt douze ans qu'elle n'a vu ses cousins, elle les aime; eh bien! à sa place, moi, si j'étais comme elle jeune et jolie, j'irais d'une seule traite en Allemagne! Aussi, la pauvre mignonne, peut-être est-elle attirée vers la frontière.

— Vous êtes leste, mademoiselle Goujet, dit le curé en souriant.

— Mais, reprit-elle, je vous vois inquiet des allées et venues d'une jeune fille de vingt-trois ans, je vous les explique.

— Ses cousins rentreront, elle se trouvera riche, elle finira par se calmer, dit le bonhomme d'Hauteserre.

— Dieu le veuille! s'écria la vieille dame en prenant sa tabatière d'or, qui depuis le consulat à vie avait revu le jour.

— Il y a du nouveau dans le pays, dit le bonhomme d'Hauteserre au curé, Malin est depuis hier soir à Gondreville.

— Malin! s'écria Laurence réveillée par ce nom malgré son profond sommeil.

— Oui, reprit le curé; mais il repart cette nuit, et l'on se perd en conjectures au sujet de ce voyage précipité.

— Cet homme, dit Laurence, est le mauvais génie de nos deux maisons.

La jeune comtesse venait de rêver à ses cousins et aux d'Hauteserre, elle les avait vus menacés. Ses beaux yeux devinrent fixes et ternes en pensant aux dangers qu'ils couraient dans Paris; elle se leva brusquement, et remonta chez elle sans rien dire. Elle habitait dans la

chambre d'honneur, auprès de laquelle se trouvaient un cabinet et un oratoire situés dans la tourelle qui regardait la forêt. Quand elle eut quitté le salon, les chiens aboyèrent, on entendit sonner à la petite grille, et Durieu vint, la figure effarée, dire au salon : — Voici le maire ! il y a quelque chose de nouveau.

Ce maire, ancien piqueur de la maison de Simeuse, venait quelquefois au château, où, par politique, les d'Hauteserre lui témoignaient une déférence à laquelle il attachait le plus haut prix. Cet homme, nommé Goulard, avait épousé une riche marchande de Troyes dont le bien se trouvait sur la commune de Cinq-Cygne, et qu'il avait augmenté de toutes les terres d'une riche abbaye à l'acquisition de laquelle il mit toutes ses économies. La vaste abbaye du Val-des-Preux, située à un quart de lieue du château, lui faisait une habitation presque aussi splendide que Gondreville, et où ils figuraient, sa femme et lui, comme deux rats dans une cathédrale. — « Goulard, tu as été goulu ! » lui dit en riant mademoiselle la première fois qu'elle le vit à Cinq-Cygne. Quoique très-attaché à la Révolution et froidement accueilli par la comtesse, le maire se sentait toujours tenu par les liens du respect envers les Cinq-Cygne et les Simeuse. Aussi fermait-il les yeux sur tout ce qui se passait au château. Il appelait fermer les yeux, ne pas voir les portraits de Louis XVI, de Marie-Antoinette, des enfants de France, de Monsieur, du comte d'Artois, de Cazalès, de Charlotte Corday, qui ornaient les panneaux du salon ; ne pas trouver mauvais qu'on souhaitât, en sa présence, la ruine de la République, qu'on se moquât des cinq directeurs, et de toutes les combinaisons d'alors. La position de cet homme qui, semblable à beaucoup de parvenus, une fois sa fortune faite, recroyait aux vieilles familles et voulait s'y rattacher, venait d'être mise à profit par les deux personnages dont la profession avait été si promptement devinée par Michu, et qui, avant d'aller à Gondreville, avaient exploré le pays.

L'homme aux belles traditions de l'ancienne police et Corentin, ce phénix des espions, avaient une mission secrète. Malin ne se trompait pas en prêtant un double rôle à ces deux artistes en farces tragiques ; aussi, peut-être avant de les voir à l'œuvre, est-il nécessaire de montrer la tête à laquelle ils servaient de bras. Bonaparte, en devenant premier consul, trouva Fouché dirigeant la police générale. La Révolution avait fait franchement et avec raison un ministère spécial de la police. Mais, à son retour de Marengo, Bonaparte créa la préfecture de police, y plaça Dubois, et appela Fouché au conseil d'État en lui donnant pour successeur au ministère de la police le conventionnel Cochon, devenu depuis comte de Lapparent. Fouché, qui regardait le ministère de la police comme le plus important dans un gouvernement à grandes vues, à politique arrêtée, vit une disgrâce, ou tout au moins une méfiance, dans ce changement. Après avoir reconnu, dans les affaires de la machine infernale et de la conspiration dont il s'agit ici, l'excessive supériorité de ce grand homme d'État, Napoléon lui rendit le ministère de la police. Puis, plus tard, effrayé des talents que Fouché déploya pendant son absence, lors de l'affaire de Walcheren, l'empereur donna ce ministère au duc de Rovigo, et envoya le duc d'Otrante gouverner les provinces illyriennes, un véritable exil.

Ce singulier génie qui frappa Napoléon d'une sorte de terreur ne se déclara pas tout à coup chez Fouché. Cet obscur conventionnel, l'un des hommes les plus extraordinaires et les plus mal jugés de ce temps, se forma dans les tempêtes. Il s'éleva, sous le Directoire, à la hauteur d'où les hommes profonds savent voir l'avenir en jugeant le passé, puis tout à coup, comme certains acteurs médiocres qui deviennent excellents éclairés par une lueur soudaine, il donna des preuves de dextérité pendant la rapide révolution du 18 brumaire. Cet homme au pâle visage, élevé dans les dissimulations monastiques, qui possédait les secrets des montagnards auxquels il appartint, et ceux des royalistes auxquels il finit par appartenir, avait lentement et silencieusement étudié les hommes, les choses, les intérêts de la scène politique ; il pénétra les secrets de Bonaparte, lui donna d'utiles conseils et des renseignements précieux. Satisfait d'avoir démontré son savoir-faire et son utilité, Fouché s'était bien gardé de se dévoiler tout entier, il voulait rester à la tête des affaires ; mais les incertitudes de Napoléon à son égard lui rendirent sa liberté politique. L'ingratitude ou plutôt la méfiance de l'empereur après l'affaire de Walcheren explique cet homme qui, malheureusement pour lui, n'était pas un grand seigneur, et dont la conduite fut calquée sur celle du prince de Talleyrand. En ce moment, ni ses anciens ni ses nouveaux collègues ne soupçonnaient l'ampleur de son génie purement ministériel, essentiellement gouvernemental, juste dans toutes ses prévisions, et d'une incroyable sagacité. Certes, aujourd'hui, pour tout historien impérial, l'amour-propre excessif de Napoléon est une des mille raisons de sa chute, qui, d'ailleurs, a cruellement expié ses torts. Il se rencontrait chez ce défiant souverain une jalousie de son jeune pouvoir qui influa sur ses actes autant que sa haine secrète contre les hommes habiles, legs précieux de la Révolution, avec lesquels il aurait pu se composer un cabinet dépositaire de ses pensées. Talleyrand et Fouché ne furent pas les seuls qui lui donnèrent de l'ombrage. Or, le malheur des usurpateurs est d'avoir pour ennemis et ceux qui leur ont donné la couronne, et ceux auxquels ils l'ont ôtée. Napoléon ne convainquit jamais entièrement de sa souveraineté ceux qu'il avait eus pour supérieurs et pour égaux, ni ceux qui tenaient pour le droit : personne ne se croyait donc obligé par le serment envers lui. Malin, homme médiocre, incapable d'apprécier le ténébreux génie de Fouché ni de se défier de son prompt coup d'œil, se brûla, comme un papillon à la chandelle, en allant le prier confidentiellement de lui envoyer des agents à Gondreville, où, dit-il, il espérait obtenir des lumières sur la conspiration. Fouché, sans effaroucher son ami par une interrogation, se demanda pourquoi Malin allait à Gondreville, comment il ne donnait pas à Paris et immédiatement les renseignements qu'il pouvait avoir. L'ex-oratorien, nourri de fourberies et au fait du double rôle joué par bien des conventionnels, se dit : — Par qui Malin peut-il savoir quelque chose, quand nous ne savons pas encore grand'chose ? Fouché conclut donc à quelque complicité latente ou expectante, et se garda bien de rien dire au premier consul. Il aimait mieux se faire un instrument de Malin que de le perdre. Fouché se réservait ainsi une grande partie des secrets qu'il surprenait, et se ménageait sur les personnes un pouvoir supérieur à celui de Bonaparte. Cette duplicité fut un des griefs de Napoléon contre son ministre. Fouché connaissait les roueries auxquelles Malin devait sa terre de Gondreville, et qui l'obligeaient à surveiller MM. de Simeuse. Les Simeuse servaient à l'armée de Condé, mademoiselle de Cinq-Cygne était leur cousine, ils pouvaient donc se trouver aux environs et participer à l'entreprise, leur participation impliquait dans le complot la maison de Condé à laquelle ils s'étaient dévoués. M. de Talleyrand et Fouché tenaient à éclaircir ce coin très-obscur de la conspiration de 1803. Ces considérations furent embrassées par Fouché rapidement et avec lucidité. Mais il existait entre Malin, Talleyrand et lui des liens qui le forçaient à employer la plus grande circonspection, et lui faisaient désirer de connaître parfaitement l'intérieur du château de Gondreville. Corentin était attaché sans réserve à Fouché, comme M. de la Besnardière au prince de Talleyrand, comme Gentz à M. de Metternich, comme Dundas à Pitt, comme Duroc à Napoléon, comme Chavigny au cardinal de Richelieu. Corentin fut, non pas le conseil de ce ministre, mais son âme damnée, le Tristan secret de ce Louis XI au petit pied ; aussi Fouché l'avait-il laissé naturellement au ministère de la police, afin d'y conserver un œil et un bras. Ce garçon devait, disait-on, appartenir à Fouché par une de ces parentés qui ne s'avouent point, car il le récompensait avec profusion toutes les fois qu'il le mettait en activité. Corentin s'était fait un ami de Peyrade, le vieil élève du dernier lieutenant de police ; néanmoins, il eut des secrets pour Peyrade. Corentin reçut de Fouché l'ordre d'explorer le château de Gondreville, d'en inscrire le plan dans sa mémoire, et d'y reconnaître les moindres cachettes. — « Nous serons peut-être obligés d'y revenir, » lui dit l'ex-ministre, absolument comme Napoléon dit à ses lieutenants de bien examiner le champ de bataille d'Austerlitz, jusqu'où il comptait reculer. Corentin devait encore étudier la conduite de Malin, se rendre compte de son influence dans le pays, observer les hommes qu'il y employait. Fouché regardait comme certaine la présence des Simeuse dans la contrée. En espionnant avec adresse ces deux officiers aimés du prince de Condé, Peyrade et Corentin pouvaient acquérir de précieuses lumières sur les ramifications du complot au delà du Rhin. Dans tous les cas, Corentin eut les fonds, les ordres et les agents nécessaires pour cerner Cinq-Cygne et moucharder le pays depuis la forêt de Nodesme jusqu'à Paris. Fouché recommanda la plus grande circonspection et ne permit la visite domiciliaire à Cinq-Cygne qu'en cas de renseignements positifs donnés par Malin. Enfin, comme renseignements, il mit Corentin au fait du personnage inexplicable de Michu, surveillé depuis trois ans. La pensée de Corentin fut celle de son chef : — « Malin connaît la conspiration ! — Mais qui sait, se dit-il, si Fouché n'en est pas aussi ! »

Corentin, parti pour Troyes avant Malin, s'était entendu avec le commandant de la gendarmerie, et avait choisi les hommes les plus intelligents en leur donnant pour chef un capitaine habile. Corentin indiqua pour lieu de rendez-vous le château de Gondreville à ce capitaine, en lui disant d'envoyer à la nuit, sur quatre points différents de la vallée de Cinq-Cygne et à d'assez grandes distances pour ne pas donner l'alarme, un piquet de douze hommes. Ces quatre piquets devaient décrire un carré et le resserrer autour du château de Cinq-Cygne. En le laissant maître au château pendant sa consultation avec Grévin, Malin avait permis à Corentin de remplir une partie de sa mission. À son retour du parc, le conseiller d'État avait si positivement dit à Corentin que les Simeuse et les d'Hauteserre étaient dans le pays, que les deux agents expédièrent le capitaine, qui, fort heureusement pour les gentilshommes, traversa la forêt par l'avenue pendant que Michu grisait son espion Violette. Le conseiller d'État avait commencé par expliquer à Peyrade et à Corentin le guet-apens auquel il venait d'échapper. Les deux Parisiens lui racontèrent alors l'épisode de la carabine, et Grévin envoya Violette pour obtenir quelques renseignements sur ce qui se passait au pavillon. Corentin dit au notaire d'emmener, pour plus de sûreté, son ami le conseiller d'État coucher à la petite ville d'Arcis, chez lui. Au moment où Mi-

chu se lançait dans la forêt et courait à Cinq-Cygne. Peyrade et Corentin partirent donc de Gondreville dans un méchant cabriolet d'osier, attelé d'un cheval de poste, et conduit par le brigadier d'Arcis, un des hommes les plus rusés de la légion, et que le commandant de Troyes leur avait recommandé de prendre.

— Le meilleur moyen de tout saisir, est de les prévenir, dit Peyrade à Corentin. Au moment où ils seront effarouchés, où ils voudront sauver leurs papiers ou s'enfuir, nous tomberons chez eux comme la foudre. Le cordon de gendarmes en se resserrant autour du château fera l'effet d'un coup de filet. Ainsi, nous ne manquerons personne.

— Vous pouvez leur envoyer le maire, dit le brigadier, il est complaisant, il ne leur veut pas de mal, ils ne se défieront pas de lui.

Au moment où Goulard allait se coucher, Corentin, qui fit arrêter le cabriolet dans un petit bois, était donc venu lui dire confidentiellement que dans quelques instants un agent du gouvernement allait le requérir de cerner le château de Cinq-Cygne afin d'y empoigner MM. d'Hauteserre et de Simeuse; que, dans le cas où ils auraient disparu, l'on voulait s'assurer s'ils y avaient couché la nuit dernière, fouiller les papiers de mademoiselle de Cinq-Cygne, et peut-être arrêter les gens et les maîtres du château.

— Mademoiselle de Cinq-Cygne, dit Corentin, est, sans doute, protégée par de grands personnages, car j'ai la mission secrète de la prévenir de cette visite, et de tout faire pour la sauver, sans me compromettre. Une fois sur le terrain, je ne serai plus le maître, je ne suis pas seul, ainsi courez au château.

Cette visite du maire au milieu de la soirée étonna d'autant plus les joueurs, que Goulard leur montrait une figure bouleversée.

— Où se trouve la comtesse? demanda-t-il.

— Elle se couche, dit madame d'Hauteserre.

Le maire incrédule se mit à écouter les bruits qui se faisaient au premier étage.

— Qu'avez-vous aujourd'hui, Goulard? lui dit madame d'Hauteserre.

Goulard roulait dans les profondeurs de l'étonnement, en examinant ces figures pleines de la candeur qu'on peut avoir à tout âge. A l'aspect de ce calme et de cette innocente partie de boston interrompue, il ne concevait rien aux soupçons de la police de Paris. En ce moment, Laurence, agenouillée dans son oratoire, priait avec ferveur pour le succès de la conspiration! Elle priait Dieu de prêter aide et secours aux meurtriers de Bonaparte! Elle implorait Dieu avec amour de briser cet homme fatal! Le fanatisme des Harmodius, des Judith, des Jacques Clément, des Ankastroem, des Charlotte Corday, des Limoëlan, animait cette belle âme, vierge et pure. Catherine préparait le lit. Gothard fermait les volets, en sorte que Marthe Michu, arrivée sous les fenêtres de Laurence, et qui y jetait des cailloux, put être remarquée.

— Mademoiselle, il y a du nouveau, dit Gothard en voyant une inconnue.

— Silence! dit Marthe à voix basse, venez me parler.

Gothard fut dans le jardin en moins de temps qu'un oiseau n'en aurait mis à descendre d'un arbre à terre.

— Dans un instant le château sera cerné par la gendarmerie. Toi, dit-elle à Gothard, selle sans bruit le cheval de mademoiselle, et fais-le descendre par la brèche de la douve, entre cette tour et les écuries.

Marthe tressaillit en voyant à deux pas d'elle Laurence, qui suivit Gothard.

— Qu'y a-t-il? dit Laurence simplement et sans paraître émue.

— La conspiration contre le premier consul est découverte, répondit Marthe dans l'oreille de la jeune comtesse; mon mari, qui songe à sauver vos deux cousins, m'envoie vous dire de venir vous entendre avec lui.

Laurence recula de trois pas, et regarda Marthe. — Qui êtes-vous? dit-elle.

— Marthe Michu.

— Je ne sais pas ce que vous me voulez, répliqua froidement mademoiselle de Cinq-Cygne.

— Allons, vous les tuez. Venez au nom des Simeuse! dit Marthe, en tombant à genoux et tendant ses mains à Laurence. N'y a-t-il aucun papier ici, rien qui puisse vous compromettre? Du haut de la forêt, mon mari vient de voir briller les chapeaux bordés et les fusils des gendarmes.

Gothard avait commencé par grimper au grenier, il aperçut de loin les buffleteries des gendarmes, il entendit par le profond silence de la campagne le bruit de leurs chevaux; il dégringola dans l'écurie, sella le cheval de sa maîtresse, aux pieds duquel, sur un seul mot de lui, Catherine attacha des linges.

— Où faut-il aller? dit Laurence à Marthe, dont le regard et la parole la frappèrent par l'inimitable accent de la sincérité.

— Par la brèche! dit-elle en entraînant Laurence, mon noble homme y est. Vous allez apprendre ce que vaut un Judas!

Catherine entra vivement au salon, y prit la cravache, les gants, le chapeau, le voile de sa maîtresse, et sortit. Cette brusque apparition et l'ardeur de Catherine étaient un si parlant commentaire des paroles du maire, que madame d'Hauteserre et l'abbé Goujet échangèrent un regard par lequel ils se communiquèrent cette horrible pensée: — Adieu tout notre bonheur! Laurence conspire, elle a perdu ses cousins et les deux d'Hauteserre!

— Que voulez-vous dire? demanda M. d'Hauteserre à Goulard.

— Mais le château est cerné, vous allez avoir à subir une visite domiciliaire. Enfin, si vos fils sont ici, faites-les sauver ainsi que MM. de Simeuse.

— Mes fils! s'écria madame d'Hauteserre stupéfaite.

— Nous n'avons vu personne, dit M. d'Hauteserre.

— Tant mieux! dit Goulard. Mais j'aime trop la famille de Cinq-Cygne et celle de Simeuse pour leur voir arriver malheur. Écoutez-moi bien. Si vous avez des papiers compromettants...

— Des papiers?... répéta le gentilhomme.

— Oui, si vous en avez, brûlez-les, reprit le maire, je vais aller amuser les agents.

Goulard, qui voulait ménager la chèvre royaliste et le chou républicain, sortit, et les chiens aboyèrent alors avec violence.

— Vous n'avez plus de temps, les voici, dit le curé. Mais qui préviendra la comtesse, où est-elle?

— Catherine n'est pas venue prendre sa cravache, ses gants et son chapeau pour en faire des reliques, dit mademoiselle Goujet.

Goulard essaya de retarder pendant quelques minutes les deux agents en leur annonçant la parfaite ignorance des habitants du château de Cinq-Cygne.

— Vous ne connaissez pas ces gens-là, dit Peyrade en riant au nez de Goulard.

Ces deux hommes si doucereusement sinistres entrèrent alors suivis du brigadier d'Arcis et d'un gendarme. Cet aspect glaça d'effroi les quatre paisibles joueurs de boston, qui restèrent à leurs places, épouvantés par un pareil déploiement de forces. Le bruit produit par une dizaine de gendarmes, dont les chevaux piaffaient, retentissait sur la pelouse.

— Il ne manque ici que mademoiselle de Cinq-Cygne, dit Corentin.

— Mais elle dort, sans doute, dans sa chambre, répondit M. d'Hauteserre.

— Venez avec moi, mesdames, dit Corentin en s'élançant dans l'antichambre et de là dans l'escalier, où mademoiselle Goujet et madame d'Hauteserre le suivirent. — Comptez sur moi, reprit Corentin en parlant à l'oreille de la vieille dame, je suis un des vôtres, je vous ai envoyé déjà le maire. Défiez-vous de mon collègue et confiez-vous à moi, je vous sauverai tous!

— De quoi s'agit-il donc? demanda mademoiselle Goujet.

— De vie et de mort! ne le savez-vous pas? répondit Corentin.

Madame d'Hauteserre s'évanouit. Au grand étonnement de mademoiselle Goujet et au grand désappointement de Corentin, l'appartement de Laurence était vide. Sûr que personne ne pouvait s'échapper ni du parc ni du château dans la vallée, dont toutes les issues étaient gardées, Corentin fit monter un gendarme dans chaque pièce, il ordonna de fouiller les bâtiments, les écuries, et redescendit au salon, où déjà Durieu, sa femme, et tous les gens s'étaient précipités dans le plus violent émoi. Peyrade étudiait de son petit œil bleu toutes les physionomies, il restait froid et calme au milieu de ce désordre. Quand Corentin reparut seul, car mademoiselle Goujet donnait des soins à madame d'Hauteserre, on entendit un bruit de chevaux, mêlé à celui des pleurs d'un enfant. Les chevaux entraient par la petite grille. Au milieu de l'anxiété générale, un brigadier se montra poussant Gothard, les mains attachées, et Catherine, qu'il amena devant les agents.

— Voilà des prisonniers, dit-il. Ce petit drôle était à cheval et se sauvait.

— Imbécile! dit Corentin à l'oreille du brigadier stupéfait, pourquoi ne l'avoir pas laissé aller? nous aurions su quelque chose en le suivant.

Gothard avait pris le parti de fondre en larmes à la façon des idiots. Catherine restait dans une attitude d'innocence et de naïveté qui fit profondément réfléchir le vieil agent. L'élève de Lenoir, après avoir comparé ces deux enfants l'un à l'autre, après avoir examiné l'air niais du vieux gentilhomme qu'il crut rusé, le spirituel curé qui jouait avec les fiches, la stupéfaction de tous les gens et des Durieu, vint à Corentin et lui dit à l'oreille: — Nous n'avons pas affaire à des *gnioles!*

Corentin répondit d'abord par un regard en montrant la table de jeu, puis il ajouta: — Ils jouaient au boston! On faisait le lit de la maîtresse du logis, elle s'est sauvée, ils sont surpris, nous allons les serrer.

Une brèche a toujours sa cause et son utilité. Voici comment et pourquoi celle qui se trouve entre la tour aujourd'hui dite de Mademoiselle et les écuries avait été pratiquée. Dès son installation à Cinq-Cygne, le bonhomme d'Hauteserre fit d'une longue ravine par laquelle les eaux de la forêt tombaient dans la douve un chemin qui sépare deux grandes pièces de terre appartenant à la réserve du château, mais uniquement pour y planter une centaine de noyers qu'il trouva dans une pépinière. En onze ans, ces noyers étaient deve-

nus assez touffus et couvraient presque ce chemin encaissé déjà par des berges de six pieds de hauteur, et par lequel on allait à un petit bois de trente arpents récemment acheté. Quand le château eut tous ses habitants, chacun d'eux aima mieux passer par la douve pour prendre le chemin communal, qui longeait les murs du parc et conduisait à la ferme, que de faire le tour par la grille. En y passant, sans le vouloir, on élargissait la brèche des deux côtés, avec d'autant moins de scrupule qu'au dix-neuvième siècle les douves sont parfaitement inutiles, et que le tuteur parlait souvent d'en tirer parti. Cette constante démolition produisait de la terre, du gravier, des pierres, qui finirent par combler le fond de la douve. L'eau dominée par cette espèce de chaussée ne la couvrait que dans les temps de grandes pluies. Néanmoins, malgré ces dégradations, auxquelles tout le monde et la comtesse elle-même avait aidé, la brèche était assez abrupte pour qu'il fût difficile d'y faire descendre un cheval et surtout de le faire remonter sur le chemin communal; mais il semble que, dans les périls, les chevaux épousent la pensée de leurs maîtres. Pendant que la jeune comtesse hésitait à suivre Marthe et lui demandait des explications, Michu, qui du haut de son monticule avait suivi les lignes décrites par les gendarmes et compris le plan des espions, désespérait du succès en ne voyant venir personne. Un piquet de gendarmes suivait le mur du parc en s'espaçant comme des sentinelles, et ne laissait entre chaque homme que la distance à laquelle ils pouvaient se comprendre de la voix et du regard, écouter et surveiller les plus légers bruits et les moindres choses. Michu, couché à plat ventre, l'oreille collée à la terre, estimait, à la manière des Indiens, le temps qui lui restait par la force du son. — « Je suis arrivé trop tard! se disait-il à lui-même. Violette me le payera! A-t-il été longtemps avant de se griser! Que faire? » Il entendait le piquet qui descendait de la forêt par le chemin passer devant la grille, et qui, par une manœuvre semblable à celle du piquet venant du chemin communal, allaient se rencontrer. — « Encore cinq à six minutes! » se dit-il. En ce moment, la comtesse se montra, Michu la prit d'une main vigoureuse et la jeta dans le chemin couvert.

— Allez droit devant vous! Mène-la, dit-il à sa femme, à l'endroit où est mon cheval, et songez que les gendarmes ont des oreilles.

En voyant Catherine qui apportait la cravache, les gants et le chapeau, mais surtout en voyant la jument et Gothard, cet homme, de conception si vive dans le danger, résolut de jouer les gendarmes avec autant de succès qu'il venait de se jouer de Violette. Gothard avait, comme par magie, forcé la jument à escalader la douve.

— Du linge aux pieds du cheval!... je t'embrasse! dit le régisseur en serrant Gothard dans ses bras.

Michu laissa la jument aller auprès de sa maîtresse et prit les gants, le chapeau, la cravache.

— Tu as de l'esprit, tu vas me comprendre, reprit-il. Force ton cheval à grimper aussi sur ce chemin, monte-le à poil, entraîne après toi les gendarmes en te sauvant à fond de train à travers champs vers la ferme, et ramasse-moi tout ce piquet qui s'étale, ajouta-t-il en achevant sa pensée par un geste qui indiquait la route à suivre. — Toi, ma fille, dit-il à Catherine, il nous vient d'autres gendarmes par le chemin de Cinq-Cygne à Gondreville, élance-toi dans une direction contraire à celle que va suivre Gothard, et ramasse-les du château vers la forêt. Enfin, faites en sorte que nous ne soyons point inquiétés dans le chemin creux.

Catherine et l'admirable enfant qui devait donner dans cette affaire tant de preuves d'intelligence exécutèrent leur manœuvre de manière à faire croire à chacune des lignes de gendarmes que leur gibier se sauvait. La lueur trompeuse de la lune ne permettait de distinguer ni la taille, ni les vêtements, ni le sexe, ni le nombre de ceux qu'on poursuivait. L'on courut après eux en vertu de ce faux axiome : Il faut arrêter ceux qui se sauvent! dont la niaiserie en haute police venait d'être énergiquement démontrée par Corentin au brigadier. Michu, qui avait compté sur l'instinct des gendarmes, put atteindre la forêt quelque temps après la jeune comtesse, que Marthe avait guidée à l'endroit indiqué.

— Cours au pavillon, dit-il à Marthe. La forêt doit être gardée par les Parisiens, il est dangereux de rester ici. Nous aurons sans doute besoin de toute notre liberté.

Michu délia son cheval, et pria la comtesse de le suivre.

— Je n'irai pas plus loin, dit Laurence, sans que vous me donniez un gage de l'intérêt que vous me portez, car enfin, vous êtes Michu.

— Mademoiselle, répondit-il d'une voix douce, mon rôle va vous être expliqué en deux mots. Je suis, à l'insu de MM. de Simeuse, le gardien de leur fortune. J'ai reçu à cet égard des instructions de défunt leur père et de leur chère mère, ma protectrice. Aussi ai-je joué le rôle d'un jacobin enragé pour rendre service à mes jeunes maîtres; malheureusement, j'ai commencé mon jeu trop tard, et n'ai pu sauver les anciens! Ici, la voix de Michu s'altéra. — Depuis la fuite des jeunes gens, je leur ai fait passer les sommes qui leur étaient nécessaires pour vivre honorablement.

— Par la maison Breintmayer de Strasbourg? dit-elle.

— Oui, mademoiselle, les correspondants de M. Girel de Troyes, un royaliste qui, pour sa fortune, a fait, comme moi, le jacobin. Le papier que votre fermier a ramassé un soir, à la sortie de Troyes, était relatif à cette affaire qui pouvait nous compromettre : ma vie n'était plus à moi, mais à eux, vous comprenez? Je n'ai pu me rendre maître de Gondreville. Dans ma position, on m'aurait coupé le cou en me demandant où j'avais pris tant d'or. J'ai préféré racheter la terre un peu plus tard; mais ce scélérat de Marion était l'homme d'un autre scélérat, de Malin. Gondreville reviendra tout de même à ses maîtres. Cela me regarde. Il y a quatre heures, je tenais Malin au bout de mon fusil, oh! il était fini! Dame! une fois mort, on licitera Gondreville, on le vendra, et vous pouvez l'acheter. En cas de ma mort, ma femme vous aurait remis une lettre qui vous en eût donné les moyens. Mais ce brigand disait à son compère Grévin, une autre canaille, que MM. de Simeuse conspiraient contre le premier consul, qu'ils étaient dans le pays et qu'il valait mieux les livrer et s'en débarrasser, pour être tranquille à Gondreville. Or, comme j'avais vu venir deux maîtres espions, j'ai désarmé ma carabine, et je n'ai pas perdu de temps pour accourir ici, pensant que vous deviez savoir où et comment prévenir les jeunes gens. Voilà.

— Vous êtes digne d'être noble, dit Laurence en tendant sa main à Michu, qui voulut se mettre à genoux pour baiser cette main. Laurence vit son mouvement, le prévint et lui dit : — Debout, Michu! d'un son de voix et avec un regard qui le rendirent en ce moment aussi heureux qu'il avait été malheureux depuis douze ans.

— Vous me récompensez comme si j'avais fait tout ce qui me reste à faire, dit-il. Les entendez-vous, les hussards de la guillotine? Allons causer ailleurs. Michu prit la bride de la jument en se mettant du côté par lequel la comtesse se présentait de dos, et lui dit : — Ne soyez occupée qu'à vous bien tenir, à frapper votre bête et à vous garantir la figure des branches d'arbre qui voudront vous la fouetter.

Puis il dirigea la jeune fille pendant une demi-heure au grand galop, en faisant des détours, des retours, coupant son propre chemin à travers des clairières pour y perdre la trace, vers un endroit où il s'arrêta.

— Je ne sais plus où je suis, moi qui connais la forêt aussi bien que vous la connaissez, dit la comtesse en regardant autour d'elle.

— Nous sommes au centre même, répondit-il. Nous avons deux gendarmes après nous, mais nous sommes sauvés!

Le lieu pittoresque où le régisseur avait amené Laurence devait être si fatal aux principaux personnages de ce drame et à Michu lui-même, que le devoir d'un historien est de le décrire. Ce paysage est d'ailleurs, comme on le verra, devenu célèbre dans les fastes judiciaires de l'Empire.

La forêt de Nodesme appartenait à un monastère dit de Notre-Dame. Ce monastère, pris, saccagé, démoli, disparut entièrement, moines et biens. La forêt, objet de convoitise, entra dans le domaine des comtes de Champagne, qui plus tard l'engagèrent et la laissèrent vendre. En six siècles, la nature couvrit les ruines avec son riche et puissant manteau vert, et les effaça si bien, que l'existence d'un des plus beaux couvents n'était plus indiquée que par une assez faible éminence, ombragée de beaux arbres, et cerclée par d'épais buissons impénétrables que, depuis 1794, Michu s'était plu à épaissir en plantant de l'acacia épineux dans les intervalles dénués d'arbustes. Une mare se trouvait au pied de cette éminence, et attestait une source perdue, qui sans doute avait jadis déterminé l'assiette du monastère. Le possesseur des titres de la forêt de Nodesme avait pu seul reconnaître l'étymologie de ce mot âgé de huit siècles, et découvrir qu'il y avait eu jadis un couvent au centre de la forêt. En entendant les premiers coups de tonnerre de la Révolution, le marquis de Simeuse, qu'une contestation avait obligé de recourir à ses titres, instruit de cette particularité par le hasard, se mit, dans une arrière-pensée assez facile à concevoir, à rechercher la place du monastère. Le garde, à qui la forêt était si connue, avait naturellement aidé son maître dans ce travail, et sa sagacité de forestier lui fit reconnaître la situation du monastère. En observant la direction des cinq principaux chemins de la forêt, dont plusieurs étaient effacés, il vit que tous aboutissaient au monticule et à la mare, où jadis on devait venir de Troyes, de la vallée d'Arcis, de celle de Cinq-Cygne, et de Bar-sur-Aube. Le marquis voulut sonder le monticule, mais il ne pouvait prendre pour cette opération que des gens étrangers au pays. Pressé par les circonstances, il abandonna ses recherches, en laissant dans l'esprit de Michu l'idée que l'éminence cachait ou des trésors ou les fondations de l'abbaye. Michu continua cette œuvre archéologique; il sentit le terrain sonner le creux, au niveau même de la mare, entre deux arbres, au pied du seul point escarpé de l'éminence. Par une belle nuit, il vint armé d'une pioche, et son travail mit à découvert une baie de cave où l'on descendait par des degrés en pierre. La mare, qui dans son endroit le plus creux a trois pieds de profondeur, forme une spatule dont le manche semble sortir de l'éminence, et ferait croire qu'il sort de ce rocher factice une fontaine perdue par infiltration dans cette vaste forêt. Ce marécage, entouré d'arbres aquatiques, d'aulnes, de saules, de frênes, est le rendez-vous de sentiers, reste des routes anciennes et d'allées forestières, aujourd'hui désertes. Cette eau, vive et qui paraît dormante, couverte de plantes à larges feuilles, de cresson, offre une nappe entièrement

verte, à peine distinctible de ses bords où croît une herbe fine et fournie Elle est trop loin de toute habitation pour qu'aucune bête, autre que le fauve, vienne en profiter. Bien convaincus qu'il ne pouvait rien exister au-dessous de ce marais, et rebutés par les bords inaccessibles du monticule, les gardes particuliers ou les chasseurs n'avaient jamais visité, fouillé ni sondé ce coin, qui appartenait à la plus vieille coupe de la forêt, et que Michu réserva pour une futaie, quand arriva son tour d'être exploitée. Au bout de la cave se trouve un caveau voûté, propre et sain, tout en pierre de taille, du genre de ceux qu'on nommait l'*in pace*, le cachot des couvents. La salubrité de ce caveau, la conservation de ce reste d'escalier et de ce berceau s'expliquait par la source que les démolisseurs avaient respectée et par une muraille vraisemblablement d'une grande épaisseur, en brique et en ciment semblable à celui des Romains, qui contenait les eaux supérieures. Michu couvrit de grosses pierres l'entrée de cette retraite, puis, pour s'en approprier le secret et le rendre impénétrable, il s'imposa la loi de remonter l'éminence boisée, et de descendre à la cave par l'escarpement, au lieu d'y aborder par la mare. Au moment où les deux fugitifs y arrivèrent, la lune jetait sa belle lueur d'argent aux cimes des arbres centenaires du monticule, elle se jouait dans les magnifiques touffes des langues de bois diversement découpées par les chemins qui débouchaient là, les unes arrondies, les autres pointues, celle-ci terminée par un seul arbre, celle-là par un bosquet.

De là l'œil s'engageait irrésistiblement en de fuyantes perspectives où les regards suivaient soit la rondeur d'un sentier, soit la vue sublime d'une longue allée de forêt, soit une muraille de verdure presque noire. La lumière filtrée à travers les branchages de ce carrefour faisait briller, entre les clairs du cresson et les nénuphars, quelques diamants de cette eau tranquille et ignorée. Le cri des grenouilles troubla le profond silence de ce joli coin de forêt dont le parfum sauvage réveillait dans l'âme des idées de liberté.

— Sommes-nous bien sauvés? dit la comtesse à Michu.

— Oui, mademoiselle. Mais nous avons chacun notre besogne. Allez attacher nos chevaux à des arbres en haut de cette petite colline, et nouez-leur à chacun un mouchoir autour de la bouche, dit-il en lui tendant sa cravate; le mien et le vôtre sont intelligents, ils sauront qu'ils doivent se taire. Quand vous aurez fini, descendez droit au-dessus de l'eau par cet escarpement, ne vous laissez pas accrocher par votre amazone, vous me trouverez en bas.

Pendant que la comtesse cachait les chevaux, les attachait et les bâillonnait, Michu débarrassa ses pierres et découvrit l'entrée du caveau. La comtesse, qui croyait savoir sa forêt, fut surprise au dernier point en se voyant sous un berceau de cave. Michu remit les pierres en voûte au-dessus de l'entrée avec une adresse de maçon. Quand il eut achevé, le bruit des chevaux et de la voix des gendarmes retentit dans le silence de la nuit; mais il n'en battit pas moins tranquillement le briquet, alluma une petite branche de sapin, et mena la comtesse dans l'*in pace* où se trouvait encore un bout de la chandelle qui lui avait servi à reconnaître ce caveau. La porte en fer et de plusieurs lignes d'épaisseur, mais percée en quelques endroits par la rouille, avait été remise en état par le garde, et se fermait extérieurement avec des barres qui s'adaptaient de chaque côté dans des trous. La comtesse, morte de fatigue, s'assit sur un banc de pierre, au-dessus duquel il existait encore un anneau scellé dans le mur.

— Nous avons un salon pour causer, dit Michu. Maintenant les gendarmes peuvent tourner tant qu'ils voudront, le pis de ce qui nous arriverait serait qu'ils prissent nos chevaux.

— Nous enlever nos chevaux, dit Laurence, ce serait tuer mes cousins et MM. d'Hauteserre! Voyons, que savez-vous?

Michu raconta le peu qu'il avait surpris de la conversation entre Malin et Grévin.

— Ils sont en route pour Paris, ils y entreront ce matin, dit la comtesse quand il eut fini.

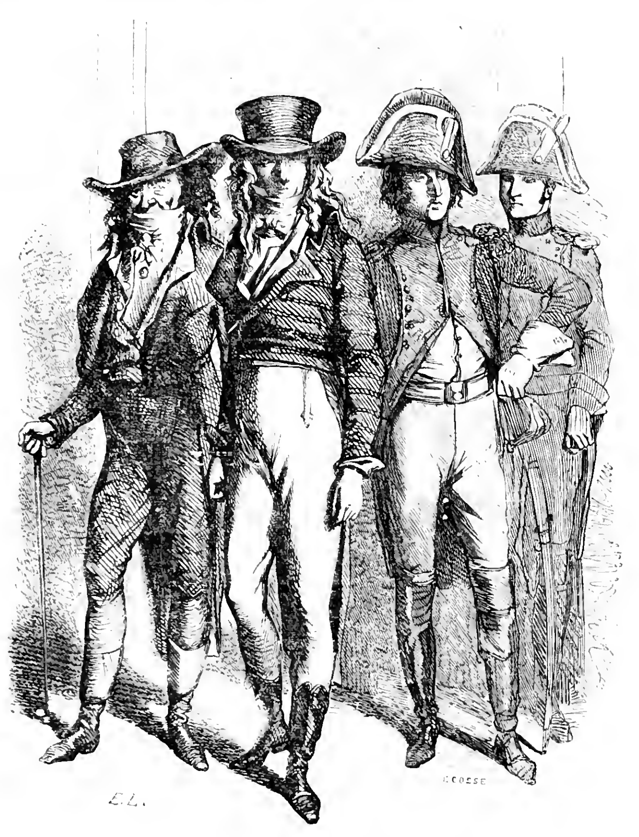
— Perdus! s'écria Michu. Vous comprenez que les entrants et les sortants seront surveillés aux barrières. Malin a le plus grand intérêt à laisser mes maîtres se bien compromettre pour les tuer.

— Et moi qui ne sais rien du plan général de l'affaire! s'écria Laurence. Comment prévenir George, Rivière et Moreau? où sont-ils? Enfin ne songeons qu'à mes cousins et aux d'Hauteserre, rejoignez-les à tout prix.

— Le télégraphe va plus vite que les meilleurs chevaux, dit Michu, et de tous les nobles fourrés dans cette conspiration, vos cousins seront les mieux traqués; si je les retrouve, il faut les loger ici, nous les y garderons jusqu'à la fin de l'affaire; leur pauvre père avait peut-être une vision en me mettant sur la piste de cette cachette, il a pressenti que ses fils s'y sauveraient!

— Ma jument vient des écuries du comte d'Artois, elle est née de son plus beau cheval anglais, mais elle a fait trente-six lieues, elle mourrait sans vous avoir porté au but, dit-elle.

— Le mien est bon, dit Michu, et si vous avez fait trente-six lieues, je ne dois en avoir que dix-huit à faire?



Ces deux hommes..... entrèrent alors suivis du brigadier d'Arcis.. — PAGE 14.

— Vingt-trois, dit-elle, car depuis cinq heures ils marchent! Vous les trouverez au-dessus de Lagny, à Coupvrai, d'où ils doivent au petit jour sortir déguisés en mariniers, ils comptent entrer à Paris sur des bateaux. Voici, reprit-elle en ôtant de son doigt la moitié de l'alliance de sa mère, la seule chose à laquelle ils ajouteront foi, je leur ai donné l'autre moitié. Le garde de Coupvrai, le père d'un de leurs soldats, les cache cette nuit dans une baraque abandonnée par des charbonniers, au milieu des bois. Ils sont huit en tout. MM. d'Hauteserre et quatre hommes sont avec mes cousins.

— Mademoiselle, on ne courra pas après les soldats, ne nous occupons que de MM. de Simeuse, et laissons les autres se sauver comme il leur plaira. N'est-ce pas assez que de leur crier: Casse-cou?

— Abandonner les d'Hauteserre? jamais! dit-elle. Ils doivent périr ou se sauver tous ensemble!

— De petits gentilshommes? reprit Michu.

— Ils ne sont que chevaliers, répondit-elle, je le sais ; mais ils se sont alliés aux Cinq-Cygne et aux Simeuse. Ramenez donc mes cousins et les d'Hauteserre, en tenant conseil avec eux sur les meilleurs moyens de gagner cette forêt.

— Les gendarmes y sont ! les entendez-vous ? ils se consultent.

— Enfin vous avez eu déjà deux fois du bonheur ce soir, allez ! et ramenez-les, cachez-les dans cette cave, ils y seront à l'abri de toute recherche ! Je ne puis vous être bonne à rien, dit-elle avec rage, je serais un phare qui éclairerait l'ennemi. La police n'imaginera jamais que mes parents puissent revenir dans la forêt, en me voyant tranquille. Ainsi, toute la question consiste à trouver cinq bons chevaux pour venir, en six heures, de Lagny dans notre forêt, cinq chevaux à laisser morts dans un fourré.

— Et de l'argent ? répondit Michu qui réfléchissait profondément en écoutant la jeune comtesse.

— J'ai donné cent louis cette nuit à mes cousins.

— Je réponds d'eux ! s'écria Michu. Une fois cachés, vous devrez vous priver de les voir ; ma femme ou mon petit leur porteront à manger deux fois la semaine. Mais, comme je ne réponds pas de moi, sachez, en cas de malheur, mademoiselle, que la maîtresse-poutre du grenier de mon pavillon a été percée avec une tarière. Dans le trou qui est bouché par une grosse cheville, se trouve le plan d'un coin de la forêt. Les arbres auxquels vous verrez un point rouge sur le plan ont une marque noire au pied sur le terrain. Chacun de ces arbres est un indicateur. Le troisième chêne vieux qui se trouve à gauche de chaque indicateur recèle à deux pieds en avant du tronc, des rouleaux de fer-blanc enterrés à sept pieds de profondeur qui contiennent chacun cent mille francs en or. Ces onze arbres, il n'y en a que onze, sont toute la fortune des Simeuse, maintenant que Gondreville leur a été pris.

— La noblesse sera cent ans à se remettre des coups qu'on lui a portés ! dit lentement mademoiselle de Cinq-Cygne.

— Y a-t-il un mot d'ordre ? demanda Michu.

— France et Charles ! pour les soldats. Laurence et Louis ! pour MM. d'Hauteserre et de Simeuse. Mon Dieu ! les avoir revus hier pour la première fois depuis onze ans et les savoir en danger de mort aujourd'hui, et quelle mort ! Michu, dit-elle avec une expression de mélancolie, soyez aussi prudent pendant ces quinze heures que vous avez été grand et dévoué pendant ces douze années. S'il arrivait malheur à mes cousins, je mourrais. Non, dit-elle, je vivrais assez pour tuer Bonaparte !

— Nous serons deux pour ça, le jour où tout sera perdu.

Laurence prit la rude main de Michu et la lui serra vivement à l'anglaise. Michu tira sa montre, il était minuit.

— Sortons à tout prix, dit-il. Gare au gendarme qui me barrera le passage. Et vous, sans vous commander, madame la comtesse, retournez à bride abattue à Cinq-Cygne, ils y sont, amusez-les.

Le trou débarrassé, Michu n'entendit plus rien ; il se jeta l'oreille à terre, et se releva précipitamment : — Ils sont sur la lisière vers Troyes ! dit-il, je leur ferai la barbe !

Il aida la comtesse à sortir, et replaça le tas de pierres. Quand il eut fini, il s'entendit appeler par la douce voix de Laurence, qui voulut le voir à cheval avant de remonter sur le sien. L'homme rude avait les larmes aux yeux en échangeant un dernier regard avec sa jeune maîtresse, qui, elle, avait les yeux secs.

— Amusons-les, il a raison ! se dit-elle quand elle n'entendit plus rien. Et elle s'élança vers Cinq-Cygne au grand galop.

En sachant ses fils menacés de mort, madame d'Hauteserre, qui ne croyait pas la révolution finie et qui connaissait la sommaire justice de ce temps, reprit ses sens et ses forces par la violence même de la douleur qui les lui avait fait perdre. Ramenée par une horrible curiosité, elle descendit au salon dont l'aspect offrait alors un tableau vraiment digne du pinceau des peintres de genre. Toujours assis à la table de jeu, le curé jouait machinalement avec les fiches, en observant à la dérobée Peyrade et Corentin qui, debout à l'un des coins de la cheminée, se parlaient à voix basse. Plusieurs fois le fin regard de Corentin rencontra le regard non moins fin du curé ; mais, comme deux adversaires qui se trouvent également forts et qui reviennent en garde après avoir croisé le fer, l'un et l'autre jetaient promptement leurs regards ailleurs. Le bonhomme d'Hauteserre, planté sur ses deux jambes comme un héron, restait à côté du gros, gras, grand et avare Goulard, dans l'attitude que lui avait donnée la stupéfaction. Quoiqu'il fût vêtu en bourgeois, le maire avait toujours l'air d'un domestique. Tous deux ils regardaient d'un œil hébété les gendarmes entre lesquels pleurait toujours Gothard, dont les mains avaient été si vigoureusement attachées qu'elles étaient violettes et enflées. Catherine ne quittait pas sa position pleine de simplesse et de naïveté, mais impénétrable. Le brigadier qui, selon Corentin, venait de faire la sottise d'arrêter ces petites bonnes gens, ne savait plus s'il devait partir ou rester. Il était tout pensif au milieu du salon, la main appuyée sur la poignée de son sabre, et l'œil sur les deux Parisiens. Les Durieu, stupéfaits, et tous les gens du château formaient un groupe admirable d'inquiétude. Sans les pleurs convulsifs de Gothard, on eût entendu les mouches voler.



Peyrade s'assit sur la cassette qu'il avait retirée du feu ; Corentin maintint... — PAGE 20.

Quand la mère, épouvantée et pâle, ouvrit la porte et se montra presque traînée par mademoiselle Goujet, dont les yeux rouges avaient pleuré, tous ces visages se tournèrent vers les deux femmes. Les deux agents espéraient autant que tremblaient les habitants du château de voir entrer Laurence. Le mouvement spontané des gens et des maîtres sembla produit comme par un de ces mécanismes qui font accomplir à des figures de bois un seul et unique geste ou un clignement d'yeux.

Madame d'Hauteserre s'avança par trois grands pas précipités vers Corentin, et lui dit d'une voix entrecoupée mais violente : — Par pitié, monsieur, de quoi mes fils sont-ils accusés ? Et croyez-vous donc qu'ils soient venus ici ?

Le curé, qui semblait s'être dit en voyant la vieille dame : — Elle va faire quelque sottise! baissa les yeux.

— Mes devoirs et la mission que j'accomplis me défendent de vous le dire, répondit Corentin d'un air à la fois gracieux et railleur.

Ce refus, que la détestable courtoisie de ce mirliflor rendait encore plus implacable, pétrifia cette vieille mère, qui tomba sur un fauteuil auprès de l'abbé Goujet, joignit les mains et fit un vœu.

— Où avez-vous arrêté ce pleurard? demanda Corentin au brigadier en désignant le petit écuyer de Laurence.

— Dans le chemin qui mène à la ferme, le long des murs du parc; le drôle allait gagner le bois des Closeaux.

— Et cette fille?

— Elle? c'est Olivier qui l'a pincée.

— Où allait-elle?

— Vers Gondreville.

— Ils se tournaient le dos? dit Corentin.

— Oui, répondit le gendarme.

— N'est-ce pas le petit domestique et la femme de chambre de la citoyenne Cinq-Cygne? dit Corentin au maire.

— Oui, répondit Goulard.

Après avoir échangé deux mots avec Corentin de bouche à oreille, Peyrade sortit aussitôt en emmenant le brigadier.

En ce moment le brigadier d'Arcis entra, vint à Corentin et lui dit tout bas : — Je connais bien les localités, j'ai tout fouillé dans les communs; à moins que les gars ne soient enterrés, il n'y a personne. Nous en sommes à faire sonner les planchers et les murailles avec les crosses de nos fusils.

Peyrade, qui rentra, fit signe à Corentin de venir, et l'emmena voir la brèche de la douve en lui signalant le chemin creux qui y correspondait.

— Nous avons deviné la manœuvre, dit Peyrade.

— Et moi, je vais vous la dire, répliqua Corentin. Le petit drôle et la fille ont donné le change à ces imbéciles de gendarmes pour assurer une sortie au gibier.

— Nous ne saurons la vérité qu'au jour, reprit Peyrade. Ce chemin est humide, je viens de le faire barrer en haut et en bas par deux gendarmes; quand nous pourrons y voir clair, nous reconnaîtrons, à l'empreinte des pieds, quels sont les êtres qui ont passé par là.

— Voici les traces d'un sabot de cheval, dit Corentin, allons aux écuries.

— Combien y a-t-il de chevaux ici? demanda Peyrade à M. d'Hauteserre et à Goulard en rentrant au salon avec Corentin.

— Allons, monsieur le maire, vous le savez, répondez! lui cria Corentin en voyant ce fonctionnaire hésiter à répondre.

— Mais il y a la jument de la comtesse, le cheval de Gothard et celui de M. d'Hauteserre.

— Nous n'en avons vu qu'un à l'écurie, dit Peyrade.

— Mademoiselle se promène, dit Durrieu.

— Se promène-t-elle ainsi souvent la nuit, votre pupille? dit le libertin Peyrade à M. d'Hauteserre.

— Très-souvent, répondit avec simplicité le bonhomme, M. le maire vous l'attestera.

— Tout le monde sait qu'elle a des lubies, répondit Catherine. Elle regardait le ciel avant de se coucher, et je crois bien que vos baïonnettes qui brillaient au loin l'auront intriguée. Elle a voulu savoir, m'a-t-elle dit en sortant, s'il s'agissait encore d'une nouvelle révolution.

— Quand est-elle sortie? demanda Peyrade.

— Quand elle a vu vos fusils.

— Et par où est-elle allée?

— Je ne sais pas.

— Et l'autre cheval? demanda Corentin.

— Les... es... gesen...daaarmes me me me... me l'on... ont priiiis, dit Gothard.

— Et où allais-tu donc? lui dit un des gendarmes.

— Je suiv...ai...ais... ma mai...ai...aitresse à la fer...me.

Le gendarme leva la tête vers Corentin en attendant un ordre; mais ce langage était à la fois si faux et si vrai, si profondément innocent et si rusé, que les deux Parisiens s'entre-regardèrent comme pour se répéter le mot de Peyrade : Ils ne sont pas gnioles!

Le gentilhomme paraissait ne pas avoir assez d'esprit pour comprendre une épigramme. Le maire était stupide. La mère, imbécile de maternité, faisait aux agents des questions d'une innocence bête. Tous les gens avaient été bien réellement surpris dans leur sommeil. En présence de ces petits faits, en jugeant ces divers caractères, Corentin comprit aussitôt que son seul adversaire était mademoiselle de Cinq-Cygne. Quelque adroite qu'elle soit, la police a d'innombrables désavantages. Non-seulement elle est forcée d'apprendre tout ce que sait le conspirateur, mais encore elle doit supposer mille choses avant d'arriver à une seule qui soit vraie. Le conspirateur pense sans cesse à sa sûreté, tandis que la police n'est éveillée qu'à ses heures. Sans les trahisons, il n'y aurait rien de plus facile que de conspirer. Un conspirateur a plus d'esprit à lui seul que la police avec ses immenses moyens d'action. En se sentant arrêtés moralement comme ils l'eussent été physiquement par une porte qu'ils auraient cru trouver ouverte, qu'ils auraient crochetée et derrière laquelle des hommes pèseraient sans rien dire, Corentin et Peyrade se voyaient devinés et joués sans savoir par qui.

— J'affirme, vint leur dire à l'oreille le brigadier d'Arcis, que si les deux messieurs de Simeuse et d'Hauteserre ont passé la nuit ici, on les a couchés dans les lits du père, de la mère, de mademoiselle de Cinq-Cygne, de la servante, des domestiques, ou ils se sont promenés dans le parc, car il n'y a pas la moindre trace de leur passage.

— Qui donc a pu les prévenir? dit Corentin à Peyrade. Il n'y a encore que le premier consul, Fouché, les ministres, le préfet de police, et Malin qui savent quelque chose.

— Nous laisserons des *moutons* dans le pays, dit Peyrade à l'oreille de Corentin.

— Vous ferez d'autant mieux qu'ils seront en Champagne, répliqua le curé, qui ne put s'empêcher de sourire en entendant le mot mouton et qui devina tout d'après ce seul mot surpris.

— Mon Dieu! pensa Corentin qui répondit au curé par un autre sourire, il n'y a qu'un homme d'esprit ici, je ne puis m'entendre qu'avec lui, je vais l'entamer.

— Messieurs... dit le maire, qui voulait cependant donner une preuve de dévouement au premier consul et qui s'adressait aux deux agents.

— Dites citoyens, la République existe encore, lui répliqua Corentin en regardant le curé d'un air railleur.

— Citoyens, reprit le maire, au moment où je suis entré dans ce salon et avant que j'eusse ouvert la bouche, Catherine s'y est précipitée pour y prendre la cravache, les gants et le chapeau de sa maîtresse.

Un sombre murmure d'horreur sortit du fond de toutes les poitrines, excepté de celle de Gothard. Tous les yeux, moins ceux des gendarmes et des agents, menacèrent Goulard, le dénonciateur, en lui jetant des flammes.

— Bien, citoyen maire, lui dit Peyrade. Nous y voyons clair. On a prévenu la citoyenne Saint-Cygne bien à temps, ajouta-t-il en regardant Corentin avec une visible défiance.

— Brigadier, mettez les poucettes à ce petit gars, dit Corentin au gendarme, et emmenez-le dans une chambre à part. Renfermez aussi cette petite fille, ajouta-t-il en désignant Catherine. — Tu vas présider à la perquisition des papiers, reprit-il en s'adressant à Peyrade, auquel il parla dans l'oreille. Fouille tout, n'épargne rien. — Monsieur l'abbé, dit-il confidentiellement au curé, j'ai d'importantes communications à vous faire. Et il l'emmena dans le jardin.

— Écoutez, monsieur l'abbé, vous me paraissez avoir tout l'esprit d'un évêque, et (personne ne peut nous entendre) vous me comprendrez; je n'ai plus d'espoir qu'en vous pour sauver deux familles qui, par sottise, vont se laisser rouler dans un abîme d'où rien ne revient. MM. de Simeuse et d'Hauteserre ont été trahis par un de ces infâmes espions que les gouvernements glissent dans toutes les conspirations pour bien en connaître le but, les moyens et les personnes. Ne me confondez pas avec ce misérable qui m'accompagne, il est de la police; mais moi, je suis attaché très-honorablement au cabinet consulaire et j'en ai le dernier mot. On ne souhaite pas la perte de MM. de Simeuse; si Malin les voudrait voir fusiller, le premier consul, s'ils sont ici, s'ils n'ont pas de mauvaises intentions, veut les arrêter sur le bord du précipice, car il aime les bons militaires. L'agent qui m'accompagne a tous les pouvoirs, moi je ne suis rien en apparence, mais je sais où est le complot. L'agent a le mot de Malin, qui sans doute lui a promis sa protection, une place et peut-être de l'argent, s'il peut trouver les deux Simeuse et les livrer. Le premier consul, qui est vraiment un grand homme, ne favorise point les pensées cupides. Je ne veux point savoir si les deux jeunes gens sont ici, fit-il en apercevant un geste chez le curé; mais ils ne peuvent être sauvés que d'une seule manière. Vous connaissez la loi du 6 floréal an X, elle amnistie les émigrés qui sont encore à l'étranger, à la condition de rentrer avant le 1er vendémiaire de l'an XI, c'est-à-dire en septembre de l'année dernière; mais MM. de Simeuse ayant, ainsi que MM. d'Hauteserre, exercé des commandements dans l'armée de Condé, sont dans le cas de l'exception posée par cette loi; leur présence en France est donc un crime, et suffit, dans les circonstances où nous sommes, pour les rendre complices d'un horrible complot. Le premier consul a senti le vice de cette exception qui fait à son gouvernement des ennemis irréconciliables; il voudrait faire savoir à MM. de Simeuse qu'aucune poursuite ne sera faite contre eux, s'ils lui adressent une pétition dans laquelle ils diront qu'ils rentrent en France dans l'intention de se soumettre aux lois, en promettant de prêter serment à la Constitution. Vous comprenez que cette pièce doit être entre ses mains avant leur arrestation et datée d'il y a quelques jours, je puis en être porteur. Je ne vous demande pas où sont les jeunes gens, dit-il en voyant le curé faire un nouveau geste de dénégation, nous sommes malheureusement sûrs de les trouver; la forêt est gardée, les entrées de Paris sont surveillées et la frontière aussi. Écoutez-moi bien! si ces messieurs sont entre cette forêt et Paris, ils seront pris; s'ils sont à Paris, on les y trou-

vera; s'ils rétrogradent, les malheureux seront arrêtés. Le premier consul aime les ci-devant et ne peut souffrir les républicains, et cela est tout simple : s'il veut un trône, il doit égorger la liberté. Que ce secret reste entre nous. Ainsi, voyez ! J'attendrai jusqu'à demain, je serai aveugle; mais défiez-vous de l'agent; ce maudit Provençal est le valet du diable, il a le mot de Fouché, comme j'ai celui du premier consul.

— Si MM. de Simeuse sont ici, dit le curé, je donnerais dix pintes de mon sang et un bras pour les sauver; mais si mademoiselle de Cinq-Cygne est leur confidente, elle n'a pas commis, je le jure par mon salut éternel, la moindre indiscrétion et ne m'a pas fait l'honneur de me consulter. Je suis maintenant très-assuré de sa discrétion, si toutefois discrétion il y a. Nous avons joué hier soir, comme tous les jours, au boston, dans le plus profond silence jusqu'à dix heures et demie, et nous n'avons rien vu ni entendu. Il ne passe pas un enfant dans cette vallée solitaire sans que tout le monde le voie et le sache, et depuis quinze jours il n'y est venu personne d'étranger. Or, MM. d'Hauteserre et de Simeuse font une troupe à eux quatre. Le bonhomme et sa femme sont soumis au gouvernement, et ils ont fait tous les efforts imaginables pour ramener leurs fils auprès d'eux; ils leur ont encore écrit avant-hier. Aussi, dans mon âme et conscience, a-t-il fallu votre descente ici pour ébranler la ferme croyance où je suis de leur séjour en Allemagne. Entre nous, il n'y a ici que la jeune comtesse qui ne rende pas justice aux éminentes qualités de M. le premier consul.

— Finaud! pensa Corentin. — Si ces jeunes gens sont fusillés, c'est qu'on l'aura bien voulu! répondit-il à haute voix, maintenant je m'en lave les mains.

Il avait amené l'abbé Goujet dans un endroit fortement éclairé par la lune, et il le regarda brusquement en disant ces fatales paroles. Le prêtre était fortement affligé, mais en homme surpris et complétement ignorant.

— Comprenez donc, monsieur l'abbé, reprit Corentin, que leurs droits sur la terre de Gondreville les rendent doublement criminels aux yeux des gens en sous-ordre! Enfin, je veux leur faire avoir affaire à Dieu et non à ses saints.

— Il y a donc un complot? demanda naïvement le curé.

— Ignoble, odieux, lâche, et si contraire à l'esprit généreux de la nation, reprit Corentin, qu'il sera couvert d'un opprobre général.

— Eh bien! mademoiselle de Cinq-Cygne est incapable de lâcheté, s'écria le curé.

— Monsieur l'abbé, reprit Corentin, tenez, il y a pour nous (toujours de vous à moi) des preuves évidentes de sa complicité; mais il n'y en a point encore assez pour la justice. Elle a pris la fuite à notre approche... Et cependant je vous avais envoyé le maire.

— Oui, mais pour quelqu'un qui tient tant à les sauver, vous marchiez un peu trop sur les talons du maire, dit l'abbé.

Sur ce mot, ces deux hommes se regardèrent, et tout fut dit entre eux : ils appartenaient l'un et l'autre à ces profonds anatomistes de la pensée auxquels il suffit d'une simple inflexion de voix, d'un regard, d'un mot, pour deviner une âme, de même que le sauvage devine ses ennemis à des indices invisibles à l'œil d'un Européen.

— J'ai cru tirer quelque chose de lui, je me suis découvert, pensa Corentin.

— Ah ! le drôle ! se dit en lui-même le curé.

Minuit sonnait à la vieille horloge de l'église au moment où Corentin et le curé rentrèrent au salon. On entendait ouvrir et fermer les portes des chambres et des armoires. Les gendarmes défaisaient les lits. Peyrade, avec la prompte intelligence de l'espion, fouillait et sondait tout. Ce pillage excitait à la fois la terreur et l'indignation chez les fidèles serviteurs, toujours immobiles et debout. M. d'Hauteserre échangeait avec sa femme et mademoiselle Goujet des regards de compassion. Une horrible curiosité tenait tout le monde éveillé. Peyrade descendit et vint au salon en tenant à la main une cassette en bois de sandal sculpté, qui devait avoir été jadis rapportée de la Chine par l'amiral de Simeuse. Cette jolie boîte était plate et de la dimension d'un volume in-quarto.

Peyrade fit un signe à Corentin, et l'emmena dans l'embrasure de croisée : — J'y suis ! lui dit-il. Ce Michu, qui pouvait payer huit cent mille francs en or Gondreville à Marion, et qui voulait tuer tout à l'heure Malin, doit être l'homme des Simeuse : l'intérêt qui lui a fait menacer Marion doit être le même qui lui a fait coucher Malin en joue. Il m'a paru capable d'avoir des idées, il n'en a eu qu'une, il est instruit de la chose, et sera venu les avertir ici.

— Malin aura causé de la conspiration avec son ami le notaire, dit Corentin en continuant les inductions de son collègue, et Michu, qui se trouvait embusqué, l'aura sans doute entendu parler des Simeuse. En effet, il n'a pu remettre son coup de carabine que pour prévenir un malheur qui lui a semblé plus grand que la perte de Gondreville.

— Il nous avait bien reconnus pour ce que nous sommes, dit Peyrade. Aussi, sur le moment, l'intelligence de ce paysan m'a-t-elle paru tenir du prodige.

— Oh ! cela prouve qu'il était sur ses gardes, répondit Corentin. Mais, après tout, mon vieux, ne nous abusons pas : la trahison pue énormément, et les gens primitifs la sentent de loin.

— Nous n'en sommes que plus forts, dit le Provençal.

— Faites venir le brigadier d'Arcis, cria Corentin à un des gendarmes. Envoyons à son pavillon, dit-il à Peyrade.

— Violette, notre oreille, y est, dit le Provençal.

— Nous sommes partis sans en avoir eu de nouvelles, dit Corentin. Nous aurions dû emmener avec nous Sabatier. Nous ne sommes pas assez de deux. — Brigadier, dit-il en voyant entrer le gendarme et le serrant entre Peyrade et lui, n'allez pas vous laisser faire la barbe comme le brigadier de Troyes tout à l'heure. Michu nous paraît être dans l'affaire; allez à son pavillon, ayez l'œil à tout, et rendez-nous-en compte.

— Un de mes hommes a entendu des chevaux dans la forêt au moment où l'on arrêtait les petits domestiques, et j'ai quatre fiers gaillards aux trousses de ceux qui voudraient s'y cacher, répondit le gendarme.

Il sortit, et le bruit du galop de son cheval, qui retentit sur le pavé de la pelouse, diminua rapidement.

— Allons! ils vont sur Paris ou rétrogradent vers l'Allemagne, se dit Corentin. Il s'assit, tira de la poche de son spencer un carnet, écrivit deux ordres au crayon, les cacheta et fit signe à l'un des gendarmes de venir : — Au grand galop à Troyes, éveillez le préfet, et dites-lui de profiter du petit jour pour faire marcher le télégraphe.

Le gendarme partit au grand galop. Le sens de ce mouvement et l'intention de Corentin étaient si clairs, que tous les habitants du château eurent le cœur serré; mais cette nouvelle inquiétude fut en quelque sorte un coup de plus dans leur martyre, car en ce moment ils avaient les yeux sur la précieuse cassette. Tout en causant, les deux agents épiaient le langage de ces regards flamboyants. Une sorte de rage froide remuait le cœur insensible de ces deux êtres qui savouraient la terreur générale. L'homme de police a toutes les émotions du chasseur; mais en déployant les forces du corps et de l'intelligence, là où l'un cherche à tuer un lièvre, une perdrix ou un chevreuil, il s'agit pour l'autre de sauver l'État ou le prince, de gagner une large gratification. Ainsi la chasse à l'homme est supérieure à l'autre chasse de toute la distance qui existe entre les hommes et les animaux. D'ailleurs, l'espion a besoin d'élever son rôle à toute la grandeur et à l'importance des intérêts auxquels il se dévoue. Sans tremper dans ce métier, chacun peut donc concevoir que l'âme y dépense autant de passion que le chasseur en met à poursuivre le gibier. Ainsi, plus ils avançaient vers la lumière, plus ces deux hommes étaient ardents; mais leur contenance, leurs yeux restaient calmes et froids, de même que leurs soupçons, leurs idées, leur plan restaient impénétrables. Mais, pour qui eût suivi les effets du flair moral de ces deux limiers à la piste des faits inconnus et cachés, pour qui eût compris les mouvements d'agilité canine qui les portait à trouver le vrai par le rapide examen des probabilités, il y avait de quoi frémir! Comment et pourquoi ces hommes de génie étaient-ils si bas quand ils pouvaient être si haut? Quelle imperfection, quel vice, quelle passion les ravalait ainsi? Est-on homme de police comme on est penseur, écrivain, homme d'État, peintre, général, à la condition de ne savoir faire qu'espionner, comme ceux-là parlent, écrivent, administrent, peignent ou se battent? Les gens du château n'avaient dans le cœur qu'un même souhait : Le tonnerre ne tombera-t-il pas sur ces infâmes? Ils avaient tous soif de vengeance. Aussi, sans la présence des gendarmes, y aurait-il eu révolte.

— Personne n'a la clef du coffret? demanda le cynique Peyrade en interrogeant l'assemblée autant par le mouvement de son gros nez rouge que par sa parole.

Le Provençal remarqua, non sans un mouvement de crainte, qu'il n'y avait plus de gendarmes. Corentin et lui se trouvaient seuls. Corentin tira de sa poche un petit poignard et se mit en devoir de l'enfoncer dans la fente de la boîte. En ce moment, on entendit d'abord sur le chemin, puis sur le petit pavé de la pelouse, le bruit horrible d'un galop désespéré; mais ce qui causa bien plus d'effroi fut la chute et le soupir du cheval, qui s'abattit des quatre jambes à la fois au pied de la tourelle du milieu. Une commotion pareille à celle que produit la foudre ébranla tous les spectateurs, quand on vit Laurence que le frôlement de son amazone avait annoncée; ses gens s'étaient vivement mis en haie pour la laisser passer. Malgré la rapidité de sa course, elle avait ressenti la douleur que devait lui causer la découverte de la conspiration : toutes ses espérances écroulées ! elle avait galopé dans des ruines en pensant à la nécessité d'une soumission au gouvernement consulaire. Aussi, sans le danger que couraient les quatre gentilshommes et qui fut le topique à l'aide duquel elle dompta sa fatigue et son désespoir, fût-elle tombée endormie. Elle avait presque tué sa jument pour venir se mettre entre la mort et ses cousins. En apercevant cette héroïque fille, pâle et les traits tirés, son voile d'un côté, sa cravache à la main, sur le seuil d'où son regard brillant embrassa toute la scène et la pénétra, chacun comprit, au mouvement imperceptible qui remua la face aigre et trouble de Corentin, que les deux véritables adversaires étaient en présence. Un terrible duel allait commencer. En voyant cette cassette aux mains de Coren-

tin, la jeune comtesse leva sa cravache et sauta sur lui si vivement, elle lui appliqua sur les mains un si violent coup, que la cassette tomba par terre; elle la saisit, la jeta dans le milieu de la braise et se plaça devant la cheminée dans une attitude menaçante, avant que les deux agents fussent revenus de leur surprise. Le mépris flamboyait dans les yeux de Laurence, son front pâle et ses lèvres dédaigneuses insultaient à ces hommes encore plus que le geste autocratique avec lequel elle avait traité Corentin en bête venimeuse. Le bonhomme d'Hauteserre se sentit chevalier, il eut la face rougie de tout son sang, et regretta de ne pas avoir une épée. Les serviteurs tressaillirent d'abord de joie. Cette vengeance tant appelée venait de foudroyer l'un de ces hommes. Mais leur bonheur fut refoulé dans le fond des âmes par une affreuse crainte : ils entendaient toujours les gendarmes allant et venant dans les greniers. L'*espion*, substantif énergique sous lequel se confondent toutes les nuances qui distinguent les gens de police, car le public n'a jamais voulu spécifier dans la langue les divers caractères de ceux qui se mêlent de cette apothicairerie nécessaire aux gouvernements, l'espion donc a ceci de magnifique et de curieux, qu'il ne se fâche jamais; il a l'humilité chrétienne des prêtres, il a les yeux faits au mépris et l'oppose de son côté comme une barrière au peuple de niais qui ne le comprennent pas; il a le front d'airain pour les injures, il marche à son but comme un animal dont la carapace solide ne peut être entamée que par le canon; mais aussi, comme l'animal, il est d'autant plus furieux quand il est atteint, qu'il a cru sa cuirasse impénétrable. Le coup de cravache sur les doigts fut pour Corentin, douleur à part, le coup de canon qui troue la carapace; de la part de cette sublime et noble fille, ce mouvement plein de dégoût l'humilia, non pas seulement aux regards de ce petit monde, mais encore à ses propres yeux. Peyrade, le Provençal, s'élança sur le foyer, il reçut un coup de pied de Laurence; mais il lui prit le pied, le lui leva et la força, par pudeur, de se renverser sur la bergère où elle dormait naguère. Ce fut le burlesque au milieu de la terreur, contraste fréquent dans les choses humaines. Peyrade se roussit la main pour s'emparer de la cassette en feu; mais il l'eut, il la posa par terre et s'assit dessus. Ces petits événements se passèrent avec rapidité, sans une parole. Corentin, remis de la douleur causée par le coup de cravache, maintint mademoiselle de Cinq-Cygne en lui prenant les mains.

— Ne m'obligez pas, *belle citoyenne*, à employer la force contre vous, dit-il avec sa flétrissante courtoisie.

L'action de Peyrade eut pour résultat d'éteindre le feu par une compression qui supprima l'air.

— Gendarmes, à nous! cria-t-il en gardant sa position bizarre.

— Promettez-vous d'être sage? dit insolemment Corentin à Laurence en ramassant son poignard et sans commettre la faute de l'en menacer.

— Les secrets de cette cassette ne concernent pas le gouvernement, répondit-elle avec un mélange de mélancolie dans son air et dans son accent. Quand vous aurez lu les lettres qui y sont, vous aurez, malgré votre infamie, honte de les avoir lues; mais avez-vous encore honte de quelque chose? demanda-t-elle après une pause.

Le curé jeta sur Laurence un regard comme pour lui dire : — Au nom de Dieu! calmez-vous.

Peyrade se leva. Le fond de la cassette, en contact avec les charbons et presque entièrement brûlé, laissa sur le tapis une empreinte roussie. Le dessus de la cassette était déjà charbonné, les côtés cédèrent. Ce grotesque Scævola, qui venait d'offrir au dieu de la police, à la peur, le fond de sa culotte abricot, ouvrit les deux côtés de la boîte comme s'il s'agissait d'un livre, et fit glisser sur le tapis de la table à jouer trois lettres et deux mèches de cheveux. Il allait sourire en regardant Corentin, quand il s'aperçut que les cheveux étaient de deux blancs différents. Corentin quitta mademoiselle de Cinq-Cygne pour venir lire la lettre d'où les cheveux étaient tombés.

Laurence aussi se leva, se mit auprès des deux espions et dit : — Oh! lisez à haute voix, ce sera votre punition.

Comme ils lisaient des yeux seulement, elle lut elle-même la lettre suivante :

« Chère Laurence,

« Nous avons connu votre belle conduite dans la triste journée de « notre arrestation, mon mari et moi. Nous savons que vous aimez « nos jumeaux chéris autant et tout aussi également que nous les ai- « mons nous-mêmes; aussi est-ce vous que nous chargeons d'un dé- « pôt à la fois précieux et triste pour eux. M. l'exécuteur vient de « nous couper les cheveux, car nous allons mourir dans quelques « instants, et il nous a promis de vous faire tenir les deux seuls sou- « venirs de nous qu'il nous soit possible de donner à nos orphelins « bien-aimés. Gardez-leur donc ces restes de nous, vous les leur don- « nerez en des temps meilleurs. Nous avons mis là un dernier baiser « pour eux avec notre bénédiction. Notre dernière pensée sera d'a- « bord pour nos fils, puis pour vous, enfin pour Dieu! Aimez-les bien.

« Berthe de Cinq-Cygne,

« Jean de Simeuse »

Chacun eut les larmes aux yeux à la lecture de cette lettre.

Laurence dit aux deux agents, d'une voix ferme, en leur jetant un regard pétrifiant : — Vous avez moins de pitié que *M. l'exécuteur*.

Corentin mit tranquillement les cheveux dans la lettre, et la lettre de côté sur la table en y plaçant un panier plein de fiches pour qu'elle ne s'envolât point. Ce sang-froid au milieu de l'émotion générale était affreux. Peyrade dépliait les deux autres lettres.

— Oh! quant à celles-ci, reprit Laurence, elles sont à peu près pareilles. Vous avez entendu le testament, en voici l'accomplissement. Désormais mon cœur n'aura plus de secrets pour personne, voilà tout.

« 1794, Andernach, avant le combat.

« Ma chère Laurence, je vous aime pour la vie et je veux que vous « le sachiez bien; mais, dans le cas où je viendrais à mourir, ap- « prenez que mon frère Paul-Marie vous aime autant que je vous « aime. Ma seule consolation en mourant sera d'être certain que « vous pourrez un jour faire de mon cher frère votre mari, sans « me voir dépérir de jalousie comme cela certes arriverait si, vi- « vants tous deux, vous me le préfériez. Après tout, cette préfé- « rence me semblerait bien naturelle, car peut-être vaut-il mieux « que moi, etc.

« Marie-Paul. »

— Voici l'autre, reprit-elle avec une charmante rougeur au front :

« Andernach, avant le combat.

« Ma bonne Laurence, j'ai quelque tristesse dans l'âme; mais Ma- « rie-Paul a trop de gaieté dans le caractère pour ne pas vous plaire « beaucoup plus que je ne vous plais. Il vous faudra quelque jour « choisir entre nous, eh bien! quoique je vous aime avec une pas- « sion... »

— Vous correspondiez avec des émigrés, dit Peyrade en interrompant Laurence et mettant par précaution les lettres entre lui et la lumière pour vérifier si elles ne contenaient pas dans l'entre-deux des lignes une écriture en encre sympathique.

— Oui, dit Laurence, qui replia les précieuses lettres dont le papier avait jauni. Mais en vertu de quel droit violez-vous ainsi mon domicile, ma liberté personnelle et toutes les vertus domestiques?

— Ah! au fait, dit Peyrade. De quel droit? il faut vous le dire, belle aristocrate, reprit-il en tirant de sa poche un ordre émané du ministre de la justice et contresigné du ministre de l'intérieur. Tenez, citoyenne, les ministres ont pris cela sous leur bonnet...

— Nous pourrions vous demander, lui dit Corentin à l'oreille, de quel droit vous logez chez vous les assassins du premier consul? Vous m'avez appliqué sur les doigts un coup de cravache qui m'autoriserait à donner quelque jour un coup de main pour expédier MM. vos cousins, moi qui venais pour les sauver.

Au seul mouvement des lèvres et au regard que Laurence jeta sur Corentin, le curé comprit ce que disait ce grand artiste inconnu, et fit à la comtesse un signe de défiance qui ne fut vu que par Goulard. Peyrade frappait sur le dessus de la boîte de petits coups pour savoir si elle ne serait pas composée de deux planches creuses.

— Oh! mon Dieu! dit-elle à Peyrade en lui arrachant le dessus, ne la brisez pas, tenez.

Elle prit une épingle, poussa la tête d'une figure, les deux planches chassées par un ressort se disjoignirent, et celle qui était creuse offrit les deux miniatures de MM. de Simeuse en uniforme de l'armée de Condé, deux portraits sur ivoire faits en Allemagne. Corentin, qui se trouvait face à face avec un adversaire digne de toute sa colère, attira par un geste Peyrade dans un coin et conféra secrètement avec lui.

— Vous jetiez cela au feu, dit l'abbé Goujet à Laurence en lui montrant par un regard la lettre de la marquise et les cheveux.

Pour toute réponse, la jeune fille haussa significativement les épaules. Le curé comprit qu'elle sacrifiait tout pour amuser les espions et gagner du temps, et il leva les yeux au ciel par un geste d'admiration.

— Où donc a-t-on arrêté Gothard que j'entends pleurer? lui dit-elle assez haut pour être entendue.

— Je ne sais pas, répondit le curé.

— Etait-il allé à la ferme?

— La ferme! dit Peyrade à Corentin. Envoyons-y du monde.

— Non, reprit Corentin, cette fille n'aurait pas confié le salut de ses cousins à un fermier. Elle nous amuse. Faites ce que je vous dis, afin qu'après avoir commis la faute de venir ici, nous en remportions au moins quelques éclaircissements.

Corentin vint se mettre devant la cheminée, releva les longues

basques pointues de son habit pour se chauffer, et prit l'air, le ton, les manières d'un homme qui se trouve en visite.

— Mesdames, vous pouvez vous coucher, et vos gens également. Monsieur le maire, vos services nous sont maintenant inutiles. La sévérité de nos ordres ne nous permet pas d'agir autrement que nous venons de le faire; mais quand toutes les murailles, qui me semblent bien épaisses, seront examinées, nous partirons.

Le maire salua la compagnie et sortit. Ni le curé, ni mademoiselle Goujet ne bougèrent. Les gens étaient trop inquiets pour ne pas suivre le sort de leur jeune maîtresse. Madame d'Hauteserre, qui, depuis l'arrivée de Laurence, l'étudiait avec la curiosité d'une mère au désespoir, se leva, la prit par le bras, l'emmena dans un coin et lui dit à voix basse : — Les avez-vous vus?

— Comment aurais-je laissé vos enfants venir sous notre toit sans que vous le sachiez? répondit Laurence. — Durieu, dit-elle, voyez s'il est possible de sauver ma pauvre Stella, qui respire encore.

— Elle a fait beaucoup de chemin? dit Corentin.

— Quinze lieues en trois heures, répondit-elle au curé qui la contemplait avec stupéfaction. Je suis sortie à neuf heures et demie, et suis revenue à une heure bien passée.

Elle regarda la pendule, qui marquait deux heures et demie.

— Ainsi, reprit Corentin, vous ne niez pas d'avoir fait une course de quinze lieues!

— Non, dit-elle, j'avoue que mes cousins et MM. de Simeuse, dans leur parfaite innocence, comptaient demander à ne pas être exceptés de l'amnistie, et revenaient à Cinq-Cygne. Aussi, quand j'ai pu croire que le sieur Malin voulait les envelopper dans quelque trahison, suis-je allée les prévenir de retourner en Allemagne où ils seront avant que le télégraphe de Troyes ne les ait signalés à la frontière. Si j'ai commis un crime, on m'en punira.

Cette réponse, profondément méditée par Laurence, et si probable dans toutes les parties, ébranla les convictions de Corentin, que la jeune comtesse observait du coin de l'œil. Dans cet instant si décisif, et quand toutes les âmes étaient en quelque sorte suspendues à ces deux visages, que tous les regards allaient de Corentin à Laurence et de Laurence à Corentin, le bruit d'un cheval au galop venant de la forêt retentit sur le chemin, et de la grille sur le pavé de la pelouse. Une affreuse anxiété se peignit sur tous les visages.

— Peyrade entra l'œil brillant de joie, il vint avec empressement à son collègue, et lui dit assez haut pour que la comtesse l'entendît : — Nous tenons Michu

Laurence, à qui l'angoisse, la fatigue et la tension de toutes ses facultés intellectuelles donnaient une couleur rose aux joues, reprit sa pâleur et tomba presque évanouie, foudroyée, sur un fauteuil. La Durieu, mademoiselle Goujet et madame d'Hauteserre s'élancèrent auprès d'elle, car elle étouffait : elle indiqua par un geste de couper les brandebourgs de son amazone.

— Elle a donné dedans, *ils* vont sur Paris, dit Corentin à Peyrade, changeons les ordres.

Ils sortirent en laissant un gendarme à la porte du salon. L'adresse infernale de ces deux hommes venait de remporter un horrible avantage dans ce duel en prenant Laurence au piége d'une de leurs ruses habituelles.

A six heures du matin, au petit jour, les deux agents revinrent. Après avoir exploré le chemin creux, ils s'étaient assurés que les chevaux y avaient passés pour aller dans la forêt. Ils attendaient les rapports du capitaine de gendarmerie chargé d'éclairer le pays. Tout en laissant le château cerné sous la surveillance d'un brigadier, ils allèrent pour déjeuner chez un cabaretier de Cinq-Cygne, mais toutefois après avoir donné l'ordre de mettre en liberté Gothard, qui n'avait cessé de répondre à toutes les questions par des torrents de pleurs, et Catherine, qui restait dans sa silencieuse immobilité. Catherine et Gothard vinrent au salon, et baisèrent les mains de Laurence, qui gisait étendue dans la bergère. Durieu vint annoncer que Stella ne mourrait pas; mais elle exigeait bien des soins.

Le maire, inquiet et curieux, rencontra Peyrade et Corentin dans le village. Il ne voulut pas souffrir que des employés supérieurs déjeunassent dans un méchant cabaret, il les emmena chez lui. L'abbaye était à un quart de lieue. Tout en cheminant, Peyrade remarqua que le brigadier d'Arcis n'avait fait parvenir aucune nouvelle de Michu ni de Violette.

— Nous avons affaire à des gens de qualité, dit Corentin, ils sont plus forts que nous. Le prêtre y est sans doute pour quelque chose.

Au moment où madame Goulard faisait entrer les deux employés dans une vaste salle à manger, sans feu, le lieutenant de gendarmerie arriva, l'air assez effaré.

— Nous avons rencontré le cheval du brigadier d'Arcis dans la forêt, sans son maître, dit-il à Peyrade.

— Lieutenant, s'écria Corentin, courez au pavillon de Michu, sachez ce qui s'y passe! On aura tué le brigadier.

Cette nouvelle nuisit au déjeuner du maire. Les Parisiens avalèrent tout avec une rapidité de chasseurs mangeant à une halte, et revinrent au château dans leur cabriolet d'osier attelé du cheval de poste, pour pouvoir se porter rapidement sur tous les points où leur présence serait nécessaire. Quand ces deux hommes reparurent dans ce salon où ils avaient jeté le trouble, l'effroi, la douleur et les plus cruelles anxiétés, ils y trouvèrent Laurence en robe de chambre, le gentilhomme et sa femme, l'abbé Goujet et sa sœur, groupés autour du feu, tranquilles en apparence.

— Si l'on tenait Michu, s'était dit Laurence, on l'aurait amené. J'ai le chagrin de n'avoir pas été maîtresse de moi-même, d'avoir jeté quelque clarté dans les soupçons de ces infâmes; mais tout peut se réparer. — Serons-nous longtemps vos prisonniers? demanda-t-elle aux deux agents d'un air railleur et dégagé.

— Comment peut-elle savoir quelque chose de notre inquiétude sur Michu? personne du dehors n'est entré dans le château, elle nous *gouaille*, se dirent les deux espions par un regard.

— Nous ne vous importunerons pas longtemps encore, répondit Corentin; dans trois heures d'ici nous vous offrirons nos regrets d'avoir troublé votre solitude.

Personne ne répondit. Ce silence du mépris redoubla la rage intérieure de Corentin, sur le compte de qui Laurence et le curé, les deux intelligences de ce petit monde, s'étaient édifiés. Gothard et Catherine mirent le couvert auprès du feu pour le déjeuner, auquel prirent part le curé et sa sœur. Les maîtres ni les domestiques ne firent aucune attention aux deux espions, qui se promenaient dans le jardin, dans la cour, sur le chemin, et qui revenaient de temps en temps au salon.

A deux heures et demie, le lieutenant revint.

— J'ai trouvé le brigadier, dit-il à Corentin, étendu dans le chemin qui mène du Pavillon dit de Cinq-Cygne à la ferme de Bellache, sans aucune blessure autre qu'une horrible contusion à la tête, et vraisemblablement produite par sa chute. Il a été, dit-il enlevé de dessus son cheval si rapidement, et jeté si violemment en arrière, qu'il ne peut expliquer de quelle manière cela s'est fait; ses pieds ont quitté les étriers, sans cela il était mort, son cheval effrayé l'aurait traîné à travers champs; nous l'avons confié à Michu et à Violette...

— Comment! Michu se trouve, à son pavillon? dit Corentin qui regarda Laurence.

La comtesse souriait d'un œil fin, en femme qui prenait sa revanche.

— Je viens de le voir en train d'achever avec Violette un marché qu'ils ont commencé hier au soir, reprit le lieutenant. Violette et Michu m'ont paru gris; mais il n'y a pas de quoi s'en étonner, ils ont bu pendant toute la nuit, et ne sont pas encore d'accord.

— Violette vous l'a dit? s'écria Corentin.

— Oui, dit le lieutenant.

— Ah! il faudrait tout faire soi-même, s'écria Peyrade en regardant Corentin, qui se défiait tout autant que Peyrade de l'intelligence du lieutenant.

Le jeune homme répondit au vieillard par un signe de tête.

— A quelle heure êtes-vous arrivé au pavillon de Michu? dit Corentin en remarquant que mademoiselle de Cinq-Cygne avait regardé l'horloge sur la cheminée.

— A deux heures environ, dit le lieutenant.

Laurence couvrit d'un même regard M. et madame d'Hauteserre, l'abbé Goujet et sa sœur, qui se crurent sous un manteau d'azur; la joie du triomphe pétillait dans ses yeux, elle rougit, et des larmes roulèrent entre ses paupières. Forte contre les plus grands malheurs, cette jeune fille ne pouvait pleurer que de plaisir. En ce moment elle fut sublime, surtout pour le curé, qui, presque chagrin de la virilité du caractère de Laurence, y aperçut alors l'excessive tendresse de la femme; mais cette sensibilité gisait, chez elle, comme un trésor caché à une profondeur infinie sous un bloc de granit. En ce moment un gendarme vint demander s'il fallait laisser entrer le fils de Michu, qui venait de chez son père pour parler aux messieurs de Paris. Corentin répondit par un signe affirmatif. François Michu, ce rusé petit chien qui chassait de race, était dans la cour où Gothard, mis en liberté, put causer avec lui pendant un instant sous les yeux du gendarme. Le petit Michu s'acquitta d'une commission en glissant quelque chose dans la main de Gothard sans que le gendarme s'en aperçût. Gothard se coula derrière François et arriva jusqu'à mademoiselle de Cinq-Cygne pour lui remettre innocemment son alliance entière qu'elle baisa bien ardemment, car elle comprit que Michu lui disait, en la lui envoyant ainsi, que les quatre gentilshommes étaient en sûreté.

— *M'n'p'a* (mon papa) fait demander où faut mettre *el brigadiais* qui ne va point *ben* du tout?

— De quoi se plaint-il? dit Peyrade.

— *Eu d'la tâte*, il *s'a fiché* par *tare ben* drument tout de même. Pour un *gindarme*, qui savions *montar à chevâlle*, c'est du guignon. mais il aura buté! Il a un trou, oh! gros comme *cul'* poing *darrière la tâte*. Paraît qu'il a évu la chance *ed' timber* sur un méchant caillou, pauvre homme! Il a beau *ette* gindarme, *i souffe* tout de même *qué çà fâ* pitié.

Le capitaine de gendarmerie de Troyes entra dans la cour, mit pied à terre, fit signe à Corentin, qui, en le reconnaissant, se précipita vers la croisée et l'ouvrit pour ne pas perdre de temps.

— Qu'y a-t-il?

— Nous avons été ramenés comme des Hollandais! On a trouvé cinq chevaux morts de fatigue, le poil hérissé de sueur, au beau milieu de la grande avenue de la forêt, je les fais garder pour savoir d'où ils viennent et qui les a fournis. La forêt est cernée, ceux qui s'y trouvent n'en pourront pas sortir.

— A quelle heure croyez-vous que ces cavaliers-là soient entrés dans la forêt?

— A midi et demi.

— Que pas un lièvre ne sorte de cette forêt sans qu'on le voie, lui dit Corentin à l'oreille. Je vous laisse ici Peyrade, et vais voir le pauvre brigadier. — Reste chez le maire, je t'enverrai un homme adroit pour te relever, dit-il à l'oreille du Provençal. Il faudra nous servir des gens du pays, examines-y toutes les figures. Il se tourna vers la compagnie et dit : — Au revoir! d'un ton effrayant.

Personne ne salua les agents qui sortirent.

— Que dira Fouché d'une visite domiciliaire sans résultat? s'écria Peyrade quand il aida Corentin à monter dans le cabriolet d'osier.

— Oh! tout n'est pas fini, répondit Corentin à l'oreille de Peyrade, les gentilshommes doivent être dans la forêt. Il montra Laurence, qui les regardait à travers les petits carreaux des grandes fenêtres du salon : — J'en ai fait crever une qui la valait bien, et qui m'avait par trop échauffé la bile! Si elle retombe sous ma coupe, je lui payerai son coup de cravache.

— L'autre était une fille, dit Peyrade, et celle-là se trouve dans une position...

— Est-ce que je distingue? tout est poisson dans la mer! dit Corentin en faisant signe au gendarme qui le menait de fouetter le cheval de poste.

Dix minutes après, le château de Cinq-Cygne était entièrement et complétement évacué.

— Comment s'est-on défait du brigadier? dit Laurence à François Michu, qu'elle avait fait asseoir et à qui elle donnait à manger.

— Mon père et ma mère m'ont dit qu'il s'agissait de vie et de mort, que personne ne devait entrer chez nous. Donc, j'ai entendu, au mouvement des chevaux dans la forêt, que j'avais affaire à des chiens de gendarmes, et j'ai voulu les empêcher d'entrer chez nous. J'ai pris de grosses cordes que nous avons dans notre grenier, je les ai attachées à l'un des arbres qui se trouvent au débouché de chaque chemin. Pour lors, j'ai tiré la corde à la hauteur de la poitrine d'un cavalier, et je l'ai serrée autour de l'arbre d'en face, dans le chemin où j'ai entendu le galop d'un cheval. Le chemin se trouvait barré. L'affaire n'a pas manqué. Il n'y avait plus de lune, mon brigadier s'est fiché par terre, mais il ne s'est pas tué. Que voulez-vous? ça a la vie dure, les gendarmes! Enfin, on fait ce qu'on peut.

— Tu nous a sauvés! dit Laurence en embrassant François Michu, qu'elle reconduisit jusqu'à la grille. Là, ne voyant personne, elle lui dit dans l'oreille : — Ont-ils des vivres?

— Je viens de leur porter un pain de douze livres et quatre bouteilles de vin. On se tiendra coi pendant six jours.

En revenant au salon, la jeune fille se vit l'objet des muettes interrogations de M. et de madame d'Hauteserre, de mademoiselle et de l'abbé Goujet, qui la regardaient avec autant d'admiration que d'anxiété.

— Mais vous les avez donc revus? s'écria madame d'Hauteserre.

La comtesse se mit un doigt sur les lèvres en souriant, et monta chez elle pour se coucher; car, une fois le triomphe obtenu, ses fatigues l'écrasèrent.

Le chemin le plus court pour aller de Cinq-Cygne au pavillon de Michu était celui qui menait de ce village à la ferme de Bellache, et qui débouchait au rond-point où les espions avaient apparu la veille à Michu. Aussi le gendarme qui conduisait Corentin suivit-il cette route que le brigadier d'Arcis avait prise. Tout en allant, l'agent cherchait les moyens par lesquels un brigadier avait pu être désarçonné. Il se gourmandait de n'avoir envoyé qu'un seul homme sur un point si important, et il tirait de cette faute un axiome pour un Code de police qu'il se faisait à son usage. — Si l'on s'est débarrassé du gendarme, pensait-il, on se sera défait aussi de Violette. Les cinq chevaux morts ont évidemment ramené des environs de Paris dans la forêt les quatre conspirateurs et Michu. — Michu a-t-il un cheval? dit-il au gendarme, qui était de la brigade d'Arcis.

— Ah! et un fameux bidet, répondit le gendarme, un cheval de chasse qui vient des écuries du ci-devant marquis de Simeuse. Quoiqu'il ait bien quinze ans, il n'en est que meilleur, Michu lui fait faire vingt lieues. L'animal a le poil sec comme mon chapeau. Oh! il en a bien soin, il en a refusé de l'argent.

— Comment est son cheval?

— Une robe brune tirant sur le noir, des taches blanches au-dessus des sabots, maigre, tout nerfs, comme un cheval arabe.

— Tu as vu des chevaux arabes?

— Je suis revenu d'Égypte il y a un an, et j'ai monté des chevaux de mameluck. On a onze ans de service dans la cavalerie : je suis allé sur le Rhin avec le général Steingel, de là en Italie, et j'ai suivi le premier consul en Égypte. Aussi vais-je passer brigadier.

— Quand je serai au pavillon de Michu, va donc à l'écurie, et si tu vis depuis onze ans avec les chevaux, tu dois savoir reconnaître quand un cheval a couru.

— Tenez, c'est là que notre brigadier a été jeté par terre, dit le gendarme en montrant l'endroit où le chemin débouchait au rond-point.

— Tu diras au capitaine de venir me prendre à ce pavillon, nous nous en irons ensemble à Troyes.

Corentin mit pied à terre et resta pendant quelques instants à observer le terrain. Il examina les deux ormes qui se trouvaient en face, l'un adossé au mur du parc, l'autre sur le talus du rond-point que coupait le chemin vicinal; puis il vit, ce que personne n'avait su voir, un bouton d'uniforme dans la poussière du chemin, et il le ramassa. En entrant dans le pavillon, il aperçut Violette et Michu attablés dans la cuisine et disputant toujours. Violette se leva, salua Corentin, et lui offrit à boire.

— Merci, je voudrais voir le brigadier, dit le jeune homme, qui d'un regard devina que Violette était gris depuis plus de douze heures.

— Ma femme le garde en haut, dit Michu.

— Eh bien! brigadier, comment allez-vous? dit Corentin qui s'élança dans l'escalier, et qui trouva le gendarme, la tête enveloppée d'une compresse, et couché sur le lit de madame Michu.

Le chapeau, le sabre et le fourniment étaient sur une chaise. Marthe, fidèle aux sentiments de la femme et ne sachant pas d'ailleurs la prouesse de son fils, gardait le brigadier en compagnie de sa mère.

— On attend M. Varlet, le médecin d'Arcis, dit madame Michu, Gaucher est allé le chercher.

— Laissez-nous pendant un moment, dit Corentin assez surpris de ce spectacle où éclatait l'innocence des deux femmes. — Comment avez-vous été atteint? demanda-t-il en regardant l'uniforme.

— A la poitrine, répondit le brigadier.

— Voyons votre buffleterie, demanda Corentin.

Sur la bande jaune bordée de liserés blancs, qu'une loi récente avait donnée à la gendarmerie dite *nationale*, en stipulant les moindres détails de son uniforme, se trouvait une plaque assez semblable à la plaque actuelle des gardes champêtres, et où la loi avait enjoint de graver ces singuliers mots : *Respect aux personnes et aux propriétés!* La corde avait porté nécessairement sur la buffleterie et l'avait vigoureusement machurée. Corentin prit l'habit et regarda l'endroit où manquait le bouton trouvé sur le chemin.

— A quelle heure vous a-t-on ramassé? demanda Corentin.

— Mais au petit jour.

— Vous a-t-on monté sur-le-champ ici? dit Corentin en remarquant l'état du lit qui n'était pas défait.

— Oui.

— Qui vous y a monté?

— Les femmes et le petit Michu qui m'a trouvé sans connaissance.

— Bon! ils ne se sont pas couchés, se dit Corentin. Le brigadier n'a été atteint ni par un coup de feu, ni par un coup de bâton, car son adversaire, pour le frapper, aurait dû se mettre à sa hauteur, et se fût trouvé à cheval; il n'a donc pu être désarmé que par un obstacle opposé à son passage. Une pièce de bois? pas possible. Une chaîne de fer? elle aurait laissé des marques. — Qu'avez-vous senti? dit-il tout haut au brigadier en venant l'examiner.

— J'ai été renversé si brusquement...

— Vous avez la peau écorchée sous le menton.

— Il me semble, répondit le brigadier, que j'ai eu la figure labourée par une corde....

— J'y suis, dit Corentin. On a tendu d'un arbre à l'autre une corde pour vous barrer le passage...

— Ça se pourrait bien, dit le brigadier.

Corentin descendit et entra dans la salle.

— Eh bien! vieux coquin, finissons-en, disait Michu en parlant à Violette et regardant l'espion. Cent vingt mille francs du tout, et vous êtes le maître de mes terres. Je me ferai rentier.

— Je n'en ai, comme il n'y a qu'un Dieu, que soixante mille.

— Mais puisque je vous offre du terme pour le reste! Nous voilà pourtant depuis hier sans pouvoir finir ce marché-là. Des terres de première qualité.

— Les terres sont bonnes, répondit Violette.

— Du vin, ma femme! s'écria Michu.

— N'avez-vous donc pas assez bu? s'écria la mère de Marthe. Voilà la quatorzième bouteille depuis hier neuf heures...

— Vous êtes là depuis neuf heures ce matin? dit Corentin à Violette.

— Non, faites excuse. Depuis hier au soir, je n'ai pas quitté la place, et je n'ai rien gagné : plus il me fait boire, plus il me surfait ses biens.

— Dans les marchés, qui hausse le coude, fait hausser le prix, dit Corentin.

Une douzaine de bouteilles vides, rangées au bout de la table, attestaient le dire de la vieille. En ce moment, le gendarme fit signe

du dehors à Corentin et lui dit à l'oreille, sur le pas de la porte : — Il n'y a point de cheval à l'écurie.

— Vous avez envoyé votre petit sur votre cheval à la ville, dit Corentin en rentrant, il ne peut tarder à revenir.

— Non, monsieur, dit Marthe, il est à pied.

— Eh bien! qu'avez-vous fait de votre cheval?

— Je l'ai prêté, répondit Michu d'un ton sec.

— Venez ici, bon apôtre, fit Corentin en parlant au régisseur, j'ai deux mots à vous glisser dans le tuyau de l'oreille.

Corentin et Michu sortirent.

— La carabine que vous chargiez hier à quatre heures devait vous servir à tuer le conseiller d'État : Grévin, le notaire, vous a vu; mais on ne peut pas vous pincer là-dessus : il y a eu beaucoup d'intention, et peu de témoins. Vous avez, je ne sais comment, endormi Violette; et vous, votre femme, votre petit gars, vous avez passé la nuit dehors pour avertir mademoiselle de Cinq-Cygne de notre arrivée et faire sauver ses cousins que vous avez amenés ici, je ne sais pas encore où. Votre fils ou votre femme ont jeté le brigadier par terre assez spirituellement. Enfin vous nous avez battus. Vous êtes un fameux luron. Mais tout n'est pas dit, nous n'aurons pas le dernier. Voulez-vous transiger? vos maîtres y gagneront.

— Venez par ici, nous causerons sans pouvoir être entendus, dit Michu en emmenant l'espion dans le parc jusqu'à l'étang.

Quand Corentin vit la pièce d'eau, il regarda fixement Michu, qui comptait sans doute sur sa force pour jeter cet homme dans sept pieds de vase sous trois pieds d'eau. Michu répondit par un regard non moins fixe. Ce fut absolument comme si un boa flasque et froid eût défié un de ces roux et fauves jaguars du Brésil.

— Je n'ai pas soif, répondit le muscadin, qui resta sur le bord de la prairie et mit la main dans sa poche de coté pour y prendre son petit poignard.

— Nous ne pouvons pas nous comprendre, dit Michu froidement.

— Tenez-vous sage, mon cher, la justice aura l'œil sur vous.

— Si elle n'y voit pas plus clair que vous, il y a du danger pour tout le monde, dit le régisseur.

— Vous refusez? dit Corentin d'un ton expressif.

— J'aimerais mieux avoir cent fois le cou coupé, si l'on pouvait couper cent fois le cou à un homme, que de me trouver d'intelligence avec un drôle tel que toi.

Corentin remonta vivement en voiture après avoir toisé Michu, le pavillon et Couraud qui aboyait après lui. Il donna quelques ordres en passant à Troyes, et revint à Paris. Toutes les brigades de gendarmerie eurent une consigne et des instructions secrètes.

Pendant les mois de décembre, janvier et février, les recherches furent actives et incessantes dans les moindres villages. On écouta dans tous les cabarets. Corentin apprit trois choses importantes : un cheval semblable à celui de Michu fut trouvé mort dans les environs de Lagny. Les cinq chevaux enterrés dans la forêt de Nodesme avaient été vendus cinq cents francs chaque, par des fermiers et des meuniers, à un homme qui, d'après le signalement, devait être Michu. Quand la loi sur les recéleurs et les complices de Georges fut rendue, Corentin restreignit sa surveillance à la forêt de Nodesme. Puis quand Moreau, les royalistes et Pichegru, furent arrêtés, on ne vit plus de figures étrangères dans le pays. Michu perdit alors sa place, le notaire d'Arcis lui apporta la lettre par laquelle le conseiller d'État, devenu sénateur, priait Grévin de recevoir les comptes du régisseur, et de le congédier. En trois jours, Michu se fit donner un quitus en bonne forme, et devint libre. Au grand étonnement du pays, il alla vivre à Cinq-Cygne, où Laurence le prit pour fermier de toutes les réserves du château. Le jour de son installation coïncida fatalement avec l'exécution du duc d'Enghien. On apprit, dans presque toute la France à la fois, l'arrestation, le jugement, la condamnation et la mort du prince, terribles représailles qui précédèrent le procès de Polignac, Rivière et Moreau

CHAPITRE II.

Revanche de Corentin.

En attendant que la ferme destinée à Michu fût construite, le faux Judas se logea dans les communs, au-dessus des écuries, du côté de la fameuse brèche. Michu se procura deux chevaux, un pour lui et un pour son fils, car tous deux se joignirent à Gothard pour accompagner mademoiselle de Cinq-Cygne dans toutes ses promenades qui avaient pour but, comme on le pense, de nourrir les quatre gentilshommes et de veiller à ce qu'ils ne manquassent de rien. François et Gothard, aidés par Couraud et par les chiens de la comtesse, éclairaient les alentours de la cachette, et s'assuraient qu'il n'y avait personne aux environs. Laurence et Michu apportaient les vivres que Marthe, sa mère et Catherine apprêtaient à l'insu des gens afin de concentrer le secret, car aucun d'eux ne mettait en doute qu'il y eût des espions dans le village. Aussi par prudence, cette expédition n'eut-elle jamais lieu que deux fois par semaine et toujours à des heures différentes, tantôt le jour et tantôt la nuit. Ces précautions durèrent autant que le procès Rivière, Polignac et Moreau. Quand le sénatus-consulte qui appelait à l'Empire la famille Bonaparte et nommait Napoléon empereur fut soumis à l'acceptation du peuple français, M. d'Hauteserre signa sur le registre que vint lui présenter Goulard. Enfin on apprit que le pape viendrait sacrer Napoléon. Mademoiselle de Cinq-Cygne ne s'opposa plus dès lors à ce qu'une demande fût adressée par les deux jeunes d'Hauteserre et par ses cousins pour être rayés de la liste des émigrés et reprendre leurs droits de citoyen. Le bonhomme courut aussitôt à Paris et y alla voir le ci-devant marquis de Chargebœuf, qui connaissait M. de Talleyrand. Ce ministre, alors en faveur, fit parvenir la pétition à Joséphine, et Joséphine la remit à son mari, qu'on nommait empereur, majesté, sire, avant de connaître le résultat du scrutin populaire. M. de Chargebœuf, M. d'Hauteserre et l'abbé Goujet, qui vint aussi à Paris, obtinrent une audience de Talleyrand et ce ministre leur promit son appui. Déjà Napoléon avait fait grâce aux principaux acteurs de la grande conspiration royaliste dirigée contre lui; mais, quoique les quatre gentilshommes ne fussent que soupçonnés, au sortir d'une séance du conseil d'État l'empereur appela dans son cabinet le sénateur Malin, Fouché, Talleyrand, Cambacérès, Lebrun et Dubois, le préfet de police.

— Messieurs, dit le futur empereur, qui conservait encore son costume de premier consul, nous avons reçu des sieurs de Simeuse et d'Hauteserre, officiers de l'armée du prince de Condé, une demande d'être autorisés à rentrer en France.

— Ils y sont, dit Fouché.

— Comme mille autres que je rencontre dans Paris, répondit Talleyrand.

— Je crois, répondit Malin, que vous n'avez point rencontré ceux-ci, car ils sont cachés dans la forêt de Nodesme, et s'y croient chez eux.

Il se garda bien de dire au premier consul et à Fouché les paroles auxquelles il avait dû la vie; mais, en s'appuyant des rapports faits par Corentin, il convainquit le conseil de la participation des quatre gentilshommes au complot de MM. de Rivière et de Polignac, en leur donnant Michu pour complice. Le préfet de police confirma les assertions du sénateur.

— Mais comment ce régisseur aurait-il su que la conspiration était découverte, au moment où l'empereur, son conseil et moi, nous étions les seuls qui eussent ce secret? demanda le préfet de police.

Personne ne fit attention à la remarque de Dubois.

— S'ils sont cachés dans une forêt et que vous ne les ayez pas trouvés depuis sept mois, dit l'empereur à Fouché, ils ont bien expié leurs torts.

— Il suffit, dit Malin effrayé de la perspicacité du préfet de police, que ce soient mes ennemis pour que j'imite la conduite de Votre Majesté; je demande donc leur radiation et me constitue leur avocat auprès d'elle.

— Ils seront moins dangereux pour vous, réintégrés qu'émigrés, car ils auront prêté serment aux constitutions de l'Empire et aux lois, dit Fouché, qui regarda fixement Malin.

— En quoi menacent-ils M. le sénateur? dit Napoléon.

Talleyrand s'entretint pendant quelque temps à voix basse avec l'empereur. La radiation et la réintégration de MM. de Simeuse et d'Hauteserre parut alors accordée.

— Sire, dit Fouché, vous pourrez encore entendre parler de ces gens-là.

Talleyrand, sur les sollicitations du duc de Grandlieu, venait de donner, au nom de ces messieurs, leur foi de gentilhomme, mot qui exerçait des séductions sur Napoléon, qu'ils n'entreprendraient rien contre l'empereur, et faisaient leur soumission sans arrière-pensée.

— MM. d'Hauteserre et de Simeuse ne veulent plus porter les armes contre la France après les derniers événements. Ils ont peu de sympathie pour le gouvernement impérial, et sont de ces gens que Votre Majesté devra conquérir; mais ils se contenteront de vivre sur le sol français en obéissant aux lois, dit le ministre.

Puis il mit sous les yeux de l'empereur une lettre qu'il avait reçue, et où ces sentiments étaient exprimés.

— Ce qui est si franc doit être sincère, dit l'empereur en regardant Lebrun et Cambacérès. Avez-vous encore des objections? demanda-t-il à Fouché.

— Dans l'intérêt de Votre Majesté, répondit le futur ministre de la police générale, je demande à être chargé de transmettre à ces messieurs leur radiation *quand elle sera définitivement accordée*, dit-il à haute voix.

— Soit, dit Napoléon en trouvant une expression soucieuse dans le visage de Fouché.

Ce petit conseil fut levé sans que cette affaire parût terminée; mais il eut pour résultat de mettre dans la mémoire de Napoléon une

note douteuse sur les quatre gentilshommes. M. d'Hauteserre, qui croyait au succès, avait écrit une lettre où il annonçait cette bonne nouvelle. Les habitants de Cinq-Cygne ne furent donc pas étonnés de voir, quelques jours après, Goulard qui vint dire à madame d'Hauteserre et à Laurence qu'elles eussent à envoyer les quatre gentilshommes à Troyes, où le préfet leur remettrait l'arrêté qui les réintégrait dans tous leurs droits après leur prestation de serment et leur adhésion aux lois de l'Empire. Laurence répondit au maire qu'elle ferait avertir ses cousins et MM. d'Hauteserre.

— Ils ne sont donc pas ici? dit Goulard.



Michu, le régisseur de Gondreville.

Madame d'Hauteserre regardait avec anxiété la jeune fille, qui sortit en laissant le maire pour aller consulter Michu. Michu ne vit aucun inconvénient à délivrer immédiatement les émigrés. Laurence, Michu, son fils et Gothard, partirent donc à cheval pour la forêt en emmenant un cheval de plus, car la comtesse devait accompagner les quatre gentilshommes à Troyes et revenir avec eux. Tous les gens qui apprirent cette bonne nouvelle s'attroupèrent sur la pelouse pour voir partir la joyeuse cavalcade. Les quatre jeunes gens sortirent de leur cachette, montèrent à cheval sans être vus et prirent la route de Troyes, accompagnés de mademoiselle de Cinq-Cygne. Michu, aidé par son fils et Gothard, referma l'entrée de la cave et tous trois revinrent à pied. En route, Michu se souvint d'avoir laissé dans le caveau les couverts et le gobelet d'argent qui servait à ses maîtres, il y retourna seul. En arrivant sur le bord de la mare, il entendit des voix dans la cave, et alla directement vers l'entrée à travers les broussailles.

— Vous venez sans doute chercher votre argenterie? lui dit Peyrade en souriant et lui montrant son gros nez rouge dans le feuillage.

Sans savoir pourquoi, car enfin les jeunes gens étaient sauvés, Michu sentit à toutes ses articulations une douleur, tant fut vive chez lui cette espèce d'appréhension vague, indéfinissable, que cause un malheur à venir; néanmoins il s'avança et trouva Corentin sur l'escalier, un rat de cave à la main.

— Nous ne sommes pas méchants, dit-il à Michu, nous aurions pu pincer vos ci-devant depuis une semaine, mais nous les savions radiés... Vous êtes un rude gaillard! et vous nous avez donné trop de mal pour que nous ne satisfassions pas au moins notre curiosité.

— Je donnerais bien quelque chose, s'écria Michu, pour savoir comment et par qui nous avons été vendus...

— Si cela vous intrigue beaucoup, mon petit, dit en souriant Peyrade, regardez les fers de vos chevaux, et vous verrez que vous vous êtes trahis vous-mêmes.

— Sans rancune, dit Corentin en faisant signe au capitaine de gendarmerie de venir avec les chevaux.

— Ce misérable ouvrier parisien, qui ferrait si bien les chevaux à l'anglaise et qui a quitté Cinq-Cygne, était un des leurs! s'écria Michu, il leur a suffi de faire reconnaître et suivre sur le terrain, quand il a fait humide, par un des leurs déguisé en fagoteur, en braconnier, les pas de nos chevaux ferrés avec quelques crampons. Nous sommes quittes.

Michu se consola bientôt en pensant que la découverte de cette cachette était maintenant sans danger, puisque les gentilshommes redevenaient Français, et avaient recouvré leur liberté. Cependant, il avait raison dans tous ses pressentiments. La police et les jésuites ont la vertu de ne jamais abandonner ni leurs ennemis ni leurs amis.

Le bonhomme d'Hauteserre revint de Paris, et fut assez étonné de ne pas avoir été le premier à donner la bonne nouvelle. Durieu préparait le plus succulent des dîners. Les gens s'habillaient, et l'on attendait avec impatience les proscrits, qui, vers quatre heures, arrivèrent à la fois joyeux et humiliés, car ils étaient pour deux ans sous la surveillance de la haute police, obligés de se présenter tous les mois à la préfecture, et tenus de demeurer pendant ces deux années dans la commune de Cinq-Cygne. — « Je vous enverrai à signer le registre, leur avait dit le préfet. Puis, dans quelques mois, vous demanderez la suppression de ces conditions, imposées d'ailleurs à tous les complices de Pichegru. J'appuierai votre demande. » Ces restrictions assez méritées attristèrent un peu les jeunes gens. Laurence se mit à rire.

— L'empereur des Français, dit-elle, est un homme assez mal élevé, qui n'a pas encore l'habitude de faire grâce.

Les gentilshommes trouvèrent à la grille tous les habitants du château, et sur le chemin une bonne partie des gens du village, venus pour voir ces jeunes gens, que leurs aventures avaient rendus fameux dans le département. Madame d'Hauteserre tint ses fils longtemps embrassés et montra un visage couvert de larmes; elle ne put rien dire, et resta saisie, mais heureuse, pendant une partie de la soirée. Dès que les jumeaux de Simeuse se montrèrent et descendirent de cheval, il y eut un cri général de surprise, causé par leur étonnante ressemblance : même regard, même voix, mêmes façons. L'un et l'autre, ils firent exactement le même geste en se levant sur leur selle, en passant la jambe au-dessus de la croupe du cheval pour le quitter, et en jetant les guides par un mouvement pareil. Leur mise, absolument la même, aidait encore à les prendre pour de véritables Ménechmes. Ils portaient des bottes à la Suwaroff façonnées au coude-pied, des pantalons collants en peau blanche, des vestes de chasse vertes à boutons de métal, des cravates noires et des gants de daim. Ces deux jeunes gens, alors âgés de trente et un ans, étaient, selon une expression de ce temps, de charmants cavaliers. De taille moyenne mais bien prise, ils avaient les yeux vifs, ornés de longs cils et nageant dans un fluide comme ceux des enfants, des cheveux noirs, de beaux fronts et un teint d'une blancheur olivâtre. Leur parler, doux comme celui des femmes, tombait gracieusement de leurs belles lèvres rouges. Leurs manières, plus élégantes et plus polies que celles des gentilshommes de province, annonçaient que la connaissance des hommes et des choses leur avait donné cette seconde éducation, plus précieuse encore que la première, et qui rend les hommes accomplis. Grâce à Michu, l'argent ne leur ayant pas manqué durant leur émigration, ils avaient pu voyager et furent bien accueillis dans les cours étrangères. Le vieux gentilhomme et l'abbé leur trouvèrent un peu de hauteur; mais, dans leur situation, peut-être était-ce l'effet d'un beau caractère. Ils possédaient les éminentes petites choses d'une éducation soignée, et déployaient une adresse supérieure à tous les exercices du corps. La seule dissemblance qui pût les faire remarquer existait dans les idées. Le cadet charmait autant par sa gaieté que l'aîné par sa mélancolie; mais ce contraste, purement moral, ne pouvait s'apercevoir qu'après une longue intimité.

— Ah! ma fille, dit Michu à l'oreille de Marthe, comment ne pas se dévouer à ces deux garçons-là?

Marthe, qui admirait et comme femme et comme mère les jumeaux, fit un joli signe de tête à son mari, en lui serrant la main. Les gens eurent la permission d'embrasser leurs nouveaux maîtres.

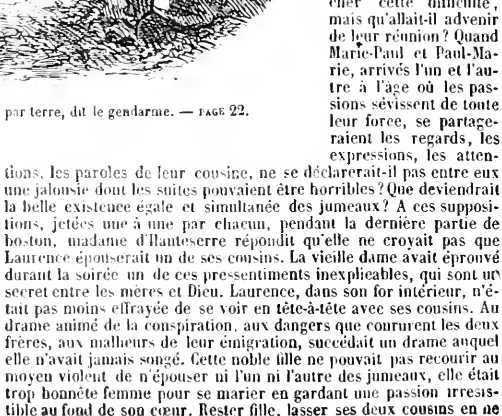
Pendant les sept mois de réclusion à laquelle les quatre jeunes gens s'étaient condamnés, ils commirent plusieurs fois l'imprudence assez nécessaire de quelques promenades, surveillées, d'ailleurs, par Michu, son fils et Gothard. Durant ces promenades, éclairées par de belles nuits, Laurence, en rejoignant au présent le passé de leur vie commune, avait senti l'impossibilité de choisir entre les deux frères. Un amour égal et pur pour les jumeaux lui partageait le cœur. Elle croyait avoir deux cœurs. De leur côté, les deux Paul n'avaient point osé se parler de leur imminente rivalité. Peut-être s'en étaient-ils déjà tous trois remis au hasard? La situation d'esprit où elle était agit sans doute sur Laurence, car après un moment d'hésitation visible, elle donna le bras aux deux frères pour entrer au salon, et fut suivie de M. et madame d'Hauteserre, qui tenaient et questionnaient leurs fils. En ce moment, tous les gens crièrent : Vive les Cinq-Cygne et les Simeuse! Laurence se retourna, toujours entre les deux frères, et fit un charmant geste pour remercier.

Quand ces neuf personnes arrivèrent à s'observer; car, dans toute réunion, même au cœur de la famille, il arrive toujours un moment où l'on s'observe après de longues absences; au premier regard qu'Adrien d'Hauteserre jeta sur Laurence, et qui fut surpris par sa mère et par l'abbé Goujet, il leur sembla que ce jeune homme aimait la comtesse. Adrien, le cadet des d'Hauteserre, avait une âme tendre et douce. Chez lui, le cœur était resté adolescent, malgré les catastrophes qui venaient d'éprouver l'homme. Semblable en ceci à beaucoup de militaires chez qui la continuité des périls laisse l'âme vierge, il se sentait oppressé par les belles timidités de la jeunesse. Aussi différait-il entièrement de son frère, homme d'aspect brutal, grand chasseur, militaire intrépide, plein de résolution, mais matériel et sans agilité d'intelligence comme sans délicatesse dans les choses du cœur. L'un était tout âme, l'autre était tout action; cependant ils possédaient l'un et l'autre au même degré l'honneur qui suffit à la vie des gentilshommes. Brun, petit, maigre et sec, Adrien d'Hauteserre avait néanmoins une grande apparence de force; tandis que son frère, de haute taille, pâle et blond, paraissait faible. Adrien, d'un tempérament nerveux, était fort par l'âme; Robert, quoique lymphatique, se plaisait à prouver sa force purement corporelle. Les familles offrent de ces bizarreries dont les causes pourraient avoir de l'intérêt; mais il ne peut en être question ici que pour expliquer comment Adrien ne devait pas rencontrer un rival dans son frère. Robert eut pour Laurence l'affection d'un parent, et le respect d'un noble pour une jeune fille de sa caste. Sous le rapport des sentiments, l'aîné des d'Hauteserre appartenait à cette secte d'hommes qui considèrent la femme comme dépendante de l'homme, en restreignant au physique son droit de maternité, lui voulant beaucoup de perfections et ne lui en tenant aucun compte. Selon eux, admettre la femme dans la société, dans la politique, dans la famille, est un bouleversement social. Nous sommes aujourd'hui si loin de cette vieille opinion des peuples primitifs, que presque toutes les femmes, même celles qui ne veulent pas de la liberté funeste offerte par les nouvelles sectes, pourront s'en choquer; mais Robert d'Hauteserre avait le malheur de penser ainsi. Robert était l'homme du moyen âge, le cadet était un homme d'aujourd'hui. Ces différences, au lieu d'empêcher l'affection, l'avaient au contraire resserrée entre les deux frères. Dès la première soirée, ces nuances furent saisies et appréciées par le curé, par mademoiselle Goujet et madame d'Hauteserre, qui, tout en faisant leur boston, aperçurent déjà des difficultés dans l'avenir.

A vingt-trois ans, après les réflexions de la solitude et les angoisses d'une vaste entreprise manquée, Laurence, redevenue femme, éprouvait un immense besoin d'affection : elle déploya toutes les grâces de son esprit, et fut charmante. Elle révéla les charmes de sa tendresse avec la naïveté d'un enfant de quinze ans. Durant ces treize dernières années, Laurence n'avait été femme que par la souffrance, elle voulut se dédommager; elle se montra donc aussi aimante et coquette qu'elle avait été jusque là grande et forte. Aussi, les quatre vieillards, qui restèrent les derniers au salon, furent-ils assez inquiétés par la nouvelle attitude de cette charmante fille. Quelle force n'aurait pas la passion chez une jeune personne de ce caractère et de cette noblesse? Les deux frères aimaient également la même femme et avec une aveugle tendresse, qui des deux Laurence choisirait-elle? en choisir un, n'était-ce pas tuer l'autre? Comtesse de son chef, elle apportait à son mari un titre et de beaux priviléges, une longue illustration; peut-être en pensant à ces avantages, le marquis de Simeuse se sacrifierait-il pour faire épouser Laurence à son frère, qui, selon les vieilles lois, était pauvre et sans titre. Mais le cadet voudrait-il priver son frère d'un aussi grand bonheur que celui d'avoir Laurence pour femme? De loin, ce combat d'amour avait eu peu d'inconvénients; et d'ailleurs, tant que les deux frères coururent des dangers, le hasard des combats pouvait trancher cette difficulté, mais qu'allait-il advenir de leur réunion? Quand Marie-Paul et Paul-Marie, arrivés l'un et l'autre à l'âge où les passions sévissent de toute leur force, se partageraient les regards, les expressions, les attentions, les paroles de leur cousine, ne se déclarerait-il pas entre eux une jalousie dont les suites pouvaient être horribles? Que deviendrait la belle existence égale et simultanée des jumeaux? A ces suppositions, jetées une à une par chacun, pendant la dernière partie de boston, madame d'Hauteserre répondit qu'elle ne croyait pas que Laurence épouserait un de ses cousins. La vieille dame avait éprouvé durant la soirée un de ces pressentiments inexplicables, qui sont un secret entre les mères et Dieu. Laurence, dans son for intérieur, n'était pas moins effrayée de se voir en tête-à-tête avec ses cousins. Au drame animé de la conspiration, aux dangers que coururent les deux frères, aux malheurs de leur émigration, succédait un drame auquel elle n'avait jamais songé. Cette noble fille ne pouvait pas recourir au moyen violent de n'épouser ni l'un ni l'autre des jumeaux, elle était trop honnête femme pour se marier en gardant une passion irrésistible au fond de son cœur. Rester fille, lasser ses deux cousins en ne



Tenez, c'est là que notre brigadier a été jeté par terre, dit le gendarme. — PAGE 22.



se décidant pas, et prendre pour mari celui qui lui serait fidèle malgré ses caprices, fut une décision moins cherchée qu'entrevue. En s'endormant, elle se dit que le plus sage était de se laisser aller au hasard. Le hasard est, en amour, la providence des femmes.

Le lendemain matin, Michu partit pour Paris, d'où il revint quelques jours après avec quatre beaux chevaux pour ses nouveaux maîtres. Dans six semaines, la chasse devait s'ouvrir, et la jeune comtesse avait sagement pensé que les violentes distractions de cet exercice seraient un secours contre les difficultés du tête-à-tête au château. Il arriva d'abord un effet imprévu qui surprit les témoins de ces étranges amours, en excitant leur admiration. Sans aucune convention méditée, les deux frères rivalisèrent auprès de leur cousine de soins et de tendresse, en y trouvant un plaisir d'âme qui sembla leur suffire. Entre eux et Laurence, la vie fut aussi fraternelle qu'entre eux deux. Rien de plus naturel. Après une si longue absence, ils sentaient la nécessité d'étudier leur cousine, de la bien connaître, et de se bien faire connaître à elle l'un et l'autre en lui laissant le droit de choisir, soutenus dans cette épreuve par cette mutuelle affection qui faisait de leur double vie une même vie. L'amour, de même que la maternité, ne savait pas distinguer entre les deux frères. Laurence fut obligée, pour les reconnaître et ne pas se tromper, de leur donner des cravates différentes, une blanche à l'aîné, une noire pour le cadet. Sans cette parfaite ressemblance, sans cette identité de vie à laquelle tout le monde se trompait, une pareille situation paraîtrait justement impossible. Elle n'est même explicable que par le fait, qui est un de ceux auxquels on ne croit qu'en les voyant; et, quand on les a vus, l'esprit est plus embarrassé de se les expliquer qu'il ne l'était d'avoir à les croire. Laurence parlait-elle, sa voix retentissait de la même manière dans deux cœurs également aimants et fidèles. Exprimait-elle une idée ingénieuse, plaisante ou belle, son regard rencontrait le plaisir exprimé par deux regards qui la suivaient dans tous ses mouvements, interprétaient ses moindres désirs et lui souriaient toujours avec de nouvelles expressions, gaies chez l'un, tendrement mélancoliques chez l'autre. Quand il s'agissait de leur maîtresse, les deux frères avaient de ces admirables prime-sauts du cœur en harmonie avec l'action, et qui, selon l'abbé Goujet, arrivaient au sublime. Ainsi, souvent s'il fallait aller chercher quelque chose, s'il était question d'un de ces petits soins que les hommes aiment tant à rendre à une femme aimée, l'aîné laissait le plaisir de s'en acquitter à son cadet, en reportant sur sa cousine un regard à la fois touchant et fier. Le cadet mettait de l'orgueil à payer ces sortes de dettes. Ce combat de noblesse dans un sentiment où l'homme arrive jusqu'à la jalouse férocité de l'animal confondait toutes les idées des vieilles gens qui le contemplaient.

Ces menus détails attiraient souvent des larmes dans les yeux de la comtesse. Une seule sensation, mais qui peut-être est immense chez certaines organisations privilégiées, peut donner une idée des émotions de Laurence: on la comprendra par le souvenir de l'accord parfait de deux belles voix comme celles de la Sontag et de la Malibran dans quelque harmonieux duo, par l'unisson complet de deux instruments que manient des exécutants de génie, et dont les sons mélodieux entrent dans l'âme comme les soupirs d'un seul être passionné. Quelquefois, en voyant le marquis de Simeuse plongé dans un fauteuil jeter un regard profond et mélancolique sur son frère qui causait et riait avec Laurence, le curé le croyait capable d'un immense sacrifice; mais il surprenait bientôt dans ses yeux l'éclair de la passion invincible. Chaque fois qu'un des jumeaux se trouvait seul avec Laurence, il pouvait se croire exclusivement aimé. — « Il me semble alors qu'ils ne sont plus qu'un », disait la comtesse à l'abbé Goujet, qui la questionnait sur l'état de son cœur. Le prêtre reconnut alors en elle un manque total de coquetterie. Laurence ne se croyait réellement pas aimée par deux hommes.

— Mais, chère petite, lui dit un soir madame d'Hauteserre, dont le fils se mourait silencieusement d'amour pour Laurence, il faudra cependant bien choisir!

— Laissez-nous être heureux, répondit-elle. Dieu nous sauvera de nous-mêmes!

Adrien d'Hauteserre cachait au fond de son cœur une jalousie qui le dévorait, et gardait le secret sur ses tortures, en comprenant combien il avait peu d'espoir. Il se contentait du bonheur de voir cette charmante personne qui, pendant quelques mois que dura cette lutte, brilla de tout son éclat. En effet, Laurence, devenue coquette, eut alors tous les soins que les femmes aimées prennent d'elles-mêmes. Elle suivait les modes et courut plus d'une fois à Paris pour paraître plus belle avec des chiffons ou quelque nouveauté. Enfin, pour donner à ses cousins les moindres jouissances du chez soi, desquelles ils avaient été sevrés pendant si longtemps, elle fit de son château, malgré les hauts cris de son tuteur, l'habitation la plus complétement confortable qu'il y eût alors dans la Champagne.

Robert d'Hauteserre ne comprenait rien à ce drame sourd. Il ne s'apercevait pas de l'amour de son frère pour Laurence. Quant à la jeune fille, il aimait à la railler sur sa coquetterie, car il confondait ce détestable défaut avec le désir de plaire; mais il se trompait ainsi sur toutes les choses de sentiment, de goût, ou de haute instruction. Aussi, quand l'homme du moyen âge, se mettait en scène, Laurence en faisait-elle aussitôt, à son insu, le *niais* du drame; elle égayait ses cousins en discutant avec Robert, en l'amenant à petits pas au beau milieu des marécages où s'enfoncent la bêtise et l'ignorance. Elle excellait à ces mystifications spirituelles qui, pour être parfaites, doivent laisser la victime heureuse. Cependant, quelque grossière que fût sa nature, Robert, durant cette belle époque, la seule heureuse que devaient connaître ces trois êtres charmants, n'intervint jamais entre les Simeuse et Laurence par une parole virile qui peut-être eût décidé la question. Il fut frappé de la sincérité des deux frères. Robert devina sans doute combien une femme pouvait trembler d'accorder à l'un des témoignages de tendresse que l'autre n'eût pas eus ou qui l'eussent chagriné; combien l'un des frères était heureux de ce qui advenait de bien à l'autre, et combien il en pouvait souffrir au fond de son cœur. Ce respect de Robert explique admirablement cette situation qui, certes, aurait obtenu des priviléges dans les temps de foi où le souverain pontife avait le pouvoir d'intervenir pour trancher le nœud gordien de ces races phénomènes, voisins des mystères les plus impénétrables. La Révolution avait retrempé ces cœurs dans la foi catholique; ainsi la religion rendait cette crise plus terrible encore, car la grandeur des caractères augmente la grandeur des situations. Aussi M. et madame d'Hauteserre, ni le curé, ni sa sœur, n'attendaient-ils rien de vulgaire des deux frères ou de Laurence.

Ce drame, qui resta mystérieusement enfermé dans les limites de la famille où chacun l'observait en silence, eut un cours si rapide et si lent à la fois; il comportait tant de jouissances inespérées, de petits combats, de préférences déçues, d'espoirs renversés, d'attentes cruelles, de remises au lendemain pour s'expliquer, de déclarations muettes, que les habitants de Cinq-Cygne ne firent aucune attention au couronnement de l'empereur Napoléon. Ces passions faisaient d'ailleurs trêve en cherchant une distraction violente dans les plaisirs de la chasse, qui, en fatiguant excessivement le corps, ôtent à l'âme les occasions de voyager dans les steppes si dangereux de la rêverie. Ni Laurence ni ses cousins ne songeaient aux affaires, car chaque jour avait un intérêt palpitant.

— En vérité, dit un soir mademoiselle Goujet, je ne sais pas qui de tous ces amants aime le plus.

Adrien se trouvait seul au salon avec les quatre joueurs de boston, il leva les yeux sur eux et devint pâle. Depuis quelques jours, il n'était plus retenu dans la vie que par le plaisir de voir Laurence et de l'entendre parler.

— Je crois, dit le curé, que la comtesse, en sa qualité de femme, aime avec beaucoup plus d'abandon.

Laurence, les deux frères et Robert revinrent quelques instants après. Les journaux venaient d'arriver. En voyant l'inefficacité des conspirations tentées à l'intérieur, l'Angleterre armait l'Europe contre la France. Le désastre de Trafalgar avait renversé l'un des plans les plus extraordinaires que le génie humain ait inventés, et par lequel l'empereur eût payé son élection à la France avec les ruines de la puissance anglaise. En ce moment, le camp de Boulogne était levé. Napoléon, dont les soldats étaient inférieurs en nombre comme toujours, allait livrer bataille à l'Europe sur des champs où il n'avait pas encore paru. Le monde entier se préoccupait du dénoûment de cette campagne.

— Oh! cette fois, il succombera, dit Robert en achevant la lecture du journal.

— Il a sur les bras toutes les forces de l'Autriche et de la Russie, dit Marie-Paul.

— De qui parlez-vous? demanda Laurence.

— Il n'a jamais manœuvré en Allemagne, ajouta Paul-Marie.

— De l'empereur, répondirent les trois gentilshommes.

Laurence jeta sur ses deux amants un regard de dédain qui les humilia, mais qui ravit Adrien. Le dédaigné fit un geste d'admiration, et il eut un regard d'orgueil où il disait assez qu'il ne pensait plus, lui, qu'à Laurence.

— Vous le voyez? l'amour lui a fait oublier sa haine, dit l'abbé Goujet à voix basse.

Ce fut le premier, le dernier, l'unique reproche que les deux frères encoururent: mais en ce moment, ils se trouvèrent inférieurs en amour à leur cousine, qui, deux mois après, n'apprit l'étonnant triomphe d'Austerlitz que par la discussion que le bonhomme d'Hauteserre eut avec ses deux fils. Fidèle à son plan, le vieillard voulait que ses enfants demandassent à servir; ils seraient sans doute employés dans leurs grades, et pourraient encore faire une belle fortune militaire. Le parti du royalisme pur était devenu le plus fort à Cinq-Cygne. Les quatre gentilshommes et Laurence se moquèrent du prudent vieillard, qui semblait flairer les malheurs dans l'avenir. La prudence est peut-être moins une vertu que l'exercice d'un *sens* de l'esprit, s'il est possible d'accoupler ces deux mots; mais un jour viendra sans doute où les physiologistes et les philosophes admettront que les sens sont en quelque sorte la gaîne d'une vive et pénétrante action qui procède de l'esprit.

Après la conclusion de la paix entre la France et l'Autriche, vers la fin du mois de février 1806, un parent, qui, lors de la demande

en radiation, s'était employé pour MM. de Simeuse, et devait plus tard leur donner de grandes preuves d'attachement, le ci-devant marquis de Chargebœuf, dont les propriétés s'étendent de Seine-et-Marne dans l'Aube, arriva de sa terre à Cinq-Cygne, dans une espèce de calèche que, dans ce temps, on nommait par raillerie un berlingot. Quand cette pauvre voiture enfila le petit pavé, les habitants du château, qui déjeunaient, eurent un accès de rire ; mais, en reconnaissant la tête chauve du vieillard, qui sortit entre les deux rideaux de cuir du berlingot, M. d'Hauteserre le nomma, et tous levèrent le siége pour aller au-devant du chef de la maison de Chargebœuf.

— Nous avons le tort de nous laisser prévenir, dit le marquis de Simeuse à son frère et aux d'Hauteserre, nous devions aller le remercier.

Un domestique, vêtu en paysan, qui conduisait de dessus un siége attenant à la caisse, planta dans un tuyau de cuir grossier un fouet de charretier, et vint aider le marquis à descendre; mais Adrien et le cadet de Simeuse le prévinrent, défirent la portière qui s'accrochait à des boutons de cuivre, et sortirent le bonhomme malgré ses réclamations. Le marquis avait la prétention de donner son berlingot jaune, à portière en cuir, pour une voiture excellente et commode. Le domestique, aidé par Gothard, dételait déjà les deux bons gros chevaux à croupe luisante, et qui servaient sans doute autant à des travaux agricoles qu'à la voiture.

— Malgré le froid? Mais vous êtes un preux des anciens jours, dit Laurence à son vieux parent en lui prenant le bras et l'emmenant au salon.

— Ce n'est pas à vous à venir voir un vieux bonhomme comme moi, dit-il avec finesse en adressant ainsi des reproches à ses jeunes parents.

— Pourquoi vient-il? se demandait le bonhomme d'Hauteserre.

M. de Chargebœuf, joli vieillard de soixante-sept ans, en culotte pâle, à petites jambes frêles et vêtues de bas chinés, portait un crapaud, de la poudre et des ailes de pigeons. Son habit de chasse, en drap vert, à boutons d'or, était orné de brandebourgs en or. Son gilet blanc éblouissait par d'énormes broderies en or. Cet attirail, encore à la mode parmi les vieilles gens, seyait à sa figure, assez semblable à celle du grand Frédéric. Il ne mettait jamais son tricorne pour ne pas détruire l'effet de la demi-lune dessinée sur son crâne par une couche de poudre. Il s'appuyait la main droite sur une canne à bec-à-corbin, en tenant à la fois et sa canne et son chapeau par un geste digne de Louis XIV. Ce digne vieillard se débarrassa d'une douillette en soie et se plongea dans un fauteuil en gardant entre ses jambes son tricorne et sa canne, par une pose dont le secret n'a jamais appartenu qu'aux roués de la cour de Louis XV, et qui laissait les mains libres de jouer avec la tabatière, bijou toujours précieux. Aussi le marquis tira-t-il de la poche de son gilet, qui se fermait par une garde brodée en arabesque d'or, une riche tabatière. Tout en préparant sa prise et offrant du tabac à la ronde par un autre geste charmant, accompagné de regards affectueux, il remarqua le plaisir que causait sa visite. Il parut alors comprendre pourquoi les jeunes émigrés avaient manqué à leur devoir envers lui. Il eut l'air de se dire : — Quand on fait l'amour, on ne fait pas de visite.

— Nous vous garderons pendant quelques jours, dit Laurence.

— C'est chose impossible, répondit-il. Si nous n'étions pas si séparés par les événements, car vous avez franchi de plus grandes distances que celles qui nous éloignent les uns des autres, vous sauriez, chère enfant, que j'ai des filles, des belles-filles, des petites-filles, des petits-enfants. Tout ce monde serait inquiet de ne pas me voir ce soir, et j'ai dix-huit lieues à faire.

— Vous avez de bien bons chevaux, dit le marquis de Simeuse.

— Oh! je viens de Troyes où j'avais affaire hier.

Après les demandes voulues sur la famille, sur la marquise de Chargebœuf et sur ces choses réellement indifférentes auxquelles la politesse veut qu'on s'intéresse vivement, il parut à M. d'Hauteserre que M. de Chargebœuf venait engager ses jeunes parents à ne commettre aucune imprudence. Selon le marquis, les temps étaient bien changés, et personne ne pouvait plus savoir ce que deviendrait l'empereur.

— Oh! dit Laurence, il deviendra Dieu.

Le bon vieillard parla de concessions à faire. En entendant exprimer la nécessité de se soumettre, avec beaucoup plus d'assurance et d'autorité qu'il n'en mettait à toutes ses doctrines, M. d'Hauteserre regarda ses fils d'un air presque suppliant.

— Vous serviriez cet homme-là? dit le marquis de Simeuse au marquis de Chargebœuf.

— Mais oui, s'il le fallait dans l'intérêt de ma famille.

Enfin le vieillard fit entrevoir, mais vaguement, des dangers lointains; quand Laurence le somma de s'expliquer, il engagea les quatre gentilshommes à ne plus chasser et à se tenir coi chez eux.

— Vous regardez toujours les domaines de Gondreville comme à vous, dit-il à MM. de Simeuse, vous ravivez ainsi une haine terrible. Je vois, à votre étonnement, que vous ignorez qu'il existe contre vous de mauvais vouloirs à Troyes, où l'on se souvient de votre courage. Personne ne se gêne pour raconter comment vous avez échappé aux recherches de la police générale de l'empire, les uns en vous louant, les autres en vous regardant comme les ennemis de l'empereur. Quelques séides s'étonnent de la clémence de Napoléon envers vous. Ceci n'est rien. Vous avez joué des gens qui se croyaient plus fins que vous, et les gens de bas étage ne pardonnent jamais. Tôt ou tard, la justice, qui dans votre département procède de votre ennemi le sénateur Malin, car il a placé partout ses créatures, même les officiers ministériels, sa justice donc sera très-contente de vous trouver engagés dans une mauvaise affaire. Un paysan vous cherchera querelle sur son champ quand vous y serez, vous aurez des armes chargées, vous êtes vifs, un malheur est alors bien vite arrivé. Dans votre position, il faut avoir cent fois raison pour ne pas avoir tort. Je ne vous parle pas ainsi sans raison. La police surveille toujours l'arrondissement où vous êtes et maintient un commissaire dans ce petit trou d'Arcis, exprès pour protéger le sénateur de l'empire contre vos entreprises. Il a peur de vous, et il le dit.

— Mais il nous calomnie! s'écria le cadet des Simeuse.

— Il vous calomnie! je le crois, moi! Mais que croit le public? voilà l'important. Michu a mis en joue le sénateur, qui ne l'a pas oublié. Depuis votre retour, la comtesse a pris Michu chez elle. Pour bien des gens et pour la meilleure partie du public, Malin a donc raison. Vous ignorez combien la position des émigrés est délicate en face de ceux qui se trouvent posséder leurs biens. Le préfet, homme d'esprit, m'a touché deux mots de vous, hier, qui m'ont inquiété. Enfin, je ne voudrais pas vous voir ici...

Cette réponse fut accueillie par une profonde stupéfaction. Marie-Paul sonna vivement.

— Gothard, dit-il au petit bonhomme qui vint, allez chercher Michu.

L'ancien régisseur de Gondreville ne se fit pas attendre.

— Michu, mon ami, dit le marquis de Simeuse, est-il vrai que tu aies voulu tuer Malin?

— Oui, monsieur le marquis; et quand il reviendra, je le guetterai.

— Sais-tu que nous sommes soupçonnés de t'avoir aposté, que notre cousine, en te prenant pour fermier, est accusée d'avoir trempé dans ton dessein?

— Bonté du ciel! s'écria Michu, je suis donc maudit? je ne pourrai donc jamais vous défaire tranquillement de Malin?

— Non, mon garçon, non, reprit Paul-Marie, mais il va falloir quitter le pays et notre service, nous aurons soin de toi; nous te mettrons en position d'augmenter ta fortune. Vends tout ce que tu possèdes ici, réalise tes fonds, nous t'enverrons à Trieste chez un de nos amis qui a de vastes relations, et qui t'emploiera très-utilement jusqu'à ce qu'il fasse meilleur ici pour nous tous.

Des larmes vinrent aux yeux de Michu, qui resta cloué sur la feuille du parquet où il était.

— Y avait-il des témoins, quand tu t'es embusqué pour tirer sur Malin? demanda le marquis de Chargebœuf.

— Grévin le notaire causait avec lui, c'est ce qui m'a empêché de le tuer, et bien heureusement! Madame la comtesse sait le pourquoi, dit Michu en regardant sa maîtresse.

— Ce Grévin n'est pas le seul à le savoir? dit M. de Chargebœuf, qui parut contrarié de cet interrogatoire, quoique fait en famille.

— Cet espion qui, dans le temps, est venu pour entortiller mes maîtres, le savait aussi, répondit Michu.

M. de Chargebœuf se leva comme pour regarder les jardins, et dit : — Mais vous avez bien tiré parti de Cinq-Cygne. Puis il sortit suivi par les deux frères et par Laurence, qui devinèrent le sens de cette interrogation.

— Vous êtes francs et généreux, mais toujours imprudents, leur dit le vieillard. Que je vous avertisse d'un bruit public *qui doit être une calomnie*, rien de plus naturel; mais voilà que vous en faites une vérité pour des gens faibles comme M., madame d'Hauteserre, et pour leurs fils. Oh! jeunes gens, jeunes gens! Vous devriez laisser Michu ici, et vous en aller, vous! Mais, en tout cas, si vous restez dans ce pays, écrivez un mot au sénateur au sujet de Michu, dites-lui que vous venez d'apprendre par moi les bruits qui couraient sur votre fermier et que vous l'avez renvoyé.

— Nous! s'écrièrent les deux frères, écrire à Malin, à l'assassin de notre père et de notre mère, au spoliateur effronté de notre fortune!

— Tout cela est vrai; mais il est un des plus grands personnages de la cour impériale, et le roi de l'Aube.

— Lui qui a voté la mort de Louis XVI dans le cas où l'armée de Condé entrerait en France, sinon la réclusion perpétuelle! dit la comtesse de Cinq-Cygne.

— Lui qui peut-être a conseillé la mort du duc d'Enghien! s'écria Paul-Marie.

— Eh! mais, si vous voulez récapituler ses titres de noblesse, s'écria le marquis, lui qui a tiré Robespierre par le pan de sa redingote pour le faire tomber quand il a vu ceux qui se levaient pour le renverser les plus nombreux, lui qui aurait fait fusiller Bonaparte si le 18 brumaire eût manqué, lui qui ramènerait les Bourbons si Napoléon chancelait, lui que le plus fort trouvera toujours à ses côtés pour lui donner l'épée ou le pistolet avec lequel on achève un adversaire qui inspire des craintes! Mais... raison de plus.

— Nous tombons bien bas, dit Laurence.

— Enfants, dit le vieux marquis de Chargebœuf en les prenant tous trois par la main et les amenant à l'écart vers une des pelouses alors couverte d'une légère couche de neige, vous allez vous emporter en écoutant les avis d'un homme sage, mais je vous les dois, et voici ce que je ferais : je prendrais pour médiateur un vieux bonhomme, comme qui dirait moi, je le chargerais de demander un million à Malin, contre une ratification de la vente de Gondreville... Oh! il y consentirait en tenant la chose secrète. Vous auriez, au taux actuel des fonds, cent mille livres de rente, et vous iriez acheter quelque belle terre dans un autre coin de la France, vous laisseriez régir Cinq-Cygne à M. d'Hauteserre, et vous tireriez à la courte-paille à qui de vous deux serait le mari de cette belle héritière. Mais le parler d'un vieillard est dans l'oreille des jeunes gens ce qu'est le parler des jeunes gens dans l'oreille des vieillards, un bruit dont le sens échappe.

Le vieux marquis fit signe à ses trois parents qu'il ne voulait pas de réponse, et regagna le salon où, pendant leur conversation, l'abbé Goujet et sa sœur étaient venus. La proposition de tirer à la courte-paille la main de leur cousine avait révolté les deux Simeuse, et Laurence était comme dégoûtée par l'amertume du remède que son parent indiquait. Aussi furent-ils tous trois moins gracieux pour le vieillard, sans cesser d'être polis. L'affection était froissée. M. de Chargebœuf, qui sentit ce froid, jeta sur ces trois charmants êtres, à plusieurs reprises, des regards pleins de compassion. Quoique la conversation devint générale, il revint sur la nécessité de se soumettre aux événements en louant M. d'Hauteserre de sa persistance à vouloir que ses fils prissent du service.

— Bonaparte, dit-il, fait des ducs. Il a créé des fiefs de l'Empire, il fera des comtes. Malin voudrait être comte de Gondreville. C'est une idée qui peut, ajouta-t-il en regardant MM. de Simeuse, vous être profitable.

— Ou funeste, dit Laurence.

Dès que ses chevaux furent mis, le marquis partit et fut reconduit par tout le monde. Quand il se trouva dans sa voiture, il fit signe à Laurence de venir, et elle se posa sur le marchepied avec une légèreté d'oiseau.

— Vous n'êtes pas une femme ordinaire, et vous devriez me comprendre, lui dit-il à l'oreille. Malin a trop de remords pour vous laisser tranquilles, il vous tendra quelque piége. Au moins prenez bien garde à toutes vos actions, même aux plus légères! enfin, transigez, voilà mon dernier mot.

Les deux frères restèrent debout près de leur cousine, au milieu de la pelouse, regardant dans une profonde immobilité le berlingot qui tournait la grille et s'envolait sur le chemin vers Troyes, car Laurence leur avait répété le dernier mot du bonhomme. L'expérience aura toujours le tort de se montrer en berlingot, en bas chinés, et avec un crapaud sur la nuque. Aucun de ces jeunes cœurs ne pouvait concevoir le changement qui s'opérait en France, l'indignation leur remuait les nerfs et l'honneur bouillonnait dans toutes leurs veines avec leur noble sang.

— Le chef des Chargebœuf! dit le marquis de Simeuse, un homme qui a pour devise : VIENNE UN PLUS FORT ! (*Adsit fortior!*) un des plus beaux cris de guerre.

— Il est devenu le bœuf, dit Laurence en souriant avec amertume.

— Nous ne sommes plus au temps de saint Louis, reprit le cadet des Simeuse.

— MOURIR EN CHANTANT ! s'écria la comtesse. Ce cri des cinq jeunes filles qui firent notre maison, sera le mien.

— Le nôtre n'est-il pas CY MEURS! Ainsi pas de quartier! reprit l'aîné des Simeuse, car en réfléchissant nous trouverions que notre parent le Bœuf a bien sagement ruminé ce qu'il est venu nous dire. Gondreville devenir le nom d'un Malin!

— La demeure! s'écria le cadet.

— Mansard l'a dessiné pour la noblesse, et le peuple y fera ses petits! dit l'aîné.

— Si cela devait être, j'aimerais mieux voir Gondreville brûlé! s'écria mademoiselle de Cinq-Cygne.

Un homme du village, qui venait voir un veau que lui vendait le bonhomme d'Hauteserre, entendit cette phrase en sortant de l'étable.

— Rentrons, dit Laurence en souriant, nous avons failli commettre une imprudence et donner raison au bœuf à propos d'un veau. — Mon pauvre Michu! dit-elle en rentrant au salon, j'avais oublié ta frasque, mais nous ne sommes pas en odeur de sainteté dans le pays, ainsi ne nous compromets pas. As-tu quelque autre peccadille à te reprocher?

— Je me reproche de n'avoir pas tué l'assassin de mes vieux maîtres avant d'accourir au secours de ceux-ci.

— Michu! s'écria le curé.

— Mais je ne quitterai pas le pays, dit-il en continuant sans faire attention à l'exclamation du curé, que je ne sache si vous y êtes en sûreté. J'y vois rôder des gars qui ne me plaisent guère. La dernière fois que nous avons chassé dans la forêt, il est venu à moi cette manière de garde qui m'a remplacé à Gondreville, et qui m'a demandé si nous étions là chez nous. « Oh! mon garçon, lui ai-je dit, il est difficile de se déshabituer en deux mois des choses qu'on fait depuis deux siècles. »

— Tu as tort, Michu, dit en souriant de plaisir le marquis de Simeuse.

— Qu'a-t-il répondu? demanda M. d'Hauteserre.

— Il a dit, reprit Michu, qu'il instruirait le sénateur de nos prétentions.

— Comte de Gondreville! reprit l'aîné des d'Hauteserre. Ah! la bonne mascarade! Au fait, on dit Sa Majesté à Bonaparte.

— Et Son Altesse à monseigneur le grand-duc de Berg, dit le curé.

— Qui, celui-là? fit M. de Simeuse.

— Murat, le beau-frère de Napoléon, dit le vieux d'Hauteserre.

— Bon, reprit mademoiselle de Cinq-Cygne. Et dit-on Sa Majesté à la veuve du marquis de Beauharnais?

— Oui, mademoiselle, dit le curé.

— Nous devrions aller à Paris, voir tout cela, s'écria Laurence.

— Hélas! mademoiselle, dit Michu, j'y suis allé pour mettre Michu au lycée, je puis vous jurer qu'il n'y a pas à badiner avec ce qu'on appelle la garde impériale. Si toute l'armée est sur ce modèle-là, la chose peut durer plus que nous.

— On parle de familles nobles qui prennent du service, dit M. d'Hauteserre.

— Et d'après les lois actuelles, vos enfants, reprit le curé, seront forcés de servir. La loi ne connaît plus ni les rangs, ni les noms.

— Cet homme nous fait plus de mal avec sa cour que la Révolution avec sa hache! s'écria Laurence.

— L'Église prie pour lui, dit le curé.

Ces mots, dits coup sur coup, étaient autant de commentaires sur les sages paroles du vieux marquis de Chargebœuf; mais ces jeunes gens avaient trop de foi, trop d'honneur, pour accepter une transaction. Ils se disaient aussi ce que se sont dit à toutes les époques les partis vaincus : que la prospérité du parti vainqueur finirait, que l'empereur n'était soutenu que par l'armée, que le fait périssait tôt ou tard devant le droit, etc. Malgré ces avis, ils tombèrent dans la fosse creusée devant eux, et qu'eussent évitée des gens prudents et dociles comme le bonhomme d'Hauteserre. Si les hommes voulaient être francs, ils reconnaîtraient peut-être que jamais le malheur n'a fondu sur eux sans qu'ils aient reçu quelque avertissement patent ou occulte. Beaucoup n'ont aperçu le sens profond de cet avis mystérieux ou visible qu'après leur désastre.

— Dans tous les cas, madame la comtesse sait que je ne peux pas quitter le pays sans avoir rendu mes comptes, dit Michu tout bas à mademoiselle de Cinq-Cygne.

Elle fit pour toute réponse un signe d'intelligence au fermier, qui s'en alla. Michu, qui vendit aussitôt ses terres à Beauvisage, le fermier de Bellache, ne put pas être payé avant une vingtaine de jours. Un mois donc après la visite du marquis, Laurence, qui avait appris à ses deux cousins l'existence de leur fortune, leur proposa de prendre le jour de la mi-carême pour retirer le million enterré dans la forêt. La grande quantité de neige tombée avait jusqu'alors empêché Michu d'aller chercher ce trésor; mais il aimait faire cette opération avec ses maîtres. Michu voulait absolument quitter le pays, il se craignait lui-même.

— Malin vient d'arriver brusquement à Gondreville, sans qu'on sache pourquoi, dit-il à sa maîtresse, et je ne résisterais pas à faire mettre Gondreville en vente par suite du décès du propriétaire. Je me crois comme coupable de ne pas suivre mes inspirations!

— Par quelle raison peut-il quitter Paris au milieu de l'hiver?

— Tout Arcis en cause, répondit Michu, il a laissé sa famille à Paris, et n'est accompagné que de son valet de chambre. M. Grévin, le notaire d'Arcis, madame Marion, la femme du receveur général de l'Aube, et belle-sœur du Marion qui a prêté son nom à Malin, lui tiennent compagnie.

Laurence regarda la mi-carême comme un excellent jour, car il permettait de se défaire des gens. Les mascarades attiraient les paysans à la ville, et personne n'était aux champs. Mais le choix du jour servit précisément la fatalité qui s'est rencontrée en beaucoup d'affaires criminelles. Le hasard fit ses calculs avec autant d'habileté que mademoiselle de Cinq-Cygne en mit aux siens. L'inquiétude de M. et madame d'Hauteserre devait être si grande de se savoir onze cent mille francs en or dans un château situé sur la lisière d'une forêt, que les d'Hauteserre, consultés, furent eux-mêmes d'avis de ne leur rien dire. Le secret de cette expédition fut concentré entre Gothard, Michu, les quatre gentilshommes et Laurence. Après bien des calculs, il parut possible de mettre quarante-huit mille francs dans un long sac sur la croupe de chaque cheval. Trois voyages suffiraient. Par prudence, on convint donc d'envoyer tous les gens, dont la curiosité pouvait être dangereuse, à Troyes, y voir les réjouissances de la mi-carême. Catherine, Marthe et Durieu, sur qui l'on pouvait compter, garderaient le château. Les gens acceptèrent bien volontiers la liberté qu'on leur donnait, et partirent avant le jour. Gothard, aidé par Michu, pansa et sella les chevaux de grand matin. La caravane prit par les jardins de Cinq-Cygne, et de là maîtres et

gens gagnèrent la forêt. Au moment où ils montèrent à cheval, car la porte du parc était si basse que chacun fit le parc à pied en tenant son cheval par la bride, le vieux Beauvisage, le fermier de Bellache, vint à passer.

— Allons! s'écria Gothard, voilà quelqu'un.

— Oh! c'est moi, dit l'honnête fermier en débouchant. Salut, messieurs; vous allez donc à la chasse, malgré les arrêtés de préfecture? Ce n'est pas moi qui me plaindrai; mais prenez garde! Si vous avez des amis, vous avez aussi bien des ennemis.

— Oh! dit en souriant le gros d'Hauteserre, Dieu veuille que notre chasse réussisse et tu retrouveras tes maîtres.

Ces paroles, auxquelles l'événement donna un tout autre sens, valurent un regard sévère de Laurence à Robert. L'aîné des Simeuse croyait que Malin restituerait la terre de Gondreville contre une indemnité. Ces enfants voulaient faire le contraire de ce que le marquis de Chargebœuf leur avait conseillé. Robert, qui partageait leurs espérances, y pensait en disant cette fatale parole.

— Dans tous les cas, motus, mon vieux! dit à Beauvisage Michu, qui partit le dernier en prenant la clef de la porte.

Il faisait une de ces belles journées de la fin de mars où l'air est sec, la terre nette, le temps pur, et dont la température forme une espèce de contre-sens avec les arbres sans feuilles. Le temps était si doux que l'œil apercevait par places des champs de verdure dans la campagne.

— Nous allons chercher un trésor, tandis que vous êtes le vrai trésor de notre maison, cousine, dit en riant l'aîné des Simeuse.

Laurence marchait en avant, ayant de chaque côté de son cheval un de ses cousins. Les deux d'Hauteserre la suivaient, suivis eux-mêmes par Michu. Gothard allait en avant pour éclairer la route.

— Puisque notre fortune va se retrouver, en partie du moins, épousez mon frère, dit le cadet à voix basse. Il vous adore, vous serez aussi riches que doivent l'être les nobles aujourd'hui.

— Non, laissez-lui toute sa fortune, et je vous épouserai, moi qui suis assez riche pour deux, répondit-elle.

— Qu'il en soit ainsi! s'écria le marquis de Simeuse. Moi, je vous quitterai pour aller chercher une femme digne d'être votre sœur.

— Vous m'aimez donc moins que je ne le croyais? reprit Laurence en le regardant avec une expression de jalousie.

— Non; je vous aime plus tous les deux que vous ne m'aimez, répondit le marquis.

— Ainsi vous vous sacrifieriez? demanda Laurence à l'aîné des Simeuse en lui jetant un regard plein d'une préférence momentanée.

Le marquis garda le silence.

— Eh bien! moi, je ne penserais alors qu'à vous, et ce serait insupportable à mon mari, reprit Laurence, à qui ce silence arracha un mouvement d'impatience.

— Comment vivrais-je sans toi? s'écria le cadet en regardant son frère.

— Mais cependant vous ne pouvez pas nous épouser tous deux, dit le marquis. Et, ajouta-t-il avec le ton brusque d'une homme atteint au cœur, il est temps de prendre une décision.

Il poussa son cheval en avant pour que les deux d'Hauteserre n'entendissent rien. Le cheval de son frère et celui de Laurence imitèrent ce mouvement. Quand ils eurent mis un intervalle raisonnable entre eux et les trois autres, Laurence voulut parler, mais les larmes furent d'abord son seul langage.

— J'irai dans un cloître, dit-elle enfin.

— Et vous laisseriez finir les Cinq-Cygne? dit le cadet des Simeuse. Et au lieu d'un seul malheureux qui consent à l'être, vous en ferez deux! Non, celui de nous deux qui ne sera que votre frère se résignera. En sachant que nous n'étions pas si pauvres que nous pensions l'être, nous nous sommes expliqués, dit-il en regardant le marquis. Si je suis le préféré, toute notre fortune est à mon frere. Si je suis le malheureux, il me la donne, ainsi que les titres de Simeuse, car il deviendra Cinq-Cygne! De toute manière, celui qui ne sera pas heureux aura des chances d'établissement. Enfin, s'il se sent mourir de chagrin, il ira se faire tuer à l'armée, pour ne pas attrister le ménage.

— Nous sommes de vrais chevaliers du moyen âge, nous sommes dignes de nos peres, s'écria l'aîné, parlez, Laurence!

— Nous ne voulons pas rester ainsi, dit le cadet.

— Ne crois pas, Laurence, que le dévouement soit sans voluptés, dit l'aîné.

— Mes chers aimés, dit-elle, je suis incapable de me prononcer. Je vous aime tous deux comme si vous n'étiez qu'un seul être, et comme vous aimait votre mere! Dieu nous aidera. Je ne choisirai pas. Nous nous en remettrons au hasard, et j'y mets une condition.

— Laquelle?

— Celui de vous qui deviendra mon frère restera près de moi jusqu'à ce que je lui permette de me quitter. Je veux être seule juge de l'opportunité du départ.

— Oui, dirent les deux frères sans s'expliquer la pensée de leur cousine.

— Le premier de vous deux à qui madame d'Hauteserre adressera la parole ce soir à table, apres le *Benedicite*, sera mon mari. Mais aucun de vous n'usera de supercherie, et ne la mettra dans le cas de l'interroger.

— Nous jouerons franc jeu, dit le cadet.

Chacun des deux freres embrassa la main de Laurence. La certitude d'un dénoûment que l'un et l'autre pouvait croire lui être favorable rendit les deux jumeaux extrêmement gais.

— De toute maniere, chère Laurence, tu feras un comte de Cinq-Cygne, dit l'aîné.

— Et nous jouons à qui ne sera pas Simeuse, dit le cadet.

— Je crois, de ce coup, que madame ne sera pas longtemps fille, dit Michu derrière les deux d'Hauteserre. Mes maîtres sont bien joyeux. Si ma maîtresse fait son choix, je ne pars pas, je veux voir cette noce-là!

Aucun des deux d'Hauteserre ne répondit. Une pie s'envola brusquement entre les d'Hauteserre et Michu, qui, superstitieux comme les gens primitifs, crut entendre sonner les cloches d'un service mortuaire. La journée commença donc gaiement pour les amants, qui voient rarement des pies quand ils sont ensemble dans les bois. Michu armé de son plan reconnut les places, chaque gentilhomme s'était muni d'une pioche, les sommes furent trouvées; la partie de la forêt où elles avaient été cachées était déserte, loin de tout passage et de toute habitation, ainsi la caravane chargée d'or ne rencontra personne. Ce fut un malheur. En venant de Cinq-Cygne pour chercher les derniers deux cent mille francs, la caravane, enhardie par le succès, prit un chemin plus direct que celui par lequel elle s'était dirigée aux voyages précédents. Ce chemin passait par un point culminant d'où l'on voyait le parc de Gondreville.

— Le feu! dit Laurence en apercevant une colonne de feu bleuâtre.

— C'est quelque feu de joie, répondit Michu.

Laurence, qui connaissait les moindres sentiers de la forêt, laissa la caravane et piqua des deux jusqu'au pavillon de Cinq-Cygne, l'ancienne habitation de Michu. Quoique le pavillon fût désert et fermé, la grille était ouverte, et les traces du passage de plusieurs chevaux frappèrent les yeux de Laurence. La colonne de fumée s'élevait d'une prairie du parc anglais où elle présuma que l'on brûlait des herbes.

— Ah! vous en êtes aussi, mademoiselle! s'écria Violette, qui sortit du parc sur son bidet au grand galop et qui s'arrêta devant Laurence. Mais c'est une farce de carnaval, n'est-ce pas? on ne le tuera pas.

— Qui?

— Vos cousins ne veulent pas sa mort.

— La mort de qui?

— Du sénateur.

— Tu es fou, Violette!

— Eh bien! que faites-vous donc là? demanda-t-il.

A l'idée d'un danger couru par ses cousins, l'intrépide écuyère piqua des deux et arriva sur le terrain au moment où les sacs se chargeaient.

— Alerte! je ne sais ce qui se passe, mais rentrons à Cinq-Cygne!

Pendant que les gentilshommes s'employaient au transport de la fortune sauvée par le vieux marquis, il se passait une étrange scène au château de Gondreville.

A deux heures après midi, le sénateur et son ami Grévin faisaient une partie d'échecs devant le feu, dans le grand salon du rez-de-chaussée. Madame Grévin et madame Marion causaient au coin de la cheminée assises sur un canapé. Tous les gens du château étaient allés voir une curieuse mascarade annoncée depuis longtemps dans l'arrondissement d'Arcis. La famille du garde qui remplaçait Michu au pavillon de Cinq-Cygne y était allée aussi. Le valet de chambre du sénateur et Violette se trouvaient alors seuls au château. Le concierge, deux jardiniers et leurs femmes restaient à leur poste; mais leur pavillon est situé à l'entrée des cours, au bout de l'avenue d'Arcis, et la distance qui existe entre ce tournebride et le château ne permettait pas d'y entendre un coup de fusil. D'ailleurs ces gens se tenaient sur le pas de la porte et regardaient dans la direction d'Arcis, qui est à une demi-lieue, espérant voir arriver la mascarade. Violette attendait dans une vaste antichambre le moment d'être reçu par le sénateur et Grévin pour traiter l'affaire relative à la prorogation de son bail. En ce moment, cinq hommes masqués et gantés, qui, par la taille, les manieres et l'allure, ressemblaient à MM. d'Hauteserre, de Simeuse et à Michu, fondirent sur le valet de chambre et sur Violette, auxquels ils mirent un mouchoir en forme de bâillon, et qu'ils attachèrent à des chaises dans un office. Malgré la célérité des agresseurs, l'opération ne se fit pas sans que le valet de chambre et Violette eussent poussé chacun un cri. Ce cri fut entendu dans le salon. Les deux femmes voulurent y reconnaître un cri d'alarme.

— Écoutez! dit madame Grévin, voici des voleurs.

— Bah! c'est un cri de mi-carême! dit Grévin, nous allons avoir les masques au château.

Cette discussion donna le temps aux cinq inconnus de fermer les portes du côté de la cour d'honneur, et d'enfermer le valet de chambre et Violette. Madame Grévin, femme assez entêtée, voulut absolument savoir la cause du bruit; elle se leva et donna dans les cinq masques, qui la traitèrent comme ils avaient arrangé Violette et le valet de

chambre; puis ils entrèrent avec violence dans le salon, où les deux plus forts s'emparèrent du comte de Gondreville, le bâillonnèrent et l'enlevèrent par le parc, tandis que les trois autres liaient et bâillonnaient également madame Marion et le notaire chacun sur un fauteuil. L'exécution de cet attentat ne prit pas plus d'une demi-heure. Les trois inconnus, bientôt rejoints par ceux qui avaient emporté le sénateur, fouillèrent le château de la cave au grenier. Ils ouvrirent toutes les armoires sans crocheter aucune serrure; ils sondèrent les murs, et furent enfin les maîtres jusqu'à cinq heures du soir. En ce moment, le valet de chambre acheva de déchirer avec ses dents les cordes qui liaient les mains de Violette. Violette, débarrassé de son bâillon, se mit à crier au secours. En entendant ces cris, les cinq inconnus rentrèrent dans les jardins, sautèrent sur des chevaux semblables à ceux de Cinq-Cygne, et se sauvèrent, mais pas assez lestement pour empêcher Violette de les apercevoir. Après avoir détaché le valet de chambre, qui délia les femmes et le notaire, Violette enfourcha son bidet, et courut après les malfaiteurs. En arrivant au pavillon, il fut aussi stupéfait de voir les deux battants de la grille ouverts que de voir mademoiselle de Cinq-Cygne en vedette.

Quand la jeune comtesse eut disparu, Violette fut rejoint par Grévin à cheval et accompagné du garde champêtre de la commune de Gondreville, à qui le concierge avait donné un cheval des écuries du château. La femme du concierge était allée avertir la gendarmerie d'Arcis. Violette apprit aussitôt à Grévin sa rencontre avec Laurence et la fuite de cette audacieuse jeune fille, dont le caractère profond et décidé leur était connu.

— Elle faisait le guet, dit Violette.

— Est-il possible que ce soient les nobles de Cinq-Cygne qui aient fait le coup? s'écria Grévin.

— Comment! répondit Violette, vous n'avez pas reconnu ce gros Michu: c'est lui qui s'est jeté sur moi! j'ai bien senti sa *pogne*. D'ailleurs les cinq chevaux étaient bien ceux de Cinq-Cygne.

En voyant la marque du fer des chevaux sur le sable du rond-point et dans le parc, le notaire laissa le garde-champêtre en observation à la grille pour veiller à la conservation de ces précieuses empreintes, et envoya Violette chercher le juge de paix d'Arcis pour les constater. Puis il retourna promptement au salon du château de Gondreville, où le lieutenant et le sous-lieutenant de la gendarmerie impériale arrivaient accompagnés de quatre hommes et d'un brigadier. Ce lieutenant était, comme on doit le penser, le brigadier à qui, deux ans auparavant, François avait troué la tête, et à qui Corentin fit alors connaître son malicieux adversaire. Cet homme, appelé Giguet, dont le frère servait et devint un des meilleurs colonels d'artillerie, se recommandait par sa capacité comme officier de gendarmerie. Plus tard il commanda l'escadron de l'Aube. Le sous-lieutenant, nommé Welf, avait autrefois mené Corentin de Cinq-Cygne au pavillon, et du pavillon à Troyes. Pendant la route, le Parisien avait suffisamment édifié l'Égyptien sur ce qu'il nomma la rouerie de Laurence et de Michu. Ces deux officiers devaient donc montrer et montrèrent une grande ardeur contre les habitants de Cinq-Cygne. Malin et Grévin avaient, l'un pour le compte de l'autre, tous deux travaillé au Code dit de Brumaire an IV, l'œuvre judiciaire de la Convention dite nationale, promulguée par le directoire. Ainsi Grévin, qui connaissait cette législation à fond, put opérer dans cette affaire avec une terrible célérité, mais sous une présomption arrivée à l'état de certitude relativement à la criminalité de Michu, de MM. d'Hauteserre et de Simeuse. Personne aujourd'hui, si ce n'est quelques vieux magistrats, ne se rappelle l'organisation de cette justice que Napoléon renversait précisément alors par la promulgation de ses Codes et par l'institution de sa magistrature qui régit maintenant la France.

Le Code de Brumaire an IV réservait au directeur du jury du département la poursuite immédiate du délit commis à Gondreville. Remarquez, en passant, que la Convention avait rayé de la langue judiciaire le mot crime. Elle n'admettait que des délits contre la loi, délits emportant des amendes, l'emprisonnement, des peines infamantes ou afflictives. La mort était une peine afflictive. Néanmoins, la peine afflictive de la mort devait être supprimée à la paix, et remplacée par vingt-quatre années de travaux forcés. Ainsi la Convention estimait que vingt-quatre années de travaux forcés égalaient la peine de mort. Que dire du Code pénal qui inflige les travaux forcés à perpétuité? L'organisation alors préparée par le conseil d'État de Napoléon supprimait la magistrature des directeurs du jury, qui réunissaient, en effet, des pouvoirs énormes. Relativement à la poursuite des délits et à la mise en accusation, le directeur du jury était en quelque sorte à la fois agent de police judiciaire, procureur du roi, juge d'instruction et cour royale. Seulement, sa procédure et son acte d'accusation étaient soumis au visa d'un commissaire du pouvoir exécutif et au verdict de huit jurés auxquels il exposait les faits de son instruction, qui entendaient les témoins, les accusés, et qui prononçaient un premier verdict, dit d'accusation. Le directeur devait exercer sur les jurés, réunis dans son cabinet, une influence telle qu'ils ne pouvaient être que ses coopérateurs. Ces jurés constituaient le jury d'accusation. Il existait d'autres jurés pour composer le jury près le tribunal criminel chargé de juger les accusés. Par opposition aux jurés d'accusation, ceux-là se nommaient jurés de jugement. Le tribunal criminel, à qui Napoléon venait de donner le nom de Cour criminelle, se composait d'un président, de quatre juges, de l'accusateur public, et d'un commissaire du gouvernement. Néanmoins, de 1799 à 1806, il exista des cours dites spéciales, jugeant sans jurés dans certains départements certains attentats, composées de juges pris au tribunal civil, qui se formait en cour spéciale. Ce conflit de la justice spéciale et de la justice criminelle amenait des questions de compétence que jugeait le tribunal de cassation. Si le département de l'Aube avait eu sa cour spéciale, le jugement de l'attentat commis sur un sénateur de l'Empire y eût été sans doute déféré; mais ce tranquille département était exempt de cette juridiction exceptionnelle. Grévin dépêcha donc le sous-lieutenant au directeur du jury de Troyes. L'Égyptien y courut bride abattue, et revint à Gondreville, ramenant en poste ce magistrat quasi souverain.

Le directeur du jury de Troyes était un ancien lieutenant de bailliage, ancien secrétaire appointé d'un des comités de la Convention ami de Malin, et placé par lui. Ce magistrat, nommé Lechesneau, vrai praticien de la vieille justice criminelle, avait, ainsi que Grévin, beaucoup aidé Malin dans ses travaux judiciaires à la Convention. Aussi Malin le recommanda-t-il à Cambacérès, qui le nomma procureur général en Italie. Malheureusement pour sa carrière, Lechesneau eut des liaisons avec une grande dame de Turin, et Napoléon fut obligé de le destituer pour le soustraire à un procès correctionnel intenté par le mari à propos de la soustraction d'un enfant adultérin. Lechesneau, devant tout à Malin, et devinant l'importance d'un pareil attentat, avait amené le capitaine de la gendarmerie et un piquet de douze hommes.

Avant de partir, il s'était entendu naturellement avec le préfet, qui, pris par la nuit, ne put se servir du télégraphe. On expédia sur Paris une estafette afin de prévenir le ministre de la police générale, le grand juge et l'empereur de ce crime inouï. Lechesneau trouva dans le salon de Gondreville mesdames Marion et Grévin, Violette, le valet de chambre du sénateur, et le juge de paix assisté de son greffier. Déjà des perquisitions avaient été pratiquées dans le château. Le juge de paix, aidé par Grévin, recueillait soigneusement les premiers éléments de l'instruction. Le magistrat fut tout d'abord frappé des combinaisons profondes que révélaient et le choix du jour et celui de l'heure. L'heure empêchait de chercher immédiatement des indices et des preuves. Dans cette saison, à cinq heures et demie, moment où Violette avait pu poursuivre les délinquants, il faisait presque nuit; et, pour les malfaiteurs, la nuit est souvent l'impunité. Choisir un jour de réjouissances où tout le monde irait voir la mascarade d'Arcis, et où le sénateur devait se trouver seul chez lui, n'était-ce pas éviter les témoins?

— Rendons justice à la perspicacité des agents de la préfecture de police, dit Lechesneau. Ils n'ont cessé de nous mettre en garde contre les nobles de Cinq-Cygne, et nous ont dit que tôt ou tard ils feraient quelque mauvais coup.

Sûr de l'activité du préfet de l'Aube, qui envoya dans toutes les préfectures environnant celle de Troyes des estafettes pour faire chercher les traces des cinq hommes masqués et du sénateur, Lechesneau commença par établir les bases de son instruction. Ce travail se fit rapidement avec deux têtes judiciaires aussi fortes que celles de Grévin et du juge de paix. Le juge de paix, nommé Pigoult, ancien premier clerc de l'étude où Malin et Grévin avaient étudié la chicane à Paris, fut nommé trois mois après président du tribunal d'Arcis. En ce qui concernait Michu, Lechesneau connaissait les menaces précédemment faites par cet homme à M. Marion, et le guet-apens auquel le sénateur avait échappé dans son parc. Ces deux faits, dont l'un était la conséquence de l'autre, devaient être les prémisses de l'attentat actuel, et désignaient d'autant mieux l'ancien garde comme le chef des malfaiteurs, que Grévin, sa femme, Violette et madame Marion déclaraient avoir reconnu dans les cinq individus masqués un homme entièrement semblable à Michu. La couleur des cheveux, celle des favoris, la taille trapue de l'individu, rendaient son déguisement à peu près inutile. Quel autre que Michu, d'ailleurs, aurait pu ouvrir la grille de Cinq-Cygne avec une clef? Le garde et sa femme, revenus d'Arcis et interrogés, déposèrent avoir fermé les deux grilles à la clef. Les grilles, examinées par le juge de paix, assisté du garde champêtre et de son greffier, n'avaient offert aucune trace d'effraction.

— Quand nous l'avons mis à la porte, il aura gardé des doubles clefs du château, dit Grévin. Mais il doit avoir médité quelque coup désespéré, car il a vendu ses biens en vingt jours, et en a touché le prix dans mon étude avant-hier.

— Ils lui auront tout mis sur le dos, s'écria Lechesneau frappé de cette circonstance. Il s'est montré leur âme damnée.

Qui pouvait, mieux que MM. de Simeuse et d'Hauteserre, connaître les êtres du château? Aucun des assaillants ne s'était trompé dans ses recherches, ils étaient allés partout avec une certitude qui prouvait que la troupe savait bien ce qu'elle voulait, et savait surtout où l'aller prendre. Aucune des armoires restées ouvertes n'avait été forcée. Ainsi les délinquants en avaient les clefs; et, chose étrange!

ils ne s'étaient pas permis le moindre détournement. Il ne s'agissait donc pas d'un vol. Enfin, Violette, après avoir reconnu les chevaux du château de Cinq-Cygne, avait trouvé la comtesse en embuscade devant le pavillon du garde. De cet ensemble de faits et de dépositions il résultait, pour la justice la moins prévenue, des présomptions de culpabilité relativement à MM. de Simeuse, d'Hauteserre et Michu, qui dégénéraient en certitude pour un directeur du jury. Maintenant que voulaient-ils faire du futur comte de Gondreville? Le forcer à une rétrocession de sa terre, pour l'acquisition de laquelle le régisseur annonçait, dès 1799, avoir des capitaux? Ici tout changeait d'aspect.

Le savant criminaliste se demanda quel pouvait être le but des recherches actives faites dans le château. S'il se fût agi d'une vengeance, les délinquants eussent pu tuer Malin. Peut-être le sénateur était-il mort et enterré. L'enlèvement accusait néanmoins une séquestration. Pourquoi la séquestration après les recherches accomplies au château? Certes, il y avait folie à croire que l'enlèvement d'un dignitaire de l'Empire resterait longtemps secret! La rapide publicité que devait avoir cet attentat en annulait les bénéfices.

A ces objections, Pigoult répondit que jamais la justice ne pouvait deviner tous les motifs des scélérats. Dans tous les procès criminels, il existait, du juge au criminel et du criminel au juge, des parties obscures; la conscience avait des abîmes où la lumière humaine ne pénétrait que par la confession des coupables.

Grévin et Lechesneau firent un hochement de tête en signe d'assentiment, sans pour cela cesser d'avoir les yeux sur ces ténèbres qu'ils tenaient à éclairer.

— L'empereur leur a pourtant fait grâce, dit Pigoult à Grévin et à madame Marion, il les a radiés de la liste, quoiqu'ils fussent de la dernière conspiration ourdie contre lui!

Lechesneau, sans plus tarder, expédia toute sa gendarmerie sur la forêt et la vallée de Cinq-Cygne, en faisant accompagner Giguet par le juge de paix, qui devint, aux termes du Code, son officier de police judiciaire auxiliaire; il le chargea de recueillir dans la commune de Cinq-Cygne les éléments de l'instruction, de procéder au besoin à tous interrogatoires, et, pour plus de diligence, il dicta rapidement et signa le mandat d'arrêt de Michu, sur qui les charges paraissaient évidentes. Après le départ des gendarmes et du juge de paix, Lechesneau reprit le travail important des mandats d'arrêt à décerner contre les Simeuse et les d'Hauteserre. D'après le Code, ces actes devaient contenir toutes les charges qui pesaient sur les délinquants. Giguet et le juge de paix se portèrent si rapidement sur Cinq-Cygne, qu'ils rencontrèrent les gens du château revenant de Troyes. Arrêtés et conduits chez le maire, où ils furent interrogés, chacun d'eux, ignorant l'importance de cette réponse, dit naïvement avoir reçu, la veille, la permission d'aller pendant toute la journée à Troyes. Sur une interpellation du juge de paix, chacun répondit également que mademoiselle leur avait offert de prendre cette distraction à laquelle ils ne songeaient pas. Ces dépositions parurent si graves au juge de paix, qu'il envoya l'Egyptien à Gondreville prier M. Lechesneau de venir procéder lui-même à l'arrestation des gentilshommes de Cinq-Cygne, afin d'opérer simultanément, car il se transportait à la ferme de Michu, pour y surprendre le prétendu chef des malfaiteurs. Ces nouveaux éléments parurent si décisifs, que Lechesneau partit aussitôt pour Cinq-Cygne, en recommandant à Grévin de faire soigneusement garder les empreintes laissées par le pied des chevaux dans le parc. Le directeur du jury savait quel plaisir causerait à Troyes sa procédure contre d'anciens nobles, les ennemis du peuple, devenus les ennemis de l'empereur. En de pareilles dispositions, un magistrat prend facilement de simples présomptions pour des preuves évidentes. Néanmoins, en allant de Gondreville à Cinq-Cygne dans la propre voiture du sénateur, Lechesneau, qui, certes, eût fait un grand magistrat sans la passion à laquelle il dut sa disgrâce, car l'empereur devint prude, trouva l'audace des jeunes gens et de Michu bien folle et peu en harmonie avec l'esprit de mademoiselle de Cinq-Cygne. Il crut en lui-même à des intentions autres que celles d'arracher au sénateur une rétrocession de Gondreville. En toute chose, même en magistrature, il existe ce qu'il faut appeler la conscience du métier. Les perplexités de Lechesneau résultaient de cette conscience que tout homme met à s'acquitter des devoirs qui lui plaisent, et que les savants portent dans la science, les artistes dans l'art, les juges dans la justice. Aussi peut-être les juges offrent-ils aux accusés plus de garanties que les jurés. Le magistrat ne se fie qu'aux lois de la raison, tandis que le juré se laisse entraîner par les ondes du sentiment. Le directeur du jury se posa plusieurs questions à lui-même, en se proposant d'y chercher des solutions satisfaisantes dans l'arrestation même des délinquants. Quoique la nouvelle de l'enlèvement de Malin agitât déjà la ville de Troyes, elle était encore ignorée dans Arcis à huit heures, car tout le monde soupait quand on y vint chercher la gendarmerie et le juge de paix; enfin personne ne la savait à Cinq-Cygne, dont la vallée et le château étaient pour la seconde fois cernés, mais cette fois par la justice et non par la police : les transactions, possibles avec l'une, sont souvent impossibles avec l'autre.

Laurence n'avait eu qu'à dire à Marthe, à Catherine et aux Durieu de rester dans le château sans en sortir ni regarder au dehors, pour être strictement obéie par eux. A chaque voyage, les chevaux stationnèrent dans le chemin creux, en face de la brèche, et de là, Robert et Michu, les plus robustes de la troupe, avaient pu transporter secrètement les sacs par la brèche dans une cave située sous l'escalier de la tour dite de Mademoiselle. En arrivant au château vers cinq heures et demie, les quatre gentilshommes et Michu se mirent aussitôt à y enterrer l'or. Laurence et les d'Hauteserre jugèrent convenable de murer le caveau. Michu se chargea de cette opération en se faisant aider par Gothard qui courut à la ferme chercher quelques sacs de plâtre restés lors de la construction et Marthe retourna chez elle pour donner secrètement les sacs à Gothard. La ferme bâtie par Michu se trouvait sur l'éminence d'où jadis il avait aperçu les gendarmes, et l'on y allait par le chemin creux. Michu, très-affamé, se dépêcha si bien, que, vers sept heures et demie, il eut fini sa besogne. Il revenait d'un pas leste, afin d'empêcher Gothard d'apporter un dernier sac de plâtre dont il avait cru avoir besoin. Sa ferme était déjà cernée par le garde-champêtre de Cinq-Cygne, par le juge de paix, son greffier et trois gendarmes, qui se cachèrent et le laissèrent entrer en l'entendant venir.

Michu rencontra Gothard, un sac sur l'épaule, et lui cria de loin: — C'est fini, petit, reporte-le, et dîne avec nous.

Michu, le front en sueur, les vêtements souillés de plâtre et de débris de pierres meulières boueuses provenant des décombres de la brèche, entra tout joyeux dans la cuisine de sa ferme, où la mère de Marthe et Marthe servaient la soupe en l'attendant.

Au moment où Michu tournait le robinet de la fontaine pour se laver les mains, le juge de paix se présenta, accompagné de son greffier et du garde champêtre.

— Que nous voulez-vous, monsieur Pigoult? demanda Michu.

— Au nom de l'empereur et de la loi, je vous arrête! dit le juge de paix.

Les trois gendarmes se montrèrent alors amenant Gothard. En voyant les chapeaux bordés, Marthe et sa mère échangèrent un regard de terreur.

— Ah bah! Et pourquoi? demanda Michu, qui s'assit à sa table en disant à sa femme : — Sers-moi, je meurs de faim.

— Vous le savez aussi bien que nous, dit le juge de paix, qui fit signe à son greffier de commencer le procès-verbal, après avoir exhibé le mandat d'arrêt au fermier.

— Eh bien! tu fais l'étonné, Gothard. Veux-tu dîner, oui ou non? dit Michu. Laisse-leur écrire leurs bêtises.

— Vous reconnaissez l'état dans lequel sont vos vêtements? dit le juge de paix. Vous ne niez pas non plus les paroles que vous avez dites à Gothard dans votre cour?

Michu, servi par sa femme stupéfaite de son sang-froid, mangeait avec l'avidité que donne la faim, et ne répondait point, il avait la bouche pleine et le cœur innocent. L'appétit de Gothard fut suspendu par une horrible crainte.

— Voyons, dit le garde champêtre à l'oreille de Michu, qu'avez-vous fait du sénateur? Il s'en va, pour vous, à entendre les gens de justice, de la peine de mort.

— Ah! mon Dieu! cria Marthe, qui surprit les derniers mots et tomba comme foudroyée.

— Violette nous aura joué quelque vilain tour! s'écria Michu en se souvenant des paroles de Laurence.

— Ah! vous savez donc que Violette vous a vus? dit le juge de paix.

Michu se mordit les lèvres, et résolut de ne plus rien dire. Gothard imita cette réserve. En voyant l'inutilité de ses efforts pour le faire parler, et connaissant d'ailleurs ce qu'on nommait dans le pays la perversité de Michu, le juge de paix ordonna de lui lier les mains ainsi qu'à Gothard, et de les emmener au château de Cinq-Cygne, sur lequel il se dirigea pour y rejoindre le directeur du jury.

Les gentilshommes et Laurence avaient trop d'appétit, et le dîner leur offrait un trop violent intérêt pour qu'ils le retardassent en faisant leur toilette. Ils vinrent, elle en amazone, eux en culotte de peau blanche, en bottes à l'écuyère et dans leur veste de drap vert, retrouver au salon M. et madame d'Hauteserre, qui étaient assez inquiets. Le bonhomme avait remarqué des allées et venues, et surtout la défiance dont il fut l'objet, car Laurence n'avait pu le soumettre à la consigne des gens. Donc, à un moment où l'un de ses fils avait évité de lui répondre en s'enfuyant, il était venu dire à sa femme : — Je crains que Laurence ne nous taille encore des croupières!

— Quelle espèce de chasse avez-vous faite aujourd'hui? demanda madame d'Hauteserre à Laurence.

— Ah! vous apprendrez quelque jour le mauvais coup auquel vos enfants ont participé, répondit-elle en riant.

Quoique dites par plaisanterie, ces paroles firent frémir la vieille dame. Catherine annonça le dîner. Laurence donna le bras à M. d'Hauteserre, et sourit de la malice qu'elle faisait à ses cousins, en forçant l'un d'eux à offrir son bras à la vieille dame, transformée en oracle par leur convention.

Le marquis de Simeuse conduisit madame d'Hauteserre à table. La situation devint alors si solennelle, que, le *Benedicite* fini, Laurence

et ses deux cousins éprouvèrent au cœur des palpitations violentes. Madame d'Hauteserre, qui servait, fut frappée de l'anxiété peinte sur le visage des deux Simeuse et de l'altération que présentait la figure moutonne de Laurence.

— Mais il s'est passé quelque chose d'extraordinaire! s'écria-t-elle en les regardant tous.

— A qui parlez-vous? dit Laurence.

— A vous tous, répondit la vieille dame.

— Quant à moi, ma mère, dit Robert, j'ai une faim de loup.

Madame d'Hauteserre, toujours troublée, offrit au marquis de Simeuse une assiette qu'elle destinait au cadet.

— Je suis comme votre mère, je me trompe toujours, même malgré vos cravates. Je croyais servir votre frere, lui dit-elle.

— Vous le servez mieux que vous ne pensez, dit le cadet en pâlissant. Le voilà comte de Cinq-Cygne.

Ce pauvre enfant si gai devint triste pour toujours; mais il trouva la force de regarder Laurence en souriant, et de comprimer ses regrets mortels. En un instant, l'amant s'abîma dans le frere.

— Comment! la comtesse aurait fait son choix? s'écria la vieille dame.

— Non, dit Laurence, nous avons laissé agir le sort, et vous en étiez l'instrument.

Elle raconta la convention stipulée le matin. L'aîné des Simeuse, qui voyait s'augmenter la pâleur du visage chez son frere, éprouvait de moment en moment le besoin de s'écrier : — Epouse-la, j'irai mourir, moi! Au moment où l'on servait le dessert, les habitants de Cinq-Cygne entendirent frapper à la croisée de la salle à manger, du côté du jardin. L'aîné des d'Hauteserre, qui alla ouvrir, livra passage au curé, dont la culotte s'était déchirée aux treillis en escaladant les murs du parc.

— Fuyez! on vient vous arrêter!

— Pourquoi?

— Je ne sais pas encore, mais on procede contre vous.

Ces paroles furent accueillies par des rires universels.

— Nous sommes innocents! s'écrierent les gentilshommes.

— Innocents ou coupables, dit le curé, montez à cheval et gagnez la frontiere. Là, vous serez à même de prouver votre innocence. On revient sur une condamnation par contumace, on ne revient pas d'une condamnation contradictoire obtenue par les passions populaires, et préparée par les préjugés. Souvenez-vous du mot du président de Harlay : si l'on m'accusait d'avoir emporté les tours de Notre-Dame, je commencerais par m'enfuir.

— Mais fuir, n'est-ce pas s'avouer coupable? dit le marquis de Simeuse.

— Ne fuyez pas!... dit Laurence.

— Toujours de sublimes sottises! dit le curé au désespoir. Si j'avais la puissance de Dieu, je vous enleverais. Mais si l'on me trouve ici, dans cet état, ils tourneront contre vous et moi cette singuliere visite, je me sauve par la même voie. Songez-y! Vous avez encore le temps Les gens de justice n'ont pas pensé au mur mitoyen du presbytère, et vous êtes cernés de tous côtés.

Le retentissement des pas d'une foule et le bruit des sabres de la gendarmerie remplirent la cour et parvinrent dans la salle à manger quelques instants après le départ du pauvre curé, qui n'eut pas plus de succès dans ses conseils que le marquis de Chargebœuf dans les siens.

— Notre existence commune, dit mélancoliquement le cadet de Simeuse à Laurence, est une monstruosité, et nous éprouvons un monstrueux amour. Cette monstruosité a gagné votre cœur. Peut-être est-ce parce que les lois de la nature sont bouleversées en eux, que les jumeaux dont l'histoire nous est conservée ont tous été malheureux. Quant à nous, voyez avec quelle persistance le sort nous poursuit. Voilà votre décision fatalement retardée.

Laurence était hébétée, elle entendit comme un bourdonnement ces paroles, sinistres pour elle, prononcées par le directeur du jury : — Au nom de l'empereur et de la loi! j'arrête les sieurs Paul-Marie et Marie-Paul Simeuse, Adrien et Robert d'Hauteserre. Ces messieurs, ajouta-t-il en montrant à ceux qui l'accompagnaient des traces de boue sur les vêtements des prévenus, ne nieront pas d'avoir passé une partie de cette journée à cheval.

— De quoi les accusez-vous? demanda fièrement mademoiselle de Cinq-Cygne.

— Vous n'arrêtez pas mademoiselle? dit Giguet.

— Je la laisse en liberté, sous caution, jusqu'à un plus ample examen des charges qui pèsent sur elle.

Goulard offrit sa caution en demandant simplement à la comtesse sa parole d'honneur de ne pas s'évader. Laurence foudroya l'ancien piqueur de la maison de Simeuse par un regard plein de hauteur qui lui fit de cet homme un ennemi mortel, et une larme sortit de ses yeux, une de ces larmes de rage qui annoncent un enfer de douleurs. Les quatre gentilshommes échangèrent un regard terrible et restèrent immobiles. M. et madame d'Hauteserre, craignant d'avoir été trompés par les quatre jeunes gens et par Laurence, étaient dans un état de stupeur indicible. Cloués dans leurs fauteuils, ces parents, qui se voyaient arracher leurs enfants apres avoir tant craint pour eux et les avoir reconquis, regardaient sans voir, écoutaient sans entendre.

— Faut-il vous demander d'être ma caution, monsieur d'Hauteserre? cria Laurence à son ancien tuteur, qui fut réveillé par ce cri pour lui clair et déchirant comme le son de la trompette du jugement dernier.

Le vieillard essuya les larmes qui lui vinrent aux yeux, il comprit tout, et dit à sa parente d'une voix faible : — Pardon, comtesse, vous savez que je vous appartiens corps et âme.

Lechesneau, frappé d'abord de la tranquillité de ces coupables qui dînaient, revint à ses premiers sentiments sur leur culpabilité quand il vit la stupeur des parents et l'air songeur de Laurence, qui cherchait à deviner le piege qu'on lui avait tendu.

Fuyez, on vient vous arrêter.

— Messieurs, dit-il poliment, vous êtes trop bien élevés pour faire une résistance inutile; suivez-moi tous les quatre aux écuries où il est nécessaire de détacher en votre présence les fers de vos chevaux, qui deviendront des pièces importantes au procès, et démontreront peut-être votre innocence ou votre culpabilité. Venez aussi, mademoiselle!...

Le maréchal ferrant de Cinq-Cygne et son garçon avaient été requis par Lechesneau de venir en qualité d'experts. Pendant l'opération qui se faisait aux écuries, le juge de paix amena Gothard et Michu. L'opération de détacher les fers à chaque cheval, et de les réunir en les désignant, afin de procéder à la confrontation des marques laissées dans le parc par les chevaux des auteurs de l'attentat, prit du temps. Néanmoins Lechesneau, prévenu de l'arrivée de Pigoult, laissa les accusés avec les gendarmes, vint dans la salle à manger pour dicter le procès-verbal, et le juge de paix lui montra l'état des vêtements de Michu en racontant les circonstances de l'arrestation.

— Ils auront tué le sénateur et l'auront plâtré dans quelque muraille, dit en finissant Pigoult à Lechesneau.

— Maintenant, j'en ai peur, répondit le magistrat. — Où as-tu porté le plâtre? dit-il à Gothard.

Gothard se mit à pleurer.

—La justice l'effraye, dit Michu dont les yeux lançaient des flammes comme ceux d'un lion pris dans un filet.

Tous les gens de la maison retenus chez le maire arrivèrent alors, ils encombrèrent l'antichambre où Catherine et les Durieu pleuraient, et leur apprirent l'importance des réponses qu'ils avaient faites. A toutes les questions du directeur et du juge de paix, Gothard répondit par des sanglots; en pleurant il finit par se donner une sorte d'attaque convulsive qui les effraya, et ils le laissèrent. Le petit drôle, ne se voyant plus surveillé, regarda Michu en souriant, et Michu l'approuva par un regard. Lechesneau quitta le juge de paix pour aller presser les experts.

— Monsieur, dit enfin madame d'Hauteserre en s'adressant à Pigoult, pouvez-vous nous expliquer la cause de ces arrestations?

— Ces messieurs sont accusés d'avoir enlevé le sénateur à main armée, et de l'avoir séquestré, car nous ne supposons pas qu'ils l'aient tué, malgré les apparences

— Et quelles peines encourraient les auteurs de ce crime? demanda le bonhomme.

— Mais comme les lois, auxquelles il n'est pas dérogé par le Code actuel, resteront en vigueur, il y a peine de mort, reprit le juge de paix.

— Peine de mort! s'écria madame d'Hauteserre, qui s'évanouit.

Le curé se présenta dans ce moment avec sa sœur, qui appela Catherine et la Durieu.

— Mais nous ne l'avons seulement pas vu, votre maudit sénateur! s'écria Michu.

— Madame Marion, madame Grévin, M. Grévin, le valet de chambre du sénateur Violette, ne peuvent pas en dire autant de vous, répondit Pigoult avec le sourire aigre du magistrat convaincu.

— Je n'y comprends rien, dit Michu que cette réponse frappa de stupeur et qui commença dès lors à se croire entortillé avec ses maîtres dans quelque trame ourdie contre eux.

En ce moment tout le monde revint des écuries. Laurence accourut à madame d'Hauteserre qui reprit ses sens pour lui dire : — Il y a peine de mort.

— Peine de mort?... répéta Laurence en regardant les quatre gentilshommes.

Ce mot répandit un effroi dont profita Giguet, en homme instruit par Corentin.

— Tout peut s'arranger encore, dit-il en emmenant le marquis de Simeuse dans un coin de la salle à manger, peut-être n'est-ce qu'une plaisanterie? Que diable! vous avez été militaires. Entre soldats on s'entend. Qu'avez-vous fait du sénateur? Si vous l'avez tué, tout est dit; mais si vous l'avez séquestré, rendez-le, vous voyez bien que votre coup est manqué. Je suis certain que le directeur du jury, d'accord avec le sénateur étouffera les poursuites

— Nous ne comprenons absolument rien à vos questions, dit le marquis de Simeuse.

— Si vous le prenez sur ce ton, cela ira loin, dit le lieutenant.

— Chère cousine, dit le marquis de Simeuse, nous allons en prison, mais ne soyez pas inquiète, nous reviendrons dans quelques heures, il y a dans cette affaire des malentendus qui vont s'expliquer.

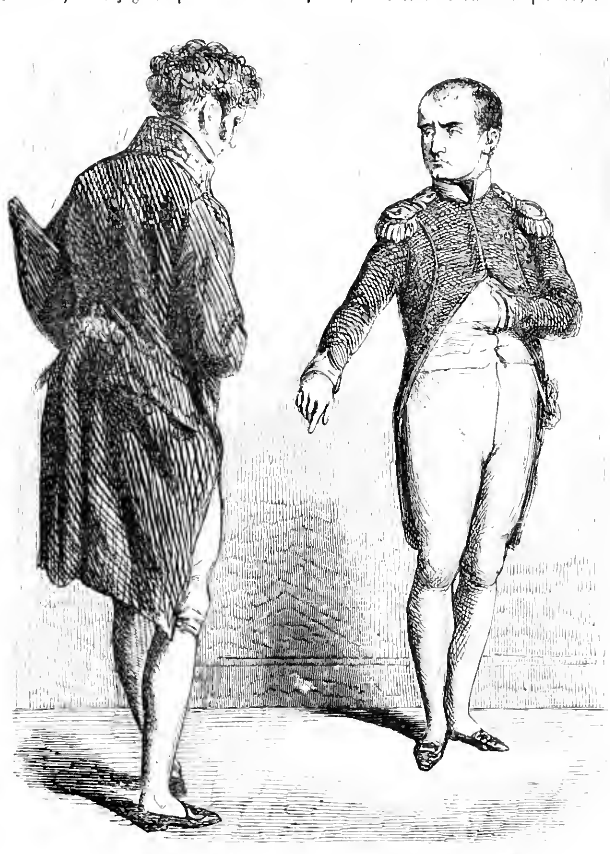
— Je le souhaite pour vous, messieurs, dit le magistrat en faisant signe à Giguet d'emmener les quatre gentilshommes, Gothard et Michu. — Ne les conduisez pas à Troyes, dit-il au lieutenant, gardez-les à votre poste d'Arcis, ils doivent être présents demain, au jour, à la vérification des fers de leurs chevaux avec les empreintes laissées dans le parc.

Lechesneau et Pigoult ne partirent qu'après avoir interrogé Catherine, monsieur, madame d'Hauteserre et Laurence. Les Durieu, Catherine et Marthe déclarerent n'avoir vu leurs maîtres qu'au déjeuner, M. d'Hauteserre déclara les avoir vus à trois heures. Quand, à minuit, Laurence se vit entre M. et madame d'Hauteserre, devant l'abbé Gouget et sa sœur, sans les quatre jeunes gens qui, depuis dix-huit mois, étaient la vie de ce château, son amour et sa joie, elle garda pendant longtemps un silence que personne n'osa rompre. Jamais affliction ne fut plus profonde ni plus complète. Enfin, on entendit un soupir, on regarda.

Marthe, oubliée dans un coin, se leva, disant : — La mort! madame!... on nous les tuera, malgré leur innocence.

— Qu'avez-vous fait? dit le curé.

Laurence sortit sans répondre. Elle avait besoin de la solitude pour retrouver sa force, au milieu de ce désastre imprévu.



Un pareil attentat excita la colère de l'Empereur. — PAGE 34.

CHAPITRE III.

Un procès politique sous l'Empire.

A trente-quatre ans de distance, pendant lesquels il s'est fait trois grandes révolutions, les vieillards seuls peuvent se rappeler aujourd'hui le tapage inouï produit en Europe par l'enlèvement d'un sénateur de l'Empire français. Aucun procès, si ce n'est ceux de Trumeau, l'épicier de la place Saint-Michel, et celui de la veuve Morin, sous l'Empire; ceux de Fualdès et de Castaing, sous la Restauration; ceux de madame Lafarge et Fieschi, sous le gouvernement actuel, n'égala en intérêt et en curiosité celui des jeunes gens accusés de l'enlèvement de Malin. Un pareil attentat contre un membre de son sénat excita la colère de l'empereur, à qui l'on apprit l'arrestation des délinquants presque en même temps que la perpétration du délit et le résultat négatif des recherches. La forêt fouillée dans ses profondeurs, l'Aube et les départements environnants parcourus dans toute leur étendue, n'offrirent pas le moindre indice du passage ou de la séquestration du comte de Gondreville. Le grand juge, mandé par Napoléon, vint, après avoir pris des renseignements auprès du ministre de la police, et lui expliqua la position de Malin vis-à-vis des Simeuse. L'empereur, alors occupé de choses graves, trouva la solution de l'affaire dans les faits antérieurs.

— Ces jeunes gens sont fous, dit-il. Un jurisconsulte comme Malin doit revenir sur des actes arrachés par la violence. Surveillez ces nobles pour savoir comment ils s'y prendront pour relâcher le comte de Gondreville.

Il enjoignit de déployer la plus grande célérité dans une affaire où il vit un attentat contre ses institutions, un fatal exemple de résistance aux effets de la révolution, une atteinte à la grande question des biens nationaux, et un obstacle à cette fusion des partis qui fut la constante occupation de sa politique intérieure. Enfin il se trouvait joué par ces jeunes gens, qui lui avaient promis de vivre tranquillement.

— La prédiction de Fouché s'est réalisée! s'écria-t-il en se rappelant la phrase échappée deux ans auparavant à son ministre actuel de la police, qui ne l'avait dite que sous l'impression du rapport fait par Corentin sur Laurence.

On ne peut pas se figurer, sous un gouvernement constitutionnel où personne ne s'intéresse à une chose publique, aveugle et muette, ingrate et froide, le zèle qu'un mot de l'empereur imprimait à sa machine politique ou administrative. Cette puissante volonté semblait se communiquer aux choses aussi bien qu'aux hommes. Une fois son mot dit, l'empereur, surpris par la coalition de 1806, oublia l'affaire. Il pensait à de nouvelles batailles à livrer, et s'occupait de masser ses régiments pour frapper un grand coup au cœur de la monarchie prussienne. Mais son désir de voir faire prompte justice trouva un puissant véhicule dans l'incertitude qui affectait la position de tous les magistrats de l'Empire. En ce moment Cambacérès, en sa qualité d'archichancelier, et le grand juge Régnier préparaient l'institution des tribunaux de première instance, des cours impériales et de la cour de cassation; ils agitaient la question des costumes, auxquels Napoléon tenait tant et avec tant de raison; ils revisaient le personnel et recherchaient les restes des parlements abolis. Naturellement, les magistrats du département de l'Aube pensèrent que donner des preuves de zèle dans l'affaire de l'enlèvement du comte de Gondreville serait une excellente recommandation. Les suppositions de Napoléon devinrent alors des certitudes pour les courtisans et pour les masses.

La paix régnait encore sur le continent, et l'admiration pour l'empereur était unanime en France: il cajolait les intérêts, les vanités, les personnes, les choses, enfin tout, jusqu'aux souvenirs. Cette entreprise parut donc à tout le monde une atteinte au bonheur public. Ainsi les pauvres gentilshommes innocents furent couverts d'un opprobre général. En petit nombre et confinés dans leurs terres, les nobles déploraient cette affaire entre eux, mais pas un n'osait ouvrir la bouche. Comment, en effet, s'opposer au déchaînement de l'opinion publique? Dans tout le département on exhumait les cadavres des onze personnes tuées en 1792, à travers les persiennes de l'hôtel de Cinq-Cygne, et l'on en accablait les accusés. On craignait que les émigrés enhardis n'exerçassent tous des violences sur les acquéreurs de leurs biens, pour en préparer la restitution, en protestant ainsi contre un injuste dépouillement. Ces nobles gens furent donc traités de brigands, de voleurs, d'assassins, et la complicité de Michu leur devint surtout fatale. Cet homme qui avait coupé, lui ou son beau-père, toutes les têtes tombées dans le département pendant la Terreur, était l'objet des contes les plus ridicules. L'exaspération fut d'autant plus vive que Malin avait à peu près placé tous les fonctionnaires de l'Aube. Aucune voix généreuse ne s'éleva pour contredire la voix publique. Enfin les malheureux n'avaient aucun moyen légal de combattre les préventions; car, en soumettant à des jurés et les éléments de l'accusation et le jugement, le Code de Brumaire an IV n'avait pu donner aux accusés l'immense garantie du recours en cassation pour cause de suspicion légitime. Le surlendemain de l'arrestation, les maîtres et les gens du château de Cinq-Cygne furent assignés à comparaître devant le jury d'accusation. On laissa Cinq-Cygne à la garde du fermier, sous l'inspection de l'abbé Goujet et de sa sœur, qui s'y établirent. Mademoiselle de Cinq-Cygne, M. et madame d'Hauteserre vinrent occuper la petite maison que possédait Durieu dans un de ces longs et larges faubourgs qui s'étalent autour de la ville de Troyes. Laurence eut le cœur serré quand elle reconnut la fureur des masses, la malignité de la bourgeoisie et l'hostilité de l'administration par plusieurs de ces petits événements qui arrivent toujours aux parents des gens impliqués dans une affaire criminelle, dans les villes de province où elle se juge. C'est, au lieu de mots encourageants et pleins de compassion, des conversations entendues où éclatent d'affreux désirs de vengeance; des témoignages de haine à la place des actes de la stricte politesse ou de la réserve ordonnée par la décence, mais surtout un isolement dont s'affectent les hommes ordinaires, et d'autant plus rapidement senti que le malheur excite la défiance. Laurence, qui avait recouvré toute sa force, comptait sur les clartés de l'innocence et méprisait trop la foule pour s'épouvanter de ce silence désapprobateur par lequel on l'accueillait. Elle soutenait le courage de M. et madame d'Hauteserre, tout en pensant à la bataille judiciaire qui, d'après la rapidité de la procédure, devait bientôt se livrer devant la cour criminelle. Mais elle allait recevoir un coup auquel elle ne s'attendait point, et qui diminua son courage. Au milieu de ce désastre, et par le déchaînement général, au moment où cette famille affligée se voyait comme dans un désert, un homme grandit tout à coup aux yeux de Laurence et montra toute la beauté de son caractère. Le lendemain du jour où l'accusation approuvée par la formule: *Oui, il y a lieu*, que le chef du jury écrivait au bas de l'acte, fut renvoyée à l'accusateur public, et que le mandat d'arrêt décerné contre les accusés eut été converti en une ordonnance de prise de corps, le marquis de Chargebœuf vint courageusement dans sa vieille calèche au secours de sa jeune parente. Prévoyant la promptitude de la justice, le chef de cette grande famille s'était hâté d'aller à Paris, d'où il amenait l'un des plus rusés et des plus honnêtes procureurs du vieux temps, Bordin, qui devint, à Paris, l'avoué de la noblesse pendant dix ans, et dont le successeur fut le célèbre avoué Derville. Ce digne procureur choisit aussitôt pour avocat le petit-fils d'un ancien président du parlement de Normandie, qui se destinait à la magistrature et dont les études s'étaient faites sous sa tutelle. Ce jeune avocat, pour employer une dénomination abolie que l'empereur allait faire revivre, fut en effet nommé substitut du procureur général à Paris après le procès actuel, et devint un de nos plus célèbres magistrats. M. de Grandville accepta cette défense comme une occasion de débuter avec éclat. A cette époque, les avocats étaient remplacés par des défenseurs officieux. Ainsi le droit de défense n'était pas restreint, tous les citoyens pouvaient plaider la cause de l'innocence; mais les accusés n'en prenaient pas moins d'anciens avocats pour se défendre. Le vieux marquis, effrayé des ravages que la douleur avait faits chez Laurence, fut admirable de bon goût et de convenance. Il ne rappela point ses conseils donnés en pure perte; il présenta Bordin comme un oracle dont les avis devaient être suivis à la lettre, et le jeune de Grandville comme un défenseur en qui l'on pouvait avoir une entière confiance.

Laurence tendit la main au vieux marquis, et lui serra la sienne avec une vivacité qui le charma.

— Vous aviez raison, lui dit-elle.

— Voulez-vous maintenant écouter mes conseils? demanda-t-il.

La jeune comtesse fit, ainsi que M. et madame d'Hauteserre, un signe d'assentiment.

— Eh bien! venez dans ma maison, elle est au centre de la ville près du tribunal; vous et vos avocats, vous vous y trouverez mieux qu'ici où vous êtes entassés, et beaucoup trop loin du champ de bataille. Vous auriez la ville à traverser tous les jours.

Laurence accepta, le vieillard l'emmena, ainsi que madame d'Hauteserre, à sa maison, qui fut celle des défenseurs et des habitants de Cinq-Cygne tant que dura le procès. Après le dîner, les portes closes, Bordin se fit raconter exactement par Laurence les circonstances de l'affaire, en la priant de n'omettre aucun détail, quoique déjà quelques-uns des faits antérieurs eussent été dits à Bordin et au jeune défenseur par le marquis durant leur voyage de Paris à Troyes. Bordin écouta, les pieds au feu, sans se donner la moindre importance. Le jeune avocat, lui, ne put s'empêcher de se partager entre son admiration pour mademoiselle de Cinq-Cygne et l'attention qu'il devait aux éléments de la cause.

— Est-ce bien tout? demanda Bordin quand Laurence eut raconté les événements du drame tels que ce récit les a présentés jusqu'à présent.

— Oui, répondit-elle.

Le silence le plus profond régna pendant quelques instants dans le salon de l'hôtel de Chargebœuf où se passait cette scène, une des plus graves qui aient lieu durant la vie, et une des plus rares aussi. Tout procès est jugé par les avocats avant les juges, de même que la mort du malade est pressentie par les médecins, avant la lutte que les uns soutiendront avec la nature et les autres avec la justice. Laurence, M. et madame d'Hauteserre, le marquis, avaient les yeux sur la vieille figure noire et profondément labourée par la petite vérole de ce vieux procureur qui allait prononcer des paroles de vie ou de mort. M. d'Hauteserre s'essuya des gouttes de sueur sur le front. Laurence regarda le jeune avocat et lui trouva le visage attristé.

— Eh bien! mon cher Bordin? dit le marquis en lui tendant sa tabatière, où le procureur puisa d'une façon distraite.

Bordin frotta le gras de ses jambes vêtues en gros bas de filoselle noire, car il était en culotte de drap noir, et portait un habit qui se rapprochait par sa forme des habits dits à la française; il jeta son regard malicieux sur ses clients en y donnant une expression craintive, mais il les glaça.

— Faut-il vous disséquer cela, dit-il, et vous parler franchement?

— Mais allez donc, monsieur, dit Laurence.

— Tout ce que vous avez fait de bien se tourne en charges contre vous, lui dit alors le vieux praticien. On ne peut pas sauver vos parents, on ne pourra que faire diminuer la peine. La vente que vous avez ordonné à Michu de faire de ses biens, sera prise pour la preuve la plus évidente de vos intentions criminelles sur le sénateur. Vous avez envoyé vos gens exprès à Troyes pour être seuls, et cela sera d'autant plus plausible que c'est la vérité. L'aîné des d'Hauteserre a dit à Beauvisage un mot terrible qui vous perd tous. Vous en avez dit un autre dans votre cour qui prouvait longtemps à l'avance vos mauvais vouloirs contre Gondreville. Quant à vous, vous étiez à la grille en observation au moment du coup; si l'on ne vous poursuit pas, c'est pour ne pas mettre un élément d'intérêt dans l'affaire.

— La cause n'est pas tenable, dit M. de Grandville.

— Elle l'est d'autant moins, reprit Bordin, qu'on ne peut plus dire la vérité. Michu, MM. de Simeuse et d'Hauteserre, doivent s'en tenir tout simplement à prétendre qu'ils sont allés dans la forêt avec vous pendant une partie de la journée et qu'ils sont venus déjeuner à Cinq-Cygne. Mais si nous pouvons établir que vous y étiez tous à trois heures, pendant que l'attentat avait lieu, quels sont nos témoins? Marthe, la femme d'un accusé, les Durieu, Catherine, gens à votre service, M. et madame, père et mère de deux accusés. Ces témoins sont sans valeur, la loi ne les admet pas contre vous, le bon sens les repousse en votre faveur. Si, par malheur, vous disiez être allés chercher onze cent mille francs d'or dans la forêt, vous enverriez tous les accusés aux galères comme voleurs. Accusateur public, jurés, juges, audience, et la France, croiraient que vous avez pris cet or à Gondreville, et que vous avez séquestré le sénateur pour faire votre coup. En admettant l'accusation telle qu'elle est en ce moment, l'affaire n'est pas claire; mais, dans sa vérité pure, elle deviendrait limpide; les jurés expliqueraient par le vol toutes les parties ténébreuses, car royaliste aujourd'hui veut dire brigand! Le cas actuel présente une vengeance admissible dans la situation politique. Les accusés encourent la peine de mort, mais elle n'est pas déshonorante à tous les yeux; tandis qu'en y mêlant la soustraction des espèces, qui ne paraîtra jamais légitime, vous perdrez les bénéfices de l'intérêt qui s'attache à des condamnés à mort, quand leur crime paraît excusable. Dans le premier moment, quand vous pouviez montrer vos cachettes, le plan de la forêt, les tuyaux de fer-blanc, l'or, pour justifier l'emploi de votre journée, il eût été possible de s'en tirer en présence de magistrats impartiaux; mais, dans l'état des choses, il faut se taire. Dieu veuille qu'aucun des six accusés n'ait compromis la cause, mais nous verrons à tirer parti de leurs interrogatoires.

Laurence se tordit les mains de désespoir et leva les yeux au ciel par un regard désolant, car elle aperçut alors dans toute sa profondeur le précipice où ses cousins étaient tombés. Le marquis et le jeune défenseur approuvaient le terrible discours de Bordin. Le bonhomme d'Hauteserre pleurait.

— Pourquoi ne pas avoir écouté l'abbé Goujet qui voulait les faire enfuir? dit madame d'Hauteserre exaspérée.

— Ah! s'écria l'ancien procureur, si vous avez pu les faire sauver, et que vous ne l'ayez pas fait, vous les aurez tués vous-mêmes. La contumace donne du temps. Avec le temps, les innocents éclaircissent les affaires. Celle-ci me semble la plus ténébreuse que j'aie vue de ma vie, pendant laquelle j'en ai cependant bien débrouillé.

— Elle est inexplicable pour tout le monde, et même pour nous, dit M. de Grandville. Si les accusés sont innocents, le coup a été fait par d'autres. Cinq personnes ne viennent pas dans un pays comme par enchantement, ne se procurent pas des chevaux ferrés comme ceux des accusés, n'empruntent pas leur ressemblance et ne mettent pas Malin dans une fosse, exprès pour perdre Michu, MM. d'Hauteserre et de Simeuse. Les inconnus, les vrais coupables, avaient un intérêt quelconque à se mettre dans la peau de ces cinq innocents; pour les retrouver, pour chercher leurs traces, il nous faudrait, comme au gouvernement, autant d'agents et d'yeux qu'il y a de communes dans un rayon de vingt lieues.

— C'est là chose impossible, dit Bordin. Il n'y faut même pas songer. Depuis que les sociétés ont inventé la justice, elles n'ont jamais trouvé le moyen de donner à l'innocence accusée un pouvoir égal à celui dont le magistrat dispose contre le crime. La justice n'est pas bilatérale. La défense, qui n'a ni espions, ni police, ne dispose pas en faveur de ses clients de la puissance sociale. L'innocence n'a que le raisonnement pour elle; et le raisonnement, qui peut frapper des juges, est souvent impuissant sur les esprits prévenus des jurés. Le pays est tout entier contre vous. Les huit jurés qui ont sanctionné l'acte d'accusation étaient des propriétaires de biens nationaux. Nous aurons dans nos jurés de jugement des gens qui seront, comme les premiers, acquéreurs, vendeurs de biens nationaux ou employés. Enfin, nous aurons un jury Malin. Aussi faut-il un système complet de défense, n'en sortez pas, et périssez dans votre innocence. Vous serez condamnés. Nous irons au tribunal de cassation, et nous tâcherons d'y rester longtemps. Si, dans l'intervalle, je puis recueillir des preuves en votre faveur, vous aurez le recours en grâce. Voilà l'anatomie de l'affaire et mon avis. Si nous triomphons (car tout est possible en justice), ce serait un miracle; mais votre avocat est, parmi tous ceux que je connais, le plus capable de faire ce miracle, et j'y aiderai.

— Le sénateur doit avoir la clef de cette énigme, dit alors M. de Grandville, car on sait toujours qui nous en veut et pourquoi l'on nous en veut. Je le vois quittant Paris à la fin de l'hiver, venant à Gondreville seul, sans suite, s'y enfermant avec son notaire, et se livrant, pour ainsi dire, à cinq hommes qui l'empoignent.

— Certes, dit Bordin, sa conduite est au moins aussi extraordinaire que la nôtre; mais comment, à la face d'un pays soulevé contre nous, devenir accusateurs, d'accusés que nous étions? Il nous faudrait la bienveillance, le secours du gouvernement, et mille fois plus de preuves que dans une situation ordinaire. J'aperçois là de la préméditation, et de la plus raffinée, chez nos adversaires inconnus, qui connaissaient la situation de Michu et de MM. de Simeuse, à l'égard de Malin. Ne pas parler! ne pas voler! il y a prudence. J'aperçois tout autre chose que des malfaiteurs sous ces masques. Mais dites donc ces choses-là aux jurés qu'on nous donnera!

Cette perspicacité dans les affaires privées qui rend certains avocats et certains magistrats si grands, étonnait et confondait Laurence; elle eut le cœur serré par cette épouvantable logique.

— Sur cent affaires criminelles, dit Bordin, il n'y en a pas dix que la justice développe dans toute leur étendue, et il y en a peut-être un bon tiers dont le secret lui est inconnu. La vôtre est du nombre de celles qui sont indéchiffrables pour les accusés et pour les accusateurs, pour la justice et pour le public. Quant au souverain, il a d'autres pois à lier qu'à secourir MM. de Simeuse, quand même ils n'auraient pas voulu le renverser. Mais qui diable en veut à Malin? et que lui voulait-on?

Bordin et M. de Grandville se regardèrent, ils eurent l'air de douter de la véracité de Laurence. Ce mouvement fut pour la jeune fille une des plus cuisantes des mille douleurs de cette affaire; aussi jeta-t-elle aux deux défenseurs un regard qui tua chez eux tout mauvais soupçon.

Le lendemain la procédure fut remise aux défenseurs, qui purent communiquer avec les accusés. Bordin apprit à la famille qu'en gens de bien, les six accusés *s'étaient bien tenus*, pour employer un terme de métier.

— M. de Grandville défendra Michu, dit Bordin.

— Michu?... s'écria M. de Chargebœuf étonné de ce changement.

— Il est le cœur de l'affaire, et là est le danger, répliqua le vieux procureur.

— S'il est le plus exposé, la chose me semble juste! s'écria Laurence.

— Nous apercevons des chances, dit M. de Grandville, et nous allons bien les étudier. Si nous pouvons les sauver, ce sera parce que M. d'Hauteserre a dit à Michu de réparer l'un des poteaux de la barrière du chemin creux, et qu'un loup a été vu dans la forêt, car tout dépend des débats devant une cour criminelle, et les débats rouleront sur de petites choses que vous verrez devenir immenses.

Laurence tomba dans l'abattement intérieur qui doit mortifier l'âme de toutes les personnes d'action et de pensée, quand l'inutilité de l'action et de la pensée leur est démontrée. Il ne s'agissait plus ici de renverser un homme ou le pouvoir, à l'aide de gens dévonés, de sympathies fanatiques enveloppées dans les ombres du mystère : elle voyait la société tout entière armée contre elle et ses cousins. On ne prend pas à soi seul une prison d'assaut, on ne délivre pas des prisonniers au sein d'une population hostile, et sous les yeux d'une police éveillée par la prétendue audace des accusés. Aussi, quand, effrayés de la stupeur de cette noble et courageuse fille, que sa physionomie rendait plus stupide encore, le jeune défenseur essaya de relever son courage, lui répondit-elle : — Je me tais, je souffre et j'attends. L'accent, le geste et le regard firent de cette réponse une de ces choses sublimes auxquelles il manque un plus vaste théâtre

pour devenir célèbres. Quelques instants après, le bonhomme d'Hauteserre disait au marquis de Chargebœuf : — Me suis-je donné de la peine pour mes deux malheureux enfants! J'ai déjà refait pour eux près de huit mille livres de rentes sur l'État. S'ils avaient voulu servir, ils auraient gagné des grades supérieurs, et pourraient aujourd'hui se marier avantageusement. Voilà tous mes plans à vau-l'eau.

— Comment, lui dit sa femme, pouvez-vous songer à leurs intérêts, quand il s'agit de leur honneur et de leurs têtes.

— M. d'Hauteserre pense à tout, dit le marquis.

Pendant que les habitants de Cinq-Cygne attendaient l'ouverture des débats à la cour criminelle, et sollicitaient la permission de voir les prisonniers sans pouvoir l'obtenir, il se passait au château, dans le plus profond secret, un événement de la plus haute gravité. Marthe était revenue à Cinq-Cygne aussitôt après sa déposition devant le jury d'accusation, qui fut tellement insignifiante, qu'elle ne fut pas assignée par l'accusateur public devant la cour criminelle. Comme toutes les personnes d'une excessive sensibilité, la pauvre femme restait assise dans le salon, où elle tenait compagnie à mademoiselle Goujet, dans un état de stupeur qui faisait pitié. Pour elle comme pour le curé, d'ailleurs, et pour tous ceux qui ne savaient point l'emploi que les accusés avaient fait de la journée, leur innocence paraissait douteuse. Par moments, Marthe croyait que Michu, ses maîtres et Laurence, avaient exercé quelque vengeance sur le sénateur. La malheureuse femme connaissait assez le dévouement de Michu pour comprendre qu'il était, de tous les accusés, le plus en danger, soit à cause de ses antécédents, soit à cause de la part qu'il aurait prise dans l'exécution. L'abbé Goujet, sa sœur et Marthe, se perdaient dans les probabilités auxquelles cette opinion donnait lieu; mais, à force de les méditer, ils laissaient leur esprit s'attacher à un sens quelconque. Le doute absolu que demande Descartes ne peut pas plus s'obtenir dans le cerveau de l'homme que le vide dans la nature, et l'opération spirituelle par laquelle il aurait lieu serait, comme l'effet de la machine pneumatique, une situation exceptionnelle et monstrueuse. En quelque matière que ce soit, on croit à quelque chose. Or, Marthe avait si peur de la culpabilité des accusés, que sa crainte équivalait à une croyance; et cette situation d'esprit lui fut fatale. Cinq jours après l'arrestation des gentilshommes, au moment où elle allait se coucher, sur les dix heures du soir, elle fut appelée dans la cour par sa mère, qui arrivait à pied de la ferme.

— Un ouvrier de Troyes veut te parler de la part de Michu, et t'attend dans le chemin creux, dit-elle à Marthe.

Toutes deux passèrent par la brèche pour aller au plus court. Dans l'obscurité de la nuit et du chemin, il fut impossible à Marthe de distinguer autre chose que la masse d'une personne qui tranchait sur les ténèbres.

— Parlez, madame, afin que je sache si vous êtes bien madame Michu, dit cette personne d'une voix assez inquiète.

— Certainement, dit Marthe. Et que me voulez-vous?

— Bien, dit l'inconnu. Donnez-moi votre main, n'ayez pas peur de moi. Je viens, ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de Marthe, de la part de Michu, vous remettre un petit mot. Je suis un des employés de la prison, et si mes supérieurs s'apercevaient de mon absence, nous serions tous perdus. Fiez-vous à moi. Dans les temps, votre brave père m'a placé là. Aussi Michu a-t-il compté sur moi.

Il mit une lettre dans la main de Marthe et disparut vers la forêt sans attendre de réponse. Marthe eut comme un frisson en pensant qu'elle allait sans doute apprendre le secret de l'affaire. Elle courut à la ferme avec sa mère et s'enferma pour lire la lettre suivante.

« Ma chère Marthe, tu peux compter sur la discrétion de l'homme
« qui t'apportera cette lettre, il ne sait ni lire ni écrire, c'est un des
« plus solides républicains de la conspiration de Babœuf; ton père
« s'est servi de lui souvent, et il regarde le sénateur comme un
« traître. Or, ma chère femme, le sénateur a été claquemuré par
« nous dans le caveau où nous avons déjà caché nos maîtres. Le
« misérable n'a de vivres que pour cinq jours, et comme il est de
« notre intérêt qu'il vive, dès que tu auras lu ce petit mot, porte-lui
« de la nourriture pour au moins cinq jours. La forêt doit être sur-
« veillée, prends autant de précautions que nous en prenions pour
« nos jeunes maîtres. Ne dis pas un mot à Malin, ne lui parle point
« et mets un de nos masques que tu trouveras sur une des marches
« de la cave. Si tu ne veux pas compromettre nos têtes, tu garderas
« le silence le plus entier sur le secret que je suis forcé de te confier.
« N'en dis pas un mot à mademoiselle de Cinq-Cygne, qui pourrait
« *caner*. Ne crains rien pour moi. Nous sommes certains de la bonne
« issue de cette affaire, et, quand il le faudra, Malin sera notre sau-
« veur. Enfin, dès que cette lettre sera lue, je n'ai pas besoin de te
« dire de la brûler, car elle me coûterait la tête si l'on en voyait une
« seule ligne. Je t'embrasse tant et plus.

« MICHU. »

L'existence du caveau situé sous l'éminence au milieu de la forêt n'était connue que de Marthe, de son fils, de Michu, des quatre gentilshommes et de Laurence; du moins Marthe, à qui son mari n'avait rien dit de sa rencontre avec Peyrade et Corentin, devait le croire. Ainsi la lettre, qui d'ailleurs lui parut écrite et signée par Michu, ne pouvait venir que de lui. Certes, si Marthe avait immédiatement consulté sa maîtresse et ses deux conseils, qui connaissaient l'innocence des accusés, le rusé procureur aurait obtenu quelques lumières sur les perfides combinaisons qui avaient enveloppé ses clients; mais Marthe, tout à son premier mouvement comme la plupart des femmes, et convaincue par ces considérations qui lui sautaient aux yeux, jeta la lettre dans la cheminée. Cependant, mue par une singulière illumination de prudence, elle retira du feu le côté de la lettre qui n'était pas écrit, prit les cinq premières lignes, dont le sens ne pouvait compromettre personne, et les cousit dans le bas de sa robe. Assez effrayée de savoir que le patient jeûnait depuis vingt-quatre heures, elle voulut lui porter du vin, du pain et de la viande dès cette nuit. Sa curiosité ne lui permettait pas plus que l'humanité de remettre au lendemain. Elle chauffa son four, et fit, aidée par sa mère, un pâté de lièvre et de canards, un gâteau de riz, rôtit deux poulets, prit trois bouteilles de vin, et boulangea elle-même deux pains ronds. Vers deux heures et demie du matin, elle se mit en route vers la forêt, portant le tout dans une hotte, et en compagnie de Couraut, qui, dans toutes ces expéditions, servait d'éclaireur avec une admirable intelligence. Il flairait des étrangers à des distances énormes, et, quand il avait reconnu leur présence, il revenait auprès de sa maîtresse en grondant tout bas, la regardant et tournant son museau du côté dangereux.

Marthe arriva sur les trois heures du matin à la mare, où elle laissa Couraut en sentinelle. Après une demi-heure de travail pour débarrasser l'entrée, elle vint avec une lanterne sourde à la porte du caveau, le visage couvert d'un masque qu'elle avait en effet trouvé sur une marche. La détention du sénateur semblait avoir été préméditée longtemps à l'avance. Un trou d'un pied carré, que Marthe n'avait pas vu précédemment, se trouvait grossièrement pratiqué dans le haut de la porte en fer qui fermait le caveau; mais pour que Malin ne pût, avec le temps et la patience dont disposent tous les prisonniers, faire jouer la bande de fer qui barrait la porte, on l'avait assujettie par un cadenas. Le sénateur, qui s'était levé de dessus son lit de mousse, poussa un soupir en apercevant une figure masquée, et devina qu'il ne s'agissait pas encore de sa délivrance. Il observa Marthe, autant que le lui permettait la lueur inégale d'une lanterne sourde, et la reconnut à ses vêtements, à sa corpulence et à ses mouvements; quand elle lui passa le pâté par le trou, il laissa tomber le pâté pour lui saisir les mains, et, avec une excessive prestesse, il essaya de lui ôter du doigt deux anneaux, son alliance et une petite bague donnée par mademoiselle de Cinq-Cygne.

— Vous ne nierez pas que ce ne soit vous, ma chère madame Michu, dit-il.

Marthe ferma le poing aussitôt qu'elle sentit les doigts du sénateur, et lui donna un coup vigoureux dans la poitrine. Puis, sans mot dire, elle alla couper une baguette assez forte, au bout de laquelle elle tendit au sénateur le reste des provisions.

— Que veut-on de moi? dit-il.

Marthe se sauva sans répondre. En revenant chez elle, elle se trouva, sur les cinq heures, à la lisière de la forêt, et fut prévenue par Couraut de la présence d'un importun. Elle rebroussa chemin et se dirigea vers le pavillon qu'elle avait habité si longtemps; mais, quand elle déboucha dans l'avenue, elle fut aperçue de loin par le garde champêtre de Gondreville; elle prit alors le parti d'aller droit à lui.

— Vous êtes bien matinale, madame Michu! lui dit-il en l'accostant.

— Nous sommes si malheureux, répondit-elle, que je suis forcée de faire l'ouvrage d'une servante; je vais à Bellache y chercher des graines.

— Vous n'avez donc point de graines à Cinq-Cygne? dit le garde.

Marthe ne répondit pas. Elle continua sa route, et, en arrivant à la ferme de Bellache, elle pria Beauvisage de lui donner plusieurs graines pour semence, en lui disant que M. d'Hauteserre lui avait recommandé de les prendre chez lui pour renouveler ses espèces. Quand Marthe fut partie, le garde de Gondreville vint à la ferme savoir ce que Marthe y était allée chercher. Six jours après, Marthe, devenue prudente, alla dès minuit porter les provisions afin de ne pas être surprise par les gardes qui surveillaient évidemment la forêt. Après avoir porté pour la troisième fois des vivres au sénateur, elle fut saisie d'une sorte de terreur en entendant lire par le curé les interrogatoires publics des accusés, car alors les débats étaient commencés. Elle prit l'abbé Goujet à part, et, après lui avoir fait jurer qu'il lui garderait le secret sur ce qu'elle allait lui dire comme s'il s'agissait d'une confession, elle lui montra les fragments de la lettre qu'elle avait reçue de Michu, en lui en disant le contenu, et l'initia au secret de la cachette où se trouvait le sénateur. Le curé demanda sur-le-champ à Marthe si elle avait des lettres de son mari pour pouvoir comparer les écritures. Marthe alla chez elle à la ferme, où elle trouva une assignation pour comparaître comme témoin à la Cour. Quand elle revint au château, l'abbé Goujet et sa sœur étaient égale-

ment assignés à la requête des accusés. Ils furent donc obligés de se rendre aussitôt à Troyes. Ainsi tous les personnages de ce drame, et même ceux qui n'en étaient en quelque sorte que les comparses, se trouvèrent réunis sur la scène où les destinées des deux familles se jouaient alors.

Il est très-peu de localités en France où la justice emprunte aux choses ce prestige qui devrait toujours l'accompagner. Après la religion et la royauté, n'est-elle pas la plus grande machine des sociétés? Partout, et même à Paris, la mesquinerie du local, la mauvaise disposition des lieux, et le manque de décors chez la nation la plus vaniteuse et la plus théâtrale en fait de monuments qui soit aujourd'hui, diminuent l'action de cet énorme pouvoir. L'arrangement est le même dans presque toutes les villes. Au fond de quelque longue salle carrée, on voit un bureau couvert en serge verte, élevé sur une estrade, derrière lequel s'asseyent les juges dans des fauteuils vulgaires. A gauche, le siége de l'accusateur public, et, de son côté, le long de la muraille, une longue tribune garnie de chaises pour les jurés. En face des jurés, s'étend une autre tribune où se trouve un banc pour les accusés et pour les gendarmes qui les gardent. Le greffier se place au bas de l'estrade auprès de la table où se déposent les pièces à conviction. Avant l'institution de la justice impériale, le commissaire du gouvernement et le directeur du jury avaient chacun un siége et une table, l'un à droite, l'autre à gauche du bureau de la cour. Deux huissiers voltigent dans l'espace qu'on laisse devant la cour pour la comparution des témoins. Les défenseurs se tiennent au bas de la tribune des accusés. Une balustrade en bois réunit les deux tribunes vers l'autre bout de la salle, et forme une enceinte où se mettent des bancs pour les témoins entendus et pour les curieux privilégiés. Puis, en face du tribunal, au-dessus de la porte d'entrée, il existe toujours une méchante tribune réservée aux autorités et aux femmes choisies du département par le président, à qui appartient la police de l'audience. Le public non privilégié se tient debout dans l'espace qui reste entre la porte de la salle et la balustrade. Cette physionomie normale des tribunaux français et des cours d'assises actuelles était celle de la cour criminelle de Troyes.

En avril 1806, ni les quatre juges et le président qui composaient la cour, ni l'accusateur public, ni le directeur du jury, ni le commissaire du gouvernement, ni les huissiers, ni les défenseurs, personne, excepté les gendarmes, n'avait de costume ni de marque distinctive qui relevât la nudité des choses et l'aspect assez maigre des figures. Le crucifix manquait, et ne donnait son exemple ni à la justice, ni aux accusés. Tout était triste et vulgaire. L'appareil, si nécessaire à l'intérêt social, est peut-être une consolation pour le criminel. L'empressement du public fut ce qu'il a été, ce qu'il sera dans toutes les occasions de ce genre, tant que les mœurs ne seront pas réformées, tant que la France n'aura pas reconnu que l'admission du public à l'audience n'emporte pas la publicité, que la publicité donnée aux débats constitue une peine tellement exorbitante, que, si le législateur avait pu la soupçonner, il ne l'aurait pas infligée. Les mœurs sont souvent plus cruelles que les lois. Les mœurs, c'est les hommes; mais la loi, c'est la raison d'un pays. Les mœurs, qui n'ont souvent pas de raison, l'emportent sur la loi. Il se fit des attroupements autour du palais. Comme dans tous les procès célèbres, le président fut obligé de faire garder les portes par des piquets de soldats. L'auditoire, qui restait debout derrière la balustrade, était si pressé qu'on y étouffait. M. de Grandville, qui défendait Michu; Bordin, le défenseur de MM. de Simeuse, et un avocat de Troyes qui plaidait pour MM. d'Hauteserre et Gothard, les moins compromis des six accusés, furent à leur poste avant l'ouverture de la séance, et leurs figures respiraient la confiance. De même que le médecin ne laisse rien voir de ses appréhensions à son malade, de même l'avocat montre toujours une physionomie pleine d'espoir à son client. C'est un de ces cas rares où le mensonge devient vertu. Quand les accusés entrèrent, il s'éleva de favorables murmures à l'aspect des quatre jeunes gens qui, après vingt jours de détention passés dans l'inquiétude, avaient un peu pâli. La parfaite ressemblance des jumeaux excita l'intérêt le plus puissant. Peut-être chacun pensait-il que la nature devait exercer une protection spéciale sur l'une de ses plus curieuses raretés, et tout le monde était tenté de réparer l'oubli du destin envers eux; leur contenance noble, simple, et sans la moindre marque de honte, mais aussi sans bravade, toucha beaucoup les femmes. Les quatre gentilshommes et Gothard se présentaient avec le costume qu'ils portaient lors de leur arrestation; mais Michu, dont les habits faisaient partie des pièces à conviction, avait mis ses meilleurs habits, une redingote bleue, un gilet de velours brun à la Robespierre, et une cravate blanche. Le pauvre homme paya le loyer de sa mauvaise mine. Quand il jeta son regard jaune, clair et profond sur l'assemblée qui laissa échapper un mouvement, on lui répondit par un murmure d'horreur. L'audience voulut voir le doigt de Dieu dans sa comparution sur le banc des accusés, où son beau-père avait fait asseoir tant de victimes. Cet homme, vraiment grand, regarda ses maîtres en réprimant un sourire d'ironie. Il eut l'air de leur dire : — Je vous fais tort! Ces cinq accusés échangèrent des saluts affectueux avec leurs défenseurs. Gothard faisait encore l'idiot.

Après les récusations exercées avec sagacité par les défenseurs, éclairés sur ce point par le marquis de Chargebœuf assis courageusement auprès de Bordin et de M. de Grandville, quand le jury fut constitué, l'acte d'accusation lu, les accusés furent séparés pour procéder à leurs interrogatoires. Tous répondirent avec un remarquable ensemble. Après être allés le matin se promener à cheval dans la forêt, ils étaient revenus à une heure pour déjeuner à Cinq-Cygne; après le repas, de trois heures à cinq heures et demie, ils avaient regagné la forêt. Tel fut le fond commun à chaque accusé, dont les variantes découlèrent de leur position spéciale. Quand le président pria MM. de Simeuse de donner les raisons qui les avaient fait sortir de si grand matin, l'un et l'autre déclarèrent que, depuis leur retour, ils pensaient à racheter Gondreville, et que, dans l'intention de traiter avec Malin, arrivé la veille, ils étaient sortis avec leur cousine et Michu afin d'examiner la forêt pour baser des offres. Pendant ce temps-là, MM. d'Hauteserre, leur cousine et Gothard avaient chassé un loup que les paysans avaient aperçu. Si le directeur du jury eût recueilli les traces de leurs chevaux dans la forêt avec autant de soin que celles des chevaux qui avaient traversé le parc de Gondreville, on aurait eu la preuve de leurs courses en des parties bien éloignées du château.

L'interrogatoire de MM. d'Hauteserre confirma celui de MM. de Simeuse, et se trouvait en harmonie avec leurs dires, dans l'instruction. La nécessité de justifier leur promenade avait suggéré à chaque accusé l'idée de l'attribuer à la chasse. Des paysans avaient signalé, quelques jours auparavant, un loup dans la forêt, et chacun d'eux s'en fit un prétexte.

Cependant l'accusateur public releva des contradictions entre les premiers interrogatoires, où MM. d'Hauteserre disaient avoir chassé tous ensemble, et le système adopté à l'audience, qui laissait MM. d'Hauteserre et Laurence chassant, tandis que MM. de Simeuse auraient évalué la forêt.

M. de Grandville fit observer que le délit n'ayant été commis que de deux heures à cinq heures et demie, les accusés devaient être crus quand ils expliquaient la manière dont ils avaient employé la matinée.

L'accusateur répondit que les accusés avaient intérêt à cacher les préparatifs pour séquestrer le sénateur.

L'habileté de la défense apparut alors à tous les yeux. Les juges, les jurés, l'audience, comprirent bientôt que la victoire allait être chaudement disputée. Bordin et M. de Grandville semblaient avoir tout prévu. L'innocence doit un compte clair et plausible de ses actions. Le devoir de la défense est donc d'opposer un roman probable au roman improbable de l'accusation. Pour le défenseur qui regarde son client comme innocent, l'accusation devient une fable. L'interrogatoire public des quatre gentilshommes expliquait suffisamment les choses en leur faveur. Jusque-là tout allait bien. Mais l'interrogatoire de Michu fut plus grave, et engagea le combat. Chacun comprit alors pourquoi M. de Grandville avait préféré la défense du serviteur à celle des maîtres.

Michu avoua ses menaces à Marion, mais il démentit la violence qu'on leur prêtait. Quant au guet-apens sur Malin, il dit qu'il se promenait tout uniment dans le parc ; le sénateur et M. Grévin pouvaient avoir eu peur en voyant la bouche du canon de son fusil, et lui supposer une position hostile quand elle était inoffensive. Il fit observer que le soir un homme qui n'a pas l'habitude de la chasse peut croire le fusil dirigé sur lui, tandis qu'il se trouve sur l'épaule au repos. Pour justifier l'état de ses vêtements lors de son arrestation, il dit s'être laissé tomber dans la brèche en retournant chez lui. — « N'y voyant plus clair pour la gravir, je me suis en quelque sorte, dit-il, colleté avec les pierres qui éboulaient sous moi quand je m'en aidais pour monter le chemin creux. » Quant au plâtre que Gothard lui apportait, il répondit, comme dans tous ses interrogatoires, qu'il avait servi à sceller un des poteaux de la barrière du chemin creux.

L'accusateur public et le président lui demandèrent d'expliquer comment il était à la fois et dans la brèche au château, et en haut du chemin creux à sceller un poteau à la barrière, surtout quand le juge de paix, les gendarmes et le garde champêtre déclaraient l'avoir entendu venir d'en bas. Michu dit que M. d'Hauteserre lui avait fait des reproches de ne pas avoir exécuté cette petite réparation à laquelle il tenait à cause des difficultés que ce chemin pouvait susciter avec la commune, il était donc allé lui annoncer le rétablissement de la barrière.

M. d'Hauteserre avait effectivement fait poser une barrière en haut du chemin creux pour empêcher que la commune ne s'en emparât. En voyant quelle importance prenait l'état de ses vêtements, et le plâtre dont l'emploi n'était pas niable, Michu avait inventé ce subterfuge. Si, en justice, la vérité ressemble souvent à une fable, la fable aussi ressemble beaucoup à la vérité. Le défenseur et l'accusateur attachèrent l'un et l'autre un grand prix à cette circonstance, qui devint capitale et par les efforts du défenseur et par les soupçons de l'accusateur.

A l'audience, Gothard, sans doute éclairé par M. de Grandville, avoua que Michu l'avait prié de lui apporter des sacs de plâtre, car

jusqu'alors il s'était toujours mis à pleurer quand on le questionnait.

— Pourquoi ni vous ni Gothard n'avez-vous pas aussitôt mené le juge de paix et le garde champêtre à cette barrière? demanda l'accusateur public.

— Je n'ai jamais cru qu'il pouvait s'agir contre nous d'une accusation capitale, dit Michu.

On fit sortir tous les accusés, à l'exception de Gothard. Quand Gothard fut seul, le président l'adjura de dire la vérité dans son intérêt, en lui faisant observer que sa prétendue idiotie avait cessé. Aucun des jurés ne le croyait imbécile. En se taisant devant la cour, il pouvait encourir des peines graves, tandis qu'en disant la vérité, vraisemblablement il serait hors de cause. Gothard pleura, chancela, puis il finit par dire que Michu l'avait prié de lui porter plusieurs sacs de plâtre; mais, chaque fois, il l'avait rencontré devant la ferme. On lui demanda combien il avait apporté de sacs

— Trois, répondit-il.

Un débat s'établit entre Gothard et Michu pour savoir si c'était trois en comptant celui qu'il lui apportait au moment de l'arrestation ce qui réduisait les sacs à deux, ou trois outre le dernier. Ce débat se termina en faveur de Michu. Pour les jurés, il n'y eut que deux sacs employés; mais ils paraissaient avoir déjà une conviction sur ce point; Bordin et M. de Grandville jugèrent nécessaire de les rassasier de plâtre et de les si bien fatiguer qu'ils n'y comprissent plus rien. M. de Grandville présenta des conclusions tendant à ce que des experts fussent nommés pour examiner l'état de la barrière.

— Le directeur du jury, dit le défenseur, s'est contenté d'aller visiter les lieux, moins pour y faire une expertise sévère que pour y voir un subterfuge de Michu; mais il a failli, selon nous, à ses devoirs, et sa faute doit nous profiter.

La cour commit, en effet, des experts pour savoir si l'un des poteaux de la barrière avait été récemment scellé. De son côté, l'accusateur public voulut avoir gain de cause sur cette circonstance avant l'expertise.

— Vous auriez, dit-il à Michu, choisi l'heure à laquelle il ne fait plus clair, de cinq heures et demie à six heures et demie, pour sceller la barrière à vous seul?

— M. d'Hauteserre m'avait grondé!

— Mais, dit l'accusateur public, si vous avez employé le plâtre à la barrière, vous vous êtes servi d'une auge et d'une truelle? Or, si vous êtes venu dire si promptement à M. d'Hauteserre que vous aviez exécuté ses ordres, il vous est impossible d'expliquer comment Gothard vous apportait encore du plâtre. Vous avez dû passer devant votre ferme, et alors vous avez dû déposer vos outils et prévenir Gothard.

Ces arguments foudroyants produisirent un silence horrible dans l'auditoire.

— Allons, avouez-le, reprit l'accusateur, ce n'est pas un poteau que vous avez enterré?

— Croyez-vous donc que ce soit le sénateur? dit Michu d'un air profondément ironique.

M. de Grandville demanda formellement à l'accusateur public de s'expliquer sur ce chef. Michu était accusé d'enlèvement, de séquestration et non pas de meurtre. Rien de plus grave que cette interpellation. Le Code de brumaire an IV défendait à l'accusateur public d'introduire aucun chef nouveau dans les débats : il devait, à peine de nullité, s'en tenir aux termes de l'acte d'accusation.

L'accusateur public répondit que Michu, principal auteur de l'attentat, et qui, dans l'intérêt de ses maîtres, avait assumé toute la responsabilité sur sa tête, pouvait avoir eu besoin de condamner l'entrée du lieu encore inconnu où gémissait le sénateur.

Pressé de questions, harcelé devant Gothard, mis en contradiction avec lui-même, Michu frappa sur l'appui de la tribune aux accusés un grand coup de poing, et dit : — Je ne suis pour rien dans l'enlèvement du sénateur, j'aime à croire que ses ennemis l'ont simplement enfermé; mais s'il reparaît, vous verrez que le plâtre n'a pu y servir de rien.

— Bien, dit l'avocat en s'adressant à l'accusateur public, vous avez plus fait pour la défense de mon client que tout ce que je pouvais dire.

La première audience fut levée sur cette audacieuse allégation, qui surprit les jurés et donna l'avantage à la défense. Aussi les avocats de la ville et Bordin félicitèrent-ils le jeune défenseur avec enthousiasme. L'accusateur public, inquiet de cette assertion, craignit d'être tombé dans un piége; et il avait en effet donné dans un panneau très-habilement tendu par les défenseurs, et pour lequel Gothard venait de jouer admirablement son rôle. Les plaisants de la ville dirent qu'on avait replâtré l'affaire, que l'accusateur public avait gâché sa position, et que les Simeuse devenaient blancs comme plâtre. En France, tout est du domaine de la plaisanterie, elle y est la reine : on plaisante sur l'échafaud, à la Bérésina, aux barricades, et quelque Français plaisantera sans doute aux grandes assises du jugement dernier.

Le lendemain, on entendit les témoins à charge : madame Marion, madame Grévin, Grévin, le valet de chambre du sénateur, Violette, dont les dépositions peuvent être facilement comprises d'après les événements. Tous reconnurent les cinq accusés avec plus ou moins d'hésitation relativement aux quatre gentilshommes, mais avec certitude quant à Michu. Beauvisage répéta le propos échappé à Robert d'Hauteserre. Le paysan venu pour acheter le veau redit la phrase de mademoiselle de Cinq-Cygne. Les experts entendus confirmèrent leurs rapports sur la confrontation de l'empreinte des fers avec ceux des chevaux des quatre gentilshommes qui, selon l'accusation, étaient absolument pareils. Cette circonstance fut naturellement l'objet d'un débat violent entre M. de Grandville et l'accusateur public. Le défenseur prit à partie le maréchal ferrant de Cinq-Cygne, et réussit à établir aux débats que des fers semblables avaient été vendus quelques jours auparavant à des individus étrangers au pays. Le maréchal déclara d'ailleurs qu'il ne ferrait pas seulement de cette manière les chevaux du château de Cinq-Cygne, mais beaucoup d'autres dans le canton. Enfin, le cheval dont se servait habituellement Michu, par extraordinaire, avait été ferré à Troyes, et l'empreinte de ce fer ne se trouvait point parmi celles constatées dans le parc.

— Le Sosie de Michu ignorait cette circonstance, dit M. de Grandville en regardant les jurés, et l'accusation n'a pas établi que nous nous soyons servis d'un des chevaux du château.

Il foudroya d'ailleurs la déposition de Violette en ce qui concernait la ressemblance des chevaux, vus de loin et par derrière! Malgré les incroyables efforts du défenseur, la masse des témoignages positifs accabla Michu. L'accusateur, l'auditoire, la cour et les jurés sentaient tous, comme l'avait pressenti la défense, que la culpabilité du serviteur entraînait celle des maîtres. Bordin avait bien deviné le nœud du procès en donnant M. de Grandville pour défenseur à Michu; mais la défense avouait ainsi ses secrets. Aussi, tout ce qui concernait l'ancien régisseur de Gondreville était-il d'un intérêt palpitant. La tenue de Michu fut d'ailleurs superbe. Il déploya dans ces débats toute la sagacité dont l'avait doué la nature; et, à force de le voir, le public reconnut sa supériorité; mais, chose étonnante! cet homme en parut plus certainement l'auteur de l'attentat. Les témoins à décharge, moins sérieux que les témoins à charge aux yeux des jurés et de la loi, parurent faire leur devoir, et furent écoutés en manière d'acquit de conscience. D'abord ni Marthe, ni M. et madame d'Hauteserre ne prêtèrent serment; puis Catherine et les Durieu, en leur qualité de domestiques, se trouvèrent dans le même cas. M. d'Hauteserre dit effectivement avoir donné l'ordre à Michu de replacer le poteau renversé. La déclaration des experts, qui furent en ce moment leur rapport, confirma la déposition du vieux gentilhomme; mais ils donnèrent aussi gain de cause au directeur du jury en déclarant qu'il leur était impossible de déterminer l'époque à laquelle ce travail avait été fait : il pouvait, depuis, s'être écoulé plusieurs semaines tout aussi bien que vingt jours. L'apparition de mademoiselle de Cinq-Cygne excita la plus vive curiosité, mais en revoyant ses cousins sur le banc des accusés, après vingt-trois jours de séparation, elle éprouva des émotions si violentes qu'elle eut l'air coupable. Elle sentit un effroyable désir d'être à côté des jumeaux, et fut obligée, dit-elle plus tard, d'user de toute sa force pour réprimer la fureur qui la portait à tuer l'accusateur public, afin d'être, aux yeux du monde, criminelle avec eux. Elle raconta naïvement qu'en revenant de Cinq-Cygne, et voyant de la fumée dans le parc, elle avait cru à un incendie. Pendant longtemps elle avait pensé que cette fumée provenait de mauvaises herbes.

— Cependant, dit-elle, je me suis souvenue plus tard d'une particularité que je livre à l'attention de la justice. J'ai trouvé dans les brandebourgs de mon amazone, et dans les plis de ma collerette, des débris semblables à ceux de papiers brûlés emportés par le vent.

— La fumée était-elle considérable? demanda Bordin.

— Oui, dit mademoiselle de Cinq-Cygne, je croyais à un incendie.

— Ceci peut changer la face du procès, dit Bordin. Je requiers la cour d'ordonner une enquête immédiate des lieux où l'incendie a eu lieu.

Le président ordonna l'enquête.

Grévin, rappelé sur la demande des défenseurs, et interrogé sur cette circonstance, déclara ne rien savoir à ce sujet. Mais, entre Bordin et Grévin, il y eut des regards échangés qui les éclairèrent mutuellement.

— Le procès est là! se dit le vieux procureur.

— Ils y sont! pensa le notaire.

Mais, de part et d'autre, les deux fins matois pensèrent que l'enquête était inutile. Bordin se dit que Grévin serait discret comme un mur, et Grévin s'applaudit d'avoir fait disparaître les traces de l'incendie. Pour vider ce point, accessoire dans les débats et qui paraît puéril, mais capital dans la justification que l'histoire doit à ces jeunes gens, les experts et Pigoult commis pour la visite du parc, déclarèrent n'avoir remarqué aucune place où il existât des marques d'incendie. Bordin fit assigner deux ouvriers qui déposèrent avoir labouré, par les ordres du garde, une portion du pré dont l'herbe était brûlée; mais ils dirent n'avoir point observé de quelle substance provenaient les cendres. Le garde, rappelé sur l'invitation des défenseurs, dit avoir reçu du sénateur, au moment où il avait passé par le château pour aller voir la mascarade d'Arcis, l'ordre de labourer

cette partie du pré que le sénateur avait remarquée le matin en se promenant.

— Y avait-on brûlé des herbes ou des papiers ?

— Je n'ai rien vu qui pût faire croire qu'on ait brûlé des papiers, répondit le garde.

— Enfin, dirent les défenseurs, si l'on y a brûlé des herbes, quelqu'un a dû les y apporter et y mettre le feu.

La déposition du curé de Cinq-Cygne et celle de mademoiselle Goujet firent une impression favorable. En sortant de vêpres et se promenant vers la forêt, ils avaient vu les gentilshommes et Michu à cheval, sortant du château et se dirigeant sur la forêt. La position, la moralité de l'abbé Goujet donnaient du poids à ses paroles.

La plaidoirie de l'accusateur public, qui se croyait certain d'obtenir une condamnation, fut ce que sont ces sortes de réquisitoires. Les accusés étaient d incorrigibles ennemis de la France, des institutions et des lois. Ils avaient soif de désordres. Quoiqu'ils eussent été mêlés aux attentats contre la vie de l'empereur, et qu'il fissent partie de l'armée de Condé, ce magnanime souverain les avait rayés de la liste des émigrés. Voilà le loyer qu'ils payaient à sa clémence ; enfin toutes les déclamations oratoires qui se sont répétées au nom des Bourbons contre les bonapartistes, qui se répètent aujourd'hui contre les républicains et les légitimistes au nom de la branche cadette. Ces lieux communs, qui auraient un sens chez un gouvernement fixe, paraîtront au moins comiques, quand l'histoire les trouvera semblables à toutes les époques dans la bouche du ministère public. On peut en dire ce mot fourni par des troubles plus anciens : — L'enseigne est changée, mais le vin est toujours le même ! L'accusateur public, qui fut d'ailleurs un des procureurs généraux les plus distingués de l'Empire, attribua le délit à l'intention prise par les émigrés rentrés de protester contre l'occupation de leurs biens. Il fit assez bien frémir l'auditoire sur la position du sénateur. Puis il massa les preuves, les semi-preuves, les probabilités, avec un talent que stimulait la récompense certaine de son zèle, et il s'assit tranquillement en attendant le feu des défenseurs.

M. de Grandville ne plaida jamais que cette cause criminelle, mais elle lui fit un nom. D abord il trouva pour son plaidoyer cet entrain d'éloquence que nous admirons aujourd'hui chez Berryer. Puis il avait la conviction de l'innocence des accusés, ce qui est un des plus puissants véhicules de la parole. Voici les points principaux de sa défense rapportée en entier par les journaux du temps. D'abord il rétablit sous son vrai jour la vie de Michu. Ce fut un beau récit où sonnerent les plus grands sentiments et qui réveilla bien des sympathies. En se voyant réhabilité par une voix éloquente, il y eut un moment où des pleurs sortirent des yeux jaunes de Michu et coulerent sur son terrible visage. Il apparut alors ce qu'il était réellement : un homme simple et rusé comme un enfant, mais un homme dont la vie n'avait eu qu'une pensée. Il fut soudain expliqué, surtout par ses pleurs qui produisirent un grand effet sur le jury. L'habile défenseur saisit ce mouvement d'intérêt pour entrer dans la discussion des charges.

— Où est le corps du délit ? où est le sénateur ? demanda-t-il. Vous nous accusez de l'avoir claquemuré, scellé même avec des pierres et du plâtre ! Mais alors, nous savons seuls où il est, et comme vous nous tenez en prison depuis vingt-trois jours, il est mort faute d'aliments. Nous sommes des meurtriers, et vous ne nous avez pas accusés de meurtre. Mais s'il vit, nous avons des complices ; si nous avions des complices et si le sénateur est vivant, ne le ferions-nous donc point paraître ? Les intentions que vous nous supposez, une fois manquées, aggraverions-nous inutilement notre position ? Nous pourrions nous faire pardonner, par notre repentir, une vengeance manquée ; et nous persisterions à détenir un homme de qui nous ne pouvons rien obtenir ? N'est-ce pas absurde ? Remportez votre plâtre, son effet est manqué, dit-il à l accusateur public, car nous sommes ou d'imbéciles criminels, ce que vous ne croyez pas, ou des innocents victimes de circonstances inexplicables pour nous comme pour vous ! Vous devez bien plutôt chercher la masse de papiers qui s'est brûlée chez le sénateur et qui révelent des intérêts plus violents que les vôtres, et qui vous rendraient compte de son enlèvement. Il entra dans ces hypothèses avec une habileté merveilleuse. Il insista sur la moralité des témoins à décharge dont la foi religieuse était vive, qui croyaient à un avenir, à des peines éternelles. Il fut sublime en cet endroit et sut émouvoir profondément. — Eh quoi ! dit-il, ces criminels dînent tranquillement en apprenant par leur cousine l'enlevement du sénateur, quand l'officier de gendarmerie leur suggere les moyens de tout finir, ils se refusent à rendre le sénateur, ils ne savent ce qu'on leur veut ! Il fit alors pressentir une affaire mystérieuse dont la clef se trouvait dans les mains du temps, qui dévoilerait cette injuste accusation. Une fois sur ce terrain, il eut l audacieuse et ingénieuse adresse de se supposer juré, il raconta sa délibération avec ses collègues, il se représenta comme tellement malheureux, si, ayant été cause de condamnations cruelles, l'erreur venait à être reconnue, il peignit si bien ses remords, et revint sur les doutes que le plaidoyer lui donnerait avec tant de force, qu'il laissa les jurés dans une horrible anxiété.

Les jurés n'étaient pas encore blasés sur ces sortes d'allocutions, elles eurent alors le charme des choses neuves, et le jury fut ébranlé. Apres le chaud plaidoyer de M. de Grandville, les jurés eurent à entendre le fin et spécieux procureur qui multiplia les considérations, fit ressortir toutes les parties ténébreuses du proces et le rendit inexplicable. Il s'y prit de maniere à frapper l'esprit et la raison comme M. de Grandville avait attaqué le cœur et l'imagination. Enfin, il sut entortiller les jurés avec une conviction si sérieuse, que l'accusateur public vit son échafaudage en pièces. Ce fut si clair que l avocat de MM. d Hauteserre et de Gothard s'en remit à la prudence des jurés, en trouvant l'accusation abandonnée à leur égard. L'accusateur demanda de remettre au lendemain pour sa réplique. En vain, Bordin, qui voyait un acquittement dans les yeux des jurés s'ils délibéraient sur le coup de ses plaidoiries, s'opposa-t-il, par des motifs de droit et de fait, à ce qu'une nuit de plus jetat ses anxiétés au cœur de ses innocents clients ; la cour délibéra.

— L'intérêt de la société me semble égal à celui des accusés, dit le président. La cour manquerait à toutes les notions d'équité si elle refusait une pareille demande à la défense, elle doit donc l'accorder à l'accusation.

— Tout est heur et malheur, dit Bordin en regardant ses clients. Acquittés ce soir vous pouvez être condamnés demain.

— Dans tous les cas, dit l aîné des Simeuse, nous ne pouvons que vous admirer.

Mademoiselle de Cinq-Cygne avait des larmes aux yeux. Après les doutes exprimés par les défenseurs, elle ne croyait pas à un pareil succès. On la félicitait, et chacun vint lui promettre l'acquittement de ses cousins. Mais cette affaire allait avoir le coup de théâtre le plus éclatant, le plus sinistre et le plus imprévu qui jamais ait changé la face d'un procès criminel.

A cinq heures du matin, le lendemain de la plaidoirie de M. de Grandville, le sénateur fut trouvé sur le grand chemin de Troyes, délivré de ses fers pendant son sommeil par des libérateurs inconnus, allant à Troyes, ignorant le procès, ne sachant pas le retentissement de son nom en Europe, et heureux de respirer l'air. L'homme qui servait de pivot à ce drame fut aussi stupéfait de ce qu'on lui apprit que ceux qui le rencontrèrent le furent de le voir. On lui donna la voiture d'un fermier, et il arriva rapidement à Troyes chez le préfet. Le préfet prévint aussitôt le directeur du jury, le commissaire du gouvernement et l'accusateur public, qui, d'après le récit que leur fit le comte de Gondreville, envoyèrent prendre Marthe au lit chez les Durieu, pendant que le directeur du jury motivait et décernait un mandat d'arrêt contre elle. Mademoiselle de Cinq-Cygne, qui n'était en liberté que sous caution, fut également arrachée à l'un des rares moments de sommeil qu'elle obtenait au milieu de ses constantes angoisses, et fut gardée à la préfecture pour y être interrogée. L'ordre de tenir les accusés sans communication possible même avec les avocats, fut envoyé au directeur de la prison. A dix heures, la foule assemblée apprit que l'audience était remise à une heure après-midi.

Ce changement, qui coïncidait avec la nouvelle de la délivrance du sénateur, l'arrestation de Marthe, celle de mademoiselle de Cinq-Cygne et la défense de communiquer avec les accusés, portèrent la terreur à l'hôtel de Chargebœuf. Toute la ville et les curieux venus à Troyes pour assister au procès, les tachygraphes des journaux, le peuple même fut dans un émoi facile à comprendre. L'abbé Goujet vint sur les dix heures voir M., madame d'Hauteserre et les défenseurs. On déjeunait alors autant qu'on peut déjeuner en de semblables circonstances ; le curé prit Bordin et M. de Grandville à part, il leur communiqua la confidence de Marthe et le fragment de la lettre qu'elle avait reçue. Les deux défenseurs échangèrent un regard, après lequel Bordin dit au curé : — Pas un mot ! tout nous paraît perdu, faisons au moins bonne contenance.

Marthe n'était pas de force à résister au directeur du jury et à l'accusateur public réunis. D'ailleurs les preuves abondaient contre elle. Sur l'indication du sénateur, Lechesneau avait envoyé chercher la croûte de dessous du dernier pain apporté par Marthe, et qu'il avait laissé dans le caveau, ainsi que les bouteilles vides et plusieurs objets. Pendant les longues heures de sa captivité, Malin avait fait des conjectures sur sa situation et cherché les indices qui pouvaient le mettre sur la trace de ses ennemis, il communiqua naturellement ses observations au magistrat. La ferme de Michu, récemment bâtie, devait avoir un four neuf, les tuiles et les briques sur lesquelles reposait le pain offrant un dessin quelconque de joints, on pouvait avoir la preuve de la préparation de son pain dans ce four, en prenant l'empreinte de l'aire dont les rayures se retrouvaient sur cette croûte. Puis, les bouteilles, cachetées en cire verte, étaient sans doute pareilles aux bouteilles qui se trouvaient dans la cave de Michu. Ces subtiles remarques, dites au juge de paix qui alla faire les perquisitions en présence de Marthe, amenèrent les résultats prévus par le sénateur. Victime de la bonhomie apparente avec laquelle Lechesneau, l'accusateur public et le commissaire du gouvernement lui firent apercevoir que des aveux complets pouvaient seuls sauver la vie à son mari, au moment où elle fut terrassée par ces preuves évidentes, Marthe avoua que la cachette où le sénateur avait été mis n'était

connue que de Michu, de MM. de Simeuse et d'Hauteserre, et qu'elle avait apporté des vivres au sénateur, à trois reprises, pendant la nuit. Laurence, interrogée sur la circonstance de la cachette, fut forcée d'avouer que Michu l'avait découverte, et la lui avait montrée avant l'affaire pour y soustraire les gentilshommes aux recherches de la police.

Aussitôt ces interrogatoires terminés, le jury, les avocats furent avertis de la reprise de l'audience. A trois heures, le président ouvrit la séance en annonçant que les débats allaient recommencer sur de nouveaux éléments. Le président fit voir à Michu trois bouteilles de vin et lui demanda s'il les reconnaissait pour des bouteilles à lui en lui montrant la parité de la cire de deux bouteilles vides avec celle d'une bouteille pleine, prise dans la matinée à la ferme par le juge de paix, en présence de sa femme; Michu ne voulut pas les reconnaître pour siennes; mais ces nouvelles pièces à conviction furent appréciées par les jurés auxquels le président expliqua que les bouteilles vides venaient d'être trouvées dans le lieu où le sénateur avait été détenu. Chaque accusé fut interrogé relativement au caveau situé sous les ruines du monastère. Il fut acquis aux débats, après un nouveau témoignage de tous les témoins à charge et à décharge, que cette cachette, découverte par Michu, n'était connue que de lui, de Laurence et des quatre gentilshommes. On peut juger de l'effet produit sur l'audience et sur les jurés quand l'accusateur public annonça que ce caveau, connu seulement des accusés et de deux des témoins, avait servi de prison au sénateur. Marthe fut introduite. Son apparition causa les plus vives anxiétés dans l'auditoire et parmi les accusés. M de Grandville se leva pour s'opposer à l'audition de la femme témoignant contre le mari. L'accusateur public fit observer que, d'après ses propres aveux, Marthe était complice du délit : elle n'avait ni à prêter serment, ni à témoigner, elle devait être entendue seulement dans l'intérêt de la vérité.

— Nous n'avons d'ailleurs qu'à donner lecture de son interrogatoire devant le directeur du jury, dit le président, qui fit lire par le greffier le procès-verbal dressé le matin.



Le président fut obligé de faire garder les portes par des piquets de soldats. — PAGE 37.

— Confirmez-vous ces aveux? dit le président.

Michu regarda sa femme, et Marthe, qui comprit son erreur, tomba complétement évanouie. On peut dire sans exagération que la foudre éclatait sur le banc des accusés et sur leurs défenseurs.

— Je n'ai jamais écrit de ma prison à ma femme, et je n'y connais aucun des employés, dit Michu.

Bordin lui passa les fragments de la lettre, Michu n'eut qu'à y jeter un coup d'œil. — Mon écriture a été imitée! s'écria-t-il.

La dénégation est votre dernière ressource, dit l'accusateur public.

On introduisit alors le sénateur avec les cérémonies prescrites pour sa réception. Son entrée fut un coup de théâtre. Malin, nommé par les magistrats comte de Gondreville sans pitié pour les anciens propriétaires de cette belle demeure, regarda, sur l'invitation du président, les accusés avec la plus grande attention et pendant longtemps. Il reconnut que les vêtements de ses ravisseurs étaient bien exactement ceux des gentilshommes; mais il déclara que le trouble de ses sens au moment de son enlèvement l'empêchait de pouvoir affirmer que les accusés fussent les coupables.

— Il y a plus, dit-il, ma conviction est que ces quatre messieurs n'y sont pour rien. Les mains qui m'ont bandé les yeux dans la forêt étaient grossières. Aussi, dit Malin en regardant Michu, croirais-je plutôt volontiers que mon ancien régisseur s'est chargé de ce soin; mais je prie MM. les jurés de bien peser ma déposition. Mes soupçons à cet égard sont très-légers, et je n'ai pas la moindre certitude. Voici pourquoi. Les deux hommes qui se sont emparés de moi m'ont mis à cheval, en croupe derrière celui qui m'avait bandé les yeux, et dont les cheveux étaient roux comme ceux de l'accusé Michu. Quelque singulière que soit mon observation, je dois en parler, car elle fait la base d'une conviction favorable à l'accusé, que je prie de ne point s'en choquer. Attaché au dos d'un inconnu, j'ai dû, malgré la rapidité de la course, être affecté de son odeur. Or, je n'ai point reconnu celle particulière à Michu. Quant à la personne qui m'a, par trois fois, apporté des vivres, je suis certain que cette personne est Marthe, la femme de Michu. La première fois, je l'ai reconnue à une bague que lui a donnée mademoiselle de Cinq-Cygne, et qu'elle n'avait pas songé à ôter. La justice et MM. les jurés apprécieront les contradictions qui se rencontrent dans ces faits, et que je ne m'explique point encore.

Des murmures favorables et d'unanimes approbations accueillirent la déposition de Malin. Bordin sollicita de la cour la permission d'adresser quelques demandes à ce précieux témoin.

— Monsieur le sénateur croit donc que sa séquestration tient à d'autres causes que les intérêts supposés par l'accusation aux accusés?

— Certes! dit le sénateur; mais j'ignore ces motifs, car je déclare que, pendant mes vingt jours de captivité, je n'ai vu personne.

— Croyez-vous, dit alors l'accusateur public, que votre château de Gondreville pût contenir des renseignements, des titres ou des valeurs qui pussent y nécessiter une perquisition de MM. de Simeuse?

— Je ne le pense pas, dit Malin. Je crois ces messieurs incapables, dans ce cas, de s'en mettre en possession par violence. Ils n'auraient eu qu'à me les réclamer pour les obtenir.

— Monsieur le sénateur n'a-t-il pas fait brûler des papiers dans son parc? dit brusquement M. de Grandville.

Le sénateur regarda Grévin. Après avoir rapidement échangé un fin coup d'œil avec le notaire et qui fut saisi par Bordin, il répondit ne point avoir brûlé de papiers. L'accusateur public lui ayant demandé des renseignements sur le guet-apens dont il avait failli être la victime dans le parc, et s'il ne s'était pas mépris sur la position du fusil, le sénateur dit que Michu se trouvait alors au guet sur un arbre. Cette réponse, d'accord avec le témoignage de Grévin, produisit une vive impression. Les gentilshommes demeurèrent impassibles pendant la déposition de leur ennemi, qui les accablait de sa générosité. Laurence souffrait la plus horrible agonie; et, de moments en moments, le marquis de Chargebœuf le retenait par le bras. Le comte de Gondreville

se retira en saluant les quatre gentilshommes, qui ne lui rendirent pas son salut. Cette petite chose indigna les jurés.

— Ils sont perdus, dit Bordin à l'oreille du marquis.

— Hélas ! toujours par la fierté de leurs sentiments, répondit M. de Chargebœuf.

— Notre tâche est devenue trop facile, messieurs, dit l'accusateur public en se levant et regardant les jurés.

Il expliqua l'emploi des deux sacs de plâtre par le scellement de la broche de fer nécessaire pour accrocher le cadenas qui maintenait la barre avec laquelle la porte du caveau était fermée, et dont la description se trouvait au procès-verbal fait le matin par Pigoult. Il prouva facilement que les accusés seuls connaissaient l'existence du caveau. Il mit en évidence les mensonges de la défense, il en pulvérisa tous les arguments sous les nouvelles preuves arrivées si miraculeusement. En 1806, on était encore trop près de l'Être suprême de 1793 pour parler de la justice divine, il fit donc grâce aux jurés de l'intervention du ciel. Enfin il dit que la justice aurait l'œil sur les complices inconnus qui avaient délivré le sénateur, et il s'assit en attendant avec confiance le verdict.

Les jurés crurent à un mystère; mais ils étaient tous persuadés que ce mystère venait des accusés, qui se taisaient dans un intérêt privé de la plus haute importance.

M. de Grandville, pour qui une machination quelconque devenait évidente, se leva; mais il parut accablé, quoiqu'il le fût moins des nouveaux témoignages survenus que de la manifeste conviction des jurés. Il surpassa peut-être sa plaidoirie de la veille. Ce second plaidoyer fut plus logique et plus serré peut-être que le premier. Mais il sentit sa chaleur repoussée par la froideur du jury : il parlait inutilement, et il le voyait! Situation horrible et glaciale. Il fit remarquer combien la délivrance du sénateur, opérée comme par magie, et bien certainement sans le secours d'aucun des accusés, ni de Marthe, corroborait ses premiers raisonnements. Assurément hier, les accusés pouvaient croire à leur acquittement; et s'ils étaient, comme l'accusation le suppose, maîtres de détenir ou de relâcher le sénateur, ils ne l'eussent délivré qu'après le jugement. Il essaya de faire comprendre que des ennemis cachés dans l'ombre pouvaient seuls avoir porté ce coup.

Chose étrange! M. de Grandville ne jeta le trouble que dans la conscience de l'accusateur public et dans celle des magistrats, car les jurés l'écoutaient par devoir. L'audience elle-même, toujours si favorable aux accusés, était convaincue de leur culpabilité. Il y a une atmosphère des idées. Dans une cour de justice, les idées de la foule pèsent sur les juges, sur les jurés, et réciproquement. En voyant cette disposition des esprits qui se reconnaît ou se sent, le défenseur arriva dans ses dernières paroles à une sorte d'exaltation fébrile causée par sa conviction.

— Au nom des accusés, je vous pardonne d'avance une fatale erreur que rien ne dissipera! s'écria-t-il. Nous sommes tous le jouet d'une puissance inconnue et machiavélique. Marthe Michu est victime d'une odieuse perfidie, et la société s'en apercevra quand les malheurs seront irréparables.

Bordin s'arma de la déposition du sénateur pour demander l'acquittement des gentilshommes.

Le président résuma les débats avec d'autant plus d'impartialité que les jurés étaient visiblement convaincus. Il fit même pencher la balance en faveur des accusés en appuyant sur la déposition du sénateur. Cette gracieuseté ne compromettait point le succès de l'accusation. A onze heures du soir, d'après les différentes réponses du chef du jury, la cour condamna Michu à la peine de mort, MM. de Simeuse à vingt-quatre ans, et les deux d'Hauteserre à dix ans de travaux forcés. Gothard fut acquitté. Toute la salle voulut voir l'attitude des cinq coupables dans le moment suprême, où, amenés, libres, devant la cour, ils entendraient leur condamnation. Les quatre gentilshommes regardèrent Laurence, qui leur jeta d'un œil sec le regard enflammé des martyrs.

— Elle pleurerait si nous étions acquittés, dit le cadet des Simeuse à son frère.

Jamais accusés n'opposèrent des fronts plus sereins ni une contenance plus digne à une injuste condamnation que ces cinq victimes d'un horrible complot.

— Notre défenseur vous a pardonné ! dit l'aîné des Simeuse en s'adressant à la cour.

Madame d'Hauteserre tomba malade et resta pendant trois mois au lit à l'hôtel de Chargebœuf. Le bonhomme d'Hauteserre retourna paisiblement à Cinq-Cygne; mais, rongé par une de ces douleurs de vieillard qui n'ont aucune des distractions de la jeunesse, il eut souvent des moments d'absence qui prouvaient au curé que ce pauvre père était toujours au lendemain du fatal arrêt. On n'eut pas à juger la belle Marthe, elle mourut en prison, vingt jours après la condamnation de son mari, recommandant son fils à Laurence, entre les bras de laquelle elle expira. Une fois le jugement connu, des événements politiques de la plus haute importance étouffèrent le souvenir de ce procès, dont il ne fut plus question. La société procède comme l'Océan, elle reprend son niveau, son allure après un désastre, et en efface la trace par le mouvement de ses intérêts dévorants.

Sans sa fermeté d'âme et sa conviction de l'innocence de ses cousins, Laurence aurait succombé; mais elle donna de nouvelles preuves de la grandeur de son caractère, elle étonna M. de Grandville et Bordin par l'apparente sérénité que les malheurs extrêmes impriment aux belles âmes. Elle veillait et soignait madame d'Hauteserre, et allait tous les jours deux heures à la prison. Elle dit qu'elle épouserait un de ses cousins quand ils seraient au bagne.

— Au bagne! s'écria Bordin. Mais, mademoiselle, ne pensons plus qu'à demander leur grâce à l'empereur.

— Leur grâce, et à un Bonaparte? s'écria Laurence avec horreur.

Les lunettes du vieux digne procureur lui sautèrent du nez, il les saisit avant qu'elles ne tombassent, regarda la jeune personne, qui maintenant ressemblait à une femme; il comprit ce caractère dans toute son étendue, il prit le bras du marquis de Chargebœuf, et lui dit : — Monsieur le marquis, courons à Paris les sauver sans elle!

Un planton du général leur apporta des brevets de sous-lieutenants. — PAGE 44.

Le pourvoi de MM. de Simeuse, d'Hauteserre et de Michu, fut la première affaire que dut juger la cour de cassation. L'arrêt fut donc heureusement retardé par les cérémonies de l'installation de la cour.

Vers la fin du mois de septembre, après trois audiences prises par les plaidoiries et par le procureur général Merlin, qui porta lui-même la parole, le pourvoi fut rejeté. La cour impériale de Paris était instituée. M. de Grandville y avait été nommé substitut du procureur général, et le département de l'Aube se trouvant dans la juridiction de cette cour, il lui fut possible de faire au cœur de son ministère des démarches en faveur des condamnés; il fatigua Cambacérès, son protecteur; Bordin et M. de Chargebœuf vinrent, le lendemain matin de l'arrêt, dans son hôtel au Marais, où ils le trouvèrent dans la lune de miel de son mariage, car dans l'intervalle il s'était marié. Malgré tous les événements qui s'étaient accomplis dans l'existence de son ancien avocat, M. de Chargebœuf vit bien à l'affliction du jeune substitut qu'il restait fidèle à ses clients. Certains avocats, les artistes de la profession, font de leurs causes des maîtresses. Le cas est rare, ne vous y fiez pas. Dès que ses anciens clients et lui furent seuls dans son cabinet, M. de Grandville dit au marquis : — Je n'ai pas attendu votre visite, j'ai déjà même usé tout mon crédit. N'essayez pas de sauver Michu, vous n'auriez pas la grâce de MM. de Simeuse. Il faut une victime.

— Mon Dieu ! dit Bordin en montrant au jeune magistrat les trois pourvois en grâce, puis-je prendre sur moi de supprimer la demande de votre ancien client? jeter ce papier au feu, c'est lui couper la tête.

Il présenta le blanc-seing de Michu, M. de Grandville le prit et le regarda.

— Nous ne pouvons pas le supprimer; mais, sachez-le ! si vous demandez tout, vous n'obtiendrez rien.

— Avons-nous le temps de consulter Michu? dit Bordin.

— Oui. L'ordre d'exécution regarde le parquet du procureur général, et nous pouvons vous donner quelques jours. On tue les hommes, dit-il avec une sorte d'amertume, mais on y met des formes, surtout à Paris.

M. de Chargebœuf avait eu déjà chez le grand juge des renseignements qui donnaient un poids énorme à ces tristes paroles de M. de Grandville.

— Michu est innocent, je le sais, je le dis, reprit le magistrat; mais que peut-on seul contre tous? Et songez que mon rôle est de me taire aujourd'hui. Je dois faire dresser l'échafaud où mon ancien client sera décapité.

M. de Chargebœuf connaissait assez Laurence pour savoir qu'elle ne consentirait pas à sauver ses cousins aux dépens de Michu. Le marquis essaya donc une dernière tentative. Il avait fait demander une audience au ministre des relations extérieures, pour savoir s'il existait un moyen de salut dans la haute diplomatie. Il prit avec lui Bordin, qui connaissait le ministre et lui avait rendu quelques services. Les deux vieillards trouvèrent Talleyrand absorbé dans la contemplation de son feu, les pieds en avant, la tête appuyée sur sa main, le coude sur la table, le journal à terre. Le ministre venait de lire l'arrêt de la cour de cassation.

— Veuillez vous asseoir, monsieur le marquis, dit le ministre, et vous, Bordin, ajouta-t-il en lui indiquant une place devant lui à sa table, écrivez :

« Sire,

« Quatre gentilshommes innocents, déclarés coupables par le jury, « viennent de voir leur condamnation confirmée par votre cour de « cassation.

« Votre Majesté impériale ne peut plus que leur faire grâce. Ces « gentilshommes ne réclament cette grâce de votre auguste clémence « que pour avoir l'occasion d'utiliser leur mort en combattant sous « vos yeux, et se disent, de Votre Majesté impériale et royale... avec « respect, les... » etc.

— Il n'y a que les princes pour savoir obliger ainsi, dit le marquis de Chargebœuf, en prenant des mains de Bordin cette précieuse minute de la pétition à faire signer aux quatre gentilshommes, et pour laquelle il se promit d'obtenir d'augustes apostilles.

— La vie de vos parents, monsieur le marquis, dit le ministre, est remise au hasard des batailles; tâchez d'arriver le lendemain d'une victoire, ils seront sauvés !

Il prit la plume, il écrivit lui-même une lettre confidentielle à l'empereur, une de dix lignes au maréchal Duroc, puis il sonna, demanda à son secrétaire un passe-port diplomatique, et dit tranquillement au vieux procureur : — Quelle est votre opinion sérieuse sur ce procès?

— Ne savez-vous donc pas, monseigneur, qui nous a si bien entortillés?

— Je le présume, mais j'ai des raisons pour chercher une certitude, répondit le prince. Retournez à Troyes, amenez-moi la comtesse de Cinq-Cygne, demain, ici, à pareille heure, mais secrètement, passez chez madame de Talleyrand, que je préviendrai de votre visite. Si mademoiselle de Cinq-Cygne, qui sera placée de manière à voir l'homme que j'aurai debout devant moi, le reconnaît pour être venu chez elle dans le temps de la conspiration de MM. de Polignac et de Rivière, quoi que je dise, quoi qu'il réponde, pas un geste, pas un mot! Ne pensez d'ailleurs qu'à sauver MM. de Simeuse, n'allez pas vous embarrasser de votre mauvais drôle de garde-chasse.

— Un homme sublime, monseigneur ! s'écria Bordin.

— De l'enthousiasme? et chez vous, Bordin! cet homme est alors quelque chose. Notre souverain a prodigieusement d'amour-propre, monsieur le marquis, dit-il en changeant de conversation, il va me congédier pour pouvoir faire des folies sans contradiction. C'est un grand soldat qui sait changer les lois de l'espace et du temps; mais il ne saurait changer les hommes, et il voudrait les fondre à son usage. Maintenant, n'oubliez pas que la grâce de vos parents ne sera obtenue que par une seule personne... par mademoiselle de Cinq-Cygne.

Le marquis partit seul pour Troyes, et dit à Laurence l'état des choses. Laurence obtint du procureur impérial la permission de voir Michu, et le marquis l'accompagna jusqu'à la porte de la prison, où il l'attendit. Elle sortit les yeux baignés de larmes.

— Le pauvre homme, dit-elle, a essayé de se mettre à mes genoux pour me prier de ne plus songer à lui, sans penser qu'il avait les fers aux pieds ! Ah! marquis, je plaiderai sa cause. Oui, j'irai baiser la botte de leur empereur. Et si j'échoue, eh bien! cet homme vivra, par mes soins, éternellement dans notre famille. Présentez son pourvoi en grâce pour gagner du temps. Je veux avoir son portrait. Partons.

Le lendemain, quand le ministre apprit, par un signal convenu, que Laurence était à son poste, il sonna, son huissier vint et reçut l'ordre de laisser entrer M. Corentin.

— Mon cher, vous êtes un habile homme, lui dit Talleyrand, et je veux vous employer

— Monseigneur...

— Écoutez. En servant Fouché, vous aurez de l'argent et jamais d'honneur ni de position avouable; mais en me servant toujours comme vous venez de le faire à Berlin, vous aurez de la considération.

— Monseigneur est bien bon...

— Vous avez déployé du génie dans votre dernière affaire à Gondreville...

— De quoi monseigneur parle-t-il? dit Corentin en prenant un air ni trop froid, ni trop surpris.

— Monsieur, répondit sèchement le ministre, vous n'arriverez à rien, vous craignez..

— Quoi, monseigneur?

— La mort! dit le ministre de sa belle voix profonde et creuse. Adieu, mon cher.

— C'est lui, dit le marquis de Chargebœuf en entrant; nous avons failli tuer la comtesse, elle étouffe!

— Il n'y a que lui capable de jouer de pareils tours, répondit le ministre. Monsieur, vous êtes en danger de ne pas réussir, reprit le prince. Prenez ostensiblement la route de Strasbourg, je vais vous envoyer en blanc de doubles passe-ports. Ayez des Sosies, changez de route habilement et surtout de voiture, laissez arrêter à Strasbourg vos Sosies à votre place, gagnez la Prusse par la Suisse et par la Bavière. Pas un mot, et de la prudence. Vous avez la police contre vous, et vous ne savez pas ce que c'est que la police !...

Mademoiselle de Cinq-Cygne offrit à Robert Lefebvre une somme suffisante pour le déterminer à venir à Troyes faire le portrait de Michu, et M. de Grandville promit à ce peintre, alors célèbre, toutes les facilités possibles. M. de Chargebœuf partit dans son vieux berlingot avec Laurence et avec un domestique qui parlait allemand. Mais, vers Nancy, il rejoignit Gothard et mademoiselle Goujet, qui les avaient précédés dans une excellente calèche, il leur prit cette calèche et leur donna le berlingot. Le ministre avait raison A Strasbourg, le commissaire général de police refusa de viser le passe-port des voyageurs, en leur opposant des ordres absolus. En ce moment même, le marquis et Laurence sortaient de France, par Besançon, avec les passe-ports diplomatiques. Laurence traversa la Suisse dans les premiers jours du mois d'octobre, sans accorder la moindre attention à ces magnifiques pays. Elle était au fond de la calèche, dans l'engourdissement où tombe le criminel quand il sait l'heure de son supplice. Toute la nature se couvre alors d'une vapeur bouillante, et les choses les plus vulgaires prennent une tournure fantastique. Cette pensée : « Si je ne réussis pas, ils se tuent, » retombait sur son âme comme, dans le supplice de la roue, tombait jadis la barre du bourreau sur les membres du patient. Elle se sentait de plus en plus brisée, elle perdait toute son énergie dans l'attente du cruel moment, décisif et rapide, où elle se trouverait face à face avec l'homme de qui dépendait le sort des quatre gentilshommes. Elle avait pris le parti de se laisser aller à son affaissement pour ne pas dépenser inutilement son énergie. Incapable de comprendre ce calcul des âmes fortes, et qui se traduit diversement à l'extérieur, car, dans ces attentes suprêmes, certains esprits supérieurs s'abandonnent à une gaieté surprenante, le marquis avait peur de ne pas amener Laurence

vivante jusqu'à cette rencontre solennelle, seulement pour eux, mais qui, certes, dépassait les proportions ordinaires de la vie privée. Pour Laurence, s'humilier devant cet homme, objet de sa haine et de son mépris, emportait la mort de tous ses sentiments généreux.

— Après cela, dit-elle, la Laurence qui survivra ne ressemblera plus à celle qui va périr.

Néanmoins, il fut bien difficile aux deux voyageurs de ne pas apercevoir l'immense mouvement d'hommes et de choses dans lequel ils entrèrent, une fois en Prusse. La campagne d'Iéna était commencée. Laurence et le marquis voyaient les magnifiques divisions de l'armée française, s'allongeant et paradant comme aux Tuileries. Dans ces déploiements de la splendeur militaire, qui ne peuvent se dépeindre qu'avec les mots et les images de la Bible, l'homme qui animait ces masses prit des proportions gigantesques dans l'imagination de Laurence. Bientôt, les mots de victoire retentirent à son oreille. Les armées impériales venaient de remporter deux avantages signalés. Le prince de Prusse avait été tué la veille du jour où les deux voyageurs arrivèrent à Saalfeld, tâchant de rejoindre Napoléon, qui allait avec la rapidité de la foudre. Enfin, le 13 octobre, date de mauvais augure, mademoiselle de Cinq-Cygne longeait une rivière au milieu des corps de la grande armée, ne voyant que confusion, renvoyée d'un village à l'autre, et de division en division, épouvantée de se voir seule avec un vieillard, ballottée dans un océan de cent cinquante mille hommes, qui en visaient cent cinquante mille autres. Fatiguée de toujours apercevoir cette rivière par-dessus les haies d'un chemin boueux qu'elle suivait sur une colline, elle en demanda le nom à un soldat.

— C'est la Saale, dit-il en lui montrant l'armée prussienne groupée par grandes masses de l'autre côté de ce cours d'eau.

La nuit venait, Laurence voyait s'allumer des feux et briller des armes. Le vieux marquis, dont l'intrépidité fut chevaleresque, conduisait lui-même, à côté de son nouveau domestique, deux bons chevaux achetés la veille. Le vieillard savait bien qu'il ne trouverait ni postillons, ni chevaux, en arrivant sur un champ de bataille. Tout à coup l'audacieuse calèche, objet de l'étonnement de tous les soldats, fut arrêtée par un gendarme de la gendarmerie de l'armée, qui vint à bride abattue sur le marquis, en lui criant : — Qui êtes-vous ? où allez-vous? que demandez-vous?

— L'empereur, dit le marquis de Chargebœuf, j'ai une dépêche importante des ministres pour le grand-maréchal Duroc.

— Eh bien ! vous ne pouvez pas rester là, dit le gendarme.

Mademoiselle de Cinq-Cygne et le marquis furent d'autant plus obligés de rester là, que le jour allait cesser.

— Où sommes-nous? dit mademoiselle de Cinq-Cygne en arrêtant deux officiers qu'elle vit venir, et dont l'uniforme était caché par des surtouts en drap.

— Vous êtes en avant de l'avant-garde de l'armée française, madame, lui répondit un des deux officiers. Vous ne pouvez même rester ici, car si l'ennemi faisait un mouvement et que l'artillerie jouât, vous seriez entre deux feux.

— Ah ! dit-elle d'un air indifférent.

Sur ce *ah!* l'autre officier dit : — Comment cette femme se trouve-t-elle là ?

— Nous attendons, répondit-elle, un gendarme qui est allé prévenir M. Duroc, en qui nous trouverons un protecteur pour pouvoir parler à l'empereur.

— Parler à l'empereur !... dit le premier officier. Y pensez-vous? à la veille d'une bataille décisive.

— Ah ! vous avez raison, dit-elle, je ne dois lui parler qu'après-demain, la victoire le rendra doux.

Les deux officiers allèrent se placer à vingt pas de distance, sur leurs chevaux immobiles. La calèche fut alors entourée par un escadron de généraux, de maréchaux, d'officiers, tous extrêmement brillants, et qui respectèrent la voiture, précisément parce qu'elle était là.

— Mon Dieu! dit le marquis à mademoiselle de Cinq-Cygne, j'ai peur que nous n'ayons parlé à l'empereur.

— L'Empereur, dit un colonel général, mais le voilà !

Laurence aperçut alors à quelques pas, en avant et seul, celui qui s'était écrié : « Comment cette femme se trouve-t-elle là? » L'un des deux officiers, l'empereur enfin, vêtu de sa célèbre redingote mise par-dessus un uniforme vert, était sur un cheval blanc richement caparaçonné. Il examinait, avec une lorgnette, l'armée prussienne au delà de la Saale. Laurence comprit alors pourquoi la calèche restait là, et pourquoi l'escorte de l'empereur la respectait. Elle fut saisie d'un mouvement convulsif, l'heure était arrivée. Elle entendit alors le bruit sourd de plusieurs masses d'hommes et de leurs armes s'établissant au pas accéléré sur ce plateau. Les batteries semblaient avoir un langage, les caissons retentissaient et l'airain petillait.

— Le maréchal Lannes prendra position avec tout son corps en avant, le maréchal Lefebvre et la garde occuperont ce sommet, dit l'autre officier, qui était le major général Berthier.

L'empereur descendit. Au premier mouvement qu'il fit, on s'empressa de venir tenir son cheval. Laurence était stupide d'étonnement, elle ne croyait pas à tant de simplicité.

— Je passerai la nuit sur ce plateau, dit l'empereur.

En ce moment le grand maréchal Duroc, que le gendarme avait enfin trouvé, vint au marquis de Chargebœuf et lui demanda la raison de son arrivée; le marquis lui répondit qu'une lettre écrite par le ministre des relations extérieures lui dirait combien il était urgent qu'ils obtinssent, mademoiselle de Cinq-Cygne et lui, une audience de l'empereur.

— Sa Majesté va dîner sans doute à son bivac, dit Duroc en prenant la lettre, et quand j'aurai vu ce dont il s'agit, je vous ferai savoir si cela se peut. — Brigadier, dit-il au gendarme, accompagnez cette voiture et menez-là près de la cabane en arrière.

M. de Chargebœuf suivit le gendarme, et arrêta sa voiture derrière une misérable chaumière bâtie en bois et en terre, entourée de quelques arbres fruitiers, et gardée par des piquets d'infanterie et de cavalerie. On peut dire que la majesté de la guerre éclatait là dans toute sa splendeur. De ce sommet, les lignes des deux armées se voyaient éclairées par la lune. Après une heure d'attente, remplie par le mouvement perpétuel d'aides de camp partant et revenant, Duroc vint chercher mademoiselle de Cinq-Cygne et le marquis de Chargebœuf; il les fit entrer dans la chaumière, dont le plancher était en terre battue comme les aires de grange. Devant une table desservie et devant un feu de bois vert qui fumait, Napoléon était assis sur une chaise grossière. Ses bottes, pleines de boue, attestaient ses courses à travers champs. Il avait ôté sa fameuse redingote; son célèbre uniforme vert, traversé par son grand cordon rouge, rehaussé par le dessous blanc de sa culotte de casimir et de son gilet, faisait admirablement bien valoir sa figure césarienne et terrible. Il avait la main sur une carte dépliée, placée sur ses genoux. Berthier se tenait debout dans son brillant costume de vice-connétable de l'Empire. Constant, le valet de chambre, présentait à l'empereur son café sur un plateau.

— Que voulez-vous? dit-il avec une feinte brusquerie en traversant par le rayon de son regard la tête de Laurence. Vous ne craignez donc plus de me parler avant la bataille? De quoi s'agit-il?

— Sire, dit-elle en le regardant d'un œil non moins fixe, je suis mademoiselle de Cinq-Cygne.

— Eh bien? répondit-il d'une voix colère en se croyant bravé par ce regard.

— Ne comprenez-vous donc pas? je suis la comtesse de Cinq-Cygne, et je vous demande grâce, dit-elle en tombant à genoux et lui tendant le placet rédigé par Talleyrand, apostillé par l'impératrice, par Cambacérès et par Malin.

L'empereur releva gracieusement la suppliante en lui jetant un regard fin et lui dit : — Serez-vous sage enfin? Comprenez-vous ce que doit être l'Empire français?...

— Ah! je ne comprends en ce moment que l'empereur, dit-elle, vaincue par la bonhomie avec laquelle l'homme du destin avait dit ces paroles qui faisaient pressentir la grâce.

— Sont-ils innocents? demanda l'empereur.

— Tous, dit-elle avec enthousiasme.

— Tous? Non, le garde-chasse est un homme dangereux qui tuerait mon sénateur sans prendre votre avis...

— Oh! sire, dit-elle, si vous aviez un ami qui se fût dévoué pour vous, l'abandonneriez-vous? ne vous...

— Vous êtes une femme, dit-il avec une teinte de raillerie.

— Et vous un homme de fer! lui dit-elle avec une dureté qui lui plut.

— Cet homme a été condamné par la justice du pays, reprit-il.

— Mais il est innocent.

— Enfant!... dit-il. Il sortit, prit mademoiselle de Cinq-Cygne par la main et l'emmena sur le plateau. — Voici, dit-il avec son éloquence à lui qui changeait les lâches en braves, voici trois cent mille hommes, ils sont innocents, eux aussi! eh bien! demain, trente mille hommes seront morts, morts pour leur pays! Il y a chez les Prussiens, peut-être, un grand mécanicien, un idéologue, un génie, qui sera moissonné. De notre côté, nous perdrons certainement des grands hommes inconnus. Enfin, peut-être verrai-je mourir mon meilleur ami! Accuserai-je Dieu? Non. Je me tairai. Sachez, mademoiselle, qu'on doit mourir pour les lois de son pays, comme on meurt ici pour sa gloire, ajouta-t-il en la ramenant dans la cabane. — Allez, retournez en France, dit-il en regardant le marquis, mes ordres vous y suivront.

Laurence crut à une commutation de peine pour Michu, et, dans l'effusion de sa reconnaissance, elle plia le genou et baisa la main de l'empereur.

— Vous êtes monsieur de Chargebœuf? dit alors Napoléon en avisant le marquis.

— Oui, sire.

— Vous avez des enfants?

— Beaucoup d'enfants.

— Pourquoi ne me donneriez-vous pas un de vos petit-fils? Il serait un de mes pages...

— Ah! voilà le sous-lieutenant qui perce, pensa Laurence, il veut être payé de sa grâce.

Le marquis s'inclina sans répondre. Heureusement le général Rapp se précipita dans la cabane.

— Sire, la cavalerie de la garde et celle du grand-duc de Berg ne pourront pas rejoindre demain avant midi.

— N'importe, dit Napoléon en se tournant vers Berthier, il est des heures de grâce pour nous aussi, sachons en profiter.

Sur un signe de main, le marquis et Laurence se retirèrent et montèrent en voiture ; le brigadier les mit dans leur route et les conduisit jusqu'à un village où ils passèrent la nuit. Le lendemain, tous deux ils s'éloignèrent du champ de bataille au bruit de huit cents pièces de canon qui grondèrent pendant dix heures, et ils apprirent l'étonnante victoire d'Iéna. Huit jours après, ils entraient dans les faubourgs de Troyes. Un ordre du grand juge, transmis au procureur impérial près le tribunal de première instance de Troyes, ordonnait la mise en liberté sous caution des gentilshommes en attendant la décision de l'empereur et roi ; mais, en même temps, l'ordre pour l'exécution de Michu fut expédié par le parquet. Ces ordres étaient arrivés le matin même. Laurence se rendit alors à la prison, sur les deux heures, en habit de voyage. Elle obtint de rester auprès de Michu, à qui l'on faisait la triste cérémonie appelée la toilette ; le bon abbé Goujet, qui avait demandé à l'accompagner jusqu'à l'échafaud, venait de donner l'absolution à cet homme qui se désolait de mourir dans l'incertitude sur le sort de ses maîtres; aussi quand Laurence se montra poussa-t-il un cri de joie.

— Je puis mourir, dit-il.

— Ils sont graciés, je ne sais à quelles conditions, répondit-elle; mais ils le sont, et j'ai tout tenté pour toi, mon ami, malgré leur avis. Je croyais t'avoir sauvé, mais l'empereur m'a trompée par gracieuseté de souverain.

— Il était écrit là-haut, dit Michu, que le chien de garde devait être tué à la même place que ses vieux maîtres !

La dernière heure se passa rapidement. Michu, au moment de partir, n'osait demander d'autre faveur que de baiser la main de mademoiselle de Cinq-Cygne, mais elle lui tendit ses joues et se laissa saintement embrasser par cette noble victime. Michu refusa de monter en charrette.

— Les innocents doivent aller à pied ! dit-il.

Il ne voulut pas que l'abbé Goujet lui donnât le bras, il marcha dignement et résolûment jusqu'à l'échafaud. Au moment de se coucher sur la planche, il dit à l'exécuteur, en le priant de rabattre sa redingote qui lui montait sur le cou : — Mon habit vous appartient, tâchez de ne pas l'entamer.

A peine les quatre gentilshommes eurent-ils le temps de voir mademoiselle de Cinq-Cygne. Un planton du général commandant la division militaire leur apporta des brevets de sous-lieutenants dans le même régiment de cavalerie, avec l'ordre de rejoindre aussitôt à Bayonne le dépôt de leur corps. Après des adieux déchirants, car ils eurent tous un pressentiment de l'avenir, mademoiselle de Cinq-Cygne rentra dans son château désert.

Les deux frères moururent ensemble sous les yeux de l'empereur, à Sommo-Sierra, l'un défendant l'autre, tous deux déjà chefs d'escadron. Leur dernier mot fut : — Laurence, *cy meurs!*

L'aîné des d'Hauteserre mourut colonel à l'attaque de la redoute de la Moskowa, où son frère prit sa place.

Adrien, nommé général de brigade à la bataille de Dresde, y fut grièvement blessé et put revenir se faire soigner à Cinq-Cygne. En essayant de sauver ce débris des quatre gentilshommes qu'elle avait vus un moment autour d'elle, la comtesse, alors âgée de trente-deux ans, l'épousa ; mais elle lui offrit un cœur flétri qu'il accepta : les gens qui aiment ne doutent de rien, ou doutent de tout.

La Restauration trouva Laurence sans enthousiasme, les Bourbons venaient trop tard pour elle ; néanmoins, elle n'eut pas à se plaindre : son mari, nommé pair de France avec le titre de marquis de Cinq-Cygne, devint lieutenant général en 1816, et fut récompensé par le cordon bleu des éminents services qu'il rendit alors.

Le fils de Michu, de qui Laurence prit soin comme de son propre enfant, fut reçu avocat en 1816. Après avoir exercé pendant deux ans sa profession, il fut nommé juge suppléant au tribunal d'Alençon, et de là passa procureur du roi au tribunal d'Arcis en 1827. Laurence, qui avait surveillé l'emploi des capitaux de Michu, remit à ce jeune homme une inscription de douze mille livres de rentes le jour de sa majorité ; plus tard, elle lui fit épouser la riche mademoiselle Girel de Troyes. Le marquis de Cinq-Cygne mourut en 1829 entre les bras de Laurence, de son père, de sa mère et de ses enfants, qui l'adoraient. Lors de sa mort, personne n'avait encore pénétré le secret de l'enlèvement du sénateur. Louis XVIII ne se refusa point à réparer les malheurs de cette affaire; mais il fut muet sur les causes de ce désastre avec la marquise de Cinq-Cygne, qui le crut alors complice de la catastrophe.

CONCLUSION.

Le feu marquis de Cinq-Cygne avait employé ses épargnes, ainsi que celles de son père et de sa mère, à l'acquisition d'un magnifique hôtel situé rue du Faubourg-du-Roule, et compris dans le majorat considérable institué pour l'entretien de sa pairie. La sordide économie du marquis et de ses parents, qui souvent affligeait Laurence, fut alors expliquée. Aussi, depuis cette acquisition, la marquise, qui vivait à sa terre en y thésaurisant pour ses enfants, passa-t-elle d'autant plus volontiers ses hivers à Paris, que sa fille Berthe et son fils Paul atteignaient à un âge où leur éducation exigeait les ressources de Paris. Madame de Cinq-Cygne alla peu dans le monde. Son mari ne pouvait ignorer les regrets qui habitaient le cœur de cette femme ; mais il déploya pour elle les délicatesses les plus ingénieuses, et mourut n'ayant aimé qu'elle au monde. Ce noble cœur, méconnu pendant quelque temps, mais à qui la généreuse fille des Cinq-Cygne rendit dans les dernières années autant d'amour qu'elle en recevait, ce mari fut enfin complétement heureux. Laurence vivait surtout par les joies de la famille. Nulle femme de Paris ne fut plus chérie de ses amis, ni plus respectée. Aller chez elle est un honneur. Douce, indulgente, spirituelle, simple surtout, elle plaît aux âmes d'élite, elle les attire, malgré son attitude empreinte de douleur; mais chacun semble protéger cette femme si forte, et ce sentiment de protection secrète explique peut-être l'attrait de son amitié. Sa vie, si douloureuse pendant sa jeunesse, est belle et sereine vers le soir. On connaît ses souffrances. Personne n'a jamais demandé quel est l'original du portrait de Robert Lefebvre, qui depuis la mort du garde est le principal et funèbre ornement du salon. La physionomie de Laurence a la maturité des fruits venus difficilement. Une sorte de fierté religieuse orne aujourd'hui ce front éprouvé. Au moment où la marquise vint tenir maison, sa fortune, augmentée par la loi sur les indemnités, allait à deux cent mille livres de rentes, sans compter les traitements de son mari. Laurence avait hérité des onze cent mille francs laissés par les Simeuse. Dès lors, elle dépensa cent mille francs par an, et mit de côté le reste pour faire la dot de Berthe.

Berthe est le portrait vivant de sa mère, mais sans audace guerrière; c'est sa mère fine, spirituelle : — « et plus femme, » dit Laurence avec mélancolie. La marquise ne voulait pas marier sa fille avant qu'elle n'eût vingt ans. Les économies de la famille, sagement administrées par le vieux d'Hauteserre, et placées dans les fonds au moment où les rentes tombèrent, en 1830, formaient une dot d'environ quatre-vingt mille francs de rentes à Berthe, qui, en 1833, eut vingt ans.

Vers ce temps, la princesse de Cadignan, qui voulait marier son fils, le duc de Maufrigneuse, avait depuis quelques mois lié son fils avec la marquise de Cinq-Cygne. Georges de Maufrigneuse dînait trois fois par semaine chez la marquise, il accompagnait la mère et la fille aux Italiens, il caracolait au bois autour de leur calèche quand elles s'y promenaient. Il fut alors évident pour le monde du faubourg Saint-Germain que Georges aimait Berthe. Seulement personne ne pouvait savoir si madame de Cinq-Cygne avait le désir de faire sa fille duchesse en attendant qu'elle devînt princesse; ou si la princesse désirait pour son fils une si belle dot, si la célèbre Diane allait au-devant de la noblesse de province, ou si la noblesse de province était effrayée de la célébrité de madame de Cadignan, de ses goûts et de sa vie ruineuse. Dans le désir de ne point nuire à son fils, la princesse, devenue dévote, avait muré sa vie intime, et passait la belle saison à Genève dans une villa.

Un soir, madame la princesse de Cadignan avait chez elle la marquise d'Espard, et de Marsay, le président du conseil. Elle vit ce soir-là cet ancien amant pour la dernière fois; car il mourut l'année suivante. Rastignac, sous-secrétaire d'Etat, attaché au ministère de Marsay, deux ambassadeurs, deux orateurs célèbres restés à la Chambre des pairs, les vieux ducs de Lenoncourt et de Navarreins, le comte de Vandenesse et sa jeune femme, d'Arthez, s'y trouvaient et formaient un cercle assez bizarre dont la composition s'expliquera facilement : il s'agissait d'obtenir du premier ministre un laissez-passer pour le prince de Cadignan. De Marsay, qui ne voulait pas prendre sur lui cette responsabilité, venait dire à la princesse que l'affaire était entre bonnes mains. Un vieil homme politique devait leur apporter une solution pendant la soirée. On annonça la marquise et mademoiselle de Cinq-Cygne. Laurence, dont les principes étaient intraitables, fut non pas surprise, mais choquée, de voir les représentants les plus illustres de la légitimité, dans l'une et l'autre Chambre, causant avec le premier ministre de celui qu'elle n'appelait jamais que monseigneur le duc d'Orléans, l'écoutant et riant avec lui. De Marsay, comme les lampes près de s'éteindre, brillait d'un dernier éclat. Il oubliait là, volontiers, les soucis de la politique. La marquise de Cinq-Cygne accepta de Marsay, comme on dit que la cour d'Au-

triche acceptait alors M. de Saint-Aulaire : l'homme du monde fit passer le ministre. Mais elle se dressa comme si son siége eût été de fer rougi, quand elle entendit annoncer M. le comte de Gondreville.

— Adieu, madame, dit-elle à la princesse d'un ton sec.

Elle sortit avec Berthe en calculant la direction de ses pas, de manière à ne pas rencontrer cet homme fatal.

— Vous avez peut-être fait manquer le mariage de Georges, dit à voix basse la princesse à de Marsay.

L'ancien clerc venu d'Arcis, l'ancien représentant du peuple, l'ancien thermidorien, l'ancien tribun, l'ancien conseiller d'État, l'ancien comte de l'Empire et sénateur, l'ancien pair de Louis XVIII, le nouveau pair de Juillet, fit une révérence servile à la belle princesse de Cadignan.

— Ne tremblez plus, belle dame, nous ne faisons pas la guerre aux princes, dit-il en s'asseyant auprès d'elle.

Malin avait eu l'estime de Louis XVIII, à qui sa vieille expérience ne fut pas inutile. Il avait aidé beaucoup à renverser Decazes, et conseillé fortement le ministère Villèle. Reçu froidement par Charles X, il avait épousé les rancunes de Talleyrand. Il était alors en grande faveur sous le douzième gouvernement qu'il a l'avantage de servir depuis 1789, et qu'il desservira sans doute; mais depuis quinze mois, il avait rompu l'amitié qui, pendant trente-six ans, l'avait uni au plus célèbre de nos diplomates. Ce fut dans cette soirée qu'en parlant de ce grand diplomate il dit ce mot : — « Savez-vous la raison de son hostilité contre le duc de Bordeaux?... le prétendant est trop jeune... »

— Vous donnez-là, lui répondit Rastignac, un singulier conseil aux jeunes gens.

De Marsay, devenu très-songeur depuis le mot de la princesse, ne releva pas ces plaisanteries; il regardait sournoisement Gondreville, et attendait évidemment pour parler que le vieillard, qui se couchait de bonne heure, fût parti. Tous ceux qui étaient là, témoins de la sortie de madame de Cinq-Cygne, dont les raisons étaient connues, imitèrent le silence de de Marsay. Gondreville, qui n'avait pas reconnu la marquise, ignorait les motifs de cette réserve générale; mais l'habitude des affaires, les mœurs politiques lui avaient donné du tact, il était homme d'esprit d'ailleurs, il crut que sa présence gênait, il partit. De Marsay, debout à la cheminée, contempla, de façon à laisser deviner de graves pensées, ce vieillard de soixante-dix ans qui s'en allait lentement.

— J'ai eu tort, madame, de ne pas vous avoir nommé mon négociateur, dit enfin le premier ministre en entendant le roulement de la voiture. Mais je vais racheter ma faute et vous donner les moyens de faire votre paix avec les Cinq-Cygne. Voici plus de trente ans que la chose a eu lieu; c'est aussi vieux que la mort d'Henri IV, qui certes, entre nous, malgré le proverbe, est bien l'histoire la moins connue, comme beaucoup d'autres catastrophes historiques. Je vous jure, d'ailleurs, que si cette affaire ne concernait pas la marquise, elle n'en serait pas moins curieuse. Enfin, elle éclaircit un fameux passage de nos annales modernes, celui du Mont-Saint-Bernard. MM. les ambassadeurs y verront que, sous le rapport de la profondeur, nos hommes politiques d'aujourd'hui sont bien loin des Machiavels que les flots populaires ont élevés, en 1793, au-dessus des tempêtes, et dont quelques-uns ont *trouvé*, comme dit la romance, un *port*. Pour être aujourd'hui quelque chose en France, il faut avoir roulé dans les ouragans de ce temps-là.

— Mais il me semble, dit en souriant la princesse, que, sous ce rapport, votre état de choses n'a rien à désirer...

Un rire de bonne compagnie se joua sur toutes les lèvres, et de Marsay ne put s'empêcher de sourire. Les ambassadeurs parurent impatients, de Marsay fut pris par une quinte, et l'on fit silence.

Par une nuit de juin 1800, dit le premier ministre, vers trois heures du matin, au moment où le jour faisait pâlir les bougies, deux hommes, las de jouer à la bouillotte, ou qui n'y jouaient que pour occuper les autres, quittèrent le salon de l'hôtel des Relations extérieures, alors situé rue du Bac, et allèrent dans un boudoir. Ces deux hommes, dont un est mort, et dont l'autre a *un* pied dans la tombe, sont, chacun dans leur genre, aussi extraordinaires l'un que l'autre. Tous deux ont été prêtres, et tous deux ont abjuré; tous deux se sont mariés. L'un avait été simple oratorien, l'autre avait porté la mitre épiscopale. Le premier s'appelait Fouché, je ne vous dis pas le nom du second; mais tous deux étaient alors de simples citoyens français, très-peu simples. Quand on les vit allant dans le boudoir, les personnes qui se trouvaient encore là manifestèrent un peu de curiosité. Un troisième personnage les suivit. Quant à celui-là, qui se croyait beaucoup plus fort que les deux premiers, il avait nom Sieyès, et vous savez tous qu'il appartenait également à l'Eglise avant la Révolution. Celui qui marchait difficilement se trouvait alors ministre des relations extérieures, Fouché était ministre de la police générale. Sieyès avait abdiqué le consulat. Un petit homme, froid et sévère, quitta sa place et rejoignit ces trois hommes en disant à haute voix, devant quelqu'un de qui je tiens le mot : — « Je crains le brelan des prêtres. » Il était ministre de la guerre. Le mot de Carnot n'inquiéta point les deux consuls qui jouaient dans le salon. Cambacérès et Lebrun étaient alors à la merci de leurs ministres, infiniment plus forts qu'eux. Presque tous ces hommes d'Etat sont morts, on ne leur doit plus rien : ils appartiennent à l'histoire, et l'histoire de cette nuit a été terrible; je vous la dis, parce que moi seul la sais, parce que Louis XVIII ne l'a pas dite à la pauvre madame de Cinq-Cygne, et qu'il est indifférent au gouvernement actuel qu'elle le sache. Tous quatre, ils s'assirent. Le boiteux dut fermer la porte avant qu'on ne prononçât un mot, il poussa même, dit-on, un verrou. Il n'y a que les gens bien élevés qui aient de ces petites attentions. Les trois prêtres avaient les figures blêmes et impassibles que vous leur avez connues. Carnot seul offrait un visage coloré. Aussi le militaire parla-t-il le premier : — De quoi s'agit-il? — De la France, dut dire le prince, que j'admire comme un des hommes les plus extraordinaires de notre temps. — De la République, a certainement dit Fouché. — Du pouvoir, a dit probablement Sieyès.

Tous les assistants se regardaient. De Marsay avait, de la voix, du regard et du geste, admirablement peint les trois hommes.

— Les trois prêtres s'entendirent à merveille, reprit-il. Carnot regarda sans doute ses collègues et l'ex-consul d'un air assez digne. Je crois qu'il a dû se trouver abasourdi en dedans. — Croyez-vous au succès? lui demanda Sieyès. — On peut tout attendre de Bonaparte, répondit le ministre de la guerre, il a passé les Alpes heureusement. — En ce moment, dit le diplomate avec une lenteur calculée, il joue son tout. — Enfin, tranchons le mot, dit Fouché, que ferons-nous, si le premier consul est vaincu? Est-il possible de refaire une armée? Resterons-nous ses humbles serviteurs? — Il n'y a plus de république en ce moment, fit observer Sieyès, il est consul pour dix ans. — Il a plus de pouvoir que n'en avait Cromwell, ajouta l'évêque, et n'a pas voté la mort du roi. — Nous avons un maître, dit Fouché, le conserverons-nous s'il perd la bataille, ou reviendrons-nous à la république pure? — La France, répliqua sentencieusement Carnot, ne pourra résister qu'en revenant à l'énergie conventionnelle. — Je suis de l'avis de Carnot, dit Sieyès. Si Bonaparte revient défait, il faut l'achever; il nous en a trop dit depuis sept mois! — Il a l'armée, reprit Carnot d'un air penseur. — Nous aurons le peuple! s'écria Fouché. — Vous êtes prompt, monsieur! répliqua le grand seigneur de cette voix de basse-taille qu'il a conservée, et qui fit rentrer l'oratorien en lui-même. — Soyez franc, dit un ancien conventionnel en montrant sa tête, si Bonaparte est vainqueur, nous l'adorerons; vaincu, nous l'enterrerons! — Vous étiez là, Malin, reprit le maître de la maison sans s'émouvoir; vous serez des nôtres. Et il lui fit signe de s'asseoir. Ce fut à cette circonstance que ce personnage, conventionnel assez obscur, dut d'être ce que nous venons de voir qu'il est encore en ce moment. Malin fut discret, et les deux ministres lui furent fidèles; mais il fut aussi le pivot de la machine et l'âme de la machination. — Cet homme n'a point été vaincu! s'écria Carnot avec un accent de conviction, et il vient de surpasser Annibal. — En cas de malheur, voici le Directoire, reprit très-finement Sieyès, en faisant remarquer à chacun qu'ils étaient cinq. — Et, dit le ministre des affaires étrangères, nous sommes tous intéressés au maintien de la révolution française, nous avons tous trois jeté le froc aux orties; le général a voté la mort du roi. Quant à vous, dit-il à Malin, vous avez des biens d'émigrés. — Nous avons tous les mêmes intérêts, dit péremptoirement Sieyès, et nos intérêts sont d'accord avec celui de la patrie. — Chose rare, dit le diplomate en souriant. — Il faut agir, ajouta Fouché; la bataille se livre, et Mélas a des forces supérieures. Gênes est rendue, et Masséna a commis la faute de s'embarquer pour Antibes; il n'est donc pas certain qu'il puisse rejoindre Bonaparte, qui restera réduit à ses seules ressources. — Qui vous a dit cette nouvelle? demanda Carnot. — Elle est sûre, répondit Fouché. Vous aurez le courrier à l'heure de la Bourse.

— Ceux-là n'y faisaient point de façons, dit de Marsay en souriant et s'arrêtant un moment. — Or, ce n'est pas quand la nouvelle du désastre viendra, dit toujours Fouché, que nous pourrons organiser les clubs, réveiller le patriotisme et changer la Constitution. Notre 18 brumaire doit être prêt. — Laissons-le faire au ministre de la police, dit le diplomate, et défions-nous de Lucien. (Lucien Bonaparte était alors ministre de l'intérieur.) Je l'arrêterai bien, dit Fouché. — Messieurs, s'écria Sieyès, notre Directoire ne sera plus soumis à des mutations anarchiques. Nous organiserons un pouvoir oligarchique, un sénat à vie, une chambre élective qui sera dans nos mains; car sachons profiter des fautes du passé. — Avec ce système, j'aurai la paix, dit l'évêque. — Trouvez-moi un homme sûr pour correspondre avec Moreau, car l'armée d'Allemagne deviendra notre seule ressource! s'écria Carnot, qui était resté plongé dans une profonde méditation.

— En effet, reprit de Marsay après une pause, ces hommes avaient raison, messieurs! Ils ont été grands dans cette crise, et j'eusse fait comme eux.

— Messieurs, s'écria Sieyès d'un ton grave et solennel, dit de Marsay en reprenant son récit. — Ce mot : Messieurs! fut parfaitement compris : tous les regards exprimèrent une même foi, la même promesse, celle d'un silence absolu, d'une solidarité complète au cas où Bonaparte reviendrait triomphant. — Nous savons tous ce que nous

avons à faire, ajouta Fouché. Sieyès avait tout doucement dégagé le verrou, son oreille de prêtre l'avait bien servi. Lucien entra. — Bonne nouvelle, messieurs! un courrier apporte à madame Bonaparte un mot du premier consul : il a débuté par une victoire à Montebello. Les trois ministres se regardèrent. — Est-ce une bataille générale? demanda Carnot. — Non, un combat où Lannes s'est couvert de gloire. L'affaire a été sanglante. Attaqué avec dix mille hommes par dix-huit mille, il a été sauvé par une division envoyée à son secours. Ott est en fuite. Enfin la ligne d'opérations de Mélas est coupée. — De quand le combat? demanda Carnot. — Le 8, dit Lucien. — Nous sommes le 13, reprit le savant ministre; eh bien! selon toute apparence, les destinées de la France se jouent au moment où nous causons. (En effet, la bataille de Marengo commença le 14 juin, à l'aube.) — Quatre jours d'attente mortelle! dit Lucien. — Mortelle? reprit le ministre des relations extérieures froidement et d'un air interrogatif. — Quatre jours, dit Fouché. — Un témoin oculaire m'a certifié que les deux consuls n'apprirent ces détails qu'au moment où les six personnages rentrèrent au salon. Il était alors quatre heures du matin. Fouché partit le premier. Voici ce que fit, avec une infernale et sourde activité, ce génie ténébreux, profond, extraordinaire, peu connu, mais qui avait bien certainement un génie égal à celui de Philippe II, à celui de Tibère et de Borgia. Sa conduite, lors de l'affaire de Walcheren, a été celle d'un militaire consommé, d'un grand politique, d'un administrateur prévoyant. C'est le seul ministre que Napoléon ait eu. Vous savez qu'alors il a épouvanté Napoléon. Fouché, Masséna et le prince sont les trois plus grands hommes, les plus fortes têtes, comme diplomatie, guerre et gouvernement, que je connaisse; si Napoléon les avait franchement associés à son œuvre, il n'y aurait plus d'Europe, mais un vaste empire français. Fouché ne s'est détaché de Napoléon qu'en voyant Sieyès et le prince de Talleyrand mis de côté. Dans l'espace de trois jours, Fouché, tout en cachant la main qui remuait les cendres de ce foyer, organisa cette angoisse générale qui pesa sur toute la France, et ranima l'énergie républicaine de 1793. Comme il faut éclaircir ce coin obscur de notre histoire, je vous dirai que cette agitation, partie de lui qui tenait tous les fils de l'ancienne Montagne, produisit les complots républicains par lesquels la vie du premier consul fut menacée après sa victoire de Marengo. Ce fut la conscience qu'il avait du mal, dont il était l'auteur, qui lui donna la force de signaler à Bonaparte, malgré l'opinion contraire de celui-ci, les républicains comme plus mêlés que les royalistes à ces entreprises; Fouché connaissait admirablement les hommes; il compta sur Sieyès à cause de son ambition trompée, sur M. de Talleyrand parce qu'il était un grand seigneur, sur Carnot à cause de sa profonde honnêteté; mais il redoutait notre homme de ce soir, et voici comment il l'entortilla. Il n'était que Malin dans ce temps-là, Malin, le correspondant de Louis XVIII. Il fut forcé, par le ministre de la police, de rédiger les proclamations du gouvernement révolutionnaire, ses actes, ses arrêts, la mise hors la loi des factieux du 18 brumaire; et bien plus, ce fut ce complice malgré lui qui les fit imprimer au nombre d'exemplaires nécessaire et qui les tint prêts en ballots dans sa maison. L'imprimeur fut arrêté comme conspirateur, car on fit choix d'un imprimeur révolutionnaire, et la police ne le relâcha que deux mois après. Cet homme est mort en 1816, croyant à une conspiration montagnarde. Une des scènes les plus curieuses jouées par la police de Fouché est, sans contredit, celle que causa le premier courrier reçu par le plus célèbre banquier de cette époque, et qui annonça la perte de la bataille de Marengo. La fortune, si vous vous le rappelez, ne se déclara pour Napoléon que sur les sept heures du soir. A midi, l'agent envoyé sur le théâtre de la guerre par le roi de la finance d'alors regarda l'armée française comme anéantie et s'empressa de dépêcher un courrier. Le ministre de la police envoya chercher les afficheurs, les crieurs, et l'un de ses affidés arrivait avec un camion chargé des imprimés, quand le courrier du soir, qui avait fait une excessive diligence, répandit la nouvelle du triomphe qui rendit la France véritablement folle. Il y eut des pertes considérables à la Bourse. Mais le rassemblement des afficheurs et des crieurs qui devaient proclamer la mise hors la loi, la mort politique de Bonaparte, fut tenu en échec et attendit que l'on eût imprimé la proclamation et le placard où la victoire du premier consul était exaltée. Gondreville, sur qui toute la responsabilité du complot pouvait tomber, fut si effrayé, qu'il mit les ballots dans des charrettes et les mena nuitamment à Gondreville, où sans doute il enterra ces sinistres papiers dans les caves du château qu'il avait acheté sous le nom d'un homme... Il l'a fait nommer président d'une cour impériale, il avait nom... Marion! Puis il revint à Paris assez à temps pour complimenter le premier consul. Napoléon accourut, vous le savez, avec une effrayante célérité d'Italie en France, après la bataille de Marengo; mais il est certain, pour ceux qui connaissent à fond l'histoire secrète de ce temps, que sa promptitude eut pour but un message de Lucien. Le ministre de l'intérieur avait entrevu l'attitude du parti montagnard, et, sans savoir d'où soufflait le vent, il craignait l'orage. Incapable de soupçonner les trois ministres, il attribuait ce mouvement aux haines excitées par son frère au 18 brumaire, et à la ferme croyance où fut alors le reste des hommes de 1793 d'un échec irréparable en Italie. Les mots : Mort au tyran! criés à Saint-Cloud, retentissaient toujours aux oreilles de Lucien. La bataille de Marengo retint Napoléon sur les champs de la Lombardie jusqu'au 25 juin; il arriva le 2 juillet en France. Or, imaginez les figures des cinq conspirateurs, félicitant aux Tuileries le premier consul sur sa victoire. Fouché, dans le salon même, dit au tribun, car ce Malin que vous venez de voir a été un peu tribun, d'attendre encore, et que tout n'était pas fini. En effet, Bonaparte ne semblait pas à M. de Talleyrand et à Fouché aussi marié qu'ils l'étaient eux-mêmes à la Révolution, et ils l'y bouclèrent pour leur propre sûreté, par l'affaire du duc d'Enghien. L'exécution du prince tient, par des ramifications saisissables, à ce qui s'était tramé dans l'hôtel des relations extérieures pendant la campagne de Marengo. Certes, aujourd'hui, pour qui a connu des personnes bien informées, il est clair que Bonaparte fut joué comme un enfant par M. de Talleyrand et Fouché, qui voulurent le brouiller irrévocablement avec la maison de Bourbon, dont les ambassadeurs faisaient alors des tentatives auprès du premier consul.

— Talleyrand faisant son wisth chez madame de Luynes, dit alors un des personnages qui écoutaient, à trois heures du matin, tire sa montre, interrompt le jeu, et demande tout à coup, sans aucune transition, à ses trois partenaires, si le prince de Condé avait d'autre enfant que M. le duc d'Enghien. Une demande si saugrenue, dans la bouche de M. de Talleyrand, causa la plus grande surprise. — Pourquoi nous demandez-vous ce que vous savez si bien? lui dit-on. — C'est pour vous apprendre que la maison de Condé finit en ce moment. Or, M. de Talleyrand était à l'hôtel de Luynes depuis le commencement de la soirée, et savait sans doute que Bonaparte était dans l'impossibilité de faire grâce.

— Mais, dit Rastignac à de Marsay, je ne vois point dans tout ceci madame de Cinq-Cygne.

— Ah! vous étiez si jeune, mon cher, que j'oubliais la conclusion; vous savez l'affaire de l'enlèvement du comte de Gondreville, qui a été la cause de la mort des deux Simeuse et du frère aîné de d'Hauteserre, qui, par son mariage avec mademoiselle de Cinq-Cygne, devint comte et depuis marquis de Cinq-Cygne.

De Marsay, prié par plusieurs personnes à qui cette aventure était inconnue, raconta le procès, en disant que les cinq inconnus étaient des escogriffes de la police générale de l'Empire, chargés d'anéantir des ballots d'imprimés que le comte de Gondreville était venu précisément brûler, en croyant l'Empire affermi. — Je soupçonne Fouché, dit-il, d'y avoir fait chercher en même temps des preuves de la correspondance de Gondreville et de Louis XVIII, avec lequel il s'est toujours entendu, même pendant la Terreur. Mais, dans cette épouvantable affaire, il y a eu de la passion de la part de l'agent principal, qui vit encore, un de ces grands hommes subalternes qu'on ne remplace jamais, et qui s'est fait remarquer par des tours de force étonnants. Il paraît que mademoiselle de Cinq-Cygne l'avait maltraité quand il était venu pour arrêter les Simeuse. Ainsi, madame, vous avez le secret de l'affaire; vous pourrez l'expliquer à la marquise de Cinq-Cygne, et lui faire comprendre pourquoi Louis XVIII a gardé le silence.

Paris, janvier 1841.

PIERRE GRASSOU

AU LIEUTENANT-COLONEL D'ARTILLERIE PÉRIOLLAS,

Comme un témoignage de l'affectueuse estime de l'Auteur.

DE BALZAC.

Toutes les fois que vous êtes sérieusement allé voir l'exposition des ouvrages de sculpture et de peinture, comme elle a lieu depuis la Révolution de 1830, n'avez-vous pas été pris d'un sentiment d'inquiétude, d'ennui, de tristesse, à l'aspect des longues galeries encombrées? Depuis 1830, le Salon n'existe plus. Une seconde fois, le Louvre a été pris d'assaut par le peuple des artistes qui s'y est maintenu. En offrant autrefois l'élite des œuvres d'art, le Salon emportait les plus grands honneurs pour les créations qui y étaient exposées. Parmi les deux cents tableaux choisis, le public choisissait encore : une couronne était décernée au chef-d'œuvre par des mains inconnues. Il s'élevait des discussions passionnées à propos d'une toile. Les injures prodiguées à Delacroix, à Ingres, n'ont pas moins servi leur renommée que les éloges et le fanatisme de leurs adhérents. Aujourd'hui, ni la foule, ni la critique, ne se passionneront plus pour les produits de ce bazar. Obligées de faire le choix dont se chargeait autrefois le jury d'examen, leur attention se lasse à ce travail; et, quand il est achevé, l'exposition se ferme. Avant 1817, les tableaux admis ne dépassaient jamais les deux premières colonnes de la longue galerie où sont les œuvres des vieux maîtres, et cette année ils remplirent tout cet espace, au grand étonnement du public. Le genre historique, le genre proprement dit, les tableaux de chevalet, le paysage, les fleurs, les animaux, et l'aquarelle, ces huit spécialités ne sauraient offrir plus de vingt tableaux dignes des regards du public, qui ne peut accorder son attention à une plus grande quantité d'œuvres. Plus le nombre des artistes allait croissant, plus le jury d'admission devait se montrer difficile. Tout fut perdu dès que le Salon se continua dans la galerie. Le Salon devait rester un lieu déterminé, restreint, de proportions inflexibles, où chaque genre exposait ses chefs-d'œuvre. Une expérience de dix ans a prouvé la bonté de l'ancienne institution. Au lieu d'un tournoi, vous avez une émeute; au lieu d'une exposition glorieuse, vous avez un tumultueux bazar; au lieu du choix, vous avez la totalité. Qu'arrive-t-il? Le grand artiste y perd. Le *Café Turc*, les *Enfants à la fontaine*, le *Supplice des crochets*, et le *Joseph* de Decamps, eussent plus profité à sa gloire, tous quatre dans le grand salon, exposés avec les cent bons tableaux de cette année, que ses vingt toiles perdues parmi trois mille œuvres, confondues dans six galeries. Par une étrange bizarrerie, depuis que la porte s'ouvre à tout le monde, on parle des génies méconnus. Quand, douze années auparavant, la *Courtisane* de Ingres et celles de Sigalon, la *Méduse* de Géricault, le *Massacre de Scio* de Delacroix, le *Baptême d'Henri IV* par Eugène Deveria, admis par des célébrités taxées de jalousie, apprenaient au monde, malgré les dénégations de la critique, l'existence de palettes jeunes et ardentes, il ne s'élevait aucune plainte. Maintenant que le moindre gâcheur de toile peut envoyer son œuvre, il n'est question que de gens incompris. Là où il n'y a plus jugement, il n'y a plus de chose jugée. Quoi que fassent les artistes, ils reviendront à l'examen qui recommande leurs œuvres aux admirations de la foule pour laquelle ils travaillent : sans le choix de l'Académie, il n'y aura plus de Salon, et sans Salon l'art peut périr.

Depuis que le livret est devenu un gros livre, il s'y produit bien des noms qui restent dans leur obscurité, malgré la liste de dix ou douze tableaux qui les accompagne. Parmi ces noms, le plus inconnu peut-être est celui d'un artiste nommé Pierre Grassou, venu de Fougères, appelé plus simplement Fougères dans le monde artiste, qui tient aujourd'hui beaucoup de place au soleil, et qui suggère les amères réflexions par lesquelles commence l'esquisse de sa vie, applicable à quelques autres individus de la tribu des artistes. En 1832, Fougères demeurait rue de Navarin, au quatrième étage d'une de ces maisons étroites et hautes qui ressemblent à l'obélisque du Luxor, qui ont une allée, un petit escalier obscur à tournants dangereux, qui ne comportent pas plus de trois fenêtres à chaque étage ; et à l'intérieur desquelles se trouve une cour, ou, pour parler plus exactement, un puits carré. Au-dessus des trois ou quatre pièces de l'appartement occupé par Grassou de Fougères s'étendait son atelier, qui avait vue sur Montmartre. L'atelier peint en fond de briques, le carreau soigneusement mis en couleur brune et frotté, chaque chaise munie d'un petit tapis bordé, le canapé, simple d'ailleurs, mais propre comme celui de la chambre à coucher d'une épicière, là, tout dénotait la vie méticuleuse des petits esprits, et le soin d'un homme pauvre. Il y avait une commode pour serrer les effets d'atelier, une table à déjeuner, un buffet, un secrétaire, enfin les ustensiles nécessaires aux peintres, tous rangés et propres. Le poêle participait à ce système de soin hollandais, d'autant plus visible que la lumière pure et peu changeante du nord, inondait de son jour, net et froid, cette immense pièce. Fougères, simple peintre de genre, n'a pas besoin des machines énormes qui ruinent les peintres d'histoire, il ne s'est jamais reconnu de facultés assez complètes pour aborder la haute peinture, il s'en tenait encore au chevalet. Au commencement du mois de décembre de cette année, époque à laquelle les bourgeois de Paris conçoivent périodiquement l'idée burlesque de perpétuer leur figure, déjà bien encombrante par elle-même, Pierre Grassou, levé de bonne heure, préparait sa palette, allumait son poêle, mangeait une flûte trempée dans du lait, et attendait, pour travailler, que le dégel de ses carreaux laissât passer le jour. Il faisait sec et beau. En ce moment, l'artiste qui mangeait avec cet air patient et résigné qui dit tant de choses, reconnut le pas d'un homme qui avait eu sur sa vie l'influence que ces sortes de gens ont sur celle de presque tous les artistes, d'Élias Magus, un marchand de tableaux, l'usurier des toiles. En effet, Élias Magus surprit le peintre au moment où, dans cet atelier si propre, il allait se mettre à l'ouvrage.

— Comment vous va, vieux coquin? lui dit le peintre.

Fougères avait eu la croix, Élias lui achetait ses tableaux deux ou trois cents francs, il se donnait des airs très-artistes.

— Le commerce va mal, répondit Élias. Vous avez tous des prétentions, vous parlez maintenant de deux cents francs, dès que vous avez mis pour six sous de couleur sur une toile... Mais vous êtes un brave garçon, vous! vous êtes un homme d'ordre, et je viens vous apporter une bonne affaire.

— *Timeo Danaos, et dona ferentes,* dit Fougères. Savez-vous le latin?

— Non.

— Eh bien! cela veut dire que les Grecs ne proposent pas de bonnes affaires aux Troyens, sans y gagner quelque chose. Autrefois ils disaient : Prenez mon cheval! Aujourd'hui nous disons : Prenez mon ours... Que voulez-vous, Ulysse-Lageingeole-Élias Magus?

Ces paroles donnent la mesure de la douceur et de l'esprit avec lesquels Fougères employait ce que les peintres appellent les charges d'atelier.

— Je ne dis pas que vous ne me ferez pas deux tableaux gratis.

— Oh! oh!

— Je vous laisse le maître, je ne les demande pas. Vous êtes un honnête artiste.

— Au fait!

— Eh bien! j'amène un père, une mère et une fille unique.

— Tous uniques!

— Ma foi, oui!... et dont les portraits sont à faire. Ces bourgeois, fous des arts, n'ont jamais osé s'aventurer dans un atelier. La fille a une dot de cent mille francs. Vous pouvez bien peindre ces gens-là : ce sera peut-être pour vous des portraits de famille.

Ce vieux bois d'Allemagne, qui passe pour un homme, et qui se nomme Élias Magus, s'interrompit pour rire d'un sourire sec dont les éclats épouvantèrent le peintre. Il crut entendre Méphistophélès parlant mariage.

— Les portraits sont payés cinq cents francs pièce, vous pouvez me faire trois tableaux.

— Mai-z-oui, dit gaîment Fougères.

— Et si vous épousez la fille, vous ne m'oublierez pas.

— Me marier, moi? s'écria Pierre Grassou, moi qui ai l'habitude de me coucher tout seul, de me lever de bon matin, qui ai ma vie arrangée...

— Cent mille francs, dit Magus, et une fille douce, pleine de tons dorés comme un vrai Titien!

— Quelle est la position de ces gens-là?

— Anciens négociants; pour le moment, aimant les arts, ayant maison de campagne à Ville-d'Avray, et dix ou douze mille livres de rente.

— Quel commerce ont-ils fait?

— Les bouteilles.



Et ne fut pas médiocrement surpris de voir entrer une figure vulgairement appelée *melon* dans les ateliers. — PAGE 50.

— Ne dites pas ce mot, il me semble entendre couper des bouchons, et mes dents s'agacent..

— Faut-il les amener?

— Trois portraits, je les mettrai au Salon, je pourrai me lancer dans le portrait; eh bien! oui...

Le vieil Elias descendit pour aller chercher la famille Vervelle. Pour savoir à quel point la proposition allait agir sur le peintre, et quel effet devaient produire sur lui les sieur et dame Vervelle, ornés de leur fille unique, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la vie antérieure de Pierre Grassou, de Fougères.

Elève, Fougeres avait étudié le dessin chez Servin, qui passait dans le monde académique pour un grand dessinateur. Après, il était allé chez Schinner y surprendre les secrets de cette puissante et magnifique couleur qui distingue ce maître; mais le maître, les élèves, tout y avait été discret, et Pierre n'y avait rien surpris. De là, Fougeres avait passé dans l'atelier de Gros, pour se familiariser avec cette partie de l'art nommée la composition, mais la composition fut sauvage et farouche pour lui. Puis il avait essayé d'arracher à Sommervieux, à Drolling pere, le mystère de leurs effets d'intérieurs. Ces deux maîtres ne s'étaient rien laissé dérober. Enfin, Fougeres avait terminé son éducation chez Duval-Lecamus. Durant ces études et ces différentes transformations, Fougeres eut des mœurs tranquilles et rangées qui fournissaient matiere aux railleries des différents ateliers où il séjournait, mais partout il désarma ses camarades par sa modestie par une patience et une douceur d'agneau. Les maîtres n'avaient aucune sympathie pour ce brave garçon, les maîtres aiment les sujets brillants, les esprits excentriques, drôlatiques, fougueux, ou sombres et profondément réfléchis, qui dénotent un talent futur. Tout, en Fougères, annonçait la médiocrité. Son surnom de Fougères, celui du peintre dans la pièce de l'Eglantine, fut la source de mille avanies; mais, par la force des choses, il accepta le nom de la ville où il était né.

Grassou de Fougères ressemblait à son nom. Grassouillet et d'une taille médiocre, il avait le teint fade, les yeux bruns, les cheveux noirs, le nez en trompette, une bouche assez large et les oreilles longues. Son air doux, passif et résigné relevait peu ces traits principaux de sa physionomie pleine de santé, mais sans action. Il ne devait être tourmenté ni par cette abondance de sang, ni par cette violence de pensée, ni par cette verve comique à laquelle se reconnaissent les grands artistes. Ce jeune homme, né pour être un vertueux bourgeois, venu de son pays pour être commis chez un marchand de couleurs, originaire de Mayenne, et parent éloigné des d'Orgemont, s'institua peintre par le fait de l'entêtement qui constitue le caractère breton. Ce qu'il souffrit, la manière dont il vécut pendant le temps de ses études, Dieu seul le sait. Il souffrit autant que souffrent les grands hommes quand ils sont traqués par la misère et chassés comme des bêtes fauves par la meute des gens médiocres, et par la troupe des vanités altérées de vengeance. Dès qu'il se crut de force à voler de ses propres ailes, Fougères prit un atelier en haut de la rue des Martyrs, où il avait commencé à piocher. Il fit son début en 1819. Le premier tableau qu'il présenta au jury pour l'exposition du Louvre représentait une noce de village, assez péniblement copiée d'après le tableau de Greuse. On refusa la toile. Quand Fougères apprit la fatale décision, il ne tomba point dans ces fureurs ou dans ces accès d'amour-propre épileptique auxquels s'adonnent les esprits superbes, et qui se terminent quelquefois par des cartels envoyés au directeur ou au secrétaire du musée, par des menaces d'assassinat. Fougeres reprit tranquillement sa toile, l'enveloppa de son mouchoir, la rapporta dans son atelier en se jurant à lui-même de devenir un grand peintre. Il plaça sa toile sur son chevalet, et alla chez son ancien maître, un homme d'un immense talent, chez Schinner, artiste doux et patient comme il était, et dont le succès était complet au dernier Salon : il le pria de venir critiquer l'œuvre rejetée. Le grand peintre quitta tout et vint. Quand le pauvre Fougères l'eut mis face à face avec l'œuvre, Schinner, au premier coup d'œil, serra la main de Fougères.

— Tu es un brave garçon, tu as un cœur d'or, il ne faut pas te tromper. Ecoute! tu tiens toutes les promesses que tu faisais à l'atelier. Quand on trouve ces choses-là au bout de sa brosse, mon bon Fougères, il vaut mieux laisser ses couleurs chez Brullon, et ne pas voler la toile aux autres. Rentre de bonne heure, mets un bonnet de coton, couche-toi sur les neuf heures; va le matin, à dix heures, à quelque bureau où tu demanderas une place, et quitte les arts.

— Mon ami, dit Fougeres, ma toile a déjà été condamnée, et ce n'est pas l'arrêt que je demande, mais les motifs.

— Eh bien! tu fais gris et sombre, tu vois la nature à travers un crêpe; ton dessin est lourd, empaté; ta composition est un pastiche de Greuze, qui ne rachetait ses défauts que par les qualités qui te manquent.

En détaillant les fautes du tableau, Schinner vit sur la figure de Fougères une si profonde expression de tristesse, qu'il l'emmena dîner et tâcha de le consoler. Le lendemain, dès sept heures, Fougères était à son chevalet, retravaillait le tableau condamné; il en réchauffait la couleur, il y faisait les corrections indiquées par Schinner, il replâtrait ses figures. Puis, dégoûté de son tableau, il le porta chez Elias Magus. Elias Magus, espece de Hollando-Belge-Flamand, avait trois raisons d'être ce qu'il devint : avare et riche. Venu de Bordeaux, il débutait alors à Paris, brocantait des tableaux, et demeurait sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Fougères, qui comptait sur sa palette pour aller chez le boulanger, mangea très-intrépidement du pain et des noix, ou du pain et du lait, ou du pain et des cerises, ou du pain et du fromage, selon les saisons. Elias Magus, à qui Pierre offrit sa première toile, la guigna longtemps, il en donna quinze francs.

— Avec quinze francs de recette par an et mille francs de dépense, dit Fougères en souriant, on ne va pas loin.

Elias Magus fit un geste, il se mordit les pouces en pensant qu'il aurait pu avoir le tableau pour cent sous. Pendant quelques jours, tous les matins, Fougères descendit de la rue des Martyrs, se cacha dans la foule sur le boulevard opposé à celui où était la boutique de Magus, et son œil plongeait sur son tableau, qui n'attirait point les regards des passants. Vers la fin de la semaine, le tableau disparut. Fougères remonta le boulevard, se dirigea vers la boutique du brocanteur, il eut l'air de flâner. Le juif était sur sa porte.

— Eh bien! vous avez vendu mon tableau?

— Le voici, dit Magus, j'y mets une bordure pour pouvoir l'offrir à quelqu'un qui croira se connaître en peinture.

Fougères n'osa plus revenir sur le boulevard, il entreprit un nouveau tableau; il resta deux mois à le faire en faisant des repas de souris, et se donnant un mal de galérien.

Un soir, il alla jusque sur le boulevard, ses pieds le portèrent fa-

talement jusqu'à la boutique de Magus, il ne vit son tableau nulle part.

— J'ai vendu votre tableau, dit le marchand à l'artiste.

— Et combien?

— Je suis rentré dans mes fonds avec un petit intérêt. Faites-moi des intérieurs flamands, une leçon d'anatomie, un paysage, je vous les payerai, dit Elias.

Fougères aurait serré Magus dans ses bras, il le regardait comme un père. Il revint, la joie au cœur : le grand peintre Schinner s'était donc trompé! Dans cette immense ville de Paris, il se trouvait des cœurs qui battaient à l'unisson de celui de Grasson, son talent était compris et apprécié. Le pauvre garçon, à vingt-sept ans, avait l'innocence d'un jeune homme de seize ans. Un autre, un de ces artistes défiants et farouches, aurait remarqué l'air diabolique d'Elias Magus, il eût observé le frétillement des poils de sa barbe, l'ironie de sa moustache, le mouvement de ses épaules qui annonçait le contentement du juif de Walter Scott fourbant un chrétien. Fougères se promena sur les boulevards, dans une joie qui donnait à sa figure une expression fière : il ressemblait à un lycéen qui protége une femme. Il rencontra Joseph Bridau, l'un de ses camarades, un de ces talents excentriques destinés à la gloire et au malheur. Joseph Bridau, qui avait quelques sous dans sa poche, selon son expression, emmena Fougères à l'Opéra. Fougères ne vit pas le ballet, il n'entendit pas la musique, il concevait des tableaux, il peignait. Il quitta Joseph au milieu de la soirée, il courut chez lui faire des esquisses à la lampe, il inventa trente tableaux pleins de réminiscences, il se crut un homme de génie. Dès le lendemain, il acheta des couleurs, des toiles de plusieurs dimensions, il installa du pain, du fromage sur sa table, il mit de l'eau dans une cruche, il fit une provision de bois pour son poêle; puis, selon l'expression des ateliers, il piocha ses tableaux; il eut quelques modèles, et Magus lui prêta des étoffes. Après deux mois de réclusion, le Breton avait fini quatre tableaux. Il redemanda les conseils de Schinner, auquel il adjoignit Joseph Bridau. Les deux peintres virent dans ces toiles une servile imitation des paysages hollandais, des intérieurs de Metzu, et dans la quatrième une copie de la Leçon d'anatomie de Rembrandt.



Pierre Grassou.

— Toujours des pastiches, dit Schinner. Ah! Fougères aura de la peine à être original.

— Tu devrais faire autre chose que de la peinture, dit Bridau.

— Quoi? dit Fougères.

— Jette-toi dans la littérature.

Fougères baissa la tête à la façon des brebis quand il pleut; il demanda, il obtint encore des conseils utiles, et retoucha ses tableaux avant de les porter à Elias. Elias paya chaque toile vingt-cinq francs. A ce prix, Fougères n'y gagnait rien, mais il ne perdait pas, eu égard à sa sobriété. Il fit quelques promenades, pour voir ce que devenaient ses tableaux, et eut une singulière hallucination. Ses toiles si peignées, si nettes, qui avaient la dureté de la tôle et le luisant des peintures sur porcelaine, étaient comme couvertes d'un brouillard, elles ressemblaient à de vieux tableaux. Elias venait de sortir. Fougères ne put obtenir aucun renseignement sur ce phénomène. Il crut avoir mal vu. Le peintre rentra dans son atelier y faire de nouvelles vieilles toiles. Après sept ans de travaux continus, Fougères parvint à composer, à exécuter des tableaux passables. Il faisait aussi bien que tous les artistes du second ordre. Elias achetait, vendait tous les tableaux du pauvre Breton, qui gagnait péniblement une centaine de louis par an, et ne dépensait pas plus de douze cents francs.

A l'exposition de 1829, Léon de Lora, Schinner et Bridau, qui tous trois occupaient une grande place, et se trouvaient à la tête du mouvement dans les arts, furent pris de pitié pour la persistance, pour la pauvreté de leur vieux camarade, et ils firent admettre à l'Exposition, dans le grand salon, un tableau de Fougères. Ce tableau, puissant d'intérêt, qui tenait de Vigneron pour le sentiment, et du premier faire de Dubufe pour l'exécution, représentait un jeune homme à qui, dans l'intérieur d'une prison, l'on rasait les cheveux à la nuque. D'un côté, un prêtre, de l'autre, une vieille et une jeune femme en pleurs. Un greffier lisait un papier timbré. Sur une méchante table se voyait un repas auquel personne n'avait touché. Le jour venait à travers les barreaux d'une fenêtre élevée. Il y avait de quoi faire frémir les bourgeois, et les bourgeois frémissaient. Fougères s'était inspiré tout bonnement du chef-d'œuvre de Gérard Dow: il avait retourné le groupe de la Femme hydropique vers la fenêtre, au lieu de le présenter de face. Il avait remplacé la mourante par le condamné : même pâleur, même regard, même appel à Dieu. Au lieu du médecin flamand, il avait peint la froide et officielle figure du greffier vêtu de noir; mais il avait ajouté une vieille femme auprès de la jeune fille de Gérard Dow. Enfin, la figure cruellement bonasse du bourreau dominait ce groupe. Ce plagiat, très-habilement déguisé, ne fut point reconnu. Le livret contenait ceci :

510. Grasson de Fougères (Pierre), rue de Navarin, 2.
LA TOILETTE D'UN CHOUAN,
condamné à mort en 1801.

Quoique médiocre, le tableau eut un prodigieux succès. La foule se forma tous les jours devant la toile à la mode, et Charles X s'y arrêta. MADAME, instruite de la vie patiente de ce pauvre Breton, s'enthousiasma pour le Breton. Le duc d'Orléans marchanda la toile. Les ecclésiastiques dirent à madame la dauphine que le sujet était plein de bonnes pensées : il y régnait en effet un air religieux très-satisfaisant. Monseigneur le dauphin admira la poussière des carreaux, une grosse lourde faute, car Fougères avait répandu des teintes verdâtres qui annonçaient de l'humidité au bas des murs. MADAME acheta le tableau mille francs, le Dauphin en commanda un autre. Charles X donna la croix au fils du paysan qui s'était jadis battu pour la cause royale en 1799. Joseph Bridau, le grand peintre, ne fut pas décoré. Le ministre de l'intérieur commanda deux tableaux d'église à Fougères. Ce Salon fut pour Pierre Grassou toute sa fortune, sa gloire, son avenir, sa vie. Inventer en toute chose, c'est vouloir mourir à petit feu; copier, c'est vivre. Après avoir enfin découvert un filon

plein d'or, Grassou de Fougères pratiqua la partie de cette cruelle maxime à laquelle la société doit ces infâmes médiocrités chargées d'élire aujourd'hui les supériorités dans toutes les classes sociales; mais qui naturellement s'élisent elles-mêmes, et font une guerre acharnée aux vrais talents. Le principe de l'élection, appliqué à tout, est faux, la France en reviendra. Néanmoins, la modestie, la simplicité, la surprise du bon et doux Fougères, firent taire les récriminations et l'envie. D'ailleurs, il eut pour lui les Grassou parvenus, solidaires des Grassou à venir. Quelques gens, émus par l'énergie d'un homme que rien n'avait découragé, parlaient du Dominiquin, et disaient : « Il faut récompenser la volonté dans les arts! Grassou n'a pas volé son succès! voilà dix ans qu'il pioche, pauvre bonhomme! » Cette exclamation de *pauvre bonhomme!* était pour la moitié dans les adhésions et les félicitations que recevait le peintre. La pitié élève autant de médiocrités que l'envie rabaisse de grands artistes. Les journaux n'avaient pas épargné les critiques, mais le chevalier Fougères les digéra comme il digérait les conseils de ses amis, avec une patience angélique. Riche alors d'une quinzaine de mille francs, bien péniblement gagnés, il meubla son appartement et son atelier rue de Navarin, il y fit le tableau demandé par monseigneur le Dauphin, et les deux tableaux d'église commandés par le ministère, à jour fixe, avec une régularité désespérante pour la caisse du ministère, habituée à d'autres façons. Mais admirez le bonheur des gens qui ont de l'ordre! S'il avait tardé, Grassou, surpris par la Révolution de juillet, n'eût pas été payé. A trente-sept ans, Fougères avait fabriqué pour Elias Magus environ deux cents tableaux complètement inconnus, mais à l'aide desquels il était parvenu à cette manière satisfaisante, à ce point d'exécution qui fait hausser les épaules à l'artiste, et que chérit la bourgeoisie. Fougères était cher à ses amis par une rectitude d'idées, par une sécurité de sentiments, une obligeance parfaite, une grande loyauté; s'ils n'avaient aucune estime pour la palette, ils aimaient l'homme qui la tenait. — Quel malheur que Fougères ait le vice de la peinture! se disaient ses camarades. Néanmoins, Grasson donnait des conseils excellents, semblable à ces feuilletonistes incapables d'écrire un livre, et qui savent très-bien par où pèchent les livres; mais il y avait, entre les critiques littéraires et Fougères, une différence : il était éminemment sensible aux beautés, il les reconnaissait, et ses conseils étaient empreints d'un sentiment de justice qui faisait accepter la justesse de ses remarques. Depuis la Révolution de juillet, Fougères présentait à chaque exposition une dizaine de tableaux, parmi lesquels le jury en admettait quatre ou cinq. Il vivait avec la plus rigide économie, et tout son domestique consistait dans une femme de ménage. Pour toute distraction, il visitait ses amis, il allait voir les objets d'art, il se permettait quelques petits voyages en France, il projetait d'aller chercher des inspirations en Suisse. Ce détestable artiste était un excellent citoyen : il montait sa garde, allait aux revues, payait son loyer et ses consommations avec l'exactitude la plus bourgeoise. Ayant vécu dans le travail et dans la misère, il n'avait jamais eu le temps d'aimer. Jusqu'alors, garçon et pauvre, il ne se souciait point de compliquer son existence si simple. Incapable d'inventer une manière d'augmenter sa fortune, il portait tous les trois mois chez son notaire, Cardot, ses économies et ses gains du trimestre. Quand le notaire avait à Grassou mille écus, il les plaçait par première hypothèque, avec subrogation dans les droits de la femme, si l'emprunteur était marié, ou subrogation dans les droits du vendeur, si l'emprunteur avait un prix à payer. Le notaire touchait lui-même les intérêts et les joignait aux remises partielles faites par Grasson de Fougères. Le peintre attendait le fortuné moment où ses contrats arriveraient au chiffre imposant de deux mille francs de rente, pour se donner l'*otium cum dignitate* de l'artiste et faire des tableaux, oh! mais des tableaux! enfin de vrais tableaux! des tableaux finis, chouettes, kox-noffs et chocnosoffs. Son avenir, ses rêves de bonheur, le superlatif de ses espérances, voulez-vous le savoir? c'était d'entrer à l'Institut et d'avoir la rosette des officiers de la Légion d'honneur! S'asseoir à côté de Schinner et de Léon de Lora, arriver à l'Académie avant Bridau! avoir une rosette à sa boutonnière! Quel rêve! Il n'y a que les gens médiocres pour penser à tout.

En entendant le bruit de plusieurs pas dans l'escalier, Fougères se rehaussa le toupet, boutonna sa veste de velours vert bouteille, et ne fut pas médiocrement surpris de voir entrer une figure vulgairement appelée *un melon* dans les ateliers. Ce fruit surmontait une citrouille, vêtue de drap bleu, ornée d'un paquet de breloques tintinnabulant. Le melon soufflait comme un marsouin, la citrouille marchait sur des navets improprement appelés des jambes. Un vrai peintre aurait fait ainsi la charge du petit marchand de bouteilles, et l'eût mis immédiatement à la porte en lui disant qu'il ne peignait pas les légumes. Fougères regarda la pratique sans rire, car M. Vervelle présentait un diamant de mille écus à sa chemise.

Fougères regarda Magus et dit : — *Il y a gras!* en employant un mot de rapin, alors à la mode dans les ateliers.

En entendant ce mot, M. Vervelle fronça les sourcils. Ce bourgeois attirait à sa suite une autre complication de légumes, dans la personne de sa femme et de sa fille. La femme avait sur la figure un acajou répandu, elle ressemblait à une noix de coco surmontée d'une tête, et serrée par une ceinture. Elle pivotait sur ses pieds, sa robe était jaune, à raies noires. Elle produisait orgueilleusement des mitaines extravagantes sur des mains enflées comme les gants d'une enseigne. Les plumes du convoi de première classe flottaient sur un chapeau extravasé. Des dentelles paraient des épaules aussi bombées par derrière que par devant : ainsi la forme sphérique du coco était parfaite. Les pieds, du genre de ceux que les peintres appellent des *abatis*, étaient ornés d'un bourrelet de six lignes au-dessus du cuir verni des souliers. Comment les pieds y étaient-ils entrés? On ne sait.

Suivait une jeune asperge, verte et jaune par sa robe, et qui montrait une petite tête couronnée d'une chevelure en bandeau, d'un jaune-carotte qu'un Romain eût adoré, des bras filamenteux, des taches de rousseur sur un teint assez blanc, des grands yeux innocents, à cils blancs, peu de sourcils, un chapeau de paille d'Italie avec deux honnêtes coques de satin bordé d'un liseré de satin blanc, les mains vertueusement rouges, et les pieds de sa mère. Ces trois êtres avaient, en regardant l'atelier, un air de bonheur qui annonçait en eux un respectable enthousiasme pour les arts.

— Et c'est vous, monsieur, qui allez faire nos ressemblances? dit le père en prenant un petit air crâne.

— Oui, monsieur, répondit Grasson.

— Vervelle, *il* a la croix, dit tout bas la femme à son mari pendant que le peintre avait le dos tourné.

— Est-ce que j'aurais fait faire nos portraits par un artiste qui ne serait pas décoré?... dit l'ancien marchand de bouchons.

Elias Magus salua la famille Vervelle et sortit, Grassou l'accompagna jusque sur le palier.

— Il n'y a que vous pour pêcher de pareilles boules.

— Cent mille francs de dot!

— Oui; mais quelle famille!

— Trois cent mille francs d'espérances, maison rue Boucherat, et maison de campagne à Ville-d'Avray.

— Boucherat, bouteilles, bouchons, bouchés, débouchés, dit le peintre.

— Vous serez à l'abri du besoin pour le reste de vos jours, dit Elias.

Cette idée entra dans la tête de Pierre Grassou, comme la lumière du matin avait éclaté dans sa mansarde. En disposant le père de la jeune personne, il lui trouva bonne mine et admira cette face pleine de tons violents. La mère et la fille voltigèrent autour du peintre, en s'émerveillant de tous ses apprêts, il leur parut être un dieu. Cette visible adoration plut à Fougères. Le veau d'or jeta sur cette famille son reflet fantastique.

— Vous devez gagner un argent fou? mais vous le dépensez comme vous le gagnez? dit la mère.

— Non, madame, répondit le peintre, je ne le dépense pas, je n'ai pas le moyen de m'amuser. Mon notaire place mon argent, il sait mon compte, une fois l'argent chez lui, je n'y pense plus.

— On me disait, à moi, s'écria le père Vervelle, que les artistes étaient tous paniers percés!

— Quel est votre notaire, s'il n'y a pas d'indiscrétion? demanda madame Vervelle.

— Un brave garçon, tout rond, Cardot.

— Tiens! tiens! est-ce farce! dit Vervelle, Cardot est le nôtre.

— Ne vous dérangez pas! dit le peintre.

— Mais tiens-toi donc tranquille, Anténor, dit la femme, tu ferais manquer monsieur, et si tu le voyais travailler, tu comprendrais...

— Mon Dieu! pourquoi ne m'avez-vous pas appris les arts? dit mademoiselle Vervelle à ses parents.

— Virginie, s'écria la mère, une jeune personne ne doit pas apprendre certaines choses. Quand tu seras mariée .. bien! mais, jusque-là, tiens-toi tranquille.

Pendant cette première séance, la famille Vervelle se familiarisa presque avec l'honnête artiste. Elle dut revenir deux jours après. En sortant, le père et la mère dirent à Virginie d'aller devant eux; mais, malgré la distance, elle entendit ces mots dont le sens devait éveiller sa curiosité.

— Un homme décoré... trente-sept ans... un artiste qui a des commandes, qui place son argent chez notre notaire. Consultons Cardot! Hein, s'appeler madame de Fougères!... ça n'a pas l'air d'être un méchant homme!... Tu me diras un commerçant?... mais un commerçant tant qu'il n'est pas retiré, vous ne savez pas ce que peut devenir votre fille! tandis qu'un artiste économe... puis nous aimons les arts... Enfin!...

Pierre Grassou, pendant que la famille Vervelle le discutait, discutait la famille Vervelle. Il lui fut impossible de demeurer en paix dans son atelier, il se promena sur le boulevard, il y regardait les femmes rousses qui passaient! Il se faisait les plus étranges raisonnements : l'or était le plus beau des métaux, la couleur jaune représentait l'or, les Romains aimaient les femmes rousses, et il devint Romain, etc. Après deux ans de mariage, quel homme s'occupe de la couleur de sa femme? La beauté passe... mais la laideur reste! L'argent est la moitié du bonheur. Le soir, en se couchant, le peintre trouvait déjà Virginie Vervelle charmante

Quand les trois Vervelle entrèrent le jour de la seconde séance, l'artiste les accueillit avec un aimable sourire. Le scélérat avait fait sa barbe, il avait mis du linge blanc; il s'était agréablement disposé les cheveux, il avait choisi un pantalon fort avantageux et des pantoufles rouges à la poulaine. La famille répondit par un sourire aussi flatteur que celui de l'artiste. Virginie devint de la couleur de ses cheveux, baissa les yeux et détourna la tête, en regardant les études. Pierre Grassou trouva ces petites minauderies ravissantes. Virginie avait de la grâce, elle ne tenait heureusement ni du pere, ni de la mère; mais de qui tenait-elle?

— Ah! j'y suis, se dit-il toujours, la mère aura eu un regard de son commerce.

Pendant la séance, il y eut des escarmouches entre la famille et le peintre, qui eut l'audace de trouver le père Vervelle spirituel. Cette flatterie fit entrer la famille au pas de charge dans le cœur de l'artiste, il donna l'un de ses croquis à Virginie, et une esquisse à la mere.

— Pour rien? dirent-elles.

Pierre Grassou ne put s'empêcher de sourire.

— Il ne faut pas donner ainsi vos tableaux, c'est de l'argent, lui dit Vervelle.

A la troisième séance, le père Vervelle parla d'une belle galerie de tableaux qu'il avait à sa campagne de Ville-d'Avray: des Rubens, des Gérard Dow, des Mieris, des Terburg, des Rembrandt, un Titien, des Paul Potter, etc.

— M. Vervelle a fait des folies, dit fastueusement madame Vervelle, il a pour cent mille francs de tableaux.

— J'aime les arts, reprit l'ancien marchand de bouteilles.

Quand le portrait de madame Vervelle fut commencé, celui du mari était presque achevé, l'enthousiasme de la famille ne connaissait alors plus de bornes. Le notaire avait fait le plus grand éloge du peintre: Pierre Grassou était à ses yeux le plus honnête garçon de la terre, un des artistes les plus rangés, qui d'ailleurs avait amassé trente-six mille francs; ses jours de misere étaient passés, il allait par dix mille francs chaque année, il capitalisait les intérêts; enfin il était incapable de rendre une femme malheureuse. Cette dernière phrase fut d'un poids énorme dans la balance. Les amis des Vervelle n'entendaient plus parler que du célèbre Fougeres. Le jour où Fougères entama le portrait de Virginie, il était *in petto* déjà le gendre de la famille Vervelle. Les trois Vervelle fleurissaient dans cet atelier, qu'ils s'habituaient à considérer comme une de leurs résidences: il y avait pour eux un inexplicable attrait dans ce local propre, soigné, gentil, artiste. *Abyssus abyssum*, le bourgeois attire le bourgeois. Vers la fin de la séance, l'escalier fut agité, la porte fut brutalement ouverte, et entra Joseph Bridau: il était à la tempête, il avait les cheveux au vent; il montra sa grande figure ravagée, jeta partout les éclairs de son regard, tourna tout autour de l'atelier, et revint à Grassou brusquement, en ramassant sa redingote sur la région gastrique, et tachant, mais en vain, de la boutonner, le bouton s'étant évadé de sa capsule de drap.

— Le bois est cher, dit-il à Grassou.

— Ah!

— Les Anglais sont après moi. Tiens, tu peins ces choses-là?

— Tais-toi donc!

— Ah! oui!

La famille Vervelle, superlativement choquée par cette étrange apparition, passa de son rouge ordinaire au rouge-cerise des feux violents.

— Ça rapporte! reprit Joseph. Y a-t-il *aubert en fouillouse?*

— Te faut-il beaucoup?

— Un billet de cinq cents... J'ai après moi un de ces négociants de la nature des dogues, qui, une fois qu'ils ont mordu, ne lâchent plus qu'ils n'aient le morceau. Quelle race!

— Je vais t'écrire un mot pour mon notaire...

— Tu as donc un notaire?

— Oui.

— Ça m'explique alors pourquoi tu fais encore les joues avec des tons roses, excellents pour des enseignes de parfumeur!

Grassou ne put s'empêcher de rougir, Virginie posait.

— Aborde donc la nature comme elle est! dit le grand peintre en continuant. Mademoiselle est rousse. Eh bien! est-ce un péché mortel? Tout est magnifique en peinture. Mets-moi du cinabre sur ta palette, réchauffe-moi ces joues-là, piques-y leurs petites taches brunes, beurre-moi cela? Veux-tu avoir plus d'esprit que la nature?

— Tiens, dit Fougeres, prends ma place pendant que je vais écrire.

Vervelle roula jusqu'à la table et s'approcha de l'oreille de Grassou.

— Mais ce *pacant-là* va tout gâter, dit le marchand.

— S'il voulait faire le portrait de votre Virginie, il vaudrait mille fois le mien, répondit Fougeres indigné.

En entendant ce mot, le bourgeois opéra doucement sa retraite vers sa femme, stupéfaite de l'invasion de la bête féroce, et assez peu rassurée de la voir coopérant au portrait de sa fille.

— Tiens, suis ces indications, dit Bridau en rendant la palette et prenant le billet. Je ne te remercie pas! je puis retourner au château de d'Arthez, à qui je peins une salle à manger, et où Léon de Lora fait les dessus de porte, des chefs-d'œuvre. Viens nous voir.

Il s'en alla sans saluer, tant il en avait assez d'avoir regardé Virginie.

— Qui est cet homme? demanda madame Vervelle.

— Un grand artiste, répondit Grassou.

Un moment de silence.

— Etes-vous bien sûr, dit Virginie, qu'il n'a pas porté malheur à mon portrait? il m'a effrayée.

— Il n'y a fait que du bien, répondit Grassou.

— Si c'est un grand artiste, j'aime mieux un grand artiste qui vous ressemble, dit madame Vervelle.

— Ah! maman, monsieur est un bien plus grand peintre, il me fera tout entière, fit observer Virginie.

Les allures du génie avaient ébouriffé ces bourgeois, si rangés.

On entrait dans cette phase d'automne si agréablement nommée l'*été de la Saint-Martin*. Ce fut avec la timidité du néophyte en présence d'un homme de génie que Vervelle risqua une invitation de venir à sa maison de campagne dimanche prochain: il savait combien peu d'attraits une famille bourgeoise offrait à un artiste.

— Vous autres! dit-il, il vous faut des émotions! des grands spectacles et des gens d'esprit; mais il y aura de bons vins, et je compte sur ma galerie pour vous compenser l'ennui qu'un artiste comme vous pourra éprouver parmi des négociants.

Cette idolâtrie qui caressait exclusivement son amour-propre charma le pauvre Pierre Grassou, si peu accoutumé à recevoir de tels compliments. L'honnête artiste, cette infâme médiocrité, ce cœur d'or, cette loyale vie, ce stupide dessinateur, ce brave garçon, décoré de l'ordre royal de la Légion d'honneur, se mit sous les armes pour aller jouir des derniers beaux jours de l'année, à Ville-d'Avray. Le peintre vint modestement par la voiture publique, et ne put s'empêcher d'admirer le beau pavillon du marchand de bouteilles, jeté au milieu d'un parc de cinq arpents, au sommet de Ville-d'Avray, au plus beau point de vue. Epouser Virginie, c'était avoir cette belle villa quelque jour! Il fut reçu par les Vervelle avec un enthousiasme, une joie, une bonhomie, une franche bêtise bourgeoise qui le confondirent. Ce fut un jour de triomphe. On promena le futur dans les allées couleur nankin qui avaient été ratissées comme elles devaient l'être pour un grand homme. Les arbres eux-mêmes avaient un air peigné, les gazons étaient fauchés. L'air pur de la campagne amenait des odeurs de cuisine infiniment réjouissantes. Tous, dans la maison, disaient: Nous avons un grand artiste. Le petit pere Vervelle roulait comme une pomme dans son parc, la fille serpentait comme une anguille, et la mere suivait d'un pas noble et digne. Ces trois êtres ne lâchèrent pas Grassou pendant sept heures. Après le dîner, dont la durée égala la somptuosité, M. et madame Vervelle arriverent à leur grand coup de théâtre, à l'ouverture de la galerie illuminée par des lampes à effets calculés. Trois voisins, anciens commerçants, un oncle à succession, mandés pour l'ovation du grand artiste, une vieille demoiselle Vervelle et les convives suivirent Grassou dans la galerie, assez curieux d'avoir son opinion sur la fameuse galerie du petit père Vervelle, qui les assommait de la valeur fabuleuse de ses tableaux. Le marchand de bouteilles semblait avoir voulu lutter avec le roi Louis-Philippe et les galeries de Versailles. Les tableaux magnifiquement encadrés avaient des étiquettes où se lisaient en lettres noires sur fond d'or:

RUBENS.

Danses de faunes et de nymphes

REMBRANDT.

Intérieur d'une salle de dissection. Le docteur Tromp faisant sa leçon à ses élèves.

Il y avait cent cinquante tableaux tous vernis, époussetés, quelques-uns étaient couverts de rideaux verts qui ne se tiraient pas en présence des jeunes personnes.

L'artiste resta les bras cassés, la bouche béante, sans parole sur les levres, en reconnaissant la moitié de ses tableaux dans cette galerie: il était Rubens, Paul Potter, Mieris, Metzu, Gerard Dow! il était à lui seul vingt grands maitres.

— Qu'avez-vous? vous palissez!

— Ma fille, un verre d'eau s'écria la mère Vervelle.

Le peintre prit le pere Vervelle par le bouton de son habit, et l'emmena dans un coin, sous prétexte de voir un Murillo. Les tableaux espagnols étaient alors à la mode.

— Vous avez acheté vos tableaux chez Elie Magus?

— Oui, tous originaux!

— Entre nous, combien vous a-t-il vendu ceux que je vais vous désigner?

Tous deux, ils firent le tour de la galerie. Les convives furent émerveillés du sérieux avec lequel l'artiste procédait en compagnie de son hôte à l'examen des chefs-d'œuvre.

— Trois mille francs! dit à voix basse Vervelle en arrivant au dernier, mais je dis quarante mille francs!

— Quarante mille francs un Titien? reprit à haute voix l'artiste, mais ce serait pour rien.

— Quand je vous le disais, j'ai pour cent mille écus de tableaux! s'écria Vervelle.

— J'ai fait tous ces tableaux-là, lui dit à l'oreille Pierre Grassou, je ne les ai pas vendus tous ensemble plus de dix mille francs...

— Prouvez-le-moi, dit le marchand de bouteilles, et je double la dot de ma fille, car alors vous êtes Rubens, Rembrandt, Terburg, Titien!

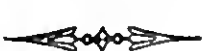
— Et Magus est un fameux marchand de tableaux! dit le peintre, qui s'expliqua l'air vieux de ses tableaux et l'utilité des sujets que lui demandait le brocanteur.

Loin de perdre dans l'estime de son admirateur, M. de Fougères, car la famille persistait à nommer ainsi Pierre Grassou, grandit si bien, qu'il fit gratis les portraits de la famille, et les offrit naturellement à son beau-père, à sa belle-mère et à sa femme.

Aujourd'hui, Pierre Grassou, qui ne manque pas une seule exposition, passe pour un des bons peintres de portraits. Il gagne une douzaine de mille francs par an, et gâte pour cinq cents francs de toiles. Sa femme a eu six mille francs de rentes en dot, il vit avec son beau-père et sa belle-mère. Les Vervelle et les Grasson, qui s'entendent à merveille, ont voiture et sont les plus heureuses gens du monde. Pierre Grasson ne sort pas d'un cercle bourgeois où il est considéré comme un des plus grands artistes de l'époque; et il ne se dessine pas un portrait de famille, entre la barrière du Trône et la rue du Temple, qui ne se fasse chez lui, qui ne se paye au moins cinq cents francs. Comme il s'est très-bien montré dans les émeutes du 12 mai, il a été nommé officier de la Légion d'honneur. Il est chef de bataillon dans la garde nationale. Le Musée de Versailles n'a pas pu se dispenser de commander une bataille à un si excellent citoyen. Madame de Fougères adore son époux, à qui elle a donné deux enfants. Ce peintre, bon père et bon époux, ne peut cependant pas ôter de son cœur une fatale pensée : les artistes se moquent de lui, son nom est un terme de mépris dans les ateliers, les feuilletons ne s'occupent pas de ses ouvrages. Mais il travaille toujours, et il se porte à l'Académie, où il entrera. Puis, vengeance qui lui dilate le cœur! il achète des tableaux aux peintres célèbres quand ils sont gênés, et il remplace les croûtes de la galerie de Ville-d'Avray par de vrais chefs-d'œuvre, qui ne sont pas de lui. On connaît des médiocrités plus taquines et plus méchantes que celle de Pierre Grassou, qui, d'ailleurs, est d'une bienfaisance anonyme et d'une obligeance parfaite.

Paris, décembre 1839.

FIN DE PIERRE GRASSOU.



SARRASINE

A MONSIEUR CHARLES DE BERNARD DU GRAIL.

J'étais plongé dans une de ces rêveries profondes qui saisissent tout le monde, même un homme frivole, au sein des fêtes les plus tumultueuses. Minuit venait de sonner à l'horloge de l'Elysée-Bourbon. Assis dans l'embrasure d'une fenêtre, et caché sous les plis onduleux d'un rideau de moire, je pouvais contempler à mon aise le jardin de l'hôtel où je passais la soirée. Les arbres, imparfaitement couverts de neige, se détachaient faiblement du fond grisâtre que formait un ciel nuageux, à peine blanchi par la lune. Vus au sein de cette atmosphère fantastique, ils ressemblaient vaguement à des spectres mal enveloppés de leurs linceuls, image gigantesque de la fameuse *danse des morts*. Puis, en me retournant de l'autre côté, je pouvais admirer la danse des vivants! un salon splendide, aux parois d'argent et d'or, aux lustres étincelants, brillant de bougies. Là, fourmillaient, s'agitaient et papillonnaient les plus jolies femmes de Paris, les plus riches, les mieux titrées, éclatantes, pompeuses, éblouissantes de diamants! des fleurs sur la tête, sur le sein, dans les cheveux, semées sur les robes, ou en guirlandes à leurs pieds. C'était de légers frémissements de joie, des pas voluptueux qui faisaient rouler les dentelles, les blondes, la mousseline, autour de leurs flancs délicats. Quelques regards trop vifs perçaient çà et là, éclipsaient les lumières, le feu des diamants, et animaient encore des cœurs trop ardents. On surprenait aussi des airs de tête significatifs pour les amants, et des attitudes négatives pour les maris. Les éclats de voix des joueurs, à chaque coup imprévu, le retentissement de l'or, se mêlaient à la musique, au murmure des conversations; pour achever d'étourdir cette foule enivrée par tout ce que le monde peut offrir de séductions, une vapeur de parfums et l'ivresse générale agissaient sur les imaginations affolées. Ainsi, à ma droite, la sombre et silencieuse image de la mort; à ma gauche, les décentes bacchanales de la vie : ici, la nature froide, morne, en deuil; là, les hommes en joie. Moi, sur la frontière de ces deux tableaux si disparates, qui, mille fois répétés de diverses manières, rendent Paris la ville la plus amusante du monde et la plus philosophique, je faisais une macédoine morale, moitié plaisante, moitié funèbre. Du pied gauche je marquais la mesure, et je croyais avoir l'autre dans un cercueil. Ma jambe était en effet glacée par un de ces vents coulis qui vous gèlent une moitié du corps tandis que l'autre éprouve la chaleur moite des salons, accident assez fréquent au bal.

— Il n'y a pas fort longtemps que M. de Lanty possède cet hôtel?

— Si fait. Voici bientôt dix ans que le maréchal de Carigliano le lui a vendu...

— Ah!

— Ces gens-là doivent avoir une fortune immense?

— Mais il le faut bien.

— Quelle fête! Elle est d'un luxe insolent.

— Les croyez-vous aussi riches que le sont M. de Nucingen ou M. de Gondreville?

— Mais vous ne savez donc pas?

J'avançai la tête et reconnus les deux interlocuteurs pour appartenir à cette gent curieuse qui, à Paris, s'occupe exclusivement des *Pourquoi? des Comment? D'où vient-il? Qui sont-ils? Qu'y a-t-il? Qu'a-t-elle fait?* Ils se mirent à parler bas, et s'éloignèrent pour aller causer plus à l'aise sur quelque canapé solitaire. Jamais mine plus féconde ne s'était ouverte aux chercheurs de mystères. Personne ne savait de quel pays venait la famille de Lanty, ni de quel commerce, de quelle spoliation, de quelle piraterie ou de quel héritage provenait une fortune estimée à plusieurs millions. Tous les membres de cette famille parlaient l'italien, le français, l'espagnol, l'anglais et l'allemand, avec assez de perfection pour faire supposer qu'ils avaient dû longtemps séjourner parmi ces différents peuples. Etaient-ce des bohémiens? étaient-ce des flibustiers?

— Quand ce serait le diable! disaient de jeunes politiques, ils reçoivent à merveille.

— Le comte de Lanty eût-il dévalisé quelque *Casauba*, j'épouserais bien sa fille! s'écriait un philosophe.

Qui n'aurait épousé Marianina, jeune fille de seize ans, dont la beauté réalisait les fabuleuses conceptions des poëtes orientaux! Comme la fille du sultan dans le conte de la *Lampe merveilleuse*, elle aurait dû rester voilée. Son chant faisait pâlir les talents incomplets des Malibran, des Sontag, des Fodor, chez lesquelles une qualité dominante a toujours exclu la perfection de l'ensemble; tandis que Marianina savait unir au même degré la pureté du son, la sensibilité,

la justesse du mouvement et des intonations, l'âme et la science, la correction et le sentiment. Cette fille était le type de cette poésie secrète, lien commun de tous les arts, et qui fuit toujours ceux qui la cherchent. Douce et modeste, instruite et spirituelle, rien ne pouvait éclipser Marianina, si ce n'était sa mère.

Avez-vous jamais rencontré de ces femmes dont la beauté foudroyante défie les atteintes de l'âge, et qui semblent à trente-six ans plus désirables qu'elles ne devaient l'être quinze ans plus tôt? Leur visage est une âme passionnée, il étincelle; chaque trait y brille d'intelligence; chaque pore possède un éclat particulier, surtout aux lumières. Leurs yeux séduisants attirent, refusent, parlent ou se taisent; leur démarche est innocemment savante; leur voix déploie les mélodieuses richesses des tons les plus coquettement doux et tendres. Fondés sur des comparaisons, leurs éloges caressent l'amour-propre le plus chatouilleux. Un mouvement de leurs sourcils, le moindre jeu de l'œil, leur lèvre qui se fronce, impriment une sorte de terreur à ceux qui font dépendre d'elles leur vie et leur bonheur. Inexpériente de l'amour et docile aux discours, une jeune fille peut se laisser séduire; mais, pour ces sortes de femmes, un homme doit savoir, comme M. de Jaucourt, ne pas crier quand, en se cachant au fond d'un cabinet, la femme de chambre lui brise deux doigts dans la jointure d'une porte. Aimer ces puissantes sirènes, n'est-ce pas jouer sa vie? Et voilà pourquoi peut-être les aimons-nous si passionnément! Telle était la comtesse de Lanty.

Filippo, frère de Marianina, tenait, comme sa sœur, de la beauté merveilleuse de la comtesse. Pour tout dire en un mot, ce jeune homme était une image vivante de l'Antinoüs, avec des formes plus grêles. Mais comme ces maigres et délicates proportions s'allient bien à la jeunesse quand un teint olivâtre, des sourcils vigoureux et le feu d'un œil velouté promettent pour l'avenir des passions mâles, des idées généreuses! Si Filippo restait, dans tous les cœurs de jeunes filles, comme un type, il demeurait également dans le souvenir de toutes les mères, comme le meilleur parti de France.

La beauté, la fortune, l'esprit, les grâces de ces deux enfants venaient uniquement de leur mère. Le comte de Lanty était petit, laid et grêlé; sombre comme un Espagnol, ennuyeux comme un banquier. Il passait d'ailleurs pour un profond politique, peut-être parce qu'il riait rarement, et citait toujours M. de Metternich ou Wellington.

Cette mystérieuse famille avait tout l'attrait d'un poëme de lord Byron, dont les difficultés étaient traduites d'une manière différente par chaque personne du beau monde: un chant obscur et sublime de strophe en strophe. La réserve que M. et madame de Lanty gardaient sur leur origine, sur leur existence passée et sur leurs relations avec les quatre parties du monde n'eût pas été longtemps un sujet d'étonnement à Paris. En nul pays peut-être l'axiome de Vespasien n'est mieux compris. Là, les écus même tachés de sang ou de boue ne trahissent rien et représentent tout. Pourvu que la haute société sache le chiffre de votre fortune, vous êtes classé parmi les sommes qui vous sont égales, et personne ne vous demande à voir vos parchemins, parce que tout le monde sait combien peu ils coûtent. Dans une ville où les problèmes sociaux se résolvent par des équations algébriques, les aventuriers ont en leur faveur d'excellentes chances. En supposant que cette famille eût été bohémienne d'origine, elle était si riche, si attrayante, que la haute société pouvait bien lui pardonner ses petits mystères. Mais, par malheur, l'histoire énigmatique de la maison Lanty offrait un perpétuel intérêt de curiosité, assez semblable à celui des romans d'Anne Radcliffe.

Les observateurs, ces gens qui tiennent à savoir dans quel magasin vous achetez vos candélabres, ou qui vous demandent le prix du loyer quand votre appartement leur semble beau, avaient remarqué, de loin en loin, au milieu des fêtes, des concerts, des bals, des raouts donnés par la comtesse, l'apparition d'un personnage étrange. C'était un homme. La première fois qu'il se montra dans l'hôtel, ce fut pendant un concert, où il semblait avoir été attiré vers le salon par la voix enchanteresse de Marianina

— Depuis un moment, j'ai froid, dit à sa voisine une dame placée près de la porte.

L'inconnu, qui se trouvait près de cette femme, s'en alla.

— Voilà qui est singulier! j'ai chaud, dit cette femme après le départ de l'étranger. Et vous me taxerez peut-être de folie, mais je ne saurais m'empêcher de penser que mon voisin, ce monsieur vêtu de noir qui vient de partir, causait ce froid.

Bientôt l'exagération naturelle aux gens de la haute société fit naître et accumuler les idées les plus plaisantes, les expressions les plus bizarres, les contes les plus ridicules, sur ce personnage mystérieux. Sans être précisément un vampire, une goule, un homme artificiel, une espèce de Faust ou de Robin des bois, il participait, au dire des gens amis du fantastique, de toutes ces natures anthropomorphes. Il se rencontrait çà et là des Allemands qui prenaient pour des réalités ces railleries ingénieuses de la médisance parisienne. L'étranger était simplement un *vieillard*. Plusieurs de ces jeunes hommes, habitués à décider, tous les matins, l'avenir de l'Europe, dans quelques phrases élégantes, voulaient voir en l'inconnu quelque grand criminel, possesseur d'immenses richesses. Des romanciers racontaient la vie de ce vieillard, et vous donnaient des détails véritablement curieux sur les atrocités commises par lui pendant le temps qu'il était au service du prince de Mysore. Des banquiers, gens plus positifs, établissaient une fable spécieuse: — Bah! disaient-ils en haussant leurs larges épaules par un mouvement de pitié, ce petit vieux est une *tête génoise!*

— Monsieur, si ce n'est pas une indiscrétion, pourriez-vous avoir la bonté de m'expliquer ce que vous entendez par une tête génoise?

— Monsieur, c'est un homme sur la vie duquel reposent d'énormes capitaux, et de sa bonne santé dépendent sans doute les revenus de cette famille.

Je me souviens d'avoir entendu chez madame d'Espard un magnétiseur prouvant, par des considérations historiques très-spécieuses, que ce vieillard, mis sous verre, était le fameux Basalmo, dit Cagliostro. Selon ce moderne alchimiste, l'aventurier sicilien avait échappé à la mort, et s'amusait à faire de l'or pour ses petits-enfants. Enfin le bailli de Ferette prétendait avoir reconnu dans ce singulier personnage le comte de Saint-Germain. Ces niaiseries, dites avec le ton spirituel, avec l'air railleur qui, de nos jours, caractérise une société sans croyances, entretenaient de vagues soupçons sur la maison de Lanty. Enfin, par un singulier concours de circonstances, les membres de cette famille justifiaient les conjectures du monde, en tenant une conduite assez mystérieuse avec ce vieillard, dont la vie était en quelque sorte dérobée à toutes les investigations.

Ce personnage franchissait-il le seuil de l'appartement qu'il était censé occuper à l'hôtel de Lanty, son apparition causait toujours une grande sensation dans la famille. On eût dit un événement de haute importance. Filippo, Marianina, madame de Lanty et un vieux domestique avaient seuls le privilége d'aider l'inconnu à marcher, à se lever, à s'asseoir. Chacun en surveillait les moindres mouvements. Il semblait que ce fût une personne enchantée de qui dépendissent le bonheur, la vie ou la fortune de tous. Était-ce crainte ou affection? Les gens du monde ne pouvaient découvrir aucune induction qui les aidât à résoudre ce problème. Caché pendant des mois entiers au fond d'un sanctuaire inconnu, ce génie familier en sortait tout à coup comme furtivement, sans être attendu, et apparaissait au milieu des salons comme ces fées d'autrefois qui descendaient de leurs dragons volants pour venir troubler les solennités auxquelles elles n'avaient pas été conviées. Les observateurs les plus exercés pouvaient alors seuls deviner l'inquiétude des maîtres du logis, qui savaient dissimuler leurs sentiments avec une singulière habileté. Mais, parfois, tout en dansant dans un quadrille, la trop naïve Marianina jetait un regard de terreur sur le vieillard qu'elle surveillait au sein des groupes. Ou bien Filippo s'élançait en se glissant à travers la foule, pour le joindre, et restait auprès de lui, tendre et attentif, comme si le contact des hommes ou le moindre souffle dût briser cette créature bizarre. La comtesse tâchait de s'en approcher, sans paraître avoir eu l'intention de le rejoindre; puis, en prenant des manières et une physionomie autant empreintes de servilité que de tendresse, de soumission que de despotisme, elle disait deux ou trois mots auxquels déférait presque toujours le vieillard: il disparaissait emmené, ou, pour mieux dire, emporté par elle. Si madame de Lanty n'était pas là, le comte employait mille stratagèmes pour arriver à lui; mais il avait l'air de s'en faire écouter difficilement, et le traitait comme un enfant gâté dont la mère écoute les caprices ou redoute la mutinerie. Quelques indiscrets s'étant hasardés à questionner étourdiment le comte de Lanty, cet homme froid et réservé n'avait jamais paru comprendre l'interrogation des curieux. Aussi, après bien des tentatives, que la circonspection de tous les membres de cette famille rendit vaines, personne ne chercha-t-il à découvrir un secret si bien gardé. Les espions de bonne compagnie, les gobe-mouches et les politiques avaient fini, de guerre lasse, par ne plus s'occuper de ce mystère.

Mais, en ce moment, il y avait peut-être au sein de ces salons resplendissants des philosophes qui, tout en prenant une glace, un sorbet, ou en posant sur une console leur verre vide de punch, se disaient: — Je ne serais pas étonné d'apprendre que ces gens-là sont des fripons. Ce vieux, qui se cache et n'apparaît qu'aux équinoxes ou aux solstices, m'a tout l'air d'un assassin...

— Ou d'un banqueroutier...

— C'est à peu près la même chose. Tuer la fortune d'un homme, c'est quelquefois pis que de le tuer lui-même.

— Monsieur, j'ai parié vingt louis, il m'en revient quarante.

— Ma foi! monsieur, il n'en reste que trente sur le tapis...

— Eh bien! voyez-vous comme la société est mêlée ici. On n'y peut pas jouer.

— C'est vrai. Mais voilà bientôt six mois que nous n'avons aperçu l'esprit. Croyez-vous que ce soit un être vivant?

— Eh! eh! tout au plus...

Ces derniers mots étaient dits, autour de moi, par des inconnus qui s'en allèrent au moment où je résumais, dans une dernière pensée, mes réflexions mélangées de noir et de blanc, de vie et de mort. Ma folle imagination autant que mes yeux contemplait tour à tour et la fête, arrivée à son plus haut degré de splendeur, et le sombre tableau des jardins. Je ne sais combien de temps je méditai sur ces

deux côtés de la médaille humaine; mais soudain le rire étouffé d'une jeune femme me réveilla. Je restai stupéfait à l'aspect de l'image qui s'offrit à mes regards. Par un des plus rares caprices de la nature, la pensée en demi-deuil qui se roulait dans ma cervelle en était sortie, elle se trouvait devant moi, personnifiée, vivante, elle avait jailli comme Minerve de la tête de Jupiter, grande et forte, elle avait tout à la fois cent ans et vingt-deux ans, elle était vivante et morte. Échappé de sa chambre, comme un fou de sa loge, le petit vieillard s'était sans doute adroitement coulé derrière une haie de gens attentifs à la voix de Marianina, qui finissait la cavatine de *Tancrède*. Il semblait être sorti de dessous terre, poussé par quelque mécanisme de théâtre. Immobile et sombre, il resta pendant un moment à regarder cette fête, dont le murmure avait peut-être atteint à ses oreilles. Sa préoccupation, presque somnambulique, était si concentrée sur les choses qu'il se trouvait au milieu du monde sans voir le monde. Il avait surgi sans cérémonie auprès d'une des plus ravissantes femmes de Paris, danseuse élégante et jeune, aux formes délicates, une de ces figures aussi fraîches que l'est celle d'un enfant, blanches et roses, et si frêles, si transparentes, qu'un regard d'homme semble devoir les pénétrer, comme les rayons du soleil traversent une glace pure. Ils étaient là, devant moi, tous deux, ensemble, unis et si serrés que l'étranger froissait et la robe de gaze, et les guirlandes de fleurs, et les cheveux légèrement crêpés, et la ceinture flottante.

J'avais amené cette jeune femme au bal de madame de Lanty. Comme elle venait pour la première fois dans cette maison, je lui pardonnai son rire étouffé; mais je lui fis vivement je ne sais quel signe impérieux qui la rendit tout interdite et lui donna du respect pour son voisin. Elle s'assit près de moi. Le vieillard ne voulut pas quitter cette délicieuse créature, à laquelle il s'attacha capricieusement avec cette obstination muette et sans cause apparente, dont sont susceptibles les gens extrêmement âgés, et qui les fait ressembler à des enfants. Pour s'asseoir auprès de la jeune dame, il lui fallut prendre un pliant. Ses moindres mouvements furent empreints de cette lourdeur froide, de cette stupide indécision qui caractérise les gestes d'un paralytique. Il se posa lentement sur son siége, avec circonspection, et en grommelant quelques paroles inintelligibles. Sa voix cassée ressembla au bruit que fait une pierre en tombant dans un puits. La jeune femme me pressa vivement la main, comme si elle eût cherché à se garantir d'un précipice, et frissonna quand cet homme, qu'elle regardait, tourna sur elle deux yeux sans chaleur, deux yeux glauques qui ne pouvaient se comparer qu'à de la nacre ternie.

— J'ai peur, me dit-elle en se penchant à mon oreille.

— Vous pouvez parler, répondis-je. Il entend très-difficilement.

— Vous le connaissez donc?

— Oui.

Elle s'enhardit alors assez pour examiner pendant un moment cette créature sans nom dans le langage humain, forme sans substance, être sans vie, ou vie sans action. Elle était sous le charme de cette craintive curiosité qui pousse les femmes à se procurer des émotions dangereuses, à voir des tigres enchaînés, à regarder des boas, en s'effrayant de n'en être séparées que par de faibles barrières. Quoique le petit vieillard eût le dos courbé comme celui d'un journalier, on s'apercevait facilement que sa taille avait dû être ordinaire. Son excessive maigreur, la délicatesse de ses membres, prouvaient que ses proportions étaient toujours restées sveltes. Il portait une culotte de soie noire, qui flottait autour de ses cuisses décharnées en décrivant des plis comme une voile abattue. Un anatomiste eût reconnu soudain les symptômes d'une affreuse étisie en voyant les petites jambes qui servaient à soutenir ce corps étrange. Vous eussiez dit de deux os mis en croix sur une tombe. Un sentiment de profonde horreur pour l'homme saisissait le cœur quand une fatale attention vous dévoilait les marques imprimées par la décrépitude à cette casuelle machine. L'inconnu portait un gilet blanc, brodé d'or, à l'ancienne mode, et son linge était d'une blancheur éclatante. Un jabot de dentelle d'Angleterre, assez roux, dont la richesse eût été enviée par une reine, formait des ruches jaunes sur sa poitrine; mais sur lui cette dentelle était plutôt un haillon qu'un ornement. Au milieu de ce jabot, un diamant d'une valeur incalculable scintillait comme le soleil. Ce luxe suranné, ce trésor intrinsèque et sans goût, faisaient encore mieux ressortir la figure de cet être bizarre. Le cadre était digne du portrait. Ce visage noir était anguleux et creusé dans tous les sens. Le menton était creux, les tempes étaient creuses; les yeux étaient perdus en de jaunâtres orbites. Les os maxillaires, rendus saillants par une maigreur indescriptible, dessinaient des cavités au milieu de chaque joue. Ces gibbosités, plus ou moins éclairées par les lumières, produisirent des ombres et des reflets curieux qui achevaient d'ôter à ce visage les caractères de la face humaine. Puis les années avaient si fortement collé sur les os la peau jaune et fine de ce visage, qu'elle y décrivait partout une multitude de rides ou circulaires, comme les replis de l'eau troublée par un caillou que jette un enfant, ou étoilées comme une fêlure de vitre, mais toujours profondes et aussi pressées que les feuillets dans la tranche d'un livre. Quelques vieillards nous présentent souvent des portraits plus hideux; mais ce qui contribuait le plus à donner l'apparence d'une création artificielle au spectre survenu devant nous, était le rouge et le blanc dont il reluisait. Les sourcils de son masque recevaient de la lumière un lustre qui révélait une peinture très bien exécutée. Heureusement pour la vue attristée de tant de ruines, son crâne cadavéreux était caché sous une perruque blonde dont les boucles innombrables trahissaient une prétention extraordinaire. Du reste, la coquetterie féminine de ce personnage fantasmagorique était assez énergiquement annoncée par les boucles d'or qui pendaient à ses oreilles, par les anneaux dont les admirables pierreries brillaient à ses doigts ossifiés, et par une chaîne de montre qui scintillait comme les chatons d'une rivière au cou d'une femme. Enfin, cette espèce d'idole japonaise conservait sur ses lèvres bleuâtres un rire fixe et arrêté, un rire implacable et goguenard, comme celui d'une tête de mort. Silencieuse, immobile autant qu'une statue, elle exhalait l'odeur musquée des vieilles robes que les héritiers d'une duchesse exhument de ses tiroirs pendant un inventaire. Si le vieillard tournait les yeux vers l'assemblée, il semblait que les mouvements de ces globes incapables de réfléchir une lueur se fussent accomplis par un artifice imperceptible; et quand les yeux s'arrêtaient, celui qui les examinait finissait par douter qu'ils eussent remué. Voir, auprès de ces débris humains, une jeune femme dont le cou, les bras et le corsage étaient nus et blancs; dont les formes pleines et verdoyantes de beauté, dont les cheveux bien plantés sur un front d'albâtre inspiraient l'amour, dont les yeux ne recevaient pas, mais répandaient la lumière, qui était suave, fraîche, et dont les boucles vaporeuses, dont l'haleine embaumée semblaient trop lourdes, trop dures, trop puissantes pour cette ombre, pour cet homme en poussière; ah! c'était bien la mort et la vie, ma pensée, une arabesque imaginaire, une chimère hideuse à moitié, divinement femelle par le corsage.

— Il y a pourtant de ces mariages-là qui s'accomplissent assez souvent dans le monde, me dis-je.

— Il sent le cimetière! s'écria la jeune femme, épouvantée qui me pressa comme pour s'assurer de ma protection, et dont les mouvements tumultueux me dirent qu'elle avait grand'peur. — C'est une horrible vision, reprit-elle, je ne saurais rester là plus longtemps. Si je le regarde encore, je croirai que la Mort elle-même est venue me chercher. Mais vit-il?

Elle porta la main sur le phénomène avec cette hardiesse que les femmes puisent dans la violence de leurs désirs; mais une sueur froide sortit de ses pores, car, aussitôt qu'elle eut touché le vieillard, elle entendit un cri semblable à celui d'une crécelle. Cette aigre voix, si c'était une voix, s'échappa d'un gosier presque desséché. Puis à cette clameur succéda vivement une petite toux d'enfant, convulsive et d'une sonorité particulière. A ce bruit, Marianina, Filippo et madame de Lanty jetèrent les yeux sur nous, et leurs regards furent comme des éclairs. La jeune femme aurait voulu être au fond de la Seine. Elle prit mon bras et m'entraîna vers un boudoir. Hommes et femmes, tout le monde nous fit place. Parvenus au fond des appartements de réception, nous entrâmes dans un petit cabinet demi-circulaire. Ma compagne se jeta sur un divan, palpitant d'effroi, sans savoir où elle était.

— Madame, vous êtes folle, lui dis-je.

— Mais, reprit-elle après un moment de silence pendant lequel je l'admirai, est-ce ma faute? Pourquoi madame de Lanty laisse-t-elle errer des revenants dans son hôtel?

— Allons, répondis-je, vous imitez les sots. Vous prenez un petit vieillard pour un spectre.

— Taisez-vous, répliqua-t-elle avec cet air imposant et railleur que toutes les femmes savent si bien prendre quand elles veulent avoir raison. — Le joli boudoir! s'écria-t-elle en regardant autour d'elle. Le satin bleu fait toujours merveille en tenture. Est-ce frais! Ah! le beau tableau! ajouta-t-elle en se levant, et allant se mettre en face d'une toile magnifiquement encadrée.

Nous restâmes pendant un moment dans la contemplation de cette merveille, qui semblait due à quelque pinceau surnaturel. Le tableau représentait Adonis étendu sur une peau de lion. La lampe suspendue au milieu du boudoir, et contenue dans un vase d'albâtre, illuminait alors cette toile d'une lueur douce qui nous permit de saisir toutes les beautés de la peinture.

— Un être si parfait existe-t-il? me demanda-t-elle après avoir examiné, non sans un doux sourire de contentement, la grâce exquise des contours, la pose, la couleur, les cheveux, tout enfin.

Il est trop beau pour un homme, — ajouta-t-elle après un examen pareil à celui qu'elle aurait fait d'une rivale.

Oh! comme je ressentis alors les atteintes de cette jalousie à laquelle un poëte avait essayé vainement de me faire croire, la jalousie des gravures, des tableaux, des statues, où les artistes exagèrent la beauté humaine, par suite de la doctrine qui les porte à tout idéaliser.

— C'est un portrait, lui répondis-je. Il est dû au talent de Vien. Mais ce grand peintre n'a jamais vu l'original, et votre admiration sera moins vive peut-être quand vous saurez que cette académie a été faite d'après une statue de femme.

— Mais qui est-ce?
J'hésitai.
— Je veux le savoir, ajouta-t-elle vivement.
— Je crois, lui dis-je, que cet Adonis représente un... un... un parent de madame de Lanty.
J'eus la douleur de la voir abîmée dans la contemplation de cette figure. Elle s'assit en silence, je me mis auprès d'elle, et lui pris la main sans qu'elle s'en aperçût! oublié pour un portrait! En ce moment le bruit léger des pas d'une femme dont la robe frémissait retentit dans le silence. Nous vîmes entrer la jeune Marianina; plus brillante encore par son expression d'innocence que par sa grâce et par sa fraîche toilette, elle marchait alors lentement, et tenait avec un soin maternel, avec une filiale sollicitude, le spectre habillé qui nous avait fait fuir du salon de musique, elle le conduisit en le regardant avec une espèce d'inquiétude posant lentement ses pieds débiles. Tous deux, ils arrivèrent assez péniblement à une porte cachée dans la tenture. Là, Marianina frappa doucement. Aussitôt apparut, comme par magie, un grand homme sec, espèce de génie familier. Avant de confier le vieillard à ce gardien mystérieux, la jeune enfant baisa respectueusement le cadavre ambulant, et sa chaste caresse ne fut pas exempte de cette calinerie gracieuse dont le secret appartient à quelques femmes privilégiées.
— *Addio, addio!* disait-elle avec les inflexions les plus jolies de sa jeune voix.
Elle ajouta même sur la dernière syllabe une roulade admirablement bien exécutée, mais à voix basse, et comme pour peindre l'effusion de son cœur par une expression poétique. Le vieillard, frappé subitement par quelque souvenir, resta sur le seuil de ce réduit secret. Nous entendîmes alors, grâce à un profond silence, le soupir lourd qui sortait de sa poitrine : il tira la plus belle des bagues dont ses doigts de squelette étaient chargés, et la plaça dans le sein de Marianina. La jeune folle se mit à rire, reprit la bague, la glissa par-dessus son gant à l'un de ses doigts, et s'élança vivement vers la salon où retentirent en ce moment les préludes d'une contredanse. Elle nous aperçut.
— Ah! vous étiez là! dit elle en rougissant.
Après nous avoir regardés comme pour nous interroger, elle courut à son danseur avec l'insouciante pétulance de son âge.
— Qu'est-ce que cela veut dire? me demanda ma jeune partenaire. Est-ce son mari? Je crois rêver. Où suis-je?
— Vous! répondis-je, vous, madame, qui êtes exaltée, et qui, comprenant si bien les émotions les plus imperceptibles, savez cultiver dans un cœur d'homme le plus délicat des sentiments, sans le flétrir, sans le briser dès le premier jour, vous qui avez pitié des peines du cœur, et qui, à l'esprit d'une Parisienne, joignez une âme passionnée digne de l'Italie ou de l'Espagne...
Elle vit bien que mon langage était empreint d'une ironie amère; et, alors, sans avoir l'air d'y prendre garde, elle m'interrompit pour dire : — Oh! vous me faites à votre goût. Singulière tyrannie! Vous voulez que je ne sois pas *moi*.
— Oh! je ne veux rien, m'écriai-je épouvanté de son attitude sévère. Au moins est-il vrai que vous aimez à entendre raconter l'histoire de ces passions énergiques enfantées dans nos cœurs par les ravissantes femmes du Midi?
— Oui. Eh bien?
— Eh bien! j'irai demain soir chez vous vers neuf heures, et je vous révélerai ce mystère.
— Non, répondit-elle d'un air mutin, je veux l'apprendre sur-le-champ.
— Vous ne m'avez pas encore donné le droit de vous obéir quand vous dites : Je veux.
— En ce moment, répondit-elle avec une coquetterie désespérante, j'ai le plus vif désir de connaître ce secret. Demain, je ne vous écouterai peut-être pas...
Elle sourit, et nous nous séparâmes; elle toujours aussi fière, aussi rude, et moi toujours aussi ridicule en ce moment que toujours. Elle eut l'audace de valser avec un jeune aide de camp, et je restai tour à tour fâché, boudeur, admirant, aimant, jaloux.
— A demain, me dit-elle vers deux heures du matin, quand elle sortit du bal.
— Je n'irai pas, pensai-je, et je t'abandonne. Tu es plus capricieuse, plus fantasque mille fois peut-être... que mon imagination.
Le lendemain, nous étions devant un bon feu, dans un petit salon élégant, assis tous deux; elle sur une causeuse, moi sur des coussins, presque à ses pieds, et mon œil sous le sien. La rue était silencieuse. La lampe jetait une clarté douce. C'était une de ces soirées délicieuses à l'âme, un de ces moments qui ne s'oublient jamais, une de ces heures passées dans la paix et le désir, et dont, plus tard, le charme est toujours un sujet de regret, même quand nous nous trouvons plus heureux. Qui peut effacer la vive empreinte des premières sollicitations de l'amour?
— Allons, dit-elle, j'écoute.
— Mais je n'ose commencer. L'aventure a des passages dangereux pour le narrateur. Si je m'enthousiasme, vous me ferez taire.
— Parlez.
— J'obéis.
— Ernest-Jean Sarrasine était le seul fils d'un procureur de la Franche-Comté, repris-je après une pause. Son père avait assez loyalement gagné six à huit mille livres de rente, fortune de praticien qui, jadis, en province, passait pour colossale. Le vieux maître Sarrasine, n'ayant qu'un enfant, ne voulut rien négliger pour son éducation, il espérait en faire un magistrat, et vivre assez longtemps pour voir, dans ses vieux jours, le petit-fils de Matthieu Sarrasine, laboureur au pays de Saint-Dié, s'asseoir sur les lis et dormir à l'audience pour la plus grande gloire du parlement; mais le ciel ne réservait pas cette joie au procureur. Le jeune Sarrasine, confié de bonne heure aux Jésuites, donna les preuves d'une turbulence peu commune. Il eut l'enfance d'un homme de talent. Il ne voulait étudier qu'à sa guise, se révoltait souvent, et restait parfois des heures entières plongé dans de confuses méditations, occupé, tantôt à contempler ses camarades quand ils jouaient, tantôt à se représenter les héros d'Homère. Puis, s'il lui arrivait de se divertir, il mettait une ardeur extraordinaire dans ses jeux. Lorsqu'une lutte s'élevait entre un camarade et lui, rarement le combat finissait sans qu'il y eût du sang répandu. S'il était le plus faible, il mordait. Tour à tour agissant ou passif, sans aptitude ou trop intelligent, son caractère bizarre le fit redouter de ses maîtres autant que de ses camarades. Au lieu d'apprendre les éléments de la langue grecque, il dessinait le révérend père qui leur expliquait un passage de Thucydide, croquait le maître de mathématiques, le préfet, les valets, le correcteur, et barbouillait tous les murs d'esquisses informes. Au lieu de chanter les louanges du Seigneur à l'église, il s'amusait, pendant les offices, à déchiqueter un banc; ou, quand il avait volé quelque morceau de bois, il sculptait quelque figure de sainte. Si le bois, la pierre ou le crayon lui manquaient, il rendait ses idées avec de la mie de pain. Soit qu'il copiât les personnages des tableaux qui garnissaient le chœur, soit qu'il improvisât, il laissait toujours à sa place de grossières ébauches, dont le caractère licencieux désespérait les plus jeunes pères; et les médisants prétendaient que les vieux jésuites en souriaient. Enfin, s'il faut en croire la chronique du collége, il fut chassé pour avoir, en attendant son tour au confessionnal, un vendredi saint, sculpté une grosse bûche en forme de Christ. L'impiété gravée sur cette statue était trop forte pour ne pas attirer un châtiment à l'artiste. N'avait-il pas eu l'audace de placer sur le haut du tabernacle cette figure passablement cynique! Sarrasine vint chercher à Paris un refuge contre les menaces de la malédiction paternelle. Ayant une de ces volontés fortes qui ne connaissent pas d'obstacles, il obéit aux ordres de son génie et entra dans l'atelier de Bouchardon. Il travaillait pendant toute la journée, et, le soir, allait mendier sa subsistance. Bouchardon, émerveillé des progrès et de l'intelligence du jeune artiste, devina bientôt la misère dans laquelle se trouvait son élève; il le secourut, le prit en affection, et le traita comme son enfant. Puis, lorsque le génie de Sarrasine se fut dévoilé par une de ces œuvres où le talent à venir lutte contre l'effervescence de la jeunesse, le généreux Bouchardon essaya de le remettre dans les bonnes grâces du vieux procureur. Devant l'autorité du sculpteur célèbre, le courroux paternel s'apaisa : Besançon tout entier se félicita d'avoir donné le jour à un grand homme futur. Dans le premier moment d'extase où le plongea sa vanité flattée, le praticien avare mit son fils en état de paraître avec avantage dans le monde. Les longues et laborieuses études exigées par la sculpture domptèrent pendant longtemps le caractère impétueux et le génie sauvage de Sarrasine. Bouchardon, prévoyant la violence avec laquelle les passions se déchaîneraient dans cette jeune âme, peut-être aussi vigoureusement trempée que celle de Michel-Ange, en étouffa l'énergie sous des travaux continus. Il réussit à maintenir dans de justes bornes la fougue extraordinaire de Sarrasine, en lui défendant de travailler, en lui proposant des distractions quand il le voyait emporté par la furie de quelque pensée, ou en lui confiant d'importants travaux au moment où il était prêt à se livrer à la dissipation. Mais, auprès de cette âme passionnée, la douceur fut toujours la plus puissante de toutes les armes, et le maître ne prit un grand empire sur son élève qu'en en excitant la reconnaissance par une bonté paternelle. A l'âge de vingt-deux ans, Sarrasine fut forcément soustrait à la salutaire influence que Bouchardon exerçait sur ses mœurs et sur ses habitudes. Il porta les peines de son génie en gagnant le prix de sculpture fondé par le marquis de Marigny, le frère de madame de Pompadour, qui fit tant pour les arts. Diderot vanta comme un chef-d'œuvre la statue de l'élève de Bouchardon. Ce ne fut pas sans une profonde douleur que le sculpteur du roi vit partir pour l'Italie un jeune homme dont, par principe, il avait entretenu l'ignorance profonde sur les choses de la vie. Sarrasine était depuis six ans le commensal de Bouchardon. Fanatique de son art comme Canova le fut depuis, il se levait au jour, entrait dans l'atelier pour n'en sortir qu'à la nuit, et ne vivait qu'avec sa muse. S'il allait à la Comédie-Française, il y était entraîné par son maître. Il se sentait si gêné chez madame Geoffrin et dans le grand monde où Bouchardon essaya de l'introduire, qu'il préféra rester seul, et répudia les plaisirs de cette époque licencieuse. Il n'eut pas d'autre maîtresse que la sculpture et Clotilde, l'une

des célébrités de l'Opéra. Encore cette intrigue ne dura-t-elle pas. Sarrasine était assez laid, toujours mal mis, et de sa nature si libre, si peu régulier dans sa vie privée, que l'illustre nymphe, redoutant quelque catastrophe, rendit bientôt le sculpteur à l'amour des arts. Sophie Arnould a dit je ne sais quel bon mot à ce sujet. Elle s'étonna, je crois, que sa camarade eût pu l'emporter sur des statues. Sarrasine partit pour l'Italie en 1758. Pendant le voyage, son imagination ardente s'enflamma sous un ciel de cuivre et à l'aspect des monuments merveilleux dont est semée la patrie des arts. Il admira les statues, les fresques, les tableaux; et, plein d'émulation, il vint à Rome, en proie au désir d'inscrire son nom entre les noms de Michel-Ange et de M. Bouchardon. Aussi, pendant les premiers jours, partagea-t-il son temps entre ses travaux d'atelier et l'examen des œuvres d'art qui abondent à Rome. Il avait déjà passé quinze jours dans l'état d'extase qui saisit toutes les jeunes imaginations à l'aspect de la reine des ruines, quand, un soir, il entra au théâtre d'*Argentina*, devant lequel se pressait une grande foule. Il s'enquit des causes de cette affluence, et le monde répondit par deux noms : — Zambinella! Jomelli! Il entre et s'assied au parterre, pressé par deux *abbati* notablement gros; mais il était assez heureusement placé près de la scène.



Sarrasine crayonna sa maîtresse dans toutes les poses; il la fit sans voile...

La toile se leva. Pour la première fois de sa vie il entendit cette musique dont M. Jean-Jacques Rousseau lui avait si éloquemment vanté les délices, pendant une soirée du baron d'Holbach. Les sens du jeune sculpteur furent, pour ainsi dire, lubrifiés par les accents de la sublime harmonie de Jomelli. Les langoureuses originalités de ces voix italiennes habilement mariées le plongèrent dans une ravissante extase. Il resta muet, immobile, ne se sentant pas même foulé par deux prêtres. Son âme passa dans ses oreilles et dans ses yeux. Il crut écouter par chacun de ses pores. Tout à coup des applaudissements à faire crouler la salle accueillirent l'entrée en scène de la *prima donna*. Elle s'avança par coquetterie sur le devant du théâtre, et salua le public avec une grâce infinie. Les lumières, l'enthousiasme de tout un peuple, l'illusion de la scène, les prestiges d'une toilette qui, à cette époque, était assez engageante, conspirèrent en faveur de cette femme. Sarrasine poussa des cris de plaisir. Il admirait en ce moment la beauté idéale de laquelle il avait jusqu'alors cherché çà et là les perfections dans la nature, en demandant à un modèle, souvent ignoble, les rondeurs d'une jambe accomplie; à tel autre, les contours du sein; à celui-là, ses blanches épaules; prenant enfin le cou d'une jeune fille, et les mains de cette femme, et les genoux polis de cet enfant, sans rencontrer jamais sous le ciel froid de Paris les riches et suaves créations de la Grèce antique. La Zambinella lui montrait réunies, bien vivantes et délicates, ces exquises proportions de la nature féminine si ardemment désirées, desquelles un sculpteur est, tout à la fois, le juge le plus sévère et le plus passionné. C'était une bouche expressive, des yeux d'amour, un teint d'une blancheur éblouissante. Et joignez à ces détails, qui eussent ravi un peintre, toutes les merveilles des Vénus révérées et rendues par le ciseau des Grecs. L'artiste ne se lassait pas d'admirer la grâce inimitable avec laquelle les bras étaient attachés au buste, la rondeur prestigieuse du cou, les lignes harmonieusement décrites par les sourcils, par le nez, puis l'ovale parfait du visage, la pureté de ses contours vifs, et l'effet de cils fournis, recourbés, qui terminaient de larges et voluptueuses paupières. C'était plus qu'une femme, c'était un chef-d'œuvre! Il se trouvait dans cette création inespérée, de l'amour à ravir tous les hommes, et des beautés dignes de satisfaire un critique. Sarrasine dévorait des yeux la statue de Pygmalion, pour lui descendue de son piédestal. Quand la Zambinella chanta, ce fut un délire. L'artiste eut froid; puis, il sentit un foyer qui petilla soudain dans les profondeurs de son être intime, de ce que nous nommons le cœur, faute de mot! Il n'applaudit pas, il ne dit rien, il éprouvait un mouvement de folie, espèce de frénésie qui ne nous agite qu'à cet âge où le désir a je ne sais quoi de terrible et d'infernal. Sarrasine voulait s'élancer sur le théâtre et s'emparer de cette femme. Sa force, centuplée par une dépression morale impossible à expliquer, puisque ces phénomènes se passent dans une sphère inaccessible à l'observation humaine, tendait à se projeter avec une violence douloureuse. A le voir, on eût dit d'un homme froid et stupide. Gloire, science, avenir, existence, couronnes, tout s'écroula. — Être aimé d'elle, ou mourir, tel fut l'arrêt que Sarrasine porta sur lui-même. Il était si complétement ivre, qu'il ne voyait plus ni salle, ni spectateurs, ni acteurs, n'entendait plus de musique. Bien mieux, il n'existait pas de distance entre lui et la Zambinella, il la possédait, ses yeux, attachés sur elle, s'emparaient d'elle. Une puissance presque diabolique lui permettait de sentir le vent de cette voix, de respirer la poudre embaumée dont ces cheveux étaient imprégnés, de voir les méplats de ce visage, d'y compter les veines bleues qui en nuançaient la peau satinée. Enfin cette voix agile, fraîche et d'un timbre argenté, souple comme un fil auquel le moindre souffle d'air donne une forme, qu'il roule et déroule, développe et disperse, cette voix attaquait si vivement son âme, qu'il laissa plus d'une fois échapper de ces cris involontaires arrachés par les délices convulsives trop rarement données par les passions humaines. Bientôt il fut obligé de quitter le théâtre. Ses jambes tremblantes refusaient presque de le soutenir. Il était abattu, faible comme un homme nerveux qui s'est livré à quelque effroyable colère. Il avait eu tant de plaisir, ou peut-être avait-il tant souffert, que sa vie s'était écoulée comme l'eau d'un vase renversé par un choc. Il sentait en lui un vide, un anéantissement semblable à ces atonies qui désespèrent les convalescents au sortir d'une forte maladie. Envahi par une tristesse inexplicable, il alla s'asseoir sur les marches d'une église. Là, le dos appuyé contre une colonne, il se perdit dans une méditation confuse comme un rêve. La passion l'avait foudroyé. De retour au logis, il tomba dans un de ces paroxysmes d'activité qui nous révèlent la présence de principes nouveaux dans notre existence. En proie à cette première fièvre d'amour qui tient autant au plaisir qu'à la douleur, il voulut tromper son impatience et son délire en dessinant la Zambinella de mémoire. Ce fut une sorte de méditation matérielle. Sur telle feuille, la Zambinella se trouvait dans cette attitude, calme et froide en apparence, affectionnée par Raphaël, par le Giorgion et par tous les grands peintres; sur telle autre, elle tournait la tête avec finesse en achevant une roulade, et semblait s'écouter elle-même. Sarrasine crayonna sa maîtresse dans toutes les poses : il la fit sans voile, assise, debout, couchée, ou chaste ou amoureuse, en réalisant, grâce au délire de ses crayons, toutes les idées capricieuses qui sollicitent notre imagination quand nous pensons fortement à une maîtresse. Mais sa pensée furieuse alla plus loin que le dessin. Il voyait la Zambinella, lui parlait, la suppliait, épuisait mille années de vie et de bonheur avec elle, en la plaçant dans toutes les situations imaginables, en essayant, pour ainsi dire, l'avenir avec elle. Le lendemain, il envoya son laquais louer, pour toute la saison, une loge voisine de la scène. Puis, comme tous les jeunes gens dont l'âme est puissante, il s'exagéra les difficultés de son entreprise, et donna, pour première pâture à sa passion, le bonheur de pouvoir admirer sa maîtresse sans obstacles. Cet âge d'or de l'amour, pendant lequel nous jouissons de notre propre sentiment et où nous nous trouvons heureux presque par nous-mêmes, ne devait pas durer longtemps chez Sarrasine. Cependant les événements le surprirent quand il était encore sous le charme de cette printanière hallucination, aussi naïve que voluptueuse. Pendant une huitaine de jours, il vécut toute une vie, occupé le matin à pétrir la glaise à l'aide de laquelle il réussissait à copier la Zambinella, malgré

les voiles, les jupes, les corsets et les nœuds de rubans qui la lui dérobaient. Le soir, installé de bonne heure dans sa loge, seul, couché sur un sofa, il se faisait, semblable à un Turc enivré d'opium, un bonheur aussi fécond, aussi prodigue qu'il le souhaitait. D'abord il se familiarisa graduellement avec les émotions trop vives que lui donnait le chant de sa maîtresse ; puis il apprivoisa ses yeux à la voir, et finit par la contempler sans redouter l'explosion de la sourde rage par laquelle il avait été animé le premier jour. Sa passion devint plus profonde en devenant plus tranquille. Du reste, le farouche sculpteur ne souffrait pas que sa solitude, peuplée d'images, parée des fantaisies de l'espérance et pleine de bonheur, fût troublée par ses camarades. Il aimait avec tant de force et si naïvement, qu'il eut à subir les innocents scrupules dont nous sommes assaillis quand nous aimons pour la première fois. En commençant à entrevoir qu'il faudrait bientôt agir, s'intriguer, demander où demeurait la Zambinella, savoir si elle avait une mère, un oncle, un tuteur, une famille ; en songeant enfin aux moyens de la voir, de lui parler, il sentait son cœur se gonfler si fort à des idées si ambitieuses, qu'il remettait ces soins au lendemain, heureux de ses souffrances physiques autant que de ses plaisirs intellectuels.

— Mais, me dit madame de Rochefide en m'interrompant, je ne vois encore ni Marianina ni son petit vieillard.

— Vous ne voyez que lui ! m'écriai-je impatienté comme un auteur auquel on fait manquer l'effet d'un coup de théâtre. Depuis quelques jours, repris-je après une pause, Sarrasine était si fidèlement venu s'installer dans sa loge, et ses regards exprimaient tant d'amour, que sa passion pour la voix de Zambinella aurait été la nouvelle de tout Paris, si cette aventure s'y fût passée ; mais en Italie, madame, au spectacle, chacun y assiste pour son compte, avec ses passions, avec un intérêt de cœur qui exclut l'espionnage des lorgnettes. Cependant la frénésie du sculpteur ne devait pas échapper longtemps aux regards des chanteurs et des cantatrices. Un soir, le Français s'aperçut qu'on riait de lui dans les coulisses. Il eût été difficile de savoir à quelles extrémités il se serait porté, si la Zambinella n'était pas entrée en scène. Elle jeta sur Sarrasine un des coups d'œil éloquents qui disent souvent beaucoup plus de choses que les femmes ne le veulent. Ce regard fut toute une révélation. Sarrasine était aimé ! — Si ce n'est qu'un caprice, pensa-t-il en accusant déjà sa maîtresse de trop d'ardeur, elle ne connaît pas la domination sous laquelle elle va tomber. Son caprice durera, j'espère, autant que ma vie. En ce moment, trois coups légèrement frappés à la porte de sa loge excitèrent l'attention de l'artiste. Il ouvrit. Une vieille femme entra mystérieusement. — Jeune homme, dit-elle, si vous voulez être heureux, ayez de la prudence, enveloppez-vous d'une cape, abaissez sur vos yeux un grand chapeau ; puis, vers dix heures du soir, trouvez-vous dans la rue du Corso, devant l'hôtel d'Espagne. — J'y serai, répondit-il en mettant deux louis dans la main ridée de la duègne. Il s'échappa de sa loge, après avoir fait un signe d'intelligence à la Zambinella, qui baissa timidement ses voluptueuses paupières comme une femme heureuse d'être enfin comprise. Puis il courut chez lui, afin d'emprunter à la toilette toutes les séductions qu'elle pourrait lui prêter. En sortant du théâtre, un inconnu l'arrêta par le bras. — Prenez garde à vous, seigneur Français, lui dit-il à l'oreille. Il s'agit de vie et de mort. Le cardinal Cicognara est son protecteur, et ne badine pas. Quand un démon aurait mis entre Sarrasine et la Zambinella les profondeurs de l'enfer, en ce moment il eût tout traversé d'une enjambée. Semblable aux chevaux des immortels peints par Homère, l'amour du sculpteur avait franchi en un clin d'œil d'immenses espaces. — La mort dût-elle m'attendre au sortir de la maison, j'irais encore plus vite, répondit-il. — *Poverino!* s'écria l'inconnu en disparaissant. Parler de danger à un amoureux, n'est-ce pas lui vendre des plaisirs? Jamais le laquais de Sarrasine n'avait vu son maître si minutieux en fait de toilette. Sa plus belle épée, présent de Bouchardon, le nœud que Clotilde lui avait donné, son habit pailleté, son gilet de drap d'argent, sa tabatière d'or, ses montres précieuses, tout fut tiré des coffres, et il se para comme une jeune fille qui doit se promener devant son premier amant. A l'heure dite, ivre d'amour et bouillant d'espérance, Sarrasine, le nez dans son manteau, courut au rendez-vous donné par la vieille. La duègne attendait. — Vous avez bien tardé ! lui dit-elle. Venez. Elle entraîna le Français dans plusieurs petites rues, et s'arrêta devant un palais d'assez belle apparence. Elle frappa. La porte s'ouvrit. Elle conduisit Sarrasine à travers un labyrinthe d'escaliers, de galeries et d'appartements qui n'étaient éclairés que par les lueurs incertaines de la lune, et arriva bientôt à une porte, entre les fentes de laquelle s'échappaient de vives lumières, d'où partaient de joyeux éclats de plusieurs voix. Tout à coup Sarrasine fut ébloui, quand, sur un mot de la vieille, il fut admis dans ce mystérieux appartement, et se trouva dans un salon aussi brillamment éclairé que somptueusement meublé, au milieu duquel s'élevait une table bien servie, chargée de sacro-saintes bouteilles, de riants flacons dont les facettes rougies étincelaient. Il reconnut les chanteurs et les cantatrices du théâtre, mêlés à des femmes charmantes, tous prêts à commencer une orgie d'artistes qui n'attendait plus que lui. Sarrasine réprima un mouvement de dépit, et fit bonne contenance. Il avait espéré une chambre mal éclairée, sa maîtresse auprès d'un brasier, un jaloux à deux pas, la mort et l'amour, des confidences échangées à voix basse, cœur à cœur, des baisers périlleux, et les visages si voisins, que les cheveux de la Zambinella eussent caressé son front chargé de désirs, brûlant de bonheur. — Vive la folie ! s'écria-t-il. *Signori e belle donne*, vous me permettrez de prendre plus tard ma revanche, et de vous témoigner ma reconnaissance pour la manière dont vous accueillez un pauvre sculpteur. Après avoir reçu les compliments assez affectueux de la plupart des personnes présentes, qu'il connaissait de vue, il tâcha de s'approcher de la bergère sur laquelle la Zambinella était nonchalamment étendue. Oh ! comme son cœur battit quand il aperçut un pied mignon, chaussé de ces mules qui, permettez-moi de le dire, madame, don-

Allez, vous n'avez pas un seul rival à craindre. — PAGE 58.

naient jadis au pied des femmes une expression si coquette, si voluptueuse, que je ne sais pas comment les hommes y pouvaient résister. Les bas blancs bien tirés et à coins verts, les jupes courtes, les mules pointues et à talons hauts du règne de Louis XV ont peut-être un peu contribué à démoraliser l'Europe et le clergé.

— Un peu! dit la marquise. Vous n'avez donc rien lu?

— La Zambinella, repris-je en souriant, s'était effrontément croisé les jambes, et agitait en badinant celle qui se trouvait dessus, attitude de duchesse, qui allait bien à son genre de beauté capricieuse et pleine d'une certaine mollesse engageante. Elle avait quitté ses habits de théâtre, et portait un corps qui dessinait une taille svelte et que faisaient valoir des paniers et une robe de satin brodée de fleurs bleues. Sa poitrine, dont une dentelle dissimulait les trésors par un luxe de coquetterie, étincelait de blancheur. Coiffée à peu près comme se coiffait madame du Barry, sa figure, quoique surchargée d'un large bonnet, n'en paraissait que plus mignonne, et la poudre lui seyait bien. La voir ainsi, c'était l'adorer. Elle sourit gracieusement au sculpteur. Sarrasine, tout mécontent de ne pouvoir lui parler que devant témoins, s'assit poliment auprès d'elle, et l'entretint de musique en la louant sur son prodigieux talent; mais sa voix tremblait d'amour, de crainte et d'espérance. — Que craignez-vous? lui dit Vitagliani, le chanteur le plus célèbre de la troupe. Allez, vous n'avez pas un seul rival à craindre ici. Le ténor sourit silencieusement. Ce sourire se répéta sur les lèvres de tous les convives, dont l'attention avait une certaine malice cachée dont ne devait pas s'apercevoir un amoureux. Cette publicité fut comme un coup de poignard que Sarrasine aurait soudainement reçu dans le cœur. Quoique doué d'une certaine force de caractère, et bien qu'aucune circonstance ne dût influer sur son amour, il n'avait peut-être pas encore songé que Zambinella était presque une courtisane, et qu'il ne pouvait pas avoir tout à la fois les jouissances pures qui rendent l'amour d'une jeune fille chose si délicieuse, et les emportements fougueux par lesquels une femme de théâtre fait acheter les trésors de sa passion. Il réfléchit et se résigna. Le souper fut servi. Sarrasine et la Zambinella se mirent sans cérémonie à côté l'un de l'autre. Pendant la moitié du festin, les artistes gardèrent quelque mesure, et le sculpteur put causer avec la cantatrice. Il lui trouva de l'esprit, de la finesse; mais elle était d'une ignorance surprenante, et se montra faible et superstitieuse. La délicatesse de ses organes se reproduisait dans son entendement. Quand Vitagliani déboucha la première bouteille de vin de Champagne, Sarrasine lut dans les yeux de sa voisine une crainte assez vive de la petite détonation produite par le dégagement du gaz. Le tressaillement involontaire de cette organisation féminine fut interprété par l'amoureux artiste comme l'indice d'une excessive sensibilité. Cette faiblesse charma le Français. Il entre tant de protection dans l'amour d'un homme! — Vous disposerez de ma puissance comme d'un bouclier! Cette phrase n'est-elle pas écrite au fond de toutes les déclarations d'amour? Sarrasine, trop passionné pour débiter des galanteries à la belle Italienne, était, comme tous les amants, tour à tour grave, rieur ou recueilli. Quoiqu'il parût écouter les convives, il n'entendait pas un mot de ce qu'ils disaient, tant il s'adonnait au plaisir de se trouver près d'elle, de lui effleurer la main, de la servir. Il nageait dans une joie secrète. Malgré l'éloquence de quelques regards mutuels, il fut étonné de la réserve dans laquelle la Zambinella se tint avec lui. Elle avait bien commencé la première à lui presser le pied et à l'agacer avec la malice d'une femme libre et amoureuse; mais soudain elle s'était enveloppée dans une modestie de jeune fille, après avoir entendu raconter par Sarrasine un trait qui peignit l'excessive violence de son caractère. Quand le souper devint une orgie, les convives se mirent à chanter, inspirés par le peralta et le pedro ximenès. Ce furent des duos ravissants, des airs de la Calabre, des séguidilles espagnoles, des canzonettes napolitaines. L'ivresse était dans tous les yeux, dans la musique, dans les cœurs et dans les voix. Il déborda tout à coup une vivacité enchanteresse, un abandon cordial, une bonhomie italienne dont rien ne peut donner l'idée à ceux qui ne connaissent que les assemblées de Paris, les raouts de Londres ou les cercles de Vienne. Les plaisanteries et les mots d'amour se croisaient, comme des balles dans une bataille, à travers les rires, les impiétés, les invocations à la sainte Vierge ou *al Bambino*. L'un se coucha sur un sofa, et se mit à dormir. Une jeune fille écoutait une déclaration sans savoir qu'elle répandait du xérès sur la nappe. Au milieu de ce désordre, la Zambinella, comme frappée de terreur, resta pensive. Elle refusa de boire, mangea peut-être un peu trop; mais la gourmandise est, dit-on, une grâce chez les femmes. En admirant la pudeur de sa maîtresse, Sarrasine fit de sérieuses réflexions pour l'avenir. — Elle veut sans doute être épousée, se dit-il. Alors il s'abandonna aux délices de ce mariage. Sa vie entière ne lui semblait pas assez longue pour épuiser la source de bonheur qu'il trouvait au fond de son âme. Vitagliani, son voisin, lui versa si souvent à boire, que, vers les trois heures du matin, sans être complétement ivre, Sarrasine se trouva sans force contre son délire. Dans un moment de fougue, il emporta cette femme en se sauvant dans une espèce de boudoir qui communiquait au salon, et sur la porte duquel il avait plus d'une fois tourné les yeux. L'Italienne était armée d'un poignard. — Si tu approches, dit-elle, je serai forcée de te plonger cette arme dans le cœur. Va! tu me mépriserais. J'ai conçu trop de respect pour ton caractère pour me livrer ainsi. Je ne veux pas déchoir du sentiment que tu m'accordes. — Ah! ah! dit Sarrasine, c'est un mauvais moyen pour éteindre une passion que de l'exciter. Es-tu donc déjà corrompue à ce point que, vieille de cœur, tu agirais comme une jeune courtisane, qui aiguise les émotions dont elle fait commerce? — Mais c'est aujourd'hui vendredi, répondit-elle effrayée de la violence du Français. Sarrasine, qui n'était pas dévot, se prit à rire. La Zambinella bondit comme un jeune chevreuil et s'élança dans la salle du festin. Quand Sarrasine y apparut courant après elle, il fut accueilli par un rire infernal. Il vit la Zambinella évanouie sur un sofa. Elle était pâle et comme épuisée par l'effort extraordinaire qu'elle venait de faire. Quoique Sarrasine sût peu d'italien, il entendit sa maîtresse disant à voix basse à Vitagliani : — Mais il me tuera. Cette scène étrange rendit le sculpteur tout confus. La raison lui revint. Il resta d'abord immobile; puis il retrouva la parole, s'assit auprès de maîtresse et protesta de son respect. Il trouva la force de donner le change à sa passion en disant à cette femme les discours les plus exaltés; et, pour peindre son amour, il déploya les trésors de cette éloquence magique, officieux interprète que les femmes refusent rarement de croire. Au moment où les premières lueurs du matin surprirent les convives, une femme proposa d'aller à Frascati. Tous accueillirent par de vives acclamations l'idée de passer la journée à la villa Ludovisi. Vitagliani descendit pour louer des voitures. Sarrasine eut le bonheur de conduire la Zambinella dans un phaéton. Une fois sortis de Rome, la gaieté, un moment réprimée par les combats que chacun avait livrés au sommeil, se réveilla soudain. Hommes et femmes, tous paraissaient habitués à cette vie étrange, à ces plaisirs continus, à cet entraînement d'artiste qui fait de la vie une fête perpétuelle où l'on rit sans arrière-pensées. La compagne du sculpteur était la seule qui parût abattue. — Êtes-vous malade? lui dit Sarrasine. Aimeriez-vous mieux rentrer chez vous? — Je ne suis pas assez forte pour supporter tous ces excès, répondit-elle. J'ai besoin de grands ménagements; mais, près de vous, je me sens si bien! Sans vous, je ne serais pas restée à ce souper; une nuit passée me fait perdre toute ma fraîcheur. — Vous êtes si délicate! reprit Sarrasine en contemplant les traits mignons de cette charmante créature. — Les orgies m'abîment la voix. — Maintenant que nous sommes seuls, s'écria l'artiste, et que vous n'avez plus à craindre l'effervescence de ma passion, dites-moi que vous m'aimez. — Pourquoi? répliqua-t-elle, à quoi bon? Je vous ai semblé jolie. Mais vous êtes Français, et votre sentiment passera. Oh! vous ne m'aimeriez pas comme je voudrais être aimée. — Comment! — Sans but de passion vulgaire, purement. J'abhorre les hommes encore plus peut-être que je ne hais les femmes. J'ai besoin de me réfugier dans l'amitié. Le monde est désert pour moi. Je suis une créature maudite, condamnée à comprendre le bonheur, à le sentir, à le désirer, et, comme tant d'autres, forcée à le voir me fuir à toute heure. Souvenez-vous, seigneur, que je ne vous aurai pas trompé. Je vous défends de m'aimer. Je puis être un ami dévoué pour vous, car j'admire votre force et votre caractère. J'ai besoin d'un frère, d'un protecteur. Soyez tout cela pour moi, mais rien de plus.

— Ne pas vous aimer! s'écria Sarrasine; mais, chère ange, tu es ma vie, mon bonheur! — Si je disais un mot, vous me repousseriez avec horreur. — Coquette! rien ne peut m'effrayer. Dis-moi que tu me coûteras l'avenir, que dans deux mois je mourrai, que je serai damné pour t'avoir seulement embrassée. Il l'embrassa malgré les efforts que fit la Zambinella pour se soustraire à ce baiser passionné. — Dis-moi que tu es un démon, qu'il te faut ma fortune, mon nom, toute ma célébrité! veux-tu que je ne sois pas sculpteur? Parle. — Si je n'étais pas une femme? demanda timidement la Zambinella d'une voix argentine et douce. — La bonne plaisanterie! s'écria Sarrasine. Crois-tu pouvoir tromper l'œil d'un artiste? N'ai-je pas, depuis dix jours, dévoré, scruté, admiré tes perfections? Une femme seule peut avoir ce bras rond et moelleux, ces contours élégants. Ah! tu veux des compliments! Elle sourit tristement, et dit en murmurant : — Fatale beauté! Elle leva les yeux au ciel. En ce moment son regard eut je ne sais quelle expression d'horreur si puissante, si vive, que Sarrasine en tressaillit. — Seigneur Français, reprit-elle, oubliez à jamais un instant de folie. Je vous estime; mais, quant à de l'amour, ne m'en demandez pas; ce sentiment est étouffé dans mon cœur. Je n'ai pas de cœur! s'écria-t-elle en pleurant. Le théâtre sur lequel vous m'avez vue, ces applaudissements, cette musique, cette gloire, à laquelle on m'a condamnée, voilà ma vie, je n'en ai pas d'autre. Dans quelques heures vous ne me verrez plus des mêmes yeux, la femme que vous aimez sera morte. Le sculpteur ne répondit pas. Il était la proie d'une sourde rage qui lui pressait le cœur. Il ne pouvait que regarder cette femme extraordinaire avec des yeux enflammés qui brûlaient. Cette voix empreinte de faiblesse, l'attitude, les manières et les gestes de Zambinella, marqués de tristesse, de mélancolie et de découragement, réveillaient dans son âme toutes les richesses de la passion. Chaque parole était un aiguillon. En ce moment, ils étaient arrivés à Frascati. Quand l'artiste tendit les bras à

sa maîtresse pour l'aider à descendre, il la sentit toute frissonnante. — Qu'avez-vous? Vous me feriez mourir, s'écria-t-il en la voyant pâlir, si vous aviez la moindre douleur dont je fusse la cause même innocente. — Un serpent! dit-elle en montrant une couleuvre qui se glissait le long d'un fossé. J'ai peur de ces odieuses bêtes. Sarrasine écrasa la tête de la couleuvre d'un coup de pied. — Comment avez-vous assez de courage! reprit la Zambinella en contemplant avec un effroi visible le reptile mort. — Eh bien! dit l'artiste en souriant, oserez-vous bien prétendre que vous n'êtes pas femme? Ils rejoignirent leurs compagnons et se promenèrent dans les bois de la villa Ludovisi, qui appartenait alors au cardinal Cicognara. Cette matinée s'écoula trop vite pour l'amoureux sculpteur, mais elle fut remplie par une foule d'incidents qui lui dévoilèrent la coquetterie, la faiblesse, la mignardise de cette âme molle et sans énergie. C'était la femme avec ses peurs soudaines, ses caprices sans raison, ses troubles instinctifs, ses audaces sans cause, ses bravades et sa délicieuse finesse de sentiment. Il y eut un moment où, s'aventurant dans la campagne, la petite troupe des joyeux chanteurs vit de loin quelques hommes armés jusqu'aux dents, et dont le costume n'avait rien de rassurant. A ce mot: — Voici des brigands! chacun doubla le pas pour se mettre à l'abri dans l'enceinte de la villa du cardinal. En cet instant critique, Sarrasine s'aperçut, à la pâleur de la Zambinella, qu'elle n'avait plus assez de force pour marcher; il la prit dans ses bras et la porta pendant quelque temps en courant. Quand il se fut rapproché d'une vigne voisine, il mit sa maîtresse à terre.—Expliquez-moi, lui dit-il, comment cette extrême faiblesse, qui, chez toute autre femme, serait hideuse, me déplairait, et dont la moindre preuve suffirait presque pour éteindre mon amour, en vous me plaît, me charme? Oh! combien je vous aime! reprit-il. Tous vos défauts, vos terreurs, vos petitesses, ajoutent je ne sais quelle grâce à votre âme. Je sens que je détesterais une femme forte, une Sapho, courageuse, pleine d'énergie, de passion. O frêle et douce créature! comment peux-tu être autrement? Cette voix d'ange, cette voix délicate, eût été un contre-sens si elle fût sortie d'un corps autre que le tien. — Je ne puis, dit-elle, vous donner aucun espoir. Cessez de me parler ainsi, car l'on se moquerait de vous. Il m'est impossible de vous interdire l'entrée du théâtre; mais si vous m'aimez ou si vous êtes sage, vous n'y viendrez plus. Ecoutez, monsieur, dit-elle d'une voix grave. — Oh! tais-toi, dit l'artiste enivré. Les obstacles attisent l'amour dans mon cœur. La Zambinella resta dans une attitude gracieuse et modeste; mais elle se tut, comme si une pensée terrible lui eût révélé quelque malheur. Quand il fallut revenir à Rome, elle monta dans une berline à quatre places, en ordonnant au sculpteur, d'un air impérieusement cruel, d'y retourner seul avec le phaéton. Pendant le chemin, Sarrasine résolut d'enlever la Zambinella. Il passa toute la journée occupé à former des plans plus extravagants les uns que les autres. A la nuit tombante, au moment où il sortit pour aller demander à quelques personnes où était situé le palais habité par sa maîtresse, il rencontra l'un de ses camarades sur le seuil de la porte. — Mon cher, lui dit ce dernier, je suis chargé par notre ambassadeur de t'inviter à venir ce soir chez lui. Il donne un concert magnifique, et quand tu sauras que Zambinella y sera... —Zambinella! s'écria Sarrasine en délire à ce nom, j'en suis fou! — Tu es comme tout le monde, lui répondit son camarade.—Mais si vous êtes mes amis, toi, Vien, Lauterbourg et Allegrain, vous me prêterez votre assistance pour un coup de main après la fête, demanda Sarrasine. — Il n'y a pas de cardinal à tuer, pas de?...—Non, non, dit Sarrasine, je ne vous demande rien que d'honnêtes gens ne puissent faire. En peu de temps le sculpteur disposa tout pour le succès de son entreprise. Il arriva l'un des derniers chez l'ambassadeur, mais il y vint dans une voiture de voyage attelée de chevaux vigoureux menés par l'un des plus entreprenants *vetturini* de Rome. Le palais de l'ambassadeur étant plein de monde, ce ne fut pas sans peine que le sculpteur, inconnu à tous les assistants, parvint au salon où dans ce moment Zambinella chantait. — C'est sans doute par égard pour les cardinaux, les évêques et les abbés qui sont ici, demanda Sarrasine, qu'*elle* est habillée en homme, qu'elle a une bourse derrière la tête, les cheveux crêpés et une épée au côté? — Elle! Qui elle? répondit le vieux seigneur auquel s'adressait Sarrasine. — La Zambinella.—La Zambinella? reprit le prince romain. Vous moquez-vous? D'où venez-vous? Est-il jamais monté de femmes sur les théâtres de Rome? Et ne savez-vous pas par quelles créatures les rôles de femme sont remplis dans les Etats du pape? C'est moi, monsieur, qui ai doté Zambinella de sa voix. J'ai tout payé à ce drôle-là, même son maître à chanter. Eh bien! il a si peu de reconnaissance du service que je lui ai rendu, qu'il n'a jamais voulu remettre les pieds chez moi. Et cependant, s'il fait fortune, il me la devra tout entière. Le prince Chigi aurait pu parler, certes, longtemps. Sarrasine ne l'écoutait pas. Une affreuse vérité avait pénétré dans son âme. Il était frappé comme d'un coup de foudre. Il resta immobile, les yeux attachés sur le prétendu chanteur. Son regard flamboyant eut une sorte d'influence magnétique sur Zambinella, car le *musico* finit par détourner subitement la vue vers Sarrasine, et alors sa voix céleste s'altéra. Il trembla! Un murmure involontaire échappé à l'assemblée, qu'il tenait comme attachée à ses lèvres, acheva de le troubler; il s'assit, et discontinua son air. Le cardinal Cicognara, qui avait épié du coin de l'œil la direction que prit le regard de son protégé, aperçut alors le Français, il se pencha vers un de ses aides de camp ecclésiastiques, et parut demander le nom du sculpteur. Quand il eut obtenu la réponse qu'il désirait, il contempla fort attentivement l'artiste, et donna des ordres à un abbé, qui disparut avec prestesse. Cependant Zambinella, s'étant remis, recommença le morceau qu'il avait interrompu si capricieusement; mais il l'exécuta mal, et refusa, malgré toutes les instances qui lui furent faites, de chanter autre chose. Ce fut la première fois qu'il exerça cette tyrannie capricieuse qui, plus tard, ne le rendit pas moins célèbre que son talent et son immense fortune, due, dit-on, non moins à sa voix qu'à sa beauté. — C'est une femme, dit Sarrasine en se croyant seul. Il y a là-dessous quelque intrigue secrète. Le cardinal Cicognara trompe le pape et toute la ville de Rome! Aussitôt le sculpteur sortit du salon, rassembla ses amis, et les embusqua dans la cour du palais. Quand Zambinella se fut assuré du départ de Sarrasine, il parut recouvrer quelque tranquillité. Vers minuit, après avoir erré dans les salons, en homme qui cherche un ennemi, le *musico* quitta l'assemblée. Au moment où il franchissait la porte du palais, il fut adroitement saisi par des hommes qui le bâillonnèrent avec un mouchoir et le mirent dans la voiture louée par Sarrasine. Glacé d'horreur, Zambinella resta dans un coin sans oser faire un mouvement. Il voyait devant lui la figure terrible de l'artiste qui gardait un silence de mort. Le trajet fut court. Zambinella, enlevé par Sarrasine, se trouva bientôt dans un atelier sombre et nu. Le chanteur, à moitié mort, demeura sur une chaise, sans oser regarder une statue de femme dans laquelle il reconnut ses traits. Il ne proféra pas une parole, mais ses dents claquaient. Il était transi de peur. Sarrasine se promenait à grands pas. Tout à coup il s'arrêta devant Zambinella. — Dis-moi la vérité, demanda-t-il d'une voix sourde et altérée. Tu es une femme? Le cardinal Cicognara... Zambinella tomba sur ses genoux, et ne répondit qu'en baissant la tête.—Ah! tu es une femme! s'écria l'artiste en délire; car même un... Il n'acheva pas.— Non, reprit-il, *il* n'aurait pas tant de bassesse.—Ah! ne me tuez pas! s'écria Zambinella fondant en larmes. Je n'ai consenti à vous tromper que pour plaire à mes camarades, qui voulaient rire. — Rire, répondit le sculpteur d'une voix qui eut un éclat infernal. Rire, rire! Tu as osé te jouer d'une passion d'homme, toi? — Oh! grâce! répliqua Zambinella.—Je devrais te faire mourir! cria Sarrasine en tirant son épée par un mouvement de violence. Mais, reprit-il avec un dédain froid, en fouillant ton être avec un poignard, y trouverais-je un sentiment à éteindre, une vengeance à satisfaire? Tu n'es rien. Homme ou femme, je te tuerais! mais... Sarrasine fit un geste de dégoût, qui l'obligea de détourner sa tête, et alors il regarda la statue.—Et c'est une illusion! s'écria-t-il. Puis se tournant vers Zambinella: — Un cœur de femme était pour moi un asile, une patrie. As-tu des sœurs qui te ressemblent? Non. Eh bien! meurs! Mais non, tu vivras. Te laisser la vie n'est-ce pas te vouer à quelque chose de pire que la mort? Ce n'est ni mon sang ni mon existence que je regrette, mais l'avenir et ma fortune de cœur. Ta main débile a renversé mon bonheur. Quelle espérance puis-je te ravir pour toutes celles que tu as flétries? Tu m'as ravalé jusqu'à toi. *Aimer, être aimé!* sont désormais des mots vides de sens pour moi, comme pour toi. Sans cesse je penserai à cette femme imaginaire en voyant une femme réelle. Il montra la statue par un geste de désespoir. — J'aurai toujours dans le souvenir une harpie céleste qui viendra enfoncer ses griffes dans tous mes sentiments d'homme, et qui signera toutes les autres femmes d'un cachet d'imperfection! Monstre! toi qui ne peux donner la vie à rien, tu m'as dépeuplé la terre de toutes ses femmes. Sarrasine s'assit en face du chanteur épouvanté. Deux grosses larmes sortirent de ses yeux secs, roulèrent le long de ses joues mâles et tombèrent à terre: deux larmes de rage, deux larmes âcres et brûlantes.—Plus d'amour! je suis mort à tout plaisir, à toutes les émotions humaines. A ces mots, il saisit un marteau et le lança sur la statue avec une force si extravagante qu'il la manqua. Il crut avoir détruit ce monument de sa folie, et alors il reprit son épée et la brandit pour tuer le chanteur. Zambinella jeta des cris perçants. En ce moment trois hommes entrèrent, et soudain le sculpteur tomba percé de trois coups de stylet. — De la part du cardinal Cicognara, dit l'un deux. — C'est un bienfait digne d'un chrétien, répondit le Français en expirant. Ces sombres émissaires apprirent à Zambinella l'inquiétude de son protecteur, qui attendait à la porte dans une voiture fermée, afin de pouvoir l'emmener aussitôt qu'il serait délivré.

— Mais, me dit madame Rochefide, quel rapport existe-t-il entre cette histoire et le petit vieillard que nous avons vu chez les Lanty?

— Madame, le cardinal de Cicognara se rendit maître de la statue de Zambinella et la fit exécuter en marbre, elle est aujourd'hui dans le musée Albani. C'est là qu'en 1791 la famille Lanty la retrouva, et pria Vien de la copier. Le portrait qui vous a montré Zambinella à vingt ans, un instant après l'avoir vu centenaire, a servi plus tard pour l'Endymion de Girodet, vous avez pu en reconnaître le type dans l'Adonis.

— Mais ce ou cette Zambinella?

— Ne saurait être, madame, que le grand oncle de Marianina. Vous devez concevoir maintenant l'intérêt que madame de Lanty peut avoir à cacher la source d'une fortune qui provient..

— Assez! dit-elle en me faisant un geste impérieux.

Nous restâmes pendant un moment plongés dans le plus profond silence.

— Eh bien? lui dis-je.

— Ah! s'écria-t-elle en se levant et se promenant à grands pas dans la chambre. Elle vint me regarder, et me dit d'une voix altérée : — Vous m'avez dégoûtée de la vie et des passions pour longtemps. Au monstre près, tous les sentiments humains ne se dénouent-ils pas ainsi, par d'atroces déceptions? Mères, des enfants nous assassinent ou par leur mauvaise conduite ou par leur froideur. Épouses, nous sommes trahies. Amantes, nous sommes délaissées, abandonnées. L'amitié! existe-t-elle? Demain je me ferais dévote si je ne savais pouvoir rester comme un roc inaccessible au milieu des orages de la vie. Si l'avenir du chrétien est encore une illusion, au moins elle ne se détruit qu'après la mort. Laissez-moi seule

— Ah! lui dis-je, vous savez punir.

— Aurais-je tort?

— Oui, répondis-je avec une sorte de courage. En achevant cette histoire, assez connue en Italie, je puis vous donner une haute idée des progrès faits par la civilisation actuelle. On n'y fait plus de ces malheureuses créatures.

— Paris, dit-elle, est une terre bien hospitalière; il accueille tout, et les fortunes honteuses, et les fortunes ensanglantées. Le crime et l'infamie y ont droit d'asile, y rencontrent des sympathies; la vertu seule y est sans autels. Oui, les âmes pures ont une patrie dans le ciel! Personne ne m'aura connue! J'en suis fière.

Et la marquise resta pensive.

Paris, novembre 1830.

FIN DE SARRASINE.

ESQUISSE D'HOMME D'AFFAIRES

D'APRÈS NATURE.

A MONSIEUR LE BARON JAMES ROTHSCHILD,

CONSUL GÉNÉRAL D'AUTRICHE A PARIS, BANQUIER.

Lorette est un mot décent inventé pour exprimer l'état d'une fille ou la fille d'un état difficile à nommer, et que, dans sa pudeur, l'Académie française a négligé de définir, vu l'age de ses quarante membres. Quand un nom nouveau répond à un cas social qu'on ne pouvait pas dire sans périphrases, la fortune de ce mot est faite. Aussi la *lorette* passa-t-elle dans toutes les classes de la société, même dans celles où ne passera jamais une lorette. Le mot ne fut fait qu'en 1840, sans doute à cause de l'agglomération de ces nids d'hirondelles autour de l'église dédiée à Notre-Dame-de-Lorette. Ceci n'est écrit que pour les étymologistes. Ces messieurs ne seraient pas tant embarrassés si les écrivains du moyen âge avaient pris le soin de détailler les mœurs, comme nous le faisons dans ce temps d'analyse et de description. Mademoiselle Turquet, ou Malaga, car elle est beaucoup plus connue sous son nom de guerre (voir la *Fausse maîtresse*), est l'une des premières paroissiennes de cette charmante église. Cette joyeuse et spirituelle fille, ne possédant que sa beauté pour fortune, faisait, au moment où cette histoire se conta, le bonheur d'un notaire qui trouvait dans sa notaresse une femme un peu trop dévote, un peu trop roide, un peu trop sèche, pour trouver le bonheur au logis. Or, par une soirée de carnaval, maître Cardot avait régalé, chez mademoiselle Turquet, Desroches l'avoué, Bixiou le caricaturiste, Lousteau le feuilletoniste, Nathan, dont les noms illustres dans le *Comédie humaine* rendent superflus toute espèce de portrait; le jeune La Palférine, dont le titre de comte de vieille roche, roche sans aucun filon de métal, hélas! avait honoré de sa présence le domicile illégal du notaire. Si l'on ne dîne pas chez une lorette pour y manger le bœuf patriarcal, le maigre poulet de la table conjugale et la salade de famille, l'on n'y tient pas non plus les discours hypocrites qui ont cours dans un salon meublé de vertueuses bourgeoises. Ah! quand les bonnes mœurs seront-elles attrayantes? Quand les femmes du grand monde montreront-elles un peu moins leurs épaules et un peu plus de bonhomie ou d'esprit? Marguerite Turquet, l'Aspasie du Cirque-Olympique, est une de ces natures franches et vives à qui l'on pardonne tout à cause de sa naïveté dans la faute et de son esprit dans le repentir à qui l'on dit, comme Cardot, assez spirituel quoique notaire pour le dire : — Trompe-moi bien! Ne croyez pas néanmoins à des énormités. Desroches et Cardot étaient deux trop bons enfants et trop vieillis dans le métier pour ne pas être de plain-pied avec Bixiou, Lousteau, Nathan et le jeune comte. Et ces messieurs, ayant eu souvent recours aux deux officiers ministériels, les connaissaient trop pour, en style lorette, les *faire poser*. La conversation, parfum des odeurs de sept cigares, fantasque d'abord comme une chèvre en liberté, s'arrêta sur la stratégie que crée à Paris la bataille incessante qui s'y livre entre les créanciers et les débiteurs. Or, si vous daignez vous souvenir de la vie et des antécédents des convives, vous eussiez difficilement trouvé dans Paris des gens plus instruits en cette matière : les uns émérites, les autres artistes, ils ressemblaient à des magistrats riant avec des justiciables. Une suite de dessins faits par Bixiou sur Clichy avait été la cause de la tournure que prenait le discours. Il était minuit. Ces personnages, diversement groupés dans le salon autour d'une table et devant le feu, se livraient à ces charges qui non-seulement ne sont compréhensibles et possibles qu'à Paris, mais encore qui ne se font et ne peuvent être comprises que dans la zone décrite par le faubourg Montmartre et par la rue de la Chaussée-d'Antin, entre les hauteurs de la rue de Navarin et la ligne des boulevards.

En dix minutes, les réflexions profondes, la grande et la petite morale, tous les quolibets furent épuisés sur ce sujet, épuisé déjà vers 1500 par Rabelais. Ce n'est pas un petit mérite que de renoncer à ce feu d'artifice terminé par cette dernière fusée due à Malaga.

— Tout ça tourne au profit des bottiers, dit-elle. J'ai quitté une modiste qui m'avait manqué deux chapeaux. La rageuse est venue vingt-sept fois me demander vingt francs. Elle ne savait pas que nous n'avons jamais vingt francs. On a mille francs, on envoie chercher cinq cents francs chez son notaire; mais vingt francs, je ne les ai jamais eus. Ma cuisinière ou ma femme de chambre ont peut-être vingt francs à elles deux. Moi, je n'ai que du crédit, et je le perdrais en empruntant vingt francs. Si je demandais vingt francs, rien ne me distinguerait plus de mes *confrères* qui se promènent sur le boulevard.

— La modiste est-elle payée? dit la Palférine.

— Ah çà, deviens-tu bête, toi? dit-elle à la Palférine en clignant, elle est venue ce matin pour la vingt-septième fois, voilà pourquoi je vous en parle.

— Comment avez-vous fait? dit Desroches.

— J'ai eu pitié d'elle, et... je lui ai commandé le petit chapeau que j'ai fini par inventer pour sortir des formes connues. Si mademoiselle Amanda réussit, elle ne me demandera plus rien : sa fortune est faite.

— Ce que j'ai vu de plus beau dans ce genre de lutte, dit maître

Desroches, peint, selon moi, Paris, pour des gens qui le pratiquent, beaucoup mieux que tous les tableaux où l'on peint toujours un Paris fantastique. Vous croyez être bien forts, vous autres, dit-il en regardant Nathan et Lousteau, Bixiou et la Palférine; mais le roi, sur ce terrain, est un certain comte qui maintenant s'occupe de faire une fin, et qui, dans son temps, a passé pour le plus habile, le plus adroit, le plus renard, le plus instruit, le plus hardi, le plus subtil, le plus ferme, le plus prévoyant de tous les corsaires à gants jaunes, à cabriolet, à belles manières qui naviguèrent, naviguent et navigueront sur la mer orageuse de Paris. Sans foi ni loi, sa politique privée a été dirigée par les principes qui dirigent celle du cabinet anglais. Jusqu'à son mariage, sa vie fut une guerre continuelle comme celle de... Lousteau, dit-il. J'étais et suis encore son avoué.

— Et la première lettre de son nom est Maxime de Trailles, dit la Palférine.

— Il a d'ailleurs tout payé, n'a fait de tort à personne, reprit Desroches; mais, comme le disait tout à l'heure notre ami Bixiou, payer en mars ce qu'on ne veut payer qu'en octobre est un attentat à la liberté individuelle. En vertu d'un article de son code particulier, Maxime considérait comme une escroquerie la ruse qu'un de ses créanciers employait pour se faire payer immédiatement. Depuis longtemps, la lettre de change avait été comprise par lui dans toutes ses conséquences immédiates et médiates. Un jeune homme appelait, chez moi, devant lui, la lettre de change : — « Le pont-aux-ânes! — Non, dit-il, c'est le pont-des-soupirs, on n'en revient pas. » Aussi sa science en fait de jurisprudence commerciale était-elle si complète, qu'un agréé ne lui aurait rien appris. Vous savez qu'alors il ne possédait rien, sa voiture, ses chevaux, étaient loués, il demeurait chez son valet de chambre, pour qui, dit-on, il sera toujours un grand homme, même après le mariage qu'il veut faire! Membre de trois clubs, il y dînait quand il n'avait aucune invitation en ville. Généralement il usait peu de son domicile...

— Il m'a dit, à moi, s'écria la Palférine en interrompant Desroches : « Ma seule fatuité, c'est de prétendre que je demeure rue Pigale. »

— Voilà l'un des deux combattants, reprit Desroches, maintenant voici l'autre : Vous avez entendu plus ou moins parler d'un certain Claparon?...

— Il avait les cheveux comme ça! s'écria Bixiou en ébouriffant sa chevelure.

Et, doué du même talent que Chopin le pianiste possède à un si haut degré pour contrefaire les gens, il représenta le personnage à l'instant avec une effrayante vérité.

— Il roule ainsi sa tête en parlant, il a été commis-voyageur, il a fait tous les métiers...

— Eh bien! il est né pour voyager, car il est, à l'heure où je parle, en route pour l'Amérique, dit Desroches. Il n'y a plus de chance que là pour lui, car il sera probablement condamné par contumace pour banqueroute frauduleuse à la prochaine session.

— Un homme à la mer! cria Malaga.

— Ce Claparon, reprit Desroches, fut pendant six à sept ans le paravent, l'homme de paille, le bouc émissaire de deux de nos amis, du Tillet et Nucingen; mais, en 1829, son rôle fut si connu, que...

— Nos amis l'ont lâché, dit Bixiou.

— Enfin ils l'abandonnèrent à sa destinée; et, reprit Desroches, il roula dans la fange. En 1833, il s'était associé pour faire des affaires avec un nommé Cérizet...

— Comment! celui qui, lors des entreprises en commandite, en fit une si gentiment combinée que la sixième chambre l'a foudroyé par deux ans de prison? demanda la lorette.

— Le même, répondit Desroches. Sous la Restauration, le métier de ce Cérizet consista, de 1823 à 1827, à signer intrépidement des articles poursuivis avec acharnement par le ministère public, et d'aller en prison. Un homme s'illustrait alors à bon marché. Le parti libéral appela son champion départemental LE COURAGEUX CÉRIZET. Ce zèle fut récompensé, vers 1828, par *l'intérêt général*. L'intérêt général était une espèce de couronne civique décernée par les journaux. Cérizet voulut escompter l'intérêt général; il vint à Paris, où, sous le patronage des banquiers de la gauche, il débuta par une agence d'affaires, entremêlée d'opérations de banque, de fonds prêtés par un homme qui s'était banni lui-même, un joueur trop habile, dont les fonds, en juillet 1830, ont sombré de compagnie avec le vaisseau de l'État...

— Eh! c'est celui que nous avions surnommé la Méthode des cartes... s'écria Bixiou.

— Ne dites pas de mal de ce pauvre garçon! s'écria Malaga. D'Estourny était un bon enfant!

— Vous comprenez le rôle que devait jouer en 1830 un homme ruiné qui se nommait, politiquement parlant, le courageux Cérizet! Il fut envoyé dans une très-jolie sous-préfecture, reprit Desroches. Malheureusement pour Cérizet, le pouvoir n'a pas autant d'ingénuité qu'en ont les partis, qui, pendant la lutte, font projectile de tout. Cérizet fut obligé de donner sa démission après trois mois d'exercice! Ne s'était-il pas avisé de vouloir être populaire? Comme il n'avait encore rien fait pour perdre son titre de noblesse (le courageux Cérizet!) le gouvernement lui proposa, comme indemnité, de devenir gérant d'un journal d'opposition qui serait ministériel *in petto*. Ainsi ce fut le gouvernement qui dénatura ce beau caractère. Cérizet, se trouvant un peu trop, dans sa gérance, comme un oiseau sur une branche pourrie, se lança dans cette gentille commandite où le malheureux a, comme vous venez de le dire, attrapé deux ans de prison, là où de plus habiles ont attrapé le public.

— Nous connaissons les plus habiles, dit Bixiou, ne médisons pas de ce pauvre garçon, il est pipé! Couture se laisser pincer sa caisse, qui l'aurait jamais cru!

— Cérizet est d'ailleurs un homme ignoble, et que les malheurs d'une débauche de bas étage ont défiguré, reprit Desroches. Revenons au duel promis. Donc, jamais deux industriels de plus mauvais genre, de plus mauvaises mœurs, plus ignobles de tournure, ne s'associèrent pour faire un plus sale commerce. Comme fonds de roulement, ils comptaient cette espèce d'argot que donne la connaissance de Paris, la hardiesse que donne la misère, la ruse que donne l'habitude des affaires, la science que donne la mémoire des fortunes parisiennes, de leur origine, des parentés, des accointances et des valeurs intrinsèques de chacun. Cette association de deux *carotteurs*, passez-moi ce mot, le seul qui puisse, dans l'argot de la Bourse, vous les définir, fut de peu de durée. Comme deux chiens affamés, ils se battirent à chaque charogne. Les premières spéculations de la maison Cérizet et Claparon furent cependant assez bien entendues. Ces deux drôles s'abouchèrent avec les Barbet, les Chaboisseau, les Samanon et autres usuriers auxquels ils achetèrent des créances désespérées. L'agence Claparon siégeait alors dans un petit entresol de la rue Chabannais, composé de cinq pièces et dont le loyer ne coûtait pas plus de sept cents francs. Chaque associé couchait dans une chambrette qui, par prudence, était si soigneusement close, que mon maître clerc n'y put jamais pénétrer. Les bureaux se composaient d'une antichambre, d'un salon et d'un cabinet dont les meubles n'auraient pas rendu trois cents francs à l'hôtel des commissaires-priseurs. Vous connaissez assez Paris pour voir la tournure des deux pièces officielles : des chaises foncées de crin, une table à tapis en drap vert, une pendule de pacotille entre deux flambeaux sous verre qui s'ennuyaient devant une petite glace à bordure dorée, sur une cheminée dont les tisons étaient, selon un mot de mon maître-clerc, agés de deux hivers! Quant au cabinet, vous le devinez : beaucoup plus de cartons que d'affaires!... un cartonnier vulgaire pour chaque associé; puis, au milieu, le secrétaire à cylindre, vide comme la caisse! deux fauteuils de travail de chaque côté d'une cheminée à feu de charbon de terre. Sur le carreau, s'étalait un tapis d'occasion, comme les créances. Enfin, on voyait ce meuble-meublant en acajou qui se vend dans nos études depuis cinquante ans de prédécesseur à successeur. Vous connaissez maintenant chacun des deux adversaires. Or, dans les trois premiers mois de leur association, qui se liquida par des coups de poing au bout de sept mois, Cérizet et Claparon achetèrent deux mille francs d'effets signés Maxime (puisque Maxime il y a), et rembourrés de deux dossiers (jugement, appel, arrêt, exécution, référé), bref, une créance de trois mille deux cents francs et des centimes qu'ils eurent pour cinq cents francs par un transport sous signature privée, avec procuration spéciale pour agir, afin d'éviter les frais... Dans ce temps-là, Maxime, déjà mûr, eut l'un de ces caprices particuliers aux quinquagénaires...

— Antonia! s'écria la Palférine. Cette Antonia dont la fortune a été faite par une lettre où je lui réclamais une brosse à dents.

— Son vrai nom est Chocardelle, dit Malaga, que ce nom prétentieux importunait.

— C'est cela, reprit Desroches.

— Maxime n'a commis que cette faute-là dans toute sa vie; mais, que voulez-vous?... le vice n'est pas parfait! dit Bixiou.

— Maxime ignorait encore la vie qu'on mène avec une petite fille de dix-huit ans, qui veut se jeter la tête la première par son honnête mansarde, pour tomber dans un somptueux équipage, reprit Desroches, et les hommes d'État doivent tout savoir. À cette époque, de Marsay venait d'employer son ami, notre ami, dans la haute comédie de la politique. Homme à grandes conquêtes, Maxime n'avait connu que des femmes titrées; et, à cinquante ans, il avait bien le droit de mordre à un petit fruit soi-disant sauvage, comme un chasseur qui fait une halte dans le champ d'un paysan sous un pommier. Le comte trouva pour mademoiselle Chocardelle un cabinet littéraire assez élégant, une occasion, comme toujours...

— Bah! elle n'y est pas restée six mois, dit Nathan, elle était trop belle pour tenir un cabinet littéraire.

— Serais-tu le père de son enfant?... demanda la lorette à Nathan.

— Un matin, reprit Desroches, Cérizet, qui, depuis l'achat de la créance sur Maxime, était arrivé par degrés à une tenue de premier clerc d'huissier, fut introduit, après sept tentatives inutiles, chez le comte. Suzon, le vieux valet de chambre, quoique profès, avait fini par prendre Cérizet pour un solliciteur qui venait proposer mille écus à Maxime, s'il voulait faire obtenir à une jeune dame un bureau de

papier timbré. Suzon, sans aucune défiance sur ce petit drôle, un vrai gamin de Paris frotté de prudence par ses condamnations en police correctionnelle, engagea son maître à le recevoir. Voyez-vous cet homme d'affaires, au regard trouble, aux cheveux rares, au front dégarni, à petit habit sec et noir, en bottes crottées...

— Quelle image de la créance ! s'écria Lousteau.

— Devant le comte, reprit Desroches (l'image de la dette insolente), en robe de chambre de flanelle bleue, en pantoufles brodées par quelque marquise, en pantalon de lainage blanc, ayant sur ses cheveux teints en noir une magnifique calotte, une chemise éblouissante, et jouant avec les glands de sa ceinture ?...

— C'est un tableau de genre, dit Nathan, pour qui connaît le joli petit salon d'attente où Maxime déjeune, plein de tableaux d'une grande valeur, tendu de soie, où l'on marche sur un tapis de Smyrne, en admirant des étagères pleines de curiosités, de raretés à faire envie à un roi de Saxe...

— Voici la scène, dit Desroches.

Sur ce mot, le conteur obtint le plus profond silence.

— « Monsieur le comte, dit Cérizet, je suis envoyé par un M. Charles Claparon, ancien banquier. — Ah ! que me veut-il, le pauvre diable ?... — Mais il est devenu votre créancier pour une somme de trois mille deux cents francs soixante-quinze centimes, en capital, intérêts et frais... — La créance Coutelier, dit Maxime, qui savait ses affaires comme un pilote connaît sa côte. — Oui, monsieur le comte, répond Cérizet en s'inclinant. Je viens savoir quelles sont vos intentions ? — Je ne payerai cette créance qu'à ma fantaisie, répond Maxime en sonnant pour faire venir Suzon. Claparon est bien osé d'acheter une créance sur moi sans me consulter ! j'en suis fâché pour lui, qui, pendant si longtemps, s'est si bien comporté comme l'*homme de paille* de mes amis. Je disais de lui : Vraiment il faut être imbécile pour servir, avec si peu de gages et tant de fidélité, des hommes qui se bourrent de millions. Eh bien ! il me donne là une preuve de sa bêtise... Oui, les hommes méritent leur sort ! on chausse une couronne ou un boulet ! on est millionnaire ou portier, et tout est juste. Que voulez-vous, mon cher ? Moi, je ne suis pas un roi, je tiens à mes principes. Je suis sans pitié pour ceux qui me font des frais ou qui ne savent pas leur métier de créancier. Suzon, mon thé ! Tu vois monsieur !... dit-il au valet de chambre. Eh bien ! tu t'es laissé attraper, mon pauvre vieux. Monsieur est un créancier, tu aurais dû le reconnaître à ses bottes. Ni mes amis, ni des indifférents qui ont besoin de moi, ni mes ennemis, ne viennent me voir à pied. Mon cher monsieur Cérizet, vous comprenez ! Vous n'essuierez plus vos bottes sur mon tapis, dit-il en regardant la crotte qui blanchissait les semelles de son adversaire... Vous ferez mes compliments de condoléance à ce pauvre Boniface de Claparon, car je mettrai cette affaire-là dans le Z. — (Tout cela se disait d'un ton de bonhomie à donner la colique à de vertueux bourgeois.) — Vous avez tort, monsieur le comte, répondit Cérizet en prenant un petit ton péremptoire, nous serons payés intégralement, et d'une façon qui pourra vous contrarier. Aussi venais-je amicalement à vous, comme cela se doit entre gens bien élevés... — Ah ! vous l'entendez ainsi ?... » reprit Maxime, que cette dernière prétention du Cérizet mit en colère. Dans cette insolence, il y avait de l'esprit à la Talleyrand, si vous avez bien saisi le contraste des deux costumes et des deux hommes. Maxime fronça les sourcils et arrêta son regard sur le Cérizet, qui non-seulement soutint ce jet de rage froide, mais encore qui y répondit par cette malice glaciale que distillent les yeux fixes d'une chatte. — « Eh bien ! monsieur, sortez... — Eh bien ! adieu, monsieur le comte. Avant six mois, nous serons quittes. — Si vous pouvez me *voler* le montant de votre créance, qui, je le reconnais, est légitime, je serai votre obligé, monsieur, répondit Maxime, vous m'aurez appris quelque précaution nouvelle à prendre... Bien votre serviteur... — Monsieur le comte, dit Cérizet, c'est moi qui suis le vôtre. » Ce fut net, plein de force et de sécurité de part et d'autre. Deux tigres, qui se consultent avant de se battre devant une proie, ne seraient pas plus beaux, ni plus rusés, que le furent alors ces deux natures aussi rouées l'une que l'autre, l'une dans son impertinente élégance, l'autre sous son harnais de fange. — Pour qui pariez-vous ?... dit Desroches, qui regarda son auditoire surpris d'être si profondément intéressé.

— En voilà une d'histoire !... dit Malaga. Oh ! je vous en prie, allez, mon cher, ça me prend au cœur.

— Entre deux *chiens* de cette force, il ne doit se passer rien de vulgaire, dit la Palférine.

— Bah ! je parie le mémoire de mon menuisier qui me scie, que le petit crapaud a enfoncé Maxime, s'écria Malaga.

— Je parie pour Maxime, dit Cardot, on ne l'a jamais pris sans vert.

Desroches fit une pause en avalant un petit verre que lui présenta la lorette.

— Le cabinet de lecture de mademoiselle Chocardelle, reprit Desroches, était situé rue Coquenard, à deux pas de la rue Pigale, où demeurait Maxime. Ladite demoiselle Chocardelle occupait un petit appartement donnant sur un jardin, et séparé de sa boutique par une grande pièce obscure où se trouvaient les livres. Antonia faisait tenir le cabinet par sa tante...

— Elle avait déjà sa tante ?... s'écria Malaga. Diable ! Maxime faisait bien les choses.

— C'était, hélas ! sa vraie tante, reprit Desroches, nommée... attendez !...

— Ida Bonamy... dit Bixiou.

— Donc, Antonia, débarrassée de beaucoup de soins par cette tante, se levait tard, se couchait tard, et ne paraissait à son comptoir que de deux à quatre heures, reprit Desroches. Dès les premiers jours, sa présence avait suffi pour achalander son salon de lecture ; il y vint plusieurs vieillards du quartier, entre autres un ancien carrossier, nommé Croizeau. Après avoir vu ce miracle de beauté féminine à travers les vitres, l'ancien carrossier s'ingéra de lire les journaux tous les jours dans ce salon, et fut imité par un ancien directeur des douanes, nommé Denisart, homme décoré, dans qui le Croizeau voulut voir un rival, et à qui plus tard il dit : — Môsieur, *vous m'avez donné bien de la tablature !* Ce mot doit vous faire entrevoir le personnage. Ce sieur Croizeau se trouve appartenir à ce genre de petits vieillards que, depuis Henri Monnier, on devrait appeler l'espèce Coquerel, tant il en a bien rendu la petite voix, les petites manières, la petite queue, le petit œil de poudre, la petite démarche, les petits airs de tête, le petit ton sec dans son rôle de Coquerel, de la *Famille improvisée*. Ce Croizeau disait : — Voici, belle dame ! en remettant ses deux sous à Antonia par un geste prétentieux. Madame Ida Bonamy, tante de mademoiselle Chocardelle, sut bientôt par la cuisinière que l'ancien carrossier, homme d'une ladrerie excessive, était taxé à quarante mille francs de rentes dans le quartier où il demeurait, rue de Buffault. Huit jours après l'installation de la belle loueuse de romans, il accoucha de ce calembour galant : — « Vous me prêtez des livres, mais je vous rendrais bien des francs... » Quelques jours plus tard, il prit un petit air entendu pour dire : — « Je sais que vous êtes occupée, mais mon jour viendra : je suis veuf. » Croizeau se montrait toujours avec de beau linge, avec un habit bleu-barbeau, gilet de pou-de-soie, pantalon noir, souliers à double semelle, noués avec des rubans de soie noire, et craquant comme ceux d'un abbé. Il tenait toujours à la main son chapeau de soie de quatorze francs. — « Je suis vieux et sans enfants, disait-il à la jeune personne quelques jours après la visite de Cérizet chez Maxime. J'ai mes collatéraux en horreur. C'est tous paysans faits pour labourer la terre ! Figurez-vous que je suis venu de mon village avec six francs, et que j'ai fait ma fortune ici. Je ne suis pas fier... Une jolie femme est mon égale. Ne vaut-il pas mieux être madame Croizeau pendant quelque temps que la servante d'un comte pendant un an... Vous serez quittée, un jour ou l'autre. Et vous penserez alors à moi... Votre serviteur, belle dame ! » Tout cela mitonnait sourdement. La plus légère galanterie se disait en cachette. Personne au monde ne savait que ce petit vieillard propret aimait Antonia, car la prudente contenance de cet amoureux au salon de lecture n'aurait rien appris à un rival. Croizeau se défia pendant deux mois du directeur des douanes en retraite. Mais, vers le milieu du troisième mois, il eut lieu de reconnaître combien ses soupçons étaient mal fondés. Croizeau s'ingénia de côtoyer Denisart en s'en allant de conserve avec lui, puis, en prenant sa bisque, il lui dit : — « Il fait beau, môsieur ?... » A quoi l'ancien fonctionnaire répondit : — « Le temps d'Austerlitz, monsieur : j'y fus... j'y fus même blessé, ma croix me vient de ma conduite dans cette belle journée... » Et, de fil en aiguille, de roue en bataille, de femme en carrosse, une liaison se fit entre ces deux débris de l'Empire. Le petit Croizeau tenait à l'Empire par ses liaisons avec les sœurs de Napoléon ; il était leur carrossier, et il les avait souvent tourmentées pour ses factures. Il se donnait donc *pour avoir eu des relations avec la famille impériale*. Maxime, instruit par Antonia des propositions que se permettait l'*agréable vieillard*, tel fut le surnom donné par la tante au rentier, voulut le voir. La déclaration de guerre de Cérizet avait eu la propriété de faire étudier à ce grand gant jaune sa position sur son échiquier, en en observant les moindres pièces. Or, à propos de cet agréable vieillard, il reçut dans l'entendement ce coup de cloche qui vous annonce un malheur. Un soir Maxime se mit dans le second salon obscur, autour duquel étaient placés les rayons de la bibliothèque. Après avoir examiné par une fente entre deux rideaux verts, les sept ou huit habitués du salon, il jaugea d'un regard l'âme du petit carrossier ; il en évalua la passion, et fut très-satisfait de savoir qu'au moment où sa fantaisie serait passée, un avenir assez somptueux ouvrirait à commandement ses portières vernies à Antonia. — « Et celui-là, dit-il en désignant le gros et beau vieillard décoré de la Légion d'honneur, qui est-ce ? — Un ancien directeur des douanes. — Il est d'un galbe inquiétant ! » dit Maxime en admirant la tenue du sieur Denisart. En effet, cet ancien militaire se tenait droit comme un clocher, sa tête se recommandait à l'attention par une chevelure poudrée et pommadée, presque semblable à celle des *postillons* au bal masqué. Sous cette espèce de feutre moulé sur une tête oblongue se dessinait une vieille figure, administrative et militaire à la fois, mimée par un air rogue, assez semblable à celle que la caricature a prêtée au *Constitutionnel*. Cet ancien administrateur, d'un âge, d'une poudre, d'une voussure de dos à ne rien lire sans lunettes, tendait son respectable abdomen

avec tout l'orgueil d'un vieillard à maîtresse, et portait à ses oreilles des boucles d'or qui rappelaient celles du vieux général Montcornet, l'habitué du Vaudeville. Denisart affectionnait le bleu : son pantalon et sa vieille redingote, tres-amples, étaient en drap bleu. — « Depuis quand vient ce vieux-là? demanda Maxime, à qui les lunettes parurent d'un port suspect. — Oh! des le commencement, répondit Antonia, voici bientôt deux mois... — Bon, Cérizet n'est venu que depuis un mois, se dit Maxime en lui-même... Fais-le donc parler? dit-il à l'oreille d'Antonia, je veux entendre sa voix. — Bah! répondit-elle, ce sera difficile, il ne me dit jamais rien. — Pourquoi vient-il alors?... demanda Maxime. — Par une drôle de raison, répliqua la belle Antonia. D'abord, il a une passion, malgré ses soixante-neuf ans; mais, à cause de ses soixante-neuf ans, il est réglé comme un cadran. Ce bonhomme-là va dîner chez sa passion, rue de la Victoire, à cinq heures, tous les jours... en voilà une malheureuse! il sort de chez elle à six heures, vient lire pendant quatre heures tous les journaux, et il y retourne à dix heures. Le papa Croizeau dit qu'il connaît les motifs de la conduite de M. Denisart, il l'approuve; et, à sa place, il agira de même. Ainsi, je connais mon avenir! Si jamais je deviens madame Croizeau, de six à dix heures, je serai libre. Maxime examina l'Almanach des 25,000 adresses, il trouva cette ligne rassurante :

DENISART ✻, ancien directeur des douanes, rue de la Victoire.

Il n'eut plus aucune inquiétude. Insensiblement, il se fit entre le sieur Denisart et le sieur Croizeau quelques confidences. Rien ne lie plus les hommes qu'une certaine conformité de vues en fait de femmes. Le papa Croizeau dîna chez celle qu'il nommait *la belle de M. Denisart*. Ici je dois placer une observation assez importante. Le cabinet de lecture avait été payé par le comte moitié comptant, moitié en billets souscrits par ladite demoiselle Chocardelle. Le quart d'heure de Rabelais arrivé, le comte se trouva sans monnaie. Or, le premier des trois billets de mille francs fut payé galamment par l'agréable carrossier, à qui le vieux scélérat de Denisart conseilla de constater son prêt en se faisant privilégier sur le cabinet de lecture. — « Moi, dit Denisart, j'en ai vu de belles avec les belles!... Aussi, dans tous les cas, même quand je n'ai plus la tête à moi, je prends toujours mes précautions avec les femmes. Cette créature de qui je suis fou, eh bien! elle n'est pas dans ses meubles, elle est dans les miens. Le bail de l'appartement est en mon nom... » Vous connaissez Maxime, il trouva le carrossier tres-jeune! Le Croizeau pouvait payer les trois mille francs sans rien toucher de longtemps, car Maxime se sentait plus fou que jamais d'Antonia...

— Je le crois bien, dit la Palférine, c'est la belle Impéria du moyen âge.

— Une femme qui a la peau rude, s'écria la lorette, et si rude qu'elle se ruine en bains de son.

— Croizeau parlait avec une admiration de carrossier du mobilier somptueux que l'amoureux Denisart avait donné pour cadre à sa belle, il le décrivait avec une complaisance satanique à l'ambitieuse Antonia, reprit Desroches. C'était des bahuts en ébène, incrustés de nacre et de filets d'or, des tapis de Belgique, un lit moyen âge d'une valeur de mille écus, une horloge de Boule; puis, dans la salle à manger, des torcheres aux quatre coins, dès rideaux de soie de la Chine sur laquelle la patience chinoise avait peint des oiseaux, et des portieres montées sur des traverses valant plus que des portières à deux pieds. — « Voilà ce qu'il vous faudrait, belle dame... et ce que je voudrais vous offrir... disait-il en concluant. Je sais bien que vous m'aimeriez à peu près mais, à mon âge on se fait une raison. Jugez combien je vous aime, puisque je vous ai prêté mille francs. Je puis vous l'avouer : de ma vie ni de mes jours, je n'ai prêté ça! » Et il tendit les deux sous de sa séance avec l'importance qu'un savant met à une démonstration. Le soir, Antonia dit au comte, aux Variétés : — « C'est bien ennuyeux tout de même un cabinet de lecture. Je ne me sens point de goût pour cet état-là je n'y vois aucune chance de fortune. C'est le lot d'une veuve qui veut vivoter, ou d'une fille atrocement laide qui croit pouvoir attraper un homme par un peu de toilette. — C'est ce que vous m'avez demandé, » répondit le comte. En ce moment, Nucingen, à qui la veille, le roi des lions, car les gants jaunes étaient alors devenus des lions, avait gagné mille écus, entra les lui donner, et en voyant l'étonnement de Maxime, il lui dit : — *Chai ressi eine abbozition à la requêde de ce tiaple de Glabaron...* — Ah! voilà leurs moyens s'écria Maxime, ils ne sont pas forts ceux-là... — *C'esde écal*, répondit le banquier, *bayez-les, gar ils bourraient s'atresser à t'audres que moi, et fus caire tu dord... che brends à demoin cedde cholie phamme que che fus ai baye ce madin, pien afant l'obbozition...*

— Reine du tremplin, dit la Palférine en souriant, tu perdras...

— Il y avait longtemps, reprit Desroches, que, dans un cas semblable, mais où le trop honnête débiteur, effrayé d'une affirmation à faire en justice, ne voulut pas payer Maxime, nous avions rudement mené le créancier opposant, en faisant frapper des oppositions en masse, afin d'absorber la somme en frais de contribution...

— Quéqu' c'est qu' ça?... s'écria Malaga, voilà des mots qui sonnent à mon oreille comme du patois. Puisque vous avez trouvé l'esturgeon excellent, payez-moi la valeur de la sauce en leçons de chicane.

— Eh bien! dit Desroches, la somme qu'un de vos créanciers frappe d'opposition chez un de vos débiteurs peut devenir l'objet d'une semblable opposition de la part de tous vos autres créanciers. Que fait le tribunal, à qui tous les créanciers demandent l'autorisation de se payer?... Il partage légalement entre tous la somme saisie. Ce partage, fait sous l'œil de la justice, se nomme une contribution. Si vous devez dix mille francs, et que vos créanciers saisissent par opposition mille francs, ils ont chacun tant pour cent de leur créance, en vertu d'une répartition *au marc le franc*, en termes de palais, c'est-à-dire au prorata de leurs sommes; mais ils ne touchent que sur une pièce légale appelée *extrait du bordereau de collocation*, que délivre le greffier du tribunal. Devinez-vous ce travail fait par un juge et préparé par des avoués? il implique beaucoup de papier timbré plein de lignes lâches, diffuses, où les chiffres sont noyés dans des colonnes d'une entiere blancheur. On commence par déduire les frais. Or, les frais étant les mêmes pour une somme de mille francs saisis comme pour une somme d'un million, il n'est pas difficile de manger mille écus, par exemple, en frais, surtout si l'on réussit à élever des contestations.

— Un avoué réussit toujours, dit Cardot. Combien de fois un des vôtres ne m'a-t-il pas demandé : « Qu'y a-t-il à manger? »

— On y réussit surtout, reprit Desroches, quand le débiteur vous provoque à manger la somme en frais. Aussi les créanciers du comte n'eurent-ils rien, ils en furent pour leurs courses chez les avoués et pour leurs démarches. Pour se faire payer d'un débiteur aussi fort que le comte, un créancier doit se mettre dans une situation légale excessivement difficile à établir : il s'agit d'être à la fois son débiteur et son créancier, car alors on a le droit, aux termes de la loi, d'opérer la confusion...

— Du débiteur? dit la lorette, qui prêtait une oreille attentive à ce discours.

— Non, des deux qualités de créancier et de débiteur, et de se payer par ses mains, reprit Desroches. L'innocence de Claparon, qui n'inventait que des oppositions, eut donc pour effet de tranquilliser le comte. En ramenant Antonia des Variétés, il abonda d'autant plus dans l'idée de vendre le cabinet littéraire pour pouvoir payer les deux derniers mille francs du prix, qu'il craignit le ridicule d'avoir été le bailleur de fonds d'une semblable entreprise. Il adopta donc le plan d'Antonia, qui voulait aborder la haute sphère de sa profession, avoir un magnifique appartement, femme de chambre, voiture, et lutter avec notre belle amphitryonne, par exemple...

— Elle n'est pas assez bien faite pour cela! s'écria l'illustre beauté du Cirque; mais elle a bien rincé le petit d'Esgrignon, tout de même!

— Dix jours après, le petit Croizeau, perché sur sa dignité, tenait à peu près ce langage à la belle Antonia, reprit Desroches : — « Mon enfant, votre cabinet littéraire est un trou, vous y deviendrez jaune, le gaz vous abîmera la vue; il faut en sortir, et, tenez!... profitons de l'occasion. J'ai trouvé pour vous une jeune dame qui ne demande pas mieux que de vous acheter votre cabinet de lecture. C'est une petite femme ruinée qui n'a plus qu'à s'aller jeter à l'eau; mais elle a quatre mille francs comptant, et il vaut mieux en tirer un bon parti pour pouvoir nourrir et élever deux enfants... — Eh bien! vous êtes gentil, papa Croizeau, dit Antonia. — Oh! je serai bien plus gentil tout à l'heure, reprit le vieux carrossier. Figurez-vous que ce pauvre M. Denisart est dans un chagrin qui lui a donné la jaunisse... Oui, cela lui a frappé sur le foie comme chez les vieillards sensibles. Il a tort d'être si sensible. Je le lui ai dit : Soyez passionné, bien! mais sensible... halte-là! on se tue... Je ne me serais pas attendu, vraiment, à un pareil chagrin chez un homme assez fort, assez instruit pour s'absenter pendant sa digestion de chez... — Mais qu'y a-t-il?... demanda mademoiselle Chocardelle. — Cette petite créature, chez qui j'ai dîné, l'a planté là, net... oui, elle l'a lâché sans le prévenir autrement que par une lettre sans aucune orthographe. — Voilà ce que c'est, papa Croizeau, que d'ennuyer les femmes!... — C'est une leçon, belle dame, reprit le doucereux Croizeau. *En attendant*, je n'ai jamais vu d'homme dans un désespoir pareil, dit-il. Notre ami Denisart ne connaît plus sa main droite de sa main gauche, il ne veut plus voir ce qu'il appelle le théâtre de son bonheur... Il a si bien perdu le sens qu'il m'a proposé d'acheter pour quatre mille francs tout le mobilier d'Hortense... Elle se nomme Hortense! — Un joli nom, dit Antonia. — Oui, c'est celui de la belle-fille de Napoléon; je lui ai fourni ses équipages, comme vous savez. — Eh bien! je verrai, dit la fine Antonia, commencez par m'envoyer votre jeune femme...» Antonia courut voir le mobilier, revint fascinée, et fascina Maxime par un enthousiasme d'antiquaire. Le soir même, le comte consentit à la vente du cabinet de lecture. L'établissement, vous comprenez, était au nom de mademoiselle Chocardelle. Maxime se mit à rire du petit Croizeau qui lui fournissait un acquéreur. La société Maxime et Chocardelle perdait deux mille francs, il est vrai; mais qu'était-ce que cette perte en présence de quatre beaux billets de mille francs? Comme me le disait le comte : « Quatre mille francs d'argent vivant! il y a des moments où l'on souscrit huit mille francs de billets pour

les avoir! » Le comte va voir lui-même, le surlendemain, le mobilier, ayant les quatre mille francs sur lui. La vente avait été réalisée à la diligence du petit Croizeau, qui poussait à la roue; il avait *enclaudé*, disait-il, la veuve. Se souciant peu de cet agréable vieillard, qui allait perdre ses mille francs, Maxime voulut faire porter immédiatement tout le mobilier dans un appartement loué au nom de madame Ida Bonamy, rue Tronchet, dans une maison neuve. Aussi s'était-il précautionné de plusieurs grandes voitures de déménagement. Maxime, refasciné par la beauté du mobilier, qui, pour un tapissier, aurait valu six mille francs, trouva le malheureux vieillard, jaune de sa jaunisse, au coin du feu, la tête enveloppée dans deux madras, et un bonnet de coton par-dessus, emmitouflé comme un lustre, abattu, ne pouvant pas parler, enfin si délabré, que le comte fut forcé de s'entendre avec un valet de chambre. Après avoir remis les quatre mille francs au valet de chambre qui les portait à son maître, pour qu'il en donnât un reçu, Maxime voulut aller dire à ses commissionnaires de faire avancer les voitures; mais il entendit alors une voix qui résonna comme une crécelle à son oreille, et qui lui cria : — « C'est inutile, monsieur le comte, nous sommes quittes, j'ai six cent trente francs quinze centimes à vous remettre! » Et il fut tout effrayé de voir Cérizet sorti de ses enveloppes, comme un papillon de sa larve, qui lui tendit ses sacrés dossiers en ajoutant : — « Dans mes malheurs, j'ai appris à jouer la comédie, et je vaux Bouffé dans les vieillards. — Je suis dans la forêt de Bondy! s'écria Maxime. — Non, monsieur le comte, vous êtes chez mademoiselle Hortense, l'amie du vieux lord Dudley, qui la cache à tous les regards; mais elle a le mauvais goût d'aimer votre serviteur. — Si jamais, me disait le comte, j'ai eu envie de tuer un homme, ce fut dans ce moment; mais que voulez-vous? Hortense me montrait sa jolie tête, il fallut rire, et, pour conserver ma supériorité, je lui dis en lui jetant les six cents francs : — Voilà pour la fille. »

— C'est tout, Maxime? s'écria la Palférine.

— D'autant plus que c'était l'argent du petit Croizeau, dit le profond Cardot.

— Maxime eut un triomphe, reprit Desroches, car Hortense s'écria : — Ah! si j'avais su que ce fût toi!...

— En voilà une de confusion! s'écria la lorette. — Tu as perdu, milord, dit-elle au notaire.

Et c'est ainsi que le menuisier à qui Malaga devait cent écus fut payé.

Paris, 1845.

FIN D'UNE ESQUISSE D'HOMME D'AFFAIRES.



Denisart, homme décoré dans qui le Croizeau voulut voir un rival. — PAGE 62

Clichy. Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12

LA COMÉDIE HUMAINE

ŒUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC.

LA RECHERCHE DE L'ABSOLU

UN ÉPISODE SOUS LA TERREUR

CÉLESTIN NANTEUIL

... Tony Johannot, Staal, Bertall, Daubigny, E. Lampsonius, etc.

Gravures par les meilleurs artistes



Il lui fallait un certain nombre d'échevins ou de bourgmestres du côté de la fiancée. — PAGE 2.

A

MADAME JOSÉPHINE DELANNOY,

NÉE DOUMERC

—

Madame, fasse Dieu que cette œuvre ait une vie plus longue que la mienne; la reconnaissance que je vous ai vouée, et qui, je l'espère, égalera votre affection presque maternelle pour moi, subsisterait alors au delà du terme fixé à nos sentiments. Ce sublime privilége d'étendre ainsi par la vie de nos œuvres l'existence du cœur suffirait, s'il y avait jamais une certitude à cet égard, pour consoler de toutes les peines qu'il coûte à ceux dont l'ambition est de le conquérir. Je répéterai donc: Dieu le veuille! DE BALZAC

—

Il existe à Douai dans la rue de Paris une maison dont la physionomie, les dispositions intérieures et les détails ont, plus que ceux d'aucun autre logis, gardé le caractère des vieilles constructions flamandes, si naïvement appropriées aux mœurs patriarcales de ce bon pays; mais, avant de la décrire, peut-être faut-il établir dans l'intérêt des écrivains la nécessité de ces préparations didactiques contre lesquelles protestent certaines personnes ignorantes et voraces qui voudraient des émotions sans en subir les principes générateurs, la fleur sans la graine, l'enfant sans la gestation. L'art serait-il donc tenu d'être plus fort que ne l'est la nature? Les événements de la vie humaine, soit publique, soit privée, sont si intimement liés à l'architecture, que la plupart des observateurs peuvent reconstruire les nations ou les individus dans toute la vérité de leurs habitudes, d'après les restes de leurs monuments publics ou par l'examen de leurs reliques domestiques. L'archéologie est à la nature sociale ce que l'anatomie comparée est à la nature organisée. Une mosaïque révèle toute une société, comme un squelette d'ichthyosaure sous-entend toute une création. De part et d'autre, tout se déduit, tout s'enchaîne. La cause fait deviner un effet, comme chaque effet permet de remonter à une cause. Le savant ressuscite ainsi jusqu'aux verrues des vieux âges. De là vient sans doute le prodigieux intérêt qu'inspire une description architecturale quand la fantaisie de l'écri-

vain n'en dénature point les éléments; chacun ne peut-il pas la rattacher au passé par de sévères déductions; et, pour l'homme, le passé ressemble singulièrement à l'avenir : lui raconter ce qui fut, n'est-ce pas presque toujours lui dire ce qui sera? Enfin, il est rare que la peinture des lieux où la vie s'écoule ne rappelle à chacun ou ses vœux trahis ou ses espérances en fleur. La comparaison entre un présent qui trompe les vouloirs secrets et l'avenir qui peut les réaliser, est une source inépuisable de mélancolie ou de satisfactions douces. Aussi, est-il presque impossible de ne pas être pris d'une espèce d'attendrissement à la peinture de la vie flamande, quand les accessoires en sont bien rendus. Pourquoi? Peut-être est-ce, parmi les différentes existences, celle qui finit le mieux les incertitudes de l'homme. Elle ne va pas sans toutes fêtes, sans tous les liens de la famille, sans une grasse aisance qui atteste la continuité du bien-être, sans un repos qui ressemble à de la béatitude; mais elle exprime surtout le calme et la monotonie d'un bonheur naïvement sensuel où la jouissance étouffe le désir en le prévenant toujours. Quelque prix que l'homme passionné puisse attacher aux tumultes des sentiments, il ne voit jamais sans émotion les images de cette nature sociale où les battements du cœur sont si bien réglés, que les gens superficiels l'accusent de froideur. La foule préfère généralement la force anormale qui déborde à la force égale qui persiste. La foule n'a ni le temps ni la patience de constater l'immense pouvoir caché sous une apparence uniforme. Aussi, pour frapper cette foule emportée par le courant de la vie, la passion, de même que le grand artiste, n'a-t-elle d'autre ressource que d'aller au delà du but, comme ont fait Michel-Ange, Bianca Capello, mademoiselle de la Vallière, Beethoven et Paganini. Les grands calculateurs seuls pensent qu'il ne faut jamais dépasser le but, et n'ont de respect que pour la virtualité empreinte dans un parfait accomplissement qui met en toute œuvre ce calme profond dont le charme saisit les hommes supérieurs. Or, la vie adoptée par ce peuple essentiellement économe remplit bien les conditions de félicité que rêvent les masses pour la vie citoyenne et bourgeoise. La matérialité la plus exquise est empreinte dans toutes les habitudes flamandes. Le comfort anglais offre des teintes sèches, des tons durs; tandis qu'en Flandre le vieil intérieur des ménages réjouit l'œil par des couleurs moelleuses, par une bonhomie vraie; il implique le travail sans fatigue; la pipe y dénote une heureuse application du *far niente* napolitain; puis, il accuse un sentiment paisible de l'art, sa condition la plus nécessaire, la patience; et l'élément qui en rend les créations durables, la conscience. Le caractère flamand est dans ces deux mots, patience et conscience, qui semblent exclure les riches nuances de la poésie et rendre les mœurs de ce pays aussi plates que le sont ses larges plaines, aussi froides que l'est son ciel brumeux; mais il n'en est rien. La civilisation a déployé là son pouvoir en y modifiant tout, même les effets du climat. Si l'on observe avec attention les produits des divers pays du globe, on est tout d'abord surpris de voir les couleurs grises et fauves spécialement affectées aux productions des zones tempérées, tandis que les couleurs les plus éclatantes distinguent celles des pays chauds. Les mœurs doivent nécessairement se conformer à cette loi de la nature. Les Flandres, qui jadis étaient essentiellement brunes et vouées à des teintes unies, ont trouvé les moyens de jeter de l'éclat dans leur atmosphère fuligineuse par les vicissitudes politiques qui les ont successivement soumises aux Bourguignons, aux Espagnols, aux Français, et les ont fait fraterniser avec les Allemands et les Hollandais. De l'Espagne, elles ont gardé le luxe des écarlates, les satins brillants, les tapisseries à effet vigoureux, les plumes, les mandolines, et les formes courtoises. De Venise, elles ont eu, en retour de leurs toiles et de leurs dentelles, cette verrerie fantastique où le vin reluit et semble meilleur. De l'Autriche, elles ont conservé cette pesante diplomatie qui, suivant un dicton populaire, fait trois pas dans un boisseau. Le commerce avec les Indes y a versé les inventions grotesques de la Chine, et les merveilles du Japon. Néanmoins, malgré leur patience à tout amasser, à ne rien rendre, à tout supporter, les Flandres ne pouvaient guère être considérées que comme le magasin général de l'Europe, jusqu'au moment où la découverte du tabac souda par la fumée les traits épars de leur physionomie nationale. Dès lors, en dépit des morcellements de son territoire, le peuple flamand exista de par la pipe et la bière. Après s'être assimilé, par la constante économie de sa conduite, les richesses et les idées de ses maîtres ou de ses voisins, ce pays, si nativement terne et dépourvu de poésie, se composa une vie originale et des mœurs caractéristiques, sans paraître entaché de servilité. L'art y dépouilla toute idéalité pour reproduire uniquement la forme. Aussi ne demandez à cette patrie de la poésie plastique, ni la verve de la comédie, ni l'action dramatique, ni les jets hardis de l'épopée ou de l'ode, ni le génie musical; mais elle est fertile en découvertes, en discussions doctorales qui veulent et le temps et la lampe. Tout y est frappé au coin de la jouissance temporelle. L'homme y voit exclusivement ce qui est, sa pensée se courbe si scrupuleusement à servir les besoins de la vie qu'en aucune œuvre elle ne s'est élancée au delà de ce monde. La seule idée d'avenir conçue par ce peuple fut une sorte d'économie en politique, sa force révolutionnaire vint du désir domestique d'avoir les coudées franches à table et son aise complète sous l'auvent de ses *steedes*. Le sentiment du bien-être et l'esprit d'indépendance qu'inspire la fortune engendrèrent, là plus tôt qu'ailleurs, ce besoin de liberté qui plus tard travailla l'Europe. Aussi, la constance de leurs idées et la ténacité que l'éducation donne aux Flamands en firent-elles autrefois des hommes redoutables dans la défense de leurs droits. Chez ce peuple, rien donc ne se façonne à demi, ni les maisons, ni les meubles, ni la digue, ni la culture, ni la révolte. Aussi garde-t-il le monopole de ce qu'il entreprend. La fabrication de la dentelle, œuvre de patiente agriculture et de plus patiente industrie, celle de sa toile, sont héréditaires comme ses fortunes patrimoniales. S'il fallait peindre la constance sous la forme humaine la plus pure, peut-être serait-on dans le vrai, en prenant le portrait d'un bon bourgmestre des Pays-Bas, capable, comme il s'en est tant rencontré, de mourir bourgeoisement et sans éclat pour les intérêts de sa Hanse. Mais les douces poésies de cette vie patriarcale se retrouveront naturellement dans la peinture d'une des dernières maisons qui, au temps où cette histoire commence, en conservaient encore le caractère à Douai. De toutes les villes du département du Nord, Douai est, hélas! celle qui se modernise le plus, où le sentiment innovateur a fait les plus rapides conquêtes, où l'amour du progrès social est le plus répandu. Là, les vieilles constructions disparaissent de jour en jour, les antiques mœurs s'effacent. Le ton, les modes, les façons de Paris y dominent; et de l'ancienne vie flamande, les Douaisiens n'auront plus bientôt que la cordialité des soins hospitaliers, la courtoisie espagnole, la richesse et la propreté de la Hollande. Les hôtels en pierre blanche auront remplacé les maisons de briques. Le cossu des formes bataves aura cédé devant la changeante élégance des nouveautés françaises.

La maison où se sont passés les événements de cette histoire se trouve à peu près au milieu de la rue de Paris, et porte à Douai, depuis plus de deux cents ans, le nom de la maison Claës. Les Van-Claës furent jadis une des plus célèbres familles d'artisans auxquels les Pays-Bas durent, dans plusieurs productions, une suprématie commerciale qu'ils ont gardée. Pendant longtemps les Claës furent dans la ville de Gand, de père en fils, les chefs de la puissante confrérie des tisserands. Lors de la révolte de cette grande cité contre Charles-Quint, qui voulait en supprimer les priviléges, le plus riche des Claës fut si fortement compromis, que prévoyant une catastrophe et forcé de partager le sort de ses compagnons, il envoya secrètement, sous la protection de la France, sa femme, ses enfants et ses richesses, avant que les troupes de l'empereur n'eussent investi la ville. Les prévisions du syndic des tisserands étaient justes. Il fut, ainsi que plusieurs autres bourgeois, excepté de la capitulation et pendu comme rebelle, tandis qu'il était en réalité le défenseur de l'indépendance gantoise. La mort de Claës et de ses compagnons porta ses fruits. Plus tard ces supplices inutiles coûtèrent au roi des Espagnes la plus grande partie de ses possessions dans les Pays-Bas. De toutes les semences confiées à la terre, le sang versé par les martyrs est celle qui donne la plus prompte moisson. Quand Philippe II, qui punissait la révolte jusqu'à la seconde génération, étendit sur Douai son sceptre de fer, les Claës conservèrent leurs grands biens, en s'alliant à la très-noble famille de Molina, dont la branche aînée, alors pauvre, devint assez riche pour pouvoir racheter le comté de Nourho qu'elle ne possédait que titulairement dans le royaume de Léon. Au commencement du dix-neuvième siècle, après des vicissitudes dont le tableau n'offrirait rien d'intéressant, la famille Claës était représentée, dans la branche établie à Douai, par la personne de M. Balthazar Claës-Molina, comte de Nourho, qui tenait à s'appeler tout uniment Balthazar Claës. De l'immense fortune amassée par ses ancêtres qui faisaient mouvoir un millier de métiers, il restait à Balthazar environ quinze mille livres de rentes en fonds de terre dans l'arrondissement de Douai, et la maison de la rue de Paris dont le mobilier valait d'ailleurs une fortune. Quant aux possessions du royaume de Léon, elles avaient été l'objet d'un procès entre les Molina de Flandre et la branche de cette famille restée en Espagne. Les Molina de Léon gagnèrent les domaines et prirent le titre de comtes de Nourho, quoique les Claës eussent seuls le droit de le porter; mais la vanité de la bourgeoisie belge était supérieure à la morgue castillane. Aussi, quand l'état civil fut institué, Balthazar Claës laissa-t-il de côté les haillons de sa noblesse espagnole pour sa grande illustration gantoise. Le sentiment patriotique existe si fortement chez les familles exilées, que jusque dans les derniers jours du dix-huitième siècle, les Claës étaient demeurés fidèles à leurs traditions, à leurs mœurs et à leurs usages. Ils ne s'alliaient qu'aux familles de la plus pure bourgeoisie; il leur fallait un certain nombre d'échevins ou de bourgmestres du côté de la fiancée pour l'admettre dans leur famille. Enfin ils allaient chercher leurs femmes à Bruges ou à Gand, à Liége ou en Hollande, afin de perpétuer les coutumes de leur foyer domestique. Vers la fin du dernier siècle, leur société, de plus en plus restreinte, se bornait à sept ou huit familles de noblesse parlementaire dont les mœurs, dont la toge à grands plis, dont la gravité magistrale mi-partie d'espagnole, s'harmoniaient à leurs habitudes. Les habitants de la ville portaient une sorte de respect religieux à cette famille, qui pour eux était comme un préjugé. La constante honnêteté, la loyauté sans ta-

che des Claës, leur invariable décorum, faisaient d'eux une superstition aussi invétérée que celle de la fête de Gayant, et bien exprimée par ce nom, la maison Claës. L'esprit de la vieille Flandre respirait tout entier dans cette habitation, qui offrait aux amateurs d'antiquités bourgeoises le type des modestes maisons que se construisit la riche bourgeoisie au moyen âge.

Le principal ornement de la façade était une porte à deux ventaux en chêne garnis de clous disposés en quinconce, au centre desquels les Claës avaient fait sculpter par orgueil deux navettes accouplées. La baie de cette porte, édifiée en pierre de grès, se terminait par un cintre pointu qui supportait une petite lanterne surmontée d'une croix, et dans laquelle se voyait une statuette de sainte Geneviève filant sa quenouille. Quoique le temps eût jeté sa teinte sur les travaux délicats de cette porte et de la lanterne, le soin extrême qu'en prenaient les gens du logis permettait aux passants d'en saisir tous les détails. Aussi le chambranle, composé de colonnettes assemblées, conservait-il une couleur gris foncé et brillait-il de manière à faire croire qu'il avait été verni. De chaque côté de la porte, au rez-de-chaussée, se trouvaient deux croisées semblables à toutes celles de la maison. Leur encadrement en pierre blanche finissait sous l'appui par une coquille richement ornée, en haut par deux arcades que séparait le montant de la croix qui divisait le vitrage en quatre parties inégales, car la traverse placée à la hauteur voulue pour figurer une croix donnait aux deux côtés inférieurs de la croisée une dimension presque double de celle des parties supérieures arrondies par leurs cintres. La double arcade avait pour enjolivement trois rangées de briques qui s'avançaient l'une sur l'autre, et dont chaque brique était alternativement saillante ou retirée d'un pouce environ, de manière à dessiner une grecque. Les vitres, petites et en losange, étaient enchâssées dans des branches en fer extrêmement minces et peintes en rouge. Les murs, bâtis en briques rejointoyées avec un mortier blanc, étaient soutenus de distance en distance et aux angles par des chaînes en pierre. Le premier étage était percé de cinq croisées; le second n'en avait plus que trois, et le grenier tirait son jour d'une grande ouverture ronde à cinq compartiments, bordée en grès, et placée au milieu du fronton triangulaire que décrivait le pignon, comme la rose dans le portail d'une cathédrale. Au faîte s'élevait, en guise de girouette, une quenouille chargée de lin. Les deux côtés du grand triangle que formait le mur du pignon étaient découpés carrément par des espèces de marches jusqu'au couronnement du premier étage, où, à droite et à gauche de la maison, tombaient les eaux pluviales rejetées par la gueule d'un animal fantastique. Au bas de la maison, une assise en grès y simulait une marche. Enfin, dernier vestige des anciennes coutumes, de chaque côté de la porte, entre les deux fenêtres, se trouvait dans la rue une trappe en bois garnie de grandes bandes de fer, par laquelle on pénétrait dans les caves. Depuis sa construction, cette façade se nettoyait soigneusement deux fois par an. Si quelque peu de mortier manquait dans un joint, le trou se rebouchait aussitôt. Les croisées, les appuis, les pierres, tout était épousseté mieux que ne sont époussetés à Paris les marbres les plus précieux. Ce devant de maison n'offrait donc aucune trace de dégradation. Malgré les teintes foncées causées par la vétusté même de la brique, il était aussi bien conservé que peuvent l'être un vieux tableau, un vieux livre chéris par un amateur et qui seraient toujours neufs, s'ils ne subissaient, sous la cloche de notre atmosphère, l'influence des gaz dont la malignité nous menace nous-mêmes. Le ciel nuageux, la température humide de la Flandre et les ombres produites par le peu de largeur de la rue ôtaient fort souvent à cette construction le lustre qu'elle empruntait à sa propreté recherchée, qui, d'ailleurs, la rendait froide et triste à l'œil. Un poëte aurait aimé quelques herbes dans les jours de la lanterne ou des mousses sur les découpures du grès; il aurait souhaité que ces rangées de briques se fussent fendillées, que, sous les arcades des croisées, quelque hirondelle eût maçonné son nid dans les triples cases rouges qui les ornaient. Aussi le fini, l'air propre de cette façade à demi râpée par le frottement lui donnaient-ils un aspect sèchement honnête et décemment estimable, qui, certes, aurait fait déménager un romantique, s'il eût logé en face. Quand un visiteur avait tiré le cordon de la sonnette en fer tressé qui pendait le long du chambranle de la porte, et que la servante venue de l'intérieur lui avait ouvert le battant au milieu duquel était une petite grille, ce battant échappait aussitôt de la main, emporté par son poids, et retombait en rendant, sous les voûtes d'une spacieuse galerie dallée et dans les profondeurs de la maison, un son grave et lourd comme si la porte eût été de bronze. Cette galerie peinte en marbre, toujours fraîche, et semée d'une couche de sable fin, conduisait à une grande cour carrée intérieure, pavée en larges carreaux vernissés et de couleur verdâtre. A gauche se trouvaient la lingerie, les cuisines, la salle des gens; à droite le bûcher, le magasin au charbon de terre et les communs du logis dont les portes, les croisées, les murs, étaient ornés de dessins entretenus dans une exquise propreté. Le jour, tamisé entre quatre murailles rouges rayées de filets blancs, y contractait des reflets et des teintes roses qui prêtaient aux figures et aux moindres détails une grâce mystérieuse et de fantastiques apparences.

Une seconde maison absolument semblable au bâtiment situé sur le devant de la rue, et qui, dans la Flandre, porte le nom de *quartier de derrière*, s'élevait au fond de cette cour et servait uniquement à l'habitation de la famille. Au rez-de-chaussée, la première pièce était un parloir éclairé par deux croisées du côté de la cour, et par deux autres qui donnaient sur un jardin dont la largeur égalait celle de la maison. Deux portes vitrées parallèles conduisaient l'une au jardin, l'autre à la cour, et correspondaient à la porte de la rue, de manière à ce que, dès l'entrée, un étranger pouvait embrasser l'ensemble de cette demeure, et apercevoir jusqu'aux feuillages qui tapissaient le fond du jardin. Le logis de devant, destiné aux réceptions, et dont le second étage contenait les appartements à donner aux étrangers, renfermait certes des objets d'art et de grandes richesses accumulées; mais rien ne pouvait égaler aux yeux des Claës, ni au jugement d'un connaisseur, les trésors qui ornaient cette pièce, où, depuis deux siècles, s'était écoulée la vie de la famille. Le Claës, mort pour la cause des libertés gantoises, l'artisan de qui l'on prendrait une trop mince idée, si l'historien omettait de dire qu'il possédait près de quarante mille marcs d'argent, gagnés dans la fabrication des voiles nécessaires à la toute-puissante marine vénitienne; ce Claës eut pour ami le célèbre sculpteur en bois Van-Huysium de Bruges. Maintes fois, l'artiste avait puisé dans la bourse de l'artisan. Quelque temps avant la révolte des Gantois, Van-Huysium, devenu riche, avait secrètement sculpté pour son ami une boiserie en ébène massif où étaient représentées les principales scènes de la vie d'Artewelde, ce brasseur, un moment roi des Flandres. Ce revêtement, composé de soixante panneaux, contenait environ quatorze cents personnages principaux, et passait pour l'œuvre capitale de Van-Huysium. Le capitaine chargé de garder les bourgeois que Charles-Quint avait décidé de faire pendre le jour de son entrée dans sa ville natale, proposa, dit-on, à Van-Claës de le laisser évader s'il lui donnait l'œuvre de Van-Huysium; mais le tisserand l'avait envoyée en France. Ce parloir, entièrement boisé avec ces panneaux que, par respect pour les mânes du martyr, Van-Huysium vint lui-même encadrer de bois peint en outremer mélangé de filets d'or, est donc l'œuvre la plus complète de ce maître, dont aujourd'hui les moindres morceaux sont payés presque au poids de l'or. Au-dessus de la cheminée, Van-Claës, peint par Titien dans son costume de président du tribunal des Parchons, semblait conduire encore cette famille qui vénérait en lui son grand homme. La cheminée, primitivement en pierre, à manteau très-élevé, avait été reconstruite en marbre blanc dans le dernier siècle, et supportait un vieux cartel et deux flambeaux à cinq branches contournées, de mauvais goût, mais en argent massif. Les quatre fenêtres étaient décorées de grands rideaux en damas rouge, à fleurs noires, doublés de soie blanche, et le meuble de même étoffe avait été renouvelé sous Louis XIV. Le parquet, évidemment moderne, était composé de grandes plaques de bois blanc encadrées par des bandes de chêne. Le plafond, formé de plusieurs cartouches, au fond desquels était un mascaron ciselé par Van-Huysium, avait été respecté et conservait les teintes brunes du chêne de Hollande. Aux quatre coins de ce parloir s'élevaient des colonnes tronquées, surmontées par des flambeaux semblables à ceux de la cheminée, une table ronde en occupait le milieu. Le long des murs, étaient symétriquement rangées des tables à jouer. Sur deux consoles dorées, à dessus de marbre blanc, se trouvaient à l'époque où commence cette histoire deux globes de verre pleins d'eau dans lesquels nageaient sur un lit de sable et de coquillages des poissons rouges, dorés ou argentés. Cette pièce était à la fois brillante et sombre. Le plafond absorbait nécessairement la clarté, sans en rien refléter. Si du côté du jardin le jour abondait et venait papilloter dans les tailles de l'ébène, les croisées de la cour, donnant peu de lumière, faisaient à peine briller les filets d'or imprimés sur les parois opposés. Ce parloir si magnifique par un beau jour était donc, la plupart du temps, rempli des teintes douces, des tons roux et mélancoliques que le soleil épanche sur la cime des forêts en automne. Il est inutile de continuer la description de la maison Claës dans les autres parties de laquelle se passeront nécessairement plusieurs scènes de cette histoire; il suffit, en ce moment, d'en connaître les principales dispositions.

En 1812, vers les derniers jours du mois d'août, un dimanche, après vêpres, une femme était assise dans sa bergère devant une des fenêtres du jardin. Les rayons du soleil tombaient alors obliquement sur la maison, la prenaient en écharpe, traversaient le parloir, expiraient en reflets bizarres sur les boiseries qui tapissaient les murs du côté de la cour, et enveloppaient cette femme dans la zone pourpre projetée par le rideau de damas drapé le long de la fenêtre. Un peintre médiocre qui, dans ce moment, aurait copié cette femme, eût certes produit une œuvre saillante avec une tête si pleine de douleur et de mélancolie. La pose du corps et celle des pieds jetés en avant accusaient l'abattement d'une personne qui perd la conscience de son être physique dans la concentration de ses forces absorbées par une pensée fixe; elle en suivait les rayonnements dans l'avenir, comme souvent, au bord de la mer, on regarde un rayon de soleil qui perce les nuées et trace à l'horizon quelque bande lumineuse. Les mains de cette femme, rejetées par les bras de la bergère,

pendaient en dehors, et la tête, comme trop lourde, reposait sur le dossier. Une robe de percale blanche très-ample empêchait de bien juger les proportions, et le corsage était dissimulé sous les plis d'une écharpe croisée sur la poitrine et négligemment nouée. Quand même la lumière n'aurait pas mis en relief son visage, qu'elle semblait se complaire à produire préférablement au reste de sa personne, il eût été impossible de ne pas s'en occuper alors exclusivement; son expression, qui eût frappé le plus insouciant des enfants, était une stupéfaction persistante et froide, malgré quelques larmes brûlantes. Rien n'est plus terrible à voir que cette douleur extrême dont le débordement n'a lieu qu'à de rares intervalles, mais qui restait sur ce visage comme une lave figée autour du volcan. On eût dit une mère mourante obligée de laisser ses enfants dans un abîme de misères, sans pouvoir leur léguer aucune protection humaine. La physionomie de cette dame, âgée d'environ quarante ans, mais alors beaucoup moins loin de la beauté qu'elle ne l'avait jamais été dans sa jeunesse, n'offrait aucun des caractères de la femme flamande. Une épaisse chevelure noire retombait en boucles sur les épaules et le long des joues. Son front, très-bombé, étroit des tempes, était jaunâtre, mais sous ce front scintillaient deux yeux noirs qui jetaient des flammes. Sa figure, toute espagnole, brune de ton, peu colorée, ravagée par la petite vérole, arrêtait le regard par la perfection de sa forme ovale, dont les contours conservaient, malgré l'altération des lignes, un fini d'une majestueuse élégance et qui reparaissait parfois tout entier, si quelque effort de l'âme lui restituait sa primitive pureté. Le trait qui donnait le plus de distinction à cette figure mâle, était un nez courbé comme le bec d'un aigle, et qui, trop bombé vers le milieu, semblait intérieurement mal conformé; mais il y résidait une finesse indescriptible, la cloison des narines en était si mince, que sa transparence permettait à la lumière de la rougir fortement. Quoique les lèvres larges et très-plissées décelassent la fierté qu'inspire une haute naissance, elles étaient empreintes d'une bonté naturelle, et respiraient la politesse. On pouvait contester la beauté de cette figure à la fois vigoureuse et féminine, mais elle commandait l'attention. Petite, bossue et boiteuse, cette femme resta d'autant plus longtemps fille qu'on s'obstinait à lui refuser de l'esprit; néanmoins il se rencontra quelques hommes fortement émus par l'ardeur passionnée qu'exprimait sa tête, par les indices d'une inépuisable tendresse, et qui demeurèrent sous un charme inconciliable avec tant de défauts. Elle tenait beaucoup de son aïeul le duc de Casa-Réal, grand d'Espagne. En cet instant, le charme qui jadis saisissait si despotiquement les âmes amoureuses de poésie, jaillissait de sa tête plus vigoureusement qu'en aucun moment de sa vie passée, et s'exerçait, pour ainsi dire, dans le vide, en exprimant une volonté fascinatrice toute-puissante sur les hommes, mais sans force sur les destinées. Quand ses yeux quittaient le bocal où elle regardait les poissons sans les voir, elle les relevait par un mouvement désespéré, comme pour invoquer le ciel. Ses souffrances semblaient être de celles qui ne peuvent se confier qu'à Dieu. Le silence n'était troublé que par des grillons, par quelques cigales qui criaient dans le petit jardin d'où s'échappait une chaleur de four, et par le sourd retentissement de l'argenterie, des assiettes et des chaises que remuait, dans la pièce contiguë au parloir, un domestique occupé à servir le dîner. En ce moment, la dame affligée prêta l'oreille et parut se recueillir, elle prit son mouchoir, essuya ses larmes, essaya de sourire, et détruisit si bien l'expression de douleur gravée dans tous ses traits, qu'on eût pu la croire dans cet état d'indifférence où nous laisse une vie exempte d'inquiétudes. Soit que l'habitude de vivre dans cette maison où la confinaient ses infirmités lui eût permis d'y reconnaître quelques effets naturels imperceptibles pour d'autres, et que les personnes en proie à des sentiments extrêmes recherchent vivement, soit que la nature eût compensé tant de disgraces physiques en lui donnant des sensations plus délicates qu'à des êtres en apparence plus avantageusement organisés, cette femme avait entendu le pas d'un homme dans une galerie bâtie au-dessus des cuisines et des salles destinées au service de la maison, et par laquelle le quartier de devant communiquait avec le quartier de derrière. Le bruit des pas devint de plus en plus distinct. Bientôt, sans avoir la puissance avec laquelle une créature passionnée, comme l'était cette femme, sait souvent abolir l'espace pour s'unir à son autre moi, un étranger aurait facilement entendu le pas de cet homme dans l'escalier par lequel on descendait de la galerie au parloir. Au retentissement de ce pas, l'être le plus inattentif eût été assailli de pensées, car il était impossible de l'écouter froidement. Une démarche précipitée ou saccadée effraye. Quand un homme se lève et crie au feu, ses pieds parlent aussi haut que sa voix. S'il en est ainsi, une démarche contraire ne doit pas causer de moins puissantes émotions. La lenteur grave, le pas traînant de cet homme eussent sans doute impatienté des gens irréfléchis; mais un observateur ou des personnes nerveuses auraient éprouvé un sentiment voisin de la terreur au bruit mesuré de ces pieds d'où la vie semblait absente, et qui faisaient craquer les planchers comme si deux poids en fer les eussent frappés alternativement. Vous eussiez reconnu le pas indécis et lourd d'un vieillard, ou la majestueuse démarche d'un penseur qui entraîne des mondes avec lui. Quand cet homme eut descendu la dernière marche, en appuyant ses pieds sur les dalles par un mouvement plein d'hésitation, il resta pendant un moment dans le grand palier où aboutissait le couloir qui menait à la salle des gens, et d'où l'on entrait également au parloir par une porte cachée dans la boiserie, comme l'était parallèlement celle qui donnait dans la salle à manger. En ce moment, un léger frissonnement, comparable à la sensation que cause une étincelle électrique, agita la femme assise dans la bergère; mais aussi le plus doux sourire anima ses lèvres, et son visage, ému par l'attente d'un plaisir, resplendit comme celui d'une belle madone italienne; elle trouva soudain la force de refouler ses terreurs au fond de son âme; puis elle tourna la tête vers les panneaux de la porte qui allait s'ouvrir à l'angle du parloir, et qui fut en effet poussée avec une telle brusquerie que la pauvre créature parut en avoir reçu la commotion.

Balthazar Claës se montra tout à coup, fit quelques pas, ne regarda pas cette femme, ou, s'il la regarda, ne la vit pas, et resta tout droit au milieu du parloir en appuyant sur sa main droite sa tête légèrement inclinée. Une horrible souffrance à laquelle cette femme ne pouvait s'habituer, quoiqu'elle revînt fréquemment chaque jour, lui étreignit le cœur, dissipa son sourire, plissa son front brun entre les sourcils vers cette ligne que creuse la fréquente expression des sentiments extrêmes; ses yeux se remplirent de larmes, mais elle les essuya soudain en regardant Balthazar. Il était impossible de ne pas être profondément impressionné par ce chef de la famille Claës. Jeune, il avait dû ressembler au sublime martyr qui menaça Charles-Quint de recommencer Artewelde; mais, en ce moment, il paraissait âgé de plus de soixante ans, quoiqu'il en eût environ cinquante, et sa vieillesse prématurée avait détruit cette noble ressemblance. Sa haute taille se voûtait légèrement, soit que ses travaux l'obligeassent à se courber, soit que l'épine dorsale se fût bombée sous le poids de sa tête. Il avait une large poitrine, un buste carré; mais les parties inférieures de son corps étaient grêles, quoique nerveuses; et ce désaccord, dans une organisation évidemment parfaite autrefois, intriguait l'esprit, qui cherchait à expliquer par quelque singularité d'existence les raisons de cette forme fantastique. Son abondante chevelure blonde, peu soignée, retombait sur ses épaules à la manière allemande, mais dans un désordre qui s'harmoniait à la bizarrerie générale de sa personne. Son large front offrait d'ailleurs les protubérances dans lesquelles Gall a placé les mondes poétiques. Ses yeux, d'un bleu clair et riche, avaient la vivacité brusque que l'on a remarquée chez les grands chercheurs de causes occultes. Son nez, sans doute parfait autrefois, s'était allongé, et les narines semblaient s'ouvrir graduellement de plus en plus, par une involontaire tension des muscles olfactifs. Ses pommettes velues saillaient beaucoup, ses joues déjà flétries en paraissaient d'autant plus creuses; sa bouche pleine de grâce était resserrée entre le nez et un menton court, brusquement relevé. La forme de sa figure était cependant plus longue qu'ovale; aussi le système scientifique qui attribue à chaque visage humain une ressemblance avec la face d'un animal, eût-il trouvé une preuve de plus dans celui de Balthazar Claës, que l'on aurait pu comparer à une tête de cheval. Sa peau se collait sur ses os, comme si quelque feu secret l'eût incessamment desséchée; puis, par moments, quand il regardait dans l'espace comme pour y trouver la réalisation de ses espérances, on eût dit qu'il jetait par ses narines la flamme qui dévorait son âme. Les sentiments profonds qui animent les grands hommes respiraient dans ce pâle visage fortement sillonné de rides, sur ce front plissé comme celui d'un vieux roi plein de soucis, mais surtout dans ces yeux étincelants dont le feu semblait également accru par la chasteté que donne la tyrannie des idées, et par le foyer intérieur d'une vaste intelligence. Les yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, paraissaient avoir été cernés uniquement par les veilles, et par les terribles réactions d'un espoir toujours déçu, toujours renaissant. Le jaloux fanatisme qu'inspirent l'art ou la science se trahissait encore chez cet homme par une singulière et constante distraction dont témoignaient sa mise et son maintien, en accord avec la magnifique monstruosité de sa physionomie. Ses larges mains poilues étaient sales, ses longs ongles avaient à leurs extrémités des lignes noires très-foncées. Ses souliers ou n'étaient pas nettoyés ou manquaient de cordons. De toute sa maison, le maître seul pouvait se donner l'étrange licence d'être si malpropre. Son pantalon de drap noir plein de taches, son gilet déboutonné, sa cravate mise de travers, et son habit verdâtre toujours décousu, complétaient un fantasque ensemble de petites et de grandes choses qui, chez tout autre, eût décelé la misère qu'engendrent les vices, mais qui, chez Balthazar Claës, était le négligé du génie. Trop souvent le vice et le génie produisent des effets semblables, auxquels se trompe le vulgaire. Le génie n'est-il pas un constant excès qui dévore le temps, l'argent, le corps, et qui mène à l'hôpital plus rapidement encore que les passions mauvaises? Les hommes paraissent même avoir plus de respect pour les vices que pour le génie, car ils refusent de lui faire crédit. Il semble que les bénéfices des travaux secrets du savant soient tellement éloignés, que l'état social craigne de compter avec lui de son vivant, il préfère s'acquitter en ne lui pardonnant pas sa misère ou ses malheurs. Malgré son continuel oubli

du présent, si Balthazar Claës quittait ses mystérieuses contemplations, si quelque intention douce et sociable ranimait ce visage penseur, si ses yeux fixes perdaient leur éclat rigide pour peindre un sentiment, s'il regardait autour de lui en revenant à la vie réelle et vulgaire, il était difficile de ne pas rendre involontairement hommage à la beauté séduisante de ce visage, à l'esprit gracieux qui s'y peignait. Aussi, chacun, en le voyant alors, regrettait-il que cet homme n'appartînt plus au monde, en disant : « Il a dû être bien beau dans sa jeunesse! » Erreur vulgaire! Jamais Balthazar Claës n'avait été plus poétique qu'il ne l'était en ce moment. Lavater aurait voulu certainement étudier cette tête pleine de patience, de loyauté flamande, de moralité candide, où tout était large et grand, où la passion semblait calme parce qu'elle était forte. Les mœurs de cet homme devaient être pures, sa parole était sacrée, son amitié semblait constante, son dévouement eût été complet : mais le vouloir qui emploie ces qualités au profit de la patrie, du monde ou de la famille, s'était porté fatalement ailleurs. Ce citoyen, tenu de veiller au bonheur d'un ménage, de gérer une fortune, de diriger ses enfants vers un bel avenir, vivait en dehors de ses devoirs et de ses affections dans le commerce de quelque génie familier. A un prêtre, il eût paru plein de la parole de Dieu, un artiste l'eût salué comme un grand maître, un enthousiaste l'eût pris pour un voyant de l'église swedenborgienne. En ce moment, le costume détruit, sauvage, ruiné, que portait cet homme contrastait singulièrement avec les recherches gracieuses de la femme qui l'admirait si douloureusement. Les personnes contrefaites qui ont de l'esprit ou une belle âme apportent à leur toilette un goût exquis. Ou elles se mettent simplement en comprenant que leur charme est tout moral, ou elles savent faire oublier la disgrâce de leurs proportions par une sorte d'élégance dans les détails, qui divertit le regard et occupe l'esprit. Non-seulement cette femme avait une âme généreuse, mais encore elle aimait Balthazar Claës avec cet instinct de la femme qui donne un avant-goût de l'intelligence des anges. Elevée au milieu d'une des plus illustres familles de la Belgique, elle y aurait pris du goût si elle n'en avait pas eu déjà ; mais éclairée par le désir de plaire constamment à l'homme qu'elle aimait, elle savait se vêtir admirablement sans que son élégance fût disparate avec ses deux vices de conformation. Son corsage ne péchait d'ailleurs que par les épaules, l'une étant sensiblement plus grosse que l'autre. Elle regarda par les croisées, dans la cour intérieure, puis dans le jardin, comme pour voir si elle était seule avec Balthazar, et lui dit d'une voix douce, en lui jetant un regard plein de cette soumission qui distingue les Flamandes, car depuis longtemps l'amour avait entre eux chassé la fierté de la grandesse espagnole : — Balthazar, tu es donc bien occupé?... voici le trente-troisième dimanche que tu n'es venu ni à la messe ni à vêpres.

Claës ne répondit pas ; sa femme baissa la tête, joignit les mains et attendit, elle savait que ce silence n'accusait ni mépris ni dédain, mais de tyranniques préoccupations. Balthazar était un de ces êtres qui conservent longtemps au fond du cœur leur délicatesse juvénile, il se serait trouvé criminel d'exprimer la moindre pensée blessante à une femme accablée par le sentiment de sa disgrâce physique. Lui seul peut être, parmi les hommes, savait qu'un mot, un regard, peuvent effacer des années de bonheur, et sont d'autant plus cruels qu'ils contrastent plus fortement avec une douceur constante ; car notre nature nous porte à ressentir plus de douleur d'une dissonance dans la félicité, que nous n'éprouvons de plaisir à rencontrer une jouissance dans le malheur. Quelques instants après, Balthazar parut se réveiller, regarda vivement autour de lui, et dit ! — Vêpres? Ah! les enfants sont à vêpres. Il fit quelques pas pour jeter les yeux sur le jardin, où s'élevaient de toutes parts de magnifiques tulipes ; mais il s'arrêta tout à coup comme s'il se fût heurté contre un mur, et s'écria : — Pourquoi ne se combineraient-ils pas dans un temps donné?

— Deviendrait-il donc fou? se dit la femme avec une profonde terreur.

Pour donner plus d'intérêt à la scène que provoqua cette situation, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur la vie antérieure de Balthazar Claës et de la petite-fille du duc de Casa-Réal.

Vers l'an 1783, M. Balthazar Claës-Molina de Nourho, alors âgé de vingt-deux ans, pouvait passer pour ce que nous appelons en France un bel homme. Il vint achever son éducation à Paris où il prit d'excellentes manières dans la société de madame d'Egmont, du comte de Horn, du prince d'Aremberg, de l'ambassadeur d'Espagne, d'Helvétius, des Français originaires de Belgique, ou des personnes venues de ce pays, et que leur naissance ou leur fortune faisaient compter parmi les grands seigneurs qui, dans ce temps, donnaient le ton. Le jeune Claës y trouva quelques parents et des amis qui le lancèrent dans le grand monde au moment où ce grand monde allait tomber ; mais, comme la plupart des jeunes gens, il fut plus séduit d'abord par la gloire et la science que par la vanité. Il fréquenta donc beaucoup les savants et particulièrement Lavoisier, qui se recommandait alors plus à l'attention publique par l'immense fortune d'un fermier général, que par ses découvertes en chimie ; tandis que, plus tard, le grand chimiste devait faire oublier le petit fermier général. Balthazar se passionna pour la science que cultivait Lavoisier, et devint son plus ardent disciple ; mais il était jeune, beau comme le fut Helvétius, et les femmes de Paris lui apprirent bientôt à distiller exclusivement l'esprit et l'amour. Quoiqu'il eût embrassé l'étude avec ardeur, que Lavoisier lui eût accordé quelques éloges, il abandonna son maître pour écouter les maîtresses du goût auprès desquelles les jeunes gens prenaient leurs dernières leçons de savoir-vivre et se façonnaient aux usages de la haute société, qui, dans l'Europe, forme une même famille. Le songe enivrant du succès dura peu ; après avoir respiré l'air de Paris, Balthazar partit fatigué d'une vie creuse qui ne convenait ni à son âme ardente ni à son cœur aimant. La vie domestique, si douce, si calme, et dont il se souvenait au seul nom de la Flandre, lui parut mieux convenir à son caractère et aux ambitions de son cœur. Les dorures d'aucun salon parisien n'avaient effacé les mélodies du parloir brun et du petit jardin où son enfance s'était écoulée si heureuse. Il faut n'avoir ni foyer ni patrie pour rester à Paris. Paris est la ville du cosmopolite ou des hommes qui ont épousé le monde et qui l'étreignent incessamment avec le bras de la science, de l'art ou du pouvoir. L'enfant de la Flandre revint à Douai comme le pigeon voyageur ; il pleura de joie en y rentrant le jour où se promenait Gayant. Gayant, ce superstitieux bonheur de toute la ville, ce triomphe des souvenirs flamands, s'était introduit lors de l'émigration de sa famille à Douai. La mort de son père et celle de sa mère laissèrent la maison Claës déserte, et l'y occupèrent pendant quelque temps. Sa première douleur passée, il sentit le besoin de se marier pour compléter l'existence heureuse dont toutes les religions l'avaient ressaisi ; il voulut suivre les errements du foyer domestique en allant, comme ses ancêtres, chercher une femme soit à Gand, soit à Bruges, soit à Anvers ; mais aucune des personnes qu'il y rencontra ne lui convint. Il avait sans doute, sur le mariage, quelques idées particulières, car il fut dès sa jeunesse accusé de ne pas marcher dans la voie commune. Un jour, il entendit parler, chez l'un de ses parents, à Gand, d'une demoiselle de Bruxelles, qui devint l'objet de discussions assez vives. Les uns trouvaient que la beauté de mademoiselle de Temninck s'effaçait par ses imperfections ; les autres la voyaient parfaite malgré ses défauts. Le vieux cousin de Balthazar Claës dit à ses convives que, belle ou non, elle avait une âme qui la lui ferait épouser, s'il était à marier ; et il raconta comment elle venait de renoncer à la succession de son père et de sa mère afin de procurer à son jeune frère un mariage digne de son nom, en préférant ainsi le bonheur de ce frère au sien propre et lui sacrifiant toute sa vie. Il n'était pas à croire que mademoiselle de Temninck se mariât vieille et sans fortune, quand, jeune héritière, il ne se présentait aucun parti pour elle. Quelques jours après, Balthazar Claës recherchait mademoiselle de Temninck, alors âgée de vingt-cinq ans, et de laquelle il s'était vivement épris. Joséphine de Temninck se crut l'objet d'un caprice, et refusa d'écouter M. Claës ; mais la passion est si communicative, et, pour une pauvre fille contrefaite et boiteuse, un amour inspiré à un homme jeune et bien fait comporte de si grandes séductions qu'elle consentit à se laisser courtiser.

Ne faudrait-il pas un livre entier pour bien peindre l'amour d'une jeune fille humblement soumise à l'opinion qui la proclame laide, tandis qu'elle sent en elle le charme irrésistible que produisent les sentiments vrais? C'est de féroces jalousies à l'aspect du bonheur, de cruelles velléités de vengeance contre la rivale qui vole un regard, enfin des émotions, des terreurs inconnues à la plupart des femmes, et qui alors perdraient à n'être qu'indiquées. Le doute, si dramatique en amour, serait le secret de cette analyse, essentiellement minutieuse, où certaines âmes retrouveraient la poésie perdue, mais non pas oubliée, de leurs premiers troubles : ces exaltations sublimes au fond du cœur et que le visage ne trahit jamais ; cette crainte de n'être pas compris, et ces joies illimitées de l'avoir été ; ces hésitations de l'âme qui se replie sur elle-même et ces projections magnétiques qui donnent aux yeux des nuances infinies ; ces projets de suicide causés par un mot et dissipés par une intonation de voix aussi étendue que le sentiment dont elle révèle la persistance méconnue ; ces regards tremblants qui voilent de terribles hardiesses ; ces envies soudaines de parler et d'agir, réprimées par leur violence même ; cette éloquence intime qui se produit par des phrases sans esprit, mais prononcées d'une voix agitée ; les mystérieux effets de cette primitive pudeur de l'âme et de cette divine discrétion qui rend généreux dans l'ombre, et fait trouver un goût exquis aux dévouements ignorés ; enfin, toutes les beautés de l'amour jeune et les faiblesses de sa puissance.

Mademoiselle Joséphine de Temninck fut coquette par grandeur d'âme. Le sentiment de ses apparentes imperfections la rendit aussi difficile que l'eût été la plus belle personne. La crainte de déplaire un jour éveillait sa fierté, détruisait sa confiance et lui donnait le courage de garder au fond de son cœur ces premières félicités que les autres femmes aiment à publier par leurs manières, et dont elles se font une orgueilleuse parure. Plus l'amour la poussait vivement vers Balthazar, moins elle osait lui exprimer ses sentiments. Le geste, le regard, la réponse ou la demande qui, chez une jolie femme, sont des flatteries pour un homme, ne devenaient-elles pas en elle d'humiliantes spéculations? Une femme belle peut à son aise être elle-

mac, le monde lui fait toujours crédit d'une sottise ou d'une gaucherie; tandis qu'un seul regard arrête l'expression la plus magnifique sur les lèvres d'une femme laide, intimide ses yeux, augmente la mauvaise grâce de ses gestes, embarrasse son maintien. Ne sait-elle pas qu'à elle seule il est défendu de commettre des fautes, chacun lui refuse le don de les réparer, et d'ailleurs personne ne lui en fournit l'occasion. La nécessité d'être à chaque instant parfaite ne doit-elle pas éteindre les facultés, glacer leur exercice? Cette femme ne peut vivre que dans une atmosphère d'angélique indulgence. Où sont les cœurs d'où l'indulgence s'épanche sans se teindre d'une amère et blessante pitié? Ces pensées, auxquelles l'avait accoutumée l'horrible politesse du monde, et ces égards qui, plus cruels que des injures, aggravent les malheurs en les constatant, oppressaient mademoiselle de Temninck, lui causaient une gêne constante qui refoulait au fond de son âme les impressions les plus délicieuses, et frappaient de froideur son attitude, sa parole, son regard. Elle était amoureuse à la dérobée, n'osait avoir de l'éloquence ou de la beauté que dans la solitude. Malheureuse au grand jour, elle aurait été ravissante s'il lui avait été permis de ne vivre qu'à la nuit. Souvent, pour éprouver cet amour et au risque de le perdre, elle dédaignait la parure qui pouvait sauver en partie ses défauts. Ses yeux d'Espagnole fascinaient quand elle s'apercevait que Balhazar la trouvait belle en négligé. Néanmoins, la défiance lui gâtait les rares instants pendant lesquels elle se hasardait à se livrer au bonheur. Elle se demandait bientôt si Claës ne cherchait pas à l'épouser pour avoir au logis une esclave, s'il n'avait pas quelques imperfections secrètes qui l'obligeaient à se contenter d'une pauvre fille disgraciée. Ces anxiétés perpétuelles donnaient parfois un prix inouï aux heures où elle croyait à la durée, à la sincérité d'un amour qui devait la venger du monde. Elle provoquait de délicates discussions en exagérant sa laideur, afin de pénétrer jusqu'au fond de la conscience de son amant, elle arrachait alors à Balthazar des vérités peu flatteuses; mais elle aimait l'embarras où il se trouvait, quand elle l'avait amené à dire que ce qu'on aimait dans une femme était avant tout une belle âme, et ce dévouement qui rend les jours de la vie si constamment heureux; qu'après quelques années de mariage, la plus délicieuse femme de la terre est pour un mari l'équivalent de la plus laide. Après avoir entassé ce qu'il y avait de vrai dans les paradoxes qui tendent à diminuer le prix de la beauté, soudain Balthazar s'apercevait de la désobligeance de ces propositions, et découvrait toute la bonté de son cœur dans la délicatesse des transitions par lesquelles il savait prouver à mademoiselle de Temninck qu'elle était parfaite pour lui. Le dévouement, qui peut-être est chez la femme le comble de l'amour, ne manqua pas à cette fille, car elle désespéra d'être toujours aimée; mais la perspective d'une lutte dans laquelle le sentiment devait l'emporter sur la beauté la tenta; puis elle trouva de la grandeur à se donner sans croire à l'amour; enfin le bonheur, de quelque courte durée qu'il pût être, devait lui coûter trop cher pour qu'elle se refusât à le goûter. Ces incertitudes, ces combats, en communiquant le charme et l'imprévu de la passion à cette créature supérieure, inspiraient à Balthazar un amour presque chevaleresque.

Le mariage eut lieu au commencement de l'année 1795. Les deux époux revinrent à Douai passer les premiers jours de leur union dans la maison patriarcale des Claës, dont les trésors furent grossis par mademoiselle de Temninck, qui apporta quelques beaux tableaux de Murillo et de Velasquez, les diamants de sa mère et les magnifiques présents que lui envoya son frère, devenu duc de Casa-Réal. Peu de femmes furent plus heureuses que madame Claës. Son bonheur dura quinze années, sans le plus léger nuage, et, comme une vive lumière, il s'infusa jusque dans les menus détails de l'existence. La plupart des hommes ont des inégalités de caractère qui produisent de continuelles dissonances; ils privent ainsi leur intérieur de cette harmonie, le beau idéal du ménage; car la plupart des hommes sont entachés de petitesses, et les petitesses engendrent les tracasseries. L'un sera probe et actif, mais dur et rêche; l'autre sera bon, mais entêté; celui-ci aimera sa femme, mais aura de l'incertitude dans ses volontés, celui-là, préoccupé par l'ambition, s'acquittera de ses sentiments comme d'une dette: s'il donne les vanités de la fortune, il emporte la joie de tous les jours; enfin, les hommes du milieu social sont essentiellement incomplets, sans être notablement reprochables. Les gens d'esprit sont variables autant que des baromètres, le génie seul est essentiellement bon. Aussi le bonheur pur se trouve-t-il aux deux extrémités de l'échelle morale. La bonne bête ou l'homme de génie sont seuls capables, l'un par faiblesse, l'autre par force, de cette égalité d'humeur, de cette douceur constante dans laquelle se fondent les aspérités de la vie. Chez l'un, c'est indifférence et passivité, chez l'autre, c'est indulgence et continuité de la pensée sublime dont il est l'interprète, et qui doit se ressembler dans le principe comme dans l'application. L'un et l'autre sont également simples et naïfs, seulement, chez celui-là, c'est le vide, chez celui-ci, c'est la profondeur. Aussi les femmes adroites sont-elles assez disposées à prendre une bête comme le meilleur pis-aller d'un grand homme. Balthazar porta donc d'abord sa supériorité dans les plus petites choses de la vie. Il se plut à voir dans l'amour conjugal une œuvre magnifique; et, comme les hommes de haute portée qui ne souffrent rien d'imparfait, il voulut en déployer toutes les beautés. Son esprit modifiait incessamment le calme du bonheur, son noble caractère marquait ses attentions au coin de la grâce. Ainsi, quoiqu'il partageât les principes philosophiques du dix-huitième siècle, il installa chez lui jusqu'en 1801, malgré les dangers que les lois révolutionnaires lui faisaient courir, un prêtre catholique, afin de ne pas contrarier le fanatisme espagnol que sa femme avait sucé dans le lait maternel pour le catholicisme romain; puis, quand le culte fut rétabli en France, il accompagna sa femme à la messe, tous les dimanches. Jamais son attachement ne quitta les formes de la passion. Jamais il ne fit sentir dans son intérieur cette force protectrice que les femmes aiment tant, parce que, pour la sienne, elle aurait ressemblé à de la pitié. Enfin, par la plus ingénieuse adulation, il la traitait comme son égale et laissait échapper de ces aimables bouderies qu'un homme se permet envers une belle femme comme pour en braver la supériorité. Ses lèvres furent toujours embellies par le sourire du bonheur, et sa parole fut toujours pleine de douceur. Il aima sa Joséphine pour elle et pour lui, avec cette ardeur qui comporte un éloge continuel des qualités et des beautés d'une femme. La fidélité, souvent l'effet d'un principe social, d'une religion ou d'un calcul chez les maris, en lui, semblait involontaire, et n'allait point sans les douces flatteries du printemps de l'amour. Le devoir était du mariage la seule obligation qui fût inconnue à ces deux êtres également aimants, car Balthazar Claës trouva dans mademoiselle de Temninck une constante et complète réalisation de ses espérances. En lui, le cœur fut toujours assouvi sans fatigue, et l'homme toujours heureux. Non-seulement le sang espagnol ne mentait pas chez la petite fille des Casa-Réal, et lui faisait un instinct de cette science qui sait varier le plaisir à l'infini, mais elle eut aussi ce dévouement sans bornes qui est le génie de son sexe, comme la grâce en est toute la beauté. Son amour était un fanatisme aveugle qui, sur un seul signe de tête, l'eût fait aller joyeusement à la mort. La délicatesse de Balthazar avait exalté chez elle les sentiments les plus généreux de la femme, et lui inspirait un impérieux besoin de donner plus qu'elle ne recevait. Ce mutuel échange d'un bonheur alternativement prodigué mettait visiblement le principe de sa vie en dehors d'elle, et répandait un croissant amour dans ses paroles, dans ses regards, dans ses actions. De part et d'autre, la reconnaissance fécondait et variait la vie du cœur; de même que la certitude d'être tout l'un pour l'autre excluait les petitesses en agrandissant les moindres accessoires de l'existence. Mais aussi, la femme contrefaite que son mari trouve droite, la femme boiteuse qu'un homme ne veut pas autrement, ou la femme âgée qui paraît jeune, ne sont-elles pas les plus heureuses créatures du monde féminin?... La passion humaine ne saurait aller au delà. La gloire de la femme n'est-elle pas de faire adorer ce qui paraît un défaut en elle. Oublier qu'une boiteuse ne marche pas droit est la fascination d'un moment; mais l'aimer parce qu'elle boite est la déification de son vice. Peut-être faudrait-il graver dans l'Evangile des femmes cette sentence: *Bienheureuses les imparfaites, à elles appartient le royaume de l'amour.* Certes, la beauté doit être un malheur pour une femme, car cette fleur passagère entre pour trop dans le sentiment qu'elle inspire; ne l'aime-t-on pas comme on épouse une riche héritière? Mais l'amour que fait éprouver ou que témoigne une femme déshéritée des fragiles avantages après lesquels courent les enfants d'Adam, est l'amour vrai, la passion vraiment mystérieuse, une ardente étreinte des âmes, un sentiment pour lequel le jour du désenchantement n'arrive jamais. Cette femme a des grâces ignorées du monde au contrôle duquel elle se soustrait, elle est belle à propos, et recueille trop de gloire à faire oublier ses imperfections pour n'y pas constamment réussir. Aussi, les attachements les plus célèbres, dans l'histoire furent-ils presque tous inspirés par des femmes à qui le vulgaire aurait trouvé des défauts. Cléopâtre, Jeanne de Naples, Diane de Poitiers, mademoiselle de la Vallière, madame de Pompadour, enfin la plupart des femmes que l'amour a rendues célèbres, ne manquent ni d'imperfections, ni d'infirmités, tandis que la plupart des femmes dont la beauté nous est citée comme parfaite ont vu finir malheureusement leurs amours. Cette apparente bizarrerie doit avoir sa cause. Peut-être l'homme vit-il plus par le sentiment que par le plaisir? Peut-être le charme tout physique d'une belle femme a-t-il des bornes, tandis que le charme essentiellement moral d'une femme de beauté médiocre est infini? N'est-ce pas la moralité de la fabulation sur laquelle reposent les Mille et une Nuits. Femme d'Henri VIII, une laide aurait défié la hache et soumis l'inconstance du maître. Par une bizarrerie assez explicable chez une fille d'origine espagnole, madame Claës était ignorante. Elle savait lire et écrire; mais jusqu'à l'âge de vingt ans, époque à laquelle ses parents la tirèrent du couvent, elle n'avait lu que des ouvrages ascétiques. En entrant dans le monde, elle eut d'abord soif des plaisirs du monde et n'apprit que les sciences futiles de la toilette; mais elle fut si profondément humiliée de son ignorance, qu'elle n'osait se mêler à aucune conversation; aussi passa-t-elle pour avoir peu d'esprit. Cependant, cette éducation mystique avait eu pour résultat de laisser en elle les sentiments dans toute leur force, et de ne point

gâter son esprit naturel. Sotte et laide comme une héritière aux yeux du monde, elle devint spirituelle et belle pour son mari. Balthazar essaya bien pendant les premières années de son mariage de donner à sa femme les connaissances dont elle avait besoin pour être bien dans le monde; mais il était sans doute trop tard, elle n'avait que la mémoire du cœur. Joséphine n'oubliait rien de ce que lui disait Claës, relativement à eux-mêmes; elle se souvenait des plus petites circonstances de sa vie heureuse, et ne se rappelait pas le lendemain sa leçon de la veille. Cette ignorance eût causé de grands discords entre d'autres époux; mais madame Claës avait une si naïve entente de la passion, elle aimait si pieusement, si saintement son mari, et le désir de conserver son bonheur la rendit si adroite, qu'elle s'arrangeait toujours pour paraître le comprendre, et laissait rarement arriver les moments où son ignorance eût été par trop évidente. D'ailleurs, quand deux personnes s'aiment assez pour que chaque jour soit pour eux le premier de leur passion, il existe dans ce fécond bonheur des phénomènes qui changent toutes les conditions de la vie. N'est-ce pas alors comme une enfance insouciante de tout ce qui n'est pas rire, joie, plaisir? Puis, quand la vie est bien active, quand les foyers en sont bien ardents, l'homme laisse aller la combustion sans y penser ou la discuter, sans mesurer les moyens ni la fin. Jamais d'ailleurs aucune fille d'Ève n'entendit mieux que madame Claës son métier de femme. Elle eut cette soumission de la Flamande, qui rend le foyer domestique si attrayant, et à laquelle sa fierté d'Espagnole donnait une plus haute saveur. Elle était imposante, savait commander le respect par un regard où éclatait le sentiment de sa valeur et de sa noblesse; mais devant Claës elle tremblait; et, à la longue, elle avait fini par le mettre si haut et si près de Dieu, en lui rapportant tous les actes de sa vie et ses moindres pensées, que son amour n'allait plus sans une teinte de crainte respectueuse qui l'aiguisait encore. Elle prit avec orgueil toutes les habitudes de la bourgeoisie flamande et plaça son amour-propre à rendre la vie domestique grassement heureuse, à entretenir les plus petits détails de la maison dans leur propreté classique, à ne posséder que des choses d'une bonté absolue, à maintenir sur la table les mets les plus délicats et à mettre tout chez elle en harmonie avec la vie du cœur. Ils eurent deux garçons et deux filles. L'aînée, nommée Marguerite, était née en 1796. Le dernier enfant était un garçon, âgé de trois ans, et nommé Jean Balthazar. Le sentiment maternel fut chez madame Claës presque égal à son amour pour son époux. Aussi se passa-t-il en son âme, et surtout pendant les derniers jours de sa vie, un combat horrible entre ces deux sentiments également puissants, et dont l'un était en quelque sorte devenu l'ennemi de l'autre. Les larmes et la terreur, empreintes sur sa figure au moment où commence le récit du drame domestique qui couvait dans cette paisible maison, étaient causées par la crainte d'avoir sacrifié ses enfants à son mari.

En 1805, le frère de madame Claës mourut sans laisser d'enfants. La loi espagnole s'opposait à ce que la sœur succédât aux possessions territoriales qui apanageaient les titres de la maison; mais, par ses dispositions testamentaires, le duc lui légua soixante mille ducats environ, que les héritiers de la branche collatérale ne lui disputèrent pas. Quoique le sentiment qui l'unissait à Balthazar Claës fût tel, que jamais aucune idée d'intérêt l'eût entaché, Joséphine éprouva une sorte de contentement à posséder une fortune égale à celle de son mari, et fut heureuse de pouvoir à son tour lui offrir quelque chose après avoir si noblement tout reçu de lui. Le hasard fit donc que ce mariage, dans lequel les calculateurs voyaient une folie, fût, sous le rapport de l'intérêt, un excellent mariage. L'emploi de cette somme fut assez difficile à déterminer. La maison Claës était si richement fournie en meubles, en tableaux, en objets d'art et de prix, qu'il semblait difficile d'y ajouter des choses dignes de celles qui s'y trouvaient déjà. Le goût de cette famille y avait accumulé des trésors. Une génération s'était mise à la piste de beaux tableaux; puis la nécessité de compléter la collection commencée avait rendu le goût de la peinture héréditaire. Les cent tableaux qui ornaient la galerie par laquelle on communiquait du quartier de derrière aux appartements de réception situés au premier étage de la maison de devant, ainsi qu'une cinquantaine d'autres placés dans les salons d'apparat, avaient exigé trois siècles de patientes recherches. C'étaient de célèbres morceaux de Rubens, de Ruysdaël, de Van-Dyck, de Terburg, de Gérard Dow, de Teniers, de Miéris, de Paul-Potter, de Wouwermans, de Rembrandt, d'Hobbéma, de Cranach et d'Holbein. Les tableaux italiens et français étaient en minorité, mais tous authentiques et capitaux. Une autre génération avait eu la fantaisie des services de porcelaine japonaise ou chinoise. Tel Claës s'était passionné pour les meubles, tel autre pour l'argenterie, enfin chacun d'eux avait eu sa manie, sa passion, l'un des traits les plus saillants du caractère flamand. Le père de Balthazar, le dernier débris de la fameuse société hollandaise, avait laissé l'une des plus riches collections de tulipes connues. Outre ces richesses héréditaires qui représentaient un capital énorme, et meublaient magnifiquement cette vieille maison, simple au dehors comme une coquille, mais comme une coquille intérieurement nacrée et parée des plus riches couleurs, Balthazar Claës possédait encore une maison de campagne dans la plaine d'Orchies. Loin de baser, comme les Français, sa dépense sur ses revenus, il avait suivi la vieille coutume hollandaise de n'en consommer que le quart, et douze cents ducats par an mettaient sa dépense au niveau de celle que faisaient les plus riches personnes de la ville. La publication du Code civil donna raison à cette sagesse. En ordonnant le partage égal des biens, le titre des successions devait laisser chaque enfant presque pauvre et disperser un jour les richesses du vieux musée Claës. Balthazar, d'accord avec madame Claës, plaça la fortune de sa femme de manière à donner à chacun de leurs enfants une position semblable à celle du père. La maison Claës persista donc dans la modestie de son train et acheta des bois, un peu maltraités par les guerres qui avaient eu lieu, mais qui, bien conservés, devaient prendre à dix ans de là une valeur énorme. La haute société de Douai, que fréquentait M. Claës, avait su si bien apprécier le beau caractère et les qualités de sa femme, que, par une espèce de convention tacite, elle était exemptée des devoirs auxquels les gens de province tiennent tant. Pendant la saison d'hiver, qu'elle passait à la ville, elle allait rarement dans le monde, et le monde venait chez elle. Elle recevait tous les mercredis, et donnait trois grands dîners par mois. Chacun avait senti qu'elle était plus à l'aise dans sa maison, où la retenaient d'ailleurs sa passion pour son mari et les soins que réclamait l'éducation de ses enfants. Telle fut, jusqu'en 1809, la conduite de ce ménage, qui n'eut rien de conforme aux idées reçues. La vie de ces deux êtres, secrètement pleine d'amour et de joie, était extérieurement semblable à toute autre. La passion de Balthazar Claës pour sa femme, et que sa femme savait perpétuer, semblait, comme il le faisait observer lui-même, employer sa constance innée dans la culture du bonheur, qui valait bien celle des tulipes vers laquelle il penchait dès son enfance, et le dispensait d'avoir sa manie comme chacun de ses ancêtres avait eu la sienne.

A la fin de cette année, l'esprit et les manières de Balthazar subirent des altérations funestes, qui commencèrent si naturellement que d'abord madame Claës ne trouva pas nécessaire de lui en demander la cause. Un soir, son mari se coucha dans un état de préoccupation qu'elle se fit un devoir de respecter. Sa délicatesse de femme et ses habitudes de soumission lui avaient toujours laissé attendre les confidences de Balthazar, dont la confiance lui était garantie par une affection si vraie qu'elle ne donnait aucune prise à sa jalousie. Quoique certaine d'obtenir une réponse quand elle se permettrait une demande curieuse, elle avait toujours conservé de ses premières impressions dans la vie la crainte d'un refus. D'ailleurs, la maladie morale de son mari eut des phases, et n'arriva que par des teintes progressivement plus fortes à cette violence intolérable qui détruisit le bonheur de son ménage. Quelque occupé que fût Balthazar, il resta néanmoins, pendant plusieurs mois, causeur, affectueux, et le changement de son caractère ne se manifestait alors que par de fréquentes distractions. Madame Claës espéra longtemps savoir par son mari le secret de ses travaux; peut-être ne voulait-il l'avouer qu'au moment où ils aboutiraient à des résultats utiles, car beaucoup d'hommes ont un orgueil qui les pousse à cacher leurs combats et à ne se montrer que victorieux. Au jour du triomphe, le bonheur domestique devait donc reparaître d'autant plus éclatant, que Balthazar s'apercevait de cette lacune dans sa vie amoureuse que son cœur désavouerait sans doute. Joséphine connaissait assez son mari pour savoir qu'il ne se pardonnerait pas d'avoir rendu sa Pépita moins heureuse pendant plusieurs mois. Elle gardait donc le silence en éprouvant une espèce de joie à souffrir par lui, pour lui; car sa passion avait une teinte de cette piété espagnole qui ne sépare jamais la foi de l'amour, et ne comprend point le sentiment sans souffrances. Elle attendait donc un retour d'affection, en se disant chaque soir : — Ce sera demain! et en traitant son bonheur comme un absent. Elle conçut son dernier enfant au milieu de ces troubles secrets. Horrible révélation d'un avenir de douleur! En cette circonstance, l'amour fut, parmi les distractions de son mari, comme une distraction plus forte que les autres. Son orgueil de femme, blessé pour la première fois, lui fit sonder la profondeur de l'abîme inconnu qui la séparait à jamais du Claës des premiers jours. Dès ce moment, l'état de Balthazar empira. Cet homme, naguère incessamment plongé dans les joies domestiques, qui jouait pendant des heures entières avec ses enfants, se roulait avec eux sur le tapis du parloir ou dans les allées du jardin, qui semblait ne pouvoir vivre que sous les yeux noirs de sa Pépita, ne s'aperçut point de la grossesse de sa femme, oublia de vivre en famille et s'oublia lui-même. Plus madame Claës avait tardé à lui demander le sujet de ses occupations, moins elle l'osa. A cette idée, son sang bouillonnait, et sa voix lui manquait. Enfin elle crut avoir cessé de plaire à son mari, et fut alors sérieusement alarmée. Cette crainte l'occupa, la désespéra, l'exalta, devint le principe de bien des heures mélancoliques et de tristes rêveries. Elle justifia Balthazar à ses dépens en se trouvant laide et vieille; puis elle entrevit une pensée généreuse, mais humiliante pour elle, dans le travail par lequel il se faisait une fidélité négative, et voulut lui rendre son indépendance en laissant s'établir un de ces secrets divorces, le mot du bonheur dont

paraissent jouir plusieurs ménages. Néanmoins, avant de dire adieu à la vie conjugale, elle tâcha de lire au fond de ce cœur, mais elle le trouva fermé. Insensiblement, elle vit Balthazar devenir indifférent à tout ce qu'il avait aimé, négliger ses tulipes en fleurs, et ne plus songer à ses enfants. Sans doute il se livrait à quelque passion en dehors des affections du cœur, mais qui, selon les femmes, n'en dessèche pas moins le cœur. L'amour était endormi et non pas enfui. Si ce fut une consolation, le malheur n'en resta pas moins le même. La continuité de cette crise s'explique par un seul mot, l'espérance, secret de toutes ces situations conjugales. Au moment où la pauvre femme arrivait à un degré de désespoir qui lui prêtait le courage d'interroger son mari, précisément alors elle retrouvait de doux moments, pendant lesquels Balthazar lui prouvait que s'il appartenait à quelques pensées diaboliques, elles lui permettaient de redevenir parfois



Il paraissait âgé de plus de soixante ans, quoiqu'il en eût environ cinquante. — PAGE 4.

lui-même. Durant ces instants où son ciel s'éclaircissait, elle s'empressait trop à jouir de son bonheur pour le troubler par des importunités; puis, quand elle s'était enhardie à questionner Balthazar, au moment même où elle allait parler, il lui échappait aussitôt, il la quittait brusquement, ou tombait dans le gouffre de ses méditations d'où rien ne le pouvait tirer. Bientôt la réaction du moral sur le physique commença ses ravages, d'abord imperceptibles, mais néanmoins saisissables à l'œil d'une femme aimante qui suivait la secrète pensée de son mari dans ses moindres manifestations. Souvent, elle avait peine à retenir ses larmes en le voyant, après le dîner, plongé dans une bergère au coin du feu, morne et pensif, l'œil arrêté sur un panneau noir, sans s'apercevoir du silence qui régnait autour de lui. Elle observait avec terreur les changements insensibles qui dégradaient cette figure que l'amour avait faite sublime pour elle. Chaque jour, la vie de l'âme s'en retirait davantage, la charpente physique restait sans aucune expression. Parfois, les yeux prenaient une couleur vitreuse; il semblait que la vue se retournât et s'exerçât à l'intérieur. Quand les enfants étaient couchés, après quelques heures de silence et de solitude, pleines de pensées affreuses, si la pauvre Pépita se hasardait à demander : — Mon ami, souffres-tu? quelquefois Balthazar ne répondait pas; ou, s'il répondait, il revenait à lui par un tressaillement comme un homme arraché en sursaut à son sommeil, et disait un *non* sec et caverneux qui tombait pesamment sur le cœur de sa femme palpitante. Quoiqu'elle eût voulu cacher à ses amis la bizarre situation où elle se trouvait, elle fut cependant obligée d'en parler. Selon l'usage des petites villes, la plupart des salons avaient fait du dérangement de Balthazar le sujet de leurs conversations, et déjà, dans certaines sociétés, l'on savait plusieurs détails ignorés de madame Claës. Aussi, malgré le mutisme commandé par la politesse, quelques amis témoignèrent-ils de si vives inquiétudes, qu'elle s'empressa de justifier les singularités de son mari.

— M. Balthazar avait, disait-elle, entrepris un grand travail qui l'absorbait, mais dont la réussite devait être un sujet de gloire pour sa famille et pour sa patrie.

Cette explication mystérieuse caressait trop l'ambition d'une ville où, plus qu'en aucune autre, règne l'amour du pays et le désir de son illustration, pour qu'elle ne produisît pas dans les esprits une réaction favorable à M. Claës. Les suppositions de sa femme étaient, jusqu'à un certain point, assez fondées. Plusieurs ouvriers de diverses professions avaient longtemps travaillé dans le grenier de la maison de devant, où Balthazar se rendait dès le matin. Après y avoir fait des retraites de plus en plus longues, auxquelles s'étaient insensiblement accoutumés sa femme et ses gens, Balthazar en était arrivé à y demeurer des journées entières. Mais, douleur inouïe! madame Claës apprit, par les humiliantes confidences de ses bonnes amies étonnées de son ignorance, que son mari ne cessait d'acheter à Paris des instruments de physique, des matières précieuses, des livres, des machines, et se ruinait, disait-on, à chercher la pierre philosophale. Elle devait songer à ses enfants, ajoutaient les amies, à son propre avenir, et serait criminelle de ne pas employer son influence pour détourner son mari de la fausse voie où il s'était engagé. Si madame Claës retrouva son impertinence de grande dame pour imposer silence à ces discours absurdes, elle fut prise de terreur malgré son apparente assurance, et résolut de quitter son rôle d'abnégation. Elle fit naître une de ces situations pendant lesquelles une femme est avec son mari sur un pied d'égalité; moins tremblante alors, elle osa demander à Balthazar la raison de son changement, et le motif de sa constante retraite. Le Flamand fronça les sourcils, et lui répondit :
— Ma chère, tu n'y comprendrais rien.

Un jour, Joséphine insista pour connaître ce secret en se plaignant avec douceur de ne pas partager toute la pensée de celui de qui elle partageait la vie.

— Puisque cela t'intéresse tant, répondit Balthazar en gardant sa femme sur ses genoux et lui caressant ses cheveux noirs, je te dirai que je me suis remis à la chimie, et je suis l'homme le plus heureux du monde.

Deux ans après l'hiver où M. Claës était devenu chimiste, sa maison avait changé d'aspect. Soit que la société se choquât de la distraction perpétuelle du savant, ou crût le gêner, soit que ses anxiétés secrètes eussent rendu madame Claës moins agréable, elle ne voyait plus que ses amis intimes. Balthazar n'allait nulle part, s'enfermait dans son laboratoire pendant toute la journée, y restait parfois la nuit, et n'apparaissait au sein de sa famille qu'à l'heure du dîner. Dès la deuxième année, il cessa de passer la belle saison à sa campagne, que sa femme ne voulut plus habiter seule. Quelquefois Balthazar sortait de chez lui, se promenait et ne rentrait que le lendemain, en laissant madame Claës pendant toute une nuit livrée à de mortelles inquiétudes; après l'avoir fait infructueusement chercher dans une ville dont les portes étaient fermées le soir, suivant l'usage des places fortes, elle ne pouvait envoyer à sa poursuite dans la campagne. La malheureuse femme n'avait même plus alors l'espoir mêlé d'angoisses que donne l'attente, et souffrait jusqu'au lendemain. Balthazar, qui avait oublié l'heure de la fermeture des portes, arrivait le lendemain tout tranquillement, sans soupçonner les tortures que sa distraction devait imposer à sa famille; et le bonheur de le revoir était pour sa femme une crise aussi dangereuse que pouvaient l'être ses appréhensions; elle se taisait, n'osait le questionner, car, à la première demande qu'elle fit, il avait répondu d'un air surpris : — « Eh bien! quoi, l'on ne peut pas se promener! » Les passions ne savent pas tromper. Les inquiétudes de madame Claës justifièrent donc les bruits qu'elle s'était plu à démentir. Sa jeunesse l'avait habituée à connaître la pitié polie du monde; pour ne pas la subir une seconde fois, elle se renferma plus étroitement dans l'enceinte de sa maison, que tout le monde déserta, même ses derniers amis. Le désordre dans les vêtements, toujours si dégradant pour un homme de la haute classe, devint tel chez Balthazar, qu'entre tant de causes de chagrins, ce ne fut pas l'une des moins sensibles dont s'affecta cette femme habituée à l'exquise propreté des Flamandes. De concert avec

Lemulquinier, valet de chambre de son mari, Joséphine remédia pendant quelque temps à la dévastation journalière des habits, mais il fallut y renoncer. Le jour même où, à l'insu de Balthazar, des effets neufs avaient été substitués à ceux qui étaient tachés, déchirés ou troués, il en faisait des haillons. Cette femme, heureuse pendant quinze ans, et dont la jalousie ne s'était jamais éveillée, se trouva tout à coup n'être plus rien en apparence dans le cœur où elle régnait naguère. Espagnole d'origine, le sentiment de la femme espagnole gronda chez elle, quand elle se découvrit une rivale dans la science qui lui enlevait son mari; les tourments de la jalousie lui dévorèrent le cœur, et renovèrent son amour. Mais que faire contre la science? comment en combattre le pouvoir incessant, tyrannique et croissant? Comment tuer une rivale invisible? Comment une femme, dont le pouvoir est limité par la nature, peut-elle lutter avec une idée dont les jouissances sont infinies et les attraits toujours nouveaux? Que tenter contre la coquetterie des idées qui se rafraîchissent, renaissent plus belles dans les difficultés, et entraînent un homme si loin du monde qu'il oublie jusqu'à ses plus chères affections. Enfin un jour, malgré les ordres sévères que Balthazar avait donnés, sa femme voulut au moins ne pas le quitter, s'enfermer avec lui dans ce grenier où il se retirait, combattre corps à corps avec sa rivale, en assistant son mari durant les longues heures qu'il prodiguait à cette terrible maîtresse. Elle voulut se glisser secrètement dans ce mystérieux atelier de séduction, et acquérir le droit d'y rester toujours. Elle essaya donc de partager avec Lemulquinier le droit d'entrer dans le laboratoire; mais, pour ne pas le rendre témoin d'une querelle qu'elle redoutait, elle attendit un jour où son mari se passerait du valet de chambre. Depuis quelque temps, elle étudiait les allées et venues de ce domestique avec une impatience haineuse; ne savait-il pas tout ce qu'elle désirait apprendre, ce que son mari lui cachait et ce qu'elle n'osait lui demander! elle trouvait Lemulquinier plus favorisé qu'elle, elle, l'épouse! Elle vint donc tremblante et presque heureuse; mais, pour la première fois de sa vie, elle connut la colère de Balthazar; à peine avait-elle entr'ouvert la porte, qu'il fondit sur elle, la prit, la jeta rudement sur l'escalier, où elle faillit rouler du haut en bas.



A peine avait-elle entr'ouvert la porte, qu'il fondit sur elle

— Dieu soit loué, tu existes! cria Balthazar en la relevant.

Un masque de verre s'était brisé en éclats sur madame Claës qui vit son mari pâle, blême, effrayé.

— Ma chère, je t'avais défendu de venir ici, dit-il en s'asseyant sur une marche de l'escalier comme un homme abattu. Les saints t'ont préservée de la mort. Par quel hasard mes yeux étaient-ils fixés sur la porte? Nous avons failli périr.

— J'aurais été bien heureuse alors, dit-elle.

— Mon expérience est manquée, reprit Balthazar. Je ne puis pardonner qu'à toi la douleur que me cause ce cruel mécompte. J'allais peut-être décomposer l'azote. Va, retourne à tes affaires.

Balthazar rentra dans son laboratoire.

— *J'allais peut-être décomposer* **l'azote!** se dit la pauvre femme en revenant dans sa chambre, où elle fondit en larmes.

Cette phrase était inintelligible pour elle. Les hommes, habitués par leur éducation à tout concevoir, ne savent pas ce qu'il y a d'horrible pour une femme à ne pouvoir comprendre la pensée de celui qu'elle aime. Plus indulgentes que nous ne le sommes, ces divines créatures ne nous disent pas quand le langage de leurs âmes reste incompris; elles craignent de nous faire sentir la supériorité de leurs sentiments, et cachent alors leurs douleurs avec autant de joie qu'elles taisent leurs plaisirs méconnus; mais, plus ambitieuses en amour que nous ne le sommes, elles veulent épouser mieux que le cœur de l'homme, elles en veulent aussi toute la pensée. Pour madame Claës, ne rien savoir de la science dont s'occupait son mari engendrait dans son âme un dépit plus violent que celui causé par la beauté d'une rivale. Une lutte de femme à femme laisse à celle qui aime le plus l'avantage d'aimer mieux; mais ce dépit accusait une impuissance et humiliait tous les sentiments qui nous aident à vivre. Joséphine ne savait pas! Il se trouvait, pour elle, une situation où son ignorance la séparait de son mari. Enfin, dernière torture, et la plus vive, il était souvent entre la vie et la mort, il courait des dangers, loin d'elle et près d'elle, sans qu'elle les partageât, sans qu'elle les connût. C'était, comme l'enfer, une prison morale sans issue, sans espérance. Madame Claës voulut au moins connaître les attraits de cette science, et se mit à étudier en secret la chimie dans les livres. Cette famille fut alors comme cloîtrée.

Telles furent les transitions successives par lesquelles le malheur fit passer la maison Claës, avant de l'amener à l'espèce de mort civile dont elle est frappée au moment où cette histoire commence.

Cette situation violente se compliqua.

Comme toutes les femmes passionnées, madame Claës était d'un désintéressement inouï. Ceux qui aiment véritablement savent combien l'argent est peu de chose auprès des sentiments, et avec quelle difficulté il s'y agrége. Néanmoins Joséphine n'apprit pas sans une cruelle émotion que son mari devait trois cent mille francs hypothéqués sur ses propriétés. L'authenticité des contrats sanctionnait les inquiétudes, les bruits, les conjectures de la ville. Madame Claës, justement alarmée, fut forcée, elle si fière, de questionner le notaire de son mari, de le mettre dans le secret de ses douleurs ou de les lui laisser deviner, et d'entendre enfin cette humiliante question : — « Comment! M. Claës ne vous a-t-il encore rien dit? » Heureusement le notaire de Balthazar lui était presque parent, et voici comment. Le grand-père de M. Claës avait épousé une Pierquin d'Anvers, de la même famille que les Pierquin de Douai. Depuis ce mariage, ceux-ci, quoique étrangers aux Claës, les traitaient de cousins. M. Pierquin, jeune homme de vingt-six ans qui venait de succéder à la charge de son père, était la seule personne qui eût accès dans la maison Claës. Madame Balthazar avait depuis plusieurs mois vécu dans une si complète solitude, que le notaire fut obligé de lui confirmer la nouvelle des désastres déjà connus

dans toute la ville. Il lui dit que, vraisemblablement, son mari devait des sommes considérables à la maison qui lui fournissait des produits chimiques. Après s'être enquis de la fortune et de la considération dont jouissait M. Claës, cette maison accueillait toutes ses demandes et faisait les envois sans inquiétude, malgré l'étendue des crédits. Madame Claës chargea Pierquin de demander le mémoire des fournitures faites à son mari. Deux mois après, MM. Protez et Chiffreville, fabricants de produits chimiques, adressèrent un arrêté de compte qui montait à cent mille francs. Madame Claës et Pierquin étudièrent cette facture avec une surprise croissante. Si beaucoup d'articles, exprimés scientifiquement ou commercialement, étaient pour eux inintelligibles, ils furent effrayés de voir portés en compte des parties de métaux, des diamants de toutes les espèces, mais en petites quantités. Le total de la dette s'expliquait facilement par la multiplicité des articles, par les précautions que nécessitait le transport de certaines substances ou l'envoi de quelques machines précieuses, par le prix exorbitant de plusieurs produits qui ne s'obtenaient que difficilement, ou que leur rareté rendait chers, enfin par la valeur des instruments de physique ou de chimie confectionnés d'après les instructions de M. Claës. Le notaire, dans l'intérêt de son cousin, avait pris des renseignements sur les Protez et Chiffreville, et la probité de ces négociants devait rassurer sur la moralité de leurs opérations avec M. Claës, à qui, d'ailleurs, ils faisaient souvent part des résultats obtenus par les chimistes de Paris, afin de lui éviter des dépenses. Madame Claës pria le notaire de cacher à la société de Douai la nature de ces acquisitions, qui eussent été taxées de folies; mais Pierquin lui répondit que déjà, pour ne point affaiblir la considération dont jouissait Claës, il avait retardé jusqu'au dernier moment les obligations notariées que l'importance des sommes prêtées de confiance par ses clients avait enfin nécessitées. Il dévoila l'étendue de la plaie, en disant à sa cousine que, si elle ne trouvait pas le moyen d'empêcher son mari de dépenser sa fortune si follement, dans six mois les biens patrimoniaux seraient grevés d'hypothèques qui en dépasseraient la valeur. Quant à lui, ajouta-t-il, les observations qu'il avait faites à son cousin, avec les ménagements dus à un homme si justement considéré, n'avaient pas eu la moindre influence. Une fois pour toutes, Balthazar lui avait répondu qu'il travaillait à la gloire et à la fortune de sa famille. Ainsi, à toutes les tortures de cœur que madame Claës avait supportées depuis deux ans, dont chacune s'ajoutait à l'autre et accroissait la douleur du moment de toutes les douleurs passées, se joignit une crainte affreuse, incessante, qui lui rendait l'avenir épouvantable. Les femmes ont des pressentiments dont la justesse tient du prodige. Pourquoi en général tremblent-elles plus qu'elles n'espèrent quand il s'agit des intérêts de la vie? Pourquoi n'ont-elles de foi que pour les grandes idées de l'avenir religieux? Pourquoi devinent-elles si habilement les catastrophes de fortune ou les crises de nos destinées? Peut-être le sentiment qui les unit à l'homme qu'elles aiment leur en fait-il admirablement peser les forces, estimer les facultés, connaître les goûts, les passions, les vices, les vertus; la perpétuelle étude de ces causes, en présence desquelles elles se trouvent sans cesse, leur donne sans doute la fatale puissance d'en prévoir les effets dans toutes les situations possibles. Ce qu'elles voient du présent leur fait juger l'avenir avec une habileté naturellement expliquée par la perfection de leur système nerveux, qui leur permet de saisir les diagnostics les plus légers de la pensée et des sentiments. Tout en elles vibre à l'unisson des grandes commotions morales. Ou elles sentent, ou elles voient. Or, quoique séparée de son mari depuis deux ans, madame Claës pressentait la perte de sa fortune. Elle avait apprécié la fougue réfléchie, l'inaltérable constance de Balthazar; s'il était vrai qu'il cherchât à faire de l'or, il devait jeter avec une parfaite insensibilité son dernier morceau de pain dans son creuset; mais que cherchait-il? Jusque-là, le sentiment maternel et l'amour conjugal s'étaient si bien confondus dans le cœur de cette femme, que jamais ses enfants, également aimés d'elle et de son mari, ne s'étaient interposés entre eux. Mais tout à coup elle fut parfois plus mère qu'elle n'était épouse, quoiqu'elle fût plus souvent épouse que mère. Et néanmoins, quelque disposée qu'elle pût être à sacrifier sa fortune et même ses enfants au bonheur de celui qui l'avait choisie, aimée, adorée, et pour qui elle était encore la seule femme qu'il y eût au monde, les remords que lui causait la faiblesse de son amour maternel la jetaient en d'horribles alternatives. Ainsi, comme femme, elle souffrait dans son cœur; comme mère, elle souffrait dans ses enfants; et comme chrétienne, elle souffrait pour tous. Elle se taisait et contenait ces cruels orages dans son âme. Son mari, seul arbitre du sort de sa famille, était le maître d'en régler à son gré la destinée, il n'en devait compte qu'à Dieu. D'ailleurs, pouvait-elle lui reprocher l'emploi de sa fortune, après le désintéressement dont il avait fait preuve pendant dix années de mariage? Était-elle juge de ses desseins? Mais sa conscience, d'accord avec le sentiment et les lois, lui disait que les parents étaient les dépositaires de la fortune, et n'avaient pas le droit d'aliéner le bonheur matériel de leurs enfants. Pour ne point résoudre ces hautes questions, elle aimait mieux fermer les yeux, suivant l'habitude des gens qui refusent de voir l'abîme au fond duquel ils savent devoir rouler. Depuis six mois, son mari ne lui avait plus remis d'argent pour la dépense de sa maison. Elle fit vendre secrètement à Paris les riches parures de diamants que son frère lui avait données au jour de son mariage, et introduisit la plus stricte économie dans sa maison. Elle renvoya la gouvernante de ses enfants, et même la nourrice de Jean. Jadis le luxe des voitures était ignoré de la bourgeoisie à la fois si humble dans ses mœurs, si fière dans ses sentiments; rien n'avait donc été prévu dans la maison Claës pour cette invention moderne, Balthazar était obligé d'avoir son écurie et sa remise dans une maison en face de la sienne; ses occupations ne lui permettaient plus de surveiller cette partie du ménage qui regarde essentiellement les hommes; madame Claës supprima la dépense onéreuse des équipages et des gens que son isolement rendait inutiles, et, malgré la bonté de ces raisons, elle n'essaya point de colorer ses réformes par des prétextes. Jusqu'à présent les faits avaient démenti ses paroles, et le silence était désormais ce qui convenait le mieux. Le changement du train des Claës n'était pas justifiable dans un pays où, comme en Hollande, quiconque dépense tout son revenu passe pour un fou. Seulement, comme sa fille aînée, Marguerite, allait avoir seize ans, Joséphine parut vouloir lui faire une belle alliance, et la placer dans le monde, comme il convenait à une fille alliée aux Molina, aux Van-Ostrom-Temninck, et aux Casa-Réal. Quelques jours avant celui pendant lequel commence cette histoire, l'argent des diamants était épuisé. Ce même jour, à trois heures, en conduisant ses enfants à vêpres, madame Claës avait rencontré Pierquin qui venait la voir, et qui l'accompagna jusqu'à Saint-Pierre, en causant à voix basse sur sa situation.

— Ma cousine, dit-il, je ne saurais, sans manquer à l'amitié qui m'attache à votre famille, vous cacher le péril où vous êtes, et ne pas vous prier d'en conférer avec votre mari. Qui peut, si ce n'est vous, l'arrêter sur le bord de l'abîme où vous marchez. Les revenus des biens hypothéqués ne suffisent point à payer les intérêts des sommes empruntées; ainsi vous êtes aujourd'hui sans aucun revenu. Si vous coupiez les bois que vous possédez, ce serait vous enlever la seule chance de salut qui vous restera dans l'avenir. Mon cousin Balthazar est en ce moment débiteur d'une somme de trente mille francs à la maison Protez et Chiffreville de Paris, avec quoi les payerez-vous, avec quoi vivrez-vous? et que deviendrez-vous si Claës continue à demander des réactifs, des verreries, des piles de Volta et autres brimborions. Toute votre fortune, moins la maison et le mobilier, s'est dissipée en gaz et en charbon. Quand il a été question, avant-hier, d'hypothéquer sa maison, savez-vous quelle a été la réponse de Claës : — « Diable! » Voilà depuis trois ans la première trace de raison qu'il ait donnée.

Madame Claës pressa douloureusement le bras de Pierquin, leva les yeux au ciel, et dit : — Gardez-nous le secret.

Malgré sa piété, la pauvre femme anéantie par ces paroles d'une clarté foudroyante ne put prier, elle resta sur sa chaise entre ses enfants, ouvrit son paroissien et n'en tourna pas un feuillet; elle était tombée dans une contemplation aussi absorbante que l'étaient les méditations de son mari. L'honneur espagnol, la probité flamande, résonnaient dans son âme d'une voix aussi puissante que celle de l'orgue. La ruine de ses enfants était consommée! Entre eux et l'honneur de leur père, il ne fallait plus hésiter. La nécessité d'une lutte prochaine entre elle et son mari l'épouvantait; il était à ses yeux si grand, si imposant, que la seule perspective de sa colère l'agitait autant que l'idée de la majesté divine. Elle allait donc sortir de cette constante soumission dans laquelle elle était saintement demeurée comme épouse. L'intérêt de ses enfants l'obligerait à contrarier dans ses goûts un homme qu'elle idolâtrait. Ne faudrait-il pas souvent le ramener à des questions positives, quand il planerait dans les hautes régions de la science, le tirer violemment d'un riant avenir pour le plonger dans ce que la matérialité présente de plus hideux aux artistes et aux grands hommes. Pour elle, Balthazar Claës était un géant de science, un homme gros de gloire; il ne pouvait l'avoir oubliée que pour les plus riches espérances; puis, il était si profondément sensé, elle l'avait entendu parler avec tant de talent sur les questions de tout genre, qu'il devait être sincère en disant qu'il travaillait pour la gloire et la fortune de sa famille. L'amour de cet homme pour sa femme et ses enfants n'était pas seulement immense, il était infini. Ces sentiments n'avaient pu s'abolir, ils s'étaient sans doute agrandis en se reproduisant sous une autre forme. Elle si noble, si généreuse et si craintive allait faire retentir incessamment aux oreilles de ce grand homme le mot argent et le son de l'argent, lui montrer les plaies de la misère, lui faire entendre les cris de la détresse, quand il entendrait les voix mélodieuses de la renommée. Peut-être l'affection que Balthazar avait pour elle s'en diminuerait-elle? Si elle n'avait pas eu d'enfants, elle aurait embrassé courageusement et avec plaisir la destinée nouvelle que lui faisait son mari. Les femmes élevées dans l'opulence sentent promptement le vide que couvrent les jouissances matérielles; et quand leur cœur, plus fatigué que flétri, leur a fait trouver le bonheur que donne un constant échange de sentiments vrais, elle ne reculent point devant une existence médiocre, si elle convient à l'être par lequel elles se savent aimées. Leurs idées,

leurs plaisirs, sont soumis aux caprices de cette vie en dehors de la leur; pour elles, le seul avenir redoutable est de la perdre. En ce moment donc, ses enfants séparaient Pépita de sa vraie vie, autant que Balthazar Claës s'était séparé d'elle par la science; aussi, quand elle fut revenue de vêpres, et qu'elle se fut jetée dans sa bergère, renvoya-t-elle ses enfants en réclamant d'eux le plus profond silence; puis, elle fit demander à son mari de venir la voir; mais quoique Lemulquinier, le vieux valet de chambre, eût insisté pour l'arracher à son laboratoire, Balthazar y était resté. Madame Claës avait donc eu le temps de réfléchir. Et elle aussi demeura songeuse, sans faire attention à l'heure, ni au temps, ni au jour. La pensée de devoir trente mille francs et de ne pouvoir les payer, réveilla les douleurs passées, les joignit à celles du présent et de l'avenir. Cette masse d'intérêts, d'idées, de sensations, la trouva trop faible; elle pleura. Quand elle vit entrer Balthazar, dont alors la physionomie lui parut plus terrible, plus absorbée, plus égarée qu'elle ne l'avait jamais été; quand il ne lui répondit pas, elle resta d'abord fascinée par l'immobilité de ce regard blanc et vide, par toutes les idées dévorantes que distillait ce front chauve. Sous le coup de cette impression, elle désira mourir. Quand elle eut entendu cette voix insouciante exprimant un désir scientifique au moment où elle avait le cœur écrasé, son courage revint; elle résolut de lutter contre cette épouvantable puissance qui lui avait ravi un amant, qui avait enlevé à ses enfants un père, à la maison une fortune, à tous le bonheur. Néanmoins, elle ne put réprimer la constante trépidation qui l'agita, car, dans toute sa vie, il ne s'était pas rencontré de scène si solennelle. Ce moment terrible ne contenait-il pas virtuellement son avenir, et le passé ne s'y résumait-il pas tout entier?

Maintenant, les gens faibles, les personnes timides, ou celles à qui la vivacité de leurs sensations agrandit les moindres difficultés de la vie, les hommes que saisit un tremblement involontaire devant les arbitres de leur destinée, peuvent tous concevoir les milliers de pensées qui tournoyèrent dans la tête de cette femme, et les sentiments sous le poids desquels son cœur fut comprimé, quand son mari se dirigea lentement vers la porte du jardin. La plupart des femmes connaissent les angoisses de l'intime délibération contre laquelle se débattit madame Claës. Ainsi, celles même dont le cœur n'a encore été violemment ému que pour déclarer à leur mari quelque excédant de dépense ou des dettes faites chez la marchande de modes, comprendront combien les battements du cœur s'élargissent alors qu'il s'en va de toute la vie. Une belle femme a de la grâce à se jeter aux pieds de son mari, elle trouve des ressources dans les poses de la douleur; tandis que le sentiment de ses défauts physiques augmentait encore les craintes de madame Claës. Aussi, quand elle vit Balthazar près de sortir, son premier mouvement fut-il bien de s'élancer vers lui; mais une cruelle pensée réprima son élan: elle allait se mettre debout devant lui! ne devait-elle pas paraître ridicule à un homme qui, n'étant plus soumis aux fascinations de l'amour, pourrait voir juste. Joséphine eût volontiers tout perdu, fortune et enfants, plutôt que d'amoindrir sa puissance de femme. Elle voulut écarter toute chance mauvaise dans une heure si solennelle, et appela fortement: — Balthazar! Il se retourna machinalement et toussa; mais sans faire attention à sa femme, il vint cracher dans une de ces petites boîtes carrées placées de distance en distance le long des boiseries, comme dans tous les appartements de la Hollande et de la Belgique. Cet homme, qui ne pensait à personne, n'oubliait jamais les crachoirs, tant cette habitude était invétérée. Pour la pauvre Joséphine, incapable de se rendre compte de cette bizarrerie, le soin constant que son mari prenait du mobilier, lui causait toujours une angoisse inouïe; mais, dans ce moment, elle fut si violente, qu'elle la jeta hors des bornes, et lui fit crier d'un ton plein d'impatience où s'exprimèrent tous ses sentiments blessés: — Mais, monsieur, je vous parle! — Qu'est-ce que cela signifie? répondit Balthazar en se retournant vivement et lançant à sa femme un regard où la vie revenait et qui fut pour elle comme un coup de foudre. — Pardon, mon ami, dit-elle en pâlissant. Elle voulut se lever et lui tendre la main, mais elle retomba sans force. — Je me meurs! dit-elle d'une voix entrecoupée par des sanglots.

A cet aspect, Balthazar eut, comme tous les gens distraits, une vive réaction et devina pour ainsi dire le secret de cette crise, il prit aussitôt madame Claës dans ses bras, ouvrit la porte qui donnait sur la petite antichambre, et franchit si rapidement le vieil escalier de bois, que la robe de sa femme ayant accroché une gueule des tarasques qui formaient les balustres, il en resta un lé entier arraché à grand bruit. Il donna, pour l'ouvrir, un coup de pied à la porte du vestibule commun à leurs appartements; mais il trouva la chambre de sa femme fermée.

Il posa doucement Joséphine sur un fauteuil en se disant: — Mon Dieu, où est la clef? — Merci, mon ami, répondit madame Claës en ouvrant les yeux, voici la première fois depuis bien longtemps que je me suis sentie si près de ton cœur. — Bon Dieu! cria Claës, la clef, voici nos gens.

Joséphine lui fit signe de prendre la clef qui était attachée à un ruban le long de sa poche. Après avoir ouvert la porte, Balthazar jeta sa femme sur un canapé, sortit pour empêcher ses gens effrayés de monter en leur donnant l'ordre de promptement servir le dîner, et vint avec empressement retrouver sa femme.

— Qu'as-tu, ma chère vie? dit-il en s'asseyant près d'elle et lui prenant la main, qu'il baisa. — Mais je n'ai plus rien, répondit-elle, je ne souffre plus! Seulement, je voudrais avoir la puissance de Dieu pour mettre à tes pieds tout l'or de la terre. — Pourquoi de l'or? demanda-t-il. Et il attira sa femme sur lui, la pressa et la baisa de nouveau sur le front. Ne me donnes-tu pas de plus grandes richesses en m'aimant comme tu m'aimes, chère et précieuse créature, reprit-il. — Oh! mon Balthazar! pourquoi ne dissiperais-tu pas les angoisses de notre vie à tous comme tu chasses par ta voix le chagrin de mon cœur. Enfin, je le vois, tu es toujours le même. — De quelles angoisses parles-tu, ma chère? — Mais nous sommes ruinés, mon ami. — Ruinés! répéta-t-il. Il se mit à sourire, caressa la main de sa femme en la tenant dans les siennes, et dit d'une voix douce qui depuis longtemps ne s'était pas fait entendre: — Mais demain, mon ange, notre fortune sera peut-être sans bornes. Hier, en cherchant des secrets bien plus importants, je crois avoir trouvé le moyen de cristalliser le carbone, la substance du diamant. O ma chère femme!... dans quelques jours tu me pardonneras mes distractions. Il paraît que je suis distrait quelquefois. Ne t'ai-je pas brusquée tout à l'heure? Sois indulgente pour un homme qui n'a jamais cessé de penser à toi, dont les travaux sont tout pleins de toi, de nous. — Assez, assez, dit-elle, nous causerons de tout cela ce soir, mon ami. Je souffrais par trop de douleur, maintenant je souffre par trop de plaisir.

Elle ne s'attendait pas à revoir cette figure animée par un sentiment aussi tendre pour elle qu'il l'était jadis, à entendre cette voix toujours aussi douce qu'autrefois, et à retrouver tout ce qu'elle croyait avoir perdu.

— Ce soir, reprit-il, je veux bien, nous causerons. Si je m'absorbais dans quelque méditation, rappelle-moi cette promesse. Ce soir je veux quitter mes calculs, mes travaux, et me plonger dans toutes les joies de la famille, dans les voluptés du cœur; car, Pépita, j'en ai besoin, j'en ai soif! — Tu me diras ce que tu cherches, Balthazar? — Mais, pauvre enfant, tu n'y comprendrais rien. — Tu crois?... Eh mon ami! voici près de quatre mois que j'étudie la chimie pour pouvoir en causer avec toi. J'ai lu Fourcroy, Lavoisier, Chaptal, Nollet, Rouelle, Berthollet, Gay-Lussac, Spallanzani, Leuwenhoek, Galvani, Volta, enfin tous les livres relatifs à la science que tu adores. Va, tu peux me dire tes secrets. — Oh! tu es un ange! s'écria Balthazar en tombant aux genoux de sa femme et versant des pleurs d'attendrissement qui la firent tressaillir, nous nous comprendrons en tout! — Ah! dit-elle, je me jetterais dans le feu de l'enfer qui attise tes fourneaux pour entendre ce mot de ta bouche et pour te voir ainsi. En entendant le pas de sa fille dans l'antichambre, elle s'y élança vivement. — Que voulez-vous, Marguerite? dit-elle à sa fille aînée. — Ma chère mère, M. Pierquin vient d'arriver. S'il reste à dîner, il faudrait du linge, et vous avez oublié d'en donner ce matin.

Madame Claës tira de sa poche un trousseau de petites clefs et les remit à sa fille, en lui désignant les armoires en bois des îles qui tapissaient cette antichambre, et lui dit: — Ma fille, prenez à droite dans les services Graindorge.

— Puisque mon cher Balthazar me revient aujourd'hui, rends-le moi tout entier! dit-elle en rentrant et donnant à sa physionomie une expression de douce malice. Mon ami, va chez toi, fais-moi la grâce de t'habiller, nous avons Pierquin à dîner. Voyons, quitte ces habits déchirés. Tiens, vois ces taches! N'est-ce pas de l'acide muriatique ou sulfurique qui a bordé de jaune tous ces trous? Allons, rajeunis-toi, je vais t'envoyer Mulquinier quand j'aurai changé de robe.

Balthazar voulut passer dans sa chambre par la porte de communication, mais il avait oublié qu'elle était fermée de son côté. Il sortit par l'antichambre.

— Marguerite, mets le linge sur un fauteuil, et viens m'habiller, je ne veux pas de Martha, dit madame Claës en appelant sa fille.

Balthazar avait pris Marguerite, l'avait tournée vers lui par un mouvement joyeux en lui disant: — Bonjour, mon enfant, tu es bien jolie aujourd'hui dans cette robe de mousseline, et avec cette ceinture rose. Puis il la baisa au front et lui serra la main. — Maman, papa vient de m'embrasser, dit Marguerite en entrant chez sa mère, il paraît bien joyeux, bien heureux! — Mon enfant, votre père est un bien grand homme, voici bientôt trois ans qu'il travaille pour la gloire et la fortune de sa famille, et il croit avoir atteint le but de ses recherches. Ce jour doit être pour nous tous une belle fête... — Ma chère maman, répondit Marguerite, nos gens étaient si tristes de le voir refrogné, que nous ne serons pas seules dans la joie. Oh! mettez donc une autre ceinture, celle-ci est trop fanée. — Soit, mais dépêchons-nous, je veux aller parler à Pierquin. Où est-il? — Dans le parloir, il s'amuse avec Jean. — Où sont Gabriel et Félicie? — Je les entends dans le jardin. — Eh bien! descendez vite veiller à ce qu'ils n'y cueillent pas de tulipes! votre père ne les a pas encore vues de cette année, et il pourrait aujourd'hui vouloir les regarder en sortant de table. Dites à Mulquinier de monter à votre père tout ce dont il a besoin pour sa toilette.

Quand Marguerite fut sortie, madame Claës jeta un coup d'œil à ses enfants par les fenêtres de sa chambre qui donnaient sur le jardin, et les vit occupés à regarder un de ces insectes à ailes vertes, luisantes et tachetées d'or, vulgairement appelées des couturières.

— Soyez sages, mes bien-aimés, dit-elle en faisant remonter une partie du vitrage qui était à coulisse et qu'elle arrêta pour aérer sa chambre. Puis elle frappa doucement à la porte de communication pour s'assurer que son mari n'était pas retombé dans quelque distraction. Il ouvrit, et elle lui dit d'un accent joyeux en le voyant déshabillé : — Tu ne me laisseras pas longtemps seule avec Pierquin, n'est-ce pas? Tu me rejoindras promptement.

Elle se trouva si leste pour descendre, qu'en l'entendant, un étranger n'aurait pas reconnu le pas d'une boiteuse.

— Monsieur en emportant madame, lui dit le valet de chambre qu'elle rencontra dans l'escalier, a déchiré la robe, ce n'est qu'un méchant bout d'étoffe ; mais il a brisé la mâchoire de cette figure, et je ne sais pas qui pourra la remettre. Voilà notre escalier déshonoré, cette rampe était si belle ! — Bah ! mon pauvre Mulquinier, ne la fais pas raccommoder, ce n'est pas un malheur. — Qu'arrive-t-il donc, se dit Mulquinier, pour que ce ne soit pas un désastre? mon maître aurait-il trouvé l'*absolu?* — Bonjour, monsieur Pierquin, dit madame Claës en ouvrant la porte du parloir.

Le notaire accourut pour donner le bras à sa cousine, mais elle ne prenait jamais que celui de son mari ; elle remercia donc son cousin par un sourire et lui dit : — Vous venez peut-être pour les trente mille francs? — Oui, madame, en rentrant chez moi, j'ai reçu une lettre d'avis de la maison Protez et Chiffreville, qui a tiré, sur M. Claës, six lettres de change de chacune cinq mille francs. — Eh bien ! n'en parlez pas à Balthazar aujourd'hui, dit-elle. Dînez avec nous. Si par hasard il vous demandait pourquoi vous êtes venu, trouvez quelque prétexte plausible, je vous en prie. Donnez-moi la lettre, je lui parlerai moi-même de cette affaire. Tout va bien, reprit-elle en voyant l'étonnement du notaire. Dans quelques mois, mon mari remboursera probablement les sommes qu'il a empruntées.

En entendant cette phrase dite à voix basse, le notaire regarda mademoiselle Claës qui revenait du jardin, suivie de Gabriel et de Félicie, et dit : — Je n'ai jamais vu mademoiselle Marguerite aussi jolie qu'elle l'est en ce moment.

Madame Claës, qui s'était assise dans sa bergère et avait pris sur ses genoux le petit Jean, leva la tête, regarda sa fille et le notaire en affectant un air indifférent.

Pierquin était de taille moyenne, ni gras, ni maigre, d'une figure vulgairement belle et qui exprimait une tristesse plus chagrine que mélancolique, une rêverie plus indéterminée que pensive ; il passait pour misanthrope, mais il était trop intéressé, trop grand mangeur, pour que son divorce avec le monde fût réel. Son regard habituellement perdu dans le vide, son attitude indifférente, son silence affecté, semblaient accuser de la profondeur, et couvraient en réalité le vide et la nullité d'un notaire exclusivement occupé d'intérêts humains, mais qui se trouvait encore assez jeune pour être envieux. S'allier à la maison Claës aurait été pour lui la cause d'un dévouement sans bornes, s'il n'avait pas eu quelque sentiment d'avarice sous-jacent. Il faisait le généreux, mais il savait compter. Aussi, sans se rendre raison à lui-même de ses changements de manières, ses attentions étaient-elles tranchantes, dures et bourrues comme le sont en général celles des gens d'affaires, quand Claës lui semblait ruiné ; puis elles devenaient affectueuses, coulantes et presque serviles, quand il soupçonnait quelque heureuse issue aux travaux de son cousin. Tantôt il voyait en Marguerite Claës une infante de laquelle il était impossible à un simple notaire de province d'approcher; tantôt il la considérait comme une pauvre fille trop heureuse s'il daignait en faire sa femme. Il était homme de province, et Flamand, sans malice ; il ne manquait même ni de dévouement ni de bonté; mais il avait un naïf égoïsme qui rendait ses qualités incomplètes, et des ridicules qui gâtaient sa personne. En ce moment, madame Claës se souvint du ton bref avec lequel le notaire lui avait parlé sous le porche de l'église Saint-Pierre, et remarqua la révolution que sa réponse avait faite dans ses manières ; elle devina le fond de ses pensées, et d'un regard perspicace elle essaya de lire dans l'âme de sa fille pour savoir si elle pensait à son cousin ; mais elle ne vit en elle que la plus parfaite indifférence. Après quelques instants, pendant lesquels la conversation roula sur les bruits de la ville, le maître du logis descendit de sa chambre où, depuis un instant, sa femme entendait avec un inexprimable plaisir des bottes criant sur le parquet. Sa démarche, semblable à celle d'un homme jeune et léger, annonçait une complète métamorphose, et l'attente que son apparition causait à madame Claës fut si vive, qu'elle eut peine à contenir un tressaillement quand il descendit l'escalier. Balthazar se montra bientôt dans le costume alors à la mode. Il portait des bottes à revers bien cirées qui laissaient voir le haut d'un bas de soie blanc, une culotte de casimir bleu à boutons d'or, un gilet blanc à fleurs, et un frac bleu. Il avait fait sa barbe, peigné ses cheveux, parfumé sa tête, coupé ses ongles, et lavé ses mains avec tant de soin qu'il semblait méconnaissable à ceux qui l'avaient vu naguère. Au lieu d'un vieillard presque en démence, ses enfants, sa femme et le notaire voyaient un homme de quarante ans dont la figure affable et polie était pleine de séductions. La fatigue et les souffrances que trahissaient la maigreur des contours et l'adhérence de la peau sur les os avaient même une sorte de grâce.

— Bonjour Pierquin, dit Balthazar Claës.

Redevenu père et mari, le chimiste prit son dernier enfant sur les genoux de sa femme, et l'éleva en l'air en le faisant rapidement descendre et le relevant alternativement.

— Voyez ce petit ! dit-il au notaire. Une si jolie créature ne vous donne-t-elle pas l'envie de vous marier? Croyez-moi, mon cher, les plaisirs de famille consolent de tout. — Brr ! dit-il en enlevant Jean. Pound ! s'écriait-il en le mettant à terre. Brr ! Pound !

L'enfant riait aux éclats de se voir alternativement en haut du plafond et sur le parquet. La mère détourna les yeux pour ne pas trahir l'émotion que lui causait un jeu si simple en apparence et qui, pour elle, était toute une révolution domestique.

— Voyons comment tu vas, dit Balthazar en posant son fils sur le parquet et s'allant jeter dans une bergère. L'enfant courut à son père, attiré par l'éclat des boutons d'or qui attachaient la culotte au-dessus de l'oreille des bottes. — Tu es un mignon ! dit le père en l'embrassant, tu es un Claës, tu marches droit. — Eh bien! Gabriel, comment se porte le père Morillon? dit-il à son fils aîné en lui prenant l'oreille et la lui tortillant, te défends-tu vaillamment contre les thèmes, les versions? mords-tu ferme aux mathématiques?

Puis Balthazar se leva, vint à Pierquin, et lui dit avec cette affectueuse courtoisie qui le caractérisait : — Mon cher, vous avez peut-être quelque chose à me demander? Il lui donna le bras et l'entraîna dans le jardin, en ajoutant : — Venez voir mes tulipes...

Madame Claës regarda son mari pendant qu'il sortait, et ne sut pas contenir sa joie en le revoyant si jeune, si affable, si bien lui-même ; elle se leva, prit sa fille par la taille, et l'embrassa en disant : — Ma chère Marguerite, mon enfant chérie, je t'aime encore mieux aujourd'hui que de coutume.

— Il y avait bien longtemps que je n'avais vu mon père si aimable, répondit-elle.

Lemulquinier vint annoncer que le dîner était servi. Pour éviter que Pierquin lui offrît le bras, madame Claës prit celui de Balthazar, et toute la famille passa dans la salle à manger.

Cette pièce, dont le plafond se composait de poutres apparentes, mais enjolivées par des peintures, lavées et rafraîchies tous les ans, était garnie de hauts dressoirs en chêne sur les tablettes desquelles se voyaient les plus curieuses pièces de la vaisselle patrimoniale. Les parois étaient tapissées de cuir violet sur lequel avaient été imprimés, en traits d'or, des sujets de chasse. Au-dessus des dressoirs, çà et là, brillaient soigneusement disposées des plumes d'oiseaux curieux et des coquillages rares. Les chaises n'avaient pas été changées depuis le commencement du seizième siècle et offraient cette forme carrée, ces colonnes torses, et ce petit dossier garni d'une étoffe à franges dont la mode fut si répandue, que Raphael l'a illustrée dans son tableau appelé la Vierge à la chaise. Le bois en était devenu noir, mais les clous dorés reluisaient comme s'ils eussent été neufs, et les étoffes soigneusement renouvelées étaient d'une couleur rouge admirable. La Flandre revivait là tout entière avec ses innovations espagnoles. Sur la table, les carafes, les flacons, avaient cet air respectable que leur donnent les ventres arrondis du galbe antique. Les verres étaient bien ces vieux verres hauts sur patte qui se voient dans tous les tableaux de l'école hollandaise ou flamande. La vaisselle, en grès et ornée de figures coloriées à la manière de Bernard de Palissy, sortait de la fabrique anglaise de Weegvood. L'argenterie était massive, à pans carrés, à bosses pleines, véritable argenterie de famille dont les pièces, toutes différentes de ciselure, de mode, de forme, attestaient les commencements du bien-être et les progrès de la fortune de Claës. Les serviettes avaient des franges, mode tout espagnole. Quant au linge, chacun doit penser que, chez les Claës, le point d'honneur consistait à en posséder de magnifique. Ce service, cette argenterie, étaient destinés à l'usage journalier de la famille. La maison de devant, où se donnaient les fêtes, avait son luxe particulier, dont les merveilles, réservées pour les jours de gala, leur imprimaient cette solennité qui n'existe plus quand les choses sont déconsidérées pour ainsi dire par un usage habituel. Dans le quartier de derrière, tout était marqué au coin d'une naïveté patriarcale. Enfin, détail délicieux, une vigne courait en dehors le long des fenêtres que les pampres bordaient de toutes parts.

— Vous restez fidèle aux traditions, madame, dit Pierquin en recevant une assiettée de cette soupe au thym, dans laquelle les cuisinières flamandes ou hollandaises mettent de petites boules de viande roulées et mêlées à des tranches de pain grillé, voici le potage du dimanche en usage chez nos pères ! Votre maison et celle de mon oncle des Raquets sont les seules où l'on retrouve cette soupe historique dans les Pays-Bas. Ah ! pardon, le vieux M. Savaron de Savarus la fait encore orgueilleusement servir à Tournay chez lui, mais partout ailleurs la vieille Flandre s'en va. Maintenant les meubles se fabriquent à la grecque, on n'aperçoit partout que casques, boucliers, lances et faisceaux. Chacun rebâtit sa maison, vend ses vieux meu-

bles, refond son argenterie, ou la troque contre la porcelaine de Sèvres, qui ne vaut ni le vieux Saxe ni les chinoiseries. Oh! moi je suis Flamand dans l'âme. Aussi mon cœur saigne-t-il en voyant les chaudronniers acheter, pour le prix du bois ou du métal, nos beaux meubles incrustés de cuivre ou d'étain. Mais l'état social veut changer de peau, je crois. Il n'y a pas jusqu'aux procédés de l'art qui ne se perdent! Quand il faut que tout aille vite, rien ne peut être consciencieusement fait. Pendant mon dernier voyage à Paris, l'on m'a mené voir les peintures exposées au Louvre. Ma parole d'honneur, c'est des écrans que ces toiles sans air, sans profondeur où les peintres craignent de mettre de la couleur. Et ils veulent, dit-on, renverser notre vieille école. Ah! ouin!...

— Nos anciens peintres, répondit Balthazar, étudiaient les diverses combinaisons et la résistance des couleurs, en les soumettant à l'action du soleil et de la pluie. Mais vous avez raison : aujourd'hui les ressources matérielles de l'art sont moins cultivées que jamais.

Madame Claës n'écoutait pas la conversation. En entendant dire au notaire que les services de porcelaine étaient à la mode, elle avait aussitôt conçu la lumineuse idée de vendre la pesante argenterie provenue de la succession de son frere, espérant ainsi pouvoir acquitter les trente mille francs dus par son mari.

— Ah! ah! disait Balthazar au notaire quand madame Claës se remit à la conversation, l'on s'occupe de mes travaux à Douai? — Oui, répondit Pierquin, chacun se demande à quoi vous dépensez tant d'argent. Hier, j'entendais M. le premier président déplorer qu'un homme de votre sorte cherchât la pierre philosophale. Je me suis alors permis de répondre que vous étiez trop instruit pour ne pas savoir que c'était se mesurer avec l'impossible, trop chrétien pour croire l'emporter sur Dieu, et, comme tous les Claës, trop bon calculateur pour changer votre argent contre de la poudre à Perlimpinpin. Néanmoins, je vous avouerai que j'ai partagé les regrets que cause votre retraite à toute la société. Vous n'êtes vraiment plus de la ville. En vérité, madame, vous eussiez été ravie, si vous aviez pu entendre les éloges que chacun s'est plu à faire de vous et de M. Claës. — Vous avez agi comme un bon parent en repoussant des imputations dont le moindre mal serait de me rendre ridicule, répondit Balthazar. Ah! les Douaisiens me croient ruiné! Eh bien! mon cher Pierquin, dans deux mois, je donnerai, pour célébrer l'anniversaire de mon mariage, une fête dont la magnificence me rendra l'estime que nos chers compatriotes accordent aux écus.

Madame Claës rougit fortement. Depuis deux ans cet anniversaire avait été oublié. Semblable à ces fous qui ont des moments pendant lesquels leurs facultés brillent d'un éclat inusité, jamais Balthazar n'avait été si spirituel dans sa tendresse. Il se montra plein d'attentions pour ses enfants, et sa conversation fut séduisante de grâce, d'esprit, d'à-propos. Ce retour de la paternité, absente depuis si longtemps, était certes la plus belle fête qu'il pût donner à sa femme, pour qui sa parole et son regard avaient repris cette constante sympathie d'expression qui se sent de cœur à cœur et qui prouve une délicieuse identité de sentiment.

Le vieux Lemulquinier paraissait se rajeunir, il allait et venait avec une allégresse insolite causée par l'accomplissement de ses secrètes espérances. Le changement si soudainement opéré dans les manières de son maître était encore plus significatif pour lui que pour madame Claës. Là où la famille voyait le bonheur, le valet de chambre voyait une fortune. En aidant Balthazar dans ses manipulations, il en avait épousé la folie. Soit qu'il eût saisi la portée de ses recherches dans les explications qui échappaient au chimiste quand le but se reculait sous ses mains, soit que le penchant inné chez l'homme pour l'imitation lui eût fait adopter les idées de celui dans l'atmosphère duquel il vivait, Lemulquinier avait conçu pour son maître un sentiment superstitieux mêlé de terreur, d'admiration et d'égoïsme. Le laboratoire était pour lui ce qu'est pour le peuple un bureau de loterie : l'espoir organisé. Chaque soir il se couchait en se disant : Demain, peut-être nagerons-nous dans l'or! Et le lendemain il se réveillait avec une foi toujours aussi vive que la veille. Son nom indiquait une origine toute flamande. Jadis les gens du peuple n'étaient connus que par un sobriquet tiré de leur profession, de leur pays, de leur conformation physique ou de leurs qualités morales. Ce sobriquet devenait le nom de la famille bourgeoise qu'ils fondaient lors de leur affranchissement. En Flandre, les marchands de fil de lin se nommaient des mulquiniers, et telle était sans doute la profession de l'homme qui, parmi les ancêtres du vieux valet, passa de l'état de serf à celui de bourgeois jusqu'à ce que des malheurs inconnus rendissent le petit-fils du mulquinier à son primitif état de serf, plus la solde. L'histoire de la Flandre, de son fil et de son commerce se résumait donc en ce vieux domestique, souvent appelé, par euphonie, Mulquinier. Son caractère et sa physionomie ne manquaient pas d'originalité. Sa figure de forme triangulaire était large, haute et couturée par une petite-vérole qui lui avait donné de fantastiques apparences, en y laissant une multitude de linéaments blancs et brillants. Maigre et d'une taille élevée, il avait une démarche grave, mystérieuse. Ses petits yeux, orangés comme la perruque jaune et lisse qu'il avait sur la tête, ne jetaient que des regards obliques. Son extérieur était donc en harmonie avec le sentiment de curiosité qu'il excitait. Sa qualité de préparateur initié aux secrets de son maître, sur les travaux duquel il gardait le silence, l'investissait d'un charme. Les habitants de la rue de Paris le regardaient passer avec un intérêt mêlé de crainte, car il avait des réponses sibylliques et toujours grosses de trésors. Fier d'être nécessaire à son maître, il exerçait sur ses camarades une sorte d'autorité tracassière, dont il profitait pour lui-même en obtenant de ces concessions qui le rendaient à moitié maître au logis. Au rebours des domestiques flamands, qui sont extrêmement attachés à la maison, il n'avait d'affection que pour Balthazar. Si quelque chagrin affligeait madame Claës, ou si quelque événement favorable arrivait dans la famille, il mangeait son pain beurré, buvait sa bière avec son flegme habituel.

Le dîner fini, madame Claës proposa de prendre le café dans le jardin, devant le buisson de tulipes qui en ornait le milieu. Les pots de terre dans lesquels étaient les tulipes dont les noms se lisaient sur des ardoises gravées, avaient été enterrés et disposés de manière à former une pyramide au sommet de laquelle s'élevait une tulipe gueule-de-dragon, que Balthazar possédait seul. Cette fleur, nommée *tulipa Claësiana*, réunissait les sept couleurs, et ses longues échancrures semblaient dorées sur les bords. Le père de Balthazar, qui en avait plusieurs fois refusé dix mille florins, prenait de si grandes précautions pour qu'on ne pût en voler une seule graine, qu'il la gardait dans le parloir et passait souvent des journées entières à la contempler. La tige était énorme, bien droite, ferme, d'un admirable vert; les proportions de la plante se trouvaient en harmonie avec le calice, dont les couleurs se distinguaient par cette brillante netteté qui donnait jadis tant de prix à ces fleurs fastueuses. — Voilà pour trente ou quarante mille francs de tulipes, dit le notaire en regardant alternativement sa cousine et le buisson aux mille couleurs. Madame Claës était trop enthousiasmée par l'aspect de ces fleurs que les rayons du soleil couchant faisaient ressembler à des pierreries, pour bien saisir le sens de l'observation notariale.—A quoi cela sert-il, reprit le notaire en s'adressant à Balthazar, vous devriez les vendre. — Bah? ai-je donc besoin d'argent? répondit Claës en faisant le geste d'un homme à qui quarante mille francs semblaient être peu de chose.

Il y eut un moment de silence pendant lequel les enfants firent plusieurs exclamations.

— Vois-donc, maman, celle-là. — Oh! qu'en voilà une belle! — Comment celle-ci se nomme-t-elle? — Quel abîme pour la raison humaine! s'écria Balthazar en levant les mains et les joignant par un geste désespéré. Une combinaison d'hydrogène et d'oxygène fait surgir, par ses dosages différents, dans un même milieu et d'un même principe, ces couleurs qui constituent chacune un résultat différent.

Sa femme entendait bien les termes de cette proposition, qui fut trop rapidement énoncée pour qu'elle la conçût entièrement, Balthazar songea qu'elle avait étudié sa science favorite, et lui dit, en lui faisant un signe mystérieux : — Tu comprendrais, tu ne saurais pas encore ce que je veux dire! Et il parut retomber dans une de ces méditations qui lui étaient habituelles. — Je le crois, dit Pierquin en prenant une tasse de café des mains de Marguerite. Chassez le naturel, il revient au galop, ajouta-t-il tout bas en s'adressant à madame Claës. Vous aurez la bonté de lui parler vous-même, le diable ne le tirerait pas de sa contemplation. En voilà pour jusqu'à demain.

Il dit adieu à Claës, qui feignit de ne pas l'entendre, embrassa le petit Jean, que la mère tenait dans ses bras, et, après avoir fait une profonde salutation, il se retira. Lorsque la porte d'entrée retentit en se fermant, Balthazar saisit sa femme par la taille, et dissipa l'inquiétude que pouvait lui donner sa feinte rêverie en lui disant à l'oreille : — Je savais bien comment faire pour le renvoyer.

Madame Claës tourna la tête vers son mari sans avoir honte de lui montrer les larmes qui lui vinrent aux yeux, elles étaient si douces! puis elle appuya son front sur l'épaule de Balthazar et laissa glisser Jean à terre.

— Rentrons au parloir, dit-elle après une pause.

Pendant toute la soirée, Balthazar fut d'une gaieté presque folle; il inventa mille jeux pour ses enfants, et joua si bien pour son propre compte, qu'il ne s'aperçut pas de deux ou trois absences que fit sa femme. Vers neuf heures et demie, lorsque Jean fut couché, quand Marguerite revint au parloir après avoir aidé sa sœur Félicie à se déshabiller, elle trouva sa mère assise dans la grande bergère, et son père qui causait avec elle en lui tenant la main. Elle craignit de troubler ses parents et paraissait vouloir se retirer sans leur parler; madame Claës s'en aperçut et lui dit : — Venez, Marguerite, venez, ma chère enfant. Puis elle l'attira vers elle et la baisa pieusement au front en ajoutant : — Emportez votre livre dans votre chambre, et couchez-vous de bonne heure. — Bonsoir, ma fille chérie, dit Balthazar.

Marguerite embrassa son père et s'en alla. Claës et sa femme restèrent pendant quelques moments seuls, occupés à regarder les dernières teintes du crépuscule, qui mouraient dans les feuillages du jardin déjà devenus noirs, et dont les découpures se voyaient à peine

dans la lueur. Quand il fit presque nuit, Balthazar dit à sa femme d'une voix émue : Montons.

Longtemps avant que les mœurs anglaises n'eussent consacré la chambre d'une femme comme un lieu sacré, celle d'une Flamande était impénétrable. Les bonnes ménagères de ce pays n'en faisaient pas un apparat de vertu, mais une habitude contractée dès l'enfance, une superstition domestique qui rendait une chambre à coucher un délicieux sanctuaire où l'on respirait les sentiments tendres, où le simple s'unissait à tout ce que la vie sociale a de plus doux et de plus sacré. Dans la position particulière où se trouvait madame Claës, toute femme aurait voulu rassembler autour d'elle les choses les plus élégantes; mais elle l'avait fait avec un goût exquis, sachant quelle influence l'aspect de ce qui nous entoure exerce sur les sentiments. Chez une jolie créature, c'eût été du luxe, chez elle c'était une nécessité. Elle avait compris la portée de ces mots : On se fait jolie femme! maxime qui dirigeait toutes les actions de la première femme de Napoléon et la rendait souvent fausse, tandis que madame Claës était toujours naturelle et vraie. Quoique Balthazar connût bien la chambre de sa femme, son oubli des choses matérielles de la vie avait été si complet, qu'en y entrant il éprouva de doux frémissements comme s'il l'apercevait pour la première fois. La fastueuse gaieté d'une femme triomphante éclatait dans les splendides couleurs des tulipes qui s'élevaient du long cou de gros vases en porcelaine chinoise, habilement disposés, et dans la profusion des lumières dont les effets ne pouvaient se comparer qu'à ceux des plus joyeuses fanfares. La lueur des bougies donnait un éclat harmonieux aux étoffes de soie gris de lin dont la monotonie était nuancée par les reflets de l'or sobrement distribué sur quelques objets, et par les tons variés des fleurs, qui ressemblaient à des gerbes de pierreries. Le secret de ces apprêts, c'était lui, toujours lui!... Joséphine ne pouvait pas dire plus éloquemment à Balthazar qu'il était toujours le principe de ses joies et de ses douleurs. L'aspect de cette chambre mettait l'âme dans un délicieux état, et chassait toute idée triste pour n'y laisser que le sentiment d'un bonheur égal et pur. L'étoffe de la tenture achetée en Chine jetait cette odeur suave qui pénètre le corps sans le fatiguer. Enfin, les rideaux soigneusement tirés trahissaient un désir de solitude, une intention jalouse de garder les moindres sons de la parole, et d'enfermer là les regards de l'époux reconquis. Parée de sa belle chevelure noire parfaitement lisse et qui retombait de chaque côté de son front comme deux ailes de corbeau, madame Claës, enveloppée d'un peignoir qui lui montait jusqu'au cou et que garnissait une longue pèlerine où bouillonnait la dentelle, alla tirer la portière en tapisserie qui ne laissait parvenir aucun bruit du dehors. De là, Joséphine jeta sur son mari, qui s'était assis près de la cheminée, un de ces gais sourires par lesquels une femme spirituelle et dont l'âme vient parfois embellir la figure sait exprimer d'irrésistibles espérances. Le charme le plus grand d'une femme consiste dans un appel constant à la générosité de l'homme, dans une gracieuse déclaration de faiblesse par laquelle elle l'enorgueillit, et réveille en lui les plus magnifiques sentiments. L'aveu de la faiblesse ne comporte-t-il pas de magiques séductions? Lorsque les anneaux de la portière eurent glissé sourdement sur leur tringle de bois, elle se retourna vers son mari, parut vouloir dissimuler en ce moment ses défauts corporels en appuyant la main sur une chaise, pour se traîner avec grâce. C'était appeler à son secours. Balthazar, un moment abîmé dans la contemplation de cette tête olivâtre qui se détachait sur ce fond gris en attirant et satisfaisant le regard, se leva pour prendre sa femme et la porta sur le canapé. C'était bien ce qu'elle voulait.

— Tu m'as promis, dit-elle en lui prenant la main, qu'elle garda entre ses mains électrisantes, de m'initier au secret de tes recherches. Conviens, mon ami, que je suis digne de le savoir, puisque j'ai eu le courage d'étudier une science condamnée par l'Église, pour être en état de te comprendre; mais je suis curieuse, ne me cache rien. Ainsi raconte-moi par quel hasard, un matin, tu t'es levé soucieux, quand la veille je t'avais laissé si heureux? — Et c'est pour entendre parler chimie que tu t'es mise avec tant de coquetterie? — Mon ami, recevoir une confidence qui me fait entrer plus avant dans ton cœur, n'est-ce pas pour moi le plus grand des plaisirs, n'est-ce pas une entente d'âme qui comprend et engendre toutes les félicités de la vie? Ton amour me revient pur et entier, je veux savoir quelle idée a été assez puissante pour m'en priver si longtemps. Oui, je suis plus jalouse d'une pensée que de toutes les femmes ensemble. L'amour est immense, mais il n'est pas infini; tandis que la science a des profondeurs sans limites où je ne saurais te voir aller seul. Je déteste tout ce qui peut se mettre entre nous. Si tu obtenais la gloire après laquelle tu cours, j'en serais malheureuse; ne te donnerait-elle pas de vives jouissances? Moi seule, monsieur, dois être la source de vos plaisirs. — Non, ce n'est pas une idée, mon ange, qui m'a jeté dans cette belle voie, mais un homme. — Un homme! s'écria-t-elle avec terreur. — Te souviens-tu de l'officier polonais que nous avons logé chez nous, en 1809? — Si je m'en souviens! dit-elle. Je me suis souvent impatientée de ce que ma mémoire me fit si souvent revoir ses deux yeux semblables à des langues de feu, les salières au-dessus de ses sourcils où se voyaient des charbons de l'enfer, son large crâne sans cheveux, ses moustaches relevées, sa figure anguleuse, dévastée!... Enfin quel calme effrayant dans sa démarche!... S'il y avait eu de la place dans les auberges, il n'aurait certes pas couché ici.

— Ce gentilhomme polonais se nommait M. Adam de Wierzchownia, reprit Balthazar. Quand le soir tu nous eus laissés seuls dans le parloir, nous nous sommes mis par hasard à causer chimie. Arraché par la misère à l'étude de cette science, il s'était fait soldat. Je crois que ce fut à l'occasion d'un verre d'eau sucrée que nous nous reconnûmes pour adeptes. Lorsque j'eus dit à Mulquinier d'apporter du sucre en morceaux, le capitaine fit un geste de surprise. — Vous avez étudié la chimie, me demanda-t-il. — Avec Lavoisier, lui répondis-je. — Vous êtes bien heureux d'être libre et riche! s'écria-t-il. Et il sortit de sa poitrine un de ces soupirs d'homme qui révèlent un enfer de douleurs caché sous un crâne ou enfermé dans un cœur, enfin ce fut quelque chose d'ardent, de concentré, que la parole n'exprime pas. Il acheva sa pensée par un regard qui me glaça. Après une pause, il me dit que, la Pologne quasi morte, il s'était réfugié en Suède. Il avait cherché là des consolations dans l'étude de la chimie, pour laquelle il s'était toujours senti une irrésistible vocation. — Eh bien! ajouta-t-il, je le vois, vous avez reconnu comme moi que la gomme arabique, le sucre et l'amidon mis en poudre, donnent une substance absolument semblable, et à l'analyse un même résultat *qualitatif*. Il fit encore une pause, et, après m'avoir examiné d'un œil scrutateur, il me dit confidentiellement et à voix basse de solennelles paroles dont, aujourd'hui, le sens général est seul resté dans ma mémoire; mais il les accompagna d'une puissance de son, de chaudes inflexions et d'une force dans le geste qui me remuèrent les entrailles et frappèrent mon entendement comme un marteau bat le fer sur une enclume. Voici donc en abrégé ces raisonnements, qui furent pour moi le charbon que Dieu mit sur la langue d'Isaïe, car mes études chez Lavoisier me permettaient d'en sentir toute la portée. « Monsieur, me dit-il, la parité de ces trois substances, en apparence si distinctes, m'a conduit à penser que toutes les productions de la nature devaient avoir un même principe. Les travaux de la chimie moderne ont prouvé la vérité de cette loi, pour la partie la plus considérable des effets naturels. La chimie divise la création en deux portions distinctes : la nature organique, la nature inorganique. En comprenant toutes les créations végétales ou animales dans lesquelles se montre une organisation plus ou moins perfectionnée, ou, pour être plus exact, une plus ou moins grande motilité qui y détermine plus ou moins de sentiment, la nature organique est, certes, la partie la plus importante de notre monde. Or, l'analyse a réduit tous les produits de cette nature à quatre corps simples qui sont trois gaz : l'azote, l'hydrogène, l'oxygène; et un autre corps simple non métallique et solide, le carbone. Au contraire, la nature inorganique, si peu variée, dénuée de mouvement, de sentiment, et à laquelle on peut refuser le don de croissance que lui a légèrement accordé Linné, compte cinquante-trois corps simples dont les différentes combinaisons forment tous ses produits. Est-il probable que les moyens soient plus nombreux là où il existe moins de résultats?... Aussi, l'opinion de mon ancien maître est-elle que ces cinquante-trois corps ont un principe commun, modifié jadis par l'action d'une puissance éteinte aujourd'hui, mais que le génie humain doit faire revivre. Eh bien! supposez un moment que l'activité de cette puissance soit réveillée, nous aurions une chimie unitaire. Les natures organique et inorganique reposeraient vraisemblablement sur quatre principes, et si nous parvenions à décomposer l'azote, que nous devons considérer comme une négation, nous n'en aurions plus que trois. Nous voici déjà près du grand Ternaire des anciens et des alchimistes du moyen âge dont nous nous moquons à tort. La chimie moderne n'est encore que cela. C'est beaucoup et c'est peu. C'est beaucoup, car la chimie s'est habituée à ne reculer devant aucune difficulté; c'est peu, en comparaison de ce qui reste à faire. Le hasard l'a bien servie, cette belle science! Ainsi, cette larme de carbone pur cristallisé, le diamant, ne paraissait-il pas la dernière substance qu'il fût possible de créer. Les anciens alchimistes, qui croyaient l'or décomposable, conséquemment faisable, reculaient à l'idée de produire le diamant; nous avons cependant découvert la nature et la loi de sa composition. Moi, dit-il, je suis allé plus loin! Une expérience m'a démontré que le mystérieux Ternaire, dont on s'occupe depuis un temps immémorial, ne se trouvera point dans les analyses actuelles qui, manquent de direction vers un point fixe. Voici d'abord l'expérience. Semez des graines de cresson (pour prendre une substance entre toutes celles de la nature organique) dans la fleur de soufre (pour prendre également un corps simple). Arrosez les graines avec de l'eau distillée pour ne laisser pénétrer dans les produits de la germination aucun principe qui ne soit certain. Les graines germent, poussent dans un milieu connu en ne se nourrissant que de principes connus par l'analyse. Coupez à plusieurs reprises la tige des plantes, afin de vous en procurer une assez grande quantité pour obtenir quelques gros de cendres en les faisant brûler et pouvoir ainsi opérer sur une certaine masse; eh bien! en analysant ces cendres, vous trouverez de l'acide silicique, de l'alumine, du phosphate et du carbonate calcique, du carbonate magnésique, du sulfate,

du carbonate potassique et de l'oxyde ferrique, comme si le cresson était venu en terre, au bord des eaux. Or, ces substances n'existaient ni dans le soufre, corps simple, qui servait de sol à la plante, ni dans l'eau employée à l'arroser et dont la composition est connue; mais comme elles ne sont pas non plus dans la graine, nous ne pouvons expliquer leur présence dans la plante qu'en supposant un élément commun aux corps contenus dans le cresson, et à ceux qui lui ont servi de milieu. Ainsi l'air, l'eau distillée, la fleur de soufre, et les substances que donne l'analyse du cresson, c'est-à-dire la potasse, la chaux, la magnésie, l'alumine etc., auraient un principe commun errant dans l'atmosphère telle que la fait le soleil. De cette irrécusable expérience, s'écria-t-il, j'ai déduit l'existence de *l'absolu!* Une substance commune à toutes les créations, modifiée par une force unique, telle est la position nette et claire du problème offert par l'absolu et qui m'a semblé *cherchable*. Là vous rencontrerez le mystérieux Ternaire, devant lequel s'est, de tout temps, agenouillée l'humanité : la matière première, le moyen, le résultat. Vous trouverez ce terrible nombre trois en toute chose humaine, il domine les religions, les sciences et les lois. Ici, me dit-il, la guerre et la misère ont arrêté mes travaux. Vous êtes un élève de Lavoisier, vous êtes riche et maître de votre temps, je puis donc vous faire part de mes conjectures. Voici le but que mes expériences personnelles m'ont fait entrevoir. La MATIÈRE UNE doit être un principe commun aux trois gaz et au carbone. Le MOYEN doit être le principe commun à l'électricité négative et à l'électricité positive. Marchez à la découverte des preuves qui établiront ces deux vérités, vous aurez la raison suprême de tous les effets de la nature. Oh! monsieur, quand on porte là, dit-il en se frappant le front, le dernier mot de la création, en pressentant l'absolu, est-ce vivre que d'être entraîné dans le mouvement de ce ramas d'hommes qui se ruent à heure fixe les uns sur les autres sans savoir ce qu'ils font? Ma vie actuelle est exactement l'inverse d'un songe. Mon corps va, vient, agit, se trouve au milieu du feu, des canons, des hommes, traverse l'Europe au gré d'une puissance à laquelle j'obéis en la méprisant. Mon âme n'a nulle conscience de ces actes, elle reste fixe, plongée dans une idée, engourdie par cette idée, la recherche de l'absolu, de ce principe par lequel des graines, absolument semblables, mises dans un même milieu, donnent, l'une des calices blancs, l'autre des calices jaunes! Phénomène applicable aux vers à soie, qui, nourris des mêmes feuilles et constitués sans différences apparentes, font les uns de la soie jaune, et les autres de la soie blanche; enfin applicable à l'homme lui-même, qui souvent a légitimement des enfants entièrement dissemblables avec la mère et lui. La déduction logique de ce fait n'implique-t-elle pas d'ailleurs la raison de tous les effets de la nature? Eh! quoi de plus conforme à nos idées sur Dieu que de croire qu'il a tout fait par le moyen le plus simple? L'adoration pythagoricienne pour le UN d'où sortent tous les nombres et qui représente la matière une; celle pour le nombre DEUX, la première agrégation et le type de toutes les autres; celle pour le nombre TROIS, qui, de tout temps, a configuré Dieu, c'est-à-dire la matière, la force et le produit, ne résumaient-elles pas traditionnellement la connaissance confuse de l'absolu. Sthall, Becher, Paracelse, Agrippa, tous les grands chercheurs de causes occultes avaient pour mot d'ordre le Trismégiste, qui veut dire le grand Ternaire. Les ignorants, habitués à condamner l'alchimie, cette chimie transcendante, ne savent sans doute pas que nous nous occupons à justifier les recherches passionnées de ces grands hommes! L'absolu trouvé, je me serais alors colleté avec le mouvement. Ah! tandis que je me nourris de poudre, et commande à des hommes de mourir assez inutilement, mon ancien maître entasse découvertes sur découvertes, il vole vers l'absolu! Et moi! je mourrai comme un chien, au coin d'une batterie. » Quand ce pauvre grand homme eut repris un peu de calme, il me dit avec une sorte de fraternité touchante : « Si je trouvais une expérience à faire, je vous la léguerais avant de mourir. » Ma Pépita, dit Balthazar en serrant la main de sa femme, des larmes de rage ont coulé sur les joues creuses de cet homme pendant qu'il jetait dans mon âme le feu de ce raisonnement que déjà Lavoisier s'était timidement fait, sans oser s'y abandonner.

— Comment! s'écria madame Claës, qui ne put s'empêcher d'interrompre son mari, cet homme, en passant une nuit sous notre toit, nous a enlevé tes affections, a détruit, par une seule phrase et par un seul mot, le bonheur d'une famille. O mon cher Balthazar! cet homme a-t-il fait le signe de la croix? l'as-tu bien examiné? Le tentateur peut seul avoir cet œil jaune d'où sortait le feu de Prométhée. Oui, le démon pouvait seul t'arracher à moi. Depuis ce jour, tu n'as plus été ni père, ni époux, ni chef de famille. — Quoi! dit Balthazar en se dressant dans la chambre et jetant un regard perçant à sa femme, tu blâmes ton mari de s'élever au-dessus des autres hommes, afin de pouvoir jeter sous tes pieds la pourpre divine de la gloire, comme une minime offrande auprès des trésors de ton cœur! Mais tu ne sais donc pas ce que j'ai fait, depuis trois ans? des pas de géant! ma Pépita, dit-il en s'animant. Son visage parut alors à sa femme plus étincelant sous le feu du génie qu'il ne l'avait été sous le feu de l'amour, et elle pleura en l'écoutant. — J'ai combiné le chlore et l'azote, j'ai décomposé plusieurs corps jusqu'ici considérés comme simples, j'ai trouvé de nouveaux métaux. Tiens, dit-il en voyant les pleurs de sa femme, j'ai décomposé les larmes. Les larmes contiennent un peu de phosphate de chaux, de chlorure de sodium, du mucus et de l'eau. Il continua de parler sans voir l'horrible convulsion qui travailla la physionomie de Joséphine, il était monté sur la science qui l'emportait en croupe, ailes déployées, bien loin du monde matériel. — Cette analyse, ma chère, est une des meilleures preuves du système de l'absolu. Toute vie implique une combustion. Selon le plus ou moins d'activité du foyer, la vie est plus ou moins persistante. Ainsi la destruction du minéral est indéfiniment retardée, parce que la combustion y est virtuelle, latente ou insensible. Ainsi les végétaux qui se rafraîchissent incessamment par la combinaison d'où résulte l'humide, vivent indéfiniment, et il existe plusieurs végétaux contemporains du dernier cataclysme. Mais, toutes les fois que la nature a perfectionné un appareil, que dans un but ignoré elle y a jeté le sentiment, l'instinct ou l'intelligence, trois degrés marqués dans le système organique, ces trois organismes veulent une combustion dont l'activité est en raison directe du résultat obtenu. L'homme, qui représente le plus haut point de l'intelligence, et qui nous offre le seul appareil d'où résulte un pouvoir à demi créateur, *la pensée!* est, parmi les créations zoologiques, celle où la combustion se rencontre dans son degré le plus intense et dont les puissants effets sont en quelque sorte révélés par les phosphates, les sulfates et les carbonates que fournit son corps dans notre analyse. Ces substances ne seraient-elles pas les traces que laisse en lui l'action du fluide électrique, principe de toute fécondation? L'électricité ne se manifesterait-elle pas en lui par des combinaisons plus variées qu'en tout autre animal? N'aurait-il pas des facultés plus grandes que toute autre créature pour absorber de plus fortes portions du principe absolu, et ne se les assimilerait-il pas pour en composer dans une plus parfaite machine sa force et ses idées? Je le crois. L'homme est un matras. Ainsi, selon moi, l'idiot serait celui dont le cerveau contiendrait le moins de phosphore ou tout autre produit de l'électro-magnétisme, le fou celui dont le cerveau en contiendrait trop, l'homme ordinaire celui qui en aurait peu, l'homme de génie celui dont la cervelle en serait saturée à un degré convenable. L'homme constamment amoureux, le porte-faix, le danseur, le grand mangeur, sont ceux qui déplaceraient la force résultante de leur appareil électrique. Ainsi, nos sentiments... — Assez, Balthazar; tu m'épouvantes, tu commets des sacriléges! Quoi! mon amour serait... — De la matière éthérée qui se dégage, dit Claës, et qui sans doute est le mot de l'absolu. Songe donc que si moi, moi le premier! si je trouve, si je trouve, si je trouve! En disant ces mots sur trois tons différents, son visage monta par degrés à l'expression de l'inspiré. Je fais les métaux, je fais les diamants, je répète la nature! s'écria-t-il. — En seras-tu plus heureux? cria-t-elle avec désespoir. Maudite science, maudit démon! tu oublies, Claës, que tu commets le péché d'orgueil dont fut coupable Satan. Tu entreprends sur Dieu. — Oh! oh! Dieu! — Il le nie! s'écria-t-elle en se tordant les mains. Claës, Dieu dispose d'une puissance que tu n'auras jamais.

A cet argument qui semblait annuler sa chère science, il regarda sa femme en tremblant. — Quoi! dit-il. — La force unique, le mouvement. Voilà ce que j'ai saisi à travers les livres que tu m'as contrainte à lire. Analyse des fleurs, des fruits, du vin de Malaga; tu découvriras certes leurs principes, qui viennent, comme ceux de ton cresson, dans un milieu qui semble leur être étranger; tu peux, à la rigueur, les trouver dans la nature; mais en les rassemblant, feras-tu ces fleurs, ces fruits, le vin de Malaga? auras-tu les incompréhensibles effets du soleil, auras-tu l'atmosphère de l'Espagne? Décomposer n'est pas créer. — Si je trouve la force coërcitive, je pourrai créer. — Rien ne l'arrêtera! cria Pépita d'une voix désespérante. Oh! mon amour, il est tué, je l'ai perdu. Elle fondit en larmes, et ses yeux, animés par la douleur et par la sainteté des sentiments qu'ils épanchaient, brillèrent plus beaux que jamais à travers ses pleurs. Oui, reprit-elle en sanglotant, tu es mort à tout. Je le vois, la science est plus puissante en toi que toi-même, et son vol t'a emporté trop haut pour que tu redescendes jamais à être le compagnon d'une pauvre femme. Quel bonheur puis-je t'offrir encore? Ah! je voudrais, triste consolation, croire que Dieu t'a créé pour manifester ses œuvres et chanter ses louanges, qu'il a renfermé dans ton sein une force irrésistible qui te maîtrise. Mais non, Dieu est bon, il te laisserait au cœur quelques pensées pour une femme qui t'adore, pour des enfants que tu dois protéger. Oui, le démon seul peut t'aider à marcher seul au milieu de ces abîmes sans issue, parmi ces ténèbres où tu n'es pas éclairé par la foi d'en haut, mais par une horrible croyance en tes facultés! Autrement, ne te serais-tu pas aperçu, mon ami, que tu as dévoré neuf cent mille francs depuis trois ans? Oh! rends-moi justice, toi, mon dieu sur cette terre, je ne te reproche rien. Si nous étions seuls, je t'apporterais à genoux toutes nos fortunes en te disant : Prends, jette dans ton fourneau, fais-en de la fumée, et je rirais de la voir voltiger. Si tu étais pauvre, j'irais mendier sans honte pour te procurer le charbon nécessaire à l'entretien de ton fourneau. Enfin, si, en m'y précipitant, je te faisais trouver ton exécrable absolu, Claës, je m'y précipiterais avec bonheur, puisque tu places ta

gloire et tes délices dans ce secret encore introuvé. Mais nos enfants, Claës, nos enfants! que deviendront-ils, si tu ne devines pas bientôt ce secret de l'enfer! Sais-tu pourquoi venait Pierquin? Il venait te demander trente mille francs que tu dois, sans les avoir. Tes propriétés ne sont plus à toi. Je lui ai dit que tu avais ces trente mille francs, afin de t'épargner l'embarras où t'auraient mis ses questions; mais, pour acquitter cette somme, j'ai pensé à vendre notre vieille argenterie. Elle vit les yeux de son mari près de s'humecter, et se jeta désespérément à ses pieds en levant vers lui des mains suppliantes. Mon ami, s'écria-t-elle, cesse un moment tes recherches, économisons l'argent nécessaire à ce qu'il te faudra pour les reprendre plus tard, si tu ne peux renoncer à poursuivre ton œuvre. Oh! je ne la juge pas, je soufflerai tes fourneaux, si tu le veux; mais ne réduis pas nos enfants à la misère, tu ne peux plus les aimer, la science a dévoré ton cœur, ne leur lègue pas une vie malheureuse en échange du bonheur que tu leur devais. Le sentiment maternel a été trop souvent le plus faible dans mon cœur, oui, j'ai souvent souhaité ne pas être mère afin de pouvoir m'unir plus intimement à mon âme, à ta vie! aussi, pour étouffer mes remords, dois-je plaider auprès de toi la cause de tes enfants avant la mienne!

Ses cheveux s'étaient déroulés et flottaient sur ses épaules, ses yeux dardaient mille sentiments comme autant de flèches, elle triompha de sa rivale, Balthazar l'enleva, la porta sur le canapé, se mit à ses pieds. — Je t'ai donc causé des chagrins? lui dit-il avec l'accent d'un homme qui se réveillerait d'un songe pénible. — Pauvre Claës tu nous en donneras encore malgré toi, dit-elle en lui passant sa main dans les cheveux. Allons, viens t'asseoir près de moi, dit-elle en lui montrant sa place sur le canapé. Tiens, j'ai tout oublié, puisque tu nous reviens. Va, mon ami, nous réparerons tout, mais tu ne t'éloigneras plus de ta femme, n'est-ce pas? Dis oui! Laisse-moi, mon grand et beau Claës, exercer sur ton noble cœur cette influence féminine si nécessaire au bonheur des artistes malheureux, des grands hommes souffrants! Tu me brusqueras, tu me briseras si tu veux, mais tu me permettras de te contrarier un peu pour ton bien. Je n'abuserai jamais du pouvoir que tu me concéderas. Sois célèbre, mais sois heureux aussi. Ne nous préfère pas la chimie. Écoute, nous serons bien complaisants, nous permettrons à la science d'entrer avec nous dans le partage de ton cœur; mais sois juste, donne-nous bien notre moitié! Dis, mon désintéressement n'est-il pas sublime?

Elle fit sourire Balthazar. Avec cet art merveilleux que possèdent les femmes, elle avait amené la plus haute question dans le domaine de la plaisanterie, où les femmes sont maîtresses. Cependant, quoiqu'elle parût rire, son cœur était si violemment contracté, qu'il reprenait difficilement le mouvement égal et doux de son état habituel; mais en voyant renaître dans les yeux de Balthazar l'expression qui la charmait, qui était sa gloire à elle, et lui révélait l'entière action de son ancienne puissance qu'elle croyait perdue, elle lui dit en souriant : — Crois-moi, Balthazar, la nature nous a faits pour sentir, et quoique tu veuilles que nous ne soyons que des machines électriques, tes gaz, tes matières éthérées n'expliqueront jamais le don que nous possédons d'entrevoir l'avenir. — Si, reprit-il, par les affinités. La puissance de vision qui fait le poëte, et la puissance de déduction qui fait le savant, sont fondées sur des affinités invisibles, intangibles et impondérables que le vulgaire range dans la classe des phénomènes moraux, mais qui sont des effets physiques. Le prophète voit et déduit. Malheureusement ces espèces d'affinités sont trop rares et trop peu perceptibles pour être soumises à l'analyse ou à l'observation. — Ceci, dit-elle en lui prenant un baiser, pour éloigner la chimie qu'elle avait si malencontreusement réveillée, serait donc une affinité? — Non, c'est une combinaison : deux substances de même *signe* ne produisent aucune activité... — Allons, tais-toi, dit-elle, tu me ferais mourir de douleur. Oui, je ne supporterais pas, cher, de voir ma rivale jusques dans les transports de ton amour. — Mais, ma chère vie, je ne pense qu'à toi, mes travaux sont la gloire de ma famille, tu es au fond de toutes mes espérances. — Voyons, regarde-moi!



Ce gentilhomme polonais se nommait M. Adam Wierzchownia. — PAGE 14.

Cette scène l'avait rendue belle comme une jeune femme, et de toute sa personne, son mari ne voyait que sa tête, au-dessus d'un nuage de mousseline et de dentelles. — Oui, j'ai eu bien tort de te délaisser pour la science. Maintenant, quand je retomberai dans mes préoccupations, eh bien! ma Pépita, tu m'y arracheras, je le veux.

Elle baissa les yeux et laissa prendre sa main, sa plus grande beauté, une main à la fois puissante et délicate. — Mais, je veux plus encore, dit-elle. — Tu es si délicieusement belle que tu peux tout obtenir. — Je veux briser ton laboratoire et enchaîner ta science, dit-elle en jetant du feu par les yeux. — Eh bien! au diable la chimie. — Ce moment efface toutes mes douleurs, reprit-elle. Maintenant, fais-moi souffrir si tu veux.

En entendant ce mot, les larmes gagnèrent Balthazar. — Mais tu as raison, je ne vous voyais qu'à travers un voile, et je ne vous entendais plus. — S'il ne s'était agi que de moi, dit-elle, j'aurais continué à souffrir en silence, sans élever la voix devant mon souverain; mais tes fils ont besoin de considération, Claës. Je t'assure que si tu continuais à dissiper ainsi ta fortune, quand même ton but serait glorieux, le monde ne t'en tiendrait aucun compte, et son blâme retomberait sur les tiens. Ne doit-il pas te suffire, à toi, homme de si haute portée, que ta femme ait attiré ton attention sur un danger que tu n'apercevais pas? Ne parlons plus de tout cela, dit-elle en lui lançant un sourire et un regard pleins de coquetterie. Ce soir, mon Claës, ne soyons pas heureux à demi.

Le lendemain de cette soirée si grave dans la vie de ce ménage, Balthazar Claës, de qui Joséphine avait sans doute obtenu quelque promesse relativement à la cessation de ses travaux, ne monta point à son laboratoire et resta près d'elle durant toute la journée. Le lendemain, la famille fit ses préparatifs pour aller à la campagne où elle demeura deux mois environ, et d'où elle ne revint en ville que pour s'y occuper de la fête par laquelle Claës voulait, comme jadis, célébrer l'anniversaire de son mariage. Balthazar obtint alors, de jour

en jour, les preuves du dérangement que ses travaux et son insouciance avaient apporté dans ses affaires. Loin d'élargir la plaie par des observations, sa femme trouvait toujours des palliatifs aux maux consommés. Des sept domestiques qu'avait Claës, le jour où il reçut pour la dernière fois, il ne restait plus que Lemulquinier, Josette la cuisinière, et une vieille femme de chambre nommée Martha, qui n'avait pas quitté sa maîtresse depuis sa sortie du couvent; il était donc impossible de recevoir la haute société de la ville avec un si petit nombre de serviteurs. Madame Claës leva toutes les difficultés en proposant de faire venir un cuisinier de Paris, de dresser au service le fils de leur jardinier, et d'emprunter le domestique de Pierquin. Ainsi, personne ne s'apercevrait encore de leur état de gêne. Pendant vingt jours que durèrent les apprêts, madame Claës sut tromper avec habileté le désœuvrement de son mari : tantôt elle le chargeait de choisir les fleurs rares qui devaient orner le grand escalier, la galerie et les appartements; tantôt elle l'envoyait à Dunkerque pour s'y procurer quelques-uns de ces monstrueux poissons, la gloire des tables ménagères dans le département du Nord. Un fête comme celle que donnait Claës était une affaire capitale, qui exigeait une multitude de soins et une correspondance active, dans un pays où les traditions de l'hospitalité mettent si bien en jeu l'honneur des familles, que, pour les maîtres et les gens, un dîner est comme une victoire à remporter sur les convives. Les huîtres arrivaient d'Ostende, les coqs de bruyère étaient demandés à l'Ecosse, les fruits venaient de Paris; enfin les moindres accessoires ne devaient pas démentir le luxe patrimonial. D'ailleurs le bal de la maison Claës avait une sorte de célébrité. Le chef-lieu du département étant alors à Douai, cette soirée ouvrait en quelque sorte la saison d'hiver, et donnait le ton à toutes celles du pays. Aussi, pendant quinze ans, Balthazar s'était-il efforcé de se distinguer, et avait si bien réussi, qu'il s'en faisait chaque fois des récits à vingt lieues à la ronde, et qu'on parlait des toilettes, des invités, des plus petits détails, des nouveautés qu'on y avait vues, ou des événements qui s'y étaient passés. Ces préparatifs empêchèrent donc Claës de songer à la recherche de l'absolu. En revenant aux idées domestiques et à la vie sociale, le savant retrouva son amour-propre d'homme, de Flamand, de maître de maison, et se plut à étonner la contrée. Il voulut imprimer un caractère à cette soirée par quelque recherche nouvelle, et il choisit, parmi toutes les fantaisies du luxe, la plus jolie, la plus riche, la plus passagère, en faisant de sa maison un bocage de plantes rares, et préparant des bouquets de fleurs pour les femmes. Les autres détails de la fête répondaient à ce luxe inouï, rien ne paraissait devoir en faire manquer l'effet. Mais le vingt-neuvième bulletin et les nouvelles particulières des désastres éprouvés par la grande armée en Russie et à la Bérésina, s'étaient répandus dans l'après-dîner. Une tristesse profonde et vraie s'empara des Douaisiens, qui, par un sentiment patriotique, refusèrent unanimement de danser. Parmi les lettres qui arrivèrent de Pologne à Douai, il y en eut une pour Balthazar. M. de Vierzchownia, alors à Dresde où il se mourait, disait-il, d'une blessure reçue dans un des derniers engagements, avait voulu léguer à son hôte plusieurs idées qui, depuis leur rencontre, lui étaient survenues relativement à l'absolu. Cette lettre plongea Claës dans une profonde rêverie qui fit honneur à son patriotisme; mais sa femme ne s'y méprit pas. Pour elle, la fête eut un double deuil. Cette soirée, pendant laquelle la maison Claës jetait son dernier éclat, eut donc quelque chose de sombre et de triste au milieu de tant de magnificence, de curiosités amassées par six générations dont chacune avait eu sa manie, et que les Douaisiens admirèrent pour la dernière fois.


..... Il jouait un moment dans le parloir avec son fils Jean.

La reine de ce jour fut Marguerite, alors âgée de seize ans, et que ses parents présentèrent au monde. Elle attira tous les regards par une extrême simplicité, par son air candide et surtout par sa physionomie en accord avec ce logis. C'était bien la jeune fille flamande telle que les peintres du pays l'ont représentée : une tête parfaitement ronde et pleine; des cheveux châtains, lissés sur le front et séparés en deux bandeaux; des yeux gris, mélangés de vert; de beaux bras, un embonpoint qui ne nuisait pas à la beauté; un air timide, mais, sur son front haut et plat, une fermeté qui se cachait sous un calme et une douceur apparents. Sans être ni triste ni mélancolique, elle parut avoir peu d'enjouement. La réflexion, l'ordre, le sentiment du devoir, les trois principales expressions du caractère flamand, animaient sa figure froide au premier aspect, mais sur laquelle le regard était ramené par une certaine grâce dans les contours, et par une paisible fierté qui donnait des gages au bonheur domestique. Par une bizarrerie que les physiologistes n'ont pas encore expliquée, elle n'avait aucun trait de sa mère ni de son père, et offrait une vivante image de son aïeule maternelle, une Conyncks de Bruges, dont le portrait, conservé précieusement, attestait cette ressemblance.

Le souper donna quelque vie à la fête. Si les désastres de l'armée interdisaient les réjouissances de la danse, chacun pensa qu'ils ne devaient pas exclure les plaisirs de la table. Les patriotes se retirèrent promptement. Les indifférents restèrent avec quelques joueurs et plusieurs amis de Claës; mais, insensiblement, cette maison si brillamment éclairée, où se pressaient toutes les notabilités de Douai, rentra dans le silence; et, vers une heure du matin, la galerie fut déserte, les lumières s'éteignirent de salon en salon. Enfin cette cour intérieure, un moment si bruyante, si lumineuse, redevint noire et sombre : image prophétique de l'avenir qui attendait la famille. Quand les Claës rentrèrent dans leur appartement, Balthazar fit lire à sa femme la lettre du Polonais, elle la lui rendit par un geste triste : elle prévoyait l'avenir.

En effet, à compter de ce jour, Balthazar déguisa mal le chagrin et l'ennui qui l'accabla. Le matin, après le déjeuner de famille, il jouait un moment dans le parloir avec son fils Jean, causait avec ses deux filles occupées à coudre, à broder, ou à faire de la dentelle; mais il se lassait bientôt de ces jeux, de cette causerie, il paraissait s'en acquitter comme d'un devoir. Lorsque sa femme redescendait

après s'être habillée, elle le trouvait toujours assis dans la bergère, regardant Marguerite et Félicie, sans s'impatienter du bruit de leurs bobines. Quand venait le journal, il le lisait lentement, comme un marchand retiré qui ne sait comment tuer le temps. Puis il se levait, contemplait le ciel à travers les vitres, revenait s'asseoir et attisait le feu rêveusement, en homme à qui la tyrannie des idées ôtait la conscience de ses mouvements. Madame Claës regretta vivement son défaut d'instruction et de mémoire. Il lui était difficile de soutenir longtemps une conversation intéressante; d'ailleurs, peut-être est-ce impossible entre deux êtres qui se sont tout dit et qui sont forcés d'aller chercher des sujets de distraction en dehors de la vie du cœur ou de la vie matérielle. La vie du cœur a ses moments, et veut des oppositions; les détails de la vie matérielle ne sauraient occuper longtemps des esprits supérieurs habitués à se décider promptement, et le monde est insupportable aux âmes aimantes. Deux êtres solitaires qui se connaissent entièrement doivent donc chercher leurs divertissements dans les régions les plus hautes de la pensée, car il est impossible d'opposer quelque chose de petit à ce qui est immense. Puis, quand un homme s'est accoutumé à manier de grandes choses, il devient inamusable, s'il ne conserve pas au fond du cœur ce principe de candeur, ce laisser-aller qui rend les gens de génie si gracieusement enfants; mais cette enfance du cœur n'est-elle pas un phénomène humain bien rare chez ceux dont la mission est de tout voir, de tout savoir, de tout comprendre?

Pendant les premiers mois, madame Claës se tira de cette situation critique par des efforts inouïs que lui suggéra l'amour ou la nécessité. Tantôt elle voulut apprendre le trictrac qu'elle n'avait jamais pu jouer, et, par un prodige assez concevable, elle finit par le savoir. Tantôt elle intéressait Balthazar à l'éducation de ses filles en lui demandant de diriger leurs lectures. Ces ressources s'épuisèrent. Il vint un moment où Joséphine se trouva devant Balthazar comme madame de Maintenon en présence de Louis XIV; mais sans avoir, pour distraire le maître assoupi, ni les pompes du pouvoir, ni les ruses d'une cour qui savait jouer des comédies comme celle de l'ambassade du roi de Siam ou du sophi de Perse. Réduit, après avoir dépensé la France, à des expédients de fils de famille pour se procurer de l'argent, le monarque n'avait plus ni jeunesse ni succès, et sentait une effroyable impuissance au milieu des grandeurs; la royale bonne, qui avait su bercer les enfants, ne sut pas toujours bercer le père, qui souffrait pour avoir abusé des choses, des hommes, de la vie et de Dieu. Mais Claës souffrait de trop de puissance. Oppressé par une pensée qui l'étreignait, il rêvait les pompes de la science, des trésors pour l'humanité, pour lui la gloire. Il souffrait comme souffre un artiste aux prises avec la misère, comme Samson attaché aux colonnes du temple. L'effet était le même pour ces deux souverains, quoique le monarque intellectuel fût accablé par sa force et l'autre par sa faiblesse. Que pouvait Pépita seule contre cette espèce de nostalgie scientifique? Après avoir usé les moyens que lui offraient les occupations de famille, elle appela le monde à son secours, en donnant deux CAFÉS par semaines. A Douai, les *cafés* remplacent les *thés*. Un café est une assemblée où, pendant une soirée entière, les invités boivent les vins exquis et les liqueurs dont regorgent les caves dans ce benoît pays, mangent des friandises, prennent du café noir, ou du café au lait frappé de glace; tandis que les femmes chantent des romances, discutent leurs toilettes ou se racontent les gros riens de la ville. C'est toujours les tableaux de Miéris ou de Terburg, moins les plumes rouges sur les chapeaux gris pointus, moins les guitares et les beaux costumes du seizième siècle. Mais les efforts que faisait Balthazar pour bien jouer son rôle de maître de maison, son affabilité d'emprunt, les feux d'artifice de son esprit, tout accusait la profondeur du mal par la fatigue à laquelle on le voyait en proie le lendemain.

Ces fêtes continuelles, faibles palliatifs, attestèrent la gravité de la maladie. Ces branches que rencontrait Balthazar en roulant dans son précipice, retardèrent sa chute, mais la rendirent plus lourde. S'il ne parla jamais de ses anciennes occupations, s'il n'émit pas un regret en sentant l'impossibilité dans laquelle il s'était mis de recommencer ses expériences, il eut les mouvements tristes, la voix faible, l'abattement d'un convalescent. Son ennui perçait parfois jusque dans la manière dont il prenait les pincés pour bâtir insouciamment dans le feu quelque fantasque pyramide avec des morceaux de charbon de terre. Quand il avait atteint la soirée, il éprouvait un contentement visible; le sommeil le débarrassait sans doute d'une importune pensée; puis, le lendemain, il se levait mélancolique en apercevant une journée à traverser, et semblait mesurer le temps qu'il avait à consumer, comme un voyageur lassé contemple un désert à franchir. Si madame Claës connaissait la cause de cette langueur, elle s'efforça d'ignorer combien les ravages en étaient étendus. Pleine de courage contre les souffrances de l'esprit, elle était sans force contre les générosités du cœur. Elle n'osait questionner Balthazar quand il écoutait les propos de ses deux filles et les rires de Jean avec l'air d'un homme occupé par une arrière-pensée; mais elle frémissait en lui voyant secouer sa mélancolie et tâcher, par un sentiment généreux, de paraître gai pour n'attrister personne. Les coquetteries du père avec ses deux filles, ou ses jeux avec Jean, mouillaient de pleurs les yeux de Joséphine, qui sortait pour cacher les émotions que lui causait un héroïsme dont le prix est bien connu des femmes, et qui leur brise le cœur; madame Claës avait alors envie de dire : — Tue-moi, et fais ce que tu voudras! Insensiblement, les yeux de Balthazar perdirent leur feu vif, et prirent cette teinte glauque qui attriste ceux des vieillards. Ses attentions pour sa femme, ses paroles, tout en lui fut frappé de lourdeur. Ces symptômes, devenus plus graves vers la fin du mois d'avril, effrayèrent madame Claës, pour qui ce spectacle était intolérable, et qui s'était déjà fait mille reproches en admirant la foi flamande avec laquelle son mari tenait sa parole. Un jour, que Balthazar lui sembla plus affaissé qu'il ne l'avait jamais été, elle n'hésita plus à tout sacrifier pour le rendre à la vie.

— Mon ami, lui dit-elle, je te délie de tes serments.

Balthazar la regarda d'un air étonné.

— Tu penses à tes expériences? reprit-elle.

Il répondit par un geste d'une effrayante vivacité. Loin de lui adresser quelque remontrance, madame Claës, qui avait à loisir sondé l'abîme dans lequel ils allaient rouler tous deux, lui prit la main et la lui serra en souriant : — Merci, ami, je suis sûre de mon pouvoir, lui dit-elle, tu m'as sacrifié plus que ta vie. A moi maintenant les sacrifices! Quoique j'aie déjà vendu quelques-uns de mes diamants, il en reste encore assez, en y joignant ceux de mon frère, pour te procurer l'argent nécessaire à tes travaux. Je destinais ces parures à nos deux filles, mais ta gloire ne leur en fera-t-elle pas de plus étincelantes? d'ailleurs, ne leur rendras-tu pas un jour leurs diamants plus beaux?

La joie qui soudainement éclaira le visage de son mari mit le comble au désespoir de Joséphine; elle vit avec douleur que la passion de cet homme était plus forte que lui. Claës avait confiance en son œuvre pour marcher sans trembler dans une voie qui, pour sa femme, était un abîme. A lui la foi, à elle le doute, à elle le fardeau le plus lourd : la femme ne souffre-t-elle pas toujours pour deux? En ce moment elle se plut à croire au succès, voulant se justifier à elle-même sa complicité dans la dilapidation probable de leur fortune.

— L'amour de toute ma vie ne suffirait pas à reconnaître ton dévouement, Pépita, dit Claës attendri.

A peine achevait-il ces paroles que Marguerite et Félicie entrèrent et leur souhaitèrent le bonjour. Madame Claës baissa les yeux, et resta pendant un moment interdite devant ses enfants, dont la fortune venait d'être aliénée au profit d'une chimère; tandis que son mari les prit sur ses genoux et causa gaiement avec eux, heureux de pouvoir déverser la joie qui l'oppressait. Madame Claës entra dès lors dans la vie ardente de son mari. L'avenir de ses enfants, la considération de leur père, furent pour elle deux mobiles aussi puissants que l'étaient pour Claës la gloire et la science. Aussi, cette malheureuse femme n'eut-elle plus une heure de calme, quand tous les diamants de la maison furent vendus à Paris par l'entremise de l'abbé de Solis, son directeur, et que les fabricants de produits chimiques eurent recommencé leurs envois. Sans cesse agitée par le démon de la science et par cette fureur de recherches qui dévorait son mari, elle vivait dans une attente continuelle, et demeurait comme morte pendant des journées entières, clouée dans sa bergère par la violence même de ses désirs, qui, ne trouvant point, comme ceux de Balthazar, une pâture dans les travaux du laboratoire, tourmentèrent son âme en agissant sur ses doutes et sur ses craintes. Par moments, se reprochant sa complaisance pour une passion dont le but était impossible et que M. de Solis condamnait, elle se levait, allait à la fenêtre de la cour intérieure, et regardait avec terreur la cheminée du laboratoire. S'il s'en échappait de la fumée, elle la contemplait avec désespoir, les idées les plus contraires agitaient son cœur et son esprit. Elle voyait s'enfuir en fumée la fortune de ses enfants; mais elle sauvait la vie de leur père : n'était-ce pas son premier devoir de le rendre heureux? Cette dernière pensée la calmait pour un moment. Elle avait obtenu de pouvoir entrer dans le laboratoire et d'y rester; mais il lui fallut bientôt renoncer à cette triste satisfaction. Elle éprouvait là de trop vives souffrances à voir Balthazar ne point s'occuper d'elle, et même paraître souvent gêné par sa présence; elle y subissait de jalouses impatiences, de cruelles envies de faire sauter la maison; elle y mourait de mille maux inouïs. Lemulquinier devint alors pour elle une espèce de baromètre : l'entendait-elle siffler, quand il allait et venait pour servir le déjeuner ou le dîner, elle devinait que les expériences de son mari étaient heureuses, et qu'il concevait l'espoir d'une prochaine réussite; Lemulquinier était-il morne, sombre, elle lui jetait un regard de douleur, Balthazar était mécontent. La maîtresse et le valet avaient fini par se comprendre, malgré la fierté de l'une et la soumission rogue de l'autre. Faible et sans défense contre les terribles prostrations de la pensée, cette femme succombait sous ces alternatives d'espoir et de désespérance qui, pour elle, s'alourdissaient des inquiétudes de la femme aimante et des anxiétés de la mère tremblant pour sa famille. Le silence désolant qui jadis lui refroidissait le cœur, elle le partageait sans s'apercevoir de l'air sombre qui régnait au logis, et des journées entières qui s'écoulaient dans ce parloir, sans un sourire, souvent sans une parole. Par une triste prévision maternelle, elle accoutumait ses

deux filles aux travaux de la maison, et tâchait de les rendre assez habiles à quelque métier de femme, pour qu'elles pussent en vivre si elles tombaient dans la misère. Le calme de cet intérieur couvrait donc d'effroyables agitations. Vers la fin de l'été, Balthazar avait dévoré l'argent des diamants vendus à Paris par l'entremise du vieil abbé de Solis, et s'était endetté d'une vingtaine de mille francs chez les Protez et Chiffreville.

En août 1813, environ un an après la scène par laquelle cette histoire commence, si Claës avait fait quelques belles expériences que malheureusement il dédaignait, ses efforts avaient été sans résultat quant à l'objet principal de ses recherches. Le jour où il eut achevé la série de ses travaux, le sentiment de son impuissance l'écrasa; la certitude d'avoir infructueusement dissipé des sommes considérables le désespéra. Ce fut une épouvantable catastrophe. Il quitta son grenier, descendit lentement au parloir, vint se jeter dans une bergère au milieu de ses enfants, et y demeura pendant quelques instants, comme mort, sans répondre aux questions dont l'accablait sa femme; les larmes le gagnèrent, il se sauva dans son appartement pour ne pas donner de témoins à sa douleur; Joséphine l'y suivit et l'emmena dans sa chambre, où, seul avec elle, Balthazar laissa éclater son désespoir. Ces larmes d'homme, ces paroles d'artiste découragé, les regrets du père de famille, eurent un caractère de terreur, de tendresse, de folie, qui fit plus de mal à madame Claës que ne lui en avaient fait toutes ses douleurs passées. La victime consola le bourreau. Quand Balthazar dit avec un affreux accent de conviction : — Je suis un misérable, je joue la vie de mes enfants, la tienne, et pour vous laisser heureux, il faut que je me tue! Ce mot l'atteignit au cœur, et la connaissance qu'elle avait du caractère de son mari lui faisant craindre qu'il ne réalisât aussitôt ce vœu de désespoir, elle éprouva l'une de ces révolutions qui troublent la vie dans sa source, et qui fut d'autant plus funeste, que Pépita en contint les violents effets en affectant un calme menteur.

— Mon ami, répondit-elle, j'ai consulté non pas Pierquin, dont l'amitié n'est pas si grande qu'il n'éprouve quelque secret plaisir à nous voir ruinés, mais un vieillard qui, pour moi, se montre bon comme un père. L'abbé de Solis, mon confesseur, m'a donné un conseil qui nous sauve de la ruine. Il est venu voir tes tableaux. Le prix de ceux qui se trouvent dans la galerie peut servir à payer toutes les sommes hypothéquées sur tes propriétés, et ce que tu dois chez Protez et Chiffreville, car tu as là sans doute un compte à solder?

Claës fit un signe affirmatif en baissant sa tête, dont les cheveux étaient devenus blancs.

— M. de Solis connaît les Happe et Duncker d'Amsterdam; ils sont fous de tableaux, et jaloux comme des parvenus d'étaler un faste qui n'est permis qu'à d'anciennes maisons; ils payeront les nôtres toute leur valeur. Ainsi nous recouvrerons nos revenus, et tu pourras, sur le prix, qui approchera de cent mille ducats, prendre une portion de capital pour continuer tes expériences. Tes deux filles et moi nous nous contenterons de peu. Avec le temps et de l'économie, nous remplirons par d'autres tableaux les cadres vides, et tu vivras heureux!

Balthazar leva la tête vers sa femme avec une joie mêlée de crainte. Les rôles étaient changés. L'épouse devenait la protectrice du mari. Cet homme si tendre et dont le cœur était si cohérent à celui de sa Joséphine, la tenait entre ses bras sans s'apercevoir de l'horrible convulsion qui la faisait palpiter, qui en agitait les cheveux et les lèvres par un tressaillement nerveux.

— Je n'osais pas te dire qu'entre moi et l'absolu à peine existe-t-il un cheveu de distance. Pour gazéfier les métaux, il ne me manque plus que de trouver un moyen de les soumettre à une immense chaleur dans un milieu où la pression de l'atmosphère soit nulle, enfin dans un vide absolu.

Madame Claës ne put soutenir l'égoïsme de cette réponse. Elle attendait des remercîments passionnés pour ses sacrifices, et trouvait un problème de chimie. Elle quitta brusquement son mari, descendit au parloir, y tomba sur sa bergère entre ses deux filles effrayées, et fondit en larmes; Marguerite et Félicie lui prirent chacune une main, s'agenouillèrent de chaque côté de sa bergère en pleurant comme elle sans savoir la cause de son chagrin, et lui demandèrent à plusieurs reprises : — Qu'avez-vous, ma mère? — Pauvres enfants! je suis morte, je le sens.

Cette réponse fit frissonner Marguerite, qui, pour la première fois, aperçut sur le visage de sa mère les traces de la pâleur particulière aux personnes dont le teint est brun.

— Martha, Martha! criait Félicie, venez, maman a besoin de vous.

La vieille duègne accourut de la cuisine, et, en voyant la blancheur verte de cette figure légèrement bistrée et si vigoureusement colorée : — Corps du Christ! s'écria-t-elle en espagnol, madame se meurt.

Elle sortit précipitamment, dit à Josette de faire chauffer de l'eau pour un bain de pieds, et revint près de sa maîtresse.

— N'effrayez pas monsieur, ne lui dites rien, Martha! s'écria madame Claës. Pauvres chères filles, ajouta-t-elle en pressant sur son cœur Marguerite et Félicie par un mouvement désespéré, je voudrais pouvoir vivre assez de temps pour vous voir heureuses et mariées. Martha, reprit-elle, dites à Lemulquinier d'aller chez M. de Solis, pour le prier de ma part de passer ici.

Ce coup de foudre se répercuta nécessairement jusque dans la cuisine. Josette et Martha, toutes deux dévouées à madame Claës et à ses filles, furent frappées dans la seule affection qu'elles eussent. Ces terribles mots : — Madame se meurt, monsieur l'aura tuée, faites vite un bain de pieds à la moutarde! avaient arraché plusieurs phrases interjectives à Josette qui en accablait Lemulquinier. Lemulquinier, froid et insensible, mangeait assis au coin de la table, devant une des fenêtres par lesquelles le jour venait de la cour dans la cuisine, où tout était propre comme dans le boudoir d'une petite maîtresse. — Ça devait finir par là, disait Josette, en regardant le valet de chambre et montant sur un tabouret pour prendre sur une tablette un chaudron qui reluisait comme de l'or. Il n'y a pas de mère qui puisse voir de sang-froid un père s'amuser à fricasser une fortune comme celle de monsieur, pour en faire des os de boudin.

Josette, dont la tête coiffée d'un bonnet rond à ruches ressemblait à celle d'un casse-noisette allemand, jeta sur Lemulquinier un regard aigre que la couleur verte de ses petits yeux éraillés rendait presque venimeux. Le vieux valet de chambre haussa les épaules par un mouvement digne de Mirabeau impatienté, puis il enfourna dans sa grande bouche une tartine de beurre sur laquelle étaient semés des *appétis*.

— Au lieu de tracasser monsieur, madame devrait lui donner de l'argent, nous serions bientôt tous riches à nager dans l'or! Il ne s'en faut pas de l'épaisseur d'un liard que nous ne trouvions... — Eh bien! vous qui avez vingt mille francs de placés, pourquoi ne les offrez-vous pas à monsieur? C'est votre maître! Et puisque vous êtes si sûr de ses faits et gestes... — Vous ne connaissez rien à cela, Josette, faites chauffer votre eau, répondit le Flamand en interrompant la cuisinière. — Je m'y connais assez pour savoir qu'il y avait ici mille marcs d'argenterie, que vous et votre maître vous les avez fondus, et que, si on vous laisse aller votre train, vous ferez si bien de cinq sous six blancs, qu'il n'y aura bientôt plus rien. — Et monsieur, dit Martha survenant, tuera madame pour se débarrasser d'une femme qui le retient, et l'empêche de tout avaler. Il est possédé du démon, cela se voit! Le moins que vous risquiez en l'aidant, Mulquinier, c'est votre âme, si vous en avez une, car vous êtes là comme un morceau de glace, pendant que tout est ici dans la désolation. Ces demoiselles pleurent comme des Madeleines. Courez donc chercher M. l'abbé de Solis. — J'ai affaire pour monsieur, à ranger le laboratoire, dit le valet de chambre. Il y a trop loin d'ici le quartier d'Esquerchin. Allez-y vous-même. — Voyez-vous ce monstre-là? dit Martha. Qui donnera le bain de pieds à madame? la voulez-vous laisser mourir? elle a le sang à la tête. — Mulquinier, dit Marguerite en arrivant dans la salle qui précédait la cuisine, en revenant de chez M. de Solis, vous prierez M. Pierquin le médecin de venir promptement ici. — Hein! vous irez, dit Josette. — Mademoiselle, monsieur m'a dit de ranger son laboratoire, répondit Lemulquinier en se retournant vers les deux femmes, qu'il regarda d'un air despotique. — Mon père, dit Marguerite à M. Claës, qui descendait en ce moment, ne pourrais-tu pas nous laisser Mulquinier pour l'envoyer en ville? — Tu iras, vilain chinois, dit Martha en entendant M. Claës mettre Lemulquinier aux ordres de sa fille.

Le peu de dévouement du valet de chambre pour la maison était le grand sujet de querelle entre ces deux femmes et Lemulquinier, dont la froideur avait eu pour résultat d'exalter l'attachement de Josette et de la duègne. Cette lutte si mesquine en apparence influa beaucoup sur l'avenir de cette famille, quand, plus tard, elle eut besoin de secours contre le malheur. Balthazar redevint si distrait, qu'il ne s'aperçut pas de l'état maladif dans lequel était Joséphine. Il prit Jean sur ses genoux, et le fit sauter machinalement, en pensant au problème qu'il avait dès lors la possibilité de résoudre. Il vit apporter le bain de pieds à sa femme, qui, n'ayant pas eu la force de se lever de la bergère où elle gisait, était restée dans le parloir. Il regarda même ses deux filles s'occupant de leur mère, sans chercher la cause de leurs soins empressés. Quand Marguerite ou Jean voulaient parler, madame Claës réclamait le silence en leur montrant Balthazar. Une scène semblable était de nature à faire penser Marguerite, qui, placée entre son père et sa mère, se trouvait assez âgée, assez raisonnable déjà, pour en apprécier la conduite. Il arrive un moment, dans la vie intérieure des familles, où les enfants deviennent, soit volontairement soit involontairement, les juges de leurs parents. Madame Claës avait compris le danger de cette situation. Par amour pour Balthazar, elle s'efforçait de justifier aux yeux de Marguerite ce qui, dans l'esprit juste d'une fille de seize ans, pouvait paraître des fautes chez un père. Aussi le profond respect qu'en cette circonstance madame Claës témoignait pour Balthazar, en s'effaçant devant lui, pour ne pas en troubler la méditation, imprimait-il à ses enfants une sorte de terreur pour la majesté paternelle. Mais ce dévouement, quelque contagieux qu'il fût, augmentait encore l'admiration que Marguerite avait pour sa mère, à laquelle l'unissaient

plus particulièrement les accidents journaliers de la vie. Ce sentiment était fondé sur une sorte de divination de souffrances dont la cause devait naturellement préoccuper une jeune fille. Aucune puissance humaine ne pouvait empêcher que parfois un mot échappé soit à Martha, soit à Josette, ne révélât à Marguerite l'origine de la situation dans laquelle la maison se trouvait depuis quatre ans. Malgré la discrétion de madame Claës, sa fille découvrait donc insensiblement, lentement, fil à fil, la trame mystérieuse de ce drame domestique. Marguerite allait être, dans un temps donné, la confidente active de sa mère, et serait au dénoûment le plus redoutable des juges. Aussi tous les soins de madame Claës se portaient-ils sur Marguerite, à laquelle elle tâchait de communiquer son dévouement pour Balthazar. La fermeté, la raison qu'elle rencontrait chez sa fille la faisaient frémir à l'idée d'une lutte possible entre Marguerite et Balthazar, quand, après sa mort, elle serait remplacée par elle dans la conduite intérieure de la maison. Cette pauvre femme en était donc arrivée à plus trembler des suites de sa mort que de sa mort même. Sa sollicitude pour Balthazar éclatait dans la résolution qu'elle venait de prendre. En libérant les biens de son mari, elle en assurait l'indépendance, et prévenait toute discussion en séparant ses intérêts de ceux de ses enfants; elle espérait le voir heureux jusqu'au moment où elle fermerait les yeux; puis elle comptait transmettre les délicatesses de son cœur à Marguerite, qui continuerait à jouer auprès de lui le rôle d'un ange d'amour, en exerçant sur la famille une autorité tutélaire et conservatrice. N'était-ce pas faire luire encore du fond de sa tombe son amour sur ceux qui lui étaient chers? Néanmoins elle ne voulut pas déconsidérer le père aux yeux de la fille en l'initiant avant le temps aux terreurs que lui inspirait la passion scientifique de Balthazar; elle étudiait l'âme et le caractère de Marguerite pour savoir si cette jeune fille deviendrait par elle-même une mère pour ses frères et sa sœur, pour son père une femme douce et tendre. Ainsi les derniers jours de madame Claës étaient empoisonnés par des calculs et par des craintes qu'elle n'osait confier à personne. En se sentant atteinte dans sa vie même par cette dernière scène, elle jetait ses regards jusque dans l'avenir; tandis que Balthazar, désormais inhabile à tout ce qui était économie, fortune, sentiments domestiques, pensait à trouver l'absolu. Le profond silence qui régnait au parloir n'était interrompu que par le mouvement monotone du pied de Claës, qui continuait à le mouvoir sans s'apercevoir que Jean en était descendu. Assise près de sa mère, de qui elle contemplait le visage pâle et décomposé, Marguerite se tournait de moments en moments vers son père, en s'étonnant de son insensibilité. Bientôt la porte de la rue retentit en se fermant, et la famille vit l'abbé de Solis appuyé sur son neveu, qui tous deux traversaient lentement la cour. — Ah! voici M. Emmanuel, dit Félicie. — Le bon jeune homme! dit madame Claës en apercevant Emmanuel de Solis, j'ai du plaisir à le revoir

Marguerite rougit en entendant l'éloge qui échappait à sa mère. Depuis deux jours, l'aspect de ce jeune homme avait éveillé dans son cœur des sentiments inconnus, et dégourdi dans son intelligence des pensées jusqu'alors inertes. Pendant la visite faite par le confesseur à sa pénitente, il s'était passé de ces imperceptibles événements qui tiennent beaucoup de place dans la vie, et dont les résultats furent assez importants pour exiger ici la peinture des deux nouveaux personnages introduits au sein de la famille. Madame Claës avait eu pour principe d'accomplir en secret ses pratiques de dévotion. Son directeur, presque inconnu chez elle, se montrait pour la seconde fois dans sa maison; mais là, comme ailleurs, on devait être saisi par une sorte d'attendrissement et d'admiration à l'aspect de l'oncle et du neveu. L'abbé de Solis, vieillard octogénaire à chevelure d'argent, montrait un visage décrépit, où la vie semblait s'être retirée dans les yeux. Il marchait difficilement, car, de ses deux jambes menues, l'une se terminait par un pied horriblement déformé, contenu dans une espèce de sac de velours qui l'obligeait à se servir d'une béquille quand il n'avait pas le bras de son neveu. Son dos voûté, son corps desséché, offraient le spectacle d'une nature souffrante et frêle, dominée par une volonté de fer et par un chaste esprit religieux qui l'avait conservée. Ce prêtre espagnol, remarquable par un vaste savoir, par une piété vraie, par des connaissances très-étendues, avait été successivement dominicain, grand pénitencier de Tolède, et vicaire général de l'archevêché de Malines. Sans la révolution française, la protection des Casa-Réal l'eût porté aux plus hautes dignités de l'Église; mais le chagrin que lui causa la mort du jeune duc, son élève, le dégoûta d'une vie active, et il se consacra tout entier à l'éducation de son neveu, devenu de très-bonne heure orphelin. Lors de la conquête de la Belgique, il s'était fixé près de madame Claës. Dès sa jeunesse, l'abbé de Solis avait professé pour sainte Thérèse un enthousiasme qui le conduisit autant que la pente de son esprit vers la partie mystique du christianisme. En trouvant, en Flandre, où mademoiselle Bourignon ainsi que les écrivains illuminés et quiétistes firent le plus de prosélytes, un troupeau de catholiques adonnés à ses croyances, il y resta d'autant plus volontiers qu'il y fut considéré comme un patriarche par cette communion particulière où l'on continue à suivre les doctrines des mystiques, malgré les censures qui frappèrent Fénelon et madame Guyon Ses mœurs étaient rigides, sa vie était exemplaire, et il passait pour avoir des extases. Malgré le détachement qu'un religieux si sévère devait pratiquer pour les choses de ce monde, l'affection qu'il portait à son neveu le rendait soigneux de ses intérêts. Quand il s'agissait d'une œuvre de charité, le vieillard mettait à contribution les fidèles de son église avant d'avoir recours à sa propre fortune, et son autorité patriarcale était si bien reconnue, ses intentions étaient si pures, sa perspicacité si rarement en défaut, que chacun faisait honneur à ses demandes. Pour avoir une idée du contraste qui existait entre l'oncle et le neveu, il faudrait comparer le vieillard à l'un de ces saules creux qui végètent au bord des eaux, et le jeune homme à l'églantier chargé de roses dont la tige élégante et droite s'élance du sein de l'arbre moussu, qu'il semble vouloir redresser.

Sévèrement élevé par son oncle, qui le gardait près de lui comme une matrone garde une vierge, Emmanuel était plein de cette chatouilleuse sensibilité, de cette candeur à demi rêveuse, fleurs passagères de toutes les jeunesses, mais vivaces dans les âmes nourries de religieux principes. Le vieux prêtre avait comprimé l'expression des sentiments voluptueux chez son élève, en le préparant aux souffrances de la vie par des travaux continus, par une discipline presque claustrale. Cette éducation, qui devait livrer Emmanuel tout neuf au monde, et le rendre heureux s'il rencontrait bien dans ses premières affections, l'avait revêtu d'une angélique pureté qui communiquait à sa personne le charme dont sont investies les jeunes filles. Ses yeux timides, mais doublés d'une âme forte et courageuse, jetaient une lumière qui vibrait dans l'âme comme le son du cristal épand ses ondulations dans l'ouïe. Sa figure expressive, quoique régulière, se recommandait par une grande précision dans les contours, par l'heureuse disposition des lignes, et par le calme profond que donne la paix du cœur. Tout y était harmonieux. Ses cheveux noirs, ses yeux et ses sourcils bruns, rehaussaient encore un teint blanc et de vives couleurs. Sa voix était celle qu'on attendait d'un si beau visage. Ses mouvements féminins s'accordaient avec la mélodie de sa voix, avec les tendres clartés de son regard. Il semblait ignorer l'attrait qu'excitaient la réserve à demi mélancolique de son attitude, la retenue de ses paroles, et les soins respectueux qu'il prodiguait à son oncle. A le voir étudiant la marche tortueuse du vieil abbé pour se prêter à ses douloureuses déviations de manière à ne pas les contrarier, regardant au loin ce qui pouvait lui blesser les pieds et le conduisant dans le meilleur chemin, il était impossible de ne pas reconnaître chez Emmanuel les sentiments généreux qui font de l'homme une sublime créature. Il paraissait si grand, en aimant son oncle sans le juger, en lui obéissant sans jamais discuter ses ordres, que chacun voulait voir une prédestination dans le nom suave que lui avait donné sa marraine. Quand, soit chez lui, soit chez les autres, le vieillard exerçait son despotisme de dominicain, Emmanuel relevait parfois la tête si noblement, comme pour protester de sa force s'il se trouvait aux prises avec un autre homme, que les personnes de cœur étaient émues, comme le sont les artistes à l'aspect d'une grande œuvre, car les beaux sentiments ne sonnent pas moins fort dans l'âme par leurs conceptions vivantes que par les réalisations de l'art.

Emmanuel avait accompagné son oncle quand il était venu chez sa pénitente, pour examiner les tableaux de la maison Claës. En apprenant par Martha que l'abbé de Solis était dans la galerie, Marguerite, qui désirait voir cet homme célèbre, avait cherché quelque prétexte menteur pour rejoindre sa mère, afin de satisfaire sa curiosité. Entrée assez étourdiment, en affectant la légèreté sous laquelle les jeunes filles cachent si bien leurs désirs, elle avait rencontré près du vieillard vêtu de noir, courbé, déjeté, cadavéreux, la fraîche, la délicieuse figure d'Emmanuel. Les regards également jeunes, également naïfs de ces deux êtres avaient exprimé le même étonnement. Emmanuel et Marguerite s'étaient sans doute déjà vus l'un et l'autre dans leurs rêves. Tous deux baissèrent leurs yeux et les relevèrent ensuite par un même mouvement, en laissant échapper un même aveu. Marguerite prit le bras de sa mère, lui parla tout bas par maintien, et s'abrita pour ainsi dire sous l'aile maternelle, en tendant le cou par un mouvement de cygne, pour revoir Emmanuel, qui, de son côté, restait attaché au bras de son oncle. Quoique habilement distribué pour faire valoir chaque toile, le jour faible de la galerie favorisa ces coups d'œil furtifs qui sont la joie des gens timides. Sans doute chacun d'eux n'alla pas, même en pensée, jusqu'au *si* par lequel commencent les passions; mais tous deux ils sentirent ce trouble profond qui remue le cœur, et sur lequel au jeune âge on se garde à soi-même le secret, par friandise ou par pudeur. La première impression qui détermine les débordements d'une sensibilité longtemps contenue est suivie chez tous les jeunes gens de l'étonnement à demi stupide que causent aux enfants les premières sonneries de la musique. Parmi les enfants, les uns rient et pensent, d'autres ne rient qu'après avoir pensé; mais ceux dont l'âme est appelée à vivre de poésie ou d'amour écoutent longtemps et redemandent la mélodie par un regard où s'allume déjà le plaisir, où poind la curiosité de l'infini. Si nous aimons irrésistiblement les lieux où nous avons été, dans notre enfance, initiés aux beautés de l'harmonie, si nous nous souvenons avec délices et du musicien et même de l'instrument,

comment se défendre d'aimer l'être qui, le premier, nous révèle les musiques de la vie? Le premier cœur où nous avons aspiré l'amour n'est-il pas comme une patrie? Emmanuel et Marguerite furent l'un pour l'autre cette voix musicale qui réveille un sens, cette main qui relève des voiles nuageux et montre les rives baignées par les feux du midi. Quand madame Claës arrêta le vieillard devant un tableau de Guide qui représentait un ange, Marguerite avança la tête pour voir quelle serait l'impression d'Emmanuel, et le jeune homme chercha Marguerite pour comparer la muette pensée de la toile à la vivante pensée de la créature. Cette involontaire et ravissante flatterie fut comprise et savourée. Le vieil abbé louait gravement cette belle composition, et madame Claës lui répondait; mais les deux enfants étaient silencieux. Telle fut leur rencontre. Le jour mystérieux de la galerie, la paix de la maison, la présence des parents, tout contribuait à graver plus avant dans le cœur les traits délicats de ce vaporeux mirage. Les mille pensées confuses qui venaient de pleuvoir chez Marguerite se calmèrent, firent dans son âme comme une étendue limpide et se teignirent d'un rayon lumineux, quand Emmanuel balbutia quelques phrases en prenant congé de madame Claës. Cette voix, dont le timbre frais et velouté répandait au cœur des enchantements inouis, compléta la révélation soudaine qu'Emmanuel avait causée et qu'il devait féconder à son profit, car l'homme dont se sert le destin pour éveiller l'amour au cœur d'une jeune fille ignore souvent son œuvre et la laisse alors inachevée. Marguerite s'inclina tout interdite, et mit ses adieux dans un regard où semblait se peindre le regret de perdre cette pure et charmante vision. Comme l'enfant, elle voulait encore sa mélodie. Cet adieu fut fait au bas du vieil escalier, devant la porte du parloir; et, quand elle y entra, elle regarda l'oncle et le neveu jusqu'à ce que la porte de la rue se fût fermée. Madame Claës avait été trop occupée des sujets graves, agités dans sa conférence avec son directeur, pour avoir pu examiner la physionomie de sa fille. Au moment où M. de Solis et son neveu apparaissaient pour la seconde fois, elle était encore trop violemment troublée pour apercevoir la rougeur qui colora le visage de Marguerite en révélant les fermentations du premier plaisir reçu dans un cœur vierge. Quand le vieil abbé fut annoncé, Marguerite avait repris son ouvrage, et parut y prêter une si grande attention qu'elle salua l'oncle et le neveu sans les regarder. M. Claës rendit machinalement le salut que lui fit l'abbé de Solis, et sortit du parloir comme un homme emporté par ses occupations. Le pieux dominicain s'assit près de sa pénitente en lui jetant un de ces regards profonds par lesquels il sondait les âmes, il lui avait suffi de voir M. Claës et sa femme pour deviner une catastrophe.

— Mes enfants, dit la mère, allez dans le jardin. Marguerite, montrez à Emmanuel les tulipes de votre père.

Marguerite, à demi honteuse, prit le bras de Félicie, regarda le jeune homme, qui rougit et qui sortit du parloir en saisissant Jean par contenance. Quand ils furent tous les quatre dans le jardin, Félicie et Jean allèrent de leur côté, quittèrent Marguerite, qui restée presque seule avec le jeune de Solis, le mena devant le buisson de tulipes invariablement arrangé de la même façon, chaque année, par Lemulquinier. — Aimez-vous les tulipes? demanda Marguerite après être demeurée pendant un moment dans le plus profond silence sans qu'Emmanuel parût vouloir le rompre. — Mademoiselle, c'est de belles fleurs, mais pour les aimer, il faut sans doute en avoir le goût, savoir en apprécier les beautés. Ces fleurs m'éblouissent. L'habitude du travail, dans la sombre petite chambre où je demeure, près de mon oncle, me fait sans doute préférer ce qui est doux à la vue.

En disant ces derniers mots, il contempla Marguerite, mais sans que ce regard plein de confus désirs contînt aucune allusion à la blancheur mate, au calme, aux couleurs tendres qui faisaient de ce visage une fleur.

— Vous travaillez donc beaucoup? reprit Marguerite en conduisant Emmanuel sur un banc de bois à dossier peint en vert. D'ici, dit-elle en continuant, vous ne verrez pas les tulipes de si près, elles vous fatigueront moins les yeux. Vous avez raison, ces couleurs papillotent et font mal. — A quoi je travaille? répondit le jeune homme après un moment de silence pendant lequel il avait égalisé sous son pied le sable de l'allée. Je travaille à toutes sortes de choses. Mon oncle voulait me faire prêtre... — Oh! fit naïvement Marguerite. — J'ai résisté, je ne me sentais pas de vocation. Mais il m'a fallu beaucoup de courage pour contrarier les désirs de mon oncle. Il est bon, il m'aime tant! il m'a dernièrement acheté un homme pour me sauver de la conscription, moi, pauvre orphelin. — A quoi vous destinez-vous donc? demanda Marguerite, qui parut vouloir reprendre sa phrase en laissant échapper un geste, et qui ajouta : — Pardon, monsieur, vous devez me trouver bien curieuse. — Oh! mademoiselle, dit Emmanuel en la regardant avec autant d'admiration que de tendresse, personne, excepté mon oncle, ne m'a encore fait cette question. J'étudie pour être professeur. Que voulez-vous? je ne suis pas riche. Si je puis devenir principal d'un collége en Flandre, j'aurai de quoi vivre modestement, et j'épouserai quelque femme simple que j'aimerai bien. Telle est la vie que j'ai en perspective. Peut-être est-ce pour cela que je préfère une pâquerette sur laquelle tout le monde passe, dans la plaine d'Orchies, à ces belles tulipes pleines d'or, de pourpre, de saphirs, d'émeraudes, qui représentent une vie fastueuse, de même que la pâquerette représente une vie douce et patriarcale, la vie d'un pauvre professeur que je serai. — J'avais toujours appelé, jusqu'à présent, les pâquerettes des marguerites, dit-elle.

Emmanuel de Solis rougit excessivement, et chercha une réponse en tourmentant le sable avec ses pieds. Embarrassé de choisir entre toutes les idées qui lui venaient et qu'il trouvait sottes, puis décontenancé par le retard qu'il mettait à répondre, il dit : — Je n'osais prononcer votre nom... Et n'acheva pas. — Professeur! reprit-elle. — Oh! mademoiselle, je serai professeur pour avoir un état, mais j'entreprendrai des ouvrages qui pourront me rendre plus grandement utile. J'ai beaucoup de goût pour les travaux historiques. — Ah!

Ce ah! plein de pensées secrètes, rendit le jeune homme encore plus honteux, et il se mit à rire niaisement en disant : — Vous me faites parler de moi, mademoiselle, quand je ne devrais ne vous parler que de vous. — Ma mère et votre oncle ont terminé, je crois, leur conversation, dit-elle en regardant à travers les fenêtres dans le parloir. — J'ai trouvé madame votre mère bien changée. — Elle souffre, sans vouloir nous dire le sujet de ses souffrances, et nous ne pouvons que pâtir de ses douleurs.

Madame Claës venait de terminer en effet une consultation délicate, dans laquelle il s'agissait d'un cas de conscience, que l'abbé de Solis pouvait seul décider. Prévoyant une ruine complète, elle voulait retenir, à l'insu de Balthazar, qui se souciait peu de ses affaires, une somme considérable sur le prix des tableaux que M. de Solis se chargeait de vendre en Hollande, afin de la cacher et de la réserver pour le moment où la misère pèserait sur sa famille. Après une mûre délibération et après avoir apprécié les circonstances dans lesquelles se trouvait sa pénitente, le vieux dominicain avait approuvé cet acte de prudence. Il s'en alla pour s'occuper de cette vente, qui devait se faire secrètement, afin de ne point trop nuire à la considération de M. Claës. Le vieillard envoya son neveu, muni d'une lettre de recommandation, à Amsterdam, où le jeune homme, enchanté de rendre service à la maison Claës, réussit à vendre les tableaux de la galerie aux célèbres banquiers Happe et Duncker, pour une somme ostensible de quatre-vingt-cinq mille ducats de Hollande, et une somme de quinze mille autres qui serait secrètement donnée à madame Claës. Les tableaux étaient si bien connus, qu'il suffisait pour accomplir le marché de la réponse de Balthazar à la lette que la maison Happe et Duncker lui écrivit. Emmanuel de Solis fut chargé par Claës de recevoir le prix des tableaux qu'il lui expédia secrètement, afin de dérober à la ville de Douai la connaissance de cette vente. Vers la fin de septembre, Balthazar remboursa les sommes qui lui avaient été prêtées, dégagea ses biens et reprit ses travaux; mais la maison Claës s'était dépouillée de son plus bel ornement. Aveuglé par sa passion, il ne témoigna pas un regret, il se croyait si certain de pouvoir promptement réparer cette perte, qu'il avait fait faire cette vente à réméré. Cent toiles peintes n'étaient rien aux yeux de Joséphine auprès du bonheur domestique et de la satisfaction de son mari; elle fit d'ailleurs remplir la galerie avec les tableaux qui meublaient les appartements de réception, et, pour dissimuler le vide qu'ils laissaient dans la maison de devant, elle en changea les ameublements. Ses dettes payées, Balthazar eut environ deux cent mille francs à sa disposition pour recommencer ses expériences. M. l'abbé de Solis et son neveu furent les dépositaires des quinze mille ducats réservés par madame Claës. Pour grossir cette somme, l'abbé vendit les ducats, auxquels les événements de la guerre continentale avaient donné de la valeur. Cent soixante-six mille francs en écus furent enterrés dans la cave de la maison habitée par l'abbé de Solis. Madame Claës eut le triste bonheur de voir son mari constamment occupé pendant près de huit mois. Néanmoins, trop rudement atteinte par le coup qu'il lui avait porté, elle tomba dans une maladie de langueur qui devait nécessairement empirer. La science dévora si complétement Balthazar, que ni les revers éprouvés par la France, ni la première chute de Napoléon, ni le retour des Bourbons, ne le tirèrent de ses occupations; il n'était ni mari, ni père, ni citoyen, il fut chimiste. Vers la fin de l'année 1814, madame Claës était arrivée à un degré de consomption qui ne lui permettait plus de quitter le lit. Ne voulant pas végéter dans sa chambre, où elle avait vécu heureuse, où les souvenirs de son bonheur évanoui lui auraient inspiré d'involontaires comparaisons avec le présent qui l'eussent accablée, elle demeurait dans le parloir. Les médecins avaient favorisé le vœu de son cœur en trouvant cette pièce plus aérée, plus gaie, et plus convenable à sa situation que sa chambre. Le lit où cette malheureuse femme achevait de vivre fut dressé entre la cheminée et la fenêtre qui donnait sur le jardin. Elle passa là ses derniers jours saintement occupée à perfectionner l'âme de ses deux filles, sur lesquelles elle se plut à laisser rayonner le feu de la sienne. Affaibli dans ses manifestations, l'amour conjugal permit à l'amour maternel de se déployer. La mère se montra d'autant plus charmante qu'elle avait tardé d'être ainsi. Comme toutes les personnes généreuses, elle éprouvait de sublimes délicatesses de sentiment qu'elle prenait pour des remords. En

[illegible] quelques tendresses dues à ses enfants, elle cherchait à racheter ses torts imaginaires, et avait pour eux des attentions, des soins qui la leur rendaient délicieuse : elle voulait en quelque sorte les faire vivre à même son cœur, les couvrir de ses ailes défaillantes et les aimer en un jour pour tous ceux pendant lesquels elle les avait négligés. Les souffrances donnaient à ses caresses, à ses paroles, une onctueuse tiédeur qui s'exhalait de son âme. Ses yeux caressaient ses enfants avant que sa voix ne les émût par des intonations pleines de bons vouloirs, et sa main semblait toujours verser sur eux des bénédictions.

Si après avoir repris ses habitudes de luxe, la maison Claës ne reçut bientôt plus personne, si son isolement redevint plus complet, si Balthazar ne donna plus de fête à l'anniversaire de son mariage, la ville de Douai n'en fut pas surprise. D'abord la maladie de madame Claës parut une raison suffisante de ce changement, puis le payement des dettes arrêta le cours des médisances, enfin les vicissitudes politiques auxquelles la Flandre fut soumise, la guerre des Cent-Jours, l'occupation étrangère, firent complétement oublier le chimiste. Pendant ces deux années la ville fut si souvent sur le point d'être prise, si consécutivement occupée soit par les Français, soit par les ennemis, il y vint tant d'étrangers, il s'y réfugia tant de campagnards, il y eut tant d'intérêts soulevés, tant d'existences mises en question, tant de mouvements et de malheurs, que chacun ne pouvait penser qu'à soi. L'abbé de Solis et son neveu, les deux frères Pierquin, étaient les seules personnes qui vinssent visiter madame Claës. L'hiver de 1814 à 1815 fut pour elle la plus douloureuse des agonies. Son mari venait rarement la voir, il restait bien après le dîner pendant quelques heures près d'elle, mais comme elle n'avait plus la force de soutenir une longue conversation, il disait une ou deux phrases éternellement semblables, s'asseyait, se taisait et laissait régner au parloir un épouvantable silence. Cette monotonie était diversifiée les jours où l'abbé de Solis et son neveu passaient la soirée à la maison Claës. Pendant que le vieil abbé jouait au trictrac avec Balthazar, Marguerite causait avec Emmanuel, près du lit de sa mère, qui souriait à leurs innocentes joies sans faire apercevoir combien était à la fois douloureuse et bonne sur son âme meurtrie la brise fraîche de ces virginales amours débordant par vagues et paroles à paroles. L'inflexion de voix qui charmait ces deux enfants lui brisait le cœur, un coup d'œil d'intelligence surpris entre eux la jetait, elle quasi morte, en des souvenirs de ses heures jeunes et heureuses qui rendaient au présent toute son amertume. Emmanuel et Marguerite avaient une délicatesse qui leur faisait réprimer les délicieux enfantillages de l'amour pour n'en pas offenser une femme endolorie dont les blessures étaient instinctivement devinées par eux. Personne encore n'a remarqué que les sentiments ont une vie qui leur est propre, une nature qui procède des circonstances au milieu desquelles ils sont nés; ils gardent et la physionomie des lieux où ils ont grandi et l'empreinte des idées qui ont influé sur leurs développements. Il est des passions ardemment conçues qui restent ardentes comme celle de madame Claës pour son mari; puis il est des sentiments auxquels tout a souri, qui conservent une allégresse matinale, leurs moissons de joie ne vont jamais sans des rires et des fêtes; mais il se rencontre aussi des amours fatalement encadrés de mélancolie ou cerclés par le malheur, dont les plaisirs sont pénibles, coûteux, chargés de craintes, empoisonnés par des remords ou pleins de désespérance. L'amour enseveli dans le cœur d'Emmanuel et de Marguerite sans que ni l'un ni l'autre ne comprissent encore qu'il s'en allait de l'amour, ce sentiment éclos sous la voûte sombre de la galerie Claës, devant un vieil abbé sévère, dans un moment de silence et de calme; cet amour grave et discret, mais fertile en nuances douces, en voluptés secrètes, savourées comme des grappes volées au coin d'une vigne, subissait la couleur brune, les teintes grises qui le décorèrent à ses premières heures. En n'osant se livrer à aucune démonstration vive devant ce lit de douleur, ces deux enfants agrandissaient leurs jouissances à leur insu par une concentration qui les imprimait au fond de leur cœur. C'était des soins donnés à la malade, et auxquels aimait à participer Emmanuel, heureux de pouvoir s'unir à Marguerite en se faisant par avance le fils de cette mère. Un remercîment mélancolique remplaçait sur les lèvres de la jeune fille le mielleux langage des amants. Les soupirs de leurs cœurs, remplis de joie par quelque regard échangé, se distinguaient peu des soupirs arrachés par le spectacle de la douleur maternelle. Leurs bons petits moments d'aveux indirects, de promesses inachevées, d'épanouissements comprimés, pouvaient se comparer à ces allégories peintes par Raphaël sur des fonds noirs. Ils avaient l'un et l'autre une certitude qu'ils ne s'avouaient pas; ils savaient le soleil au-dessus d'eux, mais ils ignoraient quel vent chasserait les gros nuages noirs amoncelés sur leurs têtes; ils doutaient de l'avenir, et, craignant d'être toujours escortés par les souffrances, ils restaient timidement dans les ombres de ce crépuscule, sans oser se dire: *Achèverons-nous ensemble la journée?* Néanmoins la tendresse que madame Claës témoignait à ses enfants cachait noblement tout ce qu'elle se taisait à elle-même. Ses enfants ne lui causaient ni tressaillement ni terreur, ils étaient sa consolation, mais ils n'étaient pas sa vie; elle vivait par eux, elle mourait pour Balthazar. Quelque pénible que fût pour elle la présence de son mari pensif durant des heures entières, et qui lui jetait de temps en temps un regard monotone, elle n'oubliait ses douleurs que pendant ces cruels instants. L'indifférence de Balthazar pour cette femme mourante eût semblé criminelle à quelque étranger qui en aurait été le témoin; mais madame Claës et ses filles s'y étaient accoutumées, elles connaissaient le cœur de cet homme, et l'absolvaient. Si, pendant la journée, madame Claës subissait quelque crise dangereuse, si elle se trouvait plus mal, si elle paraissait près d'expirer, Claës était le seul dans la maison et dans la ville qui l'ignorât; Lemulquinier, son valet de chambre, le savait; mais ni ses filles, auxquelles leur mère imposait silence, ni sa femme ne lui apprenaient les dangers que courait une créature jadis si ardemment aimée. Quand son pas retentissait dans la galerie au moment où il venait dîner, madame Claës était heureuse, elle allait le voir, elle rassemblait ses forces pour goûter cette joie. A l'instant où il entrait, cette femme pâle et demi-morte se colorait vivement, reprenait un semblant de santé, le savant arrivait auprès du lit, lui prenait la main, et la voyait sous une fausse apparence; pour lui seul, elle était bien. Quand il lui demandait : — « Ma chère femme, comment vous trouvez-vous aujourd'hui? » elle lui répondait : « Mieux, mon ami! » et faisait croire à cet homme distrait que le lendemain elle serait levée, rétablie. La préoccupation de Balthazar était si grande, qu'il acceptait la maladie dont mourait sa femme comme une simple indisposition. Moribonde pour tout le monde, elle était vivante pour lui. Une séparation complète entre ces époux fut le résultat de cette année. Claës couchait loin de sa femme, se levait dès le matin, et s'enfermait dans son laboratoire ou dans son cabinet; en ne la voyant plus qu'en présence de ses filles ou des deux ou trois amis qui venaient la visiter, il se déshabitua d'elle. Ces deux êtres, jadis accoutumés à penser ensemble, n'eurent plus, que de loin en loin, ces moments de communication, d'abandon, d'épanchement, qui constituent la vie du cœur, et il vint un moment où ces rares voluptés cessèrent. Les souffrances physiques vinrent au secours de cette pauvre femme, et l'aidèrent à supporter un vide, une séparation qui l'eût tuée, si elle avait été vivante. Elle éprouva de si vives douleurs, que, parfois, elle fut heureuse de ne pas en rendre témoin celui qu'elle aimait toujours. Elle contemplait Balthazar pendant une partie de la soirée, et, le sachant heureux comme il voulait l'être, elle épousait ce bonheur qu'elle lui avait procuré. Cette frêle jouissance lui suffisait, elle ne se demandait plus si elle était aimée, elle s'efforçait de le croire, et glissait sur cette couche de glace sans oser appuyer, craignant de la rompre et de noyer son cœur dans un affreux néant. Comme nul événement ne troublait ce calme, et que la maladie qui dévorait lentement madame Claës contribuait à cette paix intérieure, en maintenant l'affection conjugale à un état passif, il fut facile d'atteindre dans ce morne état les premiers jours de l'année 1816.

Vers la fin du mois de février, Pierquin le notaire porta le coup qui devait précipiter dans la tombe une femme angélique dont l'âme, disait l'abbé de Solis, était presque sans péché.

— Madame, lui dit-il à l'oreille en saisissant un moment où ses filles ne pouvaient pas entendre leur conversation, M. Claës m'a chargé d'emprunter trois cent mille francs sur ses propriétés, prenez des précautions pour la fortune de vos enfants.

Madame Claës joignit les mains, leva les yeux au plafond, et remercia le notaire par une inclination de tête bienveillante et par un sourire triste dont il fut ému. Cette phrase fut un coup de poignard qui tua Pépita. Dans cette journée, elle s'était livrée à des réflexions tristes qui lui avaient gonflé le cœur, et se trouvait dans une de ces situations où le voyageur, n'ayant plus son équilibre, roule poussé par un léger caillou jusqu'au fond du précipice, qu'il a longtemps et courageusement côtoyé. Quand le notaire fut parti, madame Claës se fit donner par Marguerite tout ce qui lui était nécessaire pour écrire, rassembla ses forces et s'occupa pendant quelques instants d'un écrit testamentaire. Elle s'arrêta plusieurs fois pour contempler sa fille. L'heure des aveux était venue. En conduisant la maison depuis la maladie de sa mère, Marguerite avait si bien réalisé les espérances de la mourante, que madame Claës jeta sur l'avenir de sa famille un coup d'œil sans désespoir, en se voyant revivre dans cet ange aimant et fort. Sans doute, ces deux femmes pressentaient de mutuelles et tristes confidences à se faire, la fille regardait sa mère aussitôt que sa mère la regardait, et toutes deux roulaient des larmes dans leurs yeux. Plusieurs fois, Marguerite, au moment où madame Claës se reposait, disait : — Ma mère! comme pour parler ; puis, elle s'arrêtait, comme suffoquée, sans que sa mère trop occupée par ses dernières pensées lui demandât compte de cette interrogation. Enfin, madame Claës voulut cacheter sa lettre; Marguerite, qui lui tenait une bougie, se retira par discrétion pour ne pas voir la suscription.

— Tu peux lire, mon enfant! lui dit sa mère d'un ton déchirant.

Marguerite vit sa mère traçant ces mots : *A ma fille Marguerite.*

— Nous causerons quand je me serai reposée, ajouta-t-elle en mettant la lettre sous son chevet.

Puis elle tomba sur son oreiller comme épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, et dormit durant quelques heures. Quand elle s'éveilla, ses deux filles, ses deux fils, étaient à genoux devant son lit, et priaient

avec ferveur. Ce jour était un jeudi. Gabriel et Jean venaient d'arriver du collége, amenés par Emmanuel de Solis, nommé, depuis six mois professeur d'histoire et de philosophie.

— Chers enfants, il faut nous dire adieu! s'écria-t-elle. Vous ne m'abandonnez pas, vous! et celui que...

Elle n'acheva pas.

— Monsieur Emmanuel, dit Marguerite en voyant pâlir sa mère, allez dire à mon père que maman se trouve plus mal.

Le jeune Solis monta jusqu'au laboratoire, et, après avoir obtenu de Lemulquinier que Balthazar vînt lui parler, celui-ci répondit à la demande pressante du jeune homme: — J'y vais. — Mon ami, dit madame Claës à Emmanuel, quand il fut de retour, emmenez mes deux fils et allez chercher votre oncle. Il est nécessaire, je crois, de me donner les derniers sacrements, je voudrais les recevoir de sa main.

Quand elle se trouva seule avec ses deux filles, elle fit un signe à Marguerite, qui, comprenant sa mère, renvoya Félicie.

— J'avais à vous parler aussi, ma chère maman, dit Marguerite, qui, ne croyant pas sa mère aussi mal qu'elle l'était, agrandit la blessure faite par Pierquin. Depuis dix jours, je n'ai plus d'argent pour les dépenses de la maison, et je dois aux domestiques six mois de gages. J'ai voulu déjà deux fois demander de l'argent à mon père, et je ne l'ai pas osé. Vous ne savez pas? les tableaux de la galerie et la cave ont été vendus. — Il ne m'a pas dit un mot de tout cela! s'écria madame Claës. O mon Dieu! vous me rappelez à temps vers vous. Mes pauvres enfants, que deviendrez-vous? Elle fit une prière ardente, qui lui teignit les yeux des feux du repentir. — Marguerite, reprit-elle en tirant la lettre de dessous son chevet, voici un écrit que vous n'ouvrirez et ne lirez qu'au moment où, après ma mort, vous serez dans la plus grande détresse, c'est-à-dire si vous manquiez de pain ici. Ma chère Marguerite, aime bien ton père, mais aie soin de ta sœur et de tes frères. Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être! tu vas être à la tête de la maison. Sois économe. Si tu te trouvais opposée aux volontés de ton père, et le cas pourrait arriver, puisqu'il a dépensé de grandes sommes à chercher un secret dont la découverte doit être l'objet d'une gloire et d'une fortune immense, il aura sans doute besoin d'argent, peut-être t'en demandera-t-il, déploie alors toute la tendresse d'une fille, et sache concilier les intérêts dont tu seras la seule protectrice avec ce que tu dois à un père, à un grand homme qui sacrifie son bonheur, sa vie à l'illustration de sa famille; il ne pourrait avoir tort que dans la forme, ses intentions seront toujours nobles, il est si excellent, son cœur est plein d'amour; vous le reverrez bon et affectueux, vous! J'ai dû te dire ces paroles sur le bord de la tombe, Marguerite. Si tu veux adoucir les douleurs de ma mort, tu me promettras, mon enfant, de me remplacer près de ton père, de ne lui point causer de chagrin; ne lui reproche rien, ne le juge pas! Enfin, sois une médiatrice douce et complaisante jusqu'à ce que, son œuvre terminée, il redevienne le chef de sa famille. — Je vous comprends, ma mère chérie, dit Marguerite en baisant les yeux enflammés de la mourante, et je ferai comme il vous plaît. — Ne te marie, mon ange, reprit madame Claës, qu'au moment où Gabriel pourra te succéder dans le gouvernement des affaires et de la maison. Ton mari, si tu te mariais, ne partagerait peut-être pas tes sentiments, jetterait le trouble dans la famille et tourmenterait ton père.

Marguerite regarda sa mère et lui dit : — N'avez-vous aucune autre recommandation à me faire sur mon mariage? — Hésiterais-tu, ma chère enfant? dit la mourante avec effroi. — Non, répondit-elle, je vous promets de vous obéir. — Pauvre fille, je n'ai pas su me sacrifier pour vous, ajouta la mère en versant des larmes chaudes, et je te demande de te sacrifier pour tous. Le bonheur rend égoïste. Oui, Marguerite, j'ai été faible parce que j'étais heureuse. Sois forte, conserve de la raison pour ceux qui n'en auront pas ici. Fais en sorte que tes frères, que ta sœur, ne m'accusent jamais. Aime bien ton père, mais ne le contrarie pas... trop.

Elle pencha la tête sur son oreiller et n'ajouta pas un mot, ses forces l'avaient trahie. Le combat intérieur entre la femme et la mère avait été trop violent. Quelques instants après, le clergé vint, précédé de l'abbé de Solis, et le parloir fut rempli par les gens de la maison. Quand la cérémonie commença, madame Claës, que son confesseur avait réveillée, regarda toutes les personnes qui étaient autour d'elle, et n'y vit pas Balthazar.

— Et monsieur? dit-elle.

Ce mot, où se résumaient et sa vie et sa mort, fut prononcé d'un ton si lamentable, qu'il causa un frémissement horrible dans l'assemblée. Malgré son grand âge, Martha s'élança comme une flèche, monta les escaliers et frappa durement à la porte du laboratoire.

— Monsieur, madame se meurt, et l'on vous attend pour l'administrer! cria-t-elle avec la violence de l'indignation.

— Je descends, répondit Balthazar.

Lemulquinier vint un moment après, en disant que son maître le suivait. Madame Claës ne cessa de regarder la porte du parloir, mais son mari ne se montra qu'au moment où la cérémonie était terminée. L'abbé de Solis et les enfants entouraient le chevet de la mourante. En voyant entrer son mari, Joséphine rougit, et quelques larmes roulèrent sur ses joues.

— *Tu allais sans doute décomposer l'azote?* lui dit-elle avec une douceur d'ange qui fit frissonner les assistants. — C'est fait! s'écria-t-il d'un air joyeux. L'azote contient de l'oxygène et une substance de la nature des impondérables qui vraisemblablement est le principe de la...

Il s'éleva des murmures d'horreur qui l'interrompirent et lui rendirent sa présence d'esprit.

— Que m'a-t-on dit? reprit-il. Tu es donc plus mal? Qu'est-il arrivé? — Il arrive, monsieur, lui dit à l'oreille l'abbé de Solis indigné, que votre femme se meurt et que vous l'avez tuée.

Sans attendre de réponse, l'abbé de Solis prit le bras d'Emmanuel et sortit suivi des enfants, qui le conduisirent jusque dans la cour. Balthazar demeura comme foudroyé et regarda sa femme en laissant tomber quelques larmes.

— Tu meurs et je t'ai tuée! s'écria-t-il. Que dit-il donc? — Mon ami, reprit-elle, je ne vivais que par ton amour, et tu m'as à ton insu retiré ma vie. — Laissez-nous, dit Claës à ses enfants au moment où ils entrèrent. Ai-je donc un seul instant cessé de t'aimer? reprit-il en s'asseyant au chevet de sa femme et lui prenant les mains qu'il baisa. — Mon ami, je ne te reprocherai rien. Tu m'as rendue heureuse, trop heureuse; je n'ai pu soutenir la comparaison des premiers jours de notre mariage, qui étaient pleins, et de ces derniers jours pendant lesquels tu n'as plus été toi-même et qui ont été vides. La vie du cœur, comme la vie physique, a ses actions. Depuis six ans, tu as été mort à l'amour, à la famille, à tout ce qui faisait notre bonheur. Je ne te parlerai pas des félicités qui sont l'apanage de la jeunesse, elles doivent cesser dans l'arrière-saison de la vie; mais elles laissent des fruits dont se nourrissent les âmes, une confiance sans bornes, de douces habitudes; eh bien! tu m'as ravi ces trésors de notre âge. Je m'en vais à temps: nous ne vivions ensemble d'aucune manière, tu me cachais tes pensées et tes actions. Comment es-tu donc arrivé à me craindre? T'ai-je jamais adressé une parole, un regard, un geste, empreints de blâme? Eh bien! tu as vendu tes derniers tableaux, tu as vendu jusqu'aux vins de ta cave, et tu empruntes de nouveau sur tes biens sans m'en avoir dit un mot. Ah! je sortirai donc de la vie, dégoûtée de la vie. Si tu commets des fautes, si tu t'aveugles en poursuivant l'impossible, ne t'ai-je donc pas montré qu'il y avait en moi assez d'amour pour trouver de la douceur à partager tes fautes, à toujours marcher près de toi, m'eusses-tu menée dans les chemins du crime? Tu m'as trop bien aimée: là est ma gloire et là ma douleur. Ma maladie a duré longtemps, Balthazar! elle a commencé le jour qu'à cette place où je vais expirer tu m'as prouvé que tu appartenais plus à la science qu'à la famille. Voici ta femme morte et ta propre fortune consumée. Ta fortune et ta femme t'appartenaient, tu pouvais en disposer; mais le jour où je ne serai plus, ma fortune sera celle de tes enfants, et tu ne pourras en rien prendre. Que vas-tu donc devenir? Maintenant je te dois la vérité, les mourants voient loin! où sera désormais le contre-poids qui balancera la passion maudite de laquelle tu as fait ta vie? Si tu m'y as sacrifiée, tes enfants seront bien légers devant toi, car je te dois cette justice d'avouer que tu me préférais à tout. Deux millions et six années de travaux ont été jetés dans ce gouffre, et tu n'as rien trouvé...

A ces mots, Claës mit sa tête blanchie dans ses mains et se cacha le visage.

— Tu ne trouveras rien que la honte pour toi, la misère pour tes enfants, reprit la mourante. Déjà l'on te nomme par dérision Claës-l'alchimiste, plus tard ce sera Claës-le-fou! Moi, je crois en toi. Je te sais grand, savant, plein de génie; mais, pour le vulgaire, le génie ressemble à de la folie. La gloire est le soleil des morts; de ton vivant, tu seras malheureux comme tout ce qui fut grand et tu ruineras tes enfants. Je m'en vais sans avoir joui de ta renommée, qui m'eût consolée d'avoir perdu le bonheur. Eh bien! mon cher Balthazar, pour me rendre cette mort moins amère, il faudrait que je fusse certaine que nos enfants auront un morceau de pain; mais rien, pas même toi, ne pourrait calmer mes inquiétudes... — Je jure, dit Claës, de... — Ne jure pas, mon ami, pour ne point manquer à tes serments, dit-elle en l'interrompant. Tu nous devais ta protection, elle nous a failli depuis près de sept années. La science est ta vie. Un grand homme ne peut avoir ni femme, ni enfants. Allez seuls dans vos voies de misère! vos vertus ne sont pas celles des gens vulgaires, vous appartenez au monde, vous ne sauriez appartenir ni à une femme, ni à une famille. Vous desséchez la terre à l'entour de vous comme font de grands arbres! moi, pauvre plante, je n'ai pu m'élever assez haut, j'expire à moitié de ta vie. J'attendais ce dernier jour pour te dire ces horribles pensées, que je n'ai découvertes qu'aux éclairs de la douleur et du désespoir. Épargne mes enfants! Que ce mot retentisse dans ton cœur! Je te le dirai jusqu'à mon dernier soupir. La femme est morte, vois-tu? tu l'as dépouillée lentement et graduellement de ses sentiments, de ses plaisirs. Hélas! sans ce cruel soin que tu as pris involontairement, aurais-je vécu si longtemps? Mais ces pauvres enfants ne m'abandonnaient pas, eux! ils ont grandi près de mes douleurs, la mère a survécu. Épargne, épargne

nos enfants. — Lemulquinier! cria Balthazar d'une voix tonnante. Le vieux valet se montra soudain. — Allez tout détruire là-haut, machines, appareils; faites avec précaution, mais brisez tout. Je renonce à la science! dit-il à sa femme. — Il est trop tard, ajouta-t-elle en regardant Lemulquinier. Marguerite! s'écria-t-elle en se sentant mourir. Marguerite se montra sur le seuil de sa porte, et jeta un cri perçant en voyant les yeux de sa mère qui pâlissaient. — Marguerite! répéta la mourante.



Lemulquinier avait conçu pour son maître un sentiment superstitieux mêlé de terreur, d'admiration et d'égoïsme. — PAGE 15.

Cette dernière exclamation contenait un si violent appel à sa fille, elle l'investissait de tant d'autorité, que ce cri fut tout un testament. La famille, épouvantée, accourut et vit expirer madame Claës, qui avait épuisé les dernières forces de sa vie dans sa conversation avec son mari. Balthazar et Marguerite immobiles, elle au chevet, lui au pied du lit, ne pouvaient croire à la mort de cette femme, dont toutes les vertus et l'inépuisable tendresse n'étaient connues que d'eux. Le père et la fille échangèrent un regard pesant de pensées: la fille jugeait son père, le père tremblait déjà de trouver dans sa fille l'instrument d'une vengeance. Quoique les souvenirs d'amour par lesquels sa femme avait rempli sa vie revinssent en foule assiéger sa mémoire et donnassent aux dernières paroles de la morte une sainte autorité qui devait toujours lui en faire écouter la voix, Balthazar doutait de son cœur trop faible contre son génie; puis, il entendait un terrible grondement de passion qui lui niait la force de son repentir, et lui faisait peur de lui-même. Quand cette femme eut disparu, chacun comprit que la maison Claës avait une âme et que cette âme n'était plus. Aussi la douleur fut-elle si vive dans la famille, que le parloir où la noble Joséphine semblait revivre resta fermé: personne n'avait le courage d'y entrer.

La société ne pratique aucune des vertus qu'elle demande aux hommes, elle commet des crimes à toute heure, mais elle les commet en paroles; elle prépare les mauvaises actions par la plaisanterie, comme elle dégrade le beau par le ridicule; elle se moque des fils qui pleurent trop leurs pères, elle anathématise ceux qui ne les pleurent pas assez; puis elle s'amuse, elle! à soupeser les cadavres avant qu'ils ne soient refroidis. Le soir du jour où madame Claës expira, les amis de cette femme jetèrent quelques fleurs sur sa tombe entre deux parties de whist, rendirent hommage à ses belles qualités en cherchant du cœur ou du pique. Puis, après quelques phrases lacrymales qui sont l'A, bé, bi, bo, bu de la douleur collective, et qui se prononcent avec les mêmes intonations, sans plus ni moins de sentiment, dans toutes les villes de France et à toute heure, chacun chiffra le produit de cette succession. Pierquin, le premier, fit observer à ceux qui causaient de cet événement que la mort de cette excellente femme était un bien pour elle, son mari la rendait trop malheureuse; mais que c'était, pour ses enfants, un plus grand bien encore; elle n'aurait pas su refuser sa fortune à son mari, qu'elle adorait, tandis qu'aujourd'hui Claës n'en pouvait plus disposer. Et chacun d'estimer la succession de la pauvre madame Claës, de supputer ses économies (en avait-elle fait? n'en avait-elle pas fait?), d'inventorier ses bijoux, d'étaler sa garde-robe, de fouiller ses tiroirs, pendant que la famille affligée pleurait et priait autour du lit mortuaire. Avec le coup d'œil d'un juré-peseur de fortunes, Pierquin calcula que les propres de madame Claës, pour employer son expression, pouvaient encore se retrouver et devaient monter à une somme d'environ quinze cent mille francs, représentée soit par la forêt de Waignies dont les bois avaient depuis douze ans acquis un prix énorme, et il en compta les futaies, les baliveaux, les anciens, les modernes, soit par les biens de Balthazar, qui était encore *bon* pour *remplir* ses enfants, si les valeurs de la liquidation ne l'acquittaient pas envers eux. Mademoiselle Claës était donc, pour toujours parler son argot, une fille de quatre cent mille francs. — « Mais si elle ne se marie pas promptement, ajouta-t-il, ce qui l'émanciperait, et permettrait de liciter la forêt de Waignies, de liquider la part des mineurs, et de l'employer de manière à ce que le père n'y touche pas, M. Claës est homme à ruiner ses enfants. » Chacun chercha quels étaient dans la province les jeunes gens capables de prétendre à la main de mademoiselle Claës, mais personne ne fit au notaire la galanterie de l'en supposer digne. Le notaire trouvait des raisons pour rejeter chacun des partis proposés comme indigne de Marguerite. Les interlocuteurs se regardaient en souriant, et prenaient plaisir à prolonger cette malice de province. Pierquin avait déjà vu dans la mort de madame Claës un événement favorable à ses prétentions, et il dépeçait déjà ce cadavre à son profit.

— Cette bonne femme-là, se dit-il en rentrant chez lui pour se coucher, était fière comme un paon, et ne m'aurait jamais donné sa fille. Eh! eh! pourquoi ne manœuvrerais-je pas maintenant de manière à l'épouser? Le père Claës est un homme ivre de carbone, qui ne se soucie plus de ses enfants; si je lui demande sa fille, après avoir convaincu Marguerite de l'urgence où elle est de se marier pour sauver la fortune de ses frères et de sa sœur, il sera content de se débarrasser d'une enfant qui peut le tracasser.

Il s'endormit en entrevoyant les beautés matrimoniales du contrat, en méditant tous les avantages que lui offrait cette affaire, et les garanties qu'il trouvait pour son bonheur dans la personne dont il se faisait l'époux. Il était difficile de rencontrer dans la province une jeune personne plus délicatement belle et mieux élevée que ne l'était Marguerite. Sa modestie, sa grâce, étaient comparables à celles de la jolie fleur qu'Emmanuel n'avait osé nommer devant elle, en craignant de découvrir ainsi les vœux secrets de son cœur. Ses sentiments étaient fiers, ses principes étaient religieux, elle devait être une chaste épouse; mais elle ne flattait pas seulement la vanité que tout homme porte plus ou moins dans le choix d'une femme, elle satisfaisait encore l'orgueil du notaire par l'immense considération dont sa famille, doublement noble, jouissait en Flandre, et que partagerait son mari. Le lendemain, Pierquin tira de sa caisse quelques billets de mille francs et vint amicalement les offrir à Balthazar, afin de lui éviter des ennuis pécuniaires au moment où il était plongé dans la douleur. Touché de cette attention délicate, Balthazar ferait sans doute à sa fille l'éloge du cœur et de la personne du notaire. Il n'en fut rien. M. Claës et sa fille trouvèrent cette action toute simple, et leur souffrance était trop exclusive pour qu'ils pensassent à Pierquin. En effet, le désespoir de Balthazar fut si grand, que les personnes disposées à blâmer sa conduite la lui pardonnèrent, moins au nom de la science qui pouvait l'excuser, qu'en faveur de ses regrets, qui ne réparaient point le mal. Le monde se contente de grimaces, il se paye de ce qu'il donne, sans en vérifier l'aloi; pour lui, la vraie douleur est un spectacle, une sorte de jouissance qui le dispose à tout absoudre, même un criminel; dans son avidité d'émotions, il acquitte sans discernement et celui qui le fait rire, et celui qui le fait pleurer, sans leur demander compte des moyens.

Marguerite avait accompli sa dix-neuvième année quand son père lui remit le gouvernement de la maison où son autorité fut pieusement reconnue par sa sœur et ses deux frères, à qui, pendant les derniers moments de sa vie, madame Claës avait recommandé d'obéir à leur aînée. Le deuil rehaussait sa blanche fraîcheur, de même que la

tristesse mettait en relief sa douceur et sa patience. Dès les premiers jours, elle prodigua les preuves de ce courage féminin, de cette sérénité constante que doivent avoir les anges chargés de répandre la paix, en touchant de leur palme verte les cœurs souffrants. Mais si elle s'habitua, par l'entente prématurée de ses devoirs, à cacher ses douleurs, elles n'en furent que plus vives; son extérieur calme était en désaccord avec la profondeur de ses sensations; et elle fut destinée à connaître de bonne heure ces terribles explosions de sentiment que le cœur ne suffit pas toujours à contenir; son père devait sans cesse la tenir pressée entre les générosités naturelles aux jeunes âmes, et la voix d'une impérieuse nécessité. Les calculs qui l'enlacèrent le lendemain même de la mort de sa mère la mirent aux prises avec les intérêts de la vie, au moment où les jeunes filles n'en conçoivent que les plaisirs. Affreuse éducation de souffrance qui n'a jamais manqué aux natures évangéliques! L'amour qui s'appuie sur l'argent et sur la vanité forme la plus opiniâtre des passions, Pierquin ne voulut pas tarder à circonvenir l'héritière. Quelques jours après la prise du deuil il chercha l'occasion de parler à Marguerite, et commença ses opérations avec une habileté qui aurait pu la séduire; mais l'amour lui avait jeté dans l'âme une clairvoyance qui l'empêcha de se laisser prendre à des dehors d'autant plus favorables aux tromperies sentimentales, que, dans cette circonstance, Pierquin déployait la bonté qui lui était propre, la bonté du notaire qui se croit aimant quand il sauve des écus. Fort de sa douteuse parenté, de la constante habitude qu'il avait de faire les affaires et de partager les secrets de cette famille, sûr de l'estime et de l'amitié du père, bien servi par l'insouciance d'un savant qui n'avait aucun projet arrêté pour l'établissement de sa fille, et ne supposant pas que Marguerite pût avoir une prédilection, il lui laissa juger une poursuite qui ne jouait la passion que par l'alliance des calculs les plus odieux à de jeunes âmes et qu'il ne sut pas voiler. Ce fut lui qui se montra naïf, ce fut elle qui usa de dissimulation, précisément parce qu'il croyait agir contre une fille sans défense, et qu'il méconnut les priviléges de la faiblesse.

Cent soixante-six mille francs furent enterrés dans la cave. — PAGE

— Ma chère cousine, dit-il à Marguerite, avec laquelle il se promenait dans les allées du petit jardin, vous connaissez mon cœur et vous savez combien je suis porté à respecter les sentiments douloureux qui vous affectent en ce moment. J'ai l'âme trop sensible pour être notaire, je ne vis que par le cœur et je suis obligé de m'occuper constamment des intérêts d'autrui, quand je voudrais me laisser aller aux émotions douces qui font la vie heureuse. Aussi souffré-je beaucoup d'être forcé de vous parler de projets discordants avec l'état de votre âme, mais il le faut. J'ai beaucoup pensé à vous depuis quelques jours. Je viens de reconnaître que, par une fatalité singulière, la fortune de vos frères et de votre sœur, la vôtre même, sont en danger. Voulez-vous sauver votre famille d'une ruine complete? — Que faudrait-il faire? dit-elle, effrayée à demi par ces paroles. — Vous marier, répondit Pierquin. — Je ne me marierai point! s'écria-t-elle. — Vous vous marierez, reprit le notaire, quand vous aurez réfléchi mûrement à la situation critique dans laquelle vous êtes... — Comment mon mariage peut-il sauver... — Voilà où je vous attendais, ma cousine, dit-il en l'interrompant. Le mariage émancipe! — Pourquoi m'émanciperait-on? dit Marguerite. — Pour vous mettre en possession, ma chère petite cousine, dit le notaire d'un air de triomphe. Dans cette occurrence, vous prenez votre quart dans la fortune de votre mère. Pour vous le donner, il faut la liquider; or, pour la liquider, ne faudra-t-il pas liciter la forêt de Waignies? Cela posé, toutes les valeurs de la succession se capitaliseront, et votre père sera tenu, comme tuteur, de placer la part de vos frères et de votre sœur, en sorte que la chimie ne pourra plus y toucher. — Dans le cas contraire, qu'arriverait-il? demanda-t-elle. — Mais, dit le notaire, votre père administrera vos biens. S'il se remettait à vouloir faire de l'or, il pourrait vendre le bois de Waignies et vous laisser nus comme des petits saint Jean. La forêt de Waignies vaut en ce moment près de quatorze cent mille francs; mais, qu'aujourd'hui pour demain, votre père la coupe à blanc, vos treize cents arpents ne vaudront pas trois cent mille francs. Ne vaut-il pas mieux éviter ce danger à peu pres certain, en faisant échoir dès aujourd'hui le cas de partage par votre émancipation? Vous sauverez ainsi toutes les coupes de la forêt desquelles votre pere disposerait plus tard à votre préjudice. En ce moment que la chimie dort, il placera nécessairement les valeurs de la liquidation sur le Grand-Livre. Les fonds sont à cinquante-neuf, ces chers enfants auront donc près de cinq mille livres de rente pour cinquante mille francs; et attendu qu'on ne peut pas disposer des capitaux appartenant aux mineurs, à leur majorité, vos frères et votre sœur verront leur fortune doublée. Tandis que, autrement, ma foi... Voilà... D'ailleurs votre père a écorné le bien de votre mere, nous saurons le déficit par un inventaire. S'il est reliquataire, vous prendrez hypothèque sur ses biens, et vous en sauverez déjà quelque chose. — Fi! dit Marguerite, ce serait outrager mon pere. Les dernières paroles de ma mere n'ont pas été prononcées depuis si peu de temps que je ne puisse me les rappeler. Mon père est incapable de dépouiller ses enfants, dit-elle en laissant échapper des larmes de douleur. Vous le méconnaissez, monsieur Pierquin. — Mais si votre père, ma chère cousine, se remet à la chimie, il.. — Nous serions ruinés, n'est-ce pas? — Oh! mais complétement ruinés! Croyez-moi, Marguerite, dit-il en lui prenant la main, qu'il mit sur son cœur, je manquerais à mes devoirs si je n'insistais pas. Votre intérêt seul... — Monsieur, dit Marguerite d'un air froid en lui retirant sa main, l'intérêt bien entendu de ma famille exige que je ne me marie pas. Ma mère en a jugé ainsi. — Cousine, s'écria-t-il avec la conviction d'un homme d'argent qui voit perdre une fortune, vous vous suicidez, vous jetez à l'eau la succession de votre mere. Eh bien! j'aurai le dévouement de l'excessive amitié que je vous porte! Vous ne savez pas combien je vous aime, je vous adore depuis le jour où je vous ai vue au dernier bal que votre père a donné! vous étiez ravissante. Vous pouvez vous fier à la voix du cœur, quand elle

Parle intérêt, ma chère Marguerite. Il fit une pause. Oui, nous convoquerons un conseil de famille et nous vous émanciperons sans vous consulter. — Mais qu'est-ce donc qu'être émancipée ? — C'est jouir de ses droits. — Si je puis être émancipée sans me marier, pourquoi voulez-vous donc que je me marie ? Et avec qui ?

Pierquin essaya de regarder sa cousine d'un air tendre, mais cette expression contrastait si bien avec la rigidité de ses yeux habitués à parler d'argent, que Marguerite crut apercevoir du calcul dans cette tendresse improvisée. — Vous auriez épousé la personne qui vous aurait plu... dans la ville... reprit-il. Un mari vous est indispensable, même comme affaire. Vous allez être en présence de votre père. Seule, lui résisterez-vous? — Oui, monsieur, je saurai défendre mes frères et ma sœur, quand il en sera temps. —Peste, la commère! se dit Pierquin. Non, vous ne saurez pas lui résister, reprit-il à haute voix. — Brisons sur ce sujet, dit-elle. — Adieu, cousine, je tâcherai de vous servir malgré vous, et je prouverai combien je vous aime en vous protégeant, malgré vous, contre un malheur que tout le monde prévoit en ville. — Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez; mais je vous supplie de ne rien proposer ni faire entreprendre qui puisse causer le moindre chagrin à mon père.

Marguerite resta pensive en voyant Pierquin s'éloigner, elle en compara la voix métallique, les manières qui n'avaient que la souplesse des ressorts, les regards qui peignaient plus de servilisme que de douceur, aux poésies mélodieusement muettes dont les sentiments d'Emmanuel étaient revêtus. Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, il existe un magnétisme admirable dont les effets ne trompent jamais. Le son de la voix, le regard, les gestes passionnés de l'homme aimant peuvent s'imiter, une jeune fille peut être trompée par un habile comédien; mais pour réussir, ne doit-il pas être seul? Si cette jeune fille a près d'elle une âme qui vibre à l'unisson de ses sentiments, n'a-t-elle pas bientôt reconnu les expressions du véritable amour? Emmanuel se trouvait en ce moment, comme Marguerite, sous l'influence des nuages qui, depuis leur rencontre, avaient formé fatalement une sombre atmosphère au-dessus de leurs têtes, et qui leur dérobaient la vue du ciel bleu de l'amour. Il avait, pour son élue, cette idolâtrie que le défaut d'espoir rend si douce et si mystérieuse dans ses pieuses manifestations. Socialement placé trop loin de mademoiselle Claës par son peu de fortune, et n'ayant qu'un beau nom à lui offrir, il ne voyait aucune chance d'être accepté pour son époux. Il avait toujours attendu quelques encouragements, que Marguerite s'était refusée à donner sous les yeux défaillants d'une mourante. Également purs, ils ne s'étaient donc pas encore dit une seule parole d'amour. Leurs joies avaient été les joies égoïstes que les malheureux sont forcés de savourer seuls. Ils avaient frémi séparément, quoiqu'ils fussent agités par un rayon parti de la même espérance. Ils semblaient avoir peur d'eux-mêmes, en se sentant déjà trop bien l'un à l'autre. Aussi Emmanuel tremblait-il d'effleurer la main de la souveraine à laquelle il avait fait un sanctuaire dans son cœur. Le plus insouciant contact aurait développé chez lui de trop irritantes voluptés, il n'aurait plus été le maître de ses sens déchaînés. Mais quoiqu'ils ne se fussent rien accordé des frêles et immenses, des innocents et sérieux témoignages que se permettent les amants les plus timides, ils s'étaient néanmoins si bien logés au cœur l'un de l'autre, que tous deux se savaient prêts à se faire les plus grands sacrifices, seuls plaisirs qu'ils pussent goûter. Depuis la mort de madame Claës, leur amour secret s'étouffait sous les crêpes du deuil. De brunes, les teintes de la sphère où ils vivaient étaient devenues noires, et les clartés s'y éteignaient dans les larmes. La réserve de Marguerite se changea presque en froideur, car elle avait à tenir le serment exigé par sa mère; et, devenant plus libre qu'auparavant, elle se fit plus rigide. Emmanuel avait épousé le deuil de sa bien-aimée, en comprenant que le moindre vœu d'amour, la plus simple exigence, serait une forfaiture envers les lois du cœur. Ce grand amour était donc plus caché qu'il ne l'avait jamais été. Ces deux âmes tendres rendaient toujours le même son; mais, séparées par la douleur, comme elles l'avaient été par les timidités de la jeunesse et par le respect dû aux souffrances de la morte, elles s'en tenaient encore au magnifique langage des yeux, à la muette éloquence des actions dévouées, à une cohérence continuelle, sublimes harmonies de la jeunesse, premiers pas de l'amour en son enfance. Emmanuel venait, chaque matin, savoir des nouvelles de Claës et de Marguerite, mais il ne pénétrait dans la salle à manger que quand il apportait une lettre de Gabriel, ou quand Balthazar le priait d'entrer. Son premier coup d'œil jeté sur la jeune fille lui disait mille pensées sympathiques : il souffrait de la discrétion que lui imposaient les convenances, il ne l'avait pas quittée, il en partageait la tristesse, enfin il épandait la rosée de ses larmes au cœur de son amie par un regard que n'altérait aucune arrière-pensée. Ce bon jeune homme vivait si bien dans le présent, il s'attachait tant à un bonheur qu'il croyait fugitif, que Marguerite se reprochait parfois de ne pas lui tendre généreusement la main en lui disant : — Soyons amis!

Pierquin continua ses obsessions avec cet entêtement qui est la patience irréfléchie des sots. Il jugeait Marguerite selon les règles ordinaires employées par la multitude pour apprécier les femmes. Il croyait que les mots mariage, liberté, fortune, qu'il lui avait jetés dans l'oreille, germeraient dans son âme, y feraient fleurir un désir dont il profiterait, et il s'imaginait que sa froideur était de la dissimulation. Mais, quoiqu'il l'entourât de soins et d'attentions galantes, il cachait mal les manières despotiques d'un homme habitué à trancher les plus hautes questions relatives à la vie des familles. Il disait, pour la consoler, de ces lieux communs, familiers aux gens de sa profession, lesquels passent en colimaçons sur les douleurs, et y laissent une traînée de paroles sèches qui en déflorent la sainteté. Sa tendresse était du patelinage. Il quittait sa feinte mélancolie à la porte en reprenant ses doubles souliers, ou son parapluie. Il se servait du ton que sa longue familiarité l'autorisait à prendre, comme d'un instrument pour se mettre plus avant dans le cœur de la famille, pour décider Marguerite à un mariage proclamé par avance dans toute la ville. L'amour vrai, dévoué, respectueux, formait donc un contraste frappant avec un amour égoïste et calculé. Tout était homogène en ces deux hommes. L'un feignait une passion et s'armait de ses moindres avantages afin de pouvoir épouser Margurite; l'autre cachait son amour, et tremblait de laisser apercevoir son dévouement. Quelques temps après la mort de sa mère, et dans la même journée, Marguerite put comparer les deux seuls hommes qu'elle était à même de juger. Jusqu'alors, la solitude à laquelle elle avait été condamnée ne lui avait pas permis de voir le monde, et la situation où elle se trouvait ne laissait aucun accès aux personnes qui pouvaient penser à la demander en mariage. Un jour, après le déjeuner, par une des premières belles matinées du mois d'avril, Emmanuel vint au moment où M. Claës sortait. Balthazar supportait si difficilement l'aspect de sa maison, qu'il allait se promener le long des remparts pendant une partie de la journée. Emmanuel voulut suivre Balthazar, il hésita, parut puiser des forces en lui-même, regarda Marguerite et resta. Marguerite devina que le professeur voulait lui parler et lui proposa de venir au jardin. Elle renvoya sa sœur Félicie près de Martha, qui travaillait dans l'antichambre, située au premier étage; puis elle s'alla placer sur un banc où elle pouvait être vue de sa sœur et de la vieille duègne. — M. Claës est aussi absorbé par le chagrin qu'il l'était par ses recherches savantes, dit le jeune homme en voyant Balthazar marchant lentement dans la cour. Tout le monde le plaint en ville; il va comme un homme qui n'a plus ses idées; il s'arrête sans motif, regarde sans voir... — Chaque douleur a son expression, dit Marguerite en retenant ses pleurs. Que vouliez-vous me dire? reprit-elle après une pause et avec une dignité froide. — Mademoiselle, répondit Emmanuel d'une voix émue, ai-je le droit de vous parler comme je vais le faire? Ne voyez, je vous prie, que mon désir de vous être utile, et laissez-moi croire qu'un professeur peut s'intéresser au sort de ses élèves au point de s'inquiéter de leur avenir. Votre frère Gabriel a quinze ans passés, il est en seconde, et certes il est nécessaire de diriger ses études dans l'esprit de la carrière qu'il embrassera. Monsieur votre père est le maître de décider cette question; mais s'il n'y pensait pas, ne serait-ce pas un malheur pour Gabriel? Ne serait-ce pas aussi bien mortifiant pour monsieur votre père, si vous lui faisiez observer qu'il ne s'occupe pas de son fils? Dans cette conjoncture, ne pourriez-vous pas consulter votre frère sur ses goûts, lui faire choisir par lui-même une carrière, afin que si, plus tard, son père voulait en faire un magistrat, un administrateur, un militaire, Gabriel eût déjà des connaissances spéciales? Je ne crois pas que ni vous ni M. Claës vous vouliez le laisser oisif... — Oh! non, dit Marguerite. Je vous remercie, monsieur Emmanuel, vous avez raison. Ma mère, en nous faisant faire de la dentelle, en nous apprenant avec tant de soin à dessiner, à coudre, à broder, à toucher du piano, nous disait souvent qu'on ne savait pas ce qui pouvait arriver dans la vie. Gabriel doit avoir une valeur personnelle et une éducation complète. Mais quelle est la carrière la plus convenable que puisse prendre un homme? — Mademoiselle, dit Emmanuel en tremblant de bonheur, Gabriel est celui de sa classe qui montre le plus d'aptitude aux mathématiques; s'il voulait entrer à l'École polytechnique, je crois qu'il y acquerrait des connaissances utiles dans toutes les carrières. A sa sortie, il resterait le maître de choisir celle pour laquelle il aurait le plus de goût. Sans avoir rien préjugé jusque-là sur son avenir, vous aurez gagné du temps. Les hommes sortis avec honneur de cette École sont les bienvenus partout. Elle a fourni des administrateurs, des diplomates, des savants, des ingénieurs, des généraux, des marins, des magistrats, des manufacturiers et des banquiers. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à voir un jeune homme riche ou de bonne maison travaillant dans le but d'y être admis. Si Gabriel s'y décidait, je vous demanderais... me l'accorderez-vous! Dites oui! — Que voulez-vous? — Être son répétiteur, dit-il en tremblant.

Marguerite regarda M. de Solis, lui prit la main et lui dit : — Oui. Elle fit une pause et ajouta d'une voix émue : — Combien j'apprécie la délicatesse qui vous fait offrir précisément ce que je puis accepter de vous. Dans ce que vous venez de dire, je vois que vous avez bien pensé à nous. Je vous remercie.

Quoique ces paroles fussent dites simplement, Emmanuel détourna

la tête pour ne pas laisser voir les larmes que le plaisir d'être agréable à Marguerite lui fit venir aux yeux.

— Je vous les amènerai tous les deux, dit-il, quand il eut repris un peu de calme, c'est demain jour de congé.

Il se leva, salua Marguerite, qui le suivit, et, quand il fut dans la cour, il la vit encore à la porte de la salle à manger, d'où elle lui adressa un signe amical. Après le dîner, le notaire vint faire une visite à M. Claës et s'assit dans le jardin, entre son cousin et Marguerite, précisément sur le banc où s'était mis Emmanuel. — Mon cher cousin, dit-il, je suis venu ce soir pour vous parler affaire. Quarante-trois jours se sont écoulés depuis le décès de votre femme. — Je ne les ai pas comptés, dit Balthazar en essuyant une larme que lui arracha le mot légal de *décès*. — Oh! monsieur, dit Marguerite en regardant le notaire, comment pouvez-vous... — Mais, ma cousine, nous sommes forcés, nous autres, de compter des délais qui sont fixés par la loi. Il s'agit précisément de vous et de vos cohéritiers. M. Claës n'a que des enfants mineurs, il est tenu de faire un inventaire dans les quarante-cinq jours qui suivent le décès de sa femme, afin de constater les valeurs de la communauté. Ne faut-il pas savoir si elle est bonne ou mauvaise, pour l'accepter ou pour s'en tenir aux droits purs et simples des mineurs? Marguerite se leva. — Restez, ma cousine, dit Pierquin, ces affaires vous concernent, vous et votre père. Vous savez combien je prends part à vos chagrins; mais il faut vous occuper aujourd'hui même de ces détails, sans quoi vous pourriez, les uns et les autres, vous en trouver fort mal! Je fais en ce moment mon devoir comme notaire de la famille. — Il a raison, dit Claës. — Le délai expire dans deux jours, reprit le notaire, je dois donc procéder, dès demain, à l'ouverture de l'inventaire, quand ce ne serait que pour retarder le payement des droits de succession que le fisc va venir vous demander; le fisc n'a pas de cœur, il ne s'inquiète pas des sentiments, il met sa griffe sur nous en tout temps. Donc, tous les jours, depuis dix heures jusqu'à quatre heures, mon clerc et moi, nous viendrons avec l'huissier-priseur, monsieur Raparlier. Quand nous aurons achevé en ville, nous irons à la campagne. Quant à la forêt de Waignies, nous allons en causer. Cela posé, passons à un autre point. Nous avons un conseil de famille à convoquer, pour nommer un subrogé-tuteur. M. Conyncks de Bruges est aujourd'hui votre plus proche parent; mais le voilà devenu Belge! Vous devriez, mon cousin, lui écrire à ce sujet, vous sauriez si le bonhomme a envie de se fixer en France, où il possède de belles propriétés, et vous pourriez le décider ainsi à venir lui et sa fille habiter la Flandre française. S'il refuse, je verrai à composer le conseil, d'après les degrés de parenté. — A quoi sert un inventaire? demanda Marguerite. — A constater les droits, les valeurs, l'actif et le passif. Quand tout est bien établi, le conseil de famille prend, dans l'intérêt des mineurs, les déterminations qu'il juge...—Pierquin, dit Claës, qui se leva du banc, procédez aux actes que vous croirez nécessaires à la conservation des droits de mes enfants, mais évitez-nous le chagrin de voir vendre ce qui appartenait à ma chère... Il n'acheva pas, il avait dit ces mots d'un air si noble et d'un ton si pénétré, que Marguerite prit la main de son père et la baisa. — A demain, dit Pierquin. — Venez déjeuner, dit Balthazar. Puis Claës parut rassembler ses souvenirs et s'écria : — Mais d'après mon contrat de mariage, qui a été fait sous la coutume de Hainault, j'avais dispensé ma femme de l'inventaire afin qu'on ne la tourmentât point, je n'y suis probablement pas tenu non plus... — Ah! quel bonheur! dit Marguerite, il nous aurait causé tant de peine! — Eh bien! nous examinerons votre contrat demain, répondit le notaire un peu confus. — Vous ne le connaissiez donc pas? lui dit Marguerite.

Cette observation interrompit l'entretien. Le notaire se trouva trop embarrassé de continuer après l'observation de sa cousine.

— Le diable s'en mêle! se dit-il dans la cour. Cet homme si distrait retrouve la mémoire juste au moment où il le faut pour empêcher de prendre des précautions contre lui. Ses enfants seront dépouillés! c'est aussi sûr que deux et deux font quatre. Parlez donc affaires à des filles de dix-neuf ans qui font du sentiment! Je me suis creusé la tête pour sauver le bien de ces enfants-là, en procédant régulièrement et en m'entendant avec le bonhomme Conyncks. Et voilà! Je me perds dans l'esprit de Marguerite, qui va demander à son père pourquoi je voulais procéder à un inventaire qu'elle croit inutile. Et M. Claës lui dira que les notaires ont la manie de faire des actes, que nous sommes notaires avant d'être parents, cousins ou amis, enfin des bêtises...

Il ferma la porte avec violence en pestant contre les clients qui se ruinaient par sensibilité. Balthazar avait raison. L'inventaire n'eut pas lieu. Rien ne fut donc fixé sur la situation dans laquelle se trouvait le père vis-à-vis de ses enfants. Plusieurs mois s'écoulèrent sans que la situation de la maison Claës changeât. Gabriel, habilement conduit par M. de Solis, qui s'était fait son précepteur, travaillait avec application, apprenait les langues étrangères, et se disposait à passer l'examen nécessaire pour entrer à l'École polytechnique. Félicie et Marguerite avaient vécu dans une retraite absolue, en allant, néanmoins, par économie, habiter pendant la belle saison la maison de campagne de leur père. M. Claës s'occupa de ses affaires, paya ses dettes en empruntant une somme considérable sur ses biens et visita la forêt de Waignies. Au milieu de l'année 1817, son chagrin, lentement apaisé, le laissa seul et sans défense contre la monotonie de la vie qu'il menait et qui lui pesa. Il lutta d'abord courageusement contre la science, qui se réveillait insensiblement, et se défendit à lui-même de penser à la chimie. Puis il pensa. Mais il ne voulut pas s'en occuper activement, il ne s'en occupa que théoriquement. Cette constante étude fit surgir sa passion, qui devint ergoteuse. Il discuta s'il s'était engagé à ne pas continuer ses recherches et se souvint que sa femme n'avait pas voulu de son serment. Quoiqu'il se fût promis à lui-même de ne plus poursuivre la solution de son problème, ne pouvait-il changer de détermination du moment où il entrevoyait un succès. Il avait déjà cinquante-neuf ans. A cet âge, l'idée qui le dominait contracta l'âpre fixité par laquelle commencent les monomanies. Les circonstances conspirèrent encore contre sa loyauté chancelante. La paix dont jouissait l'Europe avait permis la circulation des découvertes et des idées scientifiques acquises pendant la guerre par les savants des différents pays entre lesquels il n'y avait point eu de relations depuis près de vingt ans. La science avait donc marché. Claës trouva que les progrès de la chimie s'étaient dirigés, à l'insu des chimistes, vers l'objet de ses recherches. Les gens adonnés à la haute science pensaient comme lui que la lumière, la chaleur, l'électricité, le galvanisme et le magnétisme étaient les différents effets d'une même cause, que la différence qui existait entre les corps jusque-là réputés simples devait être produite par les divers dosages d'un principe inconnu. La peur de voir trouver par un autre la réduction des métaux et le principe constituant de l'électricité, deux découvertes qui menaient à la solution de l'absolu chimique, augmenta ce que les habitants de Douai appelaient une folie, et porta ses désirs à un paroxysme que concevront les personnes passionnées pour les sciences, ou qui ont connu la tyrannie des idées. Aussi Balthazar fut-il bientôt emporté par une passion d'autant plus violente, qu'elle avait plus longtemps dormi. Marguerite, qui épiait les dispositions d'âme par lesquelles passait son père, ouvrit le parloir. En y demeurant, elle ranima les souvenirs douloureux que devait causer la mort de sa mère, et réussit en effet, en réveillant les regrets de son père, à retarder sa chute dans le gouffre où il devait néanmoins tomber. Elle voulut aller dans le monde et força Balthazar d'y prendre des distractions. Plusieurs partis considérables se présentèrent pour elle, et occupèrent Claës, quoique Marguerite déclarât qu'elle ne se marierait pas avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année. Malgré les efforts de sa fille, malgré de violents combats, au commencement de l'hiver, Balthazar reprit secrètement ses travaux. Il était difficile de cacher de telles occupations à des femmes curieuses. Un jour donc, Martha dit à Marguerite en l'habillant : — Mademoiselle, nous sommes perdues! Ce monstre de Mulquinier, qui est le diable déguisé, car je ne lui ai jamais vu faire le signe de la croix, est remonté dans le grenier. Voilà monsieur votre père embarqué pour l'enfer. Fasse le ciel qu'il ne vous tue pas comme il a tué cette pauvre chère madame. — Cela n'est pas possible! dit Marguerite. — Venez voir la preuve de leur trafic...

Mademoiselle Claës courut à la fenêtre et aperçut en effet une légère fumée qui sortait par le tuyau du laboratoire.

— J'ai vingt et un ans dans quelques mois, pensa-t-elle, je saurai m'opposer à la dissipation de notre fortune.

En se laissant aller à sa passion, Balthazar dut nécessairement avoir moins de respect pour les intérêts de ses enfants qu'il n'en avait eu pour sa femme. Les barrières étaient moins hautes, sa conscience était plus large, sa passion devenait plus forte. Aussi marcha-t-il dans sa carrière de gloire, de travail, d'espérance et de misère, avec la fureur d'un homme plein de conviction. Sûr du résultat, il se mit à travailler nuit et jour avec un emportement dont s'effrayèrent ses filles, qui ignoraient combien est peu nuisible le travail auquel un homme se plaît. Aussitôt que son père eut recommencé ses expériences, Marguerite retrancha les superfluités de la table, devint d'une parcimonie digne d'un avare, et fut admirablement secondée par Josette et par Martha. Claës ne s'aperçut pas de cette réforme, qui réduisait la vie au strict nécessaire. D'abord il ne déjeunait pas, puis il ne descendait de son laboratoire qu'au moment même du dîner, enfin il se couchait quelques heures après être resté dans le parloir entre ses deux filles, sans leur dire un mot. Quand il se retirait, elles lui souhaitaient le bonsoir, et il se laissait embrasser machinalement sur les deux joues. Une semblable conduite eût causé les plus grands malheurs domestiques si Marguerite n'avait été préparée à exercer l'autorité d'une mère, et prémunie par une passion secrète contre les malheurs d'une si grande liberté. Pierquin avait cessé de venir voir ses cousines, en jugeant que leur ruine allait être complète. Les propriétés rurales de Balthazar, qui rapportaient seize mille francs et valaient environ deux cent mille écus, étaient déjà grevées de trois cent mille francs d'hypothèques. Avant de se remettre à la chimie, Claës avait fait un emprunt considérable. Le revenu suffisait précisément au payement des intérêts; mais comme, avec l'imprévoyance naturelle aux hommes voués à une idée, il abandonnait ses fermages à Marguerite pour subvenir aux dépenses de la maison, le notaire avait calculé que trois ans suffiraient pour mettre le feu aux affaires, et

que les gens de justice dévoreraient ce que Balthazar n'aurait pas mangé. La froideur de Marguerite avait amené Pierquin à un état d'indifférence presque hostile. Pour se donner le droit de renoncer à la main de sa cousine, si elle devenait trop pauvre, il disait des Claës avec un air de compassion : — « Ces pauvres gens sont ruinés, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour les sauver ; mais que voulez-vous! mademoiselle Claës s'est refusée à toutes les combinaisons légales qui devaient les préserver de la misère. »

Nommé proviseur du collége de Douai, par la protection de son oncle, Emmanuel, que son mérite transcendant avait fait digne de ce poste, venait voir tous les jours pendant la soirée les deux jeunes filles, qui appelaient près d'elles la duègne aussitôt que leur père se couchait. Le coup de marteau doucement frappé par le jeune de Solis ne tardait jamais. Depuis trois mois, encouragé par la gracieuse et muette reconnaissance avec laquelle Marguerite acceptait ses soins, il était devenu lui-même. Les rayonnements de son âme pure comme un diamant brillèrent sans nuages, et Marguerite put en apprécier la force, la durée, en voyant combien la source en était inépuisable. Elle admirait une à une s'épanouir les fleurs, après en avoir respiré par avance les parfums. Chaque jour, Emmanuel réalisait une des espérances de Marguerite, et faisait luire dans les régions enchantées de l'amour de nouvelles lumières qui chassaient les nuages, rassérénaient leur ciel, et coloraient les fécondes richesses ensevelies jusque-là dans l'ombre. Plus à son aise, Emmanuel put déployer les séductions de son cœur jusqu'alors discrètement cachées : cette expansive gaieté du jeune âge, cette simplicité que donne une vie remplie par l'étude, et les trésors d'un esprit délicat que le monde n'avait pas adultéré, toutes les innocentes joyeusetés qui vont si bien à la jeunesse aimante. Son âme et celle de Marguerite s'entendirent mieux, ils allèrent ensemble au fond de leurs cœurs et y trouvèrent les mêmes pensées : perles d'un même éclat, suaves et fraîches harmonies semblables à celles qui sont sous la mer, et qui, dit-on, fascinent les plongeurs ! Ils se firent connaître l'un à l'autre par ces échanges de propos, par cette alternative curiosité, qui, chez tous deux, prenait les formes les plus délicieuses du sentiment. Ce fut sans fausse honte, mais non sans de mutuelles coquetteries. Les deux heures qu'Emmanuel venait passer, tous les soirs, entre ces deux jeunes filles et Martha, faisaient accepter à Marguerite la vie d'angoisses et de résignation dans laquelle elle était entrée. Cet amour naïvement progressif fut son soutien. Emmanuel portait dans ses témoignages d'affection cette grâce naturelle qui séduit tant, cet esprit doux et fin qui nuance l'uniformité du sentiment, comme les facettes relèvent la monotonie d'une pierre précieuse, en en faisant jouer tous les feux ; admirables façons dont le secret appartient aux cœurs aimants, et qui rendent les femmes fidèles à la main artiste sous laquelle les formes renaissent toujours neuves, à la voix qui ne répète jamais une phrase sans la rafraîchir par de nouvelles modulations. L'amour n'est pas seulement un sentiment, il est un art aussi. Quelque mot simple, une précaution, un rien, révèlent à une femme le grand et sublime artiste qui peut toucher son cœur sans le flétrir. Plus allait Emmanuel, plus charmantes étaient les expressions de son amour.

— J'ai devancé Pierquin, lui dit-il un soir, il vient vous annoncer une mauvaise nouvelle, je préfère vous l'apprendre moi-même. Votre père a vendu votre forêt à des spéculateurs qui l'ont revendue par parties ; les arbres sont déjà coupés, tous les madriers sont enlevés. M. Claës a reçu trois cent mille francs comptant dont il s'est servi pour payer ses dettes à Paris ; et, pour les éteindre entièrement, il a même été obligé de faire une délégation de cent mille francs sur les cent mille écus qui restent à payer par les acquéreurs.

Pierquin entra.

— Eh bien! ma chère cousine, dit-il, vous voilà ruinés, je vous l'avais prédit ; mais vous n'avez pas voulu m'écouter. Votre père a bon appétit. Il a, de la première bouchée, avalé vos bois. Votre subrogé-tuteur, M. Conyncks, est à Amsterdam, où il achève de liquider sa fortune, et Claës a saisi ce moment-là pour faire son coup. Ce n'est pas bien. Je viens d'écrire au bonhomme Conyncks ; mais, quand il arrivera, tout sera fricassé. Vous serez obligés de poursuivre votre père, le procès ne sera pas long, mais ce sera un procès déshonorant que M. Conyncks ne peut se dispenser d'intenter, la loi l'exige. Voilà le fruit de votre entêtement. Reconnaissez-vous maintenant combien j'étais prudent, combien j'étais dévoué à vos intérêts? — Je vous apporte une bonne nouvelle, mademoiselle, dit le jeune de Solis de sa voix douce, Gabriel est reçu à l'École polytechnique. Les difficultés qui s'étaient élevées pour son admission sont aplanies.

Marguerite remercia son ami par un sourire, et dit : — Mes économies auront une destination! Martha, nous nous occuperons dès demain du trousseau de Gabriel. Ma pauvre Félicie, nous allons bien travailler, dit-elle en baisant sa sœur au front. — Demain, vous l'aurez ici pour dix jours, il doit être à Paris le 15 novembre. — Mon cousin Gabriel prend un bon parti, dit le notaire en toisant le proviseur, il aura besoin de se faire une fortune. Mais, ma chère cousine, il s'agit de sauver l'honneur de la famille ; voudrez-vous cette fois m'écouter ? — Non, dit-elle, s'il s'agit encore de mariage. — Mais qu'allez vous faire ? — Moi, mon cousin? rien. — Cependant vous êtes majeure. — Dans quelques jours. Avez-vous, dit Marguerite, un parti à me proposer qui puisse concilier nos intérêts et ce que nous devons à notre père, à l'honneur de la famille?

Cousine, nous ne pouvons rien sans votre oncle. Cela posé, je reviendrai quand il sera de retour. — Adieu, monsieur, dit Marguerite. — Plus elle devient pauvre, plus elle fait la bégueule, pensa le notaire. Adieu, mademoiselle, reprit Pierquin à haute voix. Monsieur le proviseur, je vous salue parfaitement. Et il s'en alla, sans faire attention ni à Félicie ni à Martha. — Depuis deux jours, j'étudie le Code, et j'ai consulté un vieil avocat, ami de mon oncle, dit Emmanuel d'une voix tremblante. Je partirai, si vous m'y autorisez, demain, pour Amsterdam. Écoutez, chère Marguerite...

Il disait ce mot pour la première fois, elle l'en remercia par un regard mouillé, par un sourire et une inclination de tête. Il s'arrêta, montra Félicie et Martha.

— Parlez devant ma sœur, dit Marguerite. Elle n'a pas besoin de cette discussion pour se résigner à notre vie de privations et de travail, elle est si douce et si courageuse! Mais elle doit connaître combien le courage nous est nécessaire.

Les deux sœurs se prirent la main, et s'embrassèrent comme pour se donner un nouveau gage de leur union devant le malheur.

— Laissez-nous, Martha. — Chère Marguerite, reprit Emmanuel en laissant percer dans l'inflexion de sa voix le bonheur qu'il éprouvait à conquérir les menus droits de l'affection, je me suis procuré les noms et la demeure des acquéreurs qui doivent les deux cent mille francs restant sur le prix des bois abattus. Demain, si vous y consentez, un avoué agissant au nom de M. Conyncks, qui ne le désavouera pas, mettra opposition entre leurs mains. Dans six jours, votre grand-oncle sera de retour, il convoquera un conseil de famille, et fera émanciper Gabriel, qui a dix-huit ans. Étant, vous et votre frère, autorisés à exercer vos droits, vous demanderez votre part dans le prix des bois, M. Claës ne pourra pas vous refuser les deux cent mille francs arrêtés par l'opposition ; quant aux cent mille autres qui vous seront encore dus, vous obtiendrez une obligation hypothécaire qui reposera sur la maison que vous habitez. M. Conyncks réclamera des garanties pour les trois cent mille francs qui reviennent à mademoiselle Félicie et à Jean. Dans cette situation, votre père sera forcé de laisser hypothéquer ses biens de la plaine d'Orchies, déjà grevés de cent mille écus. La loi donne une priorité rétroactive aux inscriptions prises dans l'intérêt des mineurs ; tout sera donc sauvé. M. Claës aura désormais les mains liées, vos terres sont inaliénables ; il ne pourra plus rien emprunter sur les siennes, qui répondront de sommes supérieures à leur prix, les affaires se seront faites en famille, sans scandale, sans procès. Votre père sera forcé d'aller prudemment dans ses recherches, si même il ne les cesse tout à fait. — Oui, dit Marguerite, mais où seront nos revenus? Les cent mille francs hypothéqués sur cette maison ne nous rapporteront rien, puisque nous y demeurons. Le produit des biens que possède mon père dans la plaine d'Orchies payera les intérêts des trois cent mille francs dus à des étrangers ; avec quoi vivrons-nous? — D'abord, dit Emmanuel, en plaçant les cinquante mille francs qui resteront à Gabriel sur sa part, dans les fonds publics, vous en aurez, d'après le taux actuel, plus de quatre mille livres de rente, qui suffiront à sa pension et à son entretien à Paris. Gabriel ne peut disposer ni de la somme inscrite sur la maison de son père, ni du fonds de ses rentes ; ainsi vous ne craindrez pas qu'il en dissipe un denier, et vous aurez une charge de moins. Puis, ne vous restera-t-il pas cent cinquante mille francs à vous? — Mon père me les demandera, dit-elle avec effroi, et je ne saurai pas les lui refuser. — Eh bien! chère Marguerite, vous pouvez les sauver encore, en vous en dépouillant. Placez-les sur le Grand-Livre, au nom de votre frère. Cette somme vous donnera douze ou treize mille livres de rente qui vous feront vivre. Les mineurs émancipés ne pouvant rien aliéner sans l'avis d'un conseil de famille, vous gagnerez ainsi trois ans de tranquillité. A cette époque, votre père aura trouvé son problème ou vraisemblablement y renoncera ; Gabriel, devenu majeur, vous restituera les fonds pour établir les comptes entre vous quatre.

Marguerite se fit expliquer de nouveau des dispositions de loi qu'elle ne pouvait comprendre tout d'abord. Ce fut certes une scène neuve que celle des deux amants étudiant le Code dont s'était muni Emmanuel pour apprendre à sa maîtresse les lois qui régissaient les biens des mineurs ; elle en eut bientôt saisi l'esprit, grâce à la pénétration naturelle aux femmes, et que l'amour aiguisait encore.

Le lendemain, Gabriel revint à la maison paternelle. Quand M. de Solis le rendit à Balthazar, en lui annonçant l'admission à l'École polytechnique, le père remercia le proviseur par un geste de main, et dit : — J'en suis bien aise, Gabriel sera donc un savant. — Oh ! mon frère, dit Marguerite en voyant Balthazar remonter à son laboratoire, travaille bien, ne dépense pas d'argent! fais tout ce qu'il faudra faire ; mais sois économe. Les jours où tu sortiras dans Paris, va chez nos amis, chez nos parents, pour ne contracter aucun des goûts qui ruinent les jeunes gens. Ta pension monte à près de mille écus, il te restera mille francs pour tes menus plaisirs, ce doit être

assez. — Je réponds de lui, dit Emmanuel de Solis en frappant sur l'épaule de son élève.

Un mois après, M. de Conyncks avait, de concert avec Marguerite, obtenu de Claës toutes les garanties désirables. Les plans si sagement conçus par Emmanuel de Solis furent entièrement approuvés et exécutés. En présence de la loi, devant son cousin dont la probité farouche transigeait difficilement sur les questions d'honneur, Balthazar, honteux de la vente qu'il avait consentie dans un moment où il était harcelé par ses créanciers, se soumit à tout ce qu'on exigea de lui. Satisfait de pouvoir réparer le dommage qu'il avait presque involontairement fait à ses enfants, il signa les actes avec la préoccupation d'un savant. Il était devenu complétement imprévoyant à la manière des nègres, qui, le matin, vendent leur femme pour une goutte d'eau-de-vie, et la pleurent le soir. Il ne jetait même pas les yeux sur son avenir le plus proche, il ne se demandait pas quelles seraient ses ressources, quand il aurait fondu son dernier écu; il poursuivait ses travaux, continuait ses achats, sans savoir qu'il n'était plus que le possesseur titulaire de sa maison, de ses propriétés, et qu'il lui serait impossible, grâce à la sévérité des lois, de se procurer un sou sur les biens desquels il était en quelque sorte le gardien judiciaire. L'année 1818 expira sans aucun événement malheureux. Les deux jeunes filles payèrent les frais nécessités par l'éducation de Jean, et satisfirent à toutes les dépenses de leur maison, avec les dix-huit mille francs de rente, placés sous le nom de Gabriel, dont les semestres leur furent envoyés exactement par leur frère. M. de Solis perdit son oncle dans le mois de décembre de cette année. Un matin, Marguerite apprit par Martha que son père avait vendu sa collection de tulipes, le mobilier de la maison de devant, et toute l'argenterie. Elle fut obligée de racheter les couverts nécessaires au service de la table, et les fit marquer à son chiffre. Jusqu'à ce jour elle avait gardé le silence sur les déprédations de Balthazar; mais le soir, après le dîner, elle pria Félicie de la laisser seule avec son père, et quand il fut assis, suivant son habitude, au coin de la cheminée du parloir, Marguerite lui dit : — Mon cher père, vous êtes le maître de tout vendre ici, même vos enfants. Ici, nous vous obéirons tous sans murmure; mais je suis forcée de vous faire observer que nous sommes sans argent, que nous avons à peine de quoi vivre cette année, et que nous serons obligées, Félicie et moi, de travailler nuit et jour pour payer la pension de Jean, avec le prix de la robe de dentelle que nous avons entreprise. Je vous en conjure, mon bon père, discontinuez vos travaux. — Tu as raison, mon enfant, dans six semaines tout sera fini! J'aurai trouvé l'absolu, ou l'absolu sera introuvable. Vous serez tous riches à millions... — Laissez-nous pour le moment un morceau de pain, répondit Marguerite. — Il n'y a pas de pain ici! dit Claës d'un air effrayé, pas de pain chez un Claës! Et tous nos biens? — Vous avez rasé la forêt de Waignies. Le sol n'en est pas encore libre, et ne peut rien produire. Quant à vos fermes d'Orchies, les revenus ne suffisent point à payer les intérêts des sommes que vous avez empruntées. — Avec quoi vivons-nous donc? demanda-t-il.

Marguerite lui montra son aiguille, et ajouta : — Les rentes de Gabriel nous aident, mais elles sont insuffisantes. Je joindrais les deux bouts de l'année si vous ne m'accabliez de factures auxquelles je ne m'attends pas, vous ne me dites rien de vos achats en ville. Quand je crois avoir assez pour mon trimestre, et que mes petites dispositions sont faites, il m'arrive un mémoire de soude, de potasse, de zinc, de soufre, que sais-je? — Ma chère enfant, encore six semaines de patience; après, je me conduirai sagement. Et tu verras des merveilles, ma petite Marguerite. — Il est bien temps que vous pensiez à vos affaires. Vous avez tout vendu : tableaux, tulipes, argenterie, il ne nous reste plus rien; au moins, ne contractez pas de nouvelles dettes. — Je n'en veux plus faire, dit le vieillard. — Plus! s'écria-t-elle. Vous en avez donc? — Rien, des misères, répondit-il en baissant les yeux et rougissant.

Marguerite se trouva pour la première fois humilié par l'abaissement de son père, et en souffrit tant qu'elle n'osa l'interroger. Un mois après cette scène, un banquier de la ville vint pour toucher une lettre de change de dix mille francs, souscrite par Claës. Marguerite ayant prié le banquier d'attendre pendant la journée en témoignant le regret de n'avoir pas été prévenue de ce payement, celui-ci l'avertit que la maison Protez et Chiffreville en avait neuf autres de même somme, échéant de mois en mois.

— Tout est dit! s'écria Marguerite, l'heure est venue!

Elle envoya chercher son père et se promena tout agitée à grands pas, dans le parloir, en se parlant à elle-même : — Trouver cent mille francs, dit-elle, ou voir notre père en prison! Que faire?

Balthazar ne descendit pas. Lassée de l'attendre, Marguerite monta au laboratoire. En entrant, elle vit son père au milieu d'une pièce immense, fortement éclairée, garnie de machines et de verreries poudreuses; çà et là, des livres, des tables encombrées de produits étiquetés, numérotés. Partout le désordre qu'entraîne la préoccupation du savant y froissait les habitudes flamandes. Cet ensemble de matras, de cornues, de métaux, de cristallisations fantasquement colorées, d'échantillons accrochés aux murs, ou jetés sur des fourneaux, était dominé par la figure de Balthazar Claës, qui, sans habit, les bras nus comme ceux d'un ouvrier, montrait sa poitrine couverte de poils blanchis comme ses cheveux. Ses yeux horriblement fixes ne quittèrent pas une machine pneumatique. Le récipient de cette machine était coiffé d'une lentille formée par de doubles verres convexes dont l'intérieur était plein d'alcool et qui réunissait les rayons du soleil entrant alors par l'un des compartiments de la rose du grenier. Le récipient, dont le plateau était isolé, communiquait avec les fils d'une immense pile de Volta. Lemulquinier occupé à faire mouvoir le plateau de cette machine montée sur un axe mobile, afin de toujours maintenir la lentille dans une direction perpendiculaire aux rayons du soleil, se leva, la face noire de poussière, et dit : — Ah! mademoiselle, n'approchez pas!

L'aspect de son père, qui, presque agenouillé devant sa machine, recevait d'aplomb la lumière du soleil, et dont les cheveux épars ressemblaient à des fils d'argent, son crâne bossué, son visage contracté par une attente affreuse, la singularité des objets qui l'entouraient, l'obscurité dans laquelle se trouvaient les parties de ce vaste grenier d'où s'élançaient des machines bizarres, tout contribuait à frapper Marguerite, qui se dit avec terreur : Mon père est fou! Elle s'approcha de lui pour lui dire à l'oreille : — Renvoyez Lemulquinier. — Non, non, mon enfant, j'ai besoin de lui, j'attends l'effet d'une belle expérience à laquelle les autres n'ont pas songé. Voici trois jours que nous guettons un rayon de soleil. J'ai les moyens de soumettre les métaux, dans un vide parfait, aux feux solaires concentrés et à des courants électriques. Vois-tu, dans un moment, l'action la plus énergique dont puisse disposer un chimiste va éclater, et moi seul... — Eh! mon père, au lieu de vaporiser les métaux, vous devriez bien les réserver pour payer vos lettres de change... — Attends, attends! — M. Mersktus est venu, mon père, il lui faut dix mille francs à quatre heures. — Oui, oui, tout à l'heure. J'avais signé ces petits effets pour ce mois-ci, c'est vrai. Je croyais que j'aurais trouvé l'absolu. Mon Dieu, si j'avais le soleil de juillet, mon expérience serait faite!

Il se prit par les cheveux, s'assit sur un mauvais fauteuil de canne, et quelques larmes roulèrent dans ses yeux,

— Monsieur a raison. Tout ça, c'est la faute de ce gredin de soleil qui est trop faible, le lâche, le paresseux!

Le maître et le valet ne faisaient plus attention à Marguerite.

— Laissez-nous, Mulquinier, dit-elle. — Ah! je tiens une nouvelle expérience! s'écria Claës. — Mon père, oubliez vos expériences, lui dit sa fille quand ils furent seuls, vous avez cent mille francs à payer, et nous ne possédons pas un liard. Quittez votre laboratoire, il s'agit aujourd'hui de votre honneur. Que deviendrez-vous, quand vous serez en prison, souillerez-vous vos cheveux blancs et le nom Claës par l'infamie d'une banqueroute? Je m'y opposerai. J'aurai la force de combattre votre folie, il serait affreux de vous voir sans pain dans vos derniers jours. Ouvrez les yeux sur votre position, ayez donc enfin de la raison! — Folie! cria Balthazar, qui se dressa sur ses jambes, fixa ses yeux lumineux sur sa fille, se croisa les bras sur la poitrine, et répéta le mot de folie si majestueusement, que Marguerite trembla. Ah! ta mère ne m'aurait pas dit ce mot! reprit-il, elle n'ignorait pas l'importance de mes recherches, elle avait appris une science pour me comprendre, elle savait que je travaille pour l'humanité, qu'il n'y a rien de personnel ni de sordide en moi. Le sentiment de la femme qui aime est, je le vois, au-dessus de l'affection filiale. Oui, l'amour est le plus beau de tous les sentiments! Avoir de la raison? reprit-il en se frappant la poitrine, en manqué-je? ne suis-je pas moi? Nous sommes pauvres, ma fille, eh bien! je le veux ainsi. Je suis votre père, obéissez-moi. Je vous ferai riche quand il me plaira. Votre fortune, mais c'est une misère. Quand j'aurai trouvé un dissolvant du carbone, j'emplirai votre parloir de diamants, et c'est une niaiserie en comparaison de ce que je cherche. Vous pouvez bien attendre, quand je me consume en efforts gigantesques. — Mon père, je n'ai pas le droit de vous demander compte des quatre millions que vous avez engloutis dans ce grenier sans résultat. Je ne vous parlerai pas de ma mère, que vous avez tuée. Si j'avais un mari, je l'aimerais, sans doute, autant que vous aimait ma mère, et je serais prête à tout lui sacrifier, comme elle vous sacrifiait tout. J'ai suivi ses ordres en me donnant à vous tout entière, je vous l'ai prouvé en ne me mariant point afin de ne pas vous obliger à me rendre votre compte de tutelle. Laissons le passé, pensons au présent. Je viens ici représenter la nécessité que vous avez créée vous-même. Il faut de l'argent pour vos lettres de change, entendez-vous? il n'y a rien à saisir ici que le portrait de notre aïeul Van-Claës. Je viens donc au nom de ma mère, qui s'est trouvée trop faible pour défendre ses enfants contre leur père et qui m'a ordonné de vous résister, je viens au nom de mes frères et de ma sœur, je viens, mon père, au nom de tous les Claës, vous commander de laisser vos expériences, de vous faire une fortune à vous avant de les poursuivre. Si vous vous armez de votre paternité, qui ne se fait sentir que pour nous tuer, j'ai pour moi vos ancêtres et l'honneur qui parlent plus haut que la chimie. Les familles passent avant la science. J'ai trop été votre fille! — Et tu veux être alors mon bourreau, dit-il d'une voix affaiblie.

Marguerite se sauva pour ne pas abdiquer le rôle qu'elle venait de

prendre, elle crut avoir entendu la voix de sa mère quand elle lui avait dit : *Ne contrarie pas trop ton père, aime-le bien!*

— Mademoiselle fait là-haut de la belle ouvrage! dit Lemulquinier en descendant à la cuisine pour déjeuner. Nous allions mettre la main sur le secret, nous n'avions plus besoin que d'un brin de soleil de juillet, car monsieur, ah! quel homme! il est quasiment dans les choses du bon Dieu! Il ne s'en faut pas de ça, dit-il à Josette en faisant claquer l'ongle de son pouce droit sous la dent populairement nommée la palette, que nous ne sachions le principe de tout. *Patatras!* elle s'en vient crier pour des bêtises de lettres de change. — Eh! bien, payez-les de vos gages, dit Martha, ces lettres d'échange! — Il n'y a point de beurre à mettre sur mon pain? dit Lemulquinier à Josette. — Et de l'argent pour en acheter? répondit aigrement la cuisinière. Comment, vieux monstre, si vous faites de l'or dans votre cuisine de démon, pourquoi ne vous faites-vous pas un peu de beurre? ce ne serait pas si difficile, et vous en vendriez au marché de quoi faire aller la marmite. Nous mangeons du pain sec, nous autres! Ces deux demoiselles se contentent de pain et de noix, vous seriez donc mieux nourri que les maîtres? Mademoiselle ne veut dépenser que cent francs par mois pour toute la maison. Nous ne faisons plus qu'un dîner. Si vous voulez des douceurs, vous avez vos fourneaux là-haut où vous fricassez des perles qu'on ne parle que de ça au marché. Faites-vous-y des poulets rotis.

Lemulquinier prit son pain et sortit.

— Il va acheter quelque chose de son argent, dit Martha, tant mieux, ce sera autant d'économisé. Est-il avare, ce Chinois-là! — Fallait le prendre par la famine, dit Josette. Voilà huit jours qu'il n'a rien frotté *nune part*, je fais son ouvrage, il est toujours là-haut; il peut bien me payer de ça, en nous régalant de quelques harengs, qu'il en apporte, je m'en vais joliment les lui prendre! — Ah! dit Martha, j'entends mademoiselle Marguerite qui pleure. Son vieux sorcier de père avalera la maison sans dire une parole chrétienne, le sorcier! Dans mon pays, on l'aurait déjà brûlé vif; mais ici l'on n'a pas plus de religion que chez les Maures d'Afrique.

Mademoiselle Claës étouffait mal ses sanglots en traversant la galerie. Elle gagna sa chambre, chercha la lettre de sa mère, et lut ce qui suit :

Mon enfant, si Dieu le permet, mon esprit sera dans ton cœur « quand tu liras ces lignes, les dernières que j'aurai tracées! elles sont « pleines d'amour pour mes chers petits, qui restent abandonnés à « un démon auquel je n'ai pas su résister. Il aura donc absorbé votre « pain comme il a dévoré ma vie et même mon amour. Tu savais, ma « bien-aimée, si j'aimais ton père! je vais expirer l'aimant moins, « puisque je prends contre lui des précautions que je n'aurais pas « avouées de mon vivant. Oui, j'aurai gardé dans le fond de mon « cercueil une dernière ressource pour le jour où vous serez au plus « haut degré du malheur. S'il vous a réduits à l'indigence, ou s'il faut « sauver votre honneur, mon enfant, tu trouveras chez M. de Solis, « s'il vit encore, sinon chez son neveu, notre bon Emmanuel, cent « soixante-dix mille francs environ, qui vous aideront à vivre. Si rien « n'a pu dompter sa passion, si ses enfants ne sont pas une barrière « plus forte pour lui que ne l'a été mon bonheur, et ne l'arrêtent pas « dans sa marche criminelle, quittez votre père, vivez au moins! Je « ne pouvais l'abandonner, je me devais à lui. Toi, Marguerite, sauve « la famille! Je t'absous de tout ce que tu feras pour défendre Ga- « briel, Jean et Félicie. Prends courage, sois l'ange tutélaire des « Claës. Sois ferme, je n'ose dire sois sans pitié; mais pour pouvoir « réparer les malheurs déjà faits, il faut conserver quelque fortune, « et tu dois te considérer comme étant au lendemain de la misère, « rien n'arrêtera la fureur de la passion qui m'a tout ravi. Ainsi, ma « fille, ce sera être pleine de cœur que d'oublier ton cœur; ta dissi- « mulation, s'il fallait mentir à ton père, serait glorieuse; tes actions, « quelque blâmables qu'elles puissent paraître, seraient toutes héroï- « ques faites dans le but de protéger la famille. Le vertueux M. de So- « lis me l'a dit, et jamais conscience ne fut ni plus pure ni plus clair- « voyante que la sienne. Je n'aurais pas eu la force de te dire ces « paroles, même en mourant. Cependant sois toujours respectueuse et bonne dans cette horrbile lutte. Résiste en adorant, refuse avec douceur. J'aurai donc eu des larmes inconnues et des douleurs qui « n'éclateront qu'après ma mort. Embrasse, en mon nom, mes chers « enfants, au moment où tu deviendras ainsi leur protection. Que « Dieu et les saints soient avec toi.

« JOSÉPHINE. »

A cette lettre était jointe une reconnaissance de MM. de Solis oncle et neveu, qui s'engageaient à remettre le dépôt fait entre leurs mains par madame Claës à celui de ses enfants qui leur représenterait cet écrit.

— Martha, cria Marguerite à la duègne, qui monta promptement, allez chez M. Emmanuel et priez-le de passer chez moi. Noble et discrète créature! il ne m'a jamais rien dit, à moi, pensa-t-elle, à moi dont les ennuis et les chagrins sont devenus les siens.

Emmanuel vint avant que Martha ne fût de retour.

— Vous avez eu des secrets pour moi? dit-elle en lui montrant l'écrit.

Emmanuel baissa la tête.

— Marguerite, vous êtes donc bien malheureuse? reprit-il en laissant rouler quelques pleurs dans ses yeux. — Oh! oui. Soyez mon appui, vous que ma mère a nommé là *notre bon Emmanuel*, dit-elle en lui montrant la lettre et ne pouvant réprimer un mouvement de joie en voyant son choix approuvé par sa mère. — Mon sang et ma vie étaient à vous le lendemain du jour où je vous vis dans la galerie, répondit-il en pleurant de joie et de douleur; mais je ne savais pas, je n'osais pas espérer qu'un jour vous accepteriez mon sang. Si vous me connaissez bien, vous devez savoir que ma parole est sacrée. Pardonnez-moi cette parfaite obéissance aux volontés de votre mère, il ne m'appartenait pas d'en juger les intentions. — Vous nous avez sauvés, dit-elle en l'interrompant et lui prenant le bras pour descendre au parloir.

Après avoir appris l'origine de la somme que gardait Emmanuel, Marguerite lui confia la triste nécessité qui poignait la maison.

— Il faut aller payer les lettres de change, dit Emmanuel, si elles sont toutes chez Mersktus, vous gagnerez les intérêts. Je vous remettrai les soixante-dix mille francs qui vous resteront. Mon pauvre oncle m'a laissé une somme semblable en ducats, qu'il sera facile de transporter secrètement. — Oui, dit-elle, apportez-les à la nuit; quand mon père dormira, nous les cacherons à nous deux. S'il savait que j'ai de l'argent, peut-être me ferait-il violence. Oh! Emmanuel, se défier de son père! dit-elle en pleurant, et appuyant son front sur le cœur du jeune homme.

Ce gracieux et triste mouvement par lequel Marguerite cherchait une protection, fut la première expression de cet amour toujours enveloppé de mélancolie, toujours contenu dans une sphère de douleur; mais ce cœur trop plein devait déborder, et ce fut sous le poids d'une misère!

— Que faire? que devenir? Il ne voit rien, ne se soucie ni de nous ni de lui, car je ne sais pas comment il peut vivre dans ce grenier dont l'air est brûlant. — Que pouvez-vous attendre d'un homme qui à tout moment s'écrie comme Richard III : Mon royaume pour un cheval! dit Emmanuel. Il sera toujours impitoyable, et vous devez l'être autant que lui. Payez ses lettres de change, donnez-lui, si vous voulez, votre fortune; mais celle de votre sœur, celle de vos frères, n'est ni à vous ni à lui. — Donner ma fortune? dit-elle, en serrant la main d'Emmanuel et lui jetant un regard de feu, vous me le conseillez, vous! tandis que Pierquin faisait mille mensonges pour me la conserver. — Hélas! peut-être suis-je égoïste à ma manière, dit-il. Tantôt je vous voudrais sans fortune, il me semble que vous seriez plus près de moi; tantôt je vous voudrais riche, heureuse, et je trouve qu'il y a de la petitesse à se croire séparés par les pauvres grandeurs de la fortune. — Cher! ne parlons pas de nous... — Nous! répéta-t-il avec ivresse. Puis après une pause, il ajouta : — Le mal est grand, mais il n'est pas irréparable. — Il se réparera par nous seuls, la famille Claës n'a plus de chef. Pour en arriver à ne plus être ni père ni homme, n'avoir aucune notion du juste et de l'injuste, car lui, si grand, si généreux, si probe, il a dissipé malgré la loi le bien des enfants auxquels il doit servir de défenseur, dans quel abîme est-il donc tombé? Mon Dieu! que cherche-t-il donc? — Malheureusement, ma chère Marguerite, s'il a tort comme chef de famille, il a raison scientifiquement; et une vingtaine d'hommes en Europe l'admireront, là où tous les autres le taxeront de folie; mais vous pouvez sans scrupule lui refuser la fortune de ses enfants. Une découverte a toujours été un hasard. Si votre père doit rencontrer la solution de son problème, il la trouvera sans tant de frais, et peut-être au moment où il en désespérera! — Ma pauvre mère est heureuse, dit Marguerite, elle aurait souffert mille fois la mort avant de mourir, elle qui a péri à son premier choc contre la science. Mais ce combat n'a pas de fin... — Il y a une fin, reprit Emmanuel. Quand vous n'aurez plus rien, M. Claës ne trouvera plus de crédit, et s'arrêtera. — Qu'il s'arrête donc dès aujourd'hui! s'écria Marguerite, nous sommes sans ressources.

M. de Solis alla racheter les lettres de change et vint les remettre à Marguerite. Balthazar descendit quelques moments avant le dîner, contre son habitude. Pour la première fois, depuis deux ans, sa fille aperçut dans sa physionomie les signes d'une tristesse horrible à voir : il était redevenu père, la raison avait chassé la science; il regarda dans la cour, dans le jardin, et, quand il fut certain de se trouver seul avec sa fille, il vint à elle par un mouvement plein de mélancolie et de bonté.

— Mon enfant, dit-il en lui prenant la main et la lui serrant avec une onctueuse tendresse, pardonne à ton vieux père. Oui, Marguerite, j'ai eu tort. Toi seule as raison. Tant que je n'aurai pas *trouvé*, je suis un misérable! Je m'en irai d'ici. Je ne veux pas voir vendre Van-Claës, dit-il en montrant le portrait du martyr. Il est mort pour la liberté, je serai mort pour la science, lui vénéré, moi haï. — Haï, mon père? non, dit-elle en se jetant sur son sein, nous vous adorons tous. N'est-ce pas, Félicie? dit-elle à sa sœur, qui entrait en ce moment. — Qu'avez-vous, mon cher père? dit la jeune fille en lui prenant

la main. — Je vous ai ruinés. — Eh! dit Félicie, nos frères nous feront une fortune. Jean est toujours le premier dans sa classe. — Tenez, mon père, reprit Marguerite en amenant Balthazar par un mouvement plein de grâce et de câlinerie filiale devant la cheminée où elle prit quelques papiers qui étaient sous le cartel, voici vos lettres de change; mais n'en souscrivez plus, il n'y aurait plus rien pour les payer... — Tu as donc de l'argent? dit Balthazar à l'oreille de Marguerite, quand il fut revenu de sa surprise.

Ce mot suffoqua cette héroïque fille, tant il y avait de délire, de joie, d'espérance dans la figure de son père, qui regardait autour de lui, comme pour découvrir de l'or.

— Mon père, dit-elle avec un accent de douleur, j'ai ma fortune. — Donne-la moi, dit-il en laissant échapper un geste avide, je te rendrai tout au centuple. — Oui, je vous la donnerai, répondit Marguerite en contemplant Balthazar, qui ne comprit pas le sens que sa fille mettait à ce mot. — Ah! ma chère fille, dit-il, tu me sauveras la vie! J'ai imaginé une dernière expérience après laquelle il n'y a plus rien de possible. Si, cette fois, je ne le trouve pas, il faudra renoncer à chercher l'absolu. Donne-moi le bras, viens, mon enfant chérie, je voudrais te faire la femme la plus heureuse de la terre, tu me rends au bonheur, à la gloire; tu me procures le pouvoir de vous combler de trésors, je vous accablerai de joyaux, de richesses.

Il baisa sa fille au front, lui prit les mains, les serra, lui témoigna sa joie par des câlineries qui parurent presque serviles à Marguerite; pendant le dîner Balthazar ne voyait qu'elle, il la regardait avec l'empressement, avec l'attention, la vivacité qu'un amant déploie pour sa maîtresse : faisait-elle un mouvement, il cherchait à deviner sa pensée, son désir, et se levait pour la servir; il la rendait honteuse, il mettait à ses soins une sorte de jeunesse qui contrastait avec sa vieillesse anticipée. Mais à ces cajoleries Marguerite opposait le tableau de la détresse actuelle, soit par un mot de doute, soit par un regard qu'elle jetait sur les rayons vides des dressoirs de cette salle à manger.

— Va, lui dit-il, dans six mois, nous remplirons ça d'or et de merveilles. Tu seras comme une reine. Bah! la nature entière nous appartiendra, nous serons au-dessus de tout... et par toi... ma Marguerite. Margarita? reprit-il en souriant, ton nom est une prophétie. Margarita veut dire une perle. Sterne a dit cela quelque part. As-tu lu Sterne? veux-tu un Sterne? ça t'amusera. — La perle est, dit-on, le fruit d'une maladie, reprit-elle, et nous avons déjà bien souffert! — Ne sois pas triste, tu feras le bonheur de ceux que tu aimes, tu seras bien puissante, bien riche. — Mademoiselle a si bon cœur! dit Lemulquinier, dont la face en écumoire grimaça péniblement un sourire.

Pendant le reste de la soirée, Balthazar déploya pour ses deux filles toutes les grâces de son caractère et tout le charme de sa conversation. Séduisant comme le serpent, sa parole, ses regards épanchaient un fluide magnétique, et il prodigua cette puissance de génie, ce doux esprit qui fascinait Joséphine, et il mit pour ainsi dire ses filles dans son cœur. Quand Emmanuel de Solis vint, il trouva, pour la première fois depuis longtemps, le père et les enfants réunis. Malgré sa réserve, le jeune proviseur fut soumis au prestige de cette scène, car la conversation, les manières de Balthazar eurent un entraînement irrésistible. Quoique plongés dans les abîmes de la pensée, et incessamment occupés à observer le monde moral, les hommes de science aperçoivent néanmoins les plus petits détails dans la sphère où ils vivent. Plus intempestifs que distraits, ils ne sont jamais en harmonie avec ce qui les entoure, ils savent et oublient tout; ils préjugent l'avenir, prophétisent pour eux seuls, sont au fait d'un événement avant qu'il n'éclate, mais ils n'en ont rien dit. Si dans le silence des méditations ils ont fait usage de leur puissance pour reconnaître ce qui se passe autour d'eux, il leur suffit d'avoir deviné : le travail les emporte, et ils appliquent presque toujours à faux les connaissances qu'ils ont acquises sur les choses de la vie. Parfois, quand ils se réveillent de leur apathie sociale, ou quand ils tombent du monde moral dans le monde extérieur, ils y reviennent avec une riche mémoire, et n'y sont étrangers à rien. Ainsi Balthazar, qui joignait la perspicacité du cœur à la perspicacité du cerveau, savait tout le passé de sa fille, il connaissait ou avait deviné les moindres événements de l'amour mystérieux qui l'unissait à Emmanuel, il le leur prouva finement, et sanctionna leur affection en la partageant. C'était la plus douce flatterie que pût faire un père, et les deux amants ne surent pas y résister. Cette soirée fut délicieuse par le contraste qu'elle formait avec les chagrins qui assaillaient la vie de ces pauvres enfants. Quand, après les avoir pour ainsi dire remplis de sa lumière et baignés de tendresse, Balthazar se retira, Emmanuel de Solis, qui avait eu jusqu'alors une contenance gênée, se débarrassa de trois mille ducats en or qu'il tenait dans ses poches en craignant de les laisser apercevoir. Il les mit sur la travailleuse de Marguerite, qui les couvrit avec le linge qu'elle raccommodait, et alla chercher le reste de la somme. Quand il revint, Félicie était allée se coucher. Onze heures sonnaient. Martha, qui veillait pour déshabiller sa maîtresse, était occupée chez Félicie.

— Où cacher cela? dit Marguerite qui n'avait pas résisté au plaisir de manier quelques ducats, un enfantillage qui la perdit. — Je soulèverai cette colonne de marbre dont le socle est creux, dit Emmanuel. vous y glisserez les rouleaux, et le diable n'irait pas les y chercher.

Au moment où Marguerite faisait son avant-dernier voyage de la travailleuse à la colonne, elle jeta un cri perçant, laissa tomber les rouleaux dont les pièces brisèrent le papier et s'éparpillèrent sur le parquet : son père était à la porte du parloir, et montrait sa tête, dont l'expression d'avidité l'effraya.

— Que faites-vous donc là? dit-il en regardant tour à tour sa fille que la peur clouait sur le plancher, et le jeune homme qui s'était brusquement dressé, mais dont l'attitude auprès de la colonne était assez significative. Le fracas de l'or sur le parquet fut horrible et son éparpillement semblait prophétique. — Je ne me trompais pas, dit Balthazar en s'asseyant, j'avais entendu le son de l'or.

Il n'était pas moins ému que les deux jeunes gens, dont les cœurs palpitaient si bien à l'unisson, que leurs mouvements s'entendaient comme les coups d'un balancier de pendule au milieu du profond silence qui régna tout à coup dans le parloir.

— Je vous remercie, M. de Solis, dit Marguerite à Emmanuel en lui jetant un coup d'œil qui signifiait : Secondez-moi, pour sauver cette somme. — Quoi, cet or... reprit Balthazar en lançant des regards d'une épouvantable lucidité sur sa fille et sur Emmanuel. — Cet or est à monsieur qui a la bonté de me le prêter pour faire honneur à nos engagements, lui répondit-elle.

M. de Solis rougit et voulut sortir.

— Monsieur, dit Balthazar en l'arrêtant par le bras, ne vous dérobez pas à mes remerciments. — Monsieur, vous ne me devez rien. Cet argent appartient à mademoiselle Marguerite qui me l'emprunte sur ses biens, répondit-il en regardant sa maîtresse, qui le remercia par un imperceptible clignement de paupières. — Je ne souffrirai pas cela, dit Claës qui prit une plume et une feuille de papier sur la table où écrivait Félicie, et se tournant vers les deux jeunes gens étonnés : — Combien y a-t-il? La passion avait rendu Balthazar plus rusé que ne l'eût été le plus adroit des intendants coquins; la somme allait être à lui. Marguerite et M. de Solis hésitaient. — Comptons, dit-il. — Il y a six mille ducats, répondit Emmanuel. — Soixante-dix mille francs, reprit Claës.

Le coup d'œil que Marguerite jeta sur son amant lui donna du courage.

— Monsieur, dit-il en tremblant, votre engagement est sans valeur, pardonnez-moi cette expression purement technique; j'ai prêté ce matin à mademoiselle cent mille francs pour racheter des lettres de change que vous étiez hors d'état de payer, vous ne sauriez donc me donner aucune garantie. Ces cent soixante-dix mille francs sont à mademoiselle votre fille, qui peut en disposer comme bon lui semble, mais je ne les lui prête que sur la promesse qu'elle m'a faite de souscrire un contrat avec lequel je puisse prendre mes sûretés sur sa part dans les terrains nus de Waignies.

Marguerite détourna la tête pour ne pas laisser voir les larmes qui lui vinrent aux yeux, elle connaissait la pureté de cœur qui distinguait Emmanuel. Elevé par son oncle dans la pratique la plus sévère des vertus religieuses, le jeune homme avait spécialement horreur du mensonge; après avoir offert sa vie et son cœur à Marguerite, il lui faisait donc encore le sacrifice de sa conscience.

— Adieu, monsieur, lui dit Balthazar, je vous croyais plus de confiance dans un homme qui vous voyait avec des yeux de père.

Après avoir échangé avec Marguerite un déplorable regard, Emmanuel fut reconduit par Martha, qui ferma la porte de la rue. Au moment où le père et la fille furent bien seuls, Claës dit à sa fille : — Tu m'aimes, n'est-ce pas? — Ne prenez pas de détours, mon père. Vous voulez cette somme, vous ne l'aurez point.

Elle se mit à rassembler les ducats, son père l'aida silencieusement à les ramasser et à vérifier la somme qu'elle avait semée, et Marguerite le laissa faire sans lui témoigner la moindre défiance. Les deux mille ducats remis en pile, Balthazar dit d'un air désespéré : — Marguerite, il me faut cet or! — Ce serait un vol si vous le preniez, répondit-elle froidement. Ecoutez, mon père : il vaut mieux nous tuer d'un seul coup que de nous faire souffrir mille morts chaque jour. Voyez qui de vous, qui de nous, doit succomber. — Vous aurez donc assassiné votre père, reprit-il. — Nous aurons vengé notre mère, dit-elle en montrant la place où madame Claës était morte. — Ma fille, si tu savais ce dont il s'agit, tu ne me dirais pas de telles paroles. Ecoute, je vais t'expliquer le problème... Mais tu ne me comprendras pas! s'écria-t-il avec désespoir. Enfin, donne! crois une fois en ton père. Oui, je sais que j'ai fait de la peine à ta mère; que j'ai dissipé, pour employer le mot des ignorants, ma fortune et dilapidé la vôtre; que vous travaillez tous pour ce que tu nommes une folie; mais, mon ange, ma bien-aimée, mon amour, ma Marguerite, écoute-moi donc! Si je ne réussis pas, je me donne à toi, je t'obéirai comme tu devrais, toi, m'obéir; je ferai tes volontés, je te remettrai la conduite de ma fortune, je ne serai plus le tuteur de mes enfants, je me dépouillerai de toute autorité. Je le jure par ta mère, dit-il en versant des larmes. Marguerite détourna la tête pour ne pas voir cette figure en pleurs, et Claës se jeta aux genoux de sa fille en croyant qu'elle allait céder. — Marguerite, Marguerite! donne, donne! Que sont soixante mille francs pour éviter des remords éternels? Vois-tu,

je mourrai, ceci me tuera. Ecoute-moi! ma parole sera sacrée. Si j'échoue, je renonce à mes travaux, je quitterai la Flandre, la France même, si tu l'exiges, et j'irai travailler comme un manœuvre afin de refaire sou à sou ma fortune et rapporter un jour à mes enfants ce que la science leur aura pris. Marguerite voulait relever son père, mais il persistait à rester à ses genoux, et il ajouta en pleurant : — Sois une dernière fois, tendre et dévouée! Si je ne réussis pas, je te donnerai moi-même raison dans tes duretés. Tu m'appelleras vieux fou! tu me nommeras mauvais père! enfin tu me diras que je suis un ignorant! Moi, quand j'entendrai ces paroles, je te baiserai les mains. Tu pourras me battre, si tu le veux; et quand tu me frapperas, je te bénirai comme la meilleure des filles en me souvenant que tu m'as donné ton sang! — S'il ne s'agissait que de mon sang, je vous le rendrais, s'écria-t-elle, mais puis-je laisser égorger par la science mon frère et ma sœur? non! Cessez, cessez, dit-elle en essuyant ses larmes et repoussant les mains caressantes de son père. — Soixante mille francs et deux mois, dit-il en se levant avec rage, il ne me faut plus que cela; mais ma fille se met entre la gloire, entre la richesse et moi. Sois maudite! ajouta-t-il. Tu n'es ni fille, ni femme, tu n'as pas de cœur, tu ne seras ni une mère, ni une épouse, ajouta-t-il. Laisse-moi prendre! dis, ma chère petite, mon enfant chérie, je t'adorerai, ajouta-t-il en avançant la main sur l'or par un mouvement d'atroce énergie. — Je suis sans défense contre la force, mais Dieu et le grand Claës nous voient! dit Marguerite en montrant le portrait. — Eh bien! essaye de vivre couverte du sang de ton père, cria Balthazar en lui jetant un regard d'horreur. Il se leva, contempla le parloir et sortit lentement. En arrivant à la porte, il se retourna comme eût fait un mendiant et interrogea sa fille par un geste auquel Marguerite répondit en faisant un signe de tête négatif. — Adieu, ma fille, dit-il avec douceur, tachez de vivre heureuse.

Quand il eut disparu, Marguerite resta dans une stupeur qui eut pour effet de l'isoler de la terre, elle n'était plus dans le parloir, elle ne sentait plus son corps, elle avait des ailes, et volait dans les espaces du monde moral où tout est immense, où la pensée rapproche et les distances et les temps, où quelque main divine relève la toile étendue sur l'avenir. Il lui sembla qu'il s'écoulait des jours entiers entre chacun des pas que faisait son pere en montant l'escalier; puis elle eut un frisson d'horreur au moment où elle l'entendit entrer dans sa chambre. Guidée par un pressentiment qui répandit dans son âme la poignante clarté d'un éclair, elle franchit les escaliers, sans lumiere, sans bruit, avec la vélocité d'une fleche, et vit son pere qui s'ajustait le front avec un pistolet. — Prenez tout! lui cria-t-elle en s'élançant vers lui.

Elle tomba sur un fauteuil; Balthazar, la voyant pâle, se mit à pleurer comme pleurent les vieillards; il redevint enfant, il la baisa au front, lui dit des paroles sans suite, il était pres de sauter de joie, et semblait vouloir jouer avec elle comme un amant joue avec sa maîtresse apres en avoir obtenu le bonheur. — Assez! assez, mon pere, dit-elle, songez à votre promesse! Si vous ne réussissez pas, vous m'obéirez! — Oui. — O ma mère, dit-elle en se tournant vers la chambre de madame Claës, vous auriez tout donné, n'est-ce pas? — Dors en paix, dit Balthazar, tu es une bonne fille. — Dormir! dit-elle, je n'ai plus les nuits de ma jeunesse; vous me vieillissez, mon père, comme vous avez lentement flétri le cœur de ma mère. — Pauvre enfant, je voudrais te rassurer en t'expliquant les effets de la magnifique expérience que je viens d'imaginer, tu comprendrais... — Je ne comprends que notre ruine, dit-elle en s'en allant.

Le lendemain matin, qui était un jour de congé, Emmanuel de Solis amena Jean. — Eh bien? dit-il avec tristesse en abordant Marguerite. — J'ai cédé, répondit-elle. — Ma chère vie, dit-il avec un mouvement de joie mélancolique, si vous aviez résisté, je vous eusse admirée; mais faible, je vous adore! — Pauvre, pauvre Emmanuel, que nous restera-t-il? — Laissez-moi faire! s'écria le jeune homme d'un air radieux, nous nous aimons, tout ira bien!



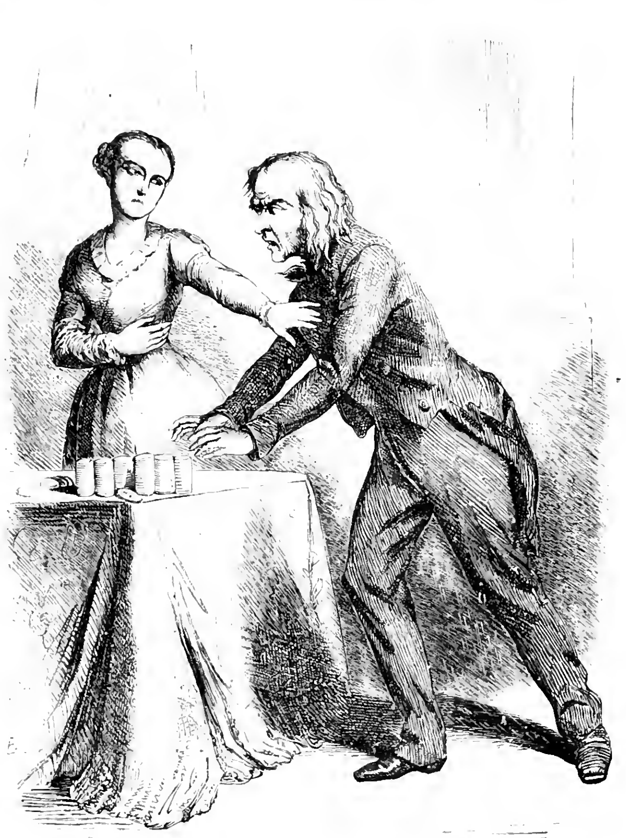
Marguerite avait accompli sa dix-neuvième année quand son pere lui remit... — PAGE 24.

Quelques mois s'écoulèrent dans une tranquillité parfaite. M. de Solis fit comprendre à Marguerite que ses chétives économies ne constitueraient jamais une fortune, et lui conseilla de vivre à l'aise en prenant, pour maintenir l'abondance au logis, l'argent qui restait sur la somme de laquelle il avait été le dépositaire. Pendant ce temps, Marguerite fut livrée aux anxiétés qui jadis avaient agité sa mère en semblable occurrence. Quelque incrédule qu'elle pût être, elle en était arrivée à espérer dans le génie de son père. Par un phénomène inexplicable, beaucoup de gens ont l'espérance sans avoir la foi. L'espérance est la fleur du désir, la foi est le fruit de la certitude. Marguerite se disait : — « Si mon père réussit, nous serons heureux! » Claës et Lemulquinier seuls disaient : — « Nous réussirons! » Malheureusement, de jour en jour, le visage de cet homme s'attrista. Quant il venait dîner, il n'osait parfois regarder sa fille, et parfois il lui jetait aussi des regards de triomphe. Marguerite employa ses soirées à se faire expliquer par le jeune de Solis plusieurs difficultés légales. Elle accabla son père de questions sur leurs relations de famille. Enfin elle acheva son éducation virile, elle se préparait évidemment à exécuter le plan qu'elle méditait si son pere succombait encore une fois dans son duel avec l'*Inconnu* (X).

Au commencement du mois de juillet, Balthazar passa toute une journée assis sur le banc de son jardin, plongé dans une méditation triste. Il regarda plusieurs fois le tertre dénué de tulipes, les fenêtres de la chambre de sa femme; il frémissait sans doute en songeant à tout ce que sa lutte lui avait coûté : ses mouvements attestaient des pensées en dehors de la science. Marguerite vint s'asseoir et travailler près de lui quelques moments avant le dîner. — Eh bien! mon père, vous n'avez pas réussi? — Non, mon enfant. — Ah! dit Marguerite d'une voix douce, je ne vous adresserai pas le plus léger reproche, nous sommes également coupables. Je réclamerai seulement l'exécution de votre parole, elle doit être sacrée, vous êtes un Claës. Vos enfants vous entoureront d'amour et de respect; mais d'aujour-

d'hui vous m'appartenez, et me devez obéissance. Soyez sans inquiétude, mon regne sera doux, et je travaillerai même à le faire promptement finir. J'emmène Martha, je vous quitte pour un mois environ, et pour m'occuper de vous; car, dit-elle en le baisant au front, vous êtes mon enfant. Demain, Félicie conduira donc la maison. La pauvre enfant n'a que dix-sept ans, elle ne saurait pas vous résister; soyez généreux, ne lui demandez pas un sou, car elle n'aura que ce qu'il lui faut strictement pour les dépenses de la maison. Ayez du courage, renoncez pendant deux ou trois années à vos travaux et à vos pensées. Le problème mûrira, je vous aurai amassé l'argent nécessaire pour le résoudre et vous le résoudrez. Eh bien! votre reine n'est-elle pas clémente, dites? — Tout n'est donc pas perdu? dit le vieillard. — Non, si vous êtes fidèle à votre parole. — Je vous obéirai, ma fille, répondit Claës avec une émotion profonde.

Le lendemain, M. Conyncks de Cambrai vint chercher sa petite-nièce. Il était en voiture de voyage, et ne voulut rester chez son cousin que le temps nécessaire à Marguerite et à Martha pour faire leurs apprêts. M. Claës reçut son cousin avec affabilité, mais il était visiblement triste et humilié. Le vieux Conyncks devina les pensées de Balthazar, et, en déjeunant, il lui dit avec une grosse franchise : — J'ai quelques-uns de vos tableaux, cousin, j'ai le goût des beaux tableaux, c'est une passion ruineuse; mais nous avons tous notre folie... — Cher oncle! dit Marguerite. — Vous passez pour être ruiné, cousin, mais un Claës a toujours des trésors là, dit-il en se frappant le front. Et là, n'est-ce pas? ajouta-t-il en montrant son cœur. Aussi compté-je sur vous! J'ai trouvé dans mon escarcelle quelques écus que j'ai mis à votre service. — Ah! s'écria Balthazar, je vous rendrai des trésors... — Les seuls trésors que nous possédions en Flandre, cousin, c'est la patience et le travail, répondit sévèrement Conyncks. Notre ancien a ces deux mots gravés sur le front, dit-il en lui montrant le portrait du président Van-Claës.



Marguerite, il me faut cet or! PAGE 31.

Marguerite embrassa son père, lui dit adieu, fit ses recommandations à Josette, à Félicie, et partit en poste pour Paris. Le grand-oncle, devenu veuf, n'avait qu'une fille de douze ans, et possédait une immense fortune, il n'était donc pas impossible qu'il voulût se marier; aussi les habitants de Douai crurent-ils que mademoiselle Claës épousait son grand-oncle. Le bruit de ce riche mariage ramena Pierquin le notaire chez les Claës. Il s'était fait de grands changements dans les idées de cet excellent calculateur. Depuis deux ans, la société de la ville s'était divisée en deux camps ennemis. La noblesse avait formé un premier cercle, et la bourgeoisie un second, naturellement fort hostile au premier. Cette séparation subite qui eut lieu dans toute la France et la partagea en deux nations ennemies, dont les irritations jalouses allèrent en croissant, fut une des principales raisons qui firent adopter la révolution de juillet 1830 en province. Entre ces deux sociétés, dont l'une était ultra-monarchique et l'autre ultra-libérale, se trouvaient les fonctionnaires admis, suivant leur importance, dans l'un et dans l'autre monde, et qui, au moment de la chute du pouvoir légitime, furent neutres. Au commencement de la lutte entre la noblesse et la bourgeoisie, les cafés royalistes contractèrent une splendeur inouïe, et rivalisèrent si brillamment avec les cafés libéraux, que ces sortes de fêtes gastronomiques coûterent, dit-on, la vie à plusieurs personnages qui, semblables à des mortiers mal fondus, ne purent résister à ces exercices. Naturellement, les deux sociétés devinrent exclusives et s'épurèrent. Quoique fort riche pour un homme de province, Pierquin fut exclu des cercles aristocratiques, et refoulé dans ceux de la bourgeoisie. Son amour-propre eut beaucoup à souffrir des échecs successifs qu'il reçut en se voyant insensiblement éconduit par les gens avec lesquels il frayait naguère. Il atteignait l'âge de quarante ans, seule époque de la vie où les hommes qui se destinent au mariage puissent encore épouser des personnes jeunes. Les partis auxquels il pouvait prétendre appartenaient à la bourgeoisie, et son ambition tendait à rester dans le haut monde, où devait l'introduire une belle alliance. L'isolement dans lequel vivait la famille Claës l'avait rendue étrangère à ce mouvement social. Quoique Claës appartînt à la vieille aristocratie de la province, il était vraisemblable que ses préoccupations l'empêcheraient d'obéir aux antipathies créées par ce nouveau classement de personnes. Quelque pauvre qu'elle pût être, une demoiselle Claës apportait à son mari cette fortune de vanité que souhaitent tous les parvenus. Pierquin revint donc chez les Claës avec une secrète intention de faire les sacrifices nécessaires pour arriver à la conclusion d'un mariage qui réalisait désormais toutes ses ambitions. Il tint compagnie à Balthazar et à Félicie pendant l'absence de Marguerite, mais il reconnut tardivement un concurrent redoutable dans Emmanuel de Solis. La succession du défunt abbé passait pour être considérable; et, aux yeux d'un homme qui chiffrait naïvement toutes les choses de la vie, le jeune héritier paraissait plus puissant par son argent que par les séductions du cœur, dont ne s'inquiétait jamais Pierquin. Cette fortune rendait au nom de Solis toute sa valeur. L'or et la noblesse étaient comme deux lustres qui, s'éclairant l'un par l'autre, redoublaient d'éclat. L'affection sincère que le jeune proviseur témoignait à Félicie, qu'il traitait comme une sœur, excita l'émulation du notaire. Il essaya d'éclipser Emmanuel en mêlant le jargon à la mode et les expressions d'une galanterie superficielle aux airs rêveurs, aux élégies soucieuses qui allaient si bien à sa physionomie. En se disant désenchanté de tout au monde, il tournait les yeux vers Félicie de manière à lui faire croire qu'elle seule pourrait le réconcilier avec la vie. Félicie, à qui pour la première fois un homme adressait des compliments, écouta ce langage toujours si doux, même quand il est mensonger; elle prit le vide pour de la profondeur, et, dans le besoin qui l'oppressait de fixer les sentiments vagues dont surabondait son cœur, elle s'occupa de son cousin. Jalouse, à son insu peut-être, des attentions amoureuses qu'Emmanuel prodiguait à sa sœur, elle voulait sans doute se voir, comme elle, l'objet des regards, des pensées et des soins d'un homme. Pierquin

démêla facilement la préférence que Félicie lui accordait sur Emmanuel, et ce fut pour lui une raison de persister dans ses efforts, en sorte qu'il s'engagea plus qu'il ne le voulait. Emmanuel surveilla les commencements de cette passion fausse peut-être chez le notaire, naïve chez Félicie, dont l'avenir était en jeu. Il s'ensuivit, entre la cousine et le cousin, quelques causeries douces, quelques mots dits à voix basse en arrière d'Emmanuel, enfin de ces petites tromperies qui donnent à un regard, à une parole une expression dont la douceur insidieuse peut causer d'innocentes erreurs. A la faveur du commerce que Pierquin entretenait avec Félicie, il essaya de pénétrer le secret du voyage entrepris par Marguerite, afin de savoir s'il s'agissait de mariage et s'il devait renoncer à ses espérances; mais, malgré sa grosse finesse, ni Balthazar ni Félicie ne purent lui donner aucune lumière, par la raison qu'ils ne savaient rien des projets de Marguerite, qui, en prenant le pouvoir, semblait en avoir suivi les maximes en taisant ses projets. La morne tristesse de Balthazar et son affaissement rendaient les soirées difficiles à passer. Quoique Emmanuel eût réussi à faire jouer le chimiste au trictrac, Balthazar y était distrait; et la plupart du temps cet homme, si grand par son intelligence, semblait stupide. Déchu de ses espérances, humilié d'avoir dévoré trois fortunes, joueur sans argent, il pliait sous le poids de ses ruines, sous le fardeau de ses espérances moins détruites que trompées. Cet homme de génie, muselé par la nécessité, se condamnant lui-même, offrait un spectacle vraiment tragique qui eût touché l'homme le plus insensible. Pierquin lui-même ne contemplait pas sans un sentiment de respect ce lion en cage, dont les yeux pleins de puissance refoulée étaient devenus calmes à force de tristesse, ternes à force de lumière; dont les regards demandaient une aumône que la bouche n'osait proférer. Parfois un éclair passait sur cette face desséchée, qui se ranimait par la conception d'une nouvelle expérience; puis si, en contemplant le parloir, les yeux de Balthazar s'arrêtaient à la place où sa femme avait expiré, de légers pleurs roulaient comme d'ardents grains de sable dans le désert de ses prunelles que la pensée faisait immenses, et sa tête retombait sur sa poitrine. Il avait soulevé le monde comme un Titan, et le monde revenait plus pesant sur sa poitrine. Cette gigantesque douleur, si virilement contenue, agissait sur Pierquin et sur Emmanuel, qui, parfois, se sentaient assez émus pour vouloir offrir à cet homme la somme nécessaire à quelque série d'expériences, tant sont communicatives les convictions du génie! Tous deux concevaient comment madame Claës et Marguerite avaient pu jeter des millions dans ce gouffre; mais la raison arrêtait promptement les élans du cœur; et leurs émotions se traduisaient par des consolations qui aigrissaient encore les peines de ce Titan foudroyé. Claës ne parlait point de sa fille aînée, et ne s'inquiétait ni de son absence, ni du silence qu'elle gardait en n'écrivant ni à lui, ni à Félicie. Quand Solis ou Pierquin lui en demandaient des nouvelles, il paraissait affecté désagréablement. Pressentait-il que Marguerite agissait contre lui? Se trouvait-il humilié d'avoir résigné les droits majestueux de la paternité à son enfant? En était-il venu à moins l'aimer parce qu'elle allait être le père, et lui l'enfant? Peut-être y avait-il beaucoup de ces raisons et beaucoup de ces sentiments inexprimables qui passent comme des nuages en l'âme, dans la disgrâce muette qu'il faisait peser sur Marguerite. Quelque grands que puissent être les grands hommes connus ou inconnus, heureux ou malheureux dans leurs tentatives, ils ont des petitesses par lesquelles ils tiennent à l'humanité. Par un double malheur, ils ne souffrent pas moins de leurs qualités que de leurs défauts; et peut-être Balthazar avait-il à se familiariser avec les douleurs de ses vanités blessées. La vie qu'il menait, et les soirées pendant lesquelles ces quatre personnes se trouvèrent réunies en l'absence de Marguerite, furent donc une vie et des soirées empreintes de tristesse, remplies d'appréhensions vagues. Ce fut des jours infertiles comme des landes desséchées, où néanmoins ils glanaient quelques fleurs, rares consolations. L'atmosphère leur semblait brumeuse en l'absence de la fille aînée, devenue l'âme, l'espoir et la force de cette famille. Deux mois se passèrent ainsi, pendant lesquels Balthazar attendit patiemment sa fille. Marguerite fut ramenée à Douai par son oncle, qui resta au logis au lieu de retourner à Cambrai, sans doute pour y appuyer de son autorité quelque coup d'État médité par sa nièce. Ce fut une petite fête de famille que le retour de Marguerite. Le notaire et M. de Solis avaient été invités à dîner par Félicie et par Balthazar. Quand la voiture de voyage s'arrêta devant la porte de la maison, ces quatre personnes vinrent y recevoir les voyageurs avec de grandes démonstrations de joie. Marguerite parut heureuse de revoir les foyers paternels, ses yeux s'emplirent de larmes quand elle traversa la cour pour arriver au parloir. En embrassant son père, ses caresses de jeune fille ne furent pas néanmoins sans arrière-pensée, elle rougissait comme une épouse coupable qui ne sait pas feindre; mais ses regards reprirent leur pureté quand elle regarda M. de Solis, en qui elle semblait puiser la force d'achever l'entreprise qu'elle avait secrètement formée. Pendant le dîner, malgré l'allégresse qui animait les physionomies et les paroles, le père et la fille s'examinèrent avec défiance et curiosité. Balthazar ne fit à Marguerite aucune question sur son séjour à Paris, sans doute par dignité paternelle. Emmanuel de Solis imita cette réserve. Mais Pierquin, qui était habitué à connaître tous les secrets de famille, dit à Marguerite en couvrant sa curiosité sous une fausse bonhomie : — Eh bien! chère cousine, vous avez vu Paris, les spectacles... — Je n'ai rien vu à Paris, répondit-elle, je n'y suis pas allée pour me divertir. Les jours s'y sont tristement écoulés pour moi, j'étais trop impatiente de revoir Douai. — Si je ne m'étais pas fâché, elle ne serait pas venue à l'Opéra, où d'ailleurs elle s'est ennuyée! dit M. Conyncks.

La soirée fut pénible, chacun était gêné, souriait mal ou s'efforçait de témoigner cette gaieté de commande sous laquelle se cachent de réelles anxiétés. Marguerite et Balthazar étaient en proie à de sourdes et cruelles appréhensions qui réagissaient sur les cœurs. Plus la soirée s'avançait, plus la contenance du père et de la fille s'altérait. Parfois Marguerite essayait de sourire, mais ses gestes, ses regards, le son de sa voix, trahissaient une vive inquiétude. MM. Conyncks et de Solis semblaient connaître la cause des secrets mouvements qui agitaient cette noble fille, et paraissaient l'encourager par des œillades expressives. Blessé d'avoir été mis en dehors d'une résolution et de démarches accomplies pour lui, Balthazar se séparait insensiblement de ses enfants et de ses amis, en affectant de garder le silence. Marguerite allait sans doute lui découvrir ce qu'elle avait décidé de lui. Pour un homme grand, pour un père, cette situation était intolérable. Parvenu à un âge où l'on ne dissimule rien au milieu de ses enfants, où l'étendue des idées donne de la force aux sentiments, il devenait donc de plus en plus grave, songeur et chagrin, en voyant s'approcher le moment de sa mort civile. Cette soirée renfermait une de ces crises de la vie intérieure qui ne peuvent s'expliquer que par des images. Les nuages et la foudre s'amoncelaient au ciel, l'on riait dans la campagne; chacun avait chaud, sentait l'orage, levait la tête et continuait sa route. M. Conyncks, le premier, alla se coucher et fut conduit à sa chambre par Balthazar. Pendant son absence, Pierquin et M. de Solis s'en allèrent. Marguerite fit un adieu plein d'affection au notaire, elle ne dit rien à Emmanuel, mais elle lui pressa la main en lui jetant un regard humide. Elle renvoya Félicie, et quand Claës revint au parloir, il y trouva sa fille seule.

— Mon bon père, lui dit-elle d'une voix tremblante, il a fallu les circonstances graves où nous sommes pour me faire quitter la maison; mais, après bien des angoisses et après avoir surmonté des difficultés inouïes, j'y reviens avec quelques chances de salut pour nous tous. Grâce à votre nom, à l'influence de notre oncle et aux protections de M. de Solis, nous avons obtenu pour vous une place de receveur des finances en Bretagne; elle vaut, dit-on, dix-huit à vingt milles francs par an. Notre oncle a fait le cautionnement. Voici votre nomination, dit-elle en tirant une lettre de son sac. Votre séjour ici pendant nos années de privations et de sacrifices serait intolérable. Notre père doit rester dans une situation au moins égale à celle où il a toujours vécu. Je ne vous demanderai rien sur vos revenus, vous les emploierez comme bon vous semblera. Je vous supplie seulement de songer que nous n'avons pas un sou de rente, et que nous vivrons tous avec ce que Gustave nous donnera sur ses revenus. La ville ne saura rien de cette vie claustrale. Si vous étiez chez vous, vous seriez un obstacle aux moyens que nous emploierons, ma sœur et moi, pour tâcher d'y rétablir l'aisance. Est-ce abuser de l'autorité que vous m'avez donnée que de vous mettre dans une position à refaire vous-même votre fortune? Dans quelques années, si vous le voulez, vous serez receveur général. — Ainsi, Marguerite, dit doucement Balthazar, tu me chasses de ma maison? — Je ne mérite pas un reproche si dur, répondit la fille en comprimant les mouvements tumultueux de son cœur. Vous reviendrez parmi nous lorsque vous pourrez habiter votre ville natale comme il vous convient d'y paraître. D'ailleurs, mon père, n'ai-je point votre parole? reprit-elle froidement. Vous devez m'obéir. Mon oncle est resté pour vous emmener en Bretagne, afin que vous ne fissiez pas seul le voyage. — Je n'irai pas! s'écria Balthazar en se levant, je n'ai besoin du secours de personne pour rétablir ma fortune et payer ce que je dois à mes enfants. — Ce sera mieux, reprit Marguerite sans s'émouvoir. Je vous prierai de réfléchir à notre situation respective que je vais vous expliquer en peu de mots. Si vous restez dans cette maison, vos enfants en sortiront, afin de vous en laisser le maître. — Marguerite! cria Balthazar. — Puis, dit-elle en continuant sans vouloir remarquer l'irritation de son père, il faut instruire le ministre de votre refus, si vous n'acceptez pas une place lucrative et honorable que, malgré nos démarches et nos protections, nous n'aurions pas eue sans quelques billets de mille francs adroitement mis par mon oncle dans le gant d'une dame... — Me quitter! — Ou vous nous quitterez ou nous vous fuirons, dit-elle. Si j'étais votre seule enfant, j'imiterais ma mère, sans murmurer contre le sort que vous me feriez. Mais ma sœur et mes deux frères ne périront pas de faim ou de désespoir auprès de vous; je l'ai promis à celle qui mourut là, dit-elle en montrant la place du lit de sa mère. Nous vous avons caché nos douleurs, nous avons souffert en silence, aujourd'hui nos forces se sont usées. Nous ne sommes pas au bord d'un abîme, nous sommes au fond, mon père! pour nous en tirer, il ne nous faut pas seulement du courage, il faut encore que nos efforts ne soient pas incessamment déjoués par les caprices d'une passion...

— Mes chers enfants! s'écria Balthazar en saisissant la main de Marguerite, je vous aiderai, je travaillerai, je...— En voici les moyens, répondit-elle en lui tendant la lettre ministérielle. — Mais, mon ange, le moyen que tu m'offres pour refaire ma fortune est trop lent! tu me fais perdre le fruit de dix années de travaux, et les sommes énormes que représente mon laboratoire. Là, dit-il en indiquant le grenier, sont toutes nos ressources.

Marguerite marcha vers la porte en disant : — Mon père, vous choisirez! — Ah! ma fille, vous êtes bien dure! répondit-il en s'asseyant dans un fauteuil et la laissant partir.

Le lendemain matin, Marguerite apprit par Lemulquinier que M. Claës était sorti. Cette simple annonce la fit pâlir, et sa contenance fut si cruellement significative, que le vieux valet lui dit : — Soyez tranquille, mademoiselle, monsieur a dit qu'il serait revenu à onze heures pour déjeuner. Il ne s'est pas couché. A deux heures du matin, il était encore debout dans le parloir, à regarder par les fenêtres les toits du laboratoire. J'attendais dans la cuisine, je le voyais, il pleurait, il a du chagrin. Voici ce fameux mois de juillet pendant lequel le soleil est capable de nous enrichir tous, et si vous vouliez... — Assez! dit Marguerite en devinant toutes les pensées qui avaient dû assaillir son père.

Il s'était en effet accompli chez Balthazar ce phénomène qui s'empare de toutes les personnes sédentaires, sa vie dépendait pour ainsi dire des lieux avec lesquels il s'était identifié : sa pensée mariée à son laboratoire et à sa maison les lui rendait indispensables, comme l'est la Bourse au joueur, pour qui les jours fériés sont des jours perdus. Là étaient ses espérances, là descendait du ciel la seule atmosphère où ses poumons pouvaient puiser l'air vital. Cette alliance des lieux et des choses entre les hommes, si puissante chez les natures faibles, devient presque tyrannique chez les gens de science et d'étude. Quitter sa maison, c'était, pour Balthazar, renoncer à la science, à son problème, c'était mourir. Marguerite fut en proie à une extrême agitation jusqu'au moment du déjeuner. La scène qui avait porté Balthazar à vouloir se tuer lui était revenue à la mémoire, et elle craignit de voir se dénouer tragiquement la situation désespérée où se trouvait son père. Elle allait et venait dans le parloir, en tressaillant chaque fois que la sonnette de la porte retentissait. Enfin, Balthazar revint. Pendant qu'il traversait la cour, Marguerite, qui étudia sa figure avec inquiétude, n'y vit que l'expression d'une douleur orageuse. Quand il entra dans le parloir, elle s'avança vers lui pour lui souhaiter le bonjour : il la saisit affectueusement par la taille, l'appuya sur son cœur, la baisa au front et lui dit à l'oreille : — Je suis allé demander mon passe-port. Le son de la voix, le regard résigné, le mouvement de son père, tout écrasa le cœur de la pauvre fille, qui détourna la tête pour ne point laisser voir ses larmes; mais, ne pouvant les réprimer, elle alla dans le jardin, et revint après y avoir pleuré à son aise. Pendant le déjeuner, Balthazar se montra gai comme un homme qui avait pris son parti.

— Nous allons donc partir pour la Bretagne, mon oncle, dit-il à M. Conyncks. J'ai toujours eu le désir de voir ce pays-là. — On y vit à bon marché, répondit le vieil oncle. — Mon père nous quitte? s'écria Félicie.

M. de Solis entra, il amenait Jean.

— Vous nous le laisserez aujourd'hui, dit Balthazar en mettant son fils près de lui, je pars demain, et je veux lui dire adieu.

Emmanuel regarda Marguerite, qui baissa la tête. Ce fut une journée morne, pendant laquelle chacun fut triste, et réprima des pensées ou des pleurs. Ce n'était pas une absence, mais un exil. Puis, tous sentaient instinctivement ce qu'il y avait d'humiliant pour un père à déclarer ainsi publiquement ses désastres en acceptant une place et en quittant sa famille à l'âge de Balthazar. Lui seul fut aussi grand que Marguerite était ferme, et parut accepter noblement cette pénitence des fautes que l'emportement du génie lui avait fait commettre. Quand la soirée fut passée et que le père et la fille furent seuls, Balthazar, qui, pendant toute la journée, s'était montré tendre et affectueux, comme il l'était durant les beaux jours de sa vie patriarcale, tendit la main à Marguerite, et lui dit avec une sorte de tendresse mêlée de désespoir : — Es-tu contente de ton père? — Vous êtes digne de celui-là, répondit Marguerite en lui montrant le portrait de Van-Claës.

Le lendemain matin, Balthazar suivi de Lemulquinier monta dans son laboratoire comme pour faire ses adieux aux espérances qu'il avait caressées et que ses opérations commencées lui représentaient vivantes. Le maître et le valet se jetèrent un regard plein de mélancolie en entrant dans le grenier qu'ils allaient quitter peut-être pour toujours. Balthazar contempla ces machines sur lesquelles sa pensée avait si longtemps plané, et dont chacune était liée au souvenir d'une recherche ou d'une expérience. Il ordonna d'un air triste à Lemulquinier de faire évaporer des gaz ou des acides dangereux, de séparer des substances qui auraient pu produire des explosions. Tout en prenant ces soins, ils proféraient des regrets amers, comme en exprime un condamné à mort avant d'aller à l'échafaud.

— Voici pourtant, dit-il en s'arrêtant devant une capsule dans laquelle plongeaient les deux fils d'une pile de Volta, une expérience dont le résultat devrait être attendu. Si elle réussissait, affreuse pensée! mes enfants ne chasseraient pas de sa maison un père qui jetterait des diamants à leurs pieds. Voilà une combinaison de carbone et de soufre, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, dans laquelle le carbone joue le rôle de corps électro-positif; la cristallisation doit commencer au pôle négatif; et, dans le cas de décomposition, le carbone s'y porterait cristallisé...— Ah! ça se se ferait comme ça, dit Lemulquinier en contemplant son maître avec admiration. — Or, reprit Balthazar après une pause, la combinaison est soumise à l'influence de cette pile qui peut agir... — Si monsieur veut, je vais en augmenter l'effet... — Non, non, il faut la laisser telle qu'elle est. Le repos et le temps sont des conditions essentielles à la cristallisation. — Parbleu, faut qu'elle prenne son temps, cette cristallisation! s'écria le valet de chambre. — Si la température baisse, le sulfure de carbone se cristallisera, dit Balthazar en continuant d'exprimer par lambeaux les pensées indistinctes d'une méditation complète dans son entendement; mais si l'action de la pile opère dans certaines conditions que j'ignore... Il faudrait surveiller cela... il est possible... Mais à quoi pensé-je? il ne s'agit plus de chimie, mon ami, nous devons aller gérer une recette en Bretagne.

Claës sortit précipitamment, et descendit pour faire un dernier déjeuner de famille, auquel assistèrent Pierquin et M. de Solis. Balthazar, pressé d'en finir avec son agonie scientifique, dit adieu à ses enfants et monta en voiture avec son oncle, toute la famille l'accompagna sur le seuil de la porte. Là, quand Marguerite eut embrassé son père par une étreinte désespérée, à laquelle il répondit en lui disant à l'oreille : — « Tu es une bonne fille, et je ne t'en voudrai jamais! » elle franchit la cour, se sauva dans le parloir, s'agenouilla à la place où sa mère était morte, et fit une ardente prière à Dieu pour lui demander la force d'accomplir les rudes travaux de sa nouvelle vie. Elle était déjà fortifiée par une voix intérieure qui lui avait jeté dans le cœur les applaudissements des anges et les remercîments de sa mère, quand sa sœur, son frère, Emmanuel et Pierquin rentrèrent après avoir regardé la calèche jusqu'à ce qu'ils ne la vissent plus.

— Maintenant, mademoiselle, qu'allez-vous faire? lui dit Pierquin. — Sauver la maison, répondit-elle avec simplicité. Nous possédons près de treize cents arpents à Waignies. Mon intention est de les faire défricher, les partager en trois fermes, construire les bâtiments nécessaires à leur exploitation, les louer; et je crois qu'en quelques années, avec beaucoup d'économie et de patience, chacun de nous, dit-elle en montrant sa sœur et son frère, aura une ferme de quatre cents et quelques arpents qui pourra valoir, un jour près de quinze mille francs de rente. Mon frère Gustave gardera pour sa part cette maison et ce qu'il possède sur le Grand-Livre. Puis nous rendrons un jour à notre père sa fortune dégagée de toute obligation en consacrant nos revenus à l'acquittement de ses dettes. — Mais, chère cousine, dit le notaire stupéfait de cette entente des affaires et de la froide raison de Marguerite, il vous faut plus de deux cent mille francs pour défricher vos terrains, bâtir vos fermes et acheter des bestiaux. Où prendrez-vous cette somme? — Là commencent mes embarras, dit-elle en regardant alternativement le notaire et M. de Solis, je n'ose les demander à mon oncle, qui a déjà fait le cautionnement de mon père! — Vous avez des amis! s'écria Pierquin en voyant tout à coup que les demoiselles Claës *seraient encore des filles de plus de cinq cent mille francs.*

Emmanuel de Solis regarda Marguerite avec attendrissement; mais, malheureusement pour lui, Pierquin resta notaire au milieu de son enthousiasme et reprit ainsi : — Moi, je vous les offre, ces deux cent mille francs!

Emmanuel et Marguerite se consultèrent par un regard qui fut un trait de lumière pour Pierquin. Félicie rougit excessivement, tant elle était heureuse de trouver son cousin aussi généreux qu'elle le souhaitait. Elle regarda sa sœur, qui, tout à coup, devina que pendant l'absence qu'elle avait faite, la pauvre fille s'était laissé prendre à quelques banales galanteries de Pierquin.

— Vous ne me payerez que cinq pour cent d'intérêt, dit-il. Vous me rembourserez quand vous voudrez, et vous me donnerez une hypothèque sur vos terrains. Mais soyez tranquille, vous n'aurez que les déboursés à payer pour tous vos contrats, je vous trouverai de bons fermiers, et ferai vos affaires gratuitement afin de vous aider en bon parent.

Emmanuel fit un signe à Marguerite pour l'engager à refuser; mais elle était trop occupée à étudier les changements qui nuançaient la physionomie de sa sœur pour s'en apercevoir. Après une pause, elle regarda le notaire d'un air ironique et lui dit d'elle-même, à la grande joie de M. de Solis : — Vous êtes un bien bon parent, je n'attendais pas moins de vous; mais l'intérêt à cinq pour cent retarderait trop notre libération, j'attendrai la majorité de mon frère et nous vendrons ses rentes.

Pierquin se mordit les lèvres, Emmanuel se mit à sourire doucement.

— Félicie, ma chère enfant, reconduis Jean au collége, Martha t'accompagnera, dit Marguerite en montrant son frère. — Jean, mon ange, sois bien sage, ne déchire pas tes habits, nous ne sommes pas assez riches pour te les renouveler aussi souvent que nous le faisions! Allons va, mon petit, étudie bien.

Félicie sortit avec son frère.

— Mon cousin, dit Marguerite à Pierquin, et vous, monsieur, dit-elle à M. de Solis, vous êtes sans doute venus voir mon père pendant mon absence, je vous remercie de ces preuves d'amitié. Vous ne ferez sans doute pas moins pour deux pauvres filles qui vont avoir besoin de conseils. Entendons-nous à ce sujet... Quand je serai en ville, je vous recevrai toujours avec le plus grand plaisir; mais quand Félicie sera seule ici avec Josette et Martha, je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle ne doit voir personne, fût-ce un vieil ami, et le plus dévoué de nos parents. Dans les circonstances où nous nous trouvons, notre conduite doit être d'une irréprochable sévérité. Nous voici donc pour longtemps vouées au travail et à la solitude.

Le silence régna pendant quelques instants. Emmanuel, abîmé dans la contemplation de la tête de Marguerite, semblait muet, Pierquin ne savait que dire. Le notaire prit congé de sa cousine, en éprouvant un mouvement de rage contre lui-même : il avait deviné tout à coup que Marguerite aimait Emmanuel, et qu'il venait de se conduire en vrai sot.

— Ah çà! Pierquin, mon ami, se dit-il en s'apostrophant lui-même dans la rue, un homme qui te dirait que tu es un grand animal aurait raison. Suis-je bête! J'ai douze mille livres de rente, en dehors de ma charge, sans compter la succession de mon oncle des Racquets, de qui je suis le seul héritier, et qui me doublera ma fortune un jour ou l'autre (enfin, je ne lui souhaite pas de mourir, il est économe!)... et j'ai l'infamie de demander des intérêts à mademoiselle Claës! Je suis sûr qu'à eux deux ils se moquent maintenant de moi. Je ne dois plus penser à Marguerite! Non. Après tout, Félicie est une douce et bonne petite créature qui me convient mieux. Marguerite a un caractère de fer, elle voudrait me dominer, et elle me dominerait! Allons, montrons-nous généreux, ne soyons pas tant notaire, je ne peux donc pas secouer ce harnais-là? Sac à papier! je vais me mettre à aimer Félicie, et je ne bouge pas de ce sentiment-là! Fourche! elle aura une ferme de quatre cent trente arpents, qui, dans un temps donné, vaudra entre quinze et vingt mille livres de rente, car les terrains de Waignies sont bons. Que mon oncle des Racquets meure, pauvre bonhomme! je vends mon étude et je suis un homme de cin-quan-te-mil-le-li-vres-de-ren-te. Ma femme est une Claës, je suis allié à des maisons considérables. Diantre, nous verrons si les Courteville, les Magalhens, les Savaron de Savarus, refuseront de venir chez un Pierquin-Claës-Molina-Nourho. Je serai maire de Douai, j'aurai la croix, je puis être député, j'arrive à tout. Ah çà : Pierquin, mon garçon, tiens-toi là, ne faisons plus de sottises, d'autant que, ma parole d'honneur, Félicie... mademoiselle Félicie Van-Claës, elle t'aime.

Quand les deux amants furent seuls, Emmanuel tendit une main à Marguerite, qui ne put s'empêcher d'y mettre sa main droite. Ils se levèrent par un mouvement unanime en se dirigeant vers leur banc dans le jardin; mais au milieu du parloir, l'amant ne put résister à sa joie, et d'une voix que l'émotion rendit tremblante, il dit à Marguerite : — J'ai trois cent mille francs à vous!... — Comment, s'écria-t-elle, ma pauvre mère vous aurait encore confié?... Non. Quoi? — Oh! ma Marguerite, ce qui est à moi n'est-il pas à vous? N'est-ce pas vous qui la première avez dit *nous?* — Cher Emmanuel, dit-elle en pressant la main qu'elle tenait toujours; et, au lieu d'aller au jardin, elle se jeta dans la bergère. — N'est-ce pas à moi de vous remercier, dit-il avec sa voix d'amour, puisque vous acceptez? — Ce moment, dit-elle, mon cher bien-aimé, efface bien des douleurs, et rapproche un heureux avenir! Oui, j'accepte ta fortune, reprit-elle en laissant errer sur ses lèvres un sourire d'ange, je sais le moyen de la faire mienne. Elle regarda le portrait de Van-Claës comme pour avoir un témoin. Le jeune homme, qui suivait les regards de Marguerite, ne lui vit pas tirer de son doigt une bague de jeune fille, et ne s'aperçut de ce geste qu'au moment où il entendit ces paroles : — Au milieu de nos profondes misères, il surgit un bonheur. Mon père me laisse, par insouciance, la libre disposition de moi-même, dit-elle en tendant la bague, prends, Emmanuel! Ma mère te chérissait, elle t'aurait choisi.

Les larmes vinrent aux yeux d'Emmanuel, il pâlit, tomba sur ses genoux, et dit à Marguerite en lui donnant un anneau qu'il portait toujours : — Voici l'alliance de ma mère! Ma Marguerite, reprit-il en baisant la bague, n'aurai-je donc d'autre gage que ceci?

Elle se baissa pour apporter son front aux lèvres d'Emmanuel.

— Hélas! mon pauvre aimé, ne faisons-nous pas là quelque chose de mal? dit-elle tout émue, car nous attendrons longtemps. — Mon oncle disait que l'adoration était le pain quotidien de la patience, en parlant du chrétien qui aime Dieu. Je puis t'aimer ainsi, je t'ai, depuis longtemps, confondue avec le Seigneur de toutes choses je suis à toi, comme je suis à lui

Ils restèrent pendant quelques moments en proie à la plus douce exaltation. Ce fut la sincère et calme effusion d'un sentiment qui, semblable à une source trop pleine, débordait par de petites vagues incessantes. Les événements qui séparaient ces deux amants étaient un sujet de mélancolie qui rendit leur bonheur plus vif, en lui donnant quelque chose d'aigu comme la douleur; Félicie revint trop tôt pour eux. Emmanuel, éclairé par le tact délicieux qui fait tout deviner en amour laissa les deux sœurs seules, après avoir échangé avec Marguerite un regard où elle put voir tout ce que lui coûtait cette discrétion, car il y exprima combien il était avide de ce bonheur désiré si longtemps, et qui venait d'être consacré par les fiançailles du cœur.

— Viens ici, petite sœur, dit Marguerite en prenant Félicie par le cou. Puis, la ramenant dans le jardin, elles allèrent s'asseoir sur le banc auquel chaque génération avait confié ses paroles d'amour, ses soupirs de douleur, ses méditations et ses projets. Malgré le ton joyeux et l'aimable finesse du sourire de sa sœur, Félicie éprouva une émotion qui ressemblait à un mouvement de peur, Marguerite lui prit la main et la sentit trembler. — Mademoiselle Félicie, dit l'aînée en s'approchant de l'oreille de sa sœur, je lis dans votre âme. Pierquin est venu souvent pendant mon absence, il est venu tous les soirs, il vous a dit de douces paroles, et vous les avez écoutées. Félicie rougit. — Ne t'en défends pas, mon ange, reprit Marguerite, il est si naturel d'aimer! Peut-être ta chère âme changera-t-elle un peu la nature du cousin, il est égoïste, intéressé, mais c'est un honnête homme; et sans doute ses défauts serviront à ton bonheur. Il t'aimera comme la plus jolie de ses propriétés, tu feras partie de ses affaires. Pardonne-moi ce mot, chère amie! tu le corrigeras des mauvaises habitudes qu'il a prises de ne voir partout que des intérêts, en lui apprenant les affaires du cœur. Félicie ne put qu'embrasser sa sœur. — D'ailleurs, reprit Marguerite, il a de la fortune. Sa famille est de la plus haute et de la plus ancienne bourgeoisie. Mais serait-ce donc moi qui m'opposerais à ton bonheur si tu veux le trouver dans une condition médiocre?...

Félicie laissa échapper ces mots : — Chère sœur! — Oh! oui, tu peux te confier à moi! s'écria Marguerite. Quoi de plus naturel que de nous dire nos secrets?

Ce mot plein d'âme détermina l'une de ces causeries délicieuses où les jeunes filles se disent tout. Quand Marguerite, que l'amour avait faite experte, eut reconnu l'état du cœur de Félicie, elle finit en lui disant : — Eh bien! ma chère enfant, assurons-nous que le cousin t'aime véritablement; et... alors... — Laisse-moi faire, répondit Félicie en riant, j'ai mes modèles. — Folle! dit Marguerite en la baisant au front.

Quoique Pierquin appartînt à cette classe d'hommes qui dans le mariage voient des obligations, l'exécution des lois sociales et un mode pour la transmission des propriétés; qu'il lui fût indifférent d'épouser ou Félicie ou Marguerite, si l'une ou l'autre avaient le même nom et la même dot, il s'aperçut néanmoins que toutes deux étaient, suivant une de ses expressions, des *filles romanesques et sentimentales*, deux adjectifs que les gens sans cœur emploient pour se moquer des dons que la nature sème d'une main parcimonieuse à travers les sillons de l'humanité; le notaire se dit sans doute qu'il fallait hurler avec les loups, et, le lendemain, il vint voir Marguerite, il l'emmena mystérieusement dans le petit jardin, et se mit à parler sentiment, puisque c'était une des clauses du contrat primitif qui devait précéder, dans les lois du monde, le contrat notarié.

— Chère cousine, lui dit-il, nous n'avons pas toujours été du même avis sur les moyens à prendre pour arriver à la conclusion heureuse de vos affaires; mais vous devez reconnaître aujourd'hui que j'ai toujours été guidé par un grand désir de vous être utile. Eh bien! hier j'ai gâté mes offres par une fatale habitude que nous donne *l'esprit notaire*, comprenez-vous!... Mon cœur n'était pas complice de ma sottise. Je vous ai bien aimée; mais nous avons une certaine perspicacité, nous autres, et je me suis aperçu que je ne vous plaisais pas. C'est ma faute! Un autre a été plus adroit que moi. Eh bien! je viens vous avouer tout *bonifacement* que j'éprouve un amour réel pour votre sœur Félicie. Traitez-moi donc comme un frère, puisez dans ma bourse, prenez à même! Allez, plus vous prendrez, plus vous me prouverez d'amitié. Je suis tout à vous, *sans intérêt*, entendez-vous? ni à douze, ni à un quart pour cent. Que je sois trouvé digne de Félicie et je serai content. Pardonnez-moi mes défauts, ils ne viennent que de la pratique des affaires, le cœur est bon, et je me jetterais dans la Scarpe, plutôt que de ne pas rendre ma femme heureuse. — Voilà qui est bien, cousin! dit Marguerite, mais ma sœur dépend d'elle et de notre père... — Je sais cela, ma chère cousine, dit le notaire, mais vous êtes la mère de toute la famille, et je n'ai rien plus *à cœur* que de vous rendre juge du *mien*.

Cette façon de parler peint assez bien l'esprit de l'honnête notaire. Plus tard, Pierquin devint célèbre par sa réponse au commandant du camp de Saint-Omer qui l'avait prié d'assister a une fête militaire, et qui fut ainsi conçue : ***Monsieur Pierquin-Claës de Molina-Nourho,***

maire de la ville de Douai, chevalier de la Légion d'honneur, aura celui *de se rendre*, etc.

Marguerite accepta l'assistance du notaire, mais seulement dans tout ce qui concernait sa profession, afin de ne compromettre en rien ni sa dignité de femme, ni l'avenir de sa sœur, ni les déterminations de son père. Ce jour même elle confia sa sœur à la garde de Josette et de Martha, qui se vouèrent corps et âme à leur jeune maîtresse, en en secondant les plans d'économie. Marguerite partit aussitôt pour Waignies, où elle commença ses opérations, qui furent savamment dirigées par Pierquin. Le dévouement s'était chiffré dans l'esprit du notaire comme une excellente spéculation; ses soins, ses peines furent alors en quelque sorte une mise de fonds qu'il ne voulut point épargner. D'abord, il tenta d'éviter à Marguerite la peine de faire défricher et de labourer les terres destinées aux fermes. Il avisa trois jeunes fils de fermiers riches qui désiraient s'établir, il les séduisit par la perspective que leur offrait la richesse de ces terrains, et réussit à leur faire prendre à bail les trois fermes qui allaient être construites. Moyennant l'abandon du prix de la ferme pendant trois ans, les fermiers s'engagèrent à en donner dix mille francs de loyer à la quatrième année, douze mille à la sixième, et quinze mille pendant le reste du bail; à creuser les fossés, faire les plantations et acheter les bestiaux. Pendant que les fermes se bâtirent, les fermiers vinrent défricher leurs terres. Quatre ans après le départ de Balthazar, Marguerite avait déjà presque rétabli la fortune de son frère et de sa sœur. Deux cent mille francs suffirent à payer toutes les constructions. Ni les secours ni les conseils ne manquèrent à cette courageuse fille, dont la conduite excitait l'admiration de la ville. Marguerite surveilla ses bâtisses, l'exécution de ses marchés et de ses baux avec ce bon sens, cette activité, cette constance que savent déployer les femmes quand elles sont animées par un grand sentiment. Dès la cinquième année, elle put consacrer trente mille francs de revenu que donnèrent les fermes, les rentes de son frère et le produit des biens paternels, à l'acquittement des capitaux hypothéqués, et à la réparation des dommages que la passion de Balthazar avait faits dans sa maison. L'amortissement devait donc aller rapidement par la décroissance des intérêts. Emmanuel de Solis offrit d'ailleurs à Marguerite les cent mille francs qui lui restaient sur la succession de son oncle et qu'elle n'avait pas employés, en y joignant une vingtaine de mille francs de ses économies, en sorte que, dès la troisième année de sa gestion, elle put acquitter une assez forte somme de dettes. Cette vie de courage, de privations et de dévouement ne se démentit point durant cinq années; mais tout fut d'ailleurs succès et réussite, sous l'administration et l'influence de Marguerite.

Devenu ingénieur des ponts et chaussées, Gabriel, aidé par son grand-oncle, fit une rapide fortune dans l'entreprise d'un canal qu'il construisit, et sut plaire à sa cousine mademoiselle Conyncks, que son père adorait et l'une des plus riches héritières des deux Flandres. En 1824, les biens de Claës se trouvèrent libres, et la maison de la rue de Paris avait réparé ses pertes. Pierquin demanda positivement la main de Félicie à Balthazar, de même que M. de Solis sollicita celle de Marguerite.

Au commencement du mois de janvier 1825, Marguerite et M. Conincks partirent pour aller chercher le père exilé de qui chacun désirait vivement le retour, et qui donna sa démission afin de rester au milieu de sa famille, dont le bonheur allait recevoir sa sanction. En l'absence de Marguerite, qui souvent avait exprimé le regret de ne pouvoir remplir les cadres vides de la galerie et des appartements de réception, pour le jour où son père reprendrait sa maison, Pierquin et M. de Solis complotèrent avec Félicie de préparer à Marguerite une surprise qui ferait participer en quelque sorte la sœur cadette à la restauration de la maison Claës. Tous deux avaient acheté à Félicie plusieurs beaux tableaux qu'ils lui offrirent pour décorer la galerie. M. Conyncks avait eu la même idée. Voulant témoigner à Marguerite la satisfaction que lui causaient sa noble conduite et son dévouement à remplir le mandat que lui avait légué sa mère, il avait pris des mesures pour qu'on apportât une cinquantaine de ses plus belles toiles et quelques-unes de celles que Balthazar avait jadis vendues, en sorte que la galerie Claës fut entièrement remeublée. Marguerite était déjà venue plusieurs fois voir son père, accompagnée de sa sœur, ou de Jean : chaque fois elle l'avait trouvé progressivement plus changé; mais depuis sa dernière visite, la vieillesse s'était manifestée chez Balthazar par d'effrayants symptômes, à la gravité desquels contribuait sans doute la parcimonie avec laquelle il vivait, afin de pouvoir employer la plus grande partie de ses appointements à faire des expériences qui trompaient toujours son espoir. Quoiqu'il ne fût âgé que de soixante-cinq ans, il avait l'apparence d'un octogénaire. Ses yeux s'étaient profondément enfoncés dans leurs orbites, ses sourcils avaient blanchi, quelques cheveux lui garnissaient à peine la nuque; il laissait croître sa barbe, qu'il coupait avec des ciseaux quand elle le gênait; il était courbé comme un vieux vigneron; puis le désordre de ses vêtements avait repris un caractère de misère que la décrépitude rendait hideux. Quoiqu'une pensée forte animât ce grand visage, dont les traits ne se voyaient plus sous les rides, la fixité du regard, un air désespéré, une constante inquiétude y gravaient les diagnostics de la démence, ou plutôt de toutes les démences ensemble. Tantôt il y apparaissait un espoir qui donnait à Balthazar l'expression du monomane; tantôt l'impatience de ne pas deviner un secret qui se présentait à lui comme un feu follet y mettait les symptômes de la fureur; puis tout à coup un rire éclatant trahissait la folie, enfin la plupart du temps l'abattement le plus complet résumait toutes les nuances de sa passion par la froide mélancolie de l'idiot. Quelque fugaces et imperceptibles que fussent ces expressions pour des étrangers, elles étaient malheureusement trop sensibles pour ceux qui connaissaient un Claës sublime de bonté, grand par le cœur, beau de visage, et duquel il n'existait que de rares vestiges. Vieilli, lassé comme son maître par de constants travaux, Lemulquinier n'avait pas eu à subir comme lui les fatigues de la pensée; aussi sa physionomie offrait-elle un singulier mélange d'inquiétude et d'admiration pour son maître, auquel il était facile de se méprendre : quoiqu'il écoutât sa moindre parole avec respect, qu'il suivît ses moindres mouvements avec une sorte de tendresse, il avait soin du savant comme une mère a soin d'un enfant; souvent il pouvait avoir l'air de le protéger, parce qu'il le protégeait véritablement dans les vulgaires nécessités de la vie auxquelles Balthazar ne pensait jamais. Ces deux vieillards enveloppés par une idée, confiants dans la réalité de leur espoir, agités par le même souffle, l'un représentant l'enveloppe et l'autre l'âme de leur existence commune, formaient un spectacle à la fois horrible et attendrissant. Lorsque Marguerite et M. Conyncks arrivèrent, ils trouvèrent Claës établi dans une auberge; son successeur ne s'était pas fait attendre et avait déjà pris possession de la place.

A travers les préoccupations de la science, un désir de revoir sa patrie, sa maison, sa famille, agitait Balthazar; la lettre de sa fille lui avait annoncé des événements heureux, il songeait à couronner sa carrière par une série d'expériences qui devait le mener enfin à la découverte de son problème; il attendait donc Marguerite avec une excessive impatience. La fille se jeta dans les bras de son père en pleurant de joie. Cette fois elle venait chercher la récompense d'une vie douloureuse, et le pardon de sa gloire domestique. Elle se sentait criminelle à la manière des grands hommes qui violent les libertés pour sauver la patrie. Mais en contemplant son père, elle frémit en reconnaissant les changements qui, depuis sa dernière visite, s'étaient opérés en lui Conyncks partagea le secret effroi de sa nièce, et insista pour emmener au plus tôt son cousin à Douai, où l'influence de la patrie pouvait le rendre à la raison, à la santé, en le rendant à la vie heureuse du foyer domestique. Après les premières effusions de cœur, qui furent plus vives de la part de Balthazar que Marguerite ne le croyait, il eut pour elle des attentions singulières; il témoigna le regret de la recevoir dans une mauvaise chambre d'auberge, il s'informa de ses goûts, il lui demanda ce qu'elle voulait pour ses repas avec les soins empressés d'un amant; il eut enfin les manières d'un coupable qui veut s'assurer de son juge. Marguerite connaissait si bien son père, qu'elle devina le motif de cette tendresse, en supposant qu'il pouvait avoir en ville quelques dettes desquelles il voulait s'acquitter avant son départ. Elle observa pendant quelque temps son père, et vit alors le cœur humain à nu. Balthazar s'était rapetissé. Le sentiment de son abaissement, l'isolement dans lequel le mettait la science, l'avaient rendu timide et enfant dans toutes les questions étrangères à ses occupations favorites; sa fille aînée lui imposait, le souvenir de son dévouement passé, de la force qu'elle avait déployée, la conscience du pouvoir qu'il lui avait laissé prendre, la fortune dont elle disposait et les sentiments indéfinissables qui s'étaient emparés de lui, depuis le jour où il avait abdiqué sa paternité déjà compromise, la lui avaient sans doute grandie de jour en jour. Conyncks semblait n'être rien aux yeux de Balthazar, il ne voyait que sa fille et ne pensait qu'à elle en paraissant la redouter comme certains maris faibles redoutent la femme supérieure qui les a subjugués; lorsqu'il levait les yeux sur elle, Marguerite y surprenait avec douleur une expression de crainte, semblable à celle d'un enfant qui se sent fautif. La noble fille ne savait comment concilier la majestueuse et terrible expression de ce crâne dévasté par la science et par les travaux, avec le sourire puéril, avec la servilité naïve qui se peignaient sur les lèvres et la physionomie de Balthazar. Elle fut blessée du contraste que présentaient cette grandeur et cette petitesse, et se promit d'employer son influence à faire reconquérir à son père toute sa dignité, pour le jour solennel où il allait reparaître au sein de sa famille. D'abord, elle saisit un moment où ils se trouvèrent seuls pour lui dire à l'oreille : — Devez-vous quelque chose ici?

Balthazar rougit et répondit d'un air embarrassé :—Je ne sais pas, mais Lemulquinier te le dira. Ce brave garçon est plus au fait de mes affaires que je ne le suis moi-même.

Marguerite sonna le valet de chambre, et, quand il vint, elle étudia presque involontairement la physionomie des deux vieillards.

— Monsieur désire quelque chose? demanda Lemulquinier.

Marguerite, qui était tout orgueil et noblesse, eut un serrement de

cœur en s'apercevant, au ton et au maintien du valet, qu'il s'était établi quelque familiarité mauvaise entre son père et le compagnon de ses travaux.

— Mon père ne peut donc pas faire sans vous le compte de ce qu'il doit ici? dit Marguerite. — Monsieur, reprit Lemulquinier, doit...

A ces mots, Balthazar fit à son valet de chambre un signe d'intelligence que Marguerite surprit et qui l'humilia.

— Dites-moi tout ce que doit mon père, s'écria-t-elle. — Ici, monsieur doit un millier d'écus à un apothicaire qui tient l'épicerie en gros, et qui nous a fourni des potasses caustiques, du plomb, du zinc, et des réactifs. — Est-ce tout? dit Marguerite.

Balthazar réitéra un signe affirmatif à Lemulquinier qui, fasciné par son maître, répondit : — Oui, mademoiselle. — Eh bien! reprit-elle, je vais vous les remettre.

Balthazar embrassa joyeusement sa fille en lui disant . — Tu es un ange pour moi, mon enfant.

Et il respira plus à l'aise, en la regardant d'un œil moins triste, mais , malgré cette joie, Marguerite aperçut facilement sur son visage les signes d'une profonde inquiétude, et jugea que ces mille écus constituaient seulement les dettes criardes du laboratoire.

— Soyez franc, mon père, dit-elle en se laissant asseoir sur ses genoux par lui, vous devez encore quelque chose? Avouez-moi tout, revenez dans votre maison sans conserver un principe de crainte au milieu de la joie générale. — Ma chère Marguerite, dit-il en lui prenant les mains et les lui baisant avec une grace qui semblait être un souvenir de sa jeunesse, tu me gronderas... — Non, dit-elle. — Vrai, répondit-il en laissant échapper un geste de joie enfantine, je puis donc tout te dire, tu payeras... — Oui, dit-elle en réprimant des larmes qui lui venaient aux yeux. — Eh bien! je dois... Oh! je n'ose pas... — Mais dites-donc, mon père! — C'est considérable, reprit-il.

Elle joignit les mains par un mouvement de désespoir

— Je dois trente mille francs à MM. Protez et Chiffreville. — Trente mille francs, dit-elle, sont mes économies, mais j'ai du plaisir à vous les offrir, ajouta-t-elle en lui baisant le front avec respect.

Il se leva, prit sa fille dans ses bras, et tourna tout autour de sa chambre en la faisant sauter comme un enfant; puis, il la remit sur le fauteuil où il était, en s'écriant : — Ma chère enfant, tu es un trésor d'amour! Je ne vivais plus. Les Chiffreville m'ont écrit trois lettres menaçantes et voulaient me poursuivre, moi qui leur ai fait faire une fortune. — Mon père, dit Marguerite avec un accent de désespoir, vous cherchez donc toujours? — Toujours, dit-il avec un sourire de fou. Je trouverai, va!... Si tu savais où nous en sommes. — Qui, nous?... — Je parle de Mulquinier, il a fini par me comprendre, il m'aide bien. Pauvre garçon, il m'est si dévoué!

Conyncks interrompit la conversation en entrant, Marguerite fit signe à son père de se taire en craignant qu'il ne se déconsidérât aux yeux de leur oncle. Elle était épouvantée des ravages que la préoccupation avait faits dans cette grande intelligence absorbée dans la recherche d'un problème peut-être insoluble. Balthazar, qui ne voyait sans doute rien au delà de ses fourneaux, ne devinait même pas la libération de sa fortune. Le lendemain, ils partirent pour la Flandre. Le voyage fut assez long pour que Marguerite pût acquérir de confuses lumières sur la situation dans laquelle se trouvaient son père et Lemulquinier. Le valet avait-il sur le maître cet ascendant que savent prendre sur les plus grands esprits les gens sans éducation qui se sentent nécessaires, et qui, de concession en concession, savent marcher vers la domination avec la persistance que donne une idée fixe; ou bien le maître avait-il contracté pour son valet cette espèce d'affection qui naît de l'habitude, et semblable à celle qu'un ouvrier a pour son outil créateur, que l'Arabe a pour son coursier libérateur? Marguerite épia quelques faits pour se décider, en se proposant de soustraire Balthazar à un joug humiliant, s'il était réel. En passant à Paris, elle y resta durant quelques jours pour y acquitter les dettes de son père, et prier les fabricants de produits chimiques de ne rien envoyer à Douai sans l'avoir prévenue à l'avance des demandes que leur ferait Claës. Elle obtint de son père qu'il changeât de costume et reprit les habitudes de toilette convenables à un homme de son rang. Cette restauration corporelle rendit à Balthazar une sorte de dignité physique qui fut de bon augure pour un changement d'idées. Bientôt sa fille, heureuse par avance de toutes les surprises qui attendaient son père dans sa propre maison, repartit pour Douai.

A trois lieues de cette ville, Balthazar trouva sa fille Félicie à cheval, escortée par ses deux frères par Emmanuel, par Pierquin et par les intimes amis des trois familles. Le voyage avait nécessairement distrait le chimiste de ses pensées habituelles, l'aspect de la Flandre avait agi sur son cœur, aussi quand il aperçut le joyeux cortége que lui formaient et sa famille et ses amis, éprouva-t-il des émotions si vives que ses yeux devinrent humides, sa voix trembla, ses paupières rougirent, et il embrassa si passionnément ses enfants sans pouvoir les quitter, que les spectateur de cette scène furent émus aux larmes. Lorsqu'il revit sa maison, il pâlit, sauta hors de la voiture de voyage avec l'agilité d'un jeune homme, respira l'air de la cour avec délices, et se mit à regarder les moindres détails avec un plaisir qui débordait dans ses gestes; il se redressa, et sa physionomie redevint jeune. Quand il entra dans le parloir, il eut des pleurs aux yeux en y voyant, par l'exactitude avec laquelle sa fille avait reproduit ses anciens flambeaux d'argent vendus, que les désastres devaient être entièrement réparés. Un déjeuner splendide était servi dans la salle à manger, dont les dressoirs avaient été remplis de curiosités et d'argenterie d'une valeur au moins égale à celle des pièces qui s'y trouvaient jadis. Quoique ce repas de famille durât longtemps, il suffit à peine aux récits que Balthazar exigeait de chacun de ses enfants. La secousse imprimée à son moral par ce retour lui fit épouser le bonheur de sa famille, et il s'en montra bien le père. Ses manières reprirent leur ancienne noblesse. Dans le premier moment, il fut tout à la jouissance de la possession, sans se demander compte des moyens par lesquels il recouvrait tout ce qu'il avait perdu. Sa joie fut donc entière et pleine. Le déjeuner fini, les quatre enfants, le père et Pierquin le notaire passèrent dans le parloir, où Balthazar ne vit pas sans inquiétude des papiers timbrés qu'un clerc avait apportés sur une table devant laquelle il se tenait, comme pour assister son patron. Les enfants s'assirent, et Balthazar étonné resta debout devant la cheminée.

— Ceci, dit Pierquin, est le compte de tutelle que rend M. Claës à ses enfants. Quoique ce ne soit pas très-amusant, ajouta-t-il en riant à la façon des notaires, qui prennent assez généralement un ton plaisant pour parler des affaires les plus sérieuses, il faut absolument que vous l'écoutiez.

Quoique les circonstances justifiassent cette phrase, M. Claës, à qui sa conscience rappelait le passé de sa vie, l'accepta comme un reproche et fronça les sourcils. Le clerc commença la lecture L'étonnement de Balthazar alla croissant à mesure que cet acte se déroulait. Il y était établi d'abord que la fortune de sa femme montait, au moment du décès, à seize cent mille francs environ, et la conclusion de cette reddition de compte fournissait clairement à chacun de ses enfants une part entière, comme aurait pu la gérer un bon et soigneux père de famille. Il en résultait que la maison était libre de toute hypothèque, que Balthazar était chez lui, et que ses biens ruraux étaient également dégagés. Lorsque les divers actes furent signés, Pierquin présenta les quittances des sommes jadis empruntées et les main-levées des inscriptions qui pesaient sur les propriétés. En ce moment, Balthazar, qui recouvrait à la fois l'honneur de l'homme, la vie du père, la considération du citoyen, tomba dans un fauteuil; il chercha Marguerite, qui, par une de ces sublimes délicatesses de femme, s'était absentée pendant cette lecture, afin de voir si toutes ses intentions avaient été bien remplies pour la fête. Chacun des membres de la famille comprit la pensée du vieillard au moment où ses yeux faiblement humides demandaient sa fille que tous voyaient en ce moment par les yeux de l'âme, comme un ange de force et de lumière. Lucien alla chercher Marguerite. En entendant le pas de sa fille, Balthazar courut la serrer dans ses bras.

— Mon père, lui dit-elle au pied de l'escalier où le vieillard la saisit pour l'étreindre, je vous en supplie, ne diminuez en rien votre sainte autorité. Remerciez-moi, devant toute la famille, d'avoir bien accompli vos intentions, et soyez ainsi le seul auteur du bien qui a pu se faire ici.

Balthazar leva les yeux au ciel, regarda sa fille, se croisa les bras, et dit après une pause pendant laquelle son visage reprit une expression que ses enfants ne lui avaient pas vue depuis dix ans : — Que n'es-tu là, Pépita, pour admirer notre enfant! Il serra Marguerite avec force, sans pouvoir prononcer une parole, et rentra. — Mes enfants, dit-il avec cette noblesse de maintien qui en faisait autrefois un des hommes les plus imposants, nous devons tous des remercîments et de la reconnaissance à ma fille Marguerite, pour la sagesse et le courage avec lesquels elle a rempli mes intentions, exécuté mes plans, lorsque, trop absorbé par mes travaux, je lui ai remis les rênes de notre administration domestique. — Ah! maintenant, nous allons lire les contrats de mariage, dit Pierquin en regardant l'heure. Mais ces actes-là ne me regardent pas, attendu que la loi me défend d'instrumenter pour mes parents et pour moi. M. Raparlier l'oncle va venir.

En ce moment, les amis de la famille invités au dîner que l'on donnait pour fêter le retour de M. Claës et célébrer la signature des contrats arrivèrent successivement, pendant que les gens apportèrent les cadeaux de noces. L'assemblée s'augmenta promptement et devint aussi imposante par la qualité des personnes qu'elle était belle par la richesse des toilettes. Les trois familles qui s'unissaient par le bonheur de leurs enfants avaient voulu rivaliser de splendeur. En un moment le parloir fut plein des gracieux présents qui se font aux fiancés. L'or ruisselait et petillait. Les étoffes dépliées, les châles de cachemire, les colliers, les parures, excitaient une joie si vraie chez ceux qui les donnaient et chez celles qui les recevaient, cette joie enfantine à demi se peignait si bien sur tous les visages, que la valeur de ces présents magnifiques était oubliée par les indifférents,

assez souvent occupés à la calculer par curiosité. Bientôt commença le cérémonial usité dans la famille Claës pour ces solennités. Le père et la mère devaient seuls être assis, et les assistants demeuraient debout devant eux à distance. A gauche du parloir et du côté du jardin se placèrent Gabriel Claës et mademoiselle Conyncks, auprès de qui se tinrent M. de Solis et Marguerite, sa sœur et Pierquin. A quelques pas de ces trois couples, Balthazar et Conyncks, les seuls de l'assemblée qui fussent assis, prirent place chacun dans un fauteuil, près du notaire qui remplaçait Pierquin. Jean était debout derrière son père. Une vingtaine de femmes élégamment mises et quelques hommes, tous choisis parmi les plus proches parents des Pierquin, des Conyncks et des Claës, le maire de Douai qui devait marier les époux, les douze témoins pris parmi les amis les plus dévoués des trois familles, et dont faisait partie le premier président de la cour royale, tous, jusqu'au curé de Saint-Pierre, restèrent debout en formant, du côté de la cour, un cercle imposant. Cet hommage rendu par toute cette assemblée à la paternité, qui, dans cet instant, rayonnait d'une majesté royale, imprimait à cette scène une couleur antique. Ce fut le seul moment pendant lequel, depuis seize ans, Balthazar oublia la recherche de l'absolu. M. Raparlier le notaire alla demander à Marguerite et à sa sœur si toutes les personnes invitées à la signature et au dîner qui devait la suivre étaient arrivées; et, sur leur réponse affirmative, il revint prendre le contrat de mariage de Marguerite et de M. de Solis, qui devait être lu le premier, quand tout à coup la porte du parloir s'ouvrit, et Lemulquinier se montra le visage flamboyant de joie.

— Monsieur, monsieur!

Balthazar jeta sur Marguerite un regard de désespoir, lui fit un signe et l'emmena dans le jardin. Aussitôt le trouble se mit dans l'assemblée.

— Je n'osais pas te le dire, mon enfant, dit le père à sa fille; mais puisque tu as tant fait pour moi, tu me sauveras de ce dernier malheur. Lemulquinier m'a prêté, pour une dernière expérience qui n'a pas réussi, vingt mille francs, le fruit de ses économies. Le malheureux vient sans doute me les redemander en apprenant que je suis redevenu riche, donne-les-lui sur-le-champ. Ah! mon ange, tu lui dois ton père, car lui seul me consolait dans mes désastres, lui seul encore a foi en moi. Certes, sans lui je serais mort... — Monsieur, monsieur! criait Lemulquinier. — Eh bien? dit Balthazar en se retournant. — Un diamant!...

Claës sauta dans le parloir en apercevant un diamant dans la main de son valet de chambre, qui lui dit tout bas : — Je suis allé au laboratoire.

Le chimiste, qui avait tout oublié, jeta un regard sur le vieux Flamand, et ce regard ne pouvait se traduire que par ces mots : *Tu es allé le premier au laboratoire!* — Et, dit le valet en continuant, j'ai trouvé ce diamant dans la capsule qui communiquait avec cette pile que nous avions laissée en train de faire des siennes, et elle en a fait, monsieur! ajouta-t-il en montrant un diamant blanc de forme octaédrique dont l'éclat attirait les regards étonnés de toute l'assemblée. — Mes enfants, mes amis, dit Balthazar, pardonnez à mon vieux serviteur, pardonnez-moi. Ceci va me rendre fou. Un hasard de sept années a produit sans moi une découverte que je cherche depuis seize ans. Comment? je n'en sais rien. Oui, j'avais laissé du sulfure de carbone sous l'influence d'une pile de Volta dont l'action aurait dû être surveillée tous les jours. Eh bien! pendant mon absence, le pouvoir de Dieu a éclaté dans mon laboratoire sans que j'aie pu constater ses effets, progressifs, bien entendu! Cela n'est-il pas affreux? Maudit exil! maudit hasard! Hélas! si j'avais épié cette longue, cette lente, cette subite, je ne sais comment dire, cristallisation, transformation, enfin ce miracle, eh bien! mes enfants seraient plus riches encore. Quoique ce ne soit pas la solution du problème que je cherche, au moins les premiers rayons de ma gloire auraient lui sur mon pays, et ce moment, que nos affections satisfaites rendent si ardent de bonheur, serait encore échauffé par le soleil de la science!

Chacun gardait le silence devant cet homme. Les paroles sans suite qui lui furent arrachées par la douleur furent trop vraies pour n'être pas sublimes.

Tout à coup, Balthazar refoula son désespoir au fond de lui-même, jeta sur l'assemblée un regard majestueux qui brilla dans les âmes, prit le diamant, et l'offrit à Marguerite en s'écriant : — Il t'appartient, mon ange! Puis il renvoya Lemulquinier par un geste, et dit au notaire : — Continuons.

Ce mot excita dans l'assemblée le frissonnement que, dans certains rôles, Talma causait aux masses attentives. Balthazar s'était assis en se disant à voix basse : Je ne dois être que père aujourd'hui. Marguerite entendit le mot, s'avança, saisit la main de son père et la baisa respectueusement. — Jamais homme n'a été si grand, dit Emmanuel quand sa prétendue revint près de lui, jamais homme n'a été si puissant, tout autre en deviendrait fou.

Les trois contrats lus et signés, chacun s'empressa de questionner Balthasar sur la manière dont s'était formé ce diamant, mais il ne pouvait rien répondre sur un accident si étrange. Il regarda son grenier, et le montra par un geste de rage. — Oui, la puissance effrayante due au mouvement de la matière enflammée qui sans doute a fait les métaux, les diamants, dit-il, s'est manifestée là pendant un moment, par hasard. — Ce hasard est sans doute bien naturel, dit un de ces gens qui veulent expliquer tout, le bonhomme aura oublié quelque diamant véritable. C'est autant de sauvé sur ceux qu'il a brûlés.

Oublions cela, dit Balthazar à ses amis, je vous prie de ne pas m'en parler aujourd'hui.

Marguerite prit le bras de son père pour se rendre dans les appartements de la maison de devant, où l'attendait une somptueuse fête. Quand il entra dans la galerie après tous ses hôtes, il la vit meublée de tableaux et remplie de fleurs rares. — Des tableaux, s'écria-t-il, des tableaux! et quelques-uns de nos anciens!

Il s'arrêta, son front se rembrunit, il eut un moment de tristesse, et sentit alors le poids de ses fautes en mesurant l'étendue de son humiliation secrète. — Tout cela est à vous, mon père, dit Marguerite en devinant les sentiments qui agitaient l'âme de Balthazar. — Ange que les esprits célestes doivent applaudir, s'écria-t-il, combien de fois auras-tu donc donné la vie à ton père? — Ne conservez plus aucun nuage sur votre front, ni la moindre pensée triste dans votre cœur, répondit-elle, et vous m'aurez récompensée au delà de mes espérances. Je viens de penser à Lemulquinier, mon père chéri, le peu de mots que vous m'avez dits de lui me le fait estimer, et, je l'avoue, j'avais mal jugé cet homme; ne pensez plus à ce que vous lui devez, il restera près de vous comme un humble ami. Emmanuel possède environ soixante mille francs d'économie, nous les donnerons à Lemulquinier. Après vous avoir si bien servi, cet homme doit être heureux le reste de ses jours. Ne vous inquiétez pas de nous! M. de Solis et moi, nous aurons une vie calme et douce, une vie sans faste; nous pouvons donc nous passer de cette somme jusqu'à ce que vous nous la rendiez. — Ah! ma fille, ne m'abandonne jamais! Sois toujours la providence de ton père!

En entrant dans les appartements de réception, Balthazar les trouva restaurés et meublés aussi magnifiquement qu'ils l'étaient autrefois. Bientôt les convives se rendirent dans la grande salle à manger du rez-de-chaussée par le grand escalier, sur chaque marche duquel se trouvaient des arbres fleuris. Une argenterie merveilleuse de façon offerte par Gabriel à son père, séduisit les regards autant qu'un luxe de table qui parut inouï aux principaux habitants d'une ville où ce luxe est traditionnellement à la mode. Les domestiques de M. Conyncks, ceux de Claës et de Pierquin, étaient là pour servir ce repas somptueux. En se voyant au milieu de cette table couronnée de parents, d'amis et de figures sur lesquelles éclatait une joie vive et sincère, Balthazar, derrière lequel se tenait Lemulquinier, eut une émotion si pénétrante, que chacun se tut, comme on se tait devant les grandes joies ou les grandes douleurs. — Chers enfants, s'écria-t-il, vous avez tué le veau gras pour le retour du père prodigue.

Ce mot, par lequel le savant se faisait justice, et qui empêcha peut-être qu'on ne la lui fît plus sévère, fut prononcé si noblement, que chacun attendri essuya ses larmes; mais ce fut la dernière expression de mélancolie, la joie prit insensiblement le caractère bruyant et animé qui signale les fêtes de famille. Après le dîner, les principaux habitants de la ville arrivèrent pour le bal, qui s'ouvrit et qui répondit à la splendeur classique de la maison Claës restaurée. Les trois mariages se firent promptement et donnèrent lieu à des fêtes, des bals, des repas, qui entraînèrent pour plusieurs mois le vieux Claës dans le tourbillon du monde. Son fils aîné alla s'établir à la terre que possédait près de Cambray Conyncks, qui ne voulait jamais se séparer de sa fille. Madame Pierquin dut également quitter la maison paternelle, pour faire les honneurs de l'hôtel que Pierquin avait fait bâtir, et où il voulait vivre noblement, car sa charge était vendue, et son oncle des Racquets venait de mourir en lui laissant des trésors lentement économisés. Jean partit pour Paris, où il devait achever son éducation.

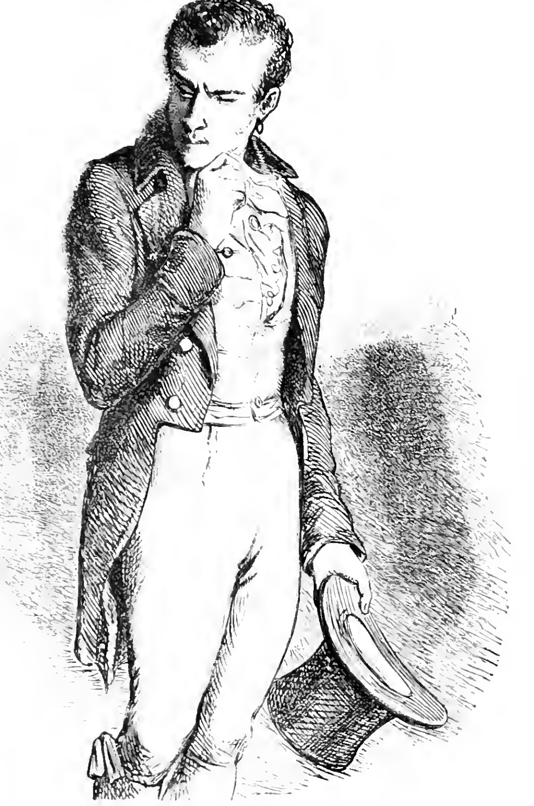
Les Solis restèrent donc seuls près de leur père, qui leur abandonna le quartier de derrière, en se logeant au second étage de la maison de devant. Marguerite continua de veiller au bonheur matériel de Balthazar, et fut aidée dans cette douce tâche par Emmanuel. Cette noble fille reçut par les mains de l'amour la couronne la plus enviée, celle que le bonheur tresse et dont l'éclat est entretenu par la constance. En effet, jamais couple n'offrit mieux l'image de cette félicité complète, avouée, pure, que toutes les femmes caressent dans leurs rêves. L'union de ces deux êtres si courageux dans les épreuves de la vie, et qui s'étaient si saintement aimés, excita dans la ville une admiration respectueuse. M. de Solis, nommé depuis longtemps inspecteur général de l'Université, se démit de ses fonctions pour mieux jouir de son bonheur, et rester à Douai, où chacun rendait si bien hommage à ses talents et à son caractère, que son nom était par avance promis au scrutin des colléges électoraux, quand viendrait pour lui l'âge de la députation. Marguerite, qui s'était montrée si forte dans l'adversité, redevint dans le bonheur une femme douce et bonne. Claës resta pendant cette année gravement préoccupé sans

doute; mais, s'il fit quelques expériences peu coûteuses et auxquelles ses revenus suffisaient, il parut négliger son laboratoire. Marguerite, qui reprit les anciennes habitudes de la maison Claës, donna tous les mois, à son père, une fête de famille à laquelle assistaient les Pierquin et les Conyncks, et reçut la haute société de la ville à un jour de la semaine où elle avait un *café* qui devint l'un des plus célèbres. Quoique souvent distrait, Claës assistait à toutes les assemblées, et redevint si complaisamment homme du monde pour complaire à sa fille aînée, que ses enfants purent croire qu'il avait renoncé à chercher la solution de son problème. Trois ans se passèrent ainsi.

En 1828, un événement favorable à Emmanuel l'appela en Espagne. Quoiqu'il y eût, entre les biens de la maison de Solis et lui, trois branches nombreuses, la fièvre jaune, la vieillesse, l'infécondité, tous les caprices de la fortune s'accordèrent pour rendre Emmanuel l'héritier des titres et des riches substitutions de sa maison, lui, le dernier. Par un de ces hasards qui ne sont invraisemblables que dans les livres, la maison de Solis avait acquis le comté de Nourho. Marguerite ne voulut pas se séparer de son mari, qui devait rester en Espagne aussi longtemps que le voudraient ses affaires, elle fut d'ailleurs curieuse de voir le château de Casa-Réal, où sa mère avait passé son enfance, et la ville de Grenade, berceau patrimonial de la famille Solis. Elle partit, en confiant l'administration de la maison au dévouement de Martha, de Josette et de Lemulquinier, qui avait l'habitude de la conduire. Balthazar, à qui Marguerite avait proposé le voyage en Espagne, s'y était refusé en alléguant son grand âge; mais plusieurs travaux médités depuis longtemps, et qui devaient réaliser ses espérances, furent la véritable raison de son refus.

Le comte et la comtesse de Soly y Nourho restèrent en Espagne plus longtemps qu'ils ne le voulurent, Marguerite y eut un enfant. Ils se trouvaient au milieu de l'année 1830 à Cadix, où ils comptaient s'embarquer pour revenir en France, par l'Italie; mais ils y reçurent une lettre dans laquelle Félicie apprenait de tristes nouvelles à sa sœur. En dix-huit mois leur père s'était complétement ruiné. Gabriel et Pierquin étaient obligés de remettre à Lemulquinier une somme mensuelle pour subvenir aux dépenses de la maison. Le vieux domestique avait encore une fois sacrifié sa fortune à son maître. Balthazar ne voulait recevoir personne, et n'admettait même pas ses enfants chez lui. Josette et Martha étaient mortes. Le cocher, le cuisinier et les autres gens avaient été successivement renvoyés. Les chevaux et les équipages étaient vendus. Quoique Lemulquinier gardât le plus profond secret sur les habitudes de son maître, il était à croire que les mille francs donnés par mois par Gabriel Claës et par Pierquin s'employaient en expériences. Le peu de provisions que le valet de chambre achetait au marché faisait supposer que ces deux vieillards se contentaient du strict nécessaire. Enfin, pour ne pas laisser vendre la maison paternelle, Gabriel et Pierquin payaient les intérêts des sommes que le vieillard avait empruntées, à leur insu, sur cet immeuble. Aucun de ses enfants n'avait d'influence sur ce vieillard, qui, à soixante-dix ans, déployait une énergie extraordinaire pour arriver à faire toutes ses volontés, même les plus absurdes. Marguerite pouvait peut-être seule reprendre l'empire qu'elle avait jadis exercé sur Balthazar, et Félicie suppliait sa sœur d'arriver promptement; elle craignait que son père n'eût signé quelques lettres de change. Gabriel. Conyncks et Pierquin, effrayés tous de la continuité d'une folie qui avait dévoré environ sept millions sans résultat, étaient décidés à ne pas payer les dettes de M. Claës. Cette lettre changea les dispositions du voyage de Marguerite, qui prit le chemin le plus court pour gagner Douai. Ses économies et sa nouvelle fortune lui permettaient bien d'éteindre encore une fois les dettes de son père; mais elle voulait plus, elle voulait obéir à sa mère en ne laissant pas descendre au tombeau Balthazar déshonoré. Certes, elle seule pouvait exercer assez d'ascendant sur ce vieillard pour l'empêcher de continuer son œuvre de ruine, à un âge où l'on ne devait attendre aucun travail fructueux de ses facultés affaiblies. Mais elle désirait le gouverner sans le froisser, afin de ne pas imiter les enfants de Sophocle, au cas où son père approcherait du but scientifique auquel il avait tant sacrifié.

M. et madame de Solis atteignirent la Flandre vers les derniers jours du mois de septembre 1831, et arrivèrent à Douai dans la matinée. Marguerite se fit arrêter à sa maison de la rue de Paris, et la trouva fermée. La sonnette fut violemment tirée sans que personne répondit. Un marchand quitta le pas de sa boutique où l'avait amené le fracas des voitures de M. de Solis et de sa suite. Beaucoup de personnes étaient aux fenêtres pour jouir du spectacle que leur offrait le retour d'un ménage aimé dans toute la ville, et attirées aussi par cette curiosité vague qui s'attachait aux événements que l'arrivée de Marguerite faisait préjuger dans la maison Claës. Le marchand dit au valet de chambre du comte de Solis que le vieux Claës était sorti depuis environ une heure. Sans doute, M. Lemulquinier promenait son maître sur les remparts. Marguerite envoya chercher un serrurier pour ouvrir la porte, afin d'éviter la scène que lui préparait la résistance de son père, si, comme le lui avait écrit Félicie, il se refusait à l'admettre chez lui. Pendant ce temps, Emmanuel alla chercher le vieillard pour lui annoncer l'arrivée de sa fille, tandis que son valet de chambre courut prévenir M. et madame Pierquin. En un moment la porte fut ouverte. Marguerite entra dans le parloir pour y faire mettre ses bagages, et frissonna de terreur en en voyant les murailles nues comme si le feu y eût été mis. Les admirables boiseries sculptées par Van-Huysium et le portrait du président avaient été vendus, dit-on, à lord Spencer. La salle à manger était vide, il ne s'y trouvait plus que deux chaises de paille et une table commune sur laquelle Marguerite aperçut avec effroi deux assiettes, deux bols, deux couverts d'argent, et sur un plat les restes d'un hareng saur que Claës et son valet de chambre venaient sans doute de partager. En un instant elle parcourut la maison, dont chaque pièce lui offrit le désolant spectacle d'une nudité pareille à celle du parloir et de la salle à manger. L'idée de l'absolu avait passé partout comme un incendie. Pour



Perquin se mordit les lèvres. — PAGE 35.

tout mobilier, la chambre de son père avait un lit, une chaise et une table sur laquelle était un mauvais chandelier de cuivre où la veille avait expiré un bout de chandelle de la plus mauvaise espèce. Le dénûment y était si complet qu'il ne s'y trouvait plus de rideaux aux fenêtres. Les moindres objets qui pouvaient avoir une valeur dans la maison, tout, jusqu'aux ustensiles de cuisine, avait été vendu. Emue par la curiosité qui ne nous abandonne même pas dans le malheur, Marguerite entra chez Lemulquinier, dont la chambre était aussi nue que celle de son maître. Dans le tiroir à demi fermé de la table, elle aperçut une reconnaissance du mont-de-piété qui attestait que le valet avait mis sa montre en gage quelques jours auparavant. Elle courut au laboratoire, et vit cette pièce pleine d'instruments de science comme par le passé. Elle se fit ouvrir son appartement, son père y avait tout respecté.

Au premier coup d'œil qu'elle y jeta, Marguerite fondit en larmes et pardonna tout à son père. Au milieu de cette fureur dévastatrice, il avait donc été arrêté par le sentiment paternel et par la reconnaissance qu'il devait à sa fille! Cette preuve de tendresse reçue dans un moment où le désespoir de Marguerite était au comble, détermina l'une de ces réactions morales contre lesquelles les cœurs les plus froids sont sans force. Elle descendit au parloir et y attendit l'arrivée de son père, dans une anxiété que le doute augmentait affreusement. Comment allait-elle le revoir? Détruit, décrépit, souffrant, affaibli par les jeûnes qu'il subissait par orgueil. Mais aurait-il sa raison? Des larmes coulaient de ses yeux sans qu'elle s'en aperçût en retrouvant ce sanctuaire dévasté. Les images de toute sa vie, ses efforts, ses précautions inutiles, son enfance, sa mère heureuse et malheureuse, tout, jusqu'à la vue de son petit Joseph qui souriait à ce spectacle de désolation, lui composait un poëme de déchirantes mélancolies. Mais, quoiqu'elle prévît des malheurs, elle ne s'attendait pas au dénoûment qui devait couronner la vie de son père, cette vie à la fois si grandiose et si misérable. L'état dans lequel se trouvait M. Claës n'était un secret pour personne. A la honte des hommes, il ne se rencontrait pas à Douai deux cœurs généreux qui rendissent honneur à sa persévérance d'homme de génie. Pour toute la société, Balthazar était un homme à interdire, un mauvais père, qui avait mangé six fortunes, des millions, et qui cherchait la pierre philosophale, au dix-neuvième siècle, ce siècle éclairé, ce siècle incrédule, ce siècle, etc... on le calomniait en le flétrissant du nom d'alchimiste, en lui jetant au nez ce mot : — Il veut faire de l'or! Que ne disait-on pas d'éloges à propos de ce siècle, où, comme dans tous les autres, le talent expire sous une indifférence aussi brutale que l'était celle des temps où moururent Dante, Cervantes, Tasse, *e tutti quanti*. Les peuples comprennent encore plus tardivement les créations du génie que ne les comprenaient les rois.

Ces opinions avaient insensiblement filtré de la haute société douaisienne dans la bourgeoisie, et de la bourgeoisie dans le bas peuple. Le chimiste septuagénaire excitait donc un profond sentiment de pitié chez les gens bien élevés, une curiosité railleuse dans le peuple, deux expressions grosses de mépris et de ce *væ victis!* dont sont accablés les grands hommes par les masses quand elles les voient misérables. Beaucoup de personnes venaient devant la maison Claës, se montrer la rosace du grenier où s'était consumé tant d'or et de charbon. Quand Balthazar passait, il était indiqué du doigt; souvent, à son aspect, un mot de raillerie ou de pitié s'échappait des lèvres d'un homme du peuple ou d'un enfant; mais Lemulquinier avait soin de le lui traduire comme un éloge, et pouvait le tromper impunément. Si les yeux de Balthazar avaient conservé cette lucidité sublime que l'habitude des grandes pensées y imprime, le sens de l'ouïe s'était affaibli chez lui. Pour beaucoup de paysans, de gens grossiers et superstitieux, ce vieillard était donc un sorcier. La noble, la grande maison Claës, s'appelait, dans les faubourgs et dans les campagnes, la maison du diable. Il n'y avait pas jusqu'à la figure de Lemulquinier qui ne prêtât aux croyances ridicules qui s'étaient répandues sur son maître. Aussi, quand le pauvre vieux ilote allait au marché chercher les denrées nécessaires à la subsistance, et qu'il prenait parmi les moins chères de toutes, n'obtenait-il rien sans recevoir quelques injures en manière de réjouissance; heureux même, si, souvent, quelques marchandes superstitieuses ne refusaient pas de lui vendre sa maigre pitance en craignant de se damner par un contact avec un suppôt de l'enfer. Les sentiments de toute cette ville étaient donc généralement hostiles à ce grand vieillard et à son compagnon. Le désordre des vêtements de l'un et de l'autre y prêtait encore, ils allaient vêtus comme ces pauvres honteux qui conservent un extérieur décent et qui hésitent à demander l'aumône. Tôt ou tard ces deux vieilles gens pouvaient être insultés. Pierquin, sentant combien une injure publique serait déshonorante pour la famille, envoyait toujours, durant les promenades de son beau-père, deux ou trois de ses gens qui l'environnaient à distance avec la mission de le protéger, car la Révolution de juillet n'avait pas contribué à rendre le peuple respectueux.



Allons, gamins, respect à un grand homme! —PAGE 42.

Par une de ces fatalités qui ne s'expliquent pas, Claës et Lemulquinier, sortis de grand matin, avaient trompé la surveillance secrète de M. et madame Pierquin, et se trouvaient seuls en ville. Au retour de leur promenade ils vinrent s'asseoir au soleil, sur un banc de la place Saint-Jacques, où passaient quelques enfants pour aller à l'école ou au collége. En apercevant de loin ces deux vieillards sans défense, et dont les visages s'épanouissaient au soleil, les enfants se mirent à en causer. Ordinairement, les causeries d'enfants arrivent bientôt à des rires; du rire, ils en vinrent à des mystifications sans en connaître la cruauté. Sept ou huit des premiers qui arrivèrent se tinrent à distance et se mirent à examiner les deux vieilles figures en retenant des rires étouffés qui attirèrent l'attention de Lemulquinier.

— Tiens, vois-tu celui-là dont la tête est comme un genou? — Oui.

— Eh bien! il est savant de naissance.

— Papa dit qu'il fait de l'or, dit un autre. — Par où? C'est-y par là ou par ici? ajouta un troisième en montrant d'un geste goguenard

cette partie d'eux-mêmes que les écoliers se montrent si souvent en signe de mépris.

Le plus petit de la bande, qui avait son panier plein de provisions, et qui léchait une tartine beurrée, s'avança naïvement vers le banc, et dit à Lemulquinier : — C'est-y vrai, monsieur, que vous faites des perles et des diamants? — Oui, mon petit milicien, répondit Lemulquinier en souriant et lui frappant sur la joue, nous t'en donnerons quand tu seras bien savant. — Ah! monsieur, donnez-m'en aussi fut une exclamation générale.

Tous les enfants accoururent comme une nuée d'oiseaux et entourèrent les deux chimistes. Balthazar, absorbé dans une méditation d'où il fut tiré par ces cris, fit alors un geste d'étonnement qui causa un rire général. — Allons, gamins, respect à un grand homme! dit Lemulquinier. — A la chienlit! crièrent les enfants. Vous êtes des sorciers. — Oui, sorciers, vieux sorciers! sorciers, na!

Lemulquinier se dressa sur ses pieds, et menaça de sa canne les enfants, qui s'enfuirent en ramassant de la boue et des pierres. Un ouvrier, qui déjeunait à quelques pas de là, ayant vu Lemulquinier levant sa canne pour faire sauver les enfants, crut qu'il les avait frappés, et les appuya par ce mot terrible : A bas les sorciers!

Les enfants, se sentant soutenus, lancèrent leurs projectiles, qui atteignirent les deux vieillards, au moment où le comte de Solis se montrait au bout de la place, accompagné des domestiques de Pierquin. Ils n'arrivèrent pas assez vite pour empêcher les enfants de couvrir de boue le grand vieillard et son valet de chambre. Le coup était porté. Balthazar, dont les facultés avaient été jusqu'alors conservées par la chasteté naturelle aux savants chez qui la préoccupation d'une découverte anéantit les passions, devina, par un phénomène d'intussusception, le secret de cette scène; son corps décrépit ne soutint pas la réaction affreuse qu'il éprouva dans la haute région de ses sentiments, il tomba frappé d'une attaque de paralysie entre les bras de Lemulquinier, qui le ramena chez lui sur un brancard, entouré par ses deux gendres et par leurs gens. Aucune puissance ne put empêcher la populace de Douai d'escorter le vieillard jusqu'à la porte de sa maison, où se trouvaient Félicie et ses enfants, Jean, Marguerite et Gabriel, qui, prévenu par sa sœur était arrivé de Cambrai avec sa femme. Ce fut un spectacle affreux que celui de l'entrée de ce vieillard qui se débattait moins contre la mort que contre l'effroi de voir ses enfants pénétrant le secret de sa misère. Aussitôt un lit fut dressé au milieu du parloir, les secours furent prodigués à Balthazar, dont la situation permit, vers la fin de la journée, de concevoir quelques espérances pour sa conservation. La paralysie, quoique habilement combattue, le laissa néanmoins assez longtemps dans un état voisin de l'enfance. Quand la paralysie eut cessé par degrés, elle resta sur la langue, qu'elle avait spécialement affectée, peut-être parce que la colère y avait porté toutes les forces du vieillard au moment où il voulut apostropher les enfants.

Cette scène avait allumé dans la ville une indignation générale. Par une loi, jusqu'alors inconnue, qui dirige les affections des masses, cet événement ramena tous les esprits à M. Claës. En un moment il devint un grand homme, il excita l'admiration et obtint tous les sentiments qu'on lui refusait la veille. Chacun vanta sa patience, sa volonté, son courage, son génie. Les magistrats voulurent sévir contre ceux qui avaient participé à cet attentat; mais le mal était fait. La famille Claës demanda la première que cet affaire fût assoupie. Marguerite avait ordonné de meubler le parloir dont les parois nues furent bientôt tendues de soie. Quand, quelques jours après cet événement, le vieux père eut recouvré ses facultés, et qu'il se retrouva dans une sphère élégante, environné de tout ce qui était nécessaire à la vie heureuse, il fit entendre que sa fille Marguerite devait être venue, au moment même où elle rentrait au parloir; en la voyant, Balthazar rougit, ses yeux se mouillèrent sans qu'il en sortît des larmes. Il put presser de ses doigts froids la main de sa fille, et mit dans cette pression tous les sentiments et toutes les idées qu'il ne pouvait plus exprimer. Ce fut quelque chose de saint et de solennel, l'adieu du cerveau qui vivait encore, du cœur que la reconnaissance ranimait. Épuisé par ses tentatives infructueuses, lassé par sa lutte avec un problème gigantesque et désespéré peut-être de l'incognito qui attendait sa mémoire, ce géant allait bientôt cesser de vivre : tous ses enfants l'entouraient avec un sentiment respectueux, en sorte que ses yeux purent être récréés par les images de l'abondance, de la richesse, et par le tableau touchant que lui présentait sa belle famille. Il fut constamment affectueux dans ses regards, par lesquels il put manifester ses sentiments; ses yeux contractèrent soudain une si grande variété d'expression, qu'ils eurent comme un langage de lumière, facile à comprendre. Marguerite paya les dettes de son père, et rendit, en quelques jours, à la maison Claës, une splendeur moderne qui devait écarter toute idée de décadence. Elle ne quitta plus le chevet du lit de Balthazar, de qui elle s'efforçait de deviner toutes les pensées, et d'accomplir les moindres souhaits. Quelques mois se passèrent dans les alternatives de mal et de bien qui signalent chez les vieillards le combat de la vie et de la mort; tous les matins, ses enfants se rendaient près de lui, restaient pendant la journée dans le parloir en dînant devant son lit, et ne sortaient qu'au moment où il s'endormait. La distraction qui lui plut davantage, parmi toutes celles que l'on cherchait à lui donner, fut la lecture des journaux, que les événements politiques rendirent alors fort intéressants. M. Claës écoutait attentivement cette lecture, que M. de Solis faisait à voix haute et près de lui.

Vers la fin de l'année 1832, Balthazar passa une nuit extrêmement critique, pendant laquelle M. Pierquin le médecin fut appelé par la garde, effrayée d'un changement subit qui se fit chez le malade; en effet, le médecin voulut le veiller en craignant à chaque instant qu'il n'expirât sous les efforts d'une crise intérieure dont les effets eurent le caractère d'une agonie.

Le vieillard se livrait à des mouvements d'une force incroyable pour secouer les liens de la paralysie; il désirait parler et remuait la langue sans pouvoir former de sons; ses yeux flamboyants projetaient des pensées; ses traits contractés exprimaient des douleurs inouïes; ses doigts s'agitaient désespérément, il suait à grosses gouttes. Le matin, les enfants vinrent embrasser leur père avec cette affection que la crainte de sa mort prochaine leur faisait épancher tous les jours plus ardente et plus vive; mais il ne leur témoigna point la satisfaction que lui causaient habituellement ces témoignages de tendresse. Emmanuel, averti par Pierquin, s'empressa de décacheter le journal pour voir si cette lecture ferait diversion aux crises intérieures qui travaillaient Balthazar. En dépliant la feuille, il vit ces mots : *découverte de l'absolu*, qui le frappèrent vivement, et il lut à Marguerite un article où il était parlé d'un procès relatif à la vente qu'un célèbre mathématicien polonais avait faite de l'absolu. Quoique Emmanuel lût tout bas l'annonce du fait à Marguerite, qui le pria de passer l'article, Balthazar avait entendu.

Tout à coup le moribond se dressa sur ses deux poings, jeta sur ses enfants effrayés un regard qui les atteignit tous comme un éclair, les cheveux qui lui garnissaient la nuque remuèrent, ses rides tressaillirent, son visage s'anima d'un esprit de feu, un souffle passa sur cette face et la rendit sublime, il leva une main crispée par la rage, et cria d'une voix éclatante le fameux mot d'Archimède : EURÊKA (*j'ai trouvé*)! Il retomba sur son lit en rendant le son lourd d'un corps inerte. Il mourut en poussant un gémissement affreux, et ses yeux convulsés exprimèrent, jusqu'au moment où le médecin les ferma, le regret de n'avoir pu léguer à la science le mot d'une énigme dont le voile s'était tardivement déchiré sous les doigts décharnés de la mort.

Paris, juin-septembre 1834.

UN EPISODE SOUS LA TERREUR

A MONSIEUR GUYONNET-MERVILLE

Ne faut-il pas, cher et ancien patron, expliquer aux gens curieux de tout connaître où j'ai pu savoir assez de procédure pour conduire les affaires de mon petit monde, et consacrer ici la mémoire de l'homme aimable et spirituel qui disait à Scribe, autre clerc-amateur : « Passez donc à l'étude, je vous assure qu'il y a de l'ouvrage » en le rencontrant au bal ; mais avez-vous besoin de ce témoignage public pour être certain de l'affection de l'auteur ?

De Balzac.

Le 22 janvier 1793, vers huit heures du soir, une vieille dame descendait, à Paris, l'éminence rapide qui finit devant l'église Saint-Laurent, dans le faubourg Saint-Martin. Il avait tant neigé pendant toute la journée, que les pas s'entendaient à peine. Les rues étaient désertes. La crainte assez naturelle qu'inspirait le silence s'augmentait de toute la terreur qui faisait alors gémir la France ; aussi la vieille dame n'avait-elle encore rencontré personne ; sa vue affaiblie depuis longtemps ne lui permettait pas d'ailleurs d'apercevoir dans le lointain, à la lueur des lanternes, quelques passants clair-semés comme des ombres dans l'immense voie de ce faubourg. Elle allait courageusement seule à travers cette solitude, comme si son âge était un talisman qui dût la préserver de tout malheur. Quand elle eut dépassé la rue des Morts, elle crut distinguer le pas lourd et ferme d'un homme qui marchait derrière elle. Elle s'imagina qu'elle n'entendait pas ce bruit pour la première fois ; elle s'effraya d'avoir été suivie, et tenta d'aller plus vite encore afin d'atteindre à une boutique assez bien éclairée, espérant pouvoir vérifier à la lumière les soupçons dont elle était saisie. Aussitôt qu'elle se trouva dans le rayon de lueur horizontale qui partait de cette boutique, elle retourna brusquement la tête, et entrevit une forme humaine dans le brouillard ; cette indistincte vision lui suffit, elle chancela un moment sous le poids de la terreur dont elle fut accablée, car elle ne douta plus alors qu'elle n'eût été escortée par l'inconnu depuis le premier pas qu'elle avait fait hors de chez elle, et le désir d'échapper à un espion lui prêta des forces. Incapable de raisonner, elle doubla le pas, comme si elle pouvait se soustraire à un homme nécessairement plus agile qu'elle. Après avoir couru pendant quelques minutes, elle parvint à la boutique d'un pâtissier, y entra et tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, sur une chaise placée devant le comptoir. Au moment où elle fit crier le loquet de la porte, une jeune femme, occupée à broder, leva les yeux, reconnut, à travers les carreaux du vitrage, la mante de forme antique et de soie violette dans laquelle la vieille dame était enveloppée, et s'empressa d'ouvrir un tiroir comme pour y prendre une chose qu'elle devait lui remettre. Non-seulement le geste et la physionomie de la jeune femme exprimèrent le désir de se débarrasser promptement de l'inconnue, comme si c'eût été une de ces personnes qu'on ne voit pas avec plaisir, mais encore elle laissa échapper une expression d'impatience en trouvant le tiroir vide ; puis, sans regarder la dame, elle sortit précipitamment du comptoir, alla vers l'arrière-boutique, et appela son mari, qui parut tout à coup.

— Où donc as-tu mis?... lui demanda-t-elle d'un air de mystère en lui désignant la vieille dame par un coup d'œil et sans achever sa phrase.

Quoique le pâtissier ne pût voir que l'immense bonnet de soie noire environné de nœuds en rubans violets qui servait de coiffure à l'inconnue, il disparut après avoir jeté à sa femme un regard qui semblait dire : — Crois-tu que je vais laisser cela dans ton comptoir?... Etonnée du silence et de l'immobilité de la vieille dame, la marchande revint auprès d'elle ; et, en la voyant, elle se sentit saisie d'un mouvement de compassion ou peut-être aussi de curiosité. Quoique le teint de cette femme fût naturellement livide comme celui d'une personne vouée à des austérités secrètes, il était facile de reconnaître qu'une émotion récente y répandait une pâleur extraordinaire. Sa coiffure était disposée de manière à cacher ses cheveux, sans doute blanchis par l'âge ; car la propreté du collet de sa robe annonçait qu'elle ne portait pas de poudre. Ce manque d'ornement faisait contracter à sa figure une sorte de sévérité religieuse. Ses traits étaient graves et fiers. Autrefois les manières et les habitudes des gens de qualité étaient si différentes de celles des gens appartenant aux autres classes, qu'on devinait facilement une personne noble. Aussi la jeune femme était-elle persuadée que l'inconnue était une *ci-devant*, et qu'elle avait appartenu à la cour.

— Madame... lui dit-elle involontairement et avec respect en oubliant que ce titre était proscrit.

La vieille dame ne répondit pas. Elle tenait ses yeux fixés sur le vitrage de la boutique, comme si un objet effrayant y eût été dessiné.

— Qu'as-tu, citoyenne? demanda le maître du logis qui reparut aussitôt.

Le citoyen pâtissier tira la dame de sa rêverie en lui tendant une petite boîte de carton couverte en papier bleu.

— Rien, rien, mes amis, répondit-elle d'une voix douce.

Elle leva les yeux sur le pâtissier comme pour lui jeter un regard de remercîment; mais en lui voyant un bonnet rouge sur la tête, elle laissa échapper un cri.

— Ah!... vous m'avez trahie!...

La jeune femme et son mari répondirent par un geste d'horreur qui fit rougir l'inconnue, soit de les avoir soupçonnés, soit de plaisir.

— Excusez-moi, dit-elle alors avec une douceur enfantine. Puis, tirant un louis d'or de sa poche, elle le présenta au pâtissier : — Voici le prix convenu, ajouta-t-elle.

Il y a une indigence que les indigents savent deviner. Le pâtissier et sa femme se regardèrent et se montrèrent la vieille femme en se communiquant une même pensée. Ce louis d'or devait être le dernier. Les mains de la dame tremblaient en offrant cette pièce, qu'elle contemplait avec douleur et sans avarice; mais elle semblait connaître toute l'étendue du sacrifice. Le jeûne et la misère étaient gravés sur cette figure en traits aussi lisibles que ceux de la peur et des habitudes ascétiques. Il y avait dans ses vêtements des vestiges de magnificence. C'était de la soie usée, une mante propre, quoique passée, les dentelles soigneusement raccommodées; enfin les haillons de l'opulence! Les marchands, placés entre la pitié et l'intérêt, commencèrent par soulager leur conscience en paroles.

— Mais, citoyenne, tu parais bien faible.

— Madame aurait-elle besoin de prendre quelque chose? reprit la femme en coupant la parole à son mari.

— Nous avons de bien bon bouillon, dit le pâtissier.

— Il fait si froid, madame aura peut-être été saisie en marchant; mais vous pouvez vous reposer ici et vous chauffer un peu.

— Nous ne sommes pas aussi noirs que le diable! s'écria le pâtissier.

Gagnée par l'accent de bienveillance qui animait les paroles des charitables boutiquiers, la dame avoua qu'elle avait été suivie par un homme, et qu'elle avait peur de revenir seule chez elle.

— Ce n'est que cela? reprit l'homme au bonnet rouge. Attends-moi, citoyenne.

Il donna le louis à sa femme. Puis, mû par cette espèce de reconnaissance qui se glisse dans l'âme d'un marchand quand il reçoit un prix exorbitant d'une marchandise de médiocre valeur, il alla mettre son uniforme de garde national, prit son chapeau, passa son briquet et reparut sous les armes; mais sa femme avait eu le temps de réfléchir. Comme dans bien d'autres cœurs, la réflexion ferma la main ouverte de la bienfaisance. Inquiète et craignant de voir son mari dans quelque mauvaise affaire, la femme du pâtissier essaya de le tirer par le pan de son habit pour l'arrêter; mais, obéissant à un sentiment de charité, le brave homme offrit sur-le-champ à la vieille dame de l'escorter.

— Il paraît que l'homme dont a peur la citoyenne est encore à rôder devant la boutique, dit vivement la jeune femme.

— Je le crains, dit naïvement la dame.

— Si c'était un espion? si c'était une conspiration? N'y va pas, et reprends-lui la boîte...

Ces paroles, soufflées à l'oreille du pâtissier par sa femme, glacèrent le courage impromptu dont il était possédé.

— Eh! je m'en vais lui dire deux mots, et vous en débarrasser sur-le-champ, s'écria le pâtissier en ouvrant la porte et sortant avec précipitation.

La vieille dame, passive comme un enfant et presque hébétée, se rassit sur sa chaise. L'honnête marchand ne tarda pas à reparaître; son visage, assez rouge de son naturel et enluminé d'ailleurs par le feu du four, était devenu subitement blême; une si grande frayeur l'agitait, que ses jambes tremblaient et que ses yeux ressemblaient à ceux d'un homme ivre.

— Veux-tu nous faire couper le cou, misérable aristocrate?... s'écria-t-il avec fureur. Songe à nous montrer les talons, ne reparais jamais ici, et ne compte pas sur moi pour te fournir des éléments de conspiration!

En achevant ces mots, le pâtissier essaya de reprendre à la vieille dame la petite boîte qu'elle avait mise dans une de ses poches. A peine les mains hardies du pâtissier touchèrent-elles ses vêtements, que l'inconnue, préférant se livrer aux dangers de la route sans autre défenseur que Dieu, plutôt que de perdre ce qu'elle venait d'acheter, retrouva l'agilité de sa jeunesse; elle s'élança vers la porte, l'ouvrit brusquement, et disparut aux yeux de la femme et du mari stupéfaits et tremblants. Aussitôt que l'inconnue se trouva dehors, elle se mit à marcher avec vitesse; mais ses forces la trahirent bientôt, car elle entendit l'espion par lequel elle était impitoyablement suivie, faisant crier la neige qu'il pressait de son pas pesant; elle fut obligée de s'arrêter, il s'arrêta; elle n'osait ni lui parler ni le regarder, soit par suite de la peur dont elle était saisie, soit par manque d'intelligence. Elle continua son chemin en allant lentement, l'homme ralentit alors son pas de manière à rester à une distance qui lui permettait de veiller sur elle. L'inconnu semblait être l'ombre même de cette vieille femme. Neuf heures sonnèrent quand le couple silencieux repassa devant l'église de Saint-Laurent. Il est dans la nature de toutes les âmes, même la plus infirme, qu'un sentiment de calme succède à une agitation violente, car, si les sentiments sont infinis, nos organes sont bornés. Aussi l'inconnue, n'éprouvant aucun mal de son prétendu persécuteur, voulut-elle voir en lui un ami secret empressé de la protéger; elle réunit toutes les circonstances qui avaient accompagné les apparitions de l'étranger comme pour trouver des motifs plausibles à cette consolante opinion, et il lui plut alors de reconnaître en lui plutôt de bonnes que de mauvaises intentions. Oubliant l'effroi que cet homme venait d'inspirer au pâtissier, elle avança donc d'un pas ferme dans les régions supérieures du faubourg Saint-Martin. Après une demi-heure de marche, elle parvint à une maison située auprès de l'embranchement formé par la rue principale du faubourg et par celle qui mène à la barrière de Pantin. Ce lieu est encore aujourd'hui un des plus déserts de tout Paris. La bise, passant sur les buttes Saint-Chaumont et de Belleville, sifflait à travers les maisons, ou plutôt les chaumières, semées dans ce vallon presque inhabité où les clôtures sont en murailles faites avec de la terre et des os. Cet endroit désolé semblait être l'asile naturel de la misère et du désespoir. L'homme qui s'acharnait à la poursuite de la pauvre créature assez hardie pour traverser nuitamment ces rues silencieuses parut frappé du spectacle qui s'offrait à ses regards. Il resta pensif, debout et dans une attitude d'hésitation, faiblement éclairé par un réverbère dont la lueur indécise perçait à peine le brouillard. La peur donna des yeux à la vieille femme, qui crut apercevoir quelque chose de sinistre dans les traits de l'inconnu; elle sentit ses terreurs se réveiller, et profita de l'espèce d'incertitude qui arrêtait cet homme pour se glisser dans l'ombre vers la porte de la maison solitaire; elle fit jouer un ressort, et disparut avec une rapidité fantasmagorique. Le passant, immobile, contemplait cette maison, qui présentait en quelque sorte le type des misérables habitations de ce faubourg. Cette chancelante bicoque bâtie en moellons était revêtue d'une couche de plâtre jauni, si fortement lézardée, qu'on craignait de la voir tomber au moindre effort du vent. Le toit de tuiles brunes et couvert de mousse s'affaissait en plusieurs endroits de manière à faire croire qu'il allait céder sous le poids de la neige. Chaque étage avait trois fenêtres dont les chassis, pourris par l'humidité et disjoints par l'action du soleil, annonçaient que le froid devait pénétrer dans les chambres. Cette maison isolée ressemblait à une vieille tour que le temps oubliait de détruire. Une faible lumière éclairait les croisées qui coupaient irrégulièrement la mansarde par laquelle ce pauvre édifice était terminé, tandis que le reste de la maison se trouvait dans une obscurité complète. La vieille femme ne monta pas sans peine l'escalier rude et grossier, le long duquel on s'appuyait sur une corde en

guise de rampe; elle frappa mystérieusement à la porte du logement qui se trouvait dans la mansarde, et s'assit avec précipitation sur une chaise que lui présenta un vieillard.

— Cachez-vous, cachez-vous! lui dit-elle. Quoique nous ne sortions que bien rarement, nos démarches sont connues, nos pas sont épiés.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda une autre vieille femme assise auprès du feu.

— L'homme qui rôde autour de la maison depuis hier m'a suivie ce soir.

A ces mots, les trois habitants de ce taudis se regardèrent en laissant paraître sur leurs visages les signes d'une terreur profonde. Le vieillard fut le moins agité des trois, peut-être parce qu'il était le plus en danger. Quand on est sous le poids d'un grand malheur ou sous le joug de la persécution, un homme courageux commence pour ainsi dire par faire le sacrifice de lui-même, il ne considère ses jours que comme autant de victoires remportées sur le sort. Les regards des deux femmes, attachés sur ce vieillard, laissaient facilement deviner qu'il était l'unique objet de leur vive sollicitude.

— Pourquoi désespérer de Dieu, mes sœurs? dit-il d'une voix sourde mais onctueuse, nous chantions ses louanges au milieu des cris que poussaient les assassins et les mourants au couvent des Carmes. S'il a voulu que je fusse sauvé de cette boucherie, c'est sans doute pour me réserver à une destinée que je dois accepter sans murmure. Dieu protége les siens, il peut en disposer à son gré. C'est de vous, et non de moi qu'il faut s'occuper.

— Non, dit l'une des deux vieilles femmes, qu'est-ce que notre vie en comparaison de celle d'un prêtre?

— Une fois que je me suis vue hors de l'abbaye de Chelles, je me suis considérée comme morte! s'écria celle des deux religieuses qui n'était pas sortie.

— Voici, reprit celle qui arrivait en tendant la petite boîte au prêtre, voici les hosties. Mais, s'écria-t-elle, j'entends monter les degrés!

A ces mots, tous trois ils se mirent à écouter. Le bruit cessa.

— Ne vous effrayez pas, dit le prêtre, si quelqu'un essaye de parvenir jusqu'à vous. Une personne sur la fidélité de laquelle nous pouvons compter a dû prendre toutes ses mesures pour passer la frontière, et viendra chercher les lettres que j'ai écrites au duc de Langeais et au marquis de Beauséant, afin qu'ils puissent aviser aux moyens de vous arracher à cet affreux pays, à la mort ou à la misère qui vous y attendent.

— Vous ne nous suivrez donc pas? s'écrièrent doucement les deux religieuses en manifestant une sorte de désespoir.

— Ma place est là où il y a des victimes, dit le prêtre avec simplicité.

Elles se turent et regardèrent leur hôte avec une sainte admiration.

— Sœur Marthe, dit-il en s'adressant à la religieuse qui était allée chercher les hosties, cet envoyé devra répondre *Fiat voluntas* au mot *Hosanna*.

— Il y a quelqu'un dans l'escalier! s'écria l'autre religieuse en ouvrant une cachette pratiquée sous le toit.

Cette fois, il fut facile d'entendre, au milieu du plus profond silence, les pas d'un homme qui faisait retentir les marches couvertes de callosités produites par de la boue durcie. Le prêtre se coula péniblement dans une espèce d'armoire, et la religieuse jeta quelques hardes sur lui.

— Vous pouvez fermer, sœur Agathe, dit-il d'une voix étouffée.

A peine le prêtre était-il caché, que trois coups frappés sur la porte firent tressaillir les deux saintes filles, qui se consultèrent des yeux sans oser prononcer une seule parole. Elles paraissaient avoir toutes deux une soixantaine d'années. Séparées du monde depuis quarante ans, elles étaient comme des plantes habituées à l'air d'une serre, et qui meurent si on les en sort. Accoutumées à la vie du couvent, elles n'en pouvaient plus concevoir d'autre. Un matin, leurs grilles ayant été brisées, elles avaient frémi de se trouver libres. On peut aisément se figurer l'espèce d'imbécillité factice que les événements de la révolution avait produite dans leurs âmes innocentes. Incapables d'accorder leurs idées claustrales avec les difficultés de la vie, et ne comprenant même pas leur situation, elles ressemblaient à des enfants dont on avait pris soin jusqu'alors, et qui, abandonnés par leur providence maternelle, priaient au lieu de crier. Aussi, devant le danger qu'elles prévoyaient en ce moment, demeurèrent-elles muettes et passives, ne connaissant d'autre défense que la résignation chrétienne. L'homme qui demandait à entrer interpréta ce silence à sa manière, il ouvrit la porte et se montra tout à coup. Les deux religieuses frémirent en reconnaissant le personnage qui, depuis quelque temps, rôdait autour de leur maison et prenait des informations sur leur compte; elles restèrent immobiles en le contemplant avec une curiosité inquiète, à la manière des enfants sauvages, qui examinent silencieusement les étrangers. Cet homme était de haute taille et gros; mais rien dans sa démarche, dans son air ni dans sa physionomie, n'indiquait un méchant homme. Il imita l'immobilité des religieuses, et promena lentement ses regards sur la chambre où il se trouvait.

Deux nattes de paille, posées sur des planches, servaient de lit aux deux religieuses. Une seule table était au milieu de la chambre, et il y avait dessus un chandelier de cuivre, quelques assiettes, trois couteaux et un pain rond. Le feu de la cheminée était modeste. Quelques morceaux de bois, entassés dans un coin, attestaient d'ailleurs la pauvreté des deux recluses. Les murs, enduits d'une couche de peinture très-ancienne, prouvaient le mauvais état de la toiture, où des taches, semblables à des filets bruns, indiquaient les infiltrations des eaux pluviales. Une relique, sans doute sauvée du pillage de l'abbaye de Chelles, ornait le manteau de la cheminée. Trois chaises, deux coffres et une mauvaise commode complétaient l'ameublement de cette pièce. Une porte pratiquée auprès de la cheminée faisait conjecturer qu'il existait une seconde chambre.

L'inventaire de cette cellule fut bientôt fait par le personnage qui s'était introduit sous de si terribles auspices au sein de ce ménage. Un sentiment de commisération se peignit sur sa figure, et il jeta un regard de bienveillance sur les deux filles, au moins aussi embarrassé qu'elles. L'étrange silence dans lequel ils demeurèrent tous trois dura peu, car l'inconnu finit par deviner la faiblesse morale et l'inexpérience des deux pauvres créatures, et il leur dit alors d'une voix qu'il essaya d'adoucir : — Je ne viens point ici en ennemi, citoyennes... Il s'arrêta et se reprit pour dire : Mes sœurs, s'il vous arrivait quelque malheur, croyez que je n'y aurais pas contribué. J'ai une grâce à réclamer de vous...

Elles gardèrent toujours le silence.

— Si je vous importunais, si... je vous gênais, parlez librement.. je me retirerais; mais sachez que je vous suis tout dévoué; que, s'il est quelque bon office que je puisse vous rendre, vous pouvez m'employer sans crainte, et que moi seul, peut-être, suis au-dessus de la loi, puisqu'il n'y a plus de roi...

Il y avait un tel accent de vérité dans ces paroles, que la sœur Agathe, celle des deux religieuses qui appartenait à la maison de Langeais, et dont les manières semblaient annoncer qu'elle avait autrefois connu l'éclat des fêtes et respiré l'air de la cour, s'empressa d'indiquer une des chaises comme pour prier leur hôte de s'asseoir. L'inconnu manifesta une sorte de joie mêlée de tristesse en comprenant ce geste, et attendit pour prendre place que les deux respectables filles fussent assises.

— Vous avez donné asile, reprit-il, à un vénérable prêtre non assermenté, qui a miraculeusement échappé aux massacres des Carmes

— *Hosanna!*... dit la sœur Agathe en interrompant l'étranger et le regardant avec une inquiète curiosité.

— Il ne se nomme pas ainsi, je crois, répondit-il.

— Mais, monsieur, dit vivement la sœur Marthe, nous n'avons pas de prêtre ici, et...

— Il faudrait alors avoir plus de soin et de prévoyance, répliqua doucement l'étranger en avançant le bras vers la table et y prenant un bréviaire. Je ne pense pas que vous sachiez le latin, et...

Il ne continua pas, car l'émotion extraordinaire qui se peignit sur les figures des deux pauvres religieuses lui fit craindre d'être allé trop loin; elles étaient tremblantes et leurs yeux s'emplirent de larmes.

— Rassurez-vous, leur dit-il d'une voix franche, je sais le nom de votre hôte et les vôtres, et depuis trois jours je suis instruit de votre détresse et de votre dévouement pour le vénérable abbé de...

— Chut! dit naïvement sœur Agathe en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Vous voyez, mes sœurs, que, si j'avais conçu l'horrible dessein de vous trahir, j'aurais déjà pu l'accomplir plus d'une fois...

En entendant ces paroles, le prêtre se dégagea de sa prison et reparut au milieu de la chambre.

— Je ne saurais croire, monsieur, dit-il à l'inconnu, que vous soyez un de nos persécuteurs, et je me fie à vous. Que voulez-vous de moi?

La sainte confiance du prêtre, la noblesse répandue dans tous ses traits auraient désarmé des assassins. Le mystérieux personnage qui était venu animer cette scène de misère et de résignation contempla pendant un moment le groupe formé par ces trois êtres; puis, il prit un ton de confidence, s'adressa au prêtre en ces termes : — Mon père, je venais vous supplier de célébrer une messe mortuaire pour le repos de l'âme... d'un... d'une personne sacrée et dont le corps ne reposera jamais dans la terre sainte...

Le prêtre frissonna involontairement. Les deux religieuses, ne comprenant pas encore de qui l'inconnu voulait parler, restèrent le cou tendu, le visage tourné vers les deux interlocuteurs, et dans une attitude de curiosité. L'ecclésiastique examina l'étranger : une anxiété non équivoque était peinte sur sa figure, et ses regards exprimaient d'ardentes supplications.

— Eh bien! répondit le prêtre, ce soir, à minuit, revenez, et je serai prêt à célébrer le seul service funèbre que nous puissions offrir en expiation du crime dont vous parlez...

L'inconnu tressaillit, mais une satisfaction tout à la fois douce et grave parut triompher d'une douleur secrète. Après avoir respectueusement salué le prêtre et les deux saintes filles, il disparut en témoignant une sorte de reconnaissance muette qui fut comprise par ces trois âmes généreuses. Environ deux heures après cette scène, l'inconnu revint, frappa discrètement à la porte du grenier, et fut introduit par mademoiselle de Beauséant, qui le conduisit dans la seconde chambre de ce modeste réduit, où tout avait été préparé pour la cérémonie. Entre deux tuyaux de la cheminée, les deux religieuses avaient apporté la vieille commode dont les contours antiques étaient ensevelis sous un magnifique devant d'autel en moire verte. Un grand crucifix d'ébène et d'ivoire attaché sur le mur jaune en faisait ressortir la nudité et attirait nécessairement les regards. Quatre petits cierges fluets que les sœurs avaient réussi à fixer sur cet autel improvisé en les scellant dans de la cire à cacheter, jetaient une lueur pâle et mal réfléchie par le mur. Cette faible lumière éclairait à peine le reste de la chambre; mais, en ne donnant son éclat qu'aux choses saintes, elle ressemblait à un rayon tombé du ciel sur cet autel sans ornement. Le carreau était humide. Le toit, qui, des deux côtés, s'abaissait rapidement, comme dans les greniers, avait quelques lézardes par lesquelles passait un vent glacial. Rien n'était moins pompeux, et cependant rien peut-être ne fut plus solennel que cette cérémonie lugubre. Un profond silence, qui aurait permis d'entendre le plus léger cri proféré sur la route d'Allemagne, répandait une sorte de majesté sombre sur cette scène nocturne. Enfin, la grandeur de l'action contrastait si fortement avec la pauvreté des choses, qu'il en résultait un sentiment d'effroi religieux. De chaque côté de l'autel, les deux vieilles recluses, agenouillées sur la tuile du plancher sans s'inquiéter de son humidité mortelle, priaient de concert avec le prêtre, qui, revêtu de ses habits pontificaux, disposait un calice d'or orné de pierres précieuses, vase sacré sauvé sans doute du pillage de l'abbaye de Chelles. Auprès de ce ciboire, monument d'une royale magnificence, l'eau et le vin destinés au saint sacrifice étaient contenus dans deux verres à peine dignes du dernier cabaret. Faute de missel, le prêtre avait posé son bréviaire sur un coin de l'autel. Une assiette commune était préparée pour le lavement des mains innocentes et pures de sang. Tout était immense, mais petit; pauvre, mais noble; profane et saint tout à la fois. L'inconnu vint pieusement s'agenouiller entre les deux religieuses. Mais tout à coup, en apercevant un crêpe au calice et au crucifix, car, n'ayant rien pour annoncer la destination de cette messe funèbre, le prêtre avait mis Dieu lui-même en deuil, il fut assailli d'un souvenir si puissant, que des gouttes de sueur se formèrent sur son large front. Les quatre silencieux acteurs de cette scène se regardèrent alors mystérieusement; puis leurs âmes, agissant à l'envi les unes sur les autres, se communiquèrent ainsi leurs sentiments et se confondirent dans une commisération religieuse : il semblait que leur pensée eût évoqué le martyr dont les restes avaient été dévorés par de la chaux vive, et que son ombre fût devant eux dans toute sa royale majesté. Ils célébraient un *obit* sans le corps du défunt. Sous ces tuiles et ces lattes disjointes, quatre chrétiens allaient intercéder auprès de Dieu pour un roi de France, et faire son convoi sans cercueil. C'était le plus pur de tous les dévouements, un acte étonnant de fidélité accompli sans arrière-pensée. Ce fut sans doute, aux yeux de Dieu, comme le verre d'eau qui balance les plus grandes vertus. Toute la monarchie était là, dans les prières d'un prêtre et de deux pauvres filles; mais peut-être aussi la Révolution était-elle représentée par cet homme dont la figure trahissait trop de remords pour ne pas croire qu'il accomplissait les vœux d'un immense repentir.

Au lieu de prononcer les paroles latines : *Introïbo ad altare Dei*, etc., le prêtre, par une inspiration divine, regarda les trois assistants qui figuraient la France chrétienne, et leur dit, pour effacer les misères de ce taudis : — Nous allons entrer dans le sanctuaire de Dieu!

A ces paroles jetées avec une onction pénétrante, une sainte frayeur saisit l'assistant et les deux religieuses. Sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome, Dieu ne se serait pas montré plus majestueux qu'il le fut alors dans cet asile de l'indigence aux yeux de ces chrétiens : tant il est vrai qu'entre l'homme et lui tout intermédiaire semble inutile, et qu'il ne tire sa grandeur que de lui-même. La ferveur de l'inconnu était vraie. Aussi le sentiment qui unissait les prières de ces quatre serviteurs de Dieu et du roi fut-il unanime. Les paroles saintes retentissaient comme une musique céleste au milieu du silence. Il y eut un moment où les pleurs gagnèrent l'inconnu, ce fut au *Pater noster*. Le prêtre y ajouta cette prière latine, qui fut sans doute comprise par l'étranger : *Et remitte scelus regicidis sicut Ludovicus eis remisit semetipse*. (Et pardonnez aux régicides comme Louis XVI leur a pardonné lui-même.)

Les deux religieuses virent deux grosses larmes traçant un chemin humide le long des joues mâles de l'inconnu et tombant sur le plancher. L'office des morts fut récité. Le *Domine salvum fac regem*, chanté à voix basse, attendrit ces fidèles royalistes, qui pensèrent que l'enfant-roi, pour lequel ils suppliaient en ce moment le Très-Haut, était captif entre les mains de ses ennemis. L'inconnu frissonna en songeant qu'il pouvait encore se commettre un nouveau crime auquel il serait sans doute forcé de participer. Quand le service funèbre fut terminé, le prêtre fit un signe aux deux religieuses, qui se retirèrent. Aussitôt qu'il se trouva seul avec l'inconnu, il alla vers lui d'un air doux et triste; puis il lui dit d'une voix paternelle : — Mon fils, si vous avez trempé vos mains dans le sang du roi martyr, confiez-vous à moi. Il n'est pas de faute qui, aux yeux de Dieu, ne soit effacée par un repentir aussi touchant et aussi sincère que le vôtre paraît l'être.

Aux premiers mots prononcés par l'ecclésiastique, l'étranger laissa échapper un mouvement de terreur involontaire; mais il reprit une contenance calme, et regarda avec assurance le prêtre étonné : — Mon père, lui dit-il d'une voix visiblement altérée, nul n'est plus innocent que moi du sang versé...

— Je dois vous croire, dit le prêtre...

Il fit une pause pendant laquelle il examina derechef son pénitent; puis, persistant à le prendre pour un de ces peureux conventionnels qui livrèrent une tête inviolable et sacrée afin de conserver la leur, il reprit d'une voix grave : — Songez, mon fils, qu'il ne suffit pas, pour être absous de ce grand crime, de n'y avoir pas coopéré. Ceux qui, pouvant défendre le roi, ont laissé leur épée dans le fourreau, auront un compte bien lourd à rendre devant le roi des cieux... Oh! oui, ajouta le vieux prêtre en agitant la tête de droite à gauche par un mouvement expressif, oui, bien lourd!... car, en restant oisifs ils sont devenus les complices involontaires de cet épouvantable forfait...

— Vous croyez, demanda l'inconnu stupéfait, qu'une participation indirecte sera punie... Le soldat qui a été commandé pour former la haie est-il donc coupable?...

Le prêtre demeura indécis. Heureux de l'embarras dans lequel il mettait ce puritain de la royauté en le plaçant entre le dogme de l'obéissance passive qui doit, selon les partisans de la monarchie, dominer les codes militaires, et le dogme tout aussi important qui consacre le respect dû à la personne des rois, l'étranger s'empressa de voir dans l'hésitation du prêtre une solution favorable à des doutes par lesquels il paraissait tourmenté. Puis, pour ne pas laisser le vénérable janséniste réfléchir plus longtemps, il lui dit : — Je rougirais de vous offrir un salaire quelconque du service funéraire que vous venez de célébrer pour le repos de l'âme du roi et pour l'acquit de ma conscience. On ne peut payer une chose inestimable que par une offrande qui soit aussi hors de prix. Daignez donc accepter, monsieur, le don que je vous fais d'une sainte relique... Un jour viendra peut-être où vous en comprendrez la valeur.

En achevant ces mots, l'étranger présentait à l'ecclésiastique une petite boîte extrêmement légère, le prêtre la prit involontairement pour ainsi dire, car la solennité des paroles de cet homme, le ton qu'il y mit, le respect avec lequel il tenait cette boîte, l'avaient plongé dans une profonde surprise. Ils rentrèrent alors dans la pièce où les deux religieuses les attendaient.

— Vous êtes, leur dit l'inconnu, dans une maison dont le propriétaire, Mucius Scævola, ce plâtrier qui habite le premier étage, est célèbre dans la section par son patriotisme; mais il est secrètement attaché aux Bourbons. Jadis il était piqueur de monseigneur le prince de Conti, et il lui doit sa fortune. En ne sortant pas de chez lui, vous êtes plus en sûreté ici qu'en aucun lieu de la France. Restez-y. Des âmes pieuses veilleront à vos besoins, et vous pourrez attendre sans danger des temps moins mauvais. Dans un an, au 21 janvier... (en prononçant ces derniers mots, il ne put dissimuler un mouvement involontaire), si vous adoptez ce triste lieu pour asile, je reviendrai célébrer avec vous la messe expiatoire...

Il n'acheva pas. Il salua les muets habitants du grenier, jeta un dernier regard sur les symptômes qui déposaient de leur indigence, et il disparut.

Pour les deux innocentes religieuses, une semblable aventure avait tout l'intérêt d'un roman; aussi, dès que le vénérable abbé les instruisit du mystérieux présent si solennellement fait par cet homme, la boîte fut-elle placée par elles sur la table, et les trois figures inquiètes, faiblement éclairées par la chandelle, trahirent-elles une indescriptible curiosité. Mademoiselle de Langeais ouvrit la boîte, y trouva un mouchoir de batiste très-fine, souillé de sueur; et, en le dépliant, ils y reconnurent des taches.

— C'est du sang!... dit le prêtre.

— Il est marqué de la couronne royale! s'écria l'autre sœur.

Les deux sœurs laissèrent tomber la précieuse relique avec horreur. Pour ces deux âmes naïves, le mystère dont s'enveloppait l'étranger devint inexplicable; et, quant au prêtre, dès ce jour il ne tenta même pas de se l'expliquer.

Les trois prisonniers ne tardèrent pas à s'apercevoir, malgré la terreur, qu'une main puissante était étendue sur eux. D'abord, ils reçurent du bois et des provisions; puis les deux religieuses devinèrent qu'une femme était associée à leur protecteur, quand on leur envoya du linge et des vêtements qui pouvaient leur permettre de sortir sans être remarquées par les modes aristocratiques des habits qu'elles avaient été forcées de conserver; enfin Mucius Scævola leur donna deux cartes civiques. Souvent des avis nécessaires à la sûreté du prêtre lui parvinrent par des voies détournées; et il reconnut une telle opportunité dans ces conseils, qu'ils ne pouvaient être donnés que par une personne initiée aux secrets de l'État. Malgré la famine qui pesa sur Paris, les proscrits trouvèrent à la porte de leur taudis des rations de *pain blanc* qui y étaient régulièrement apportées par des mains invisibles; néanmoins ils crurent reconnaître dans Mucius Scævola le mystérieux agent de cette bienfaisance toujours aussi ingénieuse qu'intelligente. Les nobles habitants du grenier ne pouvaient pas douter que leur protecteur ne fût le personnage qui était venu faire célébrer la messe expiatoire dans la nuit du 22 janvier 1793; aussi devint-il l'objet d'un culte tout particulier pour ces trois êtres qui n'espéraient qu'en lui et ne vivaient que par lui. Ils avaient ajouté pour lui des prières spéciales dans leurs prières; soir et matin, ces âmes pieuses formaient des vœux pour son bonheur, pour sa prospérité, pour son salut; elles suppliaient Dieu d'éloigner de lui toutes embûches, de le délivrer de ses ennemis et de lui accorder une vie longue et paisible. Leur reconnaissance étant, pour ainsi dire, renouvelée tous les jours, s'allia nécessairement à un sentiment de curiosité qui devint plus vif de jour en jour. Les circonstances qui avaient accompagné l'apparition de l'étranger étaient l'objet de leurs conversations, ils formaient mille conjectures sur lui, et c'était un bienfait d'un nouveau genre que la distraction dont il était le sujet pour eux. Ils se promettaient bien de ne pas laisser échapper l'étranger à leur amitié le soir où il reviendrait, selon sa promesse, célébrer le triste anniversaire de la mort de Louis XVI. Cette nuit, si impatiemment attendue, arriva enfin. A minuit, le bruit des pas pesants de l'inconnu retentit dans le vieil escalier de bois, la chambre avait été parée pour le recevoir, l'autel était dressé. Cette fois, les sœurs ouvrirent la porte d'avance, et toutes deux s'empressèrent d'éclairer l'escalier. Mademoiselle de Langeais descendit même quelques marches pour voir plus tôt son bienfaiteur.

— Venez, lui dit-elle d'une voix émue et affectueuse, venez... l'on vous attend.

L'homme leva la tête, jeta un regard sombre sur la religieuse, et ne répondit pas; elle sentit comme un vêtement de glace tombant sur elle, et garda le silence; à son aspect, la reconnaissance et la curiosité expirèrent dans tous les cœurs. Il était peut-être moins froid, moins taciturne, moins terrible qu'il le parut à ces âmes que l'exaltation de leurs sentiments disposait aux épanchements de l'amitié. Les trois pauvres prisonniers, qui comprirent que cet homme voulait rester un étranger pour eux, se résignèrent. Le prêtre crut remarquer sur les lèvres de l'inconnu un sourire promptement réprimé au moment où il s'aperçut des apprêts qui avaient été faits pour le recevoir; il entendit la messe et pria; mais il disparut, après avoir répondu par quelques mots de politesse négative à l'invitation que lui fit mademoiselle de Langeais de partager la petite collation préparée.

Après le 9 thermidor, les religieuses et l'abbé de Marolles purent aller dans Paris, sans y courir le moindre danger. La première sortie du vieux prêtre fut pour un magasin de parfumerie, à l'enseigne de la Reine des Fleurs, tenu par les citoyen et citoyenne Ragon, anciens parfumeurs de la cour, restés fidèles à la famille royale, et dont se servaient les Vendéens pour correspondre avec les princes et le comité royaliste de Paris. L'abbé, mis comme le voulait cette époque, se trouvait sur le pas de la porte de cette boutique, située entre Saint-Roch et la rue des Frondeurs, quand une foule, qui remplissait la rue Saint-Honoré, l'empêcha de sortir.

— Qu'est-ce? dit-il à madame Ragon.

— Ce n'est rien, reprit-elle, c'est la charrette et le bourreau qui vont à la place Louis XV. Ah! nous l'avons vu bien souvent l'année dernière; mais aujourd'hui, quatre jours après l'anniversaire du 21 janvier, on peut regarder cet affreux cortége sans chagrin.

— Pourquoi? dit l'abbé, ce n'est pas chrétien, ce que vous dites.

— Eh! c'est l'exécution des complices de Robespierre, ils se sont défendus tant qu'ils ont pu; mais ils vont à leur tour là où ils ont envoyé tant d'innocents.

Une foule qui remplissait la rue Saint-Honoré passa comme un flot. Au-dessus des têtes, l'abbé de Marolles, cédant à un mouvement de curiosité, vit debout, sur la charrette, celui qui, trois jours auparavant, écoutait sa messe.

— Qui est-ce?... dit-il, celui qui...

— C'est le bourreau, répondit M. Ragon en nommant l'exécuteur des hautes œuvres par son nom monarchique.

— Mon ami! mon ami! cria madame Ragon, M. l'abbé se meurt.

Et la vieille dame prit un flacon de vinaigre pour faire revenir le vieux prêtre évanoui.

— Il m'a sans doute donné, dit-il, le mouchoir avec lequel le roi s'est essuyé le front, en allant au martyre... Pauvre homme!... le couteau d'acier a eu du cœur quand toute la France en manquait!...

Les parfumeurs crurent que le pauvre prêtre avait le délire.

Paris, janvier 1831.

FIN D'UN ÉPISODE SOUS LA TERREUR.



Il resta pensif, debout, et dans une attitude d'hésitation. — PAGE 44.

[illegible] d'Asnières, 12.